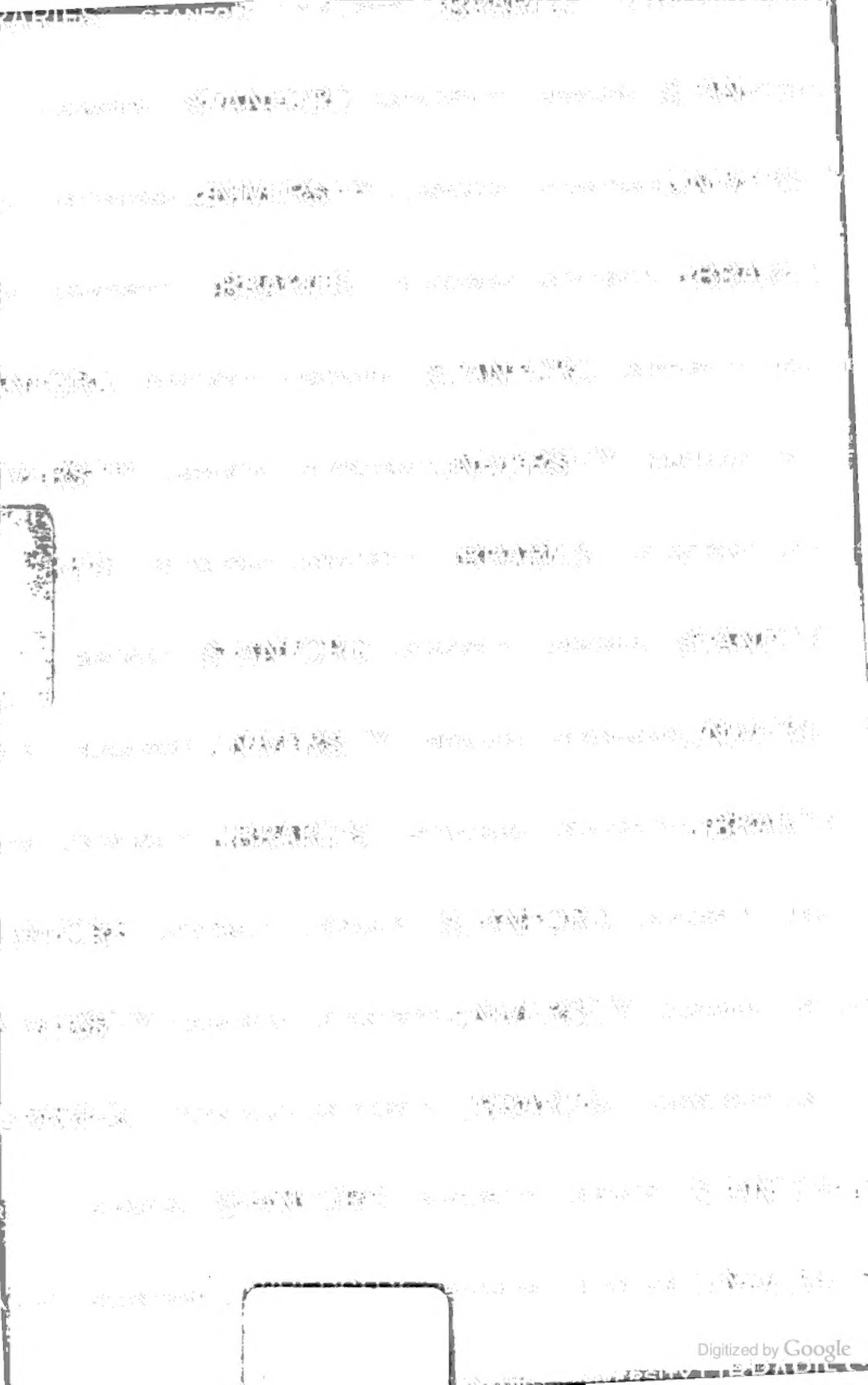
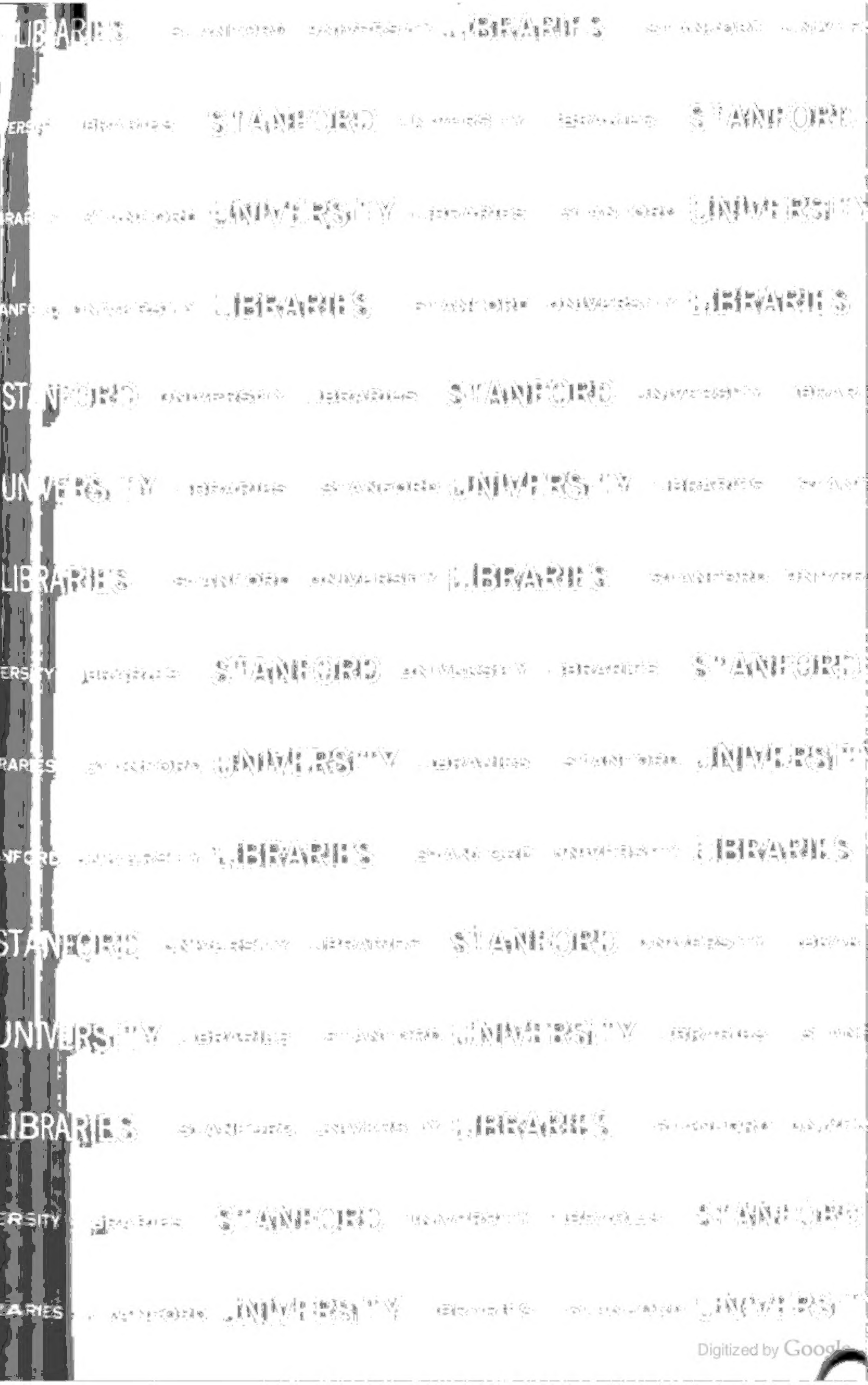






Schubert lith. Lith. de Loux.

TALMA.

Biographie univ. Publié par H. Ode.

H 4

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE

DE

TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR PLUS DE 300 COLLABORATEURS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Auger, Barante (de), Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Bonald (de), Capefigue, Châteaubriand, Clavier, Cousin, Cuvier, Daumont, Delambre, Eyriès, Feletz (de), Gérando (de), Guinguené, Guizot, Humboldt (de), Klaproth, Lacretelle, Lally-Tollendal, Laplace (de), Malte-Brun, Michaud, Michelet, Naudet, Ch. Nodier, Parisot, Portalis, Raoul-Rochette, Rémusat, Salvandy, Silvestre de Sacy, Simonde de Sismondi, Staël (Mad. de), Stassart, Suard, Tissot, Villemain, Visconti, Walkenaër, Weiss, Winter, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS, NOUVEAUX,

ET

DE CÉLÉBRITÉS BELGES,

Par une Société de gens de Lettres et de Savants.

On doit des égards aux vivants;
on ne doit aux morts que la vérité.
(VOLTAIRE.)

TOME DIX-NEUVIÈME.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, ÉDITEUR, 34, BOULEVARD WATERLOO.

1843-1847

W1

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

S

SURCOUF (Robert), l'un des plus intrépides marins qu'aient produits les dernières guerres, né à Saint-Malo en 1773, descendait par sa mère de Duguay-Trouin. Il s'embarqua dès l'âge de 13 ans, et, après quelques voyages dans les mers d'Europe, partit pour l'Inde, où il devait se signaler par des faits d'armes presque incroyables, et acheter la fortune au prix de mille dangers. Nommé capitaine à l'âge de 20 ans, il commanda successivement les corsaires *la Clarisse, la Confiance* et *le Revenant,* et chacune de ses croisières fut marquée par quelque action d'éclat. Deux faits de la carrière militaire de Surcouf suffiront pour faire connaître tout ce qu'il y avait en lui d'habileté, d'audace et de sang-froid. En 1796, après avoir capturé un schooner anglais dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, il s'y embarqua avec 19 hommes et alla croiser sur les brasses du Bengale. Il y fut rencontré par *le Triton,* vaisseau de la compagnie des Indes, armé de 26 canons et portant 156 hommes d'équipage. L'idée lui vint que, s'il pouvait un instant se faire passer pour un des pilotes du Gange, une brusque attaque le rendrait maître du vaisseau. Il manœuvra en conséquence, accosta *le Triton,* et s'en rendit maître après un combat de quelques minutes, auquel l'équipage anglais n'était nullement préparé. En 1799, avec le corsaire *la Confiance,* de 20 canons et de 120 hommes, il enleva à l'abordage le vaisseau de la compagnie anglaise *le Kent,* de 40 canons et de 437 hommes, auxquels était réuni l'équipage d'un autre vaisseau de la compagnie recueilli à la suite d'un incendie. Le nom de l'intrépide corsaire devint la terreur du commerce anglais dans les parages de l'Inde, et le gouvernement britannique crut devoir y renforcer sa station par plusieurs frégates. En 1809, Surcouf se chargea de conduire en France la frégate *le Charles,* et il entra dans le port de Saint-Malo, après avoir échappé, par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres, aux croisières, si nombreuses alors dans la Manche. Il consacra la dernière partie de sa vie à des spéculations commerciales qu'il dirigea sans sortir du port, et qui furent pour lui une nouvelle source de richesses. Il mourut en 1827 dans une campagne qu'il possédait près de Saint-Servan, et il fut inhumé à Saint-Malo.

SURENA, général des Parthes, célèbre par la victoire qu'il remporta sur Crassus, l'an de Rome 699 (avant J. C. 55), était d'une naissance illustre. Sa famille avait le privilége de placer la couronne sur la tête du roi, le jour de son couronnement. Il possédait des richesses immenses ; une garde particulière, composée de 1000 cavaliers, l'accompagnait dans ses voyages, et il avait à sa suite 1000 chameaux pour porter ses bagages et 200 chariots pour ses femmes et ses concubines. Doué de tous les avantages extérieurs, il cherchait encore à y ajouter par les ressources de l'art : il se peignait le visage et frisait ses cheveux à la manière des Mèdes. D'ailleurs personne ne l'égalait, parmi les Parthes, en bravoure et en habileté. Il avait contribué beaucoup par sa valeur à rétablir Orodes sur le trône. A la prise de Séleucie, il était monté le premier sur les murailles, et en avait chassé tous ceux qui les défendaient encore. Tel était le guerrier que le roi des Parthes choisit pour l'opposer à Crassus. Tandis qu'Orodes entrait dans l'Arménie pour se venger d'Artabaze, allié des Romains, Surena pénétra dans la Mésopotamie, et reprit plusieurs villes sur Crassus. Celui-ci l'attendait sur les bords de l'Euphrate où il avait concentré toutes ses forces. Surena, pour le décider à quitter une position dans laquelle il ne pouvait l'attaquer, eut recours à la ruse. Trompé par un espion de Surena, qui put captiver sa bienveillance en lui rendant quelques services, le général romain s'avança dans la plaine pour livrer bataille aux Parthes, qui feignirent de redouter d'en venir aux mains. Surena par une manœuvre habile, enveloppa les Romains qui se trouvèrent assaillis de toute parts, sans pouvoir essayer la moindre résistance. La perte de cette bataille fut le coup le plus terrible que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. Mais Surena ternit sa gloire par les indignes moyens qu'il employa pour se rendre maître de Crassus. L'ayant attiré dans une embuscade, sous prétexte de régler les conditions de la paix, il l'obligea de monter à cheval. Les Romains, témoins de cette violence, tentèrent de s'y opposer, et dans la mêlée, Crassus fut tué. Surena lui fit couper la tête pour l'envoyer à Orodes, et laissa le corps exposé aux oiseaux de proie. Parmi ses soldats, il s'en trouvait un qui ressemblait à Crassus ; Surena le fit revêtir de la toge consulaire, et par une imitation burlesque des triomphes des Romains, le conduisit en pompe dans Séleucie, escorté de musiciens et de licteurs, montés sur des chameaux. Ayant découvert dans le bagage d'un officier romain les *Milésiaques* d'Aristide, il les produisit aux magistrats de Séleucie, comme une preuve des mauvaises mœurs des Romains. Mais outre que c'est mal raisonner que de conclure du particulier au général, Plutarque, à qui nous devons cette anecdote, observe judicieusement que Surena qui traînait toujours à sa suite 200 concubines, n'avait pas le droit d'affecter tant d'austérité. Surena ne jouit pas longtemps du fruit de sa victoire. Orodes, ne pouvant le récompenser du service important qu'il venait de lui rendre, trouva plus simple de le faire mourir. Il n'avait guère alors que 30 ans. Surena est le sujet de la dernière tragédie de P. Corneille, 1674.

SURENHUSIUS (Guillaume), professeur de langues orientales au lycée d'Amsterdam, florissait au com-

mencement du 18e siècle. On lui doit : *Mischna, sive totius Hebræorum juris, rituum, antiquitatum, ac legum oralium systema, cum clarissimorum rabbinorum Maïmonidis et Bartenoræ commentariis integris*, Amsterdam, 1698-1703, in-*fol.*, 6 parties ou 3 vol., fig.

SURET (ANTOINE), supérieur général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'Église et même dans l'État, les dissentiments relatifs aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Mende*, etc., en 10 vol.; *Conférences sur la morale et le Décalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris*, du père Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

SURIAN (JEAN-BAPTISTE), prédicateur, né à Saint-Chamas, en Provence, le 20 septembre 1670, entra dans la congrégation de l'Oratoire, prêcha deux avents et deux carêmes à la cour, avec un succès qui, joint à sa conduite prudente et modérée dans les querelles du jansénisme, lui valut l'évêché de Vence. Il mourut dans son diocèse le 3 août 1754, laissant la réputation d'un des meilleurs et des plus charitables évêques de cette époque. Le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours de carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12, en contient quelques-uns de ce prélat. On a imprimé en 1778, in-12, son *Petit-Carême*, prêché en 1719. Il était membre de l'Académie française; son successeur, d'Alembert, a dit de son éloquence qu'elle est *touchante et sans art comme la religion et la vérité.*

SURIAN (JOSEPH-DONAT), médecin et pharmacien de Marseille à la fin du 17e siècle, dut à ses connaissances assez étendues en chimie et en botanique l'avantage d'être envoyé aux Antilles pour en explorer les richesses naturelles. Il s'adjoignit le père Plumier, botaniste et surtout dessinateur habile. Partis en 1689, ils revinrent au bout de 18 mois brouillés, on ne sait à quel propos, et travaillèrent dès lors séparément. Plumier, chargé d'une nouvelle mission aux Antilles, publia un ouvrage très-remarquable. Surian, congédié, donna un catalogue fort sec d'un petit nombre de plantes désignées par les noms des pays, qui parut dans le *Traité des drogues*, par Lemery, 1698, et un *Catalogue des drogues et médicaments des Indes*, pages 67-73 du *Droguier curieux* de Pomet, Paris, 1709, in-8°. Surian avait une qualité précieuse pour herboriser, il était d'une frugalité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce n'était pas là son seul mérite. Plumier lui-même en fait un assez grand éloge, et a donné le nom de *Suriana* à un genre de la famille des rosacées, qui se trouve sur les bords de la mer dans tous les pays équatoriaux.

SURIN (JEAN-JOSEPH), jésuite, né à Bordeaux en 1600, fut chargé en 1634 d'aller diriger les ursulines de Loudun, que l'on disait possédées du démon. Il ne tarda pas à tomber dans un état de malaise analogue à celui de ses pénitentes, et fut rappelé par ses supérieurs, au bout de 2 ans environ. Il y retourna cependant en 1637, et y séjourna quelque temps encore; mais quand il en sortit cette fois, il se trouva dans un état indéfinissable d'égarement, de faiblesse et d'exaltation : on le crut ensorcelé. Il ne recouvra qu'en 1658 l'usage complet de ses facultés, et mourut en 1665. Parmi ses ouvrages tous ascétiques on distingue ses *Dialogues spirituels*, revus par le père Champion, 1704, 3 vol. in-12; ses *Lettres spirituelles*, dont l'édition la plus récente est de 1825, 2 vol. in-12, et les *Fondements de la vie spirituelle*, plusieurs fois réimprimés, notamment en 1824, dans le recueil de la *Bibliothèque catholique.*

SURIREY. *Voyez* **SAINT-REMY.**

SURITA. *Voyez* **ZURITA.**

SURIUS (LAURENT), écrivain ascétique, né à Lubeck en 1522, embrassa la règle de Saint-Bruno, et mourut en 1578. De Thou, dont le témoignage n'est pas suspect, loue sa simplicité, sa piété, sa candeur; mais on peut lui reprocher d'avoir adopté les fables les plus grossières sur les chefs des réformés, et applaudi aux massacres de la Saint-Barthélemi. Rien n'est plus propre à faire connaître l'esprit de ces temps déplorables. Nous citerons de lui : *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomanno olim conscriptæ*, Cologne, 1570 et années suivantes, 6 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimées. La meilleure édition est celle de 1618, divisée en 12 tomes (un pour chaque mois), qui se relient en 6 ou 7 vol.

SURIUS (le père BERNARDIN), récollet, président du Saint-Sépulcre et commissaire de la terre sainte dans les années 1644, 1645, 1646, 1647, a écrit son voyage en flamand, et l'a traduit en français sous ce titre : *Le pieux Pèlerin, ou Voyage de Jérusalem*, divisé en 3 livres, etc., Bruxelles, 1666, in-4°.

SURLET DE CHOKIER. *Voyez* **CHOKIER.**

SURREY (HENRI HOWARD, comte DE), bon poëte et brave guerrier, fils et petit-fils de deux lords-trésoriers d'Angleterre et ducs de Norfolk, naquit vers l'année 1520, et fut élevé au château de Windsor, avec le jeune Henri Fitzroy, duc de Richmond, fils naturels de Henri VIII. Ils firent ensemble le voyage de Paris, en 1532. Ce furent eux qui reçurent le roi d'Angleterre à Calais, lorsqu'il vint visiter François Ier. Fitzroi étant mort, en 1536, à 17 ans, peu de temps après son retour, Howard passa en Italie, portant dans son cœur l'amour que lui avait inspiré une des plus belles femmes de son temps, qu'on croit avoir été Élisabeth Fitzgerald, fille du comte de Kildare, qu'il a immortalisée dans ses sonnets sous le nom de *Géraldine*. Pendant son séjour à Florence, il publia un défi à tout venant, chrétien, juif, sarrasin, turc ou cannibale, pour soutenir la beauté sans égale de sa maîtresse. Demeuré vainqueur dans le tournoi institué à cette occasion par le grand-duc de Toscane, il se proposait de signaler ainsi sa valeur et sa fidélité dans toutes les grandes villes de l'Italie, lorsqu'il fut rappelé en Angleterre par Henri VIII. Il eut part aux actions militaires les plus brillantes du règne de ce prince, et surtout à la bataille de Flodden-Field, où il commandait, et où il obtint le titre de comte de Surrey. La même année, ce guerrier fut enfermé au château de Windsor, pour avoir mangé de la viande en temps de carême, au mépris d'une proclamation royale. En 1544, lors de l'expédition contre Boulogne, il fut nommé maréchal de camp, et après la prise de cette ville, en 1546, capitaine général de l'armée anglaise en

France, et reçut en même temps l'ordre de la Jarretière; mais ayant été battu, quelques mois après, par les Français, en voulant intercepter un convoi, ce fut une circonstance que ses ennemis, les Seymours, saisirent pour chercher à le perdre. Il fut accusé d'avoir ambitionné la main de la princesse Marie, en vue d'usurper la couronne, et d'avoir ajouté les armes royales aux siennes. Tout ce qu'on put prouver, c'est qu'il avait dit que le roi était *mal conseillé*. Il s'excusa sur l'impétuosité de la jeunesse; mais, livré à un simple jury qui était dévoué aux passions du sanguinaire Henri VIII, il fut déclaré coupable de haute trahison, et eut la tête tranchée à Tower-Hill, le 19 janvier 1547. Ce monarque, qui craignait tant pour sa couronne, mourut lui-même, 9 jours après, noirci d'un forfait de plus. Le comte de Surrey est le premier Anglais, parmi la noblesse, qui ait eu commerce avec les Muses. Il est l'inventeur du vers blanc, et a, conjointement avec sir Th. Wyat, concouru à donner à la poésie anglaise un peu de cette douceur de la poésie italienne, qu'elle n'avait pas avant eux. Ses poésies ont été imprimées avec celles de Th. Wyat et de quelques autres poëtes contemporains, en 1557, *in-4°*; elles furent réimprimées plusieurs fois depuis, et notamment en 1812.

SURVILLE (MARGUERITE-ÉLÉONORE-CLOTILDE DE VALLON-CHALIS, dame DE), née vers 1405, à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, donna des preuves d'un talent très-précoce pour la poésie; elle épousa le jeune Béranger de Surville en 1421, et eut le malheur de le perdre après 7 années de la plus tendre union. Dès lors elle se consacra tout entière à l'éducation d'un fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vessaux, et qu'on l'y inhuma dans la tombe qui renfermait les cendres de son fils, de sa bru Héloïse de Goyon de Vergy, et de sa petite-fille Camille. Elle avait survécu à tous les objets de son affection. Ses poésies n'ont été publiées qu'en 1803. Voilà ce que l'on sait ou du moins ce que l'on a dit sur Clotilde de Surville. Il est possible qu'une dame de ce nom ait existé, qu'elle ait fait des vers et même de jolis vers; mais le recueil qu'on lui attribue contient des choses qui trahissent la main d'un auteur plus récent. C'est une opinion assez répandue que la plupart de ces poésies ont été composées par Joseph-Étienne de Surville, auquel nous consacrons un article. Au reste, les *poésies* prétendues de Clotilde, réimprimées à Paris en 1825, in-8°, in-12 et in-32, ne sont pas sans mérite. On peut consulter, sur la question de leur authenticité, la dissertation de Raynouard (*Journal des savants*, juillet 1824).

SURVILLE (LOUIS-CHARLES DE HAUTEFORT, marquis DE), général français, était issu d'une ancienne famille, originaire du Périgord. Élevé parmi les pages, il embrassa de bonne heure la profession des armes, et servit d'abord comme volontaire à l'armée de Flandre. Il fut nommé colonel du régiment de Toulouse, en 1684, et signala sa valeur, à la tête de ce corps, dans les journées de Fleurus et de Steenkerque. Sa belle conduite lui mérita le grade de brigadier avec la place de lieutenant-colonel dans le régiment du roi. Il combattit sous les ordres du duc de Bourgogne, pendant la guerre de la succession, et contribua même à la victoire remportée sur les Hollandais devant Nimègue. Nommé lieutenant général, il fut employé en Allemagne, décida le gain de la bataille de Spire, en enfonçant, avec le régiment du roi, sept bataillons ennemis, dont la déroute entraîna celle de l'armée impériale. Il reçut, en 1708, un coup de mousquet, à la défense de Lille, attaquée par le prince Eugène et Marlborough. L'année suivante, il fut assiégé dans Tournay. Après 21 jours de tranchée ouverte, il fut obligé d'abandonner la ville, et se retira dans la citadelle, qu'il ne rendit que faute de vivres et de munitions. Feuquières lui reproche, dans ses *Mémoires*, de n'avoir pas employé tous les moyens qui se trouvaient à sa disposition pour conserver cette place importante; mais l'enquête faite dans le temps justifia pleinement sa conduite. Pendant ce siége mémorable, Surville fit frapper, pour les besoins de la garnison, trois sortes de pièces, de deux et de huit sols, en cuivre, et de vingt sols, en argent. Cette dernière monnaie, pour laquelle il avait donné sa vaisselle, représente d'un côté le buste du gouverneur, couronné de laurier, et au revers, les armes de Tournay, avec le nom de *M. de Surville*. Il était sans exemple qu'un gouverneur eût placé son effigie sur la monnaie qu'il avait été dans la nécessité de frapper. La cour témoigna son mécontentement de cette nouveauté; mais l'Académie, consultée par le ministère, répondit, par l'organe de son président, que les pièces de siége n'étaient pas, à proprement parler, des monnaies, et que par conséquent Surville n'avait préjudicié d'aucune manière aux droits du souverain. Surville mourut à Paris, le 19 décembre 1721, âgé de 63 ans.

SURVILLE (JEAN-FRANÇOIS-MARIE DE), officier de marine, naquit en 1717, au Port-Louis en Bretagne. Dès l'âge de 10 ans, il commença la rude carrière de la mer, et navigua au service de la compagnie des Indes, ainsi que son frère aîné. En 1754, il commanda le vaisseau *la Renommée*, pour le voyage de l'Inde et de la Chine. En 1756, ses talents, sa bravoure et ses connaissances nautiques lui firent donner le commandement du vaisseau *le Duc d'Orléans*, de 60 canons, avec lequel il fit une partie des campagnes de l'Inde, sous le comte d'Aché, qui commanda et obtint pour ce jeune officier la croix de Saint-Louis. Dans tous les combats de cette guerre malheureuse, Surville se distingua par son intrépidité et la plus rare présence d'esprit. Il prit le commandement du *Centaure*, après la mort de son frère aîné, tué dans une action en 1757, mais *le Centaure* ayant été condamné à l'île de France, Surville passa sur *la Fortune*, de 64 canons. Ce vaisseau, chargé de troupes et de passagers, se trouva avoir plusieurs voies d'eau à la fois. Averti de ce danger, Surville eut l'adresse et le bonheur d'arriver jusqu'à la hauteur de Fisch-Bay, sans que son équipage ni personne à bord eût pressenti l'horreur de cette situation, soit dans le langage, soit sur la figure du commandant. A cet atterrage, qui est à 100 lieues à l'est du cap de Bonne-Espérance, le vaisseau échoua. Surville jouait avec les femmes et les enfants, dans la chambre du conseil, au moment où son ordre secret s'exécuta, au grand étonnement de tous. Il ramena les soldats, les passagers et

l'équipage entier, par terre, au Cap, sans avoir perdu un seul homme, ni rien des bagages et de la cargaison. Il repassa alors en France, après 10 ans des campagnes les plus actives et les plus honorables. Peu de temps après, il reçut une nouvelle marque de confiance, par la mission que la compagnie des Indes lui donna d'aller rétablir la ville de Pondichéry; et il eut en même temps le brevet de gouverneur en survivance de cette colonie, et en remplit les fonctions, en l'absence de Law de Lauriston. Ses talents et son courage toujours calme inspiraient une confiance aveugle à ceux qui étaient sous ses ordres. Un seul trait suffira pour faire juger de sa fermeté d'âme et de sa présence d'esprit. Le feu prit un jour à un vaisseau qu'il commandait; le vent soufflait avec force, et poussait les flammes dans la mâture, de manière à menacer le bâtiment de l'embrasement le plus certain. Surville monte sur le pont, juge le danger, et voit le remède au même instant. Il ordonne de revirer de bord : les matelots obéissent. Cette seule manœuvre chassa la flamme hors des agrès, et sauva le vaisseau. Tel était l'habile marin à qui Law, gouverneur de Pondichéry, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, proposèrent, en 1769, de s'associer à un armement d'une grande importance pour le commerce et la navigation. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du Sud, découverte, disait-on, par les Anglais, et distante de 700 lieues des côtes du Pérou. Il fallait d'abord trouver cette île, dont la renommée exaltait l'opulence. Il paraît qu'au défaut de ce hasard heureux, dont on n'avait pour garant que des données vagues, les armateurs s'étaient assuré d'une permission de commercer de leur cargaison à Callao, dont le gouvernement espagnol ne permettait pas l'entrée. Surville dirigea, à Nantes, la construction du *Saint-Jean-Baptiste,* excellent voilier, armé de 32 pièces de canons. Il prit des vivres pour trois ans et tout ce qui était nécessaire à un équipage destiné à soutenir des fatigues de tous les genres. Nommé commandant de cette expédition, et ayant à son bord 24 soldats du bataillon de l'Inde, il appareilla dans la baie d'Engeli, dans le Gange, le 3 mars 1769. Il se dirigea sur les Philippines, reconnut les îles Babouyanes, côtoya les îles Baschi, arriva, le 13 octobre, à une terre inconnue, et jeta l'ancre dans un port qu'il nomma le *port Praslin.* Les insulaires lui ayant enlevé une chaloupe, Surville, pour les punir, enleva et emmena quelques-uns d'entre eux; ce qui fit succéder aux démonstrations d'amitié un combat meurtrier, qui coûta beaucoup d'hommes aux malheureux insulaires et deux soldats blessés à l'équipage. Les hostilités exercées contre Surville firent donner à cette terre le nom d'*Arsacide.* En la quittant, après avoir découvert plusieurs petites îles, il reconnut, le 17 décembre, la Nouvelle-Zélande, et y jeta l'ancre, dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston.* Au fond de cette baie, se trouve une anse, qu'il nomma *anse Chevalier,* en l'honneur des deux chefs de l'expédition. Il est remarquable que, dans le même moment, le capitaine Cook relevait les deux pointes qui forment l'entrée de cette vaste baie, et qu'il nomma *baie Double.* L'île est si grande, qu'il n'est pas surprenant que ces deux navigateurs ne se soient pas rencontrés. Surville séjourna peu de jours à la Nouvelle-Zélande. Un larcin ayant été commis par les habitants, il fit mettre le feu à leurs cases, enleva quelques Indiens, et fut accusé d'avoir, par ces rigueurs et ces violences, peut-être nécessaires, préparé les esprits féroces de ces insulaires à la vengeance dont Marion fut victime en 1771. Surville quitta la Nouvelle-Zélande, et passa dans la mer du Sud, à la recherche de cette île promise, l'objet de son voyage. Le scorbut et la disette d'eau le forcèrent de renoncer à la découvrir, et de gagner au plus vite les côtes du Pérou. Il aperçut la barre de Chiles le 5 avril 1770. Pour avoir quelques heures plus tôt l'audience qu'il désirait du vice-roi, il voulut passer la barre en canot. Le temps était très-mauvais : la force des lames entraîna la frêle barque sur la barre, où elle chavira; et le malheureux Surville périt dans les flots. Il fut enterré à Lima, avec les honneurs dus à son titre de gouverneur de Pondichéry.

SURVILLE (le marquis JOSEPH-ÉTIENNE DE), né dans le Vivarais vers 1760, entra au service dans le régiment de Colonel-général, et fit les campagnes de Corse et celles d'Amérique, où il se distingua par son intrépidité. Se trouvant ensuite en garnison à Strasbourg, il eut avec un Anglais une querelle sur le courage de la nation britannique qui, selon lui, n'était brave que dans l'ivresse. L'Anglais ne s'étant pas cru capable de relever ce propos, en chargea un de ses compatriotes qui habitait l'Allemagne; et celui-ci envoya un cartel à Surville, qui se rendit sur la frontière du duché de Deux-Ponts, où les deux champions, après s'être fait réciproquement une légère blessure, se séparèrent pour ne plus se revoir. Le marquis de Surville avait mis en vers très-piquants le récit de cette aventure; mais il ne l'a jamais communiqué qu'à ses amis. Il émigra, en 1791, et fit dans les armées des princes les premières campagnes de la révolution. Rentré en France en 1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut arrêté dans le département de la Loire, et traduit devant une commission militaire au Puy. Il tenta d'abord de déguiser son nom; mais voyant qu'il ne pouvait y réussir, il se dit hautement commissaire du roi, et marcha à la mort avec beaucoup de courage (octobre 1798). Il avait confié à sa femme le manuscrit des *Poésies* de Clotilde de Surville, l'une de ses aïeules, qui fut d'abord imprimé en 1803, et dont l'authenticité donne encore lieu aujourd'hui à des doutes et à des discussions.

SUSANNE, fille d'Helcias, était parfaitement belle et craignant Dieu, ayant été instruite par ses parents selon la loi de Moïse. Elle avait épousé Joakim, de la tribu de Juda; et elle le suivit à Babylone, lorsque Israël y fut conduit en captivité, par l'ordre de Nabuchodonosor. Joakim avait conservé de grandes richesses, qu'il employait à soulager ses compatriotes. C'était dans sa maison que le peuple tenait ses assemblées; et les juges établis pour rendre justice dans Israël, y donnaient leurs audiences. Ces juges, que l'Écriture nomme des vieillards, furent frappés de la beauté de Susanne, et conçurent pour elle une ardente passion. Longtemps ils tinrent cachées leurs vues criminelles; mais s'étant fait mutuellement l'aveu de leur fol amour, ils se concertèrent sur les moyens de le satisfaire. Un jour que Susanne était au bain, ils saisirent l'instant où elle venait

d'éloigner ses femmes, pour lui déclarer leurs désirs impudiques, la menaçant, si elle n'y consentait, de l'accuser d'adultère. Hélas! dit Susanne, je ne vois que péril et qu'angoisse de toute part : mais j'aime mieux mourir sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. Alors elle éleva la voix pour appeler ses femmes. Les vieillards irrités poussèrent aussi de grands cris auxquels accoururent les serviteurs de Joakim. Le lendemain ils firent venir devant eux Susanne, et mettant leurs mains sur la tête, jurèrent qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme. L'assemblée les crut, et Susanne fut condamnée à mort tout d'une voix. Comme on la conduisait au supplice, Daniel alors enfant, et inconnu dans Israël, s'écria : Je suis innocent du sang de cette femme. On lui demanda ce qu'il voulait dire par ces paroles; et il ajouta : Pourquoi condamnez-vous une fille d'Israël, sans vous assurer si elle est coupable? Daniel obtint que Susanne serait jugée de nouveau; et les deux vieillards, ayant été interrogés séparément, furent convaincus de faux témoignage, par les contradictions de leurs réponses, et condamnés à la peine qu'ils avaient voulu faire subir à Susanne. La peinture et la gravure ont souvent reproduit Susanne surprise par les vieillards; la poésie s'est emparée aussi de ce sujet, mais avec moins de succès.

SUSARION, le plus ancien poëte tragique grec, donna ses premières représentations vers l'an 589 avant notre ère. Il était né dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie; et ses pièces, dont les sujets étaient nobles et puisés dans l'histoire, réussirent sur le théâtre d'Athènes. Lui et un autre poëte, appelé Dolon eurent pour récompense un panier de figues et un tonneau de vin, qu'ils transportèrent sur un quadrige. C'est ce que nous apprennent les marbres de Paros. Casaubon et d'autres modernes ont confondu Susarion avec un poëte comique, appelé Sannyrion, dont parlent Suidas, ainsi qu'Athénée qui nous a conservé quatre vers de lui. Ce Sannyrion était contemporain d'Aristophane, qui s'est moqué de son extrême maigreur.

SUSON (le Bienheureux HENRI), fameux ascétique, né probablement à Constance dans les premières années du 14e siècle, prit l'habit de Saint-Dominique, et après avoir prêché pendant plus de 30 ans dans les provinces d'Allemagne, et principalement dans la Souabe et l'Alsace, mourut à Ulm en 1366. Ses *OEuvres*, publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8°, ont été traduites en français par D. Nicole Lecerf, Paris, 1586, 1614, in-8°.

SUSSMILCH (JEAN-PIERRE), économiste, né à Berlin en 1708, fut aumônier de régiment, puis prévôt de l'église de Cœln, dans sa ville natale, et membre du consistoire, et mourut en 1767. Il était de l'Académie des sciences de Prusse. Son principal ouvrage est un *Traité de l'ordre divin dans les variations du genre humain sous le rapport des naissances*, etc., Berlin, 1742, plusieurs fois réimprimé. On avait donné jusqu'alors, en Allemagne surtout, peu d'attention à l'arithmétique politique.

SUTTON (THOMAS), né à Knaith dans le comté de Corke, en 1532, fut secrétaire du comte de Warwick, et servit en Écosse, et contre les Espagnols, sur mer, par ordre d'Élisabeth. Très-riche de son patrimoine, qu'augmentèrent encore d'heureuses spéculations, et un riche mariage, il dépensait son bien à secourir les indigents; et, désirant perpétuer ses bienfaits, il acheta, pour 30,000 livres sterling, la Chartreuse de Smithfield, au comté de Suffolk, et la convertit en un hôpital pour les pauvres, qui subsiste encore sous le nom de *Charter-House*. La cour lui fit offrir la pairie, s'il voulait nommer son héritier le duc d'York, qui fut depuis Charles Ier; mais peu jaloux des honneurs, il aima mieux consacrer son immense fortune (il avait environ 1,050,000 francs de revenu, somme énorme pour ce temps-là), au soulagement des malheureux. Cet homme bienfaisant mourut le 11 décembre 1611, et fut enterré dans l'église de son hôpital.

SUTTON (SAMUEL) inventa, en 1740, une méthode de désinfecter les vaisseaux par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. Cette méthode qui fut aussitôt adoptée, a été depuis perfectionnée en France et en Angleterre.

SUTTON (ROBERT), et son fils *Daniel* se sont rendus célèbres en Angleterre, en perfectionnant la pratique de l'inoculation de la petite vérole. Robert établit en 1757, à Debenham (Suffolk), une maison de santé, où en 10 ans, il inocula 2,514 sujets sans en perdre un seul. Daniel simplifia encore sa méthode, vint s'établir à Ingatestone (Essex), puis à Londres. Dimsdale donna, en 1767, les détails de ce traitement simplifié, et quoique son livre eût été, dès 1772, traduit en français, les Sutton continuaient d'avoir une grande vogue, et passaient pour faire mystère d'une partie de leur procédé. J. J. Gardane publia *le Secret des Sutton dévoilé*, la Haye, 1774, Paris, 1776, in-12, et ce mode conservateur ne tarda pas à se propager en France, où il a même quelquefois essayé de lutter contre la vaccination.

SUVÉE (JOSEPH-BENOIT), peintre, né à Bruges en 1743, vint achever son éducation à Paris, sous Bachelier, et quoique étranger, obtint le grand prix en 1771. Reçu à l'Académie en 1780, il devint professeur, et fut nommé, en 1792, directeur de l'école de France à Rome. Plus tard incarcéré pendant les orages de la révolution, il ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitement établie à la villa Médicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut le 9 février 1807. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite une *Descente du Saint-Esprit* et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

SUWAROW. *Voyez* **SOUVAROFF**.

SUZANNET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE-CONSTANT, comte DE), l'un des généraux vendéens, naquit en 1772, dans le Poitou, au château de la Chardière près de Montaigu. Cousin germain de Henri de Larochejaquelein, il reçut avec lui la première éducation, ainsi que celle des écoles militaires de Sorèze et de Paris. En 1788, il entra dans le régiment des gardes-françaises. Après la défection de ce corps, il demeura quelque temps dans une inaction forcée. Dès que les circonstances le permirent, il offrit ses services aux princes français, sous lesquels il fit la campagne de 1792, en qualité de lieutenant des hommes d'armes. Ayant ensuite accompagné son père en Angleterre, sa valeur s'y trouva enchaînée par la fatalité des conjonctures; mais il put du moins

y déployer un zèle actif et touchant en faveur des émigrés, ses compagnons d'infortune. En 1795, il fut du petit nombre de ceux qui, dans le régiment d'Hervilly, échappèrent à la catastrophe de Quiberon. Après ce désastre, il alla rejoindre Charette, qui, ne tardant pas à le distinguer, lui confia le commandement d'une division. Ce général l'ayant chargé d'aller demander au gouvernement britannique des secours qui devenaient indispensables, il s'acquitta de sa mission avec une ardeur que le succès aurait dû mieux couronner. Lorsqu'il revint dans la Vendée à travers les dangers les plus imminents, il apprit la fin tragique du héros qui l'avait envoyé. Hoche étant parvenu à soumettre les départements de l'Ouest, enjoignit au comte de Suzannet de sortir de France, et le fit conduire aux frontières de la Suisse. Celui-ci ne fut pas longtemps sans revoir le sol natal : au commencement de 1797, il vint à Paris se concerter avec les agents du roi Brotier et Lavilleheurnois. La révolution du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) l'ayant forcé de suspendre ses projets, l'Angleterre était le pays où l'appelait l'intérêt de la cause qu'il servait. Un séjour de 6 mois à Londres le mit à portée de renouer ses négociations avec l'ouest de la France. Bientôt il s'y rendit, chargé de commander l'armée qui s'était couverte de gloire sous Charette, et il prépara les mouvements qui, vers la fin de 1799, éclatèrent contre la république. Grièvement blessé dans une affaire engagée près de Montaigu, il investit de son autorité le jeune et intrépide Grignon, qui périt dans une action près de Chambreteau. Au milieu des périls qui l'environnaient, le comte de Suzannet avait trouvé un asile dans une chaumière de paysans (les frères Michelot), dont il reçut les soins affectueux, et qui méritent un souvenir. En 1800, le commandement dont il fût revêtu, s'étendit sur toute la rive gauche de la Loire. A cette époque, le premier consul voulut affermir son pouvoir naissant par une pacification générale. Cependant la police consulaire crut devoir s'assurer de Suzannet et d'Andigné. En juillet 1801, ils furent transférés au château de Dijon, ensuite au fort Saint-André, enfin au fort de Joux. Après un an de captivité rigoureuse dans cette dernière prison, ils parvinrent à s'évader. Le premier consul, craignant qu'ils ne se fussent réfugiés dans les contrées où leur présence pouvait ranimer des hostilités, consentit à la levée du sequestre mis sur leurs biens, à condition qu'ils résideraient à 100 lieues de Paris. Le séjour de Suzannet fut fixé à Valence. Le procès de George Cadoudal et de Pichegru l'exposant à de nouveaux orages, il s'en garantit par la fuite, et s'estima fort heureux d'avoir seulement reçu l'ordre d'aller en Allemagne. En 1807, il obtint la permission de revenir dans sa patrie, et l'année suivante, il put même habiter les lieux qui l'avaient vu naître. La couronne impériale paraissant fixée sur la tête de Napoléon, les ressources des plus chauds amis de la légitimité se réduisaient à une pénible résignation. Les changements qui, dans l'état politique de l'Europe, résultèrent de l'expédition contre la Russie, rendirent aux royalistes la confiance qu'ils avaient perdue. Le général Suzannet en profita, pour combiner dans la Vendée les mouvements d'une insurrection qui devait y éclater le 11 avril 1814, mais dont la reddition de Paris fit sentir l'inutilité. Nommé commissaire extraordinaire par Louis XVIII, il usa de l'influence qu'il exerçait dans ce pays, en y tempérant avec sagesse les esprits, qui ne se pliaient pas sans peine à des mesures commandées par la nécessité. Dès que l'on eut appris, en mars 1815, le retour de Napoléon, sur les côtes de Provence, il s'occupa des moyens de lui résister par une diversion. Quatre corps d'armée s'organisèrent promptement. Le commandement en fut confié à Louis de Larochejaquelein, d'Autichamp, de Sapinaud et de Sazannet. Le premier ayant déclaré que le roi l'avait nommé général en chef, les trois derniers le reconnurent en cette qualité, quoiqu'il fût le plus jeune et le moins avancé en grade. Ce général voulut alors que toutes les forces se dirigeassent vers la côte; mais la plupart des soldats s'obstinèrent à ne pas s'y rendre. Dépourvus de fusils, de munitions, de vivres, ils étaient découragés par l'extrême faiblesse d'un convoi, dont l'importance leur avait été exagérée, et dont ils avaient protégé le débarquement, effectué par les Anglais. Ils craignaient qu'un nouveau convoi, également annoncé par le général en chef, ne fût encore très-insuffisant, et que tout moyen de retraite ne leur fût interdit, s'ils s'enfonçaient dans le *Marais*. En vain le général Suzannet essaya de détourner son parent d'une résolution au succès de laquelle il était impossible à ses compagnons d'armes de concourir. Lorsqu'il apprit sa mort, il rendit hautement justice à la pureté de ses intentions. Il savait néanmoins, par une voie sûre mais indirecte, que celui dont il déplorait la perte, avait prononcé son remplacement, ainsi que celui d'Autichamp et de Sapinaud. Aussitôt tout sujet de désunion est sacrifié à l'intérêt général. Loin de se laisser abattre par les revers, on redouble d'efforts; on réorganise l'armée; on convient d'en porter les différents corps sur la Roche-Servière. Attaqué isolément, le 20 juin, par un ennemi très-supérieur en nombre, le comte de Suzannet se dévoue en combattant à la tête de son corps. Son cheval tombe sous lui percé de coups. Au moment où il monte sur un autre, il est atteint d'une balle, et 36 heures après il n'existait plus. La paroisse de Maisdon, où il avait établi son quartier général, est devenue le lieu de sa sépulture. Louis XVIII l'avait confirmé dans son grade de maréchal de camp, et nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

SUZE (Henri de), célèbre canoniste du 13e siècle, fut d'abord évêque de Sisteron, puis archevêque d'Embrun (1250). Il devint cardinal-évêque d'Ostie en 1262, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*, sous lequel il est souvent cité. Il mourut en 1271, selon MM. de Sainte-Marthe. C'était le plus habile jurisconsulte de son temps, également versé dans le droit canonique et dans le droit civil; ce qui lui valut le titre de la *source* et de la *splendeur* du droit. On a de lui une *Somme du droit canonique et civil*, connue sous le nom de *Somme dorée;* Bâle, 1537 et 1573; Lyon, 1588 et 1597; un *Commentaire* sur les Décrétales, fait par l'ordre d'*Alexandre IV;* Rome, 1470 et 1473; Venise, 1478 et 1581. Ces ouvrages, originaux en leur genre, ont été d'une grande ressource aux canonistes qui sont venus depuis.

SUZE (Henriette de COLIGNI, comtesse de la),

née en 1618, et mort à Paris le 10 mars 1673, fut célèbre par sa beauté, ses aventures et ses vers. Fille de Gaspard de Coligni, seigneur de Châtillon, maréchal de France, et petite-fille de l'amiral de Coligni, elle fut mariée en 1643 à un Écossais, Thomas Hamilton, comte de Hadington; et, devenue veuve peu de temps après, elle ne tarda pas à épouser en secondes noces le comte de la Suze, de l'illustre maison des comtes de Champagne. Elle eut beaucoup à souffrir de sa jalousie, qui paraît d'ailleurs avoir été assez fondée. Élevée, ainsi que lui, dans la religion calviniste, elle se fit catholique, « afin, disait la reine Christine, de ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Toute la cour s'intéressa vivement à cette conversion qui ramenait à la religion de Charles IX la petite-fille de la plus illustres victime de la Saint-Barthélemy. La comtesse voulut ensuite faire casser son mariage, et pour vaincre la résistance peut-être simulée de son mari, elle lui donna 25,000 écus. Ce sacrifice et le procès qu'elle perdit plus tard contre Mme de Châtillon la ruinèrent; mais elle était libre, et dès lors elle ne s'occupa plus qu'à faire des vers, des billets galants, qu'à filer le parfait amour; elle vit le dérangement de sa fortune avec une indifférence pleine de philosophie. Les beaux-esprits du temps affluèrent chez elle, et sa maison devint comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. Les louanges exagérées dont elle fut accablée, n'ont point été confirmées par la postérité. Cependant Boileau lui-même a dit que quelques-unes de ses *Élégies* sont d'un agrément infini; mais le satirique aurait rendu sans doute un arrêt plus sévère, s'il eût vu les chefs-d'œuvre de Parny et de quelques-uns des élèves de son école. Il est difficile aujourd'hui de connaître avec précision, ce qui appartient à Mme de la Suze dans les éditions des *Recueils d'œuvres galantes* en prose et en vers, publiés sous son nom et sous celui de Pellisson (Paris, 1684, 4 parties in-12; Lyon, 1695, 4 tomes in-12; Paris, 1698, 4 tomes in-12; Trévoux, 1725, 4 vol. in-12; ibid., 1741, 5 vol. in-12). On y trouve aussi des pièces de Mlle de Scudéri, de Bachaumont, de Quinault, etc. Celles même qui peuvent passer pour appartenir à Mme de la Suze doivent probablement quelque chose à ses teinturiers.

SVEDENBORG (Emmanuel), fameux théosophe, né à Stockholm en 1688, reçut de son père, imbu des idées mystiques, une éducation qui exerça sans doute une grande influence sur son esprit. Cependant il passa la plus grande partie de sa vie sans paraître s'occuper de système religieux. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec distinction à l'université d'Upsal, il publia quelques écrits d'érudition classique, puis il alla visiter les différentes universités de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre pour se fortifier dans les mathématiques, auxquelles il s'était déjà livré avec ardeur. De retour en Suède, il plut beaucoup au roi Charles XII, qui le nomma assesseur au conseil des mines. Après la mort de ce héros, il se maintint en grande faveur auprès de la reine Ulrique-Éléonore, qui lui conféra des titres de noblesse et changea le nom de Svedberg, qu'il avait porté jusque-là en celui de Svedenborg. Il redoubla de zèle pour remplir les fonctions de sa charge, et explora successivement les mines de la Suède, de la Saxe et du Harz, dans l'électorat de Hanovre. Au milieu de ses nombreuses occupations et de ses voyages, il trouvait du temps pour publier divers écrits sur les sciences naturelles, l'algèbre, l'astronomie, la mécanique. Ces travaux, qui engagèrent l'université d'Upsal à lui offrir une chaire, n'étaient que le prélude d'un grand ouvrage qu'il donna en 1734, sous le titre d'*Opera philosophica et mineralogica*, 3 vol. in-fol., ornés de 155 gravures. Cette publication fit une grande sensation; et l'Académie impériale de Pétersbourg se hâta de le nommer son associé. Il avait été quelques années auparavant membre de la Société royale des sciences de Stockholm. Malgré tant de succès, qui l'avaient mis dans la position la plus brillante, il renonça au monde à l'âge de 59 ans, se démit de sa charge d'assesseur, et s'annonça comme chargé d'une mission divine. On le vit tout à coup prodiguer des millions pour relever et soutenir une foule de maisons de commerce d'Allemagne. On sait par ses sectateurs eux-mêmes que les richesses qu'il distribua lui étaient fournies par un certain Élie Artiste, homme extrêmement riche, dont on a un traité sur le *grand-œuvre*, que les adeptes regardent comme le chef-d'œuvre de l'art. C'est encore une question de savoir s'il fut de bonne foi, ou s'il voulut simplement jouer un rôle. Au reste, comme la plupart des chefs de sectes, il crut ou il prétendit avoir des visions. Sa doctrine, sur laquelle on trouvera quelques détails dans l'*Histoire des sectes religieuses* de Grégoire, est fortement empreinte de mysticisme et de théosophie. Svedenborg mourut à Londres le 29 mars 1772. Ses sectateurs, qui ont pris le nom de Svedenborgistes, sont au nombre de 2,000 en Suède. Ils jouissent en Angleterre, depuis 1783, d'une tolérance publique et avouée par le gouvernement, et ils ont des chapelles à Bristol, à Birmingham, à Manchester et à Londres. En France, en Allemagne et en Pologne il n'existe que des adhérents et quelques sectateurs isolés. Aux Indes orientales, aux États-Unis et dans la partie méridionale de l'Afrique, leur nombre est plus considérable. L'opinion qui règne parmi eux, que la nouvelle Jérusalem existe parfaitement organisée au centre de l'Afrique, les a déterminés à explorer cette partie du monde. Ils ont contribué avec ardeur à y former des colonies libres, et ont fait de louables efforts pour abolir la traite. Une traduction des ouvrages du théosophe suédois, par J. P. Moet, a paru chez Treuttel et Vurtz, in-8°. On a publié, en 1820, à Copenhague une *Vie de Svedenborg*.

SVIENTOSLAS ou **SVIENTOSLAFF**, grand-duc de Russie, succéda en 945 à son père Igor. Endurci aux fatigues dès son enfance et brûlant de se distinguer par quelques exploits militaires, il eut à peine atteint sa majorité, qu'il partit de Kief et alla soumettre plusieurs peuples plus ou moins éloignés, entre autres ceux qui habitaient les contrées situées entre l'embouchure du Volga et celle du Don. En 967, sur l'invitation de l'empereur Nicéphore Phocas, il marcha contre Pierre, roi des Bulgares, et remporta sur lui de grands avantages. Bientôt il fut rappelé dans ses États par la nécessité de repousser les Pieczyngoviens, qui avaient profité de son absence pour y faire une invasion. Cette tâche une fois remplie, il lui restait celle de rendre ses sujets

heureux ; mais ses vœux se portaient toujours vers les rives du Danube, où il résolut enfin de transférer le siége de son empire. Il entreprit donc une nouvelle expédition contre les Bulgares en 970, les battit, s'empara de la ville de Péréyaslavetz, y fixa son séjour, et fit repentir les Grecs de l'avoir attiré vers le midi de l'Europe. Jean Zimiscès, empereur d'Orient, le somma d'évacuer la Bulgarie; mais le grand-duc répondit que bientôt il serait à Constantinople, et qu'il refoulerait les Grecs en Asie. Il entra dans la Thrace qu'il ravagea jusqu'à Andrinople, et retourna en Bulgarie (970). L'année suivante, Zimiscès entra dans la Thrace et s'avança contre Svientoslas, avec lequel il se rencontra dans les environs de Dorostol, aujourd'hui Silistria. Svientoslas fut vaincu et demanda la paix, qui fut conclue. Il reprit le chemin de Kief; mais il fut attaqué par les Pieczyngoviens, et périt sans gloire (973).

SVIENTOSLAS, duc de Tchernigof et de Novogorod, vivait au 12[e] siècle. Il possédait déjà la première de ces principautés, lorsqu'il fut investi de la seconde, dont des sujets rebelles avaient dépouillé son frère Vzévolod. Il se conduisit avec beaucoup de générosité envers ce frère malheureux, qui devint en 1139 grand-duc et souverain de la Russie. Après sa mort, Svientoslas contribua beaucoup à placer sur le trône son frère Ignor; mais il le vit renverser par le prince Isiaslaff, et massacrer peu de temps après par les habitants de Kief. Il jura de venger cet attentat, et se laissa entraîner par ce motif dans une suite interminable d'hostilités; mais il fit admirer du moins en toute occasion ses vertus et ses talents, et la Russie méridionale regarda sa mort, qui arriva longtemps après, comme une calamité publique.

SVIERCKOFSKI. *Voyez* **SWIERCKOWSKI.**

SWAAN (Joseph), professeur de chimie à l'école de médecine de Koorn, où il mourut en 1826, était né en 1774 dans la Nord-Hollande, et avait été directeur du collége de Vianen, puis recteur des écoles latines. Outre de nombreuses dissertations scientifiques ainsi que des articles de littérature dans divers recueils, il a publié, de concert avec le docteur Jorritzma, des traductions de deux savants mémoires du chef de Kirkhoff, l'un sur l'*ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, l'autre sur l'*Air atmosphérique et son influence sur l'économie animale.*

SWALWE (Bernard), d'Embden, dans l'Ost-Frise, né vers 1625, prit le bonnet de docteur à Leyde, alla s'établir à Erlangen, y devint médecin pensionné, et fut reçu au conseil de l'amirauté. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages qui sont écrits dans l'esprit philosophique de Descartes, et selon les systèmes de Tachenius et de Sylvius, dont il était le chaud partisan, nous nous bornerons à citer : *Vintriculi querelæ et opprobria*, in-12, Amsterdam, 1664, 1669 et 1675; *Naturæ et artis instrumenta publica, alcali et acidum*, etc., ibid., 1667, 1670, in-12; Francfort, 1677, in-8°.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né en 1637 à Amsterdam, prit le bonnet de docteur à Leyde, en 1667; mais ne se sentant aucun goût pour la pratique de la médecine, il fit sa principale occupation de l'anatomie de l'homme et surtout de celle des insectes. Il montra une habileté et une patience admirables à disséquer les parties les plus minutieuses des animaux les plus remarquables par leur petitesse; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut moins heureux dans la dissection des animaux plus volumineux, comme si la nature ne l'avait appelé qu'à l'observation des infiniment petits. L'extrême contention d'esprit et les recherches subtiles qu'exigeait la nature de ses travaux, finirent par troubler ses facultés intellectuelles. Tout d'un coup il jeta le scalpel, et courut joindre dans le Holstein la fameuse Bourignon, dont il partageait les rêveries mystiques. Il revint néanmoins quelque temps après à Amsterdam, et y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, en 1680. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4°; traduite en français, ibid., 1682, 1685, in-4°; *Histoire de l'éphémère*, Amsterdam, 1675, in-8°; traduite en latin, Londres, 1681, in-4°; *Biblia naturæ, seu historia insectorum in certas classes reducta necnon exemplis et anatomico variorum animalculorum examine æneisque tabulis illustrata*, Leyde, 1737-1738, 2 vol. in-fol.; traduits en français, dans les tomes IV et V de la *Collection académique* de Dijon, partie étrangère.

SWARTZ (Olaus), botaniste, né à Norkœping en 1760, parcourut d'abord, en herborisant, les provinces et les îles de la Suède, et s'embarqua pour le nouveau monde à l'âge de 23 ans. Après avoir étudié la flore de la Jamaïque, de Saint-Domingue et des autres îles, ainsi que des côtes de l'Amérique méridionale, il alla séjourner quelque temps à Londres, et revint dans sa patrie en 1789, riche des résultats nombreux de ses recherches. Il visita plus tard les Alpes de la Norwége et une partie de la Laponie, et mourut le 18 septembre 1817, après avoir soutenu par d'utiles travaux l'honneur de l'école fondée par Linné. Nous citerons de lui *Flora indiæ occidentalis*, Erlangen, 1797-1806, 3 vol. in-8° ; *Fasciculus lichenum americanorum*, ibid., 1811.

SWEBACH (Jacques-François-Joseph), peintre connu sous le nom de *Fontaine*, naquit en 1769 à Metz. Ayant obtenu le 2[e] grand prix en 1791, il vint à Paris où il se fit remarquer par une grande entente de composition, une touche fine et gracieuse, et surtout par une connaissance parfaite de la perspective. Nommé en 1814, par l'empereur de Russie, directeur de sa fabrique de porcelaine, il ne put longtemps supporter la rigueur de ce climat, et revint en France décoré du titre de chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, 3[e] classe. Il mourut à Paris le 10 décembre 1823. On cite comme les plus remarquables d'entre ces tableaux : la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle Poste*. On a recueilli en 4 vol. ses dessins, études et autres compositions.

SWEDENBORG. *Voyez* **SVEDENBORG.**

SWEDIAUR. *Voyez* **SCHWEDIAUR.**

SWEERT (François), compilateur, né à Anvers en 1567, mort en 1629, cultiva les lettres en même temps qu'il faisait le commerce de tapisseries. Nous citerons de lui : *Rerum belgicar. annales*, Francfort, 1620, in-fol. *Athenæ belgicæ, sive Nomenclator inferioris Germaniæ scriptorum*, Anvers, 1628, in-fol.

SWEERT (Emmanuel), fleuriste, né à Sevenbergen près de Breda, fut nommé chef (*præfectus*) des jardins de l'empereur Rodolphe II. Ayant fait graver les plus

belles plantes de ses collections, il les publia sous le titre de *Florilegium amplissimum et selectissimum*, in-fol., Francfort. La première partie parut en 1612, et la 2e en 1614. Les deux parties réunies reparurent à Amsterdam en 1647. On cite d'autres éditions jusqu'en 1672; mais comme on y voit toujours figurer la préface de 1612, on peut les soupçonner identiques.

SWEIGKER ou **SCHWEIGKER** (Salomon), ministre protestant, né en 1554 à Sultz, dans le pays de Wurtemberg, est connu par son voyage en Turquie, en Égypte et dans la terre sainte, dont Crusius a publié les détails sous ce titre : *Hodoeporicon, sive Itinerarium D. Salomonis Sweigkeri Sultzensis, qui Constantinopoli in aulà legati imperatoris romani aliquot annos ecclesiasta fuit, et è Thracià in Ægypto, Palestinà, Arabià, atque Syrià peregrinatus est, conscriptum à Mart. Crusio*, Leipzig, 1586, in-12.

SWERRE ou **SVERRIR**, roi de Norwége, illustre par sa valeur et sa sagesse, passe pour être l'auteur du *Miroir royal*, monument précieux de la littérature islandaise. Né en 1151, ce dernier rejeton des Harald fut transporté dans une île éloignée, et confié à un évêque, qui, l'ayant élevé avec soin, l'ordonna prêtre. En 1171, il vint en Norwége, dont il parcourut secrètement plusieurs provinces. Lorsqu'il fut arrivé dans la Varmie, le bruit se répandit qu'un fils du roi Sigurd, conservé comme par miracle, se trouvait dans cette province; et l'on accourut de toutes parts pour le voir. Tout annonçait en lui le descendant d'une race auguste, que l'on croyait éteinte, et qui avait laissé de grands souvenirs. On proposa à Swerre de revendiquer ses droits : Il n'est pas encore temps, disait-il; Magnus est trop puissant; vous n'êtes qu'une poignée d'hommes : je ne veux point vous sacrifier. Comme on apprit que Swerre avait formé le projet d'aller en Palestine pour prendre part aux expéditions des croisés, on le fit garder à vue, afin de conserver en Norwége le prince sur lequel reposaient les espérances de la légitimité. On lui déclara même que s'il hésitait plus longtemps, on le livrerait à Magnus, pour prix de la réconciliation que l'on allait solliciter. Swerre reçut alors le serment de ces braves, et jura sur son épée de ne point les quitter. Ses partisans, dont le nombre augmentait tous les jours, le proclamèrent roi de Norwége; et, dès l'année 1179, il était à la tête d'une petite flotte. Magnus fut surpris, et Swerre, après avoir gagné une seconde victoire, proposa, dans une entrevue, que les deux concurrents partageassent entre eux la Norwége. Magnus refusa. Cette lutte dura encore quatre ans. Enfin Magnus, complétement défait dans un combat naval, voyant le vaisseau amiral prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, se jeta, avec les princes de sa maison et ses généraux, dans la mer, où il périt le 15 juin 1184. Son corps ayant été retrouvé, Swerre le fit conduire solennellement à Bergen, l'accompagnant avec respect jusqu'à l'église cathédrale. N'ayant plus de compétiteur, et reconnu souverain de la Norwége, qu'il avait conquise à la pointe de l'épée, il récompensa généreusement ses soldats et leurs chefs. Pendant tout son règne, il eut à lutter contre les restes de la faction opposée, contre le haut clergé et contre la cour de Rome. L'archevêque, primat du royaume, faisait ses visites pastorales avec la pompe d'un monarque. D'après les anciens usages, le roi prétendait que ce prélat ne devait avoir à sa suite que trente personnes, avec douze soldats. L'archevêque répondait que le pape lui avait confié le siége archiépiscopal avec tous ses droits; que personne ne pouvait restreindre le nombre des personnes qu'il lui plaisait de prendre à sa suite. La diète, convoquée par le roi (1189), prononça contre l'archevêque, qui porta plainte à la cour de Rome. Le pape Célestin III (1192) excommunia Swerre, jeta un interdit sur la Norwége, et y envoya un légat pour informer. Après quelques entrevues, le légat ayant refusé de sacrer le roi, celui-ci réunit les évêques du royaume, qui lui donnèrent l'onction royale. Voulant faire la paix avec la cour de Rome, il assembla les évêques de son royaume, qui députèrent deux d'entre eux au souverain pontife. Un Norwégien appelé Hreidar, revenu de Constantinople, présenta au roi de Norwége des lettres par lesquelles l'empereur Alexis Comnène le priait de lui envoyer un corps de 1,000 hommes de bonnes troupes. Swerre ayant rejeté cette demande répétée avec de vives instances, Hreidar obtint la permission de se rendre dans les villes maritimes de Norwége, et d'y enrôler les hommes qui voudraient le suivre de bonne volonté. Alexis Comnène avait aussi envoyé des députés pour demander des secours aux rois de Suède et de Danemark. Swerre était occupé en Norwége, le haut clergé ayant soulevé une partie du royaume contre lui, et les rebelles, encouragés par leurs succès, ayant osé proclamer un autre roi, Innocent III, profitant de ces troubles, lança sur la Norwége de nouveaux anathèmes. Swerre, accablé de fatigue et d'inquiétude, tomba malade à Bergen. Sentant approcher ses derniers moments, il demanda les sacrements, qu'il voulut recevoir assis sur son trône. Il fit lire et sceller en sa présence les dernières instructions qu'il donnait à son fils unique Hacon; et il ajouta : Je veux qu'après ma mort on me découvre la face, afin que mes amis et mes ennemis puissent bien me voir. Ce prince, si grand dans la bonne et la mauvaise fortune, mourut, en 1202. Son histoire a été recueillie par plusieurs auteurs contemporains, entre autres, par Charles, abbé de Thingeyr, qui paraît avoir écrit sous la dictée de Swerre lui-même.

SWEYNHEIM (Conrad), Allemand, partage avec son compatriote Pannartz, la gloire d'avoir importé l'imprimerie en Italie. Il paraît que Sweynheim ne cessa, en 1473, la société qu'il avait faite avec Pannartz, que pour s'appliquer tout entier à l'art de graver en cuivre. Il entreprit une édition de Ptolémée; et la préface de cette édition, qui parut en 1478, apprend qu'il mourut, après avoir employé trois années à cette occupation; ce qui porte la date de sa mort en 1476 ou 1477. On n'a aucun ouvrage sous le nom seul de Sweynheim; mais beaucoup portent celui de *Sweynheim et Pannartz*.

SWIENTOCHNA, reine de Bohême, épouse de Wratislas II, était fille de Casimir, roi de Pologne, et de Marie Dobrogniewa, fille de Wladimir le Grand, duc de Kiow. Dans les chroniques bohémiennes, elle est appe-Swatawa, en latin Béatrix. Cette princesse épousa, en 1062, en troisième noces Wratislas II, duc de Bohême, et en 1086, elle reçut avec son époux la couronne et

l'onction royale. Sage et pieuse, elle vit avec beaucoup de chagrin les désordres de Boleslas le Hardi, roi de Pologne, son frère, et lui fit des représentations que Wratislas appuya de son autorité. Tout fut inutile, et saint Stanislas, évêque de Cracovie, ayant été sacrifié aux passions fougueuses de Boleslas, ce mauvais prince fut obligé de se soustraire par la fuite à l'indignation de ses sujets. Swientochna eut de Wratislas quatre fils : Brzeczislas, Borzivoy, Wladislas et Sobieslas. Elle vécut assez longtemps pour les voir, l'un après l'autre, succéder à leur père, ayant survécu plus de 30 ans à son mari, mort en 1092. Le ciel parut l'avoir conservée, afin que, par son autorité, elle pût calmer les dissensions qui éclatèrent dans sa famille. Cette princesse n'eut que des malheurs à déplorer : Brzeczislas, son fils aîné, après un règne de 7 ans, fut assassiné à l'instigation des Werssowicz qui appartenaient à la famille régnante (1100); Borzivoy, son second fils, après avoir gouverné la Bohême pendant 6 ans, fut chassé par son neveu Swientopelk, qui eut pour successeur Wladislas, troisième fils de Swientochna : ce dernier fut presque toujours en guerre avec ses frères Borzivoy et Sobieslas. En 1111, leur mère, à force de prières, les réconcilia. De nouveaux troubles étant survenus, elle fit encore la paix entre eux (1124). Enfin en 1125, Wladislas, tombé dangereusement malade, et étant vivement sollicité par son épouse, de désigner pour son successeur son cousin Otton, comte de Moravie, Swientochna, chargée d'années et d'infirmités, accourut à Prague. Wladislas, cédant aux larmes et aux touchantes représentations de sa mère, se réconcilia avec son frère Sobieslas et le désigna pour son successeur.

SWIENTOPELK, roi de Moravie, reçut le baptême avec Radislaw, son oncle, en 862, des mains de saint Cyrille et de Méthodius, apôtres des peuples Slaves, dans la Bulgarie et la Bohême. Oubliant ce qu'il devait à Radislaw son bienfaiteur, qui lui avait donné une province de la Moravie en fief, il livra son malheureux oncle à Louis le Germanique, qui lui fit crever les yeux : par là Swientopelk devint maître et roi de la Moravie (870). Au commencement du 8e siècle, ce royaume comprenait la Norique et l'ancienne Pannonie tout entière; mais les Huns s'étant jetés sur la Pannonie orientale, le royaume sous Swientopelk n'en avait plus que la partie occidentale; cependant il comprenait encore les deux rives du Danube depuis Lintz jusqu'à Semlin, c'est-à-dire l'Autriche proprement dite et la basse Hongrie. La Bohême dépendait aussi de ce beau royaume, dont Swientopelk reçut l'investiture des mains de Louis le Germanique. Le nouveau roi soupçonné d'infidélité, fut arrêté, jeté en prison, mais bientôt après mis en liberté, parce qu'on n'avait pu le convaincre. On lui confia même le commandement de l'armée bavaroise, pour aller soumettre Slavamard, parent de Radislaw, qui s'était révolté. Mais Swientopelk pensait à se venger de l'affront qui lui avait été fait, beaucoup plus qu'à réduire ses compatriotes. Dès qu'il fut arrivé en Moravie, il s'éloigna secrètement; et ayant rassemblé un corps de troupes moraviennes, il tomba brusquement sur les Bavarois, qui, se gardant mal dans leur camp, furent tous tués ou faits prisonniers, malgré les représentations de saint Méthodius. La conduite de Swientopelk était peu régulière; mais il montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi catholique, envoya plusieurs fois des députés au pape, et reçut des instructions et des éloges de la cour de Rome en différentes circonstances, surtout à l'occasion de la conversion de Borzivoy, duc de Bohême, de laquelle il fut le principal auteur. Il faisait sa résidence à Welehrade, au sud d'Olmutz, sur la Morave. Des difficultés s'étant élevées au sujet d'un comté dépendant de la Moravie et situé sur les frontières de la Bavière, les prétendants s'adressèrent à Arnoul, roi de Germanie. Swientopelk mécontent passa le Danube et mit tout à feu et à sang. Ces ravages durèrent deux ans et demi; enfin l'empereur Charles le Gros se rendit, en 864, dans la basse Autriche; et dans une entrevue qu'il eut avec Swientopelk, il lui céda toute la Pannonie, pour laquelle ce roi lui fit hommage comme vassal. En 892, l'empereur Arnoul, qui avait montré la plus grande bienveillance à Swientopelk, étant venu sur les frontières de la Moravie, le fit inviter à une entrevue; ce qui fut refusé avec hauteur par ce prince. Arnoul irrité engagea les peuples voisins à tomber sur la Moravie, laquelle eut beaucoup à souffrir de leurs incursions. Swientopelk mourut en 894, redouté de ses voisins, laissant trois fils, dont l'aîné, appelé Swientibold, lui succéda. Il ne sut point défendre l'héritage paternel, qui, en peu d'années, devint la proie des peuples voisins.

SWIENTOPELK ou ZUENTIBOLD, roi de Lorraine, était fils naturel de l'empereur Arnoul, et reçut son nom de Swientopelk, roi de Moravie, son parrain. Son père, qui avait pour lui une vive affection, voulait le déclarer son héritier, et le faire reconnaître roi de Germanie; mais ayant eu d'une union légitime un fils (Louis), qui lui succéda dans la suite, il se contenta de proposer Swientopelk aux états de Lorraine pour leur roi, ce qui fut d'abord rejeté. L'année suivante, Arnoul tint un concile dans son palais de Tribure près Mayence. Les évêques assemblés envoyèrent au roi des députés pour lui demander s'il était disposé à protéger les Églises, et à en affermir l'autorité. Le roi leur fit dire qu'ils n'avaient qu'à s'acquitter fidèlement de leur ministère, et qu'ils le trouveraient toujours prêt à combattre quiconque oserait leur résister. Alors les évêques, se levant de leurs sièges, s'écrièrent : *Vive le grand roi Arnoul!* Ils firent sonner les cloches, chanter le *Te Deum;* et s'étant inclinés devant les députés, il les prièrent de témoigner au roi toute leur reconnaissance. Le monarque se rendit au concile; et les évêques furent admis à son conseil secret. Ce fut probablement là qu'il réussit à vaincre toutes les résistances, et que l'on consentit à le reconnaître pour roi de Lorraine (895). Peu de temps après, Arnoul convoqua une diète générale à Worms, où, du consentement des grands et des évêques, il déclara et fit couronner Swientopelk roi de Lorraine. Dans les archives de Saint-Mihiel, d'Epternach, de Prumm, de Saint-Maximin à Trèves, de Saint-Èvre à Toul, de Saint-Grégoire en haute Alsace, dans les cathédrales de Trèves et de Toul, on trouve des chartes accordées par ce prince, en 895 et 896, avec son effigie, son monogramme et sa qualité de roi. D'après cela, on voit que le royaume de Lorraine s'étendait bien loin au delà des

limites du duché qui a porté ce nom. Eudes, comte de Paris, avait été proclamé roi de France, au préjudice de Charles le Simple. Swientopelk, sous prétexte de soutenir celui-ci contre Eudes, mais en effet dans le dessein d'augmenter sa puissance, entra en France, et vint mettre le siége devant Laon. Cette ville se défendit avec courage; et Eudes, qui était en Aquitaine, eut le temps d'accourir à son secours. Sans l'attendre, Swientopelk leva le siége, et rentra dans ses États (896). Les comtes Etienne, Odacres, Gérard et Matfried ayant eu le malheur de déplaire à Swientopelk, ce prince les dépouilla de leurs biens et de leurs dignités. Il vint à Trèves, et partagea entre ses serviteurs les biens de ces seigneurs, ne se réservant que deux abbayes de filles, l'une à Metz et l'autre à Trèves, lesquelles avaient été usurpées par les comtes tombés en disgrâce. Arnoul était alors à Rome, où il s'était fait reconnaître Empereur. Son fils lui envoya demander son consentement pour le mariage qu'il voulait contracter. D'après l'aveu de l'Empereur, Swientopelk envoya des ambassadeurs au comte Eudes, roi de France, qui accorda sa fille Oda au roi de Lorraine. L'Empereur ayant convoqué une diète générale à Worms (897), Swientopelk, qui s'y rendit, fut accueilli avec affection par son père, qui le réconcilia avec les quatre comtes dont il avait partagé les dépouilles. Depuis cette époque, les comtes Gérard et Matfried prirent une part très-active aux affaires de la Lorraine. Le célèbre Réginon, abbé de Prumm, fut obligé de se démettre de son abbaye en faveur de Richard, qui était frère de ces deux comtes (899). Swientopelk avait alors éloigné, sans qu'on sût pour quel motif, le plus fidèle de ses conseillers, le duc Réginaire; l'ayant dépouillé de ses biens et de ses dignités, il ne lui avait donné que 13 jours pour quitter le royaume. Les amis du duc se joignirent à lui, et se retirèrent dans un lieu entouré de marais, appelé Durfos. Swientopelk marcha contre eux; mais il fut obligé d'abandonner son entreprise. Les mécontents allèrent trouver Charles le Simple, qui, favorisé par leur parti, marcha, sans éprouver de résistance, sur Aix-la-Chapelle, Nimègue et Prumm. La paix s'étant faite entre les deux princes, Charles repassa la Meuse, et revint en France. Swientopelk assista à la diète convoquée à Saint-Goar, sur le Rhin, en 898; et il y eut des conférences avec les députés de l'empereur Arnoul et du roi Charles. Il paraît qu'à son insu, on prit des mesures pour lui ôter la Lorraine, où, par sa conduite, il s'était attiré beaucoup d'ennemis. Ayant fait inutilement une seconde tentative sur Durfos, il ordonna aux évêques de son royaume d'excommunier les deux seigneurs rebelles. Les prélats s'y refusant avec constance, il les chargea d'injures et d'outrages. C'est probablement en cette circonstance qu'il osa frapper d'un bâton Ratbode, archevêque de Trèves. Une telle brutalité envers un prélat qui jouissait d'une grande faveur auprès du roi, ajouta beaucoup à la haine que Swientopelk s'était attirée. Le mécontentement étant devenu général, les grands du royaume allèrent trouver le roi Louis, qu'ils proclamèrent roi de Lorraine, à Thionville. Swientopelk marcha contre eux, et ils lui livrèrent, sur les bords de la Meuse, une bataille sanglante, où il périt, le 13 août 900.

SWIENTOPELK, grand-duc de Kiow, fils aîné de Wladimir le Grand, épousa, vers l'an 1000, une fille de Boleslas Ier, roi de Pologne. Cette princesse fut envoyée en Russie par son père, qui la fit accompagner par Reinbern, évêque de Colberg. Ce prélat, joignant une mission apostolique à celle que le prince lui avait confiée, prêcha la foi aux Russes, avec un zèle héroïque, et voulut suivre les traces de Brunon et de Boniface, qui avaient subi le martyre en annonçant l'Évangile dans les mêmes contrées. Swientopelk, à la prière de Boleslas, son beau-père, racheta le corps de Brunon et l'envoya en Pologne. Wladimir le Grand s'étant converti et ayant adopté le rite grec, tandis que son fils Swientopelk pratiquait la religion romaine, cette différence contribua beaucoup à aigrir le père contre le fils; et celui-ci fut enfermé avec son épouse et avec l'évêque Reinbern, dans un fort d'où il ne sortit qu'après la mort de son père, en 1015. Son droit d'aînesse devait lui faire obtenir la couronne ducale; mais l'attachement qu'il avait montré pour l'Église latine, et ses liaisons avec les Polonais, ennemis naturels des Russes, avaient éloigné de lui ses sujets. Tous les vœux se portèrent vers son frère Bori, qui avait été chéri de leur père Wladimir. Cependant ce frère généreux, cédant aux lois de la nature, reconnut son frère pour son souverain. Tant de générosité ne put fléchir Swientopelk : peu rassuré par le désintéressement de son frère, il le fit impitoyablement massacrer, lui et leur frère cadet, appelé Gelb. Cette barbarie excita l'indignation de tous les peuples russes; et le duc de Novogorod-Jaroslaw, s'étant mis en marche à la tête d'une armée, pour venger le meurtre de ses frères, Swientopelk fut surpris, battu et forcé de se réfugier en Pologne, où il alla encore une fois implorer les secours de son beau-père. Ce monarque, séduit par la promesse que lui fit son gendre de le reconnaître pour souverain du duché de Kiow, se mit de nouveau en campagne, et vint, à la tête d'une puissante armée, porter le fer et le feu dans les environs de Kiow. Il était près de s'emparer de cette ville, lorsque l'empereur Henri l'obligea, par une diversion, de revenir pour défendre son royaume. La paix ayant bientôt été conclue avec l'Empereur, Boleslas se disposa à faire de nouveaux efforts en faveur de Swientopelk, et les deux princes ne tardèrent pas à se diriger encore une fois contre les Russes. Ayant rencontré Jaroslaw sur les bords du Bog, ils le mirent en fuite, et s'emparèrent de Kiow. Aucun obstacle ne s'opposait au rétablissement de Swientopelk; et ce fut alors que, de concert avec son beau-père, il députa l'archevêque de Kiow vers Jaroslaw pour proposer à ce prince de lui renvoyer son épouse, fille de Boleslas, ainsi que l'évêque Reinbern. A cette condition, il offrait de rendre la belle-mère, la femme et les huit sœurs du prince russe, que l'on avait trouvées dans le couvent de Sainte-Sophie à Kiow. Swientopelk voyait avec peine qu'il n'avait que le titre de grand-duc, la ville et les places fortes ayant garnison polonaise. Devant satisfaire aux besoins de cette armée étrangère, et ne pouvant suffire à toutes les demandes, il mécontenta les Polonais, qui, fiers de leurs succès, se permettaient tous les excès. De là s'élevèrent de vives altercations entre le beau-père et le gendre. Enfin Boleslas ayant rassemblé son armée, à un signal donné, la ville de Kiow, que le

roi avait jusque-là épargnée, fut, ainsi que les environs, abandonnée au pillage. Boleslas retourna en Pologne avec son armée, emmenant comme otages deux sœurs de Swientopelk, et les principaux seigneurs du pays, où Jaroslaw revint aussitôt. Swientopelk, qui avait pris à sa solde un corps nombreux de Pieczingowiens, fut vaincu, mis en fuite, et se sauva jusqu'à Brzesc sur le Bug, où il fut accueilli par le gouverneur polonais. Ayant erré pendant quelque temps, sans oser paraître à la cour de son beau-père, il succomba sous le poids de ses malheurs, et mourut dans une petite ville sur les frontières de la Bohême.

SWIENTOPELK, duc de Bohême, était fils d'Otton, marquis d'Olmutz, qui mourut en 1091, et fut dépouillé de la succession de son père par son oncle Wratislas II, roi de Bohême, qui donna le duché d'Olmutz à son fils Brzécislas. Swientopelk, cédant à la nécessité, réussit à se faire accueillir par l'usurpateur de ses droits, et il l'accompagna dans ses expéditions contre le prince Udalric et contre Wladislas Herman, duc de Pologne; mais Borzivoy ayant refusé de partager avec lui les subsides auxquels les Polonais furent soumis, Swientopelk, indigné, rassembla ses forces en Moravie (1105), et s'avança jusqu'à Prague. Cette première tentative ayant échoué, il revint avec de nouvelles forces, se fit proclamer duc de Bohême, et força Borzivoy de s'enfuir en Pologne, puis auprès de l'empereur Henri, qui enjoignit à Swientopelk de venir lui rendre compte de sa conduite. Obligé d'obéir, le duc fut mis en prison; et il n'en sortit qu'après avoir promis de payer 10,000 marcs d'argent. Arrivé à Prague, il en envoya 7,000 avec son frère Otton, qui devait rester jusqu'à ce que toute la somme fût acquittée. Les caisses publiques étant épuisées, Swientopelk recourut aux plus odieuses exactions pour satisfaire l'Empereur; et un fils lui étant né, il décida ce prince à le tenir sur les fonts de baptême. On conduisit l'enfant à Bamberg, où il se trouvait : après la cérémonie, l'Empereur fit au père remise des 3,000 marcs qu'il devait encore, et il invita Swientopelk à l'accompagner dans une expédition contre les Hongrois. Le duc de Bohême s'y distingua; mais ayant appris, tandis qu'il ravageait la Hongrie, que Borzivoy, favorisé par Mutina de la famille des Werszowicz, était entré dans son duché, il se hâta de quitter la Hongrie, et força bientôt Borzivoy de se réfugier de nouveau en Pologne. Mutina fut décapité; Swientopelk, oubliant toute retenue dans sa vengeance, fit mettre à mort les Werszowicz, même les enfants qui étaient à la mamelle. Le roi de Hongrie, ayant voulu tirer vengeance des ravages que Swientopelk avait commis dans son royaume, entra dans la Moravie pour la dévaster. Swientopelk alla au-devant de lui; et, après l'avoir forcé de s'éloigner, pénétra dans le royaume de Hongrie, qu'il ravagea de nouveau. Ayant ainsi porté au loin la terreur de son nom, il rentra en Bohême chargé de butin. La même année (1109), il suivit l'empereur Henri dans une expédition contre les Polonais. Ayant perdu, au siége d'un fort appelé Géra, un de ses généraux, dont il chérissait la valeur, il fit démolir le fort, sans y laisser pierre sur pierre. De là il s'avança, avec l'Empereur, contre la ville de Glogau. Les habitants, découragés par un long siége et par des attaques qui se succédaient jour et nuit, députèrent vers Swientopelk, afin d'obtenir par son intervention une trêve de cinq jours, promettant de se rendre, si après ce délai ils n'étaient point secourus. Pendant ce temps un des Werszowicz dressa des embûches à Swientopelk. Comme ce prince soupait avec l'Empereur, un assassin se joignit aux soldats de sa garde, et lorsqu'il eut quitté la tente impériale, il lança sur lui un trait qui le frappa entre les épaules avec une telle violence, que le prince expira sur-le-champ (21 septembre 1109). L'assassin s'échappa, selon les uns, par la vitesse de son cheval; selon d'autres, il fut mis en pièces par la garde du prince. Les troupes bohémiennes, revenues dans leur pays, déposèrent le corps de leur duc dans un monastère qu'il avait fondé.

SWIENTOPELK Ier, duc de Poméranie, obtint ce titre, au commencement du 12e siècle, des rois de Pologne, et se déclarant indépendant, refusa bientôt de payer le tribut auquel il s'était engagé. Attaqué par Boleslas Krzywousty, et mis en fuite, il se jeta dans la ville de Nackel, où il soutint un siége de trois mois. Étant sorti par capitulation, il reçut une somme considérable, fit de nouveaux serments, donna son fils en otage, et fut confirmé dans sa dignité (1119). L'année suivante, Boleslas fut obligé de faire une seconde campagne pour punir une nouvelle révolte. Les Poméraniens ayant été vaincus près de Bromberg, Swientopelk se jeta de nouveau dans Nackel, dont il avait réparé les fortifications. Trois fois les assiégés réussirent à mettre le feu aux tours. Enfin Boleslas étant maître des murs, la garnison, qu'il menaçait de passer au fil de l'épée, livra son chef Swientopelk, qui fut emmené en Pologne, et renfermé pour le reste de ses jours.

SWIENTOPELK II, duc de Poméranie, était Slave de nation. Attaché par alliance à la famille régnante de Pologne, il fut nommé, en 1217, par le prince Leszko, gouverneur de la Poméranie, avec obligation de lui payer annuellement une somme de 1,000 marcs d'argent. Peu de temps après son installation, les habitants de la Prusse orientale, encore païens et barbares, s'étant jetés sur les provinces septentrionales de la Pologne et sur la Poméranie, les habitants de cette dernière province lui offrirent le titre de duc, espérant de lui une protection plus efficace que des princes polonais, toujours désunis entre eux. Swientopelk, qui ne se croyait pas encore en mesure de satisfaire ses projets ambitieux, répondit à cette offre, qu'il se contentait de porter le nom de gouverneur; et continuant de gouverner le duché que les Danois avaient dévasté, il y rétablit l'ordre et l'abondance : mais pendant ce temps, il fomentait en secret des divisions parmi les princes polonais. Ayant donné sa sœur en mariage à Wladislas Odonicz, il fournit des troupes à ce prince, pour faire des incursions sur les domaines de Wladislas Laskonogi, son oncle, avec lequel il était en guerre. Odonicz ayant repris ses domaines, Swientopelk, fier de l'accroissement que prenait son pouvoir, demanda à Leszko le titre de duc au lieu de celui de gouverneur. Le prince ayant pris du temps pour délibérer, Swientopelk refusa d'envoyer le tribut auquel il s'était obligé. Leszko indiqua pour le jour de la Saint-Martin (1227), une diète à Gonzawa,

près de Zyn; et il y invita les princes de la famille royale, ainsi que Swientopelk. Celui-ci promit d'abord de s'y rendre; mais ce fut seulement le 14 novembre, que, d'intelligence avec Odonicz, il entra dans la ville à la tête d'une troupe nombreuse, surprit Leszko et Henri de Breslau au bain, tua le premier de sa propre main, et poursuivit Henri, qui fut blessé dangereusement et transporté à Breslau. Après cette horrible trahison, Swientopelk se fit proclamer duc, et porta le ravage en Pologne. Ayant réuni ses armes à celles des chevaliers de l'ordre Teutonique qui venaient de s'établir à Culm, il s'empara de plusieurs forteresses. Mais considérant ensuite que les chevaliers avaient soumis presque toute la Prusse orientale, qu'ils y établissaient des places fortes, et qu'ils y organisaient leur gouvernement, il commença à redouter le voisinage de ces guerriers entreprenants, d'autant plus que tous les jours il leur arrivait des renforts de la Saxe, de la Bohême et de l'Allemagne : il craignit qu'après avoir affermi leur puissance, ils ne cherchassent à le punir de ses crimes et à venger les insultes et les torts qu'il avait faits à la Pologne. D'après ces considérations, il se lia secrètement avec les habitants de la Prusse, leur promettant secours pour chasser les chevaliers, et recouvrer leur indépendance. Les habitants, rassemblés au signal donné, se répandirent depuis la Warmie jusqu'aux côtes de la mer Baltique, détruisant les villes qui se trouvaient sur leur passage, et massacrant sans pitié les habitants (1243). Balga et Elbing furent les seules places qui résistèrent. Ce fut alors qu'un légat, envoyé par le pape pour régler les nouveaux évêchés que les chevaliers avaient érigés dans la Prusse, exhorta Swientopelk à la paix. Celui-ci, sans rien écouter, se répandit dans le Palatinat, dont il s'empara, à l'exception de Thorn, Culm et Raszyn. Les chevaliers perdirent, en cette occasion, plus de 3,000 hommes, sans compter les troupes étrangères qui étaient venues à leur secours. Les habitants furent massacrés ou menés en esclavage, et les chevaliers furent dans une telle épouvante, qu'ils se disposaient à évacuer la Prusse. De Culm, Swientopelk se jeta sur la Masovie; Plock, capitale du duché, fut incendiée et ses églises pillées. A cette nouvelle, Grégoire IX fit prêcher, en Allemagne et en Pologne, une croisade contre Swientopelk; et deux princes polonais s'étant réunis aux chevaliers, on commença une nouvelle campagne en surprenant Zartowice. Swientopelk étant accouru pour reprendre cette place, fut défait et mis en fuite. Après avoir repris Wyvzogrod et Nackel, les chevaliers pénétrèrent dans le cœur de la Poméranie, ravageant la Cassubie jusqu'à Oliva et Dantzig. Swientopelk s'adressa au légat du pape, et demanda la paix. Il promit avec serment et par écrit, qu'il n'aurait plus de relation avec les habitants de la Prusse, qu'il enverrait contre eux des secours si les chevaliers en demandaient; il donna pour otages son fils aîné et deux de ses généraux. Mais cet homme turbulent et sans foi ne pensait qu'à profiter de la première occasion de rompre ses serments. Ayant étendu sa ligue, et y ayant fait entrer les habitants de la Lithuanie occidentale avec ceux de la Prusse, il se jeta de nouveau sur le palatinat de Culm, et mit en fuite les chevaliers qui voulaient l'arrêter. Comme il tenta, mais inutilement, de délivrer son fils et ses autres otages, on les transporta en Autriche. Il s'empara de Swiécie, qu'il fortifia pour être maître de la Vistule. Herman, grand maître de l'ordre, instruisit de ces événements Innocent IV, qui, ayant envoyé un légat en Prusse, écrivit à Swientopelk des lettres menaçantes. Swientopelk méprisant toutes ces menaces, le légat apostolique, dont il avait ainsi repoussé les représentations, prêcha la croisade contre lui, pendant que les dominicains, dans les diocèses de la Saxe, exhortaient les fidèles à prendre les armes pour le même sujet. Les chevaliers ayant reçu des renforts de l'Allemagne, et Swientopelk ayant été défait, il écouta enfin les représentations du légat, et la paix fut conclue aux premières conditions (1246); mais les croisés refusèrent de rendre les otages de Swientopelk. Au mépris de cette paix, Henri, troisième grand maître des chevaliers, s'empara d'une forteresse appartenant aux Poméraniens. Swientopelk reprit la place d'assaut, passa la garnison au fil de l'épée, mit en fuite les troupes des chevaliers, et ravagea la contrée selon sa coutume. Un légat, envoyé par le pape, réussit à concilier les deux partis, et les chevaliers rendirent à Swientopelk, son fils avec les autres otages (1248). Celui-ci tint, à la vérité, ses derniers arrangements avec ses chevaliers; mais n'ayant remis qu'avec peine Nackel à la Pologne, il fit enlever cette place par son fils; et les princes polonais qui vinrent pour la reprendre furent repoussés avec perte (1255). Swientopelk eut encore des différends avec Warcislas, duc de la Poméranie occidentale, et il se jeta sur les terres de son voisin. Les évêques de Camin et de Cujavie ayant pris parti pour Warcislas, leurs terres furent ravagées, et l'un d'eux fut sur le point d'être fait prisonnier par les Poméraniens (1259). Ce fut ainsi que pendant près de 50 ans, cet homme, aussi ambitieux que féroce, fut la terreur de ses voisins. Il mourut à Dantzig, et fut enterré dans le couvent d'Oliva en 1266. On croit que, dans ses derniers moments, il témoigna un vif regret de l'assassinat du prince Leszko. Ses deux fils partagèrent entre eux le duché, qui ne tarda pas d'être envahi par les chevaliers teutoniques.

SWIENTOSLAS. *Voyez* **SVIENTOSLAS.**

SWIERCKOWSKI, général de Cosaques, se distingua dans la guerre qui éclata en Moldavie et en Valachie, entre le palatin Iwon ou Juonia, et le sultan Sélim. Le premier, voulant soustraire sa principauté au joug des Turcs, appela les Cosaques à son secours (1574). A leur arrivée, il donna aux chefs un grand repas; et, au dessert, il fit présenter à chacun d'eux un plat couvert de pièces d'or. Tous l'assurèrent de leur dévouement jusqu'à la mort; et Swierckowski fut le premier qui prêta ce serment. Sélim, instruit de cette défection, fit marcher 100,000 hommes contre Iwon. Swierckowski, qui était à l'avant-garde avec ses Cosaques et 6,000 Moldaves, tomba inopinément sur l'ennemi, le mit en désordre; et Iwon ayant donné de son côté, on en fit un tel carnage, que plus de 30,000 Valaques et Turcs restèrent sur le champ de bataille. De là on marcha sur Braïlow, qui fut pris d'assaut. Les Turcs s'étant mis en marche pour secourir la ville, Swierckowski les surprit et les tailla en pièces. Iwon, instruit de ces succès, vint joindre Swierckowski. On marcha contre Té-

binie, que l'on emporta : tout y fut passé au fil de l'épée. Bialogrod éprouva le même sort. Swierckowski, qui était toujours en avant, se plaçait au centre avec ses Cosaques armés de carabines. Il avait à sa droite les archers, et à sa gauche les cuirassiers. Apprenant qu'un corps de Turcs et de Tartares se gardait mal, il tomba sur eux et les tailla en pièces. On ne fit que 200 prisonniers, qui furent tués à coup de faux après le combat. Le chef de l'armée turque, qui s'y trouvait, offrit en vain, pour sa rançon, deux fois son pesant en or, trois fois en argent et une fois en pierreries. Après l'avoir gardé quelques jours, pour apprendre de lui ce qu'on désirait savoir, il fut mis en pièces. Sélim, effrayé par ces revers, fit assembler une armée formidable, dont le commandant en chef vint à bout de corrompre Zarniéwicz, un des généraux d'Iwon. Au moment où la bataille allait s'engager, le traître se jeta du côté des Turcs, et décida la victoire en leur faveur. Swierckowski et Iwon ne perdirent point courage : ils se retirèrent dans leur camp, avec 20,000 hommes qui leur restaient. Iwon se rendit à des conditions honorables, que l'ennemi jura 7 fois sur ses drapeaux; mais ces serments furent observés à la manière des Turcs : ils mirent Iwon en pièces, dans la tente même de leur général ; et tous les prisonniers furent aussi lâchement égorgés. Swierckowski, à la tête de ses Cosaques, voulut se faire jour à travers les bataillons ennemis; mais il tomba percé de coups, n'ayant pu trouver la mort qu'il cherchait; et il fut fait prisonnier, avec 13 hommes, qui seuls restaient de tous ses braves soldats. Ce fut en vain que les Turcs employèrent les menaces et les promesses pour leur faire abjurer la foi chrétienne. Ils se rachetèrent au poids de l'or. Quand les blessures de Swierckowski le permirent, on le transporta à Constantinople, d'où il s'échappa et revint trouver les siens. Il jura entre leurs mains qu'il tirerait vengeance des Turcs, et tint parole, en répandant encore, pendant plusieurs années, la terreur et la mort sur les côtes de la mer Noire.

SWIETEN. *Voyez* **VAN SWIETEN.**

SWIFT (Jonathan), célèbre écrivain, né le 30 novembre 1667 à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, d'une famille ancienne, mais pauvre, passa en Angleterre au sortir de l'université de Dublin, et réclama la protection de sir William Temple, dont il était parent par sa mère, et dont on a prétendu faussement qu'il était le fils adultérin. Ce grand homme d'État l'accueillit et le présenta au roi Guillaume III, qui goûta beaucoup la conversation du jeune Irlandais, et lui offrit une compagnie de cavalerie. Swift, qui se sentait plus de goût pour l'état ecclésiastique, refusa cette offre d'un prince qui pouvait le mener loin. Il entra dans les ordres, obtint la prébende de Kilroot, en Irlande, et la résigna pour se rendre aux invitations pressantes de Temple, qui désirait le fixer auprès de lui, et dont il espérait de son côté exploiter le crédit avec succès; mais il perdit bientôt ce protecteur, fut mis en oubli par le roi, et retourna en Irlande, où il parvint à se faire nommer doyen de Saint-Patrick. Quoique élevé dans les principes des whigs, il employa ses loisirs à défendre les ministres de la reine Anne, qui désirèrent le voir, et l'honorèrent de l'accueil le plus gracieux dans plusieurs voyages qu'il fit à Londres. Plus d'une fois il fut dénoncé au parlement comme l'âme du conseil privé, et il paraît que cette accusation n'était pas sans fondement. Quoi qu'il en soit, il retomba bientôt dans une nullité politique dont il alla se consoler en Irlande par les plaisirs de la société et de la table, son doyenné lui rapportant plus de 1,000 livres sterling. Une jeune et belle personne, qu'il avait connue chez sir William Temple, et qu'il a célébrée sous le nom de *Stella*, faisait les honneurs de sa maison; il vivait avec elle comme avec une amie, et même lorsqu'il l'eut épousée, après une liaison de 16 ans, il s'en tint aux mêmes rapports de pure amitié. Ce mariage conduisit au tombeau une jeune personne, nommée Esther van Homrigh, qui s'était éprise d'amour pour le doyen, l'avait suivi en Irlande, et lui avait proposé vainement sa main, lorsqu'il était encore libre. Stella périt aussi du chagrin que lui causa la négligence de son bizarre époux. Celui-ci avait, dit-on, un défaut de constitution physique qui peut expliquer sa froideur; mais rien ne saurait l'excuser d'avoir reçu les serments d'une femme pour la faire périr de honte et de regrets. Il devint dès lors un objet d'horreur pour ses amis les plus familiers, qui le laissèrent seul et sans consolation au milieu des plus cruelles douleurs et d'un anéantissement moral presque complet; enfin la mort le délivra de tant de maux en 1745. Swift fut un écrivain très-fécond, et les éditions complètes de ses *Œuvres* ne forment pas moins de 18 à 20 vol.; mais deux de ses ouvrages sont principalement connus, ce sont : les *Voyages de Gulliver à Lilliput*, dont la continuation n'est pas de lui (on ne peut d'ailleurs s'y tromper), et le *Conte du Tonneau*, satire allégorique, où, sous les noms de *Pierre*, de *Martin*, et de *Jean*, sont attaqués tour à tour le pape, Luther et Calvin. La notice que Walter-Scott a consacrée au doyen de Saint-Patrick dans la *Biographie des romanciers célèbres* (traduite en français, 1825), n'est qu'un extrait de ses *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages de Swift*. Voltaire a été trop indulgent peut-être lorsqu'il a surnommé Swift *le Rabelais de l'Angleterre*.

SWIFT (Deane), petit-fils de Godwin Swift, oncle du précédent, mort à Worcester en 1783, a laissé quelques écrits qui se rattachent aux œuvres du fameux doyen de Saint-Patrick. Il suffira de citer : *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Jonathan Swift*, 1755, in-8°.

SWIFT (Théophile), fils du précédent, né dans le comté de Herefort, mort en Irlande en 1815, fit paraître à diverses époques quelques poëmes de peu d'étendue, où l'on trouve de l'esprit, des idées orientales et de la facilité. Les principaux sont : *les Escrocs* (*the Gambler's*), in-4° ; *le Temple de la folie*, en IV chants, in-4°.

SWINBURNE (Henri), voyageur anglais, était le plus jeune fils de sir Jean Swinburne, baronnet et appartenait à une famille catholique du comté de Northumberland. Il naquit à Capheaton, résidence de son père, et après avoir commencé son éducation dans une école du comté d'York, il l'alla continuer à Paris, à Bordeaux et à l'Académie royale de Turin. Lorsque ses études furent terminées, il parcourut les différentes parties de l'Italie, et se maria ensuite. Sa femme parta-

geant son goût pour les antiquités et pour les beaux-arts, ils partirent ensemble vers 1774, et passèrent 6 ans à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Il se lia, pendant ses voyages, avec les hommes les plus éclairés des pays où il s'arrêtait, et reçut des marques d'estime de quelques souverains. A son retour en Angleterre, il se retira à la campagne et publia, en 1779, ses *Voyages en Espagne*, un vol. in-4°. Quatre ans après, il fit paraître le premier volume de ses *Voyages* dans le royaume des Deux-Siciles, auquel il ajouta un second volume en 1785. On accorde généralement à Swinburne le mérite d'un bon observateur : ses descriptions sont vives et animées ; il est le premier qui ait fait bien connaître en Angleterre les arts et les anciens monuments de l'Espagne. Le mariage de sa fille avec Paul Benfield, lui fit partager les désastres de cet aventurier, et le força d'aller s'établir dans la colonie de la Trinité, où il mourut au mois d'avril 1803. Jean Bigland a consulté les *Voyages* de Swinburne pour la rédaction de l'Histoire d'Espagne, qui a été traduite en français après avoir été revue et corrigée par le général Mathieu Dumas. Le *Voyage en Espagne*, de Swinburne, a été traduit en français (Paris, 1787, in-8°), par J. B. de la Borde, qui avait déjà traduit le *Voyage dans les Deux-Siciles*, du même auteur (ibid., 1785, 4 vol. in-8°), auquel on joint quelquefois, comme 5° volume, le *Voyage en Sicile*, par Denon, et le *Voyage de Bayonne à Marseille*, traduit aussi de Swinburne, mais qui ne se trouve pas sur papier ordinaire.

SWINDEN (Jean-Henri Van), né à la Haye en 1746, obtint, dès l'âge de 20 ans, une chaire à l'académie de Franeker, et passa, en 1785, à celle de physique et d'astronomie à l'athénée d'Amsterdam. Lors de l'organisation de la république batave, il fut appelé au pouvoir exécutif. Plus tard il remplit successivement diverses fonctions importantes, dans lesquelles il rendit des services réels à son pays. Il mourut en 1823, correspondant de l'Institut de France et des principales sociétés savantes de l'Europe, qui n'avaient qu'à se louer de son active coopération. Le latin, le hollandais et le français lui étaient familiers, et il a écrit dans ces trois langues. Ses principaux ouvrages sont : *Tentamina theoriæ mathematicæ de phænomenis magneticis*, 1769, in-4°; *Dissertation sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme*, 1784, in-8°; *Recueil de différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 3 vol. in-8°; *Traité sur les poids et mesures*, 1802, 2 vol. in-8°.

SWINTON (Jean), antiquaire et philologue, né dans le Cheshire en 1703, fut chapelain de la factorerie anglaise à Livourne, puis professeur au collège de Christ à Oxford, membre de la Société royale de Londres, et mourut en 1777, archiviste de l'académie d'Oxford. On citera de lui : *De priscis Romanorum litteris dissertatio*, Oxford, 1746, in-4°; *Incriptiones citicæ, sive in binas inscriptiones phœnicias, inter rudera Citii nuper repertas conjecturæ; accedit de nummis quibusdam samaritanis et phœniciis dissertatio*, ibid., 1750, in-4°.

SWITZER (Étienne), jardinier anglais, se distingua dans sa profession, et mourut vers 1745. Ce fut lui qui, le premier, donna aux Anglais, en 1717, les directions convenables pour obtenir des primeurs par le moyen des serres chaudes. Il a publié sur son art plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *The practical fruit and kitchen's Garden*, Londres, 1727, in-8°; 4° édition, 1729, in-8°; *Iconographia rustica, or the nobleman, gentlemen and gardeners recreation*, ibid., 3 vol. in-8°.

SY (Alexandre-César-Annibal-Firmin, baron de STONNE, marquis de), né vers 1760, embrassa la profession des armes et obtint une compagnie dans le régiment de Dauphin. Émigré à l'époque de la révolution, il se lia très-intimement à Londres avec Delille, dont il partageait les sentiments et les goûts. Il rentra en France en 1815, fut fait maréchal de camp, et mourut à Corbeil en 1821. Outre des *Mélanges de poésies*, imprimés par lui-même à Londres en 1792, in-12, on a de lui : *la Chute de Rufin*, poëme en 11 chants, traduit du latin de Claudien (texte en regard), ibid., 1811, in-8°; *l'Art poétique d'Horace*, traduit en vers, 1816, in-8°; *Épithalame d'Honorius et de Marie*, poëme traduit de Claudien, en vers, 1816, in-8°.

SYAGRIUS (Afranius), secrétaire (*notarius*) de l'empereur Valentinien en 369, fut chargé par ce prince de surveiller les travaux qu'il faisait exécuter sur les confins de la Gaule pour la mettre à l'abri des excursions des Allemands. Surpris par les Germains, il parvint à s'échapper; mais Valentinien le punit de n'avoir pas exposé sa vie en l'exilant à Lyon. Pour charmer l'ennui de l'exil, il cultiva la poésie, et mérita l'amitié d'Ausone, qui lui ménagea quelque crédit auprès de Gratien, héritier de la couronne. Il fut depuis trois fois préfet, et une fois consul l'an 382. Sidoine Apollinaire le cite avec éloge. — Son arrière-petit-fils est ce SYAGRIUS qui fut défait par Clovis dans le territoire de Soissons, où il commandait pour les Romains. S'étant réfugié à Toulouse auprès d'Alaric, il fut livré par ce prince au vainqueur qui le fit mourir dès qu'il se vit maître de ses États.

SYAGRIUS ou **SYAGRE** (Saint), évêque d'Autun en 560, assista aux divers conciles tenus en France de son temps, et notamment à celui de Poitiers assemblé pour rétablir la paix dans le monastère fondé par sainte Radegonde, et d'où Chrodielde, fille du roi Charibert, venait de s'échapper avec plus de 40 religieuses. Plus tard le pape Grégoire le Grand lui envoya le *pallium*, et lui enjoignit d'assembler un concile pour extirper les abus qui déshonoraient l'Église de France. Le même pontife adressa quelques autres lettres à Syagrius, qu'on a présenté sans raison comme parent de la reine Brunehaut.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin, né en 1624 à Windford-Eagle, comté de Dorset, se fit recevoir docteur à Cambridge, et s'établit ensuite à Westminster où il obtint de tels succès, qu'à l'âge de 36 ans il jouissait de la réputation d'un des premiers praticiens de l'Angleterre. Il mourut le 29 décembre 1689. Pour se faire une idée des services qu'il a rendus à la science, on doit se rappeler qu'il vivait à une époque où la médecine était envahie d'un côté par l'application outrée et hypothétique des principes de la chimie, et de l'autre par celle, non moins hasardée, des mathématiques. Il sut éviter ce double écueil, et en s'appuyant sur l'observation des faits, ramena les esprits dans la route pres-

que entièrement abandonnée de la nature et de l'expérience. Il observa surtout, avec une scrupuleuse attention, les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies, lesquelles, à leur tour, exercent une grande influence sur le caractère des maladies intercurrentes et sur le traitement qui doit leur être appliqué. Il ne tarda pas à se convaincre que les épidémies dont il fut témoin étaient de nature inflammatoire, et il les combattit avec succès par la saignée. Cette méthode, dite *antiphlogistique* ou rafraichissante, fut appliquée par lui avec un égal bonheur au traitement des petites véroles; et certes on lui doit la plus grande reconnaissance pour avoir introduit dans la pratique cette importante modification curative. C'est aussi lui qui paraît avoir découvert la meilleure manière d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, en prescrivant cette écorce après la fin de l'accès. Auteur de la composition du laudanum qui porte son nom, il a préconisé les avantages de l'opium avec un enthousiasme trop exclusif, et on peut lui reprocher de n'avoir point assez complétement renoncé à cette polypharmacie qui régnait de son temps. C'est un peu légèrement que ses compatriotes lui ont donné le titre d'Hippocrate anglais. Tout ce qu'il était permis de dire, c'est qu'il fut un médecin hippocratique, c'est-à-dire qu'il sentit, comme le père de la médecine, le prix de l'observation et de l'expérience. Ses œuvres, *Opera universa*, ont eu beaucoup d'éditions, dont les meilleures sont celles de Londres, 1734, in-8°; Genève, 1757, 2 vol. in-4°; Leyde, 1754, in-8°. Elles ont été traduites en français par A. F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8°; Avignon, 1799, 2 vol. in-8°; Montpellier, augmentées par J. B. T. Baumes, 1816, 2 vol. in-8°; ibid., 1816, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de Sydenham, par Prunelle.

SYDENHAM (Floyer), helléniste anglais, né en 1710, publia en 1759 un projet de souscription pour les *OEuvres de Platon, traduites du grec en anglais*, avec des notes explicatives et critiques, et un nouvel argument en tête de chaque dialogue. Les souscripteurs étant peu nombreux, et quelques-uns même ayant manqué à leur engagement, il fut obligé d'interrompre sa publication à peine commencée. Privé de tous moyens d'existence, il fut arrêté pour dettes, et mourut, dit-on, des suites de cette détention, en 1787 ou 1788. Ce triste événement engagea quelques amis de l'humanité et des lettres à former un fonds de secours en faveur des écrivains recommandables par leur caractère, leurs talents et leurs malheurs. Telle fut l'origine de cette société de bienfaisance, appelée *le Fonds littéraire*, qui est aujourd'hui dans un état de prospérité toujours croissante.

SYDNEY (sir Philippe). *Voyez* **SIDNEY**.

SYEN (Arnold), médecin, né à Amsterdam en 1640, prit un goût très-vif pour la botanique, et parcourut la France, l'Angleterre et l'Allemagne pour se perfectionner dans cette science, qu'il fut chargé de professer à Leyde en 1670, après la mort de Flor. Schuyl. A cette époque, tous les riches hollandais rivalisaient d'ardeur et de sacrifices pour tirer des deux Indes ce qu'elles avaient de plus rare et de plus beau dans le règne végétal; mais ceux qu'ils chargeaient de cette commission rapportaient au hasard tout ce qu'ils trouvaient, et ce[s] plantes languissaient dans les serres sans produire [n]i fleurs ni fruits, de manière qu'il n'était guère possibl[e] de déterminer leurs affinités. Syen fit donner en 1671 un jeune et habile botaniste allemand, Paul Hermann la mission d'étudier les plantes exotiques sur les lieu[x] mêmes et dans tous les développements de leur végéta[]tion. Van Rheede ayant envoyé le manuscrit du 1er vo[]lume de son *Hortus malabaricus*, Syen fut charg[é] d'examiner la nomenclature de cet ouvrage. et de la fair[e] concorder avec les noms précédemment établis; mais [il] mourut en 1667. Jean Commelin et d'autres continuè[]rent ce travail.

SYKES (Arthur-Aghleg), théologien, né à Londre[s] en 1684, mort dans cette ville en 1756, cumula dan[s] les dernières années de sa vie diverses places ecclésias[]tiques, et se fit toujours remarquer par une toléranc[e] assez rare dans l'Église anglicane. Nous citerons de lui *Réflexions sur les principes et la connexion de la religio[n] naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8°; *Sur l[a] nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et [de] les soumettre à une révision*, 1746.

SYLBURG (Frédéric), savant helléniste, né e[n] 1536, fils d'un paysan de Wetter, près Marbourg fut longtemps attaché à l'imprimerie de Vechel, à Fran[c]fort, et puis à celle de Jér. Commelin, à Heidelberg comme directeur des éditions d'auteurs grecs et latin[s] que ces typographes publièrent. Il corrigea les texte[s] altérés avec infiniment de goût, les accompagna d[e] bonnes notes et de tables utiles. Il mourut en 1596 emportant les regrets des savants les plus recommanda[]bles. Parmi les éditions auxquelles il donna ses soins, [e]t qui sont encore recherchées, malgré les progrès qu['ont] faits la critique littéraire, il suffira de citer les *OEuvr[es] d'Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4°; de *Deny[s] d'Halicarnasse*, ibid., 1586, 2 vol. in-4°; *Scriptores hi[s]toricæ romanæ*, ibid., 1588 et suivantes, 3 vol. in-fol les *OEuvres de Saint-Justin*, Heidelberg, 1593, in-fol. *Saracenica, sive collectio scriptorum de rebus ac religion[e] Turcarum*, grec et latin, ibid., 1595, in-8°.

SYLLA ou **SULLA** (Lucius-Cornélius), né ver[s] l'an de Rome 617 (137 avant J. C.), descendait d[e] la branche la moins illustre de l'antique maison des Cor[]néliens, retombée depuis longtemps dans l'obscurité [et] presque l'indigence. Dès sa plus tendre jeunesse, il f[ut] connu par ses honteuses débauches, qui lui valurent le[s] faveurs et l'héritage d'une riche courtisane, et ne pure[nt] empêcher sa belle-mère de lui léguer une assez bell[e] fortune. Heureux ainsi dès ses premiers pas dans la vi[e] Sylla tourna ses regards vers la carrière des honneur[s] Nommé questeur l'an 647 (107 avant J. C.), il all[a] servir en Afrique sous Marius, qui, le jugeant sur s[a] réputation scandaleuse, l'accueillit avec mépris. Le[s] étonnantes qualités du jeune patricien lui eurent bientô[t] concilié l'amour et l'admiration de tous les soldats, [et] même, pour un instant, une sorte d'affection de la par[t] de son chef, dont il exécutait ou prévenait les ordre[s] avec autant de précision que de bonheur. Aussi, lorsqu[e] Bocchus demanda la paix, Sylla fut un des deux député[s] que lui envoya Marius, et quoique plus jeune que so[n] collègue, l'habile questeur joua le principal rôle dan[s]

cette négociation qui ne réussit pas pour le moment. Mais un service généreux de Sylla, et ses conseils en outre, achevèrent de déterminer le prince numide à demander la paix. Les bases en furent posées par le sénat, et Bocchus pria qu'on lui envoyât encore une fois le jeune patricien dont il avait reconnu la générosité et les talents supérieurs. Celui-ci triompha des dernières irrésolutions du barbare, non sans de grands efforts, et même de grands périls, auxquels il ne voulut opposer d'autre défense qu'une circonspection calme et magnanime. Il reçut enfin des mains de Bocchus le redoutable Jugurtha, et parut dès lors s'élever dans l'esprit des Romains reconnaissants à côté et presque au-dessus de Marius. Cependant il resta le lieutenant de ce général, qui ne songeait pas encore à le redouter, et qui même lui offrit, en l'envoyant contre les Tectosages, puis contre les Marses, de nouvelles occasions de s'illustrer. Sylla en profita, et, à son retour, il quitta Marius pour s'attacher à l'autre consul, Lutatius-Catulus. Dans cette position, soit qu'il contribuât à mettre plus en évidence son nouveau général, soit qu'il trouvât encore moyen de porter secours à son ancien chef, il alarmait ou humiliait Marius; mais il augmentait du moins chaque jour sa propre renommée. Croyant le moment arrivé pour lui d'aspirer aux dignités civiles, il brigua la préture urbaine, et ne fut point élu, non qu'on ne l'en crût pas digne, mais parce que le peuple voulait le réduire à postuler l'édilité pour avoir de lui de magnifiques combats de bêtes d'Afrique. L'ambitieux Sylla, l'année suivante, acheta la préture qu'il désirait; dès ce jour nous ne le verrons plus reculer dans la carrière de l'ambition. Sa préture étant expirée (l'an de Rome 661), il alla en Cappadoce établir sur le trône Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains, et à la place duquel Mithridate, roi de Pont, avait élevé un prince de sa famille. Une seule victoire lui suffit pour accomplir cet ouvrage. Ce fut alors qu'il reçut une ambassade des Parthes avec une fierté qui fit dire à un Cappadocien : *Quel homme! il sera quelque jour le premier de l'univers!* Le retour de Sylla dans Rome n'aurait pas tardé à allumer la guerre civile entre sa faction, c'est-à-dire celle des patriciens, et le parti populaire qui se ralliait au vainqueur des Cimbres, si la guerre sociale ne fût venue ajourner une explosion désormais inévitable. Sylla brilla plus que son rival dans cette nouvelle guerre qui touchait à son terme, lorsqu'il demanda et obtint pour la première fois, le consulat à l'âge de 49 ans (l'an de Rome 666). Il brûlait d'aller se mesurer contre Mithridate, et déjà il s'était fait assigner par le sénat le département de l'Asie; mais les intrigues de Sulpicius engagèrent le peuple à confier le commandement de cette guerre importante à Marius. Sylla, obligé de céder après quelques tentatives de résistance, en appela aux légions qui se trouvaient à Noles disposées à partir pour l'Asie. Il connaissait toute son influence sur des troupes auxquelles il avait coutume de tout permettre. A leur tête, il marcha sur Rome, l'enleva, et cette fois il se contenta de proscrire quelques-uns de ses ennemis. Il se signala même par quelques actes de modération, dont le tribun Virginius, à l'instigation du nouveau consul, Lucius-Cornélius Cinna, faillit le faire repentir en intentant contre lui une accusation capitale; mais poursuivant son projet, le fier patricien laissa là son accusateur et ses juges, et s'empressa d'aller chercher Mithridate en Asie. Il savait que, pour dominer dans Rome, le plus sûr moyen était d'effacer la gloire militaire de son rival. A peine arrivé en Grèce, il reçut des députations de toutes les villes, à l'exception d'Athènes, qui, soumise à la tyrannie du philosophe Aristion, créature de Mithridate, persista dans l'alliance du roi de Pont. Quoiqu'il sentit la nécessité de terminer promptement son expédition pour retourner à Rome où dominait le parti de Marius, il ne voulut point aller plus loin sans avoir pris Athènes; et, pour y parvenir, il n'épargna ni les bois sacrés, qui servirent à la construction de ses machines, ni les trésors des temples d'Épidaure, de Delphes et d'Olympie. Lorsqu'il eut la capitale de l'Attique en son pouvoir, il y fit couler des flots de sang, et la priva de tout moyen de défense, puis il lui rendit, comme par dérision, le droit de se gouverner par ses propres lois. Il s'empressa d'évacuer l'Attique, où Taxile et Archélaüs, auraient pu l'enfermer et le réduire par la famine, et passa dans la riche et fertile Béotie. Là ses soldats, épouvantés du nombre des ennemis, s'enfermèrent dans leurs retranchements et l'empêchèrent d'accepter la bataille qui lui était présentée. Ce fut alors qu'il leur imposa, sans aucune utilité réelle, des travaux si rudes, qu'ils demandèrent le combat de leur propre mouvement. Bientôt la victoire de Chéronée assura la fortune de l'heureux proconsul. Pour restituer aux dieux les trésors qu'il leur avait enlevés au commencement de la guerre, il enleva aux Thébains la moitié de leur territoire, dont il consacra les revenus à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien. Marius n'était plus; mais son parti lui survivait et triomphait dans Rome. Lucius-Valérius-Flaccus, qui lui avait été substitué dans le consultat, se hâta de traverser la mer Ionienne avec une armée qu'il destinait moins à combattre Mithridate que Sylla. Ce dernier, toujours confiant dans sa fortune, marchait contre ce nouvel ennemi, quand il fut obligé de rentrer en Béotie pour faire tête à une armée de 80,000 Asiatiques, sous les ordres de Dorilaüs. Il remporta sur eux, à Orchomène, une victoire éclatante et longtemps disputée, où il se surpassa lui-même par la valeur, l'activité et le talent qu'il déploya. Mithridate demanda la paix, et ne l'obtint point, parce qu'il ne voulut point se soumettre aux conditions qui lui étaient imposées par le général romain, dont la hauteur ne se démentait en aucune circonstance. Enfin, les succès de Fimbria, qui, après avoir assassiné le consul Flaccus, avait pris sa place, concoururent, avec ceux de Sylla, à réduire Mithridate, qui demanda une entrevue au proconsul, et en passa par tout ce qu'il voulut. Sylla, débarrassé désormais des inquiétudes que pouvait lui donner ce redoutable ennemi, acheva de disperser les restes du parti de Marius en Asie, ou les attira dans son armée, dont il paya les services et s'assura l'affection pour l'avenir avec les trésors de l'Asie Mineure. Alors il partit pour l'Italie, où il aborda l'an 671, avec 40,000 hommes, dont il vit bientôt s'accroître le nombre à mesure qu'il s'avançait. Il avait toutefois à lutter contre 200,000 hommes, commandés par 15 généraux. Une première victoire qu'il

remporta sur le consul Norbanus inspira une confiance sans bornes à ses troupes, et lui assura, à lui ainsi qu'à ses lieutenants, une suite de triomphes qui le menèrent jusqu'aux portes de Rome. Il y trouva la Samnite Pontius-Télésinus, qui, sous prétexte de défendre la cause du jeune Marius, n'avait d'autre but que de détruire une ville odieuse. Sylla est encore vainqueur cette fois, grâce à son lieutenant Crassus. Rome se crut sauvée; mais elle ne savait pas quel terrible libérateur entrait dans ses murs! Cet homme, qui désormais va répandre le sang avec une inconcevable facilité, commença par une action atroce qui dut ouvrir les yeux aux Romains sur leur funeste destinée. Pendant qu'il haranguait le sénat dans le temple de Bellone, il fit égorger dans le cirque 6,000 prisonniers samnites, dont les cris, entendus de toute l'assemblée avec une surprise mêlée d'horreur, ne purent altérer un moment la sérénité de son front et le calme de ses paroles. Bientôt commença la plus horrible proscription qui ait décimé jamais la race humaine. Il suffisait, non pas d'avoir suivi le parti de Marius, mais d'être riche, mais d'avoir encouru l'inimitié de quelque partisan obscur de Sylla, pour être porté sur les listes fatales. On punissait de mort le fils qui n'avait pas dénoncé son père proscrit, le frère qui n'avait pas trahi son frère, l'esclave qui n'avait pas livré son maître, et les récompenses attendaient celui qui se présentait couvert du sang d'une victime. Le honteux amour de la vie fit violer les lois les plus saintes de la nature, et opéra dans les cœurs une épouvantable révolution, dont la morale publique se ressentit toujours depuis cette funeste époque. Les morts eux-mêmes, chose ridicule à la fois et cruelle! furent proscrits ainsi que les enfants à naître pour que les biens pussent être confisqués. Et pendant ce temps Sylla avait toujours le sourire sur les lèvres, il se livrait en paix aux plaisirs bruyants, aux débauches infâmes, il prenait hautement le surnom d'*Heureux*, et parfois, en écrivant aux Grecs, celui d'*Épaphrodite*, c'est-à-dire *favori de Vénus*. Enfin il se fit déférer la dictature dont il exerçait déjà toute la redoutable autorité. Il en usa pour ruiner à jamais, il put le croire du moins, l'influence du parti populaire. Lorsqu'il eut travaillé quelque temps à cette œuvre, qui avait été la grande pensée de sa vie, il se décida à faire aux Romains la plus forte injure en abdiquant un pouvoir dont il avait tant abusé. Nommé consul pour l'année 675, il dédaigna cette magistrature dont il avait détruit tout le prestige, et bientôt il déclara en plein *forum* qu'il rentrait dans la vie privée, et qu'il était prêt à rendre compte à ses concitoyens du sang versé par lui. Il alla se livrer à ses débauches ordinaires avec une sécurité complète que rien ne vint troubler. On n'en sera pas surpris, si l'on songe qu'il avait fait disparaître par les proscriptions presque tous les partisans de Marius, et qu'il avait tout recomposé, le sénat, l'armée, la population même, pour ainsi dire, de l'Italie; car il avait répandu sur la face de ce malheureux pays 120,000 soldats et 10,000 esclaves de proscrits, qui lui devaient, les premiers leur fortune, les seconds leur affranchissement. Mais il trouva sa punition dans ses propres débauches, qui couvrirent son corps d'une infirmité dégoûtante, et dans les terreurs superstitieuses qui épouvantèrent son âme d'ailleurs inaccessible aux remords. Il mourut à sa maison de campagne, sur le territoire de Cumes, l'an de Rome 676. Il avait laissé des *Mémoires* écrits, en grec, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments cités par Plutarque. Trois hommes surtout ont sondé avec quelque succès les replis de cette âme si extraordinaire : ce sont Plutarque et Montesquieu dans sa *Grandeur des Romains* et dans son *Dialogue d'Eucrate*; Verri dans les *Nuits romaines*. De Jouy est auteur d'une tragédie de *Sylla*, représentée en 1823 avec un grand éclat.

SYLLA (Faustus-Cornélius), fils du précédent, né l'an de Rome 670, embrassa le parti de Pompée, se joignit à Caton d'Utique après la bataille de Pharsale, fut pris à celle de Thapsus, et mis à mort par ordre de César l'an de Rome 706.

SYLLA (Publius-Cornélius), neveu du dictateur, fut questeur sous ses auspices, et participa à sa tyrannie, ce qui le rendit odieux au peuple. Il obtint le consulat l'an de Rome 688; mais convaincu d'avoir usé de brigue, il fut dépouillé de cette magistrature. L'esprit de vengeance le jeta dans les deux conjurations de Catilina, mais l'éloquence de Cicéron et d'Hortensius le fit renvoyer absous. Il embrassa plus tard le parti de César, après le triomphe duquel il se montra empressé de dépouiller les vaincus. Il mourut en 708.

SYLLA (Cornélius-Faustus), le dernier descendant du dictateur, était gendre de l'empereur Claude, ce qui donna quelque ombrage à Néron, qui l'exila l'an 809 à Marseille, et l'y fit assassiner l'an 815. Cependant telle était sa nullité qu'on ne pouvait lui supposer aucune vue ambitieuse.

SYLVA. *Voyez* **SILVA.**

SYLVESTRE (Saint), élu pape le 21 janvier 314, était Romain de naissance, et succéda à saint Miltiade. Il avait été ordonné prêtre par le pape saint Marcellin. C'est tout ce que l'on sait de sa famille et de sa vie avant son élévation. Le pontificat de saint Sylvestre eût dû être heureux et tranquille, puisque Constantin avait fait cesser les persécutions, et protégeait la religion chrétienne de toute son autorité, en même temps qu'il l'enrichissait par la magnificence de ses dons; mais les Donatistes troublèrent de nouveau la paix de l'Église. Mécontents de la décision du concile de Rome, que saint Miltiade avait présidé, ils en firent convoquer un autre dans Arles, où ils réitérèrent leurs accusations contre Cécilien. Saint Sylvestre fut représenté dans ce concile par ses légats. Cécilien fut de nouveau justifié; mais les persécutions des Donatistes devaient encore se prolonger longtemps, ainsi qu'on peut le voir dans les articles Cécilien, Constantin, Donat, saint Augustin, etc. Ce fut aussi sous le pontificat de saint Sylvestre qu'éclata l'hérésie d'Arius, et que Constantin convoqua, en 325, à Nicée le premier concile œcuménique, où l'on fixa d'une manière irrévocable le dogme de la consubstantialité du Verbe; et cette décision solennelle est devenue le symbole ou profession de foi qui se répète chaque jour dans le saint sacrifice. On y établit aussi l'uniformité de la célébration de la Pâque pour toutes les églises de l'Orient et de l'Occident, qui fut indiquée pour le dimanche après le 14e jour de la lune de mars. Le pape envoya

des légats à ce concile, ne pouvant y assister, à cause de son grand âge. Il fut également témoin de la translation du siége de l'empire à Byzance (en 328); et ce mémorable événement, qui étendit d'une manière si glorieuse l'empire de la vraie religion, fut également l'ouvrage du grand Constantin, qui donna son nom à la nouvelle capitale du monde chrétien. Quelques années auparavant (en 321), pendant un séjour de trois mois que ce même empereur fit à Rome, il avait témoigné une estime et une satisfaction particulière à saint Sylvestre en ornant magnifiquement une église que le pontife avait fait construire dans la maison de l'un de ses prêtres; mais on ne voit rien, dans l'histoire contemporaine, de cette *donation de Constantin*, que l'on prétendit depuis avoir été faite à saint Sylvestre, et qui devait contenir une concession formelle de la dignité et de la puissance temporelle. Cet acte semble avoir été ignoré jusqu'au 8e siècle, où il parait que ce fut le pape Adrien Ier (en 775), qui en parla le premier. Du moins, dans cet intervalle, les grands papes qui ont fait usage de leur puissance et de leur juridiction spirituelle dans toute leur plénitude, tels que saint Léon et saint Grégoire, n'ont jamais invoqué cette donation à l'appui de leur autorité. On y a cru cependant; et non-seulement les papes, mais les Empereurs eux-mêmes, ainsi que d'autres personnages d'une science éminente, tels que le saint abbé de Clairvaux, la citaient comme authentique. On commença seulement au 12e siècle à élever des doutes sur ce point. Dans le 15e et le 16e siècle, elle fut examinée avec encore plus d'attention; et l'on en a, dit Fleury, reconnu entièrement la fausseté. Un des arguments les plus forts avec lesquels on l'a combattue, c'est qu'il y est dit que Constantin fut baptisé par le pape Sylvestre, étant à Rome, tandis qu'il est avéré par l'histoire que ce prince ne le fut qu'au moment de mourir, par Eusèbe, évêque de Nicomédie, ville aux environs de laquelle il se préparait à la guerre contre les Perses. On peut voir, dans Fabricius, le texte de cette donation imaginaire et l'indication des auteurs qui ont écrit pour ou contre son authenticité. Un des plus anciens qui en aient parlé est Énée de Paris, qui vivait en 854. On peut consulter encore J. Vogt, *Historia litteraria Constantini Magni*, pages 44-52, et parmi les écrivains plus modernes, le célèbre Muratori. Les actions particulières de saint Sylvestre sont restées ignorées. Il mourut l'an 335, le 31 décembre, jour auquel on honore sa mémoire. Il avait tenu le saint-siége pendant 21 ans et 11 mois. Ce fut saint Marc qui lui succéda.

SYLVESTRE II, pape, successeur de Grégoire V, fut élu le 9 février 999. Il s'appelait Gerbert, était né en Auvergne, et avait reçu, dans un monastère d'Aurillac, la plus savante éducation. Ses talents l'avaient fait rechercher par l'empereur Othon II, qui lui donna l'abbaye de Bobio; et ce choix eut l'approbation universelle. Après la mort d'Othon III, Gerbert revint en France, où il se plaça auprès de l'archevêque de Reims, et fut donné pour instituteur à Robert, fils de Hugues Capet. L'archevêque, nommé Arnoul, fils naturel du roi Lothaire, après avoir été comblé des bienfaits de Hugues, le trahit, en se jetant dans le parti de Charles, fut déposé, dans un concile tenu à Saint-Basile, près Reims, après avoir avoué sa félonie, et Gerbert fut élu en sa place. Le pape Jean XV désapprouva cette déposition, et força Hugues à tenir un autre concile, pour examiner de nouveau cette affaire, qui ne finit que sous le règne suivant. Quoi qu'il en soit, Gerbert se prononça avec beaucoup de chaleur contre la décision de Jean XV. Il s'éleva contre la puissance que s'attribuait le pontife romain. Il dit que le jugement des évêques est le jugement de Dieu, et que l'évêque de Rome qui, étant averti, ne s'y soumet pas, doit être regardé comme un païen et un publicain. Tout cela n'empêcha point Arnoul d'être rétabli dans son siége, sous Robert; mais Gerbert, dépouillé à son tour de son archevêché, s'était réfugié auprès de l'Empereur, qui lui avait donné le siége de Ravenne. Après la mort de Grégoire V, il le fit élever au saint-siége. Il y déploya des talents, des lumières, et des vertus surtout, qui étaient rares dans ce siècle d'ignorance et de barbarie. Pendant les quatre ans et quelques mois que dura son pontificat, il régla toutes les affaires avec beaucoup de sagesse. Il mourut le 12 mai 1003, très-avancé en âge. On lui a reproché une extrême sévérité; et ce reproche n'est pas tout à fait injuste, si l'on se rappelle la violence de ses expressions contre Jean XV. Le temps l'avait adouci sans doute; et l'historien ne doit lui tenir compte aujourd'hui que de ses grandes qualités. Le président Hénault dit que l'on attribue à Gerbert l'introduction du chiffre arabe ou indien, qu'il avait bien pu tenir des Sarrasins, lors d'un voyage qu'il fit en Espagne. D'autres en font honneur à Léonard de Pise. Cependant ces chiffres sous une forme peu différente, étaient connus chez les Romains; Boèce s'en servait dans le 5e siècle, 300 ans avant l'arrivée des Arabes en Espagne. Sans doute que l'usage s'en étant conservé dans l'Orient, l'Europe les oublia jusqu'à la renaissance des lettres, qu'on les retrouva chez les Arabes, auxquels nous en attribuons l'invention. Ce fut aussi Gerbert qui entreprit la première horloge, dans laquelle, en 1650, on substitua le pendule au balancier. Sa grande science le faisait passer pour magicien. Le moine Hugues l'appelle Gerbert le philosophe. On a de lui : 149 *Épîtres*, un *Discours* contre la simonie, quelques *opuscules* de mathématiques, etc. On ouvrit son tombeau, en 1648, dans la basilique de Latran. Il était revêtu de tous ses ornements pontificaux et parfaitement conservé; mais quand on voulut y toucher, tout tomba en poussière. Sylvestre II eut pour successeur Jean XVII.

SYLVESTRE III, antipape, occupa le saint-siége après l'abdication de Benoit IX en 1044, concurremment avec un autre intrus appelé Jean. Le schisme se prolongea encore après l'exaltation de Grégoire VI.

SYLVESTRE-GOZZOLINI (Saint), fondateur des Sylvestrins en Italie, naquit l'an 1177 à Osimo, dans la Marche d'Ancône. Ayant étudié le droit canon et la théologie à Bologne et à Padoue, il fut nommé chanoine d'Osimo, et il s'acquitta de ses fonctions ecclésiastiques avec zèle et édification jusqu'à l'âge de 40 ans; mais alors la pensée de la mort le frappa si vivement, qu'il prit la résolution de quitter entièrement le monde. Il se retira dans un lieu désert; et quelques personnes pieuses s'étant réunies à lui, il bâtit, en 1231, le mo-

nastère de Monté-Fano dans la Marche d'Ancône. En 1248, le pape Innocent IV approuva le nouvel institut, auquel son fondateur n'avait donné d'autre règle que celle de Saint-Benoît dans toute sa pureté. L'ordre des Sylvestrins se répandit si promptement en Italie, qu'il comptait déjà 25 maisons lorsqu'il perdit son bienheureux instituteur. Saint Sylvestre mourut le 26 novembre 1267. (*Voyez* sa *Vie* par Fabrini, 4e général de l'ordre, dans le *Breve Chron. della Congreg. dei monachi Sylvestrini.*)

SYLVIUS (ÆNEAS). *Voyez* **PIE II.**

SYLVIUS (JACQUES). *Voyez* **DUBOIS.**

SYLVIUS (FRANÇOIS). *Voyez* **DUBOIS.**

SYMEONI (GABRIEL). *Voyez* **SIMEONI.**

SYMES (MICHEL), militaire et voyageur anglais, embrassa de bonne heure la profession des armes, servit dans l'Inde, et parvint au grade de major. En 1795, sir John Shore, gouverneur général des établissements anglais dans cette contrée, jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade à la cour du roi des Birmans, avec lesquels il s'était élevé des difficultés pour une violation de limites. Symes partit de Calcutta, le 21 février; le navire toucha aux îles Andaman : on y passa 5 jours; le 18 mars on était devant une des bouches de l'Iraouaddy : bientôt on remonta ce fleuve jusqu'à Rangoun. En attendant la permission de continuer son voyage à la ville principale de l'empire, Symes alla visiter Pegou, capitale d'un royaume autrefois indépendant, mais depuis subjugué par les Birmans. Le 26 avril, il quitta cette ville et revint à Rangoun; quelques jours après, il reçut l'autorisation de poursuivre sa route vers Amerapoura, résidence du monarque birman, et située sur l'Iraouaddy. Il s'embarqua, le 29 mai, sur ce fleuve; le 18 juillet il entra dans la capitale, où il fut reçu avec les plus grands égards; mais on lui conseilla en même temps de ne pas trop s'écarter de sa demeure, avant d'avoir obtenu audience du souverain. Ce prince était alors absent. Après son retour, lorsque le jour heureux eut été fixé par les astrologues de la cour, Symes et les autres Anglais furent conduits en grande pompe au palais, le 30 août. L'empereur ne se montra pas dans cette occasion. Ce ne fut qu'un mois après (le 30 septembre), que, dans une seconde audience solennelle, il parut un instant au fond d'une niche magnifique, fermée par des volets qui s'ouvrirent pour le laisser voir, vêtu avec un faste éblouissant. Il ne dit pas un mot aux Anglais. Néanmoins Symes eut lieu d'être satisfait de son ambassade; et malgré les tracasseries que les ministres birmans lui avaient suscitées, il conclut un traité avantageux pour le commerce de ses compatriotes. Le 29 octobre, il quitta la capitale; le 17 novembre il fut de retour à Rangoun, et le 22 décembre à Calcutta. L'année suivante, le gouvernement du Bengale envoya vers l'empereur des Birmans une seconde ambassade, dont le capitaine Hiram Cox fut le chef. Celui-ci fut moins content de la cour d'Amerapoura que Symes ne l'avait été; car les intrigues des principaux officiers de la cour, aidés de l'ascendant d'une des femmes du monarque, l'empêchèrent d'obtenir plusieurs choses qu'il sollicitait. Après qu'il fut revenu à Calcutta, en novembre 1797, le gouverneur général fit de nouveau partir Symes, qui, dans cette seconde occasion, réussit à se faire accorder ce qu'il demandait. Il vint ensuite en Europe, où il publia la relation de sa première ambassade. Il avait, en récompense de ses services, était nommé lieutenant-colonel du 76e régiment de ligne. Ayant été envoyé en Espagne en 1808, les fatigues qu'il éprouva le forcèrent de s'embarquer à la Corogne pour retourner dans sa patrie; il ne put y arriver; la mort le surprit dans la traversée, le 22 janvier 1809. Son corps fut apporté en Angleterre, et enterré le 3 février à Rochester. On a de Symes, en anglais : *Relation de l'ambassade anglaise, envoyée en 1795, dans le royaume d'Ava*, Londres, 1800, in-4°, ou 3 vol. in-8°, avec 27 planches; traduite en français par Castera, Paris, 1800, 3 vol. in-8°, avec un atlas; en allemand, par Hager, Hambourg, 1801, in-8°, figures.

SYMMAQUE (CÉLIUS), pape, originaire de Sardaigne, était diacre de l'Église romaine lorsqu'il fut élu en 498 successeur d'Anastase II. Cette élection avait eu l'assentiment du plus grand nombre; mais le patrice Festus, ayant gagné d'autres suffrages à prix d'argent, fit élire l'archiprêtre Laurent, qui fut consacré dans l'église Sainte-Marie en même temps que Symmaque l'était dans la basilique de Constantin. Théodoric, roi des Goths, pris pour arbitre dans ce schisme, décida en faveur de Symmaque. Laurent céda sans résistance et devint évêque de Nocera. Quelque temps après Festus et Probus, autre patrice, ayant rappelé en secret Laurent à Rome, accusèrent Symmaque de crimes horribles, et subornèrent de faux témoins pour en déposer devant Théodoric, qui résidait à Ravenne. Un concile fut convoqué à Palma pour juger le pontife; et les évêques qui le composaient, au nombre de 76, prononcèrent l'absolution de Symmaque. Cette sentence n'ayant pas obtenu l'approbation générale, un nouveau concile fut tenu à Rome en 503. Ennodius, chargé de la défense de Symmaque, fit confirmer le premier jugement d'absolution, et les évêques demandèrent que les accusateurs de Symmaque et des actes du concile de Palma fussent condamnés. Le pontife, délivré de ces tracasseries, ne cessa jusqu'à la fin de poursuivre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, protégées par la cour de Constantinople. Les évêques d'Orient, forcés de communiquer avec ces hérésiarques, écrivirent à Symmaque qu'ils n'en persistaient pas moins dans leur attachement à l'Église de Rome et aux principes du concile de Calcédoine. On a conservé la réponse du pape qui exhorte ces évêques à être fermes dans leur foi, et à condamner hautement tous les partisans de l'*hénotique*, c'est-à-dire de l'édit rendu par l'empereur Zénon pour l'union des catholiques et des eutychéens. Symmaque mourut à Rome en 514, et eut pour successeur Hormisdas.

SYMMAQUE (QUINTUS-AURÉLIUS-AVIANUS SYMMACHUS) était fils de Lucius-Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra dans la carrière des fonctions publiques, fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, enfin préfet de Rome en 384. S'étant mis à la tête du parti qui s'efforçait de relever le paganisme, il réclama d'abord auprès de l'empereur Gratien, puis de Valentinien II,

le maintien d'une religion qui avait garanti la prospérité de l'État, et le rétablissement, dans le lieu des séances du sénat, de l'autel de la Victoire, dont le nom était le gage des triomphes du peuple romain. Cet autel, renversé par Constantin, avait été rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Ier, et détruit de nouveau par Gratien. Saint Ambroise, informé de la requête de Symmaque, en demanda communication, et y répondit avec chaleur. L'empereur n'eut aucun égard à la demande du préfet de Rome, qui fut bientôt accusé d'avoir inquiété, emprisonné et torturé des chrétiens, et même des évêques. Symmaque repoussa ces imputations calomnieuses par le témoignage des officiers publics et principalement par celui du pape Damase, qui, peu de temps avant de mourir, attesta qu'aucun chrétien n'avait été maltraité ni persécuté par le préfet. Symmaque conserva cette charge jusqu'en 388 ou 389; mais, en complimentant Théodose, s'étant avisé de requérir au nom du sénat la restauration de l'autel de la Victoire, il fut exilé loin de l'Italie. Toutefois Cassiodore n'attribue cette disgrâce qu'au ressentiment que Théodose conservait des éloges prodigués par Symmaque à l'usurpateur Maxime. Quoi qu'il en soit, cet illustre magistrat rentra en grâce vers l'an 391, année où il fut nommé consul. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut plusieurs années à Théodose, et fut employé par les fils de cet empereur, Arcadius et Honorius. Il avait acquis, surtout comme orateur, une réputation brillante. Ausone et Prudence le comparent à Cicéron. Macrobe et Ammien-Marcellin font aussi l'éloge de son éloquence. Ses *Panégyriques* et ses *Harangues* ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais il reste de lui des *Lettres* recueillies et distribuées en 10 livres par son fils Quintus-Avianus-Memnius Symmachus, préteur en 397 et en 419. Ces *Lettres*, au nombre de 965, sont adressées à 130 personnages différents, parmi lesquels on distingue son père, son fils, deux ou trois de ses frères, les empereurs Constance, Gratien, Valentinien II, Théodose, Arcadius et Honorius, le poëte grec Andronicus, Ausone, et un Ambroise que Tillemont croit être le saint évêque de Milan. Elles furent imprimées avant la fin du 15e siècle, sans indication de lieu ni d'année. Les autres éditions sont celles de Strasbourg, 1510, in-4°; de Bâle, 1549, in-8°; de Paris, 1580, in-4°, avec les *notes* de Juret, jointes à celles de l'éditeur J. Lect; de Mayence, 1608, in-8°, avec les *notes* de Scioppius, etc. La dernière et la meilleure est celle de Leyde, 1653, in-12. Le savant abbé Maï a découvert dans la bibliothèque Ambroisienne quelques fragments des *Harangues* de Symmaque, et les a publiés à Milan, 1815, in-8°, avec d'autres fragments de divers auteurs et des *notes*. — Huit autres SYMMAQUE sont cités par des écrivains anciens. Martial a fait trois *Épigrammes* sur un médecin de ce nom. — Un 2e traduisit en grec, sous Sévère, une grande partie de l'Ancien Testament. — Un 3e est cité par Tzetzès, par Suidas, et dans le grand Recueil étymologique. — LUCIUS-AURÉLIUS SYMMACHUS, consul en 330, était probablement l'aïeul et l'oncle du préfet de Rome. — On peut regarder comme appartenant à la même famille QUINTUS-AURÉLIUS SYMMACHUS, consul en 446, avec Ætius. — Un SYMMAQUE, évêque d'Attalie, en Lydie, assista au concile d'Éphèse en 449. — Un des fils de Boëce avait reçu le nom de QUINTUS-AURÉLIUS-ANICIUS SYMMACHUS. — Enfin un SYMMAQUE, sénateur et orateur, est cité par Olympiodore dans Photius pour les grandes dépenses qu'il avait faites durant la préture de son fils.

SYMMAQUE (QUINTUS-AURÉLIUS-MEMMIUS), illustre sénateur, descendait du préfet de Rome dont l'article précède, et avec lequel on l'a confondu quelquefois, bien qu'il y ait entre eux l'intervalle de plus d'un siècle. Dans sa jeunesse, il cultiva la philosophie avec ardeur, et dut à ses talents ainsi qu'à ses vertus une considération qui ne s'accorde pas toujours au rang. Il fut désigné consul, l'an 485, sous le règne d'Odoacre; et l'histoire remarque qu'on ne lui donna point de collègue. Le père de Boëce étant mort, il se chargea de l'administration de ses biens; et lorsque celui-ci fut en âge de se marier, il lui donna la main de sa fille Rusticienne. L'habitude de vivre ensemble fortifia l'amitié réciproque du beau-père et du gendre, unis déjà par les mêmes principes et par les mêmes goûts. La gloire de Boëce, qui lui dédia ses Traités du *Syllogisme hypothétique* et de la *Trinité*, reflétait sur Symmaque; et l'autorité de Boëce s'accrut de celle que donnait à son beau-père un long exercice de toutes les vertus publiques et privées. Occupé de l'éducation de ses petits-fils, il coulait des jours tranquilles, quand la disgrâce de Boëce vint mettre son courage à la plus rude épreuve. Symmaque veillait sur sa fille et ses deux enfants qu'il avait mis en sûreté, et s'efforçait de ranimer leur espérance; mais en apprenant la mort de son gendre, il ne put contenir son indignation. Les paroles indiscrètes échappées à sa douleur, furent rapportées à Théodoric. Chargé de fers, il fut traîné de Rome à Ravenne, où on l'égorgea dans sa prison en 525 ou 526, et suivant l'opinion la plus accréditée, le 28 mai, jour où l'on honore sa mémoire, à Ravenne, d'un culte particulier. L'histoire contemporaine nous apprend que Théodoric, en proie aux remords, imaginait voir sans cesse l'ombre menaçante de sa victime. Un jour, dit Procope, qu'on venait de servir un poisson monstrueux sur sa table, Théodoric effrayé s'écria qu'il apercevait le visage irrité de Symmaque; et l'on ne peut guère douter que cette apparition n'ait contribué à conduire au tombeau un monarque qui s'était si longtemps montré digne du trône par ses qualités.

SYMMAQUE, le 4e des interprètes de l'Ancien Testament en langue grecque, florissait sous l'empire de Sévère. Il était de Samarie, et jouissait d'une haute réputation de savoir et de sagesse. Ne pouvant satisfaire, parmi les siens, son ambition et son envie de dominer, il embrassa l'erreur des Ébionites; et, pour contrarier encore davantage les Samaritains, il entreprit une nouvelle version de l'Ancien Testament en grec, qu'il opposa au texte ou à la version dont ils faisaient usage dans leurs assemblées. Il en publia une première édition vers la 9e année de l'empire de Sévère (177), et, quelque temps après, une seconde, ou plutôt, comme le pense dom Bernard de Montfaucon, quelques corrections seulement. Saint Jérôme, Eusèbe de Césarée et la plupart des anciens ont regardé la version de Symmaque comme la plus claire et la plus élégante de toutes, comme la plus

conforme à l'original hébreu, pour le sens des phrases et pour la chronologie. Cependant Théodore d'Héraclée n'a point suivi le sentiment commun : il a prétendu que Symmaque, pour ne pas se traîner sur les pas de l'original, et pour éviter les défauts reprochés à Aquila, a fait un grand nombre de contre-sens. La version de Symmaque occupait la 4e colonne dans les *Hexaples* d'Origène. Il ne nous en reste que de légers fragments, recueillis par le P. Montfaucon : *Hexapl. Origenis quæ supersunt*, etc.

SYMPHORIEN (Saint) souffrit le martyre à Autun, sous Marc-Aurèle. Né de famille noble et chrétienne, il avait été instruit avec soin dans les sciences divines et humaines. Il était dans la fleur de l'âge, généralement estimé, à cause de ses belles qualités, lorsqu'il versa son sang pour la foi de Jésus-Christ. La ville d'Autun, une des plus illustres dans les Gaules, était alors livrée au culte superstitieux de Cybèle. Comme on portait dans les rues, sur un char magnifiquement décoré, la statue de cette déesse, Symphorien refusa de prendre part à cette cérémonie. Arrêté par le peuple, conduit au tribunal d'Héraclius, gouverneur de la province, et interrogé pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des dieux, il répondit qu'étant chrétien, il n'adorait que le vrai Dieu. Le proconsul, ayant appris qu'il était d'Autun, et qu'il appartenait à une famille noble, lui dit : « Vous vous fiez peut-être sur votre naissance illustre; ignorez-vous les ordres de l'empereur? » et il l'envoya en prison, après l'avoir fait frapper cruellement. Deux jours après, il le fit comparaître de nouveau devant son tribunal : « Rendez honneur aux dieux immortels, lui dit-il, et recevez une gratification du trésor, avec une place honorable dans l'armée. Je vais orner l'autel de fleurs; et vous offrirez aux dieux l'encens qui leur est dû. » Symphorien refusa ses offres, et Héraclius ne pouvant vaincre sa constance, le condamna à être décapité. Saint Symphorien consomma son sacrifice vers l'an 178. Des personnes pieuses enterrèrent son corps près d'une fontaine; et dans le 5e siècle, Euphrone, évêque d'Autun, fit bâtir une église sur son tombeau, qui était devenu célèbre par plusieurs miracles.

SYMPHOROSE (Sainte) souffrit le martyre, avec ses sept fils, sous le règne de l'empereur Adrien, vers l'an 120, et leurs corps furent jetés dans une fosse profonde près du temple d'Hercule. La persécution ayant cessé, les chrétiens donnèrent aux restes de ces victimes une sépulture honorable sur la voie Tiburtine, entre Rome et Tivoli. Ces reliques furent depuis transportées à Rome, dans l'église Saint-Ange, où on les trouva sous le pontificat de Pie IV, avec une inscription qui relate les circonstances de cette translation. (*Voyez* les *Acta sanctorum* de Ruinart et Ceillier).

SYNCELLE (George le), chronographe grec, né au 8e siècle, tirait son surnom de la fonction qu'il exerçait auprès de Taraise, patriarche de Constantinople. On a très-peu de détails sur sa vie, et il a été quelquefois confondu avec d'autres individus du prénom de George (*voyez* la *Diatriba de Georgiis* d'Allatius. Il vivait sur la fin du 8e siècle, et l'on croit qu'il mourut vers 800. Sa *Chronographie*, qui va jusqu'à l'an 284 de J. C., a été imprimée au Louvre en 1652, in-fol., sur une belle copie de la Bibliothèque royale. Ce volume fait partie de l'*Histoire byzantine*. L'ouvrage du Syncelle a été continué, de 285 à 813, par Théophrane l'Isaurien. On connaît du même chronographe une *Oraison* sur l'ascension des âmes après la mort; une autre en l'honneur de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste; des *Fragments* sur l'empereur Héraclius, sur Justin et Justinien, et sur Léon l'Isaurien. Des versions latines de ces divers écrits se trouvent dans trois manuscrits de la Bibliothèque royale à Paris.

SYNÉSIUS, évêque de Ptolémaïde en Afrique, était né à Cyrène, capitale de la Pentapole, et vivait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose le Jeune. Il se rendit de bonne heure à Alexandrie, et se rangea parmi les disciples de la célèbre et malheureuse Hypathie, dont il conserva toujours un honorable souvenir. Il fit ensuite le voyage d'Athènes dans le dessein d'en fréquenter les écoles; mais il trouva, ainsi qu'il le dit lui-même, que cette ville n'offrait plus que le souvenir de ses orateurs et de ses philosophes. De retour dans sa patrie, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, pour mener une vie paisible. Toutefois ne pouvant rester insensible aux maux qui pesaient sur ses compatriotes, il se chargea de porter leurs plaintes à l'empereur Arcadius, qui l'accueillit favorablement. Après un séjour de trois ans à Constantinople, il quitta cette ville au moment où elle était affligée d'un tremblement de terre, pour visiter de nouveau Alexandrie, où il se maria vers l'an 403 ou 404. Étant revenu à Cyrène, il se vit forcé de quitter cette ville, menacée par des peuplades barbares établies dans le voisinage de la Pentapole. La réputation qu'il avait acquise par ses talents et ses vertus, décida les habitants de Ptolémaïde à le choisir pour leur évêque vers l'an 410. Après avoir d'abord refusé ce poste honorable, il finit par céder aux instances de Théophile, patriarche d'Alexandrie, reçut l'ordination et obtint la permission de passer quelques mois dans la retraite, pour se disposer par la prière à ses nouveaux devoirs. Il s'en acquitta en digne pasteur, et concourut de tous ses moyens à la défense de Ptolémaïde lorsque cette ville fut assiégée en 412. Synésius avait eu de son mariage trois fils auxquels il survécut. On place sa mort vers l'an 430. Il nous reste de lui : *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, traduit par Daniel d'Auge, 1555, in-8°; *Dion, ou de l'Institution de soi-même; Éloge du chauve*, traduit par Duverdier, inédit; *l'Égyptien, ou la Providence*, et plusieurs autres écrits réunis et publiés en grec par Adrien Turnèbe, Paris, 1553, in-fol., édition *princeps*, belle et rare, mais peu recherchée. Le père Pétau en a donné une édition grecque et latine, Paris, 1612, 1633, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, l'*Histoire des auteurs sacrés*, par D. Ceillier; les dissertations *Theologumena Synesii* de Mathieu Chaldini (Wittenberg, 1713, in-4°), et *Philosophumena Synesii* de P. A. Boysen (Halle, 1714, in-4°). On trouve dans le Recueil des chimistes grecs une *lettre* d'un SYNÉSIUS, philosophe, à un prêtre du temple de Sérapis, touchant un *opuscule* chimique de Démocrite. — Un autre SYNÉSIUS est auteur d'un *Traité des fièvres*, publié en grec et en latin, avec

notes, par J. E. Bernard, Amsterdam, 1749, in-8°.

SYPHAX, roi de la Numidie occidentale, c'est-à-dire de la Mauritanie qu'on appela depuis *Césarienne*, fit, au commencement de la seconde guerre punique, une alliance avec les Romains; et eut alors pour ennemi Gala, autre roi numide, que les Carthaginois suscitèrent contre lui. Vaincu par Masinissa, fils de Gala, Syphax se retira en Mauritanie, où il fit de nouvelles levées. Il se préparait à passer le détroit pour joindre les Romains en Espagne, lorsqu'il fut défait de nouveau. Ce prince parvint cependant, à force de courage, à se maintenir dans ses États, et il allait même traiter avec les Carthaginois, lorsque Scipion le premier Africain, après avoir réduit l'Espagne, vint à sa cour pour l'engager à rompre la négociation. On a vu, à son article, que Syphax fut tellement charmé des manières et du caractère de Scipion, qu'il conclut un traité secret avec lui; mais Asdrubal étant parvenu à lui faire épouser sa fille Sophonisbe, le roi numide fut entièrement subjugué par les attraits de cette célèbre Carthaginoise. Il fit la guerre à Masinissa devenu l'allié des Romains, et remporta sur ce prince quelques avantages. Lorsque Scipion débarqua en Afrique, Syphax se déclara pour Carthage, mena ses troupes devant Tholus, où étaient les magasins de l'armée romaine, s'en rendit maître, fit passer la garnison au fil de l'épée, et opéra ensuite sa jonction avec l'armée carthaginoise. Mais la campagne suivante fut fatale au roi numide; Scipion et Masinissa surprirent et brûlèrent son camp. Syphax se sauva avec 2,500 chevaux, joignit, avec de nouvelles forces, les troupes carthaginoises, livra bataille aux Romains, fut encore défait à 5 journées d'Utique, et regagna la Numidie avec une partie de ses troupes. Poursuivi par Masinissa et Lælius jusqu'au cœur de ses États, il vint courageusement au-devant de l'ennemi, fut vaincu et fait prisonnier avec son fils Vermina, et vit Cirtha, sa capitale, tomber au pouvoir des vainqueurs. Devenu captif des Romains, ce malheureux prince fut conduit à Albe dans le pays des Marses, pour servir ensuite d'ornement au triomphe de Scipion (l'an de Rome 553). Polybe dit qu'il mourut à Rome, peu de jours après cet événement; mais tous les historiens anciens assurent qu'il ne put survivre à son infortune, et que sa mort précéda la pompe triomphale de Scipion l'Africain. Les vainqueurs donnèrent une partie de son royaume à Masinissa; mais ils respectèrent sa mémoire, et décernèrent à ce malheureux prince des obsèques honorables.

SYRIANUS, philosophe et grammairien, né à Alexandrie vers l'an 380, fit ses études à Athènes sous le platonicien Plutarque, fils de Nestorius, et le remplaça dans la direction de son école jusque vers l'année 450, qui fut celle de sa mort. Suidas donne le catalogue de plusieurs ouvrages de Syrianus qui n'existent plus, tels que: un *Commentaire* sur Homère, en VII livres; un traité de la *République de Platon*; plusieurs autres de la *Théologie d'Orphée*, des *Dieux d'Homère*; de l'*Accord entre Orphée, Pythagore et Platon*; des *Oracles*, en X livres. Il nous reste de ce philosophe un *Commentaire* sur quelques parties de la *Métaphysique d'Aristote*, dont le texte grec n'a point été publié. Jérôme Bagolini a fait une *Version* latine de la partie qui traite des livres III, XII et XIII, qu'il avait trouvée seule dans un manuscrit. Cette *Version* a été imprimée à Venise, 1558, in-4°. La Bibliothèque royale à Paris possède deux manuscrits du texte grec, cotés 1893 et 1894. On a encore de Syrianus un *Commentaire* sur la *Rhetorique d'Hermogènes*, inséré dans l'édition aldine du rhéteur grec, 1508 et 1589.

SYRIEYS DE MARINHAC (Jean-Jacques), ancien député, conseiller d'État, directeur général de l'administration des haras, de l'agriculture et du commerce en France, et plus tard directeur du personnel et de la police au ministère de l'intérieur, mort en novembre 1832, au château de Marinhac, près de Saint-Céré, arrondissement de Figeac, a publié plusieurs opuscules, entre autres sur l'*Histoire de l'agriculture des temps anciens et modernes dans le Quercy*.

SYROPULUS (Sylvestre), grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople dans le 15e siècle, se rendit en cette qualité au concile de Florence avec le patriarche. L'un des cinq premiers grands vicaires de son Église, il souscrivit comme les autres le décret d'union entre les Grecs et les Latins; mais, de retour à Constantinople en 1440, voyant l'aversion que le clergé et le peuple de cette capitale marquaient pour l'union, il désavoua l'acte qu'il avait signé, et publia, en grec du moyen âge, l'*Histoire du concile de Florence*, avec le récit des événements qui avaient précédé et suivi cette assemblée. La Bibliothèque royale de Paris possède un manuscrit de cette *Histoire* (sous le n° 427), dont Cl. Sarrau tira une copie qu'il donna à Is. Vossius pour la publier. Ce dernier, sur la demande de Charles II, roi d'Angleterre, alors à Bruxelles, remit cette copie à Robert Creyghton, prédicateur du prince, qui la publia, avec une *version* latine, sous ce titre: *Historia unionis inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini narratio, græcè scripta per Sylvestrum Scoropulum* (faute du copiste: il fallait *Syropulum*), *magnum ecclesiarcham, atque unum è quinque crucigeris et intimis conciliariis patriarchæ Constantinopolitani*, etc., la Haye, 1660, in-fol. Le travail de l'éditeur, bien qu'il ne soit pas exempt de défauts, est précieux pour les derniers moments du Bas-Empire.

SYRUS (Publius). *Voyez* **PUBLIUS**.

SZALKAI (Antoine), poëte hongrois, mort à Bude en 1804, peut être regardé comme le fondateur de la littérature dramatique de sa nation. Il était déjà connu par une *Énéide travestie*, en hongrois, composée sur le modèle de celle de Blumauer, avec plus de licence encore que celle de Scarron, lorsqu'il résolut de travailler pour le théâtre. Son *Pikko Hertzeg* est la première pièce dramatique régulière qui ait été composée en langue hongroise, et l'on y trouve le germe d'un talent remarquable.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), jésuite hongrois, né en 1699, dans le comté d'Eisenstadt, d'une famille noble, embrassa de bonne heure la règle de Saint-Ignace, professa les hautes sciences dans différentes maisons de son ordre, et devint successivement recteur, missionnaire, aumônier général; il mourut à Tirnau en 1760. On a de lui: *Tripartitum juris hungarici tirocinium*, Tirnau, 1734, in-12; *Synopsis titulorum juris hungarici*, ibid.,

1734, in-8°; *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transylvaniam possiderunt*, Coloswar, 1743, in-8°; *Werbotsius illustratus*, Tirnau, 1753, in-8°.

SZENT-MARTONIY (Ignace), savant jésuite, né en Croatie vers le commencement du 18e siècle, se voua spécialement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, et y fit de grands progrès. Étant devenu astronome de la cour de Portugal, il fut envoyé au Brésil pour lever, près du fleuve des Amazones, le plan des frontières qui étaient en discussion entre l'Espagne et le Portugal. Il était occupé de ce travail depuis plusieurs années, lorsque éclatèrent en Portugal les troubles qui occasionnèrent la destruction de l'ordre de Saint-Ignace. Tous les jésuites qui se trouvaient au Brésil furent embarqués pour Lisbonne, où on les mit en prison. Szent-Martoniy resta détenu pendant 8 ans sans être interrogé, et fut ensuite enfermé avec ses confrères dans un souterrain, où, pendant 6 autres années, il fut privé de la lumière. Mis en liberté après la mort du roi Joseph Ier, il retourna à Vienne, d'où, après avoir fait le récit de ses aventures à l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit dans sa patrie, où il mourut le 15 avril 1793, à l'âge de 75 ans. Il y a lieu de croire que ce religieux astronome, tout en s'occupant de la mission spéciale qu'on lui avait donnée au Brésil, ne fut point étranger aux intrigues de son ordre dans le Paraguay, et que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la longue persécution dont il fut l'objet.

SZTARAY (Antoine, comte de), général autrichien, a, malgré ses talents et son courage, laissé un souvenir peu glorieux, parce que son nom ne se rattache guère qu'à des opérations malheureuses. On le voit d'abord, en 1792, chargé de couvrir la retraite du duc de Saxe-Teschen vivement poursuivi par Dumouriez, à la suite de la bataille de Jemmapes; aux combats de Tirlemont et de Liége; et à Courtrai (le 11 mai 1794), où il fut dangereusement blessé; en 1796, à Forchheim, Bamberg, Wurtzbourg, et surtout à Cronach, où il se distingua par son habileté et sa bravoure. Au combat du pont de Kehl (20 avril 1797), il fut blessé au commencement de l'action, et ne put empêcher la défaite des Autrichiens. Dans les campagnes de 1799 et 1800, il combattit sous les ordres de l'archiduc Charles et de Kray. Ce général mourut en 1808. On ne lui a pas contesté une grande bravoure personnelle, une ardeur infatigable, un coup d'œil juste et pénétrant; mais la fortune lui fut toujours contraire. Il servit dans des temps difficiles, et il fut blessé grièvement à presque toutes les actions où il prit part.

SZYMANOWSKI (Joseph), né en Pologne, mourut en 1801. On a de lui une élégante traduction en vers polonais du *Temple de Gnide;* et des poésies fugitives qui respirent le bon goût et le sentiment de l'harmonie. Elles ont été recueillies après sa mort, et publiées dans le *Choix d'auteurs polonais,* en 26 volumes, Varsovie, 1803-1805.

SZYMONOWIEZ (Simon), surnommé *Simonides,* né en 1553, et mort en 1624, était citoyen et chanoine de Léopol (Lemberg) en Pologne. Ses Églogues sont encore jusqu'ici les meilleures de la langue polonaise: le naturel, la douceur et la sensibilité les distinguent éminemment, Cracovie, 1629, in-4°; 1686, in-4°. Il y en a 20 qui se trouvent dans le *Choix d'auteurs polonais,* Varsovie, 1803-1805.

T

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), prêtre, né à Limoges en 1744, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, dont il sortit pour entrer à l'Oratoire en 1764. Après avoir enseigné les humanités à Nantes, il fut chargé de professer la théologie à Arles, puis à Lyon. Supérieur du collége de Pézénas en 1783, il l'était à celui de la Rochelle en 1787, lorsqu'il fit imprimer deux *Lettres* en faveur de l'édit de novembre 1787, relatif à l'état civil des protestants. Au commencement de la révolution, il était supérieur à Limoges, et se prononça contre les nouveaux décrets dans deux *Lettres* à l'évêque constitutionnel Gayvernon, et dans des *Observations sur une lettre pastorale* du même. Dénoncé par le club de Limoges, il vint chercher un asile à Lyon, puis à Paris. Après les massacres de septembre, il se rendit en Angleterre et demeura dix ans à Londres, travaillant à la rédaction de divers journaux, entre autres le *Times,* l'*Oracle* et l'*Anti Jacobin-Review.* Il rédigea, de concert avec le père Mandar, la lettre écrite à Pie VI, en 1798, par plusieurs évêques pour compatir à ses tribulations. Tabaraud profita du concordat de 1801 pour rentrer en France, et Fouché, son ancien confrère, lui fit proposer un évêché qu'il refusa. Pour échapper aux sollicitations, il se retira dans sa province, et continua de se livrer à ses travaux littéraires, passant 6 mois à Limoges, dans sa famille, et le reste à Paris. En 1811, nommé censeur de la librairie, il profita de cette position pour attaquer les livres de théologie et de piété qui contrariaient ses idées jansénistes. Censeur honoraire en 1814, il obtint une pension de retraite. Ses *principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1816, furent réfutés par M. Boyer, de Saint-Sulpice, et condamnés par M. Dubourg, évêque de Limoges. Blessé par la censure du prélat, il publia pour sa défense plusieurs *Lettres* remplies d'amertume, même envers le souverain pontife, qui avait confirmé la sentence de Limoges. Peu après, il réchauffa la dispute par son écrit *du droit de la puissance temporelle dans l'Église,* et en 1825 il donna encore une nouvelle édition fort augmentée du livre des *Principes.* Tabaraud, quoique avancé en âge et affligé d'une cataracte depuis 1814, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à son secrétaire. Sur la fin de sa vie il recouvra la vue, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Traité*

historique et critique de l'élection des évêques, Paris, 1792, 2 vol. in-8° : le but de l'auteur est de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux ; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1816, et réimprimé avec des additions en 1825; *Histoire critique du philosophisme anglais*, 1816, 2 vol. in-8° : c'est une de ses meilleures productions ; *Lettres à M. de Beausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénélon ; Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8°, pleine de recherches, mais aussi de partialité; *Vie du père le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire.* Tabaraud a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

TABARI (Abou-Djafar-Mohammed-ebn-Djoraïr), historien et jurisconsulte, né l'an 839 de J. C. (224 de l'hégire) à Amol, capitale du Tabaristan, mort à Bagdad en 925, possédait des connaissances étendues et variées, dont il a fait preuve dans un grand nombre d'ouvrages. Les deux principaux sont un commentaire sur le coran, et une *Histoire* ou chronique universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hégire (917 de J. C.). Cette histoire a été traduite en turc et en persan.

TABARIN, célèbre farceur du commencement du 17e siècle, courut, avec Mondor, son associé ou son maître, la ville et la province, débitant ses quolibets et ses drogues. Il s'est trouvé des imprimeurs pour recueillir en plusieurs volumes et à diverses reprises, les plaisanteries souvent grossières, les jeux de mots insipides dont Tabarin réjouissait la société du Pont-Neuf et de la place Dauphine. Les curieux recherchent l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, rencontres et conceptions, ouvrage où, parmi les subtilités tabariniques, on voit l'éloquente doctrine de Mondor, ensemble les rencontres, coqs-à-l'asne et gaillardises du baron de Gratelard*, 1622, in-12.

TABARRANI (Pierre), médecin, membre de l'Institut de Bologne, né à Lombricci, dans l'État de Lucques, le 3 mai 1702, fut emmené par le cardinal Salviata à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie, de là se rendit successivement à Bologne, où il se lia avec le docteur Galeazzi et Beccari, puis à Padoue pour connaître le grand anatomiste Morgagni, dont il obtint l'estime. Appelé en 1759 à la chaire d'anatomie de Sienne, il la remplit jusqu'à sa mort le 5 avril 1779. On lui doit entre autres ouvrages : *Observations anatomiques*, Lucques, 1753, in-4°, recueil honoré des suffrages de Haller, Van Swietten, Morgagni et Portal.

TABERNÆMONTANUS. *Voyez* **THÉODOR.**

TABET BEN CORRAH. *Voyez* **THABET.**

TABOR (Jean-Othon), jurisconsulte, né le 3 septembre 1604, à Bautzen, mort à Francfort le 12 décembre 1674, occupa 22 ans une chaire de droit à Strasbourg, fut ensuite conseiller intime et directeur de la chancellerie à Gustrow, puis employé par le duc de Mecklembourg dans différentes missions. Les dernières fonctions qu'il remplit furent celles de premier professeur de droit et de chancelier de l'université de Giessen. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Filus Ariadneus per sinuosos Pandectarum juris anfractus viam monstrans*, Strasbourg, 1642, 1657, in-fol.

TABOR (Henri), médecin, né en 1737, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1795, est principalement connu par sa *Collectio dissertat. et programm. quod in usus med. elaboravere inclyt. acad. Heidelberg. professores*, Heidelberg, 1791, in-8°. — Robert **TABOR**, qui se faisait appeler le *chevalier Talbot*, vint en 1679 en France, où, à l'aide du quinquina, il guérit le Dauphin d'une fièvre très-opiniâtre. Le succès de cette cure lui fit une grande réputation, et le roi lui acheta son remède pour le rendre public. C'est de là qu'on appela longtemps *remède anglais* l'infusion du quinquina dans le vin. On connaît de Robert Tabor, sous le nom du chevalier Talbot : *Pyretologia, or a rational accunt of the cause and cure of agues, with their signs*, Londres, 1672, in-8°.

TABOUET (Julien), en latin *Taboetius*, historien et jurisconsulte, né à Chantenay, près du Mans, mort vers 1562, fut procureur général près le sénat de Chambéry, et par la suite détenu dans cette même ville, grâce aux fâcheuses affaires qu'il s'attira par son humeur tracassière. Joly, dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, donne la liste de ses ouvrages, peu importants, sur l'histoire, la jurisprudence et la politique. Nous nous contenterons de citer : *De republicâ et linguâ francicâ ac gothicâ, deque diversis ordinibus Gallorum vetustis et hodiernis, necnon de primâ senatuum origine*, etc., Lyon, 1559, in-4°.

TABOUREAU (Louis-Philippe). *Voyez* **VILLEPATOUR.**

TABOURIER (Pierre-Nicolas), curé de Saint-Martin de Chartres, né dans cette ville, en 1753, est connu par quelques écrits sur des matières ecclésiastiques. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, qu'il défendit dans ses ouvrages. Après la Terreur, Tabourier, qui avait cessé ses fonctions, les reprit, et montra un grand dévouement aux évêques constitutionnels. Au commencement du consulat, il se fit remarquer par un discours prononcé en chaire, dans lequel il invoquait le dieu des chrétiens pour la conservation de Bonaparte, et maudissait les assassins de la rue Saint-Nicaise; il y célébrait avec pompe la délivrance miraculeuse du premier consul : ce discours fut imprimé par ordre du préfet du département. Tabourier fut appelé au concile des constitutionnels, en 1797 et 1801. Dans cette dernière assemblée, il fit sur le régime métropolitain, un rapport inséré dans les actes du concile. Après le concordat de 1801, l'évêque de Versailles nomma l'abbé Tabourier curé de Saint-Pierre de Chartres. Il est mort dans cette place, le 28 novembre 1806. Il a publié : *Tableau moral du clergé de France*, avril 1799, in-8°; *Défense de la constitution civile du clergé, avec des réflexions sur l'excommunication du pape*, 1791, in-8°.

TABOUROT (Étienne), plus connu sous le nom de sieur *des Accords*, né en 1547 à Dijon, mort en 1590, fut procureur du roi au bailliage et à la chancellerie de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de publier plusieurs ouvrages plus ou moins facétieux ou originaux, tels que *les Bigarrures et touches du seigneur des Ac-*

cords, avec les escraignes dijonnoises et les apophtegmes du sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche-Comté bourguignotte, Paris, 1662, in-12; *les Portraits des quatre derniers ducs de Bourgogne, de la maison de Valois, avec leurs épitaphes et l'abrégé de leurs vies*, latin et français, Paris, 1587, in-8°, etc. « Il avait beaucoup d'esprit et d'érudition, dit Bayle, mais il donna trop dans la bagatelle. » — JEHAN TABOUROT, oncle du précédent, mort à 76 ans en 1595, fut chanoine et official de Langres, et a publié sous le voile anagrammatique de Thoinot Arbeau : *l'Orchesographie, traité en forme de dialogues par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honnête exercice des danses*, Langres, 1589, in-4°, très-rare.

TABRIZY. *Voyez* **TÉBRIZI.**

TACCOLI (NICOLAS), généalogiste, né en 1690, et mort en 1768 à Reggio, se livra à de grandes recherches dans l'unique intention d'abord de prouver l'ancienneté et la noblesse de sa famille. Comme il avait amassé une foule de matériaux, il alla plus loin et fit une histoire de son pays, mais la fit mal. On s'aperçoit qu'il avait primitivement un autre dessein. Cet ouvrage est divisé en 3 vol. dont le premier parut sous le titre de *Compendio delle diramazioni o sieni discendenze de' Taccoli, con alcune memorie istoriche più rimarcabili della città di Reggio*, Reggio, 1742; *Memorie storiche della città di Reggio di Lombardia*, Parme, 1748, et Carpi, 1769, 2 vol. in-4°. L'ouvrage précédent en est l'introduction.

TACFARINAS, chef des Africains révoltés contre Rome, était Numide de nation, et servit dans les troupes auxiliaires de l'empire, vers le 3e consulat de Tibère. Ayant déserté en Afrique, il rassembla un grand nombre de vagabonds, et s'en déclara chef. Les Muzulains, nation puissante vers la contrée de Sahara, le reconnurent, et il vit bientôt ses forces s'augmenter par la jonction des Mores du voisinage, sous la conduite de leur général Mazipa. Tandis que Tacfarinas disciplinait lui-même ses troupes à la manière des Romains, Mazipa formait un camp volant et portait le fer et la flamme de tous côtés. Les Érithiens grossirent cette confédération, qui menaça de renverser la puissance romaine en Afrique. Mais l'activité du proconsul Furius Camillus en arrêta les progrès. Le proconsul marcha contre Tacfarinas avec une seule légion, et le défit l'an 17 de l'ère chrétienne. Vaincu, mais non découragé, Tacfarinas reparut, avec de nouvelles troupes l'année suivante, faisant des courses jusqu'au cœur de l'Afrique, et dévastant tout sur son passage. Son armée, divisée en plusieurs corps, passait avec tant de rapidité d'un endroit à un autre qu'aucun détachement ne pouvait l'atteindre. Avec l'élite de ses forces, il assiégea un château près des bords de la Gagita, où commandait Décrius, et repoussa la garnison en rase campagne. Décrius quoique blessé revint à la charge, fut abandonné de ses troupes et périt sur le champ de bataille: le château tomba au pouvoir de Tacfarinas. Enhardi par ce succès, il mit le siége devant la ville de Thala, où il fut attaqué et défait par Lucius Apronius, nouveau proconsul d'Afrique. Tacfarinas prit la fuite, mais continua de harceler les Romains, évitant d'en venir à une action générale. Aussi longtemps qu'il s'en tint à ce genre de guerre, il rendit inutiles les efforts de ses ennemis; mais ayant voulu s'avancer vers les côtes, dans l'espérance d'un grand butin, il fut attaqué dans son camp par Apronius, qui le vainquit et le força de se réfugier de nouveau dans la contrée de Sahara. Sans être abattu par ces défaites réitérées, Tacfarinas reprit son ancienne méthode de faire la guerre, et ne fit plus que des courses à la manière des Numides. Il continua de recruter son armée, et poussa l'arrogance au point d'envoyer des ambassadeurs à Tibère, pour le menacer d'une guerre éternelle s'il ne lui assignait pas, à lui et aux siens, un établissement et des terres qu'il promettait de cultiver en paix. Tibère, irrité de tant d'audace, loin de lui accorder sa demande, donna ordre à Junius Blæsus, successeur d'Apronius dans le proconsulat d'Afrique, d'offrir une amnistie générale aux insurgés, mais de poursuivre encore plus vigoureusement Tacfarinas, et de tâcher, par toute sorte de moyens, de se rendre maître de sa personne. Ce chef faisait alors des courses sur le territoire de Leptis, et se retirait parmi les Garamantes. Les mesures prises par Blæsus produisirent leur effet : Tacfarinas fut mis en déroute; son frère fut pris, et lui-même réduit à se cacher dans un désert. Mais un puissant renfort de Mores, et un corps d'auxiliaires que lui envoya le roi des Garamantes, le mirent encore un fois en état de tenir tête aux légions romaines. Il recommença ouvertement la guerre, fit courir le bruit que les Romains étaient occupés ailleurs, qu'ils seraient obligés d'abandonner l'Afrique, et que jamais on ne trouverait une occasion aussi favorable de tailler en pièces le peu de troupes qu'ils y avaient alors. Ce chef rassembla ainsi une puissante armée d'Africains, et vint assiéger Thubascum : mais il se vit contraint de lever le siége à l'approche de l'armée romaine, commandée par Dolabella. Ce proconsul, l'ayant joint par une marche forcée, lui livra bataille. Tacfarinas fut défait et perdit la vie dans l'action, avec un grand nombre des siens, après avoir fait des prodiges de valeur. Telle fut la fin de ce brigand célèbre, qui, pendant 8 ans, ébranla la puissance romaine en Afrique, et eut la gloire de combattre et de mourir pour l'indépendance de son pays.

TACHARD (GUI), jésuite, missionnaire de la province de Guienne, se disposa, par l'étude des mathématiques à la carrière des missions. Vers 1680, il accompagna le maréchal d'Estrées dans les colonies de l'Amérique méridionale, où il resta près de 4 ans. Plus tard il accompagna le chevalier de Chaumont, envoyé par Louis XIV à Siam, et revint en France chercher de nouveaux missionnaires, qu'il eut la satisfaction de voir accueillis par le roi de Siam. Il fut chargé par ce prince, dont il avait gagné la confiance, d'accompagner comme interprète les ambassadeurs qu'il envoyait à Louis XIV et au pape. Dès qu'il se fut acquitté de sa commission il s'empressa de retourner aux Indes, gagna Pondichéry et résolut de passer dans le Mogol. Il mourut vers 1711 au Bengale, d'une maladie contagieuse. Outre plusieurs *Lettres* dans le recueil des *Lettres édifiantes*, on a de lui : *Voyage de Siam des PP. jésuites*, envoyés par le roi aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de physique, de géographie, d'hydrographie et d'histoire, Paris, 1686, in-4°, fig.; *Second voyage de Siam*, ib., 1689, in-4°, fig.

TACITE (Marcus-Claudius **TACITUS**), empereur romain, fut élu successeur d'Aurélien, après un interrègne de six mois. On ignore ce qui concerne l'origine de la famille de ce prince; mais l'immense fortune dont il jouissait, comme particulier, peut faire conjecturer que ses parents tenaient dans l'État un rang distingué. Doué d'un esprit juste et ferme, d'un caractère affable et généreux, il se concilia l'estime publique dans les différents emplois qu'il remplit successivement. En quittant les fonctions de consul, il revint siéger au sénat dont il devint l'oracle et le prince. L'empereur Aurélien ayant été tué dans une émeute, l'armée, par une déférence très-remarquable et qui ne s'est pas renouvelée depuis, pria le sénat de lui désigner un successeur. Tacite prononça, en cette circonstance, un discours que Flavius Vopiscus nous a conservé. Il fit renvoyer le choix à l'armée, qui se défendit à son tour de donner un maître à l'empire. Pendant ce combat de générosité, Tacite, craignant qu'on ne vînt à jeter les yeux sur lui, se retira dans une de ses terres en Campanie, où il passa deux mois. Au bout de ce temps, il fut rappelé par le consul en exercice qui démontra au sénat la nécessité de faire cesser l'interrègne dans l'intérêt public. Lorsque le consul eut achevé de parler, Tacite s'étant levé pour donner son avis, fut salué par ses collègues du titre d'Auguste. En vain il allégua son âge pour se dispenser d'accepter une charge au-dessus de ses forces; les acclamations du sénat l'interrompirent, et il fut proclamé empereur, le 25 septembre 275. Ce choix, confirmé par l'armée, fut accueilli dans tout l'empire par de grandes démonstrations de joie. Dans le premier discours qu'il prononça devant le sénat, Tacite annonça l'intention de rendre à ce corps illustre toutes les prérogatives dont il avait été dépouillé. Cependant il ne put obtenir le consulat qu'il demandait pour Flavius son frère : loin de s'en offenser, il dit qu'il voyait avec plaisir que le sénat connaissait le prince qu'il venait de créer. Il signala son avénement au trône par l'abandon à l'État de ses revenus, dont une partie fut affectée à payer la solde arriérée des troupes, et l'autre à l'entretien et à l'embellissement du temple du Capitole. Il affranchit tous les esclaves qu'il avait dans Rome, et fit abattre sa maison et construire sur l'emplacement des thermes publics. D'utiles règlements, qui, malheureusement, ne tardèrent pas d'être négligés, mirent des bornes aux extravagances du luxe de la table et des habits. L'empereur donna lui-même l'exemple de l'ordre et de l'économie. Tous les mets qu'on lui servait étaient fournis par son jardin et par la basse-cour. Il ne changea rien à son costume, et ne voulut pas permettre à l'impératrice de porter des pierreries. Une loi sévère épouvanta ceux qui se permettaient d'altérer les monnaies. Le cours de la justice fut mieux réglé que sous les règnes précédents; et les esclaves cessèrent d'être admis à déposer contre leurs maîtres, même soupçonnés du crime de lèse-majesté. Tacite, après avoir assuré la tranquillité des concitoyens, tourna ses vues vers l'armée. Probus, auquel il reconnaissait, dit-on, des qualités dignes du trône, reçut le commandement des provinces de l'Orient, et la promesse du consulat pour l'année suivante. L'empereur se rendit ensuite dans la Thrace avec Florien, nommé préfet du prétoire. Il vengea la mort d'Aurélien sur ses meurtriers, et chercha, par ses discours et par ses largesses, à gagner l'affection des soldats. Aidé de son frère, il força les Qoythes ou Goths à se retirer des provinces qu'ils venaient d'envahir. Une médaille de ce prince semblerait prouver qu'il remporta sur ces peuples une victoire signalée; mais quelques auteurs prétendent qu'il acheta leur retraite. Ce fut vers le même temps qu'éclata la conspiration dont on croit que Tacite périt victime. Suivant quelques historiens, Maximien, son parent, qu'il avait fait gouverneur de la Syrie, ayant excité des mécontentements, fut tué dans une émeute. Les meurtriers, craignant la vengeance de Tacite, s'unirent alors aux assassins d'Aurélien; et, ayant attaqué l'empereur pendant la nuit, le massacrèrent. Mais d'autres disent qu'il périt d'une maladie occasionnée par la fatigue, à Tarse ou à Tyane. On ignore donc le genre et le lieu de sa mort, qu'on place du 25 mars au 2 avril 276. Il était âgé de 65 ans, et n'avait occupé le trône qu'environ 6 mois. On a vu combien Tacite était sobre, économe, ennemi du luxe, et cependant prodigue de sa propre fortune. À des qualités si rares, il joignait le goût des lettres, dont la culture avait sans cesse charmé ses loisirs. Il consacrait une partie des nuits à lire les meilleurs ouvrages, particulièrement ceux de l'historien *Tacite*, dont il s'honorait de descendre, et pour lequel il avait une vénération si grande qu'il ordonna que ses productions fussent placées dans toutes les bibliothèques. L'étude ne l'avait cependant pas guéri de la superstition, puisqu'il s'abstenait de tout travail le second jour de chaque mois, regardé par les Romains comme malheureux. On voyait dans Interramne (Terni) le cénotaphe de ce prince et celui de son frère Florien, avec leurs statues de trente pieds de hauteur; mais elles furent renversées dans la suite par la foudre. Nous avons la *Vie* de Tacite par Flavius Vopiscus, dans l'*Histoire Auguste;* mais celle qu'avait composée Suétone Optatien, sur un plan plus détaillé, ne nous est point parvenue. On a des médailles de ce prince en or et en bronze; celles qu'on cite comme d'argent ou de billon, sont probablement en bronze saucé.

TACITE (Caïus-Cornélius **TACITUS**), historien latin, d'une famille équestre, vivait au 1er siècle de l'ère vulgaire et au commencement du 2e : on ne connaît point le lieu de sa naissance. Il suivit d'abord le parti des armes, et parut ensuite au barreau. Vespasien commença sa fortune, qui fut accrue par Titus et plus encore par Domitien. On présume qu'avant l'avénement de ce dernier, il n'avait encore été que questeur, édile, et peut-être tribun; mais alors il fut nommé préteur, et, après la mort de Domitien, il parvint au consulat l'an 97. Il écrivit cette même année la *Vie* d'Agricola, et l'année suivante les *Mœurs des Germains.* Malgré la perfection de ces deux tableaux, ce sont les *Annales* et les *Histoires* qui ont immortalisé surtout le nom de Tacite. Ces deux grands ouvrages ne nous sont parvenus que mutilés, et nous avons encore à regretter son Panégyrique de Verginius, son discours contre le proconsul Priscus, ses autres plaidoyers, ses poésies et un livre de facéties. Le dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence lui est attribué par les uns, et par d'autres

à Quintilien : la première opinion a des partisans plus nombreux et paraît plus probable. On suppose que Tacite mourut octogénaire vers l'an 134 ou 135. Il avait été lié très-intimement avec Pline le Jeune, son collègue au barreau ; tous deux furent chargés par le sénat de soutenir l'accusation intentée par les Africains contre le proconsul Marius-Priscus (Voyez *Lettres de Pline*, liv. II, épître 2) ; et ce fut à sa prière que Pline traça la relation détaillée de l'éruption du Vésuve, où son oncle avait péri. Telle était l'affinité qui existait entre ces deux grands écrivains, dont cependant les caractères différaient essentiellement, que de leur temps, nommer l'un c'était faire penser à l'autre. Tacite étant un jour au cirque à côté d'un chevalier romain, homme érudit, celui-ci, qui désirait de le connaître, lui adressa une question à laquelle Tacite satisfit en lui disant : *Vous me connaissez, et j'en ai l'obligation aux lettres;* à quoi l'autre repartit : *Êtes-vous Tacite ou Pline?* On sait que l'empereur Tacite se glorifiait de descendre de l'illustre historien : toutefois aucune notion ne nous est parvenue sur ses enfants. Marié dès l'an 79 à la fille de Cnéius-Junius Agricola, il était avec elle absent de Rome depuis 4 ans lorsque son beau-père y périt. Mais quelle avait été la cause de son éloignement? Était-il forcé ou volontaire? voilà ce qu'on ignore. Il est vraisemblable qu'il en employa le temps (de 89 à 93) à voyager chez les Germains. Il est impossible de tracer ici la bibliographie complète de Tacite; quant au mérite de l'historien, il est peut-être encore au-dessus des éloges de ses admirateurs : au nombre des plus enthousiasates sont Tillemont, la Bléterie, Thomas, Chénier. Tacite, est, suivant Racine, *le plus grand peintre de l'antiquité*, et au jugement de la Harpe, il n'a fait que des chefs-d'œuvre. Et pourtant, même sur les points qu'exaltent les uns, d'autres l'ont censuré. Rollin, Voltaire, Mably se sont faits ses Aristarques; et il n'est pas besoin de dire que chacun d'eux eut ses motifs particuliers de le reprendre. Il n'y en avait pas assurément pour lui prodiguer autant d'injures que l'a fait Budé, et surtout Linguet. La plus ancienne édition des ouvrages de Tacite est de Venise vers 1469. Après celles des Juntes, des Aldes, des Gryphes, des Elzevirs, les meilleures éditions sont celles qui se recommandent par les notes de Nic.-Heinsius, J. A. Ernesti, Brotier, commentateurs qu'avaient précédés Alciat, B. Rhenanus, H. Saville, Juste-Lipse, Gruter, Gronovius, etc. Parmi les plus récentes on distingue celles de Londres, 1790, d'Édimbourg, 1798, de Leipzig, 1801, édition d'Ernesti, augmentée par Oberlin; reproduite par Lemaire de 1819 à 1821, et de Calonne, Paris, 1824, 5 vol. in-12; enfin celle de Panckoucke, 1826-27, 4 vol. in-fol. Tacite a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et spécialement dans la langue française par Perrot d'Ablancourt, Amelot de la Houssaye, la Bléterie, Dotteville, Dureau de la Malle, 3e édition, 1818, et en dernier lieu par Burnouf, Paris, 1827 et suivantes, 6 vol. in-8°, et M. Panckoucke. J. J. Rousseau a traduit le premier livre des *Histoires* et d'Alembert des morceaux choisis, tous deux avec la supériorité de talent qui les distingue.

TACONNET (Toussaint-Gaspard), comédien, né à Paris le 4 juillet 1730, mort en 1774, débuta sur le théâtre de la Foire, s'engagea ensuite dans la troupe de Nicollet, à la fortune duquel il contribua sans en être plus riche lui-même, mais sans en être plus triste. Il mourut le 29 décembre 1774 à l'hôpital. Il a laissé un grand nombre de pièces et de farces, dont aucune n'est restée au théâtre. A la suite de l'une d'elles (*le Procès du chat*), on en trouve une liste dont 23 sont indiquées comme imprimées. Les *Spectacles de Paris*, 22e partie, 1773, en contiennent une liste plus considérable. Préville a donné l'idée la plus juste de la manière dont Taconnet jouait les savetiers en disant : « Il serait déplacé dans les cordonniers. »

TACONNET (Jacques), frère aîné du précédent, et comme lui comédien au théâtre de Nicollet, est auteur du *Congé de semestre*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles.

TACQUET (André), jésuite, né à Anvers en 1611, mort dans sa ville natale le 23 décembre 1660, professa les mathématiques pendant 15 ans avec succès, et laissa plusieurs ouvrages en latin sur cette science, un entre autres où il suppose la terre immobile par respect pour Riccioli et pour les livres saints. Cet ouvrage se trouve, avec d'autres traités de géométrie pratique, d'architecture militaire, d'optique, dans ses *Opera mathematica*, Anvers, 1668 et 1669, in-fol.

TADINO (Gabriel), général italien, né vers l'année 1480, à Martinengo près de Bergame, se rendit d'abord aux vœux de ses parents, qui le destinaient à la médecine ; mais entraîné par ses goûts, il étudia l'architecture, et se forma sous un ingénieur français chargé de la réparation des fortifications de Bergame. En sortant de cet apprentissage, il offrit ses services aux Vénitiens, menacés de rester écrasés sous les efforts de la ligue de Cambrai (1509). Pendant cette lutte désastreuse, Tadino donna des preuves éclatantes de son habileté, et mérita, dès que la guerre fut terminée, d'être élevé au rang de surintendant général des fortifications de Candie. Reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1522, il se distingua au siége de Rhodes, dont il fut un des plus vaillants défenseurs. Malgré la funeste issue de cette campagne, il obtint la commanderie de Saint-Étienne, qui fut ensuite échangée contre le prieuré de Barlette. La trêve dont jouissaient alors les Vénitiens et l'ordre de Malte lui fit accepter le grade de grand maître d'artillerie dans les armées de Charles-Quint, qu'il suivit dans toutes ses expéditions contre la France. Épuisé d'années et de travaux, il désira finir ses jours dans la retraite ; mais à peine eut-il regagné ses foyers, qu'une nouvelle guerre, éclatée entre les Vénitiens et la Porte, rendit ses conseils nécessaires à ses concitoyens. Il fut appelé par le sénat, à Venise, où il suggéra des mesures sages et énergiques pour mettre les îles de l'Archipel à l'abri des musulmans. Tadino mourut en 1543. Il n'est pas vrai que Tadino soit, comme son historien l'a prétendu, l'inventeur des contre-mines. Ce moyen d'attaque des places était connu longtemps avant lui ; et les anciens en ont même quelquefois fait usage.

TADJ-EDDYN ILDOUZ ou **ILDIZ**, roi de Gazna, était un des esclaves turcs ou mameluks, que le sultan gauride Schehab-eddyn Mohammed avait fait élever avec soin et adoptés, pour lui tenir lieu d'enfants.

Ildouz ayant reçu de ce monarque le gouvernement du Kerman et du Mékran, provinces situées entre Gazna et l'Indoustan, se trouvait placé avantageusement sur le passage de son souverain pour lui faire sa cour et en obtenir des faveurs nouvelles. En effet, Schehab-eddyn, au retour de sa dernière expédition dans l'Inde, donna à son ancien esclave l'étendard royal de Gazna, et sembla le déclarer ainsi son successeur. Mais après la mort du conquérant, les omrahs turcs appelèrent au trône son neveu Mahmoud et refusèrent de se soumettre à Ildouz. Ce dernier fut néanmoins reconnu roi de Gazna, par la renonciation de Mahmoud, prince indolent, qui se contenta du vain titre d'empereur et d'un simulacre de souveraineté. Tadj-eddyn Ildouz, véritable dépositaire de toute l'autorité, voulut régner sur tous les États que son ancien maître avait possédés. Il envahit le Pendjab et s'empara de Lahor, l'an 603 (1207). Mais Cothoub-eddyn Aïbek, roi de Dehly, reprit bientôt cette ville après avoir défait Ildouz qui, poursuivi jusqu'à Gazna, perdit une seconde bataille ainsi que son royaume, et fut contraint de se réfugier dans le Kerman. Rappelé par ses sujets, il surprit son rival qui eut à peine le temps de s'enfuir et de repasser l'Indus. Tadj-eddyn, loin d'être corrigé par cette leçon, ne mit point de bornes à son ambition. Il prit Herat et conquit une partie du Seistan : mais ayant eu l'imprudence de faire la guerre au fameux Mohammed, sultan du Kharizme, il encourut la vengeance de ce puissant monarque, qui lui enleva pour toujours le royaume de Gazna. Réduit, pour la seconde fois, à ne régner que sur le Kerman, il ne laissa pas de recruter une armée nombreuse, en attendant une occasion de pouvoir reculer les frontières de son petit État. La mort de Cothoub-eddyn et l'usurpation de Schams-eddyn Iletmisch parurent à Tadj-eddyn Ildouz des circonstances favorables pour rentrer avec avantage dans l'Indoustan. Il conquit d'abord les provinces du nord et pénétra jusqu'à Dehly ; mais ayant été vaincu par Schams-eddyn l'an 612 (1215), il fut fait prisonnier et termina ses jours dans les fers après un règne de 9 ans. Il ne laissa point de successeur, et le Kerman passa sous la domination des dynasties établies en Perse.

TADJ-EDDYN (Aly-Ben-Khaïr), de Bagdad, historien arabe, mort en 674 de l'hégire (1275 de J. C.), a composé : *Histoire des hommes illustres*, en 5 vol.; *Histoire du Caire; Histoire des Califes*, et plusieurs autres ouvrages historiques.

TAFTAZANI (Saad-Eddyn-Mas'oud-al), jurisconsulte et théologien, fils d'Omar, et mort en 1389, à Marasch, a laissé une *Grammaire arabe;* un *Traité du droit civil;* un *Commentaire du Coran*, et d'autres ouvrages de jurisprudence, de logique et de métaphysique.

TAFURI (Jean-Bernardin), biographe, né en 1695 à Nardò, dans le pays d'Otrante, où il mourut en 1760, est auteur d'un assez grand nombre d'opuscules insérés dans la *Raccoltà Calogerun.*, et de compilations historiques assez médiocres. Son principal ouvrage est l'*Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*, Naples, 1744-70, 9 vol. in-12, moins superficielle que la *Biblioth. napolitana* de Toppi et Nicodemo.

TAGAULT (Jean), médecin, né à Vimeu en Picardie, mort en 1545, avait pris le doctorat à Paris. Il professa la chirurgie avec éclat, fut 4 ans doyen de sa compagnie, et joignit à la pratique de l'art de guérir la culture des belles-lettres. Ses ouvrages, qui ont joui dans le temps d'une très-grande faveur, paraissent imités de ceux de Guy de Chauliac, mais se recommandent par un style plus correct. Le principal est intitulé : *Comment. de purgantibus lib. II*, Paris, 1537, in-4°.

TAGEREAU (Vincent), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, est auteur du *Vrai praticien français*, Paris, 1633, in-8°, et d'un *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme*, 1612, in-8°, ouvrage curieux et recherché : il en existe une édition de 1611 qui présente quelques différences, mais les amateurs estiment également l'une et l'autre.

TAGESEN. *Voyez* **TAUSAN.**

TAGLIACARNE. *Voyez* **THÉOCRÈNE.**

TAGLIACOZZI (Gaspard), chirurgien, né en 1546 à Bologne, où il mourut en 1599, après y avoir occupé plusieurs années la chaire d'anatomie, a publié, sur les moyens de rétablir les nez coupés, l'ouvrage méthodique, le plus complet que nous ayons même aujourd'hui sur cette opération. Cet ouvrage, intitulé : *De curtorum chirurgià per insitionem*, Venise, 1597, in-fol., fig., a été réimprimé sous ce titre : *Chirurgia nova de narium, aurium, laboriumque defectu per insitionem cutis ex humero, arte hactenùs omnibus ignotà, sarciendo*, Francfort, 1598, in-8°. On y trouve ce principe général que l'épiderme seule peut servir à réparer les nez mutilés, parce qu'il n'y a que la peau qui soit presque partout la même, et qu'il ne peut y avoir d'adhésion qu'entre des parties analogues ; mais ce qu'on y remarque surtout, c'est qu'il rejette expressément la peau du front comme difficile à se joindre et d'un autre tissu que celui du nez. Cependant c'est avec cette peau que M. Lisfranc a fait de si belles opérations. Il faut convenir toutefois qu'avant lui les Anglais, qui suivaient la même méthode, ne réussissaient pas souvent. Les Indiens, dont ils se montraient en cela les imitateurs, étaient, à ce que l'on assure, plus heureux ou plus habiles.

TAGLIAZUCCHI (Jérôme), littérateur, né en 1674 à Modène, où il mourut le 1er mai 1751, occupa des chaires dans différentes villes, et forma entre autres élèves, à Milan, la célèbre Marie Gaëtane Agnesi, à laquelle il apprit le grec et l'algèbre. Parmi ses ouvrages assez nombreux on distingue : *Prose e Poesie toscane*, Turin, 1735, in-4°; *Raccolta di prose e poesie ad uso delle regie scuole*, ibid., 1744, 2 vol. in-8°, etc.

TAHUREAU (Jacques), poëte français, né vers 1527 au Mans, servit quelque temps dans les guerres contre Charles-Quint, revint bientôt à Paris cultiver les lettres et s'y acquit l'estime des poëtes les plus renommés de son temps. Il mourut en 1555, dans la fleur de l'âge. « C'était, dit la Croix du Maine, le plus beau gentilhomme de son siècle et le plus dextre à toutes sortes de gentillesses. » Il avait, peu de temps avant sa mort, livré à l'impression trois différents recueils de vers. En 1574, ses poésies, mises toutes ensemble, furent réimprimées par Jean Ruelle à Paris, in-8°, pour Robert le Mangnier. Il y a de l'aisance et quelquefois de l'harmonie

dans la diction de Tahureau, et s'il eût vécu plus longtemps, il avait assez d'imagination, de talent et d'étude, pour faire quelque chose de mieux.

TAIE ou **THAI-LILLAH** (Aboubekr-Abd el Kerim), 24e calife abbasside de Bagdad, remplaça son père Mothy-Lillah, qui avait été forcé d'abdiquer l'an 363 de l'hégire (974 de J. C.). Il suivit, malgré lui, les milices turques qui, révoltées contre l'émir-al-omrah Bakhtéïar Ezz-ed-daulah, allèrent le combattre à Waseth : mais après diverses hostilités sans résultat, Adhad-ed-daulah, souverain de Chyraz, étant venu au secours de son cousin, battit les Turcs, et le ramena dans Bagdad. Le calife qui, pendant la bataille, s'était échappé des mains de ses tyrans, revint aussi dans sa capitale où Adhad-ed-daulah lui témoigna beaucoup de respect, releva l'éclat de sa maison et pourvut magnifiquement à son entretien. Les deux princes Bowaïdes se brouillèrent bientôt : Adhad-ed-daulah ayant vaincu et fait périr son cousin l'an 367 (978), devint maître de la charge d'émir-al-omrah, et ne cessa de montrer les plus grands égards au calife, dont il devint le beau-père deux ans après. Thaï continua de vivre dans une heureuse tranquillité sous le gouvernement de Samsam-ed-daulah et de Chérif-ed-daulah, qui possédèrent successivement la dignité que s'était arrogée leur père Adhad-ed-daulah : mais le second étant mort en 379 (989), son frère Boha-ed-daulah, qui lui succéda, cessa de ménager le calife. Avide des richesses que la munificence de ses prédécesseurs avait permis à ce prince d'amasser, il lui envoya demander une audience. Thaï l'ayant reçu solennellement, un officier déilémite, aposté par l'émir, s'approcha du calife comme pour lui baiser la main suivant la coutume, le saisit avec force et lui fit descendre rapidement les marches de son trône. On s'empara de sa personne, malgré ses prières et ses gémissements, et on l'entraîna dans le palais de Boha-ed-daulah, où, en présence de témoins, il fut contraint d'abdiquer le vain titre qu'il avait porté près de 18 ans. Cet événement eut lieu l'an 381 (991). Thaï survécut 12 ans à sa disgrâce, et les passa auprès de Cader-Billah son successeur, qui lui témoigna toujours beaucoup de considération. Il mourut en 393 (1003), âgé de 76 ans.

TAIKO-SAMA fut le premier cubo ou empereur séculier du Japon. Depuis la fondation de cet empire par Syn-Mu, environ 660 ans avant J. C., il était gouverné par un pontife ou daïro, qui réunissait dans sa personne, comme on a vu depuis les califes, la double autorité civile et ecclésiastique. Plusieurs fois des généraux avaient tenté de s'affranchir de son pouvoir, mais leurs révoltes avaient été promptement étouffées. Ce grand changement ne devait être accompli que par celui qui fait le sujet de cet article. Fide-Jos, nom sous lequel il fut d'abord connu, était de la plus basse extraction. Dans sa première jeunesse, il avait été réduit à se mettre aux gages d'un paysan, qui l'employait à couper du bois et à le porter ensuite, sur son cou, à la ville voisine. Fatigué d'un état si pénible, il s'enfuit, et devint domestique d'un officier de Nobunanga, l'un des plus habiles généraux du Japon, lequel s'était arrogé la souveraineté de quelques provinces dans les environs de Meaco. Son nouveau maître, qu'il amusait par ses saillies, ayant vanté son esprit à Nobunanga, celui-ci voulut le voir, et le prit à son service. Le courage de Fide-Jos, et les talents qu'il montra dans plusieurs occasions importantes, l'élevèrent rapidement aux premiers emplois militaires. Il sut se concilier l'affection des soldats par sa bienveillance; et Nobunanga, dans une émeute, ayant été tué avec son fils, Fide-Jos lui succéda sans obstacle (1583). Plus habile que son prédécesseur, il s'empressa de reconnaître l'autorité du daïro, dont il reçut le titre de quambuku, c'est-à-dire de lieutenant général en service, gérant de l'empire. En lui prodiguant des marques de respect et de soumission, il ne visait qu'à le dépouiller de sa puissance temporelle. Il lui fit élever, dans Meaco, un palais superbe où il le tint renfermé, sous prétexte qu'à l'exemple des dieux, dont il était la vivante image, il devait se soustraire aux regards indiscrets des peuples. Il augmenta le nombre de ses gardes et des officiers destinés à le servir; et, par les hommages dont il l'entourait, trompa si bien le daïro, qu'il ne put jamais se douter qu'il était prisonnier. Maître du trône, Fide-Jos parut ne s'occuper que d'accroître la prospérité de l'empire. Il encouragea l'agriculture, le commerce, les arts; et, par ses soins, différentes villes furent agrandies et reçurent d'utiles embellissements. Mais il songeait en secret aux moyens d'affermir son pouvoir, en restreignant celui des princes et des grands, que le moindre mécontentement pouvait entraîner à la révolte. Ce fut dans ce dessein, qu'en 1592, il annonça le projet de réunir la Corée à l'empire du Japon. Si la conquête de cette péninsule eût été le seul but de cette expédition, quelques mois auraient suffi pour la terminer; mais Fide-Jos voulait prolonger la guerre. Il laissa son armée manquer de vivres et de munitions, et donna le temps aux Chinois de venir au secours du roi de Corée. Pendant que la guerre continuait avec des succès balancés, il faisait construire, autour de son palais, des habitations magnifiques, pour y loger les femmes et les enfants des seigneurs dont il redoutait le plus l'influence, et tout en les amusant par des fêtes continuelles, les y retenir comme autant d'otages. Les Chinois, battus dans diverses rencontres, furent obligés de demander la paix. Fide-Jos ne la leur accorda qu'à des conditions onéreuses, afin de trouver, dans l'inexécution des traités, un prétexte de continuer la guerre. Les seigneurs japonais, ruinés et épuisés de fatigues, furent trop heureux d'obtenir la permission de revenir dans leurs terres, en laissant leurs familles à la cour, où ils avaient d'ailleurs la liberté d'aller les voir. Il ne restait donc plus à Fide-Jos qu'à maintenir dans le devoir un peuple naturellement turbulent et ami des nouveautés. Il le fit, en publiant des lois si sévères que la moindre infraction était punie d'un châtiment corporel, quand le coupable n'appartenait pas aux classes privilégiées. Après avoir établi son autorité absolue, il songeait à bannir de ses États les étrangers, surtout les Portugais, quand il mourut, le 8 septembre, suivant le P. Charlevoix, ou le 16 décembre 1597, peu de temps après avoir pris le titre de *Taiko-Sama*, c'est-à-dire chef des grands. Il avait désigné son fils pour lui succéder; mais ce jeune prince fut supplanté par son tuteur. Ainsi, tous les soins qu'il avait pris pour assurer l'au-

torité dans sa famille, en précipitèrent la ruine. Taïko-Sama fut mis au rang des dieux par le daïro, sous le nom de de Ssin Fatzman, c'est-à-dire le second Fatzman, ou le dieu de la guerre. On voyait encore, du temps de Kæmpfer, son temple à Méaco. Comme il persécuta le premier la religion chrétienne au Japon, les missionnaires, dit le P. Charlevoix, peuvent fort bien avoir été trop crédules sur le mal qu'on débitait de ce prince. C'est à tort qu'ils l'ont représenté comme un tyran cruel. Pendant son règne, il ne fit mourir qu'un petit nombre de chrétiens; et, si l'on veut examiner les raisons qu'il eut pour les condamner au supplice, on ne le taxera point d'avoir été sanguinaire. Taïko-Sama possédait toutes les qualités des grands princes, le courage, la prudence et la fermeté. Les seuls défauts que l'histoire lui reproche sont une excessive vanité et de fréquents emportements, qu'il s'efforçait quelquefois de réprimer.

TAILHIÉ (Jacques), prêtre, né à Villeneuve dans l'Agénois, vers le commencement du 18e siècle, a publié des *Abrégés* de Rollin, son maître. Son *Abrégé de l'Histoire ancienne*, Lausanne, 1744, 5 vol. in-12, a été souvent réimprimé, notamment à Lyon, 1803, figures. L'*Abrégé de l'Histoire romaine*, Paris, 1755, 4 vol. in-12, l'a été plusieurs fois aussi, entre autres à Lyon, 1805, 1825, 5 vol. in-12. On lui doit en outre: *Histoire de Louis XII*, Paris, 1755; *Abrégé chronologique de l'Histoire de la société de Jésus*, etc., 1759, 2 parties in-12; nouvelle édition, augmentée, 1760, in-12.

TAILLANDIER (Charles-Louis), bénédictin, né en 1705 à Arras, mort à Paris en 1786, s'est livré surtout à des recherches sur les antiquités nationales. Il a fait paraître: *Projet d'une histoire générale de Champagne et de Brie*, 1738, in-4°; *Dictionnaire de la langue bretonne* par D. Lepelletier, avec une savante préface qui contient l'histoire de la langue celtique; et le 2e vol. de l'*Histoire de la province de Bretagne*, par D. Morice, qui l'avait associé à cet important travail.

TAILLANDIER (Jean-Baptiste), jésuite, fit le tour du monde par le Mexique et les Philippines, et prêcha l'Évangile à Pondichéry. On trouve de lui quelques observations dans les *Lettres édifiantes*. (*Voyez* le *Journal des savants*, 1715, page. 286.)

TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre et littérateur, naquit à Blaye, près de Bordeaux, en 1746. Son père, négociant estimable, lui donna à choisir entre la carrière du barreau et celle de l'Église. Le jeune Taillasson ne suivit ni l'une ni l'autre; son goût pour les beaux-arts l'emporta, et les murs de la maison en furent les interprètes auprès de ses parents; ils furent bientôt charbonnés de ces mots tracés en grosses lettres: « Je serai peintre, ou je mourrai; j'en jure par Raphaël. » Enfin étant parvenu à vaincre les contrariétés qu'il avait éprouvées jusque-là, il se rendit à Paris, où il arriva en 1764. Placé sous la direction de Vien, le seul soutien à cette époque de l'école française, il chercha à réparer le temps perdu, ayant atteint l'âge de 18 ans sans aucune notion de peinture, et travailla avec tant de zèle qu'il triompha de tous les obstacles. Il prit alors le parti de se rendre en Italie. Comme il ne pouvait y aller en qualité d'élève du gouvernement, n'ayant point obtenu le grand prix au concours, il fit à ses frais le voyage de Rome, et un séjour de quatre années dans cette terre classique des beaux-arts. De retour à Paris, en 1777, il fut agrégé à l'Académie des sciences sur un tableau représentant la *naissance de Louis XIII*, et élu membre deux ans après, par suite de l'heureuse exécution du sujet d'*Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*. Depuis, ses progrès toujours croissants l'associèrent aux grands maîtres de l'époque, et il put rivaliser de gloire avec eux. On cite parmi ses productions: *Virgile lisant à Auguste ses vers sur la mort de Marcellus; Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant la fureur des soldats envoyés pour l'assassiner; Timoléon; Héro et Léandre; Andromaque pleurant sur le tombeau d'Hector; la mort de Sénèque*. Sensible et instruit, Taillasson a laissé des écrits qui prouvent son goût et sa facilité pour la versification, et dans lesquels on retrouve la sensibilité qu'il mettait dans ses tableaux. On lui doit entre autres dans ce genre: *les chants de Selma*, imitation d'Ossian; *les Dangers des règles dans les arts*, poëme; *Observations sur quelques grands peintres*, ouvrage important sur son art, aussi utile aux artistes qu'agréable aux amateurs. La mort l'enleva, le 11 novembre 1809.

TAILLE (Jean de la), poëte, né à Bondaroy, près de Pithiviers, vers 1540, fut destiné à la magistrature, et néanmoins suivit quelque temps le parti des armes; mais il laissa l'un et l'autre pour la poésie et la littérature. Il n'était pas mort en 1607. On a de lui des *tragédies*, des *poëmes*, des *comédies*, des *élégies*, etc. Sa tragédie de *Saül le Furieux*, 1572, in-8°, est précédée d'un discours sur l'*Art de la tragédie*; son *Histoire abrégée des singeries de la Ligue*, 1595, in-8°, pamphlet piquant, a été réimprimée à la suite de la *Satire Ménippée*, Ratisbonne, 1711, et Paris, 1824.

TAILLE (Jacques de la), frère cadet du précédent, né en 1542 à Bondaroy, mort à Paris en 1562, a laissé plusieurs *tragédies*, et un ouvrage dont les principes n'ont pas fait fortune: *la Manière de faire des vers en français, comme en grec et en latin*, 1573, in-8°.

TAILLEFER DE MAURIAC (Pierre-Jean-François-Armand de), ancien colonel de cavalerie, né au château de Fontbizol, entra fort jeune dans les gardes du corps du roi, et dans les premiers jours de la révolution se signala par son dévouement. Il sortit ensuite de France, suivit les princes dans l'exil, se trouva à Mittau à l'époque du mariage du duc d'Angoulême, et apposa même son nom au contrat. Le calme le ramena dans sa patrie, où il vécut tranquille, et mourut en 1830, à 85 ans.

TAILLEFER (Wegrin, comte de), de la même famille que le précédent, s'appliqua dès sa jeunesse à la recherche des antiquités du Périgord, et en forma une collection devenue la base du musée de Périgueux, dont il fut le premier conservateur. Il se fit une réputation par ses *Antiquités de Vérone*, Périgueux, 1821-26, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, précédé d'une excellente dissertation sur les Gaulois, contient la description des monuments de cette antique cité et de son territoire. Taillefer avait publié, en 1804, l'*Architecture soumise aux principes de la nature et des arts*, livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique. Ce mo-

deste savant mourut en 1833, à Périgueux, à l'âge de 72 ans.

TAILLEPIED (Noel), historien, né vers 1540 dans le diocèse de Rouen, mort à Angers en 1589, fut successivement cordelier et capucin, et a laissé, entre autres ouvrages ; les *Vies de Luther*, de *Carlostadt* (André Bodestein), et de *P. Martyr*, Paris, 1577, in-8°; *Histoire de l'État et république des Druides*, 1585, in-8°; *Recueil des antiquités et singularités de la ville de Rouen*, 1587, in-8°; *l'Antiquité de Pontoise*, 1587, in-8°; *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12, édition préférée par les curieux. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés.

TAISAND (Pierre), jurisconsulte, né le 7 janvier 1644 à Dijon, où il mourut le 12 mars 1715, était parent de Bossuet. Il se distingua comme avocat, et acquit ensuite une charge de trésorier de France, mais n'abandonna point l'étude de la jurisprudence. On cite de lui : *Commentaire sur la coutume du duché de Bourgogne*, 1698, in-fol.; *Histoire du droit romain*, Paris, 1678, in-12; *les Vies des plus célèbres jurisconsultes de toutes les nations*. Cet ouvrage que Taissand laissa manuscrit fut publié par son fils, religieux de Cîteaux, Paris, 1721, in-4°. Ferrière fit imprimer des *additions* à cet ouvrage en 1737.

TAITBOUT (J.-Étienne), seigneur de Marigny, né vers 1680 à Paris, issu d'un officier belge qui s'était établi en France sous le règne de Henri IV, fut chargé de plusieurs missions difficiles dans le Levant, et remplit longtemps les fonctions de consul à Scio.

TAITBOUT (le chevalier Alexis-Jean-Eustache), seigneur de Marigny, fils du précédent, né à Paris vers 1705, servit d'abord dans les mousquetaires, et, après avoir mérité d'honorables distinctions par sa bonne conduite dans différentes affaires, fut nommé en 1734 consul général à Alger. Il passa en la même qualité à Naples en 1741, se retira en 1766, et mourut à Paris en 1778.

TAITBOUT (Jean-Alex.-Victor-Eustache), fils du précédent, né à Paris en 1731, parcourut la même carrière que ses ancêtres, et se fit remarquer par l'intégrité la plus sévère et par des talents distingués. Pendant sa gestion du consulat d'Alexandrie d'Égypte, une sédition lui fournit l'occasion de déployer la fermeté de son caractère. Les habitants français de cette ville lui durent leur salut. A l'époque où la révolution éclata, il résidait en Morée comme consul général. Il alla s'établir à Théodosie, en Crimée, et y mourut en 1807. — Une autre branche de cette famille a possédé, pendant tout le 18e siècle, la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de l'hôtel de ville de Paris : c'est d'elle qu'une des rues de cette capitale a pris le nom de *Taitbout*.

TAI-TSOU, empereur de la Chine, chef et fondateur de la dynastie des Tcheou postérieurs, monta sur le trône l'an 951 de l'ère chrétienne. Avant son élévation, il portait le nom de Kono-ouci, qu'il avait illustré dans la guerre contre les Tartares. Ses talents, joints à sa naissance, l'élevèrent rapidement aux premiers emplois militaires. Il fut un des quatre mandarins auxquels l'empereur Kao-tsou recommanda son fils Yu-ti, qu'il avait déclaré son successeur. La confiance de ce prince dans ses ministres ne fut point trompée. Kono-ouci, chargé de pacifier les provinces de l'occident, assiégea les chefs des rebelles dans les places où ils s'étaient renfermés, et les força de se donner la mort. Affermi sur son trône, Yu-ti ne songea plus qu'à se livrer à son goût effréné pour les plaisirs. Il abandonna le soin du gouvernement à ses ministres, et nomma le brave Kono-ouci commandant général de ses troupes. Des ministres intègres ne purent voir sans peine les revenus de l'État dissipés en vaines prodigalités. Au risque de lui déplaire, ils osèrent faire des représentations à l'empereur sur la nécessité de diminuer ses dépenses. Yu-ti, loin de leur savoir gré de cette noble franchise, les fit mettre à mort, et donna en même temps l'ordre d'exterminer leurs familles. Un sort pareil menaçait Kono-ouci. Les soldats, dont il avait gagné le cœur par sa prudence et ses libéralités, l'engagent à se rendre à la cour, pour dissiper les impressions fâcheuses qu'on aurait pu donner à l'empereur sur sa conduite, et tous veulent l'accompagner. Effrayé par le bruit de sa marche, Yu-ti rassemble à la hâte des troupes, et s'avance au-devant de Kono-ouci; mais il est abandonné par ses soldats : sa capitale lui ferme ses portes. Il arrive la nuit dans un village dont les habitants prennent les armes pour sa défense; et, dans le tumulte, l'empereur est tué sans être reconnu. Kono-ouci s'empresse d'inviter l'impératrice à se concerter avec les mandarins pour désigner un successeur à l'empire. Les suffrages se réunirent sur un neveu d'Yu-ti, que ce prince avait adopté; mais ce choix mécontente les soldats. Alors l'impératrice force Kono-ouci de saisir les rênes de l'État. Le premier soin de Taï-tsou, en montant sur le trône, fut de publier une amnistie générale. Descendant d'une des branches de la grande famille de Tcheou, il ordonna que sa dynastie prendrait ce nom. Dès qu'il eut pacifié ses États, il alla visiter le tombeau de Confucius, auquel il décerna, par un édit, le titre de roi. Les courtisans qui l'accompagnaient lui ayant représenté l'inconvenance d'accorder ce titre à un homme qui, pendant sa vie, avait été le sujet d'un petit prince : « On ne peut, répondit-il, trop honorer celui qui a été le maître des rois et des empereurs. » Cependant le frère d'Yu-ti n'avait point renoncé à ses prétentions au trône. Allié avec quelques gouverneurs mécontents, il ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte. Taï-tsou chargea quelques-uns de ses généraux de marcher contre les rebelles. L'affaiblissement de sa santé l'obligeait de rester dans son palais. Tous les soins ne purent le rétablir; et il mourut, en 954, à l'âge de 53 ans, laissant pour successeur son neveu, qui prit le nom de Chi-tiong. D'après ses intentions, il fut inhumé en habit de bonze. C'est dans la deuxième année du règne de ce prince que fut publiée l'édition des *Neuf King*, imprimée avec des planches de bois; véritable édition *princeps*, dit M. Abel-Rémusat, qui fixe l'époque de l'établissement de l'art typographique à la Chine (*Journal des savants*, 1820, p. 557). — Ce nom de Taï-tsou est commun à plusieurs fondateurs de dynasties à la Chine, dont le plus célèbre est celui qui est vulgairement cité sous le nom de Gengiskan, ou plus exactement Tchinggis-kan.

TAI-TSOUNG, empereur de la Chine, succéda,

l'an 977, à son frère Taï-tson, fondateur de la dynastie des Song, et qui, pendant un règne de 17 années, avait affermi sa puissance et amélioré le sort des peuples, en favorisant, par des lois sages, l'agriculture, le commerce et les arts. Le nouvel empereur se concilia l'estime et l'affection de ses sujets par le respect qu'il montra pour la mémoire de Confucius; il se hâta de renouveler l'édit qui déclarait exempts d'impôts les descendants du sage législateur de la Chine, et accrut les priviléges dont ils avaient joui jusqu'en 954. Taï-tsoung étouffa, presque sans peine, la révolte du prince de Han; mais il ne fut pas aussi heureux dans son dessein de s'opposer aux excursions des Tartares de Leno. La guerre qu'il leur fit, entremêlée de revers et de succès, l'occupa presque sans relâche. Jamais prince n'aima plus tendrement sa mère. Quand ses loisirs le lui permettaient, il examinait lui-même ce qu'on devait servir, le matin et le soir, à la table de l'impératrice. Dans la dernière maladie de cette princesse, il ne quitta son chevet, ni le jour, ni la nuit; et le chagrin que lui causa la mort de cette mère chérie, affaiblit beaucoup sa santé. Plusieurs années après, ayant été conduit, dans un voyage, au palais de Tongtcheou, il changea de couleur en l'apercevant, et dit à ses officiers : C'est ici que ma mère a prodigué tant de soins et de caresses à mon enfance; et maintenant ma reconnaissance n'a plus de chemin pour arriver jusqu'à elle. En prononçant ces derniers mots, sa voix s'éteignit et des larmes inondèrent son visage. Taï-tsoung protégea les lettres. Savant lui-même, il s'était fait une bibliothèque composée de 80,000 volumes. Il changea l'ancienne division de l'empire qu'il partagea en quinze provinces, et mourut, en 997, à l'âge de 59 ans. Les historiens chinois s'accordent à louer le discernement de Taï-tsoung, son équité, et la sagesse avec laquelle il distribuait les récompenses et les châtiments.

TAIX (Guillaume de), chanoine de l'église de Troyes, etc., né vers 1532 à Fresnai, près de châteaudun, mort en 1599, a laissé : *Recueil ou propositions faites aux états de Blois, en 1576*, etc., publié par Nicolas Camusat dans les *Mélanges historiques*, Troyes, 1619, in-8°; *Mémoires des affaires du clergé de France en 1576, 1579, 1580, 1585*, etc., Paris, 1625, in-4°.

TAIZY (Claude-André-Jean-Baptiste COQUEBERT de). *Voyez* COQUEBERT.

TAKASCH ou TAGASCH (Ala-Eddyn), sultan du Kharizme ou Khowarezm, était le fils aîné d'Il-Arslan, qui lui avait donné pour apanage la ville de Djond, près de l'embouchure du Sihoun (le Iaxarte). A la mort d'Il-Arslan, son plus jeune fils, Sultan-Schah Mahmoud, ayant été mis sur le trône par le crédit et sous la tutelle de sa mère, l'an 568 de l'hégire (1172 de J. C), Takasch réclama une juste part dans la succession de son père, offrant de laisser le Kharizme à son frère, et de se contenter du Khoraçan. Sa demande ayant été rejetée, il rassembla des troupes, et au moyen des secours qu'il reçut du kan de Cara-Kathaï, il entra dans le Kharizme, y fut proclamé sultan, et força son frère à se retirer à Nischabour. La guerre eut lieu entre les deux princes durant plusieurs années; mais Sultan-Schah se maintint dans la partie orientale du Khoraçan. L'an 588 (1192), Takasch alla dans l'Irak-Adjem, au secours de l'atabek Kizil-Arslan, attaqué par Thogrul, sultan seldjoucide de Perse. Voyant, à son arrivée, que ces deux princes avaient fait la paix, et ne voulant pas perdre entièrement le fruit de sa campagne, il s'empara de Reï et de Thabrek. L'année suivante, il devint seul possesseur de la monarchie Kharizmienne, par la mort de son frère. En 590 (1194), il revint dans l'Irak, pour faire la guerre à Thogrul, qui avait repris Reï, et il réunit à son empire tous les États de ce sultan, le dernier des Seldjoucides de Perse. Plusieurs poëtes contemporains célébrèrent sa conquête de l'Irak. Au printemps suivant, il marcha vers le Mawar-al-nahr, pour arrêter quelques mouvements du kan de Saganak, qui, étant venu audevant de lui, se soumit et obtint sa grâce. Sandjar, beau-frère du sultan, avait trempé dans une conspiration dont le but était de soustraire le Khoraçan à la domination de Takasch. Ce prince le fit arrêter et aveugler : mais bientôt, à la demande de sa sœur, il le mit en liberté, et lui accorda une pension. Cependant le calife Nasser Ledin-Allah, croyant reconquérir l'Irak plus facilement depuis qu'il n'était plus défendu par la présence de son souverain, y envoya une armée. Ynanedj, gouverneur d'Ispahan, obligé de se replier, alla aussitôt joindre ces forces à celles de Miagen gouverneur de Reï. Mais ce dernier, ennemi d'Ynanedj, lui fit couper la tête, qu'il envoya au sultan, comme celle d'un traître dévoué au calife. Takasch démêla l'imposture; mais dissimulant ses soupçons, il marcha vers l'Irak, vainquit les troupes de Bagdad, et força le calife à demander la paix, et à se désister de ses prétentions. Le perfide Miagen fut destitué et mis dans une étroite prison. L'an 594 (1197), Takasch entreprit une expédition contre les Khitans, dont l'empire était en décadence. Il prit Bokhara; et loin de se venger des habitants, qui pendant le siége l'avaient insulté de la manière la plus grossière, en jetant dans son camp un chien borgne affublé d'un turban et d'une robe persane, avec cet écriteau : *Voici votre sultan*, il leur pardonna et les combla de bienfaits. Takasch, pendant sa dernière campagne dans l'Irak, avait commencé l'exécution de son projet d'exterminer la secte des Ismaéliens ou Bathéniens. Il avait depuis chargé son fils Ala-eddyn Mohammed, de continuer à poursuivre ces assassins, et à les chasser de tous leurs repaires. Il ne vit pas l'issue de cette guerre, qui prit fin à sa mort, arrivée au mois de ramadan 596 (juillet 1200). Takasch avait régné, avec autant de gloire que de bonheur, plus de 28 ans. Ce prince habile, vaillant, juste et libéral, laissa un vaste empire à son fils, qui l'agrandit encore, et ne sut pas le conserver. Il paraît qu'il fut le premier prince turc qui adopta le croissant pour orner le faîte de ses palais.

TAKY-EDDYN OMAR (Melik el-Modhaffer), premier roi de Hamah, de la dynastie des Ayoubides, était fils de Schahin-Schah, frère aîné du grand Saladin. Il fit partie de l'expédition que Nour-eddyn, sultan de Syrie, envoya contre l'Égypte, l'an 564 (1168), et y demeura auprès de son oncle Saladin. Lorsque ce dernier, maître de l'Égypte en 567 (1171), et inquiet sur les intentions de Nour-eddyn, eut assemblé ses parents et ses principaux officiers, pour les consulter, le jeune Taky-eddyn s'écria le premier que si l'atabek venait en

Égypte, on le recevrait les armes à la main, et on le forcerait de retourner en Syrie. Le vieil Ayoub, père de Saladin, réprima la pétulance de son petit-fils : mais Saladin put compter dès lors sur le courage et le dévouement de Taky-eddyn. C'est à tort, cependant, que Renaudot et Marin ont avancé qu'il le mit à la tête des troupes qu'il envoya, l'an 568 (1172), conquérir Barca et Tripoli, en Afrique. Ce fut un Turc, jadis son esclave, nommé Taky-eddyn Karg-Kousch, qui fut chargé de cette expédition, et ce Turc fut le premier de sa nation qui fit la guerre en Afrique. Quant à Taky-eddyn Omar, il suivit son oncle en Syrie. Il perdit un de ses fils à la bataille d'Ascalon (1177), partagea lui-même tous les dangers de Saladin dans cette déroute; et, l'année suivante, il en obtint, à titre de fief, la principauté de Hamah. Deux ans après (1180), il vainquit, avec 2,000 cavaliers, ou avec 1,000 seulement, le sultan d'Iconium, qui avait fait une invasion en Syrie, à la tête de 20,000 hommes. L'an 1183, il alla gouverner l'Égypte, où il remplaça son oncle Mélik-el-Adel. A la bataille de Tibériade, ce fut lui qui fit prisonnier le roi de Jérusalem, qui s'empara de la vraie croix, et qui présenta au sultan ces deux trophées d'une victoire éclatante. Au fort de l'action, suivant Abou'l-feda, il avait favorisé la retraite de Raimond II, comte de Tripoli, en lui ouvrant un passage à travers le corps qu'il commandait. Saladin, ayant pris Laodicée, l'année suivante, en remit le commandement à Taky-eddyn, qui en fit réparer les fortifications et en ajouta de nouvelles; car il entendait fort bien l'art de fortifier les places, et il dirigea lui-même la construction de la citadelle de Hamah. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre par les chrétiens, l'an 1189, il commandait l'aile droite de Saladin. Il enleva les positions de l'ennemi, s'avança jusque sous les murs de la ville, et en facilita le ravitaillement : mais ayant été chargé d'amener des renforts à l'armée musulmane, il employa son temps et ses forces à prendre la ville d'Helata et à faire une invasion dans le Diarbekr; ce qui fut cause que le sultan lui attribua la reddition de Saint-Jean-d'Acre. Malgré cette faute, Taky-eddyn conserva la confiance de son oncle, et continua de recevoir des marques signalées de sa satisfaction. Outres les villes de Hamah, Maarrah, Salamiah, Manbedj, Laodicée, et quatre autres places qu'il possédait en Syrie, ainsi que Meïafarekin, dans le haut Diarbekr, il en obtint, en 1190, les villes de Harran, Orfa ou Édesse, Samosath et Almanzar. Excité par une tardive ambition, il attaqua le roi de Khélath en Arménie, lui enleva quelques places, le vainquit et l'assiégea dans sa capitale. Mais Baktimour ayant eu recours à la médiation du calife, Taky-eddyn abandonna son entreprise sur Khélath, et alla mettre le siége devant Malazkerd. Il y tomba malade, et mourut le 11 ramadan 587 (octobre 1191). Son fils Mélik-el-Mansour cacha sa mort et ramena l'armée à Hamah, où il fit inhumer le corps de son père. Taky-eddyn Omar fut, par sa valeur, son activité, ses talents et sa fermeté, une des principales colonnes de la maison d'Ayoub, et l'un des princes qui contribuèrent le plus à fonder la puissance de Saladin. Il avait d'ailleurs des connaissances littéraires, et cultivait la poésie avec succès. Son fils Mélik-el-Mansour, ayant voulu se mettre en possession de toute sa succession, sans l'agré-ment du sultan son oncle, perdit tout ce que son pèr[e] avait possédé au delà de l'Euphrate, et ne conserva qu[e] les villes qui composaient la principauté de Hamah. Cette branche de la famille de Saladin dura jusqu'en 74[3] (1342). On y compte 8 princes, dont le 7e fut le célèbr[e] historien et géographe Abou'l-Feda.

TAKY-EDDYN. *Voyez* **MAKRISI.**

TALBERT (François-Xavier), littérateur, né à Be-sançon le 4 août 1728, entra de bonne heure dans l'éta[t] ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Jean dans sa ville natale. Plus tard il obtin[t] le titre de grand vicaire de l'évêque de Lescar, M. de Noé; il eut aussi quelques bénéfices, entre autres le prieur[é] du Mont-des-Malades, diocèse de Rouen. Il émigra dès le commencement de la révolution, et mourut à Lemberg dans la Gallicie, le 4 juin 1803. Il s'était fait une grande réputation par ses sermons, à Paris, à Versailles, à Lunéville, et surtout par les nombreuses couronnes que lui décernèrent les principales académies de France. Celle de Dijon ayant, en 1754, proposé la question *de l'origine de l'inégalité*, etc., rendue à jamais fameuse par le discours de J. J. Rousseau, Talbert remporta le prix; mais il souffrit toujours avec peine qu'on lui rappelât son prétendu triomphe sur un aussi puissant adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Ode sur l'industrie*, couronnée par l'académie de Pau en 1769, où l'on remarque plusieurs stances que ne désavoueraient pas les plus habiles versificateurs; *Éloge de Bossuet*, couronné par l'académie de Dijon en 1772; *Éloge de Montaigne*, couronné par l'académie de Bordeaux en 1774, Paris, 1775, in-8°; *Éloge du cardinal d'Amboise*, couronné par l'académie de Rouen, 1777; *Éloge du chancelier de l'Hôpital*, couronné à Toulouse en 1777; *Éloge de Boileau*, couronné à Villefranche, 1779, in-8°.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury, etc., surnommé l'*Achille anglais*, second fils de Richard lord Talbot, naquit, vers 1373, à Blechmore dans le Shropshire, sous le règne de Richard II. On le voit figurer au parlement, vers 1410; et il fut, on ne sait pour quel motif, enfermé à la Tour, la première année du règne de Henri V (1413). Il ne tarda pas à être mis en liberté, et fut même nommé, au mois de février suivant, lord-lieutenant d'Irlande. Ses lettres de nomination lui donnent les titres de sir Jean Talbot, chevalier-lord Furnival. Pendant la durée de son commandement, il battit Donald Mac Murghe, rebelle irlandais, qui jouissait d'une grande réputation; le fit prisonnier, et l'envoya en Angleterre, chargé de fers. Le roi d'Angleterre, qui venait de se lier, par un traité secret, avec le duc de Bourgogne, opéra, en 1417, une descente sur les côtes de Normandie, à la tête d'une armée de 5,500 hommes, et envoya à Charles VI, peu de jours après son débarquement, un écrit en forme de manifeste, par lequel il lui demandait la restitution du royaume de France. Talbot, qui faisait partie de cette expédition, contribua, l'année suivante, avec le comte de Warwick, à la prise du château fort de Domfront, et montra une grande bravoure au siége de Rouen, qui retomba sous la domination des Anglais, 215 ans après sa confiscation sur Jean sans Terre. Talbot retourna

en Angleterre vers 1422. Après avoir rétabli la tranquillité, un instant troublée dans les comtés de Salop et d'Hereford, il paraît qu'il revint sur le continent avant la fin de l'année, puisqu'on voit son nom sur la liste des généraux anglais qui combattaient en France avec Henri V. La ville du Mans, dont les Anglais étaient en possession depuis longtemps, ayant été surprise par les Français (1427), Suffolk, qui y commandait, se retira dans la citadelle, où il n'avait des vivres que pour trois jours, et fit avertir Talbot de sa détresse. Celui-ci partit précipitamment d'Alençon, entra de nuit dans la forteresse, d'où il fondit sur les Français, qui ne s'attendaient pas à cette attaque imprévue. Ils furent chassés de la ville aussi promptement qu'ils s'en étaient emparés. Talbot et Suffolk, après cet exploit, marchèrent sur Laval, qu'ils emportèrent d'assaut; et le premier alla ensuite aider le comte de Warwick à s'emparer de Pontorson, place importante par sa situation, qui avait empêché le duc de Bedford de porter la guerre au delà de la Loire. Talbot et Ross en furent nommés gouverneurs, vers le milieu de 1428. Le comte de Warwick ayant été mandé en Angleterre, pour y remplir les fonctions de gouverneur du jeune Henri VI, les Anglais perdirent en lui l'un de leurs meilleurs généraux. Il fut remplacé par le comte de Salisbury, qui, ayant réuni sous ses ordres Talbot et les autres capitaines, commença la campagne par la prise de plusieurs places qui le rendirent maître des environs d'Orléans. Il vint reconnaître cette ville le 8 octobre, et, quoique d'abord repoussé par Gaucourt, qui en était gouverneur, il s'en rapprocha le 12, donna, le même jour, un assaut, fit jouer la mine le lendemain, et s'empara du fort des Tourelles. Prévoyant que le siége serait long, Salisbury avait résolu d'embrasser la place par une enceinte de plusieurs forts, lorsqu'il fut tué par un boulet de canon. Le duc de Bedford ne lui donna point de successeur; mais il chargea du commandement, avec un pouvoir à peu près égal, le comte de Suffolk, le lord Poll, son frère, Talbot, Glacidas et les autres chefs. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations de ce siége mémorable, d'où dépendait le salut de la France : nous dirons seulement que, depuis l'arrivée de Jeanne d'Arc, les Anglais, frappés d'une terreur panique, n'éprouvèrent que des désastres, furent forcés enfin de le lever, le 8 mai 1429, et de s'éloigner précipitamment, abandonnant leurs malades, leurs bagages, leurs vivres et leur artillerie. Suffolk se retira dans Jargeau, où il se vit bientôt assiégé et obligé de se rendre prisonnier; Talbot se rendit à Meun, où il se fortifia. Les Français, enhardis par le succès, attaquèrent la place; et Talbot, devenu général en chef des troupes anglaises, depuis le désastre de Suffolk, fut contraint de l'abandonner, et perdit, bientôt après, Beaugenci. Poursuivi par l'armée française, il se retirait vers la Beauce, par le chemin de Janville, lorsqu'il rencontra les troupes que sir John Falstolf et Rampton lui amenaient. Tandis qu'il délibérait, incertain s'il poursuivrait sa route ou s'il reviendrait sur ses pas, l'avant-garde des Français, conduite par le connétable, le maréchal de Boussac, la Hire, Xaintrailles, n'était plus qu'à une demi-lieue de distance, sans qu'il en fût informé. Le corps de bataille dans lequel se trouvait Jeanne d'Arc, ne tarda pas à arriver. Les Anglais étaient frappés d'une telle stupeur, qu'ils oublièrent même de retrancher leurs archers derrière une palissade de piquets ferrés, manœuvre qui leur avait tant de fois réussi. Ils en auraient eu au surplus à peine le temps; car dès qu'ils furent en présence, les Français fondirent sur eux avec furie. Talbot, quoique attaqué avant d'avoir fait ses dispositions, soutint ce premier effort avec autant de présence d'esprit que de valeur. Il avait mis pied à terre avec tout ce qu'il put, dans le moment, rassembler de braves gens. Tandis qu'il disputait la victoire par des prodiges de valeur, Falstolf, ce même général, vainqueur à la journée *des Harengs,* frappé d'une terreur subite, tourna bride, et entraîna, par sa fuite, une partie des troupes. En vain Talbot se surpassa lui-même : il ne fit que retarder sa défaite et la rendre plus meurtrière. Environné de tous côtés, blessé au cou, et sans espérance de rétablir le combat ni de se dégager, il se rendit à Xaintrailles, laissant sur le champ de bataille de Patay 2,500 de ses soldats. Douze cents furent faits prisonniers; et les Français, après avoir poursuivi les fuyards jusqu'à Janville, s'emparèrent du château de cette ville, où ils trouvèrent le bagage et l'artillerie des Anglais. Xaintrailles conduisit son prisonnier devant le roi; et en lui présentant le brave Talbot, il demanda et obtint la permission de lui rendre la liberté sans rançon. Les historiens anglais prétendent au contraire que Talbot resta pendant trois ans et demi prisonnier des Français; qu'il fut échangé contre Xaintrailles, le 12 février 1433, et qu'après être resté quelques instants en Angleterre, il revint en France reprendre le commandement des troupes anglaises. Il paraît cependant qu'en 1430, Talbot s'empara de Laval, que les Français ne tardèrent pas à reprendre; et qu'en 1431, le maréchal de Boussac et Xaintrailles, ayant rassemblé 800 hommes, pour faire des courses en Normandie, furent rencontrés, près de Gournay, par le comte de Warwick et Talbot; et que le maréchal, ayant jugé la partie trop inégale, reprit la route du Beauvoisis, abandonnant Xaintrailles. Celui-ci, après s'être vaillamment défendu, fut obligé de se rendre à Talbot, qui, se rappelant la conduite généreuse du guerrier français après la bataille de Patay, et non moins généreux que lui, le fit mettre immédiatement en liberté. En 1433, Talbot, nouvellement arrivé d'Angleterre, débarqua en Normandie, avec 800 hommes d'armes, et s'étant joint, à l'Isle-Adam, à l'évêque de Thérouenne et à Gallois d'Aunay, s'empara de Beaumont-sur-Oise et de plusieurs autres places, et reprit, en 1435, la ville de Saint-Denis qui était tombée quelques mois auparavant entre les mains des ennemis. Informé, en 1436, de la tentative faite par les Français de surprendre Rouen, où ils avaient des intelligences, il les atteignit à quelques lieues de la ville, et les défit entièrement. La rigueur de l'hiver n'empêcha pas l'infatigable Anglais de terminer la campagne par une expédition aussi hardie qu'ingénieuse : ce fut l'escalade de Pontoise, exécutée au mois de février 1437. Les fossés de la ville étant glacés et couverts de neige, Talbot, pendant la nuit, fit approcher les plus braves de ses gens, revêtus de draps blancs. A la faveur de ce

stratagème, ils gagnèrent le haut des fortifications sans être aperçus, et se rendirent maîtres de la place : le maréchal de l'Isle-Adam, qui s'y trouvait, n'eut que le temps de faire rompre une poterne, par laquelle il se sauva. La prise de Pontoise était un événement important; car elle exposait les habitants de Paris, dont Charles VII était, à cette époque, en possession, aux incursions continuelles de la garnison anglaise, qui s'avançait quelquefois jusqu'aux portes de la capitale. La même année, le duc de Bourgogne, devenu l'ennemi des Anglais, ayant fait assiéger le Crotoy par mer et par terre, Talbot rassembla à la hâte 4,000 hommes de troupes de Normandie, et arriva sur les bords de la Somme. Quoique la rive opposée fût bordée de troupes ennemies, l'intrépide Anglais ne balança pas : laissant une partie de son monde, il se jeta le premier à l'eau, et suivi par un petit nombre de soldats d'élite, qui tenaient les armes élevées, il parvint, sans obstacle, sur l'autre rive. Les troupes bourguignones, qu'une action si hardie semblait avoir rendues immobiles, ne firent aucun effort pour s'y opposer. Mais Talbot, sans s'arrêter, tourna sa marche vers le Crotoy et y fit entrer un convoi. Dans le même temps, 7 navires anglais attaquèrent les vaisseaux ennemis qui bloquaient le port, et les obligèrent de se réfugier dans le havre de Saint-Vallery. Les Bourguignons se dispersèrent, et le général anglais réduisit en cendres les fortifications élevées autour de la ville, et fit rentrer en Normandie sa petite armée couverte de gloire, et victorieuse sans avoir combattu. L'épuisement des finances de l'Angleterre, le manque de troupes, et, plus que tout cela, les cabales qui troublaient la cour de Londres, forcèrent Talbot à se tenir sur la défensive, et à borner ses exploits à la prise de quelques places de peu d'importance. Le connétable de Richemont ayant investi Meaux au commencement de juillet 1439, et emporté la place, après trois semaines de siége, la garnison anglaise se retira dans le marché, rompit le pont et mit le connétable dans la nécessité de former un second siége plus difficile que le premier. Talbot accourut de Normandie, à la tête de 4,000 combattants, résolu de délivrer la citadelle à quelque prix que ce fût; mais ce fut en vain qu'il offrit le combat aux Français : le connétable, assuré du succès, demeura tranquille dans ses lignes; et le général anglais, après avoir surpris une bastille, et fait entrer des vivres et quelques troupes dans le marché, reprit la route de Normandie, voyant qu'il était également impossible de faire lever le siége et de forcer les Français à combattre : trois semaines après sa retraite, Meaux capitula. Talbot ne tarda pas à prendre sa revanche : apprenant qu'Avranches est vivement pressé par le même connétable, il vole au secours de cette place, passe à gué la petite rivière de Sée, force un quartier mal gardé des troupes françaises, pénètre dans la ville, fond sur les ennemis, détruit leurs ouvrages et s'empare de leur artillerie, ce qui les contraignit d'abandonner leur entreprise. Réuni au comte de Sommerset, il assiége et prend Harfleur et quelques autres places, fait lever le siége de Pontoise (1441), où Charles VII était en personne avec le Dauphin; et si les armes anglaises conservèrent encore quelque réputation, elles durent, en grande partie, cet avantage à la bravoure et au talent de l'infatigable Talbot, qui fut élevé, le 20 mai 1442, à la dignité de comte de Shrewsbury. Vers la fin de la même année, il investit la ville de Dieppe; mais le Dauphin battit les assiégeants, s'empara de leurs redoutes et délivra cette place (1443). Il paraîtrait que Talbot fut l'un des plénipotentiaires anglais chargés la même année de traiter de la paix avec le roi de France; mais ces négociations n'eurent aucune suite. En 1444, il obtint une pension de 400 marcs, et fut envoyé de nouveau en Irlande, comme lord-lieutenant. Il s'y rendit en 1446, assembla, bientôt après, à Trim un parlement où l'on fit plusieurs lois pour assurer la sécurité des Anglais, et il obtint, au mois de juillet, des lettres patentes qui lui conférèrent le titre de comte de Wexford et Waterford, et lui accordèrent la concession de la ville et du comté de Waterford, de la baronnie de Dungarvan, etc. En 1447, Talbot revint en Angleterre, laissant pour député en Irlande son frère Richard Talbot, archevêque de Dublin. En 1449, on le voit encore figurer en France parmi les généraux anglais qui défendirent la Normandie; mais ses efforts ne purent empêcher les Français de faire des progrès rapides. Au mois d'octobre, ils mirent le siége devant la ville de Rouen : Talbot y donna des preuves de son grand courage. Lorsque les bourgeois de cette capitale eurent fait publier les articles de la capitulation qu'ils venaient de conclure avec le roi, et dans lesquels ils avaient demandé et obtenu que la garnison anglaise sortirait avec armes et bagages, Talbot furieux rassembla ses troupes et se saisit du vieux palais, du château et de quelques autres postes; le peuple de son côté prend les armes, et, secondé par Charles VII en personne, accouru avec le brave Dunois, il enlève successivement tous les postes défendus par les Anglais, et force Talbot et le duc de Sommerset, régent d'Angleterre, à capituler, après un siége où l'on ne tira pas un coup de canon, et qui ne coûta aux Français que 40 soldats que Talbot précipita des remparts. Ce guerrier fut au nombre des otages que le régent livra aux Français, et qui devinrent prisonniers de guerre par le refus que fit le commandant de Honfleur de remettre la place, conformément aux termes de la capitulation de Rouen. Il ne fut délivré que l'année suivante (1450), sa liberté ayant été un des articles de la capitulation de Falaise. Il se passa quelque temps sans qu'on le vit paraître dans les expéditions militaires, soit que ce fût une des conditions de sa délivrance, soit, comme quelques historiens l'ont rapporté, qu'indigné contre les lâches qui trahissaient l'honneur de la nation, il ait, pendant cet intervalle, accompli le vœu qu'il avait fait d'un pèlerinage à Rome. Il fit effectivement un voyage en Italie, d'où il ne revint qu'en 1451. A cette époque, Charles VII venait de s'emparer de la Guienne; mais comme les rois d'Angleterre avaient, dans tous les temps, extrêmement ménagé la noblesse de cette province, et que plusieurs maisons illustres tenaient des possessions ou des dignités dépendantes de ces anciens maîtres, un certain nombre des principaux seigneurs se rendit à Londres et proposa au conseil la conquête de cette contrée comme une entreprise facile. Talbot, nouvellement revenu

d'Italie, fut nommé commandant d'une flotte anglaise, et lieutenant de la Guienne, où il se rendit en octobre 1452, avec un corps de 4.000 hommes pour seconder les mécontents. Il débarqua sur les côtes du Médoc, où Lesparre l'attendait, et lui livra la place de ce nom : toutes les villes et forteresses de cette petite province ouvrirent leurs portes avec le même empressement : Bordeaux ne tarda pas à suivre cet exemple; et Talbot y entra en triomphe, six jours après son débarquement. S'étant ainsi rendu maître de tout le Bordelais, il pénétra dans le Périgord, assiégea et prit Castillon et Fronsac. Il recouvra toute la Guienne en moins de temps encore que le roi de France n'en avait employé à la subjuguer, l'année précédente. Charles VII, plus indigné qu'effrayé des succès rapides des ennemis, vole à leur rencontre. Chabannes, l'un de ses généraux, investit Chalars et l'emporte d'assaut le sixième jour; et l'armée royale, commandée par les maréchaux de Loheac et de Jalognes, et grossie des troupes de Bretagne, sous les ordres du comte d'Étampes, ainsi que de celles de plusieurs autres princes et seigneurs, vint, le 13 juillet 1453, mettre le siége devant Castillon. Le général anglais, cédant aux instances des Bordelais, se détermine, quoique avec répugnance, à sortir de Bordeaux, et à marcher au secours de la place, à la tête de 1.000 hommes d'armes. Son fils, nouvellement arrivé d'Angleterre avec un renfort de 5,000 hommes et 80 bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions de guerre, ne tarda pas à le suivre avec le reste de l'armée anglaise. La défaite d'un corps de francs-archers, qui défendaient un poste avancé, lui parut d'abord d'un favorable augure : il les poursuivit jusqu'au camp des Français, dont les fortifications dirigées par Bureau, grand maître de l'artillerie, l'étonnèrent d'autant plus que les assiégés venaient de lui mander que les ennemis prenaient la fuite. Talbot, surpris, mais inaccessible à la terreur, attaqua, sans balancer, le retranchement que défendait l'élite de la noblesse française. Les canons et les bombardes placés sur le rempart foudroyaient les Anglais sans ralentir leur fureur : la terre était jonchée de morts. Après deux heures d'un combat extrêmement meurtrier, les Anglais commencèrent à fléchir : deux fois ramenés à la charge par Talbot, ils furent toujours repoussés. Les Français eux-mêmes, épuisés par une action si opiniâtre, ne combattaient plus avec la même ardeur, lorsqu'ils furent ranimés par un corps de cavalerie bretonne, sous les ordres de Montauban et de la Hunaudaye qui fondirent tout à coup sur l'arrière-garde des Anglais. Ceux-ci, pressés de tous côtés, firent des prodiges de valeur; mais aucun d'eux, dans cette journée, ne pouvait disputer le prix du courage au brave Talbot. Ce généreux vieillard (il avait à cette époque plus de 80 ans), désespérant désormais de vaincre, résolut de vendre cher du moins sa défaite au vainqueur. Monté sur une haquenée, car la faiblesse de son âge ne lui avait pas permis de mettre pied à terre, blessé au visage, couvert de sang, il courait de rang en rang, exhortant les siens par ses discours et plus encore par son exemple, lorsque la haquenée qui le portait, fut atteinte d'un coup de coulevrine, et l'entraîna dans sa chute. La fatigue de l'action, le sang qu'il perdait, avaient tellement épuisé ses forces, qu'il ne put jamais se relever : couvert de nouvelles blessures, foulé aux pieds, il était près d'expirer, lorsque son fils accourut pour le dégager. Talbot, à cette vue, reprit l'usage de ses sens : c'était le dernier effort du courage et de la nature. Il pria son fils de se retirer et de conserver ses jours pour une occasion plus utile à la patrie : « Je meurs en combattant pour elle, lui dit-il, vivez pour la sauver. » Le jeune Talbot, pénétré de la plus vive douleur, ne songea plus qu'à venger dans des flots de sang français l'auteur de ses jours. Assailli de toutes parts, il tomba percé de coups, auprès de son illustre père. Ce dernier respirait encore lorsqu'un franc-archer, qui ne le connaissait pas, l'égorgea pour le dépouiller. Après la mort de ce grand homme, Castillon se rendit, et l'armée anglaise se dispersa. Ce qui en restait se rembarqua précipitamment. Ainsi périt, le 7 ou 20 juillet 1453, le héros, l'*Achille de l'Angleterre;* expressions dont ses compatriotes se servaient pour le désigner. Ils auraient pu ajouter à ce surnom glorieux des titres plus honorables. Talbot joignait aux vertus militaires les qualités, encore plus respectables, d'honnête homme et de citoyen. Il fut d'abord enterré en France, avec son fils aîné. Son corps fut ensuite transporté à Whitchur, dans le Shropshire, où on lui éleva un monument.

TALBOT (Charles), grand chancelier de la Grande-Bretagne, de la même famille que le précédent, était fils de Guillaume Talbot, évêque de Durham, et naquit en 1684. Il entra de bonne heure dans la carrière du barreau, s'y fit distinguer, et fut élu, en 1719, membre du parlement, par Tregony dans le Cornouaille. Il devint avocat général (*sollicitor général*) en 1726; et la ville de Durham le choisit pour la représenter à la chambre des communes, probablement par suite des démarches des amis de son père, qui en était évêque à cette époque. Au mois de novembre 1733, George II lui remit le grand sceau, l'admit dans son conseil privé, l'établit lord grand chancelier, et le créa baron de la Grande-Bretagne. Alors il résigna la place de chancelier du diocèse d'Oxford, que son père lui avait donnée lorsqu'il occupait ce siége, et mourut généralement regretté, le 14 février 1737, avec la réputation de grand orateur, de magistrat intègre et plein de sagacité, et d'homme de bien.

TALBOT (Robert), antiquaire anglais, né au commencement du 16e siècle à Thorp, dans le comté de Northampton, mort en 1558, trésorier de la cathédrale de Norwich, a fait sur les antiquités de son pays des recherches utiles consignées dans plusieurs manuscrits qu'il a léguées à *New-College* et à d'autres établissements.

TALBOT (Pierre), archevêque de Dublin, né en Irlande en 1620, mort en 1680 au château de Dublin, où il avait été emprisonné comme coupable d'avoir pris part au prétendu complot des papistes, a laissé plusieurs ouvrages de controverse, parmi lesquels on remarque : *Traité de la nature de la foi et de l'hérésie*, Anvers, 1657, in-8°; *Traité de la religion et du gouvernement*, Gand, 1670, in-4°.

TALBOT (Catherine), Anglaise assez célèbre, née

en 1720, morte en 1770, a laissé quelques opuscules qui ont été réunis après sa mort par une amie, et imprimés sous le titre d'*Essais sur divers sujets*, 7e édition, 1812, 2 vol. in-8°. On lui attribue le 30e No du *Rambler*, et l'on assure qu'elle eut quelque part aux *Lettres athéniennes*.

TALEBI. *Voyez* **THALEBI.**

TALLART (Camille d'HOSTUN, duc de), maréchal de France, né en 1652, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord guidon des gendarmes, puis mestre de camp du régiment Royal-Cravates, et fit ses premières armes sous le grand Condé, en Hollande, et sous Turenne, en Alsace, où il eut part aux brillantes campagnes de 1674 et 1675. Nommé brigadier en 1677, et maréchal de camp en 1678, il obtint ces différents grades en se montrant aussi habile que courageux dans divers commandements qui lui furent confiés sur la Sarre et sur le Rhin. En 1690, il conçut le dessein de passer ce fleuve sur la glace, pour mettre à contribution le Rhingau; et cette entreprise presque téméraire eut un succès complet. Il fut blessé d'un coup de mousquet à Ebersburg, en 1691, et le roi le nomma lieutenant général en 1693. La paix de Riswyck fit cesser ses travaux guerriers en 1697; mais la mort de Charles II, roi d'Espagne, étant venue menacer l'Europe d'un nouvel embrasement, il fut envoyé en Angleterre, comme ambassadeur extraordinaire, et chargé de négocier avec les nombreux aspirants à cette importante succession. Tallart conduisit cette négociation avec beaucoup d'habileté, et il conclut, dans le même temps, un traité de partage en faveur de l'électeur de Bavière. Pour prix de ces services, le roi le nomma chevalier de ses ordres, et gouverneur du pays de Foix. La guerre ayant recommencé en 1702, il fut mis à la tête d'un corps destiné à agir sur le Rhin, et réussit à faire passer des secours dans Kayserswerdt, assiégé par les Impériaux. Il chassa ensuite les Hollandais du camp de Mulheim, s'empara de Traerbach, et reçut, en récompense de ces exploits, le bâton de maréchal de France (14 janvier 1703). Commandant en cette qualité l'armée d'Allemagne, sous le duc de Bourgogne, il s'empara, en peu de jours, de Brisach; et lorsque le prince eut quitté l'armée, il mit le siége devant Landau, qui fit une plus longue défense. Les Impériaux ayant réuni leurs forces sous les ordres du prince de Hesse, pour attaquer les Français dans leurs lignes, Tallart marcha bravement au-devant d'eux, les rencontra près de Spire, et les ayant surpris par la rapidité de ses mouvements, remporta une victoire complète et si décisive, que Landau se rendit le lendemain, et que toute l'Alsace resta au pouvoir de la France. Cette époque est la plus brillante de sa vie, et quoi qu'en dise Feuquières, l'un de ses détracteurs, ce triomphe fut dû aux bonnes dispositions autant qu'à la valeur du maréchal, qui sut prendre l'initiative des mouvements, et profiter de la surprise de l'ennemi, attaqué avant d'avoir pu se former, et vaincu lorsqu'il croyait marcher à une victoire assurée. Après un aussi brillant exploit, ce maréchal semblait destiné à des succès encore plus glorieux; on lui donna le commandement de l'armée la plus importante, et il alla remplacer Villars, qui avait eu le malheur de déplaire à l'électeur de Bavière. Trois armées françaises furent alors envoyées au secours de ce prince. Celle de Villeroi forma une espèce de réserve sur le Rhin, tandis que celles de Marsin et de Tallart se réunirent aux troupes de l'électeur, dans les plaines d'Hochstett, où Marlborough et le prince Eugène vinrent les attaquer. Les généraux français avaient pour eux la supériorité du nombre; ils eurent tout le temps de se concerter, de reconnaître le terrain, et ils délibérèrent avec calme, dans un conseil de guerre tenu en présence de l'électeur. Cependant il eût été difficile de faire de plus mauvaises dispositions. Tallart, qui avait battu l'ennemi à Spire, en le prévenant par des mouvements rapides et imprévus, fit cette fois tout le contraire. Il l'attendit sur un mauvais terrain, et ne profita d'aucun de ses avantages. On avait arrêté dans le conseil, que l'armée combinée serait divisée en deux parties distinctes; que les troupes de Marsin et de l'électeur, formeraient la gauche, et celles de Tallart, la droite. Chacun s'arrangea comme s'il eût conduit une armée à part, de manière que, par une bizarrerie sans exemple, la cavalerie des deux armées placée à l'aile droite de l'une et à l'aile gauche de l'autre, formait le centre de l'armée combinée. Cette armée était campée parallèlement à un ruisseau profond; au lieu de chercher à en disputer le passage, on s'en tint fort éloigné, laissant dans l'intervalle les villages de Bolstatt et de Blenheim. Pour comble de maladresse, Tallard sépara ses deux lignes par une large fondrière, et il fit pis encore en plaçant sur le front de son aile droite, dans le village de Blenheim, 27 bataillons et 12 escadrons de ses meilleures troupes. Marlborough, qui commandait la gauche de l'ennemi, après avoir passé le ruisseau sans obstacle, marcha droit au centre de l'armée combinée, et ne vint faire capituler Blenheim, que lorsqu'il eut enfoncé ce centre si mal disposé, et mis en fuite les Bavarois et Marsin, obligés de renoncer à un commencement de succès pour faire face à leur droite, qui venait d'être mise à découvert par la déroute de Tallart. Quant à ce général, toujours brave de sa personne, il fit tous ses efforts pour rétablir le combat, et voulant rallier ses troupes, il se jeta tête baissée dans la mêlée; mais ayant la vue très-courte, il prit un corps ennemi pour des Français, et fut pris et conduit à Marlborough. Ainsi, il était dans les mains de l'ennemi, lorsque les troupes qui occupaient Blenheim, se rendirent par capitulation; et il n'eut aucune part à ce honteux dénoûment d'une journée si désastreuse. On le conduisit en Angleterre, comme une sorte de trophée, avec les drapeaux et les canons que l'on avait pris; et il resta 8 ans prisonnier à Londres. On prétend que son séjour dans cette capitale ne fut pas tout à fait inutile à la France, et qu'il y concourut par ses intrigues à faire rappeler de l'armée d'Allemagne le duc de Marlborough. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut parfaitement traité par la reine Anne, que cette princesse le renvoya sans échange, et que dès le commencement de sa captivité, le roi de France, opposant ses faveurs aux disgrâces de la fortune, lui donna le gouvernement de la Franche-Comté. Après son retour, en 1712, il fut créé duc d'Hostun, et sa terre fut érigée en duché-pairie; enfin, Louis XIV lui donna une preuve d'estime encore plus grande, en le nommant, par son testament, membre du conseil de ré-

grace. Ce testament étant resté sans exécution, Tallart fut quelque temps oublié; mais le régent lui-même le rappela ensuite au conseil; et lorsque Louis XV prit les rênes du gouvernement, il eut recours aux lumières du maréchal, et le fit ministre d'État. L'Académie des sciences de Paris l'avait admis comme membre honoraire, en 1723, et il présida cette compagnie l'année suivante. Il mourut le 20 mars 1728.

TALLEMANT (François), littérateur, né vers 1620 à la Rochelle, mort à Paris en 1693, sous-doyen de l'Académie française, posséda plusieurs bénéfices, et fut 24 ans aumônier de Louis XIV. On ne connaît guère de lui que la traduction de Plutarque, qui l'a fait qualifier par Boileau de *sec traducteur du français d'Amyot*. Cette version parut à Paris en 8 vol. in-12, de 1663 à 1665, et eut, pendant la vie de l'auteur, quelques autres éditions; mais elle déplut généralement, et Boileau ne fut pas le seul qui se déclara contre elle.

TALLEMANT (Paul), cousin du précédent, et comme lui prêtre, littérateur et académicien, né en 1642, et mort à Paris en 1712, écrivit, à l'âge de 18 ans, un *Voyage à l'île d'Amour*, en vers et en prose, imprimé à Paris en 1663, in-12, et qui reparut en Hollande en 1667, dans un recueil de pièces nouvelles et galantes. Ce fut le seul titre qui lui ouvrit, en 1666, les portes de l'Académie française, encore fermées pour l'auteur d'*Andromaque* et pour Despréaux. Tallemant, qui avait alors 24 ans, ne composa plus guère que des *harangues*, des *panégyriques*, des *compliments*, qui lui valurent des pensions, des bénéfices, etc. En 1673, Colbert le plaça dans l'Académie des médailles, qui depuis prit le titre d'Académie des inscriptions, et il y remplit les fonctions de secrétaire perpétuel depuis 1694 à 1706, où, sur sa démission, il fut remplacé par de Rozo.

TALLEYRAND est un surnom que prirent, au commencement du 12e siècle, plusieurs seigneurs de la famille des comtes souverains du Périgord, qui remonte, par les mâles, jusqu'à Boson Ier, comte de Charroux ou de la Marche, mort vers la fin du 10e siècle. — HÉLIE V, dit *Talleyrand*, déjà comte de Périgord l'an 1116, après son père Boson III, est un des premiers qui aient porté ce surnom, devenu depuis le titre distinctif d'une branche cadette de cette illustre maison. Hélie V se distingua, comme la plupart de ses successeurs, par sa haine contre les Anglais, alors maîtres d'une partie de la France. Il entra dans une ligue contre Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine, qui, par ses cruautés, avait soulevé les seigneurs français ses vassaux. Secouru par son père Henri II, roi d'Angleterre, et par les troupes du roi d'Aragon, Richard assiégea Puy-Saint-Front (ville séparée alors de Périgueux), et s'empara de cette place, malgré la résistance du comte Hélie, qui, bientôt après, en chassa les Anglais. Pendant que Richard, devenu roi d'Angleterre, était détenu en Autriche, à son retour de la terre sainte, Hélie Talleyrand fit des incursions dans l'Aquitaine; mais il fut obligé de demander la paix, lorsque Richard eut recouvré sa liberté. Toujours attaché à la France, il abandonna le parti de Jean sans Terre, successeur de Richard, et fit hommage de son comté à Philippe Auguste, l'an 1204. S'étant croisé pour la Palestine, il mourut en y arrivant, l'année suivante. — Son troisième fils, HÉLIE TALLEYRAND, fut le chef de la branche des comtes de Grignols, devenus princes de Chalais et de Talleyrand, ce qui n'a pas empêché que ce dernier nom n'ait été porté par d'autres personnages de la branche aînée. — Les comtes de Périgord, successeurs d'Hélie V, eurent des démêlés avec le chapitre de Puy-Saint-Front, et avec les habitants de cette ville et de Périgueux. Depuis l'affranchissement des communes, il y en eut peu qui montrèrent plus de courage et de constance que ces deux villes pour défendre leur indépendance contre les comtes de Périgord. ARCHAMBAUD II, deuxième fils d'Hélie V, les divisa pour les asservir. Après de longues guerres, elles se réunirent dans une même enceinte, en 1240. Leurs querelles ayant recommencé bientôt, un jugement de saint Louis, en 1246, prononça que le comte HÉLIE VI, fils d'Archambaud II, perdrait, pour le temps de sa vie, les droits qu'il prétendait sur la ville de Saint-Front, les attribua aux habitants, en dédommagement de leurs pertes, et condamna la cité de Périgueux à des dommages et intérêts. En enlevant ainsi au comte de Périgord le droit d'administrer la justice dans ses domaines, saint Louis prépara la révolution qui, par le traité de 1259, priva le comte de Périgord ARCHAMBAUD III de l'immédiation, et commença les grands malheurs de cette dynastie. Un autre traité, qui, en 1247, avait affranchi BOSON Ier, comte de Grignols et ses successeurs, de l'hommage envers les comtes de Périgord, leurs aînés, fut confirmé en 1277, en faveur d'HÉLIE II DE TALLEYRAND, fils de Boson. — ROGER-BERNARD, deuxième fils d'Hélie VII et petit-fils d'Archambaud III, fut un des seigneurs les plus considérés de son temps. Pour le récompenser du zèle qu'il avait montré dans les guerres de la France contre l'Angleterre, Philippe de Valois lui donna la terre de Montrevel, et lui rendit, en 1342, une partie des droits de domination dont ses ancêtres avaient été dépouillés. Les Anglais ayant soumis toutes les places du Périgord, Roger-Bernard devint, malgré lui, vassal d'une puissance qu'il n'avait cessé de combattre. Mais le prince de Galles, voulant le gagner par des bienfaits, lui remit la ville de Périgueux. Le comte résolut alors d'abolir enfin l'autorité municipale des bourgeois de cette cité. Ils furent protégés par Jean Chandos, lieutenant général de Guienne pour le roi d'Angleterre, et maintenus dans les droits de seigneurie et de juridiction : ce jugement fut confirmé par le prince de Galles, en 1363. La même année, BOSON II DE TALLEYRAND, prince de Chalais, fut obligé de rendre hommage à l'Angleterre, pour sa terre de Grignols. La maison de Périgord, ainsi que les autres grands vassaux de Guienne, secoua le joug des Anglais, et rentra sous la domination de la France en 1368. Roger-Bernard mourut l'année suivante, laissant deux fils, dont le second, TALLEYRAND DE PÉRIGORD, fut, en 1370, commandant général dans la Guienne pour le roi de France, qui le qualifiait son cousin. — ARCHAMBAUD V, l'aîné, ayant eu de nouveaux démêlés avec les habitants de Périgueux, pour un droit de péage, dédaigna de le soumettre au jugement du parlement de Paris, et traita ces bourgeois de rebelles; mais ils obtinrent du roi, en 1392, la permission d'informer contre le comte.

Archambaud prit les armes pour soutenir ses prétentions; mais en protestant qu'il ne voulait que défendre ses droits, et nullement attenter contre ceux du roi de France. Les hostilités furent même suspendues, par l'entremise de son cousin, HÉLIE III DE TALLEYRAND, sire de Grignols, prince de Chalais, fils de Boson II, et chambellan de Charles VI. En 1394, Archambaud se soumit et livra au roi quatre châteaux forts. Mais voyant que le ministère penchait en faveur des bourgeois, il reprit les armes. Trop faible pour tenir la campagne devant l'armée royale, commandée par le maréchal de Boucicaut, et forcé de se rendre, après avoir soutenu un siége de deux mois dans le château de Montagnac, il fut conduit à Paris, où le parlement le condamna au bannissement, par un premier arrêt, en 1395; et par un second, en 1398, à perdre la tête et son comté. Le roi lui fit grâce de la vie; et son frère (Louis, duc d'Orléans), qui convoitait les États du comte de Périgord, lui donna de l'argent pour passer en Angleterre, où Archambaud mourut l'année suivante. — ARCHAMBAUD VI, même avant la mort de son père, fut remis en possession du Périgord, par ordre du roi, qui n'en retint que la capitale. La hauteur avec laquelle Archambaud réclama cette ville ne fit qu'ajouter à ses torts héréditaires. Sa tentative d'enlever la fille d'un bourgeois de Périgueux, acheva de le perdre. Le parlement, pour ce délit, le bannit et confisqua ses biens, par arrêt du 19 juin 1399. Archambaud se retira en Angleterre, et le comté de Périgord fut donné au duc d'Orléans, qui, dès longtemps, préparait la ruine de cette maison. Archambaud revint en France avec les Anglais; mais il ne put recouvrer son patrimoine, et mourut en 1425, sans postérité. Le comté de Périgord fut vendu, en 1437, par Charles, duc d'Orléans, fils de Louis, à Jean de Blois, dit de Bretagne, dont la petite-fille l'apporta en dot, avec le vicomté de Limoges, à Alain d'Albret, qu'elle épousa en 1470. Antoine de Bourbon l'acquit, par son mariage avec Jeanne d'Albret; et leur fils, Henri IV, le réunit à la couronne en 1589. Après l'extinction de la puissance et de la race des anciens comtes de Périgord, la branche cadette, connue sous le nom de sires, puis comtes de Grignols, et enfin princes de Chalais et de Talleyrand, a continué jusqu'à nos jours.

TALLEYRAND DE PÉRIGORD (HÉLIE), cardinal, né en 1301, mort en 1364 au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier, roi de Chypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, et fut l'ami de Pétrarque. Grâce aux talents et à l'instruction qu'il réunissait à une haute naissance et à une fortune considérable, accrue par d'heureuses spéculations commerciales, il exerça toujours une grande influence dans le sacré collége, et fit 4 papes, trouvant plus beau sans doute, dit Pétrarque, d'en faire que de l'être lui-même. Sous ces 4 papes, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, dont la reconnaissance lui laissa un grand pouvoir, il joua souvent le premier rôle dans les négociations les plus importantes. La faction dont il était le chef fit nommer Charles de Luxembourg Empereur, en 1346, à la place de Louis V, excommunié par Clément V. Ce fut encore lui qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, et obtint, au nom d'Édouard III, une trêve de 2 années.

TALLEYRAND (HENRI DE), comte de Chalais, né vers 1599, élevé avec Louis XIII, mérita la confiance de ce prince par ses qualités aimables; il le suivit aux siéges de Montpellier et de Montauban, et se signala sous ses yeux dans diverses circonstances. La duchesse de Chevreuse, qu'il aimait, lui fit partager sa haine contre le cardinal de Richelieu, et il entra dans un complot dont le but était d'obtenir le renvoi du ministre ou de l'assassiner. Richelieu, instruit des projets de Chalais, le fit arrêter à Nantes, où il avait suivi le roi sans défiance, et une commission fut créée pour le juger. On tira de lui des aveux qui compromettaient la reine mère; mais il les rétracta dès qu'il fut condamné, et se prépara à mourir en chrétien. Ses amis avaient fait cacher l'exécuteur, qui fut remplacé par un prisonnier; celui-ci, n'ayant pas l'habitude de se servir du glaive, s'arma d'une doloire dont il frappa trente fois l'infortuné jeune homme, avant d'avoir séparé sa tête du tronc. Cette horrible scène eut lieu le 19 août 1626. Chalais avait 26 ans.

TALLEYRAND (CHARLES II DE), frère aîné du précédent, né vers 1596, chargé des affaires de France à la cour de Russie, fut desservi par un de ses collègues et relégué par le czar en Sibérie, où il resta 3 ans: exemple atroce de despotisme de la part d'un souverain qui n'était pas son maître. De retour en France en 1635, il épousa en 1637 Charlotte de Pompadour, et mourut vers 1650.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (ALEXANDRE-ANGÉLIQUE DE) était fils du marquis de Talleyrand, tué au siége de Tournay en 1745, et naquit à Paris le 18 octobre 1736. Sa mère, née Chamillart, et dame du palais de la reine, étant restée veuve fort jeune, montra autant de force d'âme que de prudence dans la conduite de sa maison et dans l'éducation de ses enfants. Le fils dont nous parlons fut envoyé au collége de la Flèche et entra ensuite au séminaire de St.-Sulpice. Pourvu, en 1762, de l'abbaye du Gard, diocèse d'Amiens, il fit ses études théologiques sous la direction de M. Bourlier, qui mourut depuis évêque d'Évreux. Nommé aumônier du roi et grand vicaire de Verdun, il n'avait que 30 ans lorsque M. de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, le choisit pour coadjuteur. Outre le grand âge de ce prélat, ses fonctions de grand aumônier le retenaient souvent à la cour et lui faisaient sentir le besoin d'un évêque qui le remplaçât dans le gouvernement d'un vaste diocèse. L'abbé de Talleyrand fut sacré le 28 décembre 1766, sous le titre d'archevêque de Trajanopole, et prit d'autant plus de part à l'administration épiscopale, que M. de la Roche-Aymon devint, quelques années après, ministre de la feuille, place qui l'obligeait à une résidence encore plus prolongée à Versailles. En 1769, le roi nomma le coadjuteur de Reims à l'abbaye de Hautvillers; et, en 1770, l'assemblée du clergé lui accorda une distinction flatteuse et l'admit comme suppléant de son archevêque, que ses infirmités et ses occupations empêchaient de se trouver assidûment aux séances. Le cardinal de la Roche-Aymon étant mort le 27 octobre 1777,

de Talleyrand lui succéda de droit; il se démit de ses abbayes et reçut en échange celle de Saint-Quentin en l'Isle. Son séminaire fut confié à la congrégation de Saint-Sulpice. Les hospices furent l'objet de la sollicitude du prélat: il procura un asile aux vieux prêtres et répandit des secours abondants parmi les malheureux. Un mont-de-piété fondé à Reims, des encouragements donnés aux manufactures, un troupeau de mérinos amené d'Espagne à ses frais et dispersé dans les campagnes, des secours distribués à propos pour remplacer les couvertures de chaume par la tuile, prouvèrent qu'aucun bien n'était étranger à la sollicitude de M. de Talleyrand. Nommé membre de la deuxième assemblée des notables, puis député aux états généraux, il lutta vainement contre les innovations, signa les principales protestations du côté droit, et publia en son nom des écrits pour défendre les droits de son siége, entre autres une *Lettre aux électeurs de la Marne,* du 8 mars 1791, et deux *Ordonnances* du 4 avril et du 2 mai, sur les élections de deux évêques constitutionnels: ces trois écrits sont développés et font sentir l'irrégularité des mesures prescrites par les nouveaux décrets. L'esprit qui dominait dans l'assemblée constituante, et les troubles du royaume, engagèrent l'archevêque de Reims à se retirer à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières protestations du côté droit. Des Pays-Bas il passa en Allemagne, à l'approche des armées françaises: Weimar et Brunswick furent tour à tour sa résidence. Lorsque Pie VII demanda, en 1801, aux évêques de France leur démission, l'archevêque de Reims et quelques autres prélats, qui demeuraient dans cette partie de l'Allemagne, firent des réponses dilatoires; ils exposèrent leurs motifs dans une lettre du 26 mars 1802, adressée au pape, et dans les réclamations du 6 avril 1803. Du reste, ces prélats s'abstinrent de tout exercice de juridiction. La santé du cardinal de Montmorenci l'ayant obligé de quitter la cour de Louis XVIII, et de retourner en Allemagne, ce prince appela M. de Talleyrand à Mittau, et l'admit dans son conseil. Le prélat suivit le roi en Angleterre, et fut nommé grand aumônier à la mort du cardinal de Montmorenci, en 1808. Les événements de 1814 ramenèrent en France ces nobles exilés; M. de Talleyrand fut inscrit le premier sur la liste des pairs du royaume, et chargé de présenter les sujets pour les évêchés. En 1816, le roi augmenta ses attributions, par une ordonnance du 13 avril; mais le ministère fit révoquer cette mesure, le mois suivant. On eut pareillement à regretter que ses conseils n'eussent pas toujours été suivis dans l'affaire du concordat; sa sagesse et son esprit de conciliation eussent aplani bien des obstacles. Le prélat donna sa démission de l'archevêché de Reims, qu'il avait refusée précédemment, et engagea quelques-uns de ses collègues à souscrire la lettre de soumission adressée au pape, le 8 novembre 1816. Cette démarche facilita la conclusion des affaires. Le 28 juillet 1817, M. de Talleyrand fut fait cardinal, sur la présentation du roi, qui le nomma à l'archevêché de Paris. Son rang, son âge et son expérience, le placèrent à la tête de ses collègues dans des délibérations qui eurent lieu sur les affaires de l'Église de France, et le respect qu'on lui portait fit plus d'une fois prévaloir son avis dans les matières les plus importantes. L'exécution du concordat de 1817 ayant rencontré des obstacles inattendus, le nouvel archevêque de Paris ne prit possession de son siége qu'en 1819. Le choix de son coadjuteur, divers règlements pour le clergé, le rétablissement des retraites pastorales, la rédaction d'un nouveau Bréviaire, les encouragements donnés aux petits séminaires, tels furent les actes les plus importants d'un épiscopat qui ne dura que deux ans. Le cardinal de Périgord mourut le 28 octobre 1821.

TALLEYRAND PÉRIGORD (Charles-Maurice de), diplomate célèbre, neveu du précédent, et descendant, du côté maternel, de la princesse des Ursins, naquit à Paris en 1754. On ne lui connaissait aucune vocation pour les ordres; mais il appartenait à une de ces familles entre lesquelles il était d'usage de répartir les pompes ecclésiastiques comme les honneurs civils, et on l'envoya prendre quelque idée de la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Lorsque ensuite on voulut faire donner un diocèse à ce jeune homme de mœurs très-peu austères, Louis XVI, toujours scrupuleux, et toujours faible, hésita sans refuser absolument: les pressantes sollicitations d'un père mourant, et très-estimé du roi, obtinrent enfin la nomination du fils à l'évêché d'Autun, en 1788. Le jeune prélat était aussi abbé de Celles et de Saint-Denis, et avait été, en 1780, agent général du clergé. Ce ne fut pas sans distinction qu'il exerça l'épiscopat; les femmes trouvaient écrits avec beaucoup d'agrément ses billets du matin, et l'on ne connaissait pas de prélat plus spirituel dans les boudoirs de Versailles. S'il y avait en cela du scandale, il ne faisait qu'une impression légère; on était alors indulgent pour les erreurs du clergé, par indifférence, sans doute, pour sa dignité. D'ailleurs la conversation ingénieuse, le ton de cour, et la grâce parfaite du nouveau pasteur des âmes, lui conciliaient chaque jour un plus grand nombre d'esprits frivoles. Chargé de dettes, M. d'Autun vit sans s'alarmer les événements de 1789, prélude de subversions ou de réorganisations dont un homme adroit, et doué de quelque supériorité, se flatte toujours de tirer parti. Il ne se démit de l'évêché d'Autun qu'en 1791; mais il avait déjà adopté, comme moyen du moins, les maximes de la révolution, et il se jeta dans le parti populaire aux états généraux. Cet exemple eut beaucoup d'influence, surtout dans les rangs inférieurs d'un clergé captivé par l'éclat de la naissance, plus que ne le feraient supposer les traditions apostoliques. Dès cette époque Talleyrand possédait aussi cette aptitude plus profitable que mâle ou généreuse, qui consiste à tout soupçonner, en se laissant peu deviner soi-même, à rester de sang-froid parmi les hommes ardents, à s'approcher de ce qui s'élève avec fracas, mais à s'y attacher discrètement, et de manière à en recueillir à propos les débris. Fidèle à ces maximes de conduite dès son entrée dans la carrière, il y resta presque indépendant des factions, sans direction positive, et se décidant chaque fois d'après la circonstance. Le 7 juillet 1789, il occupa assez longtemps la tribune; il demanda qu'on déclarât nuls tous les mandats impératifs. Quelques jours plus tard, il proposa d'accorder les droits de citoyen actif à tous les habitants du territoire, sans exception: il vou-

lait en faire jouir les israélites; mais on le blâma d'avoir poussé plus loin, et jusqu'à l'extrême, l'application des principes. Quant à l'admission de tout citoyen indistinctement aux divers emplois, il la fit décréter le 20 du mois d'août. Son avis fut ensuite qu'on ne ferait pas mention du culte dans la déclaration des droits de l'homme. Vers la fin de l'année, il s'occupa surtout de différents projets de finance, fut quelquefois en opposition avec Necker, et proposa la création des billets d'État. Il insista sur l'utilité, sur la convenance même de la confiscation et de la vente des biens du clergé; il eut beaucoup de part à cette grande mesure. Après avoir été un des commissaires chargés de surveiller la caisse d'escompte, il devint membre du comité des impositions. Au mois de février 1790, l'assemblée constituante résolut de s'expliquer sur l'esprit dont elle était animée, et de rappeler le but auquel elle se proposait d'atteindre: Talleyrand rédigea cette adresse, et quelques jours plus tard on le nomma président. Il présenta, en juin, le projet de décret sur l'uniformité des poids et mesures. Ce fut aussi lui qui officia à la fête de la fédération, le 14 juillet; il célébra la messe sur l'autel de la patrie. Les prêtres appelés à le seconder se vêtirent de blanc quant au costume sacerdotal; mais les trois couleurs y étaient jointes, et l'évêque bénit, entre la messe et le *Te Deum,* les drapeaux des départements et des troupes. Diverses questions de finance l'occupèrent de nouveau dans l'assemblée, où il hâta de tout son zèle l'émission des assignats. Son adresse aux ecclésiastiques, le 29 décembre, avait pour principal objet de diminuer le nombre de ceux qui se refuseraient à prêter le serment à la constitution, si improprement appelée, civile du clergé; cependant il embrassa plusieurs fois, dans le courant de l'année 1791, la défense des ecclésiastiques non assermentés: il voulait, comme Sieyès, Grégoire et la Fayette, la liberté de conscience dans les deux sens. Depuis le 14 janvier il faisait partie de l'administration du département de la Seine. En vertu des articles de la constitution civile du clergé, on eut de nouveaux évêques, qualifiés d'intrus par l'opposition ecclésiastique qui refusait de les sacrer. Talleyrand se décida le premier à s'en charger, et il eut pour assistants deux évêques *in partibus;* mais Pie VI en témoigna son mécontentement par un monitoire d'excommunication. La session terminée, ce député fut envoyé en Angleterre pour entretenir entre les deux peuples des dispositions pacifiques; mais des difficultés, provenant surtout de cette émission même des assignats pour laquelle l'évêque d'Autun s'était déclaré, firent penser qu'on ne pouvait maintenir l'ordre nouveau qu'en imprimant de la terreur. L'Angleterre trouva dans ce déplorable système des prétextes pour susciter des ennemis à son ancienne rivale, et le négociateur, traité lui-même comme suspect, n'eut que 24 heures pour quitter Londres, au commencement de 1794. On assure que pendant la session de l'assemblée constituante, il avait reçu de la cour, du moins au moment de la discussion sur le *veto,* quelques sommes secrètes, que les preuves en avaient été acquises dans les recherches faites après la journée du 10 août, et que tel fut son motif de se rendre aux États-Unis au lieu de rentrer en France. Les suites de la journée du 9 thermidor le rassurèrent. Revenu en Europe, il demanda qu'on levât le décret d'accusation rendu contre lui, et qu'on le rayât de la liste des émigrés. Ses démarches eurent un succès assez prompt; sur la motion de Chénier, le décret d'accusation fut rapporté, le 4 septembre 1795. Alors Talleyrand vint à Paris, et presque aussitôt, sans doute pour que le public ne s'habituât pas à le voir dans l'inaction, il se fit recevoir membre de l'Institut. Le 16 juillet 1797, se rouvrit pour lui la carrière dans laquelle l'appelaient surtout ses talents; il remplaça Charles Lacroix au ministère des affaires étrangères. Mme de Staël, dont l'intrigue politique était la faiblesse, avait eu la plus grande part à cette nomination; mais elle n'obtint pas du ministre celle de tous les amis qu'elle voulait placer, et il en résulta un refroidissement qui par la suite dégénéra en rupture ouverte. Talleyrand, qui, se préservant en général d'attachements trop vifs, subordonnait tout aux considérations politiques, n'a pas évité dans cette sphère quelques ennemis irréconciliables; de ce nombre furent Lucien Bonaparte, le duc d'Otrante et Mme de Staël. Le 10 décembre 1797, le général Bonaparte, apportant le traité de Campo-Formio, fut présenté au Directoire. Le discours que prononça le ministre chargé de cette réception n'eût pas laissé plus de souvenirs que la plupart de ces discours d'apparat, s'il n'eût point contenu une phrase prophétique. Toujours plein de prévoyance, le ministre ne négligea pas, en traitant de la paix avec les États-Unis, certaines stipulations pécuniaires qui ne demandaient point de publicité. Malheureusement elles en eurent, mais il ne paraît pas que cette atteinte portée à sa réputation l'ait fait songer à quitter son poste. Il ne donna sa démission que le 20 juillet 1799; Sieyès était alors au Directoire, et il y avait entre eux quelque ancienne inimitié sacerdotale. Après la chute des directeurs, événement auquel il ne resta pas étranger, non plus que Sieyès et Roger-Ducos eux-mêmes, il fut rappelé au ministère. Assez pénétrant pour se former une idée plus ou moins juste des desseins du premier consul, assez ambitieux lui-même pour n'être surpris d'aucun, assez expert pour contribuer à lever les difficultés d'un règne naissant, à la fois homme de cour et homme de la révolution, il convenait à Bonaparte, qui, pour se concilier provisoirement la diplomatie étrangère, s'avisa de mettre en contact avec elle ce personnage dont elle ne pouvait manquer d'agréer les anciens titres, les habitudes et l'exquise politesse. Talleyrand n'était pas d'ailleurs moins circonspect que séduisant: il possédait à un haut degré le premier talent de l'homme d'État destiné aux seconds rôles, l'art de ne pas se découvrir, de céder à l'occurrence, ou de différer patiemment, de ne pas trop craindre ses adversaires, et de laisser en général le temps user l'œuvre de la passion. Quand on n'en a guère d'autre soi-même que celle de réussir, et que tenant peu aux principes, on est conduit surtout par l'esprit, on trouve aisément le secret de rester impénétrable. Peu de négociateurs ont paru aussi heureusement nés que Talleyrand pour dérouter ceux qui aiment à tracer le portrait de tout homme versé dans les affaires. Il a été dès le commencement, et jusqu'à nos jours, l'objet des imputations les plus graves, et même de ces satires dont l'a-

prelé ne peut trouver d'excuse dans l'envie de montrer les ressources offertes par de certains sujets à une verve indiscrète. Mais aussi il est à remarquer que la plupart de ceux qui l'ont bien connu ont professé pour lui de l'estime, et qu'il a été chéri comme ministre dans les bureaux de son département. S'il a paru croire difficile, ou même se soucier assez peu de se laver de tout reproche essentiel, c'est peut-être parce qu'il a regardé une plus grande susceptibilité comme une erreur chez les hommes publics qui doivent savoir d'avance à quelle condition, pour ainsi dire, la célébrité leur est offerte en perspective. Il a servi successivement Louis XVI, les comités, le Directoire, Napoléon et d'autres gouvernements encore ; mais est-ce une preuve suffisante qu'il les ait trahis tour à tour? Il servait la France, toujours subsistante, quoique l'autorité changeât. Il avait pour partage de garder en main, ou de ressaisir bientôt le seul porte-feuille qui pût procurer une influence européenne. Il n'a pas manqué de fidélité aussi souvent que ses ennemis l'ont prétendu, mais se sentant destiné à rester longtemps sur la scène, il s'est mis à laisser passer les hommes et les choses, flattant, non sans ironie, leur prétention à durer. On a comparé son visage à une tablette de marbre, sur laquelle la nécessité se trouverait écrite en caractères de bronze. Habile observateur, il appréciait plutôt que d'autres les symptômes de mort, et se plaçait doucement à l'écart pour se soustraire aux conséquences. Une fois on le vit s'attacher à un prince qui paraissait succomber, et on s'en étonnait : mais c'était simplement parce que le triomphateur devait disparaître au bout de quelques semaines. Talleyrand avait-il abandonné, au 18 brumaire, le Directoire finissant son règne de quatre ans? Non, eût-il dit, le Directoire s'abandonnait lui-même: on ne peut rester à qui s'en va. Sa prévoyance ne l'éclairait pas d'assez loin pour qu'il se tînt longtemps et volontairement dans la retraite, mais son éminente perspicacité ne le trompa guère sur ce qui commençait à s'accomplir : ce qu'il n'avait pas considéré d'avance sous le rapport du bien public, il le voyait à temps pour son avantage personnel. Plein de finesse, de dextérité, de légèreté apparente et calculée; simple à force d'art, pourvu d'autant de causticité que de souplesse, d'autant d'agréments que de ressources; comptant aussi sur les facilités que laisse la froideur de l'âme, il avait pour idée dominante de diriger au dehors les affaires du pays, et de les manier selon ses penchants qui supposaient avant tout de l'unité dans le pouvoir. C'est ainsi que disposé, comme on l'a vu depuis, à ne pas toujours applaudir aux projets ambitieux de Napoléon, il engagea pourtant lui-même le premier consul à ne laisser à ses deux collègues aucune influence quant aux parties décisives du gouvernement, mais à reléguer l'un dans la direction de la justice, et l'autre dans celle des finances. Immédiatement après le jour même où le gouvernement consulaire fut installé et reçut diverses présentations, il fut facile de juger que Cambacérès et Lebrun, presque réduits au rôle de témoins, verraient bientôt substituer aux titres dérisoires de second et de troisième consuls, quelques fonctions plus vaines encore, telles que celles d'archichancelier et d'architrésorier. On ne saurait conclure de ces sortes de conseils donnés par Talleyrand, qu'il demandât pour la France un maître absolu. Il paraît même n'avoir pas varié dans ce vœu, qu'il regardait comme celui d'une grande partie des Français : la monarchie avec deux chambres. Seulement il paraissait plus occupé des idées d'ordre et de stabilité que du besoin de liberté. Dans cette disposition d'esprit, il avait été naturellement favorable à Bonaparte dès le moment de son retour de l'expédition d'Égypte, entreprise pour laquelle le ministre s'était déclaré dans le temps avec quelque chaleur. Le consul, de son côté, se rappelait ces divers signes d'adhésion, et lui voyant beaucoup d'amis et de l'influence dans la société, le consultait, non-seulement dans ce qui se rattachait à ses attributions, mais aussi dans toute circonstance un peu difficile. Sans doute il aimait dans son ministre une manière d'être analogue à celle qui le caractérisait lui-même. L'idée que s'était faite du nouveau chef de l'État ce même ministre explique son dévouement; mais est-il vrai qu'il en ait donné des marques aveugles lorsque le duc d'Enghien a été sacrifié, sans qu'on pût même s'en promettre un grand résultat politique? Dès le premier moment du séjour de ce prince, en 1804, à Ettenheim, à trois lieues de la frontière, le chargé d'affaires près la cour de Bade, en informa les ministres des relations extérieures et de la police, mais sans parler d'indices de conspiration. On allègue contre Talleyrand sa participation dans cette affaire, et c'était effectivement une nécessité de sa place qu'il intervînt, à moins de donner sa démission. Mais a-t-il contribué à l'événement de Vincennes? c'est ce que n'ont pu établir ceux mêmes qui ont désiré le plus de l'inculper. Non-seulement le rôle politique de Talleyrand qui, dès 1797, s'était déclaré pour la liberté de conscience, l'avait séparé sans retour de la portion du clergé restée inflexible, mais il a même renoncé hautement à cette profession. Un bref de Pie VII le releva de ses vœux au temps du consulat. Il épousa Mme Grandt; mais, sans fêtes et sans bruit, ne voulant pas braver l'opinion, malgré la légalité de l'acte : ce ne fut qu'après de longues difficultés que Mme de Talleyrand fut enfin admise à la cour des Tuileries. Le bruit s'est répandu plus tard que Napoléon avait exigé de son ministre que la cérémonie nuptiale légitimât une union déjà existante, mais les dates mêmes démentent ce scrupule de l'empereur. Sous un gouvernement qui faisait régner l'ordre dans toute l'administration, et auquel d'ailleurs les ressources ne manquaient pas, l'habile ministre provoqua diverses réformes. Une de celles qu'il fit adopter, mais qu'on a abandonnée sous d'autres règnes, consistait à assurer l'avenir de tous les membres du corps diplomatique, malgré l'interruption de leurs fonctions. Le grade du moins restait à celui qui n'était plus, ou qui même n'était pas pour le moment en fonctions, et cette faveur s'étendant jusqu'aux élèves, chacun avait, soit dans l'attente, soit en non-exercice, de 600 à 10,000 francs de traitement inviolable. La confédération germanique s'étant trouvée ébranlée par les conséquences du traité de paix entre la France et l'Allemagne, celle-ci reçut à divers égards une organisation concertée, surtout avec Alexandre, qui était flatté d'étendre ainsi l'influence moscovite. Le plan de sécularisation des princes ecclésiastiques allemands fut l'œuvre du prélat sécularisé

lui-même, en qui le véritable arbitre de l'Occident mettait alors sa confiance. Ce ministre la demandait entière, et trop peu disposé à n'être qu'un instrument docile, il devait se voir écarté tôt ou tard. Le traité secret conclu avec Paul Ier de Russie, devint l'origine des différends qui éclatèrent entre Talleyrand et Fouché. Ce dernier prouva au consul que cet acte était connu à Londres, et Talleyrand faillit être arrêté, mais on sut ensuite que le mal provenait uniquement de l'infidélité et de la cupidité d'un secrétaire. En mars 1802, le traité d'Amiens fut principalement l'ouvrage du ministre ainsi justifié. Lorsque, affermi par les triomphes les plus propres à frapper l'imagination des peuples, Bonaparte se persuada enfin que les circonstances lui permettaient de fonder une dynastie, comme on l'avait fait dix siècles auparavant, un landgrave obscur, mais possesseur de vieux titres, fit des difficultés pour reconnaître comme empereur ce soldat parvenu. C'est alors que, digne interprète en cela de Napoléon, son ministre répondit à l'envoyé de l'électeur ces mots plus fiers que circonspects : Qui vous a dit, monsieur, que l'empereur ne sera pas avant dix ans, chef de la dynastie la plus ancienne de l'Europe? En 1806, Talleyrand fut nommé grand chambellan, et reçut quelques jours après, comme fief, la principauté de Bénévent. Pour rendre raison de sa disgrâce, en 1808, on supposa qu'il avait blâmé soit l'invasion en Espagne, opération d'ailleurs mal combinée, soit cette espèce de partage du monde qui paraissait avoir résulté de l'entrevue de Tilsitt. Néanmoins le traité secret doit avoir été signé *Talleyrand* et *Kourakin*. Il faut aussi observer que dans ce qu'eut de réel ce plan si gigantesque à de certains yeux, ce partage général se bornait presque à donner à l'empire russe Abo et Constantinople, à l'empire français, Madrid, Lisbonne et Rome. En vertu de cet accord, ce fut sans aucune réclamation de la part d'Alexandre, que les armées de Napoléon entrèrent, en 1809, à Rome, à Lisbonne et dans l'Espagne à laquelle on reprochait d'avoir voulu prendre les armes quelques jours avant la bataille d'Iéna. Du moins la disgrâce du ministre le rendit plus croyable, surtout lorsque la résistance des Espagnols vint mettre un premier terme à l'éblouissante rapidité des succès de Napoléon. D'ailleurs, sous Louis XVIII, à l'époque de la seconde guerre d'Espagne, le prince de Bénévent, en la blâmant aussi, a pris soin de confirmer le bruit répandu relativement à la première. « Appelé, dit-il, par celui qui gouvernait alors le monde, à émettre mon opinion sur une lutte à engager avec le peuple espagnol, j'eus le malheur de lui déplaire... en lui en révélant tous les dangers..... » L'objet de ce mécontentement passager ne tarda pas à obtenir un titre nouveau ; il fut fait vice-grand électeur, ce qui lui laissait plus de loisirs, mais à la vérité moins d'influence. Au reste, l'empereur faisait plus que jamais le travail par lui-même, et ce fut parce qu'il ne voulait plus guère en cela que de simples secrétaires, qu'il se passa de la sagacité du prince de Bénévent. Après le désastre de 1812, la défaite de Leipzig, et les inutiles prodiges de février 1814, l'ennemi, mettant sa confiance moins encore dans ses nombreuses colonnes, que dans les machinations du parti royaliste et de quelques autres Français plus coupables, abandonna presque le soin de ses derrières menacés avec tant d'audace, et poussa sur Paris la moitié des bataillons appelés par les traîtres. Sans le rétablissement du drapeau blanc, les alliés avaient à craindre d'être détruits au milieu de la France. Ils entretenaient donc des intelligences, particulièrement dans le sénat, et tandis qu'on abusait les gens crédules par une vaine reconnaissance du droit de la nation à se choisir un gouvernement, des vœux excités dès longtemps se manifestaient en faveur de l'ancienne dynastie. Divisé d'intentions, le sénat procéda avec plus de mesure ; mais 70 de ses membres, parmi lesquels on comptait 27 étrangers, étaient animés de l'esprit du prince de Bénévent : ils se réunirent d'après le bon vouloir du monarque russe, et proclamèrent la déchéance de Napoléon. Déjà depuis plusieurs semaines le comte d'Artois s'était mis en marche pour la France, sous la protection des ennemis, et l'intrigue qui agissait en leur faveur, balançant au congrès de Chatillon, ou neutralisant les négociations officielles, préparait la perte de l'empereur. L'ancienne opposition, mais peu certaine, du prince de Bénévent aux desseins de Napoléon sur l'Espagne, et à la guerre de Russie, était alors réputée indubitable, et rendait plus efficace ce qu'il méditait au moyen de ses précédentes relations diplomatiques. Elles étaient d'autant plus faciles à renouer que l'étranger lui avait toujours su gré d'adoucir par des formes pleines d'urbanité les exigences de Napoléon. Il agit surtout auprès de Nesselrode et de Metternich. Il paraît que la réintégration des Bourbons n'était pas d'abord une conséquence absolue de la reddition de Paris, mais une combinaison présentée comme plus propice pour le maintien de la paix, et pour les diverses prétentions des alliés. On insinuait doucement qu'un prince nouveau, ou bien la régence confiée à Marie-Louise, au nom de Napoléon II, offriraient moins de garanties pour les étrangers. Peut-être, parlait-on quelquefois des intérêts du pays, mais comme d'une considération d'un ordre inférieur. Ceux des Bourbons étaient directement soutenus par de Vitrolles, suscité lui-même par Talleyrand, mais non dans un but aussi positif. Les alliés voulaient avant tout l'affaiblissement de la France. Quant à leur premier confident, il aspirait à être reconnu comme ministre indispensable par le gouvernement futur; mais il avait à craindre que les Bourbons, ou plutôt les émigrés qui prétendaient tout conduire, ne le trouvassent pas irréprochable dans leur sens. On a donc eu raison, sans doute, de dire que de Vitrolles alla plus loin que ne le désirait son guide, homme consommé dans les affaires, et moins pressé de conclure, que curieux de saisir une occasion de rendre à quelqu'un d'heureux des services éminents. Ce n'est pas qu'il parût lui-même exempt de passion. Il gardait plus de souvenir du refroidissement de l'empereur que des bienfaits précédents, et il venait de refuser de se charger encore du portefeuille, au risque d'exciter par cette résistance des soupçons graves, et d'être privé de sa liberté, ce dont il fut un moment question. De tous ceux qui se groupaient alors autour du prince de Bénévent, le jeune duc de Dalberg était le premier dans son intimité. On y voyait aussi un ex-archevêque, homme remuant et grand parleur, qui ne manquait pas de verve pour écrire sur les

événements, mais qui pour les diriger n'eût inspiré aucune confiance. Il recevait les journaux anglais qu'on se procurait assez difficilement alors, et de cette manière il ne fut pas inutile. Quant au prince, dès que la capitale parut menacée, il fit ses dispositions pour partir ; mais il s'était aussi arrangé pour être arrêté aux barrières. Ainsi retenu, il s'occupa d'entraver tellement la résistance, si l'ennemi se présentait, qu'on fût réduit à se rendre, c'est-à-dire à saper dans ses fondements l'édifice élevé par Napoléon. Il fallut capituler en effet, et aussitôt les communications avec les alliés n'eurent plus rien de mystérieux. Talleyrand avait si bien mérité d'Alexandre avant la reddition de la ville, que ce monarque lui fit l'honneur de décider qu'il descendrait dans son hôtel: c'était au reste un moyen certain d'augmenter pour l'instant l'ascendant d'un homme dont on avait encore besoin. Il rassembla chez lui la plupart de ceux qui faisaient prendre au sénat le parti de la défection, de Dalberg, de Montesquiou, de Jaucourt, ainsi que le baron Louis. On se demanda dans le salon de Talleyrand, comment on disposerait de la France, de concert avec les Autrichiens et les Russes. Alexandre n'avait pas manifesté de volonté expresse; seulement on avait compté sur lui pour la ruine de l'autorité impériale. On devait peut-être se promettre l'assentiment de François, à l'égard de la régence confiée à Marie-Louise, mais au milieu de cette incertitude, les Bourbons avaient pour eux un grand avantage, celui de pouvoir invoquer un principe encore accrédité. Le négociateur faisait valoir cette chance de succès; cependant le duc de Dalberg objectait la difficulté d'amener à des condescendances libérales plusieurs membres de la branche aînée des Bourbons, ceux en qui l'émigration mettait son espoir pour tout intervertir. Quelqu'un pensa concilier les choses, en observant qu'on avait le duc d'Orléans, mais il paraît que Talleyrand et le baron Louis avaient pris leur parti. Ils firent sentir que les étrangers, armés avec un rare et heureux accord, ne trouveraient une garantie satisfaisante que dans les héritiers de Louis XV, sous qui avait commencé sans obstacle le partage de la Pologne. Déjà, vers les frontières méridionales, Wellington, moins réservé ou moins artificieux, avait dit formellement : Que le nom de Bourbon soit votre mot de ralliement, et que le drapeau blanc, symbole antique de votre bonheur, se développe sur vos têtes. Pour augmenter la sécurité des alliés, Talleyrand demanda que Louis XVIII fût expressément invité à faire des concessions à l'esprit du siècle, et il se chargea de décider la majorité des sénateurs à ce pas rétrograde : une constitution moderne avec des princes d'autrefois. Jamais il n'avait obtenu plus de prépondérance; ce fut le triomphe de la souplesse qui le caractérisait de réunir les interprètes de tous les partis, de les éconduire presque tous, sans cesser de leur être agréable, et de terminer selon ses propres vues ce que la fortune avait seulement préparé à Moscou, à Leipzig, et à Laon. Il n'était pas jusqu'aux partisans de la république qui n'eussent pour consolation de répéter que les chefs des alliés, pourvu qu'on leur obéît du reste, souffriraient que le gouvernement nouveau parût être du choix de la nation. Trop facilement on oubliait en France qu'au milieu de perturbations si décourageantes, une nation se trouve ordinairement représentée par une poignée d'hommes astucieux, qui peut-être mis en mouvement eux-mêmes par un seul, s'éloignent plus du vœu public que ne l'oserait faire un despote dans des moments plus calmes. Une proclamation insidieuse, que signa le prince de Schwartzemberg, fut rédigée sous les yeux de l'hôte d'Alexandre. Le 31 mars, à six heures du soir, le czar prit possession de l'appartement où il était attendu, et, quelques instants après, les délibérations commencèrent. Alexandre, dont l'âme n'avait déjà plus d'énergie, et dont l'esprit faible aimait à se reposer dans des idées exclusives, se laissa persuader qu'un moyen s'offrait d'égaler la gloire de Napoléon, en opposant le rôle de pacificateur à celui de conquérant. On avait aussi agi auprès des autres monarques et de Metternich. On jugeait que l'empereur François sacrifierait de bonne grâce les intérêts de sa fille et de son petit-fils. Ce monarque voulant l'expulsion de Napoléon, il ne restait plus qu'à lui faire envisager la régence comme la continuation du système impérial, et à faire entendre que même cette demi-mesure aurait l'inconvénient de rendre peut-être un jour le trône au grand homme de guerre, qui, une fois raffermi, ne se laisserait plus ébranler. Talleyrand excellait dans ces soins pour le repos de l'Europe. Deux heures avant l'arrivée d'Alexandre chez lui, on y avait agité déjà, en présence du roi de Prusse, la question du rappel de l'ancienne dynastie. Sans parler peut-être aussi clairement à Alexandre, le prince de Bénévent l'amenait au but. Ce fut lui qui ne craignit pas de faire observer au czar qu'en déclarant qu'il ne traiterait plus avec Napoleon, il fallait ajouter : ni avec aucun membre de sa famille. Le 1er avril, Talleyrand présida le sénat dont il était sûr en partie. Il avait dit au czar que l'exemple de cette chambre entraînerait d'autres autorités, et par conséquent la capitale. Le sénat arrêta l'établissement d'un gouvernement provisoire, chargé de lui présenter un projet de constitution qui pût convenir à la France dans la situation où on l'avait placée. On décida ensuite que ce gouvernement serait composé de cinq membres, et l'élection eut lieu immédiatement. Les noms proclamés par le prince de Bénévent furent ceux du prince lui-même, et de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de Montesquiou. Le même jour, le sénat chargea le gouvernement provisoire d'apprendre à la nation qu'il venait de déclarer la déchéance de l'empereur Napoléon et de sa famille, et qu'il déliait du serment de fidélité le peuple et l'armée. Fort de sa docilité, le sénat se présenta ensuite devant le czar qui le reçut gracieusement. On arrivait ainsi au dénoûment de cette fatale comédie. Au moyen des télégraphes, le peuple français apprit qu'il venait d'appeler librement et unanimement au trône l'ancienne dynastie. Des plaisants, car il s'en trouve dans les jours les plus sombres, tirèrent parti d'un rapprochement assez singulier pour mériter qu'on le cite. Les journaux remplis de ces actes, qu'ils accompagnaient de misérables félicitations, contenaient, le même jour, l'annonce de la prochaine clôture d'un spectacle des *Nains,* sous la direction d'un *habile faiseur de tours :* celui-ci se nommait Olivier. Tout en se laissant

gouverner par Talleyrand, le czar, incapable d'oublier tout à fait Tilsitt et Erfurt, paraissait se reprocher d'être moins généreux, et peut-être moins loyal, que le rival même dont il voyait enfin le malheur. Prévenu, assure-t-on, de l'idée qu'il lui survivrait peu, il aurait désiré le ménager, et il se montrait si agité, si incertain, que ceux d'entre ses serviteurs qui l'approchaient le plus, ont remarqué que sa raison s'altérait par moments. Il ne se servait de sa puissance que pour sanctionner les arrêts du chef du gouvernement provisoire, ou plutôt ceux de Louis XVIII, qui, dès le mois de janvier, avait imaginé de supposer au sénat conservateur la mission de détruire l'empire. Devenu momentanément l'arbitre de l'État, celui qui, sans porter les armes, jouait presque ce rôle de Monk, dédaigné auparavant par le premier consul, voulait laisser ignorer aux nouveaux maîtres qu'il espérait servir, s'il n'avait pas suscité en leur faveur une velléité d'enthousiasme national. Il attacha ainsi de l'importance à l'adhésion de quelques membres du corps législatif, les seuls qui se trouvassent à Paris : il comptait sur l'aveuglement du jour, et savait qu'après les fautes de Napoléon, et surtout après ses revers, tout pouvait être employé contre lui, pourvu qu'on se hâtât. Cette minorité d'un corps dissout s'assembla tout aussi légitimement que le sénat agissait au nom de la France, et se conduisit avec autant de tact que plusieurs vieux soutiens du parti républicain devenus les complices de l'abandon des trois couleurs. Cependant les maréchaux persistaient à regarder comme la véritable loi du moment la régence dans les mains de Marie-Louise; ce fut même de la part de quelques-uns d'eux l'objet de négociations auprès d'Alexandre, et la faction royaliste craignit un instant qu'on ne la laissât retomber dans sa nullité. Tout, cependant, n'était pas perdu pour Napoléon; ses marches savantes et le soulèvement de quelques provinces jalouses de l'honneur français, eussent pu compromettre la sûreté des alliés trop confiants à Paris. Mais Talleyrand trouva, dans ce qu'il avait déjà fait, des moyens d'ébranler même la fidélité des guerriers, et il dit au maréchal Macdonald : « Si vous restez à celui que nous quittons, vous nous perdez tous. » Lorsque le comte d'Artois fut reçu aux barrières, celui dont c'était en partie l'ouvrage, le félicita ainsi, en style plus qu'épiscopal : « Le bonheur que nous éprouvons sera à son comble, si monseigneur reçoit avec la bonté divine qui caractérise sa maison, l'hommage de notre tendresse religieuse. » Il avait préparé, de concert avec un député, la réponse du lieutenant général du royaume; elle fut prononcée en ces termes : « Messieurs les membres du gouvernement provisoire, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour notre pays. Plus de divisions ! La paix et la France ! Je la revois, et rien n'est changé, excepté qu'il y a *un Français de plus.* » Il y avait pourtant aussi un Français de moins, et l'existence de ce personnage, si puissant naguère, était encore un sujet d'inquiétude : on put se figurer que sa perte seule satisferait le nouveau cabinet des Tuileries. Un marquis de Maubreuil, que des ressentiments personnels avaient entraîné à se charger d'une mission très-peu honorable, en reçut, dit-on, une autre plus odieuse. Il s'agissait d'assassiner Napoléon, et de se défaire même de toute la famille impériale. Si on en croyait l'affirmation constante de cet accusé, l'ordre en aurait été donné par Talleyrand ; mais, selon d'autres versions, le secrétaire adjoint du gouvernement provisoire se serait seul exprimé clairement à cet égard, et le prince aurait fait seulement un signe de tête précipitamment interprété comme une marque d'adhésion. Dans quelque fâcheuse incertitude que soit restée cette affaire, il était plus naturel de croire égaré par quelque passion sordide l'auteur du vol des diamants de la reine de Westphalie, que de charger d'imputations de cette nature un homme ingrat, sans doute, mais assez élevé pour craindre d'avilir son nom. A la suite d'une convention insensée, le traité de Paris, non moins honteux, fit descendre du premier rang la France, qui après avoir abusé peut-être de ses triomphes, abusa pour ainsi dire de son affliction. Il y eut un inconcevable engouement dans le remords d'avoir fait des conquêtes, et la coalition en profita sans pudeur. Les faibles ne furent pas réintégrés, mais les forts se partagèrent les dépouilles, et il faut mentionner ici cette étrange équité, cette mode parisienne, puisque Talleyrand la mit à profit, approuva tout, et accorda tout. L'œuvre de la restauration une fois consommée, le portefeuille des affaires étrangères, le 12 mai, et la pairie le 4 juin, en furent la récompense : beaucoup de pairs lui avaient dû leur nomination, et il exerça une assez grande influence dans cette chambre, où on le vit plus d'une fois à la tête de l'opposition. Il avait promptement senti que ses vues relatives à l'administration intérieure ne seraient pas prises en considération, mais sans que cela lui inspirât le courage de se tenir éloigné des affaires. Selon l'opinion commune, il avait eu du moins celui d'exposer, avant la déclaration de Saint-Ouen, qu'il serait dans l'intérêt des Bourbons que la constitution émanât de corps politiques représentant la France. A la vérité cela même eût été très-défectueux, et le sénat, qu'on voulait surtout favoriser, fournit contre lui trop de prétextes. Doué de quelque esprit, Louis XVIII crut se montrer homme d'État en répondant : « Si j'acceptais la constitution présentée par le sénat, vous seriez assis, M. de Talleyrand, et je serais debout. » D'ailleurs la grande sagacité du ministre eût blessé les prétentions royales : il aurait voulu se rendre nécessaire à perpétuité ; mais Louis XVIII, peu reconnaissant de ces calculs, ne subit pas longtemps une telle loi. On n'a pu éviter ici de parler avec étendue de la participation de Talleyrand aux événements de 1814, parce qu'il s'y est montré tout entier, avec ses ressources et ses faiblesses, sa surprenante légèreté à l'égard des intérêts de la France, et son art dans ce qui tenait à des vues plus personnelles. Néanmoins il est juste d'observer, avant de quitter cette époque, qu'à la tête du gouvernement provisoire, il n'a pas abusé de cette position pour placer de nombreuses créatures. Dans un discours remarquable, prononcé avant les cent jours à la chambre des pairs, le prince de Talleyrand a présenté comme indispensable l'établissement d'une caisse d'amortissement. Il était, en 1815, au congrès de Vienne, lorsque la famille royale fut expulsée des Tuileries. N'ayant rien de favorable à attendre du nouveau maître, il venait de provoquer vivement contre lui la déclaration des puis-

sances. Il alla trouver le roi à Gand, et d'après les conseils exprès de Wellington, on lui confia, le 8 juillet, l'administration des affaires étrangères. Il y joignit le titre de président du conseil des ministres; mais sous ces deux rapports il fut bientôt évincé. Il déplaisait à Monsieur, et généralement il restait suspect au parti royaliste, dont un des meneurs avait écrit de Toulouse : « Tant que cet homme, accoutumé à toutes les perfidies, n'aura pas porté sa tête sur l'échafaud, il n'y aura ni repos ni sûreté pour les Bourbons : c'est par ce grand exemple qu'il faut commencer. » Talleyrand avait aussi contre lui, en 1815, les empereurs de Russie et d'Autriche, mécontents de voir Wellington imposer ses volontés à la France. Ces deux monarques accoururent, et on rapporte qu'à leur passage à Nancy, ils dirent à un général : Nous allons en hâte à Paris, car nous ne savons pas tout ce qui s'y fait, et ce que nous savons ne nous convient pas. Louis XVIII fut donc tenu d'introduire dans le conseil quelques hommes agréables à la Russie; c'est ce qui fit penser au duc de Richelieu, qui était très-aimé d'Alexandre, et à qui Talleyrand remit le portefeuille, le 26 août 1815. Plus tard, le duc de Bourbon se rendant à Paris, Talleyrand partit le même jour pour Valençay, d'où il ne revint que six ou huit mois après, en novembre 1818. Le bruit s'est répandu, les années suivantes, que ce ministre était enfin dévoué à la faction des émigrés; mais elle n'eût pas manqué d'employer ostensiblement ses talents, si elle avait compté sur lui, c'est-à-dire s'il avait pensé lui-même qu'elle pût quelque chose de durable. La crise déterminée, en 1830, par les projets dont le conseil de Charles X aurait été désabusé si Talleyrand y avait été admis, l'a ramené sur la scène qu'il n'avait pas cessé de regarder comme l'attendant toujours. Lorsque cette année le duc d'Orléans eut pris le sceptre, tombé un instant au pouvoir de la multitude, Talleyrand, appelé dans ses conseils, fut envoyé comme ambassadeur à Londres, avec la mission d'y travailler à maintenir la paix en Europe. Lorsque son œuvre lui parut complète, il voulut que ce succès qu'il jugeait glorieux pour lui, mît fin à sa carrière diplomatique, et il se démit de l'ambassade d'Angleterre. La confiance de Louis-Philippe le suivit dans la retraite, et il fut souvent consulté sur les points les plus importants et les situations les plus difficiles. Quoique affaibli par une maladie dont les progrès lents, mais sensibles, inquiétaient ses amis, il se rendit à l'Institut (janvier 1838) et dans une séance publique y lut l'*Éloge de Reinhart*, habile diplomate, son ami. Ce discours, remarquable par les vues morales, fut comme ses adieux au public. Dès lors il ne s'occupa plus que de sa fin prochaine; le matin de sa mort il fit lire en présence de témoins la déclaration de ses sentiments religieux, reçut ensuite les sacrements de l'Église, et expira le 18 mai 1838 vers le soir, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa connaissance. Les *Mémoires* qu'il a laissés, et qui sont, dit-on, déposés en Angleterre, ne doivent être publiés que trente ans après sa mort. On a de Talleyrand quelques écrits, insérés dans les *Recueils* de l'Institut, entre autres un *Mémoire sur les relations commerciales de l'Institut*, et un autre sur l'utilité de fonder des colonies françaises sur les côtes de l'Afrique. Son rapport *sur l'instruction publique* à l'assemblée constituante, 1791, in-4°, contient d'excellentes vues. M. de Barante a prononcé l'*Éloge* de Talleyrand à la chambre des pairs, et M. Mignet à l'Institut.

TALLIEN (Jean-Lambert), né à Paris en 1769, était fils d'un portier du marquis de Bercy, qui se chargea de lui faire faire ses études. Il fut successivement clerc de procureur, employé dans des bureaux de commerce et de finances, enfin prote à l'imprimerie du *Moniteur*. Vers la fin de 1791 il rédigeait, sous le titre de l'*Ami du citoyen*, un journal rempli de déclamations violentes contre la cour. A la même époque, orateur du club des jacobins, il acquit ainsi sur la multitude une influence qu'il entretenait par de nouveaux écrits. Nommé dans la nuit du 9 au 10 août secrétaire-greffier de la commune de Paris, il attacha son nom à plus d'une mesure désastreuse de cette époque. On l'a souvent accusé de n'avoir pas été étranger aux massacres de septembre, et malheureusement pour sa mémoire cette accusation paraît fondée; mais il est certain aussi que, dans ces journées déplorables, il sauva plusieurs victimes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il demanda, à l'ouverture de la session, que l'assemblée prêtât le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité. Dans les débats qu'amena le procès de Louis XVI, il se signala par son exagération; il voulut interdire à ce malheureux prince le droit de se choisir des conseils. Il vota contre l'ajournement de la discussion du procès, pour la peine de mort, contre l'appel au peuple, enfin contre le sursis. Le jour même de l'exécution il entrait au comité de sûreté générale, où ses actes continuèrent à porter le même cachet de violence. Il s'opposa au décret d'accusation contre Marat, proposa de mettre hors la loi les députés girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux, et se déclara le défenseur de Rossignol. Au commencement de 1794, envoyé en mission à Bordeaux, il s'y montra d'abord l'exécuteur docile des lois cruelles de l'époque; mais il ne tarda pas à s'opérer un grand changement dans sa conduite. La belle Mme de Fontenay, née Cabarrus, qu'il épousa depuis, ne contribua pas peu sans doute à ce changement. Il destitua, comme tyrannique, la commission militaire et le comité révolutionnaire de Bordeaux, mais, ainsi qu'il devait s'y attendre, il fut rappelé à Paris, où ses collègues lui reprochèrent son *modérantisme*. Pour se tirer d'embarras, il se mit à déclamer contre les nobles, et se fit le défenseur du fameux Jourdan *Coupe-Tête*. Par ce moyen il recouvra son crédit, et fut même élu secrétaire, puis président de la Convention. Cependant le danger croissait, et plus d'une fois il vit éclater contre lui, en signes non équivoques, la colère de Robespierre et de ses partisans. Dès lors se groupèrent autour de lui ceux qui partageaient ses craintes, et c'est ainsi que se prépara la chute de Robespierre. Le 9 thermidor, au commencement de la séance, Saint-Just ayant pris la parole, Tallien l'interrompit brusquement, et, accusant Robespierre, déroula tous ses projets aux yeux de l'assemblée, qui répondit à cette vive attaque par les cris : *A bas le tyran!* Billaud-Varennes se lève et retrace les crimes du despote.

Tallien reprend la parole, pour déclarer qu'il s'est armé d'un poignard, et qu'il en percera le nouveau Cromwell, si la Convention ne le décrète d'accusation. Il fait briller son poignard, et l'assemblée se lève pour témoigner son adhésion. Tallien fait décréter la permanence de la Convention dont la séance se prolonge toute la nuit, et le lendemain jusqu'à quatre heures du soir. Suspendue jusqu'à sept, elle est reprise alors, et Tallien qu'accueillent de vifs applaudissements, vient annoncer à la Convention que ses ennemis ont péri sur l'échafaud : ainsi fut accomplie cette grande révolution du 9 thermidor, qui tira la France d'un abîme. Tallien, élu membre du comité de salut public, continua sa lutte contre les jacobins, et contre les royalistes qui cherchaient à s'élever sur leurs ruines. On le vit successivement provoquer la juste punition de Carrier, de Fouquier-Tainville, de Joseph Lebon, voter le rapport d'un décret qui déclarait la ville de Bordeaux en état de rébellion, combattre le désastreux principe du *maximum* légal imposé au prix des subsistances, plaider pour la mise en liberté de Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI, proposer la suppression des comités révolutionnaires, et réclamer l'inviolabilité des lettres. C'est ainsi qu'il cherchait à faire oublier les égarements de sa vie passée. Mais les journaux, libres alors et presque tous rédigés dons le sens royaliste, ne lui tenaient aucun compte des services réels qu'il ne cessait de rendre. Cependant la nouvelle victoire que la Convention remporta sur les restes de la Montagne dans la journée de prairial, victoire à laquelle il avait pris une part très-active, lui rendit un peu de faveur. Envoyé en qualité de commissaire à l'armée de Hoche, il fut témoin de l'affaire de Quiberon, et, pour n'être point forcé d'ordonner l'exécution des lois contre les émigrés, se hâta de revenir à Paris, où il recommença de déclamer contre les royalistes. Au 13 vendémiaire il fut un de ceux qui les combattirent avec le plus d'acharnement; et, après leur défaite, il proposa l'établissement d'une commission de cinq membres, chargée de présenter des mesures de salut public. Il en fit lui même partie, et, prévoyant que les élections nouvelles lui feraient perdre son influence, il parut disposé à s'appuyer sur des mesures arbitraires. Élu par le sort au conseil des Cinq-Cents, il y fut accusé d'avoir des relations avec les Bourbons, et quoique sa conduite démentît cette accusation, il fut obligé d'en prouver la fausseté. Lorsque le 18 fructidor eut rendu le pouvoir à son parti, il usa de la victoire avec modération, défendit plusieurs de ses collègues atteints par la loi de déportation, et rendit même service à des personnes qui ne partageaient pas ses opinions. Il sortit du conseil le 1er prairial an VI (20 mai 1798), et suivit Bonaparte en Égypte comme membre de la commission des arts. Il y devint administrateur des domaines nationaux, membre de l'Institut, et concourut à la rédaction de la *Décade* qui s'imprimait au Caire. Menou, resté général en chef, le renvoya en France. Dans la traversée, il fut pris par les Anglais et conduit à Londres, où les fêtes les plus brillantes lui furent données par l'opposition, qui ne vit en lui que l'homme du 9 thermidor. Ce fut encore le souvenir de cette journée qui le protégea contre l'aversion de Bonaparte, jadis son protégé, et lui valut la place de consul à Alicante, avec l'autorisation de résider à Paris. Cette faveur a donné lieu d'insinuer qu'il rendait des services secrets à la police; mais cette imputation est loin d'avoir été prouvée. En 1815 il signa l'*acte additionnel;* cependant à la seconde restauration il ne fut point exilé; mais il perdit son traitement. Il mourut à Paris le 16 novembre 1820, accablé d'infirmités et dans un état complet d'isolement. Son mariage avec Mme de Fontenay avait été annulé peu de temps après son retour d'Égypte.

TALMA (François-Joseph), le plus grand tragédien de notre temps, né à Paris le 15 janvier 1763, passa ses premières années en Angleterre, où son père exerçait la profession de dentiste, et fut renvoyé en France à 9 ans pour y commencer ses études. Dès cette époque, il décela ses dispositions pour la scène. Cette vocation se développa rapidement lorsque, de retour à Londres, le jeune Talma se fut réuni à plusieurs de ses compatriotes pour jouer quelques petites comédies françaises, qui attirèrent tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On le pressa de débuter à Drury-Lane, et peu s'en fallut qu'il ne s'y décidât. Cependant il revint en France, et pendant 18 mois il y pratiqua l'état de son père. Dans le même temps il exerçait ses talents pour la scène au théâtre de Doyen, où il recueillait des applaudissements mérités. Son projet d'embrasser la carrière théâtrale étant arrêté, il entra à l'école de déclamation fondée en 1786, et il y reçut les conseils de Molé, Dugazon et Fleury. Le 21 novembre 1787 il débuta par le rôle de Séide dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. On fut frappé de la noble régularité de ses traits, de la grâce de son maintien et de la chaleur de son débit. Malgré le succès qu'il obtint dans les autres rôles d'épreuve, il fut laissé dans l'emploi des confidents. Une sérieuse étude de l'histoire occupa ses loisirs, et c'est ainsi qu'il prépara cette réforme du costume, tentée si inutilement par Lekain, Mlle Clairon et Mlle Saint-Huberti. Ce fut au commencement de la fameuse année 1789 qu'on le vit, dans le rôle de Proculus de la tragédie de *Brutus*, paraître pour la première fois vêtu dans toute la sévérité du costume antique. Les grands événements dont il fut le témoin ne contribuèrent pas peu à développer l'admirable talent dont il devait les germes à la nature. Il se trouva d'ailleurs en communication avec tous les hommes supérieurs de cette époque. Comme la plupart d'entre eux il aima la liberté avec passion, mais il déplora toujours les excès dont elle fut le prétexte. Le premier rôle que créa Talma fut celui de Charles IX dans la tragédie de Chénier; vint ensuite, dans le *Journaliste des ombres*, pièce de circonstance, celui de J. J. Rousseau, dans lequel, au jugement de Grimm, il porta la vérité d'imitation au plus haut point. Délivré des tracasseries de ses confrères dont il ne partageait point les opinions politiques, et corrigeant par degrés, d'après l'expérience et les conseils de la critique, ce qu'il y avait de trop violent dans sa verve, il finit par donner à son jeu un degré de perfection dont ses contemporains n'avaient pas eu d'exemple. On sait que l'empereur Napoléon l'admettait souvent dans son intimité. Ce grand acteur mourut à

Paris le 19 octobre 1826. La gravure a représenté ses derniers instants, et son buste a été exécuté par M. David. Plusieurs discours ont été prononcés à ses funérailles, notamment par M. Lafont, son camarade à la Comédie-Française. Les principaux rôles créés par Talma, ceux où il a poussé le plus loin l'élévation de son talent, sont *Manlius* de Lafosse, *Othello* et *Hamlet* de Ducis, *Sylla* de Jouy, *Régulus* de L. Arnault, Oreste dans la *Clytemnestre* de Soumet, *Léonidas* de Pichat et surtout *Charles VI* de Delaville, qui peut être regardé comme le chant du cygne. Talma est auteur de *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtrale*, 1825, in-8°, réimprimées la même année avec les *Mémoires de Lekain* (*Collection de mémoires sur l'art dramatique*. (*Voyez* la nécrologie de Talma, par Duviquet), *Journal des Débats*, 20 octobre 1827, et la *Notice* que lui a consacrée Lemercier, *Revue encyclopédique*, 1827, tome III, page 289.

TALMONT (GABRIELLE DE BOURBON, princesse DE), était fille de Louis Ier, comte de Montpensier, mort prisonnier en Angleterre, et de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme. Au mois de juillet 1485, elle fut mariée à Louis II, sire de la Tremoille, l'un des plus grands capitaines de son siècle. De cette union, formée par la politique, mais dont l'inclination et les vertus des deux époux resserrèrent les nœuds, naquit Charles, prince de Talmont. Gabrielle se chargea de veiller sur l'éducation de son fils, et sut lui inspirer le goût des lettres, qu'elle cultivait elle-même avec succès. Jean Bouchet, chroniqueur du Poitou, que la princesse honorait de son estime, nous a laissé, sur ses occupations, des détails précieux par leur naïveté. « Elle employait, dit-il, une partie de sa journée en broderie et autres menus ouvrages appartenants à de telles dames, et y faisait travailler ses demoiselles; mais, quand aucunes fois, elle en était ennuyée, se retirait en son cabinet bien garni de livres, lisait quelques histoires ou chose morale ou doctrinale; et s'y était son esprit ennobli et enrichi de tant de bonnes sciences, qu'elle composait petits traités à l'honneur de Dieu, de la vierge Marie, et à l'instruction de ses demoiselles. » Le fils qu'elle aimait si tendrement fut tué à la bataille de Marignan. Depuis elle ne fit plus que languir, et mourut consumée de chagrin, au château de Thouars, le 30 novembre 1516. Les ouvrages de Gabrielle, restés manuscrits, sont: *Contemplation sur la nativité et passion de N. S. J. C.*; le *Château du Saint-Esprit*; le *Viateur*, ou le *Voyage du pénitent*; l'*Instruction des jeunes filles*. Le P. Hilarion de Coste a publié l'*Eloge* de cette princesse, dans ses *Histoires catholiques*.

TALMONT (A. PH. DE LA TRÉMOILLE, prince DE), second fils du duc de la Trémoille. Rien ne le fit remarquer dans sa première jeunesse; mais s'il n'eut pas d'abord la force d'échapper aux séductions qui se multipliaient naturellement pour lui, la gravité des circonstances fortifia ensuite son caractère, et il devint un des plus honorables soutiens du parti qu'il crut convenable d'embrasser. Partageant les projets contre-révolutionnaires de la noblesse de l'ancien Poitou, en 1792, il passa la Manche, et s'étant rendu ensuite sur le Rhin, il fit, en qualité d'aide de camp du comte d'Artois, la première campagne des émigrés. En 1793, il rentra en France, non pour se réconcilier avec les nouveaux principes, mais pour les combattre par d'autres moyens. Conformément à son plan d'insurrection, il visitait les campagnes voisines de ses domaines, quand le soulèvement éclata brusquement au nord de la Loire. Arrêté du côté de Château-Gonthier, le prince de Talmont fut conduit dans les prisons d'Angers; dès ce moment, sa tête fut comptée au nombre de celles qu'on se promettait d'abattre. Mais, par les bons offices de l'abbé de la Trémoille, frère du détenu, un membre de la Convention pénétra dans la prison, et le prince, sûr d'être délivré, eut à choisir pour asile l'Angleterre, ou bien la Vendée, alors insurgée comme la Bretagne. La Vendée! dit aussitôt Talmont; je verserai mon sang pour mon roi jusqu'à la dernière goutte. Ainsi, des paysans royalistes, auxquels l'escorte n'eut garde d'opposer beaucoup de résistance, s'emparèrent de lui, tandis qu'on le transférait d'Angers à Laval, et le conduisirent aux Vendéens déjà maîtres de Saumur. Ils accueillirent avec enthousiasme un homme dont le rang et les traits imposants devaient exercer une grande influence sur la multitude : ils lui donnèrent place au conseil, avec le titre de général de la cavalerie. Il justifia cette confiance devant Nantes, le 29 juin, et devint plus cher encore aux Vendéens par sa valeur et ses efforts réitérés pour seconder Cathelineau, dont pourtant il ne put empêcher la défaite. Blessé, mais non mortellement, comme le général en chef, il alla au centre de la Vendée prendre part à d'autres combats avec son ardeur ordinaire. Il ne se laissa pas décourager par les nouveaux revers essuyés à Châtillon, ou dans d'autres journées; il prétendait qu'on pouvait tout réparer, pourvu que, en se rendant maître d'un passage de la Loire, on communiquât librement avec les Bretons: c'était aussi de ce côté que Bonchamp désirait qu'on se ménageât une retraite. Avant l'affaire de Chollet, Talmont fut chargé de garder avec 4,000 hommes le poste de Saint-Florent, et plus tard on lui dut en partie le succès remporté à Laval. L'avis ou plutôt le désir de plusieurs chefs était de retourner dans la Vendée; mais Talmont qui, selon quelques mémoires, avait proposé de marcher sur Paris, insista du moins sur la nécessité de ne pas paraître renoncer aux secours promis par la Grande-Bretagne, et, en conséquence, il parla de se diriger vers Saint-Malo. On s'y décida, et Talmont fut un des deux commandants qui, en passant par Vitré, allèrent assiéger Granville. Lord Moira n'attendait que la prise de cette place pour se rendre à Jersey, avec son expédition, et fournir aux Vendéens les secours qu'ils attendaient, mais ceux-ci ayant échoué à Granville, et trouvant peu de sûreté dans un pays inconnu d'eux, demandaient, même avec menace, leur retour sur la rive gauche de la Loire. Au milieu de ces signes de rébellion, le prince, ainsi que quelques autres personnages, parmi lesquels était le curé de Saint-Lô, de triste mémoire, se disposèrent à s'embarquer : c'était au moins une imprudence. Un détachement de cavalerie, aux ordres de Stofflet, accourut, et ramena ce groupe au milieu du camp. Le prince et ses compagnons alléguèrent qu'en frétant pour Jersey un bateau pêcheur, ils n'avaient eu dessein que de hâter l'arrivée des secours, et de mettre en sûreté quelques femmes. Il existe plus d'une version à l'égard

des motifs qui entraînèrent ce général jusqu'au rivage. Il venait, dit-on, de recevoir des côtes opposées une lettre secrète, où il ne s'agissait nullement d'opérations militaires, et quoiqu'il eût répondu, ajoute-on, qu'il ne voulait pas quitter ses compagnons d'armes, il a pu céder ensuite à des tentations qui n'auraient pas exigé une longue absence. Quoi qu'il en soit, le passé répondant assez de ses intentions, sa justification imparfaite fut admise, et quelques jours après il rendit de grands services auprès de Dol, en résistant presque seul dans un moment où la déroute serait devenue générale. Larochejaquelin ayant su profiter de ce délai, confessa, en entrant à Dol, que sans Talmont la victoire eût été impossible. Après l'échec d'Angers, il tua dans un combat singulier un hussard qui, à la manière des anciens, était venu le défier devant les colonnes, entre les deux armées. Au Mans, en décembre, il fit de nouveau remarquer sa valeur. Voyant les bandes royalistes réduites à 6 ou 7,000 hommes, et dans l'impuissance de repasser le fleuve, il prit avec Fleuriot le commandement provisoire de ses débris; mais il ne put apprendre sans dépit le choix qu'on fit ensuite de son compétiteur pour général en chef, et il se retira. On a dit que ce vif désir de se placer à la tête des troupes dans un moment si difficile, n'annonçait que du dévouement chez ce prince; mais un dévouement plus certain l'eût fait rester avec ses compagnons d'armes, même sans occuper la première place. Il n'avait pas encore d'asile, et, déguisé en paysan, il errait avec un domestique dans les campagnes voisines de Laval, lorsque la garde nationale de Bazouges le conduisit à Fougères, sans savoir quel pouvait être cet homme suspect; mais la fille d'un aubergiste dit en l'apercevant : « C'est le prince de Talmont. » Au moment d'être interrogé par le générel Beaufort, le prisonnier renonça à son accoutrement de paysan. « Oui, dit-il, je suis le prince de Talmont; déjà 68 combats m'ont familiarisé avec la mort. » Il demandait seulement qu'elle fût prompte; mais il resta 2 mois dans les cachots de Rennes. C'est dans cette ville que celui qui l'interrogeait finit par lui dire avec humeur : « Tu es un aristocrate, et je suis patriote. » L'aristocrate répliqua : Tu fais ton métier, je fais mon devoir. Cette réponse que dans le temps on trouva sublime, était belle sans doute; mais il y avait cet inconvénient qu'une autre bouche aurait pu avec autant de raison prononcer les mêmes paroles dans le sens contraire. Transféré enfin à Laval, Talmont monta sur un échafaud préparé devant la principale entrée de son château. En 1822, on a élevé, près de Laval, un monument en l'honneur de ce prince de Talmont et de quelques autres victimes, au lieu même où leur sang avait été répandu.

TALON (Omer), professeur de belles-lettres, né dans le Vermandois en 1510, mort en 1562, fut l'ami de Ramus, dont il partagea les idées de réforme pour l'enseignement, mais non pour les doctrines religieuses. Parmi ses ouvrages, qui n'offrent plus aucun intérêt, on trouve un traité de rhétorique (*Institutiones oratoriæ*), qui eut de son temps une grande vogue. Ils ont été recueillis par Th. Freig, Bâle, Perna, 1575, in-4°. Le P. Daire en a donné la liste dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, pages 94 et suivantes.

TALON (Omer), célèbre avocat général au parlement de Paris, né vers 1595, mort en 1652, fit entendre le premier au barreau une éloquence simple et dégagée de tout cet appareil ridicule d'érudition alors à la mode. Il montra, dans les troubles de la Fronde, son attachement aux lois, son dévouement à la cause royale, et toujours le plus noble caractère. Il a laissé des *mémoires* qui sont ceux d'un bon citoyen et d'un sage magistrat. Ses *plaidoyers* et ses *discours* les plus importants ont été publiés avec ceux de son fils par Rives, sous le titre d'*Œuvres d'Omer et de Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8°.

TALON (Denis), fils du précédent, auquel il succéda dans la charge d'avocat général, né en 1628, mort en 1698 président à mortier, marcha sur les traces de son père. Il fut un des rédacteurs de ces ordonnances rendues par Louis XIV, et dont rien n'avait encore égalé la sagesse. C'est à tort qu'on lui a longtemps attribué le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Église*.

TALON (Jacques), prêtre de l'Oratoire et parent du célèbre avocat général, suivit le cardinal de la Vallette dans ses campagnes de 1635 et 1636. Après la mort du cardinal il entra dans les ordres, fut député de sa congrégation à l'assemblée du clergé en 1645, et mourut en 1671, à l'âge de 73 ans. Outre des ouvrages de dévotion, on a de lui : les *Mémoires du cardinal de la Vallette*, publiés pour la première fois, 1772, 2 vol. in-12.

TALON (Nicolas), jésuite, né en 1605 à Moulins, mort en 1691 à Paris, outre une *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1645, in-4°, et plusieurs ouvrages ascétiques, a publié l'*Histoire sainte*, Paris, 1640 et années suivantes, 4 tomes in-4°. Dans cet ouvrage, il s'était proposé un but assez bizarre : persuadé que beaucoup de personnes ne pouvaient plus goûter l'ancienne et majestueuse simplicité des Écritures, il résolut d'écrire une histoire des Juifs qui fût à la fois édifiante et agréable. Cependant il finit par se borner à choisir les principaux événements qu'il distribua par chapitres. D'ailleurs il ne se fit aucun scrupule de paraphraser les discours qui ne sont qu'indiqués dans le texte, et d'y joindre des détails et des réflexions qui lui appartiennent en propre. Il existe de cette compilation ridicule une belle édition in-fol., Paris, Cramoisy, 1665, 2 vol.

TAMBRONI (Joseph), littérateur, né en 1773 à Bologne, fut secrétaire de la légation cisalpine, aux congrès de Rastadt et de Vienne, puis attaché à la légation italienne à Paris et au ministère des affaires étrangères, confié au comte de Marescalchi, son protecteur. Enfin il fut consul à Livourne, puis à Rome. En 1814, rentré dans la vie privée, il concourut à la rédaction du *Giornale arcadio*, et publia différents opuscules qui lui ouvrirent les portes de plusieurs académies. Il mourut à Rome en 1824. On lui doit, entre autres ouvrages : *Compendio delle storie di Polonia*, Milan, 1807, 2 vol. in-8°; *Intorno alla vita di Canova, Comentario*, Venise, 1823, in-8°.

TAMBRONI (Clotilde), sœur du précédent, née en 1758, et morte en 1817 à Bologne, savait les langues grecque, latine, française, anglaise, espagnole, et même

occupa quelques années la chaire de langue grecque dans sa ville natale, où souvent des femmes ont eu le titre et rempli les fonctions de professeur. On a d'elle quelques *poésies*, telles que : *Ode pindarica, gr. ital. per la ricuperata salute dell' arcivescovo di Bologna*, Bologne, 1793, in-8°.

TAMEHAMÉHAH ou **TAMAAHMAAH I**er, dit *le Grand*, chef de l'archipel Sandwich, au milieu du grand Océan. Il naquit vers l'an 1744, dans l'île d'Owyhée, la principale de ce groupe. Il appartenait à la race privilégiée, et s'était déjà fait remarquer par sa bravoure avant la mort de Cook; mais il n'eut aucune part à cet événement arrivé le 14 février 1779, à la baie de Karakaoua. Peu de temps après, Terriobou, chef d'Owyhée, fut mis à mort par des mécontents, et on revêtit du pouvoir Tamehaméhah. Il était doué de cette supériorité d'esprit qui consiste à connaître, dans l'intérêt de l'État, ce que les circonstances demandent d'inusité jusqu'alors. Il ne lui a pas été donné d'agir sur un aussi grand théâtre que Pierre de Russie, mais du moins on n'a pas à lui faire les mêmes reproches. La paix européenne de 1783 devait avoir des résultats jusque dans ces lieux reculés. Ils offraient une relâche aux navires allant au nord-est de l'Amérique et à la Chine, pour le commerce des pelleteries. Pendant qu'ils prenaient de l'eau et des vivres à Owyhée, plusieurs matelots désertèrent, et d'après les renseignements reçus d'eux, Tamehaméhah comprit l'avantage que ses compatriotes pouvaient retirer de la fréquente visite des navigateurs. Quelques autres chefs, assez semblables à ce qu'avaient été les grands vassaux en Europe, n'entrant dans ses vues qu'avec répugnance, se concertaient quelquefois pour se défaire des étrangers, et capturer leurs navires; mais Tamehaméhah, qui savait combien il serait facile qu'ils en tirassent vengeance, fit ce qu'il put pour mettre un terme à ces complots. Afin de n'avoir plus rien à craindre des rivalités mêmes des navigateurs de diverses nations, il se décida à se reconnaître vassal de la Grande-Bretagne. Les autres chefs assemblés par lui accédèrent à cette résolution; il fut convenu, en février 1794, que l'administration du pays resterait indépendante à l'intérieur, et que la souveraineté du monarque européen serait toute de protection. Vancouver, satisfait qu'un tel exemple fût donné dans ces vastes régions maritimes, fit un cadeau à ce prince insulaire : les charpentiers anglais construisirent une goëlette, que les ouvriers de l'île imitèrent promptement, et Tamehaméhah, disposant enfin d'une flottille, ce qui avait été le principal objet de ses vœux, rangea sous son obéissance les îles voisines. Le temps n'était plus où allant lui-même présenter des bananes à Vancouver, il avait demandé des clous en échange. Il eut un petit fort dans l'île Woaou, et, dans celle d'Owyhée, un plus important que défendaient plusieurs pièces d'artillerie. Les navigateurs de tous les pavillons trouvaient sûreté dans ses États soumis à une police régulière. Des Américains lui ayant fait entendre, en 1816, qu'une escadre russe parcourait ces mers, et voulait prendre possession d'Owybée, il rassembla sur le rivage 4,000 hommes assez bien armés, mais c'était seulement *le Rurik*, voyageant sans aucun dessein hostile. Son commandant, Kotzebue reçut le meilleur accueil, et Tamehaméhah, lui dit, avec toute la bonne grâce qu'y aurait mise un Européen, qu'il était charmé de fournir des vivres ou d'autres objets utiles à quiconque voyageait dans l'intérêt de la science ou du négoce. Il faisait lui-même dans l'occasion quelque entreprise commerciale. Il avait expédié pour Canton un bâtiment chargé de bois de sandal et de nacre de perle. La plupart des matelots étaient des hommes de l'Archipel, mais le capitaine était Américain. Comme Tamehaméhah, ne se soumettant qu'avec réserve, n'avait pas adopté le pavillon britannique, les Chinois n'admirent point son bâtiment dans leurs ports; ils n'avaient pas d'ordres en faveur d'une bannière inconnue. Le temps seul a manqué à Tamehaméhah pour que sa nation partageât, sous lui, tous les arts, l'activité, ou même l'instruction des Européens. Son commerce avec eux était avantageux, à cause de la fertilité de la plupart des îles, et, dans ses dernières années, il possédait une somme de 500,000 piastres fortes, ainsi que des vaisseaux marchands en bon état. Lorsqu'il jugea que sa fin approchait, il manda auprès de lui les chefs des différents cantons, et les exhorta à suivre, surtout à l'égard des blancs, le système qu'il avait adopté pour la prospérité du pays. Une courte maladie termina ses jours à Owyhée, au mois de mars 1819. On conjecture qu'il avait près de 75 ans. Vancouver lui avait trouvé, à l'époque de leur première entrevue, des traits farouches; mais l'âge, ou plutôt le sentiment du devoir chez un prince doué d'un génie naturel, les avait singulièrement adoucis. Il parut laisser à regret l'autorité à son fils aîné, à qui il ne pouvait transmettre en même temps sa prudence et ses lumières. Ce fils est le sujet de l'article suivant. On trouve dans les relations de Vancouver, de Kotzebue, etc., beaucoup de documents sur le réformateur des îles Sandwich.

TAMEHAMÉHAH II, fils et successeur du précédent. Selon quelques voyageurs, Tamehaméhah est le nom de la dynastie régnante, Rheu Rhio, le nom patronymique. Ce cacique était souverain des îles Owhyhie, Mowic, Wahoï, Morotoï, Renaï et Tahourowa. En conservant le trône de son père, il n'avait hérité, comme nous l'avons dit, ni de son habileté, ni de son audace. Maître de plusieurs îles indépendantes, son autorité s'était trouvée ébranlée à la mort de Tamehaméhah Ier, par les prétentions des principaux chefs qui ne supportaient qu'avec peine le joug qu'un prince ambitieux leur avait imposé. Déjà, à l'époque où le capitaine Freycinet visita ces parages, pendant son voyage autour du monde, Tamehaméhah II éprouvait les plus grandes craintes sur la tranquillité de ses États. Il paraît que le voyage en Angleterre, qu'il se résolut à entreprendre dans ces conjectures, et qui a fait toute sa célébrité en Europe, n'avait d'autre objet, que de réclamer des secours dont il jugeait avoir besoin pour soutenir son autorité. Mais en cela encore ses conceptions avaient été mal dirigées. Les Anglais depuis longtemps ne s'occupaient guère des îles Sandwich, qui fixaient plus particulièrement alors les regards des Russes et des États-Unis. Il s'embarqua pour Londres, sur un vaisseau de la compagnie anglaise, avec la reine Kamahamarou, sa sœur et sa femme, et une suite de 8 à 10 personnes, vers le commencement de 1824. A leur arrivée dans cette capitale, ils devinrent l'objet

de la plus vive curiosité, et des attentions les plus délicates du gouvernement anglais, qui leur donna des fêtes brillantes et les défraya entièrement. Mais l'impression trop vive que fit sur ces insulaires étrangers une atmosphère froide et humide, et le peu de soins qu'ils prirent pour s'en préserver pendant leur traversée, occasionnèrent une maladie qui se déclara d'abord chez la reine, et l'emporta presque au sortir de ces fêtes. Son frère et son époux ne lui survécut que quelques jours. Il mourut le 14 juillet 1824, n'ayant à peine que 22 ans. Kamahamarou, moins âgé de 2 ans, n'en avait que 17 lorsque le capitaine Freycinet vint relâcher à l'île Owhyhie. A la figure la plus agréable elle joignait la grâce des contours les plus délicats; son caractère était doux et affectueux ainsi que celui de son frère. A la mort de leur père Tamehaméhah Ier, ils n'avaient pas voulu se conformer à l'usage généralement adopté dans leur archipel, de se casser une ou plusieurs dents, selon la perte qu'on avait essuyée; ils avaient embrassé le christianisme et adopté pour eux et pour leur suite l'usage des vêtements. Les relations récentes des voyageurs nous apprennent que cette réforme s'est propagée aujourd'hui dans les îles Sandwich, grâce aux soins des missionnaires. L'Angleterre y a fait transporter les corps des deux jeunes et malheureux insulaires qui étaient venus la visiter. Ce voyage, si funeste pour eux, rappelle involontairement qu'ils régnaient sur les sauvages des îles Sandwich, naguère anthropophages, et dont le capitaine Cook fut la victime; il semble une expiation offerte à la mémoire de cet illustre navigateur. La triste destinée du jeune Tamehaméhah et de son épouse a fourni le sujet du roman suivant : *Taméha, reine des îles Sandwich, morte à Londres, juillet* 1824, ou *les aventures d'un fashionable, roman historique et critique*, par l'auteur de *Sabine d'Erfeld*, Paris, 1825, 2 vol. in-12.

TAMERLAN, héros tartare que les historiens orientaux nomment *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et les Chinois *Tiei-mou-eul*, naquit en l'an 736 de l'hégire (1336 de J. C.) dans la province de Kesch, que son père Sargaï, chef de la tribu de Berlas, possédait à titre de fief. Il était issu de Djagathaï, l'un des fils du fameux Gengiskan, et le fondateur d'un empire qui prit son nom. De bonne heure Tamerlan, par la supériorité de son génie, annonça les hautes destinées qui l'attendaient. Devenu chef de la tribu de Berlas quelque temps après la mort de son père, et maintenu par Toglouk-Timour, nouveau kan de Djagathaï, dans le commandement où il avait remplacé son oncle Hadjy Seif-Eddyn Berlas, Tamerlan, préférant bientôt à ce poste honorable les chances d'une entreprise difficile, alla joindre dans le désert de Khiwa l'émir Houccin, son beau-frère, qui vainement déjà avait tenté d'établir sa puissance dans la Transoxane après que cette vaste province fût tombée sous le joug du conquérant Toglouk. C'est à cette époque que Tamerlan, dans un combat qu'il eut à soutenir sur les frontières du Seïstan, reçut deux blessures qui le rendirent pour toujours boiteux et manchot. Touglouk Timour étant mort (765-1363), Tamerlan et Houccin réussirent, avec des forces très-inférieures, à évincer Élias Khodjah, son successeur, puis ils firent proclamer kan de Djagathaï un prince de la race de Gengiskan appelé Kaboul-Aglen, homme nul sous lequel ils demeurèrent en possession du pouvoir que déjà tous deux songeaient à s'approprier à l'exclusion l'un de l'autre. Cette révolution ramena devant Samarkand avec de nouvelles troupes Élias-Khodja, qui fut encore réduit à évacuer la Transoxane (le Mawar-el-nahr), mais non sans avoir remporté cette fois une victoire importante sur Tamerlan et son beau-frère. Ces deux émirs ne tardèrent pas à s'engager l'un contre l'autre dans une lutte où, après s'être honoré d'abord par de la générosité et de la modération, Tamerlan, vainqueur de Houccin près de Balk, le força d'abdiquer la souveraineté entre ses mains, puis le laissa égorger par deux généraux qui en voulaient à sa vie. Les enfants du malheureux émir furent également immolés; ses femmes et ses trésors furent la proie du vainqueur, qui s'assit alors sur le trône de Djagathaï (771-1370). Ceint de la couronne et du baudrier royal, Tamerlan reçut des grands de l'État les surnoms de *Saheb-Keran* (maître du monde), de *Kour-Kan*, etc. Il établit dès lors sa résidence à Samarkand, s'appliqua à rendre cette ville florissante, y convoqua une assemblée générale des grands de l'empire, et, après avoir assuré par de sages mesures la tranquillité intérieure et une bonne administration, il commença (772-1371) cette série de victoires et de conquêtes qui mirent en ses mains le Kaptchak, le Kaschgar et le Kharizme, provinces qui formaient autrefois avec la Transoxane, l'empire de Djagathaï. Il ne s'y vit pas plutôt affermi que ses regards se portèrent vers la Perse, dont il commença la conquête par une invasion dans le Khoraçan (782-1380). Des tours construites avec les têtes des vaincus furent l'affreux trophée de chacun de ses triomphes : une fois même il en éleva avec les corps de 2,000 prisonniers, qu'il entassa tout vivants entre la brique et le mortier; et, chose étrange, le barbare qui se complaisait à ces atrocités respecta presque toujours les savants, les artistes et les prêtres ou docteurs. Revenu à Samarkand, il y met ordre aux affaires de l'empire, et se dispose à une nouvelle expédition (788-1386) dans laquelle il débute par la soumission de Tauris, de l'Adzerbaïdjan et de tous les pays jusqu'à l'Araxe. La Géorgie est envahie, son roi Bagrat V traîné à la suite de Tamerlan, qui l'oblige à embrasser l'islamisme. Dans le même temps Ibrahim, cheik du Chirwan, accourait se prosterner devant le conquérant tartare, et obtenait, à force de bassesses, d'être maintenu dans sa souveraineté. Ce contagieux exemple est suivi par une foule de petits princes; un cependant, Zein-Alabedin, fils du schah modhafferide Choudjah, veut essayer de la résistance; presque aussitôt il voit Ispahan, la plus forte de ses places, investie par Tamerlan, qui l'emporte d'assaut, et y réduit tout à feu et à sang (789 — 18 novembre 1387). La reddition de Chyraz fut la suite de cette boucherie horrible, où 70,000 têtes avaient servi à ériger des monuments du désastre de Zein-Alabedin. Un oncle de cet infortuné fut placé sur le trône de Chyraz par Tamerlan, que des troubles intérieurs rappelaient à Samarkand. Le mirza Omar-Cheik, son fils, avait été vaincu près d'Otrar par les troupes de l'émir rebelle du Kaptchak, Toktamisch, qui de plus menaçaient le cœur de l'empire de Djagathaï, où elles avaient exercé de

grandes dévastations. Tout rentre dans l'ordre à la présence du terrible Timour, qui, dans l'automne de 792 (1390), va en personne punir Toktamisch de son audace. Après plus de 4 mois d'une marche pénible au milieu de montagnes désertes, il l'atteint entre le Yaïk et le Volga, lui livre une bataille décisive, et ne doit une victoire chèrement payée qu'à la trahison du porte-étendard du valeureux Kan-Toktamisch. Cette expédition terminée, Tamerlan, de retour à Samarkand, en partit de nouveau (juin 1392) pour achever la conquête de la Perse. Ce fut encore par les massacres et l'incendie qu'il signala sa marche triomphale jusqu'à Chyraz, où Schah-Rokh, un de ses fils, apporta à ses pieds la tête de l'intrépide Schah-Mansour, le dernier des Modhafférides. Omar-Cheik, autre fils de Timour, est placé par lui sur le trône de Perse : celui de l'Adzerbaïdjan est adjugé au myrza Miran-Schah ; et se mettant en marche contre Bagdad, d'où le sultan Ahmed-Djelaïr fuit à son approche, le conquérant tartare se contente d'y lever une contribution ; il reçoit le soumission de Bassora et de Moussoul, et, avant de traverser le Tigre, est arrêté un moment devant Tekrit par l'émir Haçan, bandit fameux qu'il fait exterminer ainsi que ses soldats. Presque aussitôt maître de la Mésopotamie et de la basse Arménie, il réunit tous ses efforts contre Cara-Youssouf, chef de la tribu du Mouton-Noir, fait assiéger à la fois toutes ses places fortes, et lui-même court en Géorgie pour punir le roi Bagrat d'avoir ressaisi sa couronne. Mais au moment où toutes ses entreprises divisent ses forces, il se décide à les réunir pour marcher encore contre Toktamisch, qui se remontre dans le Chirwan. Après avoir fait une revue de ses guerriers, au nombre de 400,000, Timour quitte le rivage de la mer Caspienne (28 février 1395), et bientôt il se trouve en présence avec l'armée du Kaptchak entre le Terek et le Volga, à peu près sur le même terrain où il a déjà vaincu Toktamisch, qui cette fois encore est forcé de céder à sa fortune. Timour poursuivit, dit-on, ce vaillant ennemi jusque dans Moscou ; il ravagea plusieurs provinces de la Russie et de la Pologne ; puis, revenant par Azof, le Kouban, la Circassie et le pays des Abkhas, il ne laissa presque que des ruines pour limites entre ses États et celui des princes russes, qui purent songer dès lors à secouer le joug des Tartares. Timour laissa de nouvelles traces de ses vengeances en traversant la Géorgie et la Perse pour rentrer dans la Transoxane. Son absence de Samarkand avait duré cinq années : une seule fut donnée au repos, aux fêtes, ainsi qu'aux affaires de l'intérieur ; après quoi, conquérant plus que sexagénaire, il se prépara à la plus difficile et la plus brillante de ses expéditions. A la fin de mars 1398 (redjeb 800) on le vit partir de Samarkand avec 92,000 hommes de cavalerie, se dirigeant vers l'Indoustan. La marche de Timour jusqu'à Dehly offrit une alternative d'obstacles sans nombre et d'exécrables cruautés. Vainqueur de Mahmoud, il prend et saccage sa capitale, traverse le Gange, défait Moubarek, kan de Thougloukpour, et, après avoir également vaincu ceux des autres princes qui ne s'empressaient pas de se soumettre, il revint (28 avril 1399) à Samarkand, où son premier soin fut de fonder une mosquée magnifique. Il songeait à prendre quelque repos : mais autant ses conquêtes étaient rapides, autant les vaincus s'empressaient de secouer le joug à la première occasion favorable. Il lui fallut se remettre en campagne (10 septembre 1399) contre Ahmed Djelaïr, qui, avec les secours du Turcoman Cara Youssouf, avait recouvré presque tout le Diarbekr, et menaçait Tauris. La disette et les rigueurs de la saison l'arrêtèrent dans sa marche tandis qu'il dévastait la Géorgie pour punir une nouvelle levée de boucliers du roi de cet État. Il revint camper dans la plaine de Carabagh, près de l'Araxe, et ce furent deux de ses petits-fils qui achevèrent la campagne, l'un, le mirza Roustem, en réprimant le sultan de Bagdad, l'autre, Iskander, en se rendant maître du royaume de Khotan. Cependant au printemps Timour fond de nouveau sur la Géorgie, impose l'islamisme aux peuples, et, après bien du sang répandu, il accorde la paix au roi George pour diriger bientôt tous ses efforts contre le sultan Bajazet Ier, qui vient d'envahir une partie des États de l'empire grec, et qui prétend imposer un tribut à l'émir d'Arz-roum et d'Arsendjan, vassal du monarque tartare (1400). Ce dernier, écrasant une armée turque près de Césarée, se porte sur Siwas, et, au mépris de la capitulation, pille cette ville, la réduit en cendres, et fait enterrer vivants 4.000 hommes qui composaient la garnison. Bientôt, maître de Malathia, il passa de là en Syrie, s'empara d'Alep, et les cruautés inouïes qu'il exerça décidèrent la plupart des autres villes à se rendre, afin de détourner les coups du terrible Timour. S'avançant vers Damas, il trouva le sultan Barkok campé devant cette place et disposé à la défendre. Les premiers combats furent à l'avantage des Mameluks, et une action générale étant restée indécise, Timour songeait à en venir à un accommodement, lorsque, la désunion s'étant mise parmi les chefs ennemis, il réussit à se rendre maître de Damas, qu'il laissa dévasté (17 février 1401), pour se porter au delà de l'Euphrate jusqu'à Bagdad, dont il s'empara, et où il fit également un épouvantable massacre. Plus de 90,000 têtes servirent à l'érection de 120 tours qui, avec les mosquées, les colléges et les hôpitaux, seuls monuments qu'il respecta, marquèrent la place de la ville détruite. Diverses raisons, dont la principale était la lassitude de ses soldats, l'empêchèrent de pousser plus loin la guerre contre Bajazet, qui lui-même demandait la paix. Campé près de l'Araxe, il y occupa le temps des quartiers d'hiver à faire creuser un canal de navigation qu'il nomma *Nahr-Berlas* ; et, dès le retour de la bonne saison, il se remit en campagne après avoir remonté le moral de son armée en faisant intervenir les prestiges d'un astrologue : il se dirigea vers l'Anatolie (13 redjeb 804-16 février 1402). Rien n'avait été négligé de la part de Timour pour que la paix se rétablit entre lui et le sultan ; mais Bajazet refusa d'adhérer aux propositions du monarque tartare. Une bataille générale a lieu près d'Ancyre ; l'armée des Ottomans est enfoncée, et le sultan, après des efforts inouïs, tombe aux mains de Timour, qui d'abord le traite avec générosité. On ne croit plus maintenant aux contes qu'on a faits au sujet de la captivité où le héros tartare tint son ennemi vaincu ; il y aurait lieu plutôt d'être surpris de la générosité qu'il montra à son égard,

si l'on ne savait à quel point le mérite personnel était respecté de Timour. Il faut croire par la même raison que l'orgueil, les saillies furibondes du sultan obligèrent son vainqueur à prendre bientôt avec lui un autre ton que celui de la pitié; mais il ne cessa point d'être généreux. Pendant un mois de séjour à Koutayeh, Tamerlan y célébra ses triomphes par des fêtes magnifiques, et s'occupa aussi de relations et d'arrangements au-dehors. Au milieu de décembre 1402, il vint assiéger Smyrne, et malgré la belle défense des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui y avaient soutenu sept ans l'effort des armes de Bajazet, il s'en empara au bout de 15 jours, et la rasa après avoir massacré ses habitants. A peu d'intervalle, il reçut la soumission du sultan d'Égypte, fit encore une expédition sanglante en Géorgie, et en juillet 1404 il était de retour à Samarkand, après une absence de 7 années. Rien ne manquait à la gloire et à la fortune du conquérant tartare : cependant son ambition n'était pas satisfaite : il aspirait depuis longtemps à soumettre la Chine. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à disposer ses guerriers à une telle entreprise. Enfin un corps d'élite de 200,000 chevaliers est équipé, et le 27 novembre 1404 Timour quitte pour la dernière fois sa résidence impériale. Bravant les rigueurs de la saison, il parvient jusqu'à Otrar; mais là, saisi par une fièvre violente, il est emporté en peu de jours, à 69 ans, le 18 février 1405, après 36 ans de règne. Après lui, son colossal empire eut à peu près le même sort que celui qu'avait fondé Alexandre; mais sa dissolution fut moins rapide, et ce n'est pas assurément le seul rapprochement qu'il soit permis de faire entre les deux héros. Né obscur dans un pays barbare, Timour eut à vaincre plus d'obstacles que n'en rencontra le fils de Philippe, commandant à des Macédoniens : aussi ses conquêtes furent-elles plus sanglantes. A côté des violences atroces dont on a lu le récit, quoique fort incomplet, il est juste de placer quelques traits du caractère privé de Tamerlan, à qui les historiens accordent plus d'élévation d'âme qu'on n'en devait attendre d'un aussi impitoyable guerrier. « La terre, disait-il, ne doit avoir qu'un maître, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel : et qu'est-ce que la terre avec tous ses habitants pour l'ambition d'un grand prince? » Il avait voulu être enterré à Samarkand dans le même tombeau que l'iman Bereké, *pour qu'au jour du jugement ses mains suppliantes, implorant l'assistance d'un intercesseur, pussent tenir la robe de cet enfant du prophète.* Étant un jour au bain avec plusieurs courtisans, et s'égayant avec eux par un jeu d'esprit qui consistait à estimer ce que valait chacun des assistants, il demanda à celui qu'on avait chargé d'être le priseur à combien il l'évaluait lui-même : *Je vous estime trente-cinq aspres,* dit celui-ci. — *C'est ce que vaut la serviette que j'ai autour de moi,* reprend le monarque. — *Mais je vous mets à ce prix justement à cause de la serviette,* reprend l'autre; et cette réponse valut un présent considérable au railleur, qui vraisemblablement était ce poëte Ahmed-Kerami, auquel on doit une histoire en vers du monarque tartare intitulée : *Timour-Nameh.* Des ouvrages sur Tamerlan, le plus complet et le plus exact est le *Zafar,* ou *Dhafer-Nameh* (le Livre de la victoire), traduit en français par Petis de la Croix. Langlès a publié, avec une *Vie* de ce conquérant, les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan,* ouvrage qu'on suppose avoir été écrit en mogol par ce monarque lui-même, mais dont il n'existe qu'une version persane par Abou-Thaleb Al-Hoceiny. On a conservé une *lettre* de Tamerlan, écrite en persan et adressée au roi de France Charles VI. (*Voyez* le *mémoire* lu par Silvestre de Sacy à l'Institut le 3 juillet 1812.)

TAMIM ou **TEMYM**, 16e prince de la dynastie des Zeïrides, Badisides ou Sanhadjides, fut le successeur de son père Moezz, l'an 453 de l'hégire (1061 de J. C.), sur le trône de l'Afrique, ébranlé par l'invasion des Arabes et par l'insubordination des grands, qui avaient plongé l'État dans l'anarchie. Tamim soumit les villes de Safacas et de Sous; mais pour réduire Naser ou Nasrowia, qui s'était emparé de Tunis et de Kairowan, il eut recours à l'une des deux tribus arabes qui dévastaient l'Afrique; et il dut la victoire aux troupes qu'il en reçut, non moins qu'à la défection de l'autre tribu, qui abandonna les étendards du rebelle le jour de la bataille. Les drapeaux et les tambours des vaincus furent, pour Tamim, l'unique fruit d'une victoire qui augmenta la puissance de ses ennemis. Il parvint néanmoins à rétablir ses affaires, et reprit Tunis et Kairowan, l'an 458 (1066). Quelque temps après, il envoya une flotte et une armée en Sicile, sous les ordres de ses fils Ayoub et Aly, pour s'opposer aux progrès des Normands. Ils débarquèrent, l'un à Palerme, l'autre à Girgenti (Agrigente), où ils réunirent leurs forces. L'alcaïde Aly-Ibn-Nimat, l'un des plus puissants émirs de Sicile, jaloux des deux frères, voulut les forcer de remettre à la voile, et leur livra bataille; il fut tué, et Ayoub fut proclamé émir : mais les soldats africains ayant sans cesse des querelles avec les musulmans du pays, Ayoub et son frère, l'an 461 (1068-9), évacuèrent la Sicile, qui resta au pouvoir des Francs, à l'exception d'Enna et de Girgenti, qu'ils ne prirent que plusieurs années après. Un nouveau rebelle, repoussé de Mahdyah, qu'il assiégeait l'an 466 (1073), alla s'emparer de Kaïrowan, que Tamim reprit aussitôt. L'an 481 (1088), les Grecs et les chrétiens de Sicile, avec une flotte de 400 voiles, abordèrent dans l'île de Coussira, la mirent à feu et à sang, et allèrent prendre et brûler Zawila en Afrique. Tamim, n'ayant pas de forces disponibles à leur opposer, acheta la paix au poids de l'or. Ils rendirent la ville, et se rembarquèrent. Vers ce même temps, un Turc arrivé en Afrique, à la tête d'une troupe d'aventuriers, s'empara de Tripoli, dont il ne fut chassé qu'au bout de plusieurs années. L'an 489 (1096), Tamim reprit la ville de Cabes, dont son frère Amrou s'était rendu maître. Deux ans après, il reconquit, sur les Siciliens, les îles de Djerb et de Kerkeni. Après avoir recouvré encore Tunis et Safacas, occupés par de nouveaux rebelles, il paraît que Tamim jouit enfin des douceurs de la paix pendant les dernières années de son règne, qui avait duré environ 47 ans. Il mourut en redjeb 501 (février 1108), à l'âge de 79 ans. C'était un prince recommandable par son courage, sa libéralité, sa clémence, sa justice, autant que par la vivacité de son esprit et par son talent pour la poésie. Il laissa 60 filles et 40 fils. Il eut pour successeur Yahia, l'un de ceux-ci, dont le petit-fils, dépouillé de tous ses États par Roger, roi de

Sicile, fut le dernier prince de la dynastie des Zeïrides.

TAMIMI (Abou-Thaher **MOHAMMED**), fils de Yousouf de Sarragosse, composa à Cordoue un *Recueil* de 50 *Mecamat*, ou *Discours académiques*, à l'imitation de ceux du célèbre Hariri : il en existait un exemplaire à la bibliothèque du Vatican, parmi les manuscrits de Pierre Duval; et il y est retourné, après avoir été quelques années à la bibliothèque royale de Paris. *Voyez* la *Bibliothèque orientale* d'Assemani, tome I, page 588 et le *Catalogue des manuscrits choisis à la bibliothèque du Vatican, et remis aux commissaires français*, imprimé à Leipzig, en 1803, page 33. M. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie*, nous apprend que le héros de ces discours est un certain Abou-Habib; que l'auteur met ses récits dans la bouche de Moundar-Ben-Homam, et qu'Hadji-Khalfa en fait mention.

TAMIMI ou **TÉMIMI** de Maroc est auteur d'une *Histoire de la Mauritanie*, ou du *Règne des Mores en Espagne;* elle se trouve à la bibliothèque académique de Leyde, n° 1798. Dombay a traduit de l'arabe en allemand, une *Histoire* anonyme des *rois Mores.*

TANAQUIL (**TANAQUILLA**), femme de Tarquin l'Ancien qu'elle avait épousé avant son élévation, passait pour habile dans l'art des augures. S'il faut en croire Tite-Live, elle prédit les glorieuses destinées de Servius-Tullius, encore enfant. Ce qui est mieux prouvé, c'est qu'après le meurtre de son époux elle contribua puissamment à la fortune de cet esclave devenu roi.

TANARA (Vincent), né vers le commencement du 17e siècle, à Bologne, où il mourut vers 1667, partagea sa jeunesse entre les travaux de la guerre et l'amusement de la chasse; mais il s'éprit tout d'un coup de l'étude à la vue de la riche bibliothèque du cardinal Sforza, et composa plusieurs ouvrages, dont un seul a été publié : c'est un tableau de la vie champêtre sous le titre de l'*Economia del cittadino in villa,* Bologne, 1664, in-4°, plusieurs fois réimprimé.

TANCARVILLE (Jean II, vicomte de **MELUN**, comte de), était fils de Jean Ier, vicomte de Melun, grand chambellan de France, qui, par son mariage avec Jeanne, dame de Tancarville, attira dans sa famille, déjà illustrée depuis plus de trois siècles par ses grandes charges et ses alliances, la dignité de chambellan et connétable héréditaire de Normandie. Jean II, qui était petit-neveu de Simon de Melun, maréchal de France, tué à la bataille de Courtrai, en 1302, se fit remarquer parmi les plus vaillants chevaliers de son temps : il fit ses premières armes contre les infidèles, tant en Prusse qu'en Espagne, combattit contre les Anglais sous les ordres de Jean, duc de Normandie et fils du roi Philippe de Valois, en 1345; eut part à la prise de Miremont, aux siéges d'Angoulême et d'Aiguillon. L'année suivante, il servit en Normandie; et lorsque la ville de Caen fut prise d'assaut par les Anglais, il défendit valeureusement cette place avec le connétable Raoul de Brienne et fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, il jouit de toute la confiance du roi Jean II, qui érigea, en sa faveur, la seigneurie de Tancarville en comté, le 4 février 1351. L'année précédente, il avait succédé à son père dans la charge de grand chambellan : le roi Jean venait de lui conférer celle de grand maître de France. Il fut chargé par ce prince d'aller négocier le mariage de Philippe de France, depuis duc de Bourgogne, avec la fille du comte de Flandre, Robert de Mâle. A la journée de Poitiers, l'an 1356, il combattit vaillamment avec Jean III, son fils aîné, et Guillaume de Melun, archevêque de Sens, son frère. Fait prisonnier avec le roi, il fut conduit en Angleterre, où il demeura jusqu'en 1358, que ce prince le renvoya en France, ainsi que son frère l'archevêque, pour faire ratifier par les états les conditions au prix desquelles le monarque anglais consentait à rendre la liberté au roi captif. Paris était alors en proie à la sédition. Le roi de Navarre, Charles le Mauvais, et le prévôt des marchands, Marcel, insultaient chaque jour à l'autorité du Dauphin, Charles, qui gouvernait en l'absence du roi. Le retour de Tancarville et de son frère alarma tellement les factieux, que les jours de ces deux fidèles seigneurs furent menacés et qu'ils se virent obligés de quitter la capitale. Le bruit se répandit qu'ils rassemblaient dans les environs des gendarmes pour venger leur affront. La terreur devint générale, on tendit des chaînes dans les rues; mais le règne des factieux n'était pas encore à son terme. Ce ne fut que l'année suivante que le Dauphin, entouré d'une brave noblesse, put rentrer dans Paris, où il fut reçu avec enthousiasme. Tancarville fut alors désigné, par le Dauphin, parmi les négociateurs de la paix de Bretigny, et il fut ensuite au nombre des 40 otages donnés pour la garantie de ce traité. Le roi Jean, devenu libre, le fit entrer dans son *grand et étroit* conseil : ce prince lui conféra en outre la dignité de souverain maître des eaux et forêts. Le comte de Tancarville eut également une grande part aux affaires sous le roi Charles V. Il mourut l'an 1382. Il était à la fois gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc. Jean III, son fils aîné, grand chambellan de France, mourut sans postérité, l'an 1385.

TANCARVILLE (Guillaume IV, vicomte de **MELUN**, comte de), second fils de Jean II, succéda à son frère dans la dignité de grand chambellan. Il eut part à tous les événements du règne de Charles VI, et dans presque tous les actes qui nous sont restés du gouvernement de ce prince, le nom du comte de Tancarville figure à la tête de ceux du grand conseil. Dans des lettres, données au mois de novembre 1392, confirmatives de l'ordonnance concernant la majorité des rois, portée par son prédécesseur, Charles VI qualifie Tancarville de prince du sang, *nostri consanguinei*. Il fut chargé, depuis 1393 jusqu'en 1397, de diverses négociations en Angleterre : il se rendit auprès du roi Richard II, pour confirmer le traité de Bretigny; à Avignon il accompagna les princes du sang, pour traiter avec le pape Benoît XIII, au sujet du schisme d'Occident; à Florence et dans l'île de Chypre, il conclut des alliances avantageuses à la France. L'an 1396, il alla prendre possession de l'État de Gênes qui s'était donné au roi. A son retour, il fut pourvu de la charge de grand bouteiller de France et de celle de premier président *lai* de la cour des comptes. Lors des dissensions funestes qui s'élevèrent à la cour de l'insensé Charles VI, entre les partis d'Orléans et de Bourgogne, Tancarville s'attacha fortement à Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Il fut tué l'an 1415, à la bataille d'Azincourt, ne laissant qu'une

fille, nommée Marguerite, qui porta le vicomté de Melun et le comté de Tancarville dans la maison d'Harcourt, par son mariage avec Jacques de Harcourt, dont elle eut une fille, Marie, qui épousa le célèbre Dunois.

TANCHELIN, hérésiarque, né à Anvers, répandit les idées les plus hardies et les plus absurdes sur la religion, et, malgré le scandale public de ses mœurs, parvint à faire un grand nombre de prosélytes dans la Hollande, le Brabant et une partie de l'Allemagne. Il faut voir dans Bayle les marques inconcevables de respect que lui prodiguaient ses sectateurs. Cet audacieux brigand, qui tuait ceux qu'il ne pouvait persuader, partit pour Rome afin d'attaquer la religion dans son sanctuaire même. A son retour, arrêté et emprisonné par ordre de l'archevêque de Cologne, il s'échappa; mais il fut tué par un prêtre catholique dans le cours d'une navigation, en 1115.

TANCRÈDE, un des chefs de la première croisade, Sicilien d'origine du côté de son père et Normand du côté de sa mère, sut dès sa jeunesse allier le courage le plus intrépide à toutes les vertus les plus hautes, et fut le modèle des chevaliers de son temps. Cependant il se reprochait ses exploits, qui lui semblaient condamnés par l'Évangile, et la crainte de déplaire à Dieu enchaînait encore l'essor de son courage. Mais une guerre sainte fut prêchée par Urbain II en 1096, et Tancrède se réunit à son cousin Bohemond, prince de Tarente, pour aller joindre l'armée des croisés. Ils abordèrent tous deux en Épire, et bientôt Tancrède signala sa valeur contre les Grecs au passage de la rivière Vardari. Bohémond, séduit par l'empereur Alexis, se décida à lui rendre hommage. Tancrède rejoignit alors les autres chefs croisés qui se rassemblaient sous les murs de Nicée et se distingua au siége de cette ville. Il eut une querelle avec Baudoin pour la possession de la ville de Tarse; tous deux, à la tête de leurs guerriers, en vinrent aux mains: on les réconcilia, et Tancrède, dont la modération fut généralement admirée, alla prendre d'autres villes, et se joignit ensuite à l'armée qui assiégeait Antioche. Sa patience admirable, son généreux désintéressement dans la disette qui se fit sentir aux assiégeants comme aux assiégés, ne contribuèrent pas peu à retenir l'armée et les chefs sous les murs de la ville. Elle fut prise pendant qu'il était occupé ailleurs: mais il se vengea sur les Persans, dont il fit un affreux carnage. Au printemps de 1099, on marcha sur Jérusalem, et Tancrède eut l'honneur de planter le premier l'étendard des Francs au lieu même où naquit le Sauveur. Ce fut encore lui qui découvrit la forêt où les croisés prirent le bois nécessaire aux échelles et aux machines de guerre. La ville sainte fut prise. Tancrède, au milieu des massacres dont se souillèrent les chrétiens, fut un modèle de modération et d'humanité. Bientôt après il contribua puissamment au gain de la bataille d'Ascalon, qui rendit inutile le secours tardif du soudan du Caire. Resté en Orient avec ses chevaliers, il reçut de Godefroid la ville de Caïphas et la principauté de Galilée. A l'avénement de Baudoin au trône de Jérusalem, il consentit à lui rendre hommage, malgré leur ancienne animosité et leurs nouvelles divisions. Appelé en 1100 par les députés d'Antioche, il gouverna cette ville pendant la captivité de Bohémond, et la lui rendit à son retour dans un état plus florissant. Choisi pour gouverner le comté d'Édesse pendant la captivité de Baudoin du Bourg, il remporta une victoire décisive sur les musulmans. Bohémond, en s'embarquant pour la France en 1103, laissa encore une fois sa principauté aux mains de son cousin, qui se trouva d'abord dans une pénurie extrême; mais il fit face à tout, battit le prince d'Alep, prit Artésie, Apamée, et lutta contre une multitude infinie de Turcs qui envahissaient la Mésopotamie. Bientôt il eut à lutter contre le comte d'Édesse rendu à la liberté, et contre Josselin, qui avait eu la lâcheté d'appeler les Turcs à son secours: Tancrède fut encore victorieux. De nouveaux différends qui s'élevèrent entre lui et Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, et le comte Baudoin du Bourg, ne servirent qu'à prouver sa modération et son dévouement à la cause commune des chrétiens. Dès lors on ne le voit plus combattre que les infidèles: il prend Sarepta et un château appelé Vetulum, dans les montagnes de Djiblah. C'est là son dernier exploit. Il mourut de maladie à Antioche en 1112, laissant, dit Guillaume de Tyr, dans le monde un souvenir illustre de ses hauts faits et de la sagesse de son administration, et dans l'Église la mémoire éternelle de ses aumônes et de ses œuvres de piété. On a sur ce héros: *Gesta Tancredi*, par Raoul de Caen, traduit en français dans la *Collection* de M. Guizot, tome XXIII, et *Histoire de Tancrède*, par M. Delbarre, Paris, 1822, in-12.

TANCRÈDE, roi de Sicile, fils de Roger, duc de Pouille, et petit-fils du roi Roger II, était né hors du mariage, d'une demoiselle noble, qui lui transmit par succession le comté de Lecce. Guillaume Ier, son oncle, en parvenant au trône, le fit arrêter de crainte que Tancrède ne lui disputât la succession, en se fondant sur le bruit qui courait déjà, que son père et sa mère avaient été secrètement mariés. Tancrède réussit cependant à s'échapper de sa prison, et il s'enfuit à Constantinople: il en revint à la mort de Guillaume Ier, et fut reçu avec distinction par Guillaume II, son cousin. Sa bravoure, sa générosité, sa prudence le rendirent cher aux Siciliens; il cultiva les lettres, les mathématiques, l'astronomie, la musique, à une époque où tout l'occident de l'Europe était plongé dans la plus profonde barbarie. Guillaume II, dernier survivant dans la ligne légitime masculine des conquérants normands de la Sicile, hésita s'il appellerait au trône sa tante Constance, fille de Roger II, ou son cousin Tancrède. Le mariage de Constance avec Henri VI de Souabe le fit pencher pour la première; mais tous les Siciliens et tous les Normands favorisaient le second; et lorsque Guillaume II mourut, le 16 novembre 1189, sans avoir fait de testament, les états de Sicile, convoqués à Palerme, proclamèrent, après des débats assez vifs, Tancrède, qui fut couronné au mois de janvier 1190. Mais à peine monté sur le trône, il fut appelé à combattre les plus dangereux ennemis. D'une part le maréchal Testa, général de Henri VI et de Constance, envahissait la Pouille, de concert avec le comte d'Andria; d'autre part, Richard Cœur de Lion, arrivé à Messine avec Philippe Auguste, à la fin d'août 1190, dans son voyage de terre sainte,

ferma contre Tancrède les prétentions les plus extravagantes, pour le douaire de Jeanne d'Angleterre, sa sœur, veuve de Guillaume II. Les armes des croisés furent employées à soumettre les châteaux de Messine, et à massacrer ses habitants. Enfin Richard partit pour la terre sainte, emportant les sommes immenses que Tancrède lui avait payées pour obtenir la paix ; le maréchal Testa vit son armée consumée par les maladies dans la Pouille ; le comte d'Andria perdit la vie dans une embuscade ; et Tancrède, possesseur pacifique des Deux-Siciles, maria, en 1191, son fils Roger avec Irène, fille d'Isaac-Ange, empereur de Constantinople. Mais dans cette année, vers la fin d'avril, Henri VI entra hostilement dans le royaume de Naples pour recouvrer l'héritage de sa femme Constance ; il porta la désolation dans ces riches provinces, dont il incendiait les villes et les châteaux. Pour la seconde fois, les maladies causées par la chaleur de la saison détruisirent l'armée allemande. Henri, au mois de septembre, se retira, par Gênes, en Allemagne. Constance, qu'il avait laissée à Salerne, fut livrée à Tancrède par les habitants de cette ville, et conduite à Palerme. Mais Tancrède vit en elle une proche parente et non point une rivale : après l'avoir traitée quelque temps en reine à sa cour, il la renvoya, en 1192, comblée de présents, vers son mari, sans mettre aucune condition à la liberté qu'il lui rendait. La guerre se continua en effet entre les officiers de Henri VI et le roi Tancrède. Ce dernier s'avança jusqu'à Pescara, et réduisit à l'obéissance Richard, comte de Célano ; mais obligé de retourner en Sicile, il laissa les troupes impériales reprendre l'avantage en son absence. Dans une troisième campagne, en 1193, il combattit avec succès Conrad *Mosca in Cervello*, général de Henri VI ; à la fin de l'année, de retour en Sicile, il eut la douleur d'y voir mourir son fils aîné Roger. Sa santé, qui avait déjà souffert quelques atteintes durant la précédente campagne, ne résista point à ce nouveau malheur ; il mourut au commencement de l'année 1194, laissant la reine Sibille tutrice de son second fils Guillaume III.

TANCRÈDE. *Voyez* **ROHAN.**

TANDY (JAMES **NAPPER**). *Voyez* **NAPPER.**

TANNEGUI DU CHATEL, l'un des plus vaillants capitaines du 15e siècle, descendait d'une ancienne et illustre maison de Bretagne. Dès sa première jeunesse, il montra des inclinations guerrières, et se signala par divers exploits. Son frère aîné, Guillaume, ayant été tué, en 1404, par les Anglais, devant l'île de Jersey, il descendit sur les côtes d'Angleterre, suivi de 400 chevaliers bretons, et revint chargé d'un immense butin. Il entra, peu de temps après, au service du duc d'Orléans, qui le nomma son premier chambellan. Après la mort de ce prince, assassiné par le duc de Bourgogne, il accompagna Louis, que les Napolitains invitaient à reconquérir son trône, et contribua beaucoup aux succès passagers que celui-ci obtint sur Ladislas, son compétiteur. A son retour de cette expédition, le Dauphin le prit à son service, et le nomma maréchal de Guienne. En 1415, il fut revêtu de la charge importante de prévôt de Paris. Il déjoua plusieurs complots des Bourguignons, et notamment, en 1416, une conspiration dont les chefs expièrent leur crime dans les supplices. Mais malgré son infatigable surveillance, il ne pût empêcher des traîtres de se glisser dans le palais, et de choisir leurs victimes dans la famille royale. Le dauphin Louis et Jean, son frère, moururent de poison, à quelques mois d'intervalle. Il ne restait plus à la France qu'un seul descendant de ses rois, quand un complot, tramé par quelques citoyens obscurs, livra Paris aux Bourguignons. Averti du danger par les cris de victoire des conjurés, Tannegui vole à l'hôtel du Dauphin, l'emporte dans ses bras à la Bastille, et le conduit ensuite à Melun. Dès qu'il a mis en sûreté ce précieux dépôt, il revient à Paris, espérant surprendre les Bourguignons : mais un combat s'engage dans la rue Saint-Antoine. Les Orléanais, commandés par Tannegui, n'échappent qu'avec peine à une populace furieuse. Quatre mille victimes ne peuvent assouvir sa rage. La guerre civile étale ses horreurs d'un bout à l'autre du royaume. Les Anglais, profitant de ces discordes, s'emparent de la Normandie ; et pour que rien ne manque aux malheurs de la France, la famine et la peste déciment ceux que le fer a épargnés. Les deux partis sentent également le besoin d'une réconciliation. Tannegui est chargé par le Dauphin de négocier avec le duc de Bourgogne, pour l'empêcher de s'allier aux Anglais. Une entrevue des deux princes est fixée à Montereau. Le duc de Bourgogne, qui ne s'y rend qu'avec répugnance, y est assassiné. Du Chatel avait-il conseillé ce crime, et s'en est-il rendu le complice? Les historiens bourguignons l'accusent tous sans hésiter ; mais Tannegui, dont on ne peut révoquer en doute la loyauté, jura sur son honneur que le meurtre du duc de Bourgogne n'avait point été prémédité et s'offrait de maintenir son serment par les armes contre deux chevaliers. Aucun ne se présenta pour relever le défi. C'est, d'après les idées du temps, une preuve qu'on n'était pas convaincu qu'il fût réellement coupable. Une enquête fut faite par les officiers du duc de Bourgogne ; des témoins furent entendus ; et Saint-Foix, après avoir examiné leurs dépositions, déclare Du Chatel et le Dauphin innocents du meurtre de Jean sans Peur. C'est aussi l'opinion de Voltaire ; mais le nouvel historien des ducs de Bourgogne n'a pas cru devoir absoudre la mémoire de Tannegui d'une si grave accusation. Tannegui partagea la disgrâce du Dauphin, déshérité par son père, et le suivit dans le midi de la France, seule partie du royaume qui pût encore lui donner un asile. Ce prince, en arrivant au trône, récompensa la fidélité de Du Chatel, en l'élevant aux premiers emplois. S'il était vrai comme le dit Pasquier, que Tannegui, dans une assemblée du conseil, eût tué de sa propre main le comte dauphin d'Auvergne, cet acte de violence ternirait toutes ses qualités ; mais la chronologie des comtes d'Auvergne, par Savaron, prouve que Pasquier était mal informé. Les courtisans ne purent voir sans jalousie la faveur de du Chatel. Le connétable de Richemont exigea son renvoi. Charles VII refusa de se priver d'un serviteur dont il connaissait le dévouement ; mais Tannegui, sentant que ce sacrifice était nécessaire au bien de l'État, déclara son intention de se retirer en Provence ; et rien ne fut capable d'ébranler sa résolution. Le roi lui donna des gardes pour sa sûreté dans le voyage, et le nomma sénéchal de Beaucaire, où il fixa sa demeure.

En 1445, il fut nommé grand sénéchal de Provence. Cinq ans après, il se rendit à Rome avec le titre d'ambassadeur. A son retour de cette mission honorable, il mourut, en 1449, à l'âge d'environ 80 ans, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un politique habile.

TANNEGUI DU CHATEL, vicomte de la Bellière, neveu du précédent, était fils puiné d'Olivier Du Chatel, chambellan du duc de Bretagne. Son oncle, qui n'avait point d'héritier, se chargea de le former dans l'art de la guerre, et de l'instruire des usages de la chevalerie. Il fut l'un des tenants du tournois célébré en 1449, à Tarascon, en présence du bon roi René. L'affection que Charles VII portait au grand sénéchal de Provence s'étendit sur son neveu, qu'il fit grand maître de son écurie. A cette charge, Tannegui joignit celle de lieutenant du Languedoc, et en cette qualité, il sollicita, plusieurs fois, des états de la province, une augmentation d'impôts que les circonstances rendaient nécessaire. Au moment de la mort de Charles VII, tous les courtisans désertèrent le palais, empressés d'aller porter leurs hommages au nouveau roi (Louis XI), qu'ils avaient si souvent desservi près de son père. Tannegui seul resta près du corps de son bienfaiteur. Il donna les ordres pour ses obsèques, et y dépensa 30,000 écus, qui ne lui furent remboursés qu'au bout de 10 ans. Après avoir rempli ce triste devoir, il partit pour la cour du duc de Bretagne, François II, qui le nomma grand maître de son hôtel. Il rendit d'importants services à ce prince; mais ayant osé lui représenter que son goût excessif pour les femmes l'avilissait aux yeux de ses sujets, il encourut sa disgrâce, et fut obligé de se réfugier en France. Louis XI, désirant l'attacher à son service, lui rendit la charge de grand maître des écuries; et deux après (1468), le nomma gouverneur du Roussillon, que le roi d'Aragon lui avait engagé pour 300,000 écus d'or. Le vicomte de la Bellière (c'est le nom que portait alors Tannegui) fut l'un des premiers chevaliers de l'ordre de Saint-Michel. Employé tour à tour par Louis XI dans les guerres et dans les négociations, il justifia partout la confiance que lui accordait ce prince soupçonneux. L'ayant accompagné au siége de Bouchain, tandis qu'il examinait les fortifications avec le roi qui s'appuyait sur son épaule, il fut atteint d'un coup de fauconneau. Sentant sa blessure mortelle, il dicta ses dernières volontés, et expira dans les derniers jours de mai 1477.

TANNER (Adam), jésuite, professeur de théologie à Vienne et chancelier de l'université de Prague, né en 1572 à Inspruck, mort en 1632, a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.

TANNER (Mathias), jésuite, né à Pilsen (Bohême), en 1630, mort à Prague au commencement du 18e siècle, fut recteur du collége de cette ville, après l'avoir été de celui d'Olmutz, et provincial à Rome. Entre autres écrits, on a de lui : *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem in Europâ, Asiâ, Africâ et Americâ militans, sive vitæ et mortes eorum qui in causâ fidei interfecti sunt*, Prague, 1675, in-fol.

TANNER (Bernard), né à Prague, voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et fut nommé, en 1678, gentilhomme interprète de l'ambassade que Jean Sobieski, roi de Pologne, envoya au czar Féodor Alexievitsch. La relation qu'il a laissée de cette ambassade fait connaître les mœurs des Moscovites à cette époque; elle est intitulée: *Legatio polono-lithuanica in Moscoviam*, etc., *à teste oculato, Bern. Leop. Franc. Tannero*, Nuremberg, 1689, in-4°.

TANNER (Thomas), biographe anglais, archidiacre de Norwich, chanoine du chapitre de Christ d'Oxford, évêque de Saint-Asaph, né en 1674, mort à Oxford en 1735, a laissé : *Bibliotheca britannico-hibernica, sive de Scriptoribus qui in Angliâ, Scotiâ et Hiberniâ ad sæculi XVII initium floruerunt*, Londres, 1748, in-fol. : c'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur l'histoire littéraire d'Angleterre.

TANNEVOT (Alexandre), né en 1692 à Versailles, obtint la place de premier commis des finances, et mourut en 1773, avec le titre de censeur royal. Il a laissé un grand nombre de *poésies* assez médiocres, parmi lesquelles on ne cite plus qu'une chanson sur le livre de l'esprit d'Helvétius. Cette chanson, un peu longue, se trouve perdue dans les *Poésies diverses* de Tannevot, 1752, in-12; nouvelle édition, 1766, 2 vol. in-12.

TANSILLO (Louis), poëte italien, né vers 1510 à Venosa, mort à Teano (royaume de Naples) en 1568, fut le contemporain de l'Arioste et du Tasse, auxquels il peut être comparé pour l'harmonie, le choix des expressions et le charme du style, qualités d'autant plus étonnantes qu'il passa une partie de sa vie dans les camps et à la suite de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Son poëme le plus connu, mais qui n'est pas le meilleur, est *il Vendemmiatore*, Naples, 1534, in-4°, traduit en français par Mercier (de Compiègne), sous ce titre : le *Jardin d'Amour, ou le Vendangeur*, Paris, 1798, in-12; *le Lagrime di san Pietro*, Vicho, 1585, in-4°, ont été traduits, ou plutôt imités en vers par Malherbe; *la Balia, pomeltto*, etc., Verceil, 1767, in-8°; *Il Podere*, Turin, 1769, in-12. Ces deux derniers poëmes sont les meilleurs de Tansillo.

TAN-TAO-TSI, l'un des plus grands ministres et des plus habiles généraux qu'ait eus la Chine, florissait au commencement du 5e siècle de l'ère chrétienne, sous les premiers empereurs de la petite dynastie des Soung. Son courage et ses talents le firent connaître d'Ou-ty, fondateur de cette dynastie, qui l'éleva aux premiers emplois de l'armée. Lors de son avénement au trône, ce prince le créa ministre de la guerre, et lui laissa le soin de distribuer aux officiers et aux soldats des récompenses proportionnées à leurs services. Tan-tao-tsi justifia la confiance de son souverain, et mérita l'estime publique par la sagesse de ses mesures et par son désintéressement. Ou-ty mourut en 422, après avoir donné la régence de l'empire à ses quatre principaux ministres, en attendant la majorité de Chao-ty, son fils aîné, qu'il avait établi son successeur. Les vices de ce jeune prince l'ayant fait juger indigne du trône, les régents lui substituèrent Ouen-ty, l'un de ses frères. Trois des ministres craignant que Chao-ty ne tentât de reprendre l'autorité, résolurent de le faire mourir; et malgré les

représentations de Tan-tao-tsi, qui ne partageait pas leur manière de voir, ils exécutèrent un crime qu'ils jugeaient nécessaire à la tranquillité de l'État. Le nouvel empereur ne pouvait pas conserver à sa cour les meurtriers de son frère : il les dépouilla de leurs emplois, et les exila. Ceux-ci, craignant qu'il ne portât plus loin la vengeance, prirent les armes. Cette sédition fut étouffée promptement par Tan-tao-tsi, que l'empereur avait investi de toute sa confiance. Tout le temps qu'il fut à la tête de l'armée, il comprima les rebelles, et battit les Tartares. L'envie parvint cependant à rendre sa fidélité suspecte. Ouen-ty, alors malade, se laissa persuader que son général n'attendait que sa mort pour s'emparer du trône au préjudice de l'héritier légitime. Mandé à la cour, sous quelque prétexte, Tan-tao-tsi, fut retenu prisonnier. Il prévit sur-le-champ le sort qui le menaçait, et dépouillant les marques de sa dignité, qu'il foula aux pieds : « On en veut, dit-il à mes jours; mais en me faisant mourir on renverse le boulevard de l'empire. » L'empereur, dont la santé se rétablissait, se refusait de croire à la trahison du guerrier qui lui avait donné tant de preuves d'attachement; mais enfin, vaincu par les importunités des courtisans, il signa son arrêt de mort, en 436. L'invasion des Tartares ne tarda pas à venger Tan-tao-tsi, que ses vertus rendaient digne d'une meilleure fin. On trouve une *Notice* sur ce guerrier célèbre, dans les *Mémoires sur les Chinois*, v, 72-80.

TANTALE, chef des Lusitaniens, réunit tous les suffrages après l'assassinat de Viriathe, et fut élu généralissime des troupes lusitaniennes; mais moins heureux que son prédécesseur, il entreprit imprudemment le siége de Ségontia, et se vit bientôt enveloppé par l'armée de Servilius Cépion. Tantale fut obligé de mettre bas les armes avec toute son armée, l'an 141 avant J. C., à condition cependant que les Romains donneraient à ses soldats des terres à cultiver pour qu'ils pussent subsister sans être forcés de se livrer au brigandage.

TANTARANI (Moïneddin-Achmed), poëte arabe, professait à Bagdad du temps de Nizam-Abmouk, mort en 1091. Il composa en l'honneur de ce prince un poëme vanté dans tout l'Orient, publié par Sacy dans sa *Chrestomathie*, avec une traduction française, faite d'après le manuscrit arabe de la bibliothèque royale de Paris, d'après deux autres manuscrits, l'un de la bibliothèque Bodléienne, n° 1274, l'autre de la bibliothèque de Leyde, n° 1637, et d'après un commentaire qui se trouve avec ce dernier manuscrit.

TANUCCI (Bernard), ministre napolitain, né en 1698 à Stia en Toscane, se fit de bonne heure une sorte de réputation en Italie par la chaleur qu'il mit à soutenir les prétentions bien connues de Pise, relativement à la découverte des Pandectes. Plus tard, pour satisfaire don Carlos qui, prêt à punir un criminel, avait été un moment arrêté par l'inviolabilité des temples, il se chargea de prouver que le droit d'asile est une violation des lois divines et humaines. Ce fut l'origine de sa fortune. Il accompagna don Carlos à la conquête du royaume de Naples, et devint son premier ministre quand le prince fut devenu roi. Des innovations nombreuses et non préparées, des attaques imprudentes contre le pouvoir pontifical et les priviléges de la noblesse, des ordonnances arbitraires mises trop souvent à la place et au-dessus des arrêts rendus par les tribunaux, un code demeuré presque inconnu au peuple pour lequel il fut rédigé, un système financier fondé tout entier sur des lois fiscales, les savants les plus recommandables oubliés, ou dédaignés, ou repoussés, tels furent les actes qui signalèrent son long ministère. Tanucci exerça une influence plus réelle et plus funeste lorsque, resté dépositaire de la confiance de son maître appelé à succéder en Espagne à Ferdinand VI, il entoura le jeune monarque d'hommes médiocres, se flattant ainsi de se perpétuer dans le pouvoir. Il dut d'abord le partager avec les membres d'un conseil de régence que Charles III avait institué par son acte de renonciation du 6 octobre 1759. Mais il ne tarda pas à l'emporter sur ses collègues; et ce fut pendant la minorité du roi, que, fort de l'appui du cabinet de Madrid, il entreprit de soustraire le royaume à toute dépendance du saint-siége. Il profita de l'atteinte portée au pouvoir spirituel par l'expulsion des jésuites, par les démêlés de Clément XIII avec la cour de Parme, et par des clameurs qu'excita en Europe l'apparition de la bulle *In cœna Domini*, pour ordonner, en 1769, l'occupation de Bénévent et de Ponte-Corvo, à l'exemple de la France, qui avait pris possession d'Avignon. Ce premier acte d'hostilité fut le signal d'une guerre, que Tanucci conduisit avec plus de témérité que de raison. En 1772, il essaya de s'emparer des duchés de Castro et de Ronciglione, en faisant valoir les droits du roi de Naples comme héritier des Farnèse; il supprima ensuite un grand nombre de couvents en Sicile, distribua des abbayes, suscita des querelles sur la nomination des évêques, sur leur juridiction, et presque sur leurs devoirs. Cette conduite altéra la bonne intelligence qui régnait entre la cour de Naples et le saint-siége, et qui paraissait cimentée par le concordat de 1741. On perdit même tout espoir de conciliation lorsqu'on menaça pour la première fois de supprimer l'hommage de la haquenée; et l'on ne sait pas où l'esprit novateur du ministre se serait arrêté, si le mariage entre Ferdinand et une archiduchesse d'Autriche n'avait pas affaibli son crédit, la nouvelle reine l'ayant regardé, dès le premier instant, comme le seul obstacle à l'accomplissement de ses projets. Après avoir lutté quelque temps contre l'ascendant toujours croissant de cette princesse, le favori de Charles III dut se retirer le jour où elle se présenta au conseil avec tous les avantages d'une mère qui venait de donner un héritier au trône. Tanucci, remplacé (octobre 1776) par le marquis de la Sambuca, ancien ambassadeur à la cour de Vienne, eut assez d'esprit pour prévoir les maux dont le royaume était menacé; mais ayant à se reprocher de n'avoir pas assuré le bonheur d'une nation par des institutions sages et durables, il descendit au tombeau, en regrettant les honneurs perdus, plutôt que le bien qu'il n'avait pas su faire. Il mourut à Naples, le 29 avril 1783. On a de lui : *Epistola de Pandectis pisanis in Amalphitanâ directione inventis, ad academicos Etruscos, in quâ confutantur quæ Guido Grandius opposuit*, etc., Florence, 1731, 2 vol. in-4°.

TAPLIN (Guillaume), chirurgien vétérinaire anglais, mort en 1807, fit faire à son art de grands progrès. On a de lui : *Observations pratiques sur les bles-*

sures faites aux chevaux par des épines, etc., 1790, in-8°; *Compendium, ou Traité abrégé de la ferrure pratique et expérimentale*, 1796, etc.

TAPPER (Ruewaard), doyen et chancelier de l'université de Louvain, né à Enkhuysen, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente, déploya toute sa vie, en faveur de la doctrine catholique, le zèle le plus pur, soutenu par les plus rares connaissances, et mourut à 72 ans, en 1559, à Bruxelles, où il avait été appelé par Philippe II. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Cologne, 1582, in-fol.; on y distingue : *Explicatio articulorum facultatis*. Dans sa préface, l'auteur fait voir d'une manière claire et solide, que, depuis les apôtres, l'Église a constamment fait usage de l'autorité que J. C. lui a confiée, et qu'elle a décidé en dernier ressort les questions qui se sont élevées parmi les fidèles.

TARABOLOUS (ALI-PACHA, surnommé), parce qu'il était de Tripoli, fut fait grand vizir par Achmet II, en 1693. Son ministère fut remarquable par la prise de Scio, dont les Vénitiens s'emparèrent, et par le pillage de la caravane de la Mecque, fait par les Arabes. A la mort d'Achmet, Tarabolous-Ali, qui n'avait ni moyens, ni adresse, crut, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, pouvoir placer sur le trône un souverain de son choix. Il prétendit y élever Ibrahim, fils d'Achmet, prince âgé seulement de 3 ans, sous le nom duquel il espérait gouverner : il était appuyé, dans ses vues et son ambition, par le mufti. Leur plan n'eut pas de succès; et tous deux furent forcés de se prosterner aux pieds de Mustapha II, lors de sa proclamation, en 1695. Le nouveau souverain dissimula son ressentiment; mais dès la même année le mufti fut déposé, et le grand vizir Tarabolous étranglé, sous prétexte de malversation : il ne laissa que la réputation d'un fripon et d'un ambitieux maladroit.

TARAFAH (Amrou ben-Alabad) est l'auteur de l'un des sept poëmes arabes connus sous le nom de Moallakah. Livré aux plaisirs et à la poésie, aimant et cherchant les combats, sans aucun souci de l'avenir, Tarafah dissipa son patrimoine et s'attira, par sa conduite déréglée, la malveillance de sa famille. Il ne dément point ses penchants voluptueux dans le poëme que nous possédons de lui. La brièveté de la vie, l'égalité que la mort met entre le libertin et le sage qui cultive la vertu, sont l'objet de ses chants et les motifs par lesquels il prétend se justifier. Tarafah, qui vivait près de la naissance de Mahomet, c'est-à-dire vers la fin du 6e siècle de notre ère, mourut à l'âge de 26 ans, par la perfidie d'Amrou, roi de Hira. On raconte que ce poëte et son oncle Motalammes, ayant fait des vers satiriques contre un des rois de Hira, en Arabie, ce prince, pour se venger, leur donna des lettres cachetées, avec ordre, à l'un de ses gouverneurs, auquel ils devaient les remettre, de tuer les porteurs. Motalammes, plus rusé, ouvrit la lettre et ne la remit point; Tarafah, qui voulut s'acquitter de la commission, obéit et en fut la victime. Le savant Reiske a publié à Leyde, en 1742, sa *Moallakah*, avec une traduction latine, des gloses arabes, un prologue et des notes remplies d'érudition. Cet ouvrage donne lieu de regretter que Reiske n'ait pas laissé le recueil entier des Moallakahs.

TARAISE, patriarche de Constantinople, était né dans cette ville au milieu du 8e siècle, de parents patriciens. Son père se nommait George, et sa mère Eucratie. Les talents qu'il annonça de bonne heure lui ouvrirent la carrière des emplois. Il fut revêtu de la dignité de consul, et devint ensuite premier secrétaire d'État. Après la mort du patriarche Paul, l'impératrice Irène jeta les yeux sur Taraise pour lui succéder. Il se défendit d'accepter cette charge, donnant pour motif de son refus qu'ayant vécu jusqu'alors dans le monde, il n'avait pas les qualités d'un prélat. Mais Irène ayant insisté, Taraise fut obligé de se soumettre. Toutefois il exigea qu'un concile général fût assemblé pour mettre fin aux désordres occasionnés par les iconoclastes. Il fut consacré le jour de Noël, l'an 784; et il s'empressa d'adresser sa profession de foi au pape Adrien et aux évêques d'Asie. Le concile s'ouvrit le 1er août 786, à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres; mais la violence des iconoclastes ayant empêché les Pères de délibérer, il fut transféré, l'année suivante, à Nicée, où Taraise se rendit accompagné des légats du pape et des députés des églises d'Orient. Ce concile condamna l'hérésie des iconoclastes, et rétablit le culte des images. Taraise s'empressa de faire exécuter cette décision. Plein de zèle pour le maintien de la discipline apostolique, il fit disparaître tous les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des choses saintes, et condamna les simoniaques. Il bannit le luxe de sa table et de sa maison, assigna sur ses revenus des sommes suffisantes pour subvenir aux besoins des pauvres, qu'il visitait fréquemment, et se consacra tout entier à l'instruction des peuples. Taraise s'opposa vivement au dessein de Constantin de répudier son épouse pour placer sur le trône une des suivantes d'Irène, sa mère; mais il n'osa pas excommunier ce prince, dans la crainte qu'il ne se déclarât pour les iconoclastes. Cette condescendance, qui fut regardée comme une faiblesse, ne le garantit point de la haine de l'empereur. S'il ne fut pas forcé d'abandonner son siége, il eut la douleur de voir ses proches bannis, et les domestiques qui lui témoignaient de l'attachement, remplacés par de vils espions. Malgré les infirmités dont il était accablé, il remplit tous ses devoirs, avec le même zèle, jusqu'à sa mort, arrivée en 806, le 25 février, jour où l'Église honore sa mémoire d'un culte particulier. Ses restes furent déposés dans un monastère qu'il avait fondé sur les rives du Bosphore.

TARAUDET. *Voyez* **FLASSANS.**

TARBÉ (Pierre-Hardouin), né à Sens, le 28 décembre 1728, acquit, en 1762, l'imprimerie du diocèse, et s'occupa, dès cette époque, de recherches historiques sur la ville et le diocèse de Sens. Le *Dictionnaire des anonymes* le désigne, sous le n° 453, comme auteur de l'*Almanach historique du diocèse de Sens*, qu'en effet il rédigea pendant 19 ans, de 1763 à 1781 inclusivement. A partir de l'an 1782 jusqu'en 1790, le même ouvrage a été rédigé par Tarbé des Sablons, auteur de *Détails historiques sur le bailliage de Sens*, publiés, en 1787, à la suite d'une édition in-4° de la *Coutume de Sens*, et d'un *Manuel pratique et élémentaire des poids et mesures*, qui a eu un grand nombre d'éditions. Tarbé est mort le 8 juillet 1784, laissant plusieurs enfants parmi lesquels, outre les deux aînés dont les articles suivent, nous cite-

rons TARBÉ DES SABLONS, chevalier de la Légion d'honneur, dont nous avons parlé ci-dessus, et déjà cité, article BAILLY, pour la fermeté qu'il déploya, comme maire de Melun, lors de l'arrestation de ce savant. — TARBÉ DE VAUXCLAIR fut inspecteur général des ponts et chaussées, et maître des requêtes au conseil d'État. — TARBÉ DE SAINT-HARDOUIN, lieutenant-colonel de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, mourut le 24 décembre 1821. Ces trois frères ont obtenu individuellement du roi, en février 1816, des lettres d'anoblissement. — TARBE (THÉODORE), imprimeur de Sens, connu par son goût pour les antiquités, rédigeait, dès 1795, l'*Almanach historique et anecdotique* du département de l'Yonne et de la ville de Sens.

TARBÉ (LOUIS-HARDOUIN), autre fils de Pierre-Hardouin, né à Sens, le 11 août 1755, resta de bonne heure, lui onzième, sous la surveillance d'une mère tendre qui éleva avec soin sa famille, et eut le bonheur de la voir prospérer. Louis-Hardouin, appelé dans les bureaux du ministère des finances, y obtint un avancement rapide, et devint ministre en 1791. Sa nomination eut tous les suffrages; malheureusement, à cette époque, son austère probité, son esprit droit, sa vigilance active, ne pouvaient opérer le bien, ni remédier aux maux; et il était très-difficile aux autorités de concilier ce qu'elles devaient au souverain, avec l'exigence des divers partis. Cependant il créa la contribution foncière, le plus beau des systèmes quand le cadastre aura produit les améliorations que demande l'expérience. Il quitta le portefeuille lorsqu'on lui fit voir qu'il ne pouvait servir sa patrie. Le roi ne conservait pas moins de ce ministre un souvenir très-honorable; il lui écrivit une lettre confidentielle pour l'engager à reprendre ses fonctions, ou à désigner celui qu'il en croyait digne, s'il ne les acceptait point. Tarbé se trouva compris dans le décret d'accusation rendu contre les ministres, Duport du Tertre, du Portail, Bertrand de Molleville et Montmorin. Après le 10 août, il fut obligé de se cacher; mais il fut découvert et renfermé jusqu'au 9 thermidor, qui lui rendit la liberté après 27 mois d'angoisses cruelles. Il se retira alors aux environs de Sens, dans un espace de quelques pieds carrés, où il possédait une modeste habitation; il y cultiva les lettres, et s'occupa à traduire les premiers poëtes latins. Livré exclusivement à l'étude, il demeura sourd à la voix du conseil des Cinq-Cents, qui le nomma candidat au Directoire, et à celle du premier consul qui, après le 18 brumaire, l'appelait au conseil d'État. Ses principes ne lui permettaient pas de vouer ses talents aux différents systèmes de l'époque. Néanmoins le gouvernement, voulant honorer l'intégrité qu'il avait montrée dans ses fonctions, lui accorda une pension qu'il toucha jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet 1806.

TARBÉ (CHARLES), frère du précédent, né à Sens, alla s'établir à Rouen, et y devint officier municipal. En 1791, il fut nommé député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative, où il se montra zélé défenseur de la constitution monarchique. Il parla à diverses reprises sur les troubles de Saint-Domingue, et se prononça pour les colons contre Brissot et sa faction. Le 30 janvier 1792, il s'opposa à une loi tyrannique sur les passe-ports. En avril, il fut élu secrétaire, vota pour faire accorder au roi 6 millions qu'il demandait pour dépenses secrètes, et combattit le plan de pétition pour la formation d'un corps composé d'anciens gardes-françaises et des vainqueurs de la Bastille. Il vota, le 29 mai, contre le licenciement de la garde du roi; repoussa, le 4 juin, les dénonciations de Chabot contre le comité autrichien, se prononça vivement contre les députés Grange-Neuve et Jouneau, et demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât l'article « de manière qu'à chaque soufflet que recevrait un député... » Ces paroles qui choquèrent vivement le parti jacobin, causèrent un tumulte affreux dans la salle, et Tarbé fut condamné à 8 jours d'arrêt. Il survécut néanmoins aux orages révolutionnaires, et fut nommé, en mars 1797, par le département de l'Yonne, au conseil des Cinq-Cents. Vers le 30 mai, il s'éleva contre les agents du Directoire dans les colonies, et notamment contre Sonthonax qu'il accusa d'être le bourreau des blancs et l'incendiaire de leurs propriétés, attaqua les lois rendues depuis 5 ans sur les colonies, les qualifia d'*infâmes*, et finit par inculper Marec, ancien rapporteur du comité de marine. Ces violences, peut-être fondées, excitèrent un mécontentement général; Thibaudeau se rendit l'organe de l'indignation de l'assemblée, et Tarbé fut obligé de rétracter ce qu'il avait dit d'insultant contre Marec et contre les lois rendues; néanmoins il eut droit au fond, et obtint le rapport du décret qui autorisait le Directoire à envoyer des agents à Saint-Domingue et ailleurs. Il s'opposa avec le même courage à la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), et fut compris sur la liste des déportés; il en fut rayé sur les réclamations de Lanjacq et Hardy, mais son élection fut annulée. Depuis ce moment il renonça aux fonctions publiques, se livra exclusivement au commerce, et s'établit de nouveau à Rouen. Désigné dans une affaire importante pour défendre en Espagne les intérêts du commerce de Rouen, il fut atteint, à Cadix, d'une maladie épidémique dont il mourut le 14 septembre 1804.

TARCAGNOTA (JEAN), historien, né vers la fin du 15 siècle à Gaëte, mort en 1566 à Ancône, était allié à la malheureuse famille des Paléologues. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Histoire universelle*, qui, malgré de grands défauts d'exécution, est le meilleur essai de ce genre dans la langue italienne. En voici le titre : *Dell' Istorie del Mondo, le quali con tutte quelle particolarità che bisognano, contengono quanto dal principio del mondo fin a' tempi nostro è successo*, Venise, 1562, 4 vol. in-4°; réimprimés, ibid., 1573, 1585, 1588, 1592, 1598, 1606.

TARDIEU (MARIE FERRIER), née au commencement du 17e siècle, était fille de Jérémie Ferrier, de Nîmes, ministre protestant converti. Mariée à Tardieu, lieutenant criminel de Paris, elle lui apporta, en même temps que de grands biens, une disposition contagieuse à la plus sordide avarice. Dès que les deux époux furent unis, ce fut à qui fournirait le plus de traits aux nombreuses peintures qu'on a faites de leur lésinerie. Tous les mémoires du temps semblent attester que le tableau que Boileau en a tracé (satire 10) n'est pas exagéré, et que surtout la parcimonie et l'avidité de la femme y sont frappants de vérité. On sait que c'est elle que Racine

désignait dans la *Pauvre Babonette* des Plaideurs; et Gui Patin en avait déjà fait un portrait non moins hideux. Tombé dans l'isolement et dans le mépris, sans parents, sans amis, sans domestiques, sans secours, le malheureux couple fut assailli, au milieu de la nuit, par deux brigands, dans sa demeure solitaire, et massacré, le 24 août 1665. Les assassins étaient deux frères, nommés Touchet, de la province d'Anjou. Le parlement en fit prompte justice : pris en flagrant délit, ils furent roués vifs, trois jours après, sur le Pont-Neuf, en face de la statue de Henri IV, à la vue de la maison de leurs victimes, qui était située sur la quai des Orfévres. Il parait que Tardieu ne manquait ni de sens, ni de lumières, et qu'il aurait pu se faire un nom dans la magistrature; mais il ne lui reste de célébrité que celle que son triste sort, et le vice qui en fut la cause, la lui font partager avec sa femme.

TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur, né à Paris, en 1674, fut un des meilleurs élèves de G. Audran, et, sous la direction de cet habile maître, grava la suite des batailles d'Alexandre. Il fut reçu à l'académie en 1713, et y présenta, pour morceau de réception, le portrait du duc d'Antin, d'après Rigaud. Ses ouvrages les plus remarquables sont une *Madeleine*, d'après Bertin; *le Sacre de Louis XV*, le *Tombeau des hommes illustres d'Angleterre* et le *Plafond de la galerie du Palais-Royal*. Il mourut en 1749.

TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, se distingua aussi par d'excellents morceaux de gravure, tels que : l'*Apparition de Jésus à la Vierge*, d'après le Guide; *les Misères de la guerre*, *le Déjeuner flamand*, d'après Téniers, et un grand nombre de portraits.

TARDIEU (Pierre-François), cousin du précédent, ajouta à la célébrité de ce nom, qui n'a pas cessé d'être distingué dans l'art de la gravure, par des morceaux également recommandables, savoir : *Persée et Andromède*, et *le Jugement de Paris*, d'après Rubens.

TARDIEU (Alexandre), graveur, né à Paris en 1758, de la famille des précédents, étudia sous le célèbre Wille, et en s'attachant à imiter la manière de Nanteuil et d'Édelinck, se plaça parmi les artistes les plus remarquables de son temps. Le grand mérite qui le distingue, c'est de rendre avec autant d'esprit que d'exactitude les maîtres dont il reproduit les ouvrages, en adoptant une manière analogue à son talent. Émule de Bervic, il lui disputa le grand prix de gravure en 1791, et le remplaça plus tard à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont deux portraits de *Voltaire*, d'après Largillière et Houdon; le portrait en pied de *Marie-Antoinette* et celui de la *Reine de Prusse*, d'après Mme Lebrun; *Montesquieu*, d'après David; la *Psyché*, d'après Gérard; *Napoléon* en pied, d'après Isabey; *Ruth et Booz*, d'après Hersent, etc. Tardieu mourut en 1837. M. Desnoyers est son élève.

TARDIF (Guillaume), lecteur ordinaire du roi Charles VIII, né au Puy en Velai vers 1440, a laissé des compilations et des traductions. Nous citerons de lui : *Grammatica et Rhetorica* (Paris, Cæsaris, vers 1480), in-4°, excessivement rare; *Apologues et Fables d'Ésope*, traduits du latin, de Laur. Valle, Paris, Ant. Vérard (1490), in-fol. de 36 feuillets; *Anti Balbica, vel Recriminatio tardiviana in Balbum*, ibid., 1595, in-4° : ce Balbi (Jérôme) l'avait attaqué vivement dans une satire intitulée : *Rhetor gloriosus*. On ignore l'époque de sa mort.

TARDIN. *Voyez* **TARDY** (Jean).

TARDY (Jean) fut conseiller au Châtelet, du temps de la Ligue, en 1591. Le duc de Mayenne, que la faction des Seize reconnaissait déjà pour son chef, prévoyant que le parlement se tournerait du côté du roi, et qu'il y ramènerait les peuples, voyait avec plaisir que les Seize en diminuassent l'autorité, et il se promettait qu'en se choquant les uns les autres, ils se détruiraient à son avantage. Le parlement avait renvoyé absous le nommé Brigard, accusé par les Seize d'être en intelligence avec les royalistes. Les plus emportés de cette faction résolurent de se venger de ce jugement. Ils créèrent à cette fin un conseil secret de dix d'entre eux, par l'avis desquels toutes les choses importantes devaient passer. Ce conseil jugea qu'il fallait se défaire du président Brisson, de Larcher, conseiller au parlement, et de Tardy, conseiller au Châtelet, qui rompaient toutes leurs mesures. Ils dressèrent donc une sentence de mort contre ces trois magistrats, et l'écrivirent au-dessus des signatures de plusieurs notables bourgeois qu'ils avaient surprises sous un autre prétexte. En vertu de cet acte, ils se saisirent de leurs trois victimes, les menèrent au Châtelet, et les pendirent dans cette prison. Le président Brisson fut le premier, « finissant, dit Mezerai, par une catastrophe indigne d'un si docte et si excellent personnage; mais assez ordinaire à ceux qui veulent flotter entre deux partis. » A l'égard de Jean Tardy, Hamilton, curé de Saint-Cosme, soutint qu'il avait trouvé chez celui-ci deux livres contre la maison de Guise et les ligueurs, pour lesquels le parlement, séant à Paris, avait blâmé Tardy. Cet arrêt revint à la mémoire des Seize; Hamilton, l'un des plus furieux ligueurs, se rendit chez Tardy, l'obligea de sortir de son lit, où il était retenu à cause d'une saignée, et le fit conduire dans la chambre haute du Châtelet, où le président Brisson et Larcher étaient déjà pendus. A cette vue, Tardy s'évanouit : les bourreaux profitèrent de ce moment pour le pendre.

TARDY (Claude), né à Langres, le 8 mars 1607, étudia la médecine, vint se fixer à Paris vers 1645, et ne tarda pas à y jouir d'une réputation qu'il justifia par ses travaux. Professeur d'anatomie, il contribua beaucoup à faire adopter la nouvelle doctrine d'Harvey sur la circulation du sang. Tardy ne se borna pas au cours d'anatomie; il donna chez lui des leçons de chirurgie. Il y a lieu de croire qu'il mourut vers 1670. Voici le titre de ses ouvrages, presque tous écrits en latin : *Quæstio medica discutienda in scholis medicorum*, etc., 1645, in-4°; *Illustratio theseon defensarum in scholis*, etc.; *Tempus infusionis animæ; Hippocratica purgandi methodus*, Paris, 1646; *In librum Hippocratis de virginum morbis commentatio*, Paris, 1648; *Cours de médecine*, contenant toutes les classes, Paris, 1667, 2 vol. in-4°.

TARDY (Jean), médecin à Tournon, sa patrie, a publié : *Disquisitio physiologica de pilis*, 1609, in-8°; *Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Gre-*

nable, avec la recherche de ses causes et principes, Tournon, 1618, in-8°; *Dissertations physiologiques*, etc.

TARELLO (CAMILLE), auteur agronomique italien, a publié : *Ricordo d'agricoltura*, Venise, 1567, in-8°; réimprimé à Mantoue en 1577, 1622 et 1735; à Trévise en 1731; enfin de nouveau à Venise en 1772, in-4°, avec des *notes* du P. Scosteni. Quelques-uns de ses conseils ont trouvé une justice tardive en Suisse et en France. Yvart en a fait sentir l'importance dans un *Traité particulier sur les assolements*, 1822.

TARGA (LÉONARD), médecin, né à Vérone en 1730, fit ses études à l'université de Padoue, où il eut pour maître Morgagni. Il y remplit quelque temps une chaire, que le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter. Le même motif lui fit ensuite refuser une autre place semblable, à l'université de Pavie. Il mit beaucoup de zèle à préparer une nouvelle édition de Celse, dont il épura le texte, et qu'il enrichit de *Notes*. Ce travail et l'augmentation d'une collection de médailles, pour lesquelles il était très-passionné, l'occupèrent pendant toute sa vie, qu'il termina le 28 février 1815. On a de lui : *Celsi opera, ex recognitione Leonardi Targæ*, Padoue, Comino, 1769, 2 vol. in-4°; le *même*, suivi d'un *Lexicon Celsien*, Vérone, 1810, 3 vol. in-4°.

TARGE (JEAN-BAPTISTE), historien, né à Paris vers 1720, mort à Orléans en 1788, professa les mathématiques à l'école militaire lors de sa création. Outre des traductions de plusieurs ouvrages historiques anglais, on lui doit : *Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, Paris, 1772, 6 vol. in-12, etc.

TARGET (GUI JEAN-BAPTISTE), célèbre avocat, né le 17 décembre 1733 à Paris, se fit par ses plaidoiries, et surtout par ses consultations, une renommée qui lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1785, et le porta l'un des premiers à l'assemblée des états généraux comme député de sa ville natale. Il s'y montra le zélé défenseur des droits ou des réclamations du tiers état; mais son éloquence diffuse, surchargée de détails fastidieux, fit tort à sa réputation, et fut longtemps l'objet des railleries du public, trompé dans son attente. Plus tard, il laissa échapper une belle occasion d'agrandir sa renommée d'orateur : il eut la faiblesse de refuser de défendre Louis XVI, qui l'avait nommé un de ses avocats. Sous le régime de la Terreur, il fut le secrétaire du comité révolutionnaire dont était président le savetier Chalandon ; mais on assure que Target employa son influence sur ce président, qui savait à peine lire, pour sauver un grand nombre de personnes. Nommé en 1798 conseiller à la cour de cassation, il donna des preuves de ses profondes connaissances et de son jugement sain en matière de jurisprudence. Il mourut le 7 septembre 1807. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Observations sur le commerce des grains* (faites en 1769), Paris, 1776, in-12; *Mémoire sur l'état des protestants en France*, 1787.

TARGIONI-TOZZETTI (JEAN), médecin-botaniste, né en 1712 à Florence, remplaça Michelli, son maître, dans la charge de directeur du jardin botanique de Florence, dont il compléta le catalogue. Il fut ensuite nommé conservateur de la bibliothèque de Magliabecchi, puis médecin des grands-ducs de Toscane. Il mourut le 7 janvier 1783, laissant, entre autres ouvrages sur les sciences, qu'il cultivait avec succès : *Relazioni di alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana*, etc., 2e édition, 1768-79, 12 vol. in-8°; *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche, accaduti in Toscana nel Corso di anni sessanta, nel secolo* 17, Florence, 1780, 4 vol. in-4°.

TARIK BEN ZEIAD, fameux capitaine arabe, le premier musulman qui ait pénétré en Espagne, et qui l'ait gouvernée, commandait à Tanger un corps de dix mille Arabes Égyptiens, que lui avait confiés le gouverneur d'Afrique, Mousa ben Noseir, et avec lesquels il soumit au joug du Coran tout le Magreb (la Mauritanie), depuis les sources du fleuve Moulvia, vers l'an 87 de l'hégire (708 de J. C.). Quelques seigneurs visigoths, mécontents de Rodrigue, leur souverain, étant venus solliciter Mousa de porter ses armes en Espagne, ce gouverneur, avant de se rendre à leurs désirs, voulut se procurer des renseignements sur la Péninsule. Satisfait des informations qu'on lui donna, il chargea Tarik de s'assurer que les rapports qu'on lui avait faits étaient sincères. Tarik choisit 500 cavaliers, passe de Tanger à Ceuta, où il traverse le détroit avec quatre grandes barques, parcourt les côtes d'Andalousie, sans éprouver de résistance, et enlève des troupeaux, des prisonniers, qu'il ramène en Afrique, au mois de ramadan 91 (juillet 710). Encouragé par ce succès, Mousa prépare un armement plus considérable; et Tarik en obtient encore le commandement. Ce général aborde, le 5 redjeb 92 (28 avril 711), sur la côte d'Algesiras, et s'empare, après trois jours de combats, du mont Calpé, que le brave Théodomir avait vaillamment défendu. Enfin, après un avantage remporté par la cavalerie musulmane sur celle des Visigoths, Tarik gagne sur le roi Rodrigue, près de Xerès de la Frontera, le 26 ramadan (17 juillet 711), la mémorable bataille de Guadalète, qui dura neuf jours, et dans laquelle il tua de sa main le monarque visigoth. Après cette victoire, il partagea ses troupes en trois corps, par le conseil du comte Julien, que les auteurs arabes citent ici pour la première fois. Tarik conquit alors Ecija, Malaga, Jaen, Cordoue, et entra dans Tolède presque sans résistance. Il confisqua seulement les biens des habitants qui avaient fui à l'approche des musulmans, et laissa aux autres, moyennant un tribut modéré, leurs propriétés, leurs lois, leurs juges, ainsi que leurs temples, à condition qu'ils n'en élèveraient pas de nouveaux, qu'ils ne feraient point de processions publiques, et qu'ils ne s'opposeraient pas à la propagation de l'islamisme. Maître de la capitale, Tarik parcourt les provinces centrales de l'Espagne, et détruit les restes épars de l'armée des Goths. Il s'empare de Guadalajara, et trouve au nord de cette ville, dans celle d'Alméida (ou de la Table, qui paraît être la même que Medina-Celi), une table d'émeraude, ou plutôt d'une matière moins précieuse, mais enrichie de perles et de pierreries, qu'on disait avoir appartenu à Salomon. Il y avait un an que Tarik gouvernait les provinces d'Espagne subjuguées par sa valeur, lorsque Mousa vint arrêter le cours de ses triomphes, et en recueillir le fruit. Tarik va à la rencontre de Mousa jusqu'à Talavera, et

lui présente la part du butin qui lui a été réservée. Mousa, qui avait défendu à son lieutenant, après la bataille de Xerès, de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts, lui reprocha durement d'avoir, par sa désobéissance, compromis le salut de l'armée qui lui était confiée : il le priva de son commandement, l'accusa d'avoir soustrait un des pieds de la précieuse table, le fit charger de fers, et s'oublia jusqu'à le frapper. Les ordres du calife Walid Ier rendirent à Tarik sa liberté et le commandement d'un corps d'armée avec lequel il conquit une partie de l'Aragon, de la Catalogne et de la province de Valence. Sa réconciliation avec Mousa n'était qu'apparente : il ne lui rendait point compte de ses opérations. Celui-ci, dans ses expéditions, s'appropriait tout le butin fait sur l'ennemi : Tarik abandonnait le sien à ses soldats, et n'en prelevait que la cinquième partie pour le calife. Aussi, dans ses dépêches à son souverain, ne manquait-il pas de dénoncer les exactions et la cupidité de l'émir. Mousa, de son côté, accusait Tarik d'avoir, par son insubordination et ses prodigalités, détruit l'union et la discipline parmi les musulmans. Pour terminer leurs différends, le calife les rappela l'un et l'autre. Tarik partit le premier, l'an 95 (714), laissant à Habib al-Febri, son lieutenant, le soin d'achever la réduction de la Galice et de la Lusitanie. Arrivé à Damas, il eut une audience du calife, qui voulut entendre de sa bouche le récit de ses exploits, et l'assura qu'il était satisfait de sa conduite. On peut voir, à l'article Mousa, comment Tarik, en présence de ce prince, triompha de l'imposture de son rival. Il cessa néanmoins d'être employé, et mourut dans une honteuse obscurité; mais son nom, resté au promontoire qui fut sa première conquête en Espagne, s'est perpétué dans celui de *Gibraltar*, formé, par altération, de *Djebal-Tarik* (montagne de Tarik). C'est à tort que les historiens espagnols, les compilateurs, Cardonne et les auteurs de la grande *Histoire universelle*, font deux et même trois personnages différents de Tarik, au moyen de quelques variantes dans l'orthographe de son nom et de ses surnoms. Il est constant que c'est lui seul qui opéra les deux premiers débarquements en Espagne, et qui en commença la conquête.

TARIN (Jean), né à Beaufort en Anjou, le 3 juin 1586, vint à Paris en 1615, et s'y maria en 1628. Il était alors professeur d'éloquence grecque et latine au collége royal, et avait été recteur de l'université de Paris dans les années 1625 et 1626. Ce fut en cette qualité qu'il obtint du parlement la condamnation du jésuite Santarelli, qui eut quelque éclat; ce qui lui valut, de la part de Louis XIII, une lettre de félicitation, datée de Fontainebleau, le 3 mai 1626. En 1629, il obtint un brevet de conseiller et de professeur en histoire et géographie, et celui de lecteur royal en éloquence latine. Tarin mourut à Paris, le 21 janvier 1666, laissant plusieurs enfants. L'un de ses fils, gouverneur de l'île de Saint-Domingue, fut tué à bord de son vaisseau, en combattant contre les Anglais, le 25 janvier 1691. On a de lui : un *Éloge* du cardinal de Gondi, archevêque de Paris, mort en 1616; une traduction latine de la *Philocalie* d'Origène, de l'ouvrage de Zacharie, *De mundi opificio*, et un *Recueil* d'opinions célèbres sur l'âme; quelques pièces de poésies latines sur les événements du temps.

TARIN (Pierre), habile anatomiste, né au commencement du 18e siècle à Courtenai, dans le Gâtinais, n'eut jamais que le grade de bachelier. Outre d'excellents articles dans l'*Encyclopédie*, et quelques traductions d'ouvrages d'anatomie, on lui doit entre autres écrits: *Anthropotomie, ou l'Art de disséquer*, etc., Paris, 1750, 2 vol. in-12, figures; *Adversaria anatomica*, ibid., 1753, in-4°, figures; *Dictionnaire anatomique*, suivi d'une *Bibliothèque anatomique et physiologique*, ibid., 1753, in-4°; *Observations de médecine et de chirurgie*, ibid., 1758, 3 vol. in-12.

TARLATI (Guido), gentilhomme toscan, dont la famille possédait, depuis le 10e siècle, dans les Apennins, des fiefs qui relevaient de l'Empire. Les Tarlati, s'attachèrent d'une manière invariable au parti gibelin. Guido, qui était chef de cettte famille au commencement du 14e siècle, entra dans les ordres, sans pour cela renoncer à la carrière militaire, ou aux intrigues d'un chef de parti. Élevé à l'évêché d'Arezzo, il s'empara de la souveraineté de cette ville, le 2 octobre 1323; il surprit aussi Città di Castello, qu'il soumit au parti gibelin, et par là il attira sur lui l'excommunication du pape Jean XXII. Il assista, en 1327, au parlement de Trente, dans lequel les chefs des Gibelins d'Italie déterminèrent Louis IV, Empereur élu, à venir à leur secours, et il fut un des trois évêques interdits et excommuniés qui mirent sur la tête de cet Empereur la couronne de fer, le 31 mai, dans la basilique de Saint-Ambroise à Milan. Mais Louis de Bavière, ayant ensuite violé un sauf-conduit donné par Tarlati aux ambassadeurs de Pise, ce seigneur s'éloigna de lui : accablé de douleur d'avoir en même temps perdu son crédit auprès de l'Empereur et auprès du pape, il tomba malade e[t] mourut à Montenero, près de Livourne, au mois d'oc[-]tobre 1327.

TARLATI (Pierre), surnommé *Saccone*, était frèr[e] du précédent, auquel il succéda en 1327, dans la sou[-]veraineté d'Arezzo et de Città di Castello. Élevé dan[s] la région la plus sauvage des Apennins, où le châtea[u] de Pietramala, chef-lieu de son petit État, domine de[s] déserts que de hautes neiges couvrent pendant une mo[i-]tié de l'année, Saccone était accoutumé à braver tou[s] les dangers, comme toutes les fatigues et toutes les i[n-]tempéries de l'air. Il conservait, dans un siècle civilis[é] et au milieu de peuples amollis, les mœurs et les hab[i-]tudes des conquérants du Nord, antiques auteurs de s[a] race. Il méprisait le luxe et la mollesse de l'Italie; ma[is] il s'était instruit dans la politique, et il en connaissa[it] tous les artifices; il était en même temps le plus redo[u-]table soldat dans un champ de bataille, et le partisan plus rusé et le plus ingénieux, lorsqu'il voulait su[r-]prendre une place ou tromper ses ennemis par un str[a-]tagème. Attaché à ses montagnes, il semblait prétend[re] plutôt à devenir le roi des Apennins qu'à dominer s[ur] les contrées fertiles qui sont à leur pied. Il avait d[é-]pouillé la famille de Taggiuola de la souveraineté [de] Massa Trebaria; il avait le même assujetti les Ube[r-]tini avec tous leurs châteaux, et son pouvoir s'étend[ait] sur toutes les hautes montagnes de la Toscane, de

Romagne et de la Marche d'Ancône. Città di Castello et le bourg Saint-Sépulcre s'étaient soumis à lui; il espérait réduire Pérouse à la même dépendance, lorsque en 1336 il s'engagea, comme allié de Mastino de la Scala, dans la guerre que ce prince fit aux Florentins. Ceux-ci réussirent à lui intercepter tous les secours du seigneur de Vérone, qui dans le même temps éprouvait des échecs réitérés. Tarlati, pressé par des armées fort supérieures, après avoir perdu déjà plusieurs châteaux, fut obligé, le 10 mars 1337, de rendre Arezzo aux Florentins. La paix qu'il obtint à ce prix, ne dura pas longtemps. Au mois de mars 1342, ayant éveillé les soupçons des Florentins, il s'échappa d'Arezzo où l'on voulait l'arrêter : ses parents furent jetés en prison; mais Saccone n'en réussit pas moins à faire prendre les armes à tous ses vassaux dans les Apennins. Dès lors se refusant à faire aucune paix, et ne compromettant jamais ses soldats dans la plaine, ou en bataille rangée, il demeura l'ennemi constant des Guelfes et des Florentins. De Pietra-Mala où il s'était établi, il dirigeait tous les mouvements qu'on voyait éclater dans les communes moins puissantes de Toscane, dans le Mugello, et le Casentin. Quoique sa bravoure fût éprouvée dans les combats, il était plus renommé encore pour les coups de main, la petite guerre et l'art de surprendre les places. Parvenu à l'âge de 96 ans, il sentit, au commencement de l'année 1356, les approches de la mort; et comme il remarquait déjà la consternation de ceux qui le servaient, il voulut engager son fils, Marc Tarlati, à profiter de la sécurité où la nouvelle de son agonie avait plongé ses ennemis, pour surprendre le fort château de Gressa près d'Arezzo. L'entreprise manqua, et le vieux Saccone apprit en mourant, que la fortune qui l'avait toujours secondé, devenait infidèle à sa famille. A peine fut-il mort, que son fils et ses neveux furent dépouillés de la plus grande partie de leurs possessions.

TARLO (JEAN), noble polonais du palatinat de Posen, s'illustra par son dévouement et son courage, lorsque sous le règne de Jean Casimir, la Pologne succombant sous le poids de ses malheurs, Charles Gustave, roi de Suède, envoya dans la Grande-Pologne (1655), un corps de 17,000 hommes, sous les ordres du feld-maréchal Wittemberg. Dès que l'on en eut la nouvelle, la noblesse des palatinats de Posen et de Kalisch se rassembla dans la ville d'Uyscie. Un Polonais, indigne de ce nom, suivait l'armée ennemie. S'étant rendu à Uyscie, il y publia une proclamation dans laquelle Charles-Gustave, invitant les habitants de la Grande-Pologne à se soumettre, leur promettait sa bienveillance, la conservation de la religion, des lois et des propriétés, et leur faisait les menaces les plus effrayantes s'ils persistaient dans leurs projets de résistance : le pays devait être mis à feu et à sang, et les habitants emmenés prisonniers ou mis à mort. Après avoir fait lecture de cette proclamation, le traître, appelé Radziejowski, exaltant les forces de l'ennemi, soutenant que toute résistance était inutile, qu'elle entraînerait les plus grands maux, engageait ses compatriotes à céder à la nécessité. Le parti de Radzielowski prenant le dessus, Tarlo quitta l'assemblée; et les Suédois s'approchant, la noblesse des deux palatinats se soumit à Charles-Gustave. La nuit suivante, Radzielowski ayant fait entourer la maison de Tarlo, ce brave polonais fut arrêté et conduit, comme rebelle, à la forteresse de Graudenz. Mais la Pologne, après avoir éprouvé tous les désastres, se releva enfin. Les bons citoyens reprirent courage : le parti de Jean-Casimir se fortifia; et Charles-Gustave, menacé par les Danois, fut obligé de se retirer, ne laissant que des garnisons pour défendre les places. Stanislas Potocki et George Lubomirski s'avancèrent avec 15,000 hommes (1659), et vinrent mettre le siége devant Graudenz. Comme ils se disposaient à donner l'assaut, l'officier préposé à la garde des prisonniers de la citadelle instruisit Tarlo que le feu était déjà dans quelques parties de la ville et qu'elle pourrait à peine tenir encore quelques jours. « Ne voudriez-vous point, dit Tarlo, m'aider à recouvrer ma liberté? Je serai reconnaissant. » L'officier ne demanda que protection, si la ville était prise d'assaut. A minuit, Tarlo s'échappa et arriva au camp. On s'y préparait pour l'assaut : on chantait, suivant l'usage, des cantiques religieux. Ayant été conduit devant les chefs, il s'engagea à servir de guide à ses compatriotes, et à les conduire à l'assaut. Il arriva le premier sur les murailles, tenant de la main gauche un drapeau, et de la droite un sabre; mais l'échelle par laquelle il était monté s'étant rompue sous les pieds de ceux qui le suivaient, il reçut, en combattant comme un lion, huit blessures avant que l'on pût arriver à son secours. Se sentant défaillir, il s'enveloppa dans son drapeau, afin qu'on ne le lui enlevât point; et il tomba. Peu après, la garnison mit bas les armes, et se rendit prisonnière de guerre. Les chefs de l'armée polonaise, étant entrés dans la ville, et instruits de ce qu'avait fait Tarlo, rassemblèrent l'armée pour rendre les derniers honneurs à ce brave, dont ils firent déposer le corps dans l'église des Jésuites.

TARNOWSKI (JEAN), surnommé *le Grand*, l'un des plus illustres guerriers de la Pologne, naquit en 1488, de Jean, comte de Tarnow, palatin de Cracovie, dont les ancêtres avaient commandé avec gloire les armées de la Pologne. Sa mère était petite-fille de Zawieski, dit *le Noir*, un de ces preux chevaliers dont les exploits sont racontés dans les annales polonaises, sous le règne des premiers Jagellons. Tout annonçait en lui, dès l'enfance, un esprit très-précoce : il expliquait Virgile à l'âge de 10 ans; à 15, il correspondait en latin avec le roi Albert et avec son conseil. En Pologne, l'usage voulait que les familles nobles, dans la vue de procurer un appui à leurs enfants, les envoyassent à des seigneurs d'un rang éminent, auprès desquels ils passaient leurs premières années. Tarnowski fut d'abord confié au cardinal Frédéric; il s'attacha ensuite à Martin Drzewicki, évêque de Przemyzl et chancelier de la couronne, qui le recommanda au roi Albert. Ce prince prit le jeune comte en affection : étant tombé dangereusement malade, et sa porte étant refusée à ceux qu'il n'appelait pas auprès de son lit, le *petit Cracovien* (comme le roi l'appelait), fut seul excepté. Il entrait librement dans la chambre du monarque, pour l'entretenir. Après la mort d'Albert, Tarnowski fut également en faveur près des rois Alexandre et Sigismond-Auguste.

Dans sa jeunesse, il partageait son temps entre l'étude des belles-lettres et les exercices de l'art militaire. Recherchant les vieux généraux et les hommes expérimentés dans les affaires publiques, il leur faisait des questions, et il écoutait leurs récits avec respect. Animé par cet esprit chevaleresque qu'il tenait de ses ancêtres, il alla chercher dans les pays lointains la gloire et l'instruction. Ayant visité les côtes de la mer Noire, la Syrie et la Palestine, il s'arrêta en Afrique, où Emmanuel, roi de Portugal, faisait la guerre aux Mores. Chargé par ce prince d'un commandement militaire, il se fit chérir de l'armée et du roi, qui, n'ayant pu le retenir à son service, le combla, à son départ, de riches présents. Tarnowski ayant parcouru toute l'Europe, et ayant laissé partout des souvenirs honorables, revint en Pologne. L'empereur Charles-Quint, voulant lui donner une preuve de son affection, le créa comte de l'empire romain. Ce prince et le pape Léon X le chargèrent pour le roi Sigismond Ier, de lettres dans lesquelles ils exprimaient la haute considération que Tarnowski s'était acquise près d'eux. Étant de retour en Pologne, il reçut du roi la châtellenie de Woyniski, et peu après le palatinat de la Petite-Russie. Les troupes polonaises et lithuaniennes étaient réunies sous les ordres du prince Constantin Ostrogski, pour marcher contre les Russes. Tarnowski se hâta d'aller à l'armée, où un corps de volontaires nobles le choisit pour chef. Les deux armées étaient en présence dans les plaines d'Orsza; s'avançant hors des rangs, revêtu d'armes éclatantes, avec un casque panaché à la manière des Espagnols, il porta au plus brave de l'armée ennemie un défi qui ne fut pas accepté; mais dont le général en chef Ostrogski montra beaucoup de mécontentement. Tarnowski eut occasion de faire oublier cette première faute : dans la campagne suivante, il combattit, à la tête de ses volontaires, avec autant de prudence que de courage; et quoiqu'il eût puissamment contribué à la victoire que l'on remporta sur les Russes, il sut si bien ménager ses soldats qu'il n'en perdit que deux. Le sultan Soliman était venu assiéger Belgrade avec une armée nombreuse. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, ayant demandé des secours à Sigismond son oncle, ce prince lui envoya un corps de 6,000 hommes, sous les ordres de Tarnowski (1521). Celui-ci fit sa jonction avec l'armée hongroise; mais on arriva trop tard : Belgrade et Sabacz avaient capitulé. Soliman se pressa de réparer les fortifications de ces deux places; et y ayant mis garnison, il reprit le chemin de Constantinople. Tarnowski revint en Pologne sans avoir eu occasion de se distinguer. Le roi lui donna néanmoins le bâton de grand général de la couronne. Lorsque les Moldaves se jetèrent sur la Pokucie (1531), Tarnowski les repoussa au delà de leurs frontières, et croyant avoir mis la province en sûreté, il licencia ses troupes. Pierre, palatin de Moldavie, étant revenu à la tête de 25,000 hommes, Tarnowski courut à sa rencontre avec 5,000 hommes levés à la hâte. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, on lui conseilla de faire un mouvement rétrograde sur Halicz, et d'y attendre des renforts : « Non, dit-il, je ne commencerai pas aujourd'hui à tourner le dos à l'ennemi. » Sa petite armée reçut ces paroles avec des cris d'acclamation. L'ayant accoutumée, par de petites attaques, à mépriser un ennemi si supérieur en nombre, il prit position à Obatyn. Les Moldaves s'avancèrent pour envelopper son camp : la victoire leur paraissait assurée ; ils craignaient seulement que quelques Polonais ne trouvassent moyen d'échapper ; mais après un combat sanglant, ils furent repoussés et mis en désordre au delà de leurs frontières, ayant abandonné 50 canons et 4,000 morts. Tarnowski revint à Cracovie, où se trouvait le roi Sigismond. Le sénat, le clergé et les habitants allèrent à sa rencontre. On traînait devant lui les canons pris à l'ennemi, et parmi lesquels se trouvaient ceux que le roi Albert avait perdus dans son expédition malheureuse en Valachie. Après ces trophées venaient 400 prisonniers, à la tête desquels marchaient le grand chancelier de Moldavie, et les chefs de l'armée. Le cortége triomphal conduisit le vainqueur à l'église cathédrale, et il déposa sur le tombeau de saint Stanislas les étendards enlevés à l'ennemi. De là, il se rendit au palais royal. Sigismond, se levant du trône, alla au-devant de lui jusqu'à la grande porte, honneur qu'il n'avait accordé à aucun autre. Après avoir remercié la Providence, Tarnowski conjura le roi de ne plus tenter Dieu, en envoyant ainsi une poignée de braves contre un ennemi si nombreux. Comme les Tartares menaçaient la Podolie (1534), il alla prendre position sur le Bug ; et ces peuples barbares se retirèrent dans l'intérieur de leur pays. Le roi l'appela promptement en Lithuanie, le duché étant menacé par Iwan Iwanowicz, qui avait déclaré la guerre à la Pologne. Tarnowski marcha en toute hâte à Wilna, avec un corps d'élite, dont il fit la revue en présence du roi. A l'invitation du prince, le grand général de Lithuanie céda le commandement à Tarnowski, qui réunit les deux bâtons de la Pologne et de la Lithuanie, distinction bien rare, vu l'esprit de jalousie qui régnait entre le duché et le royaume. Le czar s'étant retiré dans l'intérieur de ses États, Tarnowski, qui le suivait, lui enleva Homla et Starodub. Il l'aurait poussé jusqu'à Moscou; mais il était embarrassé par les prisonniers dont le nombre surpassait celui de l'armée polonaise. Entraîné par une dure nécessité, après avoir mis de côté les officiers, il livra les soldats prisonniers au droit cruel de la guerre. Tarnowski rougit depuis d'avoir souillé sa gloire par une action si barbare, et au lit de la mort, il ne croyait pas pouvoir l'expier devant Dieu par le plus vif repentir. Les Moldaves se préparant à une nouvelle irruption, Tarnowski fut chargé d'aller porter la guerre au milieu de ces peuples inquiets et remuants (1538). Le roi, qui avait fait couronner son fils, Sigismond-Auguste, confia ce jeune prince à Tarnowski, afin qu'il apprît la guerre sous un si grand maître. La reine, informée que la santé de son fils unique souffrait de la fatigue et de la longueur des marches, fit tant, par ses prières et ses instances, que le roi le rappela à Cracovie. Tarnowski s'avança jusqu'à Choczim : le palatin, effrayé en voyant que la Moldavie était à découvert, vint trouver le général polonais dans sa tente; les conditions de la paix étant réglées, il jura foi et hommage au roi de Pologne. Ce fut après ces nouveaux succès, que la diète de Pétrikau, sur la proposition du roi, décréta qu'on lèverait deux gros par arpent de terre, pour en faire don

à Tarnowski ; comme il aimait beaucoup plus la gloire que l'argent, il distribua cette somme, si considérable, entre ses compagnons d'armes. Sigismond-Auguste ayant succédé à son père (1548), Tarnowski servit le jeune prince avec dévoûement; et son influence lui fut très-utile à la diète de Pétrikau (1552). Le haut clergé avait soulevé la noblesse par des actes arbitraires; et les nobles proposaient, contre les évêques, les mesures les plus violentes. Tarnowski prit parti pour la noblesse, mais avec une si grande modération, que l'évêque de Prezemysl, qui était le plus menacé, implora sa protection et se mit sous sa sauvegarde. De Pétrikau, Tarnowski se rendit à Dantzig, avec le jeune roi, qui voulait y faire reconnaître son autorité. Cette ville, fière de ses priviléges, de son commerce et de ses liaisons avec l'Allemagne, paraissait très-agitée contre les Polonais. Le bruit s'étant répandu que l'on avait placé des tonneaux de poudre dans les caves du château, pour le faire sauter quand le roi y serait avec sa cour, le prince descendit, avec Tarnowski et son cortége, dans des maisons particulières. Dès les premiers jours, il y eut des discussions entre les Polonais et les habitants. Un magistrat, que le roi fit venir, osa dire au prince qu'au premier mécontentement il ferait sonner le tocsin. Tarnowski, qui ne croyait point que l'heure fût venue de punir cette insolence, rassembla tous les magistrats, et leur parla avec tant de fermeté et de sagesse, que les esprits se calmèrent. Enfin le roi, pendant tout son séjour, fut traité avec les égards dus au souverain. Les malheurs de Jean Zapol, comte de Zips, fournirent encore à Tarnowski l'occasion de montrer la grandeur de son âme. Ce prince, élu roi de Hongrie, avait été chassé par les Autrichiens. Errant, sans secours, il fut accueilli par le héros polonais, qui, bravant les menaces de Ferdinand, lui donna, pendant deux ans, la ville de Tarnow pour demeure, avec un revenu suffisant pour soutenir sa dignité. Jean, étant remonté sur le trône, lui envoya un bouclier d'or massif, avec un bâton de grand général, dont la valeur fut estimée à 40,000 ducats. Il fit aussi ériger un autel dans l'église principale de Tarnow. C'est dans cette ville que mourut Tarnowski, en 1571.

TARQUIN (Lucius TARQUINIUS PRISCUS), 5e roi de Rome, était fils d'un riche habitant de Corinthe, nommé Démarate, qui, ayant été forcé de s'expatrier, alla s'établir à Tarquinies. Lucumon (c'est le nom sous lequel il était alors connu), renonça bientôt au séjour de sa ville natale, où son origine étrangère le faisait dédaigner, pour se fixer à Rome, où il savait que cette qualité même serait un titre de faveur. Il pouvait avoir alors 25 ans; Ancus était dans la 8e année de son règne (627 avant J. C.). Lucumon changea son nom en celui de Lucius Tarquinius, et, grâce à sa valeur guerrière, à sa prudence dans les conseils, et surtout au noble usage qu'il fit de ses richesses, il ne tarda pas à devenir, après le roi, le personnage le plus considérable de sa patrie adoptive. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils; mais Tarquin réussit à se faire décerner la couronne au détriment de ses pupilles. C'était de l'ingratitude; mais la royauté n'était pas héréditaire à Rome, et ses droits valaient bien ceux de ses pupilles. Pour se rendre agréable aux plébéiens, auxquels il devait son élévation, il tira de leur ordre 100 hommes, qu'il promut au rang de patriciens et de sénateurs. Il embellit et fortifia Rome, qui lui dut, entre autres monuments, ces égouts que l'on admire encore, et prépara sur le mont Tarpéien l'emplacement de ce Capitole qui reçut longtemps les vœux de l'univers. Il doubla par deux fois le nombre des chevaliers, puis, à propos d'un changement qu'il parut vouloir introduire dans cet ordre, il eut soin de se faire contredire par un célèbre augure, Attus-Nævius, auquel il porta le défi de couper un caillou avec un rasoir. L'augure fit ce miracle aux yeux du peuple émerveillé, qui, de ce moment, ne cessa de montrer le plus grand respect pour la science des auspices. On est porté à croire que le roi ne s'était pas proposé d'autre but, et qu'il avait préparé lui-même d'avance toute cette scène. Tarquin eut souvent les armes à la main. Sa première guerre eut lieu contre les peuples du Latium. Il les battit, et célébra sa victoire avec un appareil jusqu'alors inconnu. Les Sabins eurent leur tour, et n'obtinrent la paix qu'en cédant aux Romains Collatie et son territoire. Il fit ensuite aux Latins une guerre dont les résultats furent importants, s'il est vrai qu'il prit les villes de Cornicule, de Ficulnée, de Camérie, de Crustumère, d'Amériole, de Médullie et de Nomente avec leurs dépendances. Quant à la guerre contre les Étrusques dont parle Denys d'Halicarnasse, et qui, selon lui, dura 9 ans, c'est un de ces faits hasardés qu'on trouve souvent dans cet historien. Il est toutefois certain qu'à cette époque les deux nations étrusque et romaine s'offrent à nous réunies en une seule. Ne pourrait-on pas expliquer cette réunion en supposant, ce qui n'est pas invraisemblable, que Tarquin était un des rois (*Lucumons*) de l'Étrurie, qui, appelé à régner dans Rome au même titre que Numa, sur la seule réputation de sa puissance et de sa sagesse, joignit à l'État romain la partie de l'Étrurie sur laquelle il régnait déjà, soit du chef de son père, soit par un mariage avec une princesse du sang royal de la *Lucomonie* de Tarquinies. Au reste, il ne faut point s'attendre à connaître la vérité tout entière sur les premiers temps de Rome. Tarquin, après avoir travaillé pendant 38 ans à la gloire et au bonheur de sa patrie adoptive, fut massacré dans son palais par des assassins qu'avaient apostés, dit-on, les fils d'Ancus. C'était, comme l'observe judicieusement un critique moderne, attendre bien longtemps pour punir l'usurpateur du trône, et d'ailleurs ces jeunes princes ne furent pas les successeurs du monarque assassiné.

TARQUIN LE SUPERBE (Lucius TARQUINIUS SUPERBUS), 7e et dernier roi de Rome, était petit-fils de Tarquin l'Ancien, et gendre de Servius Tullius. Son frère, nommé Arons, avait aussi épousé une des filles de ce monarque. Leurs femmes portaient le même nom, celui de Tullia. Lucius, trouvant dans sa belle-sœur une déplorable conformité d'ambition perverse et d'audace, entretint d'abord avec elle un commerce incestueux, qui fut le prélude de nouveaux crimes. S'étant débarrassés par le poison, l'un d'une femme, l'autre d'un époux, ils formèrent ensuite, sous ces auspices sanglants, les nœuds d'un affreux hyménée, et ne tardèrent pas à ravir à

Servius le trône et la vie (l'an 534 avant J. C.). Dès le premier jour de son règne, Tarquin s'annonça comme un despote. Il ne se fit élire ni par le sénat, ni par le peuple, et prit la couronne comme un bien héréditaire, quoique la légitimité résidât dans l'élection. Après un tel début, il ne pouvait régner que par la terreur. Il extermina la plupart des sénateurs, régla l'administration, décida de la paix ou de la guerre, sans prendre l'avis d'aucun corps de l'État, se réserva le jugement des causes capitales, ou se reposa de ce soin sur des magistrats vendus ou subjugués. Les plébéiens ravis de voir les grands humiliés, changèrent de sentiments, lorsqu'ils furent chargés d'impôts arbitraires et de corvées, et qu'ils se virent exposés chaque jour aux excès d'une tyrannie violente et soupçonneuse. Ce fut par leurs mains et au prix de leurs sueurs que s'élevèrent tant de magnifiques monuments, destinés à faire la gloire de Rome, mais aussi à déposer éternellement contre la cruelle domination de Tarquin. Ce tyran, soutenu contre la haine de ses sujets par des troupes étrangères et par des alliances avec les rois voisins, put étendre son empire au dehors sans craindre les révoltes intérieures. Placé à la tête d'une confédération de 47 villes, la plupart du Latium, il soumit les Sabins et les rendit tributaires, combattit ensuite les Volsques avec avantage, et entreprit de soumettre Gabies, ville alors fort considérable. Ne pouvant y réussir par la force, il eut recours à la ruse. Sextus, son fils, feignant d'avoir été maltraité par lui, se retira chez les Gabiens, dont il gagna la confiance et qui l'élevèrent bientôt au commandement général de leurs troupes. Le jeune prince envoya alors consulter son père sur la conduite qu'il devait tenir. Le roi mena le messager de son fils dans son jardin, et abattit devant lui les têtes des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres : ce fut là sa seule réponse, elle signifiait qu'il fallait se débarrasser des principaux personnages de Gabies. Le fils, digne de comprendre l'ordre affreux de son père, se hâta de l'exécuter. Tarquin, profitant des troubles causés par cette exécution même dans la ville ennemie, y fit son entrée, sans éprouver de résistance, et, contre l'attente universelle, se montra humain et même généreux, par politique. Il se voyait puissant au dehors, redouté au dedans : il jeta les fondements et commença la construction du Capitole, acheta les livres sibyllins qui passaient pour contenir les destinées de l'État, et s'occupa d'organiser pour le despotisme un peuple né pour vivre libre. La violence exercée par son fils Sextus sur Lucrèce fut l'occasion, plutôt que la cause, qui amena la ruine de sa famille et la destruction de la royauté. Ce fut l'an de Rome 244 et dans la 25e année de son règne qu'il fut banni avec tous les siens par une loi curiate. Il avait alors 75 ans; mais sa vie politique était loin d'être terminée, et bientôt il montra combien il lui restait encore d'ambition et d'énergie. Des députés de la ville de Tarquinies, où il avait trouvé un favorable accueil, vinrent à Rome demander son rétablissement ou du moins la restitution de ses biens. Cette dernière réclamation fut la seule à laquelle on résolut de faire droit; mais une conspiration, fomentée par ces députés perfides parmi les jeunes patriciens, fut découverte; le décret de restitution, qui commençait à s'exécuter, fut rapporté, et les biens abandonnés au pillage de la multitude. Le tyran déchu recourut alors à la force, mit dans son parti Tarquinies, Veies et d'autres villes de la Tyrrhénie, et quoique vaincu, ne désespéra pas de sa fortune. Il implora et obtint l'appui de Porsenna, roi de Clusium, l'une des principales souverainetés de la Toscane. Un moment il eut l'espoir de reconquérir son trône à l'aide d'un si puissant allié; mais ce prince, après avoir imposé des conditions fort dures aux Romains, dont il admirait le courage, abandonna la cause de leur tyran. Tarquin se tourna alors vers les Sabins, ou plutôt son fils Sextus gagna à sa cause ces peuples, ainsi que les villes de Fidènes et de Camérie. Sextus se conduisit avec beaucoup d'habileté et de courage dans cette nouvelle lutte; mais il fut obligé de céder à la fortune naissante de la république romaine. Son père ayant trouvé encore le moyen d'intéresser à sa cause trente nations de la confédération latine, et de tramer dans Rome, parmi les plébéiens mécontents, une seconde conspiration, la guerre reprit avec plus de fureur et dura quatre ans, pendant lesquels Sextus joua un grand rôle, mais toujours sans succès. Enfin fut donnée, sur les bords du lac Régille, une bataille gagnée par les Romains, et où périt l'intrépide fils de Tarquin, qui, chassé lui-même du territoire des Latins, et resté seul de toute sa famille, alla mourir à Cumes.

TARQUIN. *Voyez* **COLLATINUS.**

TARRAKANOFF (ANNA-PETROWNA princesse DE), née, en 1755, du mariage clandestin de l'impératrice de Russie Élisabeth et d'Alexis Razumoski, fut enlevée, à l'âge de 12 ans, et conduite à Rome par le prince Radziwill, dont le projet était de la ramener plus tard en Russie, afin de l'opposer à Catherine II, et de profiter des troubles, soit pour son propre intérêt, soit pour celui de la Pologne. Aussitôt qu'elle fut instruite de cet enlèvement, Catherine fit saisir les biens du prince, qui, après avoir vendu ses diamants, fut obligé de retourner incognito dans sa patrie, pour y chercher de nouvelles ressources. En quittant Rome, il laissa sa pupille sous la garde d'une seule gouvernante. Ce fut alors que le comte Alexis Orloff, qui avait reçu l'ordre de s'emparer de la jeune princesse, parvint à s'introduire chez elle. Il lui offrit des secours que sa situation la força d'accepter, et lui fit entrevoir la possibilité d'opérer en Russie une révolution en sa faveur. Ces idées n'étaient pas nouvelles pour la jeune Tarrakanoff; elle crut tout ce qu'on lui dit. Le prince de Radziwill l'avait accoutumée à ce langage. L'astucieux Orloff ne négligea rien pour lui plaire : protestations, soins délicats, respects flatteurs, il employa tout, et finit par demander sa main qu'il obtint. Sous prétexte que le mariage devait être célébré selon le rite de l'Église grecque, il aposta des scélérats qui, déguisés en prêtres, trompèrent la trop crédule Tarrakanoff par une vaine cérémonie. Dès lors Orloff, ne songeant plus qu'à la conduire dans un lieu propre à ses desseins, la décida facilement à le suivre à Pise, puis à Livourne, où était une division de l'escadre russe. On sut lui inspirer le désir de voir le port, et l'infortunée demanda elle-même à visiter la flotte. En vain des amis fidèles conseillèrent-ils à la princesse de ne pas s'éloigner de la ville; elle méprisa leurs avis, et se rendit

sa port avec sa suite ordinaire. On la fit entrer dans une chaloupe élégante; le consul anglais, sa femme, celle du contre-amiral s'y trouvèrent avec elle. L'embarquement s'était fait à la vue d'un peuple immense. Lorsque la princesse fut près du vaisseau où l'on avait préparé une fête brillante, on en descendit un fauteuil magnifique, décoré des armes de Russie; et l'on eut soin de lui faire remarquer cette distinction. Dès qu'elle fut assise dans le fauteuil, on la hissa doucement à bord, et ses mains furent aussitôt chargées de fers; on prétend même que des cris d'angoisse et de douleur parvinrent jusqu'au rivage, et que la victime expira dans les horreurs d'un supplice affreux. Cette opinion, qui est celle de quelques historiens, n'est point admise par Castera. Cet auteur assure que la princesse, conduite à Pétersbourg, fut enfermée dans la forteresse, et qu'après une captivité qui dura six ans, l'inondation de 1777 ayant apporté les eaux de la Néva dans son cachot, elle y trouva la fin de sa vie et de ses infortunes. L'histoire de cette malheureuse princesse a été l'objet de plusieurs compositions littéraires, entre autres d'un roman publié à Paris, en 1813, par Mme de R., sous le titre de *Anna Petrowna, fille d'Élisabeth*, 1 vol. in-12.

TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né en 1753 à Auch, remplit diverses fonctions publiques pendant la révolution, et devint, après le 18 brumaire, membre du tribunat; il concourut à la rédaction du Code civil, et fut l'un des collaborateurs des *Annales du notariat*, 1803 à 1807, 9 vol. in-8°, où l'on trouve de lui un traité *de la tutelle et des servitudes*. De la portion qui lui appartient du Commentaire sur le Code civil (les 3 derniers vol. sont de lui), il a tiré et publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, in-8°. Nommé conseiller à la cour des comptes, il mourut à Paris le 27 janvier 1821. M. Brière de Surgey, président de la cour des comptes, prononça sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 4 mars.

TARSIA (Galeaz de), poète italien, né à Cosenza vers 1476, mort en 1530, avait passé les premières années de sa vie sous les drapeaux de Frédéric II d'Aragon. Il aima la fameuse Victora Colonna, dont il célébra les talents et les charmes dans de beaux vers, sans pouvoir la rendre sensible à la passion qu'elle lui avait inspirée. Dans ses poésies peu nombreuses (*rime*), Naples, in-8°, on trouve un coloris frais et une grande énergie de style.

TARSIA (Paul Antoine de), historien, né à Conversano, dans la Pouille, mort à Madrid en 1670, avait embrassé l'état ecclésiastique, et a laissé quelques ouvrages peu recherchés. Les principaux sont : *Historiarum Cupersanensium libri III*, Madrid, 1649, in 4°; réimprimées par Burmann, dans sa *Collection des historiens d'Italie*, tome IX, part. 5e; *Tumultos de la ciudad y regno de Napoles, en el anno* 1647, Lyon, 1670, in-4°.

TARTAGLIA (Ange-Labello), condottiere italien, se rendit fameux à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siecle. Longtemps attaché à Sforza, dont il était comme le premier lieutenant, il se brouilla avec lui en 1406, au siége de Pise. Bon soldat, et général médiocre, il était plus propre à exécuter les projets des autres qu'à en former lui même. Il fut ensuite un des lieutenants de Braccio et de Montone, qui, pour le récompenser de ses services, et en même temps le brouiller toujours davantage avec Sforza, lui donna, en 1416, tous les fiefs que ce dernier possédait dans l'État de Sienne. En 1421, Tartaglia entré au service du pape Martin V, se trouva de nouveau subordonné à Sforza, tandis que Braccio était son adversaire. Le premier, qui nourrissait une vieille rancune contre Tartaglia, le fit saisir à Avette, où ils se trouvaient ensemble, et mettre à la torture pour l'obliger à révéler ses intelligences avec Braccio. Après avoir longtemps souffert sur le chevalet des bourreaux, Tartaglia eut la tête tranchée. Ses soldats, impatients de le venger, passèrent tous dans le camp de Braccio, afin de combattre le condottiere qui avait fait périr le général.

TARTAGLIA (Nicolas), géomètre, mort à Venise en 1557, était le fils d'un pauvre messager de Brescia, et resta privé de toutes ressources à l'âge de 6 ans. Longtemps il fut le plus malheureux des hommes; mais doué d'une admirable constance, il apprit seul les mathématiques qu'il enseigna depuis avec le plus grand succès à Vérone, à Vicence, à Brescia, etc. Il appliqua l'un des premiers les mathématiques à l'art de la guerre. Parmi ses ouvrages assez nombreux on distingue : *Quesiti ed invenzioni diverse*, Venise, 1550, 1551, in-4°, et 1554, in-4°, avec un traité assez curieux qui traite de l'art de fortifier les places; *la Travagliata invenzione, ossia regola generale per sollevare non solamente ogni affondata nave, ma una torre solidita di metallo*, ibid., 1551, in-4°.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, mort en 1477 à Bologne âgé de 53 ans, professa le droit pendant 30 ans dans plusieurs villes d'Italie; ses contemporains l'avaient surnommé le *Docteur de la vérité*. Il publia sur le Digeste, le Code, les Clémentines, les Décrétales, des *commentaires* qui eurent un grand succès. Ses Conseils (*Consilia*) ont été très-utiles à Dumoulin, qui y puisa la plus grande partie de sa science.

TARTAROTTI (Jérôme), littérateur, né en 1706 à Roveredo, mort en 1761, fonda dans sa patrie une société littéraire, dont les membres prirent le nom de *dodonei*. Il lutta fortement contre les scolastiques, et publia, entre autres ouvrages, *del Congresso notturno delle lammie, con due dissertazioni sopra l'arte magica*, Roveredo, 1749, in-4° : c'est un traité sur le sabbat, dont il s'applique à prouver l'imposture; *Ragionamento intorno alla poesia lirica toscana*, 1728, in-8°; *Memorie antiche di Roveredo*, 1754, in-4°.

TARTAROTTI (Jacques), frère du précédent, né en 1708, mort en 1757, notaire à Roveredo, a laissé quelques poésies médiocres et d'autres ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Raccolta delle iscrizioni più antiche della val Lagarina*, dans les *Memorie antiche di Roveredo* de son frère.

TARTERON (Jacques), jésuite, né le 7 février 1644 à Paris, mort dans cette ville le 12 juin 1720, est connu par des traductions d'*Horace*, de *Juvénal*, et de *Perse*, qui furent d'autant mieux accueillies qu'il n'en existait point alors de supportable; mais elles ont été surpassées depuis par celles de MM. Campenon et Després, de Dusaulx, de Sélis et de Lemonnier. Sa version

des *Épîtres* et des *Satires* d'Horace parut en 1685 : celle des *Odes* en 1704, et réimprimée l'année suivante. Sa version de *Juvénal* et de *Perse*, imprimée en 1688, eut aussi plusieurs éditions.

TARTINI (Giuseppe), célèbre musicien, né le 12 avril 1692, à Pirano dans l'Istrie, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais ne se sentant aucun goût pour la théologie, il commença l'étude du droit; il en fut distrait par son goût naissant pour la musique et par une passion bien plus forte pour l'escrime. Un mariage clandestin avec une demoiselle de Padoue à laquelle il donnait des leçons de musique, lui fit craindre, lorsqu'il fut découvert, la vengeance de la famille de sa femme. Forcé de prendre la fuite, il mena quelque temps une vie errante et misérable. Ayant trouvé un asile dans un couvent à Assise, il s'y livra sérieusement à des études musicales, et s'étant fait pardonner son mariage, il commença dès lors à jeter les fondements de sa réputation à Venise. Nommé, en 1721, chef d'orchestre de l'église Saint-Antoine à Padoue, il ne tarda pas à s'y fixer, et il y mourut le 16 février 1770. Tartini fut à la fois virtuose habile et compositeur fécond. On lui doit quelques ouvrages estimés sur l'art qu'il cultivait. En voici les titres : *Trattato di Musica, secondo la vera scienza dell' armonia*, Padoue, 1754, in-4°; *Risposta alla critica del di lui Trattato di Musica di M. Serre di Ginevra*, Venise, 1767, in-8°; *Dissertazione dei principi dell' armonia musicale, contenuta nel diatonico genere*, Padoue, 1767, in-4°. Sa musique, gracieuse, tendre et touchante, prouve la plus exquise sensibilité, et n'a pas besoin du secours de la parole pour se faire entendre au cœur.

TARUFFI (Joseph-Antoine), poëte italien, né en 1722 à Bologne, mort le 20 avril 1786 à Rome, étudia d'abord la jurisprudence pour obéir à sa famille, et remplit quelques fonctions diplomatiques en Pologne et à Vienne; mais il doit toute sa renommée à ses poésies, recueillies à Rome en 1760. Ami de Métastase, il publia son *Éloge*, Rome, 1783.

TARUTIUS ou **TARRUNTIUS** (Lucius), surnommé *Firmanus*, était né à Firmium, dans le Picentin, et vivait au temps de Cicéron et de Varron, qui furent ses amis. Il avait écrit en grec un livre sur l'astronomie, selon Pline, ou peut-être sur l'astrologie judiciaire dont il s'occupait beaucoup, et à laquelle il est avéré que croyait son ami Varron. Il est mentionné par Pline au nombre des auteurs dont il a tiré les matériaux du 18e livre de son *Histoire naturelle*.

TASCHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste-Jacques), homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, avait fait la guerre de l'indépendance en Amérique. Il embrassa les principes de la révolution avec chaleur, et se lia avec les principaux démagogues, notamment avec Robespierre, qui lui fit donner des missions importantes. Désigné pour remplacer Bourgoing dans l'ambassade de France à Madrid, la guerre entre les deux pays l'obligea de quitter l'Espagne. De retour à Paris, il fut membre d'un comité révolutionnaire, dissous au 9 thermidor (21 juillet 1794), lorsque tomba Robespierre. Entraîné dans sa chute, il fut arrêté; mais on le relâcha peu après, faute de preuves. Taschereau figura en 1796 dans l'insurrection du camp de Grenelle, puis dans celle de Babeuf. En 1799, il faisait partie de la société du Manége. Arrêté par la police comme ayant dans un écrit préconisé Robespierre, il fut conduit au Temple, et y resta jusqu'aux événements du 30 prairial. Toutes les accusations portées contre lui, soit avant, soit après le 9 thermidor, n'ont pu être prouvées. Toutefois il inspirait de la défiance, et le gouvernement impérial le fit encore arrêter le 20 juillet 1807, et l'exila de Paris. Après avoir passé dans l'oubli tout le temps de la restauration, il mourut à Paris du choléra en 1832. Il a publié : *Épître à Maximilien Robespierre*, 1795, in-8°; *Le gouvernement napoléoniste*, ode à la vérité, 1812, in-8°; *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, 1815, in-8°; *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8°.

TASCHER (Pierre-Jean-Alexandre-Jacquemin IMBERT, comte de), sénateur et pair de France, commandant de la Légion d'honneur, issu d'une très-ancienne famille, entra au service assez jeune pour porter, à l'âge de 15 ans, un étendard à la bataille de Berghen; il le quitta peu d'années avant la révolution, avec le grade de capitaine de cavalerie et la croix de Saint-Louis, et ne reprit les armes que momentanément, en 1793, pour protéger, avec ses concitoyens, la ville d'Orléans, qu'il habitait, contre les tentatives des agitateurs venus de la capitale; à la tête d'un petit corps de cavalerie, il fut assez heureux pour prévenir plusieurs émeutes et empêcher Orléans d'être souillé du sang des victimes que leurs bourreaux ne purent égorger qu'à Versailles. A l'époque où l'ordre social se recomposa en France, une femme, sa parente, célèbre par ses grâces, ayant associé sa destinée à celle d'un général qui en eut une si extraordinaire, les faveurs de la fortune vinrent arracher le comte de Tascher aux douceurs de la vie privée. Il fut nommé, en 1804, membre du sénat conservateur, et appelé, en octobre 1806, à la présidence du collége électoral du département de Loir-et-Cher. Le 1er avril 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. A la restauration, il ne fut pas compris parmi les membres du sénat conservateur qui reçurent le titre de pairs; mais la reconnaissance du duc d'Avaray pour des services rendus pendant son exil, obtint du roi Louis XVIII la réintégration du comte de Tascher dans la chambre héréditaire, où il vota constamment en faveur des libertés publiques. Il mourut le 3 septembre 1822, dans une terre située dans le département de l'Orne.

TASCHER DE LA PAGERIE (Henri, comte de), maréchal de camp, commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, embrassa fort jeune la carrière des armes. Devenu rapidement capitaine d'état-major, il fut nommé, en 1807, chef de bataillon. Choisi peu de temps après pour aide de camp du roi Joseph, il prit une part glorieuse à tous les combats qui furent livrés dans la Péninsule, et fut nommé colonel du 2e régiment provisoire de chasseurs. Il se conduisit avec une grande bravoure le 25 juillet 1808, sous les murs de Gironne, et le 15 septembre près de Figuières. Le 11 novembre à la journée d'Espinosa de los Monteros, il poursuivit

l'armée du général Blacke, et fit mettre bas les armes à des bataillons entiers. Quelques jours après il tailla en pièces les débris d'un corps espagnol, et l'escorte du général Acebeda. Le 22 novembre, à San-Vicenti, il chargea l'ennemi que le général Sarral avait mis en déroute, et fit plus de 1,000 prisonniers. Tascher est mort, en 1815, à Saint-Domingue.

TASCHFYN (Abou'l Moezz. Abou-Omar), *al masmoudy*, roi de Maroc, de la dynastie des Almoravides, alla en Espagne, avec un corps d'armée, sous le règne de son père Aly, l'an 520 de l'hégire (1126 de J. C.), pour remplacer, dans le gouvernement de la Péninsule, son oncle Temym, qui venait de mourir. Il obtint d'abord des succès contre les chrétiens, prit d'assaut Hacena, et ravagea les environs de Tolède. Il vola ensuite au secours de la province de Merida, et remporta deux victoires signalées, l'une dans les environs de Badajoz, non loin des fameuses plaines de Zalaka, où son aïeul avait triomphé du roi de Castille, quarante et un ans auparavant; l'autre près de la montagne d'Alcaraz. Mais ces avantages et la reprise de 30 places fortes ne terminèrent point la guerre : trois ans plus tard, Taschfyn essuya une défaite où il fut blessé grièvement. Il répara bientôt cet échec, prit d'assaut la ville de Kantara-Mahmoud, l'an 1134; gagna, sur les Castillans, en 1136, la bataille de Fohos Atiya; ravagea, l'année suivante, les districts d'Hueta et d'Alarcon, et prit d'assaut Cuenca, où il fit passer au fil de l'épée tous les habitants, qui avaient secoué le joug des Almoravides. La valeur et les talents de Taschfyn auraient pu affermir l'empire de sa famille en Espagne, s'il n'eût pas été fortement ébranlé en Afrique. Les rapides progrès des Almohades obligèrent le roi de Maroc à rappeler son fils pour l'opposer à ces rebelles novateurs. Taschfyn quitta l'Espagne, l'an 532 (1137-38), et en emmena les meilleures troupes. A peine arrivé à Maroc, il marcha contre les Almohades; mais dès la première campagne, la fortune lui tourna le dos; et il n'éprouva plus que des revers. Le chagrin ayant conduit son père Aly au tombeau, Taschfyn monta sur le trône, l'an 537 (1143). Tandis que, malgré ses efforts, les Almohades lui enlevaient chaque jour quelques portions de ses États en Afrique, des révoltes éclataient sur divers points de l'Espagne; et le brave Yahia, son parent, y soutenait une lutte inégale, quoique glorieuse, pour disputer les derniers restes de la puissance des Almoravides. Chassé de province en province par Abd-el-Moumen; forcé d'abandonner la défense de Maroc à son jeune fils Abou-Ishak Ibrahim, et celle de Fez à son frère Abou-Bekr Yahia, Taschfyn, au moyen des secours qu'il avait reçus des Sanhadjites, de Budjie et de Sedjelmesse, tenta un dernier effort. Vaincu près de Telemsan (Tremecen), il se jeta dans cette place pour empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir de l'ennemi; mais Abd-el Moumen ayant laissé un corps d'observation pour la bloquer, marcha sur Oran. Taschfyn voulut sauver aussi cette ville, d'où il comptait, dans un cas pressant, mettre à la voile pour l'Espagne : il traversa audacieusement avec ses meilleures troupes, le cap des Almohades; mais avant d'arriver à Oran, où, suivant une autre version, dans une sortie qu'il fit pour la défendre, il tomba avec son cheval, pendant une nuit fort obscure, soit dans la mer, soit dans un précipice, et y périt, le 27 ramadan 539 (23 mars 1145), après un règne de deux ans et deux mois. Sa tête, présentée à Abd-el Moumen, fut portée dans la ville de Tinamal, et suspendue à un arbre. Oran, Tremecen et Fez se rendirent bientôt au vainqueur. Enfin la conquête de Maroc, où fut pris et massacré Abou-Ishak Ibrahim, fils et successeur de Taschfyn, mit fin à la dynastie des Almoravides, l'an 544 (1146); et soumit l'Afrique occidentale et une grande partie de l'Espagne à la domination des Almohades.

TASMAN (Abel-Janssen), un des plus grands navigateurs du 17e siècle, n'a peut-être pas joui de toute la célébrité qu'il méritait, parce que les Hollandais, ses compatriotes, ont négligé de faire connaître les importants services qu'il a rendus à la géographie. Tasman naviguait pour la compagnie des Indes orientales; sans doute il avait fait preuve de talent, puisque Van Diemen, un des gouverneurs généraux les plus distingués qui aient géré les affaires de cette société, lui confia, en 1642, le commandement d'une expédition destinée à reconnaître l'étendue du continent austral, dont plusieurs navigateurs hollandais avaient découvert diverses portions de la côte occidentale. Le 14 août, Tasman ayant sous ses ordres les navires *le Heemskerk* et *le Zeehaan*, partit de Batavia. Il dirigea sa course vers l'île Maurice (île de France), où il relâcha : le 3 octobre, il remit à la voile, et alla d'abord au sud jusqu'au 41me parallèle, ensuite au sud-est jusqu'au 50me, enfin à l'est. Parvenu à peu près au 123me méridien à l'est de Paris, il tourna au nord, et le 24 novembre il découvrit à 10 milles, dans l'est, une terre qu'il nomma Van Diemen. Il continua sa route au sud-est, en longeant la côte, doubla l'extrémité méridionale de cette terre, située au sud du 43me parallèle, essaya inutilement de jeter l'ancre à l'endroit de la baie des tempêtes où se trouve la *baie de l'Aventure*, de Furneaux; courut un peu au nord-ouest, et le 1er décembre mouilla dans une grande baie, à laquelle il donna le nom de Frédéric-Henri. Marion en a levé le plan en 1772. Le lendemain, il envoya deux canots à terre : le pays était très-haut, bien boisé, abondant en plantes antiscorbutiques, et bien arrosé; mais on éprouvait beaucoup de difficulté à y faire de l'eau. On n'y avait aperçu aucune créature humaine; toutefois on avait cru entendre des cris semblables au son d'une trompette. On avait remarqué, sur deux arbres très-hauts et très-gros, des entailles qui paraissaient récentes; on avait distingué des traces de bêtes sauvages, et vu des vestiges de feu et de la fumée; le soir il s'en éleva sur différents points; ce qui prouva que le pays était habité. Le 3, Tasman fit dresser, sur le rivage de la baie, un poteau, auquel fut attaché le pavillon de la compagnie; le 5, il appareilla; les vents contraires l'empêchèrent de suivre longtemps la côte au nord; alors il fit voile à l'est, se proposant de tenir cette direction jusqu'à ce qu'il eût rencontré les îles de Salomon. Le 13, étant par 42° 10' sud et 169° 28' est, il se trouva en vue d'une terre haute et montueuse, il la nomma *Staaten-Land* (terre des États). Son élévation et sa grande étendue firent penser à Tasman qu'elle appartenait au continent austral : c'est

la Nouvelle-Zélande. Il en longea la côte en s'avançant au nord est ; et le 17 il mouilla, par 40° 50′, à l'entrée d'une grande ouverture, qu'il prit pour une baie. Bientôt des insulaires s'avancèrent dans leurs pirogues : ils s'arrêtèrent à une certaine distance, et ne voulurent pas venir à bord, malgré les démonstrations amicales des Hollandais. Il fut décidé qu'on se rapprocherait de terre ; tout à coup sept pirogues ramèrent vers les vaisseaux ; un canot envoyé du *Heemskerk au Zeehaan* fut attaqué par les insulaires ; trois matelots furent tués, d'autres se sauvèrent à la nage, on les recueillit : les sauvages emportèrent un des hommes tués ; lorsqu'on fit feu sur eux, ils étaient déjà hors de la portée du canon. D'après cette funeste aventure, les Hollandais nommèrent ce lieu *Moordenaars-Bay* (baie des Assassins) ; et persuadés qu'il ne pourraient rien espérer des habitants, ils appareillèrent pour s'éloigner. Vingt deux pirogues les poursuivirent ; on leur tira des coups de fusil qui firent tomber un des sauvages roide mort ; les autres se hâtèrent de regagner la terre. La baie des Assassins est par 171° 41′ de longitude est, et 40° 49′ de latitude sud. Tasman, en la quittant, fut obligé de faire route à l'est-nord-est, et se trouva environné de terre de tous côtés. Le pays lui parut bon et fertile ; les vents d'ouest forcés continuant à l'empêcher de faire route au nord pour s'éloigner de la côte, il fut obligé de louvoyer ; mais la violence du vent et le mouvement des vagues le contraignirent de venir mouiller dans une baie à l'est de celle des Assassins : il la nomma baie de Tasman. Il est évident que la grande baie, à l'entrée de laquelle Tasman avait mouillé, est l'entrée du détroit de Cook, qui divise la Nouvelle-Zélande en deux parties ; il s'approcha de la côte nord de ce détroit, dont il nomma une anse baie du Zeehaan. Tasman continuant sa route le long des côtes, se trouva, le 4 janvier 1643, vis-à-vis d'une pointe où la violence du courant qui portait à l'ouest, et la grosseur des lames qui venaient du nord-ouest, lui firent juger que la mer était ouverte en cet endroit, et qu'il devait y trouver un passage : il aperçut à l'ouest un groupe de petites îles qu'il nomma les *Trois Rois*, d'après la fête dont on approchait : elles étaient habitées ; on ne put y aborder à cause du ressac. Alors Tasman résolut de faire voile à l'est jusqu'au 220ᵉ méridien, ensuite au nord jusqu'au 17ᵉ parallèle sud, puis à l'ouest vers les îles des Cocos et de Hoorn, de Lemaire et Schouten, afin de s'y procurer des vivres. Le 7 janvier il vit une île dans le sud à trois lieues de distance ; le 8, étant par 172° de longitude et 32° de latitude, la force des lames qui venaient du sud-est lui indiqua qu'il ne devait pas chercher des terres de ce côté. Il tourna donc au nord. Le 19, il découvrit une petite île haute, escarpée et stérile : elle fut appelée Pylstaart (Paille en queue) à cause des oiseaux de ce nom qui s'y trouvaient en très-grand nombre ; le lendemain il eut connaissance de deux autres îles ; le 21 il approcha de la plus septentrionale située par 21° 20′ sud et 186° 29′ est : elle n'était pas très-haute. Elle fut nommée *Amsterdam*, l'autre *Middelbourg*. Les insulaires apportèrent dans leurs pirogues des cochons, des poules, divers fruits et des racines ; ils étaient sans armes, doux et pacifiques, mais voleurs déterminés. Les canots des vaisseaux allaient à terre. Pendant le séjour que Tasman fit dans la baie où il mouilla, il aperçut à l'est d'autres îles d'une médiocre élévation ; le 25, il laissa tomber l'ancre devant celle qui reçut le nom de *Rotterdam*. Les Hollandais furent accueillis aussi amicalement qu'à Amsterdam ; les naturels la nommaient *Ana-Moka*. Amsterdam est *Tonga-Tabou* ; Middelbourg, *Eoa*. Ce sont les principales îles de l'archipel des Amis. Le 1ᵉʳ février, Tasman leva l'ancre et fit route au nord, et ensuite à l'ouest. Le 6, étant par 17° 19′ sud et 182° 55′ est, il vit une vingtaine d'îles entourées de récifs et d'écueils ; mais comme il était bien pourvu de vivres, il ne se soucia pas de s'y arrêter, il les nomma *Iles du prince Guillaume*, et *Basses du Heemskerk*. Ces îlots et ces écueils appartiennent à la partie orientale de l'archipel des îles Fidji. Tasman est donc le premier qui ait eu connaissance de ce groupe, dont les géographes ne se sont occupés que plus d'un siècle et demi après, lorsque les habitants des îles des Amis en eurent parlé aux navigateurs européens. Les coups de vent et le mauvais temps ayant fait craindre à Tasman de se trouver plus à l'ouest qu'il ne le supposait (car le ciel avait été si couvert qu'il n'avait pu prendre hauteur), et d'être jeté sur une côte inconnue, d'où il lui serait très-difficile de se relever, il prit le parti de se diriger vers le nord jusque dans le voisinage du cinquième parallèle sud, puis de courir à l'ouest sur la Nouvelle-Guinée. Le temps fut pluvieux et embrumé jusqu'au 22 mars ; ce jour là Tasman étant par 5° 2′ sud, fut poussé par le vent alisé sur une vingtaine de petites îles nommées *Ontong Java* par Lemaire et Schouten : il reconnut successivement d'autres îles découvertes par ces navigateurs ; on en vit les habitants, qui étaient noirs et avaient l'air féroce. Le 1ᵉʳ avril, Tasman aperçut la Nouvelle-Guinée (Nouvelle-Irlande) : il longea les côtes, espérant trouver un passage au sud. Le 12, une secousse de tremblement de terre fit croire que les navires avaient touché. Huit jours après, on passa devant l'île Brûlante, dont le volcan jetait des globes de flamme. Parvenu à l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée, Tasman franchit le détroit qui sépare cette île de Gilolo, puis il se dirigea sur Batavia, où il arriva après un voyage de 10 mois. Le succès de cette entreprise mémorable engagea Van Diemen à confier à Tasman le commandement d'une expédition, dont l'objet était de reconnaître, avec plus d'exactitude, toute la partie septentrionale de la grande terre dont il venait de découvrir l'extrémité méridionale. Déjà Van Diemen, dès la première année de son gouvernement, en 1636, avait expédié deux navires qui n'avaient pu, à cause des vents contraires, parvenir à la Nouvelle-Guinée, en partant de l'ouest. Ils avaient alors fait route au sud, aperçu la terre d'Arnheim, vue pour la première fois en 1606, et découvert une terre, qui fut nommée Van Diemen. On en avait suivi la côte pendant 120 milles sans apercevoir un seul habitant. Tasman, chargé de continuer, vers l'ouest, la reconnaissance de la côte, eut, pour ce second voyage, les navires *le Zeehaan* et *le Braak*. Ses instructions, signées par le gouverneur général, le 29 janvier 1644, lui tracent sa route d'abord le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, puis de ce que l'on regardait comme la côte occidentale de ce pays, et le char-

gent d'examiner si un passage ne conduit pas à la mer du Sud; ce qui fait présumer que l'on ignorait alors à Batavia l'existence du détroit de Torrès. Tasman devait aussi, de la partie nord-est du grand pays dont il avait le premier vu l'extrémité méridionale, aller dans l'ouest le plus loin qu'il pourrait, pour déterminer si les terres de Van Diemen et d'Arnheim étaient ou n'étaient pas des îles. Cette seconde expédition de Tasman s'effectua sans doute aussi heureusement et aussi habilement que la première; mais on en ignore complétement les détails : on ne sait ni la date de son départ ni celle de son retour; et l'on est réduit aux conjectures pour connaître la route qu'il a suivie. Des fragments épars dans le recueil de Witsen, apprennent quelques particularités sur ce second voyage. Suivant le témoignage des historiens du temps, la compagnie hollandaise des Indes orientales jugea que les découvertes faites récemment dans l'hémisphère austral étaient de la plus grande importance, et afin qu'elles ne fussent pas perdues, elle fit tracer et graver la carte de cette partie du monde sur le pavé de la nouvelle maison de ville d'Amsterdam. C'est aussi ce que nous apprend Thévenot, qui le premier a reproduit cette carte, en 1663, dans le tome 1er de son recueil; mais on n'y voit pas la route de Tasman, de la Nouvelle-Zélande aux îles des Amis, parce que sa dimension n'a pas permis d'y placer ces détails : on les trouve dans la carte du recueil de Valentyn, et dans celle qui est jointe à l'ouvrage de Dubois, sur les gouverneurs généraux de Batavia; mais à d'autres égards ces deux copies ne valent pas celle de Thévenot. Les Hollandais ont montré une indifférence coupable pour la gloire d'un homme qui a tant fait pour eux. Malgré cela son nom reste attaché à une rivière de la Carpentarie, à une île de la terre Van Diemen, à une baie de la Nouvelle-Zélande, et le nom de *Turmanie* commence à remplacer celui de Van Diemen.

TASSE (Omodée), inventeur ou plutôt restaurateur des postes vers la fin du 13e siècle, paraît être la tige de la famille des Tasse, illustrée par le chantre des croisades.

TASSE (Bernard), poëte, de la même famille que le précédent, né le 11 novembre 1493, à Bergame, éprouva jeune encore de grands malheurs domestiques et demeura orphelin et sans fortune. Ses talents lui obtinrent successivement la protection du comte Guido-Rangone, général des troupes du pape, de la duchesse de Ferrare et du prince de Salerne, dont il partagea les revers. Il ne tarda pas à retrouver de nouveaux protecteurs; accueilli noblement par le duc d'Urbin, il passa en 1560 à la cour de Mantoue, en qualité de grand secrétaire, et mourut le 15 septembre 1569 à Ostille, dont le duc lui avait confié le gouvernement. Ses ouvrages auxquels peut-être la postérité eût moins songé sans la gloire immortelle de son fils Torquato qui semble se réfléchir sur eux, sont l'*Amadis de Gaule*, poëme en 100 chants, où brille plutôt l'art du versificateur que le génie du poëte; imprimé en 1560, in-4°, aux frais de l'Académie vénitienne, il l'a été depuis plusieurs fois; la meilleure édition est celle que l'on doit à l'abbé Serassi, Bergame, 1775, 4 vol. in-12, précédée d'une *Vie* de l'auteur; *Floridant*, épisode de l'*Amadis*, en XIX chants, Bologne, 1587; 5 livres de *Rime*, avec des *églogues*, des *odes*, des *silves*, etc., Bergame, 1749, in-12; enfin un *Traité de la poésie et des lettres*, dont l'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, 3 vol. in-8°.

TASSE (Torquato TASSO, ou le), né à Sorente le 11 mars 1544, fut obligé, dès sa plus tendre enfance, de quitter sa patrie, pour aller rejoindre son père dans l'exil. Il reçut sa première éducation à Rome, et fit admirer ses talents précoces, à l'âge où les enfants bégaient à peine les éléments des langues. Pour paraître docile aux volontés de son père, poëte lui-même, et qui craignait de le voir suivre la même carrière, il alla étudier le droit à l'université de Padoue; mais la plus grande partie de son temps fut consacrée à la composition du poëme de *Renaud*, dans le genre de l'Arioste. Cet essai d'un écolier excita un enthousiasme général; il en parut seul mécontent, et dès lors il conçut le plan de son immortelle *Jérusalem délivrée*. Il commença par soumettre à l'examen d'une critique indépendante, les principes constitutifs de l'épopée, et, une fois convaincu de la nécessité d'une action simple et unique, il eut le courage de lutter contre l'exemple donné par l'Arioste, et contre les préventions mal raisonnées des partisans de cet admirable génie, qui opposaient le succès prodigieux des chants irréguliers du *Roland furieux*, à l'oubli dont était frappée l'*Italie délivrée* du Trissin, composée d'après les modèles homériques. Le Tasse était occupé d'établir les bases de son monument, lorsque sur l'invitation du duc Alphonse, il se rendit à la cour de Ferrare en 1565. A mesure qu'il avançait dans son travail, il en lisait des morceaux aux sœurs du duc. On a dit que l'une d'elles surtout, la princesse Léonore, l'écoutait avec un tendre intérêt, auquel son amour-propre ne fut pas seul sensible. S'il y eut quelque liaison de cœur entre lui et cette princesse, pédante, maladive et privée de tous les dons de la beauté, il est permis de croire qu'elle fut toute platonique. Mais il n'est pas démontré que cette Léonore, célébrée dans quelques sonnets du poëte de Sorrente, fût véritablement la sœur du duc Alphonse. Deux autres dames de ce nom vivaient alors à la cour de Ferrare, et l'on ne peut dire précisément laquelle des trois eut l'honneur d'inspirer une passion à ce grand homme : peut-être ni l'une ni l'autre. Quoi qu'il en soit, le Tasse éprouva bientôt d'autres peines que celles de l'amour. La mort de son père en 1569 le plongea dans une profonde tristesse, dont le tirèrent difficilement ses études poétiques et un voyage qu'il fit en France, au commencement de 1571, à la suite du cardinal d'Este. La France était alors livrée à ce calme trompeur qui précéda les massacres de la Saint-Barthélemi. Le jeune poëte reçut du roi Charles IX, qui faisait aussi des vers, un accueil si flatteur, que les courtisans s'en alarmèrent. Il n'en fut pas moins réduit à emprunter un écu pour vivre, et il quitta ce malheureux pays sans regret vers la fin de 1571. De retour à Ferrare, où le duc et les princesses conservaient encore pour lui la même estime et la même bienveillance, il reprit avec une nouvelle ardeur la composition de son grand ouvrage. Dans les intervalles de repos que lui laissait la muse héroïque, il écrivit le drame pastoral d'*Aminte*, qui fut joué devant la cour en 1573, et qui enleva les suffrages

de toute l'Italie. Le Tasse fut presque indifférent à ce triomphe; il sentait qu'une gloire plus éclatante lui était réservée, et il travaillait sans relâche à sa *Jérusalem délivrée*, qui fut terminée en 1575. Il s'empressa de la soumettre aux critiques de quelques gens de goût, dont il reçut avec docilité les observations, lorsqu'elles lui parurent raisonnables. Les soins minutieux que lui coûta la correction de son poëme et quelques contrariétés qu'il éprouva à la cour de Ferrare, enflammèrent son sang, et jetèrent le trouble dans ses idées, qui furent encore bouleversées davantage par les terreurs religieuses. En vain Alphonse et ses sœurs cherchèrent à ramener le calme dans son esprit agité : le malheureux poëte, égaré par les craintes chimériques qui lui montraient des ennemis dans ses plus chers bienfaiteurs, sortit secrètement de Ferrare en 1577, sans argent, sans guide et presque sans vêtement. La douce société d'une sœur chérie, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, et la paisible influence du beau ciel de Naples, dissipèrent pour un moment sa sombre mélancolie. Bientôt il sentit le besoin de revoir Ferrare; mais il avait excité la colère du duc, ce qui faisait croire à ses romanesques amours avec la princesse Léonore, et il ne retrouva que ses places, mais non la faveur dont il avait joui, dans ces jours de bonheur qui ne devaient plus revenir. Il brisa de nouveau ses chaînes, se réfugia à la cour de Mantoue, qui le laissa dans la détresse, puis auprès du duc d'Urbin, qui, sensible à ses malheurs, ranima un instant son courage et son génie. De sombres idées vinrent encore assaillir son imagination, et lui persuadèrent qu'il serait mieux à la cour de Savoie. Il y fut reçu en effet avec les égards qu'il avait droit d'attendre; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers Ferrare, où il arriva au milieu des préparatifs du mariage d'Alphonse avec Marguerite de Gonzague. Repoussé par les courtisans, outragé par les domestiques, il s'emporta en invectives contre son ancien protecteur, qui se chargea de justifier cette colère d'un homme de génie malheureux, en le faisant ignominieusement enfermer dans un hôpital de fous (1579). On ne lui épargna pas les vexations, et l'on acheva de troubler sa raison en ajoutant les maux du corps aux peines de l'âme. Pour comble de tourment, il apprit que sa *Jérusalem* venait de paraître à Venise, d'après une copie informe, tombée entre les mains d'un spéculateur. Mais cette première publication, suivie aussitôt de plusieurs autres, répandit sa gloire avec rapidité dans toute l'Europe. Il croyait jouir paisiblement de ce triomphe, qui peut-être lui eût fait oublier tant d'infortunes; mais l'envie le força d'entrer dans une longue polémique, où l'on vit figurer tous les littérateurs du temps, et surtout l'Académie de la Crusca, dont l'injustice et la dureté furent révoltantes. Il répondit à ses adversaires, dont le nombre ne l'intimida point, avec beaucoup de modestie et d'habileté, et s'appliqua principalement à défendre la mémoire de son père qu'on avait confondu avec lui dans les mêmes attaques; mais de tels efforts portèrent un dernier coup à sa santé et à sa raison. Mis en liberté par Alphonse sur les vives instances des ducs d'Urbin, de Mantoue, de Toscane et du pape lui-même, il s'éloigna aussitôt de Ferrare, et se traîna de ville en ville, accueilli quelquefois avec honneur, poursuivi plus souvent par la misère. Se trouvant à Naples en 1592, il sentit son âme flétrie se ranimer, et le premier usage qu'il fit de sa force fut de composer un nouveau poëme, sur lequel il fondait toute sa gloire. Il en était venu à regarder sa *Jérusalem comme un enfant adultérin dont il fallait désavouer la naissance*. Peut-être rougissait-il des louanges excessives qu'il avait prodiguées à la maison d'Este, et dont il avait été payé par tant d'ingratitude. Comme s'il eût été arrêté que la fortune se jouerait de lui jusqu'à son dernier jour, il apprit qu'on lui préparait à Rome les honneurs du triomphe, s'y résigna, non sans répugnance et avec un pressentiment pénible, et ne put en jouir. A peine arrivé dans la capitale du monde chrétien, il tomba malade et se fit transporter au couvent de Saint-Onofrio, où il expira le 25 avril 1595, désabusé de toutes les gloires et de toutes les joies de ce monde, après avoir ordonné la destruction de ses ouvrages. Cet ordre ne fut pas plus exécuté que celui de Virgile. Sa *Jérusalem délivrée*, publiée pour la première fois sous le titre de *il Goffredo*, Venise, Cavalcalupo, 1580, in-4°, fut réimprimée sous le nom qui lui est resté, Casalmaggiore, 1581, in-4°, et Parme, 1581, in-4° et in-12. Parmi les autres éditions nombreuses qui en ont paru, on distingue celle de Paris, Didot, 1784, 2 vol. in-4°. Ce poëme, traduit dans toutes les langues de l'Europe, l'a été en vers français, par Baour-Lormian, Paris, 1795, 2 vol. in-8°; 1797, 2 vol. in-4°; 1819, 3 vol. in-8°, avec une *Notice* par M. Buchon; et en prose par Mirabaud, Paris, 1724, 2 vol. in-12; Panckouke et Framery, ibid., 1785, 5 vol. in-18, et Lebrun, ibid., 1774 et 1813, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* par Suard. Parmi les autres écrits du Tasse, on ne peut se dispenser de citer : *il Rinaldo*, Venise, 1562, in-4°; traduit en français plusieurs fois, notamment par Cavellier, Paris, 1813, in-12; *Aminta, favola boschereccia*, Venise, Alde, 1581, in-8°; Paris, 1655, in-4°, avec les notes de Ménage; traduit en vers français par Baour-Lormian, Paris, 1813, in-18; et en prose par Berthre de Bourniseaux, ibid., 1802, in-12; *Le differenze poetiche, per risposta ad orazio Ariosto*, Vérone, 1581, in-8°; *Gerusalemme conquistata*, Rome, 1593, in-4°, et Paris, 1595, in-12; *Rime*, Milan, 1619, 6 vol. in-12; *Lettera nella quale si paragona l'Italia alla Francia*, Mantoue, 1581, in-8°; *Dialoghi e discorsi*, Venise, 1586, in-12; *Apologia in difesa della Gerusalemme liberata*, Ferrare, 1585, in-8°; *Discorsi sull' arte poetica e sul poema eroico*, Venise, 1587, in-4°. Ses *opere complete* ont été publiés par M. Rosini, Pise, 1821 et années suivantes, 30 vol. in-8°.

TASSE (Faustin), poëte italien, d'une autre famille que les précédents, né à Venise vers 1541, et mort dans cette ville à la fin du 16e siècle, a laissé, entre autres ouvrages, 2 livres de *Poésies toscanes*, Turin, 1573.

TASSE (Augustin), peintre, né à Pérouse, en 1566. Son père, nommé Pierre Bonami, exerçait l'état de pelletier. Augustin s'étant enfui fort jeune de la maison paternelle, et ayant été reçu, à Rome, dans la maison du marquis Tassi, en qualité de page, à cause de sa bonne tournure et de son esprit, en rapporta le surnom de *Tasse*, dont il s'est toujours prévalu depuis. Son

génie le portait à la peinture, et il n'eut d'autre maître de dessin que lui-même. Étant allé à Florence, il s'insinua dans la société de quelques peintres. Comme il était excessivement débauché, on présume qu'il commit quelque délit, en punition duquel le grand-duc l'envoya aux galères de Livourne, sans l'assujettir cependant au service de la rame, et comme simple relégué. Ce fut là qu'il s'éleva au premier rang des paysagistes, en représentant des vaisseaux, des tempêtes, des pêches et autres accidents de mer, où il s'est montré spirituel autant que bizarre dans les figures et les costumes; il fut aussi bon décorateur, et on le vit, tant au palais Quirinal du pape qu'au palais Pamphili, déployer un excellent goût d'ornement que ses imitateurs ont ensuite chargé à l'excès. Après une vie toujours agitée, et sujette à beaucoup de désagréments et de traverses occasionnés par sa mauvaise conduite, il mourut à Rome, en mai 1644, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Le Passeri, dans ses *Vies des peintres, sculpteurs, etc.*, est entré dans les plus grands détails sur sa personne et sur ses ouvrages.

TASSE (Hercule) fit ses études à Bologne avec Torquato, petit-fils du comte Jean-Jacques. Son caractère sérieux et appliqué, quoique dans une extrême jeunesse, le fit surnommer *le Philosophe*. Il avait composé, pour s'exercer, un opuscule contre les femmes, particulièrement contre le mariage; et pour rétractation de cette diatribe, il épousa une fort belle demoiselle de qualité, appelée Lélia Augusta ou Agosti, de Bergame. On a de lui : *Exposition de l'Oraison dominicale*, d'après l'idée de Jean Pic de la Mirandole, Venise, 1578; un recueil de *Poésies*, avec des notes de Corbelli, Bergame, 1593; *De la réalité et de la perfection des Devises*, Bergame, 1612, in-4°; ouvrage vivement critiqué par le jésuite Horace Montalte, auquel il répliqua par un autre écrit, en 1613. Beaucoup d'écrivains, ses concitoyens, se rangèrent de son parti dans cette dispute littéraire.

TASSE (François-Marie, comte de), fils du comte Jacques, naquit à Bergame, le 14 juin 1710, et montra, dès son enfance, beaucoup de goût pour la peinture, dont il reçut les éléments du célèbre Victor Ghislandi. Il fit ses études au collége ducal de Parme, dirigé par les jésuites. De retour dans sa patrie, il se livra entièrement à la poésie et au dessin. L'étroite amitié qu'il contracta avec l'abbé Marenzi, littérateur éclairé et judicieux, ne contribua pas peu à perfectionner son goût. En 1731, il passa à Venise, ensuite à Rome, pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres et les monuments. Il acquit, par d'exactes observations, ce goût fin, ce tact délicat qui caractérisent ses ouvrages ainsi que les jugements qu'il a portés de ceux des autres. Revenu à Bergame, loin de négliger ses études chéries, il s'y livra au contraire avec une nouvelle ardeur, et conçut dès lors le projet d'une biographie des artistes célèbres de sa patrie, dont il recueillit les ouvrages les plus précieux. Marié, en 1741, à la fille d'un patricien de Venise, le séjour de quelques années qu'il fit dans cette ville, ses conférences avec Zuccarelli, avec Carrara et autres artistes des plus distingués, tout l'engageait à poursuivre son travail. Il se disposait à le publier, lorsque la mort l'enleva, le 8 septembre 1782. Le comte Hercule, son fils, l'a fait imprimer sous ce titre : *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Bergame*, Bergame, 1792, 2 vol. in-4°.

TASSEL (Richard), peintre, né à Langres le 20 mars 1588, reçut les premières leçons de peinture de son père, artiste estimable, et se rendit en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre; à Bologne, il fréquenta l'atelier du Guide, et se fit ensuite connaître à Rome par la facilité de son pinceau. De retour en France, il refusa de s'établir à Paris, et vint à Langres, où il mourut après 1663. On voit dans cette ville plusieurs de ses tableaux, ainsi qu'à Lyon et à Dijon. Sa manière rappelle celle du Guide et du Caravages; mais ses productions furent trop nombreuses pour être soignées. On dit que Tassel avait aussi des talents pour la sculpture et pour l'achitecture.

TASSET (Joseph), musicien, naquit à Chartres, le 8 décembre 1732. A 6 ans, il jouait si bien de la flûte qu'il en donnait des leçons à un seigneur anglais. Il fut élève de Blavet, et le surpassa bientôt. A l'âge de 16 ans, il débuta au concert spirituel, et son nom retentit dans tous les journaux du temps. Bientôt après, il passa en Angleterre. Le fameux Haendel, déjà vieux et aveugle, voulut l'entendre, et l'applaudit avec enthousiasme. Joseph Tasset devint la première flûte de l'Europe. Parmi ses élèves, on remarquait la duchesse d'Hamilton, depuis duchesse d'Argyle, et miss Gardner, si célèbre par sa beauté. Il eut des amis puissants à la cour; et, parmi ceux qui faisaient le charme de sa vie privée, il comptait Sterne, Ferguson et Guthrie. Indépendamment des flûtes à trois, quatre, cinq et six clefs, dont il fut l'inventeur, il en créa une qui en avait dix-huit, et qu'il réserva pour son usage. Cet instrument étonnant par son mécanisme, et qu'il travailla lui-même en entier, fit l'admiration des connaisseurs en Angleterre. Il lui permettait de jouer dans tous les tons possibles, ayant une étendue et des sons absolument nouveaux et d'une justesse parfaite. Joseph Tasset avait composé une autre flûte à plusieurs clefs, beaucoup plus grosse et plus longue que les flûtes ordinaires : il s'en servait, pour faire, dans des trios, la partie de basse. Ces deux flûtes n'ont point été données au public. On a de Joseph Tasset plusieurs œuvres qui ont obtenu les suffrages des gens de goût; mais l'extrême difficulté de ses sonates est reconnue, et il est peut-être le seul qui ait su les jouer parfaitement. Il s'était retiré à Nantes, en 1786. La révolution le frappa dans sa fortune et dans ses enfants: il supporta ses malheurs avec la force du sage. Il jouissait de l'estime publique, accordée à ses vertus encore plus qu'à ses talents, lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1801. Son épitaphe, en style lapidaire, fut composée par le savant Fournier, architecte-voyer de Nantes, qui a recueilli et décrit les monuments de cette ville.

TASSIE (James), célèbre modeleur du 18e siècle, né près de Glascow, fut d'abord tailleur de pierre, et vécut dans l'indigence. Mais instruit par le docteur Quint à jeter en pâtes les pierres gravées, il fit de tels progrès dans cet art que les plus habiles antiquaires ne pouvaient souvent distinguer les copies des originaux. Le ca-

talogue descriptif de sa collection générale a été publiée en anglais et en français, 1791, 2 vol. in-4°, fig., par E. Raspe, sous ce titre : *Catalogue descriptif d'une collection générale de pierres gravées* (gems) *anciennes et modernes, tant camées qu'intailles, tirées des plus célèbres cabinets de l'Europe, jetées en pâtes coloriées, en émail blanc et en soufre, par James Tassie, modeleur, précédé d'une introduction sur les diverses utilités de cette collection, l'origine de l'art de graver sur les pierres dures et les progrès des compositions appelées pâtes.*

TASSIN (René-Prosper), savant bénédictin, né à Loulay, diocèse du Mans, en 1697, mourut en 1777 à Paris. Outre quelques ouvrages d'érudition, en société avec D. Toustain, son ami, on lui doit l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Paris et Bruxelles, 1776, in-4°.

TASSIN (Léonard), né à Vandœuvre (Champagne), suivit la clinique des hôpitaux de Paris avant de pratiquer son art à la suite des armées, et mourut en 1687 à Maestricht, chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. On a de lui deux écrits remarquables : la *Chirurgie militaire, ou l'Art de guérir les plaies d'arquebuse*, Nimègue, 1673, in-18; Paris, 1688, in-8°; *Administration anatomique et myologie*, Paris, 1678, 1688 et 1693, in-12; Lyon, 1692, in-12; traduit en allemand, Nuremberg, 1674, et en hollandais, 1750, in-12.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né le 28 septembre 1565 à Modène, malgré son caractère indépendant et caustique, fut successivement au service du cardinal Ascagne Colonne, du duc de Savoie Charles-Emmanuel, du cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, enfin du duc de Modène François Ier, dont il mourut conseiller en 1635. Tassoni a laissé quelques ouvrages qui attestent de grandes connaissances en physique, en géographie, en morale, en politique, en histoire, en littérature. Mais sa réputation est fondée uniquement sur la *Secchia rapita* (le Seau enlevé), poëme héroï-comique, Modène, 1744. Voltaire l'a jugé un ouvrage plat, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâce. Apostolo Zeno ose le placer au-dessus du *Lutrin*. On en doit une agréable imitation en vers à Creusé de Lessert, 3e édition, 1812, 2 vol in-18.

TASSONI (Alexandre), né en 1749, à Collalto, dans la Sabine, descendait d'une branche de l'illustre famille de ce nom, anciennement établie à Fermo et à Ferrare. Ses parents, fondant sur lui de grandes espérances, l'envoyèrent à Rome pour y faire de fortes et brillantes études. Admis à l'université de la Sapienza, il y prit le grade de docteur en droit. Ses assiduités au barreau (la Rota) le firent remarquer de M. Herzan, qui le choisit pour secrétaire. Mais ce prélat ayant été élevé à la dignité de cardinal, Tassoni reprit ses anciennes fonctions, et en 1799 il fit partie de deux commissions créées à Rome après le départ de l'armée française. Il rendit dans cette circonstance des services qui ne restèrent pas sans récompense : il obtint, en 1802, la place d'auditeur de Rota de la ville de Ferrare, où il se consacra entièrement à l'état ecclésiastique en prenant les ordres sacrés. Tassoni était très-instruit; il avait publié pour la défense de la religion chrétienne un ouvrage qui attira sur lui l'attention de Pie VII, qui l'appela, en 1815, auprès de sa personne en qualité d'auditeur. Il se trouvait alors sur la route des honneurs, et n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au terme de ses vœux et recevoir la récompense de ses longs travaux; enfin il allait être revêtu de la pourpre romaine, lorsqu'il mourut à Rome, le 31 mai 1818. L'ouvrage qui a fait sa réputation est intitulé : *la Religione dimostrata e difesa*, Rome, 1805-1808, 3 vol. in-8°.

TASTE (Louis-Bernard de la), évêque de Bethléem, né en 1692 à Bordeaux, mort en 1754 à Saint-Germain en Laye, est auteur des *Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps*. La première est du 15 avril 1733; la vingt et unième et dernière du 1er mai 1740. Le recueil forme 2 vol. in-4°. Taste fut récompensé de son zèle par des bénéfices ecclésiastiques, plus avantageux que son titre d'évêque sans diocèse.

TATE (Francis), antiquaire, né dans le comté de Northampton en 1560, mort en 1715, avait étudié à Oxford, puis à Middle-Temple. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été insérés par Gough dans la *Collectanea curiosa*.

TATHEVATSI (Grégoire), docteur arménien schismatique, né vers le milieu du 14e siècle, fut envoyé par ses parents à Teflis dans la Géorgie, où il fit ses études sous le savant Jean d'Oradun, dont la mémoire est restée en vénération parmi les Orientaux. Il accompagna son maître dans un voyage à Jérusalem, et il y fut ordonné prêtre. A son retour en Arménie, il reçut le bâton doctoral des mains de Jean, et commença dès lors à enseigner la théologie. Il réunit, en 1406, dans le monastère de Metzaba, 80 moines et 10 docteurs, auxquels il communiqua toutes les lumières qu'il avait acquises. Grégoire mourut en 1410, emportant au tombeau les regrets de ses disciples. Son nom est inscrit dans le ménologe de l'Arménie. On a de lui : des *Sermons*; des *Homélies*; un *Corps* complet de *théologie* par demandes et par réponses; et des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques, sur quelques autres livres de l'Écriture, et enfin sur l'Évangile de saint Mathieu.

TATIEN, philosophe platonicien, né en Syrie vers l'an 130, après avoir visité les villes les plus célèbres de l'Orient, et avoir acquis par l'étude, ainsi que par les voyages, des connaissances très-étendues, se rendit à Rome avec l'intention d'y demeurer comme au centre des lumières. La comparaison qu'il fit des vices grossiers de la religion païenne et des contradictions choquantes des systèmes des philosophes avec la doctrine des chrétiens, le porta à se ranger, plutôt par lassitude que par conviction, parmi les disciples de saint Justin. Il était trop imbu des idées platoniciennes pour qu'elles ne se mêlassent pas à ses nouvelles opinions. Après la mort de son maître, il ne tarda pas à s'abandonner aux écarts de son ardente imagination. Ayant quitté Rome vers l'an 172 pour retourner en Orient, il y jeta les fondements d'une secte qui, de la Mésopotamie, s'étendit dans les provinces de l'Asie Mineure, dans les Gaules, en Espagne, et pénétra jusqu'à Rome. Ses sectateurs reçurent le nom d'*encratites* ou continents, et d'*hydroparastates* ou aquariens, parce qu'il leur avait prescrit, entre autres choses, de s'interdire le mariage et de fuir

l'usage du vin, se fondant, d'une part, sur ce que le prophète Amos reproche aux Juifs d'avoir fait boire du vin aux Nazaréens, et d'autre part, sur ce qu'il est dit dans l'*Épître aux Galates* (chapitre VI, 87) : *Celui qui sème dans la chair recueillera la corruption de la chair.* Tatien avait composé un grand nombre d'ouvrages; mais il ne nous reste que son *Discours aux Grecs*, dont l'édition la plus recherchée est celle qu'a publiée Guillaume Worth sous ce titre : *Tatiani oratio ad Græcos, et Hermiæ irrisio gentilium philosophorum gr.-lat., cum notis variorum*, Oxford, 1700, in-8°.

TATIEN DE MÉSOPOTAMIE, qui doit avoir vécu dans le 5e siècle, a écrit une *Harmonie des Évangiles*, que Victor de Capoue a traduite en latin, en l'attribuant mal à propos à Tatien d'Alexandrie. Cette traduction a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*.

TATISCHTCHEF (BASILE-NIKILITSCH), homme d'État et historien russe, né en 1686, fut du nombre des jeunes gens que Pierre le Grand envoya chercher dans les pays étrangers les arts et les sciences qu'il voulait transplanter dans son empire, et montra un zèle et une habileté que son maître sut récompenser. D'abord officier d'artillerie attaché au collége des mines et chargé de missions en Sibérie, il fut nommé en 1723 grand maître des cérémonies, et chargé l'année suivante d'une négociation secrète en Suède, où il resta jusqu'en 1726. Appelé en 1737 aux fonctions de grand maître des mines, avec des attributions très-étendues, il se rendit en Sibérie, y réorganisa le service dont il était chargé, et s'occupa de rédiger un *Code des mines* de Russie. Il prit sa retraite en 1745, et mourut dans une de ses terres près de Moscou, le 15 juillet 1750. Tatischtchef avait conçu le plan d'une histoire générale de la Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement du czar Michel Theodorovitsch en 1613; mais il n'eut que le temps d'amasser des matériaux pour ce grand ouvrage : son travail, mis en ordre par Müller, a été publié, les 3 premiers vol., à Moscou, de 1769 à 1774, et le 4e à Pétersbourg, 1784, in-4° : ainsi corrigé, cet ouvrage offre, de l'avis même des critiques les plus sévères, un corps d'histoire très-utile à consulter. On lui doit aussi un *Atlas de la Sibérie en* 20 feuilles, publié en 1745, et un *Dictionnaire historique, politique et civil de la Russie* (qui s'arrête à la lettre *L*), Pétersbourg, 1793. Quelques autres de ses productions, encore inédites, ont péri dans un incendie.

TATIUS (TITUS), roi des Cures dans le pays des Sabins, était déjà assez avancé en âge lorsque l'enlèvement des filles du Latium et de la Sabinie par les Romains lui mit les armes à la main contre ce peuple naissant, l'an 8 de Rome (745 ans avant J. C.). Loin d'imiter la précipitation des Céniniens, des Crustuminiens, des Antemnates, il ne se mit en campagne que 2 ans après l'offense qu'il avait reçue; aussi fit-il aux Romains une guerre assez redoutable. Maître de la citadelle de Rome, Tatius eut encore à combattre. Trois batailles générales furent livrées, et ce fut pendant la 3e, selon Plutarque et Tite-Live, que les Sabines se précipitèrent entre les deux armées, et les forcèrent à conclure un traité par lequel les Romains et les Sabins, désormais réunis en une seule nation, reconnurent l'autorité de deux rois, Tatius et Romulus. Denys d'Halicarnasse, le seul qui nous donne des détails sur ce règne commun, dit que le prince sabin s'établit sur les monts Quirinal et Capitolin, qu'il contribua à l'agrandissement de Rome et qu'il bâtit des temples au Soleil, à la Lune, à Saturne, à Rhéa, etc. Les deux rois avec un accord parfait, vainquirent ensemble les habitants de Camérie, qu'ils réduisirent en colonie romaine; mais ils commencèrent à se désunir à propos d'un déni de justice, dont Tatius se rendit coupable envers les Laviniens. Ceux-ci l'ayant attiré à Lavinium pour la solennité d'un sacrifice, le massacrèrent au pied de l'autel. Il est permis de croire que Romulus n'était pas étranger à ce meurtre. *L'Art de vérifier les dates* place la mort de Tatius à la 15e année de Rome (739 avant J. C.)

TATIUS. *Voyez* **ACHILLE TATIUS**.

TAUBE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE), conseiller de régence autrichien, né à Londres en 1724, mort à Vienne en 1778, a contribué beaucoup à améliorer les manufactures et à perfectionner la statistique de l'Allemagne, son pays adoptif. Entre autres écrits on lui doit : *Description géographique et historique du royaume d'Esclavonie*, Vienne, 1777, in-8°; *Description historique et politique des manufactures, du commerce, de la navigation et des colonies des Anglais*, Vienne, 1774, in-8°; 2e édition augmentée, ibid., 1777, 2 vol. in-8°.

TAUBE (JEAN-DANIEL), médecin du roi d'Angleterre et de l'électeur de Brunswick-Lunebourg, né en 1727 à Zell, mort en 1799, est principalement connu par une histoire de la raphanie épidémique qui ravagea sa patrie en 1770 et 1771. Cet écrit a pour titre : *Geschichte der Kriebelkrankheit*, Gœttingen, 1782, in-8°.

TAUBEL ou **TAUEBEL** (CHRÉTIEN), imprimeur de l'université de Halle, fut appelé vers 1780 à Vienne pour y diriger l'imprimerie impériale, et mourut après 1806. On a de lui en allemand : *Manuel orthotypographique, ou Introduction à l'art typographique*, Halle et Leipzig, 1785, in-8°; *Manuel pratique pour les commençants dans l'art typographique*, Leipzig, 1791, in-8°; *Dictionnaire théorique et pratique de l'imprimerie et de la fonderie en caractères*, Vienne, 1805, 2 vol. in-4°.

TAUBMANN (FRÉDÉRIC), poëte latin et philologue, né à Wonseich, dans la Franconie, en 1565, mort professeur de belles-lettres à Wittenberg en 1613, a publié 3 *Recueils de vers* aujourd'hui peu recherchés, un *Recueil de saillies*, en allemand, et des *Commentaires* estimables sur *Plaute*, Wittenberg, 1621, et sur *Virgile*, 1618, in-4°.

TAUENTZIEN-WITTENBERG (FRÉDÉRIC-BOGISLAS-EMMANUEL, comte DE), né à Potsdam le 15 septembre 1761, était fils d'un général d'infanterie qui se signala par la défense glorieuse de Breslau, lors de la guerre de sept ans. Après avoir terminé son éducation militaire à Berlin, il entra au service, en septembre 1775, comme porte-drapeau dans le régiment des gendarmes, et devint, au bout de quelque temps, officier dans le régiment du prince Henri, qui le prit pour son aide de camp. Il fit avec ce prince la campagne de 1778, les guerres de 1792, 1795, contre la France, et assista, en qualité d'ambassadeur près la cour de Russie, aux négociations de cette époque. Tauentzien revint à Berlin,

en 1796, après le couronnement de Paul Ier : il avait été nommé colonel pendant son ambassade. Il eut encore diverses missions, et fut créé major général en 1801. En 1804, il obtint à Anspach le régiment d'infanterie de Laurens, et la grand'croix de l'Aigle-Rouge. En 1806, il commanda l'avant-garde du corps de Hohenlohe; se distingua à Iéna, où il fut blessé; parvint au grade de lieutenant général, en 1807, et commanda dans la campagne de 1813 le 4e corps prussien qui, au moment de la reprise des hostilités, au mois de juillet, formait avec le 3e, sous les ordres du général Bulow, la gauche de l'armée combinée. Il repoussa le général Bertrand, à Gros-Beern, le 5 septembre, et se vit obligé de quitter le poste de Leyda, malgré sa résistance opiniâtre; mais il donna de grandes preuves de courage et de sang-froid à Dennevitz, où il soutint une journée entière des attaques aussi vives que réitérées. Le 27 du même mois, il occupa Muhlberg, et perdit, le 20 octobre, la bataille de Dessau, contre le maréchal Ney. Maître de Torgau, rendu par capitulation, Tauentzien commença le siége de Wittenberg, le 28 décembre, et s'en empara d'assaut le 12 janvier. Il se dirigea ensuite sur Magdebourg, et conclut, vers la fin d'avril, une suspension d'armes avec le général Lemarrois, qui évacua cette place le 23 mai. Tauentzien contribua puissamment à la décision de cette campagne mémorable, et reçut du roi de Prusse le titre de comte avec le surnom de Wittenberg, et la grand'croix de fer, ordre institué au commencement de 1813, et qui ne peut s'accorder qu'à un général qui, dans une affaire décisive, a forcé l'ennemi de quitter sa position, ou qui a pris ou défendu une forteresse importante. En 1814, il eut le commandement militaire du Brandebourg et de la Poméranie, commanda, en 1815, le 6e corps d'armée prussien formant la réserve, pénétra en France, au mois d'août, et alla prendre ses cantonnements en Bretagne. Depuis Tauentzien fut chargé de missions extraordinaires à Paris, à Hanovre, à Londres, et nommé général en chef du 3e corps de l'armée prussienne. Il est mort à Berlin, le 20 février 1824.

TAULER ou **TAULÈRE** (Jean), écrivain mystique de l'ordre de Saint-Dominique, né en Allemagne vers 1294, mort à Strasbourg en 1361, a été comblé d'éloges par Luther, Mélanchton et les autres chefs de la réforme, ainsi que par Bossuet. Ses *OEuvres*, écrites en allemand, étaient peu connues avant que Surius en eût donné une *Version* latine, Paris, 1623; Anvers, 1685. Elles ont été réimprimées plusieurs fois en allemand dans l'ordre adopté par Surius. L'édition de Francfort, 1720, in-4°, donnée par P. J. Speyer, passe pour la meilleure. On distingue particulièrement ses *Institutions divines*, souvent réimprimées, in-8° et in-12, et traduites plusieurs fois en français, par Loménie de Brienne, Paris, 1665, in-8°. On peut consulter *G. Fred. Hempel, Memoria J. Tauleri instaurata et loco exercitii academici exhibita*, Wittenberg, 1688, in-4°.

TAULÈS (le chevalier de), né vers 1725, entra en 1751 dans les gendarmes du roi; il accompagna, en qualité de secrétaire d'ambassade, M. Beauteville, envoyé à Genève, en 1766, lors des troubles de cette ville; il eut alors une correspondance avec Voltaire, à qui il avait écrit, en 1752, une assez longue lettre relative au *Siècle de Louis XIV*. En entrant dans la carrière diplomatique, il n'avait pas renoncé à l'état militaire; car il fut, en 1768, nommé capitaine de dragons, puis envoyé en Pologne, en 1771, et enfin consul général de France en Syrie. Il se trouva, en 1779, enfermé dans Seyde, assiégée par 30,000 hommes, et échappa à de grands dangers. Lorsque sa santé ne lui permit plus de rester dans ces pays lointains, il demanda et obtint son rappel. Il resta obscur pendant la révolution française, refusa de prendre du service sous Napoléon, et mourut vers 1812. On a de lui : *Anecdote sur le roi de Prusse*, imprimée sous le nom de Thomas dans les *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-8°; l'*Homme au masque de fer, Mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux, et où l'on démontre que le prisonnier fut une des victimes des jésuites*, 1825, in-8° : c'est là le principal ouvrage de Taulès; il est précédé d'une *Notice* où l'on ne donne pas la date de sa mort, et suivi d'une correspondance avec Voltaire, pour la plus grande partie inédite. Taulès prétend que le prisonnier était Arwediks, patriarche des Arméniens schismatiques, qui fut enlevé par les jésuites. Ce qui est certain, c'est qu'en effet Arwediks, arrivé ou amené en France, y fut emprisonné; mais il recouvra sa liberté peu après, se convertit au catholicisme, et mourut libre, trois ou quatre ans plus tard. Son extrait mortuaire existe à Paris, dans les archives du ministère des affaires étrangères. Le *Mémoire* de Taulès avait, au reste, été réfuté longtemps avant sa publication.

TAUNAY (A.), sculpteur, né à Paris en 1768, mort le 7 mai 1824 à Rio de Janeiro, où il s'était rendu avec plusieurs autres artistes à l'invitation du gouvernement du Brésil, a orné le palais impérial de Boa Vista d'un beau *Buste du Camoëns*. On connaît de lui à Paris, une *Statue en pied du général Lasalle* et un *Buste de Ducis*.

TAUPIN, général français, baron de l'empire, commandant de la Légion d'honneur, né à Paris en 1772, entra 20 ans après, dans les premiers bataillons que le gouvernement leva contre l'agression étrangère. En 1800, après huit années de campagnes dans lesquelles il se distingua, il fut nommé colonel de la 103e demi-brigade. A la tête de cette troupe, il se trouva à ce célèbre combat de Diernstein, où environ 4,000 Français mirent en déroute 30,000 Russes. C'est après la bataille d'Austerlitz que le général Taupin reçut des mains mêmes de l'empereur cette croix de commandant de la Légion d'honneur, alors si enviée, sans autre vue ultérieure, surtout à l'armée. Il devint en peu d'années général de brigade, général de division, et fut un de ces braves qui ménagèrent le moins un sang précieux dans l'injuste invasion de l'Espagne par Napoléon. Le duc de Dalmatie. qui commandait en chef l'armée des Pyrénées en 1814, ayant envoyé vers Paris la meilleure partie de ses forces, ne put défendre l'entrée de la France, par la région méridionale. A Orthez il accepta le combat que lui présentait l'ennemi. Le général Taupin se distingua dans cette affaire, mais le nombre l'emportant sur le courage, il fallut effectuer la retraite : elle eut lieu en bon ordre, et l'on se dirigea sur Toulouse. L'hésitation des Anglais à attaquer les Français dans ce der-

nier poste, ne prouve pas en faveur de l'habileté de leur commandant; toutes les fausses mesures qui pouvaient compromettre ses succès, il les prit; toute l'inexpérience d'un capitaine sans génie qui commande pour la première fois, il la déploya. Le nombre des siens couvrit ses fautes, et à force de sang versé il suppléa à ce qui lui manquait d'habileté, et pourtant en peu de jours et avec de faibles moyens, les Français élevaient d'immenses retranchements qui sauvèrent Toulouse. L'attaque de cette ville eut lieu le 10 avril 1814. Lord Wellington déployant toutes ses colonnes, marcha pour enlever de front les redoutes qui couronnaient les côteaux du Lers. Le duc de Dalmatie avait confié au général Taupin la défense de ces redoutes. Ce général avait sous lui 3,000 hommes, et de la position qu'ils occupaient dépendait le succès de la journée. Une faute de ce chef n'empêcha pas les Français de remporter la victoire. Le général Taupin, emporté par une imprudente impétuosité, sortit des lignes qu'il devait défendre, et se trouva, tout d'un coup cerné par les ennemis qu'il avait d'abord repoussés. Il voulut les charger de nouveau et se dégager, mais il ne répara pas le mal qu'il avait fait. Frappé à la fin de l'action, d'une balle, il expira entre les deux portes de Saint-Étienne sur les onze heures du matin.

TAURELLI (Lelio). *Voyez* **TORELLI**.

TAURI, sculpteur et graveur en bois, était, suivant Papillon, élève d'Albert Durer. Il n'est fait aucune mention de cet artiste, ni dans les deux *Catalogues* de l'abbé de Marolles; ni dans le *Cabinet* de Florent Lecomte; ni dans l'*Abecedario* d'Orlandi; ni dans le *Dictionnaire des monogrammes* de Christ; ni dans le *Dictionnaire des graveurs* de Basan; ni enfin dans le *Manuel des curieux* de Huber et Rost. Le baron Heinecken, Jansini, Gandellini, etc., ne l'ont point connu. Papillon paraît être le seul qui l'ait nommé. Peut-être au lieu de TAURI, on doit lire HENRI; et alors l'élève d'Albert Durer, dont il est ici question, pourrait bien n'être pas autre que Henri Aldegrave.

TAUSAN ou **TAGESEN** (Jean), un des premiers apôtres du luthéranisme, naquit en Danemark, en 1494, à Birkinde dans l'île Fuhnen. Ayant fait profession dans une maison religieuse, il obtint de son prieur la permission d'aller étudier à l'université de Cologne, d'où, contre la défense expresse de son supérieur, il vint secrètement à Wittenberg, pour écouter Luther et Mélanchton. Il obtint à Rostock le degré de maître ès arts, enseigna quelque temps à Copenhague, et retourna dans son couvent, où ayant commencé à dogmatiser et à gagner au luthéranisme quelques-uns de ses confrères, il fut renfermé, puis envoyé dans un autre monastère à Viborg, où il forma encore des prosélytes. Le roi Frédéric Ier le nomma, en 1526, son chapelain, avec permission d'aller prêcher les nouvelles doctrines à Viborg, où le prince lui fit donner une église pour remplir cette mission. L'évêque du lieu lui défendit la prédication; ce qui amena des troubles, que le roi chercha à terminer en nommant Tausan prédicateur à Copenhague (1529). Le nouveau ministre abolit l'office qui se faisait en latin, et introduisit le chant des psaumes en langue danoise, ce qui, en peu de temps, attira la foule. Des plaintes s'élevèrent, et le roi crut devoir en soumettre l'examen aux états du royaume. Il fut ordonné aux catholiques et aux luthériens de comparaître, le 8 septembre 1530, devant l'assemblée et de présenter leur profession de foi. Tausan, qui était à la tête des luthériens, rédigea leur profession en 43 articles, auxquels les catholiques répondirent en 27 autres articles; Tausan répliqua aussitôt. Les catholiques proposèrent d'ouvrir des conférences en latin, réservant la décision à un concile général et au pape, ce qui fut rejeté par les luthériens. Frédéric permit à ceux-ci de continuer d'enseigner. Ce prince étant mort en 1533, Tausan fut de nouveau cité devant les états, qui le condamnèrent au bannissement. Il revint, bientôt après, reprendre ses fonctions à Copenhague; et et 1542, il fut nommé second évêque luthérien de Ripen. Il mourut le 7 novembre 1561, laissant des ouvrages de controverse, sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque danoise*, première partie.

TAUVRI (Daniel), anatomiste, né à Laval en 1669, mort en 1701, a publié, entre autres ouvrages : *Nouvelle anatomie raisonnée, ou les Usages de la structure du corps de l'homme et des autres animaux, suivant les lois des mécaniques*, Paris, 1690, 1693, 1698 et 1700, in-12; *Traité des médicaments et de la manière de s'en servir*, ibid., 1690, 1699 et 1711, in-12. Fontenelle lut son *Éloge* à l'Académie des sciences de Paris, dont il était associé.

TAVANNES (Gaspard de SAULX de), maréchal de France, né à Dijon en 1509, page de François Ier, combattit à Pavie près de son maître, dont il partagea la captivité. Plus tard, distingué par Charles, duc d'Orléans, dernier fils de François Ier, il entra au service de ce prince, et se livra comme lui, pendant la paix, aux exercices les plus violents, et aux entreprises les plus téméraires. La guerre se ralluma, et, soit avec le duc, soit avec ses gens d'armes, il fit de beaux exploits au siége d'Yvoi (1542), à la Rochelle (1543), et à la bataille de Cérisolles (1544); mais lors du traité qui suivit il se montra plus attaché aux intérêts du prince qu'il servait qu'à ceux du pays. Il reconnut bientôt son erreur, et le roi, après la mort du duc d'Orléans, en 1545, n'eut pas de peine à se l'attacher. La guerre ayant recommencé, Tavannes, nommé maréchal de camp (major général) de l'armée destinée à envahir les trois évêchés, réussit à faire ouvrir les portes de Metz au roi, qui le nomma gouverneur de Verdun. En 1554, il détermina le gain de la bataille de Renti, et ne tarda pas à obtenir de Henri II la lieutenance générale du gouvernement de Bourgogne, sous le duc d'Aumale, avec des priviléges extraordinaires qui le rendaient presque l'égal du gouverneur. Maréchal de camp de l'armée envoyée en Italie au secours du pape, en 1556, après le rappel du duc de Guise, ce fut lui qui ramena les troupes en France à travers un pays couvert d'ennemis. Le traité de Cateau-Cambrésis, qu'il désapprouva, vint le condamner pour quelque temps au repos; mais, après la conjuration d'Amboise, nommé par la commission temporaire lieutenant général en Lyonnais, Forez et Dauphiné, il combattit avec succès les protestants de ces provinces, qui s'étaient révoltés. Il ne montra pas moins d'ardeur à poursuivre ces religionnaires dans le gouvernement de

Bourgogne, et ce fut par son influence que le parlement de Dijon, seul entre toutes les cours souveraines du royaume, refusa d'entériner l'édit de 1562. Cependant, au milieu de ses succès, on lui ôta le commandement de l'armée royale, pour le donner au duc de Nemours. Il rentra dans la retraite, et sut y rendre encore des services à son prince. Lorsque la guerre se ralluma, il ne manqua pas d'être rappelé, et fut attaché cette fois au duc d'Anjou, depuis Henri III. Les victoires de Jarnac et de Moncontour, l'armée royale sauvée à la Roche-Abeille, le siége de Poitiers levé, tels furent les exploits qui signalèrent cette partie de sa carrière militaire, et lui valurent l'honneur, jusqu'alors sans exemple, de voir créer pour lui une 5e charge de maréchal de France, dont la suppression était subordonnée à son décès ou à celui de l'un des 4 autres maréchaux. La Saint-Barthélemi arriva, et Brantôme raconte que, dans la matinée, Tavannes parcourait les rues de Paris en criant : *Saignez, saignez ; les médecins disent que la saignée est aussi bonne en tout ce mois d'août qu'en mai.* On a tenté de le justifier de toute participation à ce massacre ; mais toujours est-il certain qu'il conseilla de chasser les protestants du royaume, sans leur laisser le temps de se reconnaître, qu'il obtint bientôt après le gouvernement de Provence, et qu'en 1573 il fut chargé du siége de la Rochelle avec le duc d'Anjou. Il tomba malade en route, et mourut au château de Suilly, près d'Autun. On estime ses 4 *Avis au roi*, qui se trouvent joints aux différentes éditions des *Mémoires* publiés par son fils.

TAVANNES (Guillaume de SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent, né en 1553, fit ses premières armes sous les ordres de son père et se signala dans plusieurs rencontres notamment à la bataille de Jarnac. Devenu en 1574 lieutenant du roi en Bourgogne, il sut conserver la tranquillité dans cette province et en maintenir une partie sous l'autorité de Henri III, malgré les efforts du duc de Mayenne. Entre autres villes, il prit Flavigni, où, de concert avec quelques autres membres du parlement restés fidèles, il fit transférer cette cour, qui passa de là à Semur, aussitôt qu'il eut pu s'en rendre maître. Aux premières nouvelles de la mort de Henri III, il se déclara pour Henri IV, et, quoique contrarié dans toutes ses mesures par le duc d'Aumont, gouverneur de la Bourgogne, il fit pendant 3 ans la guerre contre son frère, le vicomte de Tavannes, qui commandait les forces de la Ligue. Il se distingua au combat de Fontaine-Française en 1595, et, loin de prétendre aux récompenses auxquelles il avait tant de droit, il poussa le désintéressement jusqu'à céder la lieutenance générale de Bourgogne au baron de Seneci, qui avait mis cette condition à sa soumission et à celle de la ville d'Auxonne, qu'il tenait encore pour la Ligue. Il se retira dans ses terres, où il mourut en 1633, laissant des *Mémoires des choses advenues en France et guerres civiles, depuis l'année* 1560 *jusqu'en* 1596. La meilleure édition est celle de Paris, 1625.

TAVANNES (Jean de SAULX, vicomte de), frère puîné du précédent, né en 1555, fut admis, dès l'âge de 11 ans, dans la ligue formée à Dijon par son père contre les protestants. En 1573 il était au siége de la Rochelle, auprès du duc d'Anjou, depuis Henri III, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour empêcher la levée de ce siége. Plus tard, il partit pour la Pologne avec le même prince ; mais il ne revint pas avec lui en France. Il prit part à la guerre que les Moldaves faisaient aux Turcs, et subit une courte captivité. Délivré, il se trouvait en 1575 au combat de Dormans, où il dégagea de la mêlée le duc de Guise, grièvement blessé. Il se signala par son acharnement contre les protestants, et ensuite contre Henri III lui-même. Il porta aussi les armes contre Henri IV, auquel il consentit à se soumettre en 1595, sous la condition qu'il serait confirmé dans le grade de maréchal de France, qu'il tenait du duc de Mayenne. N'ayant point obtenu cette faveur, il rentra dans le parti des mécontents, et, après de nouvelles traverses, fut heureux de pouvoir vivre tranquille dans ses terres. On ignore la date de sa mort ; mais celle de son testament est de 1629. On lui doit des *Mémoires*, ou plutôt une *Vie* du maréchal de Tavannes, son père, ouvrage très-remarquable, que, sans aucun doute, n'ont jamais lu les auteurs qui l'ont attribué à Guill. de Tavannes, lequel a d'ailleurs laissé aussi des *Mémoires*. Ceux dont il est ici question, imprimés secrètement au château de Suilly, près d'Autun, in-fol., l'ont été de nouveau, dans le même format, par Fourmy, Lyon, 1657. Ils font partie de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

TAVANNES (Jacques de SAULX, comte de), petit-fils du précédent, mort en 1683 à l'âge de 63 ans, suivit le grand Condé dans ses campagnes, et parvint au grade de lieutenant général. On a de lui des *Mémoires sur la guerre de Paris, depuis la prison des princes, en* 1650, *jusqu'en* 1653, Paris et Cologne, 1691, in-12.

TAVELLI (Joseph), théologien italien, naquit à Brescia, en 1764, d'une famille riche, et fut confié par son père à Joseph Zola, supérieur du collége germanique. Il se livra, jeune encore, à l'étude des Pères, et adopta, sur plusieurs points de doctrine et de tradition, les sentiments de son maître, un de ceux qui étaient le plus zélé pour les réformes introduites par Joseph II. Il mourut à Pavie, le 24 octobre 1784. On a de ce jeune homme deux écrits italiens : *Essai de la doctrine des Pères grecs touchant la prédestination et la grâce*, Pavie, 1782, in-8° ; *Apologie du bref de Pie IV, à M. Martini, ou la doctrine de l'Église sur la lecture et l'Écriture sainte en langue vulgaire*, Pavie, 1784, in-8°.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), l'un des plus célèbres voyageurs du 17e siècle, naquit à Paris en 1605. Il était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, zélé protestant, et que les troubles des Pays-Bas avaient forcé de chercher un asile en France. L'examen des cartes étalées constamment sous ses yeux, et les entretiens des curieux qui fréquentaient la magasin de son père, lui donnèrent de bonne heure un goût si vif pour les voyages, qu'il saisit la première occasion de le satisfaire. A 22 ans, il avait déjà parcouru la plus grande partie de l'Europe, et parlait les langues de tous les pays qu'il avait vus, de manière à pouvoir se passer d'un interprète. C'est lui-même qui nous apprend qu'à cet âge, il avait été, quatre ans et demi, page du vice-roi de Hongrie, et qu'il s'était signalé, comme volontaire au siége de Prague, dans la guerre contre les Turcs,

en Allemagne et en Italie. Il se trouvait à Ratisbonne, où l'avait attiré le désir d'assister au couronnement de Ferdinand III, roi des Romains (1636), quand il reçut du fameux P. Joseph, l'invitation d'accompagner deux jeunes gentilshommes français, qui se proposaient de visiter l'Asie Mineure. Il accepta cette offre avec joie; mais arrivé à Constantinople, il reprit le dessein d'aller en Perse, et laissant ses compagnons poursuivre leur route, il attendit le départ d'une caravane pour se rendre à Ispahan. Après avoir satisfait sa curiosité, Tavernier imagina d'acheter des laines, des étoffes et des pierres précieuses, qu'il espérait revendre en France avec un bénéfice qui le dédommagerait de ses dépenses. Cette spéculation réussit bien au delà de ses espérances. Encouragé par ce premier succès, il résolut de retourner aux Indes pour y faire fortune par le commerce, et ayant acquis, par la fréquentation des joailliers et des lapidaires, les connaissances dont il avait besoin, il reprit le chemin de la Perse, visita le Mogol, et parcourut les Indes dans tous les sens, achetant des pierreries qu'il revendait en Europe, avec un bénéfice considérable. Devenu possesseur d'une assez grande fortune, il épousa, par reconnaissance, la fille d'un joaillier auquel il avait des obligations. Quoique déjà sur le retour de l'âge et marié nouvellement, il entreprit bientôt (1663) un sixième voyage aux Indes, dans l'intention de faire connaître à ses correspondants son neveu, qu'il destinait, n'ayant point d'enfants, à lui succéder dans son commerce. Il emporta une cargaison de meubles, de glaces, de bijoux, estimée 400,000 livres; et il rapporta pour 3 millions de pierreries, qui furent achetées par Louis XIV. Ce prince, voulant donner à Tavernier une marque de sa satisfaction pour les services qu'il n'avait cessé de rendre au commerce de la France, lui fit expédier des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Tavernier aimait le faste et la représentation. Il acheta la baronnie d'Aubonne en Suisse, et eut un hôtel à Paris, avec une suite nombreuse de domestiques; mais ses revenus, quoique considérables, ne purent pas lui suffire longtemps. Obligé de reprendre le commerce, il fit partir son neveu pour les Indes avec une pacotille dont la vente devait produire plus d'un million. Ce jeune homme, oubliant les obligations qu'il avait à son oncle, s'établit à Ispahan; et Tavernier, victime de sa confiance, fut forcé, pour acquitter ses dettes, de vendre son hôtel et la baronnie d'Aubonne, qui fut acquise par le célèbre Duquesne. Il se retira d'abord, avec sa femme, en Suisse, puis à Berlin; et ayant obtenu de l'électeur de Brandebourg le titre de directeur de la compagnie que ce prince avait le projet d'établir dans les Indes, il n'hésita pas, malgré son âge, à faire toutes ses dispositions pour retourner dans ces contrées. Il prit, en 1685, suivant les uns, ou en 1688 suivant Lefèvre de Saint-Marc, le chemin du Mogol, en traversant la Russie, seul État de l'Europe qu'il n'eût pas encore visité; mais en descendant le Volga, il tomba malade et mourut à Moscou, en 1686; où, suivant l'auteur qu'on vient de citer, au mois de juillet 1689. A une ardeur infatigable et à une grande force de caractère Tavernier joignait un sens droit, une mémoire prodigieuse et des vues commerciales très-étendues. Nous avons la relation de ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1677-79, 3 vol. in-4°.

TAVERNIER (NICOLAS), professeur au collége royal de France, était né, en 1620, à Beauvais. Il acheva ses études à Paris, au collége de Navarre, où il fut retenu pour enseigner les humanités et la rhétorique. Il remplit ensuite les fonctions de maître des grammairiens et de sous-principal. Nommé suppléant de Philippe Dubois, professeur de langue grecque au collége royal, il lui succéda, dans cette chaire, en 1668, et fut honoré trois fois de la charge de recteur de l'université. Ses talents, sa piété sincère et la douceur de ses mœurs, lui méritèrent l'estime des littérateurs, entre autres des pères Fronteau et Lallemand, tous deux chanoines de Sainte-Geneviève. Il mourut, dans un âge assez avancé, le 23 avril 1698. Outre une édition de *Velleius Paterculus*, Paris, 1658, in-12, avec des notes courtes mais bien choisies, on a de lui : *Rhetorici canones*, ibid., 1657, 1691, in-24; des *Harangues*, l'*Oraison funèbre* de la reine Marie-Thérèse, et des *opuscules en vers*.

TAVIEL (le baron DE), lieutenant général d'artillerie, né à Saint-Omer en 1767, fut condisciple de Napoléon à Brienne, et sortit de l'école, en 1782, pour entrer au service. Pendant les guerres de la révolution, il se distingua sur presque tous les champs de bataille; il commandait l'artillerie du 4e corps aux batailles de Leipzig, de Lutzen et de Bautzen, et, pendant les cent jours, il eut le commandement du siége de Béfort. Après les événements de 1830, il fut replacé dans le cadre de réserve, et mourut en 1831.

TAVORA (la marquise DE) joua un rôle dans la conjuration ourdie contre le roi de Portugal Joseph Ier. *Voyez* **AVEIRO** et **POMBAL**.

TAXÈS ou **TOXÈS**, en hongrois *Taksony*, 4e duc de Hongrie, commença à régner du vivant de son père Zoltan (Soltan), qui, en 957, avait exigé des chefs de la nation qu'ils prêtassent serment de fidélité à son fils. Zoltan avait été la terreur de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et de l'empire d'Orient. Son fils Taxès, laissant l'Occident en repos, ne fut occupé, pendant les douze années de son règne, qu'à inquiéter et à dévaster l'empire des Grecs. Plusieurs fois il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Pierre, roi de Bulgarie, trop faible pour résister, lui donnait passage à travers ses États. Désirant enfin se soustraire à cette humiliation, il envoya demander des secours à l'empereur Nicéphore; et comme il ne put en obtenir, il se réunit à Taxès, contre les Grecs. Dans une de ces courses, un général hongrois, pour faire preuve de sa force, fit avec ses armes une ouverture à la porte de Constantinople. Nicéphore envoya contre lui un guerrier d'une taille démesurée, avec promesse d'acheter la paix si son représentant était vaincu; le Grec fut bientôt renversé, et l'empereur ayant refusé d'acquitter la somme promise, on ravagea les environs de Constantinople. Nicéphore appela les Russes à son secours. Swientoslas accourut avec joie; mais ce prince préférant les bords du Danube aux sables de la Russie, garda la Bulgarie, sous prétexte de la défendre, et de là il s'avança vers la capitale des Grecs. Taxès s'entendit avec lui; mais en 970, les deux princes furent complétement défaits par l'em-

pereur Zimiscès. Taxès résolut de reprendre les projets d'amélioration intérieure, que son père avait commencés. La population de la Hongrie avait souffert de tant d'expéditions lointaines, il fit venir de la Bulgarie asiatique, et des bords de la mer Caspienne, des colonies qui s'établirent le long du Danube; c'est une de ces colonies qui a fondé la ville de Pesth. Il parait que Taxès ne quitta point le paganisme; cependant il favorisa la religion chrétienne, et choisit à son fils Geysa une épouse chrétienne, appelée Sarolta, que les Slaves nomment *Biala Kuegina* (la reine Blanche.) Cette princesse était fille de Giulay, qui ayant été envoyé par Zoltan à Constantinople, y avait reçu le baptême avec le nom d'Étienne, et avait converti à la foi de Jésus-Christ la Transylvanie, dont Zoltan lui avait donné le gouvernement. Sarolta eut, en 969, un fils, que l'on appela Voik, et qui, ayant été baptisé à la prière de sa mère, fut, comme son grand-père, appelé Étienne. Ce prince fut dans la suite le premier roi de Hongrie, et comme apôtre de la nation, il est révéré sous le nom de saint Étienne. Taxès mourut en 971.

TAYLOR (John), poëte anglais, dit *le Water-Poet* (poëte d'eau), parce qu'il était batelier, né vers 1584 dans le comté de Glocester, mort vers 1655, fut le chansonnier constant et le pamphlétaire de la cause royale dans la révolution qui ôta le trône et la vie à Charles Ier. Ses écrits, dont la renommée ne s'est point étendue hors de l'Angleterre, ont été réunis en un vol. in-fol., 1630.

TAYLOR (John), théologien anglais de la secte des *dissenters*, né dans le comté de Lancaster au commencement du 18e siècle, mourut à Warrington en 1761. Outre la *Concordance de la Bible anglaise et hébraïque*, Londres, 1754, 2 vol. in-fol., il a laissé plusieurs ouvrages qui lui ont fait une réputation de socinianisme.

TAYLOR (Jérémie), évêque anglican, né en 1613 à Cambridge, mort en 1667, accompagna le roi Charles Ier dans toutes ses campagnes en qualité de prédicateur ordinaire, et vécut dans les chagrins et la misère sous le protectorat de Cromwell. Charles II, rétabli sur le trône, le nomma évêque de Down et de Connor, administrateur de l'évêché de Dromore, vice-chancelier de l'université de Dublin, et membre du conseil privé d'Irlande. Taylor a laissé en anglais plus de 36 ouvrages de théologie et de controverse, dont les principaux ont été réunis sous le titre de *Symbolum theologicum*, Londres, 1674, in-fol. Les Anglais l'ont surnommé le *Shakespeare des théologiens*.

TAYLOR (Brook), mathématicien célèbre, né le 18 août 1685 à Edmonton, dans le Middlesex, mort le 29 décembre 1731, cultiva la peinture et la musique avec succès; mais c'est aux mathématiques qu'il doit surtout sa réputation. Il est l'inventeur de la fameuse formule analytique que les géomètres appellent théorème de Taylor, et dont Lagrange fait la base de sa théorie des fonctions analytiques. Ce théorème est le principal résultat ou plutôt le résumé de son livre, intitulé : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715, 1717. Taylor a publié en outre : *New principles of linear perspective*, 1718, et d'autres écrits sur les sciences, la morale et les arts, dont on trouve une grande partie dans les *Transactions philosophiques*. Il fut secrétaire de la Société royale, et compta parmi ses nombreux amis lord Bolingbroke.

TAYLOR (John, le chevalier de), fameux oculiste anglais, mort à Paris quelque temps après 1767, parcourut plusieurs fois les différents États de l'Europe, étalant le faste et la magnificence d'un grand seigneur. Il fut accueilli dans toutes les cours, et généreusement récompensé par les rois, les princes et le pape; mais il a nui lui-même à sa réputation par son incroyable vanité. Dans un recueil qu'il a publié sous le titre d'*Anecdotes de la vie du chevalier Taylor*, etc., il a donné la liste des grands personnages qui l'ont honoré de leur confiance, et la note des présents qu'il en a reçus. Ses principaux ouvrages sont : *Mécanisme du globe de l'œil*, Londres, 1730, in-8e, traduit en 8 langues; *Traité sur les maladies de l'organe de la vue*, Paris, 1735, in-12.

TAYLOR (John), philologue anglais, né vers 1704 à Shrewsbury, mort en 1766 à Londres, chanoine du chapitre de Saint-Paul, s'est fait un nom par ses excellentes éditions de *Lysias* et de *Démosthène*. Ses autres ouvrages sont : *Essai sur la loi universelle*, Londres, 1754, in-4o; *Éléments du droit civil*, ibid., 1756, in-4o, etc.

TAYLOR (Silas), antiquaire anglais, né en 1624, mort en 1678, a laissé : *History of Harwich*.

TAYLOR (James), mécanicien anglais, mort le 18 septembre 1825 à Cumnoch, âgé de 67 ans, avait eu part, avec Miller, à la première expérience, faite en 1788, de l'application de la vapeur à la navigation. L'année suivante il fit seul l'essai d'une navigation sur un bateau à vapeur mieux confectionné; mais le manque de fonds ne lui permit pas de donner tout le développement désirable à sa découverte, qui, poursuivie par Fulton et Bell, est enfin parvenu aujourd'hui à sa perfection, sans que le premier inventeur en ait retiré le moindre honneur.

TAZZI-BIANCANI (Jacques), antiquaire, né en 1729 à Bologne, mort en 1789, fut associé à presque toutes les académies d'Italie, et consulté par les plus savants antiquaires de l'Europe. Il a laissé un *Traité des patères antiques*, encore inédit, et d'autres ouvrages d'érudition, dont quelques-uns sont imprimés dans les *Mémoires* de l'institut de Bologne.

TCHAMTCHIAN (Michel). *Voyez* CIAMCIAM.

TCHAOUSCH TCHAVOUSCH-PACHA, grand vizir, après avoir longtemps beiglerbeig de Natolie et premier vizir de la voûte, obtint les sceaux de l'empire ottoman, l'an 1648, après la mort du sultan Ibrahim, la proclamation de son fils Mahomet IV et la déposition de Mourad-Pacha. L'impérieuse Kiosem, mère du dernier sultan, croyait que Tchaousch serait, entre ses mains, un instrument passif, parce qu'il était sa créature; mais, placé entre l'aïeule et la mère d'un souverain enfant, ce grand vizir, habile et ambitieux, se tourna du côté de la sultane Terkan, pour la soustraire, ainsi que lui-même, au joug de l'ancienne sultane validé. Celle-ci, se défiant de l'ouvrage de ses mains, se ligua avec l'aga des janissaires, Bectasch ou Bectas, pour perdre leurs ennemis communs, et détrôner son petit-fils, le fils de sa rivale. Tchaousch-Pacha fut mandé

à l'orta Djami, foyer de la révolte naissante, et eut l'adresse de persuader les rebelles de sa complicité avec eux. Kiosem, Beetasch et ses amis payèrent de leurs têtes leur confiance, leurs fausses mesures et leurs crimes. Tchaousch-Pacha sauva l'empire et le sultan son maître. Il répandit le moins de sang qu'il fut possible pour l'exemple et le nombre des coupables. Peu de mois après la révolte qu'il avait arrêtée avec tant d'adresse et punie avec tant de fermeté, des parents obscurs de ceux qu'il avait fait mettre à mort le surprirent, un soir qu'il était sorti peu accompagné, et le poignardèrent en 1649. Les vues de cet habile grand vizir n'étaient peut-être pas désintéressées; mais les Ottomans l'ont placé au rang de ceux qui ont bien mérité de leur patrie, pour avoir, pendant les orages, tenu d'une main ferme et d'un air calme le gouvernail de l'État. Tchaousch-Pacha épargna des convulsions à l'empire, fit tomber le châtiment sur la tête des vrais coupables, et ne s'attira un tel sort que pour avoir arrêté la justice là où commençait la vengeance. Il mourut de la main de ceux qu'il avait épargnés.

TCHELEBI-EFFENDI (Rechid **MUSTAPHA**, plus connu sous le nom de), homme d'État et écrivain turc, reis-effendi en 1802, approuva la réforme que Sélim III essaya d'introduire dans son armée, et publia sur cette mesure nécessaire, mais difficile, un écrit apologétique, traduit en français par Dezos de la Roquette, dans le *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 2e édition, 1824.

TCHELEBI (Khatib). *Voyez* **HADJY-KHALFA.**

TCHEOU-KONG, l'un des législateurs et des sages de la Chine, florissait 11 siècles avant l'ère chrétienne. Il était l'un des fils de Won-Wang, qui l'initia de bonne heure dans la connaissance des sciences et des lettres. La culture de la philosophie n'affaiblit point son courage guerrier ni son ardeur pour les conquêtes. Il aida son frère aîné Won-Wang à chasser du trône le dernier empereur de la dynastie des *Chang*, et à s'emparer de l'autorité souveraine. Won-Wang, reconnaissant des services qu'il en avait reçus, le nomma son premier ministre, et lui assigna le pays de King-feou, pour en jouir, ainsi que ses descendants, à titre de principauté. L'empereur étant tombé malade peu de temps après, Tchéou offrit au ciel sa vie pour racheter celle du prince, dont l'existence était plus précieuse à ses peuples. Cet acte est aux yeux des Chinois une preuve admirable de dévouement; et ils le citent toujours en exemple. Won-Wang vécut encore trois ans. Sentant sa fin approcher, il nomma pour son successeur Tching-Wang son fils, et déclara Tchéou régent de l'empire pendant la minorité du jeune prince (1116 avant J. C.). Tchéou s'attacha surtout à former le cœur de son élève à la vertu. Dans ce but, il mit en vers les plus belles actions de ses prédécesseurs, et les lui fit apprendre par cœur. Les frères de Tchéou n'ayant pas vu sans jalousie son élévation à la régence, cherchèrent à le perdre dans l'esprit de l'empereur, en le peignant comme un ambitieux qui songeait à s'emparer du pouvoir. Tchéou, s'apercevant que ces bruits prenaient de la consistance, s'exila volontairement de la cour. L'empereur, honteux d'avoir pu soupçonner sa fidélité, se hâta de le rappeler, et pour réparer son injustice d'une manière éclatante, alla le recevoir jusqu'à la frontière. Le retour de Tchéou devint le signal d'une guerre civile, que son activité, son courage et sa prudence étouffèrent promptement. D'après les ordres de l'empereur, il fit construire, en 1112 avant J. C., dans le Ho-nan, la ville de Lo-yang pour y réunir les partisans de la dynastie des Chang, qui continuaient à se montrer peu favorables à la nouvelle famille impériale. Il en donna lui-même le plan, ainsi que celui du palais que Tching-Wang devait habiter. Depuis longtemps il avait abandonné sa principauté de King-feou à son fils Pékin. Accablé d'années, il se démit de ses emplois et mourut à Fong, l'an 1105 avant J. C., dans un âge très-avancé. Après lui avoir fait faire des obsèques magnifiques, l'empereur ordonna que ses restes fussent déposés dans le tombeau de la famille impériale. Tchéou contribua beaucoup à policer la nation chinoise. Il est regardé comme l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Astronome, on possède encore, suivant le P. Gaubil, les observations qu'il fit à Lo-yang, pour déterminer les hauteurs méridionales du soleil. La ville de Ten-fong-hien, dans le Ho-nan, se vante de posséder les vestiges d'une tour qui lui servait d'observatoire. Les historiens chinois lui attribuent, sinon la découverte, du moins la connaissance de la boussole; mais Azuni combat solidement cette assertion, dans sa *Dissertation sur l'origine de la boussole* (Paris, 1809, in-8o). Tchéou était orateur, poëte et philosophe.

TCHEREPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie à l'université de Moscou, né à Viatka, en 1762, se consacra à l'instruction et remplit plusieurs emplois avec honneur. Il a publié : *Natchertanié znat nécistchikh narodof svéta* (Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur propagation, leur langue), traduit de l'allemand, Moscou, 1798, in-8o; *Atlas drevnei guéografi* (Atlas de géographie ancienne), traduit du français; *Drewnaia novaia istoria* (Histoire universelle, ancienne et moderne), traduit de l'allemand de Schroek; *Vséobchaia istoria* (Histoire universelle à l'usage de l'institut de Sainte-Catherine), traduit du français, Moscou, 1811, in-8o. Tchérepanof est mort à Moscou, le 25 août 1825.

TCHING-KIS ou **GENGISKAN.** *Voyez* **DJENGUYZ-KAN.**

TCHING-TCHING-KONG, célèbre amiral ou pirate chinois, connu des Européens sous le nom de *Koxinga*, était fils du prince Tching-Tchi Long, que de grands talents et des services importants avaient élevé aux premiers emplois à la cour de Tsong-Tching, dernier empereur de la dynastie des Ming. Enflé du crédit que lui donnaient la place d'amiral, ses richesses et son ascendant sur l'esprit de l'empereur Tching-Tchi-Long, il conçut le dessein de faire adopter son fils par ce prince, qui n'avait pas d'enfant mâle. Le jeune Tching-Tching, doué d'une figure noble et imposante, et d'un mérite vraiment supérieur, appartenait déjà, en quelque sorte, à la famille des Ming par son mariage. Mais les grands furent tellement révoltés de l'idée de son adoption que son père se vit obligé, pour les apaiser, d'ajourner ce projet. Mécontent de n'avoir pas été secondé par l'empereur, il quitta la cour. C'était peu de

temps avant l'invasion de la Chine par les Tartares Mandchoux (1646). L'empereur Tsong-Tching se donna la mort pour ne point tomber entre leurs mains. L'amiral, maître d'une flotte considérable, crut pouvoir écouter les propositions des Mandchoux, et se fier à leurs promesses; mais dès qu'il eut mis pied à terre, on lui donna des gardes, et enfin il fut conduit prisonnier à Pékin. Tching-Tching-Kong, indigné de la trahison des Mandchoux, leur jura une haine implacable. Resté maître de la flotte de son père, et par conséquent de la mer, il se déclara le défenseur des princes descendant des Ming, et commença la guerre par une excursion dans le Fou-kien, dont il ravagea les côtes. Ayant conçu le dessein de se rendre maître du Kiang-nang (1656), il s'empara d'une île à l'embouchure de ce fleuve, pour y faire son dépôt d'armes; et remontant le Kiang avec une flotte de 800 voiles, il vint assiéger Nankin. Informé que les habitants de cette ville supportaient avec impatience le joug des Mandchoux, il ne crut pas devoir en presser le siége. Mais pendant qu'il célébrait avec ses amis l'anniversaire de sa naissance, il fut surpris dans son camp par les Tartares qui lui tuèrent plus de 3,000 hommes. Ce revers le força de se rembarquer. Les Mandchoux, jusqu'alors n'avaient pas songé à lui disputer la mer : mais la cour impériale ayant fait équiper une flotte, Tching-Tching-Kong vint à sa rencontre sur la côte du Fou-kien, l'attaqua sans lui donner le temps de se mettre en ordre, lui coula plusieurs vaisseaux, et en prit un plus grand nombre avec 4,000 prisonniers, auxquels il fit couper le nez et les oreilles (1658). Ayant appris la mort du descendant des Ming au nom duquel il avait fait la guerre jusqu'alors, Tching-Tching-Kong songea à se faire un établissement solide, et tourna ses vues sur l'île Formose. Il vint, en 1651, assiéger le fort *Zelandia*, construit, en 1634, par les Hollandais; et après s'en être emparé, il chassa les Hollandais de Formose, ainsi que des îles Pong-Hou. Il prit le titre de roi, et ayant conclu un traité avec les Anglais, il favorisa leur établissement dans ses États, dans le but de s'assurer leur protection contre les Mandchoux, auxquels il ne cessa pas de faire la guerre. Tching-Tching-Kong mourut vers 1670, laissant l'île de Formose à son fils : mais le gouverneur mandchou de la province de Fou-kien, aidé des Hollandais, vint à bout de s'en rendre maître en 1683, et depuis elle n'a pas cessé de faire partie du gouvernement de Fou-kien.

TCHOURLOULI-ALI-PACHA, grand vizir d'Achmet III, naquit à Tchourli près de Constantinople, et en prit le nom. Il était apprenti barbier, lorsqu'un capidji bachi vint loger chez son père, et, charmé de sa figure, offrit de l'emmener avec lui et de le faire élever. Cet officier plaça Tchourlouli dans le sérail, où il devint un des chambellans du Khanéodassi. Il plut au sultan Mustapha II par son esprit et son extérieur agréable : ses talents se développèrent, et sa faveur augmenta; il devint, en peu d'années, silikhdar aga, et cubbé vizir. Son maître lui promit même en mariage sa fille, âgée alors de 3 ans. Après la déposition de Mutapha II, en 1702, Tchourlouli fut envoyé, comme pacha, à Tripoli de Syrie; enfin en 1705, il devint grand vizir. Sous son ministère, l'empire ottoman fut l'asile de deux souverains, Charles XII et le roi de Pologne, Stanislas. Mais l'or du czar Pierre changea les dispositions du grand vizir en faveur du roi de Suède. Cet illustre aventurier ayant osé, presque dans les fers, accuser auprès du sultan le ministre qui lui refusait les secours et l'appui qui lui avaient été promis, Achmet déposa Tchourlouli, en 1710, et le relégua à Mytilène. Un an après, il envoya lui demander sa tête, qui fut exposée à la porte extérieure du sérail. Tchourlouli n'était pas un homme ordinaire : il passait pour avoir autant d'éloquence que de jugement; sa pénétration et sa sagesse étaient également admirées; il avait la réputation d'être si équitable, qu'il n'avait, dit-on, jamais rendu un arrêt injuste.

TEACH, surnommé *Barbe-Noire* (Black-Beard), fameux pirate, né en Angleterre, avait d'abord fait des courses contre la France pour des armateurs à la Jamaïque. En 1716 il se fit pirate, et se signala par une férocité et une farouche intrépidité dont on rapporte des actes nombreux. Les deux Carolines surtout eurent à souffrir de ses brigandages. Un marin anglais, Robert Maynard, débarrassa le monde de ce monstre.

TEBALDEO (ANTOINE TIBALDEO ou), poëte, né à Ferrare en 1456, jouit dans son temps d'une réputation peu méritée, et mourut dans la misère en 1538. On a de lui : *Sonetti et Capitoli*, Modène, 1499, in-4°; *Epigrammata*, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Toscano, tome Ier, et d'autres poésies italiennes encore inédites dans la *Raccolta* de Calogera.

TEBRIZI (ABOU-ZACARIA-YAHYA), fils d'Ali, surnommé *Scheibani*, et plus connu encore sous le nom d'*Ebn-Alkhatib*, né à Tébriz ou Tauris l'an de l'hégire 424 (1031 de J. C.), mort à Bagdad en 502 (1109 de J. C.), a laissé des commentaires sur le *Hamasa*, sur le *Divan*, et d'autres ouvrages de littérature très-estimés.

TÉDENAT, mathématicien, membre correspondant de l'Institut de France, section de géométrie, mort en 1832, dans un âge assez avancé, est auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques. M. Libri a été nommé son successeur. Tédenat habitait St-Geniez, département de l'Aveyron.

TEDESCHI (NICOLAS), ou *Nicolas Panormitain*, célèbre canoniste, né à Palerme ou à Catane vers 1389, prit jeune l'habit de St.-Benoît, et bientôt ouvrit un cours de droit canonique avec un succès qui répandit sa réputation dans toute l'Italie. Nommé en 1434 archevêque de Palerme, il reçut plus tard le chapeau de cardinal, et mourut de la peste, dans son diocèse, en 1445. Ses ouvrages, peu intéressants aujourd'hui, ont été recueillis, Venise, 1617, 9 vol. in-fol.

TEGEL (ÉRIC), historiographe, mort à Stockholm en 1638, a publié en suédois des *généalogies* des rois de Suède, de Pologne et de Danemark; une *Histoire de Gustave Ier*, Stockholm, 1622, 2 parties in-fol.; une *Histoire d'Éric XIV*, 1751, in-4°. Cette édition est augmentée de remarques judicieuses.

TÉGLATH-PHALASAR descendait de Ninus, déclaré roi de Ninive, après la mort de Sardanapale, et qui devint le fondateur du second empire d'Assyrie. Quelques auteurs pensent que Téglath-Phalasar ne diffère point de Ninus; mais cette conjecture est inadmissible. Il ne fut pas même le successeur immédiat de ce

prince, puisque la chronologie force de placer entre leurs règnes celui de Phul, auquel on croit que succéda Téglath-Phalasar. Ce monarque est un des nouveaux rois d'Assyrie qui tentèrent avec le plus de succès de rendre à cet empire, avec ses premières limites, son ancienne splendeur. Heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, il se fit redouter de ses voisins, et leur imposa des tributs. Achaz, roi de Juda, ne pouvant résister à ses ennemis, acheta la protection du roi d'Assyrie, par le don des trésors dont il dépouilla le temple de Jérusalem, et son propre palais. Aussitôt Téglath-Phalasar entra dans la Syrie avec une armée formidable, ruina Damas, et en transporta les habitants dans le pays de Kir. Tournant ensuite ses armes contre le roi d'Israël, il s'empara de ses principales villes et en dispersa les habitants dans la Mésopotamie et la Médie. Ce conquérant mourut vers l'an 730 avant J. C., après un règne de 19 ans. Il eut pour successeur son fils Salmanasar.

TEÏA, roi des Ostrogoths en Italie, était fils de Fridigerne, l'un des plus valeureux officiers de cette nation. Après que Totila eut été défait à Tagina, par Narsès, en 552, Teïa, qui lui avait amené de Vérone un corps de troupes considérable, fut proclamé roi par les Goths qui s'étaient réfugiés à Pavie. Teïa trouva dans cette ville une partie du trésor de son prédécesseur. Il essaya vainement d'engager, avec cet argent, Théodebalde, roi de Metz, à descendre à son aide en Italie. Les Français voulaient bien faire la guerre dans cette contrée, mais pour leur propre compte, et sans être auxiliaires ni des Goths ni des Grecs. Teïa trouva aussi à Pavie 300 jeunes Romains que Totila y avait envoyés en otage. Il les fit tous mettre à mort, quand il apprit la révolte de Rome. Déterminé ensuite à sauver Cumes en Campanie, qui tenait encore pour les Goths, et où se conservait une partie du trésor royal, il traversa l'Italie par une marche hardie, et vint rencontrer Narsès, au pied du mont Vésuve, près de Nocera. Les deux armées voulant saisir leur avantage, s'observèrent deux mois sans se combattre. Enfin la flotte de Teïa ayant été livrée aux Grecs par trahison, ce monarque se résolut à la bataille, moins dans l'espoir de vaincre que de mourir vengé. Après avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur, il fut tué le premier jour du combat. Ses compatriotes, rendus plus acharnés par son exemple, se défendirent encore pendant toute la journée du lendemain. Enfin ils capitulèrent sans avoir été vaincus. Ainsi finit, avec Teïa, en 553, la monarchie des Ostrogoths en Italie.

TEICHMEYER (Hermann-Frédéric), célèbre médecin, né en 1685 à Minden, dans le Hanovre, mort en 1746 à Iéna, où il avait occupé, avec la plus grande distinction, la chaire de physique expérimentale, et fait avec le même succès des cours d'anatomie, de médecine légale, de chirurgie, de botanique et de chimie. On a de lui une foule de *dissertations*, recueillies en partie par Haller, son élève le plus illustre; des *Institutiones medic. legalis et forensis*, Iéna, 1740, 1762, in-4°, et plusieurs autres ouvrages de médecine, fort estimés à l'époque de leur publication, mais qui depuis ont été surpassés.

TEIFASCHY (Abou'l-Abbas-Ahmed-al), Ibn Youssouf, Ibn Mohammed, commerçant arabe au 13e siècle, a laissé un ouvrage curieux sur les pierres précieuses, dont Raineri a donné une traduction en italien sous ce titre : *la Fleur des pensées sur les pierres précieuses*, avec le texte en arabe et des notes, Florence, 1818, gr. in-4°.

TEISSIER (Antoine), né le 28 janvier 1632, à Montpellier, mort le 7 septembre 1715 à Berlin, fut un des écrivains protestants que la révocation de l'édit de Nantes força d'aller porter en pays étranger leurs talents et leurs lumières. D'Aguesseau et Baville voulurent le faire rentrer en France; il refusa constamment. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui sont pour la plupart des traductions, et des compositions historiques et biographiques. Les plus connus sont : *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. de Thou*, etc., Utrecht, 1696, 2 vol. in-12; Leyde, 1715, 4 vol. in-12; *Catalogus auctorum qui librorum catalogos indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitas aut orationes funebres scriptis consignârunt*, Genève, 1686, in 4°; *Traité pour la réunion des protestants*, ibid., 1636, in-12.

TEISSIER (Guillaume-Ferdinand), magistrat, né vers 1779 à Versailles, fut nommé conseiller de préfecture de la Moselle en 1815, et sous-préfet de Thionville en 1819. Après la révolution de 1830, il devint préfet de l'Aude, et mourut à Carcassone en 1834. Membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes, il a fourni des *Mémoires* à la Société des antiquaires de France, et publié quelques ouvrages littéraires. On lui doit entre autres une *Histoire de Thionville*, 1828, et un *Essai sur l'imprimerie messine*, 1828, in-8°.

TEIXEIRA (Pierre). *Voyez* **TEXEIRA**.

TÉKÉLI (Émeric), chef des mécontents hongrois, né en 1658, était fils du comte de Tékéli, ami et compagnon des malheureux comtes de Sérin, de Nadasti, de Frangipani et de Trattembach, chefs des mécontents de Hongrie, tous décapités, en 1671, comme criminels de lèse-majesté. Le comte de Tékéli, moins infortuné, était mort les armes à la main. Depuis 13 ans, les Hongrois gémissaient sous le double joug de la persécution politique et religieuse, lorsqu'ils virent un vengeur naître des cendres des héros qu'ils regrettaient. Émeric Tékéli, petit-fils, par sa mère, du comte Nadasti, était, depuis son enfance, désigné comme l'époux de la fille du comte de Sérin; plein de patriotisme et d'une valeur au-dessus de son âge, il fut appelé par les calvinistes et les autres mécontents de la Hongrie, qui en firent leur chef. Tous ceux qui avaient un parent ou un ami à venger se réunirent sous ses ordres et le proclamèrent leur général. Sur ses drapeaux était écrite en lettres d'or cette noble devise *Pro aris et focis*. Ces défenseurs de leur religion et de leurs foyers n'étaient pas soldés; l'union et l'enthousiasme leur apprenaient la discipline. Avec de pareils soldats et quelques Transylvains, Tékéli tint la campagne trois ans contre les armées impériales. Il les battit six fois, pénétra dans la Moravie, et menaça l'Autriche. La cour de Vienne essaya de traiter avec l'ennemi qu'elle ne pouvait vaincre; trois mois de trêve ne furent employés, par les ministres de Léopold, qu'à tendre des piéges cachés sous des promesses insidieuses. Tékéli ayant eu la preuve qu'on cherchait à attenter à sa liberté et même à sa vie, ne voulut plus se fier à des maîtres qui ne rougissaient pas d'opposer contre leurs sujets l'assas-

sinat à la défense légitime; les Hongrois et leur jeune chef appelèrent les Ottomans à leur secours; et Cara-Mustapha accourut avec 220,00 hommes. Tékéli ne fut responsable ni des fautes, ni de la honte de cette célèbre campagne de 1683. Il s'était opposé au siége de Vienne; le seul reproche qu'il mérita fut de s'être laissé tromper par sa haine, et d'avoir perdu à immoler des victimes le temps qu'il aurait dû employer à presser et à attaquer Presbourg, qu'il avait ordre d'emporter. Plus féroce encore que les musulmans, cet implacable chrétien faisait égorger sur son passage tous les sujets autrichiens, sans distinction d'âge ni de sexe. Des chiens, dressés à la plus horrible des chasses, renouvelaient l'exemple donné par les Castillans à l'île Espagnole. Ils découvraient et déchiraient, dans le creux des rochers, leur dernier asile, les malheureux que la terreur contraignait à s'y cacher. Le prince de Bade, par l'ordre du duc de Lorraine, profita des instants que Tékéli perdait en cruautés inutiles. Il le surprit, le battit, délivra Presbourg, et empêcha les Hongrois de protéger les convois de l'armée ottomane. Cara-Mustapha, après sa défaite et sa fuite, chargea Tékéli des fautes dont lui-même était coupable. L'accusé alla se justifier à Constantinople; et ce fut aux dépens du grand vizir. Tékéli, disculpé cette fois, n'en fut pas moins arrêté, deux ans après, à la table même du séraskier qui commandait à Waradin. Chargé de chaînes, il fut envoyé aux Sept-Tours, par l'ordre de Mahomet IV. Cette injuste rigueur envers leur chef aliéna tous les Hongrois. Il fut impossible à la Porte de les ramener : ils se soumirent à la domination autrichienne, sous la promesse de cette même amnistie qu'ils avaient si longtemps rejetée. La faute de la politique ottomane était punie, lorsque la Porte chercha, mais trop tard, à la réparer. Tékéli fut mis en liberté. On lui donna de grandes sommes d'argent; mais on ne put lui rendre ni ses États ni son influence perdue. A peine réussit-il à réunir 10,000 hommes; et les ravages qu'il commit à leur tête lui donnèrent l'air d'un chef de brigands plutôt que celui d'un chef de parti. Réduit au rôle d'auxiliaire et de stipendié des musulmans, il se vit revêtu des signes et du nom de vayvode de Transylvanie; fit la guerre en Esclavonie et en Servie contre le prince de Bade et contre Piccolomini, toujours avec bravoure, mais sans gloire et sans succès. Il se trouva à la suite du sultan Mustapha II, à l'entreprise faite, en 1696, pour dégager Témeswar, assiégée par Auguste, électeur de Saxe. Les conseils de Tékéli ne nuisirent point à la levée du siége; mais ils n'empêchèrent pas les musulmans d'être vaincus à la bataille d'Olach. Enfin, en 1697, Tékéli, goutteux et infirme avant l'âge, était retiré à Pruse en Natolie, où il prenait des bains, pour se rétablir, lorsqu'un tchaousch lui vint annoncer que le sultan recommençait la guerre, et le déclarait roi de Hongrie. Le malheureux prince fut jeté dans un chariot sans aucun égard pour son déplorable état, et rejoignit l'armée déjà entrée dans le royaume où il ne lui était laissé qu'un vain titre. Tékéli conseilla au sultan d'éviter l'armée impériale, campée sous Srégédin, et de pénétrer plutôt dans la Transylvanie, restée sans défense, et qui offrait une conquête facile; mais l'un et l'autre avaient à combattre le prince Eugène, et Tékéli ne vint que pour être témoin de la fameuse déroute des Ottomans à Zenta. On peut remarquer qu'il abandonna le dernier le camp des vaincus, et qu'il eut la prévoyance de le piller et d'en enlever, à son profit, les plus riches dépouilles, avant que le pont rétabli permît aux Impériaux d'y entrer. La paix de Carlowitz termina, en 1699, cette guerre désastreuse et la vie politique du célèbre comte Tékéli. Il ne fut fait aucune mention de lui dans le traité. On lui permit de se réfugier sur le territoire ottoman, avec ceux des Hongrois et des Transylvains qui voudraient le suivre. Le sultan Mustapha II lui donna une retraite honorable à Nicomédie, en Asie, dans une belle maison de plaisance, où il mourut peu de temps après la paix de Carlowitz, dans une vieillesse presque ignorée, le 13 septembre 1705. Il était depuis quelque temps, revenu à la religion catholique.

TELAZIX, fils de Montezuma Ier, 6e roi des Mexicains, fut élu en 1483. Ce prince ne dut son élévation à l'empire qu'à la protection de Tlacuabe, son oncle, et au refus que fit ce général d'accepter la couronne. Telasix ne fit rien de grand; forcé, pour obéir à la loi, de se mettre à la tête de son armée, et d'entreprendre la conquête d'une province, il ne remplit qu'avec répugnance cette condition imposée au monarque nouvellement élu, et qui devait précéder la cérémonie de son couronnement. Il partit, mais il fut battu : pour cacher sa honte, il feignit d'être vainqueur, et voulut, en rentrant dans sa capitale, célébrer sa prétendue victoire par des fêtes qui ne purent tromper le peuple. Ce prince fut empoisonné après un règne de quatre ans.

TÉLÉSILLE, héroïne d'Argos, également célèbre par son courage et par son talent pour la poésie, florissait vers l'an 520 avant J. C. Elle était donc antérieure d'un siècle à Laïs; cependant Théophylacte Simmocata cite une épître de Télésille à cette courtisane; mais il s'agissait sans doute d'une lettre supposée, dans le genre des héroïdes d'Ovide. Cléomènes, roi de Sparte, ayant défait les Argiens près de Tirynthe, marcha sans perdre de temps contre Argos, dans l'espoir de s'en emparer sans résistance; mais Télésille, ayant ranimé par son courage celui de ses concitoyens, confia la garde des murailles aux vieillards, aux enfants et aux esclaves, fit prendre aux femmes les armes consacrées dans les temples, et les conduisit au-devant des Lacédémoniens. Cléomènes, ne voulant pas risquer sa gloire dans une bataille contre des femmes, se retira. Télésile eut ainsi tout l'honneur d'avoir préservé sa ville natale d'une ruine inévitable. Pour perpétuer le souvenir de ce service, les Argiens instituèrent une fête annuelle, où les femmes paraissaient vêtues en hommes. Une statue fut érigée à Télésille en face du temple de Vénus. Elle était représentée tenant à la main un casque, dont elle se disposait à se couvrir la tête; et l'on voyait à ses pieds plusieurs volumes, qui désignaient son talent pour la poésie. Pausanias, Maxime de Tyr et d'autres auteurs parlent avec éloge des vers de Télésille; mais il ne nous en reste que de courts fragments, recueillis par Orsini, dans les *Carmina novem illustrium fœminarum*, Anvers, 1668, in-8°; et ensuite par Wolf, dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1734, in-4°.

TELESIO (Antoine), dit *Thylesius* ou *Tilesius*, littérateur, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, en 1482, mort dans cette ville vers 1533, avait professé les belles-lettres à Milan et à Rome, où il se lia avec Paul Jove et Jérôme Vida. On a de lui des *poésies* latines, des notes sur Horace et d'autres ouvrages qui ont été recueillis par Daniele, Naples, 1762, 1808, in-4°.

TELESIO (Bernardin), philosophe et mathématicien, neveu du précédent, né à Cosenza en 1509, fut un des premiers qui luttèrent contre l'autorité d'Aristote dans les écoles, et c'est là son principal mérite; car ses opinions sur les différents points qui divisaient alors les philosophes ne valaient pas mieux que celles qu'il combattait. On a de lui : *De rerum naturâ juxta propria principia*, Genève, 1588, in-fol.; *Varii de naturalibus rebus libelli*, Venise, 1590, in-4°.

TÉLESPHORE (Saint), pape, succéda à saint Sixte Ier, le 5 avril 127 environ; car, ainsi que l'observe Fleury, ces temps sont fort incertains. Il était Grec de nation. Quelques auteurs disent qu'il avait mené d'abord la vie érémitique. Ils lui donnent des louanges sur sa capacité, et prétendent que ce fut lui qui institua la messe de minuit. Le P. Pagi n'est pas de cette opinion. On ne doute pas qu'il n'ait souffert le martyre. Sa mort est fixée par Lenglet Dufresnoy au 5 janvier 138. Il eut pour successeur S. Hygin.

TÉLESPHORE (André-Ariston), savant helléniste, naquit à Samos, en 1778, d'une famille considérable, et qui habitait divers lieux du gouvernement russe du Caucase. Il parcourut de bonne heure la Russie et la Scandinavie, acheva ses études à Pétersbourg, et après avoir entrepris quelques spéculations commerciales dont il retira un assez grand profit, il publia, en 1800, à Vienne en Autriche, ses *Vues philologiques*, en grec moderne, ouvrage fort estimé. Il avait étudié avec soin les divers systèmes de la philosophie allemande, et il écrivit, en 1805, une brochure qui fit quelque bruit, où il attaqua une partie des principes de Kant sur le *moi absolu*, le *moi contemplatif* et le *moi relatif*. Comme il n'écrivait qu'en faveur de la vérité, sans esprit de parti, ni pour dénigrer les chefs d'aucune doctrine, il obtint, malgré ses critiques, l'estime de Kant, de Schiller, de Muller, de Schneiller, et de plusieurs des hommes les plus distingués de la Germanie. En 1806, Télesphore entreprit un voyage dans l'Orient avec le double dessein de s'y livrer à l'étude de l'antiquité, principalement de la numismatique, et en même temps à quelques opérations commerciales. Le jeune Domeny de Rienzi, l'ayant connu dans le midi de la France, s'empressa de s'associer à ce beau projet de voyage, mais non aux affaires d'intérêt, et pendant deux ans ils parcoururent les régions caucasiennes, le pays des Kirguises, et des Troukmènes, l'Arménie, la Géorgie, la Chaldée, l'Asie Mineure, la Perse et la Palestine. Ils visitèrent les ruines de Cyrène et de Zerbi, de Carthage et de Balbek, de Persépolis et de Hillah. Arrivé à Retimo dans l'île de Candie, le savant et digne mentor de Rienzi s'y arrêta auprès d'un oncle qui parcourait en ce moment l'île de Candie pour affaires de commerce. Cet oncle assurait que sa famille descendait d'un fils d'Agésilès, roi de l'antique Sparte. Après de tristes adieux, de Rienzi retourna seul en France, sa patrie, et Ariston alla fixer sa résidence à Constantinople. Ils continuèrent cependant d'entretenir une correspondance suivie, et en 1819, ils se retrouvèrent dans la capitale de la France. A cette époque Télesphore publia dans *le Pilote* (août et septembre 1819), une brillante et touchante défense de son ami, qui, après avoir combattu contre des gardes du corps en faveur de la liberté de la presse, avait reçu une blessure grave. Ce nouveau Pylade, voyant la vie de son ami hors de danger, quitta la France pour retourner à Constantinople auprès de son oncle qui l'y appelait. Quelques fragments du voyage des deux amis avaient paru dans *le Mercure* de 1819 : mais tous leurs matériaux étaient restés entre les mains du savant Télesphore. Il se disposait à les publier en français, et il avait presque entièrement terminé cet ouvrage, lorsque ce célèbre helléniste périt ainsi que tous ses écrits et ceux de son ami, qui depuis a fait de bien plus grandes excursions. Cet événement que le monde savant a déploré eut lieu au commencement de 1820, dans l'incendie qui éclata à Constantinople, et qui y exerça les plus affreux ravages.

TELL (Guillaume), l'un des chefs de la révolution suisse, en 1307, et qui en est devenu le plus célèbre dans l'histoire, naquit à Burghau, canton d'Uri, et fut gendre de Walther Furst. Voilà tout ce que l'on sait des premiers temps de sa vie. Gessler, ce tyran farouche et soupçonneux, que l'empereur Albert avait nommé gouverneur de ce pays, fit élever un chapeau sur la place publique d'Altorf, et voulut que l'on rendit à cet emblème de sa folie et de son orgueil les honneurs qu'il exigeait pour lui-même. Ce chapeau était peut-être, selon la conjecture du célèbre historien J. de Müller, le chapeau ducal d'Autriche, qui fut élevé pour rallier au besoin tous ceux qui étaient attachés aux intérêts de cette maison. On les reconnaissait par l'hommage qu'ils lui rendaient, et l'on attendait de la crainte des autres le même hommage. Guillaume Tell ne put cacher le sentiment que lui inspirait une telle vexation; Gessler, furieux, le fit arrêter; mais craignant qu'il ne fût enlevé par ses amis dans la prison d'Altorf, il voulut le conduire lui-même dans son château fort de Kusnacht. Il le fit charger de fers, et s'embarqua avec lui dans ce dessein. Le bateau était arrivé à la hauteur du Grutli, où la conjuration avait pris naissance, lorsqu'un de ces vents impétueux qui troublent souvent la navigation de ce lac ayant élevé une violente tempête, Gessler se vit obligé de confier sa vie à celui dont il avait résolu la perte. Connaissant sa force et son adresse, il lui fit ôter ses chaînes; alors Guillaume Tell vint à bout, malgré l'orage, d'amener le bateau près d'un lieu où il trouva une plate-forme, qu'on nomme encore aujourd'hui *le Saut de Tell*, et qui lui permit de s'élancer sur le rivage et de se mettre en sûreté, pendant que, repoussant du pied le bateau, il laissait son ennemi exposé au plus grand danger. Il échappa, ainsi en traversant le territoire de Schwitz. Gessler eut aussi le bonheur d'échapper; mais comme il passait dans un chemin creux, pour gagner Kusnacht, Tell, qui se trouvait à portée, lui décocha une flèche dont il mourut sur-le-champ. On a ajouté à cette histoire, dont l'exactitude n'est pas démontrée, celle *de la pomme*, qui

est encore moins probable. Il en résulterait que Gessler, irrité du manque de respect de Tell, l'aurait obligé d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Le héros de la liberté helvétique eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire du mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : *Je l'avais prise*, répondit-il, *afin de t'en percer, si j'avais eu le malheur de tuer mon fils.* Le silence des écrivains contemporains, l'analogie d'un événement raconté par les historiens du Danemark du 12e siècle, et le peu de vraisemblance des détails, ont fait naître des doutes sur une partie de cette histoire; Guihiman, Rahn, Voltaire, Iselin et d'autres, la regardent comme fabuleuse. Le curé Freudenberger de Berne a exprimé ces doutes en 1760, dans un écrit intitulé : *Guillaume Tell, fable danoise.* Le gouvernement d'Uri fit brûler ce livre, et s'en plaignit amèrement auprès des États confédérés. D'autres trouvèrent que brûler n'est pas répondre; et Balthazar de Lucerne, ainsi que Zurlauben, et Haller de Berne, ont recueilli les preuves historiques qui établissent la vérité de l'histoire, au moins pour la partie essentielle. Il paraît que Guillaume Tell assista, en 1315, à la bataille de Morgarten, et qu'il mourut à Bringhen, receveur de l'église de ce bourg, en 1354. Des chapelles consacrées à sa mémoire, dès le 14e siècle, tant sur la plate-forme près de Füelen, que dans le chemin creux qui conduit à Kusnacht, semblent attester les services qu'il a rendus à son pays, et de nombreux pèlerins les fréquentent encore aujourd'hui. L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres d'un roman de Florian, d'une tragédie de Lemierre et d'une de Schiller.

TELLER (GUILLAUME-ABRAHAM), théologien allemand de l'Église réformée, né à Leipzig, le 9 janvier 1734, mort le 9 décembre 1804, avait été, pour ses opinions peu religieuses, déclaré hérétique à Helmstadt, dont il était premier pasteur et où il professait la théologie. Il vint en 1767 s'établir à Berlin, et y fut nommé membre du consistoire, premier pasteur de l'église Saint-Pierre et académicien. Il connaissait parfaitement les langues orientales, l'histoire et surtout celle de l'Église réformée. On a de lui : *Doctrine de la foi chrétienne*, en allemand, Helmstadt, 1764, in-8° : c'est l'ouvrage qui le fit condamner comme hérétique; *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Berlin, 6e édition, 1805, in-8°; *Morale pour tous les états*, etc., Berlin, 1797, in-8° (en allemand). Ces deux derniers ouvrages sont d'une hardiesse qui approche quelquefois de l'impudence. Parmi ses autres ouvrages, assez nombreux, où règnent les mêmes principes et le même ton, on cite *la plus ancienne Théodicée, ou l'Explication des trois premiers chapitres du premier livre de l'histoire des temps antérieurs à Moïse*, Berlin, 1802 : cet ouvrage a été réfuté par J. A. Deluc, dans une brochure intitulée : *Principes de théologie, de théodicée et de morale*, etc., Hanovre, 1803, in-8°.

TELLÈS D'ACOSTA (DOMINIQUE-ANTOINE), ancien intendant de Madame la Dauphine, conseiller du roi, grand maître enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département de Champagne, a publié : *Instruction sur les bois de marine, contenant des détails relatifs à la physique et à l'analyse du chêne, et en ce qui concerne l'économie et l'amélioration des bois en général*, Paris, 1780, in-12.

TELLEZ DE SYLVA (don MANUEL), marquis d'Alegrete, né en 1682 à Lisbonne, où il mourut en 1736, cultiva les lettres, dont le goût était héréditaire dans sa famille, fut élu par le roi Jean V premier secrétaire perpétuel de l'Académie d'histoire fondée en 1720, et publia : *Poematum liber primus et epigramm. centuria prima*, Lisbonne, 1722, in-8°; la Haye, 1723, in-4°; *Collecao dos documentos, statutos et memorias da acad. real da hist. portugueza*, ibid., 1721-27, 7 tomes in-fol.; *Histor. da acad. real da hist. portugueza*, ib., 1727, in-4°.

TELLEZ (BALTHASAR), jésuite et historien, né en 1595 à Lisbonne, où il mourut en 1675, après avoir été provincial de son ordre, a publié sous le titre de *Cronica*, etc., une *Histoire de la société des jésuites en Portugal*, Lisbonne, 1644-47, 2 vol. in-fol. (la période la plus intéressante de l'histoire de ces pères n'était point venue alors (*Voyez* Pombal); et une *Histoire générale d'Éthiopie*, aussi en portugais, Coïmbre, 1660, in-fol., très-rare.

TELLEZ (ÉLÉONORE). *Voyez* **ÉLÉONORE TELLEZ.**

TELLIER (LE). *Voyez* **LETELLIER.**

TELUCCINI (MARIUS), dit *le Bernia*, l'un des poëtes les plus féconds du 16e siècle, ne nous est connu que par ses productions, qui sont : *Artemidoro, dove si contengono le grandezze degli antipodi*, Venise, 1566, in-4° (roman en vers de XLIII chants); *Erasto*, Pesaro, 1566, in-4° (poëme en IX chants et en octaves); *Le pazzie amorose di Rodomonte secondo*, Parme, 1568, in-4° (poëme en XX chants et en octaves); *Parigi e Vienna, ridotto in ottava rimi*, Gênes, 1571, in-4°.

TEMANZA (THOMAS), biographe et architecte, né en 1705 à Venise, où il mourut le 14 juin 1789, surintendant des eaux de cette ville et membre de plusieurs corps savants, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *le Antichita di Rimino, libri II*, Venise, 1741, petit in-fol., figur.; *Vita di Andrea Palladio, Vicentino*, ibid., 1763, in-4°; *Vite de' piu celebri architetti e scultori veneziani, che fiorirono nel secolo XVI*, ibid., 1777, 2 vol. in-4°; *Degli scamilli impari di Vitruvio*, ibid., 1780, in-8°. Comme architecte, ses principaux ouvrages sont : la façade de Sainte-Marguerite à Padoue; une rotonde à Piazzola; le pont de Dolo sur la Brenta, et l'église de Sainte-Marie-Madeleine, où il est enterré.

TEMPELHOF (GEORGE-FRÉDÉRIC), né le 17 mars 1737, dans la Moyenne-Marche, province de Brandebourg, commença ses études dans la maison paternelle, et les continua aux universités de Francfort et de Halle, où il montra beaucoup de dispositions pour les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fit, comme caporal, la campagne de Bohême dans un corps d'infanterie. Il passa ensuite dans l'artillerie, où il ne devint lieutenant qu'à la fin de l'année suivante, après avoir mérité ce grade dans les journées de Leuthen, de Hochkirch, de Cunersdorf, et aux siéges d'Olmutz, de Breslau, de

Schweidnitz. La paix de 1763 lui permit de continuer à Berlin des études qu'il s'attacha toujours à perfectionner, et qui, dès cette époque, le mirent en rapport avec des savants du premier ordre, tels que Sulzer, Euler, Lagrange. Après la publication de plusieurs traités de géométrie et d'astronomie, Tempelhof revenant à l'artillerie, s'appliqua, dans le *Bombardier prussien*, à rendre plus exacte la direction des projectiles. Il écrivit ensuite sur les opérations de Frédéric, ses manœuvres particulières, et toute sa tactique. L'ouvrage eût été publié sous le titre d'*Éléments*, etc. : mais le roi n'y consentit pas, ne voulant point trop divulguer l'art qui donnait la supériorité à ses armes. Toutefois ce refus n'eut rien que d'honorable : un long entretien sur ces objets ayant accru l'estime du roi pour Tempelhof, il le chargea de l'instruction de l'élite des officiers dans la circonscription des Marches et de Berlin, le nomma, en 1782, major-commandant d'un nouveau corps d'artillerie, et lui accorda, deux ans plus tard, des lettres de noblesse. Sous Frédéric-Guillaume II, Tempelhof ne fut pas traité moins favorablement. Chargé d'apprendre aux deux fils aînés du nouveau roi les sciences exactes, et ce qu'il y a de calculable dans l'art de la guerre, il reçut le grade de lieutenant-colonel, et entra à l'Académie des sciences. Il voulut réformer les chariots de munition, dont la pesanteur embarrassait la marche de l'armée; mais on lui répondit qu'il fallait d'abord user ce qu'on avait. Ce n'était pas que la paix parût très-assurée. La Prusse fut sur le point de rompre, en 1790, avec l'Autriche, et, en 1791, avec la Russie. Dans cette dernière supposition, Tempelhof, qui était devenu colonel à Breslau, au moment du traité de Reichenbach, eût dirigé le siége de Riga. Peu de temps après, on résolut de créer pour l'artillerie une académie spéciale, dont on lui demanda le plan, et dont on lui confia la direction. Il commanda cette arme contre les Français, mais cette guerre ajouta peu de chose à la réputation du colonel. Frédéric Guillaume III le choisit pour instituteur des princes ses frères, l'éleva au grade de lieutenant général, et lui conféra l'ordre de l'Aigle-Rouge. Tempelhof jouissait paisiblement de cette situation lorsque la mort le frappa, à Berlin, le 13 juillet 1807. Ses ouvrages sont principalement : *Introduction à l'analyse des infiniment grands*, 1769, in-8°; *Calcul exact des éclipses du soleil, et des éclipses des étoiles, produites par l'interposition de la lune*, 1772, in-8°; *Essai sur la solution du problème : Déterminer l'orbite de la comète par trois observations* (en français), Virech, 1780; *le Bombardier prussien*, 1781, in-8°; *Géométrie pour les soldats, et pour ceux qui ne le sont pas*, Berlin, 1790, in-8°; *Histoire de la guerre de sept ans en Allemagne*, etc., 6 vol. Le général Jomini a consulté, pour son traité des grandes opérations, cet important ouvrage de Tempelhof.

TEMPLE (le chevalier GUILLAUME), homme d'État et écrivain distingué, né à Londres en 1628, fit d'excellentes études et acquit surtout une connaissance approfondie de la langue latine qui plus tard lui fut très-utile dans ses négociations. Il commença ses voyages à 19 ans, passa deux années en France, visita la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, et apprit les langues de tous ces pays. A son retour en 1654, il alla vivre dans la retraite en Irlande, au sein de sa famille et avec une femme adorée, éclairant son esprit et fortifiant son caractère par l'étude de l'histoire et de la philosophie. Il ne voulut accepter aucun emploi sous Cromwell. A la restauration de Charles II, en 1660, il fut élu membre de la Convention d'Irlande, où il manifesta la plus vive opposition contre le poll-bill, présenté par les lords justiciers. Nommé l'année suivante membre du parlement, il montra une parfaite indépendance et une rare impartialité, tour à tour votant pour et contre les ministres. Il fut un des commissaires députés au roi par ce parlement, en 1662, et vit à Londres le duc d'Ormond, qu'il revit plus tard à Dublin, et dont l'estime lui valut la protection de lord Clarendon et du secrétaire d'État Arlington. Ce dernier, en 1665, le chargea, au nom du roi, d'une commission secrète auprès de l'évêque de Munster : il s'agissait d'engager ce prélat à s'unir à l'Angleterre contre la Hollande. Le traité était déjà conclu, et l'on avait à peine appris le départ de Temple. En 1666, il fut chargé d'une semblable mission auprès du même prélat qui, mécontent de ses nouveaux alliés, menaçait de se déclarer pour les Hollandais; mais Temple arriva trop tard ; l'évêque avait conclu un traité à Clèves avec les États-Généraux. La paix qui ne tarda pas à être signée lui permit de visiter encore une fois les Provinces-Unies et de connaître le grand pensionnaire de Witt. Il eut bientôt à s'applaudir d'avoir gagné l'amitié de ce grand homme, avec lequel il fut chargé de conclure en 1668 le fameux traité de la *triple alliance* entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède : ce ne fut l'ouvrage que de cinq jours. La même année il concourut à la paix signée à Aix-la-Chapelle. Enfin, deux ans après, une nouvelle mission auprès des Provinces-Unies lui fut offerte; sa délicatesse ne lui permit pas de l'accepter, et il alla dans sa maison de Shene, près de Richmond, rédiger ses *Observations sur les Provinces-Unies*, et une partie de ses *Mélanges*. Il reparut sur la scène politique en 1674, comme ambassadeur extraordinaire au congrès de Nimègue, et après la signature de la paix en 1678, il accepta l'emploi de secrétaire d'État. Se trouvant dans le conseil en opposition avec Shaftesbury, et fatigué enfin des affaires, il se retira dans sa petite terre de Moor-Park, dans le Surrey, où il mourut en 1698, ou, suivant Chalmer, en 1700, après avoir vu la révolution de 1688, sans y prendre part et sans vouloir même que son fils s'y engageât. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui plusieurs volumes de *Lettres*; une *Introduction à l'histoire d'Angleterre*; des *Mémoires* qui sont, pour la postérité, ce qu'il a laissé de plus intéressant. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1814, 4 vol. in-8°.

TEMPLE (JOHN), fils du précédent, fut pendant plusieurs mois secrétaire d'État au département de la guerre, et se noya dans la Tamise en 1689, laissant dans le bateau un billet par lequel il accusait lui-même son incapacité qui avait causé, disait-il, beaucoup de préjudice au roi et au royaume. On lui accordait pourtant assez généralement beaucoup d'habileté. On croit que sa mort fut occasionnée par le chagrin qu'il conçut en voyant le général Hamilton, dont il avait garanti la fidélité, trahir les intérêts du roi Guillaume. Il laissa, de son mariage avec une Française, deux filles, auxquelles

leur aïeul, le chevalier Guillaume Temple, laissa toute sa fortune, mais sous la condition expresse qu'elles n'épouseraient pas de Français.

TEMPLEMANN (Peter), médecin anglais, né en 1711, mort en 1769, fit ses études à l'université de Leyde, sous Boerhaave et d'autres professeurs distingués, et revint à Londres en 1739, pour y exercer son art. Mais l'habitude de vivre avec les gens instruits et dans la meilleure société l'avait rendu tellement difficile, qu'oubliant les devoirs du médecin, il voulut, pour ainsi dire, choisir ses malades. L'indolence et la roideur de son caractère nuisirent à son avancement, et lui fermèrent, malgré son mérite reconnu, le chemin de la fortune. On a de lui : *Remarques et observations curieuses en physique, anatomie, chirurgie, chimie, botanique et médecine*, Ier vol., 1753; IIe vol., 1754 (l'auteur se proposait de porter l'ouvrage à 12 vol.); une traduction des *Voyages en Égypte et en Nubie*, par Norden, 1757, in-fol. et in-8°; une édition des *Select cases*, etc., par le docteur Woodward, 1757, in-8°.

TEMPLERI (LEVEN de). *Voyez* **LEVEN**.

TÈNA (Louis de), théologien, né à Cadix vers le milieu du 16e siècle, occupa successivement avec distinction des chaires de philosophie et de théologie, celle d'interprète de l'Écriture sainte, reçut de Philippe II l'administration des colléges royaux et la dignité de chanoine théologal au chapitre de Tolède, et mourut en 1622, évêque de Tortose. On a de lui *Commentaria et Disputationes in epistolam D. Pauli ad Habræos*, Londres, 1661, in-fol.; *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.

TENCIN (Pierre GUÉRIN, cardinal de), né à Grenoble, le 22 août 1680, d'une bonne famille de robe, fut élevé à l'Oratoire de Paris, et reçut de bonne heure le bonnet de docteur en Sorbonne. Il fut ensuite nommé grand vicaire et grand archidiacre de Sens, et abbé de Vézelai. Ce fut lui qui, en 1719, reçut à Melun l'abjuration du célèbre Law, et celui-ci, en échange, contribua puissamment à sa fortune. Devenu évêque de Grenoble, mais sans avoir reçu la confirmation de cet évêché, il accompagna, en 1721, le cardinal de Rohan à Rome, et y resta en qualité de chargé d'affaires de France. Le 2 juillet 1724, il fut sacré, par le saint-père, archevêque d'Embrun. De retour en France, il fut engagé, par les plaintes de plusieurs ecclésiastiques, à ouvrir, à Embrun, un concile, pour juger et condamner l'évêque de Sanez, dépendant de sa métropole, lequel avait publié plusieurs écrits en faveur de l'appel. L'évêque fut suspendu de ses fonctions. Mais quoique approuvée par le pape et par le roi, cette décision souleva une foule de pamphlets et d'injures de toute espèce contre l'archevêque d'Embrun, qui se vit obligé de se justifier, en se livrant à une correspondance publique avec l'évêque placé sous sa suprématie. Les avocats, qui appuyaient la cause de l'évêque de leurs consultations, réussirent à intéresser en sa faveur le parlement. Deux mandements de l'archevêque furent supprimés par arrêt du conseil; mais le prélat n'en continua pas moins à signaler dans ses lettres pastorales les livres dangereux, suivant lui, pour l'État et la religion. L'intervention du prétendant d'Angleterre, Jacques III, lui fit obtenir le chapeau de cardinal, en février 1739, et, après avoir assisté au con[clave] de 1740, il fut transféré à l'archevêché de Lyon dont il ne prit possession que le 20 juillet 1742. Sou[tenu] à la cour par le crédit du cardinal Fleury, qui [le] fit nommer ministre d'État, et le désigna même, dit-o[n,] pour lui succéder au ministère, il fut oublié après la mo[rt] de son protecteur, et il se retira dans son diocèse, où [il] vécut paisiblement sans prendre part aux querelles [de] l'Église et du parlement, jusqu'à l'époque de sa mo[rt,] arrivée le 2 mars 1758.

TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN de), sœ[ur] du précédent, naquit à Grenoble en 1681, et fut, comm[e] son frère, destinée à la vie religieuse. Mais ses goû[ts] étaient en complète opposition avec ceux de sa famill[e.] Après 5 ans de séjour dans un couvent des environs [de] sa ville natale, elle prit la résolution de le quitter [en] dépit de la règle et de ses vœux. Mais tout ce qu'el[le] put obtenir ce fut de passer, en qualité de chanoiness[e,] au chapitre de Neuville près de Lyon; puis elle vin[t à] Paris en 1714, et y obtint sa sécularisation. Alors com[]mença pour elle une vie de scandale malheureuseme[nt] trop en rapport avec les mœurs de cette époque. Apr[ès] avoir eu le régent pour amant, Mme de Tencin devi[nt] la maîtresse de Dubois, et fit servir son crédit à la fo[r]tune de son frère, sans, pour cela, négliger la sienn[e.] Sa maison était le rendez-vous de la plus belle comp[a]gnie; elle accorda tour à tour ses faveurs à d'Argenson, à Bolingbroke, aux maréchaux d'Uxelles et de Médavi, etc. Elle eut deux enfants de Villion, colonel d'un régime[nt] irlandais; et l'on sait que le célèbre d'Alembert lui d[ut] le jour, et eut pour père un commissaire provincial d'a[r]tillerie, connu sous le nom de Destouches-Canon. A [la] suite d'une aventure tragique, où l'un de ses amants, [la] Fresnais, conseiller au grand conseil, fut tué chez el[le] d'un coup de pistolet, elle fut enfermée à la Bastille, [le] 11 avril 1726; mais elle en sortit par un acquittemen[t] le 3 juillet, et dès ce moment elle rompit avec ses hab[i]tudes de désordre pour se livrer tout entière aux cha[r]mes d'une société honnête et éclairée. Son salon, ouve[rt] aux plus aimables seigneurs de la cour et aux plus cél[è]bres littérateurs de tous les pays, devint une école d'e[s]prit et de bon goût. Elle donnait par semaine de[ux] dîners, où elle réunissait des hommes de lettres qu'el[le] appelait en plaisantant *ses bêtes*. Fontenelle était un [de] ses hôtes les plus assidus, et Montesquieu lui dut peu[t-]être le premier succès de son *Esprit des lois*, par l'espè[ce] de patronage qu'elle accorda à cet immortel ouvrag[e.] Elle-même voulut écrire, et malgré la malignité publ[i]que, qui attribua ses ouvrages à ses neveux Pont [de] Veyle et d'Argental, elle s'acquit, comme auteur, un r[e]nom mérité par son roman des *Malheurs de l'amour*, [et] surtout par celui du *Comte de Comminges*, que la Harp[e] regarde comme « le pendant de *la Princesse de Clèves*. » Aussi a-t-on souvent réuni les œuvres de Mme de [La] Fayette et celles de Mme de Tencin. Cette femme aim[a]ble et spirituelle, qui a joué un si grand rôle dans l'hi[s]toire de la brillante société du 18e siècle, mourut [à] Paris, le 4 décembre 1749; et de même que son salo[n] avait remplacé celui de la marquise de Lambert, le cer[]cle de Mme Geoffrin hérita de la célébrité du sien.

TENDE (René de SAVOIE, comte de), fils natur[el]

de Philippe II, duc de Savoie, reçut de son frère le duc Philibert, dit *le Beau*, la charge de lieutenant général et des lettres de légitimation, et se rendit à Rome pour les faire confirmer par le saint-siége; mais son acte de légitimation fut annulé par l'Empereur, grâce aux intrigues de Marguerite d'Autriche, deuxième femme de Philibert. Alors il se retira près de la duchesse d'Angoulême, sa sœur, et, se voyant déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, ayant perdu ses biens par la confiscation, il s'attacha à la France, parvint aux plus hautes dignités sous le règne de François Ier, son neveu, et lui rendit des services signalés en Suisse, à la bataille de Marignan, à l'attaque de la Bicoque, enfin à la bataille de Pavie (1525), où il se couvrit de gloire et reçut des blessures auxquelles il succomba.

TENDE (Claude de SAVOIE, comte de), fils du précédent, né en 1507, entra de bonne heure dans la carrière militaire, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, revint en France, fut nommé colonel des Suisses, et accompagna Lautrec dans son expédition de Naples. Ayant succédé à son père dans la place de gouverneur et sénéchal de Provence, il repoussa les attaques de Charles-Quint avec vigueur, et sut échapper à l'influence des partis, sévissant également contre les huguenots séditieux et contre les faux catholiques. Suspendu de ses fonctions par les intrigues de ses ennemis, il fut rétabli dans sa charge par Henri III; mais lorsque l'édit de 1562 eut permis le libre exercice du culte réformé, le soin qu'il mit à le faire exécuter réveilla la haine des catholiques, qu'il chercha à apaiser en s'adjoignant dans la charge de gouverneur son fils d'un premier lit, le comte de Sommerive. Celui-ci, pour se venger de sa belle-mère, leva des troupes, et força son père à s'enfuir en Piémont. Le comte de Tende, rappelé par la cour, mourut subitement à Cadranache en 1566.

TENDE (Honorat de SAVOIE, comte de VILLARS et de), frère puîné du précédent, né en 1509, se signala, jeune encore, dans les guerres que la France eut à soutenir, s'enferma en 1553 dans Hesdin, assiégé par le prince Emmanuel-Philibert, depuis duc de Savoie, qui le fit prisonnier, fut blessé dangereusement à la bataille de Saint-Quentin, et se jeta néanmoins dans Corbie, qu'il sauva. Nommé lieutenant général en Languedoc (1560), il déploya une telle rigueur contre les protestants qu'on le rappela, mais pour lui confier une division de l'armée royale, à la tête de laquelle il combattit en Touraine, au siége de Poitiers, à Saint-Denis, à Moncontour. Nommé lieutenant général de Guienne en 1570, il reçut l'année suivante le bâton de maréchal, eut la charge d'amiral après Coligni, et mourut à Paris en 1580.

TENDE (Gaspard de), littérateur, né à Manne, en Provence, en 1618, mort à Paris en 1697, servit avec distinction dans le régiment d'Aumont, fut intendant de la maison de la reine de Pologne Louise-Marie de Gonzague, et contrôleur de la maison de Jean-Casimir, qu'il suivit en France après son abdication; enfin il accompagna l'évêque de Marseille, depuis cardinal de Janson, qui décida l'élection du grand Sobieski. On a de lui : *Traité de la traduction*, Paris, 1660, in-8°; *Relation historique de Pologne*, Paris, 1688, 1697, in-12, sous le nom de *Hauteville*.

TENET DE LAUBADÈRE (Germain-Félix), général de division des armées de la république, naquit à Bassonès, en Gascogne. Destiné par sa famille à l'état militaire, il entra au service en 1773, comme sous-lieutenant, au régiment de Gâtinais. Il suivit ce corps en Amérique, et trouva dans deux combats sur mer, à bord de *l'Amiral* et du *Destin*, à la prise des îles Turques et aux siéges de Pensacola et d'York, l'occasion de signaler son courage et d'obtenir de l'avancement. A son retour en France en 1788, Tenet Laubadère fut placé comme capitaine dans le 18e régiment de ligne, ci-devant Royal-Auvergne. Un événement imprévu lui fournit l'occasion de déployer une grande fermeté de caractère et une admirable présence d'esprit. Les grenadiers de son régiment, en garnison à Calais, indignés des mauvais traitements que leur faisait éprouver un major, avaient déserté avec armes et bagages; à cette nouvelle, pour soustraire tant de braves militaires à la punition terrible qui les attendait, et préserver les troupes du dangereux exemple qu'une si grande faute pouvait leur donner, Tenet-Laubadère se précipite sur les pas des fuyards, les atteint à peu de distance de la ville, et apprend d'eux qu'ils ont résolu de gagner par Dunkerque les terres de l'Empire. Il les harangue pour les faire rentrer sous les drapeaux, mais ses efforts sont impuissants, le service militaire leur est devenu odieux sous un chef indigne de les commander, et ils restent inébranlables. « Eh bien! s'écrie-t-il en les voyant s'éloigner, puisque vous insistez, je ne consentirai pas à me séparer de braves tels que vous : nous déserterons ensemble. » Aussitôt, feignant de partager leur mécontentement, il se met à leur tête, marche toute la nuit; mais à quelque distance de là il se fait indiquer une fausse route, et au point du jour les grenadiers se retrouvent sous les murs de Calais. Profitant alors de leur étonnement, égal au mécontentement de la veille, Tenet-Laubadère leur représente toute l'énormité de leur faute : « Mes amis, dit-il, les 24 heures ne sont pas encore expirées, nous pouvons encore revenir avec honneur sous les drapeaux; suivez-moi, je vous donne ma parole qu'aucune punition ne vous sera infligée. » Cette promesse lève tous les obstacles; les soldats, qui connaissent toute la loyauté du capitaine, n'hésitent plus, et rentrent avec lui dans la place. Cet événement fut connu du ministre de la guerre, qui écrivit au commandant de Calais que le roi confirmait la parole de Laubadère, et lui témoignait sa satisfaction. C'est à la tête de ces mêmes grenadiers que Tenet-Laubadère parvint, en 1791, à comprimer par sa fermeté et sa modération deux émeutes qui éclatèrent dans la même ville. La plus flatteuse récompense qu'il obtint ne fut pas la croix de Saint-Louis, qui lui fut donnée peu de temps après, mais l'estime de ses troupes et la reconnaissance des citoyens de Calais. Nommé successivement l'année suivante lieutenant-colonel du 12e régiment de ligne et colonel du 30e de la même arme, il ne crut pas devoir émigrer, et combattit à la tête de ce dernier corps à l'avant-garde de l'armée de la Moselle. Le général Tenet fit partie, en 1793, de l'armée de Rhin-et-Moselle. Il commandait, le 9 juin, à Arlon, la colonne de droite destinée à agir contre l'aile gauche des Autrichiens, et, s'étant engagé bien avant de la ligne,

il fut un instant compromis. La conduite brillante qu'il tint dans ce combat, où la victoire couronna les efforts des Français, et où il fut blessé, lui valut le grade de général de division. Laubadère mourut en 1799, à Rouen, chef-lieu de la 12e division militaire, dont le commandement lui avait été confié.

TÉNET DE LAUBADÈRE (Joseph-Marie), général de division du génie, né le 27 avril 1743, servait depuis 1763, et était officier du génie à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes. Après s'être distingué dans plusieurs combats, il fut jugé digne de remplacer le général Gilot dans le commandement de Landau. Assiégé dans cette place par les Prussiens, il résista pendant cinq mois aux efforts des troupes des coalisés, et aux sommations du général Knobelsdorf. Il répondit aux menaces du prince de Hohenlohe : « Je défends la cause de l'humanité, vous défendez celle des rois ; la mienne prépare le bonheur du globe, puissiez-vous en dire autant de la vôtre! » Quand Landau fut débloqué par le général Hoche, on y vivait depuis trois semaines de cheval et d'herbages : le pain de munition coûtait 14 francs la livre, l'arsenal avait été incendié, le magasin à poudre de la porte de France et une partie de la courtine et des maisons environnant l'hôtel de ville avaient sauté, et plus de 30,000 bombes avaient été lancées sur cette ville. Le général Laubadère rendit encore quelques services à sa patrie, mais ses infirmités s'opposant à ce qu'il fît un service actif, il fut chargé, en 1808, de diriger les opérations de recrutement dans le département du Gers. Il avait accepté ces fonctions subalternes pour ne pas être réduit à une inactivité peu en rapport avec son patriotisme et l'énergie de son caractère. Il mourut à Auch l'année suivante.

TENIERS (David), dit *le Vieux*, peintre, né en 1582 à Anvers, où il mourut en 1649, fut élève de Rubens, et composa dans sa manière quelques grands tableaux qui eurent du succès; mais s'étant lié d'amitié à Rome avec Adam Elzheimer, dit *Tedesco*, il ne peignit plus comme lui que des figures de petite proportion. On a de lui des *Réunions de charlatans, de buveurs, de fumeurs*, des *Intérieurs de ménages rustiques*, des *Scènes villageoises*, etc., où l'on trouve la naïveté grotesque des mœurs flamandes. Teniers le Vieux a moins de célébrité que son fils; mais eut-il moins de talent et de mérite? C'est encore une question pour bien des amateurs; car ceux mêmes dont le goût est le plus exercé distinguent difficilement leurs ouvrages, et d'ailleurs il ne faut pas oublier que le père fut le créateur de sa manière, et que le fils n'en fut que le très-habile imitateur.

TENIERS (David), dit *le Jeune*, fils et élève du précédent, né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1694, débuta par l'imitation des grands peintres de son temps, et sut rendre leurs manières souvent opposées, avec une habileté merveilleuse, qui ne pouvait être comparée qu'à son extrême rapidité d'exécution. On le surnomma le *Protée* ou le *Singe de la peinture*. Mais bientôt il résolut de ne plus imiter que la nature, et de cette époque datent ses véritables titres à la gloire. Aucun peintre ne l'a égalé peut-être pour la facilité et la légèreté du pinceau et pour le sentiment intime et prompt de la vérité. On sait qu'il s'exerça dans le genre créé par son père, et pourtant ce peintre si vrai des tavernes, des cabarets et des fêtes villageoises, vécut dans le plus hautes classes de la société, fut créé gentilhomme de la chambre de l'archiduc Léopold, reçut de la reine Christine son portrait avec une chaîne d'or, eut don Juan d'Autriche pour élève, fut honoré enfin de l'utile protection du roi d'Espagne, du prince d'Orange, du comte de Fuensaldana et de l'évêque de Gand. Louis XIV seul, renfermé dans son goût trop exclusif pour les grands sujets et les grandes choses, ne lui rendit pas justice. Le musée royal de Paris possède de ce maître 14 tableaux, parmi lesquels on remarque les *OEuvres de miséricorde*, *l'Enfant prodigue*, la *Chasse au héron*, le *Joueur de cornemuse*, la *Tentation de saint Antoine* et la *Noce de village*. Une partie de son œuvre a été publiée sous le titre de *Theatrum pictorum*, Anvers, 1658, 1660, 1684, 245 planches, et en français, sous ce titre : le *grand Cabinet de tableaux*, 1755, in-fol. Il existe, d'après ce maître, des estampes innombrables, dues pour la plupart à Lebas. Teniers lui-même a gravé à l'eau-forte quelques-uns de ses tableaux.

TENIERS (Abraham), frère du précédent, et élève de son père, ne fut qu'un peintre médiocre et un copiste exact mais froid de la nature.

TENISON (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né le 29 septembre 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, demeura pendant le protectorat de Cromwell constamment attaché à la cause royale de l'Église établie. Nommé en 1665 à la cure de Saint-André-le-Grand, il montra un courage et un dévouement admirables durant la peste qui ravagea cette paroisse. Dans l'hiver rigoureux de 1683, il distribua, dit-on, plus de 300 livres sterling. Évêque de Lincoln en 1691, il devint deux ans après archevêque de Dublin, et succéda, en 1694, à Tillotson sur le siége de Cantorbéry. Tenison fut un des régents de la Grande-Bretagne pendant l'interrègne qui suivit la mort de la reine Anne et précéda l'arrivée de George Ier. Il couronna ce prince, et mourut le 4 décembre 1715. On a de ce prélat des sermons, des lettres, et divers traités de théologie, parmi lesquels on distingue : *The creed of M. Hobbes examined, in a feigned conference between him and a student in divinity*, 1670, in-8°; *Baconiana*, 1679, in-8°, dont Émery s'est servi pour la composition du *Christianisme de Bacon*; *The protestant and popisch Ways of interpreting Scripture impartially compared*, Londres, 1689, in-4°.

TENIVELLI (Charles), biographe, né en 1756 à Turin, fusillé en 1797 sur la place de Montcaliéri, par l'ordre du roi de Sardaigne, pour avoir eu la faiblesse, dans une insurrection populaire, de céder au vœu de la multitude, qui lui ordonna d'improviser sur la place publique un discours à la louange du peuple et contre la taxe des comestibles, ne put achever le grand ouvrage qu'il méditait, et qui devait servir de continuation aux collections de Muratori. On n'a de lui que sa *Biografia piemontese*, Turin, 1784-1792, 5 vol. in-8°

TEN-KATE (Lambert), philologue, né en 1674 à Amsterdam, où il mourut en 1731, est, avec Balthazar Huideoper, le grammairien qui a rendu le plus de services à la langue hollandaise. On a de lui : *Rapport de*

la langue gothique et la langue hollandaise, 1710; *Introduction à la connaissance de ce qu'il y a de plus relevé dans la langue hollandaise*, 1723, 2 vol. in-4°; un recueil de *Poésies morales*; quelques ouvrages de religion, originaux ou traduits, entre autres la version du traité grec de Pléthon *sur les quatre vertus cardinales*, à la suite du *Traité de la vie et de la mort*, par Philippe de Mornay, 1728.

TENNANT (Smithson), chimiste, né dans le comté d'York en 1761, mort à Boulogne-sur-Mer en 1815, des suites d'une chute de cheval, n'a laissé aucun ouvrage, mais seulement des *mémoires* particuliers, dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal scientifique* de Nicholson, et dans les *Transactions* de la Société de géologie. Il fut un des premiers à adopter la théorie antiphlogistique, et paraît même, suivant Thompson, avoir entrevu les effets merveilleux de l'électricité voltaïque.

TENNENT (Gilbert), ministre de New-Brunswick aux États-Unis, mort en 1765, établit, en 1743, une Eglise presbytérienne à Philadelphie, et prêcha dans plusieurs provinces avec beaucoup de succès. Accusé d'immoralité dans un pamphlet intitulé : *l'Examinateur*, il y répondit par *l'Examinateur examiné*, qui fut bientôt suivi de la *Paix de Jérusalem*, ouvrage par lequel il cherchait à amener une réconciliation.

TENNENT (Guillaume), frère du précédent, ministre de Free-Hold, dans le New-Jersey, habile théologien, a publié une *Notice sur le retour de la religion à Flee-Hold et en d'autres lieux*.

TENNHART (Jean), visionnaire, né en 1661 à Dodergast, en Saxe, mort en 1720, avait, dès sa plus tendre enfance, cru voir le diable lui apparaître sous la figure d'un homme portant un collet jaune noué avec un cordon noir. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, se fit ensuite barbier, et, comme tous ceux de cette profession, se mit à courir le monde, toujours rêvant, toujours divulguant ses rêveries. Il se fixa enfin à Nuremberg, y gagna beaucoup d'argent, épousa une femme riche, et devint plus raisonnable. Mais la mort de sa femme et d'un de ses enfants troubla encore une fois sa raison. Ses nouvelles visions, ses prédications, ses écrits scandaleux, ses principes contraires aux dogmes de la religion établie et même à la morale, lui valurent plusieurs longues détentions. Le *Dictionnaire historique* de Hirshing contient la liste des ouvrages de Tennhart : partout il s'y donne comme appelé de Dieu à la conversion du genre humain et comme *l'écrivain de la voix intérieure*.

TENON (Jacques-René), chirurgien, membre de l'Institut, né à Sépaux, près de Joigny, en 1724, fut en 1744 nommé chirurgien de première classe aux armées, fit en cette qualité la campagne de Flandre, et à son retour obtint au concours la place de premier chirurgien de la Salpêtrière, où il fit un cours de chirurgie. Il fut un des premiers à reconnaître les avantages de la vaccine. Chargé par Louis XVI d'aller visiter les hôpitaux de l'Angleterre, il en rapporta une ample collection d'observations utiles. Député en 1791 à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions. Échappé à la révolution dont il eut beaucoup à souffrir, il mourut à Paris le 16 janvier 1816. On a de lui plusieurs *mémoires* dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Recueil des mémoires des savants étrangers* et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*; et en outre : *Observations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'anatomie*, 1785, in-4°; cinq *Mémoires sur les hôpitaux de Paris*, ibid., 1788, imprimés par ordre du roi.

TEN-RHYNE. *Voyez* **RHYNE**.

TENTERDEN (Charles ABBOTT, baron de). *Voyez* **ABBOTT**.

TENTZEL (Guillaume-Ernest), philologue et numismate, né en 1659 à Arnstadt, d'abord régent au gymnase de Gotha, fut ensuite, mais pendant peu de temps, historiographe de la maison de Saxe, et mourut en 1707. Outre des *Dissertations* dans les *Acta eruditorum*, dans les *Observations hallenses*, etc., on a de lui : *Exercitationes selectæ in duas partes distributæ*, Leipzig, 1692, in-4°; *De ritu lectionum sacrarum*, Wittenberg, 1685, in-4°; *Monatliche unterredungen* (Entretiens mensuels), Leipzig, 1689-98. 10 vol. in-8°, le plus ancien, dit-on, des journaux littéraires de l'Allemagne; *Saxonia numismatica, sive nummophylacium numismatum*, etc., Francfort, 1705, 8 parties in-4°, latin et allemand; et quelques autres ouvrages moins importants, dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, III, 184-99.

TENTZEL (André) s'est fait une réputation au 17e siècle par un ouvrage étendu sur les momies; on lui doit en outre quelques opuscules cités dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*.

TERAMO (Jacques de). *Voyez* **ANCHARANO**.

TERBURG (Gérard), peintre flamand, né à Zwol en 1608, était fils d'un artiste habile qui lui enseigna son art. Il parcourut l'Allemagne, et se rendit à Rome, où il se fit connaître du comte de Pigoranda, ambassadeur d'Espagne, qui l'emmena à Madrid. Terburg eut les plus grands succès dans cette capitale; il y fit les portraits de toute la famille royale et ceux de la cour. Le roi le créa chevalier, et lui fit présent d'une chaîne d'or, d'une épée, d'une médaille et d'éperons d'argent. Beaucoup de dames lui demandèrent leur portrait, et l'on prétend que sa figure et son esprit séduisants l'entraînèrent dans des intrigues de galanterie qui donnèrent de la jalousie aux Espagnols; si bien qu'il fut obligé de s'éloigner. Il se rendit à Londres, puis à Paris, où il fit beaucoup de portraits qui lui furent payés très-chers. Étant retourné dans sa patrie, il se maria et devint bourgmestre de la ville de Deventer, où il vécut dans l'aisance jusqu'à l'âge de 73 ans; il mourut en 1681. On voit encore de ce maître beaucoup de productions dans différentes galeries. Presque tous les sujets en sont pris dans la vie privée. Il excellait surtout à peindre le satin blanc, et il en a mis dans la plupart de ses tableaux. Le plus remarquable de ses ouvrages est le *Congrès de Munster*, où le peintre s'est représenté lui-même parmi les spectateurs : toutes les figures en sont d'une extrême ressemblance. Ce tableau a été gravé par Suyderhof; et cette estampe est très-recherchée.

TERCIER (Jean-Pierre), né à Paris le 7 octobre 1701, était fils d'un Suisse du canton de Fribourg. Après

avoir fait ses études au collége Mazarin, il étudia le droit sous le célèbre avocat Baizé, dont plus tard il épousa la petite-fille, et qui le présenta alors au marquis de Monti, ambassadeur de France en Pologne. Ce diplomate l'ayant emmené à Varsovie, en 1729, avec le titre de secrétaire d'ambassade, il y contribua beaucoup au rétablissement du roi Stanislas, qu'il tint caché dans sa chambre pendant plusieurs jours. Lorsque ce prince fut obligé, pour la seconde fois, de quitter sa capitale, Tercier, qui le suivit à Dantzig, ainsi que le marquis de Monti, mit encore beaucoup de zèle et de courage à éloigner de sa personne tous les dangers qui le menaçaient; et quand le monarque prit le parti de s'enfuir à travers les armées des Russes, ce fut Tercier qui l'habilla en paysan, qui l'accompagna au milieu de la nuit, et qui reçut en le quittant ces touchantes paroles: *Adieu, mon cher Tercier; priez pour moi.* Lorsque le maréchal de Munnich fut maître de Dantzig, furieux de n'avoir pu s'emparer de la personne du roi de Pologne, il jura d'exterminer tous ceux qui avaient concouru à son évasion; et par une violation manifeste du droit des gens, il fit arrêter Tercier et le marquis de Monti, qui furent transférés de prison en prison, et gardés à vue pendant 18 mois à Thorn, dans un cachot humide. Cette détention altéra gravement la santé de Tercier; et de Monti en mourut deux ans après. Lorsque son secrétaire revint en France, en 1736, après 7 ans d'absence, Stanislas et la reine, sa fille, le dédommagèrent de ses souffrances par de nombreux bienfaits. Il reçut une pension et des lettres de noblesse (2 juin 1749), fut employé dans les opérations les plus importantes du ministère des affaires étrangères, et suivit, en 1748, le comte de Saint-Séverin aux conférences d'Aix-la-Chapelle, où il eut une grande part aux négociations qui amenèrent le traité de paix. A son retour, il fut nommé premier commis du ministère, place alors très-considérable; et devint, dans le même temps, censeur royal. Mais une imprudence dans ce dernier emploi lui fit perdre presque tout le fruit de 30 ans de travaux. Chargé d'examiner le livre de l'*Esprit*, par Helvétius, il le laissa imprimer sans obstacle. Il déclara plus tard, dans une requête au parlement, que c'était par inadvertance qu'il avait donné son approbation à cet ouvrage, qu'il ne partageait en aucune manière les principes qui y étaient insérés, qu'il n'entendait plus se charger d'examiner aucun livre; enfin il renonça à être censeur royal. Il perdit alors la place de premier commis des affaires étrangères; mais le roi lui accorda 6,000 francs de pension, une gratification extraordinaire et 4,000 francs réversibles sur sa femme et ses deux filles. Tercier consacra dès lors entièrement son temps à l'étude; il avait été nommé membre de l'Académie des inscriptions, en 1747; il prit une grande part aux travaux de cette Société; et l'on trouve dans la collection de ses Mémoires des morceaux d'érudition assez remarquables qu'il y a donnés, entre autres : *sur la conquête de l'Égypte, par Sélim, sur la dynastie des Sofis ; sur la prise de Rhodes*, etc. La connaissance des langues anciennes et de celles de l'Orient, lui donnait un grand avantage dans l'étude des sciences historiques. Il savait aussi très-bien l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le polonais. Tercier mourut à Paris le 21 janvier 1767. On a de lui des Mémoires historiques sur les négociations avec l'Espagne, et d'autres Mémoires politiques qui restent en manuscrit à la bibliothèque des affaires étrangères. Ces manuscrits, qui forment environ 15 volumes, avaient été composés par ordre de Choiseul, pour l'instruction du Dauphin.

TÉRENCE (Publius TERENTIUS AFER), poëte latin, ne nous est connu que par six comédies, comptées parmi les chefs-d'œuvre de la littérature latine, et par une *notice* que lui a consacrée Suétone. Né, selon toute apparence, à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant l'ère vulgaire, il n'avait que 8 ou 9 ans à la mort de Plaute, arrivée en 184. On conjecture qu'il fut enlevé par quelques hordes africaines dans une guerre particulière contre les Carthaginois, et vendu à des marchands romains. Il devint l'esclave du sénateur Térentius-Lucanus, qui distingua ses talents, le fit élever avec beaucoup de soin, l'affranchit de très-bonne heure et lui donna son nom. Ses succès dramatiques lui valurent, avec une brillante réputation, l'amitié de quelques personnages illustres, tels que Lælius et Scipion Émilien, bien jeunes encore, et qui n'avaient pas acquis une très-grande célébrité lorsque Térence jouissait déjà de toute la sienne. D'après cela, on peut apprécier la valeur de ces suppositions envieuses, qui leur attribuaient la meilleure part dans les compositions comiques du poëte africain. Cependant Térence eut la faiblesse de s'affliger de ces bruits, par lesquels la malveillance cherchait à lui ravir sa gloire. Réduit, si nous en croyons Porcius, à une indigence extrême, il sortit de Rome et disparut. D'autres disent au contraire qu'il avait amassé une petite fortune, et qu'il la porta en Grèce ou bien en Asie, avec l'intention d'y finir ses jours en paix. Soit en allant chercher cette retraite, soit en revenant en Italie, il perdit, à ce qu'on assure, 108 pièces de théâtre qu'il avait traduites, extraites ou imitées de Ménandre. Quelques-uns racontent qu'il périt lui-même dans ce naufrage; d'autres qu'il mourut à Stymphale ou Leucade, en Arcadie, du chagrin que lui causa une perte si cruelle. Suétone place sa mort sous le consulat de Cornélius-Dolabella et de Fulvius Nobilior, 159 ans avant notre ère. Le malheureux poëte était encore à la fleur de l'âge, comme on voit. Les six comédies qui nous restent de lui sont : l'*Andrienne*, jouée pour la première fois aux fêtes Mégalésiennes ou de Cybèle, Fulvius et Glabrion étant édiles curules, sous le consulat de Marcellus et de Sulpitius, l'an 588 de Rome (166 avant J. C.); l'*Hécyre, ou la Belle-Mère*, qui parut sous le consulat d'Octavius et de Manlius, l'an 165 avant J. C.; l'*Heautontimorumenos, ou l'Homme qui se punit lui-même*, joué l'an 163 avant J. C., sous le consulat de Sempronius et de Juventius; *le Phormion*, donné l'an 161 avant J. C., sous le consulat de Fannius et de Valérius-Messala; *l'Eunuque*, représenté quelques mois après ou avant *le Phormion*, sous les mêmes consuls; enfin *les Adelphes*, qui furent joués un an avant la mort de l'auteur, l'an 594 de Rome (160 avant J. C.), sous les consuls Anicius-Gallus et Cornélius-Céthégus. Térence, qui doit presque tout le fond de ses pièces à Ménandre, a fourni d'heureuses inspirations à plusieurs poëtes modernes, parmi lesquels il est glorieux pour lui de compter Molière.

Baron, ou, sous son nom, le P. de la Rue, a donné une imitation de l'*Andrienne,* et une des *Adelphes,* intitulée *l'École des Pères.* Les commentateurs, les traducteurs, les critiques n'ont pas manqué de porter sur Térence mille jugements contradictoires, et de le placer, les uns au-dessus, les autres au-dessous de Plaute, selon qu'ils étaient plus disposés à admirer un style élégant, une décence parfaite de langage et une régularité sévère, ou bien une gaieté souvent grossière, mais toujours franche, et animée quelquefois par le comique le plus vrai. César, dans quelques vers qui nous sont parvenus, l'appelle un demi-Ménandre (*ô dimidiate Menander!*), et regrette, avec une sorte de douleur patriotique, qu'il soit resté au-dessous des Grecs pour n'avoir pu réunir aux grâces du style la force comique (*vis comica*). La versification de Térence a été l'objet de recherches particulières. Peu d'auteurs classiques ont été plus souvent copiés au moyen âge que Térence : aussi trouve-t-on, seulement à la Bibliothèque royale de Paris, plus de 20 manuscrits complets ou incomplets de ses comédies. Parmi les interprètes modernes, pour ne rien dire des anciens, qui se sont exercés sur Térence, on distingue Ange Politien, Érasme, Dolet, Mélanchton, Gabriel Faërne, Muret, Daniel Heinsius, Tanneguy le Febvre, Bentley, Westerhovius, Zeune et Bruns. Ces interprètes du poëte ont été aussi ses principaux éditeurs. En 1779, on comptait déjà 395 éditions de Térence qui paraissaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle de Deux-Ponts. Parmi les traductions nombreuses qui ont paru en français, nous citerons celles que l'on doit aux littérateurs de Port-Royal, Paris, 1647, in-12, plusieurs fois réimprimée; à Mme Dacier, 1688, 3 vol. in-12; à Lemonnier, Paris, 1771, 3 vol. in-8°, figures. Cette excellente traduction a été réimprimée en 1820, dans le Théâtre des Latins, et plus récemment, précédée d'un *Essai sur la comédie latine, et en particulier sur Térence,* par Auger, Paris, 1825, 6 vol. in-18. H. G. Duchesne essaya sans succès de traduire Térence en vers français (1806, 2 vol. in-8°).

TÉRENTIA, femme de Cicéron, qui l'épousa, selon l'opinion la plus probable, l'an 676 de Rome, vécut longtemps avec lui dans l'union la plus parfaite. Ce fut elle, dit-on, qui engagea son mari à déposer contre Clodius, accusé d'avoir violé les mystères de la bonne déesse, et attira ainsi sur l'orateur les persécutions qui plus tard lui coûtèrent la vie. Ce fut elle encore qui détermina Cicéron à punir de mort les complices de Catilina. Pendant l'exil de son époux en 695, elle resta à Rome pour veiller à leurs intérêts communs et y courut les plus grands dangers. L'année suivante, elle le vit revenir et partagea la joie de son triomphe. Cependant elle se livrait depuis longtemps à des profusions extravagantes qui finirent par déranger beaucoup les affaires de son mari. Celui-ci eut recours au divorce l'an de Rome 707, et Térentia épousa la même année l'historien Salluste, un des plus violents ennemis de Cicéron, et après la mort de Salluste, en 718, l'orateur Messala-Corvinus. Dion-Cassius lui donne un 4e mari, Vibius-Rufus, qui fut consul sous Tibère. Térentia vécut selon les uns jusqu'à 103 ans, suivant les autres, jusqu'à 106, et suivant d'autres enfin, jusqu'à 117 ans. Les lettres de Cicéron représentent Térentia comme une femme de beaucoup d'esprit, pleine d'activité et d'adresse, mais possédée de vues ambitieuses qui la poussèrent dans de nombreuses intrigues et même dans des crimes (*sceleratè quædam facere.* Ad. Att. XI, 16); et, ce qui paraît mieux prouvé, d'une prodigalité effrayante.

TÉRENTIANUS MAURUS, poëte qu'on suppose avoir vécu dans le 3e siècle, n'est guère connu que par un poëme de 2,981 vers *sur les règles de la poésie.* Publié pour la première fois, en 1497, à Milan par G. Merula, il a été reproduit par Putschius, dans les *Grammat. lat. auctores antiqui;* par Maittaire, dans le *Corpus poetarum,* et séparément, Francfort, 1584, in-8°.

TÉRENTIUS (Jean), médecin, né à Constance en 1581, entra chez les jésuites à Rome, et fut envoyé missionnaire en Chine, où il mourut on ne sait en quelle année. Il a travaillé à une édition de l'*Abrégé des plantes* de Recchi, et laissé sur la botanique, dont il avait fait une étude particulière, quelques renseignements curieux; mais sa correspondance a été en grande partie perdue. Il est question de lui dans le *Pinax* de Gaspard Bauhin, page 342, et l'on trouve une de ses lettres dans les Commentaires de Faber sur Recchi, page 850.

TERKHAN-KHATOUN, épouse et mère de deux sultans du Kharizme, eut la plus grande influence sous le règne de son fils Mohammed, et vit même souvent ses ordres exécutés avant ceux du sultan. On lui donnait le titre de *Khodavendè djihan* (dame du monde), et elle prenait elle-même ceux de protectrice de la foi et du monde et de reine des femmes. Elle haïssait Djelal-Eddyn, l'aîné des enfants de Mohammed, et voulut, mais inutilement, engager celui-ci à assurer le trône à son second fils, Cothb-Eddyn. Irritée du refus qu'elle essuya, elle abandonna la capitale du Kharizme, que menaçait alors Gengiskan, et se retira dans la forteresse d'Ilan ou Elak, où bientôt elle fut assiégée. Ne pouvant se résoudre à chercher un asile auprès de Djelal-Eddyn, elle jura de préférer l'esclavage, l'opprobre et les traitements les plus rigoureux à une protection qui eût blessé son orgueil. Forcée de capituler en 1220, elle fut envoyée à Gengiskan, et mourut dans les fers sous le poids des chagrins et des humiliations.

TERKHAN-KHATOUN, épouse de Mélik-Schah, 3e sultan seldjoucide de Perse, voulant assurer le trône à son fils Mahmoud, provoqua la disgrâce et peut-être la fin du sage ministre qui gouvernait l'empire, et après la mort du sultan l'an 485 (1092), disputa le pouvoir au nom de son fils à Barkyarof, frère aîné de ce prince, qui la vainquit et voulut bien lui laisser Ispahan, où elle était parvenue à couronner Mahmoud. Elle mourut ainsi que son fils favori en 478 (1094); mais leur mort ne mit pas fin aux troubles qu'ils avaient excités.

TERKHAN-KHATOUN, épouse du sultan Sandjar, gouverna la Perse orientale avec beaucoup de sagesse pendant la captivité de son époux chez les Gozzes, et mourut l'an 551 (1196).

TERKHAN, sultane Validé, est célèbre dans l'histoire ottomane pour avoir été mère des trois empereurs Mahomet IV, Soliman II et Achmet II, et plus encore par les utiles et beaux établissements publics que Con-

stantinople doit à sa libéralité. Née d'un mère chrétienne, et fille d'un prêtre grec, dévouée par la loi qui levait encore, à cette époque, un tribut d'enfants sur les chrétiens, elle fut conduite au sérail du sultan Ibrahim. Montée sur le trône, et devenue régente pendant la minorité de son fils Mahomet IV, son premier soin fut de faire chercher sa mère et de la recueillir dans le palais impérial. Ses instances ne purent engager cette femme vertueuse et chrétienne à devenir mahométane, et les musulmans eurent longtemps l'étrange contraste d'une sultane de leur religion, dont la mère honorée, au milieu du sérail, avait le libre exercice des devoirs et du culte chrétiens. Le sultan Mahomet IV, son petit-fils, ordonna même, à sa mort, qu'on lui fit de magnifiques funérailles selon le rite grec. La sultane Terkhan fit aimer et respecter l'autorité souveraine tant qu'elle en fut dépositaire. Elle obtint la faveur de bâtir la belle mosquée d'Yani-Djami, près de la mer, et le mausolée où elle est enterrée avec les sultans ses enfants. En 1712, le sultan Achmet III, pour le repos de l'âme de son aïeule, fit construire la bibliothèque nommée de son nom la *Validé;* le même nom fut donné, en 1780, à l'académie fondée par Abdul-Hamid près de la mosquée d'Yani-Djami; et tous ces monuments consacrent le nom de cette sultane dans le souvenir des Ottomans.

TERLON (Hugues de), né à Toulouse au commencement du 17e siècle, était fils d'un conseiller au parlement de cette ville. Il se rendit de bonne heure à Paris; s'y fit connaître du cardinal Mazarin, et devint gentilhomme de ce ministre, qui le chargea, en 1655, d'aller complimenter le roi de Suède sur son mariage, et de lui porter un présent de vaisselle en vermeil. Il se concilia tellement la bienveillance du monarque suédois, par son esprit et par sa gaieté, qu'après la mort du baron d'Avangour, qui était ambassadeur à Stockholm, Charles-Gustave demanda que le chevalier de Terlon remplit cet emploi. En 1658, il accompagna ce prince dans son expédition de Seelande, et présida, en qualité de médiateur plénipotentiaire, aux négociations de Tostrup, qui amenèrent la signature des préliminaires de la paix avec le Danemark (18 février 1658). Les difficultés élevées pour l'exécution du traité de Roskild, ayant fait recommencer les hostilités entre la Suède et le Danemark, la France, l'Angleterre et la Hollande intervinrent comme médiatrices. Il y eut à Copenhague des conférences entre leurs plénipotentiaires auxquelles Terlon assista. Ces négociations d'abord sans succès, furent reprises, le 25 août 1659, avec les mêmes médiateurs, au nombre desquels se trouvait Algernon Sidney, et elles finirent par la signature du traité de Copenhague, du 27 mai 1660. On songeait alors en secret à abolir la constitution vicieuse du Danemark, et à faire conférer au roi un pouvoir absolu. Le chevalier de Terlon, témoin de tout ce qui s'était passé, n'avait pu s'empêcher de reconnaître que les désastres de ce royaume devaient être attribués à un vice qui, dans les moments les plus pressants, nuisait à l'action du gouvernement. Il engageait Frédéric III, à se débarrasser de l'opposition constante qu'il trouvait dans la participation de la noblesse au pouvoir souverain. Charles-Gustave, au contraire, intéressé à prolonger l'anarchie chez son voisin, faisait tous ses efforts pour maintenir cet état de choses. On peut lire, dans Puffendorff : *De rebus gestis Caroli Gustavi,* les détails des discussions qui s'ensuivirent. Ce fut vers cette même époque que Charles-Gustave, ayant trois guerres à soutenir à la fois, et menacé de voir la maison d'Autriche augmenter le nombre de ses ennemis, chercha à se rapprocher de la Pologne, et demanda la médiation de la France, engageant le chevalier de Terlon à envoyer à Varsovie, son secrétaire de légation Akakia, pour sonder les dispositions de Jean-Casimir. Ce prince ayant lui-même sollicité la médiation de Louis XIV, Terlon fut envoyé en Pologne avant les premières conférences tenues à Thorn; mais le président de Lombres demeura seul plénipotentiaire français au congrès d'Oliva. Terlon conclut encore avec la Suède le traité de Stockholm du 24 décembre 1662, par lequel l'alliance de Fontainebleau fut renouvelée; après quoi il revint en France, et fut nommé conseiller d'État. Le roi le renvoya, au mois d'août 1664, pour essayer d'amener les régents de Suède à accéder au traité d'alliance conclu le 3 août 1663, entre la France et le Danemark. Il parvint d'abord à rompre les négociations de l'envoyé britannique, pour entraîner la Suède dans une alliance avec l'Angleterre; mais comme l'objet principal de sa mission n'était pas rempli, Louis XIV lui associa, en 1666, le marquis de Pomponne. Ces deux ambassadeurs ne purent obtenir que la neutralité de la Suède. Terlon quitta ensuite Stockholm, pour aller, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à Copenhague, où il demeura jusqu'à la fin de 1675. Ce diplomate a laissé des Mémoires sur ses négociations, depuis 1656, jusqu'en 1661, Paris, 1681, 2 vol. in-12, contenant des faits assez importants; mais fort mal écrits. La dernière phrase du second volume annonce une continuation qui n'a pas paru.

TERMINIO (Antoine), littérateur, né vers 1525 à Conturci (royaume de Naples), mort vers 1580 à Gênes, dont il continuait les annales commencées par Bonfadio, est auteur de poésies, dont quelques-unes font partie des *Rime spirituali* de Ferdinand Caraffa, marquis de Santo-Lucido, Gênes, 1559, in-4°, et de quelques vers latins dans un recueil publié par Dolce, Venise, 1554, in-8°.

TERNAT (Ternatius), évêque de Besançon, mort vers 680, avait écrit l'histoire chronologique des évêques ses prédécesseurs, ouvrage important, mais qui malheureusement ne nous est point parvenu. La ville de Besançon lui dut une nouvelle église, qui, donnée dans la suite aux bénédictins, est devenue l'abbaye de Saint-Vincent, fameuse par les sujets distingués qu'elle a donnés à la religion et aux lettres.

TERNAUX (Guillaume-Louis), célèbre industriel, né à Sedan le 8 octobre 1763, se trouvait à 16 ans à la tête de la maison de commerce de son père, dont des revers avaient ébranlé la fortune. Bientôt, à force de talent et d'activité, il surmonta les difficultés de sa position, et vit enfin prospérer ses affaires. En adoptant les principes de la révolution, il se montra l'ennemi de tous les excès. Mis hors la loi en 1793, il fut contraint de prendre la fuite pour se soustraire à l'échafaud. Rentré en France, il se prononça contre le consulat à vie et contre

l'empire. En 1815, il suivit les Bourbons dans l'exil. Député de Paris en 1818 et en 1827, il vota constamment dans la chambre avec l'opposition modérée. Le soin qu'il donnait aux affaires publiques ne lui faisait pas négliger les siennes, il pouvait suffire à tout. C'est à lui que l'industrie française est redevable des *cachemires Ternaux* et de l'introduction des chèvres du Thibet, dont le poil est employé par les Orientaux à confectionner ces précieux tissus. On lui doit aussi l'établissement en France des silos pour la conservation des grains. Toujours prêt à seconder les entreprises utiles, il remplissait une foule de fonctions gratuites; les sociétés philanthropiques, d'encouragement, d'agriculture, d'horticulture, d'instruction élémentaire, etc., s'étaient empressées de l'appeler dans leurs conseils, où sa parole était toujours utile. Ruiné par la révolution de 1830, il soutint ce nouveau revers en homme de courage. Déjà il avait la consolation de voir ses affaires se relever, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Saint-Ouen, le 2 avril 1833.

TERPAGER (Pierre), théologien de l'Église réformée, né en 1654 à Ripen en Jutland, mort chanoine de cette ville en 1737, est auteur de : *Ripæ cimbricæ, seu urbis Ripensis in Cimbriâ sitæ descript.*, etc., Flensbourg, 1736, in-4°, et d'autres ouvrages sur le même sujet. — Son fils, TERPAGER (Laurent), pasteur à Mehruen en Seelande, a publié plusieurs *Dissertations latines*, dont la plus remarquable est : *De typographiæ natalibus in Daniâ*.

TERPANDRE (poëte et musicien), né à Lesbos, florissait dans le même temps qu'Arion, et fut le premier qui, suivant Athénée, remporta le prix aux jeux Carniens, dont l'institution remonte à la 26ᵉ olympiade (676 ans avant J. C.). Il enrichit la lyre d'une ou de plusieurs cordes, fut couronné 4 fois de suite aux jeux Olympiques, apaisa par ses chants une sédition à Sparte, et vit ses airs, partout admirés, devenir populaires et commencer partout l'ouverture des jeux publics. Il fixa par des notes le chant convenable aux poésies d'Homère, introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et, si l'on en croit Pindare, inventa les scolies ou chansons bachiques. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu. (Voyez les *Remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque *touchant la musique*, dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, tome X.)

TERRASSE DES BILLONS. *Voyez* **DESBILLONS.**

TERRASSON (Jean), abbé, né en 1670 à Lyon, fut un véritable philosophe pratique. Enrichi par le système de Law en faveur duquel il avait écrit, il éprouva tous les embarras des richesses, sans en goûter les agréments, et se montra peu sensible à la perte d'une fortune dont il n'avait pas joui. Nommé en 1721 professeur de philosophie au collége de France, il remplit cette chaire avec beaucoup de zèle. Il était déjà membre de l'Académie des sciences; il fut admis à l'Académie française en 1732, et mourut à Paris le 15 septembre 1750. Sur la fin de sa vie il perdit absolument la mémoire. Entre autres ouvrages on a de lui : *Trois lettres sur le nouveau système de finances*, 1728, in-4° (c'est un roman); *Mémoire pour justifier la compagnie des Indes, contre la censure des casuistes qui la condamnent*, 1720, in-12; *Séthos, histoire ou Vie tirée des monuments-anecdotes de l'ancienne Égypte*, 1731, 3 vol. in-12, dans lequel Voltaire trouve de beaux morceaux.

TERRASSON (André), frère aîné du précédent, prêtre de l'Oratoire, est mis au nombre des meilleurs prédicateurs du second ordre. On trouve quelques-uns de ses sermons dans la collection des *Orateurs chrétiens*, Paris, 1820. Consultant plus son zèle que ses forces, le carême qu'il prêcha dans la cathédrale de Paris lui causa un épuisement, dont il mourut le 25 avril 1723, âgé d'environ 54 ans. Ses *Sermons* ont été recueillis et publiés après sa mort, 1726 et 1736, 4 vol. in-12.

TERRASSON (Gaspard), oratorien, frère du précédent, qu'il surpassa comme prédicateur, était né à Lyon le 5 octobre 1680. Après avoir professé dans plusieurs maisons de son ordre les humanités et la philosophie, il abandonna l'enseignement pour se livrer à la prédication. Plus tard il fut obligé de quitter l'Oratoire et la chaire par attachement pour le jansénisme, et mourut à Paris le 2 janvier 1752. Ses *Sermons* ont été imprimés, 1749, 4 vol. in-12.

TERRASSON (Mathieu), jurisconsulte, cousin des précédents, né à Lyon le 13 août 1669, mort à Paris le 30 septembre 1734, travailla pendant 5 ans au *Journal des savants*, et donna des consultations qui lui acquirent le surnom de *Plume dorée*. Ses *OEuvres* furent publiées par son fils, 1737, in-4°.

TERRASSON (Antoine), fils du précédent, né à Paris le 1ᵉʳ novembre 1705, mort le 30 octobre 1782, fut censeur royal, conseiller au conseil souverain de Dombes, puis chancelier de cette principauté, avocat du clergé et professeur au collége de France. On a de lui : *Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol.; *Discours sur les progrès de l'éloquence du barreau et sur ceux de la jurisprudence sous le règne de Louis XIV*, dans le tome Iᵉʳ de l'*Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, par l'abbé Lambert, 1751, 3 vol. in-4°; *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc., 1768, in-12.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), contrôleur général des finances, né à Boen, petite ville du Forez, en 1715, dut le commencement de sa fortune à un oncle, premier médecin de la mère du régent, qui lui acheta, en 1736, une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Il mena d'abord une vie conforme à la modicité de son revenu et à la gravité de l'état ecclésiastique, et acquit au palais la réputation d'un magistrat zélé, austère, laborieux, et doué d'une incroyable aptitude à débrouiller les affaires les plus compliquées. Mais dès que l'opulent héritage de son oncle et quelques protections qui furent la conséquence naturelle de sa nouvelle position, lui eurent permis de secouer impunément le joug des inconvenances que lui imposait son double caractère de magistrat et de prêtre, il étonna tout le monde par le scandale de ses mœurs et le cynisme de son langage. En même temps il se lança dans la carrière de l'ambition, avec une confiance justifiée par beaucoup d'esprit et par une santé capable de résister aux plus grands travaux; mais son extérieur était ignoble et repoussant, et ses succès à la cour auraient pu être difficiles, s'il n'eût eu

tant d'adresse et d'impudence. En séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, il gagna la faveur de Mme de Pompadour, avec laquelle il travailla ensuite à l'expulsion des jésuites. Dans cette affaire, il fut rapporteur, puis commissaire pour recevoir l'abjuration de tous les membres de la *société* qui se résignèrent à la faire, et dès lors son crédit s'accrut rapidement. Il songeait à remplacer l'Averdy au contrôle général, et tout en s'applaudissant des fautes de ce ministre, il le secondait avec une apparence de zèle, qu'il avait soin de faire apercevoir à Louis XV. Ce monarque lui sut gré d'avoir pris part au fameux arrêt du conseil de 1764, autorisant l'exportation des grains, sous prétexte de hausser le prix de la propriété, mais en effet pour doubler le produit des vingtièmes et pour ouvrir la porte au plus odieux monopole, qui désormais fut administré par une compagnie de capitalistes. Le même ordre de choses se continua sous Mayon-d'Ynvau, successeur de l'Averdy, et l'on pense bien que Terray en profita pour augmenter beaucoup sa fortune : ce qui ne l'empêchait pas toutefois de rechercher et d'obtenir une popularité illégitime, en rédigeant les remontrances du parlement contre les mesures financières du ministre. Ni cette popularité, ni ces grandes richesses ne pouvaient lui suffire : il voulait le contrôle des finances, et il y parvint à la fin de 1769, mais ce fut là l'écueil de la faveur dont il jouissait dans le public. Il s'engagea bientôt dans les mêmes voies que ses prédécesseurs, si impitoyablement critiqués par lui, et fit plus mal encore. Le principe dont il partit eût fait pourtant beaucoup d'honneur à ses lumières, s'il en eût poursuivi les conséquences par une marche graduée. Il avait en horreur l'usage, si commode en apparence, des dettes publiques, ne se fiait point aux promesses trompeuses du crédit, et croyait que le grand secret de la finance, le seul véritablement utile, était d'établir le niveau entre la dépense et la recette. Mais il eut le tort impardonnable de chercher cet équilibre par deux moyens honteux, la banqueroute et le monopole des grains : et cependant il pouvait alors trouver de grandes ressources pour l'exécution de son plan dans le développement de l'industrie de la France, qui était en paix depuis plusieurs années avec toute l'Europe. Par malheur il se proposait moins de balancer entre elles la dépense et la recette de l'État, que de fournir de l'argent aux prodigalités de Louis XV, pour se maintenir en place : ce fut l'action la plus lâche et la plus funeste dont il pût se rendre coupable, car il ruina son pays et déshonora son roi. Tantôt avec l'appui du parlement, où il conserva d'abord quelque influence, tantôt sans la participation de cette compagnie, dont il dédaignait les remontrances, il lança sur la France une foule d'édits désastreux. Pour faire apprécier le début de son administration, il suffira de dire qu'il mit tout d'abord la main sur la caisse d'amortissement, fit suspendre le payement des billets des fermes, diminua les arrérages de divers effets royaux, réduisit les pensions et les gratifications, principalement celles accordées au mérite et à l'indigence, et consacra même pour cette dernière mesure une rétroactivité de deux années. Il s'ensuivit une crise financière qui amena des procès, des banqueroutes, des suicides ; et pendant ce temps le contrôleur général insultait au mécontentement public par des plaisanteries qui annonçaient une étonnante démoralisation. Après avoir jeté le désespoir dans Paris, il frappa les provinces, les villes de commerce surtout, et porta un dernier coup à la compagnie des Indes : rien ne devait plus surprendre de la part d'un homme qui n'avait pas même respecté les tontines où les artisans et les domestiques avaient placé leur pécule. Toutes ces mesures fiscales, et bien d'autres encore, furent prises par lui dans la première année de son ministère : l'on est effrayé d'une activité si prodigieuse et si mal dirigée. Lors même qu'il s'avisa de faire le bien, il le fit mal. Ainsi lorsqu'il voulut ramener à son ancien taux l'intérêt de l'argent, réduit à 4 pour cent en 1766, par une opération forcée de l'Averdy, il avait évidemment pour but d'empêcher que les régnicoles ne plaçassent leurs fonds ailleurs qu'en France, et d'y attirer même ceux des capitalistes étrangers ; mais il tenta cette mesure dans un moment où toute confiance était détruite, et il ne réussit qu'à grever l'État de plus forts intérêts. Lors du grand coup d'État frappé par Maupeou sur les départements, l'abbé Terray se tint dans l'ombre ; mais il s'en applaudit, et désormais délivré de toute contradiction pour l'enregistrement de ses édits, il donna une plus vaste carrière à son génie fiscal. Il soumit successivement toutes les charges et même la collation des ordres royaux à la contribution ; il ne ménagea pas non plus les princes du sang ni le clergé ; il s'empara d'une partie des revenus de l'université ; il créa de nouvelles charges pour créer de nouveaux impôts ; il augmenta les droits d'entrées sur les choses les plus essentielles ; enfin, pour tout dire en un seul mot, il fut le contrôleur général le plus prodigue que l'on ait vu d'édits bursaux, et en fit paraître jusqu'à 11 le même jour. Au milieu de la misère publique, dont il était la seule cause, et qui ne l'empêchait pas de porter à 60,000 livres par mois la pension de Mme du Barry, sa digne protectrice, il prononçait parfois des mots dont la dureté, mêlée de moquerie, fait horreur et peine, ou dont le cynisme, assaisonné d'un esprit infernal, est bien la censure la plus amère de cette époque déplorable. Il avait dès 1770 révoqué l'autorisation d'exporter des grains à l'étranger, et le peuple, dans son imprévoyance, s'était réjoui de cette mesure ; mais bientôt le monopole fut organisé, presque ouvertement, pour le compte du roi, et leur hausse ou leur baisse fut calculée uniquement dans le but de multiplier les chances avantageuses de cet odieux trafic, dont le ministre aussi retira d'énormes bénéfices. Pour le récompenser du mal qu'il avait fait à son pays, on lui donna la place d'intendant général des bâtiments, à laquelle était attachée la direction des beaux-arts ; et, chose singulière ! il fit quelque bien et un bien durable dans ce nouveau poste. Mais l'avénement de Louis XVI vint le repousser dans la vie privée. Il tomba en même temps que Maupeou, d'Aiguillon et Boynes, le 24 août 1774, jour qu'on nomma *la Saint-Barthélemi des ministres*. Il mourut à Paris le 18 février 1778, chargé de haine et de mépris. On a les *Mémoires* de l'abbé Terray, etc. (Londres, 1776), par Coquereau, avocat.

TERREROS Y PANDO (Étienne), jésuite et savant

grammairien, né le 12 juillet 1707, à Val-Trucios dans la Biscaye, mort le 3 juillet 1782, à Forli en Italie, où il s'était réfugié après l'expulsion de son ordre d'Espagne, avait professé la rhétorique et les mathématiques avec succès. On a de lui : *Diccionario castellano con las voces de ciencias y artes, y sus correspondientes en las tres lenguas francesa, latina e italiana*, Madrid, 1785-87-88-93, 4 vol. in-fol., et des traductions en espagnol, parmi lesquelles on remarque celle du *Spectacle de la nature* de Pluche, Madrid, 1753-56, 16 vol. in-4°.

TERREVERMEILLE (Jean de), docteur en droit et avocat à la sénéchaussée de Beaucaire, né à Nîmes, où il mourut en 1430, défendit avec courage les droits du Dauphin pendant la démence de Charles VI. On a de lui un écrit plein de vigueur, publié en 1420, imprimé plus d'un siècle après sous ce titre : *Aureum singularque opus Joannis de Terrâ rubeâ*, etc., Lyon, 1526, in-4°.

TERRIER DE CLÉRON (Claude-Joseph), magistrat distingué par ses lumières et son courage, né le 11 juillet 1697 à Besançon, mort en 1765, du chagrin que lui causa la perte de son fils, fut président de la chambre des comptes de Dole, et contribua puissamment à faire fleurir l'agriculture et le commerce dans la Franche-Comté. Son opposition vigoureuse aux mesures du ministère et ses fréquentes remontrances au roi lui valurent l'honneur d'être exilé et mis à la Bastille. Parmi ses ouvrages on remarque : *Discours sur la dignité et les devoirs de la magistrature, et sur la nécessité et l'emploi du tribut*, 1757, in-8° ; *Observations sur la vérification des lois bursales*, 1757, in 8°.

TERRIER (Jean), lieutenant général du bailliage d'Ornans, né dans le 16e siècle à Vesoul, de la même famille que le précédent, mort en 1634, a publié un ouvrage réimprimé sous ce titre : *Attributs de la sainte Vierge*, Besançon, 1668, in-4°.

TERRIER (Jacques), fils du précédent, mort en 1658, doyen des conseillers au parlement de Dole, a laissé manuscrites des *notes* sur le droit romain et sur la coutume de la province, et un *Recueil* d'arrêts du parlement de Dole.

TERRIN (Claude), antiquaire et numismate, né vers 1640 à Arles, mort en 1710, a publié : *la Vénus et l'obélisque d'Arles, ou Entretiens de Musée et de Calisthène*, Arles, 1680, in-12 ; plusieurs *dissertations* intéressantes dans le *Journal des savants, les Mémoires de Trévoux*, et *la Continuation des Mémoires de littérature* par le P. Desmolets.

TERRY (Édouard), voyageur anglais, était né vers 1590. Nommé chapelain d'un bâtiment de la flotte de six vaisseaux de la compagnie des Indes, qui accompagnait sir Th. Roe, ambassadeur près du Grand Mogol, il partit de Gravesend le 3 février 1615, et relâcha le 2 juin dans la baie de Saldagne, au nord du cap de Bonne-Espérance. L'escadre combattit près de Moeli, une des Comores, une grosse caraque portugaise, qui se défendit vaillamment pendant plusieurs jours, et qui enfin, forcée de s'échouer entre deux rochers, fut brûlée. Le 25 septembre, on mouilla dans le port de Soually, peu éloigné de Surate. Aussitôt après, Roe, débarqué peu de jours auparavant, rappela Terry auprès de lui pour remplacer son chapelain qui venait de mourir. Terry séjourna deux ans à la cour du Grand Mogol, et quand Roe revint en Europe, en 1617, il le suivit. Il fut ensuite nommé recteur de Greenford en Middlesex, où il passa le reste de ses jours. On a de lui : *Voyage aux Indes orientales, dans lequel sont décrits notre traversée jusqu'à ces pays, le séjour que nous y avons fait, le riche et vaste empire du Grand Mogol*, etc., Londres, 1655, in-8°, avec figures ; ibid., 1778, in-8°.

TERSAN (Charles-Philippe CAMPION de), antiquaire, né à Marseille, embrassa l'état ecclésiastique et commença dès sa jeunesse à recueillir des objets d'art. Il fortifia ce goût dans un voyage en Italie ; et depuis son retour il s'occupa sans cesse d'augmenter sa collection, qui finit par devenir une des plus curieuses de Paris. Elle était établie à l'Abbaye-aux-Bois, et classée dans plusieurs salles suivant les objets et les contrées : dans l'une, c'étaient les médailles ; dans l'autre la collection de cartes et d'estampes ; dans une troisième, les curiosités chinoises ; dans une quatrième, celles de l'Inde, etc. L'abbé de Tersan avait comparé les antiquités des divers peuples ; et il éclaircissait, à l'aide des objets de sa collection, des passages d'auteurs anciens ou de voyageurs modernes. Après avoir recueilli toutes les antiquités trouvées dans les fouilles d'une ancienne ville romaine, sur la montagne de Chatelet, entre Saint-Dizier et Joinville, il les avait fait graver pour les insérer dans un grand ouvrage sur les arts et métiers des anciens éclaircis par les monuments, qu'il se proposait de publier, mais dont il céda les 130 planches déjà gravées à un libraire, qui les a fait paraître sous la direction de Grivaud. L'abbé de Tersan a publié avec Gosselin et Romé Delille le catalogue des médailles de d'Ennery. Il avait fait des recherches particulières sur les inscriptions chrétiennes portant la formule *sub asciâ*, dans laquelle il voyait une énonciation symbolique du signe de la croix. Du reste il n'a rien publié de tout ce que l'observation constante des monuments lui avait appris, et il n'a même rien rédigé sur sa propre collection, qu'il eût été intéressant de voir expliquée par un homme qui la commentait d'une manière si instructive, lorsqu'il la montrait aux curieux. Malheureusement, dans sa vieillesse, il avait été obligé de se défaire de beaucoup d'objets de haut prix qui ornaient son cabinet. Il mourut, le 11 mai 1819.

TERSERUS (Jean), savant prélat suédois, né en 1605 en Dalécarlie, fut d'abord placé sur le siége d'Abo ; mais une explication qu'il donna du catéchisme de Luther excita contre lui un violent orage et lui fit perdre sa place. Ce ne fut que 8 ans après qu'il obtint l'évêché de Linkœping. On a de lui : *Explication du catéchisme*, 1663 ; plusieurs *sermons*, des *lettres* et la *relation* d'une assemblée de notables en 1660, insérée dans *Historick Maerkvaerdigheter, Z Del.*

TERTIUS DE LANIS. *Voyez* **LANA THERZY.**

TERTULLIEN (Quintus-Septimus-Florens TERTULLIANUS), l'un des plus illustres docteurs de l'Église, né à Carthage vers l'an 160, fut élevé dans la religion païenne, et se montra même l'ardent adversaire du christianisme. La constance des martyrs lui ouvrit les yeux, et dès lors il devint l'un des plus éloquents défenseurs

de cette foi sublime à laquelle il avait insulté. Il a expliqué les motifs de sa conversion dans l'*Apologie* qu'il publia en faveur des chrétiens à l'époque des proscriptions ordonnées par Plautien, cet indigne favori de Sévère. Tertullien, qui était marié, mais qui n'avait pas eu d'enfants, se sépara de sa femme pour se consacrer à l'état ecclésiastique. Il déplut au clergé de Rome par son rigorisme, et ne tarda pas à repasser en Afrique, mécontent de tout ce qu'il avait vu. Le désir d'atteindre à une plus grande perfection lui fit adopter les erreurs de Montan; il y persista ensuite par orgueil et il brava les censures de l'Église, qu'il continua pourtant de servir par ses ouvrages, en attaquant toutes les erreurs qui tendaient à s'établir en Afrique. Il abandonna plus tard les montanistes, et fonda une secte nouvelle, dont on trouvait encore des traces à Carthage du temps de St. Augustin. Il mourut dans un âge avancé vers 245. Malgré l'obscurité de son style, il a tant d'énergie, de vivacité, d'éclat et d'élévation, qu'il a trouvé dans tous les temps de nombreux admirateurs : il suffira de nommer Bossuet, qui, dans plusieurs de ses écrits, en parle avec enthousiasme, et M. de Châteaubriand, qui l'a surnommé *le Bossuet de l'Afrique*. Parmi les écrits de Tertullien on distingue : l'*Apologétique*, dont il a été question plus haut, et que tous les critiques s'accordent à regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de raison; le *Traité contre les Juifs*, modèle de controverse; les *Cinq Livres contre Marcion*, l'un des trésors de l'ancienne théologie. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres complètes*. Celle qu'on doit au savant Rigault, Paris, 1628, n'a pas été surpassée et a été reproduite plusieurs fois. Indépendamment des réimpressions de Paris, 1641, 1664, 1675, in-fol., on recherche celle de Venise, 1746, in-fol. Plusieurs ouvrages de l'éloquent docteur ont été traduits en français, entre autres l'*Apologétique*, par l'abbé Meunier, 1822, in-12.

TERZI ou **TERZO** (OTTOBON), tyran de Parme, s'était instruit dans l'art de la guerre à l'école d'Albéric de Barboano, et avait commandé les armées de Jean-Galeaz Visconti, premier duc de Milan. A la mort de Jean-Galeaz, il profita des guerres civiles pour s'emparer de la souveraineté de Parme en 1404, et bientôt après de Plaisance et de Reggio, et gouverna ces trois villes moins en souverain qu'en chef de brigands. Philippe-Marie Visconti envoya contre lui son général Facino-Cane, qui fut vaincu, en 1407, à Binasco. Les plus fréquentes attaques de Terzi étaient dirigées contre le marquis d'Este auquel cependant il offrit la paix; mais au milieu de la conférence qui eut lieu à Rubbiera en 1409, il fut tué par Sforza Attendolo, l'un des officiers du marquis, et son cadavre, transporté à Modène, fut abandonné aux outrages de la populace.

TESAURO (ANTOINE), jurisconsulte, né à Fossano, dans le Piémont, au commencement du 16e siècle, mort en 1586 à Turin, dont il avait été nommé sénateur, rétablit l'ordre et la justice dans le gouvernement d'Asti, qui lui fut confié dans des temps difficiles. On a de lui : *Novæ decisiones sacri senatûs pedemontani*, Turin, 1602, in-fol., et Venise, 1605.

TESAURO (GASPARD-ANTOINE), fils du précédent, a publié : *Tractatus de augmento ac variatione monetarum*, Turin, 1602, in-fol.; *Quæstionum forensium libri I* etc., ibid., 1604, in-fol.; *De censibus*, ibid., 1602, in-f

TESAURO (EMMANUEL), frère du précédent, né Turin en 1581, fut professeur à Milan, et a laissé *Elogia XII Cæsarum cum epigrammatibus*, Oxford, 162 in-12; *Oratio in quâ probatur academiam Cremonense Animosorum esse verum Herculis templum*, Crémon 1620; *la Magnificenza*, discours, Turin, 1627.

TESAURO (CHARLES-ANTOINE), frère des précédent né à Turin en 1587, mort en 1655, au Vatican, do il était pénitentier, a publié : *De pœnis ecclesiasticis censuris latæ sententiæ praxim bipartitæ*, Rome, 164

TESAURO (ALEXANDRE), né à Fossano en 155 mort à Turin en 1621, est auteur d'un poëme intitul *la Séréïde*, Turin, 1585; Verceil, 1777, in-8°.

TESAURO (le comte EMMANUEL), historien, fils d précédent, né en 1591 à Turin, où il mourut en 167 fut élevé par ses contemporains presque aussi haut q Davila et Guicciardini. La postérité a cassé cet arrêt, les écrits de Tesauro ne trouvent presque plus de le teurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parm lesquels on citera : *Campeggiamenti, ovvero istorie d Piemonte*, Turin, 1640, in-fol.; Ivrée, 1646, in-fol. *Ermenegildo, tragedia*, Turin, 1661, in-12; *Del reg d'Italia sotto Barbari*, ibid., 1664, in-fol.; *la Filosofia morale, derivata dall' alto fonte del grande Aristotel* ibid., 1670, in-fol.; Trévise, 1704, in-12; traduit e espagnol, Barcelone, 1692, in-12.

TESAURO (CAMILLE), médecin et professeur de ph losophie à Salerne, d'une autre famille que les préc dents, est auteur de *Pulsuum opus absolutissimum*, N ples, 1594.

TESMAN (JEAN), jurisconsulte et diplomate, né 23 juillet 1643, était fils d'un recteur du gymna d'Emden, qui le laissa, en mourant (1654), dans la pl grande pauvreté. Le jeune Tesman fut recueilli par s parents de Bremen, qui le firent élever au gymnase d cette ville. Il étudia ensuite la littérature ancienne le droit à Grœningen, à Francfort-sur-l'Oder; et apr avoir visité l'université de Duisbourg, à la suite d grand électeur, qui fit, en 1666, un voyage à Clèves, fut appelé à la chaire de professeur en droit et en él quence, au gymnase académique de Steinfurt, qui éta alors très-florissant : il obtint la permission de faire a paravant un voyage littéraire en Suisse et en Franc Il prit à Orléans, le grade de docteur en droit, et a compagna en Angleterre le malheureux duc de Mon mouth, avec lequel il avait fait connaissance à Pari Revenu par les Pays-Bas, il se rendit à Steinfurt, a mois d'août 1668. En 1670, il fut employé pour de affaires de famille des comtes de Steinfurt, à Berlin et Bremen. A son retour il fut nommé juge du comté; et l grand électeur l'ayant chargé de la tutelle du comte d Bentheim l'envoya, pour les intérêts de son pupille auprès du fameux Christophe Galen, électeur de Colo gne, puis aux États-Généraux, et l'appela, pour le mêm objet, en 1672, à Berlin. En 1674, il alla comme pro fesseur en droit à Marbourg, où il mourut, le 23 sep tembre 1693. Ses ouvrages consistent en un grand nom bre de *Dissertations* qu'il écrivit à Marbourg, et don dix ont été recueillies sous le titre de : *Dissertatio*

rum academicarum volumen 1, Marbourg, 1685, in-8°.

TESSANECK (le P. Jean), jésuite, et l'un des commentateurs de Newton, né vers 1720 en Bohême, mort après 1780, avait été nommé, lors de la suppression de son ordre, professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Prague. On a de lui : *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis a Newtone inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8°; *Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentationibus illustrata, lib. I*, ibid., 1768, in-8°; 1780, in-4°, etc. (Voyez *Effigies virorum eruditorum Bohemiæ*, par Born et Adrien Voigt, Prague, 1773 et 1775).

TESSÉ (René de FROULAI, comte de), maréchal de France, né vers 1650, dans le Maine, descendait d'une famille, connue dès le 13e siècle, et alliée aux Lavardin, aux Sourdis, etc. Son caractère complaisant lui valut la protection du marquis de Louvois, qui l'avança rapidement. Il fut fait, en 1688, maréchal de camp et chevalier de l'ordre du roi, quoiqu'il ne se fût encore distingué par aucune action d'éclat. Trois ans après, il obtint le gouvernement d'Ypres, le meilleur de Flandres; et en 1692, il fut nommé, tout à la fois, lieutenant général et colonel général des dragons, charge créée pour le duc de Lauzun, dans le temps de sa faveur. Quelques jours après sa promotion, Lauzun l'ayant rencontré, lui persuada qu'il ne pouvait se présenter à la revue qu'avec un chapeau gris. Le roi les détestait : dès qu'il aperçut Tessé coiffé d'un énorme feutre, il lui demanda où il était allé prendre ce chapeau. L'explication donnée par Tessé fit sourire le roi, et divertit beaucoup les courtisans. Tessé fut employé, sous les ordres de Catinat, en Italie, remporta quelques avantages sur les Impériaux, et les força de lever le blocus de Pignerol. En 1696, il reçut la mission de détacher le duc de Savoie de l'alliance de l'Autriche ; mais il ne put, malgré son habileté, remplir les vues du ministère, et rejoignit l'armée. Il battit, en 1701, Trautsmandorf, entre Mantoue et Castiglione; ce fut à peu près le seul succès qu'obtinrent les Français dans cette campagne. Ayant été nommé maréchal, en 1703, il fut l'un des généraux employés en Espagne dans la guerre de la succession. Obligé de lever le siége de Gibraltar, en se retirant, il battit, devant Badajoz, les Portugais, qu'il contraignit de repasser leurs frontières. L'année suivante (1706), il assiégea Barcelone; mais au lieu d'attaquer le corps de la place, comme c'était l'avis de son conseil, il perdit, à s'emparer des fortifications extérieures, un temps précieux. La flotte anglaise renforça la garnison, qui prit sur-le-champ l'offensive. Tessé perdit la tête, et abandonna dans son camp toute son artillerie, des provisions de toute espèce et 1,500 blessés. Découragé par ce revers, il pressa le roi d'Espagne de se rendre à Versailles, pour conférer avec son auguste aïeul, sur les propositions des alliés; mais Philippe V refusa d'écouter ce conseil imprudent. Tessé, rappelé en France, eut le commandement de l'armée qui devait agir contre les Piémontais, et les força de lever le siége de Toulon (1707). Il se rendit, l'année suivante, à Rome, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il était chargé de détacher le pape de la coalition ; mais les Autrichiens couvraient de leurs armées l'Italie, et le pape, qui redoutait de les voir occuper ses États, ne put s'empêcher de reconnaître l'archiduc Charles comme roi d'Espagne. A cette nouvelle, Tessé furieux écrivit au saint-père deux lettres dans lesquelles il lui reproche vivement sa condescendance pour l'Autriche. Pendant ce temps-là Philippe V triomphait des efforts de la coalition. L'Europe fut obligée de reconnaître ses droits au trône d'Espagne, sur lequel il avait su se maintenir. Tessé fut choisi pour l'ambassade de Madrid. Après la mort du roi Louis Ier, il détermina Philippe à reprendre la couronne. Le mariage d'une infante avec Louis XV, que Tessé avait conclu, ne s'accordant plus avec la politique de la France, il revint de Madrid, assez mécontent, et se retira chez les Camaldules, où il mourut le 10 mai 1725. « C'était, dit Saint-Simon, un homme d'un caractère liant, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde ; mais fier, adroit, ingrat à merveille, fourbe et artificieux de même. On a de lui : *Histoire de Daniel de Cosnac*, archevêque d'Aix ; *Récit des incidents secrets* qui firent que l'Angleterre ne secourut point la Rochelle, et que le roi Louis XIII se rendit maître de cette ville, pendant le ministère du cardinal de Richelieu.

TESSIER (Henri-Alexandre), agronome, né en 1740, fit ses études dans un séminaire et porta longtemps dans le monde le titre d'abbé, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres. Jeune encore, il se fit un nom par ses recherches pour le perfectionnement de l'agriculture et l'amélioration des races d'animaux domestiques. Reçu docteur en médecine de la faculté de Paris, il fut admis, en 1782, à l'Académie des sciences, où dès lors il lut plusieurs *Mémoires* importants sur divers objets d'utilité publique. A l'époque de la révolution il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Fécamp, et plus tard chargé des cours d'agriculture et de commerce aux écoles centrales. Il fit partie de l'Institut dès sa formation, obtint le titre d'inspecteur général des bergeries modèles de France, et mourut à Paris en décembre 1837. Ce savant modeste a fourni un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, au *Cours d'agriculture* de Rozier, etc. Il a été, de 1798 à 1817, l'un des principaux rédacteurs des *Annales françaises de l'agriculture*, 70 vol., et il a publié en outre plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Traité des maladies des grains*, 1783, in-8°; *Résultat des expériences faites à Rambouillet sur la carie*, 1785, in-8°, traduit en italien, ainsi que le précédent.

TESSIN (Nicodème, comte de), sénateur de Suède et grand maréchal de la cour, est principalement connu par ses travaux d'architecture. Son père, né à Stralsund, était architecte du roi Charles XI, et reçut de ce prince des lettres de noblesse. Nicodème naquit à Nykœping, en 1654. S'étant appliqué à l'architecture, il fit un voyage pour voir les monuments les plus célèbres, et pour perfectionner son talent : ce fut à Rome qu'il s'arrêta le plus longtemps. De retour en Suède, il fut accueilli par la cour avec une grande distinction, et successivement nommé chambellan, baron, comte, surintendant des bâtiments, grand maréchal et sénateur. Parmi le grand nombre d'édifices et de monuments qui

ont été élevés en Suède sous sa direction et d'après ses plans, on distingue le palais du roi à Stockholm, et le château royal de Drotningholm, à peu de distance de la capitale. Ces deux édifices sont remarquables par un goût pur, une noble simplicité et une distribution intérieure bien entendue. Nicodème Tessin mourut en 1718. Il a laissé quelques ouvrages en latin et en suédois, dont nous citerons le traité *de Cometarum naturâ*, in-fol., 1700, Stockholm.

TESSIN (Charles-Gustave, comte de), fils du précédent, est l'un des hommes qui ont eu le plus d'influence dans les révolutions de la Suède. Il naquit à Stockholm, en 1695. Son père dirigea lui-même son éducation, et le fit voyager, de 1714 à 1719, en Allemagne, en France et en Italie. Ses talents eurent occasion de se déployer dans les discussions politiques qui s'élevèrent en Suède après la mort de Charles XII. Il se déclara pour le parti des Chapeaux, et le fit triompher d'une manière éclatante. Après avoir pris part, plusieurs fois, aux délibérations les plus secrètes des états, et après avoir négocié dans plusieurs cours, il fut nommé président de l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738. Sur sa représentation, et d'après le plan que son adresse et son éloquence firent approuver, cette diète changea le système du gouvernement dans les objets les plus essentiels. Il fut résolu que les manufactures deviendraient l'objet principal de l'attention des administrateurs, et que l'on consacrerait une partie du revenu public à les encourager; que l'alliance de la France serait préférée à celle de l'Angleterre et de la Russie, et qu'on enverrait une ambassade extraordinaire à Paris. Le comte de Tessin fut nommé ambassadeur, resta en France de 1739 à 1742, et conclut un traité d'alliance et de subsides. A son retour, il passa à Francfort, pour assister au couronnement de l'empereur Charles VII. Peu après, il obtint la dignité de sénateur, et fut envoyé en Danemark, pour rétablir la bonne intelligence avec ce royaume. En 1744, il se rendit à Berlin pour terminer la négociation relative au mariage de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric, prince royal de Suède. Revêtu du titre d'ambassadeur, il signa le contrat, et donna à cette occasion des fêtes brillantes. Frédéric le décora de l'Aigle noir, et l'honora de plusieurs autres marques de considération. De 1747 à 1752, le comte de Tessin dirigea les affaires étrangères comme président de la chancellerie; en même temps il fut nommé gouverneur du prince royal, depuis Gustave III. Il adressa à ce jeune prince une suite de lettres relatives à la morale, à la politique, à l'administration, qui furent imprimées et qui ont été traduites en français et en d'autres langues. Vers l'année 1760, quelques mésintelligences s'étant répandues à la cour, et l'esprit de parti préparant de nouveaux combats à la diète, le comte de Tessin crut devoir songer à la retraite, et en 1761, il résigna toutes ses charges. Il se retira dans sa belle terre d'Akeroe en Sudermanie, où il vécut avec quelques amis et ses livres, et où il termina ses jours, en 1770. Le comte de Tessin sut relever la gloire de son pays, après les calamités que le royaume avait éprouvées: il lui donna du poids dans la politique, par les relations où il le mit avec la France. Outre les lettres au prince royal, on a du comte Charles-Gustave Tessin plusieurs discours académiques, et un *Essai sur la manière d'adapter la langue suédoise au style des inscriptions*. L'*Éloge* de cet homme remarquable a été écrit en suédois, par le comte Hoepken, et imprimé à Stockholm, en 1771.

TESSON DE LA GUERIE (J.), né à Coutances en 1744, mort à Paris en 1776, est auteur d'une comédie en un acte et en prose, intitulée : la *Fille de trente ans*, 1775, in-8°, et des *Amours de Lucile et de Doligny*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12.

TESTA (Domenigo), né en 1746 à San-Vito, sur les collines de Préneste, fut d'abord professeur de philosophie à Palestrine, puis à Rome, de 1774 à 1786. Ce fut là qu'en 1776 il publia un ouvrage intitulé : *De sensuum usu in perquirendâ veritate*. Secrétaire du nonce à Paris en 1789, il courut risque d'être mis à la lanterne. Après la prise de la Bastille, de retour en Italie, il entra dans l'enseignement et fut nommé professeur de philosophie à Milan. Il accompagna Pie VII à Paris en 1804, lors du sacre de Napoléon. En 1810, il fut relégué en Corse, et ses biens furent confisqués; en 1814 il devint secrétaire des brefs aux princes et protonotaire, et mourut à Rome en 1832, laissant plusieurs ouvrages importants.

TESTELIN (Louis), peintre, naquit à Paris en 1615. Son père le plaça dans l'école de Vouet, où il devint le compagnon d'étude de la plupart des grands peintres français du 17e siècle. Il y gagna plusieurs prix; mais comme les académies n'existaient pas encore, il ne fit point le voyage de Rome, et n'eut, pour se guider dans ses études, que les conseils de Vouet, les tableaux des grands maîtres à Paris, et la galerie de Fontainebleau. Lors de l'établissement de l'Académie royale de peinture et sculpture, en 1648, Testelin fut mis au nombre de ses membres. Il avait alors 33 ans, et présenta, pour morceau de réception, le portrait de Louis XIV, historié, c'est-à-dire orné d'accessoires qui détruisent la simplicité dont ce genre est susceptible. Cette méthode vicieuse est heureusement passée de mode. En 1650, ayant été nommé professeur, il fit, pour Notre-Dame, deux tableaux, dont l'un représente *saint Paul ressuscitant Tabithe*, l'autre *la Flagellation de saint Paul et de Silas*. Testelin fut très-lié avec Lebrun; cet illustre peintre le consulta plus d'une fois sur ses travaux, et il l'aida souvent de sa bourse. Louis Testelin mourut à Paris, en 1655. On ignore s'il fut marié et s'il eut quelque élève.

TESTELIN (Henri), frère du précédent, né en 1616, étudia aussi la peinture dans l'école de Vouet, et fut également membre de l'Académie à l'époque de sa formation. En 1650, il en devint le secrétaire, et fut nommé professeur en 1656. Il travailla pour le roi, et fut logé aux Gobelins. Testelin était calviniste. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande et mourut presque octogénaire à la Haye, vers 1695. On a publié, depuis sa mort, un ouvrage qui porte son nom sous ce titre : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture, mis en tables de préceptes, avec plusieurs discours académiques et conférences tenues en présence de M. Colbert*, etc., l'a-

ris, 1699, in-fol. Ce livre, tiré à petit nombre d'exemplaires et devenu si rare qu'il n'est pas cité dans les catalogues, est orné de vignettes et de gravures, dont une, représentant l'expression des passions, a été reproduite dans une *Physiologie* abrégée de Lavater, par Hane. 1797, 2 vol. in-8°.

TESTI (Fulve), poëte italien, né le 23 août 1593 à Ferrare, fut d'abord commis dans les bureaux de César d'Este. Il s'attira la colère du cabinet du Madrid par un petit poëme dédié au duc Charles-Emmanuel de Savoie, fut condamné au bannissement et à une forte amende. Il obtint son pardon par de nouveaux vers où il désavouait les premiers, et fut honoré de la confiance du prince Alphonse, qui le plaça à la tête de sa bibliothèque et le chargea de fonder une académie : le duc de Savoie le dédommagea de sa disgrâce momentanée par de nouvelles faveurs qui éveillèrent l'ambition du poëte. Mais ses démarches à Rome et à Modène ne furent pas heureuses, et il fut obligé de se consoler par l'étude des rigueurs de la fortune. Enfin, sous Alphonse III, il fut nommé secrétaire d'État, et, sous le duc François, envoyé successivement à Rome, à Mantoue, à Milan, à Venise, à Vienne, et récompensé de ses services par un fief avec le titre de comte. Nommé à l'ambassade de Madrid, puis gouverneur de Garfagnane, il prit ensuite part aux conférences de Castelgiorgio, d'Acquapendente et de Venise: mais convaincu, en 1646, d'avoir entretenu une correspondance secrète avec Mazarin, il mourut la même année, probablement de mort tragique. On a de lui : *Rime*, Venise, 1653; l'*Italia* (sans date), in-4°; *Miscellanea di lettere* (sans date), in-12; *Opere scelte*, Modène, 1817, 2 vol. in-8°.

TESTU (Jacques), abbé de Belval, membre de l'Académie française, né à Paris, mort en 1709, dans un âge assez avancé, s'annonça par quelques succès dans la carrière de la prédication; mais sa santé l'obligea bientôt d'y renoncer. Partageant dès lors ses loisirs entre la culture des lettres et les cercles les plus spirituels, il obtint l'amitié de Mme de Sévigné et la protection de Mmes de Montespan, de Thianges et de Maintenon, qui ne purent cependant lui faire donner un évêché, parce que Louis XIV ne le trouva pas *assez homme de bien* pour conduire les autres. On a de cet abbé : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères*, Paris, 1703, in-12.

TESTU (Jean), abbé de Mauroy, mort le 10 avril 1706, fut admis à l'Académie française sans avoir pour y entrer aucun titre que la protection de Monsieur, frère de Louis XIV.

TETENS (Jean-Nicolas), conseiller d'État et des finances à Copenhague, né le 16 septembre 1737 à Tetenshull, dans le duché de Schleswick, mort à Copenhague le 19 août 1807, a publié en allemand : *Essai philosophique sur la nature humaine et sur ses développements*, Leipzig, 1777, in-8°; *Considérations sur les droits réciproques des puissances belligérantes et des puissances neutres sur mer*, Copenhague, 1805, in-8°, etc.

TETI (Charles), ingénieur, né à Nola dans le royaume de Naples, mort à Padoue vers 1595, servit successivement l'empereur Maximilien II et la république de Venise. Il fortifia plusieurs villes, entre autres Pergame, où il construisit le bassin dit *de la Chapelle*. On a de lui : *Discorsi di fortificazioni, expugnazioni*, etc., *lib. VIII*, Venise, 1589, in-4°, et ibid., 1617, in-fol.

TETRICUS (P. Pivesus ou Pevesius), empereur, était d'une naissance illustre. Membre du sénat et consul, il avait ensuite rempli dans les Gaules, des fonctions éminentes. Victorine ayant jeté les yeux sur lui pour remplacer Marius, le fit déclarer Auguste par les soldats dont elle commandait les suffrages. Tetricus, alors préfet de l'Aquitaine, était absent quand son élection fut connue. Il prit la pourpre à Bordeaux, dans les premiers mois de l'année 268, et donna le titre de César à son fils, qu'il s'associa bientôt dans les soins du gouvernement. Son autorité s'étendait sur les Gaules, et sur une partie de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Les Éduens s'étant révoltés, il les défit, et vint assiéger Autun, dont il s'empara, malgré la vigoureuse résistance des habitants. Cette guerre ne fut sans doute pas la seule qu'il eut à soutenir; et l'on voit par les médailles qui nous restent de ce prince qu'il remporta des avantages multipliés sur ses ennemis. La médaille qui porte les effigies de Tetricus et de Claude, semble prouver que ces deux princes avaient fait ensemble quelque traité. C'était malgré lui que Tetricus gardait un trône qu'il n'avait point ambitionné. L'indiscipline des troupes depuis qu'elles disposaient de l'empire était l'occasion de troubles sans cesse renaissants; Tetricus, fatigué d'une vie pleine d'agitations, se serait démis du pouvoir, s'il eût été rassuré sur les suites de son abdication. Dès qu'Aurélien eut pacifié l'Orient, il l'informa du dessein qu'il avait de restituer les Gaules à l'empire; mais obligé de dissimuler son accord avec ce prince, il s'avança pour le combattre dans les plaines de Châlons-sur-Marne. S'étant placé avec son fils à l'avant-garde, il fut coupé par un détachement de l'armée d'Aurélien, qu'il avait prévenu de ses dispositions, et conduit au camp des Romains. Les légions gauloises se défendirent avec une valeur opiniâtre; mais privées de leurs chefs, elles finirent par succomber. On s'étonna qu'Aurélien fit servir à son triomphe Tetricus et son fils, qui s'étaient remis volontairement entre ses mains. Ce fut là le seul tort de ce prince à l'égard de Tetricus. Il lui rendit, avec ses biens, la dignité sénatoriale, et le revêtit d'une charge qui lui donnait le droit d'inspection sur une grande partie de la Lucanie. Tetricus reconnaissant fit exécuter un tableau en mosaïque, qui représentait Aurélien lui remettant ainsi qu'à son fils, la prétexte et le laticlave, et recevant d'eux, à son tour, un sceptre et une couronne civique. Ce tableau subsistait encore du temps de Trebellius Pollion, dans le palais de Tetricus, situé sur le mont Cœlius, près du temple d'Isis de Metellus. Tetricus fut assez sage pour oublier le rang dont il était descendu, et acheva ses jours dans le repos. D'après une médaille de ce prince, qui porte au revers le bûcher funèbre ou l'autel allumé, avec la légende *Conservatio*, quelques savants pensent que Tetricus reçut les honneurs de l'apothéose. De Boze conjecture que ce fut par l'ordre de l'empereur Tacite, qui régna depuis le mois de septembre 275 jusqu'au mois de mars 276. Ce serait donc dans cet intervalle de temps qu'il

faudrait placer la mort de Tetricus. Crevier trouve peu vraisemblable le fait de sa consécration. On a des médailles de Tetricus et de son fils, dans les différents métaux; mais elles sont rares.

TETZEL ou **TEZEL** (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna, dans la Misnie, fut chargé de prêcher les indulgences que le saint-siége venait d'accorder aux chevaliers teutoniques pour les aider à soutenir la guerre contre les Russes, et, quoique sa conduite fût peu régulière, recueillit des sommes considérables. Ayant fait un voyage à Rome pour implorer le pardon de ses fautes, il en revint avec le titre d'inquisiteur de la foi et la commission de prêcher de nouvelles indulgences, dont il fit un scandaleux trafic. Luther l'attaqua, et il répondit par un ouvrage intitulé : *Propositiones centum et sex lutheranis adversæ, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat.* Il fit même brûler à Francfort les écrits de son adversaire. Cet acte de violence, qui fut si funeste, lui attira de la part de Miltitz, légat apostolique en Allemagne, de vifs reproches qui le firent mourir de chagrin, en 1519, à Leipzig. (*Voyez* sur Tetzel, la *Germania sacra et litteralis* de Godef, Hecht, Wittenberg, 1717, in-8°.)

TEULIÉ (Pierre), né à Milan en 1763, avait d'abord embrassé la profession d'avocat qu'il quitta pour suivre la carrière des armes lorsque la révolution vint à éclater. Appelé en qualité d'aide de camp près le général Sezbelloni, qui commandait les milices de son pays, il déploya une grande intelligence, parvint en peu de temps au grade d'adjudant général, et fut chargé de réorganiser la garde nationale, qui devint le noyau de l'armée italienne. Le repos ne pouvant convenir à son ardeur guerrière, il obtint d'être incorporé dans la 1re légion qui se formait à Milan, sous les ordres de Lahoz : il dissipa à la tête de ces troupes les insurgés de la Garfagnana, força le pont de Faenza, où son colonel avait reçu une blessure, et conduisit cette légion sur le Tagliamento, afin de repousser les Autrichiens qui s'avançaient contre la Lombardie. Venise avait soulevé les villes de sa domination; Salo et Vérone s'opposèrent aux armées républicaines et ne purent leur résister. Alors Teulié reçut l'ordre de constituer un gouvernement provisoire à Vérone et à Vicence. Il ne négligea rien pour empêcher qu'on maltraitât les vaincus : attaqua le fort Saint-Leo, qui capitula après quelques jours de siége, et contribua au gain de la bataille de Vérone. Cependant tous ces exploits ne purent sauver la république cisalpine, assaillie par d'innombrables ennemis. La victoire trahit les Français en Italie, et la Lombardie retomba sous le joug. Teulié sentit vivement le malheur de sa patrie, et chercha toutes les occasions de se soustraire à l'esclavage. A la bataille de Magnano, il eut deux chevaux tués sous lui, et ses habits furent criblés de balles. Lorsque Lahoz passa à l'ennemi, Teulié frémit d'indignation, et imposa par son courage aux soldats qui étaient restés sous ses drapeaux, repoussa les insurgés qui fondirent sur lui; mais accablé par le nombre, il tomba entre leurs mains, après avoir fait des prodiges de valeur. Ils l'emmenaient dans la Romagne, quand passant devant Pérouse il profita d'un moment favorable pour tromper la vigilance de ses gardes, et se jeta dans cette ville qui était alors au pouvoir des Français. De là il se rendit à Rome, ou le général Garnier le fit son chef d'état-major. La garnison française, cernée de toutes parts par les Siciliens, s'était retirée dans le château Saint-Ange, où elle ne tarda pas à être bloquée. Teulié, se voyant sans espoir de secours, capitula, s'embarqua avec ses troupes à Civita-Vecchia et revint en France. Il avait reçu sur son vaisseau la princesse de Santa-Croce et le plus jeune de ses enfants, qui fuyaient la vengeance de la cour romaine. Arrivé à Paris, le premier consul l'envoya à Dijon, rejoindre le général Lecchi, qui l'aida à réorganiser la légion italienne. Les apprêts de la nouvelle campagne terminés, l'armée traversa les Alpes. Teulié, placé à l'avant-garde, assista à la reddition du château de Milan, poursuivit les Autrichiens jusqu'à Trento, passa la rivière sous le feu d'une artillerie formidable; pénétra le premier dans la ville, et mérita le grade de général de brigade. Il se dirigea ensuite sur Mantoue qui se rendit, ainsi que d'autres places, après la bataille de Marengo. Envoyé en Toscane, il occupa Massa, où il apprit sa nomination au ministère de la guerre de la république cisalpine, et retourna à Milan. Il eut tout à recréer; organisa un corps de gendarmerie, dota l'hôtel des Invalides, fit surveiller les hôpitaux, et ouvrit à ses frais un asile en faveur des orphelins militaires. Pour opérer le bien, il avait été obligé de sévir contre les perturbateurs et les ambitieux, et s'était fait beaucoup d'ennemis qui n'auraient pas manqué de lui nuire s'il n'eût donné sa démission. Il commanda successivement Côme, Gallarate et Pavie. De retour à Milan, la haine s'acharna contre sa personne : on lui proposa des projets séditieux; le gouvernement ordonna son arrestation, le destitua, et le plaça sous la surveillance de la police. Il supporta tout avec résignation; Napoléon, mieux éclairé, lui rendit ses grades, et ce brave se vengea en redoublant de zèle et de dévouement pour son pays. En 1805, il alla au camp de Boulogne, fut élevé au rang de général de division, et désigné pour s'embarquer avec le premier corps d'armée qui devait franchir le détroit. Il servit en Hanovre, en Poméranie, et assiégea Colberg. Frappé d'un boulet de canon, au moment où il encourageait les soldats, il eut une jambe emportée, et mourut 7 jours après, en mai 1807. Napoléon fit à son père une pension de 3,000 francs, que le gouvernement autrichien lui a conservée.

TE WATER (J. W.) né à Zaamslay, en Hollande, le 28 octobre 1740, se voua à l'instruction et au ministère évangélique. Pensant que le public serait flatté de savoir l'emploi qu'il avait fait de son temps, il a publié sa vie en neuf livres (Leyde, 1824, in-8°), dans lesquels il devient successivement écolier, ministre de l'évangile, membre de commissions ecclésiastiques, historiographe de la Zélande, professeur à Middelbourg, et membre de plusieurs sociétés savantes, etc. Il annonce ensuite qu'il a trouvé des secours pour l'impression de ses ouvrages; parle de son courage, de sa constance pendant les troubles de son pays, enfin de ses productions. Il lègue à ses héritiers la leçon de ses vertus, et a défendu dans son testament qu'on ajoutât une préface ou des notes à ses mémoires. Il est mort à Leyde, le 19 octobre 1822. Quelque temps avant son décès, il travaillait sur Arnobe.

et avait mis à cet effet à contribution la Bibliothèque du Roi, à Paris. Celle de Te Walter, dont le catalogue formait un vol. in-8° de 500 pages, contenait des collections précieuses de médailles, de manuscrits et de lettres autographes. Ces lettres ont été achetées par Bohn, libraire anglais.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, mort en avril 1604 à Paris, où il avait suivi l'infant don Antoine, auquel il s'était attaché lors de son avénement au trône, et qu'il ne voulut jamais abandonner, a publié : *De Portugalliæ ortu, regni initiis, denique de rebus a regibus universoque regno præclarè gestis compendium*, Paris, 1582, in-4°; et d'autres ouvrages sur lesquels on peut voir les *Mémoires* de Niceron, tome V.

TEXEIRA (Pierre), historien et voyageur portugais, né vers 1570, résida plusieurs années en Perse, et surtout dans l'île d'Hormuz, où il étudia la langue persane pour pouvoir lire et traduire Mir-Khond, auteur de l'histoire la plus étendue de la Perse. Il visita ensuite plusieurs provinces de l'Inde, et revint en Portugal, en passant par le Mexique et d'autres colonies de l'Amérique. Il fit un autre voyage par terre dans plusieurs contrées de l'Asie, et, de retour en Europe, parcourut l'Italie, la France, et se rendit à Anvers, où il publia : *Relaciones de Pedro Texeira, del origen, descendencia y succesion de los reyes de Persia y de Hormuz, y de un viage hecho por el mismo autor, dende la India-Oriental hasta Italia por tierra*, 1610, petit in-8°. Cotolendi en a donné une assez mauvaise traduction sous ce titre : *Voyages de Texeira, ou l'Histoire des rois de Perse*, etc., Paris, 1621, 2 parties in-12.

TEXTOR. *Voyez* **RAVISIUS.**

TEXTORIS (Joseph-Boniface), second médecin en chef honoraire de la marine française, chevalier de la Légion d'honneur, et membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Toulon, le 24 février 1773, d'un médecin distingué de la marine. Il suivit la même carrière, et, en 1787, il fut employé comme chirurgien auxiliaire dans les hôpitaux de la marine, et servit en cette qualité jusque vers le milieu de 1790. Embarqué le 12 septembre de la même année, sur la frégate *la Minerve*, en qualité d'aide-chirurgien, il fit ainsi partie de l'expédition envoyée par le gouvernement pour lever les plans des villes, des côtes et des golfes de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace. Textoris prit dans ce voyage beaucoup de notes qui lui servirent plus tard à composer un mémoire sur les antiquités de l'île de Thasos, qu'il lut devant l'Académie de Toulon, dont il fut un des fondateurs et le premier secrétaire. En 1798, au retour de l'expédition de Venise, dans laquelle Textoris était chirurgien en chef du vaisseau *le Tonnant*, il traita avec succès l'épidémie qui se manifesta dans l'escadre de l'amiral Brueys, et contracta lui-même cette maladie dont il faillit être victime. Promu, le 2 juin 1801, au grade de chirurgien entretenu de première classe (grade qu'il obtint, comme les précédents, par la voie du concours), il reçut l'ordre de se rendre à Cadix, et à son arrivée il fut chargé de diriger en chef les hôpitaux d'Algésiras où se trouvaient les nombreux blessés provenant du combat qui avait été soutenu par une division française contre l'escadre de l'amiral anglais Saumarez; il s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que d'intelligence. A son retour de Cadix à Toulon, il s'enferma de nouveau dans le lazaret de ce port pour traiter la maladie meurtrière qui avait attaqué l'équipage du vaisseau *l'Atlas*, revenant de Cadix. En 1803, il se rendit à Montpellier, et s'y fit recevoir docteur en médecine. Peu de temps après, Textoris fut nommé chirurgien en chef de la flotte sous les ordres de l'amiral Latouche, qui, par la mort de cet officier, passa sous le commandement du vice-amiral Villeneuve. Il se trouva à la bataille de Trafalgar, y rendit d'éminents services aux blessés, et montra un sang-froid bien rare et bien précieux au milieu d'une telle scène de carnage. Le 16 janvier 1812, il fut nommé chirurgien-major du vaisseau *le Duquesne*, qui était au port de Toulon, affecté à l'instruction des nouveaux élèves de la marine. Il conserva cet emploi jusqu'en 1815, époque où les écoles spéciales de la marine furent supprimées. En 1816, le service de santé de la marine, au port de Marseille, lui fut confié. Après 37 années d'un service fatigant, sa santé commençant à dépérir, il obtint sa retraite avec le titre de second médecin en chef honoraire de la marine. Il quitta alors Marseille et revint à Toulon. Il mourut à Neoulles (Var), le 3 septembre 1828. Il avait publié en 1826 son *Étude sur les eaux*, in-8°.

TEYMOURAZ Ier, roi de Géorgie, était petit-fils d'Alexandre, roi de Kakhet, et fils de David, qui mourut avant son père. Né vers la fin du 17e siècle, il fut envoyé comme otage en Perse, et élevé auprès de Schah-Abbas le Grand. Alexandre ayant été assassiné dans sa vieillesse par Constantin, son second fils, qui s'était fait musulman, Ketwane, sa bru, princesse du sang des Bagratides, rois de Kharth'el, Carduel ou Kartalinie (la Géorgie propre), et veuve de David, députa à la cour de Perse, pour redemander son fils Teymouraz. Schah-Abbas permit à ce jeune prince d'aller régner, et le laissa partir après lui avoir fait jurer qu'il serait toujours vassal de la Perse. Teymouraz fut fidèle à son serment, et il envoya même deux de ses fils en otages, Levan ou Léon, et Alexandre. Devenu veuf, il épousa peu d'années après, la belle Darejan, sa cousine, sœur de Louarzab ou Lohrasp, roi de Kharth'el. Ce mariage fut la cause, ou du moins le prétexte des malheurs qui accablèrent Teymouraz et son beau-frère, ainsi que la nation géorgienne. Un ministre de Louarzab, outragé par son maître, se retira à la cour du roi de Perse, lui vanta les charmes de Darejan, et le rendit amoureux de cette princesse, à qui l'on avait donné le surnom de *Pehri* (fée). Abbas la demanda pour épouse à Louarzab, qui, ne se bornant pas à la refuser, pressa même le mariage de sa sœur avec Teymouraz. Le monarque persan, furieux de cet affront, mais embarrassé alors dans une guerre contre les Turcs, fut obligé de différer sa vengeance. Elle éclata en 1614. Abbas, ayant d'abord tenté vainement de désunir les deux beaux-frères, et de les rendre suspects l'un à l'autre, fit envahir la Géorgie par une armée de 30,000 hommes, qu'il se disposait à suivre de près, à la tête d'un corps plus considérable. Teymouraz, pour conjurer l'orage qui le menaçait, chargea sa mère de le réconcilier avec le roi de Perse; mais la médiation et la prudence de cette habile prin-

cesse échouèrent dans cette occasion. Abbas exigeait impérieusement que Teymouraz vînt se soumettre en personne; et comme le prince géorgien s'y refusait, il retint Ketwane, et l'envoya prisonnière à Chyraz, avec tous les gens qui l'accompagnaient. Louarzab, plus confiant ou plus touché des maux qui accablaient ses sujets, vint trouver Schah-Abbas, qui, déjà maître de ses États, feignit de les lui rendre pour mieux le tromper, mais qui bientôt le fit arrêter, le relégua dans le Mazanderan, dont il espérait que le climat lui serait funeste, et l'envoya ensuite à Chyraz, où il le fit étrangler secrètement, en 1622. Teymouraz, sans éprouver un sort aussi cruel, n'en fut pas plus heureux. Hors d'état de résister à son implacable ennemi, il échappa du moins à sa vengeance, en se réfugiant dans une forteresse, sur les sommets du Caucase, d'où il put voir ses domaines dévastés, et ses sujets massacrés ou traînés en esclavage. Abbas avait donné le gouvernement de la Géorgie à Bagrat Mirza, proche parent de Louarzab, lequel s'était fait musulman. Après son départ, Teymouraz sortit de sa retraite, et avec les faibles secours qu'il reçut des Turcs et des chrétiens, il lutta quelque temps contre Bagrat, qui se maintint par la force des armes persanes. Alors il alla chercher un asile dans les États du Grand Seigneur, qui lui donna la ville de Konieh, avec les revenus de quelques terres dans l'Asie Mineure. Teymouraz réussit par ses instances à intéresser son protecteur dans sa querelle. Une armée ottomane pénétra en Perse, au printemps de l'année 1618, et s'avança jusqu'aux environs d'Ardebil, où étaient les tombeaux des ancêtres du roi de Perse. Teymouraz se repaissait d'avance du plaisir de brûler cette ville, en représailles des maux qu'avait soufferts la Géorgie; mais la victoire décisive que les Persans remportèrent sur les Turcs, au commencement de septembre, obligea ceux-ci à regagner leurs frontières. Teymouraz retourna dans l'Asie Mineure, en attendant des circonstances plus favorables. Cependant la vengeance de Schah-Abbas était loin d'être assouvie. Il fit priver de la virilité les deux enfants de Teymouraz, persécuta la mère de ce prince, pour la forcer d'embrasser l'islamisme, et n'ayant pu vaincre sa résistance, il ordonna qu'elle fût mise à mort, ce qui fut exécuté le 22 septembre 1624. Teymouraz, voyant que les Turcs le pressaient lui-même de se faire mahométan, s'était retiré en Russie, où les négociations du czar auprès du sofi, pour obtenir la liberté de l'infortunée Ketwane, n'avaient servi qu'à hâter la fin de cette princesse. Teymouraz trouva moyen de rentrer en Géorgie, et y remporta quelques avantages; mais il fut forcé de céder encore à la fortune et à puissance de Schah-Abbas. Après la mort de ce monarque, il revint en Géorgie, excita un soulèvement contre les Persans, en 1630, fit périr Simon, fils et successeur du vice-roi que Schah-Abbas y avait établi, et se rendit maître de toutes les places fortes, à la réserve de Teflis; mais ce ne fut pas pour longtemps. Schah-Séfy, nouveau roi de Perse, envoya une armée nombreuse sous les ordres de Roustem, frère et oncle des deux derniers vice-rois. Ce général battit les Géorgiens en plusieurs rencontres, recouvra le Karht'el et la plus grande partie du Kakhet, et força Teymouraz de se cantonner dans le Caucase, et d'y vivre plutôt en fugitif qui combat pour sa vie, qu'en souverain qui défend sa couronne. Fatigué d'une lutte si inégale, et ne recevant aucun secours, Teymouraz, qui était allé implorer vainement la protection de la Russie, prit le parti de se retirer auprès de sa sœur et de son beau-frère, Alexandre, roi d'Imireth. Il se flattait d'y finir ses jours en repos, n'ayant plus d'espoir de recouvrer le trône de ses pères. Mais il n'eut pas cette consolation. En 1658, Schah-Nawaz-Kan, prince géorgien apostat, son parent, et vice-roi de Géorgie pour le roi de Perse, conquit l'Imireth, et y établit, pour vice-roi, son fils Artchile. Teymouraz ne voulut pas, ou ne put, à cause de son grand âge, se retirer chez les Turcs : il fut fait prisonnier et conduit à Teflis, puis envoyé à la cour de Perse, par ordre d'Abbas II. La fatigue du voyage, la vieillesse et les ennuis lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1659, dans un palais où le roi de Perse l'avait logé et fait soigner par ses médecins. Son corps fut porté en Géorgie, et inhumé auprès de ses ancêtres. Teymouraz avait eu, de sa seconde femme, plusieurs enfants. La veuve de David, son fils aîné (mort avant son père, en 1650), s'enfuit de l'Imireth, lorsque son beau-père y fut arrêté, et elle emmena en Russie son fils Héraclius qui, dans la suite, monta sur le trône de Géorgie.

TEYNG. *Voyez* **CERATIN.**

THAARUP (Thomas), né à Copenhague, en 1749, fut nommé, en 1781, professeur d'histoire, de géographie et de belles-lettres à l'académie des cadets de la marine. De 1794 à 1800, il fut membre de la direction du théâtre royal, et reçut, en 1809, la décoration de l'ordre de Danebrog. Ses poésies sont remarquables par le naturel des pensées, l'élégance de la diction, et annoncent plus un versificateur qu'un poëte : il n'avait ni un esprit inventif, ni une imagination ardente. Il a composé pour le théâtre trois opéras de circonstance qui ont joui d'un succès mérité. On lui doit aussi les paroles de cantates sacrées qui présentent des beautés réelles. Thaarup vivait à la campagne, d'une pension que le gouvernement danois lui avait accordée, lorsque la mort l'enleva dans le cours de 1821. L'année suivante, on a recueilli ses œuvres sous ce titre : *Thomas Taarups poetiske Skrivter*, Recueil des poésies de Thomas Thaarup, publié par K. L. Rahbek, Copenhague, 1822, in-8°.

THABAUD-BOIS-LA-REINE (Guillaume), conventionnel, né en 1755 dans le Berry, d'une famille noble, était en 1789 prévôt de la connétablie à Châteauroux. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé successivement l'un des administrateurs du district de cette ville, puis membre du directoire du département de l'Indre. Le zèle dont il donna des preuves dans ces différentes fonctions le fit élire en 1792 à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Entré au conseil des Cinq-Cents, il en sortit en mai 1797, et devint l'un des administrateurs de la loterie. L'année suivante, porté par les électeurs de son département au conseil des Anciens, il y siégeait encore au 18 brumaire. Il reprit alors sa place dans l'administration de la loterie, qu'il ne perdit qu'en 1814. Ayant siégé pendant les cent jours à la chambre des représen-

tants comme député de l'Indre, il fut atteint, en 1816, par la loi d'amnistie, et se réfugia dans les Pays-Bas. La révolution de 1830 lui permit de revenir en France, et il mourut, en 1836, à Châteauroux.

THABET (BEN CORRAH, BEN HAROUN), nommé *Tabit* par les Européens, philosophe, mathématicien et médecin, de la secte des Sabéens et de la ville d'Harran, dans la Mésopotamie, né l'an 221 de l'hégire (835 de J. C.), et mort en 288 (900), composa en arabe environ 150 ouvrages et 16 en syriaque, sur la dialectique, les mathématiques, l'astrologie et la médecine. On en peut voir la liste dans Casiri, tome I, p. 386 et suivantes. — SENAN ou SINAN, fils du précédent, fut premier médecin du calife Caher-Billah, qui le chargea d'examiner la capacité des médecins de Bagdad et de signaler les charlatans. Il mourut l'an 331 de l'hégire (942-3 de J. C.), laissant sur l'astronomie et la médecine plusieurs ouvrages très-estimés dans l'Orient. — THABET-BEN-SENAN, fils et petit-fils des précédents, fut médecin de l'hôpital de Bagdad, et composa une *Histoire* de son temps depuis l'an 290 de l'hégire (902 de J. C.) jusqu'à l'an 360 (970), époque de sa mort. — HÉLAL, fils du 2e Thabet, médecin et philosophe, continua l'ouvrage de son père.

THAHER (AL-KHOUZAI BEN-HOCEIN BEN-MASAB), fondateur de la dynastie des Thahérides, la première qui ait régné en Perse depuis l'introduction du mahométisme, avait servi avec distinction sous le calife Haroun Al-Raschid, et passait pour le plus grand capitaine de son temps. Lorsque la guerre éclata entre les deux fils de ce monarque, Thaher commanda l'armée du Khoraçan où régnait Al-Mamoun. Il gagna près de Rei, l'an 195 (811), une bataille où fut vaincu et tué l'un des généraux du calife Amin, remporta une seconde victoire sur les troupes de ce prince, près d'Hamadan, assiégea Bagdad, la prit, arrêta dans sa fuite l'imprudent Amin, le fit périr l'an 198 (813), et assura, par ces exploits, le califat à Mamoun. Il fut alors nommé gouverneur de Syrie et de Mésopotamie. Les troubles qui agitaient l'Irak et les diverses parties de l'empire musulman ayant déterminé ce prince à déclarer pour son successeur l'iman Aly Ridha, ce fut Thaher qui, le premier, prêta serment de fidélité au prince alyde, et qui le conduisit à Merou dans le Khoraçan, où résidait le calife. Aussi disait-il avec orgueil que sa main droite avait placé Al-Mamoun sur le trône, et que sa main gauche y avait élevé Aly Ridha. De là lui vint le surnom de *Dzou'l Yéminein* (l'ambidextre), quoique d'autres auteurs attribuent à ce sobriquet une étymologie différente. Ce fut encore Thaher qui présida aux funérailles solennelles de l'iman Ridha. Lorsque Mamoun quitta le Khoraçan, Thaher le suivit à Bagdad et fut revêtu de la dignité d'*Al-Schurta* (gouverneur), charge importante qui fut longtemps héréditaire dans la famille de cet illustre capitaine. Cependant, malgré les obligations que le calife avait à Thaher, il ne pouvait le regarder sans verser des larmes, voyant en lui le meurtrier du malheureux Amin. Thaher, informé du motif de la douleur de son souverain, craignit qu'elle ne se changeât en haine, et voulut se soustraire à sa vengeance par une retraite honorable. Il fit demander et obtint le gouvernement du Khoraçan, qui comprenait alors toutes les provinces orientales de l'empire musulman depuis le Tigre jusqu'à Sihoun ou Iaxarte, et aux frontières de l'Indoustan. En conférant à Thaher ce gouvernement comme un fief héréditaire, Mamoun lui donna un diplôme avec un étendard et un tambour, symbole du commandement et de la souveraineté chez les Orientaux, et cette forme d'investiture fut adoptée par les califes ses successeurs. Il avait voulu s'attacher une famille puissante et utiliser l'ambition et les talents de Thaher. La conduite de cet émir, en arrivant dans le Khoraçan, l'an 205 (821), justifia la défiance d'Al-Mamoun. Il s'arrogea une autorité absolue, et se concilia l'affection des peuples auxquels il commandait. Lorsqu'il crut pouvoir compter sur leur dévouement, il monta en chaire dans la grande mosquée de Merou, et au lieu de réciter le khotbah, ou prière publique au nom et pour la conservation d'Al-Mamoun, il prononça une sorte d'anathème indirect contre ce calife. On prétend que, dès la nuit suivante, Thaher mourut d'une maladie soudaine ou peut-être d'un poison violent, au mois de djoumady 1er, 207 (octobre 822), après avoir gouverné le Khoraçan 18 mois ou 2 ans. Outre ses talents supérieurs pour la guerre et pour la politique, cet émir était magnanime, libéral, et protégeait les gens de lettres. Loin de punir les fils de Thaher de la révolte de leur père, le calife les confirma dans le gouvernement du Khoraçan, qu'ils possédèrent en fidèles vassaux.

THAHMASP Ier (ABOU'L MODHAFFER BEHADER-KAN SCHAH-), 2e roi de Perse de la dynastie des Sofis, n'avait que 10 ans lorsqu'il succéda, l'an de l'hégire 930 (1524 de J. C.), à son père Schah-Ismaël. Sa minorité donna lieu à des factions parmi les chefs kizilbachis, qui abusèrent de leur autorité, et commirent des actes de violence. L'un d'eux, Dzoulfekar, surprit le gouverneur de Bagdad, son oncle paternel, le fit périr, et s'empara de cette ville. Les Ouzbeks, du vivant même de Schah-Ismaël, avaient vengé la défaite et la mort de leur souverain, par une victoire signalée sur le général persan Nedjm II, qui avait envahi le Mawar-el-Nahr, mais qui n'en était pas souverain comme l'a prétendu Langlès, et quoique ce monarque les eût encore chassés du Khoraçan, ils faisaient de continuelles incursions dans cette vaste province : ils s'étaient même remis en possession du Kharizme, l'an 935 (1528). Réunis sous le commandement de Kouschandji, kan du Mawar-al-Nahr, de Djanibek-Kan et d'Obeïd-Sultan, ils entrèrent dans le Khoraçan, au nombre de 100,000 cavaliers. Le jeune roi de Perse leur livra bataille en personne, le 11 moharrem (25 septembre), près de Djam; et malgré la lâcheté d'une partie de ses émirs et de son armée, qui prirent la fuite, il déploya tant de bravoure et de talents, qu'il triompha complétement, repoussa les ennemis au delà du Djihoun, et resta maître de tous leurs bagages. Obeïd fit depuis plusieurs invasions dans le Khoraçan, tant comme général que comme souverain des Ouzbeks; mais il fut toujours repoussé par Schah-Thahmasp, qui vainquit également les Ouzbeks du Kharizme, avec lesquels il fit la paix, en épousant la fille de leur kan. L'an 936 (1529), le roi de Perse, ayant appris que Dzoulfekar avait envoyé des

ambassadeurs à Constantinople, pour offrir au sultan Soliman I[er] la souveraineté de Bagdad, marcha contre cette ville, et y rentra en vainqueur après la mort de l'usurpateur, qui fut assassiné par ses propres frères. Le jeune monarque déploya encore beaucoup de vigueur contre la tribu de Tekelou, qui, s'étant révoltée, ne consentait à se soumettre qu'à condition que la personne du roi serait confiée à ses soins. Indigné de cette insolente proposition, Schah-Thahmasp tomba sur ces factieux, les tailla en pièces, et dispersa le reste de leur tribu; mais un de leurs chefs, Tekelou Oulama Beig, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se soumit à Soliman, et appela contre la Perse les armées ottomanes. C'est à tort qu'on a accusé Schah-Thahmasp d'avoir manqué de courage et de talents dans cette guerre. Dépourvu d'artillerie pour résister à celle des Ottomans, il eut recours à la tactique usitée en Perse de temps immémorial, que Darius eut tort de négliger contre Alexandre, et que les Perses employèrent si souvent et si heureusement contre les Romains. Il évita les batailles rangées, harcela l'ennemi, le laissa pénétrer dans des provinces qu'il avait dévastées exprès, lui coupa les vivres et les fourrages, et surprit quelquefois son arrière-garde. Ce fut ainsi qu'il résista aux Ottomans, que leur sultan commandait en personne. Il perdit Bagdad, Moussoul et plusieurs autres places de l'Irak et du Diarbekr; mais il épargna le sang de ses sujets; et sa perte en hommes fut infiniment moindre que celle des Turcs. L'an 945 (1538), Schah-Thahmasp mit fin à la dynastie des rois de Chirwan, réunit cette province à la Perse, et en donna le gouvernement à son frère Elkas Mirza, qui s'y révolta 8 ans après. Thahmasp fut obligé de reconquérir le Chirwan, et chassa le prince rebelle, qui s'enfuit en Crimée, puis à Constantinople, où il alla implorer le secours de Soliman. Cette guerre que la Perse eut à soutenir contre les Ottomans, en 955 (1548), lui fut moins onéreuse encore que la précédente. La mésintelligence d'Elkas avec le sultan fut avantageuse à Thahmasp. Devenu suspect à son protecteur, qui voulait le faire arrêter, Elkas, qui avait poussé ses incursions jusque dans les environs d'Ispahan, crut trouver un asile dans le Kourdistan; mais le chef auquel il s'était confié le livra au roi, qui le relégua dans une forteresse, où il mourut l'année suivante. Thahmasp avait deux autres frères : Bahram-Mirza, prince ami des lettres et des arts, à qui l'auteur du *Loub al-Tawarikh* (la Moelle des histoires) a dédié son ouvrage, cultivait avec succès la poésie et la musique. Il se révolta aussi contre son souverain, et eut le même sort qu'Elkas. Le second, Sam-Mirza, gouverneur du Khoraçan, vivait encore l'an 957 (1550), et a composé une *Histoire des poètes*. Schah-Thahmasp avait profité des querelles des deux princes géorgiens, Simon et David, pour s'emparer de leur pays, que son père Ismaël avait rendu tributaire; mais David, qui s'était fait musulman, ne put gouverner en paix la Géorgie sous la protection du roi de Perse. Envahie par les Ottomans, elle fut souvent le théâtre de leurs guerres avec les Persans et des ravages commis par les armées belligérantes. Enfin, à la suite d'une troisième expédition que Soliman fit en Perse, la paix fut signée, à Amasie, entre les deux puissances, l'an 961 (1554). Schah-Thahmasp, dans sa jeunesse, s'était rendu célèbre par la généreuse et royale hospitalité qu'il avait donnée à l'empereur mogol Houmayoun, que des rebelles avaient chassé de l'Indoustan, et par les puissants secours qu'il lui avait fournis pour rentrer dans ses États : mais, par une inconséquence qu'on ne peut attribuer qu'à des motifs de crainte ou de cupidité, ce même roi de Perse se déshonora vers le déclin de sa carrière, en faisant ou en laissant assassiner le prince Bajazet, qui était venu chercher à sa cour un asile contre la juste colère du sultan des Ottomans. Cette inconséquence paraît avoir formé la base du caractère de Schah-Thahmasp, et donné lieu également aux éloges et aux reproches des divers historiens qui ont parlé de lui. Après avoir régné plus de 53 ans, et en avoir vécu 64, dont il passa les 20 dernières dans un repos honteux, qui ne fut troublé que par les incursions des Ouzbeks, il mourut, en 984 (1576), empoisonné, dit-on, par un épilatoire que lui donna une de ses femmes, pour l'empêcher probablement d'assurer le trône à son plus jeune fils Haïder, et pour y faire monter Ismaël II.

THAHMASP II (SCHAH-), roi de Perse, de la dynastie des Sofis, était le 3[e] fils du malheureux Schah-Houcein, qui, en 1722, assiégé, réduit aux dernières extrémités dans Ispahan par les Afghans, et prévoyant la fin de son règne, voulut au moins prévenir la ruine entière de sa maison, et sauver un prince qui pût un jour être l'héritier ou le vengeur du trône des Sofis. Les deux frères aînés de Thahmasp, montrés successivement aux troupes, ayant déplu aux courtisans par leur courage et leur fermeté, ce fut au prince Thahmasp que furent confiées les destinées de la Perse. Il sortit d'Ispahan avec 300 cavaliers d'élite, quelques mois avant que cette capitale tombât au pouvoir des rebelles. Il se rendit à Cazbyn, où il fit de vains efforts pour lever des troupes et secourir la capitale. Reconnu roi dans cette ville, lorsqu'on y apprit l'usurpation de Mir-Mahmoud, il ne put s'y maintenir, et fut obligé de se retirer à Tauris, où il se livra aux plaisirs et négligea les affaires. Il déposa Vakhtang, prince de Géorgie, qui refusait de se mettre à la tête de l'armée persane, et envoya contre Mahmoud des troupes qui furent battues. La Perse fut alors envahie par deux puissances plus redoutables que les Afghans : les Russes l'attaquèrent par le nord, conquirent le Daghestan et le Chirwan; les Turcs entrèrent du côté de l'occident et subjuguèrent la Géorgie et l'Arménie. Thahmasp, pressé de toutes parts, envoya des ambassadeurs à Constantinople et à Pétersbourg; mais les Turcs rejetèrent ses propositions, parce qu'il avait réclamé les secours d'un prince chrétien contre des musulmans, et parce qu'ils ne voulaient pas en fournir aux Persans chyites ou hérétiques, contre les Afghans sunnites ou orthodoxes. L'ambassadeur du sofi ne réussit pas mieux en Russie. A la vérité, le czar, par un traité signé le 23 septembre 1723, s'obligea de rétablir Schah-Thahmasp sur le trône d'Ispahan, et se fit céder les provinces littorales de la mer Caspienne; mais loin de remplir la première condition du traité, il en conclut un autre, en 1725, avec les Turcs, pour opérer le démembrement de la Perse. Tandis que Pierre le Grand se mettait en possession du Ghylan, ses nou-

veaux alliés, poursuivant leurs conquêtes, forcèrent Tauris à capituler et pénétrèrent jusqu'à Kermanchah. Thahmasp, hors d'état de lutter contre des ennemis si nombreux, s'était retiré dans le Mazanderan, où, échappé au piége qu'Aschraf, successeur de Mahmoud, lui avait tendu pour l'attirer à Ispahan, et se rendre maître de sa personne, il semblait être spectateur indifférent et passif de la lutte engagée entre les princes qui se disputaient ses États. Soutenu par Feth Aly Kan, chef de la tribu des Kadjars, il avait établi sa petite cour à Fehrabad. Ce fut alors qu'un secours inespéré vint, pour un moment, changer l'état de sa fortune. Un Turcoman obscur, un soldat parvenu, un chef de brigands, vainqueur des Afghans Abdallis et des autres rebelles, qui depuis le commencement des troubles s'étaient partagé le Khoraçan, se présente au souverain légitime de la Perse, et promet de le rétablir sur le trône de ses pères. C'était le fameux Nadir. Les 5,000 hommes qu'il amène, joints aux 3,000 que commandait Feth-Aly-Kan, forment le noyau d'une armée qui s'accroît chaque jour par la réputation des chefs et la confiance que donnent les premiers succès; mais bientôt Nadir, qui voulait gouverner à son gré un roi faible et sans expérience, fait assassiner son collègue. Schah-Thahmasp commence à se défier de son nouveau général. Cependant le zèle de Nadir ne semble pas se démentir. Le Khoraçan est soumis, et trois batailles gagnées sur les Afghans font rentrer Ispahan et la Perse méridionale sous la domination des Sofis. Schah-Thahmasp qui n'avait pu arriver en vainqueur dans sa capitale, y fut reçu comme souverain, un mois après (décembre 1729). En entrant dans le palais d'Ispahan, teint du sang de son père et de toute sa famille, il eut la triste consolation de retrouver sa mère, qui, pour échapper au sort des autres princesses, condamnées à une honteuse captivité, s'était déguisée en esclave et en remplissait, depuis 7 ans, les plus viles fonctions. La fuite et la mort d'Aschraf, la destruction des Afghans, la soumission de la Perse, loin d'augmenter la puissance de Schah-Thahmasp, préludèrent à l'anéantissement de sa faible autorité, en ajoutant à la gloire et à l'influence de son général. Nadir, vainqueur des Ottomans, les avait chassés de toutes leurs conquêtes en Perse, et se disposait à assiéger Érivan, lorsqu'une révolte des Abdallis le rappela dans le Khoraçan, dont Schah-Thahmasp lui avait cédé la souveraineté. Pendant l'absence de cet ambitieux guerrier, l'imprudent monarque, séduit par des flatteurs, espère recouvrer son autorité par quelques brillants faits d'armes : il rompt le traité conclu par Nadir avec les Turcs, et met le siége devant Érivan; mais il est forcé de le lever, et après avoir essuyé deux défaites, il complète sa honte en signant un traité désavantageux, et en ne stipulant aucun article pour la liberté des Persans prisonniers de guerre. Nadir fit éclater son indignation : de retour à Ispahan, il reprocha à son souverain cette paix humiliante; puis feignant de se réconcilier avec lui, il l'invita à une fête dans sa tente, l'enivra, l'offrit dans cet état aux grands officiers du royaume, comme un prince indigne du trône, le fit déposer, l'envoya prisonnier dans le Khoraçan, et donna la couronne au fils du roi détrôné. Cette catastrophe arriva le 26 août 1732. On croit que Thahmasp fut tué 7 ans après, par ordre de Riza Kouli Mirza qui, pendant l'expédition de son père Nadir dans l'Indoustan, avait voulu s'emparer de la Perse.

THAIS, courtisane grecque, se trouvait à Athènes lors de l'incendie de cette ville par Alexandre le Grand, qu'elle suivit en Asie, et, dans un moment d'ivresse du conquérant, lui mit dans les mains la torche qui brûla Persépolis. Après la mort de cet illustre amant, sur qui elle avait pris tant d'empire, elle devint une des femmes de Ptolémée, roi d'Égypte, dont elle eut plusieurs enfants.

THAIS, illustre pénitente, née en Égypte dans le 4e siècle, fut élevée dans la religion chrétienne, qu'elle abandonna pour se livrer publiquement à la prostitution. Plus tard elle se convertit à la voix de saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, et, après avoir jeté au feu tout ce qu'elle avait amassé par le crime, se soumit à une pénitence rigoureuse dans un monastère. Sa fête est marquée au 8 octobre dans le ménologe des Grecs.

THAI-TSOUNG, empereur de la Chine, qui fut le véritable fondateur de la dynastie des *Tang*, était le second fils de *Ly-yun*, gouverneur de la province de *Tay-yen-fou*, et se nommait *Li-chi-min*. Dès son enfance, il se distingua de ses frères par son esprit, sa prudence et sa valeur. Prévoyant que la dynastie des Souy touchait à sa fin, il osa concevoir l'espérance de faire passer la couronne à son père; mais, connaissant la faiblesse de ce prince, il lui cacha soigneusement ses projets. Li chi min s'attacha d'abord à gagner l'estime des grands et des lettrés, par la sagesse de sa conduite. Sa bravoure et sa libéralité lui concilièrent facilement l'affection du peuple et des soldats. Dès qu'il crut le moment favorable, il leva des troupes, sous le prétexte de rétablir la tranquillité dans les provinces voisines. Tous les mécontents vinrent bientôt en foule se ranger sous ses drapeaux; et se voyant à la tête d'une armée puissante, il força son père à se déclarer indépendant. La nouvelle de l'approche de Li-chi-min jeta l'épouvante dans la cour du dernier empereur des Souy. Ce malheureux prince fut égorgé par ses gardes; et son héritier ayant refusé de s'asseoir sur un trône sanglant et environné de dangers, Ly-yun fut proclamé empereur, sous le nom de *Kao-tsoun*. La valeur brillante de Li-chi-min acheva bientôt de dissiper ou de soumettre les ennemis de son père; et il s'attacha par ses bienfaits tous ceux qu'il avait vaincus sur le champ de bataille. *Kao-tsoun*, reconnaissant qu'il devait le trône à Li-chi-min, voulut le déclarer prince héritier; mais il refusa ce titre, qu'il fit donner à son frère aîné, et se contenta de celui de généralissime. Li-chi-min profita des loisirs de la paix pour se perfectionner dans les sciences. Il obtint de son père la permission de faire venir à la cour les savants les plus distingués; et il y fonda une sorte d'académie qui subsiste encore dans le tribunal des ministres. Les frères de Li-chi-min ne purent voir sans jalousie la préférence marquée qu'il obtenait sur eux dans toutes les circonstances. Après avoir tenté vainement d'inspirer à l'empereur, leur père, des soupçons sur sa conduite, ils conçurent l'odieux projet de l'assas-

siner. Averti des intentions de ses frères, Li-chi-min ne sortait plus sans armes, et se faisait accompagner de quelques-uns de ses serviteurs les plus dévoués. Un jour qu'il se rendait au palais, il voit venir à lui ses deux frères, portant leurs arcs; et aussitôt il entend le sifflement d'une flèche. Irrité de tant de perfidie, il fait tomber à ses pieds l'assassin; l'autre, en fuyant, est percé d'une flèche. Li-chi-min court embrasser les genoux de son père. L'empereur le relève, et s'étant fait rendre compte de ce qui s'était passé, lui dit : La méchanceté de vos frères les rendait indignes de vivre; en leur ôtant la vie, on n'a fait que ce que j'aurais dû faire il y a longtemps. Li-chi-min fut reconnu, dès le lendemain, prince héritier; et, un mois après, *Kao-tsoun* s'étant démis de l'empire, il fut proclamé son successeur (4 août 626), sous le nom de Thaï-Tsoung. Quoique passionné pour les femmes, son premier acte d'autorité fut de congédier du palais 3,000 concubines, qu'il renvoya dans leurs familles. Il fit déclarer impératrice son épouse *Tsang-chun-si*, princesse aussi modeste qu'éclairée, dont les conseils lui furent souvent utiles, et qui, dit-on, a laissé des ouvrages estimés. Pendant les fêtes du couronnement, les Turcs pénétrèrent dans la Chine, et s'avancèrent près de Si-gan fou, avec une armée de plus de 100,000 hommes. L'empereur, sans se troubler, fit armer ses troupes, et marcha sur-le-champ contre les Turcs. Sa contenance assurée les intimida tellement, qu'ils s'estimèrent heureux d'obtenir la paix aux conditions qu'il voulut leur imposer. Thaï-Tsoung connaissait trop bien les ennemis auxquels il avait affaire pour se fier à leurs serments. Aussi profita-t-il de la paix pour exercer ses soldats; et bientôt il eut une armée aguerrie et disciplinée. Aucun prince ne comprit mieux les avantages qu'une nation peut retirer du progrès des sciences. Il bâtit à Si-gan fou un collége qui pouvait contenir plus de 10,000 élèves, l'enrichit d'une bibliothèque de 200,000 volumes, et y fixa, par ses largesses, les maîtres les plus habiles. Ses bienfaits allèrent chercher au loin les savants lettrés. Il encouragea leurs travaux, récompensa leurs découvertes, et en attira plusieurs à sa cour. C'était dans leur société qu'il passait les moments qu'il pouvait dérober aux soins du gouvernement; et il les consultait souvent dans les circonstances difficiles. Thaï-Tsoung divisa l'empire en dix *tao* ou grandes provinces, et en régla les bornes d'après leurs limites naturelles. Il ne voulut pas, malgré l'avis de ses conseillers, profiter de la guerre que les Turcs se faisaient entre eux pour achever de les détruire. Il se contenta de leur donner un chef ou *Ko-han;* mais les Turcs l'ayant prié de garder ce titre pour lui-même, il y consentit. D'après l'avis de l'impératrice, Thaï-Tsoung ordonna la révision du code des lois, en prescrivant d'adoucir les châtiments et de diminuer les charges et les impôts supportés par le peuple. Attentif à tous les détails du gouvernement, il voulut un jour visiter lui-même les prisons publiques : il y trouva 390 criminels condamnés à mort. Leur ayant permis de se rendre chez eux, pour travailler à la récolte, ils revinrent tous au temps prescrit et obtinrent leur grâce. Le prince héritier ayant donné, par sa conduite, des sujets de mécontentement à son père, il craignit que l'empereur ne lui substituât un autre de ses enfants, et résolut de prév[enir] cette mesure. La conspiration du prince hériti[er] ayant été découverte, Thaï-Tsoung se contenta de le d[é]grader; mais il fit punir de mort ses complices. Dep[uis] qu'il était monté sur le trône, Thaï-Tsoung n'avait f[ait] la guerre que par ses lieutenants; mais il résolut d'a[l]ler en personne châtier les grands de la Corée, révol[tés] contre leur roi, et qui, d'ailleurs, gênaient les comm[u]nications de la Chine avec ses voisins. Il s'empar[a] presque sans obstacle, de plusieurs villes de la Coré[e] et vint mettre le siége devant *Gan-chi tching,* capit[ale] de ce royaume. Une victoire éclatante, qu'il rempor[ta] sur les Coréens, lui persuada que cette ville ne tard[e]rait pas de tomber en son pouvoir; mais le général q[ui] la défendait montra de la vigueur; et l'empereur, apr[ès] avoir perdu beaucoup de monde, fut obligé de se retire[r] faute de vivres pour faire subsister son armée. En [le] voyant s'éloigner, le commandant de la ville lui cri[a] du haut des murailles, qu'il lui souhaitait un b[on] voyage. Ce revers inattendu affligea vivement l'emp[e]reur; succombant à son chagrin, et persuadé que sa f[in] approchait, il se hâta de recueillir, pour l'instructi[on] de son héritier, les avis les plus propres à former [un] bon prince. Outre le livre intitulé *Ti-fou,* il en av[ait] déjà composé un autre sous le titre de *Précieux miroi[r]* dans ces deux ouvrages, dont le P. du Halde a don[né] l'analyse, Thaï-Tsoung fait voir beaucoup de discern[e]ment et de goût, et montre une connaissance appr[o]fondie de l'histoire. Ce prince mourut le 10 juillet 64[9] à l'âge de 53 ans; il en avait passé 23 sur le trôn[e]. Peu d'empereurs ont eu plus d'heureuses qualités q[ue] Thaï Tsoung : l'histoire ne lui reproche qu'un amo[ur] excessif pour les femmes et le désir immodéré [de] la gloire.

THALEBI ou **THAALEBI** (Abou Mansou[r] Abd'el-Melek al), auteur d'un grand nombre d'o[u]vrages sur diverses matières, fut surnommé *Al-Thale[bi]* parce que lui, ou son père, exerçait l'état de pelletie[r] marchand de peaux de renard (*Thaleb* signifie renard [en] arabe). Il naquit à Nischabour en Perse, l'an 350 [de] l'hégire, 961 de J. C., et mourut en 430 (1038), suiva[nt] le *Catalogue* des manuscrits de la Bibliothèque royale [de] Paris, et d'Herbelot, page 1020. D'autres fixent l'ép[o]que de sa mort à l'an 429 (1037); et leur opinion [est] appuyée par le même d'Herbelot, page 799; car le ch[if]fre 499 est une faute d'impression. Uri, dans le *Cata[lo]gue* de la *bibliothèque Bodléienne*, dit qu'il mourut [en] 427 (1035). Il confond peut-être ce Thalebi avec Th[a]lebi Abou-Ishak Ahmed ben-Ibrahim, commentateur [du] Coran et auteur d'une *Histoire des prophètes,* mort en 4[27] (1026). On distingue, parmi les ouvrages de cet auteu[r] une *Anthologie* ou *Florilége* de Sentences tirées de pl[u]sieurs poëtes et orateurs: on la trouve à la Biblioth[è]que royale de Paris et à celle de l'Escurial; *Description [de] diverses choses, avec l'éloge et la critique de chacune d'elle[s]* la bibliothèque de l'Escurial en possède deux exem[plaires], dont l'un offre quelques différences dans [le] titre. On a encore de lui *Intelligence de la langue arab[e]* contenant ses termes les plus propres et les plus rech[er]chés, en forme d'onomasticon : elle existe à la bibli[o]thèque Laurentine, où l'on trouve aussi un *Recueil*

arabes les plus élégantes; mais le chef-d'œuvre de Thalebi est une *Histoire des poëtes illustres*, intitulée : la *Perle des hommes du plus grand mérite de ce siècle*. Elle est divisée en 4 parties et se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, nº 1370 ; à celle de l'Escurial, nº 348 ; à la bibliothèque Bodléienne, nºs 805 et les 3 suivants, et 822. Abou'l-feda cite aussi, dans sa *Préface*, parmi les sources où il a puisé pour ses *Annales musulmanes*, une *Histoire particulière* d'Abou Mansour al-Thalebi, en 4 volumes.

THALEBI (Seif-eddyn al), natif ou originaire d'Amide en Mésopotamie, ayant quitté la secte de Hanbal, pour celle de Chafey, et fait des innovations dans les matières de théologie, fut persécuté au Caire à cause de sa doctrine, et abandonna cette ville pour aller habiter Hamah, puis Damas, où il mourut à 82 ans, en 631 (1234).

THALÈS, l'un des sept sages de la Grèce, né en Phénicie l'an 639 avant J. C., alla en Égypte à l'âge de 14 ans pour se former en écoutant les leçons des prêtres de ce pays. Il apprit d'eux les premiers éléments de la géométrie, et puisa dans leur conversation le goût des sciences naturelles et un profond respect pour la divinité. De retour dans sa patrie vers l'an 609, il la quitta de nouveau vers 587, pour venir habiter Milet, où les Grecs avaient établi depuis plusieurs siècles une république indépendante, et il y reçut le droit de bourgeoisie. Il préférait avec raison ce séjour à celui de la Phénicie, toujours menacée de la guerre par les Scythes ou par les Égyptiens. Sa mère qui l'avait suivi dans sa patrie adoptive, le pressa, comme elle l'avait déjà fait, de se marier; mais il lui avait autrefois répondu qu'il était trop tôt, et il lui dit alors qu'il était trop tard : peut-être y avait-il plus d'égoïsme que de sagesse dans cette réponse. On serait tenté de le croire, lorsqu'on se rappelle que, pour se justifier auprès de Solon de n'avoir point voulu avoir de famille, il apprit à ce véritable sage la mort prétendue de son fils, et parut jouir d'une douleur qu'il regardait comme un argument en faveur du célibat. La véritable gloire de Thalès est d'avoir cultivé l'astronomie avec succès, d'avoir dissipé par des raisons physiques les frayeurs que causaient au peuple les éclipses, et d'avoir fondé l'école ïonique, de laquelle sont dérivées toutes les sectes de la philosophie grecque : ce furent ses services, sans doute, qui lui firent décerner par les habitants de Milet et de l'île de Cos un trépied d'or, trouvé par les pêcheurs, et dont la Pythie avait ordonné de faire hommage au plus sage. Il eut la modestie de transmettre à Bias de Priène ce riche présent, qui, après avoir passé ainsi par les mains de ceux qu'on appelle les sept sages de la Grèce, lui revint encore comme au plus digne. Cette fois le philosophe de Milet l'offrit à Apollon Isménien, et crut avoir rempli les intentions de l'oracle. Thalès ne séjourna pas continuellement à Milet. A l'âge de 69 ans il se rendit en Égypte, sur l'invitation d'Amasis, et à son retour il passa par Sardes, où il vit le jeune Crésus. Il tint à ces deux princes un langage franc et hardi. Ce père de la philosophie mourut à l'âge de 90 ans, dans la 58e olympiade, commencée le 15 juillet 548. Lucien le fait parvenir jusqu'à 100 ans. On sait que Thalès avait composé un *traité* sur les solstices, un autre sur les équinoxes, divers écrits en vers sur les météores, et une *Astronomie nautique*.

THALÈS ou **THALETAS**, poëte-musicien, né dans l'île de Crète, fut contemporain et ami de Lycurgue, et introduisit à Sparte, ainsi qu'en Acardie et dans Argos, plusieurs sortes de danses. On conte que ses chants eurent la vertu de guérir Sparte d'une peste et d'y apaiser une sédition. Au reste, il paraît qu'il n'était pas seulement poëte lyrique, mais grand philosophe et habile politique. Ses *Odes* étaient dictées par une intention morale, et prêtaient aux lois une force d'autant plus efficace qu'elle était plus douce. (*Voyez* les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome X, p. 289.)

THALIUS (Jean), médecin allemand, qui occupe une place honorable parmi les fondateurs de la botanique au 16 siècle, a publié : *Sylva Hercynia, sive Catalogus S....*, ou *Catalogue des plantes qui croissent dans les montagnes et autres lieux voisins de la forêt Hercynienne, qui touche à la Saxe*, Francfort-sur-le-Mein, 1588, in-4º, dont Haller a dit : *Eximium opus et ex proprio clarissimi viri labore natum*. Linné a donné à un genre de la famille des balisiers le nom de *thalia*.

THALLELÉE ou **TALLELOEUS**, jurisconsulte grec du 6e siècle, cité avec éloge dans la constitution que Justinien a placée en tête des *Pandectes*, et nommé par Cujas l'*OEil des lois*, paraît avoir été l'un des principaux rédacteurs de la compilation connue sous le nom de *Corpus juris Justinianeum*. Il fut chargé de traduire en langue grecque le *Digeste* pour les provinces d'Orient. Ce travail ne nous est point parvenu, mais l'on peut s'en faire une idée par les nombreux fragments que l'on retrouve sous le nom de Thallelée, dans les Basiliques.

THALLUS a écrit des *Histoires syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin, martyr, Tertullien, Minutius-Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J. C.

THAMAR, Chananéenne qui, selon l'Écriture, épousa Her, fils aîné de Juda, vers l'an du monde 2350. Her étant mort subitement, en punition de quelques crimes que l'Écriture ne désigne pas (quelques rabins ont pensé qu'il avait privé sa femme de fécondité, afin de conserver sa beauté), Juda engagea Onan, son second fils, à épouser Thamar lorsqu'elle eut perdu son premier mari; mais cette union ne plaisant point à Onan, il se livra à un crime qui, selon l'Écriture, fut puni de mort. Thamar, veuve pour la seconde fois, demanda pour mari le dernier des fils de Juda, nommé Sela; mais craignant pour lui le sort de ses deux aînés, Juda s'y refusa. Alors Thamar s'étant déguisée, alla attendre ce dernier sur le grand chemin, et elle se livra à lui comme une prostituée; elle devint enceinte et fut condamnée comme adultère à être brûlée; mais ayant avoué par quel moyen elle avait conçu, elle obtint sa grâce, et fut mère de Pharès et de Zara, qui sont nommés dans la généalogie de Jésus-Christ. (Genèse, ch. 38.)

THAMAR, fille de David et de Maacha, fut violée par son frère Amnon, qu'Absalon, autre fils de David, tua dans un festin, pour le punir de l'outrage fait à sa sœur.

THAMAR, reine de Géorgie, succéda, l'an 1184, à son père George III, dont elle était l'héritière. Elle régna glorieusement, remporta des victoires sur les musulmans, et recula les frontières de ses États. Ses grandes actions, ses conquêtes et ses vertus lui ont fait donner, malgré son sexe, le surnom de *mep'he* (roi), par les Géorgiens, qui la placent parmi leurs plus illustres monarques, Vakhtang *Gourgaslan* et David *le réparateur*. Elle conféra la charge de *spasalar*, ou généralissime de ses armées, au prince arménien Zak'haré, fils de Sarkis, et à son frère Ivané la dignité d'*atabek*, avec la direction générale de toutes les affaires intérieures du royaume. La Géorgie, sous l'administration de ces deux princes, parvint à un très-haut degré de prospérité. Zak'haré triompha souvent des Persans, soumit tous les pays entre le Kour et l'Araxe, prit Tovin, Kars et plusieurs autres villes. Divers princes, chrétiens ou musulmans, se rendirent tributaires de la reine Thamar, dont l'autorité fut reconnue depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Pour récompenser les services de Zak'haré et d'Ivané, cette princesse leur donna en fief les villes d'Ani et de Lorhé, avec un territoire considérable dans l'Arménie. Ce fut probablement aussi à leur considération qu'elle rappela les princes orpelians Ivané, fils de Libarid, et Libarid, fils d'Elikoum, dont la famille avait été proscrite et massacrée par ordre du roi George III, son père, et qu'elle leur rendit une partie des biens dont ils avaient été dépouillés. Les Géorgiens ayant voulu profiter des troubles survenus dans le royaume musulman de Khelath, après la mort de Sokman Schah-Armen, Zak'haré et son frère Ivané passèrent l'Araxe avec une armée nombreuse et vinrent assiéger Khelath; mais Ivané fut fait prisonnier dans un combat, et Zak'haré, pour obtenir sa délivrance, fut obligé de lever le siége, d'accorder la paix à Baktimour roi de Khelath, et de donner en mariage au fils de ce prince sa nièce Thamtha, fille d'Ivané. Les prêtres et les nobles géorgiens désirant que la reine prît un époux, elle avait accepté la main d'un prince russe. George, l'un des fils d'André Bogolubskoï, lequel vivait dans le Kaptchak, banni et dépouillé par Vsevolod, son oncle et son tuteur. Au commencement de son règne, le prince russe mérita l'approbation générale, et se distingua à la tête des armées géorgiennes; mais comme il se livra dans la suite à la débauche la plus effrénée, on résolut de casser son mariage avec la reine. Thamar y consentit volontiers; cependant, en congédiant son époux, elle lui fit de riches présents. Il se retira sur les bords de la mer Noire, d'où il passa à Constantinople : il en revint quelque temps après, et aborda dans l'Imireth, où il trouva des partisans. Il rassembla une armée, marcha vers Téflis, et fut battu deux fois par les Géorgiens, commandés par leur reine, qui lui accorda la permission de sortir du royaume, et lui fournit même une garde d'honneur. Elle eut pour second mari David Sauslan, prince ou héritier du pays d'Ousetí, au nord de la Géorgie, lequel était de la race des Bagratides. S'il faut en croire les historiens géorgiens, Thamar conquit, par ses gé[...] raux, Tauris, Marand, Méianah, Cazbyn, et même [...] Seïstan. Mais il y a certainement de l'exagération da[...] leur récit; car les troupes de cette reine ne purent p[...] même se maintenir dans l'Adzerbaïdjan, où elles fir[...] plusieurs invasions. Ils ajoutent qu'elle soumit Tré[...] zonde et une partie de l'Anatolie. Suivant eux, [...] mourut l'an 1198, et eut pour successeur son [...] George IV, surnommé *Lascha*, qu'elle avait eu de [...] second mari. Mais on voit, par une ancienne inscripti[...] qu'elle vivait encore en 1201. On peut donc présu[...] qu'elle avait associé son fils au trône, dans l'an[...] 1198, et qu'elle ne mourut qu'en 1206 ou 1207. C'[...] au règne de cette princesse et à celui de son père et [...] son fils qu'on fixe l'époque la plus brillante de la litté[...] ture géorgienne.

THAMAS-KOULI-KAN. *Voy.* **NADIR SCHA[...]**

THAMER (Théobald), théologien allemand, fame[...] par son opposition aux dogmes des Luthériens, ét[...] originaire de Rosheim, petite ville de la basse Alsa[...] Après avoir étudié à Wittemberg, sous Luther et M[...] lanchton, puis à Francfort-sur-l'Oder, il fut appel[...] Marbourg en 1543, comme professeur de théologie [...] prédicateur. Il ne tarda pas à se déclarer contre [...] dogme des concordatistes, qui, malgré l'obscurité de [...] formule, exprimait clairement qu'en recevant le pa[...] et le vin, non-seulement les vrais pénitents, mais au[...] les indignes recevaient vraiment le corps et le sang [...] J. C. Les efforts du landgrave Philippe le Magnanim[...] pour calmer ce fougueux sectaire ne l'empêchèrent p[...] d'attaquer bientôt après le fameux dogme de la justi[...] cation, qui, suivant Luther, s'opère par la foi se[...] sans les bonnes œuvres. Il résulta de cette oppositi[...] et de toutes les discussions qui en furent la conséquen[...] un grand scandale dans l'Église protestante, et Tham[...] finit par être suspendu de ses fonctions. Il essaya pl[...] sieurs moyens de vengeance, et, ayant, sans toutef[...] abjurer, accepté la place de second prédicateur à l'égl[...] catholique de Saint-Barthélemi à Francfort, en 155[...] il se mit à prêcher contre ses coreligionnaires, auxqu[...] il reprocha de ne reconnaître qu'une seule autori[...] celle des Écritures, leur enseignant qu'il y en av[...] encore deux autres, notamment la conscience de l'ho[...] me, qui fut admise depuis par les protestants. Cepend[...] Thamer fut destitué par l'électeur de Mayence com[...] encore trop imbu des principes de la réforme. Il [...] commença avec plus d'ardeur sa lutte contre ses core[...] gionnaires, s'attira des persécutions, et se décidant en[...] à rentrer franchement dans le sein de l'Église cath[...] lique, il publia sa justification en 1562. Il fut alors [...] voyé professeur de théologie à Fribourg, où il mou[...] en 1569.

THAN (Philippe de) naquit à la fin du 11e siè[...] dans le village de ce nom, situé en Normandie, à 3 lie[...] de Caen. Il est auteur de deux ouvrages fort remarq[...] bles : le premier est le *Livre des créatures*, publié [...] 1107, et dédié à Humfroi de Than, oncle de l'aute[...] chapelain de Hugues le Brigot, sénéchal de Henri [...] On y trouve d'excellentes maximes de morale. L'abbé [...] la Rue pense qu'à l'imitation de beaucoup de poëtes [...] tins du moyen âge, celui-ci a voulu faire rimer la

de chaque vers avec l'hémistiche, et cette opinion a d'autant plus de poids, qu'il a vu les manuscrits anciens, dont la disposition et l'état matériel doivent décider la question. Comme ce *livre des créatures* contient une chronologie, quelques bibliographes en ont fait à tort deux écrits séparés. Le deuxième ouvrage de Philippe de Than est intitulé : *le Bestiaire* : c'est une traduction du *liber Theobaldi de naturâ animalium, vel avium, seu bestiarum*. Ce poëme parut en 1125, et l'auteur mourut vers 1126.

THAN (...... DE), ancien recteur de l'université de Caen et professeur de philosophie à cette université, vivait dans la première moitié du 18e siècle. On a de lui une *Grammaire latine et française*, en 3 vol. in-12, Caen, 1751, 3e édition. Cet ouvrage médiocre, oublié aujourd'hui, eut, dans son temps, beaucoup de succès, par la disette où l'on était de bons livres élémentaires.

THA-THA-TOUNG-O, ministre de Gengiskan au 13e siècle, était de la nation des Ouïgours, dont il appliqua l'alphabet à la langue mogole. Il avait été d'abord chargé d'expédier les ordres et de garder le sceau d'or du prince de la nation des Naïmans, nommé Taïyang, et lui était resté fidèle, même après la ruine de sa principauté. L'histoire des Mogols donne à ce ministre une rare intelligence et une profonde instruction.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (GASPARD), sieur du Puy-Ferrand, né vers le milieu du 17e siècle à Bourges, où il mourut en 1712, a publié : *Histoire du Berry et du diocèse des Bourges*, 1689, in-fol. : elle est rare et recherchée ; *Notes sur la coutume de Berry*, 1701, in-fol. ; *Notes sur la coutume du Beauvoisis*, 1690, in-fol. ; *Traité du franc-alleu de Berry*, 1667, 1701, in-fol.

THÉAGÈNE ou **THÉAGÈNES**, célèbre athlète de l'île de Thasos, remporta, par ses victoires, jusqu'à 1.400 couronnes en divers lieux de la Grèce. Semblable à Milon de Crotone, il mangeait, dit-on, un bœuf en un jour. Après sa mort, on le mit au rang des dieux d'après un oracle d'Apollon. Ses compatriotes de Thasos lui ayant élevé une statue en bronze, le souvenir de ses triomphes excita encore la jalousie de ses rivaux, au point que l'un d'eux allait tous les jours frapper de verges son image. Cet homme fit tant que la statue tomba sur lui et l'écrasa. Alors la famille de cet insensé traduisit la statue en justice, parce que, suivant les lois de Dracon, les choses inanimées pouvaient être jugées en cas d'homicide. La statue fut condamnée à être jetée à la mer ; mais les Thaséens ayant essuyé une famine terrible, l'oracle leur dit qu'il fallait rappeler leurs bannis ; ce qu'ils firent : la famine ne cessant pas, l'oracle fut consulté de nouveau, et il répondit qu'on avait oublié la statue de Théagène. Aussitôt cette statue fut repêchée, et replacée sur un nouveau monument. On lui décerna des honneurs divins, et la famine cessa.

THÉAGÈNE DE RÈGE, historien grec, qui vivait sous la 63e olympiade (528 avant J. C.), écrivit divers ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. — Enfin un autre auteur du même nom avait composé une histoire de Carie et de Macédoine, qui est également perdue.

THÉAULON (ÉTIENNE), né à Aigues-mortes, en 1744, fut admis, à titre d'agrégé, à l'Académie royale de peinture, avant l'âge de 30 ans, et dut cet honneur précoce à son talent gracieux, spirituel et facile, de rendre les scènes populaires, genre auquel il s'était presque exclusivement adonné. Justifiant le choix de l'académie par le joli tableau qu'il exposa au salon de 1775, il en fit admirer l'ingénieuse ordonnance, et l'on applaudit à l'art avec lequel, ayant à représenter une action qui ne pouvait guère être produite sans voile, il avait su faire deviner toute sa pensée, sans blesser les convenances. On lui reprocha cependant d'avoir sacrifié au groupe principal des accessoires indispensables pour la parfaite intelligence du sujet, et de les avoir ensevelis dans des ombres trop fortes. Cette espèce de manière noire était chez lui systématique ; c'est un caractère distinctif de la plupart de ses ouvrages. Quelques-uns lui furent commandés pour orner les boudoirs de Bagatelle à côté de ceux de Greuze, des Lagrénée, des Fragonard. Toutes ses compositions sont maintenant disséminées dans les cabinets des amateurs. Théaulon est mort à Paris, le 10 mai 1780.

THÉBÉSIUS (ADAM-CHRÉTIEN), médecin de Hirchberg en Silésie, membre de l'Académie des Curieux de la nature, est connu par de bonnes observations sur divers points d'anatomie pathologique, insérées dans les recueils de cette compagnie. On cite particulièrement de lui une savante dissertation *de Sanguinis circul. in corde* (Leyde, 1708, 1716, in-8o, et Leipzig, 1739, in-4o), qui a fait donner son nom à la valvule de la veine coronaire gauche du cœur. Les orifices des veines cardiaques entourant la fosse ovale sont aussi appelés par les anatomistes *trous de Thébésius*. — Deux autres médecins du même nom, ADAM-SÉBASTIEN et JEAN-EHRENFRIED, ont aussi pratiqué leur art à Hirchberg au 18e siècle, et sont auteurs de divers ouvrages ; on cite, entre autres, du second : *Hebammenkunst* (ou Guide des sages-femmes), Leignitz, 1757, 1759, 1769, 1779, in-8o.

THEDEN (JEAN-CHRÉTIEN-ANTOINE), premier chirurgien de l'armée prussienne, sous Frédéric II, naquit à Steinbeck dans le Mecklembourg, le 13 septembre 1714. Après avoir passé sa première jeunesse dans une situation fort pénible, il fut domestique à l'âge de 13 ans, puis apprenti chez un tailleur. Bientôt dégoûté de cette profession, il entra chez un chirurgien, comme élève. C'était la carrière pour laquelle il était né. Placé dans un régiment de cavalerie, il fit preuve d'une rare habileté ; fut nommé, en 1758, chirurgien d'un régiment d'infanterie, puis premier chirurgien des armées prussiennes. Son zèle auprès des malades, et ses efforts pour améliorer l'état des hôpitaux militaires, ses profondes connaissances en chirurgie, enfin son caractère de douceur et d'humanité, furent généralement appréciés. On ne l'appelait que le *père Theden*. Il mourut le 2 octobre 1797, après avoir célébré, en 1787, la fête jubilaire de 50 ans consacrés au service de l'État. Theden concourut très-efficacement aux progrès de son art. On cite, parmi ses découvertes, son eau vulnéraire, ses cathartères, ses pompes de poitrine, ses tenailles pour extirper les polypes. Il a laissé des écrits remarquables, et dont voici les titres : *Nouvelles observations et expériences sur-*

vant à enrichir la chirurgie, Berlin, 1771, in-8°; tome III, ibid., 1776-95; *Instruction pour les sous-chirurgiens des armées*, 2 vol., Berlin, 1774, in-8°.

THEIL. *Voyez* **PORTE DU THEIL.**

THEIS (MARIE-ALEXANDRE DE), littérateur, né à Paris en 1738, mort en 1796, a publié : *le Singe de la Fontaine, ou Contes et Nouvelles en vers, suivis de quelques poésies*, 1773, 2 vol. in-12; deux comédies intitulées : *le Tripot comique, ou la Comédie bourgeoise*, et *Frédéric et Clitie*, imité du *Faucon*, de la Fontaine; *Encyclopédie morale ou le Code primitif*, 1785, in-12.

THEKAKISQUI, chef des Iroquois, né en 1756, dut l'autorité dont il jouit chez les sauvages de sa nation à son intrépidité, à son audace et son habileté à la course et au tir. Devenu leur chef dès l'âge de 20 ans, il se signala par ses excursions sur le territoire des Espagnols, dans l'Amérique septentrionale. Lorsque les colonies de la Nouvelle-Angleterre se soulevèrent contre la métropole, les Anglais firent leur auxiliaire du chef Iroquois. Thekakisqui fondit sur la Caroline avec la fureur d'un sauvage, y mit tout à feu et à sang, et après avoir fait un désert du district de Ninety-Six, se retira, en apprenant que les Américains insurgés se vengeaient sur les villages et hameaux des Iroquois. Thekakisqui avait massacré, dans son excursion, tous les blancs, sans égard pour le sexe ni pour l'âge; mais il avait entraîné les esclaves noirs, et les chassait devant lui dans sa retraite. De retour dans ses foyers, il les distribua parmi ses guerriers, pour qu'ils en fissent leurs esclaves et leurs laboureurs. Les Iroquois, qui jusqu'alors n'avaient vécu que de chasse, commencèrent à devenir une nation agricole; ce qui eut une influence sensible sur leurs mœurs. Leur chef vécut en paix avec les États-Unis, et signa, en 1794, à Philadelphie, le traité par lequel les Iroquois cédèrent à la confédération américaine une partie de leur territoire. Le gouvernement fut obligé, pendant son séjour à Philadelphie, de lui fournir des femmes, sur la demande à l'appui de laquelle il invoquait un usage de réciprocité. On dit que le choix fait par la république, pour le satisfaire, fut si malheureux, que la vie de Thekakisqui en fut abrégée. Il mourut, en 1802, à Chillowi. Ses guerriers l'enterrèrent sur le bord d'un fleuve, en exécutant des danses de guerre, et en faisant des libations dans deux coupes faites de crânes humains, dont l'un était celui du chevalier de l'Estrange, que le chef sauvage avait tué dans son excursion sur le territoire anglo-américain, en 1781. Ils mirent dans sa tombe les chevelures qui attestaient le grand nombre d'ennemis tombés sous ses coups. On trouve une *Notice* sur Thekakisqui, dans l'*Américain Review*.

THÉLIS (le comte DE), philanthrope, né vers 1730 dans le Forez, mourut vers 1790 dans une de ses terres, découragé et complétement oublié, après avoir passé toute sa vie à faire le bien ou à proposer des mesures utiles. Dès 1772, il réclama, à l'exemple du duc de Charost, la suppression des *corvées*, dont il démontra l'inutilité par les raisons les plus victorieuses, c'est-à-dire par des travaux exécutés à ses frais dans ses domaines. On a de lui : un opuscule *sur la législation du flottage des bois*, Paris, 1775, in-8°; *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, in-4°; *Réflexions d'un militaire*, in-4°; *Mémoires sur les rivières et canaux*, 1779, in-4°; *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfants de la campagne*, 1779, in-12.

THELLUSSON (PIERRE-ISAAC) descendait d'une ancienne famille française protestante, qui, obligée de quitter sa patrie à l'époque des guerres de religion, s'établit à Genève, où elle occupa les premières places de la république. Isaac Thellusson, père de celui dont il est question, passa la plus grande partie de sa vie à Paris, en qualité de résident de Genève près la cour de France. Il eut plusieurs enfants. Pierre-Isaac, un des plus jeunes, désirant améliorer sa fortune, s'établit à Londres, et y acquit très-promptement, par son habileté dans les grandes entreprises du commerce maritime, une fortune considérable. Il mourut dans cette ville, en 1798, laissant à sa veuve et à ses enfants environ 6 millions de francs, et ayant disposé du surplus de ses biens, montant à près de 20 millions de francs, en faveur de son arrière-petit-fils, à naître; ordonnant que les intérêts en seraient annuellement placés en acquisitions de biens-fonds, jusqu'à la majorité de cet héritier. Pierre de Thellusson, fils aîné du testateur, fut élevé à la dignité de pair du royaume.

THELWALL (JOHN), né à Londres en 1766, étudia successivement les belles-lettres, le droit, la médecine, et en 1787 publia son premier ouvrage intitulé : *Contes et légendes*, qui fut suivie, en 1799, de 2 vol. de poésies qui eurent du succès. Partisan jusqu'à l'enthousiasme des principes de la révolution française, il se fit orateur populaire, et s'efforça, par des harangues furibondes, de soulever le peuple de Londres. Poursuivi par un acte du parlement, il fut obligé de quitter la capitale, et tenta, mais sans succès, de produire quelque effet dans les provinces. De retour à Londres, il y donna des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une aisance honorable; néanmoins on le vit encore figurer dans les réunions politiques de 1818, et il acheta même à cette époque la propriété du *Champion*, journal que, malgré tout son talent, il ne put faire prospérer. Il mourut à Bath en 1834, laissant la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, mais qui certainement aurait pu faire de ses facultés un meilleur usage pour lui et pour les autres.

THÉMISEUL. *Voyez* **SAINT-HYACINTHE.**

THÉMINE (PONS DE LAUZIÈRE, marquis DE), maréchal de France, descendait d'une illustre famille du Languedoc, connue dans l'histoire depuis le 12ᵉ siècle. Né vers 1552, il entra jeune au service, et obtint du roi Henri III une compagnie de gendarmes. Nommé sénéchal du Quercy, il contribua beaucoup à maintenir cette province dans le devoir, et sut empêcher les ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le haut Languedoc. En 1592, le duc de Joyeuse ayant investi Villemur, Thémine se jeta dans cette place, avec une poignée de braves, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les secours qu'il avait demandés arrivèrent; et Joyeuse, forcé de se retirer précipitamment, se noya dans le Tarn, avec la plus grande partie de son armée. Thémine fut compris, en 1597, dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit. Ayant, en 1616, exécute

l'ordre qu'il avait reçu d'arrêter le prince de Condé, il fut nommé, le même jour, maréchal de France. Cette faveur intempestive parut être le prix de sa soumission aux volontés de la cour; et la plupart des historiens en ont fait pour lui l'objet d'un reproche. Il est certain cependant que ses services passés lui donnaient des droits à cette distinction honorable. L'année suivante, il soumit presque toutes les villes de la Champagne qui s'étaient déclarées pour les princes. Il servit, en 1621, sous les ordres du roi, au siége de Montauban. Chargé par la cour de pacifier le Languedoc, il enleva les châteaux et les villes que les rebelles possédaient dans cette province, excepté Castres, que la duchesse de Rohan défendit avec un courage héroïque. Le manque de vivres l'ayant forcé d'abandonner le siége de cette ville, il voulut entrer dans le comté de Foix, pour y faire subsister son armée; mais sept soldats ennemis, enfermés dans une bicoque qui commandait le seul chemin par lequel il pût passer, l'arrêtèrent 24 heures près de Carlat. En 1627, il fut nommé gouverneur de la Bretagne. Le chagrin que lui causèrent les plaintes portées contre lui par le parlement, à raison des désordres commis par ses soldats, le conduisit, la même année, au tombeau. Il mourut, le 7 novembre 1627, à Aurai, à l'âge 74 ans. Ses restes furent transportés à Cahors et inhumés dans la sépulture de sa famille. Le maréchal de Thémine était magnifique, grand dissipateur, se souciant peu du paiement de ses dettes. Plus brave qu'habile, il attaquait l'ennemi sans calculer s'il avait les moyens de vaincre. Tel est le jugement que portent de lui les contemporains. On a son portrait, dans le *Recueil*, de Montcornet. Il avait eu le malheur de perdre ses deux fils aînés, tués en 1621, l'un au siége de Montauban, l'autre à celui de Moulins.

THÉMINES (ALEXANDRE-FRANÇOIS-AMÉDÉE-ADONIS-ANNE-LOUIS-JOSEPH DE LAUZIÈRES DE), évêque de Blois avant la révolution française, né à Montpellier le 13 janvier 1742, mort à Bruxelles le 3 novembre 1829, est issu de cette famille de Thémines qui occupe une si belle place dans l'histoire de France. A 34 ans, ce prélat fut nommé, par le roi Louis XVI, à l'évêché de Blois; il était alors aumônier de ce prince, grand vicaire de Senlis, et ce fut la réputation qu'il s'était faite d'une intègre vertu, qui lui valut cet insigne honneur. Sacré à Paris, le 6 octobre 1776, il alla prendre possession de son diocèse, où il montra des talents, du zèle, de l'instruction, et, dit-on, un peu d'idées singulières. Il supprima plusieurs fêtes auxquelles les fidèles de son diocèse avaient une foi qui allait jusqu'à l'idolâtrie et jusqu'à leur faire oublier le culte qui n'est dû qu'au seul Dieu. Une biographie contemporaine dit que des réclamations générales forcèrent l'évêque de Blois de rétablir quelques-unes de ces fêtes; mais les événements survenus depuis ont confirmé la sage mesure de l'abbé de Thémines. On ne fut pas surpris de le voir, à l'assemblée du clergé de 1788, demander le retour du parlement de Paris, alors exilé à Troyes, par une de ces rigueurs maladroites qui ont amené la chute de la monarchie. Appelé, en 1790, avec les autres prélats de l'Église de France, à prêter serment à cette *constitution civile* du clergé, si mal à propos appelée de ce nom, comme s'il y avait quelque chose de commun entre l'ordre civil ou temporel et l'ordre spirituel et religieux, l'abbé de Thémines refusa le serment. Il émigra depuis en Savoie et en Espagne : c'est à Saint-Sébastien, qu'avec l'abbé de Laneuville, évêque dépossédé de Dax, qu'il accueillait et secourait tous ceux de ses compatriotes que chassait de leur pays la tourmente révolutionnaire. L'armée des Pyrénées s'avança, en 1794, vers Madrid. L'abbé de Thémines s'était déjà retiré à l'extérieur dans une communauté. Une seconde invasion le força à se séparer de cette communauté qu'édifiaient ses austères vertus. On ne sait où il en porta depuis le modeste exemple, jusqu'en 1810, qu'il se fixa à Londres. Il y était le seul évêque français, si on en excepte M. de Béthisy, qui, à la tête de quelques ecclésiastiques, partageait sa résistance et ses opinions inflexibles. Il avait, en 1802, signé la protestation des évêques réfugiés français contre le concordat, et refusé sa démission que, par un bref, le pape lui avait demandée. C'est de Londres que sortit alors un livre sur *Le gouvernement de fait*, qu'on attribua, avec bien des raisons, à l'abbé de Thémines. Ce livre faisait l'apologie de ce gouvernement nécessaire; les évêques réclamèrent, et employèrent tous les moyens pour ramener l'abbé de Thémines à leur *orthodoxie*. On tint plusieurs conférences; on ne put ramener l'évêque de Blois; ses confrères s'éloignèrent de lui; on l'éloigna aussi des princes et de Louis XVIII. Cet ouvrage, qui fit tant de bruit à l'émigration, avait été imprimé à Londres, mais non publié. Un certain de la Roche, libraire, qui avait acheté et payé le manuscrit, eut peur des dangers d'une pareille publication pour la cause des Bourbons, et fit résilier son marché. La mort de l'abbé de Thémines fut édifiante. Il avait les mœurs les plus pures et menait une vie presque *thébaïdique*. Possesseur d'un des plus beaux palais épiscopaux de France, il habitait un appartement meublé fort médiocrement. Il avait des connaissances dans les lettres et les sciences, qu'il protégeait.

THÉMISTIUS, rhéteur et sophiste grec, né dans un bourg de la Paphlagonie, florissait pendant la seconde moitié du 4e siècle. Il fit sous les yeux de son père Eugénius, homme de mérite, des progrès rapides dans la philosophie péripatétique et dans l'art d'écrire. Après avoir propagé, par ses leçons et par son exemple, le goût des études philosophiques dans plusieurs villes de l'Orient où il séjourna successivement, il se fixa à Byzance, et pendant vingt ans, soit comme philosophe, soit comme orateur, soit comme membre du sénat, il jouit, dans cette nouvelle capitale de l'empire, de l'admiration des peuples et de la faveur des princes qui se succédèrent sur le trône depuis Constance, fils de Constantin, jusqu'à Théodose. Dans cette suite de sept empereurs se trouve Julien, auquel il ne plut pas moins qu'aux autres, tous zélés partisans de la religion chrétienne. Quoiqu'il fût lui-même païen, il est permis de croire qu'il profita des exemples de vertu et des enseignements de haute morale donnés par le christianisme; car le fonds de sa doctrine était un éclectisme sage, religieux et plein de tolérance. On ignore l'année de sa mort, comme celle de sa naissance; mais on pense qu'il ne vécut pas au delà du 4e siècle. Il laissa de nombreux

ouvrages, parmi lesquels il y avait sans doute beaucoup de *lettres*, aujourd'hui perdues. Photius lui attribue des *commentaires* sur toutes les *œuvres* d'Aristote. Saint Augustin, Boëce, Cassiodore, Simplicius, Suidas en ont cité quelques-uns, et plusieurs subsistent en manuscrit. On n'a imprimé que ses *Paraphrases* sur les dernières *Analytiques*, sur les 8 livres de *Physique*, sur les 3 livres de *l'Ame*, sur ceux de *la Mémoire*, du *Sommeil* et de *la Veille*, des *Songes*, de *la Divination par le sommeil*. A cela il faut joindre ses *Panégyriques* et ses *Déclamations*. L'édition la plus complète des écrits de Thémistius, et la seule qui soit recherchée, est celle du père Hardouin, Paris, 1684, in fol.

THÉMISTOCLE, Athénien, fils de Nicoclès, citoyen obscur, et d'une mère étrangère, naquit dans le bourg de Phréas, vers le milieu de la 61e olympiade (535 avant J. C.), et parvint aux premiers emplois dans sa république en des temps difficiles pour la Grèce. On reconnut en lui dès son enfance, ce génie inquiet et ardent qui ne peut supporter une fortune vulgaire. Le gymnase appelé Cynosarge, placé hors des murs, et dédié à Hercule, était ouvert aux exercices des enfants de races mêlées : le jeune Thémistocle eut soin d'attirer en ce lieu les enfants des premières familles d'Athènes, et il accoutuma le public à ne plus faire une distinction qui lui semblait injurieuse. Préférant l'étude aux jeux de son âge, il employait ses heures de récréation à composer ou apprendre par cœur quelques harangues; et son maître, témoin de cette ardeur extraordinaire, lui dit un jour que, soit pour le bien, soit pour le mal, la médiocrité ne serait pas son lot. Cependant les arts d'agrément n'avaient aucune prise sur son imagination, constamment dirigée vers quelque chose de plus élevé que l'approbation de ceux qui l'environnaient. Aussi, raillé un jour par quelques jeunes gens sur ce qu'invité dans une société à toucher de la lyre, il avait avoué son ignorance : « Qu'on me donne, leur dit-il, une ville faible et sans éclat, et je saurai la rendre puissante et la faire respecter. » De grands écarts, causés par un tempérament impétueux, marquèrent sa jeunesse. On raconte qu'un jour il attela quatre courtisanes nues à son char, et qu'il se fit traîner par elles dans la place publique au milieu de la foule révoltée d'un tel spectacle. Cependant il était toujours ramené à sa passion pour la gloire et pour la domination : son père voulut l'en dégoûter, et lui montrant sur le rivage de la mer les débris des vieilles galères qu'on laissait à la merci des flots, il lui dit que le peuple traitait de même ses chefs, lorsque leurs services ne lui étaient plus nécessaires. Mais rien ne pouvait arrêter l'essor de son ambition. Thémistocle, à l'entrée de sa carrière politique, prit leçon de Mnésiphilus, l'un de ces philosophes qui, successeurs de Solon, tenaient école sur l'art de gouverner. Dans les affaires publiques, il eut pour constant adversaire Aristide, dont la droiture, l'esprit calme et la raison sévère contrastaient singulièrement avec le caractère remuant, l'esprit artificieux, fécond en ressources, mais peu scrupuleux de Thémistocle, attentif à flatter les passions du peuple, et à proposer de nouvelles entreprises où il voyait des moyens de succès personnel. Ces deux rivaux combattirent l'un à côté de l'autre à Marathon, où ils conduisaient le corps de bataille. Après cette journée, on vit pendant plusieurs jours Thémistocle préoccupé et cherchant la solitude : « Les trophées de Miltiade, disait-il à ses amis, m'empêchent de dormir. » Cette bataille semblait aux Athéniens enivrés, la fin de la guerre contre les Perses ; mais Thémistocle n'y voyait que le prélude d'une lutte plus terrible. Dans cette pensée, il tourna tous ses efforts vers la marine; et malgré Miltiade, il réussit à persuader à ses concitoyens que c'était le seul moyen qui pût leur assurer le premier rang dans la Grèce. Les Athéniens, par son conseil, employèrent les revenus de leurs mines à la construction de 100 galères, qui devinrent dans la suite l'instrument du salut de la Grèce, et dont ils se servirent d'abord contre les Éginètes, qui leur disputaient l'empire de la mer. Thémistocle ayant écarté Aristide par l'ostracisme, se fraya les voies au commandement de l'armée. On le loua beaucoup d'avoir fait mettre à mort l'envoyé qui vint, au nom des ambassadeurs de Xercès, intimer aux Athéniens l'ordre de se soumettre; mais il mérita plus d'éloges en faisant consentir les cités de la Grèce à suspendre leurs dissensions jusqu'à la fin de la guerre qui les intéressait toutes. La flotte des Grecs confédérés se rassembla près d'Artemisium, sur la côte septentrionale de l'île d'Eubée. Les Lacédémoniens réclamèrent le commandement en chef pour leur amiral Eurybiade; Thémistocle céda, par zèle pour le bien public, quoique les vaisseaux d'Athènes formassent plus de la moitié de la flotte. Une première victoire navale rassura un peu les Grecs; mais la nouvelle de la mort de Léonidas, aux Thermopyles, vint les frapper d'épouvante, et ils prirent le parti de se retirer plus avant dans les terres. L'Attique se trouvait ainsi découverte. Thémistocle, s'appuyant sur un oracle de la Pythie, et sur une fraude pieuse qu'il avait concertée avec les prêtres de Minerve, détermina ses concitoyens à abandonner leur ville, les fit monter sur leurs vaisseaux, et tandis que Trézène recevait les femmes, les enfants et les vieillards, il alla rejoindre Eurybiade, sur les côtes de Salamine, avec toute la population en état de porter les armes. Eurybiade et les autres chefs, effrayés à l'aspect des forces que déploya Xercès, voulaient se replier sur le Péloponèse, où était l'armée de terre. Thémistocle combattit vivement cette résolution, qui faisait perdre aux Grecs l'avantage de leur position, décourageait les soldats et facilitait la désertion; et comme Eurybiade irrité levait sur sa tête le bâton de commandement : « Frappe, lui dit-il, mais écoute. » La fermeté de Thémistocle, la menace qu'il fit de faire voile vers l'Italie, si l'on se retirait, ébranlèrent un moment l'amiral lacédémonien; mais bientôt les conseils de la frayeur prévalurent encore. Dans cette extrémité, Thémistocle envoya dire à Xercès, que, dévoué à ses intérêts, il l'avertissait que les Grecs se disposaient à prendre la fuite, et que l'occasion était trop belle pour les laisser échapper. Xercès, en conséquence, ferma tous les passages aux Grecs, et les mit dans la nécessité de combattre. Thémistocle opposé aux vaisseaux phéniciens, rompit leur ligne, et décida cette victoire de Salamine, une des plus célèbres qu'aient remportées les Grecs (an 480 avant J. C.). Son avis était de poursuivre Xercès sans relâche, et de rom-

par le pont de bateaux que ce roi avait jeté sur l'Hellespont, afin d'enlever tout moyen de retour à ses troupes de terre : mais Aristide insista sur le danger de contraindre l'ennemi à ne trouver de salut que dans le désespoir, et Xercès fut libre de regagner l'Asie en fugitif. Les Lacédémoniens firent un accueil flatteur à Thémistocle : lorsqu'il parut aux jeux Olympiques, tous les yeux le cherchèrent, et les acclamations s'élevèrent de toutes parts. Mais supérieur à l'ivresse de la gloire, il crut n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire : éloignant, par une adroite politique, les soupçons de Lacédémone, il fit reconstruire les murs d'Athènes, fortifia le Pirée, et dirigea vers la marine toutes les forces de la république. Un jour il déclara sur la place publique, qu'il avait à proposer un expédient très-utile à la prospérité de l'État, mais qui par sa nature devait être tenu secret. Le peuple lui ordonna d'en conférer secrètement avec Aristide ; Thémistocle lui découvrit qu'il s'agissait de brûler la flotte grecque, stationnée dans le port de Gythée. Aristide revint assurer à ses concitoyens que rien n'était plus utile, mais en même temps plus injuste que le projet de Thémistocle; et aussitôt on lui cria unanimement d'y renoncer. Thémistocle rendit encore un service important à son pays, en faisant rejeter la résolution que voulaient prendre les Lacédémoniens, d'exclure du conseil des Amphictyons les villes qui n'étaient pas entrées dans l'union générale contre les Perses. L'adoption de cette mesure aurait assuré à Lacédémone la prépondérance dans les délibérations. Aussi ses chefs s'attachèrent-ils dès lors à susciter des ennemis à Thémistocle, et ils mirent en avant Cimon, pour balancer son autorité. On lui reprochait à la fois l'ordre parcimonieux qu'il apportait dans ses affaires domestiques, et la magnificence de sa représentation, sa présomption arrogante, et son affectation à se singulariser jusque dans les choses les plus ordinaires. On lui faisait un crime bien plus grave de ses exactions dans les îles de la mer Égée; et il servit lui-même la calomnie en rappelant maladroitement au peuple ses services passés, et en élevant un temple à Diane *de bon conseil*. Un décret le bannit pour cinq ans, et il choisit Argos pour sa retraite. Pausanias, roi de Sparte et son ami, vint lui proposer alors de se venger de l'ingratitude populaire et de le seconder dans ses intelligences avec la Perse. Thémistocle repoussa ses ouvertures, mais crut devoir le secret à l'amitié. La découverte de la trahison de Pausanias fit tomber entre les mains des Lacédémoniens des lettres qui tendaient à compromettre Thémistocle. L'illustre exilé entreprit en vain de faire entendre sa justification aux Athéniens; ils décrétèrent qu'il serait arrêté pour être traduit devant le conseil des Amphictyons. A cette nouvelle, il erra d'asile en asile, et ne craignit pas de se confier à l'hospitalité d'Admète, roi des Molosses, qu'il avait offensé aux jours de sa puissance, mais qui ne put voir sans attendrissement ce guerrier suppliant, tenant embrassés le jeune fils de son hôte et ses dieux domestiques. Poursuivi avec tant d'opiniâtreté par ses ennemis, il prit le parti de se mettre entre les mains d'Artaxercès, calculant les effets de cette démarche hardie sur un prince capable de générosité. Son attente ne fut pas trompée; Artaxercès s'estima heureux d'avoir en sa puissance le plus grand général de la Grèce, et fit des vœux pour que ces républiques imprudentes persistassent dans l'aveuglement de chasser leurs meilleurs citoyens. Thémistocle obtint de la munificence du despote, le revenu de trois villes d'Asie pour sa subsistance, sous la condition d'aider son bienfaiteur des conseils de son expérience. Il demeura quelque temps en repos au milieu de sa famille; mais Artaxercès, jusque-là occupé de pacifier l'Asie, fut inquiété par la révolte de l'Égypte et les succès rapides de Cimon : il fit avertir Thémistocle que l'heure était venue pour lui de révéler aux Grecs l'étendue de la perte qu'ils avaient faite. Thémistocle ne balança point, et pour se soustraire à la nécessité de compromettre sa gloire, termina, par le poison, une vie agitée, l'an 470 avant J. C. Il était âgé de 65 ans. J. Matt. Garofalo (*Caryophilus*) a publié en grec et en latin, Rome, 1626, in-4°, 21 *Lettres* de Thémistocle dont Chr. Schœttgen, qui les a reproduites à Leipzig, 1710, in-8°, soutient vivement l'authenticité. J. C. Bremer en a donné une 3e édition, Lemgow, 1776, in-8°. Bentley a démontré le caractère apocryphe de ces lettres dans sa *Dissertation* sur les Lettres de Phalaris. La *Vie* de Thémistocle fait partie de celles que Cornélius Népos a données *des grands capitaines de l'antiquité*. Ce héros est le sujet d'une tragédie de Duryer, jouée en 1647, d'une autre du P. Folard, jésuite, imprimée à Lyon en 1729, et d'une 3e, par Larnac, jouée et imprimée en 1804, enfin d'un opéra de Morel, musique de Philidor, représenté à Paris en 1785.

THÉOBALD ou **THIEBAUT**, fils de Wladislas Ier, et frère de Wladislas II, rois de Bohême, se distingua, dans une époque de troubles et de désordres, par sa fidélité et ses vertus guerrières. Son frère ayant été obligé, en 1142, de quitter ses États pour aller implorer des secours près de l'empereur Conrad, confia à Théobald son épouse Gertrude, sa capitale, *et le trône des princes* qui n'était qu'une *grosse pierre* placée au milieu de la ville de Prague. Théobald répondit à la confiance de son frère : avec une faible garnison, il défendit ces précieux dépôts jusqu'à l'arrivée de l'empereur et de Wladislas. Le prince ayant pris la croix pour aller dans la terre sainte (1147), Théobald fut établi régent de la Bohême, qu'il administra avec autant de sagesse que de fermeté. Le prince Sobieslas crut pouvoir profiter des circonstances : ayant quitté l'Allemagne, où il était en exil, il entra en Bohême, à la tête d'une troupe armée. Théobald le surprit et le réduisit en captivité, en attendant l'arrivée de Wladislas. La considération que ce prince s'était acquise en Bohême avait fait connaître son nom à la cour impériale. Frédéric Barberousse le pria d'assister, avec son frère Wladislas, à la cérémonie de son mariage avec une fille du duc de Bourgogne (1157); et l'année suivante il accompagna l'empereur dans son expédition en Silésie. Les campagnes d'Italie donnèrent à Théobald occasion de se distinguer : dans la première (1158), il ne quitta point le roi son frère, et il eut aux récompenses accordées à Wladislas la même part qu'il avait eue aux exploits. Il retourna deux fois en Italie avec de nouveaux secours (1162 et 1165). La ville de Milan s'étant soumise, l'empereur

Frédéric ordonna qu'elle fût réduite en cendres. Théobald fut le premier qui y mit le feu, en présence de l'empereur; et son exemple fut suivi par les habitants de Pavie, de Crémone, de Lodi, de Come et des autres villes de la Lombardie, qui se réjouissaient de pouvoir se venger sur la cité qui les avait si durement humiliés (1163). La campagne étant terminée, Théobald ne voulut point revenir dans sa patrie : il aima mieux rester en Italie, à l'armée de l'empereur, où il mourut. D'après ses dernières volontés, son corps fut transféré en Bohême, et déposé dans un couvent de dominicains qu'il avait fondé.

THÉOBALD (Louis), littérateur, né à Sittingburn, dans le comté de Kent, est connu par quelques ouvrages de critique et de poésie, et surtout par ses éditions de Shakspeare, par son travail sur ce poëte, et par les vives discussions dans lesquelles il s'engagea avec Pope. Ce dernier ayant donné en 1725 une édition de Shakspeare, en 7 vol. in-4°, Théobald fit paraître, en 1726, *Shakspeare restored*, dont il a été donné deux autres éditions en 1762 et 1767, Londres, 7 vol. in-8°.

THÉOCRÈNE (Benoit TAGLIACARNE, plus connu sous le nom de), littérateur, né vers la fin du 15e siècle à Sarzana, dans l'État de Gênes, parvint, en 1514, à la dignité de chancelier ou secrétaire de la république. Ayant vu sa fortune ruinée en 1522 par la prise de Gênes, il vint chercher un asile en France à la suite des Frégose, ses protecteurs, et fut nommé précepteur des fils de François Ier; il entra plus tard dans les ordres, obtint, en 1535, l'évêché de Grasse et deux riches abbayes, et mourut en 1536 à Avignon, sans avoir cessé de cultiver les lettres dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. On a de lui : *Poemata quæ juvenis lusit*, Poitiers, 1536, in-4°. Il avait composé les *Annales de l'État de Gênes*, ouvrage qui est perdu.

THÉOCRITE, le père de la poésie pastorale, né à Syracuse, florissait dans le 3e siècle avant J. C., puisqu'il fut contemporain de Ptolémée Philadelphe, qui, par ses libéralités, l'attira à sa cour. Voilà tout ce qu'on sait de certain sur la vie de cet illustre poëte. Ses ouvrages ne sont pas les premiers qu'ait inspirés la muse pastorale chez les Grecs; mais leur perfection a fait oublier tous ceux qui les avaient précédés : c'est ainsi qu'Homère passe pour le plus ancien des poëtes épiques, parce qu'il a effacé tous ses devanciers. Théocrite ne connaît dans l'églogue d'autre rival que Virgile; encore a-t-il sur le poëte latin l'avantage d'avoir choisi le mécanisme de versification qui convenait le mieux à la poésie bucolique. Il est vrai que d'un autre côté, il s'est permis trop souvent des expressions indécentes et grossières, qui auraient répugné à la voix chaste et pure du cygne de Mantoue. Au reste, la victoire est restée indécise entre ces deux chantres harmonieux des plaisirs champêtres : l'un précéda l'autre et lui servit de modèle, c'est tout ce que l'on peut se permettre de dire, pour aider ceux qui seraient tentés de se porter juges dans ce grand procès. Mais leurs qualités sont différentes, et paraissent devoir rendre à jamais impossible entre eux tout parallèle : le premier se distingue par ses grâces simples et naïves, par son naturel, par son harmonie sans recherche; le second par sa douceur, son exquise sensibilité, son élégance, et sa ravissante mélodie. On a de Théocrite 30 *idylles*, 23 *épigrammes* ou *inscriptions*, où l'on croit entendre toujours résonner quelques accents affaiblis de la lyre champêtre. Parmi les nombreuses éditions de ses *Idylles*, on estime celles d'Oxford, 1699, in-8°, et 1770, 2 vol. in-4°, en grec et en latin; de Londres, 1729, in-8°, avec des *notes*: de Glascow, 1746, petit in-4°, en grec; de Leipzig, 1810, in-fol. L'édition grecque de Théocrite, Moschus et Bion, Parme, Bodoni, 1792, in-8°, est très-recherchée. Parmi les traductions on distingue : en prose, celles de Gail, Paris, 1792, in-8° et in-12, et de L. J. Geoffroy, ibid., 1800, in-8°; et en vers, celle de Servan de Sugny, 1822, in-18. Il en a été annoncé une nouvelle en vers, par M. de Mancy, dont on a déjà une traduction des *Bucoliques* de Virgile.

THÉODAT, roi des Ostrogoths en Italie, était neveu de Théodoric et dernier rejeton de la famille des Amales. Après la mort d'Athalaric, il fut élevé sur le trône par Amalasonte, mère du dernier roi, qui l'épousa en 534. Mais Théodat était ennemi secret d'Amalasonte : quoiqu'en montant sur le trône il eût paru se réconcilier avec elle, il ne songea plus qu'à la perdre dès qu'il en eut le pouvoir; il la relégua dans une île du lac de Bolsène, et bientôt après il l'y fit assassiner. Théodat passait pour un homme versé dans les lettres latines et dans la philosophie de Platon; mais les barbares, en acquérant les connaissances des Romains, adoptaient plus facilement encore leur politique perfide et leur corruption. Théodat, uniquement occupé de ses lâches plaisirs, ne se mit point en état de défendre son trône contre Justinien, lorsque celui-ci déclara la guerre aux Ostrogoths, sous prétexte de venger la mort d'Amalasonte. En 535, la Sicile fut conquise par Bélisaire, sans que Théodat fît un mouvement pour la défendre. L'année suivante, il offrit à Justinien de lui payer tribut et de reconnaître son autorité supérieure dans les sentences capitales; enfin il proposa, comme dernière condition, de renoncer à la couronne, moyennant une pension de 1,200 livres d'or. Une victoire remportée en Dalmatie par ses généraux, lui ayant rendu le courage, il refusa d'exécuter le traité que Justinien avait accepté. La prise de Naples par Bélisaire fut la punition de la précédente lâcheté de Théodat et du sot orgueil qui l'avait suivie. L'armée des Goths, qu'il avait enfin envoyée en Campanie sous les ordres de Vitigès, rougissant de recevoir les ordres d'un monarque aussi méprisable, déféra, en 536, la couronne à Vitigès son général. Un ennemi de Théodat, nommé Otharis, chargé par Vitigès de se défaire de lui, l'atteignit comme il fuyait déjà vers Ravenne, sur la nouvelle de la rébellion de ses sujets, et le tua. Son fils Theudegésile fut enfermé dans une prison perpétuelle. Thomas Corneille a pris ce prince pour le sujet d'une de ses tragédies, qui fut jouée sans succès en 1672.

THÉODEBERT Ier, petit-fils de Clovis, succéda à son père Thierri, roi de Metz ou d'Austrasie, en 534. Ses oncles essayèrent de lui ravir cet héritage; mais il avait fait preuve de courage et d'habileté à l'âge de 18 ans, en combattant une armée danoise qui, transportée sur des vaisseaux, était venue exercer le pillage près de

l'embouchure de la Meuse. Le jeune Théodebert avait tué de sa main le roi des Normands Cochiliac; et cette victoire lui avait fait donner le titre glorieux de *Prince utile*. Elle lui acquit aussi l'attachement des guerriers du royaume, et le mit à même de traiter en roi avec ses oncles. Il s'unit à eux pour détruire le royaume de Bourgogne dont il eut sa part, et ne consulta jamais que son intérêt dans les alliances qu'il contracta, soit avec Childebert, soit avec Clotaire. Appelé en même temps par Justinien et par les Ostrogoths, qui se faisaient la guerre, il écouta les propositions des deux partis, dans l'intention de les perdre l'un par l'autre, et d'agrandir son empire sur les débris de leurs États. Depuis que les Romains avaient prouvé que le monde peut vivre sous une seule domination, tous les princes qui se sentaient quelque courage élevaient leurs pensées jusqu'à la conquête du monde. Théodebert était doué de toutes les qualités nécessaires à un pareil rôle. Après avoir trompé les deux puissances belligérantes par de fausses et désastreuses promesses, il fondit d'abord sur les Ostrogoths, puis sur les Romains, ravagea la Ligurie, et ramena son armée chargée d'un immense butin. Ce prince ambitieux se disposait à exécuter les plus vastes projets contre l'empire; il allait marcher sur Constantinople; et déjà il avait intéressé dans sa querelle les Gépides, les Lombards et plusieurs autres peuples impatients du joug de Justinien, quand il fut tué à la chasse, en 548, par une branche d'arbre qui le renversa de cheval. Il avait régné 13 ans et ne laissa qu'un fils nommé Théodebald. Ce monarque, le plus accompli des descendants de Clovis, était aussi vaillant qu'habile et généreux. Il répudia sa femme Vitigarde, pour épouser Deuterie, qui avait son mari, et de laquelle il eut Théodebald, qui lui succéda. « C'était, dit Mezerai, un homme horriblement gourmand, qui prenait de l'aloès pour digérer les viandes dont il se gorgeait. » Il avait pris le titre d'Auguste, qui lui est donné dans une de ses monnaies.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, commença son règne en 596, après la mort de son père Childebert II, fils de Brunehaut. Il fut élevé, ainsi que Thierri, son frère, par cette reine, leur aïeule, à laquelle avait été confiée la régence générale de leurs États; mais Brunehaut ayant voulu éloigner les seigneurs d'Austrasie du conseil royal, ils se réunirent et l'expulsèrent du royaume, en menaçant de la tuer si elle osait y reparaître. Brunehaut rendit Théodebert responsable de cette violence, et elle poussa la vengeance jusqu'à persuader à Thierri, son autre petit-fils, près duquel elle s'était retirée, que Théodebert n'était qu'un enfant supposé. Cette princesse, qui ne devait avoir qu'un seul intérêt, celui de réunir ses petits-fils contre Clotaire II, fils de Frédégonde, l'ennemie mortelle de sa famille, éleva bien haut la fortune de ce prince, en excitant la guerre entre Thierri et Théodebert. Théodebert fut vaincu deux fois par son frère; et ses enfants furent massacrés par ordre du vainqueur. Lui même fut livré à Brunehaut qui le dépouilla des ornements royaux et le fit mourir à l'âge de 27 ans, en 612. Ce prince avait épousé une esclave nommé Bilichide, qu'il poignarda ensuite afin d'épouser Théodechilde. Il eut de ces deux femmes quatre fils, dont l'aîné, Sigebert, qui paraît avoir échappé seul au massacre ordonné par son oncle Thierri, est regardé comme la tige de la maison de Habsbourg. Les historiens l'ont présenté comme un prince brutal, sans talents et sans vertus; mais il ne faut pas oublier qu'écrivant sous Clotaire II, qui était devenu seul maître du royaume, ils pouvaient avoir intérêt à juger sévèrement les derniers rois de la branche d'Austrasie. La réponse attribuée à Théodebert II, lorsque l'évêque Didier vint lui apporter, au nom des habitants de Verdun, une somme considérable, que ce prince leur avait prêtée dans un moment difficile, suffirait pour venger sa mémoire : *Nous sommes trop heureux*, dit-il au prélat, en refusant de prendre l'argent qu'on lui offrait, *vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien, et moi, de ne l'avoir pas laissée échapper.*

THÉODELINDE, femme d'Autharic, roi des Lombards, qu'elle épousa en 589, était fille de Garibald, duc de Bavière. Elle avait été élevée dans la religion catholique, tandis qu'Autharic et les Lombards étaient ariens. Cependant les vertus de Théodelinde lui gagnèrent si bien les cœurs de ses sujets, que son mari étant mort l'année suivante, on lui permit de donner la couronne à celui des Lombards qu'elle choisirait pour époux. Elle élut Agilulphe, duc de Turin, qui se montra digne d'une aussi honorable distinction. Le pape Grégoire Ier entretenait une correspondance avec Théodelinde. Il l'affermissait dans l'orthodoxie, et il l'encourageait à faire usage de son crédit sur l'esprit de son mari, pour le ramener à la foi catholique. Théodelinde y réussit, et le clergé en recueillit bientôt les avantages. Cette reine engagea son mari à relever des églises et à leur restituer les biens qu'on leur avait enlevés. Ce fut par sa protection que saint Colomban fonda, en 612, le monastère de Bobbio, que le concours du peuple a changé plus tard en une ville assez considérable. Cependant peu s'en fallut que ce mérite ne fût perdu aux yeux de l'Église, par la résistance de Théodelinde à recevoir le cinquième concile général. A la mort de son mari, cette reine fut chargée de la tutelle d'Adaloald, son fils. On croit qu'elle l'exerça de l'an 614 à l'an 625. Elle mourut chérie de ses sujets, et représentée par les historiens comme l'une des plus sages et des plus pieuses princesses qui aient régné en Italie.

THÉODEMIR, prince du sang royal des Wisigoths d'Espagne, était, dit-on, fils ou gendre du roi Égiza, et commandait la flotte qui, suivant les auteurs espagnols, vainquit celle des Mores d'Afrique, vers l'an 695 de J. C. Théodemir remporta une autre victoire navale sur les musulmans, sous le règne de Witiza. Lorsque le général arabe Tarik-ben-Zeiad aborda, pour la seconde fois, en Andalousie, l'an 92 de l'hégire (711 de J. C.), Théodemir, qui était gouverneur de cette province, après avoir vaillamment soutenu, avec 1,700 hommes, les premiers efforts des musulmans, sur la montagne de Calpe (où fut bâti depuis Gibraltar), écrivit les lettres les plus pressantes au roi Rodrigue, pour lui demander des secours. Il se trouva, la même année, à la fameuse bataille de Guad-al-Lethe, près de Xerès, où ce monarque fut tué, et il sauva une partie de l'armée des Goths, en se retirant au delà de la Sierra-Moréna, où il paraît qu'il prit

le titre de roi. Poursuivi par Abd-el-Aziz, fils et lieutenant de Mousa qui était venu prendre le gouvernement de l'Espagne et en achever la conquête, il s'empara des hauteurs et des défilés, où, avec des forces inférieures, il sut arrêter la cavalerie arabe sans hasarder de combats. Mais Abd-el-Aziz l'ayant attiré dans les plaines de Lorca, le vainquit et le poursuivit jusqu'à Orihuela. Théodemir, manquant de troupes pour défendre la place, fait habiller les femmes en hommes, leur donne des armes, les place sur les remparts, se rend au camp des musulmans, et, sous le titre d'ambassadeur, il conclut avec Abd-el-Aziz, le 5 avril 713, un traité honorable et avantageux. Théodemir, moyennant un léger tribut, est reconnu souverain d'un petit État formé de quelques districts des provinces de Valence, de Murcie et de la Nouvelle-Castille, et dont les principales villes étaient Orihuela, Alicante, Mula, Hueta, Lorca, et quelques autres dont les noms ne se trouvent plus sur la carte. Ses sujets conservèrent leurs églises et le libre exercice de leur religion, et il s'obligea seulement à ne donner ni asile ni secours aux ennemis des musulmans. Après la signature du traité, Théodemir, quittant le role d'ambassadeur, se fit connaître; et Abd-el-Aziz, loin de désapprouver son procédé, lui témoigna une extrême bienveillance. Le général musulman, à son entrée dans Orihuela, étonné de voir si peu de troupes, demanda où étaient les soldats qu'il avait vus sur les remparts; et ayant appris le stratagème du prince goth, il en parut encore plus satisfait, et contracta avec lui une étroite amitié. Après le rappel de Mousa, et la mort d'Abd-el-Aziz, qui lui avait succédé, Théodemir envoya demander à la cour de Damas la confirmation du traité qu'il avait conclu avec cet émir. Ses ambassadeurs furent reçus favorablement et réussirent au delà de ses espérances. Le traité fut maintenu par le calife Walid Ier, et Théodemir fut même exempté du tribut auquel sa principauté avait été assujettie. Il mourut quelques années après, et eut pour successeur Athanagild, qui ne fut dépouillé de ses États que vers l'an 743. L'histoire de Théodemir, rapportée par les historiens arabes et par Isidore de Beja, auteur presque contemporain, présente beaucoup plus de certitude que celle de Pelage, dont ils ne disent pas un mot, et qu'on s'est avisé, plus tard et sans preuves, de regarder comme le fondateur d'une nouvelle monarchie chrétienne en Espagne. Le nom de Théodemir ou Tadmir, au contraire, est longtemps resté à la province, qui prit depuis le nom de Murcie, sa nouvelle capitale.

THÉODEMIR, abbé de Psalmodi, au commencement du 9e siècle, était Goth d'origine. Son profond savoir l'avait mis en grande considération parmi les érudits de son temps. L'un d'eux, Claude, prêtre espagnol, lui dédia ses Commentaires sur la Genèse, l'Exode et le Lévitique; mais Théodemir y ayant découvert quelques erreurs relatives au culte des images et aux reliques des saints, en réfuta l'auteur, au lieu de le remercier. Claude, blessé du procédé et de la critique, y répondit avec assez peu de ménagement. L'abbé de Psalmodi fit, à son tour, une réplique vive, dont on trouve des fragments dans les œuvres de Jonas, évêque d'Orléans, autre adversaire contemporain du commentateur du Pentateuque : mais les reproches que le prélat et l'abbé firent à sa doctrine ne l'empêchèrent pas de devenir bientôt évêque de Turin. Théodemir mourut vers l'an 825.

THÉODOR (J., plus connu sous le nom de **TABERNÆMONTANUS**), médecin, né vers l'an 1520 à Bergzabern, duché de Deux-Ponts, mort à Heidelberg en 1590, forma de bonne heure le projet de continuer les recherches de son maître Tragus (le Bouc) sur les plantes de l'Allemagne, et après 36 ans d'études, fit paraître, en 1588, un premier vol. in-fol., sous le titre de *Nouvel Herbier complet*. Sa mort vint suspendre la publication de cet ouvrage; mais son libraire Bassœus, pour en donner au moins une idée, publia la collection complète des figures, rangées dans l'ordre qu'elles devaient avoir, avec leur nom, sous ce titre : *Icones plantarum seu stirpium... omnis generis, tàm inquilinorum quàm exoticorum*, etc., Francfort, 1588 et 1590, in-4° oblong, 1128 pages, 2 figures sur chaque page. Nicolas Brauer, médecin, se chargea d'analyser les manuscrits de Tabernæmontanus, et les publia en 1590, mais en les abrégeant; car les 2 volumes qu'il donna pourraient aisément être réunis en un seul.

THÉODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien, dut sa célébrité à l'infamie de ses mœurs, à la bassesse de son origine, à l'impudence de sa conduite, à son ambition, à ses intrigues, à sa beauté, et il faut le dire aussi, à la force de caractère et au courage qu'elle déploya dans quelques occasions. Sa mère, courtisane du plus bas étage, la plaça au théâtre, près de sa sœur aîné. Dépourvue de talents et d'éducation, Théodora ne réussit que par d'indignes bouffonneries; mais elle devint fameuse parmi les prostituées, à force d'immoralité. D'abord applaudie sur la scène par la plus vile populace, elle excita bientôt le mépris général. Un certain Hécébole la conduisit en Égypte. Chassée de ville en ville, par les magistrats qui s'indignaient de la voir corrompre la jeunesse, elle revint à Constantinople, où Justinien se laissa séduire par ses attraits et par la vivacité de ses saillies: il en fit d'abord sa maîtresse, sous le règne de Justin; lui prodigua des richesses qu'elle dissipait avec encore plus de facilité qu'il ne les lui donnait, et bientôt il annonça l'intention de l'épouser. L'impératrice Euphémie, tante de Justinien, et Vigilance, sa mère, s'opposèrent de tout leur pouvoir à cet hymen flétrissant; mais après la mort de ces deux princesses, Justinien arracha le consentement du vieil empereur, qui révoqua même les lois romaines en vertu desquelles il n'était pas permis aux principaux officiers de l'empire d'épouser des femmes de théâtre. Théodora fut couronnée avec Justinien, en 527; et la mort de Justin, qui arriva peu de temps après, la laissa disposer, à son gré, de l'autorité souveraine, que l'aveuglement et la faiblesse de l'empereur ne lui disputaient pas. Tout fléchit devant Théodora, et ses ennemis éprouvèrent bientôt les cruels effets de son ressentiment. L'ambition, la politique, la religion même servirent de prétextes à ses fureurs; car elle affectait quelquefois un grand zèle pour l'orthodoxie comme pour les intérêts de l'empire; et des dépouilles de ses victimes elle faisait construire des églises, ou d'autres monuments publics. C'est ainsi que, pour s'emparer de ses biens, elle con-

courut à la perte de Zénon, gouverneur d'Égypte, neveu d'Anthémius, qui avait été empereur d'Orient. Cependant Théodora déploya autant d'énergie que de présence d'esprit dans la sédition terrible qui, en 532, mit Justinien à deux doigts de sa perte. Ce prince, épouvanté des progrès des factieux et du tumulte auquel Constantinople était livrée, songeait à la retraite : Théodora vint ranimer son courage par le discours le plus fier et le plus noble. La fidélité, le zèle et l'activité de Bélisaire rétablirent l'autorité de l'empereur; et Théodora, plus affermie que jamais dans le pouvoir, continua à en abuser et à déshonorer le sceptre qu'elle avait su défendre. On prétend que, jalouse de la réputation et des grandes qualités d'Amalasonte, reine des Goths, elle contribua à la mort de cette princesse, en arrêtant, par ses intrigues, l'effet des négociations que Justinien avait entreprises pour la sauver. Elle fut également accusée d'avoir fait périr un fils qu'elle avait eu au milieu de ses désordres, avant son mariage, et qui vint à Constantinople pour se faire reconnaître par elle. En 532, au retour d'un voyage qu'elle avait fait, avec le plus grand faste, aux bains de Pythia en Bithynie, elle trouva un secrétaire de Justinien en grand crédit auprès de ce prince; Théodora, inquiète de cette faveur naissante, le fit enlever et confiner dans un monastère, sans que l'empereur osât s'y opposer. Mais l'exil était la moindre des peines pour quiconque lui devenait suspect, la liste de ses crimes dépasserait les bornes de cet article. Elle avait fait du palais un lieu de prostitution ; d'infâmes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macedonia, partageaient sesorgies. Antonina, femme de Bélisaire, digne confidente d'une telle princesse, secondait ses fureurs et sa dépravation; mais ces deux femmes se brouillèrent, parce que Théodora força la fille de Bélisaire à épouser le fils d'un de ses bâtards. Un des caprices de Théodora était d'unir par la violence dans des mariages mal assortis ceux qu'elle poursuivait de sa haine et de ses vengeances. On doit, sans doute, attribuer à son funeste ascendant presque toutes les circonstances qui marquèrent de taches honteuses le règne d'ailleurs glorieux de Justinien. Prodigue des richesses de l'État, elle se fit aimer des courtisans les plus avides, et craindre des plus lâches. Quelques contemporains lui ont même donné le titre de pieuse impératrice ; et cependant elle fut deux fois frappée d'anathème par les papes Agapet et Vigile. Un moderne jurisconsulte allemand, touché de ce qu'elle avait favorisé le travail entrepris par Justin et Justinien pour la réforme et la rédaction des lois, a voulu justifier sa mémoire : mais ses crimes et ses fureurs l'ont trop justement noircie pour que cette hypothèse puisse se soutenir contre tant de témoignages irrécusables et de faits non contestés. Théodora mourut d'un cancer, au mois de juin 548. Justinien fut le seul qui la pleura : il donna son nom à plusieurs villes et à une province. Après avoir tracé de cette femme une peinture horrible dans ses *Anecdotes*, Procope la loue dans son *Histoire*.

THÉODORA, femme de Léon l'Arménien, a partagé d'une manière honorable, la bonne et la mauvaise fortune de ce prince, dont elle cherchait à adoucir la dureté et la violence. Pour lui complaire, elle suivait publiquement les erreurs des iconoclastes, que Léon favorisait par tous les moyens en sa puissance. Michel le Bègue, fier de sa valeur et du parti dont il était le chef, blâmait hautement les violences et la cruauté de Léon. L'empereur le fit arrêter, et l'ayant examiné lui-même, la veille de Noël de l'an 820, il le condamna à être jeté dans le fourneau des bains du palais impérial, et à y être brûlé en sa présence. L'exécution devait se faire le même jour. L'impératrice Théodora conjura son époux de vouloir bien différer. Léon, s'étant laissé fléchir, fit mettre Michel dans une prison, dont il prit lui-même la clef, en donnant ordre de le garder avec soin. Vous m'avez empêché, dit-il à Théodora, de faire un acte de justice, qui ne convenait point en un jour aussi solennel ; mais vous verrez, vous et vos enfants, ce qui en arrivera. Ce prince ayant en effet péri par suite d'une conjuration, sa veuve Théodora, que les conjurés avaient épargnée, fut embarquée avec ses quatre fils, dont l'aîné, Constantin, avait été, depuis cinq ans, déclaré empereur. On conduisit cette malheureuse famille à l'île de Protée, où la mère ne put, par ses larmes, empêcher que ses quatre fils ne fussent honteusement mutilés. Théodora avait été transférée de l'île Protée en celle de Chalcis. C'était vers l'an 823, trois ans après la mort de Léon.

THÉODORA, impératrice d'Orient, naquit à Ébissa en Paphlagonie, d'une famille considérée dans cette province. L'empereur Théophile ayant songé à choisir une femme distinguée par sa beauté et par ses vertus, Théodora obtint la préférence sur ses rivales (an 830) ; une seule, Icasie, fit un moment pencher la balance, et lorsque Théophile eut choisi Théodora, Icasie fonda un monastère, et s'y retira pour le reste de ses jours. Théodora était digne du trône : elle y porta de grandes vertus ; l'exemple et les conseils de l'empereur l'affermirent encore dans la pratique de ses devoirs. Une fois, il la réprimanda vivement, et fit brûler devant lui un vaisseau chargé de marchandises, dont elle avait cru pouvoir entreprendre le négoce. A son tour, elle empêcha Théophile de se laisser entraîner par l'attrait des plaisirs, écueil dangereux pour un prince ami du luxe et de la beauté. Elle modéra aussi son penchant pour l'hérésie des iconoclastes. Fidèle à l'orthodoxie, elle cachait dans une pièce secrète les saintes images ; mais un fou nommé Danderys, que Théophile avait toujours à sa suite pour qu'il l'amusât par ses singularités, entra brusquement chez Théodora, au moment où elle priait dans son oratoire, et lui demanda ce que c'était que ces images. L'impératrice répondit que c'étaient des poupées ; ravi de cette réponse, le fou courut plaisanter de ces poupées devant l'empereur, qui en conçut quelques soupçons ; mais Théodora les détourna, en lui disant que Danderys avait pris pour des images la réflexion dans un miroir de sa figure et de celles de ses filles : il paraît cependant qu'elle obtint de Théophile, à ses derniers moments, qu'il portât sur ses lèvres, l'image de Jésus-Christ et de la Vierge. Théodora, nommée régente, en 842, pendant la minorité de son fils Michel, gouverna l'empire avec une profonde sagesse ; elle termina l'hérésie des iconoclastes, qui avait si longtemps déchiré l'Église et l'empire. Ce fut elle qui plaça sur le trône patriarcal de Constantinople l'illustre Ignace,

dont les vertus, la sainteté et les malheurs ont honoré l'Église chrétienne. Elle eut à soutenir en Asie plusieurs guerres dangereuses contre les Sarrasins, et éprouva des revers, dont sa prudence et son activité arrêtèrent les suites. En Europe, elle força les Esclavons, établis dans la Thrace, à se soumettre à son autorité. Un des événements les plus singuliers et les plus mémorables de sa régence fut la conversion du roi des Bulgares, Bogoris. Ce prince, voyant l'empire gouverné par une femme, crut le moment favorable pour l'attaquer, et lui fit déclarer la guerre. La réponse de l'impératrice fut si ferme et si noble, que Bogoris en conçut de l'estime pour elle, et offrit d'entrer en négociation pour l'échange de sa sœur, prisonnière depuis longtemps à Constantinople, où elle avait été élevée dans la religion chrétienne. Elle fut échangée contre un saint religieux qui, prisonnier de Bogoris, avait fait connaître à ce prince les premières vérités du christianisme. Sa sœur, de retour près de lui, acheva de l'éclairer. Bientôt il fit demander à Théodora de lui envoyer un prélat, qui le baptisa en secret. Mais le bruit de sa conversion, ayant transpiré, fit éclater parmi ses sujets une sédition furieuse. Bogoris, portant la croix sur sa poitrine, sortit de son palais à la tête d'une troupe d'élite, fondit sur les rebelles, et les dispersa. Frappés du courage de leur prince, et instruits par les prêtres que les princes voisins et Théodora avaient envoyés en Bulgarie, ils se convertirent à l'exemple de Bogoris. Cependant le gouvernement de Théodora fut troublé par les intrigues et les dissensions des courtisans ambitieux, dont les vices du jeune empereur Michel ne favorisaient que trop les pernicieux desseins. Bardas, frère de l'impératrice, se signalait au milieu d'eux par ses intrigues et ses fureurs; il immola à sa vengeance Théoctiste et Manuel, qui partageaient la confiance de Théodora. Indignée de cet attentat, effrayée des vices de Michel, elle quitta les rênes du gouvernement; et peu de temps après, Bardas, son frère, devenu tout-puissant, la fit enfermer avec ses filles. Elle vécut ainsi jusqu'à la mort de Michel : un souper qu'il lui fut permis de donner à ce prince et à ses courtisans, dans un palais hors de la ville, fut l'occasion que Basile, l'un d'eux, choisit pour se défaire de ce prince, l'an 867. Il fut massacré presque sous les yeux de sa mère et de ses sœurs. Théodora mourut peu de temps après cette catastrophe, ou quelques jours auparavant, suivant l'*Art de vérifier les dates*. Elle est honorée comme une sainte dans l'Église grecque.

THÉODORA, fille de Constantin VIII, empereur d'Orient, fut désignée par son père pour lui succéder, quoiqu'elle fût plus jeune que sa sœur Zoé; mais au lit de mort, l'an 1028, il exigea que Théodora épousât Romain Argyre, déjà engagé dans les liens d'un premier mariage. Théodora s'étant refusée à cette union, Zoé fut moins scrupuleuse; elle reprit ses droits en acceptant pour époux Romain, dont le mariage fut dissous et la femme enfermée dans un couvent. Zoé n'oublia pas que Théodora avait pu lui enlever l'empire; sa jalousie la poursuivit dans la retraite; elle l'accusa d'un complot, et la força de prendre le voile. Cette malheureuse princesse resta dans la retraite pendant les règnes de Romain, de Michel IV et de Michel Calaphate. Mais lorsque ce dernier fut déposé, le sénat et le peuple, touchés de compassion pour elle, et fatigués sans doute de la tyrannie et des crimes de Zoé, exigèrent que sa sœur partageât le sceptre avec elle. Théodora signala son avénement en faisant crever les yeux à Michel Calaphate : mais ensuite elle s'occupa avec sa sœur, de remettre l'odre dans l'État; et l'empire vit avec étonnement deux princesses, opposées de caractère et ennemies l'une de l'autre, tenir le sceptre avec sagesse et fermeté. Mais cet accord ne dura pas, et Zoé, afin d'attirer à elle l'autorité, voulut, pour la troisième fois, faire un empereur, en épousant Constantin Monomaque. Théodora, dès ce moment, n'eut plus que le titre et les honneurs d'impératrice; mais en 1054, Constantin, veuf depuis quelque temps de Zoé, touchant à ses derniers moments, et semblant hésiter dans le choix d'un successeur, Théodora vint à Constantinople ressaisir le sceptre qui allait lui échapper. Après tant de vicissitudes, elle monta seule, à plus de 90 ans, sur un trône qu'elle avait partagé à plusieurs reprises, et dont on l'avait fait descendre deux fois. Elle y déploya les qualités d'une grande princesse, et l'empire pouvait attendre d'elle des jours de paix et de prospérité : mais, en 1056, une maladie grave annonça sa fin. Elle désigna Michel Stratiotique pour son successeur, et mourut après avoir régné seule un an et 9 mois. En elle finit la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867.

THÉODORA, dame romaine, dans le 10e siècle, disposa de la tiare, par le crédit que lui donnaient ses charmes. Elle était d'une naissance illustre, possédait de grandes richesses et plusieurs châteaux forts; mais surtout elle commandait en souveraine, parmi les nobles romains, aux nombreux amants qui s'étaient dévoués à elle. Pendant 30 ans (de 890 à 920), Théodora parut toujours à la tête de l'État. Elle fit cesser les guerres scandaleuses de deux factions qui se disputaient la papauté; et elle adoucit les rivaux féroces qu'elle captivait par ses artifices et ses galanteries. Elle fit obtenir successivement à un jeune ecclésiastique, nommé Jean, qu'elle aimait éperdument, l'évêché de Bologne, l'archevêché de Ravenne, et enfin, en 914, le souverain pontificat. Jean X, qui fut élu par elle à ce titre, n'est point un des plus mauvais papes qui se soient assis sur la chaire de Saint-Pierre. On ignore quelle fut la fin de Théodora. Sa fille Marozia, qui ne fut pas moins célèbre qu'elle par sa beauté et ses galanteries, succéda, par les mêmes moyens, au même pouvoir. Luitprand parle d'une autre fille de Théodora, qui portait le même nom, qui eut la même conduite, et qui peut-être fut la véritable maîtresse de Jean X.

THÉODORE DE CYRÈNE, surnommé *l'Athée*, vivait à la fin du 4e siècle avant J. C. Ce fut son livre *sur les dieux* qui lui valut le surnom sous lequel il est encore désigné; mais ce titre était donné par le peuple à tous ceux qui ne respectaient pas ses erreurs superstitieuses et la multitude innombrable de ses divinités. On a plus d'une raison de croire qu'il ne fut pas athée, dans le sens attaché aujourd'hui à ce mot. Exilé de sa patrie, il vint à Athènes, où il se fit de mauvaises affaires avec l'aréopage, et finit, à ce qu'il paraît, par boire la cigué comme Socrate. Il fut le fondateur de la secte des *théo-*

doriens, l'une des trois subdivisions de l'école de Cyrène.

THÉODORE Ier, élu pape le 24 novembre 642, était Grec de nation, né à Jérusalem, fils d'un évêque du même nom, et succéda à Jean IV. Immédiatement après son exaltation, il écrivit à Paul, patriarche de Constantinople, en termes très-sévères, pour lui reprocher de n'avoir point fait ôter des églises l'affiche de l'ecthèse d'Héraclius, et de paraître favoriser l'erreur de Pyrrhus, qui professait le monothélisme. Paul ne tint aucun compte des ordres du pape; et Théodore le fit condamner dans un concile tenu à Rome. On croit que c'est dans le même concile que fut prononcé la condamnation de Pyrrhus. Celui-ci ayant persisté dans ses erreurs malgré la rétractation qu'il en avait faite, fut déposé et anathématisé. Paul ayant appris cette condamnation, renversa l'autel appartenant au pape, dans le palais de Placidie, à Constantinople; interdit les légats de leurs fonctions, et persécuta les évêques et tous les catholiques attachés au parti de l'église de Rome. Théodore mourut peu de temps après, le 13 mai 649. après 6 ans et près de 6 mois de pontificat. Il était doux, charitable et rempli de zèle. Il fit transférer les reliques des martyrs Primus et Félicien dans l'église de Saint-Étienne, qu'il enrichit de magnifiques présents, ainsi que celle de Saint-Valentin, qu'il fit bâtir. Saint Martin Ier fut son successeur.

THÉODORE II, élu pape le 12 février 898, succéda à Romain. Il était né à Rome. Il ne gouverna l'Église que 20 jours : mais pendant ce peu de temps, ses mœurs, son caractère, sès actions, donnèrent la plus haute idée du bonheur qu'on pouvait attendre d'un pontificat plus long. Il se hâta de réparer les erreurs et les violences d'Étienne VI; rappela tous les évêques déposés, et rendit à tous les clercs les fonctions qui leur avaient été ôtées. Il fit transporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, découvert par des pêcheurs. Théodore mourut le 3 mars, et eut pour successeur Jean IX.

THÉODORE (Ste), vierge et martyre, ayant, sous Dioclétien, refusé de sacrifier aux idoles, se vit, malgré la condition illustre dans laquelle elle était née, condamner à la prostitution. Conduite aux lieux infâmes, un chrétien appelé Didyme, l'y suivit habillé en soldat, et favorisa son évasion en la revêtant de son costume. Didyme, livré au juge, confessa hautement Jésus-Christ, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on le conduisait au supplice, Théodore accourut lui disputer la couronne du martyre. Loin d'être attendri par ce trait de générosité, le juge y mit fin en les faisant exécuter tous les deux. *Voyez* le traité *de Virginate* de St. Ambroise; et les *Acta sincera* de dom Ruinart. Corneille a puisé dans l'histoire de Théodore le sujet d'une tragédie.

THÉODORE, évêque de Mopsueste, né à Antioche vers l'an 350, s'appliqua dans sa jeunesse à l'éloquence; mais ayant vu St. Jean-Chrysostôme, son condisciple, quitter le barreau pour se livrer à l'étude des lettres sacrées, il suivit son exemple et se retira dans un monastère près d'Antioche, où il partagea tout son temps entre la prière et la lecture. Ordonné prêtre vers l'an 382, il combattit avec beaucoup de talent l'hérésie des apollinaristes, qui faisait de grands progrès en Orient, et mérita d'être élu, en 392, évêque de Mopsueste, qu'il avait délivrée des ariens. Malgré le zèle qu'il montra pour maintenir la pureté de la foi, il paraît probable qu'il eut quelque penchant pour le pélagianisme. Cependant il assista au concile de la province de Cilicie, assemblé pour condamner les erreurs de cette secte, et les anathématisa. Mais la crainte de se voir condamner lui-même pour ses opinions, déjà suspectes, peut expliquer sa conduite. Il mourut en 428. Sa mémoire ne tarda pas à être attaquée par St. Cyrille d'Alexandrie; son nom fut ôté des diptyques de son église, et enfin sa personne et ses écrits furent anathématisés par le 5e concile œcuménique, assemblé à Constantinople en 553. On fait monter le nombre de ses écrits à 10,000 et plus (*Voyez* les *Mémoires* de Tillemont, tome XII, page 444); mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu composer autant d'ouvrages. Il ne nous reste de lui qu'un *Commentaire sur les Psaumes* dans la *Chaîne* du P. Corder. On trouve des fragments de quelques-uns de ses autres écrits dans l'ouvrage de Facundus : *De Tribus capitulis*, dans les *Actes* du 5e concile œcuménique, dans la *Bibliothèque* de Photius, et dans le volume publié par l'abbé Maï : *Scriptorum veterum nova collectio è vaticanis codicibus*, Rome, 1825, in-4o.

THÉODORE, surnommé *Lecteur*, pour avoir occupé cet emploi dans l'église de Constantinople, vivait au 6e siècle. Il composa en grec une histoire appelée par lui *Tripartite*, quoiqu'elle ne soit divisée qu'en deux livres dont le premier commence à la 20e année de Constantin, et le second finit au règne de Julien. Cet ouvrage a été imprimé en grec, par Robert Estienne, Paris, 1544, in-fol.; en grec et en latin, Genève, 1612; avec les notes de Valois, Paris, 1673, in-fol.; et traduit en français par Cousin, dans son *Histoire de l'Église*.

THÉODORE, surnommé *Ascidas*, était visiteur ou chef d'un monastère en Palestine, lorsqu'il vint à Constantinople vers l'an 535, dans le dessein de répandre les erreurs des origénistes. Il sut se mettre en crédit auprès de l'empereur Justinien, et surtout de l'impératrice Théodora, et obtint ainsi l'archevêché de Césarée. Il abusa de sa faveur pour faire publier, en 546, un décret impérial portant condamnation des *OEuvres* de Théodore de Mopsueste, de la *lettre* d'Ibas et de l'*écrit* de Théodoret contre les douze anathèmes de St. Cyrille. Tous les évêques de l'empire grec ayant reçu l'ordre de souscrire ce décret sous peine d'être déposés ou exilés, il y eut un grand scandale dans l'Église. Le pape Vigile condamna ce qu'on nommait les *trois chapitres*, sans rien préjudicier à l'autorité du concile de Calcédoine et à condition que personne ne parlerait et n'écrirait plus sur cette question. Une décision si sage n'apaisa pas les troubles suscités par Théodore, qui finit par être privé de l'épiscopat et de la communion catholique. Enfin eut lieu à Constantinople, en 563, un concile reconnu par l'Église œcuménique, et qui confirma solennellement celui de Calcédoine, en le plaçant au même rang que les quatre premiers conciles généraux. L'archevêque de Césarée, qui avait perdu presque toute son influence depuis la mort de l'impératrice Théodora, n'eut plus alors de prétexte pour troubler l'Église.

THÉODORE (St.), sacré archevêque de Cantorbery

par le pape Vitalien, le 26 mars 668, à l'âge de 66 ans, prit possession de son siége l'année suivante. Né à Tarse en Cilicie, il avait étudié à Athènes, et s'était acquis à Rome, dans le monastère où il vivait, une grande réputation de sainteté. Il était d'ailleurs très-versé dans les sciences divines et humaines. Le titre de primat d'Angleterre, qu'il avait reçu du pape, lui donna le pouvoir d'introduire dans ce pays d'utiles réformes au profit de l'Église et des lettres. Il mourut en 690. Son nom est attaché au fameux *Pénitentiel, ou Recueil de Canons*, qu'il publia pour régler le temps que devait durer la pénitence publique, selon l'espèce et la gravité du péché. On en doit à Jacques Petit l'édition la plus exacte, Paris, 1677, in-4°.

THÉODORE (J.), religieux de St.-Sabas en Palestine, fut envoyé à Constantinople vers l'an 820, par le patriarche de Jérusalem, pour rendre témoignage contre la doctrine des iconoclastes. Il était accompagné de son frère Théophane, qui partagea son dévouement et ses souffrances. Ils furent frappés de verges et emprisonnés par ordre de Léon l'Arménien, après la mort duquel ils revinrent à Constantinople, où ils opérèrent quelques conversions. Mais ils furent de nouveau enfermés sous Michel le Bègue. L'empereur Théophile, par un raffinement bizarre de cruauté, leur fit piquer le visage de manière à y graver douze vers ïambiques, puis il les envoya en exil. Théodore y mourut en 833.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie, dont il avait été élu évêque, est communément regardé comme le premier auteur du monothélisme. Il paraît que c'est en 626, dans un faux concile de Constantinople, que pour la première fois il fut question de cette hérésie, laquelle consiste à ne reconnaître en Jésus-Christ, quoiqu'il ait deux natures, qu'une volonté et qu'une opération. Si Théodore est le premier auteur de cette hérésie, ce qui n'est pas prouvé, il est certain du moins que ce n'est pas lui qui a le plus contribué à l'établir et à la propager; et Sergius, patriarche de Constantinople, y prit une part bien plus active, ainsi que deux autres personnages, Cyrus, évêque de Phaside, et Athanase, patriarche des jacobites. On ne sait ni où ni à quelle époque mourut Théodore.

THÉODORE-PRODROME, moine grec du 12e siècle, est principalement connu par le roman des *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, dont la première et jusqu'ici l'unique édition a été donnée par Gaulmin (Paris, 1625, in 8°). « Tout y est mauvais, dit M. Boissonade, l'invention, les détails et le style. » Gaulmin a joint au texte une version latine fort infidèle, mais qui l'est moins pourtant que la version française de Godart de Beauchamps. Parmi un grand nombre d'opuscules, échappés à la plume trop féconde de Théodore, et dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, on lit avec quelque plaisir sa tragédie burlesque de la *Galéomachie*, son dialogue satirique d'*Amarantus, ou les Amours d'un Vieillard*, inséré par Dutheil dans le 8e vol. des *Notices des manuscrits*, et son dialogue de l'*Amitié exilée*, dont les éditions sont nombreuses.

THÉODORE STUDITE, né à Constantinople, en 759, était depuis 13 ans religieux dans le monastère de Saccudion, lorsque, en 795, il fut désigné par ses confrères pour succéder à son oncle Platon, qui en était abbé, et qui lui confia aussitôt le gouvernement de la maison. Il sut maintenir et faire exécuter la décision de son oncle, qui avait aboli dans le monastère l'usage, si contraire à la vie monastique, de se faire servir par des esclaves. Bientôt il refusa de communiquer avec l'empereur Constantin, qui avait donné le scandale de répudier Marie pour épouser Théodote, une des filles attachées à la maison de l'impératrice. Il fut d'abord fustigé, puis exilé à Thessalonique : mais après la mort de Constantin, en 797, il fut rappelé et passa quelque temps dans son monastère de Saccudion. Les barbares, qui poussaient leurs incursions jusqu'aux portes de Constantinople, l'ayant obligé de se réfugier dans cette ville, il s'établit au monastère de Stude, où il ne trouva que 12 religieux; bientôt il en réunit 1,000 sous sa conduite : de là lui vient le surnom de *Studite*. Cette maison présentait un admirable spectacle de paix, d'ordre et de travail : sans négliger l'étude des saintes lettres, les religieux, pour n'être à charge à personne, exerçaient divers métiers, comme ceux de maçons, de charpentiers, de forgerons, de tisserands, etc. Théodore se brouilla bientôt avec l'empereur Nicéphore, et fut enfermé dans une île voisine de Constantinople : c'était encore une punition de sa vertueuse fermeté; car il avait refusé de communiquer avec le patriarche, qui venait de rétablir Joseph, prêtre déposé précédemment pour avoir béni le mariage illégitime de Constantin. Il ne fut rappelé qu'en 811, par Michel Curopalate, successeur de Nicéphore. La paix dont il jouit alors ne tarda pas à être troublée par la persécution que l'empereur Léon l'Arménien fit subir à l'Église d'Orient pour abolir le culte des images. Le saint abbé de Stude se signala par son zèle et sa courageuse liberté entre tous les adversaires des iconoclastes, et fut enfermé dans un château à Métope près d'Apollonie, puis à Bonite, lieu plus retiré dans la province de Natolie. Du fond de ces deux prisons, au milieu des plus mauvais traitements et malgré la surveillance la plus sévère, il ne cessa d'instruire et d'encourager par ses lettres tous ceux qui étaient restés fidèles à la foi catholique, et d'implorer pour eux la protection du pape Pascal. Après avoir été plus d'une fois flagellé à outrance, il fut transféré, en 819, à Smyrne, dont l'archevêque, qui était un des chefs des hérésiarques, se plut à aggraver sa déplorable position. Enfin Michel le Bègue monta sur le trône en 820, et proclama la liberté des opinions, quoiqu'il tînt lui-même pour les iconoclastes. Théodore sortit de prison l'année suivante; mais ni son élargissement inattendu, ni l'accueil distingué qu'il reçut partout dans son voyage de Smyrne à Constantinople, ni la faculté qui lui était donnée de professer hautement sa doctrine ne purent le satisfaire. Brisé, mais non abattu par tant de combats livrés pour la défense de la vérité, le saint prêtre mourut le 11 novembre 826, dans la péninsule de St. Tryphon. Les Grecs honorent sa mémoire le jour de sa mort, et l'Église latine le lendemain. Plusieurs de ses ouvrages ont été publiés, en grec et en latin, dans le 5e tome des *OEuvres* du P. Sirmond, Paris, imprimerie royale, 1696, in-fol. Pour les autres on peut consulter la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tome IX, pages 234-249.

THÉODORE. *Voyez* **BALSAMON, GAZA, MÉTOCHITE** et **NEUHOF.**

THÉODORET, évêque de Cyr, était né vers 387, d'une famille illustre d'Antioche. Ses parents, attribuant sa naissance aux prières d'un saint ermite, le consacrèrent à Dieu, suivant leur promesse. Il fut initié de bonne heure à la connaissance de l'hébreu, du grec, du syriaque, et fit ensuite de rapides progrès dans l'étude de la philosophie et de l'éloquence. Parmi les maîtres dont il suivit les leçons, quelques auteurs comptent Théodore de Mopsueste et saint Chrysostôme. Après la mort de son père et de sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres, et se retira dans un monastère près d'Apamée, résolu d'y passer sa vie dans les exercices de la pénitence. On l'en tira de force, en 423, pour le placer sur le siége épiscopal de Cyr, petite ville située dans la partie de la Syrie nommée Euphratorienne. Théodoret s'occupa d'abord dans son diocèse de ramener à la foi catholique tous ceux qui s'en étaient écartés; et ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Avec des revenus médiocres, il trouva le moyen de soulager les pauvres, et de pourvoir les églises des vases et autres objets nécessaires à la dignité du culte. La ville de Cyr lui dut des fontaines, dont elle avait été privée jusqu'alors, deux ponts et des portiques. Il prit la défense de ses habitants contre le fisc, et obtint de l'impératrice Pulchérie la réduction des impôts dont ils étaient accablés; tant de services l'avaient rendu cher aux habitants de Cyr. Heureux, si, se renfermant dans l'administration de son diocèse, il n'eût point écouté le zèle qui lui fit chercher l'occasion de combattre les novateurs dans les principales villes de la Syrie! Il se trouvait dans Antioche lorsque le patriarche Jean reçut les lettres du pape Célestin et de saint Cyrille, qui signalaient les erreurs de Nestorius. Lié depuis longtemps d'une étroite amitié avec le patriarche de Constantinople, il fut d'avis que Jean devait lui écrire pour l'engager à désavouer des opinions qui menaçaient l'église d'Orient de nouveaux troubles. Mais saint Cyrille ayant sommé Nestorius de souscrire douze anathématismes, Théodoret, qui les jugeait entachés de l'hérésie d'Apollinaire, les réfuta d'une manière violente. Un concile fut jugé nécessaire pour terminer ce différend. Théodoret et plusieurs évêques n'étant arrivés à Éphèse qu'après la condamnation de Nestorius, refusèrent de prendre place dans le concile; et ayant fait une scission, déposèrent saint Cyrille du siége d'Alexandrie, et déclarèrent tous ses adhérents hérétiques. On ne peut nier que l'amitié de Théodoret pour Nestorius ne l'ait entraîné trop loin dans cette circonstance: malgré ses efforts, la condamnation de Nestorius fut confirmée, et saint Cyrille rétabli sur son siége. Théodoret ne tarda pas à se réconcilier avec le saint patriarche d'Alexandrie, dont il reconnut la doctrine conforme à celle de Nicée: mais les menaces de l'empereur Théodose le Jeune ne purent triompher de l'attachement qu'il conservait pour Nestorius; et ce ne fut que longtemps après qu'il consentit, pour le bien de la paix, à condamner son ami. On ne doit point en conclure qu'il partageait ses erreurs; et bien qu'il lui soit échappé, dans ses écrits, des expressions favorables au nestorianisme, il n'en resta pas moins toujours attaché à la foi catholique. Dans une querelle sur la primatie entre les siéges d'Antioche et d'Alexandrie, Théodoret avait défendu avec succès les droits d'Antioche contre le diacre Dioscore. Celui-ci, ayant été élu successeur de saint Cyrille, n'attendait que l'occasion de se venger; elle lui fut fournie par le zèle que Théodoret déploya contre l'hérésie d'Eutychès. L'empereur, prévenu par les ennemis de l'évêque de Cyr, lui donna ordre de se retirer dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Pendant ce temps, Dioscore assemblait un concile, et y faisait condamner Théodoret sans qu'il eût été entendu, ni même cité (408). Celui-ci demanda la permission de se rendre à Rome pour se disculper. N'ayant pu l'obtenir, il se contenta d'écrire au pape, et se retira près d'Apamée, dans le monastère où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Il fut rétabli sur son siége par l'empereur Marcien. Le concile de Calcédoine, en 451, le confirma dans cette dignité. Pressé par les Pères de ce concile, il anathématisa Nestorius, et revint à Cyr, où il mourut vers 458, avec la réputation d'un des plus illustres prélats de l'Église d'Orient. La meilleure édition des *Ouvrages* de Théodoret est celle qu'on doit au père Sirmond, Paris, 1642, in-fol., IV vol., auxquels on réunit l'*Auctarium*, publié en 1684, par le père Garnier. Ce cinquième volume contient des *Lettres* et des *Discours* de Théodoret, avec de longues *Dissertations* de l'éditeur sur le nestorianisme, dont le but évident est d'inculper l'évêque de Cyr, à qui le père Sirmond, plus équitable, rend justice.

THÉODORIC Ier, roi des Goths ou Visigoths, était fils du grand Alaric. Le courage qu'il avait montré dans diverses occasions, et ses qualités brillantes, le firent choisir, en 419 ou 420, pour succéder à Vallia, le fondateur de la monarchie des Goths dans les provinces méridionales de la France. Jaloux d'agrandir ses États, Théodoric vint, en 426, assiéger Arles, ville alors très-florissante, et le centre du gouvernement des Romains dans les Gaules. L'habileté d'Aétius empêcha la prise d'Arles; cependant il crut devoir acheter la retraite des Goths par la concession de nouveaux avantages. Théodoric n'avait point abandonné le projet de reculer ses limites jusqu'au Rhône. Il profita de l'embarras des Romains, occupés par la guerre contre les Bourguignons, et vint, en 436, assiéger Narbonne. Le comte Litorius reçut l'ordre de secourir cette ville, dont les habitants éprouvaient toutes les horreurs de la famine. Trompant la vigilance du roi des Goths, il y fit entrer un corps nombreux de cavalerie, dont chaque homme portait sur son cheval deux sacs de farine. Avitus, lié depuis longtemps avec Théodoric, vint le trouver dans son camp pour l'engager à se retirer. Le roi des Goths ne voulut point y consentir; mais ayant été battu par Litorius, il fut forcé de se replier jusque sous les murs de Toulouse. Le général romain, enflé de ce succès, poursuivit les Goths, qu'il se flattait d'exterminer; il rejeta toutes les conditions que Théodoric lui fit offrir par les évêques, pour obtenir la paix. Théodoric, ne prenant conseil que de son désespoir, fondit sur les Romains, les tailla en pièces et fit Litorius prisonnier. Cette victoire, qui sauva la monarchie des Goths d'une destruction inévitable, fut attribuée, dans ce temps, aux prières de saint

Orens ou Orientius, évêque d'Auch. Les Goths, animés par l'ambition et par la vengeance, seraient venus planter leurs étendards sur les rives du Rhône, si le retour d'Aétius ne les eut arrêtés; et les deux généraux, qui se craignaient réciproquement, signèrent sur le champ de bataille, une paix dont Orientius, fut le négociateur. Théodoric, par le mariage d'une de ses filles avec le fils aîné de Genseric, avait resserré les liens qui unissaient les Goths et les Vandales. Genseric, soupçonnant à sa belle-fille le dessein de l'empoisonner pour placer son mari sur le trône, la fit mutiler horriblement et la renvoya. Théodoric ne pouvait laisser un tel affront impuni; et les Romains, intéressés à fomenter les discordes entre les barbares, auraient aidé les Goths à faire la guerre aux Vandales, si Genseric n'eût détourné l'orage qui le menaçait, en flattant l'ambition d'Attila de la conquête des Gaules. Théodoric, séduit par les promesses trompeuses du roi des Huns, ne mit d'abord aucun obstacle à ses projets d'envahissement; mais Avitus l'ayant éclairé sur la perfidie d'Attila, il n'hésita plus à se joindre aux Romains pour l'arrêter dans sa marche. Il concourut, avec Aétius, à sauver Orléans du pillage et de l'incendie : les Romains et les Goths poursuivirent Attila, l'atteignirent sur les bords de la Marne, dans les plaines déjà signalées par la victoire d'Aurélien sur Tetricus, et qui devaient l'être encore par une des batailles les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Théodoric, qui avait le commandement de l'aile droite, courait de rang en rang pour animer ses soldats, lorsqu'il tomba, percé d'un dard, sous les pieds des chevaux. Son corps fut retrouvé sous un monceau de cadavres, et ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe militaire, à la vue du camp ennemi. Ce prince avait occupé le trône avec gloire pendant 32 ans. Thorismond, l'aîné de ses fils, fut son successeur.

THÉODORIC II, roi des Goths, monta sur le trône en 453, par l'assassinat de Thorismond, son frère. Pour justifier ce crime, il accusa son prédécesseur d'avoir formé le dessein de rompre l'alliance avec les Romains. Thorismond avait puisé dans les conversations d'Avitus, avec le goût des lettres, le désir d'améliorer le sort des peuples qu'il devait gouverner. Théodoric, à son tour, contribua beaucoup, après la mort de Maxime à faire élire empereur Avitus, et il garantit au nouveau César l'appui des Goths contre ses ennemis. Réchiaire, roi des Suèves, voulut profiter des troubles de l'empire pour étendre sa domination sur l'Espagne. Théodoric avertit son beau-frère que les Romains et les Goths étant alliés, il ne pouvait attaquer les uns sans mécontenter les autres. « Dites-lui, répondit le présomptueux Réchiaire, que je méprise ses armes et son amitié; et que j'éprouverai bientôt s'il a le courage d'attendre mon armée aux portes de Toulouse. » Théodoric passe aussitôt les Pyrénées, et remporte une victoire complète sur le roi suève, près de la rivière *Urbicus*. En peu de temps, il achève la conquête des États de son beau-frère, et pour s'en assurer la possession, il fait trancher la tête à Réchiaire, arrêté dans sa fuite. La nouvelle de la déposition et de la mort d'Avitus oblige Théodoric à revenir promptement dans son royaume. Agiulfe, qu'il avait laissé son lieutenant en Espagne veut s'y rendre indépendant. Le roi des Goths envoie une armée contre lui; il le bat et le met à mort; mais le pays était tellement dévasté, que les Goths ne purent s'y maintenir. Leur départ est le signal d'une nouvelle révolte des Suèves. Sans renoncer au projet de les asservir, Théodoric s'allie à Genseric, roi des Vandales, pour faire la guerre à Majorien, que Ricimer avait fait élire empereur à la place d'Avitus. Battu par Majorien devant Arles, dont il avait entrepris le siége, il renonce à l'alliance de Genseric, et l'oblige à servir Majorien contre les Vandales. Sévère, successeur de Majorien, ou plutôt Ricimer, qui régnait sous le nom de ce fantôme d'empereur, s'attache Théodoric (an 462) en lui livrant Narbonne, dont la conservation avait coûté tant de sang aux Romains. L'armée qu'il envoie contre Ægidius est défaite devant Orléans; mais il n'en accroît pas moins ses États de plusieurs villes et il méditait de nouvelles conquêtes, quand il fut assassiné par son frère Euric, au mois d'août 466. Ainsi Théodoric perdit le trône par un crime semblable à celui qui l'en avait rendu maître. Il était âgé de 40 ans, dont il en avait régné 13. Sidoine Apollinaire nous a laissé un *Éloge* magnifique de sa puissance et de la politique de ce prince, dans une de ses *Lettres*. On peut consulter aussi l'*Histoire de la décadence de l'empire*, par Gibbon, ch. XXXVI.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, et fondateur de leur monarchie en Italie, était, selon quelques historiens, fils de Théodemir et d'une concubine; selon d'autres, fils de Walamir, frère et prédécesseur de Théodemir. Il naquit vers l'année 457 : on lui donne le surnom d'*Amale*, parce qu'il sortait de la race illustre de ce nom, dans laquelle la royauté était héréditaire chez les Ostrogoths. Élevé, comme otage, à la cour de Constantinople, il fut renvoyé à son père par l'empereur Léon, vers l'année 475, après avoir recueilli chez les Grecs, sur la politique, la philosophie, la jurisprudence et même l'art militaire, toutes les connaissances qu'ils avaient conservées au milieu de leur corruption. Cependant on assure qu'il n'apprit jamais à écrire, et que pour signer les cinq premières lettres de son nom, il était obligé de faire guider sa main par une lame d'or ciselée. Vers l'an 475, il succéda à Théodemir, du commun consentement des Goths. Le siége de sa monarchie était alors dans une partie de la Pannonie et de la Mœsie. Presqu'à la même époque, Odoacre avait mis fin à l'empire d'Occident, et pris le titre de roi en Italie. Théodoric tourna ses premières armes, en 479, contre l'empire d'Orient, alors gouverné par Zénon. Il traversa l'Illyrie, s'empara de Durazzo, et menaça la Grèce. Sabinien, chargé de lui résister, chercha au contraire à le réconcilier avec l'Auguste grec, par les plus magnifiques présents. Après d'assez longues négociations, Théodoric obtint, pour ses compatriotes, une partie de la Dacie et de la Mœsie inférieure, dont il devait auparavant chasser les Bulgares; il fut nommé général de la garde impériale, et désigné consul pour l'année 484. Zénon paraît même l'avoir adopté, mais selon le rite des barbares, qui ne conférait que des droits honorifiques, et non selon celui des Romains,

qui lui aurait transmis des droits réels. Zénon l'envoya contre le patrice Illo, et contre Venance, gouverneur de l'Isaurie, qui s'étaient révoltés. Cependant Théodoric voyait avec jalousie l'Italie soumise à Odoacre, il obtint facilement de Zénon la permission de conduire toute sa nation contre un roi que les empereurs regardaient comme un rebelle. Les Ostrogoths se mirent en mouvement dans l'automne de 488. La nation entière suivait Théodoric : les femmes et les enfants étaient traînés sur des chars; le bétail marchait avec l'armée, et les provisions et les richesses de la Pannonie étaient transportées en Italie par les Alpes Juliennes. Au mois de février 489, Théodoric défit les Gépides, qui lui disputaient le passage et qui s'étaient retranchés entre le Danube et les Alpes. Au mois d'avril il entra dans le Frioul; le fleuve Isonzo le séparait d'Odoacre et de son armée. Théodoric avait sur Odoacre l'avantage du nombre, celui de l'art militaire, et celui surtout d'avoir inspiré à ses soldats une plus entière confiance. De son côté, Odoacre avait pour remparts quelques rivières dont il défendait le passage. Théodoric remporta sur lui une grande victoire près d'Aquilée, après avoir passé l'Isonzo et l'Adige. Pendant qu'Odoacre faisait sa retraite sur Ravenne, Théodoric se rendit maître de Milan, et se fit reconnaître pour souverain, par les provinces de la Lombardie supérieure. Il laissa sa mère et ses sœurs à Pavie, avec tous ceux des Goths qui n'étaient pas propres au combat; et s'étant mis à la tête des autres, il alla chercher Odoacre, qui avait eu des succès par la trahison d'un transfuge; le trouva sur les bords de l'Adda, le 13 août 490, et pour la troisième fois, le battit complétement. Il l'assiégea ensuite dans Ravenne, où Odoacre se défendit vaillamment jusqu'au 5 mars 493. Ce roi malheureux capitula enfin, et Théodoric se montra d'autant plus facile à lui accorder des conditions avantageuses, qu'il était déterminé à ne pas les exécuter. En effet, peu de jours après il le fit massacrer sous de faux prétextes. Alors maître de toute l'Italie, il l'administra comme une province de l'empire, il conserva, à Rome, et dans chaque ville, les magistrats et les tribunaux, qui, après cinq siècles de despotisme, rappelaient encore les noms de la république; enfin il adopta les lois des Romains, leur langue pour tous les actes civils, et même leur habillement. Voulant encore affermir son autorité par des alliances, il épousa, en 493, Audelfrède, sœur de Clovis, roi des Francs; maria Amalafrède, sa sœur, à Trasamond, roi des Vandales; une de ses filles naturelles, Theudegothe, à Alaric II, roi des Visigoths; une seconde, Ostrogothe, à Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne; enfin, sa nièce Amalberge à Ermenfred, roi de Thuringe. Théodoric engagea ses nouveaux alliés, et surtout les Bourguignons, à renvoyer en Italie la foule des cultivateurs qu'ils avaient emmenés en esclavage : il commença ainsi à repeupler les campagnes. Cependant la plus grande partie de la Lombardie n'était encore qu'un vaste désert, où toute industrie avait été détruite par les barbares, dont les invasions, pendant un siècle, s'étaient succédé sans interruption. Théodoric obtint aussi de l'empereur Anastase, qu'il lui renvoyât les ornements royaux appartenant au palais d'Occident, et qu'il le reconnût, non plus comme roi des Goths, mais comme roi d'Italie; ce qui s'effectua en 497. Enfin il fit, en l'an 500, son entrée à Rome, et fut reçu par le pape, le sénat et le peuple, avec la même solennité que s'il eût été empereur d'Occident. Après y avoir passé six mois au milieu des fêtes, il retourna résider à Ravenne. Théodoric possédait, outre l'Italie, une grande partie de l'Illyrie et de la Pannonie. Les progrès des Bulgares, dans cette dernière province, le déterminèrent, en 504, à y porter ses armes. Il prit, sur eux, ou sur les Gépides, la ville de Sirmium, dont il fit de ce côté la barrière de ses États. L'année suivante, il y eut, sur cette même frontière, des hostilités entre ses troupes et les Grecs unis aux Bulgares, ce qui troubla la bonne harmonie qu'il avait entretenue jusqu'alors avec l'empire d'Orient. Cependant la guerre avait éclaté entre Clovis et Alaric, roi des Visigoths; Théodoric, qui avait fait ce qu'il avait pu pour la prévenir, donna de puissants secours au peuple qui avait avec le sien une origine commune. Après la défaite et la mort d'Alaric, il envoya en Provence une armée qui força les Francs à lever le siége d'Arles (508). Cette ville, avec tous les débris du royaume des Visigoths dans les Gaules, se soumit volontairement à Théodoric. Un roi éphémère des Visigoths, Gésalic, occupait encore Barcelone; mais, en 510, cette ville, avec presque toute l'Espagne, fut au pouvoir du monarque ostrogoth. Il commanda aussi dans la Souabe ou la Rhétie, en sorte que la plus grande partie de l'ancien empire d'Occident se trouvait réunie sous son gouvernement. A sa mort seulement, Théodoric laissa le royaume d'Espagne à son petit-fils Amalaric, fils d'une de ses filles. Malgré ses talents pour la guerre, Théodoric aimait la paix, et il sut la maintenir de manière à rétablir dans ses États la population, le commerce et l'agriculture. Il consacrait ses trésors à rebâtir les murs des villes, les aqueducs, les temples et les palais détruits. Ayant marié, en 519, sa fille Amalasonte, à Eutaric Cilicas, il donna au peuple romain des fêtes magnifiques dans l'amphithéâtre, et telles que, depuis plusieurs siècles, l'Occident n'en avait point vu de semblables. A la destruction du royaume de Bourgogne, en 523, Théodoric acquit quelques provinces, sans avoir pour cela de guerre à soutenir. Mais sa gloire parut s'éclipser après cette période. Ce prince, très-attaché à la foi des Ariens, avait cependant laissé jouir les catholiques de la plus parfaite liberté. Il avait montré une grande déférence pour les papes, et il méritait que l'Église romaine oubliât, en traitant avec lui, qu'il n'avait point adopté tous ses dogmes. Cependant, sur la fin de sa vie, il vit avec étonnement un zèle inconsidéré pour le mystère de la Trinité enflammer les catholiques. Les Italiens reprochaient avec trop d'amertume aux Goths de ne pas admettre la divinité du fils de Dieu. Les Grecs, plus violents encore, excitèrent, en 523, une persécution générale contre les ariens. L'empereur Justin leur enleva leurs églises dans tout l'Orient; il les exclut de tous les emplois, les ruina dans leur fortune, les menaça dans leurs personnes, et traita comme une conspiration contre l'État une opinion partagée par la moitié de ses sujets. Théodoric, également irrité de cette persécution dirigée contre ses frères, et de la

fermentation qu'il découvrait dans ses États, conçut contre ses sujets italiens une défiance à laquelle son cœur avait jusqu'alors été fermé. Il leur fit défendre le port de toute espèce d'armes, même d'un couteau; il accusa de conspiration deux personnages consulaires, Albin et Boèce, dont le dernier, après avoir été relégué quelque temps à Calvenzano, près de Milan, fut mis à mort en 524. Il envoya le pape Jean Ier à Constantinople, pour demander qu'on restituât en Orient la liberté de conscience aux ariens, avec menace, si Justin n'y consentait, d'user de représailles envers les catholiques; et le pape, n'ayant rien obtenu, ou plutôt les promesses qu'on lui avait faites n'ayant point été exécutées, fut jeté en prison à Ravenne avec les sénateurs qui l'avaient accompagné. Symmaque, beau-père de Boèce, et l'un des sénateurs les plus considérés, fut mis à mort par ordre de Théodoric, en 525, sur le soupçon qu'il voulait venger son gendre. Théodoric, menacé par les complots de ceux à qui il avait fait le plus de bien, tourmenté de remords pour les avoir punis avant de s'être assuré de leurs crimes, ne pouvait plus espérer de bonheur. Procope assure que, voyant un jour sur sa table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque, qui le menaçait, et que, s'étant levé saisi d'effroi, il alla se coucher, et mourut peu de jours après. On dit que, quelque temps avant sa mort, il se proposait de poursuivre les représailles dont il avait menacé l'Orient, et que l'édit était signé pour chasser les catholiques de leurs églises, lorsque, attaqué d'une dyssenterie, il termina sa carrière à Ravenne, le 30 août 526, après un règne de 33 ans, et dans la 69e année de sa vie. Athalaric, fils de sa fille Amalasonte, lui succéda sur le trône des Ostrogoths.

THÉODOSE Ier (Flavius), surnommé le Grand, empereur romain, né en Espagne, en 346, était fils de Théodose, illustre général qui, après avoir, sous le règne de Valentinien Ier, rendu des services signalés à l'empire, et rétabli la paix dans les provinces d'Afrique, se vit enveloppé dans les trames les plus odieuses, et fut condamné à perdre la tête par l'ordre de Gratien, en 376. Plusieurs historiens ont prétendu que Théodose descendait de Trajan; mais la flatterie semble avoir inventé cette généalogie, qui n'est appuyée sur aucune preuve. Après la mort tragique de son père, le jeune Théodose, dont le mérite s'était fait remarquer dès ses premières années, se retira dans sa patrie à Cauca, ville de Galice. Il y vivait dans le silence et l'obscurité, lorsque Gratien, effrayé des maux auxquels l'empire romain fut en proie après la mort de Valens, ne sachant comment résister à l'irruption des barbares qui, de tous les points du Nord et de l'Orient, pénétraient jusqu'au cœur des provinces romaines, et n'ayant plus pour collègue que son frère Valentinien II, à peine âgé de 8 ans, songea à faire choix d'un prince qui pût supporter avec lui un fardeau trop lourd pour ses seules forces. La réputation de Théodose, peut-être aussi le désir de réparer l'injuste sévérité dont le père de ce guerrier avait été victime, déterminèrent Gratien à réclamer le secours de son bras. A la voix de son prince, Théodose oublia les malheurs de sa famille, quitta sa retraite, vint prendre le commandement d'une assez faible armée, à la tête de laquelle il courut attaquer les hordes de barbares qui couvraient la Thrace, la Grèce, la Pannonie, et les força de repasser le Danube. Ce service signalé ne fit qu'irriter contre lui la haine des courtisans; ils osèrent le représenter comme honteusement vaincu. Théodose, découragé, allait prendre de nouveau le parti de la retraite; mais Gratien, convaincu enfin de la fausseté de ces reproches et des grandes qualités de celui qui en était l'objet, lui proposa de partager l'empire, ou pour mieux dire, de rassembler, dans l'Orient, les tristes débris d'un sceptre presque anéanti. Théodose refusa d'abord un honneur si périlleux. Les prières de Gratien vainquirent sa résistance; et ce fut à Sirmium, le 19 janvier 379, que ce prince, après avoir peint à son armée le déplorable état de l'empire, proclama Théodose empereur de toutes les provinces d'Orient, auxquelles il joignit encore la Thrace, se réservant, pour Valentinien et pour lui-même, l'Italie, l'Afrique et tout l'Occident. A peine couronné, Théodoret rassembla ce qu'il put trouver de troupes romaines et d'auxiliaires, et il attaqua les Goths, qu'il battit complètement, et sur lesquels il fit un butin immense. Effrayés de cette défaite, ces barbares et les autres hordes qui ravageaient les provinces, demandèrent la paix et se soumirent aux conditions que le vainqueur leur imposa. L'espérance et la joie qu'avaient fait naître ces premiers succès, furent bientôt changées en une vive terreur, occasionnée par une maladie grave, qui mit Théodose aux portes du tombeau. Élevé dans la foi chrétienne, ce prince, suivant un usage assez fréquent dans la primitive Église, n'en avait pas reçu le signe sacré; il se hâta de se faire baptiser par saint Ascole, évêque de Thessalonique, et il attendit avec impatience son rétablissement pour donner des preuves encore plus éclatantes de sa foi et de sa piété. Sa première occupation fut de remédier aux maux et aux déchirements que l'arianisme causait dans l'Église et dans l'État. Constantinople était le foyer de ces funestes dissensions : Théodose s'y rendit et y fut reçu en triomphe. Avant de prendre un parti, il chercha à bien connaître la vérité sur ces querelles religieuses. Saint Grégoire de Nazianze obtint sa confiance, et lui dévoila les complots des ariens, non-seulement contre l'orthodoxie, mais encore contre la sureté de l'empire, au sein duquel leurs menées avaient tant de fois attiré les barbares. Théodose défendit sévèrement leurs assemblées et arrêta leurs desseins séditieux. Ce fut alors qu'il vit arriver à sa cour Athanaric, roi des Goths, détrôné par ses généraux, et réduit à demander un asile au successeur de Valens, qu'il avait vaincu et humilié. La magnanimité de Théodose, la grandeur et l'éclat de son palais, la beauté de Constantinople, frappèrent d'admiration le prince barbare; et tous les Goths qui l'avaient suivi dans sa disgrâce, s'attachèrent avec dévouement à Théodose. Après la mort d'Athanaric, qui ne survécut que peu de temps à cette réception, ils retournèrent sur le Danube, en répandant partout les louanges de l'empereur, et engageant leurs compatriotes à faire alliance avec lui. Dans ce même temps se tint, à Constantinople un concile qui fut bientôt reconnu œcuménique, et dans lequel plusieurs erreurs qui s'étaient introduites dans les églises

chrétiennes furent solennellement condamnés. Théodose, partit, peu après, pour repousser de nouveaux essaims de barbares désignés dans l'histoire sous le nom de Sègres et de Carpodaces, et qui s'étaient jetés dans la Thrace. Il en fit un grand carnage, et les repoussa dans la partie septentrionale de leurs pays. Les Goths, plus puissants et plus dangereux, firent alliance avec lui. Une partie s'engagea à garder les passages du Danube, et à maintenir au delà quelques peuples barbares; les autres obtinrent une portion de la Thrace et de la Mœsie, promettant de cultiver les provinces; enfin plus de 20,000 hommes de la même nation furent admis dans les troupes impériales. Cette admission des étrangers dans les provinces et dans les armées a été regardée comme une faute politique de Théodose et comme une des premières causes des malheurs qui, après son règne, accablèrent l'empire romain. Cependant il faut reconnaître que ce prince avait trouvé les peuples barbares établis partout dans le cœur de l'empire, et résidant dans les villes ou combattant dans les armées, et qu'il ne put éviter de céder à une nécessité dont on le vit sans cesse occupé à diminuer le danger. Tandis qu'il rétablissait en Orient la puissance, les lois, la religion et la paix, son collègue et son bienfaiteur, à qui l'empire d'Occident devait de pareils avantages, tombait sous les coups de Maxime, qui s'empara de son sceptre, sans oser toutefois attaquer d'abord les États de Valentinien, dans la crainte que Théodose ne prît sa défense. Maxime cependant se hâta de lui faire proposer de le reconnaître. Théodose ne voulant point attirer toutes les forces de l'usurpateur sur le jeune Valentinien avant d'être en mesure de le défendre, donna une réponse évasive, qui parut satisfaire Maxime. Théodose venait (383) d'adjoindre à l'empire son fils Arcadius, âgé de 8 ans, auquel il donna pour précepteur le célèbre Arsène; choix digne d'un prince aussi pieux qu'éclairé, mais que le mauvais naturel d'Arcadius rendit bientôt inutile. Cependant Théodose, après avoir apaisé les divisions qui troublaient l'Église d'Orient, résolut d'effacer enfin les traces du paganisme, dont les cérémonies n'étaient plus qu'un voile qui cachait les désordres les plus honteux, et qu'un prétexte continuel de séditions et de troubles. Quelques temples avaient conservé une célébrité qui donnait de l'audace à leurs prêtres. Ils formaient des points de ralliement pour les hommes avides de troubles et de licence. L'empereur en ordonna la destruction, et elle fut exécutée, malgré les tentatives désespérées que firent les païens pour s'opposer à ces grandes mesures. Les arts, il faut l'avouer, eurent à regretter, dans cette occasion, la perte de plusieurs monuments. Cependant il est certain que Théodose recommanda plusieurs fois dans ses édits, d'en conserver les précieux restes. Il y eut aussi, à ce sujet, des complots ourdis contre l'empereur, qui fit faire le procès aux coupables, et leur pardonna. L'impératrice Flaccille, que sa piété a fait ranger au nombre des saintes, entretenait à la fois chez Théodose le zèle pour la religion et l'amour de l'humanité. Jamais le trône n'avait vu réunies plus de qualités. L'empereur poursuivait le grand œuvre qu'il avait entrepris. S'efforçant de rétablir les bases de la société, de faire refleurir la religion, les mœurs, il publia successivement les édits les plus sages. Le bonheur de son règne fut troublé par des chagrins privés. Il perdit successivement sa fille Pulchérie et l'impératrice Flaccille, que tout l'empire honora de ses larmes. Théodose lui fit faire de magnifiques obsèques; et saint Grégoire de Nysse prononça son *Oraison* funèbre. Un an auparavant, elle avait donné le jour à Honorius, qui fut depuis empereur d'Occident. La sagesse de Théodose faisait l'admiration des peuples voisins. Les Perses et leur roi Sapor III lui avaient envoyé des ambassadeurs pour renouveler avec lui des traités d'alliance. Tranquille de ce côté, il fut informé qu'une horde de barbares, les Greuthonges, se disposaient à traverser le Danube, pour envahir le territoire de l'empire : il les laissa s'engager dans la Thrace, les attaqua à l'improviste, les vainquit, et leur fit un grand nombre de prisonniers qu'il conduisit en triomphe à Constantinople, et qu'il incorpora dans les légions, où ils portèrent leur férocité et leur indiscipline. Cet usage funeste, dont on trouve de si fréquents exemples dans l'histoire du Bas-Empire, fut sans doute nécessité par l'extinction de l'esprit militaire chez les Romains, ou peut-être par la dépopulation que tant de troubles et de désordres avaient dû causer. De retour dans sa capitale, Théodose épousa Galla, sœur de Valentinien II, qui régnait en Italie, sous la tutelle de sa mère Justine, femme altière, protectrice déclarée des ariens. Le jeune prince et sa mère n'avaient de forces que par l'appui que Théodose semblait leur donner. En effet, il aida plusieurs fois Valentinien de ses conseils et de ses secours; et dans un temps de famine, il envoya des blés pour nourrir les habitants de Rome. Cependant sa munificence ayant épuisé le trésor, il se vit contraint, pour le remplir, d'ordonner la levée d'un nouvel impôt; et il y eut, à cette occasion, une sédition très-vive dans la ville d'Antioche. Les statues de l'empereur, de ses deux fils et de Flaccille furent traînées ignominieusement dans les rues. Le gouverneur, soutenu par quelques archers, rétablit l'ordre, arrêta les plus coupables, et les fit mettre à mort. Théodose, apprenant les excès auxquels s'était livrée une population que lui et Flaccille avaient comblée de leurs bienfaits, ne put maîtriser sa colère : il ordonna la destruction de la ville et le massacre des habitants. A peine rendu, cet arrêt sanguinaire fut révoqué et réduit à la clôture des théâtres, des bains publics, et à la privation des nombreux priviléges qu'Antioche avait reçus de lui et de ses prédécesseurs. Il envoya cependant deux officiers chargés de rechercher les coupables et de les punir suivant le degré de leur culpabilité. A cette nouvelle, la terreur se répandit dans Antioche; les habitants, croyant voir le glaive suspendu sur leurs têtes, se réfugièrent dans les montagnes. Heureusement, Théodose avait choisi pour ministres de sa vengeance, des hommes chez qui l'humanité tempérait la sévérité et le zèle pour le prince: ils écoutèrent les prières et les supplications de Flavien, évêque d'Antioche, de saint Jean-Chrysostôme, qui s'y trouvait dans ce moment, et de pieux ermites qui descendirent des montagnes pour venir détourner, par leurs larmes et leurs remontrances, les malheurs dont la ville coupable semblait menacée. Flavien entreprit lui-même de venir au pied du trône, plaider la

cause de son troupeau ; sa sainte éloquence arracha les larmes de Théodose, et obtint le pardon complet des habitants d'Antioche. A peine cette affaire était-elle terminée, que Théodose apprit, avec non moins d'émotion, que Maxime, qui régnait dans les Gaules depuis la mort de Gratien, avait passé les Alpes, et s'était emparé des États de Valentinien, qui, réfugié à Thessalonique avec sa mère Justine, était près de tomber entre les mains de son rival. Théodose se hâta de le secourir ; mais il exigea de ce prince qu'il renonçât désormais à soutenir les ariens, auxquels sa mère Justine n'avait cessé de prêter son appui, malgré les vives représentations de saint Ambroise, archevêque de Milan. Les troupes de Maxime furent défaites ; lui-même fut pris et décapité, l'an 388. Théodose pardonna à tous les autres rebelles, et réunit généreusement les États de Maxime à ceux de Valentinien. Cependant Justine, mère de ce prince, étant morte vers ce temps, Théodose passa trois années dans l'Occident, pour gouverner ce vaste empire au nom de Valentinien, qui n'avait encore que 17 ans. Peu après son départ de Constantinople, les ariens y excitèrent une sédition ; Théodose se fit demander leur pardon par son fils Arcadius qu'il avait laissé dans cette ville, et il l'accorda aussitôt pour attirer à ce prince la faveur populaire ; mais bientôt, dans une occasion semblable, il oublia lui-même cette belle leçon qu'il avait donnée à son fils. Une querelle survenue à Thessalonique, au sujet d'un cocher du cirque, dégénéra en une révolte ouverte, dans laquelle le gouverneur de la ville et plusieurs officiers furent égorgés : l'empereur, furieux de ces excès, ne sut pas en régler la punition, et fit passer au fil de l'épée une grande partie de la population. Toutefois, cet ordre cruel fut aussi le fruit des instances coupables de plusieurs courtisans, qui se hâtèrent, après l'avoir surpris, de le mettre à exécution. Près de 7,000 personnes, de tout âge et de tout sexe, furent victimes de ce massacre, qui répandit la consternation dans tout l'empire. La grande âme de Théodose ne pouvait être fermée au repentir : il entendit la voix du remords ; saint Ambroise, osant lui reprocher l'énormité de son crime, lui imposa la pénitence publique usitée parmi les premiers chrétiens : il lui interdit l'entrée de l'église, lui prescrivit les humiliantes expiations que les pécheurs accomplissaient, prosternés sur les marbres des parvis, et ne l'admit dans le sanctuaire qu'après 8 mois d'épreuves pendant lesquels Théodose montra la patience et la résignation la plus parfaite. Son séjour en Italie fut du reste signalé par des lois sages, des règlements sévères et des travaux utiles ; Rome, surtout, devint l'objet de sa sollicitude. Les mœurs, l'autorité, les monuments, tout y était dans un égal dépérissement ; le paganisme y étalait encore son culte et ses antiques cérémonies. Théodose, par son exemple, sa modération, son impartialité, obtint enfin l'abandon de l'idolâtrie et la clôture de ses temples. Il avait trouvé le sénat et les principaux magistrats encore attachés à ces erreurs : il en ramena plusieurs, et, sans persécuter les autres, il leur ôta tout espoir de rétablir leur culte anéanti. Symmaque, Romain illustre par son rang, son éloquence et ses talents, et zélé défenseur du paganisme, avait osé lui demander, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire. Théodose le refusa avec sévérité, et honora la caractère de Symmaque en le nommant consul. Bientôt il eut besoin d'arrêter, dans ses propres États, les mêmes tentatives. Le fameux temple de Sérapis à Alexandrie était devenu une espèce de forteresse où les païens, ralliés en grand nombre, semblaient défier l'autorité du souverain. Plusieurs fois même les chrétiens avaient été attaqués avec fureur par ces idolâtres, et le sang coulait sans cesse dans Alexandrie. Théodose ordonna la destruction de cet immense édifice, et en chargea deux hommes fermes et habiles qui exécutèrent sans délai cette démolition. Elle fut suivie de celle de tous les autres temples de l'Égypte, où le paganisme s'éteignit bientôt. Valentinien ayant atteint sa 20e année. Théodose quitta l'Occident pour retourner à Constantinople. En s'y rendant, il défit des barbares qui s'étaient avancés dans la Thrace. Mais ce ne fut pas sans courir lui-même quelque danger, et sans avoir à regretter la perte de Promotus, un de ses meilleurs généraux. Suivant Claudien et Zozime, il périt victime des piéges que lui fit tendre Rufin, qui déjà était en crédit auprès de Théodose, et qui depuis acquit un pouvoir si funeste à l'empire. Théodose était de retour à Constantinople depuis deux ans, lorsqu'il apprit avec une profonde douleur la mort de Valentinien assassiné par Arbogaste, un de ses généraux, qui fit couronner un rhéteur nommé Eugène, sous le nom duquel il voulait régner. Théodose, sentant toute l'importance de cet événement, se prépara à la guerre qu'il devait allumer. Après quelques négociations dilatoires qu'il feignit d'écouter, et lorsqu'il eut déclaré Auguste son second fils Honorius, il s'avança vers l'Italie. Les deux armées se rencontrèrent sur le Frigidum, à quelques lieues d'Aquilée (5 septembre 394). La première journée fut défavorable à Théodose ; il y perdit un général habile, et vit tailler en pièces un corps entier de son armée. Dans la nuit, ses officiers découragés lui conseillèrent la retraite ; mais après avoir invoqué le secours du ciel, et ranimé la confiance de ses troupes, il les ramena au combat : l'armée de l'usurpateur, qui se croyait victorieuse, fut déconcertée de cette attaque ; un ouragan violent, qui s'éleva dans ce moment, acheva d'effrayer ses soldats. Enfoncés de tous côtés, et dispersés, ils jetèrent leurs armes, demandèrent quartier ; et pour donner un gage de leur foi, ils saisirent Eugène, le lièrent et l'amenèrent devant Théodose ; mais voyant que ce prince s'attendrissait sur le sort de son prisonnier, ils se hâtèrent de l'entraîner, et le massacrèrent. Arbogaste n'attendit pas le même sort, et se perça de son épée. Théodose recueillit les fils de ses rivaux, leur persuada d'embrasser la religion chrétienne, et leur donna des charges éminentes. Saint Ambroise obtint aussi de lui une amnistie complète pour les partisans d'Eugène. Maître de l'Occident, Théodose en forma l'empire qu'il destinait à Honorius ; il le fit venir à Milan, et choisit Stilicon, général illustre, pour diriger les affaires de ce prince. Il s'occupa aussi de réprimer les dernières tentatives que l'idolâtrie avait faites dans Rome, sous la protection d'Eugène. Enfin, il étendit à l'Occident les lois et les règlements auxquels Constantinople devait sa prospérité. Mais les fatigues de la dernière guerre

avaient sensiblement altéré sa santé. Attaqué d'une hydropisie, dont les progrès devinrent bientôt alarmants, Théodose régla le sort de l'empire, et mourut à Milan, le 17 janvier 395, âgé de 50 ans. Son corps transporté à Constantinople, y fut enseveli avec la plus grande pompe. Les auteurs les plus célèbres, chrétiens ou païens, ont célébré à l'envi les vertus de Théodose. Saint Ambroise et saint Augustin l'exaltent comme le modèle des princes. Un seul écrivain, Zozime, païen fanatique, s'est attaché à flétrir sa mémoire, ou au moins à dénigrer les faits les plus glorieux de ce beau règne; mais d'autres écrivains païens, Thémistius, Symmaque, Pacatus et Victor, l'ont comblé d'éloges qui ne sauraient être suspects. Théodose avait la taille élevée, une figure régulière et majestueuse; on lui trouvait de la ressemblance avec les portraits de Trajan; et peut être fondait-on, sur cette ressemblance, la descendance qu'on avait établie de cet empereur à lui. Il laissa, de l'impératrice Flaccille, Arcadius et Honorius, qui lui succédèrent, et dont les règnes déplorables font encore ressortir l'éclat du sien. Il eut de Galla, sa seconde femme, un fils qui mourut fort jeune, et cette Placidie si célèbre par sa beauté et ses malheurs. Ainsi que tous les règnes des grands princes, celui de Théodose fut fécond en hommes illustres. L'Église cite avec orgueil saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Épiphane. Les lettres se glorifient d'Ausone, de Claudien, de Pappus, de Prudence, de Symmaque, de Rufus-Festus Aviénus, de Thémistius, de Végèce, d'Aurélius Victor, de Macrobe, etc. Théodose a trouvé un historien digne de lui dans l'illustre Fléchier, évêque de Nîmes.

THÉODOSE II, dit le Jeune, empereur d'Orient, était fils d'Arcadius et petit-fils du grand Théodose. Il n'avait que 8 ans, lorsque la mort de son père, en 408, le laissa maître d'un empire qu'avaient agité, épuisé, avili, les intrigues et les perfidies d'indignes favoris. Ruiné par les mêmes causes, l'empire d'Occident gouverné par Honorius, était devenu la proie des barbares qui le ravageaient sans obstacles. Un pareil sort semblait inévitable pour l'Orient : la sagesse d'Anthémius, qui gouvernait l'empire pendant la minorité de Théodose II, retarda les malheurs dont il était menacé; et le jeune empereur put même envoyer quelques secours à Honorius assiégé dans Ravenne par les Goths. Anthémius maintint les barbares au delà du Danube, confirma les traités faits avec les Perses, répara les places fortes des frontières, releva les murs de Constantinople, empêcha Théodose de reconnaître le général Constance, que la faiblesse d'Honorius venait d'appeler au partage de l'empire, enfin il lui donna pour appui, pour guide et pour conseil, sa sœur Pulchérie, jeune princesse, qui, dans l'âge le plus tendre, montrait les plus éclatantes vertus, une fermeté rare et une prudence consommée. Elle remarqua les défauts de son frère, et fit tous ses efforts pour lui inspirer des sentiments dignes du petit-fils du grand Théodose. Ce fut elle qui lui choisit pour épouse cette belle et savante Athénaïs Eudoxie, dont il ne sut apprécier ni les qualités, ni les talents. Théodose eut à soutenir, peu de temps après, une guerre contre les Perses; Ardaburius, général expérimenté, fut chargé de la conduire; elle ne fut vive ni de part ni d'autre, et se termina par un traité de longue durée. En 423, la mort d'Honorius força Théodose de porter ses regards vers l'Occident, où Jean Ier, secrétaire d'État, s'était fait couronner empereur. Valentinien III, neveu d'Honorius, et fils de Placidie et de Constance, était alors réfugié avec sa mère à Constantinople; Théodose les reconnut comme souverains de l'Occident, et fit soutenir leurs droits par une puissante armée que commandaient Ardaburius et son fils Aspar, les deux plus célèbres capitaines de ce temps. L'usurpateur Jean fut défait, pris et mis à mort; ses partisans se soumirent. Cependant les États de Théodose, malgré la faiblesse et l'indulgence de son caractère, jouissaient de la paix extérieure; mais l'hérésie de Nestorius, évêque de Constantinople, y causa beaucoup d'agitation. L'empereur avait d'abord repoussé les insinuations de ce sectaire : mais Nestorius, à force d'audace et d'intrigues, parvint à former une scission dans le concile convoqué à Éphèse pour juger sa doctrine : l'empereur fut trompé, et poussa l'aveuglement jusqu'à persécuter et déposer St. Cyrille d'Alexandrie, l'âme et la lumière du parti orthodoxe. Cependant il reconnut bientôt son erreur, rétablit St. Cyrille et chassa Nestorius; mais il ne put détruire le nestorianisme qu'il avait laissé se développer, et qui fut longtemps la source d'autres hérésies non moins fatales à la foi de l'Église qu'à la tranquillité de l'empire. En 437, Théodose maria sa fille Eudoxie avec Valentinien III. L'année suivante, il chargea sept jurisconsultes, à la tête desquels était Antiochus, de composer le Code qui parut sous son nom en 438, et dont nous n'avons que des fragments. Le but de cette compilation était de simplifier la législation, et de lui donner un esprit chrétien. En conséquence, il fut décidé qu'on ne remonterait pas au delà de Constantin, ce qui était omettre une partie essentielle des lois, attendu que Constantin et ses successeurs n'en avaient fait que pour les objets sur lesquels il en manquait. Les auteurs de ces lois avaient contracté un caractère de haine et de destruction contre l'ancien culte, et de zèle pour le nouveau; et par une bizarrerie d'un autre genre, leurs lois portaient à la fois l'empreinte du fanatisme et celle de l'idolâtrie. Aussi nous voyons que les païens accusèrent Théodose de dureté, et les chrétiens, d'admettre des erreurs. On lui reprochait un jour d'être trop bon envers ses ennemis. En vérité, répondit-il, bien loin de faire mourir les vivants, je voudrais pouvoir ressusciter les morts. Mais tandis que ce prince s'occupait d'assurer, par d'utiles lois, le bonheur de ses peuples, les ravages exercés en Italie, par Genseric, et surtout en Afrique, où Carthage, alors l'une des plus belles et des plus florissantes villes du monde, fut entièrement détruite, l'obligèrent d'y envoyer des troupes, parce que Valentinien se trouvait hors d'état de défendre cette province. Cette expédition se termina par un traité peu honorable. Mais bientôt Théodose, attaqué par un ennemi non moins féroce, non moins puissant que Genseric, vit ses propres États en proie aux malheurs qui accablaient l'Occident. Le terrible Attila, roi des Huns, battu dans les Gaules par Aëtius, Mérovée et Théodoric, harcelé en Italie par le même Aëtius, se

jeta tout à coup sur l'empire d'Orient, inonda comme un torrent l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce, défit et tua Arnégisèle, que Théodose avait envoyé contre lui, saccagea plus de 70 villes, et ne se retira qu'après avoir exigé des vaincus des sommes d'autant plus considérables, qu'il fut instruit que le faible empereur, ne pouvant le combattre, avait voulu le faire assassiner. La fin du règne de Théodose fut encore troublée par ses soupçons jaloux contre l'impératrice Eudoxie qu'il relégua en Palestine, et enfin par la part qu'il prit aux persécutions déplorables que les partisans d'Eutychès firent éprouver à St. Flavien, patriarche de Constantinople, à la suite du concile irrégulier désigné dans l'histoire ecclésiastique sous le nom du *Brigandage d'Éphèse*, et dont Théodose adopta et voulut soutenir les actes. Il mourut peu de temps après, l'an 450, d'une chute de cheval, à l'âge de 50 ans, et fut enterré dans l'église des saints Apôtres, à côté de son père Arcadius. Pulchérie, sa sœur, dont il avait trop souvent repoussé les conseils, devait lui succéder; elle fit couronner Marcien, dont elle devint l'épouse.

THÉODOSE III, empereur d'Orient, était, en 716, receveur des deniers publics à Adramyte en Bithynie. Il se trouvait à Rhodes lorsque l'armée romaine, réunie et naviguant dans ces parages, se révolta, tua son général, déclara l'empereur Anastase indigne du sceptre, et força Théodose à l'accepter, malgré son refus obstiné, et quoiqu'il se fût même dérobé par la fuite de ce périlleux honneur. Conduit ainsi malgré lui à Constantinople, il y fit son entrée et fut couronné. Anastase, hors d'état de résister aux rebelles, prit l'habit religieux et vint trouver Théodose qui le relégua à Thessalonique. Ce fut à peu près le seul acte de son autorité. Léon l'Isaurien, qui commandait une armée en Orient, ayant refusé de le reconnaître, les sénateurs et les principaux officiers de l'empire, effrayés de cette scission et des préparatifs que faisaient les Sarrasins, vinrent prier Théodose d'abdiquer, ce qu'il accorda sans résistance en 717 : il se retira, avec son fils, dans un monastère où ils passèrent le reste de leur vie.

THÉODOSE DE TRIPOLI, géomètre, né dans la Bithynie et non sur la côte d'Afrique, comme son surnom pourrait le faire supposer, était contemporain de Géminus de Rhodes et de Sosigènes, deux astronomes qui florissaient 50 ans avant l'ère chrétienne. Cette opinion, qui est celle de Vossius, a été adoptée par Montucla, Delambre et d'autres astronomes distingués. Des trois *opuscules* qui nous restent de Théodose, le principal est son traité de la *Sphère*, regardé longtemps comme classique en astronomie. La meilleure édition est celle de Jean Hunt, grec et latin, Oxford, 1707, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par D. Henrion, Paris, 1615, in-8°. Les deux autres opuscules sont *de Habitationibus liber I*; et *de Diebus et Noctibus libri II*, publiés en grec et en latin, à la suite de la *Sphère*, par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572. Delambre faisait peu de cas de ces trois écrits.

THÉODOSE, dit *le Grammairien*, né à Syracuse vers le milieu du 9e siècle, fut attaché en qualité de diacre à la cathédrale de cette ville par l'évêque Sophrone, avec lequel il subit une dure détention à Palerme, après la prise de Syracuse par les Sarrasins en 880. C'est de là qu'il écrivit à Léon, archidiacre de la même église, une *lettre* assez intéressante, qui a été imprimée plusieurs fois. Hase l'a publiée avec une nouvelle traduction et des *notes* philologiques et historiques, à la suite de l'*Histoire de Léon, diacre*, Paris, 1819, in-folio, page 177.

THÉODOTION ou **THÉODOTE**, le troisième traducteur de l'Ancien Testament en grec, vivait sous l'empereur Commode. Il était de Sinope dans le royaume de Pont, et marcionite de religion, s'il faut en croire saint Épiphane. Il paraît, par ce que dit saint Irénée, que Théodotion habita longtemps la ville d'Éphèse, et qu'on l'en croyait originaire. Dégoûté du marcionisme, il adopta le système des ébionites, qui était un composé de judaïsme et de christianisme : c'est le sentiment d'Eusèbe et de saint Jérôme. Quelques écrivains, ne faisant pas attention à la nature de l'ébionisme, ont prétendu que Théodotion avait passé de la religion chrétienne à la loi de Moïse, ou bien de celle-ci à l'autre : saint Épiphane est de ce nombre. Théodotion publia sa traduction grecque de l'Ancien Testament avant l'année 160 de J. C.; puisque saint Irénée, qui écrivait à cette époque, en fait mention dans ses *livres contre les hérésies*. Cette traduction n'est autre chose que celle des Septante, arrangée à sa manière, et conformée aux erreurs des ébionites. Il n'a fait, dit le docte Jahn, que retrancher de la version d'Alexandrie ce qu'il y avait de trop abondant; ajouter ce qui y manquait, et corriger ce qui était moins expressément énoncé. On remarque qu'il a laissé subsister les termes hébraïques pour lesquels la secte dans laquelle il était engagé avait une sorte de prédilection. *Introduct. ad libros sacros veteris fœderis*, page 56. La traduction de Théodotion occupait la 6e colonne dans les Hexaples d'Origène; et comme elle venait après celle des Septante, ce célèbre critique s'était contenté de désigner par un astérisque les endroits de Théodotion qui étaient en tout semblables au modèle. C'est de toutes les versions grecques la moins estimée et la moins savante. Toutefois, dans les églises du rite grec, on lit encore aujourd'hui la prophétie de Daniel, suivant cette version. *Voyez* le *Discours préliminaire* de Montfaucon; *Hexapl. Origenis*, tome I, page 56.

THÉODULFE, évêque d'Orléans, l'un des premiers restaurateurs des lettres en France, était né, vers le milieu du 8e siècle, dans la haute Italie, d'une famille distinguée parmi les Goths. Ses talents et son érudition l'ayant fait connaître, il fut appelé par Charlemagne à sa cour, vers l'an 781. Quelques auteurs prétendent qu'il était veuf: ils appuient cette opinion sur ce que, dans une pièce de vers dont il accompagna l'envoi d'un *Psautier* à Gisèle ou Gisla, Théodulfe l'engage à recevoir le présent que lui fait un père. Mais, comme le remarque Tiraboschi, rien ne prouve que le nom de *père* ne soit pas employé dans le sens spirituel. Théodulfe fut pourvu de l'abbaye de Fleury, et ensuite de l'évêché d'Orléans. Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il prit possession de ce siége. Son premier soin fut de rétablir dans son diocèse l'ancienne discipline, et d'y faire fleurir les bonnes études. Il publia, dans ce double but, des *Capitulaires* qui servirent de modèles aux autres prélats.

Il fonda plusieurs écoles ecclésiastiques, qui devinrent bientôt célèbres; et il enjoignit à tous les pasteurs de distribuer gratuitement l'instruction au peuple. Le village de Germigni lui dut une église, bâtie sur le plan de celle d'Aix-la-Chapelle, et qui passait alors pour le plus beau monument d'architecture de la France. D'autres églises furent réparées, et des couvents dotés par ses libéralités. Observateur attentif de la discipline, il veillait scrupuleusement à prévenir tous les désordres de la part des prêtres, qui doivent donner l'exemple des vertus. Un de ses clercs, coupable d'une faute grave, s'étant réfugié dans l'église Saint-Martin, regardée comme un asile inviolable, il l'en fit arracher, et lui infligea le châtiment qu'il avait mérité : mais les moines de Saint-Martin réclamèrent contre la violation de leur église, et cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Charlemagne ne l'eût apaisée. Théodulfe jouissait de toute la confiance de ce prince. Il fut, avec Leidrade, archevêque de Lyon, revêtu du titre de *missi dominici*, et chargé de réformer l'administration de la justice dans les deux provinces narbonnaises. Partout où ils arrivaient, on s'empressait de leur offrir des présents pour se les rendre favorables. Théodulfe attaqua cet abus dans un poëme d'environ mille vers, adressé *aux juges*, qu'il cherche à mettre en garde contre les moyens de séduction qu'on employait pour les corrompre. Il fut un des évêques qui signèrent le testament de Charlemagne. Louis le Débonnaire avait hérité des sentiments de son père pour Théodulfe, et il continua de lui donner des preuves de son estime et de sa bienveillance. Il le choisit, avec quelques autres prélats, pour aller à la rencontre du pape Étienne IV, et l'accompagner jusqu'à Reims. Théodulfe reçut du pontife le *Pallium*, et porta depuis le titre d'archevêque; mais, l'année suivante (817), Bernard, roi d'Italie, s'étant révolté contre Louis, son oncle, Théodulfe fut accusé d'avoir pris part à cette conjuration, et banni de la cour. En vain il protesta de son innocence, il fut dépouillé de ses bénéfices et exilé, en 818, à Angers, où il mourut, le 18 septembre 821. C'est un des plus grands prélats qu'ait eus jusqu'alors l'église de France. Les ouvrages qu'on lui doit se ressentent du siècle où ils ont été composés; mais ils n'en sont pas moins estimables.

THÉOGNIS, poëte-philosophe, né vers la 59e olympiade (6e siècle avant J. C.), était de Mégare, comme il nous l'apprend lui-même. Mais il y avait deux villes de ce nom, l'une en Sicile, l'autre en Achaïe : De laquelle a-t-il voulu parler? c'est une question qui n'a point été résolue. Les événements de sa vie ne sont guère mieux connus : tout ce qu'on en peut recueillir, d'après les vers qui nous restent de lui, c'est qu'il n'eut point à se louer de ses concitoyens; qu'il vécut en exil, et choisit Thèbes pour retraite; que, né d'une famille noble et opulente, il avait perdu sa fortune, et en avait à peine rassemblé quelques débris. Suidas lui attribue des *Maximes élégiaques*, en 2800 vers, qu'il paraît distinguer des *Sentences*, qui n'en ont aujourd'hui que 1392; d'autres *Préceptes* de conduite, et enfin des *Parénèses* : mais l'ouvrage le plus cité par les anciens, et dont les trois précédents n'étaient probablement que des divisions, est celui que nous possédons encore, du moins en grande partie; c'est le poëme intitulé : *Sentences élégiaques*. On éprouve, à la lecture de ces vers moraux, un charme de poésie qu'il est bien rare de rencontrer dans ces sortes d'ouvrages. Théognis occupe presque toujours le premier rang dans les diverses collections des *Poëtes gnomiques*. Il a été publié aussi séparément plusieurs fois. M. Boissonade lui a donné place dans sa *Collection des poëtes grecs*, Paris, 1823 et années suivantes, in-32. Théognis, qui, dans la plupart des éditions, est accompagné d'une version latine, a été traduit en français par Nicolas Pavillon, Paris, 1578; par Lévesque, dans la *Collection des moralistes anciens*, Paris, 1783, etc.

THÉON, mathématicien grec, surnommé *l'Ancien*, pour le distinguer de Théon d'Alexandrie, dont l'article suit, était de Smyrne, et florissait sous les règnes de Trajan et d'Adrien, au commencement du 2e siècle de l'ère chrétienne. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Il avait composé un *Traité d'astronomie*, dont il ne reste que quelques lignes publiées par Boulliau, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, mais nous avons encore de lui un abrégé des quatre sciences mathématiques : l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Boulliau en a donné les deux premières parties, accompagnées d'une *version* et de *notes*, sous ce titre : *Eorum quæ mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, Paris, 1644, in-4°. On croit que les deux parties encore inédites sont conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne de Milan.

THÉON, sophiste ou rhéteur d'Alexandrie, paraît avoir vécu sous les Antonins ou un peu plus tard, vers le même temps que le célèbre Aphtonius. Il avait composé plusieurs ouvrages que cite Suidas; mais il n'est plus connu que par ses *Progymnasmata, ou Exercices préparatoires*, espèce de cahiers de rhétorique, où l'on trouve, dans un ordre assez peu méthodique, des règles et des exemples sur la fable, le conte, la sentence, etc. La meilleure édition de ces *Exercices* est celle de Leyde, 1626, in-8°, que l'on doit à Daniel Heinsius. Elle est accompagnée d'une traduction latine plus ancienne, mais revue et corrigée par le savant éditeur. Les *Règles* du genre épistolaire, imprimées par les *OEuvres* de Libanius, sont attribuées à Théon par quelques critiques.

THÉON, célèbre mathématicien, contemporain de Pappus, florissait dans la seconde moitié du 4e siècle, et fut un des plus illustres professeurs de l'école d'Alexandrie. Les deux principaux ouvrages qui nous restent de lui sont destinés à faciliter l'étude des mathématiques : ce sont des *Commentaires* sur les *Éléments* d'Euclide et sur l'*Almageste* ou *Syntaxe* de Ptolémée. Le premier fut publié pour la première fois à la suite d'Euclide, par les soins de Grynée, Bâle, Hervage, 1533, in-fol. Il a été traduit en latin par Commandino, et souvent réimprimé. Le second se composait de 13 livres, qui ne nous sont pas tous parvenus; on regrette la fin du Xe, le XIe tout entier et le commencement du XIIe. Ce second *Commentaire*, quoique faible, n'en est pas moins, après les livres de Ptolémée lui-même, l'ouvrage d'astronomie le plus important et le plus curieux qui nous reste des Grecs. Il parut à la suite de l'édition *princeps* de Ptolémée, Bâle, J. Walder, 1538, in-fol., encore par les

soins de l'infatigable Grynée. Porta publia le premier livre en latin, Naples, 1538, in-4°; et avec le second, ibidem, 1605, in-4°. Une traduction française de ces deux livres a été donnée par l'abbé Halma, Paris, 1821, 2 vol. in-4°, avec le texte grec corrigé et des *notes*. On ignore si Théon est le véritable auteur des *Tables manuelles* qui portent son nom, mais que plusieurs manuscrits attribuent à Ptolémée, et que Halma publia en entier, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du roi, Paris, 1822-23, 2 vol. in-4°, avec une traduction française et des *notes*. Pour l'honneur de Théon, il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur du *Commentaire sur Aratus*, qu'on lui attribue généralement, et qui ne contient que des remarques puériles et des observations astrologiques. Cependant Halma l'a traduit et publié à la suite des *Tables manuelles*.

THÉOPHANE, historien et poëte grec, était de Mitylène dans l'île de Lesbos, qu'il abandonna probablement à l'époque où les Mityléniens, par une trahison dont il ne voulut pas être complice, livrèrent à Mithridate Manius-Aquilinus, l'un des généraux romains. Il s'attacha bientôt à la fortune de Pompée, auquel il montra beaucoup de dévouement, et qui le récompensa en lui faisant accorder le droit de bourgeoisie romaine. Après la mort de ce grand homme, il implora la clémence de César, dont on croit qu'il favorisa de tout son pouvoir les vues ambitieuses. Il est probable qu'il ne survécut que peu d'années au dictateur. De tous ses ouvrages, le plus important était l'*Histoire des guerres des Romains sous le commandement de Pompée*. Il ne nous en reste que 4 fragments, 3 dans Strabon, et le 4e dans Plutarque. L'abbé Sévin croit en avoir découvert un 5e dans Stobée. De toutes les poésies de Théophane, on ne connait que 2 *Épigrammes* insérées dans l'*Anthologie*.

THÉOPHANE (SAINT GEORGE), confesseur et l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, né vers l'an 1751, épousa par pure obéissance une jeune et riche héritière avec laquelle il vécut dans la continence; il la détermina ensuite à embrasser la vie religieuse, et se retira lui-même dans le monastère de *Megal-Agre* (grand champ), qu'il avait fondé dans la Mysie, et dont il fut le premier abbé. Sa réputation de sagesse, de sainteté et d'éloquence fit bientôt accourir vers lui, de toutes les provinces de l'Orient, les fidèles qui avaient besoin de conseils. Le zèle qu'il mit à défendre le culte des images, sous Léon l'Arménien, lui coûta la liberté, et l'exposa à de mauvais traitements, auxquels il succomba en 818. On lui doit une *Chronographie*, qui s'étend depuis 284 jusqu'à 813, et qui a été publiée par les soins du père Combefis, avec la *version* du père Goar, Paris, 1655, in-fol.

THÉOPHANE ou **THÉOPHANON**, impératrice d'Orient, était fille d'un cabaretier, et se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à de honteux désordres. Douée de quelques attraits, de beaucoup d'esprit d'intrigue, et dévorée d'ambition, elle parvint à se faire épouser par le jeune Romain, fils de l'empereur Constantin VII, en l'an 959. Bientôt après, elle poussa son époux à un parricide qui le fit monter sur le trône; et lorsqu'elle eut régné pendant 4 ans avec Romain II, elle donna à ce prince un breuvage empoisonné (963), pareil à celui qu'elle avait préparé pour son père. Déclarée alors régente de l'empire, elle s'aperçut bientôt, dit Gibbon, de l'instabilité d'un trône qui n'avait pour appui qu'une femme qu'on ne pouvait estimer et deux enfants qu'on ne pouvait craindre. Dès lors elle songea à se donner un soutien, et par ses intelligences avec Nicéphore-Phocas, elle prépara l'usurpation de ce guerrier, qu'elle épousa ensuite, et que plus tard (962) elle fit assassiner dans son lit. Le chef des assassins, Zimiscès, méprisant lui-même l'infâme épouse qui, en dirigeant sa main, lui avait procuré l'empire, exila Théophane dans l'île de Drote : mais après la mort de ce prince, les fils de cette femme, étant remontés sur le trône, eurent la faiblesse de la rappeler auprès d'eux; et l'auteur de tant de crimes vécut encore, pendant plusieurs années, à la cour et dans tout l'éclat et les honneurs du pouvoir. On ignore la date de sa mort.

THÉOPHANE. *Voyez* **PROCOPOWITZ**.

THÉOPHILE (SAINT), évêque d'Antioche et l'un des Pères de l'Église, était né de parents idolâtres, qui le firent instruire dans les sciences et les lettres. Frappé des vérités sublimes du christianisme, il en embrassa la croyance, et mérita d'être élevé au siége épiscopal d'Antioche vers l'an 168 de J. C. Ce saint prélat, qui mourut vers l'an 190, avait écrit beaucoup d'ouvrages pour la défense des pures doctrines contre les erreurs de Marcion et d'autres philosophes païens; mais il ne nous est resté de lui qu'une *Apologie de la foi chrétienne*, en 3 livres, adressée à son ami Autolyque. Cet ouvrage a été plusieurs fois imprimé en latin et en grec, notamment à Zurich, 1546, à Oxford, 1684, in-4°, et à Hambourg, 1724, in-8°.

THÉOPHILE, dit *l'Indien*, parce qu'il était né à Diu, d'où, jeune encore, il avait été envoyé comme otage à la cour de Constance II, embrassa la vie monastique, et, consacré évêque par les ariens, il fut mis à la tête d'une mission partie vers l'an 343 pour l'Arabie heureuse, et chargée de solliciter auprès du chef de la tribu des Homérites ou Hamyarides, en échange de riches présents, la permission de bâtir dans ce pays des églises pour les sujets de l'empire qui y voyageraient, ainsi que pour les naturels qu'on réussirait à convertir. Cette mission eut un grand succès; le prince lui-même embrassa la foi chrétienne, et érigea à ses frais trois églises, à Tasar, à Adane ou Aden, et dans une autre ville qu'on croit être El-Katif. Théophile retourna ensuite à l'île Diu, poussa ses pieuses excursions dans les Indes, visita même les Éthiopiens Axumites, et à son retour jouit d'un grand crédit à la cour de Constance. S'étant attaché particulièrement au César Fl.-Const.-Gallus, il fut enveloppé dans la catastrophe de ce prince, et envoyé en exil (354). De nouveau compromis dans les tentatives des ariens, après le concile de Sirmium (358), Théophile fut relégué à Héraclée, dans le Pont, et y finit ses jours.

THÉOPHILE (THÉOPHILOS), jurisconsulte grec, qui florissait l'an 533 de J. C., professa le droit avec distinction à Constantinople, et fut, avec son collègue Dorothée, chargé par Justinien de rédiger, sous la direction de Tribonien, les *Institutions, ou Éléments de droit*, qui, réunis au Digeste, au Code et aux Novelles,

firment toute la compilation justinienne. Théophile est auteur d'une paraphrase grecque des Institutes, qui en est encore aujourd'hui le meilleur commentaire. Cet ouvrage, vraiment précieux, quoique trop peu connu, ne fut découvert qu'au commencement du 16e siècle, par Viglius Zuichem, professeur de droit à Louvain, qui s'empressa de le publier, et le dédia à Charles-Quint. De toutes les éditions de cette paraphrase, la plus récente, la plus complète et même la plus correcte est celle qu'a donnée du texte grec, avec une traduction latine en regard, Guillaume-Otton Reiz, la Haye, 1751, 2 vol. in-4°.

THÉOPHILE, surnommé *Protospatharius*, moine grec, qui vécut, suivant Fabricius, au 7e siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius, se distingua comme philosophe péripatéticien et comme médecin. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De hominis fabricâ libri V* (en grec), Paris, 1540, in-16; ibid., 1555, in-8°; réimprimé plusieurs fois, et notamment avec une traduction latine, ibid., 1576, in-8°; *De urinis liber singularis*, imprimé avec une traduction latine, ibid., 1608, in-12.

THÉOPHILE, surnommé tantôt *Monachus*, tantôt *Presbyter*, vécut dans le 10e ou le 11e siècle, et fut un artiste très-recommandable pour cette époque. Il paraît que son vrai nom était *Roger*. Quant à sa patrie, elle est inconnue. On lui doit, sur les procédés usités de son temps, un ouvrage très-intéressant pour l'histoire des arts. Il y traite successivement de la peinture et des couleurs les plus propres à être employées sur les murs, la toile, le bois et le vélin; l'art de peindre sur le verre et d'exécuter des mosaïques avec des cristaux colorés; de l'orfèvrerie et des arts qui en dépendent, tels que l'art de *nieller*, celui de damasquiner, celui de monter les pierres fines. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de : *Diversarum artium schedula*, dans les *Mémoires d'histoire et de littérature tirés de la bibliothèque du duc de Wolfenbuttel*, Brunswick, 1781, 6e partie. On en voit un exemplaire manuscrit à la Bibliothèque royale à Paris, intitulé : *De omni scientiâ picturæ artis*. L'article le plus remarquable est celui de la peinture à l'huile. Quelques personnes, d'après une lecture trop peu réfléchie de ce passage, ont cru y reconnaître la peinture à l'huile telle que nous la pratiquons; mais c'est une erreur. Théophile ne parle que de peintures exécutées avec de l'huile de lin pure ou seulement concentrée au feu; il ajoute que, lorsqu'il veut s'en servir pour représenter des fleurs ou des figures, il trouve fort long et fort incommode d'attendre qu'une couleur ait séché pour en établir une autre par dessus. Cette confidence nous prouve qu'il ne faut pas se presser d'enlever à Van Eyck l'honneur d'avoir inventé la véritable peinture à l'huile.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium en Phrygie, monta sur le trône de Constantinople, après la mort de Michel le Bègue, son père, et fut couronné le 3 octobre 829. Son premier soin fut de punir les assassins de Léon l'Arménien, quoique la fin tragique de ce prince eût fait entrer le sceptre dans sa famille. Lorsqu'il demanda les noms des conjurés, tous vinrent se dévoiler eux-mêmes, croyant que Théophile songeait à les récompenser : il leur fit trancher la tête. Les commencements de son règne annoncèrent un prince juste et sévère. Il rechercha les hommes de mérite, les éleva et les soutint contre les attaques de l'envie. Il maria même une de ses filles à l'un deux, Alexis Mosèle et le chargea d'une expédition contre les musulmans d'Afrique, qui ravageaient l'Italie. Alexis la termina glorieusement, mais ayant perdu sa femme peu de temps après, il se retira dans un couvent. De tous côtés l'empire était pressé par les mêmes ennemis. D'autres armées arabes, commandées par le calife Al-Mamoun ou par ses généraux, firent des ravages affreux dans les provinces d'Asie. Théophile marcha contre eux, fut défait, et ne leur échappa qu'à la faveur d'un stratagème. L'année suivante, il les battit à son tour; mais, en 832, il essuya de nouveau une sanglante défaite, et ne dut son salut qu'au courage d'un général nommé Manuel, qui lui ouvrit un chemin au milieu des ennemis victorieux. Théophile oublia ce service; abusé par de perfides insinuations, ou peut-être poussé par une secrète jalousie, il résolut de priver Manuel de la vue. Celui-ci prévenu à temps, se réfugia chez les musulmans. Théophile sentit bientôt la perte qu'il avait faite; il écrivit à Manuel, et lui promit de le rétablir dans son rang et dans ses biens. Manuel se fia à la parole de son prince, qui le combla d'honneurs. Cependant la guerre continuait avec peu de succès de part et d'autre; mais, en 837, l'empereur s'empara de la Syrie, et malgré les instantes prières du calife sarrasin, il détruisit Zapetra, lieu de sa naissance; le calife Montasem furieux assembla toutes ses forces, et vint assiéger Amorium, ville natale de Théophile. Celui-ci courut pour la défendre; une bataille livrée sous les murs n'eut aucun résultat décisif; mais un traître ayant ouvert les portes aux Sarrasins, ils passèrent les habitants au fil de l'épée, et rasèrent Amorium de fond en comble. Cette catastrophe pénétra Théophile d'une sombre tristesse : il ne voulut plus prendre de nourriture, ne consentit à boire que de l'eau de neige, et fut bientôt atteint d'une dyssenterie qui le conduisit au tombeau en 842. Avant de mourir, il assembla les grands de l'empire, et les pria d'être toujours fidèles à son fils Michel, et à sa femme Théodora qu'il nomma régente, en lui désignant pour ministres, Manuel, cet illustre général dont on vient de parler, l'eunuque Théoctiste, grand chancelier, et le patrice Bardas, frère de l'impératrice. On prétend que Théophile, sachant que la puissance de son beau-frère Théophobe pouvait causer des troubles dans le gouvernement, ordonna, de son lit de mort, qu'on lui tranchât la tête, se la fit apporter, et s'écria en la voyant : « Je ne suis plus Théophile, et tu n'es plus Théophobe. » Zonare et Cedrenus contredisent ce récit, et assurent que ce prince fut mis à mort à l'insu de l'empereur. Il est probable enfin que l'esprit de parti a cherché à flétrir la mémoire de Théophile, qui paraît avoir excité des haines assez vives en suivant l'exemple des princes iconoclastes qui l'avaient précédé. Les disgrâces militaires enlevèrent à son règne une partie de l'éclat que pouvaient lui donner ses vertus, ses talents, sa justice et son amour pour le bien public.

THÉOPHILE VIAUD, ou plutôt *De Viau*, mais plus connu par son prénom, naquit à Boussères-Sainte-Radegonde, village de l'Agénois, en 1590, et vint à Paris

en 1610. Ce fut alors qu'il forma avec Balsac une liaison très-étroite, qui donna même lieu à des médisances, mais qui ne dura pas longtemps. Ils se brouillèrent à la suite d'un voyage en Hollande (1612); et l'on a quelque raison de penser que les torts étaient du côté de Balsac. A son retour, Théophile se fit connaître par des poésies assez médiocres, par des saillies spirituelles et des impromptus fort heureux, qui le mirent en faveur auprès de quelques jeunes seigneurs, dont le rapprochaient d'ailleurs son goût pour les plaisirs et ses manières de bonne compagnie; mais quelques vers satiriques lui suscitèrent de puissants ennemis, qui prirent le prétexte de ses mœurs déréglées pour le perdre. Il reçut du roi, en 1619, l'ordre de sortir de France, et se rendit à Londres, où il ne put obtenir l'honneur d'être présenté à Jacques Ier. La meilleure de ses pièces est peut-être celle qu'il adressa à Louis XIII pendant cet exil. Ayant obtenu la permission de rentrer dans sa patrie, il abjura le calvinisme, probablement pour vivre à l'avenir plus en sûreté, mais il ne réforma ni ses mœurs ni son penchant à la satire, et il se vit exposé à de nouvelles accusations. On lui attribua la publication du *Parnasse des vers satiriques* (1622) : recueil rempli d'obscénités sacriléges. Quoiqu'il fût bien l'auteur de plusieurs pièces de ce recueil, tout porte à croire que l'impression en avait eu lieu par le fait seul des libraires et sans sa participation. Il n'en fut pas moins poursuivi criminellement, grâce à la cruelle activité de plusieurs membres de la société de Jésus, parmi lesquels on cite les PP. Garasse, Guérin, Raynaud et Voisin. Condamné par contumace, en 1623, à être brûlé vif, comme coupable de lèse-majesté divine et humaine, il fut protégé quelque temps contre la rigueur de cette sentence et contre le ressentiment des jésuites par le duc de Montmorenci, qui lui donna asile à Chantilly, et par le roi lui-même, qui lui continua sa pension, sans oser toutefois prendre sa défense ouvertement; enfin il fut arrêté et emprisonné, et, après une procédure de 18 mois, il parvint, malgré la haute influence de ses persécuteurs, à faire commuer sa peine en un simple bannissement de la capitale. Bientôt même, par le crédit du duc de Montmorenci, qui devait plus tard porter sa tête sur l'échafaud, il put revenir à Paris; mais il y mourut des suites de ses souffrances en 1626, à l'âge de 36 ans. Malherbe ne tenait Théophile *coupable de rien, que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se mêlait*, celui de poëte. Ce jugement paraît avoir été généralement ratifié par la postérité. Cependant, tout en rendant à Théophile la justice de croire qu'il ne méritait pas tant de persécutions, il faudrait peut-être aussi lui accorder quelques talents comme poëte et comme prosateur : c'est de quoi l'on serait convaincu, si l'on voulait se donner aujourd'hui la peine de parcourir ce qu'il a écrit. Ses *OEuvres*, en 2 parties, furent imprimées pour la première fois, de son aveu et avec privilége, en 1621. Il s'en fit une seconde édition dès l'année suivante. La 3e partie ne parut qu'en 1626 à Rouen, par les soins de Scudéri. Dix-huit ans après la mort de l'auteur, sa correspondance fut publiée par Mairet sous ce titre : *Nouvelles OEuvres de M. Théophile, composées d'excellentes lettres latines et françaises.*

THÉOPHRASTE, né à Érésos, dans l'île de Lesbos, la 2e année de la 102e olympiade (371 ans avant J. C.), se rendit, jeune encore, à Athènes pour y suivre les leçons de Platon, qui ne tarda pas à le distinguer, mais qui pourtant laissa la direction de son école à Speusippe, son neveu. Celui-ci ayant adopté les dogmes de Platon sans en garder les mœurs austères, une foule de disciples quittèrent l'Académie : Théophraste fut de ce nombre. Il parcourut en voyageur éclairé toute la Grèce et ses îles, délivra Lesbos, sa patrie, des tyrans qui l'opprimaient, se rendit ensuite en Macédoine, et, après la bataille de Chéronée, rentra dans Athènes, qu'il avait quittée douze ans auparavant. Bientôt Aristote vint l'y retrouver, et ce fut pour ouvrir dans le Lycée une école nouvelle, dont Théophraste ne dédaigna pas d'être l'un des auditeurs, quoiqu'il eût été chez Platon le compagnon d'études du philosophe de Stagyre. Il le remplaça dans la direction du Lycée vers la 114e olympiade, et donna un nouveau lustre à cette école déjà célèbre, où l'on vit des rois s'asseoir parmi ses nombreux disciples. Ce succès presque merveilleux, dans un temps où les malheurs d'Athènes faisaient fuir ses principaux habitants, où l'exil frappait ceux qui n'avaient pas pris la fuite, où les places publiques et les théâtres étaient déserts, ce succès et plus encore les censures éloquentes et vraies que le vertueux philosophe lançait hardiment sur tout ce qu'il trouvait de condamnable, éveillèrent contre lui l'envie et la persécution. On le dénonça comme coupable d'impiété; mais il lui suffit de développer devant ses juges l'ensemble de sa morale, et il fut absous. Cependant ses ennemis ne se tinrent pas pour battus. Afin de l'atteindre plus sûrement et de lui ôter les moyens d'une juste défense, ils obtinrent une loi qui fermait toutes les écoles et interdisait aux philosophes d'enseigner, soit publiquement, soit en particulier. Cette loi inconcevable fut rapportée au bout d'un an, et Théophraste reparut dans les jardins du Lycée avec plus d'éclat que jamais. Il y jouit de la tranquillité d'âme que donnent la vertu, l'habitude du bien, l'absence de toute ambition et l'étude des merveilles de la nature, et mourut entouré de ses disciples, à l'âge de 85 ans, dans la 3e année de la 123e olympiade. On compte jusqu'à 229 ouvrages de lui, dont la liste a été conservée par Diogène Laerce. Ils roulent sur la grammaire, la logique, la rhétorique, la poésie, l'art musical, les sciences mathématiques et physiques, la morale et l'économie politique. Ces écrits ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous; mais il en reste de nombreux fragments épars, qu'en 1826 M. Thiébaut de Berneaud annonçait avoir l'intention de réunir. Les trois principaux ouvrages de Théophraste sont l'*Histoire des plantes*; le *Traité des causes de la végétation*, et le livre des *Caractères*. Le seul énoncé de ces titres montre qu'il y a deux hommes à considérer dans Théophraste, le naturaliste et le philosophe. Pour apprécier son mérite comme naturaliste, il suffira de dire que l'élève et l'ami d'Aristote fut comme lui un prodige de science, et qu'il devina presque ces secrets de la nature qui ne se révèlent aujourd'hui qu'aux observations les plus laborieuses. Comme philosophe et comme moraliste, tout le monde a jugé Théophraste, car tout le monde a lu son livre des *Caractères*, qui a

servi de modèle à la Bruyère, et dont il existe plusieurs traductions françaises, parmi lesquelles nous citerons celle de la Bruyère lui-même, donnée en 1688, et celle du docteur Coray de Smyrne, publiée en 1799. C'est une suite de tableaux esquissés de la main d'un maître. Partout on y admire un esprit vif et original, un jugement sûr et délicat, un style plein d'élégance, une grande finesse d'aperçus et un atticisme délicieux. Le désordre que l'on y remarque parfois vient de ce que nous ne possédons pas l'ouvrage entier. Schneider l'a très-bien observé : nous n'en connaissons réellement que des extraits dus à des plumes inexpérimentées, à des rapsodes, pour trancher le mot. On a plusieurs éditions et traductions partielles de divers traités de Théophraste. L'édition la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Daniel Heinsius, Leyde, 1613, in-fol.

THÉOPHILACTE, surnommé *Simocatta*, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, nous apprend lui-même qu'il était né dans la Locride. Il remplit, à la cour de l'empereur Maurice, plusieurs charges importantes. On présume qu'il mourut vers l'an 640 : à cette époque il devait être âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *Historiarum à Mauricio gestarum libri VIII, ab anno* 502 *ad annum* 602. Paris, 1648, in-fol. : cet ouvrage, qui fait partie de la *Byzantine*, a été traduit en français par le président Cousin ; *Physica problemata*, grec-latin, Leipzig, 1653, in-4° ; et des *Lettres* au nombre de 85, plusieurs fois imprimées, notamment en 1599 par les soins de J. Gruter, avec la version latine de Kimedoncius.

THÉOPOMPE, roi de Sparte, l'un des successeurs de Lycurgue, vécut vers le milieu du 8e siècle avant J. C. Sous son règne, une guerre s'étant élevée entre les Lacédémoniens et les Argiens, pour la possession d'un petit pays nommé Thyréa, les deux peuples, dans la vue d'épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent chacun 300 champions pour décider cette querelle. Presque tous périrent dans le combat : il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. L'un et l'autre parti s'attribuant la victoire, le combat continua. Les deux Argiens périrent ; mais Othriades vainqueur ne voulut pas survivre à ses compagnons d'armes : il se tua lui-même sur le champ de bataille. Ce fut après cette guerre que, jaloux du sénat, et profitant des sujets de plainte que ce corps avait donnés au peuple, le roi Théopompe créa cinq nouveaux magistrats, nommés éphores, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs, et même celle des rois. Sa femme lui reprochant de transmettre à ses enfants, par cette institution, une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères, il répondit : Je la leur laisserai plus grande, car elle sera plus durable. On rapporte encore de lui divers mots, dont voici le plus remarquable : comme on lui disait un jour que la république se maintenait florissante parce que les rois savaient commander : Dites plutôt, répondit-il, parce que les sujets savent obéir. Les Lacédémoniens avaient coutume de se rendre à un temple limotrophe de la Messénie. Là, au milieu des fêtes qui suivirent un sacrifice, quelques filles lacédémoniennes furent enlevées par les Messéniens, qui les déshonorèrent. Les habitants de Sparte voulurent venger cet outrage. Alors commença cette série de guerres qui, après une longue alternative de succès et de revers, se terminèrent par la destruction de Messène. Les Lacédémoniens, après avoir défait le roi Messénien Euphaès, qui mourut des suites de ses blessures, furent battus à leur tour par son successeur Aristodème, qui prit leur roi Théopompe, et l'égorgea avec 300 autres Spartiates, en l'honneur de Jupiter d'Ithome, ville assiégée par eux, et qui a donné son nom à cette bataille.

THÉOPOMPE, de l'île de Chio, orateur et historien, vivait dans la 105e olympiade, vers l'an 358 avant J. C. Il suivit son père Damasistrate dans l'exil, ne fut rétabli dans sa patrie qu'à l'âge de 46 ans par Alexandre le Grand, et après la mort de ce prince passa en Égypte, où il ne put trouver d'asile. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il était disciple d'Isocrate, et la Grèce n'offrait aucune ville un peu considérable, où il n'eût prononcé avec succès quelque harangue. Comme historien, il passe pour être beaucoup plus digne de foi quand il loue que quand il blâme. Il eut toutefois plusieurs des qualités nécessaires pour écrire l'histoire : aussi Strabon, Athénée, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque, Laërce et une foule d'autres anciens auteurs le citent souvent. Il s'était fait connaître surtout par deux ouvrages historiques. L'un était l'*Histoire de la Grèce* en XII livres, commençant où Thucydide avait fini, et se terminant à la bataille navale de Gnyde ; l'autre, intitulé *Philippica*, était destiné à retracer le règne de Philippe de Macédoine, et se divisait en LVIII livres. Aucun des ouvrages de Théopompe n'est parvenu jusqu'à nous.

THÉOS ou **THÉOT** (Catherine), misérable visionnaire, née en 1725 dans un village près d'Avranches, vint à Paris pour chercher des moyens d'existence. Elle se persuada qu'elle était tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Ève, appelée à régénérer le genre humain. Le gouvernement la fit renfermer, et, quand sa détention l'eut calmée, la remit en liberté, et l'on ne parla plus d'elle qu'en 1794. Ce fut alors que les sectaires de la déesse Raison allèrent la chercher, dans un galetas qu'elle habitait et où elle débitait ses rêveries. Senart fut chargé de l'arrêter par ordre du comité de sûreté générale, et Vadier présenta les conférences qui se tenaient chez cette femme comme les actes d'une ligue de prêtres perturbateurs ; on l'accusa d'entretenir des liaisons avec Pitt, avec le baron de Batz, avec la duchesse de Bourbon, la marquise de Chastenay et d'autres personnages qu'elle n'avait sans doute jamais connus, et on la mit à la Conciergerie, où elle mourut, à l'âge d'environ 70 ans. On trouve les plus grands développements sur Catherine Théos dans l'opuscule de Vilate intitulé : *les Mystères de la Mère de Dieu dévoilés*, formant la 3e partie des *Causes secrètes de la révolution* (du 9 au 10 thermidor), réimprimées dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*, 20e livraison, pages 271 et suivantes.

THÉRAMÈNES, orateur athénien, fameux par sa versatilité, qui lui fit donner le surnom de *Cothurne*, était né dans l'île de Céos vers le milieu du 5e siècle avant J. C. Adopté par Agnon, l'un des principaux citoyens d'Athènes, il fut élevé avec soin, et eut pour maître d'éloquence le rhéteur Prodicus de Céos. Après avoir

contribué, avec Pisandre et l'orateur Antiphon, à abolir la démocratie pour y substituer la tyrannie des Quatre-Cents, il se mit à la tête du parti qui rétablit l'ancien gouvernement, et rappela Alcibiade (411 avant J. C.). Il eut deux ans après le commandement de 20 galères, avec lesquelles il maltraita rudement les villes alliées dont la foi paraissait douteuse; l'aristocratie fut renversée par lui dans l'île de Paros, et, chargé d'un immense butin fait dans cette campagne, il porta des secours au roi de Macédoine, puis vint se joindre à Thrasybule sur les côtes de Thrace. Maintenu dans le commandement d'une portion de la flotte athénienne réunie à Sestos, au printemps de l'an 409, il contribua à la défaite de l'armée navale du Péloponèse, et l'année suivante mit à contribution Calcédoine, dont il avait fait le siége à la tête de 50 vaisseaux, et eut part avec Alcibiade à la prise de Byzance. Théramènes eut à se justifier devant le peuple, en 405, de n'avoir pas exécuté la mission qu'il avait eue de faire rendre les honneurs funèbres aux Athéniens morts au combat naval des Arginuses, où lui-même avait commandé l'aile droite de l'armée. Il réussit à rejeter le blâme sur les généraux qui lui étaient subordonnés. Personne n'était coupable, puisqu'une tempête violente avait dispersé les 47 galères envoyées pour ramasser les dépouilles des morts; mais l'adroit orateur comprit qu'il ne pourrait faire admettre aucune justification, et il aima mieux se sauver seul que de risquer de se perdre en joignant sa cause à celle de ses généraux, qui, de leur côté, n'avaient pas balancé à chercher leur salut en l'accusant de négligence. Il se fit députer à Lysandre après la malheureuse journée d'Ægos-Potamos, et fut retenu par le vainqueur pendant 3 mois, au bout desquels, envoyé avec de pleins pouvoirs à Lacédémone, il n'obtint des éphores, pour Athènes, que des conditions qui la réduisirent à entrer dans la ligue lacédémonienne. Malgré les efforts qu'il opposa à l'établissement de l'oligarchie des 30 tyrans, il se laissa comprendre dans leur nombre, partagea d'abord le système de conduite de Critias, puis s'honora en opposant toute son influence aux odieux desseins de cet homme sanguinaire, qui dès lors songea à le perdre. Accusé par lui devant le sénat d'avoir des intelligences avec Thrasybule, Théramènes rejeta sur son adversaire tout l'odieux de ses inculpations; mais l'audace prévalut sur l'éloquence : Critias introduisant dans le sénat ses satellites en armes, prononça la condamnation de son rival au nom de tout ce conseil suprême, que l'épouvante rendit muet. Théramènes se réfugia en vain au pied des autels : il en fut arraché pour être traîné au supplice (l'an 403 avant J. C.). Cicéron, dans les *Tusculanes*, dit qu'il but la ciguë, comme s'il eût étanché sa soif. Lançant à terre ce qui restait au fond du vase, il s'écria avec un accent à la fois ironique et inspiré : *Je passe la coupe au beau Critias*, prédisant la mort prochaine de son plus cruel ennemi.

THÉRÈSE, comtesse souveraine de Portugal, était une des filles naturelles d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qui la donna pour épouse, l'an 1094 ou 1095, suivant l'*Art de vérifier les dates*, avec la partie septentrionale de la Lusitanie, à Henri de Bourgogne, prince français, dont il voulait récompenser les services contre les Mores. Thérèse ne fut ni moins ambitieuse, ni moins galante que sa sœur Urraque, reine de Castille et de Léon. Devenue veuve et régente, l'an 1112, elle livra l'État à de méprisables favoris. Cependant elle ne manquait pas de courage. L'an 1120, profitant des troubles qui déchiraient les États de Castille, elle entra en Galice à la tête d'une armée, et s'empara de Tuy. Une bataille eut lieu entre les deux sœurs, sur les bords du Minho. Thérèse fut vaincue, et le Portugal ravagé. On prétend que cette princesse sut arrêter les progrès de l'ennemi, en gagnant par ses charmes ou par son argent l'archevêque de Compostelle, qui affaiblit l'armée castillane, en rappelant ses troupes. Thérèse, au mépris de la trêve, osa faire, en 1127, une nouvelle invasion en Galice : poursuivie et vaincue par son neveu Alphonse VIII, roi de Castille, elle s'humilia, et fut forcée d'accepter la paix, dont le vainqueur dicta les conditions. Elle conserva la souveraineté jusqu'à l'année suivante. Mais comme elle était gouvernée elle-même par son amant, Castillan de naissance, et que son fils, Alphonse-Henriquez, éloigné des affaires, quoiqu'il fût parvenu à l'âge de maturité, avait à souffrir de l'orgueil du favori; les seigneurs portugais mécontents déterminèrent ce prince à se faire proclamer comte en 1128. Thérèse excita un soulèvement contre son fils; mais elle fut vaincue et confinée dans une prison où elle mourut, le 1er novembre 1130. C'est à tort que l'historien Mariana donne à cette princesse le titre de reine, qu'elle n'a jamais porté, à moins qu'il n'ait voulu exprimer par cette qualification qu'elle était souveraine et fille de roi, quoique comtesse; ce fut son fils qui, 9 ans après, reçut le titre de roi de Portugal.

THÉRÈSE (Sainte), réformatrice de l'ordre des carmélites, née le 28 mars 1515 à Avila (Castille-Vieille), était la cadette des trois filles d'Al-Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Hahumade. Élevée dans les principes d'une ardente piété, elle éprouva dès l'enfance de si vifs élans de l'amour divin, qu'elle résolut un jour d'aller, avec un de ses frères, chercher dans le pays des Mores la couronne du martyre. Ils se mirent en chemin, mais à quelque distance de la ville, ils furent rencontrés par un oncle qui les ramena. La ferveur de Thérèse ne fit qu'augmenter jusqu'à l'époque où elle perdit sa mère (1527); mais alors elle se relâcha, et bientôt elle prit un goût très-vif pour les frivolités et les amusements du monde. Son père qui veillait sur sa conduite, après lui avoir fait en vain les plus sages réprimandes, la plaça chez les religieuses augustines d'Avila. Les bons exemples qu'elle eut sous les yeux dans cette maison et les entretiens de la supérieure, ramenèrent Thérèse aux sentiments de piété. Tels furent même ses progrès dans la dévotion, qu'au bout de quelque temps elle prit la résolution de se consacrer à Dieu dans un monastère; elle en demanda la permission à son père qui la lui refusa; mais croyant devoir agir d'après ses propres pensées, elle alla se présenter aux carmélites, demandant à y être admise au nombre des novices. A peine Thérèse eut-elle prononcé ses vœux (septembre 1534), qu'elle fit une maladie si grave que son père obtint de la faire soigner dans sa maison. Elle n'y voulut demeurer que 4 mois, au bout desquels une crise

terrible succéda à d'affreuses souffrances ; elle se fit ramener dans son couvent, afin, dit-elle, de ne point *mourir dans une terre étrangère*. Après huit mois passés entre la vie et la mort, elle resta encore trois ans privée de l'usage de ses membres. Son retour aux vanités mondaines suivit promptement sa convalescence (1537); car, ainsi qu'elle nous l'apprend avec autant d'ingénuité que de componction dans sa *Vie* écrite par elle-même, elle était retombée tout à fait dans la dissipation lorsqu'elle perdit son père (1539). Le prêtre qui avait assisté don Sanchez se chargea de diriger la jeune religieuse. Il lui fit reprendre le salutaire usage des méditations; mais, nonobstant ses pieux avis, Thérèse continua de se laisser entraîner au monde, et, suivant ses propres paroles, elle passa 20 ans encore dans les tourments d'une lutte intérieure, s'efforçant d'*allier le ciel avec la terre*. Les seuls moments de souffrance et de maladie la rendaient tout entière à Dieu, pour retomber bientôt après. De là cette invocation qu'elle faisait souvent : *Seigneur, ou souffrir ou mourir*. Ce fut la lecture des Confessions de saint Augustin qui ranima la ferveur dans le cœur de Thérèse; elles lui suggérèrent l'inébranlable résolution de fuir les occasions qui l'avaient plongée dans les distractions coupables. Déjà, dans ses instants de grâce, elle avait travaillé à gagner d'autres âmes au Seigneur : ce fut désormais l'un de ses goûts les plus vifs, comme la pratique des œuvres extérieures devint son infaillible remède contre les peines d'esprit dont elle fut souvent accablée. Plusieurs traits de sa vie attestent que l'humilité, la douceur et la simplicité s'alliaient à une piété ardente et à une charité toute céleste. Se sentant bien affermie dans les voies de la vertu, Thérèse se mit en devoir de travailler à la sanctification des autres. D'abord elle entreprit de réformer son ordre, où de grands relâchements s'étaient introduits. En 1562, elle vint à bout d'établir à Avila un monastère où la règle était observée dans toute sa sévérité, et qui fut mis sous l'invocation de saint Joseph. Non-seulement elle obtint, à force de persévérance, la permission de demeurer dans le nouvel institut, dit des *Carmélites déchaussées*, mais 4 ans plus tard elle eut l'autorisation de fonder d'autres maisons sur un même plan que celle de Saint-Joseph. La seconde fut celle de Medina-del-Campo. Elle ne se borna pas à établir la réforme dans les couvents des femmes; elle la porta aussi dans plusieurs couvents d'hommes, aidée dans cette entreprise par saint Jean de la Croix. Le nombre des uns et des autres s'élevait à 14, lorsque sainte Thérèse mourut dans un monastère de sa règle à Albe, le 5 octobre 1582, jour qui, par suite de l'introduction du calendrier grégorien, fut compté pour le 15. C'est à cette date que l'Église célèbre la fête de sainte Thérèse, qui fut canonisée en 1621 par Grégoire XV. Son corps, transporté d'Albe en 1585 au couvent de Saint-Joseph à Avila, y fut rétabli l'année suivante par un ordre du souverain pontife. Ces précieuses reliques y sont conservées au couvent des carmélites, sous un riche mausolée. Indépendamment de sa *Vie*, dont on a plusieurs traductions françaises, entre autres par de Villefore, réimprimée à Lyon, 1824, 2 vol. in-12, on a de sainte Thérèse des *lettres* (cartas), des *statuts* pour les couvents des carmélites, un traité *Sur la manière de visiter les monastères*, un autre *Sur le chemin de la perfection*, des *Avis à ses religieuses*, des *Méditations sur le Pater*, le *Château de l'âme*, des *Pensées sur l'amour de Dieu*, des *Méditations sur la communion*, et enfin un *Cantique* après la communion, dit *Glose de sainte Thérèse*. Ses *OEuvres* (*Obras de Santa Teresa de Jesu*) ont été publiées par fra Diego de la Conception, général des carmélites, Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol. Don Juan de Palafox, évêque d'Osma, a commenté ses *lettres*, Sarragosse, 1658, in-4°; et Arnaud d'Andilly a publié des traductions de ces divers écrits dont on a d'autres traductions partielles par l'abbé Chanut, Pelicot, Chappe de Ligni, Saint-Victor (*Bibliothèque des dames chrétiennes*), etc. Cette édition a été surpassée par celle de Madrid, 1778 ou 1793, 6 vol. in-4°, dont 4 pour les *lettres*. On peut consulter sur les détails de la canonisation de sainte Thérèse : *Beatæ Theresiæ vitæ relationes Paulo V factæ*, Barcelone, 1621, in-8°, et à la Bibliothèque du roi à Paris : *Acta authent. canonisat. Sanctæ Theresiæ*. L'abbé Eymery a publié l'*Esprit de sainte Thérèse*, etc., avec ses *opuscules*, 3e édition, Paris, 1820, in-8°. On a plusieurs *Vies* abrégées de sainte Thérèse. La traduction française des *OEuvres* et des *Lettres* a été réimprimée, Lyon, 1818, 6 vol. in-12, et Avignon, 1828, 6 vol. in-8°.

THERMES (PAULE DE LA BARTHE, seigneur DE), maréchal de France, naquit à Couserans, l'an 1482, d'une famille noble, mais sans fortune. On ignore les événements de sa vie jusqu'à l'âge de 46 ans. Seulement Brantôme nous apprend que Thermes, dans sa jeunesse, tua en duel un courtisan fort aimé du roi, ce qui le força de quitter la France. Ce n'est qu'en l'année 1528 qu'on le trouve servant, sous les ordres de Lautrec, au siége de Naples, qui se termina par la mort de ce général et de plus de 20,000 Français. Les débris de son armée ayant obtenu, en vertu d'une capitulation, la faculté de revenir par mer en France, Thermes, dans la traversée, tomba entre les mains de corsaires turcs. Sa captivité fut si rude, que, bien qu'il dût parvenir à un âge très-avancé, sa santé en demeura toujours altérée. Racheté au bout de deux ans (1530), il revint en France. Le roi François Ier lui donna une compagnie de 100 chevau-légers, à la tête desquels il se signala dans le Piémont, qui fut conquis en une seule campagne. L'année suivante, avec 200 chevaux, Thermes fit entrer un secours dans Thérouane, qu'assiégeaient les Impériaux. Il servit encore en Piémont, l'an 1537, et y fut chargé par le roi d'aller demander au marquis de Vasto justice de l'assassinat de Fregose et de Rinçon, ambassadeurs de France. Le seigneur de Thermes, doué d'une infatigable activité, malgré son âge (il avait 60 ans), commanda 1,600 chevau-légers au siége de Perpignan, en 1542; mais cette entreprise échoua par la faute de Montpezat, qui en était le chef. Thermes alla ensuite joindre en Piémont l'amiral d'Annebaut, dont il commanda la cavalerie légère (1543). Ses exploits lui méritèrent le gouvernement de Savillan, qu'il défendit avec succès contre les efforts réunis du duc de Savoie et du marquis de Vasto. Le gouvernement de Lans, château près de Turin, fut le prix de ces nouveaux services. Bien qu'il

n'eût pas à se louer des procédés de Bouttières, lieutenant du roi en Piémont, Thermes, dont la sagesse égalait la valeur, servit utilement sous ce chef. Ce fut alors que, malgré la terreur panique qui avait saisi l'armée française et Bouttières lui-même, au milieu de l'action, il parvint, avec le brave Montluc, à rompre le pont de Carignan; ce qui ôta toute communication avec le pays occupé par les Français. Le roi, mécontent de Bouttières, lui donna pour successeur le comte d'Enghien. Bouttières assiégeait alors Yvrée. Déjà, grâce aux efforts de Thermes, il était sur le point de s'en rendre maître; mais apprenant l'arrivée du prince, il leva le siége, ne voulant pas lui laisser la gloire de cette conquête. Le comte d'Enghien, qui remporta la victoire de Cerisoles, la dut en grande partie à la valeur impétueuse de Thermes. L'armée française paraissait prête à reculer, lorsque la cavalerie légère, que commandait cet habile officier, fit de nouveaux efforts, et reprit l'avantage. Après avoir culbuté la cavalerie florentine, Thermes, emporté par son ardeur, veut enfoncer les escadrons du prince de Salerne; mais au moment où il les poursuit, son cheval est tué sous lui, et il demeure prisonnier. Sa captivité ne fut pas de longue durée. Le marquis de Vasto, qui se plaisait à s'entretenir avec un guerrier si expérimenté, le combla des attentions les plus flatteuses. Bientôt le comte d'Enghien, qui ne pouvait se passer des conseils de Thermes, l'échangea contre trois capitaines ennemis de la première distinction. La paix de Crépy lui donna quelques années de repos; mais la guerre ayant recommencé dès l'an 1547, Thermes s'empara du marquisat de Saluces, et prit Revel, une des plus fortes places du Piémont. Envoyé, deux ans après (1549), dans le royaume d'Écosse, qui était envahi par les Anglais, il les combattit vigoureusement, leur prit Adington, et les chassa de toutes les places qu'ils avaient conquises dans ce pays. La paix conclue entre la France et l'Angleterre, en 1550, termina cette glorieuse expédition. Thermes n'avait pas seulement su vaincre avec les Écossais; il était parvenu à plier à l'obéissance militaire ces montagnards indisciplinés. Au siége d'un fort, un soldat, quittant son rang malgré la défense du général, monta le premier à l'assaut et décida de la prise de cette place. Thermes récompensa d'abord la valeur de l'Écossais, et le fit pendre quelques jours après pour sa désobéissance. A son retour d'Écosse, il fut envoyé par Henri II, auprès du pape Jules III, pour l'engager à déposer les armes, que ce pontife avait prises contre les princes de la maison de Farnèse, alliés de la France. Jules III n'ayant pas voulu désarmer, Thermes, qui avait le titre de lieutenant du roi, alla se renfermer dans Parme, qu'il défendit avec Octave Farnèse, contre toutes les forces du pontife et des Impériaux (1551), qui se virent contraints de demander une suspension d'armes pour le Parmesan. Thermes fit ensuite révolter la république de Sienne contre l'Empereur (1552), et mit ce petit État à l'abri de tous les efforts des Impériaux. De là, passant dans l'île de Corse, il s'empara de Bastia, et de plusieurs autres places avec le secours de Dorgoudjé, amiral du sultan Soliman; mais la retraite inopinée de la flotte ottomane arrêta un instant les progrès des Français. Les infidèles ne pouvaient pardonner au seigneur de Thermes d'avoir admis à capituler la ville de Bonifacio, dont ils avaient espéré l'assaut et le pillage. Il fut forcé, par l'amiral génois Doria, de lever le siége de Calvi; et perdit plusieurs autres places; mais la reprise de Corté, jointe à la défaite d'un parti ennemi (1554), en lui rendant l'avantage, remit presque toute l'île sous l'obéissance du roi de France. La défense de Parme, celle du Siennois et la conquête de la Corse, sont des faits d'armes oubliés aujourd'hui; mais ces brillants résultats, obtenus avec des forces toujours inférieures, placèrent Thermes au rang des premiers capitaines d'un siècle si fécond en grands généraux. Il reçut alors une marque de confiance bien précieuse de la part de Henri II, qui le désigna pour remplacer, dans le commandement général en Piémont, l'illustre maréchal de Brissac, que ses infirmités forçaient momentanément à quitter l'armée. Les princes et les principaux seigneurs parurent d'abord peu disposés à reconnaître un chef qui n'était pas maréchal de France; mais Thermes, secondé par Brissac, sut, dès son arrivée, gagner les esprits (1555). Il se fit aimer; dès lors il lui fut aisé de se faire obéir; et il continua d'exercer avec succès le commandement, jusqu'à ce que Brissac fût en état de le reprendre. Thermes n'avait jamais réclamé les grâces de la cour; il laissait parler ses services : mais les difficultés pour le commandement en chef qu'on avait voulu lui susciter en Italie l'engagèrent enfin à solliciter un avancement que la modicité de sa fortune rendait nécessaire, et que son âge ne lui permettait plus d'attendre (il avait 74 ans). Brissac appuya sa demande; le premier bâton de maréchal vacant fut promis au seigneur de Thermes, et en attendant le roi lui fit don du comté de Comminges (le 10 février 1555). Après avoir fait deux nouvelles campagnes pendant les années 1555 et 1557, il fut appelé, avec le duc de Guise, à défendre la France et la capitale menacées. La défaite de Saint-Quentin avait répandu l'alarme dans Paris : Thermes y arriva comme Henri II en faisant rétablir les remparts ruinés. Il fit sentir au roi l'impossibilité de fortifier suffisamment une cité aussi vaste, et le danger de l'exposer aux horreurs d'un siége. Au reste, Philippe II, loin de songer à marcher sur Paris, perdit un temps précieux à s'emparer de quelques places de la Picardie. Thermes, après avoir employé une partie de l'hiver à former une armée, vint, avec le duc de Guise, assiéger Calais, qui fut emporté au bout de huit jours, et dont le gouvernement lui fut donné par le roi. Il justifia cette marque de confiance en s'emparant de Dunkerque. Ce fut alors qu'il reçut le bâton de maréchal. Il venait encore de prendre Bergue-Saint-Vinox, et menaçait Gravelines, lorsque le comte d'Egmont vint à sa rencontre avec 15,000 hommes. Le vieux maréchal, qui en avait à peine 8,000, céda au génie ou plutôt au bonheur de son rival : il fut vaincu à Gravelines : tout malade qu'il était, on le vit combattre avec l'ardeur d'un jeune homme, et après une action des plus vives, il était sur le point de remporter la victoire, lorsque l'artillerie d'une escadre de douze navires anglais, survenue tout à coup, commença à foudroyer son aile droite. Cette attaque imprévue, jointe à une charge impétueuse exécutée par le comte d'Egmont, porta le désordre dans l'armée de Thermes,

qui, déjà blessé, fut fait prisonnier comme il cherchait à rallier les fuyards. Quinze cents Français restèrent sur le champ de bataille; mais il en périt un bien plus grand nombre par la main des paysans, qui se vengèrent ainsi du pillage et de tous les excès que Thermes avait laissé commettre à ses troupes. Aussi fut-il vivement blâmé à la cour. Cette défaite, selon l'expression de l'historien P. Mathieu, *rouvrit la plaie de celle de Saint-Quentin, qui n'estoit pas encore fermée.* Le gouvernement de Calais fut retiré au maréchal de Thermes pendant sa captivité, qui dura jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis (2 juillet 1559), qui, entre autres conditions humiliantes, fit perdre à la France toutes les conquêtes que lui-même avait faites en Italie et en Corse. A son retour, il trouva le royaume partagé en diverses factions, et livré aux mains inexpérimentées de François II, fils de Henri II. Il s'attacha au parti des Guises, ennemis des princes de la maison de Bourbon; mais on peut croire qu'il ne pressentait pas les vues criminellement ambitieuses des princes Lorrains. Il fut d'abord chargé d'apaiser quelques troubles qui s'étaient élevés à Paris. Lors de la convocation des états généraux d'Orléans, il se rendit à Poitiers avec des troupes, sous prétexte d'aller au-devant du roi de Navarre, Antoine de Bourbon et du prince de Condé, afin de leur servir d'escorte d'honneur, mais dans le fait pour surveiller leurs démarches. Cependant Paris était toujours dans l'agitation. Thermes, nommé gouverneur de cette ville, prit, avec le prince de la Roche-sur-Yon et le maréchal de Montmorenci, les mesures nécessaires pour y rétablir le calme. Ce fut lui qui empêcha le prince de Condé d'entrer dans cette capitale avec des troupes (1562). La modération que ces trois seigneurs déployèrent dans cette mission difficile déplut aux fanatiques. Les huguenots, dans leurs libelles, rendirent à cet égard pleine justice au maréchal de Thermes qui mourut le 2 mai de la même année.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, fameuse dans l'histoire des troubles civils en France, était fille d'un riche cultivateur des environs de Liége. C'était une petite personne assez jolie, qui, ayant eu, dans son village, une première faiblesse, s'était enfuie de la maison paternelle pour aller à Paris se livrer à de plus grands désordres. Elle y ruina plusieurs de ses adorateurs, et quelques grands seigneurs furent, sous plus d'un rapport, victimes de ses séductions. A peu près délaissée en 1789, et se voyant, selon l'usage, rejetée dans la foule des courtisanes de bas étage, elle imagina de chercher fortune dans le bouleversement révolutionnaire. S'étant affublée d'un ajustement d'amazone, et ayant posé sur sa jolie tête un petit chapeau à la Henri IV, elle alla se mêler aux nombreux discoureurs qui occupaient sans cesse les avenues et les galeries de l'assemblée nationale. La singularité d'un tel personnage attira l'attention; et l'on imagina d'abord qu'une jeune fille bien faite, mise avec une certaine élégance, pouvait avoir un autre but que des motions politiques; mais on fut très-étonné de la voir repousser les plus légères provocations; et cette sévérité fit des dupes. Plusieurs personnages, qui acquirent depuis une grande importance, furent très-sérieusement ses adorateurs. Dans les premiers mois de 1789, le rédacteur de cette Notice, obligé, par le travail dont il s'était chargé, de suivre les opérations de l'assemblée, se rendait tous les jours à Versailles; et il ne manquait presque jamais de rencontrer Théroigne dans les voitures publiques. Elle lui apprit un jour qu'il y avait tous les soirs chez elle une réunion, et elle l'invita à en faire partie. Il s'y rendit trois ou quatre fois, et y rencontra plusieurs personnes qui par elles-mêmes, ou par leurs rapports, ont joué des rôles assez importants. Si les principaux chefs de la révolution n'y venaient pas, on y voyait au moins des hommes qui les approchaient chaque jour, entre autres, le frère puîné de l'abbé Sieyès, qui y était attiré sans doute par l'encens qu'on offrait à son aîné; car Sieyès était le héros exclusif de la présidente. C'était aux vertus, aux talents de cet abbé qu'elle adressait toujours ses hommages, tandis que l'immoralité de Mirabeau l'offensait. Lorsqu'on lui demandait grâce pour celui-ci, en considération de son empressement auprès des femmes, elle témoignait son dégoût par les signes les moins équivoques. Romme, depuis député conventionnel, y conduisait tous les jours le jeune comte Strogonow, son élève, fils d'un des plus grands seigneurs de Russie, qui était venu à Paris, sous le nom d'Otcher, pour perfectionner son éducation. La plupart des personnes qui fréquentaient le club de Théroigne n'avaient pas d'ailleurs d'autres motifs que la curiosité. Elles n'y reparurent plus lorsqu'elles virent que cette fille était un agent des violences qui dès lors déshonoraient la révolution. Théroigne avait souvent avec Péthion des conférences que chacun interprétait à sa manière. Il est bien démontré aujourd'hui que ce coryphée de la faction orléaniste n'avait de communications avec la courtisane liégeoise que pour la faire agir dans les intérêts de ce parti; et sa prédilection pour l'abbé Sieyès vient à l'appui de cette opinion. Les auteurs de l'ouvrage périodique intitulé : *les Actes des apôtres*, s'amusaient souvent aux dépens de Théroigne et de ses admirateurs. Ils lui donnèrent pour amant le député *Populus*, qui ne la connaissait même pas, mais par la seule raison que le mot *populus* prêtait davantage à leurs plaisanteries. Théroigne joua un rôle très-actif dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. On la rencontra pérorant les soldats du régiment de Flandre, et leur distribuant de l'argent. On sait que ces soldats, d'abord dévoués au roi, finirent par se joindre à la populace. Pendant toute la session de l'assemblée constituante, Théroigne montra beaucoup d'activité. Lorsque Paris fut peuplé de clubs, on la voyait, le même soir, se présenter à tous, et après avoir, dans la journée, harangué les groupes du Palais-Royal, et les galeries de l'assemblée, revenir chez elle faire les honneurs du club particulier. Quoi qu'en aient pu dire ses nombreux partisans à cette époque, cette fille n'avait à peu près que la mesure d'esprit que comportaient ses premières habitudes. Ayant recueilli, dans quelques-uns des poëtes français, les vers qui pouvaient le plus contribuer à exalter les esprits, elle en avait meublé sa mémoire, et elle les débitait avec emphase dans son jargon moitié français, moitié liégeois, ce qui faisait sourire et paraissait quelquefois séduisant dans une assez jolie bouche. On se rappelle qu'avant de s'attacher à la cause

du roi, Mirabeau avait dit que la cocarde tricolore ferait le tour du monde. Il paraît que Théroigne fut choisie pour un des apôtres de la nouvelle propagande; et l'on ne peut pas douter qu'elle ait été chargée d'une mission spéciale, lorsqu'elle se rendit dans les Pays-Bas, au commencement de l'année 1791. Elle fut bientôt arrêtée par les agents de l'Empereur, qui la conduisirent à Vienne, où elle fut détenue pendant près d'un an. Sur le rapport des commissaires chargés de l'interroger, Léopold désira la voir et lui parler. Après cet entretien, elle fut mise en liberté, mais avec ordre de sortir des États de l'Empereur. De retour à Paris, au mois de janvier 1792, elle reparut dans les groupes et dans les tribunes, affectant d'abord ce qu'on appelait alors du *modérantisme*. Mais la royauté existait encore; et on lui fit entendre qu'il n'était pas temps de prêcher la république: elle rentra alors dans les rangs des révolutionnaires régicides, et joua un des rôles les plus tristes dans la journée du 10 août. Le matin, 11 personnes armées et faisant de fausses patrouilles avaient été arrêtées aux Champs-Élysées, et conduites à la section des Feuillants, que présidait un sieur Bonjour, chef de bureau au ministère de la marine. La fermentation était extrême; Théroigne survient, et au lieu de recommander la paix, elle excite au massacre. Sur sa demande la multitude nomme des commissaires pour se rendre au comité, et requérir qu'on lui livre les 11 victimes; ces commissaires, à la tête desquels était Théroigne elle-même, furent suivis de la populace; et sur les 11 personnes qu'on avait arrêtées, 9 furent successivement enlevées et traînées sur la place Vendôme, où on leur coupa la tête. Bientôt après, l'attaque du château des Tuileries commença. L'un des malheureux à qui Théroigne en voulait le plus se nommait Suleau; c'était un très-beau jeune homme, marié depuis deux mois, qui s'était fait remarquer par des écrits très-violents contre le duc d'Orléans, et quelquefois contre Théroigne. Celle-ci avait sans doute la mission spéciale de le faire égorger; cependant elle ne le connaissait pas; une méchante femme le lui indiqua; elle s'élance aussitôt sur lui, le saisit au collet, et le malheureux est mis en pièces. Après le 10 août, Théroigne se jeta dans la parti de Brissot qui, au commencement de la révolution, était le même que celui d'Orléans. Mais déjà elle n'avait plus d'influence: on l'arrêta un jour dans le jardin des Tuileries, et elle fut fouettée publiquement. Dès lors on ne la revit plus dans les groupes, ni dans les tribunes; son exaltation politique avait dégénéré en folie réelle. Elle fut longtemps détenue dans une maison de fous au faubourg Saint-Marceau. Ce fut de là qu'elle écrivit, le 26 juillet 1794, à Saint-Just, une lettre qui a été retrouvée dans les papiers de celui-ci, et dans laquelle on ne peut méconnaître son aliénation. Transférée plus tard à la Salpêtrière, elle y vécut encore plus de 20 ans, dans l'état de démence et d'abrutissement le plus complet, ne se plaisant que dans la fange, et ne recherchant, comme les animaux immondes, que les aliments les plus dégoûtants. Cette malheureuse mourut en 1817. Il existe une pièce de théâtre sur *Théroigne et Populus*, qui n'a jamais été jouée.

THERMUSE, reine des Parthes, était une esclave italienne que l'empereur Auguste envoya avec d'autres présents à Phraates IV, après qu'il eut conclu la paix avec ce monarque. Elle fut d'abord la concubine de Phraates, mais dans la suite il devint tellement épris de la beauté de cette femme, qu'en ayant eu un fils, il la déclara son épouse et lui accorda tous les honneurs dus à ce rang. La nouvelle reine abusa bientôt de son ascendant sur l'esprit du vieux monarque. Ayant conçu le projet de faire passer la couronne sur la tête de Phraataces, le fils qu'elle lui avait donné, elle lui rendit suspects les quatre enfants légitimes qu'il avait eus d'une autre femme, et le détermina sans peine à les éloigner, en les envoyant comme otages à Rome. Ce premier pas fait, il ne lui fut pas difficile de persuader à Phraates de désigner Phraataces pour son successeur. Mais le jeune prince, impatient de régner, et secondé par sa mère, hâta la mort de son père pour monter sur le trône, vers l'an 9 de J. C., suivant la chronologie arménienne, qui s'accorde avec le récit de l'historien Josèphe, ou quelques années plus tôt, suivant d'autres autorités. Phraataces ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Ayant joint, dit-on, l'inceste au parricide, il se rendit si odieux aux Parthes, qu'ils l'assassinèrent la même année, avec la complice de tant d'horreurs. D'autres auteurs assurent qu'il fut seulement chassé du royaume, et ne parlent plus de Thermuse, qu'ils accusent seulement comme épouse, et non point comme mère. Quoi qu'il en soit, cette princesse est la seule reine des Parthes dont on voie l'effigie et le nom sur les monnaies des Arsacides, ce qui prouve jusqu'à quel point cette femme ambitieuse disposait du cœur et de l'autorité de son époux.

THÉSIGNY (François-Denis DOMILLIER de), fils d'un trésorier de France, qui lui laissa avec cette charge honorifique une fortune plus qu'aisée, fréquenta de bonne heure les coulisses des théâtres, et travailla quelquefois pour celui du Vaudeville, dont il épousa une des actrices (Mlle Desmares). Deux enfants étaient nés de cette union que Thésigny fit rompre par le divorce. A sa mort, le 15 mai 1825, un procès s'engagea au sujet de sa succession, entre les fils de l'actrice et des collatéraux qui obtinrent gain de cause. M. Beuchot a recueilli les titres des diverses pièces données au théâtre du Vaudeville par Thésigny (*Bibliographie de la France*, 1826, page 264). Il suffira de mentionner: *la petite Métromanie* (avec Chazet), an VI, in-8°, et *Catinat à Saint-Gratien* (avec Philippon de la Madeleine), an XI (1802), in-8°.

THESPIS, le créateur de la tragédie, était né dans un petit bourg de l'Attique, nommé *Icarie*. Il existait avant lui des poëtes; mais tout leur art consistait à faire chanter par le chœur des hymnes en l'honneur de Bacchus. Thespis eut l'idée d'introduire dans ces jeux un personnage, dont les récits, en délassant le chœur, soutiendraient l'attention de l'auditoire. Ces récits, qui n'étaient dans le principe que l'accessoire, formèrent bientôt le corps de la tragédie, et les chœurs n'en furent plus que l'accompagnement. La chronique de Paros fixe à la première année de la 61e olympiade (536 ans avant J. C.) la représentation de sa tragédie d'*Alceste*; mais Corsini prouve (*Fasti attici*) que ce n'était pas la pre-

mière qu'il eût donnée dans le genre dont il était l'inventeur. On a les titres de quelques autres de ses pièces : le *Combat de Pélias*, ou *Phorbas*, *les Prêtres*, *les jeunes Grecs et Penthée*. Banni d'Athènes, Thespis courut les bourgs voisins avec ses acteurs sur un chariot qui leur servait de théâtre. Pour remplacer la lie dont ils se barbouillaient le visage, il imagina de leur faire prendre des masques, qui furent d'abord de simple toile. Voilà tout ce que fit le baladin grossier d'Icarie pour cet art, qui devait être un jour le plus noble amusement des nations civilisées. On peut consulter, pour plus de détails, les *Recherches sur l'origine et les progrès de la tragédie*, par l'abbé Vatry, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, tome XV, page 255; et le *Voyage du jeune Anacharsis*, chapitre 69.

THEUDIS, douzième roi des Visigoths et le premier d'entre eux qui ait résidé en Espagne, y fut envoyé par Théodoric le Grand, roi d'Italie, pour la défendre contre les invasions des Francs, qui, après la mort d'Alaric II, avaient conquis la plus grande partie de l'Aquitaine. Théodoric étant devenu alors souverain des Visigoths pendant la minorité d'Amalaric, son petit-fils, Theudis gouverna l'Espagne en qualité de vice-roi, et s'y rendit si puissant, surtout par son mariage avec une riche Espagnole, qu'il sut s'y faire craindre et respecter, et qu'il inspira même de la défiance à son maître. En vain Théodoric tenta tous les moyens de le rappeler en Italie : Theudis ne voulut point quitter l'Espagne, et se maintint dans son poste. Lorsque Amalaric, dernier roi de la race des Visigoths, vaincu par Childebert, roi des Francs, eut péri, soit dans la bataille, soit par le fer d'un assassin, aux portes de Narbonne ou en Espagne, Theudis, qui, sous ce prince, avait conservé son crédit et son autorité, et qui, bien qu'Ostrogoth de naissance, avait su se concilier l'amour des Visigoths, autant par ses qualités personnelles qu'en maintenant les institutions paternelles de Théodoric, parvint aisément à se faire élire roi, en 531 ou 532. Comme il établit sa résidence à Barcelone, les Francs profitèrent de son éloignement pour lui enlever tout ce qu'il possédait au nord des Pyrénées. Cependant, après le départ de Childebert, il recouvra Elne, Narbonne, Carcassone, Béziers, Nîmes et tout le bas Languedoc jusqu'au Rhône. L'année 534 fut mémorable par la chute de la monarchie des Vandales en Afrique et par celle des Bourguignons dans les Gaules. Theudis, témoin passif des conquêtes de Bélisaire en Afrique, refusa de secourir Gelimer, dernier roi des Vandales; mais les troupes qu'il envoya à Gondemar ne purent conserver à ce prince le trône et la vie, et attirèrent sur les Visigoths la vengeance des Francs. Theudis força ces derniers à renoncer à leur entreprise sur le Languedoc; mais il commit la faute de ne pas secourir les Ostrogoths, qui, pressés en Italie par les Grecs, furent chassés de la Provence par les Francs. Ceux-ci firent une nouvelle invasion en Languedoc, en 542, franchirent les Pyrénées, et vinrent mettre le siége devant Sarragosse. La disette des vivres, la résistance des habitants, les habiles mesures de Theudis et de Theudisèle, son général, et, suivant Grégoire de Tours, la puissante intercession du martyr saint Vincent, forcèrent Childebert et Clotaire de décamper, et d'acheter la liberté du passage; ce qui n'empêcha pas que leur arrière-garde ne fût taillée en pièces dans les gorges des Pyrénées. Maître des États des Vandales et des Ostrogoths, l'empereur Justinien Ier, qui voulait rendre à l'empire romain ses anciennes limites, et chasser tous les peuples barbares qui s'y étaient établis, enleva aux Visigoths Ceuta, sur la côte d'Afrique. Theudis envoya des troupes pour reprendre cette place. La scrupuleuse dévotion des Goths les fit échouer complétement dans cette entreprise. Ayant suspendu leurs attaques un dimanche, ils furent assaillis par les Grecs, qui les repoussèrent vers la mer, en passèrent une partie au fil de l'épée, et précipitèrent le reste dans les flots. Theudis, après cet échec, vécut paisiblement. Quoique attaché à la secte des ariens, il se montra plus tolérant que ses prédécesseurs, et laissa aux catholiques pleine liberté de culte et de conscience. Il fut assassiné dans son palais, à Barcelone, en 548, par un homme déguisé en mendiant ou contrefaisant le fou. Avant d'expirer, il lui pardonna, parce que, dit-il, ma mort est le juste châtiment qu'a mérité mon attentat contre la vie de mon maître. Le sens vague de ce dernier mot a persuadé à quelques auteurs qu'il avait fait périr le roi Amalaric; d'autres pensent qu'il s'agissait seulement d'un général. Theudis était oncle de deux rois ostrogoths d'Italie, Théodebald et le célèbre Totila. Il régna 16 ans, et eut Theudisèle pour successeur.

THEUDISÈLE ou **THÉODISÈLE**, 13e roi des Visigoths, était Ostrogoth de naissance, et probablement neveu de Theudis, dont il avait commandé les armées. Ce fut lui qui vainquit Childebert Ier, roi des Francs, dans sa retraite précipitée après la levée du siége de Sarragosse. Sa parenté avec Theudis, sa réputation, son rang et son crédit, mais plus encore ses intrigues, déterminèrent les Goths à lui mettre la couronne sur la tête, l'an 548. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur choix. Theudisèle avait eu l'art de dissimuler son caractère et de contenir ses passions. Parvenu au trône, il cessa de se contraindre. Cruel et dissolu, il n'épargnait que les femmes que leur âge ou leur laideur mettaient à l'abri de sa lubricité, et s'assurait la jouissance des autres, en faisant périr leurs pères et leurs époux. Ce monstre, après avoir déshonoré la royauté un an et quelques mois, suivant les auteurs espagnols, fut assassiné vers la fin de 549, ou au commencement de l'année suivante, par ses courtisans, dans un festin nocturne qu'il leur donnait à Séville. Mais Grégoire de Tours rapporte une anecdote qui donne lieu d'attribuer la fin tragique de Theudisèle à une autre cause, et de soupçonner ces écrivains de l'avoir calomnié. Suivant cet impartial et véridique historien, le clergé avait répandu, parmi les chrétiens, le bruit que les fonts baptismaux d'Ossel en Lusitanie se remplissaient d'eau naturellement. Theudisèle, plus guerrier que pieux, voulut vérifier le fait. Il vit le baptistère plein d'eau, et se douta qu'on l'alimentait par quelque voie secrète. Afin de s'assurer qu'il n'avait pas de communication souterraine avec quelque source, il y fit apposer les scellés, et creuser tout autour un fossé très-profond. Il attendait un jour solennel pour voir si, par le résultat de ses précautions, il découvrirait la cause du prétendu miracle; mais il fut assassiné

la veille de cette expérience. Agila fut son successeur.

THÉVENARD (Antoine-Jean-Marie), vice-amiral, naquit à Saint-Malo, en 1735. Entré dans la marine à l'âge de 14 ans, il commença à naviguer sur le vaisseau *le Neptune*, que commandait son père pour la compagnie des Indes; et dès son début, il participa à trois combats que ce vaisseau eut à soutenir en moins de 6 mois. Bientôt il eut l'occasion de signaler son courage. Lorsqu'il était lieutenant, à bord de *la Comète*, en 1754, on mit sous ses ordres une patache armée; et il fut chargé d'aller détruire les établissements des Esquimaux, à la côte nord de Terre-Neuve. Ceux-ci défendirent vivement leurs huttes : mais ils durent céder à la valeur française; et Thévenard remplit complétement sa mission. Persuadé que l'art du constructeur est une des connaissances les plus nécessaires à un officier de marine, il s'y adonna avec une telle ardeur, qu'à l'âge de 23 ans, il fit construire, sur ses plans, deux frégates et une flûte à Saint-Malo, et deux autres frégates à Granville. Le célèbre ingénieur Groignard trouva les frégates de Thévenard si belles, qu'il le chargea de suivre la construction de celles que lui-même fit mettre sur les chantiers de Saint-Malo, en 1757. C'est Thévenard qui construisit, dans le même port, les deux premières canonnières qui furent faites en France. On lui en confia le commandement; et il protégea efficacement le commerce sur les côtes de la Manche, et donnant la chasse aux corsaires de Guernesey, dont il prit plusieurs. Il avait été nommé capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, en 1767; mais le roi, appréciant son mérite, le réclama à la marine marchande. Il entra dans le corps royal en 1769, avec le grade de capitaine de port; nommé capitaine de frégate, l'année suivante; capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, en 1775; brigadier des armées navales, en 1782; il parvint au grade de chef d'escadre, en 1784, et à celui de vice-amiral, en 1792. Dès 1775, il avait été nommé académicien de la marine, et par des Mémoires savants et lumineux, il était parvenu à prouver l'utilité de l'établissement de nouveaux phares, et à démontrer la nécessité de raccourcir les canons employés sur les vaisseaux. Admis, en 1778, correspondant de l'Académie des sciences, il fut nommé académicien ordinaire, en 1785, et il entretint une correspondance suivie avec cette compagnie, à laquelle il soumit divers projets et découvertes dont plusieurs furent adoptés, et qui tous lui méritèrent des éloges. Ayant embrassé la cause de la révolution, il resta en France avec le petit nombre d'officiers de l'ancienne marine qui ne voulurent pas émigrer, et fut appelé, au mois de mai 1791, par Louis XVI, au ministère de la marine. Mais les circonstances étaient difficiles; ses vues et ses dispositions se trouvèrent sans cesse contrariées par les hommes qui méditaient le renversement du trône, en sorte qu'il se vit dans la nécessité d'abandonner, peu de mois après sa nomination, un poste où, dans des temps meilleurs, il eût pu opérer de grandes choses. En quittant le ministère, Thévenard se rendit à Brest pour y prendre le commandement de la marine et du port; il passa, l'année suivante, à Toulon, en la même qualité, ensuite à Rochefort; et partout il donna des preuves de ses talents comme marin, comme ingénieur et comme administrateur. Lors de la création des préfectures maritimes (1801), Thévenard fut appelé à celle de Lorient, et quelques années après, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. A l'époque de la restauration, étant sénateur depuis 1810, il fut désigné par le roi pour faire partie de la chambre des pairs. Mais les ans et les infirmités s'étaient accumulés sur lui, et il termina sa carrière, le 9 février 1815, au moment où Louis XVIII venait de le nommer commandeur de Saint-Louis. On a de lui des *Mémoires relatifs à la marine*, Paris, 1800, 4 vol. in-8°.

THÉVENEAU (Nicolas), savant jurisconsulte, né à Poitiers dans le 16e siècle, a publié un *Commentaire* (estimé) *sur la coutume du Poitou*, Poitiers, 1595, in-8°; une traduction de l'*Enchiridion* d'Imbert, Lyon, 1559, in-8°; un traité de la *Nature des contrats*, Poitiers, 1599; un abrégé de *Paradoxes forenses*.

THÉVENEAU (Charles-Simon), mathématicien et poëte, né à Paris en 1759, mort le 4 juillet 1821, professa les mathématiques, dès l'âge de 15 ans, à l'école de la marine à Brest, revint à Paris pendant la révolution, et obtint dans une administration un emploi, dont la roideur de son caractère ne lui permit pas de jouir longtemps. Il passa le reste de sa vie souvent dans une extrême indigence et toujours dans la dépendance la plus humiliante, aidant des poëtes dans leurs travaux, à raison de 6 francs pour 3 heures ou pour un bon repas, dînant chaque jour de la semaine chez un hôte déterminé, et perdant le reste de son temps au lit et au café, dans des excès de débauche qui pouvaient passer pour de vrais tours de force. On a de lui : *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8°, et à la suite des *Éléments d'algèbre*, par Clairaut, 1801, 2 vol. in-8°; *Table des logarithmes*, dans le *Cours d'arithmétique* de Bezout, 1802, in-8°; *Plan du poëme de Charlemagne*, suivi du 1er chant, etc., 1804, in-8°; l'*Illusion*, poëme, précédé et suivi d'autres *poésies*, 1816 et 1818; des articles dans les *Annales Dramatiques*, 1808 et années suivantes, 9 vol. in-8°.

THÈVENIN (François), célèbre chirurgien, mort à Paris, son lieu de naissance, en 1656, poussa très-loin l'habileté dans toutes les opérations de son art. Il traitait l'hydrocèle au moyen de caustiques et de l'introduction des bourdonnets dans la cavité de la tunique vaginale, et était le partisan déclaré de l'opération de la bronchotomie. Bien qu'il se soit borné le plus souvent à emprunter ses idées aux ouvrages d'Ambroise Paré, il n'en est pas moins placé au rang des hommes qui contribuèrent aux progrès de la chirurgie en France. Ses ouvrages, recueillis après sa mort par Guillaume Parthon, parurent sous le titre d'*OEuvres de Thévenin, contenant un Traité des opérations, un Traité des tumeurs, et un Dictionnaire des mots grecs servant à la médecine*, Paris, 1658, 1669, in-4°.

THÈVENOT (Melchisedech), voyageur, né à Paris, vers 1620, eut à peine achevé ses études qu'il montra un désir extrême de voir les pays étrangers; il fit quelques voyages, mais ses courses ne s'étendirent pas au delà de l'Europe. Il fut ensuite envoyé, par le gouvernement, à Gênes, en 1645, et à Rome, en 1652. Il assista, par ordre du roi, en 1654, au conclave où Alexandre VII

fut élu. De retour à Paris, il se livra entièrement à l'étude et aux sciences. Il prenait plaisir à réunir des livres sur toutes sortes d'objets, et principalement sur la philosophie, les mathématiques, la politique et l'histoire. Il cherchait l'occasion d'entretenir les personnes qui avaient parcouru les pays les plus éloignés, et tâchait d'obtenir d'elles des *relations* et des *mémoires*. Sa connaissance de plusieurs langues de l'Europe et de l'Orient, ses rapports avec les savants et les voyageurs, sa place de garde de la bibliothèque du roi à Paris, à laquelle il fut nommé en 1684, lui donnèrent de grands moyens de satisfaire son goût pour les livres rares, surtout pour ceux qui concernaient la géographie et les voyages. Ce fut chez lui que se continuèrent les assemblées qui s'étaient tenues d'abord chez Montmor, et qui ont donné naissance à l'Académie des sciences. Ses infirmités l'engagèrent, en 1692, à quitter ses fonctions; il mourut la même année, le 20 octobre, dans sa maison d'Issy, près Paris. On a de lui : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés, et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs français, espagnols*, etc., Paris, 1663-1672, 4 parties en 2 tomes in-fol.; *Recueil des voyages*, Paris, 1781, in-8°; *De l'art de nager*, Paris, 1695, in-8°; 1781, in-8°, augmenté d'une *Dissertation sur les bains orientaux*, par P. de L. C. au P.

THÉVENOT (Jean de), voyageur et neveu du précédent, né à Paris le 6 juin 1633, reçut une éducation soignée. Après avoir fait ses études avec succès au collége de Navarre, il s'était adonné aux exercices du corps. Bientôt la lecture des voyages lui inspira le désir d'en entreprendre. Possesseur d'une fortune considérable, par la mort de son père, il put se livrer à sa passion sans aucune des vues mercantiles qu'avaient eues Tavernier et d'autres. Il partit, en 1652, pour parcourir l'Europe, et visita successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie. Sa curiosité étant plus aiguillonnée que satisfaite par la vue de ces différents pays, il hésitait sur le choix des régions où il devait porter ses pas, lorsque le hasard lui fit connaître l'orientaliste d'Herbelot : ils se donnèrent rendez-vous à Malte; mais le savant n'ayant pu partir assez tôt, Thévenot quitta Rome le 31 mai 1655, et le 2 juin s'étant embarqué à Civitâ-Vecchia, il aborda successivement en Sicile et à Malte. Au bout de cinq mois, il fit voile pour Constantinople. Le 30 août 1656, il partit pour la Natolie, dont il visita les principales places et s'embarqua ensuite pour l'Égypte. Après une longue navigation, laquelle ordinairement se fait en sept jours, la saïque qui le portait arriva de Chio à Alexandrie, d'où Thévenot passa à Rosette; puis, remontant le Nil, il prit terre à Boulac. Les détails qu'il donne sur l'Égypte sont en général assez vrais; nous avertirons seulement que la planche du Mekkias, ou nilomètre, qui se trouve dans son voyage, est tout à fait fautive. Il ne manqua pas d'aller visiter les pyramides. Quelque temps après, il saisit l'occasion d'une caravane pour Suez; et alla voir la mer Rouge et les monuments de notre foi qui se trouvent encore dans cette contrée. S'étant embarqué pour retourner en Égypte, il fut attaqué et dépouillé par des pirates arabes, et, ce qui était plus fâcheux, par des Maltais. Revenu au Caire, il y fit de nouvelles observations; et sa relation renferme en cet endroit des détails fort intéressants sur le Nil et sur plusieurs autres curiosités de l'Égypte. Il paraît que la fatigue et les dangers de tous ces voyages commencèrent alors à lui inspirer quelques dégoûts, et qu'il songea à revenir dans sa patrie. Ayant pris passage sur un vaisseau anglais, il relâcha à Tunis et visita les ruines de Carthage. Il fut ensuite témoin, acteur et presque victime d'un combat sanglant que trois corsaires espagnols livrèrent au vaisseau anglais, sur lequel il se trouvait, et qui entra triomphant dans le port de Livourne. Thévenot parcourut encore une fois l'Italie, et revint en France, où ses amis et sa famille, enchantés de le revoir, se flattaient qu'un voyage de sept ans aurait calmé son ardeur. Mais les connaissances qu'il avait acquises n'étaient pour lui qu'un attrait de plus pour en acquérir de nouvelles; et dans le moment même où on le félicitait d'avoir si bien vu plusieurs contrées de l'Orient, il regrettait vivement de n'en avoir pas visité davantage. Ayant secrètement mis ordre à ses affaires, il quitta Paris le 16 octobre 1663. Il s'était depuis quatre ans livré aux études qui peuvent être utiles à un voyageur, et dont il avait senti le besoin dans ses courses précédentes. Lorsque sa famille le croyait en Bourgogne, il était déjà à Marseille, où il s'embarqua le 24 janvier 1664. On n'arriva que le 14 février devant Alexandrie; il en partit bientôt pour Seïde. Damas, Alep, Mossoul furent successivement le but de ses excursions. Il descendit le Tigre jusqu'à Bagdad, entra en Perse par la route d'Hamadan. Après un séjour de cinq mois à Ispahan, il dirigea sa route vers Bender-Abassi, espérant s'embarquer pour les Indes; mais, voyant que cela était impossible, il revint sur ses pas, et visita les antiquités de Schiras et celles de Tchehlminar. Il se rendit ensuite à Bender-Rik, port sur le golfe, d'où il put passer à Bassora. Il y trouva un vaisseau anglais qui le conduisit à Surate, où il débarqua au commencement de 1666. Il ne tarda pas à parcourir le Guzerate et vit Ahmedabad et Cambaye. Plus tard il traversa la péninsule de Surate à Masulipatan, et passa par Brampour, Aurengabad et Golconde : il ne négligea pas, étant à Aurengabad, d'aller visiter les fameuses pagodes d'Élora. Il revint à Surate vers la fin de l'année. En février 1667, il s'embarqua pour Bender-Abassi et revit Schiras et Ispahan. Il comptait retourner en Europe par l'Arménie et l'Asie Mineure : mais ses longues fatigues avaient altéré sa santé. En partant de Com, il était déjà malade; cependant il continua de décrire sa route jusqu'au bourg de Farsauk; les douleurs qu'il ressentait l'obligèrent de quitter la plume dans ce lieu. Néanmoins il avança encore trente lieues au delà jusqu'à Miana, petite ville éloignée d'une égale distance de Tauris. Ce fut là qu'il expira le 28 novembre 1667. On a de lui : *Voyage au Levant, contenant*, etc., Paris, 1664, 1665, in-4°; *suite* du même voyage, etc., in-4°; *Voyage contenant la relation de l'Indoustan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes*, Paris, 1684, in-4°. Ces diverses relations ont été réunies sous le titre de *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique*, Paris, 1689, 5 vol. in-12; Amsterdam, 1705, 1725, 1727,

5 vol. in-12, et traduits en hollandais et en allemand.

THÉVENOT (Magloire), instituteur, né le 22 février 1746 à Dampierre, près d'Arcis-sur-Aube, mort le 19 février 1821 à Troyes, où il avait établi un pensionnat qui, même dans les temps les plus orageux de la révolution, ne fut point fermé, a donné, entre autres ouvrages : *Éléments des langues latine et française*, Troyes, 1783, in-12; *Principes de grammaire française*, ibid., 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, 1810, in-8°; *Anthologia poetica latina*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

THÉVENOT. *Voyez* **COULON**.

THÉVENOT. *Voyez* **MORANDE**.

THÉVENOT DE SAULES (Claude-François), jurisconsulte, né en 1723 à Coiffi-la-Ville, en Champagne, plaida la cause des jésuites au parlement avec distinction. Il accepta la place d'avocat général à Orléans, lors de la création des conseils supérieurs par le chancelier Maupeou. Le parlement de Paris ayant été rétabli en 1774, il se vit exclu du barreau, et se retira à Vesoul, où il mourut en 1797. On a de lui : *Traité sur les substitutions fidéi-commissaires, avec des commentaires sur l'ordonnance de* 1747, in-fol., et in-4°; *Dictionnaire du Digeste, ou Substances des Pandectes justiniennes*, 1808, 2 vol. in-4°.

THEVET (André), voyageur, né à Angoulême en 1502, mort à Paris en 1590, à l'âge de 88 ans, a été taxé d'ignorance et de mensonge, et ne méritait peut-être que le reproche d'une excessive crédulité. Jeune, il entra dans l'ordre des cordeliers, et, après avoir achevé ses études, il conçut le désir de perfectionner ses connaissances par les voyages. Ayant obtenu de ses supérieurs le permission de visiter l'Italie, il saisit l'occasion qui lui fut offerte de parcourir l'Asie Mineure, la Grèce, la terre sainte. Il fit ensuite un voyage au Brésil, qu'il ne put examiner, parce qu'il tomba malade, et, de retour en France, il fut nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, et pourvu de la charge d'historiographe et de cosmographe du roi. On a de lui : *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554, 1556, in-4°; *Les singularités de la France antarctique*, Paris, 1556, in-4°; Anvers, 1558, in-8°; traduit en italien, Venise, 1584, in-8°; *Les vrais Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins et païens*, etc., Paris, 1584, 2 vol. in-fol., et 1621, 8 vol. in-12, sous ce titre : *Histoire des plus illustres et savants hommes*.

THEW (Robert), graveur, né en 1758 à Padington, dans l'Yorkshire, mort en 1802 à Stevenage, en Hertfortshire, se forma lui-même, et ses premiers essais parurent si surprenants que, sur la recommandation de Fox, de la duchesse de Devonshire et de lady Duncannon, il fut nommé graveur d'histoire du prince de Galles. On cite parmi ses estampes celle du tableau de Westall, représentant *le Carlin, Wolsey, entrant dans l'abbaye de Leicester*.

THIARD (PONTUS de), évêque de Châlons-sur-Saône et l'un des poëtes composant cette ridicule *Pléiade* dont Ronsard était le chef, né vers 1521 au château de Bissy, mort en 1605 dans son château de Bragny, fut député de sa province aux états de Blois en 1588, y défendit avec courage l'autorité royale attaquée par la Ligue, et ne démentit point sa fidélité à l'autorité légitime pendant les troubles qui suivirent la mort de Henri III. On a de lui : *Deux discours de la nature du monde et de ses parties*, Paris, 1578, in-4°; *Extrait de la généalogie de Hugues Capet, roi de France*, etc., Paris, 1594, in-8°; *OEuvres poétiques*, Paris, 1573, in-4°.

THIARD (Henri de), dit le cardinal de Bissy, de la famille du précédent, était fils de Claude de Thiard, 3e du nom, comte de Bissy, qui, sous Louis XIV, servit avec distinction en Italie, en Catalogne, en Flandre et en Lorraine, et à qui sa conduite brillante, lors du passage de la Raab, valut, de la part de ce prince, la lettre la plus flatteuse (1664). Henri de Thiard était né le 25 mai 1657. Destiné à l'Église, il fit sa licence en Sorbonne, et prit le bonnet de docteur en 1685. Le roi, voulant récompenser les services du père, nomma le fils, en 1687, à l'évêché de Toul; mais les différends que Louis XIV avait alors avec Rome, empêchèrent l'expédition des bulles. On a lieu de croire que Bissy fut du nombre des prélats nommés qui administrèrent les diocèses avec des pouvoirs des chapitres. Comme il n'avait été d'aucune des assemblées du clergé, il fut un des premiers qui obtinrent leurs bulles, et fut sacré le 24 août 1692. Un Rituel qu'il publia pour son diocèse éprouva quelques difficultés de la part des magistrats du pays. Le prélat prit part aux contestations qui s'élevèrent en Lorraine, à l'égard de quelques édits du duc Léopold Ier, qui étaient jugés contraires à la juridiction et à l'autorité de l'Église. Clément XI condamna ces édits par un bref du 22 septembre 1703; Léopold crut calmer les esprits par son ordonnance du 19 février 1704; mais le clergé réclama encore. Il se tint, à ce sujet, des conférences au château de la Malgrange; on rédigea beaucoup de *Mémoires* et d'écrits; et enfin Léopold eut la sagesse de faire cesser les plaintes en supprimant de son Code, en 1707, les articles contre lesquels on réclamait. On a un bref de Clément XI, en date du 30 novembre 1710, pour féliciter le duc de Lorraine d'avoir cédé à ses représentations. Cette affaire dans laquelle l'évêque de Toul prit fortement parti, l'avait déjà fait connaître, lorsque, en 1704, Louis XIV lui destina l'évêché de Meaux. C'était une grande tâche, que de succéder à Bossuet; mais si Bissy n'avait point le génie, la réputation et les talents supérieurs de l'illustre prélat, son zèle, sa piété et son savoir lui donnent cependant des droits à l'estime. Mme de Maintenon lui accorda sa confiance après la mort de Desmarais, évêque de Chartres; et depuis ce temps Bissy joua un rôle assez actif dans les affaires de l'Église. Il était lié avec Fénélon, et c'est à lui que sont adressées les deux *Lettres* à un évêque, qui ont été insérées dans la nouvelle édition des *OEuvres* de l'évêque de Cambrai. Le cardinal de Bissy fit trois fois le voyage de Rome pour assister à des conclaves, en 1721, en 1724 et en 1730. Il reçut d'abord le titre des SS. Quirice et Juliette, puis celui de S. Bernard aux Thermes. Le roi le fit commandeur de ses ordres en 1724. Ses derniers écrits furent une *Lettre* pastorale, du 14 juin 1728, avec une *Instruction* contre l'appel, un *Mandement* du 25 décembre suivant contre la *Consultation des avocats*, et une *Instruction pastorale*, du 12 décembre 1729, sur la *Défense*

de la Consultation. Ce prince de l'Église mourut, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 26 juillet 1737. Il avait succédé, dans ce bénéfice, au cardinal d'Estrées, et il y fut remplacé par le comte de Clermont. Il possédait, de plus, les abbayes de Noaillé et des Trois-Fontaines. On ne doit point juger de lui par ce qu'en dit Dorsanne, et après celui-ci Villefore et Duclos. Le système constant des premiers est qu'on n'a ni honneur ni religion quand on se déclare contre l'appel; et le dernier trouvait un singulier plaisir à immoler les évêques à sa causticité.

THIARD (Claude de), plus connu sous le nom de *comte de Bissy*, et neveu du précédent, naquit en 1721. Il entra dans les mousquetaires en 1736, fit avec distinction les campagnes de 1742 à 1761, en Bavière, en Bohême, en Flandre, aux Pays-Bas et en Allemagne; fut nommé lieutenant général, en 1760, et obtint le commandement du Languedoc en 1771. Il passa 30 ans à la cour de Louis XV, mais il n'y eut point l'existence de courtisan. Mme de Genlis, dans les *Souvenirs de Félicie*, rapporte une anecdote curieuse de la jeunesse du comte de Bissy et du comte de Thiard, son frère, anecdote qui explique la froideur avec laquelle ils furent, depuis ce temps, traités par Louis XV, ne recevant pas le moindre signe de bienveillance, mais aussi n'ayant jamais à se plaindre de la plus légère injustice. L'amour des lettres était le goût dominant de Bissy l'aîné; et, parmi ceux qui les cultivaient, il était lié avec les hommes les plus marquants. L'attrait de la nouveauté, joint aux progrès de cet esprit abusivement philosophique qui avait envahi la France dans le 18e siècle, et qui a fini par classer cette époque parmi les plus malheureuses pour l'humanité, entraîna le descendant de Pontus de Thiard à faire connaître en France l'audace de pensée, et la liberté d'expression qui caractérisent un grand nombre d'écrivains anglais modernes. Il traduisit d'abord le *Roi patriote*, de Bolingbroke, et quelques-unes de ses *Lettres sur l'histoire*, puis les deux premières *Nuits* d'Young. On trouve cette dernière traduction dans les *Variétés littéraires* de Suard et Arnaud. C'était en 1750 que le comte de Bissy avait remplacé l'abbé Terrasson à l'Académie française. Collé prétend, à ce sujet, dans son *Journal*, que le nouvel académicien ne savait pas l'orthographe, et que la traduction qu'on lui attribue d'un des ouvrages du philosophe anglais, cité plus haut, était de son maître de langues Mather-Flint; qu'elle avait ensuite été revue par Duclos et Crébillon. Le même Collé donne toute une correspondance relative au mécontentement de la Place, qui avait espéré être nommé académicien au lieu de Bissy. La révolution vint surprendre celui-ci, au bout de vingt années, dans sa terre de Pierre, en Bourgogne, où ses études s'étaient ennoblies par ses bienfaits. Témoin, mais non victime de l'anarchie, il ne fut pas atteint par la foudre qui frappait son frère, dont l'article suit. A la fin de sa carrière, chargé d'âge, mais sain de corps et d'esprit, il resta étranger aux orages politiques, et presque toujours aussi aux occupations du corps littéraire dont il avait été nommé membre à la deuxième formation de l'Institut, c'est-à-dire à sa composition en quatre classes ou académies. Il avait conservé cependant, à Paris, des relations intimes avec plusieurs de ses anciens collègues de l'Académie française. Il est mort, le 26 septembre 1810, laissant un fils, M. le comte Théodore de Thiard.

THIARD (Henri-Charles, comte de), frère puîné du précédent, né en 1726, entra d'abord comme lieutenant en second dans le régiment du roi, infanterie, et passa successivement par divers grades, et dans différentes armes, jusqu'en 1760, qu'il fut fait maréchal de camp. Il prit part, comme son frère, aux campagnes de 1742 à 1761, en Westphalie, en Bohême et en diverses autres parties de l'Allemagne; devint lieutenant général, et fut nommé premier écuyer du duc d'Orléans, en 1762. Louis XVI l'appela, en 1782, au commandement en chef de la Provence, où il se fit généralement aimer par l'aménité de son caractère, la noblesse et la grâce de ses manières. Il passa, en 1787, au commandement de la Betagne, et fut aussi, dans la même année, nommé membre de l'assemblée des notables. Enfin il fut fait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, vers la fin de 1788. Dans les derniers jours d'avril de cette année, il avait reçu l'ordre de se rendre à Rennes, avec l'intendant de Bertrand-Molleville. La mission de ces deux commissaires du roi, chargés d'installer un grand bailliage à la place du parlement, fut également pénible pour l'un et l'autre, et leur fit courir des dangers de plus d'une espèce. Bertrand-Molleville, dans ses *Annales de la révolution*, donne de grands développements au récit de ce qui se passa alors dans la capitale de la Bretagne, province toujours réputée difficile à administrer. Il inculpe tour à tour la prévoyance ou la fermeté du commandant Thiard. Celui-ci crut devoir punir par l'exil la conduite du parlement, et fit tenir, dans le courant de juin, à tous les magistrats, des lettres de cachet que lui avait remises le garde des sceaux Lamoignon. Il fit fermer deux cabinets de lecture où se tenaient des assemblées qui troublaient la tranquillité publique. L'une n'était composée que de gentilshommes; l'autre l'était principalement de membres du présidial, d'avocats, de procureurs, de bourgeois; il est à remarquer que ce fut dans la première de ces assemblées que Moreau, alors prévôt des écoles de droit à Rennes, et depuis si célèbre comme général, alla, offrir au nom de ses camarades, leur réunion en armes, avec la jeunesse de la ville, pour attaquer le régiment de Rohan; mais cette proposition fut écartée par la sagesse des nobles qui se trouvaient présents. Cependant l'esprit d'insubordination et de révolte allait toujours croissant. Douze gentilshommes bretons furent arrêtés par les ordres de l'archevêque de Sens, Loménie, et conduits à la Bastille, ce qui ne pouvait que porter jusqu'au délire la fermentation générale. Thiard étant accusé de faiblesse par le principal ministre, le maréchal de Stainville fut appelé de Strasbourg pour le remplacer. Mais il revint au mois de décembre de cette année, pour l'ouverture des états de 1788, que l'animosité du peuple contre la noblesse ne permit pas de tenir. La municipalité de Rennes avait pris un arrêté par lequel elle interdisait à ses députés, aux états de la province, de délibérer sur les demandes du roi, et sur aucune autre matière quelconque, avant que l'ordre du tiers eût obtenu justice de deux autres ordres relativement à une affaire engagée dans les sessions précédentes,

et qui avait occasionné les débats les plus orageux, celle de l'imposition dite *le fouage*. A l'exemple de la municipalité de Rennes, toutes celles de la Bretagne donnèrent à leurs députés le mandat impératif de ne prendre part à aucune délibération, avant que l'affaire en question fût terminée. Le refus de la noblesse acheva d'aigrir les esprits. Dès la seconde séance, l'animosité la plus ardente se manifesta entre elle et le tiers. Le comte de Thiard, qui voulait repousser les attroupements populaires, résultat inévitable de ce qui se passait aux états, manquait alors de forces militaires suffisantes. Il fut plus heureux dans les journées des 26 et 27 février 1789, où éclatèrent de nouveaux troubles. Sa vigilance préserva Rennes des plus grands malheurs; mais bientôt il fut obligé de quitter son commandement; sentant lui-même qu'il était peu propre à gouverner, dans des circonstances graves, un peuple agité et jaloux de ses droits. Le roi, en le rappelant, lui envoya le cordon bleu; dès lors il ne quitta plus Louis XVI et Marie-Antoinette. Blessé dans la journée du 10 août 1792, il vécut errant pendant deux années, fut arrêté et périt sous la hache révolutionnaire, le 26 juillet 1794, jour même de la chute de Robespierre. Il existe une lettre du comte de Thiard écrite dans le moment où il fut conduit à la mort. Cette lettre est pleine de cette fermeté que lui conteste Bertrand-Molleville, animé peut-être par quelque rivalité du pouvoir qu'ils avaient exercé ensemble en Bretagne. Outre des chansons, d'assez jolis vers de société et une nouvelle intitulée *la Folle de saint Joseph*, le comte de Thiard avait composé un roman, qui ne fut imprimé qu'après sa mort : on y trouvait, si l'on en croit les *Mémoires* de Mme de Genlis, beaucoup d'intentions et d'allusions malignes.

THIBAULT (Jean-Thomas), peintre et architecte, né le 27 novembre 1757 à Montierender (Haute-Marne), fut attaché d'abord aux travaux du prince de Conti à l'Ile-Adam, et se livra spécialement à la peinture du paysage et à l'architecture. Les conseils de Boullé et Pâris le mirent en état de se présenter avec avantage à plusieurs concours académiques. Il fit le voyage de Rome, y perfectionna ses heureuses dispositions par des études aussi nombreuses que variées, d'après les monuments antiques et les meilleurs auteurs. De retour en France, il fut employé aux travaux du palais de Neuilly, de Malmaison, de l'Élysée, etc., etc. On le chargea aussi de divers travaux à l'étranger, notamment de la restauration de l'hôtel de ville d'Amsterdam, de l'embellissement du palais de la Haye, ainsi que de la construction ou de l'achèvement de divers autres monuments en Hollande. Il mourut à Paris en 1826, membre de l'Académie des beaux-arts, et professeur de perspective à l'école de peinture. Comme professeur, il avait surtout le mérite d'être simple et précis. Il s'occupait à ses derniers moments d'un ouvrage qui a été publié par Chapuis, son élève, sous le titre d'*Application de la perspective linéaire aux arts du dessin*, Paris, 1827, in-4°, 55 pl. Vaudoyer, son collègue à l'académie, prononça sur sa tombe un *discours* inséré au *Moniteur* du 1er juillet.

THIBAULT (N.) était curé de Souppes quand il fut nommé par le clergé de Nemours député aux états généraux de 1789. Il se réunit des premiers au tiers état, prêta aussi, l'un des premiers, serment à la nouvelle constitution du clergé, et devint évêque constitutionnel du Cantal en 1791. Élu député à la Convention, il vota la détention du roi, et fut dénoncé, en 1793, par Carrier, Couthon et Robespierre, pour sa correspondance et ses opinions favorables au parti girondin : mais sa prudence le sauva dans cette circonstance critique. Il parla, au mois de juin, contre la tyrannie du comité central révolutionnaire; réclama en décembre, la mise en liberté des comédiens français, et se démit ensuite de son évêché. Après le 9 thermidor, il demanda instamment la réintégration dans l'assemblée, de Laréveillière-Lépaux, attaqua fortement Carrier, fit de nombreux rapports sur les finances, les subsistances et autres objets d'administration, fit donner à Pichegru les pouvoirs nécessaires pour protéger la Convention, et insista pour qu'on mît un terme aux mesures qui décimaient ses membres. Envoyé en mission en Hollande, il entra à son retour dans le conseil des Cinq-Cents, et s'occupa de nouveau d'objets de finances. Sorti du conseil en mai 1797, il accepta les fonctions de régisseur des octrois, fut reporté au même conseil par le département de Loir-et-Cher, et s'y consacra encore aux finances. Comme il avait approuvé la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il fit partie de la commission intermédiaire du conseil et du tribunat, où il s'occupa de ses matières favorites. Il montra une fierté vraiment républicaine quand, le 30 nivôse, on lut au tribunat le traité de paix conclue avec la Russie, où étaient ces mots : *Les sujets des deux puissances, etc.* : il déclara que les Français n'étaient sujets de personne. Cette conduite hardie et son opposition à différents projets sur les finances, ayant déplu au gouvernement, il fut compris dans la première élimination de 1802, et il n'a plus reparu depuis sur la scène politique. Thibault mourut dans la retraite en 1812.

THIBAUT, 6e du nom, comte de Champagne et de Brie, né en 1201, fut élevé à la cour de Philippe Auguste, sous la tutelle de sa mère Blanche, fille de Sanche le Sage, roi de Navarre. Sa minorité fut troublée par les prétentions au comté de Champagne du seigneur de Brienne, mari d'une de ses cousines. La cause, portée devant une assemblée de pairs et de barons du royaume, fut décidée en faveur de Thibaut, qui, en 1221, accorda des dédommagements au seigneur de Brienne, et prit l'administration de ses États. Il accompagna Louis VIII dans son expédition contre les Albigeois, l'abandonna bientôt après, et, à la mort de ce prince, entra dans une ligue formée contre Blanche de Castille, régente du royaume; mais il se sépara bientôt de la ligue, voulut ensuite se joindre au comte de Bretagne, l'un des chefs des rebelles, renonça encore à ce projet, et ne réussit, par cette conduite toujours irrésolue, qu'à mécontenter les grands vassaux, qui appuyèrent les prétentions de la reine de Chypre, cousine du comte, entrèrent dans ses États, et ne lui accordèrent la paix qu'à l'intercession du roi, et à condition que des dédommagements seraient donnés à la reine de Chypre. Thibaut fut obligé en outre de céder à Louis IX ses droits sur les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de Châteaudun, qu'il essaya depuis, mais vainement,

de racheter quand il fut devenu roi de Navarre, en 1234. Il partit en 1239 pour une nouvelle croisade contre les infidèles, et après une absence de deux années, marquée par des revers continuels, il rentra dans ses États, où il mourut en 1253. Il reçut en naissant le titre de *Posthume*, plus tard celui de *Grand*, qu'il dut à la flatterie, enfin le surnom plus mérité de *Faiseur de chansons*, qu'il tint de ses *Œuvres* légères accueillies par ses contemporains avec enthousiasme, mais dont le charme est presque perdu pour nous. Sa prétendue passion pour Blanche de Castille n'est qu'une fable. (*Voy.* à l'appui de cette opinion, les *Chansons* de Thibaut, Paris, 1742, 2 vol. in-12.)

THIBOUST (Claude-Louis), imprimeur, né à Paris en 1667, mort en 1737, s'appliqua surtout à l'impression des livres classiques élémentaires, et donna des éditions qui furent longtemps recherchées pour la correction et la pureté du texte. On a de lui un poëme : *De typographiæ excellentiâ*.

THIBOUST (Claude-Charles), imprimeur et littérateur, fils du précédent, né en 1701, mort à Bercy en 1757, a publié une traduction du poëme de son père sur l'*Excellence de l'imprimerie*, 1754; *Claustrum carthusiæ Parisiorum, à celeber. Lesueur coloribus expressum, carmen historicum gallicè redditum*, etc., 1755, 1756, in-4°.

THICKNESS (Philippe), écrivain anglais, né en 1719 à Farthinghoe en Northamptonshire, mort subitement en 1792, dans une voiture publique à quelque distance de Boulogne, servit quelque temps en Géorgie, à la Jamaïque et en Angleterre, acheta le gouvernement du fort Landguard, le résigna en 1766, et se mit à voyager avec sa nombreuse famille, voulant se fixer tantôt en Espagne, tantôt en France ou ailleurs, ne se fixant nulle part et consumant en courses vaines et en folles dépenses toute sa fortune. On distingue parmi ses nombreux ouvrages : *Observations sur les coutumes et les mœurs de la nation française, où cette nation est justifiée des calomnies de quelques écrivains; Esquisses et caractères des personnages les plus éminents et les plus singuliers, actuellement vivants*, 1770; *Mémoires de Philippe Thickness, ex-gouverneur du ford Landguard, et malheureusement père de George Touchet, baron Audley*, 1788, 2 vol. in-8°.

THIÉBAULT (Dieudonné), né le 26 décembre 1733, à la Roche, bailliage de Rémiremont, département des Vosges, manifesta de bonne heure son goût pour l'étude, et obtint à force d'instances que le curé de sa paroisse lui donnât des leçons de latin. Au bout de trois ans d'un travail opiniâtre, il fut reçu en seconde au collége des jésuites de Colmar, fit sa logique et sa philosophie à leur collége de Dijon, et termina ses classes par la physique, à Epinal. Des considérations de famille le décidèrent à entrer dans la compagnie de Jésus, où il professa les humanités. Cependant la ruine des jésuites allait se consommer : ne trouvant plus chez eux les avantages qu'il s'était promis, et ne pouvant supporter l'étude de la théologie, il forma la résolution de rentrer dans le monde, fit son droit, par bénéfice d'âge, et étudia la jurisprudence : son but était de devenir avocat à Colmar, mais une circonstance particulière l'ayant appelé à Paris, il s'y consacra à la littérature, et donna le *Dictionnaire de l'élocution française*, imprimé sous le nom d'un M. Demandre; trois *Lettres critiques sur Paris*, et un opuscule intitulé : *Apologie des jeunes ex-jésuites*, pour justifier ceux qui avaient prêté le serment prescrit. Cet ouvrage anonyme produisit une forte sensation. M. de Sartines en ayant découvert l'auteur, lui témoigna sa satisfaction. Ce fut à cette époque que l'abbé d'Olivet, d'Alembert et Cérutti lui proposèrent la chaire de grammaire générale à l'école militaire, que Frédéric II fondait à Berlin. Il accepta cette chaire, gagna la confiance du roi dès la première entrevue qu'ils eurent ensemble, fut nommé de suite membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse, et gratifié d'une pension. Thiébault demeura 20 ans dans ce royaume, y jouit de la plus grande faveur, devint l'organe du souverain pour tout ce qu'il fit lire à son académie, mérita l'estime des princes et princesses de la famille royale, et particulièrement du prince Henri et de la reine de Suède, sœur de Frédéric. Il rédigea un grand nombre d'ouvrages, et fonda un journal littéraire qui forme 24 volumes. Revenu pour toujours dans sa patrie, en 1784, il écrivit sur le magnétisme une brochure originale. Il conçut divers projets : l'un sur une compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie exécuté depuis, et regardé comme inexécutable en 1785; un autre sur la réorganisation de la librairie en France. Ce dernier travail, présenté à Vidaud de la Cour, chargé de cette branche de l'administration, valut à l'auteur la place de chef des bureaux de la librairie avec laquelle il cumula celle de garde des archives et inventaires du garde-meuble de la couronne. Lorsqu'on s'occupa des assemblées provinciales, etc., le garde des sceaux pensa qu'un seul journal devait rendre compte des séances de ces assemblées, et en offrit le privilége pour 50 ans à Thiébault. A la même époque, on décida que ses plans seraient exécutés; qu'il serait sous-directeur de la librairie, et président d'une académie de censure; mais la révolution rendit nuls tous ces plans. Il fut ensuite employé au département de la liquidation, et alla résider avec sa famille à Epinal, comme inspecteur des rôles. Cette place ne tarda pas à être aussi supprimée. Grouvelle envoya alors Thiébault à Tournai, en qualité de commissaire, pour la réunion de ce pays à la France, mais il en sortit au bout de deux mois, lorsque les armées françaises évacuèrent la Belgique. Nommé chef du secrétariat au Directoire, il quitta ce poste pour présider l'école centrale de la rue Saint-Antoine : et trois ans après il devint proviseur du lycée de Versailles, où il termina sa carrière, le 5 décembre 1807. Depuis son retour de Berlin, Thiébault avait publié divers ouvrages.

THIELMANN (J. A. Frédéric, baron de), né en Saxe, entra de bonne heure au service, se distingua dans les guerres que son pays eut à soutenir tantôt contre la Prusse, tantôt contre la France, et parvint en peu de temps au grade de lieutenant général. En 1810, il commandait à Dresde, et lorsqu'il se fut réuni à un corps saxon pour l'expédition de Russie, on vit son nom cité honorablement dans les bulletins de la grande armée. Après la retraite de Moscou, il reçut le commandement de Torgau, place forte qu'il eut ordre de remettre, en 1813, au général français Reynier. Convaincu que Torgau ne pouvait être

cédé sans compromettre les intérêts de sa patrie, il refusa d'obéir sur ce point à son souverain, et résista aux troupes françaises. Le roi de Saxe approuva sa conduite, et les Français ne tardèrent point à quitter les bords de l'Elbe. Il y avait déjà des rapports secrets entre les Saxons et les Russes, mais il rejeta toutes les propositions qui lui furent faites, tant qu'elles n'obtinrent pas l'assentiment de son souverain; enfin le roi de Saxe s'expliqua, et lui recommanda, le 5 mai, de ne point ouvrir les portes de Torgau aux Français, si les chances de la guerre les rappelaient sur l'Elbe. Le 9, un membre de la commission franco-saxonne requit au nom de Napoléon la remise de cette place à l'armée française : et le lendemain arriva un ordre du gouvernement saxon, retombé sous l'influence des Français, de les recevoir dans la place, et de réunir les Saxons au 7e corps commandé par le général Reynier. Alors Thielmann se crut obligé d'obéir : mais il envoya sa démission au roi de Saxe et offrit ses services à l'empereur Alexandre qui les accepta avec joie et lui confia un corps d'avant-garde. Le 18 septembre, il attaqua Mersebourg, qui capitula : le 19 il prit 200 chariots chargés d'effets pour la cavalerie, et assista, le 29, au combat d'Altenbourg, à côté des Cosaques de l'hetman Platoff. En octobre, il fut chargé, de concert avec le prince de Lichtenstein, d'arrêter la marche du maréchal Augereau sur Leipzig; attaqua le 10, la cavalerie française, près de Naubourg, et entra le premier dans les Pays-Bas, à la tête d'un corps prussien. En 1814, il harcela continuellement les Français, et commanda, en 1815, le 3e corps prussien, à la tête duquel il soutint le combat de Wavre contre le maréchal Grouchy. Après la capitulation de Paris, il prit ses cantonnements dans le département de Maine-et-Loire, et jouit ensuite d'un assez grand crédit auprès du roi de Prusse, qui lui donna le commandement militaire des provinces du Rhin. Le général Thielmann est mort à Coblentz, le 10 octobre 1824, d'une attaque d'apoplexie.

THIÈME (Martin-Henri), né à Verben en Saxe, le 15 janvier 1749, étudia à Leipzig, occupa différentes places d'instituteur et de gouverneur chez divers grands seigneurs, et fut nommé, en 1782, sous-recteur au collége dit Kloster à Berlin. D'un caractère sombre et mélancolique, malheureux d'ailleurs sous beaucoup de rapports dans sa vie privée, il tomba, en 1797, dans un état complet de démence, et mourut le 7 juin de la même année. Doué d'une grande érudition, il a donné une édition estimée de la *Cyropédie* de Xénophon, 1784, et du *Tableau de Cébès,* 1786.

THIÈME (Charles-Auguste), professeur à Leipzig, mort le 24 octobre 1795, a donné une bonne édition de *Xenophontis Opera, græcè et latinè, ex rec. Fr. Welsii,* 4 vol. in-8°, *Lips.,* 1763-66, in-8°: avec un nouveau titre, ibid., 1801, in-8°.

THIÈME (Charles-Traugott), né, le 28 janvier 1745, à Canitz près d'Oschatz, où son père était pasteur, fit ses études à l'université de Leipzig, et occupa, de 1777 jusqu'en 1802, la place de recteur des écoles latines à Lübben, à Merseburg et à Lobau, et mourut le 3 mai 1802. Professeur habile et écrivain éloquent, il a publié des ouvrages très-estimés, et qui ont été adoptés dans toutes les écoles; ils sont intitulés : *Première nourriture pour le bon sens,* Leipzig, 1776; 6e édition, 1806, in-8°; *Gutmann, ou l'ami des enfants en Saxe,* ibid., 4 vol., 1794; 6e édition, 1813, in-8°; *Sur les obstacles du libre développement de l'esprit en Allemagne,* Leipzig, 1788, in-8°; *Sur le rang dû à la morale dans les écoles publiques,* ibid., 1789, in-8°; *Erdmann, histoire psychologique,* ibid., 3 tomes, 1801, in-8°.

THIÉMON, autrement appelé *Diethmar,* peintre, sculpteur, fondeur et doreur, comme la plupart des artistes du moyen âge, naquit, dans la Bavière, de parents très-nobles, *alto genere oriundus,* vers l'an 1045, et fit ses études dans le monastère dit *Altahense inferius* (Nieder-altaich). Il s'y attacha particulièrement à l'étude des beaux-arts, de la mécanique et de tout ce qui entrait de son temps dans les connaissances d'un artiste. Plusieurs églises s'enrichirent de ses ouvrages de peinture et de sculpture, notamment celle de Saint-Blaise, dépendante du monastère dit *Admuntense,* près de l'Ems; et ces productions y subsistaient encore à la fin du 12e siècle. Ses talents et sa naissance le firent nommer, en 1079, abbé de Saint-Pierre dans le diocèse de Salzbourg. En 1090, il fut élu archevêque de cette ville, et vers 1099, il partit pour la terre sainte, où il mourut en l'an 1101. On racontait, après sa mort, qu'ayant été fait prisonnier par les infidèles (l'historien ne dit pas de quelle nation), le chef de la troupe qui l'avait arrêté lui demanda: Qui es-tu, quelle est ta profession? et qu'il répondit : « Je suis peintre, on m'a enseigné à exécuter des tableaux, et à restaurer ceux qui se dégradent; je sais aussi dorer et sculpter. » Le prince fit alors apporter une statue à laquelle il manquait les bras, et lui commanda de la restaurer. Le religieux artiste refusa de réparer une idole, et fut mis à mort. Cette aventure, vraie ou fausse, le fit placer au rang des martyrs. Un des historiens de l'église de Salzbourg a écrit l'histoire de sa *Passion.* L'habileté de ce maître à peindre, à sculpter et à restaurer les vieux tableaux nous a paru mériter d'être mentionnée dans l'histoire de l'art.

THIERRI Ier, ou **THÉODORIC**, fils aîné de Clovis, n'est pas compté parmi les rois de France, les historiens, pour se tirer, autant que possible, de l'embarras que cause le partage continuel du royaume, ayant pris l'habitude de ne mettre de ce nombre que les rois qui ont régné à Paris. Clovis avait laissé quatre fils : ses conquêtes furent divisées en quatre parts et tirées au sort, et Thierri, quoique né d'une concubine, eut en partage l'Austrasie, dont la ville de Metz était la capitale, et par préciput l'Auvergne, le Rouergue et d'autres provinces. L'histoire le désigne sous le nom de roi d'Austrasie ou roi de Metz. Ce mot Austrasie s'appliquait à la partie orientale de la France, comme le mot Neustrie signifiait la partie occidentale; ces deux grandes divisions étaient subdivisées selon le nombre des enfants que laissait le monarque à sa mort, et même selon les royaumes qu'il créait de son vivant en faveur de ses fils. Il faut donc suivre, de règne en règne, les changements qui s'opèrent, pour connaître les provinces dont se composaient ces divers États; et si l'on n'oublie pas que les mœurs des Francs les portaient sans cesse à envahir, que les princes de la maison de Clovis étaient tous guerriers, qu'ils étaient toujours disposés à atta-

quer leurs voisins et à se battre entre eux, on sentira que l'étendue de leurs royaumes variait autant par les victoires et les défaites que par les héritages. L'union entre des frères, rois, rivaux et successeurs les uns des autres, était impossible; aussi, sur un faux bruit de la mort de Thierri, son frère Childebert courut s'emparer de l'Auvergne, qui faisait partie du royaume d'Austrasie; et lorsqu'il apprit que Thierri revenait victorieux, il se retira, et chercha d'autres contrées à envahir; car le repos était insupportable aux Francs. Thierri, aidé de ses frères, détruisit le royaume de Thuringe; Hermenfroi, qui gouvernait cette contrée, fut précipité du haut des murs de Tolbiac, malgré les promesses données pour l'engager à quitter l'asile où il s'était réfugié après sa retraite. Des Danois, qui avaient fait une descente sur les terres de la domination de Thierri, et qui s'en retournaient chargés d'un riche butin et avec un grand nombre de captifs furent poursuivis et massacrés par Théodebert, fils de ce prince, qui commença ainsi, à 18 ans, une brillante carrière. Thierri mourut en 534, âgé de 51 ans, après en avoir régné 23, et fut enterré à Metz. Il passe pour avoir, le premier, donné aux peuples de Bavière un Code de lois, qu'il fit rédiger par d'habiles jurisconsultes; mais on doit toujours se défier de l'origine de ces législations, placées à une époque où les mœurs étaient si grossières et les intérêts si peu compliqués, que tout se décidait bien plus par les coutumes et par les armes que par l'autorité des lois.

THIERRI II ou **THÉODORIC** *le Jeune*, roi d'Austrasie et de Bourgogne, aurait dû être appelé Thierri III, puisqu'il est le 3e des princes du sang de Clovis qui régna sous ce nom. Il était fils de Childebert, qui mourut empoisonné, après avoir réuni à sa couronne les royaumes d'Orléans, de Bourgogne et une partie de celui de Paris; il naquit en 587, et passa ses premières années à la cour de Théodebert II, son frère aîné, mineur ainsi que lui. La régence générale était entre les mains de Brunehaut, leur aïeule, toute occupée de gouverner seule, en excluant du conseil les seigneurs qui l'avaient elle-même éloignée des affaires pendant la minorité de son fils. De tous les Français, les Austrasiens se montrèrent en tout temps les plus opposés au gouvernement des femmes. Les mécontents se concertèrent si bien, qu'ils se saisirent de Brunehaut, la transportèrent hors de l'Austrasie, et, l'abandonnant sans secours, lui défendirent, sous les peines les plus rigoureuses, de reparaître dans le royaume. Cette reine altière, incapable d'oublier une injure, se retira à Orléans, qui appartenait à Thierri comme roi de Bourgogne, et prit sur lui un ascendant si extraordinaire, qu'elle lui persuada que Théodebert II, son frère, n'était qu'un enfant supposé, et comme tel, usurpateur du royaume d'Austrasie. Excités ainsi par leur aïeule, selon quelques auteurs, ou, selon d'autres, par Protade, maire du palais, les deux frères se firent une guerre acharnée. Les armées étaient en présence, lorsque les chefs de celle de Thierri eurent horreur de voir l'ambitieux ministre animer les deux frères à s'égorger l'un l'autre. Ils demandèrent sa tête à haute voix, et ils l'assassinèrent dans la tente même du monarque. Les intrigues de Brunehaut, ou peut-être l'ambition de Théodebert, qui voulait rentrer en possession de l'Alsace, son ancien domaine, remit bientôt après les armes aux mains des deux frères. L'aîné attira le cadet dans une conférence particulière, où des gens apostés le contraignirent, le poignard sur la gorge, de signer la cession de la province contestée. Thierri ne fut pas plutôt libre qu'indigné de la trahison, il se jeta sur les États de Théodebert, le vainquit dans deux batailles, dont la dernière, donnée à Tolbiac, fut des plus sanglantes et des plus meurtrières; et après qu'il l'eut exterminé, lui et ses fils, il s'empara de tous ses États. Cette cruauté reçut bientôt la punition qu'elle méritait. Brunehaut, toujours plus ambitieuse à mesure qu'elle vieillissait, redoutait l'ascendant qu'aurait pu prendre sur Thierri une femme légitime. Après lui avoir inspiré, dès sa jeunesse, le goût de la débauche, elle parvint à faire rompre un mariage arrêté avec Hermenberge, fille de Bertric, roi des Visigoths. Cette princesse fut renvoyée honteusement, sans qu'on lui rendît les trésors apportés pour sa dot. Des enfants de son frère, Thierri n'avait épargné qu'une fille dont la beauté fit sur lui une impression si vive qu'il résolut de l'épouser. Brunehaut, prévoyant qu'une reine jeune, séduisante, aimée, parviendrait aisément à lui demander compte de la mort de son père, opposa à Thierri la religion, qui ne lui permettait pas de s'unir à sa nièce. Thierri, qui ne désirait rien qu'avec violence, s'emporta contre Brunehaut jusqu'à menacer ses jours, en lui reprochant tous les crimes qu'elle lui avait fait commettre. Peu de temps après, il mourut empoisonné, en 613, laissant six fils bâtards, dont aucun ne lui succéda, quoique le défaut de légitimité ne fût pas alors un motif d'exclusion; mais la haine qu'inspirait Brunehaut, la crainte de la voir de nouveau régente, décidèrent les grands de l'État à traiter avec Clotaire II, qui devint ainsi roi de la France entière.

THIERRI Ier, roi de France, qui aurait dû être appelé Thierri II, fut le dernier fils de Clovis II, frère de Clotaire III et de Childéric II. Ce prince offre, dans toutes les époques de sa vie, un terrible exemple des désordres qui s'étaient introduits dans le royaume pendant les minorités successives des monarques de la première race. Il fut exclu, dès le berceau, de la succession de son père, et ne put accuser de cette injustice que les grands de l'État, puisque ses frères étaient trop jeunes pour avoir été consultés. A la mort de Clotaire III, Ébroïn, maire du palais, homme ambitieux, avare, cruel, en horreur à tous les Français, se hâta de proclamer Thierri, roi de Neustrie et de Bourgogne, dans l'unique dessein de régner sous son nom; mais la haine qu'il inspirait s'étendit sur le roi qu'il avait proclamé; et Thierri, détrôné par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, fut renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. A la mort de Childéric, qui arriva trois ans après, il sortit de ce monastère pour monter de nouveau sur le trône, et le royaume du grand Clovis semblait devoir lui revenir tout entier, puisqu'il se trouvait alors seul héritier de Clovis II; mais un fils de Sigebert, que Grimoald avait fait déporter en Écosse, en répandant le bruit de sa mort, reparut pour réclamer le royaume d'Austrasie, tandis qu'Ébroïn, furieux de

n'être pas appelé par Thierri pour gouverner la France, avec le titre de maire du palais, supposait que Clotaire III avait laissé un fils auquel il donnait le nom de Clovis, et sous ce prétexte armait les peuples contre leur roi légitime. Ébroïn eut des succès assez grands pour obliger Thierri à traiter avec lui, et à lui accorder la mairie du palais. Aussitôt le prétendu fils de Clotaire III disparut, et Ébroïn régna despotiquement sur son maître et sur les Français, jusqu'à ce qu'un seigneur, nommé Ermenfroi, prévint le tyran, qui avait juré sa mort, en l'assassinant au moment où il sortait pour se rendre à l'église. Thierri, débarrassé d'un maire du palais généralement détesté, trouva un ennemi plus dangereux encore dans un maire du palais adoré de la nation entière; ce fut Pepin le Gros, autrement appelé Pepin d'Héristal qui, sans prendre le titre de roi d'Austrasie, gouvernait ce royaume de sa propre autorité. Les victimes de l'ambition et de la cruauté d'Ébroïn avaient cherché un asile à la cour d'Austrasie; après la mort de ce ministre, ils demandèrent à Thierri d'être remis en possession de leurs biens et de leurs honneurs : ils éprouvèrent un refus; et Pepin se chargea de les ramener les armes à la main, unissant ainsi de grands intérêts à la guerre qu'il méditait contre son roi. Cette guerre eut un succès tel, que Thierri, après avoir été vaincu à Testri en Vermandois, sans cesse condamné à s'accommoder avec le vainqueur, nomma Pepin le Gros maire du palais du royaume de Neustrie, ce qui étendit sur la France entière la puissance de ce duc. Depuis cette époque, Thierri retomba dans la nullité où il avait vécu sous Ébroïn, et il n'eut de roi que le nom. Renfermé à Maumaques, maison de plaisance sur l'Oise, il n'en sortait que pour se rendre aux assemblées publiques, monté sur un chariot traîné par des bœufs. Il vécut ainsi jusqu'en 692, qu'il mourut, âgé de 40 ans, laissant deux fils, Clovis III et Childebert II, qui régnèrent après lui et comme lui. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Waast d'Arras, où l'on voyait encore naguère son épitaphe. Grotilde ou Clotilde, sa femme, y fut placée à côté de lui. Ce prince, malheureux sans l'avoir mérité, fut tour à tour le jouet du caprice et de l'ambition des grands de son royaume. Exclu, dès le berceau, de la succession du roi son père, renversé du trône par un frère ambitieux, il ne rentra dans ses droits que pour être l'esclave de ceux dont le ciel l'avait fait naître souverain. On juge cependant, à travers l'obscurité de l'histoire, dont les auteurs étaient vendus à la famille de Pepin, qu'il ne fut pas dépourvu de grandes qualités. La confiance dont il honora saint Léger lui fait honneur.

THIERRI II, ou Thierri IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avait été élevé dans le monastère de ce nom, succéda à Chilpéric II, en 720, n'étant âgé que de 7 ans. Il aurait dû monter sur le trône presque en naissant, puisqu'il était fils unique de Dagobert II, mort en 725; mais un parti nombreux de seigneurs, qui croyaient le moment favorable pour rendre aux rois de France leur autorité envahie par les maires du palais, préféra Chilpéric, prince de la maison royale, âgé de 44 ans, à cet enfant, qui n'aurait pu gouverner par lui-même. Chilpéric II ne régna que cinq ans : à sa mort, Charles-Martel rendit au jeune Thierri le trône qui lui appartenait, non par un sentiment de justice, mais parce qu'un roi de cet âge convenait à son ambition. En effet, il domina son souverain avec tant de hauteur, que ce malheureux prince ne prit aucune part aux grands événements qui se passèrent sous son règne; ce n'était plus même en son nom qu'on signait les traités, qu'on recevait les ambassadeurs, qu'on exigeait le serment de fidélité des seigneurs; tout se faisait au nom de Charles-Martel. Thierri mourut en 736 ou 737, ayant été appelé roi pendant 16 ou 17 ans. Depuis sa mort, jusqu'en 742, le trône fut vacant, Charles-Martel n'ayant voulu y élever aucun prince du sang de Clovis et n'ayant pas osé prendre pour lui le titre de roi. Cette époque de l'*Histoire de France* est connue sous la dénomination d'interrègne.

THIERRI (Jean), aveugle, né vers la fin du 16e siècle, à Pin, bailliage de Vesoul, se fit recevoir docteur en théologie et en droit à l'université de Dole, prêcha même avec talent, ouvrit à Besançon une école dont sortirent plusieurs élèves distingués, publia : *Definitiones philosophicæ*, Pin, 1634, in-24, et mourut en 1660.

THIERRIAT, agronome et membre de la Société d'agriculture de Soissons, a publié : *Observations sur la culture des arbres à haute tige, particulièrement les pommiers*, Angers, 1752, in-12; *Instructions familières sur les principaux objets qui concernent la culture des terres*; deux *Mémoires sur les bois*, Paris, 1763 et 1764, in-12.

THIERRY DE NIEM, né au 14e siècle en Westphalie, fut attaché, pendant plus de 37 ans, à la cour de Rome, sous les papes Grégoire XI, Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII, accompagna Jean XXIII au concile de Constance, composa ensuite une invective contre lui, et mourut peu après en 1416. L'on a dit, mais cela ne paraît pas prouvé, qu'il fut revêtu du titre d'évêque de Cambrai. On a de lui : *De schismate libri III*, Nuremberg, 1532, in-fol.; Bâle, 1566, 1592, in-fol.; Strasbourg, 1608 et 1629; *De potestate pontificis atque imperatoris* (dans le recueil de Goldast : *Monarchia S. Romani imperii*); et d'autres ouvrages épars dans différentes collections.

THIERRY (Henri), fils d'un libraire, fut le premier imprimeur de son nom; il était, dit Lacaille, très-habile et très-entendu en son art, tant pour la correction que pour la beauté des caractères. Il a imprimé quelques volumes du *Corpus juris civilis*, in-fol, rouge et noir, publié en 1576, 5 volumes; *S. Hyeronymi opera*, 1582, in-4°, etc.

THIERRY (Rolin), neveu et successeur du précédent, se distingua aussi dans son état. Il fut grand ligueur, et l'un des imprimeurs de la *Sainte Union*. C'est de ses presses que sortit le *Dialogue d'entre le maheustré et le manant, contenant les raisons de leurs débats en ces présents troubles au royaume de France*, 1594, in-8° (ouvrage réimprimé dans l'édition de 1771 de la *Satire Menippée*); l'imprimeur fut mandé devant le duc du Maine, qui cependant n'exerça aucune rigueur contre lui. Rolin Thierry faisait partie de la compagnie des libraires (les deux autres étaient ses beaux-frères, Nicolas Dufossé et Pierre Chevalier). Ce fut lui qui publia la *Somme* de saint Thomas, 1607, in-fol.; *Bellarmini opera*,

1613, 4 vol. in-fol. Rolin mourut le 24 avril 1623.

THIERRY (Denis), fils du précédent, né le 12 janvier 1609, fut reçu imprimeur et libraire à l'âge de 20 ans : il était de la compagnie qui avait pour marque la *Grande navire*, et avait pour marque particulière l'image de saint Denis avec ces mots : *Dionysius, Gallicarum apostolus*. Il a imprimé beaucoup d'ouvrages, et est mort en 1657.

THIERRY (Denis), fils du précédent, reçu imprimeur-libraire en 1652, fut le libraire de Boileau, qui le nomme dans son Épître X, et dans sa lettre à Brossette du 16 juin 1708, où il se vante de l'avoir enrichi. Denis, second du nom, avait pour enseigne la *Ville de Paris*; mais il a pris quelquefois la marque de Rollin son grand-père. Entre les livres sortis de ses presses on remarque l'édition augmentée et tronquée de l'*Histoire de France par Mézeray*, 1685, 3 vol. in-fol. Le nom de Denis Thierry se trouve sur diverses éditions des *OEuvres de Molière*, entre autres sur celle de 1682, dont les deux derniers volumes sont intitulés *OEuvres posthumes*. C'est dans le septième volume de cette édition qu'est le *Festin de Pierre*. La pièce avait été imprimée conforme à la représentation; mais l'impression achevée, et peut-être la distribution commencée, l'autorité exigea des suppressions : ce fut surtout dans les scènes une et deux du troisième acte qu'on fit beaucoup de retranchements. Il fallut réimprimer la feuille P. du vol. Les exemplaires sans carton sont de la plus grande rareté. Thierry mourut en 1712.

THIERRY DE VILLE D'AVRAY (Marc-Antoine), né à Versailles, fut particulièrement affectionné par Louis XVI, dont il était un des quatre premiers valets de chambre. Ce prince lui conféra le titre de mestre de camp, au régiment Dauphin-dragon, et l'ordre de Saint-Louis; il lui accorda aussi des lettres de noblesse, érigea la terre de Ville-d'Avray en baronnie, et lui confia différents emplois de sa maison, et dont ce monarque s'était réservé la surveillance entière. Outre ce domaine, dans lequel Thierry dépensa des sommes considérables, pour y créer un château et de vastes jardins, ainsi que pour y fonder une église, il avait acquis le beau marquisat de Mauregard, près de Louviers en Parisis. Une fortune si rapide excita l'envie; mais il sut la désarmer par sa modération et son empressement à rendre service à tous ceux qui recouraient à lui. Ami éclairé des lettres et des beaux-arts, Thierry leur donna des encouragements, et souvent il obtint des faveurs du roi pour ceux qui les cultivaient. Au mois de février 1790, il présenta à Louis XVI, en sa qualité de commissaire général de la maison du roi au département des meubles de la couronne, un *Rapport de la Recette des fonds du garde-meuble qui ne sont pas provenus du trésor royal, et de leur emploi, à dater du 5 août 1784*; *dépenses du garde-meuble de la couronne pendant l'année 1785 et 1788, comparées à celles des années 1774 et 1778 de l'ancienne administration*. Ce rapport, qui atteste l'ordre et l'économie établis par Thierry dans son administration, a été imprimé, in-4°, 1790. Thierry fut désigné comme ayant servi d'intermédiaire dans une prétendue négociation entre le roi, Vergniaud, Brissot, Guadet et Gensonné; et il y eut, à ce sujet, une explication et des débats dans l'assemblée. Quelques journaux ont raconté qu'avant la révolution Louis XVI lui ayant demandé ce qu'il pensait de certains travaux dont ce prince faisait son amusement (la serrurerie), Thierry s'était permis de lui répondre : Sire, quand les rois s'occupent des ouvrages du peuple, le peuple s'empare des fonctions des rois. Ces journaux ont ajouté que le monarque avait repoussé durement cette observation; mais que, renfermé au Temple, il s'en était ressouvenu, et s'était écrié : Thierry, Thierry, que ne t'ai-je écouté! Cette anecdote, qui n'est pas dépourvue de vraisemblance, n'est cependant pas prouvée. Au milieu de la défection des courtisans, Thierry resta constamment fidèle à Louis XVI, et ce fut son attachement bien connu pour son maître, qui, après le 10 août, le fit conduire, sur un ordre signé Chénier, dans la prison de l'Abbaye. Il fut l'une des victimes qui y périrent dans les massacres des 2 et 3 septembre 1792.

THIERS (Jean-Baptiste), théologien, né en 1636 à Chartres, professa dès l'âge de 22 ans avec distinction, et n'obtint d'autres récompenses de ses talents que la cure de Champrond en Gastine, qu'il permuta contre celle de Vibraye, diocèse du Mans, où il mourut en 1703. Sa vie, partagée entre l'étude et les devoirs de son état, n'offre point d'événement remarquable. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart de critique et de polémique, parmi lesquels nous citerons : *De festorum dierum imminutione liber*, Lyon, 1668, in-12; *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 2 vol. in-12; *L'avocat des pauvres, qui fait voir l'obligation qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Église et d'en assister les pauvres*, Paris, 1676, in-12; *Dissertation sur les porches des églises, dans laquelle on fait voir, etc., et qu'il n'est permis d'y vendre aucune marchandise, non pas même celles qui servent à la piété*, Orléans, 1679, in-12; *Traité des superstitions selon l'Écriture sainte*, Paris, 1704, 1741, 4 vol., etc.

THIERY (Nicolas-Joseph), botaniste, né en 1739 à St.-Mihiel, en Lorraine, forma l'entreprise difficile de naturaliser à St.-Domingue la cochenille, qui n'existait alors qu'au Mexique, où les Espagnols la gardaient avec un soin jaloux. Il réussit à conserver et même à multiplier ce précieux insecte dans la colonie; mais après sa mort, en 1780, les colons perdirent le fruit de ses travaux, et St.-Domingue resta privé de la cochenille. Le cercle des *philadelphes* du Cap-Français honora la mémoire de Thiery en publiant son *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique*, précédé de l'historique d'un voyage à *Guaxaca*, 1787, 2 vol. in-8°.

THIEULLIER (Louis-Jean le), médecin, né à Laon, mort en 1751, avec la réputation d'un bon praticien, a laissé entre autres écrits : *Observationes medico-practicæ*, Paris, 1722, 1739, in-12; *Consultationes medicæ*, ibid., 1732, in-8°; traduites en français, ibid., 1745, 4 vol. in-12.

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), médecin, né le 2 août 1752 à Rouen, étudia la chirurgie sous Lecat; vint ensuite à Paris suivre les cours et obtint l'emploi de prévôt de l'école pratique après y avoir remporté plusieurs prix. Reçu en 1784 membre du collége et de l'Académie royale de chirurgie, il remplit une chaire

d'anatomie jusqu'à l'établissement des nouvelles écoles, époque où il fut nommé professeur à celle de Paris et conservateur des collections. Plus tard on lui confia la chaire de démonstration des drogues usuelles et des instruments de chirurgie. Il mourut à la fin de février 1822, médecin de l'hôpital St.-Antoine. Moins remarquable par la profondeur que par la flexibilité de ses talents, ce professeur improvisait au besoin, avec facilité et méthode, des leçons sur les branches diverses de la médecine. Outre un grand nombre de notes, d'observations et de rapports dans les bulletins de l'ancienne faculté de médecine, il a publié un *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, 1808 et 1815, in-8°; traduit en allemand par Gruber, 1798, in-8°. Il a traduit de l'anglais et annoté les *Éléments d'électricité et de galvanisme* de G. Singer, 1816, in-8°.

THILORIER (Jean-Charles), avocat et mécanicien, né vers 1750, mort en 1818, publia pour la défense de Cagliostro, dans l'affaire du collier, un *Mémoire* qui fut lu avec plaisir, et deux *Mémoires* dans l'affaire de Favras; il offrit, en 1798, de construire un camp portatif et une montgolfière pour effectuer le projet de descente en Angleterre. On ne fit que rire de sa proposition extravagante, et quelques années après, il donna au public deux inventions plus utiles, le *Radeau plongeur* pour la remonte des fleuves, et ces voitures qu'il appela d'abord *passe-partout*, puis *voitures à croix*. Outre ses *Mémoires*, on a de lui : *Genèse philosophique, précédée d'une dissertation des pierres tombées du ciel*, 1803, in-8°; *Système universel, ou de l'univers et de ses phénomènes, considérés comme les effets d'une cause unique*, 1815, 4 vol. in-8°.

THION DE LA CHAUME (Claude-Esprit), médecin militaire, né à Paris en 1750, fut d'abord destiné au barreau, et avait reçu les degrés de licencié en droit, lorsqu'il alla prendre le doctorat à la faculté de médecine de Reims. Envoyé successivement médecin à l'hôpital militaire de Monaco (1773), puis à celui plus important d'Ajaccio (1778), il mérita, par ses talents et son zèle, d'être attaché comme premier médecin à l'armée destinée à faire le siége de Minorque, et ensuite de Gibraltar. Depuis quelque temps, une épidémie meurtrière (le *typhus gravior*) accablait les escadres française et espagnole combinées, lorsqu'au mois de septembre 1783 elles vinrent mouiller dans la baie d'Algésiras. Le nombre des malades s'élevait à 500, et l'hôpital de la marine n'en pouvait contenir que 50. Thion fit établir un camp sous des tentes, et mit à combattre l'épidémie une constance et un dévouement des plus honorables. Il fut lui-même atteint de ce mal, qui emporta un grand nombre des personnes attachées au service de l'ambulance. Rentré en France à la conclusion de la paix, il y fut accueilli avec une grande distinction, et reçut du comte d'Artois (Charles X), qui avait été témoin de ses succès, la charge de médecin de quartier. Menacé d'une phthisie pulmonaire, qui se décida subitement vers le commencement de 1786, il résolut de passer dans le midi de la France, moins dans l'espoir d'y guérir qu'afin de dérober aux personnes qui lui étaient chères le spectacle de son agonie, et il mourut le 28 octobre à Montpellier. Son *Éloge* (par Roussel) se trouve au tome VI du *Journal de médecine militaire*, 1787; et Vicq-d'Azyr lui a consacré une *Notice* dans les *Mémoires* de la Société royale de médecine pour 1789. Parmi ses ouvrages on distingue : *Mémoire sur la maladie épidémique qui a régné dans les vaisseaux, parmi les troupes de France faisant partie de l'escadre combinée, à leur débarquement à Algésiras* (t. II du *Journal de médecine militaire*). On lui doit aussi une traduction annotée de l'ouvrage anglais de Lind : *Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds et sur les moyens de les prévenir*, Paris, 1785, 2 vol. in-12.

THIOUT (Antoine), horloger, né vers 1694 à Joinville, bailliage de Vesoul, mort à Paris en 1767, soumit à l'Academie des sciences, en 1724, 1726 et 1737, plusieurs pièces de mécanique et d'horlogerie de son invention, décrites dans les tomes IV et VII du *Recueil des machines*, et publia un *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, 1741, 2 vol. in-4°.

THIRION (Didier) était professeur de rhétorique à Metz, lorsque la révolution éclata : il en adopta les principes avec beaucoup d'ardeur, fut nommé officier municipal, puis député du département de la Moselle à la Convention nationale, où dès les premières séances, il se montra l'un des plus chauds partisans de la république. Dans le procès de Louis XVI il vota contre l'appel au peuple, et pour la mort, en demandant que cette peine fût abolie, parce que, dit-il, personne ne peut être aussi criminel que le tyran. Il défendit vivement Marat, le 26 février 1693; provoqua, le 2 mai, l'établissement du *maximum*, comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs, s'éleva contre les girondins, qui refusaient la parole à Robespierre; attaqua les rapports de la commission des Douze, qui accusait la commune de conspirer contre la représentation nationale, et dit à ce sujet, que les *contre-révolutionnaires étaient au sein de l'assemblée*. Enfin, il prit beaucoup de part à tout ce qui amena le triomphe de la *Montagne* au 31 mai 1793. On le vit ensuite faire l'éloge de Rossignol mis en arrestation par Biron, et inculper vivement celui-ci. Le 29 juillet, il fut élu secrétaire, et défendit la conduite de Garat attaqué au sujet des subsistances. Dans le mois d'octobre suivant, il fut envoyé dans la Vendée; et le général Danican, qui y commandait alors une division, a publié que, dînant un jour avec Thirion, on leur amena un homme arrêté par des soldats, que le proconsul lui demanda aussitôt qui il était, et sur sa réponse qu'il avait été employé dans les fermes, il déclara qu'il devait être aristocrate, et ordonna sans plus d'information, qu'il fût fusillé. Thirion resta peu de temps dans cette contrée; il en fut rappelé par un décret, sur le rapport de Couthon, qui déclara que, n'étant pas militaire et ne connaissant rien à la guerre, il avait fait marcher vers Chartres une colonne qui devait être dirigée sur Alençon. On prétendit même qu'ayant été prêtre, il ne méritait pas la confiance des républicains. Thirion se justifia aisément de cette dernière imputation; mais les comités ne l'envoyèrent plus en mission. De retour à Paris, il fréquenta très-assidûment les jacobins, et fut nommé président de cette société : mais il gardait le silence à la Convention, et il ne le rompit qu'aux approches du 9 thermidor, où il attaqua Robes-

sierre un des premiers. Ce fut lui qui empêcha de décréter l'impression du fameux discours de Maximilien, le 8 thermidor; et quelques jours après sa chute il prononça contre lui, aux jacobins, une violente philippique, et fit rentrer dans cette société tous ceux qui en avaient été exclus par son influence. La crainte d'être entraîné dans la chute de cette Montagne qu'il avait si longtemps servie, engagea bientôt Thirion à parler contre les comités, les sociétés populaires, et à renoncer à celle des jacobins; mais ce changement fut de peu de durée, et le 29 décembre, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la Convention; il réclama la mise en activité des institutions républicaines et d'une éducation nationale, et défendit Collot-d'Herbois, accusé avec les anciens membres du comité de salut public. Chargé, dans le mois de février 1795, de faire un rapport sur les apprêts d'une fête commémorative de la mort de Louis XVI, il donna à ce rapport toutes les couleurs du temps, et parut dès lors être complètement retourné aux opinions de la Montagne. Quelques mois après, il prit part à la révolte des 2 et 3 prairial an III, où périt le député Féraud; et les insurgés l'ayant nommé secrétaire, pendant qu'ils étaient les maîtres à la Convention, il fut décrété d'arrestation, et resta détenu jusqu'à l'amnistie par laquelle la Convention termina ses travaux, dans le mois d'octobre suivant. Après la session, le Directoire exécutif le nomma son commissaire près le tribunal de Bruges. Thirion rentra ensuite dans l'instruction publique, devint professeur de belles-lettres à Douai, et mourut en 1814.

THIRIOT ou THIERIOT, ami de Voltaire, né en 1696, mort en 1772, doit à ce titre la plus grande partie de sa célébrité. Il avait connu Voltaire dans une étude de procureur, où ils travaillaient tous deux contre leur gré, et il lui rendit plus tard le service peu important de réciter et de faire valoir ses vers nouveaux et ses poésies fugitives dans les cafés et dans les salons. Il fut en outre l'éditeur de quelques-unes de ses productions, entre autres des poëmes sur la *Loi naturelle* et sur le *Désastre de Lisbonne;* il se chargea constamment, pendant les longues absences de Voltaire, de ses affaires littéraires à Paris, et fut un de ceux auxquels le grand poëte confiait l'examen de ses ouvrages avant leur publication. Voilà ce qu'il fit pour Voltaire, qui lui abandonna le profit des *Lettres philosophiques* imprimées en anglais en 1733, le fit nommer correspondant littéraire du prince royal, depuis le grand Frédéric, lui céda la moitié de ses droits d'auteur sur le *Droit du Seigneur*, l'aida souvent de sa bourse, et fit même pour lui des vers à Mlle Sallé. Dans les querelles entre Voltaire et Desfontaines, Thiriot tint une conduite assez équivoque, et même eut d'autres torts plus graves envers son ancien ami, qui lui pardonna tout, et ne voulut point, disait-il, trahir *une amitié de soixante années.*

THIROUX-D'ARCONVILLE (Marie-Geneviève-Charlotte), née le 17 octobre 1720, était fille de Darlus, fermier général. Ayant épousé, à l'âge de 14 ans, un conseiller au parlement de Paris, depuis président de l'une des chambres des enquêtes, elle montra pour l'étude un goût très-vif, qui, du reste, ne lui fit jamais négliger ni ses devoirs d'épouse et de mère, ni ce que le grand monde exige d'une personne destinée à y vivre. Étant restée très-marquée de la petite vérole, qu'elle avait eue à l'âge de 23 ans, elle quitta le rouge, prit les grands papillons, la coiffe, enfin tout le costume d'une femme de 70 ans. Elle renonça au spectacle. Elle n'eut plus dès lors que l'existence d'une femme dévote, mais sacrifiant beaucoup aux plaisirs de l'esprit. On la vit s'occuper successivement d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle et même de médecine. Aimant tout ce qui tient aux jouissances intellectuelles, elle ne pouvait manquer de rechercher les hommes les plus marquants, dans les sciences et dans les lettres. Les aumônes de Mme d'Arconville étaient très-abondantes, et on la vit, à toutes les époques de sa vie, généreuse, avec la plus extrême délicatesse, pour les gens qu'elle aimait. Elle se déclara, dès l'origine, ennemie du grand bouleversement politique opéré en 1789, et dont les conséquences lui enlevèrent un de ses trois fils, Thiroux de Crosne, lieutenant général de police dont l'article suit. La même prison, à Picpus, renfermait avec Angran-d'Alleray, dont la femme fut gardée dans sa propre maison tout le temps de la terreur, et se trouva réduite presque à la misère, Mme Thiroux-d'Arconville et son fils, Thiroux de Crosne. La présidente conserva jusqu'à un âge très-avancé la vivacité de son imagination et quelque chose de jeune dans l'exercice de ses autres facultés morales. Elle mourut le 23 décembre 1805, âgée de 85 ans. Arrivée presque au dernier terme, elle écrivait encore des *Souvenirs*, dont il existe un recueil qui forme 13 vol. manuscrits. Elle a fait quelques ouvrages, dont plusieurs, et ses traductions surtout, ont été rassemblés dans 7 volumes de *Mélanges*, in-12.

THIROUX DE CROSNE (Louis), fils de la précédente, né à Paris le 14 juillet 1736, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, et maître des requêtes. C'est en cette dernière qualité qu'il eut, à l'âge de 27 ans, la première occasion de se faire remarquer, ayant été choisi par le chancelier Maupeou, pour la révision du fameux arrêt que le parlement de Toulouse avait rendu contre la famille Calas. Nommé adjoint à l'intendance de Rouen en 1767, puis intendant en exercice quelques mois après, Thiroux de Crosne porta dans cette place des lumières, du zèle et de l'activité. La Normandie lui doit différents établissements utiles; et la ville de Rouen, en particulier, la belle avenue qui fait partie du chemin du Havre, les casernes, l'esplanade du Champ-de-Mars, le transport du magasin à poudre hors des murs, enfin un local commode pour les foires, qui obstruaient auparavant le passage des quais. Ce magistrat et sa femme, née la Michodière, étaient extrêmement aimés dans cette ville où ils avaient réussi à calmer les haines entre l'ancien parlement et le parlement Maupeou. Les manières très-simples, bourgeoises même, de Mme de Crosne, plaisaient infiniment au commerce de toutes les classes. Thiroux de Crosne fut appelé, en 1775, à l'intendance de Lorraine; mais il garda celle de Normandie, jusqu'au 30 juillet 1785, époque où il devint lieutenant général de police. Il porta dans cette grande administration, si difficile et si délicate, les mêmes bonnes intentions, les mêmes moyens. Paris lui est redevable de la destruction

du cimetière des Innocents, situé au centre de la capitale, et dans lequel, depuis Philippe le Bel, on enterrait plus de 3,000 cadavres par an. Il s'en exhalait des vapeurs méphytiques tellement actives, qu'elles corrompaient les aliments liquides dans les maisons voisines, et empoisonnaient l'atmosphère, en raison du peu de profondeur des fosses, et de l'obligation où l'on était de déloger les ossements, à mesure qu'il fallait faire place pour de nouvelles sépultures. Ces ossements étaient déposés ensuite dans des soubassements, tout autour d'une vaste enceinte, derrière des grilles de fer, où l'on voyait entassés les restes de plusieurs millions d'hommes. Thiroux de Crosne rendit un service signalé en exécutant, avec courage et promptitude, ce qu'avaient empêché jusqu'alors des préjugés de plus d'une espèce, et la crainte du danger qui pouvait résulter d'un mouvement général; il fit ce que n'avaient pu faire les réclamations publiques, les arrêts du parlement de Paris, et le vœu de tant de magistrats. Des sommes considérables étaient indispensables pour venir à bout de cette grande opération : le lieutenant de police les trouva dans des fonds que le gouvernement laissait à sa disposition, et dont il ne devait pas rendre compte. Il obtint du clergé la destruction d'une église qui faisait partie du cimetière. Le travail entrepris en 1786, au milieu du charnier, par ordre de Thiroux de Crosne, et avec les conseils des meilleurs chimistes de Paris, fit le plus grand honneur à tous ceux qui y prirent part. Le médecin Thouret fut un des commissaires nommés pour y présider. Il y avait nécessité d'enlever tout ce qui existait de corps, ou de débris de corps jusqu'à la profondeur de huit à dix pieds, et d'en faire ensuite la translation. On peut lire, à ce sujet, la description énergique et pittoresque tracée par Mercier dans son *Tableau de Paris*. L'exécution de cette grande entreprise était confiée principalement aux soins, à la vigilance et au talent de Legrand et Molinos, architectes. Nul désordre, nul accident, ne troublèrent l'accomplissement d'un projet si digne d'éloges. Du reste, Thiroux de Crosne fut jugé, au total, comme étant au-dessous de sa place. S'il avait été doué du genre d'intelligence et de capacité de Sartine, il aurait prévu beaucoup d'événements à l'époque de la révolution. On a prétendu, et nous ne pouvons le croire, qu'il avait eu l'idée de donner un uniforme à ces agents si décriés, mais si utiles, que la police est obligée d'employer avec le plus grand mystère. Du reste, il avait la représentation convenable pour un homme qui occupe un poste élevé; il était d'une grande noblesse, d'une délicatesse extrême dans tous ses procédés. Ayant acquis de bonne heure ce qu'on appelle de l'instruction, il entendait très-bien tous les auteurs anciens; mais des manies, des tics, et souvent des questions qui paraissent niaises à l'excès, dans sa bouche, prêtaient chez lui au ridicule. Dans sa jeunesse, il avait été cependant fort goûté de la société du duc de Choiseul; il était resté ami intime de la duchesse de Civrac, de sa fille, la marquise de Donnissan, et de Mme de Lescure, depuis marquise de la Rochejacquelein. En tout, ses relations habituelles étaient dans les plus hauts rangs de la cour et de la ville. En 1789, il remit au maire Bailly les fonctions de sa place. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, le 28 avril 1794, et exécuté le même jour. On le conduisit à l'échafaud en même temps que le lieutenant-civil Angran d'Alleray, le ministre de la guerre La Tour du Pin, le comte d'Estaing, etc. Huit ans après sa mort, le conseil municipal de Rouen ordonna que le nom de *Crosne*, effacé pendant la révolution, serait restitué à la rue qui le portait précédemment.

THIROUX DE MONDESIR, fils du précédent, lieutenant général, né vers 1739. Ayant embrassé jeune l'état militaire, il servit avec distinction, émigra lors de la révolution; ne rentra en France qu'en 1814, et mourut à Paris en 1822. On a de lui : *Manuel du dragon, etc.*, 1780, in-12; *Manuel pour le corps de l'infanterie, etc.*, 1781, in-12.

THISTLEWOOD (ARTHUR), conspirateur anglais, naquit, en 1772, d'un fermier établi à Tupholme, village situé à quelques milles de Lincoln, et fut destiné par son père à la profession de régisseur; mais son penchant à l'oisiveté et à la dissipation vint mettre obstacle à ce projet. La levée d'une milice supplémentaire, en 1797, ouvrit à Thistlewood une autre carrière. Par le crédit de sa famille, il obtint une commission de lieutenant dans le 3e régiment de la milice de Lincolnshire. Ce poste honorable, joint à ses avantages extérieurs, l'ayant fait admettre dans une société relevée, il attira l'attention de Mistriss Worsley, jeune personne distinguée, qui, en lui donnant sa main, lui apporta un capital d'environ 200,000 francs. Thistlewood vécut d'abord très-honorablement à Bawtry, dans le Yorkshire; mais ayant perdu sa femme au bout de 18 mois, il retourna à Lincoln, où il se jeta dans les paris et le jeu, perdit des sommes considérables, et se plongea dans tous les désordres. Enfin, forcé de quitter le pays, il vint à Londres chercher une retraite et des ressources. Il habita longtemps cette capitale, dont il s'absenta néanmoins à diverses reprises pour des voyages en France et en Amérique, voyages qui ne parurent pas avoir pour résultat d'augmenter sa fortune. En France, il s'était lié avec des révolutionnaires, dont il partageait les opinions et les espérances. Après la paix d'Amiens, il rentra en Angleterre, où il retrouva quelque aisance par un second mariage. Mais déjà incapable de mener une vie régulière, il était devenu joueur de profession, et avait formé des liaisons intimes avec des hommes qui manifestaient les vues les plus hostiles contre le gouvernement. Lors des troubles de Spa-Fields, il fut arrêté comme l'un des complices de Watson. Détenu quelque temps, et enfin relâché, parce qu'il ne se trouvait pas contre lui de charges suffisantes, il se plaignit avec beaucoup d'amertume de la durée de sa détention, et, l'attribuant à lord Sidmouth, il en demanda satisfaction à ce ministre, dans un cartel, par lequel il laissait le choix du lieu et des armes. Ce défi occasionna de nouvelles poursuites contre son auteur, qui ne les arrêta qu'en s'engageant à ne point attenter à la sûreté de lord Sidmouth. Devenu plus circonspect, Thistlewood, pour détourner les regards du ministère, demeura dans une inaction apparente, mais sans cesser d'avoir des conférences mystérieuses avec les plus fougueux radicaux, et toujours occupé de projets de vengeance et de révolu-

tion. Tout le midi de l'Europe était alors dans un état de fermentation et de crise, dont le meurtre du duc de Berry, en France, et la révolte des soldats de l'île de Léon, en Espagne, venaient de révéler le danger. Les radicaux d'Angleterre, qui avaient donné le signal des révolutions, se concertaient dans des conciliabules, tandis que les souverains délibéraient à Troppau sur les moyens de préserver l'Europe des constitutions demandées à la pointe des baïonnettes. Ce fut vers la fin de janvier, et dans les premiers jours de février 1820, que Thistlewood, lié intimement avec Thomas Brunt, cordonnier, et James Ings, boucher, homme d'une audace désespérée, résolut de tenter une révolution par l'assassinat de tous les ministres du roi. Il eut plusieurs conférences avec une vingtaine de ses complices. D'abord, ils convinrent d'exécuter leur projet le jour de la cérémonie des obsèques de George III, pendant que la police et le régiment des gardes seraient à Windsor; ensuite ils changèrent d'idée en réfléchissant que cette grande réunion des forces à quelque distance de la capitale, serait plus nuisible que favorable à leurs desseins. Enfin, informés qu'il devait y avoir, le 23 février, chez lord Harrowby, président du conseil, un dîner diplomatique, ils fixèrent à ce jour l'exécution de leur complot. Pour être plus près du lieu de la scène, ils avaient fait louer par l'un d'eux, dans la rue étroite et obscure de Caton (*Cato street*), un local voisin de l'hôtel Harrowby. Là, Brunt fit porter dès le matin une grande quantité d'armes, de sabres, d'épées, de fusils, d'espingoles, de pistolets, et des grenades qu'ils avaient fabriquées, comme de petites machines infernales et incendiaires destinées à produire le plus terrible effet. Thistlewood devait frapper à la porte de lord Harrowby, et remettre au domestique une lettre, qu'il eût dit très-importante, et devant à l'instant être portée aux ministres réunis : comme on supposait que le domestique exécuterait aussitôt le message, Thistlewood et un autre de ses complices, restés dans la salle basse pour attendre la réponse, auraient ouvert la porte de la rue, et d'autres conspirateurs seraient entrés avec des grenades incendiaires qu'ils auraient jetées dans la maison. Pendant la confusion qui en serait résultée, ils devaient se précipiter dans la salle à manger et massacrer pêle-mêle les quatorze ministres du cabinet, de là ils se seraient répandus dans les rues de Londres, appelant à eux les radicaux; ils auraient mis le feu aux casernes, pillé la banque, saisi quelques pièces de canon dans le parc d'artillerie, et proclamé la subversion du gouvernement en annonçant au peuple que *ses tyrans étaient détruits,* que les amis de la liberté étaient invités à se lever, que le roi était déchu, et qu'un gouvernement provisoire allait être mis en activité à l'hôtel du lord maire, qu'ils comptaient surprendre par un coup de main. Mais les ministres étaient prévenus du complot, et la veille de l'exécution, lord Harrowby, se promenant à cheval dans Hyde-Parck, avait été joint par Thomas Hidon, l'un des conjurés, qui lui en avait révélé tous les détails. Lord Harrowby n'en laissa pas moins continuer les préparatifs du dîner qui ne fut contremandé qu'à huit heures du soir. Mais ses collègues, avertis, étaient sur leurs gardes, et la police prit ses mesures pour arrêter les conspirateurs au moment même de leur réunion, où les chefs se rendirent à sept heures et demie du soir, bien armés et pleins de confiance. Les autres, d'abord effrayés de se voir en si petit nombre (ils n'étaient que 20 à 25), pour attaquer 14 ministres au milieu de leurs gens, et faire une révolution, parlaient déjà de se retirer; mais l'audace de Thistlewood, de Brunt et du boucher Ings ranima les plus timides. Ils se disputaient l'honneur de porter les premiers coups. A présent, s'écria Brunt, je commence à croire qu'il y a un Dieu, puisqu'il nous les livre tous à la fois! Ings se chargea de couper les têtes. Thistlewood assura qu'ils seraient surpris sans défense; que rien n'était éventé; que d'autres conjurés nombreux, répandus dans plusieurs quartiers de Londres, n'attendaient que le signal du massacre pour éclater; que le succès de la révolution était infaillible. Il rédigea lui-même une proclamation en deux lignes, adressée au peuple; et conçue en ces termes : Vos tyrans sont détruits; les amis de la liberté sont appelés à agir; le gouvernement provisoire est en séance. Une autre proclamation était adressée à l'armée : elle promettait aux militaires qui se réuniraient aux chefs de la révolution une solde entière et une pension pour toute la vie. On était à faire plusieurs copies de la proclamation adressée au peuple, et signée par Ings, comme secrétaire, lorsque 12 officiers de police, suivis d'un détachement des gardes, vinrent pour arrêter les conspirateurs. A cette apparition, Thistlewood, se levant, plonge son sabre dans le corps d'un des officiers de police; un combat s'engage à coups de pistolet et de sabre; Thistlewood et Brunt parviennent à s'échapper; neuf de leurs complices sont arrêtés. Dès leur premier interrogatoire, ils avouèrent les principales circonstances du complot; mais on n'en tenait point le chef principal. Le ministère, impatient de trouver Thistlewood fit publier, dans la nuit même, une récompense de 1,000 livres sterling pour celui qui aiderait à le découvrir ou à le faire arrêter. Quelques heures après, il fut surpris dormant paisiblement dans une maison fort éloignée de son quartier; il ne fit aucune résistance. Lui et ses complices furent interrogés immédiatement, en conseil privé des ministres; et tous furent traduits, deux mois après, devant le tribunal d'Old-Bailey. Les faits y furent établis de la manière la plus évidente; seulement les défenseurs essayèrent de prouver qu'une tentative d'assassinat contre les ministres ne constituait pas le crime de haute trahison; ensuite plusieurs des coupables s'élevèrent contre l'immoralité des témoins, qui avaient été leurs complices. Thistlewood et Brunt se plaignirent de ce qu'on ne faisait point paraître dans la cause, comme on l'avait annoncé, un nommé Edwards, l'un des promoteurs de la conspiration, et qui, après avoir fourni de l'argent et suggéré les résolutions les plus féroces, avait disparu au moment de l'exécution. Cette procédure occupa 10 audiences. Enfin les 11 prévenus furent déclarés coupables par le jury, et condamnés à la peine capitale. Lorsque cette condamnation eut été prononcée avec la solennité des cours criminelles d'Angleterre, Thistlewood renouvela ses accusations contre Edwards, et il ne désavoua pas l'intention d'avoir voulu renverser le gouvernement, ni d'avoir conspiré contre la vie des ministres; il nia seulement qu'il eût voulu satisfaire une

vengeance particulière. Son but était, dit-il, de venger la mort des infortunés si horriblement massacrés ou mutilés à Manchester, et de rendre sa patrie heureuse et libre.... Se comparant à Brutus et à Cassius, immortalisés pour avoir voulu tuer César, il se regardait comme assassiné par une déclaration illégale du jury. Lui et ses principaux complices entendirent leur sentence presque sans émotion. Six de ces conspirateurs avaient imploré la merci du tribunal, en avouant leurs fautes : leur peine fut commuée en celle de la déportation. Des cinq destinés à la mort, un seul, Davidson, homme de couleur, montra quelque repentir, et consentit à recevoir les secours de la religion. Les autres conservèrent jusqu'à l'échafaud la même audace, le même mépris de la vie, de la religion et du gouvernement. L'exécution eut lieu, le 1er mai, devant un peuple immense. De nombreux détachements de la garde royale environnaient la prison et la place voisine. L'échafaud était en communication immédiate avec la prison; il était entièrement tendu de noir. Les condamnés y montèrent avec beaucoup de fermeté. Au moment où l'exécuteur mit la corde au cou de Thistlewood, qui devait être pendu le premier, un homme placé sur le toit d'une maison cria d'une voix forte : Que Dieu tout-puissant vous bénisse! Thistlewood répondit en inclinant la tête; il dit à l'un de ses complices : Nous saurons bientôt le grand secret! Cet homme mourut avec beaucoup de calme et de résolution. La populace ne donna d'abord aucune marque de mécontentement; mais quand, aux termes de l'arrêt, l'exécuteur commença à séparer la tête de chaque corps déjà privé de vie, pour la présenter à la multitude, un cri de rage et d'horreur s'éleva parmi le peuple; on entendit même une apostrophe contre l'exécuteur.

THIULEN (Laurent-Ignace), né à Gottembourg, en 1746, d'une famille honorable de Stockholm, portait dans ses premières années le nom de Birger. On voulut le placer parmi les pages de la reine; mais il préféra voyager pour apprendre le commerce. Il se rendit à Lisbonne, puis à Cadix, où se trouvaient les jésuites du Mexique qu'on allait déposer en Italie, et s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui devait les y transporter. Les jésuites ayant été débarqués en Corse, il partagea d'abord leur prison; mais le commandant français d'Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gênes et de là à Ferrare, où il abjura le luthéranisme. Un mariage avantageux lui fut proposé; mais sa résolution d'entrer dans l'institut de St.-Ignace était déjà prise irrévocablement, et de Bologne, où il fit ses premiers vœux, il fut envoyé au collége de Modène. A la suppression de la société en 1773, il accepta l'asile, que le marquis Malvezzi lui offrait à Bologne, et, après avoir reçu les ordres dans cette ville, il y enseigna la rhétorique aux écoles pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Bologne*, où il insérait beaucoup de morceaux des gazettes allemandes. Les autres ouvrages qu'on a de lui sont : la traduction italienne du *Tableau général de la Suède*, de Catteau-Calleville, 2 vol. in-8°; *Rébellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8°; apologue ingénieux en vers; *Vocabulaire* pour entendre la langue révolutionnaire, Venise, 1790, 2 vol. in-8°; *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique* : il avait déjà publié sur ce sujet un opuscule sous le titre d'*Opinion...., fastes de la révolution française*, 3 vol. in-8°; *Histoire universelle, sacrée et profane*, avec une continuation d'Hardion et Linguet, 1804 et 1806, 11 vol.; *Sur le zodiaque d'Égypte*, traduit de l'allemand du jésuite Gussmann, Venise, 1802; *Dialogues des morts*, 1816, in-12. Thiulen, encouragé dans ses travaux par Pie VI, reçut du cardinal Vincenti des marques d'estime. Gustave III, roi de Suède, lui accorda de son propre mouvement mainlevée du bannissement et de la confiscation. Mais ce prince n'existait plus quand le rescrit royal arriva en Italie. Banni de Bologne dans les premières années de la république cisalpine, il se retira à Rome chez le chargé d'affaires de Suède, jusqu'en 1799 que les Autrichiens occupèrent Bologne. Alors il se hâta d'y retourner; mais après la victoire de Marengo, Venise lui servit d'asile. De retour à Bologne, il y mourut en 1832.

THOFAIL (Ibn-Abou-Djafar), philosophe et médecin, né à Séville en 571 de l'hégire (1175), donna des leçons à Averroës, à Maimonide, etc. C'est sous son nom, et sous le titre de *Philosophus autodidactus*, que Pococke publia, en 1650 et 1700, à Oxford, en arabe et en latin, le fameux roman d'*Hai ben Jaktan*, qu'on trouve en manuscrit à la bibliothèque Bodléienne à Oxford, n° 133, et qui a été traduit en anglais, en hollandais, en hébreu, en persan, etc.

THOGHRUL 1er ou **THOGHRUL-BEY** (Abou-Thaleb Rokn-eddyn MOHAMMED), fut le fondateur de la dynastie des Seldjoucides, devenue célèbre dans le moyen âge, par sa puissance, qui s'étendait sur la Perse, la Syrie et l'Asie Mineure, et par le rôle que ses lieutenants ont joué dans les premières croisades. Il était petit-fils de Seldjouk, chef de la tribu à laquelle celui-ci donna son nom. Sans nous arrêter à l'opinion qui fait descendre Seldjouk, à la 34e génération, d'Afrasiab, roi fabuleux, ou du moins romanesque du Turkestan ou Touran, ni à celle qui lui donne pour ancêtres un des aïeuls de Gengiskan, il suffit de dire que la horde turque dont Seldjouk était le chef, chassée probablement par les Chinois ou par d'autres tribus tartares, de ses habitations dans l'Asie centrale, vint s'établir à l'est du fleuve Sihoun (le Iaxartes), où régnait une famille de princes turcs qui détruisirent la dynastie des Samanides, et s'emparèrent de la vaste province de Mawar-el-Nahr ou Transoxane. Seldjouk et son fils Mikhaïl, s'étant distingués dans les guerres qui avaient amené cette catastrophe, obtinrent, pour prix de leurs services, des établissements dans le Mawar-el-Nahr. Lorsque le fameux Mahmoud, sultan de Gazna, eut à son tour conquis cette province, soit qu'il craignît que les Seldjoucides, profitant de son éloignement, n'y devinssent trop puissants, soit qu'il crût affermir sa domination en ajoutant à ses forces militaires les bras d'une tribu belliqueuse avec laquelle son père avait une commune origine, il leur fit traverser le Djihoun (l'Oxus), et les cantonna dans les districts septentrionaux du Khoraçan. Quoi qu'il en soit, la faute impolitique ou les précautions de Mahmoud tournèrent contre ses propres descendants. Devenus plus nombreux, les Seldjoucides, commandés alors par Thoghrul, fils de Mikhaïl, et par ses frères, faisaient des incursions dans le Kharizme et

dans diverses parties du Khoraçan. Cependant Thoghrul, austère dans ses principes, se montrait déjà si exact observateur de la justice, que les peuples de ces contrées le prenaient pour arbitre de leurs différends. Il battit les généraux que lui opposa le sultan Mas'oud, fils de Mahmoud; et profitant de l'absence de ce prince, qui, aveuglé sur le danger dont le cœur de ses États était menacé, ne s'occupait qu'à reculer ses frontières dans l'Indoustan, il s'empara de Nischabour, l'an de l'hégire 429 (de J. C. 1037), et préserva cette ville du pillage. Herat subit aussi le joug du vainqueur. Thoghrul, maître alors de tout le Khoraçan, s'autorisa d'une ambassade du calife de Bagdad, qui réclamait son appui contre les princes de la maison de Bowaïd, ses tyrans, et contre les Gaznevides qui, complices du démembrement de l'empire musulman, refusaient d'en secourir le chef; Thoghrul se fit reconnaître souverain de Nischabour, et promit à Caïm de le venger de ses ennemis. Une victoire qu'il remporta sur Mas'oud en personne, l'an 431 (1039), consolida sa puissance. On fit alors la kothbah en son nom dans toutes les mosquées du Khoraçan, et cette année est regardée comme la première de l'ère des Seldjoucides, qui étendirent bientôt leurs conquêtes sur la Perse entière. On avait vu déjà quelques esclaves turcs parvenir au rang suprême, et se former des États considérables, aux dépens de l'empire des califes, en Égypte, en Perse, etc. Les Seldjoucides furent les premiers qui, formant un corps de nation, envahirent l'Asie occidentale et y amenèrent à leur suite d'autres tribus de Turcs et de turcomans, dont les chefs devinrent dans la suite les fondateurs de nouvelles dynasties. A l'exemple de tous les peuples barbares, les Seldjoucides partagèrent entre eux leurs conquêtes, et Thoghrul, en consentant à ce partage, en établissant un gouvernement féodal, préparait involontairement la ruine de sa famille et l'usurpation de ses vassaux. Il ne tarda pas lui-même à éprouver les effets de cette dangereuse politique. Son frère Ibrahim-Inal, à qui il avait cédé le Djordjan et le Kouhistan, et son cousin Koutoulmich, qu'il avait fait gouverneur du Diarbekr, manifestèrent bientôt leurs projets ambitieux, et devinrent ses plus dangereux ennemis. Le premier, ayant conquis l'Arménie sur les Grecs, vers l'an 440 (1049), fit prisonnier le prince Libarid, leur général, et l'envoya à Thoghrul, qui lui rendit généreusement la liberté. Thoghrul, de son côté, enleva Ispahan au dernier rejeton d'une branche des Bowaïdes, en moharrem 443 (mai 1051), et choisit cette ville pour la capitale de son empire. Ce fut alors que, cédant aux instances du calife Caïm, il marcha vers Bagdad pour délivrer ce pontife de la tyrannie du rebelle Bessasiry, qui s'était rendu maître de la plus grande partie de l'Irak. Thoghrul entra dans Bagdad, en ramadan 447 (décembre 1055), malgré la résistance des habitants, qui étaient attachés à la domination des Bowaïdes, et il fit arrêter Melik-errahim, dernier prince de cette dynastie, moins pour le punir de son indifférence à défendre le calife, et pour mettre un terme à l'oppression qu'exerçaient depuis plus d'un siècle, sur les successeurs du prophète, les ancêtres de ce prince, qu'afin de s'arroger toute l'autorité qu'ils y avaient usurpée. En effet, Thoghrul fut revêtu de la charge d'émir al-omrah, et son nom fut prononcé dans la kothbah après celui du calife, qui épousa une sœur du nouveau maître qu'il s'était donné. Cependant Bessasiry, ayant reçu des secours du calife d'Égypte, s'avançait dans la Mésopotamie, et menaçait Bagdad. Thoghrul alla à sa rencontre, l'obligea de s'éloigner, et s'empara de Moussoul, dont l'émir avait pris part à la révolte. De retour à Bagdad, en moharrem 449 (mars 1057), il y entra en triomphe et fut reçu en audience solennelle par le chef de l'islamisme, qui le confirma dans la souveraineté des pays qu'il avait conquis, lui mit sur la tête un voile d'étoffe d'or, imprégné de musc, le fit revêtir de sept robes d'honneur, lui donna deux couronnes et deux épées, en signe d'investiture, et le proclama monarque de l'Orient et de l'Occident. Bessasiry, ayant repris Moussoul, avait mis dans son parti l'ambitieux Ibrahim-Inal, frère du sultan, en lui promettant le trône, et des secours pour s'y maintenir. Thoghrul, qui se disposait à combattre Bessasiry, l'abandonna pour se mettre à la poursuite d'Ibrahim. Il l'atteignit près d'Hamadan, le vainquit et le fit étrangler avec la corde d'un arc, l'an 450 (1058). Tandis que le sultan cherchant la trace d'un des principaux fauteurs de la rébellion de son cousin, Koutoulmich, qui s'était sauvé de la dernière bataille, ravageait l'Arménie et la Géorgie où les deux princes s'étaient ménagé des intelligences et des partisans; Bessasiry, rentré dans Bagdad, se saisit de la personne du calife abbasside, fit piller son palais, mettre à mort son vizir, prononcer la kothbah au nom de Mostanser-Billah, calife d'Égypte, et força les oulémas, les grands de Bagdad, et même les princes de la famille des Abbassides, à sanctionner cette innovation. C'en était fait de l'influence religieuse de ces derniers, unique reste de leur ancienne puissance; et le grand schisme qui divisait les musulmans depuis un siècle et demi allait se terminer par le triomphe des Fathimides, lorsque Thoghrul accourut à Bagdad, délivra Caïm, le rétablit dans tous ses droits pontificaux, le 8 dzoulhadjah 451 (janvier 1059), mit en fuite Bessasiry, et apaisa tous les troubles de l'Irak par la défaite et la mort de ce dangereux rebelle. Le sultan retourna ensuite se venger des Arméniens et des Géorgiens, qui avaient favorisé la révolte d'Ibrahim-Inal et de Koutoulmich. Vainqueur de tous ses ennemis, il voulut épouser la fille du calife, auquel il avait rendu de si importants services. Mais l'orgueil de Caïm et peut-être le cœur de la jeune Seïda s'indignèrent d'une telle alliance, qui, après de longues négociations, eut pourtant lieu par l'adresse du vizir du sultan. Les fiançailles se firent à Tauris; et Thoghrul vint aussitôt à Bagdad, où ses noces avec la princesse abbasside furent célébrées avec une grande magnificence. Mais à peine était-il de retour à Reï avec sa nouvelle épouse, que l'âge, les fatigues de la guerre, et peut-être l'abus des plaisirs de l'hymen, lui causèrent une maladie dont il mourut le 8 ramadan 455 (septembre 1063), il était âgé d'environ 70 ans, et en avait régné 24 ou 26. Thoghrul est représenté, par les auteurs orientaux, comme un prince sage, habile, juste, brave, clément, aimé de ses peuples et redouté de ses ennemis. Malgré la barbarie de son origine, on ne le voit point, comme d'autres conquérants asiatiques plus modernes, se re-

paître froidement des horreurs de la guerre et des plaisirs d'une vengeance féroce. Le seul reproche que ces écrivains font au fondateur de la dynastie seldjoucide et à la plupart de ses successeurs, c'est de n'avoir point protégé les lettres et les arts. Thoghrul, n'ayant pas d'enfants, laissa l'empire qu'il avait formé à son neveu Alp-Arslan.

THOGHRUL II (Aboul-Modhaffer-Rokn-eddyn), 8e sultan seldjoucide. *Voyez* **MASOUL** (Aboul-Fethah.)

THOGHRUL III (Mogaïth-eddyn), 14e et dernier sultan de la même dynastie, succéda, l'an 571 (1175), ou 18 mois plus tard, suivant Abou'l-feda et Hadji-Khalfa, à son père Melik-Arslan. L'atabek Pehlevan Mohammed, profitant de l'extrême jeunesse de ce prince, ne lui laissa que les honneurs et la vaine représentation de la souveraineté, et se réserva un pouvoir absolu, dont il n'usa que pour l'avantage et la prospérité de l'État. Sa mort, arrivée en 1186, changea la face des affaires. Thoghrul, âgé alors de 16 à 18 ans, plein d'ardeur et de courage, joignant à sa bonne mine, à sa taille avantageuse, une adresse incomparable à manier toutes sortes d'armes et à combattre à pied et à cheval, voulut jouir de toute la plénitude du suprême pouvoir, et s'indigna d'être sous la tutelle de Kizil-Arslan, frère et successeur de Pehlevan. L'atabek, plus ambitieux que ses deux prédécesseurs, garda moins de mesures, se révolta ouvertement contre son souverain; et la guerre éclata entre ces deux princes. Thoghrul, vainqueur d'abord et maître de tout l'Irak-Adjem, fit demander au calife Nasser d'insérer son nom dans la kothbah à Bagdad, et de restaurer le palais des sultans dans cette ville. Nasser, au lieu d'acquiescer, congédia l'ambassadeur sans réponse, fit raser le palais, et envoya des troupes à Kizil-Arslan. Thoghrul triompha de l'armée califale; mais, s'étant laissé tromper par les soumissions apparentes des émirs rebelles, ceux-ci l'arrêtèrent, et le conduisirent prisonnier dans un château fort. L'usurpation de Kizil-Arslan et sa mort tragique relevèrent le parti du sultan. Il s'échappa de sa prison, rassembla des troupes, et vainquit les factieux, qui n'avaient assassiné l'usurpateur qu'afin de partager les provinces qu'ils avaient enlevées à son maître. Mais de nouveaux dangers menaçaient sa vie: la veuve de Pehlevan, héritière de la haine de son père Ynanedj contre les Seldjoucides, tenta, à l'instigation de son fils Coutlouk Ynanedj, d'empoisonner le sultan. Instruit de son projet, Thoghrul la força d'avaler le poison; mais au lieu de faire condamner juridiquement son complice, il rendit la liberté à ce perfide, et par cette clémence impolitique il creusa lui-même le précipice où il devait tomber. Les intrigues du rebelle appelèrent dans l'Irak les armes du sultan de Kharizme; mais bientôt la retraite de ce prince et la reprise de toutes les places dont il s'était emparé en Perse, la défaite et la fuite d'Ynanedj, plongèrent Thoghrul dans une funeste sécurité. Enflé de ses prospérités, il s'endormit au sein des plaisirs, et s'abandonna à la débauche. Il méprisa les conseils de ses émirs, et ne prit aucune mesure pour s'opposer à une nouvelle invasion des Kharizmiens. Takasch revint, et arriva aux portes de Reï, tandis que le prince seldjoucide était encore noyé dans le vin. Thoghrul ne laissa pas de voler au combat; mais il déchargea un si grand coup de sa masse d'armes sur une des jambes de son cheval, que l'animal s'abattit et le renversa. Ynanedj, voyant tomber le sultan, courut sur lui, et le tua, le 24 raby II 590 (mars 1194). Takasch fit attacher son corps à un gibet, et envoya sa tête au calife. Telle fut la fin d'un prince que les Orientaux mettent au rang de leurs héros et de leurs plus grands poëtes. Thoghrul était le plus spirituel et le plus éclairé de sa race. C'est à lui que le poëte Nizami dédia son poëme des *Amours* de Khosrou et Schirin, suivant le Loub al-Tawarikh; ce qui n'est pas plus vraisemblable que de l'avoir dédié à l'atabek Kizil-Arslan, s'il est vrai, comme l'a dit Sylvestre de Sacy, dans la *Notice* de Nizami, que ce poëte soit mort en 1181. Thoghrul était encore dans la fleur de la jeunesse, et avait régné 17 ou 19 ans. Il laissa un fils en bas âge, qui fut emmené dans le Kharizme, où il périt, dans le massacre ordonné, plusieurs années après, par la veuve de Takasch. Avec ce prince s'éteignit la célèbre et puissante dynastie des Seldjoucides, qui avait régné environ 160 ans sur toute la Perse, et formé diverses branches, dont une s'établit en Syrie, et une autre dans l'Asie Mineure, où elle se maintint encore plus d'un siècle. C'est des débris de celle-ci que s'est formé le berceau de l'empire ottoman.

THOGHTEKIN (Abou-Mansour-Dhahir-eddyn), fondateur de la dynastie des Thoghtekinides à Damas, était Turc de naissance, et fut d'abord mameluk ou esclave de Toutousch, prince seldjoucide, souverain de la plus grande partie de la Syrie. Parvenu aux premiers grades militaires, il était auprès de son maître, lorsque celui-ci périt dans une bataille qu'il livra en Perse, l'an 488 (1095), au sultan Barkyaroc, son neveu. Il revint à Damas, et se soumit à Redhwan, qui avait succédé à son père; mais Dekak, second fils de Toutousch, ayant enlevé Damas à son frère, fit périr le gouverneur, qui lui avait livré cette ville, et donna sa place à Thoghtekin, qui épousa bientôt la mère de son souverain. Cet affranchi, devenu alors atabek et premier ministre, jouit d'un crédit sans bornes, et joua un rôle important dans les affaires de Syrie. Il assista à la bataille d'Antioche, où l'armée combinée des musulmans fut vaincue par celle des croisés. Lorsque les chrétiens eurent pris Jérusalem et plusieurs places de la Syrie et de la Palestine, le cadi de Djabala, voulant conserver cette ville aux musulmans, la céda à Thoghtekin, qui envoya son fils Bouzy pour en prendre possession; mais l'inconduite de ce jeune homme détermina les habitants à appeler le gouverneur de Tripoli, qui vainquit Bouzy, le fit prisonnier, le renvoya à son père, et prit Djabala, qui, soumise alors au calife d'Égypte, ne tarda pas à être conquise par les Francs. Après la mort de Dekak, en 497 (1104), Thoghtekin fit proclamer roi un fils de ce prince, enfant au berceau, le déposa 11 mois après, mit sur le trône Yaltasch, frère du feu roi, et y replaça bientôt le jeune prince, dont la longue minorité devait laisser plus longtemps toute l'autorité entre les mains du ministre ambitieux. Ces révolutions parurent favorables aux chrétiens. Hugues de Tibériade fit une incursion dans le royaume de Damas, l'an 1106; Thoghtekin le surprit dans sa retraite, le tua et reprit tout le butin qu'il avait enlevé. Il sut encore attirer dans une embus-

de Gervaise, successeur de ce prince, et l'ayant fait prisonnier, il le conduisit à Damas, où on le perça de flèches sur la place publique. Quoique Thoghtekin fût continuellement menacé, harcelé par les Francs, il les craignait moins qu'il ne redoutait d'être dépouillé des États qu'il avait usurpés sur les Seldjoucides. Aussi lorsque le sultan de Perse eut envoyé en Syrie une armée de 200,000 hommes sous les ordre de Maudoud, roi de Moussoul, pour en expulser les chrétiens, le roi de Damas conclut secrètement la paix avec ces derniers, et fit manquer l'expédition. L'an 506 (1112), il seconda le courage des habitants de Tyr, harcela l'armée du roi Baudouin I[er], coula à fond ses vaisseaux, et le força de lever le siége de cette ville. L'année suivante, il se réconcilia avec Maudoud, et prit part à sa victoire sur le roi de Jérusalem : mais les larmes qu'il versa sur la mort du roi de Moussoul n'empêchèrent pas que l'assassinat de ce prince ne lui fût généralement attribué. L'an 509 (1115), un intérêt commun l'unit à Ylghazy, roi de Mardin, pour résister aux forces que le sultan de Perse avait envoyées en Syrie, sous les ordres d'Acsencar, nouvel émir de Moussoul; il lui en coûta la ville de Hamah, que les Turcs prirent d'assaut; mais il se joignit alors aux princes chrétiens pour triompher de celui qu'ils regardaient comme l'ennemi commun. Après l'expulsion des troupes seldjoucides, il recommença la guerre contre les Francs. Il était alors le plus puissant prince musulman de Syrie : mais son influence fut, pour un temps, balancée par la soumission du royaume d'Alep à Ylghazy, roi de Mardin. Les chrétiens assiégèrent Tyr, dont le tiers appartenait à Thoghtekin; et malgré ses sollicitations auprès du calife d'Égypte, avec lequel il entretenait des relations; malgré ses intrigues et ses efforts, il ne put éviter que cette ville ne tombât au pouvoir des Francs, l'an 518 (1124). Il s'était déjà dédommagé de cette perte, aux dépens des musulmans : il avait ravagé Hémesse et recouvré Hamah. La prise de Tyr ayant ramené Acsencar en Syrie, Thoghtekin fit cause commune avec lui : ils obtinrent d'abord quelques succès; mais ils essuyèrent bientôt une défaite totale. Baudouin, leur vainqueur, pénétra dans le cœur du royaume de Damas, et livra, dans les environs de la capitale, une bataille vivement disputée, dont chaque parti s'attribua le succès. Thoghtekin survécut peu à cet événement : il mourut en safar 522 (février 1128), après un règne d'environ 22 ans; prince habile, actif et vaillant, mais perfide, injuste, cruel, et ne connaissant d'autre loi que son intérêt. Les historiens des croisades ont défiguré son nom par ceux de *Hertoldin*, *Baldechin*, *Doldechin* et *Duodechin*. Il eut pour successeur son fils Tadj-el Moulouk Bouzy, dont trois fils occupèrent successivement le trône; mais sous le règne du faible Modjir-eddyn Abek, fils du troisième, le royaume de Damas passa, l'an 549 (1154), sous la domination des Atabeks, et avec ce prince finit la dynastie des Thoghtekinides, qui avait duré un demi-siècle, et que de Guignes et les auteurs qui l'ont suivi ne semblent pas avoir distinguée de celle des Seldjoucides.

THOIRAS. *Voyez* **RAPIN-THOYRAS** et **TOIRAS**.

THOMAN DE HAGELSTEIN (DAVID), sénateur d'Augsbourg, et député de cette ville à la diète de Ratisbonne, a publié en allemand, vers l'an 1700 : *Actes publics, constitutions et propositions relatifs au système monétaire en Allemagne*, Augsbourg, in-fol., sans date. Ce *Traité*, classique pour l'histoire des monnaies en Allemagne, est divisé en 3 parties. Dans la première, l'auteur donne l'histoire des anciennes monnaies chez les Hébreux, les Grecs, les Romains; de là il vient à celles des peuples d'Allemagne, depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du 17[e] siècle. Dans la seconde partie, il publie les réglements, ordonnances et constitutions qui ont rapport aux monnaies; et dans la troisième, les propositions faites à la diète de l'Empire, relativement au système monétaire. Dans la première partie, l'auteur a donné en extrait ce que Goldast et les autres savants avaient fait paraître en Allemagne sur le système monétaire, de sorte que son travail peut suppléer tout ce qui avait été imprimé sur cet objet dans ce pays.

THOMAN (MAURICE), né à Leutkirch en Souabe, le 19 avril 1722, a publié en allemand : *Vie et voyage de Maurice Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8°. Ce petit volume est intéressant pour la géographie des contrées que l'auteur a visitées; on y voit aussi le récit des maux qu'il eut à souffrir lors de la suppression des jésuites en Portugal, par suite des mesures rigoureuses adoptées par Pombal. Embarqué à Goa, il fut transporté à Lisbonne, avec 160 de ses confrères, tous entassés dans le fond d'un vaisseau, où plusieurs périrent dans la traversée. A son arrivée en Portugal, Thoman fut jeté, ainsi que ses confrères, dans les cachots de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, et pendant 16 ans, il habita un souterrain humide, qui se remplissait d'eau dans les saisons pluvieuses, n'ayant de communication qu'avec ses geôliers. Enfin, le roi étant mort en 1777, et l'ambassadeur d'Autriche ayant réclamé pour les jésuites allemands, 11 de ces malheureux, au nombre desquels était Thoman, purent retourner dans leur patrie. Le 11 septembre de la même année, ils arrivèrent à Vienne et furent présentés à l'impératrice Marie-Thérèse, qui les consola et les félicita sur leur délivrance. Thoman se retira à Botzen dans le Tyrol, où il composa ses *Mémoires* et mourut vers 1790.

THOMAS (SAINT), ou *Didyme*, (deux mots, l'un hébreu, l'autre grec, qui signifient *jumeau*), était né en Galilée d'une famille de pêcheurs. Il est nommé le huitième parmi les apôtres de Jésus, qu'il suivit dans les trois dernières années de sa prédication, et auquel il montra le plus tendre attachement. Il ne voulut pas croire à la résurrection du Sauveur sur le rapport qui lui en fut fait. Jésus ayant apparu une seconde fois à ses disciples, s'adressant à Thomas, lui dit : *Portez ici votre doigt, voyez mes mains et mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.* Thomas s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Alors Jésus reprit : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu, mais heureux ceux qui croiront sans avoir vu!* Thomas alla prêcher l'Évangile aux Parthes, mais on ignore les particularités de son apostolat. On présume qu'il reçut la palme du martyre à Calamine, ville que Tillemont conjecture être Calamone,

dans l'Arabie. Les divers ouvrages qui lui ont été attribués sont apocryphes, et ont été condamnés par le pape Gélase.

THOMAS D'AQUIN (Saint), naquit en 1227 au château de Roche-Sèche, près du Mont-Cassin, ou, selon quelques auteurs, dans la ville même d'Aquinas, d'une ancienne et illustre famille. Il commença ses études dès l'âge de cinq ans, à l'abbaye du Mont-Cassin, et fut envoyé, lorsqu'il en eut treize, à l'université de Naples. A peine y eut-il passé 2 ans, que, sentant le besoin de la retraite, il prit la résolution d'embrasser la vie monastique. Sur ses pressantes instances il fut admis au nombre des novices dans le couvent de Saint-Dominique à Naples. Ses parents s'efforcèrent de le détourner de sa vocation : prières, menaces, mauvais traitements, détention, piége tendu à son innocence, tout fut employé, mais sans succès. Des ordres de l'empereur Frédéric II et du pape Innocent IV ayant fait cesser la violence contre laquelle il luttait depuis un an, il put faire sa profession en 1243. Il se rendit alors à Cologne pour y étudier la philosophie et la théologie sous Albert le Grand, et il suivit à Paris ce savant professeur lorsqu'il y fut appelé pour enseigner au collége Saint-Jacques. Il revint avec lui à Cologne en 1248, et il y fut ordonné prêtre. Quel que fût son amour de la retraite, il prêchait souvent, parce que c'était l'esprit de son ordre et la volonté de ses supérieurs; mais il s'attachait moins à se faire admirer qu'à instruire et à édifier : c'était aussi dans ce but qu'il donnait des leçons de théologie, et qu'il composait, quand il était rendu à lui-même, ces ouvrages qui ont assuré sa réputation. Il retourna en 1253 à Paris, où il trouva bientôt l'occasion de signaler son zèle et ses talents en faveur de la vie monastique. Les priviléges accordés par les souverains pontifes aux franciscains et aux dominicains portèrent ombrage à l'université de Paris, qui ne voulut pas admettre ces religieux dans son sein. Guillaume de Saint-Amour composa à ce sujet un ouvrage où, sous prétexte de défendre les droits de l'université, il attaquait l'institution même des ordres mendiants. Thomas écrivit un livre pour faire l'apologie de ces ordres. L'affaire fut évoquée à Rome, et les deux écrivains, qui venaient déjà de mesurer leurs forces, furent choisis pour aller plaider dans cette grande querelle. Thomas l'emporta, et cela devait être, puisque le juge était un pape, Alexandre IV; mais il faut dire que, s'il gagna une mauvaise cause devant un tribunal incompétent, du moins il eut le mérite, bien remarquable dans un controversiste, un avocat et un moine (car tel était son triple caractère), de garder une sage réserve dans son langage, et de ne point substituer les injures aux raisons. Il revint en France, en 1255, prendre ses degrés et le bonnet de docteur à l'université de Paris, puis il retourna en Italie, sur l'invitation d'Urbain IV, qui le chargea de composer l'office de la fête du Saint-Sacrement. Ce travail lui fit beaucoup d'honneur. De retour à Paris en 1269, il continua de se livrer à la prédication et à l'enseignement; car il avait eu la modestie de vouloir demeurer simple religieux, et de refuser toutes les distinctions auxquelles l'amitié des papes Innocent IV et Clément IV, et du roi saint Louis, lui permettait de prétendre. En 1272, sur les pressantes sollicitations de Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, il fut envoyé à Naples par le chapitre général de son ordre pour y enseigner la théologie. Deux ans après, le pape Grégoire X l'invita à se rendre à un concile général qu'il venait de convoquer à Lyon, dans la vue de réunir les Grecs schismatiques à l'Église romaine. Le saint docteur tomba malade en route, et s'étant fait transporter à l'abbaye de Fosse-Neuve, diocèse de Terracine, il y mourut dans les sentiments de la plus fervente piété, en 1274. Jean XXII le canonisa en 1323, et Pie V le déclara docteur de l'Église en 1567. On a lieu de regretter que Thomas se soit trop attaché à la méthode scolastique en usage de son temps. On peut aussi faire bien des reproches à sa latinité; mais il faut lui reconnaître un génie vaste, des connaissances étendues, une justesse et une solidité de raisonnement qui lui assurent le premier rang parmi les théologiens scolastiques, et qui l'ont fait surnommer l'*Ange de l'école* ou le *Docteur évangélique*. Sa doctrine sur la grâce et la prédestination est la plus adoptée dans les écoles : on appelle ceux qui la suivent *thomistes*, pour les distinguer des *scotistes*, des *congruistes*, etc. Il y a un grand nombre d'éditions de ses *OEuvres*, parmi lesquelles se distinguent celle de Venise, 1594, et d'Anvers, 1612; mais on y a souvent inséré des ouvrages apocryphes, et l'on en a omis plusieurs de très-authentiques. La plus exacte est celle de Rome, 1570, 17 vol. in-fol., sur laquelle ont été faites la plupart des éditions subséquentes. La Bibliothèque du roi à Paris en possède un exemplaire *sur vélin*. Le P. Touron a donné la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4°.

THOMAS (Antoine-Léonard), littérateur distingué, né à Clermont-Ferrand, en 1732, fit ses études à Paris, avec beaucoup d'éclat, et entra chez un procureur, afin de satisfaire au vœu de sa mère, qui espérait trouver dans ses talents une ressource pour elle-même et pour ses autres enfants. Pendant quelque temps il trouva dans sa piété filiale le courage de sacrifier aux formes arides de la procédure son amour passionné des lettres; mais enfin sa vocation l'emporta et lui fit accepter une humble chaire de sixième ou de cinquième dans un des colléges de Paris, celui de Beauvais. Il débuta dans la littérature par les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle*, publiées en 1756, sans nom d'auteur, et qu'il condamna plus tard à l'oubli. La même année il adressa une *Ode à Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances*, au nom de l'université, dont les revenus furent augmentés de 20,000 fr. : le poëte avait atteint son but, c'est le seul éloge que l'on puisse faire de sa pièce. En 1757, à l'occasion du désastre de Lisbonne, il présenta à l'Académie de Rouen un *Mémoire sur les causes des tremblements de terre*, qui obtint un accessit, et qui n'a d'autre mérite que d'avoir été dicté par un sentiment religieux. En 1759, il publia *Jumonville*, poëme en IV chants, dont le sujet est le meurtre d'un jeune officier, assassiné en Amérique par les Anglais. Ce poëme, dans lequel on trouve de généreuses inspirations et quelques beaux vers, commença la réputation du jeune écrivain. A cette époque l'Académie française proposa pour sujets des prix d'éloquence, les éloges des grands hommes de la nation. Son *Éloge du comte de Saxe* obtint le prix en 1759; mais lorsque fu-

rent passés les premiers transports d'un enthousiasme, qui s'adressait plus au héros qu'à l'orateur, où il jugea qu'il avait trop oublié l'une de ses propres maximes, qui se trouvait à la fin de son discours et qu'il supprima depuis, probablement parce qu'on lui en faisait l'application : « *Les grands mots expriment faiblement les grandes douleurs.* » Son *Éloge du chancelier d'Aguesseau* fut couronné en 1760 : c'était le second que proposait l'Académie, et cette fois l'orateur, ne cherchant pas à émouvoir, mais à instruire, évita les écarts d'une fausse chaleur. Il avait concouru, la même année, pour le prix de poésie, et il n'eut que le premier accessit; mais l'Académie exprima le regret de n'avoir pas un prix à lui donner, et un hommage plus doux encore lui fut rendu par un curé de campagne, qui fit imprimer à ses frais l'*Épître au peuple* (c'était la pièce de Thomas), la lut publiquement dans son église et en distribua les exemplaires à ses paroissiens. En 1761, son *Éloge de Duguay-Trouin*, où l'on admire quelques beaux morceaux et beaucoup de patriotisme, vint ajouter à sa réputation; en 1762, le prix de poésie fut décerné à son *Ode sur le temps*, où l'on trouve une strophe sublime. Au milieu des études par lesquelles il lui fallait acheter ses succès littéraires, Thomas ne négligeait aucun de ses devoirs de professeur; mais pour suffire à ce double travail, il dérobait au sommeil une partie des nuits et ruinait insensiblement sa santé, dont le déplorable état le força de quitter la carrière de l'enseignement : il occupait alors une chaire de troisième. Il accepta une place de secrétaire particulier du duc de Praslin, ministre des affaires étrangères. Son *Éloge de Sully*, couronné en 1763, jugé diversement par les critiques, eut le suffrage du public, parce que l'auteur avait eu le courage d'attaquer les courtisans et les fermiers généraux. Il montra bientôt une autre sorte de courage, non moins difficile : il refusa d'entrer en concurrence avec Marmontel pour un fauteuil à l'Académie, parce que c'eût été servir le ressentiment du duc de Praslin, qui croyait avoir à se plaindre de l'auteur des *Incas*. Thomas sortit de chez son protecteur, et écrivit son *Éloge de Descartes*, qui fut couronné en 1765, et lui acquit plus d'honneur que tous les précédents. Il partagea pourtant le prix avec Gaillard; le public cassa cet arrêt, et Gaillard lui-même reconnut la supériorité de son rival. En 1766, quatre mois après la mort du jeune prince sur qui reposaient les espérances de l'État, parut l'*Éloge de Louis, dauphin de France*. Cette fois Thomas n'avait point en perspective une couronne académique : il évita la plupart des défauts qu'on reproche à ses autres discours, l'enflure, la prétention à l'effet, le vague des idées, l'abus des termes abstraits et des ornements inutiles, et il eut quelques-unes des qualités qu'on regrette trop souvent de ne pas rencontrer chez lui; enfin, ce qui ne lui était jamais arrivé, il sut toucher et émouvoir, parce que sa douleur était vraie. En 1767 les portes de l'Académie s'ouvrirent pour lui. Il termina son discours de réception par la promesse de ne rien écrire, de ne rien faire dont il ne pût s'honorer auprès de ses confrères et de ses compatriotes. Son style parut avoir dépouillé presque tous ses défauts pour revêtir de nouvelles qualités, lorsqu'il lut son *Éloge de Marc-Aurèle* à l'Académie, le jour de Saint-Louis 1770. Il y est encore rhéteur, même dans la simplicité qu'il affecte; mais il s'élève souvent à une haute éloquence, et c'est, sans contredit, son meilleur ouvrage. En 1772, il publia un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles*. C'était encore un panégyrique qui pourtant ne plut guère à celles qui en étaient l'objet. Les femmes furent moins touchées des doctes flatteries d'un si froid raisonneur qu'elles ne l'avaient été des reproches amers et véhéments de ce Rousseau, dont la colère même prouvait l'ardente sensibilité. En 1773, Thomas donna une édition de ses ouvrages en prose, 4 vol. in-8°, et 4 vol. in-12. Les deux premiers entièrement nouveaux, renfermaient l'*Essai sur les Éloges*. L'auteur après avoir donné l'exemple à ceux qui le remplaceraient, voulut leur donner aussi des préceptes, et il faut convenir qu'il fit, pour tracer l'histoire et les règles de ce mauvais genre, un bon livre et un livre intéressant. Voilà à peu près tous les écrits publiés par Thomas, dans le cours d'une vie tourmentée de continuelles souffrances. Son caractère était honorable, il aima la gloire avec passion et ne connut point l'envie; il était pauvre, et il ouvrit plus d'une fois sa bourse à des écrivains malheureux; il sut conserver dans le monde une pureté de mœurs vraiment virginale, et il n'en eut pas moins d'indulgence pour des faiblesses qu'il ne connaissait pas. Enfin il eut des amis véritables parmi les hommes distingués de son temps, tels que Marmontel, Delille, Chamfort, Chabanon, Barthe et Ducis. Il mourut, en 1785, à Oullins, village voisin de Lyon, avec le calme d'une conscience irréprochable. En 1802, presque tous ses ouvrages connus furent publiés par Desessarts en 7 vol. in-8°, dont les 2 derniers contiennent les *OEuvres posthumes*, savoir : *le Czar Pierre Ier*, poëme épique, dont on a six chants, et qui devait en avoir douze, mais dont la médiocrité ne permet pas d'éprouver de vifs regrets pour ce qui nous en manque; un *Traité de la langue poétique;* une *Correspondance* assez considérable; enfin quelques pièces de vers et quelques morceaux d'histoire et de critique. Une édition compacte, augmentée de plusieurs morceaux d'histoire, parut chez Belin, 1819, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* très exacte, par Villenave. La plus récente est celle de 1825, 6 vol. in-8°, avec une *Notice* fort étendue par Saint-Surin.

THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1791, obtint au concours de 1816 le premier grand prix de peinture, fut envoyé à Rome, et, à son retour en France, chargé de travaux importants, se concilia l'estime publique. Il mourut en 1833. Ses principales compositions sont : *le Christ chassant les vendeurs du Temple*, à l'église Saint-Roch; *Achille de Harlai résistant aux menaces de Bussy-Leclerc*, et *la Journée des Barricades;* ces deux tableaux appartiennent au conseil d'État; *la Procession de Saint-Janvier à Naples*, tableau de genre d'un grand mérite; *l'Ermite cherchant un asile dans un temps orageux*. Thomas a publié ses souvenirs d'Italie sous ce titre : *Un an à Rome et dans ses environs*. Ce bel ouvrage se compose de 72 lithographies avec un texte.

THOMAS DE CANTIMPRÉ ou **CATIMPRÉ**, légendaire et versificateur latin, né, suivant l'opinion la plus

probable, en 1201 à Lewes ou Lewis, près de Bruxelles, fut élevé à Liége dans le goût des lettres et de la piété, de 1206 à 1216, et devint en 1217 chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'abbaye de Cantimpré, d'où lui est venu son surnom. Il y séjourna un peu plus de 15 ans, et y reçut la prêtrise. Vers 1232, il embrassa la règle des dominicains ou frères prêcheurs dans le couvent de Louvain. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne suivre les leçons d'Albert le Grand. Dès 1237 il avait quitté cette ville pour se rendre à Paris, où il acheva ses études, et où il était encore en 1238. On le retrouve à Louvain en 1246, remplissant les fonctions de sous prieur et de lecteur ou professeur. On a supposé qu'il avait été élevé à l'épiscopat; mais il y a toute apparence que sa plus haute dignité a été celle de prédicateur général dans une province monastique, composée de cantons de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. Juste-Lipse et J.-Alb. Fabricius le font mourir en 1263; mais cette date n'est pas certaine. On a de lui quelques *Vies* dans les *Acta sanctorum*. Son principal ouvrage, qui, sous le titre singulier de *Bonum universale de apibus*, n'annonce pas très-clairement 2 livres d'histoires édifiantes et miraculeuses, est une sorte de recueil hagiographique, où l'auteur fait connaître par leurs *œuvres*, les plus saints personnages de son pays et de son temps. On en doit à Colvener des éditions, Douai, 1597, 1607, 1625, in-8°, et au dominicain Vincent Willard une traduction française, Bruxelles, 1650, in-4°.

THOMAS DE JÉSUS (le père), écrivain ascétique, né à Lisbonne en 1529, embrassa la règle des ermites de Saint-Augustin, et tenta d'y introduire de nouvelles austérités; mais ses confrères l'en empêchèrent. Il suivit le roi Sébastien dans sa funeste expédition d'Afrique, fut fait prisonnier et tomba entre les mains d'un *marabout* ou moine musulman, qui le maltraita beaucoup, mais inutilement, pour le faire changer de religion. Ayant été délivré par l'ambassadeur portugais, il ne voulut point retourner dans sa patrie, et il dévoua le reste de sa vie à instruire et à consoler les malheureux chrétiens, esclaves chez les Mores. C'est au milieu de ces saints exercices qu'il mourut à Maroc en 1582. On a de lui un traité de la *Passion de J. C.*, qui a été traduit en français par le P. G. Alleaume, jésuite, sous le titre de *Souffrances de Jésus-Christ*, Paris, 1695, 2 vol. in-12; 1703, 4 vol. in-12.

THOMAS DE PARIS (le père), capucin, né vers 1670, fut destiné par ses supérieurs aux missions du Levant et se rendit à Constantinople. Le P. Alexis de Sommevoir, gardien des missions de l'ordre dans l'Orient, lui remit, à ses derniers moments, les manuscrits d'un ouvrage auquel il travaillait depuis 40 années, en le priant de le publier. Le P. Thomas repassa en France pour remplir cette tâche, et, grâce à lui, parut le *Trésor de la langue grecque vulgaire et de la langue italienne*, 1709, 2 vol. in-4°. Comme complément nécessaire de ce *Dictionnaire* de son ami, il publia, la même année, une *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue vulgaire, divisée et partagée en douze heures*, in-8° de 353 pages.

THOMAS DE VILLENEUVE (le Bienheureux GARCIAL, connu sous le nom de), né à Funellana, diocèse de Léon, vers 1487, professa la philosophie à l'académie d'Alcala, puis à l'université de Salamanque, embrassa ensuite la règle des ermites de Saint-Augustin, et ayant reçu les ordres en 1520, se dévoua entièrement à la prédication et à la direction des âmes. Il accepta malgré lui l'archevêché de Valence; et donna dans ce poste éminent l'exemple de toutes les vertus évangéliques. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il distribua tout ce qui lui restait aux malheureux, et ordonna que le lit sur lequel il était couché fût, après sa mort, porté aux prisonniers. Il mourut en 1555, et fut canonisé en 1658. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions. La première est de Ségovie, 1681, 2 vol. in-4°; la plus récente d'Augsbourg, 1757, in fol.

THOMAS. *Voyez* BECKET, CAJETAN, CARIGNAN, DOUVRE, FOSSÉ, GIRAC, KEMPIS, MICHEL II, dit *le Bègue*, etc.

THOMASIUS (JACQUES THOMASEN, plus connu sous le nom latanisé de), célèbre philologue, né à Leipzig en 1622, y professa successivement, pendant plus de 40 ans, la philosophie, la dialectique et l'éloquence, et mourut en 1681. Au nombre de ses élèves il compta l'illustre Leibnitz. Outre une édition des *Œuvres* de Muret, Leipzig, 1672, on lui doit une foule de programmes, de thèses et de dissertations parmi lesquelles nous citerons : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ*, Leipzig, 1665, in-4°; Halle, 1699, in-8° : à cette édition est jointe la liste de ses autres dissertations.

THOMASIUS (CHRÉTIEN), savant professeur, fils du précédent, né à Leipzig en 1655, mort à Halle en 1728, rendit à sa patrie le service immense d'attaquer les vieilles routines des écoles, et de substituer la langue allemande à la langue latine pour l'enseignement. Ces innovations donnèrent une vogue extraordinaire à Thomasius, en même temps qu'elles lui firent de tous les partisans d'Aristote et des doctrines anciennes autant d'ennemis, effrayés de la hardiesse du professeur et exaspérés encore par ses railleries peu ménagées. Un ouvrage périodique, qu'il entreprit en 1688, porta au comble le mécontentement de ses rivaux. Ils portèrent leurs plaintes à Berlin; mais le journaliste y trouva un protecteur puissant dans le comte de Haugwitz, grand maréchal de la cour, et s'abandonna plus que jamais à son humeur caustique. Enfin le clergé de Leipzig intervint dans ces débats continuels et le fit bannir. Thomasius se rendit à Halle, où il professa avec plus d'éclat encore et avec la même hardiesse d'opinions, mais protégé par Frédéric, qui l'honorait, et qui lui conféra le titre de conseiller intime. On a de lui, en latin ou en allemand, un très-grand nombre d'ouvrages de philosophie, de jurisprudence, de polémique, etc., parmi lesquels on distingue : *Historia sapientiæ et stultitiæ, sive opuscula et excerpta varia theologico-historico-philologica*, Halle, 1693, 3 vol. in-8°; *Institution de jurisprudence divine, avec les principes du droit naturel et du droit des gens*, ibid., 1709, 4 vol.; *Observations sur le traité de Sam. Pufendorff concernant la puissance spirituelle du saint-siége*, Leipzig, 1717, in-8°; *Pensées libres, plaisantes, sérieuses, mais cependant raisonnables et légitimes, ou Entretiens mensuels sur les ouvrages nouveaux*, Helmstadt, 1723-25, 4 vol. in-4°.

THOMASSIN (Louis), oratorien, né à Aix en 1619, enseigna les belles-lettres dans différents colléges, la philosophie à Pézénas, la théologie à Saumur, puis à Paris, au séminaire de Saint-Magloire. Dans les loisirs que lui laissait ce nouveau poste, il tenta de concilier les doctrines des molinistes et des jansénistes; mais les dissertations latines qu'il composa dans cette intention en 1667, au nombre de 17, sur les conciles, ne réussirent qu'à exciter contre lui et contre sa congrégation même la colère des parlements et de l'archevêque de Paris. Plus tard il se proposa le même but dans ses *Mémoires sur la grâce*, et put se convaincre qu'il ne faut jamais se placer comme médiateur entre deux opinions religieuses. Le général de l'Oratoire, effrayé des conséquences que pouvait avoir pour la congrégation cette irritation générale des esprits, engagea l'auteur à se retirer dans la maison de l'institution. Il y composa la plupart des ouvrages auxquels il doit sa réputation, et mourut à Paris en 1695. On citera de lui : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, etc., 1678, 1679, 3 vol. in-fol, dont il donna lui-même une traduction latine, mais dans un autre ordre, 1688, 3 vol. in-fol.: le pape Innocent XI fut si satisfait de cet ouvrage qu'il voulut attirer l'auteur à Rome, où il se proposait de lui donner le chapeau de cardinal; *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 1689, 3 vol. in-fol.; *Glossarium universale hebraic.*, Paris, 1697, in-fol.; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Église*, Paris, 1703, 2 vol. in-4°; des *Traités* sur diverses parties de doctrine et de liturgie, etc.

THOMASSIN (Claude), oratorien, cousin du précédent, né en 1613 à Manosque, dont il fonda et dota le séminaire, et où il mourut en 1692, se fit une réputation par ses talents pour la chaire et pour la poésie. On a de lui : *le Chrétien désabusé du monde*, en vers, 1688, in-12, etc.

THOMASSIN (Philippe), graveur, né à Troyes vers la fin du 16e siècle, mort à Rome à l'âge de 70 ans, compta parmi ses élèves Cochin, Dorigny et Callot. Son ouvrage le plus remarquable est un *recueil* de portraits des souverains et des capitaines les plus illustres, publié en 1600 et dédié à Henri IV.

THOMASSIN (Simon), membre de l'Académie royale de peinture, neveu du précédent, né à Paris, où il mourut en 1732, a gravé plusieurs estampes d'après les tableaux de grands maîtres, et un grand nombre de portraits; il a donné aussi toutes les statues et bas-reliefs qui ornent le château de Versailles, Paris, 1694, in-8° et in-4°; la Haye, 1723, 2 part. in-4°.

THOMASSIN (Henri-Simon), membre de l'Académie royale de peinture, fils et élève du précédent, né en 1688 à Paris, où il mourut en 1741, fut supérieur à son père et à son grand-oncle pour la pureté du dessin et la vigueur de la touche. Son chef-d'œuvre est une estampe d'après le Fety, intitulée *la Mélancolie*.

THOMASSIN (Thomaso-Antonio VICENTINI, connu sous le nom de), comédien, né à Vicence en 1682, vint en 1716 à Paris, où il remplit à la Comédie-Italienne les rôles d'Arlequin avec une agilité, une grâce et une gaieté surprenantes, et mourut cependant de mélancolie en 1739.

THOMASSIN (Vincent-Jean), fils du précédent, né à Paris en 1717, fut attaché au Théâtre-Italien depuis 1732 jusqu'en 1756, et mourut vers 1769.

THOMASSIN (Guillaume-Adrien), fils du précédent, débuta au même théâtre en 1749, à l'âge de 5 ans, dans un ballet à la suite du *Retour de la paix*, comédie de Boissy, et mourut en 1807 dans une extrême indigence.

THOMASSIN (Louis), ingénieur du roi, né à Paris vers la fin du 17e siècle, a publié : *Traité des fortifications*, 3 vol., le premier in-4°, les deux autres in-8°; *Lettres sur les canaux proposés pour former la jonction des mers par la Bourgogne*, Dijon, 1726, 1727, in-8°; *Nouveaux mémoires contre le projet de l'examen de la jonction de la Saône à la Seine par Dijon, dans lesquels on démontre l'impossibilité de cette entreprise*, Dijon, 1733, avec carte.

THOMASSIN (Jean-François), chirurgien, né en 1750 à Rochefort, près de Dole, après avoir terminé ses études médicales, fut attaché comme chirurgien au régiment d'Artois (cavalerie). Lors des guerres de la révolution il fut nommé chirurgien en chef à l'armée du Rhin, puis à l'armée des Côtes-de-l'Océan. Plus tard, devenu médecin de l'hôpital militaire de Besançon, il ouvrit dans cette ville des cours d'anatomie et de chirurgie qui furent très-fréquentés. Connu depuis longtemps dans la littérature médicale, il avait remporté en 1777 un prix à l'Académie de Dijon, par une *Dissertation sur la pustule maligne*; d'autres mémoires lui avaient mérité jusqu'à quatre médailles d'or de l'ancienne Académie de médecine, qui avait fini par se l'associer. Il mourut à Besançon en 1828, correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, etc. Outre un assez grand nombre d'articles dans les journaux de médecine, et une bonne édition des *Observations intro-chirurgiques* de Corvillart, 1791, in-8°, fig., on lui doit une *Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies*, 1788, in-8°; une *Description abrégée des muscles*, 1799, in-8°, etc.

THOMASSIN DE JUILLY (Bernard-Joseph), né le 13 juin 1723, à Arc en Barois, d'une famille anoblie par Louis XV, reçut pour retraite la place de gouverneur de Nogent-le-Roi, après avoir obtenu le grade de mestre de camp de cavalerie, sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie du prince de Beauvau. Membre des académies d'Angers, de Dijon, de Montauban, il se livra, dans la retraite, à la poésie, à l'étude de l'art militatre et de l'histoire. Le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer, outre quelques *Poésies fugitives*, qui furent insérées dans *le Mercure*, est une *Vie du maréchal de Catinat*, 1775, 1 vol. in-12. Sa famille conserve de lui un grand nombre de manuscrits, dont quelques-uns ne sont pas dépourvus d'intérêt. Il mourut à Arc, le 23 mars 1798, laissant trois fils, dont deux ont, comme lui, suivi honorablement la carrière des armes.

THOMASSIN DE MONT-BEL (Pierre), neveu du précédent, naquit aussi à Arc en Barois, le 5 juillet 1799. Il occupait, au camp de Boulogne, une place

d'inspecteur des vivres, qu'il quitta pour se retirer chez lui, à Arc, où il mourut d'une maladie de poitrine, le 13 septembre 1810. Outre les *Délices de la Pologne*, 1807, in-8°, et la *Diligence philosophique*, 1808, 2 vol. in-18, productions au-dessous du médiocre, Thomassin publia : *la Bataille d'Iéna*, poëme, Paris, 1806, in 8°; *le Siége d'Alise*, ou *la Gaule subjuguée*, tragédie en cinq actes et en vers, Paris, 1809, in-8°. Il était de la Société académique des sciences de Paris, dans laquelle on lut sa *Notice nécrologique*, le 2 décembre 1810.

THOMIRE (......), sculpteur-ciseleur, né en 1751, mort à Paris au mois de juin 1843. Simple ouvrier, né dans un faubourg de Paris, il était arrivé à la fortune et à la célébrité par son talent, sa persévérance, sa probité et un vif amour pour son art. C'est à lui qu'on doit la régénération de l'art de la ciselure. C'est lui qui a donné le premier aux bronzes de la fabrique parisienne cette supériorité de dessin et d'exécution qui n'a pu être atteinte nulle part. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

THOMON (Thomas-Jean THOMAS de), habile architecte, né à Paris en 1759, embrassa la carrière des arts contre le gré de ses parents, et suivit avec un grand succès les leçons de Leroi, premier professeur de l'académie d'architecture. Envoyé à Rome en 1785, aux frais du gouvernement, il s'y trouvait lorsque la révolution éclata. Thomon, que le comte d'Artois venait de nommer son architecte (1791), et que la reconnaissance attachait d'ailleurs à la famille de Polignac, renonça dès lors à revenir en France. Le prince d'Esterhazy l'appela en Hongrie en 1796, et il y demeura jusqu'en 1798, qu'il se rendit en Russie. Nommé architecte de l'empire, il fut chargé de l'exécution d'un grand nombre d'édifices publics et de monuments, tels que le grand théâtre, la Bourse, les magasins à suif de Pétersbourg, trois fontaines sur le chemin de Tsarskoe-Selo, et un temple funéraire à la mémoire de l'empereur Paul à Pavlofsk; à Pultawa, la colonne triomphale en mémoire de la victoire de Pierre le Grand sur les Suédois; à Odessa, le théâtre et l'hôpital. De nombreuses distinctions et un traitement élevé le récompensèrent de ses travaux. Il mourut en 1813, par suite d'une chute qu'il fit en visitant les décombres du théâtre de Pétersbourg, l'un de ses chefs-d'œuvre, qu'un incendie avait consumé. Aux titres de membre de l'Académie des beaux-arts, de professeur à la même académie, il joignait ceux de major au corps du génie des communications de terre et de professeur à l'école d'application de ce corps. Un style pur, élégant et correct distingue tous ses ouvrages. L'architecture ne fut pas d'ailleurs le seul art qu'il cultiva; on a de lui des dessins et des gravures d'une exécution remarquable, et il a peint à l'aquarelle des tableaux qui décorent le palais de l'Ermitage, et que l'on retrouve dans plusieurs galeries particulières de Pétersbourg et de Moscou. Thomon est auteur des deux ouvrages suivants : *Observations sur un ouvrage qui a pour titre* l'Académie impériale des beaux-arts à Pétersbourg, 1807; *Traité de peinture, précédé de l'origine des arts*, 1809.

THOMPSON (Édouard), écrivain, né à Hull, dans le comté d'York, mort en 1786, obtint le grade de lieutenant dans la marine, se distingua par plusieurs actes de bravoure, et publia quelques écrits qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de la licence. Il recueillit lui-même ses productions les plus condamnables vers 1769, en 2 vol., sous le titre de la *Cour de Cupidon*. Cependant on a de lui des ouvrages plus estimables : un opuscule en vers irréguliers, intitulé *Échappée de Trinculo au jubilé; Lettres d'un marin* (*Sailor's Letters*), *écrites à quelques-uns de ses amis en Angleterre pendant ses voyages dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, de 1744 à 1759.

THOMPSON (William), poëte anglais, mort vers 1766, doyen de Raphoe, en Irlande, après avoir occupé les cures de South-Weston et Hampton-Poyle, en Oxfordshire, publia par souscriptions, en 1757, ses *Poëmes sur divers sujets* (*Poems on several occasions*), suivis de la tragédie de *Gondibert et Berthe*, 2 vol. in-8°.

THOMPSON (William), peintre, né à Dublin en 1726, mort en 1798, a donné : *les Principes du beau*, 1798, in-4°.

THOMPSON (Alexander), littérateur anglais, mort à Édimbourg en 1803, à l'âge de 41 ans, a publié : *le Whist*, poëme en II chants, 1791, in-8°; *le Paradis du goût* (*the Paradise of taste*); *Essai sur les romans*, épître en vers, etc., 1794, in-4°; *Mélanges germaniques*, recueil de drames, dialogues, contes, etc., traduits de l'allemand.

THOMPSON Gilbert), médecin de la secte des quakers, mort à Londres en 1804, à l'âge de 76 ans, a laissé : *Dissertatio de exercitatione*, Édimbourg, 1753, in-8°; *Mémoires sur la vie et tableau du caractère du docteur J. Fothergill*, 1782, in-8°; *Traductions d'Homère et d'Horace, suivies de poésies originales*, in-8°.

THOMSON (Jacques), célèbre poëte, né le 11 septembre 1700 à Ednam, dans le comté de Roxburh, en Écosse, mort à Kew le 27 août 1748, ne parut pas se disinguer de ses camarades dans ses études. Dès lors cependant il se livrait à son goût pour la poésie, qu'avait développé en lui, avec l'amour de la nature, son séjour à la campagne, où William Bennet, homme d'esprit et amateur de vers, l'emmenait passer les vacances. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt; incapable de prendre aucune profession, il vécut quelque temps dans l'indigence, dont ne put le tirer la vente de ses premiers ouvrages. Cependant son beau talent finit par le faire sortir de l'obscurité; il eut alors de nombreux amis et des protecteurs qui le servirent utilement. Son poëme des *Saisons*, dont chaque saison avait été imprimée séparément, fut publié en 1730. L'année précédente, il avait fait représenter sa tragédie de *Sophonisbe*. Dans un voyage qu'il fit vers ce temps en Italie avec le fils aîné du chancelier Talbot, il recueillit les matériaux de son poëme de la *Liberté*, en V chants, qu'il publia à son retour. En 1738, il donna la tragédie d'*Agamemnon*. Le prince de Galles lui assigna sur sa cassette une pension de 100 louis, et plus tard il obtint la place d'intendant des îles Sous-le-Vent sans être forcé de quitter l'Angleterre. Tranquille désormais sur son sort, il donna au théâtre, en 1745, *Tancrède et Sigismond*, la meilleure de ses tragédies, et la même année il publia le *Château de l'indolence*, poëme en II chants. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de 1761,

2 vol. in-4°. Ses *Saisons* ont eu une foule d'éditions, parmi lesquelles on doit distinguer celle de Bodoni, Parme, 1794, in-4°, et celle de 1810, avec gravure, par Bartolozzi et Tomkins. Ce poëme a été traduit en prose par Mme Bontemps, 1759; par Deleuze, 1801 et 1806, in-12; par F. B. 1806, in-8°; et en vers français par J. Poulin, 1802, 2 vol. in-8°.

THORDO, THORD DEGN (Diaconus), ou *Lille Thord Degn*, premier juge de la province du Nord-Juttland, sous Waldemar III, vers le milieu du 14e siècle, a réuni les anciennes lois de la nation danoise dans un code publié à Ripen, 1504, et à Copenhague, 1508, in-4°, en danois, qui lui a fait donner le titre de *Daciæ (Daniæ) legifer*. Ludevig a publié la version latine de ce code dans ses *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, tome XII, page 166. Éric Krabbe en a laissé une traduction allemande, publiée dans les *Monumenta* de Westphal.

THORE (Jean), médecin, né en 1762 à Montault, dans l'Armagnac, était fils d'un tisserand. Après avoir terminé ses classes au collége d'Auch, il alla étudier la médecine à Bordeaux, où il suivit avec un goût particulier les leçons de botanique de Latapie. Employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, jusqu'à la paix avec l'Espagne en 1795, il s'établit ensuite à Dax, fut, en 1809, nommé médecin en chef de l'hôpital militaire, et conserva cet emploi jusqu'à la suppression de l'établissement en 1815 : il mourut d'apoplexie en 1823. On a de lui : *Essai d'une chloris du département des Landes*, 1803, in-8°; *Promenade sur le golfe de Gascogne, ou Aperçu topographique, physique et médical des côtes occidentales de ce golfe*, Bordeaux, 1810, in-8°. Cet ouvrage lui a valu une médaille de l'Académie de Bordeaux. Bory de Saint-Vincent a consacré une *notice* à Thore dans le journal d'agriculture de la Gironde (l'*Ami des champs*), août 1823.

THORENTIER (Jacques), oratorien, mort dans la maison de Saint-Honoré, à Paris, en 1713, se distingua par ses talents comme prédicateur et comme professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs colléges. On a de lui : l'*Usure expliquée et condamnée par l'Écriture et la tradition*, 1689; *Consolations contre les frayeurs de la mort*, 1698, in-12; *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, ouvrage posthume, 1726, in-12.

THORER (Alban), ou **ALBANUS THORINUS**, savant médecin suisse, né à Wintherthur en 1489, mort en 1550, doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il occupa avec distinction une chaire de théorie médicale à Bâle, et n'obtint pas de moindres succès dans la pratique. On a de lui : un *Recueil d'anciens auteurs de matière médicale*, Bâle, 1528, in-fol.; des éditions et des traductions des ouvrages de médecine, etc.; *Cottidiani colloquii libellus*, Bâle, 1541, traité fort rare et qui contient sa méthode d'enseignement.

THORESBY (Ralph), antiquaire, né à Leeds, dans le comté d'York, en 1658, mort en 1725, fonda le *Museum thoresbianum*, et fut reçu, en 1697, membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Ducatus leodensis, ou Topographie de Leeds et des contrées adjacentes*, 1714, *Vicaria leodensis, ou Histoire de l'église de Leeds*, Londres, 1724. On peut voir la liste de ses autres ouvrages dans la *Biographie britannique*.

THORILD (Thomas), poëte suédois, né à Gothenbourg en 1759, mort en 1808, débuta par rédiger le *Nouveau critique*, feuille périodique (1784), composa contre le poëte Kelgren une satire virulente et injuste intitulée *Mercuriale*, et présenta la même année à la Société *Utile dulci*, les *Passioni*, poëme didactique en vers hexamètres, qui n'obtint pas le prix malgré le mérite que l'on reconnut à cette pièce. Il donna ensuite *les Plaisirs de l'imagination*, ode en prose poétique, *dédiée à Kelgren, poëte des Grâces* (traduite en français, en 1788, dans les *Mélanges de littérature suédoise*, publiés par Agander). Il parut alors renoncer à la poésie, et suivit le cours de jurisprudence à Upsal, où il soutint une thèse intitulée : *Critique de Montesquieu*. Il voulut alors entrer dans la carrière administrative, mais sa conduite et ses plaisanteries impolitiques lui fermèrent toute voie à l'avancement, et il n'eut d'autre ressource que de publier sur la politique, la philosophie, la morale, un grand nombre de pamphlets, dont les principaux sont : *Critique des critiques, suivie d'un Essai sur la législation du monde spirituel* (1771), *sur la clémence* (1792), *sur le principe de l'instruction* (1793), *la Justice ou la loi éternelle de toute société* (1794). Ses ennemis le firent condamner à la déportation, et il ne rentra plus dans son pays, quoiqu'on eût reconnu l'injustice de la sentence.

THORILLIÈRE (LENOIR de la), comédien de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, remplit avec succès, à ce dernier théâtre, les rôles de rois et de paysans, et mourut, en 1679, du chagrin que lui causa le mariage de sa seconde fille, Thérèse, avec Dancourt, qui l'avait enlevée. La Thorillière était gentilhomme et avait été capitaine de cavalerie.

THORILLIÈRE (Pierre de la), comédien, fils du précédent, et bien supérieur à son père, né en 1656, mort en 1731, reçut de Molière les premières leçons, et joua les valets et les comiques avec une rare perfection, pendant 47 ans. Dans ce long intervalle, il créa un nombre infini de rôles, depuis Hector dans *le Joueur*, de Regnard, en 1696, jusqu'à Pasquin dans *les Fils ingrats*, de Piron, en 1728.

THORILLIÈRE (Anne-Maurice la), fils du précédent, reçu par faveur, en 1722, sans début, fut sifflé pendant 15 ans dans les rôles de confidents et de seconds amoureux, prit, à la retraite de Duchemin, les rôles de pères et de financiers, dans lesquels il réussit mieux, se retira en 1759, et mourut la même année, à l'age de 63 ans.

THORISMOND, fils aîné et successeur de Théodoric Ier, roi des Visigoths, avait environ 28 ans lorsqu'il fut élu roi, en 451, sur le champ de bataille de Méri-sur-Seine, où son père venait d'être tué en combattant Attila, de concert avec les Romains. Deux ans après Thorismond fut assassiné par son frère Théodoric II, sous le prétexte qu'il se disposait à rompre l'alliance avec les Romains.

THORKELIN (Grim-Jean), professeur à l'université de Copenhague, gardien des archives royales de Danemark, conservateur de la bibliothèque Arna-Ma-

guéenne, membre de la Société islandaise, a publié : *Diplomatarium arna-magnæanum exhibens monumenta diplomatica*, etc., 1786, 2 vol. in-4°; *Eyrbyggia Saga, sive Eyranorum historia*, etc., 1787, in-4°.

THORLAKSEN (Jean), poëte islandais, pasteur à Baegisa, en Islande, entremêlait ses graves fonctions de traductions de poëtes célèbres, et se consolait en quelque sorte de son indigence présente, par l'espoir de vivre dans l'avenir. Il traduisit d'abord *le Paradis perdu* de Milton, et entreprit ensuite la traduction de *la Messiade* de Klopstock, dont il ne termina que les quatorze premiers chants. Mais il avoue lui-même que trop avancé en âge lorsqu'il commença cet ouvrage, il ne put le conduire à sa fin, ni lui donner la perfection qu'on remarque dans le premier. Rien de plus étrange, au rapport des voyageurs, que la résidence de ce poëte du Nord. Il habitait une petite cabane, dont le site, entre trois hautes montagnes et à la proximité d'un grand nombre de cascades et de ruisseaux, est singulièrement romantique. Sa chambre à coucher, qui était aussi son cabinet de travail, et où l'on entrait par une porte de quatre pieds de haut, contenait à peine un lit, une table et une chaise. Il avait deux paroisses à administrer, et son revenu ne s'éleva jamais au-dessus de 150 francs par an. Cela paraîtra moins surprenant, lorsqu'on saura que la subsistance est si peu dispendieuse en Islande, qu'autrefois les moindres places ecclésiastiques ne rapportaient pas au delà de 25 à 30 francs de revenu fixe par année. Il ne dut l'amélioration de son sort qu'au zèle du voyageur anglais Henderson, qui, frappé de l'extrême exiguïté des revenus de Thorlaksen, la fit connaître à ses compatriotes, qui se cotisèrent pour lui envoyer d'Angleterre un riche présent, en 1819. Le gouvernement danois, averti par cette démarche, accorda à ce respectable ministre une pension dont il ne put jouir longtemps. Il mourut dans un âge très-avancé, au mois d'avril 1820.

THORNHILL (sir James), peintre anglais, né à Weymouth en 1676, mort en 1734, étudia les différentes manières des artistes étrangers en Hollande, en Flandre et en France, fut nommé premier peintre d'histoire de la reine Anne, qui le désigna pour peindre, dans le dôme de la cathédrale de Saint-Paul, l'histoire de ce saint. On cite de lui beaucoup d'autres ouvrages remarquables; son chef-d'œuvre est le réfectoire et le salon de l'hôpital des marins à Greenwich. Il se distingua dans les genres du portrait et du paysage, et eut des succès comme architecte.

THORNTON (Bonnel), littérateur anglais, né en 1724, mort en 1768, entreprit, jeune encore, à l'université d'Oxford, un ouvrage périodique sous le titre de *l'Étudiant;* il travailla ensuite au *public Advertiser*, feuille qui eut une grande vogue, et en 1754 rédigea, en société avec Colman, et avec beaucoup de succès, un ouvrage dans le genre du *Spectateur,* intitulé : *le Connaisseur,* qui fut réimprimé à Londres en 1793, 4 vol. in-12. On lui doit en outre une traduction des comédies de Plaute, des *poésies* satiriques ou badines, et il a inséré plusieurs articles dans l'*Aventurier,* dans la *Chronique de Saint-James*, et dans le *Journal de Covent-Garden.*

THORWALDSEN (Albert-Barthélemy) était fils d'un marin islandais, qui exerçait en outre l'humble métier de tailleur en bois des figures grossières qui se placent aux proues des navires marchands. Il naquit en pleine mer, pendant le trajet que sa mère faisait de Raisciavik (Islande) à Copenhague, en 1769, et il perdit de bonne heure ses parents. Admis comme élève boursier dans la classe de dessin de l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague, il remporta, en mars 1794, le grand prix, auquel est attaché une pension de 600 écus de spécies (environ 2,400 francs) par an, pendant quatre années, pour mettre le vainqueur à même d'aller à Rome et de se perfectionner dans son art. Ordinairement l'élève couronné, avant de passer en Italie, parcourt l'Allemagne et la France; mais Thorwaldsen dont l'éducation, par suite de l'état voisin de l'indigence de ses parents, avait été si négligée qu'on crut qu'il serait inutile pour lui de visiter ces deux pays, s'embarqua à Copenhague directement pour Livourne. De là, il se rendit à pied à Rome, où il passa plus de deux années uniquement occupé à contempler les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, et indécis s'il devait se consacrer à la peinture ou à la sculpture. C'est dans une visite qu'il fit au musée du Vatican qu'il se sentit subitement une vocation pour l'art du statuaire, et dès ce moment il s'y livra avec une ardeur extrême. Son premier ouvrage fut le modèle d'une statue colossale de *Jason,* qui fit une grande sensation dans le monde artistique, et dont l'exécution en marbre lui fut commandée par le banquier hollandais Hope. A cette première œuvre succédèrent une foule d'autres, qui presque toutes ont acquis une célébrité européenne, et parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : *Mars,* un *Adonis,* les *Trois Grâces,* les *Muses,* un *Achille,* un *Mercure,* qui tous ont été exécutés deux, trois et même quatre fois en marbre; une *Madone avec l'enfant Jésus,* pour Naples; *le Christ et les douze Apôtres*, pour la cathédrale de Copenhague; une frise représentant en bas-relief la *personnification du Jour et de la Nuit,* pour le palais Quirinal; le monument du pape Pie VII; celui du prince Poniatowski, pour Varsovie; celui du prince Eugène de Leuchtenberg, pour Munich; celui de Guttemberg, pour Mayence; enfin, l'immense série de bas-reliefs représentant l'*Entrée d'Alexandre à Babylone,* qu'il commença à modeler par ordre de Napoléon, et qui maintenant ornent la grande salle de réception du palais de Christianbourg, à Copenhague, etc., etc. Thorswaldsen a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie. Dans la matinée du jour où il est mort, le 24 mars 1844, il dessinait une statue d'*Hercule,* et peu de moments avant d'aller au théâtre, où il succomba à un accès d'apoplexie foudroyante, il modelait un buste de *Luther*. Il a laissé une fortune qu'on évalua à près de 2 millions de rigzbankdelers (environ 4 millions de francs), et qu'il a léguée toute entière au musée qu'il a fondé à Copenhague et qui porte son nom, établissement où se trouvent déjà ses riches collections d'objets d'art. Thorwaldsen était président honoraire de l'Académie pontificale des beaux-arts de Saint-Luc à Rome et membre associé étranger de l'Institut de France, ainsi que de presque toutes les autres acadé-

mies de l'Europe. Le roi Frédéric VI lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait créé grand-croix de l'ordre de Dannebrog. Le roi des Français le nomma en 1831, officier de la Légion d'honneur. Le 30 mars 1844, eurent lieu les funérailles de Thorwaldsen, et l'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que, depuis l'antiquité grecque, jamais la perte d'un artiste n'a causé une douleur plus générale; jamais il n'a été fait à un artiste des obsèques plus magnifiques qu'à l'illustre sculpteur danois. Toute la population, depuis le roi jusqu'au dernier citoyen, voulut y prendre part. Tous les établissements publics, toutes les boutiques et tous les ateliers étaient fermés, et toutes les affaires suspendues. On ne voyait dans les rues que des personnes vêtues de deuil, ou qui portaient au moins un crêpe au chapeau ou au bras.

THOTT (Othon, comte de), ministre d'État danois, né le 13 octobre 1703, descendait de l'une des plus illustres familles du Danemark, et commença par des emplois subalternes. En 1735, il était membre du bureau d'économie politique et de commerce, nouvellement établi; dans le même temps il fut nommé censeur de la banque et de la monnaie; et après avoir aboli le monopole d'une société, il affranchit le commerce des colonies danoises de toutes les entraves auxquelles il était soumis. Il fit, en 1749, l'utile acquisition de la partie de l'île Arõe qui, depuis les partages de terre, était restée séparée des domaines de la couronne, et se trouvait alors dans la possession du duc de Glucksbourg. A toute l'activité d'un homme d'État, Thott réunissait un amour très-éclairé des lettres, et surtout des connaissances historiques très-variées. Il avait formé une bibliothèque considérable, dont le catalogue a été publié sous ce titre: *Catalogus Bibliothecæ Thottsianæ*, Copenhague, 1788-95, 12 vol. in-8°. Il avait eu le projet d'en faire un établissement public avec un fonds nécessaire à son augmentation et à son entretien; mais il changea d'avis, et laissa seulement à la bibliothèque royale de Copenhague ses éditions des premiers temps de l'imprimerie jusqu'à l'an 1530, dont le nombre était de 7,000. Il fit présent d'un grand nombre de livres à l'école de Herlufsholm, dont il était le protecteur; et il légua à l'université de Copenhague un capital de 5,000 thalers, destiné à l'achat des livres provenant de la vente de sa bibliothèque. Outre ces trésors littéraires, Thott avait un médailler très-riche, un cabinet d'antiquités, de camées et de pierres gravées, des tableaux, et des curiosités de différents genres. La collection des médailles a été publiée sous ce titre: *Thesaurus numismatum ex auro, argento et ære, græcorum et romanorum, nec non medii et rec. ævi, quæ collegit O. de Thott*. Copenhague, t. I, II, 1789, in-8°. Il mourut le 10 septembre 1785.

THOU (Augustin de) était seigneur de Bonneuil et du Bignon près Orléans, d'où cette famille tirait son origine, et non de la Champagne, comme l'a dit le Dictionnaire historique. Son père (Jacques de Thou), l'un des magistrats les plus distingués de son temps, fut avocat général en la cour des aides; et lui-même parut avec éclat au barreau, d'abord comme conseiller, puis comme président. Il mourut le 6 mars 1544.

THOU (Christophe de), fils aîné du précédent, premier président au parlement de Paris, chancelier des ducs d'Anjou et d'Alençon, commença à se faire connaître dans les charges de conseiller et d'avocat du roi au siége de la table de marbre, de contrôleur de la chancellerie et de prévôt des marchands de la ville de Paris. Ce fut dans ces différents emplois, qu'il servit avec beaucoup de zèle les rois Henri II, Charles IX et Henri III. Ce dernier prince, qui avait peut-être fait trop peu de cas de ses avis, le regretta vivement et le pleura même après sa mort. Il lui fit faire des obsèques magnifiques, et on l'entendit souvent dire avec douleur, que Paris ne se fût jamais révolté si de Thou eût encore été à la tête du parlement. C'était aussi l'opinion de toute la France; et cette opinion était fondée sur le caractère de sagesse et de probité du président. Ce vertueux magistrat avait commencé une histoire de France, que ses occupations et les troubles au milieu desquels il vécut ne lui permirent pas d'achever. Il mourut le 11 novembre 1582, à l'âge de 74 ans. Pasquier a dit que *sa vie fut belle et honorable, et la fin comme la vie*. Cependant il aimait le luxe et la magnificence, et l'on a remarqué que c'est le premier habitant de Paris qui ait eu un carrosse.

THOU (Nicolas de), frère puîné du précédent, fut conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il gouvernait ce diocèse depuis peu de temps, lorsque Charles IX mourut. Les troubles qui avaient agité les règnes précédents et ceux auxquels une courte suspension devait donner plus de force, se renouvelèrent bientôt sous le nouveau règne. Les protestants faisaient tous leurs efforts pour être dans l'État une seconde puissance. La faction des Seize voulait anéantir toutes les autorités existantes, afin de s'emparer du pouvoir, et de diriger tout au gré de ses passions. Des barricades avaient été élevées subitement dans Paris, sous le prétexte de se défendre contre des ennemis imaginaires, mais en réalité pour attenter à la vie du roi, qui n'échappa aux dangers les plus imminents qu'en se réfugiant à Chartres, ville dont la fidélité était encore restée intacte. Le duc de Guise, qui suivait Henri III, comme une victime qu'il voulait immoler à son ambition, fut reçu avec les plus grands honneurs dans cette même ville qui venait d'offrir son dévouement à son roi. Cet accueil irrita le souverain malheureux, et peut-être prépara ou détermina la catastrophe dans laquelle le duc et le cardinal de Guise perdirent la vie, à Blois, les 23 et 24 décembre 1588. La presque totalité des villes de France se déclarait contre le roi. Le duc de Mayenne avait été nommé lieutenant général de l'État royal et couronne de France, par le conseil de l'union. Henri III fut assassiné le 1er août 1589; mais les ligueurs d'alors ne brisèrent pas le trône de France; ils voulaient encore avoir un roi, et ne pouvant réunir leurs affections sur leur légitime souverain, ils se créèrent un fantôme royal, dans la personne du cardinal de Bourbon, qu'ils proclamèrent sous le nom de Charles X. Cependant Henri IV avait succédé légitimement à la couronne. Une minorité fidèle le reconnaissait. C'est au milieu de ces troubles que l'évêque de Thou, appartenant à une famille illustrée par son amour pour ses rois, continua l'administration de son diocèse. Les Chartrains, jadis

fidèles, avaient eu le malheur de se réunir aux révoltés. Dès le 17 janvier 1589, ils avaient refusé l'entrée aux troupes envoyées par Henri III. On s'était réuni à l'hôtel de ville; le plus grand nombre voulait obéir au roi; le parti contraire s'y opposa; l'évêque de Thou et son clergé proposèrent de supplier le roi de venir en personne s'assurer de la fidélité des Chartrains. Cette proposition fut rejetée. Quelques députés, appuyés de tout le peuple, crièrent qu'il fallait appeler le duc de Mayenne, et jurer l'union. Sourdis, gouverneur de la ville, soutenait en vain le parti du roi. Le 22 du même mois, les partisans de Henri III se trouvèrent les moins nombreux, et eurent la douleur de voir proclamer l'union. Dès que le duc de Mayenne en fut instruit, il se rendit à Chartres; et tandis qu'une portion des habitants délibérait pour savoir si on lui permettrait d'entrer dans la ville, une autre portion plus considérable lui ouvrit les portes, malgré les efforts de Sourdis. L'évêque de Thou était forcé de comprimer son zèle : il lui aurait été impossible de combattre ouvertement ces factieux; il ne pouvait qu'agir avec une extrême prudence. Le duc de Mayenne, aussitôt après son entrée, se rendit à l'église cathédrale, où l'évêque et le chapitre se présentèrent à lui avec la croix et l'eau bénite. Sa politique lui fit refuser ces honneurs, et même le logement que l'évêque lui avait offert dans son hôtel. Le duc de Mayenne voulait faire trancher la tête à Sourdis, pour le punir d'avoir refusé d'entrer dans l'union; mais Reclainville, qui commandait aussi à Chartres, obtint sa liberté. Le nom de cet officier mérite d'être rappelé. Quoique ligueur, il eut la générosité de sauver la vie à un défenseur du roi. Dès que Sourdis eut quitté la ville, le duc de Mayenne assembla les habitants, et leur fit, dit l'historien Souchet, signer ou jurer l'union de bon gré ou de force. Il repartit le lendemain, après avoir nommé Reclainville gouverneur. Les ligueurs, fiers de ce succès, firent célébrer un service dans l'église cathédrale, pour le duc et le cardinal de Guise. Peu de temps après on vit le pape Sixte-Quint se déclarer contre Henri III, à l'occasion de la mort des Guise. Il excommunia publiquement ce monarque. L'assassinat de Henri III occasionna ensuite de nouveaux troubles. Henri de Navarre succédait à la couronne de France; mais le conseil de l'union, dirigé par le duc de Mayenne, avait reconnu le cardinal de Bourbon pour roi, sous le nom de Charles X. Le parlement de Paris avait vérifié cette déclaration; et, le 5 mars 1590, il déclara Charles X seul vrai et légitime roi de France. Les ligueurs alors voulaient exclure Henri IV du trône; mais ils ne voulaient pas détruire la royauté. L'hérésie était aussi un des fléaux qui s'étaient appesantis sur la France. De Thou se trouvait environné de dangers; déjà même il était soupçonné d'être un des partisans de Henri IV. Cependant il lui fallait sauver toutes les apparences. Ce fut dans ce but qu'il publia son mandement du 2 septembre 1589. Lorsque le cardinal de Bourbon fut mort, et que Henri IV s'approcha de Chartres avec son armée, l'évêque fit secrètement tous ses efforts pour contribuer à ses succès; et lorsque ce prince fut entré dans la ville, il prit son logement dans le palais épiscopal. Quelque temps après le roi réunit à Chartres une assemblée du clergé composée de 28 prélats, au nombre desquels de Thou siégea lui-même. C'est à cette assemblée que fut déférée la bulle d'excommunication fulminée par Grégoire XIV contre Henri IV, et dans laquelle il renouvelait celle de Sixte-Quint, ainsi que les deux monitoires dont ce pape avait accompagné sa bulle. Les évêques français déclarèrent *les bulles nulles, injustes et suggérées par les ennemis de la France.* Cette déclaration porta un coup funeste aux ligueurs et donna à plusieurs occasion d'abandonner la Ligue. Lorsqu'en 1593, Henri IV, ayant résolu de se faire instruire dans la religion catholique, appela auprès de lui, à Saint-Denis, plusieurs archevêques et évêques, il n'oublia pas de Thou. Cependant il manquait encore à Henri IV l'onction sacrée. De Thou eut l'honneur de sacrer ce prince. Cette cérémonie se fit le 27 février 1594, dans son église cathédrale. Comme il n'était pas possible de se procurer la sainte ampoule de Reims, on demanda celle de l'abbaye de Marmoutiers, qui fut apportée par quatre religieux de ce monastère. Nicolas de Thou survécut peu d'années à ce grand événement; il mourut le 5 novembre 1598. On a de lui : *Instruction des curés pour instruire le simple peuple dans le diocèse de Chartres*, Paris, 1579; un rituel sous ce titre : *Manière d'administrer les Saints Sacrements de l'Église, y faire prône et bénédictions, avec instructions convenables pour leur intelligence*, dressées par le révérend père en Dieu, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, Paris, 1580, in-4°; *Statuta in Synodo carnutensi promulgata sub Nic. de Thou, anno* 1587, Paris, 1587, in-8° : d'autres statuts synodaux parurent en 1593; *Brief Recueil et Explication de la Messe et du divin Service y faict*, Paris, 1598, in-4°; *Cérémonies observées au sacre et couronnement du très-chrestien et très-valeureux Henri IV, roi de France et de Navarre*, Paris, 1594, in-4°, et 1610, in-8°.

THOU (Jacques-Auguste de), si célèbre comme magistrat et surtout comme historien, naquit à Paris en 1553. Il était le 3e fils de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, et fut, en conséquence du hasard qui lui avait donné deux frères aînés, destiné à l'état ecclésiastique. Il se mit en mesure de répondre aux vues de sa famille, et se livra avec ardeur aux études qui lui étaient devenues nécessaires, pour remplir dignement une profession dont il sentait toute l'importance. En 1573 il accompagna Paul de Foix en Italie, et il sut mettre ce voyage à profit pour son instruction. Il était parti sous le règne de Charles IX. Il revint à Paris sous celui de Henri III, et ce fut pour reprendre avec une nouvelle activité le cours de ses études. Dès cette époque cependant les factions qui déchiraient le royaume et le poste élevé qu'occupait son père, lui offrirent à lui-même plus d'une occasion de faire admirer sa prudence et son habileté précoces dans les affaires publiques. Il fut pourvu, en 1576, d'une charge de conseiller-clerc; mais il ne tarda pas à quitter ces fonctions et l'état ecclésiastique : il résigna ses bénéfices, devint maître des requêtes, obtint la survivance de la charge de président à mortier qu'avait son oncle, Auguste de Thou, et se maria, pour mieux rompre avec sa première profession. De grands travaux et une gloire pure l'attendaient dans la nouvelle carrière où il entrait : lorsque Henri III, forcé d'abandonner la

capitale, envoya des commissaires dans les provinces, de Thou se rendit en Normandie et en Picardie, et y prépara habilement les esprits en faveur de la cause royale. A son retour, en 1588, il fut nommé conseiller d'État, et depuis cette époque il prit une part active aux affaires. Il était à Paris lorsqu'on y apprit l'assassinat des Guises, et ce ne fut pas sans une peine extrême qu'il réussit à sortir de cette ville. Il rejoignit Henri III, et contribua beaucoup à lui persuader de se réunir franchement au roi de Navarre. Un édit ayant transféré le parlement à Tours, il fut appelé à y exercer la charge de président, dont il n'avait encore que la survivance. Peu après il partit, à travers mille dangers, pour aller solliciter en Allemagne et en Italie des secours d'hommes et d'argent. Il fut informé à Venise de l'attentat de Jacques Clément, et se hâta de retourner en France et d'y offrir ses services à Henri IV, qu'il suivit cinq années dans les camps, persuadé que c'était le poste le plus convenable pour le sujet fidèle d'un prince obligé de conquérir son royaume. Après la reddition de Paris, de Thou, qui, par la mort de son oncle, se trouva président à mortier, parut toujours au premier rang : ce fut lui qui, de concert avec quelques conseillers, rédigea les articles du célèbre édit signé à Nantes en 1598, et qui défendit avec le plus de force et de talents les libertés de l'Église gallicane contre les prétentions ambitieuses de la cour de Rome. Sous la régence faible et orageuse qui succéda au règne de Henri, le vertueux magistrat fut un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully ; mais ce fut à regret qu'il accepta ces fonctions, si peu analogues à ses connaissances et aux travaux de toute sa vie. Une injustice vint ajouter à son dégoût : son beau-frère, Achille de Harlay, que l'âge et les infirmités faisaient songer à la retraite, voulut lui résigner sa charge de premier président du parlement de Paris. Ce projet s'accordait avec les promesses du feu roi et de la régente; cependant la charge fut donnée à Nicolas de Verdun (1611). On avait consulté Rome sur le choix à faire, et Rome s'était gardée de donner son suffrage à celui que désignait l'opinion publique : il était devenu trop odieux et par ses actes et par sa grande *Histoire* mise à *l'index* en 1609. De Thou éprouva un découragement qui manqua lui faire quitter la cour et les affaires. Ses amis le dissuadèrent de cette résolution, et il n'abandonna pas son poste; mais il avait été frappé au cœur, et il demeura inconsolable jusqu'à sa mort, en 1617. L'équitable postérité a trouvé dans de Thou plus d'un titre à son estime et à sa reconnaissance; elle a vu en lui le citoyen sage et vertueux, le sujet fidèle et dévoué dans des temps de désordres et de factions, le magistrat intègre, éclairé et de mœurs sévères, l'habile homme d'État, et surtout le grand historien. Au milieu de la vie la plus occupée, de Thou osa concevoir le projet d'écrire l'histoire de son temps sur un plan si vaste, qu'on a lieu d'être surpris qu'un seul homme ait pu l'exécuter; mais c'est là le moindre mérite de cet ouvrage, proclamé par d'excellents esprits le plus parfait qu'aient vu éclore les temps modernes. Quelques taches pourtant déparent cette immense composition; mais on ne saurait trop admirer l'esprit de sage tolérance, de vertueuse franchise dont chaque page est empreinte et vivifiée, et qu'on s'étonne de rencontrer dans ces temps d'intrigues, de mensonges et de pieuses barbaries. Les contemporains furent frappés comme nous de ce contraste, qui n'était point honorable pour eux : ils s'en vengèrent sur l'audacieux censeur, en versant sur ses derniers jours le poison de l'injustice et de la calomnie. Il trouva quelques consolations dans l'amitié et les suffrages des hommes les plus éclairés de son époque, tels que Casaubon, Jos. Scaliger, P. Pithou, Ant. Loysel, Nicolas Rapin, Ronsard, Florent Chrétien, Pierre Dupuy, Scévole de Sainte-Marthe, et dans le propre témoignage de sa conscience, qui lui disait que son écrit était une bonne action, dont les générations à venir lui tiendraient compte. Cinq éditions de son livre parurent de son vivant, et durent être pour lui un heureux présage de sa renommée. Il mourut pendant qu'on imprimait la sixième. Enfin les 138 livres de son *Histoire*, qui, dans la plupart des éditions précédentes, avait souffert des mutilations exécutées ou ordonnées par lui-même, les *suppléments* donnés par Rigault, son ami, les *Mémoires* de sa vie, dont la rédaction lui est attribuée par les uns, et par les autres à Rigault, ses *Lettres* et d'autres pièces, notamment des morceaux de poésie latine, furent réunis dans la magnifique édition de 1733, que l'on doit à l'Anglais Thomas Carte. C'est sur cette édition qu'a été donnée la traduction en 16 vol. in-4°, Londres (Paris), 1734, dont les auteurs sont l'abbé le Mascrier, Adam, Lebeau, l'abbé Desfontaines et l'abbé Leduc. On a plusieurs *Vies* et *Éloges* du président de Thou. Lemontey lui a consacré une *Notice* dans la *Galerie française*, et MM. Chasles et Patin ont partagé le prix décerné par l'Académie française, en 1824, au meilleur ouvrage sur le grand historien.

THOU (François-Auguste de), fils aîné de l'illustre historien dont l'article précède, naquit à Paris, vers 1607. Placé, dès son enfance, sous la direction du savant Nicolas Rigault et de Pierre et Claude Dupuy, ses cousins, il se familiarisa de bonne heure avec les langues anciennes, et fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de maître de la librairie du roi; mais trop jeune pour l'exercer par lui-même, il obtint l'autorisation de se faire suppléer par Pierre Dupuy, dont il s'honorait d'être l'élève et le pupille. Il n'avait que 19 ans quand il fut reçu conseiller au parlement, et il joignit bientôt à ce titre celui de maître des requêtes. Dans le désir de perfectionner ses connaissances, il visita la plupart des États de l'Europe, recherchant l'amitié des savants, auprès desquels son nom lui donnait un facile accès, et notant avec soin tout ce qu'il remarquait de curieux. On sait qu'il profita d'une occasion favorable pour aller à Constantinople, où il s'arrêta quelque temps ; mais on n'a pu recueillir aucun détail sur ce voyage, dans les écrits des contemporains. A son retour, il fut nommé conseiller d'État, et employé dans différents postes de confiance. La duchesse de Chevreuse, obligée de sortir du royaume, choisit de Thou pour intermédiaire de la correspondance qu'elle continuait d'entretenir avec la reine. Quelques-unes des lettres qu'il écrivait

à cette dame étant tombées dans les mains du cardinal de Richelieu, le ministre y vit une preuve certaine de sa participation aux complots formés pour le renverser, et donna l'ordre de l'arrêter. De Thou, prévenu de ce qui se passait, s'empressa de se rendre chez le ministre, et parvint à l'apaiser; mais il ne put jamais regagner sa confiance. Convaincu que, tant que le cardinal de Richelieu serait ministre, il n'avait rien à espérer pour son avancement ou pour sa fortune, il se lia d'une manière plus intime avec le grand écuyer Cinq-Mars, l'ennemi le plus déclaré de Richelieu, et eut des rapports fréquents avec Gaston d'Orléans et le duc de Bouillon, ligués pour forcer le roi de renvoyer son ministre. Il ne connut cependant le traité négocié par Fontrailles, avec l'Espagne, qu'après sa conclusion; et il le désapprouva fortement. Une copie de ce traité fut remise au cardinal de Richelieu, dans le temps qu'il était en Languedoc, allant rejoindre le roi à l'armée de Roussillon. Muni de cette pièce importante, il lui fut facile de reprendre sur l'esprit de Louis XIII l'ascendant qu'il avait déjà perdu, et de dissiper tous les complots de ses ennemis. De Thou, qui s'était rendu sans ordre à l'armée, fut conduit au château de Tarascon (6 juin 1642); et Richelieu déjà malade, s'y fit transporter pour l'interroger lui-même, dans l'espoir d'obtenir de sa bouche quelques aveux. Une commission fut assemblée à Lyon, pour juger les coupables. Laubardemont, dont l'histoire a flétri justement le caractère, fut désigné pour remplir les fonctions de rapporteur. De Thou remonta le Rhône jusqu'à Valence, dans un bateau attaché à celui qui portait Richelieu mourant : il fut ensuite transféré au fort de Pierre-Encise, où Cinq-Mars l'avait précédé. Leur procès était instruit; mais les juges, dévoués aux volontés de Richelieu, étaient embarrassés de trouver un prétexte pour condamner de Thou. Cinq-Mars, à qui Laubardemont avait persuadé que c'était le seul moyen d'obtenir sa grâce, consentit, enfin, à charger son ami. Lorsqu'ils furent confrontés, de Thou convint qu'il avait eu connaissance du traité avec l'Espagne; mais il s'excusa de ne l'avoir pas révélé, comme il le devait, sur ce qu'il n'aurait pu fournir aucune preuve d'une allégation qui compromettait le frère du roi. Malgré cette excuse, il fut condamné à mort (12 septembre 1642), d'après une ordonnance de Louis XI, oubliée depuis longtemps, et qui même n'avait jamais reçu d'application. Richelieu, quoique assuré de la docilité des juges, fut si surpris, en apprenant la condamnation de de Thou, qu'il répéta plusieurs fois : *de Thou! de Thou!* Les deux prisonniers entendirent à genoux la lecture de leur arrêt; après quoi de Thou dit à Cinq-Mars : J'aurais droit de me plaindre de vous; mais Dieu sait combien je vous aime; mourons courageusement; et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Il adressa des paroles de consolation aux gardes qui pleuraient; et ayant témoigné le désir de rester seul un instant, il en profita pour écrire deux lettres, l'une à Pierre Dupuy, et l'autre à une dame dont on ignore le nom. Il les donna toutes les deux au père Mambrun, son confesseur; mais ce religieux ne jugea pas à propos de remettre la seconde. Le gardien des Cordeliers de Tarascon ayant rappelé à de Thou que, pendant qu'il était en prison dans cette ville, il avait promis de fonder une chapelle dans leur église, s'il obtenait sa délivrance, il demanda du papier, et écrivit une inscription latine, qu'il désirait qu'on plaçât dans cette chapelle, pour éterniser son vœu. Un domestique était venu lui faire les adieux de sa sœur, Mme la présidente de Pontac : Mon ami, lui dit-il, dis à ma sœur que je connais maintenant mieux que jamais que le monde n'est que mensonge et que vanité; que je meurs content, et, par la grâce de Dieu, avec les sentiments les plus vifs de la religion. On n'a pas assez remarqué la précipitation mise dans cette affaire : les interrogatoires et le récollement des deux accusés, les conclusions du rapporteur, l'arrêt et son exécution, tout fut terminé dans l'espace de huit ou neuf heures. Il en était cinq quand on vint les avertir qu'ils étaient attendus. Ils se placèrent dans le fond de la voiture, ayant chacun son confesseur à la portière, et continuèrent à s'entretenir tranquillement jusqu'à la place des Terreaux, lieu fixé pour leur supplice. Cinq-Mars fut exécuté le premier. De Thou descendit alors de la voiture dont la portière était restée fermée, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme, tenant son manteau plié sur le bras droit : il salua les spectateurs avec grâce, jeta son chapeau et son manteau dans un coin et courut embrasser son bourreau. S'étant mis à genoux, il reçut de son confesseur la dernière absolution, tandis qu'il récitait à haute voix la paraphrase du psaume 115, qu'il avait composée dans sa prison. Le billot était teint du sang de son malheureux ami : il le baisa; mais ne pouvant en soutenir la vue, il demanda qu'on lui bandât les yeux. On lui jeta un mouchoir qu'il arrangea lui-même et posa sa tête sur le billot. L'exécuteur, ne l'ayant pas abattue du premier coup, en porta plusieurs autres sur la gorge, avant de pouvoir la séparer du tronc. De Thou était âgé d'environ 35 ans. Son corps, porté dans l'église des Feuillants, avec celui de Cinq-Mars, fut inhumé le lendemain aux Carmélites. Après la mort de Richelieu, les parents du malheureux de Thou présentèrent une requête pour obtenir sa réhabilitation; mais cette justice leur fut refusée, parce qu'on craignit, en reconnaissant son innocence, d'autoriser la non-révélation des complots tramés contre l'État. Pierre Dupuy a publié : *Mémoire pour servir à la justification de François-Auguste de Thou*. On le trouve à la suite de la traduction française de l'*histoire* de son illustre père. Les pièces de son procès sont imprimées dans le *Journal de Richelieu*, dans les *Mémoires* de Montrésor, etc.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin du Roi, né à Paris en 1747, fut encouragé, dès ses premiers pas dans la carrière, par Buffon et Bernard de Jussieu. Appelé en 1764 à la place de jardinier en chef, que son père avait remplie pendant près de 20 ans, il tripla l'étendue du jardin de l'École de botanique, augmenta ses richesses en végétaux exotiques, agrandit les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe. Ces travaux lui méritèrent l'estime de J. J. Rousseau, de Linné, de Malesherbes, et lui ouvrirent les portes de la Société d'agriculture de Paris et de l'Académie des sciences. Élu membre du conseil général du département de Paris en 1790, il rendit de grands services aux campagnes. Professeur d'économie rurale à

École normale, il fut envoyé en Hollande en 1794, dans la péninsule italique en 1796, et fut récompensé de ses recherches dans ces deux contrées par une couronne de chêne et une médaille d'or. Il devint membre de l'Institut à sa formation, reçut un des premiers l'étoile de la Légion d'honneur, obtint en 1806 la création d'une école d'agriculture pratique, et devint, sur la fin de sa vie, l'arbitre des propriétaires et des sociétés savantes. Il mourut en 1823. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1818, in-4°; *Monographie des greffes*, Paris, 1821, in-4°; une foule d'autres *Mémoires* et *Instructions*, disséminés dans plusieurs recueils, et dont Thiébaud de Berneaud a donné la liste dans l'*Éloge historique de Thouin*, qu'il lut le 28 décembre à la Société linnéenne. Son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux* a été publié par son neveu Oscar Leclerc, Paris, 1827, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°, de 65 planches, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Cuvier, et d'une *Notice* par l'éditeur.

THOUIN (Jean), frère du précédent, mort en février 1827, jardinier en chef du Jardin du Roi et membre de la Société d'agriculture, remplit avec autant de zèle que d'intelligence l'utile emploi qui, de génération en génération, s'était conservé dans sa famille. — Gabriel **THOUIN**, frère du précédent, employé comme architecte au même établissement, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, Paris, 1819, in-fol., avec 50 planches.

THOURET (Jacques-Guillaume), l'un des membres les plus célèbres de l'assemblée constituante, et l'un de ses présidents, naquit à Pont-l'Évêque, le 30 avril 1746. Fils d'un notaire, il puisa dans l'étude de son père un goût prononcé pour tout ce qui se rattache aux lois. Les dispositions les plus heureuses, qu'un vif amour du travail ne tarda pas à développer, se révélèrent chez lui de bonne heure. Un jugement sain et une mémoire forte le mirent à même de se distinguer à l'université de Caen, où il fit des études extrêmement brillantes. Le goût de ses premières années ne se démentit point, et aussitôt qu'il fut en âge de choisir une profession, il se détermina sans hésitation pour le barreau. Aussi fit-il tout pour s'y préparer; veilles et fatigues, rien ne lui coûta. A 19 ans, il plaida sa première cause au barreau de Pont-l'Évêque. L'adresse et l'habileté avec lesquelles il la soutint, firent bientôt voir qu'il ne pouvait rester au bailliage de l'endroit, et que son talent demandait à se développer sur un plus grand théâtre. Cependant, s'éloignant avec peine d'un lieu où il avait toute sa famille, et qui avait été le témoin de sa naissance et de son premier succès, il ne quitta Pont-l'Évêque qu'après y avoir perfectionné encore ses études dont le premier fruit fut un ouvrage sur la *Coutume normande*. Enfin, en 1772, il vint s'établir à Rouen, et prit place au premier rang d'un barreau alors très-célèbre. Il s'y fit remarquer par un talent toujours croissant : grand partisan de la méthode analytique, il décomposait tout, sondait les moindres détails, et se formait ainsi une conviction inébranlable, qui, chez lui, prêtait une nouvelle force aux grands mouvements de l'art oratoire. Plus d'une fois, il jouit du plus beau succès qu'on puisse envier dans sa profession, c'est-à-dire de voir ses consultations influer sur la jurisprudence. En 1787, Thouret fut nommé procureur syndic de l'assemblée provinciale de la généralité de Rouen. Le rapport qu'il fit, en cette qualité, sur l'état de la province, et sur les améliorations dont le commerce et les impôts lui paraissaient susceptibles, lui valut de grands éloges, et une réputation de publiciste, dont il ne cessa de se montrer digne. Les états généraux ayant été convoqués pour l'année 1789, Thouret rédigea, l'année précédente, un mémoire qui devait leur être présenté par les avocats au parlement de Normandie. Ce mémoire avait pour but de demander que les députés du tiers état fussent en nombre égal à ceux des deux ordres privilégiés, qu'ils ne fussent pris que par ceux qui étaient réellement membres du tiers, et que les suffrages fussent comptés par tête. Tel fut le début de Thouret dans la carrière politique. Peu de temps après, il fit voir par l'*Avis aux bons Normands*, et par la *Suite à l'avis*, quel esprit devait présider à la rédaction du cahier des doléances; et après avoir prouvé que si les précédents états généraux avaient été sans résultats, l'imperfection des cahiers en était la seule cause, il parvint à obtenir qu'ils seraient uniformes dans tous les bailliages de Normandie, au moins sur les objets essentiels : l'établissement d'une constitution, l'égale répartition des impôts, l'égalité de l'admission aux emplois et aux honneurs, en raison du talent et du mérite, etc. Il est encore un autre point sur lequel il insista beaucoup; il demanda que les députés eussent des mandats libres et illimités, pensant que la restriction des pouvoirs tendrait à paralyser l'assemblée. Il rédigea lui-même au nom du tiers état de Rouen, un cahier de doléances dont plusieurs articles ont passé dans la constitution de 1791. Lorsque deux années auparavant, à la réunion des états généraux à Versailles, le clergé et la noblesse refusaient de se joindre aux communes pour vérifier les pouvoirs en commun, Thouret, qui s'y était rendu comme premier député de Rouen, fut nommé l'un des commissaires chargés de concilier le différend. Sa mission fut suivie d'un plein succès, et, le 26 juin la vérification des pouvoirs étant terminée, on procéda à l'organisation des communes qui, sur la motion de l'abbé Sieyès, furent constituées en assemblée nationale. Le mois suivant, Thouret publia l'*Analyse des idées principales sur la reconnaissance des droits de l'homme en société*, et sur les *bases de la constitution*. Le 1er août, quand il fut question de l'élection du président, il l'emporta de quatre voix sur Sieyès, et fut nommé; mais les murmures des partisans de ce dernier, qui le décriaient comme un ennemi de la révolution et vendu à la cour, accusation banale de ces temps, le forcèrent de donner sa démission. Le 1er septembre suivant, Thouret vota pour que le corps législatif ne fût pas, ainsi qu'on en agitait la question, divisé en deux chambres, et pour que les décrets du même corps fussent soumis au *veto* absolu ou suspensif du roi. Le 15 du même mois, il fut nommé membre du nouveau comité de constitution; le 29, il présenta un travail, dont la discussion fut ajournée, sur les bases de la représentation nationale et de l'administration provinciale et

municipale. Le 13 octobre, il demanda qu'on dépouillât le clergé de la propriété foncière, prétendant qu'on le pouvait légalement ; ce qu'il a dit à ce sujet, consigné dans le *Moniteur*, est ce qu'il y a de plus péremptoire à opposer au clergé considéré comme propriétaire. Il étendit la même demande aux domaines de la couronne, qu'il regardait comme une propriété nationale, puisque le payement de la liste civile et toutes les dépenses du service public étaient à la charge de la nation. Sa motion relative aux ecclésiastiques fut adoptée. Le lendemain il demanda avec Alexandre de Lameth, que les vacances des parlements fussent indéfiniment prolongées, et que la connaissance de toutes les causes fût attribuée aux chambres des vacations, jusqu'à l'établissement de nouveaux tribunaux. Cette nouvelle motion fut encore adoptée. Le même jour, Thouret défendit, contre Mirabeau, un projet de loi sur la division de la France en 83 départements. Le 12 novembre, il fut nommé président, sans que cette fois il se présentât le moindre obstacle à son élection ; on lui vota même des remerciments quand il quitta le fauteuil. Le mois suivant, il présenta un projet relatif à l'établissement des municipalités, et le 7 janvier, il donna des éclaircissements sur les difficultés que pouvait faire naître la première formation des corps administratifs dans les départements et les districts ; il fit prononcer, le 13 février, la suppression des ordres religieux. Au mois de mars, il développa les principes fondamentaux d'un travail dont il avait, dès son entrée au comité de constitution, été chargé relativement à l'organisation judiciaire, et, à sa demande, l'ordre fut reconstitué en entier. Le 6 avril, Thouret proposa d'établir un tribunal d'appel dans chaque département, et c'est à lui que l'on doit l'établissement du jury en matière criminelle. Le 11 mai, il fut porté à la présidence pour la troisième fois. Le 28, il fit un rapport sur la manière de mettre en activité les nouveaux corps administratifs des départements et des districts, et sur leurs premiers travaux. Le 4 août, il démontra le danger de remettre aux officiers du ministère public le droit d'accusation. Thouret parut peu à la tribune le reste de l'année, et médita de nouvelles lois dans le comité de constitution. Le 2 novembre, il proposa les nouvelles formes de la sanction, de la promulgation, de l'envoi et de la publication des lois ; et aux séances suivantes, il vit son opinion prévaloir dans une discussion relative à un projet sur la police de sûreté, et l'institution du jury. Le 22 mars, il fit, sur la régence, un rapport dans lequel il veut qu'elle revienne au plus proche parent du roi, à l'exclusion des femmes, et il la déclare incompatible avec la garde et l'éducation du prince mineur ; il veut en outre que le régent soit nommé par un corps électoral, distinct du corps législatif, dans le cas où les parents ne seraient pas régnicoles, ou n'auraient pas prêté le serment civique, ou se trouveraient héritiers d'une autre couronne. Le 28 mars, il présenta un projet sur la résidence des fonctionnaires publics, sans en excepter le roi. Le 27 juin, il fit décréter que les bulles, rescrits ou brefs de la cour de Rome ne pourraient être publiés et mis à exécution dans le royaume, qu'après avoir été approuvés par le corps législatif, et sanctionnés par le roi. Sur ces entrefaites le départ du roi pour Varennes eut lieu. Thouret fut l'un des premiers à de- mander la mise en accusation de ceux qui avaient ai ou conseillé cette fuite. Le 5 août, lors de la révisio des décrets constitutionnels, Thouret, qui était rappo teur, monta à la tribune tous les jours pendant le mo entier, et le 1er septembre la rédaction de l'acte constit tionnel étant définitivement arrêtée, Thouret fit décr ter qu'il serait rédigé un code civil uniforme pour tout les parties du royaume. Le 5, il se rendit aux Tuileri à la tête d'une députation de 60 membres, et présen au roi la constitution. Le 11, il fut nommé préside pour la quatrième fois, et fit la clôture des séances 30 décembre. Après avoir reçu du roi le serment d fidélité à la constitution, il fut nommé juge, puis prés dent du tribunal de cassation. Mais bientôt le règne d la Terreur arriva, et Thouret, qui ne voulut s'expatrie ni se cacher, fut arrêté, le 26 brumaire an II, et con duit au Luxembourg ; il fut mis au secret à la fin de ven tôse de la même année, il y resta cinq semaines, et, l 3 floréal, il fut transféré à la Conciergerie. Condamn à mort, il monta sur l'échafaud, le même jour que l Chapelier, d'Espréménil et Malesherbes. Orateur plu habile qu'éloquent, jurisconsulte profond, exceller citoyen, Thouret fut entraîné par la chute de la monar chie qu'il avait voulu fonder sur des institutions répu blicaines. Il chercha vainement un abri contre l'écrou lement de ses débris, en se retirant de la scène politique ils l'écrasèrent. Outre plusieurs écrits de Thouret, on encore de lui : *Abrégé des révolutions de l'ancien gouver nement français, extrait de l'abbé Dubos et de l'abbé Ma bly*, Paris, an IX (1800), in-18, stéréotype. Ce livr n'est pas un chef-d'œuvre, comme on l'a dit, mais c'es un bon modèle d'analyse. En 1817, la censure a acqui et fait briser la planche de cet ouvrage, et en a fait pu blier une édition, prétendue clandestine, tronquée e plusieurs endroits, et notamment dans les quatre der nières pages du livre second des *Observations sur l'his toire de France*.

THOURET (MICHEL-AUGUSTIN), médecin, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque en 1648, mort en 1810, fut admis à la Société royale de médecine lors de sa formation, en 1776, et désigné l'un des commissaires pour surveiller les fouilles du cimetière des Innocents, qu'on voulait supprimer. Associé plus tard à Colombier comme inspecteur général en survivance des hôpitaux civils et maisons de force du royaume, il fut nommé membre du conseil de santé des hôpitaux militaires et médecin au département de la police. Il perdit toutes ses places en 1792, et fut en butte aux persécutions. Lorsqu'après la chute de Robespierre le gouvernement voulut réorganiser l'instruction publique, Thouret travailla de concert avec son ami Fourcroy, à établir l'école de santé, aujourd'hui la faculté de médecine, fut nommé professeur et directeur de cet établissement utile, et, par ses soins et ceux de Corvisart, on vit renaître le goût des études médicales. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé à l'administration des hospices et du Mont-de-Piété, fut nommé membre du conseil de salubrité, entra au tribunat, et y resta jusqu'à sa suppression. Il reconnut l'un des premiers l'importance de l'heureuse découverte de Jenner, et contribua beaucoup à la pro-

pagation de la vaccine. Entre autres ouvrages, on a de Thouret : *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12 ; *Extrait de la correspondance de la Société royale de médecine, relativement au magnétisme*, 1785, in-8° ; des *Mémoires*, des *observations* et des *recherches* dans les *mémoires* de la Société royale.

THOURET (Guillaume-François Antoine), fils du constituant, élu député du Calvados en 1831, signa la protestation du 6 janvier 1832 contre l'expression de *sujets* appliquée aux Français, et mourut la même année. Depuis 15 ans il s'occupait de recueillir les matériaux d'une *Encyclopédie* disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait consigné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage, en 30 vol. in-4°, a été donné après la mort de Thouret à la bibliothèque de la ville de Paris.

THOUTMOSIS, ou plus exactement **THOOUTMÈS**, paraît être la véritable orthographe d'un nom égyptien que les Grecs ont diversement altéré en *Touthmosis*, *Tethmosis*, *Thmosis*, etc. Ce nom, qui signifie *enfant de Thôout* (l'Hermès ou le Mercure des Égyptiens), comme *Ramessès*, ou *Ramsès*, signifie *enfant de Ra* ou du soleil, fut commun à plusieurs des premiers Pharaons de la 18e dynastie, l'une des Diospolitaines ou Thébaines, tandis que celui de *Ramsès* domine parmi les derniers monarques de cette famille royale. Mais les Pharaons de l'Égypte ayant eu, outre leur nom propre, divers noms ou surnoms honorifiques ou populaires, il ne faut pas s'étonner des variantes nombreuses qui se rencontrent au sujet des mêmes personnages, soit dans les différents auteurs, soit dans la comparaison que l'on commence à établir de nos jours avec quelque certitude entre leurs récits et les inscriptions hiéroglyphiques ou autres des monuments. Les prénoms royaux ou noms de règne, constamment invariables et distincts au milieu de la variété et de la confusion des noms propres et des surnoms, fournissent un moyen sûr d'échapper à cette confusion. D'un autre côté, la précieuse découverte de la table généalogique d'Abydus contenant, dans l'ordre chronologique, les cartouches-prénoms d'un grand nombre de rois égyptiens, prédécesseurs de *Ramsès-Séso-tris*, le chef de la 19e dynastie, a déjà permis de reconnaître et de classer tous les Pharaons dont se composa la 18e, notamment ceux du nom de *Thoutmosis*. Il en résulte une éclatante confirmation des listes tirées de Manéthon, et, par suite, du fragment original de cet auteur conservé dans Josèphe. Manéthon racontait, dans son second livre, que, sous un ancien roi, nommé *Timaüs* ou *Concharis*, probablement le dernier de la 16e dynastie, une puissante horde nomade, qui était partie de l'Orient, fondit sur l'Égypte, brûlant les villes, renversant les temples des dieux, égorgeant les hommes, réduisant en esclavage les femmes et les enfants, et qu'elle soumit toute la contrée presque sans combat, plus de 2,000 ans avant notre ère. Ces barbares, qui peut-être avaient fui devant les armes victorieuses des Assyriens, avant d'être eux-mêmes conquérants, se fortifièrent dans la partie orientale du Delta contre ces dangereux voisins. Trouvant là une place antique, nommée *Avaris*, sur la limite du désert par où ils étaient venus, ils en firent leur citadelle ; et leur chef, qui devint bientôt roi et auteur d'une dynastie nouvelle en Égypte, la 17e, y posta 240,000 guerriers. De Memphis, où il paraît avoir établi sa résidence, et d'où il percevait les tributs, tant de la contrée supérieure que de l'inférieure, dit Manéthon, par conséquent de toute l'Égypte, ce redoutable usurpateur se rendait tous les ans dans son camp retranché d'Avaris, au temps de la moisson, pour faire récolter les blés, pour payer la solde à ses troupes et pour les exercer, afin d'entretenir leur ardeur belliqueuse. Ses successeurs, au nombre de cinq, composèrent avec lui la première dynastie des *Hycsos* ou des *Rois Pasteurs*, nom que reçurent des Égyptiens ces conquérants nomades, et qu'une autre version, peut-être assez suspecte, interprète *Pasteurs-Captifs*, l'appliquant à la race entière de ces étrangers. Quelques-uns les disaient Arabes ; d'autres les appellent Phéniciens : s'il est vrai que ce soient eux que l'on trouve représentés sur les monuments de la Thébaïde avec le corps peint en rouge, des cheveux roux et les yeux bleus, grossièrement vêtus, les bras et les jambes tatoués, ces demi-sauvages sembleraient plutôt appartenir à la race Japhétique ou Scythique. Josèphe, égaré par l'amour-propre national, veut absolument reconnaître en eux les Hébreux, ses ancêtres, *pasteurs* et *captifs* en Égypte, idée que semble favoriser la seconde des deux étymologies du nom des *Hycsos*. Mais cette étymologie, en supposant qu'elle n'ait pas pour unique fondement l'hypothèse même de l'historien juif, s'explique bien plus naturellement par l'usage constant des Égyptiens, dont les monuments n'offrent jamais ces peuples que dans un état de défaite, de captivité et d'abjection. Après la première dynastie des Pasteurs, qui dura plus de deux siècles, et qui seule a trouvé place dans la série chronologique des familles royales de l'Égypte, sans doute parce que seule elle domina sur le pays entier, les Égyptiens entreprirent de secouer un joug de plus en plus pesant. Des rois indigènes reprirent le dessus, et il s'éleva contre les Pasteurs, dit Manéthon, une guerre longue et terrible. *Misphra-mouthosis* ou *Misphra-Thoutmosis*, comme écrit Champollion le jeune, battit les barbares, les chassa de l'Égypte, et les força de se renfermer dans leur immense camp retranché d'Avaris. *Amosis* ou *Thoutmosis*, son fils, les y tint inutilement assiégés avec une armée considérable : il finit par conclure avec eux un traité en vertu duquel ils évacuèrent Avaris et l'Égypte, et se retirèrent avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur butin, dans la Syrie ou la Palestine, au nombre de 240,000. — THOUTMOSIS Ier, suivant les listes tirées de Manéthon, fut donc le véritable libérateur de l'Égypte ; et voilà pourquoi son nom figure à la tête de la 18e dynastie, dont il paraît avoir été le chef, vers l'an 1800 avant notre ère. Si l'on en croit les rapprochements établis par Champollion le jeune, le vrai nom de ce monarque serait *Aménofièp*, comme on lit sur plusieurs monuments du Musée royal de Turin, trouvés à Thèbes, et qui portent également le nom de son épouse *Nané-Atari*. Il régna 25 ans et 4 mois, après l'expulsion des *Hycsos*, et il eut pour successeur son fils *Chébron*, nommé *Thôoutmès* sur les monuments, et le premier roi de ce nom, à ce qu'il paraît, par conséquent

le véritable THOUTMOSIS Ier. Son prénom royal, placé après celui d'*Aménoftèp*, sur la table d'Abydus, se lit un obélisque appartenant à la portion la plus ancienne du palais de Karnac à Thèbes, et la magnifique collection de Turin nous offre maintenant une statue colossale en granit de ce Pharaon, toute chargée de ses noms et de ses titres. *Aménophis Ier*, l'*Ammon-Mai* des monuments, lui succéda au bout de 13 années, et fut lui-même remplacé, après 20 ans et 7 mois, par *Amensès* ou *Amensè*, sa sœur, qui régna 21 ans et 9 mois. Vint ensuite *Méphrès* ou *Miphris*, 5e roi de la 18e dynastie, que les légendes gravées sur les nombreux monuments de son règne appellent *Thôoutmès*, et que nous regardons, avec Champollion le jeune, comme le Thoutmosis IIe du nom. Certaines parties du palais de Karnac et de l'édifice dit le *Tombeau d'Osymandyas* à Thèbes, un des temples de la Nubie, et l'obélisque de Saint-Jean de Latran, le plus grand de tous ceux que les Césars firent transporter d'Égypte à Rome, attestent la puissance de ce Pharaon, son goût pour les arts et leurs progrès à cette époque reculée. Une superbe statue colossale de la collection Drovetti, conservée au Musée de Turin, le représente sous ses véritables traits, aussi bien qu'une des figures sculptées en plein relief sur un bloc de granit rose, dont la Commission d'Égypte a donné la gravure. Tout porte à croire que Thoutmosis II, surnommé *Méphrès* ou *Miphris*, *Miphrès* ou *Miphra*, c'est-à-dire *Don de Phré* ou du soleil, est identique au *Mœris* d'Hérodote et au *Myris* de Diodore de Sicile, antérieur à Sésostris de huit générations, et qui dut vivre vers la fin du 18e siècle avant notre ère, époque où les listes de Manéthon placent *Miphris*, le même nom que *Myris*, en retranchant l'article égyptien. Ce serait ce monarque qui aurait fait creuser le grand lac appelé, d'après lui, *Lac de Mœris*, dans le nome des Crocodiles, depuis le nome Arsinoïte, aujourd'hui le Fayoum : ce lac, maintenant nommé *Birket el-Keroun*, est un bassin naturel que la main des hommes ne fit qu'agrandir et vivifier, en lui communiquant les eaux du Nil par le moyen d'un canal. Il était destiné à suppléer aux inondations du fleuve, ou à recevoir l'excédant de ses eaux, selon les années. Deux pyramides, dont chacune portait une statue colossale assise sur un trône, et dont on croit encore reconnaître aujourd'hui les deux énormes bases, s'élevaient, selon Hérodote, de 300 pieds au-dessus de la surface du lac, et autant au-dessous, jusqu'au fond. Ainsi elles rendaient témoignage de la création de cette espèce de mer intérieure, qui n'avait pas moins de 35 lieues de tour, par le pouvoir du Pharaon *Mœris*. Ce prince fit aussi construire les propylées au nord du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, bâti en même temps que la ville par *Ménès*, le premier roi d'Egypte, si l'on en croit Hérodote, tandis que la tradition, plus vraisemblable, suivie par Diodore, attribue la fondation de cette seconde capitale de l'empire égyptien à *Uchoréus*, probablement l'un des rois de la 16e dynastie. *Thoutmosis II* ou *Miphris*, supposé le même que *Mœris*, après un règne de 12 ans et 9 mois, à peine suffisant pour de si grands travaux, laissa le trône à un monarque qui, chez Manéthon, porte précisément le même nom et le même surnom, si l'on admet que *Miphra-mouthosis* doit s'écrire *Miphra-Thoutmosis* : mais le prénom royal qui, sur la table généalogique d'Abydus, suit immédiatement celui de *Thoutmosis II*, se rattache, sur les monuments, au nom propre *Aménof*; et nous aurions par conséquent ici le véritable *Aménophis* Ier, 6e roi de la 18e dynastie. Ce roi, assimilé au précédent par ses autres noms, comme en fait foi la liste du prêtre de Sébennytus, peut avoir été confondu avec lui dans la tradition, d'autant qu'il poursuivit ses projets pour l'embellissement de Thèbes, qu'il fit élever, comme lui, des propylées, des temples, des colosses, dont l'un, transporté de nos jours à Turin, représente le Pharaon lui-même accroupi sur ses talons et offrant le vin aux dieux. Son règne fut de 25 ans et 10 mois, et il eut pour successeur un nouveau et dernier THOUTMOSIS IIIe du nom, appelé ainsi et chez Manéthon, et sur les monuments. Ce roi, qui régna 9 ans et 8 mois dans la première moitié du 17e siècle avant notre ère, fidèle à l'exemple de son père et de son grand-père, continua leurs travaux, et fit achever plusieurs édifices commencés par eux. On trouve son nom à la suite de leurs noms, et sur l'obélisque de Saint-Jean de Latran, et sur le temple d'Amada en Nubie. Son fils et son successeur, encore appelé d'un même nom dans les listes royales et dans les légendes des monuments, fut le célèbre *Aménophis II*, le Memnon égyptien des Grecs ou *Phaménophis*, représenté par la fameuse statue parlante, et qui, durant un règne de plus de 30 années, couvrit de magnifiques constructions la vaste étendue de son empire, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à Soleb, au cœur de l'Éthiopie. Les colonnades du palais bâti dans ce lieu reculé, les salles du temple du dieu Chnouphis à Éléphantine, les ruines du Memnonium et les parties les plus anciennes du palais de Louksor, à Thèbes, portent les cartouches royaux de ce Pharaon, qui fut un conquérant, comme l'attesterait seul le costume un peu barbare d'une de ses statues, conservée au musée de Turin. D'autres statues de la même collection, représentant différentes divinités égyptiennes, témoignent, par leurs inscriptions hiéroglyphiques, qu'elles furent consacrées sous Aménophis II et par lui. Il eut pour épouse une reine du nom de *Taïa*, dont la cartouche accompagne souvent le sien sur les monuments. Enfin c'est sa royale et superbe sépulture qu'il faut reconnaître, selon toute apparence, dans le tombeau isolé de l'ouest à Thèbes. *Horus*, probablement son fils, que les légendes monumentales et le canon de Manéthon appellent encore ainsi d'un commun accord, occupa le trône après lui, pendant 36 ans et 5 mois, et fut lui-même remplacé par sa fille *Acheuchérès* ou *Chenchérès*, nommée *Tmauhmot* sur les monuments, et qui régna plus de 12 années. Un groupe fort précieux de la collection déjà citée offre, l'un à côté de l'autre, le père et la fille ; et, dans le texte hiéroglyphique, gravé au dos du trône qui les porte tous deux, on retrouve, vers l'an 1600 avant notre ère, les formules et tout le fastueux protocole de l'inscription de Rosette et du décret qu'elle contient en l'honneur de Ptolémée Épiphane. Ainsi, dès cette époque et longtemps auparavant, les Pharaons et leurs épouses, leurs mères, leurs sœurs et leurs filles, appelées à leur succéder, étaient assimilés, par les prêtres, aux dieux et aux dées-

ses; leurs images, comme les images divines, prenaient place dans les temples; leurs noms se confondaient avec les noms divins; un culte leur était rendu, et un sacerdoce spécial était chargé de le desservir. Il n'est pas moins certain que, dès ces temps reculés, l'Égypte avait atteint un haut degré de civilisation; que les arts, surtout l'architecture et la sculpture, y avaient pris leur essor; que les législateurs y avaient constitué la société et l'État sur un plan désormais invariable; que de grands rois et des conquérants, soit par le commerce, soit par les armes, avaient fait refluer dans son sein les trésors de l'Orient et du Midi. Thèbes, sa première capitale, et les principales cités de la haute et de la moyenne Égypte s'enrichissaient chaque jour de temples, de palais, d'obélisques, de statues et de magnifiques décorations en tout genre. Au dehors, des nations barbares ou civilisées étaient subjuguées, et rendues tributaires; au dedans et vers le nord, les hordes nomades et les peuplades de race étrangère, qui se maintenaient encore dans les marais du Delta et dans les environs des bouches du Nil, étaient repoussées, contenues, successivement soumises, forcées de se fixer au sol, en acceptant le joug de la police sacerdotale des Pharaons, ou de se dérober par la fuite à leurs persécutions de plus en plus cruelles. Tels furent en partie les résultats de l'expulsion des *Hycsos* par les premiers monarques de la 18e dynastie. Nous l'avons dit ailleurs : « Cet événement, grand par lui-même, plus grand encore par ses conséquences, en préparant la réunion de toute l'Égypte sous un même sceptre, commença sa splendeur. Il acheva de fixer les peuples au sol sur toute la face du pays, développa et consolida le système des castes, posa la barrière entre les agriculteurs et les nomades, fomenta les mépris des Égyptiens pour ceux-ci, leur aversion pour les étrangers en général, et en constituant l'Égypte chez elle, la sépara du reste du monde. En même temps, il porta les forces de la nation vers le nord, lui ouvrit un plus vaste champ d'activité, avec un territoire plus étendu et plus fertile. Des résultats non moins importants, soit de l'invasion des pasteurs, soit de leur expulsion et du système de politique qui s'ensuivit, furent ces colonies d'Égyptiens ou d'étrangers partis de l'Égypte, qui allèrent porter ses arts, ses mœurs, ses traditions sur tant de rivages, en Asie, en Grèce, en Italie. Même après que les Hycsos eurent été chassés, la basse Égypte resta partagée, à ce qu'il semble, entre des peuplades d'origine diverse, dont les unes y avaient formé de petits États, les autres, tribus pastorales, comme les enfants d'Israël, y nourrissaient de nombreux troupeaux.... » Ceci nous explique et l'existence de plusieurs dynasties étrangères en Égypte, après la chute de la 1re dynastie des rois pasteurs, suivant Jules Africain, et la situation des Hébreux vis-à-vis des derniers Pharaons de la 18e dynastie, leurs plaintes sur les ouvrages auxquels on les employait, sur les villes qu'on les forçait de bâtir, sans doute pour les tourner à la vie agricole. L'une de ces villes portait le nom de *Ramessès*, qui est, selon les monuments, d'accord, en grande partie, avec Manéthon, celui de cinq des sept rois successeurs de la reine *Tmauhmot* ou *Achencherses*, jusqu'à Ramsès-Sésostris, le 6e *Ramsès* et le chef de la 19e dynastie, vers le milieu du 15e siècle avant J. C. Ajoutons, pour compléter l'histoire des 17 Pharaons de la 18e dynastie, ressuscités par les découvertes nouvelles, avec une partie de leur gloire antique, que le 11e, *Ramsès* Ier du nom, l'*Athoris* ou le *Rathosis* de Manéthon, frère et successeur d'Achenchersès, au commencement du 16e siècle, fut suivi de deux rois qui, chez Manéthon, sont appelés d'un même nom, *Achenchérès*, mais que les monuments nomment *Ousiréi* et *Mandouéi*. Ils furent très-probablement frères : leurs prénoms sont les mêmes dans les légendes hiéroglyphiques, comme leurs noms, dans l'annaliste égyptien; et c'est sans doute pour cette raison qu'un seul des deux figure sur la table d'Abydus, disposée par ordre de générations. Les palais de Karnac et de Louksor, à Thèbes, furent continués par eux. L'obélisque Flaminien, aujourd'hui sur la place du Peuple, à Rome, paraît dû au pharaon *Mandouéi*; et c'est pour son frère et prédécesseur *Ousiréi* que fut creusé le magnifique tombeau découvert par Belzoni, dont on a pu voir le modèle à Paris. Vint ensuite l'*Armaïs* de Manéthon, le véritable *Ramsès II* des monuments, dont la légende complète (le prénom et le nom propre) termine la seconde ligne de la table d'Abydus, qui d'abord paraît s'être arrêtée à ce roi. Son successeur, peu avant le milieu du 16e siècle, fut *Ramsès III*, le 15e Pharaon de la 18e dynastie. Quoique son règne ait été encore plus court que celui de son prédécesseur, qui ne régna que 4 ans et 1 mois, ils eurent le temps, l'un de faire élever les deux superbes obélisques de Louksor, à Thèbes, et le vieux temple de Kalabsché en Nubie; l'autre de faire décorer une portion du palais de Karnac, auquel avaient travaillé tous ses aïeux. *Ramsès IV*, surnommé *Méiamoun*, c'est-à-dire, *aimant Ammon* (et non point *aimé d'Ammon*), soit chez Manéthon, soit sur les monuments, construisit le grand palais de Médinet-abou, couvert de ses légendes et de bas-reliefs historiques, qui se rapportent à ses grandes actions. *Ramsès V*, son fils, l'*Aménophis III* de Manéthon, père de Sésostris, lui succéda au bout de 66 ans, dans la première moitié du 15e siècle avant notre ère, et, entre autres ouvrages, orna de bas-reliefs quelques parties de ce palais de Karnac, édifice immense, commencé sur le plan actuel, par les premiers Pharaons de sa race, dit Champollion le jeune, et auquel, 7 siècles après lui, les rois de la 26e dynastie ajoutaient encore de nouvelles décorations.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en 1747 en Lorraine, se fit d'abord connaître par les recherches qu'il entreprit sur les eaux de Contrexeville, et par l'établissement qu'il y fonda à ses frais. La Société royale de médecine le récompensa de son zèle par le titre d'associé, et le ministère, en lui donnant l'emploi d'inspecteur des eaux minérales de France. Cette distinction fut suivie bientôt de plusieurs autres, et Thouvenel, pourvu d'emplois éminents, honoré 10 fois en 14 ans de palmes académiques, semblait destiné à une carrière heureuse et paisible; mais le zèle qu'il déploya pour la défense du magnétisme animal et de la faculté hydroscopique et métalloscopique, ses continuelles recherches sur cette matière, et ses efforts constants pour en confirmer la théorie par de nouvelles expériences, l'engagèrent dans une lutte funeste à son repos et à son bonheur. La ré-

volution, dont il n'adopta point les principes, le força de s'exiler en Italie, où il combattit encore pour son système, et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *mémoire* couronné par l'Académie de Rome. De retour en France, le gouvernement impérial lui rendit l'inspection des eaux minérales, et le nomma son premier médecin consultant. Il mourut le 1er mars 1815. On a de lui : *Premier et second mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité,* Paris, 1781 et 1784, in-8° ; *Mémoire sur l'électricité organique et minérographique,* Brescia, 1790 ; *Mémoire sur l'aréologie et l'électrologie,* etc., Paris, 1806, 3 vol. in-8°

THOUVENIN (Joseph), célèbre relieur, né vers 1791, obtint en 1823 une médaille à l'exposition des produits de l'industrie. Il eut l'idée de faire laminer le carton, et renouvela l'usage des matrices en cuivre pour imprimer toutes sortes de dessins sur le maroquin et sur la peau. On lui doit de nouveaux fers à dorer qui sont d'un très-bon emploi. Passionné pour son art, il s'occupait encore d'imaginer de nouveaux perfectionnements lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée en 1834.

THOYNARD. *Voyez* **TOINARD.**

THOYRAS. *Voyez* **RAPIN** et **TOIRAS.**

THRASÉAS (Lucius-Poetus), sénateur romain et sectateur de la philosophie stoïcienne, né à Padoue vers le commencement de l'ère chrétienne, parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires, et à l'avénement de Néron, il tenait un rang distingué dans l'État, tant par ses dignités que par la juste considération que lui avaient acquise son mérite personnel et ses hautes vertus. Gendre de Pœtus, il s'efforça de détourner sa belle-mère Arrie de l'héroïque résolution qu'elle prit en voyant son époux impliqué dans la conjuration de C. Scribonius contre Claude ; mais il devait bientôt montrer lui-même que la crainte de la mort ne le ferait pas descendre jusqu'à supporter l'infamie. Lorsque se décelèrent les horribles penchants de Néron, Thraséas crut protester assez énergiquement contre ses premiers actes de tyrannie, en s'abstenant de prendre part aux délibérations du sénat. Il n'ignorait pas qu'une opposition moins mesurée, loin d'obtenir un effet salutaire, n'aboutirait qu'à dégrader davantage le sénat. Afin de rendre plus manifestes ses intentions, il se mêla avec quelque chaleur dans une discussion qui concernait la police des spectacles de Syracuse. En vain donna-t-il encore une frappante leçon de courage, en refusant d'entendre l'infâme apologie que Sénèque fit, au nom de l'empereur, du meurtre d'Agrippine. Il savait que sa perte était certaine ; mais cette conviction ne l'ébranla point. « Mon nom, disait-il, vivra dans la postérité, au lieu que ces sénateurs prudents, qui se ménagent avec tant de soin, ne seront connus que par leur supplice. » Deux fois sa généreuse indépendance entraîna les suffrages de ses collègues avilis. Ce fut d'abord à l'occasion du jugement d'Antistius, contre qui l'on proposait de remettre en vigueur l'odieuse loi de lèse-majesté, inventée par Auguste et que Claude avait abolie : tous les sénateurs avaient opiné pour la mort, quand, prenant la parole, Thraséas sut intéresser à la justice l'orgueil des magistrats, qui presque tous se rangèrent à son avis, et ne prononcèrent contre Antistius que la peine du bannissement ; l'autre fois ce fut dans la délibération relative à une accusation portée contre le proconsul Timarque, coupable de vexations envers les citoyens de Crète et de propos outrageants envers le sénat de Rome. Thraséas saisit cette occasion pour faire abroger l'usage où étaient les provinces de décerner des éloges à leurs gouvernants, qui presque toujours les achetaient au prix de lâches complaisances. La découverte de la conjuration de Pison ayant entraîné la perte de Sénèque et de plusieurs autres personnages illustres, Néron, débarrassé de toute contrainte, ordonna la mise en jugement de Thraséas, et ce vertueux sénateur fut condamné à se donner la mort. Le principal reproche qu'on lui faisait était de n'avoir pas voulu assister à l'apothéose de Poppée : ce fut le farouche Marcellus qu'on chargea de soutenir cette inique accusation. Instruit de sa sentence par le questeur, Thraséas, qui ne s'était montré occupé que du soin de consoler ses amis et de persuader à Arrie, sa digne épouse, de se conserver pour leur fille, dont elle demeurait l'unique appui, se fit ouvrir les veines des bras, et expira dans de violentes douleurs l'an 66 de J. C., laissant avec l'un des plus nobles exemples de fermeté d'âme une mémoire vénérée des Romains. Thraséas avait écrit l'*éloge* de Caton d'Utique ; le sien le fut par Rusticus-Aruléuus, qui paya de sa tête cette fidélité au grand homme qu'il avait pris pour modèle.

THRASYBULE, l'un des plus grands citoyens d'Athènes, était fils de Lycus. Il commandait l'infanterie pesamment armée à Samos, vers l'an 411 avant J. C., et, se servant de son autorité sur ses soldats, il leur fit jurer de ne point reconnaître le gouvernement des quatre cents, récemment établi sur les ruines de la démocratie, et qui fut à son tour renversé. Réuni à Sestos avec Théramènes, et Alcibiade qu'il avait fait rappeler de l'exil, il eut une part importante à la victoire remportée près de Cyzique sur les Péloponésiens. L'an 408, ayant éprouvé un échec devant Éphèse, il conduisit ses 30 galères en Thrace, et, après la soumission de cette contrée, il alla forcer aussi Thasos et Abdère à se déclarer pour les Athéniens. A l'expiration de son commandement, qui avait été prolongé d'un an, il assista au combat des Arginuses, et fut un des généraux désignés pour rendre les derniers devoirs aux morts dans cette sanglante journée. Banni par les 30 tyrans, il se retire à Thèbes, et, rassemblant ses compagnons d'exil, s'avance avec eux vers l'Attique (402 ans avant J. C.), s'empare de la forteresse Phylé, et se trouve bientôt maître de forces assez considérables pour que les trente crussent devoir lui proposer d'occuper parmi eux la place que la mort de Théramènes laissait vacante. Thrasybule ne songe qu'à les renverser ; à la tête de 1,000 hommes il surprend le camp de leurs soldats devant Phylé, et remporte une victoire décisive à Munichie. La modération qu'il montra après ce triomphe accrut le nombre de ses partisans. Cependant un conseil de dix membres, pris dans chaque tribu, remplaça les 30 tyrans, et ce conseil, ayant résolu de renverser Thrasybule, sollicitait des secours de Paunasias, roi de Sparte. Celui-ci ouvre avec lui une correspondance secrète, et se porte médiateur entre les Athéniens. La répu-

blique est reconstituée sur ses anciennes bases, les trente et leurs successeurs sont bannis; mais un décret met leurs biens à l'abri de toute confiscation. Thrasybule ne s'honora pas moins, en faisant rendre une loi portant que personne ne pourrait être recherché ni puni pour ce qui s'était passé durant les troubles. Ce vertueux citoyen se crut plus que récompensé des services qu'il avait rendus à sa patrie par la couronne d'olivier que lui décernèrent les Athéniens. Ennemi de l'ingratitude autant qu'il l'avait été du despotisme, il n'oublia point les secours qu'il avait reçus des Thébains, et, lorsque ceux-ci se trouvèrent menacés par les Spartiates, il détermina les Athéniens à épouser leur querelle. Ce fut lui qu'on chargea de conduire la flotte destinée à les secourir. Après avoir parcouru l'Ionie, s'être assuré de la Thrace et avoir mis Méthyme en état de blocus, etc., il se porta devant Aspende, en Cilicie, et lui imposa une forte contribution. Mais, au mépris de la capitulation, une partie de ses troupes s'y livra au pillage, et les habitants irrités se vengèrent en attaquant de nuit le camp de Thrasybule, qui fut massacré dans sa tente (l'an 390 avant J. C.). La *Vie* de cet illustre Athénien a été écrite par Cornélius Népos. — Il ne faut pas le confondre avec **THRASYBULE**, fils de Thrason, qui, après la défaite d'Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, quitta l'armée pour aller accuser ce général devant le peuple d'Athènes.

THRASYLLE, astrologue, se trouvant avec Tibère à Rhodes, lui prédit son prochain rappel, affirmant, ce qui se trouva exact, qu'un vaisseau prêt à aborder lui en apportait la nouvelle. On rapporte de lui plusieurs autres traits semblables, notamment qu'il devina un jour la résolution que le prince avait formée de se débarrasser de lui, en le faisant précipiter du haut d'une muraille, résolution qu'il fit heureusement révoquer. — Parmi les autres personnages de ce nom, il faut distinguer un général athénien que l'armée, soulevée contre les quatre cents par Thrasybule, mit à sa tête avec ce dernier et quelques autres. — Vers le même temps vivait à Athènes un fou appelé **THRASYLLE**, lequel s'imaginait que tous les vaisseaux arrivant dans le Pyrée lui appartenaient. — Enfin il y eut du même nom un poëte et musicien célèbre de Philonte, ville du Péloponèse, qui florissait l'an 37 de J. C. On n'est pas sûr qu'il ne soit pas le même que l'astrologue. (*Voyez* à ce sujet deux *dissertations* dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions : l'une au tome X, par l'abbé Sévin, qui les croit identiques; l'autre au tome XIII, par Burette, qui soutient une opinion contraire.)

THROSBY (JOHN), topographe anglais, né vers 1740, dans le comté de Leicester, mort en 1803, a publié : *Mémoires sur la ville et le comté de Leicester*, 1777, 6 vol. in-12; *Histoire et antiquités de l'ancienne ville de Leicester*, 1791, in-4°, etc.

THSAO-THSAO, ministre du dernier empereur chinois de la dynastie des Han, peut être regardé comme le véritable fondateur de la dynastie de Wei ou Goei, quoique ce ne soit que son fils qui ait pris le titre d'empereur. Il descendait de Thsao-tsan, ministre de Kao-ti des Han, et naquit à Koue-thsiao, au milieu du second siècle de notre ère. Son premier nom était O-man-pheï. Un eunuque, nommé Tshao-theng, l'avait adopté. C'est pour cela qu'il prit pour nom de famille celui de Thsao et abandonna celui de Hia-heou, qui était son véritable. L'attachement que l'empereur Ling-ti eut pour les eunuques, l'autorité qu'il leur laissa prendre et leur insolence excitèrent les esprits à la révolte. L'an 173 de l'ère vulgaire, l'empire fut encore affligé par des maladies contagieuses, qui firent d'affreux ravages dans toutes les provinces. Cette épidémie, qui paraît avoir été une véritable peste, continua pendant 11 ans. Enfin un certain Tchang-kio, qui avait fait une étude particulière des livres des Tao-szu ou docteurs de la raison, prétendit avoir trouvé un remède infaillible contre la contagion. Ce remède consistait à boire de l'eau sur laquelle il avait prononcé des paroles mystérieuses. Comme la cure était prompte, elle lui fit bientôt une grande réputation; et il eut une multitude de disciples, qui obtinrent un succès égal à celui de leur maître. Entre leurs mains, les malades recouvraient rapidement la santé. Tchang-kio, augmentant le nombre de ses disciples, les organisa en un corps régulier, leur donna des chefs, et nomma ses deux frères inspecteurs généraux. Cet empirique se vit ainsi bientôt à la tête d'un parti puissant. Par ses émissaires, il répandit que le *ciel bleu* (la dynastie de Han) était à sa fin, et que le *ciel jaune* devait prendre sa place. Voyant que plusieurs districts de la Chine orientale lui étaient dévoués, il porta ses vues vers le trône, et chercha à gagner le cœur du peuple. Pour parvenir plus sûrement à son but, il tâcha, par ses émissaires, de se faire des amis à la cour; mais ses manœuvres furent découvertes, et l'on mit à mort un grand nombre de ses adhérents. Tchang-kio sentit alors qu'une résolution hardie pouvait seule le sauver. Il rassembla avec une célérité incroyable une multitude de soldats, auxquels il donna des bonnets jaunes; et bientôt son armée s'éleva à 500,000 combattants, qu'il divisa en trois corps, lesquels battirent, à plusieurs reprises, les troupes impériales, et mirent l'empire à feu et à sang. Thsao-thsao, qui avait suivi la carrière militaire, eut, pour la première fois, occasion de déployer ses talents dans cette guerre. Ayant chargé l'ennemi à la tête du corps qu'il commandait, il assura par son exemple une victoire complète. Ce coup d'éclat établit sa réputation, et lui ouvrit le chemin des premières dignités de l'empire. Après la mort de l'empereur Ling-ti, arrivée en 189 de J. C., Yuan-tchao, chef militaire, pour venger la mort de son général, assassiné par les eunuques, prit d'assaut le palais impérial, fit main basse sur tous les eunuques, et plaça sur le trône celui qui en était l'héritier présomptif. Celui-ci, étant ensuite tombé dans les mains de Toung-tcho, chef des révoltés, fut ramené à Lo-yang, déposé et mis à mort. Son frère fut élevé au trône à sa place, et adopta, comme empereur, le nom de Hian-ti. Toung-tcho s'était fait proclamer gouverneur de l'empire; mais, craignant Yuan-tchao et Thsao-thsao, il s'efforça de se les attacher, en nommant le premier gouverneur d'une province éloignée, et le second général de la cavalerie. L'entreprenant Thsao-thsao n'accepta pas ce commandement; il vendit ses terres pour enrôler des troupes, forma un corps de 5,000 hommes, et trouva bientôt

d'autres chefs qui firent cause commune avec lui. On leva de tous côtés l'étendard contre Toung-tcho. Celui-ci, ne se croyant pas en sûreté à Lo-yang, transporta sa cour à Tchhang-ngan, ancienne capitale des Han, où il fit conduire l'empereur et tous les habitants. Lo-yang et les villages voisins furent livrés aux flammes. Pendant plusieurs années, la guerre civile ravagea la Chine. Toung-tcho fut assassiné l'an 192 de J. C. A la même époque, les bonnets jaunes, qu'on croyait dissipés, parce qu'ils avaient perdu leur chef, recommencèrent à se montrer dans la province actuelle de Chan-toung. Thsao-thsao se mit en campagne contre eux, et les força de mettre bas les armes. La plus grande partie se donna à lui, et il se trouva, par ce moyen, à la tête de plus de 150,000 hommes. Avec cette armée, il se rendit maître d'un vaste territoire, et parvint à battre plusieurs autres chefs de parti; mais la défection d'un de ses généraux le mit dans un danger qui s'accrut encore par plusieurs défaites, et par une famine qui dévasta le pays. Son génie et ses grandes qualités militaires le sauvèrent de ce péril. Ne pouvant plus vaincre les ennemis qu'il avait en face, il se mit à faire des conquêtes sur un point moins difficile; et malgré le peu de troupes qui lui restaient, il parvint à se rendre si puissant, qu'il se vit bientôt en état de tirer l'empereur de la servitude dans laquelle le retenaient quelques grands de la cour. Ayant réussi à le délivrer, il se fit nommer son premier ministre, et commandant général de toutes les forces de l'empire. Au milieu des occupations que lui donnait, dans ce poste élevé, le besoin de guérir tous les maux résultant de guerres longues et cruelles, il ne négligea pas ses propres intérêts, et se fit un grand nombre de créatures, en plaçant tous ceux qui lui étaient dévoués, et en destituant ceux dont il suspectait les dispositions. S'il ne fut pas assez hardi pour se faire proclamer empereur, il se donna tous les honneurs et toute la puissance de la dignité suprême, et maintint son crédit jusqu'en 220, époque de sa mort. Doué d'une sagacité extraordinaire, il sut toujours admirablement connaître les hommes, et les employer selon leur mérite. Ce genre d'habileté fut la principale cause des succès qu'il obtint dans toutes ses entreprises. Il usait de tant de précautions dans ses expéditions, qu'il était très-difficile de le surprendre. En présence de l'ennemi et dans le plus fort du combat, il conservait un rare sang-froid, et ne laissait jamais apercevoir la moindre inquiétude. Libéral à l'excès quand il s'agissait de récompenser une belle action, il était inflexible à l'égard des gens sans mérite, et ne leur accordait jamais rien. Ne condamnant personne sans de puissants motifs, il était de la plus grande sévérité pour l'exécution de ses ordres; ne cédant ni aux larmes, ni aux sollicitations, jamais on ne l'en vit révoquer un seul. Ces rares avantages l'avaient rendu en quelque façon le maître de l'empire. Son fils, Thsao-phi, plus ambitieux que lui, se garda bien de refuser la couronne que l'empereur Hian-ti lui offrit. Il la reçut publiquement, et donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Wei*. Elle ne possédait pourtant que le nord de la Chine, tandis que la partie méridionale de ce vaste pays était partagée entre les *Chouhan* et les *Ou*.

THSENG-TSEU ou plutôt **THSENG-SEN**, surnommé *Tseu-iu*, l'un des principaux disciples de Confucius, naquit dans le royaume de Lou, et dans la ville de Wou la méridionale, où est maintenant l'arrondissement de Kia-thsiang, du département de Yan-tcheou, qui fait partie de la province actuelle de Chan-toung. Il avait 46 ans de moins que Confucius, et devait être né, par conséquent, vers l'an 505 avant J. C. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude; et quand il se fut rangé parmi les disciples du sage de la Chine, il se distingua par sa pénétration et son assiduité. Il fut le seul de cette école qui mit par écrit les réponses du maître, afin de pouvoir les méditer à loisir, et y revenir dans la suite des leçons. Confucius avait coutume de dire de lui, qu'il possédait à fond sa doctrine, et qu'il excellait dans la piété filiale. Nous devons à cette heureuse alliance de talents et de vertus deux ouvrages célèbres : l'un est le *Taï-hio*, ou le livre de la *Grande Science*, sorte de *Traité* de politique et de morale, où, partant d'un *Discours* de Confucius qui lui sert de texte, Thseng-tseu développe, en 11 chapitres, les principes de son maître sur l'enchaînement des devoirs qui régissent l'homme, la famille et l'État, et confirme la doctrine qu'il enseigne par des citations empruntées à des auteurs anciens. L'autre est le *Hiao-king*, ou le livre de l'*Obéissance filiale*, dans lequel Thseng-Tseu, parlant plus souvent encore au nom de Confucius qu'en son propre nom, expose tout ce qui doit naître de la pratique de cette vertu, regardée par les Chinois comme la reine de toutes les autres, et comme la base de la société. Le *Taï-hio* a été admis au nombre des quatre livres moraux, et y occupe même la première place : il a par conséquent été publié, à la Chine, un grand nombre de fois, et il a servi de sujet à une foule de commentaires. Il a aussi été traduit en mandchou, et plusieurs missionnaires en ont donné des *Traductions*. Il fait partie de l'édition chinoise latine, dite *de Goa*; et la version qui y est comprise, fruit du travail du P. d'Acosta, a été reproduite dans les *Analecta Vindobonensia* et dans le *Confucius Sinarum philosophus*. Noël en a donné une autre *Traduction* dans ses *Libri classici sex*. Bayer a publié le commencement du texte, dans son *Museum sinicum*, et M. Marshman, le texte entier, avec une version anglaise, à la suite de sa *Clavis Sinica*, imprimée à Sirampour. On en trouve encore une *Traduction*, pareillement en anglais, dans les deux éditions du petit *Recueil* de Morrison, intitulé *Horæ sinicæ, Translations of the popular litterature*, et le P. Cibot en a composé une paraphrase en français, qui est insérée au tome Ier de sa collection des *Mémoires* des missionnaires français. Le baron Schilling, à Pétersbourg, en a encore une fois donné le texte sur des planches lithographiées, qui offrent une imitation exacte et très-élégante des plus belles éditions chinoises. On voit que ce petit livre chinois est un de ceux qui ont été le plus souvent reproduits, soit dans la langue originale, soit dans celles de l'Europe. Le *Hiao-king* n'est pas aussi connu : il n'en existe de traduction complète que dans la collection de Noël; mais on en trouve des extraits dans l'ouvrage de Duhalde, dans les *Mémoires* des missionnaires de Pekin, et dans le *Dictionnaire* chinois de Morrison, 2e partie, au mot *Hiao* (obéissance filiale). Quoique ce livre porte le titre de *King* (livre classi-

quel, il n'est rangé, dans l'opinion des Chinois, qu'à la suite de ceux de leurs livres à qui ce titre est particulièrement réservé. Le style en est plus varié que celui du *Tai-hio*, et le contenu offre des maximes moins vagues et plus propres à être réduites en pratique. On ignore la durée de la vie de Thseng-tsen. Plusieurs empereurs et lettrés célèbres ont payé un juste hommage à ce digne successeur de Confucius, à qui la postérité a décerné le surnom glorieux de *Tsoung-ching*, celui qui honore la sainteté.

THSIN-CHI-HOUANG-TI ou WANG-TCHING, empereur de la Chine, le premier de la dynastie de Thsin, trouva, à son avénement au trône, le système féodal qui avait été introduit par Wen-wang, fondateur de la dynastie de Tcheou, fort augmenté sous ses successeurs. Plusieurs d'entre eux avaient créé de nouveaux fiefs et des principautés pour leurs favoris; et les descendants de ceux-ci avaient successivement agrandi leur territoire et secoué le joug de l'autorité impériale. Fy-tsu, de la famille de Yng, qui prétendait descendre de l'ancien empereur Tchuan-hiu, fut le fondateur de la maison de Thsin. Ce prince aimait beaucoup les chevaux, et il en nourrissait un grand nombre. L'empereur Hiao-wang, l'ayant chargé de la direction de ses haras, fut si content de lui, qu'il lui fit don de la principauté de Thsin (897 avant J. C.), ancien domaine de la maison de Tcheou. Les 29 premiers successeurs de Fy-tsu portèrent le titre de koung, qui correspond à celui de comte; le 30e qui fut contemporain de l'empereur Hoei-wang des Tcheou, succéda, en 338, à son père Hiao-koung, et prit le titre de wang ou de roi; il s'appelait Hoei-wenwang. Son fils, Wou-wang, ne régna que 4 ans; et il eut, en 307, pour successeur, Tchao-siang-wang, frère de son père. Sur la fin des Tcheou, les princes de cette race s'étaient laissé amollir par le luxe, et la Chine féodale ne présentait plus qu'un corps informe, dont chaque membre voulait être le chef. Sept royaumes indépendants s'étaient formés dans son sein, qu'ils déchiraient par des guerres continuelles. Ce fut au milieu de ces troubles que les princes de Thsin devinrent insensiblement si puissants, qu'après avoir détruit plusieurs royaumes, ils parvinrent à subjuguer les Tcheou mêmes, et à s'emparer de l'empire. Tchao-siang-wang fit, en 258 avant J. C., une guerre sanglante au roi de Tchao, et combattit, deux ans après, celui de Han. Il finit par les vaincre tous les deux. L'empereur Nan-wang, qui était demeuré resserré, mais tranquille, dans son petit patrimoine, craignant enfin que le prince de Thsin ne s'emparât de tout l'empire, travailla à réunir les autres princes: mais ce projet causa sa perte; car dès que Tchao-siang-wang en fut averti, il fit entrer ses troupes sur les terres de l'empire. Nan-wang, frappé de terreur, alla se jeter aux pieds de son vassal, lui livra toutes ses places, et se mit à sa discrétion. Tchao-siang-wang, désarmé par tant d'humilité, le renvoya dans sa capitale; mais le malheureux prince ne put y rentrer, il mourut en chemin. Nan-wang ne laissa point de postérité qui pût hériter de ses droits et disputer un jour l'empire; car pour Tcheou-kiun, qu'on veut bien mettre au nombre des empereurs, parce qu'il était du sang des Tcheou, il n'avait pas même un village en propre. C'est donc en 256 que la dynastie des Tcheou fut détruite. Tchao-siang-wang ne prit cependant pas le titre d'empereur, qui n'eût rien ajouté à sa puissance, et lui eût suscité une foule d'ennemis. Il mourut deux ans après, en 251. Son fils Hiao-wen-wang, malade et hors d'état de gouverner, n'occupa le trône que peu de jours. Il fit reconnaître pour successeur son fils Tchouang-siang-wang, qui poussa avec beaucoup de vigueur la guerre contre les Han et contre les Tchao, gagna plusieurs batailles, enleva des places d'une haute importance, prit 37 villes, et força le roi de Tchhou, un des alliés de ses ennemis, à sortir de sa capitale; mais ses succès eurent un terme, en présence de 5 rois qui s'étaient ligués pour lui résister. Son armée fut mise en déroute et poursuivie jusqu'au défilé de Han-ku. Il conçut un si violent chagrin de ce revers imprévu, qu'il en tomba malade, et mourut en 247, après un règne de trois ans. Son fils Wang-tching est le prince célèbre, sujet de cet article, qui, après avoir soumis toute la Chine, prit le nom de Thsin-chi-houang-ti, sous lequel il est connu dans l'histoire. Ce fut lui qui tira les Chinois de l'état de servitude sous lequel ils gémissaient depuis si longtemps, ou, pour mieux dire, qui leur donna une liberté qu'ils ne connaissaient pas; mais ce changement fut loin de faire naître en eux des sentiments de reconnaissance. Quelques actes de violence, inévitables dans les révolutions, donnèrent lieu d'accuser de tyrannie un des plus grands empereurs qui aient régné en Chine. Le génie de ce prince, embrassant tout ce qui est élevé, rompit souvent les entraves que les lois de sa patrie opposaient à ses volontés. Il méprisa les anciens préjugés; et, en détruisant les petits tyrans, il gouverna en maître absolu, seule condition sous laquelle un talent supérieur puisse vouloir régner. Les Chinois, mécontents de ce qu'il avait troublé le repos dont ils jouissaient depuis tant de siècles, se sont efforcés de jeter des doutes sur la légitimité de sa naissance; et plusieurs de leurs historiens ont prétendu qu'il n'était pas le fils de Tchouang-siang-wang. Selon eux, sa mère était une esclave du marchand Liu-pou-wei, qui fut menée à ce prince, déjà enceinte; mais les auteurs de cette fable sont forcés, pour l'établir, de dire que cette femme ne le mit au monde qu'après une grossesse d'un an, et lorsque le roi Tchouan-siang-wang lui avait fait partager sa couche depuis 10 mois. Wang-tching, étant parvenu au trône à l'âge de 13 ans, ne songea d'abord qu'à se mettre au fait des affaires, et à s'instruire à fond des forces de ses voisins et des siennes. Les rois de Tchao et de Wei, au lieu de se préparer à repousser l'orage qui les menaçait, semblaient ne travailler qu'à se détruire. Wang-tching mit tout en œuvre pour les brouiller entre eux; il y parvint à force de ruse et d'argent; et il gagna ainsi le temps qui était nécessaire à ses préparatifs. Avant d'exécuter le grand projet conçu depuis longtemps par ses prédécesseurs, il voulut se garantir des incursions fréquentes des Turcs-Hioung-nou, qui occupaient les pays situés au nord de la Chine, ou la Mogolie actuelle. Ces Turcs étaient un peuple nomade, vivant de brigandage et du produit de ses troupeaux. Le roi de Thsin, ne voulant plus être obligé d'entretenir une armée pour les observer, fit fermer les principaux passages par où ils pouvaient pénétrer dans ses États. Les princes de Tchao et de Yan avaient fait

construire des murailles, dans le même but. La réunion de ces différentes fortifications fut le commencement de la fameuse grande muraille. Ayant attaqué de nouveau ses compétiteurs en 244, Wang-tching enleva aux Han une douzaine de villes, et aux Wei une province entière. Une sorte de peste, répandue dans ses États, arrêta, pour quelque temps, sa marche victorieuse. Le prince de Tchhou s'étant joint, en 241, à ceux de Tchao, de Han et de Wei, ces alliés étaient sur le point d'entrer sur les terres des Thsin, quand ceux-ci vinrent à leur rencontre, et les battirent complétement. Après cette victoire, Wang-tching, toujours occupé de son grand dessein, allait s'emparer d'une partie des provinces de ses ennemis, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses États. Sa mère, qui n'était pas encore avancée en âge, entretenait un commerce criminel avec un jeune homme introduit dans le palais sous le titre d'eunuque. Deux enfants étaient nés de cette intrigue. Dès que l'empereur en fut informé, Lao-ngai (c'était le nom du prétendu eunuque) effrayé s'enfuit du palais, emportant le sceau de l'empire; et il s'en servit pour rassembler des troupes, afin d'aller, disait-il, délivrer l'empereur de l'état de servitude dans lequel les ministres le tenaient plongé. Cependant cette révolte fut bientôt apaisée. Un des généraux du prince dissipa les troupes de Lao-ngai, et le fit prisonnier. Ce malheureux fut condamné à une mort ignominieuse, ainsi que toute sa famille et les deux enfants que l'impératrice mère avait de lui. Wang-tching relégua cette princesse dans le pays de Young, où elle fut gardée à vue et réduite au plus strict nécessaire. Cependant, quelques années plus tard, l'empereur se laissa fléchir, et lui permit de revenir à la cour. Ce fut à cette époque que commença, auprès de ce prince, le crédit de Li-szu, qui devint bientôt son conseil, son premier ministre, et qui, par son habileté et son courage, contribua si efficacement à étendre sa puissance. Après avoir augmenté le trésor, déjà très-considérable, dont Wang-tching avait hérité de ses prédécesseurs, ce ministre leva des troupes nombreuses; et il les distribua de manière qu'elles fussent toujours prêtes à l'attaque ou à la défense. Dans le même temps, il employa des sommes considérables pour exciter des divisions parmi les 6 rois qui partageaient encore l'empire. Celui de Tchao et celui de Yan, qui occupaient le nord, tandis que les Thsin régnaient dans le nord-ouest, furent les premières victimes des trames ourdies secrètement par ce ministre; il avait su les animer l'un contre l'autre, et son maître attendit l'issue de leurs hostilités pour prendre le parti de celui qui succomberait. En effet, après que les Tchao eurent totalement battu les Yan, le roi de Thsin, se déclarant pour ces derniers, attaqua les Tchao et leur prit 9 villes, qu'il réunit à ses États. Cette expédition heureusement terminée, il marcha au secours de Tchhou contre les Wei, qui furent battus et contraints de recevoir la loi du vainqueur. Bientôt il revint sur les Tchao, et gagna une bataille. Cependant leur général Li-mou réussit d'abord à mettre en fuite les troupes des Thsin; mais ces dernières reparurent bientôt avec de nouvelles forces et s'emparèrent des deux principales provinces du royaume de Tchao. Ce revers perdit le malheureux Li-mou, que son maître fit périr, l'accusant de l'avoir causé par son imprévoyance. Pendant ce temps, Wang-tching recevait les serments de Ngan-wang, roi de Han, qui, frappé de terreur à son approche, offrit de se reconnaître son vassal, son tributaire, et de lui céder un vaste territoire. Peu satifait de cette humiliation, le roi de Thsin renvoya ses ambassadeurs, et fit entrer dans ses États un corps d'armée, qui parvint jusqu'à sa capitale et le fit prisonnier. Alors le royaume de Han devint une province des Thsin (231 avant J. C.). Deux ans après, celui de Tchao eut le même sort; et le besoin de se venger d'une tentative d'assassinat faite par le fils du roi de Yan fut le prétexte d'une autre invasion. Ce jeune prince, qui était venu à la cour de Wang-tching, y avait été traité avec beaucoup de hauteur. Résolu de s'en venger, il chargea un des ennemis de Wang-tching de le poignarder; mais l'assassin ayant été découvert au moment où il allait consommer son crime, le roi de Thsin fit marcher une armée contre les Yan; ces derniers furent battus, et leur roi, assiégé dans sa capitale, se vit obligé de faire couper la tête de son propre fils, le prince de Tan, et de l'envoyer à Wang-tching. Ce monarque, qui avait alors d'autres ennemis à combattre, retira ses troupes du pays des Yan, et tourna ses armes contre les Wei. Le succès le plus heureux couronna les efforts de son général, qui, en 225, soumit tout ce royaume, et envoya le roi prisonnier à la cour de Thsin. Wang-tching, voyant alors que tout lui réussissait au delà de ses vœux, entreprit de réduire le prince de Tchhou; mais, n'ayant pas suivi les conseils du vainqueur des Wei, il fit marcher une armée trop faible, qui fut repoussée et perdit beaucoup de monde. Désespéré de cette défaite, il fit enfin venir le général Wang-tsian, et lui donna 600,000 hommes avec lesquels celui-ci pénétra jusqu'à la capitale de Tchhou, obtint une grande victoire et fit le roi prisonnier. A la même époque, un autre général des Thsin acheva la ruine du royaume des Yan. Ainsi, dans la 25e année de son règne (222 avant J. C.), le prince de Thsin se vit maître de tout l'empire à l'exception des États des Thsi dans la province de Chan-toung, situés de manière qu'ils avaient pour défense d'un côté la mer, et des autres les royaumes de Yan, de Tchao et de Tchhou. Cette position les avait jusque-là garantis des entreprises des Thsin; cependant le dernier roi des Thsi, n'ayant jamais voulu rien entreprendre pour empêcher leur agrandissement, et s'étant refusé à toutes les alliances qu'on lui avait proposées contre eux, reconnut trop tard que sa politique était fausse. L'armée des Thsin, qui revenait de la conquête du pays de Yan, entra dans ses États et s'empara de plusieurs villes; alors ce roi pusillanime se déclara vassal des Thsin, croyant qu'on lui laisserait au moins le gouvernement d'une partie de ses États; mais on le traita en prisonnier de guerre; et il fut gardé à vue. Cependant il parvint à s'évader sous un déguisement; mais n'ayant pris aucune précaution, et marchant au hasard par des chemins détournés, il ne vécut pendant plusieurs jours que de ce qu'il put trouver dans les champs, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de lassitude, épuisé par le chagrin, il s'assit au pied d'un cyprès et expira de douleur. Ainsi périt le dernier des sept souverains qui avaient partagé la Chine. Wang-

tching, après avoir réuni tout l'empire, prit, en 221 avant J. C., le titre de *Thsin-chi-houang-ti*, qui signifie *premier empereur auguste des Thsin*, ou le *principe des seigneurs souverains des Thsin*. Jusqu'alors les monarques chinois s'étaient contentés de celui de *heou* (prince), de *wang* (roi), ou de *ti* (empereur). Depuis cette époque, ils ont conservé le titre de Houang-ti. La dynastie de *Thsin* est celle qui a donné à la Chine le nom qu'elle porte dans l'Occident, et qui nous est venu de l'Inde par les Arabes et les Persans. Thsin-chi-houang-ti régnait sur un territoire presque aussi étendu que celui qui forme aujourd'hui la Chine. Il le divisa en trente-six provinces, auxquelles il en ajouta, dans la suite, quatre autres, situées au sud, et qui n'étaient auparavant que tributaires de l'empire. Le siége impérial fut fixé à *Hian-yang*, ville de la province de Chensi, et qui porte encore le même nom. L'empereur l'embellit avec magnificence, et y fit construire des palais exactement semblables à ceux de tous les rois qu'il avait soumis. Il ordonna que les meubles qui avaient décoré les anciens palais y fussent transportés, et il voulut que les mêmes serviteurs continuassent à les habiter. Ces bâtiments, d'un goût si varié, occupaient un espace immense, le long de la rivière Wei. On communiquait de l'un à l'autre par une superbe colonnade qui formait une vaste galerie, où l'on était couvert en tout temps. Le nouveau monarque faisait ses tournées dans l'empire avec un faste inconnu jusqu'alors. Partout il fit construire des édifices destinés à attester son pouvoir et sa magnificence ; et dans le même temps des chemins utiles et des canaux bien entretenus facilitèrent les communications et le commerce, favorisé d'ailleurs par une profonde paix après des guerres funestes. Depuis une longue suite de siècles la Chine septentrionale n'avait pas cessé d'être exposée aux incursions des peuples de la race turque, établis au nord de l'empire. Ces peuplades, qui, pendant le règne de la 3ᵉ dynastie chinoise, étaient connues sous le nom de *Hian-yun*, commencèrent à porter, sous les Thsin, celui de *Hioung-nou*, qui leur resta encore plusieurs siècles après. Thsin-chi-houang-ti, résolu de les châtier et de leur ôter tout désir de reparaître sur ses frontières, leva une armée de 300,000 hommes, et la fit partir sous le commandement de Mung-thian, par différents chemins, afin de surprendre l'ennemi. Cette entreprise eut un succès complet; et la plus grande partie des *Hioung-nou*, qui vivaient dans le voisinage de la Chine, furent exterminés. Le reste se retira au delà des montagnes les plus reculées. L'empereur tourna ensuite ses armes contre les peuples situés au sud de la chaîne de Nan-ling, qui traverse la Chine méridionale de l'ouest à l'est. C'étaient des tribus indociles, à demi sauvages, défendues par des fleuves, des rivières, et un grand nombre de montagnes. Résolu de les soumettre, Wang-tching enrôla dans son vaste empire tous ceux qui n'avaient pas de profession, et après les avoir exercés à la hâte, il se mit en marche. Malgré le peu d'expérience de ses troupes, il soumit tout le pays jusqu'à la mer qui borne au sud la Chine actuelle. Après tant de travaux glorieux, il ne lui restait plus qu'à se délivrer d'une multitude d'oisifs et de vagabonds incapables de vivre par des travaux utiles, et toujours prêts à troubler le repos de l'empire. Il les fit enfermer, au nombre de 500,000, dans des forteresses, où ils furent obligés de travailler. Lorsque Mung-thian eut dompté les Hioung-nou, en purgeant toutes les frontières septentrionales, depuis le golfe de Liao-toung jusqu'au Ho-nan, ou le pays appelé maintenant Ordos (d'après la tribu mogole qui l'occupe), l'empereur lui ordonna de réparer et de réunir en une seule les différentes murailles que les princes de Thsin, de Tchao et de Yan, avaient fait construire pour protéger leurs États. Il fit rassembler, pour ce travail, une immense quantité d'ouvriers, et les plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes. Ce prince était alors dans la 33ᵉ année de son règne (214 avant notre ère); il n'eut pas la satisfaction de voir terminer ce travail gigantesque, qui dura dix ans, et ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie. Tant d'entreprises heureusement terminées semblaient mériter à Thsin-chi-houang-ti la reconnaissance de ses sujets et la paisible possession de la dignité impériale. Cependant il eut sans cesse à lutter contre des grands qui auraient voulu de nouveau morceler l'empire, et qui n'oubliaient rien pour rétablir le système féodal des Tcheou, en s'appuyant sur l'histoire et sur les anciens livres. Excédé des représentations importunes et réitérées, qui contenaient des passages et des principes extraits de ces livres, il commanda, en 213, à la requête de son premier ministre Li-szu, de brûler tous les anciens ouvrages historiques, et principalement ceux de Confucius, n'exceptant que les annales de la famille royale des Thsin. C'est à l'inexorable rigueur avec laquelle cet ordre barbare fut exécuté que l'on doit attribuer l'ignorance où l'on est resté sur l'histoire des premiers siècles de la Chine. Mais si l'empereur des Thsin a fait essuyer une telle perte aux sciences, son grand Mung-thian les en a dédommagées par la découverte du papier et du pinceau à écrire, dont le premier surtout fut de la plus haute importance pour la Chine. Un autre bienfait littéraire, du même règne, fut l'introduction d'une manière plus facile de tracer les caractères, jusqu'alors composés de traits durs et difficiles à former. Ces nouveaux caractères, appelés *li-chou*, sont ceux qui ont produit l'écriture actuellement en usage, qui, bien que d'une forme plus élégante, en diffère très-peu pour la composition des groupes. Thsin-chi-houang-ti mourut pendant une tournée qu'il faisait, en 210, dans les provinces orientales de son empire. Quelques auteurs prétendent qu'il n'expira qu'après avoir bu le breuvage de l'immortalité, inventé par les Tao-tsu, dont il suivait la doctrine. Son successeur le fit accompagner chez les immortels par un grand nombre de ses femmes et de ses domestiques ; on remplit son tombeau de richesses, et il fut couvert d'une montagne de terre prodigieusement élevée. Malgré les brillantes qualités de Thsin-chi-houang-ti, ses sujets ne se montrèrent pas très attachés à sa personne et à son gouvernement : ses innovations, quoique utiles, ne purent trouver grâce auprès d'un peuple qui chérit par-dessus tout ses anciens usages, et qui, croyant peu à la perfectibilité du genre humain, ne se laisse pas éblouir par l'éclat d'une fausse gloire. L'illustre fondateur de la dynastie de Thsin pouvait bien

surmonter, tant qu'il vécut, les obstacles que les pacifiques Chinois opposaient à ses vues; mais après lui sa famille ne put supporter un tel poids. Le mécontentement produit par les débauches de son fils replongea l'empire dans son ancien désordre. Les bons ministres furent éloignés, et le prince n'accorda ses faveurs qu'à ceux qui flattaient ses passions. Dans toutes les provinces des partis se formèrent; les descendants de plusieurs rois détrônés par les Thsin saisirent le moment favorable pour revendiquer les domaines de leurs ancêtres. Après quelques années de règne, le successeur de Thsin-chi-houang-ti périt par une conspiration tramée dans son propre palais : son neveu, qu'on avait placé sur le trône, fut contraint de se démettre, après 46 jours de règne, entre les mains de Lieou-pang, chef des rebelles, et plus tard fondateur de la grande dynastie des Han. Le dernier rejeton de la race de Thsin, triste exemple de l'ingratitude des peuples, périt par la main d'un autre factieux.

THUCYDIDE, historien grec, né vers 471 avant J. C., était Athénien et descendait de deux familles illustres, l'une en Thrace, l'autre dans l'Attique. Olorus était le nom de son père. On raconte qu'il assista, jeune encore, aux jeux olympiques, où il entendit avec une vive émotion la lecture que fit Hérodote de son ouvrage; ce dut être en 456. Il était à Thasos lorsqu'il reçut ordre d'aller au secours d'Amphipolis. Aussitôt il se mit en mer avec sept vaisseaux pour empêcher les habitants de cette ville d'écouter les propositions de l'ennemi, ou pour occuper au moins le port d'Élion. Il arriva trop tard devant la première place qui avait déjà traité avec Brasidas, général des Lacédémoniens; mais il réussit à mettre la seconde en sûreté. Il fut exilé, et il ne se plaignit pas de cette rigueur, mais il ne faut pas en conclure qu'il était coupable. L'un des hommes les plus riches de son temps, grâce aux mines d'or qu'il possédait et exploitait dans un canton de la Thrace, c'est un motif de penser qu'il ne fit point de bassesses pour s'enrichir. Tout ce qu'il serait permis de conjecturer, c'est que les Athéniens furent en droit de lui reprocher de la négligence et des retards funestes. Son exil dura 20 ans et se termina par conséquent en 403, quand la guerre du Péloponèse finissait. Pline l'Ancien a dit que les Athéniens l'avaient rappelé, faisant ainsi cesser eux-mêmes une de ces rigueurs extrêmes qui touchent de près à l'injustice. Dès l'ouverture de la guerre du Péloponèse, il avait entrepris d'en raconter les événements; ce travail continua de l'occuper durant son exil, et pour le perfectionner il profita des facilités que lui offraient ses relations tant avec les Athéniens qu'avec leurs ennemis. Il vécut au moins jusqu'à 393 et probablement quelques années au delà, peut-être jusqu'aux premiers mois de 391, ainsi que le conjecture Dodwel; mais à la fin de cette même année 391, il n'était plus vivant, car ses héritiers communiquaient ses écrits à Xénophon. On ne saurait dire ni où ni comment il mourut, si ce fut en Thrace ou à Athènes, de vieillesse ou de maladie, naturellement ou sous les coups d'un assassin. Les traditions suivies à ce sujet sont inconciliables. Mais qu'importe? C'est l'ouvrage même de Thucydide qu'il est utile de bien connaître. On doute que ce soit lui qui l'ait divisé en livres, car il paraît que cette division n'a pas été constamment la même. On convient toutefois aujourd'hu[i] assez généralement d'en compter huit. Le premier contient des vues générales sur les plus anciens temps d[e] la Grèce, puis une exposition des causes prochaines, de[s] préparatifs et de l'ouverture de la guerre du Pélopo[n]nèse. Le livre II embrasse les trois premières années d[e] la guerre, d'avril 431 à juillet 428. Les 6 années suivantes, jusqu'au printemps de 422, fournissent la matière des livres III et IV. Vient ensuite, dans le livre V le récit de la mort de Cléon et de Brasidas et de tous le[s] événements qui se succédèrent jusqu'au mois d'octobr[e] 416. Le livre VI, prenant les événements au point o[ù] les a laissés le précédent, les conduit jusqu'au milie[u] de 414, où commence le livre VII, lequel se termine [à] l'automne de 413. Mais quoiqu'il ne corresponde ains[i] qu'à une seule année, il est bien celui de tous où l'intérêt historique est porté au plus degré. On a voulu révoquer en doute l'authenticité du livre VIII. Il faut convenir qu'on n'y retrouve pas le grand historien qui dans le livre précédent, s'était montré avec toutes se[s] qualités. Mais, selon toute apparence, il se proposai[t] de retoucher et de perfectionner cette partie de son ouvrage, qui d'ailleurs ne devait pas être la dernière, car elle se termine en 412, 21e année de la guerre du Péloponèse, et il avait annoncé le projet d'étendre son travail jusqu'à la 27e et dernière année. Denys d'Halicarnasse est le seul qui ait critiqué sévèrement, ou, pour mieux dire, avec une injustice aveugle et passionnée, l'historien de la guerre péloponésiaque; mais ce grand homme a été bien vengé par les suffrages de Cicéron, de Quintilien, de Lucien et d'autres écrivains, et par l'admiration plus prononcée encore et plus complète des modernes. Il a sur Hérodote, le seul rival que l'antiquité trouvât chez les Grecs à lui opposer, un avantage immense; c'est qu'il sait écarter les fictions et les fables, et ne se propose évidemment d'autre but que d'écrire une histoire exacte. Les harangues sont la seule espèce d'embellissement qu'il se permette. On l'a beaucoup blâmé d'en avoir fait un usage trop fréquent et d'avoir ainsi donné à ses successeurs un exemple dont ils n'ont pas manqué d'abuser. Mais il faut reconnaître que, si l'on trouve chez lui 39 harangues et d'autres morceaux oratoires moins étendus, ils forment une partie essentielle de son histoire, qu'on ne les en retrancherait pas sans amortir l'éclat dont elle brille, et même sans éteindre la lumière qui la doit éclairer. C'est là en effet qu'il peint les personnages, là qu'il prépare où achève ses récits, là qu'il explique les causes et les effets des événements. Les harangues politiques surtout sont admirables, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve parfois dans les autres beaucoup d'à-propos, d'énergie et d'éloquence. Il est une chose dont on ne peut que lui savoir un gré infini lorsqu'on a lu Hérodote, c'est d'avoir dans son récit à l'exception d'une seule digression considérable sur les Pisistratides, redouté toujours de sortir d'un sujet qu'il avait circonscrit avec scrupule. On pourrait même se plaindre de la sévérité extrême avec laquelle il écarte souvent ce qui avoisine sa matière. Quant à son style, on y trouve cette dignité et cette énergie constante que les anciens rhéteurs dési-

gnaient par le nom de sublime. Il n'est pas toujours exempt d'obscurité; et puisque les anciens ont remarqué cette imperfection, il faut bien l'imputer à l'auteur. Cependant on doit présumer que les copistes l'ont fort augmentée. Nous ne citerons point d'édition avant celle de Hudson, Oxford, 1699, in-fol., et reproduite en 1731, Amsterdam, in-fol., dans celle de Duter qui fut reproduite elle-même en 1759 à Glascow, 8 vol. in-8°. On doit aux soins de Bredenkamp l'édition purement grecque de Brême, 1791, ou Leipzig, 1799, 2 tomes in-8°, à l'usage des écoles. Le travail le plus estimable qui ait été publié en France sur Thucydide, est la version de P. Ch. Levesque, Paris, 1795, 4 vol. in-8°. Gall a mis au jour, depuis 1807, 10 vol. in-4°, où se trouvent le texte, les scolies, des variantes extraites de 13 manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, une version latine corrigée, une version française, qui a été imprimée aussi à part, 4 vol. in-8°; une série de remarques historiques et philologiques, etc., etc.

THUGUT (le baron DE), ministre d'État de l'empereur d'Allemagne, né à Vienne, en 1735, dans un état obscur, s'éleva par ses talents à une étonnante fortune. L'impératrice Marie-Thérèse, visitant un jour le collége des langues orientales, où il avait été admis, frappée du témoignage qu'on lui rendit des succès du jeune étudiant, changea son nom de *Thudigut*, qui, en patois autrichien, signifie vaurien, en celui de Thugut (fais bien), et elle le recommanda aux chefs de l'établissement. Il n'en fallait pas tant pour que tout le monde s'intéressât à son sort. On lui confia d'abord des emplois subalternes : il devint ensuite internonce impérial à Constantinople, d'où il passa comme ministre à Varsovie, et fut nommé, en mars 1789, commissaire en Valaquie. Il devint directeur général des affaires étrangères, en 1793, puis chancelier de cour et d'État. Il obtint, l'année suivante, le poste de ministre des affaires étrangères, et fut enfin nommé, en 1796, premier ministre d'État. Peu de ministres ont joui d'une manière aussi complète de la confiance de leur souverain; et il est vrai qu'on en vit bien peu livrés entièrement comme lui aux affaires, et n'entretenant presque aucun commerce avec les autres hommes. La révolution française n'eut pas d'ennemi plus acharné; il profitait de l'ascendant qu'il avait sur son prince, pour diriger la conduite de la cour de Vienne et pour organiser les guerres qui divisèrent si longtemps la France et l'Autriche. On ne doit pas être surpris dès lors qu'il ait été constamment en butte au ressentiment du gouvernement français. Après la paix de Lunéville, il se retira à Presbourg; là, pour échapper aux ennuis de la vie privée, il se livra de nouveau à la littérature orientale, et sentit bientôt se ranimer pour cette science l'ardeur qu'il avait eue dans sa jeunesse. Il entretint, à ce sujet, une correspondance suivie avec Muller, bibliothécaire de la cour de Vienne, et allait même le visiter de temps en temps. Vers la fin de 1805, le baron de Thugut, jusque-là célibataire, épousa la fille d'un seigneur belge. On crut un instant, en 1806, à l'occasion d'un voyage qu'il fit à Vienne, qu'il avait repris du crédit, et qu'il était question de sa rentrée au ministère. Cette nouvelle ayant été démentie par les journaux français, et la cour de Vienne ayant gardé le silence, on crut avec raison que cette cour craignait d'offenser un voisin puissant, en mettant à la tête des affaires un homme qui s'en était toujours montré le constant et même l'implacable ennemi. Néanmoins, comme pour compenser ses services passés, on lui confia une branche du département des affaires étrangères, qu'il administra jusqu'à la fin de 1808. Il obtint le rang de conseiller d'État, avec la grand'croix de l'ordre de Saint-Étienne, et alla reprendre à Presbourg les occupations qu'il avait interrompues pendant ses deux années d'absence. Il y vécut dans le même isolement qui avait signalé son premier séjour. Quelque temps après, il revint dans la capitale de l'Autriche, et y termina sa longue carrière le 28 mai 1818. Il laissa une fortune considérable, dont il avait établi l'empereur légataire universel.

THUILERIES (CLAUDE DU MOULINET, plus connu sous le nom d'abbé des), écrivain estimable, né à Séez en Normandie en 1667, mort à Paris en 1728, a donné : *Lettres écrites à un ami sur les disputes du jansénisme*, Paris, 1710, in-12, et a consigné ses recherches laborieuses dans un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dissertation sur la mouvance de Bretagne*, Paris, 1711, in-12; *Mémoire où il est prouvé que le livre des miracles de saint Martin, etc., est d'un imposteur* (*Mémoires de Trévoux*, juin, 1716); *Remarques touchant l'origine de la maison de France et ses prérogatives* (*Mercure*, décembre 1720); *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne*, Paris, 1726, 3 vol. in-fol.

THUILLERIE (GASPARD COIGNET DE LA), ambassadeur de France à la Haye, eut ordre de se rendre à Copenhague et à Stockholm pour proposer, aux rois de Suède et de Danemark, l'ouverture d'un congrès, afin de rétablir la paix entre eux. Il fut médiateur au congrès de Brömsebro, et après une négociation longue et épineuse, qu'il dirigea seul, il parvint à faire signer, le 13 août 1645, le traité de Brömsebro, qui rendait la paix au nord de l'Europe. La négociation avait roulé sur trois points : la navigation du Sund et de la mer Baltique, dont la Suède demandait la liberté; les sûretés que la même couronne exigeait comme garantes de cette liberté de navigation, contre les atteintes des Danois; et la restitution des conquêtes faites par la Suède. Quoique les ministres hollandais eussent renoncé à la qualité de médiateurs, ils prétendirent signer comme tels le traité de paix; mais la Thuillerie, qui avait supporté tout le poids de la médiation, s'y opposa.

THUILLERIE (JEAN-FRANÇOIS JUVENON ou JOUVENOT, dit LA), acteur et auteur dramatique, né vers 1653, débuta sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1672, dans les premiers rôles tragiques, fut reçu, en 1674, pour ceux de rois et de paysans, passa dans la troupe de la rue Guénégaud en 1680, et mourut en 1688. Des quatre pièces qui composent ses œuvres, la seule qui ne lui ait pas été contestée est son *Crispin précepteur*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1679, imprimée en 1680 : les trois autres, la tragédie de *Soliman*, celle d'*Hercule*, et *Crispin bel esprit*, comédie en un acte et en vers, jouée avec succès en 1681, imprimée en 1682, ont été attribuées à l'abbé Abeille. La Thuille-

rie avait beaucoup de vanité, et n'était pas aimé de ses camarades.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Coucy, diocèse de Laon, en 1685, mort sous-prieur à l'abbaye de Saint-Germain en 1736, se signala parmi les appelants lors des querelles de la bulle, et révoqua ensuite son appel pour écrire l'*Histoire de la constitution* Unigenitus. On a de lui : *Traduction* de Polybe, imprimée avec les *Commentaires* de Folard; une version latine du *Traité* d'Origène du P. de la Rue; une édition des *OEuvres posthumes* de D. Mabillon et D. Ruinart, Paris, 1724, 3 vol. in-4°, etc.

THUILLIER (J. L.) botaniste, mort à Paris en 1822, ne s'éleva qu'à l'aide d'une perspicacité singulière au-dessus de la profession de jardinier; son peu de conduite, d'ailleurs, et la rudesse de son caractère décelaient assez sa première éducation. On a sous le nom de cet homme, qui faisait métier de composer des herbiers pour les amateurs, une *Flore des environs de Paris*, 1790, in-12, et 1799, in-8°, avec augmentation, ouvrage auquel on suppose que L. C. M. Richard a participé.

THULDEN (Chrétien-Adolphe), professeur de théologie et chanoine de l'église Sainte-Marie, à Cologne, né à Wolskmarck, en Westphalie, a publié : *Historia nostri temporis ab anno* 1652 *ad annum* 1659, Cologne, 1659, in-8°; *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12 et 5 vol. in-8°, etc.

THULDEN (Diodore), premier docteur en lois à l'université de Louvain, conseiller à la cour royale de Malines, a publié : *Comment. ad codicem Justinianœum*, Louvain, 1650, 1701, in-fol.; *Tractatus de principiis juris*, ibid.; *De causis corruptorum judiciorum*, ibid.

THULDEN (Théodore Van), peintre et graveur, né en 1607 à Bois-le-Duc, où il mourut en 1676, fut un des élèves les plus distingués de Rubens, et celui qui, par la grandeur des idées, la manière de composer et de peindre, approcha le plus de ce grand maître. Il paraît même certain qu'il n'a pas été étranger à l'exécution de la fameuse galerie peinte par Rubens, et qui porte son nom. Également habile dans les tableaux d'histoire et dans la peinture de genre, il a peint des foires et des kermesses qui rappellent les chefs-d'œuvre de Téniers. Ses meilleurs tableaux d'histoire sont le *Martyre de saint Adrien,* dans l'église Saint-Michel de Gand, et *Jésus recevant sa mère dans le ciel,* peint pour le maître-autel des jésuites à Bruges. Il a gravé à l'eau-forte beaucoup d'estampes recherchées des amateurs, et marquées ordinairement des lettres T. V. T. Le Musée de Paris possède de ce maître un tableau représentant un *sujet mystique.*

THULEMEYER (Henri-Gunther), professeur de l'université de Heidelberg, né à Lippstadt en 1642, mourut en 1714 dans une forteresse où l'empereur d'Allemagne l'avait fait enfermer comme prévenu d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec le maréchal de Villars. On a de lui : *Masur. Labionis homicida excusatus,* Nuremberg, 1679, in-4°; *Continuatio juris Europæi à Stagemeiro cœpti,* Francfort, 1681, in-4°.

THUMMEL (Maurice-Auguste de), né le 27 mai 1738, à Schonfeld, près Leipzig, étudia la jurisprudence à l'université de cette ville, et se lia avec le fameux poëte Gellert, qui fut son maître et lui servit de père. Ce fut Rabener qui lui inspira un goût irrésistible pour la satire et la peinture des folies de tous les états. Il se rendit en 1761, en qualité de page, auprès du prince héréditaire de Cobourg. Ce fut là qu'il composa, en 1763, sa *Wilhelmine* qui, distinguée par son originalité, devint en Allemagne un des premiers modèles de la prose poétique : cet ouvrage eut en peu de temps un grand nombre d'éditions, et fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Ce ne fut qu'en 1768, lorsque le prince de Cobourg prit les rênes du gouvernement, que ce poëte fut nommé conseiller, et élevé ensuite au ministère; mais il n'oublia jamais de sacrifier aux muses : c'est dans la maison de la veuve du conseiller de Wurzbourg, qu'il aimait à s'entretenir avec elles; il y passa les moments les plus heureux de sa vie. Un autre fruit de ses loisirs, ouvrage fort original, *l'Inoculation de l'amour,* parut en 1771. Il fit ensuite un voyage en Hollande et en France : son frère étant mort l'année suivante, il se maria avec sa belle-sœur, en 1778, et vécut avec elle jusqu'en 1783, tant à Cobourg que dans son domaine de Sonneborn, où il composa la relation de ses voyages : cet ouvrage, d'un style agréable et léger, eut le plus grand succès. Son épouse étant morte en 1799, il entreprit, en 1803, un nouveau voyage dans les pays qu'il avait déjà visités, et en 1807, il se rendit avec son frère le ministre à Berlin, où il vit les savants les plus célèbres de l'époque. Il rassembla, en 1812, toutes ses œuvres et les publia en 6 volumes. Il avait composé un petit drame, *Pyrame et Thisbé,* qui aurait fait connaître le talent dramatique de l'auteur, mais il ne s'est pas retrouvé parmi ses manuscrits. En 1816, il fit la connaissance du célèbre Kotzebue qu'il rencontra aux bains de Liebenstein. Après avoir assisté aux fêtes du mariage du duc de Cobourg avec la princesse de Gotha, de Thummel fut atteint d'un mal de gorge dont il mourut le 20 août 1827.

THUNBERG (Daniel de), directeur des ponts et chaussées dans le royaume de Suède, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm, mourut à Carlscrona, le 1er janvier 1788, âgé de près de 88 ans, après avoir rendu à sa patrie les services les plus signalés. On montre, entre autres, les écluses et les travaux qu'il a fait exécuter à Trollhetta et à Sweaborg, comme des chefs-d'œuvre qui attestent sa hardiesse et la solidité de ses connaissances. Il a publié en suédois et en français : *Méthode pour faire des constructions sous les eaux,* Stockholm, 1774.

THUNBERG (Charles-Pierre), célèbre botaniste suédois, élève de Linné, vint dès 1770 à Paris, et s'y lia, pendant son séjour, avec les savants les plus distingués. L'année suivante, sur la proposition de Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, il fut envoyé par la compagnie hollandaise au Japon, pour en examiner les productions naturelles, dont la plupart étaient alors inconnues. Il demeura trois ans au cap de Bonne-Espérance pour s'y perfectionner dans la langue néerlandaise, et se rendit en 1775 au Japon. Ayant gagné la confiance des interprètes et du gouverneur de l'île de Dezima, seul endroit où les Européens peuvent stationner, il obtint la permission de faire dans les montagnes

voisines quelques excursions, d'où il rapporta un grand nombre de plantes rares; il visita l'île de Ceylan en 1776, avec non moins de fruit. De retour en Europe en 1778, il obtint peu de temps après la chaire de botanique à l'université d'Upsal, et mourut en 1798. On a de lui : *Flora japonica*, 1784, in-8°, figures; *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, traduit en français par Langlès, 1796, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°; *Nova insectorum species*, Upsal, 1781-91, in-4°, fig.; *Dissertatio sistens insecta suecica*, 1788-94, in-4°, fig.

THUNMANN (Jean), savant suédois, né dans la province de Sudermanie en 1746, mort en 1778, fut appelé par le ministère prussien à une chaire de l'université de Halle, où il fit de grandes recherches sur l'histoire, et obtint, en 1773, le prix proposé par le prince Jablonowski pour un *Mémoire* sur deux peuples anciens, les Stawanes et les Comanes. Il parlait et écrivait correctement l'allemand, le français, l'italien, l'anglais, l'espagnol, et connaissait le grec classique et le grec moderne, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'albanais, le turc, le valaque, le circassien. On a de lui : *Recherches sur l'histoire ancienne de quelques peuples du Nord*, Berlin, 1772; *Recherches des peuples de l'Europe orientale*, Leipzig, 1774, in-8°; *De confiniis histor. et poeticæ orationis*, Halle, 1772; *Sur l'ancienne littérature poétique du Nord*, ibid., 1775; *Sur la découverte de l'Amérique*, ibid., 1776.

THURIOT DE LA ROSIÈRE (Jacques-Alexis) était avant la révolution avocat au parlement de Paris; il fit partie de la première assemblée électorale, fut l'un des électeurs réunis, le 14 juillet 1789, et envoyés à Delaunay, gouverneur de la Bastille, pour parlementer; mais n'ayant pu en obtenir de réponse satisfaisante, il rendit compte de ses refus, et l'attaque commença. Thuriot devint ensuite juge au tribunal du district de Sézanne (Marne), et fut nommé en septembre 1791, par ce département, député à l'assemblée législative. Dès les premières séances, il parla avec force contre la cour et les ministres. Le 8 mars, il provoqua des mesures de rigueur contre l'émigration. En février 1792, il s'éleva contre le ministre de la guerre, Narbonne, pour avoir envoyé à l'armée, de sa propre autorité, un règlement militaire, et le déclara, pour ce seul fait, digne de mort. Il vota à la même époque une commission en faveur des détenus d'Avignon; menaça d'une insurrection de la part du peuple de Paris, si on ne lui augmentait les secours pécuniaires auxquels on l'avait accoutumé, et s'opposa, sous prétexte d'économie, à la fête que la commune de Paris voulait faire célébrer en l'honneur de Simoneau, maire d'Étampes, tué dans l'exercice de ses fonctions. Dans le même temps, il s'opposait à la suppression du traitement d'un million accordé aux frères de Louis XVI, alors émigrés. Le 25 mai, il se déclara vivement contre les prêtres insermentés, et pressa leur déportation. Le 2 juillet, il chercha à obtenir, par un long discours, le licenciement de l'état-major de la garde parisienne, et la permanence des sections de Paris et de tout le royaume, et fit envoyer Tarbé à l'Abbaye pour avoir insulté l'assemblée. Le 27, il obtint la vente des biens des émigrés. Dans la journée du 10 août, il fut, à la tribune de l'assemblée législative, l'organe de la municipalité usurpatrice, provoqua un décret d'accusation contre d'Abancourt, ministre de la guerre, et de la Porte, ministre de la liste civile, et fit décréter des visites domiciliaires, ainsi que la réélection des juges de paix de Paris. Le 11, il s'opposa à la formation d'un nouveau directoire du département de Paris, et obtint que les statues des rois seraient brisées. Le 14, on retira, sur sa motion, la loi qui ordonnait la formation d'une cour martiale; on y substitua le tribunal du 10 août, et le 29 il fit attribuer à ce tribunal le droit de juger sans appel les prévenus de contre-révolution. Nommé, le 2 septembre suivant, l'un des commissaires à l'effet d'arrêter le massacre des prisons, il revint bientôt avec ses collègues déclarer à l'assemblée qu'ils n'avaient obtenu aucun succès. Le 4 septembre, il fit rejeter la proposition de prêter serment de haine aux rois et à la royauté, prétendant que ce serait anticiper sur les droits de la Convention qui allait se réunir. Élu membre de cette assemblée, il fut dénoncé peu de jours après par l'ex-ministre Narbonne, comme ayant reçu de lui des sommes considérables; mais aucun fait n'appuyant cette dénonciation, on passa à l'ordre du jour. Nommé à la Convention, il fit décréter, le 4 décembre, que tous les membres absents eussent à revenir à leur poste, et demanda, le 12, que Louis fût jugé sous trois jours, et qu'il portât sa tête sur l'échafaud. Il fut un des quatre commissaires chargés, dans la même séance, d'aller demander à ce prince le nom des conseils qu'il voulait choisir; et lors des appels nominaux sur le jugement, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il avait annoncé d'avance à la tribune des jacobins, que si la Convention usait d'indulgence envers le tyran, il irait lui-même lui brûler la cervelle. On a prétendu que si les puissances étrangères étaient intervenues en faveur de Louis XVI, elles auraient préservé ses jours; on se trompait. Dans l'état d'effervescence où se trouvait alors la France, l'assemblée aurait passé à l'ordre du jour sur les ouvertures de tous les cabinets. Quelques jours avant le jugement, Thuriot attaqua violemment Brissot, Vergniaud, Louvet et autres chefs de la Gironde, et les accusa de s'être vendus au roi, et d'avoir intrigué pour maintenir son trône. Le 24 janvier, il fut élu secrétaire, fit rétablir la loi des passe-ports; et le mois suivant, il fit déclarer Dumouriez traître à la patrie, et mettre sa tête à prix. En citant tout le mal qu'a fait Thuriot, la justice veut qu'on dise le bien qui lui est échappé. Après s'être montré un des ennemis les plus acharnés des girondins, comme membre du comité de salut public, président de l'assemblée, il prit la défense d'Aubert Dubayet, de Merlin de Thionville et de Rewbell, inculpés pour la défense et la reddition de Mayence, et quelque temps après il fit réhabiliter la mémoire des infortunés Labarre et d'Étalonde, condamnés à un supplice horrible pour avoir commis la nuit, et dans un état d'ivresse, une irrévérence envers une image du culte catholique; enfin il délivra le département de la Loire du proconsul Javoques, le *Carrier* de ces contrées. Bientôt des divisions s'élevèrent entre lui et Robespierre: il est accusé de modérantisme; et malgré le tableau qu'il fait des mesures terribles provoquées ou déjà exécutées, Thuriot est obligé de sortir du comité

et ensuite exclu des jacobins, où il ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il s'était distingué comme président, à cette fameuse époque : chaque fois que Robespierre voulait élever la voix, il agitait sa sonnette en criant de toutes ses forces : *Tu n'as pas la parole !* Thuriot mérita ainsi de s'associer aux vainqueurs, et dès le lendemain du 9 thermidor, il fit comprendre de nouveaux conventionnels au nombre de ceux mis hors la loi la veille. Adoptant bientôt de nouveaux principes, il signala sa rentrée aux jacobins par la défense des complices du tyran qu'il venait d'abattre, et fit rejeter comme calomnieuse la première dénonciation de Lecointre de Versailles, contre les anciens comités de gouvernement. Après avoir parlé, à la fin de 1794, contre les mesures qui, selon lui, amenaient la ruine du commerce et de la morale, il se comportait, au commencement de 1795, de manière à être signalé par Legendre, à la tribune de l'assemblée, comme chef des terroristes. Il s'en défendit vivement, mais ayant coopéré, deux mois après, le 1er avril 1795, à l'insurrection jacobine, qui éclata contre la Convention, il fut décrété d'accusation le 2 prairial, comme ayant eu part au nouveau mouvement qui avait éclaté le 1er, et dont le but était en grande partie de délivrer et de faire absoudre les membres arrêtés ou proscrits en germinal. Thuriot échappa par la fuite à l'exécution de ces deux décrets, fut amnistié le 26 octobre 1795, et employé ensuite par le Directoire, en qualité de commissaire civil près le tribunal de Reims. Après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé membre de la commission des émigrés et juge au tribunal criminel du département de la Seine; il en exerçait encore les fonctions en 1804. Chargé d'interroger Moreau, Pichegru, George et autres, il fit le rapport de tout le procès. En février 1805, Thuriot fut nommé substitut du procureur général impérial près la cour de cassation, et membre de la Légion d'honneur. Il perdit sa place à la première restauration, et la reprit en 1815, pendant les cent jours. Après le second retour du roi, contraint de quitter la France, par la loi du 12 janvier 1816, il se retira à Liége, où il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il mourut en juin 1829.

THURLOE (Jean), secrétaire d'État, était fils de Thomas Thurloe, recteur d'Abbots-Roding dans le comté d'Essex, en Angleterre, où il naquit en 1616. Il suivit la carrière du barreau, et obtint la protection d'Olivier Saint-Jean, qui fut successivement solliciteur général de Charles Ier, lord président de la cour des plaids-communs, et qui le fit nommer l'un des secrétaires des commissaires du parlement au traité d'Uxbridge. En 1647, il fut admis à Lincoln's Inn, et nommé, l'année suivante, receveur ou clerc des amendes de la chancellerie. Quoiqu'il eût adopté le parti du parlement, il déclare lui-même que non-seulement il ne participa en aucune manière au meurtre de Charles Ier; qu'il n'assista à aucun des conseils qui furent tenus à ce sujet, mais qu'il n'eut pas la moindre communication des résolutions adoptées par les ennemis de ce souverain. Cependant, après l'établissement de la république, il abandonna la profession des lois, et s'engagea dans les affaires publiques. Au mois de mars 1651, il accompagna, en qualité de secrétaire, Saint-Jean et Walter Strickland, ambassadeurs près des Provinces-Unies, et revint avec eux en Angleterre, vers la fin de la même année. Au mois d'avril 1652, il obtint le poste de secrétaire d'État lorsque Cromwel eut pris le titre de protecteur (1653). Celui-ci lui confia, au mois d'août 1655, la direction du *Postage* intérieur et extérieur; et l'année suivante l'île d'Ély le choisit pour la représenter au parlement. Ce corps lui adressa, peu de temps après, des remercîments pour les preuves de vigilance qu'il avait données en découvrant le complot d'Harrison et des autres royalistes, et pour d'autres services rendus à l'État. Le 13 juillet 1657, il entra au conseil privé, et fut élu au mois de novembre l'un des gouverneurs de *Charter-House*. Burnet raconte que, vers cette époque, Thurloe ayant fait peu d'attention aux bruits qu'on répandait sur des projets d'assassiner le protecteur, celui-ci lui reprocha ce qu'il appelait sa négligence; mais ils se réconcilièrent bientôt, et Thurloe parvint à lui prouver qu'un excès de précaution à cet égard le ferait soupçonner d'une timidité indigne de lui. Au mois de février 1658, il fut nommé chancelier de l'université de Glascow. A la mort du protecteur, il conserva auprès de son fils le poste de secrétaire d'État et de conseiller privé. Mais la haine qu'il avait inspirée aux chefs de l'armée, par le soin qu'il mettait à les empêcher d'intervenir dans le gouvernement, et la jalousie qu'ils avaient conçue de son crédit auprès du nouveau protecteur, le forcèrent à demander sa retraite, que Richard refusa. Au mois de décembre, l'université de Cambridge, et les bourgs de Wisbeck et d'Huntington, le présentèrent simultanément pour leur candidat au parlement; il préféra l'université de Cambridge, où il avait obtenu une immense majorité de votes, et fit de grands efforts, en avril 1659, pour détourner le protecteur du projet qu'il avait formé de dissoudre le parlement. Le 14 janvier 1660, Thurloe cessa ses fonctions de secrétaire d'État; mais il paraît que, le mois suivant, le parlement l'invita à les reprendre. Au mois d'avril 1660, il offrit ses services à Charles II; et ce fait résulte d'une lettre écrite à sir John Grenville par le chancelier Hyde, dans laquelle ce dernier annonce que les offres de Thurloe lui paraissent pleines de franchise, et qu'elles sont accompagnées des protestations les plus fortes de servir Sa Majesté, non-seulement par lui-même, mais encore par ses amis. Hyde fait observer que Thurloe montre une vive curiosité sur ce qui concerne le général Monk, et sur le degré de confiance qu'on lui accordait. Charles répondit qu'il désirait avoir quelques preuves de son zèle, et qu'alors il accepterait ses services. Thurloe fut envoyé en prison par la chambre des communes, le 15 mai suivant, sous le poids d'une accusation de haute trahison; mais on lui rendit bientôt la liberté. Il se retira alors à Great-Milton, dans le comté d'Oxford. Il fut très-utile à Clarendon, qui le consultait souvent sur les affaires étrangères : les papiers d'État en fournissent un exemple remarquable dans la récapitulation qu'il fit de toutes les négociations qui avaient eu lieu entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, depuis l'époque où Cromwel se déclara protecteur jusqu'à la restauration. Charles II lui fit proposer plusieurs fois des places dans l'administration; mais il refusa toujours. Thurloe mourut soudainement à Lincoln's Inn, le 21 février 1668.

Les écrivains anglais s'accordent dans l'éloge qu'ils font de son caractère et de son extrême modération à l'égard de tous les partis. Son style est remarquable par la concision, la clarté et la force. Sa collection des *Papiers d'État* (*State Papers*), qui forme 7 vol. in-fol., publiés par le docteur Birch, en 1742, est un vaste répertoire où l'on trouve les documents les plus importants sur l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Europe en général, pendant cette période remarquable.

THURLOW (lord Édouard), lord-chancelier d'Angleterre, né au village d'Ashfield, dans le comté de Suffolk, en 1732, fit de très-mauvaises études à l'université de Cambridge, qu'il quitta sans avoir pris aucun degré. Mais une fois reçu au barreau, en 1758, il y déploya un grand talent qui, soutenu de protections puissantes, lui donna entrée au parlement. Nommé conseiller du roi, puis, en 1770, solliciteur général, et en 1771 procureur général, il appuya, dans la chambre des communes, avec beaucoup d'éloquence, l'accusation intentée par le général Burgoyne contre lord Clive, et se montra l'un des plus habiles défenseurs de l'administration de lord North, qui le fit créer pair de la Grande-Bretagne, et lui fit donner le grand sceau en 1778. Après la chute de lord North, Thurlow conserva, sous le nouveau ministère, sa place de chancelier, mais en 1783, lors de la formation du ministère qu'on appela de la *coalition*, il résigna son emploi pour se mettre, avec lord Cambden, à la tête de l'opposition. Il rentra dans l'administration comme lord-chancelier, lorsque Pitt fut placé à la tête des affaires, et agit de concert avec lui dans la discussion du bill de régence : mais, n'ayant point partagé son opinion sur la nécessité de déclarer la guerre à la France, il se retira en 1792, et, malgré la franchise de son langage dans la chambre haute, ne se mit point dans les rangs de l'opposition. Il continua ainsi, le reste de sa vie, de censurer les mesures qui lui semblaient injustes ou funestes, ou d'approuver ce qui lui paraissait bon et salutaire, avec une fermeté inébranlable et une rare impartialité. Lord Thurlow mourut le 12 septembre 1806. On a imprimé de lui plusieurs traductions, entre autres celle du *Combat des rats et des grenouilles*, d'Homère, à la suite du *Clair de lune* (*Moon-Light*), petit poëme d'Ed. Thurlow, son neveu.

THURMANN (Gaspard), bibliographe, né à Rostock dans le Mecklembourg en 1634, mort à Hambourg en 1704, exerça quelque temps la profession d'avocat et fut nommé conseiller du duc de Saxe-Lauenbourg. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, entre autres : *Bibliotheca academica de rebus et juribus academiarum et academicorum*, etc., Halle, 1700, in-4°.

THURNEISSER (Léonard), né à Bâle le 6 août 1531; fils d'un orfèvre, il apprit en même temps le métier de son père et celui de graveur. Placé chez un médecin il y prit du goût pour la chimie et l'histoire naturelle, et il se fortifia dans ce goût par les écrits de Paracelse. Des écarts de jeunesse lui firent quitter Bâle, quelque temps après un mariage qu'il avait conclu à l'âge de 16 ans. Il établit à Tarcuz dans la vallée du haut Inn (Tyrol), une fabrique de soufre, qui n'eut point de succès, et voyagea ensuite en Allemagne, en France et en Angleterre. Après avoir servi dans l'armée du margrave de Brandebourg, il entra au service de l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur Maximilien II, qui lui confia, en 1558, l'administration des mines du Tyrol. Après 12 ans de travaux dans cette place, où il acquit de grandes richesses, Thurneisser entreprit de nouveaux voyages, parcourut l'Écosse, les îles Orcades, où il examina les mines de plomb; ensuite l'Espagne et le Portugal, l'Éthiopie, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la terre sainte, le Levant, l'Italie, et enfin la Hongrie. Dans toutes ces courses, il s'était beaucoup occupé de médecine. A son retour, il reprit l'administration des mines, mais avec moins de succès que la première fois. En 1569, il revint en Allemagne, pour soigner l'édition de divers ouvrages, tels que le *Microcosmus*, l'*Archidoxia*, l'*Urodocimastica*, qui devaient révéler de grands secrets d'alchimie et de médecine. L'évêque de Munster, et peu après l'électeur de Brandebourg, le prirent à leur service. Ce dernier le nomma son médecin, en 1571, et le combla de faveurs. Pendant plusieurs années, Thurneisser joua un grand rôle à Berlin, où il établit un laboratoire de chimie, une fonderie de caractères et une imprimerie destinée exclusivement à l'impression de ses *OEuvres*; enfin il y fut à la fois médecin, chimiste, alchimiste, magicien, libraire, auteur et homme de cour. Il se fit surtout une grande réputation par la publication d'un alphabet polyglotte en 32 langues d'Europe et en 63 langues des autres parties du monde. Enfin il prêtait sur gages à très-gros intérêts, faisait des horoscopes, et publiait un Calendrier astrologique, qui avait un succès extraordinaire. Il vécut ainsi de la manière la plus brillante; mais s'étant rendu, en 1578, à Bâle, il vit que nul n'est prophète dans son pays, car il fut reçu très-froidement par ses compatriotes. Cependant il s'y maria pour la troisième fois; mais ce mariage fut malheureux. Étant retourné à Berlin, Thurneisser se sépara de sa nouvelle épouse, et eut avec elle un procès scandaleux, qui lui coûta fort cher. Alors tomba de plus en plus le prestige dont il s'était environné. Se voyant, en 1582, complétement ruiné et décrédité, il quitta la Prusse furtivement, et se rendit en Italie. Ce fut à Rome qu'en présence du cardinal, depuis grand-duc, François de Médicis, il trempa dans une certaine huile la moitié d'un clou qui paraissait tout de fer, et le retira changé en or, pour la partie trempée. Cette expérience fit grand bruit; cependant elle ne put rendre à Thurneisser le crédit dont il avait joui en Allemagne. En 1591, il se rendit à Cologne, où il mourut le 9 juillet 1596. Cet homme avait beaucoup de rapports avec Paracelse, par ses principes, son caractère et sa manière de vivre; et sa philosophie mystique rappelle celle de cet auteur. Il était très-laborieux, doué d'une mémoire prodigieuse, et possédait des connaissances variées; mais il était essentiellement menteur, débauché, fastueux; enfin c'était un véritable charlatan. Le catalogue de ses nombreux ouvrages se trouve dans l'*Adumbratio eruditorum Basileensium*, par Herzog.

THURNEISSER (Jean-Jacques), graveur, né à Bâle, le 15 juin 1636, y mourut le 17 février 1718. Pierre Aubry lui apprit l'art de la gravure, dans lequel il eut de grands succès. Il avait saisi la manière de Claude Mclan, et il le surpassa sous quelques rapports.

Son burin est plus ferme, plus brillant et plein d'art. Il travailla successivement à Lyon, à Bourg en Bresse, à Turin, à Vienne, à Augsbourg et à Bâle, où il était de retour en 1699. Le nombre de ses gravures est immense; on en trouve quelques-unes dans l'*Académie de Sandrart*, notamment celles de *Latone*, de *Laocoon* et d'*Antinoüs*. — Son fils fut aussi un graveur habile, et il eut part aux *Œuvres* de son père. Il mourut en 1730.

THUROCZ ou **THUROCZI** (Jean), historien hongrois, né vers 1420, embrassa l'état ecclésiastique et joignit à un talent distingué pour la prédication le goût des recherches historiques. On a de lui une compilation sous le titre de *Chronicon regum Hungariæ* (commençant à Attila au 5e siècle, et finissant en 1464, au couronnement de Mathias Corvin), Augsbourg, Ehr. Ratoldt, in-4°. La seule bonne édition de la chronique de Thurocz est celle qui a paru dans les *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, Vienne, 1746, 3 vol. in-fol.

THUROCZ (Ladislas), historien hongrois, de la même famille que le précédent, né vers la fin du 17e siècle, était jésuite. On a de lui un abrégé de l'histoire de Hongrie, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-fol.; ibid., 1772, in-4°, avec des additions.

THUROT (François), capitaine de corsaires, naquit en 1727, à Nuits en Bourgogne. Son père, qui le destinait à la chirurgie, le plaça de bonne heure chez les jésuites à Dijon. Sorti de ce collége à l'âge de 16 ans, pour entrer chez un chirurgien, il y passa deux années, pendant lesquelles il étudia l'art de guérir; mais se sentant une vocation secrète pour la marine, il quitta Dijon furtivement, et se dirigea sur Dunkerque où il s'embarqua sur un corsaire comme chirurgien. Sa première expédition ne fut point heureuse : le bâtiment qu'il montait ayant été attaqué et pris, Thurot resta prisonnier. Étant parvenu à s'évader, il revint à Dunkerque; tout autre se serait dégoûté d'un métier commencé sous des auspices aussi défavorables; mais doué d'une volonté ferme et d'un caractère ardent, il résolut de poursuivre sa carrière. Abandonnant la chirurgie, il s'enrôla comme matelot. Après diverses courses en cette qualité, il devint pilote, et enfin capitaine. Les armateurs de Dunkerque n'hésitèrent point à lui confier leurs corsaires, et il justifia cette confiance en les enrichissant par les nombreuses prises qu'il fit sur les Anglais, et souvent après des combats sanglants. La paix, qui fut signée en 1748, vint mettre un terme à ses courses. Ne pouvant plus commander de corsaires, il entra dans la marine du commerce, et fit, en qualité de capitaine, divers voyages très-fructueux. Enfin, il se vit en état d'acheter un bâtiment, de l'armer pour son compte, et cette opération lui procura des bénéfices considérables. Lorsque la guerre éclata de nouveau, en 1755, les armateurs le sollicitèrent de recommencer ses courses; il se rendit à leurs instances, arma plusieurs corsaires, dont il prit le commandement, et en moins de six mois ruina le commerce anglais dans les mers du Nord. Le bruit de la valeur et des exploits du capitaine Thurot étant parvenu à la cour, on lui offrit d'entrer dans la marine royale. Séduit par la perspective de gloire qu'il entrevoyait, il accepta, et se voua dès lors tout entier au service du roi. On lui confia le commandement de la corvette *la Friponne*, avec la mission de croiser dans la Manche. Pendant la campagne qu'il fit sur ce bâtiment, il se distingua dans plusieurs combats, et prit environ 60 navires du commerce. Le maréchal de Belle-Isle, qui avait apprécié ses talents, lui fit donner le commandement d'une division composée de deux frégates et de deux corvettes. Le but de cet armement était surtout d'intercepter un convoi chargé de pelleteries, venant d'Archangel, et qu'on savait devoir relâcher aux Orcades. Thurot appareilla de Saint-Malo, le 12 juillet 1757, et alla mouiller d'abord sur le *Vieux-Banc*. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'il s'empara du *Rotterdam*, qui venait de Saint-Christophe, chargé de sucre et de café. Le 24, une frégate anglaise se trouvant dans ses eaux, il l'attaqua : le combat dura près de trois heures, et cette frégate fut si maltraitée, qu'elle fut obligée de relâcher à Plymouth, coulant bas d'eau. Thurot fit ensuite diverses prises; mais ayant éprouvé une série de mauvais temps et de contrariétés de vents, il fut contraint de relâcher à Gothenbourg, pour y réparer ses bâtiments. Sorti de ce port le 11 mai 1758, il se rendit sur la côte d'Angleterre, où il s'empara de six gros bâtiments chargés de charbon de terre. Il était le 26 à la hauteur d'Édimbourg, lorsqu'il eut connaissance de quatre voiles. Croyant que c'étaient des bâtiments marchands, il leur donna la chasse; mais en les approchant, il s'aperçut qu'ils étaient armés. Deux d'entre eux étaient des frégates supérieures à la sienne; mais il n'était pas homme à reculer : il met en panne et attend les Anglais qui avaient reviré sur lui. Le combat fut long et opiniâtre, et la valeur égale de part et d'autre. Le capitaine Craig, qui commandait *le Solebay*, reçut, à la gorge, une blessure dangereuse, et le feu s'étant manifesté à bord de la frégate, il fut obligé de cesser le combat. *Le Dauphin* tint encore une demi-heure; mais son capitaine ayant été tué, et la frégate étant entièrement désemparée, elle prit le large; et Thurot, qui s'était couvert de gloire, demeura vainqueur. *Le Belle-Isle*, qu'il montait, ayant besoin de réparations, il se rendit à Christiansand en Norwége, emmenant avec lui 13 navires marchands, qu'il avait capturés. Ses avaries réparées, il appareilla le 12 juillet. Le même jour, au soir, il découvrit environ vingt bâtiments; il les observa toute la nuit, et au jour, il reconnut que c'étaient des pinques armées en guerre et marchandises. Fiers de la supériorité du nombre, ces bâtiments manœuvrèrent pour entourer la frégate de Thurot, et firent pleuvoir sur elle une grêle de boulets et de mitraille. Celui-ci, que le nombre de ses ennemis n'intimidait jamais, leur riposta vivement, et son feu fut tellement bien dirigé, qu'en moins de deux heures, il parvint à les mettre en déroute, et même à s'emparer de deux de ces pinques, qu'il conduisit à Christiansand, où il séjourna quelque temps pour vendre ses prises et laisser reposer ses équipages. Pendant cette relâche, il apprit que le ministère britannique avait fait sortir plusieurs vaisseaux et frégates chargés spécialement de se mettre à sa poursuite, et de s'emparer de lui. Cette nouvelle hâta son départ : il appareilla le 1er septembre; le lendemain, il captura près d'Isla (côtes d'Écosse) un brick de 18 canons, et peu d'heures après deux gros

bâtiments qui sortaient du canal Saint-George. Thurot fit encore diverses prises, et enfin, après avoir balayé la mer du Nord, et causé un tort immense au commerce anglais, il rentra dans le port de Dunkerque, le 3 décembre 1758, épuisé de fatigues, mais couvert de gloire. Appelé à Versailles, il y reçut l'accueil le plus honorable : il n'était bruit que de ses exploits, et tout le monde voulait voir ce capitaine Thurot si redoutable aux Anglais. Consulté par le ministère sur les moyens de nuire le plus efficacement à l'Angleterre, il proposa de faire une descente sur ses côtes et démontra si clairement la possibilité du succès, qu'il parvint à faire adopter son projet. Le ministre de la marine Berryer en parla au roi, avec intérêt, et le monarque y donna son assentiment. En conséquence, on ordonna l'armement, à Dunkerque, de cinq frégates et une corvette, dont Thurot devait prendre le commandement. On embarqua sur cette escadre un corps de 1,300 hommes choisis dans différents régiments, et qui furent mis sous les ordres de Flobert, brigadier d'infanterie. Le 15 octobre 1759, Thurot appareilla de Dunkerque, et alla mouiller le soir même dans le port d'Ostende. Le lendemain il en sortit à la faveur d'une brume épaisse, qui le déroba à la croisière anglaise, se dirigea sur les côtes de la Hollande et du Jutland, et entra dans le Catégat. Un coup de vent violent, qu'il éprouva vers les premiers jours de décembre, le sépara de trois de ses bâtiments, et son escadre se trouvait ainsi réduite de moitié, lorsqu'il arriva, le 10 janvier suivant, dans la baie de Carrick-Fergus. Il débarqua immédiatement ses troupes, réduites alors à environ 1,000 hommes, et la place fut investie. Après un siége de quelques jours, elle se rendit, et la garnison, prisonnière de guerre, fut embarquée sur les frégates. Thurot, privé de trois de ses bâtiments, ne put se livrer à d'autres entreprises ; il rembarqua ses troupes, et appareilla pour revenir en France. Un autre coup de vent le sépara de deux de ses bâtiments. Rencontré, près de l'île de Mars, par trois frégates anglaises, il ne put leur échapper, malgré l'habileté de ses manœuvres. Le combat qui s'engagea fut très-meurtrier ; Thurot se battit en désespéré ; mais atteint, vers le milieu de l'action, d'une balle de pierrier qui le frappa dans le creux de l'estomac, il expira le 20 janvier 1760. Sa perte produisit un tel découragement dans l'équipage du *Belle-Isle,* qu'il amena quelques instants après. Un anonyme a publié une *Vie du capitaine Thurot,* 1791, in-8°.

THUROT (JEAN-FRANÇOIS), helléniste, né en 1768 à Issoudun, fit d'excellentes études dans son pays natal, et vint ensuite à Paris pour s'y perfectionner dans la connaissance des langues anciennes. Entré dans la carrière de l'enseignement, il s'y fit remarquer, et obtint, en 1811, le titre de professeur adjoint de philosophie à la faculté des lettres, puis, en 1824, la chaire de grec au collége de France. Il fut admis à l'Académie des inscriptions le même jour que Champollion le jeune, et mourut du choléra en 1832. Parmi ses ouvrages on distingue : l'*Apologie de Socrate,* d'après Platon et Xénophon, grec-français, 1806, in-8° ; les *Phéniciennes* d'Euripide, avec un choix de scolies grecques, des notes françaises et le texte, 1813, in-8° ; plusieurs *Dialogues* de Platon ; la *Morale* et la *Politique* d'Aristote ; *Vie de Laurent de Médicis,* traduite de Roscoe, 1799, 2 vol. in-8° ; *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle,* traduites de Harris, avec des remarques et des additions.

THURY. *Voyez* **CASSINI.**

THY. *Voyez* **MILLY.**

THYSIUS (ANTOINE), historien et philologue, né à Harderwick vers 1603, fut nommé professeur de poésie à Leyde en 1633, obtint quelques années après, la chaire d'éloquence et une chaire de droit, succéda, en 1653, à Heinsius dans la place de bibliothécaire, et mourut en 1665. Outre des éditions de *Salluste,* de *Justin,* de *Sénèque* le tragique, de *Valère-Maxime,* de *Lactance,* de *Velléius-Paterculus,* d'*Aulu-Gelle,* de l'*Histoire de Polydore Virgile,* etc., on a de lui : *Discursus politicus de magistratibus Atheniensium, collatio atticarum ac romanarum legum,* Leyde, 1645, in-16, à la suite de l'ouvrage de Postel, *De republicâ Atheniensium ; Compendium historiæ batavicæ à Julio Cæsare usquè ad hæc tempora,* ibid., 1645 ; et avec quelques additions, 1652, in-16, etc.

TIARA (PETREIUS ou PIERRE), humaniste et médecin, né en 1514 à Worcum, dans la Frise, professa successivement la langue grecque à Louvain, à Douai, à Leyde et à Franeker, où il mourut en 1586. On a de lui des traductions latines du *Sophiste* de Platon, Louvain, 1533, in-12 ; de la *Médée* d'Euripide, Utrecht, 1543, in-12, etc. ; et des poésies latines, parmi lesquelles on cite : *Poemation de nobilitate et disciplinâ militari veterum Frisiorum,* Franeker, 1597, in-12. (*Voyez* pour plus de détails le *Parnassus lat.-belgicus* de Hoeufft, Amsterdam, 1819, in-8°, et les *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt,* Bruxelles, 1822, in-8°.)

TIBALDO ou **TIBALDI.** *Voyez* **PELEGRINI.**

TIBBON (JUDA-ABEN), savant rabbin du royaume de Grenade à la fin du 12e siècle, a laissé un grand nombre de traductions estimées de l'arabe en hébreu. Les principales sont : *Chovad allevavoth* (le Devoir des cœurs), Naples, 1490 ; *Agiographa, seu Proverbia, Job, Daniel, Esdras, Ruth,* etc. (*Voyez* le *Dictionnaire historique* de Rossi.)

TIBBON (SAMUEL-BEN JUDA-ABEN), fils du précédent, mérita comme lui le titre de *Prince des Traducteurs.* Parmi ses nombreuses traductions, nous citerons : *Abunasaris alpharabii liber principiis naturalibus ; Aristotelis Liber de meteoris, seu de signis cœli.* (*Voyez* la *Bibliothèque des rabbins espagnols* par Rodriguez de Castro.)

TIBBON (MOÏSE-BEN-SAMUEL-ABEN), appelé aussi *Tibbonide,* fils du précédent, florissait dans le royaume de Grenade vers 1720. Il fit, comme son père et son aïeul, des traductions estimées des hébraïsants, parmi lesquelles on distingue : *R. Mosis Maimonidis liber præceptorum ; ejusdem liber de vocabulis logicis, seu logicæ compendium,* Crémone, 1566. Il a traduit aussi de l'arabe en hébreu presque tous les ouvrages d'Averroës, ceux d'Aristote et des plus célèbres philosophes et médecins de l'antiquité.

TIBÈRE (CLAUDIUS-NÉRO), empereur romain, né à Rome le 16 novembre de l'an 34 avant notre ère, de Tibérius-Néro, grand pontife, et de Livie, fille de Drusus-Claudianus, courut de grands dangers dans son enfance,

après l'assassinat de César, dont son père avait été l'un des partisans les plus dévoués; mais sa destinée fut bientôt fixée par le mariage de Livie avec le triumvir Octave, qui dès le principe lui montra une tendresse paternelle. Le jeune Tibère paraissait mériter cet attachement du maître du monde par ses progrès rapides et par ses talents prématurés; mais ses vices aussi se développaient, au point qu'un Grec, son précepteur, avait coutume de dire de lui : « *C'est de la boue détrempée avec du sang.* » Nommé questeur dès l'âge de 19 ans, il s'occupa de l'intendance des vivres avec beaucoup d'habileté. Il alla ensuite, comme tribun militaire, se former contre les Cantabres à un plus rude apprentissage. De là il passa en Orient, subjugua l'Arménie, dont il rendit le trône à Tigrane, et reçut du roi des Parthes les aigles romaines enlevées sur Crassus. Au sortir de cette glorieuse expédition, il gouverna pendant un an la Gaule, nommée *Chevelue*. Il soumit les Rhœtes et les Vindéliciens, combattit avec succès en Germanie, en Pannonie, en Dalmatie, et, après avoir ramené à Rome le corps de son frère Drusus, mort dans cette guerre, il alla achever la défaite et la soumission des Germains. A son retour, il eut les honneurs de l'ovation, avec les ornements du grand triomphe, privilége jusque-là sans exemple, puis fut créé consul et décoré de la puissance tribunitienne pour cinq ans. Cependant il se détermina tout à coup à quitter Rome et les affaires. Il se retira dans l'île de Rhodes, et y vécut en simple particulier, fréquentant les écoles des sophistes et les gymnases, et n'ayant près de sa personne qu'un seul ami du rang de sénateur, quelques compagnons obscurs de ses débauches et un astrologue. Cette affectation de modestie ne l'empêchait pas de recevoir les visites des proconsuls et des lieutenants de l'empereur qui se rendaient en Asie. Lorsque le temps de son tribunat fut expiré, il sollicita son retour à Rome, ne pouvant plus craindre, disait-il, ce qu'il avait voulu surtout prévenir, une apparence de rivalité avec le fils de l'empereur; il éprouva un refus, et dès lors sa retraite volontaire devenant un exil forcé, il vécut non-seulement en homme privé, mais en homme suspect et menacé. Enfin Auguste se laissa fléchir par les prières de Livie, qu'appuyait le consentement de Caïus, l'héritier présomptif de l'empire; et Tibère, après huit ans d'éloignement, revint à Rome, pour y vivre d'abord aussi retiré et aussi modeste que dans son île. Mais la mort prématurée de Caïus et de son frère Lucius vint tout changer. Tibère, adopté par l'empereur, en même temps qu'Agrippa, dernier frère de Caïus, fut de nouveau revêtu de la puissance tribunitienne, et mis à la tête des légions de Germanie. Plusieurs campagnes, marquées par des victoires sur différents peuples germains, tels que les Marcomans, les Pannoniens, les Dalmates, les Illyriens, prouvèrent qu'il n'était point un général inhabile, et la défaite de Varus, qui survint à la même époque, fit encore ressortir l'éclat de sa fortune et de son talent. Chargé de réparer ce grand désastre, il y réussit par sa vigilance, son activité, son courage, quelquefois aussi par la ruse. Il revint triompher à Rome, puis il repartit pour la guerre d'Illyrie; mais il rebroussa chemin pour assister aux derniers moments de l'empereur. A peine ce prince eut-il cessé de vivre, que le dernier fils d'Agrippa, cet autre enfant adoptif d'Auguste, déjà relégué loin de la cour par les intrigues de Livie, reçut la mort dans sa prison : « *Ce fut*, dit Tacite, *le premier crime du nouveau règne.* » Cependant Tibère voulait préparer et légitimer son avénement. En vertu de la puissance tribunitienne, il convoqua le sénat, et feignant une profonde douleur, fit lire par son fils Drusus le discours qu'il avait composé, il entendit ensuite la lecture du testament d'Auguste, qui, agissant comme particulier et non comme prince, disposait de sa fortune et non de l'empire. Le fils de Livie, institué héritier pour les deux tiers de cette belle succession, dont l'autre tiers était dévolu en diverses parts au peuple romain, se fit supplier d'accepter aussi l'empire. Dans ce débat si énergiquement dépeint par Tacite, on ne sait ce qu'il faut le plus mépriser, la servitude du sénat, ou l'hypocrisie du futur despote. Cette comédie paraîtra moins ridicule, si l'on songe que l'établissement impérial n'avait encore été confirmé par aucune transmission, qu'Auguste lui-même avait feint de n'en jouir que pour 10 ans, enfin que les légions s'agitaient dans plusieurs provinces. Les vertus de Germanicus et les promesses de Drusus firent taire la révolte, et le nouvel empereur entra en possession d'un pouvoir aussi paisible qu'étendu. Il parut d'abord en user avec modération, et marqua beaucoup de déférence pour le sénat, et même pour les fantaisies du peuple; mais sous le voile de cette fausse modestie, il cachait des projets despotiques, que trahissaient de temps à autre ses paroles hautaines, et dont l'exécution ne tarda pas à commencer par la suppression des comices : Auguste en avait conservé l'image comme une dernière forme de la liberté populaire. Insensiblement l'habile tyran essaya son influence, d'abord par la surveillance sévère de la justice, puis par la réforme des mœurs; et lorsqu'il fut assuré de cette influence, il la tourna bientôt au profit du despotisme : c'est ainsi qu'après avoir écarté les accusations de lèse-majesté, il parut disposé à les accueillir. Cependant il n'osait encore mettre à découvert ses affreux penchants : la gloire de son neveu Germanicus l'inquiétait et le contenait. Mais ce jeune prince mourut, et l'on peut soupçonner, avec Tacite, que l'empereur n'était point étranger à cette mort qui fit verser tant de larmes. A partir de cette époque, le gouvernement de Tibère, jusque-là mêlé de quelque bien, devint chaque jour plus cruel. Il quitta Rome cette année pour aller habiter la Campanie, laissa aux mains de Séjan, déjà ministre, une partie de son pouvoir, mais ne renonçant pas à donner ses ordres du fond de sa retraite. La paix de l'empire était faiblement troublée de temps en temps par quelques guerres dans l'Afrique ou la Thrace, et quelques révoltes dans les Gaules. Les seuls événements remarquables de ce règne sont donc l'avilissement, les iniques sentences, les délations du sénat et l'attention continuelle du tyran à s'élever sur les débris de ce corps jadis puissant et respecté. Il sut l'asservir au point d'en faire un instrument docile de ses vengeances, même lorsqu'elles frappaient quelques-uns de ses membres : cependant il lui laissa, avec une sorte de dérision, un simulacre de pouvoir dans les choses indifférentes, la liberté, par exemple, de discuter longuement les titres sur lesquels se fondait le droit d'asile réclamé pour les

temples de quelques villes d'Ionie. Si quelque chose pouvait justifier les envahissements tyranniques de Tibère, ce serait la bassesse empressée qu'il trouva dans le sénat : un seul trait suffit pour en donner une idée. L'empereur effaça un jour de la liste des accusations le nom d'un citoyen ; et aussitôt un sénateur lui reprocha, comme un abus de pouvoir, cet acte qui dérobait à la justice du sénat un homme coupable de lèse-majesté : c'était là une des bassesses bien faites pour fatiguer Tibère dont l'esprit, au milieu des cruautés et de la débauche, avait conservé sa perspicacité et sa justesse naturelles. Une chose étonne surtout dans l'histoire de ce tyran ; c'est qu'avec un tel esprit et un tel caractère il se soit laissé quelque temps dominer par Séjan : cette faiblesse était portée si loin, que Tacite n'en trouve d'autre explication que le caprice du sort et la colère des dieux contre Rome. Peut-être vaut-il mieux l'expliquer par ce dégoût des hommes et des choses qui lui faisait sentir la nécessité d'un aide dans tous ses crimes, et par le dévouement apparent et maintes fois éprouvé de ce Séjan, qui avait ses motifs pour paraître docile. Se croyant sûr de la fidélité de son favori, Tibère passa dans l'île de Caprée, où il essaya de cacher son ennui, ses crimes et ses infâmes plaisirs. Les sophistes, dont il aimait l'érudition frivole, qu'il honorait de son amitié et de ses questions pédantesques et capricieuses, furent plus d'une fois aussi exposés à ses cruautés imprévues. Quoiqu'il parût souvent négliger le soin des affaires, son activité n'en était pas moins grande pour le mal ; et du fond de son affreux repaire, il faisait peser sa tyrannie sur Rome, et de Rome sur l'univers. Les délateurs continuaient leur métier et le sénat ses atroces jugements, comme sous les yeux du maître. La mort de Livie enleva une dernière protection aux Romains. Déjà, depuis quelque temps, et par le crime de Séjan, était mort Drusus, le fils du tyran, qui ne le regretta point ; car il se trouvait encore affranchi, par ce meurtre, d'un des hommes qui le forçaient à dissimuler ses horribles penchants. Il chercha alors à perdre Agrippine et son fils ; mais tel était le prestige du nom de Germanicus, que le sénat hésita, que le peuple murmura, et que la persécution de cette illustre famille dut être ajournée. C'est à cette époque du règne de Tibère, et pendant les premiers temps de sa retraite à Caprée, que se place le martyre du divin législateur. L'on a dit que ce monstre, qui gouvernait alors le monde romain, avait eu l'idée de protéger la religion nouvelle ; mais on a plutôt des motifs de présumer que, s'il s'occupa jamais du christianisme, ce fut en frappant quelques-uns de ses sectateurs dans la oule de ces malheureux juifs qu'il envoyait périr en Sardaigne : les Romains alors ne distinguaient pas les chrétiens des juifs, et les confondaient dans une commune haine. Séjan lui-même finit par devenir l'objet des soupçons de son maître, qui, après s'être préparé lentement à le faire tomber, envoya au sénat une longue lettre, dans laquelle, à la suite des vagues digressions et de quelques éloges donnés au puissant favori, non sans mélange de blâme, l'ordre était prononcé de l'arrêter et de le faire mourir. Cet ordre fut accueilli par des transports de joie du sénat et du peuple. A partir de ce jour les fureurs de Tibère n'eurent plus de bornes, et, sous prétexte de punir les complices de son ancien ministre, il frappa une foule de victimes innocentes. Dans son ardente soif du sang, il se chargea lui-même d'une partie des poursuites, fit torturer les prévenus sous ses yeux, et s'avança même jusqu'à Sorrente et aux portes de Rome, afin de surveiller le zèle des bourreaux. Bientôt il alla de nouveau cacher derrière les rochers de son île, non plus seulement ses cruautés, mais ses débauches, qu'une plume moderne ne saurait exprimer, et dont l'empire faisait les frais par le sacrifice honteux de tout ce qu'il renfermait de beauté et de jeunesse. Les prétendus partisans de Séjan ne furent pas seuls condamnés à périr, mais ses ennemis mêmes furent enveloppés dans une pareille proscription. Le jeune Drusus, petit-fils du tyran, mourut de faim en prison, et son aïeul fit lire dans le sénat les détails de son affreuse agonie ; Agrippine périt de la même manière, et son meurtrier chercha à flétrir sa mémoire par des calomnies. Le sénat, pendant ce temps, applaudissait ou restait muet. Un souverain étranger, Artaban, roi des Parthes, fut le seul homme qui osa écrire à Tibère pour lui reprocher ses infamies, ses meurtres, ses parricides, sa vieillesse inutile et souillée : Tibère le punit en excitant dans ses États des troubles qui finirent par lui faire perdre la couronne. Enfin ce monstre alla rejoindre toutes ses victimes le 16 mars de l'an 37, dans la 78e année de son âge, après un règne de 23 ans. Les uns disent que sa mort fut naturelle ; d'autres, et c'est l'opinion la plus générale, assurent qu'il fut étouffé par les ordres de Macron. La joie des Romains, lorsqu'ils apprirent cet événement, égala au moins celle qui avait suivi la mort de Séjan. Tibère avait écrit sur sa *Vie* des *Mémoires* fort abrégés et pleins de la même hypocrisie que ses discours. Domitien n'avait pas d'autre lecture.

TIBÈRE (Alexandre), fils d'Alexandre, alabarque d'Alexandrie, le plus riche et le plus puissant parmi les Juifs établis dans cette ville, s'est acquis une célébrité funeste pendant les derniers malheurs qui accablèrent la nation juive. Ayant abandonné la religion de ses pères pour embrasser le paganisme, il fut nommé gouverneur de la Judée, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle pour les Romains. Il fit crucifier Jacques et Simon, fils de ce Judas galiléen qui avait porté les Juifs à se soulever contre les maîtres du monde. Son père étant mort après l'avoir déclaré son successeur dans la dignité d'alabarque, Tibère céda le gouvernement de la Judée à Cumanus, et se rendit à Alexandrie l'an 63 de J. C., peu de temps avant l'affreux désastre qui devait accabler dans cette ville la malheureuse nation juive. Les habitants s'étant assemblés dans l'amphithéâtre, pour délibérer sur une députation qu'ils devaient envoyer à Néron, plusieurs Juifs entrèrent dans le lieu de leurs séances ; on se jeta sur eux avec fureur, en criant que c'étaient des espions dont il fallait se défaire : ils s'enfuirent ; et l'on ne put en arrêter que trois que l'on traînait par les cheveux pour les brûler tout vifs, lorsque leurs compatriotes qui, depuis cinq siècles, s'étaient établis en grand nombre à Alexandrie, se rassemblèrent pour arracher leurs frères à la mort. Les uns jetaient des pierres sur les habitants grecs, les autres s'avançaient avec des torches vers l'amphithéâtre, menaçant d'y

mettre le feu et de brûler ceux qui s'y trouvaient rassemblés; ce qu'ils auraient fait, si Tibère Alexandre ne s'y fût opposé. Ayant fait venir près de lui les principaux de la nation juive, il les engagea à user de leur influence pour étouffer ce mouvement et pour faire rentrer la foule dans le devoir; mais les chefs de l'émeute repoussèrent tous les avis, se moquant hautement du gouverneur qu'ils appelaient apostat et traître à sa nation. Tibère, craignant les suites d'une sédition si fortement déclarée, fit avancer deux légions romaines et un corps de 5,000 soldats lybiens, qui, par malheur pour les mutins, venaient d'arriver à Alexandrie. Ayant rangé ses troupes en bataille, il leur commanda de marcher sur les Juifs, de passer par les armes ceux qu'ils rencontreraient, de piller leurs biens, et de mettre le feu à leurs habitations. Les troupes marchèrent vers le Delta, quartier occupé par les Israélites, et elles y entrèrent après avoir essuyé de grandes pertes. Les Juifs ayant été à la fin mis en fuite, le soldat les poursuivit dans leurs maisons et s'abandonna sans aucun frein à toutes ses fureurs. Ceux que le feu épargnait furent brûlés dans leurs demeures. Il n'y eut ni respect pour les vieillards, ni compassion pour les enfants; on poursuivait dans les campagnes ceux qui s'enfuyaient de la ville, et l'on égorgeait tout sans distinction d'âge ni de sexe. Ce malheureux quartier, avec les campagnes environnantes, couvert, en peu de temps, par 50,000 morts, fut inondé de sang. Aucun Israélite n'eût échappé, si le gouverneur, se souvenant peut-être enfin que lui-même était né Juif, n'eût ressenti quelque mouvement de pitié. Il donna ordre d'arrêter cette horrible boucherie; et le soldat romain, accoutumé à une sévère discipline, rentra dans ses rangs au premier signal du gouverneur. Il n'en fut pas de même des habitants acharnés contre les Juifs; on eut beaucoup de peine à les retenir et à arracher d'entre leurs mains les corps morts, auxquels ils insultaient avec une joie barbare. Néron s'étant donné la mort (an 68), Galba, Othon et Vitellius se disputant l'empire, Vespasien, qui se trouvait à Césarée en Judée, fut proclamé empereur par l'armée de Syrie qu'il commandait. Les chefs et les légions le pressaient de les conduire à Rome; mais il crut devoir d'abord s'établir à Alexandrie. Voulant prévenir ses compétiteurs, il se hâta d'adresser à Tibère une lettre dans laquelle, flattant sa vanité, il lui disait : l'armée m'a élevé à l'empire avec une si noble affection, avec tant d'ardeur, que je n'ai pu refuser; j'ai jeté les yeux sur vous comme sur celui qui peut m'aider le plus efficacement à soutenir le poids d'un si grand fardeau. Dès que Tibère eut reçu cette lettre, il se hâta de proclamer Vespasien, de lui faire prêter serment par les deux légions, par les habitants; il prépara tout ce qui était nécessaire pour sa réception; et l'on accourut de toutes parts à Alexandrie, pour voir le nouveau maître du monde. Peu de temps après, on voit, à l'occasion d'une nouvelle émeute, suscitée par les Juifs d'Alexandrie, que Lupus était gouverneur de cette ville. Tibère Alexandre avait sans doute été appelé à d'autres fonctions. Les empereurs romains faisaient grand cas de sa fidélité et de sa bravoure : comme il entendait bien le métier de la guerre, Titus le choisit pour son lieutenant dans cette qu'il alla faire contre les Juifs de Jérusalem; et il paraît que cette terrible expédition où il seconda de tout son pouvoir les Romains contre ses patriotes, fut le terme de sa vie.

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit en Thrace, d'une famille obscure. Maître d'écriture dans sa jeunesse, il fut ensuite soldat : doué de tous les avantages extérieurs et de beaucoup de vertus et de talents, il parvint rapidement au grade de capitaine des gardes de l'empereur Justin II. Ce prince, se voyant sans enfants, et dans un état de faiblesse qui ne lui permettait pas de résister aux prétentions de sa famille et à celles des courtisans, voulut se donner un successeur que la reconnaissance seule déterminât à faire son bonheur et celui de l'empire. Ce fut par les conseils de sa femme Sophie, qu'il choisit Tibère, son capitaine des gardes. La cérémonie eut lieu, en 574, dans le portique du palais, en présence du patriarche et du sénat. Justin, après avoir réuni le peu de forces qui lui restaient, remit au nouvel empereur les marques de sa dignité, et lui adressa des conseils si évidemment pleins de sagesse, que l'opinion publique les considéra comme une inspiration divine; il finit son discours en lui disant : *Je vivrai si vous y consentez; si vous l'ordonnez, je dois mourir.* Tibère eut pour son bienfaiteur tous les égards qu'il lui devait; et Justin passa les quatre dernières années de sa vie dans une paisible obscurité; mais la fierté et les prétentions de sa veuve Sophie troublèrent quelquefois les projets de félicité conçus par son successeur. Après sa mort, qui arriva en 578, Sophie crut, en épousant celui qu'elle-même avait tant contribué à faire monter sur le trône, pouvoir conserver son rang et son crédit; mais si l'ambition de Tibère avait porté ce prince à flatter par sa dissimulation les désirs d'une protectrice, il ne lui était pas possible de satisfaire l'espoir qu'elle avait conçu, ou la promesse que peut-être il lui avait faite. Le peuple demandait avec impatience une impératrice; et ce fut avec une extrême surprise que Sophie vit proclamer, en cette qualité, Anastasie, l'épouse secrète. Ce prince fit, pour calmer sa mère adoptive, tout ce qu'il crut capable d'apaiser sa douleur. Elle reçut de lui de grands honneurs, et le titre d'impératrice avec une maison nombreuse et un palais magnifique; il allait même la consulter dans les occasions importantes : mais cette princesse ambitieuse et hautaine dédaigna ce vain simulacre de souveraineté; et le titre respectueux de mère que lui donnait un étranger, un homme sorti des derniers rangs, irritait son orgueil au lieu de l'adoucir. Elle suscita des ennemis à Tibère, et forma avec Justinien, fils de Germanus, qui était environné de quelque popularité, un complot pour le détrôner. Tibère, qui goûtait dans une retraite champêtre les plaisirs de la solitude, se hâta de revenir à Constantinople, où sa présence et sa fermeté étouffèrent bientôt la conspiration. Toute la vengeance de cet excellent prince se borna à priver l'impératrice douairière de la pompe et des honneurs dont elle abusait, et à la mettre hors d'état de lui nuire. Il adressa quelques reproches paternels à Justinien; et cette modération fit croire qu'il songeait à former une double alliance avec son rival, afin d'affermir son trône; mais pour cela Tibère comptait encore plus

sur ses vertus et sur les bienfaits qu'il voulait répandre. Il ajouta à son nom odieux de Tibère, celui de Constantin, devenu populaire, et il prit véritablement pour modèles les Titus et les Antonins. Après avoir gémi si longtemps des vices et des extravagances de tant d'empereurs, les peuples purent à la fin contempler sur le trône un prince aussi remarquable par sa douceur et son humanité que par la justice et la fermeté de ses décisions. Affable dans son palais, religieux au pied des autels, et toujours impartial dans ses fonctions de juge, il soulagea tous ceux dont les affaires domestiques avaient été dérangées par les malheurs des temps ou par la dureté des financiers. Il manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne voulait pas qu'on vît de pauvres dans son empire; remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea, en même temps, les provinces frontières des ravages que la guerre de Perse leur avait causés, et il mit fin à cette guerre par les victoires de ses généraux. Mais le trait le plus touchant de ce beau règne est sans doute le renvoi généreux que fit Tibère de tous les prisonniers persans, après les avoir rachetés de ses soldats et de ses officiers. Voyant ce souverain toujours prêt à réparer, par des bienfaits imprévus, toutes les infortunes et tous les désastres de la nature et de la guerre, le peuple crut qu'il avait découvert un trésor inépuisable; mais le véritable trésor de Tibère était l'économie et le mépris de toutes les dépenses vaines et superflues. Le règne de cet empereur fut trop court : attaqué d'une maladie grave, il eut à peine le temps de se donner un successeur parmi les plus dignes d'un tel choix. Comme lui, son héritier Maurice fut choisi dans la foule. Après lui avoir accordé la main de sa fille, Augusta, il lui remit le diadème en présence du patriarche et du sénat réunis autour de son lit de mort : Je ne vous demande pas d'autre mausolée, lui dit-il, que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse.... Tibère mourut le 14 août 582, après un règne de huit ans. On a de lui des médailles en bronze, en argent et en or.

TIBÈRE-ABSIMARE (TIBERIUS-AUGUSTUS), empereur d'Orient, d'une naissance obscure, parvint, sous le règne de Léonce, à la dignité de drungaire, et sut donner aux soldats une haute idée de sa valeur et de ses talents. L'armée que commandait le patrice Jean, découragée par une suite de revers, crut Absimare propre à les réparer, et le proclama empereur (698). Le nouvel Auguste prit le nom de Tibère, marcha sur-le-champ contre les Sarrasins, et les défit complétement. Profitant de l'enthousiasme des soldats, il les conduisit à Constantinople, dont il s'empara malgré la résistance de Léonce, qu'il fit enfermer dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez. Il confia le commandement de l'armée à son frère Héraclius; et tandis que celui-ci continuait de remporter des victoires sur les Sarrasins, Tibère s'occupa de gagner l'affection des peuples, en réformant les abus les plus monstrueux. Quoique adoré dans Constantinople, l'usurpateur ne pouvait croire son autorité suffisamment affermie tant que Justinien, héritier légitime de l'empire, serait en état de réclamer ses droits. Il chargea des sicaires de l'assassiner. Justinien, averti du danger qu'il courait, prit la fuite; et quelque temps après, avec l'aide des Bulgares, remonta sur un trône dont sa cruauté l'avait fait descendre. Le malheur n'avait point adouci son caractère féroce. Il se vengea de Tibère et de Léonce en barbare. Après avoir rassasié ses yeux du spectacle de leur humiliation, il leur fit trancher la tête, en 707. On a des médailles de Tibère : celles d'or sont moins rares que celles d'argent et de petit bronze. Voyez le *Traité* de Mionnet, *sur le degré de rareté des médailles*.

TIBON. *Voyez* **TIBBON**.

TIBULLE (ALBIUS TIBULUS), chevalier romain, est l'un des poëtes les plus distingués de son siècle, qui fut celui de Virgile. Ce que l'on sait de sa vie se réduit à bien peu de chose. Les commentateurs n'ont même pu s'accorder sur l'époque précise de sa naissance et sur celle de sa mort. On est seulement certain qu'il fut enlevé jeune aux lettres et à ses amis, parmi lesquels il faut nommer Horace et Ovide. Il suivit M.-Valérius-Messala-Corvinus à la guerre des Gaules, et y mérita même, dit-on, des récompenses militaires. Mais la douceur de son caractère, son amour des plaisirs, son humeur indolente, son goût pour la campagne et la faiblesse de sa santé durent lui faire préférer une vie plus paisible. La nature et la fortune avaient beaucoup fait pour lui : il vécut heureux dans le calme d'une condition privée et ne connut d'autres peines que celles de l'amour auxquelles il doit son immortalité. Nous avons sous son nom 4 livres d'élégies : elles respirent une sensibilité profonde, une exquise délicatesse et cette douce mélancolie qu'on ne trouve ni chez Properce, ni chez Ovide, qui le suivirent dans la même carrière. Gallus l'y avait précédé. Il est remarquable que Tibulle n'a pas laissé un seul vers en l'honneur de Mécène et de son maître tant flatté. On a lieu de croire qu'il avait été dépouillé d'une partie de ses biens au temps des proscriptions. C'est peut-être la cause de son silence. Parmi les nombreuses éditions de Tibulle, dont la plus ancienne est de 1472, on distingue celles des Aldes, dont la dernière, de 1515, servit de base à celles de Muret, 1554, et d'Achille Statius, 1567; celle de Broukhusius, 1708, contenant de bonnes leçons dont le mérite serait plus grand sans la partialité de l'éditeur pour Scaliger, dont le travail est moins estimé; enfin celles de Brindeley, de Barbou, de Baskerville, etc. La plus estimée est la 2e de Heyne, Leipzig, 1777, reproduite par Voss, Heidelberg, 1811. Ses traducteurs français en prose sont : l'abbé de Marolles, 1618, Pezay, 1771; Longchamps, 1776; Pastoret, 1783; Mirabeau et Lachabeaussière, 1796; en vers : Mollevaut, 1806, in-12, 6e ou 8e édition, 1821, in-18; et Baderon-Saint-Geniez, 1814, in-8°. Des traductions ou imitations de morceaux de Tibulle ont été publiées par beaucoup d'écrivains.

TICHO. *Voyez* **BRAHÉ**.

TICKELL (THOMAS), poëte anglais, l'un des premiers du second ordre, né en 1681 à Brédekiek dans le Cumberland, entra dans la carrière des emplois sous les auspices d'Addison, et se fit connaître par des poésies de circonstances qui eurent un grand succès. Il fit paraître une traduction en vers du premier livre de

l'*Iliade*, au moment où Pope publia la première partie de la sienne. Addison préféra l'œuvre de Tickell, et fut trompé cette fois par son goût. Pope crut qu'Addison même était l'auteur de l'ouvrage qu'il vantait, et il se trompait aussi. Telle fut cependant la cause de leur rupture. Addison, devenu secrétaire d'État, le nomma sous-secrétaire, et ce fut lui qu'il chargea de publier ses *OEuvres*. Tickell était secrétaire des lords-juges d'Irlande, quand il mourut en 1740. Outre la *Notice* biographique qu'il a placée en tête des *OEuvres* d'Addison, ainsi qu'une touchante élégie sur sa mort, on lui doit les articles relatifs à la poésie pastorale insérée dans le *Guardian*. Le plus connu de ses petits poëmes est le *Voyage royal* (*the royal Progress*), imprimé dans le *Spectateur*, ainsi que plusieurs autres de ses compositions.

TICKELL (Richard), de la famille du précédent, commissaire de l'administration du timbre, mort à Hamptoncourt en 1793, est auteur de quelques poésies et autres opuscules, et d'un pamphlet original intitulé : *Anticipation des débats de la chambre des communes*, qui ont été réimprimés en 1800.

TIEDEMANN (Diétrich), professeur de philosophie et de langue grecque à l'université de Marbourg, né le 3 avril 1745 dans le duché de Brême, mort le 24 mai 1803, commença par être instituteur de jeunes Russes, puis professeur de langues anciennes au collége Carolin à Cassel. Devenu l'ornement de l'université de Marbourg, il étendit le cercle de ses leçons en proportion du nombre de ses auditeurs, qui fut très-considérable. Ses principes furent d'abord ceux de Wolf, un peu modifiés par la doctrine de Locke; mais dans la suite il se confia à la méthode expérimentale. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8°; *De antiquis quibusdam Musæi Fredericiani simulacris*; et en allemand : *Recherches sur l'origine des langues*, Riga, 1772, in-8°; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipzig, 1776, 3 vol. in-8°; enfin *Esprit de la philosophie spéculative, depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8° : c'est son principal ouvrage.

TIEFFENTHALER (le P. Joseph), célèbre missionnaire, né, vers 1715, à Bolzano dans le Tyrol, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace. Résolu de se dévouer aux fatigues des missions, il partit, en 1740, pour l'Espagne, où il attendit 2 ans l'occasion de passer aux Indes. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua relâcha aux îles Philippines, d'où Tieffenthaler se rendit, en 1743, dans l'empire mogol. Tout entier à ses travaux apostoliques, il employa ses loisirs à étudier la littérature, les mœurs et la religion des Indous, et à recueillir des objets d'histoire naturelle. Pendant un séjour de 30 années, il eut occasion de parcourir plusieurs districts peu connus de cette vaste contrée, surtout dans le territoire des Marattes et les cantons situés plus au nord. Ses talents ne tardèrent pas à le faire remarquer par les Européens qui visitaient cette contrée. Anquetil-Duperron, se trouvant, en 1759, à Surate, écrivit au P. Tieffenthaler, pour lui demander quelques détails sur les troubles de la cour du Mogol, et sur les antiquités du pays. Le savant missionnaire reçut sa lettre à Narvac, et s'empressa de lui offrir la communication de ses recherches, se bornant à demander en retour quelques ouvrages de science, et la longitude de Surate. On voit, par ce détail, que le P. Tieffenthaler s'occupait déjà de la géographie de l'Inde; et en effet on lui doit plusieurs observations de latitude. En 1776, Anquetil-Duperron reçut de ce missionnaire, avec une lettre datée d'Agra, sa résidence habituelle, 3 *Cartes*, dont il donna la *Notice*, accompagnée de ses observations, dans le *Journal des savants*, du mois de décembre, même année. Il l'informait, par sa lettre, qu'il venait d'adresser à l'un des professeurs en médecine de Copenhague, les ouvrages suivants : *Description géographique de l'Indoustan; De la religion brahminique; Astronomie et astrologie indiennes*, et *Système du monde selon les gymnosophistes; Des idoles des Indiens et de leur forme, et des plus célèbres pèlerinages de l'Inde; Histoire naturelle de l'Indoustan*, contenant la description des animaux, des oiseaux et des plantes, avec des figures enluminées. Jean Bernoulli, de Bâle, découvrit bientôt que le possesseur de ces précieux manuscrits était Krutzenstein, professeur à Copenhague, et il s'empressa de faire l'acquisition de la partie géographique, qu'il traduisit du latin, en allemand et en français, sous le titre de *Description géographique de l'Indoustan*, Berlin, 1785, et Paris, 1786, in-4°. Cet ouvrage curieux est estimé, surtout à raison des notions qu'il présente sur la nation des Seiks, l'une des quatre grandes puissances actuelles de l'Indoustan.

TIELCKE (Jean-Gottlieb), né en 1731, mort en 1787, était, de simple grenadier, devenu capitaine de génie et d'artillerie dans l'armée saxonne, après avoir pris part aux principaux événements de la guerre de sept ans. On a de lui plusieurs ouvrages destinés aux gens de guerre, entre autres : *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de 1756 à 1763*, avec plans et cartes, 5 vol., Freyberg, 1776, 2e édition.

TIEPOLO (Jacob), doge de Venise, fut donné, en 1229, pour successeur à Pierre Riani, avant que ce dernier eût expiré. Il alla rendre visite à son prédécesseur mourant, qui le reçut avec mépris. Tiepolo prit part, en 1240, à la guerre des Guelfes contre Ferrare; et Salinguerra, s'étant confié entre ses mains, fut, contre la foi publique, conduit prisonnier à Venise, où il mourut. Jacob Tiepolo, parvenu à un âge très-avancé, abdiqua sa dignité en 1249. Il mourut le 9 juillet de la même année. Marin Morosini lui succéda.

TIEPOLO (Laurent), doge de Venise, en 1268, à la mort de Renier Zeno, fut le premier pour la nomination duquel on adopta la méthode bizarre et compliquée du tirage au sort et d'élection, qui a été pratiquée ensuite à Venise tant que la république a subsisté. Il mourut le 16 août 1275. Jacob Contarini lui succéda.

TIEPOLO (Boémond) fut le chef d'une conspiration formée à Venise, en 1310, pour empêcher l'affermissement de l'aristocratie établie peu d'années auparavant. Tiepolo, que l'illustration de sa famille appelait aux premiers emplois, voyait avec jalousie l'aristocratie nouvelle réduire tous ses membres au même niveau, en même temps qu'elle opprimait le peuple. Il réunit tous les chefs de la plus ancienne noblesse aux citoyens et à la bourgeoisie; tous avaient également à se plaindre du

changement survenu dans les anciens principes de la constitution. Les conjurés, après s'être assuré les secours des Guelfes de Lombardie, résolurent de s'emparer de force, le 16 juin, du palais ducal et de la place de Saint-Marc, de tuer le doge Pierre Gradenigo, élu en opposition au vœu très-prononcé du peuple, en faveur de Jacques Tiepolo, frère de Boémond; de dissoudre le grand conseil, et de le remplacer selon l'ancien usage par une élection annuelle; mais cette conspiration fut révélée au doge, la veille du jour où elle devait avoir son exécution : il se prépara au combat, et remporta l'avantage sur les conjurés qui avaient cru le surprendre. Ce fut à cette occasion que s'établit à Venise le fameux conseil des Dix. Boémond Tiepolo fut obligé de sortir de la ville par capitulation, et il mourut dans l'exil en Dalmatie. Cette conspiration est le sujet d'un poëme intitulé *Bajamonte Tiepolo.*

TIEPOLO (Jean Baptiste), peintre célèbre, appelé communément *le Tiepoletto*, naquit à Venise, en 1692. Il étudia sous Grégoire Lazzarini, le meilleur peintre vénitien de son temps. Dès l'âge de 16 ans, Tiepolo donna des preuves d'un talent spirituel et facile dans divers sujets de son invention; aussi de fréquentes commissions lui furent-elles bientôt adressées de toutes parts. Il alla travailler à Milan, et dans d'autres villes d'Italie. Nous n'énumérerons pas ici les ouvrages magnifiques dont il embellit les églises, les palais et autres édifices publics. Étant enfin passé à Madrid, il y mourut le 25 mars 1769. On a de lui, en estampes, différents caprices qu'il a gravés à l'eau-forte, in-fol. Zanetti, dans son *Histoire de la peinture vénitienne,* et Alexandre Longhi, dans ses *Vies des peintres vénitiens,* ont donné diverses *Notices* sur cet artiste, ainsi que sur plusieurs personnes de la même famille qui se sont illustrées dans l'ordre civil, dans les arts et dans les lettres. Un pinceau heureux et sûr, une prompte exécution, telles sont les qualités qui distinguent Jean-Baptiste Tiepolo. Plus sa manière s'éloigne de celle de son maître, et plus elle se rapproche de celle de Paul Véronèse. L'abbé Bettinelli lui a dédié, en 1755, un *Poëme* sur la peinture, dans lequel il le loue d'avoir fait revivre les chefs-d'œuvre et le plus bel âge de cet art.

TIEPOLO (Jean-Dominique), fils du précédent, suivit la profession de son père, et réussit aussi dans la gravure. Ses productions les plus remarquables sont une estampe de la *Fuite en Égypte*, qui eut beaucoup de succès, plusieurs morceaux de plafond et 26 têtes de caractères dans le goût de Benoît Castiglione. Il grava encore plusieurs tableaux de son père.

TIEPOLO (Nicolas), patricien de Venise, poëte et philosophe, fut intimement lié avec l'Arioste et le Bembo : il florissait vers 1525. Ses *Rime* ont été insérées dans le *Recueil* de Giolito, imprimé à Venise, en 1547.

TIEPOLO (Jacques), autre patricien, florissait au milieu du 16e siècle, et se distingua dans la poésie lyrique. On cite particulièrement de lui les *Lis d'or,* ode pindarique, imprimée en 1575, et le *Chant de Nérée,* qui fait partie des pièces composées, tant en italien qu'en latin, à l'occasion de l'arrivée à Venise, de Henri III, roi de France et de Pologne, et dont Dominique Ferrari a publié la collection.

TIERNEY (George), publiciste anglais, né à Gibraltar en 1761, était fils d'un négociant. Après une première tentative infructueuse, il fut nommé à la chambre des communes en 1796, par le bourg de Sottewark. En 1788, sous le ministère de Pitt, il avait publié des *Essais sur la situation réelle de la compagnie des Indes comparée à ses droits et à ses priviléges,* où il se déclarait contre le ministère. Il fut donc de l'opposition, et en devint même le chef. Partisan de la révolution française, il la soutint avec ardeur : ce fut là une de ses idées fixes. Une autre fut la réforme parlementaire. Ennemi acharné de Pitt, dont il attaquait indistinctement tous les actes, ce ministre l'ayant une fois accusé d'avoir parlé en ennemi de l'Angleterre, Tierney demanda qu'il fût rappelé à l'ordre. Le ministre insista, et il s'ensuivit un duel où tous deux firent feu deux fois et se manquèrent; Pitt termina le différend en tirant son 3e coup en l'air. Tierney, fidèle à son système, combattit continuellement le système de coalition et de subside payé par l'Angleterre aux puissances en guerre avec la France. Il fit une motion pour la paix. Un changement de ministère survenu en 1802 lui procura des emplois lucratifs. Aussi sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Les électeurs de Southwark lui préférèrent un autre candidat; mais il fut nommé dans un bourg qui dépendait du gouvernement. Depuis 1800 il se rapprocha de l'opposition, blâma la traite des nègres, l'attaque de Copenhague, l'entrée des Anglais en Espagne, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, etc. En 1817 il fut malade; mais quand il reparut au parlement, il montra qu'il n'avait rien perdu de son talent. Il fut un temps où beaucoup d'Anglais faisaient baptiser leurs enfants sous le nom de Tierney; plus tard les mêmes électeurs signalaient leur mépris pour lui, en donnant à leurs chiens un nom qu'ils avaient tant vénéré. Tierney mourut en 1830.

TIFERNAS (Grégoire), né vers 1415 à Città di Castello, mort à Venise à l'âge de 50 ans, enseigna successivement le grec dans sa patrie, à Naples, à Milan, à Rome et même à Paris, où cette langue était alors presque inconnue. On conjecture que des envieux mirent fin à ses jours par le poison. De tous les écrits qu'avait laissés Tifernas, il ne reste qu'un *Recueil de vers latins,* imprimé à la suite d'*Ausone,* Venise, 1472, in-fol., et souvent reproduit notamment à Strasbourg, 1508, in-4°. (*Voyez* les *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle,* par Joly.)

TIGELLIN (Sofenius), ministre et favori de Néron, ne doit qu'à ses crimes la place qu'il tient dans l'histoire. Il était d'une naissance obscure. Sa jeunesse ne présente qu'une suite de débauches. Exilé, l'an 39, par Caligula, pour le scandale de son commerce avec Agrippine, il ne tarda pas d'obtenir son rappel à Rome. Sa réputation d'homme dépravé fut précisément ce qui lui mérita la faveur de Néron; car il n'était doué d'aucune de ces qualités brillantes qui ne rachètent pas, mais qui peuvent faire excuser des vices. En flattant le goût de Néron pour les plaisirs grossiers, Tigellin gagna sa confiance; et il s'en servit pour achever de le corrompre. Après la mort de Burrhus, il eut le commandement

d'une partie des gardes prétoriennes. La retraite de Sénèque le laissa bientôt maître de diriger le jeune César au gré de ses caprices. Il le rendit féroce en lui montrant des ennemis dans tous les gens de bien, et en l'excitant à sacrifier tous ceux qu'il pouvait craindre. La mort de Sylla, relégué à Marseille, et celle de Plautus, en Asie, furent la suite de ses affreux conseils. Il n'hésita pas à favoriser le penchant de Néron pour Poppée; et il porta l'audace jusqu'à vouloir jeter des soupçons sur la vertu d'Octavie. Personne n'avait encore poussé si loin tous les raffinements de la débauche. Tacite n'a tracé qu'en rougissant les honteux détails d'une fête, ou plutôt d'une orgie, que Tigellin offrit à Néron. Ce fut dans ses jardins que se manifesta d'abord l'incendie qui réduisit en cendres une partie de Rome; et cette circonstance a dû sans doute influer sur l'opinion que Néron n'était point étranger à cette effroyable événement. On ignore si sa vigilance fit échouer la conspiration de Pison; mais l'activité qu'il mit à en punir les auteurs lui valut, avec les ornements du triomphe, deux statues, l'une dans le Forum, l'autre dans l'enceinte du palais impérial. La mort de Néron, qu'il abandonna lâchement dans le malheur, lui fit perdre la place de préfet du prétoire; mais il dut la vie à Vinius, favori de Galba, dont il avait su se ménager adroitement la protection. Un édit du nouvel empereur ayant dissipé toutes ses craintes, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces, et rassembla, le soir, dans un festin, tous ceux qui ne rougissaient pas de conserver avec lui quelques liaisons. Vinius y vint au dessert, accompagné de sa fille. Tagellin la salua par une santé d'un million de sesterces, et lui fit présent d'un collier d'un grand prix, qu'il détacha du cou d'une de ses femmes. L'âge de Galba ne pouvant pas promettre un long règne, Tagellin, pour se mettre à l'abri des événements, se retira dans une campagne près de Sinuesse, et ajouta la précaution d'avoir des galères prêtes à le recevoir avec ses richesses, si la nécessité le forçait de fuir. Vaine prévoyance! Son supplice retardé n'en était désiré qu'avec plus d'impatience par tout le peuple. En arrivant au trône, Othon lui envoya l'ordre de mourir. Tigellin, n'ayant pu s'échapper, après de longues hésitations, au milieu des embrassements de ses femmes, se coupa la gorge avec un rasoir, l'an 69.

TIGNY (MARIN **GROSTÊTE DE**) doit aux travaux de sa femme l'honneur d'occuper une place parmi les naturalistes du 18e siècle. Né à Orléans, le 3 septembre 1736, d'un père trésorier de France, il fit ses études au collège de la Flèche, et servit pendant plusieurs années dans une des compagnies rouges de la maison du roi. A la mort de son père, il quitta le service, et lui succéda dans sa charge. Ses goûts l'entraînèrent vers l'histoire naturelle. Il s'occupa d'abord de la botanique; mais il l'abandonna pour se livrer exclusivement à l'entomologie ou à l'étude des insectes. Il épousa une femme qui seconda et partagea ses penchants, et ils formèrent ensemble une des plus belles collections d'insectes indigènes qu'on eût encore vues à Paris. Ce fut avec le secours de cette collection et des connaissances que son mari et elle avaient acquises en la formant, que Mme de Tigny entreprit d'écrire l'*Histoire naturelle des insectes* pour faire suite à l'édition de Buffon, abrégée par Castel. Mme de Tigny avait déjà fait preuve de persévérance et d'aptitude pour les travaux littéraires, en composant une table raisonnée des 30 premiers volumes des *Annales de chimie*. Elle fut guidée dans la composition de son histoire naturelle des insectes par Brongniart, savant professeur, et depuis membre de l'Institut de France. Celui-ci composa l'introduction de cet ouvrage, qui parut en dix volumes in-12, 1801 : mais de Tigny était mort dès le 1er mai 1799. Cependant l'*Histoire des insectes* n'en fut pas moins publiée sous son nom, parce qu'on jugea, sans doute, que le nom d'une femme pouvait nuire au débit d'un livre scientifique. Ce livre eut du succès et en méritait. Il n'avançait pas la science, mais il en présentait les éléments et la généralité sous une forme claire, méthodique et agréable; il a contribué à en répandre le goût, et il distingue honorablement le nom de Tigny parmi les auteurs utiles.

TIGRANE ou **DIKRAN Ier**, roi d'Arménie, de la race des Haïganiens, succéda, l'an 565 avant J. C., à son père Érovant Ier. Doué des qualités les plus brillantes, il fit connaître, pour la première fois, le nom des Arméniens aux nations étrangères. Contemporain de Cyrus, qui n'était pas encore roi de Perse, il l'accueillit à sa cour, lui fit épouser une de ses sœurs, et se lia d'une étroite amitié avec lui. Lorsque Cyrus se fut révolté contre Ajtahag (Astyages), celui-ci, pour ôter à son petit-fils son plus ferme appui, résolut de se défaire de Tigrane; et afin de mieux tromper le roi d'Arménie, il lui demanda sa sœur aînée en mariage. Devenu l'époux de cette princesse, le roi de Mèdes, qui voulait la faire servir d'instrument à ses perfides desseins, feignit pour elle un amour extrême, et la laissa jouir d'une autorité sans bornes. Puis il chercha à lui rendre suspects et odieux Tigrane et la reine son épouse, et à lui persuader qu'ils avaient le projet de régner sur la Médie, et de les faire périr : il finit par lui déclarer qu'ils n'avaient d'autre moyen d'échapper au sort qui les menaçait qu'en donnant la mort à leurs ennemis. La reine dissimula l'horreur que cette proposition lui inspirait. Tigrane, averti secrètement par elle, au lieu de se trouver à une entrevue qu'Astyages lui avait demandée, fit des préparatifs de guerre; mais il ne commença les hostilités qu'après que sa sœur se fut sauvée d'Ecbatane, et que Cyrus fut arrivé avec son armée. Les deux princes attaquèrent alors les Mèdes, les taillèrent en pièces et s'emparèrent d'Ecbatane. Astyages leur échappa par la fuite, et reparut bientôt avec de nouvelles forces. Ils lui livrèrent bataille au pied des monts Hyrcaniens; et Tigrane, dans la mêlée, fendit, d'un coup de hache, la tête de son ennemi. Il laissa le trône de Médie à Cyrus, et se contenta des trésors d'Astyages et de 10,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les femmes et les enfants de ce prince. Tigrane les établit sur les bords de l'Araxe, près de Nakhjiwan, où leur postérité fonda une principauté qui a subsisté jusqu'au milieu du 2e siècle de l'ère chrétienne. Il remaria sa sœur, veuve d'Astyages, à un prince arménien, fit bâtir, en son honneur, la ville de Tigranocerte ou Digranagerd, sur les bords du Tigre, et y joignit la souveraineté des pays voisins.

Tigrane aida Cyrus dans ses guerres contre Crésus, roi de Lydie, et contre Nabanid ou Balthazar, roi de Babylone. Ils partagèrent ensemble les dépouilles des vaincus; mais ils convinrent de donner le royaume d'Assyrie et de Babylone à l'un des fils d'Astyages. Suivant les historiens nationaux, Tigrane possédait la Cappadoce, la Géorgie, l'Albanie et le mont Caucase : aussi est-il regardé comme un des plus grands rois de l'Arménie, à laquelle il avait rendu ses premières limites et son ancienne puissance. Il mourut l'an 520 avant J. C., après un règne glorieux de 45 ans, et eut pour successeur son fils Vahakn, que sa valeur et ses exploits ont fait mettre au rang des dieux et regarder comme l'Hercule des Arméniens.

TIGRANE II ou plutôt **ARTAXÈS** ou **ARDASCHÈS**, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, était petit-fils de Vagharschag, ou Valarsace, fondateur de cette dynastie en Arménie, et succéda, l'an 118 ou 114 avant J. C., à son père Arsace ou Arschag I[er]. Sa beauté extraordinaire, sa force, son esprit vif et pénétrant l'avaient rendu, dès l'enfance, l'objet de la prédilection de son aïeul, qui avait conçu de lui les plus grandes espérances. Ambitieux et guerrier, Ardaschès marcha sur les traces de ses ancêtres, continua d'agrandir ses États aux dépens de ses voisins, et se crut bientôt assez puissant pour oser attaquer son parent Mithridate II, roi des Parthes; mais il fut vaincu et obligé de donner son fils pour gage de la paix, qui ne lui fut accordée qu'à de dures conditions. Ce revers n'abattit point son courage. Jaloux de la prééminence dont les rois parthes s'énorgueillissaient, il rassembla une armée plus nombreuse, s'attribua le titre de *roi des rois;* et ayant défait Mithridate ou (suivant d'autres) Artaban, il le força de se contenter du titre de roi, fit en signe de suzeraineté battre monnaie à son coin sur les terres de son voisin, et y fonda un palais. Ayant donné sa fille Ardaschacna en mariage à Mithridate VII (le Grand), roi de Pont, il resserra son alliance avec ce prince par un traité en vertu duquel il s'obligea de lui abandonner la souveraineté de tous les pays dont il ferait la conquête, ne se réservant que les prisonniers et le butin. Ardaschès remit en effet au fils de Mithridate la Cappadoce, que la fuite d'Ariobarzane avait laissée en son pouvoir sans combat. Le roi d'Arménie, s'étant rendu dans l'Asie Mineure, à la tête de son armée, pour agir de concert avec son gendre dans une nouvelle expédition, fut assassiné par un de ses généraux, l'an 91 avant J. C. Ardaschès ou Tigrane II avait régné environ 25 ans. Les troubles qui suivirent sa mort donnèrent aux rois parthes la facilité de reprendre les prérogatives dont il les avait dépouillés.

TIGRANE III, dit *le Grand*, roi d'Arménie, fils du précédent, ne put s'asseoir sur le trône de son père qu'en cédant aux Parthes une portion de ses États; mais, profitant habilement des divisions des princes Arsacides, il ne tarda pas à se remettre en possession des provinces qu'ils lui avaient arrachées. Héritier des vertus guerrières et des vues politiques de son père, il étendit sa domination sur tous les pays voisins de l'Arménie, et porta ses armes jusque dans l'intérieur de la Perse. Les troubles qui déchiraient la Syrie et le caractère inquiet de ces peuples lui offrirent l'occasion de joindre ce royaume à ses États. Antiochus-Eusèbe et Philippe, deux des derniers rois Séleucides, chassés par leurs propres sujets, traînèrent dans l'exil une vie obscure et malheureuse. Tigrane établit un vice-roi en Syrie, et eut la générosité de laisser à la reine Séléné, veuve de plusieurs rois et épouse d'Antiochus-Eusèbe, quelques villes de la basse Syrie. Cette princesse ayant voulu, quelques années après, rétablir la domination des Séleucides en Syrie, Tigrane l'assiégea dans Ptolémaïs, la fit prisonnière, et ordonna sa mort. Il prit alors le titre de *roi des rois*. Ayant épousé sa nièce Cléopâtre, fille de Mithridate le Grand, roi de Pont, il rétablit son beau-père dans la Cappadoce, dont les Romains l'avaient expulsé; mais il emmena de cette province 300,000 captifs, qu'il employa, non pas à construire Tigranocerte, qui reconnaît un autre fondateur, mais à l'agrandir et à lui procurer de nouveaux embellissements. Enflé des triomphes qu'il avait obtenus sur les Romains, Mithridate avait oublié que le roi d'Arménie était le monarque suprême de l'Orient, et il s'arrogea les titres les plus pompeux. Tigrane, mécontent que le roi de Pont parût décliner sa suzeraineté, ne l'aida que faiblement dans la nouvelle guerre qu'il eut bientôt à soutenir contre les Romains. Après la défaite de Mithridate, il consentit à lui donner un asile dans ses États; mais il ne l'admit point en sa présence, et le relégua dans une province éloignée, où il le fit garder plutôt comme un prisonnier que comme un monarque allié et un proche parent. Lucullus ayant réclamé Mithridate, Tigrane, indigné, congédia l'ambassadeur avec mépris; et, oubliant les motifs de plainte qu'il avait contre son beau-père, il ne s'occupa plus que de le venger. Cependant Lucullus, maître de tous les États de Mithridate, n'éprouva presque aucun obstacle à s'emparer de la Syrie et de la Mésopotamie, et pénétra bientôt dans l'Arménie. Tigrane, dont les forces étaient bien supérieures à celles de Lucullus, attendait avec impatience le moment d'en venir aux mains; mais Mithridate, qui connaissait les ennemis que Tigrane allait avoir à combattre, ne cessait de l'exhorter à ne point engager une action générale. Lucullus, en se portant sur Tigranocerte, força le roi d'Arménie à quitter ses positions, pour venir au secours d'une ville qui renfermait la plus grande partie de ses richesses. Averti de sa marche, Lucullus détacha seulement 10,000 hommes, avec lesquels il se posta sur son passage. Suivant Plutarque, Tigrane, en voyant cette poignée de soldats, dit : « Si les Romains m'envoient des ambassadeurs, ils sont en trop grand nombre; mais s'ils viennent pour me combattre, ils sont trop peu (*Vie de Lucullus*). » L'événement ne tarda pas à le détromper. Les Arméniens, enfoncés dès le premier choc, et ne pouvant pas se rallier, à cause de la pesanteur de leurs armures, ne firent plus aucune résistance. Obligé de chercher son salut dans la fuite, Tigrane rencontra son fils, et lui remit, en pleurant, son bandeau royal, le priant de s'éloigner par un autre chemin. Ce bandeau tomba, quelques instants après, entre les mains d'un soldat romain, qui s'empressa de le porter à son général. La défaite de Tigrane entraîna la prise de Tigranocerte; mais ce fut la trahison qui livra cette ville importante

à Lucullus. Mithridate, informé de l'état d'abandon dans lequel se trouvait Tigrane, vint à sa rencontre, et releva son courage, en lui faisant entrevoir la possibilité d'un avenir plus heureux. De nouvelles levées d'hommes mirent bientôt les deux rois à la tête d'une armée moins nombreuse, mais mieux aguerrie que la première. Ils se placèrent au milieu des montagnes du Taurus, dans des positions avantageuses. Lucullus, n'ayant pu les attirer dans la plaine par ses provocations, feignit de vouloir entrer dans l'intérieur de l'Arménie, pour assiéger Artaxate, la capitale. Tigrane aussitôt se porta sur les bords de l'Arsanias, afin de s'opposer à son passage. S'il fut encore défait dans cette rencontre, il disputa du moins la victoire. Artaxate, que Lucullus se flattait d'emporter à la première attaque, l'arrêta jusqu'à la fin de la campagne; et, forcé de lever un siége dont la durée avait lassé la patience de ses soldats, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie. Tigrane enleva sur-le-champ aux Romains tout ce qu'ils avaient dans l'Arménie, et opéra sa jonction avec Mithridate. Les deux princes entrèrent dans la Cappadoce. La révolte de son fils, Tigrane le jeune, soutenu par Phrahates, roi des Parthes, son beau-père, obligea le roi d'Arménie à suspendre le cours de ses conquêtes, pour s'occuper de rétablir la paix dans ses États. Mithridate, resté seul pour lutter contre Pompée, que le sénat venait d'envoyer en Asie, fut contraint d'opérer sa retraite; mais son armée, ayant été cernée par les Romains, fut entièrement détruite. Ce malheureux prince, dans son désastre, eut encore recours à son gendre; mais Tigrane lui fit signifier l'ordre de sortir de ses États. On croit qu'il le soupçonnait d'avoir favorisé secrètement la révolte de son fils. Il songeait aussi, sans doute, à se ménager les moyens de traiter avec les Romains, puisqu'il ne pouvait se flatter de leur opposer une longue résistance. Dès que Pompée fut entré dans l'Arménie, Tigrane le jeune alla le trouver, s'alliant ainsi publiquement à l'ennemi de son père. Le vieux roi d'Arménie, assiégé dans Artaxate, offrit de rendre cette ville à des conditions qui ne furent point acceptées. S'abandonnant alors à la générosité de Pompée, il se rendit, sans escorte, au camp des Romains. Conduit devant le général, il voulut se jeter à ses pieds; mais Pompée le retint dans ses bras, et, l'ayant mené dans sa tente, lui fit reprendre les insignes de la royauté, qu'il avait déjà dépouillées, et le combla de témoignages de respect. Un traité, qui confirmait à Tigrane le titre de roi des rois, lui rendit l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer, pour les frais de la guerre, 6,000 talents. Cette somme devait être fournie presque en totalité par la Godyène et la Sophène, deux provinces que Pompée avait détachées des États de Tigrane, pour en former une espèce d'apanage à son fils. Tigrane le jeune ayant déclaré qu'il n'acceptait point ces conditions, Pompée indigné le retint prisonnier. Un autre fils de Tigrane suscita bientôt à son père une nouvelle guerre contre Phrahates. Le roi d'Arménie remporta d'abord une victoire sur les Parthes; mais ayant ensuite éprouvé des revers, il réclama l'assistance de Pompée, dont la médiation rétablit, du moins en apparence, la bonne harmonie entre les deux rois. Reconnaissant de la manière dont les Romains l'avaient traité, Tigrane fut leur allié le plus fidèle. Lorsque son âge ne lui permit plus de vaquer aux devoirs de la royauté, il s'associa son fils Artabaze ou Artavasde, qui lui succéda, vers l'an 35 avant J. C. Ainsi Tigrane le jeune, malgré la protection du roi des Parthes, n'a jamais occupé le trône d'Arménie. On a des médailles et des médaillons de Tigrane le Grand, en argent et en bronze.

TIGRANE, fils d'Artabaze ou Artavasde, fut emmené captif avec son père, à Alexandrie par Marc-Antoine. Conduit ensuite à Rome, il paraissait destiné à terminer ses jours dans l'oubli, lorsque les Arméniens, mécontents d'Ardachès ou Artaxias, leur roi, demandèrent qu'on lui substituât Tigrane, son frère. La prière qu'ils adressèrent à cet égard à Auguste, alors dans l'Orient, ayant été favorablement accueillie, Tibère fut chargé d'établir Tigrane sur le trône de l'Arménie. La mort d'Artaxias, tué par ses proches, vint encore lui en faciliter l'excès. Tigrane, oubliant bientôt la reconnaissance qu'il devait aux Romains, s'unit aux Parthes pour leur faire la guerre. Les Romains s'avançaient pour le châtier, quand il mourut, vers l'an 6 avant J. C.

TIGRANE IV, fils du précédent, fut exclu du trône par les Romains, qui choisirent, à sa place, Artavasde, prince du sang royal. Avec le secours de Phrahataces, roi des Parthes, il rentra dans l'Arménie (l'an 5 avant J. C.), et parvint à chasser son compétiteur. Artavasde étant mort peu de temps après, Tigrane envoya des députés à Auguste pour lui demander de le maintenir sur le trône. Auguste invita Tigrane à se rendre en Syrie, près de Caïus César, chargé de pacifier les troubles de l'Orient. Comme il était le seul auteur de ces troubles, il ne jugea pas prudent d'obéir. Alors Caïus lui donna pour successeur Ariobarzane, prince Mède. Comptant sur l'appui du roi des Parthes, Tigrane ne sortit cependant point de l'Arménie; mais il fut tué (l'an 2 avant J. C.), dans une guerre contre certains peuples barbares, que l'histoire ne nomme pas, 485). Ariobarzane étant mort dans le même temps, ainsi que le fils d'Artavasde qui lui avait succédé, Érato, sœur et veuve de Tigrane, tenta de se maintenir sur le trône; mais elle en fut dépossédée et chassée de l'Arménie.

TIGRANE V était, par Alexandre, son père, petit-fils d'Hérode, roi de Judée, et par Glaphyra, sa mère, d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Amené, dans son enfance, à Rome, il y fut élevé dans les croyances du polythéisme. Ainsi le reproche qu'on lui fait d'avoir abandonné sa religion ne paraît pas fondé. L'Arménie était devenue une province romaine, gouvernée par des rois élus par les empereurs. Après la mort d'Artaxias III, Tigrane fut choisi pour lui succéder; mais ayant été convaincu d'entretenir des intelligences avec les Parthes, Tibère le fit mettre à mort, vers l'an 34 de J. C.

TIGRANE VI, neveu du précédent, avait été retenu longtemps en otage à Rome, et il y avait contracté des habitudes serviles. Corbulon ayant expulsé Tiridate de l'Arménie, Néron en détacha plusieurs provinces dont il agrandit les royaumes voisins, et donna le reste à Tigrane, auquel Corbulon laissa quelques troupes pour se

maintenir sur le trône. Mais les Arméniens, aidés des Parthes, chassèrent Tigrane, et rappelèrent Tiridate, l'an 61 ou 62.

TIGRANE VII ne nous est connu que par les *Tables* chronologiques des rois d'Arménie. Il était de la seconde branche des Arsacides d'Arménie, et il succéda, vers l'an 142, à Diran Ier, son frère. Après avoir occupé le trône pendant 20 ans, sans s'illustrer par aucune action remarquable, il en fut expulsé par Lucius Verus, qui mit en sa place, vers l'an 161, Sohème, prince d'une autre branche de la race des Arsacides. Cependant les *Tables* que nous venons de citer, donnent pour successeur à Tigrane son fils Vologèse ou Vagarsch, dont elles fixent l'avénement au trône à l'année 178.

TIGRANE VIII était fils d'Arsace IV, mort, vers l'an 408, instituant héritiers de ses États Tigrane et Arsace, par portions inégales. Arsace, mécontent de son lot, quatre fois moindre que celui de son frère, eut recours à l'empereur Théodose pour faire casser le testament de son père. Tigrane, craignant que la décision ne lui fût pas favorable, s'enfuit à la cour du roi de Perse, auquel il céda tous ses droits sur l'Arménie; Arsace céda les siens à Théodose. Alors l'Arménie fut divisée en deux provinces, gouvernées, l'une par les Persans, et l'autre par les Romains.

TIL (Salomon Van), théologien de l'Église réformée, né en 1644 à Wesop, près d'Amsterdam, remplit pendant 10 ans avec distinction une chaire de théologie à l'université de Leyde, et mourut en 1731. Il approuvait la doctrine de Jean Cocceïus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse et de théologie, tant en latin qu'en hollandais; les principaux sont: *la Poésie et la musique des anciens, mais principalement des Hébreux, éclairées par des recherches curieuses*, Dordrecht, 1692, plusieurs fois réimprimé; *le Paradis des Gentils ouvert à tous les incrédules*, ibid., 1694, in-4°, avec une suite publiée deux ans après; *Malachias illustratus*, ibid., 1701, in-4°; *La paix de Salem affermie en charité, en confiance et en vérité*, ibid., 1687, in-4°; des *Commentaires* latins sur l'Écriture sainte, etc., 1744, 3 vol. in-4°.

TILENUS (Daniel), ministre calviniste, né le 4 février 1563 en Silésie, mort à Paris le 1er août 1633, avait suivi d'abord la doctrine d'Arminius; il adopta ensuite celle des *remontrants*, s'engagea dans des discussions théologiques à Sedan avec le ministre Dumoulin, à Paris avec l'évêque d'Évreux, J. Davy Duperron, à Orléans avec G. Caméron, etc. La protection du roi d'Angleterre ne le préserva point d'une accusation d'hérésie qui lui fut intentée à Londres. Daniel Tilenus passa toute sa vie à disputer, à blâmer et à être blâmé. Il a laissé un grand nombre d'écrits, entre lesquels on distingue ses *Observations sur le concile de Laodicée*, dont la préface contient quelques circonstances de sa vie.

TILING (Jean), médecin, né en 1688 à Brême, reçut le doctorat à Leyde, et de retour dans sa ville natale, y professa successivement la médecine, la logique, la physique et la métaphysique, et mourut en 1715, médecin pensionné. Outre des éditions de l'*Arsenal* de Schultet, augmentées de *notes*, Leyde, 1693, in-8°, et des *Observations* de Nuck, Iéna, 1698, in-8°, il a publié beaucoup de *dissertations* latines, au nombre desquelles on distingue: *De constitutione et usu bilis*, 1695, in-4°; *De fœtûs in utero nutritio*, 1698, in-4°; *De lue venereâ*, 1711, in-4°.

TILING (Mathieu), membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Zephyrus II*, était né à Jevern, dans la Westphalie, et prit, en 1625, le grade de docteur à l'université de Rinteln, où il remplit bientôt une chaire. Dans la suite, il fut nommé médecin de la cour de Hesse, et mourut à Cassel en 1685. Quelques-uns de ses *opuscules* ont eu les honneurs de la réimpression. De ce nombre sont: *De admirandâ renum structurâ ac usu*, in-12, Francfort, 1672. 1699 et 1719; *Anatomia lienis ad circulat. sanguinis accommodata*, in-12, Rinteln, 1673, 1676. On distingue parmi les autres: *Anchora salutis sacra, sive de laudato opiato, medicamento cœlitùs demisso liber singularis*, Francfort, 1671, in-8°; *De recidivis tractatus aureus*, Minden, 1679, in-12.

TILLADET (Jean-Marie de la MARQUE de), d'une famille ancienne de l'Armagnac, où il naquit vers 1650, suivit d'abord le parti des armes, puis professa pendant 15 ans la théologie et la philosophie chez les pères de l'Oratoire à Paris. Admis à l'Académie des inscriptions en 1701, il mourut à Versailles le 15 juillet 1715. On trouve de ses dissertations dans le *Recueil* de l'Académie, t. I à III. Son *Éloge*, par de Boze, tome III, pages 531-34, a été reproduit par Niceron, littérateur, et avec des additions dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, etc. Tilladet est l'éditeur d'un recueil de *Dissertations sur diverses matières de religion et de philosophie*, Paris, 1712, 2 vol. in-12.

TILLEMONT (Sébastien le NAIN de), historien, né en 1637 à Paris, fit ses études à Port-Royal, où il reçut des leçons de logique de Nicole. Dès cette époque il avait lu Tite-Live et Baronius, et avait pris du goût pour l'histoire; il étudia ensuite la théologie, les livres sacrés et les écrits des Pères. Cependant, malgré les sollicitations de Buzanval, évêque de Beauvais, il hésita à embrasser l'état ecclésiastique, et ne reçut la prêtrise qu'en 1676, vaincu par les instances d'Isaac de Saci, qui voulait lui léguer la direction spirituelle de Port-Royal. Tillemont s'honora par ses vertus dans cette carrière où il était entré si tard. Chassé de cette retraite en 1679 avec les autres solitaires, il alla demeurer à Tillemont, entre Montreuil et Vincennes; il fit un voyage en Hollande en 1681, pour visiter Arnauld et les autres réfugiés. De retour en France, le reste de sa vie s'écoula doucement au sein de l'amitié, de l'étude et de la religion, et il mourut à Paris en 1698. Sans parler des écrits d'Arnauld, d'Hermant, de du Fossé, de Goibaud-Dubois, de Lambert, de Filleau de la Chaise, auxquels Tillemont a coopéré, on a de lui: *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église*, etc., 6 vol. in-4°, qui parurent de 1693 à 1738; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc., 16 tomes in-4°, qui parurent de 1693 à 1712: l'histoire du 16e siècle n'est pas complète; l'auteur ne l'a conduite qu'à l'année 513. On a publié: *Idée de la vie et de l'esprit de M. le Nain de Tillemont par l'abbé Tronchay*,

Nancy, 1706, etc.; sa *Vie*, Cologne, 1711. (*Voyez* les *Éloges* de Perrault, la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin, le *Dictionnaire* de Chauffepié, et le tome XV des *Mémoires de Niceron*.)

TILLET (Mathieu), agronome, né à Bordeaux vers 1720, admis à l'Académie des sciences de Paris, en 1758, mort en 1791, a publié : *Dissertation sur la ductilité des métaux et les moyens de l'augmenter*, Bordeaux, 1750, in-4°; *Précis des expériences faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés*, 1756, in-8°, et 1785, in-4°; *Histoire d'un insecte qui dévore les blés de l'Angoumois*, 1763, in-12; et avec Abeille : *Observation de la Société royale d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°.

TILLET (Louis-Guillaume du), évêque d'Orange, né au château de Montramay en 1720, fut, pendant 20 ans, le modèle de l'épiscopat et le père des pauvres, qu'il accueillit tous, sans exclure de ses aumônes les juifs et les protestants. On le vit, en 1784, braver avec une intrépidité héroïque la fureur des eaux de l'Ouvèze pour secourir des malheureux. Lors de la convocation des états généraux dont il fit partie, il publia : *Sentiments d'un évêque sur la réforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé*, in-12, ouvrage dans lequel il engageait les ecclésiastiques à combler le déficit des finances. Il ne voulut point prêter le serment civique, et se retira dans le château de Blunay-Lezmetz-sur-Seine, où il mourut en 1794. On a de lui un *Abrégé chronologique de l'histoire sacrée*, qu'il avait fait imprimer pour les écoles de son diocèse. Ses *Sermons* mériteraient d'être recueillis.

TILLET (Du). *Voyez* **DUTILLET** et **TITON**.

TILLI (Jean TZERCLAES, comte de), d'une illustre famille de Bruxelles, et dont le père, Martin Tzerclaes, était sénéchal héréditaire du comté de Namur, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière, sous le duc Maximilien. Entré, en 1620, dans la haute Autriche, il contribua puissamment au gain de la bataille de Weissemberg, qui fit perdre en un jour au comte palatin Frédéric les États de ses aïeux et ceux que lui-même avait conquis. Mansfeld, un des soutiens de la maison Palatine et des protestants contre la maison impériale, proscrit par Ferdinand, après la défaite de Prague, avait conservé sa petite armée, malgré la puissance autrichienne, et faisait la guerre en partisan habile, Tilli marche contre lui, en 1621, reprend Pilsen et Thabor, dont il s'était emparé deux ans auparavant, et le force à la retraite sur le bas Palatinat. En 1622, il se porte vers Aschaffenbourg, et défait, auprès de cette ville, le prince Christiern de Brunswick, surnommé, à bon droit, l'ennemi des prêtres, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde et toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne. Il ne restait plus que Mansfeld qui pût défendre le Palatinat; et il en était capable, à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de Brunswick, allait jusqu'à 10,000 hommes; mais Frédéric, dans l'espoir d'obtenir de l'empereur Ferdinand des conditions plus favorables, pressa lui-même Brunswick et Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errants passent en Lorraine et en Alsace, et cherchent de nouveaux pays à ravager. Alors Ferdinand, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim et le reste du pays. L'année suivante (1623), Tilli presse le cercle de basse Saxe de l'aider. Brunswick et Mansfeld avaient reparu dans l'Allemagne. Le premier s'était établi d'abord dans la basse Saxe et ensuite dans la Westphalie. Tilli campe, avec 2,000 hommes, dans la Vétéravie et la Hesse; il prend Hirschfeld, entre dans l'Eisfeld, et, malgré la disette qui se manifestait dans son armée, remporte d'assez grands avantages. Enfin, le 26 juillet, il livre bataille dans le pays de Munster, près de l'Ems. Les protestants sont défaits; et les Croates en font un si horrible massacre, que Tilli lui-même prend pitié d'eux et fait cesser le carnage. Cependant Mansfeld demeurait inébranlable et invincible. Tilli fut obligé de se retirer; mais bientôt Ferdinand lève une nouvelle armée sous Wallenstein, pour occuper la Franconie et la Souabe. Tilli se rend alors maître des passages sur le Weser, prend Hæxter, Hameln, Munden, et ravage les États de Brunswick. Wallenstein le rejoint bientôt, et tous deux obtiennent du cercle de basse Saxe que ses troupes seront licenciées, qu'il se soumettra à l'Empereur, et que Mansfeld l'évacuera. En 1626, Tilli passe du Weser en Westphalie, et revient ensuite de Paderborn en Hesse pour s'opposer à Brunswick et à Maurice. Il prend plusieurs villes sur la Fulde et la Werra, entre autres Minden. Cette place ayant été sommée de se rendre, et le trompette, porteur de la sommation, ayant été insulté, la ville fut forcée; soldats, bourgeois, femmes, enfants, tout fut égorgé : sur 2,500 soldats qui composaient la garnison, à peine y en eut-il 20 d'épargnés. Gœttingen avait été pris par capitulation; mais les Danois forcèrent bientôt Tilli à se retirer. Quelques corps de Wallenstein étant venus à son secours, il ne tarda pas à reprendre l'offensive. Alors eut lieu la célèbre bataille de Lutter, près de Wolfenbuttel, dans laquelle Christiern IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, ramena trois fois ses troupes au combat. Enfin les Danois furent complétement battus; et cette défaite parut laisser le Palatin sans ressource; car Mansfeld et le prince de Brunswick, ses deux principaux soutiens, étaient morts peu de temps auparavant. Le pape Urbain VIII écrivit à Tilli pour lui exprimer la joie que toute l'Église avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, poursuivant ses succès, s'empare de Verden et de toutes les places fortes du pays de Brunswick, Brandebourg, Raten, Pineberg, etc. Cependant les troupes danoises commettaient beaucoup d'excès dans les États du duc de Lunebourg. Christiern n'ayant pas voulu accepter, en 1627, les conditions offertes par Tilli et Wallenstein, fut chassé par ces deux généraux, chacun de leur côté, dans le Holstein, puis dans le Schleswig et le Jutland. Tout réussissait à Ferdinand; il jouissait de l'autorité absolue, et rien n'interrompait son bonheur. Le roi de Danemark s'était pourtant relevé quelques instants, et avait pris, en 1628, plusieurs villes du comté d'Oldenbourg. Tilli y vient de l'Ost-Frise; mais les paysans étant disposés en faveur du roi, les succès furent variés. En 1629, ce général, aussi habile diplomate que

guerrier valeureux, fut envoyé à Lubeck, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemark. Dans le même temps, d'épouvantables excès ayant été commis par l'armée de Wallenstein dans le Mecklembourg, l'électeur de Bavière, qui aurait voulu la commander, exigea de Ferdinand la déposition de ce général. L'Empereur consentit à cette demande; mais le commandement de l'armée impériale fut déféré à Tilli. Cependant l'électeur de Saxe se repentait d'avoir aidé à accabler le Palatin, et, de concert avec les autres princes protestants, il engagea secrètement Gustave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemark dont le secours avait été si inutile. Gustave arrive, en 1631, et se porte, avec 16,000 hommes, sur le Mecklembourg. Tilli marche à sa rencontre et prend Feldsberg d'assaut; mais il perd plus de 2,000 hommes à l'attaque de New-Brandebourg. Renonçant alors au projet de chasser Gustave de la Poméranie, il laisse tout le nord de la Silésie exposé, et se porte sur Magdebourg. Cependant Gustave menaçait Francfort-sur-l'Oder : Tilli veut secourir cette place; mais bientôt il apprend sa reddition et revient promptement devant Magdebourg. Il resserre cette place de jour en jour, et exige sa soumission avec menaces; elle refuse. Vainement le duc de Holstein et le colonel Wrangel essaient d'inquiéter Tilli : il négocie encore, mais toujours sans succès. Enfin il redouble d'efforts, et le 9 mai Magdebourg est emporté d'assaut, et réduit en cendres; les habitants périssent par le fer et les flammes, et leurs corps sont jetés dans l'Elbe : événement horrible et que Schiller a peint des plus vives couleurs. Tilli, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant : il écrit à la Saxe et aux États protestants, qu'ils aient à se soumettre franchement à l'Empereur et à licencier leurs troupes. Sur le refus de la Saxe, il entre en Thuringe, et y répand la terreur. Bientôt après, il pénètre dans la Hesse. Gustave approche, jette un pont sur l'Elbe à Tangermünd, et veut attaquer Magdebourg. Mais Tilli, qui était à Mulhausen, revient sur Magdebourg, et se porte sur la Saxe, faisant sa jonction avec le comte Furstenstein, qui avait 15,000 hommes; il entre dans Mörsburg, et prend Leipzig par capitulation. Cependant l'électeur avait donné à Gustave ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipzig. Tilli marche au-devant de lui et de l'électeur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étaient, chacune, d'environ 30,000 combattants. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, ne font aucune résistance, et l'électeur lui-même est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur, et Tilli, qui jusqu'alors avait été considéré comme le meilleur général de l'Europe, vit s'évanouir cette réputation en présence de Gustave-Adolphe. La bataille se donna le 27 septembre. Tilli, blessé de trois coups de feu et de plusieurs coups de pique à la tête et au bras droit, fuyait dans la Westphalie, avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait, et il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer aux progrès de Gustave. Ce prince, après avoir suivi les Impériaux dans la Franconie, soumit tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. L'empereur Ferdinand, déchu tout à coup de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours au duc de Wallenstein, qu'il avait privé du généralat, et lui remit le commandement de l'armée, ne laissant plus à Tilli que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive. Cependant le roi de Suède avait repassé le Rhin vers la Franconie, au commencement de 1632; Tilli le suit, et attaque Nuremberg, qui lui oppose une défense énergique; mais bientôt il lève le blocus, sans motif apparent, en disant seulement qu'il n'était plus heureux. Il essaie ensuite, sans succès, de dégager Heilbroun, prend la citadelle de Wurzbourg, et se porte avec 20,000 hommes sur Forckheim, dans l'évêché de Bamberg, qui avait demandé des secours à la Bavière, contre Horn, chef du parti protestant. Gustave ayant ensuite quitté les bords du Rhin pour rentrer en Allemagne, Tilli se retire à son tour sur la Bavière, et se retranche dans la petite ville de Rain sur le Lech, où il était maître d'un bois. Mais Gustave, par des batteries élevées sur l'autre rive, domine et protége l'établissement de ponts sur le Lech. Les Bavarois sont écrasés par l'artillerie et par les arbres que coupent les boulets. Gustave enfin force le passage malgré Tilli, qui tombe mortellement blessé à la cuisse droite. Altringer prend le commandement de l'armée bavaroise, et ordonne la retraite. Tilli fut transporté avec beaucoup de peine à Ingolstadt, où l'on tira quatre esquilles de sa cuisse. Peu de jours après, il mourut, le 30 avril 1632. On a dit qu'avant d'expirer il exprimait des regrets sur le sac de Magdebourg, dont il rejetait tout le blâme sur Pappenheim. Jean de Tilli ne fut point marié. — La postérité de la famille fut continuée par JACQUES DE TILLI, son frère aîné, qui servit les empereurs Rodolphe et Matthias, et qui était mort dès 1624. Le second fils de celui-ci, WERNER TZERCLAES DE TILLI, depuis gouverneur d'Ingolstadt, fut institué par son oncle Jean, héritier de tous les biens qu'il possédait en Allemagne, à l'exception de 60,000 écus, légués à de vieux régiments qui avaient combattu sous lui. — JACQUES eut trois petits-fils, dont l'un, ALBERT DE TILLI, fut promu à la dignité de prince, par le roi d'Espagne. — Le second, FRANÇOIS DE TILLI, fut tué au siége de Bude, en 1684. — Le troisième, CLAUDE DE TILLI, est le dernier de cette famille que l'on connaisse. Il s'avança par de longs services, aux premiers emplois dans l'armée hollandaise; fut gouverneur de Namur, puis de Bois-le-Duc, et mourut le 10 avril 1723.

TILLI (MICHEL-ANGE), botaniste, né à Castelfiorentino en 1655, mort à Pise en 1740, partagea toute sa vie entre l'étude de l'histoire naturelle, la pratique de la médecine et l'instruction de la jeunesse. On lui doit : *Catalogus plantarum horti pisani*, Florence, 1723, in-fol. Honoré de l'amitié du célèbre naturaliste Redi, qui le fit nommer médecin des galères toscanes, il enrichit la science d'un grand nombre d'observations et d'expériences, entretint une correspondance active avec les plus illustres botanistes de l'Europe, fut reçu membre de la Société royale de Londres, et s'occupa surtout d'agrandir le jardin public de Pise et d'y naturaliser les plantes exotiques les plus précieuses. Il avait fait plusieurs voyages, un, entre autres, à Constantinople, où il

avait été appelé pour soigner la santé du Grand Seigneur, et un à Tunis, où il rendit la santé au bey. Fabroni a fait l'*Éloge* de Tilli, tome IV, page 175 des *Vite Ital.* (*Voyez* aussi le *Commentaire* de Calvi.)

TILLI. *Voyez* **TILLY.**

TILLIOT (Jean Bénigne LUCOTTE, seigneur du), philologue et antiquaire, né en 1688 à Dijon, où il mourut en 1750, s'était formé à grands frais un cabinet de médailles, de livres, de tableaux, etc., que l'abbé Papillon cite comme un des ornements de la capitale de la Bourgogne. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des fous*, Lausanne, 1741, ou Genève, 1745, in-4°; ibid., 1751 ou 1752, in-8°, et des manuscrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne.*

TILLOCH (Alexandre), écrivain anglais, né à Glascow en 1759, mort en 1825, coopéra très-activement à la rédaction du journal *the Star* (l'Étoile), et fonda le *philosophical Magazine*, ouvrage périodique pour les sciences mathématiques et physiques. Il avait inventé un nouveau procédé typographique, qui n'est autre que la stéréotypie, et travaillé au perfectionnement des machines à vapeur.

TILLOTSON (Jean), célèbre prédicateur, né dans le Yorkshire en 1630, se livra d'abord aux fonctions pénibles de l'enseignement dans le collége de Clare-Hall. La société de Cudworth, la lecture de Chilingworth et les entretiens de Wilkins l'ayant arraché au calvinisme en 1661, il ramena plusieurs non-conformistes à l'Église anglicane. Il commença dès lors à se faire une réputation par son talent pour la chaire, et devint aumônier de la société des avocats de Lincolns-Inn, à Londres, puis en 1672, doyen de Cantorbéry. Un de ses sermons, prêché devant le roi en 1680, fut attaqué par quelques théologiens comme contraires aux principes fondamentaux de l'Église anglicane. Il se maintint pourtant assez en crédit sous l'insouciant Charles II. Il n'en fut pas de même sous Jacques II, qui ne put lui pardonner ses efforts antérieurs pour le faire exclure du trône. Mais bientôt les règnes de Guillaume et de Marie, dont il se montra le zélé partisan, vinrent l'élever aux plus hautes dignités. Il obtint successivement le doyenné de Saint-Paul de Londres, une prébende dans la même église, la place de secrétaire du cabinet du roi, enfin l'archevêché de Cantorbéry en 1691, et en même temps l'entrée au conseil privé. On l'accusa de *socinianisme* publiquement, on l'accabla de pamphlets. Fort d'ailleurs de la protection royale, il souffrit tout avec une dignité pleine de modération, et mourut à Lambeth le 22 novembre 1694. La meilleure et la plus complète édition de ses *OEuvres* est celle que le docteur Warburton a publiée en 12 vol. in-8°. Burnet, Dryden Addison, ont porté sur les sermons de Tillotson le jugement le plus favorable; mais le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire,* en porte un jugement bien différent.

TILLY (Pierre-Alexandre, comte de), naquit en 1764, au Mans. Il était fils aîné de Jacques marquis de Tilly Prémarais, et le seul fils de sa première femme, née Chasille : il descendait de l'ancienne famille des Tilly de Normandie dont on voit le château près de la ville de Caen. Mais les Tilly s'étaient subdivisés en tant de branches que la plupart n'avaient déjà plus aucune affinité entre elles. Alexandre de Tilly fut reçu à 15 ans page de la reine; il ne sortit des pages que pour entrer, avec un brevet d'officier, dans les dragons de Noailles. Sa carrière militaire se ressentit d'une jeunesse excessivement orageuse et dissipée. Son avancement fut d'autant plus borné que par un coup de tête, il donna, de bonne heure, sa démission, préférant à tout la vie bruyante et agitée de Paris, la société des actrices à la mode, la séduction et la conquête des plus jolies femmes. Le comte de Tilly aimait les voyages, il en fit plus d'un en Angleterre avant et depuis la révolution. Partout où il porta ses pas, il se montra observateur fin, et raisonneur plein de discernement. Il n'était guère possible qu'avec une imagination aussi avide et aussi mobile que la sienne, il ne prît pas *couleur* dans la révolution. Il en fut l'adversaire, et donna, dans *les actes des Apôtres* et la *Feuille du jour,* des morceaux remarquables par l'énergie du style et la chaleur des opinions. Quelques jours avant l'attaque du château des Tuileries par le peuple, le 27 juillet 1792, il ne craignit pas de prendre la défense de Louis XVI, et écrivit à ce prince une lettre encore plus remarquable que ce qu'il avait publié jusqu'alors, par les avis courageux qu'il lui donnait, et par les prédictions effrayantes, mais profondes, qu'il osait lui faire. Il l'a publiée à Paris lui-même aussitôt, et elle parut en 1794 à Berlin. Après le 10 août, voyant ses jours menacés, Tilly se réfugia en Angleterre : il y resta jusqu'en 1797, et passa aux États-Unis. En septembre 1799, il vint à Hambourg, où il trouva Rivarol qu'il avait connu particulièrement à Paris. Il se rendit ensuite à Berlin par Leipzig et Dresde. En 1801, le roi de Prusse le nomma son chambellan, et l'empereur Paul lui donna la croix de Malte. C'est probablement à cette époque qu'il prit le grade de colonel de cavalerie. Il regardait ces faveurs comme un moyen de lui ouvrir les portes de la capitale. Il n'en fut point ainsi, le second sénatus-consulte du 6 floréal an x (avril 1812), qui permettait la rentrée des émigrés en France, l'exclut nommément du bénéfice de la radiation. Il obtint cependant, en 1807, par la protection du général Hullin, à qui Napoléon, alors maître de la Prusse, avait confié le gouvernement de cette capitale, l'autorisation de rentrer en France, et il revint à Paris. Là, reprenant, soit pour s'étourdir, soit par habitude, ses anciens penchants, il vécut de nouveau avec des femmes galantes, et fit des dettes. Ce genre de vie, qui, dans l'état où était la société avant la révolution, pouvait jeter sur un homme aimable et de bon ton un certain éclat, ne conduisait plus alors qu'à l'abaissement et presque au mépris. Il vécut ainsi obscurément à Paris, jusqu'en 1812, et ensuite tantôt à Paris et tantôt à Bruxelles, où la funeste passion du jeu qui le dominait l'ayant porté à commettre une action dont son âme, naturellement fière et indépendante, ne put tolérer l'idée, il se donna la mort, le 26 décembre 1816, se débarrassant ainsi du fardeau de la vie dont il n'aurait pu supporter le poids sans déshonneur. Telle fut la fin déplorable d'un homme qui, par son esprit et par ses qualités brillantes, eût pu faire l'ornement de la société s'il avait su maîtriser ses passions, et éviter le sentier du vice. On a de lui : *OEu-*

vres mêlées, 1785, in-8°, Berlin, 1803; *Lettre à M. Philippe d'Orléans*, in-8°, brochure; *De la révolution française en* 1791, Londres, 1794.

TILLY (le comte DE), grand-croix de l'Aigle rouge de Prusse, issu d'une famille noble, entra de bonne heure au service, se déclara pour la révolution, et devint colonel de dragons dans la nouvelle armée française. Dumouriez le prit pour aide de camp en 1792, et lui donna l'année suivante le commandement de Gertruydenberg, où il avait concentré ses moyens pour pénétrer en Hollande. Ce général lui ayant recommandé de ne remettre la place que sur son ordre positif, Tilly, après la perte de la bataille de Neerwinden, la capitulation d'Anvers et de Bréda, sommé de se rendre par le comte de Wartensleben, chef d'état-major du prince d'Orange, se borna à répondre au parlementaire : « M. le comte de Wartensleben s'est trompé d'adresse. » Sommé une seconde fois, il consentit à capituler, si le général en chef Dumouriez l'y autorisait. On lui fit observer que ce général n'était plus au service de France. « Je l'ignore, répliqua-t-il, mais sans son ordre très-positif, je ne capitulerai pas. » Le 1er avril 1793, Dumouriez lui envoya l'ordre qu'il exigeait, et il ne demanda plus d'autre condition que d'épargner à la garnison de défiler devant des troupes étrangères. La Convention approuva sa conduite. Le général Tilly se rendit ensuite à l'armée des Côtes de Cherbourg, en prit le commandement le 12 novembre 1793, et, en décembre suivant, il remporta des avantages sur les Vendéens au Mans. Destitué comme noble, il obtint cependant de demeurer à Paris, sur la recommandation de Carrier, Lacroix, etc., et fut réemployé peu de temps après à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il commandait la réserve quand cette armée passa le Rhin en 1795, et se distingua à Hoecht près la Nidda, le 20 vendémiaire, en arrêtant l'ennemi, qui voulait traverser cette rivière. En nivôse 1796, il commanda les neuf départements réunis de la Belgique, et mérita les plus grands éloges pour sa modération et sa justice. Après avoir rempli les fonctions de chef d'état-major de l'armée du Nord, il alla, en 1798, avec la même qualité à celle de Sambre-et-Meuse, et eut l'inspection générale des troupes françaises en Hollande. Il avait sous ses ordres, en 17!2, les 24e et 25e divisions militaires. Envoyé l'année suivante à l'armée de l'Ouest, en qualité de lieutenant général, il commanda en chef par *interim* durant seize mois. Il fut placé, en 1804, à la tête de la cavalerie au camp de Boulogne, et servit ensuite avec honneur en Allemagne, en Prusse, en Pologne et en Espagne. A la bataille d'Occana, il montra une rare intrépidité, ainsi qu'une habileté consommée dans l'art de faire manœuvrer la cavalerie, et força beaucoup d'Anglais à mettre bas les armes. Le 8 avril 1814, il adhéra à la chute de Napoléon, et en juin de la même année il reçut la croix de Saint-Louis, avec la décoration de grand officier de la Légion d'honneur. Pendant les cent jours, il se rallia à l'empereur, fut élu président du collége électoral du Calvados, et adressa à Napoléon, en cette qualité, un discours qui le fit mettre à la retraite, lors de la seconde restauration. Il avait été député du Calvados à la chambre des représentants, mais il y garda le silence. Le général Tilly est mort à Paris, le 10 janvier 1822, avec la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'armée de la révolution.

TIMAGÈNES, historien, né à Alexandrie, fait prisonnier par les Romains lorsque cette ville tomba en leur pouvoir, l'an 699 de Rome, fut vendu à Faustus, fils de Sylla, qui lui rendit quelque temps après la liberté. Sa détresse le réduisit à exercer d'abord le métier de cuisinier et ensuite celui de porteur de chaise. Plus tard il ouvrit une école de rhétorique; mais il paraît qu'il eut moins de célébrité comme rhéteur que comme historien. Il eut bientôt des amis puissants, parmi lesquels on compte l'illustre Pollion (C.-Anisius), et Auguste lui-même. Ses sarcasmes lui ayant ôté la faveur de ce prince et l'ayant même fait chasser du palais, il fut recueilli dans sa disgrâce par Pollion, dont il quitta pourtant aussi la maison pour aller terminer sa vie à Dabanum, ville de l'Oschoène. Il avait écrit une *Histoire d'Auguste*, qu'il jeta au feu lors de sa disgrâce; un *Périple* de la mer entière en V liv.; une *Histoire des rois*, c'est-à-dire d'Alexandre et de ses successeurs, dont Quinte-Curce paraît avoir fait usage, et enfin une *Histoire des Gaules*, à laquelle Ammien-Marcellin a beaucoup emprunté.

TIMAGÈNES, rhéteur et historien, né à Milet, écrivit en V livres l'histoire d'Héraclée, ville de Pont, et des hommes qui l'avaient illustrée.

TIMANTHE, né à Cithne, l'une des Cyclades, vers l'an 400 avant J. C., est regardé comme un des peintres les plus célèbres de l'antiquité. Il entra en lice avec Parrhasias, Colotès et d'autres artistes renommés, et plusieurs fois obtint sur eux l'avantage. Le tableau qui lui fit le plus d'honneur fut celui du *Sacrifice d'Iphigénie*, que l'on voyait encore à Rome sous Auguste. Après avoir épuisé toutes les ressources de l'art pour donner à chaque personnage le caractère propre à sa situation, il sentit que le pinceau était insuffisant pour rendre la douleur paternelle; et, par un de ces traits de génie qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres, il peignit Agamemnon le visage caché dans sa draperie, laissant à l'imagination le soin de représenter l'état déplorable de ce père, décidé à sacrifier au bien public l'objet de ses plus chères affections. Un autre tableau de Timanthe prouve qu'il réussissait dans plus d'un genre; nous voulons parler de ce *Cyclope endormi*, auprès duquel il avait placé des satyres mesurant la longueur de son pouce avec un thyrse.

TIMÉE DE LOCRES, philosophe, ne fut sans doute pas un des disciples immédiats de Pythagore, comme on l'a cru longtemps; mais, né dans la Grèce chez les Locriens-Épizéphyriens, il put recueillir les traditions encore récentes de cette école mystérieuse. Si l'on s'en rapporte au témoignage des divers interlocuteurs du dialogue de Platon qui porte le nom de *Timée*, cet héritier des doctrines pythagoriques avait un génie capable d'embrasser tout le cercle des connaissances humaines. Il jouissait d'une grande considération dans sa patrie, où il remplit les premières magistratures, et il passait surtout pour un très-habile astronome. Suidas cite de lui un *Traité de mathématiques*, une *Vie de Pythagore* et un livre *sur la Nature*, qui est peut-être celui que nous avons encore sous ce titre: Περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος (*sur l'âme*

du monde et sur la Nature). Ce manuel philosophique, divisé ordinairement en 6 chapitres, ressemble à l'extrait d'un plus grand ouvrage. C'est une analyse un peu sèche, mais précise et méthodique, du système de l'idéalisme. Quelques savants ont prétendu que ce traité n'était qu'un abrégé du *Timée* de Platon. Il est certain que les doctrines religieuses, et parfois des phrases entières du *Traité de l'âme du monde*, se retrouvent dans le sublime écrit de l'élève de Socrate. Mais le traité qui nous est parvenu sous le nom de Timée de Locres sera toujours bien précieux, quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur son authenticité. Nous en avons deux traductions françaises, accompagnées du texte, l'une du marquis d'Argens, *avec des Dissertations sur les principales questions de la métaphysique, de la physique et de la morale des anciens*, Berlin, 1763; l'autre, de l'abbé Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE, rhéteur et historien grec, naquit, vers l'an 350 avant J. C., à Tauromène, en Sicile, ville fondée par son père Andromaque, au temps d'Agathocles et de Ptolémée Philadelphe. Il écrivit plusieurs livres, entre autres une *Histoire générale de la Sicile*, une *Histoire des guerres de Pyrrhus*, et un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets de rhétorique : ces productions ne sont point parvenues jusqu'à nous. Gœller en a recueilli divers fragments dans un ouvrage intitulé : *De situ et origine Syracusarum*, Leipzig, 1818, in-8°. Cicéron a fait l'éloge de l'éloquence de Timée, dans le deuxième livre de l'*Orateur*. Longin n'en a pas parlé aussi avantageusement; il l'accuse de trop de penchant à la critique. Diodore de Sicile en dit autant, et il ajoute que ce défaut lui fit donner avec raison le surnom d'*Épitimée*, c'est-à-dire *correcteur*. Chassé de l'île par Agathocles, et ne pouvant se venger de ce prince, tant qu'il fut sur le trône, Timée l'accabla, après sa mort, de toute sorte de reproches, ajoutant à ses vices réels un grand nombre de vices imaginaires, rabaissant toujours ses succès, et lui imputant les torts de sa fortune. Bien qu'il soit constant, par le témoignage de tous les anciens, qu'Agathocles excella dans la science et la prudence militaires, et que, dans les plus grands dangers, il fit preuve d'une singulière présence d'esprit et d'une hardiesse merveilleuse, Timée ne cesse, dans tout le cours de son histoire, de l'appeler un homme *lâche et sans ressource*. Diodore, tout en louant l'exactitude de Timée dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité, le reprend de son affectation à rendre peu de justice à Agathocles, et d'avoir sacrifié à sa vengeance personnelle l'amour de la vérité. Chassé de la Sicile, pour des menées oligarchiques, Timée, selon Cicéron, vécut fort tranquille à Athènes, lieu de son exil, où il termina sa carrière à l'âge de 96 ans, si l'on en croit Lucien.

TIMÉE LE SOPHISTE, grammairien, vivait du 2e au 4e siècle; il est auteur d'un *Dictionnaire* spécial de locutions platoniques, qui ne s'est retrouvé que dans un manuscrit du 10e siècle qui renferme d'autres glossaires. On a deux excellentes éditions dues au savant David Ruhneken, Leyde, 1754, in-8°; ibid., 1789, in-8°. Ce n'est peut-être qu'un recueil alphabétique des gloses marginales éparses dans les manuscrits de Platon, ou l'abrégé des dictionnaires platoniques d'Harpocration et de Boëthus, perdus aujourd'hui.

THIMMERMANN (Théodore-Gérard), médecin, né en 1727 à Duisbourg, où il prit ses grades, vint exercer à Erberfeld, fut nommé en 1670 professeur d'anatomie à Rinteln, et quelques années après se retira à Mœurs, où il mourut en 1792. On ne connaît de lui que des *opuscules* académiques, tels que *Progamma de emphysemate*, Rinteln, 1765, in-4°; *Periculum med. belladonnæ*, ibid, 1765, in-4°; *Dissertation de spinâ ventosâ*, ibid., 1765, in-4°; *De herniis*, ibid., 1767, in-4°; *De opii abusu*, ibid., 1784, in-4°; *Diatribe antiquario-medica de dæmoniacis Evangeliorum*, ibid., 1786, in-4°; *Dissertatio de ossium structurâ eorumque carie et spinâ ventosâ*, ibid., 1778, in-8°.

TIMOCRÉON, athlète et poëte comique rhodien, né vers l'an 476 avant J. C., se rendit fameux tout à la fois par sa voracité et par son humeur satirique. Il ne reste de lui que quelques fragments dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

TIMOLÉON, né à Corinthe vers l'an 410 avant J. C., annonça de bonne heure autant de haine pour la tyrannie, que Timophanes, son frère aîné, avait montré d'adresse à capter la confiance des Corinthiens. Abusant de son crédit et de ses richesses, ce dernier s'était entouré d'hommes corrompus, qui l'exhortaient sans cesse à s'emparer du pouvoir; et il avait obtenu de ses imprudents concitoyens, pendant la paix, une garde de 400 hommes. Cette concession l'enhardit, et dès lors il agit en tyran. Timoléon, après avoir veillé quelque temps avec une sollicitude discrète sur la conduite de son frère, se décide à lui faire de vives représentations. Il le conjure d'abdiquer un pouvoir odieux : Timophanes reste sourd aux sages avis qui lui sont donnés; son frère revient à la charge, et cette fois il est accompagné de deux citoyens respectables, leurs amis communs. Timophanes répond d'abord par une dérision amère, puis par des menaces et des violences. Fatigués de sa résistance, les deux compagnons de Timoléon poignardent le tyran. Les uns exaltèrent la démarche de Timoléon comme un sublime effort de vertu, les autres la regardèrent comme un forfait; le plus grand nombre, en apprenant la mort de Timophanes, regrettaient que son frère en fût le complice. On lui intenta une action qui n'eut pas de suite; mais, frappé de l'improbation presque générale, Timoléon, après avoir voulu mettre fin à ses jours, prit l'inébranlable résolution de quitter Corinthe. Son exil volontaire dura plusieurs années. Il était de retour dans sa patrie, mais sans s'y mêler aux affaires publiques, lorsqu'après 20 ans (343 avant J. C.), on le nomma par acclamation chef d'une armée destinée à aider les Syracusains à secouer pour la 2e fois le joug de Denys le Jeune. Sa conduite devait, suivant une décision des juges, ou l'absoudre de toute culpabilité dans le meurtre de son frère, ou être tenue comme une preuve concluante contre lui, s'il ne montrait en cette circonstance l'héroïsme qu'on était en droit d'attendre de sa haine pour la tyrannie. Dix galères faiblement équipées sont mises sous les ordres de Timoléon, qui doit traverser une flotte carthaginoise apostée pour lui intercepter le passage, et vaincre Icétas, tyran de Léontium, lequel, avec l'appui de Carthage, songe à soumettre Sy-

racuse, dont il ne semble que menacer le tyran. Il aborde en Sicile, y voit accroître ses forces par l'alliance des insulaires qui ont pénétré les perfides desseins d'Icétas; et, après avoir envoyé à Corinthe le tyran Denys, qui s'est remis entre ses mains avec ses trésors et ses troupes, il établit une garnison dans la citadelle de Syracuse, et força Icétas à s'éloigner. Une courte expédition lui suffit pour purger l'île de tous les petits tyrans, et il se contenta de les réduire à la condition de simples particuliers, cette punition lui semblant avec raison, et plus terrible pour les coupables, et plus profitable à la morale des peuples. De retour à Syracuse, il y affermit de plus en plus la liberté en lui donnant pour base le respect des lois et la répression de la licence. La prospérité de Syracuse alarma les Carthaginois, qui débarquèrent 70,000 hommes à Lilybée, sous la conduite d'Asdrubal et d'Amilcar. Timoléon marche à leur rencontre avec 7,000 soldats, dont 5,000 désertent en route. Il se félicite de ce que les lâches se sont déclarés avant le combat. L'exemple de son intrépidité entraîne les braves qui lui restent, et, secondé par l'opportunité de son attaque, il demeure vainqueur au combat de Crimèse. Outre un immense butin, il y fit un nombre de prisonniers égal à ce qu'il comptait de combattants. Avec l'aide des Carthaginois, Icétas avait repris les armes, ainsi que Mamercus, tyran de Catane. Timoléon, forcé d'aller combattre en personne, les défit l'un après l'autre. Le premier, fait prisonnier, fut traduit devant le peuple, qui le voua au supplice, ainsi que sa femme et ses filles. Hippon, tyran de Messine, qui avait donné asile à Mamercus, ne put échapper, non plus que son hôte, à la vengeance populaire, et subit une peine infamante. Cependant Carthage avait demandé la paix. Délivrée de ses tyrans, la Sicile renaissait à son antique splendeur : l'agriculture et le commerce florissaient dans cette île naguère déserte, sous la protection des lois. Timoléon put alors, conformément à la décision de ses anciens juges, se croire lavé de toute incrimination relative au meurtre de Timophanes. Il abdiqua l'autorité qu'il avait exercée pendant 4 ans, pour vivre en simple citoyen de sa patrie adoptive. Devenu aveugle dans sa vieillesse, c'est alors surtout que durent paraître plus touchantes les marques de vénération dont ne cessa d'être entouré le bienfaiteur de la Sicile. Les Syracusains décrétèrent que le jour de sa naissance serait regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderaient un général aux Corinthiens toutes les fois qu'ils auraient à soutenir une guerre étrangère. Ce grand homme mourut dans un âge très-avancé, vers la dernière année de la 110e olympiade, l'an 337 avant J. C. De magnifiques obsèques lui furent décernées, et ses enfants conservèrent les riches domaines que lui avait donnés la république. Une vie aussi glorieusement remplie n'a pas manqué d'historiens. Outre ses biographes, Plutarque, Cornélius-Nepos et Diodore de Sicile, on peut consulter sur Timoléon divers écrivains modernes, notamment Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* chapitres IX et LXIII.

TIMON LE MISANTHROPE était de Collyte, bourg de l'Attique. Né quelque temps avant la guerre du Péloponèse, il est très-probable que le spectacle de cette époque, si féconde en malheurs, en vices et en crimes, contribua à développer en lui ce caractère morose, auquel il doit son surnom et sa célébrité. Il paraît aussi qu'il ne prit en haine ses semblables qu'après avoir éprouvé leur fausseté et leur ingratitude. Il avait fait l'emploi le plus généreux d'une fortune légitimement acquise. Lorsqu'elle fut épuisée, il vit la perte de ses amis suivre celle de ses biens, et, rompant dès lors tout commerce avec le genre humain, il alla se livrer, dans une solitude profonde, aux sombres méditations d'une philosophie chagrine; où, s'il rentrait quelquefois dans Athènes, c'était pour applaudir, par une cruelle ironie, aux erreurs et aux folies de ses concitoyens. Sa mort fut digne de la dernière partie de sa vie : il fit une chute, se cassa la jambe, et porta le dégoût de l'existence ou l'aversion pour les hommes, au point de refuser les secours de l'art et de laisser la gangrène se mettre à sa plaie. On a dit qu'il était parvenu, sans doute par les travaux de l'agriculture, qui seuls pouvaient se concilier avec son humeur sauvage, à se créer une nouvelle fortune, et qu'alors il se montra aussi avare et aussi dur qu'il avait été libéral et généreux. Cette assertion, probablement calomnieuse, ne paraît pas avoir été admise par Pline, qui met Timon au rang des sages (*Histoire naturelle,* tome VII, page 19), ni par Stobée, qui lui attribue cette maxime : La cupidité et l'avarice sont la cause de tous les maux de l'humanité.

TIMON, poëte et philosophe grec, né à Phlionte, dans le Péloponèse, vers le milieu du 3e siècle avant l'ère vulgaire, fréquenta l'école de Stilpon, puis celle de Pyrrhon le Sceptique, dont il devint le plus illustre disciple. Comme il n'avait qu'une fortune à peine suffisante aux besoins de sa famille, il se rendit à Chalcédoine, pour y enseigner la philosophie et l'art oratoire. Après s'y être enrichi, il alla visiter l'Égypte, et fut accueilli par Ptolémée Philadelphe, qu'il n'épargna pourtant pas dans ses vers satiriques. Il passa ensuite à la cour du roi de Macédoine, Antigone, surnommé *Gonatas*, qui lui montra aussi de la bienveillance et de l'estime, et il finit par se fixer à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Son caractère, empreint de légèreté ironique et de gaieté railleuse, semblait merveilleusement propre à développer et à faire valoir sa doctrine, qui était le scepticisme absolu. Il se moquait de tous les philosophes, mais surtout d'Arcésilas, chef de la seconde Académie, qui nuisit le plus au pyrrhonisme, en sachant se renfermer dans le doute méthodique. Comme poëte, Timon jouissait d'une assez haute estime, justifiée du moins par une grande fécondité. Ses poésies les plus célèbres étaient *les Silles,* qui l'ont fait appeler le *Sillographe :* c'étaient trois livres de railleries mordantes contre les philosophes, excepté Pyrrhon et peut-être Xénophane. On voit que les Romains n'étaient pas les inventeurs de la satire, comme l'ont prétendu Horace et Quintilien. Les fragments peu nombreux de Timon, recueillis dans Athénée, Diogène Laërce, Plutarque, Sextus Empiricus, Eusèbe, etc., ont été imprimés plusieurs fois, et tout récemment par F. Paul, dans un traité *de Sillis Græcorum,* Berlin, 1821, in-8o.

TIMON (Samuel), jésuite et historien hongrois, né dans le comté de Treuschin en 1675, mort dans la maison de son ordre à Cassovie en 1736, est auteur des ou-

vrages suivants : *celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum Chorographia*, Tirnau, 1702, in-4°, plusieurs fois réimprimé avec les additions du P. G. Szerdahelyi; *Imago antiquæ et novæ Hungariæ*, Vienne, 1754, in-4°, 2° édition, contenant un supplément qui avait paru en 1735; *Epitome rerum hungar.*, Cassovie, 1736, in-fol.; *Purpura pannonica*, ibid., 1745, 2° édition.

TIMONI (Emmanuel), médecin grec, membre des universités de Padoue et d'Oxford, de la Société royale de Londres, ayant entrepris d'étendre et d'accréditer l'inoculation, en donna une description détaillée, dans une lettre au docteur Woodward, écrite de Constantinople, en décembre 1713, où il fait voir qu'elle était pratiquée, de temps immémorial, en Circassie, en Géorgie et dans les pays voisins de la mer Caspienne. On trouve un extrait de cette Lettre dans les Transactions philosophiques, n° 1339, dans le voyage de la Motraye, 1712. Il donna, dans le même temps, l'*Histoire de l'inoculation*, imprimée à Constantinople, et substitua pour la première fois la méthode d'inoculer par incision aux piqûres que les inoculatrices grecques faisaient en diverses parties du corps. Maitland, qui apporta le premier cette méthode en Angleterre, la tenait de Timoni. La traduction de sa Lettre, par Hulin, fut lue au conseil de régence; elle n'a point paru. Le fils de Timoni a été premier interprète d'Angleterre à la Porte. On a encore de lui : *Tractatus de novâ variolas per transmutationem excitandi methodo*, Leyde, 1721, in-8°.

TIMOPHANES, tyran de Corinthe, fut assassiné dans une conjuration dont son frère Timoléon était l'un des chefs. *Voyez* **TIMOLÉON**.

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon, si célèbre pour avoir relevé les murailles d'Athènes, devait soutenir la haute renommée de son père aussi dignement que Cimon, fils de Miltiade, avait soutenu la gloire du sien. Comme la mère de Timothée était une courtisane née en Thrace, Athènes aurait perdu les services de ce grand homme de guerre, si l'on y avait suivi constamment la loi de Solon, qui ne reconnaissait pour citoyens que les enfants d'une citoyenne. Il fut le disciple et l'ami d'Isocrate, et se montra, par son éloquence, digne d'un pareil maître, à la fortune duquel il contribua. Lorsque Conon, vainqueur des Lacédémoniens à Gnide, vint délivrer Athènes, Timothée seconda son père dans cette noble entreprise (394 avant J. C.). L'histoire le perd ensuite de vue pendant 18 ans, et nous laisse ignorer par quelles actions glorieuses il mérita d'être mis à la tête des forces navales de sa patrie, l'an 376 avant J. C., au moment d'une rupture qui éclata entre Athènes et Sparte. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, Timothée n'eut qu'à se montrer, dit Xénophon, dans la mer d'Ionie, et aussitôt il prit Corcyre, sans asservir ni bannir personne, sans rien changer à la constitution ni aux lois, ce qui lui mérita l'affection des peuples et des princes de l'Épire et de l'Acarnanie, entre autres d'Alcétas, roi des Molosses, qui devint son ami. En quelques jours, plus de 75 villes se rangèrent sous la domination du général athénien, qui, selon Diodore, avait le don de la persuasion quand il s'agissait de traiter, et celui de la vigilance et de la promptitude quand il fallait agir. Les ennemis de Timothée, pour ne pas reconnaître son mérite, l'accusèrent d'être heureux : ils le firent représenter endormi sous une tente, tandis que la Fortune, planant au-dessus de sa tête, rassemblait auprès de lui les villes prises dans un filet. Quand Timothée vit le tableau, il s'écria : *Que ne ferai-je donc pas si j'étais éveillé !* A la nouvelle de la prise de Corcyre, les Lacédémoniens envoyèrent contre lui une flotte qui fut vaincue près de Leucade. Dès ce moment, les Athéniens entièrement maîtres de la mer, virent leur supériorité reconnue par Lacédémone, en vertu d'un traité conclu sous la médiation du roi de Perse Artaxercès Mnémon (375). Ils en ressentirent une si grande joie, que, pour la première fois, ils érigèrent un temple à la déesse de la Paix, et dressèrent à Timothée une statue sur la place publique, à côté de celle de Conon, son père. La paix ne fut pas de longue durée : en ramenant sa flotte à Athènes, Timothée, cédant à une imprudente compassion, rétablit dans leur île les bannis de Zacinthe, qui avait servi sur sa flotte, et qui se trouvaient sans asile. Les habitants de Zacinthe envoyèrent à Lacédémone, pour se plaindre de cette infraction au traité : aussitôt les Lacédémoniens équipent une flotte, qui vient attaquer Corcyre. Timothée, à peine de retour à Athènes, reçoit ordre de partir pour une nouvelle expédition. Ne trouvant pas dans le port d'Athènes les forces suffisantes, il vogua vers les îles et vers la Thrace, pour lever des subsides sur ces pays sujets d'Athènes, et pour mettre sa flotte au complet. Les Athéniens, estimant qu'il aurait mieux fait d'aller ravager les côtes de la Laconie, le destituèrent, et lui donnèrent pour successeur Iphicrate, qui s'était porté son accusateur avec l'orateur Callistrate. Le peuple était si animé contre Timothée, qu'Antimaque, son trésorier, fut condamné à mort, et que lui-même n'obtint sa grâce, qu'à la sollicitation de ses parents, de ses amis, et surtout d'Alcétas, roi des Molosses, et de Jason, tyran de Phères en Thessalie. Ce prince, dit Cornélius Népos, qui ne se croyait pas en sûreté dans sa patrie, sans satellites, vint à Athènes sans aucune escorte, et fit tant de cas de son hôte, qu'il aima mieux exposer sa propre vie que de ne pas venir à son aide dans cette occasion. Le même auteur ajoute que Timothée, mettant les droits de sa patrie au-dessus de ceux de l'hospitalité, fit dans la suite la guerre à Jason, par ordre des Athéniens; mais ce fait est controuvé : Jason mourut assassiné trois ans après (l'an 370 avant J. C.), sans avoir cessé d'être l'ami des Athéniens. La carrière militaire de Timothée était loin d'être terminée : placé encore plusieurs fois à la tête des armées, il s'illustra par de nouveaux exploits; soumit les Olyntiens et les Byzantins; prit Torone, Potidée, et secourut Cizyque. Il se rendit aussi maître de l'île de Samos, au siége de laquelle les Athéniens, pendant la guerre de Péloponèse, avaient en pure perte dépensé 1200 talents; et cette conquête de Timothée ne coûta rien au trésor public. Dans une heureuse expédition qu'il fit en Asie Mineure, il porta dans le trésor public 1200 talents pris sur l'ennemi. Ayant conduit une armée au secours d'Ariobarzane, gouverneur persan de la Lydie, il aima mieux agrandir le domaine de ses concitoyens, que d'accepter les sommes d'argent que lui offrait pour lui ce satrape, et il reçut, au nom d'Athènes, les places d'Érichtion et

de Sestos. Dans la guerre que les Athéniens eurent à soutenir contre leurs alliés, et qui pour cette raison fut appelée *sociale*, Timothée se vit entièrement abandonné par la fortune à laquelle il s'était toujours défendu de devoir ses succès. Il avait été élevé au commandement des forces maritimes avec Iphicrate et Charès (année 359 avant J. C.). Depuis longtemps il s'était réconcilié avec le premier, dont le fils Mnesthée avait épousé la fille de Timothée. La flotte que commandait Charès échoua devant Samos. Ce général malhabile écrivit à Athènes, qu'il lui aurait été facile de prendre cette île, s'il n'avait pas été abandonné de Timothée et d'Iphicrate. Le peuple, léger, passionné, soupçonneux, et naturellement jaloux des hommes puissants, rappela ces deux chefs pour leur faire leur procès. La faction de Charès, qui était toute-puissante à Athènes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condamné à une amende de 100 talents, injuste salaire d'un général qui tant de fois avait enrichi des dépouilles enlevées à l'ennemi le trésor public épuisé. Hors d'état de payer une si forte somme, il se retira à Chalcis, ensuite à Lesbos, deux contrées que sa valeur avait rendues à la république. Le choix de ces retraites prouvent suffisamment la douceur de son administration, et combien il avait été modéré dans la prospérité. C'est à Lesbos que mourut Timothée. Le peuple ne tarda pas à se repentir d'un jugement si sévère; mais n'avouant son tort qu'à demi, il réduisit l'amende, et exigea de Conon, fils de cet illustre général, 10 talents pour le rétablissement d'une partie des murs de la ville.

TIMOTHÉE, poëte et musicien, né à Milet, ville de Carie, dans la 83e olympiade, l'an 446 avant J. C., fut accueilli par des murmures, lorsqu'il se fit entendre pour la première fois en public; mais les encouragements d'Euripide le retinrent dans une carrière où il devait rencontrer la gloire. Il excella sur la lyre ou cithare, qu'il enrichit de quatre cordes selon Pausanias, ou de deux seulement selon Suidas. Cette innovation déplut aux Lacédémoniens, qui la condamnèrent par un décret que Boëce a conservé (*de Musicâ*, I, ch. I). Elle trouva d'ailleurs de nombreux adversaires, et ne fut guère ménagée par les poëtes comiques; mais leurs attaques ne servirent qu'à étendre la réputation de Timothée. Après avoir brillé dans les principales villes de la Grèce, il vint à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, et mourut dans ce pays deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il ne reste de Timothée que des fragments recueillis par Grotius dans les *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, etc., Paris, 1626, in-4°.

TIMOTHÉE, célèbre musicien de Thèbes, fut un des artistes invités à concourir à l'embellissement des fêtes qui devaient signaler le mariage d'Alexandre le Grand. Il excellait surtout à jouer de la flûte; et l'on rapporte qu'avec cet instrument, il excitait ou apaisait à son gré les passions du héros macédonien. Avant Burette on le confondait avec le Timothée dont l'article précède. (*Voyez ses Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la musique.*)

TIMOTHÉE (St.), disciple de saint Paul, naquit en Lycaonie, probablement à Lystre, d'un père païen, mais d'une mère chrétienne, et mérita d'être associé aux travaux du grand apôtre, l'an 51 de J. C., quoiqu'il fût bien jeune encore. Ils parcoururent ensemble les autres provinces de l'Asie, et prêchèrent l'Évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. Resté seul dans cette dernière ville, Timothée alla consoler et fortifier les fidèles de Thessalonique dans une persécution violente; puis il vint à Corinthe rendre compte à son maître de sa mission. Plus tard, il fut envoyé en Macédoine pour y recueillir des aumônes destinées à soulager les chrétiens de Jérusalem, et de là à Corinthe pour rappeler les fidèles de cette église à la pureté des doctrines évangéliques. A son retour, il fut mené en Macédoine et en Achaïe par St. Paul, dont il partagea ensuite la première captivité à Rome. Il est probable qu'il se rendit encore dans cette ville lors du second emprisonnement de ce maître chéri, qui souffrit le martyre en l'an 66. Selon toute apparence, il obtint lui-même cette palme sanglante et sacrée sous l'empire de Nerva, l'an 97, après avoir été le premier évêque d'Éphèse. Au reste, il n'est généralement connu que par les *épîtres* que lui adressa St. Paul.

TIMOUR. *Voyez* **TAMERLAN.**

TINCTOR (Jean), célèbre musicien dont on ne connaît point la patrie, florissait à la fin du 15e siècle. Il avait d'abord étudié le droit; plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, alla perfectionner en Italie son goût pour la musique, fut l'un des fondateurs de l'école napolitaine et l'un des musiciens de Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile. Parmi ses traités sur la musique, tous écrits en latin, dont on conserve le recueil à la bibliothèque San-Salvador, à Bologne, on en distingue un sur l'*Origine de la musique*, un autre de l'*Art du contre-point*, un autre de la *Valeur des notes*, etc.

TINDAL (Mathieu), écrivain anglais, fameux par son audacieuse incrédulité, né en 1656, mort à Oxford en 1733, après avoir changé plusieurs fois de parti et de religion, suivant les circonstances, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : *Droits de l'Église chrétienne défendus contre les prêtres romains et contre tous les autres qui prétendent à un pouvoir indépendant*, 1706, il en publia la 2e partie en Hollande sous le titre de *Traité des fausses églises; le Christianisme aussi ancien que le monde*, 1730, in-4°. Le premier de ces ouvrages fut condamné au feu par les tribunaux, et lui attira des poursuites auxquelles il n'échappa que par la fuite.

TINDAL (Nicolas), neveu du précédent, né en 1687, mort en 1774, a donné des traductions en anglais des *Antiquités sacrées et profanes* de D. Calmet, 1724; de l'*Histoire de l'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8°, ainsi qu'une continuation de cette histoire, réimprimée avec l'ouvrage en 1757, 21 vol. in-8°; enfin une traduction de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par le prince Cantemir, in-fol.

TINDAL (Guillaume), membre de la Société des antiquaires et chapelain de la Tour de Londres, se tua en 1804, à l'âge de 50 ans. On a de lui : *Excursions d'un jeune homme (Juvenile excursions) dans la littérature et la critique*, 1791, in-12; *Les malheurs et les avantages du génie mis en contraste*, essai poétique en 3 chants, en vers blancs, 1804.

TINELLI (Tibère), peintre, né à Venise en 1586,

reçut les premières leçons de son art du chevalier Contarino, élève du Titien, et passa ensuite à l'école du Bassan, qui lui enseigna l'art du portrait. Voulant s'élever au premier rang, il s'appliqua à étudier la nature, l'histoire et tout ce qui y a rapport. Il commença, dans un couvent de religieuses, à représenter plusieurs sujets de l'Évangile. Les ouvrages de cet artiste, qui se trouvent dans les églises de Venise, de Vérone et de Padoue, sont d'une touche facile, d'une belle couleur et d'un dessin correct; ses portraits, qui sont en grand nombre, n'ont pas moins de mérite que ses tableaux d'histoire. Un de ses portraits ayant été présenté, en 1633, au roi Louis XIII, ce prince, qui s'occupait de la peinture au pastel, désira le faire venir auprès de sa personne. Tinelli promit de se rendre à Paris, et dans cet espoir, Louis XIII le fit décorer du cordon de Saint-Michel, faveur qu'on n'accordait qu'aux personnes distinguées par leurs places ou par leurs talents. Ce fut le duc de Créquy, ambassadeur de France près de la république de Venise, qui le reçut chevalier au nom du roi. Malgré cette distinction et d'autres grâces qui lui étaient offertes, Tinelli ne remplit point ses engagements. Sa mère, qui craignait de le perdre pour toujours, l'empêcha de venir en France, et d'y jouir des bienfaits du roi. Il resta à Venise, et y mourut en 1638.

TINGRY (Pierre-François), professeur de chimie et d'histoire naturelle, né à Soissons en 1743, mort en 1821 à Genève, où il était établi depuis 1770, et qu'il regardait comme sa seconde patrie, y fit des cours publics et particuliers de chimie et de minéralogie, et fut un des savants qui, avec Saussure, donnèrent l'idée et commencèrent la formation de la Société des arts. Par un acte de dernière volonté, il attacha à la chaire de chimie de l'académie de Genève la jouissance de sa maison de campagne. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue : *Prospectus pour un cours de chimie à l'usage des artistes*, 1777, in-4°; *Mémoire sur les remèdes antiscorbutiques* qu'on peut tirer de la *famille des crucifères*, couronné par l'académie de Dijon en 1785; *Traité théorique et pratique sur l'art de faire et d'appliquer les vernis sur les différents genres de peinture, les couleurs simples et composées*, Genève, 1803, 2 vol. in-8°; plusieurs *observations* ou *dissertations* dans le *Journal de physique*, les *Mémoires* de la Société des Curieux de la nature, etc.

TINSEAU (Jean-Antoine), savant prélat, né à Besançon, le 20 avril 1697, obtint, jeune encore, la confiance de l'archevêque Antoine Pierre II de Grammont, qui se reposa sur lui des soins de l'administration du diocèse. Appelé en 1745 à l'évêché de Belley, il y fit refleurir l'ancienne discipline, et tint chaque année des assemblées synodales, dont il publia les décisions, Lyon, 1749, in-12. Il fut transféré en 1751 sur le siége de Nevers, où il mourut en 1782, laissant la réputation d'un pasteur vertueux, simple, bienfaisant et zélé pour l'instruction des jeunes ecclésiastiques.

TINSEAU D'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), de la même famille que le précédent, naquit, à Besançon, le 19 avril 1749. Admis comme élève à l'école du génie, à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas à se signaler par son application à l'étude et par la rapidité de ses progrès dans les mathématiques. Il n'était que lieutenant quand il obtint le titre de correspondant de l'Académie des sciences (1773), sur la présentation de deux Mémoires insérés depuis dans le tome IX du Recueil des savants étrangers; et il se serait, sans aucun doute, placé parmi les premiers mathématiciens de l'époque, si la révolution n'eût interrompu ses travaux. Il prit une part active aux délibérations de la chambre et de la noblesse franc-comtoise, assemblée à Quingey, en 1788, et fut l'un des quatre députés chargés de porter à Versailles un *Mémoire* dont il était le principal rédacteur, et qui contenait des représentations très-énergiques sur les dangers du système adopté par le ministère. La marche des événements l'ayant obligé de quitter la France, il rejoignit, en 1791, le prince de Condé, à Worms; et il y publia, sous le titre d'*Essai sur les deux déclarations du roi*, une protestation contre toute espèce de réforme : « Je n'admettrai, dit-il, jamais, sous aucun prétexte, le moindre changement à la constitution par laquelle la monarchie a prospéré pendant tant de siècles. » Il fit la campagne de 1792, à l'armée des princes, en qualité de capitaine du génie. L'année suivante, il fut envoyé à Toulon, que les habitants venaient de livrer aux Anglais; et il concourut de tous ses moyens à retarder la prise de cette place par les républicains. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il visita la haute Italie et la Suisse, et rejoignit l'armée de Condé. Le roi de Prusse ayant reconnu la république par le traité de Bâle (5 avril 1795), Tinseau, qui n'avait rien négligé pour rompre les négociations entamées par le ministère prussien, proposa, dans un écrit rendu public, de déclarer déchus de tous leurs droits les princes qui traiteraient à l'avenir avec la France. Les relations qu'il avait conservées en Franche-Comté lui donnèrent l'espoir d'organiser, dans cette province, une insurrection royaliste. Il fit, dans ce but, un voyage à Besançon; mais ayant été découvert, il se hâta de regagner la Suisse. Craignant d'être poursuivi dans sa fuite, il jeta tous les papiers qu'il avait sur lui. On y trouva la liste des personnes sur la coopération desquelles il avait compté pour le succès de son plan. Elle fut envoyée au Directoire, qui donna l'ordre d'arrêter les principaux chefs royalistes. Cette affaire n'eut cependant aucune suite fâcheuse. Ayant rejoint l'armée de Condé, Tinseau fit, sous les ordres de ce prince, les campagnes de 1796 et 1797. Il reçut, en 1796, des mains de Louis XVIII la croix de Saint-Louis, qu'il avait refusée en 1790, n'ayant pas cru pouvoir l'accepter d'un ministre constitutionnel; et, en 1797, il fut nommé major, puis lieutenant-colonel du génie. Après le licenciement de l'armée de Condé, Tinseau se rendit en Angleterre; et il y publia successivement plusieurs écrits, dans l'intérêt de la cause à laquelle il s'était dévoué tout entier. L'un des plus remarquables est celui qu'il fit pour engager le cabinet britannique à mettre les princes français en possession de l'île de Saint-Domingue, qui serait devenue un point de réunion pour tous les Français attachés à l'antique monarchie. Ayant réussi à calmer le peuple de Londres sur les craintes d'une descente, il reçut du gouvernement anglais, avec une lettre très-flatteuse, un présent considérable. Il contribua beaucoup aussi à ras-

rer le cabinet de Saint-James sur les suites que pouvait avoir la prise de Malte par Bonaparte (12 juin 1798), en démontrant la possibilité de reprendre cette île dans 15 jours. Une nouvelle coalition s'étant formée contre la république, il se rendit en Italie, par l'ordre des princes, fut nommé, par Suvarow, chef de son état-major; et après la bataille de Zurich, gagnée par Masséna, sauva les débris de l'armée russe. A son retour en Angleterre, il fut accueilli par le comte d'Artois (Charles X), qui le nomma son aide de camp, et le chargea de différentes missions importantes sur le continent. Il était à Lisbonne lors de l'entrée des Français en Portugal; et ce fut lui qui donna au roi le conseil de se retirer au Brésil avec sa famille. Il refusa les offres du gouvernement anglais, qui désirait s'attacher un officier d'un si rare mérite. Bonaparte, devenu empereur, lui fit proposer par Monge, son ancien condisciple, de rentrer en France, lui promettant un avancement rapide; mais rien ne put ébranler sa fidélité à une cause que tout le monde alors regardait comme perdue. Sans cesse occupé de susciter de nouveaux ennemis à Napoléon, il fournit des plans à toutes les coalitions qui se succédèrent jusqu'en 1813. Devenu veuf et resté seul sur une terre étrangère, il trouva, dans un second mariage, les consolations dont il avait besoin. L'affaiblissement de ses forces, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, ne lui permit pas de suivre le roi à sa rentrée en France, en 1814. Il ne revit la terre natale qu'en 1816. Promu, depuis plusieurs années, au grade de maréchal de camp du génie, il sollicita sa retraite, et vint, avec sa nouvelle famille, habiter Montpellier, où il est mort, le 21 mars 1822. Parmi les nombreux écrits sortis de sa plume, on citera : *Essai sur les deux déclarations du roi*, du 23 juin 1789; *les Suisses peuvent-ils et doivent-ils reconnaître la république française?* 1793, in-8°; *Précis historique du siége de Toulon*, Londres, 1794, in-8°; *Mémoires sur l'état de l'armée de Condé* (en Allemagne), 1796, in-8°; *Lettres* à milord Hawkesbury sur la paix d'Amiens, insérées dans l'*Annual register*, sous le nom de Wil. Cobbette; l'*Empire germanique divisé en départements, sous la préfecture de l'électeur de Brandebourg*, Londres, 1802, in-8°, etc.

TINTÉNIAC (le chevalier DE), chef dans le parti vendéen. Né d'une famille qui avait depuis 500 ans des biens considérables en Bretagne, il fut reçu, dès que son âge le permit, dans la marine royale; mais malgré les espérances que donnait son courage déjà remarquable, il s'en vit expulsé à la suite d'une aventure d'amour à Brest, où on jugea que sa légèreté l'avait trop gravement compromis. Il était difficile qu'avec sa fierté chevaleresque, cet événement ne fît pas sur lui une impression durable : il reconnut ses torts, et sentit qu'il fallait en effacer le souvenir par de belles actions. Malheureusement cette résolution même était propre à l'égarer, dans un temps où la noblesse, à laquelle il appartenait, faisait consister l'honneur à provoquer une guerre civile. Admis au nombre des premiers conspirateurs de l'Ouest, il devint aide de camp de la Rouarie, et montra autant d'intelligence que de hardiesse dans plusieurs missions secrètes. Il eut ensuite l'art de se soustraire aux poursuites, et se trouvant en Angleterre au milieu d'émigrés de sa province, il contribua au parti que prit le ministère anglais, de fomenter la révolte qu'ils espéraient étendre, de l'ancien Poitou jusque de l'autre côté de la Loire. Pitt lui-même, appréciant son audace, jugea qu'on pouvait l'employer pour nuire aveuglément à la France, et le chargea de porter jusqu'au centre de la Vendée d'encourageantes promesses. Agent encore subalterne, il n'obtint pas d'être transporté près du lieu de sa destination : il fallut que du rivage de Saint-Malo, où on le jeta pendant la nuit, il fît tout le reste du trajet furtivement, et à pied, sans passe-port, et presque toujours sans guide. Il trouva dans une ferme des adhérents qui le déguisèrent en laboureur. Cinq nuits courtes de juillet lui suffirent pour franchir 50 lieues, et des matelots dont on était sûr, le transportèrent sur la rive gauche de la Loire, malgré la surveillance armée des républicains. Tinténiac arriva ainsi, en 1793, au camp royaliste d'Isigni, d'où il se rendit auprès des chefs assemblés au château de la Boulaye. Sa jeunesse et son ancienne réputation empêchaient presque d'ajouter foi à ses dépêches; mais il allégua que d'autres gentilshommes s'étaient peu souciés de ce pénible office, et il observa que, quant à lui, après les fautes de sa première jeunesse, il avait dû saisir les moyens, quels qu'ils fussent, d'en faire perdre le souvenir. Cette franchise lui fit faire, dans la confiance des chefs, un rapide progrès; ils le chargèrent de lettres pour les princes français, et de témoignages de reconnaissance pour les offres fallacieuses de l'étranger. Content de ce premier succès, le négociateur promit de revenir bientôt, et partit pour Londres, où, après un trajet aussi périlleux que le premier, il eut la joie de voir préparer l'expédition de lord Moira, si connu depuis sous le nom d'Hastings. A la vérité, les Anglais arrivèrent trop tard sur les côtes; les insurgés qui n'avaient pu prendre Granville pour les y recevoir, avaient été défaits ensuite dans les environs du Mans et de Nantes. Toutefois, de nouvelles colonnes se formèrent dans la Vendée, à la voix de Stofflet et de Charette. Au mois d'août 1794, Tinténiac eut ordre de les rejoindre. Ayant débarqué cette fois sur les côtes de Bretagne, puis ayant gagné la Loire par d'autres chemins, il attacha ses dépêches de manière à les préserver de l'eau, se mit à la nage à quelque distance des batteries ou des chaloupes canonnières, et aborda au moulin Saint-Jean. Charette et Stofflet lui donnèrent des lettres avec lesquelles il retourna en Bretagne, où il conféra avec le comte de Puisaye de qui il reçut le grade de chef de division. Si les exploits du chevalier de Tinténiac n'avaient pas encore eu d'éclat, sa fidélité éprouvée dans l'ombre était celle dont son parti avait surtout besoin, et Puisaye le pressa de se glisser de nouveau jusqu'au rivage pour passer dans la Grande-Bretagne. L'adroit et courageux émissaire donna, dans Londres, au ministère du pays, comme aux émigrés français, tous les documents désirés sur les forces ou les dispositions des royalistes de l'Ouest. Il commençait à jouir d'une assez grande considération dans leur esprit, mais déjà leurs principales espérances s'affaiblissaient. Toutefois Tinténiac, de concert avec Boishardy, effectua, sur les côtes voisines de Saint-Brieux, un débarquement d'armes et de munitions, soutenu par une centaine de volontaires.

Commandant ensuite, avec ce même chef breton, un bataillon de 1,200 rebelles, il eut avec les troupes régulières quelques engagements qui honorèrent sa valeur; mais on ne put rien entreprendre de sérieux, et d'ailleurs les chouans des deux côtés de la Loire, désabusés par leurs revers et par la continuelle absence des princes qu'ils auraient voulu voir à leur tête, commençaient à négocier. N'ayant pas consenti à signer l'espèce de trêve de la Mabilais, Tinténiac s'éloigna; mais il ne tarda pas à revenir d'Angleterre, précédant le comte de Puisaye, et annonçant comme très-importante une prochaine expédition. Elle eut lieu pour le malheur des émigrés. Tinténiac se chargea de donner lui-même, le 26 juin 1795, le signal convenu avec le commodore anglais, et le débarquement étant effectué près de Quiberon, Puisaye lui confia une des colonnes de chouans qu'on arma aussitôt. Après avoir pris et abandonné une position à Landevan, il eut à opérer une diversion sur les derrières de l'armée de Hoche. Le 6 juillet, voulant se mettre en communication avec d'autres colonnes vendéennes, il embarqua sur de légers bâtiments 4,000 hommes, et descendit près de Vannes. Cette troupe, nommée alors l'armée rouge, renversa quelques détachements trop faibles qui lui furent opposés, traversa la forêt de Nollac, incendia le faubourg de la place de Josselin qui refusait de capituler, et chercha à pénétrer dans le département des Côtes-du-Nord. Au château de Coëtlogon 300 grenadiers se mirent en devoir de résister à l'avant-garde. Le commandant les chargea et les dispersa; mais, s'avançant avec trop d'ardeur jusque dans l'avenue du château, il somma de se rendre un grenadier qu'il poursuivait, et qui, pour réponse, l'ayant renversé d'un coup de feu, le dépouilla avant qu'on pût le secourir. Le chevalier de Tinténiac fut regretté parmi les siens, comme un de leurs officiers les plus braves et le plus sincèrement dévoués.

TINTORET (JACQUES **ROBUSTI**, plus connu sous le nom de), peintre célèbre, né en 1512 à Venise, où il mourut en 1594, était fils d'un teinturier, et de là lui vient le nom de *Tintoret*. Admis au nombre des élèves du Titien, qui ne put voir sans jalousie ses rares dispositions et se hâta de le renvoyer, il redoubla d'ardeur, et, tout en se proposant d'imiter le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien, résolut de devenir le chef d'une nouvelle école. On le vit jour et nuit s'appliquer à copier le nu, dont il corrigeait les imperfections par l'étude de l'antique, chercher à se former un clair-obscur plus vigoureux, en dessinant le modèle à la lampe, s'instruire, à force de travaux et d'expériences réitérées, dans la science des raccourcis. Tant de qualités acquises étaient réunies en lui à un génie que Pierre de Cortone qualifie de *fureur pittoresque*. C'est principalement dans l'art de donner la vie à ses figures que le Tintoret l'emporte sur tous les maîtres, et les artistes disent proverbialement : *C'est chez le Tintoret qu'il faut étudier le mouvement*. Il était doué d'une étonnante facilité; mais il en a malheureusement abusé pour multiplier des productions peu dignes de lui, et qui ont fait dire à Annibal Carrache que le Tintoret est souvent inférieur au Tintoret. Paul Véronèse lui a reproché d'avoir suivi trop de manières différentes, et les gens de goût regretteront toujours de ne pas trouver dans ses figures cette noblesse et cette dignité qui caractérisent Titien. On doit mettre au premier rang des chefs-d'œuvre du Tintoret le *Crucifiement de Jésus-Christ*, que l'on voit dans l'école de Saint-Roch, et surtout le *Miracle de saint Marc*, qui se trouvait dans l'école de Saint-Marc à Venise. Parmi les 6 tableaux de ce maître que possède le musée de Paris, on distingue son *Portrait* et un tableau de *Suzanne au bain*. — DOMINIQUE **ROBUSTI**, fils du précédent et son meilleur élève, né en 1565 à Venise, où il mourut en 1637, a imité son père; mais il en est resté à une distance immense. On cite pourtant de lui quelques vastes *machines*, particulièrement celles qu'il a remplies de portraits, talent dans lequel le Zanetto le regarde comme égal à son père; on estime aussi son tableau de la *Madeleine pénitente*, que l'on voit au Capitole.

TINTORET (MARIA **ROBUSTI**), fille et élève de Jacques, connue sous le nom de *Marietta Tintoretta*, née à Venise en 1560, morte en 1590, pouvait se distinguer dans la peinture historique, mais se borna à peindre le portrait. De son temps on mit ses ouvrages presque au niveau de ceux de Titien.

TINVILLE. *Voyez* **FOUQUIER-TINVILLE.**

TIODA, architecte, né dans le 9e siècle, fut chargé par Alphonse le Chaste, roi des Asturies, de construire à Oviédo la basilique de Saint-Sauveur, démolie en 1380, et deux autres églises sur les côtés, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Michel, qui subsistent encore. Il construisit aussi le *Palais du roi*, que l'on croit être celui qu'habite actuellement l'évêque d'Oviédo. On lui doit encore l'*Église de Saint-Julien, extra muros*, et deux autres églises non loin d'Oviédo, l'une et la plus grande, appelée *Santa-Maria*, l'autre sous l'invocation de saint Michel. Cette dernière a servi de modèle à un grand nombre des églises les plus remarquables de l'Espagne.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (CHARLES-FRANÇOIS), médecin et littérateur, né en 1729 à Montebourg, diocèse de Coutances, où il mourut en 1774, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *l'Amour dévoilé, ou le Système des sympathistes*, 1751, in-12; *Giphantie*, 1760, 2 parties in-8° : ce roman moral, critique et satirique, a été traduit en anglais; *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8°; *Sanfreen, ou Mon dernier séjour à la campagne*, 1765, in-12, reproduit sous le titre de *la Girouette, ou Sanfrein*, 1770, in-12; ce petit roman obtint le suffrage de Fréron (*Année littéraire*, 1765, tome IV, page 175).

TIPHAINE (CLAUDE), jésuite, né à Paris en 1571, mort à Sens en 1641, professa la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et fut recteur de différents colléges; il avait, dit-on, sur la grâce des sentiments opposés à ceux de sa compagnie. On a de lui : *Declaratio ac defensio scholastica doctrin. sanctor. Patrum de hypostasi et persona*, Pont-à-Mousson, 1634, in-4°.

TIPHERNAS. *Voyez* **TIFERNAS.**

TIPPOU-SULTAN BEHADOUR, dernier nabab de Maïssour (ou Mysore, suivant l'orthographe anglaise), naquit en 1749, et porta d'abord le nom de

Feth-Aly Kan. Il reçut celui de Tippou-Saheb, soit à la circoncision, soit lorsque, à l'âge de 16 ans, il fut nommé divan ou intendant de Bednor, par son père Haider-Aly Kan; et comme il donna des preuves de bravoure et de capacité en plus d'une occasion, sous le règne de ce prince, son nom de *Tippou-Saheb* semble avoir prévalu sur ceux de *Tippou-Kan* et *Tippou-Sultan*, qu'il prit en montant sur le trône, le 7 décembre 1782. Il se trouvait dans le Tanjaour, avec un corps de troupes, lorsque Haïder mourut. Les Anglais, alors en guerre avec ce dernier, profitèrent de cette double circonstance. Le brigadier général Matthews, qui les commandait, se mit en campagne dès la fin de février 1783, et s'empara successivement d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bednor et d'Anampour, où une partie de la famille du nouveau souverain tomba au pouvoir des vainqueurs. Tippou arrêta bientôt le cours de ces succès. A la tête de 25,000 hommes, parmi lesquels était un corps de 1,000 Français, il parut devant Bednor, le 9 avril, et força Matthews d'évacuer la place, par suite d'une capitulation, où il fut stipulé que les Anglais retourneraient à Bombay, par Goa, après qu'ils auraient rendu Bednor, Anampour et Colidroug, ainsi que l'argent, les armes, et les magasins appartenant à leur gouvernement. Cette capitulation fut violée de part et d'autre. Les Anglais ayant voulu soustraire une somme considérable, en la distribuant aux officiers qui devaient la rendre au trésor public, un accident fit découvrir leur supercherie. Alors Tippou retint prisonniers le général anglais et sa garnison, les fit fouiller, dépouiller, charger de chaines, et les accabla de mauvais traitements. S'il faut en croire les auteurs anglais, il poussa la barbarie jusqu'à faire empoisonner Matthews et plusieurs de ses officiers, et trancher la tête, en sa présence, au frère de ce général, qui fuyait chargé d'or et de bijoux. Il assiégea ensuite Mangalor, qu'il ne put prendre, quoiqu'il eût découvert et puni la trahison de son général en chef, qui se disposait à passer du côté des Anglais avec une partie de ses troupes. Le siége durait encore, lorsque Tippou reçut la nouvelle de la paix de Versailles entre la France et l'Angleterre. Il suspendit à l'instant les hostilités, et prêta l'oreille à des négociations qui se terminèrent par un traité signé à Mangalor, le 11 mars 1784. Les Anglais rendirent toutes les places qu'ils avaient conquises, et promirent de ne point aider les ennemis de ce prince. Tippou, de son côté, restitua aux Anglais leur comptoir de Calicut, que Haïder leur avait enlevé; promit d'évacuer les États des rajas de Tanjaour et de Travancor, leurs alliés, et renonça à ses prétentions sur le Carnate. Telle fut l'issue de la première guerre que Tippou eut à soutenir contre les Anglais. Les légers avantages qu'il y avait obtenus le remplirent de présomption, et entretinrent cette haine héréditaire qu'il leur avait vouée, et qui fut la pensée de toute sa vie. Heureux, si à l'ambition et à la bravoure qu'il tenait de son père, il eût joint la prudence, la modération et les talents politiques qui n'avaient pas moins contribué que les armes à fonder la puissance de ce prince. Haïder n'avait pris que le titre de *naib* (lieutenant), et montrait souvent au peuple le raja légitime de Maïssour, au nom duquel il promulguait les actes de la souveraineté. Tippou se délivra de cette entrave. Il laissa le raja et sa famille dans l'oubli et dans la misère. Il prit les titres de sultan, de vainqueur, et s'arrogea ceux de tous les princes de la presqu'île de l'Inde, dont il prétendait être le suzerain. Plus tard même, à l'époque où la majesté royale fut violée par un rebelle, dans la personne du souverain titulaire de l'Indoustan, il ajouta à tous ses titres celui de *Padischah* (empereur). Pour soutenir le rang, auquel il s'était placé, il suppléa, par le faste, à la véritable grandeur; et sa cour devint une des plus brillantes de l'Orient. Il porta son armée jusqu'à 200,000 hommes; mais ces dépenses n'étant pas en proportion avec l'étendue et la richesse de ses États, il vit ses revenus diminuer et ses ressources s'épuiser. Toujours bercé néanmoins du vain espoir de dominer sur l'Indoustan ou d'en expulser du moins les Anglais, il voulut s'assurer de l'appui et des secours de la France. Il fit partir à la fois six ambassadeurs, en 1787. Trois prirent leur route par le golfe Persique, Bassora, Bagdad, l'Asie Mineure et Constantinople, et éprouvèrent toutes sortes d'accidents et de contrariétés dans ce pénible et périlleux voyage. Celui des trois qui survécut à ses deux collègues n'osa ou ne put continuer sa mission. Il se joignit à la caravane des pèlerins de la Mecque, et gagna un port de la mer Rouge, où il trouva un navire qui le ramena dans l'Inde. Les trois autres ambassadeurs s'embarquèrent à Pondichéry, le 22 juillet 1787, et arrivèrent à Toulon le 9 juin de l'année suivante. Ils furent, pour la France, qu'ils traversèrent, un objet de curiosité, et alimentèrent, pendant quelques mois, les conversations et les journaux. Ils obtinrent une audience publique de Louis XVI, le 3 août 1788; mais au lieu des secours qu'ils venaient solliciter on ne leur donna que des spectacles et des fêtes. Le mauvais état des finances, la crainte de troubles intérieurs, empêchèrent le roi de France de réaliser les espérances du nabab de Maïssour. Il se borna au renouvellement de l'alliance avec Tippou, alliance qui demeura sans effets, ces deux princes ayant péri peu d'années après, l'un pour avoir trop aimé la paix, l'autre victime de son ambition guerrière. Les ambassadeurs furent de retour à Seringapatnam au mois de mai 1789. Comme ils n'avaient pas réussi dans la demande qui était l'objet principal de leur mission, et qu'ils ne cessaient d'exalter l'étendue, la population, la richesse du royaume qu'ils venaient de parcourir; Tippou, qui, zélé musulman, croyait qu'aucun potentat chrétien n'égalait sa puissance, fut blessé dans sa vanité : trompé d'ailleurs dans son attente par le peu de succès de son ambassade, il s'en prit à ses agents, et en fit assassiner deux. Il saisit bientôt une occasion de recommencer la guerre. Les Hollandais possédaient les forts de Cochin, d'Akkotah et de Granganor, dans le Malabar, près des frontières de Maïssour. La médiation des Français les avait rétablis dans la possession de Granganor, que Haïder-Aly leur avait enlevé. Tippou éleva des prétentions sur ces places, situées dans les États du raja de Cochin, son vassal, et marcha sur Granganor avec des forces considérables, au mois de juin 1789. Les Hollandais, pour sauver leur établissement de Cochin, vendirent les deux

autres au raja de Travancor. Tippou ne voulut pas reconnaître une vente faite sans son aveu; et, le 29 décembre, il envahit les frontières de Travancor. Sur les représentations du gouvernement de Madras, il offrit de s'en rapporter à des arbitres impartiaux, et resta dans ses lignes, en attendant le résultat des négociations. Il y fut attaqué, le 1er mars 1790, par le raja de Travancor. Les Anglais prirent part à cette action, comme alliés du raja, et ne furent pas fâchés de recommencer la guerre contre un prince qu'ils désiraient humilier. Dès la première campagne, les hostilités s'étendirent au delà de la chaîne des Ghâts. Tippou opéra une diversion dans le Carnate, et sut éviter habilement toute action décisive avec l'ennemi. La seconde campagne s'ouvrit par le siége de Bangalor, dont la prise fixa le théâtre de la guerre sur le territoire de Maïssour. Deux armées anglaises, l'une commandée par lord Cornwallis, qui avait fait cette conquête, l'autre venue de Bombay, sous les ordres du général sir John Abercromby, qui s'empara de Cananor, pénétrèrent, après une suite de succès, près des murs de Seringapatnam, en 1791. Elles se disposaient à former le siége de cette capitale, lorsque les pluies, le débordement des rivières, la disette et les maladies, les forcèrent, au mois de juin, de se retirer. Ce fut vers ce temps-là que Tippou chargea Léger, commissaire français dans l'Inde, d'un message particulier, dont l'objet était d'obtenir de Louis XVI un corps de 6,000 hommes. Il offrait de payer le voyage, la solde et l'entretien des troupes françaises, se faisant fort de détruire, avec leur secours, l'armée et les établissements des Anglais dans l'Inde, et d'en assurer la possession à la France. Cette proposition, présentée secrètement à Louis XVI, par le ministre Bertrand de Molleville, fut sans résultat, parce que ce prince se repentait alors d'avoir favorisé l'indépendance des États-Unis d'Amérique, et qu'il était déjà sans autorité. Cornwallis revint, l'année suivante, renforcé par les troupes du Nizam et par les Marattes, qui s'étaient coalisés avec les Anglais contre un inquiet et ambitieux voisin. Cette dernière campagne fut fatale au sultan. La prise de Coïmbettour, qu'il força de se rendre, et dont il viola la capitulation, ne put balancer les revers qu'il éprouva. Les alliés ayant réduit plusieurs places, entre autres la forteresse de Nundydroug et celle de Savendroug, ou le *Rocher de la mort*, qui passait pour imprenable, arrivèrent devant Seringapatnam, le 5 février 1792. Deux jours après, Tippou, chassé de son camp retranché, fut contraint de se renfermer dans sa capitale, où il fut vigoureusement assiégé jusqu'au 24. Menacé d'un assaut, il accepta les conditions qui lui furent proposées, et le traité fut signé le 18 mars. Il céda aux alliés la moitié de ses États, et leur paya une somme considérable à titre d'indemnité. Mais la clause la plus dure et la plus humiliante fut celle qui l'obligea de donner, pour garanties de l'exécution du traité, deux de ses fils, Abd-el-Khalil et Moezz-eddyn, enfants de 8 à 10 ans. Ainsi se termina une guerre qui avait coûté au sultan 67 forts, 800 pièces d'artillerie et 50,000 hommes. Depuis cette époque, sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs. Le deuil régna dans son palais; et son caractère devint plus irascible, plus dur, plus impérieux. Tippou ne parut désormais pénétré que d'un seul sentiment, celui de la vengeance. Il ne s'occupa qu'à susciter des ennemis aux Anglais. Entouré de puissances gagnées par eux, il envoya, en 1797, une ambassade jusque dans le nord de l'Inde, auprès de Zeman-Schah, roi de Kaboul, pour l'engager dans une alliance dont le but devait être de chasser les Européens de l'Indoustan, d'y anéantir la religion des Brahmes, et de rétablir l'antique splendeur du trône du Dehly, en y plaçant un autre prince de la famille de Tamerlan, et en l'affranchissant du joug honteux des *infidèles*. Quoique le roi de Kaboul fût ambitieux et entreprenant, il ne goûta point ce projet, soit qu'il prévît trop de difficultés dans son exécution, soit qu'il craignît de n'être que faiblement secondé par le sultan de Maïssour, qui, depuis ses derniers revers, ne pouvait plus être compté parmi les puissances prépondérantes de l'Inde. Tippou, ayant encore échoué dans cette négociation, conçut l'espoir d'être soutenu par le gouvernement républicain qui s'était élevé en France sur les ruines de la monarchie, et qu'un intérêt commun devait unir avec lui contre l'Angleterre. Les Français avaient toujours été accueillis à la cour de Maïssour. La perte de Pondichéry y en attira un plus grand nombre, la plupart gens ruinés ou aventuriers, sans principes et sans éducation. Tippou, entretenu par eux dans ses espérances imaginaires, s'avilit en les admettant dans sa familiarité, en se prêtant à leurs manies démagogiques. Ils établirent à Seringapatnam un club de jacobins, qui tint sa première séance le 5 mai 1797. Ils y jurèrent haine à la royauté, aux tyrans, excepté au *citoyen* Tippou le Victorieux. Dix jours après, ils arborèrent solennellement le drapeau tricolore, et se rendirent sur la place d'armes où ils plantèrent l'arbre de la liberté, au bruit des salves d'artillerie, et en présence du *citoyen* prince. Ce fut par les conseils d'un nommé Ripaud, capitaine corsaire, qui s'était établi le président de cette société populaire et le représentant de la nation française dans l'Inde, que Tippou se décida à envoyer secrètement deux ambassadeurs à l'île de France, pour y proposer une alliance avec le gouvernement français, et demander des troupes. Ils y arrivèrent le 17 janvier 1798. La publicité que le général Malartic, gouverneur de la colonie, donna à cette ambassade, devint funeste au sultan, et les secours qu'il lui envoya, insuffisants pour le défendre, servirent de prétexte aux Anglais pour l'attaquer. Ces secours consistaient en 3 commandants, 2 officiers d'artillerie, 6 officiers de marine, 4 charpentiers de vaisseau, 26 officiers, sergents et interprètes, et 62 soldats européens ou mulâtres. L'invasion de l'Égypte par les Français, deux lettres adressées par le général Bonaparte au sultan de Maïssour, et interceptées par les Anglais; et plus que tout cela, le système d'agrandissement que ces derniers ne cessaient de mettre en pratique dans l'Inde, décidèrent du sort de Tippou. Le gouverneur général, marquis de Wellesley, après s'être assuré de la neutralité des Marattes, et de l'alliance du Nizam, fit marcher une armée nombreuse, sous les ordres du général Harris, tandis que les troupes de Bombay, commandée par le général Stuart, arrivaient à Cananor. L'imprudent Tippou, qui avait répondu d'une manière évasive à toutes

les propositions d'accommodement, ouvrit les yeux sur les dangers dont ses États étaient menacés par cette double invasion. Il rassembla toutes ses forces, mit des garnisons dans ses places, et vint camper avec 60,000 hommes à Périapatnam, pour s'opposer au général Stuart. Battu le 6 mars 1799, à Sidasir, il laissa à Périapatnam quelques troupes, pour disputer cette position, et marcha à la rencontre du général Harris, qu'il attaqua avec impétuosité, le 27 mars, à Malaveli, à 8 lieues de Seringapatnam. Mais, au bout d'une heure de combat, son armée fut mise dans une déroute complète, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de se renfermer dans cette dernière place. Il y fut investi, le 4 avril. Après des efforts inutiles pour repousser les attaques des assiégeants, Tippou tenta de renouer les négociations; mais les conditions que le général Harris lui imposa lui semblèrent si dures, qu'il n'y répondit pas, et il ne songea plus qu'à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Pendant un mois que dura le siége, il montra plutôt le courage et l'activité d'un soldat que l'habileté d'un général. Enfin, le 4 mai, la brèche étant devenue praticable, les Anglais traversèrent la rivière à une heure après midi, et donnèrent un assaut général. On se battit encore dans la ville. Les Français rallièrent plusieurs fois les Maïssouriens. Tippou périt dans la mêlée, atteint de plusieurs blessures, et l'on trouva son corps sous un monceau de cadavres. Il était âgé de 50 ans, et en avait régné 16 et demi. Avec lui s'anéantit la puissance éphémère que Haïder-Aly avait fondée, et qu'on a ridiculement nommée *empire de Maïssour* ou *Mysore*, puisque sa plus grande étendue ne surpassa jamais de beaucoup la moitié de la France. Formé par les armes, par l'usurpation, et composé d'éléments divers, ce prétendu empire, qui ne subsista que 38 ans, aurait pu durer davantage, et se consolider sous un prince doué de vertus pacifiques et de talents administratifs, qualités qui manquaient absolument au dernier nabab de Maïssour. Il en a été de la personne et du caractère de Tippou comme de ses États: on n'en a parlé qu'avec exagération, soit en mal, soit en bien. Au temps de sa prospérité, il avait, tous les soirs, à sa cour, une comédie mêlée de chants et de danses. Il était curieux de beaux chevaux, d'éléphants, de tigres apprivoisés et dressés pour la chasse. Superstitieux comme la plupart des princes musulmans, il consultait ses astrologues dans toutes ses entreprises. Il tenait lui-même un journal exact et minutieux de tous les détails de sa vie, et jusqu'au registre de ses songes. On a trouvé ce registre dans sa bibliothèque, qui se composait d'environ 2,000 volumes. Cette bibliothèque provenait principalement de celle dont son père s'était rendu maître à Tehitor. Elle fut envoyée à Londres, en 1800, ainsi que son cabinet de médailles, sa messagerie, et un lion accroupi, en or, de grandeur naturelle, déposé dans les caveaux de Windsor, on s'en sert encore aujourd'hui comme dessus de table, dans les diners d'apparat. On a publié: *Les Indiens* ou *Tippoo-Saïb*, etc., avec quelques particularités sur ce prince, ses ambassadeurs en France, etc., Paris, 1788, in-8°; *Révolution de l'Inde pendant le 18e siècle, ou Mémoires de Typoo-Zaëb, sultan du Maïssour, écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane*, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; 1797, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage apocryphe n'est qu'une compilation romanesque, dont l'auteur (Fantin des Odoards, qui a pris la qualité d'éditeur) n'a pas su mieux imiter le style oriental que déguiser sa propre ignorance.

TIQUET (Marie-Angélique CARLIER, dame), née à Metz en 1657, perdit son père à l'âge de 15 ans, et demeura maîtresse d'une fortune considérable. Joignant à cet avantage l'esprit et la beauté, Mlle Tiquet aurait pu choisir un époux parmi les jeunes gens les plus aimables; mais elle fut sacrifiée à M. Tiquet, conseiller au parlement, déjà sur le retour de l'âge. L'aversion qu'elle conçut bientôt pour lui devenant plus forte de jour en jour, elle sollicita une séparation qu'elle ne put obtenir. Forcée de demeurer avec un mari qui lui était odieux, c'est alors qu'elle chercha à s'en débarrasser par l'assassinat et le poison. Condamnée à mort par le Châtelet, cette sentence fut confirmée par le parlement, et elle périt sur l'échafaud, le 17 juin 1699. Gastaud, alors avocat, publia l'*Oraison funèbre de Mme Tiquet*, dont le P. Chauchemer publia la *critique*. Ces pièces ont été recueillies en un vol. in-8°. On les trouve aussi dans les *Causes célèbres*.

TIRABOSCHI (Jérôme), célèbre littérateur, né à Bergame en 1731, entra dans l'ordre des jésuites, et, s'étant fait connaître par des ouvrages importants, fut placé, en 1770, à la tête de la bibliothèque ducale de Modène. Il consacra sa vie à d'utiles travaux, et mourut en 1796, décoré des titres de chevalier et de conseiller du duc de Modène. Ses principaux ouvrages sont: *Vetera humiliatorum monumenta, annotationibus ac dissertationib. prodromis illustrata*, Milan, 1766, 3 vol. in-4°; *Bibliotheca modenese*, 5 vol. in-4°, suivi d'un 6e, intitulé: *Notizie di pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi*, 1787, in-4°, etc.; *Storia della letteratura italiana*, Modène, 1772-82, 13 vol. in-4°; ibid., 1787-1793, 16 vol. in-4°; Florence, 1805-12, 20 vol. in-8°, etc. Cet ouvrage, le meilleur qui existe en ce genre, et dont Ginguené a beaucoup profité pour son *Histoire de la littérature italienne*, a été abrégé en français par Landi, Berne, 1784, et ce résumé a été traduit en italien par G. A. M. (le père Mostagani), Venise, 1801, 5 vol. in-8°. L'abbé Zannoni en a donné un autre abrégé en italien, 1800, 8 vol. in-8°. La partie relative à la poésie italienne a été publiée séparément par Matthias sous ce titre: *Istoria della poesia italiana*, Londres, 1803, 3 vol. in-12. Jageman a reproduit en allemand tout ce qui a rapport aux arts, Leipzig, 1777, 5 vol. in-8°.

TIRAQUEAU (André), jurisconsulte, né à Fontenai-le-Comte vers 1480, mort en 1558, occupa longtemps la charge de sénéchal dans sa ville natale, fut nommé, en 1515, conseiller au parlement de Bordeaux sans l'avoir sollicité, passa en 1541 au parlement de Paris, où, par une distinction sans exemple, il fut admis à la grand'chambre, sans débuter par les enquêtes; enfin, il fut employé utilement dans plusieurs affaires importantes par François Ier et Henri II. Citoyen aussi utile que magistrat éclairé, il donna à l'État 15 enfants. Son vaste savoir l'avait fait surnommer *le Varron* de son siècle. Dans ses nombreux ouvrages, publiés par son fils Michel en 5 vol. in-fol., Paris, 1574, on distingue: *De*

legibus connubialibus et de opere maritali; De judicio in rebus exiguis; De pœnis legum; De nobilitate et jure primogenitorum.

TIRIDATE, prince du sang des Arsacides, fut élu roi des Parthes, à la place de Phrahates IV, banni par ses sujets, à cause de sa cruauté. Phrahates étant rentré dans ses États, avec une armée scythe, Tiridate se réfugia en Syrie, près d'Octave qui se disposait alors à passer en Égypte, pour achever la défaite d'Antoine. Octave, ne voulant point entrer dans les querelles des princes Arsacides, refusa de lui donner des secours, mais il lui permit de rester dans la Syrie. La barbarie de Phrahates l'ayant fait chasser du trône une seconde fois, Tiridate, rappelé par ses créatures, s'empara des trésors de son rival, et le poursuivit si vivement, que Phrahates fit égorger toutes ses femmes, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur. Phrahates ayant encore recouvré son royaume, avec l'aide des Scythes, Tiridate fut obligé d'aller de nouveau demander un asile aux Romains. Il rejoignit Auguste en Espagne, et lui remit comme otage le plus jeune des fils de Phrahates, qu'il avait enlevé. Une médaille publiée par Vaillant (*Arsacidarum imperium*, 172), représente Auguste recevant cet enfant des mains de Tiridate. Persistant dans la politique qu'il avait adoptée à l'égard de l'Orient, Auguste ne voulut point aider Tiridate à reconquérir le trône des Parthes, ni le livrer à ses ennemis. Ce prince passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité constamment avec une grande distinction.

TIRIDATE, prince Arsacide. On sait que Tibère, irrité contre Artaban III, roi des Parthes, parce qu'il s'était emparé de l'Arménie, regardée alors comme une province romaine, lui substitua Phrahates V. Ce prince étant mort de fatigue, il lui donna pour successeur Tiridate, son neveu, et chargea Vitellius, alors préfet de Syrie, de le mettre en possession de ses États. La présence de Tiridate excita, dit Tacite, une joie universelle. Les Parthes se flattaient qu'un prince accoutumé, dès son enfance, aux mœurs et aux arts des Romains, régnerait avec plus de douceur qu'Artaban, élevé parmi les Scythes. Toutes les villes, à son approche, s'empressaient d'ouvrir leurs portes, et la plupart des généraux d'Artaban venaient grossir l'armée de son rival, ou lui faisaient donner l'assurance de leur fidélité. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Ctésiphon, et y fut couronné solennellement, aux acclamations d'un peuple immense. Alors Vitellius, croyant sa mission terminée, s'en retourna, laissant à Tiridate quelques légions pour achever de soumettre les villes qui ne s'étaient point encore déclarées en sa faveur. Au lieu de profiter de ce premier moment d'enthousiasme pour faire reconnaître partout son autorité, Tiridate perdit un temps précieux au siége d'un château, dans lequel Artaban avait enfermé, avec ses femmes, tous ses trésors. Les Parthes, qui l'avaient jugé d'abord d'une manière si favorable, en s'habituant à le voir, ne lui trouvèrent plus que des défauts. Bientôt Artaban, rappelé par les mécontents, rentra dans ses États à la tête d'une armée qui se grossit de tous ses anciens partisans. Tiridate, effrayé, prit la fuite, sans combat (l'an 36 de J. C.). La lâcheté qu'il avait montrée dans cette occasion lui fit perdre, sans retour, une couronne qu'il n'avait pas même tenté de défendre; et l'histoire n'a pas conservé son nom parmi ceux des rois Parthes. La tragédie de Campistron, intitulée *Tiridate* a trait à Thamar et non au prince Arsacide.

TIRIDATE Ier, roi d'Arménie, fit la conquête de ce pays, avec le secours de son frère Vologèse, roi des Parthes, sur Rhadamiste, qui s'était emparé du trône par un crime odieux. Dès que les Parthes se furent retirés, Rhadamiste rentra dans ses États, et traita les Arméniens en rebelles. Un soulèvement général, excité par l'horreur qu'inspirait sa cruauté, l'obligea bientôt d'abandonner sa capitale. Poursuivi vivement dans sa fuite, Rhadamiste poignarda sa femme Zénobie, alors enceinte, et la précipita dans l'Araxe, de peur qu'elle ne vînt à tomber entre les mains de ses ennemis. Des bergers sauvèrent cette princesse, et la conduisirent à Tiridate, qui la reçut avec les égards dus à son rang et à ses malheurs. La guerre entre les deux compétiteurs fut longue: elle finit à l'avantage de Tiridate; mais les Romains, accoutumés à donner des souverains à l'Arménie, ne voulurent pas laisser un roi qui ne tenait pas d'eux sa couronne. Corbulon, l'un des plus grands capitaines de son siècle, reçut l'ordre d'attaquer Tiridate, et de l'expulser de l'Arménie. Ce prince, soutenu par Vologèse, se défendit longtemps avec autant d'habileté que de courage; mais Corbulon s'étant emparé de toutes les places, il fut obligé de se retirer dans la Médie. Tigrane VI fut alors établi sur le trône. Tiridate ne tarda pas à venir l'assiéger dans sa capitale. Les Romains marchèrent au secours d'un roi leur allié; mais Pætus qui les commandait, n'avait ni les talents ni la prudence de Corbulon; et Tiridate le força d'évacuer l'Arménie. Vologèse fit alors demander pour son frère, à Néron, l'investiture de ce royaume. Cette démarche fut regardée comme une dérision; et Corbulon fut chargé de continuer la guerre. Les négociations recommencèrent bientôt, et Tiridate consentit enfin à se rendre à Rome, pour y recevoir des mains de Néron la couronne d'Arménie. Dion et Tacite ont recueilli les détails du voyage de ce prince. Néron vint à sa rencontre jusqu'à Naples, et le conduisit en triomphe à Rome, où il fut traité avec une magnificence extraordinaire. Tiridate sut gagner les bonnes grâces de l'empereur en flattant ses goûts capricieux, et surtout en exaltant son adresse à diriger un char. Il en obtint des sommes considérables, qui lui servirent à réparer ses forteresses et à rebâtir sa capitale, détruite par Corbulon, et dont il changea le nom d'*Artaxate* en celui de *Néronée*. Ce prince mourut vers l'an 73, après avoir occupé le trône 11 ans.

TIRIDATE II, roi d'Arménie, était fils de Khosrou, assassiné par Anag, prince Arsacide, l'an 232. Ardechyr, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanides, s'étant emparé de l'Arménie, Tiridate, encore enfant, fut conduit à Rome, par Ardavazt Montagouni, et y reçut une éducation conforme à son rang. Les talents que ce jeune prince montrait pour la guerre lui méritèrent l'estime des Romains, et il finit par obtenir une armée pour reconquérir le trône de ses pères. Accueilli par les princes arméniens, comme leur souverain légitime, l'an 259 il chassa sans peine de ses États les Persans, qu'il poursuivit jusqu'au centre de leur

empire. N'oubliant point les services qu'il avait reçus d'Ardavazt, il le créa *sbarabied*, et se reposa sur lui d'une partie des soins du gouvernement. Pendant un voyage que Tiridate avait fait à Rome, les Persans rentrèrent dans l'Arménie, et se rendirent bientôt maîtres des principales provinces. Instruit de ce désastre, il se hâta de revenir dans son royaume, et avec le secours des légions de Syrie il repoussa les Persans sur lesquels il remporta une victoire complète : le fidèle Ardavazt perdit la vie. Tandis que les Romains pénétraient dans la Perse, par la frontière méridionale, Tiridate l'attaqua du côté de l'Atropatène, et revint chargé de riches dépouilles. Touché des vertus et de la piété de saint Grégoire, ce prince embrassa le christianisme, qu'il avait longtemps persécuté, et reçut le baptême, la 16ᵉ année de son règne, avec sa sœur et sa femme, des mains du vénérable patriarche. Cet exemple fut suivi par les grands; mais le peuple ne put se détacher aussi facilement de ses anciennes croyances. Tiridate fit venir dans ses États les prêtres grecs et syriens, établit des évêchés, et fonda dans toutes les provinces des églises et des monastères. Cependant il fallut livrer des combats sanglants dans plusieurs parties du royaume, et en particulier dans le pays de Daron, que les Arméniens regardaient comme une terre sacrée, à cause de la multitude de temples et d'idoles qu'on y voyait. Tiridate, auquel ses peuples décernèrent le surnom de *Grand*, mourut en 314, après un règne de 56 ans. Khosrou II, son fils, lui succéda.

TIRIN (Jacques), jésuite, né en 1580 à Anvers, mort en 1636, se distingua par son zèle dans la mission de Hollande, et publia : *Commentarii in vetus et Novum Testamentum*, Anvers, 1632, 3 vol. in-fol.; ibid., 1656, 2 vol. in-fol. : c'est une compilation utile.

TIRON (Tullius TIRO), affranchi de Cicéron, dont il avait été successivement le secrétaire, puis l'intendant, contribua beaucoup à perfectionner chez les Romains la *tachygraphie* ou l'art d'écrire aussi vite que la parole. C'est à lui que l'on est redevable du recueil des *lettres* de son maître. On sait qu'il avait composé une *Vie* de l'orateur romain, le *recueil* de ses bons mots (*joci*), en 3 livres, et quelques autres ouvrages. Les notes ou signes tachygraphiques de Tiron, ainsi que celles de Sénèque, ont été publiées avec des explications par Gruter dans le *Corpus inscript.* Le travail le plus complet qu'on ait sur cette matière est l'*Alphabetum tironianum* de Carpentiers, Paris, 1741, in-fol. La sténographie, si utilement employée aujourd'hui, est un dérivé de la tachygraphie des anciens.

TIROU, compilateur, né en Flandre, a publié le premier une *Histoire de Lille et de sa châtellenie*, 1730, in-12. Elle est curieuse et intéressante, mais on y trouve quelques traditions fabuleuses, et le style n'en est pas châtié.

TISCHBEIN (Jean-Antoine), né, le 28 août 1720, à Haina, dans le pays de Hesse, était le 4ᵉ fils d'un boulanger, qui en eut sept, tous voués à la culture des arts, mais dont les plus distingués furent celui qui est le sujet de cet article, et son frère qui suit. Après avoir reçu ses premières leçons de dessin à Francfort, où il ne s'occupa d'abord que de peinture en tapisserie, Jean-Antoine alla étudier à Paris et à Rome, et après avoir fait de grands progrès, il vint établir une école de dessin à Hambourg, où il mourut le 26 juillet 1784. Il a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8°.

TISCHBEIN (Jean-Henri), frère puîné du précédent, né comme lui à Haina, le 3 octobre 1722, fut d'abord placé chez un mauvais peintre en tapisserie. Un tapis qu'il mit en vente à la foire de Francfort, et qui décelait un véritable talent, lui mérita la protection du comte de Stadion. Grâce à ce seigneur généreux, il put venir en France, où il étudia cinq ans à Paris sous Vanloo. Il visita ensuite les écoles et les antiquités de Florence, de Bologne, de Rome et de Venise, où il prit des leçons de Piazetta. De retour en Allemagne, Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, le nomma son peintre, puis directeur de l'académie fondée en 1776, enfin professeur de peinture au collége Carolin. Il fit abandonner à ses nombreux élèves la manière et Rembrandt, pour leur faire étudier la nature de cet heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis dans ses tableaux un coloris trop vif. Tischbein mourut à Cassel en 1789. Cet artiste s'est exercé principalement sur des objets mythologiques, et s'il a traité quelquefois des sujets de l'histoire sainte et de l'ancienne histoire d'Allemagne, il s'est donné dans ses compositions la même liberté que s'il se fût agi de la Fable.

TISCHBEIN (Jean Henri-Conrad), peintre de paysage et d'histoire naturelle, neveu du précédent, né à Haina en 1742, mort à Cassel en 1808, s'exerça aussi dans la gravure à l'eau-forte et sur le bois, et publia : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau-forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, Cassel, 1790, in-fol. (en allemand).

TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), peintre d'histoire, frère du précédent, né en 1751, travailla à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, et visita Rome et Naples, où il fut nommé directeur de l'Académie de peinture. On a de lui : *Têtes de différents animaux dessinées d'après nature*, Naples, 1796, in-fol.; *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-fol., dont on a publié la copie en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques*, etc., Paris, 1803-1806, 4 vol. contenant 240 planches; *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliqués par Heine* (en allemand), Gœttingen, 1801 à 1804, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessiné d'après l'antique*, etc., Metz, tome I, 1801, tome II, 1802.

TISCHBEIN (Jean-Frédéric-Auguste), frère du précédent, naquit à Maestricht, le 9 mars 1750, fit ses premières études près de lui, et se rendit à Cassel pour se perfectionner à l'école de son oncle (Jean-Henri). Par la protection généreuse du prince de Waldeck, il se vit en état d'aller, pendant sept ans, fréquenter les écoles de France et d'Italie. Le nom de sa famille étant déjà connu à la cour de Naples, la reine se fit peindre par lui et le chargea d'aller à Vienne remettre à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, le portrait qu'il

avait fait. Revenu près de son protecteur, le prince de Waldeck, il fut nommé peintre de sa cour, avec le titre de conseiller. Il passa plus tard en Hollande. Il se trouvait en 1795 à Dessau, et en 1800 il fut nommé professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipzig. Il mourut à Heidelberg, le 21 juin 1812. Ses portraits sont très-recherchés.

TISIAS, orateur, né en Sicile, auquel Aristote et Cicéron attribuent l'honneur d'avoir le premier fixé des règles pour l'éloquence, florissait vers l'an 406 avant J. C. Il accompagna Géorgias Léontin, son élève, dans une ambassade à Athènes, et eut la gloire de donner des leçons à Isocrate.

TISIUS. *Voyez* **THYSIUS.**

TISSAPHERNES, satrape de Perse sous Artaxercès Mnémon, commandait un corps de troupes à la célèbre bataille de Cunaxa. Pour récompense d'autres services qu'il rendit à ce prince, notamment en lui livrant les chefs grecs qu'il avait attirés dans un piége, il en obtint la main de sa fille et le gouvernement des provinces qui avaient obéi au jeune Cyrus avant sa révolte. Mais un échec que Tissaphernes essuya contre les Lacédémoniens offrit à la reine Parysatis, qui lui imputait la mort de son fils Cyrus, une occasion de le perdre auprès d'Artaxercès, et il fut assassiné par ses ordres à Colosse en Phrygie.

TISSARD (François), natif d'Amboise, fit ses études à Paris, suivit les écoles de droit à Orléans, et s'étant rendu en Italie, y devint habile dans l'hébreu et dans le grec. De retour en France, il fut nommé professeur à l'université, s'occupa beaucoup d'y établir l'enseignement du grec; et comme on était obligé de tirer de Venise les livres écrits dans cette langue, ce qui les rendait très-chers, il fit imprimer à Paris, en 1507, in-4°, un *Recueil* qui contenait les *Sentences* des sept sages, les *Vers dorés* de Pythagore, le *Poëme* de Phocylide et quelques autres *Opuscules*, avec un *Discours* latin de sa façon, pour exciter à l'étude de la langue grecque. Ce *Recueil* fut suivi de plusieurs éditions grecques, accompagnées de préfaces. Tissard composa aussi, et dédia au jeune duc de Valois, depuis François I[er], la première grammaire hébraïque qu'on ait vue en France, 1508, in-4°. Tissard est le premier qui ait fait imprimer des livres grecs et hébreux; et son imprimeur, Gilles Gourmont, le premier qui ait employé à Paris des caractères de ces deux langues. Il mourut en 1508.

TISSARD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1740, après avoir professé avec distinction les humanités et la théologie, publia à Troyes, conjointement avec son confrère Vinot, un petit *Recueil* de fables de la Fontaine, traduites en vers latins, où ils ont su mettre toute l'élégance et toutes les grâces dont ces pièces inimitables étaient susceptibles en passant dans une langue morte. Ce *Recueil* a été réimprimé en 1738, in-12, à Rouen, sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas. Il comprend aussi d'autres pièces latines des deux auteurs. On a encore de Pierre Tissard plusieurs écrits anonymes sur les contestations de l'Église.

TISSERAN (Jean), cordelier de Paris, se distingua, sur la fin du 16[e] siècle, par ses prédications. Ayant converti un grand nombre de filles de mauvaise vie, il fonda pour elles, en 1494, une maison de refuge, sous l'invocation de sainte Madelaine. Plus de 200 filles pénitentes s'y retirèrent; et comme les revenus de la maison devenaient insuffisants, on permit à quelques-unes d'aller faire des quêtes, à l'exemple des ordres mendiants. Jean Simon, évêque de Paris, leur dressa des statuts, et les mit sous la règle de Saint-Augustin. Le duc d'Orléans, qui régna plus tard sous le nom de Louis XII, leur ayant donné son hôtel, elles furent astreintes à la clôture, et restèrent dans ce local jusqu'en 1572. Alors Catherine de Médicis, qui voulait construire un hôtel à la place du couvent des filles pénitentes, les transféra rue Saint-Denis, dans l'abbaye de Saint-Magloire, où elles demeurèrent jusqu'à l'époque de la révolution. Il y avait déjà longtemps qu'on n'y recevait plus que des filles vertueuses; mais d'autres maisons de refuge, telles que les Madelonnettes et Sainte-Pélagie, fondées par des personnes animées du même zèle que Tisseran, étaient ouvertes aux filles pénitentes.

TISSET (François-Barnabé), mort à Paris en 1814, à l'âge de 55 ans, est auteur des ouvrages suivants: *Vie privée du général Bonaparte*, Paris, an IV, in-8° (ce livre fut mis à l'index à Vienne); *Relation exacte et véritable de tout ce qui vient de se passer à Rome, et découverte d'un grand ouvrage mis à l'index à Rome par le pape et les inquisiteurs, contenant les noms et portraits, d'après nature, des prêtres, nobles et agioteurs de France et d'Europe*, an IV, in-8° de 32 pages; *Abrégé des principaux événements de la vie de J. C., ou Pot-Pourri sacré à l'usage des fidèles croyants, amateurs du Nouveau Testament*, messidor, an IV, in-8° de 32 pages; *Tisset au citoyen politique Fouché de Nantes*, an IV, in-8°; *Vie politique et privée des sept ministres de la république* (Scherer, Lambrecht, Talleyrand, le Tourneux, Dondeau, Ramelle, Pleville), in-8° de 8 pages; *Vie privée de Pierre Gaspard Chaumette, dit Anaxagoras, ex-procureur de la commune de Paris, traduit au tribunal révolutionnaire avec plusieurs de ses complices, présentée aux sans-culottes*, an II, in-8° de 8 pages, et beaucoup d'autres *opuscules*.

TAISSIER (le P. Bertrand), religieux de Cîteaux, introduisit, en 1664, la réforme dans l'abbaye Bonnefontaine, diocèse de Reims, dont il était prieur, et mourut vers 1670. On lui doit la publication du recueil intitulé: *Biblioth. Patrum cistercensium*, etc., Bonnefontaine, 1560-69, 8 tomes en 4 vol. in-fol., très-rare. Il s'en trouve un exemplaire complet à la Bibliothèque du roi à Paris.

TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien, né à Pontarlier dans le 16[e] siècle, mort vers 1650, 2[e] président de la chambre des comptes à Dole, servit avec distinction en Italie sous le duc de Longueville, à l'armée du roi d'Espagne, en Flandre et dans le comté de Bourgogne, lors de l'invasion de cette province par les Français en 1636. On lui doit, entre autres ouvrages, la *carte* du comté de Bourgogne, en 4 feuilles, 1642, reproduite plusieurs fois avec des corrections, notamment en 1675.

TISSOT (Simon-André), médecin, né à Grancy, dans le pays de Vaud, en 1728, étudia la médecine à Montpellier, et vint se fixer à Lausanne, où il se fit con-

maître par une nouvelle manière de traiter la petite vérole. Il publia successivement divers écrits estimables qui lui valurent une pension de la république de Genève, une médaille de la chambre de santé du canton de Berne, la chaire de médecine au collége de Lausanne, le titre de membre de la Société royale de Londres, et les offres les plus honorables de la part des rois de Pologne et d'Angleterre. Il les refusa; mais en 1780, il accepta de Joseph II une chaire à l'université de Pavie, où il ne fut pas d'abord apprécié comme il devait l'être. Il fallut une épidémie, dont les ravages se répandirent sur la Lombardie, pour prouver la sagesse de sa méthode et son expérience consommée : l'enthousiasme pour Tissot fut dès lors porté au comble, et on grava même en son honneur, sur le portique des écoles, une inscription commençant par ces mots : *Immortali præceptori,* etc. Après trois ans de professorat, il revint à Lausanne, où il put jouir encore quelques années de sa gloire. C'est là qu'il mourut, le 13 juin 1797. On a un *Recueil* de ses ouvrages, latins et français, publié par lui-même, Paris, 1769 et années suivantes, 18 vol. in-12; et une édition de ses *Œuvres choisies,* Paris, 1809, 8 vol. in-8°, avec des *notes* du Dr Hallé. Le plus répandu, comme le plus célèbre de ses ouvrages, est son *Tentamen de morbis ex manustupratione ortis,* Louvain, 1760, qui parut en français dans le même temps, sous le titre de l'*Onanisme, ou Dissertation,* etc. Son *Avis au peuple sur sa santé,* Lausanne, 1761, in-12, souvent réimprimé et traduit dans toutes les langues, n'est pas moins connu, et bien des personnes le préfèrent encore à la *Médecine domestique* de Buchan; mais quelque simples que soient ses prescriptions, quelque clairs que soient ses conseils, il est encore plus prudent, en cas de maladie, de recourir à un médecin.

TISSOT (Clément-Joseph), médecin, parent du précédent, né à Ornans en 1750, fut, pendant près de 20 ans, chirurgien dans plusieurs corps d'armée ou dans les hôpitaux militaires; il porta du secours, en 1806, aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui souffraient d'une dyssenterie épidémique, et, pour prix de son zèle, reçut de l'archiduc Charles une lettre flatteuse avec un riche présent, et le diplôme de membre honoraire de l'Académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il eut le titre de médecin consultant du duc d'Orléans, et mourut à Paris, en 1826, vice-président de la Société de médecine pratique. Outre trois mémoires couronnés par l'Académie de chirurgie, de 1779 à 1783, on a de lui : *Gymnastique médicale,* Paris, 1781, in-12; des *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires,* et des *Recherches topographiques,* insérées dans le XVe vol. des *Mémoires de médecine militaire,* en décembre 1824.

TISSOT (Alexandre-Pascal), magistrat et littérateur, de la même famille que les précédents, né en 1782 à Mornas (département de Vaucluse), mort à Paris en 1823, avait occupé l'emploi de chef de bureau au ministère des cultes. Outre divers ouvrages laissés en manuscrits ou imparfaits, et des *articles* fournis aux *Tablettes universelles* (t. I-IV), on lui doit : *Code et Novelles de Justinien, Novelles de l'empereur Léon, fragments de Caïus, d'Ulpien et de Paul, traduction unique faite sur l'édition d'Elzevir, revue par D. Godefroy,* Metz et Paris, 1807-10, 4 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, faisant partie d'une collection intitulée : *Corps de droit romain en latin et en français,* 14 vol. in-4° ou 68 vol. in-12; *Le trésor de l'ancienne jurisprudence romaine,* etc. (avec A. G. Daubenton), Metz, 1811, in-4°; *Manuel du négociant,* Paris, 1808, in-4°. etc.

TITE, disciple de saint Paul, né de parents idolâtres, devint, après sa conversion, le compagnon fidèle de ce grand apôtre. L'an 51 de J. C., il assista avec lui au concile tenu à Jérusalem sur les observances légales. Il remplit ensuite heureusement plusieurs missions dont le chargea son maître, qui lui adressa deux *Épîtres* et l'établit évêque de Crète. Tite gouverna sagement cette Église, répandit la foi dans les îles voisines, et mourut dans un âge avancé.

TITE-LIVE (Titus-Livius), célèbre historien latin, naquit à Padoue, d'une ancienne famille, sous le consulat de Pison et de Gabinus, l'an de Rome 695. Uniquement occupé de la composition de ses ouvrages, il passait une partie de l'année à Rome et l'autre à Naples, attiré par la beauté du climat et le besoin d'être seul. Après la mort d'Auguste, il retourna à Padoue, où il mourut à l'âge de 76 ans, la 4e année du règne de Tibère (770 de Rome). Auguste l'honora de son amitié, et lui confia même l'éducation du jeune Claude, depuis empereur; mais cette bienveillance du maître du monde n'altéra point l'impartialité de l'historien, qui se permit de louer Brutus, Cassius, et surtout Pompée : il est vrai aussi que le maître du monde ne sut pas mauvais gré à l'historien de cette impartialité, et l'appela quelquefois en riant *le Pompéien.* Tite-Live s'était exercé dans plus d'un genre; mais son principal titre à l'immortalité est l'*Histoire romaine,* qu'il avait écrite en CXL ou CXLII livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an de Rome 743. On a lieu de présumer qu'il mit à composer ce grand ouvrage tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ 21 ans. Mais il en produisait en public de temps en temps quelque partie, et ces publications répandirent au loin sa renommée. On dit qu'un Espagnol vint exprès de Cadix à Rome pour le voir, et s'en retourna aussitôt après avoir eu cet honneur. On ne sait pas si c'est l'historien lui-même qui a partagé son ouvrage en décades, c'est-à-dire de 10 en 10 livres. A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chacun de ces livres, on ne croit pas devoir les lui attribuer; mais ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connaître les faits rapportés dans les livres qui nous manquent. Or, il ne nous en est parvenu que 35, dont quelques-uns même ne sont pas entiers. C'est à diverses époques, et par portions, que ce trésor littéraire a été tiré de la poussière. Plus d'une fois on a eu l'espoir de le compléter par de nouvelles découvertes; mais cet espoir a été bientôt trompé. Seulement, en 1772, Paul-Jacques Bruns et Giovenazzi, en examinant un manuscrit du Vatican, timbré 24, du format in-8°, parvinrent à déchiffrer un fragment du livre XCIe, que le premier fit paraître à Leipzig, en 1770, et qui a été réimprimé assez souvent depuis, notamment dans l'édition de Deux-Ponts, t. XII. Jean Frenshémius a eu l'idée de combler les lacunes de

Tite-Live par des suppléments, comme il l'a fait aussi, mais avec moins de bonheur, pour Quinte-Curce. Ni Frenshémius ni d'autres ne pourront jamais nous consoler de cette perte immense. On trouvera dans plusieurs historiens une critique plus sévère, une abnégation plus absolue, des préjugés nationaux et une raison plus impartiale : mais où trouvera-t-on une narration plus rapide et plus vive, un style plus admirable, qui sache être simple sans bassesse, élégant et orné sans affectation, grand et sublime sans enflure, nombreux ou serré, doux ou véhément, selon les circonstances, mais toujours clair et parfaitement intelligible? Les harangues que l'historien latin prête à ses personnages lui ont été reprochées par les modernes comme des hors-d'œuvre et des infidélités; mais elles sont si éloquentes et si belles qu'on les regretterait pour elles-mêmes si elles venaient à disparaître. A la renaissance des lettres, les savants se prirent pour Tite-Live d'une admiration passionnée : aujourd'hui on le juge plus froidement; mais l'estime que l'on conserve pour lui est plus raisonnée. Les éditeurs de Deux-Ponts ont partagé en six âges les éditions de Tite-Live qui se sont succédé depuis 1469 jusqu'en 1738-46, époque où Drakenborch publia la sienne. La plus rare est celle de Venise, 1470, et parmi les meilleures on distingue celles d'Elzévir, 1634, 3 vol. in-12; 1665, 3 vol. in-8°; de Doujat, *ad usum delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4°; de Drakenborch, 1738-46, 7 vol. in-4°; de Crévier, 1735, 6 vol. in-4°; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in-8°; et enfin de Lemaire, 13 vol. in-8°; dans sa *Collection des auteurs latins*. La plus ancienne version complète de Tite-Live en français est celle de Pierre Bercheure ou Berchoire, Paris, 1514-15, in-fol.; la meilleure est celle de Dureau de la Malle, achevée par Noël, Paris, 1810 à 1812, 15 vol. in-8°; réimprimés en 1824, 17 vol. in-4°.

TITI ou **TITO** (Santi di), architecte et peintre, né en 1538 à Borgo San-Sepolcro en Toscane, sut tirer parti de sa connaissance des effets de la perspective, pour donner à la scène de ses tableaux quelque chose de grand et de majestueux. On cite de lui un *Baptême* et une *Résurrection de J. C.*, et la *Cène d'Emmaüs*, à Florence.

TITI (Robert), littérateur, de la même famille que le précédent, né en 1551 à San-Sepolcro, mort en 1609 à Pise, où, sur l'invitation du grand-duc Ferdinand, il était allé, vers les dernières années de sa vie, occuper une chaire de belles-lettres, a publié : *Carminum liber primus*, dans le Recueil des poésies latines de Pierre Gherardi, Florence, 1571, in-8°; *Locorum controversorum libri X*, etc., ibid., 1583, in-4° : cet ouvrage fut attaqué par Joseph-Juste Scaliger, et Titi lui répliqua par un écrit intitulé : *Pro suis controversis assertio*, ibid., 1589, in-4°; *Ad Cæsaris commentarios de bello gallico prælectiones IV*, ibid., 1598, in-4°.

TITIEN (Titiano VECELLI, dit le), le plus grand peintre de l'école vénitienne, naquit en 1477, à Piève de Cadore. Envoyé de bonne heure à Venise, il y suivit quelque temps les leçons de Sébast. Zuccato; mais il quitta cet artiste médiocre pour s'attacher à Gentil Bellini, et se perfectionna ensuite près de Giorgione dont il allait être bientôt l'émule. En 1508 on les chargea tous deux des peintures extérieures du nouveau *Fondaco de' Tedeschi*. La façade principale fut confiée au Giorgione; mais le *Triomphe de Judith* qu'exécuta le Titien sur l'un des côtés du bâtiment, le plaça dans l'opinion au-dessus de son compétiteur. Un autre grand ouvrage, l'*Assomption*, qui se voit aujourd'hui dans l'une des salles de l'Académie des beaux-arts, le mit tout à fait hors de ligne. Le sénat le chargea d'achever les peintures commencées dans la salle du grand conseil par J. Bellini, et pour le récompenser lui accorda le titre de premier peintre de la république. Appelé par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, à concourir à la décoration de son palais de Castello, il peignit le *Triomphe de l'Amour*, et ces fameuses *Bacchanales* qu'un siècle plus tard Augustin Carrache qualifia les premiers tableaux du monde. Pendant son séjour à Ferrare, le Titien peignit la fameuse Lucrèce Borgia, et le beau tableau connu sous le nom du *Denier de César*, qui fait l'ornement de la galerie de Dresde. Il était de retour à Venise en 1515; et peu de temps après il reçut du pape Léon X l'invitation de se rendre à Rome; mais ses amis, en le détournant de faire ce voyage, lui firent perdre l'occasion la plus favorable pour agrandir son talent. Il résista également aux offres de François Ier, satisfait de sa fortune et de l'estime que lui témoignaient ses compatriotes. L'Arétin, le fléau des grands et des rois, était le flatteur du Titien. Il ne s'était guère éloigné de Venise, lorsqu'en 1529 il se rendit à Bologne pour faire le portrait de Charles-Quint. Ce monarque posa jusqu'à trois fois devant lui, le créa chevalier, puis comte palatin, le combla de richesses, et finit par ne pouvoir plus se passer de lui. Le Titien ne le quitta que pour aller enfin voir Rome, où Paul III le pressait de se rendre. L'âge où il était parvenu ôtait à ce voyage tout l'intérêt que 20 ans plus tôt il aurait eu pour les arts. Pendant le séjour d'un an qu'il fit à Rome, il travailla pour le pape et pour les Farnèse. La *Danaé*, qu'il fit pour le duc Octave, est un de ses plus admirables chefs-d'œuvre; Michel-Ange y trouva pourtant quelque défaut. « Quel dommage, dit-il à Vasari, qu'à Venise on n'apprenne pas à bien dessiner! Si le Titien était secondé par l'art comme il a été favorisé par la nature, personne au monde ne ferait si vite ni mieux que lui. » Peu apprécié à Florence où il alla en sortant de Rome, le Titien se hâta d'arriver à Venise, où l'appelaient ses amis et ses affections domestiques. Il se trouvait disposé plus que jamais à vouer ses talents au magnifique Charles-Quint. Il rejoignit ce prince à Augsbourg, et le suivit à Inspruck, où il ébaucha son beau tableau représentant la *Trinité* accueillant les membres de la famille impériale, et qui ne fut terminé qu'en 1555. A son retour à Venise le sénat voulut le charger d'une partie des peintures de la chambre du conseil; mais accablé de travaux, il fit admettre à sa place son fils, Horace Véronèse et le Tintoret, réparant ainsi envers ce dernier le tort qu'il avait eu de l'écarter de la salle de la Bibliothèque, alors qu'il redoutait de trouver en lui un rival. Après la mort de Charles-Quint, il continua de travailler pour Philippe II. *Diane et Actéon*, *Andromède et Persée*, *Médée et Jason*, *Pan et Syrinx*, *Vénus et Adonis*, tiennent le premier rang parmi les compositions que Titien exécuta

pour le monarque espagnol. Elles respirent une fraîcheur d'imagination à peine concevable de la part d'un vieillard qu'avait dû épuiser plus d'un demi-siècle de la vie la plus active. La gravure a pu seule faire connaître le nombre prodigieux des tableaux du Titien. Entre les derniers qu'il exécuta, on distingue le *Martyre de saint Laurent*, la *Flagellation de Jésus-Christ*, une *Madeleine*, et cette *Cène* qu'il proclamait son meilleur ouvrage, fruit précieux de sept ans d'étude. Presque centenaire, il mourut de la peste qui ravagea plusieurs quartiers de Venise en 1576; et, par une dérogation aux règlements sanitaires, ses restes, soustraits à la destruction prescrite pour les corps pestiférés, furent déposés dans l'église des *Frari*. Un fils dénaturé, Pomponio Vecelli, dissipa indignement l'héritage du Titien, sans même lui consacrer une pierre sépulcrale. Ce ne fut que 45 ans après la mort de ce grand peintre que Palme le Jeune érigea son buste dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul. On avait eu le projet, en 1794, de lui dresser un magnifique sarcophage, dont Canova présenta le projet. Parmi les 22 tableaux que le musée de Paris possède du Titien, outre les beaux portraits de *François Ier*, d'*Alphonse d'Avalos*, d'un *commandant de Malte*, etc., on distingue, *le Christ aux roseaux*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *sainte Agnès*, *saint Jérôme*, *Jupiter* (sous la forme d'un satyre) *et Antiope*. Le cabinet des estampes, aussi à Paris, possède un Recueil d'environ 850 gravures faites d'après le Titien. Mayer, auteur du livre *Dell' imitazione pittorica, dell' eccellenza delle opere di Tiziano, e della vita de Tiziano* (Venise, 1818, in-8°), a rassemblé une collection considérable d'estampes d'après le Titien, dont il promettait le catalogue. Un tableau du Titien qui mérite d'être mentionné particulièrement, c'est le *Martyre de saint Pierre*, dont un édit du sénat défendait, sous peine de mort, la sortie de Venise, et qui toutefois, enlevé par le conquérant de l'Italie, s'est vu au Louvre jusqu'en 1815.

TITIEN (Horace, etc.). *Voyez* **VECELLI**.

TITIUS (Gottlieb ou Théophile-Gerard), jurisconsulte, né à Nordhausen, le 5 juin 1661, fut nommé en 1709 professeur en droit à l'université de Leipzig, l'année suivante conseiller au tribunal d'appel de Dresde, en 1713, assesseur au tribunal supérieur de Leipzig, et mourut le 10 avril 1714. Il avait été l'un des commissaires nommés, en 1706, pour examiner la conduite des ministres de l'électeur qui avaient signé le traité d'Alt-Ranstadt entre Charles XII et Auguste II. Il avait vécu pendant 20 ans dans la solitude, et consacré tout son temps à examiner les différentes parties de la jurisprudence, en s'appuyant sur les principes d'une philosophie droite et simple. Outre des *dissertations* sur divers objets de jurisprudence, recueillies par Hommel, Leipzig, 1729, in-4°, on cite de lui : *Specimen juris publici romano-germanici*, etc.; Leipzig, 1698, in-12, 1705, in-8°, et 1717; *Droit féodal germanique*, etc. (allemand), 1699, in-12; 1730, in-8°; *Observationes in Puffendorf libros II, de officio hominis et civis*, 1703, in-12; *Essai sur le droit canonique d'Allemagne pour les États protestants* (allemand), 1701.

TITIUS (Jean-Daniel), professeur de mathématiques et de physique à l'université de Wittenberg, naquit le 2 janvier 1729, à Konitz, dans la Prusse occidentale. Ayant étudié à Dantzig et à Leipzig, il fut, en 1756, nommé à la chaire qu'il a remplie pendant 40 ans. Il mourut à Wittenberg le 16 décembre 1797. Cette ville ayant été assiégée en 1766, et presque entièrement réduite en cendres, Titius y perdit le fruit de ses travaux, entre autres ses manuscrits qu'il allait donner à l'imprimeur.

TITON DU TILLET (Évrard), célèbre amateur des lettres, né à Paris, le 16 janvier 1677, mort le 26 décembre 1762, conçut l'idée de consacrer un monument durable à Louis XIV et aux grands hommes qui ont illustré son règne, et en fit exécuter un modèle en petit par Louis Garnier, élève du fameux Girardon, qui mit 10 ans à son travail. C'est ce modèle, si connu sous le nom de *Parnasse français*, qui a préservé Titon du Tillet de l'oubli. Cet homme généreux, à peine au-dessus d'une modeste aisance, ne put élever ce monument en grand, comme il en avait eu l'intention, dans un jardin ou sur une place publique; mais les lettres ne sont pas ingrates pour ceux qui les aiment, et elles ont placé le nom de Titon avec honneur dans leurs fastes. Il faut lui savoir gré d'avoir fait frapper à ses frais une suite de *médailles* représentant Louis XIV et les principaux poëtes ou musiciens de son règne, d'avoir encouragé et secouru les jeunes écrivains peu aisés avec une générosité qui n'eut d'égale que sa discrétion, enfin d'avoir accueilli le neveu du grand Corneille et recommandé sa petite-nièce à Voltaire. Le modèle du *Parnasse français* est aujourd'hui à la Bibliothèque du roi à Paris. On a de Titon du Tillet : la *Description* de ce monument, 1726, in-12; réimprimée, 1732, in-fol., figures; *Essais sur les honneurs et les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles*, Paris, 1734, in-12. On trouve des *éloges* de Titon du Tillet dans l'*Année littéraire* de Fréron, 1763, I, 265, et dans le *Mercure*, mai 1764.

TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, était né, à Amsterdam, vers 1740. Il passa de bonne heure aux Indes orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et, par son zèle et son assiduité, parvint à l'emploi de conseiller. Grâce à son tempérament vigoureux et à son humeur égale et enjouée, il brava, pendant 17 ans, les effets désastreux du climat de Batavia, si funeste aux Européens; il y vit deux fois se renouveler en totalité, par la mort de ses membres, le corps dont il faisait partie. En 1778, il fut envoyé au Japon comme chef du commerce. La guerre qui, de l'océan Atlantique étendit ses ravages jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Asie, empêcha la compagnie des Indes d'expédier, comme à l'ordinaire, le grand navire qui de Batavia va chaque année à Nangasaki. Ainsi Titsingh resta bien plus longtemps que ses prédécesseurs dans la petite île de Desima, où les Hollandais étaient à peu près prisonniers. Il alla plusieurs fois, comme ambassadeur de la compagnie, à Yédo, saluer le Djogoun ou empereur séculier du Japon; et, par ses manières prévenantes, réussit à se faire des amis chez une nation remplie de défiance pour les Européens, mais moins éloignée qu'on ne le croit communément de leur emprunter des usages qui ne pourraient que lui être avantageux. C'est un fait dont Titsingh eut lieu de se

convaincre en plusieurs occasions. Parmi les personnes avec lesquelles il forma une liaison intime, il suffit de citer un prince, beau-père de l'empereur, qui régna de 1780 à 1786. Titsingh, même après qu'il eut quitté le Japon, entretint avec ce personnage éminent et avec d'autres Japonais de distinction une correspondance réglée, qui lui fournit des renseignements précieux sur un pays si peu connu. Mais tel est l'esprit soupçonneux du gouvernement, que, malgré l'affection toute particulière que l'on témoignait à Titsingh, durant son séjour à Yédo, en 1782, il ne put obtenir la permission d'aller, à ses frais, visiter le temple de Nilo, qui est à trois journées de chemin de la capitale, où est la sépulture du chef de la dynastie actuellement régnante, et dont il avait entendu vanter la magnificence. On lui objecta qu'il n'existait point d'exemple d'une pareille faveur. Au mois de novembre 1784, Titsingh partit du Japon, d'où il rapporta une quantité d'objets curieux, et où il avait habilement profité d'une circonstance heureuse, en stipulant avec le gouvernement une augmentation considérable sur les marchandises hollandaises pour un terme de 15 ans. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, sur les rives du Gange, à une lieue au-dessus de Chandernagor. Titsingh revint à Batavia. Il y exerçait ses fonctions de conseiller du gouvernement, lorsqu'il fut appelé de nouveau à représenter sa nation, comme ambassadeur, auprès d'un monarque de l'Asie orientale. Van Braam, chef de la compagnie hollandaise à Canton, désirait depuis longtemps d'aller à Pekin, comme envoyé du stathouder. Ses premières lettres, adressées, à cet effet, à Batavia, n'ayant pas produit le résultat qu'il en attendait, il en écrivit de plus pressantes; et, pour en assurer le succès, il annonça que les représentants des diverses nations établies à la Chine devaient envoyer complimenter l'empereur sur la 60ᵉ année de son règne. A la même époque, les mandarins de Canton, craignant que les plaintes faites par lord Macartney n'excitassent l'attention de leur souverain, cherchaient de leur côté le moyen de produire à sa cour un Européen qui présentât leur conduite sous un jour favorable, en remerciant le prince des faveurs répandues sur le commerce des étrangers. Van Braam espérait bien être choisi pour chef de l'ambassade; mais il fut trompé dans son attente, ainsi que dans l'espoir d'engager les autres nations européennes à suivre son exemple. Toutes refusèrent, il se vit réduit à n'être que le second. Le gouvernement de Batavia nomma Titsingh ambassadeur. Il ne pouvait mieux choisir; car où trouver un autre Européen accoutumé, comme lui, aux usages et aux mœurs des Asiatiques, et habitué à traiter avec eux? Après être convenu avec les mandarins de Canton de tout ce qui concernait le cérémonial, il partit de cette ville le 22 novembre 1794. Indépendamment de son adjoint Van Braam, il avait avec lui quatre autres Hollandais et deux Français, Agie et de Guignes. Ce dernier l'accompagnait comme un de ses secrétaires. Les Chinois eux-mêmes avaient demandé, par l'entremise des missionnaires, que deux personnes, parmi les étrangers résidant à Canton et entendant le latin et un peu le chinois, fissent partie de l'ambassade. Elle arriva le 9 janvier 1795 à Pékin, après un voyage très-fatigant, fait presque toujours par terre. L'ambassadeur, familiarisé avec le cérémonial des cours de l'Asie orientale, n'avait fait aucune difficulté, étant à Canton, d'exécuter le salut nommé *keou-teou*. Il eut, ainsi que son collègue, l'occasion de le répéter très-souvent durant son séjour à la cour. Les Européens d'un rang inférieur en étaient quittes pour un simple salut. Le 12, Titsingh remit ses lettres de créance. Il obtint ensuite d'autres audiences, fut invité à des fêtes et à des divertissements de la cour; enfin il fut admis dans les jardins d'Yuen-min-yuen. Il ne put pas toujours profiter des marques d'intérêt dont on le comblait; car une indisposition produite par la coutume incommode pour un Européen, d'être sur pied avant le jour, pour aller au palais du prince, l'obligea plusieurs fois de rester chez lui. Van Braam jouissait alors, avec son fils, du pénible honneur qu'il avait tant convoité. Le 28 février, Titsingh vit pour la dernière fois l'empereur, qui lui recommanda de raconter à ses compatriotes la manière distinguée dont il avait été traité. Le lendemain, il reçut les présents de ce monarque, et sortit de la capitale le 15 mars. Ce fut la veille seulement qu'un des missionnaires français put l'aborder. Titsingh voulait, dès le commencement, converser avec eux, et était déterminé à se plaindre du refus qu'on lui faisait éprouver; mais il en fut détourné. Le retour à Canton se fit en partie par eau. L'ambassadeur fut, en plusieurs endroits, régalé au nom de l'empereur, et en général mieux traité qu'en allant à Pékin. Cependant, lorsqu'il descendit à terre, à Canton, le gouverneur de la ville ni aucun Chinois ne se présenta pour le recevoir. Le 11 mai, l'ambassade fut terminée. Un édit relatif à cette mission et l'exemption de droits pour le navire qui avait amené l'ambassadeur parurent aux Chinois plus que suffisants pour dédommager les Hollandais de leurs dépenses. Titsingh, à son départ de Canton, fut accompagné jusqu'à Macao par trois officiers, parce que si les Chinois traitent lestement les étrangers qu'ils reçoivent, néanmoins ils veillent à ce qu'il ne leur arrive aucun accident. Après un séjour de 33 ans en Asie, Titsingh revit l'Europe. Il y était avantageusement connu de plusieurs savants, et correspondait avec eux, entre autres avec sir W. Marsden, à qui nous devons un ouvrage si important sur Sumatra. Possesseur d'une fortune considérable, Titsingh la fit partager à sa famille. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux nombreux qu'il avait apportés du Japon, et voulait publier le résultat de ses recherches, à la fois en Hollande, dans sa langue maternelle, et à Paris, en français. Il venait fréquemment dans cette capitale, et avait même fini par y fixer à peu près son séjour, lorsqu'une maladie aiguë l'emporta, en février 1812.

TITUS SABINUS VESPASIANUS (Flavius), empereur romain, fils aîné et successeur de Vespasien, né l'an de Rome 794 (de J. C. 40), grandit à la cour de Néron dans l'intimité de Britannicus, dont il faillit partager le sort en goûtant au breuvage empoisonné que Néron destinait à ce jeune prince. Les plus heureux dons de la nature, joints à des talents variés, firent admirer Titus avant que ses vertus lui gagnassent tous les cœurs.

d'abord tribun légionnaire en Germanie et dans la Grande-Bretagne, il avait passé de cette charge aux emplois civils, et exercé la questure, lorsqu'à 26 ans il suivit son père, chargé par Néron de soumettre la Judée révoltée. A la tête de deux légions qu'il amenait d'Alexandrie, il commença par la prise de Jotapat et la réduction de Jaffa, où Titus-Trajan lui réserva l'honneur d'entrer le premier. Le siége de Tarichée, opiniâtrément défendue, l'assaut de Gimale et enfin la soumission de Giscale couronnèrent cette glorieuse campagne, durant laquelle il vit, pour la première fois, Bérénice, qui lui inspira une vive passion. Sur la nouvelle de l'avénement de Galba, Titus fut envoyé par Vespasien saluer le nouvel empereur au nom des légions de Judée. Il arrivait à Corinthe, quand, informé de la mort de Galba, il reprit la route d'Orient, et, par son retour, détermina les légions de Syrie en faveur de Vespasien, qui fut proclamé empereur. Tandis que celui-ci va se faire reconnaître en Égypte, puis à Rome, Titus se rend devant Jérusalem, seule ville de Judée qui n'a pu encore être soumise. Trois chefs, Éléazar, fils de Simon, Jean de Giscale et Simon, fils de Gioras, s'en étaient partagé les divers quartiers, et se montraient disposés à la plus opiniâtre résistance. Au mois de mars 70, Titus était campé devant ses murs. Maître des deux premières enceintes, il tente encore d'ébranler la constance des assiégés par des promesses de pardon; mais telle était l'opiniâtreté des Juifs, animés aux combats par les lévites, que, si le vainqueur s'arrêtait pour les épargner, c'était l'instant qu'ils choisissaient pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur. La résolution de Titus de les épargner ne faisait que prolonger la résistance; enfin il redoubla d'efforts, moins par le désir de vaincre que pour faire cesser les horreurs auxquelles la ville était en proie. Un assaut est ordonné; l'impuissance de la sappe et du bélier contre les murailles du temple l'oblige à en faire incendier les portes, et, malgré l'ordre donné par l'empereur d'épargner le *saint des saints*, un légionnaire, lançant une poutre embrasée dans l'une des salles qui entourent ce sanctuaire, le livre aux flammes, qui le devaient consumer (10 août 70). Sa destruction fut le signal de la soumission des Juifs et du massacre des lévites, que Titus n'avait plus de raison pour épargner. Une partie de la ville restait encore debout; les murs en furent battus par les beliers, et le 8 septembre un nouvel incendie acheva la destruction de Jérusalem, dont il ne resta sur pied que les 3 tours bâties par Hérode. Onze cent mille Hébreux, suivant l'historien Josèphe, avaient péri dans le siége de Jérusalem, et il porte à 200,000 ceux qui, dans le reste de la Judée, étaient tombés sous le fer des Romains depuis le commencement de la guerre. Après avoir pris les mesures nécessaires pour assurer la conservation de sa conquête, Titus, que quelques circonstances firent soupçonner d'aspirer à l'empire, traversant l'Égypte, vint visiter à Argos le célèbre Apollonius, et, s'embarquant de là pour Rhége, vint en toute hâte surprendre Vespasien à Rome. Il lui suffit, pour dissiper les injustes soupçons élevés contre lui, de s'écrier en l'embrassant : « Me voici! mon père, me voici! » Toute l'Italie partagea la joie de l'empereur et du sénat, et un double triomphe fut décerné à Vespasien et à son fils. L'arc érigé en mémoire de cet événement subsiste encore, et porte en relief les insignes de la religion des Hébreux qui servirent à orner ce triomphe. Associé dès lors au pouvoir suprême, Titus exerça, conjointement avec Vespasien, la censure, le tribunat et sept consulats : loin d'abuser de la confiance de son père, il se montra toujours le ministre le plus respectueux et le plus fidèle. Mais il ne fut pas également à l'abri de tout reproche quant à l'exercice même de sa haute autorité : ce ne fut qu'après que la mort de Vespasien (juin 79), eut mis en ses mains l'empire, que Titus abjura totalement les écarts de sa jeunesse et ses scandaleuses dissipations. On le vit commencer une vie nouvelle, en réformant ses entours et en renvoyant de Rome la reine Bérénice que les Romains craignaient qu'il n'épousât, ayant répudié Marcilla-Furnilla, sa femme, dont il avait une fille (Julia-Sabina). La passion du bien public parut occuper désormais tout entière l'âme de Titus; son respect pour les lois allait jusqu'au scrupule; il se croyait d'autant moins libre dans ses actions que, par l'autorité absolue dont il était investi, elles échappaient à tout contrôle. *Autre chose est,* répondit-il à un courtisan dont il avait appuyé les demandes près de Vespasien, *de solliciter un autre ou de juger soi-même, d'appuyer une demande ou d'avoir à l'accorder.* Il se montra rigoureux envers les délateurs, et flétrit par des peines infamantes ces suppôts de la tyrannie. Une autre mesure, qui ne lui fait pas moins honneur, fut l'abolition des poursuites pour crimes de lèse-majesté. La plus belle des prérogatives du pouvoir fut aussi celle dont il était le plus jaloux. *J'ai perdu un jour!* s'écria-t-il à la fin d'une journée qu'il avait passée sans accorder de grâce. En prenant possession du grand pontificat, il avait déclaré qu'il ne souillerait jamais ses mains du sang d'aucun citoyen, et ce ne fut pas un vain engagement : il montra en plusieurs occasions qu'il le tenait pour sacré, notamment en comblant de ses bontés deux jeunes patriciens qui avaient conspiré contre lui, et en associant au pouvoir son frère Domitien, qui ne cessait de lui tendre des embûches. Sa clémence, sa générosité et son amour de la justice le firent proclamer *l'amour et les délices du genre humain.* Malheureusement un si beau règne fut de courte durée : Titus mourut presque subitement, le 13 septembre 81, au village de Réate, dans la maison même où Vespasien avait rendu le dernier soupir. La rumeur publique accusa Domitien de l'avoir empoisonné, mais cette accusation ne paraît point fondée; toutefois il est certain qu'il ordonna qu'on abandonnât Ttitus avant même qu'il fût mort, et que pas même un esclave ne se trouva pour lui fermer les yeux. Le musée du Louvre à Paris, possède un buste et une statue de ce prince.

TIXIER DE RAVISI. *Voyez* **RAVISIUS.**

TOALDO (JOSEPH), professeur de géographie physique et astronomique à l'université de Padoue, né à Pianezze, près de Vicence, en 1710, mourut en 1798. Padoue lui dut un observatoire et le premier paratonnerre qu'on ait élevé dans les États vénitiens. Il s'occupa beaucoup de phénomènes météorologiques, et, ayant remarqué qu'au bout de 18 mois ils recommencent et se succèdent à peu près dans le même ordre, il dressa les tables de trois de ces périodes, auxquelles il donna le

nom de *Saros*, et que les astronomes appelèrent aussi *cycles Toaldini*. On a de lui plusieurs *dissertations* dans les journaux italiens, les *actes* de la Société palatine, les *mémoires* des Académies de Paris, de Berlin et de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Trigonometria piana e sferica*, Padoue, 1769, in-4°; ibid., 1772, 1794, in 4°; *Saggio meteorologico sulla vera influenza de astri*, 1770, in-4°, traduction française par Daquin, 1784, in-4°; *Nuova apologia de conduttori metallici*, 1774, in-4° : ce mémoire en faveur des paratonnerres a été traduit en français, 1779, in-8°; *La meteorologica applicata all' agricoltura*, 1775, in-4°, traduite en français; *Trattato di gnomonica*, 1789, in-4°; *Schediasmata astronomica*, 1791, in-4°; *Completa Raccolta d'opuscoli, osservazioni e notizie diverse*, etc., Venise, 1802, 4 vol. in-8°. Salmon a donné une *Notice* sur Toaldo, *Magasin encyclopédique*, 3e année, VI, 469.

TOBIE (*bon maître*), de la tribu et de la ville de Nephtali ou Thesbe, fit, dès sa tendre jeunesse, preuve d'une vertu austère, et continua d'adorer le Seigneur au milieu des superstitions qui entraînaient tout Israël aux autels élevés par Jéroboam. Il épousa une femme de sa tribu, nommée Anne, dont il eut un fils élevé dans ses principes. Emmené captif à Ninive avec sa famille et toute sa tribu, du temps de Salmanazar, roi des Assyriens, il sut gagner la confiance du monarque, qui le fit son pourvoyeur, et lui laissa une grande liberté. Dans la persécution que Sennachérib, fils de Salmanazar, suscita contre les Hébreux, Tobie trouva l'occasion d'exercer sa charité envers ses frères, et alluma ainsi la fureur du roi; mais il parvint à s'y soustraire. Après la mort de Sennachérib il fut rétabli dans ses biens, et put recommencer le cours de ses bonnes œuvres, non sans péril. Dieu voulut éprouver sa résignation, en permettant qu'il devînt aveugle, par un accident singulier, à l'âge de 56 ans. Tobie, dans cette situation, demanda la mort comme une grâce, et croyant que sa prière allait être exaucée, il fit venir son fils pour lui donner de tendres et sages avis. Il lui dit en même temps qu'il avait autrefois prêté 10 talents d'argent à Gabélus, habitant de la ville de Ragès, et qu'il fallait retirer cette somme de ses mains. Le jeune Tobie partit sous la conduite de l'ange Raphaël qui prenait le nom d'Azarias, et que le Seigneur même avait chargé de veiller au succès de son voyage. Dès la première nuit il vit sur les bords du Tigre un grand poisson, qui l'effraya; mais, d'après les instructions de l'ange, il le tira de l'eau et en prit *le cœur, le fiel et le foie*, pour des remèdes qui devaient plus tard lui être indiqués. A Ecbatane, d'après les conseils de l'ange, il alla loger chez Raguel, son parent, dont il épousa, le soir même de son arrivée, la fille unique, Sara, quoiqu'elle eût eu déjà sept maris, étranglés par le démon Asmodée la première nuit de leurs noces; mais il évita ce sort en passant avec sa femme les 3 premières nuits dans la continence et la prière, *et en mettant dans le feu une partie du cœur et du foie du poisson*, ainsi que l'ange le lui avait prescrit. Pendant les fêtes du mariage, l'ange partit pour Ragès, et en ramena Gabélus qui s'acquitta de sa dette. Le jeune Tobie reprit alors le chemin de Ninive, avec sa femme, et, par le conseil de l'ange, il prit le fiel du poisson, et en frotta les yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue. Azarias, pressé vivement d'accepter une récompense pour tant de services, se fit connaître et disparut. Ce fut alors que Tobie entonna ce superbe cantique, que l'on peut voir dans le livre de *Tobie*, chapitre XIII. Le saint vieillard vécut encore 42 ans, et mourut à Ninive à l'âge de 102 ans. Le jeune Tobie demeura dans cette ville tant que sa mère vécut; mais aussitôt qu'il l'eut perdue, il se retira à Ecbatane auprès de Raguel, dont il recueillit le riche héritage. Il y mourut âgé de 99 ans. (*Voyez* D. Calmet, la *Bible* de Vence, et Jahn, *Introductio in libros sacros*.)

TOBIESEN. *Voyez* **DUBY.**

TOBIN (JEAN), auteur dramatique anglais, né à Salisbury en 1770, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le théâtre : toutefois il était destiné à n'y obtenir des succès qu'après sa mort. Opéras, comédies, tragédies, drames, tout ce qu'il présenta aux acteurs fut refusé, à l'exception d'une farce, jouée avec succès au profit d'un comédien, mais qu'il retira bientôt, voulant débuter plus glorieusement dans la carrière dramatique. Enfin il parvint, non sans peine, et après avoir essuyé encore un refus à Covent-Garden, à faire recevoir par les directeurs de Drury-Lane une pièce dont il avait calqué les plans sur ceux des pièces de Shakspeare et de Fletcher, *la Lune de miel* (*the Honey-Moon*). Cependant sa santé étant ruinée, on lui conseilla de voyager pour la rétablir, et il mourut sur le navire qui le conduisait à Bristol, en 1804. *La Lune de miel*, représentée en 1805, fut applaudie depuis sur tous les théâtres d'Angleterre et en Amérique, et elle a été traduite par Ch. Nodier, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; *le Couvre-Feu* fut représenté vers 1806 et imprimé en 1807; *l'École des auteurs*, en 1808; *la Table de Pharaon, ou le Tuteur* (*the Guardian*), en 1816; toutes eurent du succès. Miss Benger a publié des *Mémoires sur John Tobin*, Londres, 1820, in-8°. MM. Scribe, Mélesville et Carmouche ont donné, en 1826, *la Lune de miel*, comédie-vaudeville en 2 actes, in-8°.

TOBIN (JAMES), frère du précédent, mort en 1815, cultiva la poésie avec succès dans sa jeunesse. On a de lui des *Observations sur l'Essai de Ramsay, relatif au traitement et à la conversion des esclaves africains dans les colonies à sucre*, 1785, 1787 et 1788, in-8°.

TOBLER (JEAN), prêtre, née en 1732 à Ste-Marguerite, village de Rhintal, mort à Zurich en 1808, fut l'élève et l'ami des Breitenger, des Bodmer, des Gesner, et prit part à leurs travaux et à leurs succès pour la réforme qu'ils introduisirent dans les lettres en Allemagne et en Suisse. On a de lui des écrits ascétiques, des *poésies* religieuses et une excellente traduction allemande des *Saisons* de Thomson, Zurich, 1757, in-8°.

TOCHON D'ANNECY (JOSEPH-FRANÇOIS), numismate, né au château de Metz, près d'Annecy, en 1772, fut contraint par la réquisition d'entrer dans l'état militaire, se distingua dans plusieurs occasions, mais parvenu en 1797 au grade de capitaine, donna sa démission pour pouvoir se livrer tout entier à l'étude. Il visita l'Italie, et lorsque les troubles de ce pays l'obligèrent, en 1800, de revenir en France, il se fixa à Paris, rapportant de ses voyages une collection de bronzes, de vases et de médailles, etc., qui, cédée par le possesseur

au gouvernement en 1817, est un des ornements du Musée royal. Élu membre de la chambre des députés en 1815 par le département du Mont-Blanc, il n'y siégea que quelque temps, la Savoie ayant cessé de faire partie de la France. En 1816, l'Académie des inscriptions l'admit à la place que Ginguené laissa vacante; il mourut en 1820. On a de lui : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus Sidetes, roi de Syrie*, 1815, in-4°; *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4°; *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente*, etc., 1816, in-4°; *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, 1817, in-4°. Son plus important ouvrage a été publié après sa mort, sous ce titre : *Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Égypte*, 1822, imprimerie royale, in-4°.

TODD (Hugh), théologien anglais, né en 1658 à Bleucow, dans le Cumberland, mort en 1720, a publié une *Description de la Suède*, une *Vie de Phocion*, etc.

TODE (Henri-Julien), naturaliste, né à Zolenspieker, dans le duché de Holstein, en 1733, mort en 1797 surintendant à Schwerin, a publié : *Cantiques chrétiens*, 1771, in-8°; *Fungi meklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 1791, 2 vol. in-4°, avec 17 planches; des *dissertations* dans les *Mémoires* de la Société d'histoire naturelle de Berlin.

TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemark et professeur de médecine à l'université de Copenhague, né à Zollenstocker, près de Hambourg, en 1736, mort en 1805, a mis son nom, comme rédacteur ou collaborateur, à la tête de 127 productions médicales, philosophiques, littéraires ou polémiques, dont 70 ont paru en danois, 33 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Les principales sont : *Bibliothèque médico-chirurgicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8°; *Annales médicales*, ibid., 1787-92, 13 nos in-8°; *Science médicale en général*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°; *OEuvres en prose*, ibid., 1793, 8 vol. in-8°; *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, ibid., 1793, in-8°; plusieurs comédies, dont deux eurent du succès, *les Officiers de marine*, et *le Démon des mariages*.

TODERINI (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1728 à Venise, où il mourut en 1799, professa la philosophie chez les jésuites, et, après la suppression de cet ordre, s'attacha au baîle Gazzoni, qu'il suivit, en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Le plus connu de ses ouvrages est son histoire de la littérature des Turcs, dont il connaissait à peine la langue : *Della letteratura turchescha*, Venise, 1787, 3 vol. in-8°, traduit en français par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, et en allemand par Hansleutner, 1790, in-8°.

TODI (Maria-Francesca), née en Portugal vers 1748, une des plus célèbres cantatrices du siècle dernier, était élève de David Perez. En 1772, elle se rendit en Angleterre, où elle fut engagée dans l'opéra bouffon; mais comme elle avait une superbe voix de contralto, elle sentit qu'elle aurait plus de succès dans l'opéra sérieux. En quittant Londres, elle vint à Paris en 1779. Elle parut au concert spirituel, où elle fit une sensation prodigieuse. C'est par l'expression que cette cantatrice sut plaire : cette expression qui animait sa voix, son âme, sa figure, parut ne rien laisser en elle à désirer. Les amateurs qui entendirent depuis Mme Pasta trouvaient qu'il existait beaucoup de rapport entre ces deux cantatrices. En 1782, Mme Todi eut Mme Mara pour rivale. La voix de la première était large, noble, sonore, intéressante; elle était fort étendue au grave, et l'était assez à l'aigu pour les airs qu'elle se permettait de chanter. La voix de Mme Mara était brillante, légère, et d'une facilité étonnante; son étendue dans le haut, était extraordinaire, surtout par son extrême égalité. Mme Todi avait sur la voix, lorsqu'elle chantait la grande expression, un certain voile qui la rendait encore plus touchante. Le timbre de la voix de Mme Mara était très-éclatant, très-pur; il ébranlait toutes les fibres de ceux qui l'entendaient. La voix de Mme Todi était plus favorable à l'expression qu'à la bravoure; mais son art savait tout vaincre, et elle faisait des passages très-difficiles avec beaucoup d'habileté. Le genre le plus familier à Mme Mara était la bravoure; mais, comme elle avait beaucoup d'âme et d'intelligence, elle chantait les rondeaux et les airs d'expression avec beaucoup de grâce et de sensibilité. Un soir au concert spirituel, une querelle s'élève entre deux amateurs sur la prééminence de ces deux virtuoses. Quelle est la meilleure des deux? dit l'un. — C'est la Mara, dit l'autre. — C'est bien Todi (c'est bientôt dit), reprit un troisième. En 1783, Mme Todi vint en Allemagne, et s'engagea, la même année, au théâtre de Berlin, où elle ne resta qu'un an. Elle alla à Pétersbourg en 1784; elle y fut nommée cantatrice de la cour, et reçut de Catherine II un collier de diamants, au sortir d'une représentation de l'*Armida* de Sarti. En 1787, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela une seconde fois au théâtre de Berlin, en lui assurant un traitement de 6,000 écus (24,000 francs). Elle quitta la Prusse, au mois de mars 1789, pour retourner à Paris. En passant par Mayence, elle se fit entendre devant l'électeur. Les troubles qui éclatèrent en France l'empêchèrent de s'y rendre; et, en 1790, elle se rendit à Hanovre, où elle resta quelque temps. Depuis lors, elle se fixa en Italie, et y mourut vers 1810.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (don Vicente), astronome espagnol, né en 1740, mort à Madrid en 1806, entra de bonne heure dans la marine, et fut, en 1770, nommé professeur de l'académie des gardes-marines de Léon; il entreprit, en 1783, par l'ordre de Charles III, de relever les côtes d'Espagne, ainsi que les îles reconnues par les marins dans les voyages d'Amérique. Les talents dont il fit preuve et ses services furent récompensés; il devint successivement directeur des compagnies des gardes royales de la marine, brigadier des armées navales, et membre de l'Académie d'histoire de Madrid; il était correspondant des Académies des sciences de Paris et de Palma. On a de lui : *Compendio de la geometria elemental y trigonometria rectilina*, Ile de Léon, 1771, in-4°: cet ouvrage, souvent réimprimé, est encore en usage dans les écoles espagnoles; *Observaciones astronomicas hechas en Cadix en el observatorio real*, Madrid, 1776 et 1777, 2 vol. in-4°; *Atlas des côtes d'Espagne*, 1786, in-fol. max., etc.

TOGRAI (Mouayyad-Eddyn-Abou-Ismaïl-Hoceïn al-), né à Ispahan, s'est rendu célèbre par ses écrits en

prose et en vers, qui lui ont fait donner les titres de *Fakhr-Elcattab* (l'honneur des hommes de plume), et de *Alostad* (le maître ou le docteur). Vizir de Mas'oud, fils de Mohammed, Seldjoucide, sultan de Mossul, il fut pris dans une bataille que son maître perdit contre son frère Mahmoud, et mis à mort à l'âge d'environ 60 ans. Le plus célèbre de ses écrits est un poëme intitulé : *Lamiyya al-adjem*, publié avec une version latine d'Éd. Pococke, Oxford, 1661, et avec une autre version latine de Golius, Utrecht, 1707; Franeker, 1769. Il en existe des traductions en français, en anglais et en allemand, dont on trouve l'indication dans la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer. Le texte seul de ce poëme a été publié avec le poëme de Schanfara, qui porte le même titre, Cassan, 1814.

TOICT (Nicolas du), jésuite, né à Lille en 1611, signala son zèle apostolique au Paraguay; il devint supérieur de cette province, et mourut vers 1680. On a de lui : *Historia provinciæ paraguariæ societatis Jesu*, Liége, 1673, in-fol., traduit en anglais dans la *Collection des voyages de Churchill*, t. VI, p. 3-116.

TOINARD ou **THOYNARD** (Nicolas), seigneur de Villan-Blin, né à Orléans le 3 mars 1629, mort à Paris le 5 janvier 1706, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des langues anciennes et des médailles, et se fit la réputation d'un savant antiquaire. On a de lui deux *dissertations* latines, dont l'une sur des médailles de Galba, de Caracalla et de Trajan, 1689, in-4°, et l'autre sur l'empereur Commode, 1690, in-4°; une *Concorde grecque des quatre évangélistes*, qui ne parut qu'après sa mort (1707, in-fol.), et quelques opuscules dans une polémique qu'il soutint contre les jésuites au sujet de la traduction du *Nouveau Testament* de Mons.

TOIRAS (Jean du CAYLAR de SAINT-BONNET, maréchal de), naquit à Saint-Jean de Gardonnenque dans les Cevennes, le 1er mars 1585. D'abord page du prince de Condé, il devint lieutenant de la vénérie et capitaine de la volière du roi. Comme le connétable de Luynes, il dut sa faveur auprès de Louis XIII à son habileté dans l'art de prendre les oiseaux, et jusqu'à l'âge de 35 ans, il sembla n'avoir pas d'autre vocation; mais à cette époque, s'éveillèrent tout à coup en lui, la passion de la guerre et l'amour de la gloire. Deux actions principales ont suffi pour donner un grand lustre à son nom, et pour l'élever à la plus éminente des dignités militaires. Capitaine aux gardes, il avait d'abord servi avec distinction aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Montauban et de Montpellier. Devenu maréchal de camp, il eut la plus grande part, avec Saint-Luc et la Rochefoucauld, à l'expulsion du duc de Soubise de l'île de Ré, dont ce chef des protestants s'était emparé. Mais la défense de cette même île, en 1627, contre les Anglais, commandés par le duc de Buckingham, et celle de Casal, en 1630, contre les forces réunies de l'Autriche et de l'Espagne, sous les ordres de Spinola, le plus grand capitaine de ce siècle, jetèrent un éclat qui fit oublier ses précédents exploits. Enfermé à Saint-Martin de Ré, avec une faible garnison, dans une citadelle non encore achevée, mal armée, mal approvisionnée, dépourvue d'eau douce, investie par mer, et presque sans espoir de secours, il y résista pendant cinq mois aux efforts redoublés de l'ennemi, et ne se laissa décourager ni par la faiblesse de ses moyens, ni par le long abandon où on le laissa, ni par la mutinerie de ses propres soldats livrés à toutes les horreurs de la famine, ni par le chagrin de la mort d'un de ses frères, tué sous ses yeux, et c'était le second qu'il perdait dans cette île. La levée du siége et l'embarquement précipité des Anglais, à l'arrivée d'un secours auquel Toiras les avait mis hors d'état de tenir tête, telles furent les conséquences glorieuses de son courage, de la fermeté de son caractère et de son habileté. A Casal, attaqué par des forces bien plus imposantes, et par un adversaire bien autrement redoutable que Buckingham, aux mêmes obstacles qu'il avait eu à surmonter dans l'île de Ré se joignirent le défaut d'argent, la malveillance des habitants, la trahison, la défection des troupes italiennes que le duc de Mantoue entretenait dans la place, et une maladie grave dont Toiras fut atteint. Il subvint à l'épuisement des caisses par le sacrifice de sa vaisselle et par son crédit; il se rendit personnellement responsable de la monnaie obsidionale qu'il fut forcé de créer, et il la retira en effet après le siége, avec une extrême fidélité. Sa vigilance et sa sévérité rendirent vaines les trames ourdies contre lui; et la bravoure des soldats français, animés par l'exemple de leur chef, déconcerta toutes les entreprises de l'ennemi. Indépendamment des nombreux combats qui furent livrés sur les remparts mêmes de la place, Toiras fit plus de 60 sorties, presque toutes heureuses, pendant la durée du siége, qui fut de près de 6 mois. Une trêve et ensuite la paix mirent fin à de si héroïques travaux. Le bâton de maréchal de France en fut la récompense pour Toiras. Il eut, peu de temps après, à la place du maréchal de la Force, le commandement en chef de l'armée française au delà des Alpes, et le titre d'ambassadeur extraordinaire, conjointement avec Servien, pour les négociations de la paix entre le duc de Savoie et le duc de Mantoue. Il signa, en cette qualité, les trois traités de Cherasco, qui mirent fin à la guerre en Italie, et celui par lequel Pignerol fut cédé à la France. Il avait aussi été chargé de confédérer toutes les républiques et tous les princes d'Italie, pour rendre cette contrée tout à fait indépendante des autres puissances; mais il ne réussit qu'à liguer le duc de Savoie avec Venise. Tandis qu'il augmentait ainsi au dehors la considération de la France et sa propre renommée, il tomba dans la disgrâce du cardinal de Richelieu. Soit que l'indépendance de son caractère n'eût pas fléchi sous la toute-puissance du premier ministre, soit qu'il l'eût peu ménagé dans quelqu'un de ces emportements auxquels il était très-sujet, il est certain que le cardinal nourrissait dès longtemps contre lui une secrète malveillance. On en avait regardé comme un symptôme le mauvais accueil fait par le garde des sceaux Marillac à Toiras, après son héroïque défense de l'île de Ré. Depuis, Richelieu avait voulu s'opposer à ce qu'on le fît maréchal de France : forcé de céder à l'enthousiasme qu'avaient excité à la cour et dans le public les services de Toiras au siége de Casal, il avait conservé un secret dépit de cette espèce de violence; peut-être aussi ne voyait-il pas sans jalousie et sans crainte la gloire dont s'était couvert le maréchal, et l'importance qu'elle lui donnait dans l'État et chez l'é-

tranger. Peu de temps après, la part que deux frères de Toiras prirent à la révolte de Gaston et de Montmorency devint un nouveau motif de ressentiment contre le maréchal, bien que celui-ci, sollicité d'entrer dans ces mouvements, les eût dénoncés au ministre. Quoi qu'il en soit, le cardinal cacha ses mauvaises dispositions, et pour faire rentrer Toiras en France sans qu'il pût en soupçonner le motif, il le fit nommer chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et l'invita à venir recevoir le cordon; mais le maréchal ne donna pas dans le piége, et s'obstina à rester en Italie. Quand Richelieu vit qu'il ne pouvait pas atteindre sa personne, il leva le masque, et se déclara ouvertement son ennemi. Il le priva de ses gouvernements, de ses traitements, de ses pensions, et le réduisit, en quelque sorte, à la misère. Des puissances étrangères se disputèrent aussitôt la possession de cet illustre proscrit, et cherchèrent à l'attacher à leur service : mais il repoussa toutes ces offres; et ces refus l'élevèrent encore dans l'estime de l'Europe. Il en reçut de fréquents et glorieux témoignages dans les principales villes d'Italie, qu'il visita pendant son exil. La guerre s'étant rallumée, et le duc de Savoie ayant uni ses intérêts à ceux de la France, il choisit Toiras pour son lieutenant général, et Louis XIII autorisa le maréchal à servir son allié en cette qualité. Étant entré dans le Milanais, à la tête de l'armée qu'il commandait, et présidant lui-même à l'attaque de Fontanelle, il fut atteint, en visitant la brèche, d'un coup de feu, qui l'étendit sans vie, le 14 juin 1636.

TOKTAMISCH-AGLEN, kan ou empereur du Kaptchak, était issu à la 5e génération de Touschy ou Djoudjy, fils aîné de Gengiskan. Son mérite et son courage ayant donné de l'inquiétude à Ourousch-kan, souverain de cet empire, à la cour duquel il vivait, ce monarque ne vit plus en lui qu'un rival dangereux, et voulut le poignarder. Toktamisch, échappé à la mort par la fuite, entreprit de ravir le trône à Ourousch; mais il fut vaincu, l'an 777 de l'hégire (1375 de J. C.), et obligé de se sauver à Samarkand, où Tamerlan lui fit une brillante réception, le combla de présents, et lui donna le pays de Sabran, d'Otrar, de Saganak, de Seraï et plusieurs autres districts de l'empire du Kaptchak. Toktamisch fut bientôt attaqué par Couthloug-Bouga, fils d'Ourousch-kan, et perdit une seconde bataille qui coûta la vie au vainqueur. Forcé d'abandonner le Kaptchak, il se disposait à y rentrer avec les secours que lui fournit Tamerlan, lorsqu'il essuya une troisième défaite près de Sabran, dans un combat que lui livra Tokta-kaya, autre fils d'Ourousch-kan. Toktamisch n'évita les fers ou la mort qu'en se cachant trois jours dans des roseaux, et en traversant le Djihoun à la nage. Seul, nu et blessé, il fut rencontré dans un bois par un émir de la tribu de Tamerlan, qui le ramena à Bokhara. Ourousch l'ayant vainement réclamé, vint camper dans la plaine d'Otrar; mais la rigueur du froid réduisit les hostilités à des actions peu décisives. Dans la campagne suivante, Toktamisch, à la tête de l'avant-garde de l'armée de Tamerlan, surprit une ville frontière du Kaptchak. Il y fut battu par Timour-Mélik, qui, après la mort de son frère Tokta-kaya, s'était emparé du Kaptchak. Ces circonstances déterminèrent Tamerlan à faire de plus grands efforts en faveur de Toktamisch, qui se rendit maître de Saganak, et y fut installé kan avec les cérémonies accoutumées, en 778 (1376). Il battit Timour-Melik, qui était devenu méprisable par ses débauches et son incapacité, et conquit Seraï et le Kaptchak entier, à l'exception des provinces du nord où un général mogol se maintint quelques années avec le titre de régent, par le secours de quelques princes russes et de Jagellon, duc de Lithuanie. Vainqueur de ce compétiteur, Toktamisch pénétra en Russie, l'an 1382, et, profitant de l'anarchie où l'autorité méprisée du grand-duc Démétrius avait plongé ses États, il prit et brûla Moscou, quoique les habitants fussent venus en procession, avec les reliques et les croix, implorer sa clémence. Il traita de la même manière Vladimir-Svienogorod, Mojaïsk, Perejeslavie, et dans sa retraite, il incendia aussi Kolumna, et ravagea la principauté de Rezan. Bien qu'il eût usé de perfidie pour faire mourir le gouverneur de Moscou, il fut plus généreux envers le grand-duc, et lui renvoya ses deux fils. Mais ces incursions dans les contrées septentrionales, peuplées de chrétiens, ne satisfaisant point l'ambitieux et avide Toktamisch, il forma une entreprise imprudente qui fut la cause de ses longs malheurs. L'an 787 (1385), il envoya une nombreuse armée, qui, ayant franchi le détroit de Derbend, entra en Perse, prit et saccagea Tauris, devasta l'Adzerbaïdjan, et exerça d'horribles cruautés sur les musulmans. Tel fut le motif de sa rupture avec Tamerlan, dont ses plus sages émirs lui conseillèrent vainement de ménager l'amitié, sinon par reconnaissance, du moins par politique et par intérêt. Aveuglé par la prospérité, maître d'un vaste empire, Toktamisch oublia les bienfaits du conquérant, pour ne voir en lui que l'usurpateur de l'empire de Djagataï : il se déclara le vengeur de la famille de Gengiskan, et ayant rassemblé une armée que les poëtes orientaux comparent aux *feuilles des arbres* et aux *gouttes de pluie*, il commença les hostilités, en 789 (1389). Il obtint d'abord quelques succès sur les généraux de Tamerlan; mais la fortune lui fut toujours contraire, quand il osa se mesurer avec ce conquérant. L'an 793 (1391), une partie des troupes de Toktamisch étaient occupées, sous les ordres de son fils, à subjuguer le pays de Viatka au nord de Kasan, lorsque Tamerlan fit sa première invasion dans le Kaptchak. Il tenta d'arrêter sa marche en lui envoyant des présents, avec une lettre remplie de protestations de respect, de soumission et de reconnaissance : toutefois, informé que ce monarque, malgré sa réponse pacifique, s'avançait dans le Kaptchak, il le laissa pénétrer jusqu'au delà du Iaïck, persuadé que son armée périrait de fatigue et de misère, ou qu'épuisée et affaiblie, elle serait aisément exterminée. Dans cette confiance, il attendit Tamerlan avec des forces supérieures, entre le Iaïck et le Volga; mais il fut totalement défait. Sa fuite et la retraite du vainqueur mirent une partie du Kaptchak au pouvoir de Timour-Coutloug, prince du sang des Kans. Toktamisch, qui avait triomphé de ce compétiteur, se laissa entraîner par de funestes conseils : il répondit avec fierté aux ouvertures amicales de Tamerlan, et s'exposa encore aux terribles effets de sa colère. Vaincu de nouveau, en 797 (1395), entre le Terek et le Volga; et

poursuivi dans sa fuite à travers les provinces au nord de ce dernier fleuve; il vit son empire dévasté, et ses sujets égorgés ou traînés en esclavage. Le départ de Tamerlan ne rendit pas meilleure la position de Toktamisch. Timour-Coutloug chassa du trône le kan que le conquérant y avait placé, et força Toktamisch lui-même de se réfugier auprès de Vithoud, grand-duc de Lithuanie. Vithoud, dans le dessein de rendre à ce prince l'empire du Kaptchak, marcha contre les Mogols, à la tête d'une nombreuse armée de Polonais et d'Allemands; mais il fut battu par les généraux de Timour-Coutloug, qui ravagèrent toute la Lithuanie, en 1400. Toktamisch, déçu dans ses espérances, mena depuis une vie errante et aventureuse. Il eut recours encore une fois à Tamerlan, envers lequel il s'était montré si ingrat; et ce monarque, voyant l'état d'anarchie qui déchirait le Kaptchak, songeait à replacer sur le trône son ancien protégé, lorsque la mort anéantit ses projets. Toktamisch lui-même, qui s'était réfugié en Sibérie, y fut tué par Djanibeig, prince de sa famille, l'an 1406. Il laissa des fils qui régnèrent un moment au milieu des troubles : mais l'empire du Kaptchak ne tarda pas à être démembré, et de ses débris se formèrent les royaumes d'Astrakan, de Kasan et de Crimée.

TOLAND (Jean), écrivain irréligieux, né en 1670 à Redcastle, près de Londonderry en Irlande, de parents catholiques, embrassa de bonne heure le presbytérianisme, et, dès l'année 1696, fit paraître à Londres son livre intitulé : *le Christianisme sans mystère*, qui excita contre lui un tel orage qu'il fut obligé de prendre la fuite. L'orage passé, il en excita un autre, par la publication de la *Vie de Milton* et sa *défense*, ouvrage dirigé contre l'authenticité des livres du Nouveau Testament. Ces livres furent suivis de plusieurs autres, dans lesquels il ne respecta pas plus les grands principes fondamentaux de la morale et de la théologie naturelle que les vérités qui forment la base de la révélation. Quelques-uns ont été honorés d'une réfutation par Leibnitz, Clarke et Gordon. Toland, regardé comme un homme sans probité par Collins même, l'un de ses protecteurs, et traité par Swift de misérable, mourut en 1722. On a publié ses *OEuvres posthumes*, 1726, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1747, avec une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, par Desmaiseaux.

TOLÈDE (don Pèdre de), surnommé le Grand, vice-roi de Naples, était né, en 1484, à Alva de Tormets ville de Castille, qui donnait à son père, don Frédéric, le titre de duc d'Albe. Placé comme page au service de Ferdinand le Catholique, il gagna l'amitié de ce monarque, qui lui fit épouser l'héritière du marquisat de Villefranche : il servit avec distinction dans la guerre de Navarre contre Jean d'Albret ; mais il mérita la confiance de Charles-Quint surtout, par le zèle avec lequel il embrassa son parti pendant les guerres contre les Flamands. L'empereur, attaqué en Servie par Soliman, et sachant qu'une flotte turque devait, dans le même temps, envahir le royaume de Naples, y envoya don Pèdre comme vice-roi, pour défendre ce royaume contre les musulmans. Il fit son entrée à Naples le 4 septembre 1532. Son gouvernement fait époque par la vigueur et la sagesse avec laquelle il réforma les tribunaux, les lois, et corrigea les abus. Il traitait, il est vrai, les délinquants avec une excessive sévérité; mais l'on était tellement accoutumé à l'impunité de tous les crimes, que la sévérité impartiale de la justice parut au peuple un bienfait suprême. Tolède se signala encore par ses soins pour l'ordre, la propreté et l'élégance de la ville. La plus grande rue de Naples, qu'il fit paver et aligner, s'appelle encore rue de Tolède. En 1540, il chassa du royaume tous les juifs, qui s'y étaient rendus odieux par l'usure; d'ailleurs les peuples ont rarement accordé leur compassion à cette nation persécutée. Dans le même temps les prédications du père Bernardin Occhino et de don Juan Valdès commencèrent à repandre la réforme dans Naples. Tolède, animé du zèle le plus ardent contre toute hérésie, s'efforça de mettre obstacle à toute culture littéraire, persuadé que le progrès des lumières devait nuire à la foi. Il fit supprimer toutes les académies instituées à Naples, et en 1546, il entreprit, d'après les ordres de Charles-Quint, d'y établir les tribunaux de l'inquisition sur le modède de ceux d'Espagne. Il s'y prépara cependant avec beaucoup de ménagement, et en trompant sans cesse le peuple par de vaines promesses; car les Napolitains, malgré leur fanatisme et leur superstition, avaient l'aversion la plus décidée pour l'inquisition. Enfin un édit de Tolède, du 11 mai 1547, en mettant à découvert ses projets, excita un soulèvement universel; le peuple prit les armes et s'unit à la noblesse par un serment qu'on nomma de *Sainte Union*; de fréquents combats entre les Espagnols et les Napolitains se renouvelèrent pendant plusieurs mois. Ces derniers, voulant éviter la tache de rébellion, et Tolède manquant de forces, il n'y eut point d'action décisive; et les troubles finirent le 12 août 1547, lorsque les ordres de Charles-Quint, qui supprimait l'inquisition et pardonnait à la ville, furent communiqués au peuple. Tolède, obéi et craint, mais détesté des Napolitains, mourut à Florence, le 12 février 1553. Il y avait conduit une armée espagnole pour faire le siége de Sienne. Il laissa trois fils et quatre filles, dont la seconde, Éléonore, avait épousé Cosme de Médicis, alors duc de Florence. L'un des fils, Ferdinand, fut le fameux duc d'Albe.

TOLÈDE (don Pèdre de), connétable de Castille, était de la même famille que le précédent. Il suivit d'abord la carrière de armes ; et ayant été nommé général des galères de Naples, il se signala contre les Turcs, et fit, en 1595, une descente sur les côtes de la Morée, d'où il rapporta un immense butin. Il devint l'un des favoris et des confidents les plus intimes de Philippe III, qui le revêtit de la dignité de connétable de Castille. L'honneur qu'il avait d'être parent de la reine Marie de Médicis fit jeter les yeux sur lui pour l'ambassade de France. Le but de sa mission était de proposer à Henri IV le mariage du Dauphin avec une infante, pourvu qu'il se détachât de l'alliance des Provinces-Unies. Don Pèdre se rendit à Fontainebleau, où la cour se trouvait alors, et fut admis devant le roi, le 7 juillet 1608. Cet ambassadeur retourna à Madrid, au mois de février 1609, après avoir complétement échoué dans sa mission.

TOLÈDE (don François de), de la maison d'Oropesa, fut nommé vice-roi du Pérou, et fit son entrée à Lima en 1566. Il renouvela aussitôt la persécution

contre les princes du sang des Incas. Les ayant fait rechercher et poursuivre dans leur retraite de Vilcapumpa, il attira, en 1571, dans sa capitale, par de fausses et perfides promesses, le jeune inca Tupac Amaru, fils de Manco II, le fit ensuite arrêter et condamner à perdre la tête sur un échafaud. Les Espagnols eux-mêmes demandèrent sa grâce, exhortant François de Tolède à ne point souiller son administration par le meurtre d'un prince infortuné, privé de son héritage, et qui méritait plutôt sa compassion que sa colère. Le vice-roi fut inexorable et ordonna le supplice d'Amaru. De retour en Espagne, en 1581, comblé de prospérités et de richesses, François de Tolède se présente à la cour de Philippe II; ce prince lui lance un coup d'œil foudroyant : « Retirez-vous, lui dit-il, je ne vous avais pas envoyé au Pérou pour tuer les rois; mais pour les servir. » Atterré par ce reproche du monarque, et accusé de malversation, François de Tolède fut dépouillé de ses biens et jeté dans une prison, où il mourut accablé de chagrins et de remords.

TOLET (François), cardinal, né à Cordoue en 1532, fut, à l'âge de 15 ans, nommé professeur de philosophie; il entra ensuite dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé à Rome, où il professa avec distinction la philosophie et la théologie. Prédicateur de Pie V, de Grégoire XIII, de Sixte V et d'Urbain VII, il obtint aussi l'estime et la confiance de Grégoire XIV, d'Innocent IX et de Clément VIII, qui le nommèrent leur théologien ordinaire, et lui conférèrent des missions importantes. Il accompagna le cardinal Commendon dans sa légation d'Allemagne, dont le but était de former, avec l'empereur Maximilien et le roi de Pologne Sigismond-Auguste, une ligue contre les Turcs. Il y déploya les talents d'un habile négociateur, reçut en 1593, le chapeau de cardinal, en récompense de ses services, et contribua puissamment, en 1595, à lever les scrupules de Clément VIII, pour faire absoudre Henri IV. Il mourut à Rome en 1596, sincèrement regretté de ce prince, qui lui fit faire des services solennels à Paris et à Rouen. On a de lui : *Commentarii et annotationes in Evangelium Joannis*, Rome, 1588, in-fol.; *Commentarii in Lucam*, Rome, 1600, in-fol.; *Commentarii in epist. ad Romanos*, 1602, in-4°; *Summa conscientiæ*, Rome, 1618, traduite en plusieurs langues, notamment en français, sous le titre d'*Instruction des prêtres*. Bossuet a loué cet ouvrage.

TOLET (Jean), religieux anglais de l'ordre de Cîteaux, fut créé cardinal en 1244 par Innocent IV, nommé évêque de Porto en 1261 par Urbain IV, et mourut en 1274. Il a laissé des *élégies*, des *satires*, des *harangues*, et quelques écrits théologiques, philosophiques et historiques. — François **TOLET**, lithotomiste de l'hôpital de la Charité, mort à Paris en 1724 à 77 ans, est auteur d'un *Traité de lithotomie ou de l'extraction de la pierre hors de la vessie*, Paris, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois. — Pierre **TOLET**, médecin de l'hôpital de Lyon au milieu du 16e siècle, a laissé quelques *opuscules* aujourd'hui sans intérêt.

TOLLET (Élisabeth), Anglaise, fille d'un commissaire de la marine sous le règne de Guillaume et Marie, naquit en 1694, et reçut une éducation soignée. Elle cultiva les sciences et les beaux arts, et ne se distingua pas moins par ses vertus que par son esprit. L'illustre Newton, qui l'honora de son amitié, encouragea ses premiers essais, remarquables par une teinte de philosophie et par une profondeur de pensée qui frappe toujours davantage chez les personnes de son sexe. Malgré un pareil suffrage, Élisabeth ne voulut pas courir la chance des jugements du public; et ce ne fut qu'un an après sa mort, arrivée le 1er février 1754, que parut un volume de ses poëmes, dont un choix a été inséré dans la collection de Nichols. On y trouve des beautés de sentiment et de style. Quelques-uns de ces poëmes sont en latin. — George **TOLLET**, son neveu, mort le 21 octobre 1779, est auteur de *Notes* estimées sur Shakspeare.

TOLLIUS (Corneille), philologue, né vers 1620 à Utrecht, obtint en 1648 la chaire d'éloquence et de langue grecque à l'académie d'Harderwyck, où il exerça la plus grande influence sur le choix des professeurs, et mourut vers 1662. On a de lui des éditions de l'ouvrage de J. P. Valeriano, *de Infelicitate litteratorum*, Amsterdam, 1647, in 12; de Paléphrate, *de Incredibilibus*, ibid., 1649, in-12; de l'*Histoire* de Jean Cinnamus, ibid., 1612, in-4°.

TOLLIUS (Alexandre), frère cadet du précédent, mort en 1675 à Harderwyck, où il était professeur, a donné l'édition d'*Appien*, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8°, qui fait partie de la collection *Variorum*.

TOLLIUS (Jacques), philologue et alchimiste, frère des précédents, né vers 1630 à Utrecht ou aux environs de cette ville, mort dans la misère en 1696, quoiqu'il crût avoir trouvé le secret de faire de l'or, fut d'abord commis de J. Blaeuw, libraire d'Amsterdam, puis secrétaire de Heinsius, qui, s'apercevant qu'il gardait des copies de ses notes, le renvoya. Nommé recteur du gymnase de Gouda, quelques intrigues dans lesquelles il se trouva mêlé lui firent perdre cette place. Il se rendit alors à Noordwyck, où il donna des leçons particulières et exerça la médecine; mais ces ressources étant insuffisantes, il sollicita et obtint, en 1679, la chaire d'humanités au collége de Duysburg. Chargé en 1687, par l'électeur de Brandebourg, de visiter les mines d'Allemagne et d'Italie, à son retour il trouva l'électeur prévenu contre lui et se retira en Hollande, où il ouvrit sans autorisation une école que bientôt on le força de fermer, et n'eut plus désormais pour se soutenir que ses rêves d'alchimiste. Outre une édition d'*Ausone*, Amsterdam, 1669 ou 1671, in-8°, qui fait partie de la collection *Variorum*, et une excellente édition de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4°, on a de lui des traductions latines de divers ouvrages et des écrits originaux, dont le seul qui soit encore recherché est : *Epistolæ itinerariæ, observat. et fig. ordonnatæ, curâ et studio Henr. Chr. Henninii*, Amsterdam, 1700 ou 1714, in-4°.

TOLLIUS (Hermann), philologue, né à Breda en 1742, mort à Leyde en 1822, fut appelé en 1767 à une chaire d'histoire, d'éloquence et de grec à l'académie d'Harderwyck. Ayant perdu sa femme, il fit, pour se distraire de sa douleur, un voyage à Paris, où il fréquenta les savants, et recueillit des matériaux précieux à la Bibliothèque du Roi. Nommé successeur de

Burmann à l'athénée d'Amsterdam, il fut, en 1784, chargé de l'éducation des enfants du stathouder Guillaume V, dont il partagea la mauvaise fortune avec un rare dévouement. Obligé de s'exiler, il refusa de l'emploi en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, et, de retour dans sa patrie, fut nommé, en 1809, professeur de statistique et de diplomatie à Leyde. Au bout de quelque temps il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. Ses principaux ouvrages sont : *Apollonii lexicon homericum, græce, cum notis Villoisonii*, Leyde, 1788, in-8°; un *Recueil d'écrits politiques, ou Mémoires concernant la république des Provinces-Unies*, 1814-16, 3 vol. in-8°.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né en 1705 à Avignon, professa les belles-lettres à Lyon, et fut admis à l'académie de cette ville. Ayant, en 1755, attaqué dans une harangue les encyclopédistes, tous les amis de d'Alembert déclarèrent qu'ils se retireraient de l'académie, si Tolomas ne donnait sa démission : il y consentit, et mourut en 1763. On a de lui : *Dissertation sur l'hyène*, 1755, in-12; *Dissertation sur le café*, 1757, in-12; *Discours sur la philosophie d'Épictète*, 1750, in-8°, et un assez grand nombre de *Mémoires* et de *dissertations*, manuscrits, notamment un sur l'*architecture des Égyptiens*.

TOLOMEI (Jean-Baptiste), cardinal, né en 1653 à Florence, entra dans l'institut des jésuites et ne tarda pas d'obtenir de grands succès dans l'enseignement. Employé dans toutes les affaires importantes de Clément XI, il reçut de ce pontife le chapeau de cardinal en 1712, et ne voulut rien changer pour cela à sa manière de vivre simple et modeste. Il mourut en 1726. On a de lui : *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-fol.

TOLOMEI (Nicolas), jésuite, de la famille du précédent, né à Sienne en 1699, montra du talent pour la chaire à Rome et à Florence où il mourut peu de temps après la suppression de son ordre, en 1774. On a de lui : *Vocation de saint Louis de Gonzague, jésuite*, souvent réimprimée.

TOLOMMEI (Claude), littérateur, né en 1492 à Sienne, mort à Rome en 1555, se fit recevoir docteur en droit et voulut ensuite être dépouillé publiquement de son laurier doctoral. En 1516, il se rendit à Rome, où il entra dans le parti papal qui méditait la ruine de Sienne; banni de sa patrie, il servit successivement Hippolyte de Médicis et Pierre-Louis Farnèse, dont il gagna la faveur; il en obtint une place de magistrat à Parme, qu'il perdit à la mort de son protecteur; s'étant retiré alors à Padoue, il y ouvrit un cours de morale, et fut bientôt informé de sa nomination à l'évêché de Corsola. Ses compatriotes, oubliant ses torts, le rappelèrent et le mirent au nombre des citoyens chargés de réformer les lois. Il fut même envoyé auprès de Henri II pour resserrer les nœuds entre Sienne et la France. Sienne lui doit la fondation des académies de *la Vertu* et de *la Sdegno*, dont la première surtout ne s'occupa guère que de questions ridicules et d'innovations malheureuses, si l'on excepte les travaux pour éclaircir le texte de Vitruve. Outre un ouvrage polémique contre le Trissin, *delle Lettere nuovamente aggiunte* (à l'alphabet italien) *libro di Adriano Franci intitolato* il Polito, Rome, 1524, in-4°, on a de Claude Tolommei, entre autres opuscules, *Versi e regole della nuova poesia toscana*, ibid., 1539, in-4°; *Lettere lib. VII*, Venise, 1547, in-4°, traduit en français par Vidal, Paris, 1572, in-8°; *De corruptis Verbis juris civilis*, etc. (Voyez la *Lettere ital.* de Tiraboschi, et les *Exercitationes vitruvianæ*, de Poleni, p. 50.)

TOLOSANI (Antoine), général de l'ordre de Saint-Antoine de Vienne, né en 1555 à Toulouse, mort en odeur de sainteté en 1615, soumit son ordre à la réforme, fut un des bons prédicateurs de son temps, combattit avec vigueur l'usure et les mauvaises mœurs, et fut le fléau des calvinistes. Il a écrit contre eux : *Démonstration que ce que l'Église enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu*, etc., Lyon, 1608; l'*Adresse du salut éternel et Antidote de la corruption qui règne dans ce siècle*, etc., Lyon, 1612, in-8°; ces deux ouvrages furent dédiés l'un au roi, l'autre à la reine. La *Vie* de Tolosani par J. de Loyac a été publiée sous le titre du *Bon Prélat*, Paris, 1645, in-8°.

TOLOTSCHANINOF (Nicéphore-Mateievitsch), boyard russe, fut envoyé par son souverain en ambassade auprès du czar d'Imireltie l'an 1650, avec le diacre Ievlef, et rédigea la relation de ce voyage que l'on conserve manuscrite à la bibliothèque du synode à Moscou.

TOLSTADIUS (Éric), ministre d'une paroisse de Stockholm, né en 1673, mort en 1759, fut un des premiers qui donnèrent en Suède quelque éclat à l'éloquence de la chaire. Ses *Sermons* imprimés, au nombre de 11, sont encore très-répandus dans sa patrie. On en trouve la *notice* dans Stricker, *homilet. Bibl.*, p. 140.

TOLSTOY (le comte Pierre), issu d'une ancienne famille allemande qui vint s'établir en Russie, dans le 14e siècle, naquit vers le milieu du 17e, et occupa, sous trois règnes, divers emplois à la cour de Moscou. Il était capitaine dans le régiment de Préobajenski, lorsque Pierre le Grand l'envoya à Constantinople, en 1702, comme ambassadeur. Les négociations qu'il dirigea dans cette ville assurèrent la paix entre les deux puissances; et le czar lui témoigna sa satisfaction, en 1710, par le don de plusieurs terres et le titre de conseiller privé; mais l'ambassadeur russe n'obtint pas le même succès lorsqu'il se plaignit de l'asile que la Porte avait donné à Charles XII, après la bataille de Pultawa : le sultan Achmet III, au lieu de faire droit à cette réclamation, publia une déclaration de guerre contre la Russie, et, selon l'usage, fit conduire aux Sept-Tours le comte de Tolstoy. Tout ce que possédait cet ambassadeur fut livré au pillage de la populace de Constantinople; et il resta prisonnier pendant deux ans. Rendu à la liberté, dans le mois de novembre 1714, il retourna à Moscou, et fut amplement dédommagé par les bienfaits de son souverain, qui lui fit encore don de plusieurs terres, et le créa sénateur. En 1716, il accompagna ce prince dans son voyage de Hollande, et fut chargé de quelques négociations avec le roi d'Angleterre. Il suivit ensuite Pierre Ier en France; et ce fut de Paris que ce monarque l'envoya à Vienne avec une lettre menaçante pour Charles VI, qui avait donné asile au fils du czar. L'empereur qui voulait éviter la guerre, livra le malheureux Czarévitch;

Tolstoy alla le chercher à Naples, et le ramena prisonnier à Moscou. Le czar fut tellement satisfait du zèle que Tolstoy avait mis à exécuter ses ordres dans cette occasion, qu'il le nomma président du collége de commerce, conseiller privé, et le décora du cordon de Saint-André. En 1719, il l'envoya à Berlin, pour une négociation moins fâcheuse; et dans la campagne de Perse, en 1722, il se fit accompagner de ce zélé serviteur, qu'il créa comte de l'empire le 7 mai 1723, et dont il ne se sépara qu'à sa mort. Sous le règne de Catherine I[re], Tolstoy jouit de la même faveur; et cette princesse le fit siéger dans son conseil privé; mais lorsqu'elle eut fermé les yeux, il dut craindre que le jeune empereur Pierre II ne voulût un jour se venger sur lui des malheurs de son père, et bientôt il fut en effet accusé, dans un manifeste, d'avoir cherché à l'éloigner du trône, et de s'être opposé à son union avec la fille de Menzikoff. Cette dernière accusation était surtout bien grave aux yeux du père, devenu l'arbitre des destinées de la Russie. Le comte Tolstoy fut dépouillé de ses titres, de ses biens, et renfermé avec son fils, le comte Jean, dans le couvent de Soloretskoï, où il mourut, en 1728, avant la chute de son ennemi. Son fils, qui ne voulut pas quitter cette prison, y mourut aussi peu de temps après.

TOMACELLI (Pierre). *Voyez* **BONIFACE IX.**

TOMASELLI (Joseph), naturaliste, né en 1733 à Soave, près de Vérone, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra ses loisirs à la culture des sciences; il a plutôt fait preuve, dans ses ouvrages, de patriotisme que de savoir. Plusieurs cependant furent couronnés par la Société agricole de Vérone, qui l'admit au nombre de ses membres en 1795 : il faut surtout lui savoir gré de s'être fait le champion des théories nouvelles contre les vieux préjugés de la routine et d'avoir défendu la nomenclature de Lavoisier contre le P. Pini; il mourut à Vérone le 2 décembre 1818. On a de lui : *Dialoghi sopra l'arte di fare il nitro*, Vérone, 1792, in-8°; *Risposta all' osservazioni del A. Pini sulla nuova teoria e nomenclatura chimica*, ibid., 1793, in-8°; *Teorie generali di agricoltura*, ibid., 1796, in-8°. (*Voyez* son *Éloge* en italien par del Bene, 1825, in-8°.)

TOMASINI (Jacques-Philippe), biographe, né à Padoue en 1597, mort en 1654 à Città-Nuova, en Istrie, dont Urbain VIII l'avait fait évêque pour le récompenser de son amour éclairé pour les lettres, eut le courage de lutter contre le mauvais goût de son siècle et d'opposer sans cesse Pétrarque à Marini. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Éloges des hommes illustres de Padoue* (en latin), 1630, in-4°; réimprimés en 1654, 2 vol.; *Petrarcha redivivus, Laurâ comite*, Padoue, 1650, in-4°, figures; c'est à cet ouvrage, qu'il présenta au pontife, que Tomasini fut redevable de sa fortune.

TOMITANO (Bernardin), médecin, né à Padoue en 1506, écarté d'une nouvelle chaire qu'il avait sollicitée, fut admis à l'académie des *Infiammati*, alla s'établir à Venise, et s'attacha au célèbre Baglioni, qu'il suivit en Chypre. La fin tragique de son protecteur le conduisit au tombeau en 1576. On a de lui : *Quattro libri della lingua toscana, ove si prova la filosofia esser necessaria al perfett' oratore e poeta*, Padoue, 1570, in-8°; *Corydon, sive de Venetorum laudibus*, églogue, Venise, 1556, in-4°; *Consiglio sopra la peste di Venezia del 1556*, Padoue, 1556, in-8°; *Contradictionum solutiones in Aristotelis et Averrois dicta*, etc., ibid., 1562, in-4°; *De morbo gallico lib. II*, dans le recueil des écrits sur le même sujet; *Vita e fatti di Astorre Baglioni libri VIII*, biographie dont il existe plusieurs copies à Pérouse, et qui mériterait d'être publiée. Morelli, dans ses *Opuscoli*, tom. III, p. 235, donne des détails sur B. Tomitano.

TOMKUS (Jean-Mernawchiew), savant hongrois, né à Sebenico, mort à Rome en 1639, s'y était fait connaître avantageusement des cardinaux Baronius, Pazmany, Barberini et Sacheti, qui le firent nommer évêque de Bosnie, en 1631, visiteur de l'ordre des barnabites, censeur des livres religieux et protonotaire apostolique. On a de lui : *Unica gentis Aureliæ, Valeriæ, Salonitanæ, Dalmatinæ, nobilitas*, Rome, 1628, in-4°; *Dialogi de Illyrico et rebus dalmaticis*, Rome, 1634; *Pro sacris ecclesiarum ornamentis et donariis contra eorum detractores*, Rome, 1635, in-8°.

TOMMASI (Joseph-Marie), cardinal célèbre par son érudition, par ses ouvrages et par ses vertus, était fils de Jules Tommasi, duc de Palma et prince de Lampedosa. Il naquit à Alicate en Sicile, le 12 septembre 1649, et fut élevé dans la piété. Toute sa famille vivait dans les pratiques de la religion et des bonnes œuvres. Un oncle et trois sœurs du jeune Tommasi étaient déjà entrés dans le cloître. Joseph-Marie obtint, à force d'instances, de suivre la même vocation; et, après s'être désisté de ses droits en faveur d'un frère cadet, il fut admis chez les théatins de Palerme, et prononça ses vœux le 25 mars 1666. Sa ferveur, son amour pour la prière, ses austérités, et son zèle pour toutes les pratiques de la vie religieuse ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude. La théologie, les langues savantes, les antiquités ecclésiastiques et la liturgie l'occupèrent tour à tour. Il apprit l'hébreu, le chaldéen, l'éthiopien, l'arabe, le syriaque, et prit les leçons d'un savant juif de ce temps-là, Moïse de Cavi, qui se fit ensuite chrétien. Ses recherches dans les bibliothèques et dans les couvents de Rome le conduisirent à des découvertes importantes sur toutes les parties de l'ancienne liturgie; et c'est sur ce sujet que roulent plusieurs de ses ouvrages. Malgré son amour pour la retraite et son application à l'étude, il remplit différents emplois dans son ordre, et fut attaché par les papes à diverses congrégations. Clément XI faisait une estime toute particulière du père Tommasi, et avait voulu avoir son avis, lorsqu'il fut élu pape, pour savoir s'il devait accepter une si haute dignité. Il le nomma cardinal le 18 mai 1712; et le modeste religieux lui ayant écrit pour lui exposer ses raisons de refus, le pape le contraignit d'accepter. Le nouveau cardinal conserva, autant qu'il put, les habitudes et la simplicité de son couvent. Sa maison, sa table, ses équipages, tout chez lui annonçait son horreur pour le luxe. En même temps ses revenus étaient employés en bonnes œuvres. Non content de distribuer de l'argent aux pauvres de Rome, il envoyait des secours au loin. Il fit passer 500 écus aux catholiques suisses, qui soutenaient alors la guerre contre les cantons protestants. Il avait soin de faire distribuer des aumônes dans tous les lieux où il avait

des bénéfices ou du bien, entre autres à Carpentras, où il jouissait d'une pension de 1000 écus sur la mense épiscopale. A Rome, il décorait les églises, spécialement celle de Saint-Martin du Mont, qui était son titre de cardinal; et il se plaisait à y faire le catéchisme aux enfants. C'est au milieu de ces soins pieux que la mort frappa le cardinal Tommasi, le 1er janvier 1713. Par son testament, il laissa au collége de la Propagande tout ce qu'il possédait. Nous ne pouvons citer ici les ouvrages de ce savant. On en trouve la liste au tome VIII de l'édition de ses OEuvres, par Vezzosi, et dans une *Vie* du cardinal, qui parut à Rome, en 1803.

TOMMASI (Jean de), dernier grand maître titulaire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit à Crotone, dans le royaume de Naples, le 6 octobre 1731, et fut envoyé à Malte, dès l'âge de 12 ans, pour être page d'honneur du grand maître Emmanuel de Pinto. Ce service terminé, il commença ses caravanes sur mer, se fit remarquer parmi les meilleurs marins de l'ordre, et parvint jusqu'à la charge éminente de commandant en chef de la marine de Malte, qu'il remplit longtemps avec autant de zèle que de talent. S'étant démis de ces fonctions, il obtint la grand'croix, entra dans le grand conseil, et remplit successivement les emplois les plus considérables dans l'administration. Après la mort du bailli de Mazzei, en 1784, le grand-duc de Toscane, Léopold, le nomma son ministre auprès du grand maître. Une expédition aux ordres de Bonaparte s'étant emparée de Malte, le titre de grand maître fut transmis à l'empereur de Russie, Paul Ier; mais cette île ayant été conquise par les Anglais et le titre de grand maître abdiqué par Alexandre, fils et successeur de Paul, un accord eut lieu entre les grandes puissances qui s'intéressaient à l'ordre de Malte, et l'Angleterre y adhéra en 1802: la nomination du grand maître fut alors déférée pour cette fois au saint-siége, sur la présentation des prieurés de l'ordre. En conséquence de cet arrangement, le pape nomma, au mois de septembre 1802, le bailli de Ruspoli, prince romain, né en 1754, qui avait été quatre ans général des galères de l'ordre. Ruspoli, qui se trouvait alors en Écosse, ayant refusé la dignité qui lui était offerte, Pie VII, dans un second consistoire, nomma le bailli de Tommasi, le 19 février 1803, sur la recommandation du roi de Naples et de l'empereur de Russie. Le nouveau grand maître envoya aussitôt le commandeur de Bussy, comme son fondé de pouvoir et son lieutenant, à Malte, pour réclamer l'évacuation de l'île par les Anglais, conformément à l'article 10 du traité d'Amiens, et la cession du palais du gouvernement au fort la Valette. Le ministre britannique, Alex.-J. Ball, répondit, le 2 mars, que le retard de quelques puissances à reconnaître l'indépendance de Malte autorisait l'Angleterre à garder cette île en dépôt; que le palais du gouvernement étant occupé par les chefs anglais, civils et militaires, on offrait provisoirement au grand maître celui de la Boschetta; mais que, comme il n'y avait plus de meubles, le prince ferait bien de ne pas venir à Malte, et de résider provisoirement en Sicile. Tel fut le résultat de cette négociation inutile. Tommasi n'eut d'autre parti à prendre que de suivre le conseil qu'on lui donnait. Il convoqua une assemblée générale de tous les chevaliers, dans l'église prieurale de l'ordre, à Messine, le 27 juin. On y lut la bulle pontificale de son élection, et lorsqu'il eut prêté, à genoux, le serment accoutumé, et reçu le baiser de tous les chevaliers, il prononça un discours où il les exhortait à la concorde, si nécessaire pour rendre à l'ordre son existence et ses anciens statuts. Plus tard il fut question de transférer la cour du grand maître à Corfou; mais il établit sa résidence à Catane en Sicile. Ce fut là que tous les chevaliers qui étaient restés à Malte se rendirent, à la fin de novembre, avec la chancellerie et les archives de l'ordre. Le couvent des Augustins fut mis à leur disposition, et le grand maître Tommasi habita un palais voisin. Il y mourut, le 13 juin 1805, après avoir désigné pour son lieutenant le bailli de Guevara, qui fut confirmé par le pape et par le sacré conseil de l'ordre dans les fonctions de *lieutenant du magistère*, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1814. On lui donna un successeur; mais l'ordre de Malte, dépouillé de ses biens dans la plupart des États de l'Europe, et divisé par les factions qui se sont formées entre les divers chevaliers, ne paraît pas destiné à recouvrer son ancienne puissance.

TOMORÉE (frère Paul), archevêque de Coloza, et généralissime de l'armée de Hongrie sous le jeune roi Louis II, était de l'ordre des frères mineurs. Avant de prendre l'habit monastique il avait porté les armes, et s'était marié deux fois : sa première femme était morte le jour même de la célébration de son mariage; la seconde était une veuve qui mourut presque aussitôt après leur union. Tomorée, frappé de ce concours de circonstances malheureuses, le prit pour un avis que lui donnait le ciel de se revêtir de l'habit religieux, et il le garda depuis ce moment, même à la tête des armées. Le jeune roi Louis II avait tant de confiance dans ses talents, ses conseils et son courage, qu'il lui donna le gouvernement des pays et des places fortes situés entre la Saxe, la Drave et le Danube. Frère Paul avait de la valeur, mais l'opiniâtreté et l'ardeur lui tenaient lieu de l'habileté et de la prudence qui lui manquaient. Il sut par sa vigilance avertir le jeune roi de ses dangers, et de l'approche de Soliman : mais il eut ensuite la folie de l'engager à l'attaquer plutôt que de l'attendre dans ses positions avantageuses. Le roi Louis et son conseil voulaient qu'on ne combattît que lorsque les secours qui étaient en marche seraient arrivés : frère Paul empêcha le prince et l'armée de se retirer, il fit résoudre la funeste bataille de Mohacz qui décida les malheurs de la Hongrie. Ce moine se montra aussi brave soldat que mauvais général : il fut tué des premiers en combattant avec intrépidité; les vainqueurs lui coupèrent la tête, et l'exposèrent comme un trophée à la vue de leur armée, le 29 août 1526, jour de la victoire de Mohacz.

TOMRUT. *Voyez* **TOUMERT**.

TONDU dit *Lebrun* (Pierre-Henri-Marie), ministre de la république française, naquit à Noyon, en 1754, dans une telle obscurité que personne aujourd'hui ne se rappelle y avoir connu sa famille. Il fut élevé aux frais du chapitre de cette ville, et placé au collége de Louis le Grand, à Paris, où il acheva ses études. On l'admit ensuite à l'Observatoire, au nombre des élèves dont le roi payait la pension. Il embrassa l'état ecclé-

siastique, et fut connu dans le monde sous le nom de l'*Abbé Tondu*; mais trouvant ce nom ignoble, il le changea en celui de Lebrun. Il s'ennuya bientôt de porter la soutane, et s'engagea comme soldat dans un régiment d'infanterie, où il resta à peine deux ans. Il déserta et se réfugia dans le pays de Liége, où il se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, et joua une espèce de rôle dans la révolution qui obligea le prince-évêque à sortir de ses États, en 1787. Forcé bientôt de s'en éloigner lui-même par la répression des troubles, Tondu vint s'établir dans la petite ville de Herve, province de Liége, où il se fit encore prédicateur de révolutions dans une gazette intitulée le *Journal général de l'Europe*; blâmant néanmoins, avec beaucoup de violence, celle qui se faisait alors dans la Belgique, par l'influence du clergé. Ses déclamations politiques furent remarquées par les meneurs de la révolution française, qui était, à cette époque (1790), dans toute son effervescence; ils crurent avoir aperçu dans ce journaliste de profondes connaissances en diplomatie, et ils l'engagèrent à venir à Paris, où Dumouriez, devenu ministre des affaires étrangères, lui donna un emploi dans ses bureaux. Lebrun parut alors plusieurs fois à la barre de l'assemblée législative, avec des députations de patriotes liégeois, et il ne manqua aucune occasion de signaler son patriotisme. Lié avec tous les meneurs du parti qui renversa le trône au 10 août 1792, il fut aussitôt après cette catastrophe nommé ministre des relations extérieures, et fit divers rapports à l'assemblée, sur la situation politique de l'Europe, entre autres le 25 septembre 1792, où il annonça mystérieusement une *négociation importante, et qui intéressait l'existence de la république*. Cette négociation qui ne fut point livrée au public, était probablement celle qui venait d'être entamée avec le roi de Prusse. Le 1er octobre suivant, Lebrun donna encore quelques détails sur les ouvertures de paix faites par le duc de Brunswick; et ces détails, où l'on ne trouve pas tout le secret de l'inexplicable retraite des Prussiens, sont néanmoins très-précieux pour l'histoire. Le 22 du même mois, le nouveau ministre fit encore un rapport curieux sur le refus de la Porte Ottomane de recevoir comme ambassadeur de Sémonville. Dans les séances du 19 et du 31 décembre, il fit part des dispositions hostiles de l'Angleterre, et déclara, au milieu des applaudissements de la Convention nationale, qu'il avait menacé le ministère britannique d'en appeler à la nation anglaise. Enfin il communiqua les déclarations de la cour d'Espagne, en faveur de Louis XVI; et après la mort de ce prince, il annonça l'expulsion de l'ambassadeur Chauvelin, par ordre du roi d'Angleterre. Lebrun fut ainsi l'organe ou le directeur des plus importantes affaires de la diplomatie de cette époque; et l'on doit dire que ses rapports ou ses discours, si on les compare à ceux des autres orateurs, ne sont pas trop empreints de la fougue et de l'exaltation du temps. Il paraît même certain que, de concert avec son protecteur Dumouriez, il avait formé un plan pour sauver Louis XVI. Du reste, comme beaucoup d'hommes du même genre, Lebrun avait sans doute pensé qu'après la ruine de l'édifice monarchique, il serait possible de rétablir l'ordre et le calme avec les hommes et les éléments qui avaient servi à le renverser; mais il fut bientôt cruellement détrompé. Robespierre et d'autres montagnards le dénoncèrent plusieurs fois à la tribune de la Convention; et, ce qui caractérise bien la folie du temps, ils accusèrent celui qu'eux-mêmes avaient nommé leur ministre des affaires étrangères, d'être un *homme d'État*. Lebrun fit d'inutiles efforts pour résister à ces attaques. Enveloppé dans la proscription du parti de la Gironde, après le 31 mai, il fut décrété d'accusation, le 25 septembre, et mis en arrestation. Ayant eu le bonheur de s'évader, il fut repris bientôt après, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 27 décembre 1793.

TONDUZZI (JULES-CÉSAR), historien, né en 1617 à Faenza, mourut en 1673. On a de lui : *Faventinæ historiæ breviarium*, Faenza, 1670, in-8°; *Istorie di Faenza*, ibid., 1675, in-fol., ouvrage posthume, continué par Cavina depuis la fin du 14e siècle jusqu'en 1600.

TONE (THÉOBALD-WOLF), fondateur de l'association des *Irlandais-Unis*, naquit, à Dublin, le 20 juin 1764, fit ses études à l'université de cette ville, et son cours de droit à Londres. Destiné au barreau, il l'abandonna bientôt pour se livrer à la politique, et fut entraîné dans cette périlleuse carrière par l'indignation qu'excita en lui la triste position de sa patrie, l'un des pays les plus favorablement situés, et cependant l'un des plus malheureux par l'oppression où y gémissent les catholiques. Quoiqu'il professât la religion anglicane, Tone n'en montra pas moins un très-vif intérêt au sort des catholiques ses compatriotes, et il publia, en 1790, une brochure véhémente contre les abus de l'administration anglaise. Cet écrit le fit admettre dans la Société des Whigs de Bedford, et un second ouvrage du même genre le fit nommer secrétaire du comité central de l'opposition. Dès lors, attaché pour toujours à la cause de la liberté irlandaise, il rédigea les pétitions, les défenses des catholiques, et fut chargé, en 1793, de demander au roi d'Angleterre l'abolition des lois pénales sous lesquelles ils gémissaient. Il fonda ensuite la Société des Irlandais-Unis, que le gouvernement anglais vit avec tant de peine. Tone fut appelé dans le parlement, où le chancelier le traita de *serpent nourri dans le sein de l'État*. Menacé dans sa liberté, il se retira en Amérique, puis en France, où il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel. Nommé adjudant général, il servit dans différentes armées françaises, et enfin dans l'expédition du général Hardi, en 1798. Le vaisseau sur lequel il se trouvait ayant été pris par les Anglais, il fut conduit à Dublin, et traduit devant une cour martiale qui le condamna à être pendu. Ayant vainement demandé à être fusillé, il se tua lui-même dans sa prison.

TONELLI (JACQUES). *Voyez* **DIMAS DE LA CROIX.**

TONG (EZRAEL), ministre puritain, né en 1621 à Holby, mort en 1680, possédait parfaitement l'histoire naturelle et la chronologie; il obtint des succès comme instituteur, et il avait du talent pour la poésie; mais il n'en serait pas moins oublié sans la part qu'il prit avec Oates à la dénonciation du prétendu complot des catholiques contre Charles II. On a de lui *Abrégé de la gram-*

maire; le royal Martyre; plusieurs *pamphlets* contre les jésuites, etc.

TONNELIER (le). *Voyez* **CHASTELET.**

TONSI (Jean), biographe, né en 1528 à Milan, entra dans l'ordre des *humiliés,* et, pour n'avoir pas dévoilé le complot tramé par quelques-uns de ses confrères contre l'archevêque de Milan, fut relégué dans la chartreuse de Garignan. Il obtint bientôt la permission de se retirer en Toscane, et gagna l'estime de François de Médicis, qui le nomma grand prieur de Saint-Étienne et recteur de l'université de Pise. Rappelé à Milan en 1586, il y mourut en 1601. On a de lui : *Disceptationes calvinicæ,* traduites de l'italien de Panigarola, Milan, 1594, in-4°; *De vitâ Emmanuelis Philiberti, Allobrogum ducis, libri II,* Turin, 1596, in-fol.; traduite en italien par l'auteur, Milan, 1602, in-4°.

TONSTALL (Cuthbert), savant prélat anglais, né vers 1476 à Tacford, dans le Hertfordshire, mérita, par ses talents et ses connaissances, d'être appelé au conseil de Henri VIII, et, s'étant montré assez complaisant pour écrire en faveur de la dissolution du mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, il en fut récompensé par l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530, Après la mort de Henri VIII, qui l'avait désigné l'un des régents du royaume pendant la minorité d'Édouard, le duc de Northumberland supprima son évêché, et le malheur lui rendant le sentiment de ses devoirs, il désavoua publiquement sa faiblesse. Il mourut en 1559 dans une prison où l'avait fait enfermer Élisabeth. On a de lui : *De arte supputandi libri IV,* Londres, 1522, in-4°; Paris, Rob. Estienne, 1529, 1535, 1538, in-4°; *Compendium et synopsis in X libros Ethicorum Aristotelis,* Paris, 1554, in-8°, etc.

TONTI, banquier italien, qui se fixa en France, imagina les emprunts en rentes viagères, appelés, de son nom, *Tontines.* La différence de ce mode d'emprunt avec les autres consiste en ce que les extinctions tournent au profit des prêteurs survivants. Le ministère établit, pour la première fois, une *Tontine* en 1653; et le trésor se trouva surchargé d'une dette annuelle d'un million 25,000 livres. On eut encore recours au même moyen en 1689, 1696 et 1709. De tous les expédients de finances, c'est peut-être le plus onéreux pour l'État. On a depuis fait une heureuse application de ce système en organisant des associations mutuelles sur la vie, qui assurent de très-bons résultats aux particuliers.

TONTI (le chevalier), fils du précédent, ayant embrassé la profession des armes, servit. 8 ans, sur terre et sur mer, et se conduisit partout avec honneur. Dans une affaire en Sicile, il eut la main emportée d'un éclat de grenade; mais il la fit remplacer par une main de fer, dont il se servait fort adroitement. Étant revenu à Paris solliciter de l'emploi, la Salle, sur la recommandation du prince de Conti, l'associa à l'expédition qu'il était sur le point d'entreprendre, et dont le résultat fut la découverte du Mississipi. En partant pour reconnaître si, comme il le soupçonnait, le fleuve qui donne son nom à cette contrée avait son embouchure dans le golfe du Mexique, la Salle laissa 30 hommes à Tonti, pour la garde du fort Niagara, qu'il venait d'établir entre les lacs Érié et Ontario. Tonti s'occupa d'abord d'assurer la subsistance de sa garnison, et ensuite, avec un détachement, s'avança dans la rivière des Illinois. Il ne négligea rien pour gagner l'amitié des chefs de cette nation, et réussit à les mettre dans les intérêts de la colonie naissante. Malheureusement il ne put aider ses nouveaux alliés dans la guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre les Iroquois excités par les Anglais, qui voyaient avec envie la France étendre ses établissements dans un pays dont ils convoitaient le commerce exclusif. Les pertes que les Illinois éprouvèrent dans cette guerre les refroidirent beaucoup à l'égard des Français. En 1680, Tonti fut chargé, par la Salle, de construire un fort sur la rivière des Illinois, dans une position avantageuse. Informé que le fort de Crève-Cœur était menacé par les Iroquois, il s'y rendit aussitôt; mais jugeant impossible de le défendre, il prit le parti de l'abandonner, et ramena la garnison réduite à 5 hommes par les désertions et par les maladies. Il acheva, l'année suivante, le nouveau fort auquel il donna le nom de Saint-Louis. Étonné de ne pas recevoir de nouvelles de la Salle, dont il ignorait la fin tragique, il descendit le Mississipi jusqu'à son embouchure, et remonta ce fleuve avec le chagrin de n'avoir pu découvrir le sort de son ami. Resté presque seul, par la mort de la Salle et de la plupart de ses compagnons, il se fixa dans le pays des Illinois, desquels il s'était fait aimer, et y vécut plusieurs années du produit de sa chasse et de la vente des pelleteries. C'est de son nom que les cantons qu'il avait habités sur les bords du Mississipi furent appelés *Petits et grands Tonticas.* D'Iberville, nommé commandant de la Louisiane, y trouva Tonti en 1700; mais on ignore la suite de ses aventures ainsi que l'époque de sa mort. On a sous le nom de Tonti : *Les dernières découvertes de la Salle dans l'Amérique septentrionale,* Paris, 1697, in-12. Il déclara à d'Iberville, ainsi qu'au P. Marest, missionnaire, qu'il n'avait aucune part à cet ouvrage, plein d'inexactitudes, et dans lequel les productions de la Louisiane et les ressources qu'elle offre au commerce étaient ridiculement exagérées.

TONTOLI (Gabriel), historien, né vers 1610, à Manfredonia, dans la Pouille, mort en 1665, évêque de Ruvo, n'avait point les qualités requises pour écrire l'histoire, et manquait surtout de la fermeté nécessaire pour ne respecter que la vérité. On a de lui : *Il Masaniello, overo discorsi narrativi sopra la sollevazione di Napoli,* Naples, 1648, in-4°; *Memoriæ diversæ metropolitanæ ecclesiæ sypontinæ, ex apostolicis in Vaticano monumentis, et aliundè deductæ,* Rome, 1654, in-4°; *Collectio jurium ecclesiæ Garganicæ contra Sypontinam,* ibid., 1655, in-4°.

TOOKE (le révérend Guillaume), littérateur anglais, né à Islington en 1744, remplit d'abord les fonctions de ministre de l'Église anglicane à Cronstadt, fut appelé, en 1774, à l'emploi de chapelain de la factorerie anglaise de Pétersbourg, et, pendant un séjour de 18 ans qu'il fit dans cette ville au milieu de la société la plus brillante, il composa plusieurs ouvrages importants relatifs à la Russie. De retour à Londres en 1792, il y consacra ses loisirs à la culture des lettres, et mourut en 1820. On a de lui : *La Russie, ou Tableau historique de toutes les nations qui composent cet empire,* 1780, 4 vol.

in-8°; *Variétés littéraires*, 1795, 2 vol. in-8°; *Extraits de journaux étrangers et manuscrits originaux imprimés pour la première fois*, 1798, 2 vol. in-8°; *Vie de Catherine II, impératrice de Russie*, 1797, 3 vol. in-8°; *Tableau de l'empire russe sous le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du 18e siècle*, 1799, 3 vol. in-8°; *Histoire de la Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avénement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8°, etc. — GEORGE et ANDREW TOOKE, aïeuls du précédent, méritent d'être mentionnés : le premier, après avoir pris une part active à l'expédition contre Cadix en 1625, vint passer le reste de ses jours dans le Hertfordshire, sa patrie, et composa quelques opuscules en prose et en vers, notamment une élégie sur la mort du prince Rupert. Andrew, mort en 1731, premier maître de l'école de Charter-House, avait d'abord professé la géométrie au collége de Gresham. Outre un *Synopsis græcæ linguæ*, 1711, on a de lui plusieurs traductions anglaises, notamment celle du *Panthéon* de Pomey, dont la 10e édition parut en 1726.

TOOKE. *Voyez* **HORNE-TOOKE.**

TOPAL-OSMAN ou **OSMAN** *le Boiteux*, grand vizir de Mahmoud Ier, entra, dans son enfance, au collége des Itch-Coglans. Son amabilité, sa douceur, son intelligence, son adresse, le firent distinguer dans toutes les études et les exercices de corps en usage chez les Ottomans. En 1699, il fut chargé de porter au Caire un ordre du sultan. Pour ne pas tomber au pouvoir des Arabes qui parcouraient la Natolie, il s'embarqua à Seïde, et son bâtiment fut attaqué en route par un corsaire de Maïorque; il reçut dans le combat plusieurs blessures, entre autres un coup de feu à la cuisse qui lui fit donner le nom de Topal. La saïque fut conduite à Malte, où un Marseillais nommé Arnaud, employé en chef dans la marine de l'ordre, vint visiter la prise, et ne vit pas sans intérêt le jeune Turc blessé. Tu devrais me racheter, lui dit Osman avec confiance, tu ne t'en repentirais pas. — Arnaud lui répondit qu'il n'était pas assez riche pour risquer de perdre la somme qu'on exigerait pour sa rançon. — Tu as raison, reprit Osman, je n'ai d'autre sûreté à te donner que ma parole : es-tu assez généreux pour y croire? L'honnête Français, touché de la noble confiance du captif, le racheta du corsaire pour 600 sequins. Osman lui ayant donné le choix d'attendre seulement pour être payé de sa rançon qu'il eût pu écrire à Constantinople, ou de le laisser aller, sur sa parole, achever sa commission, le Marseillais se montra aussi délicat que le jeune Turc était confiant : le navire même d'Arnaud fut mis à sa disposition : arrivé au Caire, Osman récompensa généreusement le capitaine et envoya 1,000 sequins à son libérateur. Il suivit la carrière des honneurs qu'il méritait si bien de remplir. Dans la guerre de Morée de 1715, il se distingua assez pour exciter la jalousie et même la haine du grand vizir. Son mérite lui tint lieu de sauvegarde, et, en 1722, il fut élevé à la dignité de pacha et de serasquier dans la Morée. Jusque-là il n'avait pas cessé d'entretenir un commerce de lettres avec Arnaud : il fit, à cette époque, venir auprès de lui le fils de ce généreux Français, et aida de toute sa protection à sa fortune. Le noble Osman ne tarda pas à être nommé beiglerbeig de la Romélie. Enfin, en 1731, il obtint les sceaux de l'empire. Arnaud vint à Constantinople, et présenta à son ami Osman des orangers, des fruits, des fleurs, et 12 esclaves turcs qu'il avait rachetés. Topal-Osman combla Arnaud d'amitiés et de soins, et lui accorda la liberté de faire entrer à Salonique deux chargements de blé sans payer de droits. Ce grand vizir était aussi sage et habile que noble et vertueux. Il fit la paix avec la Perse, et en obtint, par le traité de Cazbin, en 1731, la cession de la Géorgie. Il entretint l'abondance dans la capitale, protégea le commerce, et se montra toujours l'ami des chrétiens, surtout des Français. Ce fut lui qui le premier fit adopter l'essai des évolutions militaires européennes, déjà proposées par le fameux comte de Bonneval. Ces innovations, qui choquaient les préjugés nationaux, furent le prétexte dont le kislar-aga et la sultane Validé se servirent pour nuire à Topal-Osman dans l'esprit de Mahmoud. Cet illustre grand vizir fut déposé en 1732; mais en lui retirant les sceaux, le sultan fut trop juste pour le punir. Il l'envoya remplacer son successeur au vizirat dans le commandement des frontières asiatiques, du côté de la Perse. Thahmas-Kouli-Kan venait de détrôner Schah-Thahmasp, et régnait sous le nom d'un enfant au berceau. La paix de la Perse avec la Russie était conclue; et, au mépris du traité de Cazbin, les armes du régent tenaient déjà Bagdad bloqué depuis 8 mois. Topal-Osman accourut avec 150,000 hommes pour délivrer cette place. Il eut la gloire de combattre Thahmas-Kouli-Kan, le 19 juillet 1733, sur les bords du Tigre, à 12 lieues de Bagdad, après l'avoir trompé par une lettre supposée qu'il fit tomber entre ses mains, et dans laquelle il informait le pacha de Bagdad des motifs qui retardaient sa marche; de mettre son armée en déroute, et de le voir fuir, laissant environ 30,000 morts sur le champ de bataille. Le défaut de vivres l'empêcha de suivre plus loin ses succès. Cependant, trouvant dans son génie les ressources que la jalousie de ses ennemis, et surtout du grand vizir Ali-Pacha, lui refusaient, de peur qu'il n'acquît trop de gloire, Topal-Osman, le 22 octobre de la même année, battit encore le régent de la Perse, près de Kerkouk. Quelques jours après, il y eut à Leilan, à six lieux de cette ville, une troisième affaire dont chacun s'attribua le succès. Topal-Osman, se fiant sur ses avantages, avait refusé la paix; et quoiqu'il n'eût que des troupes qu'il avait été obligé de disséminer, il osa de nouveau attaquer le général persan, avec des forces très-inférieures. Il fut vaincu et tué dans le combat. Telle fut la fin malheureuse de l'illustre Topal-Osman, dont la perte ne fut bien sentie qu'après sa mort, aussi inutilement que justement reprochée à ses envieux.

TOPFER (HENRI-AUGUSTE), philosophe et mathématicien, né à Leipzig en 1758, se fit une grande réputation comme professeur, tant à Leipzig qu'à l'école nationale de Grunma. Admis à la retraite en 1828, il mourut à Dresde en 1833. La plupart des grands géomètres allemands furent ses élèves ou ses amis. On lui doit plusieurs ouvrages estimables, entre autres : *Analyse combinatoire*, 1793, et cartes générales sur l'*Encyclopédie des sciences et des beaux-arts, l'anthropologie et la morale*, publiées de 1806 à 1808.

TOPHAM (ÉDOUARD), littérateur, mort à Doncaster

en 1820, avait été major dans les gardes du corps du roi d'Angleterre et propriétaire du journal *le Monde* (*the World*). On a de lui : *Lettres écrites d'Édimbourg, contenant des observations sur la nation écossaise*, 1776, in-8°; *Adresse à Edmond Burke sur sa lettre aux shérifs de Bristol*, 1777, in-4°; *Vie de John Elwes*, 1790, in-8°, et 1805.

TOPINO-LEBRUN (François-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Marseille en 1769, connut à Rome David, qui l'admit au nombre de ses élèves à Paris. Le disciple partagea l'exaltation républicaine de son maître. Nommé, en 1793, juré au tribunal révolutionnaire, malgré la bonté et la douceur de son caractère, il se laissa entraîner à voter un grand nombre de condamnations injustes. Plus tard il refusa la place de président de la commission populaire d'Orange, et prouva ainsi, comme l'a dit Chauveau-Lagarde, qu'il était *plutôt un ami exalté de la révolution qu'un ennemi de l'humanité*. Plusieurs fois même, au milieu de ses redoutables fonctions, il se prononça en faveur des victimes. Éliminé de la liste des jurés, un arrêté, signé de presque tous les membres du comité de salut public, le traduisit lui-même devant le terrible tribunal, et il ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Il se déclara pour la Convention au 13 vendémiaire, et fut compris l'année suivante dans les mandats décernés contre les complices de Babœuf. Plus tard il suivit, en qualité de secrétaire, Bassal, chargé d'une mission secrète du Directoire en Suisse. De retour en France en 1797, il s'occupa un peu de son art, mais plus encore des affaires politiques, se fit remarquer parmi les jacobins du Manége, et, s'étant trouvé impliqué dans la conspiration contre le premier consul, qui échoua le 10 octobre 1800, il fut condamné à mort et exécuté en 1801. Son tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, couronné au salon, lui valut une récompense du gouvernement.

TOPLADY (Auguste-Montague), théologien anglican, né en 1740 à Farnham, en Surrey, mort en 1778, n'eut jamais, malgré ses talents, d'autre bénéfice que la cure de Bread-Hembury, en Devonshire, où il vécut pauvre et honoré de ses paroissiens. On a donné après sa mort une édition complète de ses *OEuvres*, 6 vol. in-8°, suivis d'un volume de pièces posthumes. Le plus estimé de ses ouvrages est : *Preuve historique du calvinisme doctrinal de l'Église d'Angleterre*, 1774, 2 vol. in-8°.

TOPPI (Nicolas), historien, né vers 1603 à Chieti, étudia la jurisprudence, et prit ses degrés à l'université de Naples, dont il obtint deux fois la place d'archiviste. Il mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De origine omnium tribunalium nunc in Castro capuano fidelissimæ civitatis Neapolis existentium, deque eorum viris illustribus*, Naples, 1655, 1666, 3 vol. in-4°; *Biblioth. neapolitana, ed apparato agli uomini illustri in lettere di Napoli e del regno*, ibid., 1678, in-fol. Il faut joindre à ce volume les additions de Nicodemi.

TORCHE (l'abbé de), littérateur médiocre, né vers 1635 à Beziers, entra chez les jésuites, mais son goût pour le plaisir le força bientôt d'en sortir. Il vint à Paris, où il écrivit des nouvelles, des contes et des poésies d'un genre frivole. Mais de nouvelles intrigues eurent pour lui des suites fâcheuses qui l'obligèrent de revenir à Beziers : étant allé voir un de ses parents à Montpellier, il y mourut en 1675. On a de lui : *le Berger fidèle*, traduit de l'italien en vers français, Paris, 1664, in-12; l'*Aminte* du Tasse, traduit de l'italien en vers français, Paris, 1666, 1676, in-12; la Haye, 1679 et 1681, in-12; la *Philis* de Scyre, traduite de l'italien en vers français, 1669, in-12; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1668, in-12; *le Chien de Boulogne, ou l'Amant fidèle*, Paris, 1668, in-12; Cologne, 1669, 1679, in-12.

TORCY (François de), prêtre, approuva par ses sermons et par ses écrits les décrets de l'assemblée constituante sur le clergé, devint grand vicaire de l'évêque constitutionnel de la Marne, fut promoteur du synode tenu à Reims en 1801, et assista, comme procureur fondé de son évêque, au concile national de la même année; il y fut même nommé vice-promoteur. Mais on a lieu de croire qu'après le concordat il ne fut pas employé, et on ignore ce qu'il devint. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Éclaircissements sur la constitution civile du clergé de France*, 1791, in-8°; *l'Église gallicane vengée de toute accusation de schisme, et préjugés légitimes de schisme contre ceux qui l'en accusent*, Saint-Omer, in-8°; *Traité de l'accord des institutions républicaines avec les règles de l'Église*, in-8°.

TORCY. *Voyez* **COLBERT**.

TORDENSKIOLD (Pierre), vice-amiral danois, né en 1691, à Drontheim, fils de Jean Wessel, porta le nom de son père jusqu'à ce qu'en récompense de ses exploits le roi lui donna celui de *Tordenskiold* ou *Tordenschild*, qui signifie *foudre-bouclier*. Placé d'abord dans la maison d'un barbier, il en sortit secrètement en 1704, et vint à Copenhague, où il fut mis à l'école de navigation. Le dévouement et l'activité dont il donna des preuves comme matelot, puis comme cadet de la marine royale, lui firent confier successivement un corsaire et une frégate avec le titre de lieutenant. En 1714, après un combat furieux contre une grosse frégate suédoise, il s'aperçut qu'il n'avait plus que quatre coups à tirer, et, ne pouvant d'ailleurs tenter l'abordage parce que la mer était trop haute, il envoya un trompette au capitaine ennemi pour lui emprunter de la poudre. Le capitaine ne lui en envoya pas; mais il l'invita d'aller à bord du bâtiment suédois, dont les officiers voulaient boire à sa santé. Il accueillit cette offre amicale avec une cordialité égale à sa bravoure, et les deux frégates se séparèrent au milieu des salutations les plus courtoises de leurs équipages. Cette action un peu chevaleresque fit traduire Wessel devant un conseil de guerre; mais il fut acquitté et nommé aussitôt capitaine de vaisseau. Il aurait même obtenu le commandement d'une petite division qu'il demandait pour balayer les mers du Nord, si l'amirauté n'avait fortement déclaré qu'on ne pouvait accorder tant d'honneurs si rapidement à un si jeune homme. Il commença donc avec une seule frégate la campagne de 1715, qui n'en fut pas moins glorieuse pour lui. Ses nombreux faits d'armes lui valurent, après la prise de Stralsund, des lettres de noblesse, le nom honorable de *Tordenskiold*, le titre d'adjudant général

de son souverain et l'inspecteur des flottes danoises. Il acheva de mériter ces récompenses en 1716, en capturant dans le port de Dynekiln l'escadre suédoise, composée d'une frégate, de 11 galères, de 21 bâtiments de transport chargés de munitions. A son arrivée à Copenhague, il reçut le grade de commandeur, le cordon bleu et une médaille, puis il se remit en mer, et gagna par de nouveaux services le commandement en chef des armements qui se faisaient pour les flottes du Nord. Charles XII ayant été tué (1718), Tordenskiold se hâta de porter cette nouvelle au roi de Danemark, qui le nomma vice-amiral. Encouragé par cette dernière distinction, il termina sa carrière militaire par un fait d'armes plus beau que tous les précédents : ce fut la prise de la ville de Marstrand et de la citadelle de Carlstein, qui la domine (1719). Deux médailles furent frappées pour éterniser le souvenir de cette importante conquête, et le vainqueur, nommé membre de l'amirauté, fut comblé de bien d'autres marques de la faveur de son maître. La paix entre la Suède et le Danemark ayant été signée à Friederichsbourg en 1720, Tordenskiold tourmenta le roi pour obtenir la permission de voyager et se rendit à Hambourg, puis à Hanovre, fêté et honoré en tous lieux comme un héros. Mais il eut, dans cette dernière ville, une querelle avec un colonel Stahl, joueur déterminé, auquel il avait eu des motifs de reprocher son vice honteux : un duel s'ensuivit, dans lequel il succomba, par un de ces coups malheureux où la supposition d'un guet-apens est assez vraisemblable. Le brave marin entrait alors (1720) dans sa 31e année. Un jeune Danois a publié en 1747, en 3 vol. in-4°, la biographie de quelques hommes illustres, où l'on trouve la vie très-détaillée de Tordenskiold. Le même ouvrage a paru en allemand, Copenhague, 1755, 3 vol. in-8°.

TORDESILLAS. *Voyez* **HERRERA.**

TORELLI ou **TORELLO** (GUIDO-SALINGUERRA Ier), guerrier, dont le nom vient par contraction de *Saliens in guerra*, fut d'abord gouverneur de Ferrare, et s'en fit reconnaître, en 1118, seigneur souverain. Il favorisa le commerce, étendit la ville, la fortifia, et bâtit l'église de Tous-les-Saints, où il fut enterré.

TORELLI II, fils du précédent, lui succéda comme seigneur de Ferrare, en 1150, fit un traité avec l'empereur Henri VI, vit éclater entre sa maison et celle des marquis d'Este cette haine qui fit verser tant de sang pendant un siècle dans le Ferrarais, le Padouan et la Marche de Trévise, et mourut en 1197.

TORELLI (GIACOMO), petit-fils du précédent et fils de Salinguerra II, fut rappelé par les Ferrarais, et obligé de se retirer ensuite à la cour d'Ezzelin II, son beau-père.

TORELLI (SALINGUERRA III,) fils du précédent, fut créé, en 1301, chef de la ligue des villes de Bologne, Forli et Imola, fit plusieurs campagnes avec honneur, et, rappelé par les Ferrarais, fut proclamé 3e seigneur de Ferrare en 1308 : mais il ne put se maintenir dans cette souveraineté, dont le dépouillèrent les marquis d'Este en 1310.

TORELLI (GUIDO II), descendant de Salinguerra III, apprit le métier de la guerre sous son père et sous le général Carmagnole, et mérita l'estime du duc de Milan, Jean-Marie Visconti, dont il reçut, en 1406, l'investiture des fiefs de Guastala et de Montechiarugolo. Il servit ensuite sous les drapeaux d'Otton de Tersi et du marquis d'Este, et, rappelé au service du nouveau duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, lui resta fidèle. Il enleva plusieurs places au marquis d'Este, entre autres Parme, soumit Gênes, s'empara de Gaëte, et délivra la reine de Naples Jeanne II Durazzo. Cette princesse le récompensa de ses services par l'investiture de plusieurs fiefs et le titre de baron de la Pouille et du Capouan. De retour à Milan, il contribua puissamment à rendre à François Sforce l'affection du duc, et il fut ainsi la première cause de la grandeur de cette illustre maison. Il battit, dans le Crémonais, en 1431, Carmagnole, son ancien maître dans l'art de la guerre, fut nommé commandant, en 1432, dans la Valteline, la Valcamonique, le Bressan et le Bergamasque, et mourut à Milan, en 1449, comblé d'honneurs et de dignités par son souverain.

TORELLI (ORSINA), femme du précédent, aussi remarquable par son courage que par sa rare beauté, fut chargée par son mari, depuis 1422, de la régence de Guastalla, où elle soutint un siége en 1426, contre une division vénitienne de l'armée commandée par Carmagnole. On raconte qu'elle s'arma d'un casque et d'une cuirasse, mena elle-même ses troupes au combat, tua de sa main plusieurs guerriers ennemis, et revint victorieuse et couverte de sang. On voit encore sur les murs de l'église Saint Barthélemi, à Guastalla, une fresque destinée à consacrer le souvenir de ce glorieux fait d'armes. — Une petite fille de la précédente, DONELLA SANVITALI, est célèbre aussi par sa courageuse défense de Sala en 1483, contre Amurath Torelli, son cousin, qu'elle tua d'un coup d'arquebuse, après avoir fait des prodiges de valeur sur la brèche.

TORELLI (LÉLIO), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, connu surtout par l'édition qu'il a donnée des *Pandectes florentines*, né à Fano, en 1489, reçut le grade de bachelier, à l'âge de 22 ans, dans la faculté de droit de Pérouse, devint le chef de la magistrature de sa ville natale, et fut député par son corps au pape Léon X en 1520. Scanderberg-Comnène, qui avait obtenu du saint-siége la seigneurie de Fano, s'étant rendu odieux à ses nouveaux sujets, Torelli, secondé par les jeunes patriciens, le chassa de cette ville; il se justifia aisément de cette action courageuse; et le pape Clément VIII le nomma même gouverneur de Bénévent, qu'il sut préserver de la peste et de la famine qui désolaient une partie de l'Italie. Plus tard il alla s'établir à Florence, où il fut accueilli avec empressement par le grand-duc Cosme de Médicis. Nommé l'un des cinq auditeurs de la Rote, il fut ensuite élu podestat de Florence, chancelier et premier secrétaire du grand-duc, membre et bientôt après l'un des chefs de l'Académie florentine, sénateur enfin, et mourut en 1576, après avoir vu son nom inscrit sur le livre de la noblesse. On a de lui des vers latins et italiens, et quelques discours, 3 opuscules de droit : *Ad Gallum et legem Velleam; Ad Catonem et Paulum Enarratiunculæ; De militiis ex casu.* Mais son principal titre à la reconnaissance des savants, c'est son édition des Pandectes, intitulée : *Digestorum seu Pandectarum libri L, ex Pandectis florentinis repræsentati,* Florence,

Torrentino, 1553, 3 vol. in-fol. Outre sa *Vie*, publiée à Florence, 1770, in-4°, on peut consulter les *Fasti consolari dell' acad. fiorent.* et les *Osserv. istor. sopra i sigilli ant.* de Manni, t. IX et XXI.

TORELLI (Pomponio), littérateur, né en 1536, descendant des comtes de Guastalla, épousa la nièce du pape Pie V, et fut admis à l'Académie des *Innominati* de Parme. Chargé en 1584, par le duc Octave Farnèse, d'une mission en Espagne, son heureux résultat devint pour lui une source de nouvelles faveurs. Il mourut à Parme en 1608. On a de lui : *Rime amorose*, Parme, 1575, in-4° ; *Trattato del debito del cavaliero*, ibid, 1596, in-4°; *Carminum libri VI*, ibid., 1600, in-4°; des tragédies, entre autres : *Il Tancredi*, ibid., 1597, in-4°; *la Mérope*, ibid., 1589, in-4°.

TORELLI (Jacques), architecte-machiniste, né en 1608 à Fano, de la famille de Lélio, s'acquit une telle réputation qu'il fut invité par Louis XIV à venir à Paris. Il y exerça son talent au théâtre du *Petit-Bourbon*, et contribua beaucoup au succès de l'*Andromède* de Corneille en 1650. Les Parisiens, étonnés de la nouveauté et de la hardiesse de ses essais, le surnommèrent *Grand-Sorcier;* de retour en Italie en 1662, il fit construire à Fano, d'après ses desseins, le théâtre de la *Fortune*, dont il fit présent à la ville, et mourut en 1678.

TORELLI (Louis), biographe, né en 1609, à Bologne, conduit par des chagrins domestiques dans un cloître, embrassa la règle de Saint-Augustin, parcourut avec talent la double carrière de l'enseignement et de la prédication, et mourut en 1683. On a de lui : *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri dell' ordine agostiniano*, etc., Bologne, 1647, in-4°; *Secoli agostiniani, ovvero storia generale dell' ordine di Sant' Agostino, vescovo d'Ippona, diviso in 13 secoli*, ibid., 1659, 1686, 8 vol. in-fol.

TORELLI (Joseph), littérateur, né en 1721 à Vérone, où il fit son cours de droit à Padoue, fut reçu docteur. Afin de n'être pas distrait de son ardeur pour l'étude, il refusa toutes les places qui lui furent offertes, et mourut dans sa patrie en 1781. Outre une édition d'Archimède, la plus complète que l'on ait de cet ancien géomètre, et qui, précédée d'une *Notice* sur Torelli, par Sibiliato, parut sous ce titre : *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, cum novâ versione lat.*, etc., Oxford, 1792, in-fol. On remarque parmi ses ouvrages : *De principe gulæ incommodo, ejusque remedio*, Cologne (Vérone), 1744, in-12; *Traduzioni poetiche, o sia tentativi per ben tradurre in verso*, 1746, in-8°; *De Nihilo geometrico, libri II*, 1758, in-8°; *Geometrica*, 1769, in-8°; *Il Pseudolo, commedia di Plauto, con alcuni idilli di Teocrito et di Mosco*, Florence, 1765, in-8°; *De probabili vitâ morumque regulâ*, Cologne (Vérone), 1774, in-12; *Lettera sopra Dante contra Voltaire*, 1781, in-8°. Pindamonte a donné l'*Éloge* de Torelli, tome II, partie 2e des *Memorie della societa ital.* (*Voyez* aussi Ugoni, *Lett. ital. del 18° secolo.*)

TOREN (Olaus), voyageur suédois, était né dans la province de Vestrogothie, près de Gothenbourg. Animé du désir de visiter les contrées lointaines, il pensa qu'il les parcourrait avec plus de fruit en se préparant à ses voyages par l'étude de l'histoire naturelle. Il suivit assidûment les leçons de Linné, à Upsal, et fit une première navigation à Cadix. Il s'embarqua ensuite, comme aumônier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales, et partit le 1er avril 1750. Dans la traversée, on toucha aux Commores, et l'on mouilla sur la rade de Surate. Le 1er mars 1751, on fit voile pour Mangalor, Mahé, Quéda, dans la presqu'île de Malacca. Enfin, le 7 juillet suivant, on arriva dans la rivière de Canton. Le 4 janvier 1752, le vaisseau partit de la Chine; et le 26 mai, il entra dans le port de Gothenbourg. Toren ne survécut pas longtemps à cette longue navigation, qui avait altéré sa santé naturellement délicate. Il mourut à Næsinge près Stræimstad, le 17 août 1753. Depuis son retour, il avait successivement envoyé ses observations à Linné, dans les lettres qu'il lui écrivait. Elles ont été insérées à la suite du *Voyage* d'Osbeck, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales à Surate, à la Chine*, etc. Cet ouvrage a été traduit en français par Dominique Blackford, Milan, 1771, in-12. Cette version ne rend pas du tout l'agrément de l'original. Toren donne des détails intéressants sur les divers pays qu'il a vus. Il écrit avec facilité, et raconte d'une manière agréable. Durant son voyage, il avait recueilli beaucoup de plantes rares, dont il enrichit les herbiers de son illustre maître. Celui-ci a nommé *Torenia* un genre de la famille des scrofulaires, qui renferme deux plantes vivaces de l'Inde, que Toren avait le premier fait connaître.

TORFÉE ou **TORFASON** (Thormode), historiographe, né en 1640 à Engoe, petite île sur la côte méridionale d'Islande, fut, en 1660, nommé par Frédéric II interprète pour les antiquités islandaises, et chargé de recueillir les manuscrits qu'il pourrait découvrir dans ce pays alors très-peu connu. Il fut récompensé de ses recherches utiles par le titre d'historiographe des deux royaumes de Danemark et de Norwége, et mourut en 1719. On a de lui : *Commentatio historica de rebus gestis Færeyensium seu Faroensium*, etc., Copenhague, 1695, in-8°; *Series dynastarum et regum Daniæ, à primo eorum, Skioldo, Odini filio, ad Gormum Grandævum*, etc., ibid., 1702, in-4°; *Trifolium historicum, seu dissertatio historico-chronol.-critica, de tribus potentissimis Daniæ regibus, Gorvo Grandævo*, etc., ibid., 1703, in-4° : c'est une continuation de l'ouvrage précédent; *Hrolfi Krakii inter potentissimos in ethnicismo Daniæ reges celeberrimi*, etc., ibid., 1705, in-8°; *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ septentrionalis*, etc.; *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, etc., ibid., 1706, in-8°; *Hist. rerum norveginr.*, etc., 1711, ibid., 4 vol. in-fol.; *Orcades, seu rerum orcadensium historia*, ibid., 1715, in-fol.; enfin, un grand nombre de manuscrits conservés à la bibliothèque royale de Copenhague, et d'après lesquels Suhm a publié : *Torfæana, sive Tormodi Torfæi notæ posteriores in seriem regum Daniæ*, 1797, in-4°.

TORIBIO ou **TURIBE** (Saint), archevêque de Lima, né en 1538 en Espagne, avait rempli pendant 5 ans les fonctions de président ou de premier magistrat de Grenade, quand le siége de Lima vint à vaquer. Philippe II voulant faire cesser les désordres dans ce malheureux pays, jeta les yeux Sur Toribio comme le plus

capable de remplir ses intentions. Toribio refusa d'abord, se fondant sur les canons de l'Église qui défendent à un laïque de recevoir l'épiscopat; mais le roi persista dans son choix; il prit donc le parti de se soumettre, et ayant reçu les ordres sacrés, il arriva à Lima en 1581. Le nouveau prélat ne se laissa point décourager par la vue de tant de maux ni par le souvenir des efforts infructueux de Las-Casas pour les réparer. On ne saurait comprendre ni dire quelles fatigues et quels dangers il eut à essuyer et avec quelle héroïque persévérance il accomplit sa noble mission. Il employa 17 ans à faire 3 visites dans toutes les parties de son diocèse, fondant partout où il en était besoin des séminaires, des églises, des établissements pour les pauvres et pour les malades. Pendant les affreux ravages d'une peste, il renouvela l'exemple sublime que Charles Borromée avait donnée à l'ancien monde, et se montra partout enfin, aux yeux de l'Indien étonné, comme un dieu bienfaisant. Ce vertueux prélat mourut dans l'exercice de la charité on 1606, et fut béatifié en 1679 par Innocent XI, puis canonisé en 1726 par Benoît XIII.

TORLOCHON. *Voyez* **ÉLISÉE** (le P.).

TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel, né le 21 janvier 1727 à Tarbes, entra dans la congrégation des doctrinaires, et professa la philosophie à Toulon. Il se livra ensuite au ministère de la chaire, et y obtint des succès qui lui valurent la place d'aumônier de Stanislas, le titre d'associé à l'Académie de Nancy, un canonicat de la cathédrale d'Orléans et le prieuré de Saint-Paul de Bagnères de Bigorre. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé évêque du département du Cher et métropolitain du centre, en 1791. Député à l'assemblée législative, il montra d'abord de la modération, et parla même en faveur des prêtres non assermentés; mais jeté bientôt dans les rangs des jacobins, soit par la peur, soit par l'effet d'une exaltation progressive, il provoqua la suppression du costume ecclésiastique, vota pour la destruction des congrégations religieuses, et fit supprimer les préfets apostoliques des colonies. En 1793, il maria dans sa cathédrale un prêtre avec une religieuse, et annonça qu'il placerait avantageusement dans son diocèse les prêtres mariés qui seraient inquiétés ailleurs. L'un des premiers il abjura son état, il écrivit à la Convention qu'il avait été jusque-là un fourbe et un imposteur, se maria depuis, et fit dire à ses confrères eux-mêmes qu'il *épouvanta l'Église par une des plus horribles apostasies qu'on ait vues*. Il mourut dans sa ville natale le 12 janvier 1797. Outre des *Sermons*, Paris, 1765, 3 vol. in-12, on cite de lui : *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4°; *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1778, in-8°. Barbier lui attribue : *Esprit des cahiers présentés aux états généraux, augmenté de vues nouvelles, par L. T.*, 1789, 2 vol. in-8°.

TORNIEL ou plutôt **TORNIELLI** (Augustin), savant annaliste, né en 1543 à Barengo dans le Novarèse, entra dans la congrégation des barnabites, dont il fut élu trois fois général, refusa l'évêché de Mantoue et celui de Casal, content de cultiver en paix les lettres et l'histoire, et mourut à Milan en 1622. Au nombre de ses amis il compta Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, saint Charles Borromée et le cardinal Baronius. On a de lui : *Annales sacri et profani, ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610; Francfort, 1611; Anvers, 1620, 2 vol. in-fol.; Lucques, 1757, 4 vol. in-fol. : un *Abrégé* de cet ouvrage, précédé de la *Vie* de l'auteur, a été publié par Sponde. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome XXI, pages 134-38, et la *Bibl. Script. mediol.* d'Argelatti, tome II, page 11, 2179.)

TORNIELLI (Jérôme-François), prédicateur, né en 1693 à Cameri, mort en 1752, entra chez les jésuites, et suivit la carrière de l'enseignement, puis celle de la prédication, dans laquelle il eut de grands succès. Il cultiva aussi la poésie, et eut l'idée, blâmée comme trop profane, de mettre des paroles pieuses sur les airs les plus connus, voulant par ce moyen habituer le peuple d'Italie, passionné pour la musique et les vers, à ne chanter que des hymnes sacrés. Outre son recueil de *sette Canzonnette in aria marinaresca, sopra le sette principali feste di nostra Signora*, Milan, 1758, in-8°, et Modène, 1818, in-16, on a de lui : *Prediche quaresimali*, Milan, 1753, in-4°; Bassano, 1820, in-4°; *Panegirici e Discorsi sacri*, Milan, 1767, in-8°, et Bassano, 1822, in-8°. Loya a donné l'*Éloge* de Jérôme Tornielli dans les *Piemontesi illustri*.

TORQUATUS. *Voyez* **MANLIUS.**

TORQUEMADA (Jean de), en latin *de Turre cremata*, cardinal, né à Valladolid en 1388, prit l'habit de Saint-Dominique, et devint prieur de la maison de son ordre à Valladolid, puis à Tolède. Appelé à Rome par le pape Eugène IV, ce pontife lui conféra la dignité de maître du sacré palais, et le nomma son théologien au concile de Bâle. Il y fit condamner les erreurs de Wiclef et de Jean Huss, soutint plusieurs dogmes attaqués par les hérétiques, entre autres celui de l'immaculée Conception, et quitta Bâle en 1437. Il assista aux dernières séances du concile indiqué par le pape à Ferrare, et transféré depuis à Florence, y travailla avec beaucoup d'ardeur à terminer le schisme des Grecs, et mérita d'obtenir du pape le titre de *Défenseur de la foi*. Député par Eugène vers Charles VII pour l'engager à faire la paix avec les Anglais, il fut nommé cardinal pendant sa légation. Il contribua puissamment à maintenir l'assemblée de Bourges dans la communion d'Eugène, que le concile de Bâle venait de déposer. Après la mort de ce pontife, il fut nommé par Calixte III évêque de Palestrine, transféré par Pie II sur le siége de Sabine, et mourut en 1468. Il a laissé 27 ouvrages imprimés et 14 manuscrits. Parmi les premiers on distingue : *Expositio brevis et utilis super toto psalterio*, Rome, Ulrich Han, 1470, grand in-4°; Augsbourg, J. Schutsler, 1472, in-fol.; Mayence, Schoyeffer, 1474, in-fol.; *Commentarii in decret. Gratiani part. V*, Lyon, 1519, 6 t. in-fol.; Venise, 1578, 4 vol. in-fol.; Rome, 1725. (Voyez l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Touron.)

TORQUEMADA (Thomas de), premier inquisiteur général de l'Espagne, était de la même famille que le précédent. Né à Valladolid vers 1420, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. L'inquisition, établie en Espagne depuis 1233, était devenue si redoutable sous le règne d'Isabelle et Ferdinand, que Sixte IV, voulant modé-

rer le zèle des inquisiteurs, leur donna des adjoints pris comme eux parmi les dominicains. Thomas fut un de ces nouveaux inquisiteurs. Mais loin de remplir les intentions du pontife, il surpassa tous ses prédécesseurs en cruauté et en avarice. Nommé inquisiteur général de Castille en 1483, puis la même année inquisiteur général d'Aragon, il reconnut cette double faveur par son zèle à propager les maximes dominatrices de la cour de Rome, et à multiplier les confiscations dont Ferdinand était avide. Fort de l'appui du pape et du roi, il créa d'abord 4 tribunaux subalternes à Séville, Cordoue, Jaën et Ciudad-Réal, promulgua la constitution de son nouvel empire sous le titre d'*Instructions,* en 1484, auquel il ajouta 11 art. en 1498. Ces instructions laissèrent la vie des prévenus aux caprices et à la passion des juges. Cependant les inquisiteurs éprouvèrent une vive résistance à Terruel, à Valence, à Lérida, et surtout à Barcelone. Des émeutes éclatèrent de toutes parts, et Innocent VIII fut obligé, pour affermir l'autorité de Torquemada, de le confirmer par deux bulles dans la charge de grand inquisiteur d'Espagne, et de lui conférer le titre honorifique de *confesseur des souverains.* Dès lors il ne mit plus de bornes à ses excès. Il obtint une ordonnance du conseil de la *Suprême,* qui enjoignait de ne payer les bons royaux qu'après l'acquit des dépenses du tribunal; il poussa l'audace jusqu'à faire pénitencier don Jacques de Navarre, neveu du roi Ferdinand, fit comparaître devant lui le capitaine général de Valence, brûla plusieurs bibles hébraïques et plus de 6,000 autres volumes, fit bannir de l'Espagne plus de 80,000 juifs non baptisés, obtint le droit de se faire escorter par 40 fusiliers de l'inquisition à cheval et 200 à pied, enfin excita tant de plaintes, qu'il fut forcé d'envoyer à Rome un de ses successeurs pour faire l'apologie de sa conduite, et qu'Alexandre VI, après avoir d'abord eu l'idée de le dépouiller de son office, lui adjoignit quatre collègues sous le prétexte de donner un appui nécessaire à sa vieillesse. Torquemada mourut le 16 septembre 1498. Quoique l'inquisition existât avant lui, on peut l'en regarder comme le véritable fondateur. Pour achever le portrait de ce monstre d'avarice et de cruauté, il suffira de dire que, pendant les 16 années de son ministère, il fit brûler 8,800 victimes en réalité, et 6,500 en effigie, et qu'il en condamna 90,000 à l'infamie, à la prison perpétuelle, à la confiscation ou à l'exclusion des emplois.

TORRE (PAGANO DE LA), seigneur de Valsanina, au pied des Alpes milanaises, secourut, en 1237, les Milanais, après leur déroute à Corte-Nova; il soigna leurs blessés, recueillit les fugitifs, et ramena leur armée à Milan. Il acquit, par cette conduite généreuse, un grand crédit auprès du peuple et du parti guelfe : aussi les Milanais, dans les dissensions qui déchirèrent leur république en 1242, choisirent-ils Pagano de la Torre pour chef de l'État. Il conserva ce rang, et l'influence qui y était attachée, jusqu'à sa mort, survenue en 1256. Noble lui-même, et d'une naissance très-illustre, il fut constamment l'adversaire des nobles; mérita l'affection du peuple milanais, par sa modération autant que par ses talents, et fonda sur l'amour de ses concitoyens la grandeur de sa famille.

TORRE (MARTINO DE LA), neveu du précédent, lui succéda, en 1256, dans le titre de podestat de la crédenze. Il avait tous les talents d'un chef de parti, et plus de vertus que la plupart des usurpateurs. Parvenu au faîte de la puissance, après avoir sauvé Milan des mains du féroce Ecelin de Romano, que la noblesse avait voulu y introduire, il arracha au supplice ses ennemis, que les tribunaux avaient condamnés comme conspirateurs, déclarant que lui, qui n'avait point de fils, qui n'avait jamais su donner la vie à un homme, ne l'ôterait jamais à personne. Martino de la Torre fut nommé, en 1259, seigneur de Lodi, par le peuple de cette ville; et en 1263, il obtint aussi la seigneurie de Novare, tandis qu'un rival dangereux de sa famille, Othon Visconti, était pourvu de l'archevêché de Milan, que Martino avait destiné à son neveu Raimond. Cette élection engagea, en 1263, Martino de la Torre dans une guerre, contre l'archevêque et la noblesse, dont il ne vit que le commencement. Il tomba malade, et mourut à Lodi, au mois de septembre même année, après avoir demandé au peuple de Milan de lui donner son frère Philippe pour successeur.

TORRE (PHILIPPE DE LA) ne survécut à son frère que deux ans, mais pendant cet espace de temps il affermit l'autorité de sa maison, et l'étendit sur les villes de Come, Verceil et Bergame, qui se soumirent volontairement à lui. Il congédia le marquis Palavicino, qui, en se mettant à la solde des Milanais, avait voulu empiéter sur leur liberté. Il se rattacha au parti guelfe, dont son prédécesseur avait paru s'éloigner. Il promit son assistance à l'armée française qui marchait contre Manfred, pour conquérir le royaume de Naples; mais comme il se préparait à la joindre (août 1265), il fut saisi d'une maladie dont il mourut en peu de jours.

TORRE (NAPOLÉON DE LA), neveu du précédent, lui succéda dans la seigneurie de Milan, au mois d'août 1265. Il exécuta les conventions conclues par Philippe avec la maison d'Anjou, et tandis qu'il favorisait le passage de l'armée de Charles au travers de la Lombardie, il reçut lui-même une garnison provençale dans Milan. La ville de Brescia se soumit à lui, en 1266; mais celle de Verceil ayant été surprise par les Gibelins, son frère Paganino, qui y commandait, fut massacré. Le général des Provençaux à Milan vengea cette mort sur 52 Gibelins milanais, qu'il tira des prisons pour les faire égorger. Le sang répandu appela de nouvelles vengeances et des scènes plus féroces encore. Napoléon lui-même s'écria en l'apprenant : *Le sang de tant d'innocents retombera un jour sur mes enfants!* Cependant ce seigneur voyait avec douleur la cour pontificale, alliée de son ennemi Othon Visconti, tenir Milan sous l'interdit; en vain il fit représenter à Clément IV, qu'Othon et les nobles ses partisans étaient Gibelins et ennemis de l'Église; en vain Charles d'Anjou intercéda pour lui, le pape insista pour que les Milanais acceptassent l'archevêque qu'il leur avait donné, et relâchassent les revenus ecclésiastiques qu'ils avaient séquestrés. Napoléon se soumit enfin, en 1268; mais dès qu'il apprit la mort du pape, survenue à cette époque même, il chassa de la ville les officiers de l'archevêque, qu'il venait d'y recevoir, et séquestra de nouveau ses biens. L'année suivante, ayant été insulté à

Lodi, par la famille puissante des Vestarini, il en tira la vengeance la plus atroce : il prit la ville d'assaut, fit mourir les Vestarini dans les supplices, et bâtit à Lodi deux forteresses pour priver les citoyens des derniers restes de leur liberté. Cependant le joug de Napoléon de la Torre s'appesantissait sur les peuples qui, dans l'origine, s'étaient volontairement donnés à lui; il punissait ses ennemis par des supplices cruels; il les enfermait dans des cages de fer, et il croyait affermir son autorité par la terreur : il ne réussit qu'à l'ébranler davantage. Come, qui était demeuré 10 ans sous sa domination, se révolta en 1271; et Napoléon, pour recouvrer ses officiers qui y avaient été arrêtés, fut obligé de rendre la liberté aux Comasques qu'il retenait dans ses prisons. En 1273, le pape Grégoire X éleva son frère Raymond au patriarcat d'Aquilée; l'année suivante, Napoléon fut reconnu comme vicaire impérial à Milan, par Rodolphe de Hapsbourg, Empereur élu; mais Othon Visconti, rassemblant autour de lui les vassaux du siége épiscopal, les nobles, les Gibelins et tous les mécontents, forma une armée supérieure en forces comme en courage à celle de Napoléon. Il surprit ce dernier à Desio, le 21 janvier 1277; après la bataille la plus sanglante, il mit en déroute son armée, et le fit prisonnier lui-même, avec un de ses fils et plusieurs de ses parents. L'autre fils, Gaston de la Torre, qui ne s'était pas trouvé au combat, voulut maintenir Milan dans l'obéissance; mais il en fut chassé, ainsi que de Lodi, et, après avoir erré quelque temps en Italie, il se réfugia auprès de Raymond, patriarche d'Aquilée, son oncle. Napoléon de la Torre, renfermé par les Comasques dans une cage de fer, à Monte Baradello, y finit ses jours, au commencement de septembre 1278, après 19 mois et demi de souffrances. Deux de ses parents moururent dans les mêmes prisons; trois autres furent relâchés en 1284. Guido de la Torre, qui fut ensuite seigneur de Milan, s'était échappé de ces prisons avant cette époque.

TORRE (Guido de la), fils de François et neveu de Napoléon, avait été fait prisonnier avec lui dans la bataille de Desio, le 21 janvier 1277, et conduit par les Comasques sur le mont Baradello, où il avait été enfermé avec son oncle dans une cage de fer. Après la mort de celui-ci, les Comasques refusaient toujours de rendre la liberté à leurs autres prisonniers. Quelques amis de Guido réussirent enfin à corrompre ses gardes, et à le faire échapper vers la fin de l'année 1278. Ses compagnons d'infortune ne furent relâchés qu'en 1284. Guido, avec le secours du patriarche d'Aquilée, son oncle, commença une guerre de partisan dans la Lombardie, en réunissant autour de lui les Guelfes ruinés par le triomphe du parti contraire, les exilés de Milan et tous les mécontents. Il n'aurait point réussi cependant à recouvrer la seigneurie de ses pères sans l'aide d'Albert Scotto, seigneur de Plaisance. Ce prince, qui voulut se venger de Mathieu Visconti, vint l'attaquer dans le Lodesan, en même temps qu'il excitait à Milan une sédition contre lui. Les insurgés rappelèrent, le 13 juin 1302, Guido de la Torre à Milan, d'où Mathieu Visconti venait de sortir. Il rentra comme simple particulier après 25 ans d'exil : mais cette ville, si longtemps accoutumée à obéir, le regarda bientôt comme son souverain. En 1306, la ville de Plaisance lui déféra aussi la seigneurie, et le 17 septembre 1307, le pouvoir suprême lui fut expressément accordé par un décret. Gaston, son parent, fut promu, en 1308, au siége archiépiscopal de Milan, et la maison de la Torre paraissait de nouveau affermie dans la souveraineté. Mais dès l'année suivante, Albert Scotto, que Guido avait dépouillé de sa seigneurie avec une extrême ingratitude, lui reprit Plaisance. En même temps le seigneur de Milan, jaloux du crédit de l'archevêque, le fit arrêter le 1er octobre 1309, et enfermer avec ses trois frères dans la tour d'Anghiari, rompant ainsi l'union de sa famille, et se créant des ennemis parmi ses plus anciens partisans. Les Milanais, qui l'avaient rétabli avec joie sur le trône, ne le considéraient plus qu'avec horreur; il avait encouru l'excommunication en arrêtant l'archevêque; et lorsque Henri VII entra en Italie, cet Empereur entendit de toutes parts des plaintes contre le seigneur de Milan. Guido de la Torre n'osa point lui fermer les portes d'une ville où il prétendait être vicaire impérial, il l'y reçut le 23 décembre 1310, et avec Henri entrèrent tous les ennemis de Guido et tous les exilés. Comme il ne prenait d'autre titre que celui de vicaire impérial, son autorité était suspendue par la présence de l'Empereur. Dans les conseils, Guido, se trouvant en présence de son ancien rival, Mathieu Visconti, ne pouvait dissimuler sa jalousie et son irritation. Il chercha enfin, le 12 février 1311, à soulever les Guelfes pour chasser de la ville Henri VII et tous ses ennemis; mais cette entreprise n'ayant pas réussi, il fut obligé de s'enfuir, et se retira à Crémone, où il mourut en 1312. Sa famille ne put jamais recouvrer la souveraineté de Milan, qui retourna aux Visconti.

TORRE (Marc-Antoine MAMMUCCA della), d'une famille noble de Capo-d'Istria, fut appelé, en 1650, par l'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne Ferdinand III près la Porte Ottomane, à remplir concurremment avec Panajotti les fonctions de drogman de la légation impériale. L'ambassadeur de qui il reçut cette nomination était le baron de Schwartzenhorn. Il remplit les mêmes fonctions pendant 33 ans sans interruption, auprès de huit ministres impériaux qui se succédèrent à la Porte, sous les divers titres d'ambassadeur ordinaire, d'internonce ou de résident, et plusieurs fois il risqua sa vie par suite du zèle avec lequel il s'acquitta des missions qui lui furent confiées : une fois même il allait être pendu, pour avoir favorisé une correspondance secrète entre un internonce et un résident, que les Turcs avaient séparés l'un de l'autre et gardaient à vue; et déjà on le traînait au lieu de l'exécution, quand il fut rencontré par le defterdar ou ministre des finances, qui était son ami, et qui l'arracha des mains de ceux qui le conduisaient au supplice. Un des plus grands services qu'il rendit à la cour d'Autriche fut d'épier et de contrecarrer toutes les démarches que faisaient auprès de la Sublime Porte les insurgés de la Hongrie, à la tête desquels était Tékély, et dont la France secondait les intrigues. Il parvint à démasquer un jésuite français, le P. Bénin, qui se tenait caché parmi la suite des députés de l'insurrection hongroise, et qui était l'âme de cette députation, et à le mystifier complétement, en se présentant à lui sous le caractère d'un prince grec, et sous le faux

nom du Bigzadeh Dimitraser. Le succès qu'il obtint dans cette circonstance lui valut la haine de la société à laquelle appartenait le P. Bénin; et quoiqu'il méritât bien dans la suite de cette même société, en rachetant un autre jésuite, le P. Lango, qui avait été enlevé par des partisans ennemis, on croit que le ressentiment de la compagnie nuisit à son avancement, et contribua à le priver longtemps des récompenses auxquelles il avait droit. La guerre entre la Turquie et l'Empire ayant éclaté en 1683, Mammucca, obligé de suivre le grand vizir, fut traîné jusque sous les murs de Vienne, et son costume turc faillit lui coûter la vie, le jour même de la levée du siége. Arraché par le prince Jérôme Lubomirski à des Polonais qui se disposaient à le sabrer, le prenant pour un Turc, il ne sauva que sa vie : tous ses bagages furent pillés. Mammucca n'osa point retourner en Turquie, jusqu'à l'entier rétablissement de la paix entre l'Empire et la Porte par le traité de Carlowitz; et il fut ainsi, durant 15 ans, séparé de sa famille, qu'il avait laissée à Constantinople. Pendant ce temps, il fut employé à Vienne à lire et à traduire les correspondances turques interceptées et autres, au nombre d'environ 16,000 pièces, et à composer divers *Mémoires* qui prouvent la profonde connaissance qu'il avait des affaires de la Turquie. Il était déjà fort âgé, lorsque les services qu'il avait rendus furent enfin récompensés, en 1701, par les titres de comte du saint-empire, et de conseiller aulique effectif. Il survécut peu à ces marques de la reconnaissance de son souverain. Mammucca a contribué à enrichir la bibliothèque impériale de Vienne, à laquelle, sur la demande du docte Lambecius et du célèbre orientaliste Mesgnien de Méninsky, il a procuré plusieurs manuscrits orientaux de grand prix.

TORRE (Philippe del), archéologue, né en 1657, d'une famille noble de Cividal de Frioul, se fit recevoir docteur en droit à l'université de Padoue, entra dans l'état ecclésiastique, pour succéder à son oncle dans la possession d'un riche bénéfice. S'étant rendu à Rome, il s'y fit connaître par ses recherches historiques, et fut emmené à Bologne, en qualité d'auditeur, par le cardinal Imperiali. Après six ans d'absence il revint à Rome, où il publia des éclaircissements sur divers points relatifs à la religion des anciens Persans. Admis par Clément XI dans la commission chargée d'examiner les dispositions du concile de Nicée et de Grégoire XIII sur la réformation du calendrier, il fut récompensé de ses travaux par l'évêché d'Adria, en 1702. Il continua de se livrer avec la même ardeur à ses recherches. On a de lui : *Monumenta veteris Antii*, Rome, 1700 et 1714, in-4°, fig.; *De annis imperii M. Aurelii Antonini Eliogabali, et de initio imperii ac duobus consulatibus Justini junioris*, Padoue, 1713, in-4°, et Venise, 1741, avec la *Vie* de l'auteur; *Lettera intorno alla generazione de' vermi*, dans l'ouvrage de Vallisnieri, *Nuove Osservazioni ed esperienze intorno all' ovaja*, etc., ibid., 1713, in-4°.

TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1713, remplit avec distinction une chaire au séminaire archiépiscopal de Naples, et se fit remarquer de Charles III, qui lui confia la direction de sa bibliothèque, de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités. Au milieu de ces occupations, peu conformes à ses goûts, il ne négligea pas les sciences naturelles, et, s'il fut quelquefois égaré par l'esprit de système, il montra du moins toujours un zèle estimable pour l'avancement des sciences; il eut le courage de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités, et tenta d'en prédire les éruptions; il fut récompensé de ses généreux efforts par les suffrages des savants et des principales académies d'Europe, dont il devint membre correspondant, et mourut à Naples en 1782. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Scienza della natura generale e particolare*, Naples, 1774, 3 vol. in-4°; *Institutiones physicæ*, 1753, in 8°; *Elementa physices generalis et particularis*, 1767, 9 vol. in-8°; *Storia e fenomeni del Vesuvio, col catalogo degli scrittori vesuviani*, 1755, in-4°; *Supplemento alla storia del Vesuvio fino all' anno* 1759, 1759, in-4°, traduit en français par l'abbé Péton, Paris, 1760, in-8°. (*Voyez* son *Oraison funèbre*, par Ant. Bianchi, en italien, Naples, 1782, in-4°.)

TORRE (Bernard de la), né à Naples en 1736, fut en 1791 nommé évêque de Marsico-Nuovo, et bientôt après de Lettere et Gragnano. Ayant, lors de l'invasion des Français en 1799, manifesté des idées démocratiques dans une lettre pastorale, il fut arrêté et banni dès que l'ancien gouvernement eut été rétabli. Il se retira en France, et rentré en Italie, demeura à Rome jusqu'en 1806. A cette époque, il fut choisi par Joseph Bonaparte pour administrer le diocèse de Naples; il devint plus tard aumônier des enfants de Murat, et, lors du retour de Ferdinand IV, en 1815, il se retira dans son diocèse de Lettere et Gragnano. Il mourut à Portici en 1820. On a de lui : *Caractères des incrédules*, 1799; *le Rétablissement du christianisme*, poëme, 1806, etc.

TORREMUZA. *Voyez* **LANCELOT-CASTELLO.**

TORRENTINO (Laurent), imprimeur, né à Zwol, vers le commencement du 16e siècle, fut attiré à Florence par le duc Cosme. Sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et bientôt même effaça celle des plus habiles typographes de son temps. Il fut invité par Emmanuel-Philibert de Savoie, à venir fonder une imprimerie en Piémont; mais comme il se disposait, avec le consentement de Cosme, à se rendre à Mondovi, il mourut en 1563. La série des ouvrages sortis de ses presses se compose de 244 articles, parmi lesquels on distingue : les *OEuvres* de Saint Clément d'Alexandrie, 1551, 3 vol. in-fol.; la 1re édition des *Pandectes florentines*, 1553, in-fol., et celle de l'*Histoire* de Guichardin, 1561, in-fol. Moreni a publié : *Annali della tipografia fiorent. di Lor. Torrentino*. Florence, 1811, in-8°, réimprimé en 1819.

TORRENTINUS (Herman), vulgairement *Van Beeck*, grammairien, né vers le milieu du 15e siècle à Zwol, dans l'Overyssel, mort vers 1520, fit partie de la congrégation des clercs de la vie commune, qui possédaient alors plusieurs écoles dans les Pays-Bas, et professa pendant quelques années la rhétorique au collége de Groningue. On a de lui : *De generibus nominum, de Heteroclitis*, etc., Deventer, sans date, in-4°; *Alexandri* (de Villedieu) *doctrinale cum commentariis*, ib., 1503, in-4°; *Elucidarius carminum et historiarum, vel vocabularius poeticus, continens historias, provincias, urbes, insulas,*

fluvios et montes illustres, etc., Haguenau, 1510, in-4° : cet opuscule, souvent réimprimé, est le premier essai que l'on connaisse d'un dictionnaire historique. (*Voyez* les *Mémoires* de Paquot, édition in-fol., tome I, page 499-501.)

TORRENTIUS ou **VANDER BEKEN** (Liévin), prélat belge, humaniste et poëte latin, né à Gand en 1525, fut chargé de plusieurs missions importantes, et se fit connaître avantageusement à Rome, où il séjourna quelques années, des hommes les plus distingués par leur mérite ou leurs dignités. Nommé en 1576 évêque d'Anvers, il fut créé en 1594 archevêque de Malines ; mais il n'avait pas même pris possession de son siége lorsqu'il mourut à Bruxelles en 1595. Par son testament il fonda le collége des jésuites de Louvain, auquel il légua sa bibliothèque, estimée 30,000 florins. L'historien de Thou et après lui Gérard Brandt disent qu'il désapprouva les violences en matière de religion ; mais on sait qu'il fit, dans une pièce de vers latins, l'apothéose du fanatique assassin de Guillaume de Nassau. On a de lui : *Poemata*, Anvers, 1579 et 1594, in-12 ; une édition de *Suétone*, Anvers, 1578 et 1592, et dans la collection des *Variorum*, une édition d'*Horace*, avec *commentaire*, Anvers, 1602, in-4°.

TORRENTIUS (Jean), peintre, né à Amsterdam en 1589, sut mettre dans ses tableaux en petit une finesse, une grâce et un ton de couleur admirables. Mais il s'est déshonoré par le choix de ses sujets, dont l'obscénité surpasse ce que l'on connaît de l'Arétin. Ses mœurs d'ailleurs étaient conformes à ses honteuses compositions. Prévenu d'avoir présidé les assemblées d'une secte d'adamites, dont les principes de morale étaient plus que blâmables, il fut arrêté, subit la question sans faire le moindre aveu, et fut néanmoins condamné à 20 ans de prison. On lui permit, à la recommandation d'amis puissants, de passer en Angleterre, où il recueillit quelques succès et le mépris. Plus tard il revint à Amsterdam, et fut obligé de s'y cacher jusqu'à sa mort en 1640. Le gouvernement fit brûler par le bourreau tous ceux de ses ouvrages que l'on put découvrir.

TORRÈS (Louis de), archevêque de Mont-Réal, né, à Malaga, le 6 novembre 1533, fut appelé à Rome, en 1550, par Louis de Torrès, archevêque de Salerne, son oncle, qui lui résigna le protonotariat apostolique, et un riche bénéfice. L'année suivante, il fut nommé président de la chambre apostolique. Pie V faisait un si grand cas de ses talents et de sa prudence dans les affaires, qu'en 1570, il l'envoya comme légat extraordinaire en Espagne, pour engager Philippe II à se liguer avec les Vénitiens contre les Turcs, et à donner des secours aux catholiques en Angleterre. Torrès revint à Rome après avoir complétement réussi dans sa mission. Depuis ce moment Philippe correspondit avec lui, et lui recommanda les affaires importantes qu'il avait à traiter avec la cour de Rome. En 1572, le duc d'Albe, qui se trouvait en Flandre, ayant un besoin pressant d'argent, et personne ne voulant lui ouvrir sa bourse, Torrès offrit à l'ambassadeur d'Espagne 40,000 scudis. En 1575, Philippe le proposa pour l'archevêché de Mont-Réal, et dans un bref que Grégoire XIII lui accorda l'année suivante, le pape rappelle les services que Torrès avait rendus à la chrétienté, en négociant une ligue entre le roi d'Espagne et la république de Venise, par où il avait puissamment concouru à la victoire que les chrétiens remportèrent sur les Turcs, le 7 octobre 1571. Torrès fut envoyé deux fois à Malte par le pape Grégoire XIII, qui lui confia plusieurs autres missions importantes. Il mourut à Rome le 31 décembre 1584.

TORRÈS (Louis de), neveu du précédent, né à Rome, le 27 octobre 1552, fut nommé référendaire de l'une et l'autre signature. Successeur de son oncle, dans l'archevêché de Mont-Réal, il fut proclamé cardinal, en 1606, par Paul V. Il mourut en 1609 à Rome, après avoir fondé le séminaire de Mont-Réal, et lui avoir fait don de sa riche bibliothèque, qui fut pillée par des pirates dans le trajet. Il avait été chargé par son oncle de recueillir dans les archives d'Italie et de Sicile les diplômes et documents relatifs à l'église de Mont-Réal. Étant archevêque, il publia son travail, sous le nom de Lello, son secrétaire, dans un ouvrage savant, qui a pour titre : *Historia della chiesa di Monreale, scritta da Gio. Luigi Lello*, Rome, 1596, in-4°, divisé en 4 parties.

TORRÈS (Louis da MOTTA FEO, etc.), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, d'une ancienne famille, fit ses études à l'académie royale des gardes-marines, et fut employé, dès l'année 1786, comme lieutenant de vaisseau. Il fit partie de la flotte qui se rendit à Naples en 1792, sous les ordres du contre-amiral Brito, et qui se réunit à la flotte anglaise de l'amiral Howe, pour croiser sur les côtes de France. Rentré dans le port de Lisbonne, après 18 mois de navigation, Torrès fut nommé capitaine de vaisseau, et reçut la mission de porter un présent du roi de Portugal à l'empereur de Maroc. Devenu chef de division, il eut, en 1797 et 1798, le commandement des batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage ; et dans le mois de septembre 1799, il partit pour le Brésil, chargé d'y conduire un convoi considérable. La paix ayant été faite, il fut nommé gouverneur de la partie du nord du Brésil, et il remplit cet emploi pendant trois ans. Il revint en Portugal en 1805, et fut envoyé, à la tête d'une escadre, devant Alger pour y traiter de la paix, et racheter les captifs ; mais il ne put rien terminer, et croisa sur les côtes d'Afrique, où il s'empara de plusieurs corsaires d'Alger et de Tunis. Il ne dépendit pas de lui de suivre la famille royale au Brésil, en 1807 ; et lorsque sa patrie fut attaquée par les Français, en 1808, il fit preuve du plus grand dévouement en donnant, pour les besoins de l'Etat, une forte somme d'argent, et en combattant à la tête de trois légions qui furent organisées pour la défense de la capitale. Appelé au Brésil, en 1811, il y fut créé vice-amiral, puis envoyé dans le royaume d'Angola avec le titre de capitaine général. Il arriva dans cette colonie en 1816, et, pendant quatre ans, qu'il y commanda, il s'y fit chérir par sa bienfaisance et l'habileté de son administration. Revenu à Lisbonne avec son souverain, en 1821, il fut employé dans les conseils de l'amirauté jusqu'à la révolution des cortès, en 1822 ; cet événement lui causa un tel chagrin qu'il y succomba le 27 mai de la même année.

TORRICELLI (Evangelista), célèbre géomètre, né en 1608 à Faenza, commença son éducation chez les jésuites de cette ville, alla ensuite étudier à Rome, où il se lia bientôt avec Castelli, disciple chéri de Galilée, et composa son premier ouvrage : *Sur la chute accélérée des corps, et la Courbe décrite par les projectiles.* Sa réputation commençant alors à s'étendre, il entra en relation avec Roberval, Fermat, Mersenne et d'autres géomètres français, qui s'occupaient de problèmes difficiles sur l'air et le centre de gravité de la cycloïde, et quoique les plus habiles y eussent échoué, en donna une solution, dont Roberval lui disputa vivement la priorité. Torricelli fit bientôt après une découverte bien autrement importante, celle du *baromètre,* que personne ne lui a contestée, et grâce à laquelle son nom ne périra jamais. Galilée, plein d'estime pour le jeune savant, dont Castelli d'ailleurs lui avait fait l'éloge, l'invita à venir le trouver à Florence, et lui fit un accueil tout paternel; mais Torricelli ne jouit que trois mois des conversations de l'illustre vieillard, et sembla n'être venu que pour lui fermer les yeux et lui succéder dans la place de professeur de mathématiques à l'académie de Florence, que lui offrit le grand-duc, avec le titre de son mathématicien. Torricelli mourut comme Pascal, à l'âge de 39 ans. On a de lui : *OEuvres géométriques,* en latin, Florence, 1644, in-4°; *Travail sur le cours de la Chiana,* tome IV du *Recueil* des écrits sur le mouvement des eaux, 2e édition, Florence, 1768, in-4°; une *Lettre* à Roberval sur le centre de gravité de la parabole, sur la cycloïde, etc., dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris, tome III, page 159.

TORRIGIANO (*Turrisanus*), médecin, né vers 1270 à San-Sepolcro, sur le territoire de Florence, mort, à ce que l'on croit, à Bologne vers 1350, après avoir renoncé à l'exercice de la médecine pour entrer dans l'ordre des chartreux, a laissé : *Crusiani monaci cartusiensis, plus quàm commentum in librum Galeni qui* Michrotechni *intitulatur,* Cologne, 1489, in-fol., Venise, 1504-47 et 1557, in-fol.

TORRIGIANO (Pierre), sculpteur florentin, né vers 1472, florissait à Rome au temps de Michel-Ange. Appelé, sur sa réputation, en Angleterre, il y exécuta, en concurrence avec d'autres artistes, beaucoup de beaux ouvrages, tels que le *catafalque* de Marguerite, comtesse de Richmond et mère de Henri VII, ainsi que celui de ce prince lui-même. Torrigiano se rendit ensuite en Espagne, où il fit, entre autres, pour la chapelle royale à Grenade une figure de la Charité et un *Ecce Homo,* qui passent pour des chefs-d'œuvre, et qu'on ne compare qu'aux statues de saint Jérôme et de saint Léon, qu'il exécuta pour le couvent des hiéronymites de Séville. La fin de cet artiste fut déplorable. Un grand seigneur lui ayant commandé une statue de la Vierge, il y donna les soins accoutumés; mais comme on ne la lui voulait payer que 30 ducats, il la brisa de colère. L'inquisition, instruite de cette circonstance, se saisit du malheureux Torrigiano, qui fut condamné à payer de sa vie l'outrage fait, non à la mère de Dieu, mais à l'indigne patron qui lui avait commandé cette image. Pour échapper à la honte ou au bûcher, il se laissa mourir de faim l'an 1522.

TORRIGIO (François-Marie), érudit, né à Rome vers 1580, mort vers 1649, a composé un grand nombre d'ouvrages presque tous insignifiants, parmi lesquels cependant on distingue : *Notæ ad vetustissimam Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem,* Rome, 1630, in-4°; *Le sacre grotte vaticane, cioè narrazione delle cose più notabili che sono sotto il pavimento di San Pietro,* ibid., 1639, in-8°.

TORRIJOS, général espagnol, naquit à Madrid, le 3 mars 1791, d'une famille jouissant d'une grande considération. Il prit du service dans les armées de Napoléon en Espagne, reçut plusieurs blessures, dut à son courage plusieurs décorations, et s'éleva à des grades supérieurs. Lors de la paix de 1814, Ferdinand VII avait voulu confier à Torrijos, qui était brigadier général, le commandement en second de l'expédition contre la Colombie, sous les ordres du général Morillo; mais ne voulant point trahir ses principes politiques, il se résigna à recevoir une démission honorable plutôt que d'aller combattre les patriotes du nouvel hémisphère. Lors de l'arrestation du général Van Halen, un de ses amis, il se trouvait à Murcie à la tête d'un des plus braves régiments espagnols, et fut lui-même arrêté au moment où il faisait les plus grands efforts pour l'indépendance de sa patrie. Il fut enfermé avec plusieurs de ses officiers dans les cachots du saint-office, où il resta 27 mois au secret, et où on lui fit supporter les plus cruelles souffrances. Il ne recouvra sa liberté qu'à l'époque où le peuple seconda la révolution de Riégo et de Quiroga. Il servit depuis 1820 jusqu'en 1823, à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid; il eut aussi le commandement des troupes envoyées dans la Catalogne pour y réprimer l'insurrection. Quoique âgé de 31 ans seulement, Torrijos fut nommé général en chef des forces de de la Biscaye : il remplit ces hautes fonctions de la manière la plus honorable. Après avoir défendu avec la plus grande valeur Carthagène et Alicante contre l'armée française qui avait envahi l'Espagne, il succomba le dernier; et, plutôt que de se soumettre au joug de Ferdinand, il fit le sacrifice de tous ses grades, et de la perspective d'une brillante carrière. Il se décida à se laisser conduire en France, où il fut accablé d'outrages et d'humiliations. Contraint de se réfugier en Angleterre, il y reçut le plus généreux accueil, ainsi que les compagnons de son infortune. Il employa ses moments de loisir à des ouvrages littéraires, et traduisit en espagnol les mémoires de Gourgaud et de Montholon. Mais il ne perdait pas de vue la cause de sa patrie, et il sollicita sans cesse des secours pour l'affranchir du joug sous lequel elle gémissait. Le gouvernement espagnol, qui craignait son influence ainsi que son esprit entreprenant, le dénonça au ministère anglais, à la tête duquel se trouvait le duc de Wellington, qui suspendit la faible pension que l'hospitalité lui avait fait accorder, le général Torrijos supporta les plus grandes privations avec courage. Il avait toujours entretenu, par différentes voies, des relations assez fréquentes avec les patriotes de l'intérieur de l'Espagne; et au mois de juin 1830, il fit une descente en Espagne avec plusieurs de ses compagnons; mais sa tentative échoua comme toutes celles qui furent faites à la même époque, à cause du défaut d'ac-

sord entre les patriotes espagnols, et le général Torrijos fut forcé de se retirer à Gibraltar, où il fut exposé à de nouvelles persécutions de la part des autorités anglaises. C'est dans ces circonstances, qu'accablé de malheurs, et résolu de quitter Gibraltar pour se rendre en France, il tomba victime de la perfidie la plus atroce. Des émissaires, qui se disaient du parti constitutionnel d'Espagne, l'invitèrent ainsi que d'autres réfugiés espagnols à se rendre sur les côtes de ce pays, pour se joindre, à ce qu'ils prétendaient, à des troupes qui n'attendaient que son arrivée pour se réunir à lui; mais il ne fut pas plutôt débarqué sur ces côtes inhospitalières qu'il fut cerné ainsi que ses compagnons d'infortune, et sur un ordre arrivé de Madrid, on le fit fusiller.

TORRITA (Fra Giacomo Degli ALTIMANNI de), ouvrier en mosaïque, né vers 1205 à Torrita, près de Sienne, mort vers 1295, exécuta, tant à Rome qu'à Florence, des ouvrages qui le firent considérer comme le premier artiste de son temps. Ce qui reste de lui dans ces deux villes suffit pour justifier les éloges de ses contemporains, et c'est avec raison qu'on le désigne comme le restaurateur de son art en Italie. L'abbé Louis de Angelis a publié *Notizie istor di Frà Giacomo Torrita*, Sienne, 1821, in-8°.

TORRUBIA (Joseph), historiographe des franciscains, né vers la fin du 17ᵉ siècle à Grenade, entra dans l'ordre de Saint-Pierre-d'Alcantara. Nommé secrétaire du P. Fogueras, commissaire général du Mexique, et chargé d'y réformer les ordres religieux, il fut mis en prison avec son maître par ces ordres soulevés contre eux. De retour en Europe, il entra dans l'ordre des franciscains, où il parvint aux premières dignités. Il recommença ses voyages, résida aux îles Philippines, à Canton, parcourut toutes les provinces de l'Amérique méridionale, se livrant à des recherches sur l'histoire naturelle, et mourut au monastère d'Aracœli en 1768. On cite de lui, en espagnol : *Dissertation historico-politico-géographique des îles Philippines; propagation du culte mahométan en icelles*, etc., Madrid, 1736, in-4°, et 1753, in-8°; *Description poétique de la plante Gia qui se trouve dans les campagnes de la Havane*, 1749, in-4°; *Introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne*, Madrid, 1754, tome Iᵉʳ, in-fol.; en allemand, Halle, 1773, in-4°; *Chronique de l'ordre séraphique*, Rome, 1756, in-fol.

TORSELLINO ou **TURSELLIN** (Horace), jésuite et historien, né en 1545 à Rome, professa 20 ans les belles-lettres au collége romain, fut ensuite chargé de la direction du séminaire que son ordre possédait à Rome, remplit enfin les fonctions de recteur à Florence et à Lorette, et revint à Rome où il mourut en 1599. On a de lui : *De vitâ S. Francisci-Xaverii libri VI*, Rome, 1596, in-4°, traduit en français et en espagnol; *De particulis latinæ orationis*, ibid., 1598, in-12; *Epitome historiarum à mundo condito ad annum* 1598, Rome, in-12, continué par le P. Ch. Caraffa, et jusqu'en 1638 par le P. Phil. Briet, Utrecht, 1703, 1710, in-8°; traduit en français par l'abbé Lagneau, Paris, 1706, 1757, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1708, 3 vol. in-12: cet ouvrage fut condamné au feu par le parlement en 1761, comme renfermant des maximes pernicieuses.

TORSELLO. *Voyez* SANUTO.

TORSTENSON (Léonard, comte de), l'un des plus grands capitaines du 17ᵉ siècle, né en 1598, au château de Forstena, d'une des plus illustres familles de la Suède, fut d'abord page de Gustave-Adolphe, qui l'emmena en Livonie, et eut l'occasion de reconnaître son intelligence dans une affaire importante. « Le roi, dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chapitre 3), près d'attaquer un corps de Lithuaniens et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné: « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Le roi ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. » Lorsque Gustave entreprit la guerre d'Allemagne en 1630, Torstenson se signala, dès l'ouverture de la première campagne, par la prise de plusieurs villes, et contribua puissamment aux succès des Suédois à Leipzig et au passage du Leck; mais fait prisonnier au combat de Nuremberg et conduit à Ingolstadt, il ne fut échangé qu'après la bataille de Lutzen. Il prit alors la ville de Landsberg, alla en Suède recevoir de la régence, en 1634, le titre de grand maître de l'artillerie, retourna en Allemagne, et y servit avec distinction sous Banier, auquel il succéda dans le commandement général de l'armée suédoise. Il eut d'abord à rétablir l'ordre et la discipline; il y réussit, marcha contre les Autrichiens, les défit en 1642, dans la plaine de Breitenfeldt, et pénétra en Bohême et en Moravie; il fut envoyé contre les Danois, et leur enleva en quelques mois le Holstein, le Sleswig et le Jutland; il détruisit ensuite une grande partie de l'armée de Gallas, et remporta une victoire décisive en 1645, contre une nouvelle armée autrichienne à Jankowitz. Obligé, par ses infirmités, de demander sa retraite, il la reçut en 1646, avec le titre de comte, le don de terres considérables, et le gouvernement général de la Vestrogothie et de plusieurs provinces voisines. Il assista, en 1650, au couronnement de Christine, et détourna, pour un moment, cette princesse du projet qu'elle conçut dès lors d'abdiquer. Torstenson mourut, en 1654, dans de longues souffrances, et fut enterré dans l'église des Chevaliers à Stockholm, non loin du tombeau de Gustave-Adolphe. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Charles-Reinhold Berch. Son *Éloge* par Gustave III, qui avait fait proposer ce sujet pour prix d'éloquence à l'académie qu'il venait de fonder à Stockholm, obtint le prix.

TORTELLIUS (Joannes Aretinus), grammairien, né à Arezzo vers 1400, y obtint la dignité d'archiprêtre de la cathédrale. Plus tard il se rendit à Rome, et fut nommé par Eugène IV sous-diacre de l'église romaine, puis camérier d'honneur, conseiller, secrétaire de Nicolas V, qui lui confia le soin de sa bibliothèque. Tortellius, mort en 1466, jouit pendant sa vie de la réputation d'un savant du premier ordre; mais aujourd'hui il n'est connu que par ses livres de grammaire, encore ne

peuvent-ils servir qu'à retracer l'état de la science au milieu du 15e siècle. On a désigné ces livres sous divers titres : *De potestate litterarum; De orthographiâ; Lexicon; Commentariorum grammaticorum lib. II.* Quelques bibliographes, trompés par ces dénominations diverses, en ont fait autant d'ouvrages distincts : ce n'est pourtant que le même ouvrage. On en compte 13 éditions dans ce siècle qui vit naître l'imprimerie; la 1re, et par conséquent la plus recherchée, est celle de Rome, 1471, in-fol. Il s'en trouve un exemplaire à la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

TORTI (François), médecin, né à Modène en 1658, obtint dans sa ville natale une chaire de médecine à l'âge de 23 ans, reçut le titre de médecin ordinaire du duc François, et fut admis à la familiarité de ce prince; il conserva la même faveur sous son successeur, qui fonda à sa sollicitation un amphithéâtre d'anatomie. Torti honora sa vieillesse par des actes nombreux de bienfaisance et par la fondation d'une chaire de médecine, et mourut en 1741. On a de lui : *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas, inopinatò ac repentè lethales, unâ verò chinâ-chinâ peculiari methodo ministratâ*, Modène, 1709, in-8°, réimprimé plusieurs fois: la meilleure édition est celle de Louvain, 1781, 2 vol. in-8°; *Responsiones iatro-apologeticæ ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ*, Modène, 1715; *Mutinensium medicorum methodus antipyretica vindicata*, etc., Modène, 1819. Sa *Vie* a été publiée par Muratori.

TORTOLETTI (Barthélemi), poëte, né à Vérone vers 1560, mort à Rome, peu après 1647, entra dans les ordres, et fit partie de l'académie des *humoristes*, où il prononça jusqu'à huit discours pour défendre le grand Pompée contre les accusations d'Alexandre Guarini. On a de lui : *Ossuniana conjuratio, quâ Petrus Ossunæ regnum neapolitanum sibi desponderat*, Venise, 1623, in-4° (anonyme); *Giuditta vittoriosa*, poëme héroïque, Rome, 1628, in-8°; *Juditha vindex et vindicata*, poëme en V chants, ibid., 1628; in-4°; *Academia Pompeiana, seu defensio Magni Pompeii in administratione belli civilis*, Rome, 1639, in-8°.

TORY (Geoffroy), en latin *Torinus*, libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, mort en 1556, avait pour enseigne un vase antique percé d'un foret et placé sur un livre clos à trois chaînes et cadenas, avec les mots *non plus* : de là lui est venu le nom de *Maître au pot cassé*, que lui donnent les amateurs d'estampes. Outre des traductions françaises de quelques ouvrages de Lucien, des *Politiques* de Plutarque, etc., on lui doit la révision de plusieurs impressions de Henri Estienne, et un ouvrage très-recherché des curieux : *Champ fleury auquel est contenu l'art et la science de la due proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement antiques, et vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps et le visage humain*, Paris, 1529, petit in-fol., figures; réimprimé sous le titre de l'*Art et la science de la vraie proportion des lettres antiques*, etc., Paris, 1549. in-8°.

TOSCAN (George), un des conservateurs du Jardin du Roi à Paris, né à Grenoble en 1756, mort à Paris en 1826, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, a publié : *Histoire du lion du muséum national et de son chien*, 1795, in 8°; *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au Jardin des Plantes*, in-8°; *l'Ami de la nature, ou Choix d'observations*, etc., 1800, in-8°. Toscan avait été l'un des rédacteurs de la *Décade philosophique*; il a eu part, avec Amaury-Duval, à la traductions des *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, de Spallanzani, 1796, réimprimé en 1800, 6 vol. in-8°, avec des notes de Faujas de Saint-Fond. Enfin Barbier lui attribue : *De la musique et de Nephté*, aux mânes de l'abbé Arnaud, 1790, in-8°.

TOSCANE (ducs de). *Voyez* **BONIFACE**, **MÉDICIS**, etc.

TOSCANELLA (Horace), littérateur du 16 siècle, fut un de ces infatigables écrivains qui fourmillaient alors en Italie, et qui avaient trouvé un moyen commode de se donner une certaine réputation, celui de s'entre-louer. Mais cette gloire distributive ne l'empêcha point de passer toute sa vie dans un état voisin de l'indigence, dont ne purent le tirer ni ses nombreuses traductions, ni ses ouvrages élémentaires, ni les faibles émoluments attachés à ses modestes fonctions de précepteur. Ses principaux écrits sont : *Istituzioni oratorie di Quintiliano*, Venise, 1566, in-4°; *Nomi antichi e moderni delle provincie, città*, etc., *dell' Europa, Africa ed America*, ibid., 1567, in-8°; *Belleze del furioso, con gli argomenti ed allegorie de' canti*, ibid., 1574, in-4°.

TOSCANELLI (Paul del pozzo), ou *Paul le Physicien*, astronome, né en 1397 à Florence, s'était fait dès l'âge de 30 ans, une telle réputation par ses connaissances, qu'il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque que Nicolas Nicoli plaçait sous la tutelle des plus illustres citoyens de Florence. Rempli de la lecture des voyages de Marco Polo, il adopta ses rêves sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'Orient, écrivit même à ce sujet au roi de Portugal Alphonse V, qui le consultait, et lui proposa une nouvelle route pour arriver aux Indes. Mais il raisonnait sur cette donnée fausse que l'Asie orientale n'est éloignée de l'Europe occidentale que de 120°, quoiqu'il y ait réellement entre ces deux terres 230°; et d'ailleurs il ne tenait aucun compte de la barrière insurmontable opposée aux navigateurs par l'Amérique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il communiqua le même plan à Colomb par une lettre, en 1474, lui fit partager son erreur, et ne contribua, comme on voit, qu'indirectement à la découverte du nouveau continent. Il a rendu toutefois des services incontestables à l'astronomie en établissant un gnomon, en 1468, sur le dôme de Florence, et en faisant usage de cette méridienne pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et surtout pour corriger les *tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvements solaires et la quantité de l'année tropique. Paul mourut en 1482.

TOSCANO (Jean-Mathieu), littérateur, né à Milan vers la fin du 15e siècle, fut particulièrement protégé par Catherine de Médicis, et mourut en France peu après l'année 1576. On a de lui : *Octo cantica sacra, è sacris Biblis, latino carmine expressa*, Paris, 1575, in-8°; *Psalmi Davidis, ex hebraïcâ veritate, latinis versibus expressi*, ibid., 1575, in-8°; *Carmina illustrium poetarum italorum*, ibid., 1576, 2 vol. in-16; *Peplus Italæ, in quo illustri viri tùm carmine tùm solutâ oratione recensentur*, ib.,

1578, in-8°. — Un autre MATHIEU TOSCANO, Romain, mort à Condom en 1624, a publié : *Anthologia epigrammatum, nunc primùm edita*, Bordeaux, 1620, in-8°.

TOSCHI (DOMINIQUE), cardinal, né en 1535, à Castellarano, diocèse de Reggio, étudia la jurisprudence à Rome, où tout en éclairant son esprit, il était obligé de pourvoir à son existence. Il obtint le siége épiscopal de Tivoli en 1595, revint à Rome en qualité de gouverneur, fut décoré de la pourpre par Clément VIII en 1599, et après la mort de Léon XI, en 1605, fut sur le point d'être élu son successeur. Toschi, dont le cardinal Baronius fit échouer l'élection, n'en témoigna aucun ressentiment; il mit la dernière main à ses livres de droit civil et canonique, et les dédia même au pape Paul V, qui avait obtenu les suffrages du conclave. Il accordait une active protection aux jeunes gens studieux et sans fortune, leur rappelant, pour exciter leur émulation, qu'il était lui-même le fils d'un pauvre notaire de village. Il mourut en 1620. On a de lui : *practicæ conclusiones juris*, Rome, 1605-08, 8 vol. in-fol.; Francfort, 1612; Venise, 1617; Cologne et Anvers, 1620; Lyon, 1634 et 1661; *Tractatus de jure statuum in imperio romano*, Francfort, 1620, in-4°; *Theologicarum quæstionum ac tractationum omnium series*, Bologne, 1663, in-4°. (Voyez Tiraboschi, *Biblioteca modenese*.)

TOSELLI (FLORIAN), biographe, né en 1699 à Bologne, où il mourut en 1768, prit l'habit des capucins, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et remplit diverses missions à Malte, à Rome et à Milan. On a de lui : *Manuale confessariorum ordinis capuccinorum*, 1737, in-16; *Institutio theologica, juxta omnia dogmata, scholastico nervo instructa*, 1746, 4 vol. in-4°; *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum sancti Francisci capuccinorum*, etc., 1747, in-fol.

TOSETTI (URBAIN), philosophe, né à Florence, professa la philosophie à Rome, sous les pontificats de Benoît XIV et de Clément XIII, et mourut en 1768, au moment où il venait de recevoir sa nomination de recteur au collége de Parme. On a de lui : *De societate mentis et corporis dissertatio psycologico-physica*, Rome, 1754, in-4°.

TOSTAT (ALPHONSE), célèbre théologien espagnol, né à Madrigalejo, petit bourg de l'Estramadure, en 1400, parcourut le cercle des connaissances humaines, et fut regardé comme l'esprit le plus vaste de son siècle. Il remplit avec éclat dans sa grande jeunesse, une chaire de théologie, et fut député au concile de Bâle, où il se fit remarquer par son érudition et son éloquence. De là il se rendit en Italie, et y soutint, en présence du pape Eugène IV, 21 propositions théologiques, dont quelques-unes furent désapprouvées par le pontife, et réfutées par le cardinal Jean de Torquemada. De retour en Espagne, il fut nommé évêque d'Avila, membre du conseil royal de Castille et grand référendaire. Il mourut en 1454, et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. On a de lui des *Commentaires* sur les livres historiques de la Bible et sur l'évangile de saint Mathieu, Venise, 1507, 1596, 13 vol. in-fol., suivis d'*opuscules* sur diverses matières; un *Commentaire* (en espagnol) *sur la Chronique d'Eusèbe*, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; *Quatorze questions* (en espagnol) *sur l'histoire sacrée et la mythologie païenne*, Anvers, 1551; enfin, d'autres écrits, en si grand nombre que ses compatriotes ont calculé qu'il avait employé cinq feuilles par jour, l'un portant l'autre. (*Voyez* la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.)

TOTILA, roi des Ostrogoths, surnommé Baduella, était duc de Frioul, en 541, pendant les règnes d'Hildibald et d'Éraric. La monarchie des Ostrogoths, ébranlée par les victoires de Bélisaire, ne comprenait plus, à cette époque, que les provinces situées entre le Pô et les Alpes. Des divisions funestes avaient éclaté entre les chefs de cette nation; et Totila, neveu de l'avant-dernier roi Hildibald, craignant d'être à son tour victime des assassins de son oncle, était déjà rentré en négociation avec les Grecs; mais avant que le traité fût conclu, à la fin de l'année 541, les Goths massacrèrent Éraric, et proclamèrent Totila à sa place. Ce jeune prince, dont la prudence égalait la valeur, dut cependant ses premiers succès à l'ineptie et aux divisions des généraux grecs qui lui étaient opposés, bien plus qu'au courage de ses troupes. Les Goths étaient tellement abattus par leurs précédentes défaites, qu'ils abandonnaient, à l'approche de l'ennemi, les villes les plus fortes. Ce fut au hasard seul que Totila dut, en 542, la conservation de Vérone; et ce succès, peu glorieux, lui ayant donné le moyen de rassembler une armée de 5,000 Goths, il alla chercher les Grecs qui s'étaient retirés près de Faenza, avec une armée non moins forte; il les attira dans une embuscade et les battit, après quoi, il entra en Toscane, où il fut entouré par des forces supérieures; mais une terreur panique, qui saisit ses ennemis, le délivra de leur armée. Les prisonniers que fit Totila dans cette occasion étant presque tous des soldats mercenaires et sans patrie, il les détermina aisément à se ranger sous ses étendards. Alors, avec une armée plus respectable, il s'avança dans le midi de l'Italie, quoiqu'aucune ville ne voulût lui ouvrir ses portes. Il prit Bénévent, dont il rasa les murailles, et ensuite Cumes, où les femmes de plusieurs sénateurs romains s'étaient retirées. Il les envoya généreusement à leurs maris, sans qu'on leur fît aucun outrage. Naples, qu'il avait longtemps assiégée, et que les Grecs avaient vainement tenté de ravitailler, se rendit à Totila en 543, et le généreux vainqueur soigna lui-même, avec une rare humanité, le régime de ses ennemis, afin qu'en passant tout à coup d'une extrême disette à une extrême abondance, ils ne fussent pas victimes de leur voracité. Totila, en étendant chaque jour son gouvernement sur des provinces nouvelles, faisait bénir sa justice, tandis que l'Italie entière accusait les Grecs d'avarice, de débauche et de cruauté. Totila, qui ne voulait point affaiblir son armée en en détachant des garnisons, et qui rasait partout les murs des villes, pour n'être pas exposé à les reprendre une seconde fois, avait besoin de compter sur l'affection des habitants. En 545, Justinien sentit la nécessité de rappeler Bélisaire de la guerre de Perse, pour l'opposer à Totila; mais il lui donna si peu de soldats et d'argent, que ce grand général ne put empêcher le roi goth de prendre Spolète, Assise, Pérouse, Plaisance et enfin Rome elle-même, presque sous les yeux de Bélisaire, qui était alors à Porto. La capitale de l'empire, avant d'être livrée aux Goths, avait éprouvé les dernières

extrémités de la faim et de la misère; la veuve de Boèce, Rusticiana, après avoir distribué son immense fortune aux pauvres, s'était trouvée réduite elle-même à mendier son pain. Quoique cette dame illustre eût fait renverser dans tous les quartiers de la ville les statues de Théodoric, par une vengeance tardive du supplice de son mari et de son père, Totila ordonna qu'elle fût traitée avec respect. Le roi goth, voulant ensuite marcher dans la Lucanie, fit abattre les murailles de Rome, afin de n'être pas obligé d'y laisser une garnison. On assure qu'il voulait aussi raser les plus somptueux édifices de cette ville, de crainte que les Grecs ne s'y fortifiassent ensuite contre lui; mais Bélisaire lui écrivit pour le conjurer de respecter ces monuments d'une gloire passée, et Totila préféra le culte des souvenirs à son propre intérêt. Quarante jours après le départ du roi goth et de son armée, en 547, Bélisaire rentra dans Rome, qu'il trouva déserte, et il s'y fortifia de manière à pouvoir bientôt y soutenir un nouveau siége. Cependant de petits combats se répétaient chaque jour d'une extrémité à l'autre de l'Italie, et telle était la désolation de cette contrée, que des corps de deux ou trois cents hommes, Grecs ou Ostrogoths, étaient réputés former une armée. En 548, Bélisaire fut rappelé par Justinien pour être chargé de la guerre de Perse; et l'année suivante, Totila reprit Rome, qu'il résolut cette fois de ne point abandonner. Ne pouvant obtenir la paix de Justinien, toujours insensible aux désastres de ses sujets, il attaqua la Sicile, qu'il dévasta en grande partie, et il réduisit les Grecs à n'avoir plus en Italie que quelques partis errants, et quelques forteresses éloignées, sans liaison les unes avec les autres. Enfin Justinien envoya Narsès en Illyrie, en 551; et ce général, après y avoir rassemblé une armée plus considérable qu'aucune de celles qui jusqu'alors avaient soutenu le parti impérial, entra en Italie, en suivant les rives de l'Adriatique, et vint chercher Totila dans l'Apennin entre Matelua et Gubbio, dans un lieu nommé Tagina, où les Goths furent défaits en 552, après la bataille la plus sanglante. Totila, blessé mortellement, expira peu de jours après. Teja, un de ses généraux, recueillit les restes de son armée, et porta encore une année le titre de roi des Ostrogoths; cependant ce fut la mort de Totila qui entraina la ruine d'une monarchie qu'il était seul en état de défendre encore.

TOTT (Claude-Akeson), général suédois dans le 16e siècle, remporta, en 1573, sous le règne de Jean III, sur les Russes, une victoire signalée près de Lode, en Livonie : avec 600 cavaliers et 100 fantassins, il battit 16,000 Moscovites, leur enleva une immense quantité de bagages, les drapeaux, les canons, et un grand nombre de très-beaux chevaux, dont il se servit pour faire une entrée triomphante à Revel. Quelques années après, il eut, sur la frontière, une entrevue avec les ambassadeurs du czar, pour conclure une trêve, et en même temps il fut nommé gouverneur et sénéchal de toute la Finlande. Accusé, en 1590, d'avoir eu part à un complot, qui avait pour but de changer la succession en Suède, il obtint sa grâce à la demande du roi de Pologne Sigismond, fils de Jean III, qui régnait en Suède. Claude Tott mourut en 1596.

TOTT (Claude, comte de), sénateur de Suède, na- quit en 1616, et descendait, par les femmes, du ro Éric XIV. Après avoir rempli plusieurs charges impor tantes, il fut nommé, en 1672, ambassadeur en France et en cette qualité, il ouvrit, l'année suivante, un con grès à Cologne, pour la pacification générale; mais i mourut, en 1674, à Paris. Le comte de Tott fut e grande faveur auprès de Christine; et l'on rapporte qu cette princesse voulut l'élever au trône de Suède, parc qu'elle était mécontente de Charles-Gustave, qu'ell avait fait désigner pour son successeur, en 1649. Ell avait le dessein de donner auparavant au comte le tit de duc, et pour cacher son but, elle offrit le même titr au chancelier Oxenstiern et au grand sénéchal Brahé, qu le refusèrent. La reine abdiqua peu après, et Charles Gustave lui succéda. La famille de Tott, une des plu anciennes de Suède, s'éteignit avec lui.

TOTT (François, baron de), secrétaire d'ambas sade, d'origine hongroise, naquit près de la Ferté-sous Jouarre, à Champigny, le 17 août 1733. Son père attaché à la maison de Ragotzky, était encore page d prince de ce nom, lorsqu'en 1720 il le quitta, et se ren dit en France avec le maréchal de Berchiny. Chargé, d'après sa propre position, d'aller lever dans son pay un régiment de hussards pour servir en France, il fu nommé à son retour aide-major, puis lieutenant-colone de ce corps, et plus tard, brigadier des armées du roi. I remplit, en outre, diverses missions, soit en Allemagne, surtout en 1733, et dans les premiers mois de 17.. soit auprès du kan des Tartares, et enfin dans diverse autres occasions, de 1738 à 1740. Il connaissait si bie la manière de négocier des peuples voisins de la me Noire, que cette considération, jointe à ses premier succès, et à la facilité avec laquelle il parlait le polonai et le turc, le fit choisir pour accompagner Vergennes à Constantinople, au mois d'avril 1755; mais, en 175. il mourut à Rododschig, sur la mer de Marmara, où i était allé voir ceux de ses anciens compagnons qui survivaient à l'infortuné Ragotzky. François Tott, alors âgé d 24 ans, avait accompagné son père à Constantinople, et y resta. Il avait déjà mis à profit son séjour dans la capitale des Osmanlis pour parler leur langue, et connaître leurs institutions. L'ambassadeur français obtint pour le fils une partie du traitement accordé jusqu'alors au père, et, outre ces 4,000 francs, Tott continua à recevoir la solde de capitaine dans le régiment de Berchiny, où il avait fait la guerre de Bohême. Il ne quitta Constantinople qu'en 1763, en vertu d'un congé qui lui permit de revenir en France. Une longue inaction n'eût pu s'accorder avec son caractère; il conçut l'idée d'introduire le pavillon français dans la mer Noire, moyennant un traité de commerce avec le kan de la contrée qu'on appelait alors petite Tartarie. Ce projet, présenté en 1766, ne pouvait qu'être agréé du duc de Choiseul qui attachait de l'importance pour la France à la navigation même du lac de Genève. En effet, Tott fut nommé consul dans la Crimée, en remplacement de Fornetti; et, sans la crainte d'offenser les Turcs, qui n'étaient nullement disposés à reconnaître l'indépendance des Tartares, on lui eût donné un titre plus élevé, dans le dessein de flatter le kan. Le chef avec

lequel on voulait traiter, Arslan-Guéraï, mourut pendant que Tott traversait la Pologne; mais il ne fut pas arrêté par cet événement, bien que l'on n'eût pas autant à compter sur les dispositions de son successeur, Makhsoud-Guéraï. En 32 jours Tott se rendit de Varsovie auprès du kan, à Bakhtchéséraï, où il arriva, le 17 octobre 1767. Prompt à justifier la confiance du ministre de Louis XV, Tott sut prendre quelque ascendant sur le prince auprès duquel il résidait, et il envoya à Paris d'utiles documents relatifs à la politique du divan, ainsi qu'aux affaires de la Pologne. Tout le service qu'on pouvait attendre de lui dans cette position, il le rendit, en profitant de la poursuite de quelques Polonais par les Russes jusqu'à Balta, pour faire prendre à la Porte des résolutions plus fermes. Cette détermination des Turcs de rompre avec la Russie, comblait les vœux de Choiseul, trop éclairé pour méconnaître, comme on l'a tant fait depuis, la nécessité de déjouer l'ambition mesurée, mais insatiable du cabinet de Saint-Pétersbourg. Cependant, ne voyant pas ses vues adoptées sans réserve par le kan, il paraît avoir contribué à le faire déposer, pour mettre à sa place Crym-Guéraï qui avait déjà exercé le pouvoir, et dont la mort, en 1769, fut suivie, au bout de peu de temps, de l'élévation de son neveu Dewlet-Guéraï. Le vizir, avec l'ennemi duquel Tott avait eu trop de liaisons, continuait à lui en vouloir, et décida le nouveau prince les Tartares à le tenir éloigné, comme chrétien, de son camp et de toute la Crimée. Tott revint donc à Constantinople, où il fit une carte du théâtre de la guerre. Le sultan en fut très-satisfait, et d'après les autres renseignements que l'auteur lui soumit, il fit entrer en Ukraine un corps de troupes commandé par le pacha Bender. Tott lui présenta aussi une carte de Russie, et le convainquit si bien du besoin de porter la réforme dans l'artillerie de l'empire, qu'il fut chargé lui-même de mettre ses plans à exécution, et qu'il y travailla tant que dura la guerre avec les Russes. Mais les Osmanlis devaient éprouver qu'il convient peu à des nations de caractère asiatique de rester longtemps en contact avec la civilisation de l'Occident : leur position veut qu'ils en imitent le mouvement progressif, tandis que leur génie s'y refuse. Un étranger ne pouvait, sans essuyer bien des dégoûts, modifier les usages, changer la tactique, et améliorer les procédés des arts chez un peuple qui, même aujourd'hui, a tant de peine à souffrir, dans son propre gouvernement, cette prétendue faiblesse d'innover à la manière des infidèles. Les efforts de Tott ne restèrent pas néanmoins sans résultats. En 1770, on lui confia la défense des Dardanelles, au moment où les vaisseaux russes, que commandait Orloff, répandirent l'alarme dans le sérail même. Ils furent arrêtés par l'exécution, très-imparfaite pourtant, des mesures de défense proposées par Tott. Elles consistaient à placer dans le détroit des bâtiments changés en batteries flottantes, afin que six autres batteries de 50 pièces de canon sur la côte d'Europe, et 5 sur le rivage opposé, missent entre trois feux bien nourris la flotte d'Orloff. L'année suivante, on eut également recours au zèle et aux lumières de Tott pour préserver de l'invasion des Moscovites la Crimée et le voisinage d'Oczakow. Cent cinquante canons furent fondus alors sous sa direction, et il étendit sa vigilance sur le personnel de l'artillerie avec tant de bonheur, que ses canonniers turcs tiraient trois coups par minute, à la grande surprise des pachas, et de leur maître même. En 1772, les travaux ne furent point discontinués; le jet des bombes faisait partie de ces exercices. Il accompagna le reis-effendi pour examiner de vieilles fortifications à l'entrée de la mer Noire, et pour déterminer le lieu où il convenait d'en établir de nouvelles, dont il posa la première pierre, le 16 février 1773. Ces châteaux forts ne furent presque achevés qu'en 1775; mais ils n'avaient pas absorbé toute son attention. Il fournissait des dessins pour la construction des navires, et, en donnant toujours un soin spécial à l'artillerie, il ne négligeait rien de ce qui pouvait porter graduellement les forces de terre et de mer de la Sublime Porte, au niveau de celles que possédaient alors ses ennemis les plus redoutables. Mais la lenteur des Turcs contrariait toutes les opérations. Il en était aimé pourtant; il savait qu'à l'exception de la violence et de l'arbitraire, poussés assez loin pour être reçus comme des arrêts du destin, un mélange de douceur et de dignité était le seul moyen qui convînt à leur caractère, beaucoup moins avili qu'on ne le pense communément en Europe. Parlant d'ailleurs leur langue comme eux-mêmes, il avait acquis toute leur confiance; mais leur éloignement pour les arts de l'Europe restait insurmontable en partie. Les ministres turcs avaient donné à Tott de fréquentes marques de considération, et il dut même à leur entremise le grade de brigadier des armées du roi, qui lui fut accordé au mois de juillet 1773. Il est vrai que quand son retour en France fut décidé, cela produisit peu de sensation à Constantinople; mais il y reçut encore des honneurs particuliers en prenant congé du grand vizir. Peut-être aussi le baron de Tott, dans l'impatience que lui causait l'apathie de ses subordonnés, se décida-t-il à la retraite un peu légèrement. Quoi qu'il en soit, son activité, ses talents et ses connaissances spéciales étaient de nature à le retenir ou à le ramener dans le Levant. En 1776, peu de mois après son arrivée à Paris, le ministre de la marine le chargea de l'inspection générale des consulats sur toutes les côtes méridionales de la Méditerranée. Ses instructions renfermaient un double objet : indiquer les abus introduits dans la plupart de ces établissements, et rassembler, dans la Barbarie, dans l'Égypte, dans l'Asie Mineure, des documents précieux pour le commerce, et même pour l'histoire naturelle. Sous ce dernier rapport, Buffon obtint que Sonnini accompagnât Tott, et commençât ainsi ses laborieuses excursions. Ils s'embarquèrent à Toulon au commencement de 1777, et environ 18 mois après, Tott était de retour à Paris. Cette inspecpection à Smyrne, à Alep, dans l'Archipel, au Caire, à Alexandrie, à Tunis, fut le dernier de ses voyages diplomatiques. Les services qu'il avait rendus étaient également dans les attributions du ministre des affaires étrangères, et du ministre de la marine; il reçut de chacun d'eux une pension, et se mit à rédiger ses diverses observations, et le précis de ses opérations faites particulièrement vers la mer Noire. Ces *Mémoires* auraient satisfait davantage s'il y avait évité une assez forte nuance de charlatanisme, et s'il y avait indiqué la date

de tant de faits dont le récit n'est pas exempt chez lui de confusion; mais enfin ce fut lui qui le premier, à l'égard des coutumes politiques et privées des Osmanlis, opposa des notions exactes et impartiales aux préventions invétérées de l'Occident. Les Savary, les Anquetil du Perron, les Volney, qui depuis ne contribuèrent pas moins à ébranler ces mêmes préjugés, n'ont pu encore les détruire dans beaucoup d'esprits. Devenu maréchal de camp en 1781, Tott commanda la ville de Douai pendant les deux ou trois années qui précédèrent la révolution; mais en 1790, la garnison, ayant formé un projet qu'il voulut déjouer, s'insurgea, et menaça de le mettre à la lanterne. Il échappa à ce péril, et des officiers d'artillerie du régiment de la Fère trouvèrent le moyen de protéger sa sortie de Douai. Il se rendit à Paris, puis, après une année de séjour chez les Suisses, il sollicita à Vienne les lettres de grâce dont il avait besoin, comme fils d'un des plus zélés soutiens du prince Ragotzky; et les ayant obtenues, il chercha une retraite en Hongrie, dans les terres du comte Théodore Bathiany. Il ne jouit pas longtemps d'un repos acheté par tant de fatigues : il mourut en 1793, à l'âge de 60 ans, et ne laissant que des filles. Neuf à dix ans plus tard, un de ses frères mourut à Paris dans une extrême infortune. L'ouvrage du baron de Tott a pour titre: *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 4 vol. in-8°, Amsterdam (Paris), 1784. Peyssonel l'ayant critiqué, fut réfuté lui-même par Ruffin. La seconde édition des *Mémoires*, 2 vol. in-4°, 1785, contient cette *Réponse à la critique de Peyssonel*. Tott fut traduit deux fois en allemand (avec les observations de Peyssonel), à Nuremberg et à Elbing, 1785, et deux fois en anglais, même année. Il le fut aussi en danois, par Morten Hallanger, 1785; en hollandais, par Yshr-Van Hammelsveld, Amsterdam, 1789, en suédois, Upsal, 1800.

TOTTLEBEN (Gottlob-Henri, comte de), aventurier, né en Saxe vers 1710, annonça de bonne heure ses perverses inclinations par la préférence qu'il donnait sur toute autre lecture à la *Vie de Cartouche* et à la *Pratique des filous*. Admis au nombre des pages du roi Auguste III, il plut à ce prince par le récit de ses tours d'adresse, et devint gentilhomme de la chambre. Peu de temps après le roi lui donna pour épouse la comtesse de Siewertz, avec la charge de conseiller du premier tribunal de justice. Il se livra plus que jamais alors à son goût pour la débauche. S'étant rendu coupable de prévarications, il fut dépouillé de sa place et forcé de se soustraire par la fuite aux enquêtes ordonnées contre lui. L'empereur Charles VII ayant refusé ses services, il se rendit à la Haye, où le stadhouder consentit à le charger de la formation d'un régiment, dont il le nomma d'avance colonel. Mais lorsque le stadhouder vint passer la revue de ce corps, il le trouva dans un si mauvais état, qu'il en prononça sur-le-champ le licenciement. Chassé de Berlin, il se rend à Pétersbourg, où il est autorisé à lever un corps franc de 12,000 hommes, dont il obtient le commandement, pénètre en Prusse sous les ordres du général Fermor, contribue à la victoire de Gross-Jagersdorf, obtient le grade de lieutenant général, et entre en vainqueur dans la Poméranie prussienne, où il exerce des brigandages effroyables. En 1760, il force Berlin à capituler, et traite cette ville aussi inhumainement que la Poméranie. Frédéric le force de s'éloigner; il se dirige du côté de Belgrade où il est battu, prend Kolin par capitulation et s'y conduit encore en brigand. Mais le temps de ses prospérités n'était plus. On intercepte une correspondance qu'il entretenait avec le roi de Prusse; il est mis en jugement et condamné à mort en 1763; mais les sollicitations de sa fille font commuer sa peine. Banni de la Russie, il rentre, en 1769, au service de Catherine, qui l'envoie en Géorgie soutenir le prince Héraclius. Il soumet la Circassie, revient, en 1771, à Pétersbourg recevoir l'ordre de Saint-Alexandre-Newski, commande en Lithuanie en 1772, et meurt en 1773 à Varsovie.

TOTZE (Eobald), professeur de droit public et d'histoire à l'université de Butzow, etc., né en 1715 à Stolpe, en Poméranie, mort à Butzow en 1789, a publié: *Histoire des Provinces-Unies, ou nouvelle Histoire du monde*, Halle, 1770, 17 vol. in-4°; *Introduction à la statistique en général, et en particulier à celle des États européens*, Butzow et Wismar, 1779, 4ᵉ édition; 1790 à 1799, 2 vol. in-8°; *Histoire du moyen âge, depuis l'émigration générale des peuples jusqu'à la réformation*, Leipzig, 1790, 1ᵉʳ vol. (Le 2ᵉ n'a point paru.)

TOUCHE (la), grammairien, né dans le 17ᵉ siècle, d'une famille protestante, fut obligé de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre et y obtint la bienveillance du duc de Glocester. C'est sous le patronage de ce prince qu'il publia : *l'Art de bien parler français*, etc., Amsterdam, 1696, in-12; réimprimé en 1710, ibid., 2 vol. in-12, et pour la 4ᵉ fois en 1730. La grammaire de la Touche fut longtemps en usage à l'étranger (Goujet, *Bibliothèque française*, t. 1ᵉʳ). Au nombre des raisons que faisait valoir l'auteur de la *Dédicace* pour recommander l'étude de la langue française, on voit avec peine qu'il ait présenté l'utilité qu'offrirait sa connaissance pour abaisser cette monarchie « devenue si redoutable par mer et par terre depuis 30 ans, qu'il est de la gloire et de l'intérêt de l'Angleterre de ne souffrir jamais qu'elle s'étende au delà de ses justes bornes. »

TOUCHE. *Voyez* GUIMOND.

TOUCHE-TRÉVILLE. *Voyez* LA TOUCHE.

TOUCHET (Marie), née en 1549, fille d'un apothicaire d'Orléans, fut la maîtresse de Charles IX, dont elle eut 2 fils; l'un mourut enfant, et l'autre, Charles, bâtard de Valois, reçut le titre de duc d'Angoulême, et fut père du dernier duc de ce nom. Après la mort du roi qui lui conserva jusqu'à la fin le plus tendre attachement, elle épousa François de Balsac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans et chevalier des ordres du roi, et se montra digne d'une aussi brillante existence par une conduite sage et même sévère. Elle termina sa vie dans la retraite, s'y livrant à des lectures solides et dignes de son esprit qui, selon le Laboureur, était *incomparable*. L'exemple de ses désordres fut plus puissant que son active vigilance sur ses deux filles : l'aînée, la célèbre marquise de Verneuil, fut maîtresse de Henri IV; l'autre vécut 10 ans avec le maréchal de Bassompierre.

TOU-FOU, surnommé *Tseu-Meï*, l'un des plus célèbres poëtes de la Chine, né vers le commencement du

8e siècle à Siang-yang, dans la province de Hou-kouang, annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions, et n'obtint pourtant pas de succès dans ces concours littéraires qui ouvrent aux Chinois la route des emplois et de la fortune. Entraîné vers la poésie, il renonça volontiers aux grades que les lettrés recherchent avec tant d'ardeur, et de 742 à 755, donna trois de ces poëmes descriptifs qu'on nomme *Fou*. Le succès qu'il obtint fixa sur lui l'attention de l'empereur, qui voulut lui confier l'administration d'une province. Tou-Fou, en vrai poëte, n'accepta qu'un titre honorifique, et demeura dans la détresse; mais bientôt il songea à implorer les secours du souverain, et obtint une pension. Malheureusement l'empereur fut contraint d'abandonner sa capitale à un rebelle. Le poëte, fait prisonnier, trouva moyen de s'échapper, et se réfugia en 757 à Foung-thsiang, dans le Chen-si. S'étant adressé au nouvel empereur, Sou-Tsoung, il en reçut une charge importante. Mais son noble courage à défendre un magistrat qui avait encouru la disgrâce du prince, le fit destituer et reléguer à Tsin avec un emploi très-inférieur. Il se démit de cette place et vint à Tching-tou, dont le commandant militaire, nommé Yan-Wou, lui obtint une place qui fournissait à ses besoins sans lui imposer de fonctions. Son bonheur fut de courte durée, et la mort de son protecteur le força bientôt de reprendre sa vie errante. Enfin, vers 768, surpris par la crue soudaine d'un fleuve au milieu duquel il s'était hasardé sur une barque, il resta 10 jours dans un temple abandonné, sans secours ni provisions. Lorsqu'à la suite d'une si longue abstinence on lui apporta des vivres, il mangea beaucoup, et mourut d'indigestion. Il partage avec Li-thaï-pe, son rival et son contemporain, la gloire d'avoir réformé la poésie chinoise.

TOULAN (François-Adrien), membre de la commune du 10 août, né à Toulouse en 1761, s'établit à Paris en 1787, comme libraire marchand de musique, et embrassa la cause de la révolution avec ardeur. L'un des commissaires chargés de surveiller les prisonniers du Temple, il en fut d'abord l'un des plus exagérés; mais bientôt, vivement touché des vertus de Louis XVI, il travailla, de concert avec Cléry et Turgy, à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Après le 21 janvier, il conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses, s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; mais les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier la firent manquer. De nouveaux débats s'étant élevés dans la Convention sur les mesures à prendre contre les Bourbons, les municipaux devinrent plus vigilants et plus sévères, et le projet de faire évader toute la famille royale devint impossible. Toulan voulut du moins sauver la reine, dont la vie était menacée, et il est permis de croire qu'il eût réussi, sans l'obstacle que Marie-Antoinette mit elle-même à l'exécution du projet, en refusant de se séparer de ses enfants. Toulan devenu suspect, et d'ailleurs trahi par de faux amis auquel il avait eu l'imprudence de montrer un présent de la reine, fut arrêté; mais il parvint à s'évader pendant qu'on dressait le procès-verbal de son arrestation, et, caché dans Paris, continua de rendre quelques services à la famille royale. Forcé de s'éloigner, il se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il s'établit écrivain public, et vécut six mois tranquille et ignoré sous le nom de *Roch Alimertre*. Mais sa femme, en demandant un passe-port pour Bordeaux, fit soupçonner que Toulan était refugié dans cette ville. Arrêté par ordre du comité de sûreté générale, il fut envoyé à Paris, traduit au tribunal révolutionnaire, et mourut sur l'échafaud en 1794. (*Voyez* les articles Jarjayes et Lepitre, et le *Précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple*, in-8°; les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, etc.)

TOULICHEN, diplomate et administrateur Mandchou, vit le jour, en 1667, dans le canton de Yekhé, situé au nord de la province de Liao-toung. Sa famille, nommé Ayan Ghioro, quoique peu fortunée, fut pourtant une des plus respectables du pays. A l'époque où la tribu des Mandchous commença à devenir puissante et étendit ses conquêtes sur les peuplades voisines, le bisaïeul de Toulichen se soumit à elle, comme d'autres chefs de ces contrées. Dans sa jeunesse, Toulichen était d'une complexion délicate, qui ne lui permit pas de suivre ses études avec la même assiduité que ses compagnons. Sa faiblesse l'empêcha de se livrer, comme les autres jeunes mandchous, à l'exercice des armes et à celui de la chasse. Il choisit, pour cette raison, la carrière administrative, qui parut plus convenable à ses forces physiques. Après avoir subi plusieurs examens, il fut employé dans la cour des traducteurs de l'empereur, où il servit avec tant de zèle, qu'un an après on lui donna la charge de rédacteur des pièces officielles. Dix ans plus tard, l'empereur Khang-hi l'envoya, à l'occasion d'une disette affreuse, dans les provinces de Chan-si et de Chen-si, pour distribuer des grains aux pauvres paysans. Ayant terminé cette mission, il reçut l'ordre de se rendre dans plusieurs districts méridionaux, afin d'y inspecter les cours des rivières et les canaux, et d'y faire en même temps fabriquer des cuirasses pour l'armée. L'empereur, content de ses services, le créa *amban*, ou grand de l'empire, et lui conféra d'autres titres; il le chargea aussi de se rendre à la grande muraille pour y faire percevoir les impôts. A son retour à Pekin, Toulichen fut nommé directeur des haras impériaux, qui se trouvent en dehors de la grande muraille. Il paraît qu'il les administra mal; car il tomba en disgrâce, et perdit ses places et ses titres. En véritable philosophe, il se retira dans un village, où vivaient encore son père et sa mère. Il s'y occupa d'agriculture, et voulait y finir ses jours, quand un ordre de la cour le rappela dans le cercle des affaires. Les Torgoots, une des quatres branches de la nation des Oeloets ou Kalmuks, établis auparavant dans l'empire de Dzoungars, s'étaient avancés, vers le milieu du même siècle, jusqu'aux bords du Iaïk. Leur kan Ayouka Tardzi monta sur le trône en 1672, obtint des princes russes l'autorisation de se fixer dans les Pepper, qui séparent le Don et le Volga. Son neveu *Arabdjour* vint avec sa mère, en 1703, offrir ses hommages au grand Lama. Pendant leur séjour au Thibet, une guerre s'éleva entre Ayouka et Tsevaug arabdan, souverain des Oeloets. Le jeune prince, n'osant traver-

ser les États de l'ennemi de son oncle, vint à la cour de l'empereur de la Chine, qui le reçut fort bien, et lui donna des terres en Mogolie. Quelques années après (en 1712), Arabdjour voulant rejoindre sa famille, Khang-hi envoya Toulichen, comme ambassadeur à la cour d'Ayouka-Kan, pour préparer et annoncer le retour du prince kalmuk; mais vraisemblablement pour inviter le kan des Torgoots à retourner dans l'ancienne patrie de sa horde. Parti de Pekin au commencement de l'été de 1712, il traversa la Mogolie méridionale, le désert de Gobi et le pays des Khalka, et arriva, après 65 jours, à Selenghinsk, alors première ville russe vers la frontière chinoise. Les autorités russes le reçurent avec honneur, et le firent partir pour Irkoutsk, où il fut obligé d'attendre la permission du prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie, pour pouvoir continuer son voyage. Il y resta jusqu'au printemps suivant, et s'embarqua sur l'Angara pour aller à Ieniseïsk. De là il se rendit par le *Volok* de Makovski, pour s'embarquer sur le Kiet, qu'il descendit jusqu'à Narym, où il se jette dans l'Obi. Il remonta ce fleuve jusqu'à Tobolsk; le prince Gagarin fit à toute l'ambassade une honorable réception. Dans le journal de son voyage, Toulichen a donné un précis de la plupart des conversations qu'il eut avec ce prince; on y démêle le secret mécontentement de Gagarin et son aversion pour le czar Pierre Ier : cette aversion présageait déjà la révolte qu'il méditait et qui le conduisit à l'échafaud. De Tobolsk, l'ambassade se rendit, partie par terre, partie sur les rivières, à Kazan, à Simbirsk et à Saratov, où la narration chinoise place la frontière qui divise la Russie et les Torgoots. Toulichen avait été 18 mois en route depuis Pekin jusqu'à cet endroit. Des honneurs plus grands l'attendaient encore au campement d'Ayouka, placé à Manou Tokhai, canton situé à une sinuosité du Volga. Il y resta 15 jours, sans avoir entièrement réussi dans sa négociation. Cependant Ayouka avait reçu avec respect la patente par laquelle l'empereur Khang-hi lui donnait l'investiture comme kan des Torgoots. Il se reconnut, par cet acte de soumission, vassal de la Chine; et c'est pour cette raison que les Torgoots ont figuré depuis sur la liste des peuples tributaires, jusqu'à ce qu'ils soient venus, en 1771, se ranger tout à fait sous les lois de cet empire. Toulichen retourna à Pekin, à peu près par le même chemin qu'il était venu. Il arriva dans cette capitale vers la fin de juin 1715. L'empereur, satisfait de la manière dont il avait rempli sa commission, le nomma sous-secrétaire de la guerre, et bientôt après premier secrétaire du même ministère. Il était investi de cette charge, quand il publia, en 1723, la relation de son voyage chez les Torgoots, qui parut en même temps en chinois et en mandchou. Elle porte en chinois le titre *I yu lou*, et en mandchou, *Laktchkaha dchetchen de takourakha edchekhe bitkhe*. Sous le règne de Khang-hi, en 1689, la Chine avait conclu avec la Russie un traité de paix, par lequel les limites des deux empires se trouvaient en partie fixées. Ce traité permettait aux marchands russes d'entrer en Mogolie pour y trafiquer, et d'envoyer même des caravanes à Pekin. Cependant la conduite des Russes avait trop souvent excité le mécontentement du gouvernement chinois, et Khang-hi finit par renvoyer, en 1722, tous ceux de cette nation qui se trouvaient à Ourga, campement du khoutoukhtou mogol. Son successeur, Young-tching, insista sur la fixation définitive des frontières entre les deux empires; et le cabinet de Saint Pétersbourg se vit forcé d'accéder à sa demande, en envoyant, en 1726, un ambassadeur plénipotentiaire à Pekin. Le congrès pour la fixation des limites s'assembla l'année suivante auprès de la rivière Boso, qui se jette dans la Selenga. Toulichen en fut un des principaux membres du côté des Chinois. Il était alors vice-président du ministère de la guerre. Le traité qui régla les frontières depuis la mer orientale jusqu'à l'endroit où le Ieniseï entre en Sibérie, fut conclu le 21 octobre 1727, et ratifié le 14 juin 1728. C'est encore aujourd'hui la base des relations qui existent depuis un siècle entre les deux empires. Nous ignorons la date de la mort de Toulichen, qui, à cette époque, était âgé de 60 ans.

TOULLIER (C. B. M.), savant jurisconsulte, surnommé le *Pothier moderne*, né vers 1760 en Bretagne, était, avant la révolution, agrégé à la faculté de droit de Rennes. Pendant les troubles politiques il vécut dans la retraite; mais lors du rétablissement des écoles, en 1805, il fut nommé professeur à celle de Rennes, et bientôt il en devint doyen. Accusé, en 1815, d'avoir montré des principes hostiles à la dynastie des Bourbons, il fut remplacé dans le décanat par de Corbières, un de ses élèves, et depuis ministre de l'intérieur. Cette disgrâce fut utile à Toullier; jaloux d'acquérir de nouveaux droits à l'estime publique, il s'occupa de perfectionner l'ouvrage auquel il devait sa réputation, et eut le plaisir de le voir accueilli par les jurisconsultes, et cité comme une autorité par les tribunaux. Toullier mourut à Rennes en 1835. Son ouvrage est intitulé: *le Droit civil français suivant l'ordre du code*, etc., 1811-20, 9 vol. in-8°. La 5e édition, Paris, 1829-31. est en 15 vol. in-8°, dont le dernier contient une table générale analytique des matières. Cet ouvrage a été réimprimé à Bruxelles.

TOULMIN (JOSUA), anabaptiste, né à Londres, mort en 1815 à Birmingham, ministre d'une congrégation ancienne, signala son zèle pour la défense des principes du docteur Priestley, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : *Mémoires sur la vie et les écrits de Fauste Socion*, 1777, in-8°; *Dissertations sur les preuves du christianisme*, 1785, in-8°; *Tableau historique de l'état des protestants non-conformistes en Angleterre*, 1814, in-8°.

TOULONGEON (FRANÇOIS-EMMANUEL, vicomte DE), historien et littérateur, né au château de Champlitte en 1748, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour suivre la carrière des armes. Partisan des idées de réforme que Voltaire avait mises à la mode, il lui rendit, en 1776, une visite à Ferney, et reçut du philosophe un accueil plein de bienveillance. Il cultivait les lettres et les arts avec succès et recherchait la société des hommes instruits. Lors de l'assemblée des états en 1788, il s'unit à la minorité de la noblesse pour supplier le roi d'établir l'égale répartition de l'impôt et de supprimer d'autres abus signalés par les cahiers. Député aux états généraux, il crut devoir re-

mettre alors au roi son brevet de colonel des chasseurs de Franche-Comté, pour s'occuper uniquement de ses nouveaux devoirs. Il fit partie du petit nombre de nobles qui se séparèrent de leur ordre pour se réunir au tiers état; mais il vota toujours avec le parti modéré. Nommé plusieurs fois secrétaire de l'assemblée, il prit beaucoup de part à la nouvelle organisation de l'armée, ainsi qu'à celle des ponts et chaussées et de l'instruction publique. Après la session, il ne voulut accepter aucun emploi, et, retiré dans le Nivernais, fut assez heureux pour échapper aux persécutions de la terreur. Il devint membre de l'Institut (classe des sciences morales) peu après sa création; et s'empressa de lui communiquer différents mémoires. Élu, en 1802 et en 1809, député de la Nièvre au corps législatif, puis nommé commandant de la Légion d'honneur, il ne se laissa point entraîner par ces faveurs inattendues loin de ses études chéries, et mourut en 1812. On a de lui : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales* (Besançon), 1788, in-8°; *Manuel révolutionnaire*, etc., Paris, 1796, in-18, 1802, in-8°; traduit en allemand; *Histoire de France, depuis la révolution de 1789*, Paris, 1801-1810, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°; *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et le plaisir* (poëme en III chants), Paris, 1807, in-8°; *les Commentaires de César*, traduits en français, Paris, 1813, 2 vol. in-12, réimprimés en 1825.

TOULOUBRE (Louis VENTRE, seigneur DE LA), jurisconsulte, né en 1706 à Aix, y remplit la chaire de professeur de droit français et l'office de substitut du procureur général au parlement, et mourut le 3 septembre 1767. On a de lui : *OEuvres de Scipion du Périer, avec des observations sur l'état actuel de la jurisprudence*, 1760, 3 vol. in-4°; *Recueil des actes de notoriété* donnés par les avocats et procureurs généraux au parlement de Provence, 1756, 1772, in-8°; *Jurisprudence féodale suivie en Provence*, 1756, in-8°, réimprimée sous ce titre : *Jurisprudence féodale observée en Provence et en Languedoc*, 1765, 2 vol. in-8°.

TOULOUSE (LOUIS-ALEXANDRE DE BOURBON, comte DE), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles en 1678, était à peine âgé de 5 ans, lorsqu'il fut créé amiral de France, et n'en avait que 12 lorsqu'il fit preuve d'une étonnante intrépidité aux siéges de Mons et de Namur. La guerre de la succession d'Espagne vint lui offrir de nouvelles occasions de se distinguer. En 1702, il se porta successivement à Messine et à Palerme avec six vaisseaux, et fit reconnaître dans ces deux villes l'autorité de Philippe V. En 1704, il sortit de Brest avec 33 vaisseaux de ligne, et se dirigea sur Toulon, dans l'intention de se réunir à l'amiral Duquesne, dont il rallia l'escadre, composée de 19 vaisseaux, à la hauteur d'Alicante. On eut bientôt connaissance de l'armée anglaise, commandée par l'amiral Rooke, et forte de 70 bâtiments de guerre, dont 45 vaisseaux. Malgré l'infériorité de ses forces, le comte de Toulouse fit ses dispositions pour soutenir le combat, s'il lui était présenté, et profita toutefois du vent pour se rapprocher de Toulon, où il rentra sans avoir été attaqué. Mais il brûlait de se mesurer avec l'amiral Rooke, et il ne tarda pas à se remettre en mer avec 49 vaisseaux de ligne et 65 galères. Il rencontra, à environ 11 lieues nord et sud de Malaga, l'armée des alliés, composée de 65 vaisseaux et de plusieurs galiotes. Un combat meurtrier s'engagea, dans lequel les alliés, malgré leur supériorité, furent battus sur tous les points et perdirent beaucoup de monde. Le comte de Toulouse eut tout l'honneur de cette journée. La paix vint le rendre au calme de la vie privée, et lui permettre de déployer des vertus d'un autre genre. Un seul fait pourrait suffire à son éloge : il a trouvé grâce devant Saint-Simon, l'ennemi déclaré des enfants légitimés de Louis XIV, et a forcé ce frondeur impitoyable à dire qu'il était *l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même*. Il n'entra point dans toutes les intrigues de sa belle-sœur, la duchesse du Maine, et fut récompensé de sa conduite modérée par l'estime générale et même par la bienveillance du duc d'Orléans, régent, qui ne le dépouilla point, comme les autres princes légitimés, des honneurs et des prérogatives réservés aux princes du sang royal. Il épousa, en 1723, Marie-Victoire-Sophie de Noailles, marquise de Gondrin, et il goûta dans cette union un bonheur sans mélange jusqu'à sa mort, arrivée en 1737. Un fils, le duc de Penthièvre, fut l'unique fruit de ce mariage. La comtesse de Toulouse passa le reste de ses jours à Rambouillet, où elle avait tenu, du vivant du comte, une cour qui rivalisait, par son élégance, avec celle de Sceaux, et n'en avait ni l'affection prétentieuse ni le faux bel-esprit. L'étude, la bienfaisance, les devoirs d'une religion éclairée, occupèrent ses tristes et longs loisirs dans cette douce retraite, où elle mourut en 1766.

TOULOUSE-LAUTREC (le comte DE), né au commencement du 18e siècle, d'une ancienne famille du Languedoc, était entré jeune dans la carrière militaire, et se trouvait maréchal de camp, lorsqu'il fut envoyé par la sénéchaussée de Castres aux états généraux de 1789, où il se montra tout d'abord l'adversaire des réformes, et dont il ne tarda pas à s'éloigner, pour aller, disait-il, prendre les eaux. Mais s'étant arrêté quelque temps dans les environs de Toulouse, il fut arrêté par ordre de la municipalité de cette ville, comme prévenu de manœuvres contre-révolutionnaires. On en référa à l'assemblée nationale, et il fut acquitté. Après la session il émigra en Espagne, et fut dénoncé comme entretenant une correspondance avec les royalistes du midi de la France. En 1794, il passa au service de Russie, avec le grade de lieutenant général. S'étant rendu à Berlin en 1795, il y fut arrêté et emprisonné pour avoir vendu, prétendit-on, de faux assignats. Il mourut en prison, et l'on répandit le bruit qu'il s'était tué. Mais cette assertion ne paraît pas prouvée.

TOUMAN-BEY Ier (AL-MELIK-AL-ADEL-SEIF-EDDYN), sultan d'Égypte, n'occupait le trône que depuis trois mois lorsqu'à la suite d'une révolte de l'armée il en fut renversé (ramadan 906—avril 1501). Il périt peu après de la main des rebelles, et Kansouh-al-Gauri fut proclamé en sa place.

TOUMAN-BAY II (AL-MELIK-AL-ASCHRAF), dernier sultan de la seconde dynastie des Mameluks, était né en Circassie : il était neveu du sultan Kansouh Al-Gauri, qui l'éleva et le fit monter par tous les emplois, jusqu'au poste important de *dewadar* ou secrétaire d'É-

tat. Ce prince, en partant pour la Syrie, où il allait s'opposer à la marche du sultan ottoman Sélim Ier, confia le gouvernement de l'Égypte à Touman Bay. Après la mort de Kamsouh-al-Gauri, qui fut tué en 1516, à la bataille de Mardj-Dabek, gagnée par Sélim Ier, les Mameluks échappés à la déroute, et ceux qui étaient restés en Égypte, élurent unanimement Touman Bay pour sultan, le 1er chawal 922 (30 octobre 1516), et lui donnèrent le titre de *Melik-al-Aschraf* (le roi illustre). Aussitôt qu'il eut été installé en présence de l'armée, il sortit du Caire, alla établir son camp hors du faubourg Reidanieh, et y fit élever une redoute formidable, hérissée de canons du plus gros calibre. Ce fut là qu'il attendit Sélim, qui, après avoir conquis Alep et Damas, avait franchi le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Ce fut là aussi que se livra, le 22 janvier 1517, la sanglante bataille qui décida le sort de la monarchie des Mameluks. Touman-Bay était à la tête de 40,000 soldats, tous résolus, comme lui, à vaincre ou à périr: mais l'émir Kauberdy al-Gazaly, l'un des deux traîtres qui avaient facilité la victoire des Ottomans, et qui, pour achever son ouvrage, était revenu en Égypte, où il cachait sa défection sous un zèle apparent, avertit Sélim de ne pas attaquer Reidanieh, où les troupes ottomanes devaient être écrasées. Sélim profite de cet avis, dirige tous ses efforts du côté de la montagne Mokattam, tourne l'armée égyptienne, et en fait un horrible carnage. Après des prodiges de valeur, l'intrépide Touman-Bay, forcé de céder au nombre, donna en frémissant le signal de la retraite qu'il protégea avec autant de bonheur que de succès. Il se jeta dans la ville du Caire, dont il changea chaque rue en retranchement et chaque maison en forteresse. Au bout de 3 jours et 3 nuits de combats continus, Touman Bay passa le Nil, dans l'intention de gagner la haute Égypte, refuge ordinaire des Mameluks vaincus. Mais poursuivi par les janissaires, il se retrancha dans Djizeh, où il tint ferme encore pendant un mois, avec une poignée de soldats : il fut vaincu une troisième fois, et forcé de fuir déguisé. Trahi par un cheik auquel il s'était confié, on le découvrit dans un marais où il était caché au milieu des joncs. Sélim, devant qui Touman-Bay fut amené, parut touché de son infortune et du grand caractère qu'il avait montré. Il songeait à lui confier, le gouvernement du pays dont il avait été le souverain, lorsque la calomnie vint accuser le malheureux prince de n'attendre que le départ du vainqueur pour le trahir et remonter sur le trône. Sélim céda à ces impressions honteuses, et, démentant sa générosité, il fit pendre le brave et malheureux Touman-Bay, dans la ville même du Caire, à la porte de Zuveilé, le 1er rabi 1er 923 (23 avril 1517). L'Égypte devint alors une province de l'empire ottoman.

TOUMERT, TOUMROUT et vulgairement **TOMRUT** (MOHAMMED AL MAHDY BEN ABDALLAH BEN), célèbre imposteur et fondateur, en Afrique, de la secte et de la dynastie des *al-Mowahedoun*, plus communément nommés *Al-Mohades*, prétendait descendre, à la 15e génération, du calife Haçan, fils d'Aly et petit-fils de Mahomet; mais on lui contesta toujours cette illustre origine. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il était de la tribu de Haraga, branche de celle de Moussamédah, et qu'il naquit vers l'an 480 de l'hégire (1087 de J. C.). Avide de gloire et d'instruction, il s'expatria de bonne heure, pour aller à Bagdad étudier la théologie et la philosophie sous le célèbre Ghazaly. Ce docteur, frappé des dispositions du génie de Mohammed, lui prédit sa fortune future. L'an 510 (1116), il revint en Mauritanie, prêchant dans tous les villages où il passait, et il s'arrêta dans un bourg près de Tremecen, où il fit connaissance avec le jeune Abd'el-Moumen. A peine ces deux novateurs se furent-ils fréquentés qu'ils se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à la mort du premier. Ce fut alors qu'Ibn Toumert, s'annonçant pour le véritable Mahdy ou 12e iman, qui doit paraître à la fin du monde, commença à débiter ses principes sur l'unité de Dieu; d'où vient que les princes de la dynastie qu'il fonda et ses sectateurs furent appelés *Al-Mowahedoun*, ou unitaires, par opposition aux nations idolâtres, et même aux chrétiens, auxquels ils reprochaient le dogme de la trinité. Pour en imposer à la multitude, il prend un extérieur farouche, se couvre de haillons, brise les instruments de musique dans les places publiques, renverse le vin, défendu par le Coran, et excite les peuples à se soulever contre les Al-Moravides (Morabétoun), dont la dynastie dominait alors sur la Mauritanie et sur une grande partie de l'Espagne. En 514 (1120), sous le règne d'Aly, il se transporta de Fez à Maroc, où il prêcha publiquement dans une mosquée sa doctrine séditieuse. Aly, instruit de ses menées, le fit venir en sa présence; mais le prétendu Mahdy, sans être ébloui de la majesté du diadème, se mit à reprendre l'empereur de ses défauts, et à lui exposer si éloquemment sa doctrine, qu'Aly, ébranlé, fit assembler les docteurs de Maroc pour la juger. Mohammed avait beaucoup d'instruction et plus encore de finesse; en sorte qu'éludant les questions des théologiens, il leur en proposa de si captieuses qu'ils ne purent y répondre. Indignés d'être vaincus, ils eurent le crédit de faire chasser Ibn Toumert de Maroc. Loin d'être découragé par ce revers, il fit construire une tente hors de la ville; et là il continua ses prédications et ses déclamations contre les vices du prince. Une telle audace le fit condamner à mort par Aly; mais, averti à temps, il s'échappa et se réfugia à Tynamal, accompagné d'Abd'el-Moumen et de neuf autres amis fidèles ou disciples. Il resta près d'un an à Tynamal. Jugeant alors le nombre de ses disciples assez considérable, il déclara hautement et sa prétendue mission, et ses prétentions. Le 15 de ramadan 515 (novembre 1121), ses dix disciples lui prêtèrent serment comme roi; et le lendemain, suivi d'un cortége nombreux, il alla à la mosquée du Tynamal, où il fit, en son nom, la kothbah (prière), et s'annonça pour le Mahdy, ou 12e iman. Tout le peuple de la ville, et les tribus d'alentour le reconnurent pour tel, et lui prêtèrent serment. Cependant Aly, effrayé des progrès de cette secte, avait levé une armée et s'avançait, sûr de la victoire. Mahdy, aussi actif qu'éloquent, parvient à rassembler une armée de 10,000 prosélytes, dont il donne le commandement à Mohammed-ben-Beschir; et les troupes d'Aly sont mises en fuite. Depuis l'an 516 jusqu'en 519 (1122 à 1125), Mahdy ne cessa de combattre les Lamthounis et autres tribus, contre lesquelles

il remporta plusieurs victoires. La défaite des Al-Moravides avait porté un coup sensible à cette dynastie, et fourni à Mahdy des chevaux pour monter sa cavalerie. Aidé de ces secours, il lève une nouvelle armée, et va établir son camp sur une montagne près de Maroc, d'où il harcela, pendant trois années consécutives, les troupes ennemies. Enfin, lassé de cette position, il descend dans la plaine, et suivant le cours du Nafis, soumet toutes les tribus des pays et des montagnes qui le bordent, et pousse ses conquêtes jusque dans le Moussamédah, qu'il réduit. Nous ne suivrons point Mahdy dans ses conquêtes d'Agmat, d'Haroudjah, et d'une partie du mont Atlas. Il suffit de dire que ses guerres furent signalées par des succès éclatants, et que la secte des Al-Mohades s'étendit bien avant dans l'Afrique. Mahdy, de retour à Tynamal, et fatigué de ses expéditions, donna le commandement de ses troupes à Abd'el-Moumen, qu'il décora du titre d'iman ou grand prêtre. Abd'el-Moumen, revêtu de cette dignité, se mit à la tête des troupes, et défit, en 524, les restes des Al-Moravides. Mahdy, charmé de cet exploit, sortit de Tynamal, pour aller à la rencontre de son fidèle ami; à son retour, il fut attaqué d'une violente maladie. Alors, sentant sa fin approcher, il donna à Abd'el-Moumen des conseils suggérés par sa longue expérience, et qui pouvaient affermir sa dynastie. Il lui recommanda principalement de cacher sa mort aux Al-Mohades, afin d'éviter les guerres que cette nouvelle pourrait susciter. Peu à peu la maladie s'aggrava, et Mahdy mourut, dans la 9e année de son règne, le 13, 23 ou 25 ramadan 524 (août 1130). Une éloquence vive et persuasive, beaucoup de dissimulation, et un courage et une audace à toute épreuve, l'art de se faire aimer de ses officiers et de ses soldats, et surtout le talent de séduire et de tromper les hommes, tels sont les traits caractéristiques de cet imposteur. Il joignait à ces avantages une taille, une figure et une voix imposantes. Les historiens nationaux, qui ont vanté sa justice, sa sagesse, sa doctrine et son habileté, conviennent qu'il était perfide et cruel, et qu'il n'épargnait pas même les savants et les pieux personnages lorsque son intérêt l'exigeait. Ne pouvant enseigner l'islamisme aux Moussamèdes, tribu ignorante et grossière, il s'avisa de donner d'abord à chaque individu le nom d'un mot du premier chapitre du Coran. Puis il leur dit que Dieu n'exaucerait pas leurs prières, jusqu'à ce qu'ils eussent appris tous ces mots réunis. Il leur inculqua de la même manière les autres chapitres. Comme Mahdy avait besoin d'employer les prestiges afin d'affermir sa puissance, il fit enterrer vivants, après une bataille, quelques-uns de ses sectateurs, en ayant soin de leur laisser de l'air, au moyen d'un tuyau, et après leur avoir prescrit la réponse qu'ils devaient faire lorsqu'on les interrogerait, et leur avoir promis de brillantes récompenses, s'ils exécutaient fidèlement ses ordres. Il conduisit alors sur le champ de bataille, les chefs et les notables des tribus qu'il voulait s'attacher, et leur dit d'interroger les cadavres de leurs frères, sur la vérité de ses promesses; ceux qui étaient cachés, répondirent aussitôt : Notre symbole de l'unité de Dieu, et la guerre que nous avons faite aux Lamthounis, nous ont valu, dans le ciel, une double récompense : combattez donc vaillamment les ennemis de votre maître, et comptez sur la réalité de ses promesses. Après que ces oracles eurent joué leur rôle, il les étouffa en faisant boucher les tuyaux, afin de prévenir leur indiscrétion. Ce fut par de pareils moyens que Mohammed ben Toumert réussit à fanatiser les Moussamèdes, ses compatriotes, à leur persuader qu'ils étaient destinés à maintenir la *Sunnah* (le recueil des traditions orales de Mahomet), et à exterminer les infidèles Al-Moravides, que le prophète avait réprouvés. La dynastie fondée par ce prétendu Mahdy soumit une grande partie de l'Afrique et de l'Espagne, régna depuis l'an 515 de l'hégire (1121 de J. C.), jusqu'en 667 (1269), et fournit 14 princes.

TOUP (Jean), célèbre philologue, né à St.-Yves, dans le comté de Cornouailles, en 1713, mort en 1785, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'une cure dans le comté où il avait vu le jour, ne se maria point, et consacra toute sa vie à des recherches utiles. Mais son éloignement de la société lui donna, dans ses critiques, un ton d'âpreté qui lui attira de la part de Reiske les qualifications d'*homo truculentus et maledicus*, quoiqu'au fond il fût le plus doux des hommes. On a de lui : *Emendationes in Suidam, in quibus plurima veterum Græcorum loca, cùm explicantur, tùm emaculantur*, Londres, 1760, 1764, 1766, 1775, 4 vol. in-8°; réimprimées sous ce titre : *Opuscula ad Suidam cum appendiculâ notarum et emendationum*, Leipzig, 1781, in-8°; Oxford, 1790, 4 vol. grand in-8°, rare; *Glossæ selectæ ineditæ, epistola de Syracusiis*, dans l'édition de *Théocrite*, par Warton, Oxford, 1770, grand in-4°; *Curæ posteriores, sive appendicula notarum atque emendationum in Theocritum Oxonii publicatum*, Londres, 1772, in-4°; une édition de *Longin*, Oxford, 1778, grand in-4°, 1778, 1789 et 1806, in-8°.

TOUQUET, ex-colonel et libraire, un instant célèbre par ses éditions économiques de Voltaire et de la charte, mourut en mars 1834, âgé de 54 ans, à Blankenberg, près d'Ostende, où il s'était retiré depuis sa faillite.

TOUR (Pierre-François de la), 6e supérieur général de l'Oratoire, né à Paris en 1653, professa les belles-lettres dans plusieurs colléges de sa congrégation, et devint directeur, puis supérieur du séminaire de Saint-Magloire. Il fut élu, en 1696, supérieur général de l'Oratoire par la protection de Bossuet, de le Tellier et du cardinal de Noailles, qui estimaient ses talents, son érudition et sa rare prudence. Il prévit les troubles qui devaient résulter de la bulle *Unigenitus*, proposa, pour les prévenir, des mesures énergiques qui ne furent pas adoptées, et prit une très-grande part à l'accommodement de 1720. Il mourut en 1733. Ses lumières lui méritèrent la confiance des plus grands magistrats, entre autres de d'Aguesseau. Il fut le confesseur de Mme de Montespan, des princes de Condé et de Conti, et d'autres illustres pénitents. Il avait refusé l'évêché d'Evreux, sous Louis XIV, et l'administration de l'archevêché de Rouen, sous la régence. On n'a d'imprimé de lui que quelques *lettres* circulaires pour la convocation des assemblées triennales de sa congrégation.

TOUR (Bertrand de la), prédicateur et fécond écrivain, né vers 1700 à Toulouse, se consacra aux missions

étrangères, et fut, en 1729, nommé doyen du chapitre de Québec et conseiller-clerc au conseil supérieur de cette ville. De retour en France peu de temps après, il fut pourvu d'une cure à Montauban, et devint l'un des fermes appuis de l'académie de cette ville, à laquelle il établit des prix de littérature et d'agriculture, etc. Il mourut en 1780, léguant une somme dont le revenu devait être employé à doter chaque année deux filles pauvres de sa paroisse. On a de lui : *Apologie de Clément XIV*, in-12; *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, in-12, d'abord en 7, puis étendues jusqu'à 20 volumes.

TOUR (Maurice-Quentin de la), peintre de portraits, né en 1704 à St.-Quentin, où il mourut en 1788, s'est surtout distingué dans la peinture au pastel. On cite de lui le *Portrait de Restout, peintre du roi*, sur lequel il fut, en 1746, reçu membre de l'Académie; ceux de *Louis, Dauphin de France*, gravé par Daullé; de *Charles, prince de Galles*, gravé par Aubert; de *René Frémin, sculpteur du roi*, gravé par Surrugues fils; du *maréchal de Lowendal*, gravé par Wille; enfin ceux du *maréchal de Saxe* et de *J. B. S. Chardin, peintre de portraits*, que l'on voit au musée du Louvre. La Tour fonda deux prix de 500 francs, l'un applicable au meilleur tableau de perspective linéaire et aérienne, l'autre qui devait être décerné par l'académie d'Amiens, à la plus belle action ou à la découverte la plus utile dans les arts; enfin sa ville natale lui doit une école gratuite de dessin.

TOUR (Denis-François GASTELLIER de la), généalogiste, né, le 30 mars 1709, à Montpellier, d'une famille honorable, consacra sa vie à l'étude de l'art héraldique et de l'histoire, principalement du Languedoc. N'ayant d'autre ressource que le produit de sa plume, il refusa plusieurs fois des sommes considérables qui lui furent offertes pour l'engager à recevoir des titres suspects. Il supportait les privations avec une indifférence dont un philosophe aurait pu se faire honneur. Mais une riche succession l'ayant fait passer tout d'un coup d'un état voisin de la misère à l'opulence, il fut tellement frappé de cette révolution inattendue, qu'il tomba malade et mourut, quelques jours après, le 25 janvier 1781. La Tour a eu part à l'ouvrage de Dubuisson : *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. On a de lui : *Dictionnaire étymologique des termes d'architecture*, 1753, in-12; *Description de la ville de Montpellier*, 1764, in-4°; *Armorial des États de Languedoc*, 1767, in-4°, de 246 pages : il est très-bien exécuté.

TOUR (Jean-Baptiste BONAFFOS de la), jésuite, né en 1712 à Montréal, diocèse de Carcassonne, après la suppression de son ordre, se consacra aux missions dans les provinces méridionales de la France, où il s'acquit la réputation d'un grand prédicateur. Épuisé de fatigues, il revint dans sa ville natale, où il mourut en 1777. On a de lui : *Cantiques ou Opuscules lyriques sur divers sujets de piété*, souvent imprimés in-12 et in-8°.

TOUR (Simon de la), autre jésuite, né à Bordeaux en 1697, fut instituteur du prince de Conti, principal du collége Louis le Grand, et procureur général des missions étrangères. Il est surtout connu par la lettre que lui adressa Voltaire, et dans laquelle il se plaît à exalter les talents et les vertus de ses anciens maîtres. Lors de la suppression de la société, exilé à Besançon, il y mourut en 1766.

TOUR (Charles-Jean-Baptiste des GALOIS de la), vicomte de Glené, seigneur de Chezelles, etc., né en 1715 à Paris, fut successivement conseiller au parlement d'Aix (1735), maître des requêtes, président du grand conseil, puis intendant et premier président du parlement de Provence; à ces dernières fonctions il joignit, par un singulier cumul, celles d'inspecteur du commerce du Levant et de président du conseil d'Afrique, ce qui n'empêcha pas que, lors de la guerre d'Italie, il fut encore chargé de *certains détails* d'administration militaire. Député à l'assemblée des notables en 1787, il y fut assez mal venu des gens de sa robe, qui, par rapport aux faveurs singulières qu'il avait reçues de la cour, le regardaient comme aussi peu indépendant en sa nouvelle qualité qu'il ne l'avait été comme magistrat. Il sut toutefois s'arranger de telle sorte que l'assemblée des communes de Provence lui décerna, en 1788, une médaille avec cette inscription : *Le tiers état de Provence à C. J. B. des Galois de la Tour, intendant du pays, son ami depuis plus de 40 années.* Arrêté pendant la Terreur, il eut le bonheur d'échapper aux massacres, et mourut à Paris en 1802. — Étienne-Jean-Baptiste de la TOUR, son fils, mourut en 1820, archevêque de Bourges, à l'âge de 70 ans.

TOUR (BAILLET, comte de la), général autrichien, né au château de la Tour dans la province de Luxembourg, vers le milieu du 18e siècle, d'une ancienne et noble famille, d'origine française, prit de bonne heure le parti des armes, fit ses premières campagnes dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, contre les Turcs, sous Lascy et Laudon; fut nommé colonel du régiment des dragons de son nom, l'un des plus beaux de l'armée autrichienne, puis général-major. C'est en cette qualité qu'il fut employé, en 1789, par Joseph II, contre les habitants des Pays-Bas révoltés. Ce qu'il devait à ses compatriotes ne l'empêcha pas d'exécuter avec fidélité les ordres de son souverain : il se rendit maître de Charleroi, et par sa fermeté et sa valeur contribua beaucoup au rétablissement de l'ordre dans ces contrées. Mais la révolution de France vint bientôt y causer d'autres troubles; et le général de la Tour y fut encore employé. Il commandait à Tournay lors de la bataille de Jemmapes, en novembre 1792; et après y avoir soutenu pendant plusieurs jours les efforts de la gauche des Français, il se retira sur le Rhin, rentra dans la Belgique au printemps de l'année suivante, avec le prince de Cobourg, et contribua aux succès de cette campagne, notamment à la bataille de Neerwinden et à l'attaque du camp de Famars. Nommé feld-maréchal-lieutenant, il commandait l'aile gauche de l'armée autrichienne devant Maubeuge; et son corps fut le seul qui obtint des succès à la bataille de Watignies (16 octobre 1793). Dans les premiers mois de l'année suivante, il se fit encore remarquer par divers exploits près de Landrecies et sur la Sambre; mais lorsque les armées de la coalition abandonnèrent les Pays-Bas, en 1794, le comte de la Tour fut chargé de couvrir leurs mouvements rétrogrades,

d'abord derrière la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il résista longtemps sur les hauteurs de Liége; se retira en bon ordre et ne put être entamé lorsqu'il fut attaqué par sa gauche sur l'Ourthe, le 18 septembre 1794, et à Duren le 2 octobre suivant. Il fit encore la campagne de 1795, en Franconie, où il conduisit l'arrière-garde devant des forces très-supérieures; mais qui ne purent l'accabler. Nommé feld-zeug-meister ou général d'artillerie, en 1796, il fut chargé, sous l'archiduc Charles, sur le haut Rhin, du corps d'armée que le départ de Wurmser pour l'Italie avec l'élite des troupes, ainsi que la défection des Saxons et des Bavarois, qui venaient de faire une paix séparée avec la république française, avaient fort affaibli. La Tour ne put empêcher le passage du fleuve par l'armée de Moreau, et se retira derrière le Lech, après avoir éprouvé divers échecs à Friedberg et à Langen-Bruck. Les armées autrichiennes se trouvant alors dans une position concentrique au milieu de l'Allemagne, l'archiduc Charles, leur généralissime, en profita habilement pour attaquer successivement les Français qui avaient commis la faute de séparer leurs efforts. Le général Jourdan fut d'abord repoussé et forcé d'abandonner la Franconie; et toutes les forces impériales s'étant ensuite dirigées vers Moreau, ce général fut obligé d'opérer une retraite qui lui fit le plus grand honneur, et dans laquelle La Tour, qui était chargé de le poursuivre, fut loin de profiter des avantages que lui donnaient la supériorité du nombre et surtout celle de sa cavalerie. Il éprouva même le 2 octobre, à Biberach, un échec important. L'année suivante (1797), La Tour commandait encore le corps d'armée qui fut chargé de disputer à Moreau le passage du Rhin; il n'y réussit pas mieux, et il avait commencé sa retraite sur la Bavière, lorsque les préliminaires de Léoben mirent fin aux hostilités. Il fut alors nommé gouverneur de la Styrie, puis de la haute Autriche. En 1806, il présidait le conseil aulique de guerre, lorsqu'il mourut presque subitement à Vienne. Son fils, qui servait sous ses ordres en 1798, fut tué, le 27 août, à l'attaque d'une redoute près de Manheim. — Son frère, le comte BAILLET, fit comme lui, les campagnes de la révolution contre les Français, parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant, et ayant quitté le service d'Autriche, fut fait lieutenant général au service de France, par Napoléon, puis mis à la retraite après la chute de celui-ci.

TOUR ET TAXIS (DE LA), nom d'une ancienne maison princière d'Allemagne, originaire de Lombardie. On prétend qu'il lui vient de saint Ambroise, évêque de Milan, qui le donna au premier de cette famille, à qui il avait confié, dans une émeute populaire, le poste de la Tour, appelée de la *Porte-Neuve*, où il se défendit avec un grand courage. Un de ses descendants s'appela *Taxus*; et c'est de cet aïeul que plus tard (1313) *Lamorald* prit le nom de *Taxis*. Son arrière-petit fils, *Roger Ier*, comte de Thurn, Tassis et Valsassina, se rendit en Allemagne, y fut reçu chevalier, en 1450, par l'empereur Frédéric II, et immortalisa son nom par l'invention des postes, qu'il organisa d'abord dans le Tyrol. — Son fils, FRANÇOIS, qui fit établir, en 1516, un service de postes entre Bruxelles et Vienne, fut nommé maître des postes général par l'empereur Maximilien Ier. Ses descendants ajoutèrent encore de nouveaux perfectionnements à cette utile invention, qui s'étendit bientôt à toutes les contrées. — LÉONARD DE TAXIS, qui s'était distingué, en 1543, par l'établissement d'un service de poste à franc-étrier entre les Pays-Bas et l'Italie, à travers la Souabe et le Tyrol, et par d'autres améliorations du même genre, fut élevé, par l'empereur Rodolphe II, au rang de baron et à celui de maître de poste général de l'empire d'Allemagne. — Son fils, LAMORALD DE TAXIS, obtint, en 1615, la dignité de comte de l'Empire, et reçut en fief de l'empereur Matthias, pour lui et ses descendants, le privilége des postes de l'Empire, qui fut étendu, en 1621, par l'empereur Ferdinand II, à la branche féminine. — EUGÈNE-ALEXANDRE fut élevé, en 1681, par le roi d'Espagne Charles II, à la dignité de prince, et en 1686, par l'empereur Léopold Ier, à celle de prince de l'Empire, jusqu'à ce que la charge de maître de poste général ayant été établie en fief princier, relevant immédiatement du trône impérial, le prince Alexandre-Ferdinand en fut investi par l'Empereur, et nommé, en 1754, membre du collége des princes de l'Empire à la diète de Ratisbonne. Cette maison, qui possédait d'ailleurs encore la dignité de maréchal du Hainaut, s'était donc élevée si haut par l'introduction des postes.

TOUR-D'AUVERGNE (DE LA). *Voyez*. **BOUILLON** et **TURENNE**.

TOUR-D'AUVERGNE-CORRET (THÉOPHILE MALO DE LA), né le 23 décembre 1743, à Carhaix, dans la basse Bretagne, d'une ancienne et illustre famille, la même que celle de Turenne, fit ses études au collége de Quimper, où il se distingua par son application et ses progrès dans les langues anciennes. En 1767, il entra dans les mousquetaires, et quelques mois après il reçut un brevet de sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois. Sa douceur et son attachement à ses devoirs lui méritèrent bientôt l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades. Il employa ses loisirs à s'instruire dans toutes les parties de l'art de la guerre. Polybe et Vegèce, Folard et Montecuculi formaient sa lecture habituelle; mais les commentaires de César avaient un attrait de plus pour le jeune officier, parce qu'il y trouvait des détails précieux sur les Gaulois, dont il méditait d'écrire un jour l'histoire. Fatigué de sa longue inaction, il sollicita un congé pour aller défendre contre les Anglais l'indépendance de l'Amérique. Il ne put pas l'obtenir; mais on lui accorda la permission de rejoindre, comme volontaire, l'armée espagnole, commandée par le duc de Crillon. Il signala sa valeur au siége de Mahon par de nombreux exploits. Un jour, après un combat très-meurtrier, il retourna seul sur les glacis de la place, enlever, au milieu d'une grêle de balles, un de ses camarades blessé, et le rapporta sur ses épaules jusqu'aux avant-postes. Le duc de Crillon, n'ayant pu lui faire accepter le commandement des volontaires, le choisit pour son aide de camp. Il reçut du roi d'Espagne, Charles III, la décoration de son ordre, mais il refusa la pension de 3,000 francs que ce prince lui fit offrir en même temps. Après la paix de 1783, il rejoignit ses drapeaux, et reprit, avec une nouvelle ardeur, son dessein d'éclaircir les

antiquités gauloises. Aidé par le Brigant, il fit une étude plus approfondie de la langue des Celtes, que ce savant avait retrouvée dans l'idiome populaire de quelques cantons de la basse Bretagne, et reconnut les emprunts faits à cette langue primitive par les Romains, et surtout par les Grecs. Il se disposait à publier le résultat de ses recherches, lorsque la révolution, en soulevant toute l'Europe contre la France, vint l'enlever à ses paisibles travaux, et lui fournir de nouvelles occasions de signaler son courage. Ayant, par une modestie bien rare, refusé toute offre d'avancement, il était encore alors simple capitaine de grenadiers. Il fit, en cette qualité, la campagne de 1792, à l'armée des Alpes, sous Montesquiou et revint avec son régiment vers les Pyrénées, qui devaient être le principal théâtre de ses exploits. Appelé par les généraux dans un conseil de guerre, il donna son avis sur le plan d'attaque, et se chargea ensuite de l'exécuter. Il tourne avec sa compagnie la vallée d'Aran par des chemins que la neige et les glaces rendaient impraticables, en chasse les Espagnols, s'empare d'une maison crénelée, traverse la Bidassoa, et enlève à la baïonnette toutes les redoutes qui en défendaient le passage. Son manteau plié sur le bras gauche, il fondait le premier sur l'ennemi, l'épée à la main, et le mettait en fuite. Humain, généreux même avec les vaincus, il était le père de ses soldats, s'imposant des privations pour adoucir leurs besoins, mangeant avec eux et couchant sous la même tente. Dans les marches, il allait toujours à pied, tenant son cheval par la bride; et si quelqu'un de ses grenadiers lui paraissait fatigué : « Camarade, lui disait-il, monte à cheval; je suis las de le conduire; » et il fallait obéir. Affligé des maux qui pesaient sur la France, il n'aimait pas en entendre raconter les détails. Il ne voulait pas que les soldats s'occupassent de politique : « Nous savons, leur disait-il, que l'ennemi est là; voilà tout ce que nous devons savoir. » Il refusa le titre de général; mais comme le plus ancien capitaine de l'armée, il accepta le commandement des grenadiers qui devaient former l'avant-garde. Il ne laissa que rarement au corps d'armée le temps de rejoindre l'ennemi : dans toutes les rencontres il défit les Espagnols, toujours plus nombreux, et conduisit sa colonne victorieuse jusqu'à Saint-Sébastien. Quoiqu'il n'eût d'autre artillerie qu'une pièce de huit, il se présente devant cette forteresse importante, et le commandant espagnol intimidé se hâte de capituler. La paix avec l'Espagne lui ayant permis de demander un congé, il voulut en profiter pour venir au milieu de sa famille, rétablir sa santé délabrée. S'étant embarqué à Bordeaux (5 juin 1795) sur un transport, le bâtiment fut enlevé par un corsaire anglais, à la vue du port de Brest. La Tour-d'Auvergne, confiné dans le Cornwall, revint à ses études favorites, dont à peine la guerre avait pu le distraire; car il portait toujours avec lui quelques livres. En comparant les mœurs de la langue des Gaulois avec les mœurs de la langue des Bretons, il se confirma dans l'idée que ces deux peuples ont la même origine. A sa rentrée en France, il apprit qu'il venait d'être mis à la réforme. Il ne se plaignit point d'une injuste mesure qui le privait d'un grade acquis par 40 années de service. Heureux de pouvoir désormais se livrer tout entier à l'étude, il s'établit dans une ferme à Passy, afin d'être plus à portée de recevoir les secours qui lui étaient nécessaires pour terminer son grand travail. Toute sa fortune consistait dans 800 livres de rente. « C'est beaucoup, disait-il, pour un grenadier sous les armes : c'est assez pour un homme qui ne s'est pas fait de besoins, dans la retraite. Il écrivait alors à l'un de ses plus intimes amis : Du pain, du lait, la liberté et un cœur qui ne puisse jamais s'ouvrir à l'ambition, voilà l'objet de tous mes désirs. Il avait abandonné sa pension à une pauvre famille, et il trouvait encore dans son superflu de quoi soulager quelques indigents de son voisinage; mais le discrédit des assignats le réduisit bientôt à la nécessité de demander des secours pour lui-même. Il s'adressa au ministre de la guerre, qui donna l'ordre de lui compter 400 écus. Il ne prit que 125 francs, en disant : Si j'ai de nouveaux besoins, je reviendrai. Le duc de Bouillon, son proche parent, à qui il avait fait rendre ses biens, voulut le forcer d'accepter la terre de Beaumont-sur-Eure, qui valait 10,000 francs de rentes. A toutes ses instances la Tour-d'Auvergne répondit : *Je vous remercie*. Informé que le dernier fils de son ami le Brigant allait être enlevé par la conscription, il demanda comme une faveur d'être admis à le remplacer comme soldat. Il rejoignit l'armée en Suisse, combattit à Zurich, et, après la victoire, sauva la vie à des soldats russes qui, cernés, refusaient de se rendre. A la fin de la campagne il revint à Paris, rapportant des médailles et des inscriptions qu'il avait déterrées dans les ruines de l'antique Windonissa (Windish). Après la révolution du 18 brumaire, il fut élu par le sénat membre du corps législatif. Il refusa d'y siéger. Le premier consul lui décerna, sur le rapport de Carnot, alors ministre de la guerre, un sabre d'honneur avec le titre de *premier grenadier de France*. Il accepta le sabre; mais il se défendit de recevoir un titre qui pouvait blesser la délicatesse de ses camarades. La guerre allait recommencer en Allemagne; il fit ses dispositions pour rejoindre l'armée; rédigea son testament, distribua ses meubles entre ses amis, et légua ses livres avec ses manuscrits à Johanneau. A son arrivée au quartier général, il choisit son rang dans les grenadiers de la 46e demi-brigade. Six jours après, il fut tué d'un coup de lance, en avant d'Uber-Hauzen, le 27 juin 1800. Il fut enseveli sur le champ de bataille, dans des branches de laurier et de chêne. L'ordre du jour par lequel le général Dessoles instruisit l'armée de la perte qu'elle venait de faire est un modèle en ce genre. On ne peut le lire sans attendrissement. Le cœur de la Tour-d'Auvergne fut enfermé dans une boîte d'argent, recouverte de velours noir, et confié à la compagnie qu'il avait adoptée. Son nom resta sur le contrôle, et dans tous les appels, le plus brave grenadier répondait : *mort au champ d'honneur*. L'épée qu'il avait reçue pour prix de sa valeur fut placée à l'église des Invalides, dite alors le *temple de Mars*, et un arrêté des consuls décida qu'un monument lui serait élevé dans la ville de Brest; mais cet ordre n'a point reçu d'exécution. La Tour-d'Auvergne possédait toutes les langues de l'Europe, et d'ailleurs était très-versé dans les différentes branches de l'histoire ancienne. L'Académie espagnole d'histoire l'avait admis au nombre de ses membres. L'ouvrage qui nous reste de lui a eu trois éditions : la

première est intitulée : *Nouvelles Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons, pour servir à l'histoire de ce peuple,* Bayonne, 1792. Elle est très-rare.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (René de la), né en 1543, à Gouvernet, près de la petite ville du Buis en Dauphiné, d'une branche cadette de la maison dont étaient les derniers dauphins de Viennois, et que l'on voit portée sur l'état de la noblesse qui prêta serment au roi de France, en 1343, lors de la cession du Dauphiné à Philippe de Valois, fut élevé dans la religion calviniste, et devint le compagnon d'armes de Lesdiguières et de Dupuy-Montbrun. N'ayant pu empêcher la fin malheureuse de celui-ci, il fut, après sa mort, un des chefs du parti protestant dans le Dauphiné, et résista, dans ces contrées, aux attaques de la Ligue et du duc de Savoie. En 1586, il tua, dans un combat singulier, le chevalier de Loriol, prit son cheval, qui était le plus beau de l'armée ennemie et l'envoya en présent au roi de Navarre. Dans les années suivantes, il s'empara de plusieurs forteresses, et se distingua par de nombreux exploits, surtout le 15 décembre 1591, au passage du Verdon, où il tua de sa main le comte de Vincheguerre, officier de l'armée du duc de Savoie. Nommé maréchal de camp, dans la même année, il eut avec Henri IV une correspondance très-honorable, et ce prince, qui l'avait fait chambellan n'étant que roi de Navarre, le nomma, lorsqu'il fut monté sur le trône de France, conseiller en ses conseils d'État et privé, commandant du bas Dauphiné et gouverneur de Die, de Mévouillon, Montélimart, etc. Enfin Louis XIII lui accorda, en 1611, une pension de 10,000 francs, somme alors considérable, et dont Gouvernet de la Tour-du-Pin jouit jusqu'à sa mort, en 1619. Sa terre de la Charce avait été érigée en marquisat au mois de mai précédent. Brantôme, de Thou et Videl parlent avec éloge de ce guerrier, dont la devise était *courage et loyauté.* Ayant eu le malheur de tuer en duel du Pouet, un de ses amis, il acheta le terrain sur lequel avait eu lieu ce combat funeste ; et, quoique protestant, il en fit don aux capucins, chargeant ces religieux de célébrer, tous les ans, l'obituaire de du Pouet. Pour réparer autant qu'il était en lui, un tort qu'il pleura toute sa vie, il voulut être le tuteur du fils de du Pouet ; et il le maria avec une de ses filles. C'est de lui et de Jacques, son frère, que sont descendues toutes les branches de la Tour-du-Pin qui existent encore.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Hector de la), fils puîné du précédent, fut le chef des protestants du Dauphiné, au commencement du 17e siècle, se soumit à Lesdiguières, en 1626, et remit les places de Mévouillon et de Soyans, où il avait fait une vigoureuse défense. Louis XIII le fit maréchal de camp, et lui donna 100,000 livres, avec le gouvernement de Montélimart, qui resta dans sa famille jusqu'à la révolution de 1789. — Un fils de Gouvernet, appelé comme lui René, et député de la noblesse de Languedoc aux états généraux de 1614, fut tué dans la guerre de Piémont, en 1616.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (René, marquis de la), lieutenant général, était le fils aîné d'Hector et naquit en Dauphiné vers 1620. Élevé dans la religion protestante, il embrassa, au sortir de l'enfance, la religion catholique, et fut présenté à la cour de Louis XIII, où il eut beaucoup de succès, par tous ses avantages extérieurs et par une rare habileté dans les exercices du corps. Le cardinal de Richelieu le remarqua et lui fit donner une compagnie de cavalerie, à la tête de laquelle le jeune de Montauban combattit en Catalogne en 1641. Il fit ensuite plusieurs campagnes en Italie et en Allemagne ; et s'étant démis de sa compagnie, en 1650, il leva un régiment de cavalerie de son nom (Montauban), qu'il commanda en Espagne avec une distinction telle que le roi lui confia le commandement de l'armée qui était en Catalogne sous les ordres du prince de Conti. En 1664, il fut envoyé, avec le comte de Coligni, au secours de l'Empereur, qui, pressé par les Turcs, avait demandé des secours à la France ; et il combattit, ainsi que ses frères Louis et Alexandre, au passage du Raab, et à Saint-Godard. Rappelé en France, l'année suivante, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban rétablit son régiment, qui avait été licencié, et fut nommé brigadier. Il servit en Flandre en cette qualité, et concourut, en 1668, à la conquête de la Franche-Comté, sous le prince de Condé, puis à celle de la Hollande, en 1672. Sa conduite dans ces dernières campagnes le fit nommer gouverneur de Zutphen et de Nimègue, puis maréchal de camp (1674). Il assista en cette qualité au combat de Seneffe, où il fut blessé. On le chargea ensuite de conduire à Turenne 20 escadrons et 8 bataillons, avec lesquels il combattit à Mulhausen. On voit, dans la relation de cette affaire, que le maréchal rendit hommage à la valeur de la Tour-du-Pin, en cette occasion. Malgré sa valeur, Montauban fut fait prisonnier dans cette bataille ; mais il obtint son échange aussitôt après, et fit encore, sous Turenne, la belle campagne de 1675. Après la mort de ce grand homme, il contribua à la victoire d'Altenheim, que remporta le maréchal de Lorges. Nommé lieutenant général en 1677, Montauban fut envoyé en Sicile sous le maréchal de Vivonne, et y obtint plusieurs avantages ; fut gouverneur de Messine, et passa à l'armée de Roussillon, où il contribua à la prise de Puy-Cerda, dont il fut nommé gouverneur même avant la reddition de la place. Le roi récompensa alors ses longs services en lui conférant la lieutenance générale au gouvernement de Franche-Comté. Il mourut à Besançon, le 19 juillet 1687.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Louis-Pierre de la), neveu du précédent, fut d'abord chanoine de Lyon, puis vicaire général d'Apt, et enfin évêque de Toulon (1712), où il se montra le digne émule de Belsunce, dans la peste qui désola la Provence, en 1720. Ce prélat mourut en 1737.

TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Jacques-François-René de la), célèbre prédicateur, né à Ypres, le 14 novembre 1720, de la famille des précédents, fut d'abord abbé d'Ambournai, puis grand vicaire de Riez, ensuite chanoine de Tournay, et s'étant fait remarquer par son éloquence, fut chargé de prononcer le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, en 1751, et de prêcher l'Avent en présence de la cour, en 1755. Son débit était noble et persuasif ; mais il l'outrait quelquefois. Ses *Sermons* sont l'ouvrage d'une ima-

gination brillante. Il les a publiés lui-même, en 6 vol. in-12. Ce prédicateur mourut à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, le 26 juin 1765.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (Jean-Frédéric de la), comte de Paulin, ministre de la guerre, naquit, à Grenoble, le 22 mars 1727, et débuta, en 1741, dans la carrière des armes en Westphalie, puis en Bohême. Il combattit ensuite sur le Rhin, comme lieutenant de cavalerie; obtint une compagnie, et passa en Flandre, où il fit les campagnes de 1746 à 1748, sous le maréchal de Saxe. En 1749, il fut nommé colonel au corps des grenadiers de France, et fit, en cette qualité, la guerre de sept ans. Il fut ensuite colonel des régiments de Guienne, de Poitou et de Piémont, puis maréchal de camp, lieutenant général, et enfin commandant des provinces de Poitou, Aunis et Saintonge, emploi qu'il conserva jusqu'à la révolution. La noblesse de Saintes l'ayant nommé, en 1789, un de ses députés aux états généraux, il s'y montra, dès le commencement, partisan des idées nouvelles, et se réunit, avec la minorité de son ordre, à l'assemblée des communes. Cette conduite, si étonnante de la part d'un ancien officier général comblé des bienfaits du roi, mais connu par une rare probité, n'empêcha pas Louis XVI de le nommer ministre de la guerre, dans le mois d'août de la même année. Le nouveau ministre écrivit aussitôt à l'assemblée pour lui faire connaître sa nomination, et protester de son zèle pour les décrets. Il présenta ensuite un plan pour l'organisation de l'armée; mais ce plan, quoique tout à fait nouveau, était encore bien loin de remplir les vues du parti révolutionnaire : il ne fut point adopté; et de la Tour-du-Pin, voyant bientôt éclater de toutes parts la révolte et la sédition des troupes, commença à s'apercevoir de son erreur. Il s'en plaignit souvent à l'assemblée, et n'obtint d'autre résultat que d'affaiblir le crédit que son patriotisme lui avait d'abord obtenu. A l'époque de l'insurrection de Nancy, il parvint cependant à faire adopter des mesures répressives. Mais les révolutionnaires connurent bientôt leur méprise; et ils se répandirent en invectives et en accusations de tous les genres contre le ministre qui les y avait entraînés. Celui-ci offrit sa démission au roi, qui, après l'avoir refusée, fut enfin obligé de l'accepter en novembre 1790. De la Tour-du-Pin vécut jusqu'au mois de mai 1793 dans la retraite à Auteuil, où il fut arrêté; puis mis en liberté, et arrêté de nouveau le 31 août suivant, pour être appelé en témoignage dans le procès de la reine Marie-Antoinette. Cette circonstance devait le perdre; il s'y attendait, sans doute; mais elle devait honorer à jamais son nom. Confronté, devant les juges avec l'auguste accusée, le comte de la Tour-du-Pin salua respectueusement l'épouse de son roi, et il répondit aux interpellations du président avec une franchise et un courage qui ne pouvaient manquer de le conduire lui-même à l'échafaud. Ce fut le 28 avril 1794, qu'on le traduisit devant le tribunal révolutionnaire ; et il fut condamné et exécuté le même jour.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET DE LA CHARCE (Philippe A. G. Victor-Charles, marquis de la), cousin du précédent, était aussi lieutenant général, avait fait les mêmes campagnes en Flandre et en Allemagne, et s'était particulièrement distingué à la bataille de Lawfeld, à la tête du régiment de la Tour-du-Pin. Il avait été nommé commandant et lieutenant général de Bourgogne, en 1765, et membre des assemblées des notables, en 1787 et 1788, bureau du prince de Condé. Arrêté en même temps que le ministre de la guerre, son cousin, et traduit le même jour au tribunal révolutionnaire, il périt sur le même échafaud. Il avait été aussi confronté avec la reine dans le procès de cette princesse qu'il connaissait à peine, et s'était borné à de simples dénégations.

TOUR-DU-PIN (Philis de la). *V.* **LA CHARCE.**

TOURAN-SCHAH Ier, 22e roi d'Hormuz, succéda, l'an 1346, à son père Cothb-eddyn Ier. Son cousin Schady lui ayant enlevé, par trahison, l'île de Keisch, il marcha en personne pour lui faire la guerre. A peine eut-il débarqué, que Schady, abandonné par la plus grande partie de ses troupes, se sauva dans l'île de Keischme, d'où il eut beaucoup de peine à gagner les Iles Bahr-aïn, qui lui appartenaient : il y mourut bientôt après, laissant un fils que Touran-Schah ne dépouilla point de l'héritage paternel. Mais Schambah, frère de Schady, revint de Chyraz, où il vivait retiré par suite de ses guerres contre son frère, se mit en possession des Iles Bahr-aïn, et fit périr son neveu ainsi que plusieurs partisans de son frère. Il se rendit si odieux par ses cruautés, qu'il fut assassiné. Le chef de la conspiration ayant voulu se faire roi de Bahr-aïn, l'opposition qu'il éprouva de la part de quelques seigneurs offrit à Touran-Schah une occasion favorable de recouvrer ces îles. Il y aborda et fit mettre à mort l'usurpateur qui osait lui en demander le gouvernement, comme une récompense du service qu'il prétendait lui avoir rendu, en le débarrassant d'un prince rebelle. Le roi d'Hormuz, après avoir rétabli la tranquillité à Bahr-aïn, s'embarqua pour El-Katif, d'où il alla visiter une partie de ses États de terre ferme en Arabie. De retour dans sa capitale, il y passa le reste de sa vie en repos, et mourut, après un règne de 32 ans, en 1377. Touran-Schah a écrit en persan une histoire fort étendue en vers et en prose, des rois d'Hormuz ses prédécesseurs. Cette histoire, dont Jean de Barros ne paraît pas avoir eu connaissance, puisqu'il n'en a point fait usage dans son Asie portugaise, semble aussi n'être connue en Europe que par l'extrait qu'en a donné Pierre Texeira.

TOURAN-SCHAH II (Fakur-Eddyn), 26e roi d'Hormuz, chassa du trône, en 1436, son frère Seif-eddyn III, qui en avait privé son père Cothb-eddyn II. Il fut confirmé dans sa souveraineté par Schah-Rokh, son suzerain, fils de Tamerlan. Abd'el-Rezzak, ambassadeur et historien de Schah-Rokh, parle dans sa relation, de Touran-Schah, auquel il ne donne que le titre de *Wali* (souverain indépendant) et d'*émir* (prince). Au retour de son ambassade dans l'Inde, il repassa par Hormuz et eut avec Touran-Schah quelques difficultés qui furent jugées par Schah-Rokh. Le roi d'Hormuz mourut vers l'an 1466, après avoir régné en paix 30 ans, suivant Jean de Barros. Texeira ne dit rien de Touran-Schah II dont il ne fait qu'un même prince avec Touran-Schah Ier, omettant ainsi les trois règnes

qui se trouvent entre ces deux rois d'Hormuz, ce qui forme, dans sa chronologie, une lacune d'environ 90 ans. Touran-Schah II laissa quatre fils qui se disputèrent le trône les armes à la main, et qui, en affaiblissant, en désorganisant le royaume d'Hormuz, en préparèrent la conquête aux Portugais.

TOURAN-SCHAH III, 32e roi, fut mis sur le trône, vers l'an 1513, par Reïs Nour-eddyn, qui, ayant fait périr Seif-eddyn IV, frère et prédécesseur de ce prince, ne laissa au nouveau souverain que les prérogatives extérieures et honorifiques du rang suprême. Mais cet ambitieux se voyant avancé en âge, et voulant conserver l'autorité dans sa famille, la confia à son neveu Reïs Ahmed et ne se réserva que l'administration des revenus de l'État. Le jeune ministre acheva d'asservir le faible roi et l'entoura tellement d'espions, que Touran-Schah n'osait dire dire un mot, de peur d'être sacrifié à la vengeance de son tyran. Cependant Alphonse d'Albuquerque, voulant assurer le succès de l'entreprise qu'il avait commencée sur Hormuz, y envoya son neveu Pierre d'Albuquerque, en 1514, pour exiger, du nouveau roi, le tribut, la confirmation du traité et la restitution de la citadelle bâtie par les Portugais. Le roi, ou plutôt son ministre, paya une partie du tribut, prit des termes pour le reste, promit de ratifier le traité, mais refusa de rendre la citadelle. Pierre dissimula, et pour ôter même à Touran-Schah tout soupçon des préparatifs de guerre qui se faisaient contre lui, il lui donna vingt navires hormuziens qu'il avait repris sur les Persans. Au printemps de l'année 1515, Alphonse d'Albuquerque parut devant Hormuz avec une flotte de 27 voiles et quelques bâtiments indiens qui portaient 1,500 Portugais et 700 naturels du pays. Il ramenait un ambassadeur que Touran-Schah avait envoyé en Portugal. Le roi Emmanuel avait promis de diminuer le tribut de moitié si le roi d'Hormuz laissait bâtir une citadelle dans sa capitale; de rendre la navigation libre pour les Hormuziens et les étrangers, à condition qu'ils ne porteraient aucune marchandise prohibée, ni aucun individu des nations en guerre avec les Portugais. Il avait ordonné de mettre en liberté tous les prisonniers d'Hormuz; mais il avait rejeté les autres demandes de Touran-Schah. Pressé par Albuquerque, le prince musulman s'en remit à la générosité de ce vice-roi, qu'il pria de le traiter en père. Un traité fut signé par Nour-eddyn et par Albuquerque au nom de leurs souverains. Un étendard, aux armes de Portugal, fut placé au sommet du palais, en signe d'alliance ou plutôt de servitude volontaire, et l'on commença de bâtir la citadelle sur les fondements élevés sept ans auparavant. Touran-Schah ne craignit pas alors de se plaindre de Reïs-Ahmed à Albuquerque. Ce ministre retardait les travaux de la citadelle, contrariait les Portugais, et, pour les brouiller avec les Persans et avec son maître, il avait forcé celui-ci à recevoir le tadj (ou couronne), que Schah Ismaël lui avait envoyé, et la doctrine d'Aly, que ce monarque venait d'établir en Perse. Ahmed et Albuquerque s'observaient et cherchaient à se défaire l'un de l'autre. Le second fut plus heureux ou plus adroit; il fit assassiner le ministre en présence de Touran-Schah. Les frères d'Ahmed, sous prétexte de venger sa mort, excitèrent une sédition; mais le roi s'étant montré au peuple sur le balcon, avec Albuquerque, les mutins se dissipèrent; les chefs, assiégés dans le palais où ils étaient barricadés, furent forcés de demander quartier et bannis à perpétuité des États d'Hormuz, sous peine de mort, ainsi que toute leur famille. Touran-Schah se croyait libre, parce qu'Albuquerque, lui témoignant beaucoup d'égards, et semblait ne se mêler en rien des affaires du gouvernement; mais l'habile Portugais ne négligeait aucune mesure pour empêcher Hormuz de secouer le joug. Sur le bruit répandu, peut-être à dessein, par lui ou par les musulmans, de l'arrivée d'une flotte égyptienne, il feignit d'avoir besoin de son artillerie pour aller au-devant de l'ennemi, et fit placer dans la citadelle toute celle qui était dans le palais et dans la ville. Quinze rois ou princes du sang, privés de la vue, étaient renfermés dans un palais avec leurs femmes et leurs enfants. Sous prétexte de prévenir les troubles auxquels ils pouvaient donner lieu, il se les fit livrer et les envoya sous bonne escorte à Goa, ne laissant à Hormuz que les deux fils de Seif-eddyn IV. Loin de s'offenser de ces mesures, Touran-Schah vit partir Albuquerque avec regrets, et pleura sa mort. Les successeurs de ce grand homme gâtèrent son ouvrage. Les ministres d'Hormuz furent dépouillés de la direction et du maniement des finances; mais en perdant la partie la plus importante de leurs attributions, ils reprirent leur ascendant sur le roi. Afin d'affaiblir les Portugais, ils déterminèrent, en 1521, le vice-roi Lope de Siquiera, à réduire le prince de Lahsa, qui s'était révolté. Le succès couronna cette expédition, à laquelle prirent part les troupes d'Hormuz, sans s'exposer : le rebelle fut vaincu et tué; El-Katif et les îles Bahr-aïn furent soumises, et Mir-Aschraf, ministre et général des Hormuziens, en eut le gouvernement. Après le départ de Siqueira, il revint à Hormuz, et persuada au roi de s'affranchir de la tyrannie des Portugais. Une conspiration se trama; des ordres furent envoyés aux gouverneurs de Kalhat et de Maskat, pour que, dans un même jour et à la même heure, tous les Portugais fussent égorgés : le premier obéit; le second refusa. Dans la capitale, les conjurés massacrèrent une soixantaine de Portugais; mais ils ne purent s'emparer de la citadelle. Les assiégés firent un feu si terrible, qu'ils incendièrent le palais et la ville. Touran-Schah et toute sa cour se retirèrent dans l'île de Keischme, d'où ce prince, manquant de tout, envoya demander la paix et faire ses excuses au gouverneur portugais. Mais Aschraf, craignant de recevoir le châtiment de sa perfidie, assassina le roi en 1522, et mit sur le trône son neveu, Mahmoud ou Mohammed Padischah, fils de Seif-eddyn. Les aventures de Touran-Schah, improprement nommé *Tor*, par Maffei et d'autres auteurs, et celles de son frère Seif-eddyn, forment le fond du roman de Mme de Gomez, intitulé *Anecdotes persanes*. Les successeurs de ce prince, pendant un siècle, ne furent que des mannequins couronnés, esclaves de la puissance portugaise, jusqu'au dernier, Mohammed-Schah, qui fut conduit prisonnier à Ispahan, après la conquête d'Hormuz par les Persans, en 1622.

TOURAN-SCHAH. *V.* **MELIK EL MOADHAM.**

TOURAN-DOKHT ou plus exactement **POURAN-DOKHT**, reine de Perse, de la dynastie des Sassanides, était la fille aînée de Khosrou-Perwiz et la sœur de Kobad-Schirouieh. Après la mort de ce dernier et de son fils Ardeschir, elle fut l'âme des conspirations dirigées contre l'usurpateur Schahryar ou Schahrbarz. Trois frères intrépides, persuadés par ses discours ou gagnés par ses promesses, assassinèrent le tyran à la porte de son palais, au moment où il allait monter à cheval. Comme il ne restait d'autres descendants mâles de la famille royale que deux ou trois princes dont on ignorait la résidence et même l'existence, Touran-Dokht fut reconnue reine, l'an 629 ou 631. Douée d'un grand discernement, d'un esprit mâle et d'un zèle éclairé pour le bonheur de ses sujets, cette princesse choisit pour premier ministre et pour général de ses armées Feroukh-Zad, l'aîné des trois frères qui avaient immolé l'usurpateur. Secondée par ses talents, elle s'appliqua à faire fleurir la justice, à rétablir la tranquillité au dedans, et à maintenir la paix au dehors. Elle fit périr tous ceux qui avaient trempé dans le massacre des princes ses frères. Pour faire rentrer dans le devoir les gens de guerre, devenus insolents dès lors qu'ils avaient mis un de leurs chefs sur le trône, elle se défit de ceux qui commandaient sur les frontières de l'empire grec, et qui tous étaient partisans de l'usurpateur. Depuis que le désordre s'était introduit dans l'État, les grands opprimaient le peuple. La reine employa d'abord les voies de la douceur pour les ramener à des sentiments plus humains. N'ayant pu y parvenir, elle fit arrêter et condamner à mort plusieurs de ces petits tyrans. Cette conduite ferme et vigoureuse lui mérita les bénédictions du peuple et intimida les nobles : mais, pour le malheur de la Perse, une mort imprévue enleva Touran-Dokht, après un règne de 16, ou suivant d'autres, de 7 mois. On soupçonna, non sans fondement, quelques seigneurs de l'avoir empoisonnée, pendant que son ministre se trouvait sur les frontières. Avec elle s'évanouirent les espérances et les derniers beaux jours de la Perse. Quelques auteurs lui donnent pour successeur un de ses parents, sur le nom duquel ils ne sont pas d'accord. Ce prince inepte, ouvrage de la faction des nobles, déplut au peuple, et disparut au bout d'un mois. Il fut remplacé par la princesse Azourmi-Dokht, qui, plus belle que sa sœur, dont elle ne possédait pas le génie et les talents, mais non moins fière que belle, punit de mort l'imprudent amour de Ferakh-Hormouz, gouverneur du Khoraçan, dont le fils fut le vengeur, en faisant périr Azourmi-Dokht. On donna pour successeur à cette reine son frère Ferakh-Zad, dont on avait découvert la retraite, et qui, victime des révolutions, fut bientôt remplacé par le malheureux Iezdedjerd III. Les auteurs qui rapportent des détails de guerre entre les Arabes et les Persans, sous les règnes de Touran-Dokht et de sa sœur, ont commis des anachronismes; car ces deux reines moururent avant Mahomet, par conséquent avant le califat d'Aboubekr, époque des premières hostilités entre les deux nations.

TOURAN-DOKHT, femme du calife Al-Mamoun, était fille de Haçan Ibn-Sahl, gouverneur de l'Irak et nièce du vizir Fadhl Ibn-Sahl. Son père étala une magnificence extraordinaire et inouïe jusqu'alors, pour célébrer, l'an de l'hégire 210 (825 de J. C.), ses noces avec le calife. Cette princesse paraît avoir été aussi bonne que belle, savante et spirituelle, et on lui fait honneur de plusieurs traits de clémence de son époux. Elle mourut, l'an 271 (884) à l'âge de 84 ans, ayant survécu 53 ans à ce monarque.

TOURLET (René), médecin et helléniste, né en 1770 à Amboise, acheva ses humanités au collége de Pont-le-Roi, où il apprit les mathématiques, le grec et les langues vivantes, et de là se rendit à Orléans, où il suivit les cours de droit et de philosophie. Venu à Paris, il y étudia la physique, et il alla ensuite à Montpellier, où il reçut ses grades en médecine. Fixé dès l'année 1799 à Paris, il y concourut à la rédaction de différents journaux, tels que les *Annales littéraires*, le *Magasin encyclopédique*, etc., et fut chargé de la partie scientifique et littéraire du *Moniteur*. Cet estimable savant mourut au mois de janvier 1836. Indépendamment de nombreux articles, remarquables par un style clair et pur, une critique raisonnée et judicieuse et la plus stricte impartialité, on doit à Tourlet des traductions de Quintus de Smyrne : *la Guerre de Troie*, 1800, 2 vol. in-8°; des *OEuvres* de Pindare, 1818, 2 vol. in-8°, adoptée en 1822 par la commission des livres classiques, et des *OEuvres* de l'empereur Julien, 1831, 3 vol. in-8°.

TOURNEFORT (Joseph PITTON de), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, annonça de bonne heure les plus rares dispositions et le penchant le plus prononcé pour la science qui devait l'immortaliser. Aussi connut-il en peu de temps toutes les plantes de la Provence qu'il habitait. Entré au séminaire malgré lui, il sut dérober chaque jour plusieurs heures à la théologie pour les donner à l'étude de la physique, de la chimie, de la médecine et surtout de la botanique. Rendu à la liberté par la mort de son père, en 1677, il parcourut les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, alla étudier deux ans la médecine et l'anatomie à Montpellier, visita la Catalogne, puis les Pyrénées, et rapporta de ses courses une riche collection de plantes. Appelé en 1683 à Paris, par Fagon, qui se démit en sa faveur de la place de professeur de botanique au Jardin du Roi, il donna à ce jardin un accroissement considérable. Voulant lui conquérir de nouvelles richesses, il retourna en Espagne en 1688, visita le Portugal, pénétra jusqu'en Andalousie, voyagea en Angleterre, en Hollande, et, après avoir refusé la chaire de botanique à Leyde, revint en France, et fut nommé, en 1691, membre de l'Académie des sciences. Il fit paraître, en 1694, son premier ouvrage intitulé : *Éléments de botanique, ou méthode pour connaître les plantes*, Paris, 3 vol. in-8°. Tournefort eut la gloire d'entrer plus avant que ses prédécesseurs dans les vrais principes : la description méthodique des parties de la fleur et du fruit, ainsi que l'établissement rationnel et systématique des genres, lui assurent l'honneur d'avoir été le *premier restaurateur de la science*. Reçu, en 1698, docteur en médecine de la faculté de Paris, il fut envoyé, en 1700, par Louis XIV dans le Levant, et visita l'île de Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie turque et persane, la Géorgie, le mont Arara, et revint

par l'Asie Mineure, visitant Tocat, Angora, Pruse, Smyrne et Éphèse. De tous les lieux où il fit quelque séjour, il faisait passer en France des descriptions et des dessins d'antiquités, de plantes et d'objets des autres règnes. A son retour, il obtint la chaire de médecine au collége de France, et jouit paisiblement des faveurs du souverain, de l'estime de ses compatriotes et de l'admiration de l'Europe. Il était encore dans l'âge de la force, lorsque victime d'un accident, il mourut en 1708. Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui : *De optimâ methodo instituendâ in rem herbariam*, 1697, in-8° de 27 pages; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage en médecine*, 1698, in-12; *Institutiones rei herbariæ* (traduction latine de ses *Éléments*), 1700, 3 vol. in-4°; *Voyage du Levant*, imprimé au Louvre, 2 vol. in-4°; à Lyon, 1717, 3 vol. in-8°; Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4° : cette édition est précédée de l'*Éloge* de Tournefort par Fontenelle, et d'un abrégé de sa *Vie*, contenu dans une *lettre* de Lauthier à Begon; un *Traité de matière médicale*, et une *Histoire et Usage des médicaments et leur analyse chimique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12, publiée par Bernier.

TOURNELY (Honoré), docteur et professeur de Sorbonne, né en 1658 à Antibes, mort en 1729, avait, après 24 ans d'exercice, quitté sa chaire de théologie lors des divisions qui s'élevèrent dans la Faculté en 1716. S'il faut en croire l'anecdote que raconte Voltaire (article zèle, *Dictionnaire philosophique*), comme la tenant d'un des confrères du P. Tournely, ce docteur avait une merveilleuse facilité d'argumentation. C'est de 1725 à 1730 qu'il fit paraître ses traités de théologie, à la révision desquels il avait consacré les premiers loisirs de sa retraite. Le lazariste Collet fut le premier continuateur de ses cours de théologie, dont on a un abrégé par J. Montaigne.

TOURNEMINE (le P. René-Joseph), jésuite, né à Rennes le 26 avril 1661, après avoir professé avec éclat les humanités, la philosophie et la théologie dans différents colléges, fut appelé à Paris, en 1701, pour prendre la direction du *Journal de Trévoux* (1702-1736), qu'il a enrichi d'une foule *d'analyses* et de *dissertations* sur des sujets d'histoire, de chronologie, de littérature, de géographie, de numismatique, etc. Il mourut à Paris le 16 mai 1739, fort regretté de ses nombreux amis. On vante sa bienveillance envers les jeunes auteurs et l'empressement qu'il mettait à les aider de ses conseils. Le tome XLII des *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié, contiennent la liste détaillée de ses ouvrages. Indépendamment des nombreuses *Dissertations* dont on vient de parler, on lui doit les *Tables chronologiques* de la Bible de J. B. Duhamel, 1705, in-fol.; des *Réflexions sur l'athéisme*, imprimées avec le *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon; une édition des *Commentaires de Ménochius sur l'Écriture sainte*, Paris, 1719, 2 vol. in-fol., etc.

TOURNERIE (Étienne le ROYER de la), jurisconsulte et magistrat, naquit en 1730 à Mantilli, près de Domfront. Avocat avant la révolution et pourvu de différentes charges, il fut après 1790 nommé successivement commissaire près le tribunal du district de Domfront, juge au tribunal de département à Alençon, puis juge au tribunal de la première de ces villes, et mourut en 1812. On a de lui : *Traité des fiefs à l'usage de la province de Normandie*, Rouen, 1763, in-12; nouvelle édition augmentée d'un *Traité des droits honorifiques*, ibid., 1773, in-12, 1784; *Nouveau commentaire portatif de la coutume de Normandie*, ib., 1771, 1773, 1784, 2 vol. in-12.

TOURNET (Jean), avocat, né à Paris dans la dernière moitié du 16e siècle, a publié : *Oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre*, 1607, in-8°; *J. Tournet, advocati parisiensis, Gallio*, 1629, in-4°; *Arrêts notables des conseils du roi et des cours souveraines, donnés en matières bénéficiales et causes ecclésiastiques*, 1631, 2 vol. in-fol., et des traductions d'ouvrages de jurisprudence, notamment de ceux de Chopin.

TOURNEUR (Pierre le), littérateur, né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788, débuta dans la carrière des lettres par deux *discours académiques*, couronnés à Montauban et à Besançon. Il donna ensuite une traduction des *Nuits d'Young*, dont le succès toujours croissant, l'engagea à entreprendre, avec Cathuelan et Rutlidge, la traduction du théâtre de Shakspeare. Cette publication, et surtout la *préface* des traducteurs, fut vivement critiquée par Voltaire, qui crut y voir l'intention de sacrifier au dramaturge anglais la gloire des plus grands poëtes français. Le Tourneur, par sa modération, mit le bon droit de son côté. On peut distinguer, parmi ses nombreuses traductions, les *Nuits et OEuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8° et in-12; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, ibid., 1770, in-8°; *Histoire de Richard Savage, suivie de la vie de Thompson*, ibid., 1771, in-12; *Théâtre de Shakspeare*, ibid., 1776, et années suivantes, 20 vol. in-8°. Cette version a été produite, avec des *corrections*, par Guizot, 1824, 13 vol. in-8°; *Ossian, fils de Fingal, poésies galliques*, ibid., 1777, 2 vol. in-4°; *Clarisse Harlowe*, Paris ou Genève, 1784-87, 10 vol. in-8°, fig.; *Choix d'élégies de l'Arioste*, 1785, in-8°; *Voyage de Sparmann au cap de Bonne-Espérance*, ibid., 1787, 5 vol. in-8°; *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, 1788, 3 vol. in-12.

TOURNEUR (Le). Voyez **LETOURNEUR**.

TOURNIER (Jacques-Joseph), mécanicien, né en 1690, à Saint-Claude, où il mourut en 1768, avait, en faisant ses cours de théologie, appris sans maître la sculpture, la peinture, la gravure, l'horlogerie et l'optique. Imaginant pouvoir concilier les systèmes de Copernic et de Tycho-Brahé, il fabriqua une sphère, qui n'obtint pas de l'Académie des sciences l'approbation qu'il en avait attendue. Le cabinet de MM. de Saint-Sulpice posséda longtemps des *planisphères* de son invention.

TOURNON (François de), né en 1489 à Tournon en Vivarais, fut nommé archevêque d'Embrun à 28 ans. L'un des conseillers de la régente pendant la captivité de François Ier, il négocia la délivrance de ce prince, et signa le traité de Madrid. Il eut ensuite la principale part aux négociations qui amenèrent la paix de Cambrai. Renvoyé en Espagne pour demander la main d'Éléonore, il ramena cette princesse, et fit en Guienne la cérémonie de son mariage avec François Ier. En récompense de ses services, il obtint l'archevêché de Bourges, l'ab-

baye de Saint-Germain des-Prés et le chapeau de cardinal. Il n'eut pas le même bonheur dans la mission qu'il eut de raccommoder le roi d'Angleterre avec le saint-siége ; mais il réussit à détacher les princes d'Italie de l'alliance de l'Empereur. La guerre s'étant rallumée, François Ier lui donna le titre de son lieutenant général; et il se trouva ainsi mêlé à toutes les opérations de la guerre, dont on lui attribue en partie les succès. Choisi, en 1538, pour représenter le roi aux conférences de Nice, entre Paul III et l'Empereur, il y signa une paix de 10 ans. Il devint bientôt après, par la disgrâce du connétable de Montmorency, l'unique arbitre des destinées de l'État ; et, faisant de son pouvoir un usage tantôt louable tantôt condamnable, il ordonna ou du moins il toléra des cruautés horribles contre les calvinistes et les Vaudois, dans le même temps qu'il augmentait la bibliothèque du roi à Paris, fondait l'imprimerie royale, protégeait les gens de lettres et les savants les plus illustres, et amassait 4 millions dans le trésor royal. A l'avénement de Henri III, il fut envoyé en Italie, où les Guises, qui redoutaient son influence, le laissèrent 8 ans. Il y coopéra à l'exaltation de Jules III, négocia un traité avec le nouveau pontife, et souleva contre l'Empereur plusieurs princes d'Italie. Ce service lui valut l'archevêché de Lyon, et de la part du pape le titre d'évêque de Sabine : c'est également à cette occasion que les Vénitiens frappèrent une médaille en son honneur. A son retour en France, en 1555, trop fier pour subir la loi de la duchesse de Valentinois, qui gouvernait l'État, il se retira dans son diocèse, et s'y déchaîna contre les calvinistes. Obligé de retourner à Rome avec la mission d'entraîner Paul IV dans une guerre contre Charles-Quint, il fit tous ses efforts pour maintenir la paix ; mais il ne réussit point dans ce projet, que dictait la prudence. Il resta cependant en Italie, chargé des affaires de France. Après la mort de Paul IV il balança le choix des cardinaux, et n'en obtint pas moins la confiance de Pie IV, qui le nomma évêque d'Ostie et doyen du sacré collége. Rappelé après la mort de Henri II, il fit recevoir dans le royaume l'ordre, déjà célèbre, des jésuites, croyant s'opposer par cette mesure aux progrès du calvinisme. Enfin, après avoir empêché François II d'assassiner le roi de Navarre, il vit s'ouvrir le règne funeste de Charles IX. Il se fit remarquer aux états d'Orléans en 1560 et au colloque de Poissy, qu'il présida l'année suivante, et mourut à Saint-Germain en Laye en 1562. Il avait pris, pendant 39 ans et sous quatre rois, la part la plus active aux affaires. « C'était, dit Varillas, un ministre laborieux, capable selon le temps, qui avait l'esprit pénétrant et le jugement net, et qui se piquait d'aller au solide. » Divers auteurs ont écrit sa *Vie*, notamment le P. Ch. Fleury, Paris, 1779, in-12.

TOURNON (CHARLES-THOMAS **MAILLARD** DE), né à Turin en 1668, gagna la confiance du pape Clément XI, qui lui conféra la dignité de patriarche et le nomma son vicaire apostolique aux Indes et à la Chine, avec la mission d'interdire aux nouveaux chrétiens tous les usages qu'il jugerait contraires à la pureté de la foi catholique. Arrivé en 1703 à Pondichéry, il vit les rites pratiqués par les chrétiens malabares, les proscrivit par un décret, en 1704, et partit aussitôt pour Manille, d'où il continua sa route jusqu'à la Chine. A peine y eut-il mis le pied, que, réunissant à Canton les chefs des missions, il leur déclara le but de son voyage, et leur imposa l'obligation de faire disparaître des églises les signes des emblèmes relatifs au culte du ciel et des ancêtres. Admis, par le crédit des jésuites, à l'audience de l'empereur Khang-hi, il lui fit des propositions qui lui déplurent, et reçut l'ordre de sortir de Pekin, en 1706. Il s'arrêta à Nankin, et y publia, en 1707, le fameux mandement par lequel il interdit aux nouveaux chrétiens la pratique des anciennes cérémonies, et enjoint aux missionnaires de se conformer à cette instruction, sous les peines canoniques. L'empereur irrité le fit saisir et conduire à Macao, où les Portugais, chargés de le garder, lui firent subir des traitements rigoureux, auxquels il succomba en 1710, après avoir été créé cardinal par le pape, et revêtu dans sa prison des insignes de sa nouvelle dignité. Ses mémoires authentiques ont été publiés par les soins du cardinal Passionnei, sous ce titre : *Memorie storiche della legazione e morte del card. di Tournon, esposticon monumenti rari ed autentici, non più dati in luce*, Rome, 1762, 8 vol. in-8°.

TOURNON (PHILIPPE-CAMILLE-CASIMIR **MARCELIN** DE), pair de France, comptait parmi ses ancêtres le cardinal-archevêque de Lyon. Auditeur au conseil d'État en 1806, il fixa dès cette époque l'attention de Napoléon, qui ne tarda pas à lui confier des fonctions importantes. Nommé d'abord intendant à Bareuth, il fut enlevé par un parti autrichien en 1809, et conduit prisonnier en Hongrie. L'armistice qui suivit la victoire de Wagram lui ayant rendu la liberté, il fut chargé la même année de la préfecture de Rome, qu'il administrait encore lors des événements de 1814, qui mirent momentanément Rome et les États du saint-siége au pouvoir des Napolitains. Napoléon, pendant les cent jours, voulut lui confier la préfecture du Finistère, puis celle de l'Hérault, mais il ne crut pas devoir les accepter. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma préfet de la Gironde ; en 1818, maître des requêtes en service extraordinaire; préfet du Rhône en 1821, et conseiller d'État. Il entra, en 1824, à la chambre des pairs, dont il se proposait d'écrire l'*histoire*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1833. Il avait publié l'année précédente un ouvrage intéressant sous ce titre : *Études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États romains.*

TOURON (LE P. ANTOINE), biographe et controversiste, né dans le diocèse de Castre en 1668, mort à Paris en 1775, a publié : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4° ; *Vie de saint Dominique de Guzman*, ibid., 1739, in-4°; *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, ibid., 1743-49, 6 vol. in-4°; *De la Providence*, etc., ibid., 1752, in-12; *Histoire générale de l'Amérique*, ibid., 1768-70, 14 vol. in-12 : c'est, comme l'auteur le dit lui-même, une *Histoire ecclésiastique du nouveau monde.*

TOURREIL (JACQUES DE), littérateur, né à Toulouse en 1656, mort à Paris en 1715, se voua d'abord à l'étude du droit. Il obtint, en 1681 et 1683, deux prix d'éloquence à l'Académie, et, se livrant dès lors à la littérature, il publia, en 1691, une *version* française de la

première *Philippique*, des trois *Olynthiennes* et de la *Harangue sur la paix*, qui lui valut les bonnes grâces du contrôleur général Pontchartrain et son admission à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française. Après avoir prononcé, comme académicien, plusieurs *discours*, et publié des *Essais de jurisprudence*, Paris, 1694, in-12, où il traite les questions les plus graves de la manière la plus frivole à la fois et la plus fastidieuse, il eut le bon esprit de refaire sa *version* de Démosthène, en ajoutant aux cinq *harangues* déjà traduites trois autres *Philippiques* et les *discours* sur la Chersonèse et sur la lettre de Philippe. Ce second travail n'ayant pas eu l'approbation générale, il eut le courage de le refaire une troisième fois, et y consacra les quinze dernières années de sa vie, tout en s'occupant de quelques autres écrits, entre autres de l'*Histoire du règne de Louis XIV*, conjointement avec les autres membres de l'Académie des inscriptions. Il est fâcheux qu'il ait su trouver du temps aussi pour empêcher par ses intrigues l'admission de Chaulieu à l'Académie française. On a une édition complète des *OEuvres de Toureil*, publiées par Massieu, son confrère, Paris, 1721, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12.

TOURREIL (Amable de), frère du précédent, mort en 1719 à Rome, où il venait d'être détenu dans les prisons de l'inquisition, après l'avoir été pendant 4 ans au château Saint-Ange, passe pour le véritable auteur du livre intitulé : *l'Innocence opprimée par la calomnie, ou Histoire de la congrégation des filles de l'enfance de Jésus*, 1688, 2 parties in-12, attribué aussi à Antoine Arnauld et à Quesnel.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis CLARET de la), naturaliste, né en 1729 à Lyon, y remplit, pendant 20 ans, une charge de magistrature, qu'il quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Il se forma une collection très-considérable d'insectes, un herbier très-riche et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne; il recueillit dans un vaste parc, transformé en pépinière, tous les arbres et arbustes étrangers qui purent s'y acclimater, et dans un jardin à Lyon plus de 3,000 espèces de plantes rares; il voyagea pendant plusieurs années en Italie et en Sicile, herborisa avec J. J. Rousseau, son ami, à la Grande-Chartreuse, et entretint une correspondance suivie avec Linné, Haller, Adanson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. Il mourut à Lyon à la fin du siége de cette ville en 1793. On a de lui : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8° (avec Rozier, son ami); *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8°; *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8°; *Conjectures sur l'origine des belemnites*, dans le Dictionnaire des fossiles de Bertrand; *Mémoires sur les monstres végétaux*, dans le Journal économique, juillet 1761; *Mémoire sur l'helmenthocorton ou mousse de Corse*, dans le Journal de physique.

TOURTECHOT-GRANGER. *Voy.* **GRANGER.**

TOURTELLE (Étienne), médecin, né le 27 février 1756 à Besançon, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable, dont un malheureux amour vint le distraire, au point que, prenant conseil de sa seule douleur, il s'enferma dans un cloître. Mais le calme de cette retraite lui rendit la paix intérieure et le goût du travail, et dès lors il traça le plan de son *Histoire philosophique de la médecine*. Il alla suivre pendant 4 ans les leçons des plus habiles professeurs de Montpellier et de Paris, revint pratiquer son art dans sa ville natale, s'occupa de quelques questions d'économie rurale proposées par les académies, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788 il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon, et lors de la suppression des universités, il fut attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin. En 1794, il passa comme professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et y obtint pendant 4 ans le plus brillant succès; mais le mauvais état de sa santé le força d'abandonner sa chaire pour venir occuper à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. Il y mourut en 1801. On a de lui : *Éléments d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Strasbourg, 1797, 2 vol. in-8°; ibid., 1802; Paris, 1815, 1822, 2 vol. in-8° (traduits en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8°); *Éléments de médecine théorique et pratique*, Strasbourg, 1799, Paris, 1815, 3 vol. in 8°; *Éléments de matière médicale*, Paris, 1802, in-8°; *Histoire philosophique de la médecine*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°; enfin de nombreux manuscrits.

TOURTELLE (Marie-François), fils du précédent, né en 1785 à Besançon, mort professeur suppléant à l'école de médecine de Strasbourg, en 1813, est auteur d'un *Traité d'hygiène publique*, Strasbourg, 1812, 2 vol. in-8°.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de COTENTIN, comte de), naquit à Tourville en 1642, et fut reçu chevalier de Malte à 14 ans. Après avoir fait, avec une grande distinction, ses caravanes sur les vaisseaux de la religion et avoir mérité pour de brillants services une récompense glorieuse de la république de Venise, il fut fait capitaine de vaisseau par Louis XIV en 1667, et désigné 6 ans plus tard pour faire partie de l'expédition que le duc de Beaufort conduisit à Candie. Il se distingua aussi sous le comte d'Estrées dans les guerres de 1671 à 1673, notamment au fameux combat de Soulth Bay (juin 1672). Il commanda, en 1675, un des vaisseaux de l'escadre du chevalier de Valbelle, envoyée au secours des Messinois révoltés contre l'Espagne, et l'année suivante, sa belle conduite à la bataille d'Agousta, gagnée par Duquesne sur l'amiral Ruyter (21 avril 1676), lui valut le grade de chef d'escadre. Il commanda, en 1677, l'avant-garde de la flotte du marquis de Vivonne dans le combat livré en vue de Palerme aux Espagnols et aux Hollandais réunis, combat où il coula ou fit sauter 12 vaisseaux de l'escadre des alliés. Après la paix de Nimègue, il prit part aux diverses expéditions de Duquesne contre Alger et Tripoli, ainsi qu'au bombardement de Gênes. Il avait été promu, en 1682, au rang de lieutenant général des armées navales. Des corsaires algériens ayant infesté de nouveau la Méditerranée, il les balaya dans une campagne de 6 mois, et rentra à Toulon avec quantité de leurs bâtiments, à bord desquels s'étaient trouvés des captifs chrétiens. Lorsqu'en 1688 Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, Tourville eut le commandement de cinq vaisseaux qui devaient se joindre à l'armée navale aux ordres du maréchal

d'Estrées. Il ne la rallia qu'après avoir capturé deux bâtiments de la compagnie des Indes richement chargés et les avoir expédiés pour la France sous l'escorte de deux de ses vaisseaux. Avec les trois qui lui restaient, il avait aussi forcé, après 3 heures de combat, deux vaisseaux espagnols qu'il rencontra à saluer son pavillon. La ruine d'Alger en 15 jours de bombardement marqua le terme de cette expédition. Nommé depuis peu de temps vice-amiral des mers du Levant, le comte de Tourville commanda, en 1689, une des deux escadres qui portèrent en Irlande d'inutiles secours au roi Jacques II renversé de son trône. La campagne suivante, la plus importante par ses résultats, mais dont aussi le succès coûta plus d'efforts, ajouta à la réputation de Tourville, qui, de concert avec le comte d'Estrées, termina l'expédition en se rendant maître d'un convoi considérable mouillé dans la baie de Tingmouth. Tandis qu'un armement considérable se formait à la Hogue pour transporter de nouveau Jacques II en Angleterre, deux escadres furent équipées, l'une à Brest sous le commandement de Tourville, l'autre à Toulon sous celui du comte d'Estrées. Une tempête empêcha cette dernière de rallier le pavillon de Tourville, qui, lui-même retenu par les vents contraires dans la rade de Brest, y reçut ordre de chercher l'armée anglaise, dont on venait d'apprendre la sortie, et de la combattre forte ou faible. Louis XIV n'eut pas plutôt fait expédier ces instructions à Tourville, que, mieux informé sur le nombre des ennemis, dont l'armée combinée comptait 88 vaisseaux, il lui dépêcha de nouveaux ordres pour qu'il différât toute attaque jusqu'à ce qu'il fût rejoint par 23 vaisseaux que devaient lui amener le comte d'Estrées, le marquis de la Porte et le comte de Château Regnault. Mais Tourville était en mer à la tête de 44 vaisseaux, et lorsque, le 29 mai, l'escadre française rencontra la flotte ennemie à la hauteur de la Hogue, une brume épaisse empêcha d'abord qu'on n'en reconnût le nombre, et lors même que ses premières instructions eussent été moins précises, Tourville n'eût pu que difficilement tenter une retraite. Dans ce combat jusque-là sans exemple, les dispositions de Tourville furent si admirablement combinées, la bravoure des matelots et des chefs fut si héroïque, qu'il tint à peu de choses que la victoire ne restât à l'escadre française. La perte en hommes avait été à peu près égale de part et d'autre. Les vaisseaux anglais ne furent pas moins maltraités que les vaisseaux français, dont l'opiniâtre résistance suggéra enfin aux alliés l'idée de cesser le combat pour empêcher la retraite d'un ennemi si redoutable. Cette retraite effectivement était devenue presque impossible, et Louis XIV put, en apprenant un si grand désastre, se féliciter de n'avoir pas du moins à regretter la perte de Tourville. Cet échec ne nuisit point à la réputation de Tourville. L'amiral Russel lui écrivit pour lui témoigner son admiration sur l'extrême valeur qu'il avait montrée en l'attaquant avec des forces si inférieures. Nommé maréchal de France en 1693, il eut cette même année l'occasion de prendre sa revanche du désastre de la Hogue. Chargé avec 71 vaisseaux d'intercepter un riche convoi de bâtiments anglais et hollandais, il l'attaqua le 28 juin à la hauteur du cap Saint-Vincent, prit en peu d'heures 27 bâtiments et en brûla 45, tant de guerre que de commerce. Cette expédition causa aux alliés une perte de plus de 80 bâtiments et d'environ 36 millions. La paix de Ryswick (1697) lui donna un repos qu'il n'avait pas encore connu et que sa santé lui rendait nécessaire; il fut même réduit bientôt à renoncer au service de mer, et vint se fixer à Paris, où il mourut le 28 mai 1701. On a sous son nom des *Mémoires* (1743 et 1758, 3 vol. in-12), roman informe de l'abbé Margon. C'est d'après les ordres et sous les yeux de Tourville que le P. Lhoste, alors aumônier sur les vaisseaux de son commandement, écrivit le *Traité de la tactique navale*, qui servit longtemps à la marine française. — Le comte de Tourville marié à la veuve du marquis de la Popelinière, en eut un fils unique, Louis-Hilarion, qui périt à 20 ans au combat de Denain (1712), étant colonel d'infanterie.

TOUSSAIN (Jacques), en latin *Tussanus*, savant helléniste, né à Troyes vers la fin du 15e siècle, vint de bonne heure à Paris, où il se rendit fort habile dans les lettres grecques et latines, la philosophie et la jurisprudence. Il obtint, vers 1532, une chaire de langue grecque au collège royal, et eut l'honneur de former des élèves tels que Frédéric Morel, Turnèbe et Henri Estienne, et mourut en 1547. Sans parler de quelques pièces de *vers* et de la part qu'il prit à la traduction latine de la *Grammaire* de Théodore Gaza, on lui doit la publication des *Lettres* de Budé, avec *Notes*, Paris, Badius, 1526, in-4°; Bâle, 1528, in-4°; une édition des *Épigrammes* de Jean Lascaris, 1527, in-8°; un *Dictionnaire grec et latin*, 1552, in-fol. (*Voyez* son *Éloge*, par Turnèbe, et les *Mémoires* de l'abbé Goujet, *sur le collége royal*, t. I, page 415-19.

TOUSSAIN (Daniel), théologien protestant, né en 1541 à Montbéliard, professait la langue hébraïque à Orléans, lorsque, contraint de sortir de France dans les guerres de religion, il s'attacha à l'électeur palatin. Il mourut à Heidelberg, en 1602. Entre autres ouvrages, il a publié *l'ancienne doctrine de la personne et du mystère de Jésus-Christ*, Neustadt, 1585, in-4°. — Son fils, Paul TOUSSAIN, fut conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin, et député au synode de Dordrecht. Outre une *Notice* sur la vie et les travaux de son père, Heidelberg, 1603, in-4°, il a laissé quelques écrits de controverse et de théologie.

TOUSSAINT (François-Vincent), littérateur, né à Paris vers 1715, suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il ne tarda pas à abandonner pour celle des lettres. Il connut bientôt quelques-uns des chefs de parti philosophique, adopta leurs principes, et se chargea de rédiger la partie jurisprudence pour l'*Encyclopédie*. En 1748, il publia le livre des *Mœurs*, le premier ouvrage, dit la Harpe, où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. Les magistrats le laissaient circuler librement, quand l'auteur s'avisa de donner la justification de plusieurs points de sa doctrine sous le titre d'*Éclaircissements*; le livre et son apologie furent condamnés au feu. Toussaint se retira à Bruxelles, où il fut chargé de la rédaction d'une *Gazette française*, publiée sous l'influence de l'Autriche, et dans laquelle d'atroces injures étaient prodiguées au roi de Prusse. Frédéric ne l'invita pas moins à se rendre à Berlin en 1764, pour y occu-

per la chaire de logique et de rhétorique à l'école militaire. Accueilli avec bonté par le roi, il se permit des familiarités et des indiscrétions qui lui firent promptement perdre cette faveur, dont il n'était pas digne, et tomba dans une maladie de langueur à laquelle il succomba en 1772, après avoir condamné hautement le scandale de sa conduite et de ses écrits. Outre des traductions de l'anglais et de l'allemand, et des articles dans le *Journal étranger*, le *Journal* de Gauthier d'Agoty, le *Journal littéraire*, publié par les professeurs français à Berlin, de 1772 à 1776, 27 vol. in-12, on cite de lui : *les Mœurs* (Paris), 1748, in-12; Berlin, 1767, in-12; ibid., 1771; traduites en allemand, Breslau, 1762, in-8°; *Éclaircissements sur les livres des mœurs*, 1762, in-12; traduits en allemand, Breslau, 1763, in-8°.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le Père), carme réformé des Billettes de Bretagne, mort en 1694, a publié: *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, Paris, 1691, 3 parties en 2 vol. in-8°; *Mémoire de l'institution, progrès et priviléges de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1665, in-12, et d'autres écrits sur le même ordre.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, homme noir d'un génie extraordinaire, et qui, durant les troubles de Saint-Domingue, s'est élevé à un pouvoir sans bornes dans cette colonie, y était né en 1743. Nourri dans l'esclavage, il ne dut que fort peu au commencement d'instruction qu'il avait reçue d'un autre noir, son parrain. Toutefois, à l'époque où éclata la première insurrection, il avait déjà mérité d'être tiré du rang des autres esclaves, pour devenir surveillant d'une partie de ceux de son maître, le comte Noé. Les convulsions auxquelles l'ancienne colonie française fut en proie, ayant fait disparaître les propriétaires d'esclaves, Toussaint fut un de ceux qui songèrent à rendre Saint-Domingue un État indépendant. Il s'attacha dans ce but au parti qui repoussait le nouveau régime, tout en acceptant la liberté. Au reste, peu disposé à servir d'instrument à l'ambition d'aucun des chefs noirs, il passa du côté des Espagnols avec Jean-François; mais il le quitta quand il le vit, revêtu de la grandesse d'Espagne et du titre de lieutenant général, prêt à livrer Saint-Domingue à de nouveaux maîtres. Dès ce temps, ses succès militaires lui avaient acquis un ascendant prodigieux sur les noirs. Ceux qui composaient sa troupe entrèrent avec lui dans le parti de la France, et par lui les républicains recouvrèrent sur les Espagnols et les Anglais la plupart des places de la côte ouest de l'île. Toussaint, qui avait beaucoup contribué à faire reconnaître l'autorité du général Laveaux, fut confirmé par le Directoire dans le grade de général de brigade. Il justifia cette élévation dans une nouvelle campagne contre les Anglais, et fut nommé, environ six mois après, général de division et lieutenant au gouvernement de Saint-Domingue. Cependant les Anglais, se flattant de le gagner, lui firent en secret des offres auxquelles il parut disposé à se rendre; ce ne fut de sa part qu'un stratagème, et il pensa ainsi s'emparer du major Thomas Brisbanne. De nouveaux commissaires étaient arrivés de France, présidés par Santhonax. Celui-ci parut d'abord apprécier les services immenses qu'avait rendus Toussaint-Louverture : cependant il s'éleva bientôt entre eux des rivalités de pouvoir, et Toussaint, reconnu chef des armées de Saint-Domingue, se débarrassa de Santhonax, en l'obligeant à se rembarquer pour la France, et, comme pour attester au Directoire qu'il n'avait pris cette mesure extrême que dans des vues d'intérêt public, il envoya immédiatement en France ses deux fils, sous prétexte d'y faire leur éducation, mais dans le fait pour y servir d'otages. Dans le même temps, et pour lutter plus efficacement contre le général Rigaud, qui s'était fait un parti très-puissant parmi les mulâtres, Toussaint se saisissait du pouvoir civil dans la colonie, en faisant nommer député au corps législatif le commissaire Raymond. Cependant le Directoire donnait pour successeur à Raymond le général Hédouville, avec la mission spéciale d'observer et de contenir Toussaint. Lorsque Hédouville arriva à Saint-Domingue, les Anglais allaient évacuer les places qu'ils occupaient encore. Le général français crut devoir intervenir dans ces accommodements; mais sa participation fut éludée. La prise de possession du môle Saint-Nicolas et des autres places fut, pour Toussaint, l'occasion de fêtes triomphales. Il s'occupa promptement d'y établir le même ordre que dans le reste de la colonie. Une insurrection ne tarda pas à éclater contre Hédouville, qui fut contraint à se rembarquer. Il s'en manifesta une autre presque aussitôt parmi les mulâtres dévoués à Rigaud. Toussaint fond sur eux, arrache de leurs mains les prisonniers blancs qu'ils sont au moment d'immoler, et déclare *que les hommes de couleur ont été assez punis, qu'ils doivent être pardonnés par tout le monde, comme ils le sont par lui-même, qu'ils peuvent rentrer dans leurs domiciles, qu'ils seront protégés et traités comme frères*. Cet acte de clémence ne put apaiser les mulâtres; leur insurrection ne put être éteinte que dans des flots de sang. D'incroyables efforts avaient enfin rendu la tranquillité à Saint-Domingue; Toussaint en avait conquis la partie espagnole; un soulèvement des noirs, aussitôt comprimé, n'avait fait qu'affermir l'autorité de Toussaint : tout à coup, et au moment où l'on apprenait en France qu'une constitution proclamée par l'assemblée centrale de Saint-Domingue lui déférait le titre de président à vie, une escadre de 54 bâtiments de guerre, sous les ordres du général Leclerc, beau-frère de Bonaparte (décembre 1801), est envoyée contre la colonie, qu'elle doit replonger dans de nouveaux et plus déplorables désastres. L'approche de l'escadre annonçait des intentions violentes; la réponse que fit Christophe, alors lieutenant de Toussaint, fut que la terre brûlerait avant que l'escadre mouillât dans la rade, et en effet, le débarquement se fit à la lueur de l'incendie du Cap. Toussaint, pendant ce temps, se préparait à la plus opiniâtre résistance. On s'était flatté de l'ébranler par l'appareil de la force, et de le gagner ensuite par des promesses flatteuses. Ce fut de la bouche même de ses deux fils qu'il entendit et les louanges et les protestations d'amitié du nouveau chef de la France. La lettre dont Bonaparte avait chargé les fils de Toussaint ne produisit pas l'effet qu'on en attendait; il renvoya ses enfants au capitaine général, qui eut à son tour la générosité de permettre qu'ils retournassent près de leur père. Une proclamation du général Leclerc mit hors la loi Toussaint et Christophe. Ce dernier

et le général Dessalines se soumirent successivement, imitant l'exemple d'un autre chef noir, appelé Maurepas, qui commandait dans la partie du sud. La guerre jusque-là avait été fort meurtrière, et en plusieurs occasions Toussaint avait donné de nouvelles marques d'une valeur peu commune; mais, abandonné des siens, il consentit à entrer en arrangement. Sa soumission mit la colonie au pouvoir de Leclerc; mais retiré dans l'une de ses habitations, Toussaint ne parut qu'y attendre l'occasion de recouvrer l'intégralité de sa puissance. Ce fut du moins sur de tels soupçons qu'on lui tendit un piége pour s'emparer de sa personne et le transférer en France avec sa famille. Débarqué à Landerneau, il fut amené à Paris, enfermé au Temple, et de là conduit au fort de Joux, près de Besançon, où il mourut le 27 avril 1803, après 10 mois de captivité. La restauration rendit la liberté à ceux des membres de sa famille qui lui avaient survécu. On trouvera les plus amples détails sur Toussaint-Louverture dans l'ouvrage de M. A. Métral, *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue*, Paris, 1825, in-8°, dans laquelle sont insérés des *Mémoires d'Isaac Toussaint*. En tête est un portrait du général noir, et à la fin des *notes* de son fils Isaac sur sa vie. Il y a plusieurs autres *Vies* de Toussaint-Louverture.

TOUSTAIN (dom Charles-François), bénédictin, né au Repas, diocèse de Séez, le 13 octobre 1700, mort à Saint-Denis, le 1er juillet 1754, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*. Le plus important est le *Nouveau Traité diplomatique*, Paris, 1650-65, 6 vol. in-4°. Il fut aidé dans ce travail par son confrère dom Tassin. Parmi les autres, on distingue : *la Vérité persécutée par l'Erreur, ou Recueil de divers ouvrages des saints Pères sur les grandes persécutions des huit premiers siècles de l'Église*, etc., la Haye, 1733, 2 vol. in-12; *de l'Autorité des miracles dans l'Église*, in-4°.

TOUSTAIN (Gaspard-François de), chevalier-seigneur de Richebourg, né à Richebourg en 1716, de la famille du précédent, fut successivement garde du corps, mousquetaire et lieutenant des maréchaux. Emprisonné sous le règne de la terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, et mourut en 1799. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits, entre autres une *Dissertation sur l'origine de l'échiquier en Normandie*, qui remporta le prix en 1786, à l'académie de Rouen.

TOUSTAIN-DUMANOIR, de la famille des précédents, fut une des dernières victimes des lois contre les émigrés. Condamné à mort par un conseil de guerre, il fut exécuté dans la plaine de Grenelle le 23 janvier 1800, et mourut avec un grand courage.

TOUTOUSCH (Tadj-ed-Daulah), fondateur d'une branche de la dynastie des Seldjoucides en Syrie, était frère du sultan de Perse Melik-Schah Ier, qui l'envoya, l'an 469 de l'hégire (1076 de J. C.), pour achever la conquête de la Syrie, commencée par son général Atziz qui, défait par les troupes égyptiennes, passait pour avoir été tué dans le combat. Atziz, qui était revenu à Damas, informé de l'arrivée de Toutousch, éloigna, à force d'argent, un prince qui venait lui enlever la gloire de son expédition. Toutousch alla faire des courses de divers côtés, sans pouvoir se former un établissement. Il assiégeait Alep, en 471 (1078), lorsque Atziz, investi dans Damas par les Égyptiens, réclama son secours. Toutousch accourut aussitôt; mais après avoir forcé les Égyptiens à décamper, il fit périr Atziz, qui était venu au-devant de son libérateur, et il s'empara de Damas. Il reçut bientôt les soumissions de Balbek, qui appartenait au calife d'Égypte, et soutint, dans Damas, un siége que les troupes de ce dernier furent obligées de lever en 475 (1085). Trois ans après, il se rendit maître du château d'Alep, et attaqua la ville; mais l'émir ayant imploré la protection du sultan Melik-Schah, Toutousch se retira à l'approche de son frère, avec lequel il fit bientôt la paix. Cependant les Égyptiens étant revenus en Syrie avec des forces plus considérables, lui enlevèrent Tyr, Seïde, Saint-Jean-d'Acre, où il avait des trésors immenses, et Balbek. Toutousch fut réduit à son tour à recourir à des auxiliaires. Secouru par Acsancar Cacem-ed-daulah, émir d'Alep, et par celui de Roha, il reprit Balbek; mais ayant assiégé Tripoli, que possédait le cadi Ibn-Ammar, vassal de Melik-Schah, il se brouilla avec ses alliés, qui lui reprochaient l'injustice de cette guerre; et comme il affectait des airs de hauteur, ils l'abandonnèrent, et le forcèrent, par cette défection, de retourner à Damas. Il se plaignit au sultan de la conduite d'Acsancar; mais ce monarque n'eut aucun égard aux plaintes d'un frère dont l'ambition ne respectait rien. La mort de Melik-Schah, en 485 (1092), et les troubles qui eurent lieu pour sa succession, ranimèrent les espérances de Toutousch. Dès l'année suivante, il fit prononcer la kothbah, en son nom, à Damas, et envoya demander au calife de Bagdad de le proclamer sultan. Le calife fit une réponse évasive; mais les émirs de Syrie s'étant déclarés pour Toutousch, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisbin, vainquit l'émir de Moussoul, qu'il fit mettre à mort; s'empara de sa capitale, et détermina, par ses succès, l'irrésolution du calife. Maître de tout le Diarbekr et de l'Adzerbaïdjan, il avait pénétré jusqu'à Reï et Hamadan, lorsque la défection d'Acsancar, qui passa dans le parti du sultan Barkiarok, obligea Toutousch de retourner en Syrie, où les Égyptiens avaient fait une invasion. Il leva de nouvelles troupes, pour résister à son neveu Barkiarok. L'an 487 (1094), il vainquit, à quelques lieues d'Alep, l'armée de ce prince; fit mourir Acsancar, qui était resté prisonnier; épargna Korbouga, général de Barkiarok; s'empara d'Alep, et fit rentrer sous sa domination la Mésopotamie et les autres provinces jusqu'à Hamadan. Après d'autres avantages, il marchait sur Reï, lorsque son neveu lui livra bataille près de cette ville, et le défit complétement, en safar 488 (février 1095). Toutousch fut tué sur le champ de bataille; et sa puissance s'anéantit en quelque sorte avec lui; car il n'en resta que la Syrie, pas même entière, qui fut partagée entre deux de ses fils, après lesquels les États d'Alep et de Damas passèrent à de nouvelles dynasties.

TOUTOUSCH, ou plutôt **TAKASCH** ou **TANASCH**, frère du précédent, avec lequel la ressemblance de nom l'a fait confondre par divers auteurs, tels que Hadji Khalfah et De Guignes, se révolta, dans le Khoraçan, contre le sultan Melik-Schah, son frère, qui

le vainquit, l'assiégea dans Termed, l'an 476 (1089), et lui pardonna. Ayant pris la ville de Mérou, il avait donné le scandale de boire publiquement du vin, dans la grande mosquée, pendant le jeûne de Ramadan. Après la mort de Melik-Schah, il refusa de reconnaître Barkiarok pour son successeur, et prit le titre de sultan; mais il fut vaincu, l'an 486 (1093), par ce prince, qui le fit noyer avec son fils.

TOUTTÉE (dom ANTOINE-AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom, en Auvergne, en 1677, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1718, professa deux ans la philosophie à Vendôme, quatre ans la théologie à Saint-Benoît-sur-Loire, et fut appelé, en 1708, à Saint-Denis pour y enseigner la même science. On lui doit une excellente édition des *OEuvres de saint Cyrille* de Jérusalem, Paris, 1720, in-fol.

TOWERS (JOSEPH), écrivain anglais, né à Londres en 1737, fut d'abord placé chez un papetier pour faire les commissions, et mis ensuite en apprentissage chez un imprimeur. Il profita des avantages de cette position pour s'instruire, devint imprimeur lui-même à Sherborne, puis dans la capitale, et se livra dès lors ardemment à son goût pour les lettres. En 1766, il se chargea de rédiger la *Biographie britannique*, dont les 7 premiers volumes sont de lui. Il ne laissait passer aucun événement politique, sans lancer une brochure contre le ministère ou ses partisans. Plusieurs de ses opuscules lui ayant paru mériter de survivre aux circonstances qui les avaient fait naître, il les réunit en 1796, 3 vol. in-8°. On y remarque : *Justification des opinions politiques de Locke; Observations sur l'Histoire d'Angleterre; Observations sur les droits et les devoirs des jurés; Essai sur la vie, le caractère et les écrits de Samuel Johnson.* Towers mourut en 1799.

TOWERS (JOHNSON), maître de l'école grammaticale de Tonbridge, mort en 1772, a donné une traduction anglaise des *Commentaires de César*, 1753.

TOWERSON (GABRIEL), théologien anglais, né dans le Middlesex, mort en 1697, a publié entre autres ouvrages : *A brief Account of some expressions in St. Athanasius' Creed*, Oxford, 1663, in-4°; *An Explicat. of the Decalogue and of the Catechism*, Londres, 1676-1680, 3 parties in fol.

TOWNLEY (CHARLES), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres en 1805, fit un long séjour à Rome, et visita les parties les plus reculées de la Grande-Grèce et de la Sicile, examina partout les monuments de la sculpture antique, et parvint à se former une collection nombreuse de morceaux d'un travail exquis ou curieux. Après sa mort, les conservateurs du muséum britannique obtinrent du parlement une somme de 20,000 francs, pour acheter les *marbres de Townley*. On y remarque une tête d'Homère, une apothéose de Marc-Aurèle, un jeune Vérus, une Isis, etc. On ne cite de lui qu'une *Dissertation sur un casque* (*the Ribchester Helmet*), dans les *vetusta Monumenta* de la Société des antiquaires. Sa passion pour les arts ne l'empêcha pas, dans une année de détresse, de distribuer aux pauvres une somme équivalant au quart de ses revenus.

TOWNLEY (JAMES), ecclésiastique et professeur, né à Londres en 1715, mort en 1778, fut intimement lié avec le célèbre acteur Garrick, et composa même quelques pièces qui eurent du succès, notamment *High life below stairs* (le beau monde hors du salon, 1759). Il fut aussi l'ami du peintre moraliste Hogarth, et eut quelque part à son *Analyse de la beauté*.

TOWTSON (GUILLAUME), voyageur anglais, dont on connaît les voyages sur les côtes de Guinée. Dans le premier, fait en 1555, on ne trouve que quelques indications sur les lieux où il put traiter avec les nègres, et sur ceux où il fut attaqué par les Portugais. Cette nation, jalouse à l'excès de son commerce d'Afrique, ne voyait qu'avec inquiétude les entreprises des Anglais. D'ailleurs il n'arriva rien que de fort ordinaire à Towtson, qui recueillit de grands profits de son entreprise. L'année suivante le revit sur les côtes d'Afrique, et ses profits n'y furent pas moindres. Il s'y lia d'amitié et d'intérêt avec quelques capitaines français, et ils se défendirent conjointement des attaques des Portugais, qui prétendaient toujours être les seuls à commercer sur cette côte. On ne trouve d'ailleurs, dans ce second voyage, aucun événement qui mérite d'être recueilli. En 1558, il en entreprit un troisième. Son historien, qui craint, à bon droit, qu'on ne le taxe d'une ambition insatiable, insinue qu'il est probable que Towtson n'était que l'agent d'une compagnie. Ce qui met quelque différence entre ce voyage et le précédent, c'est la mésintelligence entre les Anglais et les Français. Towtson revint fort maltraité; ses vaisseaux étaient sans voiles, presque sans mâts et sans équipages.

TOZZI (LUC), médecin, né à Frignano, près d'Aversa, en 1638, mort à Naples le 11 mars 1717, se fit connaître d'abord par quelques observations sur la comète de 1664. Il se mit vers 1666 à la tête de l'Académie des *discordanti*, pour balancer l'influence des *investiganti* et s'opposer aux progrès des *secreti*. Ses talents le firent nommer suppléant de Thomas Cornelio à la faculté de médecine, et bientôt professeur à l'université de Naples. Il se rendit en 1695 à Rome, où il réunit aux fonctions d'archiâtre pontifical celles de professeur de médecine à la Sapience. A la mort d'Innocent XII il revint à Naples, et fut nommé par le duc de Medina-Cœli protomédecin du royaume. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Venise, 1721, 5 vol. in-4°.

TRABEAS (QUINTUS), poëte comique de l'ancienne Rome, florissait dans le 5e siècle de la république, du temps de Régulus. Cicéron a cité de lui divers fragments que Maittaire a insérés dans son *Corpus poetarum*.

TRACHALUS (GALÉRIUS), orateur romain, fut désigné consul avec Silius Italicus, pour l'an 68, par Néron, qui se subrogea seul à leur place. Il obtint la faveur d'Othon, dans les discours duquel on crut reconnaître sa manière, et n'échappa qu'avec peine aux proscriptions qui signalèrent l'avénement de Vitellius. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. Quintilien a fait un grand éloge de son éloquence; la beauté de son organe est constatée par le proverbe : *Trachalo vocalior.*

TRACY (le père BERNARD DESTUTT DE), écrivain ascétique, né au château de Paraí-le-Fresi, près de Moulins, en 1720, mort à Paris en 1786, entra, dès

l'âge de 16 ans, dans la congrégation des théatins, et de tous les emplois qui lui furent offerts, n'y accepta que celui de maître des novices, pour n'être point détourné de ses occupations littéraires. On a de lui : *Conférences ou exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, Paris, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, 1770, 2 vol. in-12; *Vie de saint Gaëtan de Thienne, fondateur des théatins*, 1774, in-12; *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux*, 1785, in-12.

TRACY (Antoine-Louis-Claude **DESTUTT** de) naquit en 1753. Son père était d'origine écossaise, sa grand'mère était petite-nièce du célèbre Arnaud. De Tracy avait 8 ans lorsque son père mourut. Après avoir achevé son éducation, il entra dans le corps des mousquetaires du roi, et, à l'âge de 22 ans, il devint colonel en second du régiment Royal-cavalerie. A la révolution française, il embrassa la cause des réformes sociales. Il fut nommé député aux états généraux par le Bourbonnais, et siégea à côté de la Rochefaucauld et du général la Fayette. Bientôt il fut nommé maréchal de camp et eut le commandement de toute la cavalerie de l'armée du Nord, que commandait son ami la Fayette. Après l'écroulement du trône de Louis XIV, de Tracy se retira à Auteuil avec sa mère, sa femme et ses trois enfants; il y trouva Condorcet, Cabanis, Mme Helvétius et d'autres amis. Incarcéré avec beaucoup d'autres, ce fut le 5 thermidor que de Tracy résolut les problèmes d'analyse intellectuelle qui, échappés à Locke et à Condillac, le tourmentaient depuis quelque temps; il se mit ainsi en possession de son propre système. Il l'écrivait comme il l'avait conçu, lorsque se fit entendre dans les longs corridors des Carmes, le sinistre appel des 45 prisonniers qui devaient être traduits devant le tribunal révolutionnaire pour être envoyés le lendemain à la mort. L'appel dura plus de deux heures; le nom de M. de Tracy pouvait suivre chaque nom prononcé, sa cellule s'ouvrir pour se fermer à jamais derrière lui, et il ne s'interrompit pas un instant! Son esprit, aussi ferme que son âme, déduisit sans trouble et exposa sans lacune la longue et forte série de ses pensées. La théorie qu'il composa durant ces heures funèbres servit plus tard de base à tous ses ouvrages qui n'en furent que le développement. Sorti des prisons après le 9 thermidor, de Tracy continua à vivre dans la retraite et s'occupa exclusivement de travaux philosophiques et littéraires. Dès la création de l'Institut, il en fut nommé membre, il le fut aussi du comité d'instruction publique en 1799, et en 1806, il succéda à son ami Cabanis à l'Académie française. Napoléon, malgré son éloignement pour les idéologues, le nomma membre du sénat conservateur, où ce savant eut peu d'influence. Le 1er avril 1814, il vota la formation du gouvernement provisoire et le lendemain la déchéance de l'empereur. Louis XVIII nomma le comte de Tracy pair de France et pendant les cent jours il ne fut ni employé ni inquiété. Il se retira enfin complétement de la vie politique. Rendu, en 1832, à l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il avait autrefois illustrée, il ne parut qu'une seule fois à ses séances. De Tracy mourut le 9 mars 1836. On a de lui : *Observations sur le système actuel d'instruction publique*, 1801, in-12; *Éléments d'idéologie*, 1801, in-8°: cette 1re partie fut suivie de quatre autres; *la Grammaire*, 1803; *la Logique*, 1805, et *le Traité de la volonté et de ses effets*, 1815 : ce dernier ouvrage, qui forme les 4e et 5e parties de *l'Idéologie*, est un traité d'économie politique; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1808, in-8°; plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Institut, classe des sciences morales et politiques. Destutt de Tracy, comme philosophe, appartient à l'école sensualiste dont l'abbé de Condillac est le chef en France, et qui depuis quelque temps a trouvé de nombreux adversaires.

TRADENIN (Przibicon de) fut chargé en 1374, par l'empereur Charles IV, d'écrire l'histoire du royaume de Bohême, et commença dès lors à mettre en ordre les matériaux précieux que le prince lui confia ou lui donna les moyens de recueillir. Il devait examiner attentivement les faits et n'admettre dans son ouvrage aucun des récits hasardés et fabuleux qui défiguraient les chroniques anciennes. C'est ce qu'il fit avec bonheur dans sa *Chronique* dite *Pulkava*. Mais il n'a conduit son travail que jusqu'à l'année 1330, la mort l'ayant empêché de donner la dernière partie du règne de Jean et celui de Charles IV.

TRADESCANT (Jean), naturaliste et voyageur hollandais, mort avant 1656, dans un âge très-avancé, parcourut plusieurs pays de l'Europe, et se fixa en Angleterre, d'où il alla recueillir des plantes aux Baléares et dans d'autres îles de la Méditerranée. A son retour il établit un jardin à Lambeth, reçut le brevet de jardinier du roi en 1629, et fut le premier dans sa patrie adoptive qui forma une collection d'histoire naturelle.

TRADESCANT (Jean), fils du précédent, mort en 1662, voyagea en Virginie, d'où il rapporta, entre autres plantes, celle qui porte son nom (*Tradescantia*), et continua la collection commencée par son père, connue alors sous le nom d'*Arche de Tradescant*. On a de lui en anglais : *Musæum Tradescantianum, ou Recueil de raretés conservées à South-Lambeth, près de Londres*, 1656, in-8°.

TRADONICO (Pierre), doge de Venise, élu dans une sédition du peuple en 837, fut tué en 864 par des nobles dans un couvent où il célébrait la fête de saint Zacharie. Il était originaire de Pola en Istrie. Il eut pour prédécesseur Jean, et pour successeur Urso-Participatio, qui poursuivit ses meurtriers.

TRAETTA (Thomas), célèbre compositeur, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, le 19 mai 1727, mort à Venise le 6 avril 1779, débuta à l'âge de 23 ans par l'opéra *di Farnace*, qui eut un grand succès. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie, il obtint un engagement au théâtre impérial de Vienne; en 1765, il fut nommé professeur au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise. Appelé par l'impératrice Catherine, il demeura 7 ans à Pétersbourg, vint à Londres, où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se fixer. Musicien profond et rêveur, Traetta excelle surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. Ses principaux opéras sont : *Ezio*, à Naples, 1750; *Ippolito ed Aricia*, à Parme, 1757; *Ifigenia*, à Venise, 1759; *Armida*, ibid., 1760; *l'Isola disabitata*, à Pé-

tembourg, 1769; l'*Olimpiade*, ibid., 1770; la *Didone*, ibid., 1772; *Germonda*, à Londres, 1776; *la Disfatta di Dario*, à Naples, 1778.

TRAGUS. *Voyez* **BOCK.**

TRAJAN (MARCUS-ULPIUS TRAJANUS CRINITUS), empereur romain, surnommé *Optimus* (très-bon), naquit à Italica, près de Séville, l'an 52 de J. C., d'une famille très-ancienne, mais sans illustration. Il fit ses premières armes avec assez d'éclat pour être distingué par Domitien, et se conduisit avec assez de prudence pour ne point éveiller les soupçons de ce tyran, qui lui laissa obtenir le consulat l'an 91, et le mit ensuite à la tête des légions de la basse Germanie. Ce fut dans ce poste important qu'il acquit les titres qui, plus tard, le recommandèrent à l'estime de Nerva. Il fut adopté à l'âge de 42 ans par cet empereur, dont il devint le plus ferme appui dans ces temps de troubles et de séditions. Après la mort de son père adoptif (l'an 98), il fut reconnu empereur d'une voix unanime par le sénat, le peuple et les armées; mais il était alors dans les contrées que baignent le Rhin et le Danube, et il crut devoir y rester quelque temps encore pour contenir les barbares dans les limites de leur territoire, et pour rétablir la discipline dans les armées de l'empire. Il ne prit le chemin de Rome que dans la seconde année de son règne. L'ordre et la régularité de sa marche triomphale, sa simplicité, sa modestie, son affabilité lui firent décerner par le sénat le titre de *Père de la patrie*. Il accepta cet honneur après quelque hésitation, et ne voulut y voir qu'un engagement de rendre heureux les peuples qui se confiaient en lui. Accessible à tout le monde, il eut des amis, tous distingués par leur mérite et leur vertu, et il plaça en eux une confiance que l'on chercha vainement à altérer. Il n'eut que deux vices : le penchant aux excès de table et le goût de débauches qui nous paraissent inconcevables, et que les anciens pardonnaient même à leurs sages. Mais chez Trajan les faiblesses de l'homme n'influèrent jamais sur la conduite de l'empereur. Ainsi, quoiqu'il ne bût jamais jusqu'à perdre la raison, il défendit d'exécuter les ordres qu'il pourrait donner après de longs repas. Plus empressé de satisfaire les citoyens que les soldats à son avénement au trône, il fit en entier la gratification destinée au soulagement du peuple avant d'avoir complété celle qu'il accordait aux troupes. Il dispensa ses sujets des contributions prétendues volontaires qui se percevaient à l'occasion de chaque nouveau règne. Il donna la plus grande attention à l'approvisionnement de Rome, et la purgea de cette race malfaisante de délateurs qui avait régné sous Domitien et était demeurée impunie sous Nerva. En même temps il rechercha les hommes indépendants, élevés et fermes, pour leur donner de préférence les dignités. Il renonça à une grande partie du domaine impérial, et laissa rentrer dans la circulation, par des ventes ou par des dons, cette multitude de palais, de maisons de plaisance, de jardins superbes que les premiers Césars avaient acquis par des confiscations odieuses. Peu curieux de rien bâtir pour lui-même, il couvrit tout l'empire de monuments, dont quelques-uns subsistent encore en entier ou ruinés. Tels sont à Rome la colonne Trajane, le pont d'Alcantara sur le Tage, et un grand nombre de routes et de voies militaires dans diverses contrées. La reconnaissance de l'univers se manifesta envers lui par le titre d'*Optimus*, qui lui fut donné par la voix des peuples. Malheureusement ce prince, nourri au milieu des camps et passionné pour la gloire, voulut remettre en vigueur l'ambitieux projet, abandonné depuis Auguste, de pousser la domination romaine jusqu'aux limites du monde. Il se signala d'abord contre les Daces, et quoiqu'il eût trouvé un rival digne de lui dans le brave Décébale, leur roi, il le vainquit, et lui ayant permis de racheter son royaume à des conditions que le sénat romain fut appelé à ratifier, il revint dans la capitale de l'empire, l'an 103, pour y triompher et prendre le surnom de *Dacique*. Vinrent alors deux années de paix qui furent employées à introduire dans l'administration publique d'utiles réformes. Mais Décébale ayant violé le traité qui lui avait été imposé, la guerre recommença l'an 105, et ne fut terminée que l'année suivante par la mort volontaire de ce prince et la réduction de la Dacie en province romaine. C'est à cette occasion que fut élevée la colonne Trajane. Pendant qu'il gagnait des batailles et du terrain au delà du Danube, un de ses lieutenants, Cornélius Palma, subjuguait l'Arabie Pétrée, qui fut réduite en province romaine l'an 107 de J. C. Après 8 ans de paix marqués par la refonte générale des monnaies et par la construction d'une immense chaussée qui traverse les marais Pontins, Trajan profita, pour porter la guerre en Asie, d'un prétexte que lui fournit le roi des Parthes Chosroès, en disposant du trône vacant d'Arménie, dont Rome prétendait avoir seule le droit de donner l'investiture. Il partit à la tête de ses légions l'an 114 de J. C., et sans se laisser arrêter par les concessions tardives de Chosroès, il se mit en possession de l'Arménie. S'il n'eût voulu que réhabiliter la gloire de l'empire, son but était atteint; mais il voulait conquérir le royaume des Parthes, et il entra dans la Mésopotamie, dont plusieurs villes importantes se rangèrent rapidement sous sa loi. Tant d'exploits lui firent décerner les surnoms glorieux d'*Arménique* et de *Parthique*. Dans le même temps il forçait l'Arabie Pétrée de recevoir un gouverneur romain, portait ses aigles victorieuses entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, donnait un roi aux Albaniens, subjuguait les princes de l'Ibérie et de la Colchide, et par les armes de son lieutenant Lucius-Quiétus, triomphait des Mardes, peuple belliqueux et féroce, de la Médie. L'année suivante (115), il entreprit une seconde campagne contre les Parthes. Il soumit sans peine l'Adiabène et toute l'Assyrie, et redescendit ensuite vers le pays de Babylone sans éprouver de résistance. Il n'eut qu'à se montrer devant Ctésiphon pour s'en rendre maître. Suze, ancienne métropole des Perses, lui ouvrit ses portes. La prudence demandait qu'il s'occupât d'affermir ses conquêtes, moins difficiles à faire qu'à conserver. Mais il était possédé du désir d'égaler, de surpasser même Alexandre. Après avoir parcouru dans toute sa longueur le golfe Persique, il s'avança jusqu'au grand Océan, et, regrettant de n'être plus assez jeune pour porter la guerre chez les Indiens, il se rabattit sur l'Arabie Heureuse, dont il ravagea les côtes et soumit le territoire; puis il revint par le Tigre

et l'Euphrate à Babylone, où il offrit des sacrifices aux mânes du héros macédonien. Mais les Parthes avaient profité de son fastueux voyage pour reprendre l'offensive, et avec succès, ce qui le força de recommencer la guerre. Il rétablit à peu près dans ces contrées sa domination; mais renonçant à l'idée de réduire le royaume des Parthes en province romaine, il se contenta de lui imposer, à la place de Chosroès, un monarque de son propre choix, qui fut Parthamaspatès, prince arménien, du sang des Arsacides (117 de J. C.). Après avoir pris quelques autres arrangements analogues, qui eurent pour résultat d'étendre les limites de l'empire au delà du Tigre et de lui donner une longueur d'environ 2,000 lieues d'occident en orient, il se disposait à marcher contre les Juifs, qui, depuis deux ans, épouvantaient l'Afrique et l'Asie des plus horribles cruautés pour venger la perte de leur existence politique. Il fut alors attaqué d'une maladie de langueur à laquelle il succomba le 11 août 117 de J. C., dans la 64e année de son âge et la 20e de son règne. Ce fut à Sélinunte en Cilicie, qui prit le nom de Trajanopolis. Il eut la douleur de voir avant d'expirer Chosroès rappelé, Parthamaspatès détrôné, et l'Arménie et la Mésopotamie rendues à leurs anciens maitres. Un autre chagrin pour lui fut de savoir qu'Adrien serait son successeur, grâce aux intrigues de Plotine. Trajan, malgré les vices dont on rougit pour lui, malgré ses persécutions dirigées isolément contre quelques chrétiens, malgré sa folle passion des conquêtes, est regardé comme le souverain le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Son règne, si glorieux, se recommande encore comme époque littéraire. C'est sous lui que fleurirent Plutarque, Pline le Jeune, Tacite, Quinte-Curce, Suétone, Florus, Quintilien, Juvénal, Frontin, etc. Les seuls écrits de l'antiquité où l'on puisse trouver des renseignements sur lui sont sa correspondance avec Pline le Jeune, le panégyrique qu'a fait de lui cet écrivain sans altérer la vérité, parce que cela eût été inutile, et les extraits de Dion Cassius, par Xiphilin, avec les abrégés d'Eutrope, d'Aurélius Victor et de Paul Orose. Parmi les modernes qui ont écrit sa *Vie* ou qui l'ont jugée, on citera Tillemont, Crévier, Gibbon, Voltaire, Montesquieu. *Le Triomphe de Trajan*, opéra d'Esménard, fut représenté en 1807 avec un grand éclat.

TRAKHANIOT (George), diplomate russe, dans le 15e siècle, suivit Thomas Paléologue à Rome lorsque Mahomet II eut soumis le Péloponèse, et accompagna, en 1472, la princesse Sophie, fille de Thomas, lorsqu'elle se rendit à Moscou pour y épouser Ivan III. Honoré de la confiance du grand duc, il reçut de ce prince plusieurs missions importantes. Depuis l'invasion des Tartares, la Russie ayant perdu son indépendance, les souverains de l'Europe avaient interrompu leurs relations avec le grand-duché. Ivan, ayant brisé les liens qui assujettissaient la Russie à la grande horde, l'empereur Frédéric et son fils Maximilien envoyèrent, en 1488, Nicolas Poppel à Moscou, pour y faire différentes propositions. Le grand-duc chargea Trakhaniot d'y répondre, et tout fut réglé à la satisfaction des deux souverains. Ce diplomate fut ensuite envoyé en Allemagne pour y engager au service de Russie des mineurs, des architectes, des médecins et autres artistes; ayant reçu pour frais de voyage 80 martres-zibelines et 3,000 écureuils, il se rendit à Francfort, où il fut présenté à Maximilien qu'il harangua en italien; il lui donna, de la part de son maitre, 40 zibelines, une pelisse d'hermine et une autre d'écureuil, et fut comblé de politesses. L'empereur descendit de son trône, alla au-devant de lui, et le fit asseoir à ses côtés. Le 16 juillet 1490 il revint à Moscou, emmenant avec lui un ambassadeur de Maximilien. Mathias Corvin étant mort dans ces circonstances, Maximilien, qui voulait faire valoir ses droits à la couronne de Hongrie, mit une grande importance à ses relations avec la cour de Moscou, et il conclut avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut le premier entre les deux puissances. Ivan, l'ayant signé, fit serment de l'observer, en baisant la sainte croix; Trakhaniot partit pour le faire jurer à Maximilien de la même manière; et, ce qui est assez bizarre, il fut chargé de demander à ce prince, pour la maison du grand-duc, un médecin qui *sût guérir toutes sortes de maladies*, et qui *ne laissât point mourir ses malades*. Après avoir passé trois mois à Nuremberg, il revint à Moscou avec un ambassadeur de l'Empereur, et rapporta le traité d'alliance confirmé et juré par ce prince. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau près de Maximilien, avec l'ordre de s'informer seulement de sa santé, sans le *saluer*, l'ambassadeur d'Autriche, dans l'audience qui lui avait été accordée, s'étant borné à demander, de la part de Maximilien, comment se portaient le grand-duc et la grande-duchesse, sans les *complimenter*. Il devait aussi s'informer s'il ne trouverait point une princesse royale qui fût digne de devenir l'épouse du prince Wassili. Pendant ce voyage, il fit à Ivan des rapports curieux sur les affaires politiques et commerciales de l'Europe. En passant par Lubeck, il engagea au service du grand-duc un imprimeur appelé Barthélemi, lequel, dans ce premier âge de l'art typographique, s'était acquis une grande réputation. Maximilien ayant fait la paix avec Vladislas, roi de Hongrie, et n'étant occupé que de la guerre contre la France, mit alors beaucoup moins d'importance à ses relations avec la Russie. Trakhaniot revint à Moscou au mois de juillet 1493, et depuis cette époque, il ne fut plus chargé de communiquer avec l'Autriche. Il fut en grande faveur près de Wassili III, qui lui donna encore des missions diplomatiques en Italie; il fut admis dans son conseil, et nommé grand dignitaire de l'empire. Trakhaniot est le premier qui ait fait venir en Russie des hommes habiles dans l'art d'exploiter les mines; et ce fut par eux que l'on découvrit alors, aux environs de Petchora, une mine de cuivre qui occupait un espace de dix verstes. Ce grand homme d'État mourut dans les premières années du 16e siècle.

TRALLES (Balthazar-Louis), médecin du roi de Pologne, né en 1708 à Breslau, refusa les offres qui lui furent faites par plusieurs souverains, voulant vivre indépendant, et mourut dans sa ville natale en 1797, membre de l'Académie impériale de Vienne et de la Société royale de Berlin. On cite de lui : *Précautions que doit prendre une bonne mère pour la santé de son enfant nouveau-né* (allemand), Breslau, 1750, in-8°; *Usus opii salubris et noxius in morborum medelâ, solidis et certis*

principiis superstructus, ibid., 1757, in-4°, réimprimé sept fois jusqu'en 1784; *Vexatissimum nostrâ œtate de insitione variolar. vel admittendâ vel repudiandâ argumentum*, ibid., 1765, in-8°, réimprimé à Naples, 1780, in-8°; *De animæ existentis immaterialitate et immortalitate cogitata*, Breslau, 1774, in-8°; en allemand, ibid., 1776, in-8°. L'impératrice Marie-Thérèse fut si satisfaite de cet ouvrage qu'elle envoya à l'auteur une tabatière en or.

TRANCHANT DE LA VERNE. *Voyez* **VERNE.**

TRANQUILLE (le P.), de Bayeux, capucin, persécuté dans son ordre, pour son opposition à la bulle *Unigenitus*, se réfugia en Hollande en 1727, et fixa son séjour à Utrecht, où il vivait encore en 1770, sous le nom d'*Osmont du Sellier*. On a de lui : *Instruction théologique en forme de catéchisme sur les promesses faites à l'Église*, Utrecht, 1733; *Justifications des discours et de l'histoire de l'abbé Fleury*, 2 tomes, dont le 1er parut en 1736, et le 2e en Hollande (Nancy), 1738.

TRANSTAMARE. *Voyez* **HENRI.**

TRAPEZUNTIUS. *Voyez* **GEORGE DE TRÉBIZONDE.**

TRAPP (Joseph), poëte anglais, né à Cherington, dans le comté de Glocester, en 1679, remplit diverses fonctions ecclésiastiques dans l'Église anglicane, fut professeur à l'université d'Oxford, et mourut en 1747. On a de lui : *Abramule, ou l'amour et l'Empire*, tragédie représentée en 1704; *Caractère du parti actuel des whigs*, Londres, 1711; *Virgile*, traduit en vers libres; *Anacréon et le Paradis perdu* de Milton, traduit en latin.

TRAPP (Joseph), fils du précédent, a traduit en anglais : *Vie de Linné*, avec la liste de ses ouvrages et la vie de son fils, Londres, 1794, in-4°; *Voyage à Madagascar et dans les Indes orientales, avec les Mémoires sur le commerce de la Chine*, par Brunel, 1793, in-8°.

TRATTNER (Jean-Thomas, baron de), célèbre imprimeur, né à Johrmannsdorf, près de Guns en Hongrie, en 1710, mort à Vienne en 1798, quoique sans parents et très-pauvre, sut, par sa probité et son intelligence, se procurer des amis par le secours desquels il acheta, en 1748, une imprimerie peu considérable et presque tombée. Il l'eut bientôt relevée et agrandie, et il y ajouta cinq succursales, à Agram, à Pest, à Inspruck, à Lintzet à Trieste; il eut aussi 8 librairies et 18 dépôts de livres, tant dans les États autrichiens que dans des villes étrangères. Enfin, par ses efforts et ses voyages, il donna à l'imprimerie et à la librairie une impulsion très-favorable au développement intellectuel de la nation autrichienne. Pour récompenser son zèle, Marie-Thérèse le mit à la tête de l'imprimerie de la cour, François Ier le nomma chevalier de l'Empire, et Léopold II baron du royaume de Hongrie. On lui a reproché toutefois de nombreuses contrefaçons.

TRAUCAT (François), jardinier, né à Nîmes dans la première moitié du 16e siècle, est le premier qui ait rendu l'important service de propager en France la culture des mûriers. A l'époque où Olivier de Serres recevait de Henri IV l'ordre de planter 20,000 mûriers aux Tuileries et d'en fournir aux généralités de Lyon, de Tours, d'Orléans et de Paris, les pépinières de Traucat, mises en rapport dès 1564, en avaient déjà enrichi le Languedoc et la Provence de plus de 4 millions. Il développa les moyens de donner à cette culture la plus grande extension, et en démontra tous les avantages dans un *Discours abrégé sur les vertus et propriétés des mûriers*, etc., dédié au roi, Paris, 1606.

TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né le 27 août 1677, était fils unique du comte d'Eschelberg, chef d'une des plus anciennes familles de la Bavière. Après avoir achevé ses études à Halle, il entra au service d'Autriche. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il se distingua d'une manière si brillante, qu'en 1704, à l'âge de 27 ans, il était colonel et général-adjudant. Il fut d'abord envoyé en Espagne, et de là il vint en Lombardie, puis en Sicile, à la tête de son régiment, qui avait porté le nom du comte d'Eck. L'Empereur le nomma, en 1723, général-major; gouverneur de Messine, en 1727; puis commandant général des troupes de l'Autriche en Sicile. Ne pouvant tenir la campagne en présence d'un ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en forces, il passa le détroit, et se jeta dans Capoue, où il se défendit de la manière la plus distinguée. Dans une seule sortie, il fit perdre à l'ennemi 500 hommes : mais n'ayant aucun espoir de secours, après un siége de deux mois, il se retira à la tête de 3,000 hommes. La cour de Vienne le nomma, en 1735, général d'artillerie; et, en 1736, gouverneur de Milan. En 1748, il défendit avec succès son gouvernement, de concert avec le roi de Sardaigne, contre des forces supérieures, et le 8 février 1743, il gagna la bataille de Campo-Santo, sur les bords du Tanaro. Mais cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne, qui trouva que son général n'en avait pas assez fait. Cependant, selon Frédéric II, c'était le premier des généraux autrichiens. Il éprouva une sorte de disgrâce; et après avoir remis son commandement au général de Lobkowitz, il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Le roi de Prusse lui attribue même la plus grande partie de la gloire qu'obtint dans cette campagne l'armée autrichienne. En 1746, Traun se rendit à Vienne où il fut reçu de la manière la plus flatteuse. L'année suivante il fut nommé gouverneur de la Transilvanie, et le 18 février 1748, il mourut à Hermanstadt.

TRAUTSON (Jean-Joseph, comte de), cardinal et archevêque de Vienne, né en 1701, fit ses études à Rome et à Sienne, et à son retour, fut nommé successivement chanoine à Saltzbourg, à Passau, à Breslau, abbé commandataire de deux maisons religieuses, coadjuteur en 1750, et archevêque de Vienne en 1751, avec le titre de conseiller intime de l'Impératrice. Devenu dès lors le prélat le plus puissant à la cour, il adressa, en 1752, aux ecclésiastiques de son diocèse, une lettre pastorale dans laquelle il se plaignait de l'ignorance où le clergé entretenait les fidèles au lieu de leur expliquer les vérités fondamentales de la religion. Cette lettre excita des plaintes dans toute l'Allemagne; mais son influence ne fit qu'augmenter. Marie-Thérèse le chargea de réformer l'université de Vienne, et l'en nomma *protecteur*, en lui confiant la surintendance des études dans son diocèse. Trautson força les jésuites de partager les places de l'en-

seignement avec les autres ordres religieux ; il détermina la cour de Rome à diminuer le nombre des fêtes, obtint la direction du *Collegium Theresianum*, fondé pour l'éducation des nobles destinés au métier des armes, reçut le chapeau de cardinal en 1756, et mourut d'apoplexie en 1757.

TRAVASA (Cajetan-Marie), historien, né à Bassano en 1698, prit l'habit des théatins à Venise, où il professa la philosophie dans l'école de son ordre, et se fit connaître par son talent comme prédicateur. Il y mourut en 1774. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Storia critica della vita d'Ario, primo eresiarca del IV° secolo*, Venise, 1746, in-8° ; *Storia critica delle vite degli eresiarchi de' tre primi secoli*, ibid., 1752-62, 5 vol. in-8°, portrait ; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare come conviensi in materia di religione*, ibid., 1764, in-8°.

TRAVERS (Nicolas), prêtre appelant, né à Nantes en 1686, mort en 1750, soutint que tout prêtre, sans être approuvé d'aucun évêque, pouvait absoudre validement, et souvent même licitement, publia à ce sujet, en 1734, une *Consultation sur la juridiction et l'approbation nécessaires pour confesser*, en 7 questions. Cet ouvrage ayant été censuré et réfuté, Travers publia : *la Consultation défendue par l'auteur contre le mandement de M. Languet, le livre du P. Bernard et la censure de 86 docteurs*, 1736, in-4°. Il refondit cette réponse qu'il fit imprimer sous ce titre : *Pouvoirs légitimes du premier et du deuxième ordre dans l'administration des sacrements et du gouvernement de l'Église*, 1744, in-4°. L'apologie fut, comme l'ouvrage, censurée et réfutée, et l'auteur exilé dans le couvent des cordeliers de Savenay, d'où on lui permit de sortir en 1748, mais avec défense de rien faire imprimer sur les affaires de l'Église. Outre les ouvrages indiqués et plusieurs manuscrits qui ont passé dans la bibliothèque publique de Nantes, on cite de lui : *Catalogue des princes et comtes, seigneurs de Nantes, depuis les Romains jusqu'en* 1750, Nantes, 1750, in-12.

TRAVERSARI (Charles-Marie), religieux servite, né à Lugo dans le Ferrarais, professa la théologie à Mantoue, fut un des adversaires de Hontheim, et mourut vers 1790. On a de lui : *Ennodii Faventini de romani pontificii primatu, adversùs Justinum Febronium, theologico-historico-critica dissertatio*, Faenza, 1771, in-4° ; une *Dissertation* (en latin) *théologico-polémique sur la communion du sacrifice non sanglant de la loi nouvelle*, Pavie, 1779 ; *Instruction sur le sacrifice de la messe* (en italien), Pavie, 1780. Ces deux derniers écrits furent mis à l'index, 1781.

TRAVERSARI. *Voyez* **AMBROISE LE CAMALDULE.**

TRAVOT (le baron Jean-Pierre), lieutenant général, commandeur de la Légion d'honneur, né le 6 janvier 1767, entra comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et s'éleva rapidement par ses talents, sa brillante valeur et sa conduite exemplaire, au grade d'adjudant général. Après s'être distingué dans les premières campagnes de la révolution et avoir souvent été cité pour sa belle conduite, il fut employé dans la Vendée sous le général Hoche. Dans cette guerre déplorable, il déploya autant d'habileté que de bravoure, et sut inspirer aux Vendéens une grande confiance par son caractère vertueux et plein de modération. Chargé par le général Hoche de poursuivre Charette, il l'atteignit à la Chabottière, en Poitou, le fit prisonnier le 23 mars 1796, et le traita avec tous les égards dus au malheur. Nommé général de brigade, il commanda encore dans les départements de l'Ouest en 1799 et 1800, et contribua beaucoup à la pacification de ces contrées dont la population ignorante et superstitieuse fut longtemps l'instrument docile des agitateurs. Il fut nommé membre de la Légion d'honneur en 1803, et commandant du même ordre le 14 juin 1804, général de division le 1er février 1805, et élu candidat au sénat conservateur au mois de mai suivant. Vers la fin de la même année il fut appelé au commandement de la 12e division militaire à Nantes et, à la fin de 1807, il passa dans l'armée assemblée à Bayonne sous le commandement du général Junot et destinée à s'emparer du Portugal. Pendant l'occupation de ce royaume, le général Travot, par sa droiture et ses manières, parvint à se concilier à tel point l'estime des Portugais, que, malgré leur exaltation contre les Français et l'espoir de les voir bientôt expulsés par les efforts de la nation, aidée de l'armée anglaise qui venait de triompher à Vimeiro, les habitants de Lisbonne ne firent pas la plus légère tentative de soulèvement contre le général Travot, qui était resté dans cette capitale avec une poignée de soldats pour y maintenir l'odre. Il s'y promenait seul ou suivi d'un aide de camp, et jamais il ne fut insulté ; le peuple en le voyant passer disait : C'est un homme de bien, il faut le respecter. Après la convention de Cintra et le retour de l'armée de Junot en France, le général Travot passa à l'armée d'Espagne, et prit le commandement de la division du général Harispe qui avait été blessé, et ne cessa de servir avec distinction et désintéressement. Après la première entrée de Louis XVIII, en 1814, il se retira dans son département. Pendant les cent jours, en 1815, il eut un commandement dans la Vendée, fit une proclamation aux habitants pour les engager à ne point prendre les armes et livra ensuite quelques combats aux Vendéens, commandés par le marquis de la Rochejaquelein, mais il s'acquitta de sa mission difficile plutôt en pacificateur qu'en guerrier. Le général Lamarque, son ancien en grade, prit bientôt le commandement en chef, et le général Travot, appelé par Napoléon à la chambre des pairs créée pendant les cent jours, quitta la Vendée avant le second retour du roi. Il se retira de nouveau, à cette époque, dans sa famille, où il était loin de s'attendre au coup qui devait bientôt le frapper. Il venait de recevoir du duc de Feltre, alors ministre de la guerre, une lettre flatteuse dans laquelle il lui annonçait qu'une pension de retraite était *accordée à ses services*. Son nom n'était point porté sur les listes publiées par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et celui de son général en chef, Lamarque, n'était inscrit que sur la seconde liste, dites des trente-huit, qui furent exilés. Ces listes étaient définitivement closes, et le général Travot, à qui sa conscience ne reprochait rien, se croyait à l'abri de toute poursuite lorsque, la veille de la promulgation de la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, le télégraphe transmit, de la part du duc de Feltre, à un conseil militaire siégeant à Rennes,

l'ordre de commencer une procédure contre le général Travot, et à cet effet de faire entendre, s'il se pouvait, un témoin à l'instant même, ce qui devait rendre inapplicables au général les dispositions de cette même loi, qui accordait une amnistie à tous les individus contre lesquels il n'y avait point de procédure entamée. Le témoin ne put cependant être si promptement entendu, et les poursuites judiciaires ne purent être commencées dans la journée où la dépêche télégraphique était arrivée, mais on y suppléa en considérant l'ordre lui-même comme un commencement légal de poursuites. Une circulaire du ministre de la justice, explicative de la loi d'amnistie, déclara, il est vrai, que la détention même ne constituait pas le commencement de poursuites, mais le conseil de guerre passa outre. Le général Travot récusa le général qui présidait ce conseil, comme étant son ennemi personnel et ayant combattu contre lui. Le conseil se déclara compétent, et le président prononça lui-même négativement sur la récusation portée contre lui comme juge. Un délai de quelques jours, sollicité par les défenseurs de l'accusé, fut également rejeté par le conseil, qui condamna le général Travot à mort. Parmi les délits qui lui furent imputés, on est étonné d'en trouver un jusqu'alors inconnu dans les fastes de la jurisprudence criminelle : *la modération*, est-il dit dans le réquisitoire, *ne fut point une des armes les moins redoutables entre ses mains, la clémence elle-même fut un de ses moyens de succès.* Le général Travot se pourvut en révision contre l'arrêt qui le condamnait à mourir de la mort des criminels ; de nombreux moyens de cassation s'offraient à ses défenseurs, et le barreau de Rennes presque en totalité voulut plaider une cause qui paraissait si juste à tous les avocats de cette ville; mais leurs efforts furent vains, et l'arrêt du conseil de guerre fut confirmé par le conseil de révision. Le président du premier conseil dénonça au garde des sceaux et au ministre de la police la *consultation* et autres *mémoires* signés par treize avocats ; mais cette accusation n'eut point de suite et excita l'indignation générale. Cependant S. M. Louis XVIII accorda des lettres de grâce dans lesquelles il est dit : *Nous avons reconnu que certaines considérations provoquent notre indulgence,* et la peine de mort fut commuée en 20 années de prison. Le général Travot presque sexagénaire, ne put supporter un pareil coup : sa raison s'aliéna entièrement, et il fut conduit en cet état au château de Ham, où son épouse l'accompagna : elle vint ensuite à Paris solliciter l'élargissement d'un époux qu'elle chérissait et dont elle était tendrement aimée, mais elle n'eut pas le bonheur de réussir dans sa courageuse démarche. Ce ne fut qu'après une captivité de deux ans que les fers du général Travot furent brisés; il fut rendu à sa famille, mais sa raison ne revint plus, et il languit quelque temps encore dans une maison de santé à Montmartre, où il termina sa glorieuse et déplorable vie en 1836. Jamais l'infortune n'accabla un homme plus estimable, un militaire plus brave, un citoyen plus vertueux.

TRÉBATIUS (Caïus), surnommé *Testa*, savant jurisconsulte romain, eut pour maître dans la science du droit Maximus-Cornélius, et fut probablement celui de Labéon. Il était de la secte d'Épicure, et ce fut sans doute à la conformité de ses opinions philosophiques avec celles de César, qu'il dut l'amitié de ce généreux protecteur, qui le nomma tribun dans ses légions, et lui permit de toucher les émoluments de cette place, sans en remplir les devoirs. Trébatius demeura constamment attaché au parti de César pendant la guerre civile, et sut se maintenir en faveur sous Auguste. Au reste, il était éloquent, plein de probité et de prudence. Macrobe et Aulu-Gelle lui attribuent divers traités sur les *religions*, qui ne nous sont pas parvenus. Il avait en outre publié plusieurs ouvrages sur le droit civil; car on trouve un grand nombre de ses décisions dans les *Pandectes* de Justinien.

TREBATTI (Paul-Ponce), sculpteur, né à Florence ou dans les environs vers 1500 ou 1505, dut arriver en France, avec le Rosso, en 1530, ou avec le Primatice, en 1531. Il se fit connaître à Paris, en 1535, par le tombeau du prince *Alberto Pio da Carpi*, officier savoyard, au service de François Ier. Ce monument, qu'on a vu longtemps au Musée des monuments français, est maintenant déposé au Musée des sculptures modernes à Paris. Tout porte à croire que Trebatti, qui, comme nous l'apprend Vasari, fut employé tout d'abord à Fontainebleau à exécuter des figures de stuc, en ronde bosse, continua d'être employé sous Henri II. Jean Goujon, chargé des décorations du Louvre (le vieux Louvre), dut s'associer des collaborateurs; aussi Brice nous dit-il qu'*il y a dans l'attique quelque chose de Paul-Ponce*. Il est certain qu'il travailla aussi à décorer l'intérieur de ce bâtiment, surtout la chambre de parade et la chambre particulière du roi. Cette dernière subsistait encore en 1807, et les connaisseurs y admiraient principalement un petit cabinet de travail. Une partie des décorations du petit château de Meudon, appelé *la Grotte*, et, selon toute apparence, les tombeaux de Charles de Maigné ou de Magny, capitaine des gardes de la porte, et d'André Blondel de Roquancourt, enfin trois génies placés sur un monument en l'honneur de François II, furent encore l'ouvrage du même maître. Catherine de Médicis l'employa ensuite à décorer le château et le jardin des Tuileries, et la rotonde appelée *la Chapelle ou le Tombeau des Valois*: c'est là qu'il plaça ce *Christ mort, qui est*, dit Sauval, *la plus belle pièce que Ponce ait jamais faite*. On cite d'autres ouvrages de Trebatti, ou qui lui ont été attribués avec plus ou moins de vraisemblance.

TREBELLIEN (Caius-Annius), célèbre pirate, se fit déclarer empereur dans l'Isaurie, sous le règne de Gallien, en l'an 264, et donna d'abord à sa puissance une assez grande étendue : mais Gallien ayant envoyé contre lui son général Causisolée, frère de Théodote, à la tête d'une armée, et Trebellien s'étant laissé attirer hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, il perdit une bataille sanglante, et y fut tué, un an après son usurpation. Voyez les *Trente-Tyrans* de Trebellius-Pollio — **TREBELLIEN** (Rufus), poëteur sous Tibère, ayant été accusé de lèse-majesté, se tua lui-même.

TREBELLIUS. *Voyez* **POLLION.**

TRÉDIAKOFSKI (Wassili-Kirilowitsch), poëte et littérateur russe, né en 1703, sentit le besoin de s'instruire par les voyages, et visita, fort jeune, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il suivit à Paris les leçons de

Rollin, se fit recevoir à l'université, et après avoir étudié cinq ans les lettres françaises, retourna à Pétersbourg, où il fut secrétaire de l'Académie, professeur de rhétorique et plus tard conseiller de cour. C'est là qu'il mourut en 1769. Trédiakofski a beaucoup contribué par ses préceptes au perfectionnement de la littérature russe, qu'il ne lui fut pas donné d'avancer par son exemple. Un style lourd et sans élégance dépare la correction qu'il a mise dans ses ouvrages en prose; quant à ses poésies, elles sont au-dessous du médiocre. Il a été fait à Pétersbourg une édition complète de ses nombreux ouvrages, tous écrits en russe, et parmi lesquels il suffira d'indiquer la traduction de l'*Histoire ancienne* et de l'*Histoire romaine* de Rollin, en 26 vol. in-12, 1749-62, et 1761-67; *l'Art de la versification russe,* 1755; *Déidamie,* tragédie en 5 actes; la *Télémachide,* ou traduction en vers du Télémaque de Fénélon, 1766; *Considérations sur la versification russe dans les temps anciens, moyens et modernes* (Mémoires de l'Académie, juin 1755); *Considérations sur les antiquités les plus célèbres de la Russie,* 1773; et les traductions de l'*Argénide* de Barclay, de l'*Art poétique* de Boileau; et des *Mémoires sur l'artillerie,* par Saint-Remi, 1732, 2 vol. in-12.

TREIBER (Jean-Philippe), professeur en droit à l'université d'Erfurt, né à Arndstadt en 1675, enseigna d'abord à l'université d'Iéna, et fut réprimandé par le sénat académique et mis aux arrêts pour s'être expliqué avec trop de liberté sur ce qui tient à la religion. Il n'en publia pas moins, quelque temps après, en allemand, une feuille périodique intitulée : *Manière de confondre, par la seule raison, la raison qui veut aller trop loin dans les choses de la foi,* Iéna, 1704. Cette feuille ayant produit une vive et fâcheuse sensation parmi les ministres protestants, l'auteur fut emprisonné pendant six mois, et plus révolté que vaincu par cette punition, embrassa la religion catholique en 1706. Nommé bientôt professeur à l'université d'Erfurt, il ne s'occupa plus que du droit romain comparé avec la jurisprudence d'Allemagne, et mourut en 1727. Ses principaux ouvrages sont : *Series dichotomica titulorum in institutionibus imperialibus conspicuorum,* Erfurt, 1707, in-fol.; *Conspectus dichotomicus juris feudalis atque publici romano-germanici*, etc., ibid., 1717, in-fol.; *Genuina per spicuitas institutionum Justiniani*, etc., ibid., 1725, in-4°.

TRELLIARD et non **TREILHARD** (le comte Jean-Baptiste), ancien membre du Directoire exécutif, etc., né à Brive, dans le bas Limousin, fut d'abord avocat au parlement de Paris, où il commença sa réputation par des plaidoiries pour sa ville natale contre la maison de Noailles. Lors de l'institution du parlement Maupeou, il se retira du barreau, et n'y reparut qu'au retour des anciens magistrats. C'est alors que sa clientèle s'accrut encore : la maison de Condé, la ferme et la régie générale le choisirent pour conseil, et il fut nommé inspecteur des domaines. Élu député aux états généraux par la ville de Paris en 1789, il y débuta par quelques observations conciliatrices sur la réunion des ordres, se prononça pour que le pouvoir législatif résidât dans une seule chambre, et pour le *veto* absolu. Devenu membre et rapporteur habituel du comité ecclésiastique, il présenta et fit adopter tous les décrets relatifs au clergé, proposa la suppression des ordres religieux, appuya la demande d'aliéner des biens ecclésiastiques jusqu'à concurrence de 400 millions, s'opposa à ce que l'administration de ces biens fût laissée au clergé, et insista fortement pour que les actes de naissance, de mariage et de décès fussent exclusivement reçus par les autorités municipales. En 1791, il sollicita pour Voltaire les honneurs du Panthéon, fut porté à la présidence, qu'il remplit avec une fermeté remarquable en présence des tribunes tumultueuses, et fit partie de la députation qui présenta la nouvelle constitution à Louis XVI. Pendant la session de l'assemblée législative, il présida le tribunal criminel de Paris. Élu député à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il fut porté bientôt après à la présidence; il vota dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, pour la mort et le sursis, et cependant, en sa qualité de président, osa censurer Robespierre, dont l'influence était dès lors effrayante et qui remplissait les tribunes de furieux et de brigands. Nommé membre du comité de salut public, il fut envoyé dans le département de la Gironde après le 31 mai; mais il fut mis en arrestation pendant quelques jours, et quitta Bordeaux pour se rendre dans le département de la Dordogne, d'où il fut bientôt rappelé comme trop modéré. Il rentra au comité de salut public 3 jours après la mort de Robespierre, remplaça Barrère comme rapporteur, proposa la ratification du traité conclu avec la Prusse, et fit adopter l'échange de la fille de Louis XVI contre les députés prisonniers en Autriche. Admis au conseil des Cinq-Cents, il le présida plusieurs fois; il en sortit en 1798, devint membre du tribunal de cassation, ministre plénipotentiaire à Lille, ambassadeur à Naples, puis envoyé au congrès de Rastadt, et enfin porté au Directoire exécutif. Un an après, il en fut exclus avec la Révellière-Lépeaux et Merlin. Lors de l'établissement du gouvernement consulaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel de Paris, fut appelé au conseil d'État, où il prit une part active à la discussion des Codes. Comblé dans sa vieillesse d'honneurs et de dignités, il mourut à Paris, en 1810, à l'âge de 68 ans.

TRELLIARD (Anne-François-Charles, comte), lieutenant général, fils du précédent, né à Parme, le 9 février 1764, entra au service comme cadet dans le régiment de dragons de la reine, à l'âge de 16 ans, fut nommé sous-lieutenant, le 19 octobre 1781, et lieutenant, le 28 avril 1788. Nommé capitaine après une action d'éclat, il fut nommé lieutenant-colonel, le 7 avril 1793, et envoyé sur le Rhin et dans le Palatinat avec 300 hommes de cavalerie, destinés à éclairer la marche de l'armée. Il se signala pendant toute la durée de la campagne; assista à la prise des lignes de Weissembourg et au déblocus de Landau. A la bataille de Fleurus, le lieutenant-colonel Trelliard justifia sa réputation de vaillance et d'habileté : il soutint à la tête de son régiment plusieurs charges de cavalerie légère, et contribua au gain de la journée. Il fut promu au grade de colonel, le 1er septembre 1794. La campagne de 1796 venait de s'ouvrir : le passage du Rhin s'effectuait sur trois colonnes, et l'infatigable Trelliard secondait puissamment les efforts de ses généraux, et contribuait au

triomphe des armées françaises; il franchit le fleuve à la tête de la division Grenier, s'empare des redoutes formidables de Neuwied, et fait 2,000 prisonniers. Il fit la campagne de 1797 en Allemagne, et celle de 1798 en Suisse, sous les ordres du général Souham, et toujours à l'avant-garde. Nommé général de brigade, le 11 septembre 1799, le gouvernement lui confia le commandement de la cavalerie française en Hollande. Il prit une part active aux différentes affaires qui obligèrent les Anglais à abandonner la portion de terrain qu'ils avaient envahie; fit ensuite partie de l'armée gallo-batave qui, en 1800, se trouvait sous les ordres du général en chef Augereau, et commanda l'avant-garde du général Duhesme. A Forkem, il se distingua par son audace et par son intrépidité; contint pendant toute la journée, avec sa cavalerie, qui formait l'aile gauche de l'armée, les efforts d'un corps autrichien de beaucoup supérieur en nombre. Le 12 décembre 1804, l'empereur l'appela au camp de Boulogne, et lui donna le commandement d'une brigade de hussards. En 1805, il suivit en Allemagne les troupes destinées à former la grande armée. Après s'être distingué à la bataille d'Ulm et au combat de Wertingen, où il déploya le plus grand courage et prit trois pièces d'artillerie et 700 prisonniers, il alla cueillir sa part de gloire à la bataille d'Austerlitz. Il y fut chargé de la poursuite de l'ennemi, l'atteignit, et lui fit un grand nombre de prisonniers. Pendant la campagne de 1806, le général Trelliard eut le commandement d'une division de cavalerie, formant l'avant-garde du 5ᵉ corps. Le 12 octobre, appuyé d'une brigade d'infanterie, il charge l'ennemi en retraite, lui prend 3 généraux, 3 drapeaux, 30 pièces d'artillerie et 6,000 hommes. A la bataille d'Iéna, il s'élance sur un corps ennemi, à la tête de sa division, charge 4 carrés d'infanterie, les enfonce, fait 8,000 prisonniers, prend 2 généraux, 4 drapeaux et 8 bouches à feu; poursuit vivement le corps de Blucher, fait quelques prisonniers à son arrière-garde, et continue son mouvement rapide jusqu'à la Vistule, qu'il traverse presque en même temps que l'ennemi. Il se distingua particulièrement au combat de Pultusk où il fut grièvement blessé, et donna des preuves éclatantes de valeur. Le maréchal Lannes lui fit connaître, le soir de cette brillante journée, par un de ses aides de camp, que l'empereur, satisfait de sa brillante conduite, l'avait nommé général de division. Envoyé en Espagne au commencement de 1808, il y prit le commandement de la province de Vittoria, et, peu de temps après, celui de la Castille. Il fit, avec beaucoup d'éclat, les campagnes de 1810 à 1813, en Espagne et en Portugal. Dans ce royaume, il eut le commandement de la réserve de cavalerie, se distingua à l'affaire de Coïmbre, et soutint la retraite de l'armée sur Madrid : rentré en Espagne, il y commanda la province de la Manche et la 4ᵉ division de dragons : battit le général Morillo à Almagro, protégea la retraite du roi Joseph, et culbuta l'avant-garde anglaise entre les villages de Macalahouda et de la Rosa. Après les désastres de l'armée française en Russie, Napoléon, obligé de défendre pied à pied le sol de la patrie, rappela d'Espagne presque tous ses vieux généraux et une partie de leurs immortelles phalanges. Le général Trelliard reçut l'ordre de se mettre en mouvement et de se diriger, à marches forcées, sur les plaines de la Champagne. Le 15 février 1814, il arriva avec sa division, la deuxième de cavalerie, à Nangis, au moment où une action s'engageait, et contribua puissamment au succès de la journée. Sa conduite fut la même pendant toute cette campagne; il se fit surtout remarquer à la retraite de Bar-sur-Aube du maréchal Oudinot; il soutint, pendant cette retraite, le feu meurtrier de l'artillerie ennemie, sans se laisser entamer. Le 18 juillet 1814, le roi le décora de la croix de Saint-Louis, et, pendant les cent jours, l'empereur le nomma au gouvernement de Belle-Ile-sur-Mer. Le général Trelliard était à la retraite, depuis le 1ᵉʳ octobre 1815, mais les événements de juillet 1830 vinrent l'en faire sortir : il était placé dans le cadre de réserve depuis le 7 janvier 1831, lorsque la mort l'enleva à sa famille et à ses compagnons de gloire. Cet officier général est décédé à Charme, près Paris, le 14 avril 1832.

TRELLON (Claude), poëte militaire au 16ᵉ siècle, a été tiré d'un long oubli par l'abbé Goujet, qui n'a pu toutefois déterminer l'époque de sa naissance ni de sa mort. On a de lui : *le premier Livre de la flamme d'amour, avec l'histoire de Padre Miracle et de l'Amant fortuné, en prose, plus diverses poésies,* Paris, 1591, in-8°; Lyon, 1592, in-8°. Il existe quatre autres éditions du même livre, dont deux sous le titre d'*OEuvres poétiques,* Lyon, 1594, 1595, in-12, et deux sous le titre de la *Muse guerrière,* 1597, 1604, in-12. Le seul ouvrage que Trellon ait avoué est celui qu'il donna lui-même sous ce titre : *le Cavalier parfait, du sieur de Trellon, où sont comprises toutes ses OEuvres,* Lyon, 1605, in-12; 1614, 2 vol. in-12.

TREMBECKI (Michel), chambellan du roi de Pologne Stanislas-Auguste, et l'un des meilleurs, peut-être le premier des poëtes de sa nation, a laissé une belle traduction en vers du 4ᵉ livre de l'*Enéide;* celle de l'*Enfant prodigue* de Voltaire; de petits *poëmes,* des *odes,* dss *épîtres* et des *fables.* La majeure partie de ses ouvrages est inédite, et mériterait d'être rassemblée et publiée.] Il a dû laisser dans ses papiers une grande histoire de Pologne, en latin et en polonais, dont il s'est longtemps occupé.

TREMBLAY. *Voyez* **FRAIN** et **JOSEPH.**

TREMBLAYE (le chevalier de la), né dans l'Anjou en 1739, mort en 1807, n'est guère connu que par les vers que lui adressa Voltaire et les lettres qu'il recevait de temps en temps du patriarche de Ferney, et qui, selon l'expression de d'Alembert, *lui tournaient la tête de vanité.* On a cependant de lui des *poésies* dans divers recueils; *Sur quelques contrées de l'Europe,* 1788, 2 vol. in-8°, en prose, mêlée de vers; *OEuvres posthumes,* 1808, 2 vol. in-12.

TREMBLEY (Abraham), célèbre naturaliste, né à Genève en 1700, résolut de voyager pour perfectionner ses connaissances et trouver un emploi; il se chargea de l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à la Haye, et employa ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Le premier il découvrit les mœurs, les habitudes et la singulière organisation du polype à bras, déjà vu par Leuwenhoeck et dessiné par Jussieu, et se voyant encouragé par Bonnet et par Réaumur, au-

quel il faisait part de ses découvertes, il publia : *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, in-4°, avec 13 planches; Paris, 2 vol. petit in-8°. Il suivit son protecteur à Londres, où la Société royale l'admit dans son sein, et dans un voyage qu'il fit à Paris, l'Académie des sciences le nomma son correspondant. Attaché bientôt après comme gouverneur au duc de Richmond, il parcourut avec son élève l'Allemagne et l'Italie; de retour à Genève en 1757, il devint membre du grand conseil, et fit partie de la commission chargée de l'approvisionnement. Dans les troubles qui désolèrent sa patrie, il sut mériter l'estime générale et mourut en 1784, emportant les regrets de tous les partis. Outre l'ouvrage cité plus haut et des *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui : *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature de la religion*, Genève, 1775, 2 vol. in-8°; *Instructions d'un père à ses enfants sur la religion naturelle et révélée*, ibid., 1779, 3 vol. in-8°; *Instructions d'un père à ses enfants sur le principe de la religion et du bonheur*, ibid., 1782, in-8°. On a : *Mémoire historique sur la vie et les écrits d'Abr. Trembley*, Neuchâtel, 1787, in-8°.

TREMELLIUS (Emmanuel), professeur et théologien, né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, embrassa la religion catholique, puis la réformée, et, forcé de quitter l'Italie, se retira d'abord à Strasbourg d'où il passa bientôt en Angleterre. Il revint ensuite en Allemagne après la mort d'Édouard VI en 1553, et professa publiquement à Hornbach et à Heidelberg. Il se rendit ensuite à Metz, puis à Sedan, où il accepta une chaire d'hébreu, et mourut en 1580. On a de lui : *Targum in duodecim prophetas minores*, Heidelberg, 1567, in-8°; *Novum Testamentum ex syriaco latinum*, 1579 et 1621, in-4°; *Biblia sacra, id est, 1° Libri quinque Moschis lat. recens ex hebræo facti, brevibusque scholiis illustrati*, Francfort, 1575, in-fol.; 2° *Lib. histor.*, etc., ib., 1576; 3° *Lib. poetici*, etc., ibid., 1579; 4° *Libri prophetici*, ibid., 1579; 5° *Lib. apocryphi... cum notis brevibus Franc. Junii*, ibid., 1579.

TREMOILLE ou **TRIMOUILLE** (Louis II du nom, sire de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, était le fils de Louis de la Tremoille et de Marguerite d'Amboise; il contribua, plus qu'aucun autre, au lustre de sa famille, l'une des plus anciennes du royaume, et qui tire son nom de la terre de la Tremoille en Poitou. Dès l'âge de 27 ans, ses talents lui méritèrent le commandement des troupes que Charles VIII envoya contre le duc de Bretagne : à la tête de cette armée, la Tremoille gagna, en 1488, la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où il fit prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. Les succès qui suivirent cette glorieuse journée amenèrent le traité de Sablé, par lequel le duc François II se vit contraint de rendre hommage de ses États au roi. La Tremoille repassa dans cette province en 1491, et hâta, par le siége de Rennes, le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, qui réunit la Bretagne à la France. Les guerres d'Italie ouvrirent un nouveau champ à ses talents. On le vit, en 1495, faire transporter, avec des peines incroyables, l'artillerie française à travers l'Apennin, excitant les travailleurs de la voix et du geste, et portant lui-même deux boulets de canon. Lorsqu'il vint saluer le roi après le succès de cette pénible corvée, ce prince fut quelque temps sans le reconnaître, tant il avait le visage noirci et brûlé. La victoire de Fornoue, où il commandait le corps de bataille, lui valut la lieutenance générale du Poitou, de l'Angoumois, de l'Aunis, de l'Anjou et des Marches de Bretagne. A l'avénement de Louis XII au trône, quelques courtisans voulurent exciter ce prince contre la Tremoille, qui, après l'avoir fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, semblait avoir cherché à le mortifier, en faisant exécuter sous ses yeux plusieurs officiers pris les armes à la main contre le roi; le monarque fit cette réponse : « Un roi de France ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans. Si la Tremoille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seraient tentés de troubler l'État. » Deux ans après, Louis lui confia le commandement de l'armée d'Italie. La Tremoille conquit la Lombardie, obligea les Vénitiens de lui livrer le duc Louis Sforce de Milan et son frère. Au retour, il eut pour récompense le gouvernement de Bourgogne, et fut fait amiral de Guienne, puis de Bretagne. Chargé, en 1503, de faire la conquête du royaume de Naples, cette expédition manqua, parce qu'on l'obligea de perdre un temps précieux aux environs de Rome, pour favoriser l'ambition du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la papauté. Lorsqu'il fallut agir, une maladie le ramena en France. La Tremoille donna de nouvelles preuves de valeur à la journée d'Agnadel, en 1509, sous les yeux de son maître : il se laissa surprendre, et fut battu en 1513, par les Suisses, à Novare; mais il sut bien rétablir sa gloire la même année, par ses sages dispositions pour défendre, sans troupes, la Bourgogne contre les vainqueurs, et par l'adresse avec laquelle il leur fit évacuer cette province, au moment où elle ne paraissait pas pouvoir échapper à leur invasion. Deux ans plus tard, il combattit contre les Suisses à la bataille de Marignan, avec l'intrépidité d'un guerrier qui voulait réparer l'affront de Novare. Il y perdit son fils, le prince de Talmont, qui donnait les plus belles espérances. Pendant les années 1522 et 1523, il défendit, avec peu de troupes, la Picardie contre les armées combinées de l'Empire et de l'Angleterre, sans se laisser entamer. Enfin, il termina glorieusement sa carrière, en 1525, à la bataille de Pavie, livrée contre son avis, et dans laquelle il fut percé d'une balle au cœur, en donnant les plus grandes preuves de valeur. Ce grand homme servit honorablement sous quatre rois : Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier.

TREMOILLE (François de la), petit-fils du précédent, épousa, en 1521, Anne de Laval, fille de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Tremoille ses prétentions sur la couronne de Naples, que ses descendants ont fait valoir aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, et qui leur fait accorder le titre d'altesse dans les pays étrangers. Foucher avait composé une *Histoire* de cette maison, qui n'a pas vu le jour.

TREMOILLE (Henri-Charles, duc de la), *prince de Tarente*, était fils de Henri duc de la Tremoille, et de Marie de la Tour-d'Auvergne, et naquit à Thouars,

le 17 décembre 1620. Son père étant rentré dans le sein de l'Église par une abjuration solennelle, le fit instruire des vérités de la religion; mais sa mère, protestante zélée, ne négligea rien pour préparer son retour au culte de ses ancêtres. Il fut presque continuellement malade dans son enfance; sa santé s'étant fortifiée à l'âge de 7 ans, il fut placé chez les jésuites au collége de Poitiers; et avec le secours d'un précepteur attentif, il apprit bientôt les éléments de la langue latine, le dessin et les mathématiques. Dès qu'il eut terminé ses exercices, il résolut d'aller en Hollande faire ses premières armes, sous le prince d'Orange (Frédéric-Louis), son grand-oncle. Certain que sa mère ne consentirait point à son départ, il s'enfuit avec son valet de chambre, et arrivé à Dieppe, se jeta dans le premier vaisseau dont le capitaine voulut bien le recevoir. Ce bâtiment avait sa destination pour l'Angleterre, et la Tremoille y resta deux mois malade, avant de pouvoir passer en Hollande. Il y fut accueilli de la manière la plus affectueuse par le prince d'Orange, qui lui promit de le regarder comme son propre fils. Peu de temps après, il fut désigné pour accompagner le prince Guillaume en Angleterre, et assister à son mariage avec la fille aînée du malheureux Charles Ier. N'étant pas prêt au départ du vaisseau sur lequel il devait s'embarquer, il prit un bateau pour le rejoindre, et ne l'atteignit qu'après avoir couru plusieurs fois le risque d'être submergé. A Londres, il eut une vive querelle avec le comte Henri de Nassau, et il l'aurait terminée sur-le-champ par un duel, si l'on ne fût venu les séparer. A son retour en Hollande, le prince d'Orange, instruit de ce qui s'était passé, lui donna l'ordre de se rendre à Nimègue, et envoya son adversaire à Graves, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de les réconcilier. Le duc de la Tremoille ayant fait la campagne de 1640, comme volontaire, obtint un régiment de cavalerie, et acquit bientôt la réputation d'un excellent officier. Il avait conçu l'amour le plus vif pour la princesse d'Orange, qui partageait ses sentiments; et comme il était rentré dans la religion réformée, il ne prévoyait aucun obstacle à leur union. Cette princesse fut pourtant mariée au fils de l'électeur de Brandebourg. Le chagrin qu'il en éprouva, et la mort du prince d'Orange (1647), le décidèrent à quitter la Hollande, pour revenir dans sa famille. Peu de temps après, sa mère lui fit épouser la princesse Amélie, fille du landgrave de Hesse-Cassel. Avec l'agrément du roi, il leva deux régiments, l'un d'infanterie et l'autre de cavalerie, et se montra dévoué aux intérêts de la cour; mais irrité de n'avoir pu tirer du cardinal Mazarin que *de belles paroles et des promesses sans effet,* il entra dans la ligue des princes contre le premier ministre, et prit l'engagement de faire déclarer en leur faveur des villes de la Saintonge et du Poitou, dans lesquelles il avait des intelligences. La Tremoille se signala dans les guerres de la Fronde : au combat du faubourg Sainte-Antoine, il eut un cheval tué sous lui d'un coup de canon; l'armée des princes ayant été forcée de se replier, il enleva plusieurs villes de Champagne aux troupes du roi; mais il ne put pas les conserver : manquant d'argent, et le prince de Condé ne pouvant lui en donner, il fit un voyage en Hollande, et en rapporta quelques sommes qui lui suffirent pour apaiser ses créanciers. Il rejoignit l'armée des princes en Picardie, et fut chargé de diriger le siége de Rocroy. Après la prise de cette place (1653), voyant l'armée s'affaiblir de jour en jour par la mauvaise disposition des Espagnols, il obtint du prince de Condé la permission de se retirer en Hollande. Fatigué bientôt d'une vie oisive, il sollicita l'autorisation de rentrer en France, et revint à Paris, sur la fin de l'année 1655. L'accueil qu'il reçut de la reine mère et du roi lui causa beaucoup de surprise et de plaisir; mais il n'en restait pas moins attaché par la reconnaissance au prince de Condé, et il ne voulut jamais consentir à rien faire contre ses intérêts. Mazarin, furieux de sa résistance à ses vues, le fit arrêter à Compiègne, où il s'était rendu pour avoir une explication avec le ministre, et il fut conduit à la citadelle d'Amiens, où il resta plusieurs mois au secret. Il n'obtint sa liberté qu'à la condition de sortir du royaume; mais cet ordre fut révoqué, et il lui fut permis de se retirer dans ses terres en Poitou. Les troubles qui éclatèrent dans cette province ayant donné des inquiétudes à la cour sur la présence du duc de la Tremoille au milieu des mécontents, il reçut l'ordre de se rendre à Auxerre, puis à Laval, où il resta jusqu'à la paix des Pyrénées. Des affaires l'ayant appelé en Allemagne, en 1665, il voulut passer par la Hollande, pour y revoir ses anciens amis; mais les États profitèrent de cette circonstance pour lui faire accepter le titre de général, et l'employèrent utilement dans la guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre l'évêque de Munster. Il fit un voyage en France, en 1668, pour présider les états de la province de Bretagne, et dans cette circonstance, il se conduisit de manière à mériter l'approbation du roi. Ayant fait agréer, peu de temps après, sa démission aux Hollandais, il revint en France avec la résolution de se réconcilier avec l'Église romaine. Il fit son abjuration entre les mains de l'évêque d'Angers, au mois d'octobre 1670. Le duc de la Tremoille mourut le 14 septembre 1672, et fut inhumé dans le tombeau de sa famille à Thouars. Il avait laissé, pour l'instruction de son fils aîné, des *Mémoires,* que Griffet a publiés, Liége, 1767, in-12. On y trouve des détails intéressants sur la guerre de la Fronde. Le portrait du duc de la Tremoille est gravé dans divers formats.

TREMOILLE (Charles-Armand-René de la), mort en 1741, est auteur des paroles et de la musique d'un opéra intitulé: les *Quatre parties du monde,* et de diverses *chansons* imprimées dans les recueils du temps.

TREMOILLE (Charles Bretagne-Marie-Joseph, duc de la), prince de Tarente, né à Paris en 1764, reçut une éducation des plus distinguées. Colonel à 23 ans, il rejoignit, en 1790, les princes français à Coblentz, et concourut avec son oncle, le prince Maurice de Salm, à lever et à organiser un corps de hussards à la tête duquel il fit la campagne de 1792. Il abandonna l'année suivante le commandement de ce corps à son frère, et passa au service de la cour de Naples, avec le titre de colonel d'état-major aide de camp du roi. Il fit en cette qualité plusieurs campagnes dans la Lombardie, et se signala particulièrement à l'affaire du pont de Lodi, où il protégea la retraite de l'armée autrichienne assez efficacement pour mériter les éloges des généraux. Après

l'invasion du royaume de Naples par les Français en 1798, il donna sa démission, et se joignit au comte de Frotté pour opérer un débarquement sur les côtes du Poitou, et prendre part comme volontaire à la dernière tentative des Vendéens en faveur des Bourbons. Rentré en France en 1814, il fut fait par le roi lieutenant général et créé membre de la chambre des pairs. Lors des événements de 1830, il habitait son château près de Rambouillet; il s'empressa de venir offrir ses services à Charles X; ce prince lui ayant dit que le devoir des pairs était de se rendre à leur poste, il regagna Paris, où il arriva quand tout était décidé. La crainte de l'anarchie l'engagea à se rallier au nouveau gouvernement, et il continua de siéger à la chambre des pairs. Le duc de la Tremoille mourut en novembre 1838.

TREMOILLE (le prince Louis de la), frère du précédent, né en 1767, termina très-jeune de fort bonnes études au collége du Plessis, et visita ensuite l'Angleterre et les principales cours d'Allemagne. De retour en France, il entra dans le régiment de Colonel-général; et, lors de l'émigration, il suivit le prince de Condé qui le nomma son aide de camp. Chargé de missions importantes en diverses cours de l'Europe et en France, il fut arrêté et mis en prison; mais il eut le bonheur d'échapper aux dangers qu'il avait bravés pour remplir son devoir. A la restauration, il ne sollicita pour lui-même ni grâces ni faveurs, et ne se servit de son crédit que pour être utile à ses anciens compagnons d'infortune. Il cessa de faire partie de la chambre des pairs en 1830, et mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1837. L'abbé de Feletz lui a consigné une touchante notice dans ses *Jugements historiques*, 1840, in-8°.

TREMOILLE (Charlotte de la). *Voyez* **CONDÉ**.

TRENCHARD (Jean), publiciste anglais, né en 1669, étudia les lois avec succès, mais renonça de bonne heure au barreau pour se livrer entièrement aux discussions politiques. Il fit paraître, en 1698, un pamphlet qu'il avait composé avec Moyle sous le titre de : *Argument pour montrer qu'une armée permanente est en opposition avec un gouvernement libre*, et donna la même année une *Histoire succincte des armées permanentes en Angleterre*. En 1720, il publia sous le nom de *Caton*, avec Thomas Gordon, d'abord dans le *London Journal*, et ensuite dans *British Journal*, une série de *lettres* qui se succédèrent pendant près de 3 ans sur les affaires publiques. Gordon réunit ses écrits aux siens, et les publia sous le titre de *Lettres de Caton, ou Essais sur la liberté civile et religieuse et sur d'autres sujets importants*, 4e édition, 1737, 4 vol. in-12. Trenchard, élu membre du parlement par un bourg de Sommerset, mourut en 1723. On cite encore de lui *le Whig indépendant*, et Antoine Collyns lui attribue, entre autres écrits : *Histoire naturelle de la superstition*, 1709, traduite en français par d'Holbach, Londres, 1767, in-12; *Considérations sur les dettes publiques*, 1709; *Réflexions sur l'ancien whig*, 1719.

TRENCK (François, baron de), commandant des pandours au service d'Autriche, né à Reggio, en Calabre, en 1711, fut conduit à l'âge de 6 ans en Slavonie par son père, qui y possédait de riches domaines, et retourna encore enfant en Italie, où il assista à la bataille de Melazzio; il fut ensuite placé au collége à Vienne, où il se fit craindre et détester de ses maîtres et de ses condisciples. Nommé à l'âge de 16 ans officier dans le régiment de Palfy, il eut plusieurs duels, et fendit la tête d'un coup de sabre à un fermier qui lui refusait de l'argent. Aux avantages d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire, il joignait le talent de l'ingénieur, le goût de la musique, la connaissance de la plupart des langues vivantes. Il entra, en 1738, capitaine au service de la Russie, et fit deux campagnes contre les Turcs avec distinction : mais deux fois il fut sur le point d'être fusillé pour avoir frappé son colonel; deux fois le général Munnich le sauva de la mort; et toutefois Trenck alla, pour sa seconde faute, faire six mois de travaux forcés dans la forteresse de Kief. De retour dans ses terres en Slavonie, il organisa des compagnies de *pandours* pour détruire les brigands établis sur les frontières de ce pays et de la Turquie, et parvint à les faire disparaître. En 1740, il offrit de lever à ses frais, pour Marie-Thérèse, un régiment de *pandours*, et, avant de se rendre à Vienne, il se jeta sur les brigands qu'il put rencontrer, et en incorpora 300 dans sa troupe. Il ne put maintenir sous la discipline ces hommes féroces qu'en les étonnant par ses cruautés, et les cruautés ne lui coûtaient rien. En 1741, il joignit l'armée autrichienne dans les environs de Neiss, puis, accourant sur les bords du Danube, il en ouvrit le passage, poursuivit les Bavarois et les Français jusqu'en Bavière, et mit tout à feu et à sang. En 1742, il prit d'assaut Deckendorf, Reichenhall, Cham, et dans cette dernière ville exerça des atrocités inouïes. Appelé à Vienne pour rendre compte de sa conduite, il fut rendu à la liberté au bout d'un mois, porta le nombre de ses *pandours* à 4,000, et s'empara d'une île du Rhin, vis-à-vis le fort Mortier; à la fin de la campagne, il avait fait 4,000 prisonniers et enlevé 25 canons et 10 drapeaux. En 1743, il traversa successivement deux bras du Rhin, emportant un fort tenant à Philipsbourg, et se répandit dans l'Alsace. Forcé l'année suivante de repasser le Rhin avec l'armée autrichienne, il se tint à l'arrière-garde dont il protégea la retraite avec succès. A la bataille de Sorr ou Soraw, en 1745, chargé d'attaquer Frédéric II par ses derrières, il s'arrêta à piller son camp tandis que le prince Charles se faisait battre, et fut accusé d'avoir relâché le roi de Prusse. Il comparut à Vienne devant un conseil de guerre : condamné seulement à payer 120,000 florins aux officiers qu'il avait chassés arbitrairement de son régiment, il refusa longtemps de se soumettre à cette sentence. Cité devant un nouveau conseil de guerre pour avoir fait une offense publique à Marie-Thérèse, on lui reprocha les cruautés commises à Cham. Comme il sentait que sa justification serait bien faible, il gagna ses gardiens, et s'enfuit en Hollande avec la baronne de Lestock, qu'il devait épouser. Il y fut découvert, et condamné, par un nouveau jugement, à être enfermé dans la citadelle de Brunn, où il s'empoisonna, à ce que l'on assure en 1749. Sa *Vie* a été écrite par Frédéric Trenck, son cousin. (*Voyez* aussi : *Mémoires de François, baron de Trenck, commandant des pandours, etc., écrits par lui en italien, traduits en français*, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

TRENCK (Frédéric, baron de), cousin du précédent, né à Kœnigsberg en 1726, possédait à 13 ans les langues et l'histoire anciennes, et dès l'âge de 17 ans fut présenté à Frédéric II comme l'élève le plus remarquable de l'université de Kœnigsberg. Le roi l'engagea à quitter ses études pour entrer dans la carrière des armes, et le jeune étudiant n'eut pas à se repentir d'avoir accepté les offres de son souverain; car il obtint l'avancement le plus rapide, fut choisi pour montrer la nouvelle manœuvre à la cavalerie silésienne, et, par une faveur que ne pouvait guère espérer un officier de 18 ans, fut admis dans la société de Voltaire, de Maupertuis, de Jordan, de la Mettrie, etc. Trenck réunissait aux dons naturels de l'esprit et à la plus brillante éducation les avantages, quelquefois si précieux, de la force, de la beauté et de la jeunesse: mais ces avantages mêmes, qui lui procurèrent un bonheur éphémère, devaient faire le malheur du reste de sa vie. La princesse Amélie le remarqua dans les fêtes qui furent données en 1743, à l'occasion du mariage de la princesse Ulrique avec le roi de Suède: le jeune officier fut assez hardi pour répondre à l'amour de la sœur de son roi, et bientôt, comme il le dit dans ses *Mémoires*, il fut le plus heureux mortel de Berlin. Le secret de cette intrigue demeura caché pendant quelque temps, et Trenck, comblé de grâces et de bontés par Frédéric, qui le traitait plutôt en père qu'en souverain, fit les campagnes de 1744 et 1745, et s'y distingua; mais de graves imprudences effacèrent l'éclat de ses services. Ses ennemis profitèrent, pour le perdre, de la correspondance, nullement coupable, qu'il entretenait avec son cousin François Trenck, commandant des pandours, et ce fut là le motif ou plutôt le prétexte de sa première détention. Enfermé dans la forteresse de Glatz, où Frédéric voulait le laisser seulement une année, il crut y être pour toute la vie, et s'en échappa quand il n'avait plus qu'un mois à attendre. Après avoir essuyé toutes les privations, et fait plus de 300 lieues à pied, il arriva presque nu à Elbing en Pologne. Les secours qu'il y reçut de sa mère et de la princesse Amélie lui permirent d'aller à Vienne, où il eut à défendre sa vie contre des spadassins armés contre lui par son cousin, alors impliqué dans un procès criminel. Il se rendit de là en Hollande avec l'intention de passer aux Indes, et renonça à ce projet pour entrer au service de Russie, en qualité de capitaine des dragons de Tobolsk. Après diverses aventures, dans lesquelles il dut à son audace et à son rare sang-froid le bonheur de n'être pas repris par les Prussiens, il arriva à Moscou, et bientôt il eut gagné la faveur d'Élisabeth, inspiré une vive passion à une princesse russe, plus jeune et plus belle qu'Amélie, et séduit la femme jusqu'alors vertueuse du chancelier de Russie, son protecteur. Il quitta la Russie, en 1749, pour aller recueillir à Vienne l'héritage de son cousin François Trenck. Il passa par Stockholm, où la reine de Suède, sœur de son Amélie, lui fit l'accueil le plus affectueux, et arriva en 1750 à Vienne, où, pour être habile à succéder à son cousin, il abjura le luthéranisme, et, après trois ans de peines pendant lesquels il avait eu à soutenir 63 procès, ne recueillit de l'immense fortune qui devait lui appartenir que 63,000 florins. Pour oublier tant de tracasseries, il fit un voyage en Italie, et, à son retour à Vienne, fut nommé capitaine de cuirassiers. La mort de sa mère l'ayant forcé, en 1758, de se rendre à Dantzig, il y fut arrêté par l'ordre de Frédéric, conduit à Berlin, et de là à Magdebourg, où il resta 9 ans et 5 mois dans un affreux cachot. Enfin les portes de sa prison s'ouvrirent en 1763, vraisemblablement à la sollicitation de la reine de Prusse, et surtout de la princesse Amélie. De retour à Vienne, il fut détenu six semaines dans les casernes impériales, par les intrigues des spoliateurs de la succession de François Trenck. Remis en liberté, il ne fut dédommagé de cette injustice que par le grade de major, et alla se fixer à Aix-la-Chapelle, où il épousa, en 1765, la fille du bourgmestre. Là, tout en faisant avec succès le commerce des vins en Hongrie, il correspondait avec Joseph II, publiait chaque année quelques nouveaux écrits, rédigeait la feuille hebdomadaire intitulée *l'Ami des hommes*, et fondait (1772) une gazette très-bien reçue du public, mais qu'il eut la sagesse de supprimer, dès que Marie-Thérèse l'eut désapprouvée. De 1774 à 1777, il parcourut la France et l'Angleterre; en France, il se lia avec Franklin et le ministre Saint-Germain, qui lui firent les propositions les plus avantageuses pour l'engager à passer en Amérique; mais il préféra continuer, au sein de sa famille, son commerce de vins, qui prospérait. Obligé d'y renoncer par une escroquerie concertée entre des négociants et des magistrats de Londres, il retourna à Vienne, où les bontés de Marie-Thérèse et les missions confidentielles dont il fut chargé lui firent concevoir des espérances de fortune, que la mort de cette souveraine vint bientôt détruire. Retiré dans son château de Zwerbach en Hongrie, il s'y livra pendant 6 ans, sans succès, à des exploitations agricoles, et, décidé enfin à chercher de nouvelles ressources dans sa plume, publia par souscription ses *poésies*, ses divers ouvrages et l'*histoire* de sa vie, qui lui rapportèrent prodigieusement. En 1787, après 42 ans d'exil, il revit sa patrie et la princesse Amélie, qui lui promit de protéger ses enfants, et qu'il eut le malheur de perdre la même année. Il fit alors un voyage à Kœnigsberg, et trouva son patrimoine dissipé; mais la vogue de ses *Mémoires* put le consoler un moment de tant d'infortunes. Diverses brochures politiques, qu'il publia sur la révolution française, lui attirèrent le ressentiment de la cour impériale. Conduit prisonnier à Vienne, il resta 17 jours aux arrêts, et ne recouvra sa liberté qu'en perdant une pension de 2,000 florins, qu'on lui avait accordée à condition qu'il n'écrirait plus. Il revint en France en 1791; mais il n'y reçut point l'accueil qu'il espérait, et vécut à Paris dans un état voisin de la misère. Les hommes qui dirigeaient le parti de la Montagne, sans pitié pour sa vieillesse et ses longues infortunes, l'enfermèrent à Saint-Lazare comme émissaire secret du roi de Prusse, et, n'ayant pu trouver contre lui de preuves suffisantes, l'accusèrent d'avoir pris part à la conspiration des prisons; conduit à l'échafaud, en 1794, le même jour que les poëtes Roucher et André Chénier, il mourut avec un courage digne de sa renommée. De tous les écrits de Trenck, l'histoire de sa vie mérite surtout d'être lue. Il y en a deux traductions françaises, l'une du baron de Bock, Metz, 1787, 2 vol.

in-12; l'autre par le Tourneur, Paris, 1703, 3 vol., même format. On lira encore avec intérêt l'*Examen politique et critique de l'histoire secrète de la cour de Berlin*, dans lequel il réfute les assertions de Mirabeau contre les souverains du Nord.

TRENCK (Maurice-Flavius, baron de), journaliste, de la même famille que les précédents, naquit à Dresde, où son père résidait comme envoyé de Pologne. Ayant été élevé au collége de Marie-Thérèse à Vienne, il fit, comme officier du génie et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne, pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Ayant quitté le service de l'Autriche, et voyagé pendant cinq ans, il se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il établit, en 1785, un journal politique allemand qui, sous le titre de *Dialogues des morts*, eut un succès prodigieux. Dès la seconde année, on en débita 3,000 exemplaires, et la révolution ayant éclaté en France, les souscriptions s'augmentèrent à un tel point que la recette d'une seule année allait jusqu'à 70,000 florins. Les maîtres de postes se virent obligés de faire construire des voitures particulières pour transporter les *Dialogues des morts*. Cette faveur extraordinaire fit naître l'idée de plusieurs contrefaçons : il en parut deux en Autriche, et l'on y publiait même les *Dialogues* traduits en latin. Trenck s'exprima avec beaucoup de force contre l'audace des contrefacteurs; mais il ne put les empêcher. Obligé, par les événements, de quitter Neuwied, il alla s'établir à Francfort, où il continua, pendant quelque temps encore, ses *Dialogues*. Il mourut dans cette ville, le 21 septembre 1810.

TRENEUIL (Joseph), littérateur, né à Cahors le 27 juin 1763, fit son droit et prit ses grades à Toulouse; mais trois couronnes obtenues successivement au concours des *Jeux Floraux* le déterminèrent à suivre son goût pour la poésie. Il se chargea de l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, à laquelle il s'attacha et dont il partagea l'exil et la captivité. Malgré le dévouement qu'il montra en cette occasion, il ne publia son poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*, composé depuis longtemps, que quand un décret impérial, du 20 février 1806, qui ordonnait l'érection de *trois autels expiatoires*, l'eut assuré que les jours de péril étaient passés. Nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à la sollicitation de Murat, son condisciple, il ne put se dispenser de célébrer le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche et la naissance du roi de Rome. Il fit ensuite paraître *l'Orpheline du Temple*, le *Martyr de Louis XVI*, et la *Captivité de Pie VI*, quand le retour des Bourbons lui permit de les publier. Nommé directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, il mourut en 1818. Il avait donné l'année précédente le *Recueil* de ses poésies, in-8°, précédé d'un *Discours sur l'élégie héroïque*; une 2e édition a paru en 1824, in-8°, précédée d'une *notice* et augmentée de plusieurs pièces.

TRENTA (Philippe), prélat, né en 1731 d'une famille noble d'Ascoli, embrassa l'état ecclésiastique, obtint divers emplois, et, nommé évêque de Foligno en 1785, mourut dans cette ville en 1795. On a de lui : un *Recueil de six tragédies*, Foligno, 1757, in-4°; Lucques, 1766, in-4°; une 7e tragédie, l'*Ange*, qui remporta le 2e prix au concours dramatique de Parme en 1774, Bodoni, in-4°; *Limon* (jardin orné de fleurs), *sive urbanarum quæstionum Libri III*, Rome, 1782, in-4°.

TRENTO (Jérôme), jésuite, né à Padoue en 1728, mort à Venise en 1784, est cité comme un des meilleurs modèles de l'éloquence sacrée en Italie. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Venise, 1785, in-4°; 1798 et 1816, in-4°; *Panegirici e Discorsi morali*, 1786, in-4°, 1818, in-4°.

TRENTSCHIN (Mathieu de) commandait, comme palatin du royaume, les troupes hongroises, au nom de Vladislas III, à la bataille de Stillfried (26 août 1278), où le roi Ottocare perdit la couronne et la vie. Il fit ensuite tous ses efforts pour arracher Vladislas à la vie honteuse qu'il menait, entouré de femmes débauchées. Après la mort de ce prince et celle d'André III, apprenant que Charles Robert, accompagné par un légat du pape, était entré en Hongrie pour se faire sacrer roi, Trentschin réunit les magnats les plus puissants, et leur fit jurer qu'ils ne reconnaîtraient point Charles, et qu'ils enverraient à Prague, vers le roi Wenceslas, pour offrir la couronne de Hongrie au jeune prince Wenceslas, alors âgé de 12 ans (1301). Pendant que les magnats emmenaient à Bude leur jeune roi, et qu'ils repoussaient à la fois le légat Charles Robert, la cour de Rome ayant reconnu celui-ci (1308), Trentschin, de concert avec Vladislas de Dobrogos, fit répandre dans tout le royaume une circulaire par laquelle il protestait contre l'influence que les papes voulaient s'arroger sur la Hongrie. Le légat excommunia Trentschin, qui, en appelant à son épée, leva des troupes, fit armer ses places fortes qu'il tenait comme fiefs royaux, vint assiéger Gran, résidence de l'archevêque-primat du royaume, le força de signer une capitulation, et mit le siége devant Kaschau. Le roi Charles Robert étant accouru pour délivrer la place, on en vint aux mains le 15 juin 1312. Le combat fut sanglant et le succès incertain. Cependant Trentschin s'empara du pouvoir souverain, et fit battre monnaie en son nom. Profitant du mécontentement de la nation bohémienne, il se jeta, en 1315, sur la Moravie qu'il dévasta. Le roi Jean arriva, à marches forcées, au secours de cette province, et Trentschin se retira; mais il forma ensuite une ligue contre Charles Robert qui se livrait à la débauche et se disposait à abandonner la Hongrie, où il désespérait de se soutenir. Le haut clergé mécontent se rassembla en 1318, et invita ce prince, sous peine d'excommunication, à convoquer la diète pour se concerter sur les mesures à prendre contre Trentschin. Un bref du pape, conçu dans le même sens, arriva simultanément; et le roi fut contraint d'ordonner la convocation. On s'attendait à une diète orageuse; mais on apprit la mort inopinée de Trentschin. Ses partisans n'ayant plus de chef, se soumirent; le roi s'empara de ses biens, et depuis ce moment son trône fut affermi.

TRESCHOW professa la théologie à l'université de Copenhague, puis à celle de Christiania. En 1814, il devint membre du gouvernement norwégien, conseiller d'État et directeur du ministère des cultes et de l'instruction. Son ouvrage sur *l'Esprit du christianisme, ou Instruction évangélique*, est très-estimé. Ce philosophe, homme d'État, mourut à Christiania en 1833, à 82 ans.

TRESHAM (Henri), peintre anglais, natif d'Irlande, mort en 1814, joignit la culture des lettres à celle des beaux-arts. On a de lui plusieurs morceaux de poésies, entre autres une pièce intitulée *the sea-sick Minstrel* (le ménestrel atteint du mal de mer).

TRESSAN (Pierre de la Vergne de), missionnaire, né en 1618, au château de ce nom, dans le Languedoc, fut élevé dans la religion réformée. S'étant converti à la foi catholique, il résolut d'entrer dans les ordres sacrés; mais, loin de rechercher les dignités auxquelles sa naissance lui permettait de prétendre, il voulut s'enfermer dans un cloître, et y passer sa vie dans les exercices de la pénitence. Le pieux évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, sous la conduite duquel il s'était placé, le détourna de ce projet, l'envoya en Palestine visiter les lieux saints, et, à son retour, l'engagea à entrer dans les missions du Languedoc, où il se fit bientôt une grande réputation de vertu et de talent. Directeur d'un grand nombre de dames distinguées, parmi lesquelles il suffira de citer la princesse de Conti, la maréchale de Schomberg et Mme de Grignan, il n'en fut pas moins exilé du Languedoc pour avoir pris part à la *Théologie morale;* mais cet ordre sévère ne tarda pas d'être révoqué. Il se noya en voulant traverser le Gardon en 1684. On lui attribue un ouvrage qui parut quatre ans après sa mort, sous ce titre : *Relation nouvelle d'un voyage de la terre sainte, ou Description de l'état présent des lieux où se sont passées les principales actions de la vie de Jésus-Christ,* Paris, in-12. Mais l'abbé Goujet et d'autres critiques jugent cet ouvrage tout à fait indigne de lui. On lui doit : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on peut y commettre,* Paris, 1670, 3 vol. in-12.

TRESSAN (Louis-Élisabeth de la Vergne, comte de), littérateur distingué, né au Mans le 5 octobre 1705, fut admis dès l'âge de 13 ans à partager les études et les amusements de Louis XV, encore enfant, et se fit bientôt remarquer des écrivains qui formaient alors la société du Palais-Royal. Il leur communiqua ses premiers essais, et en reçut des conseils et des encouragements. Obligé toutefois de s'appliquer aux sciences propres à l'homme de guerre, il y fit de rapides progrès. Il obtint bientôt le brevet de mestre de camp dans le régiment du régent, et devint par son esprit, ses grâces et son enjouement, l'un des ornements d'une cour jeune et brillante. Son oncle, l'archevêque de Rouen, pour l'arracher à cette vie si pleine de dissipation, le fit voyager en Italie. Tressan découvrit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection unique des romans français de chevalerie, écrits en langue romane, et revint à Paris avec un goût décidé pour ce genre d'ouvrages. La guerre ayant éclaté en 1733, il partit comme aide de camp du duc de Noailles, assista au siége de Kehl, se distingua l'année suivante à l'attaque des lignes d'Eslinghen et dans la tranchée devant Philipsbourg, où il fut blessé. Nommé à la paix brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes du corps, lorsque la guerre se ralluma en 1741, il fut employé à l'armée de Flandre; il obtint le grade de maréchal de camp en 1744, servit en cette qualité aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, fit l'année suivante le siége de Tournai, sous les ordres de Louis XV, et fut son aide de camp à la bataille de Fontenoi, où il reçut deux blessures. Nommé gouverneur du Toulois en 1750, il fut appelé peu de temps après à la cour de Lunéville, avec le titre de grand maréchal, et n'usa de son crédit sur Stanislas que pour seconder les vues bienfaisantes de ce prince; mais des épigrammes contre des courtisans, et surtout des couplets contre des dames en faveur à la cour de France, refroidirent Louis XV à son égard, et bientôt il faillit perdre aussi la bienveillance de Stanislas pour avoir affecté, dans un discours à l'Académie de Nancy, des sentiments trop philosophiques. Tressan fit approuver son discours par la Sorbonne, et s'honora en refusant les propositions que lui fit faire le roi de Prusse pour l'attirer à son service; mais il ne montra ni franchise ni dignité dans la querelle de Palissot et des philosophes qui demandaient que son nom fût rayé du tableau des académiciens de Nancy. Lorsque l'éducation de ses enfants fut terminée, il vint s'établir à Paris, puis à Franconville, dans la vallée de Montmorency. C'est à cette époque qu'il fournit, à la *Bibliothèque des romans*, les *extraits* des anciens romans français de chevalerie, auxquels il doit en grande partie sa réputation. Il fut admis à l'Académie française en 1781. Depuis longtemps il était de l'Académie des sciences, de la Société royale de Londres et de beaucoup d'autres sociétés. Il mourut le 31 octobre 1783. Ses *OEuvres choisies*, publiées par Garnier, Paris, 1787-91, 12 vol. in-8°, fig., ont été réimprimées, notamment en 1825, ibid., 10 vol. in-8°, fig., précédées d'une *notice* sur l'auteur et ses ouvrages, par M. Campenon, et augmentées de plusieurs morceaux inédits. On doit citer de Tressan l'*Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, ibid., 1783 ou 1786, 2 vol. in-8°, qui lui assure, d'une manière incontestable, l'honneur d'avoir expliqué le premier les principaux phénomènes de cet agent de la nature. Condorcet fit son *Éloge* à l'Académie des sciences.

TRESSAN (la Vergne, abbé de), fils puîné du précédent, né dans le Boulonnais, en 1749, était grand vicaire de l'archevêque de Rouen quand la révolution éclata. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Russie, et s'établit en Angleterre. Éditeur de la traduction par son ami Delille du *Passage de Saint-Gothard*, poëme de la duchesse de Devonshire, il publia dans le même temps, comme une œuvre posthume de son père, le roman de *Robert le Brave*, réimprimé, Paris, 1800, in-8° et in-18; Londres, 1801, in-8°. Rentré en France après le 18 brumaire, il partagea son temps entre l'étude et le soin d'un troupeau de mérinos, et mourut en 1809. Outre le roman déjà cité, on lui doit : *Mythologie comparée avec l'Histoire*, Londres, 1776, in-8°; Paris, 8e édition, 1826, 2 vol. in-12, et la traduction des *Sermons* de Hug. Blair, Paris, 1807, 5 vol. in-8°.

TRESSEOL. *Voyez* **ROUBAUD.**

TRÉTER (Thomas), savant polonais, fut emmené à Rome par le cardinal Hosius, évêque de Varmie. Chargé d'affaires près du saint-siége par la reine Anne Jagellon, il remplit les mêmes fonctions sous les rois Bathory et Sigismond III, de manière à gagner la bienveillance de Grégoire XIII et de Clément VII. On a de lui : *Q. Horatii Poemata cum annotationibus et indice*, Anvers,

1576, in-8°; *Romanorum imperatorum Effigies cum elogiis*, Rome, 1583, in-8°; *Vitæ episcoporum warmiensium, ex Annalibus heilsbergensibus collectæ*, Cracovie, 1685, in-fol.

TREUER (Gottlieb-Samuel), professeur de droit public à l'université de Gœttingen, né à Francfort-sur-l'Oder le 24 décembre 1683, mort à Gœttingen en 1743, a publié un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue : *Observations sur le droit absolu que les princes s'arrogent* (allemand), Leipzig, 1719, in-8°; *Origine des cercles de l'empire germanique et circonstances dans lesquelles ils ont été établis* (allemand), Helmstadt, 1722, in-4°; *Monstrum arbitrarii juris territorialis, legibus imperii è Germanià profligatum*, Francfort, 1739, in-4°; *Pædia juris feudalis universalis*, 1753, in-8°.

TREUTLER (Jérôme), célèbre jurisconsulte, né le 14 février 1565, fils d'un tailleur de Schneidnitz, en Silésie, obtint plusieurs chaires qu'il remplit avec une haute distinction; nommé syndic du magistrat de Bautzen et *procurateur* de la chambre de la haute Lusace, il fut anobli par l'empereur Rodolphe II, sous le nom de Treutler de *Kroschortz*, et mourut en 1607. Son ouvrage le plus connu est : *Selectarum disputationum ad jus civile Justinianeum volumina II*, Marbourg, 1592, 2 vol. in-4°, souvent réimprimé et commenté par plusieurs jurisconsultes.

TREUTTEL (Jean-George), libraire, né à Strasbourg en 1744, consacra quelques années à voyager dans le midi de la France, en Suisse et en Italie, et partout forma des relations avec les savants. De retour dans sa ville natale, il s'associa à Bauer, libraire instruit, dont plus tard il devint le successeur. A l'époque de la révolution, il rendit à sa ville, entre autres services, celui de préserver du pillage une partie de ses archives. Membre du conseil municipal, il fut destitué après le 10 août, et se retira à Versailles, où il resta près de deux ans en surveillance. C'est à cette époque qu'il jeta, de concert avec M. Würtz, son neveu et depuis son beau-frère, les fondements du grand établissement de librairie devenu l'un des plus importants de la capitale. Ainsi que Panckoucke le père, il mérita, par ses procédés envers les gens de lettres et les savants, quelque chose de plus que leur estime. Plusieurs villages de l'Alsace ayant été incendiés dans l'invasion de 1815, il appela l'intérêt sur les victimes de ce désastre, et recueillit de fortes sommes qui concoururent à le réparer. Il en fit de même lors de la terrible inondation qui ravagea une partie de son pays en 1824. Il était le doyen d'âge du consistoire de la confession d'Augsbourg à Paris, quand il mourut en 1826. Ses restes ont été déposés à Grolai, où il avait fondé, en faveur des pauvres enfants catholiques, un établissement d'instruction primaire, ainsi qu'un lieu de refuge pour les vieillards. On a recueilli, sous le titre d'*Obsèques de J. G. Treuttel*, etc., son *Éloge funèbre*, par MM. les pasteurs Goepp et Boissard, ainsi que quelques autres *discours*, et des *strophes* (en allemand) sur sa mort, par M. le pasteur Jaegle.

TREUVÉ (Simon-Michel), chanoine et théologien de Meaux, né à Noyers, en Bourgogne, le 8 août 1651, mort à Paris en 1730, travailla au *Bréviaire* de Meaux sous la direction de Bossuet. Quelques-uns de ses ouvrages eurent de la vogue dans le temps, entre autres les *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1670, in-12.

TRÉVILLE. *Voyez* **LATOUCHE.**

TREVISANI (François), peintre, né à Capo-d'Istria en 1656, est souvent désigné par le surnom de *Romain*, pour le distinguer de son frère Angiolo, qui ne quitta jamais Venise. Il eut pour premier maître un peintre flamand qui avait un talent particulier pour peindre de petits sujets, et fit de tels progrès dans ce genre qu'avant l'âge de 12 ans il exécuta un tableau de son invention, dont les connaisseurs furent étonnés. Il se rendit alors à Venise pour y étudier sous le Zanchi, puis vint à Rome où le cardinal Flavio-Chigi lui confia des travaux importants, tandis que le duc de Modène le chargeait de copier les plus beaux ouvrages du Corrége et de Paul Véronèse. Bientôt après le cardinal son protecteur lui obtint la dignité de chevalier. Clément XI l'honora de son estime et lui confia l'exécution d'un des prophètes du palais de Saint-Jean de Latran et d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Il représenta, dans les pendentifs, les *Quatre parties du monde*, peinture admirable par le coloris, l'imagination et la beauté du dessin. Sa réputation s'étendit jusqu'en Russie, et Pierre le Grand lui demanda plusieurs tableaux qu'il paya magnifiquement. Personne ne posséda jamais au même degré que ce maître le talent d'imiter toutes les manières. Celui de ses ouvrages qu'il regardait comme son chef-d'œuvre est un crucifiement de petite dimension qu'on voit à Forli, dans la galerie des seigneurs Albiccini. On trouve de ses ouvrages à Bologne, à Camerino, à Pérouse, à Forli et surtout à Rome, où il mourut en 1746. Le musée de Paris possède deux tableaux de Trevisani : *la Vierge couvrant d'une draperie l'enfant Jésus qui dort*, et *Jésus, assis sur une table, montrant à sa mère une grenadille, symbole mystérieux de la passion.*

TREVISANI (Angiolo), frère du précédent, né à Capo-d'Istria, fut aussi élève de Zanchi, mais ne quitta point Venise comme son frère, et devint un des premiers artistes de l'école. On voit de lui dans la Chartreuse et et dans plusieurs autres églises de Venise, des tableaux remarquables; mais c'est dans le portrait surtout qu'il s'est mis hors ligne.

TREVISANO (Paul), voyageur, né à Venise, vers 1452, d'une ancienne famille, parcourut la Syrie, l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et l'Éthiopie, et fit un assez long séjour en Chypre, où il épousa, en 1484, une riche veuve. Son habileté dans les affaires le fit choisir par le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour négocier un traité de paix avec le soudan d'Égypte. Il fut ensuite provéditeur de la république de Venise, à Salo dans le Bressan, où il était encore en 1504. Il avait écrit, pendant son séjour en Chypre : *De Nili origine et incremento : item de Æthiopum regione et moribus liber singularis, compositus per me Paulum Trevisanum, nobilem venetum, in insulâ Cypri, anno reparatæ salutis M. CCCC. LXXXIII.* L'abbé Morelli, qui a recueilli tous les détails relatifs à Trevisano, regrette que ce manuscrit, dont il n'existait peut-être qu'une copie, se soit égaré. Trevisano était connu pour avoir porté dans ses voyages cet esprit d'observation qui les rend utiles.

TREVISANO (Marc-Antoine) fut élu doge de Venise, le 4 juin 1553, pour succéder à François Donato. On vantait sa piété et sa sagesse; mais il eut peu d'occasions d'en donner des preuves pendant son gouvernement, étant mort le 31 mai suivant. Sous son règne, quoique l'Italie fût embrasée par la guerre entre Charles-Quint et Henri II, Venise, fidèle à sa politique, conserva et fit respecter sa neutralité. Il eut pour successeur François Venieri.

TREVISIO (André), célèbre médecin, né à Occimiano dans le Montferrat, ou, selon quelques-uns, à Fontanello dans le Novarais, fit et publia des observations sur les fièvres épidémiques qui régnèrent, en 1587 et 1588, dans le duché de Milan, et s'acquit par là une grande réputation, fut nommé premier médecin et gentilhomme de la chambre de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie et de l'archiduc Albert, son époux, gouverneur des Pays-Bas. De retour en Italie, il s'établit à Pavie, et fonda dans le couvent des Augustins de Casal, en 1614, un collége avec des bourses pour 7 pauvres étudiants du Montferrat. On cite de lui : *De causis, nat., moribus et curatione pestilentium febrium vulgò dictarum cum signis sive petechiis*, Milan, 1588, in-4°; *Phœnix principum, sive Alberti Pii morientis Vita.*

TREW (Abdias), mathématicien, né à Anspach en 1597, mort en 1669 à Altdorf, où il avait professé la physique, et élevé, en 1657, le premier observatoire qu'on ait vu dans ces contrées, fit des d couvertes heureuses dans la théorie de la musique. On a de lui : *Compendium fortificatorum*, Nuremberg, 1641, in-12; *Directorium mathematicum, quo tota mathesis et omnes ejus partes..... methodicè disci possunt*, 1657, in-4°; fig.; *Théorie du calendrier* (allemand), Lunebourg, 1666, in-4°.

TREW (Christophe-Jacques), médecin et botaniste célèbre, petit-fils du précédent, né à Lauf en Franconie, en 1695, après avoir terminé ses études, parcourut la Suisse et une partie de l'Allemagne, demeura 13 mois à Paris, visitant les hôpitaux, les bibliothèques, les cabinets d'histoire naturelle, les établissements d'anatomie, de botanique et de chimie, se rendit de là en Hollande, vit Hambourg et Dantzig, et revint en 1720 à Nuremberg, d'où sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans toute la Franconie. En 1727, il fut admis à l'Académie de Nuremberg, qui le choisit pour son directeur en 1746; il fit partie, en 1730, de la société *Norique* nouvellement formée à Altdorf, et qu'il dirigea de 1734 à 1745, et fut membre honoraire des académies des sciences de Londres, de Berlin et de Florence. Il mourut en 1769. Se souvenant des services rendus à son grand-père par la ville de Nuremberg, il fit à l'université d'Altdorf, un don digne de la munificence d'un prince. C'étaient des manuscrits, des livres rares, des dissertations, des gravures, des tableaux, des machines et instruments de chirurgie et de physique, enfin des productions des trois règnes de la nature. Sa bibliothèque était composée de plus de 34,000 vol., sans compter les dissertations reliées en 346 vol. Sa veuve ajouta à ce legs un capital de 6,000 florins. Les principaux ouvrages de Trew sont : *De differentiis quibusdam inter hominem natum et hominem nascendum*, Nuremberg, 1736, in-4°; *Traité élémentaire de l'anatomie, autant que cette science peut être nécessaire aux peintres* (allemand), 1767, in-fol.; *Plantæ selectæ nominibus propriis notisque illustratæ, in æs et incisæ vivis coloribus representatæ*, ibid., 1750 à 1760, in-fol.; *Hortus nitidissimus omnem per annum superbiens floribus*, etc., ibid., 1750 à 1768, in-fol.; *Cedrorum Libani historia earumque character botanicus, cum illo laricis, abietis, pinique comparatus*, etc., ibid., 1757 à 1767, in-fol.

TRIAL (Antoine), acteur, né à Avignon en 1736, après avoir joué la comédie pendant quelques années en province, débuta en 1764 au Théâtre-Italien, par les rôles de *Bastien* dans le *Sorcier*, de *Colin* dans le *Maréchal*, etc. Il quitta cet emploi pour prendre celui des comiques, des paysans, des valets poltrons, dans lequel il se fit une réputation méritée. Ayant embrassé avec une ardeur exagérée les principes de la révolution, il entra au comité révolutionnaire de la section Lepelletier en 1793, et fut chargé des actes civils de son arrondissement. Il remplissait encore ces fonctions au 9 thermidor. Accusé d'avoir envoyé plus d'une victime à l'échafaud, ce qui n'était que trop vrai, quoiqu'il ne fût pas né méchant, on le força de se mettre à genoux et de chanter le *Réveil du peuple*, au milieu des huées et des sifflets. Le lendemain, quand il se présenta pour remplir ses fonctions municipales, on lui fit essuyer de nouvelles mortifications. Désespéré il rentra chez lui, et la honte, les remords, ou le poison peut-être, terminèrent ses jours (1795).

TRIAL (Marie Jeanne MILON), épouse en secondes noces du précédent, née à Paris en 1746, morte en 1818, débuta sur le Théâtre-Italien en 1766, sous le nom de Félicité Mandeville, par les rôles de *Laurette* dans *le Peintre amoureux*, et de *Perrette* dans *les deux Chasseurs*, et fut obligée, par le mauvais état de sa santé, de quitter le théâtre en 1786. Elle partagea les opinions révolutionnaires de son mari, et contribua même, dit-on, à lui donner cette exaltation qui fit son malheur.

TRIAL (Armand-Emmanuel), fils unique des précédents, né à Paris en 1770, mort en 1803, montra de bonne heure des dispositions pour la musique. Il composa celle de 3 opéras comiques, joués sur le théâtre Favart : *Julien et Colette, ou la Milice*, paroles de Parisau, 1788; *Adélaïde et Mirval*, avec Patrat, 1791; les *deux petits Aveugles*, poëme de Noël, 1792.

TRIAL (Jean-Claude), violoniste et compositeur, oncle du précédent, né à Avignon en 1734, mort subitement en 1771 à Paris, où il était avec Berton l'un des directeurs de l'Opéra, a fait la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de *la Chercheuse d'esprit*, d'*Ésope à Cythère*, de plusieurs *cantates*, etc. Il fut un des bons violonistes de son temps; mais ses compositions sont froides, sans couleur et sans caractère.

TRIBOLO (Nicolo, dit le), sculpteur, né à Florence en 1500, fut d'abord placé comme apprenti chez un menuisier, qu'il quitta pour suivre les leçons de Sansovino. Il s'appliqua sans relâche à modeler et à dessiner, et devenu bientôt assez habile pour travailler de lui-même, fut appelé à Bologne, où il fit, pour la façade de l'église Sainte-Pétrone, deux statues en marbre de Sibylles qui enlevèrent tous les suffrages. Employé à Pise par Anastase de Pietra-Santa, sculpteur habile et

son intime ami, il travailla ensuite pour François Ier, et pour Clément VII, auquel il facilita la prise de Florence en 1529. Les grands-ducs de Toscane, Alexandre et Cosme Ier, l'employèrent aussi, notamment à l'occasion des fêtes offertes à Charles-Quint lors de son passage à Florence, après l'expédition de Tunis, et pour celles du mariage d'Éléonore de Médicis avec le vice-roi de Naples. Les plus remarquables ouvrages de Tribolo sont : une statue de la *Nature*, placée par François Ier dans le château de Fontainebleau; deux figures de *Victoires*, sculptées sur une des faces de la citadelle élevée à Florence par le grand-duc Alexandre; les groupes de marbre dont il orna, par l'ordre de Cosme Ier, la fontaine de son château de Castello, et parmi lesquels on admire surtout une *Nymphe* qui, en pressant ses cheveux, en fait sortir de l'eau. Son siècle enfin ne lui offrit pas de rival dans la sculpture; mais il ne réussit pas aussi bien quand il voulut être ingénieur et diriger le cours des eaux du territoire de Florence. Il mourut en 1550.

TRIBONIEN (Tribounianos), célèbre jurisconsulte, né à Side en Pamphilie vers le commencement du 6e siècle, d'une famille obscure, sut réunir aux connaissances les plus étendues et les plus variées beaucoup de douceur et d'urbanité, un esprit souple, insinuant, persuasif, une grande facilité d'élocution et un talent merveilleux pour apprêter la louange. Avec tous ces avantages, il ne pouvait manquer de s'élever aux plus hautes dignités. Il plaida quelque temps devant les hautes cours de Constantinople, appelées *préfectures judiciaires*, et ne tarda pas à être admis comme rapporteur au conseil de Justinien qui le nomma successivement questeur, maître des offices, préfet du prétoire, consul, et en fit vraiment un premier ministre sous ces titres divers. Lorsque l'empereur voulut reconstruire l'édifice d'une nouvelle législation avec les matériaux nombreux, mais épars et confus, que lui offrait l'ancienne, ce fut Tribonien qu'il mit à la tête de cette vaste entreprise. C'est donc à lui qu'il faut rapporter la plus grande partie des éloges et des reproches qui ont été adressés à la compilation ordonnée par le chef de l'empire. Tribonien s'associa, il est vrai, pour collaborateurs, Théophile, Dorothée, les deux Constantin, Cratinus, Étienne, Mennas, Prosdocius-Fulthomius, Thimothée, Thalalée, Léonide, Léontinus, Platon, Jacques et Jean; mais leurs travaux furent entièrement subordonnés à sa direction. Les trois collections qui sortirent de leurs mains sont : le *Code*, le *Digeste* (qu'on appelle aussi les *Pandectes*) et les *Institutes*. Le *Code* fut destiné à réunir toutes les constitutions des empereurs et à établir entre elles une parfaite harmonie. Terminé au bout d'un an, il fut question de rassembler aussi en un corps d'ouvrage les lois proprement dites, les plébiscites, les sénatus-consultes, les édits prétoriens, en un mot, l'ancienne et la plus belle jurisprudence de Rome. Cette tâche était immense. Il est vrai que le chef de la compilation justinienne reçut toute latitude pour modifier et supprimer ce qui pouvait gêner son plan et pour ajouter au besoin. Quant aux points controversés entre les auteurs, la solution en fut donnée par 50 décisions impériales dont c'était là l'unique objet. Ainsi s'éleva, dans l'espace de trois années, l'immense monument qui reçut le nom de *Digeste* ou de *Pandectes*. L'on eut aussi l'idée toute nouvelle de rédiger des *Institutes* ou *Éléments* de droits qui fussent en harmonie avec la nouvelle législation et en rendissent l'étude plus facile. Pour ce travail, moins important que les autres, Tribonien ne s'associa que deux collaborateurs, Théophile et Dorothée. Toute la compilation, ainsi formée de trois parties, ne coûta que quatre années à ses rédacteurs. Commencée en 530, elle fut achevée en 534. Toutefois on ne s'en tint pas là; on publia une seconde édition du *Code* pour y faire quelques modifications et pour y introduire les 50 décisions postérieures dont nous avons parlé. Ce nouveau *Code*, appelé par les légistes le *Codex repetitæ prælectionis*, est le seul qui nous soit parvenu. Plus tard, Justinien ne se fit pas scrupule d'ajouter ou de retrancher, de déroger même à sa propre législation par de nouvelles constitutions qu'on recueillit aussi après sa mort sous le titre de *Novelles*, et qui composent aujourd'hui avec le *Code*, le *Digeste* et les *Institutes*, ce que nous nommons le *Corpus juris Justinianeum*. Ce ne sont là pour nous sans doute que des lois mortes; mais c'est la raison écrite qui a présidé à la rédaction de toutes nos lois modernes. A ce titre, l'habile jurisconsulte, par qui fut rédigé un si grand ouvrage, a des droits à notre reconnaissance. Ce n'est pas que ses compilations soient parfaites ni qu'elles aient atteint le degré de perfection qu'elles auraient eu s'il se fût moins pressé de remplir sa tâche. Il méritait de sévères reproches qui ne lui ont point été épargnés. Seulement nous considérons en lui l'homme et le magistrat, et nous rappellerons que plus d'une fois il fit un trafic honteux de la justice. Dire qu'il eut Justinien pour complice, ce n'est point le justifier, c'est expliquer son impunité. Il était encore en pleine faveur lorsqu'il mourut vers l'an 547 de Jésus-Christ. (*Voyez* Ludewig : *Vita Justiniani Magni atque Theodoræ Augustorum*, *necnon Triboniani*, Halle, 1731, in-4°.)

TRIBOULET, fou en titre d'office, né à Blois vers la fin du 15e siècle, suivit Louis XII en 1509 dans son expédition contre les Vénitiens, et, après la mort de ce bon maître, fut pris en affection par François Ier, qui se plaisait, dit-on, à lui demander son avis sur des cas embarrassants. Les réponses que l'on prête à ce pauvre idiot prouveraient qu'il avait à lui seul plus d'esprit et de jugement que tous les membres du conseil royal. Elles ont été imaginées à plaisir et recueillies sans examen par les compilateurs d'*anas*, de *dictionnaires* et de *récréations historiques*. Suivant Bernier (*Histoire de Blois*), Triboulet, loin d'être un de ces fous spirituels qui réjouissent par de bons mots ou qui disent au hasard quelque chose de sententieux, n'était, malgré sa célébrité, qu'un misérable imbécile dont les naïvetés sans doute n'auraient point été remarquées sans le bonheur qu'il eut d'obtenir la bienveillance de deux rois. Jean Marot et Rabelais ont daigné s'occuper de Triboulet, et Victor Hugo, dans sa comédie : *le Roi s'amuse*, lui a donné une importance à laquelle le pauvre idiot ne se serait sans doute jamais attendu.

TRIBUNO (Pierre), doge de Venise, élu par le peuple, en 888, pour succéder à Jean II, et à Pierre Candiano Ier, qui avaient régné alternativement. Il fut

également considéré de l'empereur d'Orient, qui le revêtit de la dignité de protospapathaire, et de Gui ou Guido de Spolette, empereur d'Occident, qui, à sa recommandation, accorda plusieurs priviléges aux Vénitiens. Il eut le premier à combattre les invasions des Hongrois, les défit, le 28 juin 906, devant Rialto et Malamocco, et procura ainsi un peu de repos à sa patrie. Il mourut en 912, après avoir gouverné l'État de Venise avec autant de sagesse que de bonté. Orso Participacio II lui succéda.

TRIBUNO MEMMO, doge de Venise, succéda, en 979, à Vital Candiano. Au lieu de chercher à maintenir la balance entre les partis, qui, sous son gouvernement, se formèrent à Venise, il se déclara pour celui des *Caloprini* contre les *Morosini*, et recommença lui-même une guerre civile qu'il ne fut plus maître de terminer. Les Caloprini se détachèrent de lui, en 983, pour rechercher la protection d'Othon II. Ils auraient attiré sur Venise la guerre la plus funeste sans la mort prématurée de cet empereur. Tribuno Memmo se vengea sur leurs maisons, sur leurs femmes et leurs enfants, avec un courroux aussi implacable que s'il avait en effet éprouvé lui-même tous les outrages. En 988, les Caloprini obtinrent, à la sollicitation de l'impératrice Adélaïde, un sauf-conduit de Tribuno Memmo, moyennant lequel ils rentrèrent à Venise; mais comme ils revenaient en gondole du palais ducal, ils furent attaqués par les Morosini, et massacrés, probablement avec le consentement du doge. En 991, Tribuno Memmo envoya son fils Maurice à Constantinople, pour assurer d'avance sa succession dans la dignité ducale; mais avant le retour de ce fils, Tribuno tomba malade, et mourut dans le couvent de Saint-Zacharie, où il s'était fait porter. Son fils fut écarté par le peuple; et Pierre Ovicolo lui fut donné pour successeur.

TRICALET (Pierre-Joseph), écrivain ascétique, né à Dole le 30 mars 1696, destiné, jeune encore, à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Nozeroy pour y faire son cours de philosophie sous les cordeliers; mais on fut obligé de le renvoyer à sa famille. Ni cet affront, ni la douleur qu'en éprouva sa mère ne purent le déterminer à changer de conduite. Arrivé à l'âge de prendre un état, après une retraite au séminaire, il retourna secrètement aux cordeliers de Nozeroy, résolu de rompre avec toutes ses habitudes; il prit quelque temps après ses degrés en théologie, fut ordonné prêtre, et fit dès lors de rapides progrès dans l'étude des sciences sacrées et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Pourvu d'une cure considérable, il la résigna sur-le-champ et vint à Paris, où il entra, en 1721, dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; il y remplit successivement les fonctions de professeur et de supérieur, fut nommé l'un des grands vicaires de l'archevêque de Paris, et se retira en 1744 à Villejuif, où il mourut le 31 octobre 1761. On a de lui : *Abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, Paris, 1756, in-12; *Bibliothèque portative des Pères de l'Église*, ibid., 1758-72, 9 vol. in-8°; ibid., 1787, 8 vol. in-8°; *Précis historique de la vie de J. C.*, ibid., 1760, in-12; 1777; *les Motifs de crédibilité*, etc., ibid., 2 vol. in-12.

TRICAUD (Anthelme), littérateur, né à Belley le 4 mai 1671, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Ainay, à Lyon. Mais ayant excité des troubles dans le chapitre par son opposition à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé en 1733 à Paris, et il y mourut en 1739. Il est souvent désigné par le titre d'abbé de Belmont. On a de lui : *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri donnée en* 1704 (par Vaultier), Paris, 1706, in-12 : Bayle les fit réimprimer avec un avertissement et des notes, 1706, in-8°; et depuis 1730 on les retrouve dans toutes les éditions de son *Dictionnaire*; *Histoire des Dauphins français et des princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines*, Paris, 1713, in-12; *Campagnes de M. le prince Eugène en Hongrie et des généraux vénitiens en Morée pendant les années* 1716 *et* 1717, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relation de la mort du feu pape* (*Innocent XIII*) *et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12.

TRICHET-DUFRESNE (Raphael), numismate et bibliophile, né à Bordeaux en 1611, s'attacha au duc d'Orléans (Gaston), qui lui fit entreprendre plusieurs voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art. Lors de la fondation de l'imprimerie royale, il en fut nommé le correcteur. Il succéda plus tard à Gabriel Naudé dans la place de bibliothécaire de la reine Christine, qu'il accompagna dans son premier voyage en Italie, où il acheta pour son propre compte, et à vil prix, une foule de livres rares et curieux. Il mourut à Paris en 1661. On a de lui les *Vies de Léonard de Vinci et de L. B. Alberti*, insérées dans le *Trattato della Pittura*, dont il donna la première édition, 1651; *Fables diverses tirées d'Ésope et d'autres auteurs, avec des explications*, Paris, 1659, 1689, in-4°, fig. de Sadeler.

TRICOT (Laurent), maître ès arts et instituteur en l'université de Paris, mort dans cette ville en 1778, est auteur de deux ouvrages élémentaires pour l'enseignement de la langue latine : *Nouvelle méthode*, Paris, 1754, in-12, réimprimée plusieurs fois; *Rudiment*, 1756, in-12; ibid., 13e édition, 1776. Ces deux ouvrages utiles eurent un grand succès et le méritaient. S'ils ont cessé de figurer parmi les livres élémentaires, il faut en chercher la cause dans les progrès qu'a faits, depuis un demi-siècle, l'art d'apprendre les langues.

TRICOT (l'abbé), chanoine de Saint-Quentin, né en 1734 à Paris, où il mourut sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, a publié plusieurs pièces en vers et en prose dans l'*Almanach des muses* et dans d'autres recueils, notamment dans celui de la *Société nationale des Neuf-Sœurs*.

TRIER (Jean-Paul), directeur des mines de Glucksbrunn, né à Mora, dans le duché de Saxe-Meinungen, le 28 novembre 1687, mort le 24 avril 1768, vit le czar Pierre le Grand, en 1711, à Dresde, et sut gagner son estime. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la religion réformée, dans lesquels il ne ménagea pas les ministres. A leur tour les ministres ne l'épargnèrent point en chaire, et le consistoire de Meinungen porta même plainte contre lui au duc régnant. Ses écrits les plus connus sont : *Observations sur le livre de la Concorde*, etc. (allemand), Francfort et Leipzig, in-4°; *Observations sur le catéchisme de Heidelberg*; *Biographie de*

J. P. Trür, écrite par lui-même, et publiée après sa mort par un de ses amis, Eisenach, 1770, in-8°.

TRIEST (Antoine), prélat belge, né au château d'Auwegem, près d'Audenarde, en 1576, obtint l'évêché de Bruges en 1616, et passa peu de temps après sur le siége de Gand. Il édifiait par son exemple plus encore que par ses discours; charitable envers les pauvres, il protégea les lettres et les arts, cultiva la botanique avec amour, et fut l'ami de Rubens, de Vandyck, de Téniers et de tous les grands artistes de son temps. Il mourut en 1657, léguant sa bibliothèque aux carmes déchaussés, des sommes considérables au mont de piété, afin que cet établissement pût prêter aux pauvres sans intérêt, d'autres sommes pour l'embellissement de son église, enfin le tiers de sa fortune aux pauvres de Gand, auxquels, par une autre de ses fondations, on répartissait chaque jour 30 pains, et tous les mois un certain nombre de chemises. (Voyez l'*Éloge* de ce prélat dans le *Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas* (par Van Hulthem), 1817, in-8°.)

TRIEWALD (Samuel), conseiller du duc de Holstein, naquit à Stockholm, en 1688, et fit ses études à Upsal. Après avoir été employé en Allemagne par Charles XII, il entra au service du duc de Holstein Gottorp, neveu du roi de Suède, et fut chargé de se rendre à Stockholm avec l'ambassadeur du duc, qui se flattait de parvenir au trône de Suède : mais son parti succomba; et Triewald fut renvoyé, ainsi que toute l'ambassade. Il passa le reste de ses jours en Holstein, où il mourut en 1742. On prétend qu'il parlait et écrivait neuf langues. Il se livra surtout à la poésie suédoise, et contribua à la perfectionner, en traduisant plusieurs morceaux de Boileau et de la Fontaine. On a aussi de lui des *Poésies* allemandes. L'Académie des sciences de Stockholm l'avait placé parmi ses membres; et il fournit à cette société savante plusieurs *Mémoires,* qu'elle fit insérer dans le *Recueil* de ses travaux.

TRIEWALD (Martin), frère du précédent, ingénieur et mécanicien habile, naquit à Stockholm en 1691. Il fit un voyage en Angleterre, où un riche marchand de Londres lui confia l'intendance d'une mine de charbon de terre. Ayant vu, dans cette mine, une pompe à feu, il l'examina avec soin, la perfectionna, et construisit plusieurs autres machines qui le firent connaître avantageusement. A Londres, il suivit les cours de physique de Desaguliers, et gagna la confiance de Newton. Après un séjour de dix années en Angleterre, il retourna en Suède, où il obtint des emplois importants et répandit le goût des sciences physiques. Il enrichit aussi les mines et les forges du pays de plusieurs inventions utiles. S'étant occupé d'une machine au moyen de laquelle on pouvait vivre sous l'eau, il écrivit, à ce sujet, en suédois, un *Traité* qui fut imprimé deux fois, Stockholm, 1741, in-4°, fig. Il perfectionna la méthode de purifier l'air dans les vaisseaux, ainsi que la culture des plantes exotiques. Il fut nommé membre de la Société royale d'Upsal, de l'Académie de Stockholm et de la Société royale de Londres. Les *Recueils* de ces sociétés savantes contiennent plusieurs *Mémoires* de Triewald. Il mourut en 1747.

TRIGAN (Charles), historien, né en 1694 à Quétreville, diocèse de Coutances, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Digoville et mourut en 1764. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie,* Caen, 1756-61, 4 vol. in-4°. Elle finit en 1204 ; mais l'auteur en a laissé la continuation manuscrite juqu'au 14° siècle.

TRIGAUT (Nicolas), en latin *Trigautius*, jésuite, né à Douai en 1577, s'embarqua pour Goa en 1607, arriva dans cette ville la même année, et n'en partit qu'en 1610 pour Macao, d'où il aborda enfin à la Chine. Chargé bientôt après d'aller exposer en Europe l'état et les besoins des missions, il résolut, à son arrivée dans l'Inde, de poursuivre son voyage par terre, et traversa en pèlerin la Perse, l'Arabie déserte et une partie de l'Égypte; il fut présenté par ses supérieurs, à Rome, au pape Paul V, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, et, ayant obtenu ce qu'il désirait, il repartit pour la Chine, où il arriva 7 ans après en être sorti, amenant avec lui près de 44 missionnaires. Malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il accepta l'administration spirituelle de trois vastes provinces, se livra sans relâche aux fonctions de son ministère, et sut trouver du temps pour étudier l'histoire et la littérature des Chinois. Épuisé de fatigues, il mourut à Nankin en 1628. On citera de lui : *Epistola de sûa in Indiam navigatione*, insérée dans l'ouvrage de P. Jarric; *Histoire des choses les plus remarquables advenues dans les Indes,* tome III, pages 1-41; *De christianâ expeditione apud Sinas suscepta a societate Jesu, ex Matthæi Riccii comment. lib. V,* Augsbourg, 1615, in-4°; Lyon, 1616, in-4°; Cologne, 1617, in-8°, avec addition; traduit en français sous le titre de *Voyage des pères jésuites en Chine,* Paris, 1617, in-8°, et en espagnol par Ed. Fernandez, 1621, in-4°; *De Christianis apud Japonios triumphis, sive de gravissimâ ibidem persecutione contra fidem Christi, exortâ anno 1612, libri V,* Munich, 1623, in-4°, fig.; traduit en français par le P. Pierre Morin sous ce titre: *Histoire des martyrs du Japon depuis l'an 1612 jusqu'en 1620,* Paris, 1624, in-4°; un *Vocabulaire chinois*, 3 vol.; une *Paraphrase latine des cinq King,* etc. (*Voyez* la *Bibl. societ.* du père Southwel, page 636.)

TRIGLAND (Jacques), théologien, né à Harlem en 1652, mort en 1705 à Leyde, où il avait été deux fois recteur de l'université, se signala par son ardeur intolérante dans les disputes sur le système de Jacques Arminius et des remontrants. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *De civili et ecclesiast. potestate, et utriusque ad se invicem tùm subordinatione, tùm coordinatione,* Amsterdam, 1642; *De Josepho patriarchâ in sacri bovis hieroglyphico ab Ægyptiis adorato,* Leyde, 1700, in-4°; *Conjectanea ad quædam obscura fragmenti de Dodone loca,* dans le *Thesaur. antiq. græc.* Gronovii, tome VII.

TRIGUEROS (don Candide-Marie), littérateur espagnol, né le 4 septembre 1736 à Orgaz, en Castille, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice à Carmone, et profita de ses loisirs pour écrire un grand nombre d'ouvrages, où généralement l'on remarque de la précipitation et de la négligence. Ses ouvrages les plus estimés sont : *el Poeta filosofo, o poesias filosoficas,*

en vers pentamètres, sans nom d'auteur, Séville, 1777, in-4°; *Poesias de Melchior Diaz de Toledo, poeta del siglo XVI*, Séville, 1776, poëte supposé, sous le nom duquel l'auteur fit passer ses propres vers avec succès; *S. Felipe Neri al clero*, Séville, 1784, in-4°; *La Riada* (l'inondation), poëme allégorique sur le débordement du Guadalquivir, Séville, 1784; *Los Menestrales* (les artisans), l'une des meilleures comédies du théâtre espagnol, au jugement de Sempère, Madrid, 1784. On lui doit encore des *Dissertations*, des *Discours*, des *Rapports*, sur des objets d'antiquités, d'histoire naturelle et d'économie politique; enfin il a laissé de nombreux manuscrits, parmi lesquels on cite 9 tragédies, 9 comédies, 5 pastorales, des traductions, en vers castillans, du *Livre des psaumes*, des *Églogues* et de l'*Énéide* de Virgile, de divers morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de plusieurs *Odes* d'Anacréon, de Sapho, de Pindare, d'Horace, de divers passages de Sophocle et d'Euripide. Tigueros fut membre de l'Académie des bonnes lettres, de la Société économique de Séville, correspondant du Jardin Royal de Madrid, associé honoraire de la Société économique de San-Lucar, et bibliothécaire des études royales à Madrid.

TRILLER (DANIEL-GUILLAUME), poëte, né à Erfurt le 10 février 1695, mort en 1782, professeur à l'université de Wittenberg avec le titre de conseiller et de médecin de l'électeur de Saxe, avait été médecin du prince de Nassau-Saarbruck, avec lequel il fit un voyage en Suisse, en France et en Hollande. Ses *Poésies* se distinguent surtout par la propriété, la clarté et l'élégance de l'expression; mais on n'y trouve ni cette force de génie ni cette ardeur d'imagination, premières qualités du vrai poëte. Il eut de plus le tort d'écrire contre la *Messiade* de Klopstock, pour tourner en dérision les hexamètres de la poésie allemande. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont: *Considérations poétiques sur différents objets pris dans l'histoire naturelle et la morale, avec des morceaux traduits du grec et du latin*, Hambourg, 1750-55, 3 vol. in-8°; *Nouvelles fables à la manière d'Ésope*, Hambourg, 1750, in-8°; *Enlèvement du prince de Saxe, ou le Charbonnier bien récompensé, en IV livres, avec gravures et observations historiques*, Francfort, 1743, in-8°; *Wurmsamen, ou la Semence de vers*, poëme épique, premier chant, 1751, in-8°; *l'Inoculation*, poëme physique et moral, 1766, in-8°.

TRIMMER (mistriss SARA), dame anglaise, morte en 1815, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse, et a composé dans ce but plusieurs ouvrages estimables, parmi lesquels nous citerons: *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, traduite en français; *Histoires fabuleuses, destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, traduites en français par David de Saint-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12; *l'Économie de la charité*, 1787, in-12; l'auteur y fait un appel aux dames riches et bienfaisantes en faveur des écoles gratuites ouvertes le dimanche aux jeunes filles sans fortune, etc. On a publié en 1816: *Mémoire sur la vie et les écrits de mistriss Trimmer*, Londres, 2 vol. in-8°.

TRIMOND (CHARLES DE), prieur de Cabrières, né à Nîmes en 1620, mort à Fontainebleau en 1686, s'acquit une si grande réputation par ses remèdes contre toutes sortes de maladies, que Louis XIV le fit venir à Paris en 1680, pour la duchesse de Fontanges, attaquée d'une hémorragie rebelle à tous les efforts de la médecine. Toute la cour cria merveille, et crut la duchesse guérie; mais elle mourut l'année suivante de la maladie dont on la disait délivrée. Louis XIV appela cependant une seconde fois le prieur de Cabrières en 1686, sans doute pour lui demander quelque recette contre la fistule, dont il subit toutefois l'opération la même année. C'était surtout contre les hernies que l'habile prieur prétendait avoir un puissant spécifique. Le roi voulut en apprendre la composition, promit de garder le secret jusqu'à la mort de l'inventeur, et, pour rester fidèle à sa parole, prépara longtemps lui-même le breuvage et l'emplâtre qui formaient le remède. Aussitôt après le décès de Trimond, on publia la formule de son spécifique sous le titre de *Remède du prieur de Cabrières*. On trouve à ce sujet quelques détails dans l'*Histoire du Moxa* de Valentin. Dionis, dans son *Cours d'opérations de chirurgie*, dit que le prieur de Cabrières n'était point un charlatan, et qu'il donnait volontiers ses remèdes aux indigents, bien qu'il en gardât le secret.

TRINCANO (DIDIER-GRÉGOIRE), ingénieur, né à Vaux, le 26 décembre 1719, obtint la place de professeur adjoint à l'école d'artillerie de Besançon. Il servit comme ingénieur au siége de Fribourg (1744), en Provence, en Italie et enfin au siége de Berg-op-Zoom (1747), et revint à la paix reprendre ses modestes fonctions de professeur suppléant. En 1754, il remporta le prix des arts à l'Académie de Besançon, par un mémoire sur cette question: *Quelle serait la manière la plus économique de fabriquer le sel en Franche-Comté?* Deux ans après il fut envoyé au dey de Tunis, qui demandait à la France des ingénieurs, et fit fortifier la ville de Kairovan. Nommé à son retour professeur de mathématiques des chevau-légers et des pages, il établit à Versailles une école qui a fourni des élèves distingués et imagina plusieurs systèmes de fortification, qui, malgré son espoir, n'ont pas prévalu contre ceux de Cohorn et de Vauban. Il mourut vers 1792. On a de lui: *Discours sur les fortifications*, etc., Besançon, 1755, in-4°; *Éléments de fortification*, etc., Paris, 1768, in-8°, 1786, 2 vol. in-8°, avec 51 planches; *Traité complet d'arithmétique*, ibid., 1781, 1787, in-8°.

TRINCANO (LOUIS-CHARLES-VICTOIRE), fils du précédent, né à Besançon en 1754, fut, jeune encore, adjoint à son père comme professeur à l'école de Versailles. Il obtint de l'emploi dans les bureaux de la guerre, se fit ensuite recevoir avocat au parlement et ne tarda pas à se faire connaître au barreau. Il venait de concourir pour une chaire à la faculté de droit, quand la mort l'enleva en 1785. On a de lui: *Nouveau système d'ordre renforcé*, dans les *Éléments de fortification de son père*, tome I, page 266; *Mémoires sur les logarithmes et quantités négatives*, à la suite du *Traité d'arithmétique* de son père.

TRINCAVELLI (VICTOR), l'un des plus grands médecins du 16e siècle, né en 1496 à Venise, se distingua, jeune encore, comme praticien habile et comme savant helléniste, et ne tarda pas à être pourvu d'une chaire de

philosophie; il s'occupa dès lors de préparer de nouvelles éditions d'une foule d'auteurs grecs, qui n'étaient connus que par des versions latines infidèles ou défectueuses. S'étant dévoué généreusement pour le salut des habitants de l'île Murano, atteints d'une maladie épidémique, il vit s'accroître sa réputation, fut à son retour reçu en triomphe par ses concitoyens et admis, par acclamation, au collége de médecine. Choisi, en 1551, pour succéder à J. B. Monti dans la faculté de Padoue, il exerça sur cette école une influence prodigieuse, dont il usa pour rappeler les élèves à l'étude des médecins grecs et notamment d'Hippocrate, sans être injuste pourtant à l'égard des Arabes. Il servit l'humanité jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse avec un zèle qui ne put être égalé que par son désintéressement, et mourut en 1568. On a de lui des éditions *princeps* des *OEuvres* de Thémistius, 1534, petit in-fol.; des *Commentaires* de Jean le Grammairien sur Aristote, 1535-36, 4 vol. in fol.; de l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre* par Arrien, 1535, in-8°; des *Sentences* de Stobée, 1535, in-4°; des *Poëmes* d'Hésiode, 1537, in-4°, etc. Ses *OEuvres médicales* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Lyon, 1586, 1592; Venise, 1599, avec la *Vie* de l'auteur par Maruccini. (*Voyez* les *Scrittori venez.* du P. Degli Agostini, tome II, page 529.)

TRINCI (Conrad de), prince de Foligno, fut élevé à la souveraineté, le 22 décembre 1377, après que son frère Trincio de Trinci eut été assassiné. Il devait à l'appui du parti gibelin la souveraineté de Foligno, qui était déjà demeurée un demi-siècle dans sa famille. Tantôt traité par les papes comme rebelle, tantôt reconnu comme vicaire de l'Église, dans sa petite principauté, il conserva son indépendance au milieu des guerres civiles qui désolaient l'Italie. Enfin, par les ordres d'Eugène IV, le patriarche Vitelleschi assiégea Foligno en 1439, et ayant été introduit dans la ville par trahison vers la fin de l'année, il fit trancher la tête à Conrad de Trinci et à ses deux fils, et réunit cette petite principauté à l'état de l'Église.

TRIONFETTI (Jean-Baptiste), botaniste, né à Bologne en 1656, peut être regardé comme le fondateur du jardin botanique de Rome, quoiqu'il existât avant lui. Nommé directeur de cet établissement en 1698, il parvint à y rassembler 6,000 espèces tirées en grande partie des États romains, collection considérable qui avait le mérite de recomposer la flore du *Latium*. Il mourut en 1708. On a de lui: *Observationes de ortu et vegetatione, cum novarum stirpium historiá*, Rome, 1685, in-4°; *Sylloge plantarum horto romano additarum*, ibid., 1687, in-4°, etc.

TRIONFETTI (Lelio), frère aîné du précédent et meilleur botaniste que lui, mort à l'âge de 75 ans, en 1722, à Bologne, où il avait professé, pendant 40 ans, la philosophie et l'histoire naturelle, a beaucoup écrit, mais n'a rien fait imprimer. On trouve le catalogue de ses ouvrages inédits dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, tome VIII, page 118.

TRIP (Luc), poëte hollandais, né à Groningue, dont il fut magistrat, et où il mourut en 1783, s'est placé parmi les poëtes les plus distingués de sa nation par un recueil de méditations poétiques sur des sujets religieux, portant le titre de *Loisirs utilement employés*, Leyde, 1774, in-8°.

TRIPIER (Jean), célèbre avocat, né en 1765 à Autun, vint fort jeune achever ses études à Paris, au collége de Montaigu, où, dès la première année, il obtint au concours général le grand prix de sa classe. Sans fortune, sans patron, sans prôneur, il ne dut qu'à ses persévérants efforts les succès qu'il obtint dans la suite. Il débuta seulement en 1790 au barreau, devant des tribunaux de district, dans des causes d'un intérêt privé qui peuvent fournir au jurisconsulte l'occasion de faire preuve de savoir, mais ne prêtent point à l'éloquence. Ce fut là qu'il contracta l'habitude de ne voir jamais que l'affaire dont il était chargé, et de n'employer dans ses plaidoiries que les ressources de la dialectique. Esprit froid, juste et logique, très-laborieux, doué d'un excellent jugement, il se plaça par ses qualités au rang des premiers avocats de Paris. Quoiqu'il ne fût nullement orateur, il ne crut pas devoir refuser son ministère à des accusés politiques. Ce fut lui qui défendit Lavalette sous la seconde restauration, et plus tard Gévaudan dans l'affaire de la souscription nationale. Membre de la chambre des députés en 1822, malgré son incontestable talent de tribune, il ne s'y fit point remarquer. Le soin de sa santé l'ayant forcé de renoncer à la plaidoirie, il accepta la place de conseiller à la cour royale de Paris. Nommé en 1831 conseiller à la cour de cassation, deux ans plus tard il fut élevé à la pairie, et mourut en 1840.

TRIPPEL (Alexandre), sculpteur, né à Schaffhouse, en 1747, se distingua par sa noble simplicité de l'invention, non moins que par la finesse, la netteté et la justesse de l'exécution. Dans un séjour de trois ans qu'il fit à Paris, il conquit l'estime des connaisseurs par le beau modèle de son groupe allégorique sur la Suisse. Il se rendit ensuite à Rome où il fut chargé de différents travaux pour la Russie; et il y mourut en 1793.

TRISSINO (Giovan-Giorgio), poëte italien, appelé en France Trissin ou le Trissin, naquit à Vicence, le 8 juillet 1478. Il perdit son père en bas âge, et il ne paraît pas que sa mère ait pris un grand soin de son éducation littéraire. Il commença ses études assez tard; mais il répara promptement le temps perdu, et la littérature ancienne lui devint bientôt familière. Dès les premières années du pontificat de Léon X, il revint à Rome, où ses talents et son savoir lui concilièrent l'estime publique. Il n'était encore connu que par quelques essais, lorsqu'il donna, en 1514 ou 1515, sa célèbre *Sophonisbe*, la première tragédie raisonnable et purement écrite que l'Europe ait vue, dit Voltaire, après tant de siècles de barbarie. Cette pièce, son principal titre de gloire, malgré de nombreuses imperfections, fait époque dans l'histoire de la versification italienne: elle est écrite en vers non rimés (*versi sciolti*), à l'exception d'un fort petit nombre de passages, tels que les chœurs; et cette liberté, qu'on lui reprocha d'abord, a été généralement adoptée par les auteurs dramatiques de l'Italie. Au 16e siècle la culture des lettres ne paraissait point incompatible avec l'esprit des affaires. Trissin fut chargé par Léon X de plusieurs négociations importantes à Venise, auprès du roi de Danemark, Christian II, et des empereurs Maxi-

milien et Charles-Quint, et il sut s'en acquitter à la satisfaction de tout le monde : ces deux derniers souverains lui accordèrent plus d'une marque honorable de leur estime. Après la mort de Léon X (1521), il revint à Vicence, où il profita de ses loisirs pour publier, en 1529, plusieurs écrits relatifs à l'orthographe italienne, à la grammaire, à la poétique. Entre autres réformes grammaticales, il proposait de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*; c'est la seule de ses idées que les Italiens aient adoptées : les autres furent vivement combattues et n'eurent guère de défenseurs. Il fut arraché par Clément VII à ses études critiques et philologiques, et envoyé de nouveau à Venise et à la cour de Charles-Quint ; mais il ne tarda pas à revenir à Vicence, d'où il faisait habituellement quelques voyages à Rome. L'état de sa fortune était florissant, grâce aux bienfaits des papes et des empereurs; mais de grands chagrins étaient réservés à sa vieillesse. Il eut à plaider d'abord contre des communes qui dépendaient de lui, et ensuite contre un de ses fils, né d'un premier mariage, qui réclama l'héritage de sa mère et réussit à le dépouiller de la plus grande partie de ses biens. Pour dissiper la douleur que lui causait ce scandaleux procès, le Trissin poursuivait dans le même temps ses travaux littéraires avec beaucoup de courage, soit à Vicence ou à l'Isola di Murano, près de Venise, ou à Rome. Il avait entrepris, depuis 1525, le poëme de l'*Italia liberata da' Gotti;* et en 1547, outre sa comédie des *Simillimi* ou des *Ménechmes,* il publia les neuf premiers chants de ce grand ouvrage; les autres parurent l'année suivante, au nombre de dix-huit. La comédie est bien médiocre : le poëme est tombé depuis longtemps dans l'oubli, et le mérite. Après avoir perdu son procès contre un fils dénaturé, il se réfugia, en 1549, à Rome, et il y mourut l'année suivante. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été donnée par Scipion Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. petit in-fol., dont le premier contient ses poésies, le second ses écrits en prose. Quelques autres personnages, selon toute apparence de la même famille, sont mentionnés dans les articles suivants.

TRISSIN (Léonard), habitant de Vicence, ayant embrassé contre Venise le parti de l'empereur Maximilien, essaya, en 1509, de prendre possession de Trévise au nom de ce prince, et n'y réussit point. La même année, commandant pour le même souverain dans Padoue, il ne put empêcher la faible garnison de se rendre à André Gritti. Fait prisonnier de guerre, il n'échappa au supplice que par sa qualité de commissaire impérial. (*Voyez* l'*Histoire de Venise,* de Daru, livre 20, nos 10-13.)

TRISSIN (Louis), de Vicence, professeur de philosophie à Ferrare, dès l'âge de 20 ans, mort en 1543, victime de son inconduite, à peine âgé de 26 ans, est auteur d'un in-8° intitulé : *Problematum medicinalium libri VI, ex Galeni sententiâ*, Bâle, 1547, et réimprimé à Padoue en 1620.

TRISSINO (Antonio-Maria), chevalier vicentin de l'ordre des camaldules, fit imprimer, en 1549, sous le nom du Solitaire (*del Solitario*), des *Poésies* sacrées et morales, in-12.

TRISSINO (Gaspard), de Vicence, clerc régulier somasque, a traduit en vers latins la *Sophonisbe* de Giovan-Giorgio Trissino, et dédié cette version au pape Urbain VIII (1623-1644). On ne l'a point imprimée, mais il s'en conserve deux manuscrits chez les somasques de Vicence.

TRISTAN (Nuno), voyageur portugais, partit de Lisbonne en 1440, peu après Gonzalez, qu'il trouva sur les côtes d'Afrique, et qui, pour couronner ses premiers succès, lui conféra la dignité de chevalier, dans le lieu qui en prit le nom de *Puerto del Cavallero.* Après avoir quitté ce navigateur, qui retourna en Portugal avec quelques prisonniers, Tristan s'avança jusqu'au Capo Bianco ou Cap Blanc; mais n'y ayant trouvé personne, quoiqu'il y découvrit des traces d'hommes, il remit à la voile pour le Portugal. La vue de l'or apporté d'Afrique par Antoine Gonzalez, et l'espérance d'une aussi riche capture, engagèrent Tristan à faire un nouveau voyage. En 1443, il s'avança sur la côte d'Afrique, découvrit quelques îles, et ramena des esclaves avec quelques richesses. En 1446, il fit un autre voyage, dans lequel il enleva 20 esclaves. Ces succès engagèrent le prince Henri à le presser de partir de nouveau, en 1447. Cette fois il s'avança jusqu'au Rio-Grande, à 60 lieues au delà du Cap Vert. Ayant entrepris de remonter ce fleuve, dans une chaloupe, avec quelques-uns de ses gens, il fut attaqué par une multitude de nègres armés de flèches empoisonnées. Presque tout son monde périt dans cette attaque; et lui-même y fut blessé à mort. Quatre de ses compagnons, après avoir erré longtemps, rapportèrent enfin en Portugal la nouvelle de la mort de Tristan, dont le prince fut vivement affligé.

TRISTAN (Louis), grand prévôt de Louis XI, né dans les premières années du 15e siècle, servit avec quelque distinction dans les guerres de Charles VII contre les Anglais, et fut créé chevalier par Dunois en 1451, sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare intrépidité. Il servit ensuite sous Louis XI, et fut remarqué de ce prince, qui l'attacha à sa personne avec le titre de grand prévôt de son hôtel : dès lors il ne fut plus que l'exécuteur des ordres de son souverain. Louis XI le menait partout à sa suite, l'appelant son *compère,* familiarité qui caractérise à la fois et le monarque et le ministre digne d'être l'ami d'un tel prince. Valet en tout semblable à son maître, il le surpassa peut-être par son insouciante facilité à commettre le crime, et par l'affreux talent de plaisanter au milieu de ses terribles fonctions. Le *compère* de Louis XI mourut dans un âge avancé laissant de grands biens à son fils Pierre TRISTAN L'ERMITE.

TRISTAN (Louis), peintre, né en 1586 à Tolède, où il mourut en 1649, fut l'élève de Dominique Théotocopulos, surnommé *le Grec,* dont il sut, avec un rare discernement, acquérir les qualités brillantes en évitant ses défauts. Vélasquez le préféra pour maître à tous les artistes qui florissaient en Europe, et ce choix suffit pour prouver de quelle réputation il jouissait alors. Il n'avait que 30 ans lorsqu'il peignit les célèbres tableaux du grand autel d'Ypres. Son tableau de la *Trinité* est de 1626 : le *Moïse frappant le rocher,* et *Jésus au milieu des docteurs de la loi,* passent pour ses deux chefs-d'œuvre. On les conserve à Madrid.

TRISTAN (Jean), *sieur de St.-Amand et du Puy-*

d'Amour, savant et laborieux numismate, né à Paris vers la fin du 16e siècle, forma de bonne heure une collection de médailles, la plus nombreuse et la plus belle qu'on eût vue jusqu'alors en France, et fit paraître, en 1635, la première partie d'une *histoire des empereurs par les médailles*, dont il promettait la continuation si l'ouvrage était accueilli. Cette première partie s'arrêtait à Commode. L'édition en ayant été promptement épuisée, l'auteur en donna une 2e en 1644, avec des corrections et des additions, et y joignit deux autres volumes qui vont jusqu'à Valentinien. La vie de Tristan ne présente plus guère dès lors qu'une suite de querelles sur différents points d'érudition, quelquefois avec ses meilleurs amis. Il mourut en 1656. On a de lui : *Commentaires historiques, contenant l'histoire générale des empereurs*, etc., Paris, 1644, 3 vol. in-fol.; *Traité du Lis, symbole divin de l'espérance*, contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogative, ibid., 1656, in-4°; trois ouvrages polémiques contre son ami le P. Sirmond, jésuite, et un contre Angeloni.

TRISTAN L'ERMITE (François), poëte dramatique, né au château de Soliers, dans la Marche, en 1601, se prétendait issu de Tristan l'Ermite, grand prévôt de Louis XI, et comptait aussi au nombre de ses ancêtres Pierre l'Ermite, auteur de la première croisade. Ayant eu le malheur, à l'âge de 13 ans, de tuer en duel un garde du corps, il s'enfuit en Angleterre, et bientôt sans ressource, résolut d'aller en Espagne trouver Juan de Velasquez son parent; mais en passant par le Poitou, il eut recours à la bienveillance de Scévole de Sainte-Marthe, qui, charmé de ses dispositions pour les lettres, le retint chez lui 15 ou 16 mois, et lui obtint la place de secrétaire du marquis de Villars-Monpezat. Ce poste l'ayant mis en évidence, il fut reconnu par d'Humières, premier gentilhomme de la chambre, qui le fit rentrer en grâce. Il s'attacha bientôt après comme gentilhomme, à Gaston, duc d'Orléans, et travailla pour le théâtre. Sa tragédie de *Mariamne*, représentée en 1637, eut un succès jusqu'alors sans exemple. Depuis il compta ses triomphes par ses pièces, toutes oubliées maintenant, si l'on en excepte *Mariamne*. Il entra à l'Académie française en 1649. Mis par ses contemporains à côté de Corneille, Tristan mena toute sa vie une conduite déréglée qui répondait parfaitement au désordre habituel de son extérieur. Il mourut en 1655. On a de lui 5 tragédies, une tragi-comédie, une pastorale et une comédie. Sa *Mariamne* a été réimprimée avec deux autres de ses tragédies, dans le tome II du *Théâtre-Français*, Paris, 1737, 12 vol. in-12. On cite encore de lui : *les Amours*, 1638, in-4°; *la Lyre, l'Orphée* et *Mélanges poétiques*, 1641, in-4°; *les Vers héroïques*, 1648, in-4°; *Lettres mêlées*, 1642, in-8°; *Plaidoyers historiques*, 1643 ou 1660, in-8°; *le Page disgracié*, etc., 1643, in-8°; 1665 ou 1667, 2 vol. in-12 : c'est l'histoire de la jeunesse de l'auteur, etc., etc.

TRISTAN L'ERMITE (Jean-Baptiste), seigneur de Soliers, frère du précédent, mort vers 1670, chevalier de St.-Michel et gentilhomme ordinaire du roi, cultiva aussi la poésie; mais il s'appliqua surtout à l'histoire et à la science héraldique. Outre quelques pièces de vers disséminées dans les *recueils* du temps, et une édition du *Cabinet de Louis XI*, Paris, 1661, in-12, on a de lui un assez grand nombre de compilations généalogiques peu estimées, parce qu'il ne les composait que pour flatter ceux dont il espérait des pensions ou de l'argent. On cite *les Forces de Lyon*, etc., 1658, in-fol.; *les Corses français*, etc., Paris, 1662, in-12; *Naples française*, ibid., 1663, in-4°; *Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, etc., ibid., 1667 ou 1669, in-fol.

TRITHÈME ou **TRITHEIM** (Jean), historien et théologien, né à Trittenheim, dans l'électorat de Trèves, le 1er février 1462, était au berceau quand il perdit son père, et fut tenu longtemps dans la plus profonde ignorance; à peine à 15 ans avait-il commencé à lire. Emporté par sa passion pour l'étude, que les obstacles n'avaient fait qu'enflammer encore, il prit le parti de quitter la maison maternelle, alla s'instruire à Trèves, puis dans quelques autres villes, particulièrement à Heidelberg, et ne se décida qu'en 1482 à retourner à Trittenheim. Mais, forcé par le mauvais temps de s'arrêter au monastère de Spanheim, à peine y eût-il séjourné une semaine, qu'il demanda à y faire profession. Il était le dernier des profès quand ses confrères l'élurent pour abbé en 1483. Tout en s'occupant de remédier à l'état déplorable de l'abbaye, il montra plus de zèle encore pour la réforme intérieure et morale de sa communauté, exigea des mœurs plus régulières et s'efforça surtout de bannir l'ignorance et l'oisiveté. Il n'avait trouvé dans le couvent que 14 volumes, comme il le dit lui-même, et dès 1502 il en avait réuni 1,646, et bientôt après 2,000, collection très-considérable pour le temps, et qui ne tarda pas à attirer d'Italie, de France et de toutes les parties de l'Allemagne, une foule de seigneurs, de prélats, de littérateurs, charmés d'ailleurs de voir et d'entendre l'auteur d'une réforme si rapide. Les princes qui ne pouvaient le visiter eux-mêmes lui envoyaient des nonces et des orateurs pour traiter avec lui d'affaires littéraires. Quoique ses vertus et sa piété fussent au moins égales à son savoir, il n'en fut pas moins exposé aux accusations banales de sorcellerie, de nécromancie et de magie. En 1505, pendant qu'il était à Heidelberg, où Philippe, comte palatin du Rhin, l'avait appelé pour conférer avec lui sur une affaire monastique, il reçut la nouvelle d'une révolte de ses moines, incapables de supporter plus longtemps un abbé qui prétendait les obliger à s'instruire et à mener une vie régulière. Il se décida à ne jamais retourner auprès d'eux, et fut dédommagé de son sacrifice par l'abbaye de St.-Jacques à Wurtzbourg, dont il prit possession en 1506, et où il passa les 10 dernières années de sa vie, ne voulant accepter aucune des places plus éminentes qu'on s'empressait de lui offrir. Il mourut en 1516. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, les seuls qui aient conservé quelque intérêt sont : *Chronique d'Hirsauge de* 830 à 1513, renfermant beaucoup de détails importants qui appartiennent à l'histoire de l'Allemagne et de la France, St.-Gal, 1690, 2 vol. in-fol.; *de Scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497, 1512, in-4°; Hambourg, 1718, in-fol.; deux livres de *Lettres familières à des princes d'Allemagne*, etc., Haguenau, 1536, in-4°; deux livres de *Sermons, ou Exhortations*, etc., Anvers, 1574, in-8°; Florence, 1577, in-4°; Milan, 1644, in-4°; *la Polygraphie*,

en VI livres, Francfort, 1550, in-4°; Cologne, 1564 et 1571, in-8°; Strasbourg, 1609 et 1613, in-8°; traduite en français, sous le titre de *Polygraphie et universelle escriture cabalistique*, etc., Paris, 1541, in-4°; *Stenographia, hoc est, Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi*, etc., Cologne, 1635, in-4°. Neuf de ses ouvrages ont été réunis par Marquard Freber, sous le titre d'*Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol.; et 20 autres par le jésuite J. Busée, sous le titre d'*Opera spiritualia*, Mayence, 1604, in-fol.

TRITTO (Jacques), compositeur, né à Altamura, en 1735, mort à Naples en 1824, fut l'élève de Nic. Fago, surnommé *le Tarentino*, qu'il remplaça dans la direction du conservatoire de la *Pietà*, et, lors de la fondation du *Collége royal de musique*, il fit partie du comité chargé de diriger cette nouvelle école. Quoique plusieurs de ses pièces de théâtre soient applaudies encore aujourd'hui en Italie, il a montré beaucoup plus de talent dans les musiques d'église. On cite de lui un *Crédo* à 5 voix et une grand'messe à 8, avec accompagnement de deux orchestres. Il a publié *Scuola del contrappunto, ossia teorica musicale*, Milan, 1816, in-4°.

TRIVETH ou **TREVETH** (Nicolas), historien et philologue à Londres, né vers 1258, et mort en 1324, entra dans l'ordre des dominicains et fut élu prieur dans son couvent. Il reste de lui des ouvrages de théologie, de philologie et d'histoire, écrits en style barbare, mais qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. Les principales sont : des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Paralipomènes et les Psaumes; l'*Exposition des XXII livres de la Cité de Dieu*, de saint Augustin, dans l'édition de Mayence, Schoeffer, 1473, in-fol.; *Annales ab anno* 1136 *ad annum* 1307, dans le *Spicilegium* de dom d'Achery, tome VIII de l'édition in-4°, et III de l'édition in-fol.; et Oxford, 1717, in-8°.

TRIVISANO (Marc), biographe italien, né au commencement du 17e siècle, mort à Venise vers 1674, mérita, par un trait extraordinaire de générosité envers son ami Nicolas Barbarigo, d'être surnommé *le Héros*, et justifia ce titre dans la guerre du Frioul en 1616. On a de lui : *Pompe funebri celebrate a' suoi concittadini morti nell' ultima guerra contro il Turco*, Venise, 1673, in-4°, etc.

TRIVISANO (Bernard), neveu du précédent, né à Venise, en 1652, étudia avec succès les langues, la géographie, l'histoire, la politique, la philosophie et les mathématiques; il voyagea ensuite en Allemagne, en France, en Angleterre, et fut accueilli partout avec distinction, notamment à la cour de Louis XIV. De retour en Italie, il consacra une partie de sa fortune à l'augmentation de sa bibliothèque et de ses collections de statues et de médailles, fut nommé gouverneur de Bellune, puis magistrat *de la quarantia*, enfin professeur de philosophie, et mourut en 1720 dans sa terre de Vogliano. Entre autres ouvrages, on a de lui : *l'Immortalità dell' anima*, Venise, 1699, in-4°; *Meditazione filosofice*, ibid., 1704, in-4°; *Prælectiones fundamentales*, ibid., 1719, in-8°. Son *Éloge* par Lioni, se trouve dans le *Giorn. de' lett. d'Italia*, tome XXXIV.

TRIVISANO. *Voyez* **BERNARD LE TRÉVISAN** et **TREVISANO.**

TRIVULCE (Jean-Jacques), Milanais, d'une famille ancienne et illustre, était né, vers l'année 1447, d'Antoine Trivulzio, seigneur de Codogno et de Pontenura, et de Franceschina Visconti. Il fit ses premières armes sous François Sforza, duc de Milan, qui l'envoya, à peine âgé de 18 ans, avec son fils Galeas Marie, servir en France le roi Louis XI. Dans la ligue du duc et du pape contre les Vénitiens, en 1483, il fut un des lieutenants généraux de l'armée alliée. Galeas Marie l'avait désigné pour être un des conseillers de régence de son fils Jean Galeas; mais l'ambition de Louis le More, oncle et tuteur du jeune duc, l'ayant éloigné des affaires, il reprit la carrière militaire et servit chez divers princes étrangers. Il s'était engagé avec Alphonse II, roi de Naples, en 1494, au moment où Charles VIII porta la guerre en Italie, et il accompagna, dans la Romagne, Ferdinand fils d'Alphonse, qui ne sut point arrêter la marche des Français. Chargé ensuite de la défense de Capoue, il rendit cette ville, après une si courte résistance, qu'on le soupçonna d'avoir trahi la maison d'Aragon. En effet il entra bientôt dans l'armée française; et suivant Charles VIII, à son retour, il combattit vaillamment pour ce prince à la bataille du Taro. Avant de repasser les Alpes, le roi lui confia la défense d'Asti, qui appartenait au duc d'Orléans, et lui laissa 500 gendarmes pour garder cette ville; mais ces cavaliers français, ne voulant point obéir à un étranger, l'abandonnèrent presque tous. Trivulce, cependant, réussit à garder cette ville avec le secours des Guelfes de Lombardie, dont il s'efforça de réveiller l'ancienne animosité. Lorsque le duc d'Orléans, devenu roi de France, se prépara à la conquête du Milanais, le commandement d'Asti devint plus important. Trivulce y conduisit, en 1499, une nouvelle armée, et il étendit de là ses intrigues parmi les Lombards. Aidé par les Guelfes, il conquit, en moins d'un mois, tout le duché de Milan, et contraignit Louis le More à s'enfuir en Allemagne. Louis XII, pour récompense, lui donna en fief la ville de Vigevano, et le nomma maréchal de France et gouverneur du Milanais. Mais autant l'esprit de parti de Trivulce avait favorisé ses conquêtes, autant il devint fatal à son administration, lorsqu'il accabla ses ennemis de tout le poids d'un gouvernement despotique, et de tout l'acharnement d'un chef factieux. Ces violences excitèrent, en 1500, la révolte du Milanais et le retour en Italie de Louis le More. Trivulce, cependant, eut le bonheur d'arrêter tout à coup cette révolution, en faisant prisonniers les deux Sforze dans Novare. Il se distingua de nouveau dans la guerre qu'excita en Italie la ligue de Cambrai, et conduisit l'avant-garde de Louis XII à la bataille d'Agnadel. La mort de Charles d'Amboise (10 mars 1511) lui fit déférer le commandement général : Gaston de Foix fit ses premières armes sous lui dans cette campagne. Trivulce avait marié sa fille Françoise à Louis Pic, le plus jeune des frères du comte de la Mirandole. Il excita son gendre et ensuite sa fille à demander, au nom de son petit-fils Galeotto, la possession de cette forteresse importante, qui lui fut livrée en effet. Avant la fin de la même campagne, Gaston de Foix fut nommé général de l'armée française, et Trivulce ne fut plus que son lieutenant et son conseil;

mais peut être est-il juste de lui attribuer la plus grande part dans les victoires du jeune héros. La mort de Gaston rappela Trivulce au commandement suprême. Il se croyait sur le point de conquérir encore une fois le duché de Milan, et de faire prisonnier Maximilien Sforze, comme il avait fait de son père, lorsque l'arrivée imprévue d'une armée suisse rompit ses mesures : il fut battu à la Rioute, près de Novare, le 6 juin 1513, et les Français attribuèrent sa défaite à l'obstination avec laquelle il avait établi son camp dans un mauvais emplacement. Cependant Trivulce fut employé de nouveau en 1515, sur les frontières d'Italie, par François Ier. Il ouvrit à ce monarque le passage des Alpes, et il le mit à même, le 15 août, de surprendre, à Villefranche, Prosper Colonne, général ennemi. Plus tard, il eut une grande part à la victoire de Marignan. A la fin de la campagne, François Ier le chargea de conduire des secours aux Vénitiens ; mais il ne put se rendre maître de Brescia, dont il entreprit le siége avec eux. A son retour, ayant éprouvé quelques dégoûts à la cour, où François Ier manifesta des soupçons contre lui, et ne voulut point entendre sa justification, il s'éloigna et ne fut plus employé. Il mourut à Châtres ou Arpajon, le 5 décembre 1518. Il avait demandé qu'on inscrivît cette épitaphe sur son tombeau : « *Hic quiescit qui nunquàm quievit.* » Quoique dans l'habitude de sa vie il fût très-avare, on le voyait, dans de certaines occasions, surpasser les plus riches monarques en magnificence et en prodigalité. Il avait amassé une immense fortune par des moyens quelquefois peu honorables. Il avait épousé, en premières noces, Marguerite, nièce du fameux Barthélemi Coleoni ; il n'en eut point d'enfants. Il épousa ensuite Béatrix d'Avalos, sœur du marquis de Pescaire, et il en eut un fils, nommé Jean-Nicolas, qui mourut avant lui. *Voyez* Rosmini, *Istoria della vita e delle Gesta di Gian-Giacopo Trivulzio, soprannominato il Grande,* Milan, 1815, 2 vol. in-4°, fig.

TRIVULCE (René), frère du précédent, s'attacha au parti opposé au sien, et se déclara Gibelin au moment où son frère cherchait à renouveler le parti guelfe. Il demeura fidèle à Louis le More, qui le chargea du commandement de ses armées. Luttant contre une fortune toujours contraire, René montra autant de bravoure que de dévouement à son maître. Après la captivité de Louis le More, il entra au service des Vénitiens, et il y demeura jusqu'à sa mort.

TRIVULCE (Théodore), fils de Pierre et neveu de Jean-Jacques, entra au service de France pendant la guerre de Naples, et fut un des généraux qui se virent contraints, en 1504, de livrer Gaëte à Gonsalve de Cordoue. Il effaça le souvenir de ce premier revers par sa brillante conduite à la bataille d'Agnadel, en 1509, et à celle de Ravenne, en 1512. Après la mort de Barthélemy d'Alviano, il fut, du consentement du roi de France, chargé du commandement général de l'armée vénitienne. Il l'exerça plusieurs années avec gloire ; mais lorsque Milan fut surpris, le 19 novembre 1521, par Prosper Colonne et le marquis de Pescaire, Théodore Trivulce, qui était accouru désarmé pour apaiser le tumulte, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'au prix de 20,000 florins d'or. Les Vénitiens ayant quitté l'alliance de la France pour celle de l'Empereur, Trivulce, tout dévoué à la première puissance, renonça au commandement de l'armée de la république, et entra au service de François Ier. Chargé par lui du gouvernement de Milan, en 1524, pendant le siége de Pavie, il évacua cette ville lorsque le roi fut fait prisonnier. Il obtint, en 1524, le bâton de maréchal de France, et fut chargé du gouvernement de Gênes ; mais il s'y laissa surprendre par André Doria, auquel il fut obligé de livrer cette ville et sa citadelle. Il devint ensuite gouverneur de Lyon ; et c'est dans cette ville qu'il mourut, en 1531, ne laissant qu'une fille.

TRIVULCE (Antoine), frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais, et fut fait cardinal en 1500, à la demande du roi, par le pape Alexandre VI. Il mourut en 1508.

TRIVULCE (Scaramutia), neveu de Jean-Jacques, fut un excellent jurisconsulte, puis conseiller d'État en France, sous Louis XII, et successivement évêque de Côme et de Plaisance, et cardinal. Il mourut le 9 août 1527.

TRIVULCE (Augustin), neveu de Théodore, fut abbé de Fromont, en France, et camérier du pape Jules II, puis évêque de Bayeux, de Toulon, de Novare et archevêque de Reggio. Après la prise de Rome par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en otage à Naples, où il fit paraître une grande fermeté. Il était ami de Bembo et de Sadolet, et il avait composé une histoire des papes et des cardinaux ; mais il mourut à Rome, le 30 mars 1548, avant de l'avoir fait imprimer.

TRIVULCE (Antoine), neveu de Jean-Jacques, fut référendaire des deux signatures, puis évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il s'opposa avec force à l'entrée des hérétiques dans le Comtat ; fut envoyé légat en France, où il eut part à la conclusion du traité de Cateau-Cambresis : puis, s'étant mis en chemin pour retourner en Italie, il mourut d'apoplexie, à une journée de Paris, le 26 juin 1559.

TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore), petit-neveu du précédent, après avoir servi avec gloire dans les armées de Philippe III, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait cardinal en 1626. Il devint ensuite vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur général du Milanais, et ambassadeur d'Espagne à Rome. Il mourut à Milan, le 3 août 1657. Son petit-fils étant mort sans postérité, en 1678, la famille Gallio prit le nom de Trivulce, et c'est de cette famille que descendait Alexandre **TRIVULCE**, qui commanda la garde nationale de Milan, après l'invasion des Français, en 1796, et qui, devenu bientôt après général et ministre de la guerre, mourut le 3 mars 1805, à Paris, où il était venu pour assister au couronnement de Napoléon.

TROC (Michel-Abraham), jurisconsulte et littérateur, né à Varsovie et établi à Leipzig, pendant une partie du 18e siècle, a publié dans cette dernière ville, un recueil intitulé : *Bibliotheca polono-poetica*, 2 vol. in-8°, contenant des poésies polonaises, dont la plupart sont des traductions du latin et du français. On a aussi de lui un *Dictionnaire polonais, allemand et français.* Il a eu part à l'*Inventaire des Lois et Constitutions de Pologne,* commencé par Ladovius, et continué par Zaluski ;

l'édition, soignée par Troc, a paru à Leipzig en 1733.

TROGUE. *Voyez* **POMPÉE.**

TROILI (Placide), historien, né à Montalbano vers 1687, entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut bientôt appelé à diriger un couvent, dit *le Sagittaire*, en Calabre. Mais, accusé d'avoir trahi les intérêts de ses confrères, il fut expulsé du couvent, et se retira dans le monastère de Realvalle, où il mourut en 1757. On a de lui : *Istoria generale del reame di Napoli...; una colle prime popolazioni, costumi, leggi, polizia, uomini illustri e monarchi*, Naples, 1748-54, 5 tomes en 11 vol. in-4°, etc. *Voyez Storici napol.*, page 600.)

TROILIUS (Samuel), archevêque d'Upsal, né en 1706 dans la Dalécarlie, mort en 1764, fit briller son éloquence aux diètes en qualité d'orateur de son ordre, et mérita, par ses connaissances, d'être admis à l'Académie des sciences de Stockholm. Il a laissé des *Mandements*, des *Oraisons funèbres*, etc.

TROILIUS (Uno de), fils du précédent, né à Stockholm en 1746, ayant obtenu de brillants succès dans ses études, voyagea aux frais de l'université d'Upsal. Il parcourut l'Allemagne et la France, vit à Paris J. J. Rousseau et d'autres écrivains célèbres, passa en Angleterre, d'où il partit, avec Banks et Solander, pour aller visiter l'île de Staffa et l'Islande. En 1773, il retourna par la Hollande en Suède, obtint la modeste place d'aumônier d'un régiment, bientôt après celle de prédicateur ordinaire, et, s'étant fait connaître par la publication de son voyage, fut promu, de dignités en dignités, à l'archevêché d'Upsal en 1786. Il travailla dès lors sans relâche au bien de l'Église suédoise, à l'amélioration du clergé, et, en sa qualité de vice-chancelier de l'université d'Upsal, aux progrès des études. Il fut l'orateur de son ordre aux diètes de 1789, 1792 et 1800, et mourut en 1803. On a de lui : *Lettres sur un voyage en Islande*, Upsal, 1777, in-8°; *Mémoire relatif à l'histoire de l'Église et de la réforme en Suède*, ibid., 1790-95, 5 vol. in-8°.

TROLLE (Gustave), archevêque d'Upsal, né, en Suède, vers la fin du 15e siècle, était d'une des familles les plus puissantes du royaume; et son père, Éric Trolle, avait prétendu à la dignité d'administrateur, après la mort de Swantz-Sture, mais Suénon Sture le jeune, fils de Swantz, l'avait emporté, et régnait avec gloire. Gustave Trolle était alors à Rome. Sture, connaissant son ambition, et désirant le gagner par un procédé généreux, le fit nommer archevêque d'Upsal. Trolle accepta la dignité, mais s'en servit pour perdre l'administrateur. Arrivé en Suède, il entra en négociation avec Christian II, roi de Danemark, et se refusa à toutes les mesures de conciliation que Sture lui proposa. Les états le déposèrent, et son château fut rasé; alors il appela le roi de Danemark, et lança, de concert avec le pontife de Rome, l'interdit de l'Église contre l'administrateur et ses partisans. Sture ayant été blessé mortellement dans un combat contre Christian, Trolle reprit les fonctions d'archevêque à Upsal, et plaça, en 1510, la couronne de Suède sur la tête du monarque danois, qui signala son avénement par le massacre de Stockholm. Gustave Wasa entreprit de venger les Suédois; l'archevêque voulut l'arrêter, mais il fut battu et réduit à quitter le royaume. Il s'attacha à la fortune de Christian. Ce prince, détrôné en Suède, en Danemark et en Norwége, se retira en Flandre, où Trolle le suivit. Il l'accompagna ensuite dans l'expédition qu'il fit en Norwége, et qui le rendit prisonnier de Frédéric, son successeur en Danemark. Trolle fut réduit quelque temps à l'inaction; mais il reparut sur le théâtre de l'intrigue et des combats, lorsque, après la mort de Frédéric, il s'éleva, en Danemark, un parti pour Christian. Il se flattait que le monarque détrôné rentrerait dans ses États, et que Gustave Wasa succomberait dans la lutte qui allait s'engager; mais il périt dans un combat sanglant, près de la ville de Malmoë, en 1535.

TROLLE (George-Herman de), contre-amiral de Suède, né en 1680, servit dans sa jeunesse en Angleterre et en Hollande, et acquit une grande expérience. Étant devenu capitaine de haut bord, il combattit, pendant la guerre de Charles XII, contre les Danois et les Russes : tombé comme prisonnier entre les mains de ceux-ci, il fut présenté à Pierre le Grand, qui voulut le retenir à son service; mais il refusa, et après avoir essuyé une longue et pénible captivité, il retourna en Suède. La compagnie des Indes de Gothenbourg ayant été fondée, en 1732, Trolle prit le commandement du premier navire que cette compagnie expédia pour la Chine, et fut le premier Suédois qui fit ce voyage; il ramena son vaisseau avec une riche cargaison, malgré l'opposition des Hollandais qui le retinrent quelque temps à Batavia. Après avoir commandé plusieurs expéditions dans la Baltique pendant la guerre de 1742, il fut nommé contre-amiral, et reçut des lettres de noblesse. Il mourut en 1765, laissant un fils, qui fut amiral de Suède, sous le règne de Gustave III. Ce prince l'employa pour rétablir la flotte suédoise, de concert avec Chapmard.

TROLLÉ (Herluf), amiral danois, né le 16 janvier 1516, était fils d'un amiral, et fut destiné à la marine. Il faisait ses études à Copenhague, lorsque cette ville, dont le comte d'Oldenbourg s'était emparé, fut assiégée par le roi Christian III. Il devait être emmené, comme un des otages, à Mecklenbourg; mais, sur les représentations de son oncle l'archevêque, on le laissa à Copenhague, pour continuer ses études. Les troubles du royaume étant apaisés, il vint à la cour de Christian III, qui lui donna constamment des marques d'une haute confiance. Il se trouvait, en 1558, à la suite de ce prince, lorsqu'il se rendit à Kallundborg, pour y visiter Christian II, qui y était prisonnier. En 1559, au couronnement de Frédéric II, il fut créé chevalier. En 1561, il fut chargé d'établir des mines dans plusieurs domaines du roi : on découvrit des veines d'argent; mais le produit n'ayant pu couvrir la dépense, l'entreprise tomba. Nommé amiral en 1564, il quitta le port de Copenhague, à la tête de 25 vaisseaux de guerre, et fit sa jonction avec la flotte de Lubeck. Ayant découvert la flotte suédoise sous les ordres de l'amiral Baggé, il n'hésita pas à l'attaquer, et se dirigea contre le vaisseau amiral, qu'il prit à l'abordage; c'était le plus grand que l'on eût vu dans les mers du Nord : il sauta en l'air par l'imprudence d'un matelot, et l'on n'eut que le temps de sauver une partie des prisonniers, parmi lesquels se trouvait l'amiral. Éric XIV, roi de Suède, mit en mer une autre

flotte sous les ordres de l'amiral Horn, et l'on en vint une seconde fois aux mains, près de l'île d'Æland, où le roi de Suède s'était rendu lui-même. Le combat dura deux jours, et les Suédois perdirent de nouveau le vaisseau amiral qui, avec deux autres vaisseaux, se brisa contre les rochers. Les flottes ayant été séparées par le vent, les Suédois s'emparèrent de trois vaisseaux danois, qui s'étaient égarés. Avant l'entrée de l'hiver, Trollé regagna le port de Copenhague, d'où il sortit le 1er juin 1565, pour aller à la recherche des Suédois : les ayant rencontrés, il dirigea de nouveau ses efforts sur le vaisseau amiral, qu'il chercha en vain à prendre à l'abordage. Il avait entouré deux autres vaisseaux ennemis, et il leur criait de se rendre, lorsqu'il reçut deux blessures au bras gauche et aux reins. La douleur et le sang qu'il perdait ne l'empêchèrent pas de continuer à donner ses ordres, et il ne voulut être pansé qu'après ses officiers et ses soldats. Ce retard rendit sa situation plus dangereuse. On gagna les côtes du Danemark, et il mourut le 25 juin 1565.

TROMBELLI (Jean-Chrysostome), philologue, né près de Nonantola en 1697, embrassa l'institut des chanoines réguliers de St.-Sauveur, dont il devint le chef en 1760. Engagé malgré lui dans une dispute littéraire avec Kiesling, il mit dans sa défense une modération qui lui conquit l'estime et l'amitié de son adversaire lui-même. Il mourut en 1784. Ses principaux ouvrages sont : *le Favole di Fedro, tradotte in versi volgari*, Venise, 1735, in-8°; *De cultu sanctorum dissertationes decem, quibus accessit appendix de cruce*, Bologne, 1751, et suivantes, 6 vol. in-4°; *Priorum quatuor de cultu sanctorum dissertationum Vindiciæ*, ibid., 1751, in-4° (sous le nom de *Philalethes Aphobos*); *Veterum patrum latinorum opuscula, nunquàm antehàc edita*, ibid., 1751-55, 2 parties in-4°; *Tractatus de sacramentis per polemicas et liturgicas dissertationes distributi*, ibid., 1772 et suivantes, 13 vol. in-4°. Garofalo Vincent a publié : *de Vitâ J. Chrys. Trombelli commentarius*, Bologne, 1788, in-8°. (*Voyez* Fantuzzi, *Scritt. bologn.*, VIII, 122.)

TROMELIN (le comte de), lieutenant général, né à Morlaix, en 1772, d'une famille noble de Bretagne, fut élevé à l'école militaire de Vendôme, et nommé, en 1788, sous-lieutenant au régiment de Limousin. Le jeune Tromelin se crut obligé par devoir de quitter la France au commencement de la révolution. Il parcourut l'Allemagne, la Turquie, la Syrie et l'Égypte, où il fut attaché comme lieutenant-colonel au grand vizir Joussouf-pacha et au capitan-pacha Hussein. Il fut ensuite aide de camp de l'amiral Sidney-Smith, qu'il parvint plus tard à faire évader de la prison du Temple à Paris. Enfermé lui-même à l'Abbaye en 1804, il sortit de cette prison pour entrer dans le 112e régiment de ligne; attaché ensuite à l'état-major du duc de Raguse en Dalmatie, il fut chargé, avec le général Guilleminot, de la démarcation de la nouvelle frontière par suite de la paix de Vienne. Colonel du 6e régiment de Croates, maréchal de camp après la bataille de Leipzig où il s'était distingué, il commanda une brigade à la bataille de Waterloo, puis fut élevé au grade de lieutenant général. On doit à Tromelin d'excellentes *Observations* sur la route par terre de St.-Jean-d'Acre à Constantinople. Il a puissamment contribué, avec le général Guilleminot, au perfectionnement des belles cartes géographiques de la Grèce et de la Turquie d'Europe. Il s'occupait de la traduction de l'ouvrage du colonel Leake sur la Macédoine, et faisait des recherches sur l'Asie Mineure, lorsque la mort interrompit ses travaux, le 3 mars 1842, dans une terre qu'il possédait près de Morlaix.

TROMMIUS (Abraham van der Trom, en latin), savant théologien, né à Groningue, perfectionna son éducation par un voyage en Allemagne, en France et en Angleterre, et, à son retour en Hollande, fut nommé pasteur du village de Haren. Il quitta cet emploi en 1671 pour venir exercer à Groningue les fonctions du saint ministère qu'il y remplit, pendant 48 ans, avec un zèle que l'âge ne put affaiblir, et mourut en 1719, à l'âge de 86 ans. Son ouvrage le plus remarquable est : *Concordantiæ græcæ versionis, vulgò dictæ LXX interpretum, cujus voces secundum ordinem elementorum sermonis græci digestæ recensentur*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol. (*Voyez Mémoires* de Paquot, in-fol., I, 505.)

TROMP (Martin, fils d'Harpert ou d'Herbert), célèbre marin hollandais, né à la Brille en 1597, fit son apprentissage de mer auprès de son père, qui, au combat de Gibraltar, sous l'amiral Heemskerk, commandait une frégate, et qui, quelque temps après, fut tué à son bord dans une action contre un forban anglais, à la côte de Guinée. « Camarades, ne vengerez-vous pas la mort de mon père? » tel est le cri que ne cessait de pousser Martin, alors âgé de 11 ans. Le bâtiment lui-même ayant été pris, il tomba au pouvoir du vainqueur, qui pendant deux ans et demi l'employa comme mousse. Rendu à sa patrie, il était lieutenant à bord d'un vaisseau de ligne, en 1622, et reçut, deux ans après, du prince Maurice, le commandement d'une frégate. En 1629, l'illustre amiral Pit-Hein ayant passé à bord du bâtiment de Tromp, réputé le meilleur voilier, y fut tué à côté de lui. Des dégoûts, occasionnés par des passe-droits, lui firent, pendant quelque temps, abandonner une carrière où il s'était déjà fait connaître avec tant d'avantage; mais, en 1637, on lui rendit de nouveau justice : le stathouder Frédéric-Henri le créa lieutenant-amiral, et lui confia le commandement d'une escadre de 11 vaisseaux, avec laquelle il battit les Espagnols, très-supérieurs en nombre, leur prit deux bâtiments et dispersa le reste. Cette victoire lui valut une chaîne d'or de la part des États, et l'ordre de Saint-Michel, de la part du roi de France. Tromp continua, dans le cours de cette même campagne, à signaler sa valeur contre les Espagnols, malgré la partialité que l'Angleterre manifestait en leur faveur. Ayant reçu de Hollande des renforts considérables, et sa flotte ayant été successivement portée à 70 bâtiments, il attaqua, le 21 octobre, les Espagnols, devant les Dunes, et, quelques efforts que ceux-ci fissent pour éviter un engagement, il parvint à brûler le vaisseau de l'amiral d'Oquendo, qui sauta en l'air avec 1,500 hommes d'équipage, força un grand nombre de bâtiments à se jeter à la côte, et s'empara de 13 galions richement chargés. Peu de temps après cette victoire, la famille de Tromp s'accrut d'une fille, qui reçut au baptême les noms de *Anna-Maria-Victoria-Martensis-Harpensis-Trompensis-Dunensis*. Cet amiral rendit

encore d'importants services à sa patrie, surtout dans les campagnes de 1640 et 1641; mais après l'avénement de Cromwel au protectorat d'Angleterre, l'Anglais devint un adversaire plus digne de la vaillance de Tromp. Ce fut lui qui commença les hostilités avec l'amiral Robert Blake, le 20 mai 1652. Tromp avait sous son commandement 42 vaisseaux, et Blake 50 : l'engagement dura 4 heures, et la nuit mit fin au combat, où Tromp perdit deux vaisseaux. Il éprouva ensuite un plus grand chagrin, ce fut de voir Ruyter et de Witt prendre le commandement des flottes hollandaises et combattre les Anglais. Rappelé au commandement, il eut une nouvelle affaire avec Blake, sur les côtes d'Angleterre, le 3 décembre 1652, prit deux vaisseaux, et un troisième le lendemain. L'avantage resta complétement aux Hollandais, Blake s'étant retiré vers la Tamise; mais ce combat ne fit que préluder à un autre bien plus acharné. Pendant 3 jours consécutifs, c'est-à-dire du 28 février au 2 mars 1653, Blake et Tromp se mesurèrent de nouveau à la hauteur de Portland et de Bevesier : de part et d'autre on avait environ 70 vaisseaux; mais ceux des Anglais étaient de plus fort calibre. Ruyter et l'élite des marins bataves secondaient Tromp; il eut fort à se plaindre des autres chefs. La flotte marchande, qu'il escortait, ne laissa pas que d'entraver aussi ses opérations. L'ennemi se retira le troisième jour vers les côtes d'Angleterre. Tromp fit entrer la presque totalité de son convoi. La perte des Hollandais fut de 9 vaisseaux, celle des Anglais de 6; mais, leurs équipages étant plus forts, ils perdirent plus de monde. Les Hollandais se hâtèrent de réparer leurs pertes, et le commandement fut encore remis entre les mains de Tromp, qui ne s'en chargea qu'avec répugnance. Il témoigna des inquiétudes sous le rapport de la quantité et de la qualité des bâtiments, et sous celui de l'équipement et des équipages. Toutefois il se dévoua. Un premier combat eut lieu à la hauteur de Nieuport, le 12 juin 1653. Richard Deane commandait la flotte anglaise, forte d'environ 100 voiles. Les Hollandais étaient à peu près égaux par le nombre, mais non par la force des vaisseaux. Deane fut tué au commencement du combat. L'action dura de 11 heures du matin à 9 heures du soir : elle recommença encore le lendemain à la hauteur de Dunkerque. On se fit beaucoup de mal; sans que l'affaire fût décisive. Il y eut une seconde bataille sur les côtes de la Hollande, à la hauteur de Catwick, le 8 août. Ce jour demeura sans résultat; enfin on recommença le lendemain. Le vice-amiral de Witt avait eu le temps de rejoindre la flotte hollandaise avec son escadre de 27 vaisseaux. Tromp comptait sous son commandement 106 voiles. L'amiral anglais Monk s'éloigna; Tromp le poursuivit toute la nuit. Le surlendemain il y eut un nouvel engagement. Les Hollandais traversèrent la flotte anglaise; mais Tromp fut tué à son bord, ce qui n'empêcha pas la continuation du combat. Ruyter et Jean Evertszoon firent de prodiges des valeur. La flotte anglaise fut traversée jusqu'à quatre fois; plusieurs de ses bâtiments coulèrent, un sauta en l'air : sa perte fut de 8 vaisseaux : celle des Hollandais de 10. De part et d'autre on chanta victoire; toutefois les Anglais avouèrent qu'elle leur avait coûté cher. Une perte irréparable fut celle de Tromp. Son corps reçut de pompeux honneurs à Delft, et un monument y fut élevé à sa mémoire. On peut voir les médailles frappées en son honneur, dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon.

TROMP (Corneille), fils du précédent, né à Rotterdam le 9 septembre 1629, s'illustra dans la même carrière. Son éducation ayant été toute dirigée vers ce but, on le vit, dès l'âge de 21 ans (1650), capitaine de haut-bord dans l'escadre du commandeur de Witt, qui fut chargé de réprimer l'empereur de Maroc, et le réduisit à conclure un traité dans les intérêts de la Hollande. En 1652, il se trouva à la bataille que Van Galen livra aux Anglais devant Porto-Longone, et il y prit à l'abordage leur vaisseau *le Samson* : il passa sur ce bâtiment, le sien ayant été extrêmement maltraité dans le combat, et il eut, peu de temps après, le chagrin de se le voir enlever par surprise, et au mépris du droit des gens, dans la rade de Livourne. Le 13 mars de l'année suivante, il se mesura de nouveau avec les Anglais devant Livourne. Van Galen avait sous son commandement 16 bâtiments et un brûlot. Les Anglais étaient au nombre de 14 vaisseaux de plus fort calibre, et de deux brûlots. Tromp s'acharna particulièrement contre *le Samson*, qui sauta au moment d'être pris à l'abordage. La victoire resta aux Hollandais; mais ils la payèrent cher par la mort de leur amiral Van Galen. Tromp fut promu au grade de contre-amiral. Les affaires du nord de l'Europe ayant donné lieu, en 1656, à un grand déploiement de forces de la part de la Hollande, Obdam, Ruyter et Tromp y figurèrent avec distinction; mais la voie des négociations aplanit les difficultés. Après cette courte campagne, Tromp vécut dans la retraite, et il ne reparut sur le théâtre des événements, qu'en 1662. Envoyé, à cette époque, dans la Méditerranée pour escorter un convoi marchand, il châtia rudement les pirates algériens. Mais de plus graves intérêts ne tardèrent pas à calmer son activité. Charles II oubliait les obligations qu'il avait eues aux États-Généraux pour remonter sur le trône d'Angleterre, et l'on avait de l'inquiétude pour un riche retour attendu de l'Inde. Tromp fut chargé d'en couvrir la rentrée. Ayant sous lui une escadre de 22 vaisseaux, il reconnut la flotte marchande auprès de Faithil, et, sans aucune rencontre hostile, il la conduisit à sa destination. La guerre avec l'Angleterre éclata en 1665. Il y eut, le 13 juillet, une action entre les flottes des deux puissances, chacune forte d'une centaine de vaisseaux de ligne. Le duc d'York commandait celle de l'Angleterre. Wassenaer d'Obdam, avec le grade d'amiral-lieutenant, commandait celle des États. L'action fut désastreuse pour la Hollande. Tromp se signala par sa bravoure. Son vaisseau *l'Amour*, de 82 canons, fut extrêmement maltraité. On se préparait à de nouveaux efforts; mais on n'était pas d'accord sur le choix du chef. On rendait justice au courage et à l'expérience de Tromp; mais il était repoussé à cause de son dévouement à la maison d'Orange. Il fut cependant nommé, avec adjonction de trois plénipotentiaires des États-Généraux, de Witt, Huygens et Borcel, qui furent chargés de modérer ses pouvoirs. Déjà il était au Texel, à bord de son vaisseau, quand la rentrée de Ruyter, qui arrivait de la côte de Guinée, vint tout déranger. Cet amiral reçut aussitôt le commandement de la flotte. Tromp re-

fusa de servir sous ses ordres; mais il consentit à rester sur la flotte en attendant son rappel. L'escadre hollandaise essuya, cette année, deux désastres imprévus: ce fut une violente tempête, et une maladie épidémique qui se déclara parmi les équipages. Au commencement de l'année suivante, Tromp obtint d'être transféré de l'amirauté de la Meuse à celle d'Amsterdam, et il reçut le commandement du vaisseau *Hollandia*, de 82 canons. Le 1er juin, la flotte hollandaise, forte de 85 vaisseaux, et commandée par Ruyter, mit en mer, et se dirigea sur les côtes d'Angleterre. Le 11, elle eut en vue la flotte anglaise, d'environ 80 bâtiments commandée par Albemarle. L'engagement commença vers une heure après-midi, et dura avec beaucoup d'acharnement, des chances inégales et de courtes interruptions, pendant 4 jours. La perte fut considérable de part et d'autre. Tromp, dans un moment très-critique, fut dégagé par Ruyter, et lui dut son salut. L'issue du combat fut des plus glorieuses pour les armes hollandaises, ce qui n'empêcha pas les Anglais de chanter victoire, et de faire de grandes réjouissances que leur propre historien, l'évêque Burnet, appelle *une moquerie de Dieu et un mensonge à la nation*. On se battit de nouveau le 4 et le 5 août; mais Tromp encourut, dans cette affaire, de graves reproches. Loin de seconder Ruyter, comme il l'aurait dû, il semble avoir joui du danger où il le voyait, et cet amiral ne dut son salut qu'à la plus savante et la plus courageuse retraite. L'avantage que remporta Tromp sur le vice-amiral Smith fut loin de couvrir une faute aussi grave. Le champ de bataille resta aux Anglais quoiqu'ils eussent perdu quatre vaisseaux, ce qui était le double de la perte des Hollandais. Ruyter se plaignit amèrement de Tromp, qui récrimina sans succès. Les États de Hollande, sur la représentation du grand pensionnaire de Witt, retirèrent à Tromp sa commission de lieutenant-amiral; et il lui fut enjoint de rester provisoirement à la Haye, et défendu de communiquer avec la flotte. C'est alors que le comte d'Estrades, ambassadeur de France, lui fit des propositions pour passer au service de cette puissance; mais elles ne le tentèrent point. Cependant on ne lui tint pas longtemps rigueur pour l'obligation de résider à la Haye, et il lui fut permis de se retirer dans une maison de plaisance qu'il s'était construite à Gravesand. Cette maison offrait, dans la bizarrerie de son architecture, l'aspect d'un vaisseau de guerre, et elle porte encore aujourd'hui, le nom de *Trompenburg*. Tromp était à la Haye en 1672, à l'époque du massacre des frères de Witt, et il est accusé d'avoir assisté et même applaudi à cette horrible boucherie. La canaille criait: « Vive Tromp! à bas les de Witt! » Au bout de sept ans de repos il fut rétabli dans ses fonctions (1673) par Guillaume III, la république étant en guerre à la fois avec l'Angleterre et la France. Une réconciliation eut lieu, sous d'imposants auspices, entre Ruyter et Tromp: toutes les personnalités furent sacrifiées au besoin de la patrie. Ruyter eut le commandement de la flotte, forte de 52 vaisseaux de ligne et de 50 autres bâtiments dont 25 brûlots. La flotte des alliés était de 150 voiles, dont 90 vaisseaux de ligne. On se trouva en présence de l'ennemi, le 7 juin. Le combat s'engagea vers une heure après-midi. Tromp commandant l'avant-garde; il changea de bord jusqu'à trois fois. Dans un moment de détresse, Ruyter vint à son secours et le dégagea. La nuit mit fin au combat. Dix vaisseaux ennemis avaient été brûlés ou coulés à fond. Les Hollandais n'avaient perdu que quelques brûlots, point de navire de haut bord; ils couchèrent sur le champ de bataille. Le but des alliés, qui était de faire une descente, fut manqué. On se battit encore le 14 du même mois. L'affaire fut moins grave; mais elle ne finit encore qu'avec le jour. Les alliés se retirèrent le lendemain. Dans les premiers jours de juillet, Ruyter alla vainement défier les alliés, à la hauteur de Harwich; mais le 21 août, une nouvelle bataille s'engagea sur les côtes de la Hollande, près du Helder. Tromp eut encore des obligations d'assistance à Ruyter. Celui-ci se battit avec un acharnement extrême contre le prince Robert. Les Anglais perdirent quelques bâtiments; les Hollandais n'en perdirent aucun. De part et d'autre, on était fort endommagé; et l'ennemi se retira, le lendemain, vers les côtes d'Angleterre. Les alliés avaient menacé la Hollande d'une descente. Les États projetèrent d'en faire une sur les côtes de France; et Tromp fut chargé de l'expédition. Il sortit du Texel, le 17 mai 1674. Les troupes étaient commandées par le comte de Horn, qui, le 23 juin, fit un débarquement à Belle-Isle; mais la forteresse ayant été jugée inattaquable, on se rembarqua. Un nouveau débarquement eut lieu à Noirmoutiers, le 3 juillet. On y leva des contributions, etc. De là Tromp alla chercher, à Cadix, un convoi marchand, avec lequel il rentra au Texel. Le roi d'Angleterre ayant témoigné, l'année suivante, un extrême désir de voir Tromp, il se rendit à Londres, où sa présence fut une espèce de triomphe. Le roi le nomma baron, et le combla des distinctions les plus flatteuses. En 1676, les États ayant résolu de prêter secours au Danemark contre la Suède, Tromp fut envoyé à Copenhague avec une flotte. Le roi le décora de l'ordre de l'Éléphant. Peu de jours après son arrivée, la flotte danoise dut au renfort qu'il avait amené une victoire signalée. Il rendit encore d'autres services aux Danois, et retourna auprès du prince d'Orange, qui était dans son camp à Saint-Omer. Il fut revêtu du titre de lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, dignité devenue vacante par la mort de Ruyter. En 1691, Guillaume III lui confia le commandement de la flotte destinée à agir contre la France; mais il mourut à Amsterdam, le 29 mai. Son corps fut transporté à Delft et solennellement déposé dans le mausolée parternel, le 6 juin. Ses héritiers (il ne laissa point d'enfants) honorèrent sa mémoire d'une médaille, que l'on peut voir dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, tome IV, page 43. Ce même ouvrage en offre une autre, tome II, page 550. Sa *Vie* a été publiée à la Haye, 1694, in-12.

TRON (Nicolas), doge de Venise, succéda, en 1471, à Christophe Moro. C'était un homme riche, libéral et magnanime; mais la brièveté de son règne, et les limites étroites de l'autorité ducale, ne lui permirent de se distinguer par aucune action remarquable. Il mourut le 28 juillet 1473. Nicolas Marcello lui succéda.

TRONCHAY (Georges du), littérateur, né à Morannes, près d'Angers, en 1540, mort au Mans en 1582, était

très-versé dans la connaissance des médailles et dans celle du grec et du latin. Ménage dit que l'on faisait grand cas de sa *Remontrance des plaintes du tiers état du Maine*, de sa *Grammaire française*, de son *Livre des étymologies*, de celui des *Proverbes*, etc.

TRONCHAY (Louis du), frère du précédent, tué par des soldats en 1569, comme partisan de la religion réformée, avait écrit une *Histoire des troubles religieux*, restée inédite.

TRONCHAY (Louise-Agnès de BELLÈRE du), religieuse, née au château du Tronchay, près d'Angers, en 1639, morte à Paris en 1694, avait fait concevoir à ses parents les plus belles espérances par tous les avantages naturels dont elle était douée, et que rehaussait encore la plus brillante éducation; mais elle avait résolu de se consacrer à Dieu, et parvint à suivre sa vocation. Elle fut quelque temps folle par le souvenir de ses fautes passées; mais, dès qu'elle revint à elle, ce fut pour se vouer tout entière au service des pauvres. Sa vie a été publiée sous ce titre : *le Triomphe de la pauvreté et des humiliations, ou la Vie de Mlle du Tronchay*, appelée *Sœur Louise*, Paris, 1733, in-12.

TRONCHET (François-Denis), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1726, ne fit qu'une courte apparition au barreau, dont les débats éclatants lui convenaient moins que les travaux paisibles de la consultation. Pendant la courte existence du parlement Maupeou, il ferma son cabinet, et, après le retour des anciennes cours souveraines, il n'épargna aucun effort pour rétablir l'harmonie entre ceux de ses confrères qui avaient imité son exemple et ceux qui s'en étaient écartés. Il était bâtonnier des avocats lorsque la ville de Paris le nomma député aux états généraux. Persuadé de la nécessité des réformes, il s'opposa cependant aux innovations qui devaient amener la chute de la monarchie. Mirabeau l'appelait le *Nestor de l'aristocratie*; mais ses intentions étaient pures, et il se fit écouter quelquefois au milieu de tant de passions. Il appuya la suppression des droits de progéniture et de masculinité, et l'égalité dans les partages. Quoiqu'il aperçût les vices de la constitution à laquelle il avait travaillé, sentant le danger de la retoucher dans un moment de fermentation, il vota pour qu'elle ne pût être révisée qu'après plusieurs législatures. Il était président de l'assemblée lors de la mort de Mirabeau. Quand Louis XVI le choisit pour l'un de ses défenseurs, il accepta cette dangereuse mission sans hésiter; mais il n'était qu'avocat et jurisconsulte, et il fallait être plus que cela dans cette grande circonstance. Obligé de se soustraire aux recherches des comités révolutionnaires, il ne recouvra sa tranquillité qu'après la chute de Robespierre. Il avait rouvert son cabinet lorsqu'il fut député par le département de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, où il siégea pendant 4 ans, occupé d'importants travaux sur la législation. Après le 18 brumaire, nommé premier président de la cour de cassation, et chargé ensuite de rédiger un projet de code civil avec Bigot-Préameneu, Portalis et Malleville, il fit adopter une grande partie des lois françaises municipales préférablement aux institutions de droit romain. Quoiqu'il n'aimât point Bonaparte et n'en fût point aimé, il fut porté au sénat en 1801, et doté de la riche sénatorerie d'Amiens. Tronchet mourut en 1806, et fut inhumé au Panthéon. François de Neufchâteau, président du sénat, prononça son *Éloge* funèbre; de la Malle célébra aussi dans un *discours* les vertus de son ancien confrère, et Lavallée publia sur lui une *Notice historique*. Tronchet a laissé manuscrits : un *Tableau de l'établissement du mahométisme*, des traductions en vers de quelques *fragments* de l'Arioste, de Milton, de Thomson, une tragédie de Caton d'Utique, etc.

TRONCHIN (Théodore), théologien protestant, né en 1582 à Genève, fut successivement professeur d'hébreu et de théologie, et recteur de l'Académie. Il prit part au synode de Dordrecht, en 1618, comme député de sa ville natale. Chargé par l'Église calviniste, en 1655, de conférer avec le théologien écossais Jean Dury, pour tâcher de réunir les luthériens et les réformés, il composa divers écrits à ce sujet. Il mourut à Genève en 1657.

TRONCHIN (N. Dubreuil), de la même famille que le précédent, né, en 1640, mort en Hollande, en 1721, rédigea longtemps la *Gazette française* d'Amsterdam, qui eut la plus grande célébrité, et publia divers ouvrages de politique. (*Voyez l'histoire littéraire de Genève*, par Senebier.)

TRONCHIN (Théodore), célèbre médecin, de la même famille que les précédents, né à Genève en 1709, suivit les cours à l'université de Cambridge, étudia la médecine sous Boerhaave, et fut nommé président du collége de médecine et inspecteur des hôpitaux d'Amsterdam. Il épousa une petite-fille du grand pensionnaire Jean de Witt, et refusa la place de premier médecin du stathouder. De retour à Genève en 1657, il reçut le titre de professeur honoraire de médecine. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de l'attirer dans leurs États; mais il refusa les offres les plus brillantes. Appelé par le duc d'Orléans, en 1756, pour inoculer ses enfants, ce prince parvint à lui faire accepter la place de son premier médecin. La France, devenue son pays adoptif, lui dut la propagation d'une hygiène simple et naturelle, et le perfectionnement des procédés de l'inoculation. Il consacrait régulièrement deux heures par jour à recevoir les pauvres, et, pendant ces consultations, il avait près de lui un sac d'argent pour donner à chaque malade de quoi se procurer les médicaments qu'il prescrivait : aussi, malgré le produit considérable de sa pratique, il ne laissa à ses enfants qu'une fortune médiocre : mais il leur légua une réputation sans tache, et un nom que ses talents, ses vertus et quelques vers de Voltaire ont rendu immortel. Non moins distingué par l'élégance de ses manières, le charme de sa conversation et les agréments de sa personne, que par la profonde connaissance qu'il avait de son art, Tronchin compta parmi ses amis Voltaire, J. J. Rousseau, Diderot, Thomas, etc. Il mourut à Paris, le 30 novembre 1781. Si l'on en excepte des *articles* de médecine dans l'*Encyclopédie*, et une édition des *OEuvres* de Baillon, avec une *Préface*, on n'a de lui que deux thèses, *De nympha* et *De clytoride*, Leyde, 1736, in-4°; un petit traité *De colicâ pictorum*, Genève, 1757, in-8°, et enfin des *observations* sur la cure d'une ophthalmie et sur des hernies épiploïques internes, dans le t. V des *Mémoires de l'Académie*

de chirurgie. Senebier assure (*Histoire littéraire de Genève,* t. III, p. 140) que Tronchin avait laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages précieux sur presque toutes les parties de l'art de guérir; mais on ignore ce qu'ils sont devenus. Son *éloge* fut prononcé par Louis à l'Académie de chirurgie, et par Condorcet à l'Académie des sciences. On trouvera une *Notice* sur Tronchin dans la *Nécrologie des hommes célèbres de France,* t. XVII, p. 257-79. Son *portrait* a été gravé d'après Liotard, in-4°, avec une rare perfection.

TRONCHIN (Jean-Robert), jurisconsulte, parent du précédent, né à Genève, en 1711, fut, dès l'âge de 28 ans, chargé de négocier un traité entre le roi de Sardaigne et la république. Nommé bientôt après procureur général, il se vit à la tête de l'ordre judiciaire de son pays, et fut regardé généralement comme fort supérieur à sa place. Lors de la persécution dirigée contre l'*Émile* et le *Contrat social* de Rousseau, Tronchin prit la défense du gouvernement dans les *Lettres écrites de la campagne,* auxquelles Jean-Jacques répondit par les fameuses *Lettres de la montagne.* L'effervescence du peuple genevois fut portée au comble par ce dernier écrit, et la démocratie triompha. Tronchin renonça aux affaires publiques et se retira à la campagne, où il fit le plus noble usage de sa fortune considérable. Il mourut dans le pays de Vaud, en 1793.

TRONCY (Benoit du), littérateur, fut contrôleur du domaine du roi et secrétaire de la ville de Lyon du temps de la Ligue. Destitué lorsque Lyon se soumit à Henri IV, il réclama vainement contre cette disgrâce, qu'il prétendait n'avoir pas méritée, et mourut vers 1600. Il a publié, en 1584, une traduction du *Traité de la consolation* (attribué à Cicéron), sous ce titre : *Excellant opuscule de Marc-Tulle Ciceron, par lequel il se console soy-mesme sur la mort de sa fille Tullia,* etc., in-8° de 80 feuillets. On conjecture qu'il est l'auteur de l'ouvrage facétieux intitulé : *Formulaire fort récréatif de tous contracts, donations, testaments, codicilles et autres actes qui sont faicts et passés par devant notaires et témoins,* etc., Lyon, Rigaud, 1594, 1605, 1610 et 1618, petit in-12, réimprimé à Lyon, 1627.

TRONSON (Louis), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, né en 1622, à Paris, compta parmi ses élèves Fénélon. Il refusa lui-même plusieurs fois l'épiscopat, et mourut en 1706. On cite de lui : *Examens particuliers à l'usage des séminaires,* Lyon, 1690, souvent réimprimés, et sous le titre d'*OEuvres de Tronçon..., édition revue et mise dans un meilleur ordre par MM. de Saint-Sulpice,* Lyon, 1827, in-12; *Forma cleri, ou Recueil des mœurs des ecclésiastiques,* nouvelle édition, 1824, 3 vol. in-8°; *Traité de l'obéissance,* 1822, in-12; *Manuel des séminaristes, ou Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions,* avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12; *Retraite ecclésiastique, suivie de méditations sur l'humilité,* 1823, in-12.

TRONSON DU COUDRAY (Philippe-Charles-Jean-Baptiste), officier d'artillerie, naquit à Reims, le 8 septembre 1738, d'une famille de commerce très-ancienne dans cette ville. Il comptait parmi ses ancêtres Louis Tronson, seigneur du Coudray, secrétaire du cabinet du roi et intendant des finances en 1658. Le jeune Tronson du Coudray prit de très-bonne heure le parti des armes; entré dans le corps des mineurs, il s'y distingua par des talents supérieurs. Il avait surtout fixé la confiance de Gribeauval, l'un des meilleurs juges en cette matière. L'amitié tendre et éclairée de cet officier général avait accéléré l'avancement du jeune Tronson du Coudray, d'autant plus qu'aux talents capables de justifier la faveur celui-ci joignait cette adresse, ce caractère insinuant et souple qui la donnent. Dans les divisions qui, de son temps, agitèrent le corps de l'artillerie, il avait joué un rôle et soutenu avec courage le parti auquel il avait cru devoir s'attacher. A l'époque de la guerre d'Amérique, le congrès, instruit de sa réputation, lui fit des offres séduisantes, qu'il accepta. Arrivé aux États-Unis, et ayant obtenu le grade de général-major d'artillerie dans l'armée de *Washington,* il semblait n'avoir plus qu'à recueillir les honneurs et la fortune; du moins ne paraissait-il avoir à redouter que les dangers attachés au métier des armes : mais il ne put éviter son malheureux sort, et en passant sur un bac la rivière de Schuy-lkill pour rejoindre l'armée, un cheval ombrageux le précipita dans le courant, où il se noya, le 11 septembre 1777, venant à peine d'atteindre sa 39° année. On a de lui : *Artillerie nouvelle, ou Examens des changements faits dans l'artillerie française depuis* 1765, Amsterdam, 1772, in-8°; *Mémoire sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre,* Paris, 1774, in-8°; *Mémoire sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe,* ibid., 1775, in-8°; *Discussion nouvelle des changements faits dans l'artillerie,* 1766, in-8°.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), frère du précédent, né à Reims, le 18 novembre 1750, le dernier de dix enfants, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais malgré les succès que ses talents précoces lui promettaient dans cette carrière, il se refusa à des engagements qu'il ne se sentait pas capable de remplir, et embrassa celle du commerce. Une circonstance personnelle lui révéla bientôt à lui-même sa véritable vocation. Attaqué dans ses intérêts par un associé infidèle, et obligé de recourir à la loi, il plaida sa cause avec une énergie et une éloquence telles que dès lors sa place fut marquée parmi les plus célèbres avocats de l'époque. Il vint à Paris, et y débuta par une cause sur laquelle tous les yeux de la France étaient fixés, par l'intérêt qu'y attachait le vertueux abbé de l'Épée. Cet instituteur avait parmi ses élèves un sourd-muet qu'il regardait comme l'unique rejeton de la famille illustre de Solar; et le sieur Cazeaux était accusé d'avoir, de concert avec la comtesse de ce nom, supprimé l'état du jeune infortuné. On sent quelles mesures l'avocat avait à garder dans cette cause; son habileté sut triompher de tous les obstacles, l'innocence du sieur Cazeaux fut proclamée par ses juges, et l'honnête abbé de l'Épée, en quelque sorte le plus intéressé dans cette affaire, ne lui sut pas mauvais gré de son triomphe. Un succès aussi brillant attira sur lui l'attention publique, et une nombreuse clientèle en fut la récompense méritée. On doit à cette confiance une foule de plaidoiries et de mémoires dont l'attrait n'a pas disparu avec les circonstances qui les ont fait naître : on n'a pas oublié surtout le mémoire qu'il composa pour le barreau de Nogent-le-Rotrou,

contre le savetier de cette ville qui prétendait se faire admettre dans l'ordre des avocats. Si l'on veut savoir quels sont les devoirs que *les chefs d'emploi* ont à remplir avec leurs *doubles*, on en trouvera un traité complet dans son mémoire pour la demoiselle *Sainval* contre madame *Vestris*, toutes deux comédiennes. La révolution vint interrompre la carrière brillante de Tronson : il l'accueillit avec modération : il n'avait pas à se plaindre de l'ancien régime; mais il n'adopta pas aveuglément les espérances de l'avenir. Le pillage de la manufacture de Réveillon ne tarda pas à justifier ses craintes : il conçut et fit entendre tout ce qu'on avait à redouter d'une révolution qui se montrait à sa naissance aussi sanguinaire que la tyrannie. Au milieu des débris qui signalèrent les premiers pas de cette révolution, et du mépris des formes de l'ancienne monarchie, Tronson conserva le respect qu'il lui avait jadis voué, et se rangea parmi les plus fidèles serviteurs du roi malheureux. Target avait refusé de défendre Louis XVI devant la Convention; le bruit se répandit bientôt que Tronchet lui refusait également son ministère. Tronson passa sur toutes les considérations pour solliciter de la Convention l'honneur de remplir un devoir sacré. Sa lettre resta sans réponse, et ne fut pas même insérée dans les procès-verbaux de la Convention. Tronson ne perdit pas courage : il écrivit une nouvelle lettre, qu'il adressa à tous les journaux, dans laquelle il demandait avec tous les ménagements possibles, à être chargé d'une mission qui n'était pas sans quelque danger. La généreuse ambition de Tronson du Coudray ne fut point satisfaite; mais il s'en dédommagea en prêtant son éloquence aux nombreuses victimes du tribunal révolutionnaire. Marie-Antoinette était encore dans les prisons du Temple; on l'en arracha dans les premiers jours d'octobre, pour la traîner devant les juges que l'on avait chargé de l'immoler. Tronson du Coudray fut, avec Chauveau-Lagarde, choisi d'office pour défenseur de Marie-Antoinette. C'est surtout dans cette circonstance fameuse qu'il montra toute la force de son éloquence; l'illustre défenseur et l'auguste cliente déployèrent tour à tour le plus noble et le plus énergique caractère. Pour prix de son dévouement sans bornes, Tronson fut dénoncé et arrêté, mais un reste de pudeur força la Convention de décréter son élargissement. Depuis ce moment, il cessa de rester en évidence, et attendit dans la retraite un meilleur temps. Il parut enfin ce jour tant désiré, et les électeurs de Seine-et-Oise le portèrent au conseil des Anciens. L'opinion se prononçait alors avec force contre le Directoire. Tronson n'hésita pas à se montrer ouvertement l'interprète des vœux de la France; et dans ces moments difficiles où il fallait réparer de grandes infortunes, il sembla redoubler de talents et d'énergie : le 28 janvier 1796, il parla avec autant de force que de sensibilité en faveur des parents d'émigrés. Le 29 mars 1797, il vota le rejet de la résolution qui assujettisait les électeurs au serment à la royauté, et présenta cette institution comme dangereuse, inutile, et propre à amener des troubles. Il fut nommé secrétaire le 10 mai, puis invoqua inutilement la clémence nationale en faveur des fugitifs de Toulon. Dans la séance du 20 août, il fit un rapport sur un message du Directoire, relatif à la marche des troupes appelées vers Paris; mais lui et ses amis dans les deux conseils manquèrent de vigueur, se laissèrent prévenir par leurs ennemis, et le 18 fructidor éclata sur la tête de Tronson et de ses collègues. Arrêtés d'abord, et enfermés au Temple, ils furent ensuite traînés sur un chariot et dans une cage de fer à Rochefort, d'où ils furent embarqués pour Cayenne, et de là transportés à Synamari, où il mourut en 1798. On a de lui : *Instructions rédigées pour ses enfants et ses concitoyens*, 1798, in-8°.

TROOST (Corneille), peintre d'Amsterdam, né en 1697, se montra également supérieur dans la peinture historique, dans celle de genre et dans le portrait. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau dans lequel il a représenté les principaux chirurgiens d'Amsterdam, assis autour d'une table sur laquelle est un cadavre, tandis que le professeur, debout et le scalpel en main, fait une démonstration d'anatomie. Ses petits tableaux étaient peut-être plus recherchés encore. Ce sont des scènes familières, dont la composition spirituelle et gaie, la touche légère et facile, la couleur délicate et transparente l'ont fait surnommer le *Watteau hollandais*. On vante surtout un *Corps de garde* où sont assemblés des officiers; une *Dame et un jeune Seigneur faisant de la musique;* une composition ingénieuse tirée du *Tartufe* de Molière, etc. Troost mourut, en 1750, laissant 5 filles, dont l'une, nommée Sara, peignit le portrait avec un talent remarquable.

TROSCHEL (Jean), graveur au burin, né à Nuremberg vers 1592, mort à Rome en 1633, se distingua par une étonnante facilité et une grande finesse d'exécution. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Conception de la Vierge*, d'après Bernard Castelli; *l'empereur Julien, auquel on montre le cœur d'un taureau, sur lequel se trouve empreinte une croix surmontée d'une couronne*, d'après Ant. dalle Pomarance; le *portrait de Louis XIV*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Plusieurs de ses estampes sont marquées de lettres HT, entrelacées.

TROSCHEL (Pierre), fils du précédent, et son élève, né à Nuremberg vers 1620, a gravé quelques pièces au burin, marquées des lettres P. T., avec la date.

TROST (Martin), orientaliste, né en 1588 à Hoexter en Westphalie, mort à Wittenberg, en 1636, a publié : *Novum Testamentum syriacè cum vers. lat., item variantes lectiones ex quinque impressis editionibus collectæ*, Koethen, 1621, in-4°; *Lexicon syriacum ex inductione, omnium exemplarium Novi Testamenti syriaci adornatum, adjectâ vocabulorum significatione lat. et germ.*, Koethen, 1623, in-4°; *De mutatione punctorum hebræorum generali*, Wittenberg, 1633, in-4°, etc.

TROST (Jean-Marie), médecin, fils du précédent, a publié : *De dysenteriâ*, Runthel, 1677, in-4°; *De lithiasi*, ibid., 1678, in-4°; *De febre per se nunquàm lethiferâ*, Halle, 1714, in-4°.

TROTTI (le chevalier Jean-Baptiste), peintre, né à Crémone en 1555, mort après 1602, avait des qualités pittoresques extrêmement séduisantes, qui expliquent la préférence qu'il obtint de son temps sur des artistes plus habiles. Dans la plupart de ses ouvrages, il s'efforça surtout d'imiter le style riant, aimable, franc et brillant

du Sojaro. Peut-être prodigua-t-il trop le blanc et d'autres couleurs éclatantes. C'est ce qui fait que l'on reproche à quelques-uns de ses tableaux de ressembler à la peinture sur porcelaine. Il avait encore plusieurs autres défauts qui l'empêchèrent d'être mis au premier rang des maîtres de l'art, mais ses têtes sont d'une beauté ravissante. Parmi ses tableaux fort nombreux on distingue : la *Décollation de saint Jean*, à Saint-Dominique de Crémone; les différentes *Conceptions de la Vierge*, dans les églises Saint-François et Saint-Augustin de Plaisance; la *Sainte Marie égyptienne repoussée du temple*, dans l'église Saint-Pierre de Crémone.

TROTTI (Euclide), neveu et élève du précédent, fut un de ses plus heureux imitateurs. On lui attribue le tableau de l'*Ascension*, à Saint-Antoine de Milan, et deux autres, dont les sujets sont tirés de la *Vie de l'apôtre Saint-Jacques*. Jeune encore, il se rendit coupable de haute trahison, et fut jeté dans une prison, où il mourut, à ce que l'on croit, du poison que lui firent prendre ses parents pour lui épargner l'infamie du supplice.

TROTZ (Chrétien-Henri), jurisconsulte, né en 1701 à Colberg, mort en 1773 à Utrecht, où il était professeur de droit hollandais, a publié : *De termino moto*, Utrecht, 1730, in-4° (c'est un traité de l'origine des *bornes*); une édition estimée de l'ouvrage de Herm. Hugon : *De primâ scribendi origine et universâ rei litterariæ antiquitate*, etc., ibid., 1738, in-8°; *De libertate sentiendi dicendique jurisconsultis propriâ*, Franeker, 1741, in-4°; *Theses juris publici ad fundamentales fœderati Belgii*, ibid., 1745 à 1747, in-4°; *Jus agrarium fœderati Belgii*, ibid., 1753, 2 vol. in-4°; *Jus agrarium Romanorum*, 1753, in-4°.

TROUILLE (Jean-Nicolas), né à Versailles, le 1er avril 1750, entra dans le corps du génie maritime, et fut employé, tant qu'il vécut, au port de Brest, où il rendit de grands services. Ayant été nommé par le département du Finistère au conseil des Cinq-Cents en 1795, il y vota avec ceux qui voulaient l'ordre et la justice. En 1796, il dénonça le journal intitulé *l'Ami du peuple*, combattit le projet d'amnistie présenté par Camus, et demanda la continuation des poursuites commencées pour les délits révolutionnaires. Il se prononça contre le Directoire lors du débarquement de 1.500 Français jetés sur les côtes d'Irlande, défendit la liberté de la presse en invoquant la question préalable sur l'établissement d'un journal tachygraphique, où les autres journaux auraient puisé textuellement le compte rendu des séances du corps législatif, parla en faveur des prêtres catholiques, et s'opposa à ce qu'on exigeât d'eux des déclarations capables d'inquiéter leurs consciences. Rapporteur d'une commission nommée sur un message du Directoire, tendant à aliéner le Palais-Royal, avec le jardin qui en dépend, Trouille obtint l'ordre du jour en invoquant des motifs puisés dans l'intérêt des arts. Il réussit encore à empêcher l'aliénation du château de Versailles, et proposa d'y réunir l'école générale des beaux-arts, les ateliers de peinture et de sculpture, les manufactures de tapis de la Savonnerie, d'horlogerie automatique, etc. A l'exposition du Louvre, en 1798, Trouille présenta deux plans d'*hôpitaux maritimes*, qui furent désignés par une commission de l'Institut pour obtenir la récompense promise par le gouvernement aux meilleurs ouvrages d'architecture. Ces deux plans étaient projetés pour Brest; l'un de 6,000 hommes pour être exécuté à Brest sur le local de l'ancien hôpital, incendié en 1776; l'autre du même nombre d'hommes, et destiné à servir de lazaret, pour être placé en dehors des murs, sur les bords de la rade, à environ 5 kilomètres du port. Ces projets furent approuvés sous le rapport sanitaire, et le ministre, en adressant à l'auteur des témoignages particuliers de sa satisfaction, ajoutait qu'il les plaçait au rang de ceux dont la marine retirera les plus grands avantages. Trouille, pendant plus de 50 années de service dans ce département, s'est occupé de plusieurs travaux pour Brest et Rochefort : voici les principaux : *Port de Brest*. Élévation d'un observatoire sur le pavillon central du quartier de la marine; établissement de deux bassins de construction et de radoubs, à toutes marées, placé à Recouvrance, près de la levée de Pontanion; plan approuvé d'une grande couverture en cuivre, portée sur une charpente en fer coulé, pour abriter ces deux bassins; plan d'un port particulier pour le commerce, avec le port militaire, en passant sous un monument consacré à Louis XVI, et qui a été voté en 1784 par les états de Bretagne. *Port de Rochefort*. Plan général des travaux à exécuter dans ce port; élévation d'un atelier de sculpture, avec une salle de modèles établie dans le comble; accroissement et amélioration dans la distribution du magasin général, nouveau plan d'artillerie, avec ateliers, magasins et une salle d'armes. Diverses constructions à la fonderie de Ruelle, placée dans l'arrondissement de Rochefort. Trouille obtint sa retraite en 1821, et mourut le 3 août 1825.

TROUILLET (Jacques-Joseph), savant ecclésiastique, né le 19 février 1716 à Ornans, fut admis en 1771 à l'Académie de Besançon, où il lut plusieurs mémoires d'érudition, et le *plan d'une Histoire des saints de Franche-Comté* qu'il se proposait de publier. Le savant abbé Bullet, son maître et son ami, l'institua son héritier; mais il s'empressa de faire l'abandon de tous ses droits aux parents pauvres de ce professeur. Ayant refusé le serment, il fut mis en reclusion pendant la Terreur, et se retira plus tard à Lons-le-Saunier, où il mourut en 1809. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de lui les quatre dissertations suivantes : *Quel était l'Hercule appelé Ogmius par les Gaulois, et pourquoi la représentation de ce dieu était-elle accompagnée des attributs que rapporte Lucien?* couronné par l'Académie de Besançon en 1756; *Quelles étaient les voies romaines dans le pays des Séquanais*, 1756; *Est-ce à titre de conquête ou d'hospitalité que les Bourguignons furent admis dans les Gaules?* couronné en 1758; *Quelles ont été les villes principales du comté de Bourgogne depuis le 11e siècle?* Ce mémoire partagea le prix en 1759.

TROUVILLE (Jean-Baptiste-Emmanuel-Hermand de), ingénieur-hydraulicien, né à Paris en 1746, cultiva la physique dès sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur, et dépensa en expériences des sommes considérables. Il conçut alors de magnifiques projets d'utilité publique, où l'on trouva souvent des vues ingénieuses,

mais inexécutables et d'ailleurs peu avantageuses. En 1787, il remit à l'Académie des sciences de Paris la description d'une machine qui, dit-il, doit transporter les fleuves et les mers sur les plus hautes montagnes. Il présenta, en 1792, à la municipalité de Paris un projet d'inondation artificielle au moyen de deux grands réservoirs, servis chacun par une nouvelle machine à vapeur capable d'élever à 30 pieds de hauteur 33,792 toises cubes d'eau en 48 heures, avec 720 livres de charbon. Enfin, en 1798, il présenta le plan pour l'établissement d'un canal du Havre à Paris par le parc de Versailles, dont il n'évaluait la dépense qu'à 50 millions. Trouville mourut pauvre et ignoré en 1813. Ses mémoires et ses machines sont déposés au conservatoire des arts et métiers. On trouve une courte *notice* sur cet artiste dans le *Moniteur* du 16 septembre.

TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre appelant du diocèse de Grenoble, vint à Paris, et soupçonné de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, fut mis à la Bastille en 1728. Relâché l'année suivante, il continua de publier des brochures anonymes sur les disputes du temps, et mourut en 1772. Nous citerons de lui : *Dénonciation faite à tous les évêques de France par le corps des pasteurs ou autres ecclésiastiques du second ordre, des jésuites et de leurs doctrines*, 1727, in-4° ; *La vraie doctrine de l'Église au sujet des abus qui se sont introduits dans son sein*, 1751, 2 vol. in-12 ; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Église en matière de doctrine*, 1755, in-12, etc., etc.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, archidiacre et chanoine de St.-Malo, né en 1697 dans cette ville, où il mourut en 1770, se fit connaître de bonne heure dans la littérature. Lorsque le *Télémaque*, proscrit pendant les dernières années du règne de Louis XIV, put enfin paraître librement, il fit à ce sujet dans le *Mercure* (1717) un article qui mérita l'attention de Fontenelle et de la Motte. Trublet s'était mis sur les rangs pour l'Académie dès 1736 ; il prévoyait sans doute qu'on le ferait attendre, et voulait se ménager longtemps à l'avance les droits de l'ancienneté. Il fit bien, car il ne parvint à se glisser au fauteuil tant désiré qu'en 1761. Au demeurant, l'abbé Trublet était un honnête homme, qui joignait à des qualités estimables et à un esprit solide, mais privé d'originalité, le charme d'une conversation instructive et amusante. On a de lui : *Essais de littérature et de morale*, 1736, in-12 ; réimprimé plusieurs fois en 4 vol. in-12, et traduits en plusieurs langues ; *Panégyrique des saints*, etc., 1755, in-12 ; 1764, 2 vol. ; *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de la Motte et de M. de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12.

TRUCHET (Jean), mécanicien, né à Lyon en 1657, mort en 1729, fit profession dans l'ordre des carmes sous le nom de père Sébastien. Envoyé à Paris pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, il ne s'y occupa guère que des études relatives à la mécanique. Il ne tarda pas à se faire connaître de Colbert, qui lui donna le brevet d'une pension de 600 livres, et l'engagea à étudier l'hydraulique. Le père Sébastien eut une très-grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, et plus tard on ne fit en France aucun grand canal sans prendre son avis ; il eut seul la direction de celui d'Orléans. Admis comme honoraire à l'Académie des sciences de Paris en 1699, il fut chargé par ses confrères d'examiner les machines soumises au jugement de l'Académie. C'est à lui que l'on doit celle que les charpentiers nomment un *diable* à cause de sa force, et au moyen de laquelle on transporte les plus grands arbres sans les endommager. On a de lui, dans le recueil de l'Académie : *Explication de la machine qui a été faite pour examiner l'accélération des boulets qui roulent sur un plan incliné, et la comparer à celle de la chute des corps*, année 1699, page 283 ; *Mémoire sur les combinaisons des carreaux mi-partis*, année 1704, p. 363 ; *Observation de la hauteur du baromètre*, faites à Clermont et sur le Mont-d'Or, comparées avec celle de Maraldi, année 1705, page 219. Le *Recueil des machines* de l'Académie en contient trois du père Sébastien. L'*Éloge* de cet habile mécanicien a été fait par Fontenelle.

TRUCHSÈS (Gebhard) fut élu archevêque de Cologne en 1577, et nommé deux ans après l'un des commissaires de l'Empereur à la diète convoqué à Cologne pour aviser aux moyens de pacifier les troubles des Pays-Bas. Dans une procession qu'il avait proposée lui-même, à l'effet d'appeler sur cette assemblée les bénédictions du ciel, il s'éprit d'une passion violente et subite pour la belle Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, et l'épousa secrètement (1582). Voulant conserver à la fois sa femme et l'électorat de Cologne, il embrassa la réforme et tenta de l'introduire dans son diocèse ; mais le chapitre et les magistrats de Cologne se réunirent pour s'opposer à son dessein. Gebhard conduisit alors la belle Agnès à Rosenthal, et fit bénir son mariage par un ministre luthérien. Excommunié par le pape, il leva des troupes pour se maintenir dans la possession de son siége ; mais il fut chassé de Bonn et se réfugia en Hollande en 1584. Il y prit du service et fit la campagne de 1586 sous les ordres du comte de Leicester. Il manifesta le désir et ne put obtenir la permission de passer en Angleterre. La belle Agnès, qui se rendit à Londres auprès de la reine Élisabeth, ne réussit pas mieux. Gebhard se vit enfin réduit à mendier en Allemagne des secours qu'on ne lui accorda pas, et y mourut misérable en 1601. Michel d'Issel a donné l'histoire des guerres de Gebhard et d'Ernest de Bavière.

TRUDAINE (Daniel-Charles), conseiller d'État, intendant général des finances, et membre de l'Académie des sciences, naquit à Paris le 3 janvier 1703. Son père, magistrat d'une probité rigide, était prévôt des marchands du temps des billets de banque. Law ayant proposé une opération sur les rentes dues par le domaine à la ville de Paris, il crut ne devoir pas s'y prêter : il fut disgracié par le régent, qui, en le déplaçant, lui conserva son estime et ses bontés, et lui dit : *Nous vous avons ôté de votre place parce que vous êtes trop honnête homme*. Le fils, après avoir été successivement conseiller au parlement et intendant d'Auvergne, devint directeur des ponts et chaussées, place qui lui a valu l'estime de la nation, par l'étendue de ses projets, la justice qu'il mettait dans les détails, et l'économie avec laquelle il en dirigeait tous les travaux. Il forma une école d'ingénieurs d'où sont sortis tant d'hommes ha-

biles qui ont commencé, sous sa direction, la construction de ces superbes routes qui rendent les communications si faciles dans toute l'étendue du royaume : les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur, les projets et les premiers fondements du pont de Neuilly, sont les résultats du zèle particulier qu'il avait mis à cet objet important. Il fit servir sa place au conseil du commerce, à favoriser l'industrie, et à lui procurer une liberté trop restreinte jusqu'alors. Il avait porté ses vues sur toutes les parties de l'administration, et s'était occupé de tous les projets qui pouvaient contribuer à la prospérité de l'État. Il mourut le 19 janvier 1769. Son fils l'informant, dans sa dernière maladie, de l'intérêt universel qu'on prenait à son état, et de la considération dont il jouissait : *Eh bien, mon ami,* lui dit-il, *je te lègue tout cela.*

TRUDAINE DE MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), fils du précédent, né en 1733 à Clermont, fut adjoint en 1757 à son père, devenu intendant général des finances, et le remplaça dans cette charge importante en 1769. L'abbé Morellet a porté de lui ce jugement impartial : « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en était pas moins un homme estimable et bon, éclairé, juste et ami du bien. » Nous ajouterons qu'il donna des preuves d'un noble désintéressement, et qu'aux vertus du magistrat et du citoyen, il sut réunir les agréments de l'homme du monde. Il vit sa charge d'intendant des finances supprimée en 1777, et mourut la même année. Il possédait des connaissances presque universelles, qui lui avaient valu une place de membre honoraire à l'Académie des sciences. — Ses deux fils, qui s'étaient montrés favorables aux réformes que promettait 1789, périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le plus jeune, connu sous le nom de TRUDAINE DE LA SABLIÈRE, avait été conseiller au parlement de Paris. C'est lui qui esquissa sur un des murs de sa prison, un arbre, faible encore, avec cette devise : *Fructus matura tulissem.*

TRUGUET (Laurent-Jean-François), amiral, né à Toulon en 1752, fils d'un chef d'escadre, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine comme élève, et fut bientôt admis dans la compagnie des gardes de pavillon. Il avait déjà fait huit campagnes soit comme garde, soit comme enseigne de vaisseau, lorsque éclata la guerre d'Amérique, dans laquelle il servit avec beaucoup de distinction. Attaché à l'état-major du comte d'Estaing, il l'accompagna dans ses différentes expéditions, et eut le bonheur de lui sauver la vie après le malheureux assaut de Savannah. Cette action lui valut la croix de Saint-Louis, qui ne s'accordait à de jeunes officiers que pour des faits éclatants. De retour en Europe, il suivit dans son voyage en Grèce M. de Choiseul, qui demanda l'autorisation de l'emmener dans son ambassade en Turquie. Truguet obtint le commandement d'une corvette qui devait rester aux ordres de l'ambassadeur, et fut en outre chargé de l'instruction des officiers de la marine turque, pour lesquelles il composa un Traité pratique de la manœuvre des vaisseaux et des Éléments de tactique navale, qui furent traduits en langue ottomane et imprimés à Constantinople. Pendant son séjour dans le Levant, il leva des cartes exactes de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, et d'après les instructions secrètes du gouvernement, entra, dans l'intérêt du commerce français, en négociation avec les beys d'Égypte, ainsi qu'av c les principaux chefs arabes du désert. A son retour en France en 1787, il reçut du roi des témoignages de satisfaction pour la manière dont il s'était acquitté de ses différentes missions, et fut envoyé en 1791 en Angleterre pour étudier les ressorts de la puissance navale britannique. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, la même année il fut élevé au grade de contre-amiral. La chute du trône ayant fait ajourner l'exécution du vaste plan qui lui avait été confié, son escadre fut destinée à seconder les opérations de l'armée employée à la conquête du Piémont, et il reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer la Sardaigne; mais il échoua dans cette entreprise, et ramena son escadre à Toulon. Dénoncé alors il fut mis en arrestation, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé ministre de la marine par le Directoire, il se hâta de la réorganiser, en rappelant les anciens officiers qui comme lui avaient été destitués et incarcérés, assura le service des ports malgré des obstacles sans nombre, et s'occupa de mettre les colonies françaises d'Amérique en état de repousser les attaques des Anglais. Il avait conçu le projet d'opérer une descente en Angleterre ainsi qu'en Irlande. L'expédition d'Irlande échoua; celle d'Angleterre ne fut pas même tentée. Truguet, remplacé dans le ministère de la marine, fut nommé ambassadeur à Madrid; mais au moment où d'accord avec les ministres espagnols il s'occupait de prévenir, par d'utiles modifications dans le gouvernement une révolution, aussi facile alors à diriger qu'à prévoir, il fut rappelé de Madrid, et pour prix de ses services exilé en Hollande. Après le 18 brumaire, nommé conseiller d'État, il fut peu de temps après chargé du commandement de diverses flottes que les circonstances ne lui permirent pas de mettre en mer. Il commandait l'armée navale de Brest lors de l'avénement de Napoléon à l'empire; cette armée ayant montré de la répugnance pour cet acte, le nouvel empereur en rendit Truguet responsable, et, après l'avoir destitué de son commandement ainsi que du conseil d'État, le raya de la liste de la Légion d'honneur. Après cinq ans de disgrâce, Truguet fut nommé préfet maritime à Rochefort, puis directeur de la marine de Hollande lors de sa réunion à la France. Les événements de 1815 le ramenèrent à Paris. En 1815, il fut chargé par le roi de prendre les mesures nécessaires pour s'opposer à l'occupation de Brest par les étrangers. Nommé pair en 1819, il ne cessa de prendre part aux discussions relatives à la marine, qui lui est redevable d'un grand nombre d'améliorations qu'elle a reçues depuis cette époque. Il mourut vivement regretté en 1839.

TRUMBULL ou **TRUMBAL** (Guillaume), homme d'État anglais, naquit, en 1636, à East-Hampsted dans le comté de Berks, où son père était juge de paix. Son grand-père avait rempli les fonctions d'envoyé de Jacques Ier auprès de l'archiduc Albert d'Autriche. Il fut élevé dans la maison paternelle et à l'école d'Oakingham, puis à l'université d'Oxford. Devenu bachelier ès lois, en 1659, il voyagea en France et en Italie. En 1666, il retourna au collége pour terminer ses études de droit,

et pratiqua, l'année suivante, comme avocat à la cour du vice-chancelier. Ce fut vers cette époque qu'il se fit remarquer du chancelier Clarendon, et qu'il fut chargé des affaires de la cour de la chancellerie. Reçu docteur ès lois, en 1667, il suivit les cours de justice. Sa clientèle fut très-nombreuse; et il obtint, vers 1672, la survivance de la place du clerc du petit sceau (*signet*), occupé par sir Philippe Warwick, et qui lui échut, en 1682, par la mort de ce dernier. Il accompagna, en 1683, lord Darmouth à Tanger, en qualité de juge-avocat de la flotte; de retour en Angleterre, il fut choisi, en 1685, pour remplir les fonctions d'envoyé extraordinaire auprès de la cour de France. Il s'y trouvait à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, contre laquelle, disent les historiens anglais, il crut devoir faire des observations qu'on n'écouta pas. Ses démarches en faveur des protestants ayant déplu, il fut rappelé en 1686, et nommé ambassadeur extraordinaire auprès de la Porte Ottomane. La révolution de 1688 n'apporta aucun changement à sa position; et il continua de rester à Constantinople jusqu'en 1691. En 1695, il obtint l'emploi de lord de la trésorerie, devint membre du conseil privé, et enfin principal secrétaire d'État. Il était aussi gouverneur de la compagnie de Turquie. Il avait longtemps siégé à la chambre des communes, comme représentant l'université d'Oxford. Il résigna tous ses emplois en 1697, et se retira à East-Hampsted, où il mourut le 14 décembre 1716. Trumbull était fort lié avec Pope et avec Dryden. Ces deux poëtes célèbres attachaient le plus grand prix à ses jugements. On croit que ce fut lui qui donna à Pope l'idée de traduire l'Iliade, et à Dryden l'Énéide. Le premier a composé l'épitaphe de Trumbull; et l'on a conservé, dans ses *OEuvres*, quelques *Lettres* qu'il en avait reçues.

TRUSLER (John), né en 1735 à Londres, mort à Bathwick en 1820, avait quitté la profession de pharmacien pour embrasser le ministère évangélique. Sans moyen de fortune et reconnaissant lui-même son incapacité, il s'avisa d'un projet dont l'exécution lui donna quelque aisance. Il abrégea les sermons des théologiens les plus distingués, et publia ces abrégés sous la forme de manuscrits, de manière à épargner aux ecclésiastiques non-seulement le soin de composer leurs discours, mais aussi la peine de les transcrire. Entre autres écrits, on a de lui: *Hogarth moralisé*, 1766, in-8°; *Agriculture pratique*, 1780, in-8°; *Vue sommaire des lois constitutionnelles d'Angleterre*, 1788, in-8°; *Vie et Aventures de William Ramble*, 1793, 3 vol. in-12; *Essais sur la propriété littéraire*, 1798, in-8°; *Pensées philosophiques sur l'homme*, 1810, 2 vol. in-12.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec, était Égyptien, suivant Suidas, qui nous a conservé les titres de quelques-uns de ses poëmes: ce sont les *Marathoniques*, *Hippodamie*, la *Destruction de Troie*, et une *Odyssée lipogrammatique*, ce qui veut dire que dans chacun des 24 chants qui la composent, une lettre de l'alphabet est omise. On conjecture que Tryphiodore écrivait à la fin du 5e ou au commencement du 6e siècle. La *Destruction de Troie* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu. Ce petit poëme, de 681 vers, n'est qu'une sèche analyse, où l'on trouverait difficilement deux passages dignes d'être remarqués. Il a pourtant eu plusieurs éditions parmi lesquelles on distingue celle de Cambridge, 1791, et de Londres, 1804, in-8°, que l'on doit aux soins de Thom. Northmore. Une traduction française de ce poëme fait partie des *Nouveaux mélanges de poésies grecques*, etc. (par Scipion Allut), 1799, in-8°.

TRYPHON ou **DIODOTE**, né, suivant Strabon, à Cassiana, forteresse sur le territoire d'Apamée, combattit pour l'usurpateur Alexandre Bala contre Démétrius Nicator, et après la mort d'Alexandre, devint le tuteur de son fils Antiochus, qu'il avait fait déclarer roi de Syrie; mais il ne tarda pas à ravir le trône avec la vie à son pupille. Ce fut alors qu'il prit le nom de Tryphon: il n'avait encore porté que celui de Diodote. Il devint bientôt odieux à ses nouveaux sujets, à ses alliés et même à ses soldats, et fut obligé de prendre la fuite devant Antiochus (Évergètes ou Sidètes), frère de Démétrius Nicator, qui profita habilement de la disposition des esprits. Tryphon se réfugia d'abord à Dora, puis à Orthriade et enfin à Apamée, où il périt, selon les uns, de sa propre main, selon les autres, par l'ordre d'Antiochus. On place cet événement à l'an 134 avant l'ère vulgaire. Il avait régné trois ans.

TSAI-YU, prince chinois de la famille des *Ming*, florissait dans le 16e siècle de notre ère. Il cultiva les arts, et développa le vrai système de la musique chinoise dans un ouvrage intitulé *Liu-liu-tsing-y*, c'est-à-dire Explication claire sur ce qui concerne les *liu* ou tons musicaux. C'est dans cet ouvrage surtout que le P. Amiot a puisé pour composer son *Traité* de la musique des Chinois, tant anciens que modernes, inséré dans le 6e vol. des *Mémoires* sur la Chine.

TSCHARNER (Bernard), membre du conseil souverain de Berne, mort en 1778, a rédigé presque tous les articles du *Dictionnaire de la Suisse*, et publié en 3 vol. une *Histoire de la Suisse* (allemand), qui n'a pu soutenir la concurrence avec celle de Müller.

TSCHARNER (Nicolas-Emmanuel), frère du précédent, né à Berne en 1727, mort en 1794, avait rempli d'une manière distinguée les premiers emplois de l'administration de son pays. Il a laissé plusieurs petits ouvrages qui se recommandent par l'utilité de leur objet et la simplicité de leur style. On les trouve dans les *Mémoires de la Société économique de Berne*, dans les *Éphémérides d'Iselin* et dans le *Muséum de Fuessli*. On lui doit aussi quelques pièces de vers que Burkli a insérées dans son *Recueil de poésies helvétiques*.

TSCHARNER (Béat-Rodolphe), frère des deux précédents, a publié en 2 vol. et en allemand une *Histoire de Berne*.

TSCHEBOTAREF (Charitas-Andrevitsch), mort en 1815, conseiller d'État, premier recteur et professeur émérite de l'université de Moscou, a fondé dans cette ville la société russe d'histoire et d'antiquités. Ses ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Histoire de Russie*, à l'usage de ses auditeurs, sont restés manuscrits.

TSCHERNING (André), poëte, né le 18 novembre 1611, à Bunzlau en Silésie, mort le 27 septembre 1659, professeur à l'université de Rostock, seconda les efforts des savants de son siècle, qui cherchaient à donner des

formes plus régulières à la langue allemande, et fit paraître dans ce dessein : *Observations sur les fautes que l'on commet en écrivant et en parlant notre langue, avec des morceaux choisis dans les meilleurs poëtes allemands, comme Opitz et Flemming*, Lubeck, 1639, in-12. On a de lui en outre : *Printemps des poésies allemandes*, Breslau, 1642, in-8°, 1646 ; *Pièces qui précèdent l'été de mes poésies*, Rostock, 1655. Il n'a fait paraître ni l'*Été*, ni l'*Automne*, ni l'*Hiver*, comme il se le proposait.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfrid WALTER de), physicien et géomètre, seigneur de Kieslingswald et de Stolzenberg dans la haute Lusace, né le 13 avril 1651, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences. Après avoir servi quelque temps comme volontaire, dans la guerre de la Hollande contre la France, il visita l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, l'île de Malte et l'Allemagne, et revint à Kieslingswald mettre en ordre ses recherches. En 1682, il se rendit à Paris pour la 3e fois, exposer ses découvertes à l'Académie des sciences. La plus importante était celle des verres brûlants, qu'on appelle les *caustiques de Tschirnhausen*, et qui lui valut une place d'associé, puis de membre de l'Académie. De retour dans son pays, il résolut de perfectionner les instruments d'optique, et pour cela il établit plusieurs verreries en Saxe, avec l'autorisation de l'électeur. Bientôt on vit sortir de ses mains un nouveau verre de lunette, convexe des deux côtés, ayant 32 pieds de foyer et plus d'un pied de diamètre : il en aurait même eu deux, s'il n'eût été endommagé. Il ne voulut accepter de l'empereur Léopold que son portrait, et refusa le titre de baron, ainsi que celui de conseiller intime d'État que l'électeur de Saxe voulait lui conférer. En 1701, il retourna pour la 4e fois à Paris, y lut plusieurs mémoires à l'Académie, et communiqua à l'un de ses confrères le secret de fabriquer de la porcelaine parfaitement semblable à celle de la Chine. De retour en Saxe, il éprouva de vifs chagrins, et mourut le 11 octobre 1708. Outre ses travaux contenus dans les mémoires de l'Académie, on a de lui : *Medicina corporis, seu cogitationes admodùm probabiles de conservandà sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4° ; *Medicina mentis, seu tentamen genuinæ logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, ibid., 1687, in-4° ; réimprimés tous deux avec des corrections, Leipzig, 1695, in-4°.

TSCHOULKOF (Michel-Dmitrievitsch), secrétaire général du sénat de Russie, mort en 1795, est auteur d'une *Histoire du commerce de la Russie*, Pétersbourg, 1781, 41 vol. Il fut aussi l'éditeur du *Dictionnaire juridique*, ibid., 1792-95, 5 vol.

TSCHUDI (Valentin), curé de Glaris, mort en 1555, ne cessa de recommander la concorde et la tolérance à ses paroissiens qu'il voyait partagés entre l'Église romaine et le parti de la réforme. Désirant de tout son cœur que la diversité des opinions ne les empêchât pas de s'aimer, le matin il disait la messe pour ceux qui voulaient la messe, et le soir il prêchait pour ceux qui préféraient le sermon. Il renonça toutefois au catholicisme et se maria. Il fit fonder à Glaris un hôpital où les malades des deux communions étaient soignés avec le même zèle. Il a laissé une *Histoire de la réformation du canton de Glaris*, manuscrite à Glaris et à Zurich.

TSCHUDI (Gilles), *le Père de l'Histoire suisse*, né à Glaris en 1505, mort en 1572, occupa dans sa patrie divers emplois de magistrature, et sut se concilier l'estime et la confiance du parti protestant comme du parti catholique, auquel il était resté fidèle. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum alpinarum gentium tractatu*, Bâle, 1530 et 1560 ; *Cartes de la Suisse*, 1560 et 1595 ; *Chronique de la Suisse* (en allemand), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol. ; *Description de l'ancienne Gallia comata*, Constance, 1758 ; *De Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindelic., Octoduri Veragrorum, equestris Coloniæ, nomine et situ*, dans les *Scriptores rer. germ.* de Sikard. Ses manuscrits, beaucoup plus nombreux, sont disséminés dans les bibliothèques de Zurich, Saint-Gall, Glaris, etc. (*Voyez* les *Mémoires sur sa vie et ses écrits*, par Ildephonse Fuchs, Saint-Gall, 1805, 2 vol. in-8°, en allemand.)

TSCHUDI (Dominique), abbé et l'un des restaurateurs du monastère de Muri, né en 1596, à Baden, où il mourut en 1654, a publié : *Origo et genealogica gloriosissimorum comitum de Hapsburg. monast. murensis, ord. S. Bened. in Helvetiâ fundatorum*, etc., Constance, 1651, in-8°. On a de lui plusieurs manuscrits.

TSCHUDI (Jean-Henri), curé de Schwanden, né à Glaris en 1670, mort en 1729, est auteur d'un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue : *Histoire du canton de Glaris*, 1714, *Conversation du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726 ; *Histoire des jésuites*, 1716.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), bailli de Metz, puis ministre du prince de Liége, mort à Paris en 1784, s'était occupé d'agriculture et de poésie. On a de lui : *Traité des arbres résineux conifères, extrait et traduit de l'anglais de Miller, avec des notes*, 1768 ; *De la transplantation, de la naturalisation et du perfectionnement des végétaux*, 1778, in-8° ; des articles de botanique dans l'*Encyclopédie* d'Yverdun ; les *Danaïdes*, tragédie lyrique en cinq actes, musique de Gluck et de Salieri, jouée en 1784, imprimée in-4°.

TSCHUDI (le baron de), conseiller au parlement de Metz, fut réduit par les circonstances à se faire comédien en Russie, puis devint secrétaire du comte Ivan Schouvaloff et en même temps de l'académie de Moscou, puis enfin gouverneur des pages de l'impératrice Élisabeth. De retour en France, il s'occupa beaucoup de franc-maçonnerie, et mourut en 1769. Nous citerons de lui : *l'Écossais de Saint-André d'Écosse, contenant le développement total de l'art royal de la franc-maçonnerie*, 1780, in-12. On le croit auteur du roman obscène de *Thérèse philosophe*.

TSE-TIEN-HOUNG-HEOU, la Sémiramis des Chinois, était fille du gouverneur de la ville de King-Tcheou dans le Hou-Koang, et fut appelée Ou-chè, du nom de son père. Douée de beaucoup d'esprit et d'une vaste mémoire, elle montra, dès son enfance, des talents si supérieurs à son âge, qu'elle passait pour un prodige. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de l'empereur Tay-tsoung. Ce prince voulut la voir, et, charmé de sa conversation à la fois agréable et instructive, il l'admit au nombre de ses femmes de second ordre. Ou-chè, qui reçut alors le nom d'*Ou mei*, ne négligea rien pour

plaire à son nouveau maître; mais elle s'appliqua surtout à gagner l'affection de ses compagnes par son empressement à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Après la mort de Tay-tsoung, Ou-chè s'enferma dans le monastère de Kan-yé-see, avec les autres dames du palais, pour y pleurer la mort de l'empereur; mais son dessein n'était pas d'y finir sa vie dans les larmes. Elle ne songeait qu'aux moyens d'entrer à la nouvelle cour. La troisième année de deuil étant expirée, l'empereur Kao-tsoung vint, suivant l'usage, à Kan-yé-see, brûler des parfums devant l'image de son père. Pendant la cérémonie, Ou-chè fit éclater une douleur si vive qu'elle attira l'attention du prince. Kao-tsoung se souvint de l'avoir vue dans les appartements de son père; il rougit en la reconnaissant. L'impératrice s'aperçut de son trouble, et, voulant prévenir ses vœux, lui demanda la permission d'emmener Ou-chè, et de l'attacher à sa personne. Dans les entretiens fréquents qu'elle avait avec l'empereur, Ou-chè parvint aisément à l'enflammer; mais plus ambitieuse que tendre, elle refusa de satisfaire sa passion, à moins qu'il ne lui donnât le titre d'épouse, et ayant réussi à le convaincre qu'elle n'avait jamais été la femme de son père, elle fut élevée, du consentement de l'impératrice, à la dignité de reine. Où-chè se servit de son ascendant sur l'esprit de Kao-tsoung pour éloigner de la cour les grands qui lui déplaisaient, et elle fit donner leurs emplois à ses parents et à ses créatures. Elle aspirait elle-même à remplacer l'impératrice, et elle attendait avec impatience une occasion favorable d'exécuter ce projet. Étant accouchée d'une fille, elle reçut une visite de l'impératrice qui demanda l'enfant, le prit dans ses bras, et le caressa comme le sien propre. Dès que cette princesse se fut retirée, Ou-chè, se trouvant seule, étrangla son enfant, et n'hésita pas à faire planer sur l'impératrice le soupçon de ce crime odieux. Ayant persuadé à Kao-tsoung qu'il devait se reposer sur elle d'une partie des soins du gouvernement, elle obtint d'assister au conseil secret, d'abord derrière un voile; et voyant qu'aucun mandarin n'avait réclamé contre sa présence, elle cessa de se contraindre, et présida, placé sur un trône, les assemblées des ministres. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut de provoquer la dégradation de l'impératrice. En vain quelques voix courageuses osèrent prendre la défense de cette malheureuse princesse, elle fut déposée, et Ou-chè prit sa place sans obstacle. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir chassé sa bienfaitrice; elle la fit enfermer dans une étroite prison, avec une de ses rivales. Ayant su que Kao-tsoung les avait visitées, et craignant de la part de ce prince, un retour de tendresse, elle donna l'ordre à l'un de ses eunuques de couper les pieds et les mains aux deux captives, et fit jeter leurs membres mutilés dans du vin, pour en faire, disait-elle, un ragoût à celui qui aurait pu se laisser encore séduire par leurs appas. L'impératrice étant morte, Ou-chè fit substituer l'un de ses fils au prince héritier, et, pour lui assurer la succession au trône, fit périr dans l'exil ou dans les supplices tous les généraux et les ministres qu'elle soupçonna de conserver quelque attachement à l'héritier légitime. Son ambition satisfaite, elle s'occupa de gagner l'affection du peuple par de sages mesures dont elle confia l'exécution à des hommes également instruits et dévoués; elle protégea les lettres et les arts, fit fleurir le commerce et l'agriculture, et donna tous les emplois au mérite. Elle recula les frontières de l'empire, bâtit des villes et des forts pour maintenir sa domination dans les provinces nouvellement conquises, et accorda des récompenses magnifiques à tous ceux qui avaient fait preuve de dévouement à sa personne. Parvenue au faîte des grandeurs, Ou-chè n'était pas heureuse. Souvent, elle croyait voir l'ombre sanglante de l'ancienne impératrice, et entendre ses reproches. Croyant étouffer ses remords en s'éloignant du théâtre de ses crimes, elle transporta la cour dans le palais de Lo-yang, et le fit rebâtir entièrement, afin que rien ne pût lui rappeler le souvenir de celle dont elle tenait la place. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle chercha dans les opérations de la magie un secret pour apaiser sa conscience. Elle fit venir à la cour un bonze étranger, qui passait pour un habile magicien, lui donna sa confiance, et l'admit dans l'intérieur de son appartement où, contre toutes les bienséances, elle restait des jours entiers enfermée seule avec lui. Malgré sa faiblesse pour Ou-chè, Kao-tsoung, averti de sa conduite, en fut indigné, et laissa voir le dessein de la déposer. La crainte de perdre un pouvoir qu'elle avait acquis par tant de crimes lui rendit toute sa fureur. Tous ceux qu'elle soupçonna d'avoir pu conseiller à l'empereur de la renvoyer furent exilés ou périrent dans les supplices; et les princes de la famille impériale ne furent point à l'abri de sa vengeance. La facilité qu'elle trouvait à se faire obéir accrut encore son ambition; et voulant préparer les Chinois à la voir régner seule quand le temps en serait venu, elle usurpa les fonctions du sacerdoce, et offrit, avec l'empereur, des sacrifices au ciel, à la terre, aux esprits du premier ordre et aux ancêtres. Craignant que les lettrés ne lui reprochassent cette usurpation impie, elle voulut se les rendre favorables, affecta le plus grand respect pour Confucius, et répandit tant de grâces, que l'année qui commençait en reçut le nom de *king-foung*, c'est-à-dire, des bienfaits insignes. Cependant elle ne tarda pas de reprendre, avec ses soupçons, le cours de ses cruautés; et cette fois, ce fut sur ses proches qu'elle signala sa fureur. Ses deux frères, qu'elle avait élevés aux premiers emplois, furent proscrits, et avec eux tous leurs amis et leurs serviteurs. Ses généraux ayant achevé, dans le même temps, la conquête du royaume de Corée, elle profita des fêtes publiques célébrées à cette occasion, pour faire décerner à son père et à sa mère des titres honorables; et elle prit pour elle celui d'*impératrice céleste*. Les talents et les vertus qu'annonçaient ses fils lui faisant craindre que s'ils parvenaient au trône ils ne l'éloignassent des affaires, elle les fit successivement dégrader et bannir de la cour, sous les prétextes les plus frivoles. Après la mort de l'empereur Kao-tsoung (683), elle ne put empêcher Tchoung-tsoung, déclaré prince héritier, d'être reconnu pour son légitime successeur; mais elle saisit adroitement une circonstance favorable pour le faire déposer, comme incapable de régner, et le relégua dans une province frontière. Restée seule maîtresse de l'empire, elle résolut d'éloigner du trône tous les princes de la dynastie régnante (celle des *Tsoung*). Ces

princes s'étant révoltés, furent entièrement défaits. Les uns périrent en combattant ; et les autres se donnèrent la mort pour éviter les supplices. Une seconde guerre civile fut étouffée également dans des torrents de sang. Ou-chè, sous le prétexte de découvrir les abus qui pouvaient exister dans le gouvernement, encouragea la délation. Les magistrats dénoncés comme prévaricateurs furent mis à mort, et elle fit ensuite périr leurs accusateurs, comme ayant porté de faux témoignages. Les bonzes de la secte de Fo, pour se rendre l'impératrice favorable, publièrent un écrit dans lequel ils assurèrent qu'Ou-chè descendait de leur fondateur, et qu'elle était destinée par son père à devenir la tige d'une dynastie puissante; mais c'est en vain qu'elle fit parler le ciel dans les intérêts de son ambition : le peuple réclamait les *Tsoung*, comme ses légitimes souverains. L'âge n'avait point affaibli la fermeté de cette princesse. Les nouvelles guerres qu'elle entreprit ne furent pas toutes heureuses; mais elle eut le talent de faire servir les revers mêmes de ses généraux à cimenter sa domination, et à l'étendre sur les nations étrangères. Forcée de partager le pouvoir, pour ne pas le compromettre, elle rappela son fils Tchoung-tsoung, lui rendit le titre de prince héréditaire, et bientôt après le déclara généralissime de l'armée qu'elle envoyait contre les Tartares. Ou-chè se repentit de l'avoir rendu si puissant; mais le temps où elle créait ou défaisait à son gré les princes était passé sans retour. Une conspiration, ourdie par ses ministres eux-mêmes, rétablit Tchoung-tsoung dans tous ses droits. Ou-chè, précipitée du trône, fut enfermée dans ses appartements, et ne survécut que peu de mois à ce changement de fortune. Elle mourut à l'âge de 82 ans. Cette princesse avait toutes les qualités d'un grand prince; mais elle les souilla par son ambition et sa cruauté, que les historiens chinois sont soupçonnés cependant d'avoir exagérées. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* d'Ou-chè, dans les *Mémoires sur les Chinois*, par Amiot.

TSEU-SSÉ, dont le véritable nom était *Youan-hiau*, petit-fils de Confucius, fut l'un de ses principaux disciples. Il avait 37 ans lorsqu'il perdit son aïeul : ne se jugeant pas encore assez instruit, il se fit le disciple de Tching-seu, formé comme lui par les leçons de l'illustre philosophe. Plus tard, il alla s'établir dans une chaumière pour y cultiver en paix la sagesse. Son premier titre est l'ouvrage intitulé : *Tchoung-young*, ou *l'Invariable milieu*, dans lequel il traite, en XXIII chapitres, du *milieu*, sorte d'état moral qu'il considère comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison et la pratique de la vertu. Abel Remusat, dans le tome X des *notices et extraits des manuscrits*, en a donné une édition critique renfermant, outre le texte chinois, la version mandchoue et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Tseu-ssé mourut vers 453 avant J. C., à l'âge de 62 ans.

TUAIRE (François), peintre, né à Aix en Provence, le 29 juillet 1794, montra des dispositions aussi heureuses que précoces pour les arts, et vint étudier à Paris dans l'atelier de Prudhon. Une ardeur excessive pour le travail le conduisit au tombeau le 28 janvier 1825, au moment où ses talents commençaient à se développer et sa réputation à croître avec sa fortune. Il avait peint avec succès, pour l'impératrice Joséphine, *Vénus et les Amours*, et, pour le château de Fontainebleau, *Psyché en prison, condamnée à séparer des grains de blé et secourue par l'Amour*.

TUBALCAIN ou **TUBAL-CAIN**, fils de Lamech, né vers 2975 avant J. C., passe pour avoir inventé l'art de travailler les métaux. « Il se servit du marteau, dit l'Écriture, et fabriqua toutes sortes d'objets en fer et en airain (Genèse, chapitre IV, 22). » On ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance qui existe entre Tubalcain et Vulcain, sous le double rapport du nom et des fonctions.

TUBERO (Quintus-Ælius-Pætus), Romain, petit-fils de Paul-Émile et neveu du dernier Scipion l'Africain, était d'une famille aussi illustre que pauvre, et qui, composée dans un temps de 17 individus, n'avait qu'une seule habitation de ville et de campagne et une seule place au cirque. Quintus était lui-même si dépourvu des choses les plus nécessaires que, dans un festin de cérémonie, il ne put asseoir ses convives que sur des couchettes en bois, couvertes de peaux de chèvre, et qu'il ne les fit servir qu'en vaisselle de terre. Le peuple, qui admire plus qu'il n'aime cette simplicité, ne lui accorda pas ses suffrages pour la préture. Tubero, vrai stoïcien, se consola de cette disgrâce en se retirant dans son cabinet, où il donna des consultations qui eurent une grande influence sur les décisions des juges.

TUBERO (Quintus-Ælius), jurisconsulte, de la famille du précédent, était disciple d'Ofilius, et fut d'abord orateur; mais l'éloquence de Cicéron lui fit quitter le barreau. Il n'avait pas craint de se porter accusateur dans l'affaire de Ligarius. Sans doute, Ligarius était coupable; mais défendu par Cicéron il fut déclaré innocent. Le jeune Ælius, qui avait cru pouvoir rivaliser de talent avec le prince des orateurs, regarda ce jugement comme une mortification d'autant plus grande, que son éloquence était appuyée de la justice de sa cause. Malgré son application à approfondir les lois, ce jurisconsulte est peu estimé. Ses ouvrages, tant sur le droit public que sur le droit particulier, sont cités quelquefois dans les *Institutes*; mais les expressions anciennes et inusitées dont il se sert les rendent peu agréables à la lecture. Le style a dû faire beaucoup de tort à la réputation de Tubero, qui vivait dans le siècle où la langue latine avait acquis toute sa pureté. — Un historien du même nom fut contemporain de Cicéron. Ses écrits sont souvent cités par les anciens; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

TUBERON (Louis), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, dans le 16e siècle, a laissé : *Commentariorum de rebus suo tempore, nimirùm ab anno Christi* 1490 *usquè ad annum* 1522, *in Pannonià et finitimis regionibus gestis, libri XI*, publié à Francfort en 1603, et à Vienne en 1746, dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, tome II.

TUBI (Jean-Baptiste), dit *le Romain*, sculpteur, né à Rome vers 1630, fut membre de l'Académie de Paris,

et mourut dans cette ville en 1700. On admire sa copie de *Laocoon*, et parmi ses compositions originales, la *Fontaine de Flore*, les figures de *l'Amour*, de *Galathée*, du *Poëme lyrique*, qu'on trouve également à Versailles. Il a aussi sculpté, d'après les dessins de Lebrun, le mausolée de Turenne; excepté les figures de *la Sagesse*, et de *la Valeur*, qui sont de Marsy. Ce monument, qu'on voyait à Saint-Denis, a été transporté, en 1800, dans l'église des Invalides.

TUCCARO (Archange), fameux acrobate, né à Aquila, dans les Abruzzes, vers 1538, eut l'honneur de *sauter* devant la cour de France, à Mézières, en 1570, lors du mariage de l'archiduchesse Isabelle avec Charles IX. Ce jeune prince se l'attacha avec le titre de *saltarin du roi*, et devint un de ses plus grands admirateurs. On a de Tuccaro trois *Dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air, avec les figures qui servent à la parfaite démonstration et intelligence dudit art*, Paris, 1599, in-4°. On ignore la date de la mort de Tuccaro, mais on conjecture qu'elle eut lieu après la publication d'un petit poëme qui a pour titre : *La presa et il giudizio d'amore, in rima*, Paris, 1602, in-12.

TUCKER (Abraham), littérateur, né à Londres en 1705, se maria en 1736, perdit sa femme en 1754, et fit imprimer, sous le titre de *Peinture d'un amour sans art*, toutes les lettres qu'elle lui avait écrites pendant qu'il voyageait dans les différentes parties de l'Angleterre et de l'Écosse; mais il est surtout connu par son grand ouvrage intitulé : *The ligt of nature pursued*, 7 vol. in-8°, dont les trois premiers furent publiés en 1768, sous le nom supposé d'Édouard Search, et les 4 autres ne parurent qu'après la mort de l'auteur arrivée en 1774.

TUCKER (Josias), écrivain politique anglais, né dans un village du pays de Galles en 1711, embrassa l'état ecclésiastique et remplit successivement différents emplois dans le clergé de Bristol. Son exactitude à remplir ses devoirs religieux ne l'empêcha pas de se livrer à des études que des esprits austères ou envieux voulaient regarder comme incompatibles avec sa profession. Il publia plusieurs *traités* sur la science du commerce, écrivit en faveur des deux bills proposés, en 1751 et en 1753, à l'effet de naturaliser en Angleterre les protestants étrangers et les juifs, et mit au jour, en 1774, quatre *discours* (*Four tracts*), sur des sujets politiques et commerciaux. En 1781, il publia un *Traité concernant le gouvernement civil*, où il combat les principes de Locke touchant l'origine, l'étendue et la fin des institutions civiles. On cite encore de lui plusieurs écrits, un entre autres, où il se déclare pour la liberté entière du commerce. Il mourut en 1799.

TUCKEY (Jacques-Kingston), navigateur anglais, né, en août 1776, à Greenhill en Irlande, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les voyages lointains. En 1791, il s'embarqua pour les Antilles, et bientôt après pour la baie de Honduras. La guerre ayant éclaté deux ans après, il servit avec distinction dans les mers des Indes et des Moluques, puis dans le golfe Arabique, dont la chaleur excessive produisit un effet si préjudiciable à sa santé, qu'il fut obligé de retourner dans sa patrie. Nommé, en 1802, premier lieutenant du *Calcutta*, qui devait aller former une nouvelle colonie dans la New South-Wales, il reconnut avec beaucoup d'exactitude le Port-Philip, ainsi que la côte voisine sur le détroit de Bass; et il revint en Europe avec les certificats les plus honorables. En 1805, il était sur le même vaisseau, qui fut pris par les Français. Conduit prisonnier à Verdun, Tuckey y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. Les personnes qui s'intéressaient à lui, firent inutilement des demandes répétées pour qu'il pût être échangé. Ce ne fut qu'en 1814, qu'il revit son pays : on n'y avait pas oublié ses services, il fut avancé en grade. Le gouvernement britannique ayant, en 1815, résolu d'envoyer à la côte de Congo une expédition pour explorer le cours du Zaïre, Tuckey s'empressa, malgré le délabrement de sa santé, de demander à être chargé de cette mission, dont l'objet répondait si bien à ses études constantes. Plusieurs officiers de mérite et des savants s'embarquèrent avec lui; il partit le 19 mars 1816, ayant sous ses ordres *le Congo* et *la Dorothée*, qui était un bâtiment de transport. On mouilla le 30 juin près de Malembe, sur la côte de Congo par 4°, 39' de latitude sud. Le douanier du roi nègre fut très scandalisé d'apprendre que l'on ne venait pas pour acheter des esclaves, et vomit un torrent d'imprécations contre les rois de l'Europe, qui le ruinaient. Le 18 juillet, Tuckey entra dans le Zaïre et le remonta avec *le Congo*; le 5 août, il s'embarqua avec une partie de son monde dans des chaloupes et des canots, parce que la hauteur des rives du fleuve ne permettait plus d'avancer à la voile; le 10, la rapidité du courant et la quantité des rochers qui remplissaient le fond du fleuve lui firent penser qu'il conviendrait mieux de continuer le voyage tantôt par terre et tantôt par eau. Le 20, on trouva le cours interrompu par une grande cataracte; alors on prit définitivement la route de terre : les difficultés croissaient à chaque instant; les nègres refusaient de porter les fardeaux; Tuckey avait laissé en arrière une partie de ses gens malades : enfin, parvenu à 280 milles de la mer, il se vit obligé de revenir sur ses pas; et le 16 septembre, il fut de retour à bord du *Congo*. Mais la saison des pluies était commencée; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent, entre autres le lieutenant. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de *la Dorothée*, et il y mourut le 4 octobre 1816. On a de lui : *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philip dans le détroit de Bass, sur la côte méridionale du New-South-Wales*, 1802 à 1804, Londres, 1805, in-8°; *Géographie et statistique maritime*, ibid., 1815, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, que Tuckey entreprit pour charmer les ennuis de la captivité, contient un tableau des divers phénomènes de l'Océan; la description de ses côtes et de ses îles; des caps et des fleuves les plus remarquables; des notices sur la navigation intérieure qui aboutit à la mer; enfin l'histoire du commerce, des pêches et des colonies : l'auteur, qui avait beaucoup navigué, a augmenté de ses propres observations les matériaux qu'il a tirés d'autres auteurs; mais son livre laisse beaucoup à désirer, même pour l'époque à laquelle il fut composé; *Relation d'une*

expédition entreprise, en 1816, pour explorer le fleuve Zaïre, ordinairement appelé le Congo *dans l'Afrique méridionale*, Londres, 1818, in-4°, cartes et fig.

TUDELE (Benjamin de). *Voyez* **BENJAMIN.**

TUDOR (Owen-Meredith), d'une famille obscure du pays de Galles, suivant quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons le président Hénault, et que Hume fait descendre des anciens princes gallois, n'occupe une place dans la Biographie que parce qu'il est la souche de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre. Nous ignorons l'époque de sa naissance. Il parvint à se faire aimer de Catherine, fille de Charles VI, roi de France et veuve de Henri V, roi d'Angleterre; et il l'épousa secrètement. Dans les longues querelles entre la maison d'York et la maison de Lancastre, il embrassa le parti de cette dernière, et se trouva à la bataille de *Mortimer's Cross* (1461), où il combattit avec Jasper Tudor, comte de Pembroke, son second fils. Celui-ci, plus heureux que son père, parvint à se sauver; mais Owen Tudor fut fait prisonnier et décapité sur-le-champ, par ordre du duc d'York, qui monta sur le trône, sous le nom d'Édouard IV. Owen Tudor avait eu, de son mariage avec Catherine de France, outre le fils dont nous avons déjà parlé, Edmond Tudor, créé comte de Richemond par le roi Henri VI, son frère utérin, et qui fut le père du roi d'Angleterre Henri VII.

TUET (Jean-Charles-François), chanoine de Sens, né à Ham en 1742, mort en 1797 à Sens, avait été professeur au collége de cette ville, de 1764 à 1782. On a de lui : *Éléments de poésies latines*, Sens, 1778, 1783, 1787, in-12; *Le guide des humanistes, ou Principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poëtes latins et français*, 1780, in-12; *Matinées senonaises, ou Proverbes français suivis de leur origine*, etc., 1798, in-8° : c'est le meilleur ouvrage qui eut paru sur cette matière avant le *Dictionnaire* de la Mésangère; plusieurs manuscrits conservés dans la bibliothèque de Tarbé, de Sens.

TUET (Esprit-Claude), frère puîné du précédent, né vers 1743, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard à Paris, où il mourut vers 1787. Nous citerons de lui : *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1785, in-8°, 2e édition, augmentée des *Empêchements dirimants*, 1786, in-8°.

TUFO (Jean-Baptiste del), historien, né vers 1546 à Averse, prit l'habit des clercs réguliers connus en France sous le nom de théatins, fut placé par Sixte-Quint, en 1587, sur le siége d'Acerra, et, s'étant démis de son évêché en 1603, revint à Naples, où il mourut le 13 juin 1622. On lui doit une *Histoire* de son ordre, depuis sa fondation jusqu'en 1609, sous ce titre : *Istoria della religione de' Padri clerici regolari*, Rome, 1609, 1616, 2 vol. in-fol.

TULL (Jetro), agriculteur, né dans le comté d'York vers 1680, visita toutes les contrées de l'Europe pour en observer le sol, la culture et les différentes productions, et, de retour dans sa patrie, y fit l'essai de diverses méthodes, qui ne furent pas toujours heureuses, mais qui attestaient son zèle infatigable. Il publia en 1731 son *Specimen*, en 1733 son *Essai sur l'Économie domestique*, traduit en français par Duhamel, et mourut en 1740.

TULLIA, l'aînée et la plus perverse des filles de Servius Tullius, roi des Romains, fut mariée au meilleur des Tarquins, Aruns, l'aîné des fils de Tarquin l'Ancien; tandis que sa sœur, aussi douce que sage, épousa le plus violent et le plus ambitieux, celui que l'histoire a nommé Tarquin le Superbe. Il résulta bientôt, de deux unions si mal assorties, que les deux époux du caractère le plus odieux formèrent une liaison criminelle, et firent périr, l'un son frère et l'autre sa sœur, pour pouvoir s'unir ensuite. Cette seconde union fut à peine formée, que Tullia, impatiente de voir régner son nouveau mari, l'excita par les plus violents discours, à renverser du trône Servius Tullius; et lorsque ce malheureux prince eut été tué dans la rue par ordre de Tarquin, cette fille dénaturée, accourant pour proclamer roi l'assassin de son père, fit passer son char sur le cadavre sanglant de celui-ci. Les Romains indignés, donnèrent le nom de *Scélérate* à la rue dans laquelle avait été commis cet horrible crime; et Tullia fut chassée de Rome peu de temps après, ainsi que son époux. Quelques historiens ont pensé que c'était par les ordres de cette femme que Servius, son père, avait été tué.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit à Rome l'an 677 de la fondation de cette ville, 77 ans avant J. C., le 5 du mois d'août. Elle était le premier enfant de Terentia, qui avait épousé Cicéron vers la fin de l'année précédente. Celui-ci, âgé de 31 ans, venait d'obtenir la questure, à l'unanimité des suffrages, dans les comices par tribus : cette charge, qui donnait alors le droit d'entrer au sénat, était le premier degré des honneurs, et il alla l'exercer, l'année d'après, à Lilybée en Sicile. On voit, par ses lettres, qu'au milieu des soins et des inquiétudes de la vie publique, dans son édilité, dans sa préture, les grâces et l'esprit de sa fille, quoique bien jeune encore, faisaient son bonheur et sa joie. Dès l'âge de 10 ans, elle fut promise à C. Pison Frugi, dont Cicéron parle toujours avec une profonde estime; et le mariage se fit trois ans après, en 689, vers l'époque même où Terentia venait de donner un fils à son époux, désigné consul. Tullia, veuve en 696, pendant l'exil de son père, vint le trouver à Brindes, lorsqu'il revit sa patrie après une absence de 17 mois. Fiancée, le 4 avril de l'année suivante, à Furius Crassipès, le même peut-être qui fut questeur en Bithynie, elle se sépara de lui par le divorce, on ne sait pour quel motif : il paraît du moins que Cicéron conserva toujours avec Crassipès des liaisons d'amitié. En 703, nous voyons Tullia prendre un troisième époux, P. Cornelius Dolabella, dont le nom fut depuis tristement célèbre par les intrigues, les combats et les cruautés des guerres civiles. Il s'était présenté pour elle des partis plus avantageux et plus honorables, entre autres Tib. Claudius Néron, qui épousa ensuite la fameuse Livie, et dont le fils devint, après Auguste, le maître du monde. Mais pendant qu'il écrivait en Asie, pour demander l'aveu de Cicéron, chargé alors d'un gouvernement proconsulaire, l'adresse et les prévenances de Dolabella déterminèrent Tullia et sa mère à le préférer. Cicéron, qui connaissait

l'humeur prodigue et le caractère violent de ce jeune praticien, qu'il avait défendu deux fois, n'apprit point ce mariage sans quelque douloureux pressentiment. En effet, Tullia cessa bientôt, du moins pour quelque temps, de vivre avec Dolabella, dont les emportements et les infidélités lui avaient fait trouver beaucoup d'amertume dans cette union. Cependant on n'alla pas d'abord jusqu'au divorce, à cause de la situation politique de Cicéron, qui avait besoin de son gendre, tout-puissant auprès de César, pour le protéger contre les défiances du dictateur. Les *Lettres* où Cicéron nous apprend que Tullia vint une seconde fois à Brindes, le 12 juin 706, consoler son père après la défaite de Pharsale, comme autrefois après son exil, ne s'expriment pas d'une manière positive sur la séparation des deux époux. Quoiqu'elle paraisse avoir eu lieu sans retour l'année suivante, il est certain qu'elle n'amena point de rupture entre le beau-père et le gendre, et qu'ils se rendirent réciproquement des services, jusqu'au moment où Dolabella, souillé du sang de Trebonius, qu'il avait fait égorger à Smyrne, fut déclaré, par Cicéron lui-même, ennemi de la patrie. Un texte assez douteux de Plutarque, justifié cependant par une note d'Asconius Pedianus sur le *Discours contre Pison*, ferait croire que ce fut dans la maison même de son mari que Tullia, au commencement de 708, mit au monde le fils dont la naissance lui coûta la vie; mais en lisant avec attention les *Lettres* de Cicéron à Atticus, on trouvera plus vraisemblable de supposer que Tullia mourut après sa séparation, à Rome, ou peut-être même à Tusculum, dans la maison de son père.

TULLIN (Chrétien BRAUMAN), poëte, né en 1728, à Christiana en Norwége, mort en 1765, est considéré comme le premier poëte classique de sa nation. Ses *OEuvres* ont été publiées par sa veuve, Copenhague, 1770, 3 vol. in-8°, dont les deux derniers contiennent ses *Pensées*, en prose.

TULLUS-HOSTILIUS, 3e roi des Romains, fut élu par le peuple après la mort de Numa-Pompilius, l'an de Rome 83. Son élection fut ratifiée par le sénat. Il est représenté par les historiens comme non moins guerrier que Romulus. Son expédition contre les Albains est devenue célèbre par le combat des Horaces et des Curiaces, qui donna à Rome la victoire et l'empire. Il existait encore, au temps d'Auguste, des monuments incontestables de ce combat, qui prouvent du moins l'authenticité du règne de Tullus-Hostilius; or, c'est un avantage qui manque aux règnes de Romulus et de Numa. On doit remarquer que le procès du jeune Horace donna lieu au premier exemple d'un appel au peuple d'une sentence royale, droit dont les tribuns surent si bien abuser dans la suite contre les consuls et le sénat. La soumission des Albains fut suivie de l'attaque des Fidénates et des Véiens, qui donna lieu au supplice de Métius-Suffétius. Albe fut ensuite rasée, et ses habitants transportés à Rome dont ils doublèrent la population, et où quelques-uns d'eux furent admis dans le sénat et dans l'ordre équestre. La guerre fut déclarée alors aux Sabins dont la défaite accrut beaucoup la prépondérance des Romains; mais ceux-ci furent affligés bientôt d'une contagion cruelle dont Tullus-Hostilius fut atteint lui-même. Dès lors ce prince ne fit plus que languir au milieu des plus minutieuses pratiques de la superstition, et mourut l'an de Rome 114, sans que l'on ait pu savoir précisément de quelle manière. Selon Tite-Live, il aurait été frappé de la foudre. D'après la chronologie la plus ordinairement adoptée, son règne fut de 32 ans.

TULP (NICOLAS), médecin et magistrat d'Amsterdam, né en 1594, mort en 1674, remplit pendant plus de 50 ans les fonctions de conseiller-échevin, et fut élu quatre fois bourgmestre. On lui dut la fondation du collége de médecine, et il y donna pendant longtemps des leçons d'anatomie. On a de lui : *Observationes medicæ*, in-12, dont il parut cinq éditions de 1641 à 1716. L. Wolzogen fit son *Oraison funèbre*.

TUNELD (ÉRIC), géographe et historien suédois, mourut vers la fin du 18e siècle. Sa *Géographie de la Suède* est un ouvrage classique dans le pays. Elle a eu six éditions, dont la dernière, en trois volumes, est revue et augmentée considérablement par *J. Biaerkegrin*, bibliothécaire du roi. L'ouvrage de Tuneld est encore indispensable quoiqu'il ait paru depuis une autre Géographie de Suède très-détaillée, par Dan Diurbeg. Tuneld est aussi auteur d'une *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, administrateur de Suède au 15e siècle, et l'un des hommes les plus remarquables de ce pays.

TUNSTALL (JAMES), critique anglais, né vers 1710, étudia dans l'université de Cambridge, au collége Saint-Jean, dont il devint un des associés et des instituteurs. En 1741, il fut élu orateur public de cette université : il était dès 1739 recteur de Sturme, dans le comté d'Essex. L'archevêque de Cantorbery Potter l'admit au nombre de ses chapelains, et lui donna un rectorat, dont le revenu se trouva insuffisant pour faire subsister sa famille. Rongé de soucis domestiques, il mourut, en 1772, laissant sa veuve et deux filles dans l'indigence. Nous citerons de lui : *Epistola ad virum eruditum Conyers Midleton, vitæ M. T. Ciceronis scriptorem*, Cambridge, 1741, in-8°; *Observations sur le Recueil des épîtres entre Cicéron et Brutus*, 1744; *Justification du droit qu'a l'État de prohiber les mariages clandestins, sous peine de nullité absolue*, etc., 1755, in-8°.

TUNSTALL (CUTHBERT). *Voyez* **TONSTALL**.

TUPAC-AYMARU ou **TUPA-MARU** (JOSEPH-CASIMIR-BONIFACE), cacique péruvien, né en 1743, dans le district de Tintaï, qui fait partie de la vice-royauté de Lima, descendait de la famille royale des incas, que les Espagnols avaient privés du trône du Pérou depuis plus de deux siècles. Élevé dans la religion catholique, il avait fait ses études au collége de Cusco; mais ni l'instruction qu'il y avait reçue, ni la morale du christianisme n'avaient pu éteindre sa haine et ses désirs de vengeance contre les tyrans de son pays, bourreaux de ses aïeux. Dès qu'une occasion de manifester ses sentiments se présenta, il la saisit avec ardeur. Don Antonio Arriaga, corrégidor de Tintaï, ayant fait arrêter un curé qu'il avait averti en vain de renoncer à sa vie scandaleuse, fut excommunié par l'évêque de Cusco; mais le métropolitain de Lima leva l'excommunication. Deux partis se formèrent alors; et ce fut dans ces circonstances que les tentatives du ministère espagnol pour établir au Pérou le monopole du tabac achevèrent d'exaspérer les esprits.

Une sédition éclata dans la ville d'Arequipa. Les mutins détruisirent la douane, et pillèrent la maison du directeur. Le corrégidor Arriaga se disposait, suivant les ordres de la cour, à dresser le rôle des habitants de son district, lorsque le premier cacique Tupac-Aymaru, l'ayant invité à dîner, le fit saisir et conduire en prison, ordonna d'instruire son procès, et le força de signer des circulaires qui mandaient à tous les caciques de la province de se rendre à Tintaï, pour y assister à une exécution commandée par le roi. Le 4 novembre 1780, jour de la fête de Charles III, le malheureux corrégidor, après avoir entendu sa sentence et reçu les secours de la religion, fut conduit au supplice à travers une foule immense, par un détachement d'Indiens, à la tête desquels marchait Tupac, monté sur un cheval blanc, et suivi des autres caciques. Un mulâtre, esclave d'Arriaga, fut chargé de pendre son maître; et comme il s'en acquitta mal, la corde cassa, et ils tombèrent ensemble. Le barbare Tupac, sourd à toutes les représentations, à toutes les prières, fit recommencer l'exécution; et après avoir laissé le cadavre exposé trois jours entiers, lui rendit les honneurs funèbres. Au premier bruit de cet attentat, le corrégidor de Cusco envoya 1,300 hommes pour arrêter le cacique rebelle; mais celui-ci avait rassemblé des troupes. Il surprit les Espagnols endormis dans un village indien, qui leur avait paru abandonné, y égorgea les uns, et brûla les autres dans l'église. Enflé de ce succès, il prit le titre d'Inca, arbora l'étendard de ses ancêtres, ordonna aux caciques des provinces de se saisir des corrégidors, de lever des troupes; et il se vit bientôt à la tête de 25,000 hommes armés et disciplinés. Il porta ses premiers ravages dans la province d'Azangaro, où la lettre qu'il avait envoyée à son cousin, remise par ce cacique fidèle au corrégidor, avait valu au messager d'être pendu. Tupac se vengea en mettant le pays à feu et à sang. Cependant l'évêque de Cusco, les corrégidors de cette province, de Gampa, de Montevideo et jusqu'au vice-roi de Buénos-Ayres, firent des levées considérables, pour opposer une prompte et vigoureuse résistance aux progrès de la révolte. On ignore les détails des affaires qui durent avoir lieu entre les deux partis, le gouvernement espagnol n'ayant rien publié d'officiel sur des événements que sa politique mystérieuse voulait tenir secrets. On sait seulement que Tupac-Aymaru, faisant la guerre en barbare, commit tant de dévastations, et exerça tant de cruautés dans le Pérou, sans distinctions d'amis ou d'ennemis, qu'un grand nombre de naturels se joignirent aux Espagnols, et marchèrent contre lui. Il fut pris et écartelé vers le milieu de l'année 1781, et plusieurs de ses complices furent exécutés dans diverses provinces du Pérou. Tupac, avec des talents, du courage, une illustre naissance, et une fortune considérable, aurait pu opérer une grande révolution dans l'Amérique méridionale, s'il eût été mois aveugle dans sa haine et plus modéré dans sa vengeance.

TUPAC-AYMARU (Diego), contenu d'abord par la terreur qu'avait inspirée le supplice de son frère et de ses partisans, se cacha, et la révolte parut quelque temps assoupie; mais elle recommença en 1782. Diégo se déclara alors le successeur et le vengeur de son frère. Quoiqu'il passât pour être plus fier et plus audacieux, il se contenta d'abord de faire massacrer tous les Espagnols qui tombaient entre ses mains, et d'exciter à la révolte toutes les peuplades indiennes du Pérou. Bientôt il parut en armes, et s'étant joint à un autre cacique, son neveu, nommé Cutari, ils commirent d'horribles dévastations. Après avoir exterminé les blancs dans plusieurs provinces riches en mines d'or, ces deux chefs vinrent bloquer la ville de la Paz, où la disette fit monter les chiens et les chats à 30 piastres. La ville était à moitié brûlée et saccagée, et 15,000 habitants y avaient péri, lorsqu'un corps de troupes espagnoles accourut de Lima, et força les Indiens de lever le siége. Le gouvernement espagnol voyant que les mesures de rigueur n'avaient produit qu'un mauvais effet, eut recours à la douceur. On publia une amnistie. Diégo et son neveu vinrent au camp espagnol, à la fin de 1782, et y furent bien accueillis. Ainsi fut apaisée une révolte qui, suivant le voyageur Townsend, avait coûté la vie à plus de 200,000 hommes. Les *Mémoires* que nous avons consultés ne disent pas ce que devint Diégo Tupac; si sa soumission et son pardon furent sincères. Il est probable qu'il mourut dans les fers.

TUPAC-AYMARU (Jean), frère des précédents, dernier rejeton de cette famille des Incas, arrêté, en 1785, par ordre du vice-roi du Pérou, et envoyé en Espagne avec tous ses parents, fut enfermé au fort Saint-Sébastien, à Cadix; et après 37 ans de détention, recouvra sa liberté, en janvier 1821.

TUPPO (François), jurisconsulte napolitain, né vers 1445, mort probablement vers la fin du 15e siècle, fut l'ami et l'associé de Sixte Riessinger, qui vint en 1471 fonder à Naples le premier établissement typographique. Il publia alors un grand nombre d'ouvrages inédits, qui malheureusement ne sont guère que des *Commentaires* sur le Code, des *Gloses* sur le droit coutumier, et tous ces inutiles travaux qui composaient le fond de l'ancienne jurisprudence. Après le départ de Riessinger (1479), il resta seul à la tête de l'imprimerie. On a de lui : *Favole di Esopo*, Naples, 1485; Aquila, 1493, in-fol.; Venise, 1492, 1495, in-4o; ibid., 1553, in-8o. C'est une traduction en mauvaise prose de 66 apologues, précédés de la *Vie d'Ésope* en latin et en italien.

TURA (Côme), appelé aussi par Vassari *Cosmè*, peintre, né à Ferrare, en 1406, fut élève du Squarcione. Borso d'Este, seigneur de Ferrare, l'attacha à sa cour, en qualité de peintre; et Tito Strozzi, son contemporain, a célébré plusieurs fois son talent, dans ses vers. Son style est sec et sans élévation; mais il faut attribuer ces défauts à son siècle, où l'on était encore éloigné de la véritable morbidesse et du véritable grandiose. Les figures sont drapées sur le faire de Mantègne; les muscles sont très-prononcés, les lignes de l'architecture tirées avec la plus scrupuleuse exactitude; et les bas-reliefs, ainsi que tous les autres ornements, sont exécutés avec un soin qui va jusqu'à la minutie, et une vérité poussée aussi loin que possible. Ces qualités se font surtout remarquer dans les miniatures dont il a orné les livres de plain-chant de l'église du Dôme et des Chartreux de Ferrare, et que l'on fait voir aux étrangers comme des objets extrêmement rares et précieux. Il conserve le même caractère dans sa peinture à l'huile.

comme le prouvent le tableau de la *Crèche*, que l'on voit dans la sacristie de la cathédrale; les *Actes de la vie de saint Eustache*, dans le couvent de Saint-Guillaume; et la *Vierge entourée de saints*, qui décore l'église Saint-Jean. Ses figures de grande dimension sont moins estimées. Cependant on fait un grand éloge des fresques qu'il a exécutées dans le palais de Schivanoja, par ordre de son protecteur Borso d'Este. La composition, qui remplit une vaste salle, est distribuée en 12 compartiments; et on peut l'appeler un petit poëme, dont Borso est le héros. Dans chacun des tableaux, est représenté un des mois de l'année, désigné scientifiquement par les signes astronomiques et par une figure de divinité. Borso reparait ensuite chaque mois, dans l'exercice auquel ce prince était accoutumé de se livrer pendant ce mois, tels que justice, chasse, spectacles. Chaque sujet est rempli de variété et de poésie; et les mêmes qualités se font distinguer dans l'exécution. Cet habile artiste mourut en 1469.

TURAMINI (Alexandre), jurisconsulte, né à Sienne vers 1558, professa le droit dans sa ville natale, à Naples et à Ferrare, et remplit pendant quelque temps à Florence les fonctions d'auditeur *della rota*. Son plus grand travail est un *Commentaire* sur un livre du *Digeste* (*De legibus*). Ses ouvrages de jurisprudence ont été réimprimés à Sienne, 1769, in-fol. Ses essais littéraires n'ont pas encore été rassemblés. Nous citerons seulement : *Sonno, favola boschereccia*, Naples, 1599, in-8°.

TURBILLY (Louis François-Henri de MENON, marquis de), agronome et militaire, né en 1717, d'une famille distinguée d'Anjou, entreprit de grandes améliorations dans ses terres qui étaient considérables, et imagina de distribuer des prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans son canton. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. On lui doit en outre l'idée de l'établissement des sociétés d'agriculture et les premières tentatives faites en France pour détruire la mendicité. Malheureusement son imagination trop vive le jeta dans des entreprises difficiles, qui, jointes aux procès et aux dilapidations dont il fut victime, le ruinèrent. Cependant ses créanciers, tout en saisissant son bien, lui en laissèrent l'administration jusqu'à sa mort en 1776. Les agriculteurs consultèrent avec fruit son *Mémoire sur les défrichements*, 1760, in-12, dont la première partie seulement a été réimprimée sous le titre de *Pratique de défrichements, revue et corrigée*, 1760, in-12; 1811, in-8°.

TURCHI (Alexandre), peintre, né à Vérone en 1580, mort à Rome en 1650, se forma un style qui n'est pas dépourvu de vigueur, mais dont la grâce et la noblesse sont les qualités dominantes. C'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montra supérieur. Il avait adopté une teinte d'un rouge doré qui égaie sa toile, et qui est un des signes auxquels on le reconnait. On cite de lui : à Vérone, le *Supplice des XL martyrs*, dans l'église Saint-Étienne, et la *Mère de douleur*, dans celle de la Miséricorde; et à Rome, la *Fuite en Égypte* dans l'église Saint-Romuald. Le musée du Louvre possède de lui cinq tableaux : le *Déluge, Samson endormi livré aux Philistins par Dalila*, la *Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*, le *Mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie*, la *Mort de Marc-Antoine*.

TURCHI (Charles), évêque de Parme, né dans cette ville en 1724, mort en 1803, était de l'ordre des capucins, où il remplit plusieurs charges importantes. Le duc de Parme, Ferdinand, le nomma son prédicateur et le chargea de l'éducation de ses enfants. On imprima plusieurs ouvrages de Turchi de son vivant. Après sa mort il parut à Rome une édition magnifique de ses *OEuvres inédites*, 3 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées depuis dans plusieurs villes d'Italie. On a, en outre, un *Recueil* de ses mandements, lettres pastorales et homélies épiscopales, en 4 vol.

TURCKHEIM (Jean, baron de), publiciste, né à Strasbourg, d'une ancienne famille alsacienne, y remplissait, avant la révolution, les premières fonctions municipales. Député de cette ville à l'assemblée constituante, il y plaida les intérêts de ses concitoyens. Au temps de la Terreur, il se retira sur l'autre rive du Rhin, et fut employé en diverses occasions comme négociateur par plusieurs princes d'Allemagne. Il mourut en 1824 dans sa terre d'Altorf, grand-duché de Baden. Parmi ses ouvrages, on cite avec distinction les *Histoires généalogiques des maisons de Bade et de Hesse*.

TURENNE (Henri de la TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de), l'émule du grand Condé, sur lequel il l'emporta comme tacticien, né à Sedan le 16 septembre 1611, était le 2ᵉ fils de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Iᵉʳ, prince d'Orange. Son goût pour la profession des armes se manifesta dès l'enfance par une admiration exclusive pour l'histoire des grands capitaines de l'antiquité. Pour montrer à ses parents que la faiblesse de sa constitution ne l'empêcherait pas de supporter les fatigues de la guerre, il passa toute une nuit d'hiver sur les remparts de Sedan : on l'y trouva le lendemain endormi sur l'affût d'un canon. Après avoir fait un apprentissage de 5 années dans la guerre de Hollande sous ses oncles Maurice et Henri de Nassau, il obtint, à son retour en France, un régiment d'infanterie. Dès ses débuts en Lorraine, sous le maréchal de la Force, une action d'éclat lui valut le brevet de maréchal de camp. Chacune des campagnes suivantes ne fit qu'ajouter à la réputation du jeune guerrier, qui fut nommé lieutenant général en 1639. Les événements qu'entraina la mort de Louis XIII lui préparèrent un rôle plus important. Dans le but de le lier plus étroitement au parti de la cour dont le duc de Bouillon, son frère, se séparait décidément, Mazarin lui fit donner le bâton de maréchal. Mais le cauteleux ministre, voulant l'éloigner de l'Italie, l'envoya recueillir en Allemagne les débris de l'armée défaite à Duttlingen. L'ayant promptement réorganisée, il la conduisit devant Fribourg. L'arrivée du prince de Condé à la tête d'un renfort le plaça au second rang dans cette campagne (1644), où l'on put déjà remarquer l'avantage du sang-froid de Turenne sur la brillante impétuosité de son émule de gloire. Le comte de Mercy, laissant le premier occupé de quelques siéges sur le Rhin, suivit Turenne en Franconie, où il tenta vainement de le surprendre avec toutes ses forces en avant de Mariendal. La belle retraite du maréchal réduisit à peu de chose l'avantage de Mercy, qui l'expia trois mois après à la journée du

Nordlingen. Les exploits de Turenne, après qu'il eut opéré sa jonction dans la Hesse avec le général suédois Wrangel, hâtèrent la conclusion du traité de Westphalie, après lequel les dissensions intérieures prirent un nouveau degré de violence. La vive passion qu'il nourrissait pour la duchesse de Longueville le détermina, bien plus que les sollicitations du duc de Bouillon, à se prononcer contre Mazarin, qui le remplaça dans son commandement. Retiré en Hollande, il reparut un moment à la cour après la paix de Ruel, et ne se lia que plus étroitement avec le parti de la Fronde lors de l'arrestation des princes. Ayant levé une armée, il s'empara du Catelet, de la Capelle, etc. Son projet était de venir délivrer les princes à Vincennes; mais la défection de ses alliés l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Battu à Rhétel par l'armée royale aux ordres du duc de Praslin, cette défaite l'éclaira sur la misérable jactance du parti où il s'était laissé entraîner. Il ne tarda pas à se rapprocher de la cour; ce fut avec beaucoup de zèle qu'il reprit les armes pour le jeune roi, lorsqu'il le vit dans un extrême péril. La victoire qu'il remporta sur Condé près de Gien, mit une seconde fois la couronne sur la tête de Louis XIV, comme le dit la reine mère, dans l'enthousiasme qui lui causa ce succès inespéré. Il aurait écrasé l'armée des princes au fameux combat du faubourg Saint-Antoine, sans l'assistance que les Parisiens prêtèrent au prince de Condé. Turenne, qui à deux reprises différentes, s'était excusé d'accepter la main d'une nièce de Mazarin, sous prétexte de la différence de religion, épousa en 1653 la fille du duc de la Force. Peu de mois après il fut envoyé de nouveau contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire. La levée du siége d'Arras termina cette brillante campagne de 1654, où il avait débuté par la prise de Rhétel, de Mouzon et de Sainte-Menehould. En 1656, il répara, par sa belle retraite sur le Quesnoy, l'échec essuyé par le maréchal de la Ferté à Valenciennes. La victoire des Dunes, qu'il avait remportée sur Condé, hâta la conclusion de la paix des Pyrénées (7 novembre 1659), qui lui permit enfin de goûter quelque repos après 30 années d'agitations et de combats. Il avait depuis 1657 le titre de colonel général de la cavalerie : à l'époque de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, Louis XIV lui donna celui de maréchal général des armées. Il paraît que les croyances auxquelles Turenne était demeuré attaché jusque-là, et qu'il devait abjurer bientôt, empêchèrent seules qu'il ne fût fait alors connétable. Son abjuration (23 octobre 1668), est généralement attribuée à Bossuet, qui composa dans ce but son *Exposition de la foi.* Tant que dura la paix, il ne cessa de se rendre utile en prenant part aux affaires les plus importantes. Mais son initiation aux secrets de la politique devint l'occasion d'une des fautes qu'il se reprocha le plus, celle de s'être laissé arracher, par une belle personne qu'il courtisait, la confidence des motifs du voyage de Madame en Angleterre. Louis XIV dut la lui pardonner facilement. Lorsque ce monarque eut ouvert, par une campagne d'apparat, la guerre de Hollande, il laissa Turenne à la tête de l'armée avec le titre de généralissime. Ce parti était prudent, car le bruit de ses conquêtes, aussi aisées que rapides, devait faire surgir la coalition que le maréchal eut bientôt sur les bras. Quoiqu'il eût en tête Montécuculli, il n'en porta pas moins, avec des forces très-inférieures, le théâtre de la guerre au cœur de l'Allemagne. A peine revenait-il triomphant, qu'on l'envoya combattre une nouvelle ligue à la tête de laquelle se trouvait l'électeur de Brandebourg, au mépris de la foi jurée. Le guerrier, jusque-là si prudent, osa tenter la fortune au fameux combat de Sintzeim, qu'heureusement il gagna : ce succès décida du reste de la campagne, et c'est alors que, maître du Palatinat, Turenne souilla son triomphe par la dévastation de ce malheureux pays, dont 30 villages furent livrés aux flammes. La fortune ne permit pas à Turenne d'ajouter à ce ravage celui de la rive gauche du Rhin, où il s'était porté dans ce dessein. Ces condamnables duretés avaient ramené au combat les Impériaux en force: une nouvelle campagne s'ouvrit (1674) sous les plus défavorables auspices pour les Français. Gorgés de butin, ils n'avaient pu du moins s'amollir dans les cantonnements du Palatinat. Obligé à la retraite, Turenne, feignant d'abandonner précipitamment ses positions, attira les Impériaux à sa poursuite, et rentrant par les Vosges dans l'Alsace, d'où il les avait délogés, les battit à Mulhausen, puis à Turkeim, et enfin les réduisit à repasser le Rhin (6 janvier 1675). La gloire du maréchal parut d'autant plus éclatante, qu'on n'ignorait pas qu'il avait osé prendre sur lui de vaincre, tandis qu'on lui enjoignait d'éviter toute rencontre par une prompte retraite. Ce grand homme fut tué par un boulet, le 27 juillet 1675, au moment où, joyeux d'avoir attiré Montécuculli sur un terrain de son choix près de Satzbach, il se croyait déjà sûr de la victoire. Un monument marque encore le lieu où il expira. Son corps, placé dans Saint-Denis à côté du tombeau des rois, fut transporté en 1800 dans l'église des Invalides par l'ordre du 1er consul Bonaparte. Outre le *Siècle de Louis XIV*, les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, divers *Éloges*, notamment par le président Lamoignon, et les *lettres* de Mme de Sévigné, on pourra consulter sur Turenne les *Mémoires* de ses deux dernières campagnes par Deschamps, 1756, 3e édition; la *Collection de ses Mémoires* publiée par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol.; l'*Histoire* des quatre dernières campagnes par le même, sous le nom de Beaurain; enfin plusieurs *Vies* de ce grand capitaine par Courtitz, Raguenay et Ramsay. Le dernier contient les *Mémoires* du vicomte de Turenne écrits par lui-même.

TURGOT (Saint), né en Écosse vers l'an 1043, comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois, dont le règne remonte à 1000 ans avant l'ère chrétienne. Premier ministre du roi Malcolm III, il avait quitté le cloître pour venir à la cour; il mourut évêque de Saint-André en 1115. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite*, en langue vulgaire; l'*Histoire du monastère de Dunelm*, en latin.

TURGOT (Michel-Étienne), prévôt des marchands sous Louis XV, de la même famille que le précédent, dont une branche passa d'Écosse en Normandie au temps des croisades, naquit à Paris le 9 juin 1690. Dès l'an 1272, le nom de Turgot figure dans le rôle de gentils-

homme de cette province. Vers la même époque on voit un Turgot parmi les gentilshommes qui formaient la compagnie du vicomte de Rohan. En 1281, un des ancêtres de celui dont il est parlé dans cet article fonda l'hôpital de Condé sur Noireau : Jacques Turgot de Saint Clair, son bisaïeul, orateur et guerrier, fut un des présidents de la noblesse aux états généraux, convoqués en 1554, sous Louis XII; il eut une grande part aux remontrances énergiques qui furent faites par ces états. Il mourut à Paris, et fut inhumé aux Incurables, où son épitaphe faisait allusion à sa présidence de l'ordre de la noblesse : *Nobilibus patriæ bis deno lectus in anno.* Claude Turgot des Tourrailles, cousin germain de ce dernier, éteignit, en s'armant avec ses vassaux, en 1621, le feu de la guerre civile que Vatteville était près d'allumer en Normandie. Tous les membres de cette famille avaient suivi le parti des armes, lorsque le père de Michel-Étienne Turgot embrassa la carrière de la magistrature, ce qui, dans les idées d'alors, était une sorte de dérogation à la noblesse d'épée. Il acquit la réputation d'un magistrat intègre et courageux, et fut successivement intendant de la généralité de Metz et de celle de Tours. Michel-Étienne, son fils, était président de la seconde chambre des requêtes du palais, lorsqu'en 1729 il fut nommé prévôt des marchands. Ce digne magistrat s'occupa sans relâche de l'assainissement et de l'embellissement de la capitale. C'est lui qui fit construire cet immense égout qui embrasse tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine; ouvrage comparable à ceux des Romains. Par ses soins le quai de l'Horloge, auparavant étroit et dangereux, fut rendu plus large et plus commode, prolongé jusqu'à l'extrémité de l'île du Palais, et joint au reste de la ville par un beau pont de pierre (1731). La belle fontaine bâtie rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, sous la direction et d'après les dessins de Bouchardon, est encore un monument de l'administration de Turgot. Chez lui l'ordre et l'économie se joignaient à la grandeur des entreprises, à la noblesse des vues. Ses soins pour la santé, pour les intérêts du peuple, son zèle pour faire régner l'abondance dans la capitale durant les années de disette, le courage avec lequel il se jeta au milieu des gardes françaises et des gardes suisses qui s'entr'égorgeaient sur le quai de l'École, désarmant un des plus furieux, les contenant, les arrêtant tous, et faisant seul cesser le carnage : tels furent les titres qui engagèrent Louis XV à le continuer prévôt des marchands plus longtemps qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Après avoir exercé cette charge pendant 11 ans, il fut fait conseiller d'État, puis président du grand conseil en 1741, et mourut dans la retraite, le 1er février 1751. Voltaire a fait l'éloge de ce magistrat, dans le *Temple du Goût,* et dans le *Siècle de Louis XV.*

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de l'Aulne, contrôleur général des finances, né à Paris en 1727, était le 3e fils du précédent. Destiné à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie avec zèle, tout en s'appliquant aux lettres et aux sciences. Il avait à peine 23 ans lorsque, dans un discours d'apparat qu'il dut prononcer en sa qualité de prieur de Sorbonne, il prédit (1750) comme inévitable la séparation des colonies américaines de leur métropole. Vers le même temps il démontrait, dans une bonne dissertation, les inconvénients du papier-monnaie, réfutait, dans deux lettres sur l'existence des corps, les paradoxes de Berkeley, dont il avait entrepris de traduire l'ouvrage, et composait, pour le concours de l'Académie de Soissons, un traité sur la question : *Quelles peuvent être, dans tous les temps, les causes de la décadence du goût dans les arts, et des lumières dans les sciences?* Ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il y renonça du consentement de son père, et fut fait maître des requêtes (28 mars 1753), après avoir été pourvu successivement des charges de substitut du procureur général et de conseiller au parlement. Ses liaisons antérieures, plus peut-être qu'aucun calcul, l'avaient mis dans le parti du ministère. Il fit partie de la chambre royale créée pour remplacer le parlement exilé (mai 1753) : de là les dispositions hostiles que plus tard il devait trouver dans ce corps, dont il avait encore combattu le rappel à l'avénement de Louis XVI. Des traductions en prose et en vers des chefs-d'œuvre des anciens, ainsi que de bons ouvrages modernes, et la publication de divers écrits d'économie politique, remplirent les loisirs de sa charge, et le mirent en relation avec les littérateurs et les publicistes de l'époque. L'un des plus zélés adeptes de la secte des *économistes,* il était lié particulièrement avec Quesnay et Gournay, chefs de cette société, alors partagée en deux écoles, et se proposa de fondre leurs théories en un système. Plein de l'idée qu'un bien immense résulterait pour l'État de l'introduction des réformes qu'il méditait, il aspirait aux premières places de l'administration, et il s'en ouvrit le chemin en s'attachant à l'intendant du commerce Gournay, qu'il accompagna, en 1755 et 1756, dans ses excursions à l'est et au midi de la France, pour y visiter les principales places du commerce. Un voyage que Turgot fit en Suisse et son *pèlerinage* à Ferney se rapportent à la même époque. Appelé, en 1761, à l'intendance de la généralité de Limoges, il put enfin commencer à réaliser quelques-unes de ses réformes. Procédant sur une échelle restreinte, il parvint à y mettre en pratique ses théories, qu'accueillit la reconnaissance. Les corvées supprimées, la construction de canaux et de routes nouvelles, la limitation des chemins vicinaux, la répartition de l'impôt rectifiée par le cadastre, les encouragements donnés à l'agriculture, l'établissement d'ateliers de charité, des mesures sanitaires et d'autres innovations, toutes également dirigées vers l'amélioration de l'état des artisans et des pauvres cultivateurs, telles furent les *singularités* qu'eurent à lui reprocher les autres intendants de provinces. Aux actes de justice il avait joint ceux d'une bienfaisance active et éclairée : ces bonnes intentions n'auraient pu être méconnues des Limousins. Il en fut de même dans tout le royaume après que le choix du roi l'eut appelé au ministère; mais là trop d'obstacles s'opposaient à ce qu'il atteignît d'aussi heureux résultats avec les mêmes moyens : une austère probité, le zèle du bien, des vues saines, mais peu de connaissance des hommes et une confiance puérile dans l'ascendant que l'équité doit avoir sur eux dans le conflit même de leurs intérêts. Il tenait depuis un mois le portefeuille de la marine, lorsque la chute des ministres Ter-

rot et Maurepas (20 juillet 1774) le poussa au contrôle général des finances. Comme Louis XVI, que ce choix fit bénir des amis du peuple, Turgot était l'homme d'un meilleur temps : il se forma contre les vastes plans qu'il combinait une ligue formidable du clergé, qui le taxait d'athéisme parce qu'il entendait l'assujettir aux impôts fonciers, des gens de finances dont il allait réprimer les exactions, de la noblesse dont il limitait les priviléges, et enfin du parlement qu'il avait dès longtemps mécontenté en faisant par sa conduite la censure de cette opposition systématique aux vues du roi qu'affectait imprudemment cette compagnie, trop jalouse de ses prérogatives. Les malveillants s'unirent aux nombreux ennemis du ministre, dont on parvint à ruiner le crédit par les attaques mortelles du ridicule, à défaut de bonnes raisons. Plusieurs édits avaient proclamé la liberté du commerce des blés. Cette mesure, commandée au ministre par la conséquence de ses principes, se trouva malheureusement en coïncidence avec une disette que la cupidité des propriétaires de grains ne manqua pas d'exagérer beaucoup : de là des émeutes populaires soudoyées par ceux qui avaient intérêt à décréditer le système du contrôleur général. Moins de deux ans s'étaient écoulés au milieu d'une lutte vigoureuse, lorsque Turgot fut remplacé au ministère par Clugny (mai 1776). Il s'était honoré par tous les genres de courage : il eut, en se retirant, celui d'adresser à Louis XVI un avertissement qui eût dû frapper davantage cet infortuné monarque, puisqu'il avait été à même d'apprécier l'homme dont il disait un jour : « *Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple.* » Voici en quels termes s'exprimait le contrôleur général dans cette lettre : « Je conjure Votre Majesté de se tenir en garde contre la faiblesse ; elle est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des rois : c'est la faiblesse, Sire, qui a conduit Charles Ier à l'échafaud. » Cet homme de bien, qui, s'il n'avait d'autre titre à la célébrité, occuperait encore comme savant une place fort distinguée dans les souvenirs de la postérité, fut emporté par une attaque de goutte le 20 mars 1781. Il était membre de l'Académie des inscriptions, où son *Éloge* fut prononcé par Dupuy (*Mémoires*, XLV, p. 124). Ses *OEuvres*, recueillies par Dupont de Nemours, qui les a fait précéder de *Mémoires* très-étendus sur l'auteur, ont paru de 1808 à 1811, 9 vol. in-8o. On a une *Vie de Turgot*, par Condorcet, 1786, in-8o. On peut consulter aussi les *Mémoires* de l'abbé Morellet; *Particularités et observations sur les ministres des finances*, par Monthyon, et l'*Histoire du XVIIIe siècle*, de Lacretelle.

TURGOT (le chevalier ÉTIENNE-FRANÇOIS), marquis de Consmont, frère du précédent, né à Paris en 1721, alla faire ses caravanes à Malte, dont il commandait une galère, et, après avoir fait ses preuves comme officier, se signala dans cette île par des talents administratifs. De retour en France en 1764, il fut élevé au grade de brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul de régénérer la colonie de Cayenne, et de former dans la Guiane un nouvel établissement sous le nom de *France équinoxiale*. Nommé gouverneur général de ce pays, il ne réussit point dans ses projets de colonisation, et revint dire en France qu'il était impossible de réussir. On en a jugé autrement depuis; mais il était difficile à cette époque de ne pas s'effrayer de tant d'obstacles. Après avoir subi une détention, dont ses différends avec l'intendant Chanvallon furent la cause, il se voua entièrement à l'étude. Il avait de grandes connaissances en histoire naturelle, en chirurgie, en médecine et en agriculture, et dès 1762 il était associé libre de l'Académie des sciences. Entre autres *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de cette Société, on a de lui des *Observations de l'espèce de résine élastique de l'île de France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769). Il mourut à Paris en 1789.

TURGY (LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris le 18 juillet 1763, entra dans la maison du roi en 1784. Son dévouement à Louis XVI lui suggéra l'idée de s'introduire au Temple, le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille; et il a raconté, dans ses *Fragments historiques*, de quels moyens il s'était servi pour s'y établir. Quoiqu'il fût l'objet de la surveillance particulière des municipaux, à cause des relations que son service exigeait au dehors, il ne cessa de correspondre avec la reine et avec Madame Élisabeth, et de les instruire, soit par écrit, soit par des signaux, de ce qui se passait d'important à la Convention, dans Paris et aux armées. Il s'acquitta également des commissions données par le roi, avec tant de prudence et d'adresse, qu'il ne fut jamais soupçonné. Des billets nombreux des princesses sont des témoignages non équivoques qu'il fut un de leurs plus utiles serviteurs pendant leur captivité. Enfin, Louis XVI, le jour même de sa mort, remit pour lui à Cléry ce billet honorable : « Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service; je lui donne ma bénédiction et le prie de continuer ses soins avec le même attachement à ma famille, à qui je le recommande. » Après le 21 janvier, Turgy parvint à se maintenir auprès de Louis XVII, et à suivre la même correspondance avec la reine et Madame Élisabeth. Ainsi, il fut en quelque sorte, et surtout dans les quatre mois qui précédèrent son renvoi, le seul point de communication que la famille royale eût conservé avec le reste du monde. Contraint de sortir du Temple, le 13 octobre 1793, il suivit la fille de Louis XVI à Vienne, puis dans les différents lieux où cette princesse alla résider. A Mittau, Louis XVIII lui exprima, dans un diplôme écrit de sa main, combien il était satisfait de la fidélité, du courage et de l'intelligence qu'il avait montrés au Temple. Ces faveurs excitèrent l'envie, et Turgy aurait succombé à ses efforts, si l'abbé de Firmont ne se fût pas déclaré son appui. En 1814, il devint premier valet de chambre et huissier du cabinet de Madame. Le roi lui conféra des lettres de noblesse, et le nomma officier de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris, le 4 juin 1823. Ses *Fragments historiques sur le Temple*, insérés dans la troisième édition des *Mémoires* sur Louis XVII, ont été rédigés par Eckard.

TURHEIM (ULRICH DE), l'un des plus célèbres troubadours ou minnesingers allemands du 12e siècle, continua le poëme de *Tristan*, de Gottfried de Strasbourg, qui se trouve sous le no 154, parmi les manuscrits transportés de Heidelberg à la bibliothèque du

Vatican. Il est aussi l'auteur des *Aventures d'Élies* (V. les *Miscellanea* de Docen, II, 154, 300 et 304), et, s'il faut en croire Rodolphe de Montfort, son ami, *du roi Artus* (ou *Arthur*), *ou la Table ronde*, poëme dont le Vatican possède six copies. Turheim et Eschenbach travaillèrent ensemble à un poëme épique intitulé : *Wilhelm der Heilige markgraf von Oranze*, ou *le saint Guillaume, margrave d'Orange*, qui se trouve au Vatican sous les nos 395 et 404. Des trois parties dont il se compose, la 2e seulement est d'Eschenbach.

TURLOT (François-Claude), littérateur estimable, né à Dijon le 25 janvier 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de l'éducation d'un des fils naturels de Louis XV, l'abbé de Bourbon, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où son élève mourut en 1787. Il était aumônier de Madame Victoire, et bientôt après il fut nommé vicaire général de l'évêque de Nancy. La révolution le priva de ses places et de ses bénéfices; mais il supporta ce revers avec courage, et s'en consola par l'étude. Il obtint, en 1796, l'une des places de conservateur à la bibliothèque nationale, la conserva sous l'empire et la restauration, et mourut le 21 décembre 1824. Ses principaux ouvrages sont : *Études sur la théorie de l'avenir*, Paris, 1810, 2 vol. in-8o; *de l'Instruction*, 1816 et 1819, in-12; *Abeilard et Héloïse, avec un aperçu du 12e siècle*, etc., 1822, in-8o.

TURNÈBE (Adrien), savant professeur, né en 1512 aux Andelys, en Normandie, fut un des restaurateurs des lettres en France. Nommé par le crédit du cardinal de Châtillon professeur d'humanités à Toulouse, il s'y était fait une grande réputation, lorsque, en 1547, il fut appelé à Paris, où il remplit d'abord la chaire de grec au collége royal, puis celle de philosophie grecque et latine. A ses leçons se formèrent les élèves les plus distingués, parmi lesquels on distingue Henri Estienne et Génebrard; la douceur de ses mœurs, autant que son esprit, lui donna pour amis les hommes supérieurs de l'époque, Montaigne, Lhôpital, de Thou, etc. Son amour pour les lettres lui fit accepter la direction de l'imprimerie royale pour les livres grecs, et de 1552 à 1556 il y donna plusieurs éditions estimées. Turnèbe mourut en 1565. Ses *ouvrages*, publiés d'abord séparément, ont été recueillis, Strasbourg, 1600, 3 tomes in-fol. Indépendamment des ouvrages recueillis dans ce vol., on lui doit, sous le titre d'*Adversaria*, des observations détachées sur les anciens auteurs, en 3 parties, qui furent réunies pour la première fois dans l'édition de Paris, 1580. — Ses deux fils, Adrien, mort en 1594, et Étienne-Adrien, conseiller au parlement, publièrent quelques-uns des ouvrages de leur père avec des *corrections* et des *augmentations*.

TURNER (Guillaume), naturaliste anglais, naquit à Morpeth, dans le commencement du 16e siècle. Il s'attacha au célèbre réformateur Ridley, et quitta l'université de Cambridge, où il achevait ses études, pour aller, comme missionnaire réformé, prêcher les principes de son ami. Il donna dans de tels écarts qu'il fut arrêté. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en médecine. De là il parcourut l'Allemagne jusqu'à la mort de Henri VIII. Alors il retourna en Angleterre, où le duc de Sommerset l'ayant nommé son médecin, il se fit une clientèle nombreuse par le moyen de laquelle il fut promu à de riches bénéfices, dans l'Église anglicane. Marie ayant succédé à son frère, Édouard VI, Turner quitta de nouveau le royaume, pour voyager en Allemagne et en Suisse. De retour en Angleterre, après la mort de la reine, il fut rétabli dans ses bénéfices ecclésiastiques. Il mourut le 7 juillet 1568. Dans ses voyages, il avait fait des observations sur les bains et les eaux minérales des contrées qu'il visitait. Il a publié ses *Notes* sur ce sujet, ainsi que sur les vins dont on fait usage en Angleterre. Il est le premier qui ait publié un *Herbier* en Anglais (*New herbal*). La première partie de son ouvrage parut à Londres, en 1551; la seconde à Cologne, en 1562; et il y en ajouta une troisième, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. Cet ouvrage est remarquable pour le temps où il parut. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages. Les gravures furent soignées en grande partie par Fuchs. Comme zoologiste, Turner a publié : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem, mentio fit, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8o.

TURNER (Robert), prêtre, né à Barnstaple, dans le Devonshire, mort à Gratz en 1599, remplit avec succès plusieurs fonctions honorables hors de sa patrie, entre autres celles de recteur de l'université d'Ingolstadt et de conseiller privé de Guillaume, duc de Bavière. On lui doit entre autres ouvrages : *Vita et martyrium Mariæ, reginæ Scotiæ*, in-8o; *Orationes XVII*, Ingolstadt, 1602, in-8o; *Tractatus VII*, ibid., in-8o; *Epistolarum centuriæ II*, ibid., in-8o.

TURNER (William), théologien anglais, né dans le Flinshire, fut vicaire de Walberton, et publia en 1695 une *Histoire de toutes les religions*, Londres, in-8o.

TURNER (Daniel), né en 1701, mort en 1798, pasteur d'une congrégation de la secte des *baptistes*, a publié entre autres écrits : *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson*, 1785; *Pensées détachées* (free thoughts), *sur l'esprit de libre examen en matière de religion*, 1792.

TURNER (Daniel), médecin et chirurgien anglais, de la Société royale de Londres, est surtout connu par les deux ouvrages suivants : *Traité des maladies de la peau*, Londres, 4e édition, 1731, in-8o; traduit en français par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 vol. in-12; *des Maladies honteuses*, Londres, 1732, 2 vol. in-8o; traduit en français par Lassus, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

TURNER (Dawson), botaniste anglais, mort en 1818, membre de la Société royale et de plusieurs académies allemandes, a publié sur la *mousse*, ses genres et ses espèces, un ouvrage savant sous ce titre : *Muscologiæ herberniciæ spicilegium*, Yarmouth et Londres, 1804, in-12, avec 16 planches. L'auteur garda tous les exemplaires pour en faire des présents.

TURNER (Samuel), voyageur anglais, né vers 1749, dans le comté de Glocester, prit du service dans l'armée de la compagnie des Indes, et se distingua d'une manière qui fixa l'attention du célèbre Hastings. Ce gouverneur général des possessions britanniques avait, en 1774, envoyé en ambassade au tchou-lama, George Bo-

gle, qui fut très-bien accueilli par ce pontife du Thibet, alors tuteur du dalaï-lama. Le tchou-lama mourut en 1780, à Pékin, où l'empereur de la Chine l'avait invité à venir. Bogle termina ses jours vers la même époque. Quelque temps après le bruit se répandit que le tchou-lama venait de s'incarner de nouveau dans le corps d'un enfant. Hastings pensa qu'il convenait d'envoyer une seconde ambassade au Thibet, pour féliciter le tchou-lama de sa réapparition, et proposa de confier cette mission à Turner. Celui-ci partit de Calcutta vers le milieu de janvier 1783, traversa les montagnes situées entre le Bengale et le Boutan et arriva le 1er juin à Tassi-Soudon, ville capitale de ce pays, et résidence du deb-raja, qui est le souverain. Après trois mois d'attente, pendant lesquels il fut comblé de marques d'attention par le deb-raja, Turner reçut du régent de Tchou-Loumbo la permission d'entrer dans le Thibet, mais à condition qu'il n'amènerait qu'un seul Anglais avec lui. Le 8 septembre, il sortit de Tassi-Soudon, franchit bientôt le mont Soumounang, qui forme la limite entre le Boutan et le Thibet, et après un voyage très-pénible dans une contrée couverte de montagnes extrêmement hautes, il entra, le 19, dans le monastère de Tchou-Loumbo, qui est au sud de la ville de Jikadzé. Dès le lendemain il eut son audience du régent. Il aurait bien voulu assister à la cérémonie de la reconnaissance solennelle du lama, qui devait avoir l'eu quelques jours après; mais il ne put l'obtenir, parce que les délégués chinois, qui devaient y être présents, auraient trouvé mauvais qu'on y admît des étrangers. Le 30 novembre, Turner reçut son audience de congé du régent qui lui remit ses dépêches pour Hastings, et protesta de sa sincère amitié pour les Anglais. Le 3 décembre, Turner reprit la route du Bengale; le lendemain il alla au couvent de Terpaling, où le jeune tchou-lama résidait avec ses parents; le 4, il lui rendit ses hommages, et lui offrit des présents. Le 6, il lui fut présenté pour la dernière fois. Il rentra ensuite dans les États du deb-raja, ayant fait toute la diligence possible pour se rapprocher d'un climat plus tempéré que celui du Thibet. Nous le trouvâmes, dit-il, à Panouka, résidence d'hiver du deb-raja. » Le 30 décembre, il obtint son audience de congé de ce prince; au commencement de mars 1784, il fut de retour auprès d'Hastings, qui était alors à Patna, dans la province de Bahar. En 1792, dans la guerre contre Tippou-Sultan, Turner se signala au siége de Seringapatnam. Plus tard, il fut nommé ambassadeur près de ce monarque, et s'acquitta si bien de sa mission que la compagnie lui accorda 500 livres sterling, en témoignage de son approbation et de son estime. Turner qui avait acquis une grande fortune dans l'Inde, revint en Europe; ce ne fut pas pour longtemps. Le 21 décembre 1801, passant le soir dans une rue écartée à Londres, il fut frappé d'une attaque de paralysie. Transporté au corps de garde, puis à la maison de travail, car on ne trouva sur lui aucun papier qui pût le faire reconnaître, ce ne fut qu'en ôtant ses bottes que l'on vit son nom écrit dans l'intérieur. Un imprimeur qui était là par hasard se souvint qu'une personne de ce nom avait fait imprimer un livre deux ans auparavant, et indiqua son domicile. Cependant des secours lui avaient été prodigués. Ses amis avertis écrivirent à ses parents, qui demeuraient hors de la capitale. Ce ne fut que le 30 qu'il recouvra la parole. Les médecins pensèrent que l'on ne pouvait sans danger le faire changer de place : il mourut le 2 janvier 1802. On a de lui : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Thibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Thibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4°.

TURNER (John-Matthias), prélat anglais, né à Oxford, d'une famille pauvre, et orphelin dès son jeune âge, fit dans son village natal d'excellentes études sous la direction d'amis charitables. Attaché quelque temps à la famille de Londonderry, il occupa de 1823 à 1829 diverses fonctions pastorales où il se fit remarquer. A la mort de Héber, évêque de Calcutta, on lui offrit ce siége vacant, qu'il accepta malgré sa santé chancelante. Il ne tarda pas à être la victime du climat, et mourut en 1831 dans sa ville épiscopale.

TUROCZI. *Voyez* **THUROCZ.**

TUROT (Joseph) remplissait au 18 brumaire la place de secrétaire général du ministère de la police; dès lors aussi il travaillait à la *Gazette*. Il en devint propriétaire vers le même temps, et la vendit à Bellemare, depuis commissaire général de police. Turot, qui était entré dans une entreprise de fournitures, fut impliqué dans des accusations auxquelles cette affaire donna lieu en 1806, et traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta. Depuis ce temps jusqu'en 1815, il vécut à Paris sans emploi. Durant les cent jours, il devint commissaire général de police dans les départements du Nord. La 2e restauration le rejeta dans sa nullité. Il mourut à Paris le 21 décembre 1824. Il a publié quelques brochures anonymes, entre autres : *de l'Opposition et de la liberté de la presse*, 1799, in-8°.

TURPIN, TULPIN ou **TILPIN**, à qui l'on donne quelquefois le prénom de *Jean*, n'est fameux que par le roman qui lui a été longtemps attribué. On sait fort peu de chose sur sa vie. Il avait été moine de St.-Denis avant d'être archevêque de Reims, et dans le tableau chronologique des prélats de cette église, son nom est le 29e, entre Abel et Wlfar. Turpin assista en 769, avec 11 autres prélats français, au concile de Rome, où Étienne III fit condamner l'antipape Constantin. Il était révéré dans son diocèse comme un saint personnage, et, entre autres bonnes œuvres, il enrichissait la bibliothèque de son église de manuscrits qu'il faisait copier par ses clercs. Trithème et d'autres écrivains disent qu'il fut le secrétaire, l'ami, le compagnon d'armes de Charlemagne; mais là commence une suite de détails indignes de l'histoire, et que nous ne rapporterons pas. On conjecture qu'il mourut vers 800. Le livre qui porte le nom de Turpin renferme des faits qui ne permettent pas de lui assigner une date antérieure à la fin du 11e ou au commencement du 12e siècle. Le premier qui en ait parlé est Rodolphe de Tortaire, moine à l'abbaye de Fleuri de 1096 à 1145. De toutes les conjectures que l'on s'est permises sur le véritable auteur de cette chronique, la plus plausible est celle de Gui Alard, qui croit qu'elle fut rédigée vers 1092, à Vienne en Dauphiné.

par un moine de St.-André. Il en avait déjà paru plusieurs traductions françaises lorsque le texte latin vit le jour pour la première fois, en 1566, dans un *Recueil* in-fol., publié par Schard à Francfort-sur-le-Mein. L'édition la plus récente est celle qu'en a donnée M. Ciampi, Florence, 1822, in-8°. Cet ouvrage, intitulé assez inexactement *de Vitâ Caroli magni et Rolandi*, n'a pour sujet que les exploits de Charlemagne et de son neveu Roland en Espagne. Ce fond historique est presque méconnaissable au milieu des détails imaginaires qui le surchargent. Cette fabuleuse chronique doit une grande partie de sa célébrité à l'Arioste, qui prétend s'appuyer sur le prétendu Turpin, lorsqu'il ne suit en effet que les caprices de sa folle imagination. (*Voyez* la *Bibliothèque des romans*, juillet 1770, et les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, tome F.)

TURPIN (François-Henri), historien, né à Caen en 1709, mort en 1799 à Paris, dans l'indigence, fut souvent forcé de mettre sa plume aux gages des libraires. Cependant il ne négligeait rien pour s'assurer la protection des dispensateurs des grâces et de la fortune. On peut en juger par ce passage de la dédicace de son *Histoire de Siam* à M. de Boynes, devenu ministre de la marine : Je suis dans l'habitude de chérir et de respecter les ministres qui vous ont précédé ; et ma reconnaissance, qui les suit jusque dans leur retraite, en justifiant ce qu'ils ont fait pour moi, me rend plus digne de vos bienfaits. Ce n'est pas sur ce ton que les gens de lettres de notre époque parlent aux grands et aux ministres. Parmi les ouvrages de Turpin, on distingue les *Vies de Louis II de Bourbon, prince de Condé*, de *Charles* et de *César de Choiseul*, maréchaux de France (formant les tomes XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la France*, commencés par d'Auvigny et continués par l'abbé Pérau) ; *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 5 vol. in-12 ; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, ibid., 1771, 2 vol. in-12 ; *la France illustrée, ou le Plutarque français*, etc., ibid., 1775-85, 4 vol. in-4°.

TURPIN (Jean-Charles-Fr.), botaniste et dessinateur célèbre, né en 1775 à Vire, se fit soldat à l'époque de la révolution, et fut, en 1796, conduit avec son bataillon à Saint-Domingue, où il étudia l'histoire naturelle de cette île. Ses progrès dans la connaissance des végétaux et de leur application en médecine lui firent promptement une grande réputation parmi les colons. Le général Leclerc, lors de son expédition à Saint-Domingue, en 1802, le nomma pharmacien en chef de son armée. Il ne quitta point la colonie avec l'armée française, et profitant de l'ascendant que ses talents et ses services lui avaient donné sur les chefs des nègres, il visita l'île dans toutes ses parties pour en composer l'herbier. De retour en France où sa réputation l'avait précédé, il ne tarda pas à prendre part à la publication de plusieurs ouvrages importants, tels que la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. En 1833, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué une foule de *Mémoires* et d'*Observations* très-remarquables. Il continua de prendre une part active aux travaux de cette compagnie, et mourut à Paris le 1er mai 1840. On peut consulter, pour des détails sur les travaux de Turpin, son article dans la *France littéraire* de Quérard.

TURPIN DE CRISSE (Lancelot, comte), célèbre tacticien, membre des Académies de Berlin, de Nancy et de Marseille, né dans la Beauce vers 1715, obtint, en 1780, le grade de lieutenant général après 40 ans de services et 17 campagnes, et fut nommé l'année suivante gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il émigra, et mourut en Allemagne vers 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 3 vol. grand in-4° avec 25 planches, traduit en allemand par ordre du grand Frédéric, en anglais et en russe ; *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, ibid., 1769, 3 vol. in-4°, figures ; Amsterdam, 1770, 3 vol. petit in-8°, figures ; *Commentaire sur les institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. grand in-4°, avec 20 planches ; *Commentaires de César avec des notes historiques, critiques et militaires*, ibid., 1785, 3 vol. grand in-8°, avec 42 planches, Amsterdam, 3 vol. in-8°.

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (le baron Louis-Marie), lieutenant général, né à Évreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata. Il en embrassa les principes et fut employé, en 1792, à l'armée de la Moselle, passa dans la Vendée en qualité de chef de brigade, et après la défaite des républicains à Coron, partit, quoique blessé, pour aller prendre le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. On lui donna les provisions de général en chef avec le brevet de général divisionnaire. Après quelques avantages, il n'éprouva que des revers, et reçut du comité de salut public l'ordre de retourner à l'armée de l'Ouest. Charette, resté seul à la tête d'un parti, entretenait encore la guerre civile que la Convention croyait près de s'éteindre. Turreau voyait, au contraire, la Vendée renaître de ses cendres : cédant d'ailleurs aux instructions et aux menaces du terrible comité, il partagea 15,000 hommes d'élite en 12 colonnes, auxquelles il donna la mission de dévaster en tous sens le territoire vendéen (1794). Ce système d'extermination n'ayant réussi qu'à donner une nouvelle force morale aux royalistes, il finit par renfermer entièrement son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. On accepta son plan, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé par Merlin de Thionville pour ses cruautés dans l'Ouest et montra dans cette circonstance une fermeté qui prouve qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de la Convention. Pouvant profiter de l'amnistie du 13 vendémiaire (14 octobre 1795), il persista à demander des juges, en obtint et fut acquitté. Vers la fin de 1796, il fut chargé d'un commandement en Suisse, se distingua dans la campagne de 1799, et servit avec zèle et habileté le premier consul dans sa seconde irruption en Italie. En récompense il eut d'abord un commandement en Piémont, puis la mission d'organiser le Valais et de diriger les travaux de la route du Simplon, et enfin la place de ministre plénipotentiaire aux États-Unis (1804). Mécontent du congrès, il demanda son rappel et revint en France en 1811. On s'aperçut qu'il avait de l'humeur contre les Américains en lisant son *Aperçu sur la situation politique des États-Unis*, qu'il ne put faire imprimer

qu'en 1818. Il fit la campagne d'Allemagne en 1813, fut nommé par Louis XVIII chevalier de St.-Louis, servit ensuite Napoléon et le gouvernement provisoire, fit partie de l'armée de la Loire, et mourut en 1816 à Conches, département de l'Eure. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée,* ont été traduits en plusieurs langues.

TURREAU DE LINIÈRES (Louis), cousin germain du précédent, né à Orbec en Normandie vers 1770, fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, et l'année suivante, député suppléant à l'assemblée législative, où il ne fut point appelé. Il siégea au directoire du département, se lia bientôt avec le président Lepelletier de Saint-Fargeau, et parvint à se faire nommer député à la Convention. Il se rangea tout d'abord parmi les montagnards les plus forcenés, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, alla bientôt après propager les doctrines les plus anarchiques à Noyers, à Tonnerre, à Ravières, et fut envoyé la même année (1793), dans la Vendée où il déploya le même zèle que ses collègues. Dénoncé pour ses cruautés à la Convention, il fut défendu par Carrier, qui lui obtint même un congé *pour se remettre de ses fatigues.* Nommé secrétaire en 1794, après la chute de Robespierre, oubliant alors le sang qu'il avait lui-même fait couler, il se prononça contre les terroristes. Il fut envoyé quelques mois après commissaire à l'armée d'Italie, et il y fit célébrer, en 1795, l'anniversaire de la mort du roi. Tous ses actes postérieurs prouvèrent que, s'il avait un instant montré un peu de modération, il était au fond toujours attaché au parti de la Montagne. N'ayant poit été réélu aux conseils législatifs à la fin de la session, il devint garde-magasin à l'armée d'Italie, où il mourut quelque temps après.

TURRECREMATA. *Voyez* **TORQUEMADA.**

TURREL (Pierre), en latin *Turellus,* recteur du collége de Dijon, né à Autun, mort vers 1547, fut traduit en justice comme coupable de sortilége, et acquitté. On lui doit, entre autres ouvrages : *le Période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et l'influence des corps célestes,* Lyon, 1531; *Histoire de Bourgogne, et Table chronologique du même pays,* qui se conservaient manuscrites dans la bibliothèque de Philibert de la Mare.

TURREL, Champenois, avocat au parlement de Paris, publia, en 1576, contre le *Franco-Gallia* de Hotman, un ouvrage dans lequel il soutient la réalité de la loi salique et nie l'élection des anciens rois francs.

TURRETTINI (Benedict), né à Zurich en 1558, était de l'une de ces familles qui sortirent d'Italie au 16e siècle, pour professer librement les doctrines de la réformation. Nommé pasteur et professeur de théologie à Genève en 1612, il fut député au synode d'Alais en 1620, et chargé l'année suivante d'aller solliciter, auprès des Etats-Généraux et des villes hanséatiques, les secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense, mission qu'il remplit avec un succès complet. Il mourut en 1631, laissant un grand nombre d'écrits dont on peut voir le détail dans Senebier, *Histoire littéraire de Genève.*

TURRETTINI (François), fils du précédent, né en 1623, mort en 1687, remplit auprès des Hollandais, en 1661, une mission semblable à celle de son père, et se plaça, comme professeur de théologie et comme pasteur, parmi les hommes les plus distingués de l'Église de Genève. On cite de lui principalement un cours de théologie encore consulté : *Institutiones theologiæ elenchticæ,* Genève, 1679-85, 3 vol. in-4°.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précédent, né en 1671, termina ses études théologiques en 1691, visita ensuite la Hollande, l'Angleterre et la France, et se lia avec quelques-uns des hommes les plus célèbres de ces contrées. De retour dans sa patrie, il se consacra en 1694 au ministère évangélique, fut agrégé l'année suivante au corps des pasteurs, et nommé professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique en 1697. A cette place il joignit la chaire de théologie en 1705, et les remplit toutes deux jusqu'à sa mort arrivée en 1737. Il avait conçu le projet de réunir les diverses branches de l'Église réformée dont il était une des principales lumières. Son esprit de sagesse et de modération a exercé une heureuse et durable influence sur le clergé de Genève. On a réuni ses ouvrages sous ce titre : *Turrettini (J. A.) opera omnia,* Leuwarde, 1775, 3 vol. in-4°.

TURRETTINI (Michel), de la famille des précédents, né en 1646, mort en 1721, fut pasteur et professeur des langues orientales à Genève. On a de lui un *Catéchisme français à l'usage des commençants,* et quelques *sermons.*

TURRETTINI (Samuel), fils du précédent, né en 1688, le remplaça dans la chaire des langues orientales en 1718, fut nommé professeur de théologie l'année suivante, et mourut en 1727. On a de lui des thèses *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactarunt,* 1722, in-4°, traduites en français par Jacques-Théodore Leclerc, depuis professeur à Genève, et publiées avec un supplément, par l'auteur, sous ce titre : *Préservatif contre le fanatisme, ou Réfutation des prétendus inspirés des derniers siècles,* Genève, 1723, in-8°.

TURRIEN (François TORRES, plus connu sous le nom de *Turrianus*), né vers 1504 à Herrera, diocèse de Valence en Espagne, fut envoyé par Pie VI, en 1562, au concile de Trente, où il se déclara fortement contre la communion sous les deux espèces. De retour à Rome, il y prit l'habit de la société de Jésus, et mourut dans cette ville en 1584. On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques et une traduction d'auteurs ecclésiastiques, dont on trouve la liste dans Niceron, tome XXIX, pages 129-42. Le plus connu est son traité : *Pro canonibus apostolorum, et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum defensio adversus centuriatores magdeburgenses,* Florence, 1752; Paris, 1673; Cologne, 1575, in-8°. L'auteur y soutient l'authenticité des fausses *décrétales,* assertion qui a été facilement réfutée par David Blondel.

TURSELIN (Horace) *Voyez* **TORSELINO.**

TUSSER (Thomas), agronome, surnommé le *Varron anglais,* né en 1515, dans le comté d'Essex, mort à Londres vers 1580, essaya deux fois d'établir une ferme qui ne prospéra point. On trouve pourtant des connaissances et des vues sages dans l'ouvrage qu'il publia en vers sous ce titre : *Cinq cents objets de bonne agriculture* (*Five hundred points of good husbandry*). Ce livre, qui parut en 1557, obtint 12 éditions dans l'espace de 50

années. Les meilleures sont celles de 1580 et 1585; mais elles sont très-rares. Le docteur W. Mavor en a donné une nouvelle en 1812, précédée d'une *Notice* biographique sur l'auteur, et accompagnée de notes et d'un glossaire.

TUTCHIN (Jean), écrivain anglais sous le règne de Jacques II, devint la terreur du gouvernement par la virulence de ses pamphlets. A l'époque de la rébellion de Montmouth, il publia un libelle pour lequel il fut condamné par Jefferies à être fouetté dans les principaux marchés des provinces de l'Ouest. Afin d'éviter un châtiment aussi honteux, il adressa au roi une pétition dans laquelle il demandait à être pendu. A la mort du malheureux monarque, il écrivit contre sa mémoire avec tant de violence, qu'il s'attira le mépris de tous les partis. Il est auteur de l'*Observateur*, qu'il commença le 1er avril 1702. Outre ses ouvrages politiques et ses poésies, on lui doit un drame intitulé : *Le malheureux berger*, 1685, in-8°, qui a été imprimé dans la collection de ses poëmes. Vers la fin de sa vie, Tutchin, qui est appelé dans des vers faits en son honneur, *le capitaine Tutchin*, tomba dans la plus affreuse misère. Il mourut le 23 septembre 1707. On trouve quelques détails sur cet écrivain dans la *Biographie dramatique*, dans les OEuvres de Swift, et dans l'édition des OEuvres de Pope par Bowles.

TUTILON, bénédictin de St.-Gall, mort vers l'an 908, fut peintre, statuaire, poëte et musicien. Après s'être perfectionné par les voyages dans la théorie et la pratique des arts, il exécuta, tant pour son monastère que pour les pays voisins, divers ouvrages qui lui firent une grande réputation. On admirait surtout une image de la Vierge, qu'il sculpta dans la ville de Metz, et dont la perfection parut miraculeuse. Il faut conjecturer que Tutilon avait été richement doté par la nature, et qu'il ne lui manqua que de naître dans un meilleur temps.

TUTINI (Camille), historien, né à Naples vers 1600, entra dans les ordres, et s'occupa d'éclaircir l'histoire de sa patrie. Mais quelques idées hardies, jetées au milieu de beaucoup de détails insignifiants, le compromirent gravement et le forcèrent de se retirer à Rome, où il continua ses travaux sous la protection du connétable Colonne et du cardinal François-Marie Brancaccio, et mourut en 1667. Ses principaux ouvrages sont : *Dell' origine e fondazione de Seggi di Napoli, del tiempo in cui furono istituiti, della separazione de nobili dal popolo*, etc., Naples, 1644, in-4°; *Prospect. historiæ ordinis carthusiani*, etc., Viterbe, 1660, in-8°. (*Voyez* Soria, *Storici napoletani*, p. 608.)

TWARDOWSKI (Samuel), gentilhomme polonais et poëte célèbre, a publié des *odes*, des *épîtres* et deux poëmes, l'un dont le héros est Vladislas IV, 1649, et l'autre a pour sujet *la Guerre avec les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois*, etc., 1666. (Voyez *Bibliot. poet. polonor.* de Saluski.)

TWARTKO Ier, roi de Bosnie, était fils d'Étienne Cotromanowich, et beau-frère de Louis, roi de Hongrie, qui, en 1353, épousa la princesse Élisabeth, sa sœur. Il fut, à cette occasion, nommé duc de Croatie, de Dalmatie et de Slavonie. Son père étant mort en 1359, il lui succéda dans le duché de Bosnie. En 1376, vivement appuyé par Louis, il fut proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie. Le roi de Hongrie, croyant pouvoir compter sur la reconnaissance et la bravoure de Twartko, le plaça comme en avant-garde contre les musulmans, dont la puissance se déployait d'une manière effrayante pour la Hongrie. En 1383, Twartko, profitant lâchement des troubles qui, après la mort du roi Louis, divisèrent la Hongrie et la Pologne, entra dans la Dalmatie, prit Clissa, Scardona et Cattaro. En 1385, il se réconcilia avec la reine Élisabeth, veuve de Louis, promettant avec serment qu'il honorerait les filles du roi, Marie et Hedwige, qu'il les chérirait et les protégerait comme ses propres sœurs; mais dès l'année suivante il oublia ses promesses. La reine Élisabeth et sa fille Marie, ayant été arrêtées par Horvathi, duc de Croatie, et traînées de prison en prison, la première fut décapitée sous les yeux de sa fille, et celle-ci ne fut délivrée qu'après une longue captivité, sans que Twartko, son oncle, eût fait aucune démarche en sa faveur. Il s'entendit au contraire avec le duc de Servie, qui s'était révolté contre la Hongrie, donna asile aux meurtriers de la reine, et s'empara d'Ostrowicza et de Cattaro, où il fit armer une flotte pour attaquer Spalatro, Sebenigo, et soumettre toute la Dalmatie. Enfin, en 1388, Sigismond marcha contre ce prince félon, qu'il força de se soumettre; mais à peine était-il retiré, que Twartko entra dans la Dalmatie; Spalatro et Trau allaient se rendre, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Amurath Ier menaçait la Bosnie. Il se hâta de réunir ses troupes à celle de Lazare, prince de Servie, et le 15 juin 1389 fut livrée la sanglante bataille de Cossowo ou Cassovie, dans laquelle Amurath et Lazare perdirent la vie. Le fils de Lazare, ayant fait sa paix avec Bajazet, se reconnut vassal de la Porte Ottomane, et Twartko conclut aussi un traité ignominieux, d'après lequel il reçut du sultan un corps de troupes auxiliaires qui devait l'aider à enlever toute la Dalmatie et la Hongrie. Le 30 septembre 1389, ce prince, traître à la cause des chrétiens, vint à la tête de ses Turcs et de Bosniaques mettre le feu aux faubourgs de Zara. En 1390, il s'empara de Spalatro, de Trau, de Sebenigo, de Brazza et de Lezina : dans toute la Dalmatie, Jadra fut la seule place qui resta fidèle à la Hongrie. Twartko, qui mourut le 23 mars 1392, eut pour successeur son fils, dont l'article suit.

TWARTKO II, dit *Scurus*, continua les projets de son père, pour rendre la Bosnie indépendante. En 1398, et en 1402, Sigismond entra dans cette contrée; mais cette expédition n'eut point de succès. Twartko affermit sa domination en Dalmatie, et ayant établi un duc, il fit avec Vladislas, roi de Naples, une ligue offensive et défensive contre Sigismond. Celui-ci s'avança contre Twartko, qui assiégeait Srebernik. La place fut dégagée, en 1408. Sigismond, poussant ses avantages, enleva Dobor, capitale de la Bosnie : 162 rebelles, auxquels Twartko donnait protection furent arrêtés et décapités. Le royaume de Bosnie et de Rascie fut partagé et de nouveau rendu tributaire de la Hongrie; mais, en 1416, pendant que Sigismond était occupé au concile de Constance, les Turcs s'en emparèrent. Sigismond les ayant défaits le 4 octobre 1419, entre Nissa et Nicopolis, Twartko, qui sans doute s'était réconcilié avec lui, ré-

tablit sa domination dans la Bosnie septentrionale. Le 2 septembre 1427, voyant qu'il n'avait point d'héritier, il donna, par testament, ses États à la famille des Cilley, à laquelle il tenait par les femmes.

TWEDDEL (JOHN), littérateur et voyageur anglais, né, en 1769, à Threepwood près d'Hexham en Northumberland, fut enlevé aux lettres lorsqu'il avait à peine atteint sa trentième année. Il mourut de la fièvre dans le cours de ses voyages à Athènes, le 25 juillet 1799. Ses restes mortels furent déposés dans le Theseum, et indiqués par une inscription en langue grecque. Élève du collége de la Trinité, à Cambridge, il y fut souvent couronné pour des compositions, que des littérateurs du plus grand mérite l'encouragèrent à mettre au jour. Elles parurent en 1793, un vol. in-8°, intitulé : *Prolusiones juveniles, præmiis academicis dignatæ*. Ce recueil se compose de poëmes grecs et latins, d'Essais et de *Discours* en anglais, notamment sur la politique de Henri VII, et sur le caractère de Guillaume III.

TWELLS (LÉONARD), théologien de l'université de Cambridge, mort en 1742, est auteur d'une *Vie de Pokocke*, en anglais, et de quelques écrits de critique sacrée ou de controverse, tels que : *A critical examination of the late new text and version of the Testament, in greek and english*, et *a Vindication of the Gospel of St. Matthew*, in-8°.

TWINGER. *Voyez* **KOENIGSHOVEN.**

TWINING (THOMAS), savant anglais, né vers 1734, était fils d'un marchand de thé. Il étudia à l'université de Cambridge, où il dirigeait les concerts qui se donnaient aux jours des exercices académiques. Il était également versé dans la theorie et dans la pratique de la musique. Il joignait à la connaissance des langues classiques celle du français et de l'italien. Entré dans la carrière ecclésiastique, il y eut peu d'avancement malgré son mérite. Il avait été nommé recteur de White-Notley au comté d'Essex, en 1765; l'évêque de Londres lui donna, en 1770, la cure de Sainte-Marie à Colchester, et là s'arrêta sa fortune. Il mourut le 6 août 1804. On lui doit une traduction anglaise de la *Poétique d'Aristote*, avec des notes et deux *Dissertations* sur l'imitation poétique et musicale, 1789, in-4°; ouvrage qui l'a fait avantageusement connaître comme helléniste et comme critique. On a aussi de lui : *Précis historique sur les Pharisiens, avec un parallèle entre les anciens et les modernes*, 1798, in-8°.

TWISS (RICHARD), homme de lettres et voyageur, né en 1747 à Rotterdam, était fils d'un marchand anglais établi dans ce pays. Il visita successivement l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Bohéme, le Portugal, l'Espagne, et finit par l'Irlande, dont il ménagea peu les habitants dans une relation qu'il donna de son voyage. Les Irlandais se sont vengés sans faire de grands frais d'esprit ni de malice, en attachant son nom à un meuble de nuit aussi nécessaire que peu noble. Twiss mourut en 1821 à Comdon-Town, membre de la Société royale. On trouve dans l'*Annual biography and Obituary*, 1822, pages 446 et suivantes, des détails curieux sur son entrevue avec le patriarche de Ferney dans une de ses excursions. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Voyage en Espagne et en Portugal, fait en 1772 et 1773*, Londres, 1775, in-4°, cartes et fig.; traduit en français, Berne, 1776, in-8°; *Voyage en Irlande fait en 1775, avec la vue du saut des Saumons à Bally-hannon*, Londres, 1776, in-8°, fig.; traduit en français par Millon, an VII, in-8°, avec cartes et fig.; *Tournée à Paris pendant la révolution*, 1792, in-8°; des *Mélanges*, 1805, 2 vol. in-8°.

TWYNE (JEAN), antiquaire, né dans le Hamptonshire, mort en 1581, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De rebus albionicis, britannicis atque anglicis commentar. lib. II*, Londres, 1590, in-8°.

TWYNE (BRIAN), petit-fils du précédent, est auteur d'un ouvrage sur l'université d'Oxford, intitulé : *Antiquitatis acad. Oxoniensis apologia in tres libros divisa*, Oxford, 1608, in-4°. Le but de cet écrit est de prouver, contre l'opinion de Caïus, qu'Oxford est plus ancien que Cambridge.

TYCHO. *Voyez* **BRAHÉ** et **CURTZ.**

TYCHSEN (OLAUS ou plutôt OLOUF-GERHARD), célèbre orientaliste, né en 1734 à Tondern, duché de Sleswick, sut profiter dès sa jeunesse de toutes les occasions qu'il trouva d'apprendre les langues. On le vit étudier avec succès les antiquités grecques et latines, l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'indoustani et le tamoul; mais ce furent sans contredit l'hébreu rabbinique et le patois juif allemand qui l'occupèrent toujours de préférence. La facilité avec laquelle il parvint à parler et à écrire l'un et l'autre langage, attira sur lui les regards du docteur J. H. Callenberg, qui l'employa, mais sans succès, dans une mission dont le but était de convertir les juifs du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemark et de la Saxe. Tychsen, appelé à Butzow par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait d'y fonder une université, n'y eut d'abord que le titre d'agrégé (1760); mais trois ans après, il fut nommé professeur ordinaire des langues orientales. Lorsque l'université de Butzow fut réunie à celle de Rostock, il y continua ses fonctions. Il obtint successivement du duc de Mecklembourg les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, fut nommé membre de la Société royale d'Upsal et de l'Académie des inscriptions de Stockholm, honoraire de l'Académie royale de Padoue, de la Société royale des sciences de Copenhague, de celles de Berlin, de Munich, et enfin de l'université de Casan. Toutes ces distinctions flattèrent beaucoup sa vanité, qui d'ailleurs fut quelquefois assez grande pour lui faire rechercher un triomphe d'un moment dans des opinions paradoxales, dont il ne pouvait méconnaître la fausseté; toutefois il a rendu d'importants services à la littérature orientale dans deux de ses branches, l'interprétation des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, l'éclaircissement des monnaies musulmanes. Quant à ce qui regarde le premier objet on trouve ses explications dans divers recueils, tels que le *Journal pour servir à l'histoire de la littérature et des arts*, de Murr; les *Morceaux pour la littérature arabe* (*Beytraege zur arabischen litteratur*); la *Description des ornements impériaux et autres curiosités de la ville de Nuremberg*, du même auteur, etc. Sur l'autre objet favori de ses études, on se contentera d'indi-

quer : *Introductio in rem nummariam muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8°; et un supplément intitulé : *Introductio in rem nummariam muhammedanorum additamentum I*, ibid., 1796, in-8°. Tychsen mourut à Rostock en 1815.

TYDEMAN (Minard), savant hollandais, né le 20 mars 1741 à Zwolle en Ower-Yssel, mort le 1er février 1825, professa l'éloquence, le grec, le droit naturel et public dans plusieurs académies de sa patrie, et montra qu'il n'était pas moins propre aux affaires qu'à l'enseignement, par la manière dont il remplit les fonctions de greffier des états de sa province en 1790. Sans parler de plusieurs harangues académiques, des thèses ou dissertations publiées sous le nom de ses disciples, mais auxquelles il eut au moins beaucoup de part, on citera de lui : un *Mémoire sur l'origine du langage et sur le cratyle de Platon*, dans le *Recueil* de la Société philologique hollandaise de Leyde; *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium, enchiridion studiosi jurisprudentiae naturalis*.

TYERS (Thomas), écrivain anglais, né vers 1726, mort le 1er février 1787, avait des connaissances variées, résultat d'une immense lecture, mais peu de profondeur et d'originalité. Son esprit, sa fortune considérable et la douceur de son commerce, lui assurèrent beaucoup d'amis, parmi lesquels on compte Johnson, lord Hardwicke et l'évêque Lowth. Nous citerons de lui : *Rapsodies sur Pope*, 1781, 2e édition, 1782; *Essai historique sur Addison*, 1782, 1783; *Conversations politiques et familières*, 1784; *Esquisses biographiques sur le docteur Johnson* (dans le *Gentleman's Magazine*, 1784.)

TYMOUR. *Voyez* **TAMERLAN.**

TYMOUR-SCHAH, second souverain de la monarchie moderne à laquelle les voyageurs, les géographes et les historiens ont donné les divers noms d'*États des Abdallis*, de *pays d'Ahmed-Schahy*, de *royaume de Candahar et de Kaboul*, et enfin d'*Afghanistan*, naquit en décembre 1746 à Meschehd, dans le temps où son père Ahmed n'était encore que commandant de la garde Afghane du fameux roi de Perse Nadir-Schah. L'année suivante, Ahmed emmena son fils à Candahar, où il se fit proclamer roi. Tymour, élevé à la cour de son père, le suivit dans toutes ses expéditions. Il résida, pendant ses premières années, dans le Pendj ab; mais lorsqu'il eut atteint l'adolescence, il fut chargé du gouvernement de Hérat principalement habité par des Persans : aussi, quoiqu'il appartînt à la nation des Afghans, il n'eut jamais leur caractère dur et sauvage, ni leurs mœurs grossières, et l'on prétend même que leur langue ne lui fut jamais bien familière. Ayant appris la dernière maladie de son père, il partit pour Candahar; mais des ordres suprêmes le forcèrent de retourner à Hérat. Ces ordres étaient dictés par le vizir, qui voulait placer sur le trône son gendre Soliman, l'un des frères de Tymour. Dès que le roi fut mort (juin 1773), le vizir, malgré l'opposition qu'il éprouva dans le divan, donna la couronne à Soliman; mais il ne put réussir à lui former un parti puissant. Tymour accourut avec des forces supérieures, triompha, sans coup férir, du perfide qu'il fit mettre à mort, condamna Soliman à la reclusion, et resta paisible possesseur des États de son père. Ces États, plus vastes que la France, et formés aux dépens de la Perse, de l'Indoustan et de la Tartarie Ouzbeke, avaient plus de 250 lieues du nord au sud, depuis le fleuve Djihoun ou Amou (l'Oxus), jusqu'au Beloutchistan, et plus de 350 de l'est à l'ouest, depuis le Cachemire jusqu'à Hérat. Tymour n'avait pas l'humeur belliqueuse et conquérante de son père : loin de chercher à étendre les bornes de sa puissance, il ne s'obstina même point à garder la province de Pendj-ab ou de Lahor, sujet de continuelles hostilités entre le feu roi et les Seiks, et il finit par l'abandonner à ces dangereux voisins. Il mit tous ses soins à maintenir la tranquillité intérieure, à rendre ses sujets heureux, et il ne fit la guerre que pour leur défense. Le gouvernement des Afghans était féodal; les charges étaient héréditaires dans les principales familles, surtout dans celle de la tribu des *Douranis*, à laquelle appartenait la maison régnante. Tymour, se défiant du caractère remuant et ambitieux de cette tribu, débuta par changer le siége du gouvernement, qu'il transféra de Candahar, centre du pays des Douranis, à Kaboul, ville habitée par les Tadjiks, les plus paisibles et les plus soumis des sujets de la monarchie Afghane. Il suivit le même système dans le choix de ses ministres, qu'il conserva durant tout son règne. Sans priver les chefs douranis de leurs charges et de leurs dignités, il affaiblit réellement leur crédit et leur considération extérieure, en créant de nouveaux emplois, dont les titulaires lui furent entièrement dévoués. Il confia le gouvernement des provinces à des hommes nouveaux et sans influence, et sut par ce moyen se mettre à l'abri des révoltes et assurer le recouvrement des impôts. Ses finances furent réglées avec tant d'économie qu'il eut toujours un trésor disponible pour les circonstances imprévues, sans avoir besoin, pour faire face aux dépenses de son gouvernement, de recourir aux avanies et aux expéditions militaires, si en usage chez les nations à demi civilisées. Il retint les chefs douranis à sa cour; mais pour qu'ils n'eussent aucun moyen de troubler l'État, il n'admettait point de soldats de leur tribu dans la capitale. Quoiqu'il pût mettre 200,000 hommes sur pied, ses troupes réglées ne consistaient qu'en un corps de 30,000 cavaliers, composé de Persans et de Tadjiks, qui formaient sa garde et portaient le nom de *Gholam-schah* (esclaves du roi). Ces troupes (sorte de Mameluks), bien payées, et jouissant de beaucoup de priviléges, furent assez puissantes pour maintenir dans le devoir les provinces voisines de la capitale. Quelques troubles éclatèrent à Balkh, dans le Khoraçan, dans le Seïstan, à Cachemire, à Moultan : Tymour-Schah les déjoua par sa vigilance, ou les réprima par ses trésors ou par ses armes. La seule révolte qui compromit la sûreté de l'État et la vie du roi fut celle qui eut pour but, en 1779, de lui donner pour successeur Iskander, un de ses frères : elle fut machinée par un derviche qui s'était fait une grande réputation de sainteté, et l'exécution en fut confiée à Feyz-Ullah kan, chef d'une puissante tribu. Ce général, chargé d'aller attaquer les Seiks dans le Pendj-ab, marcha sur Peïschour, sous prétexte d'y exercer ses troupes devant le roi, et surprit d'abord cette place, après avoir égorgé la garde de l'une des portes. Tymour n'eut que le temps de gagner l'étage le plus élevé de son palais. Ses fidèles gholam-schah le délivré-

rent bientôt, et firent un carnage horrible des troupes de Feyz-Ullah, qui, pour la plupart, ignoraient les projets de leur chef. Ce rebelle fut mis à mort; mais le prince et le coupable derviche furent seulement incarcérés. En 1781, Tymour-Schah alla en personne recouvrer le Moultan que le gouverneur avait livré aux Seiks. Ceux-ci furent mis en déroute près de Moultan, et la ville fut prise après un siége de quelques jours. Vers la même époque, les Talpouris, s'étant révoltés, chassèrent le nabab du Sind, tributaire du roi de Kaboul. L'arrivée d'une armée Afghane obligea les rebelles à se retirer dans leurs déserts, et les habitants naturels à s'enfuir sur les montagnes. Les troupes de Tymour-Schah mirent tout le pays à feu et à sang, et rétablirent le nabab dans son poste : mais aussitôt qu'elles se furent éloignées, les Talpouris reparurent, et défirent, en 1786, un général afghan : malgré cet avantage, ils eurent recours aux négociations, et moyennant un tribut qu'ils s'obligèrent à payer au roi de Kaboul, ils demeurèrent maîtres du pays, et obtinrent un de leurs chefs pour nabab. Tymour-Schah, à l'exemple de son père, prit quelque part aux affaires de la Perse orientale : héritier de sa reconnaissance envers les descendants de Nadir-Schah, il protégea le vieux et aveugle Schah-Rokh contre les usurpations de ses fils, et les agressions de ses voisins, et il le maintint dans la souveraineté de Meschehd et d'une partie du Khoraçan. Les Tartares Ouzbeks ne se bornaient pas, suivant leur antique usage, à infester par leurs incursions continuelles et leurs ravages les frontières de la Perse et de l'Afghanistan. Conduits par le fameux Schah Mourad, régent du royaume de Bokhara, ils reprenaient sur les Afghans quelques portions du territoire que ceux-ci avaient usurpé sous leur premier roi. Tymour, avant de déclarer la guerre à Schah-Mourad, lui écrivit une lettre pleine de sagesse et de modération, qui ne produisit aucun effet : au printemps de 1789, il marcha vers Coundouz à la tête de 100,000 hommes, mais à petites journées, afin de laisser le temps au souverain des Ouzbeeks de faire des propositions pacifiques. Quelques hostilités peu importantes eurent lieu près d'Akchehr; elles se terminèrent par une paix dont le rusé Schah-Mourad recueillit tout le profit, et laissa tous les honneurs au confiant et généreux Tymour-Schah. L'un garda toutes ses conquêtes; l'autre perdit beaucoup de monde par le froid et la neige, en traversant le Caucase indien pour revenir dans sa capitale. Le chagrin d'avoir manqué le but de cette expédition aigrit, sans doute, le caractère du roi de Kaboul, et provoqua le seul acte d'injustice et de cruauté que l'histoire ait à lui reprocher. Pendant sa dernière absence, un rebelle, après avoir causé beaucoup de maux à la province de Peischour, s'était rendu volontairement au prince qui en était gouverneur. Tymour ne laissa pas de livrer ce malheureux à la vengeance d'un ennemi implacable. Il est fâcheux qu'on n'ait à consulter, pour l'histoire moderne de l'Inde et d'une grande partie de l'Asie, que les voyageurs et les compilateurs anglais, dont les ouvrages sont presque tous, plus ou moins, pleins d'erreurs, d'inexactitudes, d'omissions et de contradictions. Ce n'est pas ici le lieu de signaler les fautes qu'ils ont commises à cet égard : qu'il suffise de remarquer que Forster, Taylor, Elphinston, Pottinger et Malcolm, qui ont parlé de Tymour-Schah, méritent le même reproche : ils ne s'accordent que sur un point, et c'est pour l'accuser d'indolence, d'avarice et de lâcheté. On sait que les auteurs anglais ont coutume de traiter de barbares, de tyrans, les princes de l'Orient qui peuvent causer de l'inquiétude à la puissance britannique, ou qui osent résister à sa despotique ambition. Il paraît qu'ils ne ménagent pas même les princes humains et pacifiques. Aussi n'est-ce point dans leurs écrits, mais dans notre correspondance diplomatique, que nous avons trouvé un trait qui suffit pour placer Tymour-Schah au rang des meilleurs rois : il est extrait d'un Mémoire persan, envoyé de Bagdad. Deux années de sécheresse ayant occasionné une extrême disette dans les beaux pays de Badakschan et de Cachemire, le roi de Kaboul, touché du malheur des peuples de cette dernière province, marcha à leur secours, au commencement de 1785, avec toute sa cour, emmenant des convois immenses de provisions de toute espèce, et plusieurs milliers de bœufs, qui, employés au transport des comestibles, devaient ensuite servir à la nourriture des musulmans. Son camp ressemblait à une foire. Des distributions de vivres s'y faisaient aux malheureux affamés, qui accouraient en foule de toutes parts; mais la peste, suite ordinaire de la famine, exerça bientôt les plus cruels ravages parmi cette multitude de gens rassemblés sur un même point. Les soins bienfaisants et les précautions que prit Tymour-Schah ne purent empêcher la mort d'un très-grand nombre d'individus. Les chaleurs de l'été firent enfin cesser le fléau : des pluies abondantes vinrent féconder les campagnes. Alors Tymour, après avoir fait reconduire dans leurs foyers les habitants échappés à l'épidémie, et leur avoir accordé tous les moyens d'indemnité et d'encouragements dont ils avaient besoin, partit comblé des bénédictions de ses sujets. Ce monarque bienfaisant mourut le 20 mai 1793, et eut pour successeur le fougueux et imprudent Zeman-Schah, l'un de ses fils.

TYMPE (JEAN-GOTTFRIED), savant théologien, né en 1699 à Biedritz, dans le duché de Magdebourg, mort professeur à l'université d'Iéna en 1768, avec la réputation d'un des premiers orientalistes de l'Allemagne, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement : *Schediasma, quo iterandæ concordantiarum, pronominum tàm separatorum... scripturæ sacræ Vet. Test. originalis rationes exponuntur*, Iéna, 1723; *Prima quinque Geurseos capita et pars sexti hebraicè...; in usum auditorum*, Iéna, 1727, in-8°.

TYNDAL. *Voyez* **TINDAL.**

TYPOTIUS (JACQUES TYPOEST, plus connu sous le nom latinisé de), historien, né à Bruges vers le milieu du 16e siècle, étudia le droit à Louvain, mais il ne l'y professa jamais, comme on l'a prétendu. Appelé à la cour de Jean III, roi de Suède, il s'y fit beaucoup d'ennemis par son humeur satirique, fut mis en prison en 1582, et ne recouvra la liberté qu'à l'avénement de Sigismond III (1594). Alors il se retira près de l'empereur Rodolphe II, qui le nomma son historiographe, et mourut à Prague en 1601. Outre un livre d'emblèmes (*Symbola divina et humana*), recherché pour les belles

estampes de Sadeler, on citera de lui : *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis, non regis Sigismundi tantùm et principis Caroli, sed et majorum*, Francfort, 1605, in-8°, très-rare. Bayle lui a donné un curieux article dans son dictionnaire.

TYPOU. *Voyez* **TIPPOU.**

TYRCONNEL (RICHARD **TALBOT**, duc DE), fils de Pierre Talbot, gentilhomme irlandais, fut accusé, en 1677, d'avoir trempé, avec son père, dans une conspiration qui aurait été, dit-on, formée par les catholiques d'Angleterre, d'accord avec les puissances étrangères, pour assassiner le roi Charles II, massacrer les protestants, et rétablir le culte romain. Mais ce n'était qu'une fable inventée par les protestants, et J. Gordon, auteur d'une *Histoire d'Irlande*, quoique peu favorable aux catholiques, avoue lui-même qu'elle ne prit quelque consistance que parce qu'elle coïncidait avec les vues de certains personnages et avec les notions populaires. Quoi qu'il en soit, Richard Talbot fut arrêté, mais comme on ne trouva rien de suspect dans sa conduite, on lui permit, après avoir donné caution, de sortir du royaume. Il rentra bientôt en faveur à la cour, par la protection que lui accordait le duc d'York, depuis Jacques II, et fut promu au grade de lieutenant général. La même influence lui fit donner, en 1684, le commandement absolu du département militaire de l'Irlande. Il n'était pas encore arrivé à son poste, dont il n'aurait peut-être jamais exercé les fonctions, parce que Charles II paraissait disposé à changer de mesures et de conseillers, lorsque ce souverain mourut le 6 février 1685. A son avénement au trône, Jacques II créa Talbot comte de Tyrconnel, et l'envoya, l'année suivante, en Irlande pour commander l'armée, avec un pouvoir indépendant du lord lieutenant. Il avait des instructions particulières pour l'admission des catholiques aux franchises des corporations, aux offices de shérifs et de juges de paix, et il était autorisé à admettre indistinctement dans les troupes tous les sujets du roi, quelle que fût leur religion; mais il parait que, par ses ordres, on n'y admit que des catholiques. Le zèle que Tyrconnel mettait à servir les projets de Jacques II fut récompensé par le titre de vice-roi et de lord député d'Irlande. Gordon, dont le témoignage ne doit cependant être admis qu'avec beaucoup de défiance, affirme qu'il se montra « précipité dans ses desseins, furieux et implacable dans ses ressentiments, insolent à l'égard de ses supérieurs et despote envers ses inférieurs. » Accusé par le parlement, il se rendit à Chester auprès du roi, et n'eut pas de peine à se justifier. Il lui fut plus difficile de résister à la cabale formée contre lui par le P. Peters, confesseur de Jacques II, qui voulait faire nommer à sa place le comte de Castlemain. Soutenu avec chaleur par les ministres de France, Tyrconnel voulut convaincre son souverain de son habileté et de son zèle en renversant tout l'établissement des protestants d'Irlande. Quoique les mesures qu'il avait prises à ce sujet parussent devoir faire réussir son projet, Jacques II fut forcé d'y renoncer en voyant combien il excitait la désapprobation générale. Tyrconnel, instruit des menées du prince d'Orange, en informa son maître; mais celui-ci, plongé dans une imprudente sécurité, refusa d'y croire et ne prit aucune mesure. Lorsque les préparatifs du prince ne furent plus contestés, Tyrconnel résolut de tenter quelques efforts pour soutenir son légitime souverain : il ordonna des levées nombreuses, fit sortir de Dublin la garnison qui était composée de protestants, et y envoya le régiment du comte d'Antrim, formé entièrement de catholiques romains, de montagnards irlandais et d'Écossais au nombre de 1200. Mais la crainte qu'on avait su inspirer aux habitants, en répandant le bruit qu'on allait faire un massacre général des protestants, les détermina à se soulever et à s'opposer à l'entrée de ses troupes; et ce ne fut qu'après une vive résistance, qu'ils consentirent à ce que la nouvelle garnison fût composée au moins pour la moitié de protestants. Apprenant avec effroi l'état désespéré des affaires de Jacques II, Tyrconnel témoigna un moment le désir de résigner son emploi; mais il se décida bientôt après à continuer de servir son malheureux souverain, à cette époque réfugié en France. Lorsque ce prince revint en Irlande, avec les secours que Louis XIV lui avait accordés, Tyrconnel, qui venait d'être créé duc, le reçut à Corke, et l'accompagna quand il fit son entrée à Dublin. Jacques II eut d'abord quelque succès, mais il fut bientôt forcé d'abandonner l'Irlande. Tyrconnel y resta pour soutenir ses intérêts; envoyé pour solliciter des secours en France, il n'en rapporta que des vêtements et environ 8,000 livres sterling, somme bien insuffisante pour apaiser le mécontentement des soldats. Malgré l'injustice qui avait été commise à son égard, puisque Jacques II lui avait ôté l'administration des affaires civiles, il n'en continua pas moins de servir sa cause de tous ses moyens; mais après les succès obtenus par le général Ginckle, il proposa de se soumettre au nouveau souverain d'Angleterre, et mourut bientôt après abreuvé de chagrins, sous le poids du mépris de ceux même dont il avait partagé les opinions, et qui affectaient de le considérer comme un traître.

TYRRELL (JACQUES), historien et écrivain politique, né à Londres en 1642, mort à Shotover, près d'Oxford, en 1718, concourut de tout son pouvoir à la révolution qui renversa Jacques II, et tenta d'établir les droits de Guillaume III à la couronne, dans 14 dialogues (en anglais), qu'il recueillit en un vol. in-fol., sous ce titre : *Bibliothèque politique, ou Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais*, etc. Son principal écrit est l'*Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre depuis les temps les plus anciens*, publiée de 1700 à 1704, 5 vol. in-fol.

TYRTÉE, poëte fameux par ses chants guerriers, était Athénien, et florissait vers la 4e année de la 23e olympiade (an 684 avant J. C.). Fatigués de la résistance que leur opposaient les Messéniens, leurs ennemis, les Spartiates, après avoir consulté l'oracle de Delphes, demandèrent aux Athéniens de leur envoyer un homme qui pût les aider de ses conseils; ceux-ci, peu jaloux de contribuer à la puissance d'une nation rivale, leur envoyèrent Tyrtée par une sorte de dérision. Cet auxiliaire était un pauvre maître d'école borgne et boiteux; mais, sous ces dehors, il cachait une âme ardente et un puissant génie. Ses chants guerriers enflammèrent un peuple belliqueux, relevèrent son courage abattu par une première défaite, et terminèrent

par une victoire une guerre qui avait duré 18 ans. Les Lacédémoniens, en reconnaissance des services que Tyrtée leur avait rendus, lui accordèrent le titre de citoyen, et une loi ordonna qu'à l'avenir les généraux fissent réciter ses poésies à l'armée rassemblée autour de leurs tentes. Tyrtée, flatté de ces honneurs, fixa sa demeure à Sparte. L'histoire se tait sur la suite de la vie et sur la mort de ce poëte qu'Horace place à côté d'Homère. Nous ne possédons que trois fragments de ses chants. Ils ont été imprimés, en 1568, dans un *recueil* de poésies publié par Fulvius Ursinus, et par Brunck au tome Ier de ses *Analectes*. Klotz en donna une édition particulière, avec un *commentaire*, Altenbourg, 1764, 1767, in-8°. On en a une traduction italienne, par Lamberti, Paris, 1801, in-4°, et une française, par M. Hautome, ibid., 1826, in-12. M. F. Didot a publié aussi, en 1826, les *Fragments de Tyrtée*, avec une traduction en vers, in 8°.

TYRWHITT (Thomas), habile critique, né à Londres en 1730, mort le 15 août 1786, avait fait une étude approfondie des langues anciennes, et connaissait presque toutes celles de l'Europe. Son goût pour l'étude ne lui permit de garder que peu de temps deux emplois honorables, celui de sous-secrétaire au département de la guerre, et plus tard celui de secrétaire de la chambre des communes. Nous citerons de lui : *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakspeare*, Londres, 1766, in-8°; *Explication de plusieurs inscriptions grecques* dans l'*Archæologia britannica*, ibid., 1770, in-4°; une excellente édition des *Contes de Cantorbury*, par Chaucer, avec des *notes* et un *glossaire*, ibid., 1772-1778, 4 ou 5 vol. in-8°; Oxford, 1798, 2 vol. in-4°; *Dissertatio de Babrio, fabularum æsopicarum script.*, ibid., 1776, in-8°; Erlangen, 1785, in-8°.

TYSONS (James), poëte dramatique, né en 1799 à Londres, où il mourut le 12 juillet 1820, n'avait que 15 ans lorsqu'il commença à écrire dans le *Morning Chronicle*, et qu'il publia (1815), un pamphlet d'économie politique (*a Brief historical View*, etc.) qui fut favorablement accueilli. Ses tragédies de *Léoni* et de *Ruffin* avaient été refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, lorsqu'il fit en 1816 un premier voyage en France, où il revint en 1819. C'est pendant ce dernier voyage qu'il rédigea, sous la forme de lettres, ses *Observations* sur plusieurs points de notre état social à cette époque. Un de ses amis, qui a recueilli ses diverses compositions sous le titre de *Letters, Poems*, etc., Londres, 1822, in-12, a placé en tête une *Notice* sur sa vie. Tysons avait entrepris une *Histoire du gouvernement civil de l'Angleterre*, que sa mort prématurée l'empêcha de terminer.

TYSSENS (Pierre), né à Anvers en 1625, obtint, comme peintre d'histoire, une si grande réputation, qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. L'amour du gain lui fit abandonner ce genre auquel il devait sa célébrité, pour se consacrer au portrait; et toutes les personnes un peu considérables de la Flandre voulurent avoir le leur de sa main. Sa vogue excita l'envie, et ses ennemis dénigrèrent quelques-uns de ses portraits avec un si grand acharnement, qu'il crut devoir revenir au genre historique. Il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et les ouvrages qu'il produisit purent faire considérer comme un bonheur pour lui, les attaques de ses envieux. Les tableaux de l'Assomption, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église Saint-Jacques d'Anvers, enleva tous les suffrages, et le mit au premier rang des plus habiles peintres de son pays. Il peignit, pour l'église des Carmes, quelques tableaux qui n'eurent pas moins de succès. Celui du maître-autel des religieux de Liliendael, à Malines, représentant plusieurs saints et saintes de leur ordre, qui adorent la sainte Trinité et révèrent la Vierge, placée dans une gloire au haut du tableau; le martyre de sainte Catherine, dans la collégiale de Saint-Martin, à Alost; saint Guillaume en extase, chez les Guillelmites, et plusieurs autres ouvrages qu'il serait trop long de citer, soutinrent sa grande réputation. Peu de peintres de son pays ont eu un aussi grand goût du dessin; sa composition pleine de feu et d'enthousiasme est encore rehaussée par un pinceau sûr et hardi, et une couleur franche et vigoureuse. Il n'est pas moins supérieur par la manière dont il traite le fond de ses tableaux : il s'y montre savant en architecture et en perspective. En 1661, il était directeur de l'Académie de peinture d'Anvers. Il mourut en 1692.

TYSSENS, peintre, naquit à Anvers en 1660. On croit qu'il était fils du précédent. Après avoir appris son art en Flandre, il se rendit, jeune encore, en Italie, et séjourna longtemps à Rome. Il avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc. Il disposait ces différents objets avec beaucoup d'adresse, et les faisait valoir par l'éclat d'une bonne couleur. Arrivé à Rome, un marchand de tableaux l'employa longtemps et sut tirer un parti avantageux de ses ouvrages, dont les artistes faisaient le plus grand cas. De Rome il se rendit à Naples et à Venise, où il étudia le secret de la couleur, et où il vit les artistes rechercher également ses tableaux. Il voulut alors rentrer dans son pays, où le genre de son talent réussit peu. Il se rendit à Dusseldorf, au moment où l'électeur Palatin formait son cabinet : ce prince le chargea d'acheter pour lui les plus beaux tableaux de la Flandre et de la Hollande. Tyssens mit tant d'activité dans cette commission, qu'il eut formé en peu de temps la plus riche collection. Il se maria à Anvers, et résolut de reprendre la peinture; mais voyant que son genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses fleurs eurent peu de succès; mais ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondekoeter. Il passa alors en Angleterre, où il vit ses ouvrages très-estimés, et il y mourut.

TYSSENS (Augustin), peintre d'Anvers, frère du précédent, et né vers l'an 1659, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses tableaux représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc., dans le goût de Berghem; et les devants sont enrichis de plantes, de ronces, peintes d'après nature : ses figures sont dessinées avec esprit et peintes avec finesse; sa couleur est excellente, et l'ensemble de sa composition est agréable. Il fut directeur de l'académie d'Anvers, en 1691.

TYTLER (William), littérateur, né à Édimbourg en 1711, mort en 1792, cultiva en même temps la poésie, la musique et la peinture, sans négliger les études philosophiques. Nous citerons de lui : *Recherche historique et critique sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Écosse, et examen des histoires du docteur Robertson et de Hume, relativement à ces témoignages*, 1759, in-8° : cet ouvrage, traduit en français, a été réimprimé en 1790 en 2 vol. ; *Dissertation sur la musique écossaise*, dans l'*Histoire d'Édimbourg*, par Arnot. Ce fut Tytler qui mit au jour, en 1783, les *Restes poétiques de Jacques Ier, roi d'Écosse*, précédées d'une *Dissertation* sur la vie et les écrits de ce prince.

TYTLER (Alexandre Fraser), lord Woodhouselee, fils du précédent, mort à Édimbourg en 1813, fut un des juges de la cour de session et de la haute cour de justice en Ecosse. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la traduction*, 3e édition, 1813, in-8° ; *Éléments de l'histoire générale, ancienne et moderne*, etc., 6e édition, Londres, 1617, 2 vol. in-8°.

TYTLER (Henri-William), médecin anglais, mort à Édimbourg en 1808, à l'âge de 56 ans, est auteur d'un *Voyage au cap de Bonne-Espérance en Angleterre* (*Voyage home from the cap of Good Hope*), et de plusieurs traductions en vers de poëtes anciens, très-estimées pour leur fidélité.

TZETZÈS (Jean), poëte et grammairien grec, né vers 1120 à Constantinople, eut une incontestable facilité pour écrire et beaucoup d'érudition, mais plus encore de jactance et de vanité. On ne connaît de sa vie que quelques particularités peu intéressantes. Si, comme on le croit, il est l'auteur d'un petit poëme sur la mort de l'empereur Alexis Comnène, il a dû vivre jusqu'en 1183. Sans attacher à ses ouvrages le prix qu'il y mettait lui-même, on conviendra avec du Theil qu'il est possible d'en tirer un parti avantageux pour l'éclaircissement des passages obscurs chez les anciens auteurs. Ses principaux écrits sont : *Chiliades XIII, sive variarum historiar. liber, versibus politicis gr. conscriptus* : ce recueil, dans le genre des *ana*, publié pour la première fois avec une version latine de Paul Lacisio de Vérone, et une *Préface* de Nicolas Gerbelius, Bâle, 1546, in-fol., à la suite de l'*Alexandra* de Lycophron, très-rare, a été reproduit par Lectius dans les *Poetæ græci veteres*, Genève, 1614, tome II, page 274, et réimprimé par les soins de Kiesling, Leipzig, 1826, in-8° ; *Allegoriæ myth., phys., morales, carmen iambicum*, Paris, 1616, in-8°, avec une version latine ; *Carmina iliaca, cum ipsius Tzetzæ scholiis græcis et notis Fred.-Nath. Mori* (ed. Theoph. Schirach), Halle, 1770, in-8°, réimprimé sous ce titre : *Ante-Homerica, Homerica, Post-Homerica*, Leipzig, 1793, in-8°. (*V.* la *Biblioth. græca* de Fabricius, et l'*Histoire de la littérature grecque*, par Schoell, etc.)

TZETZÈS (Isaac), frère du précédent, fut pourvu d'une des principales dignités de la ville de Berrhoée, près du lac de Bebois, dans la Macédoine. Il partagea le goût de son frère pour les lettres et les sciences : aussi lui a-t-on attribué longtemps, sur la foi de quelques copistes, le *Commentaire sur l'Alexandra* de Lycophron, dû à Jean Tzetzès.

TZETZI ou **DETZI** (Jean-Barovius), en latin *Decius*, littérateur, né à Tolna, dans la Transylvanie, vers le milieu du 16e siècle, s'instruisit dans les langues anciennes, la philosophie et la jurisprudence, et visita, pour perfectionner ses connaissances, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse et une partie de l'Allemagne. L'époque de sa mort est incertaine. On cite de lui : *Hodoiporicum itineris transylvanici, moldavici*, etc., Wittenberg, 1587, in-4° ; *Syntagma institutionum juris imperialis hungarici, quatuor perspicuis quæstionum ac responsionum libris comprehensum*, Clausenbourg, 1593, in-4°, rare.

TZSCHIRNER (le docteur H. G.), théologien, né en 1778 près de Chemnitz, en Saxe, avait été appelé deux fois à une chaire de théologie à Wittenberg, quand il accepta, en 1809, celle qu'on lui offrit à Leipzig, et se plaça bientôt au premier rang des prédicateurs protestants. Sa carrière fut des plus laborieuses, et sa mort, arrivée en 1828, fit quelque sensation en Allemagne. On a parlé beaucoup de son dernier ouvrage *sur le catholicisme en France*. Cet écrit, publié par Krug, est demeuré incomplet. Nous citerons encore son *Traité sur le catholicisme et le protestantisme considérés sous le point de vue politique*, traduit en français, Strasbourg, 1823.

U

UBALDINI (Roger de'), archevêque de Pise, est célèbre pour avoir fait mourir le comte Ugolin. Il était d'une famille illustre et gibeline de la noblesse immédiate du Mugello dans les Apennins, où possédant un grand nombre de châteaux, elle conserva son indépendance jusqu'au 18e siècle. Roger de' Ubaldini fut élevé à l'archevêché de Pise, en 1276, l'année même où le comte Ugolin de la Gherardesca, qui s'était allié aux Guelfes et aux ennemis de sa patrie, obtint, à la pointe de l'épée, d'être rappelé à Pise. Roger, qui n'avait jamais varié dans son parti, fut dès lors considéré comme le vrai chef des Gibelins, tandis qu'Ugolin, qui n'avait d'autre but que sa propre élévation, passait sans scrupule des Gibelins aux Guelfes : après s'être allié à Roger, il lui manqua de parole, et l'outragea même avec arrogance. En 1288, Ugolin refusa de recevoir Roger pour associé dans la seigneurie, quoique ce partage eût été la condition de leur alliance, et qu'il fût sanctionné par le choix du peuple. Bientôt après il tua de sa main un neveu de l'archevêque, qui lui adressait quelques reproches avec trop de liberté. Roger de' Ubaldini attendit le moment favorable pour appeler les Gibelins à la vengeance ; quand il l'eut trouvé, il donna lui-même le signal à son parti de prendre les armes et fit sonner le tocsin. Après avoir arrêté Ugolin, il le fit enfermer avec ses enfants dans une tour, dont il jeta les clefs dans l'Arno. Le

Dante a représenté Ugolin exerçant dans l'enfer une éternelle vengeance sur le crâne de l'archevêque Roger. La maison des Ubaldini a produit quelques généraux distingués dans le 14e et le 15e siècle. Azzo et Jean d'Azzo de' Ubaldini furent formés à l'école d'Albéric de Barbiano. Maguinardo de Susinana acquit quelque réputation au milieu du 14e siècle. Enfin, Berardino de la Carda de' Ubaldini, qui servait avec distinction dans l'État de l'Église, passait pour être père de Frédéric II de Montefeltro, celui qui, en protégeant les lettres et les arts, donna tant de lustre au duché d'Urbin.

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence vers 1524, mort à la fin du 16e siècle en Angleterre, où ses opinions religieuses l'avaient forcé de chercher un asile, a publié : *la Vita di Carlo Magno*, Londres, 1581, in-4° ; *Descrizione del regno di Scozia e delle isole sue adjacenti*, Anvers, 1588, in-fol.; *le Vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4°.

UBALDIS (Balde de). *Voyez* **BALDE**.

UBERTI (Farinata des), chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du 13e siècle, avait été chassé de sa patrie avec tout son parti, le 20 octobre 1250. Dès que Manfred se fut affermi sur le trône de Naples, Farinata des Uberti se rendit auprès de lui. Il lui fit sentir de quelle importance il était pour le roi de l'Italie méridionale d'occuper en Toscane une partie de son armée, et d'assurer son influence sur le seul pays par lequel ses ennemis pussent parvenir jusqu'à lui. Il n'obtint cependant qu'avec peine des renforts insuffisants ; mais il ne s'empressa pas moins de les conduire au combat, pour engager Manfred, par point d'honneur, à lui envoyer de nouvelles troupes. Par la supériorité de son esprit et de son caractère, il sut diriger en même temps les conseils des Guelfes de Florence, ses ennemis, dont il nourrissait la présomption, pour les faire tomber dans le piége ; ceux des Gibelins émigrés, qui, tout en le suivant, étaient jaloux de son autorité ; ceux enfin de ses alliés, le roi de Naples et la république de Sienne, qui ne le secondaient qu'avec mollesse, et n'écoutaient ses avis qu'avec défiance. Malgré les Florentins et les Siennois, il réussit, le 4 septembre 1260, à engager la grande bataille de l'Arbia. Le parti gibelin dut la victoire à l'habileté de Farinata des Uberti. Il lui dut encore l'avantage que les Gibelins en retirèrent ; Farinata poursuivit l'ennemi avec rapidité, soumit toutes les villes de la Toscane, et entra dans Florence même, qui fut prise par les Gibelins, le 27 septembre ; mais peu s'en fallut que Farinata ne vît alors s'échapper de ses mains tous les fruits de sa victoire. La patrie qu'il venait de reconquérir était généralement odieuse au parti gibelin. On savait que le peuple de Florence était attaché aux Guelfes, et qu'il profiterait de la première occasion favorable pour retourner à son ancien parti. Dans une diète tenue par les vainqueurs, il fut résolu d'une voix unanime de raser Florence jusqu'à ses fondements. Farinata seul, dans cette assemblée nombreuse et turbulente, osa prendre la défense d'une patrie qu'il venait de combattre et de vaincre. Il plaida avec l'énergie d'un guerrier qui ne connaît point de crainte, avec l'éloquence qui part d'une grande âme. Il entraîna l'assemblée au milieu de laquelle il parlait ; il fit rougir ceux qui jusqu'alors avaient écouté l'égoïsme et ses étroits calculs ; il fit taire la haine et trembler l'envie, et fit assurer par les Gibelins la conservation de la capitale du pays guelfe. On croit qu'il mourut avant le 11 novembre 1266, jour où les Gibelins furent de nouveau chassés de Florence. Il doit à la manière dont le Dante le présente dans l'*Enfer* une partie de sa célébrité.

UBERTI (Boniface ou *Fazio degli*), petit-fils du précédent, fut enveloppé dès sa naissance dans les malheurs qui pesèrent sur sa famille. Ébloui de la gloire du Dante, il donna une description poétique de la terre à peu près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage ; mais il ne put qu'effleurer son sujet, et laissa seulement un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. C'est là ce qui compose son poëme du *Dittamondo* (les dicts du monde), mauvaise copie d'un grand modèle. Ce poëme, dont les premières éditions fourmillent de fautes, a été réimprimé avec les corrections nombreuses de Perticari (Milan, 1826, in-12). Mais elles n'ont pas suffi pour épurer le texte, et Monti croit impossible qu'on parvienne à le rétablir. L'ouvrage ne vaut pas la peine qu'on se donnerait. Uberti vécut dans la plus grande détresse, et mourut à Vérone peu après l'année 1367. Quelques-unes de ses poésies furent recueillies par Allacci ; d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12, et dans un *Recueil de poésies toscanes*, publié par Ph. Giunta, Florence, 1527, in-8°,

UCELLO (Paolo), peintre florentin, né en 1389. Jusqu'à lui la perspective était restée dans l'enfance ; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoit de Majano et Masaccio l'avaient poussée un peu plus loin que Giotto et son école ; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Manetti, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études : on l'entendait répéter souvent : « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fît faire des progrès à cet art, et n'ajoutât à ses lumières, soit en peignant des *édifices* ou des *colonnades*, qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses ; soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giotto. Dans le cloître de Ste.-Marie Nouvelle, on voit encore quelques traits de l'*Histoire d'Adam* et de *Noé*, remplis d'une foule d'imaginations tout à fait neuves en ce genre. On y remarque en outre des paysages ornés d'arbres et d'animaux, peints avec tant de perfection et de vérité, qu'on peut l'appeler le Bassan de cette époque. Un de ses plaisirs était d'avoir chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner ; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello*, sous lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté, en terre verte, le portrait équestre et d'une proportion colossale de *Jean Aguto* ou *Hawkwood*, condottière anglais au service de la république de Florence. Ce fut la première fois que la peinture osa autant, et elle ne parut point trop oser. Il en donna quelques autres exemples à Padoue, en y

peignant également en terre verte, dans les palais des Vitali plusieurs figures de *Géants*. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de petites peintures. Les *Triomphes de Pétrarque*, que l'on voit peints sur quelques petites armoires de la galerie de Florence, sont attribués à Paolo par quelques connaisseurs. Il mourut en 1472.

UCHANSKI (Jacques), archevêque de Gnesne et primat de Pologne, se fit connaître à la cour de Sigismond-Auguste, qui, à la recommandation de la reine Bonne, le nomma référendaire du royaume. Ayant rempli cette place pendant 12 ans, il fut, d'après les vives instances du roi, nommé évêque de Culm, où il se fit remarquer par un zèle perfide pour les nouvelles doctrines. Il augmenta le scandale par la manière dont il souscrivit les décrets du synode national assemblé à Lenzicé, sous la présidence d'un légat apostolique (1556). De Culm, le roi le transféra au siége de Cujavie, qu'il occupa pendant 4 ans sans être approuvé par Paul IV, et contre l'expresse volonté de ce pape, qui le suspendit et l'excommunia. Cependant Paul IV, cédant à la recommandation de Sigismond-Auguste, le transféra à l'église métropolitaine de Gnesne (1562), où il enhardit les nouvelles doctrines par les rapports qu'il avait avec leurs fauteurs. Il fut plus d'une fois sévèrement repris par son chapitre métropolitain; et dans une diète, un sénateur protestant dit hautement que le primat, président du sénat, pensait comme lui sur la foi. Uchanski s'en tira, en lisant la profession de foi que Pie IV avait exigée de lui avant de l'absoudre de l'excommunication. Le roi avait épousé en troisièmes noces Catherine, fille de l'empereur Ferdinand, et veuve du duc de Mantoue. Les deux époux ayant vécu pendant quelques années dans la plus parfaite union, la discorde se mit entre eux à un tel point que l'empereur Maximilien manda à sa sœur de revenir en Autriche. Uchanski conjura le roi, et lui donna des avis salutaires; mais tout fut inutile: l'exaspération était à son comble, et la reine retourna en Autriche. Sigismond étant mort, Uchanski, comme primat et président du sénat, remplissait les fonctions royales, pendant l'interrègne; mais le grand maréchal du royaume, qui avait en main l'autorité exécutive, s'étant mis à la tête des dissidents ou de ceux qui, en Pologne, avaient abandonné la religion catholique, le prélat était peu respecté; Karnkowski qui lui avait succédé à Cujavie et qui lui succéda dans la suite à Gnesne, l'aidait de ses conseils, et le soutenait par son influence. Le primat convoquait des diétines dans les différents palatinats; les dissidents en faisaient convoquer en d'autres lieux. Cependant le primat, aidé par son collègue, réussit à rassembler la diète dans les champs de *Kaskos*, vis-à-vis de Varsovie. Il assigna, selon l'usage, la place que chaque palatinat devait occuper. Les principaux prétendants étaient: le prince Ernest, fils de l'empereur Maximilien; Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, et Jean III, roi de Suède. Le primat ayant fait éloigner les orateurs des prétendants, leur nomma des patrons ou défenseurs parmi les sénateurs polonais. Le parti qui portait Henri à la couronne obtint une grande majorité, les dissidents s'y étant joints, quoiqu'avec peine, cause de l'impression que la fatale journée de la Saint-Barthélemi avait produite en Pologne. Le primat, qui à ce qu'il paraît, n'était point franchement pour Henri, hésitait à le proclamer roi. Enfin, il s'avança sur la tribune et la foule demandant unanimement Henri, il le proclama roi de Pologne. Quelques jours après, il fit venir Montluc et les autres orateurs de la France, et lorsqu'ils eurent juré que le nouveau roi observerait les conditions qui lui étaient imposées, Henri fut de nouveau proclamé roi de Pologne. Le prince arriva à Cracovie; Uchanski, assisté par les évêques du royaume, et en présence de la noblesse, reçut le serment du nouveau roi. Les dissidents demandaient à grands cris qu'il jurât de protéger leur acte de confédération; les évêques s'y opposant, le roi attendit longtemps sur son prie-Dieu. Enfin on apaisa les dissidents; l'archevêque couronna le monarque et lui donna l'onction sacrée. Il paraît que la fuite de Henri fut agréable à Uchanski; il rassembla aussitôt les états de Pologne, qui fixèrent à ce prince un terme péremptoire jusqu'au 12 mai 1575, après lequel, s'il ne revenait point, ils devaient procéder à l'élection de son successeur. Le primat, que l'empereur Maximilien avait gagné, indiqua la diète pour l'élection, et, sans attendre plus longtemps, il fit déclarer dans tout le royaume qu'il y avait interrègne, Henri ayant abandonné le trône, les partisans du prince témoignèrent vivement au primat leur mécontentement. Sur ces entrefaites, les Tartares s'étant jetés sur la Podolie et la Wolhynie, on imputa ces malheurs à la précipitation d'Uchanski. La diète d'élection s'assembla; le primat, entouré par le parti de l'Empereur, proclama ce prince roi de Pologne, et se rendit aussitôt à Varsovie, où il entonna le *Te Deum*. La noblesse, indignée de ce qu'on ne l'avait point consultée, élut et proclama reine la princesse Anne, fille du roi Sigismond-Auguste, et lui désigna pour mari Étienne Bathory, palatin de la Transylvanie, qui fut aussi nommé roi. Cette dernière élection ayant pour elle l'observation des formes et la grande majorité, on tâcha d'y ramener le primat: mais il fut sourd à toutes les représentations; et le parti de Bathory ayant envoyé des députés vers ce prince, Uchanski leur adjoignit son neveu pour veiller aux intérêts de Maximilien. Ce prélat, avancé en âge, profita de l'interrègne, et nomma pour son coadjuteur un évêque de son parti. Il convoqua, à Lowicz, où il résidait, une diète pour l'opposer à une assemblée nombreuse, qui avait confirmé l'élection de Bathory. Karnkowski, évêque de Cujavie, fut le seul prélat qui se rendit à Lowicz: il y alla dans le dessein d'empêcher le primat de faire autant de mal qu'il en avait le désir. Bathory ayant fait son entrée à Cracovie, le primat refusa d'y venir pour le couronner. La cérémonie fut faite par l'évêque de Cujavie. Cependant informé quelques mois après, que le roi voulait envoyer à Lowicz un détachement de troupes, le primat vint trouver le prince et fit sa paix. Son neveu, Paul Uchanski, fut moins heureux: entré dans Varsovie en grande pompe, escorté par les nombreux clients de son oncle, il affecta, pendant plusieurs jours, de ne pas aller voir le roi. Les gens de sa suite ayant été arrêtés, pour leurs excès, il se présenta enfin chez le roi, qui lui fit un accueil très-sévère. Le primat mourut le 5 avril 1581.

UCHOREUS, nom grécisé, donné par Diodore de

Sicile à l'un des plus anciens pharaons ou rois d'Égypte, qui, suivant cet historien, aurait été le 8e successeur du fameux Osymandyas. Il s'ensuit que cet *Uchoreus* doit avoir appartenu à la seconde moitié du 22e siècle, et à la 16e dynastie égyptienne, l'une des diospolitaines ou thébaines. Il n'est mentionné par aucun autre historien que Diodore. Mais des savants recommandables pensent que ce n'est pas une raison pour révoquer en doute son existence. *Uchoreus*, ainsi nommé d'après son père, suivant Diodore, fut le fondateur de Memphis, la plus belle ville de toute l'Égypte; mais, suivant d'autres récits, il se pourrait qu'il eût été seulement le second fondateur de Memphis, et que cette ville eût commencé d'exister longtemps avant lui.

UDALRICH (Ulric), duc de Bohême, troisième fils de Boleslas II, succéda à Boleslas III et à Jaromir, ses deux frères aînés. Boleslas III, sachant que, par sa cruauté et ses vices, il s'était rendu odieux à la nation, fit honteusement mutiler Jaromir, et donna ordre d'égorger Udalrich; ce prince eut le bonheur de se sauver. Boleslas furieux, méprisant les larmes de sa mère Hemma, l'exila, ainsi que son second fils Jaromir (1002); il fut chassé lui-même, et les Bohémiens choisirent pour leur duc Wladiboy, frère du roi de Pologne, qui ne régna qu'un an. Jaromir et Udalrich, qui s'étaient réfugiés à la cour de Henri II, empereur d'Allemagne, furent rappelés. Udalrich eut pour apanage Melnick et y fixa sa résidence avec sa mère. En 1012, il s'empara de la Bohême, et en chassa son frère Jaromir, qui se réfugia près de l'Empereur; celui-ci, au lieu de le secourir contre son frère, le fit jeter en prison. Udalrich, intéressé à gagner le chef de l'Empire, lui jura fidélité et reçut de lui l'investiture, reconnaissant qu'il tenait la Bohême comme fief de l'Empire. Il chassa les troupes polonaises restées en garnison dans quelques places du duché et s'empara de la Moravie. Le roi de Pologne, ayant fait des efforts inutiles pour reprendre cette province, rentra en Bohême chargé de butin. Prévoyant que bientôt la guerre éclaterait entre la Pologne et l'Empereur, Boleslas envoya vers Udalrich son fils Mieczyslas, pour lui représenter qu'étant proches parents et liés par les mêmes intérêts il l'engageait à se liguer avec lui contre l'ennemi des peuples slaves, l'empereur d'Allemagne. Udalrich fit arrêter le jeune prince ainsi que les seigneurs de sa suite, et il fut très-content d'avoir entre ses mains un pareil otage contre les entreprises de Boleslas. Ayant mis à mort la plupart des seigneurs polonais, il livra à l'Empereur le fils du roi de Pologne. Celui-ci s'avança vers l'Oder, à la tête d'une armée, tandis que le jeune Mieczyslas, que l'Empereur avait renvoyé à son père, entrait dans la Bohême et la ravageait, sans éprouver de résistance. Cependant Udalrich pénétra en Silésie, et alla assiéger Nimptsch, entre Breslau et Glatz. Étant monté à l'assaut, il fut repoussé avec perte. En 1018, la paix se fit entre les trois princes. En 1025, Udalrich envoya son fils Brzétyslas en Moravie, et lorsqu'il s'en fut emparé, il en confia le gouvernement à ce jeune prince. L'Empereur, irrité, lui ordonna de se présenter à sa cour; et ce ne fut qu'avec peine qu'il se laissa fléchir. Udalrich, humilié, revint à Prague, où il mourut en 1037. Le malheureux Jaromir, qu'il avait fait enfermer à Lissa, après l'avoir privé de la vue, sortit de prison et vint à Prague, dans le moment où l'on conduisait le corps de son frère à l'église Saint-George. Après les funérailles, Jaromir prit son neveu Brzétyslas par la main, et le fit asseoir sur le trône de Bohême, en présence des grands du royaume, en leur disant : « Voilà votre duc! » et s'adressant au jeune prince : « Mon fils, dit-il, conduis-toi autrement que ton père; prends l'avis de ces hommes sages et mets ta confiance en eux. »

UDINE (Jean d'), peintre, né en 1489, mort à Rome en 1562, fut élève du Giorgion, puis de Raphaël. On croit que son nom de famille était *Ricamatore*. Ses *chars*, ses *treilles*, ses *colombiers*, ses *volières*, peints dans le Vatican et dans beaucoup d'endroits de l'Italie, sont d'une vérité frappante; et dans la représentation des animaux et des oiseaux, il passe pour avoir atteint le plus haut degré de perfection. Il réussissait également à imiter tous les objets de nature morte, et surtout à peindre dans le genre grotesque.

UFFENBACH (Pierre), médecin, étudia son art en Italie, et revint le pratiquer à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, où il mourut en 1638. Sans parler des éditions et des traductions qu'il a données de plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, etc., nous citerons de lui : *Thesaurus chirurgicus*, Francfort, 1610, in-fol.; *Dispensatorium galeno-chimicum*, ibid., 1631, in-4°.

UFFENBACH (Zacharie-Conrad d'), célèbre bibliophile, né à Francfort en 1683, entreprit plusieurs voyages dans le but d'accroître ses collections de médailles, d'antiquités et surtout de livres. De 1703 à 1711, il visita toute l'Allemagne, la Prusse, les Pays-Bas et l'Angleterre. Admis en 1721 au sénat et ensuite au conseil privé de sa ville natale, il mourut en 1734. Il avait publié le catalogue de ses livres sous ce titre : *Bibliotheca uffenbachiana universalis, sive Catalogus librorum tàm typis quàm manu exaratorum, quos summo studio collegit Zach. Conr. ab Uffenbach*, Francfort, 1729-31, 4 vol. in-8°.

UFFENBACH (Jean-Frédéric d'), frère du précédent et membre du sénat de Francfort, né en 1687, fut aussi constamment occupé à enrichir une bibliothèque et un cabinet sur lesquels on trouve des renseignements dans la *Description de la ville de Francfort*, publiée par Muller en 1747. Il mourut en 1769. Il cultivait avec succès la poésie lyrique allemande, et composait lui-même la musique qui devait accompagner son texte. Nous citerons de lui : *Recueil de poésies*, Hambourg, 1733, in-8°; *Succession de J. C.*, 1726.

UGGERI (l'abbé Ange), savant antiquaire, né en 1754 dans la Lombardie, s'appliqua à l'étude des arts sans négliger les devoirs de son état, et s'acquit bientôt la réputation d'un très-habile architecte par les différents édifices dont il embellit plusieurs villes d'Italie. Passionné pour l'antiquité, il s'établit à Rome, où il devait trouver tant d'occasions d'exercer son érudition et son incroyable sagacité. Ses travaux lui ouvrirent les principales académies et lui méritèrent l'amitié des hommes les plus distingués. Le pape Léon XII le désigna, en 1825, secrétaire de la commission chargée de la re-

tauration de l'église Saint-Paul. Il mourut en 1837. Son principal ouvrage est intitulé : *Giornale pittoresche degli edifici antichi di Roma e dei contorni*, Rome, 1800 et années suivantes, 7 vol. in-4° oblong, figures, avec un texte français.

UGHELLI (Ferdinand), né à Florence en 1595, mort en 1670, remplit dans l'ordre des cisterciens divers emplois honorables, dont il était digne par ses vastes connaissances et par ses vertus. On a de lui un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ opus*, Rome, 1644 et années suivantes, 9 vol. in-fol.; réimprimé à Venise de 1717 à 1733, 10 vol. in-fol., avec beaucoup d'augmentations.

UGOLIN (le comte). *Voyez* **GHERARDESCA.**

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du 16e siècle. On a de ce prélat : *Tractatus de dignitate patriarchali*, Bresse, 1507, in-fol.; *Synodia Ugonia... de conciliis*, ibid., 1532, in-fol., fort rare. Ce dernier ouvrage est un des plus vigoureux qui aient été écrits en faveur des maximes de la primitive Église.

UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles pies, né en 1743 à Saint-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut en 1794. Nous citerons de lui : *Histoire de la guerre de la succession de Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8°; *Vie de Marie-Thérèse*, ibid., 1782, in-8°, etc.

UILKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste, né à Wierum, village voisin de Groningue, en 1772, mort en 1825, s'occupa particulièrement de rechercher les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle. On accorde une mention particulière à ses *Discours sur les perfections du Créateur considérés dans la créature*, 4 vol. in-8°.

UITENBOGAARD (Jean), théologien hollandais, de la communion dite des *remontrants*, né à Utrecht en 1557, fut successivement pasteur dans sa ville natale et à la Haye, et devint l'un des plus ardents défenseurs d'Arminius son ami, dont il avait toutefois embrassé la cause uniquement parce qu'il la regardait comme celle de la vérité. L'arminianisme finit par être violemment attaqué; les remontrants furent traités de jésuites, d'amis de l'Espagne, et désignés par toutes sortes de moyens à la haine du peuple. Après la mort du grand pensionnaire Barnevelt (1619), Uitenbogaard crut devoir quitter la Haye et se retirer à Anvers, puis à Paris en 1621. Il reçut dans ces deux villes l'accueil le plus distingué; mais il n'oublia point sa patrie, et lorsque le prince Frédéric-Henri, son élève, fut parvenu à la tête des affaires, il essaya de rentrer en Hollande. Il n'obtint cette justice que vers 1629. Ayant reparu en chaire en 1632, il excita des plaintes et des protestations auxquelles on ne fit droit qu'en 1637. Il ne prêcha plus depuis cette époque, se contenta de fréquenter les assemblées de sa communion, et arriva ainsi à la fin de sa carrière en 1650. Ses nombreux écrits sont presque tous du genre polémique et en langue hollandaise. On en peut voir le catalogue dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, pages 433-435.

ULADISLAS. *Voyez* **VLADISLAS.**

ULASTA. *Voyez* **VLASTA.**

ULEFELD (Cornifix ou Corfito, comte d'), 6e fils du grand chancelier de Danemark, et issu d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume, devint le favori de Christiern IV, qui le nomma grand-maître de ses États, vice-roi de Norwége, et le choisit pour son gendre, en lui faisant épouser sa fille Éléonore qu'il avait eue de Christine de Monch, laquelle ce monarque avait épousée de la main gauche après la mort de la reine sa femme. Il l'envoya ensuite comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France, en 1647, et continua, tant qu'il vécut, à le combler de ses bienfaits; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, ne le traita pas aussi bien : l'esprit et la conduite du comte d'Ulefeld lui déplurent; il lui trouva trop d'ambition et de fierté. Profitant de cette disgrâce, les ennemis du comte se réunirent pour le perdre. Une femme, connue par ses galanteries, l'accusa d'avoir voulu empoisonner le roi. Ulefeld était éloquent : indigné de l'audace de son accusatrice, il la confondit, et la fit condamner à avoir la tête tranchée. Mais le danger qu'il avait couru lui faisant voir ce qu'il devait attendre de ses ennemis, il sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède, où la reine Christine l'accueillit avec distinction. Il montra beaucoup de zèle pour le service de la Suède; mais il ternit sa réputation en aidant de ses conseils les ennemis de sa patrie. Il fut l'un des commissaires de la Suède au traité de Roschild, en 1658; mais il ne put l'être à celui de Copenhague, en 1660. Tombé enfin dans la disgrâce des Suédois, il fut mis en prison, d'où s'étant échappé, il revint à Copenhague, avant d'avoir obtenu le pardon de sa conduite envers son prince. Frédéric III le fit arrêter, et l'envoya avec la comtesse, sa femme, dans l'île de Bornholm. Cependant, peu de temps après, il leur permit de demeurer dans l'île de Funen, et ensuite de voyager hors du royaume. Ulefeld alla aux eaux de Spa, puis à Paris et à Bruges. La comtesse, sa femme, qui avait passé secrètement en Angleterre, fut arrêtée à Douvres, et ramenée à Copenhague, où elle fut mise en prison. On prétendit, à Copenhague, qu'il avait tramé une horrible conspiration pour détrôner le roi de Danemark et faire passer la couronne sur la tête de l'électeur de Brandebourg. On le condamna à mort, comme criminel de lèse-majesté, le 24 juillet 1663, et l'arrêt fut exécuté en *effigie* sur une statue de cire. Le comte reçut cette terrible nouvelle en Flandre, et il se retira aussitôt à Bâle, où il demeura environ cinq mois sans se faire connaître. Mais ayant ouï dire qu'on le cherchait pour s'emparer de lui, il se mit la nuit dans une petite barque afin de gagner Brisach. A peine eut-il fait deux lieues que le froid le saisit; et comme il était déjà malade, il mourut, au mois de février 1664, à 60 ans, laissant trois fils et une fille.

ULFILAS. *Voyez* **ULPHILAS.**

ULITIUS (Jean). *Voyez* **VLITIUS.**

ULLOA (Alphonse de), historien, passa de bonne heure d'Espagne en Italie, et après avoir servi quelque temps sous les ordres de Ferdinand de Gonzague, s'établit à Venise, où il mourut vers 1580. Il était parvenu à écrire l'italien avec la même facilité et la même élé-

gance que sa langue maternelle. Aussi a-t-on de lui une foule de traductions italiennes d'ouvrages espagnols et portugais. Parmi ses écrits originaux, on distingue: *Vita dell' imperator Carlo Quinto*, Venise, 1560, in-4°; ibid., 1566, in-4°; ibid., *Alde*, 1575, in-4°; *Vita del gran capitano don Ferrante Gonzaga*, ibid., 1563, in-4°; *Commentarios de la guerra de Flandes*, ibid., 1568, in-4°.

ULLOA (Antonio de), l'un des hommes dont s'honore le plus l'Espagne, se distingua comme voyageur, marin, administrateur, et enfin comme savant. Né à Séville, le 12 janvier 1716, d'une famille célèbre dans la marine, il reçut une éducation soignée, dirigée dès lors vers cette carrière à laquelle il était destiné, et entra au service comme garde-marine, en 1733. Ses progrès surpassèrent bientôt les espérances qu'avaient fait concevoir ses heureuses dispositions et le firent choisir pour une opération importante où il fut associé à des savants du plus grand mérite. Les ministres de France et d'Espagne, sollicités par l'Académie des sciences de Paris, s'étaient concertés entre eux, pour prendre la mesure d'un arc du méridien à l'équateur, afin de déterminer la figure de la terre. La province de Quito au Pérou paraissait offrir la station la plus favorable à cette entreprise; mais comment obtenir du gouvernement de Philippe V que des savants étrangers allassent faire une curieuse investigation de ces riches contrées? L'intérêt de la science l'emporta cette fois sur la politique, et il fut décidé que deux officiers de la marine royale espagnole accompagneraient les académiciens français, tant pour les protéger auprès des autorités du pays, que pour partager, au nom de leur patrie, l'honneur de cette importante opération. Le jeune Antonio Ulloa, à peine âgé de 19 ans, fut choisi par les chefs à qui ce choix avait été remis, avec un autre officier du même corps, dom Georges Juan, déjà renommé comme mathématicien. C'étaient les hommes les plus propres à remplir la mission qui leur était confiée; ils concertèrent constamment leurs efforts pour le succès de l'entreprise, et évitèrent avec soin ces fâcheuses mésintelligences qui divisèrent trop souvent les savants français. Chacun s'était approprié la partie du travail la plus conforme à ses goûts et à son genre de talent, et chacun publia séparément, après 13 ans de voyages et de recherches, le résultat de ses observations. Partis en 1735 avec le grade de lieutenants de vaisseau, ils arrivèrent à Carthagène où ils attendirent pendant 5 mois les savants français, mais ils mirent ce temps à profit pour se livrer à des observations d'histoire naturelle, de mœurs et de statistique, dont s'enrichit la relation d'Antonio Ulloa. La compagnie se porta ensuite à Quito où commencèrent les travaux trigonométriques auxquels Ulloa ne cessa de contribuer avec le plus grand zèle, malgré les fatigues et les dangers sans nombre auxquels on fut exposé, pendant les quatre années que dura cette opération, ayant à lutter tantôt contre le froid ou la chaleur du climat et tantôt contre l'ignorance ou la barbarie des habitants. Les deux officiers espagnols furent obligés, vers la fin de 1740, de se rendre à Lima, sur un ordre exprès du vice-roi; la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne venait d'éclater, et l'expédition du vice-amiral Anson menaçant les côtes des possessions espagnoles, Ulloa et Juan furent chargés de mettre en état de défense les parages voisins de Lima et de Callao. Ces travaux terminés, ils retournèrent à Quito : mais à peine arrivés, ils furent appelés à Guayaquil où le sac de Payta par l'escadre anglaise avait répandu la terreur. Ils traversèrent ainsi à diverses reprises et avec des peines incroyables les montagnes du Pérou. Quand l'objet de leur voyage fut rempli, on permit à l'un des deux de reprendre le chemin de Quito; ce fut Ulloa qui se dévoua alors : mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut rappelé en toute hâte à Lima où il se trouva de nouveau avec G. Juan. Ils prirent alors le commandement de deux frégates, avec ordre de croiser devant les côtes du Chili et les îles de Juan-Fernandès. L'arrivée de quelques renforts espagnols leur permit de retourner encore une fois à Quito, où ils ne trouvèrent plus qu'un seul des trois académiciens français, avec lequel ils observèrent la comète de 1744. Enfin, impatients de rapporter en Europe le fruit de leurs travaux, ils allèrent s'embarquer à Callao, sur deux navires français qui devaient doubler le cap de Horn, et se rendre à Brest, mais des tempêtes les séparèrent. Celui où se trouvait Ulloa, ayant rejoint deux autres bâtiments français, eut bien de la peine à échapper à des corsaires anglais, supérieurs en force, qui s'emparèrent de ces deux bâtiments chargés de trois millions de piastres fortes. En vain changea-t-on de route et se dirigea-t-on vers l'Amérique du Nord; les Anglais venaient de prendre Louisbourg, au cap Breton, et y avaient laissé flotter à dessein les bannières françaises : ainsi lorsque le vaisseau que montait Ulloa vint y aborder, il fut obligé de se rendre. Ulloa, fait prisonnier, fut transporté en Angleterre et traité avec égards : il recouvra sa liberté et ses papiers par le crédit de plusieurs personnages distingués, et fut nommé membre de la Société royale de Londres. Bientôt il s'embarqua pour Lisbonne et arriva à Madrid, en 1746, au commencement du règne de Ferdinand VI. Il reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, fut nommé capitaine de frégate, et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Il s'occupa pendant les deux années suivantes à rédiger la partie de son voyage dont il s'était chargé, et publia, en 1748, aux frais du roi d'Espagne, la *Relation historique du voyage fait à l'Amérique méridionale par ordre du roi, etc.*, Madrid, 1748, quatre parties en deux tomes in-4°, fig., et cartes. Élevé, sous le règne de Charles III, au grade de chef d'escadre, il eut le commandement de la flotte des Indes. A la paix de 1762, il fut envoyé à la Louisiane pour en prendre possession, la gouverner, et y organiser les diverses branches de l'administration espagnole. Il y arriva en 1766, mais manquant d'audace et trop scrupuleux sur le choix des moyens, il fut obligé de se rembarquer et laissa à son successeur la gloire de soumettre cette contrée à son nouveau souverain. Ulloa sut néanmoins tirer parti de ce voyage; il parcourut les deux Amériques et recueillit des matériaux précieux dont il composa un nouvel ouvrage. Il n'en correspondait pas moins avec les savants étrangers, et fut nommé, pendant ses campagnes, associé des académies de Stockholm et de Berlin. Dès 1748, il était devenu correspondant de l'Académie des sciences de Paris. En 1772, il publia à Madrid, en 1 vol. in-4°, un recueil d'observations sous ce

titre : *Noticias Americanas, entretenimientos physico-historicos sobre la America meridional, y la septentrional oriental.* C'est la statistique la plus approximative de tout ce qui concerne ces vastes contrées. A l'égard de l'origine probable de la population de l'Amérique, l'auteur admet sur des autorités fort suspectes, qu'à la suite du déluge les hommes construisirent de petites arches, à l'imitation de celle de Noé, et suppose qu'une de ces arches fut entraînée par les vents jusqu'en Amérique. On sent que des faits aussi graves réclament des hypothèses plus probables. Il publia bientôt après : *la Marine, ou Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, ouvrage présenté au ministère espagnol, en 1773. Il fit encore paraître à Cadix, en 1778, une *Observation faite en mer, de l'éclipse de soleil* qui avait eu lieu cette année, ouvrage traduit en français par Darquier. On y remarque un fait singulier qui occupa quelque temps les astronomes. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regarde comme un véritable trou au travers de cette planète. Suivant mon calcul, dit Lalande, ce trou serait à quinze lieues de distance de sa surface, et il aurait 109 lieues de longueur : mais on ne peut le regarder que comme un volcan. Ulloa a puissamment contribué aux progrès de l'astronomie en Espagne, et c'est à lui surtout qu'on doit la construction de l'observatoire de Cadix. C'est surtout comme savant qu'il a laissé un nom honorable. Possédant au plus haut degré toutes les connaissances théoriques de la marine militaire, il ne fut qu'un praticien médiocre : il commanda diverses escadres mais sans éclat. Étant lieutenant général, il fut à différentes reprises chargé de missions importantes : mais l'esprit occupé d'expériences et d'observations, il oubliait de décacheter les lettres qui contenaient les instructions ministérielles, et rentrait au port après des croisières inutiles. Une fois entre autres, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre ; mais n'étant coupable que de distraction, on l'acquitta honorablement et on lui conserva ses grades et ses titres ; mais il cessa de figurer dans l'armée active. On lui confia alors des fonctions plus adaptées à son caractère ; il commanda des départements maritimes, devint ensuite directeur général par intérim des armées navales, et en cette qualité chargé d'examiner les élèves d'école d'atillerie de marine à Cadix ; enfin il fut nommé président de la junte générale du commerce et des monnaies. Il mourut dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795. Sa perte fut vivement sentie par ses compatriotes : peu d'hommes en effet ont rendu de plus grands services et ont fait plus d'honneur à leur pays. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés ; la première idée du canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille, commencé sous Charles III et abandonné sous ses successeurs ; la connaissance du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme artificiel. C'est lui qui perfectionna l'art de la gravure et celui de l'imprimerie en Espagne, qui dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de la Péninsule, et qui fit connaître l'utilité des laines *churlas*, très-semblables à celles de Cantorbery, en Angleterre, et le secret de fabriquer des draps fins par le mélange de ces laines avec celles des mérinos.

ULLOA (Martin de), neveu du précédent, né à Séville en 1730, fut président de l'audience royale de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de satisfaire son goût pour les lettres et pour les recherches historiques. Il mourut à Cordoue en 1800. Nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 parties in-4° ; *Mémoire sur la chronologie des différents royaumes de l'Espagne*, ibid., 1789, 2 tomes in-4°.

ULLOA Y PEREYRA (Luis de), poëte espagnol, né vers la fin du 16e siècle à Toro, petite ville sur le Duero, fut quelque temps corrégidor de la ville de Léon, par la protection du comte-duc d'Olivarez, et, s'étant démis de cette charge, mourut dans la retraite en 1660. Il avait un véritable talent qu'il a trop souvent gâté par la recherche et l'affectation. Ses *Œuvres en prose et en vers* ont été recueillies, Madrid, 1659 et 1674, in-4°. On y remarque un poëme en 76 octaves, intitulé : *Raquel*, que Millin a traduit en français dans le 2e volume des *Mélanges de littérature étrangère*.

ULPHILAS ou **WULFILAS**, évêque des Goths vers le milieu du 4e siècle, était originaire de la Cappadoce. Ses ancêtres, d'après le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsque ces peuples se jetèrent en 266 sur la Lydie, la Phrygie, la Troade et la Cappadoce, avaient répandu parmi ces barbares la religion chrétienne et un commencement de civilisation. Ils durent conserver ainsi une certaine supériorité morale sur leurs vainqueurs, et être admis facilement aux places qui demandaient de l'instruction. Ulphilas devint l'évêque de sa nation adoptive, pour laquelle il traduisit en langue gothique les saintes Écritures. Après leur défaite par les Huns, les Goths qui restèrent en Orient députèrent Ulphilas à Constantinople en 377, pour prier l'empereur Valens de leur assigner une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. L'évêque obtint pour eux la permission de se fixer sur la rive droite du Danube, dans la Mésie et dans la Thrace. Mais les ordres de Valens furent mal suivis, et les Goths, maltraités par les généraux grecs, se mirent à piller la Thrace, résistèrent à l'empereur lui-même, et après l'avoir complétement battu, le brûlèrent dans une cabane où il s'était retiré. Ulphilas ne paraît pas avoir survécu aux grands événements de l'an 378 ; car sous l'empereur Théodose, depuis l'an 379 jusqu'en 395, l'évêque des Goths était Théomime, qui sans doute lui avait succédé. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament par Ulphilas est pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, d'autant plus précieuse, qu'elle présente le plus ancien document écrit dans une des langues septentrionales. Ce qui reste de cette traduction nous est parvenu dans deux manuscrits, dont l'un, appelé *Codex argenteus*, est à présent dans la bibliothèque de l'université d'Upsal ; l'autre, le *Codex carolinus*, appartenait à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. L'un et l'autre *Codex* a eu jusqu'à présent cinq éditions. La plus récente du *Codex argenteus* a paru à Weissenfels en 1805, in-4°, sous ce titre : *Version gothique d'Ulfilas, le plus ancien document en langue germanique, d'après le texte d'Ihre,*

avec une version interlinéaire littérale en latin, une grammaire et un glossaire, par F. C. Fulda, F. H. Reinwald, J. C. Zahn (allemand). La dernière du *Codex carolinus* est celle qu'a publiée Steenwinkel dans ses *Taelgundigen mengelingen*, avec traduction hollandaise en regard, Leyde, 1781 à 1785.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), célèbre jurisconsulte romain, fut un des assesseurs de Papinien, dans la préfecture du prétoire, sous les empereurs Alexandre et Caracalla. Parvenu lui-même à cette dignité sous Héliogabale, il y fut maintenu par Alexandre-Sévère, sous lequel il remplit encore plusieurs autres fonctions honorables, entre autres celles de secrétaire d'État et de préfet des approvisionnements. Sévère le prit même pour tuteur, et ne se conduisit pendant les premières années de son règne que d'après ses sages conseils, dictés autant par la probité que par la science des lois. Mais l'amitié de l'empereur ne put préserver l'habile et vertueux jurisconsulte de la fureur des soldats, dont il avait fait abolir plusieurs priviléges, et qui le massacrèrent vers l'an 230 de J. C., presque dans les bras de son protecteur. Les passages extraits des écrits d'Ulpien, dans les *Pandectes*, forment à eux seuls une masse aussi considérable que ceux qui ont été empruntés à tous les autres jurisconsultes réunis. La *Collatio mosaicarum et romanarum legum* en renferme aussi un grand nombre. Il nous reste de lui, en outre, une espèce de traité scientifique du droit romain, intitulé : *Liber singularis regularum* : c'est ce qu'on désigne aujourd'hui sous le titre de *Fragmenta Ulpiani*.

ULRIC (comte DE CILLEY), l'ennemi du grand Huniade, eut, dans le 15e siècle, sur les affaires de la Hongrie, une influence funeste. Neveu de Barbe Cilley, épouse de l'empereur Sigismond, il fut nommé, en 1437, gouverneur de la Bohême, par Albert d'Autriche; mais ce prince l'éloigna quand il apprit que, de concert avec l'impératrice veuve, il intriguait pour se faire nommer roi. Après la mort d'Albert, Ulric s'insinua dans la confiance d'Élisabeth sa veuve, et d'après ses avis, cette princesse suspendit les pouvoirs qu'elle avait donnés pour aller offrir le trône de Hongrie et sa main à Vladislas, roi de Pologne. Ulric avait fait considérer l'état où se trouvait la princesse; et en effet, trois mois après la mort de son époux elle accoucha d'un prince qui fut depuis Vladislas V, roi de Hongrie. Il y avait dans le royaume un parti puissant opposé aux Cilley; sur ses instances et malgré les nouveaux ordres d'Élisabeth, le roi de Pologne accepta, avec la main de la princesse, la couronne de Hongrie (1440). Ulric arrêta les ambassadeurs qui venaient apporter cette résolution à Élisabeth et s'empara des présents qu'ils devaient offrir. Le roi de Pologne s'étant mis en marche pour venger cet affront, Ulric conduisit la reine et le jeune prince, qui n'avait que trois mois, à Stuhl-Weissenbourg, et après avoir couronné cet enfant, il l'envoya à Presbourg avec sa mère. Le grand Huniade, ennemi des Cilley, s'étant déclaré pour Vladislas, les partisans d'Élisabeth suivirent cet exemple. Ulric, enfermé dans Raab, ayant été pris, jura aussi fidélité à Vladislas, qui, après s'être fait donner en otage 24 des nobles qui suivaient ce fier magnat, le renvoya vers Élisabeth pour l'engager à rendre la *sainte couronne*, que, d'après l'avis d'Ulric, elle avait portée avec elle. Au lieu de revenir, Ulric s'enfuit avec elle à Vienne, d'où il s'avança à la tête de ses partisans contre Vladislas. On était en présence; des amis communs représentèrent combien il serait honteux que des frères combattissent contre des frères, pendant que le brave Huniade couvrait presque seul les frontières du royaume contre les Turcs. Ulric négocia, pour ainsi dire, d'égal à égal, avec le souverain de deux puissants royaumes; il promit seulement *de rester neutre* (1441). Après la malheureuse bataille de Warna (1444), la diète hongroise envoya, à Vienne, prier l'empereur Frédéric de rendre la couronne de Hongrie et le jeune prince Vladislas, qu'il faisait élever à sa cour. D'après l'avis d'Ulric qui se tenait près du jeune prince, Frédéric imposa, entre autres conditions, que Vladislas, à son arrivée en Hongrie, ne serait point couronné, et que le premier couronnement fait par Élisabeth et Ulric serait déclaré légitime. Les députés ayant refusé d'accepter, Cilley s'avança vers la Hongrie, et ses partisans s'emparèrent de la Croatie. Aussitôt Huniade accourt, laissant là les Turcs pour un moment; nommé capitaine générale du royaume, il fond sur Ulric et le force à renouveler sa première soumission (1446). Après la déroute du 18 octobre 1448, Huniade, dans sa fuite, tomba entre les mains d'un des parents d'Ulric, George, duc de Servie, qui l'aurait peut-être livré à Amurath II, si celui-ci n'avait rejeté de lâches propositions, et si le conseil royal de Hongrie n'était intervenu. Huniade fit aux circonstances et au bien du royaume un grand sacrifice; il maria son fils aîné Vladislas Huniade à la fille d'Ulric, et fit nommer celui-ci duc de Slavonie et patron de l'archevêché d'Agram. En 1449, Ulric, qui paraissait agir de bonne foi avec Huniade, défit un magnat rebelle et lui enleva ses places fortes, dont Huniade, comme gouverneur du royaume, prit possession au nom du roi Vladislas. Ce jeune prince était toujours détenu à la cour de l'empereur Frédéric, qui, sous les plus vains prétextes, refusait de le rendre; il le prit même avec lui en allant à Rome. Ulric, qui était également puissant en Autriche, excita la noblesse des états : celles de Hongrie et de Bohême s'y étant jointes, on envoya en Italie une députation à l'Empereur, qui, offensé par le ton menaçant que l'on prenait envers lui, fit excommunier par le pape les membres de cette confédération, et les déclara rebelles. On en appela aux armes et au pape mieux informé, et Frédéric fut forcé de remettre le jeune roi entre les mains d'Ulric (1452), qui l'amena triomphant à Vienne. Il n'avait pu décider Huniade à agir avec lui, ce grand capitaine pensant qu'il fallait ménager l'Empereur dont la coopération contre les Turcs était si importante; d'ailleurs il prévoyait, avec raison, qu'Ulric ne montrait tant de zèle pour délivrer le roi qu'afin de gouverner en son nom. Cependant il envoya à Vienne son fils aîné Vladislas, avec une escorte de 2,000 hommes et de riches présents. Le jeune prince étant aussi roi de Bohême, les états de ce royaume réclamaient pour la Bohême l'honneur de la première visite. D'après l'avis d'Ulric devenu tout-puissant, Vladislas se décida pour la Hongrie, en invitant Huniade à venir lui-même à la tête du conseil d'État pour le prendre à Vienne. Le

roi Vladislas, conduit en Hongrie, fut généralement reconnu, et on ne lui parla plus d'un second couronnement pour ne point offenser Ulric, qui, afin de se faire un nouvel appui, fit conclure le mariage de la princesse Élisabeth, sœur du roi, avec Casimir, roi de Pologne (1453). Malheureusement pour la Hongrie, Vladislas Huniade perdit sa jeune épouse, fille d'Ulric. Cette mort rompait le faible lien qui unissait les deux grandes familles, et depuis elles ne connurent plus de modération. Pendant que Huniade délivrait Semendria, assiégé par Mahomet II, Ulric était tombé sur la Croatie, dont il avait pris plusieurs places. A cette nouvelle, Huniade fut forcé de suspendre la poursuite des Turcs. Ulric, qui pendant quelque temps avait perdu la faveur du roi, rentra à la cour comme en triomphe (1455), et d'après ses insinuations, Huniade reçut ordre de se rendre auprès du roi, qui alors avait atteint sa 15e année. Huniade vint, mais avec une escorte de 2,000 chevaux, au milieu desquels il campa devant le palais où se trouvait le roi : invité à venir le trouver, il répondit qu'il n'avait point l'usage d'entrer dans une place à moins qu'il n'y eût mis lui-même garnison. Le roi lui promit des lettres de sûreté; et son entrée étant concertée, Ulric alla au-devant de lui comme pour lui faire honneur : « Où est la lettre du roi, dit Huniade! — Je l'ai oubliée, répondit Ulric. — Lâche, reprit Huniade, je devrais te faire hacher en pièces; je donne ta vie non à toi, mais au roi. » A ces mots, il lui tourna le dos, et s'éloigna. Peu de temps après, le pape, effrayé, envoya en Hongrie un légat, qui opéra une espèce de réconciliation. Huniade conserva le commandement de l'armée et la direction suprême du ministère de la guerre; mais il dut céder au roi les places fortes qu'il occupait, et envoyer à la cour son second fils Mathias, que le roi nomma son chambellan. Ulric fut créé duc de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie. Mahomet étant entré en Bulgarie (1456), Vladislas devait se mettre à la tête d'une armée puissante, et aller joindre Huniade. Ulric, au lieu de conduire le jeune prince au chemin de l'honneur, l'emmena à Vienne, laissant à Huniade le soin de protéger la Hongrie. Ce héros ne manqua point à ses devoirs : dans les journées glorieuses des 14, 21 et 22 juillet 1456, il délivra Belgrade, et repoussa Mahomet jusque dans la Romélie. Il conjurait Vladislas, ou plutôt Ulric d'arriver, l'assurant que la terreur parmi les Turcs était telle, que 10,000 Hongrois en feraient fuir 50,000; mais il mourut, n'ayant joui de ses dernières victoires que pendant 15 jours. A cette nouvelle, le roi et Ulric marchèrent vers la Hongrie, et la diète déclara celui-ci capitaine général du royaume, à la place de Huniade. Une réconciliation apparente ayant été négociée entre les Cilley et les Huniade, le roi déclara qu'il irait à Belgrade, alors entre les mains de ces derniers. Vladislas Huniade, qui s'y était rendu, afin de tout préparer pour recevoir le monarque, surprit une lettre d'Ulric qui annonçait à un de ses amis l'espoir d'en finir bientôt avec ceux qu'il appelait une *race de chiens*. La famille se rassembla et la mort d'Ulric fut résolue. Le roi arriva à la tête de l'armée, avec Ulric. Quatre-vingts personnes étaient à peine entrées dans Belgrade, que les portes se fermèrent, et Vladislas leur fit poser les armes. Le lendemain ayant fait prier Ulric de passer chez lui, il lui montra la lettre que l'on venait d'intercepter ; le traître voulut alors résister, et Vladislas fut blessé à la tête et à la main; mais ses gardes se jetèrent sur Ulric et lui coupèrent la tête.

ULRIC (PHILIPPE-ADAM), jurisconsulte, né en 1692 à Louda, dans l'évêché de Wurtzbourg, visita dans sa jeunesse les principaux États de l'Europe, dans le but d'étudier les différentes méthodes d'agriculture. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'y répandre les connaissances utiles qu'il avait acquises, et quitta l'enseignement du droit pour se faire lui-même fermier. Toutes ses entreprises lui réussirent, et son exemple fut un puissant encouragement pour ses voisins. Devenu riche, il employa sa fortune au bien public : il réforma les écoles, fonda un hôpital, et se signala par une foule d'autres actes de charité. On a la *Vie* de cet homme de bien, par le docteur Oberthor, Wurtzbourg, 1783, in-8°.

ULRIC. *Voyez* **UDALRIC**.

ULRICH (JEAN-JACQUES), né en 1569 à Zurich, où il mourut en 1638, après y avoir longtemps professé la théologie, a publié un très-grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque : *De religione Ecclesiarum græcanicarum, tùm vetere, tùm hodiernâ*, 1621.

ULRICH (JEAN-JACQUES), né en 1683 à Zurich, où il mourut en 1731, professeur de morale et de droit naturel, a publié entre autres ouvrages : *Historia Jesu Nazareni à Judæis blasphemè corrupta, versione ac notis illustrata*, Leyde, 1705, in-8°; *Miscellanea tigurina*, 1722-1724, 3 vol. in-8°, etc.

ULRICH (JEAN-GASPARD), né en 1705 à Zurich, où il mourut en 1768, occupa dans sa patrie divers emplois ecclésiastiques. Son *Histoire des juifs en Helvétie*, 1768, est très-curieuse.

ULRICH (JEAN-RODOLPHE), né en 1728 à Zurich, où il mourut en 1795, y professa le droit naturel et la morale, et y devint premier pasteur. On a de lui des *Sermons* et des écrits ascétiques.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, femme de Charles XI et mère de Charles XII, était née, en 1656, de Frédéric III, roi de Danemark, et de Sophie-Amélie de Brunswick-Lunebourg. Son mariage avec Charles XI facilita le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemark, en 1679. Charles, captivé par sa mère Hedwige-Éléonore de Holstein, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Éléonore; mais cette princesse se conduisit toujours avec beaucoup de prudence, et se fit aimer de la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Jean Paschius, dans son *Gynæceum doctum*, dit en parlant de cette princesse qu'elle savait le latin, le français, l'italien, le danois, le suédois, l'allemand, et qu'elle était capable de répondre à des ambassadeurs de diverses nations, et de lire des livres, des dédicaces et des placets en plusieurs langues. Cette princesse mourut, en 1693, quelques années avant son mari, qui, pendant sa maladie, se rapprocha d'elle, et qui, à sa mort, rendit publiquement justice à ses vertus.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Charles XI et

d'Ulrique-Éléonore de Danemark, naquit en 1688. Pendant que Charles XII, son frère, était en Turquie, les états, qui se trouvaient assemblés, engagèrent cette princesse à prendre séance au sénat; mais le roi désapprouva cette mesure. En 1715, Charles, étant de retour dans son pays, engagea sa sœur à épouser le prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint en même temps généralissime au service de Suède. Ulrique-Éléonore, qui n'avait point revu son frère depuis le commencement de la guerre, en 1699, eut une entrevue avec lui à Christinehamm, pendant qu'il s'occupait de son expédition en Norwége. Quand Charles eut péri devant Frédéricshall, il se forma deux partis pour décider de la succession au trône. L'un travaillait pour le duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi; l'autre pour Ulrique-Éléonore et son époux. Les états ayant été assemblés en 1719, il fut décrété que, selon les lois et les conventions, ni la princesse Ulrique ni le prince de Holstein n'avaient des droits à la couronne, et qu'il fallait procéder à une élection. Cependant la résolution était déjà prise de nommer Ulrique-Éléonore, qui, pour en être plus sûre encore, promit de renoncer au pouvoir absolu, introduit par Charles XI, et de laisser aux états le choix d'une forme de gouvernement. Elle fut proclamée le 21 février 1719, et couronnée le 17 mars, à Upsal. On introduisit une constitution qui partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Le duc de Holstein fut abandonné; et son principal appui, le baron de Goërtz, eut la tête tranchée. Cependant la guerre continuait, et les Russes ravageaient les frontières suédoises: ils menacèrent même la capitale, dont ils approchèrent avec des galères et des frégates. La reine assembla les états, au commencement de l'année 1720, et leur fit la proposition de donner les rênes du gouvernement à Frédéric de Hesse-Cassel, son époux. Elle avait pour ce prince un attachement sans réserve, et sentait qu'elle allait succomber aux difficultés de l'administration. Les états acceptèrent la proposition de la reine; et Frédéric devint roi de Suède. Ulrique-Éléonore, depuis ce moment, ne prit plus de part au gouvernement. Elle vécut dans la retraite, se livrant à la lecture, applaudissant aux succès de son mari, et lui pardonnant ses fréquentes infidélités. Pendant un voyage qu'il fit à Cassel, elle reparut, pour quelque temps, à la tête de l'administration. Cette princesse avait plusieurs qualités estimables, mais ne brillait point par un esprit supérieur. La nature l'avait plutôt destinée à l'obscurité de la vie privée qu'à l'éclat des grandeurs et aux soins du trône. Elle sacrifia sans peine l'ambition à la tendresse conjugal. Elle mourut en 1744; et avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian, et qui, outre ce prince, avait donné les deux rois Charles XI et Charles XII.

UMEAU (Jean), professeur de droit à l'université de Poitiers, né dans cette ville en 1598, mort en 1682, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue les *Conventus juridici Parnassi*, dont Gueret a su profiter.

UMEAU (François), père du précédent, mort en 1599, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, est connu par deux ouvrages, dont l'un est un *Traité sur la rate* (en latin), Paris, 1578, in-8°. — Son frère, Pierre UMEAU, avocat à Poitiers, se fit connaître comme un furieux ligueur.

UMEAU (François), fils du précédent, mort en 1683, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, combattit la circulation du sang dans un opuscule intitulé: *In circulationem sanguinis Herveanum exercitatio anatomica*, Poitiers, 1759, in-8°.

UNFROI, troisième fils de Tancrède de Hauteville, succéda, en 1051, à Drogon, son frère, dans le commandement des aventuriers normands qui conquirent la Pouille et fondèrent le royaume de Naples. Ce fut lui qui remporta, le 18 juin 1053, la grande victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et qui obtint de ce pontife, qu'il avait fait prisonnier, l'investiture des mêmes provinces d'où le saint Père avait voulu, peu de jours auparavant, chasser les Normands par une croisade. Unfroi avait déjà pour lieutenant, dans cette bataille, son frère Robert Guiscard, à qui tout l'honneur de cette guerre est demeuré. Unfroi, jaloux des talents supérieurs de ce frère, lui donna ensuite un commandement en Calabre, et chercha de plusieurs manières à traverser ses succès; mais Unfroi mourut en 1057, et Robert lui succéda.

UNGER (Jean-Frédéric), secrétaire intime du duc de Brunswick, né en 1716, mort à Brunswick en 1781, est auteur de plusieurs écrits parmi lesquels on distingue le suivant: *Du prix des blés, de sa marche, de ses variations et de l'influence qu'il a sur les affaires les plus importantes de la vie humaine*, Gœttingen, 1752.

UION (don Louis-Firmin DE CARVAJAL Y VARGAS, comte de la), général espagnol, fils puîné du chef de la famille de Carvajal issue des rois de Léon. Né à Lima en 1752, et envoyé en 1759 au collége des nobles à Madrid, il fut reçu en qualité du cadet, à l'âge de 25 ans, dans le régiment des gardes espagnoles qu'il quitta bientôt pour celui de Maïorque-infanterie. Ce dernier fit partie de l'armée combinée devant Gibraltar en 1779, et défendit Minorque en 1781. Devenu lieutenant-colonel, le comte de la Union commanda la colonne de grenadiers faisant le service d'éclaireurs. Il fut élevé au grade de colonel, en 1783, de brigadier en 1789, et de maréchal de camp au commencement de 1791. La même année, il fit remarquer sa valeur et sa présence d'esprit sous les ordres du général Courten chargé de protéger la ville d'Oran, sur la côte d'Afrique. Une circonstance particulière, où il ne prit d'ordre que de lui-même, lui fit le plus grand honneur. La place ne recevait d'eau que d'une source extérieure enfermée dans un fort que l'ennemi allait emporter d'assaut. Ne pouvant attendre des ordres sans perdre le moment opportun, le comte de la Union prit sur lui de se jeter avec 200 hommes dans ces retranchements que sauva ce secours inespéré, et dont la conservation empêcha aussi la prise de la ville. Reçu au nombre des gentilshommes de la chambre du roi, en 1792, il fut nommé, au commencement de l'année suivante, premier gouverneur du fort San-Fernando de Figueras, et ayant passé dans l'armée de Ricardos en Catalogne, il fut fait lieutenant général, dès le commencement de la campagne contre les Français. A la prise de Ceret il commandait une division, et à Saint-Ferreol l'armée lui dut en grande partie son salut. Malheu-

reusement pour les Espagnols, et peut-être même pour le comte de la Union, Ricardos et son successeur O'Reilly moururent presque en même temps; le commandement de l'armée castillane dans le Roussillon fut donné au comte avec le titre de capitaine général de la Catalogne, et de président de l'audience royale. Des officiers généraux plus anciens, et dont on venait de commander l'armée par *interim*, furent blessés de cette faveur; ils secondèrent leur chef avec peu de bonne volonté. Il parut lui-même moins propre à un commandement supérieur que ne l'avaient fait croire précédemment des succès dus surtout à sa valeur personnelle et obtenus sur un grand théâtre. Il s'en fallut de peu toutefois que les Espagnols n'évitassent leur entière défaite : le gouvernement français de cette époque n'était pas aussi porté à la guerre qu'on le suppose ordinairement. Dans le dessein de faciliter de secrètes négociations par une paix que cependant on ne put conclure, le nouveau général fit arrêter et conduire à Figueras le commissaire français chargé ostensiblement de l'échange des prisonniers, et muni de pouvoirs plus étendus de la part du comité de salut public. C'est dans ce fort que le comte était resté tout l'hiver, sans parvenir à rétablir sa santé affaiblie durant l'expédition d'Afrique. Lorsque enfin il prit le commandement de l'armée, où les soldats du moins le reçurent avec enthousiasme, les Français venaient d'obtenir de grands avantages, et les Espagnols, déjà resserrés au pied des Pyrénées, y étaient même menacés dans leurs positions. Le 30 avril le comte parcourut toute la ligne, et résolut d'enlever d'abord la position de Notre-Dame-du-Villar qui dominait des batteries espagnoles; mais ses ordres ne purent être exécutés, et il se vit attaqué sur tous les points par Dugommier qui s'attacha surtout à couper aux Espagnols la retraite sur Bellegarde. Il y parvint, malgré un renfort de 11,000 hommes envoyé au prince de Montforte par le comte de la Union, qui de son côté, dans ses tentatives pour déborder l'aile droite des Français, ne réussit qu'à faire admirer son ardeur intrépide. Le centre ainsi enfoncé et la route de Bellegarde fermée aux colonnes espagnoles, elles s'alarment, se dirigent vers d'autres issues, et s'apercevant que déjà deux régiments sont coupés, se jettent dans les gorges en abandonnant toutes leurs positions. Collioure et quelques autres places occupées par les Espagnols, restèrent sans appui, et le général la Union, obligé de se retirer lui-même auprès de Figueras, vit les troupes républicaines campées sur le territoire espagnol. Tandis qu'il cherchait tous les moyens de réorganiser son armée, le général Navarro, n'ayant plus de secours à attendre, rendait les places de Collioure, de Port-Vendre, de Saint-Elme, et obtenait d'emmener les garnisons, en jurant qu'elles ne serviraient plus jusqu'à ce qu'elles eussent été échangées. Le comte de la Union eut le tort impardonnable de violer cette capitulation et d'incorporer ces 8,000 hommes dans son armée. Les représailles de la Convention furent terribles, elle défendit de faire des prisonniers espagnols, ce qui augmenta parmi eux le découragement. Leur général ne se laissa cependant pas abattre; n'ayant pu dégager Bellegarde le 13 août, il enleva à la baïonnette, le 21 septembre, un poste central, et ce succès lui en promettait de plus décisifs. Mais tout à coup ses troupes, se croyant coupées, se retirèrent dans un désordre dont profita Dugommier pour combiner en se concentrant un mouvement général qui semblait menacer la Catalogne, et dont l'objet réel était l'attaque de Figueras. Sa mort laissa le commandement à Pérignon qui, malgré l'opiniâtre résistance du général espagnol, culbuta sa gauche. Le comte de la Union ne pouvant se résoudre à abandonner sa première ligne, en devint plus faible et fut attaqué au centre même, dans la nuit du 19 au 20 novembre. Tandis qu'il protégeait en personne la défense de sa principale redoute, près du pont de Moulins, une balle le frappa dans la poitrine. Sa mort décida les Espagnols à se replier; ils perdirent ainsi les positions du Lampourdan, regardées jadis par Vauban comme les plus fortes de cette frontière. La Union avait reçu le commandement dans des circonstances très-difficiles; mal secondé par des généraux mécontents de lui obéir, il ne put rendre une entière confiance à des troupes ébranlées par le revers dont las Amarillas, successeur momentané de Ricardos, n'avait pas su les garantir. Il ne tarda pas à perdre aussi l'attachement des officiers par une sévérité extrême, qu'il crut nécessaire pour le rétablissement de la discipline, et en sévissant, après une terreur panique, comme on châtierait une trahison. Général de division, il avait été plus heureux; mais si quelquefois ensuite il manqua de prudence, aucun doute ne put s'élever sur sa valeur, et c'est en ranimant les soldats par son exemple qu'il mourut âgé de 42 ans. Il était grand-croix de l'ordre de Charles III et commandeur des ordres d'Alcantara et de Saint-Jacques. Charles IV fit célébrer pour lui un service funèbre à l'Escurial.

UNROCH (Henri ou Érich), duc de Frioul, qui fut l'allié de Charlemagne, fit avec gloire les campagnes de Pannonie, et contribua puissamment à la soumission des Huns. Ces peuples barbares, qui, sous Attila, s'étaient établis sur les bords du Danube, dans cette partie de la Pannonie qui depuis a pris le nom de Hongrie, étaient entrés dans la ligue que les ducs de Bavière et de Bénévent avaient formée avec les Grecs contre Charlemagne. Ce prince, après avoir triomphé d'autres ennemis, voulut aussi se venger des Huns, et descendit le Danube, en 791, avec deux corps d'armée, dont l'un était parti de la Bohême, et l'autre de la Bavière, pendant que le duc de Frioul s'avançait sur la droite, à la tête des troupes de l'Italie. Celui-ci fut le seul qui vit l'ennemi; il jeta une telle épouvante parmi les Huns, qu'ils se dispersèrent dans leurs montagnes, laissant les forteresses sans garnisons, et le pays sans défense. Charlemagne, à la tête des deux autres corps, vint jusqu'aux bords de la Raab; la saison avancée l'obligea de se retirer sans résultat important. Il se proposait de retomber sur la Pannonie au printemps suivant; mais les Saxons s'étant soulevés à l'instigation des Huns, il ne put reprendre son projet qu'en 795. Occupé ailleurs, il confia le commandement de l'armée à Unroch, qui pénétra dans la Pannonie sans trouver de résistance; prit d'assaut la principale forteresse des Huns, et enleva leur trésor. Enrichis par les dépouilles que ces barbares, sous la conduite d'Attila, avaient enlevées aux provinces de l'empire, les soldats, dit Éginhard, re-

vinrent de cette expédition chargés d'or et d'argent. Theudon, l'un des petits rois ou chefs des Huns qui partageaient la Pannonie, s'étant soumis, vint à Aix-la-Chapelle, et rendit hommage à Charlemagne. L'année suivante (796), ce prince confia le commandement de l'armée à Pepin, son second fils, et lui donna le duc de Frioul pour lieutenant. Les Huns, qui avaient fait de grands préparatifs, opposèrent une vive résistance. Ayant été vaincus, et leur capitale prise de nouveau, ils furent poussés jusqu'à la Theisse, et tout le pays fut livré au pillage. Il y eut une quatrième campagne, en 797 : les Huns, défaits et domptés, envoyèrent des ambassadeurs à Charlemagne pour se soumettre. La Pannonie fut tranquille pendant l'année 708; mais l'année suivante, Theudon s'échappa et appela les Huns aux armes; alors Unroch entra dans la Pannonie, et défit complétement Theudon, qui fut fait prisonnier; mais le brave lieutenant de Charlemagne tomba dans une embuscade, et périt malheureusement, pleuré de son prince, qui regretta une victoire achetée par la mort d'un de ses vaillants généraux. Theudon eut la tête tranchée, et avec lui tomba la puissante république ou monarchie des Huns, ce reste de la gloire d'Attila.

UNTERBERGER (Ignace), peintre distingué, né en 1744, à Karales dans le Tyrol, d'une famille qui a produit plusieurs artistes célèbres, travailla jusqu'à 20 ans sous les yeux de son père, qui l'envoya alors à Rome, auprès de son frère aîné, sous la direction duquel il acheva de se perfectionner. Il se fit bientôt connaître par quelques tableaux d'histoire, où il fut aisé de remarquer les progrès qu'il avait faits dans l'étude des antiquités grecques et romaines. Sa réputation lui valut d'être un des artistes chargés de copier les *Loges* de Raphaël au Vatican, chef-d'œuvre dont l'impératrice de Russie voulait embellir son palais. Il était à Vienne en 1776, lorsque, sur l'invitation de l'académie des beaux-arts qui avait engagé les artistes de cette ville à exposer leurs ouvrages, il enrichit cette exposition de quelques tableaux historiques, et surtout d'arabesques et de camées d'un genre nouveau qui obtinrent l'admiration générale. Depuis ce moment, devenu le peintre favori du ministre Kaunitz, il put à peine suffire aux demandes qui lui furent faites de toutes parts. Son premier chef-d'œuvre produisit une illusion complète; c'est un *Bacchus* qui entre dans son temple : le travail en est si parfait que le tout paraît être d'ivoire; une *Minerve* dans le même genre vint ensuite, et obtint le même succès. Une *Jeune Grecque* lui succéda, et fut suivie de plusieurs tableaux d'église parmi lesquels on distingua la *Descente du Saint-Esprit,* faite pour l'église principale de Kœnigsgratz. Le plus important de ses tableaux est son *Hébé,* qui présente l'ambroisie à Jupiter, sous la forme d'un aigle; la lumière y est surtout distribuée avec une perfection qu'aucun peintre n'a encore pu imiter. Il plut à l'empereur François II, qui l'acheta 10,000 florins et le fit placer dans sa chambre à coucher. Le pendant d'*Hébé* représente l'*Hyménée :* c'est une riante allégorie sur la *Paix* et l'*Amour,* sous la figure d'une jeune fille caressant un agneau. Ces quatre pièces ont placé Unterberger parmi les artistes du premier ordre. Ses compositions sont dessinées avec toute la noblesse qui caractérise la manière des Grecs. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer dans ses tableaux, ou ses groupes, des masses de lumières, des draperies, ou enfin son coloris. Toutes ses figures paraissent vivantes, tant l'expression en est parfaite. Ses tableaux sont en outre enrichis d'antiques, de paysages, de morceaux détachés d'architecture, d'animaux, de fleurs, enfin de différents objets tirés de la nature ou des beaux-arts, dont il avait fait une étude particulière. Quelques-uns de ses travaux ne sont pas terminés, entre autres deux *Ovide* de même grandeur, pour lesquels on lui avait déjà offert 30,000 florins. Son génie s'était aussi exercé sur la mécanique : il inventa pour une société qui faisait creuser un canal en Hongrie, un char dont l'utilité pour transporter plus promptement les terres et le sable, fut tellement reconnue par l'expérience, que le gouvernement lui accorda avec une récompense considérable, un brevet d'invention pour plusieurs années. Il inventa aussi d'autres machines pour polir les planches des graveurs. Il mourut le 4 décembre 1797.

UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur, né le 29 avril 1727 à Halle, dans le duché de Magdebourg, exerça la médecine avec succès dans sa ville natale, à Hambourg et à Altona. On lui doit un assez grand nombre d'écrits en allemand, dont les plus remarquables sont : *Pensées sur le sommeil et les songes,* Halle, 1746, in-8°; *Le médecin, ou Journal de médecine,* Hambourg, 1759 à 1764; réimprimé 1769, 6 vol. in-8°; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants,* Leipzig, 1771, in-8°; *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la Physiologie d'Unzer,* ibid., 1773, in-8°.

UNZER (Jeanne-Charlotte), femme du précédent, morte en 1782, membre honoraire de plusieurs académies, publia quelques poésies et en outre des *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes,* Halle, 1751, in-8°; 1767.

UNZER (Louis-Auguste), né en 1748 à Wernigerode, où il mourut en 1775, est auteur de quelques écrits, parmi lesquels nous citerons son *Traité sur les jardins chinois,* Lemgo, 1773, in-8°.

UPHAM (W.-Édouard), connu dans le monde littéraire par un ouvrage en anglais, intitulé : *Rameses,* par une *Histoire de l'empire ottoman,* ainsi que par la traduction des *Livres sacrés de Ceylan,* qui lui assure un rang distingué parmi les orientalistes, mourut en 1833 dans un âge peu avancé.

URBAIN (Saint), né au commencement du 4e siècle, au village de Colmiers près Grancez-le-Château, de parents nobles et très-riches, consacra sa jeunesse à l'exercice de toutes les vertus, et acquit une telle réputation de piété, qu'après la mort d'Honoré, cinquième évêque de Langres, il fut élu pour lui succéder, avec l'applaudissement de tous les fidèles. Il remplit constamment les devoirs d'un saint pasteur, rétablit les églises ruinées, pourvut à leur décoration, et fit revivre la splendeur du culte; en sorte qu'il mérita d'être appelé plutôt le fondateur que le restaurateur de l'église de Langres. Urbain assista au concile de Valence, en 375, et mourut l'année suivante. Son corps fut déposé à Dijon, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait

fait élever à ses frais. Sa fête se célèbre le 25 janvier.

URBAIN Ier (Saint), pape, successeur de saint Calixte Ier, Romain de naissance, fut élu le 13 octobre 222. Il gouverna l'Église pendant les jours de paix dont elle jouit sous l'empereur Alexandre-Sévère. Cependant quelques magistrats subalternes exercèrent des persécutions. On croit que ce pape en fut une des victimes, et qu'il subit le martyre, le 25 mai 230. Il eut pour successeur saint Pontien.

URBAIN II, élu pape le 12 mars 1088, succéda à Victor III, qui l'avait désigné, en mourant, pour le remplacer. Il était Français, et portait le nom d'Eudes ou Odon, fils du seigneur de Lagny, près Châtillon-sur-Marne, ce qui l'a fait quelquefois désigner sous le nom d'Eudes de Chastillon. Il avait fait ses études à Reims, sous saint Bruno, et il devint chanoine de la cathédrale, puis archidiacre de la même ville. Retiré ensuite à Clugny, il y fut nommé prieur par saint Hugues, qui en était abbé et qui l'envoya à Grégoire VII. Ce pape, frappé du mérite et des talents d'Odon, le nomma évêque d'Ostie, et lui donna toute sa confiance. Quoique sincèrement attaché à Grégoire, Odon soutint fermement même à Didier, en présence de Henri, que le consentement de l'Empereur était nécessaire pour l'installation du pape. Cette dissidence d'opinion ne brouilla point, ainsi qu'on a pu le remarquer, l'évêque d'Ostie avec Didier, puisque celui-ci contribua puissamment à l'élévation d'Odon. Dès le lendemain de sa nomination, le nouveau pape, qui avait pris le nom d'Urbain II, en fit part à tous les catholiques, et leur déclara par écrit qu'il suivrait en tout les traces de Grégoire VII. Cependant l'antipape était toujours dans Rome. Urbain ayant manifesté de l'indulgence pour ses partisans, les Romains se réunirent pour chasser honteusement Guibert, auquel ils firent promettre par serment qu'il n'usurperait plus le saint-siége, mais il conservait toujours celui de Ravenne. La disposition des esprits ne tarda pas à changer. La prise de Mantoue par Henri rehaussa le courage des schismatiques, c'est-à-dire de ses partisans et de ceux de l'antipape qu'ils rappelèrent alors dans les mêmes murs d'où ils venaient de l'expulser. Ces mouvements si fréquents, en sens contraires, se firent encore sentir plusieurs fois pendant le pontificat d'Urbain II, et ne finirent que sous Pascal, son successeur, par la mort de l'auteur de ces troubles déplorables. La France attira bientôt l'attention d'Urbain. Le roi Philippe Ier venait de répudier sa femme Berthe, pour épouser Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou, et encore vivant. Ce divorce doublement criminel excita l'animadversion d'Urbain contre l'évêque de Senlis, qui avait donné la bénédiction nuptiale. Urbain écrivit à ce sujet une lettre très-sévère à l'archevêque de Reims, pour lui intimer de faire réparer le scandale donné par son suffrage, de remontrer au roi la faute qu'il avait commise, et la nécessité de l'effacer. Philippe fut excommunié dans le concile d'Autun et dans celui de Clermont, mais avec des formes moins sévères que celles qui avaient été employées contre Robert, son aïeul. On sait, au surplus, que Philippe fut enfin absous, après avoir promis de quitter Bertrade. En 1095, un projet plus vaste appela Urbain II dans cette même France, où déjà avait éclaté le dessein de la première croisade. L'éloquence d'Urbain acheva, au concile de Clermont, ce que les inspirations de Pierre l'Ermite avaient si glorieusement commencé. Les peuples se crurent appelés par la voix même du ciel à ces succès infaillibles, lorsque le chef suprême de la religion eut promis l'absolution des péchés, et béni les armes de tous ceux qui combattraient dans cette sainte entreprise : leurs espérances ne furent point trompées. Mais ces grands tableaux historiques sortent du cercle dans lequel nous devons nous renfermer. Nos faibles esquisses pâliraient auprès des compositions brillantes dues à la plume des Choiseul et des Michaud. Qu'il nous suffise de remarquer que ce fut un pape français qui vint dans sa patrie donner le premier mouvement à cette révolution mémorable où le triomphe de la religion chrétienne amena des changements prodigieux dans les mœurs et dans la politique de tous les États civilisés, et prépara, par des résultats inespérés, l'affermissement des trônes et la liberté des peuples. En 1098, Urbain II revint en Italie; il y tint le concile de Bari, où les Grecs se trouvèrent, et où il discuta la question de la procession du Saint-Esprit avec la supériorité de talent dont il avait déjà donné tant de preuves. Urbain vécut assez pour apprendre les premiers succès des croisés, qui s'étaient rendus maîtres d'Antioche, le 3 juin 1098; Jérusalem fut prise encore de son vivant, le 15 juillet 1099 : il mourut à Rome le 29, après onze ans quatre mois et dix-huit jours de pontificat. On trouve 59 lettres d'Urbain II dans le *Recueil* des conciles du P. Labbé. Sa *Vie*, écrite en latin par *Ruinart*, d'une manière très-intéressante, est insérée dans les *OEuvres posthumes* de dom Mabillon. Urbain eut pour successeur Pascal.

URBAIN III (Hubert PRIVELLI ou CRIVELLI, pape, sous le nom d') fut élu le 21 novembre 1185, et succéda à Luce III. Il avait été archidiacre de Bourges, et ensuite de Milan, où il était né. Le pape Luce l'avait fait archevêque de cette même ville, puis cardinal en 1182. Sept mois après, il remplaça son bienfaiteur sur le trône pontifical. Sa nouvelle dignité le mit bientôt en contradiction avec l'empereur Frédéric Barberousse. Il se plaignit des usurpations de Frédéric, qui s'était emparé des biens que la comtesse Mathilde avait laissés au saint-siége, prenait la dépouille des évêques morts, en sorte que leurs successeurs étaient réduits à faire des extorsions pour vivre, et supprimait des monastères de filles, afin d'en confisquer les revenus, sous prétexte de déréglement des abbesses. L'Empereur, de son côté, ne pardonnait pas à Urbain d'avoir fait cardinal Volmar au lieu de Rodolphe, qu'il protégeait. Volmar avait été élu archevêque de Mayence; Frédéric fit saisir son temporel et l'attribua à son compétiteur Rodolphe. Le pape menaça l'Empereur d'excommunication, et celui-ci fit fermer tous les chemins des Alpes pour empêcher qui que ce fut d'aller à Rome; ce qui obligea Urbain d'établir, pour son légat en Allemagne, Philippe, archevêque de Cologne. Mais le plus grand chagrin qu'éprouva Urbain et qui avança ses jours, ce fut la nouvelle de la reprise de Jérusalem par les infidèles, après que cette ville eut été pendant 88 ans au pouvoir des chrétiens. Urbain, déjà très-âgé, succomba à sa douleur, et mourut à Ferrare, le 19 octobre 1187, après un an et près de onze

mois de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire VIII.

URBAIN IV (Jacques PANTALÉON), pape, sous le nom d'), succéda à Alexandre IV. Il était de Troyes en Champagne, et d'une naissance obscure. Mais son mérite l'avait fait élever à plusieurs places dont il avait été trouvé digne. D'abord archidiacre de Laon, ensuite évêque de Verdun, il était patriarche de Jérusalem, et se trouvait à Viterbe, où l'avait appelé une affaire de son église, au moment de la mort d'Alexandre IV. Huit cardinaux seulement étaient réunis à Viterbe pour donner un successeur à Alexandre. Ne pouvant s'accorder sur le choix de l'un d'entre eux, ils jetèrent les yeux sur Jacques Pantaléon, qui fut élu le 29 août 1261. Le premier soin d'Urbain IV fut d'augmenter le nombre des cardinaux. Il en nomma 14, dont 2 lui succédèrent par la suite. Urbain s'occupa ensuite, mais inutilement, de concilier le différend entre Alphonse, roi de Castille, et Richard, comte de Cornouailles, tous deux prétendant à l'empire d'Allemagne vacant depuis 12 ans. La couronne de Sicile fut ensuite l'objet de sa sollicitude. Il l'offrit à saint Louis pour un de ses enfants. Le saint roi la refusa malgré les instances réitérées du pontife. On sait que Charles d'Anjou l'accepta ensuite malgré les droits de Conrad, que saint Louis n'avait pas voulu violer. Ce fut Urbain IV qui institua la fête du St.-Sacrement, qu'il fixa au jeudi après l'octave de la Pentecôte. Le pape demeurait à Orviette depuis deux ans, lorsque les habitants se déclarèrent contre lui, et prirent un des forts appartenant à l'Église. Cet événement détermina Urbain à se faire porter en litière à Pérouse, où il mourut le 2 octobre 1264, après deux ans, trois mois et quatre jours de pontificat. Sa modération et sa facilité à pardonner les injures ont honoré sa mémoire. On cite surtout la douceur dont il usa envers trois gentilshommes du pays de Trèves, qui l'avaient autrefois pris et dépouillé pendant qu'il était légat d'Innocent IV en Allemagne. Ces malfaiteurs sollicitèrent son indulgence et lui offrirent des restitutions convenables depuis qu'il fut pape. Non-seulement il leur pardonna; il refusa même les restitutions, et se contenta de leur écrire pour les exhorter à ne plus commettre de pareils crimes. On a de ce pape une Paraphrase du *Miserere* dans la *Bibliothèque des Pères,* et 61 lettres dans le *Trésor des anecdotes* du P. *Martenne*.

URBAIN V, élu pape à Avignon, vers la fin d'octobre 1362, succédait à Innocent VI. Il s'appelait Guillaume Grimaud ou Grimoard, fils d'un chevalier de ce nom, seigneur de Grisac en Gévaudan au diocèse de Mende. Après avoir étudié avec succès le droit civil et canonique, qu'il enseigna lui-même ensuite tant à Montpellier qu'à Avignon, il avait été pourvu de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, qu'il possédait lorsqu'il fut élu. Les cardinaux ne nommèrent point l'un d'entre eux, parce qu'ils furent longtemps à s'accorder, et préférèrent choisir un étranger. Urbain V donna un évêque à l'église d'Avignon, qui n'en avait pas eu sous les deux derniers papes, Clément et Innocent. Ils en touchaient les revenus et les faisaient administrer par des grands vicaires. Urbain y nomma son frère, qui était chanoine régulier de Saint-Pierre de Die. Le roi de France, Jean, vint visiter le pape dans Avignon, et y attendre le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, que ses exploits contre les infidèles avaient rendu fameux. Ces deux princes projetèrent une nouvelle croisade, à laquelle Urbain donna son consentement, et qu'il favorisa de tous ses vœux; mais elle n'eut point lieu. Les Romains sollicitaient vivement Urbain de revenir à Rome pour faire cesser les maux causés en Italie par la longue absence des papes. L'empereur Charles IV l'en pressait également. Le roi Jean tâchait au contraire de le retenir à Avignon. Urbain crut que son devoir le rappelait à Rome; et en conséquence il partit de Marseille le 19 mars 1367, avec une flotte de 23 galères, et d'autres bâtiments que la reine de Naples et les Vénitiens lui avaient fournis. Il arriva à Rome le 16 octobre, et y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Après avoir été installé dans la chaire pontificale, il passa au Vatican, qu'il fit rétablir avec magnificence. Il n'en déploya pas moins dans le nouveau reliquaire qu'il fit exécuter pour enchâsser les chefs des deux saints apôtres Pierre et Paul. Saint Pierre y est représenté en pape avec une tiare chargée de trois couronnes. Ce monument, très-riche pour la matière, mais d'un mauvais goût d'ornement, fut déposé à Saint-Jean de Latran, sur un grand tabernacle soutenu de quatre colonnes de marbre, au-dessus du grand autel. L'empereur Charles IV vint en Italie, en 1368, à la prière du pape, avec une nombreuse armée pour soumettre les usurpateurs des terres de l'Église. Mais auparavant il avait confirmé, par une bulle d'or, tous les priviléges et donations accordés aux papes par les empereurs. Le dénombrement des domaines et des droits de l'Église de Rome y était fait avec exactitude, parce que la longue absence des papes et des empereurs y avait apporté une grande confusion, et avait donné lieu à plusieurs usurpations. L'Empereur trouva le pape à Viterbe, et alla l'attendre à son tour à un mille de Rome, où Urbain fit son entrée à cheval; l'Empereur et le comte de Savoie marchaient à pied et tenaient la bride, chacun de son côté. L'impératrice s'y rendit quelques jours après, et le pape la couronna, le jour de la Toussaint, à la messe. L'Empereur y remplissait la fonction de diacre, mais il ne lut point l'évangile, ce qu'il ne pouvait faire que le jour de Noël. L'empereur d'Orient, Jean Paléologue, vint aussi visiter Urbain à Rome, pour demander des secours aux princes d'Occident contre les Turcs. Il fut très-bien accueilli du pape; mais il ne retira point d'autre fruit de sa démarche. En 1370, Urbain déclara le dessein où il était de retourner à Avignon pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Il écrivit aux Romains pour les rassurer sur son absence. Sainte Brigitte de Suède fit de vains efforts pour le retenir, l'assurant qu'il mourrait bientôt s'il retournait à Avignon. Urbain partit le 26 août et arriva le 24 septembre. On le reçut avec une grande joie. Mais, peu de temps après, il tomba dangereusement malade, et mourut le 19 décembre, après un pontificat de huit ans, et deux mois. Urbain V exerça son zèle contre les clercs déréglés, simoniaques, et contre les usuriers. Il réforma, autant qu'il put, la pluralité des bénéfices. Pendant son pontificat, il entretint 100 étudiants en différentes universités; il fonda à Montpellier un collége pour 12 élèves

en médecine, et donna, en plusieurs occasions, des marques de sa tendre affection pour les pauvres. Il fit bâtir plusieurs églises et fonda plusieurs chapitres de chanoines. Le palais d'Avignon fut construit par ses soins. On a remarqué qu'il avait un goût singulier pour les bâtiments. Il aimait à expédier les affaires et à réprimer la chicane des avocats et des procureurs. Il ne se laissa point dominer par l'affection naturelle pour ses parents. On a de lui quelques *lettres* peu importantes. Urbain V eut pour successeur Grégoire X.

URBAIN VI, élu pape le 8 avril 1378, était né à Naples, et s'appelait Barthélemi de Prignano. Son père était Pisan, et sa mère Napolitaine. Docteur fameux en droit canon, humble, pieux, désintéressé, grand ennemi de la simonie, zélé pour la chasteté et pour la justice, mais se fiant trop sur sa prudence et trop disposé à prêter l'oreille aux flatteries, tel est le caractère moral que l'historien ecclésiastique remarque en lui ; et comme aucun trait de cet homme singulier ne doit échapper à l'histoire, en faisant la peinture de sa personne, il ajoute qu'il était de petite taille, épais, le teint basané, et âgé d'environ 60 ans, lorsqu'il fut élu pape. Il avait exercé successivement à Avignon et à Rome, des emplois distingués, et était parvenu d'abord à l'archevêché d'Auronte ou Auruntia, puis à celui de Bari, en 1376. Il disait tous les jours la messe, portait un cilice jour et nuit, jeûnait même outre les jours d'obligation, et tous les soirs se faisait lire la Bible, jusqu'à ce qu'il s'endormît. Son élection fut orageuse : elle est remarquable, parce qu'il fut le premier à qui l'on donna un compétiteur dans la personne de Clément VII, et que ce fut à cette époque qu'éclata le schisme d'Occident. Urbain succédait à Grégoire XI, qui avait enfin rétabli la résidence du pape à Rome. Pour la maintenir, le peuple voulait un pape romain : il le demandait avec tumulte autour du conclave, composé en ce moment de seize cardinaux, dont quatre seulement étaient Italiens. Ils prirent à la hâte un Napolitain, afin de ne pas paraître céder tout à fait aux clameurs populaires; mais ils l'intronisèrent avec toutes les formes accoutumées; ils écrivirent même aux six cardinaux restés à Avignon, et qui ratifièrent l'élection. Urbain ne fut pas plutôt en possession du souverain pontificat, qu'il voulut user avec une sévérité excessive de son droit de réforme et de réprimande. Il blâma publiquement les évêques qui résidaient en ce moment à Rome, et les traita de parjures. Il reprocha, dans un sermon très-violent, aux cardinaux et aux prélats, leurs mœurs scandaleuses. Cette conduite le rendit odieux : les cardinaux mécontents sortirent de Rome, et se retirèrent à Anagni, où ils appelèrent des troupes pour leur sûreté. Urbain sentit, mais trop tard, le tort qu'il avait eu d'aliéner ainsi les esprits. Il fit de vaines démarches pour rappeler à Rome ces fugitifs. Ceux-ci prétendirent bientôt que l'élection d'Urbain était nulle, comme ayant été forcée; et ce fut sur ce prétexte qu'ils se déterminèrent à élire Clément VII, ainsi qu'il a été dit à son article. Il est inutile de reproduire le tableau affligeant des dissensions qui naquirent de cet état de choses. Les puissances se partagèrent entre les deux pontifes, varièrent dans leur attachement, et plusieurs finirent par adopter la neutralité. Il faut se borner ici à ce qui regarde Urbain. Il créa 26 cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, et se vit obligé de prendre des mesures de défense plus énergiques. Il appela de Hongrie Charles de Duras, pour le couronner roi de Naples, et l'opposer à Louis d'Anjou, que la reine Jeanne avait fait donataire de ses États; mais Urbain ne tarda pas à se brouiller avec son protecteur, dont il trouvait les opérations trop lentes. L'impatience d'agir ne lui permit pas de l'attendre, et il se mit en chemin pour Naples, malgré les représentations de la plupart de ses cardinaux, qui refusaient de l'accompagner, et qu'il menaça de dépouiller de leurs dignités, s'ils ne venaient le joindre. Charles l'atteignit près d'Aversa, et l'accompagna à Naples, où, sous le prétexte de le traiter avec honneur, il le fit environner d'une garde nombreuse, qui le retenait en effet prisonnier. Urbain se plaignit, et Charles lui demanda publiquement pardon avec larmes. Urbain profita de sa liberté pour se retirer à Nocera; et cet acte de défiance acheva de le brouiller avec Charles. Les cardinaux, craignant d'être victimes de cette division, refusèrent d'abord de le suivre. Ils méditèrent ensuite un autre projet; ce fut d'interdire Urbain, de s'emparer de sa personne, et de lui donner un curateur. Le pape, furieux en apprenant cette conjuration, fit instruire contre les prévenus, et les mit entre les mains de François de Prignano, son neveu, qui en fit appliquer six à la question *des cordes*, et en tira l'aveu du complot. Urbain les dégrada, et procéda ensuite à l'excommunication de Charles, de Marguerite sa femme, de l'antipape Clément, et de tous leurs fauteurs et adhérents. Le pape prêcha du haut d'une tour très-élevée; l'excommunication fut prononcée avec la croix et les cierges qu'on éteignit ensuite et qu'on jeta sur les assistants. Charles irrité des censures lancées contre lui, vint assiéger Nocera, dont il s'empara bientôt; mais Urbain, réfugié dans le château, en soutint le siége pendant sept mois. On le voyait tous les jours à sa fenêtre, une clochette et un flambeau dans les mains, excommunier l'armée assiégeante. Les six cardinaux emprisonnés souffrirent une seconde torture plus cruelle encore que la première. Urbain reçut enfin un secours que lui amenaient Raimond de Beauce, et un capitaine allemand nommé Lother de Souabe, au moyen de quoi il put s'échapper et gagner Salerne. Dans sa marche, Urbain menait avec lui toute sa cour, ses cardinaux prisonniers et l'évêque d'Aquila, qu'il avait fait arrêter également, et qu'il fit tuer en route, parce qu'il retardait sa fuite. Urbain s'embarqua à Salerne, et après avoir touché en Sicile, où il était reconnu, parvint à Gênes, le 23 septembre 1385. Là il s'occupa de créer de nouveaux cardinaux. Une conspiration formée pour s'emparer de sa personne n'eut point de succès. Il en fut de même d'un projet conçu pour l'empoisonner. On accusa deux cardinaux, Pile de Pratz et Galiot de Tarlat de Pietramala, d'avoir ourdi ces complots, et leur fuite les rendit suspects. Quant aux prisonniers, cinq disparurent dans une nuit : on racontait diversement leur mort. On crut que quelques-uns avaient été jetés à la mer, d'autres égorgés et enterrés dans une écurie. Il n'y eut d'épargné que le cardinal de Sainte-Cécile, à la prière de Richard, roi d'Angleterre. Cependant, Charles de Duras ou de la

Paix était mort en retournant en Hongrie. Sa veuve avait fait proclamer le jeune Ladislas, son fils, âgé de 10 ans. Urbain ne voulut point le reconnaître à cause des censures portées à Nocera, et se mit en chemin pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété. Il quitta Gênes, et s'établit à Pérouse, d'où il partit avec une armée pour accomplir son projet; mais à peine était-il à dix milles de la ville, que sa mule tomba rudement par terre, et le blessa dangereusement. Il se fit transporter à Tivoli, et de là revint à Rome, qui le reçut avec indifférence : il y mourut, le 15 octobre 1389, après onze ans, six mois et huit jours de pontificat.

URBAIN VII (JEAN-BAPTISTE CASTAGNA, pape, sous le nom d'), élu le 16 septembre 1590, succéda à Sixte-Quint. Il avait été d'abord professeur de droit civil et de droit canon. Son mérite l'avait fait distinguer de bonne heure, et l'avait fait nommer nonce en Allemagne et en Espagne. Il avait, dans cette dernière légation, obtenu l'affection de Philippe II, et tenu sur les fonts de baptême une des filles de ce monarque. Il avait été enfin élevé à la pourpre, et créé cardinal du titre de Saint-Marcel. Le nom d'Urbain, qu'il choisit au moment de son élection, ne convint jamais mieux à personne, par la douceur de son caractère et par la modestie de sa conduite. En se revêtant de la chape blanche, il disait que, quoique légère, elle lui paraissait pesante et bien au-dessus de ses forces. Son expérience dans les affaires, l'intégrité, l'esprit de justice, qui animaient toutes ses actions, le firent recevoir avec acclamation des Romains, fatigués, pour la plupart, de l'administration violente, mais peut-être nécessaire, de son prédécesseur. Urbain avait éloigné sa famille de toute la faveur qu'elle se promettait de son exaltation. Jamais peut-être Rome n'avait pu se promettre un tel bonheur sous un tel prince : malheureusement ces espérances furent trop tôt déçues : Urbain VII fut, dès le lendemain de son élection, attaqué d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, le 26 septembre, après treize jours seulement de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire XIV.

URBAIN VIII (MAFFEO BARBERINI, pape, sous le nom d'), succéda à Grégoire XV, et fut élu le 6 août 1623. Il était d'une famille noble et ancienne de Florence, où elle avait occupé des places considérables. Dès son plus jeune âge, Barberini s'était distingué par ses heureuses dispositions. A l'âge de 19 ans, il fut fait prélat. Sixte-Quint l'avait nommé référendaire; Clément VIII lui avait donné le gouvernement de Fano, à l'âge de 24 ans; ensuite la charge de protonotaire apostolique et depuis l'archevêché de Nazareth : enfin, Paul V l'avait élevé à la pourpre. Il avait dressé l'acte de possession de Ferrare, et signé le contrat de mariage de Philippe III avec la reine Marguerite. Barberini, envoyé nonce en France, y était venu pour complimenter Henri IV sur la naissance du Dauphin, depuis Louis XIII. L'élection d'Urbain VIII fut généralement approuvée, à cause de l'intégrité de ses mœurs et de l'habileté avec laquelle il s'était acquitté de tous ses emplois. Son zèle pour les intérêts de la religion confirma les heureuses espérances que son élection avait fait concevoir. Il s'attacha à la conversion des hérétiques, surtout des schismatiques d'Orient, et réussit à l'égard de quelques-uns. Il exhorta les évêques à procéder contre les femmes qui paraissaient à l'église d'une manière contraire à la modestie. Ce qui l'occupa souvent, ce fut la béatification et la canonisation de quelques personnes célèbres par la piété de toute leur vie, tels que André Avellin, Gaëtan de Thienne, Félix de Cantalice, François de Borgia, Élisabeth de Portugal, Ignace de Loyola et saint Roch. Ces actes solennels de la puissance des clefs lui paraissaient essentiels à confirmer de plus en plus d'une manière irrévocable, parce qu'ils avaient fait un sujet de contestation dans les premiers siècles, où chaque Église s'attribuait particulièrement ce pouvoir. Urbain VIII, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, défendit de rendre aucun culte à ceux qui étaient morts, même en odeur de sainteté, avant qu'ils eussent été béatifiés ou canonisés par la cour de Rome. Ce pape fit bâtir de nouvelles églises, et en répara beaucoup d'anciennes. Il conféra, le premier, le titre d'*Éminence* aux cardinaux, et leur donna ainsi le rang de princes de l'Église. Il renouvela plusieurs fois la fameuse bulle *In cœnâ Domini*, proscrite en France, et depuis abolie par Clément XIV. Il supprima, en 1630, l'ordre des jésuitesses, qui s'était multiplié en Italie et dans les Pays-Bas, comme étant contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs. La vie politique d'Urbain VIII mérite aussi d'être remarquée par des événements et des actes d'une grande importance. Pendant la guerre de la Valteline, sous le ministère du cardinal de Richelieu, il imposa un tribut à tout le clergé d'Italie, qui était sous la domination espagnole; il fit fortifier le château Saint-Ange, et plusieurs endroits de Rome; il réussit à réunir au domaine du saint-siége le duché d'Urbin, les comtés de Montefeltro et de Gubio, la seigneurie de Pesaro, et le vicariat de Sinigaglia. En 1639, Urbain VIII déclara la guerre au duc de Parme, et lui enleva Castro, dont il voulait réunir le duché au saint-siége, faute par le duc de rembourser les sommes qu'il devait au mont-de-piété de Rome, et pour lesquelles il avait engagé son duché. Ce fut une guerre de chicane, prolongée par des négociations infructueuses, et qui ne fut terminée qu'en 1644. La France, les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le vice-roi de Naples furent les médiateurs de la paix; et le duc de Parme rentra dans la possession de Castro. Ce fut Urbain VIII qui condamna le livre de Jansenius, par sa bulle de 1642. On sait trop ce qu'il en résulta de troubles et de dissensions jusqu'à la fin de ce siècle, et dans tout le cours du suivant, pour que nous ayions à nous appesantir davantage sur ce sujet. Urbain VIII mourut, le 29 juillet 1644, après avoir gouverné l'Église pendant 21 ans et 22 jours. Il eut pour successeur Innocent X.

URBAIN (FERDINAND de SAINT-), célèbre artiste, né à Nancy en 1654, quitta sa patrie fort jeune encore, et visita les académies les plus renommées d'Allemagne et d'Italie, pour se perfectionner dans tous les arts du dessin. Il remplit pendant 10 années les fonctions de premier graveur et de premier architecte du conseil municipal de Bologne, et passa ensuite au service des papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII, avec les titres de premier architecte et de directeur de leur

cabinet de médailles. En 1705, cédant aux instances de son souverain, Léopold Ier, duc de Lorraine, il revint à Nancy, où il fut investi des mêmes fonctions qu'il avait remplies en Italie, et où il mourut en 1731, comblé de faveurs. C'est surtout comme graveur, et spécialement graveur pour médailles et monnaies, qu'il s'est fait un nom. Toutes les matrices sorties de son burin ont été transportées à Vienne, où on les montre dans le cabinet des médailles de l'empereur.

URBAN. *Voyez* **FORTIA D'URBAN.**

URBANUS (Henri). *Voyez* **CORDUS.**

URBIN (ducs d'). *Voyez* **MONTEFELTRO** et **ROVÈRE.**

URCEUS CODRUS (Antoine). *Voyez* **CODRUS.**

URFÉ (Anne d'), poëte plus que médiocre, né dans le Forez en 1555, d'une ancienne et illustre famille, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, s'éprit d'amour pour la belle Diane de Château-Morand, la plus riche héritière de sa province, et l'épousa selon toute apparence en 1575, mais au plus tard en 1577. Ce mariage, résultat d'une inclination mutuelle, fut pourtant annulé, sur la demande des deux époux, par sentence de l'officialité de Lyon en 1598. D'Urfé entra dans les ordres l'année suivante, obtint successivement plusieurs bénéfices, et mourut en 1621. Il avait été bailli, puis lieutenant général du Forez, et Henri IV, dont il défendit avec un zèle constant les droits au trône, l'avait nommé membre de ses conseils d'État et privé. La *Diane* d'Anne d'Urfé est un recueil de 150 sonnets, demeurés manuscrits à l'exception de 5 que Duverdier a publiés dans sa *Bibliothèque française,* où il cite quelques autres ouvrage du même auteur.

URFÉ (Honoré d'), l'auteur de l'*Astrée,* frère cadet du précédent, naquit à Marseille le 11 février 1567. Étant en 1583 au collége de Tournon, il y représenta avec ses camarades une espèce de drame de sa composition. Il embrassa la profession des armes, obtint une compagnie de 50 hommes, et signala sa valeur dans la guerre de la Ligue, ainsi que son habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Après la dissolution du mariage de son frère, il épousa Diane de Château-Morand, pour ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. L'âge et surtout la malpropreté de Diane, toujours environnée de gros chiens, qui entretenaient dans sa chambre et presque dans son lit une odeur insupportable, finirent par rebuter son second époux. Il se sépara d'elle, et alla vivre dans une terre qu'il possédait aux environs de Nice. Ce fut là qu'il composa son *Astrée,* dont la Ire partie, publiée en 1610, eut un succès extraordinaire. Il n'avait pas entièrement achevé ce roman, lorsqu'il mourut à Villefranche en 1625. Baro, son secrétaire, le termina sur ses manuscrits. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, et de Rouen, 1647, 5 vol. petit in-8°. Les bergers de Lignon vinrent remplacer les héros de chevalerie dont on était las; et les esprits fatigués du spectacle continuel des troubles civils, durent trouver beaucoup de charme dans la description, même fausse et maniérée, des plaisirs calmes et simples de la campagne. Un examen plus approfondi des circonstances au milieu desquelles parut ce livre singulier et la lecture de l'*Astrée,* si quelqu'un aujourd'hui pouvait s'y résigner, feraient concevoir cet engouement des contemporains, partagé dans l'âge suivant par Segrais, Pelisson et la Fontaine. Parmi les autres écrits, bien moins connus, du même d'Urfé, nous citerons : *la Syreine,* Paris, 1611, 1618, in-8°, et *la sylvanire, ou la Morte vive*, fable bocagère, 1625, in-8°.

URIE HÉTÉEN (*Feu du Seigneur*), était le mari de Bethsabée. Quand David s'aperçut qu'elle était enceinte, il fit venir Urie à Jérusalem, où il le retint deux jours, l'engageant à aller passer la nuit dans sa maison. David poussa la précaution jusqu'à l'enivrer; mais Urie persista à se tenir aux portes du palais, avec les officiers de garde, pendant les deux nuits qu'il passa à Jérusalem. Alors le roi l'envoya au siége de Rabba, où, par son ordre, il fut exposé à l'endroit le plus dangereux; il y fut tué. (2e *Livre des Rois,* chap. 11.)

URIE, souverain pontife, fut successeur de Sadoc II. Achaz, roi de Juda, étant allé à Damas, au-devant de Théglathphalasar, roi des Assyriens, et ayant vu un autel dont la forme lui plut, il en envoya à Urie un modèle qui représentait exactement tout l'ouvrage. Le pontife en éleva un tout semblable, sur lequel le roi, à son retour, immola des holocaustes, et fit des sacrifices. Le pontife poussa la complaisance plus loin : après avoir transféré l'*autel d'airain* à côté de celui qu'il avait élevé, il le négligea entièrement, et n'immola plus dessus l'holocauste du soir et du matin. Il n'offrit plus les sacrifices et les oblations que sur le nouveau, au mépris des lois du Seigneur, et au grand scandale d'Israël.

URIE, fils de Séméi de Cariathiarim, contemporain de Jérémie, prophétisait les mêmes choses que ce prophète devant le roi Joachim, les princes et les plus puissants de sa cour. Le roi voulut le faire mourir; Urie le sut, il eut peur, il s'enfuit, et se retira en Égypte. Le roi envoya Elnathan et des hommes avec lui pour le prendre. Ils s'emparèrent d'Urie, et l'amenèrent à Joachim, qui le fit mourir par l'épée, et voulut que son corps fût enseveli sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

URQUIJO (Don Marianno-Luiz de), ministre d'État espagnol, naquit en Biscaye et reçut une partie de son éducation en Angleterre : après avoir fait plusieurs voyages, il retourna en Espagne et suivit la carrière diplomatique, d'abord sous les ministres Florida-Blanca, d'Aranda, le duc d'Alcudia, et ensuite sous M. de Saavedra qu'il remplaça en 1798. Ses talents et ses qualités éminentes le firent distinguer de la reine et de son favori Godoy. Mais des intrigues de cour ne tardèrent pas à le brouiller avec le prince de la Paix. Voici ce qui y donna lieu. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, le Directoire exécutif de la république française ayant résolu de former une alliance avec ce royaume, fit choix de l'amiral Truguet pour représenter la France à la cour de Madrid, choix d'autant plus judicieux, qu'il s'agissait de la coopération des forces navales des deux États et d'intérêts coloniaux, objets sur lesquels cet habile marin possédait les connaissances les plus étendues. Mais pour que l'Espagne devînt un allié utile, il fallait opérer de grands changements dans ses institutions, soustraire ce beau pays à la funeste influence des moines

et de la superstition, et modifier les lois sur les successions de manière à effectuer une plus grande division de la propriété foncière. Urquijo, qui connaissait la nécessité de ces réformes, crut l'occasion favorable, et, fort de l'appui de la France, il se concerta avec ses collègues et entreprit la tâche difficile de reconstituer l'Espagne. Le premier acte du ministère fut de rendre publiques les procédures de l'inquisition, ce qui devait diminuer considérablement le pouvoir de ce tribunal aussi inique que redoutable; il fut ensuite question d'abolir les majorats et de rétablir l'autorité des cortès, en modifiant cette antique institution nationale si chère aux anciens Espagnols, d'après l'esprit et les besoins du siècle. Cependant le prince de la Paix, qui s'était d'abord montré favorable aux réformes, surtout à celles qui avaient pour but la diminution de la puissance ecclésiastique, était trop jaloux de son autorité, trop opposé à l'ambassadeur français et aux vues du Directoire, et avait d'ailleurs trop d'empire sur l'esprit de la reine, pour que Urquijo pût se flatter de venir à bout d'exécuter le vaste plan qu'il avait conçu. Il fut donc résolu qu'on écarterait le prince de la Paix, et Urquijo eut assez d'adresse pour y faire consentir la reine: le favori fut disgracié, et il n'était plus question à Madrid et à Paris que de la constitution que le roi d'Espagne allait accorder à ses sujets, mais cet espoir ne tarda pas à s'évanouir; Urquijo s'aperçut bientôt que la reine l'avait joué et que la disgrâce du favori n'était qu'apparente: Godoy et sa protectrice jurèrent la perte du ministre réformateur, et mirent tout en œuvre auprès du Directoire français pour le décider à rappeler l'amiral Truguet de Madrid. Ces intrigues eurent un plein succès; Barras, qui ne songeait qu'à amasser des richesses et qui ne se souciait guère des intérêts de la France, entra parfaitement dans les vues de la reine d'Espagne; non-seulement l'ambassadeur français fut rappelé, mais on lui donna pour successeur un homme docile dont la reine et le prince de la Paix surent s'emparer à force de cajoleries et de bons procédés. Sur ces entrefaites, le favori était rentré au ministère et Urquijo se trouva en butte aux accusations du clergé dirigées par l'inquisition. Cevallos, allié de Godoy, devint un des ennemis les plus acharnés d'Urquijo, qui fut renvoyé du ministère et enfermé dans un cachot; il en sortit après deux ans de détention et obtint comme une grâce, et malgré les instances des prêtres, d'être exilé. Bientôt Charles IV le rappela de nouveau auprès de lui, mais il n'y jouit pas longtemps de cette faveur et se retira dans sa province. Lors des événements d'Aranjuez, il se trouvait à Bilbao et se rendit à Vittoria, le 11 avril 1808, pour se présenter à Ferdinand et le détourner du projet insensé d'aller à Bayonne se livrer à Napoléon. Le nouveau roi accueillit Urquijo avec la plus grande bienveillance, mais Cevallos et Escoiquiz eurent plus d'empire sur l'esprit de leur maître, et tous les efforts d'Urquijo furent inutiles; Napoléon avait fasciné toute la cour de Ferdinand, et l'aveuglement de ses conseillers ne pouvait se comparer qu'à leur présomption. Urquijo conseilla au roi de se retirer en Aragon, et offrit d'aller entamer des négociations avec l'empereur des Français, mais ses conseils furent dédaignés et ses offres rejetées. Il se retira alors à Bilbao, le cœur navré des malheurs qui allaient fondre sur la malheureuse Espagne. Avant de quitter Vittoria, il adressa à son ami don Gregorio de la Cuesta, capitaine général de la Vieille-Castille, une lettre très-remarquable, datée du 13 avril, dans laquelle il lui donne le détail de son entrevue avec Ferdinand, et des conversations qu'il venait d'avoir avec ses conseillers, et où il envisage les suites funestes de la résolution impolitique qu'on avait fait adopter à Ferdinand. Les événements ne tardèrent pas à réaliser les prévisions d'Urquijo; et la double abdication de Charles IV et de son fils livra le trône d'Espagne à Napoléon qui en investit son frère Joseph. Dans cette conjoncture Urquijo crut, avec les hommes les plus éclairés de l'Espagne, tels que l'amiral Mazaredo, O'Farril, Azanza, que la seule chance de sauver la patrie, de lui éviter des malheurs incurables et de lui donner des institutions sans lesquelles elle ne pourrait se régénérer, était de se rallier au roi Joseph, dont l'excellent caractère et la conduite qu'il avait tenue comme roi de Naples, étaient de sûrs garants de ce qu'il pourrait faire pour le bonheur de l'Espagne, sous la direction de ministres éclairés et patriotes. Il consentit donc à faire partie d'un ministère que Joseph choisit parmi ce qu'il y avait plus capable et de plus digne en Espagne, et ne cessa de se livrer avec le plus grand dévouement au service de la patrie. Malheureusement le caractère de Napoléon, les fautes multipliées que son ignorance du caractère espagnol lui fit commettre, et la nullité de son frère dans le rang où il se trouvait placé, rendirent inutiles les efforts de tant d'hommes de mérite. Après avoir été longtemps témoin des maux de sa patrie et avoir eu la douleur de ne pouvoir y porter aucun remède, Urquijo la quitta lorsque le sort des armes força Joseph à quitter l'Espagne. Il le suivit en France, où il vécut très-retiré, entouré de quelques amis qui savaient apprécier ses talents et ses vertus. Au mois d'avril 1817, il reçut du roi Charles IV un témoignage éclatant d'affection, auquel il fut très-sensible, car c'était une preuve certaine que ce vieux monarque rendait la justice aux intentions d'un homme, qui, à toutes les époques de sa vie publique, n'avait eu en vue que le bonheur de l'Espagne. C'est une vérité que tous les partis ont reconnue, et l'auteur de cet article a entendu Cevallos lui-même, en 1810, parler avec le plus grand éloge des intentions d'Urquijo et de ses collègues. Cet estimable homme d'État est mort à Paris, au mois de mai 1817, estimé et regretté de ses compagnons d'exil et de beaucoup de Français et d'étrangers qui avaient eu des liaisons intimes avec lui.

URRAQUE ou **URRACA**, reine de Castille, fille et héritière d'Alphonse VI, épousa d'abord Raymond de Bourgogne, qui mourut en 1100, et se remaria 6 années après avec Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Par cette union, les trois couronnes de l'Espagne chrétienne se trouvèrent fixées sur la même tête; mais la haine et l'antipathie éclatèrent bientôt entre le roi et la reine. Aussi ambitieuse que galante, Urraque voulut exclure son époux de son trône et de son lit, et par ses intrigues elle détermina les grands à refuser à Alphonse le titre de roi de Castille. Ce prince, non moins ambitieux, entra dans ce royaume à la tête d'une armée nombreuse, et après avoir vaincu les partisans de la

reine, il força les états assemblés à le reconnaître en qualité de roi. Urraque, pour se venger, chassa les seigneurs qui s'étaient trouvés aux états, et se maintint par la force en possession de la Castille. Aussi voluptueuse que belle, cette princesse se livra au penchant de son cœur, oubliant ses devoirs dans les bras de don Pedro de Lara et du comte de Gauderpirce : jamais on n'avait vu sur le trône de Castille des amours si publics et si scandaleux. Tous les historiens espagnols, à l'exception de Sandoval, prétendent qu'elle eut du comte de Lara un fils appelé *Hurtado*, qui fut la tige de l'illustre maison de Hurtado de Mendoza. Alphonse, indigné, apprenant d'ailleurs que la reine se disposait à faire casser son mariage et à le chasser à main armée, la fit arrêter et enfermer dans le château de Castellan. Cette violence aigrit la noblesse soulevée bientôt par Lara. Les Castillans prirent les armes et délivrèrent la reine. A peine fut-elle en liberté, qu'elle demanda à être séparée d'Alphonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger ce différend, déclara le mariage nul. Alphonse répudia Urraque; mais en abandonnant une épouse qu'il méprisait, il voulait garder une partie de sa riche dot, et remplissait la Castille de ses soldats. Urraque rassembla ses partisans à Sahagun, et se prépara à la guerre. On en vint à une bataille, en 1111, près de Sepulveda. Les deux amants de la reine commandaient son armée : l'un d'eux fut tué; et Alphonse, vainqueur, livra la Castille au pillage. La reine, sans ressource, se retira en Galice. Les partisans d'Alphonse y formèrent une conjuration pour lui livrer la princesse fugitive; mais la conspiration ayant été découverte et dissipée, Urraque rassembla une nouvelle armée et marcha en Castille. A son approche, Alphonse lève le siége d'Astorga, et se retire à Carrion; la reine l'y assiége et le contraint de demander la paix; il l'obtint à condition d'évacuer la Castille. Urraque régna seule depuis 1109 jusqu'en 1117, que les Castillans, indignés de son excessive faiblesse pour don Pedro de Lara, donnèrent le trône à son fils Alphonse Raymond, qu'elle avait eu de son premier époux. La reine régna dès lors conjointement avec son fils; mais, aussi mauvaise mère que mauvaise épouse, elle lui fit bientôt la guerre pour régner seule en Galice et à Léon. Une telle reine ne pouvait être aimée de ses sujets; aussi eut-elle besoin de tout son courage pour apaiser deux séditions dont elle faillit être victime. Retirée à Léon, elle parut abandonner à son fils le gouvernement, tandis qu'elle cherchait secrètement à recouvrer son ancienne autorité. Le roi, voulant faire échouer les projets de sa mère, vint l'assiéger dans le château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après qu'elle eut renoncé à la couronne de Castille. Mais la fière Urraque trouva encore le moyen de se remettre à la tête du gouvernement et de régner à Léon d'une manière absolue. Elle déclara la guerre à Thérèse sa sœur, comtesse de Portugal, qui pendant les troubles s'était emparée de plusieurs places de la Galice. Les deux sœurs en vinrent aux mains, en 1121, sur les bords du Minho : la victoire demeura à Urraque, dont l'armée entra en Portugal et mit tout à feu et à sang. Cette princesse mourut en 1126, d'une couche laborieuse, selon les uns, et selon d'autres, d'une mort subite en sortant de piller le trésor de l'église Saint-Isidore de Léon. Tel est le résumé des événements extraordinaires dont se compose la vie agitée de la princesse Urraque. Presque tous les historiens l'ont jugée sévèrement à cause de ses mœurs scandaleuses, et n'ont pas rendu justice aux talents et à l'énergie qu'elle déploya dans plus d'une crise. Pendant son règne, la Castille fut continuellement déchirée par des guerres civiles, et l'on ne peut douter que, placée dans des circonstances plus heureuses, Urraque n'eût égalé, par la vigueur de son administration, les reines les plus célèbres.

URREA (Jérôme de), écrivain espagnol, né vers 1515 à Epila, en Aragon, se distingua au service militaire pendant la seconde moitié du règne de Charles-Quint, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Comme beaucoup d'autres gentilshommes attachés à ce prince, il se délassait des fatigues de la guerre par la culture des lettres et de la poésie. La plus estimée de ses productions est un *Dialogue* (en prose) *sur le véritable honneur militaire et les moyens de concilier l'honneur avec la conscience*, Venise, 1566, in-4°; Madrid, 1575, in-8°.

URRUTIA (Joseph de), général espagnol, né, en Biscaye, vers l'an 1728, entra de bonne heure dans la carrière militaire, s'éleva par son seul mérite, et parvint successivement au grade de brigadier : il servit en cette qualité, en 1791, et se distingua à la défense de Ceuta, assiégée par le roi de Maroc. Lorsque la guerre entre la France et l'Espagne éclata, Urrutia fit la campagne de 1793, à l'armée de Catalogne, avec le titre de maréchal de camp, sous le général Ricardos, dont il commanda l'avant-garde, et il prit plusieurs places en Roussillon. A la fin de cette année, il passa, avec le grade de lieutenant général, à l'armée de Navarre et Guipuzcoa, qu'il commanda par *interim*, en février et mars 1794, tandis que le général en chef Caro avait été appelé à la cour. Il fut ensuite chargé du commandement de l'aile droite de cette armée, et contribua à la belle défense de la vallée de Baz'an et de la Navarre. La défaite et la mort du général comte de la Union, ayant affaibli et désorganisé l'armée de Catalogne, Urrutia fut appelé au commandement de cette armée, en décembre 1794, et en même temps nommé capitaine général de la Catalogne, et président de l'audience royale de cette province. Dans l'état des choses, on ne pouvait faire un meilleur choix. A peine arrivé à Girone, Urrutia fit cesser l'espèce d'anarchie qui divisait les chefs, rétablit la discipline et s'occupa sans relâche à recruter, à réorganiser l'armée et à s'opposer aux progrès des Français : maîtres de Figueras et du fort San-Fernando qui leur avait été livré par trahison ou par lâcheté, ils assiégeaient la place de Rosas et le fort la Trinité ou le Bouton. Si Urrutia ne put empêcher la prise de ces deux places, il contribua du moins à en retarder la réduction, et à diminuer les avantages que les vainqueurs espéraient retirer de ces deux conquêtes, dont les garnisons furent sauvées et embarquées sur la flotte de Gravina. Il eut surtout l'honneur de borner les succès de l'armée républicaine, qu'il arrêta sur les bords de la Fluvia, et de la combattre avec des succès balancés. Lorsque Schérer eut remplacé Pérignon dans le commandement de l'ar-

mée française, Urrutia obtint une supériorité plus marquée; et la bataille qu'il soutint près de Pontos, le 14 juin 1795, fut comptée, avec quelque raison, par les Espagnols, pour une victoire. Il reprit alors l'offensive; et sans la paix qui fut signée à Bâle, le 22 juillet, il eût peut-être reporté le théâtre de la guerre dans le Roussillon; car, le 26 et le 27, les maréchaux de camp sous ses ordres, la Cuesta et Oquendo, avaient forcé Puycerda et Belver, reconquis la Cerdagne espagnole, dont les Français étaient maîtres depuis deux ans, et fait prisonniers 2,500 hommes qui en formaient les garnisons. Urrutia quitta bientôt le gouvernement de la Catalogne, et fut nommé au grade supérieur de capitaine général, qui équivaut à celui de maréchal de France. Au printemps de 1796, il fut appelé à Aranjuez pour y faire partie d'un conseil de 22 généraux, chargés de rédiger de nouveaux plans et règlements militaires. Il fut ensuite commandant général de l'artillerie et du génie. Loin de faire sa cour au favori Godoy, prince de la Paix, Urrutia refusa de commander sous lui l'armée destinée contre le Portugal, et mourut à Madrid, sur la fin de l'année 1800, dans une sorte de disgrâce.

URSATUS (Sertorius). *Voyez* **URSATO**.

URSIN (Jean-Henri), antiquaire, mort en 1667, surintendant ecclésiastique à Ratisbonne, a publié entre autres ouvrages : *Compendium historiæ de ecclesiar. germanicar. origine et progressu, ab ascensione Christi usque ad Carolum Magnum*, Nuremberg, 1664, in-8°.

URSIN (George-Henri), fils du précédent, né en 1647, enseigna les belles-lettres à Ratisbonne, où il mourut en 1707. On lui doit plusieurs ouvrages philologiques, entre autres : *Grammatica græca et selecta græca ex optimis linguæ auctoribus excerpta*, Nuremberg, 1691, réimprimé en 1714, in-8°.

URSIN (Jean-Frédéric), né en 1735, à Meissen, en Saxe, mort en 1796, à Boritz, où il était pasteur, est particulièrement connu par une traduction allemande de la *Chronique de Dithmar,* qu'il publia, précédée de la *Vie* de l'auteur, à Dresde, 1790. Il avait préparé du même ouvrage une édition latine, avec des *Notes*, qu'il n'eut pas le temps de livrer au public; mais son travail a été employé par Wagner, dans son édition : *Dithmari Chronicon*, etc., Nuremberg, 1807, in-4°.

URSIN ou **URSICIN**, antipape. *Voyez* **DAMASE** (St.), pape.

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVENAL des), l'un des plus grands magistrats dont la France puisse s'honorer, ne descendait pas, comme on l'a prétendu, des *Orsini*, mais tirait son origine d'une famille anglaise, établie en Champagne, à la suite des guerres. Né vers 1360 à Troyes, il signala de bonne heure ses talents au barreau de Paris. Sa capacité le fit choisir, en 1388, pour remplir la charge de prévôt des marchands, supprimée après la sédition des *Maillotins*, mais qu'il était urgent de rétablir. Il s'occupa d'abord d'assurer la libre navigation de la Seine et de la Marne, gênée par les moulins que les seigneurs avaient multipliés sur ces deux rivières. Ayant obtenu du parlement l'autorisation de les faire détruire, en indemnisant les propriétaires, il prit si bien ses mesures, que toutes les digues furent coupées dans une seule nuit. Le zèle du prévôt des marchands pour le bien public lui mérita la confiance de Charles VI. La maladie de ce prince ayant fait passer le gouvernement dans les mains des ducs de Berry et de Bourgogne (Philippe le Hardi), tous les ministres du roi se trouvèrent exposés aux vengeances des grands. Malgré les dangers qu'il devait courir lui-même, Juvenal n'hésita pas à prendre la défense de Noviant, dont il était allié par son mariage avec sa nièce, et il parvint à lui sauver la vie. Le duc de Bourgogne, irrité contre Juvenal, suborna 30 témoins qui déposèrent l'avoir entendu tenir des propos séditieux. L'affaire fut instruite par des commissaires du Châtelet, et Juvenal, cité devant le roi, qui résidait alors à Vincennes (1395). Le bruit s'étant répandu dans Paris, que le prévôt des marchands était menacé, 3 à 400 des plus notables habitants s'offrirent pour l'escorter. Juvenal confondit ses accusateurs. Le danger auquel il venait d'échapper n'affaiblit point son courage. Au milieu des factions qui désolaient la France, il resta seul inébranlable dans son attachement au roi, reprochant avec la même franchise, au duc d'Orléans et au duc de Bourgogne, les malheurs dont ils étaient la cause, et cherchant à réconcilier ces deux princes. En 1400, Juvenal fut pourvu de la charge d'avocat général au parlement. Cette place importante lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son amour pour le bien public. Il défendit avec une noble fermeté les prérogatives de la couronne contre les prétentions du saint-siége; et soutint que le roi a le droit d'assembler son clergé, de le présider, de lui proposer toutes les mesures qu'il croit utiles à son peuple, et d'en assurer l'exécution. Après l'assassinat du duc d'Orléans (1407), Juvenal fit décider que la régence appartiendrait à la reine pendant la maladie du roi. C'était le seul moyen d'apaiser les troubles résultant des prétentions des princes à gouverner l'État. Le duc de Lorraine ayant fait abattre les armes de France, placées à Neufchâteau, ville relevant de la couronne, le parlement condamna ce prince par contumace au bannissement et à la confiscation de ses biens. Cependant le duc, protégé par Jean sans Peur, osa venir à Paris. Aussitôt le parlement députa Juvenal au roi, pour lui remontrer la nécessité de maintenir son arrêt. Il arrive au pied du trône, dans le moment que le duc de Bourgogne présentait au roi le duc de Lorraine, et sans se laisser intimider par la présence de Jean sans Peur, il expose avec force le sujet de sa commission. Que tous ceux qui sont bons et loyaux viennent avec moi, dit Juvenal, et que les autres restent avec M. de Lorraine. Confondu par cette apostrophe, le duc de Bourgogne lui-même quitta le duc de Lorraine, qu'il *tenait par la manche*, et vint se placer à côté de Juvenal. Le duc de Lorraine, se voyant seul, recourut à la clémence du roi, qui lui pardonna (1412). Jean sans Peur, maître de Paris, abandonna sans scrupule à la rage de ses partisans, les *Armagnacs* qui n'avaient pu s'échapper. Juvenal taxé par les *Cabochiens* à 2,000 écus, fut mis en prison jusqu'à ce qu'il eût complété le paiement de cette somme. Certain d'être secondé par tous les bons citoyens, il osa concevoir le projet de délivrer la famille royale des mains des Bourguignons, et il exécuta cette étonnante résolution, seul, et sans qu'il en coûtât la vie à personne. Peu de jours après, il sauva le roi, que le

duc de Bourgogne avait fait sortir de Paris, sous prétexte de la chasse, et qu'il se proposait de conduire à Meaux. Le Dauphin, Louis, ayant pris les rênes du gouvernement, récompensa la fidélité de Juvenal en le nommant son chancelier. Lorsque la guerre fut déclarée au duc de Bourgogne, Juvenal accompagna le Dauphin au siége d'Arras, et lui fit accepter les propositions de paix offertes par Jean sans Peur (1414). Ce fut le dernier service qu'il rendit à la France. Ayant voulu s'opposer aux dilapidations des courtisans, il fut remplacé dans la charge de chancelier par un ministre plus complaisant et moins désintéressé. A la mort de Charles VI, ses domaines furent confisqués par les Anglais; mais il y rentra peu de temps après, et fut nommé président au parlement qui siégeait alors à Poitiers. Ce grand homme mourut le 1er avril 1431.

URSINS (JEAN JUVENAL DES), historien, fils du précédent, naquit à Paris en 1388, et suivit d'abord la carrière que son père avait parcourue d'une manière si brillante. Conseiller et maître des requêtes en 1416, il fut ensuite pourvu de la charge d'avocat général au parlement, qui siégeait alors à Poitiers, et montra, dans ces différents emplois, beaucoup de talents et d'intégrité. Ayant embrassé depuis l'état ecclésiastique, il fut élu successivement, en 1432, évêque de Beauvais; en 1444, évêque de Laon; et en 1449, archevêque de Reims, sur la résignation de son frère cadet. Député la même année, avec le brave Dunois, à Rouen, il contribua beaucoup à préparer l'expulsion des Anglais de la Normandie. Il tint, en 1455, un concile métropolitain à Soissons. L'année suivante, il présida les évêques chargés de réviser le procès de Jeanne d'Arc, et fit justice des absurdes imputations dont les Anglais avaient essayé de flétrir la mémoire de cette héroïne. Ce fut Juvenal qui sacra Louis XI, en qualité d'archevêque de Reims. Ce monarque avait promis à son sacre de ne point augmenter les impôts; mais il ne tarda pas de violer son serment. Les habitants de Reims furent les premiers à se révolter contre le monarque parjure. Juvenal ne négligea rien pour les ramener à l'obéissance; mais il saisit cette circonstance pour faire entendre au roi de dures vérités. Juvenal assista, en 1468, aux états de Tours; et il y parle vivement sur la nécessité de ne point démembrer de la couronne la Normandie, que Louis XI avait été forcé de promettre à son frère par le traité de Conflans. Cet illustre prélat mourut à Reims, le 14 juillet 1473. On a de Juvenal : *l'Histoire de Charles VI et des choses mémorables advenues pendant quarante-deux années de son règne* (de 1380 à 1422.)

URSINS (GUILLAUME JUVENAL DES), chancelier de France, frère du précédent, naquit à Paris le 15 mars 1400. Doué d'un esprit pénétrant, il y joignit beaucoup de bravoure, et se distingua dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Le roi Charles VII, qui l'avait nommé conseiller au parlement en 1423, le fit chevalier lors de son sacre à Reims (1429), et lui donna une compagnie de gens d'armes, à la tête de laquelle il se signala dans les guerres contre les Anglais. Il devint ensuite lieutenant du Dauphiné, bailli de Sens, et fut enfin nommé chancelier en 1445. Cette dignité ne l'empêcha pas d'aller au siége de Caen en 1449. Il instruisit lui-même le procès de Jean II, duc d'Alençon, et, l'ayant convaincu du crime de lèse-majesté, le fit condamner et lui lut sa sentence. A son avénement au trône, Louis XI écarta des emplois tous les ministres de son père. Guillaume fut remplacé par Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans; mais il fut réintégré dans sa charge en 1465. Il ouvrit les états de Tours (1468) par un éloge du roi et de la nation, loua la fidélité des peuples, la confiance des princes, et l'amour réciproque des sujets et du souverain, et parla fortement contre les cabales. On sait que les états accordèrent toutes les demandes du chancelier, et prononcèrent la nullité du traité de Conflans, par lequel Louis XI avait promis au duc de Berri, son frère, de lui donner la Normandie en apanage. Guillaume fut un des commissaires chargés de travailler au procès du cardinal de la Balue. Il mourut à Paris le 23 juin 1472.

URSINS (ANNE-MARIE DE LA TRÉMOILLE, princesse DES), si célèbre dans les fastes de l'Espagne, était Française, et avait épousé, en 1659, Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, qu'elle suivit dans l'exil, en 1663, lorsque son duel fameux contre la Frette, le chevalier de Saint-Aignan et le marquis d'Argenlieu, l'obligea de quitter la France. Restée veuve bientôt après, elle fut protégée et peut-être aimée par les cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui lui firent épouser, en 1675, le duc de Bracciano, chef de la puissante famille Orsini (des Ursins), déjà vieux et possesseur d'une grande fortune : de cette époque date l'existence politique de la princesse des Ursins. Son luxe, la charme de son esprit, la grâce de ses manières, son ambition et son habileté, qui perçaient déjà, lui eurent bientôt acquis dans Rome une influence qui s'accrut encore après la mort de son second époux. Elle se trouvait ainsi libre, riche et presque puissante, lorsqu'on parla du mariage du roi d'Espagne, Philippe V, avec la princesse de Savoie (1701). Elle accepta la charge de *camarera-mayor* de la jeune reine, dont elle eut bientôt captivé la confiance, et, par ses soins, lui donna bientôt sur son époux un ascendant dont elle profita elle-même. Forte de la double amitié de Philippe et de son épouse, elle commença l'exécution d'un plan conçu vraiment dans l'intérêt de la nation qu'elle venait d'adopter. Elle se fit tout à fait Espagnole, rappela les grands du pays dans les emplois d'administration publique, et s'efforça de les relever de leur abaissement. Mais ses projets éprouvèrent une vive opposition de la part de ces hommes eux-mêmes, qu'elle voulait affranchir de la tutelle étrangère. Les plus grands obstacles toutefois lui vinrent des agents de la France, qu'elle était forcée de ménager, et qui combattaient son système, le regardant comme funeste à leur propre crédit. Une longue lutte s'engagea entre le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, et la princesse des Ursins, qui réussit (1703) à le faire rappeler. L'abbé d'Estrées remplaça son oncle; mais ayant bientôt cessé d'être un instrument docile des volontés de celle à qui il devait son élévation, il fut à son tour rappelé. Le crédit de la princesse avait souffert de cette lutte; elle ne tarda pas à recevoir de Louis XIV l'ordre de se retirer en Italie (1704). Craignant de se voir reléguée pour toujours loin des affaires, elle dési-

rait vivement aller à Versailles porter sa justification ; n'ayant pu en obtenir l'autorisation, elle réussit au moins à rester en France, et s'établit à Toulouse. Là, dans une apparente inaction, elle attendit des temps meilleurs. Une intime union entre les deux couronnes restait bien difficile, grâce au mécontentement qu'éprouvait la jeune épouse de Philippe V du renvoi de sa favorite. Louis XIV consentit à entendre la justification de Mme des Ursins, qui revint à Paris au commencement de 1705, et retourna bientôt à Madrid, où elle fut accueillie par le roi et la reine avec de grandes démonstrations de joie. Elle avait promis de seconder les vues et les intérêts de la France, et elle chercha à prouver son dévouement. Loin de favoriser comme autrefois les Espagnols, elle les abandonna, les desservit, les éloigna. Elle mit si peu de mesure dans l'accomplissement de son nouveau système, qu'elle contribua sans doute à diminuer les ressources de Philippe V, qui bientôt fut mis à deux doigts de sa perte. Elle n'en ménagea pas davantage les généraux que lui envoyait la France, et elle fit rappeler, après de longues querelles, le maréchal de Berwick, d'abord, et ensuite le duc d'Orléans lui-même. Cependant ces démêlés fréquents altéraient le crédit de Mme des Ursins à la cour de Versailles, qui, d'ailleurs aigrie par des désastres inouïs, se contenta d'envoyer à Philippe V un général dont elle ne se servait pas ; c'était ce Vendôme qui, contre l'attente universelle, affermit la dynastie des Bourbons au delà des Pyrénées. Pendant la crise terrible où se trouva l'Espagne, Mme des Ursins montra un courage qui ne contribua pas peu à soutenir celui de ses maîtres et de leurs sujets. Lorsque les temps devinrent meilleurs, elle persista dans son système d'éloigner des emplois les Espagnols, sans avoir égard aux représentations de la cour de France. Elle acheva de se mettre mal avec cette cour par le projet ambitieux, qu'elle suivit obstinément, de se faire donner une souveraineté dans les Pays-Bas. La reine mourut en 1714, laissant, il est vrai, à son amie, dans le roi son époux, un protecteur bienveillant. Ce prince, jeune, d'un tempérament ardent et attaché fortement à ses principes religieux, ne pouvait demeurer longtemps veuf. Mme des Ursins se résigna à lui chercher une femme ; mais trompée par Alberoni, qui commençait alors sa carrière d'intrigue, elle jeta les yeux sur Elisabeth Farnèse, nièce et héritière du duc de Parme, dont elle croyait que la reconnaissance lui assurerait la même influence dans les affaires. Elle alla au-devant de sa nouvelle souveraine à quelques lieues de Madrid ; mais à peine avait-elle eu le temps de lui donner sur l'étiquette de la cour espagnole un avis, autorisé par la charge de *camarera-mayor*, que la jeune princesse, s'emportant sur un si léger motif, donna l'ordre qu'elle fût enlevée et conduite hors du royaume. Jetée à l'instant dans un carrosse escorté de gardes, elle fut conduite ainsi jusqu'à la frontière, sans suite, sans autres vêtements que son habit de cour, par un froid rigoureux, au mois de décembre 1714. L'accueil qu'elle reçut à Paris de Louis XIV dut lui prouver que tout était fini pour elle. De France elle passa en Savoie, puis à Gênes et ensuite à Rome, où elle se fixa. Son existence y était assurée par l'exactitude de Philippe V à lui payer ses pensions : c'était au reste la seule faveur qu'elle avait pu obtenir de lui. Pour avoir encore une sorte d'occupation malgré son grand âge, elle s'attacha à la fortune du prétendant Jacques Stuart, et tint la maison de ce prince. Elle mourut en 1722 (*Voyez* les *Mémoires* de Saint-Simon et ceux de Duclos). Les *Lettres inédites de Mme de Maintenon et de la princesse des Ursins*, ont été imprimées en 1826, 4 vol. in-8°. Alexandre Duval a fait représenter, sous le titre de la *Princesse des Ursins*, en 1825, une pièce, comprise dans la collection de ses *Œuvres*.

URSINS. *Voy.* **BENOIT XIII, MONTMORENCI** et **ORSINI.**

URSPERG. *Voyez* **CONRAD DE LICHTENAU.**

URSULE (SAINTE), vierge et martyre, passe pour avoir été la fille d'un prince de la Grande-Bretagne, et pour avoir été martyrisée à Cologne ou près de Cologne, en 453. Le nombre des compagnes de cette sainte s'étend depuis 11 jusqu'à 11,000. Le peuple, qui aime l'extraordinaire, a adopté ce dernier nombre, et appelle ces saintes les *onze mille vierges*. Le *Martyrologe* se contente de nommer cette vierge et ses compagnes, sans déterminer leur nombre, qu'il est impossible de constater. Sainte Ursule, regardée comme la patrone de la Sorbonne, a d'ailleurs donné son nom à un ordre de religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse.

URVILLE (D'). *Voyez* **DUMONT D'URVILLE.**

USHER (JACQUES), archevêque d'Armagh, plus connu sous le nom latin d'*Usserius*, né à Dublin en 1580, s'appliqua dès l'âge de 14 ans à l'étude de l'histoire avec une grande ardeur. Ayant perdu son père, qui était greffier de la chancellerie d'Irlande, il céda à son frère le droit qu'il avait à cet emploi lucratif pour s'attacher entièrement à l'étude de la théologie, des PP. et des scolastiques. Dès 1601, il s'adonna à la prédication et dirigea principalement ses sermons contre les catholiques. Ses talents et la faveur du roi Jacques Ier lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin, en 1607, la dignité de chancelier de l'église Saint-Patrick, l'évêché de Meath, la place de membre du conseil privé d'Irlande, et, en 1624, l'archevêché d'Armagh. Dans ces deux dernières places, il déploya le plus grand zèle contre les catholiques, publia un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont pour but de montrer que la croyance des premiers chrétiens est la même que celle des réformés. Il ne croyait pas que l'épiscopat fût un ordre distinct de celui de la prêtrise, du moins quant à leur divine institution. La prééminence de l'un sur l'autre ne lui paraissait être que de discipline. Il resta constamment attaché à la cause de Charles Ier, et voua même à sa mémoire une sorte de culte pieux. Dépouillé des revenus de son archevêché par la révolte des catholiques d'Irlande, il se vit exposé à plus d'une persécution, se réfugia à Londres chez la comtesse de Pétersboroug, et mourut dans une maison de campagne de cette dame à Ryegate, au comté de Turrey, en 1656. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *De Ecclesiarum christianarum successione et statu*, Londres, 1613 ; *De la religion des anciens Irlandais et Bretons* (en anglais), ibid., 1622, in-4° ; *Britannicæ ecclesiar. antiquitates*, Dublin, 1639, in 4° ; avec des corrections et augmentations, Londres, 1687, in-fol. ;

Annales Veteris et Novi Testamenti, ibid., 1650-54. Paris, 1673; Genève, 1722. Aiquin a publié les *Vies* de Selden et d'Usher en un vol. in-8°.

USHER (JAMES), écrivain anglais, né en 1720, de la même famille que le précédent, mais de parents catholiques, prit les ordres dans l'Église romaine, après avoir sans succès exploité une ferme et fait le commerce des draps. Il ouvrit à Kensington-Gravel-Pits une école qu'il dirigea utilement jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Il est auteur de quelques productions ingénieuses, parmi lesquelles nous citerons seulement un *Nouveau système de philosophie*, où il censure Locke, et *Élio, ou discours sur le goût, adressé à une jeune dame*.

USSERMANN (ÉMILIEN), savant bénédictin, bibliothécaire au monastère de Saint-Blaise, né, en 1737, à Saint-Ulrich, dans la forêt Noire, mort dans son couvent, en 1798, s'est fait connaître d'une manière avantageuse par son recueil intitulé : *Monumenta res allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°.

USSIEUX (LOUIS D'), littérateur et agronome, né à Angoulême, en 1747, s'établit de bonne heure à Paris. Dans les premières années de la révolution, retiré dans un domaine près de Chartres, il y partagea son temps entre l'étude, l'éducation d'un troupeau de *mérinos* et des essais d'agriculture, qui ne réussirent pas toujours. En 1795, il fut député par le département d'Eure-et-Loire au conseil des Anciens, où il ne se fit pas beaucoup remarquer. Il retourna, dès qu'il le put, à ses travaux agricoles, fut élu, en 1801, membre du conseil général de son département, et mourut près de Chartres, en 1805. Associé dans sa jeunesse à la plupart des entreprises littéraires, il publiait chaque mois des nouvelles historiques, et faisait paraître en même temps des traductions de l'allemand et de l'italien. Il eut part avec Bastide l'aîné à l'*Histoire de la littérature française*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, donna quelques pièces de théâtre peu remarquables, mais fournit des articles importants, entre autres celui de la *Vigne*, à la continuation du *Cours d'agriculture* par l'abbé Rozier, ainsi que plusieurs mémoires aux *Recueils* de la Société d'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; *Décaméron français*, ibid., 1774, 2 vol. in-8°, fig.; *Nouvelles françaises*, ibid., 1775, 3 vol. in-8°.

USTARIZ (JÉRÔME), le premier Espagnol qui se soit distingué par ses connaissances en économie politique, naquit dans la Navarre vers la fin du 17° siècle, et mourut vers le milieu du 18°. Il est principalement connu par son ouvrage intitulé : *Théorie et Pratique du Commerce et de la Marine*, in-4°, 1724, Madrid, in-fol., 1742, et qui a eu plusieurs autres éditions. Rien ne prouve mieux l'importance et le mérite de cet ouvrage que l'honneur qu'il a obtenu d'être traduit dans la langue des deux nations les plus éclairées et les plus commerçantes. La version anglaise fut publiée à Londres, 1751, 2 vol. in-8°, et celle que Forbonnais donna en français parut en 1753, Paris, in-4°.

USTARIZ (le marquis D'), probablement de la même famille que le précédent, fut assistant de l'audience de Séville, intendant de l'Andalousie, et, en 1795, ministre surnuméraire du conseil suprême de la guerre; mais ces titres ne lui mériteraient aucune place dans la *Biographie* si ce n'était peut-être lui qui mourut vers l'année 1800, et non pas Jérôme Ustariz, comme le dit le *Dictionnaire historique*.

USTARIZ (GABRIEL), né vers l'an 1772, à Caracas, dans l'Amérique espagnole, et de la même famille que les précédents, servit dans sa jeunesse, et fut lieutenant d'infanterie. Ayant quitté la carrière militaire, il jouit des douceurs de l'hymen et de la vie privée, au milieu de ses propriétés, jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caracas. Il la favorisa de ses conseils et de ses facultés, fut élu membre du congrès législatif de la république de Venezuela, puis appelé à d'autres fonctions. Lors des premiers succès que le général royaliste Monteverde obtint à son arrivée, en 1812, Ustariz fut jeté dans un cachot, et accablé d'outrages. Rendu à la liberté, après que Bolivar eut triomphé de Monteverde, il continua de servir avec zèle la cause qu'il avait embrassée; mais le parti royaliste ayant encore prévalu sous le général Moralès, en 1814, Ustariz, qui s'était retiré à Mathurin, y fut tué à coups de lance avec son fils, lorsque cette ville tomba au pouvoir de Moralès.

USTERI (LÉONARD), né en 1741 à Zurich, y fut successivement professeur et chanoine. Les réformes opérées en 1775 dans les écoles et le gymnase de cette ville lui sont dues en grande partie. Il y fonda, pour les filles des classes inférieures, une école qui devint bientôt le modèle d'un nombre considérable d'établissements pareils en Helvétie et en Allemagne. Conservateur de la bibliothèque et membre de la Société physique, il rendit d'importants services à l'une et à l'autre. Cet utile citoyen mourut en 1789. On a de lui quelques écrits relatifs aux travaux de cette Société ou au régime de l'école qu'il avait fondée.

USTRZYCHI (ANDRÉ-VINCENT), évêque de Przemisl vers la fin du 17° siècle, s'est fait connaître surtout par des traductions en polonais du latin, de l'italien et du français. On cite particulièrement sa traduction en vers de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien, et de l'*Achilléide* de Stace.

USUARD, compilateur du *Martyrologe* qui porte son nom, embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ayant été envoyé en Espagne pour chercher le corps de saint Vincent, il ne put pénétrer à Valence, où le corps était conservé; mais il rapporta de Cordoue les corps des saints martyrs George, Aurèle et Nathalie. Charles le Chauve le félicita beaucoup sur le succès de son voyage. Usuard reçut de ce prince la mission de composer un nouveau *Martyrologe*, et, après avoir rempli cette tâche, mourut en 876 ou 877. Ce travail d'Usuard, qui ne tarda pas à être adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie, a servi de base au *Martyrologe* romain. Il fut imprimé pour la première fois à Lubeck en 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum noviliorum*. Les curieux recherchent l'édition de Florence, 1486, in-4°, regardée comme originale, attendu que l'ouvrage n'avait paru jusqu'alors que dans des recueils; mais la meilleure est

celle d'Anvers, 1714, in-fol., que l'on doit au père Sollier. (Voyez l'*Histoire littéraire de France,* par D. Rivet, tome V, page 436.)

UTENHOVE ou **UYTTENHOVE** (Charles), né à Gand vers 1536, mort à Cologne en 1600, cultiva les muses grecques et latines. On a recueilli quelques-unes de ses pièces dans les *Deliciæ poëtarum belgicorum,* tome V.

UVA (Benoit dell'), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue vers 1530, n'est plus connu aujourd'hui que par des poésies italiennes en l'honneur de la religion. On sait qu'il habita Naples pendant la plus grande partie de sa vie, qui fut assez longue; mais on a sur lui fort peu d'autres renseignements. Son recueil poétique a été imprimé plusieurs fois, entre autres à Venise, 1737, in-12, sous ce titre : *le Vergini prudenti, con tutte le altre rime,* etc. On y trouve des morceaux qui méritaient d'attirer davantage sur l'auteur l'attention des biographes.

UXELLES (Nicolas de BLÉ, marquis d'), maréchal de France, descendait d'une maison de Bourgogne, connue dès le 13e siècle, et qui a fourni plusieurs officiers distingués. Il naquit à Châlons le 24 janvier 1652. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, dès son enfance, d'une riche abbaye; mais son frère aîné ayant été tué dans l'expédition de Candie (1669), il lui succéda dans le gouvernement de la ville et citadelle de Châlons, héréditaire depuis plus d'un siècle dans sa famille. Il fit ses premières armes, en 1674, au siége de Besançon; et la même année, le roi lui donna le régiment Dauphin-infanterie, vacant par la mort du marquis de Beringhen, son cousin. Il dut à la protection du ministre Louvois un avancement assez rapide. Nommé brigadier, et ensuite maréchal de camp, il fit toutes les campagnes de Flandre, et servit aux siéges de Valenciennes et de Cambrai, de Gand, d'Ypres et de Luxembourg, mais sans trouver l'occasion de se signaler. En 1688, il fut employé, comme lieutenant général, sous les ordres du Dauphin, au siége de Philipsbourg, et il y fut blessé légèrement d'un coup de mousquet entre les épaules. A la fin de la campagne, il fut fait chevalier des ordres du roi. L'armée française ayant été obligée d'évacuer l'Allemagne, d'Uxelles resta chargé de défendre Mayence contre toutes les forces de l'Empire. Il montra beaucoup de sagesse et de prévoyance dans ses dispositions; soutint sept semaines de tranchée ouverte, fit 21 sorties, et tua plus de 5,000 hommes à l'ennemi; mais n'étant pas secouru, et manquant de poudre, il fut obligé de capituler (8 septembre 1689.) Cette belle défense fut mal jugée à Paris : on le soupçonna d'avoir rendu Mayence pour retarder la paix, qui devait amener la chute du crédit de Louvois. La haine qu'on portait au ministre rejaillit sur un général qu'on savait être sa créature. D'Uxelles fut hué par le public en plein spectacle. Quand il parut, suivant l'usage, sur le théâtre, on lui cria des loges : *Mayence!* Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges. L'accueil qu'il reçut de Louis XIV dut le consoler de l'injustice des Parisiens. D'Uxelles eut, pendant tout le reste de la campagne, le commandement des troupes stationnées en Alsace; mais, suivant Saint-Simon, il se conduisit, dans cette province, moins en gouverneur qu'en souverain. Il fut compris, en 1703, dans la nombreuse création de maréchaux que fit Louis XIV. Le roi le choisit, en 1710, pour aller, avec le cardinal de Polignac, négocier la paix à Gertruydenberg; mais elle ne fut signée qu'en 1713, à Utrecht. D'Uxelles n'avait pas fait preuve, dans cette circonstance, d'une grande habileté comme négociateur. Cependant, après la mort de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des affaires étrangères, et admis au conseil de régence. Il refusa d'abord de signer le traité de la quadruple alliance, négocié par Dubois, et parla de donner sa démission; mais le régent lui ayant envoyé le traité avec ordre de le signer à l'instant ou de quitter sa place, il signa. Cet acte de faiblesse lui fit, dans l'opinion, un tort irréparable. Il mourut le 10 avril 1730. En lui s'éteignit la maison d'Uxelles, dont les biens passèrent dans celle de Beringhen.

UZ (Jean-Pierre), poëte, né à Anspach (Franconie), en 1720, étudia la jurisprudence à Halle; mais dès cette époque il traduisit en allemand, de concert avec deux de ses amis, les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ce premier travail lui donna l'idée d'imiter la versification des anciens; ses essais en ce genre ne le satisfirent point, et dès ce moment il prit la résolution de ne plus écrire qu'en vers rimés. Il eut plus tard, à cette occasion, de longs et vifs démêlés avec les savants allemands que l'on appelait *miltoniens* ou *anglomans,* à cause qu'ils repoussaient l'usage de la rime, à l'exemple du Milton. Tout en cultivant la poésie, Uz remplit plusieurs places de magistrature à Anspach. Il venait d'être nommé premier juge du tribunal de cette ville, lorsqu'il mourut en 1796. Ses poésies ont paru en plusieurs recueils; le plus complet est celui de Leipzig, 1768, 2 vol. in-8°. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites dans le *Choix de poésies allemandes,* Paris, 1766, et Avignon, 1770, in-8°.

UZÈS (Aldebert d'), né à Uzès, au commencement du 12e siècle, de la famille de ce nom, l'une des plus puissantes du bas Languedoc, élu évêque de Nîmes en 1141, jouit de beaucoup de considération dans l'Église et de faveur auprès du roi Louis le Jeune. Il fut chargé par le pape Alexandre III de réconcilier le comte de Toulouse, Raimond V, avec Constance, sa femme, sœur du roi de France; mais il échoua dans cette négociation difficile. Il fut un des Pères du concile de Lombez (1165), qui condamna la doctrine des Albigeois, et contribua ainsi à preparer les longs malheurs dont son pays fut bientôt accablé, et auxquels l'établissement de l'inquisition mit le comble. Il mourut en 1180.

UZZANO (Nicolas d'), homme d'État florentin, attaché au parti des Albizzi, était lié par une étroite amitié avec Thomas Albizzi, qui fut chef de la république Florentine, de 1382 à 1417. Nicolas d'Uzzano, à la mort de son ami, succéda au crédit que celui-ci avait exercé si longtemps. Attaché comme lui au parti guelfe et à l'aristocratie, il se montra cependant plus modéré que les Albizzi : il s'efforçait d'étouffer les anciennes haines, d'assoupir les vengeances, et de maintenir la paix intérieure, persuadé que tout le crédit de son parti

tenait à la terreur qu'avaient inspirée les commotions populaires, et que cette terreur s'affaiblissant avec le souvenir de la dernière révolution, le nombre des gens qui désiraient un changement allait croissant. Au dehors l'administration de Nicolas d'Uzzano fut également pacifique, il ouvrit à Florence un asile au pape Martin V, et assura à sa patrie l'alliance de Braccio de Montone, le premier général de son siècle; il fit, en 1419, la paix avec le duc de Milan, et il engagea les Génois à lui vendre Livourne. La guerre que Philippe-Marie Visconti déclara aux Florentins, en 1423, fut terminée le 18 avril 1428, par une paix glorieuse pour la république. Uzzano voulait l'observer fidèlement; mais Renaud, fils de Thomas Albizzi, jaloux du crédit que l'ami de son père avait acquis dans la républiqne, entraina les Florentins, en dépit de Nicolas d'Uzzano à des mesures plus violentes, et fit déclarer la guerre aux Lucquois le 14 décembre 1429. Cette guerre, qui devint bientôt générale, ne répondit point aux espérances du jeune ambitieux qui l'avait provoquée : elle affaiblit le parti du gouvernement, et donna du courage aux Médicis, qui songeaient à saisir le timon des affaires. Uzzano, par sa sagesse et sa modération, empêcha, tant qu'il vécut, un choc entre les deux partis, qu'il prévoyait devoir être funeste aux Albizzi; mais Uzzano mourut en 1432, peu après la paix de Lombardie. Deux ans après sa mort, tout le parti sur lequel il avait exercé une longue influence fut exilé.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

VAC. — WAL.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE

DE

TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR PLUS DE 300 COLLABORATEURS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Auger, Barante (de), Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Bonald (de), Capefigue, Châteaubriand, Clavier, Cousin, Cuvier, Daumont, Delambre, Eyriès, Feletz (de), Gérando (de), Guinguenée, Guizot, Humboldt (de), Klaproth, Lacretelle, Lally-Tollendal, Laplace (de), Malte-Bruo, Michaud, Michelet, Naudet, Ch. Nodier, Parisot, Portalis, Raoul-Rochette, Rémusat, Salvandy, Silvestre de Sacy, Simonde de Sismondi, Staël (Mad. de), Stassart, Suard, Tissot, Villemain, Visconti, Walkenaër, Weiss, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS, NOUVEAUX,

ET

DE CÉLÉBRITÉS BELGES,

Par une Société de gens de Lettres et de Savants.

> On doit des égards aux vivants ;
> on ne doit aux morts que la vérité.
> (VOLTAIRE.)

TOME VINGTIÈME.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, ÉDITEUR, 34, BOULEVARD WATERLOO.

1843-1847

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

V

VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poëte espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, fut avocat et recteur perpétuel du collége de Saint-Jacques à Alcala-de-Henarès et mourut vers 1805. On a de lui un poëme sur *la Destruction des vaisseaux de Cortez*, traduit en français par Mollien; un autre sur *la Reddition de Grenade* : tous les deux couronnés en 1778 et 1779 par l'Académie royale de Madrid; 3 *Églogues* et 4 *Lettres* contre les détracteurs de ses poésies.

VACA DE GUZMAN Y MANRIQUE (don Gutierre Joachim), frère du précédent, auditeur à la chancellerie royale de Grenade, mort vers 1802, a traduit de l'italien en espagnol les *Voyages de Henri Wanton aux terres inconnues australes*, etc., Madrid, 1778, 4 vol. in-8°; un *Rapport sur les tremblements de terre dans le royaume de Grenade*, Grenade, 1779, in-4°.

VACCA (Flamino), sculpteur romain principalement connu comme restaurateur de statues, florissait sous le pontificat de Sixte-Quint (1580). On a de lui un recueil intitulé : *Memorie di varie antichità di Roma*, terminé par l'auteur en 1594, et publié en 1704 à Rome par Ottavio Falconieri.

VACCA-BERLINGHIERI (François), médecin, né en 1732 à Ponsacco, fut professeur de chirurgie à l'université de Pise. Il refusa la place de médecin du roi de Pologne, qui l'aurait distrait d'une pratique très-active, composa plusieurs ouvrages qui le placèrent au rang des premiers médecins de l'Italie, et mourut en 1812. On a de lui : *Considerazioni intorno alla malattie putride*, Lucques, 1781, in-8°; *Saggio intorno alle principali malattie del corpo umano*, etc., Pise, 1799, in-8°; *Lettere fisico-mediche*, ibid., 1790, in-4°; *Riflessioni su'i mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanità*, etc., ibid., 1782, in-4°; Venise, 1801, in-8°; *Codice elementare di medicina pratica*, Pise, 1794, 2 vol. in-8°; *Meditazioni sull' uomo malato e sulla nuova dottrina de Brown*, ibid., 1795, in-8°; *Filosofia della medicina*, Lucques, 1801, in-8°; *Di un nuovo potere della missione di sangue*, Pise, 1804, in-8°, et quelques autres écrits moins importants.

VACCA-BERLINGHIERI (André), fils du précédent, mort en 1826 à Pise, où il était professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

VACCARO (André), peintre, né en 1598 à Naples où il mourut en 1670, fut élève de Girolamo Imparato. Il suivit d'abord la manière du Caravage, puis celle du Titien. On trouve un grand nombre de ses compositions dans sa patrie. Le Musée royal à Paris possède de cet artiste un tableau représentant *Vénus au désespoir sur le corps expirant d'Adonis*.

VACCARO (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Bologne vers 1636, fut élève de l'Albane. On cite les fresques qu'il exécuta dans une des chapelles de l'église Saint-Vital de Bologne. On connaît de lui, comme graveur, 12 pièces représentant des *vues perspectives* de ruines, de fontaines et d'édifices d'Italie. Il avait composé un *Traité de perspective* dont il grava lui-même les planches. On ignore l'époque de sa mort.

VACCHIERY (Charles-Albert), littérateur, né en 1745 à Dachau, en Bavière, devint membre de l'Académie de Munich en 1779. Deux ans après il fut nommé membre du conseil administratif de l'université, puis orateur en chef des écoles et de l'instruction dans le royaume, conseiller intime du roi, et enfin chancelier de la cour suprême. Il mourut à Munich en 1807. On a de lui, dans les *Mémoires* de l'Académie, un grand nombre de *dissertations* relatives à l'histoire de Bavière. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur le même sujet.

VACHET (Jean-Antoine le), instituteur des sœurs de l'*Union chrétienne*, naquit à Romans, en Dauphiné, vers 1603. Après avoir visité Rome, où il se rendit en mendiant, il entra chez les jésuites de Dijon, et vint plus tard recevoir les ordres sacrés à Paris. Se dévouant au service des pauvres et des malades, il fit des missions dans les campagnes, dans les prisons et les hôpitaux, dressa les statuts de l'institution des sœurs de l'*Union chrétienne*, fondée par Anne de Croze, fut honoré de l'estime de saint Vincent de Paule, et mourut en 1681, directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais. Entre autres ouvrages de piété, il a laissé l'*Artisan chrétien*, etc., Paris, 1670, in-12. L'abbé Richard a publié la *Vie de le Vachet, contenant l'analyse de ses ouvrages*, Paris, 1692, in-12.

VACHET (Bénigne), missionnaire, né à Dijon en 1641, prêcha dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, revint ensuite en France, et mourut à Paris en 1720, laissant en manuscrit la relation de ses voyages. Sa *Description de l'île Bourbon* se trouve dans la *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine*, etc., Paris, 1674, in-12.

VACHET (Pierre-Joseph du), né à Beaune au commencement du 17e siècle, entra dans la congrégation de l'Oratoire, devint curé dans le diocèse de Bordeaux, et mourut vers 1655. On a de lui un *Recueil de poésies latines* publié après sa mort, Saumur, 1664, in-8°.

VACQUERIE (Jean de la), un des notables d'Arras lorsque Louis XI voulut s'emparer de cette place en 1476, répondit avec fermeté aux envoyés du monarque chargés de presser la soumission des habitants; mais il fallut céder à la force. Contre toute attente, Louis XI le fit venir à Paris et lui conféra, en 1481, l'emploi de premier président du parlement. La Vacquerie, dans cette place éminente, ne montra pas moins de fermeté. Le roi ayant envoyé au parlement plusieurs édits oné-

reux, en menaçant les magistrats de son courroux, s'ils en refusaient l'enregistrement, le premier président se rendit au palais à la tête de sa cour. « Sire, dit-il, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences. » Louis XI, étonné de ce langage courageux, révoqua sur-le-champ ses édits, et renvoya les magistrats en les invitant à continuer de bien rendre la justice. Après la mort de ce monarque, La Vacquerie fit encore des protestations très-énergiques sur la régence, et mourut vers 1497.

VADDÈRE (Jean-Baptiste), historien, né à Bruxelles vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, partagea sa vie entre la pratique de ses devoirs et l'étude de l'histoire, et mourut en 1691. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*, etc., avec une *Réponse aux Vindices de Ferrand sur les fleurs de lis*, Bruxelles, 1672, in-4°; cet ouvrage plein de recherches intéressantes, a été réimprimé, ibid., 1784, 2 vol. in-8°, par les soins de Paquot. Vaddère a laissé plusieurs ouvrages en manuscrits.

VADÉ (Jean-Joseph), né à Ham (Picardie) en janvier 1770, fut amené de bonne heure à Paris, où son penchant pour la dissipation fut tel qu'il ne put apprendre les éléments du latin. Plus tard, la lecture des auteurs français, et la fréquentation des spectacles ornèrent son esprit. La burlesque originalité de ses ouvrages lui valut quelques protecteurs au moyen desquels il obtint divers emplois subalternes; mais les excès auxquels il s'était livré dès sa première jeunesse abrégèrent sa carrière, et il mourut le 4 juillet 1757. Ses contemporains ont fait l'éloge de son cœur et de son caractère. Vadé fut le premier qui s'avisa de faire usage de l'idiome *poissard*, langage grossier, mais énergique, employé dans les halles et marchés de Paris. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-8°, ou 6 vol. in-12. Elles consistent en 20 opéras comiques, vaudevilles, parodies et pastorales, le poëme de *la Pipe cassée*, des *Bouquets* poissards, des *Épîtres* en vers, des *Madrigaux*, des *Fables*, des *Chansons* et des *Amphigouris*. Voltaire a publié plusieurs *Pamphlets* sous les noms supposés de *Guillaume et de Jérôme Vadé*. *L'année littéraire*, 1757, tome V, contient un *Éloge* de Vadé par Fréron, qui avait été lié avec ce poëte.

VADIANUS (Joachim WATT), littérateur, né à Saint-Gall en 1484, étudia d'abord dans sa patrie, puis à Vienne, voyagea en Hongrie, en Pologne, en Allemagne et en Italie, devint professeur, ensuite recteur de l'université de Vienne, et revint dans sa patrie, où il occupa différentes places de magistrature depuis 1526 jusqu'en 1551, année de sa mort. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Æglogа cui titulus Faustus, de insignibus familiæ Vadianorum elegia*, Vienne, 1517, in-4°; *Comment. in Pomponium Melam*, 1818, souvent réimprimé; *Scholia in Plinii Historiam naturalem*, 1531; *Epitome Asiæ, Africæ et Europæ*, etc., 1535; *Consilium contra pestem*, 1546; *Farrago antiquitatum alemannicarum*, dans la *Collection* de Goldast. Il a légué plusieurs manuscrits concernant l'histoire de sa patrie, ainsi que toute sa bibliothèque, à la ville de Saint-Gall.

VADIER (Marc-Guillaume-Alexis), membre de l'assemblée constituante et de la Convention nationale. En exerçant les fonctions de conseiller au présidial de Pamiers, il avait fait connaître ses principes avant que la révolution commençât. Son enthousiasme pour les projets de réforme générale, le firent choisir, en avril 1789, comme député aux états généraux par le tiers états de la sénéchaussée de la province de Foix. Il ne partagea dans aucune occasion remarquable les premiers travaux de l'assemblée constituante; mais, après l'événement de Varennes, entraîné par l'ardeur de ceux qui voulaient à tout prix la consolidation du nouvel ordre de choses, il s'éleva contre l'inviolabilité du roi, et proposa de le traduire devant la haute cour nationale. Cependant il sentit bientôt que cette déchéance conduirait d'abord à l'anarchie. Dès le surlendemain, sans se rétracter à l'égard de l'inviolabilité, il protesta contre tout moyen arbitraire, et jura de défendre les décrets sur lesquels se fondait la monarchie constitutionnelle. Le 25 août, en blâmant le mode proposé pour former la garde constitutionnelle du roi, il demanda, comme on le fit plusieurs fois après, que les Français de tous les départements le composassent. Au mois de septembre 1792, nommé par le département de l'Arriége député à la Convention, il s'y plaça au milieu des rangs de la Montagne. Dans le jugement de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. Les erreurs de Vadier étaient toutes politiques, et bien éloignées des calculs de l'intrigue ou de la bassesse. Les biographies, qui n'ont rien omis de ce qu'on lui reprochait, ont passé sous silence les soins qu'il prit pour recouvrer après le pillage du garde-meuble une partie des diamants de la couronne, entre autres le *régent* et le *sancy*. Il fit arrêter celui qui les avait volés, et il porta lui-même à la trésorerie ces précieux joyaux. En 1793, il adhéra pleinement à la proscription des vingt-deux, exigée les armes à la main, et ensuite, dans son discours, quand on le nomma président du comité, il montra une exaltation qui lui fit aussi confier, le 8 mai suivant, la présidence de la Société des jacobins. Une rivalité d'influence s'était établie entre la commune de Paris et les deux comités; ces pouvoirs, mal réglés, s'observaient avec une mutuelle défiance, et, dans cette confusion, quelquefois, en invoquant avec sincérité le bien public, on était mu pourtant par d'autres affections. Mazuel, commandant de la cavalerie, fut mis en liberté par Vadier, qui, deux mois après, fut un des auteurs de sa mort. Il prit soin de faire surseoir à l'exécution du décret qui condamnait Chaudot à la peine capitale, et on ne lui vit pas moins d'empressement pour contribuer à la condamnation de Danton et de Camille Desmoulins. Il se persuada que Dillon et Simon, incarcérés au Luxembourg, formaient des complots en faveur de Danton; ainsi commença une des plus funestes scènes révolutionnaires, celle de la conspiration des prisons. Généralement on s'efforça de jeter beaucoup d'odieux sur la conduite de Vadier; différentes accusations plus positives furent même dirigées contre lui; mais ces moyens de tribune n'avaient pas d'autre résultat : les faits le justifiaient. Il en fut ainsi lorsque Lecointre de Versailles l'eut dénoncé; la discussion dura trois jours, et Lecointre, déclaré calomniateur,

abandonna ses fonctions de secrétaire. Un différend survint entre Robespierre et Vadier, qui voulait faire traduire devant le tribunal révolutionnaire, entre autres accusés, Catherine Theos, dite la mère de Dieu. Robespierre la sauva en alléguant que cette conspiration était ridicule. On a supposé que de ce moment, s'attendant à être sacrifié quelque jour par Robespierre, Vadier s'était joint en secret à ceux qui épiaient l'instant de renverser le dictateur, et on a remarqué que Vadier, en travaillant, le 9 thermidor, à la chute de Robespierre, ne lui avait reproché que ses torts envers le comité de sûreté générale. Le fait s'expliquerait naturellement, puisqu'il s'agissait d'isoler de ses soutiens cet homme que cela seul devait abattre, puisqu'il n'exerçait aucun pouvoir direct. Mais quand Vadier, en répondant à ses accusateurs, déclara devant la Convention que le pistolet dont il s'était muni allait lui servir à terminer ses jours si son innocence n'était point proclamée, il ajouta que cette justice était due à 60 ans de vertus. Il est permis sans doute de ne pas prendre à la lettre des expressions peu mesurées, qui pouvaient tenir de l'impétuosité de son caractère. Cependant on admettra difficilement qu'un homme, coupable pour sa part des iniquités commises par plusieurs de ses collègues, eût osé parler de la sorte en public, après la journée du 9 thermidor. Trois mois se passèrent, et enfin, le 25 novembre 1794, la Convention chargea une commission de 21 de ses membres de faire un rapport sur la conduite qu'avaient tenue dans les comités Vadier, Barrère, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes. Décrétés d'accusation, le 2 mars 1795, ils furent admis à se défendre devant l'assemblée; mais comment entendre à la barre des révélations sur des temps si orageux? Faites alors sans ménagements, peut-être n'auraient-elles pas moins compromis plusieurs personnages qui venaient de prendre de l'ascendant, que ceux qui en avaient exercé précédemment. Les accusés ne purent donc se faire entendre; le tumulte eut lieu surtout le 1er avril, jour où la peine de la déportation fut prononcée. On conduisit à Rochefort, pour les faire passer à Cayenne, les trois collègues de Vadier. Quant à lui, soit qu'on eût favorisé particulièrement son évasion, la regardant comme une sorte de justice, soit qu'il eût été seulement plus heureux dans le choix d'un asile, il resta dans Paris, et l'année suivante il fut l'objet d'une nouvelle accusation dénuée de tout fondement. On s'était efforcé de l'impliquer dans la conspiration de Babeuf : mais la haute cour nationale de Vendôme le disculpa, le 5 mai 1797. Alors l'inimitié qui le poursuivait n'usa plus de déguisement. Lorsqu'il demanda que, vu le jugement de la haute cour, on le mît en liberté, le commissaire du Directoire s'y opposa, alléguant le décret du 1er avril 1795. Vadier produisit un autre décret qui annulait le premier : mais il existait une troisième décision : elle confirmait la déportation des trois collègues de Vadier. En vain il répondit qu'il n'y était point nommé, ou désigné en aucune manière; le ministre répliqua : Vadier n'est pas compris dans le troisième décret, mais il y est *sous-entendu*. Et d'après un semblable subterfuge, il fut envoyé à Cherbourg, où il resta quatre ans au milieu des privations les plus pénibles : ses biens étaient sous le séquestre. On devait même le transporter à Cayenne en vertu du sous-entendu : mais la croisière anglaise devant la rade empêchait la sortie de tout bâtiment, et d'ailleurs le ministre de la marine dit à la femme de Vadier, lorsque, afin d'aller partager son infortune, elle demanda un passeport : Allez, madame, et donnez-lui l'assurance que, tant que je serai ministre, il n'y aura pas de frégate pour le transférer à Cayenne. Le gouvernement consulaire lui ayant rendu ses droits de citoyen, il en jouit à Paris jusqu'en 1814. La loi dite d'amnistie, obtenue le 12 janvier 1816, jeta Vadier dans l'exil où se consumèrent ses 12 dernières années. Il mourut à Bruxelles le 14 décembre 1828. Il était d'un âge avancé. Sa fille et son gendre lui ont élevé un modeste monument auprès de la colonne consacrée à David.

VÆNIUS. *Voyez* **VEEN.**

VAFFARD. *V.* **ANGE DE SAINTE-ROSALIE.**

VAHAN LE GRAND, prince de Daron, en Arménie, de la race des Mamigoneans, fils de Hmaïeag, et neveu de Vartan le Grand, se révolta contre les Persans, tandis que leur roi Firouz était embarrassé dans ses guerres contre les Huns : il chassa ses généraux, fit proclamer *marzban* le prince bagratide Sahag, en 481, et conclut une alliance avec le roi d'Ibérie Vakhtang et avec les Huns, afin d'assurer l'indépendance qu'il venait de conquérir. Pendant un an, il résista avec avantage aux troupes envoyées contre l'Arménie par le roi de Perse; mais, en 483, trahi par le roi d'Ibérie, il perdit une grande bataille qui coûta la vie au marzban Sahag, et il fut contraint de se réfugier dans les montagnes inaccessibles sur les frontières de la Colchide. Firouz ayant péri, la même année, dans une expédition contre les Huns hefthalites, et ses généraux ayant évacué l'Ibérie et l'Arménie, pour voler à la défense de la monarchie, Vahan sortit de son asile, rassembla des troupes, et rétablit l'indépendance de sa patrie sur les débris des armées persannes. Balasch, fils et successeur de Firouz, après avoir repoussé les barbares, conclut la paix avec Vahan, et accorda aux Arméniens le libre exercice de leur religion. L'an 485, Vahan se rendit à la cour de Perse, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et en revint avec le titre de marzban. Pendant une administration pacifique de 26 ans, il ne s'occupa qu'à réparer les maux que la guerre avait causés à l'Arménie, et à faire relever les églises; mais il ne put empêcher les erreurs d'Eutychès de se répandre dans le pays, où elles furent adoptées par la plupart des membres du clergé. Vahan mourut l'an 511. Il eut pour successeur son frère Vart, qui, ayant été accusé d'avoir voulu se révolter contre Kobad, roi de Perse, fut mandé à Ctésiphon, l'an 515, et y mourut de chagrin bientôt après.

VAHL (Martin), botaniste, né le 10 octobre 1749 à Bergen en Norwége, étudia l'histoire naturelle à Copenhague et se rendit ensuite à Upsal pour y suivre les leçons du célèbre Linné. Nommé lecteur au jardin de botanique de Copenhague, il visita aux frais du roi, la Hollande, la France, l'Espagne, les côtes d'Afrique, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, la Laponie, etc. A son retour il fut chargé de professer la botanique, d'abord au gymnase, puis à l'université, joignit à cette chaire la place d'inspecteur du jardin royal, et mourut à Copenhague le

24 septembre 1804. On a de lui : *Symbolæ botanicæ, sive plantarum.... exactiores descriptiones*, 1790 à 1794, 3 cahiers in-fol. avec 75 pl. ; *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum*, etc., 1796 à 1807, 3 cahiers in-fol. avec 30 pl. ; *Icones illustrationi plantarum americanarum*, etc., 1798, in-fol., avec 30 pl. ; *Enumeratio plantarum vel ab aliis vel ab ipso observ.*, ibid., 1805 et 1807, 2 vol. ; cet ouvrage posthume a été continué. Vahl a pris part à la publication de la *Zoologie danoise* ; il était en correspondance avec Cuvier et Fabricius, et a laissé un riche herbier.

VAIDJAN ou **VIDJAN** (Abousaleh Mohammed), ben Vasten ou Wasehan, géomètre et astronome, qui a joui de la plus grande célébrité chez les Arabes, naquit à Koufah ou dans le Kouhestan, vers le milieu du 10e siècle de l'ère chrétienne. Il florissait à Bagdad, sous les règnes des princes bowaïdes Adhad-ed-daulah et de ses fils, qui gouvernèrent le califat, sous le titre d'*emir al-omrah*. L'un d'eux, Schreef-ed-daulah, après avoir dépouillé et emprisonné son frère Samsam-ed-daulah, voulut, à l'exemple du calife Al-Mamoun, illustrer son règne par des observations astronomiques. Un observatoire fut construit à Bagdad, à l'extrémité du jardin de son palais, sous la direction de Vaïdjan, et cet astronome fut chargé d'observer le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, l'an 378 de l'hégire (988 de J. C.). La première expérience eut lieu le 27 safar (16 juin), jour où le soleil entre dans le signe de l'Écrevisse, et la seconde, le 3 djoumadi IIe (18 septembre), jour de son entrée dans le signe de la Balance. Les procès-verbaux de ces observations, dont Casiri a donné le texte et la traduction, sont signés et approuvés par deux cadis et deux autres témoins, l'un samaritain, l'autre espagnol, et par quatre savants qui avaient secondé Vaïdjan, savoir : les astronomes Abou Ishak Ibrahim ben Helal, et le chrétien Abou Sad el Fadhl, de Chyraz, l'arithméticien Abou'l Wafa Mohammed, et le mécanicien Ahmed ben Mohammed al Sagani. Vaïdjan a composé divers ouvrages : *Du centre de la terre; Commentaires sur les Éléments d'Euclide; De la perfection du compas ; Description des deux lignes proportionnelles ; De la construction et de l'usage de l'Astrolable pour les observations; Addition au second livre d'Archimède; De l'extraction du côté septangulaire dans le cercle*, etc.

VAILLANT DE GUELLE (Germain), né à Orléans au commencement du 16e siècle, était fils d'un conseiller au grand conseil. Il fut élevé dans la maison des Coligny, et s'acquit, par son goût pour les lettres, la protection de François Ier, qui l'admit au nombre des savants dont il aimait à s'entourer. Il fut conseiller au parlement de Paris, abbé de Paimpont, et évêque d'Orléans, en 1586. Il mourut l'année suivante à Mehun-sur-Loire. Nous avons de lui un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, estimé dans le temps pour son érudition, mais difficile à lire à cause du style qui est trop concis. Il composa, à l'âge de 70 ans, un *Poëme* latin, qui se trouve dans les *Deliciæ poetarum gallorum;* et dans lequel il prédit l'assassinat commis, quelques années après, sur Henri III, et les désordres qui suivirent ce forfait. Plusieurs de ses écrits périrent pendant les guerres civiles. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge.

VAILLANT (dom Guillaume-Hugues), bénédictin, mort professeur de rhétorique à Pont-le-Voi, en 1678, âgé de 59 ans, était aussi d'Orléans, mais on ignore s'il était de la même famille que le précédent. On a, de ce dernier, diverses pièces de poésie latine, *Poëmes, Odes, Hymnes*, etc., entre autres un recueil d'épigrammes à la louange des saints de toute l'année, sous le titre de *Fasti sacri*, Paris, 1674, 2 vol. in-8°.

VAILLANT (Wallebrant), peintre et graveur, né à Lille en 1623, se rendit fort jeune à Anvers, où il entra dans l'atelier d'Érasme-Quellinus, et devint bientôt habile dessinateur et bon coloriste. Il se borna au genre du portrait, et en fit plusieurs qui le mirent en crédit. Après avoir passé 4 ans à la cour de France, il revint à Amsterdam avec une grande fortune, et mourut en 1677. Il est le premier qui ait gravé en manière noire. Ses planches en ce genre sont au nombre de 17 d'après ses propres dessins, et de 21 d'après différents maitres. Il a gravé aussi au burin 4 portraits qui sont très-rares. Ce sont ceux de l'empereur Léopold, de l'électeur de Mayence, J. Philippe, de Charles-Louis, comte palatin, et de son épouse Sophie.

VAILLANT (Jean), frère et élève du précédent, naquit à Lille en 1624. Il cultivait la peinture avec succès ; et ses rares dispositions lui auraient acquis beaucoup de réputation ; mais ayant épousé une jeune personne de Francfort très-riche, il se livra exclusivement au commerce.

VAILLANT (Bernard), second frère de Wallerant et son élève, naquit à Lille en 1625. Tendrement uni à son frère aîné, il le suivit dans tous ses voyages; mais il abandonna le pinceau pour le crayon, et acquit une grande réputation comme dessinateur de portraits, qu'il faisait très-ressemblants, avec une touche et un travail singuliers. Pendant le couronnement de l'empereur Léopold, il dessina le portrait de ce prince, tandis que son frère le peignait. Après avoir cessé de voyager, il alla s'établir à Rotterdam, où son attachement à sa religion et ses bonnes mœurs lui méritèrent la place de diacre de l'église wallonne, et de nombreux travaux. Ayant entrepris un voyage à Leyde, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui l'enleva subitement. Bloeteleng, Gole, et autres habiles artistes, ont gravé d'après ses dessins ; lui-même a gravé quelques pièces en manière noire, marquées ordinairement B. V. F. Ce sont six portraits, parmi lesquels se trouve celui du peintre Jean Lingelbach.

VAILLANT (Jacques), quatrième frère de Wallerant, et son élève, parcourut l'Italie pour se perfectionner. Il demeura à Rome pendant deux ans, livré aux études les plus assidues. Il fut reçu dans la bande académique sous le nom de l'*Alouette*. Ses talents le firent appeler à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea de plusieurs grands tableaux d'histoire, dont il se tira d'une manière si distinguée, que l'électeur l'envoya à la cour de Vienne, avec la commission de peindre pour lui le portrait de l'Empereur. Il y réussit parfaitement, et l'Empereur lui fit présent d'un collier en or. De retour à Berlin, il présenta le portrait qu'il venait d'exécuter ; et l'électeur n'en fut pas moins satisfait. Il aurait sans doute mis le sceau à la réputation qu'il avait

déjà acquise d'habile peintre d'histoire et de portraits, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'art qu'il cultivait avec tant de succès.

VAILLANT (André), le plus jeune des cinq frères, naquit à Lille en 1629, et fut aussi l'élève de Wallerant. Mais il préféra le burin au pinceau, et se rendit à Paris pour y étudier la gravure sous un habile maître. Après deux années d'étude, il alla à Berlin auprès de son frère Jacques, qui était établi dans cette ville, et grava d'après lui deux portraits; l'un d'Aloisius Bevilacqua, patriarche d'Alexandrie, l'autre de Jean Ernest Schroeder, inspecteur du gymnase de Berlin. Ces deux ouvrages de son burin, les seuls que l'on connaisse, annoncent un graveur distingué; mais il mourut quelque temps après son arrivée en Prusse.

VAILLANT (Jean-Foi), célèbre numismate, né à Beauvais le 24 mai 1632, quitta l'étude des lois pour celles de la médecine, et, reçu docteur, exerça son art dans sa patrie. Un fermier des environs de Beauvais lui ayant apporté des pièces antiques qu'il avait trouvées, Vaillant les voulut expliquer, et ce fut ainsi que se développa en lui le goût de la numismatique. Il vint à Paris, et fut distingué par Colbert, qui lui proposa de voyager pour enrichir le cabinet du roi. Dès ses premières excursions en Italie, en Sicile, dans la Grèce, il recueillit un si grand nombre de médailles rares, que dès lors le cabinet du roi tint le premier rang en Europe. Dans un second voyage, pris par un corsaire d'Alger, il obtint sa liberté au bout de 4 mois et demi; mais en revenant en France, craignant de retomber entre les mains des corsaires, il avala une vingtaine de médailles d'or qu'on lui avait restituées. Cette imprudence pouvait lui être funeste, cependant arrivé à Marseille, il parvint à se débarrasser de son fardeau intérieur qui l'incommodait beaucoup. Il repartit bientôt, et cette fois il alla jusqu'en Égypte et en Perse, d'où il rapporta de nouvelles richesses numismatiques. A l'organisation de l'Académie des inscriptions, Vaillant en fut nommé membre. Il mourut en 1706. On lui reproche d'avoir introduit beaucoup de barbarismes dans le langage des antiques. On a de lui : l'*Explication* du choix des médailles en gros bronze du cabinet de l'abbé de Camps (*Epistola ad totius Europæ antiquarios, utrùm laurea Eumenio Pacato concedenda?* Paris, 16?2, in-4°; *Numismata imperatorum romanor. præstiora*, etc., ibid., 1674, in-4°; 1694, 2 vol. in-4°; *Seleucidarum imperium, sive Historia.., ad fidem numismatum accommodata*, ibid., 1681, in-4°; la Haye, 1732, in-fol.; *Numismata ærea imperatorum augustorum et cæsarum in coloniis*, etc., ibid., 1688 et 1697, in-fol.; *Numismata imper. aug. et cæsarum à populis romanæ dictionis*, etc., ibid., 1695, in-4°; Amsterdam, 1701, in-fol.; *Historia Ptolemæorum, Ægypti regum, ad fidem numism. accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiar. romanarum*, etc., ibid., 1703, 2 parties in-fol.; *Arsacidorum imper., sive regum Parthorum hist.*, etc., Paris, 1725, 2 vol. in-4°, publié par l'Académie des inscriptions, dans les *Mémoires* de laquelle on trouve plusieurs *dissertations* et morceaux du même savant. L'*Éloge* de Vaillant par de Boze est imprimé dans le tome Ier.

VAILLANT (Jean-François-Foi), fils du précédent, né à Rome le 17 février 1665, fit ses premières études à Beauvais, et les acheva à Paris. Initié par son père dans les secrets de la numismatique, il voyagea en Angleterre, suivit à son retour les cours de la faculté de Paris, et reçut le doctorat en 1691. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1702, et mourut le 17 novembre 1708. On connaît de lui : *Dissertation sur une médaille qui représente Achéus, roi de Syrie* (*Mémoires* de Trévoux, janvier 1703); une autre sur une *médaille* de Septime-Sévère, ibid., février 1705. Il avait composé dans sa première jeunesse un *Traité* sur la nature et l'usage du *café*, mais cet écrit a disparu. Outre son *Éloge* par de Boze, on peut consulter les *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffépié.

VAILLANT (Sébastien), célèbre botaniste, né le 26 mai 1669 à Vigny, près de Pontoise, annonça dès l'âge le plus tendre une inclination décidée pour l'étude des plantes. Mais son père, organiste des bénédictins de Pontoise, qui ne voyait pas où ce goût pourrait le conduire, lui fit apprendre la musique et ses progrès furent si rapides, qu'à 11 ans il put suppléer son père. S'étant lié avec les chirurgiens de l'hospice, il se voua bientôt à l'art de guérir. Reçu aide-chirurgien en 1688, il vint exercer à Évreux, puis dans les armées, et assista à la bataille de Fleurus. Étant venu quelque temps après à Paris, il y suivit assidûment les leçons de Tournefort, qui l'employa utilement pour son *Histoire des plantes des environs de Paris*. Il devint ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui lui fit obtenir la direction du Jardin royal, et lui résigna ses places de professeur et de démonstrateur. Il fut admis en 1716 à l'Académie des sciences. La méthode de Tournefort ne le satisfaisant point, et ayant deviné le système que Linné a depuis développé si heureusement, il donna quelques exemples de sa nouvelle méthode dans les *Mémoires* lus à différentes séances de l'Académie. Affaibli par l'excès du travail, il succomba en 1682, avec le regret de ne pouvoir mettre la dernière main à son *Botanicon parisiense*, auquel il travaillait depuis 38 ans. On a de lui : *Discours prononcé le 10 juin 1717 à l'ouverture du jardin royal des Plantes*, etc., réimprimé en latin avec le français en regard, sous le titre de *Sermo de structurâ florum*, etc., Leyde, 1718, 1728, in-4°; *Nouveau genre de plantes nommé Araliastrum*, sans date et sans indication de lieu; *Établissement des nouveaux caractères de 3 familles... de plantes à fleurs composées*, etc., et 6 *Mémoires* sur des sujets semblables, lus à l'Académie et insérés dans son *Recueil* de 1718 à 1721; *Botanicon parisiense, operis majoris prodromus*, Paris, 1723, in-8°; Leyde, 1743, in-12; *Botanicon parisiense, ou dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., Leyde et Amsterdam, 1727, in-fol., avec plus de 300 fig.

VAILLANT (François le), célèbre voyageur, était né en 1753 à Paramaribo dans la Guiane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Le Vaillant nous apprend lui-même que ce fut sous les yeux et par l'exemple de ses parents que se développa son goût pour les courses lointaines, la chasse et l'histoire naturelle. Amené en

Hollande, en 1763, il suivit bientôt après sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, puis sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'habituait à bien empailler ceux qu'il avait abattus. Une circonstance favorable le conduisit à Paris, en 1777. Quand il y eut bien examiné tous les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un désir irrésistible d'aller observer dans leur pays natal les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, bien moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua au Texel, le 19 décembre 1780, et arriva au cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781. Afin de voir plus de choses entièrement neuves, il passa sur un des vaisseaux de la compagnie, qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air. N'ayant, dit-il, pour toute ressource que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince habit que je portais, quel parti me restait-il à prendre? qu'allais-je devenir? » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Boers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt et devint son bienfaiteur. Après avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. En général, il s'éloigna peu de la côte, et pénétra dans la Cafrerie, au-delà du 28e degré de longitude à l'est de Paris, et bien près du 29e degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après 16 mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier: la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans cesse. Il sut aussi se concilier l'amitié de ces hommes sauvages. Leur caractère hardi lui fit penser que par leur secours il pourrait effectuer le plan qu'il méditait depuis longtemps. Mais il fallut renoncer à cette illusion. Après avoir fait plusieurs chasses avec les Houswanas, jusqu'au nord du tropique du Capricorne, et à l'ouest du 14e méridien oriental, le Vaillant repartit pour joindre son camp. Il reprit ensuite la route du Cap, faillit mourir d'une esquinancie, dont un Namaquois le guérit; et enfin, échappé à des périls sans nombre, il revit le Cap, d'où il était parti depuis 16 mois. Il s'embarqua le 14 juillet 1784 pour l'Europe, débarqua à Flessingue, et en janvier 1785 rentra dans Paris. Son unique occupation fut alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque paisible et simple que fût son existence, il ne put échapper aux calamités de la révolution; emprisonné en 1793, comme suspect, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à la Noue, près de Sezanne, fut dans ses dernières années son séjour le plus habituel. Lorsque la composition de ses ouvrages ne l'occupait pas, son goût inné pour la chasse le portait sans cesse à courir les champs. Il vécut ainsi près de 30 ans, et mourut le 22 novembre 1824 dans cette retraite, qu'il quittait fort rarement pour venir soigner à Paris la publication de ses divers ouvrages, qui sont: *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, 1 vol. in-4° ou 2 vol. in-8°, figures; *second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, pendant les années 1783, 84 et 85, Paris, 1796, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-8°, figures et carte: ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris (an XI), 1803, 3 vol. in-4°; 5 vol. in-8°, figures et cartes. Les Voyages de le Vaillant ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui: *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796-1812, 6 vol. in-fol. ou in-4°, figures; *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801-1805, 2 vol. in-fol. ou in-4°, figures; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ibid., 1801-1806, in-fol. et in-4°; *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°; *Histoire naturelle des Calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°.

VAILLANT. *Voyez* **LEVAILLANT.**

VAIRASSE. *Voyez* **ALLAIS** et **VAYRASSE.**

VAISSETTE (don JOSEPH), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1685 dans le diocèse d'Alby, termina ses études à Toulouse, se fit recevoir avocat, et fut pourvu de la charge de procureur du roi. Mais bientôt il résolut d'embrasser la vie religieuse pour se soustraire aux embarras et aux soins qui le détournaient de son goût pour l'étude. Ayant fait profession, en 1711, au monastère de la Daurade, il fut appelé 2 ans après à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il s'occupa dès lors sans relâche de la rédaction de l'*Histoire de Languedoc*, et mourut épuisé de fatigues en 1756. On a de lui: *Dissertation sur l'origine des Français*, Paris, 1722, in-12; *Histoire générale du Languedoc*, etc., ibid., 1730-45, 5 vol. in-fol., fig.; *Abrégé* de l'ouvrage précédent, 1749, 6 vol. in-12; *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, etc., ibid., 1755, 4 vol. in-4° ou 12 vol. in-12; une *lettre à Fontenelle* sur Romieu de Villeneuve, ministre de Raymond-Bérenger, etc., dans le *Mercure* de mars 1751. On trouve une *Notice* sur Vaissette dans l'*Histoire de la congrégation* de Saint-Maur.

VAKHTANG V, roi de Géorgie (ou plutôt du K'harthel, qui en est la principale partie), de la race des Bagratides, était fils du roi Livon ou Léon, et petit-fils de Vakhtang IV. Il régna, l'an 1703, après son oncle Kaï Khosrou, fils et successeur de George XII, par le choix de son suzerain, le roi de Perse, Schah Houccin; mais ayant refusé d'embrasser l'islamisme, il fut remplacé, en 1711, par son frère Iesseï. On voit, par plusieurs lettres de missionnaires, qu'il résista longtemps aux sollicitations, aux menaces même qui lui furent faites pour le déterminer à abandonner le christianisme; enfin il feignit de céder, en 1719, se fit musulman en apparence, et fut réintégré dans sa dignité. Ce qui le décida à cette démarche, pour laquelle il avait montré tant de répugnance, ce fut l'état précaire de la Perse, livrée aux factions et aux troubles, et menacée des plus grands malheurs par la révolte des Afghans de Candahar, qui avait coûté la vie aux deux derniers prédécesseurs de Vakhtang. En effet, ce prince ne tarda pas à abjurer sa nouvelle religion. Les Lezghis et autres peuples tartares du Caucase ayant commis, depuis quelques années, de grands dégâts en Géorgie, Vakhtang entra sur leurs terres, et y exerça de cruelles représailles, remporta plusieurs avantages signalés sur ces brigands, et les aurait peut-être détruits, si l'interposition du roi de Perse n'eût arrêté le cours de ses vengeances. Ce monarque, à l'instigation de son premier ministre, qui était de la nation des Lezghis, ordonna à Vakhtang de laisser ces peuples en repos. Le prince géorgien obéit, en frémissant de rage; mais ayant mandé l'ambassadeur du sofi, il remit son sabre dans le fourreau, et jura de ne plus le tirer pour la défense de la Perse : il tint ce serment. Son abjuration et son refus de marcher à la tête des troupes que Schah-Thamasp voulait envoyer au secours d'Ispahan, où son père Schah-Houccin était assiégé par les Afghans, lui attirèrent de fâcheuses affaires avec les Persans. Schah-Thahmasp, en 1722, donna la couronne de K'harthel à Constantin III, roi de Kakhet, qui professait le mahométisme, et qui avait pris le nom de Mohammed Kouli-Kan. Vakhtang se mit sous la protection des Turcs, qui, profitant des troubles de la Perse, s'étaient emparés de l'Arménie. Ils chassèrent Constantin du pays de K'harthel (Carduel ou Carthelin), mais sans y rétablir le roi légitime, et ils restèrent les maîtres de la Géorgie entière. Vakhtang, trompé par ces auxiliaires, prit le parti, en 1724, de se retirer en Russie avec sa famille, et mourut à Astrakan. Il fut le dernier des Bagratides qui ait régné en Géorgie. Lorsque le fameux Thahmasp Kouli-Kan eut recouvré les provinces conquises par les Ottomans, il donna le trône de Teflis à Teymouras, prince du Kakhet, frère de Constantin III, et père d'Héraclius II, qui, ayant recouvré son indépendance, à la faveur des révolutions qui suivirent la mort de Nadir-Schah, se rendit dans la suite vassal de Catherine II, et dont le petit-fils David a cédé tous ses États à la Russie, dans la première année du 19e siècle. Vakhtang est auteur d'une Chronique universelle de Géorgie, composée d'après les manuscrits qui, de son temps, étaient conservés au monastère de Gélathi, dans le royaume d'Imirette et dans celui de Mokheta, près de Teflis. Il s'en trouvait un exemplaire à Rome, et il doit en exister plusieurs en Russie. De Guignes, dans son *Histoire des Huns*, a donné, d'après cette Chronique, la liste de tous les souverains de la Géorgie. On en trouve de courtes notices dans les relations allemandes des voyages de Guldenstadt, de Klaproth, etc. Vakhtang a composé aussi une *Description géographique* de tous les pays caucasiens : Klaproth en a inséré quelques fragments dans ses *Voyages*.

VAKEDI (Abou Abdallahal). *Voyez* **WAKEDI**.

VALA ou **WALA**, abbé de Corbie, proche parent de Charlemagne, fut élevé par les soins de ce monarque, qui le fit intendant de son palais. Peu touché en apparence des grandeurs, Vala quitta brusquement la cour pour embrasser la vie monastique, fut élu abbé de Corbie après la mort de son frère Adalhard, et du fond de son cloître continua d'exercer une grande influence, par suite de l'opinion que l'on avait de ses talents et de ses vertus. Après la mort de Charlemagne, l'abbé de Corbie se jeta plus que jamais dans les intrigues politiques. Chargé de veiller sur l'éducation du jeune Lothaire, il accompagna ce prince en Italie et favorisa son ambition criminelle. Louis le Débonnaire ayant aussi ressaisi sa couronne, offrit à Vala le pardon de sa conduite; mais l'abbé rejeta cette grâce et fut enfermé dans une forteresse. Cette punition ne l'empêcha pas d'agir dans de nouveaux troubles qui ne tardèrent pas à éclater. Il mourut à l'abbaye de Bobio en 836. Radbert a écrit la *Vie* de ce moine ambitieux. Elle a été publiée par Mabillon dans les *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, t. V, p. 458.

VALADA ou **VALADATA**, ou mieux encore **WALIDA**, princesse musulmane, non moins célèbre, au 11e siècle, par sa beauté que par son esprit et par son goût pour la littérature, était native de Cordoue et fille du roi Mohammed III al Mostacfi-Billah, l'un des derniers rois d'Espagne de la dynastie des Ommyades ou Merwanides. Elle s'adonna tout entière à la rhétorique et à la poésie, cultiva l'amitié des poëtes les plus célèbres de son temps, et se plaisait dans leurs fréquents entretiens. Ses écrits avaient beaucoup de finesse et de sel, si l'on en juge par des vers qu'elle avait adressés à ses confrères les académiciens de Cordoue, et dont Casiri nous a conservé une traduction. Un noble Cordouan, nommé Abd-Ousi, s'étant épris d'amour pour cette princesse, chargea une matrone de lui déclarer ses feux, et de l'intéresser en sa faveur. Un procédé si inconvenant irrita le poëte Ibn-Zaïd, qui exhala sa colère et sa jalousie dans une Épître adressée à l'amoureux, au nom de la princesse. Cette pièce, pleine d'esprit, mais très-mordante, est mise au rang des satires par les Arabes. Valada, célébrée par les auteurs ses contemporains, auxquels elle avait souvent enlevé la palme de l'érudition et de l'éloquence, mourut dans un âge très-avancé, le 2 safar 484 (26 mars 1091 de J. C.).

VALADON (le P. Zacharie), capucin, né à Auxonne vers 1680, fut chargé, en 1717, de visiter les établissements que son ordre possédait dans l'Asie Mineure. Le bâtiment sur lequel il revenait en France étant entré dans le port de Marseille au moment où la peste y exerçait les plus grands ravages, il se dévoua tout entier au service des malades. Atteint lui-même du terrible fléau,

il eut le bonheur d'y échapper, et retourna quelques années après dans l'Orient pour y reprendre ses travaux apostoliques. Il parcourut successivement l'île de Chypre, la Syrie, la Palestine, revint en France, et reçut, à son passage à Marseille, des témoignages d'estime et de reconnaissance des habitants de cette ville pour son noble dévouement. Retiré dans le couvent de son ordre, à Dijon, il y mourut en 1740. Il a laissé la *relation* de ses voyages en Orient, dont Amanton, membre de l'académie de Dijon, conservait une copie qu'il croyait autographe.

VALADY (Godefroid-Isarn, marquis de), officier aux gardes-françaises, voyagea beaucoup avant la révolution, ne rentra en France qu'au moment où elle éclata, et en embrassa la cause avec une sorte d'exaltation. L'influence qu'il exerçait sur le régiment des gardes contribua beaucoup à l'exagération patriotique qu'ils ne cessèrent de manifester, et dont les événements du 14 juillet 1789 furent un des premiers résultats. Un enthousiasme irréfléchi et momentané chez Valady, causé par une imagination que rien ne pouvait calmer, dirigea la plupart de ses démarches politiques. Appelé par le département de l'Aveyron à la Convention nationale, il n'examina pas de quel côté étaient la faveur populaire ou les dangers; plein de patriotisme, d'honneur et de bonne foi, il suivit constamment le vœu de sa conscience: c'est à elle seule qu'il obéit en professant les principes du côté droit et en votant avec lui. Le 16 janvier 1793, jour du jugement de Louis XVI, il prouva avec évidence que, d'après la constitution, on ne pouvait le condamner qu'à la déchéance, et finit par demander qu'il fût, ainsi que sa famille, transféré à Saumur, pour y être détenu jusqu'à ce que la république eût été reconnue; que Madame Élisabeth, dotée par l'État, eût la permission de suivre son frère ou de sortir de France: enfin, que les membres de la maison de Bourbon, qui avaient accepté des emplois sous le régime républicain, fussent à l'instant bannis de la république. Il avait fait afficher dans son département un placard qui appelait l'indulgence nationale sur Louis XVI, et s'était par là attiré l'indignation de Jean-Bon-Saint-André qui l'avait dénoncé, mais sans succès. Enhardi par l'impunité, il se prononça avec plus de force que jamais contre la Montagne jusqu'au 31 mai, et ne put éviter les vengeances de cette époque. La commune et les jacobins le portèrent sur leurs tables de proscription, et son expulsion de la Convention fut demandée par les sections de Paris. Il réussit, par la fuite, à se soustraire à la fureur des factieux. Mais ayant été déclaré traître à la patrie, il fut mis hors la loi, le 28 juillet 1793. Il alla chercher un asile à Périgueux, mais il ne put échapper longtemps aux recherches des tyrans. Arrêté le 6 décembre 1793, et l'identité de sa personne ayant été reconnue par le tribunal criminel de la Dordogne, il fut conduit au supplice le lendemain 14, par ordre de Roux-Fazillac son collègue, qui transmit le même jour cette nouvelle à la Convention.

VALARESSO (Zaccaria), poëte, né à Venise vers 1700, d'une famille patricienne, se fit connaître par un essai piquant dans un genre de littérature très-cultivé en France, mais qui l'est peu en Italie. En 1724, il publia une parodie de l'*Ulisse il Giovane*, tragédie de l'abbé Lazzarini, sous ce titre: *Il Rutzvanscad il Giovane, arcisopratragichissima tragedia di Catufio Panchiano,* réimprimé avec l'*Ulisse il Giovane*, dans les *Observations sur la comédie*, Paris, 1736; dans le *Nuovo teatro italiano,* Venise, 1743; dans le *Parnasso italiano,* 1791, et dans la *Raccolta di tragedia,* 1825, in-8°. On ne connait pas d'autre production de Valaresso, qui mourut en 1769.

VALARSACE ou **VAGHARSCHAG**, premier roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, était frère de Mithridate Ier ou Arsace le Grand, roi des Parthes. Les Arméniens, las d'obéir à des princes amovibles nommés par les Séleucides, et mécontents de la conduite molle et efféminée de leur roi Artavazde, fils et successeur d'Artaxias, qui s'était rendu souverain indépendant de l'Arménie, députèrent à Mithridate, alors le plus puissant monarque de l'Orient, et lui demandèrent son frère pour les gouverner. Mithridate accueillit leur demande, et entra, peu de temps après, dans leur pays, avec Valarsace, à la tête d'une armée. A l'approche des deux princes arsacides, Artavazde s'arracha des bras de ses concubines, pour défendre sa couronne; mais, insulté par ses sujets, trompé par ses ministres et ses courtisans, il rentra dans son palais, et s'endormit dans une fausse sécurité. Les Parthes ayant pénétré sans résistance dans Artaxate, le roi, abandonné de tout le monde, évita une mort ignominieuse en se perçant de son épée, et en se précipitant dans l'Araxe, vers l'an 150 avant J. C. Valarsace, placé sur le trône d'Arménie par son frère, qui lui avait laissé un corps de troupes et cédé la Médie Atropatène, suivit ses conseils, et chercha à inspirer aux Arméniens l'ardeur militaire et le désir des conquêtes. Doux, affable, accessible, il y réussit sans peine; l'enthousiasme et la confiance qu'il excita furent si grands, que presque la moitié de l'Arménie, disent les historiens, se fit gloire de marcher sous ses étendards. Il rassembla et exerça ses troupes dans la plaine d'Armavir, près de l'Araxe; les divisa en divers corps, et envahit l'Asie Mineure sur plusieurs points. Il gagna deux batailles sur Mithrobarzane, roi de la Petite-Arménie, qui périt dans la seconde, et fit prisonnier le gouverneur de Sophène, Artaxès, frère de ce prince. Valarsace soumit les habitants des frontières de la Cappadoce, du Pont, les Lazes et tous les peuples barbares et pillards du mont Caucase: mais loin de dévaster leur pays, il y favorisa l'agriculture, et y entretint l'abondance, l'industrie, la sûreté, en faisant creuser des canaux, dessécher des marais, construire des digues, pratiquer et réparer des routes, élaguer les forêts qui servaient d'asile aux voleurs. Il fit construire, dans le pays des Lazes, une maison de plaisance, établir des haras et des rendez-vous de chasse, planter des jardins et des vignes. Il le repeupla en y envoyant les prisonniers qu'il avait amenés du Caucase. Il s'appliqua à civiliser ces peuples, en les engageant à se livrer à des métiers utiles, et à se rendre capables de remplir des fonctions honorables. De retour à Nisibe, dont il avait fait sa capitale, parce que la température y était moins froide que celle d'Artaxate, il ne s'occupa plus que de donner des lois à ses sujets, de régler l'administration in-

térieure de son royaume et de sa cour; à assurer l'État et le sort des nobles, des citadins et des laboureurs ; à maintenir la discipline militaire ; à créer de grandes charges, qu'il rendit héréditaires ; à pourvoir à la sûreté de son trône, et à garantir ses États de toute invasion étrangère, en formant une garde nombreuse pour sa personne, et en plaçant sur six points différents de ses frontières des armées permanentes, sous le commandement de généraux habiles. Il ordonna de rassembler les monuments historiques, et obtint même du roi des Parthes, son frère, la permission de fouiller dans les archives de Ninive, où l'on trouva des manuscrits qui avaient été enlevés à l'Arménie lorsqu'elle fut conquise par Alexandre le Grand. Valarsace en fit former un corps d'histoire, qui n'existe plus, mais dont Moïse de Khoren s'est servi pour la composition de son Histoire d'Arménie. Ce prince partagea les succès que les Arsacides obtinrent sur les rois de Syrie, Démétrius Nicator et Antiochus Sidètès, qui osèrent attaquer l'Arménie et l'empire des Parthes. Après avoir fait le bonheur de ses sujets, pendant un règne glorieux de 22 ans, par sa bonté, sa valeur, ses talents et ses lois, Valarsace, que les écrivains nationaux comblent d'éloges, comme souverain et législateur, comme le restaurateur de la monarchie et de la puissance arménienne, mourut, l'an 127, universellement regretté, et eut pour successeur son fils Arsace ou Arschag. Sa dynastie se maintint plusieurs siècles sur le trône d'Arménie.

VALART (Joseph), grammairien et critique, né près d'Hesdin (Artois) en 1698, de parents indigents, fut élevé par charité au collége d'Amiens, où il fit d'excellentes études, et après avoir embrassé l'état ecclésiastique, ouvrit dans la même ville une école que ses talents firent d'abord prospérer. Mais son caractère insouciant et fantasque, son incurie, mirent le désordre dans ses affaires. Réduit à une existence embarrassée, il trouva asile à Guise, dans la maison d'un fermier général, qui le choisit pour précepteur de son fils. Il retourna ensuite à Amiens, puis vint à Paris, où un de ses amis le fit nommer professeur et préfet des études à l'école militaire. Plus tard il abandonna ces places et obtint une pension. Retiré dans sa ville natale, il y mourut en 1781. On lui doit des éditions d'Ovide, Végèce, Frontin, Horace, Celse, Cornélius-Népos, Quinte-Curce, César, etc.; de l'*Imitation de Jésus-Christ*; du *Nouveau Testament*. Il a publié en outre : *Abrégé de la Grammaire latine*, Paris, 1736, in-12; souvent réimprimé; *Analogie des genres, des prétérits et des supins*, 1759, in-12; *Parabolæ evangelicæ mysteria*, 1742, in-8°; *Prosodie, ou versification latine*, 1742, in-12; *Grammaire française*, 1742 et 1744, in-12; *l'Art d'apprendre à lire en très-peu de temps*, etc., 1745, in-8°; *Géographie abrégée*, 1745, 2 vol. in-12; *Prosodie française*, 1749, in-12; *Dictionnaire des mots latins les plus communs*, etc., 1756, in-8°; *Méthode pour la traduction du français en latin*, 1759, in-8°; *Dialogi selecti ad usum scholæ regiæ militaris*, 1761, in-12; *Examen de la latinité du P. Jouvency*, 1746, in-12 (on y joint ordinairement les réponses de l'auteur aux apologistes du jésuite); *Supplément à la Grammaire générale de Beauzée*, etc., 1769, in-8°; *Lettres de Cicéron, mises à la portée des enfants*, Paris, 1771, in-12; et plusieurs autres *opuscules critiques* d'un intérêt médiocre. On trouve une *Notice* sur Valart, par le P. Daire, dans le *Magasin encyclopédique*, 1812, tome IV.

VALAZÉ (Charles-Édouard DUFRICHE de), membre de la Convention nationale, naquit à Alençon (Orne), le 23 janvier 1751. Il prit d'abord le parti des armes qu'il abandonna ensuite pour se livrer à l'étude des lois. Devenu avocat, il en exerçait les fonctions avec succès dans sa ville natale, lorsque le tocsin national de 1789 se fit entendre. Valazé embrassa avec enthousiasme la cause de la révolution, et fut nommé maire d'Essay, petite commune voisine d'Alençon, sur laquelle se trouvaient situées des propriétés dont il dirigeait alors l'exploitation. La manière honorable dont il remplit ses devoirs de magistrat, et la réputation de patriotisme qu'il s'était acquise, le firent nommer, en 1792, député à la Convention nationale par la presque unanimité des électeurs de l'Orne. Il débuta, dans cette assemblée, par une accusation véhémente contre la commune de Paris, sur laquelle il rejeta toute la responsabilité du massacre des prisons, et se lia étroitement dès lors au parti de la Gironde. Chargé du rapport sur les faits imputés à Louis XVI, il dépouilla toutes les pièces de cette procédure. Valazé se prononça avec indignation contre un arrêté de la commune qui soumettait les conseils de ce prince à être fouillés avant de communiquer avec lui, et lors de la délibération sur l'appel au peuple, il vota pour l'affirmative ; motivant, il est vrai, son opinion sur ce qu'il ne craignait pas que le peuple s'intéressât à un tyran enchaîné. Dans la question de la peine à appliquer, il dit entre autres choses : « Il y a longtemps que j'ai manifesté mon vœu le plus positif pour la suppression de la peine de mort. Il ne faut pas la supprimer dans l'instant même où il s'agit de juger le plus grand coupable. Je vote pour la peine de mort, avec sursis jusqu'à ce qu'il ait été prononcé sur le sort de la famille de Louis Capet. » Vers la même époque, Valazé dénonça Pache comme le fauteur des troubles et de l'anarchie dont la municipalité de Paris et la faction qui lui était dévouée remplissaient la république. Il provoqua aussi la mise en accusation de Marat, à raison de quelques adresses sanguinaires dirigées contre plusieurs membres de la représentation nationale, et dont l'*ami du peuple* avait été le rédacteur. Marat ne se vengea d'abord de Valazé qu'en le désignant comme le *chef de la faction des hommes d'État* : mais il lui réservait des représailles tout autrement terribles et cruelles. Au mois d'avril 1793, lorsque les Girondins furent accusés de vouloir rapprocher l'assemblée nationale du foyer de l'insurrection qui éclatait dans l'Ouest, sous prétexte de rendre à la Convention l'indépendance dont on la disait privée dans la capitale, l'*ami du peuple* saisit cette occasion de signaler le courageux député de l'Orne à la fureur de la populace parisienne, en le présentant comme l'un des principaux auteurs du complot imputé aux Girondins ; et le nom de Valazé figura parmi ceux des vingt-deux représentants dont les sections et la commune de Paris vinrent demander l'exclusion, à la barre de la Convention. Ces menaces de proscription et de mort n'abattirent point son courage ; il appela ses ennemis

hors de l'arène parlementaire, et parut à l'assemblée, le pistolet ou l'épée à la main, pour provoquer en duel les plus farouches montagnards. Mais ce fut surtout à la séance du 30 mai, en cette journée décisive qui vit tomber *la Gironde* sous les coups du jacobinisme parisien, que Valazé déploya l'inébranlable fermeté et l'audace dont la nature l'avait doué. Le président venait de lire une lettre dans laquelle on lui donnait avis que le commandant général provisoire avait fait tirer le canon d'alarme, et que les sections commençaient à s'ébranler. « Je demande, s'écrie Valazé, que cet Henriot, qui a eu l'impertinente audace... » A ces mots, les tribunes publiques l'interrompirent par de longs et violents murmures ; mais lorsque le calme fut rétabli, il continua en ces termes : « C'est parce que les circonstances sont extraordinaires, c'est surtout parce qu'on cherche à les envelopper de ténèbres inconcevables, que j'ai demandé la parole. Depuis la levée de la séance d'hier, le tocsin sonne, la générale bat, on ne sait d'après quels ordres! Vous cherchez l'origine du désordre ; il faut donc vous résoudre à trouver un coupable! Henriot, commandant général provisoire, a envoyé au commandant du poste du Pont-Neuf l'ordre de tirer le canon d'alarme. C'est là une prévarication manifeste contre laquelle la peine de mort est prononcée... » Ces dernières paroles ayant suscité de nouvelles clameurs, il ne craignit pas de braver ses interrupteurs, en leur adressant cette vigoureuse apostrophe : « Si ce tumulte continue, dit-il, je déclare que je ne perdrai pas mon caractère! Je suis ici représentant de 25 millions d'hommes. Je demande que le commandant général provisoire soit mandé à la barre et mis en état d'arrestation. » Malgré cette sortie vigoureuse contre Henriot, Valazé, dont on avait appris à connaître et à redouter la force d'âme et le caractère bouillant, ne fut pas d'abord compris dans la liste des proscrits : mais l'héroïque persistance avec laquelle il lutta, dans cette même séance, contre la commune et les sections, soutenues par la Montagne, et surtout sa protestation contre toute délibération de l'assemblée, au moment où la populace insurgée envahit les bancs de la représentation nationale ; tout cela servit trop bien les projets de vengeance de Marat, qui n'eut pas de peine à faire substituer le nom de son ennemi personnel à ceux de Dussaulx, Lanthenas et Ducos, dans le fatal décret d'arrestation. Valazé fut du nombre des proscrits qui se résignèrent au coup qui les frappait ; et loin d'aller soulever les départements et provoquer la guerre civile pour venger sa propre querelle, il attendit avec calme dans sa prison que ses accusateurs lui donnassent des juges. Traduit au tribunal révolutionnaire, dans les premiers jours du mois d'octobre 1793, il déclara qu'il s'honorait des relations qu'on lui imputait à crime, et que s'il était fier d'avoir reçu chez lui Vergniaud et ses illustres amis, il pouvait assurer aussi que jamais il n'avait été question de *fédéralisme* dans leurs plus intimes réunions. Cette franchise ne pouvait guère le sauver dans des circonstances si terribles : il fut condamné à mort avec ses collègues, et au moment où il entendit prononcer l'arrêt, il se perça le cœur d'un stylet. Un de ses compagnons d'infortune, le voyant prêt à tomber, s'empressa de le secourir, en lui disant : Tu te troubles, Valazé! — Non, répondit-il, je meurs. Et il expira en effet sur la place. Mais Fouquier-Tinville ne voulut pas que le bourreau perdît tous ses droits sur cette victime de l'anarchie, et il fit décréter par le tribunal, que le cadavre de Valazé accompagnerait les autres condamnés au pied de l'échafaud.

VALBONNAIS *Voyez* **BOURCHENU.**

VALCARCEL (JOSEPH-ANTOINE), agronome espagnol, né à Valence vers 1720, mérita bien de son pays, en l'initiant aux découvertes des auteurs étrangers dans l'économie rurale, auxquelles il joignit les résultats de ses propres observations. Tel fut le but de son grand ouvrage ayant pour titre : *Agricultura general, y gobierno de la Casa del Campo,* Valence, 1765-86, 7 vol. in-4°. Dans l'intervalle de cette publication, il avait fait une *Instruction sur la culture du riz,* 1768 ; et une autre *sur la culture du lin et sur sa préparation pour le filer,* 1781. Valcarcel mourut dans sa patrie vers 1792.

VALCARENGHI (PAUL), médecin, né à Crémone, mort en 1780, membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie, fut professeur à l'université de Pavie et aux écoles palatines de Milan, agrégé aux colléges de Crémone, de Ferrare et de Brescia. Entre autres ouvrages on a de lui : *De aortæ aneurismate observationes binæ,* Crémone, 1741 ; *Dell' uso e dell' abuso del rabarbaro,* etc., 1748 ; *Riflessioni medico-pratiche,* etc., 1749 ; *De potentiâ vel impotentiâ ad generandum ob virulentam gonorrhœam,* etc., 1749 ; *In ebenbitar tractatum de malis limoniis commentaria,* etc., 1758 ; *Discorsi due epistolari sopra una terra salina purgante,* 1757.

VALCKENAER (LOUIS-GASPARD), l'un des plus illustres philologues modernes, né en 1715 à Leeuwarden en Frise, étudia les langues savantes de l'Orient et de l'Occident aux académies de Franeker et de Leyde, et débuta dans la carrière de l'enseignement par l'emploi de co-recteur au gymnase de Campen. Appelé en 1741 à la chaire de grec de Franeker, puis à celle des antiquités grecques, il passa en 1766 à l'université de Leyde, où il joignit à la chaire de langue et d'antiquités grecques, celle de l'histoire nationale, et mourut en 1785. Ce savant a formé d'excellents élèves, dont un assez grand nombre sont morts prématurément. On a de Valckenaer : *De ritibus in jurando à veter. Hebræis maximè ac Græcis observatis,* Franeker, 1735, in-4° ; *Specimina academica,* ibid., 1737, in-4° ; *Amonius de adfinium vocabulorum differentiâ* (l'auteur y a joint quelques opuscules inédits d'anciens grammairiens grecs et autres), Leyde, 1739, in-4°, une réimpression du *Virgilius collat. scriptor. græcor.*, etc., de Fulvius Ursinus, avec des additions, 1747, in-8° ; *Euripidis Phœnissæ,* avec des scolies, des observations critiques, etc., Franeker, 1755, in-4° ; *Euripidis Hippolytus,* etc., Leyde, 1768, in-4° ; *Theocriti decem Idyllia cum notis,* etc., 1773, in-8° ; *Callimachi elegiarum Fragmenta,* etc., 1799, in-8° ; *Hymnus in Apollinem, cum emendationibus, inedit.*, 1787, in-8° ; *Diatribe de Aristobulo judæo philosopho*, etc., 1806, in-4°. Éverard Schidius a publié à Utrecht en 1790, in-8°, *Valckenarii observat. academicæ*, etc., suivies des *Prælectiones academicæ* de J. D. van Lennep : *De analogiâ linguæ græcæ* ; et il a paru à Leipzig en 1809, *L. C. Valckenarii opuscula philolog., critica et oratoria, nunc*

primùm conjunct. edita, 2 vol. in-8°. J. A. H. Tittmann a publié : *Davidis Ruhnkenii, L. G. Valckenarii et alior... Epistolæ*, etc., 1802, 2 vol. in-8°.

VALCKENAER (Jean), fils du précédent, fut d'abord professeur de droit à Franeker. Il embrassa la cause dite *des patriotes* contre la maison d'Orange, et se réfugia en France après le rétablissement du stadhouderat. Lors de l'invasion de son pays par les Français en 1795, il y fit paraître un journal intitulé l'*Avocat de la liberté batave*. Nommé professeur de droit à Leyde, il eut une mission à Berlin pour négocier le remboursement d'un emprunt fait en Hollande par le gouvernement prussien. A son retour il fut élu membre du corps législatif de la nouvelle république, puis ambassadeur en Espagne, à deux reprises. Revenu en Hollande, il reprit sa place au sénat, fut reçu membre de l'Institut hollandais, puis envoyé à Paris, en 1810, pour détourner Napoléon de son dessein d'incorporer le royaume de Hollande à la France. Ayant échoué dans cette dernière mission, il ne prit plus part aux affaires. Retiré dans une campagne aux environs de Harlem, il y acheva ses jours en 1820 au milieu de ses livres et d'un petit cercle d'amis. Il a laissé de savantes dissertations sur le droit, et quelques écrits de circonstance. — Isaac VALCKENAER, oncle de Louis-Gaspard, se fit connaître comme un bon humaniste, et fut successivement recteur de l'école latine de Leeuwarden et de la Haye. Il a publié *Ciceronis Epistolæ selectæ*, 1716, in-8°.

VALDEMAR Ier, surnommé le Grand, roi de Danemark, était fils de saint Canut, roi des Obotrites et duc de Sleswig, assassiné par Magnus son cousin. Il naquit le 15 janvier 1131, huit jours après la mort de son père. Pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, Ingeburge sa mère l'emmena en Moscovie, où il passa les premières années de sa vie. Revenu dans ses États, il fut trouvé trop jeune, à la mort d'Éric II, en 1137, pour occuper le trône auquel sa naissance lui donnait des droits. Il les fit valoir de nouveau, en 1146, lorsqu'il fut question de donner un successeur à Éric III. Suénon III et Canut V, ses concurrents, parvinrent à le faire exclure. Lorsqu'il eut atteint l'âge de porter les armes, il prit naturellement le parti de Suénon contre Canut, qui était fils de Magnus, et qui lui retenait le duché de Sleswig. Le succès de Valdemar fut très-utile à Suénon ; Canut, dont les armées n'éprouvaient que des défaites, fut obligé d'aller chercher un asile hors du Danemark. Quand les prétentions des deux compétiteurs furent soumises à la décision de l'empereur Frédéric Ier, Valdemar accompagna Suénon, se rendit caution des engagements qu'il prit, et à leur retour en Danemark, parvint à les lui faire tenir. Mais la conduite de Suénon lui ayant ensuite inspiré une juste défiance, il se rapprocha de Canut, en 1154, fiança Sophie sa sœur utérine, fille de Suerker, roi de Suède, et obtint une partie des domaines qu'il avait réclamés. Suénon, alarmé de cette alliance, résolut de prévenir, par une perfidie, le danger qu'il redoutait. La guerre éclata. Lorsque la paix eut été conclue par la médiation de Valdemar, elle fut célébrée par des fêtes en 1157. Canut, quoiqu'il se fût défié des intentions de Suénon, fut tué dans la salle du festin. Pendant qu'on l'égorgeait, Valdemar, plus jeune et plus agile, se défendit avec intrépidité, éteignit les lumières qui éclairaient cette scène sanglante, et passa au milieu de ses meurtriers, à la faveur de l'obscurité, sans avoir reçu aucune blessure dangereuse. Il se sauva en Jutland, où il fut poursuivi par Suénon, qui périt le 23 octobre à la suite d'une bataille. Après la victoire de Valdemar, ses droits et les vœux du peuple lui assuraient également la possession du trône, et il s'en montra digne. Il pardonna d'abord à tous ses ennemis, à la réserve de ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Canut, et il s'occupa de châtier les Vendes, qui ne cessaient de faire des incursions en Jutland et dans les îles danoises. Il avait investi de sa confiance Absalon, guerrier qui lui était attaché depuis longtemps. Cependant celui-ci, bien que nommé évêque de Rœskilde, n'en continua pas moins à commander les armées, et contribua beaucoup aux victoires que les armées danoises remportèrent sur les Vendes. Valdemar ne put engager qu'à force de promesses et d'argent Henri le Lion, duc de Saxe, à joindre ses armes aux siennes contre les Vendes qui étaient pour lui des ennemis non moins dangereux que pour le Danemark ; enfin il y réussit. Le prince des Vendes périt, et ils demandèrent la paix : mais bientôt ils en violèrent les conditions ; et après des alternatives de succès et de revers, ils furent défaits, embrassèrent la religion chrétienne, et reconnurent la domination danoise. Enfin, en 1175, la prise de Julin en Poméranie délivra le Danemark de tous ses ennemis sur la côte méridionale de la Baltique. Durant ces guerres extérieures, Eskild, archevêque de Lund, avait essayé de troubler la paix de l'intérieur : il fut réduit à demander grâce ; et Valdemar profita de cette occasion pour faire rendre à la couronne une partie des biens dont ses prédécesseurs avaient été prodigues envers l'Église. Un schisme, à cette époque, désolait la chrétienté. Frédéric Barberousse, sous prétexte de convoquer un concile, auquel assistèrent les princes les plus illustres, invita Valdemar à venir le trouver à Lons-le-Saunier ; il le flatta même de la cession de quelques provinces en Italie, avec la souveraineté de toute la Vandalie. Valdemar, excité par le désir de servir la religion, résolut, malgré l'avis d'Absalon et de ses autres ministres, de se rendre auprès de l'Empereur. Dès la première entrevue, Frédéric parla d'un ton menaçant de l'hommage qu'il prétendait lui être dû pour le royaume de Danemark. Absalon allégua en vain les promesses faites auparavant. Valdemar surveillé ne put s'échapper en France : mais il opposa une vive résistance aux projets de Frédéric, qui finit par ne demander hommage que pour les provinces à conquérir sur les Vendes, et fit même prêter serment aux princes de l'Empire d'aider Valdemar dans son entreprise. Le monarque danois ayant ainsi atténué par sa fermeté les funestes effets de son imprudence, refusa de prendre part à la querelle des compétiteurs de la chaire de Saint-Pierre, et retourna dans ses États. Son premier soin fut de faire revêtir d'une forte muraille le Danevirk, retranchement élevé jadis au sud de Sleswig, dans la partie la plus étroite de l'isthme, pour garantir le Jutland d'une invasion étrangère. Bientôt les troubles qui agitaient la Norwége attirèrent son attention, et il

donna tant d'inquiétudes à Erling, roi de ce pays, pour lui faire tenir ses engagements, qu'il le contraignit à conclure, en 1169, une paix honorable pour le Danemark. En 1181, l'Empereur sut déterminer Valdemar à lui fournir des forces navales dont il avait besoin pour réduire les habitants de Lubeck. Valdemar mena une flotte magnifique à l'embouchure de la Trave. Une révolte en Scanie et en Halland menaçait de devenir sérieuse : elle fut apaisée. Valdemar se disposait à marcher contre les Vendes qui faisaient de nouvelles excursions, lorsqu'une maladie le força de s'arrêter à Vordindborg, petite ville située sur le détroit qui sépare l'île de Seeland de celle de Falster. Il fut ramené à Ringsted dans l'intérieur. Un certain abbé, Jean de Scanie, qui se vantait de posséder de grands secrets dans l'art de guérir, lui donna un breuvage pour le faire transpirer. Le lendemain, 12 mai 1181, Valdemar fut trouvé mort dans son lit. Son tombeau se voit à Ringsted. Ce prince réunissait les principales qualités qui font chérir les rois; il était brave et bienfaisant; il rétablit l'ordre et fit régner l'abondance dans ses États; au dehors il leur rendit la considération que les désastres des règnes précédents leur avaient fait perdre. Il fit rédiger les codes appelés la *loi de Scanie* et la *loi de Seeland*, qui sont encore en vigueur, et se font remarquer par leur sagesse et leur clarté. Il était de très-grande taille et se distinguait par son air majestueux. A son entrevue à Lubeck avec l'Empereur, les Allemands se pressèrent tellement sur son passage pour le voir, que la tente de Frédéric en fut renversée; les soldats, montant sur les épaules les uns des autres, s'écriaient que c'était là un prince véritablement digne de porter la couronne de l'Empire. Valdemar eut deux fils : Canut VI et Valdemar II, qui régnèrent successivement. De ses six filles, qui presque toutes furent mariées à des princes, nous ne nommerons que Ingeburge, qui épousa Philippe Auguste, roi de France, dont elle ne put se faire aimer.

VALDEMAR II, dit *le Victorieux*, né en 1170, fut fait chevalier en 1188, et créé duc de Sleswig, sous le règne de Canut VI, son frère aîné; mais il n'obtint ce duché que pour le temps de sa vie, et à condition d'en faire hommage au roi. Il ne tarda pas à se signaler par sa bravoure : en 1200, il prit le commandement de l'armée danoise envoyée dans le Holstein; défit les troupes du comte à Stilnow, et emporta toutes les places fortes; il entra en triomphe dans Hambourg, et toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. N'ayant pu s'emparer de Lauenbourg, il releva un fort voisin pour tenir la garnison en respect, soumit Lubeck, et retourna en Danemark. A la mort de son frère, en 1202, les droits de sa naissance et ses grandes actions fixèrent sur lui le choix des états. Il fut couronné le jour de Noël. Aussitôt après, il s'embarqua pour Lubeck, où il fut reconnu roi des Slaves, et seigneur de Nordalbingie : c'était presque tout le Holstein actuel. Il fit ensuite marcher son armée contre Lauenbourg, dont il ne se rendit maître qu'avec beaucoup de peine. Adolphe, comte de Holstein, détenu sous le règne précédent, fut mis en liberté, sous la condition de renoncer à tout ce qu'il possédait au nord de l'Elbe; il donna des otages, et alla finir ses jours en paix. En 1204, Valdemar envoya des secours à Erling, roi de Norwége, qui l'emporta sur Guthorn, son compétiteur, et s'engagea de payer un tribut annuel au Danemark. L'année suivante, les sollicitations de l'évêque de Livonie, et les indulgences promises à quiconque combattait les païens, entraînèrent Valdemar dans ce pays : mais il fut obligé de faire brûler un fort qu'il avait bâti dans l'île d'Oesel, parce que personne ne voulut s'exposer à y passer l'hiver; et laissant là quelques vaisseaux et des troupes, il revint dans ses États. L'évêque Valdemar dont le caractère turbulent avait causé tant de troubles sous le règne de Canut, ayant été tiré de sa prison en 1206, à la sollicitation du pape et de la reine, avait promis, par serment, de ne jamais demeurer en Danemark, ni dans aucun lieu où il pût causer de l'ombrage au roi. Mais bientôt, quittant Cologne, qu'on lui avait fixé pour séjour, il essaya de se faire nommer archevêque de Brême; l'empereur Philippe de Souabe, ennemi du roi de Danemark, favorisa cette élection que le pape désapprouva. Valdemar conduisit son armée à Hambourg, et donna des troupes au compétiteur de l'évêque factieux. Le diocèse de Brême était presque tout envahi, lorsque la mort de Philippe et l'élection d'Othon, ami de Valdemar, ruinèrent complétement les espérances de l'évêque, ennemi juré de ce monarque. Les armes du roi de Danemark ne furent pas moins heureuses dans la Poméranie orientale, aujourd'hui le royaume de Prusse : Valdemar reçut l'hommage du duc, et reconquit Dantzig, bâti par son père, mais perdu peu de temps après. Il profita de la paix qui suivit ces exploits, pour former ou achever des établissements utiles, publia diverses ordonnances, qui se trouvent encore dans le *Code de Scanie*; rebâtit Lubeck ruiné par un incendie, et fonda Stralsund. En 1212, Othon, s'étant allié contre Valdemar, avec Albert, margrave de Brandebourg, qui cherchait sans cesse à s'agrandir aux dépens du Danemark, du côté de la Vandalie, Valdemar prit le parti de Frédéric II, antagoniste d'Othon; il obtint de ce prince la cession absolue de toutes les provinces qu'il possédait en Allemagne, de sorte qu'elles furent ainsi unies au Danemark, et démembrées de l'Empire. Les lettres patentes datées de Metz servent de fondement au titre de roi des Vendes, que conservent encore les rois de Danemark. Othon, irrité, fit une irruption en Holstein, prit Hambourg, et soutint l'évêque Valdemar. A la nouvelle de l'approche du roi de Danemark, il repassa précipitamment l'Elbe. Bientôt Hambourg se rendit; l'évêque Valdemar alla pour toujours s'ensevelir dans un cloître. Ayant assuré ses frontières du côté de l'Allemagne, Valdemar, à la tête de la flotte la plus considérable que l'on eût encore vue dans la Baltique, alla débarquer en Estonie en 1218. Les Estoniens demandent la paix et le baptême, et sont renvoyés comblés de présents; mais trois jours après, ils fondent à l'improviste sur les Danois, qui ne purent les vaincre qu'après avoir été rejoints par leurs auxiliaires, les Slaves et les Allemands. Suivant une tradition longtemps en vogue, les Danois, ayant perdu leur bannière au fort de la mêlée, commençaient à plier lorsqu'il leur en tomba du ciel une autre de couleur rouge, avec une croix blanche au milieu. Ranimés à la vue de ce prodige, ils obtinrent la victoire. C'est cet étendard, nommé

Dannebrog, qui figure encore au milieu des armoiries du Danemark, qu'il partage en quatre, et qui a donné lieu à l'ordre de Dannebrog. Après cette victoire éclatante, l'Estonie fut soumise; et les vainqueurs achevèrent la forteresse de Revel. Valdemar y laissa une forte garnison, et regagna le Danemark. L'année suivante, il revint en Estonie, pour pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les évêques de Revel et de Riga, fit un partage équitable des territoires, et se réserva l'Estonie et l'île d'Oesel. Ce prince avait ainsi porté la monarchie danoise au plus haut degré de puissance; et son règne avait été jusque-là constamment heureux. Le reste ne fut qu'une suite de malheurs. Henri, comte de Schwerin, contraint de faire hommage de ses États à Valdemar, qui ensuite, pour le punir d'un manque de parole, lui en avait enlevé une partie, nourrissait contre lui une haine implacable. Quelques auteurs attribuent la cause de son ressentiment à une injure faite à son honneur. Habile à feindre, il vint à la cour de Valdemar, et, par ses démonstrations d'attachement, parvint à regagner sa confiance. En 1223, un jour qu'ils avaient chassé dans une petite île au sud de la Fionie, ils soupèrent ensemble. Le roi, qui s'était abandonné aux plaisirs de la table, dormait profondément. Des hommes apostés se saisissent de lui et de son fils aîné, les garrottent, et les transportent sur un navire qui aussitôt fait voile pour le Mecklembourg. Henri mena d'abord ses prisonniers au château du comte de Danneberg son allié, puis dans celui de Schwerin. La nouvelle de cet attentat causa une grande consternation dans le Danemark, et remit les armes à la main à tous ceux que la crainte seule tenait dans l'obéissance. Le sénat danois pria Frédéric II de s'intéresser à Valdemar; mais cet Empereur voyait avec une secrète satisfaction la captivité de ce monarque. Honoré III, qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, fit sommer Henri de le remettre en liberté; mais l'audacieux Henri y mit un prix excessif. Cependant le légat parvint à faire assembler un congrès des princes d'Allemagne à Northausen, et ensuite à Bordewick. Les ennemis de Valdemar dominant dans ces assemblées, on exigea de lui des conditions si dures, qu'il refusa d'y souscrire. Le comte d'Orlamund, son neveu, leva des troupes pour marcher à son secours; mais, battu près de Mœllen, il fut pris et envoyé dans la même prison. Le sénat de Danemark, ne voulant plus tenter le sort des armes, renoua des négociations, et les appuya par des présents qu'il répandit dans l'Empire. La ligue formée contre Valdemar se désunit. Henri conclut pour lui et pour quelques-uns de ses alliés une convention avantageuse; et le roi sortit enfin de captivité, s'engageant à payer une rançon énorme, et à céder la Nordalbingie, ainsi que d'autres territoires. Le traité fut signé le 25 novembre 1225. Henri n'en exécuta pas toutes les conditions. En 1227, Valdemar entra en campagne, et conquit la partie orientale du Holstein; mais malgré les secours que lui offrit Othon, duc de Lunebourg, le seul allié qui lui fût resté fidèle, il assiégea en vain Itzehoe et Segeberg. Henri et ses confédérés vinrent le combattre à Bordenhœved, près de Segeberg. Au milieu de l'action, les Dithmarses, qui composaient une partie de l'armée de Valdemar, tournèrent leurs armes contre les Danois, qui après une longue résistance furent obligés de lâcher pied. Le roi perdit un œil, fut renversé de cheval, et n'échappa qu'avec peine à ses ennemis. Cette guerre malheureuse fit naître dans son cœur le désir d'un rapprochement : il fit la paix en 1229; elle lui coûta le Holstein, le Mecklembourg et la Poméranie, où il ne conserva que la principauté de Rugen. En 1238, Revel et une partie de la Livonie rentrèrent sous l'obéissance du Danemark. Quatre ans auparavant, une entreprise infructueuse contre Lubeck avait été suivie de grands désastres pour la flotte danoise. Valdemar, renonçant à la guerre, refusa ensuite de prêter l'oreille aux propositions que lui fit Grégoire IX de placer Abel, son second fils, sur le trône impérial. Il s'occupa de la réforme des lois, et publia le *Code de Jutland*. En 1231, il avait perdu son fils aîné, nommé Valdemar comme lui, et qui avait partagé ses adversités. Ce jeune prince, couronné dès 1218, portait communément le nom de roi; et il est désigné sous le nom de Valdemar III. Il fut tué par accident à la chasse, peu de temps après avoir épousé Éléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal. Comme il ne laissa pas d'enfants, Valdemar engagea les états à nommer roi son second fils Éric, déjà duc de Sleswig. Afin de prévenir les mésintelligences que le caractère de ses fils ne rendait que trop vraisemblables, il fit Abel, le troisième, duc de Sleswig, et investit Christophe, le quatrième, des îles de Lolland et de Falster. Canut, son fils naturel, eut la Blekingie, et Nicolas, autre fils naturel, le Halland septentrional. Après avoir pris ces arrangements, qui ne pouvaient qu'affaiblir le royaume, Valdemar mourut le 28 mars 1241. Il avait épousé, en 1205, Marguerite Dankmar, fille de Przemihl-Ottocar Ier, roi de Bohême; et, après la mort de cette princesse, en 1212, Bérengère, fille de Sanche Ier, roi de Portugal.

VALDEMAR III était le 3ᵉ fils de Christophe II. Ce dernier, qui avait perdu Éric, son fils aîné, qu'il avait fait proclamer roi, mourut en 1333, laissant le Danemark dans une triste position qui dura 7 ans. La Scanie, le Halland, la Blekingie étaient entre les mains des Suédois. Le comte de Holstein était maître du Jutland et de la Fionie; un autre possédait les îles de Seeland et de Lolland; il ne restait au roi que quelques terres dans les îles; des seigneurs danois occupaient les autres. L'autorité royale était anéantie; l'agriculture dépérissait; le commerce avait passé entièrement dans les villes hanséatiques. Othon et Valdemar, fils de Christophe, voulant faire cesser les maux de leur patrie, s'unirent avec le margrave de Brandebourg, qui promit de les aider contre les comtes de Holstein. En 1337, dès qu'Othon eut quelques troupes à sa disposition, il marcha en Jutland; Gerhard, comte de Holstein, le rencontra près de Tappehède, à peu de distance de Viborg, mit son armée en déroute, le fit prisonnier, et l'envoya dans le château de Segeberg, d'où les bons offices de l'Empereur et du margrave de Brandebourg ne le tirèrent que longtemps après. Valdemar, duc de Sleswig, et neveu de Gerhard, lui céda la plus grande partie de ses domaines. Les Danois rebutés d'un joug tyrannique, avaient déjà rappelé Valdemar; les Jutlandais, sans attendre son arrivée, se soulevèrent contre Gerhard. Il

arriva d'Allemagne à la tête d'une armée, et envahit la moitié de la Péninsule; mais le poignard d'un assassin arrêta ses progrès. Après sa mort ses troupes se découragèrent, et les Danois élurent Valdemar, en 1340. Ce prince reçut cette nouvelle à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui, dès sa jeunesse, le faisait élever près de lui, et qui, dans cette occasion, lui donna de nouvelles preuves d'attachement. Dans une conférence tenue à Spandau, chez le margrave de Brandebourg, fils de Louis, les différends du nouveau roi avec Valdemar, duc de Sleswig, et avec les comtes de Holstein furent terminés. On arrêta qu'Othon serait mis en liberté après avoir renoncé à toutes ses prétentions à la couronne de Danemark; que le duc de Sleswig donnerait sa sœur en mariage au roi, avec une grosse somme d'argent, et que Valdemar la paierait aux comtes. Le traité fut confirmé la même année à Lubeck, et Valdemar fit publier, à son arrivée en Danemark, une amnistie pour tous ceux qui s'étaient révoltés contre son père. Il était proclamé roi; mais il n'avait ni puissance réelle, ni argent. Avec de l'adresse, de la patience et de l'économie, il se procura tout ce qui lui manquait. Dans une entrevue qu'il eut à Varberg, en 1343, avec Magnus, roi de Suède, il lui céda, pour une somme considérable, toutes les possessions danoises à l'est du Sund; on lui rendit le château de Copenhague. L'Estonie avait été plus onéreuse que profitable au Danemark : en 1347, Valdemar en fit la cession au grand maître des chevaliers porte-glaive. Avec l'argent qu'il se procura par ces moyens, il racheta successivement ses domaines engagés. Ensuite, les dissensions qui divisèrent la Suède donnèrent à Valdemar, en 1360, la facilité de recouvrer la Scanie et la Blekingie. D'un autre côté, il ne perdait pas de vue les affaires de l'extérieur. En 1349, il avait volé au secours de son beau-frère, Louis de Brandebourg, assiégé dans sa capitale par les troupes de l'empereur Charles IV. Il allait marcher sur Berlin, quand un armistice fut conclu et bientôt suivi de la paix. Valdemar fut dédommagé, par une forte somme, des frais que cet armement lui avait occasionnés. La sévérité avec laquelle il travaillait à rétablir le bon ordre causa des soulèvements dans le Jutland et ailleurs. Sa prudence vint à bout de les réprimer; mais on avait été si accoutumé à l'anarchie que son gouvernement parut tyrannique, et que souvent on poussa la haine jusqu'à lui donner le nom de *Mauvais*. La conquête de la Scanie l'avait encouragé à entreprendre des expéditions de ce genre. Les îles d'OEland et de Gothland s'étaient montrées rebelles au roi de Suède, allié de Valdemar. Celui-ci, appelé pour les réduire, se présente devant Visby, capitale de Gothland, et malgré la prompte soumission de cette ville, la livre au pillage, et n'épargne pas les magasins appartenant aux négociants des villes hanséatiques; il traite de même OEland, et retourne en Danemark chargé de butin. Cette conquête produisit une ligue de la Suède, de la Norwége, des comtes de Holstein, du duc de Mecklembourg et des villes hanséatiques, contre Valdemar. Elle ne fut pas heureuse, et un traité y mit fin en 1364; mais le calme fut de peu de durée. Toutes les villes hanséatiques se confédérèrent : Valdemar, obligé à son tour de recourir aux négociations, réussit à diviser ses ennemis. Enfin, un traité conclu avec ces villes, leur assura des avantages pour leur commerce. Sur ces entrefaites, Valdemar arrêta le mariage de sa fille Marguerite avec Haquin, roi de Norwége. Bien qu'enveloppé encore dans une guerre acharnée avec ses voisins, il avait quitté le Danemark en 1363, était allé en Allemagne, puis en Pologne, où il avait renouvelé son alliance avec Casimir; de là à Prague, pour réclamer le paiement du tribut que les Lubeckois lui devaient, et enfin à Avignon, pour se plaindre au pape de la conduite factieuse de plusieurs villes de son royaume et des États voisins. De retour, après dix mois d'absence, Valdemar trouva la tranquillité rétablie par une trêve de trois ans. En 1366, il prit part à la guerre que Magnus, père d'Haquin, son gendre, faisait au duc Albert de Mecklembourg, nommé roi par les Suédois. Albert, par des concessions considérables, réussit à lui faire retirer ses troupes; mais ayant conjuré l'orage, il ne se mit plus en peine de tenir ses promesses. Il accéda même à une alliance formée par les ducs de Mecklembourg et les comtes de Holstein, avec la noblesse rebelle du Jutland, alliance à laquelle s'unirent les villes hanséatiques de Vandalie. Accablé par ses ennemis, Valdemar sortit encore une fois de son royaume, où il ne se croyait pas en sûreté. N'ayant pu réussir à lever des troupes en Brandebourg et en Misnie, il se rendit à la cour de l'empereur Charles IV, qui se contenta de lui donner des lettres contenant des menaces contre les confédérés. Valdemar n'en fit point usage, et revint, en 1372, dans ses États : ils avaient été dévastés par les ennemis, qui avaient obtenu une paix très-avantageuse par le traité de Stralsund, signé en 1370. A l'extinction de la race des ducs de Sleswig, Valdemar était déjà en possession d'une grande partie de leurs États. Il ne put poursuivre le projet de les réunir au Danemark, parce que les comtes de Holstein ne voulurent pas se dessaisir des places fortes qui leur étaient hypothéquées. Durant les trois dernières années de sa vie, il s'occupa de réformes qui lui attirèrent encore des tracasseries de la part de la noblesse. Il envoya au pape un ambassadeur, pour le prier d'excommunier les factieux : mais avant d'avoir reçu la réponse de Grégoire XI, il mourut le 25 octobre 1375, au château de Gurve, en Seeland, près d'Elseneur; il fut victime des remèdes qu'un charlatan lui donna pour le guérir de la goutte. Il eut de sa femme Hedwige, décédée un an avant lui : Christophe, mort en 1363; Ingeburge, épouse de Henri, duc de Mecklembourg; enfin, Marguerite, surnommée la Sémiramis du Nord. En lui s'éteignit la ligne masculine qui régnait en Danemark depuis un temps immémorial.

VALDÈS (Jean), *Valdesius* et *Valdesso*, socinien, né en Catalogne, avait eu plusieurs missions de Charles-Quint en Allemagne, et ses stations dans ce pays, pendant les six premières années de la réformation, lui avaient donné le temps de connaître et d'embrasser secrètement les nouvelles doctrines. Fixé en dernier lieu à Naples, il y fut le chef d'une réunion de théologiens et de gens du monde, curieux des mêmes nouveautés. Il tenait des conférences où l'on mettait en discussion les dogmes exposés dans les livres de Luther, de Mélanchton, de Bucer et quelques anabaptistes. Cette société, trop faible pour attaquer la religion dominante, conti-

nuait de faire profession extérieure de catholicisme. Dans le même temps, Lélius Socin professait à Vienne le nouvel arianisme auquel son nom est resté attaché. J. Valdès paraît avoir été un des premiers propagateurs de cette secte. Protégé par son titre de secrétaire du roi d'Espagne, il ne fut point inquiété, et mourut à Naples en 1540. Ce fut deux ans après que les gouvernements d'Italie, et particulièrement celui de Naples, s'occupèrent sérieusement d'étouffer les germes du socianisme. On a de J. Valdès : *le Cento et dieci considerazioni, nelle quali si ragiona delle cose piu utile, piu necessarie e piu perfette della cristiana professione*, publié par Curion à Bâle, 1550, in-12; traduit en français, Lyon, 1563, in-8°; et en anglais, Oxford, 1668, in-4°; *Due Dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte... l'altro di Lattantio e di un archidiacono... di spagnuolo in italiano con molta accuratezza tradotti e revisti*, Venise, sans date, in-8°. — Deux FERDINAND VALDÈS furent professeurs à Alcala, l'un de langue grecque, l'autre de médecine, dans le 16e siècle. Le premier est auteur d'une *Introductio in grammaticam græcam*, 1556; le second, d'un *Traité de l'utilité de la saignée dans la petite vérole et autres maladies des enfants*, en latin, Séville, 1583, in-4°, et traduit en espagnol.

VALDÈS (ALPHONSE-INIGO), avocat à Madrid, est auteur d'un *Tractatus eleemosynæ, ex visceribus et medullis utriusque juris excerptus*, Madrid, 1588.

VALDÈS (FRANÇOIS), mestre de camp dans l'armée espagnole sous le règne de Philippe II, a publié : *Espejo y disciplina militar en el qual se trata del oficio del sargente mayor*, Bruxelles, 1586 et 1590, in-4°; Madrid, 1591, et Anvers, 1601, in-8°.

VALDÈS (DIEGO), né dans les Asturies au 16e siècle, fut avocat et professeur de droit canonique à Valladolid, puis magistrat à Grenade. On a de lui : *De dignitate regum Hispaniæ*, Grenade, 1602, in-fol., et des *additions* aux *Lecturæ variorum jurium*, de Rodrigue Suarez, Valladolid, 1590.

VALDÈS Y MELENDEZ (JEAN DE), qu'il ne faut pas confondre avec le poète Melendez-Valdès, vivait à la fin du 16e siècle. On a de lui des *Poésies* dans le recueil de P. de Espinosa : *Flores de poetas illustres de Espana*, Valladolid, 1605, in-4°.

VALDÈS (DON ANTONIO), ministre espagnol, né dans les Asturies, vers 1735, d'une famille noble, entra dans l'ordre de Malte, où il fit ses caravanes, et dont plus tard il devint bailli grand-croix. Il servit aussi dans les armées navales espagnoles, et s'y distingua comme capitaine de vaisseau, brigadier de marine et chef d'escadre. Charles III lui confia le portefeuille de la marine, en 1781; et le nouveau ministre justifia le choix de son souverain par des talents supérieurs et une application surnaturelle. C'était par ses soins que les forces navales de la monarchie espagnole, dans l'espace de six ans, avaient presque doublé, et se trouvaient portées à 115 vaisseaux de ligne, sans compter les frégates. Ce fut aussi sous son ministère que furent construites, à Algeziras, les fameuses batteries flottantes, dont les fâcheux résultats contre Gibraltar ne doivent pas plus être attribués à Valdès que l'issue inutile de deux expéditions contre Alger, en 1783 et 1784. Son administration est mémorable par l'adoption d'un nouveau pavillon de la marine espagnole, lequel est encore le seul en usage; par la fondation de quatre bassins de construction dans le port de Cadix, où il n'en existait pas un seul; par l'établissement de pompes à feu à Carthagène, pour remplacer les pompes à chaînes qui servaient à caréner les vaisseaux dans les bassins de construction, et dont la manœuvre pénible abrégeait la vie des forçats; par quatre voyages de découvertes, deux pour relever d'une manière certaine les côtes du détroit de Magellan, un pour reconnaître les établissements des Russes et des autres nations européennes à l'ouest de l'Amérique septentrionale, et le quatrième uniquement pour contribuer aux progrès des sciences naturelles et de la navigation; enfin par la belle défense d'Oran et de Ceuta contre les musulmans d'Alger et de Maroc, faits militaires non moins honorables pour les marins espagnols qui secoururent ces places, que pour les troupes de terre qui en formaient les garnisons. Ce fut encore sous le ministère de Valdès que les escadres d'Espagne, réunies à celles d'Angleterre, occupèrent Toulon (1793), et reprirent sur les Français quelques îles de la Méditerranée. Charles III, qui connaissait le zèle et les talents de Valdès, étendit ses attributions, en 1787, en augmentant son travail et sa responsabilité. Ayant supprimé le ministère des Indes, après la mort de Galvez, il réunit à celui de la marine tout ce qui concernait le commerce, les finances, la guerre et la navigation des possessions espagnoles dans les deux mondes. Valdès avait été nommé par ce monarque lieutenant général des armées navales et grand-croix de l'ordre de Charles III. Sous le règne de Charles IV, il conserva le portefeuille de la marine; mais en avril 1790, on lui retira une partie des attributions du ministère des Indes, et il ne fut chargé que des détails maritimes de ce département. Il fut fait gentilhomme de la chambre du roi, en 1791; élevé, en novembre 1792, au grade suprême de capitaine général des armées navales (amiral), dont était revêtu alors le seul don Louis de Cordova. Après la paix de Bâle (1795), Valdès fut décoré de l'ordre de la Toison d'or; mais ce fut là le terme de ses récompenses et des services qu'il avait rendus pendant un ministère de 14 ans. Soit que l'âge eût diminué son activité, soit plutôt qu'il n'eût pas su gagner les bonnes grâces d'Emmanuel Godoy, et qu'il eût été compromis dans quelque intrigue contre ce favori, il se vit forcé de donner sa démission. On lui laissa néanmoins les honneurs du ministère, avec les titres et les traitements de conseiller d'État et de capitaine général. Il vécut depuis dans une retraite absolue, jusqu'à l'époque des révolutions de 1808. Après le départ de Charles IV et de Ferdinand VII pour Bayonne, on ne voit figurer le nom de Valdès dans aucun des actes de soumission des différents corps de l'État et des administrations provinciales envers Napoléon et le nouveau roi qu'il avait donné à l'Espagne; mais il fut nommé, par le royaume de Léon, l'un des 35 membres de la junte centrale de Séville, qui, depuis septembre 1808, fut chargée de maintenir l'indépendance de la monarchie espagnole, et de la gouverner en l'absence de son souverain. Les progrès des Français ayant obligé cette junte à quitter Séville, en janvier 1810, pour se retirer à Cadix, Valdès et deux autres membres, à leur

passage à Xerez, furent sur le point d'être massacrés par la populace, qui, furieuse des revers des armes espagnoles, les attribuait injustement au gouvernement provisoire. On ne les sauva qu'en les renfermant, comme prisonniers d'État, dans un couvent, d'où le général Castanos parvint à les faire sortir, peu de jours après. Valdès se rendit dans l'île de Léon, et prit part à la nomination d'une régence de cinq membres. Comme il était très-avancé en âge, il ne survécut pas longtemps à la secousse qu'il venait d'éprouver : mais nous ignorons le lieu et la date de sa mort.

VALDÈS (don CAIETANO), neveu du précédent, brigadier de marine; signala sa valeur, en 1805, à la bataille de Trafalgar, où il commandait *le Neptune*, qu'il fut forcé de faire échouer. Parvenu au grade de chef d'escadre et de lieutenant général, et employé comme commandant de ports. il prit parti, en 1809, pour les cortès contre les Français, et ensuite contre Ferdinand VII; fut condamné, en décembre 1815, à 10 ans de détention, dans le château d'Alicante; recouvra la liberté en 1820, fut membre des derniers cortès, obligé de fuir en 1823, et compromis dans la sentence de 1826, qui a condamné à la peine de mort et à la confiscation des biens 65 membres des cortès qui, dans une des dernières séances, avaient voté la déchéance du roi.

VALDIVIA (don PEDRO DE), capitaine espagnol, conquérant du Chili, étudia l'art de la guerre en Italie, où il s'acquit la réputation d'un bon officier, accompagna Pizarre au Pérou, en 1532, devint son mestre de camp, et contribua, par ses dispositions et sa bravoure, à la défaite du parti d'Almagro, le 6 avril 1538. Nommé gouverneur du Chili, dont ce dernier n'avait soumis que les provinces sujettes aux incas du Pérou, il pénétra plus avant, et remporta plusieurs victoires contre des tribus belliqueuses et confédérées, fonda la ville de Sant-Iago, prévint une conspiration formée contre lui par ses propres troupes, ouvrit les mines de Quilotta, et poursuivait ses conquêtes, lorsque les troubles du Pérou forcèrent Pizarre à le rappeler avec une partie de ses soldats. Valdivia revint au Pérou, en 1547, avec le dessein de servir Gonzale Pizarre dans sa rébellion; mais ayant appris l'arrivée du president la Gasca, envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'autorité royale, il passa sous ses drapeaux, contribua, en 1568, au triomphe du parti royaliste, et fut nommé capitaine général de tout le Chili, pour en poursuivre la conquête. Les Indiens avaient profité de son absence pour détruire la plupart de ses établissements. Valdivia les attaqua, en 1550, avec son courage ordinaire, rebâtit les villes qu'ils avaient détruites, et força les tribus guerrières à recevoir le joug. Formant ensuite un projet très-vaste, mais très-dangereux, il traversa un pays immense, et fonda la ville de la Conception, sur la côte de la mer du Sud, la ville *Impériale* et Villa-Ricca, ainsi nommée à cause des riches mines qui l'avoisinent. Mais en étendant ainsi ses conquêtes, Valdivia affaiblit ses forces. Attaqué, en 1559, avec le plus grand acharnement par les Arauques, le peuple le plus intrépide du Chili, il fut défait, enveloppé, pris et attaché à un arbre; il vit les Indiens massacrer tous ses soldats, et eut lui-même la tête cassée avec une massue. D'autres assurent qu'on lui coula dans la gorge de l'or fondu, en lui disant de se rassasier d'un métal pour lequel il avait montré une soif si insatiable. Suivant les historiens espagnols, les Indiens firent des flûtes et autres instruments avec ses os; et ils conservèrent son crâne comme un monument de leur victoire, qu'ils s'engagèrent à célébrer par une fête annuelle.

VALDO (PIERRE), chef des hérétiques connus sous le nom de *Vaudois*, né dans le 12e siècle à Vaux, sur les bords du Rhône, s'établit à Lyon et acquit par le commerce une fortune considérable. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, il résolut de mener une vie pénitente, vendit ses biens. en distribua aux pauvres, et, touché de leur ignorance autant que de leur misère, fit traduire quelques livres de la Bible qu'il se chargea de leur expliquer. Voulant imiter dans tous ses points la conduite des apôtres, il s'attribua et reconnut à ses disciples, hommes et femmes, la mission d'annoncer la parole de Dieu. L'archevêque de Lyon leur ayant interdit la prédication publique, ils la continuèrent en secret, soutenant que tout laïque, homme de bien, a le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacrements. Cette doctrine fut condamnée par le concile général de Latran en 1179. Valdo, chassé de Lyon, se réfugia dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe, d'abord sous le nom de *lionistes* ou *léonistes*, ou sous celui de *sabbatès* ou *insabbatés*, de la forme de leur chaussure, et ensuite sous celui de *Vaudois*, du nom de leur fondateur. Ils se multiplièrent surtout en Provence, en Languedoc, dans les Pays-Bas, en Allemagne, adoptant les mœurs des différentes sectes. Flaccus Illyricus dit que Valdo était un homme instruit, et lui attribue la première traduction de la Bible en idiome vaudois. Les Vaudois, détruits dans le reste de l'Europe, n'existent plus maintenant que dans trois vallées de Piémont, où ils forment une population d'environ 20,000 âmes, possédant 13 églises. On peut consulter sur leurs dogmes l'*Histoire des variations*, etc., par Bossuet, et le *Dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet.

VALDOR (JEAN), né à Liége en 1580, se distingua dans l'art de la gravure. Il fut élève des frères Mirix qui florissaient à Amsterdam, et travailla dans le sentiment de ses maîtres. Son burin se distingue par un grand fini, bien qu'on puisse lui reprocher un peu de dureté. On ignore l'année de la mort de cet artiste, qui cependant vivait encore en 1640.

VALDOR (JEAN) exerça également l'art du graveur. Il naquit à Liége vers la fin du 16e siècle, et on le regarde communément comme le fils du précédent. Il prit pour modèles les planches de Wenceslas Hollar, dont il s'appropria si bien la manière que les ouvrages de ces deux artistes sont difficiles à distinguer les uns des autres. Jean Valdor était un homme d'une haute instruction, et il jouissait d'une grande faveur auprès de l'évêque de Liége, Maximilien-Henri de Bavière, qui l'envoya chargé d'une mission à la cour de France, où ses talents le firent apprécier du ministre Mazarin. Il se fixa à Paris, et grava, dans cette capitale, un grand nombre de planches d'après ses propres dessins et d'après ceux de Michel Pontianus. Parmi les premières il

fait ranger la majeure partie de celles qui furent publiées en 1649 dans l'ouvrage intitulé : *Triomphe de Louis le Juste*. Valdor, ayant eu le malheur de perdre sa femme, ne voulut pas rester plus longtemps en France. Il revint à Liége, où il entra dans les ordres et fut pourvu d'un bénéfice de chanoine à l'église collégiale de Saint-Denis. Outre l'art de la gravure il cultiva avec ardeur la numismatique. Il existe de Valdor un gros volume in-folio qui contient le fruit de ses recherches sur cette branche scientifique.

VALDORY (Guillaume), mort en 1620, est auteur d'un *Discours du siége et désassiégement de la ville de Rouen, en 1591, avec le portrait du V. et du N. Fort, par le capitaine G. Valdory*, Rouen, Ric. Lallemant, 1592, in-8°. C'est un monument historique fort curieux et bon à consulter sur le siége de cette place, par Henri IV.

VALDORY, de la même famille que le précédent, publié les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu et du règne de Louis XIII*, tirées du *Mercurio di Siri*, Amsterdam (Rouen), 1717, 2 vol. in-12.

VALDORY (Claude), de la même famille que les précédents, né à Rouen en 1601, entra dans la congrégation des jésuites, et s'y livra à la prédication, comme missionnaire, pendant près de 40 ans. Il a laissé, entre autres écrits ascétiques : *Réponse au ministre Trinlet*, in-4°, 1657, dans laquelle il défend le culte de la croix ; *Traité de la servitude à la croix*, in-8°, 1660 ; *Traité de la sainte mort du chrétien*, Paris, in-12, 1672.

VALDRADE. *Voyez* **LOTHAIRE.**

VALDRIGI (François, comte de), né à Modène en 1761, étudia le droit à l'université de sa ville natale, où il fut reçu docteur. En 1790, il devint recteur civil de la ville de Trente, et à l'expiration de ses fonctions fut nommé juge au tribunal de Modène. Il était en 1800 professeur de droit au collége de Bréra à Milan, et membre de la cour des comptes de cette ville. Plus tard il s'occupa de la traduction du *Code de Napoléon en langue latine*, 1807, in-4°. En 1814, il obtint la chaire de droit coutumier à l'université de Milan. Il publia, en 1816, un *Éloge de Gravina*. Ce savant mourut à Milan en 1834.

VALÉE (Sylvain-Charles, comte), maréchal de France, naquit à Brienne-le-Château (Aube), le 17 décembre 1773. Il sortit de l'école d'artillerie de Châlons pour entrer au service, en 1792, en qualité de sous-lieutenant, et fit, à l'armée du Nord, les premières guerres de la république. Successivement promu au grade de lieutenant et à celui de capitaine (29 avril 1795), il se signala à la bataille de Wurtzbourg, puis dans la campagne de 1800, à la bataille de Mœskirch et à celle de Hohenlinden. En juin 1804, il reçut en même temps le grade de lieutenant-colonel et la décoration de la Légion d'honneur. Il fit la campagne de 1806 avec le titre de sous-chef d'état-major général d'artillerie, et le 12 janvier 1807 on lui confia le commandement du 1er régiment de cette arme. Officier de la Légion d'honneur à la bataille d'Eylau, il se fit de nouveau remarquer à celle de Friedland et pendant toute la campagne de 1808. Passé, l'année suivante, au commandement de l'artillerie du 3e corps de l'armée d'Espagne, il mérita le grade de général de brigade (22 août 1810), et assista tour à tour aux siéges de Lérida, de Méquinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Le grade de général de division lui fut conféré le 6 août 1811, et, pendant les deux années suivantes, il eut encore occasion de se distinguer en Espagne à l'affaire de Castalla. Après la rentrée des Bourbons, le général Valée fut décoré de la croix de Saint-Louis, reçut le titre d'inspecteur général d'artillerie, celui de commandant de la Légion d'honneur, et enfin celui de grand officier (17 janvier 1815). Dans les cent jours, l'empereur lui donna le commandement de l'artillerie du 5e corps ; puis, au second retour de Louis XVIII, il fut nommé inspecteur général et rapporteur du comité central d'artillerie. Ce fut lui qui présida le conseil de guerre où fut condamné par contumace le général Lefebvre-Desnouettes à la peine de mort (1816). Enfin, le 17 août 1822, la grand'croix de la Légion d'honneur lui fut accordée. Mis d'abord en disponibilité après la révolution de 1830, le général Valée ne tarda pas à être rappelé au service par le nouveau gouvernement. Déjà admis à la pairie (11 septembre 1835), il fut remis en activité en 1837, comme commandant en chef de l'artillerie qui se réunissait en Afrique sous les ordres du général Denys de Danrémont, pour aller venger l'échec essuyé par le maréchal Clausel sous les murs de Constantine. Les travaux du second siége de cette ville ayant commencé dans les premiers jours d'octobre, le général Valée accomplit les opérations les plus difficiles avec une rare constance, et en dépit d'une pluie qui transformait en marais fangeux le terrain sur lequel il disposait ses batteries. Le 12 octobre au matin, le général Danrémont ayant été emporté par un boulet au moment où il se rendait à la tranchée, le commandement et la direction du siége furent déférés au commandant de l'artillerie, comme étant le plus ancien de son grade. Il donna aussitôt une nouvelle et active impulsion aux travaux, et le soir même, la brèche se trouvant suffisante, il prépara l'assaut pour le lendemain matin. En effet, le 13 à quatre heures, les colonnes d'attaque s'avancèrent en bon ordre sous la direction du lieutenant-colonel de Lamoricière, du colonel Combes et du colonel Corbin. Quelques instants après, la place était au pouvoir de l'armée française, et le général Rulhières en était nommé commandant supérieur. Le général Valée, qui a rendu compte de ce beau fait d'armes dans un rapport rempli d'une noble simplicité, a témoigné que c'était à ses yeux « l'une des actions de guerre les plus remarquables dont il eût été témoin dans sa longue carrière. » Entré dans la ville avec M. le duc de Nemours, il alla prendre possession du palais du bey, et fit en même temps publier que les mœurs et la religion des indigènes seraient respectés par les vainqueurs: l'entrée des mosquées fut même interdite aux soldats. De si sages dispositions ne tardèrent pas à lui rallier l'esprit des habitants et à amener la soumission de plusieurs tribus voisines. Après avoir pourvu à la tranquillité de la ville et aux premiers besoins de la garnison, il partit avec M. le duc de Nemours, le 29 octobre, et entra le 3 novembre à Bone, où il s'embarqua pour retourner à Alger. Là il reçut l'ordonnance du 11 novembre qui le nommait maréchal de France, et celle du

1er décembre qui l'appelait au gouvernement de l'Algérie. Pendant les premiers mois de son administration, tout sembla aller à souhait. En mai 1838, le lieutenant du bey de Constantine, le redoutable Ben-Aïssa, vint faire sa soumission. Le 7 octobre, le général Négrier occupa la ville de Stora, sur les ruines de laquelle s'éleva comme par enchantement la nouvelle cité de Philippeville. Le 21, la ville de Milah, située à 12 lieues de Constantine, fut aussi occupée. Le général Galbois poussa une reconnaissance jusqu'à Sétif, ancienne capitale des Mauritanies; mais il se vit forcé de l'abandonner par suite d'une attaque des Kabyles de Bougie. Pendant ce temps, le maréchal Valée, venu à Constantine dès le 23 septembre, fixait, par un double arrêté en date du 30 septembre et du 24 octobre, les limites de la nouvelle province, en traçant une ligne vers la mer, d'un côté sur la frontière de Tunis, et de l'autre sur la baie de Stora. La province dite de Constantine était partagée en trois commandements ou califats, qui étaient ceux de Sahhel, ou Ferdjiouah et de Medjanah. La ville capitale était placée sous l'autorité d'un gouverneur ou hakem ayant le rang de calife. La subdivision de Bone, plus particulièrement soumise à l'administration de la France, était partagée en quatre cercles, ceux de Bone, de la Calle, de Guelma et de l'Édough. Dans les provinces d'Alger et d'Oran, la guerre avait cessé par suite de l'exécution du traité de la Tafna conclu entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader. Les villes de Koleah et de Blidah étaient occupées le 29 mars et le 3 mai. Mais là s'arrêta le bon vouloir d'Abd-el-Kader, qui, tout en feignant d'exécuter le traité, cherchait à étendre son influence sur le désert par la prise d'Aïn-Madhi (12 janvier 1839), et entretenait des intelligences avec les tribus insoumises de la province de Constantine et les brigands dévastateurs de la Métidjah. Enfin, lorsqu'il se crut en mesure de lever l'étendard de la guerre sainte, il refusa de sanctionner une convention supplémentaire arrêtée le 4 juillet 1838, par un de ses lieutenants, pour régler la question des limites, et plusieurs démonstrations hostiles ne permirent plus de douter de ses véritables intentions. Cependant le maréchal Valée, avant de se laisser emporter à des représailles, voulut avoir recours à l'intimidation, et après l'occupation de Djidjeli, de Djémilah et de Sétif au mois de mai 1839, il prépara pendant l'été l'expédition du Biban ou des Portes-de-Fer. Le 11 octobre, un corps d'armée se réunit à Constantine sous le commandement du duc d'Orléans. Le 17, le gouverneur général rejoignit le prince à Milah, et sur les frontières de la province le général Galbois demeura en observation avec une partie de cette petite armée. L'autre, forte de 3,000 hommes, continua sa marche sans coup férir, et, après avoir franchi les Portes-de-Fer le 28 octobre, elle fit, le 1er novembre, sa jonction avec les troupes de la division d'Alger, sous le canon de Fondouk. Sur ces entrefaites, la tribu des Hadjoutes avait passé la Chiffa et avait exercé des razzias sur celle des Beni-Khalil, alliés de la France. Ces Arabes s'étaient même avancés jusqu'à Blidah et avaient attaqué les tribus de Bouffarik, au centre de la Métidjah. Un convoi de 30 hommes avait péri le 20 novembre, et le lendemain un second convoi plus considérable avait laissé 108 hommes sur le champ de bataille. Les troupes françaises s'étaient vues forcées d'évacuer successivement le camp de l'Oued-Laleg, celui de Blidah et celui de l'Arrach; les blokhaus voisins avaient été abandonnés, et les colons de la Métidjah renonçant à leurs récoltes et à leurs exploitations, s'étaient réfugiés dans les murs d'Alger. Le maréchal Valée comprit alors que la guerre était inévitable; il hâta l'arrivée de nouveaux renforts qui portaient son armée à 60,000 hommes et à 12,000 chevaux ou mulets, et, le 2 décembre, il fut prêt à entrer en campagne. Il était temps; car Abd-el-Kader en personne avait paru dans la Métidjah, et son lieutenant Hadji-Mustapha-Ben-Thami avait fait une excursion dans la province d'Oran. Mais déjà les soldats français avaient préludé à de plus importants succès par la première défense de Mazagran (15 décembre), lorsque, le 31, le maréchal Valée rencontra l'infanterie régulière de l'émir et sa nombreuse cavalerie aux environs de Blidah, et leur fit payer cher une si audacieuse agression. Le reste de l'hiver se passa sans engagement sérieux, à l'exception toutefois de l'immortelle défense de Mazagran, où 123 hommes résistèrent pendant quatre jours, du 2 au 6 février 1840, aux attaques de 12,000 Arabes. Une nouvelle campagne fut préparée pour le printemps; 12,000 hommes furent dirigés contre Cherchel, dont les habitants avaient pillé un bâtiment du commerce; 2,600, envoyés contre les Haractas, les défirent dans une bataille livrée près de l'Oued-Meskiana, Pendant ce temps, un corps expéditionnaire de 10,000 à 12,000 hommes, à la tête duquel était le duc d'Orléans, accompagné de son jeune frère le duc d'Aumale, se mit en marche pour aller chercher Abd-el-Kader jusqu'à Médéah, centre de ses opérations. Le 12 mai, l'Atlas fut franchi, à la suite d'une brillante affaire au col de Mouzaïa, et trois jours après le drapeau tricolore flottait à Médéah. L'émir, traqué jusque dans les murs de Milianah, se vit forcé à faire retraite dans le désert. Mais le ravitaillement de ces deux places au delà de l'Atlas donnait lieu chaque jours à de nouvelles escarmouches; la guerre traînait en longueur, et le ministère du 29 octobre, impatient d'en finir, prit la résolution d'ôter le gouvernement de l'Algérie au maréchal Valée pour le donner (29 décembre 1840) au général Bugeaud, aujourd'hui maréchal et duc d'Isly. Depuis cette époque, le comte Valée, rentré en France, se contenta d'occuper avec assiduité son siége au palais du Luxembourg et dans les comités militaires supérieurs, jusqu'à sa mort arrivée le 16 août 1846.

VALENÇAY. *Voyez* **ESTAMPES.**

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune-Timbrone, comte de), général français, né à Agen, en 1737, était fils d'un lieutenant général, neveu de Timbrune, gouverneur de l'école militaire, et comptait parmi ses ancêtres un capitaine qui combattit sous Philippe Auguste à Bouvines. Il entra au service dans l'artillerie, en 1774, et fut envoyé à Strasbourg, ville regardée alors comme une excellente école de stratégie. Nommé, par Louis XVI, en 1778, capitaine dans le régiment de Royal-cavalerie, il devint aide de camp du maréchal de Vaux. Ayant épousé vers le même temps la fille de madame la comtesse de Genlis, il obtint la charge de

premier écuyer du duc d'Orléans, et le grade de colonel du régiment de Chartres-dragons, avec la décoration de l'ordre de Saint-Lazare. En 1789, il assista aux assemblées bailliagères de Cahors et de Paris. La noblesse de Paris le nomma un de ses députés suppléants, et le gouvernement régénéré le choisit pour commander dans le département de la Sarthe, où sa sagesse et son patriotisme lui concilièrent la faveur publique, au point que les gardes nationales le choisirent pour leur chef. A l'époque du voyage pour Varennes, M. de Valence se présenta à la séance de l'assemblée constituante (le 23 juin au soir), et prêta serment de lui rester fidèle. La guerre ayant été déclarée en 1790, il fut élevé au grade de maréchal de camp, et envoyé sur les frontières du Nord, dans l'armée du maréchal Luckner. La révolution du 10 août, que suivirent les défaites de Mons et de Tournay, et l'assassinat du général Dillon, ayant fait sentir la nécessité de donner une nouvelle organisation à l'armée, le conseil exécutif provisoire remit au général Valence le commandement de tous les grenadiers, et le nomma lieutenant général. La confiance qu'il sut leur inspirer les rendit l'exemple de l'armée, et ce fut à leur tête qu'il prit la première ville et les premiers canons enlevés aux Autrichiens. Il commandait l'aile gauche à la fameuse journée de Valmy, reçut la capitulation de Verdun, détermina le duc de Brunswick à rendre Longwy, et signa avec lui un traité qui reconnut l'indépendance de la France. Nommé général en chef de l'armée des Ardennes, il contribua puissamment à faire évacuer la Belgique à l'ennemi, en s'emparant de toutes les villes et de tout le pays situé entre la Sambre et la Meuse qui pouvait lui servir d'asile. Il battit les généraux Beaulieu et Schréder, les poursuivit jusqu'à Marche en Famenne, et força la garnison de Namur à capituler. Le général autrichien, après avoir remis les clefs de la place, réclamait vivement une disposition supplémentaire à la capitulation : Si vous n'êtes pas content, général, lui répondit Valence, vous n'avez qu'à rentrer, nous vous reprendrons. Quatre mille prisonniers furent le résultat de cette conquête, et le 2 novembre suivant, il envoya à la Convention trois drapeaux pris sur les Autrichiens à l'affaire de Virton. Pendant l'hiver qui suivit ces heureux succès, il transmit au gouvernement plusieurs mémoires importants, dont les principales dispositions servirent de base à une nouvelle organisation militaire. Le gouvernement voulant ruiner la puissance maritime de la Hollande et de l'Angleterre, et résolu à l'attaquer dans sa source, préparait en secret une expédition dont le commandement devait être confié au général Valence; mais Dumouriez ayant fait adopter son plan de campagne pour 1793, et ayant demandé que le général allât commander sur la Meuse, l'expédition des Indes orientales fut ajournée, et Valence arriva fort à propos pour réparer les échecs que la trahison et l'impéritie avaient fait éprouver aux troupes françaises. Il sauva d'abord 27 bataillons perdus pour la France sans son habileté; il se distingua ensuite à Tirlemont, et préserva, à la bataille de Neerwinden où il commandait l'aile droite, l'armée d'une ruine totale, en exécutant une manœuvre aussi savante que hardie, qui ramena la victoire à son aile droite et au centre, sous les ordres du duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe, tandis que la trahison mettait le désordre dans l'aile gauche. Il était à Bruxelles, où le retenaient ses blessures, quand des commissaires de la Convention arrivèrent de Paris et refusèrent de lui accorder son rappel. « Il vous reste une tête pour ordonner, lui disaient-ils, si vous n'avez pas de bras pour agir. » Il persista néanmoins, transmit sa démission au ministre de la guerre, et partit pour Valenciennes, dès qu'il le put, pour y attendre le congé qu'il sollicitait. Des lettres de Dumouriez le décidèrent à retourner à Bruxelles, et il n'y rentra qu'au moment où les Français en sortaient. Ces deux généraux délibérèrent ensemble sur la position de l'armée, qui était on ne peut plus déplorable. Ils convinrent de défendre l'Escaut. Le général Valence partit en conséquence pour Tournay; mais avant d'y arriver il reçut la réponse du ministre Beurnonville qui le comblait d'éloges, et le pressait de renoncer à son rappel. Cette époque de la vie de Valence fut des plus brillantes; outre les marques multipliées de la plus grande estime que lui prodiguait Dumouriez dans une lettre trouvée dans les papiers de Valence, on peut encore lire dans les *Mémoires* de Dumouriez quel éclatant témoignage ce général rend constamment à la valeur, à l'activité, à l'intelligence de son collègue. Cependant les événements militaires avaient excité à Paris et dans toute la France la plus grande fermentation; Dumouriez, menacé de toutes parts, crut ne pouvoir trouver son salut que dans la trahison. Des commissaires de la Convention étant venus pour l'arrêter, il les fait arrêter eux-mêmes, et passe ensuite à l'ennemi, lui amenant les représentants du peuple pour ôtages. On a prétendu que Valence avait connu les projets de rebellion de Dumouriez, mais ce fait, nié par les personnes citées pour l'attester, n'a laissé planer aucun soupçon sur ce général. Sa conduite d'ailleurs suffit pour le justifier; il adressa au président de la Convention sa démission de général en chef de l'armée des Ardennes, se sépara de ses soldats, congédia son escorte, renvoya ses ordonnances, et s'éloigna seul d'une patrie que désormais il ne pouvait plus servir. Il se retira en Angleterre, que Pitt le força de quitter, au moment où Robespierre demandait que toute sa famille fût traduite au tribunal révolutionnaire. Il se réfugia alors à Hambourg et cultiva, à cinq lieues de cette ville, une ferme isolée où il vécut avec sa fille aînée et madame de Genlis sa belle-mère, n'ayant aucune relation avec les émigrés. Aussi ne fut-il point expulsé comme tel, en l'an VI du territoire de cette république : il avait même demandé des juges au Directoire pour prononcer sur sa conduite, ce qui lui fut refusé, et lorsque le premier consul l'invita à prendre part à la guerre contre l'Angleterre, il s'y refusa, alléguant qu'il ne pouvait exercer au dehors aucun des droits de citoyen, jusqu'à ce qu'ils lui eussent été rendus par son gouvernement. De Valence obtint de rentrer en France aussitôt après le 18 brumaire. Dès 1801, il était devenu président du canton de Verzy (Marne), et le collége électoral de ce département, qu'il présida ensuite, l'élut candidat au sénat en 1803 : il y fut appelé, le 1er février 1805, et nommé en même temps commandant de la Légion d'honneur. Le 20 mars 1807, il reçut le commandement de la 5e division de réserve, dans l'intérieur,

passa en Espagne en 1808, et reçut en 1809 la décoration de grand'croix de l'ordre de Saint-Henri de Saxe. En 1812, il avait été appelé à la grande armée, et commanda une division en Lithuanie, sous les ordres du général Nansouty qui avait été son aide de camp. Après s'être distingué au combat de Mahilow, il tomba malade à Smolensk, et fut de retour en France avant les désastres de l'hiver. Envoyé au mois de décembre 1813, en qualité de commissaire extraordinaire, dans la 6e division militaire, à Besançon, il pourvut à la défense de cette ville, se mit ensuite à la tête d'une colonne de gardes nationales et de troupes régulières, et se porta au mois de janvier sur Gray, où il tint l'ennemi en échec pendant sept jours. Il se trouvait de retour à Paris le 1er avril. Son nom, en qualité de secrétaire du sénat, se lit au bas de l'acte célèbre qui prononça la déchéance de Napoléon. Le 4 juin 1814, le général de Valence fut compris dans la première création des pairs de France, et quelques mois après il reçut le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. Il siégea également dans la chambre des pairs des cent jours. Le 21 juin, après la bataille de Waterloo, lorsqu'il fut question de mesures à prendre contre Napoléon, de Valence parla plusieurs fois à cette occasion, et insista beaucoup pour entraver le mouvement qui s'opérait. Il fut, le même jour, l'un des commissaires désignés par le gouvernement provisoire pour aller demander un armistice au général Blucher; démarche qui n'obtint pas de succès. L'ordonnance du 25 juillet 1815 élimina Valence de la chambre des pairs, et un nouvel acte du 4 septembre suivant le mit à la retraite comme général. Il ne rentra à la chambre des pairs que par ordonnance du 21 novembre 1819, et vota dès lors avec l'opposition, soit pour défendre la loi des élections du 5 février, soit pour combattre les lois suspensives de la liberté de la presse et de la liberté individuelle, contre lesquelles il prononça des discours énergiques. Au commencement de 1820, il prononça à la tribune de la chambre des pairs l'éloge du général Colaud, son collègue, qui avait été son aide de camp, et dont il avait commencé la fortune militaire. Enfin la mort vint le frapper, le 4 février 1822, au milieu d'une entreprise pieuse et philanthropique qu'il poursuivait avec chaleur; il s'agissait d'obtenir la réhabilitation de la mémoire d'un nommé Lesurques condamné et exécuté sous le Directoire, pour un crime auquel il est certain aujourd'hui qu'il était étranger.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), paysagiste, né à Toulouse en 1750, vint suivre à Paris les leçons de Doyen, alla ensuite étudier en Italie les beaux ouvrages du Poussin et de Claude Lorrain, et, en les copiant, acheva de former son style. A son retour en France, il fut admis à l'académie de peinture et créa une école d'où sont sortis la plupart des paysagistes renommés dans ces derniers temps. Valenciennes ne fit point partie de l'Institut, parce qu'au moment de sa formation, on n'admit dans la classe des beaux-arts que des peintres d'histoire; mais il n'en fut pas moins regardé comme un artiste supérieur. Il mourut à Paris en 1819. Son principal ouvrage est un grand paysage historique représentant *Cicéron*, alors questeur en Sicile, *découvrant le tombeau d'Archimède* (au Louvre). Ses autres productions les plus remarquables sont : *Philoctète dans l'île de Lemnos; OEdipe trouvé sur le mont Cythéron; OEdipe devant le temple des Euménides*. On lui doit un bon *Traité de perspective et de l'art du paysage*, Paris, 1800, ibid., 1820, in-4°.

VALENS (Publius-Valérius), l'un des 30 tyrans, était neveu de Julius-Valens, tué sous le règne de Dèce, en 251, quelques jours après avoir pris la pourpre. Nommé proconsul de l'Achaïe par Gallien, il en maintint les habitants dans le devoir, puis après l'usurpation de Macrin, se fit proclamer lui-même Auguste par ses soldats. Il marcha contre Pison, qui venait de prendre le même titre en Thessalie, le vainquit, et le fit tuer. Peu de jours après, il éprouva le même sort de la part de ses propres soldats en 261, après un règne de six semaines. Les médailles qui existent de ce prince sont suspectes.

VALENS (Flavius), empereur, né, vers 328, à Cibales dans la Pannonie, était le second fils de Gratien, comte d'Afrique. Dans sa jeunesse, il remplit les fonctions d'officier du palais de Julien; mais le désir de plaire à ce prince, ami des lettres, ne put le décider à les cultiver. Valentinien, son frère, l'ayant associé à l'empire en 364, il fut chargé du gouvernement des provinces de l'Orient, et fixa son séjour à Constantinople, au milieu des peuples dont il n'entendait pas la langue. La révolte de Procope troubla les commencement du règne de Valens. Procope s'était élevé soit par ses talents, soit par la protection de Julien, son parent, aux premiers emplois de l'armée; et le peuple s'habituait à le regarder comme le successeur d'un prince qui n'avait pas d'héritier. Après la mort de Julien, les ennemis de Procope répandirent le bruit qu'il avait été revêtu de la pourpre en secret; mais il parvint à détourner les soupçons de Jovien, et se retira dans la Cappadoce, où il possédait des terres considérables. Il y vivait oublié; mais à son arrivée au trône, Valens ayant donné l'ordre de l'arrêter, il passa dans la province du Bosphore, et s'y tint caché. Fatigué de la vie errante qu'il menait depuis plusieurs mois, il hasarda de se rendre à Constantinople, où il trouva des amis prêts à le seconder s'il voulait se mettre à la tête d'une conspiration pour renverser Valens, également odieux et méprisé. Les succès qu'il obtint d'abord effrayèrent Valens au point qu'il offrit d'abdiquer l'empire; mais la fermeté de ses ministres lui sauva ce déshonneur. Procope, abandonné de la fortune et trahi par ses généraux, fut livré à Valens, qui lui fit trancher la tête (366). Valens, ayant résolu de faire la guerre aux Goths, voulut auparavant recevoir le baptême. D'après les insinuations de l'impératrice Albia Dominica, il se fit ondoyer par Eudoxe, chef des ariens, qui exigea de lui le serment de rester attaché à sa doctrine. L'empereur, fidèle à sa promesse, employa depuis son autorité au triomphe de l'hérésie, mais ses ordres furent souvent outre-passés par ses officiers; et la conduite qu'il tint à l'égard de saint Basile, prouve qu'on ne doit pas le compter parmi les persécuteurs de l'Église. Valens passa le Danube en 369, vainquit les Goths et contraignit Athanaric, leur roi, à recevoir la paix sous des conditions onéreuses. Il fit ensuite la guerre aux Perses, sur lesquels il remporta divers avantages par lui-même ou par ses

lieutenants. Malgré leur abaissement, les Goths étaient encore redoutables par leur nombre et par leur courage. Valens, pour n'avoir plus à les craindre, résolut de les admettre dans l'empire, et de leur assigner des terres à cultiver. Un million de Goths obtinrent la permission de passer le Danube, et couvrirent de leurs tentes les plaines et les hauteurs de la basse Mésie. En attendant qu'ils pussent subvenir eux-mêmes à leurs besoins, il fallait y pourvoir. Les officiers chargés de ce soin n'y virent qu'un moyen d'accroître leurs richesses. Ils vendirent aux Goths les vivres les plus grossiers à un prix exorbitant. Les marchés furent remplis de chair des chiens et d'autres animaux morts de maladie; et une petite quantité de cette viande se vendait jusqu'à dix livres d'argent. Les Goths, réduits à la plus affreuse misère, se vengèrent sur les sujets de Valens des crimes de ses ministres. Une conduite plus équitable à leur égard les eût peut-être rappelés à l'obéissance : mais Valens jugea plus glorieux de les réduire par la force, et demanda des secours à Gratien, son neveu, pour l'aider dans son projet d'exterminer cette nation coupable. Il revint d'Antioche à Constantinople, et, sur son passage, il put entendre les clameurs de la multitude qui lui reprochait les maux de l'empire. Bientôt il marcha sur Adrianople avec la rapidité que donne l'assurance de la victoire. Ayant appris que Gratien avançait, après avoir battu les Allemands, et craignant de partager avec lui la gloire de vaincre les Goths, il se hâta de leur livrer une bataille générale. La cavalerie romaine ayant été chargée par celle des Goths, prit la fuite; et l'infanterie, environnée de toutes parts, fut taillée en pièces. Valens, blessé lui-même, fut transporté par ses serviteurs dans une maison, non loin du champ de bataille. Les barbares, ayant essayé vainement d'en forcer la porte, y mirent le feu; et Valens périt au milieu des flammes avec tous les officiers de sa suite, le 9 août 378. C'en était fait de l'empire d'Orient, si Gratien n'eut choisi pour succéder à Valens Théodose le Grand, dont le génie et les talents militaires pouvaient seuls en retarder la chute. Ainsi se trouva vérifiée la prédiction faite à Valens, que l'empire passerait à un homme dont le nom commençait par les deux syllabes *theod*, prédiction qui coûta la vie à une foule d'innocents, et entre autres au célèbre comte Théodose, père du successeur de Valens. Moins habile et moins éclairé que Valentinien, Valens apporta plus d'ordre et plus d'économie dans les dépenses de l'État. Dès les premières années de son règne, il sut diminuer les impôts d'un quart, sans faire souffrir aucun service. Sa timidité le rendait cruel aussitôt qu'il se croyait menacé. Il renouvela les édits sanglants rendus contre les magiciens, tout en ajoutant foi à leur pouvoir, et sacrifia à sa sûreté, sans discernement, tous ceux qui lui portaient quelque ombrage. On a des médailles de ce prince, dans tous les métaux. On peut consulter Gibbon et les auteurs qu'il a cités dans son *Histoire de la décadence de l'empire*, chap. 26.

VALENTI-GONZAGA (Silvio), né à Mantoue en 1690, acheva ses études à Rome, fut successivement archimandrite de Messine, camérier d'honneur de Clément XII, nonce dans les Pays-Bas, puis en Espagne, et reçut le chapeau de cardinal en 1738; plus tard, il eut le titre d'évêque de Sabina. Benoît XIV se l'attacha comme secrétaire d'État, et dans la suite le fit son camerlingue. Valenti donna de grands encouragements aux lettres, aux arts et aux sciences; il mit un grand ordre dans les finances, favorisa le commerce, en un mot, ne négligea rien de tout ce qui pouvait établir la prospérité des États romains. Ce ministre estimable mourut à Viterbe en 1756, des suites d'une attaque d'apoplexie. Son *Éloge*, par Todeschi, a été imprimé en 1766.

VALENTI-GONZAGA (Ludovico), neveu du précédent, et comme lui cardinal, se distingua par son goût pour les beaux-arts et les sciences. Ce fut lui qui fit restaurer à Ravenne le monument en l'honneur du Dante. — Plusieurs autres personnages de cette famille ont occupé des places importantes à la cour de Rome, à Vienne et à Milan.

VALENTIA (Gregorio), jésuite, né en 1551 à Medina del-Campo, fut envoyé de Rome par ses supérieurs en Allemagne, où il professa la théologie à Dillingen, puis à Ingolstadt. Il revint en 1598 occuper une chaire au collége romain, et mourut en 1603 à Naples, où il était allé pour rétablir sa santé. Outre une foule de traités de controverse, dont les principaux ont été recueillis en un vol. in-fol., Lyon, 1591, on a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, ibid., 1591, 4 tomes in-fol.; Ingolstadt, 1593.

VALENTIA (Pierre de), jurisconsulte, né à Cordoue en 1554, fut historiographe de Philippe III, et mourut à Madrid en 1620. Il possédait bien le grec et l'hébreu. On a de lui un bon *Commentaire* sur les *Académiques* de Cicéron, Anvers, 1596, in-8°; traduit en français par Dav. Durand. Il avait composé beaucoup d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans les bibliothèques d'Espagne.

VALENTIN, élu pape le 1er septembre 827 pour succéder à Eugène II, était Romain. Élevé dans le palais de Latran, il avait été ordonné sous-diacre par le pape Paschal, et fait archidiacre par Eugène. Son pontificat ne dura que 40 jours. Il mourut le 10 octobre, et eut pour successeur Grégoire IV.

VALENTIN, hérésiarque du 2e siècle, né à Phrebon ou Pharbé (Égypte), se rendit habile dans la littérature et les sciences des Grecs, brigua, dit-on, l'épiscopat, et, ayant échoué, résolut de se faire le chef d'une nouvelle secte. Imbu des principes de Pythagore et de Platon, il mêla la doctrine des idées et les mystères des nombres avec la théogonie d'Hésiode et l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il regardât comme authentique. C'est ainsi qu'il se fit un système approchant de celui de Basilidès et des *gnostiques*. Il compta bientôt en Égypte un grand nombre de disciples. Encouragé par ce succès, il vint à Rome, sous le pontificat d'Hygin, dans le dessein de s'y faire des partisans; mais, après avoir été deux fois exclus de l'assemblée des fidèles, il fut excommunié vers l'an 143. Loin de reconnaître ses erreurs, il ne s'occupa qu'avec plus de zèle à les propager, et sa secte s'étendait déjà dans un grand nombre de provinces de l'Orient, lorsqu'il mourut vers 161. Saint Clément d'Alexandrie cite de Valentin des *lettres* et des *homélies*, qui se sont perdues. Ses disciples se divisèrent en plusieurs sectes, les *sethiens*, les *caïnites* et les *ophites*. On peut

consulter l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, l'*Historia critica philosophiæ* de Brucker, et le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet.

VALENTIN (Moïse), peintre, né à Coulommiers en 1600, fit de rapides progrès dans son art, et passa en Italie, où il se lia d'amitié avec le Poussin. Protégé par le cardinal Barberini, il fut, à sa recommandation, chargé de peindre, pour la basilique de Saint-Pierre, le *Martyre des SS. Processe et Martinien*. Ce tableau, son chef-d'œuvre, est du nombre de ceux qui furent apportés à Paris en 1797. Valentin mourut en 1632, pour s'être baigné dans une fontaine des environs de Rome, au sortir d'un repas où il s'était peu ménagé. Le Musée de Paris possède encore de cet artiste 11 tableaux, dont les plus connus sont : *l'Innocence de Suzanne reconnue; le Jugement de Salomon*, et *le Denier de César*. La plupart des productions de Valentin ont été gravées par d'habiles artistes.

VALENTIN (Michel-Bernard), médecin et naturaliste, né à Giessen le 26 novembre 1637, exerça la médecine à Fribourg, puis revint occuper une chaire à l'université de sa patrie, et y mourut en 1726. Entre autres ouvrages, il a publié : *Historia moscæ, adjunctis meditationibus, de Podagrâ*, Leyde, 1686, in-12; *Medicina novo-antiqua*, etc., Francfort, 1698, 1713, in-4°; *Pandectæ medico-legales, seu responsa medico-forensia*, etc., ibid., 1701, 3 vol. in-4°; *Polychresta exotica in curandis affectibus probatissima*, etc., ibid., 1704, in-8°; *Musæum musæorum, sive descriptio rerum naturalium* (allemand), 1704-14, 3 vol. in-fol.; traduit en latin par Becker, 1716; *Praxis medicinæ infallibilis*, 1711, 1713 et 1726, in-4°; *Historia simplicium*, etc., 1716, in-fol., fig.; *Viridarium reformatum, seu regnum vegetabile*, etc., 1719, in-fol., fig.; *Amphitheatrum zootomicum*, etc., 1720, in-fol., fig.; *Corpus juris medico-legalis*, 1722, 2 vol. in-fol.; *Aurifodina medica*, etc., 1723, in-fol., fig.; *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°. Tous ces ouvrages attestent la variété des connaissances de l'auteur. — Christophe-Bernard, son fils, comme lui professeur à Giessen et membre de l'académie des Curieux de la nature, a publié : *Tournefortius contractus, sub formâ tabular. sistens instit. rei herbariæ*, Francfort, 1715, in-fol., etc.

VALENTIN (Louis Antoine), chirurgien, né à Saint-Jean-d'Angély en 1736, fut reçu membre du collége royal de chirurgie, membre honoraire de l'Académie royale de médecine et chevalier de l'ordre de St.-Michel. Il quitta la France en 1791, y revint sous le gouvernement consulaire, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Question chirurgico-légale relative à l'affaire de la demoiselle Famin*, etc., Berlin, 1768; *Éloge de Lecat*, Paris, 1769, in-8°; *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à Louis*, sans date; *Question médico-légale : examen du procès-verbal de l'ouverture du corps de Louis XVII et des causes de sa mort*, imprimée en Allemagne sous la rubrique de Paris, in-8° de 16 pages, sans nom d'auteur ni imprimeur. Valentin y soutint que, d'après l'autopsie même, le jeune prince a été empoisonné.

VALENTIN BASILE. *Voyez* **BASILE.**

VALENTINE DE MILAN était fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, dont le roi Jean avait, dans sa détresse, accordé la main au duc de Milan, moyennant un subside. Les richesses auxquelles le prince italien dut une si grande alliance lui en procurèrent une seconde; et la jeune Valentine, dotée du comté d'Asti, et de sommes considérables, épousa, en 1389, Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France. Les grâces de cette princesse, l'élévation et la sensibilité de ses sentiments ne la préservèrent ni des peines de l'abandon, ni des blessures de la calomnie. L'affligeante maladie du roi, les rivalités, les intrigues, les troubles, dont elle devint l'occasion, succédèrent, peu après le mariage du duc d'Orléans, aux fêtes somptueuses, aux plaisirs toujours renaissants d'une cour jeune et brillante. Mais tandis que la reine Isabelle de Bavière, pour se livrer plus librement aux intelligences qu'elle entretenait avec son beau-frère, se faisait remplacer auprès de son époux par une jeune fille qui avait quelque ressemblance avec elle, Valentine, pleine de prévenance et de soins, charmait par sa présence les ennuis de l'infortuné monarque. Mieux que personne, elle savait calmer ses agitations; et c'était surtout dans ses doux entretiens que Charles retrouvait quelque paix : il la nommait sa sœur chérie, et la rappelait par les plus vives instances toutes les fois que, cédant à la malignité de ses ennemis, elle voulait, en s'éloignant de la cour, faire cesser des accusations de sortiléges auxquelles l'ignorance du temps ne donnait que trop de crédit. On disait qu'instruite en Italie dans l'art de la magie, elle en exerçait sur le roi les secrètes influences, pour assurer l'autorité au duc d'Orléans, son époux. Sans doute, Valentine, tout entière au prince qu'elle aimait, souhaitait avec ardeur le triomphe de son parti sur celui du duc de Bourgogne; mais toute sa magie consistait dans le charme d'un caractère inaccessible à l'aigreur et aux ressentiments. Quelque chagrin que dussent lui causer les infidélités de son époux, les récits contemporains ne la présentent jamais comme livré à la jalousie: ils la montrent, au contraire, unie à sa rivale pour travailler de concert à l'élévation de l'homme, qu'elles aimaient toutes les deux. L'histoire sévère attribue cette conduite à l'ambition; mais l'amour de Valentine pour un époux auquel elle ne put survivre semble permettre d'en chercher la cause dans un sentiment plus désintéressé. La mort d'un fils chéri devint une nouvelle occasion de calomnier celle dont le tendre cœur devait être blessé dans toutes ses affections. Les partisans du duc de Bourgogne répandirent que ce jeune prince avait, par erreur, pris un poison préparé par sa mère pour le Dauphin; et le duc d'Orléans ne craignit pas de donner quelque crédit à une si horrible accusation en reléguant la princesse à Neuchatel. Était-ce un conseil d'Isabelle? ou ce prince, léger et dissolu, voulait-il seulement donner, par l'éloignement de son épouse, un plus libre cours à sa conduite licencieuse? Non content d'en tirer gloire, sa vanité suppléait par des calomnies aux succès qu'il ne pouvait obtenir, et ses prétentions aux faveurs de la jeune duchesse de Bourgogne devinrent l'arrêt de sa mort. Cependant Valentine reparut à la cour : elle fut même admise dans les conseils que dirigeaient une femme galante et un jeune ambitieux. Mais elle se trou-

rait à Château-Thierry vers la fin de l'année 1407, lorsqu'elle apprit la mort tragique de son époux. La crainte que devait inspirer une faction capable de frapper un coup si hardi l'obligeant à mettre en sûreté ce qu'elle avait de plus cher, elle envoya ses enfants à Blois, tandis qu'elle se rendait à Paris. Elle traversa la ville accompagnée d'une longue suite de femme vêtues de deuil, et vint se jeter aux pieds du roi en demandant vengeance. Le faible prince la promit avec une sincère émotion; mais la reine, qui désormais n'avait plus d'intérêts communs avec cette veuve affligée, l'éloigna de la cour. Valentine, retirée à Blois auprès de ses enfants, ne cessait de demander justice; elle fit même éclater une seconde fois aux yeux des Parisiens son deuil et ses douloureuses acclamations; mais l'impunité du crime, le triomphe du coupable, les regrets de la mort d'un époux que tous ses torts n'avaient pu l'empêcher d'aimer, la réduisirent à un désespoir auquel elle ne put survivre. Elle assembla ses enfants autour de son lit de mort, et parmi eux se trouvait Dunois, que, suivant l'usage du temps, on appelait le bâtard d'Orléans. Valentine les exhorta à soutenir la gloire de leur maison, et surtout à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Cette princesse mourut en 1408, à l'âge de 38 ans, après avoir déployé les plus douces vertus, le plus noble caractère, et conservé des mœurs pures au milieu d'une cour corrompue. Les droits héréditaires de Valentine sur le Milanais devinrent le motif des guerres qu'entreprirent en Italie deux rois de France, tous deux ses petits-fils, Louis XII et François Ier.

VALENTINIEN Ier (Flavius VALENTINIANUS), empereur romain, naquit vers l'an 321 à Cibales dans la Pannonie. Il était fils de Gratien, que sa force extraordinaire et ses talents avaient élevé, d'un état obscur, à la dignité de comte d'Afrique, dont il fut dépouillé sur le soupçon de quelques malversations. Sa première éducation fut très-négligée, et quoique plusieurs auteurs aient loué son érudition, il est certain qu'il ne savait pas le grec; mais il avait reçu de la nature des dons auxquels l'étude ne supplée qu'imparfaitement : il joignait à un esprit actif et pénétrant une mémoire heureuse; il parlait avec facilité, même avec élégance, et au milieu des camps, il se délassait de ses fatigues par la culture de la poésie. La valeur brillante qu'il montra dans sa jeunesse et le souvenir des exploits de son père l'élevèrent promptement à la charge de tribun. Il commandait, en 357, un corps de cavalerie dans les Gaules; mais Constance le cassa sur un faux rapport, et l'envoya servir contre les Perses. L'empereur Julien le fit tribun des lanciers de sa garde. Suivant quelques historiens, Valentinien, élevé dans la foi chrétienne, fut encore privé de cette charge, et exilé pour avoir refusé de rendre hommage à la religion du prince et maltraité un prêtre qui lui présentait l'eau lustrale; mais il paraît, au contraire, que Julien n'employa que la douceur pour ramener à l'ancien culte un officier dont il appréciait les talents. A son arrivée à l'empire, Jovien le renvoya dans les Gaules pour y faire connaître son autorité. Lucillianus, beau-père de l'empereur, ayant été tué dans une sédition, Valentinien revint en Orient prendre sa place dans les gardes de Jovien, qui le récompensa de sa fidélité. Ce prince étant mort peu de temps après, l'armée choisit Valentinien pour son successeur. Il reçut à Ancyre la nouvelle de son élection, et se rendit aussitôt à Nicée, où il fut proclamé Auguste, le 26 février 364. Ayant voulu, suivant l'usage, haranguer l'armée, il fut interrompu par les cris des soldats qui le pressèrent de se désigner un collègue, pour que l'empire ne courût pas les risques de rester encore sans chef, comme cela venait d'arriver deux fois. Valentinien, étendant les mains, réclama le silence, et s'adressant aux séditieux : « Il a dépendu de vous, leur dit-il, de me donner l'empire; mais l'ayant une fois reçu, c'est à moi et non à vous de juger ce qui est utile pour le bien public. Je ne refuse pas de choisir un collègue; mais ce choix devant être fait avec maturité, je prendrai le temps d'y réfléchir. » Il partit, dès le lendemain, pour Constantinople : à son arrivée dans cette ville, il s'associa Valens, son frère, auquel il céda les provinces de l'Orient, et fit aussitôt ses dispositions pour se rendre en Italie. Il s'arrêta quelque temps à Milan, comme le prouvent différentes lois datées de cette ville. Par l'une il interdit aux païens les sacrifices nocturnes. L'unique but qu'il se proposait était de mettre un terme aux désordres inséparables de ces sortes de réunions ; mais quoique chrétien zélé, il ne montra jamais l'intention de gêner ses sujets dans l'exercice de leur culte. Il refusa, par le même esprit de tolérance, de prendre aucun parti dans les querelles alors si fréquentes sur les matières de foi, disant que c'était l'affaire des évêques. Informé que les Allemands (*Alemani*) venaient de pénétrer dans les Gaules, il envoya quelques légions sur le Rhin pour les repousser, et s'avança lui-même jusqu'à Paris (365), où il reçut l'avis d'un soulèvement en Illyrie. Il voulut s'y rendre pour étouffer promptement la sédition ; mais les prières des principaux habitants des Gaules le retinrent dans ce pays, menacé de nouvelles invasions. Les Allemands y rentrèrent en effet dès l'année suivante (366) en grand nombre, et remportèrent d'abord différents avantages sur les généraux romains : mais ils furent enfin repoussés au delà du Rhin; et Valentinien, pour les contenir, donna l'ordre d'élever sur les bords de ce fleuve une ligne de forteresses où il plaça des garnisons. Étant tombé dangereusement malade à cette époque, dès qu'il fut rétabli, il s'empressa de déclarer Auguste son fils Gratien. Peu de temps après, il répudia la mère du jeune prince, et épousa Justine, fille d'un seigneur sicilien, dont il eut plusieurs enfants. De nouvelles tentatives des barbares pour pénétrer dans les Gaules avaient été promptement réprimées; mais l'invasion des Pictes dans la Grande-Bretagne présentait un caractère plus alarmant. Valentinien confia le soin de cette guerre au comte Théodose, devenu si célèbre par ses exploits ; et il se rendit sur le Rhin pour être plus à portée de surveiller les mouvements des différents peuples qui menaçaient sans cesse la tranquillité de l'empire. Il passa le Rhin, en 368, battit les Allemands et les obligea de lui donner des otages. Au milieu de tant de soins, il s'occupait de réformer les abus par des lois sages, et d'adoucir le sort de ses sujets. C'est à cette même année qu'on rapporte deux lois qui font honneur à Valenti-

nien : l'une règle les devoirs et les honoraires des avocats ; par l'autre, il établit à Rome un médecin par quartier, pour soigner les pauvres dans leurs maladies. Elles sont datées de Trèves, où ce prince prolongea son séjour jusqu'en 373. Il revint alors en Italie ; mais la révolte des barbares l'obligea bientôt à se rendre dans la Pannonie. Les Quades indignés du lâche assassinat de Gabinius, leur roi, étaient entrés dans cette province, et l'avaient dévastée. Valentinien les poursuivit à son tour jusque dans l'Illyrie, qu'ils habitaient, et, malgré les réclamations et les plaintes de leurs députés, il brûla leurs villes, et repassa le Danube sans avoir perdu un seul homme. Les Quades lui envoyèrent de nouveaux députés, pour le prier de borner là sa vengeance. Valentinien les reçut dans son camp de Bregentie ; mais tandis qu'en leur répondant il s'abandonnait à toute sa colère, un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et il expira, noyé dans son sang, le 17 novembre 375. Ce prince joignait à une taille avantageuse, une figure noble et agréable. Il soulagea le peuple par la diminution des impôts et encouragea la culture des sciences, en établissant à Rome une école publique, qu'il dota libéralement. Il aima la justice et les gens de bien ; en un mot, il eut presque toutes les qualités qui font les grands princes : mais elles sont effacées par sa sévérité, si excessive qu'il a égalé les tyrans les plus féroces.

VALENTINIEN II (Flavius VALENTINIANUS JUNIOR), empereur, fils du précédent et de Justine, était né vers la fin de l'année 371. Il fut salué du titre d'Auguste par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375, six jours après la mort de son père. Gratien, pour éviter les horreurs d'une guerre civile, s'empressa de ratifier le choix de l'armée, et détachant de ses États l'Italie, en forma l'apanage de son frère. Le jeune empereur, amené à Milan, y fut élevé par sa mère dans les erreurs de l'arianisme. La faveur que Justine accordait aux ariens, excita la pieuse indignation de saint Ambroise, et fit perdre à Valentinien l'affection de ses sujets. Maxime, vainqueur de Gratien, profita de la disposition des esprits pour se rendre maître de l'Italie. Justine, n'ayant pas voulu s'exposer aux hasards d'un siége, s'était retirée avec sa famille, dans Aquilée. Elle ne tarda pas à s'embarquer pour aller à Constantinople réclamer la protection du grand Théodose. Ce prince lui désigna Thessalonique pour sa résidence ; mais son mariage avec Galla, sœur de Valentinien, ne lui permit pas de différer d'aider son beau-frère à reconquérir ses États. La défaite et la mort de Maxime rétablirent Valentinien, en 388, dans la possession de l'Italie ; et Théodose y ajouta les provinces au delà des Alpes, enlevées à l'usurpateur. Une instruction plus pure effaça bientôt du cœur du jeune prince jusqu'à la trace des erreurs que sa mère lui avait inculquées dans son enfance ; et il ne négligea rien pour reconquérir l'amour de ses sujets. Il diminua les impôts, abolit les jeux du cirque, onéreux au peuple, et parut disposé à prendre les mesures les plus propres à rétablir dans l'empire la paix et l'abondance. En quittant Valentinien, Théodose lui avait laissé, pour l'aider de ses conseils, Arbogaste, l'un de ses lieutenants, dont il pensait que les talents militaires et l'expérience lui seraient très-utiles. Arbogaste, abusant de la faiblesse de Valentinien, finit par s'emparer de l'autorité, ne lui laissant que le vain titre d'empereur. Valentinien sentit ce que sa situation avait d'humiliant, et se hâta d'en instruire Théodose, en le priant de rappeler Arbogaste ; mais sans attendre sa réponse, il osa dépouiller l'audacieux général de tous ses emplois. Peu de jours après ce grand acte d'autorité, Valentinien fut trouvé mort dans son palais, à Vienne, le 15 mai 392. On conjecture que des eunuques l'avaient étranglé. Son corps, rapporté à Milan, fut placé dans le tombeau de Gratien. Quoiqu'il n'eût pas reçu le baptême, saint Ambroise prononça son Éloge funèbre, dans lequel il rappelle les espérances qu'avaient fait concevoir la clémence, la douceur et les autres vertus de ce prince, digne d'un meilleur sort. On a des médailles de Valentinien dans tous les métaux.

VALENTINIEN III (Flavius Placidius VALENTINIANUS), empereur romain, naquit à Ravenne le 3 juillet 419 ; il était fils de Placidie et de Constance, l'un des généraux d'Honorius. Il resta sous la tutelle de sa mère, qui le conduisit à Constantinople, où il fut élevé sous les yeux de Théodose le Jeune. Après la chute de l'usurpateur Jean (année 425), Valentinien, déclaré nobilissime par Théodose, reçut le titre de César à Thessalonique, et se rendit ensuite à Rome, où le patricien Helius le revêtit de la pourpre en présence du sénat. Avant son départ, il avait été fiancé avec Eudoxie, fille de Théodose, et cette alliance s'accomplit dès que les deux époux eurent l'âge de puberté. Malgré les divisions de l'empire, les mêmes lois avaient régi jusqu'alors les peuples de l'Orient comme ceux de l'Occident ; mais un édit de Théodose, ratifié par son collègue, déclara qu'à l'avenir les lois n'obligeraient plus que les sujets du prince qui les aurait rendues. Placidie gouverna l'empire, au nom de son fils, pendant sa longue minorité. Jalouse de conserver seule le pouvoir, elle éloigna de lui tout moyen de s'instruire et de s'exercer ; on l'accuse même d'avoir énervé la jeunesse de ce prince en le livrant à une vie dissolue. Après la mort de sa mère, Valentinien resta sous la dépendance d'Aétius, dont le courage avait sauvé l'empire de l'invasion des barbares (267). Abandonnant à ses eunuques le soin des affaires, il passait sa vie dans de honteux plaisirs : mais l'amour criminel qu'il conçut pour la femme du patricien Maxime devint la cause de sa perte. N'ayant pu la séduire par ses promesses, il résolut d'employer la ruse ou la violence pour se satisfaire. Un jour qu'il avait gagné au jeu une somme considérable à Maxime, il lui demanda sa bague pour gage, et l'envoya sur-le-champ à sa femme, en lui faisant ordonner, de la part de son mari, de se rendre près de l'impératrice. Des émissaires l'introduisirent dans une chambre retirée où Valentinien lui fit violence. Maxime, instruit de ce qui s'était passé par les larmes et les reproches de sa femme, qui le croyait complice de son déshonneur, attendit avec impatience l'instant de se venger. Valentinien haïssait Aétius, dont il croyait avoir payé trop chèrement les services. Ce général étant venu à Rome presser le mariage de son fils avec Eudoxie, fille de l'empereur, Valentinien, excité par l'eunuque Heraclius, son nouveau favori, tira, pour la première fois, son épée et la plon-

gea dans le sein d'Aétius. En vain voulut-il déguiser l'atrocité de cette action, en présentant ce lâche assassinat comme une chose juste et nécessaire; le mépris dont il était couvert se convertit en une horreur universelle. Maxime gagna facilement deux soldats d'Aétius, que l'empereur avait conservés parmi ses gardes; et tandis que Valentinien regardait ses troupes s'exercer au Champ de Mars, les deux soldats, après avoir immolé Héraclius, s'élancèrent sur l'empereur et le massacrèrent, le 16 mars 455, sans que personne se mît en devoir de prendre sa défense. En lui finit la race de Théodose. Maxime lui succéda sur le trône de l'Occident. On a des médailles de Valentinien dans tous les métaux.

VALENTYN (François) fut attaché comme ecclésiastique au service de la compagnie des Indes, et partit en 1685 pour Batavia. Après avoir exercé quelque temps les fonctions de prédicateur à Japara, il alla les remplir à Amboine, et fut bientôt en état de prêcher en malais. Un nouveau gouverneur l'envoya plus tard à Neyra; mais comme l'Église malaise d'Amboine restait sans ministre, il y fut rappelé en 1688, et c'est alors qu'il s'occupa de traduire la Bible en malais. En 1694, il revint en Europe pour rétablir sa santé; mais il retourna en 1706 à Batavia, qu'il quitta une seconde fois en 1714 pour revenir dans sa patrie. Alors il réunit les matériaux qu'il avait recueillis dans les Indes, et les publia en hollandais sous ce titre : *les Indes orientales, anciennes et modernes, comprenant un traité exact et détaillé de la puissance néerlandaise dans ces contrées*, Dordrecht et Amsterdam, 1724-26, 8 vol. in-fol., avec cartes, figures, etc. Cet ouvrage peut être encore consulté par ceux qui voudront écrire sur les Indes orientales, et les cartes sont bonnes pour le temps où elles parurent. On ignore l'époque de la mort de l'auteur.

VALERA (Diégo), historien, né vers 1412 à Cuença en Castille, fréquenta de bonne heure les écoles les plus célèbres, perfectionna ses connaissances par des voyages et fut accueilli par le roi Jean II, qui l'envoya deux fois en Allemagne comme ambassadeur. Éloigné des affaires sous le règne suivant, il s'appliqua dans sa retraite à l'étude de l'histoire et de la philosophie; mais Ferdinand et Isabelle s'empressèrent de le rappeler à la cour, où il fut revêtu de la charge d'historiographe. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Cronica de Espana abreviada*, qui finit avec le règne de Jean II, Séville, 1482, in-fol.: cette édition est la première, mais toutes les suivantes sont rares et recherchées; un *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol., et plusieurs autres ouvrages, cités par Ferreras, et pour la plupart restés manuscrits.

VALÈRE-MAXIME (VALERIUS-MAXIMUS), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. L'auteur anonyme d'une Notice qu'on trouve en tête de son ouvrage dit qu'il était issu, par son père, de la famille *Valerius*, et par sa mère, de *Fabius Maximus*, et que c'est de là que son nom s'est formé; mais ce n'est point ainsi que se composaient les noms romains. Il eût été plus naturel, comme René Binet l'a remarqué, de le faire descendre de Valerius-Maximus, censeur vers l'an de Rome 646; mais notre auteur le cite (liv. II, 9) sans faire aucune mention de leur parenté; et d'ailleurs le rang qu'il occupait dans l'État n'annonce pas une origine aussi relevée. Il servit en Asie sous Sextus Pompée, qui était consul l'année de la mort d'Auguste. De retour à Rome, il ne prit aucune part aux affaires publiques; on conjecture que la protection de son général lui procura la faveur de Tibère et les moyens de passer sa vie dans une douce aisance. Il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il envisagea particulièrement sous le rapport des mœurs. Le seul ouvrage que nous ayons de Valère-Maxime est intitulé : *De dictis, factisque memorabilibus libri IX*. C'est une espèce de compilation d'anecdotes, de traits historiques et de maximes, tels qu'on en trouve un grand nombre dans toutes les littératures modernes. Il en offrit la dédicace à Tibère, par une Épître qui n'est qu'un tissu de lâches flatteries. Quelques critiques prétendent qu'on n'a que l'abrégé de l'ouvrage de Valère-Maxime. Ils se fondent sur une lettre de Januarius Nepotianus à Victor, son disciple, dans laquelle il lui dit que, trouvant l'ouvrage de Valère-Maxime trop diffus, il se propose d'en retrancher les longueurs; mais rien ne prouve qu'il ait exécuté ce projet. Le style de Valère-Maxime est si défectueux, que plusieurs savants ont douté qu'il ait vécu dans un temps si rapproché d'Auguste; mais on sait que les plus beaux siècles de la littérature ne sont pas ceux qui fournissent le moins d'auteurs médiocres. Cet écrivain, non-seulement ne brille point par l'élégance, mais il manque de critique et de goût. Cependant son ouvrage ne laisse pas d'être fort utile, à raison d'un grand nombre de détails et de faits oubliés par les autres historiens; aussi l'a-t-on réimprimé plus de cent fois. La première édition est sans date : on la croit imprimée vers 1469, avec les caractères de J. Mentel.

VALERIA (Galeria), impératrice romaine, fille de Dioclétien et de Prisca, fut mariée, en 292, à Galère-Maxime, que Dioclétien venait de créer César. Les vertus qu'elle montra sur le trône ont fait conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'elle avait embrassé la religion chrétienne; mais la crainte de déplaire à son père et à son mari ne lui permit pas d'en faire une profession publique. N'ayant point d'enfants, elle adopta Candidien, fils naturel de son mari, qui l'avait eu depuis leur union. Ce prince, en mourant, recommanda sa femme et son fils à Licinius, qui lui devait son élévation, et qu'il avait, dit-on, le dessein de désigner son successeur. La conduite indigne de Licinius à l'égard de Valeria et de sa mère obligea ces deux princesses à chercher un asile dans le camp de Maximin-Daza, qui les reçut avec empressement; mais, épris des charmes de Valeria, il lui proposa de répudier sa femme pour l'épouser; et sur son refus, il l'exila dans les déserts de la Syrie, avec sa mère. Maximin étant mort, les deux princesses furent réduites à se cacher, pour se soustraire à la fureur de Licinius, qui, joignant la perfidie à l'ingratitude, leur faisait un crime de leur séjour près de Maximin. Découvertes à Thessalonique, après avoir eu la douleur de voir massacrer le jeune Candidien, elles furent décapitées, et leurs corps jetés dans la mer, au commencement de l'année 315. Les médailles de Valeria sont très-rares en or et en argent; mais on en trouve assez fréquemment de moyen bronze.

VALERIANOS. *Voyez* **FUCA.**

VALÉRIANUS (Joannes-Pierius, ou plutôt **VALERIANO BOLZANI**), littérateur, né en 1477 à Bellune, dans la Marche trévisane (et non à Bolzano, comme l'ont dit quelques biographes, qui ont pris son nom de famille pour celui de sa patrie), servit d'abord comme domestique, et ne commença d'apprendre à lire qu'à l'âge de 15 ans; mais il fit de rapides progrès dans ses études. Valla et Lascaris lui apprirent les langues grecque et latine. Protégé du cardinal Bembo, de Léon X et Clément VII, il refusa les évêchés de Capo-d'Istria et d'Avignon, et n'accepta que la place de protonotaire apostolique. Fatigué de la cour, il se retira dans sa patrie en 1528; mais il revint à Rome l'année suivante sur l'invitation du cardinal Hippolyte de Médicis, qui avait été son élève. En 1537, il se retira de nouveau à Padoue, où il mourut en 1558. On a de lui: *De fulminum significationibus*, Rome, 1517, in-8°; *Pro sacerdotum barbis defensio*, 1531; *Castigationes et varietates virgilianæ lectionis*, dans l'édition de Virgile, Paris, Robert Estienne, 1532, in-fol., et dans d'autres éditions postérieures; *Poemata*, Bâle, 1538, in-8°; *Amorum libri V, et alia poemata*, Venise, 1549, in-8°. On trouve un choix de ses *poésies* dans les *Deliciæ poetarum ital.*; *Sphera compendium*; *Dialogo della volgare lingua*, etc., Venise, 1620, in-4°, édition *princeps*; *Antiquitatum bellunensium sermones quatuor*, ibid., 1620, in-4°; *Contarenus, sive de litteratorum infelicitate libri II*, ibid., 1620, in-8°; traduit en partie dans les *Soirées littéraires* de Coupé; *Hieroglyphica, sive de sacris Ægyptiorum aliarumque gentium litteris commentariorum, libri VIII*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1678, in-4°. La 1re partie avait déjà paru à Bâle en 1566.

VALÉRIEN (Publius-Licinius **VALERIANUS**), avant d'être revêtu de la pourpre impériale, avait porté les armes avec honneur. Dans les dignités qui avaient été la récompense de ses services, il s'était environné de l'estime générale, et s'était montré l'ennemi des tyrans, principalement dans la lutte que le sénat soutint contre Maximin. L'empereur Dèce ayant voulu rétablir, en 251, l'office de censeur, pour ramener les mœurs antiques et le respect des lois, les suffrages unanimes du sénat, chargé de désigner ce magistrat suprême, étaient tombés sur Valérien. Les événements de la guerre avaient rendu sans effet ces projets de réforme; mais la réputation de Valérien s'en était considérablement accrue. Aussi lorsque l'empire eut passé des mains de Gallus dans celles d'Émilien, l'ascendant des vertus de Valérien, alors à la tête des légions de la Gaule et de la Germanie, lui fit supplanter facilement ce rival. Il touchait à sa 60e année; et son âge lui conseillait de partager le trône avec un associé plus capable de diriger les travaux de la guerre, et d'opposer l'activité nécessaire pour résister au débordement des barbares. Valérien, en jetant les yeux sur son fils Gallien, prépara des malheurs que sa sagesse promettait d'éviter. Après un règne de 7 ans, le vieil empereur voulut marcher lui-même à la défense de l'Euphrate, contre Sapor, roi de Perse, qui venait de se rendre maître de l'Arménie, alliée des Romains. Sa confiance en Macrien, préfet du prétoire, perdit son armée. Vaincu sous les murs d'Édesse et resserré dans ses retranchements, il fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur. Sapor ou Chapour, sans égard aux représentations de ses alliés, qui l'exhortaient à faire de son prisonnier l'instrument de la paix, l'abreuva d'outrages, jusqu'à ce qu'il eût succombé à sa douleur, et son corps, empaillé, fut conservé pendant plusieurs siècles, comme un trophée, dans un des temples de la Perse. Cette tradition a paru douteuse; et les lettres des princes de l'Orient à Sapor, alléguées par les historiens, sont évidemment supposées, puisque l'une d'elles est d'Artavasdes, roi d'Arménie: or, l'Arménie faisant alors partie de la Perse, le royaume et la lettre sont de pure imagination. Le malheureux Valérien avait distingué le mérite d'Aurélien, de Tacite et de Probus. Tous les trois figurèrent parmi ses successeurs.

VALÉRIUS. *Voyez* **MESSALA** et **PUBLICOLA.**

VALÉRIUS FLACCUS (Caïus), poète latin, né, selon les uns, à Padoue, selon d'autres, à *Setia* (Sessa), en Campanie, était issu d'une branche pauvre de l'illustre famille de Valérius-Publicola. On croit qu'il vint de bonne heure à Rome, où il ne tarda pas à se distinguer par ses talents et l'aménité de son caractère. Honoré de la protection des empereurs Vespasien et Titus, il fut heureusement oublié du farouche Domitien, et mourut vers la 111e année de notre ère, qui était la 14e du règne de Trajan. Il ne nous reste de lui qu'un poëme, qui même n'est pas achevé, sur le même sujet qu'Apollonius de Rhodes avait traité longtemps avant lui, l'expédition des Argonautes. Ce poëme, malgré l'état d'imperfection où il nous est parvenu, suffit néanmoins pour justifier le cas que faisaient de son auteur Martial, Pline le Jeune, Juvénal et surtout Quintilien, dont le jugement est une autorité en matière de goût, et qui ne balance point à regarder la mort prématurée de Valérius comme une perte réelle pour les muses latines. Quelques phrases injurieuses, jetées par la Harpe dans les dernières lignes d'un *appendice* à son chapitre de l'épopée grecque et latine, ne prouvent qu'une chose; c'est que le professeur du Lycée n'avait pas même parcouru l'ouvrage qu'il jugeait avec une morgue si magistrale. Il n'existait alors en France aucune traduction de l'*Argonautique* de Valérius-Flaccus: celle en vers de Dureau de la Malle ne date que de 1811, et celle en prose de Caussin de Perceval n'a paru qu'en 1828 dans la *Bibliothèque classique* de Panckoucke. Le poëme de Valérius-Flaccus a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on distingue celle d'Altenbourg, 1781, 2 vol. in-8°, dont le second contient le savant *commentaire* de Wagner, reproduit par Lemaire dans les *Classiques latins*.

VALESIO (Jean-Louis), peintre, né à Bologne en 1561, et mort à Rome dans un âge prématuré, sous le pontificat d'Urbain VIII, fut un de ces hommes qui, n'ayant qu'un talent assez médiocre, savent le faire valoir au moyen de la flatterie et de l'art de s'insinuer près des grands. Aussi eut-il un carrosse, tandis qu'Annibal Carrache avait à peine le strict nécessaire. L'on voit encore à Rome quelques-unes de ses productions à fresque et à l'huile, dont la meilleure, sans contredit, est la figure de la *Religion*, qu'il peignit dans le cloître de la Minerve. On a de lui des eaux-fortes qu'on estime

plus que ses tableaux. Elles sont gravées avec un fort bon goût, et consistent en *emblèmes allégoriques* et *ornements de livres*. — JACQUES et FRANÇOIS VALESIO ont aussi cultivé la gravure, mais avec peu de succès.

VALESIO. *Voyez* **VALLÈS.**

VALESIUS (ADRIANUS). *Voyez* **VALOIS.**

VALETTE (JEAN PARISOT DE LA), 48e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en 1494 d'une très-ancienne famille qui avait donné des capitouls à Toulouse, était grand prieur de Saint-Gille de la langue de Provence et lieutenant général du grand maître Claude de la Sangle, dont il fut unanimement élu successeur en 1557. Son premier soin fut de forcer les prieurs et les commandeurs d'Allemagne et de Venise à rentrer sous l'obéissance qu'ils devaient à l'ordre, et à se soumettre aux taxes imposées par les chapitres généraux. Il s'empressa ensuite de réparer avec éclat les injustices qui pouvaient avoir été commises par ses prédécesseurs. Ce fut alors seulement qu'il songea à tourner ses armes contre les infidèles. Il s'unit à Jean de la Cerda, duc de Medina-Cœli, vice-roi de Sicile, pour tenter la conquête de Tripoli ; mais cette entreprise manqua par la présomptueuse impéritie de la Cerda, et coûta près de 14,000 hommes à la chrétienté. La Valette, pour réparer ce désastre, donna la plus grande activité à ses armements, et, grâce à lui, l'ordre se montra plus redoutable que jamais sur mer. Les commandements furent confiés aux chevaliers les plus expérimentés, et chaque jour fut marqué par de nouveaux succès. Soliman, irrité et alarmé par l'audace toujours croissante de cette poignée de chrétiens, jura de les exterminer, fit partager sa fureur à tout son peuple, et prépara l'armement le plus considérable (1565). Le grand maître vit toute l'étendue du danger, et résolut de le braver. A sa voix, plus de 600 chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domestiques courageux, qui devinrent de bons soldats. Les commandeurs, que leurs âges ou leurs infirmités retenaient dans leurs provinces, lui firent passer la meilleure partie de leurs biens. Le pape Pie IV lui fournit une somme de dix mille écus. Philippe II promit des troupes et donna l'ordre à don Garcia de Tolède, vice-roi de Sicile, de pourvoir à la sûreté de Malte. Malheureusement ce secours se fit trop attendre, et la Valette se trouva abandonné à ses propres forces ; mais il sut les tripler en se multipliant lui-même partout, et remplissant tour à tour les fonctions de soldat, de capitaine, d'officier d'artillerie, d'infirmier, d'ingénieur. La flotte turque parut à la hauteur de Malte le 18 mai 1565. Elle était composée de 159 vaisseaux de guerre chargés de 30,000 janissaires et spahis, et suivie d'un grand nombre de bâtiments qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Il y avait dans l'île 700 chevaliers, sans compter les frères servants, et 8,500 hommes, tant soldats de profession qu'habitants enrégimentés. Les Turcs, après avoir, non sans obstacle, opéré leur débarquement, ouvrirent leurs opérations par le siége du fort Saint-Elme, sous la conduite de Mustapha, leur général. Ils firent chaque jour de nouveaux progrès, surtout après l'arrivée du renégat Occhialy et du fameux Dragut, qui leur amenèrent des renforts. Les chevaliers chargés de la défense du fort savaient combien il était important de faire une vigoureuse résistance pour donner au vice-roi de Sicile le temps d'arriver. Mais ils se laissèrent aller plus d'une fois au découragement, et eurent besoin d'être ranimés par le grand maître, qui, n'étant point enfermé avec eux, dirigeait néanmoins tous leurs mouvements, leur faisait sans cesse passer des recrues, des vivres et des munitions, leur adressait tantôt des exhortations, plus souvent des reproches, et tirait continuellement du fort Saint-Ange et de l'île de la Sangle sur les assiégeants. Tout cela n'empêcha pas le fort Saint-Elme de tomber, après un mois d'une lutte opiniâtre, au pouvoir des Turcs, qui crurent intimider les chrétiens par d'atroces barbaries. Le grand maître, par représailles, fit égorger tous ses prisonniers, et défendit expressément d'en faire d'autres à l'avenir : c'était annoncer qu'il n'espérait son salut que de la victoire. Tous les forts de l'île furent bientôt investis et pressés à la fois par les infidèles, qui avaient perdu, il est vrai, le brave Dragut, mais qui voyaient encore à leur tête Mustapha et son collègue Piali. La Valette, auquel le vice-roi de Sicile venait enfin d'envoyer un secours de 600 hommes, sut faire tête à ses deux puissants adversaires, en créant sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque, en s'exposant lui-même aux plus grands dangers, en relevant par son incroyable fermeté d'âme le courage souvent abattu de ses compagnons, et en travaillant à reconstruire les retranchements endommagés par le feu de l'ennemi. Pendant cette héroïque défense, don Garcia, si longtemps attendu, entra dans Malte avec 6,000 hommes. Les Turcs effrayés se rembarquèrent avec précipitation. Mais, ayant appris combien était faible le renfort qui avait causé leur terreur panique, ils revinrent à la charge. Il fallut toutefois employer le bâton pour leur faire quitter leurs vaisseaux. Ils combattirent mollement et livrèrent aux chevaliers une facile victoire. Ainsi fut terminée, au bout de quatre mois, ce fameux siége de Malte, qui avait coûté aux infidèles plus de 30,000 hommes, suivant Vertot, ou 20,000 seulement d'après de Thou. La perte des chrétiens fut considérable aussi, et le grand bourg de Malte, après sa délivrance, ressemblait à une place emportée d'assaut, pillée et abandonnée par l'ennemi. Cependant un mouvement de joie électrique se répandit dans toute la chrétienté avec le nom glorieux de la Valette. Le pape Pie IV offrit le chapeau de cardinal au grand maître qui le refusa, probablement parce qu'il ne voulait pas abaisser sa dignité de souverain en acceptant un rang dans la cour d'un prince étranger. Non content d'avoir sauvé Malte, il entreprit de la mettre en état de défense pour l'avenir, de relever toutes les places détruites, et de bâtir sur l'emplacement du fort Saint-Elme une ville nouvelle, nommée *la Cité Valette*. Ses derniers jours furent empoisonnés par le chagrin que lui causèrent quelques démêlés avec Rome, et en outre, le libertinage et l'insubordination de quelques chevaliers espagnols. Il eut recours au plaisir de la chasse pour dissiper sa profonde mélancolie, et fut frappé d'un coup de soleil dont il mourut en 1568.

VALETTE (BERNARD DE LA), frère du duc d'Épernon, naquit, en 1553, de Jean de la Valette, mestre de

camp de cavalerie légère. Busbec le fait petit-fils d'un notaire. L'abbé le Gendre le dit issu d'un capitoul de Toulouse; et dans l'un ou l'autre cas, l'origine de la maison de la Valette ne serait pas fort ancienne. La vie de Bernard, ayant été plus guerrière que politique, ne présente que des faits militaires. Il se distingua surtout dans les guerres du Piémont, fut nommé gouverneur du Dauphiné en 1583, gouverneur de Provence en 1587, et devint aussi amiral de France. Cette charge, qui fut longtemps donnée à des généraux de terre, passa successivement au duc d'Épernon et au duc de la Valette. Bernard avait été blessé au siége de Valensole; il fut tué à celui de Roquebrune près de Fréjus, le 11 février 1592. Il n'avait que 39 ans, et mourut sans laisser de postérité de sa femme, Anne de Batarnay.

VALETTE (Bernard, duc de la), fils du duc d'Épernon, né à Angoulême en 1592, se signala en 1636 contre les Espagnols qui étaient entrés dans le pays de Labour, et ensuite contre les *croquants*, paysans révoltés de la Guienne, dont le nombre et l'audace inquiétaient le gouvernement. Il était colonel général de l'infanterie dans l'armée qui, sous les ordres de Condé, passa la Bidassoa en 1638, et il fut chargé de diriger l'assaut qui devait être donné à Fontarabie. Il temporisa, prétendant que la brèche n'avait pas assez de largeur, et reçut du prince de Condé, qui se défiait de son courage ou de sa fidélité, l'ordre de se retirer dans un quartier général éloigné et de céder son poste à l'archevêque de Bordeaux. Il obéit; mais avant que l'assaut pût être donné, une armée espagnole force les lignes françaises que Sourdis et Condé abandonnent précipitamment pour regagner leurs vaisseaux. La Valette, resté dans les lignes, rallie les débris de l'armée, les conduit à Bayonne, et se voit imputer le revers de Fontarabie. Il publie, pour se justifier, un écrit, dont Condé fait paraître une ample réfutation. Enfin l'ordre lui est intimé de la part du roi de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Mais craignant avec raison la colère de Richelieu, qui s'est engagé publiquement à faire contre lui l'office de procureur général si le cas y échoit, il se sauve en Angleterre; et là il consigne en toute sûreté sa justification dans un nouvel écrit. Pendant ce temps, on instruit son procès en France, et on établit pour le juger un tribunal extraordinaire, présidé par le roi lui-même, et composé de ducs et de pairs, de conseillers d'État, de tous les présidents à mortier et du doyen du parlement. Il était bien surprenant de voir un roi assis au rang des juges; mais ce qui le fut davantage encore, ce fut la chaleur qu'il montra dans cette affaire. Le rapport fait et les conclusions du procureur général Molé entendues, on alla aux opinions, et le roi prit lui-même les voix. Les membres du parlement, de gré ou de force, furent de l'avis des conclusions, après avoir demandé, pour la plupart, que l'affaire ne fût point traitée dans le conseil, mais renvoyée au parlement, puisque l'accusé était duc et pair. Le président de Bellièvre fut celui qui montra le plus de dignité. Il exprima hautement combien ce lui semblait une chose inconvenante qu'un roi acceptât le rôle de juge, et, sommé d'opiner sur le fond, il déclara n'avoir pas d'autre avis à donner. Les conseillers d'État, les ducs et pairs, le chancelier, le cardinal et le roi opinèrent dans le sens des conclusions. La séance terminée, le roi appela les présidents et le doyen du parlement, et leur adressa ces singulières paroles : « Je suis fort mécontent de vous. Vous me désobéissez toujours. Ceux qui disent que je ne puis pas donner les juges qu'il me plaît à mes sujets, quand ils m'ont offensé, sont des ignorants qui sont indignes de posséder leurs charges. » Le lendemain, un arrêt du conseil ordonna que le duc de la Valette serait pris au corps et amené à la Bastille, sinon ajourné à son de trompe; que cependant ses biens seraient saisis, etc. Les juges par commission ne tardèrent pas à se réunir dans le cabinet du roi. Le procureur général Molé requit dans ses conclusions que le duc de la Valette fût déclaré criminel de lèse-majesté, coupable de trahison, de lâcheté, de désobéissance, condamné à être décapité et ses biens confisqués. Tous les juges-commissaires furent de l'avis des conclusions, excepté encore le président Bellièvre. Cette sentence inique fut exécutée en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne (1639). Après la mort de Louis XIII, que venait de précéder celle de Richelieu, la Valette rentra en France, et fit casser par le parlement l'arrêt rendu contre lui (1643). Il succéda à son frère dans le gouvernement de la Guienne, et fut aussi gouverneur de Bourgogne; mais il s'embarrassa peu de faire estimer sa vie et aimer son administration. Il mourut à Paris en 1661. On trouve à la Bibliothèque du roi, à Paris, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *Procès criminel fait au duc de la Valette ès années* 1638 et 1639, in-fol. Une relation de ce procès a été imprimé dans le 2e vol. des *Mémoires de Montrésor.*

VALETTE (Louis de NOGARET, cardinal de la), frère du précédent, né le 8 février 1593, fut d'abord abbé de Saint-Victor de Marseille, puis archevêque de Toulouse. Il suivit quelque temps le parti de Marie de Médicis et l'abandonna pour s'attacher au cardinal ministre, dont il devint l'esclave le plus dévoué. Au reste, il était aussi celui du capucin Joseph, et méritait bien l'épithète de *cardinal-valet* que lui donnait son père, le duc d'Épernon. Dans cette fameuse *journée des dupes*, qui vit chanceler un moment la fortune de Richelieu, ce fut la Valette qui lui donna le conseil de suivre le roi à Versailles et de tenter un dernier effort, qui fut heureux, comme on a pu le voir ailleurs. La Valette obtint de Richelieu, en 1635, le commandement d'une armée composée de 18,000 hommes et de 6,000 chevaux, qui fut envoyée en Allemagne et se joignit à celle du duc de Weimar. Ce général conserva la principale autorité et laissa volontiers tous les honneurs au cardinal. Les deux armées réunies attaquèrent avec succès le camp de Galas devant la ville de Deux-Ponts, et forcèrent Mansfeld à lever le siége de Mayence. Mais le cardinal s'était peu occupé des moyens de faire vivre les soldats au delà du Rhin, et se vit obligé de ramener en France une armée qui allait périr ou se dissoudre, et qu'il ne put empêcher d'être entamée dans sa retraite. Arrivé à Paris, il prit part au plan d'une nouvelle campagne; mais il reçut de Rome un bref qui lui défendait, en sa qualité de prélat catholique, de partager désormais le commandement avec un prince luthérien. Ce bref demeura toutefois sans exécution, grâce aux humbles

remontrances de Richelieu et de Louis XIII. La Valette rentra en Allemagne avec une armée de 18,000 hommes (1637), et fit une campagne assez heureuse. L'année suivante, il remplaça le maréchal de Créqui dans le commandement de l'armée d'Italie, et commença par conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec la duchesse de Savoie; mais il ne fut pas heureux cette fois comme général. Cependant il venait de prendre Chivas et de battre les Espagnols lorsqu'il mourut de la fièvre à Rivoli, le 28 septembre 1639. Il venait d'accepter avec une lâche résignation l'arrêt qui condamnait son frère à être décapité. La servilité ne fut pas son seul défaut; il y joignit un grand désordre de mœurs, beaucoup d'avidité, de prodigalité et d'orgueil. Les *Mémoires* de sa *Vie* par Jacques Talon, ont été imprimés sous ce titre : *Mémoires de Louis de Nogaret, cardinal de la Valette, général des armées du roi en Allemagne, Lorraine, Flandre et Italie, années* 1635-39, Paris, 1772, 2 vol. in-12.

VALETTE (Louis de THOMAS de la), 7e supérieur général de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, était destiné par ses parents à entrer dans l'ordre de Malte et à servir dans la marine royale, mais sa piété le conduisit à embrasser la vie religieuse. Il fut nommé, en 1710, directeur de l'institut de Paris, puis, en 1730, supérieur de la maison de Saint-Honoré, et en même temps assistant du général, qu'il remplaça plus tard, non sans avoir fait une vive résistance. Les sollicitations pressantes de M. Vintimille, archevêque de Paris, et du cardinal de Fleury, les ordres du roi lui-même, furent nécessaires pour le fléchir. Son gouvernement, d'abord assez tranquille, fut un peu troublé par la bulle *Unigenitus*. Le père la Valette, après avoir résisté longtemps aux instances de Boyer, évêque de Mirepoix et ministre de la feuille des bénéfices, fit enfin recevoir cette bulle, dans l'assemblée de 1746, comme une loi d'économie qui défendait l'usage du livre des *Réflexions morales*. Ce genre d'acceptation ne satisfit aucun parti; mais la cour eut la sagesse de s'en contenter. La Valette employa dès lors son esprit conciliant à réparer les maux dont avait souffert sa congrégation. Il mourut en 1772, après avoir donné à l'Église l'exemple de toutes les vertus. Il n'y a d'imprimé de lui que ses lettres circulaires pour la convocation des assemblées générales de l'Oratoire.

VALETTE (le P. la), jésuite, qui s'est acquis une célébrité honteuse comme partie principale dans la banqueroute frauduleuse qui occupa le parlement de Paris en 1759 et 1760, et fournit contre la société quelques arguments de plus pour motiver sa suppression, était depuis 1747 supérieur des missions de la Martinique, et associé avec un juif établi à la Dominique. Il faisait le monopole du commerce de ces îles, lorsqu'en 1753, sur la plainte des habitants, le ministère le rappela. Peu après sa société obtint qu'il fût renvoyé à son poste, moyennant promesse de ne plus se mêler d'affaires commerciales. Il repartit avec le titre de visiteur général et de préfet apostolique, et il n'en recommença pas moins à équiper des vaisseaux. Ils tombèrent aux mains des Anglais, et furent vendus : sous ce prétexte, et pour une valeur de 1,200,000 francs qu'avait produite aux Anglais la vente de leur prise, le père la Valette déclara une faillite d'environ 3 millions. Le père Sacy, procureur des missions de Paris, et correspondant de la Valette, fut impliqué avec lui dans les poursuites des parties lésées; en vain obtinrent-elles contre eux deux sentences déclarées exécutoires contre toute la société établie en France; « Il était, dit Voltaire (*Histoire du parlement de Paris*, ch. 48), aussi difficile de faire payer la société que d'avoir de l'argent des deux jésuites Sacy et la Valette. »

VALETTE (Siméon FAGON, dit), né à Montauban en 1719, quitta sa patrie, jeune encore, par suite de la proscription judiciaire de son père, et depuis lors mena une vie errante. Voltaire lui donna quelque temps asile en 1759, lui fit raconter ses malheurs et les embarras de sa vie, et, d'après ce récit, conçut l'idée du *Pauvre diable*. Vers 1760, Valette revint à Montauban, et y donna des leçons de mathématiques à un prix médiocre. Il mourut dans les environs de cette ville en 1801. Parmi ses ouvrages on distingue : *La trigonométrie sphérique résolue par le moyen de la règle et du compas*, 1757, in-8°. On lui doit encore : *l'Astronomie*, poëme, dans le *Mercure*, janvier 1769. Il a inséré plusieurs autres pièces de poésie dans le même journal, de mai 1744 à 1773, et peut-être plus tard.

VALGUARNERA (Mariano), littérateur, né en 1564, d'une famille noble de Palerme, embrassa l'état ecclésiastique, fut en grande considération auprès d'Urbain VII. Mongitore, qui en fait un portrait flatteur, le peint comme un homme très-instruit dans la philosophie, la théologie et les mathématiques, comme un polyglotte, enfin comme un poëte qui faisait des vers italiens, latins et grecs. Cependant l'essai le plus important qu'il nous ait laissé de son talent appartient à l'érudition historique : c'est le seul que nous citerons; il a pour titre : *Discorso dell' origine e dell' antichità di Palermo et de' primi abitatori della Sicilia et dell' Italia*, Palerme, 1614, in-4°. Valguarnera mourut en 1634.

VALHUBERT (Jean-Marie ROGER), général de brigade, né à Avranches, le 21 mai 1765, d'une famille honorable, reçut une éducation soignée, qu'il dirigea d'abord, contre le vœu de sa famille, vers l'état militaire, et se présenta aux examens pour être reçu dans l'artillerie; mais les préjugés et les ordonnances de cette époque exigeant qu'on fût noble pour servir dans cette arme, il n'y fut point admis. Dans son dépit, le jeune Valhubert voulut, dit-on, s'expatrier : mais ensuite son amour pour ses parents le retint, et il entra comme simple soldat dans le régiment de Rohan-Soubise, infanterie. Revenu dans ses foyers au moment de la révolution, il en adopta les principes avec d'autant plus d'enthousiasme que ce qui lui était arrivé avait laissé des traces dans son esprit; aussi se rangea-t-il avec le plus grand empressement parmi les défenseurs de la patrie. Nommé par ses camarades chef du premier bataillon de la Manche, il se rendit à l'armée du général Rochambeau, où bientôt il se fit remarquer de la manière la plus distinguée. Valhubert suivit Luckner dans la Belgique, et associa son nom à ceux des braves défenseurs de Lille. Entré en vainqueur dans la citadelle d'Anvers, il se distingua, en 1793, sur le champ de bataille de Lawfelt,

et sut maintenir dans son corps la discipline qui était exilée de l'armée du Dumouriez. Pressé par l'ennemi, dans les murs du Quesnoy, il imposa par sa fermeté aux désorganisateurs qui agitaient cette place, et il les fit désarmer. Ayant été fait prisonnier par les Autrichiens et conduit en Hongrie, il consacra à l'étude de la guerre, des jours que des revers, précurseurs de tant de triomphes, rendaient un moment inutiles à la France. Lorsque Valhubert fut rendu, il fut placé à la tête de la 28e demi-brigade, cette fidèle amie de la victoire, et avec elle il enleva la formidable position du Simplon, le 28 thermidor an VII, malgré des efforts inouïs de la part des Autrichiens. Valhubert entre en Italie; l'armée française arrive; le passage du Pô se prépare. Le général Mainoni, Valhubert, et quelques autres braves, se jettent dans une barque, franchissent le fleuve, et le succès de leur audace amena celui de l'armée qu'ils précédaient. Deux jours après, le 19 prairial an VIII, Valhubert fondit seul sur un gros d'Autrichiens; ils étaient plus de cent : la terreur s'étant emparée d'eux, ils mirent bas les armes, et se rendirent prisonniers. A Montebello, le colonel Valhubert fit des prodiges à la tête de ses grenadiers contre la cavalerie ennemie. Son régiment resta exposé longtemps, à Marengo, au feu le plus meurtrier. Grièvement blessé à cette journée célèbre, il ne voulut point quitter le champ de bataille, et continua pendant toute l'action de montrer le sang-froid le plus rare. Enfin, au passage du Mincio, un boulet le renversa et le priva de la voix; on le pressa de se retirer, ce fut en vain; il se fit remettre à cheval, et continua de combattre, bien qu'il ne pût plus commander. Le premier consul Bonaparte lui décerna une arme d'honneur et une gratification de 12,000 francs, Valhubert partagea les 12,000 francs avec sa demi-brigade. En 1804, il fut élevé au rang de général de brigade. Passé du camp de Boulogne à la grande armée, pour repousser l'agression de l'Autriche, il combattit à Austerlitz dans la division de Suchet, à jamais célèbre par cette manœuvre brillante qui sépara l'aile droite des Russes du centre de leur armée. L'ordre du jour prescrivait de ne point dégarnir les rangs pour enlever les blessés. Valhubert, renversé dans cette journée par un éclat d'obus qui lui fracassa la cuisse, cria à ses soldats qui s'avançaient pour l'enlever : Arrêtez, mes amis, souvenez-vous, de l'ordre du jour; vous me relèverez après la victoire. La blessure était mortelle. A ses derniers moments, il écrivit à l'empereur pour protester de son dévouement à la patrie et du regret de n'avoir pas assez fait pour elle et pour la gloire de son chef. Il lui recommandait sa mémoire, et sans rien demander pour sa famille il se bornait à lui rappeler qu'il en avait une. Ses soldats lui élevèrent un monument dans les plaines de la Moravie, et Napoléon, par un décret impérial, donna le nom de Valhubert à une des places de Paris.

VALIERO (Augustin), cardinal et littérateur, naquit à Venise le 7 avril 1531. Après avoir fait ses cours, il s'appliqua avec un soin particulier à la langue latine et aux études ecclésiastiques. En 1561, son oncle Bernard Navagero l'appela à Rome; puis il lui céda l'évêché de Vérone, où Valiero se rendit, et ses exemples furent aussi édifiants que sa prédication était instructive. Il s'était tellement exercé dans la langue latine, qu'il la parlait beaucoup plus facilement que la sienne. Il avait connu à Rome le cardinal Borromée, dont il était estimé. En 1583, Grégoire XIII le fit membre du sacré collège, et l'appela à Rome pour le charger de présider différentes congrégations. Clément VIII lui conféra l'évêché de Palestrine. L'interdit lancé par Paul V contre les Vénitiens l'affecta au point qu'il mourut de chagrin, le 24 mai 1606. Ses ouvrages sont : *De cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4°; *Gli antichi monumenti de' vescovi di Verona*; la *Vita di san Carlo Borromeo*; *Trattato de' doveri de' Vescovi*; *Trattato de' doveri de' cardinali*; *Memoriale di Agostino Valiero sopra gli studi a un senatore convenienti*, etc., Venise, 1803, in-4°.

VALIERO (André), sénateur, de la même famille que le précédent, naquit à Venise. Il rendit des services importants à sa patrie et à la littérature. Nous avons de lui l'*Historia della guerra di Candia*, en huit livres, Venise, 1679, in-4°.

VALIERO (Bertuccio) fut élu doge de Venise, en 1656, pour remplacer François Cornaro. Son règne fut illustré, dès son ouverture, par la grande victoire que remportèrent les Vénitiens sur Sinan-Pacha, le 26 juin 1656, à l'entrée des Dardanelles. Treize galères, six vaisseaux et cinq galéasses tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui perdirent, il est vrai, leur amiral Laurent Marcello. La conquête de Tenedos et de Lemnos fut la conséquence de cette victoire; mais ces deux îles furent reprises par les Turcs l'année suivante. Pour obtenir du pape Alexandre VII qu'il assistât la république dans sa guerre contre les infidèles, Valiero et le sénat de Venise consentirent, en 1657, à rappeler les jésuites après 50 ans d'exil. Bertuccio Valiero mourut en 1658. Jean Pesaro lui fut donné pour successeur.

VALIERO (Sylvestre), fils du précédent, fut doge de Venise, en 1694, après François Morosini, et pendant la guerre glorieuse des Vénitiens contre les Turcs. La prise de Citelut en Dalmatie, et celle de Scio dans l'Archipel illustrèrent la première année de son règne; mais Scio fut reprise l'année suivante par les Turcs, après la défaite du capitaine général Antonio Zeno. Pendant trois ans, les Vénitiens ne purent engager la flotte turque à combattre. Toutes les forces des Ottomans étaient alors dirigées vers la Hongrie pour repousser l'attaque du prince Eugène. Les victoires de ce héros procurèrent aux chrétiens le traité glorieux de Carlowitz, ratifié à Venise, le 7 février 1699, par lequel la république acquit la souveraineté de la Morée avec les îles d'Égine et de Sainte-Maure. Sylvestre Valiero survécut encore une année à ces conquêtes. Il mourut le 5 juillet 1700. Louis Mocenigo lui succéda.

VALIGNANI (Alexandre), missionnaire, né en 1537, à Chieti, d'une famille noble, se fit jésuite en 1566, et fut envoyé, en 1573, par François Borgia aux Indes orientales, où il s'acquitta, avec beaucoup de zèle, des fonctions de visiteur et de provincial. Ce missionnaire était un homme très-robuste, et d'une taille athlétique; les voyages les plus pénibles et les plus rudes travaux ne purent le rebuter. Après avoir parcouru plusieurs fois le Japon et la Chine, toujours plein d'ardeur pour amener à la foi chrétienne les habitants de

ces contrées, il mourut à Macao, le 20 janvier 1606. Brigantini, dans la préface des *Lettres écrites du Japon* par les jésuites, imprimées en portugais, appelle Valignani l'apôtre de l'Orient. Ce dernier a laissé les ouvrages suivants : *Commentarii ad Japonios et ad cæteras Indiæ nationes Christianæ fidei mysteriis imbuendas, libri duo,* dans la *Bibliothèque* de Possevin, dont ils forment les livres X et XI; *Apologia pro societate Jesu; Martyrium Rodulphi Aquavivæ et quatuor sociorum ejus ex societate Jesu*, Prague, 1585: il y en a une édition imprimée à Rome en italien; *Litteræ de statu Japoniæ et Chinæ ab anno 1580 ad 1599*, Anvers, 1603, in-12. On attribue encore à Valignani l'ouvrage intitulé : *De Chinensium admirandis*, cité par le P. Jarric, *Trésor de l'Inde*.

VALIN (René-Josué), né à la Rochelle en 1695, y fut avocat, procureur du roi, du corps de ville et de l'amirauté, et membre de l'Académie; il se distingua par des ouvrages savants, utiles et écrits dans un style assez correct. Ce digne magistrat mourut en 1765. On a de lui : un *Commentaire* sur la *Coutume de la Rochelle et du pays d'Aunis*, la Rochelle, 1750, 3 vol. in-4° : on y trouve un bon *Traité* sur le droit commun coutumier; *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1681*, la Rochelle, 1760, 2 vol. in-4°; *Traité des prises*, la Rochelle, 1762, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages et principalement le second jouissent d'une estime méritée.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri du TROUSSET de), né à Paris en 1653, fut un de ces littérateurs titrés qui, sous le règne de Louis XIV, n'ayant ni un talent remarquable ni une grande naissance, jouaient le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs. Il avait peu d'instruction, et il s'en ressentit toujours. Cependant il acquit, par de petits vers et par des morceaux de prose de courte haleine, la réputation d'homme de goût. Il remplaça Racine à l'Académie française, et fut admis en 1721 à l'Académie des sciences comme amateur de physique et de mathématiques. Boileau, dont il était le collègue dans la charge d'historiographe, lui adressa la XI° *satire* sur le vrai et le faux honneur. Valincour entra dans la maison du comte de Toulouse en qualité de gentilhomme, devint secrétaire de la marine, puis secrétaire des commandements de son patron, et combattit à ses côtés à la bataille navale de Malaga. Il mourut en 1730. On lui doit : *Lettres de la marquise de*** sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12, réimprimées avec ce roman de Mme de la Fayette, 1807, in-8°; *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1668, in-12; quelques *Odes* d'Horace traduites en vers; des *stances*, des *contes*, etc.

VALKENBURG (Dirck ou Thierry), peintre, né à Amsterdam en 1675, mort en 1721 d'une attaque d'apoplexie, attribuée aux chagrins que lui causa sa femme, peignait le portrait avec goût. Son coloris était juste et vrai, sa touche était vigoureuse, et il avait le mérite de saisir la ressemblance; mais c'est surtout par ses tableaux de nature morte qu'il obtint la réputation qu'il a conservée. Parmi les plus remarquables, on cite un *Lièvre mort*; des *Oiseaux morts*, avec quelques *attributs de chasse*; un *Chat qui tient un coq sous ses pattes*.

VALLA (Laurent), né à Rome en 1406, se livra de bonne heure et longtemps à l'étude de la langue grecque; mais c'est surtout comme latiniste qu'il s'est rendu célèbre. En 1431, après avoir vainement sollicité du pape Martin V l'emploi de secrétaire apostolique, il alla recueillir à Plaisance quelques biens de famille, puis il se rendit à Pavie, où il devint professeur d'éloquence. Il se permit de fréquentes plaisanteries, et même écrivit un pamphlet très-piquant contre Barthole, qui enseignait alors le droit romain dans cette ville; mais ce n'était là que le prélude des combats opiniâtres qu'il devait livrer à plusieurs autres savants. Les querelles littéraires, sans goût, sans décence, sans ménagement, étaient peut-être une des nécessités de cette époque, où l'orgueil du savoir, concentré entre quelques hommes, ne connaissait aucune limite, et où l'on avait assez à faire de polir la latinité du style, sans songer à mettre de la politesse dans les formes de la polémique. Valla ne resta pas longtemps à Pavie. Une peste ayant dispersé les élèves de l'université, il alla enseigner à Milan, à Gênes, à Florence. Bientôt il fut connu du roi d'Aragon, Alphonse, et il le suivit dans ses guerres et ses voyages, de 1435 à 1442, époque où ce prince se rendit maître de Naples. Valla retourna l'année suivante à Rome, et il y termina son ouvrage intitulé : *Declamatio de falso credità et ementità Constantini donatione,* dans lequel il ne ménageait point les prétentions du saint-siége. Le pape et les cardinaux se réunirent pour procéder contre lui; mais averti à temps, il s'enfuit déguisé vers Ostie, passa à Barcelone, et revint à Naples pour la seconde fois. Là, il s'attira de nouvelles tracasseries par les provocations contenues dans ses discours et ses écrits. Barthélemi Fazio, Antoine de Palerme et un prédicateur nommé Antoine de Bitonto, furent ceux qui lui donnèrent le plus de peine. Cependant, au milieu de ces disputes, il écrivait son *Traité des élégances de la langue latine*, en VI livres, ouvrage qui fut adopté par toutes les écoles, et qui continua de faire texte d'enseignement pendant la plus grande partie du 16° siècle. Le roi Alphonse, auquel les études philologiques plaisaient singulièrement, lui donna un diplôme enrichi d'une bulle d'or, dans laquelle il le déclarait illustre en presque toutes les sciences, ainsi qu'en la poétique. Il le nomma de plus son secrétaire, le choisit pour un de ses historiographes, et l'emmena dans son expédition contre les Florentins; mais bientôt il l'engagea à retourner à Naples, où, à peine arrivé, Valla reçut de Nicolas V, élu depuis peu (1447), une lettre qui l'invitait à revenir se fixer à Rome, sous des conditions avantageuses. Le savant philologue, à qui ses querelles avaient rendu le séjour de Naples désagréable, accepta cette proposition avec empressement; mais son sort était de toujours disputer : il disputa donc à Rome contre plusieurs personnages connus, entre autres Pogge, qui lui lança successivement cinq *Invectives*, et, sous le titre d'*Antidote*, une réponse pleine d'emportement. Chose singulière! les deux rivaux dédiaient leurs libelles au pape, témoin passif et curieux de tant d'injures et de calomnies répandues de part et d'autre. Valla, quoiqu'il eût été nommé secrétaire apostolique et chanoine de Latran,

retourna dans ses dernières années à Naples, où, toujours bien accueilli par Alphonse, il mourut en 1457. L'édition de ses *OEuvres*, Bâle, 1543, contient tout ce qu'il a écrit, excepté son *Histoire de Ferdinand d'Aragon*, et ses traductions latines de *Thucydide*, Lyon, 1543; d'*Hérodote*, Paris, 1510, in-4°; des *Fables* d'Ésope, Venise, 1519, in-4°; et enfin de l'*Iliade* d'Homère, en prose, Venise, 1502, in-fol. Tiraboschi a donné sur Valla une *Notice*, que Ginguené a reproduite (*Histoire littéraire d'Italie*, t. III).

VALLA (George), autre érudit du 15e siècle, né à Plaisance, probablement de la même famille que le précédent, fit des cours publics d'éloquence à Milan, à Venise, à Pavie, où il vivait en 1471. Il n'est pas certain qu'il ait été professeur à Ferrare; mais il l'était en 1481 à Venise. Il paraît qu'il fut emprisonné en 1499, pour avoir eu l'imprudence de dire son opinion sur la guerre que se faisaient alors le duc de Milan et Trivulce. Son innocence reconnue, il fut bientôt réintégré dans ses fonctions, mais il survécut peu à son élargissement. Il était savant humaniste et très-versé dans toutes les sciences naturelles et dans la médecine en particulier, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son principal ouvrage est une sorte d'encyclopédie des connaissances du 15e siècle, qui atteste une instruction immense, quoique informe et gâtée par bien des préjugés; il est intitulé : *Georgii Vallæ Placentini viri clariss. de expetendis et fugiendis rebus opus*, 2 vol. in-fol., belle et unique édition, donnée en 1501 à Venise, chez les Aldes, par son fils Jean-Pierre Valla.

VALLA (Nicolas), jurisconsulte français, dont le véritable nom est *du Val* ou *Duval*, mais qui n'est connu que par un ouvrage où son nom est ainsi latinisé, vécut au 16e siècle, et fut conseiller au parlement de Paris, puis à celui de Rennes. Cet ouvrage, qui est estimé, a pour titre : *De rebus dubiis et quæstionibus in jure controversis tractatus viginti*. La 4e édition est de Paris, 1583, in-8°; et la 5e d'Arnheim, 1638, in-4°.

VALLA (Joseph), oratorien, né à Lhôpital dans le Forez, professa les humanités, la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation. Il enseignait à Lyon lorsque, pour remplir les vues de l'archevêque, M. Montazet, il composa ses *Institutiones theologicæ*, 1782, 6 vol. in-12, 2e édition, avec des corrections; et ses *Institutions philosophiques*, 1783, 5 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois. Le premier de ces ouvrages essuya d'assez vives critiques, qui ne l'empêchèrent pas d'être adopté dans plusieures écoles de France et même d'Italie : il est vrai qu'après la mort de Montazet, il fut mis à l'*index* (1792). Le second, où, pour plaire à son patron, l'auteur admit d'abord le système des idées innées, est purgé de cette erreur dans les éditions données après la mort du prélat. Valla mourut à Dijon en 1790. Il est, avec le P. Guibaud, son ami, le principal auteur du *Dictionnaire historique et critique*, imprimé à Troyes par les soins de l'abbé Barral.

VALLA (Nicolas). *Voyez* **VALLE** (Nicolas Della.)

VALLANCEY (Charles), ingénieur anglais, mort dans un âge très-avancé vers les premières années du 19e siècle, s'était lié de bonne heure avec le marquis de Townshend d'une amitié qui fut le principe de son avancement. Ce seigneur ayant été nommé vice-roi d'Irlande, lui donna la place d'ingénieur en chef de ce royaume. Outre quelques ouvrages sur son art, on lui doit entre autres : *Grammaire de la langue hiberno-celtique*, 1773, in-4°; 2e édition, augmentée, 1781; *Essai ayant pour objet d'éclaircir l'histoire ancienne des Iles Britanniques*, 1786, in-8°.

VALLARSI (Dominique), savant ecclésiastique, né à Vérone le 13 novembre 1702, se livra aux études sacrées et aux langues grecque et hébraïque. Il reçut de Benoît XIV un bénéfice dans le diocèse de Vicence, fut nommé réviseur au saint-office pour les langues orientales et agrégé à différentes sociétés savantes. Il mourut à Vérone en 1771. Son principal titre à l'estime des savants est l'édition qu'il a donnée des *OEuvres* de saint Jérôme, Vérone, 1734, 12 vol. in-fol.; Venise, 1756, 24 vol. in-4°.

VALLE (Jérôme), poëte, né à Padoue, est surtout connu par son ouvrage sur la passion de J. C., intitulé *Jesuida*. C'est un poëme publié sans nom d'auteur, à Bâle, en 1551, in-fol., mais qui l'avait été déjà sous le nom de Valle à Leipzig et à Vienne en 1510, in-4°, et qui le fut plus tard à Anvers. Ce poëte vivait encore en 1457.

VALLE (André Della), architecte, né à Padoue dans le 16e siècle, fit construire sur ses dessins, la *Chartreuse* que l'on voit à deux milles de cette ville, et dont les proportions et l'ensemble sont très-remarquables.

VALLE (Nicolas Della), que Bayle appelle *Valla*, mort à Rome en 1473, avant la fin de sa 22e année, était, selon Vossius, docteur en droit et chanoine de Saint-Pierre à Rome. Il a laissé deux traductions : l'une de près de la moitié de l'*Iliade*, imprimée, mais par fragments, en 1474 et en 1510, in-4°; l'autre des *Opera et dies* d'Hésiode, Bâle, 1518, in-4°, et dont il y a plusieurs éditions.

VALLE (Pierre Della), voyageur, né à Rome le 2 avril 1586, cultiva les lettres et la poésie avec assez de succès et fut admis dans l'Académie des Humoristes. Mais le désir de se signaler dans la carrière militaire le fit entrer au service, lorsque les différends survenus entre le pape et les Vénitiens, et ensuite les troubles qui s'élevèrent après la mort de Henri IV, roi de France, donnèrent lieu de supposer que la guerre éclaterait bientôt. Plus tard il s'embarqua sur une flotte espagnole qui, en 1611, combattit les Barbaresques sur les côtes d'Afrique. Mais, dit-il, ce furent plutôt des escarmouches que de véritables combats. De retour à Rome, une contrariété qu'il éprouva, de se voir supplanté dans ses amours par un rival heureux, lui inspira le dessein d'aller à Naples consulter le docteur Mario Schipono, son ami, sur le projet de visiter les lieux saints, et d'autres pays de l'Orient. Après avoir entendu la messe dans une église de Naples, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, dont il jura de toujours porter le titre; en effet, il ajouta constamment à son nom celui d'*il Pellegrino*. S'étant embarqué à Venise, le 8 juin 1614, il gagna par mer Constantinople, puis l'Égypte; ensuite il alla par terre du Caire à Jérusalem, et de là à Damas, Alep, Anah sur le bord de l'Euphrate, et enfin à Bagdad. La curiosité le conduisit à Hillah, où sont les ruines de

Babylone, et dans d'autres lieux du voisinage. Revenu à Bagdad, il y devint amoureux de Sitti Maani Gioerida, jeune Assyrienne chrétienne, âgée de 18 ans, née à Mardin, et qui, à l'âge de 4 ans, avait été emmenée de cette ville par ses parents, dépouillés de leurs biens par les Curdes. Della Valle épousa Sitti Maani, en 1616, et partit avec elle pour la Perse, passant par Hamadan. Le roi n'était pas à Ispahan, de sorte que della Valle courut chercher ce monarque à Ferhabad, sur les bords de la mer Caspienne; mais il ne le trouva qu'à Escreff, ville située un peu plus à l'est. Deux raisons l'engageaient, dit-il, à demeurer quelque temps à la cour : la première, c'est qu'il avait un désir extrême de servir dans la guerre contre les Turcs, que tout annonçait comme prochaine; le second était d'obtenir des avantages en Perse pour les chrétiens persécutés dans les États ottomans. Della Valle fut très-bien accueilli par Schah Abbas, et il suivit ce monarque jusqu'à Ardebil, où l'armée s'était rassemblée. Les Persans furent vainqueurs dans une bataille sanglante et bientôt dictèrent la paix aux Turcs. La femme de della Valle l'avait suivi dans toute ses courses : il la dépeint comme une véritable amazone à cheval, et que ni le sang, ni le bruit du canon n'épouvantaient. Le 1er octobre 1621, il partit d'Ispahan, visita les ruines de Tchehelminar ou Persépolis, et alla par Chyraz à Lar, d'où il gagna les bords du golfe Persique. Les contrariétés qu'il éprouva dans ce voyage, et l'influence d'un climat insalubre, affectèrent sa santé et celle de plusieurs personnes de sa suite. Sa femme y succomba, le 30 décembre, à Mina, près du golfe d'Ormus. Della Valle fit embaumer son corps afin de le transporter à Rome. Il aurait voulu s'embarquer à Bender-Ser; mais les Persans, aidés des Hollandais, faisaient le siége d'Ormus; la mer était couverte de vaisseaux de guerre. Il fut obligé de retourner à Lar. Enfin, après la prise d'Ormus, il monta sur un navire anglais qui, le 10 février 1623, surgit à Surate. Della Valle visita successivement Ahmed-Abad, Cambaye, Goa, Canara et autres lieux de la côte, et il alla dans l'intérieur jusqu'à Ikkeri. En novembre 1624, il partit de Goa; le navire toucha d'abord à Mascat, puis entra dans le golfe Persique. Della Valle, débarqué à Bassora, traversa le désert, et entra dans Alep, au mois d'août 1625. Ce fut par Chypre, Malte et la Sicile, qu'il revint à Naples; enfin, il revit Rome le 28 mars 1626. Le pape Urbain VIII, qui avait entendu parler de lui, l'admit bientôt à son audience; della Valle lui présenta ensuite une notice en italien sur la Géorgie, afin d'engager Sa Sainteté à envoyer des religieux en mission dans ce pays. Le pape le nomma son camérier d'honneur; et la congrégation des missions décréta qu'on le consulterait pour la mission de Géorgie, et en général pour toutes les affaires du Levant. Le 23 mai 1627, della Valle fit célébrer, dans l'église d'Ara-Cœli, avec une grande magnificence, les funérailles de sa femme. Il prononça son oraison funèbre. Son émotion fut si vive, en parlant de la beauté de Maani, que ses larmes l'empêchèrent d'achever. Quelques auteurs disent que ses auditeurs partagèrent son affliction, et qu'ils pleurèrent aussi; d'autres prétendent qu'ils se mirent à rire. Cependant ses regrets se calmèrent; et quelque temps après, il épousa une parente de sa femme qu'il avait amenée en Italie. Quoiqu'il eût dépensé une grande partie de son bien dans ses voyages, il tint toujours un grand état de maison; il vivait très-considéré; mais un jour de l'Ascension, il tua, sur la place Saint-Pierre, dans un accès de colère, un cocher pendant que le pape donnait sa bénédiction. Il chercha un asile à Naples : la nature de l'affaire, et l'estime que Sa Sainteté avait pour lui, contribuèrent à le faire rappeler à Rome. Il y mourut le 20 avril 1652. Sa veuve se retira bientôt à Urbin. Outre quelques discours académiques sans importance, on a de lui : *Viaggii descritti in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India,* Rome, 1650, 1653, 3 vol. in-4°; traduit en français, Paris, 1661-63, 4 vol. in-4°; Paris et Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLE (Guillaume Della), cordelier, né à Sienne vers 1730, est l'auteur des *Lettere sanesi sopra le belle arti,* t. II, Rome, 1785, III, ibid., 1786, in-4°, ouvrages entrepris dans le but de prouver que la renaissance des arts en Italie n'est due ni aux Grecs ni aux artistes toscans, leurs disciples, mais que les arts n'ont jamais péri tout à fait en Italie, puisqu'on trouve à Sienne et à Pise une succession non interrompue d'artistes.

VALLÉE (Geoffroy), fameux par son irréligion, né à Orléans dans le 16e siècle, d'une famille considérable, passait pour un des plus beaux hommes de son temps, aimait beaucoup le plaisir et se piquait d'une recherche excessive dans sa toilette. Il avait d'ailleurs peu d'esprit et ne connaissait pas même les premiers principes de l'orthographe. Il s'avisa pourtant de publier ses opinions, qui étaient, non pas l'athéisme proprement dit, mais un déisme très-relâché, dans un écrit de 16 pag. in-8°, sans date, ni nom de ville ou d'imprimeur, sous ce titre : *La béatitude des chrestiens, ou le Fléo de la foy,* etc. L'édition fut supprimée avec tant de soin, qu'on n'en connaît d'autre exemplaire que celui qui servit pour l'instruction du procès. L'auteur convaincu de ne pas jouir de son bon sens, par une contradiction inexplicable, fut néanmoins condamné à être pendu (1572). Cet arrêt fut exécuté en 1574, d'après les réclamations d'un confesseur du faible Charles IX.

VALLÉE (Joseph la), littérateur, né en 1747 près de Dieppe, embrassa jeune la profession des armes, et profita de ses loisirs pour donner au public quelques pièces de poésie et des romans, dont le succès décida sa vocation pour les lettres. Il s'établit à Paris, devint membre de l'Athénée, et concourut à la rédaction d'un grand nombre d'ouvrages. Peu de temps après la création de la Légion d'honneur, dont il fut nommé membre, il obtint la place de chef de division à la grande chancellerie de cet ordre. Ayant perdu sa place à la restauration, il se retira à Londres, où il mourut en 1816. Il joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruction solide et variée, et une grande facilité pour le travail. Nous citerons de lui : *Les bas-reliefs du 18e siècle,* avec des notes, Londres (Paris), 1786, in-12; *Cécile fille d'Achmet III, empereur des Turcs,* ibid., 1788, 2 vol. in-12; réimprimée plusieurs fois; *Le Nègre comme il y a peu de blancs,* ibid., 3 vol. in-12; *Lettres d'un Mame-*

lui, Paris, 1803, in-8°; *Annales nécrologiques de la Légion d'honneur*, ibid., 1807, in-8°; et une foule d'*odes*, d'*épîtres* et de fragments en prose et en vers, lus à la Société philotechnique, dont il fut longtemps le secrétaire.

VALLEMONT (PIERRE LE LORRAIN, plus connu sous le nom d'abbé DE), physicien, numismate et littérateur médiocre, né à Pont-Audemer en 1649, se chargea de deux éducations particulières, dont l'une le retint 10 ans à Versailles. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions de pédagogue, il lisait tous les ouvrages qui paraissaient sur les sciences ou parcourait les jardins du château, examinant les pratiques des jardiniers. C'est ainsi qu'il fut amené à se croire un habile physicien. Il devint antiquaire, sans plus de frais, en fréquentant le cabinet du roi. Lorsqu'il quitta Versailles, il fut attaché, comme professeur, au collége du cardinal le Moine, où il se forma un cabinet de machines, d'objets d'histoire naturelle et de médailles. Il se retira plus tard à Pont-Audemer, où il mourut en 1721. Parmi ses ouvrages on citera : *la Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachés, des voleurs et des meurtriers fugitifs*, etc., Paris, 1693, in-12, fig.; Amsterdam, 1696; Paris, 1709; la Haye, 1722, 1747, 2 vol. in-12; *Éléments de l'histoire, ou ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière*, Paris, 1696, 2 tomes in-12; 1729, 4 vol. in-12; 1758, 5 vol. in-12; *Suite des médailles impériales*, ibid., 1706, in-12.

VALLERIOLE (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier dans les premières années du 16e siècle, exerça son art à Valence en Dauphiné, puis à Arles, où il avait été appelé par le vœu des magistrats et des citoyens en 1544, pour s'opposer aux progrès d'une épidémie. Il mérita par son zele le titre de patricien et s'établit dans cette ville, d'où il passa, en 1572, sur la demande du duc de Savoie, à l'université de Turin, pour y remplir les fonctions de premier professeur en médecine. Il y mourut en 1580. Nous citerons de lui : *Enarrationes et Responsiones medicinales*, Lyon, 1554, in-fol.; *Loci communes medici*, ibid., 1562, in-fol.; *Tractatus de peste*, ibid., 1566, in-16. — Son fils, NICOLAS VALLERIOLE, suivit la même carrière, publia deux *Traités sur la peste*, et mourut en 1631. — Son arrière-petit-fils, PIERRE VALLERIOLE, était avocat et consul d'Arles en 1726.

VALLERIUS. *Voyez* **WALLERIUS.**

VALLES ou **VALESIO** (FRANÇOIS), surnommé *Covarruvias*, du lieu de sa naissance dans la Castille-Vieille, professa la médecine à Alcala de Henarrès, devint médecin de Philippe II, et se fit une grande réputation par l'érudition qu'il déploya dans plusieurs ouvrages, où il cherchait à concilier les idées des médecins grecs et arabes. Parmi ses écrits, dont la plupart ont eu de nombreuses éditions, on citera : *In IV libros meteorolog. Aristotelis comment.*, Alcala, 1558, in-8°; *Comment. in Galeni artem med.*, 1569, in-8°; *De urinis, pulsibus et febribus*, 1569, in-8°; *Methodus medendi, in IV lib. divisa*, 1589, in-8°.

VALLET (PIERRE), jardinier de Henri IV, est auteur d'un ouvrage qui eut beaucoup de succès, et qui est aujourd'hui tout à fait oublié : *le Jardin du roi très-chrétien Henri IV*, Paris, 1608, in-fol.; seconde édition, 1650, sous le titre de *Hortus regius*, avec 75 pl.

VALLET (PAUL-JOSEPH), lieutenant général de police à Grenoble, mort dans cette ville en 1790, fut, suivant la *Bibliothèque du Dauphiné*, édition de 1797, un homme studieux et recommandable par ses vertus domestiques. On a de lui : *Plusieurs articles* de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12; l'*Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12, et quelques ouvrages polémiques devenus sans intérêt.

VALLETTA (JOSEPH), né le 6 octobre 1636 à Naples, dut sa réputation à son extrême avidité d'apprendre. Il se forma une bibliothèque de 18,000 vol., la plus riche qu'eût jusque-là possédée un particulier. Invité par le duc de Toscane à venir occuper un siége au sénat de Florence, il ne voulut point quitter sa patrie, où il jouissait d'une haute considération, et mourut le 7 mai 1714. Le *Giornale de' lett. d'Italia*, t. XXIV, page 49-105, contient de longs détails sur Valletta et sur sa bibliothèque. Il avait traduit quelques ouvrages de l'anglais, et composé quelques opuscules.

VALLETTA (NICOLAS), né dans la Campanie en 1750, fit ses études à Naples, et, en les terminant, fut nommé professeur suppléant à la faculté de droit. Il remplit ensuite successivement plusieurs chaires et mourut en 1804, doyen de la faculté. On a de lui : *De animi virtute ethices syntagma*, Naples, 1772, in-8°; *Delle Leggi del regno napolitano*, 1786, 3 vol. in-8°; *Juris rom. Institut. brevi... methodo concinnatæ*, 1782, 2 tomes in-8°; *Cicalata sul fascino volgarmente detto Jettatura*, 1787, in-8°, réimprimé en 1814, avec une *Notice* sur l'auteur, par Urb. Lampredi; *Elogio funebre del march. Baldassare Cito*, in-4°; des *dissertations*, des *poésies* spirituelles, etc. (*Voyez* son *Éloge*, par Charles-Antoine de Rosa, Naples, 1818, in-8°.

VALLETTRYE (le sieur DE LA) est un poëte français, sur lequel on n'a que des renseignements fort incomplets. On conjecture qu'il était d'Angoulême. Il vint jeune à Paris, et il fut employé dans les fêtes et les spectacles de la cour. Il avait embrassé le parti de la Ligue, comme le prouve sa pièce intitulée : *Épisemasie*, dédiée à Monseigneur le duc de Guise, Paris, 1588. C'est un in-4° de dix feuillets, dont il existe un exemplaire sur vélin. Il ne tenait pas à ses opinions au point de leur sacrifier la fortune. Ce fut à Sully qu'il offrit la dédicace de ses *OEuvres poétiques*, Paris, 1602, in-12. Ce volume devenu rare, contient les *Amours*, le *Faux honneur des dames*, l'*Amour mercenaire et friponnier*, des poésies diverses, des cartels, devises, ballets et vers chantés en musique, des épitaphes, des poésies chrétiennes, la *Chasteté repentie*, pastorale en cinq actes, l'*Amour logée trop haut*, églogues, etc. La plupart des pièces de la Vallettrye sont pleines d'obscénités et d'équivoques grossières. L'abbé Goujet a donné l'analyse du *Recueil* de la Vallettrye dans la *Bibliothèque française*, XIV, 20. — On l'a confondu, par inattention, avec LA VALTERIE, qui lui est postérieur d'un siècle.

VALLI (EUSÈBE), né en 1762 à Pistoja, suivit des cours de médecine à Pise, et s'étant épris d'une passion

décidée pour les expériences, alla observer la marche et les effets de la peste à Smyrne et à Constantinople, où il concourut à accréditer la vaccine. Un moment il se persuada que la vaccine devait être aussi un préservatif de la peste qu'il ne manqua pas de s'inoculer; mais il eut le bonheur d'échapper à cette expérience. Après avoir servi 10 ans comme médecin militaire en Dalmatie et en Espagne, il revint pour la 3e fois en Italie en 1815; mais il s'embarqua quelques semaines après pour la Havane, dans le but d'y observer la fièvre jaune. Afin d'en mieux apprécier les symptômes, il se mit en contact avec un homme atteint de la fièvre; mais il succomba le lendemain 24 septembre 1816 à cette terrible maladie, victime de son zèle pour la science. On a de lui : *Mem. sulla peste di Smyrne, nel* 1784, in-12; *Mem. sulla tisi ereditaria,* Florence, 1796, in-12; *Sulla peste di Constantinopili, del* 1803, in-12; *Su i mezzi d'empedire la fermentazione de varj liquidi estratti,* ibid., 1814.

VALLIA ou **WALLIA**, quatrième roi des Visigoths, le premier qui se soit établi dans les Gaules et qui ait résidé à Toulouse, était beau-frère ou du moins parent d'Ataulphe, dont il vengea la mort, en faisant périr Sigeric, à la place duquel il fut élevé, l'an 415 de J. C., sur le trône que cet usurpateur n'avait occupé que peu de jours. Pour satisfaire l'humeur belliqueuse des Goths, il prépara une expédition maritime, contre les Vandales établis dans l'Espagne méridionale : mais une tempête ayant dispersé ses vaisseaux, Vallia déclara que Dieu désapprouvait cette entreprise, et il détermina sans peine ses troupes à former un établissement solide dans les Gaules. L'échec qu'il venait d'éprouver parut à l'empereur Honorius, et surtout à Constance, son général, une occasion favorable de recouvrer les provinces cédées aux Goths. Constance marcha contre eux; mais à peine les deux armées étaient-elles en présence, que le général romain offrit la paix à Vallia. Elle fut conclue au commencement de l'an 416. Le roi visigoth rendit la princesse Placidie, qu'il avait toujours traitée avec beaucoup d'égards, et qui épousa Constance peu de temps après. En exécution du traité, Vallia alla faire la guerre en Espagne, aux Vandales, aux Alains et aux Suèves, remporta plusieurs avantages sur les premiers, détruisit presque entièrement les seconds dans une bataille, où ils perdirent leur roi, et les força, par la terreur de ses armes, à se rendre tributaires de l'empire, auquel il remit fidèlement toujours les provinces qu'il avait conquises sur ces barbares. Il repassa les Pyrénées, au commencement de l'an 819, pour se mettre en possession d'une partie de l'Aquitaine, que l'empereur Honorius lui avait cédée en récompense de ses services et de sa bonne foi. Ce territoire comprenait le Toulousain, la Guienne, l'Aunis, le Poitou, la Saintonge et l'Angoumois. Toulouse devint alors la capitale du royaume des Visigoths, et le fut sans interruption pendant 89 ans. Vallia mourut comblé de gloire et pleuré de ses sujets, vers l'an 420, peu de temps après son établissement dans les Gaules. Il ne laissa qu'une fille, qui fut l'épouse ou plutôt la mère du Suève Licimer, ce faiseur d'empereurs, qui devint la principale cause de la destruction de l'empire d'Occident. Vallia eut pour successeur Théodore ou Théodoric Ier.

VALLIER (Saint), ou **VALÈRE**, *Valerius*, né au troisième siècle, à Langres, fut instruit dans la théologie morale et scolastique, par le célèbre Didier, évêque de cette ville, qui, témoin de ses vertus, l'éleva au diaconat, et l'institua le dispensateur des biens de son église pour le soulagement des indigents. Vallier s'acquittait de cette charge avec beaucoup de zèle, lorsque Chrocus, à la tête des Vandales, fit une irruption dans le pays des Lingons, et vint mettre le siége devant leur capitale. Le vénérable pasteur, se dévouant pour sauver son troupeau, se présenta devant ce barbare; mais, loin de se laisser fléchir, Chrocus fit trancher la tête au prélat. Tout le pays fut ravagé, et les malheureux habitants se virent réduits à chercher leur salut dans la fuite. Vallier rallia leurs restes dispersés, et il se proposait de les conduire sur les montagnes du Jura, pour les soustraire à la rage des Vandales. Déjà ils étaient arrivés à Port-sur-Saône, et s'apprêtaient à traverser le fleuve, lorsqu'ils furent atteints par les barbares, qui les firent presque tous périr par le glaive. Le supplice de Vallier fut précédé des plus affreux tourments. Les habitants de Port-sur-Saône lui érigèrent, en ce lieu, une chapelle. Plus tard, ses restes furent transportés à Molême, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains des infidèles. Le trésor de la cathédrale de Langres possède encore quelques-uns des ossements de ce saint martyr, dont la fête se célèbre le 22 octobre.

VALLIER (François-Charles, comte de SAUSSAY), né en 1703 à Paris, acquit une charge de président au parlement, qu'il revendit pour acheter un régiment d'infanterie, et mourut subitement en 1778, marié depuis peu de temps. On a de lui : *l'Amour de la patrie,* poëme, 1754, in-8o; *le Citoyen,* poëme en III chants, 1759, in-8o; *le triomphe de Flore,* en un acte, musique de Dauvergne, 1765, in-8o; des pièces en vers et en prose, 1762, in-8o; *Éloge de Chevert,* en vers libres, 1769, in-8o; des odes, des épîtres, notamment une *aux Grands et aux Riches,* 1764, in-8o.

VALLIÈRE (Jean-Florent de), général d'artillerie, né à Paris le 7 septembre 1667, fut nommé cadet à la suite d'un régiment d'artillerie, en 1685, et fit toutes les campagnes de la dernière partie du règne de Louis XIV. On rapporte qu'il avait eu part à 60 siéges et à 10 grandes batailles. Il commandait en chef l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, et avec 34 pièces d'artillerie il en démonta 80 en 24 heures. Cet exploit lui valut le grade de brigadier des armées du roi. Chargé de réorganiser l'artillerie française, il lui donna une grande impulsion, détermina l'uniformité des calibres, et en réduisit le nombre à cinq. Son système des pièces longues fut vivement attaqué après sa mort, et défendu par son fils. Vallière calcula le premier les effets de la poudre dans les mines. Il fut fait maréchal de camp en 1719, directeur général d'artillerie l'année suivante, et plus tard lieutenant général. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1733, et qu'il se distingua à la bataille de Dettingen par les meilleures dispositions. Cet excellent officier mourut en 1759. C'est à lui que l'on doit toutes les écoles et les beaux établissements

qui ont donné à l'artillere de France une si grande supériorité.

VALLIÈRE (JOSEPH-FLORENT, marquis DE), fils du précédent, naquit à Paris le 22 juin 1717. Sa carrière commença dans la guerre de 1734, où il servit en qualité de commissaire extraordinaire au siége de Philipsbourg. Il fit, en qualité de commissaire provincial, la campagne de Prague, et y donna des preuves de prudence et d'activité. A la bataille de Dettingen, où il se trouva sous les ordres de son père, avec le grade de lieutenant du grand maître, il commandait une des batteries qui incommodèrent le plus les ennemis. Au siége de Fribourg il suppléa son père, que son grand âge avait mis hors d'état de servir. En 1745, il commanda en second l'artillerie en Flandre; et l'année suivante il fit tous les siéges de la campagne. Lowendahl avouait qu'il devait la rapidité de ses conquêtes aux soins et à l'activité de Vallière. Cet officier rendit encore de grands services à la bataille de Rocoux. En 1747, il succéda à son père dans la direction générale des écoles et des bataillons d'artillerie; il contribua singulièrement à la prise de Berg-op-Zoom, en faisant donner beaucoup plus d'étendue au front de l'attaque et en soutenant avec fermeté qu'on devait attaquer le corps de place en même temps que le ravelin, ce qui trompa le commandant hollandais. En 1748, la disposition de ses batteries assurait la prise de Maestricht, assiégée par le maréchal de Saxe, si la suspension d'armes n'eût interrompu le siége. Il fut élevé, la même année, au grade de lieutenant général. En 1755, il fut fait directeur général des deux corps réunis de l'artillerie et du génie. En 1758, il refusa son approbation à la nouvelle ordonnance sur la séparation des deux corps, parce qu'il la croyait contraire au bien du service; et on ne put le tenter ni par l'offre du cordon rouge, ni par l'assurance d'être fait grand-croix. Dans la guerre de 1755, il commanda en chef l'artillerie sous d'Estrées, Richelieu, Clermont et Contades. Il rendit les plus grands services à la journée d'Hastembeck, par le choix des divers postes où il établit ses batteries, et par l'activité avec laquelle elles furent servies. Dans la dernière campagne, la promptitude qu'il mit à disposer ses batteries obligea le prince Ferdinand, qui était sur le point d'attaquer le maréchal de Contades, à se retirer. En 1761, le roi d'Espagne l'ayant demandé, le duc de Choiseul lui offrit de la part du roi l'argent nécessaire pour ce voyage; il répondit que les bienfaits de son souverain et son économie l'avaient mis en état de ne pas être à charge au roi. En moins de deux ans, arsenaux, manufactures d'armes, poudre, artillerie, fortifications, tout fut examiné avec le plus grand soin. Après avoir rendu les services les plus considérables, il rejeta toutes les offres qu'on lui fit pour le fixer en Espagne, refusa les sommes qu'on lui proposa, et n'accepta que le portrait de Charles III et le titre de marquis. Il partit avec l'estime de ce prince, et celle de toutes les personnes avec lesquelles il avait eu des rapports. Quelques années après, le roi d'Espagne ayant demandé qu'il se transportât à Naples, pour le même objet, il fit ce voyage avec autant de succès que celui d'Espagne. De Vallière, père et fils, avaient employé tous leurs soins à mettre le corps royal d'artillerie dans le meilleur ordre; et c'est presque entièrement à leur zèle que la France est redevable de la supériorité de cette arme. La fermeté avec laquelle ce dernier refusa toujours de donner la moindre atteinte aux sages règlements qu'il regardait comme l'âme du corps fut traitée d'opiniâtreté, et son exactitude de rigorisme. Comme il n'était pas courtisan, les mécontents réussirent aisément à le perdre dans l'esprit des ministres. Longtemps il ne put exercer ses fonctions de directeur général de l'artillerie. Ceux qu'il avait placés participèrent à sa disgrâce. Ses travaux excessifs lui causèrent de fréquents maux de tête, et dérangèrent sensiblement sa santé. A l'avénement de Monteynard au ministère, il reprit les fonctions de sa charge; son travail pour éclairer le ministre sur cette partie rendit ses maux de tête presque continuels; il s'y joignit un crachement de sang; et il mourut le 10 janvier 1776. Dans la dispute qui s'éleva vers la fin de sa vie entre les officiers d'artillerie sur les pièces courtes et les pièces longues, il se déclara fortement pour les dernières, que son père avait fait prescrire par l'ordonnance de 1732. Il composa à ce sujet un *Mémoire* inséré dans le recueil de l'Académie des sciences, où il fait voir, par les calculs les plus exacts et les raisonnements les plus forts, que les pièces courtes, quoique plus légères, exigent un plus grand nombre de chevaux à cause des accessoires, et beaucoup plus de munitions.

VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC DE LA), née en 1644, d'une famille originaire du Bourbonnais et établie en Touraine, fut élevée à la cour de Gaston, duc d'Orléans, où de Saint-Remi, 2e mari de sa mère, avait la charge de premier maître d'hôtel. Après le mariage du prince avec Henriette d'Angleterre, Mlle de la Vallière fut placée près d'elle comme fille d'honneur. Ses vertus séduisantes, bien plus que ses attraits, l'avaient fait distinguer de toute la cour avant qu'elle attirât l'attention de Louis XIV. C'est à Fontainebleau et en 1661 que leur intimité commença. Vers le même temps, le surintendant Fouquet, méconnaissant les sentiments de Mlle de la Vallière, avait osé lui adresser des hommages qui furent reçus avec indignation. L'amante du roi restait confondue dans la foule quand déjà elle était en réalité l'objet de fêtes magnifiques, telles que celle de 1662, qui a fait donner le nom de *Carrousel* à l'enceinte où elle fut célébrée. La première grossesse de Mlle de la Vallière fut un secret, même pour la cour. Elle eut du roi quatre enfants, dont deux seulement vécurent : Mlle de Blois, depuis princesse de Conti, et le comte de Vermandois, qui furent légitimés en 1667. Louis XIV érigea la même année en duché la terre de Vaujour, ainsi que deux baronnies pour ses enfants. L'envie même n'aurait pu faire à Mlle de la Vallière un crime de la faveur du prince qu'elle employait uniquement à faire le bien. Une telle femme aurait dû fixer le cœur de l'inconstant Louis, mais il n'en fut pas ainsi. Une première fois elle s'échappa des Tuileries pour se réfugier au couvent de Sainte-Marie à Chaillot, après avoir essuyé de la part de son royal amant des reproches très-vifs sur le refus de trahir le secret d'un ami, bien qu'il intéressât le monarque. Le redoublement de tendresse qui suivit cette courte sépa-

ration ne fut que passager. Mme de Montespan gagnait de plus en plus dans le cœur du prince, et sa hauteur et son insolence envers Mlle de la Vallière croissaient dans la même progression. Excédée de tant d'insultes, elle voulut pour la 2e fois se retirer au couvent de Chaillot (février 1671); mais elle se laissa ramener à Versailles. Plus de deux ans s'écoulèrent sans qu'elle fit connaître qu'elle était revenue à ses idées de retraite; mais une maladie qui la mit aux portes du tombeau la ramena au dessein de réparer sa vie passée. Lorsqu'au mois d'avril 1674 elle prit congé du roi pour se rendre au couvent des Carmélites, il la vit partir d'un œil sec. Sa profession eut lieu le 3 juin 1675. Ce fut la reine qui lui donna le voile. Dans cette retraite, sœur Louise de la Miséricorde vécut comme elle dit un jour à la reine, sinon *aise*, du moins *contente*. Après avoir supporté, avec un courage que l'amour divin seul peut inspirer, les mortifications d'une pénitence austère, elle mourut le 6 juin 1710. Sa *Vie*, par un anonyme, est un ouvrage fort mince. On en doit une autre (Paris, 1776, in-12), à l'abbé Lequeulx, qui a mis en tête ses lettres au maréchal de Belfonds, et y a joint le sermon prononcé à sa prise d'habit par l'abbé Fromentières. Quatremère de Roissy a publié en 1823 : *Histoire de Mme de la Vallière, duchesse et carmélite*, in-12. La vie si intéressante de Mlle de la Vallière a fourni le sujet d'un roman historique à Mme de Genlis, qui a donné une nouvelle édition des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par une pénitente*, ouvrage publié en 1680 sous le nom de Mlle de la Vallière, mais dont elle n'est pas l'auteur.

VALLIÈRE (Louis-César la BAUME le BLANC, duc de la), petit-neveu de la précédente, et bibliophile célèbre, né le 9 octobre 1708 à Paris, eut la charge honorifique de grand fauconnier de la couronne, et partagea ses loisirs entre l'étude, les plaisirs de la campagne et la société des beaux-esprits. C'est dans son château à Montrouge qu'il réunit sa collection de livres, la plus belle qu'eût jamais possédée un particulier. Il y recevait avec une politesse exquise les savants qui venaient le consulter. Dernier rejeton mâle de sa famille, il mourut le 16 novembre 1780, ne laissant qu'une fille, Mme la duchesse de Châtillon. Voltaire entretint avec lui une correspondance suivie. Quoiqu'il eût vendu plusieurs fois ses doubles, sa bibliothèque était très considérable. Le *Catalogue* en fut publié en deux parties, la 1re, rédigée par Debure et Van Praet, Paris, 1783, 3 vol. in-8°, fig.; la 2e, par Noyon, 1788, 6 vol. in-8°. Outre sa *Lettre* sur les *Sermones festivi* d'Urceus Codrus, imprimée dans les *Mélanges littéraires* de Voltaire, on a de lui quelques pièces de vers et deux romances : les *Infortunés Amours de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy*, et les *Infortunés amours de Comminges*, recueillies l'une et l'autre par Moncrif dans son choix de chansons. Il a eu part à la *Bibliothèque du Théâtre-Français depuis son origine*, 1768, 3 vol., publiée in-8°, dont il existe des exemplaires gr. pap.

VALLISNERI (Antoine), naturaliste, né le 3 mai 1661, au château de Tresilico dans le duché de Modène, embrassa la profession de médecin, et, tout en l'exerçant, s'occupa d'expériences qui commencèrent sa réputation. En 1700, il fut appelé à la chaire de médecine pratique de Padoue. Pour ménager les préventions de ses collègues, il feignit le plus grand respect pour les anciens et poussa la complaisance au point de trouver, dans quelques expressions obscures de leurs livres, toutes les belles découvertes modernes. Mais cet innocent artifice ne lui servit pas longtemps de sauvegarde. Les vieux professeurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que dans ses leçons il parlait favorablement des doctrines modernes, et dès lors ils lui firent une guerre terrible. Mais encouragé par Frédéric Marcello, procureur de Saint-Marc et réformateur des études de Padoue, il enseigna sans crainte les nouvelles découvertes en anatomie. Dans ses loisirs il explorait d'autres branches de l'histoire naturelle et de la physique, et s'instruisit par des voyages. Son mérite lui valut plusieurs distinctions flatteuses de la part des plus éminents personnages. Il en accepta quelques-unes, en refusa d'autres, et mourut à Padoue le 18 janvier 1730. Il avait pris une part active aux progrès des sciences; mais c'est principalement à ses recherches sur les divers systèmes de la génération qu'il dut sa célébrité et les suffrages de Buffon et d'autres savants recommandables. Il adopta le système des œufs, et combattit par des arguments nouveaux celui de la génération spontanée. A ne le considérer que comme médecin, on trouve dans ses écrits le germe de plusieurs principes sur lesquels s'appuie l'école actuelle d'Italie. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti*, 1700, in-8°, 2e édit.; *Considerazioni ed esperienze intorno alla generazione de' vermi ordinari del corpo umano*, Padoue, 1710, in-4°; *Varie lettere spettanti alla storia medica e naturale*, ibid., 1713, in-4°; *Esperienze ed osservazioni intorno all' origine, sviluppi, e costumi di varii insetti*, etc., ibid., 1713, in-4°; *Lezione academica intorno all' origine delle fontane*, Venise, 1715, in-4°; *Istoria della generazione dell' uomo e degli animali, se sia da' vermicelli spermatici o dalle uova*, etc., ibid., 1721, in-4°. Une édition complète de ses *OEuvres* a été publiée sous ce titre : *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del Ant. Vallisneri, raccolte da Antonio suo figliuolo*, Venise, 1733, 3 vol. in-fol.

VALLONGUE. *Voyez* **PASCAL.**

VALLOT (Antoine), médecin, né à Reims ou à Montpellier en 1594, fut d'abord premier médecin de la reine régente Anne d'Autriche, et succéda en 1652 à Vautier dans la charge de premier médecin du roi et dans l'administration du Jardin des Plantes. Six ans après, il devint surintendant de cet établissement, à la prospérité duquel il contribua. Il donna même, sous le titre d'*Hortus regius*, un *Catalogue* des plantes qui s'y trouvaient réunies au nombre de plus de 4,000 espèces et variétés. Il mourut en 1671. Comme praticien, il s'était fait beaucoup d'honneur en guérissant Louis XIV de la maladie que ce monarque éprouva en 1658 à Calais.

VALLOTTI (François-Antoine), musicien, né à Verceil en Piémont, l'an 1697, entra dans l'ordre des cordeliers, et fut successivement organiste et maître de chapelle de Saint-Antoine de Padoue. Sa musique, grave et majestueuse, ne tarda pas à être vantée par toute l'Europe. Il mourut à Padoue en 1780, peu de temps

après avoir mis au jour le 1er vol. *della Scienza theorica e pratica della moderna musica*, Padoue, 1779, in-4°. Deux autres volumes sont inédits. Fanzago a publié, en 1792, son *Éloge* avec ceux de Tartini et de Gozzi.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes épiques de l'Inde, n'est guère connu que par ses œuvres, ou plutôt par son œuvre, car le *Ramayana* seul lui est expressément attribué dans la tradition nationale. Cette tradition, toute fabuleuse, le représente comme un de ces solitaires inspirés qui vivaient en commerce avec les dieux, et le place dans des temps extrêmement reculés, dans ceux où parut son héros lui-même, *Rama* ou *Sri-Rama*, personnage entièrement mystique et divin, législateur, triomphateur par excellence, bienfaiteur du monde, modèle de toutes les vertus, type sacré du prêtre et du guerrier tout à la fois. On entrevoit, d'après cela, que le caractère de ce poëme, comme d'ailleurs de toute poésie épique chez les Indous, est profondément moral et religieux. L'action principale du *Ramayana*, à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, les uns touchants, les autres merveilleux, la plupart d'un haut intérêt, est la victoire de *Rama* sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. On dit que le poëme tout entier ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en VII livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres du texte sanscrit du *Ramayana* ont été publiés, avec une traduction anglaise littérale, par W. Carrey et J. Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, 3 vol. in-4°. A. W. Schlegel en promettait une édition complète en sanscrit et en latin, avec un *Commentaire*. Dès 1808, son frère, François Schlegel, avait donné en vers allemands les deux premières sections du premier livre. Chézy en a publié deux épisodes. Enfin, un professeur de Berlin, M. François Bopp, en a traduit aussi un épisode en 1816, à la suite de son *Conjugationysstem der samscrit sprache.* On a des *Extraits* (en français) de plusieurs de ces traductions dans les *Religions de l'antiquité,* d'après Creuzer, tome 1er, Paris, 1825, page 199, 231.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né à Rouen en 1731, refusa de suivre la carrière du barreau, à laquelle le destinait son père, et vint à Paris à l'âge de 19 ans pour s'y livrer à l'étude des sciences. Il apprit les éléments de l'art pharmaceutique, et exerça pendant deux ans la profession d'apothicaire. Sa réputation naissante lui valut un brevet de naturaliste-voyageur du gouvernement, et en cette qualité il visita les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie et l'Islande. Il revint en 1756, riche de connaissances et chargé d'une abondante récolte, surtout en minéraux. La même année il ouvrit un cours public d'histoire naturelle, qu'il continua jusqu'en 1788, et dont le prodigieux succès popularisa en France le goût de cette science, jusqu'alors très-négligée. Il vit s'ouvrir devant lui les portes des plus célèbres académies, et reprit ses cours en 1795 jusqu'en 1806, époque à laquelle il sentit ses forces s'affaiblir. Il mourut l'année suivante, emportant les regrets de tous ceux qui avaient pu apprécier, non pas seulement ses talents, mais son cœur excellent, son esprit droit, sa probité rare et son inépuisable bienfaisance. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de minéralogie*, Paris, 1762, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire raisonné, universel, d'histoire naturelle,* Paris, 1765, 5 vol. in-8°, auxquels fut ajouté un *supplément* en 1768; Yverdun, de 1768 à 1770, 6 vol. avec des *notes,* fournies par Haller, Deleuze et Bourgeois; Paris, 1775, 9 vol. in-8°; 1791, 15 vol. ; Lyon, 1800, 15 vol. in-8°. Ce *Dictionnaire* a servi de type à tous les ouvrages de ce genre qui ont paru depuis.

VALOIS (Charles, comte de), 3e fils de Philippe le Hardi, né le 12 mars 1270, eut en apanage le comté de Valois, formé pour lui de 4 châtellenies. Il reçut, en 1284, l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone : cette générosité que prétendait lui faire le pape Martin IV, aux dépens de Pierre d'Aragon, n'eut pas un heureux résultat. En 1290, après la mort de son père, le comte de Valois épousa Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile, et, ayant renoncé à toutes ses prétentions sur le royaume d'Aragon, il reçut de son beau-père, par forme de dédommagement, les comtés d'Anjou et du Maine. Dans la guerre que Philippe le Bel ne tarda pas à déclarer à l'Angleterre, il reprit aux Anglais la Réole et Saint-Sever, puis il passa en Flandre, d'où il ramena Gui de Dampierre à Paris, pour l'obliger à rendre hommage au roi, mais aussi sous la promesse de le rétablir dans ses États. Cette promesse ne fut point ratifiée par le roi, et Charles indigné se retira dans ses terres. Ce fut alors qu'il épousa en secondes noces Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dernier empereur de Constantinople. Il passa avec elle en Italie, fut reçu par Boniface VIII, qui le déclara empereur d'Orient, l'établit son vicaire dans cette même Italie, et lui donna, avec le titre de *défenseur de l'Église,* des secours pécuniaires. Sur l'invitation du pontife, il alla rétablir la paix dans Florence par l'expulsion des Guelfes, puis il marcha contre Frédéric d'Aragon, son compétiteur, qu'il battit d'abord, mais auquel il fut ensuite obligé de demander une paix honteuse. Rappelé par Philippe le Bel, il rejoignit l'armée de Flandre, et contribua au gain de la bataille de Mons en Puelle (1304). Il se flatta un moment d'être empereur d'Allemagne. Clément V, qui avait promis de le favoriser, pressa pourtant les électeurs de porter leurs suffrages sur un prince allemand, qui fut Henri de Luxembourg. Philippe le Bel étant mort, le comte de Valois s'empara de toute l'autorité sous son neveu *Louis le Hutin*, déjà majeur, et sut conserver son influence sous le règne suivant par des concessions faites à la noblesse, et par des victoires remportées en Guienne sur les Anglais. Il mourut le 16 décembre 1325 à Nogent-le-Roi ou à Pathay, avec la réputation du plus grand capitaine de son temps. Ses derniers jours avaient été empoisonnés par le souvenir du supplice d'Enguerrand de Marigny, qu'il avait fait condamner pour satisfaire une vengeance particulière, sans respecter aucune des formes établies. Il avait bien aussi profité des dépouilles des Templiers : mais il ne paraît pas avoir eu part à l'abolition de cet ordre, plus malheureux que coupable. On a remarqué que le comte de Valois, sans être roi lui-même, avait été fils de roi, frère de roi, oncle de trois

rois et père de roi. Philippe VI, dit de Valois, était son fils aîné.

VALOIS (Henri de), seigneur d'Orcé, historiographe du roi et critique estimable, né à Paris, le 10 septembre 1603, après avoir fait de brillantes études chez les jésuites, suivit quelque temps la carrière du barreau pour plaire à son père, et se consacra ensuite exclusivement à la culture des lettres. Il avait livré au public ses premiers essais lorsque l'affaiblissement de sa vue le força de suspendre ses travaux. Il les reprit bientôt, grâce à la générosité du président de Mesmes, qui, en lui accordant une pension considérable, le mit en état d'avoir un secrétaire. Il tenait en outre du roi deux traitements, de 1,200 livres chacun, comme historiographe et comme homme de lettres, et recevait de Mazarin une pension dont ce ministre lui assura la continuation par son testament. Une autre pension lui fut allouée par l'assemblée du clergé, dont il avait reçu la mission de publier une édition des auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de l'Église. Valois mourut le 7 mai 1676. Divers *opuscules* qu'il avait publiés séparément, ont été recueillis sous ce titre : *H. Valesii emendationum lib. V, et de criticâ libri II*, etc., Amsterdam, 1740, in-4°. Parmi ses autres travaux, on distingue : *Ammiani Marcellini rerum gestarum libri XVIII*, Paris, 1636, in-4°, excellente édition ; les *Histoires* ecclésiastiques d'Eusèbe, de Socrate et de Sozomène, de Théodoret et d'Évagre, avec les *Fragments* de celle de Philostorge, ibid., 1659, 1668, 1673, 3 vol. in-fol.

VALOIS (Adrien de), seigneur de la Mare, frère du précédent, né à Paris le 14 janvier 1607, employa plusieurs années à étudier les monuments, soit imprimés, soit manuscrits, relatifs à l'histoire de France. Il montra, dans ses recherches et dans les ouvrages qui en furent le fruit, une critique judicieuse, et mérita le titre d'historiographe du roi, avec un traitement de 1,200 francs, et de plus une pension comme homme de lettres. La fortune aurait plus fait encore pour lui, s'il n'eût répudié quelques-unes de ses faveurs. Il raconte lui-même que de Montausier lui fit proposer la place de sous-précepteur du Dauphin ; mais on exigeait qu'il restât célibataire et qu'il portât l'habit ecclésiastique : il ne crut pas devoir se soumettre à de telles conditions, et il se félicita d'avoir pris ce parti. Il mourut le 2 juillet 1692. Entre autres écrits, on lui doit 2 ouvrages importants sur l'histoire de France : *Gesta Francorum seu rerum francicarum*, t. I, II, III, Paris, 1646-1658, 3 vol. in-fol. ; *Notitia galliarum ordine litterarum digesta*, ibid., 1676, in-fol.

VALOIS DE LA MARE (Charles de), fils du précédent, né à Paris, le 20 décembre 1671, prit ses degrés en droit, se fit recevoir avocat en 1696, mais ne fréquenta pas le barreau, et refusa d'acheter une charge de magistrature pour pouvoir se livrer sans partage à la culture des lettres et de la numismatique. Il parvint à former un cabinet très-précieux, et fut admis, en 1705, à l'Académie des inscriptions, dont il suivit toujours les séances avec une exactitude rigoureuse. Il mourut à Paris le 27 août 1747. Parmi ses nombreux *Discours*, *Dissertations* ou *Mémoires*, insérés dans le *Recueil* de l'Académie, on citera sa *Dissertation sur les Amphyctions*, t. III, p. 191-227, et t. V, p. 405-415 ; son *Histoire de la première guerre sacrée*, t. VII, p. 201, et son *Histoire de la seconde guerre sacrée*, t. IX, p. 87 ; t. XII, p. 177.

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun le 16 décembre 1639, professa dix ans la philosophie à Caen, et, plein de zèle pour les pauvres, eut beaucoup de part à la fondation de l'hôpital général de cette ville. Rappelé plus tard à Paris, il fut nommé confesseur des princes, petits-fils de Louis XIV, et devint ensuite supérieur de la maison professe, rue Saint-Antoine, où il mourut le 12 septembre 1700. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, publiées par le père Bretonneau, 1758, 3 vol. in-12, et réimprimées plusieurs fois.

VALOIS (Yves), physicien et littérateur, né à Bordeaux le 2 novembre 1694, embrassa la règle de Saint-Ignace, et remplit pendant plus de 30 ans, avec zèle et succès, la chaire d'hydrographie à l'école de la Rochelle. Lors de la suppression de l'Institut, il se retira probablement dans sa famille ; mais on ignore le lieu de sa retraite et l'époque de sa mort ; son nom ne figura plus, en 1769, dans la liste des académiciens de la Rochelle. Ses principaux ouvrages sont : *la Science et la pratique du pilotage*, la Rochelle, 1735, in-4° ; *Conjectures physiques sur la cause, la nature et les propriétés du sel marin*, dans les *Mémoires de Trévoux*, 1744, mars, pages 430-61 ; *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer*, la Rochelle, 1747, 2 vol. in-12 ; *Recueil de dissertations littéraires*, Paris, 1765, ou Nantes, 1766, in-8°.

VALOIS (comtesse de). *Voyez* **MOTTE**.

VALORI (Baccio ou Bartolomeo), dit *l'Ancien*, né à Florence en 1354, d'une famille patricienne, fit partie, pour la première fois, des dix de Balie en 1390, et fut réélu six fois pour cette magistrature. Il remplit successivement les fonctions de gonfalonier de justice, d'ambassadeur et d'autres encore, et mourut en 1427. (*Voyez* les *Famiglie nobili fiorentine*, par Sc. Ammirato.)

VALORI (François), neveu du précédent, né à Florence en 1439, fut employé à plusieurs ambassades, et nommé quatre fois gonfalonier de justice. Il porta dans les affaires publiques l'élévation d'âme que lui avait donnée l'étude de la philosophie platonicienne, et mérita le titre de grand citoyen que lui accorde Ammirato. Il désirait vivement la réforme des abus dénoncés par Savonarola, son ami ; mais il ne put accomplir son dessein patriotique, et, après avoir tenté vainement de sauver ce moine éloquent et fougueux, il périt avec lui, victime de la même émeute populaire, en 1498.

VALORI (Nicolas), né à Florence, d'une famille patricienne, remplit plusieurs emplois publics et quelques ambassades, dont la plus importante fut celle auprès de Louis XII, roi de France. Inculpé dans la conspiration de Boscoli et de Capponi, et condamné à une reclusion perpétuelle, il recouvra la liberté par l'intervention de Léon X. On a de lui une *Vie de Laurent de Médicis*, publiée pour la première fois par Mehus, Florence, 1749, in-8° de 67 pages, et traduite en français par Goujet, Paris, 1761.

VALORI (le comte François-Florent de), né à Toul le 9 février 1763, cadet d'une ancienne et nom-

breuse famille originaire de Florence, entra fort jeune dans les gardes du corps, et faisait partie de cette troupe, lorsqu'elle essaya de défendre le palais de Versailles contre la populace, dans les journées du 5 et 6 octobre 1789. Licencié peu de temps après cet événement, de Valori continua d'habiter Paris, jusqu'au voyage de Varennes. La reine ayant alors demandé à un officier trois gardes du corps robustes et capables de soutenir une longue fatigue, cet officier lui donna de Valori, de Malden et de Moustier, tous trois remplissant bien les conditions indiquées, mais d'ailleurs peu propres à tout ce qui pouvait exiger de la présence d'esprit et de la capacité. Ce malentendu fut une des premières causes des malheurs du fatal voyage. Valori y fut chargé de précéder la voiture du roi, et il s'acquitta assez bien de cette mission jusqu'à l'entrée de Varennes, où, ne trouvant pas le relai qu'avait dû y envoyer de Bouillé, il ne sut recourir à aucun autre moyen de faire passer la famille royale. Arrêté et ramené à Paris, avec le monarque, dont il ne voulut point se séparer, il eut beaucoup à souffrir des injures et des mauvais traitements de la populace, surtout à l'entrée de la capitale. Conduit prisonnier à l'Abbaye avec ses camarades, il ne recouvra la liberté qu'au mois de septembre suivant, lorsque le roi en fit une des conditions de l'acceptation qu'il donna à la nouvelle constitution. Valori eut alors l'honneur de paraître devant la famille royale, qui le combla de marques d'affection et du plus vif intérêt. La reine le chargea d'une mission pour la princesse de Lamballe, à Bruxelles. Ne pouvant plus rentrer en France, il se rendit à Berlin, où le général Kalkreuth le nomma son aide de camp. Il fit plusieurs campagnes en cette qualité; et ne revint dans sa patrie qu'en 1814. Louis XVIII le nomma alors officier dans une compagnie de ses gardes. Il suivit le roi à Gand, en 1815, et fut, après son second retour, décoré du cordon rouge, et nommé maréchal de camp et grand prévôt du département du Doubs. Il mourut à Toul le 17 juillet 1822. Dans son *Précis du voyage à Varennes*, Paris, 1816, in-8°, Valori a avancé quelques faits que plus tard ont démentis d'autres acteurs de ce malheureux événement, intéressés comme lui à se justifier dans une affaire où il est assez évident que tous eurent des torts. Pendant son séjour à Besançon, où il se fit aimer et estimer par la douceur et la sagesse de son caractère, le comte de Valori a publié un brochure sur les *Moyens d'éteindre la mendicité*.

VALPERGA DI CALUSO (THOMAS DES COMTES MASINO), mathématicien et littérateur, né à Turin, le 20 décembre 1737, servit quelque temps à bord des galères de Malte, et se rendit ensuite à Naples, où il prit l'habit de l'Oratoire à l'âge de 24 ans. Élu bibliothécaire, puis professeur de théologie, il aurait passé sa vie dans cette retraite paisible et studieuse, si le gouvernement napolitain n'eût, en 1768, exclu des ordres religieux tous les étrangers. Il revint alors dans sa ville natale, où il mena la même vie simple et retirée. Il y fonda une société littéraire, et fut associé à l'Académie de peinture et à celle des sciences, dans laquelle il exerça pendant 18 ans les fonctions de secrétaire. Il ne se délassait de ses travaux que par des voyages, qui étaient pour lui une nouvelle source d'instruction. Ce fut dans un de ces voyages, en 1772, qu'il se lia d'une amitié durable avec Alfieri, et Caluso fut l'éditeur de ses *OEuvres* posthumes. De 1800 à 1814, il ouvrit dans sa propre maison une école où il enseigna à quelques jeunes gens les littératures grecque et orientale, dont il avait déjà rétabli le goût en Piémont, en les professant à l'université de Turin. Il remplit successivement, dans la même ville, les fonctions de membre du grand conseil et de directeur de l'Observatoire pour la partie astronomique. En 1814, il fut nommé président et directeur d'une des classes de l'Académie des sciences et des lettres, et mourut le 1er avril 1815 à Turin. Il était correspondant de l'Institut de France, de la Société italienne de Vérone et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes. Mathématiques, langues orientales et poésie, voilà les trois classes entre lesquelles on peut distribuer ses nombreux ouvrages. Il publiait sous son propre nom ceux de mathématiques, sous celui de *Didymus Taurinensis* ceux qui regardaient les langues orientales, et sous le nom pastoral d'*Euforbo Melesigenio* ses vers italiens, latins ou grecs. On citera de lui : *Litteraturæ copticæ rudimentum,* Parme, 1783, in-8°; *De l'Orbite d'Herschell ou Uranus, avec de nouvelles tables pour cette planète* (*Mémoire* de l'Académie de Turin), 1786-1787; *De la Navigation sur la sphéroïde elliptique, ses loxodromies et son plus court chemin,* 1788-1789; *Masino, scherzo epico,* Turin, 1791, in-12; Brescia, 1808, in 8°; *De la Résolution des équations numériques de tous les degrés* (Académie de Turin), 1792-1800; *Prime lezioni di grammatica ebraica,* Turin, 1805, in-4°; *Della Poesia, libri III,* ibid., 1806, in-4°; *Latina carmina, cum specimine græcorum,* ibid., 1807, in-8°; *Versi italiani,* ibid., 1807, in-8°. Prosper Balbo a publié une *Vie* de l'abbé Valperga, sur lequel on trouvera une ample *Notice* dans le *Magasin encyclopédique,* 1815, tome IV, page 390.

VALSALVA (ANTOINE-MARIE), anatomiste, né à Imola le 17 janvier 1666, pratiqua la médecine en même temps qu'il était professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et chirurgien de l'hôpital des Incurables. Il simplifia les instruments de chirurgie, en diminua le nombre, et rendit d'autres services. Telle était son ardeur pour la science, qu'il la communiquait à tous ceux qui l'entouraient, et plus d'une fois ses domestiques se trouvèrent chirurgiens en sortant de sa maison. Il mourut à Bologne le 2 février 1723. Il s'était occupé surtout de l'organe de l'ouïe, cette partie si curieuse et si difficile de l'anatomie, et a laissé sur ce sujet un ouvrage devenu classique en Italie : *De aure humana tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et iconibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur,* etc., Bologne, 1704, in-4°; Utrecht, 1707; Genève, 1716; Venise, 1740, in-4°. Morgagni, son élève, à qui on doit cette édition, y a joint une *Vie* de l'auteur et trois *Dissertations* inédites de ce grand anatomiste.

VALSECCHI (dom VIRGINIUS), savant bénédictin, de la congrégation du Mont-Cassin, né à Brescia en 1681, professa la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon à Florence, se livra aussi avec succès aux

antiquités, et obtint en 1711 une chaire d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Il mourut le 5 août 1739 à Florence, abbé de son monastère. Nous citerons de lui : *De initio imperii Severi Alexandri Augusti dissertatio*, Florence, 1715; *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, etc., *ad D. Guidonem Grandi*, etc., Florence, 1727, inséré par Godefroi Hoffmann dans le 3e vol. de l'*Historia juris romano-justinianeæ*, Leipzig, 1726.

VALSECCHI (Antonin), dominicain, né à Vérone en 1708, fut chargé de l'enseignement de la philosophie dans un couvent de son ordre à Venise, prêcha ensuite dans les principales villes d'Italie, et fut élu professeur de théologie à l'université de Padoue, où il mourut en 1791, après 33 ans d'exercice. Nous citerons de lui : *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' empietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4°; *Prediche quaresimali*, Venise, 1792; *Panegirici e discorsi*, Bassano, 1792. (*Voyez* Zeno, *Note al Fontanini*, tome II; les *Vitæ ital.* de Fabroni, tome IV, etc.)

VALTERIE (l'abbé de la), né à Verneuil, dans le Perche. On a depuis longtemps oublié ses traductions d'*Homère*, de *Perse* et de *Juvénal* ; mais quelques curieux recherchent encore celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de l'édition de Hollande, suivant la copie, 1682, 4 vol. in-12, à cause des gravures de Schoonebeck.

VALTRINI (Jean-Antoine), jésuite, né à Rome en 1556, enseigna les belles-lettres, la théologie morale et la sainte Ecriture au collége romain, et mourut à Lorette en 1601. Nous citerons de lui : *De re militari veterum Romanor., lib. VII*, Cologne, 1597, in-8°; *Annuæ litt. soc. Jesu*, années 1581 et 1582.

VALTURIO (Robert), né à Rimini, fut conseiller de Sigismond-Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, et vivait encore vers la fin du 15e siècle. L'ouvrage qui lui donna quelque réputation est intitulé : *De re militari*, divisé en XII livres, imprimés pour la première fois à Vérone, 1472, in-fol., fig.; ensuite à Bologne, 1483; réimprimé à Paris, 1532 et 1534, avec des corrections; traduit en français par Louis Meigret, Paris, 1555.

VALVASONE (Érasme de), poëte italien, estimé parmi ceux du second ordre, était seigneur de Valvasone, château du Frioul, où il naquit en 1523. Vivant dans une inaction à laquelle le condamnait peut-être la situation de son domaine entre deux puissances jalouses, la maison d'Autriche et la république de Venise, il partagea ses loisirs entre les études littéraires et la chasse, pour laquelle il avait un goût passionné, qu'il sut mettre à profit dans l'intérêt de sa gloire poétique. En effet, son principal ouvrage, la *Caccia*, est un des meilleurs poëmes didactiques de l'Italie. Cette composition, en V chants et en octaves, ne fut publiée par l'auteur qu'en 1591, quoique ce fût l'œuvre de sa jeunesse, et fut réimprimée en 1602, Venise, in-12. Parmi ses autres écrits, assez estimés, nous citerons : l'*Angeleida*, épopée en octaves et en III chants, sur le combat des bons et des mauvais anges, Venise, 1590, in-4° ; *Lagrime di S. Maria Maddalena*, qu'on trouve souvent à la suite des *Lagrime di S. Pietro* de L. Tansillo, Venise, 1592, in-8°; et 1613, in-12. Valvasone mourut en 1593.

VAMBA ou **WAMBA**, trentième roi des Visigoths, et l'un des principaux seigneurs de la nation, fut élu, en 672, pour succéder au vertueux Recesvind. Aussi modeste que vaillant, il refusa avec tant d'opiniâtreté le dangereux honneur qui lui était offert, qu'un des électeurs, lui mettant l'épée sur la gorge, jura de l'en percer s'il ne se rendait pas aux vœux de la nation. Vamba accepta la couronne, mais à condition que l'assemblée générale des Goths confirmerait son élection. J'aime mieux, disait-il, vivre obscur, et mourir s'il le faut, que de régner malgré mes concitoyens et au prix de leur sang. Il voulut aussi être sacré et couronné par le clergé, à Tolède; et cette cérémonie, jusqu'alors inusitée chez les Goths, n'a eu lieu depuis que pour les deux premiers successeurs de Vamba. Les soucis auxquels ce prince avait cherché à se soustraire ne tardèrent pas à l'accabler. Des révoltes éclatent dans la Cantabrie et la Vasconie (la Biscaye et la Navarre). Un édit impolitique est un nouveau sujet de troubles. Vamba, suivant l'esprit de son siècle, avait banni tous les juifs. Ils furent accueillis par Hilderic, comte de Nîmes, par l'évêque de Maguelonne et par d'autres seigneurs de la Septimanie, qui se liguèrent contre Vamba. A cette nouvelle, ce prince, qui marchait contre les rebelles d'Espagne, détache une partie de son armée, sous les ordres du duc Paul, Grec d'origine; mais le traître fait soulever la Catalogne, et ayant franchi les Pyrénées, il surprend Narbonne, harangue le peuple, se fait proclamer roi, et met dans son parti tous les seigneurs mécontents de la Gaule gothique. Vamba déploie une activité, une présence d'esprit, un courage qu'on n'attendait pas de son âge avancé. Dans ce danger pressant, sept jours lui suffisent pour réduire les Vascons et les Cantabres. Il publie un plan qui oblige tous les Goths, sans en excepter les prêtres et les évêques, à prendre les armes. Il entre dans la Catalogne, et la soumet sans éprouver de résistance, tandis qu'une partie de ses troupes, embarquée sur la flotte, en parcourt les côtes. Le reste de son armée, divisée en deux corps, pénètre par deux défilés dans la Septimanie. Vamba arrive devant Narbonne, que Paul avait abandonné pour se retirer à Nîmes. La place est emportée d'assaut en trois heures. Le gouverneur et les principaux officiers sont dépouillés et battus de verges. Beziers, Agde et Maguelonne se soumettent au vainqueur. Nîmes, après un siége sanglant et horrible dans ses détails, implore la clémence du roi. Paul, les évêques, les grands de son parti, les Français et les Saxons à sa solde, les trésors qu'ils avaient enlevés aux églises, tout tombe au pouvoir de Vamba. Cédant aux instances d'Argobate, évêque de Nîmes, il accorde la vie à tous les rebelles, et renvoie libres tous les étrangers. Après avoir donné des ordres pour réparer les édifices et les fortifications de Nîmes, et pourvu à la sûreté et à la tranquillité de la Septimanie, il retourne en Espagne, et fait une entrée triomphale dans Tolède, précédé de Paul et de ses principaux complices qui, la tête et le menton rasés, les pieds nus et le corps couvert de vêtements grossiers, étaient traînés dans des tombereaux, et furent enfin renfermés dans les prisons qui leur étaient destinées. Vamba fit fortifier Tolède d'une nouvelle enceinte de murailles, avec des tours où l'on plaça les statuts des saints protecteurs de

la ville. La paix et la prospérité dont jouirent ses sujets ne furent troublées depuis que par une invasion que les Arabes, maîtres depuis peu de l'Afrique, tentèrent avec 260 barques sur les côtes d'Espagne. Ils furent battus et dispersés par la flotte de Vamba, et ils n'auraient pas mieux réussi dans cette entreprise, 30 ans plus tard, si ce prince eût occupé le trône, où s'il avait eu des successeurs dignes de lui. Secondé par les décisions de plusieurs conciles, il réprima l'ambition, les débauches et les crimes des évêques, et fixa invariablement les limites de leurs diocèses. Ce prince avait comblé de bienfaits le comte Arvige, Grec d'origine, mais allié au sang royal des Goths, soit parce que son père avait épousé une sœur ou une cousine du roi Chindasvind, soit, plus vraisemblablement, parce qu'il était lui-même par les femmes arrière-petit-fils d'Hermenegild, fils du roi Leuvigild. Cet ingrat, profitant d'une défaillance de Vamba, et secondé par le clergé, ordonna que ce grand prince fût rasé et revêtu d'un habit monastique, que la discipline de ce temps ne permettait plus de quitter. Vamba, ayant repris ses sens, fut forcé de signer son abdication en faveur d'Ervige, l'an 680, après un règne glorieux de 8 ans. Il se retira dans le couvent de Pampliega, près de Burgos, où il passa ses dernières années. Il eut encore le chagrin d'y apprendre que deux conciles avaient cassé les actes les plus remarquables de son administration, outragé sa mémoire, et sanctionné la perfidie de l'usurpateur. Il mourut avant le 4 novembre 683, suivant les uns, mais suivant les autres, il vécut jusqu'en 687, et vit sur le trône son neveu Egiza, gendre d'Ervige. Le corps de Vamba fut transféré à Tolède, sous le règne d'Alphonse le Sage. La tragédie de Vamba est une des pièces les plus extravagantes de Lope et Vega.

VAMMALE (Antoine BRÈS de), prieur commandataire de Comequiert, né en 1725 à Alais, après avoir rempli les pénibles fonctions de l'enseignement dans le séminaire de sa ville natale, se livra à la prédication avec succès. Les seuls de ses discours qui aient été imprimés sont un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant l'Académie française en 1766, et une *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée en 1774 dans la cathédrale de Toulouse. L'archevêque, M. de Brienne, dont il avait l'estime et la confiance, l'avait nommé l'un de ses vicaires généraux, et se reposait en partie sur lui de l'administration de son diocèse. Il mourut au château de Brienne en 1781.

VAN AELST. *Voyez* **AELST.**

VAN ALPHEN (Antoine), vicaire apostolique de Bois-le-Duc, né en 1748 à Boxtel, fit ses études à Louvain et fut nommé en 1774 lecteur au collége de Driutius. Admis la même année à la licence, il fut en 1777 promu à la chapellerie de Boxtel, désigné en 1782 coadjuteur du vicaire apostolique de Bois-le-Duc, place dans laquelle il remplaça Aërts en 1790, et nommé en 1785 à la cure de Schyndel. En 1798, voyant que la suppression de l'université de Louvain allait ôter les moyens de continuer la succession des prêtres de son vicariat, il établit à Bois-le-Duc un séminaire qu'il transporta l'année suivante à Hezelaar. L'église de Bois-le-Duc fut tranquille sous la république batave et sous le règne de Louis Bonaparte; mais lorsque Napoléon se fut emparé de la Hollande, il imagina de rétablir l'évêché de Bois-le-Duc, érigé en 1559, et qui, depuis la conquête des Hollandais en 1629, avait été administré par des vicaires nommés d'abord par le chapitre, puis par le pape. Van Alphen ne s'étant point prêté à ce projet, fut enfermé en 1810 à Vincennes, puis mis en surveillance à Malines et à Anvers. Pressé de donner sa démission ou de remettre ses pouvoirs à un prêtre qu'on lui désignait, Van Alphen s'y étant refusé fut ramené à Paris, où il resta jusqu'en 1814. Son retour à Bois-le-Duc fut une véritable fête. Il reprit ses fonctions de vicaire apostolique et de pasteur à Schyndel, qu'il remplit jusqu'à sa mort en 1831.

VAN BAALE (Henri), poëte dramatique hollandais, mort à Dordrecht le 12 février 1822, âgé de 40 ans, est auteur de deux tragédies : *de Saracene*, Amsterdam, 1809, et *Alexander*, ibid., 1816.

VAN BEMMELEN (Abraham), professeur à la Haye, où il mourut à 59 ans, a publié en hollandais des *Éléments de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°; des *Leçons d'algèbre*, et une *Introduction à l'architecture hydraulique.*

VANBRUGH (John), auteur comique et architecte, né vers l'an 1672, d'une famille originaire de Gand et établie en Angleterre, quitta le service militaire pour embrasser la carrière dramatique, et donna successivement plusieurs comédies. Ayant fait construire, sur ses propres plans, un théâtre à Londres, il en devint directeur avec Congrève. Vanbrugh avait étudié l'architecture avec fruit, et, indépendamment de la salle dont on vient de parler, il construisit plusieurs beaux édifices, palais et châteaux, notamment ceux de Bleinheim, de Howard et de Carlisle. Il avait cédé à Congrève sa part dans l'administration théâtrale, lorsqu'en 1704 il obtint l'office de roi d'armes. Il fut nommé intendant des bâtiments de la couronne en 1715, l'année suivante inspecteur des bâtiments de l'hôpital naval de Greenwich, et mourut en 1726 au palais de White-Hall. Deux de ses comédies ont été insérées dans le recueil intitulé : *The new english Theatre*, Londres, 1776, 12 vol. in-12.

VAN CEULEN. *Voyez* **KEULEN.**

VANCOULI. *Voyez* **WAN-KOULY.**

VANCOUVER (George), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et fit avec Cook les 2e et 3e voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait fait preuve d'un courage et d'une habileté tels, qu'en 1790 le gouvernement lui confia une mission d'une haute importance. Il s'agissait de décider la question, si longtemps débattue, s'il existe dans l'Amérique septentrionale, entre le 30e et le 60e degré de latitude, une mer intérieure ou des canaux de communication entre les golfes connus de l'océan Atlantique et du grand Océan. Nommé capitaine de vaisseau, commandant la corvette *la Découverte* et le brick *le Chatham*, il partit de Falmouth le 1er juillet 1791, atterrit le 26 septembre à la côte sud de la Nouvelle-Hollande, découvrit le port George, et longea la terre jusqu'au 122° 8″ de longitude. Il alla mouiller ensuite dans une

baie de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook, puis parcourut les archipels des *Amis* et des *Sandwich*, reconnut la Nouvelle Albion, l'Entrée de J. de Fuca, fit ensuite route au sud vers Noutka, passa quelque temps dans le port de Monterey, et remit à la voile pour l'archipel de Sandwich. Il reconnut la côte d'Amérique par 56° 2" nord, retourna au sud, revit les établissements espagnols de la Nouvelle-Californie, atteignit Owaïhy, et reçut du souverain de cette île la cession qu'il en fit au roi d'Angleterre en 1794. Vancouver commença sa 3e campagne par le nord, fit de nouvelles découvertes, visita les comptoirs russes, parcourut soigneusement toutes les baies, anses, détroits, canaux, explora l'archipel du roi George et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, et termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14" nord et 225° 37" est. Il revint ensuite en Europe, en faisant de nouvelles explorations sur sa route, débarqua le 13 septembre 1795 sur la côte occidentale d'Irlande, et vint immédiatement à Londres rendre compte du succès de sa mission. Il avait fait une reconnaissance très-exacte de la côte nord-ouest de l'Amérique, ce qui l'avait amené à la conviction de l'impossibilité d'une communication par navires entre le grand Océan septentrional et l'intérieur du continent de l'Amérique dans l'étendue qu'il avait parcourue. Bien que ce long voyage eût altéré sa santé, Vancouver vécut assez longtemps pour rédiger la plus grande partie de sa relation. Il mourut à Petersham en 1798, avant la fin de l'impression de son ouvrage. Son frère, J. Vancouver, y mit la dernière main et le publia sous ce titre, en anglais : *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde*, etc., *exécuté de* 1790 *à* 1795, etc., Londres, 1798, 3 vol. in-4°, avec atlas in-fol. ; traduit en français, Paris, an VIII (1800), 3 vol. in-4°; et atlas in-fol. ; une autre traduction abrégée a été donnée par Henry, ibid., 1800, 5 vol. in-8°, et atlas in-4°.

VANDA ou **VENDA**, élevée sur le trône de Pologne vers l'an 750, après la mort de Cracus et celle de ses deux frères, trompa l'attente de ses sujets en rejetant les sollicitations de Ritiger, prince voisin, qui demandait sa main, et en répondant qu'elle aimait mieux exercer l'autorité du souverain que d'être son épouse. Ritiger insista, menaça, s'avança sur les frontières de Pologne, et Vanda alla au-devant de lui. Avant d'en venir aux mains, le prince envoya des ambassadeurs pour faire une dernière demande qui fut refusée. A leur retour au camp, les envoyés, pénétrés d'admiration pour la reine de Pologne, déclarèrent que cette guerre étant inutile et injuste, ils quitteraient les drapeaux de Ritiger. Il paraît que ces envoyés étaient des seigneurs influents, car le prince céda à leurs représentations, et, de désespoir, se donna la mort. Les Moraviens, dont il était le chef, firent la paix avec Vanda. Cette princesse, après être entrée en triomphe dans la ville de Cracovie, dont son père était le fondateur, et avoir offert un sacrifice aux divinités polonaises, craignant que quelque désastre ne vînt troubler son bonheur, se précipita dans la Vistule. On retrouva son corps, qui fut enterré hors de la ville, dans un lieu où on lui érigea un monument. La tradition veut que cet emplacement soit celui du bourg et couvent de *Mogila*, nom qui signifie en polonais tertre, tombeau. La tragédie de *Vanda*, donnée par M. G. de Baer au tome XXIII des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, 1825), comme traduite du polonais de J. Niemcewitz, n'est au jugement des littérateurs nationaux, qu'une création du soi-disant traducteur, ainsi que la *notice* qu'il a mise en tête. Il en est de même, ajoute-t-on, des deux autres pièces qui, dans ce recueil, suivent celle de *Vanda*, et sont également de M. G. de Baer. (*Voyez* le *Journal de Varsovie*, II, 1825, page 244-74.)

VAN DALE (Antoine), antiquaire, né à Harlem en 1638, abandonna les occupations commerciales pour se livrer à l'étude de la médecine, se fit recevoir docteur, et allia la culture des lettres à l'exercice de sa profession. Il obtint la place de médecin de l'hôpital de Harlem, et la remplit jusqu'à sa mort, en 1708. Il était de la secte des mennonites ou anabaptistes pacifiques. On a de lui : *De oraculis veterum ethnicorum dissertationes II*, Amsterdam, 1700, in-4°; *Dissertationes de origine et progressu idolatriæ et superstitionum*, etc., 1696, in-4°; *Dissert. IX antiquitatibus quin et marmoribus, cùm Romanis tùm Græcis illustrandis inservientes*, ibid., 1702 et 1743, in-4°; *Dissert. super Aristeà de LXX interpetibus*, etc., ibid., 1704, in-4°. On peut consulter sur Antoine Van Dale son *Éloge* par Leclerc, les *Mémoires* de Niceron, tome XXXVI, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

VAN DALEN. *Voyez* **DALEN**.

VANDAMME (Dominique-Joseph, comte de HUNEBOURG), né à Cassel (France), le 5 novembre 1771, servit d'abord dans un régiment colonial, et revint en France, en 1789, pour assister aux débuts de la révolution. En 1792, il organisa une compagnie franche, dite des chasseurs du Mont-Cassel, et ses premiers pas furent si brillants que, l'année suivante, il était déjà général de brigade attaché à l'armée du Nord. Au mois d'octobre, il investit Furnes avec un petit corps d'infanterie et le 5e régiment de chasseurs à cheval, s'empara de cette place, et débloqua en même temps Nieuport. Il ne se distingua pas moins dans la campagne de 1794. Employé en 1795, sous les ordres de Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse, il se signala plus d'une fois sur le Wahal; et l'année suivante, à l'armée du Rhin, il commanda l'une des colonnes de la division Duhesme qui enleva le poste retranché d'Alpersbach et passa le Lech sous le feu des Autrichiens. A l'attaque des hauteurs du Friedberg, il s'empara de 16 pièces de canon et débusqua l'ennemi de ses positions. Après avoir assisté à la célèbre retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle, il fut chargé d'attaquer les retranchements élevés en avant du fort de Kehl et du pont de Huningue, et réussit dans cette difficile entreprise. A l'ouverture de la campagne de 1797, il commanda l'avant-garde au passage du Rhin, et protégea le débarquement des troupes. Arrêté dans le cours de ses exploits par la paix de Campo-Formio, Vandamme rentra dans le repos, d'où il ne sortit que le 5 février 1799, avec le grade de général de division, pour aller prendre le commandement de l'aile gauche de l'armée du Danube. Rappelé aussitôt pour concourir à la défense des côtes maritimes du nord-ouest, il fut ensuite employé à l'armée gallo-batave. En 1800, à l'armée du Rhin, il franchit ce fleuve, à la tête de sa division, entre Stein et Schaffhouse ; puis il participa à toutes

les victoires de cette campagne. Après avoir, l'année suivante, servi encore à l'armée des Grisons, il fut, à la paix, nommé commandant de la 16e division militaire. Le 5 septembre 1803, il reçut des mains du premier consul une paire de pistolets d'honneur, et, lors de la première distribution des croix de la Légion d'honneur, il fut nommé grand officier de cet ordre. Le général Vandamme commandait la 2e division du camp de Saint-Omer, lorsqu'il fut désigné pour prendre part aux travaux de la grande armée, en septembre 1805. Maître du pont de Donawerth et de la ville d'Augsbourg, il alla mériter sur le champ de bataille d'Austerlitz le grand aigle de la Légion d'honneur. Pendant la campagne de Prusse, en 1806 et 1807, il eut plusieurs occasions de se distinguer, et signa la capitulation de Breslau. En 1809, commandant la division wurtembergeoise, il culbuta, au pont de Lintz, trois colonnes autrichiennes. Pendant les années 1810 et 1811, il fut chargé de l'inspection des troupes de cavalerie. En janvier 1811, ses concitoyens l'appelèrent à l'honneur de présider le collége électoral d'Hazebrouck (Nord). Au commencement de la campagne de Russie, il fut disgracié par suite d'un violent démêlé qu'il eut avec Jérôme, roi de Westphalie; mais dès le commencement de 1813, il fut mis à la tête d'un corps d'armée chargé d'observer les frontières de la Bohême. A l'époque de la bataille de Dresde, il débuta par la prise de Pirna; mais s'étant ensuite avancé vers Kulm, dans des défilés inextricables où le général Ostermann lui disputa pied à pied le terrain, il fut surpris par l'arrivée inattendue du général prussien Kleist d'une part, et de Schwartzenberg de l'autre; et, entouré par l'ennemi, il perdit, le 30 août, toute son artillerie, et se vit forcé de poser les armes avec 10,000 hommes. Conduit au quartier général de l'empereur Alexandre, il fut, sur son ordre, transféré en Russie, dans le gouvernement de Viatka, voisin de la Sibérie. Il y resta jusqu'au moment où la restauration vint le rendre à la liberté, mais sans lui donner d'emploi. Dans les cent jours, il fut nommé par Napoléon pair de France et commandant de la 2e division, puis du 3e corps de l'armée du Nord. Au mois de juin 1815, il contribua avec succès à l'attaque de Wavre, et il poursuivait l'ennemi avec acharnement lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo. Il opéra aussitôt sa retraite en bon ordre, réunit son corps presque intact aux débris de l'armée de Napoléon, et le ramena sous les murs de Paris, dont il fut même question de lui confier le commandement. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet et privé des bénéfices de l'amnistie royale. Retiré d'abord dans le département de la Haute-Vienne, il se vit bientôt forcé de quitter la France, et de chercher un asile d'abord à Gand, puis en Amérique. Cependant son grade lui fut restitué. De retour à Gand, où il s'était fixé dans une terre qu'il y avait acquise, il y apprit, en septembre 1824, sa mise à la retraite. Tout entier désormais au repos dont il avait tant besoin, il mourut à Cassel, le 15 juillet 1830.

VAN DEN BOSCH. *Voyez* **BOSCH.**

VAN DEN EECKHOUT. *Voyez* **EECKHOUT.**

VANDENESSE (Jean de), surintendant de la maison impériale, né vers la fin du 15e siècle à Gray, en Franche-Comté, fut pendant près de 40 ans attaché à l'empereur Charles-Quint, qui, en mourant, le recommanda à Philippe II. Maintenu plusieurs années dans ses fonctions par ce prince, Vandenesse se retira dans sa patrie, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé en manuscrit le *Journal des voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II, son fils, de* 1514 *à* 1560, in-fol. Le manuscrit original existe à la bibliothèque de Tournay, mais on en trouve plusieurs copies à Paris, à Besançon et en Flandre.

VANDENESSE (Guillaume), frère du précédent, partagea avec lui la confiance de Charles-Quint, et fut aumônier de ce prince, qui le nomma ensuite évêque de Coria.

VANDENESSE. *Voyez* **CHABANES** (J. de).

VAN DEN EYNDE (Jacob), seigneur de Haemstede, né à Delft, vers l'an 1575, d'une famille distinguée, après avoir fait de bonnes études, suivit la carrière militaire, et fut capitaine d'un régiment d'infanterie au service du stadhouder Maurice. Il quitta les armes en 1609. Rendu à ses premiers goûts, il cultiva avec succès les belles-lettres ainsi que la poésie latine, et mourut dans son château, le 11 septembre 1614. Il a laissé: *Jac. Eyndii Poemata*, Leyde, 1611, in-4°; *Une chronique de Zélande,* Middelbourg, 1634, in-4°. On croit qu'il était petit-fils de Jacob VAN DEN EYNDE, avocat de Hollande, en 1560, et qui périt en prison à Vilvorde, victime de son dévouement à la cause de la liberté, le 12 mars 1569.

VAN DEN HONAERT (Roch). *Voyez* **HONERT.**

VAN DEN VELDE (Isaïe). *Voyez* **VELDE.**

VAN DER AA. *Voyez* **AA.**

VANDERBOURG (Martin-Marie-Charles BOUDENS de), littérateur, né en 1765 à Saintes, d'une famille noble, acheva ses études à l'école militaire, entra dans la marine et fit en 1782 une campagne dans l'Inde, sur la frégate *l'Hermione;* il était en 1789 lieutenant de vaisseau. Forcé d'émigrer en 1795, il s'établit en Allemagne, où il occupa ses loisirs. Forcé d'émigrer en 1795, il s'établit en Allemagne, où il occupa ses loisirs forcés par une étude approfondie de la langue et de la littérature des Allemands. Ses talents lui méritèrent l'estime du comte de Stolberg, qui lui procura un emploi dans les îles danoises Sous-le-Vent; il demeura en Amérique jusqu'en 1800, et revint en France en 1802. Divers ouvrages en prose et en vers l'avaient fait connaître d'une manière avantageuse, lorsqu'il remplaça, en 1814, L.-S. Mercier à l'Institut. Il continua de se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut à Paris en 1827. Outre la part qu'il eut à la rédaction du *Publiciste,* des *Archives littéraires,* du *Mercure étranger,* et du *Journal des savants,* on lui doit la publication des *poésies* de Clotilde de Surville, des traductions de l'allemand telles que le *Woldemar* de F. H. Jacobi, 1796, 2 vol. in-12; le *Voyage en Italie* de F. J. L. Meyer, 1802, in-8°; du *Laocoon,* ou des *Limites respectives de la poésie et de la peinture,* par Lessing, 1802, in-8°; *Cratès et Hipparque,* roman de Wieland, 1818, 2 vol. in-18; mais le plus beau titre de Vanderbourg est sa traduction en vers français, des *Odes d'Horace,* 1812-13, 2 vol. in-8°. Il a fourni plusieurs *articles* à la *Biographie universelle.* Daunou a pro-

noncé son *Éloge* à l'Institut le 2 août 1839. (*Moniteur* du 28 octobre.)

VANDER BURCH (François), archevêque de Cambrai, né en 1567 à Gand, d'une ancienne famille, courut les plus grands dangers dans son enfance par suite des représailles que les protestants, victimes de la cruauté du duc d'Albe, exerçaient parfois sur les catholiques. Son père, mis en prison, vit sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et, rendu ensuite à la liberté, fut obligé de fuir avec toute sa famille. Le jeune Vander Burch fut envoyé avec sa mère auprès d'un oncle de celle-ci, doyen du chapitre d'Utrecht. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, devint vicaire général de l'évêque d'Arras, puis chanoine de Mons, et successivement évêque de Gand et archevêque de Cambrai. Il se signala dans ces deux postes par l'exercice de toutes les vertus pastorales, et fonda à Cambrai un établissement pour les jeunes filles de familles honnêtes et peu aisées, qui donna plus tard à Mme de Maintenon l'idée de la maison de Saint-Cyr. Ce digne prélat mourut à Mons en 1644. En 1823, la *Société d'émulation* de Cambrai mit au concours l'*Éloge* de Vander Burch, et adjugea le prix à H. R. Duthilloeul, aujourd'hui (1847) bibliothécaire de la ville de Douai.

VANDER BURCH. *Voyez* **BURCH.**

VANDER DOUS. *Voyez* **DOUSA.**

VANDER GOES (Hugues), peintre, né à Bruges vers l'an 1366, fut un des premiers à employer le procédé de la peinture à l'huile. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages que le temps a épargnés, on cite son tableau de la *Vierge*, placé dans l'église Saint-Jacques de Gand. La galerie de Vienne possède de cet artiste quatre tableaux précieux : une *sainte Famille*, un *saint Jean-Baptiste*, *saint Jean et saint Jérôme* (formant les volets du tableau précédent), et une *pastorale.*

VANDER GOES (Guillaume). *Voyez* **GOES.**

VANDER HAER (Floris), trésorier et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, est un savant écrivain, à qui l'on doit un ouvrage fort estimé, qui a pour titre : *Les Châtelains de Lille, leur ancien état, office et famille*, etc., Lille, 1611, in-4°. Nous ne connaissons de l'ouvrage intéressant de Vander Haer que la seule édition de 1611, in-4°, et nous présumons qu'il n'y en a pas eu d'autre. Il est aussi auteur d'un *Essai historique* sur les troubles des Pays-Bas.

VANDER HAERT (Henri-Anne-Victor), peintre, naquit à Louvain en 1790. Il fit ses premières études à l'académie de cette ville. Le jeune Vander Haert faisait de si grands progrès dans le dessin que, tout en sautant une classe, il remportait toujours le premier prix. Au sortir de l'académie il se livra à la peinture à l'huile et copia beaucoup d'anciens tableaux. Il aurait voulu recevoir des leçons du célèbre peintre David, qui, à cette époque, résidait à Bruxelles. N'ayant pu satisfaire son désir, Vander Haert découragé se livra à la décoration. Il fit dans cette partie des progrès extraordinaires et acquit une grande réputation ; les grisailles et les camées qu'il a peints au château de Tervueren sont d'une beauté remarquable. En 1828, Vander Haert fit de la lithographie. Les portraits qu'il dessina d'abord attirèrent l'attention publique sur lui. En 1836, plusieurs habiles artistes se réunirent pour dessiner et formèrent une académie pour étudier en commun, à Ixelles-lez-Bruxelles ; Vander Haert en fit partie dès l'origine et travailla avec une assiduité extraordinaire jusqu'en 1842 ; il fut alors nommé directeur de l'académie de Gand. C'est à Ixelles que cet habile artiste créa la manière de dessiner au crayon rouge et noir, manière qu'il porta au plus haut degré de perfection. Il fit ainsi des portraits qui ont été admirés aux différentes expositions de Bruxelles, d'Anvers et de Gand. Lors de la création de l'école royale de gravure de Bruxelles, Vander Haert en fut nommé premier professeur de dessin. Après avoir abandonné la peinture pendant longtemps, il l'avait reprise en 1839, et fit des portraits excessivement remarquables, entre autres ceux de Mme la comtesse d'Hane de Potter et de M. Van Crombrugge, ancien bourgmestre de Gand. Le premier de ces deux portraits fut fait après la mort de la comtesse, sans autres documents que les indications qui lui furent données par la famille ; il parvint cependant à obtenir une ressemblance surprenante. Ce tour de force extraordinaire a été répété plusieurs fois par cet éminent artiste. Vander Haert était bon, d'une générosité sans exemple ; sacrifiant toujours son intérêt personnel au plaisir d'être utile. Il avait dans le caractère l'originalité et l'excentricité des anciens grands peintres flamands. Il mourut à Gand, le 5 octobre 1846, après avoir souffert pendant longtemps d'un rhumatisme goutteux. Il venait d'être chargé d'exécuter le portrait du roi et de la reine pour la chambre des représentants.

VANDER HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1613, est un des artistes les plus distingués de l'école hollandaise, et se fit une grande réputation par la manière dont il peignait le portrait. Il ne connut de rival en ce genre que Vandyck, auquel même il est égal dans les principales parties de l'art. Ses portraits sont composés d'une grande manière. Le dessin, la pose, la couleur, tout en est excellent ; et à ce mérite il joignait celui de la ressemblance. Parmi ses productions les plus célèbres, on cite le tableau qui se voit dans la salle du tribunal à la maison de ville d'Amsterdam ; il représente les *Chefs de la milice bourgeoise se disposant à distribuer le prix de l'arc.* Les figures en sont de grandeur naturelle ; les chairs, les étoffes, les vases d'or et d'argent y sont peints avec une perfection admirable. Le même tableau, en petit, fait partie du Musée du Louvre, et c'est un des plus précieux de cette magnifique collection. On vante encore le portrait qu'il fit de *Constance Reins* et qui a été célébré par le poëte hollandais Jean Vos, et le *Portrait d'un officier,* qui faisait partie du cabinet de l'électeur palatin. Outre le tableau cité ci-dessus, le Musée du Louvre en possède deux du même maître, peints pour servir de pendants ; ce sont : un *Portrait d'homme vêtu de noir :* il a la main gauche sur la poitrine, la droite appuyée sur le côté ; un *Portrait de femme :* elle tient son éventail des deux mains. Sur la fin de sa vie, cet artiste épousa une jeune femme dont il eut un fils qui cultiva la peinture avec succès. Vander Helst est mort à Amsterdam, dans un âge très-avancé.

VANDER HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1637, d'abord élève d'un peintre sur verre, parvint lui-même à un grand degré de perfection dans la représentation des monuments publics. On cite dans ce genre ses tableaux de *l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, la Bourse, le Bureau du poids public, l'Église neuve,* de la même ville, *la Bourse de Londres, le Calvaire de Cologne.* Il avait aussi des connaissances en mécanique, et on lui doit le perfectionnement des pompes à incendie; il a écrit un *Traité* sur cette matière, Amsterdam, 1690, grand in-fol., orné de planches de son invention et gravées par lui-même. Le musée de Paris possède de cet artiste trois tableaux : la *Vue de l'hôtel de ville d'Amsterdam ;* la *Vue d'une église et d'une place* d'une ville hollandaise; et la *Vue d'un village* situé sur le bord d'un canal. Van der Heyden mourut à Amsterdam en 1712.

VANDER LINDEN. *Voyez* **LINDEN.**

VANDER MAESEN (Edme-Martin), général français, né à Versailles en 1767, s'engagea, en 1782, comme simple soldat, dans le régiment de Touraine. Devenu officier, au commencement de la révolution, il fut chargé de l'instruction de deux bataillons de volontaires du Jura, qui venaient d'être créés, et dont l'un (le onzième) le nomma son commandant. Il fit, en cette qualité, à l'armée du Rhin, la campagne de 1793, se signala dans plusieurs occasions, et fut nommé chef de brigade en 1794. Il eut part ensuite aux brillantes campagnes de Moreau dans la Souabe et la Bavière, et se distingua particulièrement, en 1796, dans la retraite de l'armée du Danube, après la bataille de Stokach, ce qui lui valut un brevet de général de brigade. Attaqué près de Manheim, quelques mois plus tard, par des forces très-supérieures, que commandait le prince Charles, il tomba dans les mains des Autrichiens, et fut conduit prisonnier en Bohême. Échangé en 1801, il partit pour les Indes, en qualité de commandant en second du général Decaen; fut nommé général de division; et après avoir défendu longtemps l'île de France contre les Anglais, se vit obligé de leur abandonner cette colonie (1810). Revenu en Europe, il fut envoyé à l'armée d'Espagne, et contribua, par son activité et son courage, à maintenir la Biscaye dans l'obéissance. Il commanda ensuite une division sous le maréchal Soult, et mourut glorieusement, percé d'une balle, au passage de la Bidassoa, le 1er septembre 1813. Un décret impérial l'avait créé comte, quelques jours auparavant.

VANDER MEER. *Voyez* **MEER.**

VANDER MERSCH (Jean-André) naquit à Menin, le 10 février 1734, d'une famille anoblie. Après avoir fait des études particulièrement dirigées vers les mathématiques et la géographie, il entra dans le régiment de la Marck, au service de France, en qualité de volontaire. Les campagnes de la guerre de sept ans lui fournirent de nombreuses occasions de signaler son courage; et bientôt on ne le nomma plus que le *Brave Flamand.* Toujours au fort de la mêlée, il reçut 14 blessures, dont 5 à la tête. Sachant unir la prudence à l'intrépidité, il commanda des corps assez considérables de partisans. Ses principaux faits d'armes furent la prise de la ville et du château d'Arensberg, en 1759; celle de Hesse-Cassel où l'artillerie, des munitions, des vivres et un grand nombre de prisonniers tombèrent dans ses mains, en 1761 ; l'attaque inopinée du village de Bozenzeel, dans lequel il s'empara de plusieurs pièces de canon, et fit mettre bas les armes à 1200 hommes; enfin, les combats de Werle et d'Hexter. Il parvint, en moins de 5 années, au grade de lieutenant-colonel de cavalerie, et reçut la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille. Néanmoins diverses injustices le décidèrent à passer, en 1778, au service d'Autriche, où, malgré la protection du général Wurmser, il ne put obtenir d'abord le rang de colonel. Pendant la courte guerre que termina le traité de Teschen, Vander Mersch se rendit maître d'Habelschwert et de Graffenort, en Silésie. La paix le ramena dans ses foyers avec le titre et la pension de colonel. Il trouva le bonheur dans le mariage, et vécut à la campagne, partageant ses loisirs entre l'éducation de son fils et les soins de l'agriculture. Les innovations introduites par l'empereur Joseph II, dans le gouvernement des Pays-Bas, ne tardèrent pas à mécontenter les divers ordres de l'État. Le feu de la discorde fut encore attisé par la Prusse, l'Angleterre et la Hollande; une armée s'organisa dans les environs de Breda; Vander Mersch fut choisi par les chefs de l'insurrection (Vonck, Vander Noot et Van Eupen) pour la commander; il vint se mettre à la tête de 3,000 hommes, et battit complétement les Autrichiens à Turnhout, le 27 octobre 1789; il fit ensuite des progrès dans la Campine, dirigea tous ses mouvements avec une habileté soutenue, et, par d'utiles diversions, favorisa la révolte de la Flandre et du Brabant. S'étant assuré des villes de Diest, de Tirlemont et de Léau; il entama des négociations avec le ministère autrichien; mais elles ne produisirent d'autre résultat qu'une suspension d'armes de 10 jours. Bruxelles fut évacué par suite d'un soulèvement général; Vander Mersch fit son entrée à Namur, le 17 décembre, et poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Hubert, dans la province de Luxembourg. Cependant la mésintelligence éclata tout à coup entre le général en chef et le congrès souverain des États : on accusait le général de ne pas pousser avec assez de vigueur ses succès, et lui, de son côté, se plaignait de la négligence qu'on mettait à pourvoir aux besoins de l'armée. D'une autre part, le cabinet de Berlin, qui voulait diriger la révolution brabançonne selon ses propres intérêts, eut l'adresse de faire agréer les services du général prussien Schoenfeld; et la perte de Vander Mersch fut dès lors résolue : on l'accusa de haute trahison. Le fait est que le général avait adopté le plan de l'avocat Vonck, du duc d'Ursel et du comte de la Marck, pour substituer à la puissance des moines et de la noblesse, dans le gouvernement belge, les principes adoptés en France par l'assemblée constituante. Schoenfeld, qui, sous le prétexte d'accélérer la reddition de la citadelle d'Anvers, avait rassemblé 7,000 hommes, eut l'ordre de marcher avec ses forces sur Namur, afin d'intimider Vander Mersch. Les deux armées se trouvent en présence, le 6 avril 1790. Vander Mersch manque de résolution; il se laisse prendre aux belles paroles de ses ennemis. Le 8, il arrive à Bruxelles pour y rendre compte de sa conduite. Il fut d'abord mis aux arrêts dans une maison particulière, mais transféré, la nuit du 13 au 14 avril,

dans la citadelle d'Anvers. Sa femme obtint, non sans difficulté, l'honneur de s'enfermer avec lui. Il quitta cette prison, le 10 novembre, pour être détenu dans le couvent des Alexiens de la ville de Louvain, et ne recouvra sa liberté qu'à l'approche des armées autrichiennes, au mois de décembre suivant. Après quelque séjour à Lille, il rentra dans ses foyers, et mourut à Menin, en 1792. Il avait pris une grande part à la rédaction d'un ouvrage mal écrit, mais semé de faits intéressants, publié sous ce titre : *Mémoire historique, et Pièces justificatives pour M. Vander Mersch*, 3 vol. in-8°, Lille, 1791, par un de ses officiers nommé Dinne, mort adjudant général dans la Vendée, en 1793.

VANDER MONDE (Charles-Augustin), médecin, né à Macao en 1727, d'une famille originaire de la Flandre française, passa d'assez bonne heure en Europe avec son père, qui s'établit à Paris vers 1732, et s'y fit recevoir membre de la faculté de médecine. Dirigé dans ses études par son père, il fut fait docteur en 1748, pratiqua la médecine avec quelque succès, publia plusieurs ouvrages et mourut subitement en 1762. On a de lui : *Histoire d'une maladie curieuse de la peau*, traduite de l'italien de Cursio, médecin napolitain, Paris, 1755, avec de très-bonnes *notes*; *Essai sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine*, ibid., 1756, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de santé*, ibid., 1760, 2 vol. in-12. Il rédigea pendant plusieurs années le *Journal général de médecine*, continué jusqu'à nos jours.

VANDER MONDE, mathématicien, né à Paris en 1735, d'une autre famille que le précédent, fut élève du géomètre Fontaine, puis de Dionis-du-Séjour, entra à l'Académie des sciences en 1771, prit beaucoup de part à ses travaux, et publia successivement plusieurs *Mémoires* très-intéressants dans ses recueils. Nommé professeur d'économie politique à l'école normale lors de sa création en 1795, il fit partie de l'Institut organisé cette même année, et mourut d'un vomissement de sang le 1er janvier 1796. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut (où il eut pour successeur Carnot) par Lacépède, alors secrétaire de la classe des sciences physiques et mathématiques.

VANDER NEER (Eglon ou Aart), peintre, naquit à Amsterdam, en 1643, d'Arnoult Vander Neer, bon paysagiste, estimé surtout pour ses clairs de lune, et qui lui donna les premières leçons de son art. Mais le jeune Eglon préférait peindre la figure. Il entra chez Jacques Vanloo, peintre estimé, d'Amsterdam, surtout pour les figures de femmes nues; il ne tarda pas à se distinguer sous cet habile maître. A 20 ans, il se rendit à Paris, où l'attirait la réputation de l'école française. Le comte de Dona, gouverneur d'Orange, l'employa pendant quatre ans, au bout desquels il retourna en Hollande. Arrivé à Amsterdam, il épousa la fille du secrétaire du tribunal de Schieland, qui lui apporta une dot considérable : elle mourut après l'avoir rendu père de 16 enfants, et tout son bien se consuma en procès. Il alla s'établir alors à Bruxelles, où ses ouvrages étaient recherchés. Il y contracta un second mariage avec la fille du peintre Du Chalet : sa nouvelle épouse peignait très-bien le portrait en miniature; mais elle mourut en lui laissant 9 enfants. Le besoin accabla Vander Neer, et pour faire subsister sa nombreuse famille, il dut s'adonner au paysage qui lui coûtait moins de temps et de travail que ses tableaux d'histoire. Cependant il se distingua dans ce genre, et ses paysages eurent le plus grand succès. Il se fit également remarquer par ses tableaux de fleurs. Pour avoir des modèles toujours frais, il établit un parterre dans son atelier même, et se construisit un cabinet portatif, dans lequel il prenait pour ainsi dire la nature sur le fait, et conservait à ses ouvrages cette vie et cet éclat qui font le charme de la nature. Appelé à Dusseldorf, par l'électeur, il se rendit à cette invitation, et après 5 ans de veuvage, il épousa en troisièmes noces la veuve du peintre Breekveld, qui était elle-même très instruite dans cet art. Vander Neer traitait tous les genres avec une égale perfection. Ses tableaux d'histoire sont bien composés; ses portraits en grand et en petit bien coloriés et touchés avec grâce et finesse. Il a peint des *Assemblées*, qui ne le cèdent en rien à celles de Terburg. Vander Neer fut le maître de Vander Werff, et mourut en 1703.

VANDER STRAETEN (Ferdinand), économiste, né à Gand le 9 mars 1771, suivit la carrière du commerce, voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, et s'appliqua particulièrement à rechercher les causes de la prospérité publique chez les différentes nations anciennes et modernes. Fixé dans sa patrie, et débarrassé de ses affaires commerciales, il se livra à l'étude de l'agriculture flamande, et fut poursuivi devant les tribunaux pour avoir, dans le 1er vol. de son ouvrage sur l'*État actuel du royaume des Pays-Bas*, 1819-23, 2 vol. in-8°, annoncé la ruine de l'industrie belge. Condamné à 3,000 florins d'amende, il essuya diverses autres condamnations pour des articles de son journal : *Ami du roi et de la patrie*. Il venait de subir deux mois de détention, dans les prisons de la cour d'assises de Bruxelles, lorsqu'il mourut subitement en 1823.

VANDER ULFT (Jacques), peintre, né à Gorcum vers 1627, s'appliqua d'abord à la peinture sur verre, et se plaça ensuite au rang des plus habiles artistes de son pays. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite : une *Entrée triomphale dans Rome*, tableau capital d'un beau fini; une *Vue des environs de Rome*; un *Port de mer d'Italie*. Il n'avait jamais visité cette contrée, mais il dessinait ses sites et ses fabriques d'après des estampes. Le musée de Paris possède deux tableaux de Vander Ulft : un *Porte de ville* et une *Place publique* où se font des préparatifs de fête.

VANDER VELDE (Charles-François). *Voyez* **VELDE**.

VANDER VYNCKT (Luc-Joseph), publiciste, né en 1691 à Gand, prit ses degrés en droit à l'université de Louvain, voyagea ensuite en France, en Italie, en Allemagne, et, à son retour, fut nommé membre du conseil de Flandre en 1729. Il consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'étude de l'histoire de sa patrie, et mourut à Bruxelles en 1779. On a de lui : *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas* (en flamand); une *Histoire des Pays-Bas*, commençant au mariage de Philippe le Bel en 1495, et finissant à la paix de West-

phalie. Cet ouvrage, écrit en français, et revu par de Méan, fut d'abord imprimé à Bruxelles, à 5 exemplaires seulement (le gouvernement autrichien qui avait commandé cet ouvrage en limita le tirage à ce nombre), et réimprimé sur les premières épreuves avec de nouvelles corrections de style et un grand nombre de pièces justificatives, 3 vol. in-8°. Vander Vynckt a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits dont on trouve la liste dans une *Notice* par Gérard. (Voyez *Mémoire* de l'Académie de Bruxelles, tom. III.)

VANDER WERF (ADRIEN), peintre, né en 1659 près de Rotterdam, élève de Vander Neer, de retour dans sa ville natale, peignit plusieurs portraits qui commencèrent sa réputation, et l'étendit par plusieurs beaux ouvrages parmi lesquels on cite un plafond représentant la *Renommée entourée de génies*. L'électeur palatin, pour lequel il avait travaillé, l'anoblit lui et sa famille, et se l'attacha par une pension successivement augmentée. Il ne fut pas moins généreusement récompensé par le duc de Wolfenbuttel, qui lui avait commandé une *Madeleine pénitente*. Vander Werf mourut à Rotterdam en 1722. Ses productions sont très-nombreuses; le musée de Paris en possède sept: *Adam et Ève, près de l'arbre de la science du bien et du mal; Moïse retiré du Nil par la fille de Pharaon; la Chasteté de Joseph; un Ange annonçant aux bergers la venue du Messie, Madeleine dans le désert; Séleucus cédant Stratonice à son fils Antiochus;* deux *Nymphes dansant devant une jeune femme qui joue de la flûte.* Toutes ses productions sont remarquables par un travail précieux, mais qui dégénère souvent en froideur.

VANDER WERF (PIERRE), frère du précédent et son élève, né en 1665, copia d'abord les tableaux de son frère, composa ensuite lui-même, et mourut à Rotterdam en 1718. Ses meilleures productions ont été retouchées par son frère.

VAN DE VELDE (JEAN-FRANÇOIS), théologien belge, né à Beveren, pays de Waes, le 5 mars 1745, étudia la théologie à Louvain, reçut les ordres sacrés en 1769, et fut immédiatement nommé bibliothécaire de l'université. Il reçut le bonnet de docteur dans cette faculté célèbre, en 1775, y devint professeur, et en fut deux fois recteur. Là, comme dans beaucoup d'autres écoles théologiques, il existait des querelles concernant les rapports de la discipline ecclésiastique avec l'ordre civil; Van de Velde se déclara pour ceux qui s'opposaient aux droits de l'autorité temporelle, appuyée par l'empereur Joseph II. Les troubles théocratiques qui agitèrent sa patrie, en 1787, et les opinions exagérées qu'il essaya constamment d'y faire prévaloir, le firent, à plusieurs reprises, éloigner de sa chaire, et même bannir de son pays. En juin 1794, lors de l'invasion des Français, il remplissait le poste éminent de président du grand collége de Louvain; il s'enfuit en Hollande, puis en Westphalie. L'espoir de trouver en France un gouvernement modéré, le ramena à Louvain, au mois d'août 1795, mais il n'y trouva bientôt que persécution, le Directoire exécutif suivant à l'égard des ecclésiastiques des Pays-Bas le système oppressif qui avait eu lieu en France sous la Convention et sous les législatures qui l'avaient précédée. La faculté de théologie fit des représentations: Van de Velde, connu pour y avoir pris la plus grande part, fut arrêtée en mai 1796. La journée du 18 fructidor 1797 vint encore aggraver le sort du clergé catholique des Pays-Bas, et dès le mois de novembre suivant, des arrêtés de déportation furent rendus contre tous les professeurs de Louvain. Van de Velde parvint à se sauver, et passa de l'autre côté du Rhin; il parcourut une partie de l'Allemagne, visitant les bibliothèques et faisant des recherches relatives aux monuments de l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas. Rentré dans son pays en 1802, mais trouvant l'université de Louvain supprimée, il ne s'occupa plus que de ses travaux historiques. En 1811, il fut amené, par M. de Broglie, évêque de Gand, au concile de Paris, en qualité de théologien. L'évêque y lut devant la commission du concile un mémoire à la rédaction duquel Van de Velde passa pour n'être pas étranger. Il y discutait la compétence de l'assemblée pour changer la discipline de l'Église sur l'institution des évêques. Le théologien de Gand partagea la disgrâce de son évêque, il fut arrêté et enfermé comme lui à Vincennes, et de là envoyé en exil à Rethel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Napoléon lui permit de retourner dans sa patrie, où il se flattait d'obtenir le rétablissement de l'université de Louvain; mais il ne tarda pas à se convaincre de l'inutilité de ses efforts, et se mit à continuer ses recherches sur les monuments de l'Église des Pays-Bas. Il se proposait de donner une édition des conciles de cette contrée, et il a publié un abrégé de son travail, sous le titre de *Synopsis monumentorum*, etc. (Gand, 1822, 3 vol. in-8°). Van de Velde mourut à Beveren, le 9 janvier 1822, avant d'avoir pu mettre la dernière main à son grand ouvrage. On lui doit un grand nombre de mémoires, de dissertations et d'opuscules, sur différents sujets, les uns publiés, les autres manuscrits.

VANDI (ANDRÉ-JEAN-DOMINIQUE), chimiste, né à Bologne vers l'an 1670, mort dans la même ville en 1765, a publié les ouvrages suivants: *De remediis*, etc.; *Dissertatio medico-chymica*, Bologne, 1720; *De auri tincturâ philosophicâ*, etc.; *Dissertatio*, ibid., 1720; *De utilitate et præstantiâ philosophiæ chymicæ*, etc.; ibid., 1730; *De remediis officinalibus*, ibid., 1752.

VANDIEVE. *Voyez* **DIVÆUS.**

VAN-DOEVREN (GAUTHIER), médecin, né en 1730 à Philippine, dans la Flandre hollandaise, fut reçu docteur à Leyde en 1753, professa l'anatomie et la chirurgie à Groningue, revint ensuite à Leyde occuper une chaire de médecine, et y mourut en 1783. On a de lui un *Traité* sur les maladies des femmes, en hollandais, et deux *Dissertations académiques* en latin.

VAN DYCK. *Voyez* **DYCK.**

VANE (le chevalier HENRI), homme d'État anglais, né, au commencement de 1589, d'une famille distinguée, établie dans le comté de Kent, voyagea dans sa jeunesse, et apprit plusieurs langues étrangères. A son retour, le roi Jacques Ier le créa chevalier, et il fut élu membre du parlement par la ville de Carlisle. Son attachement pour la famille royale était si connu, que le roi le nomma trésorier du prince de Galles, son fils (depuis l'infortuné Charles Ier), et Vane continua d'en exercer les fonctions, lorsque ce dernier fut monté sur le trône. Le nouveau

roi lui témoigna son estime et sa confiance, en l'envoyant notifier aux états généraux la mort de son père, et en le faisant entrer dans le conseil privé. Au mois de septembre 1631, il se rendit dans le Nord, comme ambassadeur extraordinaire, pour renouveler le traité d'alliance avec Christian IV, roi de Danemark, et pour conclure un traité de paix et de confédération avec Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il retourna en Angleterre au mois de novembre 1632; et au mois de mai de l'année suivante, Charles Ier, se rendant en Écosse pour être couronné, lui fit l'honneur de s'arrêter à sa terre de Raby-Castle, où il fut reçu avec une grande magnificence. En 1640, Vane fut nommé principal secrétaire d'État. Charles Ier lui accordait une confiance illimitée et le chargeait des affaires les plus importantes. Strafford ayant été nommé baron de Raby, et ayant même dédaigné de porter ce titre pour montrer le mépris qu'il avait conçu pour Vane, auquel il avait été promis, celui-ci lui voua une haine implacable, et se joignit à ses nombreux ennemis, ce qui détermina le roi à lui retirer la place de trésorier de sa maison, et même à l'éloigner du poste de premier secrétaire d'État, quoique la patente de cet office fût pour la vie. Le parlement en fit l'un des griefs qu'il invoqua lorsqu'il prit les armes contre Charles Ier. Il ne paraît cependant pas que Vane ait eu aucune part à la rébellion, ni qu'il ait accepté aucun emploi sous le parlement, quoique cette assemblée eût exigé que le roi le créât baron du royaume. Avant la mort de Charles Ier, Vane s'était retiré dans sa terre de Raby-Castle, et ni lui, ni ses fils ne contribuèrent en rien à ce déplorable événement. Clarendon traite Vane très-sévèrement, et il est en effet incontestable que la part active qu'il prit à l'affaire Strafford fit un tort incalculable à la cause royale. Néanmoins le même écrivain reconnaît que Vane aimait le gouvernement dans l'Église et dans l'État, et qu'il méprisait les rebelles et les moyens dont ils faisaient usage. Il mourut dans sa terre, vers la fin de 1654.

VANE (sir Henri), fils aîné du précédent, né en 1612, adopta dans sa jeunesse quelques-unes de ses opinions républicaines qui devaient un jour amener la guerre civile dans sa patrie. A son retour d'un voyage en France et à Genève, il manifesta, dit-on, une telle aversion pour la discipline et la liturgie de l'Église anglicane, que son père en témoigna un profond mécontentement. Il résolut de se rendre à la Nouvelle-Angleterre, qui servait, à cette époque, de refuge aux ennemis de l'Église, et son père finit par y consentir. A son arrivée en Amérique, Vane fut nommé, par les habitants, gouverneur des Massachusetts; mais s'il faut en croire quelques historiens, il se rendit si odieux qu'il fut obligé de se rembarquer avant la fin de l'année 1635. Nommé membre du parlement, il parut, pendant quelque temps, vivre en bonne intelligence avec le gouvernement; il partagea l'animosité de son père contre Strafford, et lorsque la révolte eut éclaté, il épousa les intérêts du parlement avec un zèle fanatique. En 1642, il fut un des commissaires envoyés pour inviter les Écossais à venir au secours du parlement, et l'un des plus ardents promoteurs de la ligue connue sous le nom de *covenant*. Il fut aussi, en 1645, l'un des commissaires du traité d'Uxbridge, et de celui de l'île de Wight en 1648. Comme beaucoup d'autres parlementaires, il ne prévoyait pas les conséquences des mesures auxquelles il prenait part; car il désapprouva fortement les violences que l'armée exerçait contre le parlement, de même que l'exécution de Charles Ier, et il s'éloigna des affaires pendant ces déplorables événements. Lors de l'établissement de la république en 1649, il fit partie du conseil d'État, et y resta jusqu'à la dissolution du parlement par Cromwell en 1653. Il avait des principes trop républicains pour se soumettre à l'usurpateur. Celui-ci, après avoir enjoint à Vane de donner des garanties pour sa conduite à venir, le fit renfermer à Carisbrooke, où il resta 4 mois. Cromwell essaya en vain de l'intimider ou de le séduire; Vane fut inflexible non-seulement pendant la vie du protecteur, mais encore sous le court règne de son fils. Après l'abdication de Richard, Vane fut nommé membre de la commission de sûreté et du conseil d'État, puis président du même conseil, et il proposa une nouvelle forme de gouvernement républicain : cette proposition fut repoussée par ses amis qui le confinèrent dans une propriété qu'il avait au comté de Durham. A la restauration, persuadé qu'il n'avait rien à craindre, il ne crut pas devoir s'éloigner; mais la part qu'il avait prise à toutes les mesures violentes qui avaient renversé le gouvernement royal, le firent comprendre parmi les ennemis les plus dangereux de Charles II. En conséquence il fut traduit en justice, déclaré coupable et décapité à Tower-Hill le 14 juin 1662. Clarendon dépeint Vane comme un homme profondément dissimulé, spirituel, doué d'une sagacité merveilleuse pour découvrir les projets des autres, tandis qu'il restait lui-même impénétrable. On a de lui en anglais : *Question salutaire, proposée et résolue*, etc., Londres, 1656, in-4°; *Les méditations de l'homme retiré*, etc., 1656, in-4° (c'est un traité mystique) : *De l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu*, 1657, in-4°; *Épître générale au corps mystique de J. C. sur la terre*, etc., 1662, in-4°; *La face des temps*, etc., 1662, in-4°; *La cause du peuple établie*, etc., 1662, in-4°. Vane avait formé, dans le puritanisme, une secte particulière dont les adeptes s'appelèrent *seekers* (chercheurs) ou *vanists*, et dont la doctrine se rapprochait de celle de la préexistence et des idées d'Origène, qui admettait que tous diables et pécheurs seront généralement sauvés.

VAN EFFEN. *Voyez* **EFFEN.**

VAN ESPEN (Zeger-Bernard), professeur de droit canon, naquit à Louvain le 9 juillet 1646. Il fit ses premières études à Tamise, chez les pères de l'Oratoire, et sa philosophie à Louvain, au collége du Parc. Il obtint ensuite le grade de licencié, de docteur en droit et fut enfin élevé à la dignité sacerdotale, et chargé du cours de *six semaines*, qui se donnait pendant les vacances. Devenu professeur de droit canon, Van Espen se retira, en 1677, au collége du Pape, pour se livrer à l'étude et composer les ouvrages qui ont illustré son nom. Lorsque Van Espen se mit à écrire sur le droit canon, l'Église n'était plus divisée par les querelles du jansénisme, mais l'avénement et les entreprises du nouvel archevêque Humbert de Præcipiano, firent de

Van Espen un personnage politique de haute importance; il soutint, pendant un demi-siècle, une guerre acharnée contre les exigences de ce prélat. En 1727, Van Espen fut réduit par l'archevêque à condamner lui-même ses doctrines, ou bien à subir comme tant d'autres des refus de sacrements et de sépulture; et lorsqu'il fut plus tard suspendu des fonctions qu'il remplissait à l'université, et qu'il comprit que la résistance devenait inutile, il se retira à Maestricht et plus tard à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728. Il avait publié dans l'intervalle un *Mémoire* qui expliquait les motifs de sa retraite, et qui révèle une force de caractère bien remarquable dans un homme de 82 ans. On peut consulter sur les travaux de Van Espen le discours publié par M. de Bavay, à la suite d'une brochure intitulée *de l'Appel comme d'abus dans ses rapports avec la constitution belge,* Bruxelles, 1847. On peut également consulter la *Vie de Van Espen,* par l'abbé Du Parc de Bellegarde. Cet ouvrage mérite beaucoup de confiance pour les détails qu'il donne sur Van Espen, parce que ces détails ont été fournis par des personnes qui avaient vécu dans son intimité.

VAN EUPEN (Pierre-Jean-Simon) naquit à Anvers, d'une famille bourgeoise, le 12 novembre 1744, fit dans cette ville ses humanités avec distinction, et suivit ensuite, à l'université de Louvain, les cours de philosophie et de théologie. Un caractère doux et social, une élocution facile qui n'était pas dénuée d'éloquence, lui firent de nombreux amis et lui acquirent une grande réputation, comme orateur de la chaire. Quoiqu'il parlât correctement le français, il ne prêchait qu'en langue flamande. Successivement professeur au séminaire épiscopal, curé du bourg de Contich, chanoine et grand pénitencier d'Anvers, il se prononça fortement contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Depuis longtemps en relation avec Vander Noot, il paraît avoir ignoré ses projets d'insurrection, car il ne prit une part ostensible à la révolution qu'après la victoire remportée par les patriotes sur les Autrichiens, à Turnhout. Ce ne fut qu'aux sollicitations de l'évêque d'Anvers, N lis, et de l'abbé de Tongerloo, qu'il se déclara ouvertement pour elle. On le chargea d'abord spécialement de négociations avec la Hollande, puis avec les états de Flandre, et bientôt il devint secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain. Dès lors il dirigea la faction aristocratique et sut triompher, à force d'habileté, des entreprises du duc d'Ursel, du comte de la Marck, de Vonck et de Vander Mersch, pour faire prévaloir les principes de la démocratie. Il eut bientôt à se repentir de la part qu'il avait prise au rejet des propositions pacifiques de l'empereur Léopold : il vit qu'il était dupe du cabinet prussien, et que les Pays-Bas ne tarderaient pas à repasser sous la domination autrichienne. Aussi n'apprit-il pas plutôt l'approche du vainqueur, vers la fin de novembre 1790, qu'il s'enfuit précipitamment de Bruxelles et se retira en Hollande. Mais l'amour de la patrie n'était pas éteint dans son cœur, il céda au désir de la revoir dès qu'il en vit la possibilité, et y rentra à la suite des Français aussitôt qu'ils en eurent fait la conquête. Sa présence alarma l'ombrageuse et timide police des représentants du peuple en mission à Bruxelles; il fut arrêté comme otage, avec plusieurs nobles citoyens, et conduit à la citadelle de Lille, pour répondre de la contribution de guerre de 8 millions de francs à laquelle on avait assujetti la ville d'Anvers. Il fut ensuite transféré sous divers prétextes à Paris, puis à Bicêtre, d'où il ne sortit que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Van Eupen, convaincu enfin qu'un nom célèbre ne procurait ni sûreté ni bonheur, se retira dans le village de Zutphaas près d'Utrecht, où il remplit pendant l'espace de 10 années les fonctions sacerdotales. Il y mourut, le 14 mai 1804. Il n'a fait imprimer d'autre ouvrage que les actes émanés du congrès souverain de la Belgique, en 1790. On a débité sur les prétendues galanteries de Van Eupen et sur son goût pour l'illuminisme, beaucoup de fables puisées dans un libelle calomnieux : *les masques arrachés,* publié par Beaunoir, sous le nom de Jacques Lesueur, Amsterdam (Bruxelles), 1791, 2 vol. in-18. Dans quelques Biographies, on imagine de le faire déporter et mourir à la Guiane en 1798.

VAN EYCK ou **JEAN DE BRUGES.** *Voy.* **EYCK.**

VAN GALEN. *Voyez* **GALEN.**

VAN GEER (Charles), naturaliste célèbre et maréchal de la cour de Suède, naquit à Stockholm en 1720. Il était issu d'une famille hollandaise dont un membre, Louis Van Geer, s'était établi dans ce pays, où il avait introduit de meilleures méthodes pour la fabrication du fer, établi des fonderies de canons et une manufacture d'armes, et où il avait, en outre, réorganisé l'instruction publique. Charles Van Geer commença ses études à Utrecht, mais il les termina à Upsal, où les leçons du célèbre Linné lui inspirèrent un goût fort vif pour les sciences naturelles. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes,* Stockholm, 1752-1778, 7 vol. in-4°, lui valurent le surnom de *Réaumur suédois.* Il mourut en 1778.

VAN GEUNS. *Voyez* **GEUNS.**

VAN GOYEN (Jean), paysagiste et graveur à l'eau-forte, naquit à Leyde en 1596. Son père, amateur très-distingué de cette ville, fut le premier à encourager ses dispositions, et lui donna successivement pour maître Guillaume Geeritz et Isaïe Van den Velde. Le jeune Van Goyen se fit bientôt connaître par des productions qui le mirent au rang des meilleurs paysagistes de son temps et de son pays. Ses compositions ont un cachet particulier : elles représentent ordinairement des rivières avec de petits bateaux de pêcheurs ou des barques remplies de paysans revenant du marché. Ses fonds laissent toujours apercevoir un village ou un petit bourg. Sa touche est facile et expéditive; son travail est peu chargé, parce qu'il ne faisait rien que d'après nature. Le seul défaut qu'on reproche à ses tableaux, c'est d'être un peu gris, ce que l'on attribue à l'usage du bleu de Harlem, employé fréquemment à cette époque. Van Goyen a gravé à l'eau-forte, d'après ses compositions. Il mourut à la Haye en 1656.

VAN HELMONT (Segres-Jacques), peintre, né à Leyde en 1683, fut élève de son père Mathieu Van Helmont, connu par de charmants tableaux représentant des boutiques, des laboratoires de chimistes, des marchés à l'italienne, et dont Louis XIV appréciait infiniment les ouvrages. Jacques était si délicat quand il vint au

monde, que l'on craignit longtemps pour ses jours. Malgré la faiblesse de sa santé, il se livra avec tant d'assiduité à l'étude de son art, qu'ayant eu le malheur de perdre son père, dans un âge encore tendre, il se trouva en état de suivre, sans aide, la carrière qu'il avait dessein de parcourir. Ses ouvrages obtinrent une grande vogue; et, surmontant les maux dont il était accablé, il travailla avec une ardeur qui finit par abréger ses jours. Doué d'un véritable génie, sa composition est pleine d'esprit et de noblesse, la marche de ses idées grande et lumineuse, et son dessin correct. Le rang qu'il tient dans son école est justifié par les ouvrages qui ornent plusieurs des églises de la Flandre. Tels sont dans l'église Sainte-Gudule de Bruxelles, la *Profanation du Saint Sacrement*, tableau capital; dans l'église des Carmes non réformés, le *Sacrifice d'Élie*; à l'hôtel de ville, le *Peuple d'Israël portant ses bijoux au grand-prêtre Aaron pour faire le veau d'or*; grande composition faite à l'occasion du jubilé de 1720; le *Baptême de Clovis*, vaste tableau placé au maître-autel de la paroisse de Wambeck, située entre Bruxelles et Alost; etc. Van Helmont, épuisé par ses travaux, mourut à Bruxelles le 21 août 1726.

VAN HELMONT. *Voyez* **HELMONT.**

VAN HELT STOCCADE (Nicolas), peintre, né à Nimègue en 1614, fut élève de David Ryckaert le Vieux, son beau-père. Dès qu'il se crut en état de tirer un parti avantageux de ses talents, il fit le voyage de Rome pour se perfectionner dans le dessin, puis alla étudier à Venise la couleur des maîtres de cette école. En revenant d'Italie, il s'arrêta plusieurs années en France, où ses productions (dans le genre historique, furent très-recherchées, et où il obtint le titre de peintre du roi. On ignore l'époque de sa mort. Ses tableaux capitaux sont *Andromède, Clélie, Joseph distribuant du blé aux Égyptiens.*

VAN HEURN (Jean). *Voyez* **HEURNIUS.**

VAN HOECK (Jean), peintre, né à Anvers en 1600, fut un des élèves les plus distingués de Rubens. Déjà connu comme artiste habile, il voulut visiter l'Italie: arrivé à Rome *incognito*, ses ouvrages le décelèrent malgré lui, et il reçut de tous les hommes éclairés l'accueil le plus flatteur et le plus honorable. Le pape chercha à le fixer près de lui; mais Van Hoeck donna la préférence à l'empereur Ferdinand II, qui l'appelait à sa cour. Il y séjourna plusieurs années, ne pouvant suffire aux ouvrages qu'on lui demandait, tant dans les États héréditaires que dans les autres parties de l'Allemagne. Il revint ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1650. Parmi les nombreuses productions de cet artiste, presque toutes très-remarquables, on cite: *Pallas foulant aux pieds les Vices et embrassant la Prudence*, et le *Portrait* équestre *de l'archiduc Léopold-Guillaume.*

VAN HOECK (Robert), que l'on croit parent du précédent, né à Anvers en 1609, s'acquit une grande réputation par ses tableaux de *Campements d'armée*, de *Marches*, d'*Attaques*, etc. Il peignit aussi le genre historique et le paysage.

VAN HOOBROUCK DE MOOREGHEM, né le 27 avril 1756, était le plus jeune des neuf fils d'Emmanuel Van Hoobrouck, trésorier de la ville de Gand. Il se destina de bonne heure à la carrière administrative. Après avoir fait ses études chez les jésuites et ensuite à l'université de Louvain, il reçut une dispense d'âge du prince Charles de Lorraine, pour la survivance de l'emploi de son père, et fut successivement haut-peintre de la châtellenie d'Audenarde et membre du Congrès lors de la première révolution brabançonne en 1789, où il se montra très-opposé aux innovations de Joseph II. Après la défaite de l'armée patriote il fit partie de la députation qui obtint du maréchal de Bender des conditions si favorables pour la province de Flandre. L'invasion française vint exposer de Mooreghem à des dangers plus graves. Après avoir résisté au général Ferrand et avoir refusé de jurer haine à la royauté, il fut arrêté et conduit en France comme otage. Enfermé d'abord au Temple et ensuite à la prison d'Amiens, il eut à souffrir les plus cruels traitements. Rendu enfin à la liberté, il fut, sous le consulat et sous l'empire, membre du conseil de département. Il fut constamment hostile au gouvernement du roi Guillaume parce qu'il voyait les intérêts belges sacrifiés aux intérêts hollandais; aussi il vit avec plaisir la révolution belge de 1830 et fut élu membre du Congrès national. Plus tard il fut élu sénateur et reçut plus d'une fois des marques d'estime et de bienveillance du roi Léopold qui alla le voir et déjeuner à la belle campagne de Mooreghem. Après avoir cessé de faire partie du sénat, il fut élu membre du conseil provincial de la Flandre orientale. Il est mort au milieu d'octobre 1843.

VAN HOOREBEKE (Charles-Joseph), né à Gand le 24 septembre 1790, fut doué, malgré la faiblesse de sa constitution, d'une grande ardeur pour la botanique et la science du pharmacien, dans lesquelles il se distingua de bonne heure. Il obtint de grands succès, et fut admis à l'institut des Pays-Bas. Il est auteur de l'Herbier de la Flandre occidentale, devenu la propriété de la Société d'agriculture et de botanique de Gand, lequel renferme plus de 3,000 plantes spontanées, et devait servir à la rédaction de la Flore belge, pour laquelle Van Hoorebeke prépara d'immenses matériaux demeurés inédits. En reconnaissance de ce travail et des soins qu'il donna à l'établissement du jardin botanique de Gand, ses concitoyens lui ont dédié, sous le nom de *Hoorebekia chiloensis*, une plante originaire des Cordillières du Chili, qui a fleuri pour la première fois en Europe, au mois d'août 1816. Van Hoorebeke était aussi modeste qu'instruit. Il se fit distinguer par une rare sagacité et une infatigable persévérance. Il est mort dans sa ville natale, le 23 juillet 1821.

VAN HORN. *Voyez* **HORN.**

VAN HUGTENBURG (Jean), célèbre peintre de batailles, naquit à Harlem en 1646. L'amitié d'enfance qui le liait avec Jean Wyck, son compatriote, décida de sa vocation pour la peinture. Son frère Jacques, élève de Berghem, qui résidait à Rome, l'appela près de lui, et dirigea ses études. Une mort prématurée lui ayant enlevé cet appui, il se détermina à aller à Paris, où il entra chez Vander Meulen, qui se plut à l'initier dans tous les secrets de son art. En 1670, il retourna en Hollande, où sa réputation l'avait devancé; et tous les amateurs voulurent enrichir leurs cabinets de ses ou-

vrages. En 1710, le prince Eugène le prit à son service, et lui envoyait exactement les plans des siéges et des batailles qu'il dirigeait, et les accompagnait d'observations écrites de sa propre main. L'artiste exécutait d'abord les tableaux d'après ces plans et ces dessins, et les rectifiait ensuite d'après les entretiens et les observations du prince, qui se plaisait à l'honorer de ses fréquentes visites. Les tableaux qu'il a peints de cette manière ont 4 pieds de haut sur 5 de large, et ont été gravés en partie dans la description des batailles du prince Eugène et du duc de Marlborough. Quelques-uns de ses tableaux ne le cèdent en rien pour le flou et la vapeur à ceux de Wouwermans. Cet artiste mérite aussi un rang distingué parmi les graveurs tant à l'eau-forte et au burin qu'en manière noire. Il a surtout gravé un grand nombre de pièces dans le premier genre, d'après ses propres compositions, et d'après Vander Meulen. C'est en 1725 que parut, à la Haye, la description des différentes actions militaires du prince Eugène, avec des explications historiques par J. Dumont, et *dépeintes et gravées en taille-douce, par le sieurs Jean Van Huglenburg.* Cet artiste résidait ordinairement à la Haye, où il faisait un commerce très lucratif de tableaux; mais peu de temps avant sa mort, arrivée en 1733, il revint à Amsterdam, où il mourut chez sa fille.

VAN HUYSUM, le plus célèbre peintre de fleurs et de fruits du 18e siècle, naquit à Amsterdam en 1682. Son père marchand de tableaux et peintre très-médiocre, l'exerça d'abord dans toutes les branches de l'art; mais lorsque Van Huysum fut arrivé à l'âge mur, se sentant un penchant particulier pour la représentation des produits végétaux, il s'y appliqua entièrement, et il ne tarda pas à se séparer de son père. Quoiqu'il peignit aussi le paysage, ce fut dans les fruits et plus encore dans les fleurs qu'il surpassa tous ses rivaux. Il sut pénétrer les mystères de la nature, saisir l'éclat fugitif de la fleur dans toute sa fraicheur, et, par la vérité magique, la variété admirable des couleurs, de même que par la délicatesse presque transparente de sa touche, il atteignit aux dernières limites de son art. Le premier, il peignit des fleurs sur un fond clair; ses gouttes de rosée et ses insectes semblent animés. Il ne permit jamais à personne de pénétrer dans son atelier, et à l'exception de la fille d'un de ses amis et de son frère Michel, il ne prit jamais d'élève. Des malheurs domestiques le rendirent mélancolique; il mourut à Amsterdam en 1749. Deux de ses aquarelles se sont payées dernièrement en Hollande 10,000 florins. Un de ses frères, Jacques, copiait ses fleurs et ses fruits d'une manière si parfaite que ses copies se vendaient aussi très-cher. Il mourut en Angleterre en 1740.

VANIÈRE (Jacques), poëte latin, né le 9 mars 1664 à Chausses, diocèse de Béziers, embrassa la règle de Saint-Ignace, et professa les humanités et la rhétorique dans divers colléges. Il sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes, mais il ne put l'obtenir. Plusieurs poëmes latins : *les Étangs, le Colombier, la Vigne* et *le Potager* l'avaient fait avantageusement connaître; il conçut le projet de les refondre et de les réunir dans un seul corps d'ouvrage; et c'est ce qu'il exécuta dans le *Prædium rusticum*, poëme qui eut le plus grand succès et qui fit la réputation de son auteur. Il s'occupa aussi d'un *Dictionnaire* français-latin, qui devait former 6 vol. in-fol., mais qu'il ne put terminer. Il mourut à Toulouse le 22 août 1739. Les dix premiers livres du *prædium rusticum*, son principal titre littéraire, furent imprimés à Paris, 1710, in-12; mais ce poëme ne parut complet qu'en 1730. Les éditions les plus estimées sont celles de Barbou, Paris, 1744, petit in-8°, et 1786, in-12. Le *Prædium* a été traduit en français par L. E. Berlaud d'Halouvry, Paris, 1766, 2 vol. in-12; et par A. Lecamus, dans le *Journal économique*, années 1755 et 1756. On doit encore à Vanière un *Dictionnarium poeticum*, Lyon, 1710, 1722, 1750, in-4°, dont on a fait un *Abrégé* pour les commençants; et un *Recueil* de poésies fugitives sous le titre d'*Opuscula*, Toulouse, 1730, in-12. Le P. Lombard a publié la *Vie* de Vanière, 1739, in-8°.

VANIÈRE, neveu du précédent, mort à Paris en 1768, a publié : *Nouveaux Amusements poétiques*, 1755, in-12; une traduction des *Odes d'Horace*, 1761, in-8°; des *Discours* et *Cours de latinité*, 1780, 2 vol. in-8°.

VANINA D'ORNANO, femme du fameux Sampietro. On a parlé à l'article SAMPIETRO de sa catastrophe. Elle a fourni le sujet de deux romans historiques : l'un par Mme la comtesse de Bradi; l'autre, par Mme L. Clarke, Paris, 1825, 2 vol. in-12.

VANINI (Lucilio), philosophe prétendu athée, né dans la seigneurie d'Otrante, au royaume de Naples, en 1585, fut envoyé à Rome pour y étudier la philosophie et la théologie, et de retour à Naples, tout en continuant l'étude de la philosophie, il s'occupa de médecine et d'astronomie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'adonna à la prédication; mais tourmenté du désir d'apprendre, il ne tarda pas de se rendre à Padoue, où il perfectionna son instruction *dans tous les genres de savoir.* Nourri de la lecture d'Averroès, de Cardan, de Pomponace et surtout d'Aristote, il revint dans sa patrie, et forma, dit-on, l'étrange projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde avec une douzaine de ses camarades (cette assertion des PP. Mercienne et Garasse n'est point prouvée). Quoi qu'il en soit, à son départ pour la France, il se fit appeler Jules-César. De France il alla en Allemagne, s'avança jusqu'en Bohême, vint dans les Pays-Bas, s'arrêta quelque temps à Amsterdam, et passa ensuite à Genève. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se rendit à Lyon, et quitta bientôt cette ville pour Londres, où il ne fut pas mieux accueilli par les protestants qu'il ne l'avait été par les catholiques. Mis en prison, il en sortit sur la réclamation de quelques personnes, et reprit le chemin de l'Italie. Établi à Gênes, il ouvrit une école pour y enseigner diverses sciences; mais sous le prétexte de son impiété, on souleva bientôt la populace contre lui. Obligé de fuir, il revint à Lyon, où, pour se mettre à l'abri de la persécution, il publia l'ouvrage intitulé : *Amphitheatrum*, dans lequel il s'imposait la tâche de réfuter les erreurs de Cardan. N'étant point rassuré sur les dispositions des habitants à son égard, il s'en retourna en Italie, puis revint presque aussitôt en France; il se retira dans un monastère de Gascogne dont il fut chassé *à cause de ses mauvaises mœurs*, se réfugia à Paris et trouva le moyen de s'introduire chez le

nonce du pape, qui lui ouvrit sa riche bibliothèque, où il puisa de nouveaux documents pour corroborer son incrédulité. Placé sous une protection aussi puissante, Vanini put continuer son apostolat avec sécurité; il séduisit beaucoup de jeunes gens, des médecins, des poëtes, etc. Le P. Mersenne porte le nombre de ses prosélytes à plus de 50,000. Vers le même temps, il devint aumônier du maréchal de Bassompierre, à qui il dédia ses *Dialogues de la nature*. Il quitta Paris en 1617, au moment où la Sorbonne censurait cet ouvrage, et il se réfugia à Toulouse, où il continua à dogmatiser et à se faire des adeptes. Il y professa simultanément la médecine, la philosophie et la théologie avec ses principes et sa méthode ordinaires. Ayant été chargé de l'éducation des enfants du premier président du parlement, il donna de l'ombrage au procureur général, qui le mit en cause. Arrêté en novembre 1618, il allait être élargi, lorsqu'un gentilhomme, nommé Francon, vint déposer que Vanini avait souvent révoqué en doute l'existence de Dieu et tourné en dérision les mystères les plus augustes de la religion. Le P. Garasse (*Doctrine des beaux esprits de ce temps*, etc.) ajoute qu'il y eut d'autres dépositions secrètes conformes à celle de Francon. Vanini se défendit avec éloquence pendant le cours de la procédure qui dura six mois, au bout desquels il fut condamné, à la pluralité des voix, à avoir la langue coupée et à être pendu et brûlé. L'exécution de cette sentence eut lieu sur la place St.-Étienne, à Toulouse, le 19 février 1619. On a de Vanini : *Amphitheatrum æternæ providentiæ divino-magicum*, Lyon, 1615, in-8°, avec approbation et privilége, très-rare; *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis libri IV*, Paris, 1616, in-8°. Cet ouvrage, composé de 60 dialogues, est encore plus rare que le précédent. Il en avait composé plusieurs autres qui sont restés inédits. On a beaucoup varié sur le caractère et les mœurs de Vanini. Un grand nombre d'écrivains en parlent fort mal. Bayle et Arpe ont cherché à pallier un peu ses défauts. On peut consulter : *De vitâ et scriptis famosi athei J. C. Vanini*, par J. M. Schramm, 1709; *la Vie et les sentiments de Luc. Vanini*, par Durand, 1717, in-8°; *Apologia pro Julio Cæsare Vanino*, par P. F. Arpe, 1712, in-8°; les *Mémoires* de Niceron, t. XXVI; le *Dictionnaire* de Chauffepié; le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, par Peignot; et enfin l'ouvrage du P. Garasse, indiqué plus haut.

VANLOO (Jacques), tige d'une famille de peintres célèbres, né à l'Écluse en 1614, alla se perfectionner à Amsterdam et vint se fixer à Paris où il se livra spécialement au genre du portrait. S'étant fait naturaliser, il fut admis à l'Académie royale de peinture, et mourut en 1670.

VANLOO (Louis), fils du précédent, né à Amsterdam, vint fort jeune étudier à Paris, où il précéda son père, et remporta le 1er prix à l'académie, qui se le serait agrégé, si une affaire d'honneur ne l'avait forcé de chercher un asile en Italie. Il se fixa d'abord à Nice, et lorsqu'il put revenir en France, il s'arrêta dans la ville d'Aix, où il se maria et mourut vers 1712. Il avait peint, pour la chapelle des pénitents gris à Toulon, un *saint François* qui lui fit beaucoup d'honneur.

VANLOO (Jean-Baptiste), fils du précédent, né à Aix en 1684, manifesta de très-bonne heure ses dispositions pour le dessin. Élève de son père, il s'établit d'abord à Toulon où il se maria, puis à Aix où, pendant un séjour de cinq ans, il peignit plusieurs tableaux qui commencèrent sa réputation. Dans un voyage qu'il fit à Turin, il mérita la bienveillance du prince de Carignan, qui lui proposa de l'envoyer à Rome à ses frais étudier les œuvres des grands maîtres. Arrivé à Rome, il entra chez le peintre Benedetto Luti, sous lequel il fit de rapides progrès dans les différentes parties de l'art. Il fut ensuite appelé à Paris par son protecteur, qui le logea dans son hôtel, et pour lequel il exécuta plusieurs grands tableaux d'après la Fable. Toutefois, malgré ses succès dans le genre historique, il s'adonna plus particulièrement au portrait. Il fit celui de Louis XV sans avoir eu de séance. Ce portrait ayant été trouvé ressemblant, le roi en commanda un autre en pied, qui servit de modèle pour un grand nombre de copies. Membre de l'académie en 1731, il devint professeur adjoint en 1733, et titulaire en 1737. Accueilli en Angleterre par Robert Walpole, il fit le portrait de ce ministre et de plusieurs autres personnages marquants. Des raisons de santé l'obligèrent de revenir en France; il se rendit à Aix pour y prendre l'air natal, et mourut dans cette ville en 1745. On a gravé ses portraits de Louis XV en pied et à cheval, ceux de la reine Marie Lekzinska, et de Mesd. de Prie et de Sabran.

VANLOO (Carle ou Charles-André), frère du précédent, né à Nice en 1705, entra comme lui dans l'atelier de Bened. Lutti, peignit d'abord des décorations, revint en France avec son frère, qu'il aida dans la restauration des peintures du Primatrice à Fontainebleau. De retour à Rome, il y remporta le prix de dessin à l'académie de Saint-Luc, et exécuta plusieurs tableaux à fresque et sur toile. Étant venu à Turin, il y fut chargé de plusieurs travaux par le roi de Sardaigne. Arrivé à Paris en 1729, il fut admis à l'académie en 1735. Nommé successivement professeur, premier peintre du roi, directeur de l'école de peinture, il mourut en 1765. Cet artiste, beaucoup trop loué de son vivant, a été beaucoup trop déprécié après sa mort. Il n'eut sans doute qu'un talent très-inférieur si on le compare aux grands maîtres de l'art; mais ce fut un peintre distingué pour l'époque où il vécut. Ses productions sont extrêmement nombreuses. Le musée de Paris en renferme deux, qui offrent le type des qualités et des défauts de l'auteur : le *Saint-Esprit présidant à l'union de la Vierge et de saint Joseph*; *Énée portant son père Anchise au milieu de l'incendie de Troie.*

VANLOO (Louis-Michel), fils de Jean-Baptiste, et neveu du précédent, né à Toulon en 1707, reçut des leçons de son père, qui l'envoya à Rome, où il remporta le prix à l'académie de Saint-Luc. De retour à Paris, il fut reçu à l'Académie royale avant son père. En 1736, il fut appelé en Espagne et y reçut le titre de premier peintre du roi. Il avait abandonné le genre historique pour se livrer au portrait, et il y obtint beaucoup de succès. Revenu en France après la mort du roi Philippe V, il mourut à Paris en 1771. On peut citer de lui : le *Portrait en pied de Louis XV en habits royaux*, et le tableau dans lequel il s'est représenté avec toute sa famille.

VANLOO (Charles-Amédée), frère du précédent, né à Turin en 1718, fut aussi l'élève de son père; il accompagna à Rome son oncle et son frère Louis-Michel, y obtint les mêmes succès, et, de retour en France, fut appelé à Berlin, où il résida longtemps et acquit de la réputation comme peintre d'histoire et de portraits.

VAN LOON (Gérard), historien et numismatographe, né à Leyde en 1683, mort vers 1760, a publié entre autres ouvrages en hollandais : *Histoire métallique des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade en* 1716, la Haye, 1723, 4 vol. in-fol., traduite en français par Van Effen, ibid., 1732-37, 5 vol. in-fol.; *Histoire ancienne de Hollande,* ibid., 1732, 2 vol. in-fol.; *Numismatique moderne,* ibid., 1734, in-fol.; *Essai sur les marchés hebdomadaires et annuels,* etc., ibid., 1743, in-8°; *De l'allodialité du comté de Hollande,* ibid., 1748, in-8°.—Un autre VAN-LOON (Guillaume), a publié avec H. Cannegieter le *Recueil d'édits et d'arrêts de la province de Gueldre,* Nimègue, 1701, et Arnheim, 1740, 3 vol. in-fol.

VAN MONS (Jean-Baptiste), l'un des chimistes célèbres de l'Europe, est né à Bruxelles le 11 novembre 1765. Désirant se vouer à la pharmacie, il subit à 22 ans les épreuves de la maîtrise et en reçut le diplôme le 3 septembre 1787. Il exerçait cet art dans sa ville natale, lorsque Lavoisier opéra, dans la chimie, la grande révolution qui lui a fait faire tant de progrès. Van Mons embrassa avec enthousiasme la nouvelle doctrine et la propagea dans l'Allemagne et dans tout le nord de l'Europe. Il publia, en 1785, son premier ouvrage; c'était un essai sur les principes de la chimie antiphlogistique. Ami du progrès et d'une intelligente liberté, il se rangea, dès l'origine de l'insurrection brabançonne, au parti de l'avocat Vonck, et y porta une activité qui faillit lui devenir fatale. Peu après l'arrestation du général Vander Mersch, il fut poursuivi comme fauteur de sociétés secrètes et languit pendant deux mois à la porte de Hal, sous la prévention de crime de lèse-majesté ou de lèse-nation. Son procès lui fut fait en règle et le procureur général requit même contre lui la question. La bataille de Jemmapes avait ouvert la Belgique aux armées françaises (6 novembre 1792). En même temps s'organisait l'assemblée des représentants du peuple. Van Mons fut appelé par les suffrages de ses concitoyens à en faire partie, quoiqu'il n'eût alors que 27 ans. Il était déjà avant cette époque en correspondance avec les savants français les plus célèbres, tels que Lavoisier, Fourcroy, Monge, Bosc, Hachette, etc.; et ses relations avec la France prirent une nouvelle activité. Par arrêté du 22 janvier 1795, le fameux Roberjot, représentant du peuple, chargea Van Mons de faire des recherches sur les mines de la Belgique, et de donner le résultat de ses opérations pour en connaître la nature et les richesses. Le 22 mars 1796, il fut nommé membre correspondant de l'Institut. Lors de l'organisation de l'école Centrale du département de la Dyle, en avril 1797, la chaire de chimie et de physique expérimentale lui fut confiée. A la même époque il recevait un témoignage d'estime non moins flatteur de la part des chimistes les plus distingués de la France, qui l'invitèrent à prendre part à la rédaction du recueil célèbre des *Annales de chimie.* Van Mons répondit à cet appel avec empressement. On sait que pendant longtemps les communications entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France étaient devenues très-difficiles, pour ne pas dire impossibles. Par sa connaissance des langues vivantes et par la position de la Belgique, Van Mons communiqua à l'Allemagne et à l'Angleterre les travaux des chimistes français, de même qu'à ces derniers il faisait part des observations et des découvertes faites à l'étranger. Pendant longtemps il inséra dans les *Annales de chimie* la traduction des mémoires que contenaient les journaux allemands, anglais, italiens et hollandais. Il proposa à ses collaborateurs de donner, chaque mois, aux *Annales de chimie* un cahier supplémentaire. Cette proposition n'ayant pu être accueillie, il se décida à publier lui-même un recueil scientifique à Bruxelles. C'est à cette résolution que l'on dut la création de son *Journal de chimie et de physique,* dont le premier numéro parut le 15 vendémiaire an x (7 octobre 1801). Il l'enrichit des travaux qui ont immortalisé les Volta, les Vauquelin, les Fourcroy, les Chenevix, les Brugnatelli, les Bucholz, les Trommsdorff, et tant d'autres. Ses relations avec ces hommes célèbres lui permettaient de communiquer à ses compatriotes leurs découvertes les plus importantes, souvent même avant qu'elles fussent connues ou publiées dans les lieux où elles avaient pris naissance. Un des faits qui honorent le plus Van Mons dans la carrière médicale, c'est qu'il fut le premier introducteur de la vaccine en Belgique; et sa confiance dans l'efficacité de ce préservatif contre un de nos plus cruels fléaux, était telle qu'il en fit la première application à son fils aîné. Lors de la création à Bruxelles, en 1795, de la *Société de médecine, chirurgie et pharmacie,* Van Mons en fut nommé secrétaire. Cette compagnie se réorganisa le 3 juillet 1804, sous le titre de Société de médecine de Bruxelles, mais il n'en faisait plus partie; toutefois dans le tome III des *Actes* de la Société (1810), on trouve un *Mémoire* de Van Mons qui répondait à la question suivante proposée au concours : « Quels sont les effets que produisent les orages sur l'homme et sur les animaux? De quelle manière ces effets ont-ils lieu? Quels sont les moyens de s'en garantir et de remédier aux désordres qu'ils occasionnent? » Pour se livrer plus exclusivement à ses études favorites, Van Mons avait renoncé à l'exercice de la pharmacie, et, en 1807, il s'était fait recevoir docteur à la faculté de Paris. Presqu'en même temps l'université de Helmstadt lui offrait spontanément le diplôme de docteur en médecine. Pareille distinction lui avait aussi été accordée à Gœttingen. En 1813, il publia la traduction des *Éléments de philosophie chimique* de Davy, Paris, 2 vol. in-8°. Van Mons fut compris dans la première nomination des membres de l'Académie royale de Bruxelles, réorganisée en 1816. En 1817, le gouvernement lui confia la chaire de chimie et d'agronomie à l'université de Louvain. En 1819, il entreprit avec MM. Bory de Saint-Vincent et Drapiez, la rédaction des *Annales générales des sciences physiques.* Il inséra dans ce recueil, qui ne parut malheureusement que pendant deux années, un grand nombre d'articles, et particulièrement sur la culture des fruits, en y joignant les des-

sins des variétés nouvelles qu'il avait obtenues par semis. Van Mons n'a pas cessé de fournir des *Mémoires*, fruits de ses expériences, aux journaux et publications périodiques de tous les pays, et principalement à ceux de Crell, Gren, Scherer, Trommsdorff, Gehlen, de Lamethrie, Brugnattelli père et fils, Nicholson, Kasteleyn, etc. Pendant plusieurs années, il a continué, d'abord seul, et plus tard en collaboration avec M. Fournier, le recueil consacré aux sciences, lettres et arts, intitulé : *Esprit des journaux*. Il fut successivement appelé à faire partie des commissions créées pour la rédaction d'une pharmacopée nationale. En 1836, il obtint l'éméritat, le maximum de la pension de retraite, et la décoration de l'ordre Léopold. Jusqu'au dernier instant de sa vie, il continua à s'occuper de ses études, à se tenir au courant de tout ce qui se faisait de nouveau dans les sciences à écrire et à faire imprimer le résultat de ses observations. Nous ne pouvons omettre de parler ici de ses travaux pomologiques : depuis l'époque où Van Mons avait porté ses vues sur les sciences, il s'était occupé de la culture des fleurs et des fruits. A l'âge de 22 ans, il avait jeté les bases d'une théorie devenue célèbre depuis. Nous en empruntons un aperçu à une excellente notice du savant M. Poiteau, insérée dans le tome 2 de l'*Horticulteur belge*, page 44 : «..... M. Van Mons s'est dit : en semant les premières graines d'une nouvelle variété d'arbre fruitier, on doit en obtenir des arbres toujours variables dans leurs graines, puisqu'ils ne peuvent plus échapper à cette condition, mais moins disposés à retourner vers l'état sauvage, que ceux provenus de graines d'une ancienne variété, et comme ce qui tend vers l'état sauvage a moins de chance de se trouver parfait, selon nos goûts, que ce qui reste dans le plein champ de la variation, c'est dans le semis des premières graines des plus nouvelles variétés d'arbres fruitiers que l'on doit espérer de trouver les fruits les plus parfaits selon nos goûts. Toute la théorie de M. Van Mons est dans les lignes qui précèdent ; elle était formulée dans sa tête à l'âge de 20 ans. C'était pour la vérifier et la mettre en pratique que, dès cet âge, il rassemblait dans sa pépinière de jeunes sauvageons de jeunes francs, et qu'il y semait des pepins et des noyaux en quantité, afin d'en voir les premiers fruits et d'en semer les graines de suite pour en obtenir une génération dont il fût sûr de la nouveauté, et la prendre pour point de départ dans ses expériences. Quoique M. Van Mons opérât sur des milliers d'arbres de divers genres et de diverses variétés à la fois, je vais supposer pour plus de clarté, en le suivant dans sa marche, qu'il n'opérait que sur une seule variété de poirier. Dès que le jeune poirier franc mis en expérience eut donné son premier fruit, M. Van Mons en sema les graines de suite. Il en résulta une première génération dont les individus, très-variés entre eux, ne ressemblaient pas à leur mère ; il les cultiva avec soin et hâta leur croissance par tous les moyens connus : ses jeunes arbres donnèrent des fruits qui, ainsi que s'y attendait M. Van Mons, se sont trouvés la plupart petits et tous fort mauvais. Il en sema les graines de suite et en obtint une seconde génération non interrompue (ce qui est important), dont les arbres, toujours très-variés entre eux et ne ressemblant pas à leur mère, avaient cependant un aspect moins sauvage que les précédents. Il les cultiva également avec soin, et ils fructifièrent plus tôt que n'avait fait leur mère. Les fruits de cette seconde génération, aussi variés entre eux que les arbres qui les portaient, parurent en partie moins près de l'état sauvage que les précédents, mais aucun d'eux n'avait les qualités requises pour mériter d'être conservé. Constant dans son plan, M. Van Mons en sema les graines de suite et en obtint une troisième génération continue, dont la plupart des jeunes arbres montraient un *facies* de bon augure, c'est-à-dire quelque chose de la physionomie de nos bons poiriers domestiques, ce qui ne les empêchait pas d'être toujours très-variés entre eux. Cultivés et soignés, comme l'avaient été les précédents, ces arbres de troisième génération fructifièrent encore plus tôt que n'avaient fait ceux de la seconde génération. Plusieurs donnèrent des fruits mangeables, quoique pas encore décidément bons, mais suffisamment améliorés pour convaincre M. Van Mons qu'il avait trouvé le véritable chemin de l'amélioration, et qu'il devait continuer de le suivre. Il reconnut aussi avec non moins de satisfaction, que plus les générations se succédaient sans interruption de mère en fils, plus elles fructifiaient promptement. Les graines de fruits de bonne apparence de cette troisième génération ont été semées de suite, soignées comme les précédentes, et produisirent une quatrième génération, dont les arbres, un peu moins variés entre eux, montrèrent presque tous une apparence de bon augure. Leur fructification se fit attendre encore moins longtemps que celle de la troisième génération ; beaucoup de leurs fruits étaient bons, plusieurs excellents, et un petit nombre encore mauvais. M. Van Mons prit les graines de ce meilleur fruit, les sema de suite et obtint une cinquième génération, dont les arbres moins variés entre eux que les précédents fructifièrent encore plus tôt que ceux de la quatrième, et ne donnèrent plus que de bons et d'excellents fruits. C'est après le résultat de cette cinquième génération de mère en fils, sans interruption, que M. Van Mons a fait connaître le procédé que je viens d'expliquer. Quoique arrivé au terme le plus heureux, terme où tout autre à sa place se serait arrêté, je sais qu'il continue ses expériences et qu'il en est maintenant, 1834, à la neuvième génération sans interruption de mère en fils, et que toujours il obtient des fruits de plus en plus parfaits. M. Van Mons a fait les mêmes expériences sur presque tous les autres genres de fruits. Le pommier n'a plus donné que de bons fruits à la quatrième génération. Les fruits à noyau, tels que pêches, abricots, prunes, cerises, ont été encore moins longtemps à se perfectionner, tous n'ont plus donné que de bons et d'excellents fruits, à la troisième génération, et cela devait être, car, puisque nos fruits à noyau se reproduisent toujours plus ou moins bons sans procédé particulier, il a dû être moins difficile et moins long de les amener à une amélioration parfaite. »

Dès 1800, la réputation de Van Mons, comme pomologiste, s'étendait en Allemagne, en France, en Angleterre et en Amérique. Bientôt il put présenter de ses nouveaux fruits à la Société royale et centrale d'agriculture de la Seine, qui lui décerna une médaille d'or. Dès que la Société horticulturale de Londres se fut constituée,

elle s'empressa de le recevoir membre étranger et lui décerna aussi une médaille d'or pour les beaux fruits qu'il lui avait adressés. Il était membre de la Société pomologique d'Altenbourg. Les Sociétés d'horticulture de Boston, de New-York, de Massachusett et autres de l'Amérique septentrionale le nommèrent correspondant en reconnaissance du grand nombre de bons fruits dont il avait enrichi leur pays. Van Mons a écrit sur les fruits et sur la culture une infinité d'articles dans diverses publications périodiques. Il a décrit et figuré plusieurs de ses nouveaux fruits dans la *Revue des revues*, de M. Jobard, et dans les *Annales* dont nous avons parlé plus haut. En 1835, Van Mons a publié un ouvrage en deux volumes in-12, intitulé : *Arbres fruitiers ou Pomonomie belge*, etc., dans lequel il explique sa théorie, son mode de culture, et où il a déposé une infinité de connaissances théoriques et pratiques du plus grand intérêt. En 1823, c'est-à-dire, après 38 ans d'expérience il avait 80,000 pieds d'arbres dans sa pépinière. Il est décédé à Louvain, le 6 septembre 1842. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en Italie et en Allemagne. Les savants de ce dernier pays lui firent souvent l'honneur de lui dédier leurs ouvrages, nous citerons parmi eux Gren, Doebereiner, Reil, etc.; ce dernier lui dédia le premier volume de son *Traité des fièvres*, et le second volume au premier consul, Bonaparte. Voici la liste des ouvrages publiés par Van Mons : *Essai sur les principes de la chimie antiphlogistique*, Bruxelles, 1785, in-8°; *Pharmacopée manuelle*, Bruxelles, an IX, 1800; *Censura commentarii a Wieglebo nuper editi de vaporis in aerem conversione*, Bruxelles, an IX, in-4°; *Journal de chimie et de physique*, Bruxelles, an IX, X et XI, 1800 à 1802; *Principes d'électricité, ou confirmation de la théorie électrique de Franklin*, Bruxelles, 1802, an XI; *Synonymie des nomenclatures chimiques modernes*, par Brugnattelli, traduit de l'italien, 1802, in-8°; *Théorie de la combustion*, Bruxelles, an X, 1802, in-8°; *Lettre à Bucholz, sur la formation des métaux en général et en particulier de ceux de Davy, ou Essai de réforme générale de la théorie chimique*, Bruxelles, 1810, in-8°; *Principes élémentaires de chimie philosophique, avec des applications générales de la doctrine des proportions déterminées*, Bruxelles, 1818, 1 vol. in-12; *Annales générales des sciences physiques*, avec MM. Bory de Saint-Vincent et Drapiez, Bruxelles, 1819; *Pharmacopée usuelle, théorique et pratique*, Louvain, 1821 et 1822, 2 vol.; *Conspectus mixtionum chemicarum*, Louvain, 1827, 1 vol. in-12; *Materiei medico-pharmaceuticæ compendium*, Louvain, 1829, 1 vol. in-8°; *Abrégé de chimie à l'usage des leçons*, Louvain, 1831 à 1835, 5 vol. in-12; *Arbres fruitiers et leur culture*, Louvain, 1835 et 1836, 5 vol. in-12; *La chimie des éthers*, Louvain, 1837; *Sur les trois nouveaux corps chimiques, les métallofluores, l'iodine et l'huile détonnante de Dulong*, Brux., 1809; *Philosophie chimique, ou vérités fondamentales de la chimie moderne*, par A. F. Fourcroy, nouvelle édition augmentée de notes et d'axiomes, etc., Bruxelles, an III, 1794, 1 vol. in-8°; *Préface et additions aux éléments de philosophie chimique de Davy*, 1813-16: les additions comprennent les mémoires adressés aux académies de Berlin et de Stockholm, Bruxelles, 2 vol. in-8°; *Pharmacopaia medici practici universalis*, etc., par Swediaur, avec notes et additions, Bruxelles, 1817, 3 vol. in-18; *Faits et vues détachés, en rapport avec le différend sur certains points de théorie chimique dont la discussion vient d'être entamée dans l'Académie des sciences de France*, Louv., 1840. Dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Bruxelles: *Mémoire sur la réduction des alcalis en métal*, tome III, mai 1823; *Mémoire sur quelques erreurs concernant la nature du chlore, et sur plusieurs nouvelles propriétés de l'acide muriatique*, tome III, novembre 1823; *Quelques particularités concernant les brouillards de différentes natures*, tome IV, avril 1827; *Mémoire sur une particularité dans la manière dont se font les combinaisons par le pyrophore*, tome XI, juillet 1835; *Mémoire sur l'efficacité des métaux compactes et polis dans la construction des pyrophores*, tome XI, juillet 1835. (*Voyez* encore les *Bulletins de l'Académie*, les *Annales de physique et de chimie de France*, 1797 à 1801, les *Actes de l'ancienne société de médecine de Bruxelles*, l'*Horticulteur belge*, etc. Nous avons extrait la plupart de ces détails dans les notices historiques de MM. les professeurs Quetelet, Poiteau et Stas.

VAN MONS (Charles-Jacques), fils du précédent, né à Bruxelles le 22 février 1798, reçut à l'université de Louvain en 1822, avec la plus grande distinction, les grades de docteur en médecine, chirurgie et accouchements. Il avait, en 1816, été reçu à l'école du génie de Delft, mais la création, en 1817, de l'université de Louvain, où son père occupait la chaire de chimie, le décida à suivre la même carrière. Voulant mûrir ses études médicales, par l'expérience et l'observation, il se rendit à Paris, où il fréquenta les cliniques les plus célèbres. Il y fut honoré de l'amitié d'un des professeurs les plus distingués de l'école de Paris, le docteur Lisfranc, qui se l'attacha comme prosecteur d'anatomie; il vint exercer la médecine à Bruxelles en 1825. Il reçut, avec deux de ses collègues, les docteurs Graux et Marcq, la mission d'aller étudier à Paris le choléra, qui n'avait pas encore fait invasion en Belgique; à son retour, il fut attaché pendant deux ans à l'hôpital spécial institué pour le traitement de cette terrible maladie. Pour prix de son dévouement, il reçut du roi la grande médaille d'or du choléra. Lors de la révolution de 1830, il créa spontanément, à Bruxelles, l'une des premières ambulances qui y furent établies. Les blessés de septembre, qui y furent admis en grand nombre, y reçurent les soins les plus dévoués. Il fut décoré de la croix de Fer en témoignage des services rendus par lui, dans cette occasion. Il fut successivement nommé médecin des pauvres, fonctions qu'il remplit pendant plus de 9 années, médecin en chef de l'hôpital Saint-Pierre, et de la prison civile, membre honoraire du conseil supérieur de santé, vice-président du conseil supérieur de salubrité publique, secrétaire perpétuel de la Société des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, professeur de clinique et de pathologie interne à l'université libre de Bruxelles. Il a écrit un *Essai sur l'Ophthalmie des Pays-Bas*, et des mémoires *sur le choléra, sur la goutte et le rhumatisme, sur les scrofules et le rachitisme*. On lui doit encore divers *Mémoires* insérés dans les journaux de médecine du pays. Ces divers travaux lui méritèrent l'honneur

d'être agréé à plusieurs Sociétés savantes de l'étranger. Il fut enlevé par le typhus d'hôpital le 14 avril 1837; il paya ainsi, dans toute la force de l'âge et la maturité du talent, un tribut cruel à l'art qu'il exerçait avec tant de distinction et de dévouement. La science médicale en Belgique a perdu en lui un de ses praticiens les plus éclairés, et l'enseignement un des professeurs qui pouvait le plus hâter les progrès et le développement d'un art si utile à l'humanité.

VAN MONS (Louis-Ferdinand), frère du précédent, né à Bruxelles le 23 février 1796, décédé à Liége le 31 mars 1847, fut un des officiers généraux les plus distingués de l'armée belge; il entra à l'école de Saint-Cyr en 1812, et demeura en France jusqu'en 1814, époque à laquelle il vint se mettre au service de son pays reconstitué. Nommé le 1er juin 1814, sous-lieutenant d'artillerie, et capitaine en premier en 1825, il parvint en parcourant successivement tous les degrés de la hiérarchie militaire, jusqu'au grade de général-major dont il fut revêtu le 18 juillet 1845. Après avoir obtenu sa démission honorable du service hollandais, il fut attaché en octobre 1830, au département de la guerre à Bruxelles, et chargé de la direction de l'artillerie. Plus que personne il contribua à l'organisation de cette arme si avantageusement connue à l'étranger. Indépendamment de ces travaux, il a publié divers ouvrages sur l'artillerie et l'armement des troupes belges, qui ont été adoptés pour l'instruction des cadres de l'armée, et ont eu plusieurs éditions. Son dévouement aux institutions de son pays, et sa fermeté bien connue, lui valurent, en 1836, les suffrages de la compagnie d'artillerie de la capitale, qui l'élut pour son commandant. Dans ces fonctions délicates, il sut si bien se concilier le dévouement de ses nouveaux frères d'armes, qu'ils lui décernèrent un sabre d'honneur. A son départ de Bruxelles, ils lui offrirent son portrait dessiné par Baugniet. Il fit aussi partie de plusieurs commissions instituées par le gouvernement, pour l'amélioration des armes. Son caractère franc et loyal et les plus nobles qualités du cœur, lui avaient obtenu les sympathies générales; et les regrets unanimes de l'armée et de ses concitoyens sont le plus bel éloge de sa vie. Il était décoré de plusieurs ordres étrangers. Il a publié : *Cours élémentaire d'artillerie, à l'usage des jeunes officiers*, Bruxelles, 1833; *Mémorial à l'usage de l'armée belge*, ibid., 1835; *Manuel d'armement, à l'usage des troupes belges*, ibid., 1836 : cet ouvrage a eu trois éditions; *Cours élémentaire théorique et pratique*, ibid., 1840.

VANNETTI (Joseph-Valérien), littérateur, né à Roveredo en 1719, exerça divers emplois publics dans sa patrie, y encouragea la culture des lettres en y fondant une académie, et mourut vers 1766. On a de lui : *Poésies burlesques*, suivies d'un poëme traduit de l'allemand, sur l'origine de la foudre et des éclairs, 1750; *Barbologie ou dissertation sur la barbe*, suivie de quelques poésies nouvelles, 1759; *Leçons sur le dialecte roveretin*, 1762; des *lettres*, etc. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Sa *Vie* a été écrite par J. B. Chiaramonti, Brescia, 1766.

VANNETI (Clementino), fils du précédent, né à Roveredo en 1754, se fit connaître dès l'âge de 13 ans par divers opuscules italiens et latins; il se livra ensuite à l'étude des anciens avec beaucoup de zèle, fut membre de plusieurs sociétés savantes, et mourut en 1795. On a de lui plus de 40 ouvrages, dont on trouve la liste dans sa *Vie*, par A. Cesari, Vérone, 1818; les principaux sont : l'*Épître sur les poésies de Martial*; d'autres adressées aux poëtes Monti, Pindemonte et Bettinelli, plusieurs *Biographies* d'hommes de lettres en latin; *Mémoires sur le séjour de Cagliostro à Roveredo*, 1789; et des *Observations sur Horace*, 1792, 3 vol. in-8°.

VAN NEVE (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1627, se forma sur des ouvrages de Rubens et de Vandyck, puis alla en Italie perfectionner sa manière d'après l'antique et Raphaël. De retour dans sa patrie, il se fit un nom par un grand nombre de tableaux dans le genre historique; la ville d'Anvers en conserve plusieurs. Il s'occupa avec un grand succès de la gravure à l'eau-forte, et les pièces nombreuses qu'il a gravées offrent une exécution facile et brillante. Elles représentent pour la plupart des paysages ornés de figures héroïques. On cite entre autres : *Diane et Endymion*; *Écho et Narcisse*; et *Vénus couchée au bord d'un canal, regardant l'Amour plongé dans l'eau jusqu'aux épaules*.

VANNI ou **VANNIUS** (François), peintre, né à Sienne en 1563, est compté parmi les restaurateurs de la peinture au 16e siècle. Son premier maître fut Ventura, à Sisburi; envoyé par ses parents à Rome, il y dessina d'après Raphaël et les meilleurs maîtres, et parcourut ensuite la Lombardie pour étudier les chefs-d'œuvre. De retour à Rome, il y travailla pour le pape Clément VIII, qui lui conféra le titre de chevalier. Il mourut en 1609. Cet artiste, qui s'est approprié la manière du Baroche, possédait de grandes connaissances en architecture et en mécanique, et il a laissé quelques eaux-fortes estimées. On voit de ses tableaux à Parme, Bologne, Rome, Sienne et plusieurs autres villes de l'Italie. Le musée de Paris en possède trois : un *Ange présentant des aliments à la Vierge pour l'enfant Jésus*; une *Ste. Famille*; le *Martyre de St. Irène*: et cinq beaux *dessins*.

VANNI (Michel-Anne), fils du précédent et son élève, n'atteignit point à la célébrité de son père. On cite cependant son tableau de *Ste. Catherine occupée à réciter l'office avec Jésus-Christ*. Ce qui a contribué le plus à sa réputation, c'est son procédé pour colorier les marbres. On voit à Sienne le tombeau qu'il érigea à son père en 1656, orné de colonnes, de frises, de festons, etc., dessinés sur des tables de marbre blanc, mais coloriées avec tant d'art qu'on le croirait composé de différentes espèces de marbre.

VANNI (Raphael), frère du précédent, né en 1596, resta orphelin à l'âge de 13 ans, et fut confié aux soins d'Annibal Carrache, sous lequel il fit de grands progrès. Il vécut longtemps à Rome, où il fut employé dans les travaux qui eurent lieu à cette époque, et mourut vers 1660. On trouve un assez grand nombre de ses productions en Toscane.

VANNI (Jean-Baptiste), peintre, né à Pise en 1599, suivit les leçons de Christophe Allori, dont il imita la manière, visita les principales écoles de l'Italie, en copia ou dessina les productions les plus remarquables, et

grava aussi à l'eau-forte, entre autres, les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse. Il mourut à Florence en 1660.

VANNI (Furino), peintre, né à Pise, vivait dans le 14e siècle. Le musée de Paris possède de cet artiste, sur lequel on a peu de détails, un tableau peint sur bois et sur un fond doré, représentant *la Vierge et l'enfant Jésus recevant les adorations des esprits célestes.*

VANNUCCHI. *Voyez* **ANDRÉ DEL SARTO.**

VAN OBSTAL (Gérard), sculpteur, né à Anvers en 1597, mort à Paris en 1663, recteur de l'académie royale, acquit quelque réputation par ses bas-reliefs et ses travaux sur l'ivoire. Sa production la plus remarquable était la *Statue de Louis XIV* placée sur la place St.-Antoine.

VAN OOST. *Voyez* **OOST.**

VAN OOSTERWICK (Marie). *Voyez* **OOSTERWICK.**

VAN OS (Jean), peintre, né en 1744 à Middelharnas, dans la Zélande, fut d'abord placé chez un vitrier barbouilleur pour apprendre son état, et apprit de lui-même les premiers éléments du dessin. A 17 ans, il quitta sa profession pour s'appliquer à l'étude de la nature, et plus particulièrement à celle de la matière. Il s'établit à la Haye, où le poëte Speks lui inspira l'amour des lettres, et lui conseilla de peindre les fleurs, genre dans lequel il obtint de grands succès. Ce fut à Amsterdam qu'il eut l'occasion d'admirer les belles productions de Van Huysum et de Vander Velde. Il mourut en 1818. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont répandus dans les cabinets des amateurs. Il y en a deux à Pétersbourg, commandés par l'impératrice Catherine II.

VAN OSTADE. *Voyez* **OSTADE.**

VAN PRAET (Joseph-Basile-Bernard), l'un des plus savants bibliographes de l'Europe, né à Bruges, le 29 juillet 1754, était fils d'un imprimeur. Après avoir fait ses études au collége d'Arras, il vint à Paris, travailla quelques années dans la maison de librairie de Debure l'aîné, distinguée par ses connaissances héréditaires en bibliographie, et fut placé, en 1784, à la Bibliothèque du roi. Étranger à la politique et aux factions, Van Praet aurait dû jouir de la tranquillité que semblaient lui assurer sa modestie, ses mœurs douces et ses occupations sédentaires; mais il ne put échapper entièrement aux persécutions révolutionnaires. Dénoncé comme aristocrate, en 1793, par Duby, l'un des employés de la bibliothèque, il aurait été arrêté, le 2 septembre, comme le furent Chamfort, les deux Barthélemy, l'abbé Desaulnais, Capperonnier, Millin et Barbié du Bocage, s'il n'eût trouvé un asile chez un ami. Il reparut au bout de 12 jours, et après avoir subi une visite de ses papiers, il fut réintégré dans son emploi. Il eut bientôt à se défendre contre un ennemi plus dangereux : c'était Lefebvre de Villebrune, successeur de Chamfort dans la place de garde de la bibliothèque; mais malgré la dénonciation de ce nouveau chef, il se maintint dans ses fonctions, et remplit même, par intérim, celles de garde des livres imprimés, pendant la longue détention de l'abbé Desaulnais. Le zèle, l'intelligence et l'activité de Van Praet le faisaient regarder comme l'homme le plus utile à la bibliothèque; aussi, à la réorganisation de cet établissement, en octobre 1795, fut-il nommé l'un des deux conservateurs des livres imprimés. Il en fut même momentanément seul conservateur, lorsqu'en 1800, le ministre de l'intérieur tenta de ramener le système de l'unité dans chacun des quatre départements de la bibliothèque; mais la précédente forme administrative de ce vaste et riche dépôt littéraire, ayant été rétablie sans avoir subi depuis de notables modifications, Van Praet fut l'un des neuf membres qui en composèrent le conservatoire. Comme il ne dut sa place, ni à l'intrigue ni à la faveur, et qu'il n'en cumula pas le traitement avec d'autres emplois littéraires et administratifs, elle ne fut pour lui, ni une retraite ni une sinécure. Van Praet était le modèle parfait de l'exactitude, de l'urbanité, de cette simplicité de mœurs, qui, mieux que la morgue, inspire l'estime et le respect. Il communiquait avec autant d'obligeance que d'aménité, à tous les hommes studieux, les immenses trésors que contenait le dépôt confié à ses soins. Il est fâcheux que des hommes peu délicats aient trop souvent abusé de sa complaisance et même de sa confiance. Van Praet reçut, en 1814, la décoration de la Légion d'honneur et des lettres de naturalisation, la Belgique ayant été alors détachée des provinces restées à la France. Il fut membre de l'Académie celtique (aujourd'hui Société royale des antiquaires), de la Société académique des sciences de Paris, de la Société d'émulation de Cambrai, correspondant de l'Institut de Hollande, de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bruxelles, et associé de l'Académie des sciences d'Utrecht. L'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est honorée en l'admettant au nombre de ses membres, en mars 1830. Élu président du conservatoire de la Bibliothèque du roi, en 1830 et 1831, il le fut encore en juillet 1832, après la mort de ses collègues, Abel Rémusat, président, et Demanne, vice-président. Au mois d'août 1831, il avait fait partie de la commission créée par le ministre du commerce et des travaux publics pour examiner l'état et les abus des bibliothèques de Paris, ainsi que les améliorations dont elles étaient susceptibles. Le travail de cette commission, dont Van Praet n'était pas un des membres influents, n'a produit aucun résultat de grande importance. Van Praet, comme plusieurs bibliographes célèbres, ne possédait pas de bibliothèque. Il n'avait réuni à grand'peine et à grands frais qu'un petit nombre de livres. Par un testament dicté la veille de sa mort, arrivée le 5 février 1837, il fit le partage de cette collection peu nombreuse et peu riche entre la bibliothèque royale de Paris et la bibliothèque de la ville de Bruxelles. Daunou prononça, en 1839, son éloge à l'Académie, où il eut pour successeur M. Guigniaud. Indépendamment de sa coopération au *Catalogue de la Vallière*, on a de lui : *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la bibliothèque du roi et des bibliothèques publiques et particulières*, 1822-28, 10 vol. in-8°; *Notice sur Colard Mansion*, célèbre imprimeur de Bruges, 1829, in-8°; *Recherches sur le seigneur de la Gruthuyse*, 1831, in-8° : ce seigneur flamand possédait, en 1472, une collection de manuscrits dont une grande partie appartient aujourd'hui à la Bibliothèque royale à Paris; *Inventaire de la bibliothèque du Louvre*, fait en 1373 par Gille Mallet, avec des notes, 1836, in-8°.

VAN SANTEN. *Voyez* **SANTEN.**

VAN SPAENDONCK. *Voyez* **SPAENDONCK.**

VAN STABEL (Pierre-Jean), contre-amiral, né à Dunkerque en 1742, se voua de bonne heure à la marine du commerce. Il était capitaine, lorsque, en 1778, il fut appelé au service en qualité d'officier auxiliaire. Sa bravoure et son extrême activité le firent bientôt remarquer et, sur le compte qui fut rendu au roi de la conduite qu'il avait tenue dans divers combats, Sa Majesté lui fit présent d'une épée en 1780. Nommé lieutenant de frégate en 1782, il commanda divers bâtiments de guerre, et devint bientôt enseigne de vaisseau. En 1788, le ministre de la marine le chargea de la reconnaissance des côtes de la Manche. On lui donna, à cet effet, le lougre *le Fanfaron;* et il s'acquitta de cette mission avec zèle et intelligence. Après avoir commandé successivement les frégates *la Proserpine* et *la Thétis*, il fut promu au grade de capitaine de vaisseau en 1792. Au mois d'octobre de l'année suivante, Van Stabel, qui commandait le vaisseau *le Tigre*, fut chargé de se rendre aux États-Unis d'Amérique, et d'y réunir tous les bâtiments français qui se trouvaient dans ces parages. Il en rassembla 170, tous chargés de grains ou de denrées coloniales. C'était une entreprise hardie que de traverser, avec un convoi aussi considérable, escorté seulement par un vaisseau et deux frégates, des mers couvertes de vaisseaux ennemis. Van Stabel, après des dangers infinis, parvint à faire entrer son convoi dans le port de Brest sans avoir perdu un seul bâtiment, et ayant au contraire fait dans sa route 11 prises sur les Anglais. L'arrivée de ce convoi, dans un moment où la France éprouvait une grande disette, couvrit Van Stabel de gloire; et le gouvernement l'éleva au grade de contre-amiral. En 1794, il commandait l'escadre légère dans l'armée navale, aux ordres de Villaret-Joyeuse, destinée à opérer une descente en Angleterre. L'armée perdit plusieurs vaisseaux; mais Van Stabel ramena à Brest tous ceux qui étaient sous son pavillon. Depuis longtemps, l'Escaut et ses ports étaient fermés aux puissances neutres et amies. Le gouvernement français, ayant résolu de les leur ouvrir, chargea Van Stabel de cette mission. On lui donna quelques bricks et canonnières, et ce fut avec des forces aussi faibles que cet amiral se présenta, au mois d'avril 1796, pour franchir les passes de l'Escaut, ayant sous son convoi plusieurs bâtiments de commerce français et suédois, qu'il devait conduire à Anvers. Les commandants des forts placés sur ce fleuve voulurent s'opposer à cette entreprise; mais Van Stabel leur exhiba ses ordres, et leur fit connaître qu'il était décidé à les exécuter. Les Hollandais, intimidés par son audace, se contentèrent de montrer quelques dispositions hostiles; et Van Stabel entra dans le port d'Anvers le troisième jour de son départ de Flessingue, aux acclamations des habitants, qui voyaient se rouvrir pour eux les sources d'une prospérité tarie depuis plus de 150 ans. Nommé commandant en chef des forces navales dans les mers du Nord, le contre-amiral Van Stabel se disposait à prendre le commandement de l'escadre qui avait été mis sous ses ordres lorsqu'une maladie, causée par l'excès de ses travaux, vint l'enlever à l'État et à ses amis, au mois de janvier 1797.

VAN STORK (Abraham), peintre, né à Amsterdam vers 1650, n'eût d'autre maître que la nature, qu'il étudia avec assiduité, et devint l'un des plus habiles peintres de marine qu'ait eus la Hollande. Une de ses productions capitales est la *Réception du duc de Marlborough sur les bords de l'Amstel*. Cet artiste mourut en 1708.— Son frère cadet peignit avec succès le paysage, notamment quelques *vues* du Rhin.

VAN SWANEVELT (Herman), paysagiste, né à Woerden, en Hollande, en 1626, reçut, à ce que l'on présume, ses premières leçons de Gérard Dow. Il se rendit ensuite à Rome, où il entra dans l'école de Claude Lorrain qu'il prit pour modèle. Son séjour dans cette capitale des arts lui fit donner le nom d'*Herman d'Italie*, sous lequel il est également connu. Il mourut à Rome en 1690. Si cet artiste n'a point atteint le haut degré auquel Claude Lorrain est parvenu sous le rapport de la franchise de la touche, il le surpassa peut-être dans la manière de peindre la figure et les animaux. Le musée de Paris possède quatre de ses *paysages*, tous ornés de figures remarquables par la chaleur des tons et les beaux effets de lumières. Van Swanevelt a beaucoup gravé à l'eau-forte, et ses estampes, au nombre de plus de 100, sont très-recherchées. On en trouve l'indication dans le *Manuel de l'amateur* d'Huber et Rost.

VAN SWIETEN (Gérard), médecin, né à Leyde le 7 mai 1700, fit ses études dans cette ville célèbre, où il eut pour maître Boerhaave, qui l'honora de son amitié. Reçu docteur en 1725, il publia pour sa thèse inaugurale, une *dissertation* sur la structure et l'usage des artères. Boerhaave n'avait donné que la substance de sa doctrine dans ses *aphorismes* et dans quelques autres écrits : Van Swieten se chargea d'en publier les développements, et c'est ce qu'il fit dans ses *Commentaria in H. Boerhaavii aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 1741-1772, 5 vol. in-4°. En 1745, il fut appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, pour y occuper une chaire à l'université. Bientôt après il obtint la place de premier médecin, et fut créé baron de l'Empire. La capitale de l'Autriche lui dut bientôt un amphithéâtre anatomique, un laboratoire de chimie et un jardin des plantes, où l'on fit des démonstrations, des préparations anatomiques et des instruments pour la chirurgie. Cette ville lui fut encore redevable de plusieurs établissements non moins utiles pour les progrès des sciences. Il mourut à Schœnbrunn, le 18 juin 1772. Ses *Commentaires* ont été traduits en français par parties, savoir : par Paul : les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; *les Maladies des enfants*, 1769, in-12; *le Traité de la pleurésie*, in-12; par Louis : *les Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12. On lui doit encore une *Description des maladies qui règnent le plus communément dans les armées*, Venise, 1759, in-8°, en français; un *Traité de la médecine des armées*, en allemand, traduit en français; un *Essai sur les épidémies* (en latin), publié par les soins de Stoll, 1782, 2 vol. in-8°.

VAN SWINDEN. *Voyez* **SWINDEN.**

VAN UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, fut élève de son père, artiste peu connu; mais ses heureuses dispositions lui tinrent lieu d'un maître plus habile. Il étudia la nature, s'appliqua à en retracer fidèlement les différents phénomènes, et se fit bientôt remarquer. Rubens, qui fut un des premiers à apprécier

son mérite, l'aida de ses conseils, et orna même plusieurs de ses *paysages* de *figures* charmantes. Ses compositions, recherchées dès lors avec empressement, obtinrent une vogue extraordinaire. Van Uden mourut dans sa patrie en 1662. Il a gravé à l'eau-forte seize *paysages*, tant d'après lui-même que d'après Rubens et le Titien. — JACQUES VAN UDEN, son frère et son élève, peignit tout à fait dans sa manière, mais fut loin d'avoir son talent. Toutefois quelques-uns de ses *paysages* ont passé pour des productions de son aîné.

VAN VEEN. *Voyez* **VEEN.**

VAN VIAN (FRANÇOIS). *Voyez* **VIAN.**

VAN VITELLI ou **VAN VITEL** (GASPARD), peintre, né à Utrecht en 1647, étudia d'abord sous la direction de Matt. Verrhoës, et passa ensuite à Rome, où il s'appliqua principalement à peindre l'architecture et le paysage. Après avoir visité successivement Venise, Bologne, Milan, Florence, et séjourné quelque temps à Naples, il revint se fixer à Rome, où il fut admis à l'académie de St.-Luc, et mourut en 1736. L'usage où il était de porter des lunettes lui fit donner le surnom de *Gaspare degli Occhiali*. Ses tableaux, répandus dans toute l'Europe, retracent tout ce que Rome renferme de plus beaux monuments, et les édifices célèbres des autres villes.

VAN VITELLI (LOUIS), fils du précédent, célèbre architecte, né à Naples en 1700, était un peintre habile à l'âge où on n'est qu'élève. Il étudiait en même temps l'architecture sous Ivara, et promettait de surpasser bientôt son maître. Le cardinal de San-Clemente, pour lequel il avait déjà exécuté une fresque et un tableau, n'hésita point à le conduire à Urbin pour restaurer le palais *Albani*. Van Vitelli construisit dans cette ville les églises *Saint-François* et *Saint-Dominique*, et le talent qu'il développa dans ces constructions lui valut, à l'âge de 26 ans, la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome. Après avoir concouru au projet du grand *portail* de Saint-Jean de Latran, ouvrage qui fut adjugé par le pape à Galilei, Jean Vitelli fut chargé des travaux d'Ancône, où il construisit le *Lazaret*. D'autres ouvrages, plus ou moins importants, l'occupèrent ensuite, tant à Ancône, d'où il envoyait des projets pour les différentes villes d'Italie, qu'à Rome. Le roi de Naples, Charles III (depuis roi d'Espagne), voulant élever un palais à Caserte, en chargea Jean Vitelli, dont la réputation était alors très-grande, et qui y mit le comble par cet édifice, le plus beau monument architectural de son siècle. La direction de cette entreprise, immense par ses détails, ne l'empêcha point de donner ses soins à d'autres ouvrages, qui auraient pu exiger tous les soins d'un autre artiste. Van Vitelli mourut à Caserte en 1773. Il avait publié en 1756, à Naples, les *plans* et *dessins* du palais de Caserte. Les *Memorie degli architetti* de Milizia contiennent une *Notice* sur ce grand artiste. Un de ses neveux a publié sa *Vie* d'après ses manuscrits, Naples, 1823.

VARANDA (JEAN), médecin, né à Nîmes vers le milieu du 16e siècle, fit ses études à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1587. Dix ans après, il obtint une chaire au concours, qu'il remplit avec beaucoup de réputation. Doyen de la Faculté en 1609, il mourut en 1617. Ses ouvrages écrits en latin, sur la physiologie, la pathologie, etc., ont été recueillis par Henri Gras, et publiés sous le titre de *J. Varandæi*, etc., *Opera omnia theorica et practica*, Montpellier et Genève, 1620, in-8°; Lyon, 1657, in-fol. Il manque à cette collection deux traités imprimés séparément par les soins du même éditeur, savoir : *Elephantiasis seu lepra*, et *de Lue venerea et hepatide*, Genève, 1620, in-8°.

VARANO (RIDOLFE Ier DE), seigneur de Camerino, était un des chefs du parti guelfe, dans la Marche d'Ancône. Après s'être signalé par son zèle pour ce parti, et par sa bravoure dans plusieurs rencontres, il profita de l'anarchie que le séjour des papes à Avignon entretenait dans l'État de l'Église, pour se faire déférer par ses concitoyens la souveraineté de Camerino ; il l'obtint entre les années 1320 et 1330. Elle s'est conservée plus de deux siècles dans sa famille. Il exerçait, en même temps, une grande influence dans d'autres villes, et se fit nommer podestat d'Agobbio, en 1350 ; il était sur le point de se rendre dans cette ville, mais quelques discussions qui éclatèrent dans sa famille le retinrent à Camerino. Il croyait les avoir calmées lorsqu'il fut assassiné, au mois de juillet 1350, par son neveu nommé comme lui, Ridolfe.

VARANO (RIDOLFE II), neveu du précédent, s'empara de la souveraineté de Camerino, après avoir assassiné son oncle. Pour s'y affermir par l'autorité de l'Église, il rechercha l'alliance du pape Innocent VI et celle du cardinal Albornoz. Ce dernier, qui se préparait à reconquérir l'État de l'Église, le nomma son général ; et, au mois d'août 1355, Ridolfe de Varano battit, avec l'armée pontificale, et fit prisonnier Galeotto Malatesti ; ce qui détermina la puissante maison des seigneurs de Rimini à se soumettre au pape. Après que la Romagne fut rentrée dans l'obéissance de l'Église, Ridolfe, qui voulait entretenir auprès de lui des soldats exercés et qui lui fussent dévoués, chercha du service chez d'autres puissances. Il commanda, en 1362, l'armée florentine dans la guerre de Pise ; mais il y acquit peu de réputation. Quelques années plus tard, un légat du pape chassa Ridolfe de Camerino, et réunit ce petit État à la chambre apostolique. Ridolfe de Varano, profita, en 1376, de la guerre de la liberté suscitée par les Florentins au pape Grégoire XI, pour recouvrer son patrimoine, et y joindre Macerata. Il fut nommé ensuite général de l'armée florentine, et opposé au cardinal de Genève, qui, avec une armée française, menaçait Bologne. Il l'arrêta, et défendit avec succès la ville qui lui avait été confiée. Cependant les Florentins ayant, l'année suivante, pris à leur service Jean Hawkwood et la compagnie anglaise, Ridolfe, jaloux du crédit et de la puissance de cet étranger, abandonna le camp florentin, et passa au service du pape. On lui donna le commandement des Bretons, qu'il avait arrêtés dans leurs conquêtes l'année précédente ; mais il se laissa battre avec eux presque aux portes de Camerino, par Lucius Lando. La paix de 1378 confirma Ridolfe de Varano dans la possession de sa petite souveraineté. Il mourut à une époque inconnue ; mais Gentile de Varano, qu'on croit être son fils, lui avait déjà succédé dans la principauté de Camerino, en 1393.

VARANO (Gentile de) succéda à Ridolfe II, qu'on croit être son père, dans la petite principauté de Camerino, pendant que l'Église était divisée par le grand schisme d'Occident, et que son patrimoine était dévasté par les compagnies d'aventuriers. Le pape Boniface IX avait donné à son frère André Tomacelli le titre de marquis d'Ancône, et voulait que les petits princes de cette Marche se soumissent à lui. Gentile de Varano, loin de reconnaître l'autorité de ce marquis, l'assiégea dans Macerata, avec l'aide de Biordo de Michelotti, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir fait confirmer par le saint-siége l'indépendance de la principauté de Camerino.

VARANO (Ridolfe III) avait succédé à Gentile dans la principauté de Camerino, avant l'année 1415, dans laquelle il prit à sa solde Bernardino des Ubaldini, avec 200 lances, pour faire la guerre aux Malatesti. Il eut aussi à défendre son indépendance contre Braccio de Montone, seigneur de Pérouse, qui étendait chaque jour ses conquêtes dans la Marche d'Ancône, et qui, s'il eût vécu, l'aurait soumise en entier.

VARANO (Bérard de). Ridolfe III avait laissé trois fils : Bérard, né de sa première femme, était l'aîné; Jean Ier et Pierre-Gentile étaient fils de la seconde. Tous trois gouvernaient leur petite principauté. Jean avait, en 1427, servi les Florentins contre le duc de Milan. Pierre-Gentile avait servi l'Église. Bérard, qui était marié et qui avait plusieurs enfants, voyait avec inquiétude leur petite principauté prête à se subdiviser. Il demanda conseil, en 1434, à Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, et premier ministre du pape Eugène IV. Celui-ci espérant, s'il causait la ruine de la maison de Varano, réunir Camerino à la chambre apostolique, lui conseilla de se défaire de ses frères, et lui offrit son assistance. Il fit arrêter et décapiter Pierre-Gentile à Recanati; Bérard fit massacrer sous ses yeux son frère Jean à Camerino. Mais le peuple de cette dernière ville, excité en secret par Vitelleschi, prit aussitôt les armes pour venger les deux princes qui venaient de périr : il massacra Bérard et tous ses enfants, et résolut de faire de Camerino une république; bientôt après il fut forcé de se soumettre à François Sforce, qui vers le même temps, conquit la Marche d'Ancône.

VARANO (Jules de) recouvra après le milieu du 15e siècle, la petite principauté de Camerino, qui, vers l'an 1447, avait été évacuée par François Sforce, et qui était ensuite demeurée plusieurs années sous le gouvernement des papes. Jules de Varano régna obscurément jusqu'en 1502, que César Borgia l'attaqua par surprise, l'arrêta dans sa capitale, dont il s'empara, et après l'avoir retenu quelque temps en prison avec deux de ses fils, les fit étrangler tous les trois.

VARANO (Jean II de), duc de Camerino, troisième fils de Jules, ayant échappé au massacre de sa famille, recourut aux généraux de César Borgia, qui s'étaient ligués contre lui, à la Magione dans l'État de Pérouse. Les Orsini et les Vitelli, chefs de cette ligue, le rétablirent dans la principauté de Camerino, comme la Rovère dans le duché d'Urbin : mais bientôt après ils se laissèrent séduire par les négociations de César Borgia; et les deux princes qu'ils avaient rétablis, se sentant privés de leur appui, s'enfuirent à Venise, pour éviter les poignards de Borgia. La mort d'Alexandre VI rappela, pour la seconde fois, Jean de Varano à Camerino. Le pape Jules II érigea en sa faveur son petit État en duché. Pendant le pontificat de Léon X, ce duché fut disputé entre Jean Mathieu et Sigismond de Varano; le premier, protégé par le pape, le second, allié du duc d'Urbin. A la mort de Léon X, en 1522, Sigismond s'empara de Camerino à main armée. Il eut pour successeur Jean-Marie son fils, dernier duc de Camerino, qui, n'ayant eu qu'une fille, nommée Julie, la maria, en 1534, avec Guid'Ubaldo de la Rovère, fils du duc d'Urbin. Julie devait porter en dot à la maison de la Rovère, le duché de Camerino; mais Guid'Ubaldo, ayant éprouvé quelque difficulté à obtenir l'investiture du duché d'Urbin, céda, en 1538, celui de Camerino à Paul III, pour se le rendre favorable; et Paul en investit son petit-fils Octave Farnèse. Cependant la maison de Varano n'était point éteinte, et ses descendants ont continué longtemps encore à réclamer leur héritage auprès de la chambre apostolique.

VARANO (Constance de), femme savante, de la famille des précédents, née en 1428, était, par sa mère, la petite-fille de Battista de Montefeltre, femme non moins savante et non moins célèbre. Constance échappée au massacre de ses parents, dut à son aïeule une éducation littéraire très-soignée, et par conséquent le bonheur de sa famille, puisque dès l'âge de 14 ans, elle put demander, dans un très-beau discours en vers, à l'épouse du comte François Sforce, qui traversait le marquisat d'Ancône, la restitution de la seigneurie de Camerino. Ce discours fut célèbre dans toute l'Italie; cependant il n'eut alors aucun résultat : mais l'auteur ne se découragea point; elle envoya quelque temps après une *Épître* du même genre à Alphonse, roi de Naples, si connu par son amour pour les lettres, et enfin, nouveau Virgile, elle obtint, en 1444, par la protection de ce prince, la réintégration de sa famille dans la seigneurie de Camerino. Constance épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et elle mourut en 1460. Ses *Discours* latins ont été imprimés dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, tome VII, 300.—Sa fille BATTISTA, épousa Frédéric, duc d'Urbin, en 1459, et mourut en 1472, âgée de 27 ans, après s'être fait aussi une grande réputation littéraire. Ayant adressé au pape Pie II une harangue en latin, ce pontife déclara qu'il n'était point capable de lui répondre dans un si beau style. Son *Oraison* funèbre fut prononcée par l'évêque Capano. — Une autre BATTISTA, fille de Jules de Varano, fut religieuse de San Chiara. Crescimbeni a publié son *Éloge* sous le titre de *Beata Battista*.

VARANO (don Alphonse de), littérateur, de la famille des précédents, né à Ferrare en 1705, fut élevé au collége des Nobles de Modène, et se voua entièrement à la culture des lettres, surtout de la poésie. Il s'essaya d'abord avec peu de succès dans l'art dramatique; puis, quittant les traces de ses contemporains, il rendit le premier à la poésie italienne la gravité, l'accent mâle et l'élévation que Dante lui avait donnés, et dont on s'était tant écarté dans les derniers siècles. Varano mourut en 1788. On de lui : *Opere poetiche*, Parme, 1789, 3 vol.

in-12 : le 1er vol. contient *le Poesie liriche*; le 2e, les *Visioni sacre e morali*, et le 3e trois tragédies : *Demetrio, di Giscola* et *Agnese*; l'édition de Venise, 1805, 4 vol. in-8o, plus complète, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur. Ses *Opere scelte*, Milan, 1818, in-8o, sont enrichis de la *Vie* de l'auteur par Reina.

VARCHI (Benoît), poëte et historien, né à Florence en 1502, fit ses études à Padoue et à Pise ; il prit part à l'expulsion des Médicis (1527), et, forcé lui-même, quelque temps après, de s'expatrier, il charma par la culture des lettres le temps de son exil, qu'il passa soit à Venise, soit à Padoue et à Bologne. La réputation qu'il se fit comme écrivain décida Cosme Ier à le rappeler. Ce prince, protecteur des lettres, lui donna une pension, et facilita l'établissement de l'Académie florentine, auquel Varchi eut la plus grande part. Il le chargea ensuite d'écrire l'histoire des derniers temps de la république et de l'origine de la puissance des Médicis. Varchi embrassa l'état ecclésiastique vers la fin de sa vie, et mourut en 1565 à Monte-Varchi, village de la vallée de l'Arno, dont sa famille était originaire. Outre quelques oraisons funèbres et des traductions italiennes du traité *de Consolatione* de Boèce, Florence, 1551; Parme, 1798, in-4o; du traité de Sénèque *de Beneficiis*, Florence, 1554, in-4o; Venise, 1738; divers morceaux de poésie et de prose mentionnés par Tiraboschi, Varchi a laissé : *Istoria fiorentina, nella quale si contengono le ultime rivoluzioni della repubblica*, etc., publié par le chevalier Settimani, Cologne (Florence), 1721, in-fol., et traduit en français par Requier, 1754, 3 vol. in-8o; 1765, 2 vol. in-12; *L'Ercolano, dialogo nel quale si ragiona delle lingue*, etc., Florence, Giunti, 1570, in-4o, souvent réimprimé, et récemment dans l'édition des *Classiques italiens*, 1804, 2 vol. in-8o. On trouve d'amples détails sur la vie et les ouvrages de Varchi en tête de l'édition que Battori a donnée de l'*Ercolano*, Florence, 1730 in-4o. (*Voyez* aussi l'*Histoire de la littérature italienne* par Guinguené.)

VARDANE ou **BARDANE**, 20e roi des Parthes, monta sur le trône, l'an 43 de J. C., après son père Artaban III, qui l'avait déclaré son successeur. Mais son neveu, Gotarzès ou Gouderz, réclamant les droits de son père Arsace, l'aîné des fils d'Artaban, se forma un puissant parti dans l'État, et disputa la couronne à Vardane qui le vainquit et le força de se réfugier dans l'Hyrcanie. Ce monarque ayant mécontenté les Parthes, en déclarant la guerre aux Romains, Gotarzès, soutenu par les Hyrcaniens et les Dahes, revint dans la Parthyène, et fut reconnu souverain. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de mettre à mort Artaban, l'un de ses frères. Indignés de cette cruauté, les Parthes rappellent Vardane. La guerre recommence entre ces deux princes. Mais au moment d'en venir à une action décisive, dans la Bactriane, Gotarsès, informé d'une conspiration tramée contre lui, fait sonner la retraite et propose la paix à son rival. Il lui abandonne l'empire, et se contente de régner sur l'Hyrcanie. Vardane chercha à regagner l'affection de ses sujets, que son caractère violent lui avait fait perdre. Il entreprit le siége de Séleucie, et réduisit sous sa domination cette ville, qui combattait depuis 7 ans pour le maintien de sa liberté. Ce fut dans le but de diminuer la population et la splendeur de cette capitale, que Vardane se plut à embellir Ctésiphon, qui devint dans la suite la résidence des monarques arsacides, ce qui a fait croire, par erreur, au judicieux Ammien Marcellin, que ce prince en avait été le premier fondateur. Pendant son séjour dans la Mésopotamie, Vardane y vit Apollonius de Tyanes. Ce philosophe eut avec le roi de fréquents entretiens, lui donna de sages maximes politiques, et continua son voyage pour les Indes, comblé d'honneurs et de bienfaits par ce prince. Cependant Gotarzès, excité par le roi de Médie, et jaloux des succès de son oncle, reprend les armes contre lui. Il est battu avec son allié, qui perd lui-même ses États. Vardane en disposa en faveur de Vonones, qui régna depuis sur les Parthes. Le vainqueur, en poursuivant son rival, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avaient jamais pénétré. Il aurait subjugué les nations qui les habitaient, si ses soldats fatigués, n'eussent pas témoigné de la répugnance à seconder ses projets. Enivré de ses exploits, il devint superbe, injuste et cruel. Il fit proposer à Istaès, roi de l'Adiabène, de s'unir contre les Romains; et sur son refus, il se préparait à l'attaquer, lorsqu'il fut lui-même assassiné, l'an 47, par les grands de sa cour, dans une partie de chasse. Sa mort plongea l'empire dans de nouveaux troubles. Gotarzès, reconnu roi par une faction, se rend odieux par ses vices. Meherdate, fils de Vonones Ier, est appelé par les mécontents. Il revient de Rome où il était en otage. Vaincu sur l'Euphrate, il est livré à son rival, qui lui fait couper les oreilles, et qui survit peu à son triomphe, étant mort l'an 50 ou 51. Son fils Vonanes II ne put se maintenir sur le trône, où il fut remplacé par Vologèse Ier.

VARDES (François-René **CRESPIN DU BEC**, marquis de), célèbre par ses intrigues, né vers 1615, était le fils du marquis de Vardes et de la comtesse de Moret, l'une des maîtresses de Henri IV. Colonel d'un régiment de cavalerie de son nom, en 1646, il prit part à la guerre de Flandre. Nommé maréchal de camp en 1649, il fut employé à l'armée royale dans les guerres de la Fronde, devint lieutenant général en 1654, et obtint en 1665 la charge de capitaine-colonel des cent-suisses. Louis XIV, qui le distingua entre tous les autres courtisans, en fit le confident de sa passion pour la belle la Vallière; mais bientôt la part qu'il eut dans l'intrigue odieuse dirigée contre Madame (*Voyez* Henriette d'Angleterre) le fit disgracier au moment où il allait être nommé duc et pair. D'abord enfermé à la Bastille, il fut envoyé plus tard à la citadelle de Montpellier, et eut ensuite cette ville pour lieu d'exil, avec la permission de faire quelques voyages à l'extérieur. Mme de Sévigné le vit en Provence et à Vichy. Il y avait déjà 18 ans qu'il était éloigné de la cour, lorsque Louis XIV, voulant causer une surprise générale, le rappela par une lettre de sa main en 1685. Vardes parut à Versailles dans son ancien costume, et se jeta aux genoux du roi, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance, et ses grandes entrées lui furent rendues comme capitaine des cent-suisses. Il mourut à Versailles en 1688. Les *Lettres* de Mme de Sévigné renferment des détails intéressants sur ce personnage, qu'elle regretta, « parce qu'il n'y

a plus, dit-elle, d'homme à la cour bâti sur ce modèle-là. »

VARELA Y ULLOA (don JOSEPH), savant marin espagnol, naquit en Galice, d'une famille noble, le 14 août 1748, et entra au service dès l'âge de 11 ans, en qualité de garde-marine. Son zèle, son activité, et surtout ses progrès dans l'étude des sciences mathématiques, lui procurèrent un avancement rapide et le firent connaître avantageusement dans l'Europe savante. En 1776, il aida le célèbre Borda à mesurer géométriquement le Pic de Teneriffe, et à lever le plan des îles Canaries et de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Verd. Il détermina aussi la véritable position des îles du golfe de Guinée, de l'île Sainte-Catherine, au Brésil, et des ports de la rivière de la Plata. Chargé de divers commandements et de commissions importantes, il s'en acquitta avec autant de zèle et d'intelligence que de succès; il était déjà parvenu au grade de brigadier de marine, lorsque le ministère le choisit pour fixer les limites des possessions espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale. Dans cette opération vaste et difficile, il déploya l'étendue et la supériorité de ses connaissances, en recherchant comme naturaliste, géographe et politique, les productions de ces contrées, leur situation, leurs rapports avec les pays voisins, et les avantages que le gouvernement espagnol pouvait en retirer. Ce travail lui valut le grade de chef d'escadre, en 1791. Il était, depuis plusieurs années, professeur de mathématiques à l'académie des gardes-marine du département de Cadix, où il avait fait soit comme élève, soit comme adjoint du savant Tofino, une suite d'observations astronomiques qui obtinrent l'approbation des savants nationaux et étrangers. A une étonnante perspicacité, à une érudition peu commune, Varela joignait la connaissance de plusieurs langues, et surtout une candeur et une modestie qui relevaient encore ses talents. Parti de Cadix, le 16 avril 1794, avec une division d'un vaisseau et de trois frégates, et ayant relâché à la Havane, il y mourut le 25 juillet suivant. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et de la Société royale de Biscaye.

VARELA Y ULLOA (don PÉDRO), parent du précédent, était grand bailli honoraire de l'ordre de Malte, lorsqu'il fut reçu en audience par Charles IV, roi d'Espagne, comme ambassadeur du grand maître, le 6 octobre 1795. Un mois après, ce monarque le nomma ministre de la marine, à la place de Valdès; mais en janvier 1797, Varela remit ce portefeuille à l'amiral Langara, et fut chargé de celui des finances, qu'il dirigeait avec autant de désintéressement que de capacité, lorsqu'il mourut à Aranjuez, le 11 juin de la même année. Sa veuve a épousé le duc de Crillon-Mahon, 3e fils du vainqueur de Minorque.

VARENIUS (AUGUSTE), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, est auteur d'un commentaire sur Isaïe, imprimé à Rostock et à Leipzig, 1708, in-4°. On trouve en tête sa *Vie*, avec un catalogue de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits. — JEAN VARENIUS, né à Malines en 1460, mort en 1536, a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578.

VARENIUS (BERNARD VAREN, connu sous le nom latinisé de), célèbre géographe, né à Amsterdam vers le commencement du 17e siècle, exerça d'abord la profession de médecin. Passionné pour l'étude des sciences exactes, particulièrement des mathématiques et de la physique, il s'y livra avec persévérance; et, des circonstances particulières l'ayant mis en relation avec un grand nombre de navigateurs, ses compatriotes, il dirigea principalement son application vers la géographie. Après avoir débuté par une *Description* du Japon et du royaume de Siam, 1673, in-8°, il publia une grande géographie scientifique, qui l'a classé parmi les géographes modernes, immédiatement après d'Anville. Varenius mourut vers 1680. Son grand ouvrage est intitulé : *Geographia generalis in quâ affectiones generales telluris explicantur*, etc., Amsterdam, 1664, in-12; 2e édition, publiée et commentée par Newton, Cantorbery, 1681, in-8°; réimprimée à Londres, 1736, 2 vol. in-8°. La *Géographie* de Varenius a été traduite en anglais par Dugdall, Londres, 1736, 2 vol. in-8°; et en français par de Puisieux, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

VARENNE (JACQUES DE), greffier des états de Bourgogne, fut chargé par le ministère de Louis XV, de composer un *Mémoire des élus généraux des états du duché de Bourgogne*. Cet ouvrage, qui mécontenta les parlements, fut condamné par celui de Dijon (7 juin 1763) à être brûlé par la main du bourreau. L'auteur, d'abord protégé par Louis XV, qui le décora du cordon de Saint-Michel, ayant cessé d'être soutenu par ce monarque, fut en butte à la vindicte des magistrats, à tel point qu'il n'échappa à une sentence définitive qu'en vertu d'une lettre d'*abolition*. Varenne perdit sa charge; mais le prince de Condé le dédommagea en le faisant nommer receveur général des états de Bretagne. Pendant son séjour à Paris, en 1765, Varenne fit imprimer des pièces qu'il avait trouvées dans les archives du parlement de Bourgogne, sous le titre de *Registre du parlement de Dijon de tout ce qui s'est passé pendant la Ligue*. Cette publication suscita contre l'auteur de nouvelles poursuites auxquelles l'exil du parlement mit fin. Varenne mourut à Paris vers 1780. On lui doit encore : *Considérations sur l'inaliénabilité du domaine de la couronne*, Paris, 1775, in-8°.

VARENNE DE FENILLE (PHILIPPE-CHARLES-MARIE), fils du précédent, né à Dijon, s'établit dans la Bresse, où il se livra à toutes sortes d'expériences agricoles. Plus tard il devint receveur des impositions de la province. Arrêté comme fédéraliste en 1794, il fut conduit à Lyon, et exécuté par ordre d'Albitte, sans jugement, au mois de février de la même année. On a de lui : *Observations, Expériences et Mémoires sur l'agriculture*, Lyon, 1789, in-8°, fig.; *Réflexions sur une question importante d'économie politique*, Paris, 1790, in-8° de 56 pag.; *Observations sur les étangs*, Bourg, 1791, in-8°; *Mémoires sur l'aménagement des forêts nationales*, etc., ibid., 1792, 2 vol. in-8°; *Observations sur le voyage agricole d'Arthur Young en France; Procédé simple pour acquérir la connaissance exacte des accroissements successifs d'un taillis; Expériences relatives à la culture du maïs et du froment*. Ces trois derniers écrits, publiés séparément

à Bourg en 1793 et 1794, se trouvent dans la *Feuille du cultivateur*.

VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1502, commença à peindre sur la serge, méthode adoptée à cette époque pour donner de la légèreté à la main. Il partit ensuite pour Rome, où il entra chez Pierino del Valga, qui l'initia dans les principes de Raphaël son maître. De retour en Espagne, après avoir séjourné 7 ans dans la cité classique, Vargas n'obtint pas d'abord le succès qu'il s'était promis en portant dans sa patrie le goût qu'il avait puisé en Italie. Ses ouvrages parurent inférieurs à ceux de deux peintres flamands, Antoine Florès et Pierre Campana, qui se trouvaient alors en Espagne, et dont le dernier était lui-même disciple de Raphaël. Il prit alors le parti de retourner à Rome, s'y livra à de nouvelles études pendant 7 autres années, et revint à Séville, où le premier tableau qu'il mit au jour, une *Nativité*, lui obtint tous les suffrages. Le second n'eut point de succès. Il fut chargé d'embellir les principaux édifices religieux et particuliers d'un grand nombre d'ouvrages à l'huile et à fresque, qui lui ont acquis une juste renommée. Presque toutes ses peintures à fresque ont dépéri ; mais ses plus beaux ouvrages ornent encore la cathédrale et un grand nombres d'églises de Séville. Vargas mourut en 1560. On cite comme son chef-d'œuvre le *Calvaire* qu'il a peint pour l'hôpital de *Las Bubas*.

VARGAS (André de), autre peintre, né à Cuença en 1613, étudia la peinture assez tard à Madrid, sous la direction de F. Camillo, qui se servit de lui dans presque tous ses travaux, et lui procura de fréquentes occasions de travailler seul. Il mourut à Cuença en 1674. Ses tableaux se voient à Madrid, à Cuença, à Hiniesta et dans les cabinets de quelques amateurs. Il peignit aussi à fresque la chapelle du sanctuaire de l'église cathédrale de sa patrie. On reconnait dans ses productions un dessinateur habile et un bon coloriste.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol du 16e siècle, fit partie du conseil souverain de Castille sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, fut chargé de plusieurs missions importantes en Italie, devint conseiller d'État, et, sur la fin de sa vie, se retira dans un monastère de l'ordre des hyéronimites, où il mourut en 1560. On a de lui : un *Traité* (en latin) *de la juridiction du pape et des évêques*, Venise, 1563, in-4° ; *Lettres et Mémoires touchant le concile de Trente*, traduits en français par Levassor, Amsterdam, 1700 et 1720, in-8°.

VARGAS (Jean de), autre jurisconsulte espagnol, fut le premier membre de ce tribunal de sang créé par le duc d'Albe dans les Pays-Bas en 1566, sous le nom de *Conseil des troubles*, et se montra digne d'y siéger par la férocité qu'il y déploya.

VARGAS-MACCIUCCA (François), marquis de *Vatolla*, magistrat, né en 1699 à Teramo dans les Abruzzes, fut élevé chez les jésuites de Naples, où il montra de bonne heure un goût très-vif pour le dessin et la sculpture. Envoyé à Rome, il y reçut le meilleur accueil des cardinaux Orsini et Lambertini (qui plus tard devinrent tous deux papes, sous les noms de Benoît XIII et Benoît XIV), et continua de se livrer avec la plus grande application à l'étude des sciences et des arts, tant industriels que libéraux. Étant retourné à Naples, il se soumit au vœu de sa famille, qui le destinait à la carrière judiciaire ; il parvint aux premières magistratures du royaume, et devint le Mécène des savants et des littérateurs de son pays. Il mourut en 1785. On a de lui : *la Dignità della ragioni di stato e guerra*, Naples, 1732 ; *Sulla ricompra di taluni tributi dal fisco alienati*, 1743 ; *Sull' abuso delle doti delle monache*, 1743.

VARGAS-MACCIUCCA (Michel, duc de), antiquaire, de la même famille que le précédent, né à Salerne en 1742, entra dans la magistrature comme ses ancêtres, se livrant en même temps à l'étude des langues savantes, telles que l'hébreu, l'étrusque et le phénicien. il consacra la plus grande partie de sa vie à des recherches laborieuses sur l'origine des premiers habitants de son pays, et mourut à Naples en 1794. Ses principaux écrits sont : *Delle antiche colonie venute à Napoli*, Naples, 1764, 2 vol. in-4° ; *Spiegazione di un raro marmo greco, nel quale si vede l'antico modo di celebrare i giuochi lampadici*, ibid., 1791 in-4°.

VARGAS Y PONCE (don Joseph), né à Cadix vers 1755, s'était déjà fait connaître comme littérateur et comme géographe, lorsqu'il fut désigné pour faire partie des officiers qui devaient seconder don Vincent Tofino chargé de lever les plans des possessions maritimes de l'Espagne. Il donna particulièrement ses soins à la publication de l'*Atlas des côtes d'Espagne*, dont il dirigea le dessin et l'impression. Il donna les mêmes soins à la publication du *Routier* de la partie méridionale, et il en composa l'*Introduction*. Plus tard, il publia la *Description des îles Pityuses et Baléares*, 1787, grand in-4° ; et la *Relation du dernier voyage dans le détroit de Magellan, fait par la frégate la Santa-Maria de la Cabeza*, 1788, in-4°. Vargas, membre de l'Académie d'histoire, depuis longtemps était capitaine de frégate, lorsqu'il prit sa retraite. Il fut député aux *cortès* après la révolution de 1820, et mourut à Madrid en 1821.

VARIGNANA (Barthélemi de), médecin, né à Bologne dans le 13e siècle, suivit les leçons de Taddeo d'Alderoto, et bientôt ouvrit lui-même une école qui fut très-fréquentée. Exilé de sa ville natale pour avoir embrassé le parti de l'empereur Henri VII, ce prince le récompensa de son dévouement en le nommant son premier médecin. Varignana mourut vers 1318. Il a laissé des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Hippocrate et de Galien conservés dans quelques bibliothèques d'Italie. On trouve une bonne *Notice* sur ce médecin dans l'ouvrage du P. Sarti : *De professoribus Bononiens.*, 1, 484.

VARIGNANA (Guillaume de), fils du précédent, pratiqua la médecine, et professa cette science avec succès à Bologne, dans la première partie du 14e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont été recueillis et publiés sous ce titre : *Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata*, Lyon, 1526, in-4° ; Bâle, 1536, 1545, in-4° ; 1597, in-8°. — Pierre et Mathieu de VARIGNANA, professèrent la médecine à Bologne vers 1381.

VARIGNON (Pierre), géomètre, né en 1654, à Caen, fils d'un architecte de cette ville, se destinait à l'état ecclésiastique, et venait d'achever son cours de

théologie quand il se lia avec l'abbé de Saint-Pierre, qu'il suivit à Paris, en 1686, pour y perfectionner ses connaissances dans les mathématiques. Les savants du premier ordre l'accueillirent avec empressement : et, jaloux d'étendre de plus en plus le cercle de son savoir, il prit de Duverney des leçons d'anatomie. Admis en 1688 à l'Académie des sciences, il fut nommé la même année à la chaire de mathématiques au collége Mazarin, et remplaça, en 1704, Duhamel dans la chaire du collége de France. Il mourut d'apoplexie en 1722. Outre un grand nombre d'articles dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, et le *Projet d'une nouvelle mécanique* (1687, in-4°), on a de Varignon : *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1690, in 12; *Nouvelle mécanique ou statique*, 1725, 2 vol. in-4°; *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernouilly*, 1725, in-4°; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, 1725, in-4°; *Éléments de mathématiques*, 1732, in 4° : c'est la traduction des leçons de Varignon au collége Mazarin, publiée par Cochet; *Démonstration de la possibilité de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie*, insérée dans un *Recueil de pièces fugitives sur l'Eucharistie*, publié par Vernet, avec une *Préface*, Genève, 1730 et 1747, in-8°. L'*Éloge* de Varignon a été fait par Fontenelle. (*Voyez* les *Mémoires* de Niceron, t. XI et XX; et l'*Histoire des philosophes modernes* paa Saverien, tome V.

VARILLAS (Antoine), historien, né en 1624, à Gueret, fut d'abord instituteur de quelques jeunes gens avec lesquels il vint à Paris, où il ne tarda pas à trouver des protecteurs. Ce fut sur leur recommandation qu'il obtint, en 1648, la place d'historiographe du duc d'Orléans, Gaston, frère de Louis XIII. Plus tard, il se lia avec P. Dupuy, garde de la Bibliothèque royale de Paris, et fut nommé son adjoint. Colbert l'ayant chargé de collationner la copie qu'il venait d'acquérir des manuscrits de Brienne, avec les originaux conservés à la bibliothèque, Varillas s'en acquitta avec tant de négligence qu'il fut renvoyé. On lui accorda toutefois une pension de 1,200 livres, et il se retira dans la communauté de Saint-Côme, pour y travailler plus tranquillement à l'histoire de France qu'il avait entreprise. Il s'occupa ensuite d'une histoire des hérésies, qui lui valut une pension de l'assemblée du clergé, au moment où Colbert lui retirait celle qui lui avait été accordée en sortant de la bibliothèque. L'histoire des hérésies fut attaquée à sa publication par Burnet et Laroque, et Varillas resta convaincu de plagiat et d'inexactitude. Dès lors il perdit la réputation qu'il s'était acquise par son *Histoire de France*, et ne trouva plus de libraire qui voulût se charger de l'impression de ses ouvrages. Il mourut en 1696. Ses ouvrages sur l'*Histoire de France* (Paris, 1683 et années suivantes, 14 vol. in 4°, ou 23 vol. in-12), comprennent les règnes de Louis XI à Henri IV, et la minorité de saint Louis. Il a publié en outre : *la Politique de la maison d'Autriche*, Paris, 1658, in-12; *la Pratique de l'éducation des princes*, etc., ibid., 1684, in-12; *Anecdotes de Florence, ou Histoire secrète de la maison de Médicis*, la Haye, 1685, in-12 (ouvrage rempli d'inexactitudes et de faussetés); *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion*, Paris, 1686-89, 6 vol. in-4° ou 12 vol. in-12; *Politique de Ferdinand le Catholique*, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. On a publié : *Varillasiana, ou Ce que l'on a entendu dire à M. Antoine Varillas, historiographe de France*, Amsterdam (Paris), 1734, in-12, précédé d'une *Vie* détaillée de cet écrivain, par Boscheron. On peut consulter les *Mémoires* de Niceron, t. V et X.

VARIN ou **WARIN** (Jean), graveur en médailles, né à Liége en 1604, fut élevé parmi les pages du comte de Rochefort, dont son père était gentilhomme, et, consacrant tous ses loisirs à la culture du dessin, y acquit de l'habileté. La réputation que lui valut l'invention de procédés plus parfaits pour la frappe des médailles le fit appeler à Paris, et il gagna la bienveillance de Richelieu par le talent qu'il mit à graver l'effigie de ce ministre sur le sceau de l'Académie française. Nommé garde général des monnaies, il fit les poinçons pour une refonte des petites pièces d'or et d'argent, ainsi que les matrices des médailles consacrées aux principaux événements du règne de Louis XIII, et obtint plus tard la charge d'intendant des bâtiments de la couronne, et fut un des premiers membres de l'académie de peinture et sculpture (1664). Varin fit de Louis XV la statue en marbre, ainsi que deux bustes en bronze de grandeur colossale. Il avait entrepris l'*Histoire métallique* de ce prince. On peut consulter sur Varin la *Gazette* de Loret et les *Lettres choisies de Guy Patin à Spon*. Perrault a publié son *Éloge* dans les *Hommes illustres de France*.

VARIN (Thomas), seigneur d'Audeux, né en 1610 à Besançon, où il mourut en 1668, avait rempli longtemps la charge de juge en la *régalie*. Entre autres ouvrages, on cite de lui : *Besançon tout en joie*, etc., 1650, in-4°; l'*État de l'illustre confrérie de Saint-George*, 1663, petit in-fol.; *Narré fidèle et curieux de tout ce qui s'est passé dans l'heureuse prise de possession de la cité de Besançon* (par le marquis de Castel-Rodrigo), 1664, in-4°.

VARIN (Joseph), habile graveur, né à Châlons-sur-Marne le 11 mai 1740, mort le 6 novembre 1800, a embelli de ses estampes un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il suffit de citer : *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non, 1774; *Voyage en Grèce*, par Choiseul-Gouffier; *Tableau de l'empire ottoman*, par d'Osson-Mouradja; *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine*, par Cassas. Joseph avait un frère qui le seconda dans plusieurs de ses travaux.

VARIN (Jacques), né à Saint-Thomas-la-Chaussée, près de Rouen, en 1740, étudia la botanique à Paris dans les moments de loisir que lui laissait la profession d'imprimeur, qu'il avait embrassée pour vivre. Les connaissances positives qu'il acquit de cette manière le firent placer à la tête du jardin des plantes de Rouen, dont il travailla, pendant 32 ans, à accroître et à conserver les richesses avec un zèle qui avait quelque chose de la sollicitude paternelle. Il mourut en 1808. On lui doit, entre autres services, d'avoir importé en France le mastic inventé par Forsyth, pour fermer les plaies des arbres et opérer la régénérescence des troncs de ceux qui sont pourris.

VARIUS (Lucius), poëte latin, contemporain de Vir-

gile et d'Horace, a été confondu quelquefois, mais à tort, avec trois ou quatre personnages de ce nom, et l'on en rapporte plusieurs faits peu vraisemblables. On élève moins de doutes sur la part qu'il eut à la révision et à la publication de l'Énéide. On raconte que Virgile mourant ordonnait de brûler ce poëme, que Varius et Tucca s'y opposèrent, et que le poëte les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition, et leur légua deux douzièmes de ses biens. Au reste, Virgile n'a nommé Varius que dans son testament; mais Horace se plaît à lui témoigner sa reconnaissance et son admiration dans plusieurs endroits de ses écrits, et nous savons, au moyen de ces documents incomplets, que Varius avait le génie de l'épopée, et qu'il avait entrepris en l'an 29 un poëme épique, où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés, qu'il était cher à l'empereur, et qu'il s'était joint au chantre de Mantoue pour recommander Horace à Mécène. D'après les mêmes documents, il paraîtrait que Varius avait cessé de vivre l'an 11 ou 10 avant J. C. Il ne nous reste de lui que 15 *vers;* encore y en a-t-il deux dont il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur. On les trouve cités dans la 16e *Épître* d'Horace; les treize autres ont été recueillis par Maittaire (*Op. et Frag. poetarum latinorum,* t. X, p. 1527). Il est impossible d'apprécier le mérite poétique de Varius; mais on doit s'en fier aux hommages que lui ont rendus Horace, Quintilien et l'auteur du *Dialogue sur les causes de la décadence du bon goût.*

VARLET (Dominique-Marie), évêque de Babylone, né à Paris en 1678, exerça quelque temps le ministère dans différentes paroisses, et passa comme missionnaire dans la Louisiane où il resta six ans. Rappelé en 1718, et nommé évêque d'Ascalon et coadjuteur de l'évêque de Babylone, il apprit le jour même de son sacre (1719), la mort du titulaire, et se mit en route pour l'aller remplacer. Il passa par la Hollande, où il se lia dès lors avec les opposants de ce pays, et donna ainsi des inquiétudes à la cour de Rome, qui transmit à l'évêque d'Ispahan l'ordre de le déclarer suspect. Varlet ne fit donc que paraître en Perse, et revint en Hollande, où il se livra entièrement aux appelants, sans s'inquiéter des censures de Rome. Cependant il publia une première apologie de sa conduite en 1724, une seconde en 1727 (toutes deux réunies depuis en 1 vol. in-4°); et d'autres écrits qu'il est inutile d'énumérer. Il mourut à Rhynwick, près d'Utrecht, en 1742. On le regarde comme le fondateur du schisme d'Utrecht. Voyez les *Nouvelles ecclésiastiques,* 8 juillet et 25 novembre 1742.

VARLET DE LA GRANGE (Charles), comédien, né à Amiens, fils d'un riche procureur, se trouva sans ressources par suite de la mort de son père et de l'infidélité de son tuteur. Il vint à Paris en 1658, et débuta dans la troupe du Palais-Royal, où Molière fit de lui un bon acteur. Il passa, en 1673, au théâtre de la rue Guénégaud, et fut conservé lors de la réunion avec la troupe de l'hôtel de Bourgogne en 1680. Il avait d'abord joué dans les deux genres; mais à cette époque il quitta la tragédie, et s'en tint aux rôles du haut comique, dans lesquels il se fit applaudir longtemps encore. Il remplaça Molière dans la direction de sa troupe, et dans ce poste difficile fit preuve de beaucoup de zèle, d'intelligence et de probité. Il mourut en 1692, du chagrin d'avoir marié sa fille à un homme qui la rendait malheureuse. Il avait donné avec Vinot, en 1682, une édition des *OEuvres de Molière.*

VARLET (Achille), dit *Verneuil,* frère du précédent, fut admis, par sa protection, à jouer les *confidents tragiques* et les *utilités* dans la comédie à la rue Guénégaud et à l'hôtel de Bourgogne. Il se retira en 1684, et mourut à Amiens en 1707.

VARNIER, médecin, né à Vitry-sur-Marne le 14 août 1709, fit ses études médicales avec distinction à Paris et à Montpellier, et malgré les avantages qu'il était sûr de trouver dans l'une ou l'autre de ces deux villes, il préféra le séjour de son lieu natal, d'où les offres les plus flatteuses ne purent le tirer. Il publia plusieurs opuscules utiles, parmi lesquels on remarque un *Mémoire* sur les moyens d'empêcher la carie des froments, inséré dans le *Journal* de Verdun, juillet 1741, et d'intéressantes observations dans les 3 derniers volumes des *Consultations* de Thieulier. Ce savant médecin mourut à Vitry en 1790.

VAROLI (Constant), chirurgien, né à Bologne en 1543, y enseigna l'anatomie avec succès. Appelé à Rome par le pape Grégoire XIII, qui le nomma son premier médecin, il y mourut en 1575, à 32 ans. On a de lui en latin, une *Lettre sur les nerfs optiques et sur quelques autres nerfs observés dans la tête de l'homme,* etc., Padoue, 1573, in-8°, et Francfort, 1591, ouvrage fort estimé.

VARON (Casimir), littérateur, né en 1761, fit un voyage à Rome dans le but de s'y livrer à l'étude des beaux-arts. Obligé de quitter précipitamment cette ville après l'assassinat de l'ambassadeur français en 1793, il perdit le fruit de ses travaux, entre autres, *Mémoires inédits* de Winckelmann. De retour à Paris il fut nommé membre de la commission temporaire des arts, puis administrateur du département de Jemmapes. Il mourut à Mons en 1796. Il a publié dans la *Décade* quelques pièces en vers et un *Essai sur le paysage historique de la campagne de Rome.* On assure que c'est à lui que l'on doit la rédaction des *Voyages* de Le Vaillant.

VAROTARI (Dario), peintre, né à Vérone en 1539, vint de bonne heure à Padoue, où il fonda une école florissante. Son dessin est châtié, mais timide; son coloris, quoique vrai et harmonieux, n'a ni la beauté ni la vigueur des artistes vénitiens. Padoue, Venise, la Polésine possèdent de ses tableaux, qui sont peu nombreux. Il mourut en 1596, laissant deux enfants: Claire et Alexandre, qui furent ses meilleures élèves. — Claire se distingua dans le portrait. Elle vivait encore en 1660.

VAROTARI (Alexandre), né à Padoue en 1590, fut l'honneur de cette école. Resté orphelin jeune encore, il se rendit à Venise, où il reçut, du lieu de sa naissance, le nom de *Padovanino,* sous lequel on le désigne aujourd'hui. Il partagea son temps entre Venise et Padoue, et c'est dans ces deux villes seulement que l'on trouve un grand nombre de ses tableaux publics. Il se forma surtout d'après le Titien, et l'on convient généralement qu'il se rapproche de son modèle plus qu'aucun autre imitateur de ce grand peintre. Il a touché le pay-

sage d'une manière admirable dans ses petits tableaux. Il a fait preuve d'une science parfaite du raccourci, et peut-être a donné le meilleur exemple de ce genre de peinture dans les trois belles histoires, tirées de la *Vie de saint André*, qu'il a peintes à Bergame dans l'église sous l'invocation de ce saint. Le tableau des *Noces de Cana*, qui se trouve à Venise dans le chapitre de la Charité, passe pour son chef-d'œuvre. Néanmoins l'éclat et la fraicheur des teintes n'y sont pas portés au même degré que dans ses quatre tableaux de la *Vie de saint Dominique*, que l'on voit dans le réfectoire du couvent de Saint-Jean et Saint-Paul. Le musée de Paris possède un dessin du Padovanino, à la plume, et lavé, représentant une *Réunion joyeuse de six personnes des deux sexes dans un jardin*.

VAROTARI (Dario) le jeune, fils et élève du précédent, est vanté par le Boschini, dans son poëme de la *Carta del Navegar*, comme médecin, poëte, peintre et graveur. Il florissait en 1660.

VARRON (M. Terentius VARRO), consul romain, fameux par sa témérité et par le désastre de Cannes, était issu du sang le plus obscur et le plus vil de Rome. Fils d'un riche boucher, il avait exercé, sous son père, le métier auquel semblait l'avoir destiné la fortune, lorsque l'ambition s'empara de son âme turbulente et présomptueuse. Il crut qu'avec de l'or, il pouvait aspirer aux plus hautes fonctions; et quittant la tuerie pour les assemblées populaires et le barreau, il se fit connaître en peu de temps par ses déclamations furibondes contre les principaux de la république, par sa promptitude à épouser les querelles et à plaider les causes des derniers citoyens, enfin par l'ardeur extravagante avec laquelle il appuyait toutes les innovations. La populace, qu'il flattait, se montra reconnaissante, et il parcourut rapidement la carrière des honneurs. Questeur, édile plébéien, édile curule, enfin préteur, il lui restait encore un pas à franchir. Une circonstance inattendue aplanit toutes les difficultés. Minutius, maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Maximus, intriguait sourdement pour se faire revêtir d'une autorité égale à celle de son général; et déjà un tribun en avait développé la proposition en pleine assemblée: mais il fallait, avant d'aller aux voix, que quelqu'un appuyât le projet. Varron seul eut le courage honteux de soutenir le tribun et d'exciter la multitude à voter contre le dictateur. La lutte ne fut pas longue, et la populace, qui haïssait Fabius, devint enthousiaste de celui qui se déclarait son antagoniste; elle attribua à l'orateur démagogue tout le mérite du plébiscite qui restreignait l'autorité d'un patricien odieux; et lorsque, peu après, les comices s'ouvrirent, il fut proclamé consul à l'unanimité. Non-seulement on le préféra à cinq candidats des premières familles de Rome, mais encore on le créa seul consul, afin qu'il présidât aux assemblées dans lesquelles on lui donnerait un collègue. Ce collègue fut Émile (L. Æmilius Paulus), qui avait déjà exercé le consulat l'an de Rome 535 (avant J. C. 217). Tous deux entrèrent en charge au commencement de l'année 536 (avant J. C. 216), et quelques jours après partirent pour le midi de l'Italie, à la tête d'une armée de 87,000 hommes, afin de s'opposer aux succès sans cesse croissants d'Annibal. On sait que ce grand capitaine, après avoir emporté Sagonte en Espagne, avait franchi les Pyrénées, le Rhône, les Alpes; écrasé trois armées, battu trois consuls, et traversé la Péninsule italique dans toute sa longueur. Orgueilleux de sa popularité ainsi que de la haine des nobles, et plus avide de gloire que capable de la mériter, Varron ne cessait d'invectiver contre l'impéritie et la lâcheté de ses prédécesseurs, principalement de Fabius; contre l'égoïsme des patriciens qui cherchaient à traîner la guerre en longueur; contre les aruspices et les augures, complices, disait-il, du sénat et d'Annibal. Il gourmandait son collègue, qui, fidèle disciple du Temporiseur, évitait la bataille sans cesse offerte par le général carthaginois. Il jurait qu'en quelques jours il aurait anéanti toute l'armée ennemie, et balayé l'Italie infestée depuis trois ans, de la présence des barbares. Cependant Annibal, réduit à l'immobilité ou à des marches insignifiantes par la tactique prudente d'Émile, et ne pouvant en venir au combat qu'il appelait de tous ses vœux, manquant de vivres, manquant d'argent, et voyant ses alliés les Espagnols sur le point de passer au camp ennemi, commençait à craindre pour sa sûreté et même songeait, dit-on, à passer dans les Gaules avec sa cavalerie. L'inexpérience et la légèreté de Varron le tirèrent de cette position critique. On était alors à Cannes, petite bourgade de la Daunie sur l'Aufide (aujourd'hui *Ufanto*). Impatient de terminer la guerre par un coup d'éclat, et irrité des insultes journalières de l'ennemi, qui osait poursuivre les Romains jusqu'aux portes du camp, il jura de combattre le lendemain (21 mai), et dès le matin, en effet, il fit avancer les troupes qui étaient sous ses ordres. Émile, obligé de le seconder, quoiqu'il n'approuvât nullement l'entreprise, suivit à regret avec ses soldats. Tout le monde sait quel fut le succès de cette bataille ou pour mieux dire de cette boucherie : 70,000 Romains furent passés au fil de l'épée par 50,000 Carthaginois; 2 questeurs, 21 tribuns légionnaires, un grand nombre de préteurs et de consulaires, Émile, lui-même, restèrent percés de coups sur le champ de bataille; 4,000 hommes environ échappèrent au massacre et se réfugièrent dans les villes voisines. Varron se sauva, lui 71ᵉ, à Venusie. Les résultats de la victoire furent immenses pour les Carthaginois; ils lui durent, outre de riches dépouilles, des trésors, des habits, des vivres, de bons quartiers d'hiver, enfin des alliés. L'Italie méridionale se détacha de la cause des Romains; et Rome même pouvait avoir un siége à subir. Cependant Varron, après avoir rallié ou plutôt laissé rallier par deux de ses officiers, le jeune Scipion et Claudius, les faibles débris de l'armée, osa reparaître dans Rome. Là nul reproche ne lui fut adressé en public, nul visage ne s'arma de sévérité; le sénat vint en pompe au-devant de lui et le félicita de n'avoir pas désespéré du salut de la république. On le prorogea même l'année suivante (215 avant J. C.; de Rome 537), dans le commandement; mais on eut soin de ne lui confier que des entreprises de médiocre importance; encore y fit-il de nouveau preuve de maladresse et d'incapacité. Chargé d'aller demander des secours aux Campaniens, il leur peignit avec tant d'exagération le

désastre des Romains, et sollicita leur coopération avec tant de bassesse, que ceux-ci, croyant la puissance romaine à jamais anéantie, se rangèrent, peu de temps après, sous les bannières d'Annibal. Depuis cette époque le nom de Varron ne se retrouve plus dans l'histoire.

VARRON (MARCUS-TÉRENTIUS VARRO), né à Rome l'an 116 avant l'ère vulgaire, suivit les leçons de Stilon à Rome, d'Antiochus d'Ascalon à Athènes, et fit une étude particulière des doctrines philosophiques de l'Académie et du Portique. A son retour il parut au barreau de Rome sans beaucoup d'éclat; mais il se jeta avec plus de succès dans la carrière des fonctions civiles et militaires. Après avoir été quelque temps associé aux fermiers des revenus de l'État, il fut élu triumvir, puis tribun du peuple. A l'âge de 49 ans, chargé par Pompée du commandement d'une flotte grecque, il remporta sur les côtes de la Cilicie une victoire qui lui valut une couronne rostrale, distinction jusqu'alors sans exemple. Lors de la guerre civile, ses anciennes relations l'entraînèrent dans le parti de Pompée qui le nomma son lieutenant dans l'Espagne ultérieure. Il se tint d'abord en repos, tâtant la fortune et parlant même avantageusement de César, dont il avait aussi cultivé jadis l'amitié. Lorsqu'il crut voir, d'après les premiers événements, que le destin se déclarerait pour Pompée, il ne négligea aucun moyen de persuasion ni de contrainte pour entraîner toute sa province dans le parti qu'il était déterminé à suivre, et rassembla de toutes parts des troupes, de l'argent, des blés, des navires; mais les succès de César, les défections qui en furent la conséquence, et l'impossibilité même de s'enfuir en Italie, décidèrent Varron à mettre tout ce qu'il avait de vivre et d'argent entre les mains de l'heureux vainqueur. Il acheta ainsi la faculté de retourner à Rome, où il attendit la fin de la guerre. Il se tint caché quelque temps après les derniers triomphes de César, mais il reparut dès qu'il vit la modération du dictateur, dont il ne tarda pas à devenir assez l'ami pour recevoir de lui la mission d'établir et d'arranger la bibliothèque publique. Quelques auteurs attribuent à Varron d'autres fonctions, qui paraissent avoir été remplies par d'autres personnages du même nom. Quant à celui dont il s'agit, depuis l'an 49, il ne s'est plus mêlé d'affaires publiques. Il n'en fut pas moins l'an 42, à l'âge de 74 ans, inscrit par les triumvirs sur la liste des proscrits. Ses seuls crimes étaient ses anciennes relations avec Pompée et avec Cicéron, son mérite personnel et surtout ses richesses considérables qui avaient tenté l'avidité d'Antoine. Il fut obligé de se cacher pendant quelque temps; mais enfin son nom fut rayé de la liste fatale, et il put passer dans une retraite paisible et studieuse le reste de sa vie, qu'il termina dans sa 90e année. On fixe sa mort à l'an 27 avant J. C. A l'âge de 84 ans il avait, selon Aulu-Gelle, écrit 490 volumes ou livres, et Pline dit qu'il continuait d'en composer 4 ans plus tard. Il est certain qu'il embrassa dans ses ouvrages presque toutes les connaissances acquises de son temps, grammaire, poétique, philosophie, politique, navigation, agriculture, arts du dessin et doctrines religieuses; mais, de tant d'ouvrages il ne reste que de courts fragments, excepté deux, le *Traité de la langue latine* et le *Traité d'agriculture*; le premier, composé primitivement de XXXIV livres dont sept nous sont parvenus, sauf des lacunes et des *fragments* des autres, a été imprimé, Venise, 1474, in-fol.: c'est l'édition *princeps*. Parmi les nombreuses éditions qui ont suivi, l'une des meilleures est celle qui fait partie de la *Collection* de Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8°. On fait aussi beaucoup de cas de l'édition critique donnée par L. Spengel, Berlin, 1826, in-8°. *Le Traité d'agriculture*, divisé en III livres, qui traitent de l'art du cultivateur, des troupeaux et de l'économie rurale, fait partie des *Rei rusticæ scriptores*, imprimé pour la première fois à Venise, Jenson, 1470, in-fol., et dont les éditions sont fort multipliées : dans le nombre on distingue celles de Leipzig, 1773, in-4°; Manheim, 1781, in-12, Deux-Ponts, 1787, in-8°; Leipzig, 1794-97, in-8°. Les deux ouvrages de Varron et les *fragments* de ses autres livres ont été plus ou moins complétement rassemblés dans les éditions de Henri-Estienne, 1569, 1581, et de Leyde, 1601, in-8°. Ses 3 livres sur l'agriculture ont été traduits en français par Saboureux de la Bonnéterie. Parmi les *fragments* de Varron, on en trouve un assez grand nombre de sa *Satire Ménippée*, pas assez néanmoins pour faire connaître le plan, les détails et les caractères de cette composition. Des *Notices* par Hanckius, Vertramius, Ausone-Popina, G. S. Vossius, Alb.-Fabricius, sur la vie et les écrits de Varron, se trouvent en très-grande partie dans les éditions de ses *OEuvres*.

VARRON (P. TÉRENTIUS VARRO ATACINUS), poète latin, naquit vers l'an de Rome 672 (avant J. C. 82) à Narbonne (*Narbo-Martius*) ou dans la petite ville d'Atax. Envoyé à Rome pour s'y livrer à l'étude des lettres et de l'éloquence, il s'y consacra entièrement à la poésie, et contribua puissamment, avec Lucrèce et Catulle, à la faire sortir de l'enfance. Son début fut une traduction en vers du poëme des Argonautes, d'Apollonius de Rhodes, qu'il publia sous le titre de *Jason*. Il donna ensuite un poëme épique, dont le sujet était la soumission des Séquaniens par César (*de Bello Sequanico*), et qui fut reçu avec enthousiasme. On cite en outre de lui 3 ouvrages didactiques en vers, une *Chorographie*, *ou description des lieux*; les *Libri navales*, enfin l'*Europe* ou *Europe*, car on ignore complétement s'il y chante la fille d'Agénor ou la partie du monde à laquelle la princesse fugitive donna son nom. Varron avait aussi composé des élégies, des épigrammes et diverses poésies fugitives. Enfin il s'était essayé dans la satire avec peu de succès, s'il faut en croire Horace (lib. I, sat. X, v. 45 et seqq.). Mais Ovide et Properce parlent de ses autres ouvrages avec éloge. Il ne reste que quelques fragments, insérés par Wernsdorf dans sa collection des *Poetæ latini minores*, tome V, page 1335, etc. La *Chorographie* se trouve dans l'*Anthologie* de P. Burmann, tome II, page 1338 et suivantes. D. Rivet a inséré une notice sur Varron Atanicus dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome Ier, page 108-14.

VARTAN LE GRAND, prince de Daron en Arménie, de la race des Mamigonéans, né vers la fin du 4e siècle de l'ère chrétienne, gouverna l'Arménie avec le patriarche Sahag, son oncle, pendant l'interrègne qui commença l'an 415 de J. C., après le départ du roi

Schahpour, fils de Iezdedjerd I[er], souverain de la Perse. Trois ans après, ils allèrent à la cour de Bahram V, fils et successeur de Iezdedjerd, et en obtinrent pour roi Ardaschès ou Ardaschir, fils de l'un de leurs derniers princes. Mais Ardaschès opprima tellement ses sujets, qu'au bout de six ans, accusé devant Bahram de trahison et de tyrannie, il fut rappelé et renfermé, vers l'an 428. Bahram ne donna point de successeur à ce prince, qui fut le dernier des Arsacides en Arménie, où sa race avait régné 580 ans. Il y envoya un *Marzban* (*gardien de la frontière*), pour gouverner la partie la plus considérable et la plus belle du royaume, dont le reste était sous la dépendance des empereurs de Constantinople. Vartan continua néanmoins, sous ce gouvernement, de tenir le premier rang parmi les princes arméniens, et de commander les troupes, avec le titre de *sbarabied*. L'Arménie jouit de quelques années de tranquillité; mais Iezdedjerd II, roi de Perse, ayant voulu contraindre les Arméniens et les peuples du Caucase à renoncer à la religion chrétienne pour embrasser celle de Zoroastre, leur envoya, en 442, un de ses généraux avec beaucoup de prêtres et de soldats pour les convertir par la persuasion ou par la force. Plusieurs princes arméniens furent arrêtés et conduits en Perse, où on les fit périr. Cependant la nation entière, animée par les exhortations du patriarche Joseph, refusa de renoncer à la foi chrétienne. Irrité de cette résistance, Iezdedjerd fit amener à sa cour, chargés de fers, en 450, le marzban Vasag, le sbarabied Vartan et plusieurs autres princes arméniens qui avaient rendu de grands services à la Perse, et combattu pendant plus de deux ans, contre les Huns, au delà des Portes Caucasiennes. Ses menaces les déterminèrent à abjurer le christianisme en présence du roi, et à pratiquer le culte des mages. Content de leur soumission, Iezdedjerd les renvoya en Arménie; mais les persécutions et les ravages dont Vartan fut témoin le firent rougir de sa faiblesse. Il s'enfuit du camp des Persans, alla se jeter aux pieds du patriarche pour obtenir le pardon de son apostasie, et jura devant lui, ainsi que tous ceux qui avaient partagé sa faute, de vaincre ou de mourir pour la foi de ses pères. Son zèle se communiqua à plusieurs chefs de la nation arménienne. Bientôt, à la tête de 100,000 guerriers, il tailla en pièces les Persans, brûla les temples qu'ils avaient élevés, et fit périr dans les supplices les apostats. Cette insurrection aurait pu rendre à l'Arménie son indépendance, sans la mort de l'empereur Théodose II, dont Vartan et ses alliés avaient réclamé l'appui. Réduits à leurs propres forces, ils ne laissèrent pas de secourir les Albaniens victimes aussi des vexations du roi de Perse : mais tandis que Vartan triomphait des Persans, sur les bords du Cyrus, délivrait l'Albanie, ouvrait le défilé de Derbend, et appelait les Huns comme auxiliaires, le marzban Vasag, jetant le masque, renonçait au christianisme, se joignait aux ennemis de sa patrie, et entraînait, par son exemple, plusieurs princes arméniens. A la nouvelle de cette défection et des malheurs qu'elle provoque, Vartan accourt de l'Albanie, et dévaste à son tour les possessions de Vasag et des autres apostats; mais attaqué par des forces supérieures, il est vaincu sur les bords du Deghmod dans la province d'Ardaz, près des frontières de l'Adzerbaïdjan, l'an 451, et périt glorieusement avec la plupart des princes. Son frère Hmaïeag eut le même sort; peu de temps après, l'Arménie entière subit le joug des vainqueurs, et les personnages les plus illustres, emmenés en Perse, y furent martyrisés. Le perfide Vasag reçut, l'année suivante, le prix de sa trahison. Devenu suspect au monarque qu'il avait si bien servi, il fut condamné à mort.

VARTAN LE PETIT, arrière-petit-fils de Hmaïeag, frère de Vartan, se révolta contre les Persans, s'empara de la ville de Tovin, l'an 571, tua le marzban Souren, et se rendit indépendant avec l'appui de l'empereur de Constantinople. Il vainquit, sur les bords du lac d'Ourmiah, une armée persanne envoyée contre lui par le roi Khosrou-Nouschirwan; mais, malgré les secours qu'il reçut, pendant plusieurs années, des empereurs grecs, il ne put résister aux forces et aux talents du général Bahram Tchoubin (depuis roi de Perse). Les chefs arméniens se divisèrent, et leur pays se soumit de nouveau à la Perse.

VARTAN, *Vertabied* ou docteur arménien, qui tient le premier rang parmi les savants que l'Arménie a produits, florissait dans le 13[e] siècle de l'ère chrétienne. On a de lui : une *Histoire d'Arménie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de J. C. On y trouve de nombreux et curieux renseignements sur les contrées voisines. Comme il possédait plusieurs langues orientales, il avait été à même de consulter plusieurs archives et monuments de l'antiquité. Ses récits sont appuyés sur le témoignage des mages, des prêtres païens, des auteurs juifs, persans et arabes. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, et les manuscrits en sont fort rares. La bibliothèque du couvent arménien à Venise en possède un exemplaire; mais celle du roi, à Paris, n'en a que des extraits et des fragments cités dans les livres de cette communauté, et dans divers auteurs. On lui doit aussi des *Fables* dont une partie est de son invention, et les autres sont imitées d'Ésope; des *poëmes*; des *Commentaires* sur l'*Ancien Testament*, sur le *Cantique des Cantiques*, sur Daniel, etc., etc.

VARTAN HOUNANIAN, archevêque arménien de Leopol en Pologne, naquit en 1644 à Tokat dans l'Arménie turque, et partit de son pays natal, en 1665, à la suite d'un légat envoyé par le patriarche d'Edchmiadzin ou des Trois Églises, à Leopol, où la congrégation de la propagande de Rome avait, depuis quelques années, fondé un collége dirigé par les Théatins, pour l'éducation des jeunes Arméniens catholiques. Quoique Vartan fût déjà diacre, l'amour de l'étude le détermina à se séparer du légat, et à devenir élève pontifical du collége des Théatins. Les élèves de cette maison représentaient alors des tragédies arméniennes, telles que la *Mort de César*, la *Mort d'Hérode*, *Pulchérie*, les *Proverbes de Salomon*, etc. Vartan Hounanian y joua lui-même, en 1668, le rôle du roi Tiridate, dans une tragédie de *Sainte Ripsime*, composée probablement par le P. Pidou, qui était alors supérieur de ce collége. L'esprit et le zèle que Vartan manifesta dans ses études fixèrent sur lui l'attention de la cour de Rome; il parcourut rapidement tous les degrés de la prêtrise, et après la mort de

l'archevêque arménien Nicolas Torosowicz, il fut élevé au siége pontifical de Leopol. Il s'y montra constamment attaché à la doctrine catholique; et les efforts qu'il fit pour la répandre parmi les Arméniens de la Pologne furent couronnés d'un plein succès. Il convoqua à Leopol un synode provincial, qui se tint le 20 octobre 1689, et il le présida conjointement avec l'archevêque de Césarée, Jacques Cantelmi, nonce apostolique en Pologne. Vartan Hounanian et ses prosélytes y déclarèrent renoncer entièrement à toute dépendance du patriarche de la Grande-Arménie, et leur réunion à l'Église romaine y fut consommée. Ce prélat mourut dans les premières années du 17e siècle. Nous avons tiré ces détails du *Journal asiatique*, seconde année, où Saint-Martin a donné l'analyse de la tragédie de Sainte-Ripsime.

VARTOMANUS (Ludovicus), ou plutôt *Louis Varthema* ou *Barthema*, gentilhomme bolonais et patrice romain, se fit un nom par ses voyages dans le 16e siècle. Parti de Venise, il visita l'Égypte, l'Arabie, l'Inde, en deçà et au delà du Gange, les îles de l'Archipel oriental, les Moluques, la côte orientale de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, et revint par Lisbonne à Rome. Son voyage, ou, comme il l'appelle lui-même, son itinéraire, est un des plus importants pour l'histoire de la géographie et pour l'histoire en général, et pourtant il a été fort négligé jusqu'à ce jour. Il paraît que Barthema avait écrit son ouvrage en italien vulgaire; mais cette rédaction originale est perdue. Pour y suppléer on en a diverses traductions. La version latine d'Archange Madrignan est intitulée : *Ludovici, patritii romani, itinerarium novum Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persidis, Syriæ ac Indiæ ultrà citràque Gangum*, etc., 1511, in-fol.; Venise, 1518; Rome, 1519, dans Grynæus, *Novus orbis*, 1532, p. 64, et 1555, p. 162.

VARUS (Quintilius), général romain, était d'une famille plus illustre par ses emplois que par l'antiquité de sa noblesse. Son père avait combattu sous les drapeaux de Brutus, à Philippes, et, ne voulant pas survivre à la perte de la liberté de Rome, s'était fait tuer par un affranchi. Varus n'en parvint pas moins à la faveur d'Auguste, qui le déclara consul avec Tibère, pour l'an 739 (13 ans avant J. C.). Il fut fait ensuite proconsul de Syrie, et après la mort d'Hérode, il appuya les droits d'Archelaüs, son fils, au trône de Judée, et châtia sévèrement ceux qui s'étaient soulevés contre ce prince. L'histoire nous vante cependant la douceur de ses mœurs; mais, comme M. Stapfer l'a remarqué, sa douceur, selon toute probabilité, n'était autre chose qu'une funeste indulgence pour les complices de ses rapines, et pour tous les citoyens de Rome qu'il avait intérêt à obliger. Varus, dit un écrivain contemporain (*Velleius-Paterculus*), était entré pauvre dans la Syrie riche, et il sortit riche de la Syrie pauvre. Nommé gouverneur de la Germanie, il s'occupa moins du soin de surveiller des peuplades guerrières et jalouses de leur liberté, que du projet insensé de les plier à de nouvelles institutions, calquées sur celles des Romains. De la multitude de légistes dont il était entouré constamment, aucun n'aperçut ou n'osa lui représenter le danger d'une pareille entreprise. Le mécontentement des Germains favorisa le dessein qu'avait Arminius d'affranchir son pays du joug de Rome. Varus fut averti par Segeste, roi des Cattes, de toute la conspiration : Faites-moi arrêter, lui dit ce fidèle allié des Romains, avec Arminius et les autres principaux chefs; le peuple n'osera rien entreprendre, et vous aurez le temps ensuite de distinguer les innocents des coupables. La présomption ou la loyauté de Varus lui fit mépriser cet avis important. Plein d'une confiance aveugle dans Arminius, il se laissa conduire avec l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie, où elle fut attaquée à l'improviste. Les Romains, entourés d'ennemis, se défendirent pendant trois jours; mais leur valeur dut céder au nombre. Varus, déjà blessé, ne voulut point survivre à la honte de sa défaite, et se tua, l'an 9 de l'ère chrétienne. Les Romains n'avaient point éprouvé un pareil revers depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Auguste en l'apprenant tomba dans le désespoir, et pendant plusieurs mois il ne cessa de se livrer à la plus vive douleur.

VARUS (Alfenus). *Voyez* **ALFENUS**.

VASARI (George), peintre et écrivain pittoresque, né à Arezzo en 1512, d'une famille où l'amour des arts était héréditaire, se forma surtout à Rome en dessinant les ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël et des meilleurs artistes de cette école, ainsi que les plus beaux marbres antiques. On découvre dans sa manière la trace de ces diverses études; mais on ne peut y méconnaître sa prédilection pour Michel-Ange. Ce n'était pas assez pour lui d'être peintre, il voulut encore être architecte, et déploya dans cet art une grande habileté. Appelé, en 1553, à Florence par le grand-duc Cosme Ier, il présida aux vastes travaux que ce prince ordonna, parmi lesquels on ne saurait oublier le *Palais des offices* ni le *Palais vieux*. Comme peintre, s'il n'existait de lui que la *Conception* dans l'église Saint-Apostolo de Florence, la *Décollation de saint Jean* dans l'église de ce saint à Rome, le *Festin d'Assuérus*, aux Bénédictins d'Arezzo, et quelques autres ouvrages auxquels il a mis le temps nécessaire, sa réputation serait bien plus brillante; mais il voulut trop faire, et le plus souvent il sacrifia le fini à la célérité. C'est comme écrivain pittoresque qu'il faut considérer Vasari, et alors sa renommée s'agrandit beaucoup. Il a écrit sur les préceptes de l'art et sur la vie des artistes, et a donné aussi quelques opuscules moins connus sur ses *apparats* et sur ses peintures. Il fit imprimer son livre à Florence par le Torrentino, 1550, 2 vol. La 2e édition, qui contient de nombreuses additions, sortit des presses des Juntes en 1568. Elle n'en est pas moins remplie d'incorrections et d'erreurs de noms et de dates; et quoique ce même livre ait été réimprimé à Rome en 1759, avec les notes et les corrections de Bottari, à Florence en 1767, avec de nouvelles notes du même, à Sienne, avec les notes et corrections du P. Della Valle, à Milan, 1807-11, 16 vol. in-8°, dans la collection des classiques italiens, et à Florence, 1822-1823, 6 vol. in-8°, il y reste encore un grand nombre de fautes à relever dans sa nomenclature et la chronologie des artistes. Son silence sur certains personnages sera facilement expliqué et excusé, si l'on veut bien se souvenir que jamais ouvrage de nomenclature ne peut être com-

plet aux yeux de tout le monde, et que, pour le compléter autant que possible, Vasari n'épargna ni le temps, ni les recherches, ni les voyages. Quant à ses jugements, toujours impartiaux, s'ils offrent parfois quelque chose qui a lieu de surprendre, il faut l'attribuer aux principes qu'il avait puisés dans sa première éducation. Il s'était habitué à regarder Michel-Ange comme le plus grand peintre qui eût jamais existé, et le dessin comme la part la plus essentielle de l'art, ne faisant d'ailleurs nul cas de la beauté du coloris ou de l'idéal des formes. Voilà d'où viennent quelques-unes de ses opinions qu'on blâme sur le Bassan, sur le Titien et sur Raphaël lui-même. Mais il n'en reste pas moins le père de l'histoire pittoresque, et son ouvrage sera toujours un modèle utile à consulter lorsque l'on voudra écrire sur les arts. Il a paru, en 1803, les 2 premiers vol. d'une traduction française des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus célèbres, par G. Vasari*. Une nouvelle traduction, par Léopold Leclanché a été entreprise en 10 vol. in-8°. Le musée de Paris possède deux de ses tableaux : l'*Annonciation* et la *Passion*, avec cinq dessins. Vasari mourut en 1574.

VASBOURG ou **VASSEBOURG** (Richard), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Michel en Lorraine vers 1490, fit imprimer à Paris, 1549, in-fol., les *Antiquités de la Gaule Belgique, depuis Jules César jusqu'à son temps,* ouvrage qui devrait porter le titre d'*Histoire générale de l'Europe,* puisqu'on y trouve les *Vies* des papes, des empereurs et des rois avec beaucoup de faits qui ne regardent pas la Belgique.

VASCO DE QUIROGA, premier évêque de Michoacan, dans l'intendance de Valladolid, Nouvelle-Espagne. Ce vertueux prélat, qui vivait au commencement du 16e siècle, et que les indigènes appellent encore leur père (*Tata don Vasco*), eut plus de succès en protégeant les malheureux habitants du Mexique que le vertueux évêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas. Quiroga devint surtout le bienfaiteur des Indiens tocarques, dont il encouragea l'industrie. Il prescrivit à chaque village indien une branche de commerce particulière. Ces institutions utiles se sont conservées jusqu'à nos jours. La mémoire de ce vertueux prélat est vénérée depuis deux siècles et demi par les Indiens. Il mourut en 1556, au village d'Umapa. Ses cendres reposent à Pasmaro, sur les bords du lac de ce nom, dans la province de Valladolid.

VASCO. *Voyez* **BALBOA** et **GAMA**.

VASCOSAN (Michel de), né à Amiens, vint de bonne heure à Paris où il se fit recevoir imprimeur dès 1530; il le fut de l'université et du roi, et justifia cette distinction par l'élégance et la correction des ouvrages sortis de ses presses qui seront toujours recherchés des amateurs. Il est un des premiers imprimeurs à Paris, qui aient rejeté le caractère gothique. Vascosan mourut en 1576. Son édition des *Vies des hommes illustres de Plutarque,* traduite par Amyot, 1567, 7 vol. in-8°, et des *Œuvres morales,* 1574, 6 vol. in-8°, sont portés à de très-hauts prix dans les ventes.

VASCONCELLOS (Michel de), fils de Pierre Barbosa, homme d'État portugais, fut, dans le commencement du 16e siècle, lorsque le Portugal gémissait sous la domination de l'Espagne, l'un des principaux instruments de l'oppression de sa patrie. Il était, avec Diègue Soares, dont il avait épousé la fille, le seul de la noblesse portugaise qui eût ployé sous le joug du duc d'Olivarez, ministre espagnol, et qui montrât un dévouement sans bornes aux ordres de Philippe IV. Tous deux avaient le titre de secrétaire d'État ; mais Soares résidait à Madrid, avec une autorité supérieure, et Vasconcellos exerçait sa charge à Lisbonne, où Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, n'avait que le titre de vice-reine. Le pouvoir tout entier était dans les mains de Vasconcellos. Né, dit Vertot, avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué, laborieux, fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parents, sans amis, sans entrailles, il ne s'occupait, tout en cherchant à justifier la confiance d'Olivarez, qu'à amasser de nouvelles richesses. Superbe et timide tout à la fois, dit un autre écrivain qui connaissait encore mieux le Portugal que Vertot ; haï de la noblesse, qu'il haïssait à son tour ; détesté de tout le monde, il affectait une puissance souveraine, parlait avec audace et commandait d'une manière plus absolue que n'eût commandé le roi lui-même. Il était vain, léger, cruel et livré à la plus sordide avarice. Les Portugais, réduits au désespoir, aspiraient depuis longtemps à secouer le joug de l'Espagne. On peut voir à l'article Pinto-Ribeiro comment cet homme courageux sut profiter de la disposition des esprits pour préparer l'élévation de la maison de Bragance sur le trône de Portugal. La conjuration fut menée avec tant de secret, que la veille du jour fixé pour proclamer don Juan, Vasconcellos se rendit sans nulle défiance à une fête préparée pour lui, dans un jardin sur les bords du Tage. Sa sortie de Lisbonne avait alarmé les conjurés ; et ils ne furent pleinement rassurés qu'en apprenant qu'il était rentré dans la nuit au son des hautbois. Le lendemain (1er décembre 1640), Pinto, suivi de quelques hommes déterminés, se rendit à l'appartement de Vasconcellos, dont la mort avait été résolue. Les conjurés étaient sur le point d'y entrer sans qu'il eût cherché à se mettre à l'abri de leur fureur, lorsque Fonseca vint l'avertir du péril qui le menaçait : César, lui répondit-il, informé qu'on devait l'assassiner dans le sénat, ne laissa pas d'y entrer ; je l'imiterai en me livrant à la fortune. Cependant une vieille femme qui le servait depuis longtemps fondait en larmes auprès de lui. Ses larmes commencèrent à l'émouvoir ; le bruit que faisaient les conjurés, et qui redoublait à mesure qu'ils approchaient, acheva de l'intimider, et il se détermina à se cacher dans une armoire pratiquée dans le mur de son appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurés arrivèrent. Ils le cherchèrent partout, renversant tous les meubles, et ils commençaient à désespérer de le trouver, lorsque la vieille, effrayée par leurs menaces, indiqua de la main l'endroit où il était. On le découvrit caché sous un amas de papier, et tellement accablé de frayeur, qu'il ne put prononcer une seule parole. Un des chefs, nommé Tello, lui tira un coup de pistolet ; et le corps de Vasconcellos, percé de cent coups d'épée, fut jeté par la fenêtre, aux cris de *vive la liberté et D. Juan, roi de Portugal ! le tyran est mort !* Le peuple accabla son cada-

vre d'outrages : l'un le frappait du pied, l'autre lui arrachait la barbe, celui-là lui crevait les yeux, l'autre le dépouillait et l'exposait aux regards tout nu ; quelques-uns excitaient les chiens à le dévorer ; enfin, on le traina dans les rues pendant deux jours, et ce ne fut que lorsque don Gaston de Contigno interposa son autorité, que le corps de Vasconcellos, enveloppé d'un vieux drap, acheté avec l'argent que les assistants donnèrent par charité, put être enseveli dans l'église des frères de la Miséricorde. Ses appartements renfermaient des richesses immenses, qui furent pillées par la populace.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel de), écrivain portugais, né en 1583, trempa dans une conspiration contre le roi Jean IV, et eut la tête tranchée à Lisbonne en 1641, avec deux de ses complices, le duc de Caminha et le comte d'Armainar. On a de lui la *Vie de D. Duarte de Meneses, 3e comte de Viana*; Lisbonne, 1627, in-4°; *la Vie et les actions du roi Jean II de Portugal,* en espagnol, Madrid, 1639, in-4°; et en français, Paris, 1641.

VASCONCELLOS (Antoine), jésuite, est auteur des ouvrages suivants : *Anacephalæosis, id est summa capita actorum regum Lusitaniæ,* etc., Anvers, 1641, in-4°; *Relatio persecutionis japonicæ,* années 1588 et 1589.

VASCONCELLOS (Simon), autre jésuite portugais, né en 1599, passa de bonne heure au Brésil, et y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1670. On a de lui (en portugais) : *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil,* Lisbonne, 1660, in-fol.; *Vie de J. Almeyda; Vie de Jos. Anchieta.*

VASCONCELLOS. *Voyez* **CASTEL-MELHOR.**

VASEL BEN ATHA. *Voyez* **WASEL.**

VASI (Joseph), dessinateur et graveur, né en Sicile en 1710, vint se fixer à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie, et y mourut en 1782. On a de lui les plus beaux monuments de Rome, publiés avec un texte par le P. Bianchini de l'Oratoire, en deux collections, dont voici les titres : *Magnificenze di Roma, tanto dentro che fuori,* etc., 1761, 10 vol. in-fol.; *Tesoro sacro, civè le basiliche, le chiese, i cimiterrj e i sanctuarj di Roma,* etc., 1778, 2 vol. in-fol. Il avait publié l'année précédente (1777) : *Itinorerio istruttivo di Roma nella pittura, scultura e architettura,* etc. J. B. Piranesi fut un des élèves de Vasi.

VASQUEZ DE CORONADO (François) était gouverneur de la Nouvelle-Galice lorsque A. de Mendoza, vice-roi du Mexique, le chargea d'aller reconnaître les riches contrées que Marco de Niza prétendait avoir découvertes. Vasquez partit de sa province en 1540, avec une troupe assez nombreuse pour jeter les fondements de quelques colonies, et, parvenu à 30 lieues du pays indiqué par Niza, y envoya des détachements qui ne rencontrèrent que des montagnes arides, raboteuses, et de misérables huttes. Quelques jours après on entra dans une vallée moins stérile et plus peuplée. Vasquez marcha ensuite au N. E., fut mal reçu dans un lieu appelé *Cibola,* dont les habitants refusèrent de lui fournir des vivres et le blessèrent même, ainsi que plusieurs hommes de sa suite. L'expédition entra ensuite dans le pays de Tucayan, et Vasquez, avec 20 cavaliers seulement, poussa plus avant dans le nord. Mais craignant d'être surpris par le mauvais temps et le débordement des rivières, il revint sur ses pas, rallia ses divers détachements et rentra dans la Nouvelle-Galice, après avoir parcouru 300 lieues de terrain vers le N. E. et le N. Le vice-roi fut très-mécontent de ce qu'il n'avait établi aucune colonie. La relation de son *Voyage* se trouve dans le tome III de Ramusio.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né en 1551, dans la Nouvelle-Castille, professa à Ocana et à Madrid, et fut appelé par ses supérieurs à Alcala, puis à Rome, où il enseigna pendant 20 ans la théologie avec un grand succès. Étant retourné à Alcala pour y rétablir sa santé, il y mourut en 1604. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis en 10 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Lyon, 1620. Les principes de morale de Vasquez sont les mêmes que ceux d'Escobar.

VASQUEZ (Alphonse), peintre, né à Rome vers 1575, de parents espagnols, vint à Séville à l'âge de 7 ans, et fut élève d'Ant. Arfian; il ne tarda pas à surpasser son maître. La réputation qu'il s'était acquise lui fit confier, en 1598, l'exécution du superbe catafalque qui fut élevé dans la cathédrale pour les funérailles de Philippe II. Il avait embelli plusieurs églises de Séville de peintures à fresque, dont il ne reste plus qu'un médaillon de saint Louis-Beltraud, et quelques ornements du cloître de Saint-Paul. Parmi ses tableaux on cite une *Madeleine,* un *Christ mort,* entouré de la Vierge, de saint Jean, de saint Joseph et de saint François d'Assise, et le *Mauvais riche.* Cet artiste mourut vers 1640.

VASQUEZ (Jean-Baptiste), peintre et sculpteur, né à Séville dans le 16e siècle, acquit une réputation méritée dans les deux arts qu'il cultiva. On cite parmi ses tableaux *la Vierge présentant une grenade à l'enfant Jésus.*

VASSAL (FORTANIER de), cardinal et négociateur, issu d'un ancienne famille du Quercy, naquit à Vailhac, vers la fin du 13e siècle. Il prit l'habit de Saint-François, à Gourdon, et fut envoyé à Paris pour y faire ses études. Recommandé au chancelier de l'université, par le pape Jean XXII, son compatriote, il fut reçu docteur en 1333. Après avoir rempli les premières charges de l'ordre des Franciscains aux Frères-Mineurs, dans sa province, il en fut nommé vicaire général, en 1342, par Clément VI, jusqu'à l'élection d'un nouveau général : il présida le chapitre qui se tint à Marseille (ce qui a fait croire qu'il avait été évêque de cette ville), y fut élu général, en 1343, et gouverna avec autant de zèle que de sagesse. Voulant travailler à rétablir la pureté de la règle de Saint-François, il demanda un protecteur de son ordre, et obtint du pape le cardinal Élie de Talleyrand, à la place de Jacques Gaëtan, cardinal d'Anagni. Après avoir vu et remercié le pape à Avignon, il partit pour l'Italie, y visita les provinces et les maisons de l'ordre, et favorisa la réforme de l'Observance d'où sont sortis les cordeliers et les récollets. Envoyé à Naples, par le pape, il réussit dans la mission épineuse de suspendre les intrigues de cette cour, et d'assurer le trône à Jeanne Ire. Il confirma la reine de Sicile, Sanche de Maïorque, veuve du roi Robert, dans sa résolution de renoncer au monde, et lui donna le voile dans l'ordre des Clarisses, au couvent de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, et dont elle

prit le nom. En 1346, Vassal tint à Venise un chapitre général de son ordre, où l'on fit de sages règlements. En 1347, il fut nommé archevêque de Ravenne ; mais il continua de gouverner les Franciscains, comme vicaire général, jusqu'au chapitre tenu à Vérone, qu'il présida en 1348. Nommé, en 1351, au patriarcat de Grado (transféré plus tard à Venise), Vassal conserva l'administration de l'archevêché de Ravenne, qui l'aida à soutenir la dignité patriarcale. Il fut chargé de pacifier les Génois et les Vénitiens, qui se faisaient une cruelle guerre, et il y réussit non sans peine. Sa mission en qualité de légat, pour négocier la paix entre les Anglais et les Espagnols, ne paraît fondée que sur des faits un peu hasardés. Envoyé avec le patriarche d'Aquilée et l'archevêque de Saltzbourg, il réconcilia la république de Venise avec Charobert, roi de Hongrie. En 1354, Innocent VI chargea Fortanier de Vassal et les patriarches de Constantinople et d'Aquilée de placer la couronne de fer sur la tête de l'empereur Charles IV, si l'archevêque de Milan se refusait de présider à cette cérémonie ; mais celui-ci usa de son droit. Vassal fut adjoint au cardinal Gilles de Albornoz, et accompagna ce légat au delà des Alpes, pour faire rentrer dans le devoir une foule de petits tyrans qui, profitant du séjour des papes à Avignon, remplissaient l'Italie de troubles, de carnage et de désolation, par les guerres qu'ils se faisaient entre eux. Il l'aida de ses conseils, lui avança des sommes considérables pour lever et soudoyer les troupes qui furent employées à la réduction des factieux ; et ces deux prélats préparèrent ainsi le retour des papes à Rome. En 1356, Fortanier fut chargé, par Innocent VI, de publier une bulle d'excommunication contre François Ordelesso de Foligny, Jean et Guillaume Manfredi de Faenza : il monta en chaire à Rimini, donna le signe de la croisade à Malatesti, à son fils, surnommé *le Hongrois*, et à 600 hommes qui devaient agir contre les ennemis du saint-siége. Il reçut aussi le serment des habitants de Ravenne. Le pape, l'ayant nommé cardidal (17 septembre 1361), l'invita à venir recevoir le chapeau à Avignon. Le légat se mit aussitôt en route ; mais il fut atteint de la peste à Padoue, et y mourut vers la fin d'octobre, au couvent des Frères-Mineurs. Il fut enterré avec une grande pompe dans leur église, où on lisait encore son épitaphe en 1789.

VASSAL (GUILLAUME DE), chevalier et docteur ès lois, coseigneur de Fraissinet, seigneur de Loupiac, etc., proche parent du cardinal, réunit les talents et les qualités d'un homme de guerre à l'éloquence et au savoir d'un jurisconsulte. Sa probité ne le rendit pas moins recommandable que ses lumières, et il reçut de plusieurs des rois de France et des papes qui siégeaient alors à Avignon des témoignages d'estime et de confiance. En 1352, il était lieutenant du gouverneur des pays entre la Loire et la Dordogne ; et en 1354, il l'était du sénéchal de Quercy. Il mourut vers la fin de 1367.

VASSAL (JACQUES DE), marquis de Montviel, de la même famille que les précédents, né en 1659, lieutenant au régiment du Roi, en 1680, fit ses premières armes en 1683, au siége de Charleroi et à la prise de Dixmude, puis au siége de Luxembourg, en 1684, et fut fait capitaine la même année. Il servit, en 1688, à la prise de Philipsbourg et de Manheim, à la bataille de Fleurus, à la prise de Mons, à celle de Namur, au combat de Steenkerke, au bombardement de Charleroi, à la bataille de Neerwinden, et au bombardement de Bruxelles, en 1693. Nommé commandant de bataillon dans son régiment, en 1696, il fut appelé aussi aux fonctions de maréchal général des logis de l'armée d'Italie, et servit au siége de Valence ; puis en Flandre, sous Catinat, en 1697. Le 5 juin 1698, il fut nommé gentilhomme de la manche du duc de Bourgogne (depuis Dauphin), ce qui ne l'empêcha pas de suivre en Espagne Philippe V, qui le choisit pour un de ses aides de camp, et le nomma brigadier de ses armées en 1702. Il accompagna ce prince en Italie, combattit à Luzara, revint en France à la fin de la campagne, et y fut fait brigadier des armées. Il obtint la croix de Saint-Louis, en 1703, à la suite du combat d'Eckeren. Maréchal général des logis de l'armée de Flandre, de 1704 à 1712, il se trouva aux batailles de Ramillies, d'Audenarde, de Malplaquet, de Denain, aux siéges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, et eut le même titre à l'armée du Rhin, en 1713, à la prise de Landau et de Fribourg, et à la paix de l'Empire. Colonel à la suite, après la réforme du régiment de Montviel, dont il était colonel-propriétaire depuis 1709, il fut nommé inspecteur général d'infanterie en 1716, maréchal de camp en 1718, lieutenant général en 1734, et mourut à Paris, le 19 septembre 1744.

VASSAL (JEAN-BAPTISTE DE), chevalier, puis comte de Montviel, frère du précédent, né en 1673, entra comme enseigne au régiment de la vieille marine, en 1686, et y commandait une compagnie en 1690, à l'armée d'Allemagne, puis à la conquête de Nice, Villefranche et Montmélian, en 1691, et à la bataille de la Marsaille en 1693. Major de son régiment, l'année suivante, il fit les campagnes d'Italie, jusqu'à la paix, en 1696 ; passa alors à l'armée de Catalogne, se distingua comme chef de brigade au siége de Barcelone, combattit à Carpi et à Chiari, en 1701, à la bataille de Luzara, à la prise de cette place et de Borgo-Forte, et fut nommé aide-major général de l'infanterie de l'armée d'Italie. Il servit en cette qualité à tous les siéges et combats jusqu'à la bataille de Turin, en 1706. Colonel du régiment de Dauphiné, la même année, il commandait à la bataille d'Almanza et au siége de Lérida en 1707, à l'armée de Piémont en 1708, à celle de Flandre en 1710 et 1711, et aux siéges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712. Il fut nommé inspecteur général de l'infanterie en 1716, brigadier en 1719, et servit aux siéges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel ; maréchal de camp en 1730, il se démit de son régiment, et mourut à Caussade, le 20 août 1738. — Deux frères du marquis et du comte Vassal de Montviel furent tués au siége de Barcelone, en 1714 : on doit remarquer aussi que la maison de Vassal comptait, en 1735, 80 officiers de tous grades à l'armée d'Italie, et en 1791, plus de 20 qui combattaient pour la cause royale.

VASSALI-EANDI (ANTOINE-MARIE), savant Piémontais, né à Turin le 30 janvier 1761, était neveu et élève du savant prédicateur Eandi. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et professa la philosophie à Tortone et la physique à l'université de Turin. Accueilli par Na-

poléon, il en reçut la croix d'honneur en 1805, et fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences du Piémont, directeur du musée d'histoire naturelle et de l'observatoire de Turin. Mis à la retraite en 1814 avec le titre de professeur honoraire, il mourut à Turin le 5 juillet 1825. Il était correspondant de l'Institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Conjectures sur l'art d'établir des paratonnerres chez les anciens Romains*, 1791 ; *Physicæ elementa et geometriæ*, 1793, 3 vol. in-8° ; *Lettres sur le galvanisme*, 1799 ; *Mémoires et notices historiques de l'Académie de sciences de Turin*, de 1792 à 1809 ; *Annales de l'Observatoire de Turin*, de 1809 à 1818 ; *Rapport sur le tremblement de terre de Pignerol*, 1808 ; *La meteorologia torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del* 1757 *al* 1817, Turin, 1819, in-4°. (Voyez *Saggio sulla vita e sugli scritti del profess. A. M. Vasali-Eandi*, par Secondo Berutti, son neveu, Turin, 1825, in-8°.

VASSELIER (Joseph), littérateur, né à Rocroy en 1735, entra dans l'administration des postes, fut commis de la direction de Lyon, et mourut dans cette ville en 1798. Lié avec Voltaire, il allait passer une partie de l'automne à Ferney. On a de lui : *Épître sur la paix*, Lyon, 1793, in-8° ; *Poésies*, précédées de la *Vie* de l'auteur, Paris, 1799, 3 parties in-18. Vasselier avait de la vivacité et de l'originalité dans l'esprit. On trouve quelques *lettres* de lui dans la *Correspondance* de Voltaire.

VASSELIN (George-Victor), né en 1767 à Paris, était avocat à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes sans en partager les excès. Ainsi que Pigeau, il ouvrit chez lui, en 1794, un cours de jurisprudence, et le succès de ses leçons le détermina à les rédiger ; mais il mourut le 31 juillet 1801 avant d'avoir achevé ce travail. On a de lui : *Théorie des peines capitales, ou Abus et danger de la peine de mort et des tourments*, ouvrage présenté à l'assemblée nationale, 1790, in-8° ; *Adresse d'un citoyen français à ses représentants sur la constitution de* 1793, in-8° ; *Respect à la propriété, ou le seul point de ralliement des représentants aux représentés*, etc., 1796, in-8° ; *Mémorial révolutionnaire de la Convention, ou Histoire des révolutions de France*, etc., 1797, 4 vol. in-12, rare ; *Cours de droit civil*, 1801, in-8°. Cet ouvrage, en 8 cahiers, a été complété pour les deux derniers par M. C. Guynemer. Vasselin avait entrepris un journal intitulé : *le Cri public*, etc., qui fut supprimé le 18 fructidor an v (4 septembre 1797.)

VASSEUR (Jacques le), archidiacre, chanoine, puis official de l'église de Noyon, né à Vimes dans le Ponthieu, mort après 1653, fut élevé chez les jésuites de Douai et de Tournai, professa d'abord à Orléans et à Paris, où il était recteur de l'université en 1609. On cite de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont le *Bocage de Jossigny, où est compris le Verger des vierges et plusieurs autres pièces saintes, tant en vers qu'en prose*, Paris, 1608, in-8° ; *Diva Virgo mediopontana* (N. D. de Moyen-Pont) *apud Marchæsium agri peronensis*, ibid., 1622, in-8° *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, 1633, 2 vol. in-4° ; *Epistolar. centuriæ II*, 1623, in-8° ; *Les devises des rois de France, en latin et en français*, etc., *avec paraphrase en vers latins*, par Michel Grevet de Chartres, ibid., 1609, in-8°.

VASSEUR (Louis le), médecin de Paris, a publié quelques écrits de controverse contre Deleboe : *Sylvius confutatus*, etc., 1673, in-12, etc.

VASSIF-EFFENDI (el Hadgi-Ahmed), diplomate turc, dont on ne connaît que les particularités qu'il rapporte sur lui-même dans la préface de ses *Annales de l'empire ottoman*, imprimées à Constantinople, l'an 1219 de l'hégire (1804). Ces Annales, qui commencent à l'année 1166 de l'hégire (1752), embrassent les règnes de Mahmoud Ier, d'Osman II, de Mustapha III, d'Abdul Hamid, et la presque totalité de celui de Sélim III, jusqu'à l'année de l'hégire 1217 (1802). Les Annales de Vassif se divisent en deux parties, dont la première a été écrite d'après les Mémoires des historiographes ses prédécesseurs, Hakim Tchechani Zadè, Moussa-Zadè, et Rehttcheti-Hassan-Effendi. Cette première partie rappelle, entre autres événements remarquables, la prise par les glaces du port de Constantinople, en 1168 ; la mort d'Osman II, l'avénement de Mustapha III, et la naissance de Sélim III ; elle contient des relations de plusieurs ambassades ottomanes à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg, et se termine par la déclaration de guerre à la Russie, motivée sur les troubles de la Pologne. La seconde partie se compose d'une histoire d'Aly-Bey, patron du fameux Djezzar-Pacha, de la mort de Mustapha III, du récit des événements de la guerre de 1768, jusqu'à la paix de Hutchuse Caïnardjè, en 1774, et se termine à la première année du règne d'Abdul Hamid. Ce qui ajoute au mérite de cette dernière partie des Annales de Vassif, c'est que l'auteur l'a écrite d'après ses propres observations. Témoin oculaire des événements de la guerre, et employé à la suite de l'armée, il fut, comme il le dit lui-même, initié dans les actes les plus secrets du gouvernement, aux négociations des plénipotentiaires nommés pour la paix, et assista au second congrès en qualité d'Amedji ou de secrétaire-rapporteur des conférences, fonctions dont les attributions le mettaient en outre dans le cas d'écrire tous les rapports secrets du grand vizir au sultan. Malheureusement, la partie imprimée des Annales de Vassif ne va pas au delà de 1775. Vassif-Effendi, qui avait heureusement débuté dans la carrière des emplois publics sous le règne de Mustapha III, éprouva, par une de ces transitions si communes en Turquie, un sort tout contraire sous le règne suivant. Il ne cessa, comme il le dit dans son ouvrage, d'être plongé dans l'abîme de l'oubli et du malheur, tout le temps qu'Abdul Hamid resta sur le trône. Les premières années de Sélim III ne lui furent pas plus favorables : il fut exilé dans une des îles de l'Archipel, sous prétexte qu'il aimait le vin ; mais le vrai motif de cette disgrâce était la force de son caractère et sa franchise naturelle. Plus tard, Sélim III, convaincu de son mérite, l'éleva au grade de nichandji, secrétaire d'État, et d'historiographe de l'empire (Vakanuvis). En cette qualité, il fut chargé de continuer les Annales dont Izzi-Effendi avait poussé la rédaction jusqu'en 1166 (1751). Enfin, en 1805, Vassif-Effendi fut nommé reis-effendi, (ministre des affaires étrangères). Jusque-là, il avait été peu favorisé des dons de la fortune ; mais il était généralement estimé et considéré pour la pureté de ses mœurs et son amour des sciences. Il passait pour une

des meilleures têtes de l'empire, et possédait parfaitement l'arabe, le turc et le persan. Ayant été en ambassade à Madrid, il parlait volontiers de l'Espagne et des Espagnols : il a même écrit une relation de cette ambassade, dont il avait promis une copie à M. Ruffin. Il est à regretter que la partie non imprimée des Annales de Vassif, depuis 1775 jusqu'en 1802, ne se trouve pas : ce document serait d'autant plus intéressant, qu'il comprend presque tout le règne de Sélim III, et le récit des faits historiques remarquables qui ont précédé la fin de ce prince infortuné. Nous éprouvons également le regret de ne pouvoir indiquer les circonstances et l'époque de la mort de Vassif-Effendi : on doit présumer qu'il fut une des nombreuses victimes de la révolution qui précipita du trône Sélim III en 1807.

VASSILI ou **BASILE I**er (Jaroslawitch), grand-duc de Russie, s'était rendu sous le règne de Jaroslaf, son frère aîné, à la grande horde, pour apaiser le kan des Tartares, qui se disposait à marcher contre la Russie. Son frère étant mort en 1272, il se hâta de retourner à la horde, afin de prévenir Dmitri, son cousin, qui aspirait à la dignité de grand-duc, et qui avait des droits comme l'aîné de la famille. Vassili l'emporta sur lui ; il fut nommé grand-duc par le kan, quoiqu'il ne fût que prince de Kostroma. Son cousin, le prince Dmitri, voulait s'emparer de Novogorod ; mais le kan rejeta ses prétentions, et les habitants eux-mêmes reconnurent Vassili pour leur duc. En 1275, les Tartares se préparant à marcher contre la Lithuanie, Vassili, qui redoutait leur passage à travers la Russie, fit un troisième voyage à la grande horde. A son retour à Kostroma, il mourut âgé de 40 ans, regretté des princes et du peuple, qui respectaient sa sagesse et sa bonté. Sous son règne, ou plutôt sous son administration, le kan des Tartares fit faire un nouveau dénombrement des habitants dans toutes les provinces de la Russie, afin de pouvoir fixer sur des bases plus exactes le tribut que la Russie devait lui payer. Vassili et les autres princes russes, courbés sous le poids de la servitude, souffrirent, sans murmurer, cette mesure humiliante. Depuis 30 ans, le grand-duc n'était ainsi qu'une espèce de percepteur pour les Tartares. En 1274, le métropolitain de Kiow se rendit à Vladimir, où résidait Vassili, pour y tenir, sous la protection du prince, un concile dont on a les actes. Il y est dit, entre autres choses : « Dieu nous a dispersés sur la surface de la terre ; nos villes sont tombées au pouvoir de l'ennemi ; nos princes ont péri dans les combats ; nos familles ont été traînées en esclavage ; nos temples ont été profanés, brûlés, renversés ; et le joug qui nous accable s'appesantit tous les jours davantage sur nous. » Les canons de ce concile font une triste peinture des mœurs du clergé et des fidèles. On y voit jusqu'à quel degré d'avilissement la nation russe était alors tombée. Vassili eut pour successeur Dmitri Ier.

VASSILI II (Dmitriéwitch), grand-duc de Russie, fils aîné de Dmitri Donskoï, n'avait que 11 ans, lorsque, en 1383, il fut envoyé, comme otage, à la grande horde des Tartares. Son père, sentant ses forces s'affaiblir et désirant le voir avant de mourir, lui fit insinuer probablement de s'enfuir. Le jeune prince quitta la horde secrètement, et se rendit, en 1388, près du hospodar de Doldavie. Dmitri envoya des boyards à Jagellon pour le prier de vouloir bien favoriser la fuite de son fils. Le jeune Vassili arriva heureusement à Moscou, avec une suite nombreuse de seigneurs polonais que Jagellon lui avait donnés pour sa sûreté. On pouvait craindre qu'après la mort de Dmitri, Vladimir le Brave n'usât de son influence et de sa popularité pour s'emparer du grand-duché, au préjudice du jeune Vassili et de ses frères : mais ce prince aimait trop sincèrement sa patrie pour pouvoir élever des discussions qui lui auraient été funestes. Le jour de l'Annonciation, en 1389, il vint trouver Dmitri, avec lequel il conclut un nouveau traité qui affermissait l'ordre de succession déjà établi par le traité de 1364. Il y était dit : « Moi, Vladimir, je vous respecterai, Dmitri, comme mon père, et vous, Vassili Dmitriéwitch, comme mon frère aîné. » Dmitri ne survécut que quelques mois à ce traité, aussi avantageux pour sa famille que pour la Russie. Étant mort le 19 mai 1389, son fils aîné, Vassili II, lui succéda sans difficulté. Comme la Russie n'était pas encore en mesure de braver les Tartares, il envoya à la grande horde, et le kan députa un ambassadeur qui, le 15 août 1389, mit la couronne ducale sur la tête du jeune prince. La cérémonie se fit à Vladimir, où l'on conservait la couronne. Depuis elle se fit à Moscou. Quelque temps après, Vassili épousa la princesse Sophie, fille de Vitold, grand-duc de Lithuanie. Selon une ancienne chronique russe, Vassili, après s'être enfui de la horde, serait tombé entre les mains de Vitold, qui ne l'aurait relâché qu'à condition que le jeune prince épouserait une de ses filles. Cette chronique donne des louanges à la franchise de Vassili, qui, étant devenu grand-duc, n'avait point oublié une promesse qu'alors il lui était si facile de violer. L'histoire a fait justice de ce conte, qui, bien que répété par Lévesque, est en contradiction avec les faits les plus authentiques. Ce fut Jagellon, et non Vitold, qui favorisa la fuite de Vassili. En 1388, lorsque celui-ci échappa aux Tartares, Vitold était en exil. Mais lorsqu'il accorda sa fille au prince russe, il était devenu assez puissant pour que la Russie désirât son alliance : cette alliance devenait d'autant plus importante, que Vassili entreprit, en 1392, un voyage à la grande horde. Il y fut reçu, non plus comme un tributaire, mais comme un allié dont l'amitié pouvait être utile. Toktamisch, alors en guerre avec Tamerlan, se disposant à marcher contre son fier ennemi, accorda à Vassili deux principautés qui avaient été détachés du grand-duché pour en former des apanages. Vassili, de retour à Moscou, après une absence de trois mois, réunit au grand-duché les principautés de Nyni-Novogorod et de Souzdal. Boris, qui avait inutilement sollicité le kan afin de pouvoir conserver ce bel héritage, mourut deux ans après en avoir été privé. Rien ne prouve que Vassili ait abrégé les jours de son parent. Pendant que ce prince était occupé à réunir à la couronne les domaines qu'elle avait perdus, il apprit que Tamerlan, après avoir vaincu Toktamisch, s'avançait sur Moscou, pour tirer vengeance des secours que les grands-ducs avaient donnés à son ennemi. La terreur fut générale en Russie : enfin on apprit avec surprise que le fier Tamerlan, après quinze jours d'hésitation, s'était tout à coup (26 août 1395)

tourné vers le sud, pour marcher sur Azof. Tous les ans, la Russie célèbre, par une fête solennelle, sa délivrance miraculeuse. A peine se vit-elle en sûreté, qu'un autre danger vint la menacer. Vitold s'étant emparé de Smolensk, la Lithuanie ayant agrandi ses limites d'une manière si inquiétante, Vassili se rendit, en 1396, dans cette ville pour y visiter son beau-père. Dans cette entrevue, on fixa les frontières des deux États. Alors Vitold possédait le gouvernement d'Orel, ceux de Kalouga et de Tula en partie; maître de Rjew et Veliki-Louki, il s'étendait depuis Pleskow jusqu'à la Gallicie et la Moldavie, d'un côté; de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dniéper, tandis que Vassili, relégué dans les froides contrées du Nord, voyait les limites de la Lithuanie portées jusqu'à 30 lieues de Moscou. Dans cette même entrevue, Vitold promit à Vassili, qui s'était fait accompagner par son métropolitain, que la religion grecque serait protégée dans les contrées soumises à la Lithuanie. En 1398, Vassili s'empara de Novogorod, sans doute après s'être concerté avec Vitold, qui, peu après, demanda à son gendre des troupes pour l'expédition qu'il méditait contre les Tartares. Au lieu de secours, Vassili lui envoya son épouse, qui n'eut point de peine à lui faire comprendre que la Russie n'était pas en mesure de prendre une part ostensible à ses hostilités contre les Tartares. La campagne de 1399 fut désastreuse pour Vitold; et il fut entièrement défait. En 1406, des différends s'élevèrent entre le gendre et le beau-père, qui, d'un ton menaçant, demanda des explications. Vassili, contre l'avis de ses boyards, députa à la grande horde, pour solliciter des secours contre Vitold, qu'il appelait l'ennemi commun des Russes et des Tartares. Le kan envoya des troupes, qui ne firent que commettre des excès dans leur marche, sans rendre aucun service à la Russie. Vitold et Vassili se rencontrèrent aux environs de Tula, n'étant séparés que par la Krapiwna. Vassili redoutait les événements; il fit des ouvertures amicales qui furent suivies d'un armistice. En 1409, la Russie se vit menacée par un danger bien plus grand. Édigée, le compagnon d'armes et le lieutenant de Tamerlan, s'avançait sur Moscou avec une armée formidable. Vassili avait des agents à la grande horde; mais ils le servaient si mal que l'ennemi arriva presque aux portes de la capitale avant que l'on sût qu'il était en marche. Vassili, effrayé, s'enfuit à Kostroma avec sa femme et ses enfants, laissant à Vladimir le Brave le soin de défendre la capitale. Le 1er décembre, Édigée se présenta devant Moscou, et ses Tartares se répandirent dans les provinces voisines pour les ravager. « Les Russes, disent les annalistes du temps, ressemblaient à un troupeau de brebis abandonnées à la fureur du loup. Les habitants des villes et des campagnes tombaient à genoux aux pieds des Tartares, qui se faisaient un horrible plaisir de les percer de leurs flèches ou de les mutiler. Les plus vigoureux étaient réservés pour l'esclavage, tandis que les autres, dépouillés de leurs vêtements, périssaient dans leur sang au milieu des neiges. On liait les prisonniers et on les menait à la chaîne comme des chiens. Un seul Tartare suffisait pour conduire 40 de ces infortunés. » Le duc de Twer avait promis aux Tartares des machines et de l'artillerie pour faire le siége de Moscou; il vit ensuite avec douleur qu'il allait servir d'instrument pour la ruine de sa patrie, et retourna à Twer, sous prétexte de maladie. Cependant Édigée espérait pouvoir soumettre Moscou par la famine; mais ayant reçu des nouvelles inquiétantes de la horde, il fit connaître à Vladimir qu'il se retirerait, si on voulait lui donner une somme d'argent. Le prince russe, qui ne savait pas ce qui se passait au dehors, offrit 3,000 roubles, qui, à son grand étonnement, furent acceptés; et le 21 décembre les Tartares commencèrent leur retraite. Vassili rentra dans Moscou, et bientôt il perdit le brave lieutenant qui avait plus d'une fois sauvé la capitale et l'empire. Après la retraite des Tartares, la peste et la famine ravagèrent la Russie avec une extrême fureur. Vassini mourut au milieu de la désolation générale, le 27 février 1425, à l'âge de 53 ans; il en avait régné 36. Deux ans avant sa mort, il avait envoyé à Smolensk la grande-duchesse Sophie, avec son testament, dans lequel il mettait sous la protection de Vitold son épouse et son fils unique, Vassili III, qui n'était alors âgé que de 8 ans. Sophie conjura instamment son père de vouloir bien reconnaître le jeune prince pour grand-duc, après la mort de Vassili, et de le protéger en cette qualité contre ses oncles; ce que Vitold promit avec les serments les plus solennels. Ces assurances donnèrent quelques consolations à Vassili dans ses derniers moments. La faiblesse de son caractère avait entraîné l'empire dans des guerres qu'il avait mal soutenues. Ses ministres, ses favoris et surtout son trésorier abusèrent de sa bonté naturelle. Il avait entretenu des relations amicales avec les empereurs de Constantinople. En 1398, il envoya à l'empereur Manuel, alors resserré dans sa capitale, de puissants secours en argent; et, en 1414, il donna sa fille Anne à Jean Paléologue, fils de l'empereur Manuel : cette princesse mourut quelques années après de la peste. Vassili fit faire, par un religieux du mont Athos, la première horloge à sonnerie qui eût paru en Russie; elle coûta 150 roubles, et fut placée dans le Kremlin, où le peuple la vénérait comme une production miraculeuse. Vassili étant le protecteur des provinces situées le long de la Dwina, et leur avait donné un code qui adoucit un peu la férocité des anciennes lois.

VASSILI III (Wassiliéwitch), fils du précédent, n'avait que 10 ans lorsqu'il succéda à son père, le 27 février 1425. Pendant son règne, la Russie fut le théâtre de guerres désastreuses, et elle tomba dans un grand avilissement. La peste et la famine exercèrent des ravages si affreux, que l'on regarde cette époque comme la plus funeste dans l'histoire de Russie. Youri, oncle de Vassili, ayant refusé de le reconnaître, les deux princes se rendirent à la grande horde, et soumirent leurs prétentions au jugement du kan des Tartares. Vassili fut reconnu pour *grand prince*, et afin d'établir sa suprématie, Youri, selon un ancien usage asiatique, fut condamné à mener le cheval de son neveu par la bride; ce que Vassili refusa par respect pour son oncle. Youri méprisa cette décision, et en appela aux droits du plus fort. Vassili ayant été défait, Youri s'empara de Moscou et prit le titre de grand-duc, mais la mort mit fin à ses projets (1434); et son fils aîné tomba dans les mains de Vassili, qui lui fit crever les yeux, cruauté dont on n'avait pas eu

d'exemple en Russie depuis plus de deux siècles. Vassili rentra dans Moscou, reprit le titre de grand-duc, et acquitta exactement envers les Tartares le tribut que son père avait cessé de payer. En 1440, Isidore, métropolitain de Kiow, étant revenu à Moscou, et ayant rendu compte de l'union qui avait été conclue au concile de Florence, entre l'Église grecque et l'Église latine, fut enfermé, par ordre de Vassili, dans un monastère, d'où il s'enfuit pour retourner à Rome. Le czar envoya à Constantinople pour protester contre ce qui s'était fait à Florence; mais son envoyé n'arriva point jusqu'à la capitale de l'empire d'Orient, qui tomba bientôt après au pouvoir des musulmans. Depuis ce moment, il y eut scission déclarée dans l'Église russe. Jonas reconnu pour patriarche de Moscou, se mit à la tête de l'Église grecque schismatique, et le métropolitain de Kiow, disciple d'Isidore, reconnu comme métropolitain de la Russie méridionale, admit le concile de Florence, et resta uni à l'Église latine. La métropole de Kiow comprenait alors les diocèses de Briansk, de Smolensk, de Przémysle, de Tourow, de Luck, de Polotsk, de Kulm et de Halitz. En 1446, les Tartares de Kazan ayant fait une irruption en Russie, Vassili, qui était allé au-devant d'eux pour les repousser, fut défait et tomba dans leurs mains. Les barbares lui ôtèrent les croix d'or qu'il portait au cou, et les envoyèrent à la mère et à l'épouse de ce malheureux prince, pour attester la victoire qu'ils venaient de remporter. La terreur se répandit dans toute la Russie : cet empire avait souvent vu ses souverains obligés de fuir; mais il n'avait pas encore eu à déplorer leur captivité. Cependant la division régnant parmi les Tartares, Vassili, mis en liberté, rentra bientôt dans sa capitale. Mais un malheur plus terrible l'attendait. Les fils d'Youri, ses cousins, ayant pris Moscou par trahison, l'arrêtèrent et lui crevèrent les yeux. Cette action atroce souleva tellement les habitants de Moscou, que ces indignes parents furent obligés de s'enfuir; Vassili fut rappelé par le vœu unanime de ses sujets. Après avoir associé au gouvernement son fils aîné Iwan, il mourut le 17 mars 1461, et il eut pour successeur Iwan III.

VASSILI IV (Iwanowitch), fils d'Iwan III et de la grande-duchesse Sophie, nièce de Constantin Paléologue, naquit en 1478, et tomba, jeune encore, dans la disgrâce de son père, qui le déshérita. Quelques courtisans lui ayant persuadé que le grand-duc avait dessein de choisir pour son successeur Dmitri, son petit-fils, proposèrent à Vassili de faire périr ce jeune prince; mais Iwan, informé de cette conjuration, en fit arrêter les auteurs, qui furent punis de mort. Vassili et sa mère furent gardés à vue, et Iwan mit la couronne sur la tête de son petit-fils. Cependant le père malheureux paraissait troublé, inquiet : ses préventions se dissipèrent, il rendit toute sa tendresse à Vassili, et le nomma grand-prince de Novogorod et de Pleskow. En 1502, Dmitri étant lui-même tombé en disgrâce, le titre de grand-prince lui fut ôté : Iwan proclama son fils Vassili grand-duc, et héritier du trône. Voulant lui donner une épouse, il renouvela l'ancien usage des rois de Perse. On fit venir de jeunes personnes des différentes provinces. Parmi 1,500 prétendantes que l'on réunit à la cour, Iwan choisit pour sa bru Solomonie, fille d'un officier obscur, Tartare d'origine. Après la mort de ce prince, arrivée le 17 octobre 1505, Vassili fit enfermer Dmitri, son neveu, qui mourut en 1509, succombant au chagrin et aux rigueurs de la prison. Vassili IV montra pour l'autocratie autant de zèle qu'Iwan son père : moins dur, moins sévère, mais également ferme, inflexible, il suivit les mêmes principes dans ses relations politiques et dans l'administration intérieure. Il ne fut point heureux dans la première guerre qu'il entreprit. Voulant punir le kan de Kazan, il envoya contre lui le prince Dmitri, son frère, qui, après avoir obtenu de grands avantages et avoir poursuivi l'ennemi jusque sous les murs de Kazan, se laissa surprendre et fut battu complétement. Alexandre, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, étant mort en 1506, Vassili conçut le projet assez bizarre de se faire nommer son successeur; et, dans ce dessein, il envoya une ambassade à sa sœur Hélène, veuve du prince défunt, pour lui représenter qu'elle immortaliserait son nom si, en persuadant aux grands des deux États de l'élire roi et grand-duc, elle parvenait à réunir sur la même tête les couronnes de Lithuanie, de Pologne et de Russie. Hélène se hâta de lui répondre que Sigismond ayant été, du vivant même d'Alexandre, élu son successeur, il était impossible de lui ravir ses droits. Vassili persista néanmoins dans son projet; et il se mit en guerre contre la Pologne. On ruina, on saccagea les provinces limitrophes, sans aucun résultat important; et la paix ne se rétablit qu'en 1509. Pendant plus de 6 siècles, la ville de Pleskow avait joui de sa propre constitution, laquelle, quoique démocratique, admettait des patriciens qui, appelés *enfants-possadnicks*, occupaient les premières places dans l'administration. Par l'activité de son commerce, Pleskow avait acquis de grandes richesses; ses habitants, beaucoup plus civilisés que les Russes, connaissaient les arts et les lettres; placés sous la protection des grands-ducs, ils avaient lutté, souvent avec gloire, contre la puissance des chevaliers teutoniques. Vassili, ayant fait la paix avec Sigismond, marcha contre Pleskow, et s'occupa pendant quatre moins de détruire toutes les institutions de cette ville, pour mettre à leur place sa puissance autocratique. Trois cents familles patriciennes furent données aux boyards russes, et autant de familles russes furent envoyées à Pleskow pour y jouir des biens des exilés. La guerre ayant de nouveau éclaté entre Vassili et Sigismond, les Russes s'emparèrent de Smolensk (1514), qui depuis 110 ans était sous la domination de la Lithuanie. Le 1er août 1514, Vassili y fit son entrée solennelle; le 28 octobre suivant, les Polonais, commandés par le prince Constantin Ostrowski, s'en vengèrent dans les plaines d'Orscha, où les Russes furent complétement défaits : 8 boyards, 37 princes, 1,500 gentilshommes tombèrent entre les mains du vainqueur, avec les bagages, les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, qui fut presque entièrement détruite. Malgré cette victoire, qui devait être décisive pour la campagne, Ostrowski ne put reprendre Smolensk; il fut même forcé de lever le siége d'Opotchka (18 octobre 1517). L'empereur Maximilien envoya le baron de Herberstein à Moscou pour négocier la paix entre Vassili et Sigismond. On se sépara sans rien con-

clure. Comme Vassili entretenait des relations amicales avec la Porte Ottomane, le pape Léon X lui fit représenter qu'étant fils d'une princesse grecque, Constantinople étant son héritage légitime; que les lois d'une saine politique lui ordonnaient de faire la paix avec les princes chrétiens, et qu'en s'unissant avec eux contre les Turcs, il pourrait élever la Russie au plus haut degré de puissance; que par la prise de Constantinople, l'Église grecque se trouvant sans chef, le métropolitain russe pourrait, s'il se rapprochait de l'Église romaine, être élevé à la dignité de patriarche. Vassili donna une réponse évasive; et ces ouvertures n'eurent alors point de suite. Cependant un ennemi terrible menaçait la Russie. Les Tartares de la Tauride et de Kazan s'étaient jetés sur les provinces orientales de l'empire, et le 29 juillet 1521, après avoir tout dévasté sur leur passage, ils étaient arrivés sous les murs de Moscou. Vassili, craignant pour sa capitale, signa un traité ignominieux. Cette invasion fut l'événement le plus malheureux de son règne. Les barbares entraînèrent avec eux une multitude innombrable d'habitants, qui furent vendus aux marches de Caffa et d'Astrakan. Dès que ce désastre eut cessé, Vassili, convoitant les principautés de Rézan et de Séwerski, qui depuis plusieurs siècles appartenaient comme apanage à des princes de la maison régnante, fit arrêter et mourir en prison ceux qui les possédaient (1523). Il avait aussi formé le projet de s'emparer de Kazan, dont le kan, prince tartare, était son tributaire. Mais s'étant laissé surprendre, son armée fut battue et forcée de se retirer. Depuis 20 ans, ce prince vivait heureux avec Solomonie, que son père lui avait donnée pour épouse; mais elle était stérile. Les flatteurs lui conseillèrent de la faire entrer dans un couvent, et de contracter une autre union. La grande-duchesse se refusant à toute proposition, on employa la violence, et Vassili épousa la princesse Hélène Glinski (1526). Ce choix déplut à la nation russe, qui méprisait les Glinski, transfuges venus de la Lithuanie, après avoir trahi leur prince. Ces sentiments s'adoucirent, quand Hélène eut donné au grand-duc deux princes, dont l'aîné fut Iwan IV, surnommé *le Cruel*. Vassili eut avec les puissances étrangères des relations beaucoup plus fréquentes que ses prédécesseurs. Un voyageur génois, le capitaine Paolo, vivement recommandé par le pape Léon X, vint lui proposer d'établir une route marchande pour communiquer avec l'Indostan, par le Volga, la mer Caspienne et l'Indus. Il représenta que les Portugais s'étant exclusivement emparés du commerce avec l'Inde, ils fixaient arbitrairement le prix des épiceries et des aromates; que les Russes pourraient leur enlever ce commerce: qu'il ne demandait que la permission de reconnaître les rivières qui se jettent dans le Volga, et de descendre le fleuve jusqu'à Astrakan; ce qui fut refusé. Clément VII envoya dans ce temps-là à Moscou un légat pour proposer la guerre contre les Turcs et la réunion des deux Églises. Sans s'expliquer, Vassili le fit accompagner à Rome par Dmitri Gérasim, célèbre diplomate, qui y fut reçu avec la plus haute distinction. Sous la médiation du pape et de Charles-Quint, Vassili et Sigismond conclurent une trêve, n'ayant pu s'entendre sur les conditions d'une paix stable. Vassili étant tombé dangereusement malade, demanda l'habit religieux. Le métropolitain y consentit; mais les princes et les courtisans s'y opposèrent, et une vive contestation s'éleva dans la chambre du malade. Le métropolitain l'emporta sur les princes, qui voulurent lui arracher la robe; Vassili reçut la tonsure, le nom religieux de Warlaam; et lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit de religion, il expira le 21 novembre 1533. Ce prince a beaucoup agrandi l'empire russe; mais on ne peut justifier les moyens qu'il employa. Il fut sévère jusqu'à l'excès.

VASSILI V (IWANOWITCH SCHOUISKI) descendait de Vladimir le Grand. Ses ancêtres, princes de Sourdal, ayant été dépossédés par Vassili II, se tinrent pendant quelque temps éloignés de la cour; y étant revenus, ils eurent, comme princes de la maison régnante, une grande influence dans l'administration pendant la minorité d'Iwan IV : Vassili et Jean Schouiski s'emparèrent de la régence, et plus tard Pierre Schouiski fut un des premiers généraux du czar. Par sa sagesse et sa valeur, il contribua efficacement à la soumission de Pleskow, de Novogorod et de la Livonie. Au commencement du 17e siècle, la Russie tomba dans l'opprobre et l'abjection, la grande dynastie étant éteinte. Féodor II avait été renversé par un aventurier, appelé *le faux Dmitri*. Vassili Schouiski, ne pouvant supporter que le trône des czars fût occupé par un étranger de basse extraction, résolut de l'en précipiter. Dans la nuit du 17 mai 1606, ayant rassemblé ses parents, ses amis, il leur parla avec tant de force, qu'ils coururent aux armes, sonnèrent le tocsin, et réunirent les habitants en criant : *Mort à l'imposteur Dmitri*. Vassili marcha à leur tête vers le palais, tenant l'épée d'une main et la croix de l'autre. Les portes sont enfoncées, Dmitri se cache dans les appartements les plus reculés; mais on le découvre, on se saisit de lui; la populace le perce de coups et brûle son corps, après l'avoir exposé pendant trois jours. L'imposteur avait épousé une Polonaise de haute naissance, qu'un corps de troupes de sa nation avait accompagnée à Moscou : Vassili réussit à se soumettre ces soldats étrangers. Son parti le conduisit sur la place publique, et le nomma czar par acclamation. Il ne fallait plus que la cérémonie du couronnement; afin de la rendre plus facile, Vassili déposa le patriarche de Moscou, et en nomma un autre, qui s'empressa de mettre la couronne sur la tête du prince : par là Vassili prévint les grands de l'empire, qui avaient formé le projet d'indiquer une élection, afin de conserver à la noblesse le droit qu'elle avait de donner la couronne, à l'extinction de la famille régnante; mais il ne put empêcher les suites du mécontentement, qui devint général. La révolte recommença en Ukraine. Un esclave fugitif, appelé Bolotnikow, s'étant mis à la tête d'un rassemblement, s'empara de Rézan, de Tula, de Kolomna, et s'avança jusque près de Moscou. Vassili avait heureusement reçu un corps de troupes venu de Smolensk, et Bolotnikow fut battu avec grande perte. Pendant que Vassili se réjouissait d'avoir terminé cette première révolte, il s'en élevait une nouvelle parmi les Cosaques, qui mirent à leur tête un autre esclave appelé Pierre, lequel prétendait être fils du czar Féodor. Un esprit d'aveuglement et de vertige semblait s'être emparé de la nation russe. On ajouta foi à une

fable maladroitement inventée par des barbares. Les habitants, attirés par l'espoir du pillage, venaient en foule trouver Pierre, dont les droits furent reconnus par les deux princes Schakowski et Téliatewski, qui l'aidèrent à prendre Tula et Kaluga. Vassili attaqua les rebelles. Après une première bataille dans laquelle Téliatewski resta sur la place, il s'avança contre Tula. Ayant pris de force cette ville où les chefs des révoltés s'étaient enfermés, il les fit périr dans les supplices. Bientôt se montra un troisième aventurier, sorti de Starodoub, sur les frontières de la Pologne, qui prétendait aussi être ce prince Dmitri, fils d'Iwan II, et mort en 1591, sous le nom duquel avait déjà paru un premier imposteur renversé depuis un an. Le second Dmitri, fortifié par les partisans qui lui arrivaient de toutes parts, surtout de la Lithuanie, s'avança jusqu'à Orel où il passa l'hiver de 1607 à 1608. Ayant battu le prince Kourakin, il s'avança jusqu'à Touchino à deux lieues de Moscou. Des généraux polonais, entre autres l'hetman des Cosaques Bruginski, et le célèbre Sapicha vinrent donner de l'éclat à son parti auquel ils rendirent des services importants. Les villes effrayées se hâtaient, par leur soumission, de prévenir de plus grands malheurs. Vassili avait heureusement étouffé une conspiration formée dans Moscou même. Mais la capitale, désolée par une famine affreuse, devenait son plus terrible ennemi, lorsqu'il apprit qu'un corps de troupes suédoises s'avançait à son secours. Aussitôt que les premiers mécontentements s'étaient manifestés, il avait envoyé son neveu, le prince Michel Schouiski, en Suède, près de Charles IX, qui, moyennant un subside convenu, lui accorda un corps de 5,000 hommes sous les ordres du comte Jacques de la Gardie. Ce général, qui devait exécuter les opérations indiquées par le prince Michel, se dirigea sur Pleskow. Twer et un grand nombre de villes envoyèrent au prince leur soumission. D'un autre côté, le colonel Bobowski ayant amené de la Pologne de nouveaux secours à Dmitri, l'imposteur reprit courage, et on en vint aux mains. Deux batailles sanglantes gagnées par Vassili, ne relevèrent que faiblement ses espérances. Sigismond, roi de Pologne, crut devoir, en 1609, profiter des circonstances pour déclarer la guerre à la Russie; les généraux qui servaient dans les troupes de Dmitri tâchèrent de les gagner à la Pologne en leur représentant que le seul parti raisonnable qui leur restât était de s'emparer de l'imposteur, de le livrer à Sigismond et de demander à ce prince son fils Vladislas pour grand-duc. Dmitri, qui fut instruit de ce qui se passait, quitta secrètement son camp et se retira à Kaluga. La dissension se mit parmi ses troupes; une partie vint à Moscou demander grâce. Les Suédois étaient entrés dans la capitale, et elle était sauvée; mais il fallait aller au secours de Smolensk, que les Polonais assiégeaient. Vassili y envoya un corps de troupes sous les ordres du prince Dmitri son frère. La Gardie, qui devait se concerter avec celui-ci pour délivrer la place, se jeta sur Novogorod et Ladoga, d'où il retourna en Suède. Jelkowski s'était avancé jusqu'aux environs de Moscou, à la tête d'un corps de troupes polonaises, et fomentait le mécontentement dans la capitale. Au mois de juin 1610, les habitants se soulevèrent; Vassili, son épouse, les princes Dmitri et Iwan ses frères, arrêtés et enfermés d'abord dans des monastères, furent peu après livrés entre les mains de Jelkowski, qui les fit conduire au camp du roi Sigismond. De là ils furent transportés à Varsovie, où ils moururent en captivité.

VASSOR (Michel le). *Voyez* **LEVASSOR**.

VASSOULT (Jean-Baptiste), né à Bagnolet, près de Paris, vers 1667, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé d'enseigner la grammaire et les lettres aux pages du roi. Estimé de Louis XIV, il obtint la confiance de la Dauphine, dont il fut l'aumônier et le professeur. Il affectionnait particulièrement Tertullien, dont il se proposait de traduire tous les ouvrages; mais il n'a donné que son *Apologétique, ou Défense des premiers chrétiens contre les calomnies des Gentils, avec des notes pour l'éclaircissement des faits et des matières*, Paris, 1714, in-4°; 1715, in-12. Cet écrivain mourut à Viroflay en 1745.

VASTHI (*qui boit*), femme d'Assuérus, roi de Perse, dont l'empire s'étendait depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, sur 127 provinces. La 3e année de son règne, ce prince, à la suite d'un festin donné à ses officiers et à ses satrapes, ordonna qu'on lui amenât la reine Vasthi avec le diadème sur la tête, pour faire admirer aux convives sa rare beauté. Vasthi refusa d'obéir, ne voulant pas, au mépris des coutumes orientales, se donner ainsi en spectacle. Assuérus irrité consulta son conseil sur ce qu'il avait à faire, et il se trouva un conseiller qui, après avoir démontré que la punition de Vasthi était une affaire d'intérêt public, demanda que sa couronne fût donnée à une autre plus docile. L'avis parut bon, et Vasthi fut répudiée. Esther ne tarda pas à lui succéder dans le lit et sur le trône d'Assuérus.

VATABLE ou **VATEBLÉ** (François), savant hébraïsant, né à Gamache, diocèse d'Amiens, fut d'abord curé de Bramet, dans le Valois, puis professeur d'hébreu à Paris, lorsque François Ier fonda le collége royal. Il mourut abbé de Bellozane en 1547. Il fut le restaurateur de la langue hébraïque en France; mais il n'était pas moins versé dans le grec que dans l'hébreu. Il avait traduit les traités d'Aristote intitulés: *Parva naturalia*, qu'on trouve dans l'édition de Duval. Au reste, il a peu écrit. On a dit que ses écoliers ayant recueilli ses *notes* sur l'Ancien Testament, Robert Étienne les imprima en 1545, dans son édition de la nouvelle Bible latine de Léon de Juda; mais ces *notes*, aussi bien que la version, avaient été empruntées par le savant éditeur aux réformés de Zurich. La Bible qui porte le nom de Vatable, contient la version vulgate et celle de Léon de Juda.

VATACE (Jean DUCAS, dit *Batatzétès* ou), empereur de Nicée, était natif de Didymotiche en Thrace, et descendait de cette illustre famille des Ducas, qui, dans le 11e siècle, avait occupé le trône de Constantinople. Non moins digne du trône que ses aïeux, le jeune Vatace fit, dès son adolescence, briller le germe des grandes qualités qu'il devait posséder un jour : intrépidité à toute épreuve, activité dévorante, sagesse, bonté, prudence, haine irréconciliable pour les ennemis de la Grèce. Cette réunion de traits héroïques fixa sur lui de bonne heure les yeux de tous les Grecs; et Théodore

Lascaris, à qui, pendant les guerres qu'il avait eu à soutenir, soit contre les Turcs et les Bulgares, soit contre les Français, maîtres de Constantinople, il avait rendu les services les plus éminents, paya la dette de la reconnaissance en le nommant son gendre, et quelque temps après son successeur. Ainsi Vatace prit les rênes du gouvernement à la mort de son beau-père, en 1222. Lui-même avait alors 29 ans. Cependant Lascaris n'était point mort sans postérité. De trois fils qu'il avait eus, restait encore un jeune prince à peine âgé de 8 ans. Théodore, moins sensible à la voix de la nature qu'à celle de la patrie, avait écarté ce faible enfant d'un trône encore mal affermi. De plus, il avait laissé deux frères, Alexis et Isaac, qui revendiquèrent la couronne impériale, et prétendirent qu'au défaut de leur neveu, c'était à eux qu'elle devait retourner. Incapables de soutenir cette chimère contre un prince protégé à la fois par ses qualités personnelles et par l'estime universelle, ils se retirèrent à la cour de Bithynie et allèrent à celle de Constantinople, aigrir contre lui l'imprudent Robert de Courtenay. Celui-ci ne songea plus qu'à la guerre, et, pour la commencer, envoya demander au pape des hommes, du blé et de l'argent. La guerre n'effrayait nullement Vatace. Élevé dans les camps, ennemi de tout ennemi des Grecs, il gémissait de voir l'empire d'Orient démoli pièce à pièce par des barbares. Quatre monarchies impériales, Constantinople, Thessalonique, Nicée, Trébizonde, se disputaient le territoire étroit laissé par les Seldjoucides et les Huns aux descendants des Romains. Dans son indignation, il n'aspirait qu'à rayer de la liste des empires ces principautés éphémères, et attendait avec impatience l'instant de courir aux armes, lorsque la flotte latine, grossie des troupes levées dans l'Occident, cingla vers Lampsaque. Une grande bataille s'engagea près de Pémanin. Vatace triomphe, et ses troupes font un horrible carnage, un immense butin. Alexis et Isaac se laissent prendre, et ont les yeux crevés. Eschise, Lantienne, Cariozos, la Troade, l'île de Mitylène sont soumises successivement; la Thrace même est envahie. Andrinople appelle les Grecs, et reçoit avec ivresse Isès Protostrator et Camitzès, lieutenants de Vatace. Enfin on marche sur Constantinople, on l'assiége, on la prenait peut-être, si l'arrivée inattendue de Théodore Comnène, empereur de Thessalonique, n'eût opéré une diversion (1225). Les phalanges peu nombreuses que Vatace a transportées sur les rives de la Chersonèse, alors sans vivres et sans argent, ne peuvent point garder leurs conquêtes. Il faut abandonner Andrinople même, reprendre la mer, et attendre des circonstances plus favorables. Cependant Robert, qui a deux ennemis sur les bras, et n'a pas même assez de forces pour résister à un seul, implore la paix de Vatace, et signe un traité ignominieux, par lequel il confère à l'empereur de Nicée la possession de tout ce qu'il a conquis avant la bataille de Pémanin, et de toutes les villes au midi de Lampsaque. Tandis que la guerre continue en Europe, que Robert expire à la fleur de l'âge, et que Jean de Brienne le remplace, que le jeune Comnène va perdre la liberté, la couronne et la vie en Bulgarie, Vatace s'applique à rendre heureux ses sujets d'Asie, favorise les développements de l'agriculture, fait fleurir le commerce, forme des alliances avec les princes orientaux, afin de fondre sans rien craindre sur des voisins en qui il ne voit que des usurpateurs. De petites expéditions entretiennent le courage et l'ardeur de ses soldats. Tantôt ils se jettent sur le territoire de Trébizonde, tantôt ils pillent les villages, et dévastent les plaines du sultan de Roum; tantôt enfin ils attaquent Rhodes, dont vient de s'emparer Léon Gabalès. Tout à coup (1233), pendant qu'il est au siége de cette île, les Latins, infidèles au traité de paix, apparaissent sur les côtes de la Troade et de la Bithynie, et viennent attaquer Lampsaque. En vain Vatace se hâte d'arriver; il ne peut empêcher que la ville ne soit prise en sa présence. En vain il détache du parti de son adversaire le roi de Bulgarie, Asan, et fait alliance avec lui; après quelques avantages remportés sur les rives de la Propontide, il voit sa flotte et celle des Bulgares anéanties deux fois de suite (en 1236 et 1237), devant Constantinople, qu'il ose assiéger. Bientôt, cédant aux instances perpétuelles d'Anne de Hongrie, sa femme, nièce de Baudouin, Asan abandonne l'empereur de Nicée, et vient, avec les ennemis, l'assiéger dans Tzurullum; puis il change encore de parti, et revient se joindre aux soldats de Vatace. Frédéric, empereur d'Allemagne, ennemi secret des Français, ébloui d'ailleurs par les promesses magnifiques des deux princes confédérés, forma une alliance avec eux, et les servit utilement, en s'opposant à l'arrivée des secours que Jean de Béthune amenait à l'empereur de Constantinople. Pressé de toutes parts et réduit, en quelque sorte, à la possession de sa capitale, ce prince fut forcé par le besoin d'engager aux Vénitiens la couronne d'épines pour 13,134 pèpres (4 septembre 1238). Il se rendit même à Rome, et de là à la cour de France, afin d'y solliciter des secours. Il rassembla environ 6,000 hommes, parvint à détacher l'empereur de l'alliance de son ennemi, et ayant obtenu la permission de traverser l'Allemagne avec ses troupes, arriva dans ses États vers la fin de l'an 1239. Le roi de Hongrie, Béla, lui fournit aussi quelques secours. Asan, toujours inconstant, sépara de nouveau sa cause de celle de Vatace. Enfin les Scythes Comanes, qui, depuis trois ans, remplissaient de ravages et de meurtres la Macédoine et la Thrace, se joignirent aux Français. Vatace avait levé le siége de Constantinople. Il eut bientôt la douleur de se voir enlever Tzurullum défendu par Jean Pétraliphe Chartophilax, général dont l'héroïsme ne put préserver la ville (1240). Hors d'état de tenir dans l'Europe, Vatace se jeta sur l'Asie, et y enleva Nicomédie, Charax, Dacébize, Nicotiate, qui appartenaient encore aux Français. Ils ne possédaient plus, sur cette côte, que le fort d'Asquilli; et Vatace se préparait à le réduire, quand la flotte ennemie arriva, et le vainquit complétement. Il consentit alors à une trêve de deux ans (1242); mais la mort d'Ionas, chef des Scythes Comanes et allié aussi fidèle qu'intrépide des Français de Constantinople, lui inspira subitement de nouveaux projets de conquête. Jean Comnène venait, grâce aux intrigues de Théodore, son père, d'être couronné empereur de Thessalonique. Vatace l'attira auprès de lui, dans une ville maritime d'Asie, sous un prétexte frivole; et s'étant emparé de sa personne, il envahit la Macédoine, où il fit la guerre avec

des succès variés, mais cependant avec avantage. Un traité, par lequel il fut convenu que Jean quitterait les insignes de l'empire et le titre d'empereur pour celui de despote, et ne posséderait ses États qu'en faisant hommage au prince de Nicée, fut le résultat de cette guerre, qui dura deux ans (1241-42). Vatace se hâta de repasser dans ses États, pour empêcher que le sultan d'Iconium, Gaïath-Eddyn II, fît alliance avec Baudouin; n'étant pas arrivé à temps pour prévenir cette union, il parvint du moins à la faire rompre, et eut, à Tripoli, sur le Méandre, avec ce prince voluptueux, une entrevue dans laquelle ils jurèrent une paix éternelle. Ces nouvelles irritèrent au plus haut degré les partisans de la dynastie française; mais tandis qu'ils tenaient des conciles, et s'appelaient mutuellement aux armes, Vatace, croyant que l'occasion était venue de reconquérir l'Europe, enleva le despote de Thessalonique, Démétrius (1246), se jeta sur la Hongrie, dont le roi était mineur, et prit la plus grande partie des villes de cette contrée. De là il marcha sur les possessions françaises, et s'empara de nouveau de la ville de Tzurullum (1247). Les années suivantes se passèrent en conférences avec les envoyés du pape, pour la réunion des deux Églises, sans que cependant l'empereur négligeât les soins extérieurs. Il déclara la guerre à Michel Comnène, prince de Bérée et allié de Baudouin; et il venait de conquérir les villes de Déavoli et de Castori, quand il fut attaqué, à son retour en Asie, d'une épilepsie, qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Il se fit conduire à Smyrne, et de là à Nymphée, où il mourut le 30 octobre 1255, âgé de 62 ans, et dans la 33e année de son règne. Ce prince avait de grandes qualités. Il était intrépide, affable, juste, libéral avec discernement, et, ce qui est encore plus rare, économe malgré ses libéralités.

VATER (Chrétien), né à Juterbock en 1651, fut nommé en 1690 professeur de médecine à Wittenberg, où il mourut en 1732. On lui doit quelques ouvrages, entre autres des éléments de médecine sous ce titre : *Institutiones medicæ*, Wittenberg, 1722, in-4°.

VATER (Abraham), fils du précédent, né à Wittenberg en 1684, fut, en 1710, nommé à la première chaire de médecine à l'université de cette ville. Pour perfectionner ses connaissances, il visita l'Allemagne, la Hollande, les Pays-Bas et l'Angleterre, et, à son retour, il quitta la chaire de médecine pour prendre celle de botanique et d'anatomie. Il mourut en 1751. Il est le premier qui ait introduit en Allemagne l'inoculation de la petite vérole. Ses principaux ouvrages sont : *De methodo novâ transplantandi variolas per insitionem*, Wittenberg, 1720, in-4°; *Physiologia medica, seu de actionibus corporis humani sani doctrina, mathematicis atque anatomicis principiis superstructa*, Iéna, 1751, in-4°.

VATER (Jean-Sévérin), savant distingué, né en 1771 à Altenbourg en Saxe, fut, en 1798, nommé professeur à l'université d'Iéna, et, l'année suivante, professeur de langues orientales à celle de Halle. Il alla occuper, en 1810, la chaire de théologie à Kœnigsberg, revint à Halle en 1820, prendre de nouveau possession de la chaire des langues orientales, et mourut en 1826. Nous citerons de lui : *Livre de lecture en langue arabe, syriaque et chaldéenne, avec des morceaux arabes jusqu'à présent inédits, un vocabulaire et des indications grammaticales*, Leipzig, 1802, in-8°; *Tableaux synchronistiques de l'histoire ecclésiastique, depuis l'origine du christianisme jusqu'aux temps modernes*, Halle, 1803, in-fol.; *Grammaire générale avec comparaison des langues anciennes et modernes*, ibid., 1805, in-8°; *Grammaire pratique de la langue russe, avec une introduction à l'histoire de cette langue, et à celle de ses grammaires*, Leipzig, 1808, in-8°; *Population de l'Amérique, mise en rapport avec les peuples de l'ancien continent qui ont passé dans le nouveau monde pour l'habiter*, ibid., 1810, in-8°; *Langue des anciens habitants de la Prusse, ce qu'il nous en reste, grammaire et dictionnaire*, Brunswick, 1821, in-8°; *Histoire universelle et chronologique de l'Église chrétienne, depuis le commencement de la réformation jusqu'à nos jours*, ibid., 1823, in-8°.

VATINIUS (P.), fougueux démagogue, de l'origine la plus obscure, naquit à Rome même, de l'an 654 à l'an 660 de sa fondation. Le spectacle des guerres civiles de Sylla et de Marius, signalées par tant d'horreurs, l'avait habitué de bonne heure à mépriser les lois, les dieux, la morale, et à tout oser pour parvenir aux honneurs. Comme on ne pouvait prétendre aux charges publiques avant 30 ans accomplis, il attendit cet âge au milieu des orgies et des débauches les plus honteuses, et s'acquit, par sa vie infâme et par quelques traits de bravoure, une sorte de réputation parmi tous ces hommes vicieux et turbulents, à la tête desquels on voyait déjà César, et qui appelaient de tous leurs vœux un bouleversement général. Grâce à leur influence, il fut nommé questeur en 691, l'année même du consulat de Cicéron. Envoyé à Puteoli (Pouzzoles), il s'y permit des concussions si criantes, que des plaintes au nom de la ville furent adressées contre lui au consul, alors occupé de sévir contre Catilina. Loin d'être puni, Vatinius fut envoyé en Espagne, où il put se livrer plus librement encore à des rapines plus scandaleuses. Revenu à Rome, et nommé tribun du peuple, l'an 695, par le crédit de César, il seconda ses projets en faisant emprisonner son collègue au consulat, Bibulus, qui, effrayé de tant d'audace, lui abandonna sa part d'autorité. Rien ne fut respecté par l'impudent tribun, ni les lois, ni les usages de l'État, ni le *veto* de ses propres collègues, ni les avis sacrés des auspices, qu'il demanda pourtant à diriger, en briguant, mais inutilement, la dignité d'augure. L'année suivante, après s'être fait adjuger par le peuple le titre de lieutenant de César dans les Gaules, il partit sans attendre la ratification de ce plébiscite par un sénatus-consulte. Apprenant qu'on l'accusait à Rome, il s'y rendit de lui-même dans l'espoir de se concilier la faveur publique par sa feinte déférence; mais, lorsqu'il se voit près d'être condamné, il implore le secours des tribuns, dont la puissance exorbitante n'avait pas encore été jusqu'à s'opposer au cours de la justice : il n'en trouva pas moins un protecteur dans Clodius, alors tribun, avec l'appui duquel il sut éviter sa condamnation par l'abus de la force. L'an 700 (avant J. C. 54), il osa disputer la préture à Caton, et il l'emporta. Six ans après, il se chargea de lever des troupes pour César dans l'Italie méridionale, puis, passant l'Adriatique, il

obtint sur Octavius, lieutenant de Pompée, plusieurs avantages qui le forcèrent d'évacuer toute l'Illyrie, sa récente conquête (707 de Rome). Ce succès valut à l'heureux vainqueur la jouissance du consulat pendant les derniers jours de l'année, et la mission, un peu plus tard, de contenir cette même province dans l'obéissance. Ce ne fut pas chose difficile tant que vécut le dictateur; mais après sa mort l'Illyrie se jeta dans le parti de Brutus (710 de Rome). Vatinius n'en obtint pas moins le triomphe deux ans après, comme si la fortune avait voulu se jouer jusqu'au bout de l'opinion publique.

VATRY (René), littérateur, né à Reims le 21 octobre 1697, embrassa l'état ecclésiastique, et se contenta d'un canonicat de Saint-Étienne-des Grès à Paris, qui lui donnait à peine le nécessaire, afin de pouvoir disposer d'une plus grande partie de son temps. Cependant il se laissa nommer plus tard procureur, puis principal du collége de Reims à Paris, se chargea ensuite de remplir gratuitement la chaire de littérature grecque au collége de France, et devint même inspecteur de cet établissement. Il mourut le 20 décembre 1767, après 16 années d'affaiblissement moral causé par une attaque d'apoplexie. Il était membre de l'Académie des inscriptions et l'un des rédacteurs du *Journal des savants*. Outre l'analyse de quelques-uns de ces *Mémoires*, le *Recueil* de l'académie en contient de lui plusieurs, parmi lesquels nous indiquerons : *Dissertation* où l'on examine, s'il est nécessaire qu'une tragédie soit en 5 actes, t. VIII, p. 188 (la négative y est adoptée); *Dissertation* où l'on traite des avantages que la tragédie ancienne retirait de ses chœurs, ibid., p. 199; *Observations sur la comédie*, t. XXI, p. 145 (*Voyez* l'*Éloge de Vatry*, par le Beau, t. XXXVIII.)

VATTEL (Emmerich de), publiciste plus célèbre qu'estimé, né à Couvet, principauté de Neuchâtel, en 1714, se prépara à la carrière des fonctions publiques par une étude particulière de la philosophie et par des méditations suivies sur les ouvrages de Leibnitz et de Wolf. Né sujet du roi de Prusse, il se rendit à Berlin, en 1741, pour offrir ses services à Frédéric II; mais, n'y trouvant pas d'emploi vacant, il passa deux ans à la cour de Dresde, où il se fixa. Auguste III lui donna, avec une pension, le titre de conseiller d'ambassade, et l'envoya ensuite à Berne en qualité de ministre de Saxe. Rappelé de cette mission, en 1758, pour travailler à Dresde dans le cabinet, il reçut bientôt après le titre de conseiller privé; mais le zèle qu'augmentèrent en lui ces distinctions honorables porta un coup funeste à sa santé. Il mourut en 1767 à Neuchâtel, où il était allé respirer l'air natal pour la seconde fois. Il avait toujours consacré aux lettres le loisir que lui laissaient les affaires. C'est ainsi qu'il put écrire et publier des *Mélanges de littérature, de morale et de politique*; des *Loisirs philosophiques*, etc. Mais l'ouvrage qui l'a le plus fait connaître est intitulé : *Droit des gens, ou Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, Neuchâtel, 1758, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-12; traduit en plusieurs langues, et honoré de plusieurs éditions, parmi lesquelles nous citerons celle d'Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4°, qui contient une *Notice* sur la vie de l'auteur. Les principes posés par Vattel dans cet ouvrage sont tout à l'avantage des peuples, mais les conséquences qu'il en tire contredisent trop souvent le but qu'évidemment il se proposait.

VATTEVILLE (don Jean de) ou **WATTEVILLE**, abbé de Baume, né à Besançon vers 1615, embrassa jeune la profession des armes, et servit l'Espagne dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre la France pour le maintien de ses possessions en Italie. Mais, ayant tué en duel un gentilhomme espagnol, et craignant d'être poursuivi, il revint en Franche-Comté et entra dans un couvent de Chartreux, où il subit volontairement 3 ou 4 années de la pénitence la plus austère. Ennuyé de la vie cénobitique, il résolut d'aller en Espagne solliciter sa réintégration dans son grade. Au moment de s'échapper du couvent, il est surpris par le prieur, qu'il poignarde. En route, il se prend de querelle avec un officier, qu'il tue, et bientôt après une affaire pareille, qui lui arrive à Madrid, le force à se cacher de nouveau. Accueilli dans une abbaye de dames nobles, il enlève une des religieuses, qu'il conduit à Lisbonne, puis à Smyrne, où sa maîtresse meurt. Il se rend alors à Constantinople, prend le turban, et parvient rapidement aux premiers emplois de l'armée; mais, sentant son crédit s'affaiblir, il trahit la nation dont il est l'hôte, et rentre ainsi en grâce auprès de l'Espagne. Après avoir reçu du pape l'absolution de son apostasie, il est pourvu (1659) de l'abbaye de Baume, l'un des plus riches bénéfices de la Franche-Comté, et il est nommé deux ans après haut-doyen du chapitre de Besançon : il allait être fait archevêque, si les chanoines ne s'y fussent opposés. Il obtient, en 1665, une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, et va demander des secours aux Suisses contre l'invasion projetée par Louis XIV. Il échoue complétement dans cette mission, et il travaille lui-même à faire passer la Franche-Comté sous la domination de la France, à laquelle il s'est vendu. Son zèle lui fut payé en argent et en places lucratives, dont il fut dépouillé lorsque le traité d'Aix-la-Chapelle eut rendu cette province à l'Espagne (1668). Mais il y rentra en 1674, à la suite des armées françaises. Pour être plus assuré d'une vie tranquille, il ne reprit que son abbaye de Baume, où il vécut en grand seigneur, ou plutôt en pacha, avec une espèce de sérail. Il mourut en 1702. (*Voyez* les *OEuvres de l'abbé de Saint-Pierre*, t. XIII, p. 150-67; de Duclos, t. IX, p. 117; et le *Radoteur*, année 1777, t. II.)

VATTEVILLE (Charles, baron de), frère aîné du précédent, représenta l'Espagne avec zèle et habileté aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées en 1657. Nommé depuis à l'ambassade de Londres, il prit dans une cérémonie publique le pas sur l'ambassadeur de France, injure diplomatique dont Louis XIV exigea la réparation. Vatteville fut rappelé, mais non disgracié, car il fut nommé vice-roi de la Biscaye, et ensuite ambassadeur en Portugal. Il mourut à Lisbonne, du chagrin que lui causa, dit-on, la dernière trahison de son frère.

VATTEVILLE. *Voyez* **MONTCHRESTIEN**.

VATTIER (Pierre), orientaliste, né à Montreuil-l'Argile, près de Lisieux, en 1623, fut médecin de Gas-

ton. duc d'Orléans, et obtint en 1658 la chaire d'arabe au collége de France, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, en 1667. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire du grand Tamerlan*, contenant l'origine, la vie et la mort de ce fameux conquérant, traduite de l'arabe d'Achamed, fils de Guéraspe, Paris, 1658, in-4°; *Portrait du grand Tamerlan, avec la suite de son Histoire jusqu'à l'établissement de l'empire du Mogol*, ibid., 1658, in-4°; *Logique du fils de Sina, communément appelé Avicennes*, traduite d'arabe en français, ibid., 1658, in-8°, très-rare; *Nouvelles pensées sur la nature des passions, où leurs vraies différences et les dépendances qu'elles ont les unes des autres sont méthodiquement découvertes, et leur nombre infini mis en ordre*, ibid., 1659, in-4°.

VAUBAN (Sébastien le PRESTRE de), maréchal de France, né en 1633 à Saint-Léger-de-Foucheret, près de Saulieu en Bourgogne, resta orphelin dès l'enfance, sans protecteur et sans fortune, et fut accueilli par un prieur, qui lui apprit à lire, à écrire, à calculer, et lui donna les premiers éléments de géométrie. Il vécut ainsi jusqu'à sa 17e année, au milieu de compagnons rustiques dont il partageait les jeux et souvent les fatigues, et cette manière de vivre, en fortifiant sa santé, lui fit voir de près la misère du peuple, qu'il s'appliqua depuis à soulager. Tout d'un coup il s'échappa de la maison du bon prieur, et se rendit à l'armée espagnole auprès de Condé, qui le reçut comme cadet, et le récompensa bientôt de sa bravoure par le grade d'officier. Vauban sut trouver des loisirs pour étudier, et montra dès lors une prédilection marquée pour les travaux de l'ingénieur; mais, par une faute que son âge et son amour irréfléchi du métier de la guerre peuvent seuls pallier, il n'avait encore fait usage de ses talents naissants que contre son roi et sous des drapeaux étrangers. Il fut pris heureusement par un parti de royalistes et conduit à Mazarin, qui lui obtint une lieutenance. Vauban ne tarda pas à être mis sous les ordres du chevalier de Clerville, l'officier du génie le plus renommé de ce temps, et il obtint lui-même, en 1655, le brevet d'ingénieur, qu'il acheva de mériter par ses progrès rapides dans l'art difficile de défendre et d'assiéger les places. Dès 1658 on le crut digne de diriger les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Audenarde. Arrivèrent bientôt six années de paix, pendant lesquelles il fortifia Dunkerque, Fort-Louis et Mardick, que les Anglais venaient de céder à la France (1662). Il faut remarquer qu'en cette circonstance il sut concilier la défense de ces villes avec les intérêts du commerce, au moyen d'un canal de communication qui pouvait, au besoin, remplir ce double objet. Dans la guerre qui recommença en 1667, il réduisit la plupart des places de la Flandre à capituler, et le soin de les rendre imprenables lui fut confié: telle était déjà sa célébrité, qu'il ne se faisait, qu'il ne se projetait même aucun ouvrage de fortification sans qu'il fût consulté, même lorsqu'il s'agissait d'examiner les plans de ses maîtres, Clerville et Mesgrigny. Sa présence était devenue nécessaire à la fois sur tous les points, et pendant qu'il créait la frontière du Nord, il recevait de Louvois l'ordre de visiter les places du Midi. De retour en Flandre, après avoir parcouru la Savoie avec ce ministre et l'avoir étudiée sous le rapport de son art, il reprit ses travaux, où chaque jour on put admirer de nouvelles et importantes améliorations, qu'il ne devait qu'à son génie inventif. Il consignait en même temps dans un écrit, sur l'invitation du ministre, le développement de son système, et réclamait surtout la création d'une troupe spéciale pour le service du génie. Il revint plus d'une fois dans la suite sur cette idée, que la raison devait enfin faire triompher. Il accompagna Louis XIV dans la guerre contre les Hollandais en 1673, dirigea les principaux siéges, rasa ou fortifia les places conquises, et s'honora surtout par la prise de Maestricht, pour laquelle il inventa le système des parallèles. Il se rendit de là en toute hâte sous les murs de Trèves, en reconnut les fortifications, en traça le plan d'attaque, et, sans en attendre la reddition, dont il avait déterminé l'époque, alla rejoindre le roi pour visiter la Lorraine et l'Alsace. L'année suivante, après avoir indiqué les ouvrages qu'il convenait de faire sur les côtes de France et avoir défendu Audenarde, il fut nommé brigadier des armées du roi. En 1675, il donna le conseil d'accueillir Cohorn, le seul rival qu'il eût en Europe, et qui, mécontent du prince d'Orange, offrait ses services à la France. Cette même année il prit Aire, Condé, Valenciennes, et reçut un brevet de maréchal de camp. A partir de cette époque, il ne se fera plus de siége important sans son intervention, les généraux se disputeront l'avantage de le posséder dans leurs armées, Louis XIV et son ministre recommanderont à tout le monde de bien ménager une vie si précieuse, et cependant il faudra forcer ce grand homme, toujours modeste au milieu de tant de triomphes et d'hommages flatteurs, à accepter la charge de commissaire général des fortifications, vacante par la mort de Clerville (1677). Nous pouvons à peine énumérer sommairement les travaux qui signalèrent l'exercice de ses nouvelles fonctions: Dunkerque, Ypres, Menin, Cassel, Charlemont, Maubeuge, Philippeville, Longwi, Sarrelouis, Thionville, Bitche, Phalsbourg, Béfort, Lichtenberg, Haguenau, Schelestadt, Huningue, Landskroon, Fribourg, Besançon, Strasbourg, Pignerol, Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, le fort d'Andaye, Saint-Jaen-de-Luz, Saint-Martin-de-Ré, Brouage, Rochefort, Brest, Antibes, Belle-Ile, et un grand nombre d'autres ports, ou forteresses, ou places de guerre, furent ou fortifiés, ou réparés, ou créés même. Grâce à l'activité qu'il avait déployée depuis le traité de Nimègue, lorsque la guerre se ralluma en 1683, l'ennemi fut surpris de trouver la France, pour ainsi dire, inexpugnable sur tous les points. L'armée française entra en Belgique, et Vauban s'empara de Courtray, puis de Luxembourg, qui passait pour imprenable, et dont il augmenta la force par de nouveaux ouvrages. C'est à ce siége qu'il inventa les cavaliers des tranchées, qu'il changea la marche des sapes, et la rendit plus sûre et moins coûteuse; car il pensait toujours, avant tout, à ménager le sang du soldat. Le siége de Philipsbourg, où il eut à lutter contre ses propres fortifications, fut peut-être ce qui lui fit le plus d'honneur; mais l'on ne peut taire pourtant ceux de Mons, de Namur, du Fort-Guillaume, l'un des ouvrages de Cohorn, et de Charleroi. Au milieu de sa gloire, il voyait avec douleur l'état déplorable où était tombée la France. En-

fin la paix de Ryswick (1697) vint changer la nature des travaux de Vauban. Le bâton de maréchal lui fut donné en 1703, non sans une vive résistance de sa part; car il prévoyait que, cette dignité lui interdisant de servir sous un général, il ne pourrait plus diriger de siége. Il dirigea pourtant encore, et avec succès, celui de Brisach, sous le commandement du duc de Bourgogne; mais ce fut le dernier. Désespéré des revers de la France et de l'inaction à laquelle le condamnait son grade de maréchal, mais toujours dévoré de l'amour du bien public, il s'occupa de mettre en ordre l'immense collection de matériaux, de projets, de plans qu'il avait recueillis ou conçus, dans le cours d'une vie si laborieuse, sur la levée des troupes, la stratégie, les fortifications, tout ce qui compose l'administration militaire, la marine, les finances, le régime intérieur et la religion même. Il forma de ces matériaux 12 vol. in-fol., qu'il intitula modestement : *Mes oisivetés*. C'est au milieu de ces travaux que la mort le frappa le 13 mars 1707. Sept vol. de son *Recueil* sont égarés : les 1er, 3e et 7e existent dans la bibliothèque de Lepelletier de Rosambo, qui descend de Vauban par les femmes, ainsi que Lepelletier d'Aulnay. L'énumération des écrits de Vauban serait aussi étendue que celle de ses travaux, et ne pourrait être encore qu'incomplète. Il suffira de dire qu'on les divise en trois sections : la 1re comprend les *Mémoires* sur les siéges, les places et les frontières, les canaux et les rivières navigables ; la 2e renferme les *Traités* généraux ou œuvres militaires; dans la 3e on peut classer les *OEuvres diverses*. Carnot, le général Dembarrère et Noël ont fait l'éloge de Vauban. Voltaire l'avait appelé le premier des ingénieurs et le meilleur des citoyens; Fontenelle avait vu en lui un Romain, qu'il semblait que le siècle de Louis XIV eût dérobé aux plus heureux temps de la république, et Saint-Simon lui-même l'avait déclaré le plus honnête homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste, etc. Ces louanges ne sont pas suspectes; mais on en sentira mieux toute la justesse, si l'on veut lire l'*Histoire du corps du génie*, par Allent.

VAUBAN (Anne-Joseph le PRESTRE, comte de), né à Dijon le 10 mars 1754, était arrière-petit-neveu du maréchal, et fils d'un lieutenant général, gouverneur de Béthune et commandant des provinces de Flandre et d'Artois. Né avec un goût très-prononcé pour les armes, il entra, en 1770, comme sous-lieutenant dans les dragons de la Rochefoucauld, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, comme capitaine, puis dans la gendarmerie de Lunéville, où il fut sous-lieutenant. Il suivit ensuite Rochambeau en Amérique, comme son aide de camp, et fut envoyé en France, en 1782, avec des dépêches de ce général. Il devint alors colonel en second du régiment d'Agenois, et peu de temps après, le duc d'Orléans, dont il était chambellan, le fit nommer colonel du régiment d'infanterie de son nom. A l'époque du départ de Louis XVI pour Varennes, le comte de Vauban émigra avec la plus grande partie des officiers de ce corps, et il se rendit à Ath, puis à Coblentz, où le comte d'Artois le nomma son aide de camp. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792. L'année suivante il accompagna ce prince en Russie, où il fut témoin de la belle réception que lui fit l'impératrice Catherine. Il alla ensuite en Angleterre, et s'embarqua au printemps de 1795, avec l'expédition destinée pour les côtes de Bretagne. Chargé de commander, sous de Puysaie, un corps de Chouans, qui devait manœuvrer sur les derrières de l'armée républicaine, il fut prévenu par les troupes de Hoche; et trompé par de faux signaux, il se vit obligé de rétrograder, au moment du désastre de Quibéron, où il pensa périr. Il remplit ensuite différentes missions auprès de la Vendée, et à l'Ile-Dieu, auprès de Monsieur, comte d'Artois. Revenu à Londres, il se hâta de retourner en Russie; mais, arrivé dans cette contrée au moment de la mort de Catherine, il y fut, comme la plupart des Français, victime de la versatilité de Paul Ier, et bientôt obligé de s'éloigner. Il revint alors en France, et séjourna quelque temps à Paris, avec le consentement de la police, qui l'arrêta néanmoins en 1806, et le retint longtemps prisonnier au Temple. Ses papiers ayant été saisis, on y découvrit le manuscrit de ses *Mémoires historiques, pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*. Le gouvernement de ce temps-là ne pouvait pas faire une découverte qui lui fût plus agréable; il se hâta de publier ces *Mémoires* sous le nom du comte, qui y accusait, avec beaucoup d'amertume, la plupart de ses compagnons d'armes à Quiberon, et même ses anciens maîtres. On crut assez généralement alors que cette publication n'était qu'une manœuvre de la police impériale pour discréditer la cause des Bourbons. Cependant le livre fut reproduit avec beaucoup d'affectation après le retour de ces princes en 1814, et il en parut une seconde édition pendant les cent jours. Quant à l'auteur, il fut mis en liberté peu de temps après la publication de la première édition, et se retira dans le Charolais, où une partie de ses biens lui fut rendue. Il habitait encore cette contrée à l'époque du retour des Bourbons. Il crut alors devoir venir à Paris, pour y présenter ses hommages aux princes qu'il avait longtemps servis; mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

VAUBOIS (le comte de), pair de France, né vers 1760 à Château-Vilain, en Champagne, d'une famille noble, entra jeune au service dans l'artillerie, et se trouvait capitaine en 1789. Attaché en 1793 à l'armée des Alpes, il fut employé au siége de Lyon, où il emporta, le 23 septembre, les redoutes qui défendaient les Broteaux. L'année suivante il se signala contre les Piémontais, et ne cessa de donner des preuves de valeur dans les diverses campagnes d'Italie, notamment dans celle de 1796, où il remporta plusieurs avantages sur les Autrichiens. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il concourut à la prise de Malte, dont Bonaparte lui donna le commandement, qu'il conserva jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut contraint de capituler, après avoir perdu la moitié de sa garnison, et rejeté huit sommations. Pendant qu'il défendait Malte avec un courage héroïque, il avait été nommé sénateur par 1er consul, qui plus tard le fit grand officier de la Légion d'honneur et lui donna la sénatorerie de Poitiers avec le titre de comte. En 1814 il vota la de-

chéance de Napoléon, et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. N'ayant point été employé pendant les cent jours, il reprit, au second retour du roi, sa place à la chambre, où il vota constamment avec l'opposition constitutionnelle. Modéré par principes et par caractère, il ne prit aucune part à tous les événements qui se succédèrent pendant la restauration, et finirent par amener la catastrophe de 1830. Il continua dès lors de siéger à la chambre, et mourut en 1838.

VAUBONNE (le marquis DE), né dans le comtat Venaissin, en 1645, d'une famille noble, entra au service de France dès sa jeunesse, et s'expatria bientôt, à la suite d'une affaire d'honneur. Il entra alors au service de l'empereur d'Allemagne, et y obtint un avancement rapide. En 1703, il commandait, dans le Trentin, un corps de cavalerie, à la tête duquel il s'opposa à la marche du duc de Vendôme. Il fut fait prisonnier, l'année suivante, à Trano, et envoyé à Alexandrie. S'étant ménagé des intelligences parmi la garnison de cette place, il tenta de la faire passer sous la domination du duc de Savoie ; mais son complot ayant été découvert, il fut enfermé dans un cachot, puis transporté en France. Il obtint ensuite son échange, et reprit son service. Se trouvant, en 1708, à la prise de Gaëte par le général Thaun, il y reçut une blessure grave, et passa pour mort. Il guérit cependant, et servit encore avec beaucoup de distinction. En 1713, il était lieutenant général de cavalerie ; et il commandait un corps de 20,000 hommes devant Fribourg, lorsqu'il fut obligé de se retirer, à l'approche du maréchal de Villars. Deux ans plus tard, il passait par Rome, allant prendre le commandement du royaume de Naples, lorsque, dans un accès de démence, il se précipita d'un troisième étage dans la rue, et mourut un quart d'heure après, le 12 août 1715.

VAUCANSON (JACQUES DE), de l'Académie des sciences, naquit à Grenoble, le 24 février 1709, d'une famille noble. Le génie de la mécanique fut son partage ; créer de nouveaux instruments, perfectionner ceux dont on faisait usage, multiplier les ressources des arts, telles furent les occupations de toute sa vie. On peut dire qu'il n'eut point d'enfance ; car les jeux de ses premières années furent véritablement des études, des exercices dirigés par des observations assez exactes, quoiqu'il ne sût pas encore les comparer ni les réduire en préceptes. Dès qu'il eut pu concevoir le mécanisme d'une horloge, il en fit une en bois et réussit assez bien ; au lieu de jouer *à la chapelle* comme ses jeunes camarades, il se plaisait à leur fabriquer des anges dont les ailes ne demeuraient pas immobiles ; des prêtres, auxquels il ne manquait en apparence que la parole, car le jeune sculpteur-mécanicien était parvenu à faire exécuter par ces automates tous les mouvements qu'exige la célébration de la messe. Durant un séjour qu'il fit à Lyon, les magistrats de cette ville s'occupaient des moyens d'amener de l'eau dans les rues de cette ville et d'y multiplier les fontaines : Vaucanson imagine un mécanisme dont la Saône ou le Rhône serait le moteur ; il n'ose le proposer, ni communiquer à personne ce qu'il a conçu. Peu de temps après, amené à Paris par ses parents, il voit la Samaritaine sur le Pont-Neuf ; c'était précisément la machine qu'il eût voulu faire à Lyon. Durant son séjour à Paris, des études régulières et approfondies furent mises à profit pour la mécanique. Ici commence la série des chefs-d'œuvre de ce mécanicien ; rien ne l'empêchait plus de se livrer à son irrésistible penchant : quoique gentilhomme, il ne croyait nullement que des occupations manuelles pussent le faire déroger, et il donnait l'exemple aux ouvriers qu'il employait. Le travail souvent excessif auquel il se livrait le fit tomber malade ; tandis que ses bras étaient condamnés au repos, sa tête conservait toute son activité : le projet d'un *flûteur automate* fut complété, et, dès que le convalescent eut repris un peu de forces, l'exécution commença. Le mécanicien avait logé son œuvre dans une statue imitant exactement celle que l'on voyait alors aux Tuileries ; mais il voulait de plus que son musicien jouât *avec goût,* et non comme une machine : il en vint à bout, et le jeu d'un virtuose de cette époque fut parfaitement imité. Après avoir surmonté avec autant de succès les difficultés que présentent des mouvements compliqués et variés, suivant des lois qui semblent au-dessus des facultés matérielles, Vaucanson ne craignit point d'entreprendre une sorte de création d'animaux artificiels, et ses premiers essais furent des canards qui semblaient en effet prendre leur nourriture, l'avaler et la digérer. Mais il est temps de voir un plus digne emploi de ces combinaisons si admirables, en ne considérant que le génie qui les fit. On sentit enfin ce que Vaucanson pouvait faire pour le progrès des arts industriels ; on l'attacha à l'inspection des manufactures de soie. En exerçant cet emploi à Lyon, il se fit des ennemis parmi des ouvriers qui se croyaient seuls capables d'exécuter certaines étoffes dont le dessin était alors à la mode, et qui tenaient leur travail à un prix excessif. « Vous prétendez, leur dit Vaucanson, que vous seuls pouvez faire ce dessin ; eh bien ! je le ferai faire par un âne. » Effectivement, la machine fut bientôt prête, et les ouvriers récalcitrants se soumirent avant qu'on ne leur fît l'affront d'être égalés et peut-être surpassés par ce rival qu'on leur eût opposé. La machine de Vaucanson est conservée telle qu'il l'avait fait construire, avec une partie du dessin qu'elle exécutait ; on la voit au Conservatoire des arts et métiers. D'autres œuvres de cet ingénieux mécanicien enrichissent aussi cette précieuse collection ; on y remarque surtout la machine pour exécuter avec promptitude et une précision rigoureuse la *chaîne sans fin* des moulins à organiser. Une vie aussi utilement occupée finit beaucoup trop tôt : on travaillait au mécanisme pour la fabrication de cette chaîne sans fin, et l'inventeur était en proie aux souffrances qui devaient terminer ses jours. Il pressait les ouvriers de peur que le temps ne lui manquât pour ajouter ce présent à tous ceux qu'il avait faits à l'industrie. Il fut enlevé aux sciences, aux arts et à l'humanité, le 21 novembre 1782. Les services qu'il avait rendus se prolongèrent encore, car il légua à l'académie des machines le dépôt de modèles qu'il avait formé, et qui fait maintenant partie du Conservatoire des arts et métiers.

VAUCEL (PAUL-LOUIS DE), ami et agent de Quesnel et d'Arnaud, né à Évreux vers 1640, mort à Maestricht en 1715, fut d'abord attaché comme secrétaire à Pa-

villon, évêque d'Aleth, connu par sa résistance aux ordres du roi touchant la régale. Exilé à Saint-Pourçain, il passa de là en Hollande (1681), et s'y lia avec Arnaud, qui crut pouvoir faire de lui un agent secret du parti janséniste à Rome. Du Vaucel partit en 1682 pour Rome, où il s'établit sous le nom de *Valloni*, et entretint avec Arnaud et Quesnel une correspondance suivie. Obligé de quitter Rome, il voyagea en Italie et dans d'autres pays, toujours pour la même cause. Il a donné une édition des *Statuts synodaux d'Aleth*, 1674, in-12, et du *Traité de la régale*, de Caulet, 1681, in-4°. Lui-même composa un *Traité latin sur la régale*, 1689, in-4°, et une *Relation de ce qui s'étoit passé touchant la régale à Aleth et à Pamiers*, 1681, in-12.

VAUCHOT. *Voyez* **PRUDENT.**

VAUDOIS (LES). *Voyez* **VALDO.**

VAUDREUIL (PHILIPPE DE RIGAUD, marquis DE), fils du marquis de Vaudreuil qui fut tué à Luzara sur le champ de bataille, en 1702, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, fut nommé, en 1689, gouverneur de Mont-Réal, s'y distingua par son courage, la fermeté de son administration, et fut nommé, en 1703, gouverneur de tout le Canada; emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Québec le 10 septembre 1725. Il eut pour successeur dans ce gouvernement le chevalier de Beauharnais, et plus tard le marquis de Vaudreuil, son fils, lieutenant général, qui défendit si bien cette colonie contre les Anglais, en 1756, et succéda dans le commandement au marquis de Montcalm, qu'il avait très-bien secondé dans ses différentes expéditions, et particulièrement à la prise du fort Choueguen.

VAUDREUIL (LOUIS-PHILIPPE RIGAUD, marquis DE), fils du précédent, né en 1725, avait à peine atteint sa 18e année lorsque son père le fit entrer dans la marine. Il commandait, en 1756, la frégate *l'Aréthuse*, et fut chargé d'escorter un convoi considérable revenant du Canada. La guerre était déclarée à l'Angleterre; et Vaudreuil, après une heureuse navigation, se trouvait en vue des côtes de France, lorsqu'il découvrit un vaisseau et deux frégates ennemis. Aussitôt il fait signal à la flotte de forcer de voiles vent-arrière; et lorsqu'il la croit hors de danger, il laisse arriver sur les deux frégates, et va leur présenter le combat. L'action durait déjà depuis une heure avec une intrépidité sans exemple, de la part de *l'Aréthuse*, lorsque l'arrivée du vaisseau anglais, rendant la partie trop inégale, força le marquis de Vaudreuil, blessé dangereusement, d'amener son pavillon. La bravoure qu'il avait montrée dans ce combat lui mérita, en Angleterre, l'accueil le plus honorable. On lui laissa son épée; et quelque temps après il fut renvoyé, sans échange, dans sa patrie. La guerre de 1778 lui procura de nouvelles occasions de se signaler. Au combat d'Ouessant (27 juillet), il commandait *le Fendant*, de 74 canons, et faisait partie du corps de bataille, sous les ordres du comte d'Orvilliers. Au commencement de l'année 1779, le roi lui ayant confié le commandement d'une escadre de deux vaisseaux, deux frégates et trois corvettes, le chargea d'aller s'emparer du Sénégal. Arrivé, le 30 janvier, devant le fort Saint-Louis, Vaudreuil l'obligea bientôt de se rendre. Cette expédition terminée, il croisa dans ces parages, et fit pour 8 millions de prises sur les Anglais. Ensuite il alla joindre l'armée navale aux ordres du comte d'Estaing, et participa au combat qui fut suivi de la prise de la Grenade. A son retour en France, le roi lui fit offrir le commandement de Saint-Domingue. « Je ne puis accepter cette proposition, répondit-il, au ministre; en temps de guerre, le poste d'honneur, pour un officier de la marine, est sur un vaisseau. » En 1780, Vaudreuil fut chargé d'escorter un convoi nombreux, destiné pour les Antilles. Rencontré, dans sa route, par l'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Kempenfelt, il sut lui échapper par une manœuvre habile, et entra à la Martinique sans avoir perdu un seul bâtiment. L'armée du comte de Guichen étant arrivée sur ces entrefaites, Vaudreuil se rangea sous son pavillon; et il participa, sur *le Fendant*, au combat que cet amiral livra à Rodney (17 avril 1780). A la funeste journée du 12 avril 1782, Vaudreuil commandait l'avant-garde de l'armée sous les ordres du comte de Grasse. Son pavillon était arboré sur *le Triomphant*, de 80 canons. Trop éloigné pour prendre part au combat, il ne put en empêcher les suites désastreuses. Ayant ensuite rallié 15 vaisseaux sous son commandement, il se rendit à Saint-Domingue, sans être inquiété par l'amiral Rodney. La paix de 1783 le ramena dans sa patrie; et il fut nommé lieutenant général et grand-croix de Saint-Louis. Élu, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Castelnaudari aux états généraux, il siégea au côté droit, et prit souvent la parole sur les affaires relatives à la marine. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, où le roi et sa famille coururent de si grands dangers, Vaudreuil donna les preuves du plus généreux dévouement. En 1791, il passa en Angleterre. Rentré en France, après le 18 brumaire (1800), il vécut à Paris, dans la retraite la plus profonde, et y mourut, le 14 décembre 1802.

VAUDREUIL (JOSEPH-FRANÇOIS DE PAULE, comte DE), de la famille du précédent, né à Saint-Domingue, le 2 mars 1740, fit la guerre de sept ans comme aide de camp du prince de Soubise, et comme officier supérieur de la gendarmerie. Il parvint ensuite au grade de lieutenant général, fut nommé grand fauconnier de France, et eut beaucoup de succès à la cour. En 1782, il accompagna le comte d'Artois au siége de Gibraltar. Après le 14 juillet 1789, il quitta la France avec ce prince, se rendit avec lui à Turin, et l'accompagna ensuite dans différentes contrées jusqu'à son retour, en 1814. Le marquis de Vaudreuil fut alors nommé pair de France et gouverneur du Louvre, et il mourut dans cette charge en janvier 1817.

VAUGE (GILLE), oratorien, né à Beric, diocèse de Vannes, professa la théologie d'une manière distinguée au séminaire de Grenoble, et mourut à l'institution de Lyon en 1739. On a de lui : le *Catéchisme de Grenoble*, souvent réimprimé; le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12, etc.

VAUGELAS (CLAUDE FAVRE DE), célèbre grammairien, né à Chambéry vers 1585, mort à Paris en 1650, fut d'abord gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Il resta constamment attaché à ce prince, tant de fois disgracié; mais comme

il en était mal payé de ses gages, il contracta des dettes dont il ne put jamais se libérer. L'étude le consola des rigueurs de la fortune. Il avait acquis une connaissance approfondie de la langue, et s'était fait la réputation de la parler très-correctement, genre de mérite fort rare à cette époque; c'est à ce titre seul qu'il fut admis à l'Académie française lors de sa fondation. Le choix de ses confrères approuvé par Richelieu, le mit à la tête de la grande entreprise du *Dictionnaire*. Le nom de Vaugelas passera jusqu'à la dernière postérité, quoiqu'on lise peu ses ouvrages aujourd'hui. On a de lui : *Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, in-4°; ibid., 1738, 3 vol. in-12, avec les *Notes* de Patru et de Thomas Corneille; *Quinte-Curce, de la Vie d'Alexandre le Grand* (traduction à laquelle il travailla 30 ans), Paris, 1653, in-4°; 1659, même format. (Voyez l'*Histoire de l'Académie française*, et les *Mémoires* de Niceron, tome XIX, page 294-303.)

VAUGIRAUD (Pierre-René-Marie, comte de), vice-amiral, né aux Sables-d'Olonne en 1741, s'embarqua en 1756 comme garde de la marine, fut nommé enseigne en 1762, et commanda un aviso dans l'escadre d'évolution sous les ordres du comte d'Orvilliers, qui n'eut qu'à se louer de sa conduite. Au combat d'Ouessant, il remplaça dignement Duchaffault, forcé par une blessure grave de quitter son poste. Bientôt il devint major en second, puis major général des flottes combinées de France et d'Espagne, qui devaient effectuer une descente en Angleterre. Il remplit ensuite les mêmes fonctions sur la flotte du comte de Grasse, qu'il préserva de la ruine dont elle était menacée par l'embrasement du vaisseau *l'Intrépide*, mouillé devant le Cap à Saint-Domingue. Déjà il avait rendu le même service à Brest, lors de l'incendie du *Roland*. Après le malheureux combat soutenu par de Grasse, le 12 avril 1782, contre l'amiral Rodney, Vaugiraud fut traduit devant un conseil de guerre chargé de juger la conduite des principaux officiers; mais il fut acquitté honorablement, et reçut même du roi, avec une lettre flatteuse, le brevet d'une pension de 1,200 livres. Stationné devant la Martinique en 1789, il se réunit au gouverneur Vioménil pour comprimer les mouvements d'insurrection qui se manifestaient dans cette colonie. De retour en France, il se retira dans ses terres en Poitou, et crut pouvoir se défendre à main armée contre les révolutionnaires qui venaient l'attaquer dans son château; mais l'assemblée nationale l'ayant décrété de prise de corps, il se vit forcé d'émigrer avec sa famille. Coblentz, l'armée de Condé, l'Angleterre, Quiberon, l'Ile-Dieu le virent tour à tour négocier ou combattre pour la cause royale. A peine rentré en France avec les princes qu'il n'avait point quittés, il fut nommé vice-amiral et gouverneur de la Martinique. Louis XVIII le fit gouverneur général des Antilles, qu'il sut maintenir dans la ligne du devoir. Toutefois, en 1818, rappelé par une décision ministérielle, une enquête fut admise sur sa conduite, et il lui fut défendu de paraître devant le roi jusqu'à ce que la commission eût prononcé. Cette mesure lui causa un tel chagrin, qu'il y succomba le 14 mars 1819.

VAUGONDY. *Voyez* **ROBERT.**

VAUGUYON (Antoine-Paul-Jacques de QUÉLEN, duc de la), issu, par la ligne des femmes, et unique représentant de la branche royale des princes de Bourbon-Carency, et en cette qualité prince de Carency, honoré du titre de cousin du roi, naquit à Tonneins le 17 janvier 1706. Il ajouta, par ses services et ses vertus personnelles, à l'illustration de ses aïeux, et fut gouverneur de trois rois de France. Il épousa, en 1735, la fille aînée du duc de Béthune-Charost, dont le père avait été quelque temps gouverneur de Louis XV. Voué au service militaire, il fit, en qualité de colonel du régiment d'infanterie de Beauvoisis, les campagnes de 1733, 1734 et 1735, et se distingua aux siéges de Kehl et de Philipsbourg, à l'attaque des lignes d'Eslingen, et au combat de Clauzen. En 1742, il fut chargé de la retraite de Vandenhausen en Bohême, et, à la tête de 14 compagnies de grenadiers, il soutint, pendant huit heures, l'attaque des ennemis, sans se laisser entamer. La même année, il se rendit maître de Landau sur l'Iser, où il se maintint pendant huit jours, ce qui lui donna le temps de faire des ponts pour le passage de l'armée française et des subsistances. Il fut, en 1743, promu au grade de brigadier, et servit sous les yeux du roi, aux siéges de Menin, Ypres, Tournay, Audenarde, Anvers et Maestricht. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy (1745). On sait qu'elle paraissait perdue jusqu'au moment où l'artillerie commença à foudroyer la redoutable colonne anglaise, dont la défaite assura le succès de cette mémorable journée. Les boulets vinrent à manquer au poste du village de Fontenoy, dont le comte de la Vauguyon avait le commandement; au lieu d'arrêter le feu de sa batterie, ce qui aurait donné aux Anglais le temps de se reconnaître, il continua de faire tirer à poudre, et l'effet moral fut le même sur cette colonne qui se voyait accablée dans toutes les directions par l'artillerie française. Cette présence d'esprit fut une des principales causes du brillant résultat de cette journée. Le roi lui en témoigna publiquement sa satisfaction, et l'éleva au grade de maréchal de camp sur le champ de bataille. A Rocoux il commandait une des divisions qui emportèrent ce village. Il ne se distingua pas moins à Lawfeld. Créé lieutenant général le 1er janvier 1748, et chevalier commandeur des ordres du roi, le 1er janvier 1753, il ajouta à tous ses titres par de nouveaux services. Après la campagne de 1757, il fut chargé du commandement du duché de Grubenhagen, où une partie des troupes françaises était en quartiers d'hiver : il sut maintenir la discipline, ménager l'habitant et se concilier le respect et la confiance des magistrats; ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui firent des offres qu'il repoussa avec un rare désintéressement. Mais c'est surtout comme ayant été pendant 20 ans l'ami intime du Dauphin, et le gouverneur des quatre fils de ce prince, qu'il mérite une place dans l'histoire. Dès le 14 février 1745, il avait été nommé l'un des menins du Dauphin, et devait ce choix honorable à la connaissance particulière qu'avait le roi de sa piété et de ses lumières. Au mois de mai 1758, le comte de la Vauguyon fut nommé gouverneur du fils aîné du Dauphin, le duc de Bourgogne, sur lequel reposaient de si grandes espérances. Ce choix avait été désiré par le Dauphin : il fut applaudi par toute la France; et la dignité

de duc et pair, à laquelle fut élevé le comte de la Vauguyon, ne parut que la suite nécessaire et juste de la haute confiance du monarque. Secondé par le vénérable Coetlosquet, l'un des prélats les plus vertueux de son siècle, par le marquis de Sinety, sous-gouverneur, et par l'abbé de Radonvilliers, sous-précepteur, le duc de la Vauguyon accomplit dignement la tâche qui lui était confiée. Dire que son premier élève *mourut en héros*, à l'âge de 10 ans, c'est faire le plus bel éloge de l'éducation de ce précieux enfant, qui fut enlevé sitôt à la France (1761). Le duc de la Vauguyon, qui sans doute sentit cette perte plus vivement que tout autre, fut obligé de faire taire sa douleur, pour consoler celle du Dauphin. Le succès de l'éducation de ce prince engagea le roi à confier à ce seigneur ses trois autres petits-fils, à mesure qu'ils passèrent entre les mains des hommes. Le Dauphin et sa digne compagne se plaisaient à partager les soins dont ce vertueux gouverneur s'acquittait avec tant de zèle et de lumières; mais le duc de la Vauguyon eut trop tôt à déplorer une perte irréparable. Ce fut entre ses bras que, le 20 décembre 1765, le Dauphin rendit le dernier soupir en lui recommandant de continuer à former ses enfants à la sagesse et à la vertu. Tous trois devaient régner successivement, sous le nom de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. On trouve des détails sur l'éducation des fils du Dauphin dans l'*Éloge de Monseigneur le duc de Bourgogne,* par Lefranc de Pompignan; dans la *Vie du Dauphin,* par l'abbé Proyart; et dans la *Vie privée des Bourbons* (Paris, mai 1815). La Vauguyon mourut, le 4 février 1772, à Versailles, ne laissant qu'un fils, le duc de la Vauguyon, dont l'article suit.

VAUGUYON (le duc DE LA), lieutenant général, fils du précédent, né en 1746, fut envoyé à 30 ans comme ambassadeur près les États-Généraux, réussit, dans l'intérêt du commerce français, à y balancer l'influence de la diplomatie anglaise, et, à son retour, rapporta au roi les vœux des Hollandais pour une alliance offensive et défensive. Créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784, et nommé à l'ambassade d'Espagne, il entra très-avant dans la confiance du comte de Florida Blanca, ministre dirigeant du cabinet de Madrid, concerta avec lui les moyens de resserrer les liens qui unissaient les deux royaumes, et mérita ainsi la décoration de l'ordre de la Toison d'or que lui conféra Charles III (1788.) Rappelé l'année suivante pour prendre le portefeuille des affaires étrangères, il ne le garda que quelques jours et retourna à son ambassade d'Espagne. Il y fut remplacé par Bourguignon le 1er juin 1790, à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les cabinets de Madrid et de Saint-James, et qu'on attribuait à ses négociations. Mais il ne quitta point cette résidence, et publia un exposé de sa conduite politique ainsi que sa correspondance avec le ministre Montmorin. Ce *Mémoire,* lu à l'assemblée constituante (2 août 1790), dissipa les injustes soupçons qu'on avait accrédités contre lui. Appelé par Louis XVIII à Vérone en qualité de ministre à la fin de 1795, il suivit plus tard à Blackenbourg ce prince qu'il servit fidèlement. Cependant, moins de 18 mois après, il encourut sa disgrâce, et fut remplacé par le comte de Saint-Priest. (Voyez le *Moniteur* de février 1797.) Revenu en Espagne, il y resta jusqu'en 1805, époque à laquelle il rentra en France. La restauration le tira d'une retraite absolue. Nommé membre de la chambre des pairs, il y vota constamment avec l'opposition, et mourut en 1828. Le duc de Choiseul prononça son *Éloge* dans la séance du 10 avril.

VAULCHIER (MATHIEU), né dans le 16e siècle à Arlay, près de Lons-le-Saunier, joignait à des connaissances assez étendues pour le temps le courage d'un soldat. Il servit Charles-Quint dans les guerres d'Allemagne, et reçut de ce prince, avec la charge d'un de ses rois d'armes, le surnom de *Franche-Comté.* Il a traduit de l'espagnol en français le *Commentaire* de don Louis d'Avila *de la Guerre d'Allemagne,* Anvers, 1550, in-8°.

VAULX-CERNAY (PIERRE, moine DE), embrassa jeune la vie religieuse dans l'abbaye de ce nom au diocèse de Paris. Il prit une part active à l'expédition contre les Albigeois, et en écrivit la relation de 1203 à 1218. Cette *Histoire,* publiée pour la première fois, Paris, 1615, in-8°, par les soins de Nic. Camusat, a été insérée depuis par Duchesne dans sa *Collection des historiens de France,* tome V, et par D. Tissier dans le t. VII de la *Bibliotheca cisterciensis.* Elle a été traduite en français par Arnaud de Serbin, Paris, 1565, in-8°, et depuis par Guizot, sur l'édition de Tissier. Cette dernière traduction forme le tome XIII de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France,* Paris, 1823 et années suivantes, 31 vol. in-8°, dont le 1er contient une introduction par Guizot.

VAUMORIÈRE (PIERRE D'ORTIGUE DE), littérateur médiocre, né vers 1610 à Apt en Provence, vint jeune à Paris, où il fut accueilli dans le grand monde. Ses qualités aimables, ses manières élégantes le firent généralement chérir; mais il avait la passion du jeu, qui le ruina complétement. C'est alors qu'il fit ressource de sa plume. Outre la continuation du *Pharamond* de la Calprenède, dont il donna les 5 derniers vol., on a de lui : *le grand Scipion*, 1658, 4 vol. in-8°; *Histoire de la galanterie des anciens,* 1671, 2 vol. in-12, très-rare; *Diane de France,* 1674, in-12; *Mlle de Tournon,* 1679, in-12; *Agiatis, reine de Sparte,* 1685, 2 vol. in-12; *l'Art de plaire dans la conversation,* 1688, 1698, in-12; *Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer,* 1688, 1693 et 1713, in-4°. La 3e édition est augmentée de son *Éloge* par Mlle de Scudery. Vaumorière mourut fort pauvre en 1693.

VAUQUELIN, né en 1726, n'eut pour maîtres que le ciel, la mer et son père qui, dès l'âge de dix ans, le fit entrer dans la marine et l'embarqua sur le bâtiment qu'il commandait. Son premier fait d'armes fut de soutenir un combat très-vif, en 1745, contre une frégate anglaise, qui les attaqua dans les parages de la Martinique, et qu'il contraignit de s'éloigner. Le courage et le sang-froid dont il fit preuve dans cette action, son patriotisme, et la connaissance qu'il avait acquise des côtes d'Angleterre déterminèrent, dix ans plus tard, le ministère à le charger de reconnaître les ports de la Grande-Bretagne. Il s'acquitta de cette mission, avec tant de zèle et d'habileté qu'on le jugea capable de porter des renforts et des munitions à Louisbourg, et qu'on lui

confia le commandement de la frégate *l'Aréthuse*. Non content d'avoir rempli sa mission avec succès, Vauquelin voulut s'associer à la gloire de défendre la colonie; et voyant le parti qu'on pouvait tirer d'une baie devant laquelle devait passer l'ennemi, il s'y embossa dans une excellente position. Les Anglais ayant réuni tous leurs efforts pour le contraindre à l'abandonner, trois fois il vit son équipage se renouveler sous le feu de l'ennemi, et son bâtiment fut rasé comme un ponton avant qu'il songeât à chercher un abri sous le canon de la place. Ne voulant point attendre que sa reddition le mit à la discrétion du vainqueur, il fit promptement réparer sa frégate, et offrit ensuite au gouverneur de traverser la flotte anglaise pour aller solliciter des secours dans la mère patrie. Cette entreprise hardie, consentie avec peine, fut couronnée du plus heureux succès : Vauquelin mit en défaut les plus fins voiliers envoyés à sa poursuite, et eut la gloire de leur échapper. L'amiral anglais Boscaven se plut dans la suite à lui rendre justice en présence des officiers de la marine française dont les vaisseaux tombèrent en son pouvoir par suite de la capitulation de Louisbourg, du 26 juillet 1758, son retour dans sa patrie, méritait sans doute une récompense; mais la noblesse avait seule alors le droit de prétendre au commandement dans la marine royale. Le gouvernement lui donna cependant des marques d'estime en lui confiant encore la conduite de trois frégates. Dans cette nouvelle expédition, en dépit de la vigilance de la station anglaise, il remonta le fleuve Saint-Laurent, et après y avoir mis ses frégates à l'abri de tout danger, il vola, avec une partie de ses équipages, au secours de la place de Québec, en 1759. Ce renfort, très-utile pour le service de l'artillerie, prolongea quelque temps la résistance des assiégés, qui, après 64 jours de bombardement, se trouvant réduits à leurs propres forces, et n'ayant plus l'espoir d'être secourus, furent obligés de capituler le 18 septembre. Dès la malheureuse journée du 13, Vauquelin, prévoyant que la place ne tarderait pas à succomber, prit la résolution de sauver ses frégates. Il réussit d'abord à s'échapper de la place avec quelques braves qui le suivirent; et dès que le moment lui parut propice, il mit à la voile. Déjà il était parvenu jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent lorsqu'il se vit enveloppé par des forces trois fois supérieures. Il n'hésita pas néanmoins à engager l'action, et se battit avec intrépidité; mais bientôt ses avaries furent telles, que son vaisseau se trouva hors d'état de manœuvrer. Déterminé à s'engloutir dans les flots plutôt que de se rendre, il permit à son équipage de se sauver dans les chaloupes, et resta seul sur son bâtiment auquel il avait fait mettre le feu. Ravi d'admiration à cette vue, le commandant anglais envoya à bord du vaisseau de Vauquelin, et l'on parvint à le sauver, malgré lui, de la mort à laquelle il s'était dévoué. Ce trait d'intrépidité fit passer enfin par-dessus les considérations de naissance, et Vauquelin fut promu, en 1763, au grade de lieutenant de vaisseau. Mais des ennemis secrets, jaloux de son élévation, mirent en jeu les plus basses intrigues pour le noircir auprès du gouvernement. Il venait de remplir une mission importante dans les grandes Indes, et il s'en était acquitté loyalement et avec succès; au lieu des témoignages de satisfaction auxquels il s'attendait à son retour, il se vit condamné à garder les arrêts dans son domicile. Rendu à la liberté au bout de quatre mois, il se proposait d'aller se justifier devant le roi et rendre compte de sa conduite, lorsqu'il perdit la vie sous un fer assassin, et fut trouvé percé de coups, sans qu'on ait jamais pu découvrir les auteurs de ce crime. Ainsi périt, à l'âge de 37 ans, un marin dont la valeur promettait à la France un digne héritier des Jean Bart et des Duguay-Trouin.

VAUQUELIN (Louis-Nicolas), chimiste français, naquit le 16 mai 1763, à Saint-André-des-Berteaux, village situé à une lieue de Pont-l'Évêque dans un état voisin de l'indigence. Sa mère, en l'envoyant à l'école, cherchait à stimuler son zèle par l'espoir d'obtenir un jour les beaux habits, c'est-à-dire la livrée des domestiques du château voisin. Il vint chercher fortune à Rouen, entra comme garçon chez un apothicaire, dont il écoutait attentivement quelques leçons de chimie destinées à d'autres personnes que lui; mais son maître l'ayant surpris un jour *perdant son temps* à relire les notes qu'il avait prises, déchira son cahier, et lui fit défense de continuer cette étude. Le jeune Vauquelin versa des larmes amères, et se mit en marche pour Paris, n'ayant que six livres dans sa poche. Deux pharmaciens l'employèrent successivement; mais étant tombé malade, il fut transporté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, d'où il sortit dans un état de débilité extrême. Sa pâleur et sa faiblesse le firent rebuter de tout le monde. Il errait dans la rue Saint-Denis, quand un pharmacien, nommé Chéradame, touché de sa position, le recueillit dans son laboratoire. Vauquelin reprit courage; il faisait en secret des expériences, et restait comme en extase devant des précipités chimiques. Sentant la nécessité d'apprendre le latin, il déchirait les feuillets d'un vieux dictionnaire qu'il apprenait par cœur en faisant ses commissions. Il fit aussi des herborisations. Ses succès étonnèrent Chéradame, qui en parla à Fourcroy, son parent. Celui-ci fit des offres à Vauquelin; il dirigea son éducation littéraire, il le produisit dans le monde, le prit pour son compagnon de travaux, et lui fit acquérir des places et des dignités académiques. Leur amitié, pendant plus de 25 ans, ne se refroidit jamais; et, à la mort de Fourcroy, Vauquelin recueillit dans sa maison les deux sœurs de celui à qui il devait tout, sa réputation et une fortune considérable. Cette fortune, en effet, se trouvait alimentée par plusieurs places, dont quelques-unes très-lucratives. Vauquelin était membre de l'Académie des sciences, inspecteur des mines, essayeur des matières d'or et d'argent, président de l'école de pharmacie, professeur au Jardin des Plantes, examinateur à l'école polytechnique, enfin professeur à la faculté de médecine. En accaparant toutes ces places, Vauquelin suivait l'exemple de Fourcroy, qui lui aplanissait les voies. On sait qu'il perdit sa place de professeur à la faculté de médecine, par suite d'une réorganisation de la Faculté, sous le ministère de Villèle. Sans doute cette destitution était une mesure politique, que l'on a blâmée en ce sens; mais au fait, Vauquelin était un mauvais professeur, qui ne pouvait se faire entendre à dix pas de sa chaire. Vauquelin ressentit vivement la perte de sa chaire; il crut trouver une distraction à son chagrin en acceptant la députation de

son département; mais rien ne put lui faire oublier sa disgrâce. Il tomba malade, et prit le parti de se retirer à la campagne, aux lieux qui l'avaient vu naître. Une course à cheval trop prolongée empira sa maladie, et il mourut dans la nuit du 14 au 15 octobre 1829. Vauquelin n'a publié que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8°; mais on lui doit un assez grand nombre de *Mémoires*, dont plusieurs rédigés en société avec Fourcroy, et qui ont été insérés dans les *Annales de chimie*, dans les *Annales du muséum*, dans le *Journal de physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique* et dans les *Recueils de l'Académie des sciences*.

VAUQUELIN. *Voyez* **DESYVETAUX** et **FRESNAYE.**

VAUTIER (François), né à Montpellier en 1592, y fit ses études, et y reçut le bonnet doctoral. Il devint, peu de temps après, premier médecin de la reine Marie de Médicis. Ses connaissances, l'agrément de sa personne et son éloquence vraiment entraînante, lui donnèrent un si grand ascendant sur cette princesse, qu'on l'accusa de la gouverner, et qu'il ne tarda pas à devenir odieux au cardinal de Richelieu. Ce ministre, abusant de son pouvoir, fit enfermer Vautier dans les prisons de Senlis, puis à la Bastille, où toutes communications lui furent interdites depuis 1631 jusqu'en 1643, année de la mort de Richelieu. Une captivité de 12 ans, aussi pénible et aussi arbitraire, n'altéra pas les facultés de Vautier; et il reparut à la cour dès que ses fers furent brisés. Il s'y vit entouré d'amis, et jouit d'une haute considération. Élevé au titre de premier médecin de Louis XIV, il réclama, en cette qualité, la surintendance du Jardin des Plantes, qui y était attachée primitivement, mais qui, depuis la mort de Gui de la Brosse, était passée entre les mains de Bouvard de Fourqueux, parent de ce fondateur du jardin. La demande, poursuivie au parlement, fut accordée par arrêts du conseil, en date des 14 juillet 1646 et 28 mars 1647. Cependant Bouvard de Fourqueux fils conserva sa place jusqu'à l'époque où Vallot se la fit rendre. Pour se venger de cette injustice, Vautier retint tout le pouvoir administratif et ne laissa à son rival qu'un vain titre sans fonctions. On conçoit que l'administration dût être mauvaise; et elle le fut réellement. Les fonds destinés à l'entretien du jardin, à l'achat des plantes, furent détournés. Toutes les fautes étaient du fait de Vautier : elles furent cependant imputées à l'intendant, et décidèrent plus tard à révoquer les lettres patentes du 30 juillet 1643, qui donnaient cette charge à Bouvard de Fourqueux. On doit à Vautier plusieurs améliorations. La plus remarquable fut celle de substituer un cours d'anatomie aux leçons insignifiantes que l'on donnait alors dans le jardin, sous le nom de l'intérieur des plantes. Il était aussi habile médecin qu'homme d'esprit; mais il avait beaucoup d'opiniâtreté dans ses opinions et dans ses entreprises. Il fut le premier à employer les préparations chimiques, les émétiques antimoniaux, le quinquina, etc.; ce qui irrita contre lui une foule de praticiens, et surtout Gui Patin, qui poursuivit à outrance et même calomnia ouvertement ceux qui recouraient à ces remèdes. Vautier vécut dans le célibat, et fut tonsuré. Il mourut, en 1652, victime, s'il faut en croire Gui Patin, son antagoniste, de l'antimoine, qu'il faisait entrer dans toutes ses prescriptions, et qu'il recommandait avec une sorte d'enthousiasme.

VAUTRIN (Hubert), ancien jésuite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nancy en 1832, chanoine de la cathédrale de cette ville, est auteur de l'*Observateur en Pologne*, 1817, in-8°; du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-18, et de quelques *Mémoires de physique*.

VAUVENARGUES (Luc de **CLAPIERS**, marquis de), célèbre moraliste, né à Aix, en Provence, le 6 août 1715, avait reçu de la nature une constitution aussi faible que son âme était généreuse et son esprit supérieur. Il entra dans la carrière militaire à 17 ans; mais les fatigues qu'il eut à supporter dans la funeste retraite de Prague ruinèrent pour jamais sa santé. Il quitta le service à peine âgé de 26 ans, n'étant que capitaine. L'activité de son âme avait besoin de trouver un aliment : il tourna ses vues vers la diplomatie. Se voyant sans fortune, sans protection, et ne voulant point recourir à l'intrigue, il écrivit directement au roi et au ministre des affaires étrangères pour leur exposer avec une noble confiance sa situation et ses projets. Le ministre, Amelot, lui répondit par ces promesses vagues que l'on peut se dispenser de tenir sans paraître avoir manqué à sa parole, et dès lors, s'il connaissait déjà les hommes, il dut renoncer à l'espoir de rien obtenir. Il était retourné dans le sein de sa famille lorsqu'il fut frappé d'une petite vérole qui le défigura entièrement et le laissa dans un état d'infirmité et de souffrances sans remède et presque sans relâche. Comme Pascal, il se mit à composer, dans la solitude et au milieu des plus vives douleurs, quelques écrits où sa belle âme s'est peinte tout entière et sans effort. Moins profond et moins sublime que cet admirable penseur, il se fait plus aimer peut-être parce qu'il ne paraît pas se complaire à humilier l'espèce humaine, à l'écraser sous le poids de ses misères; on voit qu'il cherche des consolations pour lui-même et pour les autres. C'est un trait qui le distingue encore de la Bruyère et de la Rochefoucauld. Il vécut en honnête homme, en sage, et mourut en 1747. Voltaire, qui fut son ami, eut toujours pour lui la plus tendre vénération, et s'honora par le touchant hommage qu'il rendit à sa mémoire dans l'*Éloge funèbre* des officiers morts pendant la guerre de 1741. La première édition des ouvrages de Vauvenargues parut en 1746, in-12, sous ce titre : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes.* Parmi les suivantes, on distingue celles de M. de Fortia d'Urban, 1797, 2 vol. in-12, et de Suard, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Les éditeurs de la collection des *Prosateurs français* ont publié en 1818, sous le titre de *Supplément*, tout ce qui restait inédit des écrits de Vauvenargues. Ce supplément a été reproduit dans la belle édition de Brière, Paris, 1821, 3 vol. in-8°. Un *Éloge* de Vauvenargues, par Ch. de Saint-Maurice, couronné par l'Académie d'Aix, a été imprimé en tête de ses *OEuvres posthumes*, 1821, in-8°.

VAUVILLIERS (Jean), né à Noyers, en Bourgogne, vers 1698, occupa successivement les chaires de troisième, de seconde et de rhétorique au collège de Dormans-Beauvais, et fut nommé coadjuteur survivan-

cier de l'abbé Vatry, lecteur de grec au collége royal. Il prononça quelques harangues latines au nom de l'université, entre autres une sur la bataille de Fontenoy, qui fut imprimée sous ce titre : *Ludovico victori moderato, oratio in collegio Dormano Bellovaco habita*, etc., 1746, in-4°. On lui doit aussi l'édition grand in-8°, 1752, du *Schrevelii lexicon græco-lat*. Vauvilliers mourut en 1766.

VAUVILLIERS (Jean-François), savant helléniste, fils du précédent, né à Paris le 24 septembre 1737, fit, sous la direction de son père, de rapides progrès dans la connaissance des langues anciennes. Nommé, dès 1766, professeur de grec au collége royal, il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1782. La révolution, qui vint arrêter le cours de ses travaux, le fit lieutenant de Bailly, maire de Paris. En cette qualité il se trouva tout à coup, au milieu de la disette réelle ou factice, chargé du soin des subsistances. Il eut besoin de tout le jugement, de toute l'activité et de toute la force de caractère dont il était doué, pour se mettre au niveau de ses nouvelles fonctions, si étrangères à ses habitudes antérieures; mais il réussit au delà de toute espérance. Cependant la marche de la révolution le mit bientôt dans la nécessité de donner sa démission de membre de la municipalité de Paris, et même de sa chaire de professeur. Échappé comme par miracle aux proscriptions de la Terreur, il fut nommé quelque temps après par le ministre Benezech, agent supérieur pour les subsistances. Mais il se démit encore de cette charge pour ne pas prêter le serment de haine à la royauté. Poursuivi par le Directoire comme royaliste, il fut acquitté de toutes les accusations amassées contre lui par la haine la plus aveugle, et, à peine sorti de prison, fut député par l'assemblée électorale de Versailles au conseil des Cinq-Cents. Il n'y démentit pas l'opinion qu'on avait de ses talents et de ses principes. Compris dans la liste de déportation du 18 fructidor, il se réfugia en Suisse, puis en Russie où Paul I[er] l'invita à se rendre en lui adressant sa nomination à l'Académie de Pétersbourg. La protection de l'empereur Alexandre ne lui manqua pas non plus; mais, épuisé de fatigues il mourut le 23 juillet 1801. On a de lui : *Essai sur Pindare*, Paris, 1772, in-12; *Examen du gouvernement de Sparte*, ibid., 1769, in-12; *Sophoclis tragædiæ septem*, etc., 1781, 2 vol. in-4°; *Extraits des divers auteurs grecs à l'usage de l'école militaire*, 1768, 6 vol. in-12; *Témoignage de la raison et de la foi contre la constitution civile du clergé*, 1791, in-8°; *Questions sur les serments, en particulier sur celui de haine à la royauté*, 1796. Il a laissé manuscrit : *Idées sommaires sur les sociétés politiques*, ouvrage qui lui avait coûté 15 ans de travaux.

VAUX (Noel JOURDA, comte de), maréchal de France, naquit en 1705, au château de Vaux, diocèse du Puy, d'une branche très-pauvre de l'ancienne et noble famille de Jourda, originaire du Gévaudan, qui s'était établie en Velay. Entré au service en 1724, comme lieutenant au régiment d'Auvergne, il servit aux siéges de Pizzighitone et du château de Milan; capitaine en 1734, il se trouva à l'attaque du château de Colorno, et fut blessé aux batailles de Parme et de Guastalla. En 1738, il passa en Corse, et commanda, en 1739, à Corté, avec un détachement de 200 hommes de son régiment. Attaqué au couvent de Guersamani par 2,000 Corses, il fut blessé de deux coups de feu; mais il réussit à garder le poste. Le régiment d'Auvergne ayant été envoyé en Bohême, en 1743, le comte de Vaux se distingua à la défense de Prague : détaché avec 800 hommes au chemin couvert de la place, il y repoussa plusieurs fois l'ennemi, et ne la quitta qu'à la fin du siége. Les preuves de courage et de talent qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Employé, en 1744 et 1745, dans l'état-major de l'armée, il se trouva aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, au combat de Rietzvaux, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoy; se signala aux siéges de Tournay et de Termonde, et couvrit, avec 1,500 hommes, celui d'Audenarde, place dont le roi lui donna le commandement en récompense de ses services. Lorsque le maréchal de Saxe entreprit le siége de Bruxelles, le comte de Vaux, à la tête de 5,000 hommes, fut chargé du passage du canal de Vilvorde. Il fit 200 prisonniers dans les redoutes, établit un pont sur le canal, et lors de l'investissement de la place, il fut détaché à l'un de ses faubourgs, à 200 pas des fossés, qu'il couvrit de redoutes. Après la prise de la ville, le maréchal de Saxe le chargea d'en porter la nouvelle au roi, qui le nomma brigadier, et il servit en cette qualité aux siéges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocoux. On lui confia, en 1747, l'investissement du Sas-de-Gand; il fit, avec 6,000 hommes, toutes les dispositions pour commencer ce siége, s'empara d'un fort et fit 200 prisonniers. Un éclat de bombe l'atteignit au siége de Berg-op-Zoom. Détaché au village de Vouet, avec les volontaires de Bretagne, il y fut attaqué par 10,000 hommes, qu'il força à la retraite; ce qui le fit nommer au commandement en second de la Franche-Comté. Envoyé en Corse, pour s'y mettre à la tête des troupes, il fut fait lieutenant général, et employé à l'armée du maréchal de Broglie. Il assista à la bataille de Corbach, fut chargé de la défense de Friedberg et commanda une colonne qui attaqua les redoutes de Cassel, et en chassa les ennemis. Au mois d'août suivant, il eut ordre d'attaquer l'arrière-garde d'un corps de 10,000 hommes, et la mit en déroute. A la fin de cette campagne, le commandement de Goettingen lui fut confié. Investi dans cette place par l'armée du prince Ferdinand de Prusse, il fondit, à différentes reprises, sur les troupes qui s'étaient postées dans les villages voisins, en tailla en pièces une partie, fit l'autre prisonnière, et obligea enfin le prince Ferdinand à lever ce siége, après lui avoir enlevé près de 3,000 hommes en différentes sorties. En 1761, il eut un cheval blessé sous lui, à Filangshausen, et ses habits furent criblés. L'armée eut à peine passé le Weser, qu'il fut détaché avec 6,000 hommes pour pousser l'ennemi au delà de l'Ems; et lorsqu'on résolut d'assiéger Wolfenbuttel, il fut chargé de reconnaître la place. Au commencement de 1762, il servit au corps de réserve du comte de Lusace : mais ce corps ayant rejoint le gros de l'armée, le comte de Vaux retourna à Gœttingen. Bientôt après, il fit éclater de nouveau sa valeur au combat de Johannisberg, et à celui qu'il livra, avec le marquis de Poyanne, aux troupes légères des ennemis. Employé, en 1763, dans les trois évêchés, il fut nommé commandant en second de

cette province, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, en 1764. Le comte de Vaux fut envoyé en Corse, en 1769, pour y commander en chef; et trois mois suffirent pour soumettre cette île, qui jusque-là avait opposé une résistance invincible. On trouve, dans les *Mémoires* de Dumouriez, des détails sur cette campagne ou plutôt sur cette conquête de la Corse; et ce général, auquel on ne peut refuser une grande science militaire, donne de justes éloges au comte de Vaux. Après la réduction de la Corse, il fut employé successivement dans la généralité de Paris, dans les divisions de Provence et d'Alsace, et au camp de Vossieux. En 1779 et 1780, il commanda l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie, et passa ensuite au commandement du comté de Bourgogne. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de 60 ans, dans 19 siéges, 10 combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1783. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers ferments de la révolution, le maréchal de Vaux mourut à Grenoble, le 14 septembre 1788.

VAUXCELLES (Simon-Jérôme BOURLET, abbé de), littérateur, né à Versailles en 1733, fit ses études d'une manière distinguée, et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la chaire, qui lui valut le titre de prédicateur du roi et plusieurs bénéfices. Il vécut à Paris, dans la société des gens de lettres, parmi lesquels il comptait pour amis Delille et Thomas, ses anciens condisciples. Il travailla successivement au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Quotidienne*, au *Mémorial*, et fut proscrit au 18 fructidor avec Fontanes et la Harpe, ses collaborateurs. Ayant échappé à la déportation, il obtint, après le 18 brumaire, l'autorisation de rester à Paris, chercha des ressources dans de nouvelles publications littéraires, et mourut en 1802. Outre de nombreux articles, on a de lui : *Éloge de d'Aguesseau*, 1670, in-8°; *Panégyrique de saint Louis*, 1761, in-4° et in-8°; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°; *Discours aux enfants du duc d'Orléans*, sur la mort de leur aïeul (Louis-Philippe-Xavier), 1786, in-8°; une édition des *Lettres de Mme de Sévigné*, 1801, 10 vol. in-12, avec une *Vie* de cette dame et des réflexions sur ses *Lettres*; un *Commentaire* sur les *Oraisons funèbres* de Bossuet, 1805, in-8°; des *Notes* sur le premier vol. des *Mémoires secrets* de Duclos, dans le t. VI des *OEuvres complètes*, édition d'Auger.

VAVASSEUR (le P. François), poëte latin et littérateur, né en 1605 à Paray dans le Charolais, embrassa la règle de Saint-Ignace, et ne put rester étranger aux tristes querelles du jansénisme. Appelé à Paris pour remplacer au collége de Clermont, le P. Pétau, il se montra digne du choix dont l'avaient honoré ses supérieurs, et mourut en 1681. Il possédait le grec, l'hébreu, et surtout le latin : l'abbé d'Olivet le regarde comme le meilleur humaniste de son temps. Ses *Poésies* furent publiées par le P. Lucas, son confrère, Paris, 1683, in-8°, précédées d'une courte *Notice* sur l'auteur et de quelques vers à sa louange. Ses *OEuvres* ont été recueillies en un vol. in-fol., Amsterdam, 1709, sous ce titre : *Fr. Vavassoris opera omnia, antehac edita theologica et philologica, ad quæ accesserunt inedita et sub ficto nomine emissa*. (Voyez les *Mémoires* de Niceron, tome XXVII; *le Parnasse français* de Titon du Tillet, et la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

VAVASSEUR. *Voyez* **LEVAVASSEUR** et **MASSEVILLE**.

VAYER. *Voyez* **MOTHE** et **BOUTIGNY**.

VAYRAC (l'abbé Jean de), né au village de ce nom, dans le Quercy, fit un séjour de 20 ans en Espagne, se rendit à Paris vers 1710, et mourut après 1725. Nous citerons de lui : *l'État présent de l'empire*, Paris, 1711, in-12; *Lettres et Mémoires du cardinal Bentivoglio*, 1713, 2 vol. in-12; *Maximes de droit et d'État*, 1716; *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1719, 4 vol. in-12, et depuis 5 vol. in-8°; *État présent de l'Espagne*, 1718, 4 vol. in-12; *Dissertation historique, topographique et critique sur la véritable situation d'*Uxellodunum, dont il est parlé dans les commentaires de César, avec un plan dressé sur les lieux*, ibid., 1725.

VAYRINGE (Philippe), habile mécanicien, né le 20 septembre 1684 à Nouillonpont en Lorraine, est un exemple frappant de ce que peut la persévérance jointe au génie. Il commença par travailler chez un serrurier de Metz, qui lui promit 20 sous par mois, et bientôt il fut en état de faire une horloge sans avoir eu de maître. Il se rendit à Nancy, où il se maria avantageusement et établit une boutique d'horlogerie. Il ne tarda pas à être connu, et fut nommé horloger de la ville, puis mécanicien du duc Léopold, qui le fixa à Lunéville en lui donnant un traitement honorable. Dans un voyage que Vayringe fit à Londres, il apprit la géométrie, l'algèbre et l'usage de toutes les machines de physique. Il fut chargé, en 1731, de faire à l'Académie de Lorraine un cours de physique expérimentale, qui eut le plus grand succès. Lors de la cession de la Lorraine à la France, il accompagna le duc Léopold en Toscane, quoiqu'il eût reçu les offres les plus brillantes pour ne pas s'expatrier. Mais dans un voyage qu'il fit à Gravina, ville située au milieu de marais, il y prit la fièvre, et mourut à Florence le 24 mars 1746. (Voyez la *Bibliothèque de Lorraine*, par dom Calmet, p. 987-99, et les *Observations* de l'abbé Desfontaines, t. X, p. 240.)

VEAUX (Antoine-Joseph), lieutenant général, commandant de la Légion d'honneur, naquit à Seurre (Côte-d'Or), le 18 septembre 1764. Entré au service comme simple soldat, il était parvenu au grade d'officier dans un temps où l'avancement n'était pas rapide. Veaux fit les premières campagnes de la révolution, donna des preuves de talent et de courage, et après avoir passé par tous les grades, il fut élevé, le 10 mars 1797, à celui de général de brigade. Nous n'osons point assurer qu'il ait fait partie de l'expédition d'Égypte quoique nous ayons trouvé son nom dans plusieurs relations de cette célèbre campagne. Employé en 1800 à l'armée des Grisons, il fit partie de la division Vandamme. Macdonald, voulant descendre dans la vallée de l'Adige par le Val de Camonica, fit masquer son mouvement pour l'attaque du passage du mont Tonal, défendu par un corps autrichien retranché sur cette montagne escarpée et couverte de neige, et ce fut le général Veaux qu'il chargea de cette opération. Celui-ci se mit en marche dans la nuit du 23 décembre, et arriva au jour sur les ouvrages des

ennemis. Il franchit les premiers retranchements, mais les palissades qu'il rencontra l'empêchèrent d'avancer. En vain les grenadiers des 1re et 17e légère et 101e de ligne, cherchèrent à les arracher sous une grêle de mitraille. Fixées dans un terrain gelé très-profondément, elles furent inébranlables, et le général Veaux, reconnaissant l'impossibilité de surmonter un pareil obstacle, ordonna la retraite qui se fit en bon ordre et sans être inquiété. Le 31 du même mois, il reçut l'ordre de marcher en plein jour sur les mêmes ouvrages. Il attaqua si vivement les Autrichiens dans les deux redoutes dont le feu se croisait sur le sentier par où il s'était approché, qu'un bataillon de Kray qui les défendait, perdit 200 hommes, eut à peine le temps de se jeter dans le second retranchement et fut poursuivi jusqu'aux palissades. Le général Veaux, ayant rempli son but, se retira sans être poursuivi. L'année suivante cet officier général, employé dans la Poméranie sous les ordres du maréchal Mortier, attaqua à Unkermunde le général suédois Cardell, lui enleva 500 hommes et quatre pièces de canon, et le força à s'embarquer sur des chaloupes canonnières. Le général Veaux fut compris, en 1804, dans la première promotion de commandants de la Légion d'honneur, et reçut le titre de baron lors de la création des titres nobiliaires en 1808. Le 10 février 1811, il fut présenté à l'empereur comme membre du collége électoral du département de la Côte-d'Or, dont il eut le commandement en 1813. Lors de la première invasion des alliés, il s'enferma dans Auxonne, et cette ville lui dut sa conservation. Mis à la demi-solde après la rentrée du roi, il alla au-devant de Napoléon, lors de son retour en 1815, le joignit à Châlons, et obtint le grade de lieutenant général et le commandement de la division dont Dijon est le chef-lieu. Élu par le département de la Côte-d'Or, membre de la chambre des représentants, il ne se montra pas l'un des partisans les moins ardents de Napoléon. Le baron Veaux avait obtenu un congé de la chambre et se trouvait à son commandement lorsque les Autrichiens approchèrent de Dijon; il se rendit alors à l'armée de la Loire avec son état-major, et envoya de Moulins sa soumission au gouvernement royal. Le retour du roi annula sa nomination au grade de lieutenant général. Traduit, le 18 août 1816, devant la cour d'assises de Dijon avec plusieurs habitants de cette ville, comme ayant coopéré au rétablissement de Napoléon, il fut acquitté ainsi que ses co-accusés, et se retira à Aloxe près de Beaune. Appelé à Dijon au mois de septembre 1817, pour y remplir les devoirs d'électeur, il se donna la mort d'un coup de pistolet. Ce suicide fut attribué à une attaque d'aliénation mentale, maladie dont il avait été précédemment atteint.

VEBER (Anselme), compositeur prussien, né à Manheim en 1766, était destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et faisait à Heidelberg ses études de théologie, lorsqu'un penchant irrésistible l'entraina vers la musique. Cette nouvelle carrière qu'il s'était choisie fut bientôt pour lui une source de succès éclatants. Il s'associa le célèbre abbé Vogel, fut son compagnon de voyage, et parcourut avec lui la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Norwége et la Suède. En 1803, Veber fit à Paris une excursion à la suite de laquelle le roi de Prusse le nomma son maître de chapelle: jusqu'alors il avait occupé la place de directeur de l'orchestre du premier théâtre de Berlin. Dans ses compositions, Veber eut le bonheur d'associer son nom aux noms les plus illustres de l'Allemagne, tels que ceux de Schiller et de Goëthe. Il fit pour ce dernier la musique de *Herman et Thusnelda*. Cet artiste est mort le 23 mars 1821. Ses opéras continuent d'être représentés en Allemagne avec un grand succès.

VECCHIETTA (Lorenzo di PIERO), sculpteur et fondeur, né à Sienne en 1482, mort en 1540, exécuta le tabernacle en bronze du maître-autel de la cathédrale de Sienne, ainsi que les ornements en marbre qui subsistent encore aujourd'hui. On lui doit en outre un *Christ nu* en bronze, exécuté pour la chapelle des peintres siennois dans l'hôpital de la Scala, et deux statues en marbre des *Apôtres saint Pierre et saint Paul*, pour la loge des officiers de la banque. Il cultiva aussi la peinture avec quelque succès.

VECCHIETTI (Jean-Baptiste), prêtre et savant orientaliste, né à Cosenza en 1552, mort en 1619, est auteur d'une *Relation de la Perse*, qui est restée manuscrite à la bibliothèque de Nanni à Venise.

VECCHIETTI (Jérôme), frère du précédent, entra aussi dans les ordres et se livra à l'étude de l'histoire sacrée et de la théologie. Il a composé un grand ouvrage de chronologie sous ce titre: *De anno primitivo ab exordio mundi ad annum julianum accommodato, et de sacrorum temporum ratione*, Augsbourg, 1621 ou 1623, in-fol.

VECCHIO DI SAN BERNARDO (François MENZOCCHI, dit le), peintre, né à Forli, vers 1510, mort en 1574, n'eut d'abord qu'un dessin très-maigre: mais il adopta par la suite un style correct, gracieux, animé et d'une admirable expression. Outre deux tableaux latéraux qui ornent la chapelle de Saint-François-de-Paule dans la basilique de Notre-Dame de Lorrette, et dont l'un représente le *Sacrifice de Melchisédech*, l'autre le *Miracle de la manne dans le désert*, on vante beaucoup une grande machine qu'il a peinte à fresque dans l'église Sainte-Marie *della Grata*, à Forli, et qui représente *Dieu le Père environné des chœurs des anges*. — Pierre-Paul et Sébastien MENZOCCHI, ses fils et ses élèves, furent des artistes d'un goût naturel et sans recherche, mais dont les inventions sont extrêmement ordinaires. Il existe de Sébastien, le moins faible des deux, un tableau qu'il peignit dans le couvent de Saint-Augustin en 1595.

VECCUS, patriarche de Constantinople, se fit connaître de bonne heure par son érudition, son éloquence et ses vertus. Il était *chartophylax*, c'est-à-dire gardien des archives de Sainte-Sophie, lorsque Michel Paléologue le nomma chancelier et chef de la justice. Plus tard (1269), il fut envoyé en ambassade auprès de saint Louis à Tunis, pour négocier la réunion des deux Églises. Il paraît qu'à cette époque il ne croyait pas à la légitimité d'une telle réunion; car, 3 ans après, il fut emprisonné pour avoir contrarié publiquement le désir qu'avait l'empereur de mettre à exécution ce grand acte politique. Rendu bientôt à la liberté, grâce aux murmures qui éclatèrent de toutes parts, il médita plusieurs

ouvrages sur la question du schisme, et frappé des preuves de l'orthodoxie des Latins, il devint le partisan le plus ardent de la réconciliation des deux Églises. Cette réconciliation s'opéra en effet au 2e concile général de Lyon (1274), où Veccus fut député par l'empereur; mais cette mesure fut illusoire, et les Grecs n'en persistèrent pas moins à regarder les Latins comme des hérétiques. Le patriarche Joseph, qui partageait cette opinion et cherchait en secret à la faire triompher, fut déposé. Veccus le remplaça en 1275, et se fit estimer de tous les hommes sages; mais les intrigues de la princesse Eulogie le forcèrent à donner sa démission. Rétabli sur son siége en 1280, il en resta paisible possesseur jusqu'à l'avénement d'Andronic, qui le relégua dans un monastère de la Bithynie, où il mourut en 1298. Il avait composé sur la réunion et le schisme un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ne nous sont point parvenus: ceux qui restent se trouvent pour la plupart dans la *Grèce orthodoxe* (*Græc. orthodoxa*) d'Allatius. On se contentera de citer : *De l'union et de la concorde des Églises de l'ancienne et de la nouvelle Rome; De l'injustice soufferte par Veccus, quand on l'a chassé de son siége;* et enfin *Apologétiques où l'on prouve qu'aucun des usages des Grecs n'est détruit par l'acceptation de l'union avec les Latins.*

VECELLI (Tiziano). *Voyez* **TITIEN**.

VECELLI ou **VECELLIO** (François), peintre, né à Cadore en 1483, était frère et élève du Titien, dont son style se rapproche beaucoup. Destiné d'abord au métier des armes, les premières années de sa jeunesse furent perdues pour les arts, et ce n'est qu'à force d'assiduité et d'études qu'il put réparer en partie cette perte. Il existe un assez grand nombre de peintures dans l'église de Saint-Sauveur de Venise; une très-belle *Madeleine aux genoux de Jésus-Christ ressuscité*, à Oriago, sur les bords de la Brenta; et une admirable *Nativité de Notre-Seigneur*, à Saint-Joseph de Bellune, qui avait toujours passé pour un des beaux ouvrages du Titien, jusqu'à ce que son véritable auteur ait été découvert, d'après des documents authentiques, par le savant prélat Doglioni. Mais le tableau qui excita la jalousie même du Titien est celui dans lequel François a représenté, dans l'église Saint-Vit de Cadore, le *Saint titulaire en habit militaire*, au milieu d'autres saints. C'est alors que son frère, craignant de trouver en lui un rival dangereux, lui conseilla d'abandonner la peinture pour se livrer au commerce. Ses nouvelles occupations ne l'empêchèrent pas cependant de peindre encore quelquefois pour ses amis; et plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgion. Il s'amusait aussi à faire des cabinets d'ébène, qu'il ornait de figures d'architecture. Il mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frère.

VECELLIO (Horace), neveu du précédent, fils et élève du Titien, naquit à Venise, et se montra, comme peintre de portraits, digne de marcher sur les traces de son père. Il avait fait aussi, pour le palais du sénat, un très-beau tableau d'histoire, qui a péri lors de l'incendie de ce palais. Il est vrai que ce tableau qui représentait une *Bataille* avait été retouché par le Titien; Vecellio le peignit en concurrence avec Paul Véronèse et le Tintoret. Il accompagna son père dans ses voyages à Rome et en Allemagne. Mais la passion de l'alchimie le détourna tout à fait de son art, et il perdit, à la poursuite de la pierre philosophale, son temps et sa réputation. Atteint de la peste, qui éclata à Venise en 1576, et à laquelle son père avait succombé, il en fut lui-même la victime, dans un âge très-peu avancé.

VECELLIO (Marco), né à Cadore en 1545, est après le Titien, dont il était le neveu et l'élève, celui qui a fait le plus d'honneur à sa famille. Il accompagna son oncle dans tous ses voyages, et il reçut de ses contemporains le surnom de *Marco di Tiziano*. Dans la composition pure et simple, dans le mécanisme de la peinture, il fut l'habile imitateur de son maître; mais il ne sut pas, comme lui, animer ses figures et exciter l'intérêt du spectateur. Toutefois on le chargea d'orner plusieurs des salles du palais du sénat à Venise, de tableaux et de portraits de différents sénateurs qui s'y voient encore aujourd'hui. Il existe aussi plusieurs de ses tableaux d'autel, à Venise, à Trévise et dans le Frioul; le plus remarquable est une vaste composition qui décore l'une des paroisses de Cadore, berceau de sa famille, et qui représente, dans le milieu, un *Crucifix;* de chaque côté sont deux sujets tirés de la vie de *Sainte Catherine, vierge et martyre :* l'un est *sa dispute;* l'autre *son martyre*. Marco mourut en 1611.

VECELLIO (Tiziano), fils du précédent, surnommé *Tizianello*, pour le distinguer de son grand-oncle, florissait dans les premières années du dix-septième siècle, lorsque la manière commença à s'introduire dans l'école vénitienne. Les ouvrages qui existent encore de lui à Venise dans l'église patriarcale, aux Servites et ailleurs, dénotent un goût tout à fait différent de celui de ses pères. Ses formes sont plus grandes et moins grandioses; son pinceau est franc et plein, mais il manque de suavité; nouvelle preuve de ce que peuvent l'exemple et la mode sur l'éducation même. Cependant les artistes estiment de lui ses portraits et ses têtes de caprice coiffées d'une manière bizarre. Il peignait en 1648.

VECELLIO (Fabrizio), d'une autre branche que les précédents, s'est fait connaître par un excellent tableau qui orne la salle du conseil de Piève, et qui fut payé 15 ducats d'or, prix considérable pour cette époque. Il mourut en 1580.

VECELLIO (César), frère du précédent, longtemps oublié dans l'histoire des peintres, quoique Lintiai, Vigo, Candido et Padola conservent plusieurs de ses tableaux, est plus connu comme graveur. On croit que c'est lui qui a exécuté en bois les gravures qu'on attribue communément au Titien. Il a publié à Venise, où il faisait sa résidence, deux ouvrages de gravures, dont l'un est extrêmement rare aujourd'hui, sous ce titre : *Ogni sorta di mostre di punti tagliati, punti in aria*, etc. L'autre est une suite de feuilles in-8°, gravées d'une pointe spirituelle et savante, publiée à Venise, en 1590, sous ce titre : *Degli abiti antichi e moderni di diverse parti del mondo, libri fatti da Cesare Vecellio*. Dans une réimpression qu'on en fit en 1664, pour donner plus de prix à l'ouvrage, on attribua le dessin des figures au Titien, et l'on qualifia César frère de ce grand peintre. Mais cette double assertion n'est qu'une ruse de libraire. César mourut vers 1600.

VECELLIO (Thomas), autre peintre, de la même fa-

mille que les précédents, est connu par une Nativité et une Cène de Notre-Seigneur, que l'on conserve dans l'église paroissiale de Lozzo, et dont les historiens font l'éloge. Il mourut en 1620.

VEDRIANI (Louis), historien, né à Modène en 1601, mort en 1670, a laissé divers ouvrages estimés et véritablement utiles, mais écrits sans correction et souvent inexacts. Les principaux sont : *Recueil des peintres, sculpteurs et architectes de Modène*, ibid., 1662, in-4°; *Vies et Éloges des cardinaux de Modène*, ibid., 1663, in-4°; *Histoire de Modène*, ibid., 1667, in-4°.

VEEN (Otto Van), en latin *Otto Venius*, peintre naquit à Leyde, en 1556, d'une des premières familles d'Amsterdam. Son éducation répondit au rang qu'il occupait dans la société; et l'on se plut à cultiver les dispositions qu'il manifestait pour le dessin. A l'âge de 15 ans, on le mena à Liége, auprès du cardinal de Groosbeek, alors prince-évêque de cette ville. Il fut reçu avec amitié, et bientôt après envoyé à Rome, avec des lettres de recommandation pour le cardinal Maduccio, qui le plaça dans l'école de Frédéric Zucchero, lequel tenait, à cette époque, le premier rang en Italie. Le maître s'attacha bientôt à son élève; et en peu de temps le jeune artiste se fit remarquer par des ouvrages qui établirent sa réputation. Après sept années d'une étude assidue, il se rendit en Allemagne, où l'Empereur le prit à son service. Les électeurs de Bavière et de Cologne lui firent aussi les offres les plus brillantes pour se l'attacher. L'amour de la patrie l'emporta sur tous les avantages qu'on lui présentait. Il revint dans les Pays-Bas, où il se fixa. La province était alors gouvernée par le prince de Parme, qui l'honora d'une estime particulière, et lui accorda le titre d'ingénieur en chef et de peintre de la cour d'Espagne, deux places qu'il remplit avec distinction. A la mort de son protecteur, il choisit Anvers pour son séjour, et embellit les églises et les édifices de cette ville d'une foule de tableaux qui sont encore un de ses principaux ornements. La ville d'Anvers le chargea, à cette époque, des dessins et de la construction des arcs de triomphe qui furent élevés pour l'entrée de l'archiduc Albert. Ce prince fut tellement frappé de la beauté de ces travaux, qu'il appela Van Veen à Bruxelles et le nomma intendant de la monnaie, emploi qui ne l'empêcha pas de se livrer à ses travaux ordinaires. Il fit alors le portrait de l'archiduc et celui de l'infante d'Espagne, fille de Philippe II. Ces deux portraits furent donnés à Jacques 1er, roi d'Angleterre, qui y attachait le plus grand prix. Louis XIII voulut en vain l'appeler à sa cour : il résista aux offres de ce monarque. Parmi les tableaux les plus remarquables qu'on doit à son pinceau, la cathédrale d'Anvers en possédait deux : la *Cène* et *Jésus-Christ au milieu des pécheurs convertis*. Il s'en trouvait au musée du Louvre, représentant la *Résurrection de Lazare*, qui a été rendu, en 1815, aux commissaires des Pays-Bas. Van Veen cultivait avec un égal succès l'histoire et le portrait. Mais le plus beau titre d'Otto Van Veen à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir été le maître de Rubens. Ce peintre mourut à Bruxelles, en 1634, laissant deux filles, dont l'aînée, nommée Gertrude, est connue par plusieurs beaux tableaux, et par le portrait de son père, qui a été gravé avec une inscription en vers latins du savant Erycius Puteanus (Henri Dupuy).

VEEN (Gilbert Van), frère du précédent, naquit à Leyde vers 1566, et s'adonna à la gravure au burin. Son style a beaucoup de rapport avec celui de Corneille Cort. A en juger par quelques-unes de ses estampes, il est probable qu'il accompagna son frère en Italie. En 1612, il s'établit à Anvers, où il publia plusieurs ouvrages d'après son frère Otto. Les têtes de ses figures ont de l'expression, et les extrémités en sont rendues avec précision et dans un style qui fait honneur à son talent. Parmi ses portraits, on estime particulièrement ceux d'*Ernest, duc de Bavière;* du sculpteur *Jean de Bologne*, et d'*Alexandre Farnèse*. Son chef-d'œuvre est la gravure d'une frise, en cinq feuilles, d'après Balt. Peruzzi, représentant la *Promesse de mariage d'Isaac et de Rebecca*. Sur l'une de ces cinq feuilles, qui sont destinées à être collées à la suite l'une de l'autre, se trouve le portrait du peintre, dans un médaillon. Cette estampe est un ouvrage capital et rare. L'auteur mourut à Anvers, en 1628.

VEGA (GARCILASO de la), capitaine espagnol, gouverneur de Cuzco, né à Badajoz, de la maison de Vargas, accompagna au Pérou, en 1535, don Pedro d'Alvarado, en qualité de capitaine d'infanterie, se jeta dans le parti des Pizarre, fut fait prisonnier par Almagro, et ayant recouvré sa liberté, suivit Gonzale Pizarre dans son expédition des Amazones, où il se distingua par son courage. Il eut en récompense le premier département d'Indiens à Chuquisaca, nommé Tapaccois, lequel valait 48,000 ducats de rente. Lorsque Almagro le jeune se révolta, Garcilaso passa du côté des royalistes, fut nommé capitaine de cavalerie, et reçut une blessure dangereuse à la bataille de Chupas, où les rebelles furent défaits. Il flotta ensuite entre le parti royaliste et celui de Gonzale Pizarre, qu'il abandonna tout à fait, en 1546, pour passer sous les drapeaux du président la Gasca. Fidèle depuis au parti royaliste, Garcilaso fut nommé par l'audience de Lima gouverneur de Cuzco et intendant de la justice. Il se fit aimer par une administration paternelle, fonda des établissements utiles, notamment un hôpital pour les Indiens; épousa une *Loya* ou princesse du sang des Incas, et mourut à Cuzco, en 1559, avec la réputation d'un des conquérants du Pérou les moins cruels et les plus habiles.

VEGA (George, baron de), colonel d'artillerie, naquit en 1754, à Sagoritz dans la Carniole. Quoique ses parents n'eussent point de fortune, il étudia cependant au collége de Laybach. Leur nom slave était Veha; mais ce nom ayant un sens trivial, le gouvernement autrichien en autorisa le changement en faveur de leur fils, dont les progrès en mathématiques avaient été rapides, et qui était ingénieur en Hongrie lorsqu'il fut remarqué de Joseph II. Devenu professeur de mathématiques, et lieutenant au second régiment d'artillerie, il fit, vers l'âge de 40 ans, les campagnes contre les Français, et se distingua particulièrement en 1796. Il était lieutenant-colonel, baron de l'Empire et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, lorsqu'il fut assassiné. Depuis le 17 septembre 1802, on n'avait aucune nouvelle de cet officier; mais le 27 du même mois, son corps fut trouvé

sur le Danube. Le bruit s'accrédita qu'il avait mis fin à ses jours dans un moment de mélancolie; c'est une erreur : mais on ne sut la vérité que neuf ans plus tard. Un soldat d'artillerie, logeant pour la seconde fois, en 1811, chez un meunier, près de Rusdorf, aux portes de Vienne, eut besoin d'un *rapporteur*. Le meunier ayant demandé ce que c'était, dit au soldat qu'il en avait un, et lui en fit cadeau. Un officier y lut le nom de Vega, et remarquant que le colonel avait disparu, dans le temps, à peu de distance de la demeure du meunier, on en parla aux magistrats. Le meunier fut interrogé, et bientôt réduit à avouer son crime. Cet homme raconta qu'ayant vu une bourse remplie d'or dans les mains du colonel, à l'occasion d'un cheval qu'il était sur le point de lui vendre, il l'avait conduit vers l'écurie sur un petit pont, et que l'ayant frappé par derrière à la tête, avec assez de violence pour le faire tomber du premier coup, il avait pris l'or, ainsi que d'autres objets, et avait jeté le corps dans le Danube. Mathématicien célèbre, Vega était membre des académies de Berlin, d'Erfurt, de Gœttingen et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses ouvrages sont : *Cours de mathématiques à l'usage du corps d'artillerie*, etc., 4 vol. in-4°, Vienne, 1786-1800, 3e édition, in-fol., 1802; *Manuel logarithmo-trigonométrique*, in-4°, Leipzig, 1793; *Collection complète des grandes tables logarithmo-trigonométriques*, in-fol., Leipzig, 1794; *Manuale logarithmo-trigonometricum*, etc., in-4°; Leipzig, 1800 et 1804; *Introduction à la chronologie*, in-8°, Vienne, 1801; *Système naturel des mesures, des poids et des monnaies*, in-4°, Vienne, 1803. Les trois premiers de ces ouvrages ainsi que le 5e sont en allemand.

VEGA (GARCILASO DE LA), poëte et historien. *Voyez* **GARCIAS-LASO**.

VEGA CARPIO (FÉLIX LOPE DE). *Voyez* **LOPE**.

VÉGÈCE (FLAVIUS VEGETIUS RENATUS), le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, florissait vers la fin du 4e siècle, sous Valentinien II. On conjecture qu'il habitait Constantinople. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé : *De re militari libri V*. C'est, comme il nous l'apprend lui-même, un extrait de ce qu'il avait trouvé de plus intéressant sur la discipline des Romains dans les écrits de Caton le Censeur, de Cornél. Celse, de Frontin et de Paterne, ainsi que dans les ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien. Parmi les éditions de Végèce, on distingue celles de Valart, Paris, 1762, in-12, et de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4°, et Strasbourg, 1806, in-4°. Parmi les traductions françaises, nous citerons celles de Nicol. Volkyr, Paris, 1536, in fol., fig. en bois; de J. J. de Walhausen, Amsterdam, 1661, in-fol., fig. de Bourdon de Sigarais; Paris, 1733, in-12; Amsterdam, 1744; Paris, 1759, in-12, et 1767, avec l'édition de Schwebel déjà indiquée; enfin de Bougars, Paris, 1772, in-12. On consultera avec fruit les *Commentaires* de Turpin de Crissé sur Végèce, et l'*Essai* de Galitzin sur son 4e livre seulement.

VÉGÈCE (PUBLIUS), souvent confondu, mais à tort, avec le précédent, est auteur d'un traité de l'art vétérinaire, intitulé : *Artis veterinariæ, sive Mulomedicinæ libri IV*, dont l'édition la plus complète et la plus estimée est celle que l'on doit à J. M. Gesner, Manheim, 1781, in-8°. Une traduction de cet ouvrage, par Saboureux de la Bonnéterie, forme le 6e vol. des *Anciens ouvrages relatifs à l'agriculture*.

VEGIO. *Voyez* **MAFFEO**.

VEIGA (EUSÈBE DE), astronome, était né, le 1er juin 1718, à Revelles, dans le diocèse de Coïmbre. A l'âge de 15 ans, il prit l'habit de Saint-Ignace, et après avoir achevé ses études, il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Lisbonne. Lorsque les jésuites furent bannis du Portugal, le P. Veiga se rendit à Rome, où ses talents le firent bientôt connaître. Le duc de Sulmone l'ayant nommé directeur de l'observatoire qu'il avait fait construire dans son palais, le P. Veiga put se livrer à son goût pour l'astronomie, et pendant plusieurs années il concourut à la rédaction des *Effemeride astronomiche*, ouvrage fait sur le plan de la Connaissance des temps. On ignore les motifs qui le déterminèrent à interrompre ce travail utile. Nommé recteur de l'hôpital royal des Portugais à Rome, il se retira dans cette maison, et il y mourut, le 9 avril 1798. On a de lui : *Planetario lusitano explicado com problemas.... para uso de nautica e astronomia em Portugal, e suas conquistas*, Lisbonne, 1758, in-8°; *Planetario romano, cioe Effemeride astronomiche*, Rome, 1786-94, 8 vol. in-8°; *Trigonometria sphærica*, ibid., 1745; des *Cartes* de l'*Orénoque* et du fleuve de *Sainte-Madeleine*.

VEITH (LAURENT-FRANÇOIS-XAVIER), né à Augsbourg, le 3 décembre 1725, fit ses études dans cette ville, et entra chez les jésuites à Dillingen. Il prononça ses derniers vœux en 1760, fut reçu docteur en théologie, et après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'Écriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Le bref de suppression de la société, en 1773, l'ayant forcé de renoncer à cet emploi, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg. Veith était aussi simple dans ses mœurs que laborieux et savant; au milieu de ses travaux, il mena constamment une vie pauvre, et ne voulut jamais rien relâcher de ses austérités. Sa dévotion tendre fut exposée à des scrupules qu'il n'eut point la force de surmonter. Ce théologien mourut à Augsbourg le 9 octobre 1796. Parmi ses ouvrages en latin, nous citerons : des avis et des règles, *Monita et Regulæ*, pour ceux qui veulent étudier l'Écriture; *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, VIII parties; réimprimées à Malines, 1824, 5 vol. in-12. (*Voyez* le *Supplément à la Bibliothèque des écrivains jésuites*.)

VELA (BLASO NUNEZ), de la ville d'Avila, inspecteur des ports de Castille, sous Charles-Quint, fut le premier auquel ce monarque conféra le titre de vice-roi du Pérou. Nunez Vela fut chargé d'y faire des réformes et de réprimer les conquérants espagnols, qui tendaient sans cesse à l'indépendance. Il s'embarqua, en 1543, décidé à employer la rigueur et l'autorité pour faire plier sous le joug de l'empereur des hommes d'une avidité insatiable, et qui avaient toujours vécu dans une espèce d'anarchie. Arrivé à Lima, il proclama les ordonnances de Charles-Quint, et en prescrivit impérieusement l'exécution. Le mécontentement fut général parmi les Espagnols : ils se révoltèrent, et se donnèrent

pour chef le frère de Pizarre. Le vice-roi, abandonné par ses propres gardes, fut livré aux rebelles, qui le firent embarquer pour l'Espagne; mais délivré en mer par le capitaine de vaisseau qui le portait, Vela qui, dans son infortune, avait conservé toute sa fierté, prit le commandement du vaisseau, débarqua à Tumbez, y arbora l'étendard royal, et se vit bientôt à la tête d'un corps d'armée. Forcé cependant de faire une marche rétrograde de 800 lieues, pour éviter les forces supérieures de Gonzale Pizarre, il rassembla de nouvelles troupes dans le Popayan, et vint de là présenter la bataille à son ennemi, sous les murs de Quito, où il fut vaincu et tué le 18 janvier 1546.

VELASCO (Grégoire-Hermandès de), poëte espagnol, né à Tolède vers le milieu du 16e siècle, a laissé des traductions en vers que les critiques de sa nation placent au premier rang : *el Parto de la Virgen,* traduit ou plutôt imité du poëme latin de Sannazar, Tolède, 1554; Madrid, 1569, in-8o; la 1re et la 4e églogue de Virgile, insérées, ainsi que l'ouvrage précédent, dans le *Parnasso espanol* de Sedano, tomes I et V, et l'*Énéide,* Alcala, 1585, in-8o; réimprimée à Tolède, à Madrid, à Anvers et à Sarragosse. Lope de Véga, dans sa revue des poëtes contemporains, intitulée *Laurel de Apolo,* célèbre l'élégance et la pureté des traductions de Velasco.

VELASCO (le P. Nicolas de), cordelier espagnol, n'est connu que par le rôle qu'il joua dans la conspiration du marquis d'Ayamonte au 17e siècle. D'accord avec le duc de Medina-Sidonia pour faire déclarer l'Andalousie indépendante, Ayamonte cherchait l'occasion d'instruire de ses plans le roi de Portugal, qui devait l'aider à les exécuter. Il jeta les yeux sur le père Velasco, qui ne tarda pas à tout gâter par sa vanité imprudente. Un Castillan, nommé Sanche, qui se trouvait dans les prisons de Lisbonne, obtint sa liberté par le crédit du négociateur secret, qui bientôt lui avoua le motif de son voyage en Portugal, et lui remit même des lettres pour le marquis d'Ayamonte. Sanche courut à Madrid et révéla tout au duc d'Olivarez. Le cordelier Velasco, qui s'était flatté un moment de jouer un rôle politique au-dessus de ses forces, quitta la cour de Lisbonne pour rentrer dans un couvent où il mourut peu de temps après (1641.)

VELASCO (Francisco de), général espagnol, né vers le milieu du 17e siècle, d'une ancienne famille castillane, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, et fut nommé vice-roi de Catalogne, sous le règne de Charles II. En 1695, il fut chargé du commandement de l'armée que la cour de Madrid envoya contre le duc de Vendôme pour faire lever le siége de Barcelone, et il échoua dans cette entreprise. A l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne, Velasco se déclara franchement pour ce prince; et il défendit sa cause avec beaucoup de courage, en 1704, lorsqu'il fut sommé de rendre Barcelone à l'archiduc Charles. Il soutint un long siége devant les flottes et les armées réunies des Anglais et des Impériaux que commandaient le prince d'Armstadt et lord Peterborough. Obligé enfin de se soumettre, il ne rendit la place qu'en janvier 1706, lorsqu'elle manquait de tout, et que les habitants étaient près de se soulever en faveur de l'Autriche. François de Velasco fut ensuite gouverneur de Ceuta en Afrique, et de Cadix. Il mourut à Séville, en 1716, dans un âge avancé.

VÉLASQUEZ (Diégo), fondateur des plus anciennes villes de l'île de Cuba dont il fut le premier gouverneur, naquit de 1460 à 1470, à Cuellar, ville de la province de Ségovie, en Espagne, et accompagna Christophe Colomb dans son second voyage. Il partit avec lui de Séville, le 25 septembre 1493, et après avoir visité une partie des îles Antilles, il s'arrêta à Saint-Domingue, qui portait alors le nom d'*Ile espagnole* (*Isla espanola*), et s'y établit. Barthélemi Colomb, frère de l'illustre navigateur génois, ayant été nommé par celui-ci capitaine général des Indes (1496), pendant son absence, Vélasquez fut attaché à sa maison, et obtint son estime et sa confiance. Il jouit de la même faveur auprès de Nicolas de Ovando, qui, en 1501, avait succédé à Bobadilla, dans le gouvernement de Saint-Domingue, et il était alors considéré comme l'un des principaux capitaines de la colonie. Plusieurs caciques s'étant révoltés en 1503, Ovando le chargea de pacifier la province de Haniguayaga. Vélasquez eut bientôt réduit les Indiens, dont il fit le cacique prisonnier. On commença ensuite par ses ordres, et pour les tenir en bride, la construction d'une ville ou forteresse, qu'il appela *Salvatierra de Zabana;* et ce dernier nom devint plus tard celui de toute la province. Il fonda dans le même temps les villes de *Yaquimo*, de *San-Juan de la Maguana*, d'*Azua;* et Ovando, pour lui témoigner sa satisfaction, le nomma son lieutenant dans ces quatre villes et dans celle de *Vera Paz,* que Rodrigo Mexia de Trillo avait fondée dans la province de Guahaba. En 1508, don Diégo Colomb, fils de l'amiral, fut rétabli dans une partie des priviléges de son père, avec le titre d'amiral des Indes, et il arriva à Saint-Domingue en 1509 pour en exercer les fonctions. Vélasquez, à cette époque le plus riche et le plus estimé des anciens habitants de l'île, renommé par son expérience, et adoré de tous les Castillans qui avaient servi sous lui, fut choisi par Diégo Colomb pour commander l'expédition qu'il se proposait d'envoyer à la conquête de Cuba, qu'on supposait encore un continent, et pour y fonder une colonie. Plusieurs personnes de distinction de Saint-Domingue voulurent prendre part à l'entreprise, et l'on donna seulement à Vélasquez 300 hommes pour faire la conquête d'une île qui a plus de 300 lieues de long, et qui était extrêmement peuplée. Il est vrai que ses habitants n'étaient pas plus aguerris que ceux de Saint-Domingue, et qu'ils n'avaient fait aucun préparatif pour résister à leurs nouveaux ennemis, quoiqu'ils dussent s'attendre depuis longtemps à leur invasion. Les Espagnols n'éprouvèrent de résistance que de la part du cacique Hatuey, qui s'était enfui de Saint-Domingue et avait formé un établissement à l'extrémité de la côte orientale de Cuba. Il les attaqua à leur débarquement; mais ses soldats furent bientôt mis en déroute, et lui-même fut fait prisonnier. Suivant la coutume barbare du temps, Vélasquez le considéra comme un esclave qui avait pris les armes contre son maître, et le condamna à être brûlé. Lorsqu'il était près de monter sur le bûcher, un moine franciscain, qui cherchait à le convertir, lui vantait la douceur ineffable du paradis, où il serait certainement admis s'il voulait

embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il des Espagnols dans ce paradis dont vous me parlez, lui demanda le cacique? Après un moment de silence, le moine lui répondit : oui, mais seulement ceux qui ont été vertueux et bons. — Les meilleurs d'entre eux, répliqua avec indignation le cacique, ne peuvent avoir ni vertu, ni bonté, je ne veux point être placé dans un lieu où je pourrais me trouver avec un individu de cette race maudite, et il se précipita dans les flammes. Cet exemple terrible frappa d'une telle épouvante les habitants de la province de Mayci, où résidait le cacique Hatuey, qu'ils se soumirent sans résistance. Pamphile Narvaez, né, comme Vélasquez, dans le district de Cuellar, apprenant qu'il était pressé par les Indiens, lui amena un corps d'archers, en 1512. Il en fut bien reçu, et eut la mission de faire des découvertes. Vélasquez venait de fonder Baracoa, la première ville de Cuba, lorsque quelques Espagnols, qui résidaient dans cette île, et qui étaient mécontents de lui, ayant appris que des juges chargés de recevoir les appels venaient d'arriver à l'île espagnole, résolurent de leur porter des plaintes contre son administration. Fernand Cortez, que Vélasquez avait amené de l'île espagnole, comme son secrétaire, osa se charger de cette mission délicate. Le gouverneur de Cuba, qui en eut avis, irrité de son ingratitude, donna ordre de l'arrêter en manifestant l'intention de le faire pendre si on parvenait à le saisir. Cortez se réfugia dans une église, d'où on l'arracha. Traduit devant les alcades, il fut condamné à des peines très-rigoureuses, dont Vélasquez lui fit grâce, à la sollicitation d'Andrès de Duero, qui avait partagé avec lui les fonctions de secrétaire du gouverneur, et qui les exerçait encore. Il poussa plus loin la magnanimité; car il tint sur les fonts baptismaux un fils de Cortez, qu'il appela toujours depuis son compère; et il lui assura une part considérable dans la répartition des Indiens de la ville de Santiago, dont il le créa alcade ordinaire. La même année, Vélasquez se maria avec la fille du *Contador* don Christobal, né, comme lui, à Cuellar. Les noces furent célébrées avec pompe; mais 6 jours après son épouse avait cessé d'exister. Quoiqu'il éprouvât un vif chagrin de cette perte, il n'en continua pas moins de s'occuper avec activité du gouvernement confié à ses soins. Aidé de Narvaez, de Grijalva et de Barthélemi de Las Casas, il avança la découverte, la conquête, et la pacification de l'île, qu'il gouverna avec sagesse comme lieutenant de don Diégo Colomb, quoiqu'il reconnût peu l'autorité de son supérieur, et qu'il cherchât à se rendre indépendant. Sous son administration, Cuba devint l'un des établissements espagnols les plus florissants; et beaucoup d'habitants des autres colonies y furent attirés par la réputation du gouverneur. Vélasquez fonda les villes de la Trinité, du Saint-Esprit, de Puerto del Principe, de San-Salvador, et Carenas, qui a depuis acquis tant d'importance sous le nom de la Havane. En 1514, il envoya Narvaez à la cour, pour obtenir de nouveaux priviléges; et l'année suivante, il confia une semblable mission au trésorier Michel Pasamonte. Il chargea en même temps celui-ci de remettre au roi une carte de l'île de Cuba, qu'il avait fait dresser, et dans laquelle on avait indiqué avec assez d'exactitude les montagnes, les rivières, les vallées, les ports, etc.; et demanda d'être autorisé à achever de réduire Cuba, et à conserver le gouvernement sans être obligé de rendre compte à don Diégo Colomb. Comme Cuba est située à l'ouest des autres îles qui étaient occupées par les Espagnols, et que la mer qui baigne ses côtes dans cette direction n'avait pas encore été explorée, plusieurs officiers et soldats qui avaient servi sous Pedrarias, dans le Darien, aimant mieux tenter une entreprise qui pouvait leur faire acquérir promptement d'immenses richesses que de se livrer à la culture et à la fabrication du sucre, dont les résultats devaient être beaucoup plus longs, s'associèrent pour entreprendre un voyage de découvertes. Ils persuadèrent à François Hernandez de Cordova, riche planteur de Cuba, distingué par son courage, de se joindre à eux, et ils le choisirent pour leur commandant. Vélasquez non-seulement approuva leur projet, mais se réunit à eux pour le mettre à exécution. Les vétérans du Darien se trouvant dans une extrême indigence, Vélasquez et Cordova avancèrent l'argent nécessaire pour acheter trois petits bâtiments, pour les approvisionner de toutes les munitions de guerre et de bouche, de tous les objets d'échange, et 110 hommes furent embarqués à bord. L'expédition fit voile de Santiago de Cuba le 8 février 1517, et se dirigea vers l'ouest, d'après le conseil du pilote Antoine Alaminos, qui avait servi sous Christophe Colomb, et qui avait souvent entendu dire à ce grand navigateur, qu'en allant dans cette direction on ferait des découvertes importantes. Vingt jours après leur départ ils aperçurent le cap Catoche, pointe orientale de cette vaste péninsule, qui conserve encore le nom de Yucatan que lui donnaient les naturels. Les Espagnols débarquèrent; mais ils reconnurent bientôt que les habitants de cette presqu'île étaient plus aguerris et plus rusés que les autres tribus avec lesquelles ils avaient eu des relations. Après avoir perdu une grande partie de son monde, Cordova fut obligé de retourner à Cuba, où il expira en arrivant. Quoique le résultat de cette expédition n'eût pas été favorable, cependant comme elle avait fait découvrir, à peu de distance de Cuba, un vaste pays, qui paraissait fertile et habité par un peuple infiniment plus avancé dans la civilisation que les autres Américains, et qu'on y avait trouvé quelques ornements en or, un grand nombre d'Espagnols résolurent d'entreprendre une nouvelle expédition; et Vélasquez, qui désirait se distinguer par quelque service important, encouragea leur ardeur, et même équipa à ses frais quatre vaisseaux pour leur voyage. Deux cent quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs aussi distingués par leur rang que par leur fortune, s'embarquèrent sous le commandement de Jean de Grijalva, jeune homme plein de mérite et de courage. Il partit de Santiago de Cuba le 8 avril 1518, et suivit d'abord la même route que Cordova. Jeté au midi par la force des courants, il aborda à l'île de Cozumel; de là à Potonchan, sur la côte opposée de la péninsule; et enfin, en se dirigeant à l'ouest dans un pays très-peuplé, riche et fertile, auquel il donna le nom de *Nouvelle-Espagne*, et que les naturels appelaient *Mexique*. François de Montejo, l'un de ses officiers, débarqua le premier sur cette côte, où il eut une entrevue avec les envoyés de Montézuma, qui

gouvernait cet empire, et qui, sur la nouvelle de l'apparition de soldats étrangers, avait ordonné qu'on prît des informations sur leur compte. Lorsque Grijalva fut arrivé à une petite île, à laquelle il donna le nom de Saint-Jean de Ulloa, il dépêcha Pédro de Alvarado, l'un de ses officiers, à Vélasquez, pour lui rendre compte des importantes découvertes qu'il venait de faire; et après quelques autres excursions, il se détermina à retourner à Santiago de Cuba, où il arriva le 26 octobre, après une absence de 6 mois. A peine Alvarado eut-il rendu compte à Vélasquez de ce qui était arrivé, que celui-ci, transporté de joie d'un succès qui surpassait si fort son attente, envoya en Espagne Martin Benito, son chapelain, avec des échantillons de ce que produisaient les pays découverts par ses soins, pour demander une augmentation d'autorité, afin d'être en état d'en faire la conquête. Sans attendre le retour de son messager ni même l'arrivée de Grijalva, qu'il blâmait pour n'avoir pas exécuté ses ordres, en fondant une colonie, il commença à préparer un nouvel armement, assez puissant pour l'entreprise qu'il se proposait, et à la tête de laquelle il voulait placer un autre officier. A cette époque, le caractère des Espagnols était si audacieux, et ils étaient si avides des projets hasardeux lorsqu'ils offraient quelque espoir de bénéfice, que Vélasquez eut en peu de temps à sa disposition un nombre considérable de soldats. Mais il n'était pas si facile de trouver un commandant convenable pour une expédition d'une si haute importance, et le caractère de Vélasquez, qui avait le droit de nomination, augmentait encore la difficulté. Quoiqu'il eût une ambition démesurée, et qu'il ne fût pas dépourvu de talents pour gouverner, il n'avait ni le courage, ni la vigueur et l'activité d'esprit indispensables pour conduire l'armement qu'il préparait. Dans cette situation embarrassante, il formait le plan chimérique non-seulement de terminer les plus grands exploits par un lieutenant, mais de s'assurer à lui-même la gloire des conquêtes qui seraient faites par un autre. Il voulait pour l'exécution de ce projet un commandant doué d'une rare intrépidité et de talents supérieurs, parce qu'il savait que ces qualités étaient nécessaires pour assurer le succès; mais en même temps, par suite de cette jalousie si naturelle aux petits esprits, il désirait que cette personne fût si docile et si obséquieuse qu'elle se soumît sans réflexions à ses moindres volontés. Mais lorsqu'il en vint à l'exécution, il s'aperçut que les qualités qu'il voulait trouver réunies dans le même individu étaient incompatibles; car ceux qui étaient distingués par leur courage et leurs talents avaient des sentiments trop élevés pour être dans sa main des instruments passifs, et ceux qui paraissaient plus maniables n'avaient pas la capacité requise pour un tel commandement. Cette circonstance augmenta ses craintes et sa perplexité. Il délibérait depuis longtemps sur le parti qu'il avait à prendre lorsque Amador de Lares, trésorier royal de Cuba, et Andrès de Duero, son propre secrétaire, les deux personnes en qui il avait le plus de confiance, lui proposèrent le jeune Fernand Cortez, qu'il connaissait déjà; et ce choix ne fut pas moins fatal à Vélasquez, qu'heureux pour l'Espagne. On peut voir à l'article de Fernand Cortez, que Vélasquez ne tarda pas à s'en repentir, et à révoquer son lieutenant; qu'il voulut même le faire arrêter, et que lorsque ce grand homme eut pénétré dans l'intérieur du Mexique, il envoya contre lui (1520) Pamphile de Narvaez à la tête d'un corps de troupes. Mais Cortez sut attirer à son parti les soldats qui devaient opérer sa ruine, et il suivit le cours de ses succès. La jalousie que Vélasquez avait conçue contre son rival qu'il considérait toujours comme un subordonné rebelle, et le chagrin qu'il éprouva en apprenant que le roi l'avait nommé capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, malgré les efforts des amis nombreux qu'il avait à la cour, et particulièrement de l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes, dont il devait épouser une parente, lui occasionnèrent une maladie, dont il mourut en 1523, suivant Fernand Pizarre Orellana.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez de SILYA y), peintre et chef de l'école de Madrid gallo-espagnole, né à Séville en 1599, fut d'abord élève de Herrera le Vieux, qu'il abandonna pour François Pacheco; mais l'étude de la nature fit plus pour lui que les leçons d'aucun maître. Il ne négligea pas pourtant de former son goût par l'examen réfléchi des belles collections du Pardo et de l'Escurial, et, dans un voyage qu'il fit en Italie, il étudia les chefs-d'œuvre de Titien, Tintoret, Paul Véronèse, Michel-Ange, Raphaël et les merveilles de l'antique. Rappelé à Madrid par l'ordre du roi, qui le combla de marques de bienveillance, il fut renvoyé une seconde fois en Italie, en 1648, pour y choisir les modèles nécessaires aux études de l'Académie des beaux-arts que le roi avait l'intention de fonder à Madrid. Ce voyage fut presque un triomphe pour Velasquez, et son retour mit le comble à la faveur dont il jouissait auprès de son souverain. Il mourut comblé d'honneurs à Madrid en 1660. Parmi ses productions les plus remarquables, on distingue ce célèbre tableau de la *Tunique de Joseph*, le *Portrait du comte-duc d'Olivarez*, dans le fond duquel on voit le choc de deux armées, et son fameux tableau de famille représentant, outre un grand nombre de personnages, l'*impératrice Marie-Marguerite d'Autriche, infante d'Espagne, à la fleur de son âge*. Le musée de Paris possède son portrait de *l'infante Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et de Marie-Anne d'Autriche, son épouse*, et deux de ses dessins : le *Portrait d'un cardinal* et *la mort de St. Joseph assisté par la Vierge et le Sauveur*.

VELASQUEZ (Alexandre-Gonzalez), peintre et architecte, né à Madrid en 1719, mort en 1772, fut élu successivement par l'Académie des beaux-arts sous-directeur de la classe d'architecture et de celle de peinture. Le roi créa même pour lui, sur la proposition de l'académie, une chaire de perspective. Sans parler des décorations que lui durent plusieurs églises et plusieurs théâtres de Madrid, cette ville renferme de lui des monuments qui font honneur à ses talents.

VELASQUEZ (Antoine-Gonzalez), frère du précédent, né à Madrid en 1729, mort en 1793, se forma à Rome dans l'art de la peinture, et composa dès lors plusieurs ouvrages qui lui méritèrent des éloges universels. De retour en Espagne en 1753, il travailla pour plusieurs églises et plusieurs monastères, et fut nommé peintre de Charles III, puis directeur de l'academie de

peinture. C'est surtout par ses nombreuses fresques qu'il a mérité sa réputation.

VELASQUEZ (Louis-Gonzalez), frère des précédents, né à Madrid en 1715, mort en 1764, peignit à fresque la coupole de l'église St.-Marc (1752), et fut récompensé de ce grand et bel ouvrage par le titre de sous-directeur de l'académie, et plus tard par l'emploi de peintre du cabinet du roi.

VELASQUEZ CARDENAS Y LÉON (Joaquin), géomètre et astronome, né au Mexique, le 21 juillet 1732, apprit d'abord plusieurs langues indiennes et l'usage de l'écriture hiéroglyphique des Astèques ; mais on a lieu de regretter qu'il n'ait rien publié sur cette branche intéressante de l'antiquité. Placé ensuite au collége Tridentin de Mexico, où il ne trouva, pour ainsi dire, ni professeurs, ni livres, ni instruments, il suppléa, par son génie et sa persévérance, aux ressources qui lui manquaient, fut nommé professeur à l'université, et devint le géomètre le plus distingué qu'ait eu la Nouvelle-Espagne depuis Siguenza. Chargé d'une mission à la Californie, il y fit un grand nombre d'observations astronomiques, releva le premier une énorme erreur de longitude dans les cartes de cette péninsule, et étonna par ses connaissances l'abbé Chappe et plusieurs autres savants européens. Le service le plus essentiel qu'il ait rendu à sa patrie est l'établissement du *tribunal* de l'école des mines, dont à sa mort, en 1786, il était président avec le titre de directeur général.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflores, littérateur et antiquaire, né à Malaga, le 5 novembre 1722, étudia d'abord la jurisprudence, la philosophie d'Aristote et la théologie ecclésiastique, et fut ensuite chargé de la direction d'un voyage ordonné par le roi Ferdinand VI pour recueillir tous les anciens monuments de l'Espagne. Il se livra dès lors avec plus d'ardeur aux études qu'il préférait, et qui lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. Mais des écrits séditieux, publiés à l'occasion de la fameuse émeute de 1766, et qu'on lui attribua, le firent emprisonner. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1772, et mourut peu de mois après dans le voisinage de Malaga. Nous citerons de lui : *Essai sur les alphabets des caractères inconnus que l'on voit sur les anciennes médailles et autres monuments de l'Espagne*, Madrid, 1752, grand in-4°; *Origine de la poésie castillane*, Malaga, 1754, in-4°; *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'entrée des Romains*, ibid., 1759, in-4°; *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, ibid., 1759, in-4°; *Notice du voyage d'Espagne entrepris par ordre du roi, et d'une nouvelle Histoire générale de la nation depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1516, Madrid, 1765, in-4°. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits.

VELBRUCK (François-Charles, comte de), né le 11 juin 1719, d'un ancienne famille, dans une terre près de Dusseldorff, n'a point été placé par la Providence sur un théâtre qui l'ait mis à même d'exercer une grande influence sur son siècle; mais élu prince-évêque de Liége, le 16 janvier 1772, il fit le bonheur d'un demi-million d'hommes confiés à ses soins, et son administration mérite d'être citée comme modèle. C'est à ce titre que nous croyons devoir lui consacrer quelques lignes. De nombreux établissements de bienfaisance, des hospices, des dépôts de mendicité, des écoles, des académies pour l'encouragement des lettres, des sciences et des arts, signalèrent son règne, qui ne dura guère que 12 années. Ce prélat mourut à Liége le 30 avril 1784. Velbruck aimait à s'entourer d'artistes, de gens de lettres, et il avait lui-même l'esprit très-cultivé. La plupart de ses mandements, entre autres le premier qu'il fit, et dans lequel il développa ses pensées et ses projets, en fournissent des preuves incontestables. Il fut en quelque sorte le créateur de Spa, qui devint bientôt le rendez-vous de toute l'Europe.

VELDE (Isaïe Van den), peintre, naquit à Leyde vers l'an 1597, et fut élève de Pierre Deneyn. Il se fit une réputation très-distinguée par ses tableaux de batailles. Il habita successivement Harlem et Leyde, et ses ouvrages furent toujours recherchés et payés fort cher. Les sujets qu'il aimait à représenter étaient des rencontres de cavaliers ou des attaques de voleurs. Il dessinait ses figures avec esprit, et plusieurs peintres ont eu recours à lui pour peindre celles qu'ils introduisaient dans leurs tableaux. Il cultiva aussi la gravure à l'eau-forte, et l'on a de sa main quatre pièces exécutées avec beaucoup d'intelligence et de fermeté. Ce sont : un *Paysage* qui représente l'entrée d'un village avec beaucoup de figures, et sur le devant une foule de paysans occupés à boire et à manger, in-fol. ; un *Paysage* où l'on voit une route et un pont; sur le premier plan, sont une tour ronde et un vacher qui garde ses vaches avec sa femme, in-4°; un *Paysage* avec des chaumières et une bergerie.

VELDE (Jean Van den), frère du précédent, naquit à Leyde vers 1598. Il excellait à peindre des paysages, des kermesses, des scènes rustiques; mais c'est comme graveur qu'il est plus spécialement connu. Il employait tour à tour, dans son travail, la pointe, le burin, et produisait les effets les plus piquants de clair-obscur. Il opérait de deux manières tout à fait opposées. Dans la première, qu'il réservait pour le paysage, il se servait de l'eau-forte, et exécutait d'une manière libre et peu terminée. Dans la seconde, qui était pour les sujets finis, il se servait presque exclusivement du burin, ne s'aidant de la pointe sèche que dans quelques parties. Ses gravures sont remarquables par une grande netteté. Il sut tirer parti avec intelligence des lumières naturelles et artificielles. Parmi ses portraits, au nombre de douze, on distingue celui d'Olivier Cromwell, dont la planche préparée par la manière noire, est gravée avec la pointe sèche ; ce portrait, grand in-fol., est très-rare, ainsi que celui de Jean Torrentius. Ses sujets divers et ses paysages sont très-nombreux. Hubert et Rost, dans le *Manuel* des amateurs de l'*Art*, se bornent à indiquer les plus remarquables, au nombre de 98. Jean vivait encore en 1677.

VELDE (Guillaume Van den), surnommé *le Vieux*, dessinateur, naquit à Leyde en 1610. Fort jeune encore, il embrassa le métier de marin, et fit, en cette qualité, plusieurs voyages sur mer. Il étudia en détail la construction et la manœuvre des vaisseaux; quoiqu'il n'eût pour maître que son génie, on vit tout à coup sortir de sa main de beaux dessins sur papier, représentant toutes sortes de navires. Entendait-il dire qu'on allait livrer

un combat naval, il s'embarquait sans autre but que d'être témoin de l'action et d'en rendre toutes les circonstances avec plus d'exactitude. Les États de Hollande firent équiper pour lui une petite frégate, avec ordre au capitaine de se transporter dans toutes les positions que Van den Velde lui prescrirait. On le vit alors s'engager dans le fort d'un combat naval, et aller jusqu'au milieu de la flotte ennemie pour examiner ses manœuvres. L'amiral Opdam ne put s'empêcher d'admirer le courage de l'artiste; il l'invita à dîner sur son bord, pendant le combat, il n'y avait qu'un instant que Van den Velde l'avait quitté quand le vaisseau amiral sauta en l'air. En 1666, il fut chargé par les États de dessiner le combat qui eut lieu en vue d'Ostende, entre les flottes anglaise et hollandaise, sous les ordres de Monck et de Ruyter. Chaque mouvement de cette action, qui dura depuis le 11 jusqu'au 14 juin, fut reproduit avec une exactitude si grande, que les États purent se servir de ses dessins pour connaître les manœuvres et la conduite des officiers de la flotte. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. Le roi Charles II l'appela à sa cour, et le prit à son service; et il jouit de la même faveur sous le règne de Jacques II, successeur de ce prince. Il fit, pour ces deux monarques, un grand nombre de dessins, où l'on ne saurait trop admirer l'exactitude avec laquelle il a su rendre tout ce que la mer a de majestueux et de terrible. Il dessinait ordinairement sur du papier blanc, sur des toiles imprimées en blanc ou sur des papiers collés sur toile. Jamais personne n'a manié la plume avec autant de facilité, d'art et d'intelligence. Sur la fin de ses jours, il essaya de peindre; mais il fut obligé d'y renoncer. Il mourut à Londres le 16 décembre 1693, et fut enterré dans l'église Saint-Jacques.

VELDE (Guillaume Van den) *le jeune*, fils du précédent, naquit à Amsterdam en 1633. Son père lui apprit à dessiner les marines; mais ayant été appelé à la cour d'Angleterre, il confia, pendant son absence, le jeune Guillaume aux soins de Vlieger, peintre estimé. Van den Velde fut bientôt en état de se passer de maître. Quelques marines qu'il envoya à son père frappèrent ce dernier d'étonnement : il les montra au roi Jacques II, qui s'empressa de faire venir le jeune artiste à sa cour, avec une pension considérable. Les travaux qu'on lui ordonna occupèrent dès lors tous ses loisirs. Il fut chargé de peindre les actions les plus mémorables des flottes anglaises, pour être placées dans les maisons royales. Malgré ces travaux multipliés, il trouva encore le temps de peindre quelques tableaux pour de riches amateurs, qui les lui payèrent fort cher. Sa vogue devint si grande en Angleterre, que, non content de posséder l'artiste, les amateurs firent rechercher à grand prix, sur le continent, tous les tableaux que Van den Velde y avait exécutés; ce qui leur donna une valeur extraordinaire, et les a rendus très-rares. Il est vrai que cette vogue est bien justifiée par le mérite de ses ouvrages. Sa couleur est d'une transparence, d'une finesse et d'une légèreté qui n'ôtent rien à sa vigueur; les tons en sont chauds et dorés. Il dessinait les vaisseaux et les frégates avec une précision, une exactitude et une élégance peu communes. Il excellait surtout à représenter l'agitation des vagues et leur brisement contre les rochers. Ses ciels sont clairs, et ses nuages touchés avec une si grande légèreté, qu'on croit les voir passer dans l'air. Ces diverses qualités le firent regarder, de son temps, comme le plus habile peintre de marine que l'on eût vu jusqu'alors, et il a conservé sa réputation. Van den Velde mourut fort riche à Londres, le 6 avril 1707.

VELDE (Adrien Van den), l'un des plus grands paysagistes de la Hollande, né en 1639 à Amsterdam, apprit de lui-même à dessiner des chèvres, des moutons et des vaches, eut ensuite Wynants pour maître, et ne tarda pas à faire les progrès les plus rapides. Il fit une étude particulière de la figure, ce qui ajouta un grand prix à ses propres paysages, et lui permit d'orner ceux de plusieurs artistes du premier mérite, tels que Ruysdael, Holbema, Moucheron, Vander Heyden, et Wynants lui-même. Il mourut dans sa patrie en 1672. Lorsqu'on songe au peu d'années qu'a vécu Adrien, à ses travaux considérables et aux qualités nombreuses et brillantes qui le distinguent, il faut reconnaître qu'il dut être doué d'une facilité extraordinaire et infatigable. Quoiqu'il soit surtout connu comme paysagiste et peintre d'animaux, on voit de lui, dans l'église catholique d'Amsterdam, une *Descente de croix*, dont les personnages sont grands comme nature, et qui renferme une foule de beautés. Il a peint avec autant de succès une suite de sujets historiques tirés de la passion de Jésus-Christ. Il a laissé en outre un certain nombre d'estampes gravées d'une pointe ferme et spirituelle. Le musée de Paris possède de ce maître : un *Troupeau de bœufs et de moutons au bord d'une rivière*; un *Pâtre et sa femme jouant avec leur enfant en faisant paître leur troupeau*; un *Pâturage couvert de troupeaux*; *Promenade d'un prince de la maison d'Orange sur la plage de Schevelingen*; *Paysages et animaux*; et les *Amusements de l'hiver*.

VELDE (Charles-François Vander), le romancier le plus célèbre de la littérature moderne en Allemagne, naquit à Breslau le 17 septembre 1779. Destiné par sa famille à la carrière du droit, il remplit, en Silésie, diverses fonctions de magistrature; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver de bonne heure son talent pour les lettres. Ce fut en 1809 qu'il commença à se faire connaître en ce genre, et plusieurs pièces légères, insérées sous son nom dans les journaux allemands, donnèrent l'idée la plus avantageuse de la tournure originale, autant que facile, de son esprit. Il songea d'abord à fonder sa réputation sur l'art dramatique, et fit représenter successivement plusieurs pièces aux théâtres de Breslau, de Vienne, de Prague et de Magdebourg. Mais le succès ne répondant point à son attente et au sentiment légitime qu'il avait de ses forces, il eut le bon esprit de s'arrêter à temps. Il se livra alors tout entier à la composition du roman, tel que le conçoit aujourd'hui la nouvelle école, et obtint en peu d'années le glorieux surnom de *Walter-Scott allemand*; surnom que justifient ses ouvrages par un cachet d'originalité qui leur est propre, même en face des belles conceptions de l'auteur écossais. Ce qui distingue, en général, les romans de Vander Velde, ce qui leur communique le plus de charme et d'intérêt, c'est la vérité des peintures, presque toujours poussée jusqu'au mérite de la naïveté : c'est

un style simple et d'autant plus pénétrant, qu'il ne se montre jamais en dehors des besoins et des développements naturels de la composition. La teinte allemande y est profondément empreinte et surajoute l'originalité de la nation à celle de l'auteur. Après la publication de ses principaux romans, Vander Velde prit, en 1817, une part très-active à la rédaction du *Journal du soir,* et en assura le succès par une collaboration de plusieurs années. Une mort prématurée surprit ce célèbre écrivain, en mars 1824. Dans toutes les circonstances de sa vie, d'ailleurs peu variée, il avait déployé un caractère aussi beau que son talent. Comme tous les grands écrivains et philosophes de l'Allemagne, c'est dans un profond sentiment du mot *patrie,* qu'il puisa ses inspirations. Ses *OEuvres complètes* parurent à Dresde, en 14 vol. in-8° (1823), et il en fut bientôt fait une seconde édition en 18 vol. Cet écrivain a trouvé en M. Loève Veimars, pour ses romans historiques, un élégant traducteur.

VELDECK ou **VELDIG** (Henri de), l'un des plus anciens *minnesingers*, ou poëtes de l'Allemagne à la fin du 12e et au commencement du 13e siècle, à la cour des princes de Thuringe et de la basse Saxe. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'illustration de l'époque que l'on appelle la période des empereurs souabes. Ses poésies sont : l'*Énéide*, dont on trouve des copies dans les bibliothèques de Gotha, de Vienne et de Dresde, et qui a été publiée dans le *Recueil* de Müller, Berlin, 1484 : c'est moins une traduction du poëme latin qu'une imitation de l'ouvrage publié en langue française ou provençale par Chrestiens de Troyes, sous le titre de *Roman de l'Éris et l'Énéide mis en rimes; Ernest, duc de Bavière,* poëme épique, qui se trouve manuscrit à la bibliothèque de Gotha; *Légende du bienheureux St. Gervais, évêque de Maestricht*, poëme en IV chants, dans la *Collection* de Manassen et à la bibliothèque du Vatican.

VELEZ. *Voyez* **GUEVARA.**

VELLA (Joseph), chapelain de l'ordre de Malte, se trouvant à Palerme en 1782, visita la bibliothèque de l'abbaye de St.-Martin, et imagina d'annoncer qu'il y avait découvert un manuscrit arabe concernant l'histoire de la Sicile. Bientôt il prétendit qu'on avait fait de semblabes découvertes à Fez, et qu'on y avait même trouvé une suite de médailles confirmatives du contenu des manuscrits. Sous les auspices et aux frais d'Alphonse Airoldi, archevêque d'Héraclée, qui se déclara son protecteur, il fit paraître, en 1799, le premier volume du *Codice diplomatico di Sicilia sotto il governo degle Arabi*, etc. C'était une prétendue traduction italienne faite par Vella du manuscrit arabe. Cinq autres volumes se succédèrent, qui devaient être suivis de deux autres. L'impudent faussaire, sans s'effrayer des doutes qui s'élevèrent dès lors sur le *Codice diplomatico*, fit paraître à Palerme en 1793, aux frais du roi de Naples, le texte arabe avec la traduction italienne du prétendu manuscrit découvert à Fez, et intitulé: *Kitab divan Mesr, ou Libro del consiglio d'Egitto.* Mais enfin son imposture fut dévoilée, et il se vit condamné, en 1796, à 15 ans de prison. Vella mourut en 1815. (Voyez *Relation d'une insigne imposture littéraire, découverte dans un voyage fait en Sicile,* en 1794, par Hager, Erlangen, 1799, in-8°; et le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tome VI, pages 350-356; 6e année, tome V, pages 328-339.)

VELLÉDA ou **VELÈDA**, la plus célèbre des prophétesses de la Germanie, appartenait à la nation des Bructères, mais exerçait une influence en quelque sorte magique sur toutes les peuplades barbares disséminées le long des deux rives du Rhin. On sait par Tacite et par quelques autres écrivains que les Germains s'accordaient à trouver dans les femmes quelque chose de céleste, et que, dans les affaires les plus importantes, ils se soumettaient à leurs décisions comme à des oracles. Aussi leurs villages et leurs huttes roulantes étaient remplis de prêtresses qui, les unes par intervalles, les autres continuellement, prétendaient dévoiler les mystères de l'avenir. Velléda vivait à peu près au milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, en 70, lorsque la Gaule presque toute entière se souleva à la voix de Civilis. Elle n'avait pas attendu les progrès de la rébellion pour se déclarer; et dès la première levée de boucliers, animée d'un enthousiasme patriotique et sauvage, elle annonça la défaite totale et l'anéantissement des Romains, qui, déchirés déjà par les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron, ne pouvaient opposer que de faibles digues à la fureur des Gaulois et des Belges. Les premiers succès des troupes révoltées, la défection de Classicus et de Tutor, l'entrée triomphale de Civilis à Vetera Castra, justifièrent dans les commencements son audacieuse prophétie, et lui concilièrent la confiance des alliés. Par elle les Caninéfates et même les Ubiens, anciens et fidèles alliés des Romains, se laissèrent entraîner dans la coalition formée contre les Romains. Civilis, après la prise de Vetera, lui avait livré, avec des dépouilles magnifiques, plusieurs officiers ennemis de la plus haute distinction; et dans la suite, les Germains s'étant emparés par surprise de la plupart des vaisseaux de Petilius Cerealis, ils envoyèrent par la Lippe la trirème prétorienne à Velléda. Enfin, dans toutes les circonstances, on voit le nom de Velléda uni à celui de Civilis, même dans le langage des ennemis, comme si l'autorité suprême eût été partagée entre eux, et que le guerrier ne pût rien sans la prophétesse, ou la prophétesse rien sans le guerrier. Cependant les efforts des Gaulois pour reconquérir leur indépendance ne furent pas longtemps couronnés par la victoire; et les armées romaines, qui naguère étaient occupés à s'entre-détruire, ayant enfin reconnu Vespasien, et se réunissant contre les ennemis étrangers, les eurent bientôt battus et forcés à la paix. Velléda joua encore un grand rôle en cette occasion : c'est à elle que Cerealis s'adressa principalement pour réussir à pacifier les Gaules; et celle qui, en faisant parler les dieux, avait décidé à prendre les armes tant de peuples à peine connus les uns des autres, les fit poser de même au nom de la divinité. Il paraît néanmoins qu'à une époque postérieure, Velléda appela de nouveau ses concitoyens à la liberté, car elle fut prise par Rutilius Gallicus, et menée en triomphe à Rome. Depuis cet événement, l'histoire ne fait plus mention d'elle. Velléda vivait seule et célibataire : elle ne se laissait jamais apercevoir au peuple, ni même aux généraux avec lesquels elle n'avait de communications qu'au moyen de ministres chargés de cette seule fonction. Une

tour élevée lui servait de sanctuaire; et c'est dans cet asile qu'elle rendait ses oracles. Horace Vernet a fait un beau tableau qui représente Velléda dans l'attitude de l'inspiration. Le caractère prêté par Tacite à cette prophétesse, a fourni à l'auteur des Martyrs un des épisodes les plus brillantes de son poëme.

VELLÉIUS-PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 735 de Rome, d'une famille équestre, fut d'abord tribun des soldats, et commanda la cavalerie sous les ordres de Tibère, qu'il suivit dans neuf campagnes consécutives. Questeur, tribun du peuple, et enfin préteur l'année de la mort d'Auguste, il n'avait qu'un pas à faire pour arriver au consulat; et quelques-uns prétendent même qu'il y parvint, mais rien ne le prouve. On conjecture qu'il fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et qu'il périt avec cet indigne ministre, auquel, dans ses écrits, il a prodigué les éloges les plus inconcevables: cette basse flatterie est le défaut capital de Paterculus. Il avait écrit un *Abrégé* de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons de lui qu'un *Fragment* de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine depuis la défaite de Persée jusqu'à la 6e année de Tibère. Le livre de Paterculus, que le président Hénault appelle *le modèle inimitable des abrégés*, est une des lectures les plus agréables que nous ait léguée l'antiquité. Parmi les éditions, au nombre de plus de 50, qui en ont été données, on distingue celles d'Alde Manuce, 1571; d'Elzevir, 1639, *cum notis variorum*; Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8°; de Barbou, 1746, in-12; de la *Collection des classiques latins* de Lemaire, 1822, in-8°. Parmi les traductions françaises, celle de l'abbé Paul, Avignon, 1784, in-8°; Paris, 1790, in-12, était la plus estimée avant qu'eût paru, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke celle de M. Desprès, 1825, in-8°.

VELLEJUS (André-Séverin), historiographe et conseiller de Frédéric II, roi de Danemark, né au bourg de Vedèle, en Jutland, mort en 1616, à l'âge de 74 ans, est le premier qui ait tiré des manuscrits et publié *Adami Bremensis Historia ecclesiastica*, avec des notes, Copenhague, 1579, in-8°. On lui doit, entre autres ouvrages, *Saxon le Grammairien*, traduit en langue danoise, ibid., 1575, in-fol.; réimprimé en 1610; *Descriptio Islandiæ, per Gudbrandum episcopum Islandiæ communicata*, ibid.; *Vita Sunonis Tiuffveskæg*, Sora, 1642, in-8°; *Centuria cantilenarum danicorum, de priscis Danorum regibus et rebus gestis*, ibid., 1643, in-8°.

VELLERON. *Voyez* **CAMBIS.**

VELLUTELLO (Alexandre), littérateur lucquois, né dans les premières années du 16e siècle, a donné une édition des *Sonnets* de Pétrarque, Venise, 1525, in-4°, avec des *notes* et la *Vie* de l'auteur, et une de la comédie d'Auguste Richi, *i tre Tiranni*, ibid., 1533, in-4°. On lui doit encore un *Commentaire sur la Divine Comédie* de Dante, ibid., 1544, in-4°, réimprimé plusieurs fois, notamment avec celui de Landino, ibid., 1564, in-folio.

VELLUTY (Donato), savant magistrat, né à Florence le 16 juillet 1313, mort en 1370, comme il entrait de nouveau dans les fonctions de gonfalonnier de justice, est auteur d'une chronique de sa ville natale, dont Marie Manni, imprimeur et critique célèbre, donna le premier une édition sous ce titre: *Cronica di Firenze dell' anno* 1300 *in circa, fino al* 1370, Florence, 1731, in-4°.

VELLY (Paul-François), historien français, né le 9 avril 1709, à Grugny, près de Reims, entra chez les jésuites, qu'il quitta en 1740, non sans conserver des relations d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Il fut même employé dans leur collège de Louis le Grand en qualité de précepteur; mais, pour s'affranchir un jour des pénibles fonctions qu'il remplissait, il se livrait à des études sérieuses. Il ne débuta toutefois dans la carrière littéraire qu'en 1753, par la traduction d'un opuscule satirique de Swift (le *Procès sans fin* ou l'*Histoire de John Bull*). Déjà il s'occupait d'un ouvrage plus important. En 1755, il publia les deux premiers volumes d'une nouvelle *Histoire de France*, qui contenaient les règnes des Mérovingiens avec ceux des Carlovingiens et des quatre premiers Capétiens. Il essuya des critiques, auxquelles il répondit dans la *Préface* du 3e vol., où l'*Histoire* est continuée jusqu'à la mort de Philippe Auguste (1223). Les trois suivants ont pour matière les règnes de Louis VIII, saint Louis, Philippe III, et Philippe le Bel. L'auteur travaillait au VIIIe, quand il mourut d'un coup de sang le 14 septembre 1759. Les libraires Desaint et Saillant donnèrent une 2e édition in-12 des huit premiers tomes de cet ouvrage en 1761 et 1762. La 3e, en 15 vol. in-4°, de 1770 à 1789, contient les continuations de Villaret et Garnier. Velly a été jugé diversement par Voltaire, Mably, Gaillard, l'abbé Lebeuf, les journalistes de Trévoux, Nonotte, etc. Le fait est qu'on ne le lit plus guère, quoiqu'il mérite tous les éloges possibles pour la droiture de ses intentions, sa véracité, sa franchise; mais il a trop négligé l'étude des sources, sans laquelle on ne pourra jamais écrire une bonne histoire de France. (*Voyez* les *Notices* sur Velly dans l'*Année littéraire*, 1760, t. III, p. 259, et à la fin du t. III de la *Bibliothèque historique de la France*.)

VELSER. *Voyez* **WELSER.**

VELTHEIM (Auguste-Ferdinand, comte de), membre de la Société royale de Londres et de celle de Helmstadt, né le 18 avril 1741 au château de Harbk, dans le duché de Magdebourg, mort à Brunswick en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la minéralogie, et fut nommé en 1766 sous-inspecteur des mines dans le Hartz. D'autres fonctions importantes qu'il eut à remplir ne l'empêchèrent pas de fonder, dans ses domaines de Harbk, plusieurs établissements utiles à la science, et de publier un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: un *Traité de minéralogie*, Brunswick, 1781, in-fol.; *Formation du basalte, et ancien état des montagnes en Allemagne*, réimprimé plusieurs fois; *Réformes dans la minéralogie*, Helmstadt, 1793; *Sur la statue de Memnon, l'émeraude de Néron, et sur la méthode des anciens pour tailler la pierre et le verre*, ibid., 1793, in-8°. Ses Œuvres réunies ont paru sous le titre de: *Recueil des traités historiques, archéologiques et minéralogiques*, ibid., 2 vol. grand in-8°.

VELTHUYSEN (Lambert), en latin *Velthusius*, né à Utrecht en 1622, mort dans la même ville en 1685, pratiqua quelque temps la médecine, à laquelle il renonça de bonne heure pour se livrer exclusivement à la théologie et à la métaphysique. En 1668, il fut député par les chefs de sa ville natale aux assemblées ecclésiastiques; mais son zèle à défendre leurs droits lui fit beaucoup d'ennemis, qui cherchèrent des opinions hétérodoxes dans ses écrits, et le firent destituer en 1674. Entre autres ouvrages, on a de lui des *Traités médico-physiques*, Utrecht, 1657, in-12; *Dissertation sur l'usage de la raison dans les controverses et questions théologiques*, etc., ibid., 1668, in-12; *Traité moral sur la pudeur naturelle et la dignité humaine*, ibid., 1676, in-4°. Il avait publié lui-même une édition de ses œuvres sous ce titre : *Lamb. Velthusii opera omnia duabus partibus*, Rotterdam, 1680, in-4°.

VELTWYCK (Gérard), né vers la fin du 15e siècle à Ravestein, ou selon d'autres à Utrecht, mort à Vienne en 1555, se consacra d'abord à l'enseignement, et devint recteur des écoles de Louvain. Charles-Quint le mit au nombre de ses conseillers, lui confia diverses négociations, qui furent très-bien remplies, et le nomma trésorier de l'ordre de la Toison d'or. On a de lui un poëme en vers hébreux : *Schevile Tohu*, c'est-à-dire *les Sentiers du désert*, Venise, Bomberg, 1539, in-4° : c'est une critique des rites judaïques.

VENANCE (Jean-François DOUGADOS, plus connu sous le nom de P.), littérateur, né à Carcassonne le 12 août 1763, résolut d'entrer dans l'ordre des capucins pour n'avoir rien qui pût le distraire de son goût pour la poésie; mais quelques-unes de ses pièces lui ayant concilié l'estime et la bienveillance de M. de Cambis, commandant du Languedoc, celui-ci obtint du cardinal de Bernis la sécularisation du jeune auteur, qui n'était pas encore engagé dans les ordres. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé professeur d'éloquence à Perpignan, prit les armes dans la guerre entre la France et l'Espagne, et parvint au grade d'adjudant général. Envoyé à Paris pour exposer le dénûment de l'armée, il périt sur l'échafaud en 1794, pour avoir favorisé l'évasion de plusieurs girondins. Ses *OEuvres* ont été recueillies et publiées par de la Bouisse, 1810, in-18.

VENANCE. *Voyez* **FORTUNAT.**

VENCE (Henri-François de), commentateur de la Bible, né vers 1676 à Pareid, en Voivre, dans le Barrois, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé précepteur des jeunes princes de Lorraine, et plus tard, en récompense de ses soins, prévôt de l'église primatiale de Nancy. S'étant chargé de surveiller l'édition de la *Bible* du P. de Carrières, qui fut imprimée à Nancy, de 1738 à 1743, en 22 vol. in-12, l'abbé de Vence y ajouta 6 vol. d'*Analyses* et de *Dissertations sur les livres de l'Ancien Testament*, et 2 vol. d'*Analyses ou Explications des psaumes*. Il était occupé de revoir ce travail quand il mourut à Nancy en 1749. Les éditions de la *Bible*, publiées par Rondet, renferment quelques-unes de ces *Dissertations*. L'édition d'Avignon, 1767-1773, 17 vol. in-4°, est connue, pour la même raison, sous le nom de *Bible de Vence*. C'est sous le même titre qu'elle a été réimprimée, Paris, 1827 et suivantes 26 vol. in-8°.

VENCESLAS Ier (Saint), duc de Bohême, naquit, en 907, du duc Vratislas et de la princesse Drahomire. Sa mère étant païenne, sainte Ludmille, son aïeule, pria le père de lui confier son petit-fils, afin de l'élever dans la religion chrétienne. Elle mit le jeune prince au collége de Budecz, où il se rendit habile dans les sciences et dans les exercices qui convenaient à son illustre naissance. Fidèle aux instructions qu'il recevait de son aïeule, il chercha surtout à acquérir les connaissances qui font le véritable chrétien. Il évitait soigneusement tout ce qui aurait pu ternir la plus belle des vertus. Il n'avait que treize ans lorsque la mort lui enleva son père, en 920. Drahomire, s'étant emparée de la régence, commença par redemander Venceslas à Ludmille; elle craignait que sa belle-mère, en gardant près d'elle l'héritier du duché, ne cherchât à prendre de l'autorité, et qu'elle ne mît obstacle aux desseins qu'elle-même avait formés. Ludmille rendit ce précieux dépôt, se retira à Tétin, que Borzivoy, son époux, lui avait assigné pour douaire. Là elle se préparait à la mort, prévoyant que sa belle-fille ne tarderait pas à la sacrifier. En effet, deux assassins, envoyés par Drahomire, pénétrèrent de nuit dans la chambre de la sainte veuve. Ludmille leur fit de douces, mais inutiles représentations : l'ayant arrachée de son lit, ils lui accordèrent, sur ses instances, quelques moments pour offrir sa mort à Dieu; mais ils lui refusèrent la grâce qu'elle demandait de périr par le glaive, à l'exemple des anciens martyrs; ils pendirent la princesse dans sa chambre. Drahomire, n'étant plus retenue par aucun frein, fit éclater une fureur barbare contre les chrétiens. D'après ses ordres, les églises furent abattues, et l'exercice public de la religion chrétienne prohibé. Cette princesse révoqua les lois que Borzivoy et Vratislas avaient portées en faveur du christianisme; les magistrats qui le professaient furent destitués, et leurs fonctions confiées à des païens. Plusieurs chrétiens connus par leur attachement à la religion de Jésus-Christ, furent massacrés. Mais Venceslas ayant atteint, en 925, sa 18e année, fit assembler les principaux seigneurs de la Bohême, auxquels il déclara qu'il voulait gouverner par lui-même et porter remède aux maux qui affligeaient ses États. Drahomire avait ses partisans; ils se soulevèrent. Venceslas, les ayant soumis, invita sa mère à se retirer à Luczko, aujourd'hui Saatz, qui appartenait à la princesse, et l'assura qu'après avoir rétabli l'ordre et la tranquillité, il la ferait revenir avec les honneurs dut à son rang. Venceslas ayant ainsi obtenu la paix dans son intérieur, donna tous ses soins aux affaires du gouvernement. Aussitôt les prêtres exilés furent rendus à leurs fonctions, le christianisme cessa d'être persécuté, les gibets furent détruits; enfin toute la vie de ce prince ne fut qu'un enchaînement de vertus, et personne ne fut puni de mort pendant toute la durée de son règne. Il envoyait souvent au marché pour faire acheter à ses frais les enfants et les jeunes païens que l'on y exposait en vente selon les mœurs barbares de ce temps, et il les faisait baptiser et élever chrétiennement. Il cultivait lui-même à Mielnick une vigne qui avait appartenu à sainte Ludmille, et il en faisait le vin pour la messe que l'on célé-

brait dans sa chapelle. Il préparait aussi de ses mains le pain pour la consécration. Le corps de sainte Ludmille avait été enseveli à Tétin, où les fidèles se rendaient de toutes parts pour honorer son tombeau. Venceslas l'envoya chercher, et il alla lui-même au-devant de cette relique, qui fut portée en procession à Prague, et déposée dans l'église Saint-George, près du duc Vratislas, fils de la sainte. L'évêque de Ratisbonne, dans la juridiction duquel se trouvait alors la ville de Prague, y envoya son évêque suffragant, qui consacra l'église, et fit la déposition du corps. Depuis cinq ans, Venceslas était occupé à rétablir l'ordre en Bohême, lorsqu'en 930, il s'éleva des nuages entre Henri Ier, empereur d'Allemagne, et lui. Il paraît que ces différends tenaient au tribut que les empereurs d'Allemagne avaient imposé aux Bohémiens et que dans ces temps de trouble on avait négligé d'acquitter. Les chroniques disent que Henri porta la guerre en Bohême; mais elles ne donnent aucun détail. Il paraît que Venceslas, depuis cette époque, aida l'empereur Henri dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Saxons, les Hongrois et les peuples Slaves, et qu'en plusieurs rencontres, entre autres à Mersebourg, il soutint la gloire de ses armes. C'est probablement en 935 qu'il assista à la diète que l'Empereur avait convoquée à Erfurt, et c'est là, selon quelques chroniques, que l'Empereur lui conféra le titre de roi, avec permission de mettre une aigle dans ses armes. Ce fut peu de temps après son retour d'Erfurt, que Venceslas périt de la manière la plus funeste. Il avait eu la faiblesse de rappeler Drahomire, et de concert avec cette méchante femme, son frère Boleslas avait invité le prince à venir à Buntzlau, pour célébrer avec lui la fête de saint Côme et de saint Damien, dans l'église consacrée en leur honneur. Venceslas y alla malgré tous les avertissements qui lui furent donnés. Après la messe, Podevin, un des seigneurs qui l'accompagnaient, le pressa encore de monter à cheval et de s'échapper. Venceslas refusa obstinément; et le lendemain, de grand matin, il se rendit à l'église pour y faire sa prière. Boleslas, qui le suivait, fit fermer les portes, se jeta sur son frère, et lui porta deux coups d'épée. Venceslas le désarma, et l'ayant terrassé, il lui rendit généreusement son épée, disant qu'il lui donnait la vie. Boleslas appela aussitôt ses complices; et tous fondirent sur le malheureux Venceslas, qui fut traîné hors de l'église et assassiné devant la porte. C'était le 28 septembre 935. Quelques auteurs assurent que Boleslas avait invité son frère au baptême d'un fils qui venait de lui naître; que le duc fut assassiné à la table du festin, et que depuis, l'enfant porta le nom de *Strachyquas,* ce qui, dans la langue de ces temps, signifiait *horrible repas*. En 939, Boleslas, dit *le Cruel*, permit de transférer le corps de son frère de Bruntzlau à Prague, où il fut déposé dans l'église Saint-Vit, que Venceslas avait fait bâtir. Ce prince a été mis au rang des saint martyrs. L'empereur Othon Ier, voulant venger sa mort, s'avança contre la Bohême, et lui fit une guerre fort longue, mais dont les détails sont peu connus. Ce ne fut qu'en 950 que Boleslas se réconcilia avec le chef de l'Empire.

VENCESLAS II, duc de Bohême, fils du duc Sobieslas, neveu du roi Vladislas II, succéda, en 1191, à Frédéric et à Conrad, ses oncles. Ce prince depuis dix-huit ans, vivait dans l'exil, passant de la Moravie en Hongrie, ou en Pologne. Comme le duc Frédéric son oncle était odieux à la nation bohémienne, il forma contre lui un parti puissant, et en 1183, il s'avança jusque sous les murs de Prague, dont il se serait emparé s'il avait eu plus d'audace. Par ses irrésolutions, il donna à Frédéric le temps d'appeler à son secours Léopold, margrave d'Autriche, et Albert, archevêque de Saltzbourg. Venceslas effrayé se retira en Moravie, près du duc Conrad, qui, en 1189, succéda à Frédéric dans le duché de Bohême. Ce prince étant mort, en 1191, Przémislas et Venceslas se mirent sur les rangs pour lui succéder. Celui-ci, appuyé par Henri, évêque de Prague, fut reçu dans la capitale du duché et proclamé souverain. Il avait à peine gouverné pendant trois mois lorsque, chassé par Przémislas, il s'enfuit à Bamberg pour implorer la protection de l'empereur Henri, dont les lettres effrayèrent tellement Przémislas qu'il abandonna Prague et se retira en Moravie. Venceslas, s'étant mis en chemin pour rentrer en Bohême, fut arrêté et jeté en prison par le margrave de Lusace. Succombant aux peines de la captivité, et voyant approcher ses derniers moments, il établit tuteur de son fils Zbignée le prince Henri, évêque de Prague. Ce prélat convoqua les états du royaume, qui, malgré ses instances, rejetèrent le jeune prince Zbignée, et le choisirent lui-même pour leur souverain. Après la mort de Henri, Zbignée, trompé par de faux amis, tomba dans le piége qu'on lui tendait; Vladislas et Przémislas, ses parents, lui firent crever les yeux, et en lui s'éteignit la descendance de Venceslas II.

VENCESLAS III, roi de Bohême, le second des Ottocares, fils du roi Przémislas II, naquit, en 1205, de la reine Constance, sœur de Béla, roi de Hongrie. Dans les démêlés survenus entre Othon et Philippe, qui prétendaient tous les deux à l'empire d'Allemagne, Przémislas, après plusieurs changements, avait enfin embrassé le parti du dernier, et Philippe, reconnaissant de l'appui que la Bohême lui fournissait, accorda sa fille Cunégonde au jeune Venceslas, qui n'avait alors que cinq ans. La princesse, qui était du même âge, fut envoyée à Prague, pour y être élevée jusqu'à ce que le mariage pût être célébré. En 1226, Przémislas, du consentement des grands du royaume, déclara Venceslas, son successeur, ce qui fut confirmé par l'empereur Frédéric II. En 1228, l'archevêque de Mayence vint à Prague, pour donner l'onction royale à Venceslas et à la reine Cunégonde. Dès l'année suivante, Venceslas parcourut à la tête d'une armée tout le duché d'Autriche jusqu'aux frontières de la Hongrie, et revint à Prague, chargé de dépouilles. Przémislas, qui, pendant cette expédition, était tombé dangereusement malade, mourut dans les premiers jours de janvier 1230, et Venceslas régna seul en Bohême. Frédéric, duc d'Autriche, voulant venger l'insulte qui lui avait été faite, vint mettre le siége devant Wéthau, sur les frontières de la Bohême et de la Moravie. Venceslas accourut à la tête de ses troupes, et par ses ordres, les habitants sonnèrent le tocsin pendant la nuit, dans toutes les églises. Frédéric effrayé prit la fuite; Venceslas le poursuivit; arrêté par une place forte, il reçut de Frédéric un défi à un combat singulier. Le roi se trouva

au lieu donné; et comme Frédéric ne parut point, il poussa ses ravages jusque dans le cœur de l'Autriche. La Moravie n'ayant point de prince, Venceslas donna cette province à son fils Przémislas, qui fut mis sous la tutelle de la reine Constance. Le marquis de Brandebourg s'étant rendu à Prague pour demander des secours contre l'archevêque de Magdebourg, Venceslas lui accorda un corps de troupes assez considérable. On en vint aux mains; l'archevêque, que les autres prélats de Saxe accompagnaient, fut complétement défait, et ne se sauva qu'avec peine; l'évêque de Halberstadt resta sur la place (1240). Les évêques d'Allemagne, indignés, accusèrent près de l'empereur Frédéric II Venceslas, qui s'était rendu à la diète de Bamberg. Ils le représentèrent comme un prince inquiet, qui cherchait par des entreprises téméraires à troubler la paix publique en Allemagne; ils engagèrent l'Empereur à annuler les priviléges qu'il avait accordés à Przémilas II, père de Venceslas; à reprendre les domaines qui lui avaient été cédés, et à soumettre de nouveau la Bohême au tribut qu'elle acquittait autrefois. Les plaintes, disent les annalistes bohémiens, furent répétées avec force, à la suite d'un de ces repas de diète où l'on buvait sans mesure, en vidant les calices destinés à ces dîners de cérémonie. L'Empereur, échauffé par le vin et par ces rapports pressants, prit Venceslas à part, et lui fit de vifs reproches. Le roi répondant avec fermeté, Frédéric le repoussa de la main. Venceslas, indigné, saisit l'Empereur de la main gauche, et de l'autre tira l'épée, en jurant qu'il allait venger cette insulte dans son sang s'il n'obtenait satisfaction. L'Empereur effrayé fit ce que le roi demandait. Comme Venceslas se rendait à son logement, l'abbé de Fulde, qu'il rencontra, le frappa rudement sur l'épaule, en lui disant : Si j'étais Empereur, je saurais bien comment vous traiter. Vogirius, capitaine des gardes du roi, répondit pour ce prince en appliquant à l'abbé un soufflet de toutes ses forces, et en lui disant : « Puisque tu es si mal élevé, apprends de moi le respect que tu dois à un roi. » Venceslas partit aussitôt sans congé de l'Empereur. Des amis communs intervinrent; et la paix se fit entre les deux princes. Peu de temps après, Frédéric invita même Venceslas à son mariage avec la sœur du roi d'Angleterre; et en cette occasion il ne négligea rien pour lui montrer que tout était oublié. Le duc d'Autriche ayant méprisé l'autorité impériale, Venceslas fut chargé par Frédéric de venger cette insulte, et il s'empara de Vienne, qu'il garda jusqu'à ce que le duc d'Autriche se fût soumis. Cette expédition fut aussi honorable qu'utile pour Venceslas, par les impositions qu'il lui fut permis de lever sur le pays conquis. Malheureusement il donnait plus qu'il ne recevait. Ne sachant garder aucune mesure dans ses libéralités, il était toujours forcé d'emprunter et de lever impôts sur impôts. Quand il se voyait dans l'impossibilité de remplir ses obligations, il faisait prendre chez les juifs, où il commandait d'autres exactions. Des magnats ayant voulu lui faire des représentations, il les avait fait jeter en prison. Les mécontents émigraient en Moravie; et le jeune Przémislas, qui n'était plus retenu par les avis de la reine Constance, son aïeule, morte en 1240, se laissait entraîner par des conseils perfides. On le proclamait roi : la Bohême mécontente l'attendait; et il n'avait qu'à se montrer pour prendre la place de son père. Henri, margrave de Meissen, offrait ses troupes au jeune prince, qui osa hautement se soulever contre son père. Udalrick, duc de Carinthie, se hâta d'amener des secours à Venceslas, son beau-frère, qui eut bientôt mis en fuite les révoltés. Le jeune Przémislas vint se jeter aux pieds de son père, qui, sans se laisser toucher par ses larmes, le fit garder en lieu sûr. Venceslas eut à peine rétabli l'ordre et la soumission dans sa famille, qu'il reçut du dehors les nouvelles les plus effrayantes. Les Tartares, s'étant emparés de la Russie, avaient dirigé une armée sur la Pologne, une autre sur la Hongrie. La première avait ravagé les palatinats de Sendomir, de Cracovie et une partie de la Silésie, et s'était arrêté à Liegnitz, devant un corps de braves, commandé par le duc Henri, beau-frère de Venceslas. Le roi s'avançait à la tête des Bohémiens : mais on n'attendit point son arrivée; et le 15 avril 1241 fut livrée la bataille de Liegnitz, une des plus brillantes, mais aussi une des plus malheureuses que la valeur chrétienne ait eu à soutenir contre les barbares. Les Tartares, quoique vainqueurs, au lieu d'aller en avant, se jetèrent sur la Moravie. Venceslas envoya, pour défendre Olmutz, un général qui, dans une sortie, surprit les Tartares, et les défit complétement. Béta, leur chef, resta sur la place; et les restes de l'armée allèrent se joindre à l'aile gauche, qui ravageait la Hongrie. Venceslas, craignant de nouveaux événements, faisait rétablir et garnir les places fortes en Bohême et en Moravie. Il mit en liberté Przémislas, son fils, et lui rendit son apanage, en lui disant que dans des circonstances si difficiles il saurait sans doute mériter son pardon. Mais bientôt de nouvelles inquiétudes vinrent encore troubler la paix intérieure du royaume. Un seigneur bohémien, après avoir fait violence à une jeune juive, l'étrangla. Le malheureux père se vengea en usant de représailles, et le roi ne crut point devoir punir ce dernier meurtre : la noblesse se souleva, en l'accusant de favoriser les juifs et la populace. Les conjurés firent de nouvelles ouvertures à Przémislas, qui, sans les trahir, ne leur donna point d'espoir. Ayant été découverts, ils furent punis du dernier supplice. L'évêque de Prague, que le roi soupçonnait, reçut la défense de sortir du palais épiscopal. Le clergé s'étant soulevé, Venceslas céda. Il fit construire des églises et des hôpitaux, et la tranquillité se rétablit. Frédéric d'Autriche paraissait ne point ressentir les malheurs communs. A peine les Tartares s'étaient-ils retirés, qu'il entra dans la Moravie pour la ravager. Ayant été repoussé, il provoqua Venceslas à un combat singulier, qui devait avoir lieu le 27 novembre 1244, à Scheez, sur les frontières de la Moravie. Le roi répondit à ce cartel, comme il le devait, en se mettant en marche à la tête de son armée; il se trouvait à Scheez au jour indiqué, et après avoir attendu pendant deux jours, il s'avança jusqu'au Danube, et ravagea une partie de l'Autriche. Le duc Frédéric ayant péri en 1246, dans un combat contre les Hongrois, sans laisser d'héritiers, sa succession devait échoir à la princesse Marguerite, sa nièce, fille de Léopold, frère aîné de Frédéric. Uldaric, prince de Carinthie, neveu de Venceslas, tenta de s'emparer du duché vacant; mais il

fut pris et mis en prison. Les États d'Autriche, se voyant de tous côtés menacés par des voisins inquiets et puissants, déclarèrent qu'ils s'en rapportaient à la décision du roi Venceslas. Ce prince leur proposa son fils Przémislas, qui, ayant épousé la princesse Marguerite, fut proclamé souverain du duché d'Autriche (1252). Béla, roi de Hongrie, prétendit que l'Autriche lui appartenait, le dernier duc Frédéric étant mort en combattant contre lui. Sous ce prétexte, il se jeta sur la Moravie, la dévasta, et se retira avec un riche butin. Dans les premiers jours d'octobre 1253, le roi Venceslas se refroidit dans une partie de chasse; on le ramena à Prague, où il mourut au bout de trois jours.

VENCESLAS IV, vulgairement surnommé *le Vieux*, roi de Bohême et de Hongrie, naquit, vers l'an 1270, d'Ottocare Przémislas, dit *le Victorieux*, et de l'impérieuse Cunégonde, sa femme. Docile aux conseils de cette dernière, Ottocare avait levé l'étendard de la guerre contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et il avait perdu à Laa, près de Vienne, la victoire et la vie (26 août 1278). Ce fut au milieu de ces circonstances orageuses que Venceslas, alors âgé de huit ans, monta sur le trône, si c'est être sur le trône que de vivre, avec le titre de roi, tantôt en tutelle, tantôt dans les fers. Rodolphe vainqueur marchait à la tête de troupes nombreuses sur la Bohême, incapable de faire la moindre résistance, lorsque Othon, marquis de Brandebourg et cousin du jeune prince, accourt, occupe Prague, met en sûreté les trésors amoncelés par Ottocare, puis s'avance au-devant de l'armée autrichienne. Rodolphe alors feint la magnanimité, renonce à toute prétention sur la Bohême, et dans une conférence tenue à Coulonges sur l'Elbe, reconnait Venceslas roi, et Othon régent à condition qu'ils abandonneront définitivement la Carinthie, la Styrie et l'Istrie, déjà ravies à Ottocare; l'alliance stipulée précédemment entre Venceslas et Gutha, autrement Judith, fille de Rodolphe, est confirmée. Cependant le marquis de Brandebourg, en arrachant à Rodolphe la riche proie qu'il convoitait, avait bien moins travaillé pour son parent que pour lui-même. A peine la régence fut-elle remise entre ses mains, qu'il affecta les manières les plus tyranniques. Il accabla le peuple d'impôts, traita les grands du pays avec dédain et hauteur, viola les priviléges de toutes les villes, et fit peser le joug sur le roi même et sur sa mère. Les choses en vinrent au point que des plaintes furent adressées à l'Empereur. Rodolphe, peu disposé à donner raison au régent, lui envoya l'ordre de gouverner d'une manière moins vexatoire. Irrité de la réprimande, celui-ci quitte la Bohême, mais en y laissant pour la gouverner des officiers allemands, fidèles imitateurs de sa sévérité, et après avoir enfermé Venceslas et sa mère dans la citadelle de Prague (1281) : les ordres donnés à leur égard étaient tellement rigoureux, que l'évêque de Prague s'étant présenté pour rendre visite aux deux augustes captifs, on refusa de l'admettre. Cette détention arbitraire indigna tellement plusieurs seigneurs, qu'il résolurent de la faire cesser, et formèrent une ligue pour la délivrance de la mère et du fils. Mais la conspiration fut connue avant d'éclater; et Othon, arrivant en toute hâte du Brandebourg avec des troupes, disperse les conjurés, met garnison dans la citadelle, et confie le prince à l'évêque de Brandebourg, qui le garde avec non moins de sévérité. La reine seule obtint la permission de sortir quelquefois du château de Prague, et de se promener avec les princesses ses filles; mais jamais ses prières ne purent procurer le même avantage à son fils; au contraire, le marquis, importuné de ses sollicitations, emmena le jeune prince à sa cour, sous prétexte de l'élever. Cependant il consentit à laisser le gouvernement aux seigneurs, qui formèrent un conseil de régence. L'évêque de Prague, Tobie, et le préteur Thibaut en furent les chefs. Enfin Venceslas atteignit sa majorité (1288); et Othon n'ayant plus de prétexte pour le retenir, le renvoya dans ses États après l'avoir armé chevalier. Il lui fallut d'abord ratifier la cession de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et autres fiefs de la succession de Frédéric le Belliqueux. Il épousa ensuite Gutha, à laquelle il avait été fiancé du vivant de son père, et obtint, comme électeur la charge de grand échanson (1270), octroyée jadis et puis retirée (1274) à Ottocare. Quelques années se passent, et tout à coup un hasard inattendu lui offre deux sceptres presque au même instant. Depuis 1289, la Pologne était en proie à l'anarchie. Henri le Bon, de Breslau, et Boleslas, de Mazovie, s'étaient disputé le trône. A peine vainqueur, le premier était mort; et deux autres rivaux, Vladislas Lokeitek, duc de Cujavie et de Syravie, et Przémislas, duc de la Grande-Pologne, combattaient pour son héritage. Sur ces entrefaites Gryphine, veuve de Leszko le Noir, un des derniers souverains de cette malheureuse contrée, appelle Venceslas, et lui annonce qu'il a été élu dans une diète de Posnanie. Le roi de Bohême assemble d'abord ses seigneurs de Prague, demande s'il doit accepter la couronne que les Polonais lui défèrent; et sur l'affirmative, il marche contre ses rivaux. Vainqueur de Przémislas, il est vaincu par Lokeitek. Mais un autre Przémislas, duc de Poméranie, triomphe, et se fait couronner. Un coup de poignard, dirigé, dit-on, par un envoyé d'Othon de Brandebourg, le renverse. Lokeitek reparaît, se fait réélire, se fait chasser de nouveau. Venceslas est couronné dans Gnesne, après avoir promis solennellement de n'établir nul impôt sans le consentement des états, et d'épouser Rischscha, fille de Przémislas. Peu de jours après, en effet, il reçoit la main de cette princesse. Il achève ensuite à l'aide du comte de la Lippe, le meilleur de ses généraux, de ruiner le parti de Vladislas, le chasse de la Grande-Pologne, et s'empare de son duché de Cujavie. L'intérieur du royaume n'occupe pas moins ses soins. Il rétablit l'ordre, fait fleurir la justice, institue un sénat, et enfin retourne en Bohême, comblé des bénédictions de ses nouveaux sujets. Malheureusement il avait, en partant, confié l'administration civile à trois gouverneurs, dont l'un était son frère naturel Nicolas, duc de Troppau, et qui devaient recevoir des ordres du comte de la Lippe. Le caractère noble et généreux de celui-ci ne put empêcher que les autres n'irritassent les seigneurs et le peuple par leur arrogance et des exactions continuelles. Cependant Venceslas, en arrivant dans ses États, y trouve le nonce du pape qui l'attendait, afin de l'engager dans la querelle de Boniface VIII contre Philippe le Bel, roi de France; il s'y refusa net-

tement. L'irascible pontife en fut piqué au vif, et pour se venger, il enjoignit au roi de Bohême de quitter le sceptre de Pologne. Il eut bientôt une nouvelle occasion de manifester son ressentiment. Charles-Martel et André le Vénitien, tous deux compétiteurs du trône de Hongrie, étant morts, l'un en 1295, l'autre en 1301, plusieurs seigneurs hongrois offrirent le sceptre à Venceslas, comme descendant de leur ancien roi Béla IV. Venceslas refusa pour lui-même; mais il proposa à sa place son fils et son héritier présomptif. Les députés hongrois acceptèrent l'échange, et emmenèrent le jeune Venceslas, auxquels ils donnèrent le nom de Ladislas. A cette nouvelle, Boniface fulmine contre l'irrégularité d'une élection faite sans son consentement, proclame qu'à lui seul et au saint-siége appartient le droit de désigner un souverain à la Hongrie, réprimande Venceslas, et lui ordonne d'envoyer dans six mois, à Rome, des ambassadeurs munis de toutes les instructions nécessaires, se réservant de juger ensuite si l'élection est valide. Venceslas se refuse à cette démarche humiliante, et nie les droits du pontife sur la Hongrie. Alors celui-ci annule tout ce qui s'est fait, déclare la couronne de Hongrie héréditaire et non élective, et l'adjuge à Marie, reine de Naples. Celle-ci la destinait à Charobert, son petit-fils, issu du mariage de Charles-Martel avec Clémence de Habsbourg, et par conséquent neveu de Rodolphe, et cousin d'Albert, alors Empereur. Il était naturel que ce prince prît parti dans la querelle : aussi vint-il, suivi de Hongrois, d'Autrichiens, de Germains et de Bulgares, ravager la Bohême, et s'achemina vers Budweis, du côté des mines d'argent. Mais les ouvriers qui travaillaient aux mines empoisonnèrent les eaux du voisinage, et Albert vit périr ses soldats victimes d'affreuses douleurs d'entrailles. Il reprit le chemin de ses États, laissant la Bohême en paix. Néanmoins Venceslas ne put encore jouir d'un repos acheté par tant de fatigues. Le mécontentement était au plus haut degré en Pologne, et des députés vinrent se plaindre solennellement à Prague des crimes de leurs triumvirs. Les faits étaient si graves, que le roi en destitua deux. Il fut ensuite obligé de reprendre les armes. La conduite de son fils en Hongrie avait tellement aigri le peuple et les grands, que quelques-uns se révoltèrent sans que personne songeât à prendre son parti et à le défendre, et qu'il fut obligé de se renfermer dans le château de Bude, et d'y soutenir un siége. Son père vint l'en dégager (1305). Il survécut peu à ce dernier exploit, et mourut la même année, emporté par une fièvre lente, et priant l'Empereur d'être le protecteur de son fils. Il avait alors 35 ans. C'est Venceslas le Vieux qui est le héros de la tragédie de Rotrou, intitulée *Venceslas*. Le sujet de la pièce est tout entier d'imagination; et il n'y a de vrai dans tout l'ouvrage que le caractère de ce prince.

VENCESLAS V (ou selon quelques-uns, VENCESLAS III), surnommé *le Jeune*, fils de Venceslas IV et de Gutha ou Judith de Habsbourg, naquit en 1289 ou 1290. Il était âgé de 12 ans, lorsque des députés hongrois, envoyés par ceux des seigneurs qui ne voulaient point un roi de la main du pape, offrirent le sceptre à son père. On sait que celui-ci, déjà chargé des couronnes de Pologne et de Bohême, refusa pour lui-même (1302), mais proposa de transférer à son fils la dignité dont on voulait le revêtir. Les députés accédèrent à cette proposition; et le jeune Venceslas parti avec eux, fut, au bout de quelques jours, couronné à Albe Royale, sous le nom de Ladislas, qu'il substitua à celui de son père. Mais bientôt sa légèreté et son amour excessif pour les plaisirs firent chanceler son trône encore mal affermi, et diminuèrent le nombre de ses partisans, tandis que Charobert, son compétiteur, fils de Charles-Martel et de Clémence de Habsbourg, voyait augmenter les siens de jour en jour. Il faut dire aussi que le cardinal d'Ostie, légat du pape, intriguait continuellement en Pologne, et près de l'empereur Albert; que l'inconstance naturelle aux Hongrois favorisait merveilleusement les tentatives de corruption qu'il étendait même en ce pays. Bientôt il fut décrié dans l'opinion; bientôt on prit les armes contre lui, personne ne les prit en sa faveur. Quelques-uns seulement agissaient; mais presque tous applaudissaient, et tous laissaient faire. Abandonné universellement, le jeune imprudent n'eut d'autres ressources que de se jeter dans la citadelle de Bude, et d'implorer le secours de son père. Celui-ci entra en Hongrie à la tête d'une armée, le dégagea et l'emmena en Bohême, portant avec lui le diadème dont il avait été décoré 3 ans auparavant. La mauvaise fortune n'avait point changé le caractère faible et irréfléchi du prince. Son père étant mort peu de temps après, il monta sur le trône (1305); mais il y apporta la même insouciance, le même faste, la même soif des plaisirs. La Hongrie semblait lui tendre les bras, et il pouvait aisément ressaisir la couronne : l'absence avait déjà effacé ou fait oublier ses fautes. Charobert, d'ailleurs, n'avait de partisans déterminés que parmi les champions de la suprématie papale, fort peu nombreux en Hongrie. Venceslas, au lieu de suivre des chances si favorables, vendit, moyennant de grosses sommes, le diadème qu'il avait rapporté de Bude à l'ambitieux Othon de Brandebourg, qui avait acheté les suffrages des électeurs hongrois. En même temps il prétendit conquérir la Pologne, qui lui était dévolue, disait-il, à titre d'héritage. Dès le commencement de son règne, en effet, il s'était fait appeler roi de Pologne; mais cela n'empêchait pas que Ladislas Lokeitek, qui, sous le règne de son père, avait erré misérablement de province en province, n'eût réuni des forces nombreuses, pris plusieurs châteaux du palatinat de Sandomir, parcouru la province de Cracovie, et enfin remis la couronne sur sa tête. Excité par quelques conseillers généreux, à la tête desquels brillait le comte de la Lippe, le jeune prince se mit à la tête de ses troupes pour se faire reconnaître, et prit le chemin de la Grande-Pologne, pensant qu'à sa vue tout rentrerait dans le devoir. Malheureusement il s'arrêta quelque temps à Olmutz pour attendre des renforts; et là, tandis qu'il donnait des festins et des fêtes, ne songeant qu'aux plaisirs, et semblant avoir perdu de vue son entreprise, il fut assassiné par un gentilhomme thuringien, nommé Conrad Potenstein, en 1306. Le meurtrier, arrêté sur un escalier, fut aussitôt déchiré en pièces par les officiers qui entouraient le roi, et ne put indiquer ses complices ou ses instigateurs.

VENCESLAS VI, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, surnommé tantôt *l'Ivrogne*, tantôt *le Fainéant*,

naquit en 1359, de ce Charles Ier ou Charles IV (de Luxembourg) dont on a répété souvent qu'il avait ruiné sa maison pour arriver à l'Empire, et l'Empire pour relever sa maison. Fils aîné de ce potentat ambitieux, il porta, dès son enfance, le titre de marquis de Brandebourg, que dans la suite il céda à son puîné Sigismond; et à l'âge de 17 ans (1376), il fut présenté par son père à la candidature de l'Empire. Un manifeste fut publié, dans lequel l'Empereur s'étendait sur la nécessité de conserver l'Empire dans une maison puissante et riche, telle que la sienne, et sur la sagesse dont Dieu avait doué de jeunes princes de l'âge de son fils, par exemple, Salomon, Joas, et plus récemment Othon III et Henri IV. Toutes ces raisons, appuyées de la promesse formelle de 100,000 florins à chacun des électeurs, déterminèrent ceux-ci à faire le choix désiré par le souverain; et Venceslas fut proclamé, dans une diète tenue d'abord à Rentz et ensuite transportée à Francfort, roi des Romains, ce qui était synonyme d'héritier présomptif de l'Empire. Mais comme quelques difficultés pouvaient encore survenir, du moins de la part du saint-siége, le jeune monarque, par ordre de son père, fit hommage de sa couronne au souverain pontife, et lui envoya des ambassadeurs chargés de pleins pouvoirs pour offrir, discuter, promettre et faire tout ce qui serait nécessaire pour sa promotion à l'Empire. Cette conduite indisposa violemment les grands, généralement ennemis de la cour de Rome. D'autre part, le pape se pressa peu de se concerter avec l'ambassade du jeune roi. Rien ne s'opposa cependant à l'accomplissement de ses vues; et quelque temps après (1378), Charles IV étant mort au retour d'un voyage en Brabant et en France, voyage dans lequel son fils l'avait suivi, celui-ci hérita non-seulement du diadème légalement héréditaire de Bohême, mais encore du trône électif de l'Empire. Conformément aux dernières intentions de son père, il donna aussitôt le marquisat de Brandebourg à Sigismond, son frère puîné; et au cadet Jean la Lusace avec les duchés de Swienitz et de Gorlitz. Le nouvel Empereur apporta d'abord aux affaires publiques beaucoup d'attention et manifesta les desseins et les vues les plus sages. Il diminua les impôts, défendit d'en ajouter de nouveaux sans le consentement des états, promit d'obéir aux constitutions de l'Empire, ôta au commerce une partie de ses entraves, et convoqua à Nuremberg une diète, qu'ensuite il transféra à Francfort. On espéra un instant voir renaître les beaux jours de Henri VII. Mais bientôt l'illusion s'évanouit à l'aspect de mille actes de faiblesse, de versatilité, d'avarice, de barbarie et de débauche. Il avait créé vicaire du royaume d'Italie Josse, marquis de Moravie, avec injonction formelle d'examiner l'élection des deux papes qui, nommés en même temps, se disputaient le siége de Saint-Pierre. Bertrand de Théflis, qui fit cet examen à la place de Josse, n'osa décider, et les renseignements qu'il avait recueillis furent soumis à la diète. Là, une grande contestation s'éleva; et tel fut le peu de force et d'ascendant de Venceslas, que la question, de plus en plus indécise, ne fut pas même tranchée par son jugement, et que, tandis qu'il embrassait l'obédience d'Urbain VI, les évêques de Bavière, d'Autriche et de Lorraine se rangèrent du côté de Clément VII. Bien plus, les deux papes soutinrent leur querelle par la voie des armes; et Clément repoussé alla siéger dans Avignon, tandis que son rival régnait en Italie. Ainsi commença le schisme d'Occident, qui dura 40 ans, et qui ne fut terminé que par l'autorité du concile de Constance. Peu après, Venceslas donna une autre preuve d'impéritie et de légèreté en confirmant une des extorsions les plus condamnables des grands feudataires sur l'Empire. Charles IV, son père, après avoir acheté la voix des électeurs pour le faire élire roi des Romains, s'était trouvé hors d'état de payer les 100,000 florins promis à chacun d'eux; et pour se soustraire à leurs importunités, il leur avait cédé plusieurs des revenus de l'Empire, tels que des droits sur divers objets, des forts, des villes, des châteaux, etc.; ce qui, du vivant même de l'Empereur, avait fait dire qu'il arrachait bien des plumes à l'aigle germanique. Venceslas, par lettres confirmatives de 1379, consentit à ce que désormais ces domaines, ces droits et ces revenus ne pussent être revendiqués par l'Empire, et sanctionna à perpétuité des usurpations scandaleuses fondées sur le trafic des consciences, et tendant à rendre les vassaux indépendants du suzerain. Cependant la peste ravageait la Bohême. Venceslas s'éloigna de l'Allemagne centrale, et se retira à Aix-la-Chapelle. C'est là qu'il acheva de se corrompre, et qu'il donna pour la première fois un plein essor à son goût pour la magnificence, les longs festins et la volupté. Il enrichit de vils favoris, affecta le mépris et l'ingratitude à l'égard des ministres qui voulaient le rappeler à lui-même, et abandonna complétement les affaires. Dès lors le désordre et la confusion régnèrent partout. Des hordes de brigands infestèrent les provinces et les mirent à contribution. De leur côté, les seigneurs se rendirent indépendants dans leurs terres, ou se coalisèrent, sans attendre et sans même demander l'autorisation impériale, contre les dévastateurs universels; les villes de Souabe formèrent une confédération pour garantir leur territoire du pillage. Ces désastres et ces mesures humiliantes pour le chef de l'Empire n'ouvrirent point les yeux du monarque. Revenu dans son royaume (1383), il y afficha le même luxe et la même mollesse. L'archevêque de Prague ayant osé hasarder un avis au nom de toute la Bohême, il lui défendit de sortir de son palais; et peu s'en fallut qu'il ne se portât à des mesures encore plus rigoureuses contre un prélat universellement respecté. La clameur publique ne fit que l'aigrir davantage; et bientôt son humeur devint tellement atrabilaire et sombre, qu'un grand nombre de seigneurs désertèrent sa cour et se renfermèrent dans leurs châteaux. Irrité de cet abandon, il eut recours à la force pour faire cesser ces hostilités passives, et appela des espèces de compagnies franches, nommées les Tard-venus et les Lieufards. Ceux-ci, brigands sans foi et sans honneur, accoururent plutôt pour piller le pays que pour y rétablir l'ordre; et en effet, quand ils eurent dévasté la Bohême, ils passèrent en Hongrie. La seule affaire pour laquelle il renonçât un peu à son apathie ordinaire était la soumission de tous ses peuples au pouvoir spirituel d'Urbain VI; mais ses efforts étaient souvent accompagnés de violences et de cruautés. Les chanoines de Toul ayant reconnu pour évêque un partisan de Clément, il fit piller et raser le palais épiscopal; et le chapitre fut

obligé d'aller chercher un asile à Vaucouleurs. Bientôt il cessa de s'occuper même des contestations religieuses, et s'ensevelit, plus profondément que jamais, dans un abîme de débauches honteuses. Sans cesse ivre ou exténué de voluptés, il ne songeait ni aux alliances matrimoniales ou aux ligues offensives et défensives formées par les princes, ni aux murmures sourds des peuples accablés d'impôts et de charges nouvelles nécessitées par la prodigalité de la cour. Un coup de tonnerre le tira de cette léthargie. Robert, comte palatin, qui, sous le règne précédent, avait été forcé de donner pour sa rançon presque tout le haut Palatinat, s'était allié aux ducs Étienne, Frédéric et Jean de Bavière; et leur ayant persuadé de redemander le marquisat de Brandebourg, qu'Othon leur oncle avait cédé à Charles IV, moyennant la somme de 100,000 florins, mais qui n'avait jamais été payée, il entra avec eux en Bohême, et arriva aux portes de Prague, sans presque trouver de résistance. L'Empereur, dépourvu de forces et près de tomber entre les mains des feudataires rebelles, souscrivit à toutes leurs demandes, et donna au comte Robert le haut Palatinat, aux ducs Étienne, Frédéric et Jean, plusieurs places fortes de ses États en nantissement et en attendant qu'il eût acquitté les 100,000 florins promis par son père (1384). Les quatre années suivantes se passèrent en petites guerres dans l'intérieur de l'Allemagne. Les Autrichiens et les Suisses recommencèrent les hostilités. Strasbourg vit son territoire ravagé par le marquis de Bade, et lui rendit ses dégâts avec usure. La diète d'Égra (1388) ne put apaiser ces troubles. Les villes de Souabe reçurent dans leur alliance celles du Rhin et de la Franconie, qui formèrent ainsi la *grande ligue*. Pendant ce temps, les Polonais faisaient de fréquentes incursions en Silésie et jusqu'en Bohême; mais le prince, tranquille au fond du palais, disait qu'il ne voyait point reluire leurs armes. Devenu cruel après avoir été voluptueux, il faisait de l'exécuteur des hautes œuvres son ami et son confident, l'appelait son compère, tenait son fils sur les fonts de baptême, inventait de nouvelles agonies, faisait construire à Visigrad des bains cachés sous des trappes, envoyait à la mort le confesseur de la reine, parce qu'il refusait de lui révéler le secret de la confession, et faisait massacrer par une populace fanatique des milliers d'Israélites. C'était en 1390. Le peuple, qui, depuis deux ans, ne cessait de persécuter en détail la race, selon lui, maudite de Dieu, brûla, le jour des Pâques, la synagogue de Prague. Venceslas, renchérissant sur la multitude, et croyant se rendre agréable par une injustice qui ne portait que sur une nation proscrite, déchargea la noblesse et les villes impériales de ce qu'elles devaient aux juifs. Aussitôt les habitants de Spire passèrent au fil de l'épée tous ceux qui étaient alors dans leurs villes, et ne réservèrent que quelques enfants qu'ils baptisèrent. Puis, tous les Allemands, comme de concert, ressuscitèrent contre ces infortunés l'ancienne et absurde accusation qu'ils avaient empoisonné les fontaines. Mais ici la scène change. Venceslas, qui a reçu des sommes considérables, des promesses immenses pour sauver les jours de ces parias européens, entreprend leur apologie, et les condamne seulement à sortir de l'Empire. En vain la masse fanatisée crie que cette peine est trop douce, et demande du sang; il favorise leur retraite en Lithuanie et en Portugal. Cet acte, sans contredit le plus beau de sa vie, excita cependant l'indignation et mit le comble à la haine publique. Quatre ans après (1394), une conspiration redoutable se forma, et les magistrats de Prague, à la tête de tout le peuple, le saisirent et le jetèrent dans un cachot, où il subit, pendant 4 mois, la plus horrible captivité. Au bout de ce temps, on lui permit l'usage des bains, et grâce à une femme qui lui fit traverser l'eau dans un batelet, il se sauva dans un fort voisin, et de là au château de Ziebrok, où il resta quelques mois. Enfin, il revint à Prague, accompagné d'une garde nombreuse, et remonta publiquement sur le trône. Mais ses fureurs, encore plus insupportables qu'auparavant, devinrent telles que les grands du royaume appelèrent à leur secours Sigismond, son frère, roi de Hongrie. A peine ce prince eut-il mis le pied en Bohême, que toute la population se rangea sous ses drapeaux; Prague même ouvrit ses portes; et Venceslas, retiré dans Bern, offrit à son frère d'abdiquer et le trône de Bohême et celui de l'Empire, pourvu qu'il eût la vie sauve et une pension. Sigismond fit parade de générosité, et dit qu'il n'était venu que pour l'engager à mieux gouverner, et qu'il le reconnaissait pour son Empereur et son roi; mais il eut soin de se faire contraindre par le peuple à accepter la régence et à enfermer son frère; puis, pour assurer ses jours, il l'entoura d'une garde nombreuse, et le fit transférer à Krumlow, et de là à Vienne, dans une forteresse située sur le Danube, sans que personne sût en quel endroit il était prisonnier (1397). Cependant Venceslas a encore l'adresse de s'échapper; et traversant le fleuve sur la barque d'un pauvre pêcheur qui avait facilité son évasion, il parvient, à la faveur d'un déguisement, à la forteresse de Visigrad, où 20 soldats embrassent son parti, s'empare du gouverneur, et, attirant les magistrats de Prague dans la forteresse, sous un prétexte spécieux, les met aux fers, et rentre sans obstacle dans sa capitale. Les autres villes de la Bohême suivirent l'exemple de celle-ci; et le prince, deux fois dépossédé, prit, pour la troisième fois, les rênes de son royaume, sans rien craindre de Sigismond, qui défendait alors ses États contre les Turcs. Pendant la seconde reclusion de Venceslas, on s'était universellement occupé, dans l'Allemagne, de mettre fin au schisme qui désolait l'Église. Venceslas, à peine libre, conçoit l'idée d'aller à Reims, et d'y avoir une conférence avec le roi de France. En vain les grands de l'Allemagne, en vain Boniface lui-même, Boniface, le successeur d'Urbain, et le seul pape qu'il reconnaît, cherchent à le dissuader. Il accomplit ce voyage; et entamant la discussion à la suite d'un repas magnifique que le roi de France lui a donné, au milieu des fumées de l'ivresse, il en passe par tout ce qu'il veut, et approuve qu'on exige la cession de Boniface (1398). Mais les événements ultérieurs arrêtèrent la suite de cette affaire, et le schisme se prolongea encore 20 ans. L'année suivante (1399), l'Empereur, de retour en Bohême, épousa la princesse Sophie, fille du duc de Bavière. Ce mariage, célébré avec une magnificence extraordinaire, devint le signal de nouvelles prodigalités. A partir de cette époque, Venceslas ne mit plus de bornes au luxe de sa maison; et pour subvenir à ces dépenses exor-

bitantes, il n'est point de mesures iniques, ignobles ou vexatoires devant lesquelles il reculât. Il ne se borna plus à augmenter les impôts : il rendit vénales les charges et les dignités de l'Empire, vendit à Galéas Visconti la souveraineté de la Lombardie, dissipa l'argent que Boniface lui avait envoyé pour se faire couronner à Rome; et enfin, créant une nouvelle jurisprudence, fit porter contre ceux qui l'avaient livré à son frère des accusations auxquelles il n'était possible d'échapper qu'au prix de l'or. Il en vint même au point de faire peser ces incriminations sur des bourgs, des châteaux et des villes entières. Prague, Budweis et Pilsen en furent les victimes principales; mais ayant voulu étendre ce système aux villes de la Lusace et de la Misnie, il y trouva la cause de sa perte. Les deux marquis de ces provinces résolurent de le faire déposer par les électeurs réunis; et ils y parvinrent. Une première diète eut lieu à Boppart, petite ville sur le Rhin; et l'on y agita la question de savoir si l'Empereur serait déposé ou s'il lui serait enjoint de se choisir un administrateur. Dans une seconde, qui eut lieu à Francfort-sur-le-Mein, on se décida pour la dernière proposition. L'Empereur, ainsi qu'on le pense bien, refusa d'obéir. Les électeurs alors indiquèrent une troisième diète à Landstein, lui ordonnèrent d'y comparaître; et après l'avoir inutilement attendu dix jours, ils le déclarèrent solennellement déchu du pouvoir souverain, et sans connaître encore le vœu des états de l'Empire, nommèrent, pour lui succéder, d'abord Frédéric de Brunswick, puis, celui-ci ayant été assassiné avant que sa nomination fût connue, Robert, comte palatin du Rhin (22 août 1400). Ainsi rabaissé au rang de prince du saint-empire, Venceslas refusa de reconnaître le jugement de la diète, et protesta solennellement, à la face de l'Europe, contre l'arrêt qui le dépouillait de l'autorité impériale. Le Brandebourg, la Souabe, Gênes, Milan, Ferrare et leurs territoires, le pape et les cardinaux d'Avignon, le reconnaissaient encore. Aix-la-Chapelle refusa de recevoir son rival, qui fût obligé de se faire couronner à Cologne. La France resta neutre. Cependant il avait offert de prendre son roi pour arbitre dans toute cette affaire; mais la faiblesse intellectuelle de Charles VI, et la rivalité de ses oncles empêchèrent qu'on ne parvînt à un résultat définitif. Au reste comme, toujours fidèle à son caractère ordinaire, le prince dépossédé se contentait de prendre le titre d'Empereur, sans rien faire pour en soutenir les droits, on s'accoutuma bientôt à ne plus songer à lui. Cependant il ne renonça à ses prétentions que l'an 1410, après l'élection de Sigismond; et lorsque, cette année, les électeurs divisés eurent nommé, d'une part Sigismond et de l'autre Josse de Brandebourg, l'Allemagne comptait trois empereurs, comme l'Église trois papes, Benoît XIII, Grégoire XII et Jean XXIII. Réduit à ses États héréditaires, Venceslas montra la même indolence et la même férocité. Ses barons conspirèrent encore contre lui; et le peuple les favorisait de tous ses vœux : mais à la nouvelle de ce qui se préparait, il parut en Bohême, avec une armée, et surprit tellement ses ennemis, pour qui tant de célérité était chose nouvelle, qu'ils posèrent les armes, et se soumirent ou s'enfuirent en Hongrie, implorant le secours de Sigismond. Celui-ci le leur accorda, et prit des mesures pour faire arrêter Venceslas, qui, dans l'espoir d'échapper à une nouvelle captivité, allait souscrire aux conditions les plus dures, et peut-être le déclarer son héritier au royaume de Bohême, quand les Hongrois mêmes se révoltèrent, et l'empêchèrent de suivre ses projets (1403). Les dernières années de son règne furent ensanglantées par l'hérésie de Jean Huss. Nommé recteur de l'université de Prague et confesseur de la reine (1409), ce disciple de Wiclef trouva un puissant protecteur dans Venceslas : mais le supplice auquel il fut condamné pendant la tenue du concile de Constance (1415) excita l'indignation de ses partisans, qui, vers 1418, se rassemblèrent en armes, au nombre de 40,000, sous les ordres de Jean Ziska et Nicolas de Hussuetz. Ils ne parlaient d'abord de rien moins que de déposer le roi, et d'en choisir un à la pluralité des voix. Ils se contentèrent ensuite de l'amener de son château de Visigrad à Prague, pour y entendre leurs réclamations, et lui demandèrent des places de sûreté. Venceslas temporisa : mais la révolte n'en éclata qu'avec plus de force; et Ziska annonça hautement l'intention de venger la mort de Huss sur ses assassins. L'ex-Empereur mourut, l'année suivante, au milieu des circonstances les plus orageuses. Les Hussites, maîtres de presque toute la Bohême, venaient d'emporter Prague, et d'en égorger les magistrats et les prêtres. A cette nouvelle, la cour de Venceslas fut dans la consternation. Je l'avais bien prévu, s'écria le grand échanson. A ce mot, le roi se jeta sur lui, un poignard à la main; mais au même instant, une attaque d'apoplexie, causée par la colère, le renversa, et il mourut au bout de dix-huit jours, après avoir porté 22 ans le titre de roi des Romains et 40 ans celui de roi de Bohême. Il ne laissa point de postérité; et après quelques mois d'interrègne, Sigismond, son frère, déjà Empereur, lui succéda. Tous les historiens s'accordent à peindre Venceslas comme un Sardanapale, un Néron, un Copronyme. Voué à une mollesse infâme, il passait sa vie à table et parmi ses femmes, roulant sans cesse de l'ivresse à la débauche et de la débauche à l'ivresse.

VENCESLAS DU BUDOWA se fit chef de la secte des *Utraquistes*, Bohémiens protestants qui, dans le 17e siècle, recevaient la communion sous les deux espèces, prétendant qu'elle était de droit divin. Venceslas tenait, sur les événements qui regardaient son parti, un journal en latin, dont le manuscrit se trouve à Prague dans les archives du royaume. Dobner en a extrait et publié le passage où l'auteur rend compte de la rupture qui éclata en 1608, entre l'empereur Rodolphe II et son frère l'archiduc Mathias. Les deux frères se trouvaient chacun à la tête d'une armée; l'archiduc à Czaslaw, où il avait convoqué une diète, et l'Empereur à Prague, où il avait rassemblé les états de Bohême. Venceslas, profitant des circonstances, parla, au nom des Utraquistes, avant tant de force et d'audace, que l'Empereur leur accorda, à peu près tout ce qu'ils désiraient. Ce prince fut également forcé de reconnaître les prétentions de son frère, qui après cela reprit le chemin de la Hongrie avec son armée. Le Journal de Venceslas révèle des circonstances curieuses sur ces événements : l'auteur y peint vivement les troubles de la Bohême, l'agitation qui régnait à Prague et dans les États du royaume, les

inquiétudes, les allées et venues du nonce apostolique et de l'ambassadeur d'Espagne, qui s'étaient donnés pour médiateurs, et enfin la convention que Mathias arracha à la faiblesse de l'Empereur. Le Journal est suivi des actes qui furent échangés et arrêtés en cette circonstance.

VENDELIN. *Voyez* **WENDELIN.**

VENDOME (César, duc de), appelé *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né dans le mois de juin 1594 au château de Coucy, en Picardie, fut légitimé l'année suivante, créé duc de Vendôme, et fiancé en 1598 à la fille unique du duc de Mercœur, qui lui céda le gouvernement de Bretagne par contrat de mariage. Henri IV lui donna rang après les princes du sang (1610), et songea même, dit-on, aux moyens de lui assurer sa couronne s'il n'avait pas d'héritier. Plus tard, Vendôme tenta de soulever la Bretagne, sous prétexte de venger la mort de son père, et parce que, disait-il aussi, le mariage de Louis XIII avec une infante d'Espagne était contraire au bien de l'État. L'approche de l'armée royale et la défection de ses partisans l'obligèrent à se soumettre. Il fut alors employé contre les réformés, sur lesquels il obtint plusieurs avantages; mais s'étant engagé dans la conspiration de Chalais contre Richelieu, il fut arrêté (1626), enfermé dans le château d'Amboise, puis dans celui de Vincennes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de 4 ans, après s'être démis de son gouvernement. Il alla servir en Hollande, puis négocia sa rentrée en France, où on le laissa quelque temps paisible. Mais en 1641, accusé faussement d'avoir attenté à la vie de Richelieu, il alla chercher un asile en Angleterre, d'où il ne revint qu'après la mort du cardinal. Enveloppé dans la disgrâce du duc de Beaufort son fils, comme l'un des chefs du parti des *importants;* il fit cependant sa paix avec Mazarin, et fut nommé, en 1650, gouverneur de Bourgogne et grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France. Il rendit encore quelques services à l'État, et mourut à Paris en 1665, dans l'inaction que lui imposaient ses infirmités. Il avait beaucoup d'esprit, et c'était là tout le bien qu'on en pouvait dire.

VENDOME (Louis, duc de), fils aîné du précédent, naquit en 1612 et fut connu sous le nom de duc de *Mercœur,* jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes en 1630, dans l'expédition que Louis XIII dirigea lui-même en Piémont, et servit ensuite en Hollande, où il se trouva à l'affaire de Lillo, sous les yeux de son père. Depuis il se distingua au siége d'Hesdin, à celui d'Arras, et surtout, le 2 août 1640, à l'attaque des lignes françaises, où il fut blessé d'un coup de feu. Après la retraite de son père en Angleterre, il s'éloigna de la cour et n'y reparut qu'après la mort du cardinal de Richelieu. En 1649, il leva un régiment de cavalerie de son nom (Mercœur), et fut nommé vice-roi commandant des troupes françaises en Catalogne. Il reprit Castel-Léon sur les Espagnols; mais n'ayant pas assez de forces pour se maintenir, il demanda des secours, et n'ayant pu en obtenir, il résigna sa vice-royauté, en 1651. Ce ne fut qu'après avoir épousé, en 1651, Laure Mancini, l'aînée des nièces de Mazarin, qu'il entra tout à fait en faveur et devint commandant de la Provence, où il apaisa des troubles, et se rendit maître de Toulon. En 1656, Louis XIV lui donna le commandement de l'armée de Lombardie, conjointement avec le duc de Modène; et ils résistèrent de concert aux attaques réitérées du cardinal Trivulce. Le roi le créa, en 1661, chevalier de ses ordres. Du reste, c'était un général médiocre et de peu d'esprit. Ayant perdu sa femme, en 1656, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé cardinal en 1667. Le pape Clément IX le nomma son légat *à latere* en France; et ce fut au nom de ce pontife qu'il tint le Dauphin sur les fonts de baptême. Il mourut à Aix en 1669.

VENDOME (Louis-Joseph, duc de), fils aîné du précédent, né en 1654, porta jusqu'à la mort de son père le nom de *duc de Penthièvre.* Il fit ses premières armes dans l'invasion de la Hollande (1672) servit sous Turenne dans ses dernières campagnes, fit celle de Flandre sous le maréchal de Créqui (1677) en qualité de brigadier des armées, et reçut l'année suivante le brevet de maréchal de camp. Nommé gouverneur de la Provence en 1681, puis lieutenant général et chevalier des ordres du roi en 1688, il se distingua aux siéges de Mons et de Namur, au combat de Leuse, et surtout à celui de Steenkerque. En 1693, il fut envoyé en Italie sous les ordres de Catinat, et la part qu'il prit à plusieurs victoires de ce maréchal, surtout à celle de la Marsaille, lui valut rang au parlement au-dessus des pairs, la charge de général des galères, et enfin le commandement en chef de l'armée de Catalogne (1695). Il investit la même année Barcelone dont tout annonçait que le siége serait long et difficile, et dont la prise contribua beaucoup à amener la paix de Rysvick. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, chargé d'aller en Italie réparer les fautes de Villeroi, il se vit à la tête d'une armée supérieure à celle des Impériaux; mais ceux-ci étaient commandés par le prince Eugène. Il débuta de la manière la plus brillante (1702), et parut déployer une activité qui ne lui était pas ordinaire; mais il se laissa surprendre dans la plaine de Luzara, et ne dut qu'à la valeur française le bonheur de rendre la victoire indécise après une action meurtrière, qu'un général plus prudent aurait évitée. Il fut décoré pourtant de l'ordre de la Toison d'or par Philippe V, dont il avait à la première entrevue conquis la confiance. Après avoir obtenu plusieurs avantages dans le Tyrol sur le comte de Stahremberg, et dans le Piémont sur le duc de Savoie, il se mesura encore une fois (1706) avec le prince Eugène à la bataille de Cassano, où le hasard, suppléant à l'imprévoyance du général, rendit la victoire indécise comme à Luzara. Le dernier exploit de Vendôme en Italie fut de surprendre l'armée impériale dans ses quartiers d'hiver à Calcinato; encore demeura-t-il dans l'impossibilité de profiter de ce premier avantage. Il fut envoyé en Flandre en 1708 pour remplacer Villeroi qui venait d'être battu à Ramillies. Il n'y fut pas heureux, et peut-être dut-il son malheur à ses fautes. On lui reproche de n'avoir rien fait pour empêcher la jonction du prince Eugène avec Marlborough, ni pour opérer la sienne avec Berwick. Ainsi fut perdu la bataille d'Audenarde si funeste à la France. Il eut le tort de traiter avec trop peu de ménagement le duc de Bourgogne auquel il imputait sa défaite. Toutefois, sa réputation d'habileté n'ayant pas été obscurcie par les revers de cette déplorable cam-

pagne, il fut chargé de porter secours à Philippe V lorsque celui-ci vit la couronne prête à lui échapper. Vendôme, quoique souffrant de la goutte et déjà d'un âge avancé, déploya dans cette guerre une activité et une énergie qui sauvèrent le petit-fils de Louis XIV. Tous deux rentrèrent dans Madrid (1710) au milieu des cris de *vive Philippe V! vive Vendôme!* et bientôt la victoire de Villa-Viciosa affermit le prince français en Espagne et rétablit la gloire du général. Ce fut après cette bataille décisive que le duc fit étendre par terre tous les drapeaux et les étendards pris à l'ennemi, et dit au jeune monarque : « Je vais donner à Votre Majesté le meilleur lit sur lequel un roi ait jamais pu coucher. Peu de temps après, voulant soumettre quelques corps d'insurgés qui tenaient encore pour l'Autriche, il se rendit en Catalogne; mais il mourut subitement au milieu de ses triomphes à Tignaroz en 1712. Philippe V ordonna que toute l'Espagne prit le deuil, et le fit enterrer à l'Escurial dans le tombeau des infants. Les talents militaires de Vendôme ont été jugés diversement; mais tout le monde est d'accord sur le scandale de sa vie privée et de ses goûts infâmes, dont il semblait faire parade avec un cynisme révoltant. Sa bonté et son désintéressement, qui sont incontestables, doivent être attribués peut-être à sa faiblesse, et d'ailleurs ces vertus excellentes ne profitèrent la plupart du temps qu'aux intrigants et aux fripons dont il était sans cesse entouré. On a un *Éloge de Vendôme* par de Villeneuve, couronné à l'Académie de Marseille en 1783. Dieulafoy et Gersian ont fait représenter sur le théâtre du Vaudeville, en 1807, *les Pages du duc de Vendôme,* pièce en un acte, dont Aumer a fait un ballet, joué à l'Opéra en 1820. MM. Mennechet et Empis ont donné sur le même théâtre, en 1825 : *Vendôme en Espagne,* drame lyrique en un acte, ouvrage de circonstance. On a publié à la même occasion et dans la même année : *le duc de Vendôme en Espagne, précis historique de sa vie et de ses dernières campagnes,* par un ancien militaire, in-8°.

VENDOME (Philippe de), frère du précédent, né le 23 août 1655, fut reçu chevalier de Malte dans son enfance, et fit ses premières armes, en 1669, sous le duc de Beaufort son oncle, qui périt si malheureusement au siége de Candie. Le jeune chevalier donna, à ce siége mémorable, des preuves d'un grand courage, et il fit ensuite la campagne de Hollande, où Louis XIV commanda son armée en personne. Étant resté en Allemagne, sous les ordres de Turenne, après le départ du monarque, il eut part à la victoire de Sintzheim. Il fit les campagnes de Flandre avec le grade de colonel, fut nommé maréchal de camp en 1691, et ne se distingua pas moins que son frère aîné, à la prise de Namur, ainsi qu'aux combats de Leuze et de Steenkerque. Devenu grand prieur de France et lieutenant général en 1693, il passa à l'armée d'Italie, et concourut à plusieurs victoires dans le Piémont, notamment à celle de la Marsaille, sous le maréchal de Catinat. Il suivit encore son frère en Catalogne, en 1697, et contribua beaucoup par sa valeur, à la défaite de Vélasco et à la prise de Barcelone. Il retourna ensuite en Italie, où il fut chargé du commandement de la Lombardie, pendant que le duc de Vendôme s'emparait des places du Piémont. Il contraignit alors les Impériaux, par différents avantages, à repasser l'Adige et à évacuer le Mantouan, repoussa toutes leurs tentatives pour secourir la Mirandole, et leur fit essuyer un échec considérable auprès de Castiglione, le 31 janvier 1705. Mais tous ces lauriers semblèrent bientôt effacés par la conduite du grand prieur à la bataille de Cassano, où cependant il ne fit que suivre les ordres de son frère, en s'éloignant du Ritorto, que devait attaquer le prince Eugène, et en se tenant éloigné du combat, parce que le duc ne lui envoya point d'ordre d'y venir. On ne peut nier que cette excuse ne fût militairement très-bonne; cependant elle ne fut pas admise. Traité avec beaucoup de dureté par son frère, et disgracié par la cour, le grand prieur perdit tous ses bénéfices qui étaient considérables, et il se retira à Rome, où il ne lui resta pour vivre qu'une pension du roi, de 24,000 francs. Après 5 ans de séjour en Italie, il revenait en France avec le consentement de Louis XIV, lorsqu'il fut arrêté à Coire en Suisse, par le conseiller Mesner qui se vengea par là de ce que son fils était retenu prisonnier en France. La cour de Versailles réclama contre cette violation du droit des gens : le conseiller, qui s'était sauvé en Allemagne, fut condamné à mort pour cet abus de pouvoir; et le grand prieur, rendu à la liberté, se hâta de revenir en France, où il rentra dans la faveur du roi, et recouvra ses bénéfices. A la mort de son frère il n'hérita point du duché de Vendôme, en raison de ses vœux, comme chevalier de Malte, et ce duché fut réuni au domaine de la couronne. Rétabli dans son palais du Temple, il s'y livra à tous les genres de plaisirs; y réunit très-nombreuse compagnie et se fit remarquer par la licence de ses mœurs, dans le temps de la régence, où tout fut si licencieux. Du reste ce prince aimait et protégeait les lettres et les arts. La Fare, Chaulieu, Palaprat, vécurent dans son intimité, et souvent ils éprouvèrent sa bienfaisance. Ce fut à lui que J. B. Rousseau adressa sa belle *Ode* septième, à l'occasion de son retour de Malte, où il s'était rendu, en 1715, pour y prendre le commandement des troupes destinées à combattre les Turcs. Mais l'attaque que l'on redoutait de la part de ces derniers n'eut pas lieu, et le grand prieur se hâta de revenir dans son palais du Temple, où il mourut le 24 janvier 1727. L'esprit de ce prince était plus cultivé que celui de son frère; et il avait plus de moyens de succès dans le monde. Le caractère de ces deux hommes célèbres fut d'ailleurs d'une grande ressemblance : tous deux aimèrent beaucoup la table, et tous deux eurent l'habitude de rester longtemps au lit, même dans leurs campagnes, où ils auraient eu besoin de la plus grande activité. C'étaient de vrais épicuriens, et sous quelques rapports, au moins par la valeur et le goût des plaisirs, de dignes petits-fils de Henri IV.

VENDOME. *Voyez* **GEOFFROI** et **MATHIEU.**

VENDRAMINO (André), doge de Venise, successeur de Pierrre Mocenigo, au commencement de l'année 1476, maintint la république de Venise en paix, à l'époque où les deux États voisins, le duché de Milan et la république de Florence, étaient bouleversés par les plus redoutables conjurations. Son règne ne présente rien de remarquable. Il mourut le 6 mai 1478, et eut pour successeur Jean Mocenigo.

VENEGAS (Michel), jésuite espagnol du 18ᵉ siècle, fut employé dans les missions au Mexique et en Californie, et s'occupa de recueillir d'utiles documents sur la géographie de cette dernière contrée et sur l'histoire des missionnaires qui parvinrent à la soumettre. Ses manuscrits ont été mis en ordre et publiés par le P. Burriel, sous ce titre : *Noticia de la California, y de su conquista*, etc., Madrid, 1757, 3 vol. in-4°. C'est sur la traduction anglaise de cet ouvrage qu'a été publiée en français l'*Histoire naturelle et civile de la Californie*, traduite par E. (Eidous), Paris, 1757, 3 vol. in-12.

VENEL (Gabriel-François), médecin, né à Combes, diocèse de Beziers en 1723, se livra plus particulièrement à l'étude de la chimie, et fut dans cette science l'élève de Rouelle, dont il devint l'ami, puis le rival. Reçu membre de la Société royale et nommé professeur de la faculté de médecine de Montpellier, il mourut dans cette ville en 1775. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil des savants étrangers*; et l'*Encyclopédie* lui doit, à commencer du 3ᵉ vol. un grand nombre d'articles concernant la chimie, la pharmacie, la physiologie et la médecine. Il fut chargé par les états de Languedoc de faire des expériences sur la houille; elles furent heureuses, et il publia un ouvrage à ce sujet en 1774, sous le titre d'*Instruction sur l'usage de la houille*. On a de lui, en outre, un *Précis de matière médicale*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°, publié par Carère.

VENEL (Jean-André), médecin, né sur les bords du lac de Genève le 28 mai 1740, établit à Orbe, dans le pays de Vaud, une maison de santé, où il s'occupa de redresser les difformités des jambes et de corriger la torsion de l'épine du dos. Il mourut en 1791 au milieu de ses malades, auxquels il s'était voué avec zèle. On a de lui : *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage, et description de quatre instruments propres à retirer les corps par la bouche*, Lausanne, 1769, in-12; *Essai sur la santé et l'éducation médicinale des filles destinées au mariage*, Yverdun, 1776, in-12; *Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques, propres à prévenir, à borner et même à corriger, dans certains cas, les courbures latérales*, etc., 1788, in-8°.

VENERONI (Jean VIGNERON, connu sous le nom de), né à Verdun dans le 17ᵉ siècle, vint à Paris, après avoir italianisé son nom, se fit passer pour Florentin, et réussit à faire complétement illusion sur son origine. Il contribua puissamment à répandre en France le goût de la langue et de la littérature italienne et fut nommé secrétaire interprète du roi. Ses ouvrages les plus importants sont : *le Maître italien*, 1710, in-12, grammaire dont on a donné un grand nombre d'éditions parmi lesquelles il faut distinguer celle de Gattel, Lyon, 1803, in-8°; *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1708, in-4°, effacé par celui d'Alberti; *Dictionnaire-manuel* en quatre langues : français, italien, allemand et russe, Moscou, 1771, in-8°.

VENETTE (Jean de), romancier et chroniqueur, né vers 1307 au village de Venette, près de Compiègne, fut prieur du couvent du Carmel à Paris, assista à la plupart des chapitres généraux de cet ordre à Lyon, à Milan, à Metz, à Toulouse, à Ferrare, etc., et mourut en 1369. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels les plus remarquables sont : la *Seconde continuation* de la *Chronique* de Guillaume de Nangis, de 1340 à 1398, publiée par D. d'Achery dans le *Spicilegium*, tome XI, page 785-920, et réimprimée dans le tome III de l'édition in-fol. du même recueil; *Chronicon carmelitarum liber I*, imprimé dans le *Speculum carmelitarum*, Venise, 1507, in-fol.; *Roman des trois Maries* (la mère du Sauveur, Marie Cléophas et Marie Salomé), en rime française, dont on conserve deux manuscrits à la bibliothèque du roi, sous les nᵒˢ 7581 et 7582. Sainte-Palaye en a donné l'extrait dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XII, page 320-33; et Jean Droyn en a fait une espèce de version libre en prose, qui a été imprimée plusieurs fois dans le 16ᵉ siècle, et d'après laquelle l'abbé d'Artigny a publié, dans les *Nouveaux mémoires de littérature*, tome VI, p. 237-91, le *Recueil des principaux endroits du roman des trois Maries*.

VENETTE (Nicolas), docteur en médecine, et professeur d'anatomie et de chirurgie à la Rochelle, naquit en cette ville vers 1632, et y mourut en 1698. On a de lui : *Traité du scorbut et de toutes les maladies qui arrivent sur la mer*, 1671, in-12; *Observations sur les eaux minérales de la Rouillasse en Saintonge, avec une Dissertation sur l'eau commune*, 1682, in-12; *De la génération de l'homme, ou Tableau de l'amour conjugal*, Amsterdam, 1688, in-12; Parme, 1689, in-8°; traduit en allemand, en anglais, en hollandais : ce livre n'est qu'un roman médical, rempli d'erreurs et d'histoires indecentes; *Traité des pierres qui s'engendrent dans les terres et dans les animaux, où l'on parle des causes qui les forment*, etc., Amsterdam, 1701, in-12, figures; *Traité du rossignol*, Paris, 1697 et 1707, in-12; *Traité de la taille des arbres*, ibid., in-12.

VENEZIANO (Antonio), peintre, né à Venise, décora cette ville de tableaux qui excitèrent l'admiration et l'envie de ses contemporains, mais qui n'existent plus. Il termina à Pise les peintures de la *Vie de saint Ranieri*, que Simon Memmi avait commencées, et qui sont encore un des ornements du Campo Santo. Il avait pour peindre à fresque un procédé particulier qui a permis à ses ouvrages de conserver jusqu'à nos jours une fraicheur étonnante. Il finit cependant par abandonner son art pour se livrer à l'étude de la chimie et de la botanique, et il professa longtemps la médecine avec un grand succès. Il périt victime de son dévouement dans la peste qui désola Florence en 1383.

VENEZIANO (Dominique), né à Venise en 1420, fut assassiné vers 1476 par André del Castagno, qui, ayant obtenu de lui le secret de la peinture à l'huile, voulait en demeurer l'unique possesseur. Les meilleurs ouvrages de Dominique ont péri. Il ne reste de lui qu'un tableau à Sainte-Lucie de Magnuoli, quelques sujets historiques sur l'escalier, exécutés avec le plus grand soin, et un *Christ entouré de plusieurs saints*, peint sur le mur du monastère degli Angeli.

VENEZIANO (Augustin), graveur, dont le nom de famille était *de' Musis*, né à Venise vers 1490, mort à Rome vers 1540, fut un des meilleurs élèves de Marc-Antoine Ramondi, dont il égale souvent la finesse de burin, mais jamais le dessin correct. Il marquait ses

planches des initiales A. V., en y ajoutant la date de l'année. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, citent de lui 8 *portraits*, 28 *sujets sacrés*, 26 *sujets historiques ou mythologiques*, 138 *sujets de sa composition*.

VENIERO (Antoine) fut élu doge de Venise, le 21 novembre 1382, pour succéder à Michel Morosini. On peut lui reprocher d'avoir hâté par son impolitique la ruine des deux maisons de la Scala et de Carrare, qu'il livra, l'une après l'autre, à Jean Galeaz Visconti, puissant seigneur de Milan, et d'avoir permis que ce prince, en s'emparant de Vérone et Padoue, étendît ses frontières jusqu'aux bords de l'Adriatique, et en vue des clochers de Venise; mais un heureux hasard mit aux conquêtes de Visconti les bornes que Veniero n'avait point su poser. François Carrare, par sa vigueur, les Florentins, par leur héroïsme, chassèrent Visconti du rivage des lagunes; et le successeur de Veniero put ajouter aux domaines de la république les États que celui-ci avait abandonnés au plus redoutable ennemi des Vénitiens. Veniero mourut le 23 novembre 1400, et fut remplacé par Michel Teno.

VENIERO (François), élu doge de Venise, le 11 juin 1554, pour succéder à Marc-Antoine Trevisani, fut témoin oisif des grandes révolutions de l'Europe, de l'abdication de Charles-Quint, et de la nouvelle guerre suscitée par Paul IV. Au milieu des intrigues les plus actives de l'Italie, il réussit à faire oublier deux ans sa république. Il mourut le 2 juin 1556. Laurent Priuli lui succéda.

VENIERO (Sébastien) commandait à Corfou pour Venise, pendant la guerre où cette république perdit le royaume de Chypre. Des secours avaient souvent été promis aux Vénitiens par toutes les puissances chrétiennes, pour les aider à repousser les forces ottomanes; enfin Philippe II donna ordre à don Juan d'Autriche, son frère naturel, de se joindre à eux avec 18 galères. Sébastien Veniero, déjà âgé de 70 ans, fut donné par le sénat pour commandant à la flotte vénitienne, forte de 108 galères et de 8 galéaces. Les chrétiens rencontrèrent les Turcs, le 7 octobre 1571, devant Lépante; et, dans la bataille qui a illustré cette côte, aucun général ne montra une intrépidité et une vigueur égales à celles du vénérable Veniero. Son collègue, Augustin Barbarigo, fut tué dans le combat; 43 galères, qui tombèrent au pouvoir des Vénitiens, furent le seul fruit de cette insigne victoire. La jalousie des autres généraux empêcha Veniero de s'emparer de Sainte-Maure, comme il en avait le projet. Jacques Soranzo, son ennemi, l'accusa auprès du sénat de n'avoir pas su tirer parti de ses avantages; mais les Vénitiens rendirent justice à leur vieux général: ils lui donnèrent le commandement du golfe; et le doge Louis Mocenigo étant mort, les électeurs, d'un consentement unanime, dès le premier jour de leur assemblée, le 11 juin 1577, nommèrent Sébastien Veniero pour lui succéder. Pendant son règne, un incendie consuma le palais ducal, et détruisit un grand nombre de tableaux du Titien, de Gian Bellino et de Pordenone, le 20 décembre 1577. Veniero mourut au mois de mai 1578. Nicolas de Ponte lui succéda.

VENIERO (Dominique), littérateur célèbre, né à Venise vers 1517, entra de bonne heure dans la carrière des emplois publics, que ses infirmités le forcèrent d'abandonner; dès l'âge de 32 ans, il fut privé sans retour de l'usage de ses jambes. Sa maison devint alors le rendez-vous des poètes et des hommes les plus instruits. Il fut fondateur, avec Bodoaro (1558), de la célèbre *Académie vénitienne*. Le Tasse lui-même daigna plus d'une fois le consulter. Cependant Tiraboschi lui reproche d'avoir le premier, en Italie, depuis la renaissance des lettres, composé des *acrostiches*, et donné, dans quelques-uns de ses *sonnets*, le funeste exemple des *concetti*. Veniero mourut en 1582. Ses *poésies*, éparses dans les *Raccolte* de Dolce et de Ruscelli, ont été réunies par l'abbé Serassi, Bergame, 1751, in-8°.

VENIERO (François), frère aîné du précédent, mort en 1581, dans un âge avancé, est cité par Ghilini (*Teatro d'uomini letterat.*, t. 1, pag. 65) comme l'un des plus sublimes génies, des plus grands philosophes et des plus habiles politiques que Venise ait jamais produits. De Thou en parle avec éloge. On a de lui : *Discorsi soprà i tre libri del Aristotile, dove tratta dell' anima*, 1555, in-8°; *Discorsi soprà i libri della generazione e corruzione d'Aristotile*, 1576, in-4°; *Dialogo della volontà humana*.

VENIERO (Laurent), frère aîné des précédents, fut l'élève et l'ami du fameux Pierre Arétin. Il déshonora sa plume par deux poëmes : la *Put... errante* et *la Zaffetta, ou le Trentuno*, Venise, 1531 et 1538, in-8°; reproduits avec quelques autres pièces du même genre, Lucerne, 1651, in-8°, sous le nom de Maffeo Veniero, archevêque de Corfou, imputation calomnieuse, dont le prélat a été justifié pleinement. Laurent ne vivait plus en 1550.

VENIERO (Maffeo et Louis), fils du précédent, héritèrent de son talent pour la poésie, mais ils en firent un meilleur usage. Maffeo, le plus célèbre des deux, est l'archevêque de Corfou dont on vient de parler. Tiraboschi cite sa tragédie d'*Idalba* (Venise, 1596, in-4°; 1610, in-12) comme une des meilleures du théâtre italien au 16e siècle. L'abbé Serassi a joint les *rimes* de Maffeo et de Louis à celles de leur oncle Dominique.

VENINI (l'abbé Francesco), mathématicien, poëte et philologue, né vers 1737 à Milan, où il mourut en 1820, avait professé quelque temps à Parme. Le meilleur de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé : *De principj dell' armonica musicale e poetica, e della lora applicazione alla teoria ed alla pratica della versificazione italiana*, etc., Paris, 1798.

VENINO (Ignace), le plus grand prédicateur de l'Italie au 18e siècle, était né, le 10 février 1711, à Como, dans le Milanais. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites, en 1728, et ayant embrassé la carrière de la chaire, il ne tarda pas à se placer au premier rang des orateurs sacrés. Une diction naturelle et élégante, un débit plein de charme, de l'élévation dans les idées, de l'ordre et de la clarté dans les preuves, une dialectique vive et pressante, toutes ces qualités réunies lui procurèrent les succès les plus brillants. Les principales villes de l'Italie se disputèrent l'avantage de posséder le P. Venino, et firent de vains efforts pour le retenir. L'âge ayant affaibli ses forces, il obtint de ses supérieurs la permission de se retirer à Milan, où il fut nommé recteur du collége de Brenta. L'empereur

Joseph II, après la suppression de l'institut, le confirma dans ce poste honorable, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1778. Ses sermons (*Prediche Quaresimali*) furent publiés à Milan, 1780, 1 vol. in-8°, par le P. Ant. Carli, qui les mit en ordre, et les fit précéder d'une préface. Les *Panégyriques* du P. Venino parurent dans la même ville, en 1782. Ces deux *Recueils* ont été réimprimés plusieurs fois à Venise, in-8° et in-4°. On trouve une courte *notice* sur Venino, par le P. Caballero, dans le *Supplement. Bibliothecæ Soc. Jesu*, p. 276.

VÉNIUS (Otto). *Voyez* **VEEN**.

VENTENAT (Étienne-Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève, et s'y distingua bientôt par ses dispositions pour la chaire; mais entraîné par son goût pour les sciences, il s'y livra dès lors exclusivement. Lors de la suppression des ordres religieux, il obtint la chaire de botanique au Lycée, puis la place de bibliothécaire du Panthéon, et devint membre de l'Institut. Ventenat mourut en 1808. Il s'était marié à l'exemple de plusieurs de ses confrères. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau du règne végétal*, 1799, 4 vol. in-8°; *Description des plantes nouvelles ou peu connues du Jardin de J. M. Cels*, 1800, in-fol.; *le Jardin de la Malmaison*, 1803 à 1805, 2 vol. in-fol.; *Choix de plantes*, ibid., 1803 à 1808, in-fol.; *Decas generum novorum*, ibid., 1808, in-fol. Ces quatre ouvrages sont ornés de belles planches, coloriées avec soin. On trouve une *Notice* sur Ventenat dans le *Journal de botanique*, octobre 1808.

VENTIDIUS (Publius BASSUS), général romain, célèbre par ses talents militaires et par les variations de sa fortune, était d'Asculum (aujourd'hui *Ascoli*), ville capitale des Picentins, et avait sans doute pour père Ventidius, un des chefs les plus illustres des Latins pendant la guerre sociale. Pris avec beaucoup de ses compatriotes, lors du sac d'Asculum par Pompée, l'an de Rome 645 (avant J. C. 89), il fut mené en triomphe. Cette humiliation extrême donna lieu de dire qu'il était de basse extraction, quoique probablement sa naissance fût des plus distinguées. Orphelin et en bas âge, il végéta longtemps, en proie à l'indigence et aux premiers besoins. Il exerça d'abord le métier de lecticaire ou porteur de litière. Il entra ensuite dans la milice, en qualité de simple soldat, et se distingua par sa bravoure. Enfin il entreprit des fournitures de mulets pour les équipages des officiers et pour les transports, et il alla exercer ce ministère peu brillant à la tête de l'armée de César dans les Gaules (vers l'an de Rome 697, avant J. C. 57). Ce général, habile à connaître les hommes, démêla les talents de Ventidius, et le tira de cette triste position, en lui donnant un emploi dans l'armée, et lui confiant quelques entreprises importantes. Le succès avec lequel Ventidius s'acquitta de toutes ses commissions et les services qu'il ne cessa de rendre pendant la guerre des Gaules augmentèrent l'estime de César, au point que lorsque la toute-puissance fut entre ses mains, il le nomma sénateur (en 46 avant J. C.), tribun du peuple (45) et préteur (44 pour l'an 43). L'assassinat de César ayant ruiné de ce côté toutes les espérances de Ventidius, il s'attacha à la fortune d'Antoine; et pendant le cours de l'an 43, qui fut si fertile en intrigues et en événements de toute espèce, il profita de l'influence que lui donnait sa charge de préteur pour servir les intérêts de celui-ci et faire réussir toutes ses prétentions. Pendant la guerre de Modène, ne pouvant opérer de réconciliation entre les optimates, dupes et partisans d'Octave, d'une part, et Antoine de l'autre, il sortit de Rome avec un tribun en charge et deux tribuns désignés, suivi de deux légions qu'il avait levées dans les colonies de César. Arrêté dans sa route par Hirtius et Octave, il fit retraite vers Asculum, et leva une troisième légion dans le Picénum, où il commandait en maître absolu. Cependant il lui fut impossible d'aller porter à propos des secours à Antoine, pressé par l'armée consulaire; et la ruine de ce général était certaine, si, après la bataille de Forum Gallorum (*Castel-Franco*) et la levée du siége de Modène, Ventidius eût consenti à se réunir au parti d'Octave, ou si le jeune héritier de César avait voulu déployer ses forces contre lui. Mais le but d'Octave n'était pas d'anéantir d'abord la puissance de son ennemi. Satisfait de l'avoir vaincu, et de s'être rendu redoutable à un adversaire dédaigneux, il se réconcilia avec lui; et le second triumvirat commença. Antoine exigea que le consulat fût la récompense de la fidélité et du courage de Ventidius; et Octave abdiqua la dignité qui lui avait été conférée après la mort de Vibius et d'Hirtius, en faveur du partisan le plus décidé de son rival. Cette nomination, contraire à toutes les règles, et qui donnait à un préteur, l'année même de sa préture, le rang et le titre de consul, excita les murmures des patriciens. Des vers furent répandus dans le public, où l'on reprochait au nouveau dignitaire la bassesse de son origine et de ses anciennes fonctions. « Venez, disait le poëte, aruspices, augures, venez; un prodige nouveau se présente : l'étrilleur des mulets est consul ! » Ventidius resta encore quatre ans en Italie; et pendant la guerre de Pérouse (41 avant J. C.), il fut, avec Pollion, le principal lieutenant d'Antoine : mais après la conclusion du traité de Brindes, il fut envoyé en Orient; et là il s'acquit, par ses exploits, une gloire immortelle. Les Parthes, fiers de la victoire de Carrhes et du désastre de Crassus, retenus un moment par la crainte des armes toujours victorieuses de César, animés de nouveau à l'aspect des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain, avaient envahi les provinces romaines du voisinage. La Syrie, la Judée, le midi de l'Asie Mineure, étaient occupés par les armes de ces barbares, lorsque Ventidius parut et changea subitement la face des choses. Le célèbre transfuge Labienus, général des Parthes, s'enfuit sur-le-champ jusqu'au mont Taurus. Ventidius le suivit, et campa sur une hauteur, affectant les dehors de la timidité, et refusant un combat qui, s'il se fût donné en plaine, offrait des chances favorables aux Parthes, forts surtout par la cavalerie. Ceux-ci eurent alors l'imprudence de l'attaquer sur les collines où il s'était posté. Ils furent taillés en pièces; et l'Asie Mineure, évacuée, rentra au pouvoir des Romains. Une seconde victoire suivit de près la première, et rendit aux Romains la Syrie. L'île d'Aradus seule refusa de recevoir le vainqueur : mais les forces des habitants étaient trop inégales; et après des prodiges de valeur, ils succombèrent.

L'année suivante fut signalée par une nouvelle bataille, plus sanglante encore que les précédentes. Trompés par de fausses indications, que Ventidius lui-même avait données à un traître nommé Channéé, et que celui-ci avait transmises furtivement à l'ennemi, les Parthes passèrent l'Euphrate au-dessous de Zeugma. Presque tous périrent. Pacorus, héritier présomptif de l'empire, resta lui-même sur le champ de bataille. La Mésopotamie, ouverte et sans défense, semblait une proie offerte au vainqueur. Enfin l'empire des Arsacides pouvait devenir une province romaine; mais Ventidius craignit d'irriter la jalousie, déjà visible, d'Antoine; et s'arrêtant à l'instant où une ample moisson de gloire brillait devant ses yeux, il rendit l'armée à son général, et revint à Rome, où il triompha le 28 décembre; exemple éclatant des caprices de la fortune et des singularités des destinées humaines, qui font un triomphateur du captif conduit jadis chargé de chaines devant le char de triomphe. Ventidius passa le reste de sa vie éloigné des affaires. Il mourut universellement regretté; et les dames romaines portèrent son deuil. Dion Cassius et Josèphe lui imputent quelques traits d'avarice. C'est l'unique reproche que l'histoire laisse peser sur sa mémoire.

VENTURE DE PARADIS (Jean-Michel), orientaliste et diplomate, naquit à Marseille en 1742. Il était fils d'un consul de France qui a rendu d'importants services à son pays dans l'exercice des fonctions qu'il a remplies, depuis 1739, tant en Crimée qu'en divers autres lieux du Levant. Ce fut sous les auspices d'un nom honoré dans la carrière consulaire, que le jeune Venture, destiné à celle du drogmanat, fut envoyé à Paris, au collége de Louis le Grand, et admis à l'école des jeunes de langues. Ses heureuses dispositions lui firent faire des progrès si rapides dans l'étude de l'arabe et du turc, que dès l'âge de 15 ans, il fut envoyé par le gouvernement, en 1757, à Constantinople, pour achever de se perfectionner dans le palais de l'ambassadeur de France. Son application et ses succès le firent bientôt distinguer, et lui valurent, en 1764, la commission d'aller à Seyde en Syrie, pour y exercer les fonctions d'interprète dont il obtint le brevet en 1768. La situation de l'Égypte, fixant alors l'attention de la France, exigeait la présence d'un agent qui joignît à l'activité de la jeunesse, les talents d'interprète et de négociateur. Venture fut envoyé au Caire, en 1770, et attaché à Digeon, en qualité de second drogman. Il resta en Égypte, auprès du fameux Aly-Bey et de son successeur Mohammed Abou-Dahab, jusqu'à la mort de ce dernier, en 1776, et rendit, dans cet intervalle, des services importants à la politique et au commerce de la France. La guerre intestine qui éclata entre les beys prétendant à la souveraineté de l'Égypte, détermina Venture à venir rendre compte au cabinet de Versailles de l'état de ce pays. Il était de retour à Marseille lorsqu'il fut désigné, par le ministère, pour accompagner le baron de Tott, chargé de l'inspection générale des établissements français dans les échelles du Levant et de Barbarie. Ils partirent de Toulon, le 26 avril 1777, et s'acquittèrent de cette mission, qui dura environ deux ans. Ce fut pendant son second séjour en Égypte, en 1778, que Venture épousa la fille de Digeon, lequel ayant conçu pour lui une estime particulière le choisit pour gendre. A peine de retour de son inspection, Venture partit pour Tunis, vers la fin de 1779, avec le titre d'interprète-chancelier du consulat de France. Il y resta cinq ans. A la fin de cette mission, la compagnie d'Afrique, dont il avait été en même temps l'agent, voulant lui donner une marque de reconnaissance et de satisfaction de sa droiture, de son désintéressement et de sa capacité, lui offrit une pièce de vaisselle de la valeur de quarante louis, marquée aux armes de la compagnie. Rappelé à Paris, en 1784, pour occuper au ministère des affaires étrangères, une des deux places de secrétaire-interprète en langues orientales, Venture pouvait se croire, après ses longs services, au but de ses travaux et au terme de ses voyages. Mais, en 1788, il fut envoyé à Alger pour y terminer les différends qui existaient entre cette régence et la France, et pour renouveler les anciens traités. Il fut assez heureux pour amener à bien cette négociation difficile, et pour donner, pendant les dix-huit mois qu'elle dura, de nouvelles preuves de zèle et de talent. Revenu, en 1790, à son poste de secrétaire-interprète, à Paris, il fut obligé de le quitter de nouveau, en 1793, pour accompagner, en la même qualité, l'ambassadeur Semonville à Constantinople. Afin de l'encourager dans cette mission temporaire, la totalité du traitement de sa place d'interprète fut laissée à sa famille pendant son absence. La mission de M. de Semonville, ayant été contrariée par son arrestation en Suisse par les Autrichiens, Venture, qui s'était rendu à Venise, y attendit vainement cet ambassadeur; mais ayant reçu de nouveaux ordres, il partit pour Constantinople, où il resta jusqu'en 1797. Il revint en France, à cette époque, avec l'ambassadeur ottoman, Eseid-Aly effendi, qu'il fut chargé d'accompagner à Paris. Il y reprit ses premières fonctions auxquelles il joignit celles de professeur de turc à l'école spéciale des langues orientales vivantes. Il avait été nommé à cette chaire, en 1795, sur le refus d'acceptation d'Anquetil Duperron. Après tant de services rendus à l'État, après tant de voyages et de fatigues, Venture espérait enfin terminer sa carrière au sein de sa famille; mais le sort en avait décidé autrement. Ses talents, sa réputation, sa longue expérience, la connaissance parfaite qu'il avait acquise des langues et des nations du Levant, firent jeter les yeux sur lui lorsqu'on forma l'armée d'Orient. Bonaparte le fit choisir pour en être le premier interprète, et c'est en cette qualité que Venture partit pour l'Égypte, en 1798. On sent de quelle utilité durent être ses connaissances dans un pays si neuf pour les Français; aussi Bonaparte, qui ne pouvait se passer d'un interprète si habile, l'emmena avec lui dans son expédition de Syrie. Il faut savoir combien sont difficiles les fonctions ingrates et obscures d'un drogman ou interprète, et jusqu'à quel point le succès de toute négociation dépend de ses lumières et de son intégrité, pour bien apprécier l'importance des services rendus par Venture à la diplomatie française, et de ceux qu'il rendit à l'armée d'Orient. Il venait d'être un des membres fondateurs de l'Institut d'Égypte, lorsqu'il fut obligé de suivre, dans l'expédition de Syrie, le général en chef, pour qui sa coopéra-

tion était indispensable. Attaqué d'une légère dyssenterie, pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre; il obtint la permission de se faire transporter dans le couvent de Nazareth. Il y fut bien reçu, et traité avec zèle par les moines qui le connaissaient; mais peut-être leurs soins mal entendus contribuèrent à hâter sa fin. Quand l'armée fit sa retraite sur l'Égypte, on le porta mourant sur un brancard, et il expira en route, dans le courant de floréal, an VII (mai 1799), vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et surtout de Bonaparte. Nous ne connaissons que trois de ses opuscules imprimés dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, savoir : deux en 1795, traduits de l'arabe, *Séance à Ramlah*, l'un des mékamats de Hariri; *Discours de prééminence entre la bougie et le vin;* et le troisième, en 1815, longtemps après sa mort, *Anecdote sur le mariage du calife al-Mamoun avec Bouran-Dokht*, publiée par Langlès, qui s'attribua faussement le titre de collaborateur. Les ouvrages manuscrits de Venture sont infiniment plus nombreux et plus importants : *Passe-temps chronologiques et historiques*, ou *Coup d'œil sur les règnes des califes, des rois et sultans d'Égypte*, par le cheik Mery ben Yousouf al-Hanbali, traduit de l'arabe, avec un *Discours préliminaire* du traducteur, 1 vol. in-fol. : Sylvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, a donné un extrait de cette histoire qui commence au califat d'Aboubekr, le premier successeur de Mahomet, et finit à l'année 1618; *Tableau de l'Égypte*, ou *Abrégé géographique et politique de l'empire des Mameluks*, par Khalil Ibn-Schahin al-Zaïri, vizir du sultan Barsébaï, traduit de l'arabe, in-fol.; *Dictionnaire berbère et français*, grand in-fol. : ouvrage capital qui mériterait, ainsi que le précédent, d'être imprimé; *Kitab al-Djeman, Abrégé d'histoire universelle* par Abou Abd'allah Seïd al-Hardj Mohammed al-Andalousi, traduit de l'arabe, avec le texte, in-4°; *Gazavat Aroudj Ué Khaïr Eddyn* (*les pieux exploits d'Aroudj et de Khair Eddyn*), traduit de l'arabe, in-fol.

VENTURI (Pompée), jésuite, né à Sienne en 1693, mort à Ancône, enseigna la philosophie à Florence, la rhétorique à Sienne, à Prato, à Florence et à Rome. Il est surtout connu par son commentaire du Dante, qui a pour titre: *Dante con una breve e sufficiente dichiarazione del senso letterale, diversa in più luoghi da quella degli antichi commentatori*, dédié à Clément XII, Lucques, 1732, 3 vol. in-8°; Vérone, 1749, in-8°, Venise, 1739 et 1751, in-8°.

VENTURI (Jean-Baptiste), physicien, né à Bibiano, dans le duché de Reggio, en 1746, professa dès l'âge de 25 ans la métaphysique et la géométrie au séminaire de cette ville, fut chargé en 1773 de la chaire de philosophie de Modène, et bientôt après des fonctions d'ingénieur de ce petit État. Envoyé à Paris en 1796, à la suite du comte de San-Romano, il y resta, comme simple particulier, pour se livrer entièrement aux sciences, lut plusieurs *Mémoires* à l'Institut, et donna aux *Annales de chimie*, au *Journal des mines* et au *Magasin encyclopédique* quelques *extraits* d'ouvrages scientifiques. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre du corps législatif de Milan, et plus tard professeur de l'école du génie à Modène. Le renversement du gouvernement républicain (1799) lui coûta la liberté, qu'il ne recouvra qu'après la bataille de Marengo. La chaire de physique de l'université de Pavie et des décorations chevaleresques lui firent oublier sa disgrâce. Il fut pendant 12 ans le chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne, et mourut à Reggio en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *Indagine fisica su i colori*, Modène, 1801; *Commentarj sopra la storia e le teorie dell' ottica*, t. 1, Boulogne, 1814, in-4°; *Dell' origine et de' progressi del odierne artiglierie*, Reggio, 1815, in-4°; *Storia di Scandiano*, Modène, 1822; *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci, avec des fragments tirés de ses manuscrits*, Paris, an V (1797), in-4°, fig., opuscule très-curieux.

VENTURINI (Jean-George-Jules), officier du génie, né à Brunswick en 1772, mort en 1802, servit son prince dès sa jeunesse, et fit toutes les campagnes de la révolution. On lui doit, entre autres ouvrages, tous écrits en allemand : *Nouveau jeu de tactique militaire, agréable et utile, destiné aux écoles militaires*, Schleswig, 1798, in-8°, avec planches; *Livre élémentaire sur la tactique appliquée ou sur la science militaire, avec des exemples pris sur le terrain*, 2e édition, 1800, 7 vol. in-8°, avec plans et cartes; *Système mathématique appliqué à l'art militaire*, 1801, in-8°; *Revue critique de la dernière campagne du* 18e siècle, Leipzig, 1801, in-8°; *Livre élémentaire de la géographie militaire des contrées du Rhin*, Copenhague, 1802, 2 vol. in-8°.

VENUSINUS (Jonas-Jacques), savant danois, né dans l'île de Huéna, professa la physique, l'éloquence et l'histoire à Copenhague, fut historiographe du roi Christiern IV, et mourut président de l'Académie royale de Sora en 1608. Outre une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* en langue danoise, Copenhague, 1599, in-8°, et réimprimée plusieurs fois, on a de lui : *Dissertatio de historiâ*, 1601, in-4°; *in Timæum Platonis*, 1602 et 1603; *De comparandâ eloquentiâ*, 1606, in-4°; *Disticha in reges Daniæ latina, cum horum iconibus*, in-fol.

VENUSTI (Marcel), peintre, surnommé *le Mantuano*, né à Mantoue en 1515, obtint l'estime de Michel-Ange, dont il adopta le style, mais sans tomber dans l'affectation si ordinaire aux imitateurs. Il doit la plus grande partie de sa gloire au talent supérieur avec lequel il a su revêtir de tous les charmes de la peinture les idées de ce grand maître. Cependant il ne manquait pas du génie de l'invention, et de nombreux tableaux de sa composition en sont la preuve. Le plus célèbre de ses ouvrages est la copie du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qu'il fit pour le cardinal Farnèse, et que celui-ci envoya à Naples, dont elle est un des plus beaux ornements. Cet artiste mourut en 1576.

VENUTI (Ridolfino), laborieux antiquaire, né à Cortone en 1703, après avoir terminé ses cours, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome perfectionner ses connaissances par l'examen des monuments et par le commerce des artistes et des savants. Nommé par le pape Benoît XIV président de la commission des monuments antiques et garde du cabinet du Vatican, il allait être élevé à de nouveaux honneurs, lorsqu'il mourut en 1763. Outre une foule de *Dissertations*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Cortone, dans le *Giornale romano* de Pagliarini, qu'il rédigea de 1742 à 1744, etc., il a laissé

un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Collectanea antiquitatum romanar. centum tabulis incisarum et notis illustratarum*, Rome, 1736, grand in-fol. oblong; *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Alex. card. Albani in Vaticanâ biblioth. translata*, ibid., 1739-44, 2 vol. in-fol., fig. rare et recherché; *Numismata romanor. pontificum à Martino V ad Benedictum XIV, aucta et illustrata*, ibid., 1744, in-4°; *Osservazioni sopra il fiume Clitunno, del suo culto*, etc., ibid., 1753, in-4°, fig.; *De deâ Libertate ejusque cultu apud Romanos et de libertinorum Pileo*, ibid., 1762, in-4°; *Descrizione topografica della antichità di Roma*, ibid., 1763, 2 vol. in-4°; 2ᵉ édit., 1803; *Descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, ibid., 1766, 2 vol. in 4°; *Vetera monumenta quæ in hortis cœlimontanis et in ædibus Matthæorum adservantur*, etc., ibid., 1779, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage fut achevé et publié par Amaduzzi.

VENUTI (Philippe), antiquaire et littérateur, frère du précédent, né en 1709, à Cortone, obtint un canonicat de Saint-Jean de Latran, et fut, en 1739, chargé par son chapitre de l'administration des revenus de Clérac en Guienne. Son séjour à Clérac lui fournit l'occasion de connaître Montesquieu, et de gagner l'amitié de ce grand homme. De retour à Rome en 1750, il obtint peu de temps après la prévôté de Livourne, et, retiré dans sa famille, y mourut en 1769. Il était associé étranger de l'Académie des insciptions, membre de celle de Bordeaux et de la plupart des Sociétés littéraires d'Italie. On a de lui des *Dissertations* dans le *Recueil* de l'Académie de Cortone: *Il Triomfo letterario della Francia, poemetto in terza rima*, Avignon, 1750, in 8°; *Dissertation sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux*, etc., 1754, in-4°; *Expositio duodenorum numismatum, antehàc ineditor. ex gazoph. Ant. de Froy Angli*, 1760, in-4°, fig.

VERA (don Pédro de), conquérant de la Grande-Canarie, non moins célèbre par sa perfidie et ses cruautés que par l'étendue de ses talents, naquit, vers l'an 1440, à Xérez de la Frontecra en Andalousie, d'une des plus illustres familles de cette province. Vera était le nom de sa mère; D. Diégo Gomez de Mendoza, son père, appartenait, par la naissance, à la maison des seigneurs de Hita et Buytrago. Pédro remplit, dans sa ville natale, l'emploi d'alguazil et celui d'alferez-mayor. Ensuite il fut nommé alcade de Ximena par le roi Henri IV; et l'on voit d'après une lettre de ce prince, qu'il était revêtu de cette charge en 1470. Plus tard il prit part aux querelles du marquis de Cadix, son parent, avec plusieurs seigneurs; alla, suivi de ses vassaux, attaquer la forteresse de Médina, et fit preuve à ce siége d'une intrépidité extraordinaire. L'Andalousie était alors un théâtre sanglant de rivalités, de discordes et de guerres. Isabelle et Ferdinand, qui régnaient sur presque toute l'Espagne, craignant qu'au milieu des révolutions de tout genre qui troublaient le midi de leur empire Vera ne fût puni de ses exploits, saisirent avec joie l'occasion de l'envoyer à la Grande-Canarie, avec le titre de gouverneur et capitaine général, en remplacement de Juan Rejon, qui s'était rendu odieux par le meurtre juridique de Pédro Fernandez del Algaba. Il débuta par faire arrêter son prédécesseur; et pendant que l'on conduisait celui-ci en Espagne, il confisqua ses biens, dont il s'appropria la plus grande partie (fin de l'année 1480). Il augmenta ensuite le mécontentement par le stratagème dont il se servit pour faire sortir de la ville de Ciudad Réal de las Palmas un grand nombre de Canariotes, auxquels il avait persuadé de s'embarquer sur un de ses vaisseaux, pour conquérir l'île de Ténériffe, et que le bâtiment transporta en Europe. S'il faut en croire quelques historiens, entre autres Nunez de la Pegna (livre I, chapitre XII), les Canariotes, soupçonnant la ruse inique du gouverneur, avaient exigé de lui un serment sur l'hostie; mais celui-ci, avant de se parjurer, avait obtenu de son chapelain qu'il lui présenterait une hostie non consacrée. Quoi qu'il en soit, le but de cette fourberie, qui était de faire disparaître des îles Fortunées les indigènes, indigna la population, au point que ceux des naturels qui s'étaient établis parmi les Espagnols, et qui avaient leur domicile à Réal de las Palmas, désertaient les uns après les autres, et allaient rejoindre leurs compatriotes armés. La domination de Ferdinand ne comptait déjà que trop d'ennemis et d'antagonistes dans l'île. Mais Vera, excité par les obstacles, entreprit, malgré le nombre peu considérable de ses troupes, qui n'allaient pas à 600 hommes, de réduire tous les habitants. Il marcha d'abord vers les éminences du district des Arucas, vainquit en combat singulier Dorramas, guanartème ou chef de cette peuplade, et tailla en pièces tous les soldats qu'elle lui opposa. Il s'empara ensuite, avec la plus grande facilité, de tout le territoire de Telde, Satautejo, Moyas, se porta sur Gualdar, et afin de mettre à l'abri ses conquêtes, fit construire le fort de l'*Aguète*, dont la défense fut confiée à Fernandez de Lugo. Un échec dans les défilés de Tirajana et les brillants faits d'armes d'un chef ennemi nommé Bentaguya, n'empêchèrent point qu'il ne poussât de plus en plus ses conquêtes. En 1482, il reçut des renforts, et fut vaillamment secondé par le jeune Hernando Pezarra, qui s'empara de la ville de Gualdar, placée au milieu de l'île et destinée, en quelque sorte, à en être la métropole. Le guanartème Tenesor Semidan, fait prisonnier et envoyé en Espagne, s'y convertit au christianisme, et se fit baptiser. Les Canariotes élurent à sa place Tazarté, et sous ce capitaine intrépide, ils firent des prodiges de valeur. Cependant Vera gagnait toujours du terrain; et malgré les difficultés que lui offrait la nature d'un pays montueux, coupé de bois et de précipices, il posséda, à la fin de l'année 1484, Titana, Amodar, Fataga, en un mot toutes les places fortes de l'île. L'année suivante vit enfin s'accomplir l'entreprise. Il était parti, le 8 avril 1485, de Réal de las Palmas avec plus de 1,000 hommes, jurant de ne point revenir sans avoir soumis les insulaires au joug de l'Espagne; et il marchait sur le fort d'Ansite, refuge de toute la nation pendant l'hiver de 1482, lorsque D. Ferdinand, autrefois Tenesor Semidan, ancien guanartème de Gualdar, qui, en se convertissant au christianisme, s'était attaché aux Espagnols, persuada, par son éloquence, à ses compatriotes de mettre bas les armes, et de ne point tenter une folle résistance. Ceux-ci jetèrent spontanément leurs épées et leurs étendards, tandis que leurs chefs, Bentejui et le Faycan de Telde, se précipitaient de désespoir du haut

des rochers dans la mer (29 avril). Tel est au moins le récit de presque tous les historiens. Cependant Nunez de la Pegna, au lieu d'attribuer la soumission définitive à la négociation de l'ex-guanartème et à la condescendance des habitants, suppose une bataille sanglante entre 60,000 Canariotes d'une part et 800 Espagnols de l'autre, bataille qui fut précédée d'une confession et d'une communion générales dans l'armée chrétienne, et dont il semble rapporter le gain à l'intervention de la divinité. Après ces événements mémorables, don Pédro de Vera ne s'occupa plus que de consolider la domination espagnole dans la Canarie; et pour y parvenir, il commença par faire partir un grand nombre des indigènes, que l'on transplanta en Europe. Il répartit ensuite les terres entre les gentilshommes et les soldats qui l'avaient aidé dans la conquête, attira des îles voisines, et principalement de Ténériffe, Gomera et Lanzerote, plusieurs habitants riches et industrieux; fit venir de Madère des cannes à sucre, pour en populariser la culture; transporta de Rubicon (capitale de l'île Lanzerote) à Réal de las Palmas le siége épiscopal des Canaries; obtint des rois Ferdinand et Isabelle divers priviléges pour l'île qu'il gouvernait; en un mot, il jeta les fondements de la prospérité et de l'opulence d'une grande colonie, et se montra aussi habile administrateur que grand guerrier. Telles étaient ses occupations, lorsque les habitants de Gomera, une des Canaries, se révoltèrent contre leur gouverneur Hernando Pezarra. Vera courut à son secours, et les soumit en peu de temps. Mais Hernando, à qui son danger n'avait point fait ouvrir les yeux, continua de tyranniser les peuples, et lassa leur patience au point qu'un complot se forma entre les principaux Gomérites, et qu'ils l'assassinèrent (novembre 1488). Ils se déclarèrent ensuite indépendants, poursuivirent la veuve du gouverneur, et la réduisirent à se renfermer dans la citadelle, où elle en était aux dernières extrémités, quand le terrible Vera se présenta pour la délivrer. Vaincre aurait été pour lui l'affaire de peu d'instants. Mais il préféra employer la perfidie, et offrit aux rebelles une amnistie générale, à condition qu'ils se rendraient sur-le-champ. Ceux-ci eurent la faiblesse de le croire. A peine furent-ils sans armes que l'implacable gouverneur condamna à mort tous les hommes au-dessus de quinze ans. Tous périrent par divers supplices, malgré les prières et les menaces de l'évêque don Juan de Frias; les uns furent pendus, les autres rompus ou mutilés; d'autres furent noyés en masse dans la mer d'Afrique. Les femmes et les enfants furent presque tous exportés et vendus. Cependant les plaintes des victimes ou plutôt de Juan de Frias, leur défenseur, arrivèrent au pied du trône, et Ferdinand et Isabelle rappelèrent Vera; mais il est probable que ce rappel eut moins pour but de lui témoigner du mécontentement, que de le soustraire à la haine des insulaires, et même de ses compatriotes. En effet, ils l'employèrent dans la guerre contre les Mores Grenadins, et après le siége et la reddition de Grenade (1492), ils le comblèrent de nouvelles marques d'amitié et d'honneurs. Enfin, il fut nommé capitaine général, gouverneur des Canaries; mais son grand âge l'empêcha d'accepter cette charge. Il mourut quelques années après à Xérez. Il ne faut point admettre le récit de ceux qui prétendent qu'il mourut de la lèpre, après avoir été longtemps enfermé par les ordres du roi, et en demandant pardon à Dieu de ses crimes. *Voyez* sur ce général, outre Nunez de la Pegna déjà cité, Viera, *Noticias de la Hist. gen. de las islas de Canaria*, tom. II, p. 64-138; Fernand. del Pulg., cap. 64; Haro, *Nobil. Genealog.*, lib. V, p. 481, et Georg. Glas, *History of the Discovery and Conq. of the Canary.*

VERA (Ceverio de), arrière-petit-fils du précédent, né dans l'Andalousie, servit d'abord dans l'armée espagnole en Amérique, où il embrassa l'état ecclésiastique à l'âge de 40 ans. De retour dans sa patrie, il y obtint quelques bénéfices et se rendit ensuite à Rome, où il fut acolyte du pape Clément VIII. Il visita les lieux saints, et, après avoir parcouru l'Asie, il mourut à Lisbonne en odeur de sainteté (1606). On a de lui: *Viage de la Terra Santa*, Madrid, 1597, in-8°, et un *Dialogue contre les pièces de théâtre usitées en Espagne*, Malaga, 1603.

VERA Y FUGUEORA Y ZUNIGA (don Juan-Antonio de), comte de la Roca, historien et diplomate, né dans la Catalogne en 1588, mort à Madrid le 20 octobre 1658, remplit diverses fonctions importantes, entre autres celles d'ambassadeur extraordinaire près de la république de Venise et d'autres États d'Italie. On a de lui: *el Embaxador*, Séville, 1620, in-4°; traduit sous le titre du *Parfait ambassadeur*, Paris, 1635, in-4°; Leyde, 1709, 2 vol. in-12; *El Fernando o Sevilla restaurada, poema heroico escrito en los versos de la Gerusalem liberada del Tasso*, Milan, 1632, in-4°; *Epitome de la vida y hechos del emperador Carlos V*, ibid., 1645, in-16; Madrid, 1654, in-4°; Bruxelles, 1656, in-4°; traduit en français par Duperron le Hayer, Paris, 1662, in-4°; Bruxelles, 1663, in-12, etc.

VÉRAC (Charles-Olivier de SAINT-GEORGE, marquis de), lieutenant général, né en 1743, dans le Poitou, était à 10 ans titulaire de la charge de lieutenant général de cette province. Admis dès 1757 dans le corps des mousquetaires, il fit quatre ans après sa première campagne comme aide de camp du duc d'Havré, son beau-frère, et fut blessé du même coup de canon qui tua ce général. Cette double circonstance le fit nommer colonel. Il débuta dans la carrière diplomatique, en 1772, comme ministre à Cassel, passa ensuite avec le même titre à la cour de Danemark, et en 1779 fut envoyé près de Catherine II, pour négocier la neutralité de la Russie dans la guerre de la France avec l'Angleterre. Nommé cinq ans plus tard à l'ambassade de la Hollande, il en fut rappelé avant la ratification d'un traité qu'il avait négocié, et dont le principal objet était un emprunt. Il occupait depuis deux ans l'ambassade suisse, où il avait remplacé de Vergennes, lorsque, en 1791, il envoya sa démission en apprenant l'arrestation du roi à Varennes. Rentré en France (1801), il fut réduit à solliciter son ancien grade de maréchal de camp. En 1814, il fut fait lieutenant général, mis à la retraite en 1816, et mourut en 1828. Fiévée lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le *Journal des Débats* du 22 novembre.

VÉRANZIO (Antoine), archevêque de Gran, en Strigonie, primat et vice-roi de Hongrie, célèbre par les missions diplomatiques qu'il a remplies près des premières cours de l'Europe, naquit d'une famille illustre,

le 20 mai 1504, à Sebenico en Dalmatie. Il se trouvait près de son oncle Pierre Bérislas, évêque de Wesprim, lorsque ce prélat fut cruellement mis à mort par les Turcs (1520). Un autre de ses oncles, Jean Statiléo, évêque de Transylvanie, qui était en grande faveur à la cour de Hongrie, l'appela près de lui, pour l'élever avec un de ses frères. C'est là que le jeune Antoine écrivit la vie de son oncle Bérislas, qui, un siècle plus tard, a été publiée à Venise. Il fut envoyé à Padoue, à Vienne et à Cracovie, pour y continuer ses études. Étant revenu à la cour de Hongrie, il se fit bientôt connaître de l'évêque Étienne Broderic et de Martinusius, depuis cardinal, qui étaient les ministres influents du roi Jean Zapolya Ier. Depuis l'an 1528, ce malheureux monarque employa Véranzio dans plusieurs missions délicates près des princes voisins, le nomma son secrétaire, et lui donna la prévôté de Bude. Véranzio, qui devait ces deux places à la recommandation de Broderic, témoigna sa reconnaissance à son protecteur par une pièce en vers latins qu'il lui adressa. Le roi l'envoya en Transylvanie, comme son commissaire, avec ordre de remplir les fonctions épiscopales, à la place de son oncle Statiléo, nommé ambassadeur de Hongrie près de François Ier. Il profita de son court séjour en cette province, pour y faire des recherches sur les monuments des Romains; et l'on voit, dans ses manuscrits, un grand nombre d'inscriptions qu'il y découvrit. Il était revenu près du roi, lorsque ce prince fut assiégé à Bude (1530), par le comte de Togendorf, général de Ferdinand Ier. Après la levée du siége, il fut deux fois envoyé vers Sigismond, roi de Pologne, beau-frère du roi; deux fois vers la république de Venise; ensuite vers les papes Clément VII et Paul III. Plus tard il retourna pour la troisième fois vers le roi Sigismond. Il fut aussi député deux fois vers François Ier, et il se trouvait, en 1535, près de Henri VIII, roi d'Angleterre. De retour en Hongrie, Véranzio fut envoyé deux fois vers Ferdinand Ier, mais il échoua dans sa mission. En mourant (1540), le roi Jean nomma Martinusius, qui était son premier ministre, et la reine Isabelle, pour tuteurs de son fils Jean Zapolya II. Véranzio, alors à la cour, rendit compte de ce qui se passait à Jean Statiléo son oncle. Les deux lettres qu'il lui écrivit sont restées manuscrites dans les archives de sa famille. Isabelle l'envoya, pour la huitième fois, en Pologne (1545), vers le roi Sigismond. Il peignit, devant la diète, la position de cette reine malheureuse en termes si touchants que toute l'assemblée fondit en larmes. Sa harangue fut imprimée à Cracovie. Il fut encore, la même année, envoyé vers le roi Ferdinand, qui, par l'accueil qu'il lui fit, chercha à gagner un homme si précieux. Alors la rupture avait déjà éclaté plusieurs fois entre la reine Isabelle et Martinusius. Ce ministre, dont rien ne pouvait satisfaire l'avarice, exigea que Véranzio remît entre ses mains les bénéfices qu'il possédait en Transylvanie et en Hongrie. Celui-ci, après avoir rempli une neuvième mission en Pologne, pour la reine Isabelle, prit congé d'elle et retourna à Sébénico, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur la Hongrie, et ne pouvant les empêcher. En 1549, Ferdinand, qui, après l'abdication d'Isabelle et de son fils Jean II, avait été couronné roi de Hongrie, le nomma évêque des Cinq-Églises, et conseiller d'Etat. En 1553, il l'envoya vers Ali-Pacha, beiglerbey de Bude, et peu après il le nomma, avec François Zay, son ambassadeur en Turquie. Véranzio fut obligé d'accompagner Soliman Ier, qui faisait la guerre aux Persans, et pendant 5 ans il suivit son quartier général, ce qui lui fournit l'occasion de recueillir des notions intéressantes sur les Turcs, sur leur gouvernement et sur les contrées qu'il parcourut. Busbeck, qui était attaché à l'ambassade, allait et revenait du quartier général turc à Vienne, où Véranzio retourna (1558), après avoir conclu une trêve avec la Porte. En 1567, Maximilien II l'envoya de nouveau à Constantinople, et en peu de temps il réussit à conclure avec Sélim II une paix avantageuse pour la chrétienté. Pendant son séjour à la cour ottomane, ce savant rassembla des manuscrits précieux, dont il ne reste plus que la traduction des *Annales turques*, qu'il avait découvertes à Angora. Sa famille conserve le manuscrit de cette version avec ses autres papiers à Sébénico; c'est de là que Leunclavius a tiré son Histoire, ses Annales et ses Pandectes sur l'histoire des Turcs, ouvrages que les savants désignent sous le nom de *Codex Veranzianus*. Véranzio, nommé archevêque de Gran ou de Strigonie, primat de Hongrie, vice-roi du royaume (1569), couronna l'archiduc Rodolphe, roi de Hongrie. Le discours qu'il adressa au prince au nom des états fut imprimé à Venise. Il mourut le 15 juin 1573, peu de jours après avoir reçu une lettre du pape Grégoire XIII, qui lui annonçait qu'il venait de le nommer cardinal. Sa famille conserve de lui, en manuscrit, tous ses ouvrages.

VÉRANZIO (Fauste), neveu du précédent, évêque *in partibus* de Canadium, tomba en disgrâce auprès de la cour de Hongrie, parce que, dans la collation des bénéfices ecclésiastiques, il l'avait compromise avec celle de Rome. Il a publié : un *Dictionnaire en cinq langues*, Venise, 1595; *Logica nova, suis instrumentis formata et recognita*, Venise, 1616, in-4°; *Machinæ novæ, addità declaratione latinà, italicà, gallicà, hispanicà et germanicà*, Venise, in-fol. Les planches de ce dernier ouvrage sont en grand nombre: on n'y trouve pas seulement des machines, mais des ponts, des églises et d'autres constructions curieuses, qu'il avait eu occasion d'observer dans le cours de ses voyages. Afin de rendre plus utile ce traité pratique de mécanique, il explique chaque manière ou construction dans les cinq langues qu'il connaissait. Sa logique fut, dans le temps, vivement critiquée, et elle méritait de l'être. Il a laissé en manuscrit : *Regulæ cancellariæ regni Hungariæ*. Il avait aussi écrit une histoire de la Dalmatie, laquelle, d'après une disposition assez singulière de son testament, fut mise avec lui dans son tombeau.

VERAU (Augustin), dominicain, natif de l'île Ténériffe, et lecteur de philosophie au couvent des bénédictins d'Orotara, était un des humanistes les plus habiles de son temps. Aux îles Canaries, on le surnommait le Grec, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de cette langue. En se faisant dominicain, 1768, il changea son nom de Dominique en celui d'Augustin, sous lequel il est connu. Il se distingua particulièrement par le zèle qu'il mit à améliorer les méthodes d'enseignement, et introduisit dans les cours de philosophie

une logique et une physique raisonnables, soutint des thèses sur le système de Copernic, et fit plusieurs expériences sur la pesanteur et l'élasticité de l'air. Dans ses dernières années, il devint fou. On a de lui, entre autres ouvrages, tant de grammaire que de poésie : une Grammaire latine (*El arte pequeno de Grammatica latina*); une Prosodie latine (*Arte metrica ò Poetica latina*); le Cicérone espagnol et latin (*Nomenclator Castellano y Latino*); l'Alectoromachie (*Alectoro-machia*), poëme héroï-comique latin, composé à Ciudad de Laguna, en 1758. Il existe encore de lui beaucoup de poésies latines manuscrites, estimées des auteurs qui les ont connues. Augustin Verau imite le style d'Ovide et a beaucoup de sa facilité et de son esprit.

VERAZZANI ou **VERAZZANO** (JEAN), navigateur florentin, né vers la fin du 15e siècle, d'une famille noble, fut employé par François Ier à faire de nouvelles découvertes dans la partie septentrionale de l'Amérique. Les auteurs varient sur la date de son départ; mais on voit, par une lettre qu'il écrivit au monarque français, qu'il était en mer avant le mois de juillet de l'année 1524, puisque, le 8 de ce mois, il avait déjà essuyé une tempête qui l'avait obligé de relâcher dans un port de Bretagne; et en effet, le 17 janvier de la même année, il était parti, avec la frégate *la Dauphine* qu'il commandait, d'un roc désert sous lequel il avait jeté l'ancre proche de Madère. Après avoir essuyé une grande tempête, il aborda sur les côtes de quelques parties de l'Amérique septentrionale; il les parcourut depuis le 30e degré de latitude jusqu'à Terre-Neuve, et eut même connaissance de la *Nouvelle-France*. Les plantes, les hommes et les animaux lui offrirent des beautés inconnues. Sa lettre renferme une description assez curieuse des sauvages qu'il trouva dans ces contrées. Ses découvertes pouvaient même passer pour très-importantes alors, puisqu'il visita plus de 700 lieues de côtes. Les sentiments sont partagés sur la fin de cet homme habile et courageux. Les uns le font tomber au pouvoir de quelques sauvages cruels, qui le mirent à mort avec plusieurs de ses compagnons, et firent rôtir leurs cadavres pour les manger. D'autres, avec moins de vraisemblance, le font mener prisonnier à Madrid, où, selon eux, il fut pendu. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Strozzi, une description cosmographique des côtes et de toutes les contrées que Verazzini avait parcourues, et l'on y voit qu'il avait cherché un passage par le nord pour arriver aux Indes orientales. La relation de son voyage, qu'il avait envoyée au roi de France, se trouve dans la collection de Ramusio et dans l'*Histoire générale des Voyages*.

VERBEECQ (PHILIPPE), peintre et graveur à l'eau-forte dans le goût grignoté, né en Hollande vers 1577, a mis son nom ou son chiffre sur les pièces qu'il a gravées, ce qui n'a pas empêché de les confondre quelquefois avec les productions de Rembrandt. Comme peintre, ses ouvrages sont pour ainsi dire inconnus; comme graveur on peut citer de lui : *Esaü vendant son droit d'aînesse*, grand in-fol., *un Homme à genoux devant un roi d'Orient, assis sur son trône*, in-4o; *un Berger*, avec la date de 1619; le *Buste d'une jeune femme, le Buste d'un jeune homme, vus des trois quarts*, pendants; la *Figure d'un jeune homme debout*, ces trois dernières pièces avec la date de 1639.

VERBIEST (le P. FERDINAND), missionnaire célèbre et astronome, né vers 1630 à Bruges, embrassa la règle de Saint-Ignace, et fut envoyé à la Chine en 1659. Pendant la violente persécution qui signala la minorité de l'empereur Khang-hi, il fut mis en prison avec ses confrères; mais ce prince ne tarda pas à le nommer président du tribunal des mathématiques pour réparer le désordre du calendrier impérial, et, charmé des talents du missionnaire, voulut en recevoir des leçons. En 1681, il fut chargé de diriger une fabrication de canons de fonte, et bientôt il put offrir à l'empereur un parc de 300 pièces de canon, la plupart de campagne. Il jouissait alors du plus grand crédit, dont il n'usait que pour l'avantage de la religion. Il mourut en 1688, au moment où il venait de faciliter l'admission à la Chine du P. Lecomte et de ses compagnons. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe extraordinaire. Il avait adopté le nom chinois de Nanhoai-jin et le surnom de Thun-pé. Il a composé en langue chinoise divers ouvrages dont on trouve le catalogue dans le Ching-kiao-sin-teng, qui a servi de base au *Catalogus Patrum soc. Jesu* du P. Phil. Couplet. Ils sont presque tous au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale à Paris. Les uns sont relatifs à la théologie; les autres, en bien plus grand nombre, roulent sur des sujets de physique et d'astronomie. Parmi ces derniers, nous citerons : *Nian-khi-chow*, ou notice sur le baromètre; plusieurs planisphères; *Liber organicus astronomiæ Europæ apud Sinas restitutæ*, 1668, petit in-fol., publié de nouveau avec des augmentations et des commentaires par les soins du P. Couplet, sous ce titre : *Astronomica europea sub imperatore tartarosinico Cam-hy appellato, ex umbrâ in lucem revocata*, etc., Dillingen, 1687, petit-in-4o.

VERCELLONI (JACQUES), médecin piémontais, né à Sodervolo en 1676, mort vers 1740, a publié deux ouvrages estimés : *De glandulis œsophagi conglomeratis et humore vero digestivo*, Asti, 1711, in-4o; *De pudendorum morbis et lue venereâ tetrabiblion*, ibid., 1716, in-8o; traduit en français par Jean de Vaux, Paris, 1730, in-8o.

VERCI (JEAN-BAPTISTE-MATTHIEU), historien, né à Bassano en 1739, mort à Rovigo en 1795, a publié un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Histoire de Deli, ou Aventures curieuses d'un Turc*, Venise, 1771, in-8o; *Notice sur la vie et les ouvrages des écrivains de Bassano*, 1775, 2 vol. in-12; *Notice sur la vie et les ouvrages des peintres, sculpteurs et graveurs de Bassano*, 1775, in-8o; *Histoire des Ezzelins*, 1779, 3 vol. in-8o; on en retrouve un extrait à la fin de l'*Art de vérifier les dates*, édition de 1783-87, in-fol.; *Histoire de la Marche trévisane*, 1786-90, 20 vol. in-8o.

VERCINGÉTORIX, célèbre chef gaulois, antagoniste de César, était du pays des Arvernes. On ignore comment se passèrent ses premières années. Son éducation sans doute fut toute guerrière; mais avec le génie militaire, la nature avait placé dans son âme le germe des talents politiques et des hautes vertus civiles. Sa position sociale dut encore les développer. Celtille, son père, avait longtemps exercé sur les républiques de la

Celtique une espèce de dictature bien voisine de la royauté, puis avait été immolé à la vengeance ou aux soupçons de ses concitoyens, dans le moment où il allait usurper le diadème et le titre de roi. Une telle vie et une telle mort fixaient naturellement l'attention sur le fils; et le jeune orphelin avait hérité de tout le crédit de son père. De plus, un grand événement mûrissait sa raison et faisait fermenter en secret son courage. C'était le temps où César entrait dans les Gaules, et soumettait successivement les peuplades isolées de ces vastes régions. Immobile et muet pendant les rapides conquêtes du héros romain, Vercingétorix, qui sortait de l'adolescence, se contenta de gémir en silence sur l'asservissement de sa patrie. Mais à peine le vainqueur se fut-il éloigné de sa proie pour se rapprocher de l'Italie et de Rome, qu'il prit les armes, et fit retentir dans les Gaules les cris de liberté. Les Carnutes s'étaient déclarés les premiers; et sous la conduite de deux chefs intrépides, Cotuate et Cotunedun, ils massacrèrent les Romains dans Genabum (Gien). Mais peut-être eussent-ils en vain pris l'initiative sans l'activité et l'adroite politique de Vercingétorix. A la nouvelle du soulèvement des Carnutes, usant avec adresse du prestige d'un nom populaire, le jeune fils de Celtille rallie autour de lui ses amis, ses clients et un grand nombre de partisans de l'indépendance. En vain Gobanition, son oncle, et quelques autres des principaux de la république, n'osant tenter les chances douteuses d'une lutte avec César, ou humiliés de ne point diriger ce grand mouvement, lancent contre lui un décret de bannissement. L'exilé rassemble des forces nouvelles, rentre dans Gergovie, chasse ses ennemis, et, proclamé roi par l'enthousiasme de la multitude, envoie de tous côtés des ambassadeurs aux cités et aux peuples de la Gaule. Presque tous reçoivent avec transport ses invitations; les Senonais, les Parisii, les Pictones, les Cadurces, les Turones, les Aulerques, les Andégaves, les Lémovices et les Armoricains, se rassemblent sous ses drapeaux, et forment une confédération dont il est, à l'unanimité, nommé généralissime. Aussi prudent qu'audacieux, le jeune chef commence par lier de nœuds indissolubles à la cause commune tous les peuples qui ont accepté son alliance, en se faisant livrer, à titre d'otages, les citoyens de la première distinction; et il épouvante les autres par la dévastation de leur territoire et les supplices qu'il fait subir aux plus opiniâtres. Il partage ensuite ses troupes en deux corps; et confiant l'un à Luctérius, guerrier hardi et entreprenant, qui marche aussitôt contre les Rutheni (habitants du Rouergue), il s'avance, à la tête de l'autre, chez les Bituriges (habitants du Berry), qui, à l'exemple des Éduens, leurs alliés, refusent de prendre parti dans la guerre de l'indépendance. Ces deux attaques simultanées réussissent presque en même temps; et tandis que le généralissime, parcourant en tout sens les campagnes des Bituriges, qui appellent vainement les Éduens à leur secours, les force à combattre dans ses rangs, le lieutenant détermine les Rutheni à secouer le joug, pénètre chez les Nitiobriges et les Gabali qui lui livrent des otages, et menace la province romaine. Aux premières nouvelles de l'insurrection, César était parti de la Cisalpine. Il arrive à Narbonne, rassure les habitants et la garnison, approvisionne la ville et met le pays à l'abri d'un coup de main. Luctérius s'arrête, hésite, enfin recule. Tandis qu'il fait sa retraite, César, à la tête des troupes qu'il a ramenées d'Italie, vole vers le nord-ouest, franchit les Cévennes, et tombant au milieu des Arvernes étonnés, porte partout le fer et le feu. Vercingétorix revient alors sur ses pas, cédant aux prières de ses compatriotes. César l'avait prévu; et laissant le jeune Brutus pour faire face à l'ennemi, il se rend en toute hâte à Vienne, se met à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, court à Langres, où sont encore deux légions, réunit chemin faisant les troupes éparses çà et là sur la route, et enfin se trouve à la tête de forces considérables avant que l'ennemi puisse seulement avoir des nouvelles de son dessein. Au reste, il paraît qu'il ne songeait pour le moment qu'à ressaisir dans les Gaules une attitude imposante : l'hiver n'était pas achevé, et il eût préféré le passer en paix, afin de prévenir la défection des alliés, et de préparer les approvisionnements. Mais Vercingétorix avait deviné son projet et ses craintes : décidé à égaler César même en activité, il repassa chez les Bituriges, laissant aux Arvernes un corps de troupes pour surveiller les mouvements du jeune Brutus, et mit le siége devant une autre Gergovie, qui appartenait alors aux Boiens, peuplade helvétique vaincue par César, et ensuite transplantée, selon les règles de la politique romaine, dans une contrée étrangère, sous la surveillance d'alliés étrangers. César fut contraint de quitter ses quartiers d'hiver, et de courir à la rencontre de l'ennemi. Résolu de sauver les Boiens, et espérant qu'à force de célérité il échappera aux dangers qu'il redoute, il part. La scène change. En deux jours, Vellaunodunum capitule; Genabum est prise, pillée, réduite en cendres; Noviodunum ouvre ses portes; les aigles romaines menacent la capitale des Bituriges. Vercingétorix ouvrit alors le seul avis qui pût assurer le triomphe des Gaulois et anéantir l'armée de César : c'était de tout incendier, de tout détruire. Les Romains savaient la guerre; ils pouvaient bien prendre des villes, gagner des batailles; mais comment créer des vivres? On obtempéra en partie au vœu de Vercingétorix : les villages, les fermes étaient livrés aux flammes; 20 villes brûlèrent en même temps; mais les habitants d'Avaricum demandèrent grâce pour leur ville, l'ornement, le sanctuaire et le boulevard de la Gaule, disaient-ils, et promirent de la défendre. Vercingétorix, après avoir longtemps refusé, y consentit à regret. Levant alors le siége de Gergovie, il suit César à petites journées, et, campé à 16 milles d'Avaricum et des tentes romaines, il ravage le pays, éclaire toutes les démarches des ennemis, tend des embuscades; et paralysant ainsi toute l'activité du génie de César, il consume son armée par l'inaction et la famine. Le blé manqua plusieurs jours dans le camp, et César parlait déjà de lever le siége; mais ses vétérans s'indignèrent de sa proposition, et malgré des obstacles de tout genre, poussèrent les travaux avec tant d'activité, que les assiégés, incapables de tenir plus longtemps par eux-mêmes et désespérant de voir Vercingétorix risquer une bataille pour les dégager, résolurent de fuir pendant la nuit. Malheureusement les Romains escaladèrent les murailles mal

gardées, à l'instant où ils allaient exécuter ce dessein, et en firent un carnage épouvantable. De 40,000 qu'ils étaient, 800 seulement échappèrent et se réfugièrent sous les tentes de Vercingétorix. Loin de perdre courage ou de fuir les regards de son armée, au récit de cette horrible catastrophe, celui-ci convoque et ses troupes et les victimes échappées au massacre; et après avoir rabaissé le facile courage des Romains, qui ne doivent leur triomphe qu'à la tactique, il rappelle qu'il s'est toujours opposé à ce qu'on sauvât, à ce qu'on défendît Avaricum; il décrit les ressources qui restent encore; il jure que dans peu la Gaule entière sera pour eux. En effet, tandis que César repose ses troupes et s'approvisionne, son rival réunit de nouvelles forces, et fait entrer dans la confédération presque tous les peuples qui jusque-là sont restés paisibles spectateurs de la lutte. Les Éduens mêmes, ces fidèles alliés des Romains, délibèrent. Cependant César s'enfonce dans le pays des Arvernes et s'avance vers Gergovie, décidé à se battre en chemin. Mais le pont de l'Elaver n'existe plus, et l'armée ennemie se déploie paisiblement de l'autre côté du fleuve. Enfin il passe et arrive sous les murs de la ville qu'il veut prendre : il voit alors, au-dessus de sa tête et sur la crête des montagnes qui dominent le plateau environnant, Vercingétorix avec ses Gaulois; sur chaque pointe, à chaque angle, dans chaque gorge, sont postés des détachements; à chaque instant des nuées de flèches contrarient ses opérations. Les succès, les revers se balancent; mais il vient d'être battu, lorsqu'une révolution qui éclate chez les Éduens augmente le trouble dans son armée et le contraint à la retraite. Les Éduens sont infidèles : Éporédorix, Litavicus, Viridomare se sont joints aux rebelles; Bibracte est entre leurs mains, et reçoit un conseil général de la confédération gauloise; Noviodunum, où sont les magasins, le trésor, est prise et pillée; les rives de la Loire sont bordées d'ennemis; il ne s'agit de rien moins que de reléguer les Romains en deçà de la province romaine, ou de les détruire totalement. César, alors, par un prodige de hardiesse et de génie, au lieu de rebrousser vers la Cisalpine, remonte vers les contrées septentrionales de la Gaule, et opère sa jonction avec Labiénus, un de ses lieutenants, qui se soutenait difficilement chez les Parisii et les Bellovaques, mais qui pourtant venait de battre complétement le vieux chef andégave Camulogène. En même temps, il fait des levées dans les Germaniques, et répand adroitement le bruit qu'il fuit dans ce pays. Vercingétorix, trompé par de fausses apparences, poursuit César à grandes journées; et renonçant au système qu'il a suivi dans toute la guerre il engage la bataille sur les confins de la Séquanaise et des Lingons. Là fut prêté, par les cavaliers gaulois, ce fameux serment de ne point rentrer sous leurs toits, de ne point embrasser leurs femmes, leurs pères, leurs enfants, qu'ils n'eussent deux fois traversé à cheval les rangs romains. Tous se signalèrent en effet par des prodiges de valeur; mais la tactique des Romains l'emporta. Une foule de Gaulois resta sur le champ de bataille; les trois chefs principaux des Éduens tombèrent entre les mains de César, et Vercingétorix, à la tête de 80,000 hommes et de quelque cavalerie, s'enferma dans Alise, ou pour mieux dire à mi-côte de la montagne où était située Alise, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité : mais il n'avait d'approvisionnements que pour 30 jours; et ne voulant plus en venir à une bataille avec des forces trop inégales, il envoya dans toute la Gaule les cavaliers qui l'avaient suivi pour rassembler des secours et le dégager. Pendant les 30 et quelques jours que ceux-ci employèrent à remplir leur mission, il n'est point d'efforts que ne fissent les assiégés et les assiégeants. Tout ce que le courage, le patriotisme, l'amour de la gloire peuvent oser et souffrir, fut osé, fut souffert. César enferma dans ses lignes de circonvallation une armée de 80,000 hommes; Vercingétorix harcela et troubla chaque jour son ennemi. Enfin, 200,000 Gaulois parurent et rendirent l'espérance aux assiégés; ceux-ci multiplièrent de nouveau leurs efforts, et firent trois sorties générales en trois jours, tandis que leurs compatriotes prenaient en queue l'armée romaine. Mais César était partout; et tels furent son bonheur et son habileté, que non-seulement il empêcha les deux corps ennemis de se joindre, mais encore qu'il remporta une victoire décisive, et que ceux des auxiliaires qui ne restèrent point sur la place ne trouvèrent leur salut que dans une prompte fuite. Le lendemain Alise ouvrit ses portes, et Vercingétorix, avec les autres chefs gaulois, fut livré à César. Il se présenta armé de pied en cap, montant un cheval magnifique et richement orné; et après avoir caracolé autour du vainqueur il descendit, ôta ses armes et se prosterna à ses pieds. Si, comme l'avance Dion, il espérait obtenir sa grâce, il se trompa. César le fit jeter en prison : après avoir langui six ans dans le silence et l'obscurité des cachots, il orna le triomphe de son vainqueur (46 avant J. C.), et fut étranglé. Ainsi finit l'épisode le plus brillant de la guerre des Gaules; ainsi périt, à la fleur de son âge, le plus habile capitaine gaulois qu'eût eu à combattre César. Patriotisme, génie, courage, sagesse dans le conseil, promptitude dans l'exécution, constance inflexible dans les revers, ascendant irrésistible sur les masses, Vercingétorix possédait toutes les qualités qui font le héros. S'il n'eût point eu pour adversaire l'homme le plus étonnant de l'antiquité, il eût sans doute rendu son pays à l'indépendance. Avec lui s'évanouirent tous les grands projets des Gaulois. César acheva rapidement la ruine des rebelles; ses lieutenants étouffèrent sans peine les révoltes partielles qui suivirent; et ce ne fut que 130 ans après que Civilis et Tutor essayèrent encore en vain de soustraire les Gaules au joug des Romains.

VERDIER (César), né à Morières, près d'Avignon, le 24 juin 1685, fit ses études dans sa patrie, puis se rendit à Montpellier, pour y apprendre la chirurgie. Après y avoir pris les leçons de Nissole et de la Peyronie, il vint à Paris, où il eut pour maître Duverney, Arnaud et Petit. Reçu maître en chirurgie, en 1724, Verdier fut, en 1725, nommé démonstrateur d'anatomie aux écoles de chirurgie. Il excellait à préparer des pièces anatomiques, et avait une volubilité de langue extraordinaire. Ses leçons étaient très-suivies; et souvent il donna des secours pécuniaires à ceux de ses élèves qu'il savait être dans le besoin. Après 25 ans de professorat, il se démit de sa chaire en faveur de J. J. Sue, et mourut quelques années après, le 19 mars 1759. On a de

lui : *Abrégé d'anatomie du corps humain*, 7e édition, 1768, 2 vol. in-12; des *Notes*, dans l'édition de l'*Abrégé de l'art des accouchements*, par Mme Bourgeois, 1759, in-12; des *Mémoires*, dans ceux de l'Académie royale de chirurgie.

VERDIER (Jean), né en 1735, à la Ferté-Bernard dans le Maine, fut avocat, médecin, instituteur. Il avait été médecin du roi de Pologne Stanislas. Après la mort de ce prince, il vint à Paris, et vers 1770 y fonda, dans le voisinage du Jardin du Roi, un établissement orthopédique. Il y joignit une maison d'éducation. Le nombre de ses écoliers augmentant beaucoup, il abandonna sa maison pour le redressement des difformités; mais la gymnastique faisait partie de l'enseignement qu'on recevait chez lui. Verdier était très-aimé de tous ses élèves; et ses affaires prospéraient, lorsque vers 1785 la maison qu'il occupait, faisant partie d'un terrain acquis pour l'agrandissement du Jardin du Roi, l'établissement particulier fut détruit. La révolution, qui arriva quelques années après, acheva sa ruine. Pendant la détention de Louis XVI, Verdier fut quelque temps chargé de lui donner des soins. On l'envoya, en 1794, à Compiègne, à l'occasion d'une épidémie qui y régnait, et qu'il fit cesser. Lors de la création de l'école normale, où professaient Volney, Bernardin de Saint-Pierre, la Harpe, Lagrange, etc., Verdier fut nommé élève par le district du lieu de sa naissance. A l'établissement de l'Académie de législation, il y professa la médecine légale. Il est mort à Paris, le 6 juin 1820. On a de lui : *Jurisprudence générale de la médecine en France*, 1763, 2 vol. in-12; *Jurisprudence particulière de la chirurgie en France*, 1764, 2 vol. in-12; *Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'État*, 1777, in-12; *Tableau analytique de la grammaire générale appliquée aux langues savantes*, 1803, in-12; *Plan d'osthantropie, nouvel art de traiter les difformités organiques par des exercices appropriés et de nouvelles machines élastiques et mobiles*, etc.

VERDIER-DUCLOS (Thomas-Denis), frère du précédent, et oncle de Verdier-Heurtin, était né à la Ferté-Bernard, le 30 septembre 1744. Il se livra aussi à l'art de guérir, et après avoir servi, comme chirurgien, dans les armées en Corse, vint exercer la médecine et la chirurgie dans sa patrie, où il fut médecin de l'Hôtel-Dieu, depuis 1788 jusqu'à sa mort. Il remplit d'autres fonctions publiques ; et il était, en 1787, maire de sa ville natale. Il fut successivement, de 1790 à 1799, juge de paix, juge au tribunal civil du district, juge au tribunal criminel de la Sarthe; directeur de jury et président de canton. Depuis 1800, il renonça à ces places, et s'en tint à son état. Il est mort le 9 février 1813. On a de lui : *Breviarium medici clinici; Histoire d'une symphyséotomie pratiquée avec succès pour la mère et pour l'enfant*, 1787, in-8°.

VERDIER-HEURTIN (Jean-François), neveu du précédent, né à Paris en 1767, servit d'abord comme chirurgien dans les armées de la république, et vint ensuite exercer la médecine à Paris, où il mourut le 24 mai 1823. On a de lui entre autres ouvrages : *Discours sur un nouvel art de développer la belle nature et de guérir les difformités*, etc., 1784, in-8°; *Journal de médecine populaire, d'éducation et d'économie* (avec son père), an VIII, 8 Nos in-8°; *Discours et essai aphoristique sur l'allaitement et l'éducation physique des enfants*, etc., 1804, in-8°.

VERDIER (Suzanne ALLUT, dame), née à Montpellier le 19 janvier 1745, morte le 27 février 1813 à Uzès, où l'avait fixée son mariage avec un riche négociant, bégaya secrètement des vers dès l'âge de 10 ans, et à 12 se fit connaître par une petite élégie sur l'attentat de Damiens contre la vie de Louis XV. A la connaissance des langues anciennes et de la plupart des langues modernes, elle joignait un talent remarquable pour la peinture et pour la musique. Ses productions se distinguent par l'élégance, l'harmonie, la sensibilité, et un goût pur, puisé dans la lecture des ouvrages classiques de tous les âges et de tous les pays. Quelques-unes ont été insérées dans les *Almanachs des Muses*. La plus considérable est un poëme en IV chants, les *Géorgiques languedociennes*, dont on trouve des fragments étendus dans la *Notice des travaux de l'académie du Gard*, pour 1807 et 1810. Sa famille possède le *Recueil* complet de ses œuvres. Mme Verdier montra toujours le caractère le plus simple et le plus modeste, et fut avant tout femme d'ordre et bonne mère de famille.

VERDIZZOTTI (Jean-Marie), littérateur, né vers 1530 à Venise, mort vers 1607, fut l'ami de Titien, dont il reçut des leçons de peinture; mais il fit de cet art plutôt un délassement qu'une occupation constante. Comme littérateur, on cite de lui la traduction *in ottava rima* du 2e livre de l'*Énéide*, Venise, 1560, in-8°; *Cento favole morali de' più illustri antichi et moderni autori greci e latini, scelte e trattate in varie maniere di versi volgari*, etc., 1570, in-4°; 1577 ou 1595, in-4°; *Genius*, 1575, in-4° (poëme sur l'enthousiasme poétique) ; *Il Bormondo ovvero dell' Aquisto d'Antiochia, poema eroïco*, 1607, in-4°.

VERE (le chevalier François), général anglais, petit-fils de Jean Vere, comte d'Oxford, naquit en 1554. Destiné à la profession des armes, il servit d'abord dans le corps des troupes anglaises qu'Élisabeth envoya au secours des États-Généraux, sous le comte Leicester. La bravoure que Vere montra, en 1588, au siége de Berg-op-Zoom, attaquée par le prince de Parme, lui valut le titre de chevalier, qui lui fut conféré par lord Willoughby, successeur de Leicester. L'année suivante, d'après la demande des États-Généraux, il vola au secours de la ville de Bergh vivement pressée par l'ennemi, et parvint à y introduire les provisions dont elle manquait. La même année, il tenta avec le même succès une entreprise semblable, quoiqu'il n'eût qu'un petit nombre de soldats. Après avoir encore secouru, en 1590, le château de Lickenhooven et repris la ville de Butrick dans la principauté de Clèves, il s'empara de Zutphen par un stratagème dont il raconte lui-même les détails dans les Mémoires qu'il a laissés. Vere assista ensuite, avec le comte Maurice, au siége de Deventer, et contribua à la défaite du duc de Parme devant le fort de Knodsenburgh, situé près de Nimègue. Hume rapporte qu'en 1596, Élisabeth confia à sir François Vere le commandement de la place importante de Flessingue, le préférant à Essex qui avait demandé cet emploi pour

lui-même. Il quitta bientôt les Pays-Bas, et fut employé dans une expédition contre Cadix. De retour en Hollande, en 1597, il se distingua à la bataille de Turnhout, à la tête des Anglais auxiliaires qu'il commandait avec sir Robert Sidney, et contribua puissamment à la victoire. Il fut nommé, peu après, gouverneur de Brill, l'une des places qui restaient en dépôt entre les mains des Anglais, et conserva en même temps le commandement des troupes auxiliaires au service des États. En 1599, Philippe II ayant menacé l'Angleterre d'une nouvelle invasion, Vere reçut l'ordre de se rendre à Londres, et il y demeura jusqu'à ce que les craintes qu'avaient fait naître les préparatifs de l'Espagne fussent dissipées. Au commencement de l'année 1600, il eut des discussions avec les États-Généraux qui avaient, en son absence, diminué le nombre des hommes dont les compagnies auxiliaires étaient composées : il continua néanmoins de les commander. Il se trouvait devant Nieuport, lorsque l'archiduc Albert, général en chef des troupes espagnoles, entreprit d'en faire lever le siége. Ce prince avait déjà taillé en pièces un corps de 800 Écossais, chargé de lui intercepter les passages, et une bataille paraissait inévitable : elle fut résolue à la suite d'un conseil de guerre dans lequel Vere proposa d'attendre l'ennemi sur le terrain où l'on était. L'influence qu'il exerçait sur le prince Maurice, commandant en chef de l'armée des États, fit adopter son avis, et après un combat sanglant où il fut blessé à la cuisse, les Espagnols furent complétement défaits. Placé à la tête des troupes des États, qui se trouvaient aux environs d'Ostende, Vere s'enferma dans cette place, le 11 juillet 1601, et résolut de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'il n'eût que 1,700 hommes, et que les Espagnols fussent plus de 12,000. Pendant le siége, il fut renforcé par 12 compagnies anglaises, et creusa un nouveau port qui lui fut très-utile. Le 14 août, il fut blessé à la tête, et obligé de se retirer en Zélande, où il resta jusqu'au 19 septembre. Il vit, à son retour à Ostende, que la garnison avait reçu un nouveau renfort de troupes anglaises. La nuit du 14 décembre, les Espagnols donnèrent un assaut terrible et si imprévu, que Vere accourut aux tranchées sans avoir eu le temps de se vêtir; il repoussa l'ennemi, après lui avoir tué 500 hommes. Les assiégés étaient, à cette époque, dans la plus grande détresse : Vere, sachant que les Espagnols se préparaient à donner un nouvel assaut, feignit, pour gagner du temps, de vouloir entrer en négociations; mais ayant reçu des renforts dans l'intervalle, et l'assurance de nouveaux secours, il rompit brusquement. L'archiduc, furieux, menaça de passer toute la garnison au fil de l'épée, et livra un nouvel assaut, le 7 janvier 1602; mais Vere le repoussa complétement. L'ennemi avait tiré, ce jour-là, 2,200 coups de canon, et 163,200 depuis le commencement du siége; aussi restait-il à peine quelques maisons sur pied dans toute la ville qui n'offrait qu'un amas de ruines. Après une résistance de 8 mois, Vere, comblé de gloire, remit le commandement à Frédéric Dorp ou Van Dorp, que les États-Généraux avaient nommé pour lui succéder, et il retourna en Hollande. Il se rendit ensuite en Angleterre pour obtenir de nouveaux secours, et il venait de les conduire lui-même dans les Pays-Bas, lorsqu'il apprit la mort d'Élisabeth. Il proclama Jacques Ier son successeur, dans la place de Brill, et revint en Angleterre, où le nouveau roi le confirma dans son gouvernement. La paix ayant été conclue en 1604, Vere rentra dans la vie privée; et il mourut le 28 août 1608. Élisabeth faisait le plus grand cas des talents et de la bravoure de Vere, qu'elle considérait comme le meilleur général de son temps. Il s'occupait aussi de littérature, et il a laissé des *Mémoires* ou *Commentaires* sur les actions auxquelles il avait pris part; ils ont été publiés en 1657, par Guillaume Dillingham, Cambridge, in-fol.

VERE (le chevalier Horace), frère cadet du précédent, né en 1565 à Kirby-Hall, dans le comté d'Essex, se distingua aussi dans la carrière des armes. A l'âge de 20 ans, il accompagna son frère dans les Pays-Bas, où il combattit avec valeur. Il se trouvait, en 1600, à la bataille de Nieuport, où les Anglais et les Hollandais furent vainqueurs, et il seconda sir François Vere dans les opérations du siége d'Ostende. Il commanda ensuite les troupes auxiliaires envoyées par Jacques Ier au secours de l'électeur palatin. Vivement pressé par le célèbre Spinola, il fit une retraite savante, et s'empara de Sluys. En récompense de ses services, à l'avénement de Charles Ier, sir Horace Vere fut élevé à la pairie, sous le titre de baron de Tilbury, et mourut le 2 mai 1635. Il avait épousé la veuve de Jean Hoby, et ce fut aux soins de cette dame, aussi distinguée par son mérite que par sa piété, que le parlement confia la garde des plus jeunes enfants de Charles Ier. Clarke en fait un grand éloge dans ses *Vies* publiées en 1684. Sir Horace Vere était si estimé, qu'on publia, après sa mort, un recueil de poésies dédiées à sa femme, contenant des *Élégies* destinées à célébrer sa mémoire, Londres, 1642, in-8°.

VERE (Robert de), comte d'Oxford, favori de Richard II, fut créé, par ce souverain, marquis de Dublin, et ensuite duc d'Irlande. Ces faveurs excitèrent contre lui la haine des nobles, et malgré l'appui de Richard, le duc d'Irlande fut obligé de fuir. Il se retira dans le Cheshire, où il rassembla quelques forces; mais mis en déroute par le duc de Glocester, il se réfugia dans les Pays-Bas, en 1388, et y mourut quelques années après.

VERE (James), auteur anglais, fit à Londres, le commerce de la soie, et acquit une fortune considérable, dont il appliqua une partie au soulagement des malheureux. Il mourut à Edmonton, le 29 août 1779. On a de lui un volume intitulé : *Recherche physique et morale sur les causes de cette inquiétude et de cette maladie intérieure de l'homme, dont se sont plaints tous les âges*, 1778, in-8° (et in-4°, tiré à 12 exemplaires). Ce livre a été réimprimé depuis, dans le format in-12.

VÉRÉLIUS (Olaus), antiquaire, né en 1618 à Bagnisdstorp, diocèse de Linkœping (Ostro-Gothie), visita le Danemark, le Holstein, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie et la France, et revint dans sa patrie, riche de nouvelles connaissances. Nommé successivement à plusieurs places importantes de l'enseignement, entre autres à celle de professeur des antiquités nationales à l'université d'Upsal, il les remplit avec distinction, et mourut en 1682. On a de lui entre autres ouvrages : *Gothrici et Rolfi, Westrogothiæ regum, historia linguâ antiquâ gothicâ conscripta, cum vers. et notis*, Upsal, 1664; *Her-*

rauds och Bosa saga, hoc est Herraudi et Bosæ historia, cum novâ interpretatione juxtà antiquum textum gothicum, è veteri manuscripto edita et notis illustrata, ibid.; 1666; *Fragmentum historiæ Olai Tryggiasonii per Oddum Munck, linguâ veteri gothicâ conscriptum, publicat. cum notis brevibus*, ibid., 1665, in-8°; *Historia Hervoræ, linguâ veteri gothicâ seu islandicâ, cum interpretatione suecicâ et annotationibus*, ibid., 1672, in-fol.; *Manuductio compendiosa ad Runographiam scandicam antiquam rectè intelligendam*, ibid., 1675.

VEREMOND. *Voyez* **BERMUDE.**

VEREYCKEN (Godefroy), né à Anvers en 1558, fit de bonnes études dans sa patrie, vint à Paris, obtint un emploi dans l'enseignement, et se livra lui-même avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la philosophie et de la médecine. Il se rendit ensuite à Toulouse, y fut reçu docteur en 1586, et retourna bientôt à Anvers, où il pratiqua la médecine avec succès, pendant plus de 40 ans. Il contribua à l'établissement du collége des médecins de cette ville; et vers la fin de sa vie il se retira chez son fils, à Malines, où il mourut en 1635. On n'a de lui qu'un ouvrage intitulé : *De cognitione et conservatione sui*, Malines, 1625; ibid., 1633, in-12. Dans ce traité, de peu de valeur aujourd'hui, l'auteur signale un singulier usage de son temps par le peuple, dans l'intention de préserver les enfants des maladies auxquelles avaient succombé leurs parents. Si, par exemple, ceux-ci étaient morts poitrinaires, on enlevait le poumon et on le plaçait sur les pieds du cadavre que l'on enterrait ainsi.

VERGARA (Nicolas de), surnommé *le Vieux*, né à Tolède vers 1510, se distingua comme peintre d'histoire, peintre sur verre et sculpteur. Quoiqu'il ne paraisse pas qu'il ait jamais quitté sa patrie, son grand goût de dessin, la délicatesse de ses accessoires, la beauté de ses formes, tout décèle dans ses ouvrages un artiste nourri des préceptes des écoles de Florence et de Rome. En 1542, le chapitre de la cathédrale de Tolède le nomma son peintre et son sculpteur; et, pendant 32 ans, il dirigea, à ce double titre, les travaux de peinture et de sculpture de ce monument. Il exécuta lui-même une partie des peintures des vitraux qui étaient tous à refaire; le reste fut continué et terminé par ses deux fils, Nicolas et Jean. Il mourut à Tolède, le 11 août 1574.

VERGARA (Nicolas de), dit *le Jeune*, né à Tolède vers 1540, fils et élève du précédent, se distingua ainsi que lui comme peintre, sculpteur et architecte. Il aida son père et son frère Jean à peindre les vitraux de la cathédrale de Tolède, vaste opération dont l'exécution dura près de quatre ans, et qu'ils terminèrent d'une manière satisfaisante pour le chapitre, et glorieuse pour eux. Son père avait obtenu qu'il le remplaçât dans l'emploi que le chapitre lui avait confié; la manière dont il dirigea tous les travaux, tant de peinture que de sculpture, justifia complétement un pareil choix. Il avait contracté une étroite amitié avec Fernandez Navarrète el Mudo; et lorsque ce célèbre artiste vint à Tolède pour recouvrer la santé, ce fut dans la maison de Vergara qu'il descendit, et ce fut entre ses bras qu'il rendit le dernier soupir. Vergara mourut à Tolède, le 11 décembre 1606.

VERGARA (Joseph), peintre, né à Valence en 1726, n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il concourait d'après le modèle vivant dans l'école d'Evariste Munoz. Il se forma aussi en copiant les estampes de l'Espagnolet. Il prit ensuite du goût pour la manière de Coypel, et mit tant d'ardeur dans ses études qu'il tomba dangereusement malade. Revenu à la santé, il étudia la manière de Paul de Mateis avec la même application et le même succès. Doué d'une ardeur infatigable pour son art, il tenta tous les genres, il essaya tous les procédés : peignant à l'huile, à fresque, en détrempe. Le nombre de ses portraits est immense, et la plupart des villes de la province de Valence, et toutes les églises de cette ville possédaient quelques-unes de ses productions. Parmi les plus remarquables, on cite les peintures à l'huile, dont il a décoré sa propre maison; son tableau de *Mentor et Télémaque*, dont il fit hommage à l'académie de Sainte-Barbe de Valence, fondée par ses soins en 1752, et qui depuis a été tranféré à l'académie de Saint-Fernand; et une *Conception de la Vierge*, placée dans la bibliothèque du couvent de Saint-François. Ses tableaux se font remarquer en général par une excellente couleur et un dessin correct, mais qui manque de style; défaut qui provient du goût régnant de l'époque, de sa première éducation, et de l'âge avancé auquel il connut et put étudier l'antique. Il a laissé sur les peintures de son pays quelques *notes* qui ne sont pas sans intérêt. A sa mort, arrivée le 9 mars 1799, il était directeur de l'académie de Saint-Charles de Valence.

VERGARA (César-Antoine), numismate, était né, vers 1680, dans le royaume de Naples, d'une famille d'origine espagnole. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, le cardinal J. B. Spinola le nomma son chapelain, et lui fit obtenir quelques bénéfices. Les autres circonstances de la vie de Vergara ne nous sont pas connues. On a de lui : *Le Monete del regno di Napoli dà Raggerio a Carolo VI, raccolte e spiegate*, Rome, 1715, grand in-4°.

VERGÈCE (Ange), habile calligraphe, né dans l'île de Crète, fut appelé à Paris par François Ier, qui lui fit dresser le catalogue des manuscrits de sa bibliothèque, dont le nombre n'allait pas, à cette époque (1544), au delà de 260. Henri II lui fit copier le *Cynegeticon, ou Poëme de la chasse*, d'Oppien, pour Diane de Poitiers. On dit que le proverbe *écrire comme un ange* fut fait pour Vergèce, qui vécut jusque sous le règne de Charles IX; et, en effet, son écriture grecque était si belle, qu'elle servit de modèle à ceux qui gravèrent les caractères de cette langue pour l'imprimerie royale sous François Ier. On lui doit en outre une traduction du grec en latin du traité de Plutarque : *De fluviorum et montium nominib.*, Paris, Ch. Estienne, 1556, in-8°.

VERGEN. *Voyez* **NAUCLERUS.**

VERGENNES (Charles GRAVIER, comte de), né à Dijon le 28 décembre 1717, était fils d'un président à mortier au parlement de cette ville, et sortait d'une famille du barreau qui était entrée assez récemment dans la magistrature. Un oncle de sa belle-sœur, de Chavigny, qui fut successivement envoyé de France à Gênes, en Espagne, en Angleterre, puis ambassadeur en Portugal, à Venise et en Suisse, protégea son début dans la même carrière, et l'emmena avec lui à Lisbonne en 1740. Lorsque, en 1743, la France voulut placer la cou-

ronne impériale sur le front de l'électeur de Bavière, elle envoya de Chavigny à Francfort, auprès de la diète d'élection. Le chevalier de Vergennes l'y accompagna. Les revers des armes françaises en Bohême, la défection de Frédéric II, mirent Charles VII et l'ambassade de France dans une situation fort critique. Enfin cet empereur mourut, et de Chavigny fut envoyé à Lisbonne avec son élève. Les deux cours de la Péninsule étaient en discussion relativement à Montevideo et à la colonie du Saint-Sacrement, et elles avaient soumis ces différends à l'arbitrage du cabinet de Versailles. De volumineux mémoires enbrouillaient la question : chargé de l'éclaircir, le chevalier de Vergennes la résuma en quatre pages; et son travail plut singulièrement au marquis d'Argenson, par sa clarté et sa simplicité. Peu d'années après (en 1750), le jeune diplomate fut nommé ministre du roi auprès de l'électeur de Trèves. Par un enchaînement de circonstances, ce poste était devenu un des pivots de la politique, l'électeur étant comme évêque de Worms, co-directeur du cercle du haut Rhin, et comme prévôt d'Ellwangen, le premier du banc des prélats du cercle de Souabe. L'impératrice-reine travaillait, dès ce moment, à faire élire roi des Romains son fils Joseph, encore enfant, et elle comptait sur le suffrage de l'électeur pour avoir la majorité. Le chevalier de Vergennes parvint à rendre ce prince indécis dans ses résolutions; et les lenteurs qui s'ensuivirent firent échouer ce projet pour l'instant. Cet échec ne rebuta point la cour de Vienne; et, à son instigation, le duc de Newcastle, premier ministre du roi d'Angleterre, qui désirait maintenir la dignité impériale dans la maison d'Autriche, profita d'un voyage de George II dans ses États d'Allemagne, pour y rassembler les ministres de tous les électeurs, ce qui fit donner à cette réunion le nom de congrès de Hanovre. Frédéric II recommanda instamment à Louis XV de n'y envoyer qu'un ministre aussi habile qu'intègre, aussi ferme dans ses principes que réservé dans son langage. Le roi ayant choisi le chevalier de Vergennes, Frédéric applaudit à un tel choix; et en effet, ce ministre déploya à Hanovre tout le talent d'un négociateur consommé, vis-à-vis du duc de Newcastle, qui tour à tour employait la menace et la ruse. En définitive, tout se réduisit à des discussions sans résultat. George II, fatigué de débats inutiles, retourna subitement à Londres; et le congrès fut dissous. Bien que le chevalier de Vergennes eût traversé le duc de Newcastle dans ses projets, celui-ci ne put s'empêcher de rendre justice à sa capacité. Le duc espérait soustraire la négociation à sa vigilance, en amenant l'électeur palatin à traiter secrètement avec Marie-Thérèse. L'acte allait être signé à Manheim, lorsque le chevalier de Vergennes y arriva (1753). Le roi l'y envoyait pour contenir l'électeur et son ministre gagnés par l'Angleterre. Son succès fut tel, qu'il empêcha la signature du traité, et que de Wreden, ministre palatin, fut forcé d'aller à Versailles, pour y justifier sa conduite. L'intention du roi était de laisser le chevalier de Vergennes dans ce poste, et de rappeler le marquis de Tilly, qui, dans ces circonstances, avait montré peu de fermeté. L'électeur aimait Tilly, et ne le craignait pas : il estimait Vergennes, mais il le redoutait; il pria instamment qu'on lui laissât le premier. D'ailleurs, dans ces entrefaites, une mission plus importante vint à vaquer. Le comte Desalleurs, ambassadeur en Turquie, mourut presque subitement le 21 novembre 1754 : il était initié dans la correspondance secrète que Louis XV entretenait depuis quelques années avec ses ambassadeurs à l'insu de ses ministres et de son conseil; et il importait à ce prince et aux directeurs de cette correspondance que les papiers du comte Desalleurs ne tombassent point en des mains indiscrètes. Le chevalier de Vergennes avait été admis à ce secret, et comme ni la durée de ses services ni sa naissance ne semblaient l'appeler à une ambassade de première classe, on prétend que son parent, Chavigny, imagina un expédient pour faire agréer ce choix. Le comte Desalleurs laissait en mourant des dettes considérables, dont à la vérité une partie avait pour cause le service du roi et le désir de soutenir la dignité de l'ambassade. Chavigny fit entendre au marquis de Puysieux, ministre des affaires étrangères, que le ministère pourrait payer ces dettes sans augmenter la dépense. Il s'agissait de n'avoir à Constantinople qu'un envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire, auquel on ne donnerait qu'une partie du traitement affecté à l'ambassade, et d'employer ce surplus à l'extinction des dettes du comte Desalleurs; et il proposa son parent pour remplir cette mission à ces conditions. Que l'anecdote soit réelle ou qu'elle soit supposée, on fit partir en hâte le chevalier de Vergennes sur un bâtiment marchand, pour Constantinople, où il arriva dans le courant du mois de mai 1755, avec le baron de Tott. On avait laissé l'option entre le titre d'envoyé extraordinaire et celui de ministre plénipotentiaire. La Porte admit le second de ces titres. Mais peu de mois après, sur la demande qu'il en fit faire au roi, au nom du Grand Seigneur lui-même, et sur l'observation que le caractère d'ambassadeur avait plus d'influence sur le succès des affaires, le chevalier de Vergennes en fut revêtu : l'alliance du roi avec Marie-Thérèse (1756), et l'accession de la czarine à ces traités rendirent fort difficile la situation de cet ambassadeur. L'Angleterre et la Prusse pressaient la Porte de se déclarer contre les deux impératrices, dont l'union avec la France fournissait aux envoyés de Frédéric II et de George III un texte fécond pour jeter l'alarme dans les conseils du Grand Seigneur. De Vergennes réussit à lui faire garder la neutralité, en lui persuadant que les liaisons des deux princesses avec Louis XV étaient de leur part un engagement indirect de ne point attaquer la Porte, qu'elles savaient être l'alliée de la France. La paix de 1763 mit fin à ces intrigues et à ces obsessions. Mais la mort d'Auguste III, roi de Pologne, et l'élection de Poniatowski, firent naître de nouveaux sujets de troubles. Catherine II, qui avait fait élire ce dernier, imposa des sacrifices à sa reconnaissance. Une partie de la nation exaspérée s'arma pour s'y soustraire; la czarine voulant défendre son ouvrage, inonda la Pologne de ses troupes. La Porte, qui avait garanti à la république l'intégrité de ses possessions, était sans doute intéressée à en empêcher le démembrement; mais elle balançait à prendre un parti. Le duc de Choiseul accusait la timidité du chevalier de Vergennes de l'incurie du divan, et prétendait

que le *casus fœderis* était arrivé. Argent, promesses, menaces, il voulait que cet ambassadeur mît tout en œuvre pour faire déclarer la guerre à la Russie. Celui-ci en calculait les conséquences désastreuses pour l'empire ottoman, et ne remplissait qu'avec répugnance les instructions du cabinet. Un événement imprévu produisit ce qu'il n'avait pas pu ou peut-être voulu obtenir. L'irruption de quelques Cosaques à Balta fournit au baron de Tott, que le duc de Choiseul avait envoyé en Crimée, l'occasion d'exciter la vengeance du kan des Tartares, et força le Grand Seigneur de lever l'étendard de la guerre. La déclaration en fut faite le 30 octobre 1768. La dépêche, qui en donnait la nouvelle à Versailles, se croisa avec le courrier porteur de lettres de rappel de Vergennes, qui fut remplacé par Saint-Priest. Pour excuser sa précipitation, le duc de Choiseul se rejeta sur la déconsidération qui devait résulter du mariage que venait de faire de Vergennes avec la veuve d'un chirurgien de Péra, nommé Testa. Néanmoins, en quittant Constantinople, il emporta les regrets du divan et du commerce français au Levant. Une députation de la nation lui fit hommage d'une épée d'or. Il rapporta à Versailles l'argent qu'on lui avait envoyé pour faire déclarer la guerre, et dont, comme on vient de le voir, il n'avait pas eu besoin, et se retira en Bourgogne dans sa terre de Toulongeon. Ce ne fut qu'à la chute du duc de Choiseul qu'il sortit de cette retraite pour être envoyé en Suède. Le duc de la Vrillière, qui tenait par *intérim* le portefeuille des affaires étrangères, le laissa maître de rédiger lui-même ses instructions. Frédéric-Adolphe était mort le 12 février 1771, et avait laissé à son fils Gustave III un royaume agité et divisé entre deux partis connus sous le nom des *Bonnets* et des *Chapeaux;* le premier sous l'influence de la Russie et de la Prusse, et le second feignant de suivre les directions de la France, ou du moins en recevant des pensions sous prétexte d'un attachement jusque-là fort stérile. Depuis l'année 1754, le cabinet de Versailles avait payé d'énormes subsides sans fruit pour sa politique, ni même pour l'autorité royale suédoise. La faiblesse du feu roi avait fait échouer les divers projets conçus par la France pour étendre ses prérogatives. Tous les sacrifices qu'elle faisait dans ce but n'aboutissaient qu'à substituer, pour quelque temps, une faction à une autre, et à protéger un gouvernement plus que républicain. C'est dans cet état de choses que le chevalier de Vergennes arriva à Stockholm au mois de juin 1771. La diète de cette année fut, comme les précédentes, livrée à l'intrigue et à la corruption; et Gustave fut au moment de voir les deux factions, bien que divisées entre elles, se réunir contre lui, malgré les sommes considérables que l'ambassadeur de France répandait dans les différents ordres pour les lui concilier. Cette situation difficile ne fit que continuer en 1772: des quatre ordres de l'État, trois, le clergé, les bourgeois et les paysans étaient vendus à la Russie, et insultaient publiquement le monarque, tandis que les nobles traversaient sourdement tous ses desseins. D'un autre côté, Vergennes le peignait à sa cour comme un prince naturellement porté aux choses romanesques, et il exprimait des doutes sur la sincérité de la déclaration par laquelle ce prince avait annoncé n'être point dans l'intention de changer la forme du gouvernement. On peut dire qu'il existait entre eux une sorte de réserve et même de défiance. Cependant le besoin de secours fit que le roi de Suède confia à l'ambassadeur de France ses plans de révolution; et toujours celui-ci, craignant de compromettre son caractère et sa propre sûreté, les jugea impraticables, et les présenta comme tels au duc d'Aiguillon. Le cabinet de Versailles ne l'en autorisa pas moins à donner au roi de Suède l'argent nécessaire pour l'accomplissement de ses plans. Enfin Gustave III se hâta de frapper le coup décisif, le 19 août 1772. On connaît les détails de cette révolution qui détrôna en Suède le pouvoir populaire. Bien que jusqu'à l'événement de Vergennes eût regardé l'affaire comme un coup de tête, on lui attribua à Versailles le mérite de la direction, et il fut, à cette occasion, nommé conseiller d'État d'épée. Il est juste de dire que le caractère mobile et impétueux du monarque autorisait les craintes du diplomate, et que ce dernier, pendant le reste de sa mission, chercha par de sages conseils à affermir le pouvoir que Gustave avait si heureusement ressaisi. A l'avénement de Louis XVI au trône, Vergennes fut appelé au ministère des affaires étrangères (juillet 1774). Une des premières négociations qui marquèrent son entrée fut le renouvellement des traités avec la confédération helvétique. Le roi de France était allié de quelques cantons, et n'était qu'en paix avec les autres. Ces distinctions, de même que la conclusion de traités séparés, parurent vicieuses au nouveau ministre. Il réunit dans une seule et même alliance tous les cantons, soit catholiques, soit protestants. Ce fut son frère, le marquis de Vergennes, qui suivit cette négociation, dont les actes furent signés à Soleure, le 28 mai 1777. Des événements d'une grande importance se préparaient dans l'Amérique septentrionale, et devaient féconder en quelque sorte l'avenir des plus graves résultats. Le cabinet de Versailles n'y vit qu'une occasion propice pour humilier un empire rival; et une jeune noblesse, imbue des principes de la philosophie moderne, fut la première à répondre aux cris de liberté poussés au delà de l'Atlantique, et à solliciter comme une faveur la permission d'aller combattre dans les rangs des colons insurgés contre leur métropole. Le ministère de Louis XVI fut, pour ainsi dire, entraîné par l'opinion même de la cour à signer une alliance avec les députés des États Unis, le 6 février 1778. Sans doute le traité du 3 septembre 1783 effaça la tache de celui de 1763; sans doute la diplomatie française, en faisant établir la ligue maritime du Nord connue sous le nom de *Neutralité armée,* en armant l'Espagne et la Hollande contre l'Angleterre, plaça celle-ci dans une situation difficile. Mais le déficit causé par cette guerre, et les principes de liberté et d'égalité rapportés d'Amérique et en peu de temps inoculés à toute la nation, creusèrent l'abîme dans lequel la monarchie et le monarque furent bientôt engloutis. En conseillant à Louis XVI de s'engager dans une querelle aussi contraire aux intérêts personnels de la royauté les ministres firent preuve d'imprévoyance. La succession de Bavière avait fourni au comte de Vergennes une occasion plus sûre de procurer au roi un ascendant qui ne devait compromettre ni sa couronne ni sa conscience. Malgré les

engagements qui, depuis 1756, liaient la France à l'Autriche, ce ministre sut, par sa marche habile et prudente, contenir l'ambition de Joseph II, garantir les droits de l'héritier légitime, et maintenir la balance germanique dans les négociations qui eurent lieu à Teschen, sous la médiation du baron de Breteuil et du prince Repnin, et qui furent terminées par le traité du 13 mai 1779. Grâce aux mêmes soins, deux ans après la guerre d'Amérique, des différends survenus entre l'Empereur et les Provinces-unies furent également soumis à l'arbitrage de Louis XVI, et arrangés par un traité signé à Fontainebleau, le 10 novembre 1785. Le traité de commerce négocié avec l'Angleterre, en 1785 et 1786, fut un des derniers travaux du comte de Vergennes. Nommé, après la paix de 1783, président du conseil des finances, il avait senti que cette place lui imposait le devoir de surveiller le commerce et l'industrie, et de protéger l'agriculture : il avait pensé que la continuité du système prohibitif perpétuait les haines nationales, et dépravait les populations respectives, en offrant une sorte de prime à la fraude, au détriment de la perfection des fabriques, et au profit du monopole et de la routine. Mais il n'avait pas calculé que les immenses capitaux de la Grande-Bretagne lui permettaient momentanément des sacrifices à l'aide desquels elle pouvait, en peu d'années, anéantir l'industrie française et en faire fermer les manufactures. Ce traité, qui fut l'objet de si vives controverses tant en Angleterre qu'en France, fut signé le 30 janvier 1786; et son exécution a laissé encore insoluble la question de la possibilité d'un traité de commerce entre les deux pays. Celui que le comte de Vergennes fit conclure avec la Russie, le 30 janvier 1787, offrait à la France des avantages moins problématiques, surtout dans la mer Noire. Un grand nombre de conventions relatives à l'abolition du droit d'aubaine, au règlement des limites avec les Pays-Bas et les États germaniques, à la punition réciproque des délits forestiers et autres, commis sur les frontières, attestaient sa vigilance pour les intérêts du royaume et le maintien des rapports de bonne intelligence entre la France et ses voisins. Peu de ministres ont été plus laborieux, et ont porté, dans la conduite et dans la discussion des affaires, plus de méthode, de rectitude et de connaissances positives; et lorsque sa correspondance, ayant perdu ce degré d'intérêt politique qui force de la tenir secrète, pourra sans inconvénient être publiée et entrer dans le domaine de l'histoire, on ne craint pas d'assurer qu'elle supportera la comparaison avec celle des d'Ossat, des Jeannin, des d'Estrades, des Servien et des Torcy. Si le comte de Vergennes ne doit pas être regardé comme un grand homme d'État, il sera toujours considéré comme un des hommes supérieurs de cette époque. Le soin qu'il eut de s'entourer d'hommes habiles et éminemment versés dans toutes les branches de la science politique, tels que les Rayneval et les Pfeffel, prouve son discernement. Il céda peut-être trop aux influences de la cour dans les présentations qu'il fit pour plusieurs ambassades; et cependant il savait, il avait même éprouvé qu'il suffisait d'opposer aux recommandations d'une auguste protectrice le bien de l'État pour que, sur-le-champ, elle se désistât de ses demandes. Aussi, en général, l'exécution ne répondit pas toujours aux instructions émanées de son cabinet, et comme s'il était dans la destinée des hommes les plus honnêtes de payer le tribut à la faiblesse humaine, on prétend que, par un sentiment de rivalité trop commun, il écarta des conseils quelques sujets capables, et qu'il s'occupa trop de l'avancement de ses proches. Peut-être se faisait-il illusion sur le degré d'aptitude des uns et des autres. Les manières de ce ministre étaient graves, et semblaient parfois pédantesques. Il s'enveloppait des formes diplomatiques, même avec les ambassadeurs de famille. « Je cause avec de Maurepas, disait le comte d'Aranda; je négocie avec de Vergennes, » mot qui caractérise bien la légèreté du premier et la gravité du second. En général, sa politique fut temporisante : servant un prince timide, et n'ayant pas lui-même cet ascendant qui entraine, il avait probablement senti la nécessité d'une marche circonspecte et systématique. Lié par les traités de 1756, il sut contenir l'ambition inquiète de Joseph II, sans manquer aux égards dus au frère de la reine; il sut arrêter les effets du système de convenances, et ménager à son souverain le noble rôle d'arbitre et de médiateur des rois. La seule faute politique qu'on puisse lui reprocher est l'alliance avec les Anglo-Américains : encore son cœur ne fut-il pas complice de l'erreur de son esprit; car il aimait sincèrement le monarque et la monarchie : aussi avait-il inspiré une telle confiance à Louis XVI, que longtemps après la mort de ce ministre, qui pourtant lui avait conseillé d'assembler les notables, espèce d'avant-coureur des états généraux, le roi demeurait persuadé qu'il eût empêché la révolution. Le comte de Vergennes ne vit pas même l'ouverture de la première assemblée des notables. Il mourut le 13 février 1787, laissant une fortune de deux millions, après avoir été 24 ans ambassadeur et 13 ans ministre. On trouve quelques écrits de Vergennes dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe*. On a une *Vie* ou plutôt un *Éloge* de ce ministre par de Mayer, un vol. in-8°, Paris, 1789.

VERGENNES (CONSTANTIN **GRAVIER**, comte DE), maréchal de camp, fils du ministre, entra au service en 1777, parvint au grade de colonel, et eut le commandement des gardes de la Porte. Lorsque ce corps fut licencié, il entra dans la diplomatie, puis il émigra. Quand les gardes de la Porte furent rétablis en 1814, il en reprit le commandement, et fut nommé maréchal de camp. En 1815, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. En 1818, il fut porté sur le cadre de l'état-major de l'armée, et mis à la retraite en 1829. Il mourut en 1832.

VERGER D'HAURANNE (DU). *Voyez* SAINT-CYRAN.

VERGERIO (PIERRE-PAUL), dit *l'Ancien*, l'un des plus grands littérateurs de son temps, né à Capo-d'Istria vers 1349, étudia la philosophie et l'éloquence à Padoue, puis la jurisprudence à Florence sous François Zabarella, qui devint son plus zélé protecteur. Il remplit la chaire de dialectique à Padoue, de 1393 à 1400, avec beaucoup de succès, et y reçut, à plus de 50 ans, le laurier doctoral dans les facultés de droit et de philosophie. Il accompagna, au concile de Constance, le cardinal Zabarella, qu'il eut la douleur de perdre, et s'attacha à l'empereur

Sigismond, qu'il suivit en Hongrie, où il mourut en 1419. On a de lui : *De ingenuis moribus*, Milan, 1474, in-4°; ibid., 1477, souvent réimprimé ; *Petrarchæ Vita*, dans le *Petrarchus redivivus* de J. Tomasini ; *Vitæ principum carrariensium*, dans le tome VI du *Thesaurus antiquit. Italiæ* de Burmann, et dans le tome XVI des *Rerum italicar. scriptores* de Muratori ; *Orationes et Epistolæ variæ historicæ*, dans le même recueil de Muratori, à la suite de l'histoire des princes de Carrare, etc., et beaucoup de manuscrits. (*Voyez* la *Storia letterat.* de Tiraboschi, VI, 723 28.)

VERGERIO (Pierre-Paul), fameux apostat, de la même famille que le précédent, né à Capo-d'Istria vers la fin du 15e siècle, se fit d'abord, à Padoue et à Venise, la réputation d'un habile avocat et d'un très-honnête homme. Étant devenu veuf, il se rendit à Rome, où il prit l'habit ecclésiastique, et obtint bientôt les bonnes grâces de Clément VII, qui le chargea, en 1532, d'aller s'opposer en Allemagne aux progrès du luthéranisme. Il y fit un second voyage pour annoncer la convocation prochaine du concile général, et, de retour en Italie (1536), fut envoyé auprès de l'empereur Charles-Quint, et ensuite nommé évêque de Modrusch dans la Croatie, puis de Capo-d'Istria. Dans les premiers temps de son épiscopat, il chercha, du moins en apparence, à prémunir contre les nouvelles doctrines les peuples confiés à ses soins ; mais, s'il faut en croire ses adversaires, il tint une conduite plus qu'équivoque à la diète de Worms (1541), et commença dès lors à professer, ainsi que son frère, l'évêque de Pola, les opinions de Luther. Dénoncé à Rome, il refusa de comparaître devant les juges qu'on lui nomma, et mena une vie errante jusqu'en 1549, époque à laquelle il quitta l'Italie pour aller dans le pays des Grisons et dans la Valteline exhaler son ressentiment contre l'Église romaine. Quoiqu'il eût déplu même aux protestants par l'amertume de son zèle, il n'en fut pas moins appelé (1553) par le duc de Wurtemberg à Tubingen, où il mourut en 1565. Parmi les nombreux opuscules de Vergerio, les curieux recherchent encore les suivants : *Le otto difensioni del Vergerio, ovvero trattato delle superstizioni d'Italia e dell' ignoranza de' sacerdoti*, Bâle, 1550, in-8°; *Concilium non modò Tridentinum, sed omne papisticum, perpetuò fugiendum esse omnibus piis* (Berne), 1553, in-4° ; *Retrattazioni del Vergerio*, 1556, in-8° ; *De oratione et usu sacramentorum et cœnæ Domini*, Tubingen, 1559, in-8°. Une *Vie* très-détaillée de Vergerio fait partie des *OEuvres* de Carli, tome XV, édition de Milan, in-8°.

VERGEZ (Jean-Marie), lieutenant général, commandant de la Légion d'honneur, naquit à Saint-Pé, département des Hautes-Pyrénées, le 11 janvier 1757. Il entra au service à l'âge de 21 ans, comme simple soldat, fit la campagne de 1792, et fut nommé, au commencement de l'année suivante, capitaine dans le 1er bataillon des chasseurs des montagnes. En l'an II, il fut employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et fut chargé du commandement de la colonne d'éclaireurs. A la prise de Marsa il enleva deux drapeaux à l'ennemi et sauva les troupes françaises en éteignant deux mèches placées au magasin à poudre, qui auraient infailliblement fait sauter le fort. A la prise de Tolosa il s'empara de l'artillerie ennemie. Le 25 vendémiaire, à Lescombéry, il rendit un service non moins important qu'à Marsa, en conservant aux Français un magasin à poudre qu'on avait tenté d'incendier. Au mois de germinal an IV, il était commandant des carabiniers de l'armée des côtes de l'Océan, lorsqu'il eut un engagement avec le chef des Vendéens Charette, qu'il parvint à saisir après avoir tué deux officiers qui l'accompagnaient et l'avoir blessé lui-même d'un coup de pistolet et d'un coup de sabre : cette action le fit nommer chef de bataillon par le Directoire exécutif. Vergez servit ensuite aux armées d'Italie, de Rome et de Naples, et fut placé avec son grade dans le 12e régiment de ligne. A l'affaire de Lestortas près de Rome, il enleva, à la tête d'un détachement, deux pièces d'artillerie aux Napolitains. Nommé chef de brigade le 16 floréal, il reçut deux coups de feu, l'un à la prise de Modène et l'autre au combat de Chiavari. Sa conduite devant Novi lui fit le plus grand honneur. Ayant, à la tête d'un escadron, coupé la ligne ennemie, le 15 brumaire, il s'empara de cinq pièces de canon et de leurs caissons, qui formaient leur artillerie, et contribua puissamment, par cette action d'éclat, au succès de la bataille. Confirmé par le premier consul dans son grade de colonel, il commanda le régiment dans lequel il s'était signalé, et fut ensuite nommé officier de la Légion d'honneur. Le colonel Vergez fit avec distinction, en 1806, la campagne de Saxe, à la grande armée, combattit à Auerstaedt et à Iéna, et fut blessé dans cette dernière journée. Il devint général de brigade la même année, et il était déjà baron de l'empire lorsqu'il fut promu, le 28 août 1810, au grade de commandant de la Légion d'honneur. Mis presque aussitôt à la retraite, il sollicita et obtint du roi, en 1825, le grade honorifique de lieutenant général. Il mourut à Paris en 1832.

VERGIER (Jacques), littérateur, né à Lyon en 1655, destiné à l'état ecclésiastique, en porta quelque temps l'habit ; mais il le quitta pour entrer dans l'administration de la marine. Il remplit les fonctions d'écrivain principal au Havre, puis de commissaire à Dunkerque, se démit de sa charge en 1714, et vint se fixer à Paris, où il fut assassiné en 1720. Il excellait à faire des parodies et des chansons ; ses contes, peu nombreux, sont le premier de ses titres au souvenir de la postérité. Imitateur faible, mais naturel de la Fontaine, il est à celui-ci ce que Campistron est à Racine. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres*; la plus jolie est celle de Londres (Paris, Casin), 3 vol. in-18. (*Voyez* les *Lettres bourguignonnes* par Amanton, 1823, in-8°.)

VERGIER DE HAURANNE. *Voyez* **SAINT-CYRAN.**

VERGILE ou VIRGILE. *Voyez* **POLYDORE.**

VERGINIUS-RUFUS (Lucius) naquit dans les environs de Côme, l'an 14 de J. C., et la dernière année du règne d'Auguste. Fils d'un simple chevalier romain, il parvint par sa valeur et par sa capacité au premier rang de l'armée, et fut nommé consul en l'an 816 de la république (63 de J. C.), sous le règne de Néron. Il commanda les légions de la Germanie sur le haut Rhin, lors de la révolte de Vindex, l'an 69 de J. C. Il vainquit ce chef des Gaulois, et fut proclamé empereur

par les légions qui étaient sous ses ordres; mais il refusa l'empire, et persista dans ce noble refus, même lorsqu'après la mort de Néron elles le lui offrirent de nouveau. Cependant Galba avait été proclamé en Espagne; et Verginius ne le fit reconnaître par ses troupes que lorsque le nouvel empereur eut été nommé par le sénat. Il se rendit alors à Rome, où il fut reçu avec beaucoup d'égards, mais retenu en quelque sorte comme otage. Sous Othon (an 70 de J. C.), il fut encore une fois honoré du consulat, et il servit ce prince jusqu'à ses derniers moments. Après sa mort, les légions lui offrirent de nouveau l'empire, et il résista à leur empressement avec la même prudence et la même générosité; mais ces mêmes soldats, qui l'avaient proclamé empereur, se croyant méprisés, voulurent ensuite l'égorger sous les yeux de Vitellius; et ils l'accusèrent d'avoir tenté de faire assassiner ce prince par un de ses esclaves. Enfin, dit un historien, cet illustre Romain brava plus de dangers pour éviter la puissance souveraine que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir. Dans cette occasion, ce fut Vitellius lui-même qui le défendit contre la fureur des soldats. Verginius vécut ensuite dans la retraite sous Vespasien, Titus et Domitien, honoré des bons empereurs, souffert des mauvais, et faisant tous ses efforts pour rester ignoré. Il s'occupait beaucoup de littérature, et ne s'éloignait de sa retraite que pour des devoirs indispensables, jusqu'à ce que son ami Nerva, devenu empereur, le rappelât sur la scène. Nommé encore une fois consul, en l'an 850 de la république (97 de J. C.), il mourut dans la même année à l'âge de 84 ans. Ses funérailles se firent avec beaucoup de pompe, aux dépens du trésor public, et son éloge fut prononcé par l'historien Tacite, qui lui avait été substitué dans le consulat.

VERGNE (LA). *Voyez* **FAYETTE** et **TRESSAN**.

VERGNIAUX (PIERRE-VICTORIN), l'un des chefs du parti girondin, et l'un des plus grands orateurs de nos assemblées politiques, naquit le 31 mai 1759 à Limoges, où son père était avocat. Il suivit d'abord la même profession dans cette ville; mais voulant paraître sur un plus grand théâtre, il alla s'établir à Bordeaux et se plaça bientôt par son talent à la tête du barreau, alors si distingué, de cette capitale de la Guienne. Doué de cette extrême facilité qui s'allie presque toujours à un caractère indolent, il ne devait qu'à la nature cette éloquence passionnée, cette improvisation brillante, ce débit entraînant, qui plus tard lui valurent des succès à la fois si éclatants et si funestes. Comme tous les jeunes avocats de sa province, Vergniaux adopta avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé membre de l'administration du département de la Gironde, puis député à l'assemblée législative en 1791. La ville de Bordeaux se faisait alors remarquer par son exaltation révolutionnaire. Ses députés étaient tous plus ou moins pénétrés de l'idée d'établir la république : la plupart étaient des orateurs distingués; aucun ne disputait à Vergniaux la palme de l'éloquence : eux-mêmes le proclamaient le chef de leur parti; cependant il n'en fut jamais le meneur. Il avait toutes les qualités de l'orateur, mais aucune de celles qui font l'homme d'État. L'amour des plaisirs, et surtout le goût de la paresse le tenaient dans une sorte d'engourdissement, dont il ne sortait qu'en se faisant violence : son réveil était terrible pour les adversaires de son parti; et, selon l'expression d'un contemporain, la foudre de Mirabeau se rallumait dans les mains de Vergniaux. Mme Rolland, dans ses *Mémoires*, lui reproche avec amertume cette indolence qui fut si préjudiciable à la faction des girondins; elle l'accuse d'égoïsme philosophique, de mépris poussé trop loin pour les hommes; elle regrette qu'un talent tel que celui de Vergniaux n'ait pas été employé avec l'ardeur d'une âme dévorée de l'amour du bien public, et la ténacité d'un esprit laborieux. Paganel, dans son *Histoire de la révolution*, représente cet orateur comme doué d'une âme généreuse, étranger à toute ambition personnelle, ne parlant jamais que quand une conviction profonde et les dangers de son parti lui en faisaient une loi. On ne saurait dire aujourd'hui quelle marche aurait prise la révolution si les girondins eussent montré plus d'esprit de suite et de prévoyance; et pour ne parler que de Vergniaux, il eût été appelé à jouer un rôle bien plus important, si, puissant comme il l'était par la parole, il eût déployé autant d'esprit de conduite que de véhémence, autant d'habileté que d'exaltation. Dès les premières séances de l'assemblée législative, il se signala par la violence de ses attaques contre la monarchie. Couthon et Chabot ayant demandé, l'un que le fauteuil du roi dans l'assemblée fût abaissé au niveau de celui du président, l'autre que les dénominations de *Sire* et de *Majesté* fussent abolies, Vergniaux appuya vivement cette motion. Selon lui, le corps législatif, représentant la *nation souveraine* dans l'exercice de ses droits, ne pouvait donner au pouvoir exécutif des qualifications qui emportaient l'idée de souveraineté. L'assemblée vota la proposition avec transport; mais cet acte d'hostilité contre le pouvoir royal, fait sans aucun prétexte et avec un oubli volontaire de toute décence, excita des murmures universels, et parut précipité, même à ceux qui voulaient aller encore plus loin. Le décret fut rapporté dès le lendemain (6 octobre 1791). Dans la discussion importante qui s'engagea quelques jours après (21 octobre) sur les émigrés, Vergniaux et les girondins, persuadés que le meilleur moyen de s'assurer la faveur du peuple était de l'exalter dans ses craintes, se livrèrent aux déclamations les plus violentes contre les proscrits. Vergniaux demanda que, si dans six semaines ils n'étaient pas rentrés en France, ils fussent irrévocablement privés de leurs traitements, de leurs pensions et de leurs droits de cité. Ce fut surtout contre les princes français qu'il dirigea ses traits les plus acérés. L'assemblée différa d'adopter les propositions du fougueux orateur : ce triomphe était réservé à Guadet; mais l'élévation de Vergniaux à la présidence au milieu de cette discussion fut, de la part de la majorité, une approbation tacite des sentiments qu'il venait de professer (29 octobre). Les girondins, engagés en quelque sorte par leurs premières démarches, ne devaient pas s'arrêter dans la carrière des lois révolutionnaires. C'est de la présidence de Vergniaux que date le décret qui séquestra les biens des princes français, et qui condamna à mort les émigrés. Le roi refusa de le sanctionner. Lorsque le ministre Duport

du Tertre voulut exposer à l'assemblée les motifs de ce refus, Vergniaux, qui présidait, lui imposa silence, en lui disant d'un ton sévère, que la constitution accordait bien au roi le *veto*, mais non la faculté d'en développer les motifs. Bientôt, pour arriver à leur but, les girondins crurent avoir besoin de la guerre contre les puissances. Ce fut Brissot qui imprima ce mouvement à son parti, et Vergniaux suivit avec ardeur cette direction : dans toute occasion, il appelait la guerre. Rien ne paraissait plus facile que de familiariser avec ce fléau les imaginations ardentes des législateurs qui présidaient alors aux destinées de la France ! L'assemblée portait sans cesse des regards curieux et inquiets sur toutes les démarches des puissances. Le ministre De Lessart crut calmer ses inquiétudes en communiquant les réponses faites par les différentes cours de l'Europe à la lettre où Louis XVI leur notifiait qu'il avait accepté la constitution. La réponse de l'empereur Léopold ne satisfit point l'assemblée, qui désirait qu'elle fût plus précise. On invita le roi à faire des réquisitions aux princes allemands, au sujet des rassemblements d'émigrés (29 novembre). L'Empereur les défendit dans les provinces belges, et le roi s'étant rendu à l'assemblée, le 14 décembre, prononça sur ce sujet un discours qui fut généralement applaudi : déjà l'assemblée elle-même montrait moins d'inquiétude. Le parti de la Gironde réveilla les alarmes : Vergniaux compara, dans un discours véhément, les dispositions actuelles des Français à celles des Athéniens au temps de Philippe. Il employa avec habileté tous les reproches que Démosthènes avait adressés à l'indolence de ses compatriotes dégénérés. Le 27 décembre, il proposa une adresse au peuple, dans laquelle il établissait que la nation ne pourrait se soustraire à l'esclavage où l'on voulait la replonger, autrement que par la guerre. Cette adresse fut envoyée aux départements pour accompagner l'envoi du discours du roi. Dès ce moment fut détruit le salutaire effet qu'avait produit cette démarche du monarque. Chaque jour l'assemblée exigeait de nouvelles communications diplomatiques, et le ministre De Lessart, qui faisait tous ses efforts pour conserver la paix avec les puissances, se voyait en butte aux accusations de la Gironde et des jacobins. Sa correspondance confidentielle avec le prince de Kaunitz, au sujet des rassemblements d'émigrés, devint une arme que lui-même eut l'imprudence de fournir à ses ennemis (janvier 1792). Déjà précédemment (3 décembre), l'abbé Fauchet avait porté contre lui une dénonciation très-violente : le 17 février, ce député proposa un décret formel d'accusation. Le comité diplomatique de l'assemblée fut chargé de faire un rapport à ce sujet ; mais le professeur Koch, appuyé de quelques hommes modérés qui étaient membres de cette commission, différa ce rapport dont il était chargé, sous prétexte d'avoir besoin de quelques renseignements. Il espérait éloigner l'orage qui grondait sur la tête du ministre : mais Brissot ne le permit pas ; il se chargea seul, et sans l'intermédiaire du comité, de faire passer le décret d'accusation. Cependant son discours n'avait point assez de véhémence pour entraîner les esprits, lorsque Vergniaux soutint que, pour porter un décret d'accusation, les preuves n'étaient pas nécessaires, et que des présomptions suffisaient. Ce discours fut applaudi avec fureur. De Vaublanc voulut en vain présenter quelques observations en faveur de De Lessart ; le décret d'accusation fut rendu à une immense majorité (10 mars.) Les girondins, par cette victoire, obtinrent l'avantage d'imposer au roi un ministère tout républicain. Dès ce moment ils poussèrent plus que jamais à la guerre : ce n'était pas seulement l'espoir d'humilier, par des triomphes et des conquêtes, les puissances protectrices de la cause des Bourbons, qui inspirait ces pensées belliqueuses aux girondins : ils se flattaient d'opérer une révolution dans les mœurs par le moyen de l'enthousiasme militaire. Ce fut le 20 avril que Louis XVI, dominé par ses nouveaux ministres, vint proposer à l'assemblée de déclarer la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. La Gironde était à l'apogée de sa puissance ; mais la Montagne avait une popularité qui s'accroissait chaque jour par les excès dont elle offrait l'appât à la multitude. Pour ne pas perdre tout crédit auprès des jacobins, les girondins étaient dans la nécessité de paraître approuver des crimes et des fureurs qui se trouvaient en opposition avec les principes de Vergniaux et de la plupart de ses collègues. Ce fut par cette inhabile politique que le 19 mars on le vit appuyer de tous les prestiges de son éloquence le décret d'amnistie demandé par le prêtre Bassal, en faveur des assassins d'Avignon. Vergniaux ne les défendit pas, il soutint qu'ils ne pouvaient être poursuivis, sans les plus grands dangers pour l'État. Toujours acharné à la poursuite des nobles et des prêtres, il soutint que c'étaient eux qu'il fallait accuser de ces attentats et de toutes les calamités qui désolaient la France. Les 9 et 23 avril il dénonça de nouveau les prêtres, et pressa le décret qui devait bientôt les condamner à la déportation. En appuyant de telles propositions de loi, Vergniaux et les girondins étaient assurés d'avance que Louis XVI, prince religieux, ne les sanctionnerait pas ; mais c'était précisément parce qu'ils comptaient sur la résistance du monarque, qu'ils cherchaient à le mettre dans le cas d'user de la faible arme du *veto*, assurés qu'elle tournerait contre lui. De là cette série de mesures révolutionnaires, provoquées, réclamées sans cesse par les girondins, et dont le but véritable était d'environner Louis XVI de périls, d'humiliations et d'embarras, afin de le forcer à abdiquer une couronne chancelante et avilie. Ils espéraient par là éviter le danger d'une attaque, à laquelle ils seraient contraints d'appeler les chefs sanguinaires d'une population dangereuse. Vergniaux, que, dès l'année 1791, on avait entendu provoquer la déchéance du monarque, suivit avec ardeur cette tactique, qui, par un effet tout contraire à ce qu'il en espérait, ne fit que hâter les journées du 20 juin, du 10 août et des 2 et 3 septembre. Le 29 mai, il vota pour le licenciement de la garde constitutionnelle du roi ; et cette mesure fut décrétée après une discussion des plus orageuses, dans laquelle les révolutionnaires et les constitutionnels se renvoyèrent mille invectives et mille menaces. Après cette victoire, les girondins, croyant n'avoir plus qu'à frapper un dernier coup pour renverser le trône privé de tous ses défenseurs, firent proposer, à l'insu du roi, par le ministre de la guerre Servan, dévoué à leur parti, la formation d'un camp de 20,000 hommes. Ils espéraient,

par le moyen de cette milice départementale, achever la révolution sans avoir besoin d'appeler la populace de Paris, dévouée aux jacobins. Ce décret, vivement combattu par ceux-ci, fut adopté le 8 juin. Les gardes nationaux de Paris, indignés de ce qu'on admettait d'autres qu'eux-mêmes à la défense de leur ville, se prononcèrent contre cette mesure. Huit mille citoyens signèrent une pétition pour en demander la révocation. Vergniaux attaqua les pétitionnaires avec véhémence : il affecta de les couvrir de mépris, et représenta leur démarche comme ayant été dictée par la cour. Quelques jours après, le général la Fayette, qui commandait une armée sur la frontière, adressa à l'assemblée une lettre, dans laquelle il s'efforçait de la faire rougir des atteintes qu'elle avait portées à la constitution. Il parlait avec mépris et avec menace des jacobins. La lecture de cette lettre répandit dans l'assemblée une sorte d'épouvante. Guadet s'efforça de détruire cette impression, en soutenant qu'elle n'était pas du général la Fayette. Ce système fut soutenu par Vergniaux. Toutefois les constitutionnels obtinrent, à une assez faible majorité, que la lettre fût renvoyée à l'examen des comités; mais elle ne contribua qu'à faire éclater l'insurrection du 20 juin, pour laquelle tout se disposait. Sous prétexte de présenter à l'assemblée une pétition, la populace la plus abjecte se présenta en armes à l'assemblée. Des députés constitutionnels, entre autres Ramond et Dumolard, s'indignèrent de ce qu'on affectait de voir des pétitionnaires paisibles dans un ramas de séditieux armés. Guadet et Vergniaux parurent s'offenser de pareils soupçons exprimés sur les intentions du peuple. Ce dernier convint que la manière dont se présentaient ces pétitionnaires était peu légale; mais il ajouta qu'il est des cas où la loi doit être violée. Les séditieux, au nombre de plus de 8,000 hommes et femmes, munis d'armes et d'instruments de toute espèce, défilèrent, tambour battant, dans la salle. Santerre marchait à leur tête, vomissant des injures contre les émigrés, contre les prêtres et contre le roi. Le rassemblement se porta ensuite aux Tuileries. Le palais du monarque fut forcé, la majesté royale méconnue. La vie du roi et de la reine parut menacée; mais les détails de cette triste scène ne peuvent trouver place ici. Aucune catastrophe sanglante ne devait marquer cette journée, que, selon l'expression de Santerre, le peuple avait choisie pour avertir et non pour frapper. L'assemblée, au reste, nomma une commission pour se transporter aux Tuileries, et pour prévenir des malheurs que l'on commençait à craindre. Vergniaux était au nombre des commissaires, avec Isnard et Merlin de Thionville. Ils eurent beaucoup de peine à traverser la foule, et à pénétrer jusqu'au roi. Ils lui témoignèrent le dévouement de l'assemblée nationale. Cependant Vergniaux n'était pas sans inquiétude : il entendait quelques provocations sanguinaires. Il voulut parler; on ne se montra point disposé à l'écouter. Il fut obligé de monter sur les épaules d'un homme pour se faire entendre. Sa harangue amena le peuple à une singulière réflexion : « Que venons-nous faire ici? » dit cette populace mobile. Bientôt après, sur l'injonction du maire Péthion, le peuple se retira. Le 28 juin, lorsque la Fayette vint à la barre demander au nom de son armée, la punition des attentats commis contre le roi jusque dans son palais, Vergniaux, appuyant une motion de Guadet, attaqua de nouveau le général avec une grande véhémence. Il le compara à Cromwell, à César passant le Rubicon. Le décret d'accusation proposé par les deux orateurs fut mis aux voix et rejeté à une grande majorité; mais le départ de la Fayette rendit inutile ce triomphe passager du parti constitutionnel. Cependant les suites de la journée du 20 juin furent en tous points fatales au parti de la Gironde, qui avait ordonné ce mouvement. On peut même assigner à cette époque la fin de sa puissance réelle. La tourbe des jacobins s'indignait d'avoir été appelée à une insurrection sans résultat, c'est-à-dire sans effusion de sang. Les chefs de la Montagne ne pouvaient pardonner aux girondins d'avoir monté ce coup sans leur participation. L'intervalle qui s'écoula entre le 20 juin et le 10 août fut marqué par les sourdes intrigues de ces deux partis, dont chacun négociait avec la cour pour accabler ses adversaires. C'est alors que les trois chefs de la Gironde, Vergniaux, Guadet et Gensonné, firent faire au roi quelques ouvertures par l'intermédiaire d'un peintre nommé Boze. Ils offraient d'arrêter l'insurrection près d'éclater, si le monarque consentait à rappeler les trois ministres de leur choix, et s'il se résignait à tenir sous eux une conduite subordonnée et passive. Ces conditions étaient formellement exprimées dans un mémoire signé par ces trois députés : mais ceux qui les ont accusés d'avoir demandé des sommes considérables ont, sans aucun fondement, calomnié la mémoire de Vergniaux et de ses deux collègues, qui, sous le rapport du désintéressement, est inattaquable. On a remarqué qu'à l'époque où ces propositions furent faites les discours et les journaux des Girondins changèrent de couleur, et parurent empreints de doctrines que les constitutionnels n'eussent pas désavouées. Avant cette négociation, Vergniaux s'était surpassé lui-même par la violence de ses agressions contre la cour. Le 21 juillet, il avait fait voter une déclaration au roi, portant que le salut de la patrie exigeait la formation d'un nouveau ministère. Peu de jours après, il fit naître, avec une adresse calculée, la question de la déchéance du roi, dans un des discours les plus éloquents qu'il eût jamais prononcés. Aucune des invectives de Vergniaux ne resta sans réponse : M. Dumas surtout les repoussa avec beaucoup de talent et de véhémence; mais il ne put empêcher que la déchéance ne fût mise en question. L'assemblée paraissait suffisamment entraînée à prendre cette mesure décisive, lorsque les girondins, à cause des négociations qu'ils avaient engagées avec la cour, laissèrent languir cette attaque. Ils la reprirent avec vigueur lorsqu'ils virent, à l'approche du 10 août, que les jacobins se disposaient à une sanglante insurrection : ceux-ci espéraient qu'elle irait jusqu'au régicide : les girondins désiraient borner la victoire à la déchéance du monarque. Ce fut Vergniaux qui, dans cette terrible journée, présida l'assemblée nationale : ce fut lui qui, lorsque le roi et sa famille vinrent chercher un asile au sein de la législature, adressa au monarque ces paroles sinistres : « L'assemblée nationale connait tous ses devoirs; elle regarde comme un des plus chers le maintien de toutes les autorités constituées. Elle demeurera ferme à son poste :

nous saurons tous y mourir. » Bientôt le bruit se répand que les défenseurs du château, un instant victorieux, vont se porter contre l'assemblée : des coups de fusil viennent frapper les croisées de la salle : « Nous sommes forcés, » s'écrient plusieurs députés. L'épouvante est à son comble : les uns veulent fuir, d'autres aller au-devant du danger : Vergniaux seul conserve quelque sang-froid : En place, en place, s'écrie-t-il, nous devons mourir à notre poste. Mais le faible Louis XVI, en se laissant arracher l'ordre pour les Suisses de ne plus tirer, s'est arraché la victoire à lui-même. La populace entre dans la salle, demandant à grands cris la déchéance : Vergniaux, qui n'occupe plus le fauteuil, monte à la tribune, et au nom d'une commission extraordinaire dite des vingt et un, propose de décréter la suspension provisoire du pouvoir exécutif. La présence du roi lui inspira quelques paroles de commisération, qui plus tard devaient lui être reprochées comme un crime par les montagnards. Le décret était en douze articles : il fut adopté sans discussion. Après un considérant dans lequel, entre autres griefs calomnieux, on imputait à Louis XVI une guerre entreprise en son nom contre la constitution et contre l'indépendance nationale, les principaux articles portaient la formation d'une Convention nationale pour assurer la souveraineté du peuple, le règne de la liberté et de l'égalité; la suspension provisoire du pouvoir exécutif; la détention du monarque et de sa famille dans le château de Luxembourg. Le cinquième article annonçait le projet de décret sur la nomination du *gouverneur du prince royal;* ce qui prouve que les girondins, satisfaits d'avoir détruit le pouvoir de Louis XVI, ne voulaient pas immédiatement établir la république, comme ils s'en vantèrent après l'événement : il paraît qu'ils voulaient une régence dont ils auraient été les chefs. Ils terminèrent cette longue et déplorable séance en formant un ministère de leur choix, et dans lequel furent compris Rolland, Servan et Clavière. Ils avaient l'air de s'assurer les fruits de la victoire : mais les véritables triomphateurs étaient les jacobins et surtout les membres de cette redoutable Commune, qui s'était formée à l'hôtel de ville pendant que le sang coulait aux Tuileries. Le 11, les brigands de la veille cernaient l'assemblée et demandaient à grands cris la mort du roi, qui était toujours placé dans la loge du logographe : à leurs clameurs répondaient les motions forcenées des montagnards qui siégeaient dans l'assemblée. Vergniaux, qui présidait encore ce jour-là, ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois avec une profonde douleur : Grand Dieu ! quels cannibales ! Dès ce moment le parti des constitutionnels cessa d'exister : les girondins essayèrent vainement de conserver quelque dignité à l'assemblée, et d'établir la puissance des lois; vainement ils s'efforcèrent d'arrêter les usurpations de la Commune de Paris. Cette Gironde, qui avait si souvent entraîné l'assemblée contre son vœu, lorsqu'il s'agissait d'attaquer la cour, ne pouvait plus maintenant obtenir des mesures rigoureuses contre la Commune de Paris, que cette assemblée haïssait, mais qu'elle redoutait davantage. Déjà la Commune annonçait l'intention de proscrire le ministre Roland, de faire poursuivre comme des traîtres Vergniaux, Guadet, Gensonné et Brissot. La majorité de l'assemblée était plongée dans la stupeur, et ses membres ne songeaient qu'à leurs propres périls. Vergniaux cependant s'honora par quelques motions courageuses. Les 23 et 26 août, il s'opposa à la déportation générale des prêtres non assermentés. Il combattit également la formation d'un corps de *tyrannicides*, proposée par Jean de Bry. Dans la séance du 30, appuyé par Henri Larivière, il fit en vain le tableau des usurpations de la Commune : l'assemblée se contenta de faire à cette autorité illégale l'injonction d'être plus circonspecte sur les mandats d'amener. Cet acte, en avertissant la Commune qu'il était temps de frapper des coups décisifs, hâta les massacres de septembre. Vergniaux resta muet pendant ces affreuses journées. Au massacre des prisons de Paris succéda celui des prisons d'Orléans, où le ministre De Lessart trouva la mort. Le 16 septembre, profitant habilement de l'occasion que lui offrait une discussion ouverte sur la manière languissante dont se poursuivaient les travaux du camp de Paris, Vergniaux donna un libre cours à l'indignation que lui avaient inspirée les forfaits des septembriseurs. L'assemblée entendit avec enthousiasme ce discours, dont la haute éloquence empruntait une nouvelle force des honorables sentiments qui animaient l'orateur. Le parti girondin sembla se relever un instant. Dès le lendemain, le vol du garde-meuble fournit à Vergniaux un nouveau prétexte de tonner contre la Commune de Paris, dans un moment où elle pouvait disposer de sa vie. Il se surpassa lui-même, et produisit un effet inexprimable. Vergniaux concluait en demandant que la Commune fût déclarée responsable de la vie des prisonniers; ce qui fut adopté. Cependant les élections avaient lieu pour la Convention : si les candidats montagnards eurent la majorité dans Paris, les girondins obtinrent dans les départements un grand nombre de nominations. Vergniaux fut réélu par le département de la Gironde; et à la formation du bureau de la Convention, il fut nommé secrétaire avec Brissot, Guadet, Condorcet, etc. Plus tard il fut élu membre du comité de constitution. Toute la faveur de la majorité parut d'abord se tourner vers les girondins. Dès la première séance, la guerre éclata entre eux et les montagnards; mais ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Ce n'est pas que Vergniaux ne se fit encore remarquer par son éloquence entraînante; mais la position de la Gironde n'était plus la même : sous l'assemblée législative, son système était d'attaquer et de détruire; sous la Convention elle avait à défendre, à conserver; et cette tâche était plus difficile. Les rapports honorables sous lesquels Vergniaux se montra dans cette nouvelle carrière auraient sans doute fait oublier que, dans sa lutte précédente contre le trône, il avait été l'accusateur implacable et intéressé de l'infortuné Louis XVI, si son vote, dans le procès de ce prince, n'eût attaché à son nom un souvenir de sang. Il importe de dire toute la vérité sur les girondins : trop lâche pour arrêter les crimes des jacobins qu'elle condamnait, cette faction voguait, pour ainsi dire, à la remorque de la Montagne, dans cette mer de sang qu'a fait couler la Convention. Aussi abusés dans leur politique qu'indécis dans leurs sentiments généreux, Vergniaux et ses collègues avaient commencé la

révolution sans en prévoir les résultats ; ils votèrent la mort du roi, avec le projet de le sauver. Plus francs, plus conséquents du moins étaient les montagnards, qui, marchant droit à leur but, commettaient le crime avec audace, quelques-uns avec une farouche conviction, et sans remords peut-être. Mais les girondins ont toujours marché sans ordre et sans plan, sans montrer jamais aucun courage d'action. Toute leur énergie était en paroles, qui n'avaient pour résultat que d'avertir leurs adversaires de se tenir en garde. Inhabiles à prévenir aucun des forfaits utiles aux jacobins , les girondins en ont assumé la complicité par les faux calculs d'une politique pusillanime : ils détestaient les excès ; mais la peur les retenait dans la carrière du crime. En arrivant à la Convention, Vergniaux et ses amis avaient espéré vaincre leurs adversaires en popularité, par la proclamation de la république ; le jacobin Collot-d'Herbois les prévint en la faisant décréter dès la première séance. Ce coup de parti déconcerta les girondins ; mais ils n'en furent que plus animés à saisir tous les prétextes d'attaquer Robespierre et ses complices. Dès le 25 septembre, le même Vergniaux, qui avait fait amnistier les assassins d'Avignon, poursuivit avec la plus grande énergie les égorgeurs de septembre, et surtout le sanguinaire Marat. Une profonde indignation prêta de nouvelles armes à son éloquence. Occupant la tribune après Marat, il parut en ressentir une honte que partageait toute l'assemblée : « Qu'il est pénible pour moi, dit-il, de remplacer à cette tribune un homme tout dégouttant de calomnies, de fiel et de sang! » Malgré tout l'effet que produisit le discours de Vergniaux, sa motion fut écartée par l'ordre du jour. La majorité de la Convention était toujours disposée à écouter les girondins, elle les approuvait ; mais rarement ils emportaient ses délibérations. On se défiait avec raison de leur force réelle ; et eux mêmes n'en auraient pu trouver que dans les décrets de cette assemblée. Jusqu'aux débats fameux qui précédèrent le procès de Louis XVI, la Convention offrit chaque jour l'aspect d'une arène où les deux partis se disputaient avec fureur. Les plus petits objets comme les plus importants donnaient lieu à des discussions orageuses. Il serait trop long de rappeler les circonstances qui inspirèrent quelques beaux discours à Vergniaux. On peut lui reprocher de n'avoir pas, malgré les fréquentes interpellations de Louvet, appuyé l'accusation de ce député contre Robespierre (29 octobre). Voici comment Louvet s'exprime à ce sujet, dans ses *Mémoires :* « Salles, Barbaroux, Buzot et moi, nous ne cessions de dénoncer la faction d'Orléans. Guadet, Péthion et Vergniaux ne nous secondaient que faiblement..... Digne et malheureux Vergniaux, dit encore ce député, pourquoi n'as-tu pas plus souvent surmonté ton indolence naturelle? et surtout pourquoi, lorsqu'ils environnaient la représentation de mille embûches mortelles, pourquoi tes yeux ont-ils refusé de voir? Après le 10 mars, ils se fermaient encore ; ils ne se sont ouverts que le 31 mai, hélas, et trop tard! » Il retrouva toute son énergie pour appuyer la proposition de Salles, qui demandait que le roi eût la faculté d'appeler au peuple du jugement à intervenir contre lui (31 décembre). Le discours qu'il prononça en cette circonstance est sans contredit son chef-d'œuvre. Il fit d'autant plus d'impression, qui fut entièrement improvisé. A travers quelques concessions qu'exigeait l'esprit du temps, on y démêle l'intention évidente de sauver les jours du roi. Il était impossible de le défendre plus habilement dans la position où il se trouvait. Vergniaux annonçait les événements qui suivraient la mort de Louis, comme si le livre de cette terrible histoire eût été ouvert sous ses yeux. Jamais il n'avait déployé avec plus d'éclat ces images qui donnent à son éloquence un caractère tout particulier. Quelques jours après, Vergniaux vota la mort de Louis XVI. Une faible et illusoire modification accompagnait ce vote. Il demandait, ainsi que l'avait fait le député Mailhe, que la Convention examinât, après le jugement, s'il n'était pas de l'intérêt public que l'exécution en fût différée ; mais il déclarait son vote pour la mort indépendant de cette demande. Il présidait l'assemblée le jour de la condamnation, et ce fut lui qui prononça la sentence. Il le fit, il est vrai, d'une voix émue, et après avoir engagé ses collègues, au nom de l'humanité, à garder le plus profond silence. Il avait voté pour l'appel au peuple, il vota contre le sursis à l'exécution, dernier moyen qui eût pu produire le même résultat que l'appel au peuple. Cette concession tardive ne put faire oublier aux jacobins la courageuse harangue dans laquelle Vergniaux les avait démasqués. Aussitôt après le supplice de Louis XVI, ils mirent autant d'acharnement à poursuivre les girondins, que ceux-ci en avaient mis, avant le 10 août, à poursuivre l'infortuné monarque. Vergniaux, durant cette lutte, sortit plus d'une fois de son apathie, par des mouvements d'une éloquence sublime ; mais ni lui, ni ses amis ne surent jamais agir. Le 10 mars, des pétitionnaires, excités par les montagnards de l'assemblée, vinrent demander sa tête ainsi que celle de Gensonné et de Guadet. La veille, les girondins auraient été assassinés sur leurs bancs par la populace des tribunes, si avertis à temps de ce complot, ils ne s'étaient abstenus de se rendre à la séance du soir. Trois jours après, Vergniaux dénonça cette conspiration à l'assemblée et obtint un décret portant nomination de douze membres pour défendre la Convention dans ses périls. C'est dans ce discours qu'il comparait la révolution à *Saturne dévorant successivement tous ses enfants*. Mais c'était en vain que Vergniaux avait pour la centième fois recommandé à la majorité de renoncer à cette faiblesse qui perd tous les gouvernements, pour s'armer de l'énergie qui les sauve. Ses efforts ne firent encore cette fois qu'accélérer les coups des jacobins. Par décret rendu le 8 avril, la Convention, sur la proposition de Marat, ôte à ses membres le privilège de l'inviolabilité. Robespierre s'empresse de faire usage de l'arme que ce décret lui fournit contre les girondins : il accuse Vergniaux, Guadet, Brissot, etc., comme complices de Dumouriez et d'Orléans. Vergniaux fit à cette accusation une réponse si vive et si lumineuse, que les tribunes elles-mêmes restèrent interdites et n'osèrent soutenir le dénonciateur. Quelques jours après, des pétitionnaires se présentent de nouveau à l'assemblée et demandent, au nom des sections de Paris, la proscription de 22 députés, à la tête desquels se trouve Vergniaux. Cette pétition fut improuvée par la Convention ;

mais la Montagne n'en avait pas moins désigné ses ennemis à la fureur du peuple (20 avril). Dès ce moment, les 22 députés ne virent plus passer un jour sans entendre leur proscription réclamée par de nouveaux pétitionnaires. Le parti girondin reçut le dernier coup dans la journée du 31 mai, où l'on vit les jacobins des sections demander à la Convention la mise en accusation des vingt-deux, et la suppression de la commission des douze. Vergniaux, dans cette occasion, ne montra ni la même éloquence que Guadet, ni le même courage que Rabaud Saint-Étienne. En présence des brigands qui assiégeaient toutes les parties de la salle, il proposa que tous les membres prêtassent le serment de mourir à leur poste. Cette insignifiante motion fut adoptée d'enthousiasme; mais le serment fut à peine prêté, que, sous différents prétextes, une foule de députés quittèrent la salle. Cependant les adresses sanguinaires des sections et les motions des montagnards se succédaient sans interruption, aux applaudissements tumultueux des tribunes. Vergniaux demanda plusieurs fois, mais inutilement, qu'elles fussent évacuées. Lui-même sortit de la salle pour reconnaître les dispositions de la multitude. Il rentra, peu de temps après, avec un air de confiance, et annonça que, parmi les citoyens dont la Convention était entourée, le plus grand nombre se montrait plein de respect pour elle. Il proposa, au grand étonnement des deux partis, que l'assemblée décrétât que Paris avait bien mérité de la patrie. Les jacobins accueillirent ce décret avec une insolente allégresse; mais rien ne put désarmer leur fureur. Le procureur de la Commune (L'Huillier), vint encore demander la proscription des vingt-deux. Valazé et Vergniaux s'opposèrent en vain à ce que l'assemblée délibérât sur cette pétition : en vain il sortit un instant de la salle avec plusieurs de ses amis, pour ne point prendre part à une telle délibération, et pour aller se mettre sous la protection de la force armée; Robespierre, qui avait demandé la parole pour appuyer la pétition, n'était pas d'humeur, comme il le dit lui-même, à perdre ce jour *en vaines clameurs et en mesures insignifiantes*. Cependant son discours, qui se prolonge en phrases embarrassées, fatigue l'auditoire. « Concluez donc », s'écrie Vergniaux, qui venait de rentrer au milieu des cris partis des tribunes. Alors Robespierre reprenant, « Oui, dit-il, et je vais conclure contre vous; » puis il demande que l'assemblée décrète d'accusation tous ceux qui ont été désignés par les pétitionnaires. La journée se termina sans qu'aucune mesure eût été prise contre les girondins. Mais le 2 juin, une nouvelle insurrection arrache à la Convention un décret d'arrestation contre eux. Insouciant pour son existence comme il l'avait été pour les grands intérêts politiques, Vergniaux ne chercha point à fuir comme plusieurs de ses collègues; il fut d'abord détenu chez lui sous la garde d'un gendarme. Le 3 juin il adressa au comité de salut public une lettre par laquelle il le pressait, dans les termes les plus énergiques, d'accélérer son rapport, et demandait la poursuite des auteurs des événements des 31 mai, 1er et 2 juin. Il demeura plusieurs mois dans son domicile sous la surveillance de son garde, ayant même la permission de sortir avec lui. Un jour cet homme lui témoignait ses inquiétudes sur la possibilité où il était de s'évader. Vergniaux répondit que s'il en avait l'intention, il le dédommagerait des pertes qu'il lui causerait; mais, ajouta-t-il, je ne veux point m'échapper : si je l'avais voulu, j'en aurais trouvé dix fois le moyen. Drouet et Couthon, dans la séance du 8 juillet, présentèrent cette réponse comme une tentative de séduction envers le gendarme, et demandèrent que Vergniaux fût déclaré traître à la patrie; mais cette proposition fut rejetée. Le même jour, Saint-Just, au nom du comité de salut public, avait lu un rapport, par lequel il concluait à la mise en accusation de Vergniaux, de Gensonné et de Guadet. Il est curieux de voir en quels termes et pour quels motifs on les accusait de royalisme. Le grand crime de Vergniaux était de n'avoir fait suspendre le roi, au 10 août, que pour le soustraire à la fureur populaire. Saint-Just lui reprochait surtout la douleur qu'il avait manifestée dans son maintien et dans ses paroles, en prononçant cette suspension. Quelques jours après, cette discussion ayant été reprise (15 juillet), Billaud-Varennes prononça contre les girondins un long discours, qu'on peut regarder comme un nouvel acte d'accusation. Il insistait principalement sur les négociations qu'ils avaient entamées avec la cour. Cependant Vergniaux avait été incarcéré avec Brissot dans le palais du Luxembourg, au grand scandale des jacobins qui auraient voulu qu'ils fussent jetés dans un cachot, et qui prétendaient que, dans cette superbe prison, ils se *reposaient et jouissaient presque du fruit de leurs crimes*. Malgré les réclamations continuelles des montagnards, le procès des girondins, qu'on avait retardé jusqu'à l'organisation du nouveau tribunal révolutionnaire, ne commença qu'après le procès de la reine. Les montagnards gardaient Vergniaux et ses collègues comme otages, jusqu'à ce que les mouvements contre-révolutionnaires de Lyon, de Toulon et de Bordeaux fussent apaisés. Enfin leur acte d'accusation, rédigé par Amar, fut présenté, le 25 octobre, à la Convention. Cette pièce offre encore des détails bien remarquables. Là se renouvelle à chaque paragraphe l'accusation de royalisme, c'est surtout la présidence du 10 août, qui fournit les principaux griefs contre Vergniaux; son émotion à la vue du roi captif, son opposition à ce que les membres des assemblées constituante et législative fussent exclus de la Convention, les registres de la liste civile déposés sur le bureau, la déchéance définitive du roi, prononcée au lieu de sa suspension; on l'accusait encore d'avoir parlé en faveur de Dumouriez; d'avoir, ainsi que les autres girondins, fait battre les soldats de la république par Valence, et massacrer les républicains dans la Vendée. On lui reprochait, à lui particulièrement, de s'être déchaîné à la tribune contre Paris; d'avoir annoncé que les départements feraient scission avec cette capitale; d'avoir professé la doctrine du fédéralisme, en déclarant que les députés n'étaient que les ambassadeurs de leurs départements. Le procès des girondins commença le 25 octobre. Les accusés se défendirent avec autant d'habileté que d'énergie. Vergniaux, surtout, prenait, en répondant à ces accusateurs, un ton d'indifférence dédaigneuse, qui fit la plus profonde impression sur l'auditoire. Lorsque, dans sa déposition,

Fabre d'Églantine imputa aux girondins le vol du garde-meuble, il s'écria : « Je ne me crois pas réduit à l'humiliation de me justifier d'un vol. Vergniaux et ses collègues avaient tellement effrayé l'odieux tribunal par l'énergie de leurs réponses, qu'il eut la faiblesse de s'en plaindre à la Convention ; et sur la proposition de Billaud-Varennes, cette assemblée décréta qu'ils seraient jugés révolutionnairement. Dans la séance une députation de la société des jacobins était venue demander que les jurés du tribunal révolutionnaire pussent, pendant le procès, déclarer être assez éclairés, et par suite clore les débats. Osselin avait converti cette demande en une motion qui fut adoptée. En conséquence, le 30 octobre, les débats furent fermés, et la sentence de mort prononcée. Tandis que Valazé se perçait d'un poignard, les autres condamnés firent entendre les cris de *vive la république!* Les juges, effrayés, quittèrent précipitamment leurs siéges. On ramena les accusés en prison : ils furent exécutés le lendemain. Vergniaux s'était muni d'un poison sûr; il refusa de s'en servir, pour accompagner son jeune ami Ducos à l'échafaud. C'est ainsi qu'il termina, le 31 octobre 1793, sa brillante, mais orageuse carrière. Doué de l'éloquence du tribun, il était dépourvu des connaissances du publiciste et des vues de l'homme d'État. Son cœur n'était point fait pour le crime; mais, comme tous les caractères faibles qui ont l'ambition de la puissance, il s'était laissé entraîner à des attentats politiques qu'il voulut ensuite et ne put pas séparer. Il passait pour faire des vers très-agréablement.

VERGY (Antoine de), comte de Dammartin, s'attacha d'abord à Jean sans Peur, duc de Bourgogne, puis au roi d'Angleterre, qui le créa maréchal de France pendant la maladie de Charles VI. Devenu capitaine général de la Bourgogne et du Charolais, et chevalier de la Toison d'or, il défit les troupes de Charles VII à Crevant, près d'Auxerre (1423), se trouva à la bataille de Bulgneville (1432), et mourut en 1439.

VERGY (Guillaume de), sénéchal de Bourgogne, mort après l'an 1272, était l'époux de Laure, fille de Matthieu Ier, duc de Lorraine. Cette dame est l'héroïne du roman de la *Comtesse de Vergy*, dont l'auteur l'a supposée veuve même avant l'époque de son mariage, en plaçant ses aventures à la cour d'Eudes III, duc de Bourgogne.

VERGY (Antoine de), archevêque de Besançon, de la même famille que les précédents, né en 1488, reçut l'onction épiscopale en 1517, et, à peine installé sur son siége, s'occupa de défendre les priviléges de son Église, attaqués en même temps et par les citoyens de la ville et par le parlement de la province. Les tribunaux ecclésiastiques, dont il protégeait l'indépendance malgré les gouverneurs de Besançon, firent un tel abus de l'excommunication, que l'on vit jusqu'à 40,000 excommuniés à la fois dans la province. Le parlement de Dole s'éleva contre cette tyrannie ; l'archevêque se plaignit à l'empereur Charles-Quint, auprès duquel il avait été élevé, et dont il avait toute l'affection. Enfin il mourut en 1541, sans avoir voulu revenir de ses prétentions, et cette querelle ne fut terminée qu'en 1558 par un concordat inséré dans les ordonnances du comté de Bourgogne, liv. VI, chap. 6.

VERHEYDEN (François-Pierre), peintre et sculpteur, naquit à la Haye en 1657. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut placé chez Jacques Nomans, sculpteur et architecte du roi Guillaume III, qui se plut à cultiver les rares dispositions que cet enfant montrait pour le dessin. Il ne tarda pas à se distinguer comme sculpteur ; et, en 1671, il modela une partie des figures et des ornements destinés aux arcs de triomphe qu'érigea la ville de la Haye pour célébrer l'entrée du roi Guillaume dans ses murs. Il fut ensuite chargé, avec le sculpteur Lecoq et un grand nombre de peintres, de l'embellissement de la maison royale de Breda. Les relations continuelles qu'il avait avec ces peintres lui firent naître l'idée de s'essayer dans leur art : après avoir quelque temps travaillé en secret, il leur communiqua ses ouvrages, qui excitèrent leur admiration. Verheyden laissa alors le ciseau pour s'adonner exclusivement à la peinture. On le blâma de vouloir exercer, à l'âge de 40 ans, un art qu'il n'avait jamais cultivé, et d'en abandonner un dans lequel il avait obtenu de véritables succès. Sans se laisser détourner par ces reproches, il se mit à copier les plus belles productions de Sneyders et d'Hondekœter; puis, se livrant à son propre talent, il surprit tous les artistes en exécutant et en composant lui-même des tableaux d'une vaste dimension, représentant des chasses au cerf, au sanglier, animées par une multitude de chiens, et rendues avec un feu extraordinaire. Il ne réussit pas moins à peindre les volatiles, dans la manière d'Hondekœter. Peu de peintres ont su rendre avec autant de vérité et de légèreté les poils et les plumes des animaux, ainsi que leurs habitudes, leurs allures et leurs mouvements; et l'on ne peut douter qu'il n'eût surpassé les peintres les plus habiles en ce genre, s'il fût entré plus tôt dans la carrière. A ce mérite il joint celui, non moins grand, d'une bonne couleur et d'une parfaite harmonie. Il mourut à la Haye, le 25 septembre 1711, laissant, d'un premier mariage, 6 enfants, dont l'aîné, peintre et sculpteur, mourut 5 jours après son père, et dont le plus jeune, nommé Mathieu, exerça la peinture avec succès.

VERHEYEN (Philippe), célèbre anatomiste, né en 1648 dans le Brabant, laboura la terre jusqu'à l'âge de 22 ans. Alors il commença ses études d'après l'avis de son curé, et, en 1677, il était en théologie; mais, ayant subi l'amputation d'une jambe, il se vit exclu de l'état ecclésiastique, auquel il aspirait, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Il obtint à l'université de Louvain (1689) la chaire d'anatomie, à laquelle on joignit, en 1693, celle de chirurgie. Il mourut dans ces fonctions le 28 janvier 1710. Son principal ouvrage est intitulé : *Corporis humani anatomia, in quâ tàm veterum quàm recentiorum anatomicorum inventâ methodo novâ describuntur, ac tabulis æneis repræsentatur*, Louvain, 1639, in-4°; Bruxelles, 1710, in-4°; Amsterdam, 1731; *Supplementum anatomicum, sive anatomiæ corporis humani liber secundus*, etc. Cet ouvrage a été réimprimé avec le *Compend. theorico-practic.* du même auteur, Bruxelles, 1710, in-4°; Naples, 1717, in-4°. On trouve l'*Éloge* de Verheyen dans le *Journal des savants*, 1710, p. 109.

VERHOEK (Pierre), peintre et poëte hollandais, fut également médiocre dans ces deux arts. Né à Bodegrave le 4 septembre 1633, il mourut à Amsterdam le

20 septembre 1702. Le recueil de ses *Poésies* a été publié, Amsterdam, 1726, in-4°.

VERINE, impératrice d'Orient, femme de Léon Ier, était sœur de Basilisque, dont l'ambition séditieuse remplit de troubles le règne de Zénon. Verine parut, sous celui de Léon, uniquement occupée de ses devoirs ; mais après la mort de son époux, elle sortit tout à coup de ce rôle honorable, conspira contre son gendre Zénon, après l'avoir appuyé de tous ses efforts pour lui ouvrir le chemin du trône ; dévoila ses vices et sa faiblesse, et enfin le força de prendre la fuite : mais elle n'avait causé tant de désordres que pour faire couronner Patrice, son amant; et ce fut avec une extrême fureur qu'elle se vit trompée dans ses espérances. Basilisque, son frère, fut couronné. Elle servit alors secrètement Zénon, qui parvint à remonter sur le trône, mais qui, fatigué de ses intrigues, la fit enfermer dans le château de Papyre en Isaurie, où elle mourut en 484. Ariadne, sa fille, mariée à Zénon, fut presque toujours complice de ses fureurs et de ses intrigues.

VERINO (Ugolin), poëte latin, né à Florence en 1442, mort en 1505, a laissé plusieurs ouvrages médiocres, parmi lesquels on doit à peine distinguer ses trois livres *de Illustratione Florentiæ*, 1483, in-4°.

VERINO (Michel), poëte latin, fils du précédent, né à Minorque, fut amené jeune à Rome, où il fut placé sous la direction des meilleurs maîtres. Ses progrès répondirent à leurs soins, mais il mourut en 1514, à l'âge de 19 ans. On a de lui des distiques moraux (*Disticha ethica*), où il a su renfermer les plus belles sentences de Salomon et des philosophes de l'antiquité. L'édition la plus complète et la plus correcte est celle d'Ant.-Aug. Renouard, dans son recueil intitulé : *Carmina ethica, ex diversis auctoribus*, Paris, 1795, grand in-18.

VERIOFKIN (Michel-Ivanowitsch), littérateur, mort en 1795, conseiller d'État et correspondant de l'Académie des sciences de Pétersbourg, a enrichi la littérature russe d'une foule de traductions, entre autres des *Mémoires du duc de Sully*, Moscou, 1770-77, 17 vol.; de l'*Histoire générale des voyages* de la Harpe, ibid., 1782-88, 22 vol. ; de l'*Histoire de l'empire ottoman* de l'abbé Mignot, ibid., 1789, 14 vol. ; du *Dictionnaire géographique*, dit de *Vosgien*, par J. B. Ladvocat ; du *Coran*, d'après la version française de Savary, 1790, 2 vol. in-8°, etc.

VERJUS (Louis de), comte de Crécy, habile négociateur, naquit à Paris, en 1629, d'un conseiller au parlement. Pendant les guerres de la Fronde, il entra dans les vues du cardinal de Retz, auquel il se montra fort dévoué. Plus tard, il obtint la charge de secrétaire du cabinet du roi. Louis XIV, ayant deviné sa capacité pour les affaires, lui confia une mission en Portugal. Avec l'autorisation de son souverain, il accepta la place de secrétaire des commandements de la reine Isabelle de Savoie ; et il la remplissait encore en 1668. Rappelé en France l'année suivante, il fut envoyé sur-le-champ en Allemagne, pour traiter avec les princes opposés à la maison d'Autriche. Il eut des démêlés très-vifs avec le baron de Lisola, ambassadeur de cette puissance ; mais, suivant Bayle, personne ne répondit d'une manière plus piquante à ce redoutable adversaire. En 1679, il fut nommé plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, où il montra beaucoup de dextérité et de ressources dans l'esprit. Il concourut, en 1697, au traité de Riswyck, qui rendit la paix à l'Europe, déchirée depuis 10 ans par une guerre sanglante et générale. Cette paix, tant désirée, fut reçue à Paris comme l'aurait été la nouvelle d'un affront à l'orgueil national. Les mécontents, n'osant pas s'en prendre au roi, firent retomber leur mauvaise humeur sur Verjus et ses collègues. Ils n'osaient, dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), se montrer ni à la cour ni à la ville : on les accablait de reproches et de ridicules, comme s'ils eussent fait un seul pas qui n'eût été dirigé par le souverain. Ce traité, tant blâmé par les politiques, prépara cependant la succession d'un fils de France à la monarchie espagnole. Dans le tumulte des affaires, Verjus n'avait pas cessé de cultiver les lettres. Versé dans l'histoire et le droit public, il écrivait avec élégance. Il remplaça l'abbé Cassagnes de l'Académie française, en 1679; et ce choix reçut l'approbation publique. Verjus mourut le 13 décembre 1709. On lui attribue : *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*, sur une lettre qu'on suppose faussement lui avoir été écrite par Verjus, Paris, 1674, in-12.

VERJUS (l'abbé de), frère du précédent, né vers 1631, annonça dès sa plus tendre enfance du goût pour les lettres; à l'âge de 6 ans l'étude avait plus de charmes pour lui que tous les plaisirs de son âge. Il apprit les principes de la langue latine, au collége des Jésuites avec une rare facilité. Son ardeur pour le travail fut telle que sa santé en souffrit. On attribua à ses veilles une fluxion sur le genou, qui le força pendant deux ans de renoncer à ses classes. Il les reprit à 13 ans, et en même temps s'adonna à la langue grecque. Il étudia ensuite la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne, et ne cessa de chercher à s'instruire. Les Pères grecs et latins devinrent ses lectures habituelles, sans qu'il négligeât pour cela les auteurs profanes, philosophes ou poëtes. Il ne lisait rien sans en faire des analyses ou des extraits. Il s'exerça aussi dans la composition, soit en vers, soit en prose; il paraît que sa correspondance était très-étendue. L. Holsténius, le P. Wadding recherchaient des lettres latines que Verjus avait écrites à Rome vers 1656. Jeune encore il avait obtenu des succès dans la chaire; mais sa santé ne fut jamais bonne. Il souffrait depuis longtemps lorsqu'il mourut en 1663. On a de lui : *Panégyriques de M. Verjus*, 1664, in-4°.

VERJUS (Le P. Antoine), jésuite et frère des précédents, né à Paris en 1632, mort en 1706, professa les humanités dans divers colléges de Bretagne, et accompagna, en 1672, son frère, le négociateur, en Allemagne, où il se fit aimer et estimer même des protestants, dont il ne ménageait guère que les opinions. Ayant été nommé procureur des missions du Levant, il fit envoyer de nouveaux missionnaires dans les Indes orientales et la Chine, et les favorisa de tout son pouvoir. Outre son édition du recueil intitulé : *Selectæ orationes panegyricæ, PP. soc. Jesu*, Lyon, 1667, 2 vol. in-12, nous citerons sa *Vie de saint François de Borgia*, Paris, 1672, in-4° et in-12.

VERKOLIE (Jean), peintre, né à Amsterdam en

1650, mort à Delft en 1693, apprit la peinture sans maître, à moins que l'on ne veuille tenir compte de 6 mois de leçons qu'il prit de Jean de Lievens pour se perfectionner dans toutes les parties d'un art si difficile. Les sujets qu'il aimait à peindre de préférence sont des assemblées, des festins, des scènes galantes. Sa couleur est bonne, et son pinceau plein de douceur ; son dessin, quoique sans finesse, ne manque pas de correction ; ses compositions sont ingénieuses. Il est un des artistes qui se sont le plus distingués dans la gravure en manière noire, pour laquelle il n'avait point eu de maître. Le musée de Paris possède de lui un tableau qui représente une *femme tenant sur ses genoux un enfant enveloppé de langes*.

VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, né en 1673 à Delft, où il mourut en 1746, fut supérieur à son père dans la gravure en manière noire ainsi que dans la peinture. Il peignit et grava avec succès le portrait et l'histoire. Les ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation sont : *Bethsabée au bain, le Reniement de saint Pierre, Moïse exposé sur les eaux*, et une jolie *couturière* à laquelle un jeune homme fait la cour, scène de nuit éclairée par une bougie dont l'effet est très-piquant. Le musée de Paris possède de lui un tableau représentant *Proserpine occupée à cueillir des fleurs avec ses compagnes dans les prairies d'Enna*.

VERLAC (Bertrand), né à Montpellier ou dans les environs en 1757, était avocat au présidial de Nîmes en 1781 ; il abandonna le barreau pour accepter la place de professeur d'anglais à l'école de la marine. Monge, qui l'avait connu, devenu ministre de la marine, le nomma commis principal au bureau des colonies orientales. En 1810, malgré la haine qu'il portait à Napoléon, il accepta les fonctions de commissaire de police à Bois-le-Duc; puis à Anvers ; mais il ne put se faire installer. Il mourut à Paris, à l'hôpital de la Charité, en 1819. On a de lui : *Poëme et poésies*, Nîmes, 1782, in-8°; la Haye, 1786, in-8°; 1802, in-8°; *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens, avec un Traité de la liberté civile, traduit de Price*, Rennes, 1790, in-8°; *Mémoire sur les écoles de marine*, etc., in-8°; *Règne de Buonaparte, quatorze satires en vers français, par un imitateur de Juvénal*, 4 cahiers in-8° (7 de ces satires n'ont pas vu le jour); *Histoire de mes voyages en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre, avant mon arrestation à Paris sous la tyrannie de Napoléon*, etc., Bruxelles, 1815, in-8°, etc.

VERMANDOIS (Héribert ou Herbert, comte de), descendait de Pepin, roi d'Italie, le second fils de Charlemagne, et par conséquent était de la maison royale de France. Il annonça, dès sa jeunesse, les inclinations guerrières qui devaient le rendre si redoutable à ses voisins, et remplir sa vie de guerres continuelles, presque toujours funestes à ses propres sujets. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut pour venger la mort de son père, nommé comme lui Héribert, que le comte de Flandre avait fait assassiner (902). Il entra dans la conjuration des grands vassaux de la couronne contre le malheureux Charles le Simple, et contribua beaucoup à faire monter sur le trône Robert, et ensuite Raoul ou Rodolphe, duc de Bourgogne. Informé qu'après la perte de la bataille de Soissons, Charles, abandonné de presque tous ses partisans, s'était enfui de l'autre côté de la Meuse, il engagea ce prince à se retirer dans le Vermandois, lui promettant, par serment, de l'aider à reconquérir son royaume. Héribert accueillit Charles de manière à dissiper ses soupçons, s'il en avait pu conserver. Il poussa la dissimulation au point de se jeter à ses pieds; et voyant que son fils était resté debout devant le monarque, il le força de s'agenouiller, en lui disant : « Est-ce ainsi qu'on reçoit son seigneur et son maître? » Le reste de la journée se passa dans les festins et dans les fêtes; et pendant la nuit, Héribert s'étant assuré de la personne de Charles, le conduisit prisonnier à Château-Thierry. Le comte de Vermandois se hâta d'instruire Raoul du succès de sa perfidie. Il rendit de grands services à ce prince, dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Lorrains et les Normands ; mais ce ne fut pas sans en exiger le prix. S'étant emparé de la ville d'Eu, le boulevard des Normands, il en fit passer les habitants au fil de l'épée (925), et obtint, en récompense, l'archevêché de Reims pour Hugues, son fils, âgé de 5 ans. Il exigea de Raoul le comté de Laon ; et sur son refus, il le menaça de tirer Charles de prison. Il conduisit en effet ce prince à Saint-Quentin, puis au château d'Eu, où les seigneurs normands vinrent lui prêter hommage; mais Raoul effrayé lui accorda enfin l'investiture du comté de Laon; alors Héribert renferma son royal prisonnier à Péronne, où il mourut en 929. Raoul, ne redoutant plus les menaces d'Héribert, fit annuler l'élection de son fils à l'archevêché de Reims, et pourvoir cette église d'un prélat capable de l'administrer. Héribert, furieux, se ligue avec Henri, roi de Germanie, pour faire la guerre à Raoul : mais il perd successivement toutes ses places fortes; et obligé de fuir au delà du Rhin il n'obtient que par l'intervention du roi de Germanie, avec la paix, la restitution d'une partie du Vermandois. Après la mort de Raoul (936), les grands ayant rappelé Louis dit d'Outremer, ce prince eut la générosité de pardonner à Heribert sa trahison envers son père. Oubliant cette grâce, le comte de Vermandois s'allia, en 938, à Hugues le Grand, pour combattre son souverain et ravager la Champagne. L'excommunication lancée contre lui, pour s'être emparé de quelques forts ou dommaines appartenant à saint Remi, ne l'arrêta point dans l'exécution de ses projets. Il assiége Reims, en 940, force l'archevêque établi par Raoul de se démettre, et fait confirmer la première élection de son fils Hugues, alors diacre. Soutenu par l'empereur Othon, il se proposait de rentrer dans les villes du Vermandois dont il restait dépouillé, quand une maladie de langueur l'arrêta. A sa dernière heure, il était, dit, R. Glaber, entouré de ses proches, qui le pressaient de songer au salut de son âme, et de régler ses affaires domestiques: mais on ne put obtenir de lui que ce peu de mots : *Nous étions douze qui avions juré de trahir Charles*. Il répétait encore ces paroles, qui prouvent ses remords, quand il expira, l'an 943. Il fut enseveli par ses enfants dans l'église collégiale de Saint-Quentin. Il eut pour successeur Albert dit *le Pieux*, son fils aîné.

VERMANDOIS (Raoul, comte de), surnommé *le Vaillant*, était fils de Hugues le Grand, et petit-fils de

Henri Ier, roi de France. Il naquit vers 1094. Sa trop grande jeunesse ne put lui permettre de prendre part aux exploits des premiers croisés; mais enflammé par le récit de leurs hauts faits, dès qu'il sut manier un cheval et une lance, il s'appliqua sans relâche à tous les exercices réservés alors aux preux, et s'y rendit bientôt fort habile. Louis le Gros ayant formé le projet d'abaisser la puissance des grands vassaux, qui presque toujours ligués contre l'autorité royale la contraignaient souvent à des sacrifices, Raoul le servit dans cette entreprise avec une fidélité qui ne se démentit jamais. Il se signala dans la guerre que Louis eut à soutenir contre Gui de Rochefort et Thibaut, comte de Blois et de Champagne. Blessé devant Gournay (1110), il ne voulut pas quitter le combat, ni permettre qu'on arrêtât le sang qui rougissait ses armes, avant d'avoir achevé la déroute des ennemis. En 1112, il assiégea le Puiset, défendu par le comte de Blois : une bataille fut livrée sous les murs de la forteresse. Thibaut, ayant aperçu Raoul dans la mêlée, le joignit, et l'attaquant avec fureur, le força de s'arrêter. Raoul, plus calme que son adversaire, lui plongea son épée au défaut de la cuirasse, et le renversa sur le sable. Les gens du comte de Blois, le croyant mort, prirent la fuite; et le château du Puiset ouvrit ses portes au vainqueur. De nouvelles guerres, excitées par les grands vassaux, secourus tantôt par les Allemands et tantôt par les Anglais, en occupant Raoul, lui fournirent de nombreuses occasions de signaler sa valeur et sa fidélité. En 1130, il eut l'œil percé d'une flèche, à l'assaut du château de Livry. Il reçut, l'année suivante, la récompense de ses services, par son élévation à la dignité de grand sénéchal, dont Garlande fut forcé de se démettre. Dès lors il partagea les soins du gouvernement avec le vertueux abbé Suger, et il mérita l'estime de ce grand homme. Raoul accompagna Louis le Jeune à Bordeaux, lors de son mariage avec Éléonore de Guienne. Il y vit la belle Alix ou Adélaïde, sœur cadette d'Éléonore, et ne put résister à ses charmes. Ayant fait annuler, sous le prétexte de parenté, son union avec la sœur du comte de Blois, il obtint la main d'Adélaïde. Thibaut, ennemi de Raoul, n'eut pas besoin d'être excité par sa sœur pour se venger d'un affront qui lui devenait personnel. Sur sa demande, le pape fit excommunier Raoul par un de ses légats. Louis le Jeune, embrassant la cause de son beau-frère, ravagea les terres de Thibaut, le menaçant de le dépouiller de ses domaines, s'il ne faisait pas lever l'excommunication. Thibaut fut obligé de se soumettre; mais ayant renouvelé ses plaintes contre Raoul, le roi rentra dans la Champagne, prit Vitry d'assaut, et en fit égorger les habitants. Ce fut pour expier cet acte de barbarie que Louis, à la sollicitation de saint Bernard, prit la croix. Il établit Suger régent du royaume, pendant son absence, et laissa le commandement des armées à Raoul, sous les ordres du régent. L'histoire ne reproche à Raoul d'autres défauts que sa parcimonie; mais nous n'avons pas assez de détails pour savoir s'il ne faudrait pas au contraire regarder comme une qualité ce goût pour l'économie dont on lui fait un crime. Il est plus difficile d'excuser Raoul d'avoir dépouillé sa sœur du comté d'Amiens, qu'elle avait porté en dot à son mari, et cela par le seul motif d'agrandir son comté de Vermandois. Sur la fin de sa vie, Raoul répara, par des dons aux abbayes, le scandale de son divorce, et mourut, regretté de ses vassaux et de son souverain, le 14 octobre 1151, ou, suivant quelques auteurs, dans les premiers mois de 1152. Il fut inhumé dans l'église Saint-Arnoul, à Crespy dans le Valois. Il avait eu, de son second mariage, deux filles et un fils, nommé, comme lui, Raoul, et qui lui succéda. Raoul le jeune étant mort, en 1167, sans postérité, le Vermandois revint à sa sœur Élisabeth ou Isabelle, mariée à Philippe d'Alsace, comte de Flandre. On trouve une *Vie* de Raoul *le Vaillant* parmi celles des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny.

VERMANDOIS (Louis de BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière, naquit en 1667, et fut légitimé en 1669. Il fut nommé amiral la même année, en remplacement du duc de Beaufort; et lorsque le roi termina la dispute pour le rang entre les princes et les ducs de sa cour, ce fut le comte de Vermandois qui obtint le pas, après les princes du sang. Au retour de sa première campagne en 1683, et après quelques écarts de jeunesse qui avaient fortement déplu au monarque son père, et affligé Mme de la Vallière, il mourut à Courtrai, d'une fièvre maligne, le 18 novembre de cette année. Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale d'Arras, et on lui fit des obsèques magnifiques. Malgré les éloges que lui donne la présidente d'Ousembray, entre autres dans une lettre insérée parmi celles de Bussy-Rabutin, et malgré les vifs regrets qu'excita la perte prématurée de ce jeune prince, on n'aurait presque rien à dire de lui, si l'on n'avait débité sur son compte une anecdote tout à fait singulière. Elle est tirée des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Perse*, libelle, où, sous des noms supposés, se trouve l'histoire du masque de fer, et où l'auteur a voulu faire croire que ce personnage mystérieux n'était autre que le comte de Vermandois, réputé coupable d'avoir osé donner un soufflet au Dauphin, fils de Louis XIV. La réfutation de ce rêve historique ou romanesque se trouve dans bien des ouvrages. Sainte-Foix en a inséré une très-longue dans le dernier volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Il y publie l'extrait mortuaire de Marchialy, décédé à la Bastille le 19 novembre 1703, et inhumé le 20, dans l'église paroissiale de Saint-Paul, à Paris. C'était le nom donné au prisonnier qui a été l'objet de tant de recherches; nom dont on a voulu faire une anagramme : *Hic amiral* (c'est l'amiral). Cette désignation, arrangée comme à plaisir, conviendrait autant au duc de Beaufort qu'au comte de Vermandois; mais tout le monde aujourd'hui abandonne la double conjecture. Pour en démontrer l'absurdité quant au fils de Mme de la Vallière, il suffit de rapprocher l'époque et le lieu de sa mort, de l'année où le masque de fer termina sa déplorable carrière, et de l'endroit où il reçut la sépulture.

VERME (Jacob), condottière illustre du 15e siècle, était de Vérone, et d'une famille gibeline. Il fit ses premières armes vers l'an 1376, dans la compagnie de Saint-George, sous Alberic de Basbiano; il entra ensuite au service de Jean Galeaz Visconti, auquel il demeura attaché toute sa vie. Jean Galeaz le désigna par

son testament pour entrer au conseil de régence de ses fils; mais Jacob de Verme, demeuré fidèle à la duchesse mère, ne tira point parti de l'autorité qui lui était confiée, pour se former, comme tous ses collègues, une petite principauté. Après la mort de la duchesse de Milan, il passa, en 1404, au service des Vénitiens : il commanda leurs armées dans la guerre contre François de Carrare; et à la fin de cette guerre, il sollicita le conseil des Dix de faire périr, avec toute sa famille, ce prince, qui était son ennemi personnel. — TADDÉE DE VERME, fils de Jacob, suivit la même carrière de son père, et acquit aussi quelque réputation dans les armes.

VERMEIL, né à Montpellier vers la fin du 16e siècle, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences militaires, et se rendit en Hollande, où il s'instruisit dans la défense des places. Revenu dans sa patrie, il trouva occasion de signaler ses talents au siége de Montpellier, en 1622. Il se rendit ensuite au Caire et à Constantinople, où il fit le commerce; mais n'ayant pas réussi, il passa en Ethiopie, et parvint dans cette contrée à s'introduire dans la maison de l'empereur des Abyssins, au moyen de la connaissance qu'il avait des pierreries. Il s'y servit aussi de ses connaissances en artillerie, et obtint le commandement d'une armée de 10,000 hommes, avec laquelle il attaqua et mit en fuite celle d'un prince voisin. A son retour l'empereur, son maître, le fit son principal ministre, et le chef de toutes ses armées qui étaient composées de plusieurs centaines de mille hommes. Vermeil mourut en Abyssinie vers le milieu du 17e siècle.

VERMEIREN (AUGUSTIN), né en 1656 à Termonde, en Flandre, entra fort jeune, sous le nom du P. Augustin de Saint-Gommer, au couvent des carmes de l'ancienne Observance, dans sa ville natale, et mourut prieur d'un couvent de son ordre, à Bruges, le 6 janvier 1705. Il est auteur du *Fabuliste moral*, en vers flamands, avec des *notes*, vol. in-4°, 1710, publié à Gueldre, par le P. Marc de Sainte-Élisabeth, autrement Hermans (d'Anvers), curé de Gueldre, et ancien provincial de l'ordre des carmes. Ce recueil se compose en grande partie, des fables imitées d'Ésope, de Phèdre et de la Fontaine. Douze élégies flamandes du P. Augustin de Saint-Gommer, sur les souffrances de J. C. (le *Vendredi sanglant*), n'ont jamais vu le jour; le manuscrit se trouvait encore dans la bibliothèque des carmes d'Anvers, à l'époque de leur suppression, en 1795.

VERMEULEN (CORNEILLE), dessinateur et graveur au burin, né à Anvers en 1644, vint se perfectionner à Paris, qui était la première école de gravure de l'Europe : il ne tarda pas à s'y faire distinguer par le talent avec lequel il grava le portrait. Le désir de revoir son pays le ramena dans sa ville natale, où il se fixa sans oublier toutefois la France, à laquelle il devait sa célébrité, et où il fit d'assez fréquents voyages. Peu d'artistes ont gravé le portrait avec autant de perfection; on estime moins ses sujets historiques : il manque de certaine correction dans le dessin. Ce graveur mourut à Anvers en 1702. Parmi ses nombreux portraits, on cite : *Le maréchal de Luxembourg*, *Le maréchal de Catinat*, d'après Vivier; *Anne de Boulen*, femme de Henri VIII; *Catherine Howard*, autre femme de Henri VIII; *Olivier Cromwell*, *La reine d'Angleterre Élisabeth*; ces quatre portraits d'après Vander Werff.

VERMEYN (JEAN-CORNELIS), peintre hollandais, natif de Berwick, fut élève de son père, nommé, comme lui, Cornelis. Ses progrès furent si grands que Charles-Quint le prit en affection, et voulut toujours l'avoir avec lui dans ses voyages. Il le mena même à Tunis, où les talents de Vermeyn, comme ingénieur et comme architecte militaire, furent d'un grand secours pour l'armée de l'Empereur. Ces occupations ne l'empêchaient pas de cultiver la peinture; il représenta diverses actions de cette guerre, notamment le siége et la vue de Tunis, tableaux estimés, que Charles-Quint fit depuis exécuter en tapisserie. Il avait orné l'abbaye de Saint-Vast, en Flandre, de belles compositions. A Bruxelles, on voyait de lui, dans l'église Sainte-Gudule, plusieurs tableaux remarquables, qui ont été détruits ou transportés en d'autres lieux. Dans celle Saint-Gorecks, il avait peint une *Nativité* et un *Christ* ayant une main sur la poitrine, que l'on estimait beaucoup. Il avait fait disposer, dans cette même église, sa propre sépulture, et l'avait ornée, dans le haut, d'une image de Dieu le Père. Ce tombeau fut transporté depuis à Prague, dans la demeure d'un de ses frères, nommé Jean, habile orfévre et savant moleur, que Charles-Quint honora également de sa protection. La fille de Jean-Cornelis conservait plusieurs ouvrages de son père, notamment un portrait où il s'était représenté peignant. Dans le lointain on voyait la ville de Tunis, et les différents postes de l'armée assiégeante. Il fut marié deux fois, et n'eut qu'une fille dont il fit le portrait en habit de Turque. Son plaisir était de la voir dans ce costume; et chaque année, il la conduisait ainsi vêtue à la fête principale de Bruxelles. Il était lié d'une étroite amitié avec Scoorel, et de l'argent que leur procurèrent leurs ouvrages ils achetèrent conjointement des biens considérables dans la Nort-Hollande. Vermeyn avait adopté un costume particulier : sa barbe était tellement longue, que lorsqu'il la détachait il pouvait marcher dessus, ce qui lui avait fait donner le sobriquet de Jean de la Barbe. Cet artiste mourut à Bruxelles, en 1559. Son portrait, gravé par Thomas Galle, parmi ceux des célèbres peintres flamands, fut imprimé vers l'année 1600, avec des vers latins de Dominique Lampsonius.

VERMIGLI. *Voyez* **MARTYR**.

VERMINA, fils de Syphax, roi de Numidie, signala sa valeur contre Masinissa, autre roi numide qu'il chassa de ses États héréditaires; mais battu à son tour par ce prince réuni aux Romains, il fut fait prisonnier avec son père Syphax, et conduit à Albe pour servir d'ornement au triomphe de Scipion l'Africain, l'an 203 avant J. C. Cependant, soit par la protection des vainqueurs, soit par un effet de leur politique, ce prince, après la mort de son père, fut remis en possession de la partie de la Numidie qui n'avait pas été annexée au royaume de Masinissa. Voilà tout ce qu'on sait sur le fils du malheureux Syphax, dont la postérité régnait encore dans une petite partie de l'Afrique, à l'époque de la destruction de Carthage.

VERMOND (l'abbé MATHIEU-JACQUES DE) était docteur de Sorbonne et bibliothécaire au collége Mazarin.

lorsque ses liaisons avec Loménie de Brienne, lui ouvrirent une carrière plus conforme à son esprit d'intrigue. Marie-Thérèse, désirant que sa fille, Marie-Antoinette, dont le mariage avec le duc de Berri (Louis XVI) était arrêté, se perfectionnât dans la langue française, lui avait donné pour lecteurs deux comédiens, qui ne tardèrent pas à être renvoyés sur les représentations du cabinet de Versailles. L'impératrice demanda un ecclésiastique pour les remplacer, et le duc de Choiseul, sur la recommandation de Loménie, confia cette mission assez importante à l'abbé de Vermond, dont les relations avec le parti philosophique lui parurent une garantie suffisante. Dénué de tout avantage extérieur, mais sachant concilier une grande finesse avec une sorte de brusquerie qui lui donnait l'air de la franchise et de l'originalité, l'abbé eut bientôt gagné l'amitié de la jeune archiduchesse. L'instituteur revint en France avec son élève; il eut le talent de se faire regarder comme nécessaire pour revoir les lettres qu'elle écrivait à Vienne, et conserva sur elle le même ascendant. Il encouragea l'aversion déjà très-forte que la Dauphine montrait pour l'étiquette rigoureuse de la cour de Versailles, applaudit à ses railleries sur les gens qui lui en rappelaient les règles, et, dans la crainte de perdre son influence, l'empêcha de voir familièrement Mesdames, filles de Louis XV, dont les sages conseils lui auraient épargné bien des torts apparents et le ressentiment de plusieurs familles puissantes. A l'avénement de Louis XVI, l'abbé s'efforça de jeter la reine dans le tourbillon des affaires publiques, et l'engagea, mais inutilement, à demander le rappel du duc de Choiseul. Louis XVI avait une antipathie marquée pour l'instituteur de sa femme, auquel il n'adressa même qu'une seule fois la parole en sa vie; mais celui-ci n'en jouissait pas moins d'une assez grande influence, qu'il sut conserver avec beaucoup d'adresse. Riche en biens ecclésiastiques, recevant les hommages assidus des ministres et des prélats, il borna son ambition à dominer dans l'intérieur de la reine. Mais là il ne souffrait aucun partage, et se montrait jaloux des moindres officiers de la maison. Il se retira de la cour devant le crédit toujours croissant de la comtesse Jules de Polignac; mais au bout de 15 jours on l'y vit reparaître, sur l'invitation de Marie-Antoinette, dont il obtint préalablement l'assurance qu'il n'aurait à recevoir d'ordres que d'elle en personne, et qu'elle lui ferait donner 80,000 livres de revenus en biens ecclésiastiques. Il commença alors un second règne, qu'il étendit cette fois sur les affaires de l'État, en poussant la reine à y prendre part autant que possible. Il contribua ainsi à faire arriver Loménie de Brienne au contrôle général et à la présidence du conseil, et se fit l'instrument de la cabale secrète qui visait à mettre l'action du gouvernement entre les mains de Marie-Antoinette. Dans la déplorable affaire du collier, ce fut lui surtout qui conseilla à cette malheureuse princesse de donner un éclat trop imprudent à sa juste vengeance contre le cardinal de Rohan. Lors des premiers troubles de la révolution, il devint l'objet de l'exécration publique, au point que la reine l'engagea à se rendre (1789) à Valenciennes, où commandait le prince d'Esterhazy. Il ne put rester longtemps dans cette ville et partit pour Coblentz, puis pour Vienne, où il mourut. Tous les mémoires du temps, et particulièrement ceux de Bezenval et de Mme Campan, s'accordent à le peindre comme un intrigant dangereux. L'abbé Georgel, qui lui devait de la reconnaissance, est le seul qui parle de lui avec quelques ménagements.

VERNAGE (Michel-Louis), médecin, né à Paris en 1697, mort le 11 avril 1773, fut reçu docteur régent de la faculté à l'âge de 21 ans, et se vit bientôt recherché de ses confrères, du grand monde et des gens de lettres. Voltaire l'a célébré en beaux vers dans un de ses discours philosophiques. Fort jeune encore, il fut appelé auprès du roi de Pologne, Stanislas, malade à Chambord, et le sauva. Il prit part, en 1752, au traitement de la petite vérole du Dauphin, fils de Louis XV, et obtint un heureux succès, que le roi récompensa en lui octroyant des lettres de noblesse. Devenu l'ancien de sa compagnie depuis 1770, il remplissait de plus à cette époque les fonctions de censeur royal. Il n'a publié, et encore sans y attacher son nom, que ses *Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle*, Paris, 1773, in-12. (*Voyez l'Éloge historique de Vernage*, par Malouet, en 1776.)

VERNAZZA (Joseph), antiquaire et philologue, né à Albe (*Alba Pompeia*) le 10 janvier 1745, reçut dès l'âge de 20 ans le grade de docteur en droit à l'université de Turin, et fut ensuite employé dans divers ministères. Conciliant ses devoirs avec ses goûts, il s'occupa de recherches sur les antiquités romaines et sur celles de son pays, résolu de ne point perdre son temps et celui de ses lecteurs à ressasser des découvertes déjà faites. On lui dut la connaissance des véritables origines de la peinture à l'huile et l'art typographique en Piémont. Mais c'est surtout à son talent pour déchiffrer les inscriptions anciennes, qu'il faut attribuer sa grande réputation. Ne possédant qu'une fortune médiocre, il s'était mis, par ses acquisitions précieuses, dans un état de gêne qui devint plus pénible par la persécution momentanée qu'il essuya lors de l'invasion du Piémont par les Français. Il fut néanmoins proposé sous l'empire à la bibliothèque publique de Turin, avec la charge d'enseigner l'histoire et les belles-lettres. Destitué après la restauration, il fut rappelé à l'enseignement par le ministre Balbe. En 1816, il fut créé conseiller du roi et du prince de Carignan, et mourut en 1822. Entre autres ouvrages on a de lui : *Dissertation sur les monnaies de Suze; Essai sur les anciens peintres à l'huile du Piémont; Dissertation sur la patrie de Christophe Colomb*, etc. Son *Éloge*, par le professeur Boucheron, fut lu à l'Académie des sciences de Turin, le 23 juin 1822.

VERNE (Léger-Marie-Philippe **TRANCHANT**, comte de la), né en 1769 au château de Borrey, près de Vesoul, alla puiser, jeune encore, à l'université de Goettingen, la connaissance du droit public et le goût des idées philosophiques qui dominaient alors dans les écoles de l'Allemagne. Il n'en fut pas moins effrayé de la marche de la révolution, qu'il avait approuvée d'abord, et rejoignit l'armée des princes à Coblentz. Après avoir fait la campagne de 1792, il se rendit à Pétersbourg, où il fut employé dans les bureaux du prince Alexandre Kourakin. Rentré en France en 1800, il était attaché depuis 7 ans au dépôt général de la guerre comme tra-

ducteur pour la langue allemande, lorsqu'il mourut en 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Esprit du système de guerre moderne*, traduit de l'allemand, Paris, 1803, in-8°; *Voyage d'un observateur de la nature et de l'homme* dans les montagnes du canton de Fribourg, etc., ibid., 1804, in-8°; *L'art militaire chez les nations les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, analysé et comparé*, etc., 1805, in-8°; *Traité de la grande tactique prussienne*, etc., traduit de l'allemand, 1808, in-8°.

VERNEREY (Jean), en latin *Verneretus*, littérateur, né vers 1540 à Passonfontaine, près de Pontarlier, fit ses études à Dole et à Paris, et alla se perfectionner ensuite sous les plus célèbres professeurs de Bologne, de Pavie et de Padoue. Il revint en France au plus tard en 1575, et mourut peu après son retour, avant l'âge de 40 ans. On a de lui : *Compendiosa Institutio in universam dialecticam ex Aristotele, Rivio, aliisque auctoribus collectam*, Pavie, 1565, in-4°; Lyon, 1575, in-8°, etc.

VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né dans cette ville en 1728, fut lié d'abord avec Rousseau, et se rangea néanmoins parmi ses adversaires lors de la condamnation de l'*Émile*. Cette humeur susceptible qui l'arma contre le catholicisme de Rousseau ne l'empêcha pas de rester lié intimement avec Voltaire, et cette liaison ne l'empêcha pas non plus de se ranger parmi les ennemis décidés des philosophes qu'il attaqua vivement dans son ouvrage intitulé : *Confidence philosophique*, 1771, in-8°; 4e édit., 1788, 2 vol. in-8°; traduit en allemand et en anglais. Vernes mourut en 1791. Nous citerons encore de lui : *Lettres sur le christianisme de J. J. Rousseau*, ibid., 1763, in-8°; *Dialogue sur le christianisme de J. J. Rousseau*, ibid., 1763, in-8°; *Réponses à quelques lettres de J. J. Rousseau*, ibid., 1765, in-8°; des *Sermons*, Lausanne, 1792, 2 vol. in-8°, précédés de la *Vie* de l'auteur par son fils.

VERNET (Jacob), professeur de théologie à Genève, né dans cette ville le 29 août 1698, mort en 1789, pendant sa longue carrière étudia presque toutes les sciences; mais il rapporta tous ses travaux à son étude favorite, celle de la religion et de l'Écriture sainte. Dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, il se lia avec plusieurs personnages distingués, entre autres, Montesquieu, Rousseau et Voltaire. Mais il finit par se brouiller avec ce dernier, dont il avait relevé quelques erreurs. On trouve la liste complète de ses écrits dans le *Mémoire sur sa vie et ses ouvrages*, par Saladin, son petit-fils d'alliance, 1790, in-8°; les plus intéressants sont : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 10 vol. in-8°, dont le 1er parut en 1730 et le dernier en 1788; *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*, Paris, 1745; avec additions, ibid., 1755; *Lettres sur la coutume moderne d'employer le* vous *au lieu du* tu, *et sur la question : Doit-on employer le tutoiement dans les versions de la Bible?* la Haye, 1752, 4 vol. in-8°; *Instruction chrétienne*, Neuchâtel, 1752, 4 vol. in-8°; Genève, 1756, 1771 et 1807, 5 vol. in-12.

VERNET (Claude-Joseph), peintre célèbre, né à Avignon en 1714, s'embarqua pour l'Italie à l'âge de 18 ans pour aller se perfectionner dans son art, dont il n'avait encore reçu de leçons que de son père Antoine, artiste d'ailleurs assez habile. Ce premier voyage de mer détermina la direction de son talent et l'agrandit, au point qu'il n'avait déjà plus de rival comme peintre de marine quand il arriva à Rome. Il s'empressa pourtant d'entrer chez Bernardin Fergioni, qui cultivait ce genre avec succès. Les premiers temps de son séjour à Rome furent pénibles, et il fut obligé de tirer parti de son pinceau pour suppléer aux faibles ressources qu'il avait apportées de France. Mais bientôt son talent et son aimable caractère lui donnèrent une foule d'admirateurs utiles et d'amis distingués. Il se maria et fut reçu membre de l'Académie de Saint-Luc. Enfin, après 22 ans d'absence, il fut rappelé par Louis XV, qui voulait le charger de peindre les ports principaux de France. Ce fut dans la traversée que, pour tracer sur son livre de souvenirs l'esquisse d'une tempête, il se fit attacher au mât du navire. A son arrivée à Paris, il fut reçu membre de l'Académie de peinture, puis il alla visiter les différents ports qu'il devait représenter, et, en moins de 10 années, il s'acquitta de cette tâche ingrate et difficile avec la supériorité que l'on était en droit d'attendre de son talent. Il revint alors avec amour à son premier genre, et continua de protéster pour ainsi dire à lui seul, par une foule de nouveaux chefs-d'œuvre, contre le mauvais goût qui avait envahi toutes les branches de l'art du dessin. Élevé au rang de conseiller de l'Académie en 1766, il mourut en 1789, tenant encore le pinceau. On trouve en lui deux manières tout à fait différentes et presque opposées. La première, qu'il se forma au commencement de son séjour à Rome, se rapproche de celle de Salvator Rosa, dont elle a la vigueur et la fierté. La seconde, qu'il adopta quelque temps avant son retour en France et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, se distingue par des teintes plus variées et par une facilité merveilleuse. On porte à plus de 200 les tableaux qu'il a exécutés seulement de 1752 à 1789. Le musée de Paris en possède 27, dont la collection des ports de France, au nombre de 15, et *le Soir, ou la Tempête*, regardé comme son chef-d'œuvre, et que Balechou a gravé d'une manière admirable. En 1826, l'Athénée de Vaucluse, jaloux de consacrer la mémoire d'un artiste dont le génie fait tant d'honneur à la ville d'Avignon, qui l'a vu naitre, décida qu'il serait donné un prix au meilleur *Éloge* en vers de Joseph Vernet. Le prix fut décerné, le 20 octobre de cette année, à Bignan; et l'*accessit* fut partagé entre Paul Lacroix et Jouvet Desmarand. Une circonstance qui ajouta infiniment à l'intérêt de cette solennité, c'est qu'elle eut lieu en présence de Carle et Horace Vernet, fils et petit-fils du célèbre artiste, qui, pour témoigner leur reconnaissance à la ville d'Avignon, firent présent au musée de cette ville de deux tableaux de leur composition : le premier, de Carle, représente une *Course de chevaux à Rome*; et le second, de Horace, représente le *Supplice de Mazeppa emporté par un cheval sauvage*. Le conseil municipal et le musée ont offert, en retour, à ces deux artistes qui soutinrent d'une manière si éclatante la gloire de leur nom, deux grandes urnes d'argent, dont la ciselure retrace le sujet d'un tableau de chacun d'eux.

VERNET (Antoine-Charles-Horace, plus connu sous le nom de CARLE), peintre célèbre, né en 1758 à

Bordeaux, fut élève de son père, dont l'article précède. En 1775 il remporta le second grand prix et le premier en 1782, et se rendit à Rome en qualité d'élève pensionnaire. De retour à Paris en 1788, il fut admis à l'école royale de peinture, sur la présentation de son tableau représentant le *Triomphe de Paul-Émile*, vaste composition du plus bel effet, et que l'on voit maintenant au Musée. Doué de l'organisation la plus heureuse et d'une prodigieuse facilité de travail, il traitait avec une égale facilité divers genres; un goût prononcé pour l'équitation le mit à même de faire une étude particulière des chevaux, et aucun peintre ne l'a surpassé dans la représentation de ce noble animal, qu'il a peint sous toutes les formes et dans toutes les positions imaginables. Carle mourut à Paris en 1836, laissant un fils (Horace) qui soutient dignement la réputation de son père et de son aïeul. Parmi ses productions on distingue: une *Revue dans la cour des Tuileries par le premier consul*, grand dessin qui a été gravé; les *Batailles de Rivoli*, *de Marengo*, *de Tolosa* et *de Wagram*, au musée de Versailles; *l'Entrée des Français dans Milan; le Matin de la bataille d'Austerlitz :* Napoléon y est représenté entouré de ses maréchaux, auxquels il donne ses dernières instructions. Ses plus beaux portraits sont celui de *Napoléon*, gravé plusieurs fois, et celui du *duc de Berry*, représenté à cheval, en costume de colonel général des dragons. On doit en outre à Carle Vernet des *Collections d'études* en tout genre, qui ont été gravées et qu'il a lithographiées lui-même avec beaucoup de succès.

VERNEUIL (Catherine-Henriette de BALZAC d'ENTRAIGUES, marquise de), était fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été la maîtresse de Charles IX. Henri IV devint éperdument amoureux d'elle après la mort de la duchesse de Beaufort, et se laissa bientôt arracher, outre 100,000 écus, la promesse de l'épouser, si, dans l'année, elle lui donnait un fils. L'ambitieuse d'Entraigues accoucha avant terme : mais à peine rétablie, elle alla recevoir l'hommage des drapeaux conquis par Henri IV dans la Maurienne sur les troupes du duc de Savoie. Lors du mariage de son royal amant avec Marie de Médicis, elle manifesta un ressentiment dont la violence ne put être apaisée que par le don du marquisat de Verneuil. Elle vint habiter le Louvre, et y mit au monde un fils un mois après la naissance du Dauphin, et, l'année suivante, une fille, qui fut mariée au duc d'Épernon. Elle eut plus d'une querelle avec Sully et avec la reine, et manqua un jour d'être souffletée par Henri IV; elle se vit enfin obligée de rendre à ce prince la promesse de mariage qu'elle en avait reçue. Mais elle lui fit payer cette complaisance 20,000 écus. Lorsqu'elle eut perdu l'espoir d'épouser son amant, elle osa concevoir l'idée de le détrôner, et devint l'âme d'une conspiration, dont son père et le comte d'Auvergne, son frère utérin, étaient les principaux agents. Ceux-ci furent condamnés à mort. La marquise, effrayée, eut recours à la clémence du roi qui lui fit grâce entière, et, à sa considération, commua la peine des deux coupables en une détention. Elle passa le reste de ses jours tantôt à Verneuil, tantôt à Paris, où elle mourut le 9 février 1633, à l'âge de 50 ans.

VERNEY (Pierre), médecin, était né vers la fin du 15e siècle à Semur dans l'Auxois. A la tête des deux opuscules dont on va parler, il prend le titre de professeur en médecine et d'astrophile (astrologue). On sait aussi qu'il résidait à Metz. Les bibliothécaires de Bourgogne et de Lorraine n'en font aucune mention. On a de lui : *Emmanuel; pronostication aphoristique, personnelle et perpétuelle du divin et maître des médecins, Hypocras* (sic), compilée et translatée, etc., Lyon, Leprince, sans date (vers 1520), in-4° gothique de huit feuillets, très-rare; *le Livre des principes, précisions ou pronostiques du divin Hypocras,* divisé en trois parties ou particules; avec la *protestation et serment* que ledit Hypocras faisait faire à ses disciples, traduit du latin, Lyon, P. de Sainte-Lucie, 1539, in-8° de 19 feuillets, non chiffrés, ibid., Dolet, 1542, in-8° de 38 pages. Le traducteur l'a fait précéder d'une vie abrégée d'Hippocrate, qu'il termine par ces mots : *Priez pour lui et pour moi.* Le style de la seconde édition a été retouché, sans doute, par Dolet.

VERNEY (Pierre), médecin, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né vers 1577 à Dole; pendant quelques années, il suivit les cours de la faculté de Paris, où il reçut ses premiers degrés, et revint ensuite achever ses études dans sa ville natale, où il prit le doctorat. Il fut député, vers 1606, à Venise, pour y voir confectionner la thériaque, regardée alors comme un préservatif assuré contre la peste. De retour à Dole, il partagea son temps entre la pratique de son art et l'étude de l'anatomie et de la botanique. Il fit plusieurs voyages pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Dans une de ses excursions, il rencontra le botaniste P. Pena, et il assure lui avoir entendu dire : « Qu'il n'avait trouvé contrée où il y eût plus de remèdes et simples qu'en cette petite province du comté de Bourgogne. » Pourvu de la chaire de langue grecque à l'académie de Dole, il l'échangea bientôt contre celle d'anatomie; et il se chargea de faire en même temps des cours de matière médicale et de botanique. On ignore l'époque de sa mort; mais il paraît certain qu'elle eut lieu en 1530; puisqu'on le voit remplacé, dès l'année suivante, dans la chaire d'anatomie par Claude Laurens. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est : l'*Antidote apologétic de la peste;* suivi d'un petit traité latin : *De recto syrupi de cassia usu epilogismus,* Dole, 1629, in-8° de 174 pages. Il a laissé en manuscrit des *Observations médicales,* et un gros *Traité de botanique,* in-fol.

VERNIER (Pierre), mathématicien, né vers 1580 à Ornans, fut nommé capitaine commandant du château de cette ville, conseiller du roi d'Espagne, et directeur général des monnaies du comté de Bourgogne. On lui doit l'instrument que des astronomes ont attribué à Nonius; mais les réclamations de Lalande l'ont fait restituer à Vernier, dont il est juste de lui conserver le nom. Il a donné l'explication de son instrument sous ce titre : *La construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques,* Bruxelles, 1631, in-8°. On lui attribue un *Traité de l'artillerie,* resté manuscrit. Vernier mourut en 1637.

VERNIER (Jean), curé de Pin, en Franche-Comté,

dans la première moitié du 17e siècle, établit dans ce village, d'après les conseils de son confrère Perrenin Menestrier, une imprimerie qu'il dirigea lui-même pendant plusieurs années, et d'où sont sortis quelques ouvrages de liturgie, les *Heures paroissiales*, encore désignées dans le diocèse de Besançon sous le titre d'*Heures de Pin*, deux ouvrages ascétiques de Perrenin Menestrier; les *Définitions philosophiques* de J. Thierry, et les *Attributs de la Sainte Vierge* par J. Terrier. Cette imprimerie ne subsistait plus en 1637.

VERNIER (Théodore), jurisconsulte, né à Lons-le-Saulnier, le 28 juillet 1731. Ayant achevé ses études à Besançon, il désira de se consacrer au barreau; mais il fut obligé de suivre un cours de théologie en même temps que le cours de droit, parce que ses parents exigeaient qu'il prît l'état ecclésiastique. Pour s'y soustraire enfin, il se crut réduit à se jeter dans une compagnie de petite gendarmerie à Lunéville, et bientôt il parvint à concilier son goût pour l'étude avec les devoirs qu'il venait de s'imposer. Revenu à Lons-le-Saulnier, il fit remarquer, dès son début dans le barreau, la solidité de ses connaissances. Il était parent du ministre Saint-Germain qui, l'ayant appelé à Paris, voulut le placer : mais Vernier repartit pour sa ville natale, préférant à la carrière administrative des travaux plus indépendants. Ils parurent suffire à son ambition jusqu'en 1789. Député aux états généraux par le bailliage d'Aval, Vernier devint membre de l'assemblée constituante, qui le choisit pour président au mois de septembre 1791. Ses sollicitudes, comme législateur, ont eu surtout pour objet le rétablissement de l'ordre dans les finances. Les rapports qu'il fit au nom des comités sur ce sujet, et sur les subsistances, annonçaient une pureté d'intention qui lui assura l'estime de tous les partis. D'après le vœu de son département il siégea à la Convention. Forcé de voter dans le procès de Louis XVI, tout en déclarant qu'il ne se regardait pas comme juge, il opina pour le bannissement et pour l'appel au peuple. Le silence qu'il gardait souvent à la Convention provenait surtout de son aversion pour l'intrigue, et de son dédain pour les haines de partis. Lorsque celui de la Montagne parla d'expulser les députés qui ne se rangeraient pas au nombre de ses adhérents, Vernier parut à la tribune, et, après avoir rappelé son vote à l'égard de Louis XVI, il ajouta, avec une fermeté dont on ne le punit pas alors : « Je suis un de ces scélérats, et, comme je crains d'échapper à cette noble proscription, je me dénonce publiquement. » Quoiqu'il se fût opposé quelques jours plus tard à l'établissement du tribunal révolutionnaire, on l'épargna au 31 mai. Ce fut la part qu'il prit à la protestation de 72 autres membres de la Convention contre cette journée, qui le fit proscrire comme eux. Il trouvait un asile dans le Jura : mais, craignant d'y compromettre ses amis, il se retira en Suisse, dans le canton de Zurich, où on ne tarda pas à lui offrir des lettres de bourgeoisie. Rappelé à Paris par le décret du 8 décembre 1794, il occupait le fauteuil du président à la Convention, lorsque, l'année suivante, on tenta de rétablir, au moyen d'une émeute populaire, le régime abandonné depuis six mois. Ne cédant le fauteuil que momentanément, et quand la fatigue eut épuisé ses forces, il partagea dans cette journée mémorable les honneurs de la résistance avec Boissy-d'Anglas : Vernier avait alors près de 64 ans. Toujours élu par le département du Jura, il siégea au conseil des Cinq-Cents. Il le présidait le 21 janvier 1796, jour où il fallut prêter le serment de haine à la royauté. Il prit à l'événement du 18 brumaire une part assez active qui lui fit conférer plus tard le titre de sénateur; mais le premier consul, après l'avoir entendu une fois dans son conseil privé, ne jugea pas à propos de lui demander son avis. Ainsi rendu au repos qu'il aimait, Vernier se hâta de quitter la capitale; la maison qu'il choisit près de Villeneuve-Saint-George, avait été occupée du temps de Louis XVI par le contrôleur des finances le Pelletier, qui l'avait décrite dans une lettre adressée à Rollin. Membre de plusieurs sociétés littéraires, comte sous l'empire, et commandant de la Légion d'honneur, pair de France en 1814, étranger aux événements durant les cent jours, Vernier siégea de nouveau parmi les pairs après la bataille de Waterloo. Il mourut le 6 février 1818, privé de la vue depuis quelque temps, mais non de ses facultés morales, et ne se lassant point d'une bienfaisance qui ne lui permettait pas de renoncer à son économie habituelle. Il a laissé divers écrits moins brillants qu'estimables : *Éléments de finances*, 1791, in-8°; *Caractères des passions*, 1796, in-8°; 2e édition, 1807, 2 vol. in-8°; *Sur l'éducation*, 1802, brochure in-8°; *Château de Beauregard à Villeneuve-Saint-George*, 1807, brochure in-8°; *Description de la maison de Montorient*, ibid.; *les Délices de la vie champêtre*, 1807, in-8°; *Notices et observations pour faciliter la lecture des Essais de Montaigne*, 1810, 2 vol. in-8°; *du Bonheur individuel*, etc., 1811, in-8°; *Abrégé analytique de la vie et des ouvrages de Sénèque*, 1812, in-8°.

VERNIER (Jean-Baptiste-Thadée), prêtre, né en 1760 à Ouvans, diocèse de Besançon, entra, n'étant encore que diacre, dans la maison des missionnaires de Beaupré. Au commencement de la révolution, il refusa le serment et se retira en Suisse, où il resta deux ans. Rentré en France, il enseigna en secret la théologie à quelques jeunes gens des montagnes que les excès de la Terreur n'empêchaient pas d'aspirer au saint ministère. Lors du rétablissement du culte en 1802, il fut nommé desservant de la succursale d'Ouvans, et continua d'y enseigner avec succès la philosophie et la théologie. En 1814, il passa, sans l'avoir sollicité, à la place de directeur et de professeur au grand séminaire de Besançon. Deux ans après, il rentra dans la communauté des missionnaires de Beaupré, dont il devint le supérieur en 1821. Il continua dès lors ses exercices de prédication dans diverses paroisses avec cette ardeur apostolique dont il était enflammé. Les habitants des campagnes aimaient à entendre sa voix, et ses *Discours* ont fait un bien immense. On lui doit une édition augmentée des *Méditations* du P. Médaille; des *Méditations sur les vérités de la vie chrétienne*, Besançon, 1832, in-8°, dont le fond est de Beuvelet; *Theologia practica sub titulis sacramentorum*, 1828, 2 vol. in-8°. L'auteur y montre une grande science, beaucoup de modestie et une expérience consommée. L'abbé Vernier mourut en 1834.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (Raimond), né à Gourdon, dans le Quercy, en 1762, avocat à Paris,

n'était connu que par quelques pièces de vers insérées dans les journaux, lorsque, en 1791, il fut nommé l'un des trois commissaires médiateurs chargés de rétablir la tranquillité dans le comtat Venaissin. Cette commission ne put empêcher les exaltés de Vaucluse de rentrer en triomphe à Avignon, et d'y braver la municipalité, qui s'était opposée à leurs pillages. C'est à la dissidence de Verninac, avec ses collègues, qu'on a généralement attribué, non sans raison, l'ascendant que de furieux démagogues prirent dès lors sur la municipalité de cette ville. Il consentit à accompagner leurs députés à Paris, fit à l'assemblée constituante un rapport rassurant sur l'état du Comtat, retarda ainsi l'envoi de nouveaux commissaires, et assuma, en quelque sorte, la responsabilité des massacres de la *Glacière* (16 et 17 octobre 1791). Malgré ce triste début, Verninac fut chargé d'affaires de France en Suède (1792), envoyé extraordinaire auprès de la Porte Ottomane (1795), préfet du Rhône (1800), et ministre plénipotentiaire en Helvétie (1801). Dans toutes ces fonctions, il montra une habileté, une sagesse et une modération qui firent oublier ses premiers torts politiques. Rappelé à Paris, en 1802, sous le prétexte d'y assister aux séances de la *consulta* helvétique, réunie sous les ordres de Bonaparte, il fut disgracié pour avoir défendu l'indépendance du Valais, dont le maître de la France voulait faire un département. Les Valaisans, en revanche, lui accordèrent, ainsi qu'à sa famille, le titre et les droits de citoyens du Valais. Verninac mourut à Mansle, près d'Angoulême, en 1822. Nous citerons de lui : un *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1787, in-18, et une *Description physique et politique du département du Rhône*, ibid., 1802, in-8°. L'*Éloge historique de R. Verninac*, par M. Dumas, est imprimé dans le t. IV des *Archives historiques du département du Rhône*.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (l'abbé), frère ou oncle du précédent, vicaire général de Rodez, prononça, dans l'église du Val-de-Grâce, en 1786, l'*Oraison funèbre de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, dont le *Mercure de France* du 29 juillet rend un compte favorable.

VERNIQUET (Edme), architecte, né le 9 octobre 1727 à Châtillon-sur-Seine, acheva ses études à Dijon. Ses talents le firent promptement connaître, et lui méritèrent la confiance de ses compatriotes. La Bourgogne lui dut une foule d'églises, des châteaux, des ponts, des usines, etc., et cette province n'offre aucune construction de la même époque qui réunisse au même degré l'élégance, le bon goût et la solidité. Appelé successivement dans le Maine, le Poitou, l'Ile-de-France, etc., Verniquet y fit exécuter des travaux importants. Laborieux et intègre, la fortune qu'il acquit péniblement fut le fruit de son esprit d'ordre et de son économie. Ses amis le déterminèrent, en 1774, à se fixer à Paris, où il acheta la charge de commissaire-voyer. Devenu par cette place architecte du Jardin du Roi, il réalisa les projets que Buffon avait conçus pour porter cet établissement au point de magnificence où on le voit maintenant. Verniquet entreprit de dresser un plan de Paris, sur une échelle d'une demi-ligne pour toise. Ce travail immense lui coûta 28 ans de soins et d'applications. Ne pouvant opérer que la nuit sur le terrain, à raison des embarras qui obstruent les rues pendant le jour, il employa pour l'aider jusqu'à 60 ingénieurs, et plus de 80 aides. Ce plan, composé de 72 feuilles grand-atlas, y compris les cartouches et les cartes des opérations trigonométriques, parut en 1796. C'est celui dont on s'est servi pour tracer les alignements nouveaux, et pour déterminer les changements et les embellissements qui ont été exécutés dans la capitale avec tant de succès. Verniquet s'occupait encore de perfectionner ce travail, qui suffirait pour lui assurer une gloire durable, quand il mourut, le 26 novembre 1804.

VERNON (Édouard), amiral anglais, d'une ancienne famille du comté de Stafford, naquit à Westminster le 12 novembre 1684. Son père, qui était secrétaire d'État sous le règne de Guillaume et Marie, lui fit donner une bonne éducation ; mais il ne voulait pas qu'il entrât dans la marine. Il y consentit cependant lorsque le jeune Vernon en eut témoigné le désir ; celui-ci s'occupa dès lors avec ardeur de l'étude des sciences qui ont rapport au service naval et à l'artillerie, et il y fit des progrès rapides. Il commença sa carrière en 1702, sous l'amiral Hopson, à l'époque où la flotte française, chargée d'escorter en Europe les galions du Mexique, fut forcée de se réfugier dans le port de Vigo. Il servit la même année dans une expédition qui fut envoyée aux Indes occidentales, sous le commodore Walker ; et il se trouvait, en 1704, sur la flotte de sir George Rooke qui conduisait à Lisbonne l'archiduc Charles, rival de Philippe V. Ce prince donna, de sa propre main, à cette occasion, une bague de prix et 100 guinées au jeune officier de marine. Après avoir pris part à la bataille navale de Malaga, et commandé *le Delphin* (1705), *le Royal Oak* (1707), et *le Jersey* (1708), il fut envoyé aux Indes occidentales, comme contre-amiral, sous sir Charles Wager, fit, selon les écrivains anglais, des prises importantes, et nuisit considérablement au commerce des Français. En 1715, il commanda dans la Baltique le vaisseau de guerre *l'Assistance*, et en 1726, *le Grafton* dans les mêmes mers. A l'avénement de George II, en 1727, Vernon fut nommé membre du parlement, et bientôt après envoyé à Gibraltar, pour se réunir à sir Charles Wager. Ce fut en 1739 qu'il se fit particulièrement remarquer. Il était dans son lit à Chatham, lorsqu'un courrier arriva à deux heures du matin. Ayant appris que cet homme apportait des dépêches de la plus haute importance, il se leva, ouvrit le paquet qui lui était adressé, y trouva une commission de vice-amiral, et l'ordre d'aller avec une escadre dont il était nommé commandant, détruire les établissements espagnols dans les Indes occidentales, et de se rendre immédiatement auprès du roi. Après avoir reçu ses instructions, il mit à la voile le 23 juillet, et arriva le 20 novembre suivant en vue de Porto-Bello, avec six vaisseaux de guerre. Il commença, le lendemain, l'attaque de la ville, dont il s'empara le 22, après avoir éprouvé une vigoureuse résistance : un nombre considérable de canons et de mortiers, des munitions et deux vaisseaux de ligne espagnols tombèrent également en son pouvoir. L'amiral Vernon fit sauter les fortifications, abandonna la ville, n'ayant pas des forces de terre suffisantes pour

la garder, et, avant de partir, distribua à ses équipages 10,000 dollars qui avaient été envoyés à Porto-Bello pour payer les troupes espagnoles. Réuni, en 1741, au général Wentworth, il fit une attaque infructueuse contre Carthagène, et, lorsque la révolte de 1745 éclata, il fut employé à garder les côtes des comtés de Kent et de Sussex, et à empêcher les vaisseaux français de pénétrer dans la Manche. Bientôt après, des plaintes ayant été portées contre lui, pour avoir désobéi aux ordres des lords de l'amirauté, et pour avoir forcé les hommes qu'il commandait à un service trop pénible, il fut rayé de la liste des amiraux : s'étant retiré, il ne se mêla plus des affaires publiques qu'en sa qualité de membre de la chambre des communes, où il représentait Ipswich. Il mourut subitement dans sa terre de Nacton, dans le Suffolk, le 29 octobre 1757. L'amiral Vernon, dont Charnock, dans sa *Biographie navale*, fait le plus grand éloge, comme marin brave et habile, et comme homme plein d'honneur, a écrit plusieurs *Mémoires* pour sa propre défense ou pour soutenir ses opinions particulières. Une *Vie* de ce marin, publiée en 1758, le présente comme profondément versé dans la connaissance des classiques.

VERNON (Gay de). *Voyez* **GAY VERNON**.

VERNULZ (Nicolas de), en latin *Vernulæus*, littérateur estimable, né à Robelmont, dans le duché de Luxembourg, en 1583, mort en 1649, fut un des professeurs qui contribuèrent le plus à la réputation de l'université de Louvain dans le 17e siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Nous citerons les principaux : *Institutionum politicarum libri VI*, Louvain, 1624, in-12; *Institutionum moralium libri IV*, ibid., 1625, in-12; *Institutionum œconomicarum libri II*, ibid., 1626, in-12 (ces trois ouvrages ont été réimprimés en 1647 et 1649, in-fol.); *Tragediæ*, ibid., 1656, 2 vol. in-12. (Voyez l'*Histoire littéraire des Pays-Bas*, par Paquot.)

VERNY (Charles-François), poëte, né à Besançon le 10 janvier 1755, mort à Paris le 12 janvier 1811, entra dans les aides, mais ne tarda pas à se démettre de son emploi, pour ne pas être témoin des vexations qu'il ne pouvait empêcher. Aussi se montra-t-il favorable à la révolution, qui lui faisait espérer la réforme des abus dont il avait gémi. Ses ouvrages respirent la morale la plus pure, et sa conduite fut constamment en harmonie avec ses écrits. On a de lui : *Idylles sentimentales, suivies de mes vœux*, Genève (Besançon), 1787, in-8°; *Roxane, poëme héroï-comique en V chants, suivi de Pièces justificatives*, Genève (Besançon), 1788, in-8°; Paris, 1809, in-18; *le Départ d'un volontaire du Jura*, idylle, 1792, in-8°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. M. Agniel a publié une *Notice* sur Verny dans le *Nouvel almanach des muses*, 1812.

VÉRON (François), jésuite, né à Paris vers 1575, était à peine revêtu du sacerdoce qu'il parcourut différentes provinces du royaume en qualité de missionnaire. Enflammé d'un nouveau zèle par ses succès, il sortit de la société, en 1620, pour travailler plus librement à la conversion des protestants. Par lettres patentes du 16 mars 1622, le roi l'autorisa à faire ses prédications dans les places publiques, et à disputer avec tous ceux qui se présenteraient, sans pouvoir en être empêché. Lorsque les querelles du jansénisme commencèrent, l'infatigable controversiste publia le *Bâillon des jansénistes*, comme il avait écrit dans sa jeunesse l'*Abrégé de l'art et méthode nouvelle pour bâillonner les ministres* ; ce qui a fait dire que l'auteur *méritait le bâillon qu'il voulait mettre aux autres*. Il mourut curé de Charenton en 1649. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la puissance du pape*, Paris, 1636, in-8°; *De la primauté de l'Église, ou de la Hiérarchie en icelle*, ibid., 1641, in-8°; *le Moyen de la paix chrétienne*, ibid., 1639, in-8°; *Méthode de traiter les controverses de religion*, ibid., 1638, in-fol.

VÉRON (Pierre-Antoine), astronome, né aux Authieux-sur-Buchy en 1736, manifesta de bonne heure des dispositions pour les mathématiques, et quoique destiné par son père à l'état de jardinier, il parvint à suivre sa vocation ; mais ce fut pour entrer dans les emplois subalternes de la marine. Après plusieurs voyages infructueux pour son avancement, mais non pour son instruction, il partit en 1767 avec Bougainville pour faire le tour du monde. Il remplit les fonctions de pilote dans cette fameuse expédition, mérita l'estime et la confiance de Bougainville, et fut autorisé à débarquer, avant le terme du voyage, à l'île de France, où Poivre voulait utiliser ses connaissances. De là il fit voile avec de Trémignon pour les Moluques, s'occupa continuellement, pendant cette longue traversée, de l'observation des longitudes en mer, et détermina aussi la longitude de toutes les terres. Mais son zèle ne tarda pas à lui devenir funeste. Ayant abordé à Timor, il descendit à terre pour faire des observations plus suivies, fut atteint du typhus, et y succomba en 1770.

VÉRON. *Voyez* **FORBONNAIS**.

VÉRONÈSE (Paul). *Voyez* **CALIARI**.

VERPOORTENN (Guillaume), né à Lubeck vers 1610, mort en 1685 à Cobourg, où il remplissait les fonctions de surintendant général, est connu par le projet, qu'il fit agréer au duc Ernest, de l'établissement d'un tribunal de douze théologiens, chargé d'examiner les questions difficiles, de les décider, et d'étouffer ainsi toute dissension entre les différentes sectes de la réforme. On aurait ainsi rétabli, dans les communions réformées, le principe de l'autorité qui avait fourni des motifs apparents pour abandonner l'Église catholique. Mais le projet échoua.

VERPOORTENN (Philippe-Théodore), fils du précédent, né à Cobourg en 1657, fut professeur de langue grecque et de poésie à l'université de Wittenberg et à Altdorf, où il mourut en 1712. On a de lui : *Regnum salaminium in Cypro*, Cobourg, 1704, in-4°; *De ducatibus in veteri Germaniæ regno hæreditariis*, ibid., 1707, in-4°; *De peregrinorum apud Græcos veteres conditione*, ibid., 1708, in-4°.

VERPOORTENN (Albert-Menon), frère du précédent, né à Gotha en 1672, remplit des fonctions honorables dans l'instruction publique à Cobourg et à Dantzig, où il mourut en 1752. Nous citerons de lui : *Histoire de la réforme dans le duché de Cobourg* (allemand), 1722, in-8°.

VERRÈS (C. Licinius), le plus célèbre concussion-

naire dont l'histoire fasse mention, naquit à Rome d'une branche peu connue de l'ancienne et illustre famille Licinia. Il est probable, quoique les monuments à l'appui nous manquent, que sa naissance doit être portée à l'an 119 avant J. C., peut-être même aux années 121 ou 122. Sa jeunesse, ainsi que celle de presque tous les fils de patriciens, se passa au milieu d'infâmes débauches, et au sein d'une mollesse dont on commençait à faire gloire, et qu'on nommait philosophie. Verrès se fit épicurien et amateur de beaux tableaux, de statues, de bas-reliefs, etc. Arrivé à l'âge viril, il se mit sur les rangs pour briguer les charges publiques, et à la faveur des troubles et de l'enthousiasme qu'il manifesta pour la cause du peuple et la mémoire de Marius, il fut nommé questeur de Carbon, qui avait été consul deux ans auparavant, et qui alors avait un commandement dans la Gaule cisalpine (86 avant J. C.). Mais au bout de quelques mois, feignant un grand zèle pour la cause des optimates, il abandonna son général, et passa dans les rangs ennemis, emportant la caisse militaire. Ce crime était d'autant plus horrible, que, d'après la discipline romaine, il y avait un lien en quelque sorte paternel entre le consul et son questeur. Aussi, tout en profitant de l'infamie de Verrès, Sylla ne lui témoigna ni estime, ni confiance; il lui laissa seulement la jouissance des sommes immenses qu'il venait de s'approprier, et lui abandonna, lors des proscriptions, les biens de quelques-unes de ses victimes (84 avant J. C.), faveur que sans doute Verrès mérita ou reconnut par quelque insigne atrocité. Deux ans après, sous le consulat du dictateur et de Q. Métellus Pius, il passa en Asie à la suite du proconsul Dolabella, avec le titre de son lieutenant, et fut chargé de conduire la guerre contre les pirates. Pirate mille fois plus audacieux que ceux qu'il était chargé de poursuivre, il abusa de tous les droits et de toutes les prérogatives que lui conférait sa charge, pour piller impunément la province. A Sicyone, il exige du premier magistrat une somme considérale, et sur son refus il le fait brûler à demi dans un brasier; à Milet, il s'empare d'un vaisseau magnifique, le vend et en garde le prix; à Délos, à Samos, à Ténédos, Athènes, Aspende, il dépouille les temples de leurs ornements, alléguant les besoins de l'État, mais se gardant bien de rien faire entrer dans les coffres publics; partout enfin il fait des réquisitions de cordages, d'armes, de vivres, et permet à chaque ville d'acheter, moyennant un don convenable, l'exemption du tribut qu'on lui impose. S'il se fût borné à ces déprédations, les alliés qu'il volait impudemment lui eussent peut-être pardonné. Mais à une insatiable cupidité il joignait une horrible dissolution de mœurs et une inflexible cruauté. Reçu à Lampsaque, ville hors du département de Dolabella, il y devient éperdument amoureux de la fille d'un riche citoyen nommé Philodamus, et donne ordre à ses licteurs de l'enlever. La jeune fille résiste; son père, son frère, leurs esclaves repoussent, les armes à la main, les satellites du lieutenant; le peuple s'ameute; un licteur est tué; déjà la foule court à la maison qu'occupe Verrès, l'investit, l'entoure de bois; la flamme va s'élever, et nulle force humaine ne peut le sauver quand les sollicitations des chevaliers et des négociants romains apaisent la multitude, et permettent au tremblant général de s'enfuir par une porte secrète. Qui le croirait? au bout de quelques jours on informe contre Philodamus; et Verrès, avec Dolabella et tous ses officiers, siége au banc des juges. L'innocence des accusés est reconnue par une première sentence : Verrès s'indigne, exige un second jugement, intimide le gouverneur de Bithynie, Néron, et enfin extorque la condamnation à mort des deux hommes qui ont osé l'arrêter dans ses tentatives criminelles, et tous deux subissent la peine capitale au milieu de la place publique de Laodicée. Tant de forfaits n'empêchèrent pas que quelques années après (76 avant J. C.), il ne fût nommé préteur, et n'obtînt le plus beau département, celui que les Romains nommaient la préture de la ville. Cette charge éminente qui le mettait à la tête de toute la justice civile de Rome, et qu'il remplit sous le consulat de Lucullus et de Pompée (75 avant J. C.), ne fut pour lui qu'une occasion de commettre de nouvelles exactions. Une courtisane grecque, nommée Chélido, le gouvernait à son gré et décidait d'avance, d'après son caprice ou son intérêt, l'issue de toutes les procédures. Ainsi il vendit la justice, depuis le commencement jusqu'à la fin de sa préture : sans cela eut-il suffi aux désirs d'une femme encore plus insatiable de richesse que de pouvoir? Après avoir donné, pendant un an, à Rome et à l'Italie cet odieux spectacle, il fut envoyé en Sicile avec le même titre, et succéda à Caïus Sacerdos. Il ne devait d'abord rester qu'un an en charge; mais des circonstances particulières firent qu'il obtint à deux reprises une prorogation, et que la durée totale de son administration fut de trois ans. Il en profita pour multiplier les excès de tout genre, et exécuter en grand ce qu'il avait huit ans auparavant ébauché en Asie. Si à Rome, ni les lois, ni la publicité, ni les surveillances rivales du sénat et du peuple, ne pouvaient arrêter les prévarications d'un magistrat éhonté, que devait-il arriver dans une province où le proconsul, le préteur possédaient plus de prérogatives et d'autorité que des rois, où non-seulement la justice, mais encore les finances, les troupes de terre et de mer, les approvisionnements, l'administration entière étaient concentrés dans ses mains? Il n'est pas d'acte d'avarice, de libertinage, de barbarie et d'extravagance que le maître éphémère de la Sicile ne se plût à commettre. Les villes soumises à d'énormes contributions, les sommes détournées de leur destination, les vaisseaux de guerre vides de soldats et de munitions, les exemptions de tout genre prodiguées à ceux qui pouvaient les acheter, les flottes romaines prises par suite de sa négligence, le pavillon des pirates arboré en triomphe dans les ports de Syracuse; les infortunés capitaines qui avaient été vaincus, faute de soldats et faute de vivres, exécutés impitoyablement au milieu de la place publique; un citoyen romain, un chevalier, crucifié au bord de la mer, à la vue du détroit et de la terre d'Italie; enfin les maisons et les temples dépouillés de tous les ouvrages en or, en argent, en marbre, en ivoire et en bronze, et deux vaisseaux expédiés à Rome d'année en année pour y transporter les richesses ravies à la Sicile : tels sont les traits caractéristiques d'un gouvernement dont la seule

pensée suffirait pour dégoûter à jamais de tout ce qui se nomme conquête, protectorat ou occupation. Cependant le préteur se vit enfin remplacé, et fut contraint de revenir à Rome. Des accusateurs y étaient arrivés avant lui, et sollicitaient sa punition, au nom de toute la Sicile et de toutes les provinces. Mais les plaintes isolées de ces provinciaux ne produisaient que peu d'effet. Le peuple n'était rien alors ; et les nobles, qui voulaient piller, chacun à son tour, ces belles contrées, et qui les regardaient comme autant de mines inépuisables, se souciaient peu de voir condamner celui qu'ils brûlaient d'imiter. D'ailleurs l'audacieux concussionnaire avait pour lui ses richesses et la cupidité publique. Il savait que Rome était pleine de consciences à vendre, et il avait de quoi les acheter. Il le répétait partout, au Forum, au théâtre et à ses ennemis comme à ses amis. Il se moquait de ces voleurs timides qui volent à peine de quoi vivre. Il se vantait d'avoir assez amassé par ses brigandages pour ne pas être juridiquement déclaré brigand. Il avait divisé ses trois années de larcins en trois parts, une pour son avocat, une pour ses juges et une pour lui. Ces propos, souvent lancés dans le public, n'indignaient que quelques hommes de bien ; et Verrès pouvait se promettre, non-seulement l'absolution, mais encore le consulat, si les Siciliens n'eussent choisi pour leur défenseur Cicéron. Cet orateur était déjà connu par quelques plaidoyers regardés comme des œuvres d'éloquence et des actes de courage. Animé par l'amour de la gloire, par la haine du crime et de la lâcheté, par l'espoir des honneurs auxquels la faveur du peuple semblait l'appeler, mais qu'il ne pouvait et ne voulait acquérir qu'en les méritant par de grandes actions, Cicéron jura de venger la Sicile. Cependant des obstacles de toute espèce s'élevaient. Le premier fut l'apparition d'un certain Q. Cæcilius, autrefois questeur de Verrès, qui contestait à Cicéron les fonctions d'accusateur, ou qui du moins voulait les exercer concurremment avec lui. Cette question préjudicielle donna matière à un procès préliminaire ; et le défenseur de la Sicile fut obligé de plaider pour faire valoir le choix des clients qui s'étaient adressés à lui, et pour écarter cet homme de paille qui ne demandait à accuser Verrès que pour lui donner les moyens de se faire absoudre. A force d'adresse et de talent oratoire, il parvint à gagner ce premier point ; et les juges lui déférèrent le titre d'accusateur. Il s'agissait ensuite de recueillir des preuves légales. Pour cet effet, il fit un voyage en Sicile ; et grâce à son activité, en cinquante jours il parcourut la province, et en revint avec une ample collection de pièces et de mémoires, qu'il se hâta de rapporter à Rome. Verrès alors commença à craindre, et répandit sourdement le bruit qu'enfin Cicéron s'était laissé gagner, et qu'il n'accuserait que pour la forme ; mais celui-ci détruisit sur-le-champ ce soupçon injurieux, par le soin qu'il mit à ne récuser parmi les juges que ceux dont la réputation était équivoque ; de sorte que le tribunal fut, sinon formé d'hommes incorruptibles, du moins le mieux composé qu'on eût vu depuis la dictature de Sylla. Cependant un événement important ranima les espérances de Verrès. Hortensius, son défenseur, fut nommé consul avec Q. Métellus, à qui Verrès avait acheté un grand nombre de suffrages ; et personne ne doutait que si l'on pouvait traîner l'affaire en longueur jusqu'à l'entrée en charge des nouveaux magistrats, il ne fût absous. Aussitôt Cicéron prend sa résolution ; et renonçant à traiter avec étendue au Forum une cause dont les détails offraient le plus beau champ à l'éloquence, il produit, après un court exorde, les témoins et les pièces, disant seulement de temps en temps un mot pour expliquer les faits et en tirer des inductions. De cette manière, l'affaire fut bientôt instruite ; et la multitude des témoins, jointe à l'atrocité des faits, produisit une telle impression sur l'auditoire, qu'Hortensius renonça à prendre la parole pour répondre, et donna à son client le conseil d'aller en exil. Verrès obéit, et partit, après avoir rendu aux Siciliens, comme dommages et intérêts, 45 millions de sesterces (environ 9 millions de notre monnaie). Cicéron en réclamait au reste 120. Lorsqu'il eut satisfait ainsi à ce qu'il devait à ses clients et à la république, l'orateur triomphant songea à sa propre gloire ; et ne pouvant consentir à perdre un sujet aussi magnifique que l'énumération, l'exposé et la preuve des crimes de Verrès, il rédigea les cinq *Mémoires* connus sous le nom de *secunda Actio in Verrem*, par opposition au discours où il l'avait accablé de preuves testimoniales et écrites, et que l'on nomme *prima Actio*. Ces cinq harangues sont intitulées : *De præturâ urbanâ, De jurisdictione Siciliensi* ou *Siciliensis*, *Frumentaria, De signis* et *De suppliciis*. Elles traitent, la première, des prévarications de Verrès pendant qu'il exerçait la préture à Rome ; la seconde, de ces mêmes prévarications pendant les trois années qu'il passa en Sicile ; la troisième, des approvisionnements qu'il avait négligé de faire, soit pour Rome même, soit pour les flottes ; la quatrième, des tableaux et statues ravis en Sicile ; la dernière enfin, des condamnations capitales infligées par le préteur. Les deux dernières sont particulièrement remarquables par la richesse des expressions, la variété des tours et l'énergie du style. La 4e est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art. Elle a fourni à un auteur moderne (l'abbé Tréguier) le sujet d'un *Mémoire* très-curieux, intitulé *Galerie de Verrès*. Exilé en 72 avant J. C., Verrès ne revint à Rome qu'au bout de 24 ans, lors de la loi de César, qui rappela tous les bannis ; mais il ne jouit pas longtemps de son bonheur. L'an 43, sous le consulat d'Hirtius et de Vibius, Antoine, triumvir et tout-puissant, le pria de lui céder de magnifiques vases de Corinthe. Verrès ayant eu l'imprudence de les refuser fut proscrit. Le nom de Verrès, en latin, signifie *porc, pourceau* ; ce qui a donné lieu à Cicéron de faire ou de rapporter d'assez mauvais calembours, auxquels, au reste, il faut avouer que le rapprochement entre le nom et les mœurs du personnage prêtait merveilleusement.

VERRI (le comte Pierre) naquit à Milan, le 12 décembre 1728, de cette branche de la famille Verri de Lombardie qui seule a joui pendant des siècles des titres de noblesse. Après avoir fait successivement ses études dans les colléges de Monza, de Rome et de Parme, il embrassa la carrière militaire, au service de l'Autriche, moins par inclination que pour se soustraire d'une manière honorable aux sollicitations de son père qui vou-

lait le consacrer au barreau. Possédant une étonnante variété de connaissances utiles, il continua de montrer, comme dès sa première jeunesse, une ardeur infatigable pour la culture des lettres; et tandis que, comme capitaine dans un régiment il se distinguait en Saxe, à la bataille de Sorau, il se faisait remarquer à Vienne comme philosophe, en publiant des *Éléments de commerce*, qui annoncèrent en lui un talent solide et un goût prononcé pour les sciences économiques. Revenu à Milan, il parlait avec une raison tellement supérieure des réformes qu'on pouvait faire pour améliorer les finances de l'État, qu'il fut appelé à un emploi élevé, où il dirigea ses premiers efforts contre les fermiers généraux, qu'il regardait comme autant de dilapidateurs de la fortune publique. Il adressa sur ce sujet, à M. le prince de Kaunitz, ministre de Marie-Thérèse, un mémoire lumineux, dans lequel il prouvait combien ce mode absurde de percevoir les impôts était ruineux pour les peuples, et stérile pour le gouvernement. Il appuyait ses principes sur des faits et des calculs incontestables, car ceux qui avaient alors le bail des fermes ne payaient à l'État que 5 millions par an, tandis qu'ils en retiraient 36 des contribuables. L'impératrice, ses conseils entendus, s'empressa d'autant plus d'entrer dans ces vues, qu'elle y trouva le moyen d'entretenir une cour à Milan par de simples économies, sans augmenter les charges; ce qui était pour elle un objet important, qu'elle avait toujours désiré sans pouvoir jamais l'obtenir. Verri en fut récompensé par la dignité de membre du conseil suprême de finances, qu'on lui conféra en 1765; et ce qui est plus flatteur, par la reconnaissance de ses concitoyens, qui étaient dans l'enthousiasme de se voir délivrés de ce fléau. Au milieu de ces graves occupations, il écrivit comme par délassement un *Discours sur la nature du plaisir et de la douleur*, qui fut traduit en français par M. Couret de Villeneuve, et un autre sur le *Bonheur*, qui fut aussi traduit en français par M. Mingard. Ces deux esquisses furent accueillies avec applaudissement, à cause de la nouveauté des vues philosophiques et de l'esprit d'indépendance avec lesquels l'auteur avait traité des matières si délicates. Verri se rendit encore plus recommandable comme un des premiers fondateurs du journal célèbre publié sous ce titre: *le Café*, auquel contribuèrent tous les hommes distingués qui florissaient alors en Lombardie, et dont le but était de combattre tous les préjugés et de répandre des lumières parmi les masses; il y fournit lui-même un bon nombre de piquants articles sur différents sujets scientifiques et littéraires. On sait que ce Recueil périodique, qui eut ensuite, comme il était naturel, les honneurs de la persécution, mérita dans l'opinion publique d'être placé à côté du *Spectateur* d'Adisson. Son grand ouvrage d'économie politique, auquel il travaillait depuis longtemps, et sur lequel repose aujourd'hui toute sa brillante réputation, parut enfin, et le succès en fut prodigieux. Sept éditions en furent successivement épuisées en Italie pendant l'espace de deux années, et on le traduisit immédiatement en français et en allemand. Lorsqu'on réfléchit en effet qu'à cette époque la science n'était pas faite, parce qu'Adam Smith n'avait pas encore publié son immortel ouvrage sur la richesse des nations, il n'y a point à s'étonner de l'accueil qu'obtint ce travail, où pour la première fois on essayait de développer les véritables principes de cette branche intéressante de nos connaissances. Verri partagea cette gloire avec Genovesi et Galiani qui se trouvaient précisément dans les mêmes circonstances; et c'est sous ce point de vue que Say en France et Macculloch en Angleterre lui ont prodigué de nos jours les plus éclatants éloges. En 1772, il fut nommé vice-président de la cour des comptes, et, en 1783, conseiller d'État; quelque temps après il fut aussi décoré de l'ordre de Hongrie, et chargé de la direction de la Société patriotique de Milan, que Marie-Thérèse avait fondée pour encourager l'agriculture, l'industrie et le commerce. Tout en remplissant avec assiduité ces différentes fonctions, il ne cessa jamais d'employer sa plume pour la défense de tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité des peuples. Ce fut lui qui, par des sollicitations pressantes, engagea le fameux marquis Beccaria, son ami, et son collaborateur dans le journal *le Café*, à composer son traité *des Délits et des peines*, et pour l'y pousser il écrivit lui-même un petit essai sur les iniquités de la torture dans les procès criminels. On conçoit qu'un talent si hardi, si infatigable, si populaire, devait tôt ou tard donner de l'ombrage à un pouvoir essentiellement soupçonneux; des courtisans jaloux, dont il méprisait l'ignorance et la dégradation, ne devaient pas manquer pour calomnier la pureté de ses intentions. Aussi il commença à essuyer de continuelles contrariétés à la cour, et fut obligé de justifier ses opinions et sa conduite, indice non équivoque que la disgrâce allait enfin le frapper. On saisit en effet le prétexte d'une nouvelle organisation du duché de Milan pour le dépouiller de tous ses emplois. Fort de sa conscience, Verri, qui avait prévu l'orage, ne s'en laissa point déconcerter. Il se retira à la campagne, où il vécut pendant près de 10 ans dans la solitude et dans le calme d'un homme qui n'avait rien à se reprocher. Là, il continua à consacrer ses loisirs à différentes recherches d'utilité publique, écrivit un essai historique sur la vie et les ouvrages de Paul Hisi, mathématicien renommé, et compléta son *Histoire de Milan depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, dont le premier volume avait paru en 1783. Il venait de faire imprimer, en 1796, des *Considérations sur la liberté du commerce des blés*, lorsque les Français s'emparèrent de la Lombardie. Ce changement inattendu ramena Verri sur la scène politique. Le gouvernement français, qui cherchait partout le mérite, s'empressa de l'arracher à sa paisible retraite, et de le placer encore une fois dans une carrière qu'il avait embellie de ses lumières, de ses vertus, et d'une intégrité de caractère à toute épreuve. Mais la joie que le peuple fit éclater en revoyant un magistrat qui avait été le défenseur constant de ses droits et de sa prospérité, fut d'une très-courte durée. L'année suivante (1797) Verri fut atteint d'un coup d'apoplexie qui le mit au tombeau en peu de jours. Ses ouvrages ont été réimprimés en plusieurs éditions plus ou moins complètes. Les principaux sont: *Discorso sull' indole del piacere e del dolore; Discorso sulla felicità; Elementi di commercio; Meditazioni sull' economia politica; Riflessioni sulle leggi vincolnati, principalmente il commercio de grani; Osservazioni sulla tortura*, etc.

VERRI (le comte ALEXANDRE), frère du précédent, né à Milan en 1741, parut d'abord avec beaucoup d'éclat dans la carrière du barreau ; mais il ne tarda pas à sentir les vices de la législation civile et criminelle de son pays, et, voulant remonter aux véritables sources du droit public chez les différents peuples, il se livra à l'étude de Grotius, de Puffendorf, de Montesquieu et des encyclopédistes. Il vivait, comme son frère, dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria, avec lesquels il publia, sous le titre du *Café*, une feuille périodique qui eut du succès. Vers 1766, il se rendit à Paris avec Beccaria, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il composa deux tragédies, *Panthée* et la *Conjuration de Milan*, imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*, mais dont le succès au théâtre fut équivoque. Il eut alors le bon esprit de tourner ses vues sur une autre partie de la littérature. Nous ne parlerons pas toutefois de son *Iliade* abrégée, ni des blasphèmes antihomériques qui furent la conséquence de cette malheureuse entreprise. Il vaut mieux, pour sa gloire, nommer les ouvrages suivants : *Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne, volume unico*, Milan, 1818, in-12; *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont M. Lestrade annonça une traduction française en 1827; *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xénophon; Commentaires, Analyses et Critiques des principaux orateurs grecs;* le roman de *Sapho*, in-8°, traduit en français par M. Joly de Salins; *Les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, traduites en anglais, en allemand, et en français par M. Lestrade, 3e édition, Paris, 1826, 2 vol. in-8°, gravures; *la Vie d'Erostrate*, traduite en français par le même. Ses *Opere scelti*, Milan, 1822, 8 vol. in-8°, précédés de la *Vie* de l'auteur par le chevalier Maggi, contiennent les *Nuits romaines*, les *Aventures de Sapho*, et la *Vie d'Érostrate*. Verri mourut à Milan le 23 décembre 1816.

VERRI (CHARLES), frère du précédent, né à Milan le 21 février 1743, passa la moitié de sa vie dans ses terres, occupé d'améliorations. Sa réputation, comme agronome, lui ouvrit les portes de la Société des géorgogiphiles de Florence, de celle d'agriculture de Brescia, etc., et son goût pour la musique et pour la peinture lui fit donner dans sa patrie la présidence de l'Académie des beaux-arts. Il accepta, en 1802, la préfecture du département du Mela (Brescia), fut appelé au conseil d'État en 1805, reçut, en 1808, la mission d'organiser les trois départements de la Romagne, qui venaient d'être réunis au royaume d'Italie, et entra au sénat l'année suivante. Après la chute de Napoléon, il présida quelques jours le gouvernement provisoire qui se forma à Milan. Rentré dans la vie privée, il s'occupa de nouveau d'agriculture, et mourut à Vérone en 1823. On distingue parmi ses ouvrages : *Sulla coltivazione delle viti : Saggio di agricoltura pratica*, et *Saggio sul modo di propagare, allevare e regolare i gelsi*, inséré dans la *Biblioteca scelta di opere italiane*, traduit en français sous ce titre : l'*Art de cultiver les mûriers*, etc., Lyon, 1826, in-8°.

VERRINA (JEAN-BAPTISTE), associé à Jean-Louis de Fiesque, dans sa conjuration contre les Doria, était un homme d'un esprit ardent, qui jouissait d'un grand crédit dans le parti populaire, à Gênes, et qui, fort riche lui-même, avait procuré à Jean-Louis de Fiesque des sommes immenses, pour acheter des galères et gagner des partisans. C'est encore lui qui avait rattaché à Fiesque tout le parti populaire, jaloux auparavant des nobles de toute dénomination. Mais pour lui rendre ces services, Verrina s'était attiré la haine de toute la noblesse, dont plusieurs membres l'avaient traité d'une manière injurieuse. En même temps il s'était endetté au delà de ses moyens; et pour se tirer d'affaire, il avait besoin d'une révolution dans l'État. Ce fut Verrina qui engagea Fiesque dans les entreprises les plus hasardeuses, et qui traça pour lui tout le plan de la conjuration contre les deux Doria, en 1547; mais lorsqu'en montant sur sa galère Fiesque se fut noyé, Verrina, qui le cherchait en vain, perdit courage. Il resta sur sa galère, au lieu de se mettre à la tête des conjurés, au moment où il fallait agir, et il causa ainsi la ruine de tous ses associés. Après s'être retiré à Montobbio, avec les deux frères de Jean-Louis de Fiesque, il y fut assiégé, fait prisonnier, et eut la tête tranchée.

VERRIUS-FLACCUS (M.), fameux grammairien, florissait vers l'an 10 de l'ère chrétienne. Il avait été esclave; devenu libre, il ouvrit à Rome une école de grammaire, qui fut bientôt la plus renommée de la ville. Auguste le nomma précepteur de ses petits-fils (Caius et Lucius-Agrippa, Césars), lui permit de s'établir dans le palais impérial, avec toute sa classe, à condition qu'il n'accepterait pas de nouveaux élèves, et lui donna annuellement 100,000 sesterces (environ 19,000 francs). Verrius mourut sous Tibère dans un âge extrêmement avancé. Des *fragments* d'un calendrier romain qu'il avait rédigé, sous le titre de *Fastes*, ont été découverts en 1770, et publiés par Foggini en 1779. On les trouve aussi dans le *Suétone* de Wolf, Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°. On a quelques autres *fragments* de Verrius dans les *Auctores linguæ latinæ*, de Denis Godefroy, p. 109.

VERROCHIO (ANDRÉ), sculpteur, né vers 1422 à Florence, mort à Venise en 1488, surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze. Parmi ses chefs-d'œuvre en ce genre, on distingue les deux excellentes statues représentant *Jésus-Christ et saint Thomas qui lui touche ses plaies*, dans l'église d'Orsanmichele de Florence; mais son œuvre capital fut la statue équestre de *Bartolommeo Colleoni*, que la seigneurie de Venise fit élever sur la place Saint-Jean et Saint-Paul. Verrochio cultiva aussi la peinture avec succès, et en donna des leçons à Lorenzo di Credi, à Pierre Perrugin et à Léonard de Vinci. Il fut, en outre, l'un des meilleurs musiciens de son temps.

VERRUE (BARBE DE), femme poëte du 13e siècle, vivait sous le règne de saint Louis. Des *Stances* de cette dame, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain, ont été publiées dans la *Décade philosophique*, an x.

VERRUE (JEANNE D'ALBERT DE LUYNES, comtesse DE), née en 1670, veuve à l'âge de 34 ans, maria sa fille au prince de Carignan, et devint elle-même la favorite de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et premier roi de Sardaigne, dont elle gouverna la cour et les États; mais, pendant les orages qui troublèrent le règne de ce prince,

elle vint s'établir à Paris, où elle se fit connaître par son esprit, par ses relations avec les philosophes et les artistes, par ses riches collections de tableaux et de livres, et surtout par un amour des plaisirs qui lui valut le surnom de *Dame de volupté*. Cette dame mourut en 1736.

VERSCHAFFELT (le chevalier Pierre de), sculpteur, connu en Italie sous le nom de *Pietro Fiammingo* ou *Pierre le Flamand*, naquit en 1710, à Gand, de parents pauvres. Placé fort jeune chez un sculpteur en bois, et ayant, en peu de temps, surpassé son maître, il vint à Paris, où il étudia sous Bouchardon. De là il se rendit, en 1737, à Rome, où Benoit XIV lui confia plusieurs travaux importants, et lui fit faire son buste, puis sa statue en marbre de grandeur naturelle. On trouve à Rome, à Bologne, à Naples et à Ancône, des productions de Pietro Fiammingo, que les Italiens placent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. De Rome, Pierre passa à Londres, puis à Manheim pour y occuper la place de directeur de l'académie des beaux-arts, et celle de premier sculpteur de la cour, auxquelles l'électeur l'avait nommé. Pendant les quarante dernières années de sa longue carrière, il a enrichi Manheim et Schwetzingen des œuvres de son génie créateur. Comme il avait des connaissances en architecture, il dirigea les constructions que l'électeur fit élever dans ces deux villes. Il mourut à Manheim, en 1793, laissant, à ce que l'on assure, des manuscrits précieux sur son art. Voyez la *Vie du chevalier P. de Verschaffelt* (en allemand), Manheim, 1797, in-8°.

VERSCHUURING (Henri), peintre, né à Gorcum, était d'une complexion si faible qu'il ne put suivre la carrière des armes dans laquelle son père s'était distingué; mais presque au sortir du berceau, il manifesta pour le dessin de rares dispositions, que Govertz se plut à développer. De chez ce maître, le jeune Henri passa dans l'école que Jean Both tenait à Utrecht, et ne tarda pas à s'y distinguer. Il se rendit ensuite en Italie; il habita successivement Rome, Florence et Venise, dessinant tout ce qui pouvait fortifier son talent, et il s'était déjà fait un nom comme peintre d'histoire, lorsqu'on le vit abandonner ce genre pour s'occuper exclusivement de peindre des batailles. Il s'adonna particulièrement alors à l'étude des chevaux, et après un séjour de cinq années en Italie, parfaitement employées, il se mit en route pour revenir en Hollande. Arrivé à Paris, il y rencontra le fils du bourgmestre Marseveen, qui l'engagea à retourner avec lui à Rome. Après un nouveau séjour de deux ans dans cette ville, il revint définitivement en Hollande. En 1672, jaloux de se perfectionner, il suivit l'armée hollandaise, dessinant les campements, les armées en bataille, les attaques, les siéges, les marches, etc.; c'est ainsi qu'il parvint à donner à ses tableaux cette vérité, cette exactitude, qui en font le plus grand prix. Comme il travaillait avec assiduité, il a beaucoup produit. Tous ses ouvrages rappellent les études qu'il avait faites en Italie. Il en retrace les monuments et les sites avec un rare bonheur. Mais les compositions dans lesquelles il excelle sont les *Batailles*, les *Attaques de voleurs*, le *Pillage des villages par des soldats* : elles brillent par la vivacité; les figures et les animaux en sont correctement dessinés et touchés avec esprit. Le plus remarquable de ses ouvrages représente un *Parti bleu qui pille un château* ; le maître de ce château est lié et garrotté comme un criminel ; plusieurs chariots suivent avec des meubles; la dame offre aux pillards ses bijoux et son argenterie pour sauver son mari. Tous les détails en sont finis avec autant d'art que de vérité. Ses dessins ne sont pas moins précieux que ses tableaux, et se distinguent par l'intelligence et la facilité du travail. Les habitants de Gorcum, pleins d'estime pour son talent et son caractère, le nommèrent bourgmestre de leur ville; dans cette place, il se fit chérir de tous ses administrés. Ayant été obligé d'entreprendre un petit voyage par mer, une violente tempête submergea son navire à deux lieues de Dordrecht; personne n'échappa à ce naufrage qui eut lieu le 26 avril 1690. On a de ce peintre quatre eaux-fortes gravées avec un sentiment et un esprit qui les rendent extrêmement précieuses; mais elles sont d'une si grande rareté, que Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, n'ont pu en spécifier aucune. Ce sont : une *Déroute de cavalerie* ; un *Voyageur en manteau* ; le *Dogue couché* ; le *Lévrier debout*.

VERSÉ (Noel AUBERT de), littérateur et controversiste médiocre, né au Mans vers le milieu du 17e siècle, se fit recevoir médecin à la faculté de Paris ; mais entraîné par son caractère volage, il se rendit bientôt en Hollande, y embrassa le calvinisme, et fut établi pasteur dans les environs d'Amsterdam. Il ne tarda pas à devenir socinien, et se fit suspendre de ses fonctions. Il eut ensuite de vifs démêlés avec le ministre Jurieu, se sépara insensiblement des sociniens et même des protestants, rentra en France et dans le sein de l'Église romaine vers 1690, et reçut une pension du clergé pour écrire contre ses coreligionnaires. Il mourut à Paris en 1714. On a de lui : *Réponse au traité de M. de Meaux* (Bossuet), *touchant la communion des deux espèces*, Cologne (Amsterdam), 1683, in-12 ; *le Protestant pacifique*, etc., Amsterdam, 1684, in-12 (publié sous le nom de *Léon de la Guitonière*) ; *L'impie convaincu, ou Dissertation sur Spinosa*, 1684, in-8° ; *l'Avocat des protestants*, 1687, in-12 ; *l'Anti-socinien*, ou *Nouvelle apologie de la foi catholique*, Paris, 1692, in-12.

VERSOIS ou **VERSORIS** (Faure de), abbé de Saint-Jean d'Angely, se chargea d'empoisonner le duc Charles de Guienne, frère de Louis XI. Jeté en prison avec un gentilhomme de la bouche nommé Laroche, il confessa, ainsi que son complice, avoir agi d'après les instructions du roi. Craignant que les coupables n'échappassent à la faveur des troubles, Lescun, ministre du duc de Bretagne, les fit transférer dans les États de ce prince, où, 18 mois après, on allait reprendre leur procès en présence des commissaires délégués par le roi de France, lorsque Laroche s'évada, et l'on trouva Versois étranglé dans sa prison.

VERSORIS (Pierre de), avocat, né à Paris le 10 février 1528, d'une famille dont le véritable nom était le Tourneur, fut de son temps un des oracles du barreau. Il était recherché surtout dans les causes difficiles : telle fut celle dont les jésuites le chargèrent en 1564. L'université leur avait accordé le droit d'enseigner, mais à condition qu'ils se conformeraient à ses règlements, ce qu'ils négligèrent d'exécuter : de là un procès

entre l'université et les PP. tenant le collége de Clermont à Paris. Versoris qui avait en tête Étienne Pasquier, ennemi juré du nouvel institut, sut glisser si adroitement sur le point où gisait toute la discussion, que la cause fut appointée (avril 1565), ce qui était un véritable triomphe pour ses clients, puisque les choses demeuraient *in statu quo,* et que les jésuites restaient en possession de leur collége. Peu de temps après Versoris quitta le barreau avec une fortune considérable, et devint chef du conseil des Guises et garde de leurs sceaux. En 1576, il fut député aux états de Blois, et porta la parole pour le tiers état. Il mourut le 25 décembre 1558.

VERSTEGAN (Richard), issu d'une ancienne famille de la Gueldre, transplantée en Angleterre, sous le règne de Henri VII, naquit à Londres vers le milieu du seizième siècle. Il fut élevé à Oxford, où il s'appliqua spécialement à l'étude des antiquités saxonnes et gothiques. Le refus qu'il fit de prêter le nouveau serment, lors du changement de religion, l'obligea de se réfugier à Anvers. Il y publia, en 1587, *Theatrum crudelitatum hæreticorum nostri temporis,* douze feuilles in-4°, avec des gravures, traduit en français, ibid., 1588, in-4°. On voit dans cet ouvrage de quelle manière ceux qui se plaignaient de la sévérité du duc d'Albe avaient traité les catholiques. Il fut bien reçu des catholiques, mais suscita à son auteur de nombreux ennemis parmi les nouveaux réformateurs. Vestegan se retira alors à Paris, et n'y fut pas plus tranquille. L'ambassadeur d'Angleterre l'y dénonça, à cause du portrait odieux qu'il avait fait de la reine Élisabeth, dans son ouvrage. Il fut mis en prison par ordre du roi, et ne recouvra sa liberté qu'à la sollicitation des chefs de la Ligue. Revenu à Anvers, il y continua ses travaux qui le mirent en correspondance avec les plus savants antiquaires du temps, entre autres avec Robert Cotton. On ne sait pas plus l'année de sa mort que celle de sa naissance. Outre l'ouvrage ci-dessus, on a de Verstegan, en anglais : *Recherches pour retirer de l'oubli tout ce qui concerne la nation anglaise,* Anvers, 1605, in-4°; Londres, 1655 et 74, in-8°, avec des gravures d'une grande beauté; l'ouvrage était d'un très-haut prix; *Les divers gouvernements qui se sont succédé en Angleterre,* 1620, en une grande feuille, avec des gravures; *Odes imitées des sept psaumes de la pénitence,* avec différents poëmes, 1601; *Dialogue sur la manière de bien mourir,* Anvers, 1603, in-8°. C'est une traduction de don Pierre de Luna.

VERT (dom Claude de), savant liturgiste, né à Paris le 4 octobre 1645, embrassa la règle de Saint-Benoit, obtint l'estime de ses confrères et fut constamment revêtu de divers emplois qui ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Il s'occupa surtout d'éclaircir l'origine des cérémonies de l'Église, et consigna ses recherches pleines d'érudition et d'intérêt dans un grand ouvrage intitulé : *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Église,* Paris, 1709-13, 4 vol. in-8°, fig. Les deux derniers vol. furent publiés par le P. Desmolet, l'auteur étant mort subitement en 1709, pendant l'impression de son ouvrage. Les autres écrits de D. de Vert n'offrent point le même intérêt. On en trouve le titre dans les *Mémoires* de Niceron, tome XI.

VERTOT (René AUBERT, abbé de), célèbre historien, né le 25 novembre 1655 au château de Benetot dans le pays de Caux, embrassa l'état ecclésiastique et ne tarda pas à donner des preuves d'une dévotion exaltée, qui le conduisit, à l'insu de sa famille, dans un couvent de capucins. Mais bientôt sa vie fut en péril, et on le décida, non sans peine, à entrer dans l'ordre moins austère des Prémontrés. Le prieuré de Joyenval lui fut conféré par un bref du pape et des lettres du roi; mais les murmures de ses confrères le décidèrent à s'en démettre, et il obtint la cure de Croissy-la-Garenne, près de Marly. Il se livra alors à l'étude, sans négliger ses devoirs de pasteur, et fit imprimer en 1689 son premier ouvrage, l'*Histoire de la conjuration du Portugal.* Bientôt après il obtint une cure d'un assez gros revenu, aux portes de Rouen, et n'en travailla qu'avec plus d'ardeur. Sept ans après son premier ouvrage, il publia l'*Histoire des révolutions de Suède,* dont 5 éditions parurent coup sur coup, avec la même date, et qui fut traduite en plusieurs langues. En 1701, lorsque le roi donna une forme nouvelle à l'Académie des inscriptions, Vertot reçut le titre d'associé. On se relâcha pour lui de la rigueur du règlement qui exigeait résidence, et il lui fut permis de ne venir siéger qu'en 1703. Il fut nommé pensionnaire en 1705; et dès lors nul ne se montra plus assidu ni plus zélé. En 1710 il fit paraitre un *Traité de la mouvance de Bretagne,* où il combattait les prétentions des Bretons à se dire indépendants de la monarchie française, avec laquelle ils étaient liés plutôt que confondus. Mais son œuvre favorite était l'*Histoire des révolutions de la république romaine,* qui parut en 1719 et obtint des applaudissements universels. Ce fut alors que l'ordre de Malte le pria de rédiger ses annales en un corps complet d'histoire, qu'il publia en 1726. Pendant qu'il travaillait à ce long ouvrage, il fut nommé secrétaire-interprète, puis secrétaire des commandements de la princesse de Bade, femme du duc d'Orléans, fils du régent, et se trouva ainsi en possession d'un revenu considérable et d'un logement au Palais-Royal. Il passa la dernière partie de sa vie dans l'aisance et le repos, mais, aussi dans un état d'infirmité continuelle, qui l'empêcha d'exécuter les divers projets qu'il avait en tête. Vertot mourut le 15 juin 1735. On dut regretter de son temps plus qu'on ne le ferait aujourd'hui, qu'il eût cessé d'écrire. L'histoire était pour lui, avant tout, une œuvre littéraire; il n'aspirait point à saisir la vérité de couleur et négligeait le scrupuleux détail des faits pour viser presque uniquement à l'effet dramatique. On entend de nos jours autrement le devoir de l'historien. L'édition la plus complète de ses *OEuvres choisies,* est celle de Paris, 1819 à 1821, 12 vol. in-8°.

VERTRON (Claude-Charles GUYONNET de), littérateur médiocre, mort septuagénaire à Paris en 1715, fut membre des académies d'Arles, de Nimes, et des *Ricovrati* de Padoue, et l'on voit dans ses écrits que sa surprise était grande de n'avoir pas été appelé à l'Académie française. Un discours qu'il composa sur le *Mérite des dames* l'engagea dans une lutte, qui mit au grand jour toute sa galanterie. Des dames de province lui en témoignèrent leur reconnaissance par une médaille d'argent avec devise : *Au protecteur du beau sexe*.

S'étant marié, sur le retour de l'âge, avec une femme jeune et coquette, il fut, malgré sa galanterie, l'époux le plus insupportable. Les titres d'historiographe de Louis XIV et de chevalier des ordres du Mont-Carmel et de St.-Lazare, le consolèrent des peines que lui causait cette union. On a de lui : *Parallèle de Louis le Grand,* avec les princes qui ont été nommés grands, Paris, 1685, in-12; *La nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis le Grand,* ibid., 1698, 2 vol. in-12.

VERTUE (George), graveur et antiquaire anglais, né à Londres en 1684, mort en 1756, adopta une manière un peu froide, mais vraie et correcte. Horace Walpole a donné un catalogue de ses estampes au nombre de près de 500. Cet écrivain acheta la collection de *Notes et observations* manuscrites (en 40 vol.), rassemblées par Vertue, et en composa un livre qui parut sous ce titre : *Anecdotes of painting,* etc. (*Anecdotes sur la peinture en Angleterre*), 1762, 5 vol. in-4°; 1782, 5 vol. in-8°; 1786, 4 vol. in-8°.

VÉRUS (Aetius), César, était petit-fils de Ceionius Commode, qui fut consul l'an 78. Dans sa jeunesse, il portait les noms de Lucius-Aurélius Ceïonius Commode. Il acquit des connaissances assez étendues dans les lettres; mais la faiblesse de sa complexion ne lui permit pas de s'appliquer aux exercices militaires. On ignore les motifs qui décidèrent l'empereur Adrien à le choisir pour son successeur, en l'adoptant. Cette cérémonie eut lieu en 135, et fut célébrée par des jeux dans le cirque, et par des distributions abondantes au peuple et aux soldats. Le jeune prince reçut alors les noms d'Aetius Vérus. Nommé d'abord préteur, il fut, peu de jours après, créé César, et envoyé gouverneur dans la Pannonie. Il paraît que Vérus s'y conduisit avec prudence; et suivant Spartien, s'il n'acquit pas la réputation d'un grand général, il obtint du moins celle d'un bon officier. Il avait été désigné consul pour l'an 136, et il fut continué dans cette charge pour l'année suivante. Étant revenu à Rome pour complimenter l'empereur, il mourut subitement le 1er janvier 138, et fut inhumé dans le tombeau d'Adrien, avec la pompe réservée aux obsèques des membres de la famille impériale. On dit qu'Adrien, prévoyant la mort prématurée de Vérus, se repentit de l'avoir adopté. Cependant il lui décerna les honneurs de l'apothéose, lui fit dresser partout des statues colossales et bâtir des temples dans quelques villes. Vérus joignait à tous les avantages extérieurs une éloquence mâle, de la facilité à faire des vers, et des talents qui, s'il eût vécu, n'auraient pas été inutiles à l'État. Mais il aimait la parure, plus qu'il ne convient à un homme, et il porta trop loin le goût de la table et des plaisirs. On lui attribue différents raffinements de luxe, et l'introduction, dans l'art culinaire des Romains, d'une sorte de pâté, nommé tétrapharmaque ou pentapharmaque, parce qu'il était composé de quatre ou cinq sortes de viandes. Ses auteurs favoris étaient Ovide et Martial, qu'il appelait son Virgile, ce qui semble prouver qu'il n'avait pas le goût très-pur. Vérus avait épousé la fille de Nigrinus, mis à mort, en 119, par ordre d'Adrien; il en eut un fils qui le remplaça dans la faveur de ce prince. On a la Vie d'Aet. Vérus par Spartien, l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste.*

VÉRUS (Lucius-Aurelius), empereur, naquit à Rome le 15 décembre 130, pendant la questure de son père. Adrien, ayant adopté T. Antonin, l'obligea d'adopter lui-même Marc-Aurèle et le fils de Vérus, alors âgé de huit ans. Ce jeune prince était bien fait de corps; il avait, avec de la douceur, beaucoup de franchise et de simplicité; mais il tenait de son père un goût très-vif pour les plaisirs et la dissipation. Antonin lui donna les maîtres les plus habiles dans tous les genres. Cependant il fit peu de progrès dans l'étude des lettres et de la philosophie. Il prit en 145 la robe virile; et en 153 il fut nommé questeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge fixé par les lois. Pendant son exercice, il donna des jeux au peuple, et parut dans le cirque, assis entre Antonin et Marc-Aurèle. Désigné consul en 154, il le fut une seconde fois en 161. Après la mort d'Antonin, le sénat déclara Marc-Aurèle seul empereur; mais ce bon prince s'empressa de créer son frère adoptif César et Auguste, et se l'associa. Vérus, élevé dans le respect pour Marc-Aurèle, lui montra d'abord la plus grande déférence, et parut vouloir le prendre pour modèle. Cachant sous une apparente gravité son goût effréné pour les plaisirs, il affecta de rechercher la société des savants et des philosophes, au point qu'il voulait toujours en avoir quelques-uns près de lui. Il déclara qu'il se regardait moins comme le collègue de Marc-Aurèle que comme son lieutenant, et qu'il serait toujours prêt à le seconder dans ses vues pour le bien public. De son côté, Marc-Aurèle témoignait la plus grande affection à Vérus; et pour resserrer les nœuds qui les unissaient, il lui promit sa fille Lucile en mariage. Vologèse, roi des Parthes, ayant déclaré la guerre aux Romains, il fut convenu que Marc-Aurèle resterait à Rome, et que Vérus irait prendre le commandement de l'armée destinée à combattre cet ennemi redoutable. Marc-Aurèle accompagna Vérus jusqu'à Capoue; mais dès que celui-ci fut délivré de la surveillance importune de son collègue, il s'abandonna aux plaisirs de la table avec un tel excès, qu'il tomba malade à Canusium (Canossa), où Marc-Aurèle vint le visiter. Après son rétablissement, il s'embarqua pour la Grèce, visita Corinthe et Athènes, et suivant les côtes de l'Asie, s'arrêta dans toutes les villes, pour se livrer à tous les divertissements. Laissant à ses généraux le soin de la guerre, il fixa sa résidence dans Antioche, où il demeura quatre ans, passant l'hiver à Laodicée et la saison des chaleurs à Daphné, célèbre lieu de prostitution. Deux fois seulement, poussé par les conseillers que Marc-Aurèle lui avait donnés, il s'avança jusqu'au bord de l'Euphrate; mais il revint aussitôt à Antioche, prétendant que de cette ville il pourrait plus facilement veiller aux besoins de l'armée. Marc-Aurèle, instruit de sa conduite, jugea convenable de faire partir Lucile pour l'Orient, imaginant sans doute qu'une femme aimable et jeune viendrait à bout de captiver Vérus et de le ramener de ses égarements. Vérus alla au-devant de sa femme jusqu'à Éphèse (en 164), moins par l'empressement de la voir que par la crainte que Marc-Aurèle n'eût accompagné sa fille. L'année suivante (165), la guerre ayant été terminée par la soumission des Parthes, Vérus, quittant à regret l'Orient, revint à Rome, triompher pour des victoires qu'il n'avait pas remportées. Le sénat lui con-

firma les titres de Parthique, d'Arménique et de Médique, qui lui avaient été donnés par les soldats; mais on doit dire, à la louange de Vérus, qu'il voulut les partager avec Marc-Aurèle. Il ne ramenait de la Syrie qu'une troupe d'histrions et de bateleurs; et on l'accusa d'en avoir rapporté le germe de la peste qui de l'Italie étendit bientôt ses ravages dans tout l'empire. Depuis son retour, Vérus cessa de montrer la même condescendance pour son collègue. En quittant la table modeste de Marc-Aurèle, il venait s'asseoir à un festin somptueux qu'il avait fait préparer pour ses affranchis, compagnons ordinaires de ses débauches; et il passait les nuits à jouer aux dés ou à courir les rues, déguisé, pour chercher des aventures. Passionné pour les courses de chars, il se déclara pour la faction des *Verts*, avec tant de partialité, qu'un jour les *Bleus* lui en firent des reproches, sans être retenus par la présence de Marc-Aurèle. Il avait un cheval qu'il nomma l'*oiseau*, sans doute à cause de sa légèreté. Il le nourrissait de raisins secs et de pistaches; et il portait toujours sa figure en or. Ce cheval étant mort, Vérus lui fit élever un magnifique mausolée. Sur la fin de l'année 166, les peuples du Nord ayant fait une irruption dans la Pannonie, Marc-Aurèle ne voulut pas laisser à son collègue la conduite de cette guerre. Les deux empereurs se rendirent à Aquilée; mais à leur arrivée, les barbares effrayés, demandèrent la paix; et Vérus revint en hâte à Rome, abandonnant à Marc-Aurèle le soin de pourvoir à la sûreté de l'empire. Vérus fut désigné consul, pour la troisième fois, l'an 167. Deux années après, les barbares ayant renouvelé leurs incursions dans la Pannonie, les empereurs retournèrent à Aquilée : mais la peste les chassa de cette ville; et ils prirent le parti de revenir à Rome passer l'hiver. Ils étaient près d'Altinum, assis dans le même char, lorsque Vérus fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut au bout de trois jours, vers la fin de l'année 169, à l'âge de 39 ans. Ses restes, conduits à Rome, furent déposés dans le tombeau d'Adrien. Ce prince dut être peu regretté de Marc-Aurèle; mais les bruits qui coururent que ce dernier avait hâté sa mort n'ont pas besoin d'être démentis. Vérus, par la licence de ses mœurs, égala peut-être les empereurs les plus débauchés. Cependant on ne doit point le comparer à Caligula, à Néron, puisque l'histoire ne lui reproche aucun acte de cruauté. On a des médailles de ce prince dans tous les métaux. Sa *Vie*, par J. Capitolin, l'un des auteurs de l'Histoire Auguste, est écrite sans ordre, et présente des contradictions frappantes.

VERVIER (Jean-Baptiste), né à Gand, le 8 mars 1750, fut d'abord militaire, parvint à un grade honorable, mais auquel il renonça pour s'appliquer entièrement aux sciences et aux beaux-arts, pour lesquels il était né avec des dispositions heureuses. C'est surtout à la médecine qu'il se voua; il fit sur cette science de fortes et rapides études; fut nommé, en 1777, docteur en médecine, et, en 1779, médecin en chef des armées de l'impératrice Marie-Thérèse en Belgique. Après la guerre de Bavière, il reçut du gouvernement autrichien une mission secrète et particulière, avec le titre de médecin et chirurgien en chef d'une expédition d'Afrique et des Antilles. Rien n'était plus conforme à ses goûts et au désir qu'il avait d'étudier, dans un autre hémisphère, les merveilles de la nature; aussi ne se borna-t-il pas aux contrées qui lui étaient indiquées; il entreprit encore, de son propre mouvement, différents voyages de long cours. Enfin, de retour dans sa patrie, il se livra surtout à la pratique de la médecine, et l'exerça pendant 35 ans, avec la plus grande distinction, ne consacrant aux sciences et aux arts, pour lesquels il était passionné, que le peu de loisirs que lui laissait sa nombreuse clientèle. Il remplit successivement, à Gand, les places honorables de médecin en chef des hôpitaux militaires, de médecin des hospices civils, et de président de la Société de médecine. Vervier joignait la plus grande modestie à l'instruction la plus variée dans les différentes branches des connaissances humaines; aussi correspondait-il avec tous les hommes distingués qui honoraient la Belgique, soit comme savants, soit comme hommes de lettres, et enfin comme artistes. Il n'était heureux que lorsqu'il faisait du bien, et l'affection de ses semblables était le sentiment qu'il aimait le plus à mériter. On le voyait partout où il se trouvait des êtres souffrants, et les malheureux recevaient toujours, avec les conseils de son art, les secours de sa bourse. Sa mort, arrivée en décembre 1817, laissa dans le deuil tous les infortunés qui le regardaient comme un père. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui une *Dissertation sur l'art des accouchements*, et une traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*.

VERVILLE. *Voyez* **BEROALDE.**

VERWEY (Jean), ou *Phorbæus*, savant humaniste, né à Delft en 1648, remplit les fonctions de recteur au gymnase de Goude, puis à la Haye, et mourut en 1692. On a de lui : *Medulla Aristarchi Vosciani*, Goude, 1670, in-8°; souvent réimprimé; *Nova via docendi græca*, etc., ibid., 1684 ou 1691, in-8°; ibid., 1702, avec l'*Index nomin. græcor.* de R. Kettel, Amsterdam, 1710.

VERZASCHA (Bernard), originaire d'une famille de Locarno réfugiée pour cause de religion à Bâle, naquit dans cette ville en 1629, et y mourut en 1680. Il étudia la médecine à Bâle, en Allemagne, en Angleterre et en France, et il exerça son art avec succès dans sa patrie, recherché de plusieurs princes voisins. Il occupa des places de magistrature, ainsi que celle de premier médecin dans sa ville natale. Il se fit connaître par son *Herbier* ou *description des plantes*, avec fig., publié en allemand à Bâle, en 1678. On a encore de lui : *Riverius contractus*, 1663; *Observ. medicar. centuria*, 1678, et plusieurs *Traités* sur l'apoplexie et la paralysie.

VERZOSA (Jean), ou *Berzosa*, littérateur distingué, né à Sarragosse en 1523, joignait à la connaissance des langues anciennes et de plusieurs langues modernes beaucoup de talent pour la poésie et une grande habileté pour les affaires. Chargé de diverses missions par Charles-Quint, il s'en acquitta avec succès et mourut à Rome en 1574. On citera de lui : *Liber de prosodiis græcæ linguæ*, Louvain, 1544, in-8°, très-rare (la Bibliothèque du roi en possède un exemplaire); *Carmen epicinium in navalem victoriam Joannis Austriaci, devictâ ad Echinadas Turcarum classe*, Salamanque, 1572; très-rare; *Epistolarum libri IV, versibus scripti*, Palerme, 1575, in-8°; Alcala, 1577, in-8°; *Charina, sive Amores*, Amsterdam, 1781, in-12.

VESALE (André) naquit à Bruxelles, en 1514.

d'un apothicaire attaché au service de la princesse Marguerite, tante de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas. Avant Vesale, l'anatomie humaine méritait à peine le nom de science, et c'est à bon droit qu'il en est regardé comme le créateur. Chez les anciens le contact ou même le seul aspect d'un cadavre imprimait une souillure que de nombreuses ablutions et une multitude d'autres pratiques expiatoires pouvaient avec peine effacer. Dans le moyen âge, la dissection d'une *créature faite à l'image de Dieu* passait pour une impiété digne du dernier supplice. Vainement, au temps des républiques italiennes, Mundinus, professeur de médecine à Bologne, offrit, de 1315 à 1318, le spectacle nouveau de trois cadavres humains, publiquement disséqués; le scandale ne se répéta point. Mundinus, lui-même, effrayé par l'édit encore récent du pape Boniface VII, ne tira point de ces dissections tout l'avantage qu'elles semblaient lui promettre. Cependant les ténèbres de la barbarie devinrent par degrés moins épaisses. Les découvertes de la poudre à canon, de l'imprimerie et du nouveau monde, faites en moins d'un siècle, imprimèrent un nouveau cours aux destinées de l'espèce humaine: les chefs de l'Église permirent, allèrent même jusqu'à favoriser l'étude de cette partie de l'anatomie, dont la connaissance est indispensable aux peintres ainsi qu'aux sculpteurs. Protégés par Jules II et Léon X, Michel-Ange, Raphaël d'Urbin, Léonard de Vinci dessinèrent d'après nature les muscles que la peau seule recouvre; mais cette étude superficielle, suffisante aux beaux-arts, était d'un faible avantage pour la science. Au milieu de ce mouvement général des esprits, qui rend les premières années du 16e siècle si remarquables pour l'observateur; lorsque la doctrine de l'examen venait relever l'esprit humain accablé depuis si longtemps sous le joug de l'autorité, Vesale naquit dans la contrée de l'Europe qui partageait alors avec l'Italie l'avantage d'être la plus riche et la plus éclairée. Destiné par ses parents à l'exercice de la médecine, il se prit d'une telle passion pour l'anatomie, qu'on le voit à Louvain d'abord, puis à Paris, surmontant avec un courage admirable tous les dégoûts et même tous les dangers alors attachés à ce genre de travaux, disputer leur proie aux vautours, pour composer un squelette avec les os des individus condamnés au dernier supplice. Passant des jours entiers soit au cimetière des Innocents, soit à la butte de Montfaucon, au milieu des cadavres, il surpassa bientôt son maître Gonthier d'Andernarch, qui n'hésita point à confier la publication de ses ouvrages à Vesale, à peine âgé de 25 ans; c'était en 1538. Voyageant ensuite, et passant de Bâle en Italie, il fut précédé d'une telle renommée, que les gouvernements de ce pays s'efforcèrent de l'y retenir par de grands avantages, et qu'il fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie, de 1540 à 1544, d'abord à Pavie, puis à Bologne, et enfin à Pise. C'est dans cet intervalle, en 1543, que parut à Bâle la première édition de sa grande Anatomie, avec des planches attribuées dans le temps au Titien. Vesale était à peine âgé de 28 ans, et, selon l'expression de Sénac, il avait découvert un nouveau monde. Pour la première fois en effet les organes de l'homme se trouvèrent décrits, tandis que jusque-là on s'était contenté d'anatomiser les singes, le porc et d'autres animaux réputés semblables à l'homme; aussi l'admiration fut universelle: de toutes parts les élèves accouraient aux lieux où professait Vesale: les maîtres eux-mêmes descendaient de leurs chaires désertes, et venaient grossir la foule de ses auditeurs. Quelques-uns toutefois ne voyaient point sans envie un tel succès: Sylvius, entre autres, sous prétexte de défendre Galien, poursuivit Vesale au milieu de ses triomphes, et soutenant, contre l'évidence, que le célèbre médecin de Pergame avait disséqué des cadavres humains, s'oublia jusqu'à ce misérable jeu de mots, heureusement intraduisible, *Vesalium non esse, sed Vesanum.* Charles-Quint, averti par la renommée, éleva Vesale au poste éminent de son premier médecin, et l'appela près de lui. Enlevé à la science, Vesale quitta l'Italie, et traversant Bâle, gratifia l'école de médecine de cette ville d'un squelette, don alors précieux, conservé depuis avec une vénération religieuse. L'écorce de kina, nouvellement découverte, avait rendu la santé au puissant monarque; Vesale célébra les vertus du nouveau remède dans une *Lettre* publiée à Ratisbonne (1546), ouvrage de critique bien plus que de matière médicale; car les observations relatives à l'écorce de kina, regardée comme une racine, y tiennent moins de place que sa défense contre ses adversaires, auxquels il prouve sans réplique que les descriptions de Galien ont été faites d'après des singes, et non sur les organes de l'homme. Compagnon de Charles-Quint dans tous ses voyages, Vesale passa au service de Philippe II, lorsque, dégoûté des affaires et du monde, son maître abdiqua l'empire pour finir ses jours dans la solitude. Homme de cour, devenu à peu près étranger à l'anatomie, il sortit momentanément d'un trop long sommeil pour répondre à Fallope, dont l'Anatomie, publiée en 1551, renfermait un grand nombre de découvertes, et indiquait plusieurs corrections à faire dans celle de Vesale. Disciple de ce grand maître, Fallope ne s'était point écarté du respect qu'il lui devait. Vesale, en publiant sa défense, parut, il faut l'avouer, au-dessous de lui-même; c'est le jugement qu'en portent en ces termes, ses deux illustres éditeurs, Boerhaave et Albinus: *Aulicis obnoxius, totus obsequiis, hæret cerebro veras negat, sæpè minùs proba asserit*, etc. Cependant riche, puissant et considéré à cette cour de Madrid où affluaient les trésors du nouveau monde, et qui, à cette époque, exerçait sur les autres États de l'Europe une si grande influence, Vesale jouissait de sa gloire et favorisait de tout son crédit l'étude de l'anatomie, autant du moins que cela était possible en Espagne, à côté de l'inquisition, et sous un prince tel que Philippe II, lorsqu'une accusation singulière vint le précipiter dans l'abîme du malheur. On prétendit qu'ouvrant le cadavre d'un gentilhomme, dans le but de découvrir les causes de la mort, le cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel, crime invraisemblable, que la mort devait expier; et, chose inouïe, la postérité, comme les contemporains, n'a élevé aucun doute sur la réalité du fait qui donna lieu à cette accusation absurde. Quels témoins en déposèrent? Pour mettre le cœur à découvert, il faut ouvrir la poitrine, couper les cartilages, scier les côtes, enlever le sternum, faire, en un mot, des incisions longues, pro-

fondes, et bien capables de ranimer le vie avant que le cœur puisse être aperçu, par la division du péricarde. Afin de donner quelque vraisemblance à l'accusation, on peut supposer que l'un des spectateurs penché, et s'appuyant sur le cadavre, aura fait refluer le sang veineux dans les oreillettes; un frémissement obscur, un mouvement ondulatoire en résultant, on aura vu dans cet effet mécanique quelque signe de vie, et jeté un cri d'effroi, répété par les ennemis de Vesale, trop heureux de cette occasion de le perdre. Bientôt l'ignorance, l'envie et la mauvaise foi dénaturèrent le fait en l'exagérant; l'inquisition demanda la mort du coupable, et les prières de Philippe II obtinrent difficilement, dit-on, que la peine fût commuée en un pèlerinage à la terre sainte. Vesale s'achemina donc vers Jérusalem de compagnie avec un Malatesta, général des troupes de Venise. Ballotté par des fortunes diverses durant ce périlleux voyage, il fut, à son retour, jeté par la tempête sur les côtes de l'ile de Zante, où il mourut de faim, le 15 octobre 1564. La république de Venise l'appelait à l'université de Padoue, veuve cette même année de Gabriel Fallope ravi par une mort prématurée; en sorte que s'il fût revenu de son pèlerinage Vesale aurait succédé à son élève dans la chaire d'anatomie de l'université de Padoue, que ces deux grands hommes ont tant illustrée. S'il faut en croire d'Albinus et Boerhaave, auteurs de l'excellente biographie de Vesale, renfermée dans la préface de la collection complète de ses *OEuvres*, les moines espagnols lui firent cruellement expier ses éternelles plaisanteries sur leur ignorance, leur costume et leurs mœurs. Les inquisiteurs saisirent avec avidité l'occasion offerte pour se débarrasser d'un savant incommode. Comme Socrate chez les anciens, et tant d'hommes illustres parmi les modernes, Vesale mourut donc victime de cette guerre tantôt sourde et tantôt déclarée, que les apôtres de l'erreur et du mensonge firent de tout temps aux scrutateurs de la nature et de la vérité. La grande anatomie de Vesale, *De corporis humani fabricâ, libri VII*, parut à Bâle, pour la première fois, en 1543, in-fol. Une seconde édition augmentée, corrigée par l'auteur, également avec figures, fut publiée aussi à Bâle, en 1555. Depuis lors, cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé : à Venise, en 1604, à Lyon, en 1652, à Francfort, en 1604 et en 1632, avec les planches originales, réduites, et d'autres fois sans planches; un grand nombre de traductions en a été fait dans toutes les langues de l'Europe. Mais de toutes les éditions des ouvrages de Vesale, aucune n'est plus exacte et plus complète que celle qui a été publiée à Leyde, en 1725, par Herman Boerhaave et Bernard Sigefred Albinus; là se trouvent rassemblés tous les ouvrages de l'auteur.

VESLING (Jean), célèbre anatomiste, naquit en 1598 à Minden, en Westphalie. Son père, qui voulait lui donner une brillante éducation, le conduisit à Vienne en Autriche, où le jeune Vesling termina, avec succès, ses cours d'humanités et de philosophie. Il se rendit ensuite à Padoue, pour se livrer à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. En 1628, la république de Venise ayant refusé les fonds nécessaires aux exercices anatomiques, Vesling partit pour le Caire, avec le consul de Venise, dont il était le médecin. Après avoir parcouru l'Égypte, il alla à Jérusalem, où il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. De retour à Venise, Vesling fit des cours particuliers d'anatomie et de botanique, avec un tel succès, que les élèves désertaient les écoles publiques pour venir profiter de ses leçons. La république s'empressa de faire l'acquisition d'un homme aussi distingué, et le nomma, en 1632, à la première chaire d'anatomie vacante à l'université de Padoue. Quoiqu'il fût un peu sourd, et qu'une sorte de bégaiement l'empêchât de parler avec aisance, on ajouta à ses fonctions celles de professeur de chirurgie et de botanique; mais ne pouvant suffire à ce surcroît de travail, il demanda de remplir seulement la chaire d'anatomie et de botanique, en conservant la direction du jardin. Dans l'intention de rendre celui-ci un des plus riches de l'Europe, il sollicita et obtint, en 1648, la permission d'aller herboriser dans l'ile de Candie et quelques autres contrées du Levant. Après une abondante moisson de plantes nouvelles recueillies avec des peines excessives, il revint à Padoue, épuisé de fatigues, et y mourut prématurément, le 30 août 1649. Nous avons de Vesling : *De cognato anatomici et botanici studio oratio*, Padoue, 1638, in-4°; *Observationes et notæ ad Prosperi Alpini librum de plantis Ægypti, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis*, Padoue, 1638, in-4°; *Syntagma anatomicum, publicis dissectionibus in auditorum usum diligenter aptatum*, Padoue, 1641, in-4°, sans figures, Francfort, 1641, in-12; Padoue, 1647, in-4°, avec figures et de nombreuses additions; *Observationes anatomicæ et epistolæ medicæ*, Copenhague, 1664, in-8°, avec la dissertation de T. Bartholin, *De insolitis partus humani viis*, la Haye, 1740, in-8°.

VESPASIANO, savant bibliophile, né à Florence dans le 15e siècle, exerçait l'état de libraire dans cette ville. Son érudition lui valut d'être employé par le grand-duc Cosme de Médicis à recueillir les livres et les manuscrits qui formèrent le fond de la bibliothèque Laurentienne. On cite de lui : les *Vies* de plusieurs prélats, insérées dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et celles des papes Eugène IV et Nicolas V, publiées par Muratori dans le tome XXV des *Rerum italicarum scriptores*.

VESPASIEN (Titus-Flavius VESPASIANUS), 10e empereur romain, né dans une bourgade voisine de Rieti, l'an de Rome 760, passa les premiers temps de sa jeunesse dans une retraite simple et sévère, dont il ne sortit que malgré lui pour entrer dans les voies de l'ambition, aiguillonné par les reproches de sa mère et par l'avancement rapide de son frère, Titus-Flavius-Sabinus. Il obtint l'édilité, puis la préture sous Caligula, dont il se ménagea la faveur par toutes sortes de flatteries. Investi, sous le règne de Claude, du commandement d'une légion, par la protection de l'affranchi Narcisse, il fit d'abord la guerre en Germanie, puis dans la Grande-Bretagne, y remporta des avantages qui lui firent décerner les honneurs du triomphe, et bientôt après le sacerdoce et le consulat. Ses liaisons avec Narcisse l'obligèrent de se faire oublier pendant les premières années du règne de Néron ou plutôt d'Agrippine; toutefois il fut bientôt chargé du proconsulat d'Afrique, et il revint perdu de dettes; mais il répara promptement sa fortune par d'indignes manœuvres. Après avoir joui de quelque crédit

à la cour de Néron, il tomba dans la disgrâce pour s'être assoupi deux fois pendant que l'empereur occupait la scène. Néanmoins, à sa grande surprise, il reçut le commandement de l'armée destinée à réprimer la révolte des Juifs. Il ne lui restait plus, pour terminer cette guerre, qu'à prendre Jérusalem, lorsqu'il apprit la mort de Néron (an de Rome 820). Il était alors si loin de songer à l'empire pour lui-même, qu'il s'empressa d'offrir son hommage au nouvel empereur. Mais Galba, Othon, Vitellius se succédèrent rapidement sur le trône, et les légions d'Orient, témoins de cette sorte de parade sanglante, s'avisèrent aussi de donner un maître au monde. Mucien, gouverneur de Syrie, qui pouvait avoir pour lui-même des vues ambitieuses, fit déclarer les troupes en faveur de Vespasien, dont il fallut vaincre la résistance. Le nouvel empereur, lorsqu'il eut accepté ce titre, prit les mesures les plus sages pour s'assurer la possession du trône. Mais la fortune se plut à lui en aplanir le chemin; proclamé dans Alexandrie, il fut en peu de temps débarrassé de son rival sans avoir contribué à sa mort, et fut reconnu dans Rome. Quoiqu'il ne dût l'empire qu'aux soldats, il fut assez politique pour vouloir aussi le tenir du sénat, qui lui décerna tous les titres de la souveraine puissance, par le décret si fameux sous le nom de loi *royale*. Une année s'écoula avant qu'il quittât l'Orient, et Mucien, qui se croyait le droit d'agir en maître, profita de ce délai pour ordonner dans Rome quelques exécutions et protéger les délateurs des règnes précédents contre la juste vengeance des gens de bien. Cependant Vespasien se hâtait d'envoyer des blés en Italie, où, grâce à ce bienfait, son retour ne fut que plus ardemment désiré. Enfin il y parut, et ses manières pleines de simplicité, achevèrent de lui gagner la confiance publique. Il avait néanmoins de grands obstacles à surmonter. Toutes les parties de l'administration étaient dans un désordre affreux; le trésor était tellement ruiné et endetté, qu'il ne fallait pas moins de 5 milliards pour assurer l'existence de l'empire. Le cours de la justice était interrompu; les légions de Vitellius conservaient un profond ressentiment de leur défaite; de dangereuses préventions existaient contre tout empereur qui n'était pas de la famille des Césars, et ces préventions se trouvaient en quelque sorte justifiées par la chute rapide de Galba, d'Othon et de Vitellius. L'habile Vespasien sut tout réparer. Sa grande politique fut d'amasser de l'argent. Le but qu'il se proposait peut seul excuser la multiplicité de ses mesures fiscales; mais ses contemporains ne devaient point le juger avec la même modération ni du même point de vue que nous. Aussi fut-il l'objet de continuelles railleries. Il y répondit en plaisantant lui-même avec beaucoup d'esprit et de calme, et, ce qui vaut mieux encore, en faisant élever des monuments magnifiques, en construisant des routes, en prodiguant des secours aux villes ou aux familles frappées par quelque grand désastre, en nommant des professeurs richement rétribués, en donnant l'exemple de la plus sévère économie dans sa vie privée; mais il se permit rarement de sévir contre les mécontents. Sa facilité à accueillir tout le monde, sa déférence pour le sénat, son attention à conserver au gouvernement impérial les formes républicaines, permettent de le considérer, malgré ses mœurs peu régulières, comme un des meilleurs citoyens qu'ait eus Rome dans sa décadence. On peut cependant lui reprocher d'avoir banni les stoïciens sans trop de raison, si ce n'est qu'ils réclamaient la réorganisation, désormais impossible, du régime républicain, et la mort du sénateur Helvidius-Priscus, gendre de Thraséas, ainsi que celle d'Epponine et de Sabinus. Il faut dire pourtant que, hormis cette dernière exécution dont il fut seul coupable, il ne sévit jamais contre personne sans y avoir été poussé par l'influence de Mucien, auquel, dans sa reconnaissance mal entendue, il craignait trop de résister. On compte, sous le règne de Vespasien, trois guerres : celle des Juifs, qui fut terminée par Titus l'an 822 de Rome (71 de J. C.); celle des Bataves et des Gaulois, que Céréalis termina par la soumission de ces peuples (an 821); et l'expédition d'Agricola dans la Grande-Bretagne, commencée l'an 829 et achevée sous Domitien. Ce fut sous Vespasien que la Comagène, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie furent réduites en provinces romaines, et la Grèce réunie à l'empire, ainsi que Rhodes, Samos et les îles de la mer Égée. Vespasien, lorsque la mort l'enleva l'an 830 (79 de J. C.), travaillait encore avec une ardeur infatigable au bonheur de ses peuples. Outre Suétone, Dion-Cassius, Aurélius-Victor et Paul-Orose, on peut consulter sur ce prince une dissertation de A. G. Cramer, intitulée : *D. Vespasianus, sive de vitâ et legislatione T.-Flavii Vespasiani imp. Commentarius.*

VESPUCCI ou **VESPUCE.** *Voyez* **AMÉRIC.**

VESTRICIUS SPURINNA, général et poëte lyrique du premier siècle de l'empire. Pendant la guerre civile d'Othon et de Vitellius, il fut chargé de défendre Placentia (Plaisance) contre Cécina, lieutenant du premier de ces princes; et il déploya, dans cette occasion, un courage et une adresse rares. Cécina, repoussé, leva le siége, et rejoignit la seconde aile de l'armée, commandée par Valens. Sous Trajan, Vestricius se distingua dans la Germanie, et rétablit dans ses États un roi des Bructères, chassé par ses sujets, et qui était venu demander du secours aux Romains. Ce succès lui valut les insignes du triomphe et une statue. Pendant ses instants de loisir, il se livrait à la littérature, et composait des vers en grec et en latin. Pline le Jeune vante la douceur et la gaieté de ses poésies lyriques. On pense que c'est à lui que Quintillien fait illusion dans ces mots qui suivent l'éloge de Cassius Bassus : « Les génies contemporains le surpassent de beaucoup. » On attribue vulgairement à Spurinna quatres *Odes*, que Gaspard Barth prétendit avoir trouvées à Marbourg, dans un vieux manuscrit, et qu'il publia, en 1613, dans sa collection des *Poetæ latini venatici et bucolici*. On a soupçonné ce savant d'en être l'auteur, et d'avoir voulu ainsi mystifier le public : mais il semble certain que Barth n'est coupable que de s'être trompé, et que la découverte dont il se glorifie est bien réelle. Resterait à fixer l'âge de ces quatre morceaux. Nous pensons que, sans être du siècle de Vespasien, ils remontent à une assez haute antiquité. C'est du moins ce qu'indiquent les hellénismes qui s'y rencontrent assez fréquemment, et que les poëtes du moyen âge n'ont jamais connus.

VESTRIS (Gaetano-Apoline-Balthazar), ou plutôt

Vestri, célèbre danseur, né à Florence en 1729, vint de bonne heure à Paris, où il reçut des leçons du fameux Dupré, débuta à l'Opéra en 1748, fut reçu l'année suivante, et devint, en 1753, membre de l'académie de danse. A la retraite de Dupré, il fut jugé digne de le remplacer sur la scène lyrique. L'auteur du poëme de la *Déclamation* dit que Vestris *rappelle son maître et ne l'éclipse pas.* Noverre lui accorde cependant quelque avantage sur le grand Dupré. Les contemporains pouvaient seuls vider ce différend. Vestris semble s'être porté juge dans sa propre cause. On cite plusieurs traits qui attestent sa vanité ridicule. Quoiqu'il eût le titre et les émoluments de maître de ballets, ses compositions chorégraphiques n'eurent jamais beaucoup d'importance. Il quitta le théâtre en 1781, et mourut à Paris en 1808, laissant un fils qui, après avoir été aussi le plus habile danseur de l'Europe, devint pensionnaire de l'Académie royale de musique. — Sa femme, ANNE-FRÉDÉRIQUE HEINEL-VESTRIS, né à Bareuth en 1752, débuta à l'Opéra en 1768, et mourut en 1808 quelques mois avant lui. Elle avait fait comme lui les délices de la capitale, surtout dans le genre grave.

VESTRIS (MARIE ROSE GOURGAUD-DUGAZON), actrice de la Comédie-Française, née en 1746, avait pour frère l'acteur comique Dugazon, et pour sœur une actrice du même nom qui joua quelque temps les rôles de soubrettes au Théâtre-Français. Elle était déjà mariée à un acteur médiocre de la Comédie-Italienne, Paco-Vestris, frère du précédent, lorsqu'elle débuta en 1768, à la Comédie-Française. Elle y obtint le plus brillant succès dans les amoureuses de la tragédie et dans plusieurs rôles de la haute comédie, et fut reçue en 1769. Dans les premières années de la révolution, elle passa, avec son frère Dugazon, au théâtre du Palais-Royal, plus connu depuis sous le nom de Théâtre de la république. Elle fut comprise dans la réunion opérée par le gouvernement en 1799, et mourut à Paris, le 6 octobre 1804, peu de temps après avoir pris sa retraite, que l'affaiblissement de ses moyens avait rendue indispensable. Peu d'actrices ont créé plus de rôles tragiques. Il ne lui manqua, pour être digne de Lekain, son maître, que de réunir aux savantes combinaisons de son jeu théâtral, la sensibilité vive et pénétrante de ce grand tragédien.

VETERANI (le comte FRÉDÉRIC), l'un des meilleurs capitaines du 17[e] siècle, était né dans le duché d'Urbin vers 1650. Ayant embrassé jeune la profession des armes, il entra colonel de cavalerie au service de l'empereur Léopold, et se distingua dans la guerre contre les Turcs, en Hongrie. Ses talents l'élevèrent au grade de feld-maréchal; et dans la campagne de 1686, il partagea le commandement de l'armée autrichienne. Le 20 octobre, il défit le grand vizir, qui marchait, avec 25,000 hommes, au secours de Ségedin, et par cette victoire, hâta la reddition de cette place importante. Après un grand nombre d'exploits, Veterani trouva la mort des braves sur le champ de bataille, en 1695. A de grands talents militaires il joignait beaucoup de désintéressement et une fidélité inviolable à ses devoirs. Il avait laissé des *Mémoires,* écrits en italien, sur la guerre de Hongrie, de 1683 à 1694. Ils ont été publiés, pour la première fois, à Leipzig, en 1771.

VETRANION empereur, était né dans la haute Mésie, d'une famille obscure. Son éducation avait été tellement négligée qu'il ne sut jamais lire. Ayant choisi la profession des armes, il s'éleva, par sa valeur, jusqu'au commandement de la Pannonie. Vieilli dans les camps, il avait contracté toutes les habitudes des soldats, qui l'aimaient comme leur père. Ayant appris que Constant avait été massacré par Magnence, il jugea l'occasion favorable pour se rendre lui-même indépendant, et se fit décerner le titre d'Auguste, à Sirmich, le 1[er] mars 350. Aussitôt il envoya des députés à Constance, alors occupé contre les Perses, pour lui faire part de son élection. Vetranion lui annonçait qu'il n'avait pris le titre d'empereur que pour conserver les provinces dont la garde lui était confiée; qu'il ne se regardait que comme son lieutenant, et finissait par lui demander des secours pour résister à Magnence, leur ennemi commun. Constance, forcé de dissimuler, feignit d'approuver la conduite de Vetranion, et donna l'ordre aux légions de Pannonie de se réunir sous ses drapeaux. Cependant Vetranion crut devoir se rapprocher de Magnence, et ils envoyèrent de nouveaux députés à l'empereur pour l'engager à les confirmer l'un et l'autre dans la possession des provinces qu'ils avaient usurpées. Instruit que Constance s'avançait vers la Dacie à la tête d'une puissante armée, il voulut lui fermer le défilé de Sucques; mais il fut prévenu par l'empereur, et ne pouvant lui résister, il s'abandonna à ses promesses. Les deux armées se réunirent, et pendant quelques jours, leurs chefs parurent vivre dans la meilleure intelligence. Le 25 décembre, les deux empereurs se rendirent ensemble dans la plaine de Naïsse, et se placèrent sur le même trône, au milieu du camp. Alors Constance harangua les troupes, séduites par ses largesses, et termina son allocution en déclarant : Que l'État ne peut être tranquille qu'avec un seul maître. Les soldats aussitôt proclament Constance seul Auguste, et veulent fondre sur Vetranion, pour le mettre en pièces. Celui-ci, tout tremblant, se jette aux pieds de Constance, et se hâte de lui remettre le diadème et la pourpre. L'empereur le relève, et le prenant par la main pour le garantir de la fureur des soldats, le conduit dans sa tente, où il le fait asseoir à sa table. Dès le lendemain, le vieux général partit pour Pruse, dans la Bithynie, comblé des bienfaits de l'empereur, et y coula ses jours dans l'opulence. Loin de regretter le trône, il fit souvent remercier l'empereur de l'avoir affranchi de cet esclavage qu'on nomme souveraineté; l'engageant de bonne foi à goûter lui-même un bonheur qu'il savait procurer aux autres. Vetranion était chrétien. L'histoire loue sa piété et son immense charité pour les pauvres. Il termina sa longue carrière vers 356. Les médailles de ce prince qui n'avait porté la pourpre que 10 mois, ne peuvent être que très-rares; mais on en connaît dans tous les métaux. *Voyez* l'ouvrage de Mionnet, *Du degré de rareté des Médailles romaines,* pour l'indication des revers les plus recherchés des curieux.

VETRONIUS-TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre-Sévère, n'est connu dans l'histoire que par le châtiment qu'il subit pour avoir abusé de la faveur prétendue de ce prince. Honoré de la confiance d'Alexan-

dre, il jouissait du privilége de l'entretenir quelquefois en particulier. Exagérant son crédit, il tira des sommes d'argent de différentes personnes auxquelles il promettait d'appuyer leurs demandes auprès de l'empereur. Alexandre, ayant eu quelques soupçons de la conduite de Vetronius, voulut les éclaircir, et s'étant convaincu qu'il était réellement coupable le condamna à mort. Ce malheureux fut attaché à un poteau, entouré de bois vert et de paille mouillée, et on y mit le feu, tandis qu'un héraut criait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.* Le supplice de Vetronius, rapporté par Lampride (*Vie d'Alexandre-Sévère*), eut lieu vers l'an 230.

VETTER (Louis-Rodolphe), médecin, né en 1765 à Karlsberg, en Carinthie, fut nommé professeur de physiologie et d'anatomie à l'université de Cracovie, où il mourut en 1806. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : *Leçons sur la physiologie*, Vienne, 1794-1805, in-8°; *Aphorismes tirés de l'anatomie pathologique*, 1803, in-8°.

VETTORI (Léonelle), médecin italien, connu également sous les noms de *Victorius*, de *Victoriis* et de *Leonellus Faventinus*, né à Faenza, dans la Romagne, vers le milieu du 15° siècle, professa la logique à Bologne, puis la philosophie et l'art médical, avec un succès extraordinaire, et mourut dans cette ville en 1520. Son admiration pour les médecins arabes était trop exclusive; et les ouvrages qu'il a laissés paraissent peu dignes de sa grande réputation. Les principaux sont : *De ægritudinibus infantium tractatus*, Ingolstadt, 1554, in-8°; *Practica medicinalis*, ibid., 1545, in-4°.

VETTORI (Benoit), médecin, neveu du précédent, né à Faenza en 1481, où il mourut en 1561, nous apprend lui-même, qu'en 1534, il professait la médecine à l'académie de Padoue. Six ans après, il fut mis en possession d'une chaire à l'école de Bologne. On citera de lui : *Compendium de dotibus medicinar.*, Padoue, 1550, in-8°; *Liber de morbo gallico : huic anectitur de curatione pleuritidis per sanguinis missionem liber Hippocratis et Galeni scopum*, Florence, Torrentino, 1551, in-8°, avec 9 pl., belle et rare édition; *Practica magna de curandis morbis*, Venise, 1562, 2 vol. in-fol.

VETTORI ou **VITTORIO** (François), médecin, né à Bergame vers 1485, mort en 1528 à Padoue, où il avait professé avec distinction la philosophie, écrivit des *commentaires* sur Platon et sur les *œuvres* qui nous sont parvenues de Galien et d'autres médecins. Tous ses manuscrits ayant été brûlés en 1514, dans l'incendie de sa maison, il entreprit de réparer cette perte, et il est probable qu'il avait fort avancé la traduction latine de *Galien*, avec des *notes*; mais elle n'a point été publiée. On trouve sur cet écrivain une *Notice* exacte et détaillée dans la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, tome VII.

VETTORI (Pierre), en latin *Victorius*, né en 1499 à Florence, fut l'un des meilleurs critiques de son temps et le restaurateur de l'éloquence en Italie. Quoiqu'il eût combattu les Médicis de sa plume et de son épée, le grand-duc Cosme, qui connaissait ses talents, ne l'en nomma pas moins professeur d'éloquence grecque et latine, en 1538. Il vit accourir à ses leçons un nombre prodigieux d'élèves, et eut la gloire de former la plupart des savants qui répandirent tant d'éclat sur cette patrie des lettres dans le 16° siècle. Il mourut comblé de gloire et d'honneurs dans sa patrie en 1585. Il est presque impossible de se faire une juste idée de tous ses travaux comme philologue et comme critique. Nous nous contenterons de citer de lui : des *Commentaires* fort estimés sur la *rhétorique*, la *poétique*, la *politique* et la *morale* d'Aristote, Florence, Giunti, 1548-73-76-84, 4 vol. in-fol.; *Delle lodi e della coltivazione degli ulivi*, ibid., 1569, in-4°, 1574, in-4°; reproduit en 1622, 1718 et 1762; *Variarum lectionum lib. XXXVIII*, ibid., 1582, in-fol. Bandini a donné une *Vie* de Vettori, exacte et détaillée, à la tête des *clarorum Italorum et Germanorum Epistolæ ad P. Victorium*, Florence, 1758, in-4°.

VETTORI (Ange), médecin italien, sur lequel les biographes nationaux n'offrent que des renseignements incomplets. On conjecture qu'il florissait à Rome dans le 17° siècle et qu'il y mourut avant l'année 1640. On a de lui : *De palpitatione cordis, fracturâ costarum, aliisque affectionibus B. Philippi Nerii*, Rome, 1613, in-4° : il s'est proposé, dans cet ouvrage, de confirmer la vérité des faits attestés par Gallonio; mais il est difficile de leur donner une explication naturelle; *Consultationes medicæ*, ibid., 1640, in-fol. L'auteur était mort avant la publication de ce volume. Vincent Manucci, l'un de ses amis, en fut l'éditeur.

VETTORI (Victor), poète et médecin, était né le 22 décembre 1697, à Ortiglia dans la Mantouan. Ayant achevé ses cours avec succès, il reçut le laurier doctoral, et partagea sa vie entre la pratique de son art et la culture des lettres. Ses *Rimes*, qui se distinguent par la pureté du style et la sagesse des pensées, lui ouvrirent les portes des principales académies de l'Italie. Il mourut à Mantoue le 8 janvier 1763. On cite de lui : un *Recueil* de poésies (*Piacevoli rime*), Milan, 1744, in-8°, réimprimé plusieurs fois; et une *Histoire de la fièvre*, Mantoue, 1756, in-8°.

VETTORI (François), en latin *Victorius*, célèbre antiquaire, né à Rome vers 1708, mort en 1778, montra une grande habileté dans l'art de lire les inscriptions, ainsi que la numismatique et la glyptographie, et fut nommé par le pape Clément XIV directeur du musée du Vatican. Entre les nombreuses dissertations qu'il a publiées on distingue les suivantes : *Dissertatio glyptographica, sive Gemmæ duæ vetustissimæ emblematibus, et græco artificis nomine insignatæ, explicatæ et illustratæ*, Rome, 1739, in-4°, fig.; *Del Culto di Cibele presso gli antichi, Dissertazione colla quale s'illustra una statuetta di marmo pario, del museo Vettori*, ibid., 1753, in-4°, fig.

VÉTUS ou **LE VIEIL** (Jean), littérateur et homme d'État, était né, dans le 16° siècle, à Saint-Amour, petite ville de Bourgogne. Ayant achevé avec succès ses études dans sa province, il vint à Paris, et remplit quelque temps les fonctions de régent au collége d'Autun, et ensuite dans celui du cardinal Lemoine. Il n'était entré dans la carrière de l'enseignement que pour se procurer les moyens de faire ses cours de jurisprudence et de médecine. Dès qu'il les eut terminés, il prit ses grades dans ces deux facultés. Gilles Bourdin, procureur général du parlement, dont il avait su mériter la bienveil-

lance, en se chargeant de l'éducation de son fils, lui facilita l'acquisition d'une place de secrétaire du roi. Il s'attacha depuis au cardinal de Lorraine; et ce prélat, lui ayant reconnu de la capacité, l'employa dans différentes négociations en Allemagne. En récompense de ses services, il obtint une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, le 9 juillet 1569; avant d'en prendre possession il retourna en Allemagne, par ordre du roi Charles IX, et il s'acquitta de cette nouvelle mission avec le même succès. Il fut installé conseiller à Dijon le 10 janvier 1571; mais cinq jours après, il donna sa démission, et revint à Paris exercer sa charge de secrétaire du roi. Nommé maître des requêtes ordinaires en 1573, il reçut en 1581 des lettres de noblesse; et peu de temps après, il fut pourvu de la charge de président au parlement de Bretagne. La reconnaissance que Vétus devait aux princes de Lorraine l'engagea dans le parti de la Ligue. En 1589, le duc de Mayenne le choisit pour faire partie du conseil que ce prince venait d'instituer pour régir le royaume. Dans ces temps malheureux, il paraît qu'il se conduisit avec modération; du moins les écrits contemporains ne lui reprochent aucun acte de rigueur. Il vivait encore en 1593; mais forcé sans doute de quitter Paris, après l'entrée de Henri IV, il tomba dans une telle obscurité qu'on ignore l'époque de sa mort. Outre la *Préface* d'une réponse de F. Baudouin à Calvin, et la traduction latine des *Lettres au roi de France Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse*, on a de Jean Vétus : *De obitu Caroli Quinti imperatoris oratio*, Paris, 1559, in-4° de 32 pages; *Orationes in medicinæ commendationem et in gratiam octodecim medicæ laureæ candidatorum institutæ*, etc., ibid., 1560, in-8° L'abbé Goujet en a tiré quelques détails pour son *Histoire du collége royal de France; Défense première de la religion et du roi contre les pernicieuses factions et entreprises de Calvin, Bèze et autres leurs complices, conjurés et rebelles*, ibid., 1562, in-8°. Vétus publia cet ouvrage en français et en latin; *Apologia contra calumnias Th. Bezæ in jurisconsultos et omne jus*, Verdun, 1564, in-8°; *Négociations du sieur Jean Vétus envoyé par Charles*, etc.

VEYSSIÈRE. *Voyez* **LACROZE.**

VEZZOZI (Antoine François), savant biographe, né à Arezzo vers 1705, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des théatins, et s'étant fait connaître avantageusement, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il occupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience. Revêtu de divers emplois honorables, il fut enfin nommé supérieur général de son ordre, et mourut en 1785 dans le couvent de Saint-Sylvestre, *in monte Cavallo*. Son principal ouvrage est l'histoire littéraire des théatins sous ce titre : *i Scrittori de chierici regolari detti teatini*, Rome, 1780, 2 vol. in-4°.

VIAIXNES (dom THIERRY de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Châlons-sur-Marne le 18 mars 1659, se fit estimer dans son ordre par ses mœurs irréprochables, ses prédications et son zèle pour l'enseignement; mais l'ardeur avec laquelle il soutint les opinions du jansénisme le conduisit deux fois aux prisons de Vincennes, lui attira d'autres persécutions encore, et finit par le faire bannir du royaume. Obligé de chercher un asile successivement dans le Hainaut, à Bruxelles, chez les bénédictins de Wlierbeeck, près de Louvain, et enfin en Hollande, il mourut à Rynwick, près d'Utrecht, le 31 octobre 1735. Parmi ses ouvrages, la plupart anonymes, on distingue le *Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'archevêché : A qui doit-on croire, de messire Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons, en 1695, ou de messire Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris*, en 1696, publié en 1698, in-12, brûlé par arrêt du parlement. L'art que mit l'auteur à voiler ses sentiments dans cet écrit dupa beaucoup de monde dans le parti des jésuites; non-seulement on l'attribua à quelques membres de cette société, mais l'un d'eux même, le P. Soliastre, Flamand, s'en fit l'éditeur : *Acta omnia congregat. et disputationum quæ, coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebratæ in congreg. de Auxiliis*, Louvain, 1702, in-fol., ouvrage dont l'impartialité n'a pu être contestée même par ses adversaires.

VIAL DU CLAIRBOIS (Honoré-Sébastien), directeur de l'école des ingénieurs de vaisseaux et chef du génie maritime à Brest, naquit à Paris le 27 mars 1733. A l'âge de 17 ans, il entra dans la marine, et servit en qualité de volontaire et de lieutenant sur divers bâtiments du commerce. En 1754, il passa, comme fusilier, dans le régimant de Vaubecourt, infanterie. Il y servit dans différents grades, jusqu'au mois de juin 1777, où il rentra dans la marine, en qualité de sous-ingénieur. Les talents qu'il déploya dans la construction navale ne tardèrent pas à le porter au rang d'ingénieur constructeur en chef, qu'il obtint en 1793. Nommé successivement directeur des constructions au port de Lorient, puis chef du 4e arrondissement forestier à Rouen, le zèle et la supériorité dont il fit preuve dans ses fonctions fixèrent sur lui l'attention du chef du gouvernement, qui le nomma, en 1801, directeur de l'école spéciale du génie, au port de Brest, emploi qu'il conserva jusqu'au mois d'août 1810, époque à laquelle son grand âge et de longues fatigues le forcèrent à se retirer du service. Vial du Clairbois est mort à Brest, le 20 décembre 1816. On a de lui : *Essai géométrique et pratique sur l'architecture navale*, Brest, 1776, 2 tomes en un vol. in-8°, fig.; *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux, à l'usage des élèves de la marine*, Paris, 1787-1805, 2 vol. in-4°, fig.; une traduction du *Traité de la construction des vaisseaux*, de Chapman, avec des notes, Brest, 1781, in-4°, fig. Vial du Clairbois fut un des principaux collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique. Le Discours préliminaire et le Tableau analytique qui précède la partie Marine sont de lui.

VIAL (Jean-Charles), auteur dramatique, naquit à Lyon en 1771. Après avoir achevé ses études au collége de sa ville natale, il travailla quelque temps dans l'étude d'un notaire à Paris, et revint dans sa famille à l'époque où la révolution venait d'éclater. Lorsque l'armée conventionnelle vint assiéger Lyon, il prit une part honorable à l'héroïque défense de cette ville, et par suite se vit en butte aux poursuites des agents de la terreur. Dès que le calme fut rétabli, il revint à Paris, et s'y livra tout entier à son goût pour les lettres. Parmi les pièces qu'il composa pour divers théâtres, les plus connues sont : *Aline, reine de Golconde; les Deux Jaloux*,

le Mari et l'Amant; les Rencontres, etc. Vial mourut à Paris en 1837.

VIALART DE HERSE (Félix), évêque de Châlons-sur-Marne, né à Paris en 1603, était fils d'un conseiller au parlement. Sa mère, Charlotte de Ligny, fut une des plus zélées coopératrices de saint Vincent de Paul. Restée veuve de bonne heure, elle veilla elle-même à l'éducation de son fils, qui entra dans l'état ecclésiastique, et prit en 1638 le bonnet de docteur de la maison de Navarre. En 1640, Vialart, déjà abbé de Pébrac, fut fait coadjuteur de Châlons sur le refus de l'abbé Olier. L'évêque de Châlons étant mort peu après cette nomination, le coadjuteur devint titulaire de ce siége, même avant d'avoir reçu ses bulles de coadjuteur. Il fut sacré en 1642, et se proposa saint Charles Borromée pour modèle. Il établit un séminaire, lui assigna des revenus; et pour mieux surveiller cet établissement, il alla y demeurer lui-même, et y passa les 20 dernières années de sa vie. Le pauvre et le riche avaient un égal accès auprès de lui; et les protestants même étaient touchés de sa vertu. Il en fit entrer plusieurs dans le sein de l'Église. Une mission qu'il donna à son diocèse, en 1666 et 1667, eut les plus grands fruits. Il avait appelé de tous côtés de pieux et zélés ouvriers; et lui-même était à leur tête, donnant l'exemple, réformant les abus, et pourvoyant généreusement à toutes les dépenses. Par ses soins, un collége fut établi à Vitry; trois communautés de filles se formèrent à Châlons, pour les écoles; et de sages institutrices furent distribuées dans le diocèse. L'institution des conférences ecclésiastiques, la tenue de différents synodes, des visites pastorales, de sages règlements, marquèrent son épiscopat. Dans une invasion de troupes ennemies, les gens de la campagne s'étant réfugiés de toutes parts à Châlons, l'évêque leur procura des moyens de subsistance. Il mourut le 10 juin 1680, ayant laissé, par son testament, tout son bien aux pauvres. Cet évêque avait été un des principaux médiateurs dans l'affaire du Formulaire. Son diocèse lui dut un *Rituel*, publié en 1649, des Ordonnances, Mandements et Lettres pastorales pour le rétablissement de la discipline, pour les visites, pour l'administration des sacrements, etc. Un curé du diocèse, Pierre Garnier, avait composé un Recueil des principaux faits de sa vie. Cet ouvrage est resté manuscrit.

VIALART. *Voyez* **CHARLES DE SAINT-PAUL** et **SAINT-MORYS.**

VIANE ou **VIAN** (François Van), théologien de Louvain, né à Bruxelles le 3 octobre 1615, étudia au collége du pape Adrien VI à Louvain, et fut appelé, comme directeur, au séminaire de Malines. Il exerça quelque temps les fonctions du ministère à Bruxelles, et retourna ensuite à Louvain, où il fut fait président du collége du pape. Son zèle dans cette place justifia ce choix. Après l'avoir remplie longtemps avec assiduité, Van Viane donna sa démission, et continua de demeurer dans le collége, sans emploi. En 1677, l'université de Louvain le chargea d'aller à Rome, avec Lupus et Steyaert, pour y déférer des propositions de morale relâchée, qui furent en effet condamnées en 1679. On approuva aussi des censures, portées à Louvain et à Douai, contre la doctrine de Lessius. Van Viane revint à Louvain, et y mourut le 5 septembre 1693. On a de lui un gros traité latin : *De ordine amoris*, Louvain, 1685, in-8°; un autre traité : *De gratiâ*, qui n'a pas été imprimé; mais il s'en est répandu de nombreuses copies.

VIANE (Mathieu Van), frère du précédent, aussi théologien, était un homme laborieux et désintéressé, qui refusa les places et les honneurs, pour se livrer à l'étude. Il mourut à Louvain, dans le collége du pape, le 16 novembre 1663, n'étant âgé que de 40 ans. On ne connaît de lui que deux écrits en latin : l'un est une *prohibition* du livre de Caramuel, faite par l'archevêque de Malines, en 1655; et l'autre est un *opuscule* sur l'ignorance du droit naturel, que Nicole a traduit en français et accompagné d'une préface et de notes.

VIANI (Anton-Maria), peintre, surnommé *le Vianino*, né à Crémone vers 1540, fut élève des Campi, et sut s'approprier leur manière. La frise qui orne la grande galerie du palais des ducs de Mantoue est absolument dans leur style. Ce sont des groupes d'enfants du caractère le plus gracieux, peints en clair-obscur sur un fond d'or et séparés entre eux par des festons de fleurs et de fruits. C'est également dans le style des Campi qu'il exécuta plusieurs tableaux tirés de l'Histoire sainte, et dont les plus remarquables sont le *Saint Michel* que l'on voit dans l'église Sainte-Agnès, et le *Paradis* qui décore celle des Ursulines. Le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, l'accueillit avec distinction à sa cour, et se l'attacha en qualité de peintre; après la mort de ce prince, Viani fut également au service de ses trois successeurs. Il s'établit avec toute sa famille à Mantoue, où il mourut dans un âge assez avancé.

VIANI (Jean), peintre, né à Bologne en 1536, fut élève de Flaminio Torre et condisciple du Pasinelli; c'est seulement par conjecture que l'on avance qu'il aida ce dernier dans ses travaux. Ce fut un peintre rempli de science, et qui n'est inférieur, sous le rapport du dessin, à aucun de ceux qui suivirent la même école que lui. Il ne négligea rien pour perfectionner son talent; dessinant sans relâche d'après le nu, et étudiant l'anatomie jusqu'à la fin de ses jours. A un savoir aussi solide il sut joindre la beauté des formes, la *pastosité* du coloris, la grâce des mouvements, la légèreté des draperies. Ses études d'après nature furent immenses; il recherchait en tout le vrai qu'il savait embellir d'après l'exemple ou du Torre ou du Guide. Le tableau plein de délicatesse de *Saint Jean de Dieu*, qui décore l'hôpital des Buonfratelli à Bologne, est dû à son pinceau. Dans le vestibule des Servites, il représenta, sur une des lunettes, *Saint Philippe Benizi porté au ciel par deux anges*. La face, l'essor du bienheureux expriment la vraie idée de la béatitude; et quoique le Cignani ait peint en regard un autre sujet, le tableau de Viani soutient dignement la parallèle. Les peintures qu'il a faites dans d'autres lunettes du même vestibule n'ont point excité la même admiration, et il peut être mis au rang de ces artistes qui ne parviennent à marcher de pair avec les plus habiles maîtres, qu'en travaillant leurs ouvrages avec bien plus de soin que ne le font ordinairement ces derniers. Le Viani mourut en 1700. Il dirigea une école rivale de celle du Cignani, et de laquelle sont sortis une foule d'artistes distingués; son fils Dominique en fut directeur après lui.

VIANI (Dominique), fils et élève du précédent, naquit à Bologne en 1668. Guidalotti a écrit la vie de ce peintre, et lui accorde un talent supérieur à celui de son père; mais ce jugement n'a point été confirmé par les véritables connaisseurs. Le fils n'a point atteint à ce degré d'exactitude, et encore moins à cette noblesse de dessin qui distinguent le père, et il lui est inférieur également dans la vérité, la variété et le brillant du coloris. Cependant il eut peut-être plus de grandiose dans ses contours, une touche plus fière et approchante de celle du Guerchin; un goût d'ornement plus somptueux et plus dans le génie des Vénitiens dont il étudia avec succès les chefs-d'œuvre à Venise. C'est de lui qu'est le *Saint Antoine convertissant un Hétérodoxe au moyen d'un miracle*, que l'on admire dans l'église du Saint-Esprit de Bergame; tableau surprenant, et que Rotari et Tiepolo ont célébré comme un ouvrage insigne; et peut-être le Viani n'a-t-il laissé dans Bologne aucun ouvrage d'un mérite aussi remarquable. Cependant on vante extrêmement le *Jupiter* peint sur cuivre, l'un des ornements de la galerie Ratta. Le Viani parcourut une partie de l'Italie, laissant partout des preuves de son talent. Il mourut à Pistoie en 1711.

VIANI (George), numismate, né à Pise en 1762, mort en 1816, cultiva d'abord les belles-lettres et la poésie, qu'il ne tarda pas à abandonner pour se livrer à l'étude de la numismatique. S'étant proposé pour but de compléter le travail de Zannetti, il acquit bientôt une telle connaissance des vieilles monnaies d'Italie, qu'il fut souvent consulté par les ministres des finances de divers gouvernements, par les directeurs des monnaies et par les négociants. Entre autres ouvrages on a de lui : *Saggio poetico*, Londres (Final), 1784, in-4°; *Glicera*, Berlin (Lucques), 1785, in-8°; *Memorie della famiglia cibo e delle Monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4°; fig.; *Lettera intorno alle Monete, ed alla Zecca di Pistoja*, ibid., 1813, in-8°, fig. Il a laissé beaucoup de manuscrits. Séb. Ciampi a publié une *Notice* sur Viani, Florence, 1817.

VIARD ou **WIART**, simple frère convers de la Chartreuse de Lugny, près de Châtillon-sur-Seine, quitta son monastère pour aller vivre avec plus d'austérité dans une vallée profonde, appelée le *Val-des-Choux*, à la distance d'environ 2 lieues de Lugny. Il y avait environ 100 ans qu'il existait dans cette vallée un monastère, lorsque Viard y entra, l'an 1293. C'est à tort que le savant Fleury et les auteurs du *Gallia christiana* lui en attribuent la fondation. Le premier supérieur du *Val-des-Choux* se nommait Gui (Guido), et le deuxième Humbert. Cet ordre avait environ 30 maisons dans la Bourgogne. La règle qu'on y observait était un composé des règles des Chartreux, de Cîteaux et de Saint-Benoît.

VIARD (le comte Pierre-Joseph de), général autrichien, né, en 1655, à Bitch, où son père était commandant pour le duc de Lorraine, suivit, dès sa jeunesse, dans son expédition, le duc Charles V, surnommé le *fléau des Ottomans*, et se fit remarquer par un grand courage dans les guerres de Hongrie et contre les Turcs. Il passa par tous les grades, et parvint à celui de feld-maréchal lieutenant; fut créé baron, et ensuite comte de l'Empire. Ce fut surtout aux journées de Péterwaradin et de Belgrade qu'il se distingua. Il commandait l'aile gauche de l'armée impériale à la première de ces deux batailles; et il contribua beaucoup à la victoire, en chargeant en flanc la cavalerie des Turcs, dans un moment où elle paraissait victorieuse. Il fit faire à sa troupe, devant Belgrade, un mouvement qui ne fut pas moins décisif; et le prince Eugène l'en félicita hautement, en présence de tout son état-major. Ce brave général avait servi sous trois Empereurs, et il s'était trouvé à plus de 30 batailles ou combats, tant en Hongrie qu'en Allemagne et contre les Turcs. Il mourut à Chisbourg en Transilvanie, le 23 avril 1718, sans avoir été marié.

VIAS (Balthasar de), poëte latin, né en 1587 à Marseille, se fit recevoir docteur en droit à l'université d'Aix, mais ne fréquenta point le barreau, et partagea son temps entre la culture de la poésie, la numismatique et l'astronomie. Il assista pourtant aux états généraux de 1614 en qualité d'assesseur de sa ville natale, et fut nommé par Louis XIII gentilhomme de la chambre et conseiller d'État. Il mourut en 1667. On citera de lui : *Henricæa*, Aix, 1606, in-4°; *Silvæ regiæ, quibus selecti francorum annalium et politioris litteraturæ flores inscruntur*, Paris, 1623, in-4°; *In Nicol. Cl. Fabricium de Peiresc Epicedion*, 1642, in-4°; *Charitum libri III*, Paris, 1660, in-4°. Bougerel a donné l'*Éloge* de Vias dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, 174-202.

VIAUD. *Voyez* **THÉOPHILE.**

VIBIUS SERENUS (C.) fut un des Romains qui, sous le règne de Tibère, se livrèrent à l'odieux métier de délateur. Il porta la parole devant le sénat dans l'affaire de Libon, et contribua beaucoup à la mort de ce malheureux. N'ayant pas été récompensé autant qu'il le désirait de cette action infâme, il eut l'audace de s'en plaindre amèrement dans une lettre qu'il adressa à l'empereur. Tibère conserva longtemps un secret ressentiment de cette injure; et huit ans plus tard, lorsque Vibius fut lui-même dénoncé par son propre fils, pour avoir conspiré contre le prince, bien que l'accusation fût sans aucune preuve ni vraisemblance, et que le délateur eût été confondu et poursuivi par le peuple, indigné d'un crime aussi monstrueux, Tibère, qui nourrissait une vieille haine contre l'accusé, ne permit pas qu'il fût complétement absous. Il le fit renvoyer en exil dans l'île d'Amorgus, où il avait déjà passé plusieurs années, pour des actes de cruauté et de tyrannie commis dans la Bétique, lorsqu'il en était proconsul. Les historiens ont fait une peinture bien remarquable du spectacle qu'offrit, en présence des juges, Vibius chargé de chaînes et accusé par son fils, vêtu de ses plus beaux habits, montrant une audace et une assurance qui contrastaient singulièrement avec la faiblesse et l'abattement du vieillard. Celui-ci mourut dans l'exil.

VIBIUS CRISPUS, célèbre orateur, acquit à Rome, sous le règne de Néron, une grande influence par ses talents oratoires. Cependant il ne put empêcher que son frère, qui avait été intendant de l'empereur en Mauritanie, ne fût condamné comme concussionnaire; il parvint seulement à faire adoucir la peine; mais plus tard, sous le règne d'Othon, il se vengea en faisant condam-

ner le délateur de son frère, bien que lui-même eût fait aussi cet infâme métier et qu'il s'y fût considérablement enrichi. C'était, dit Tacite, un homme plus célèbre par ses talents, son crédit et ses richesses, que par sa probité, *inter claros magis quàm inter bonos*. Courtisan fort adroit, Vibius-Crispus traversa heureusement les règnes des empereurs les plus sanguinaires. Il était de toutes les orgies de Vitellius; et il fut gravement incommodé des suites d'une indigestion qui le dispensa d'y retourner. Ce fut à cette occasion qu'il dit gaiement : « Je serais mort, si je n'étais tombé malade. » Sous Domitien, il redoubla de complaisance et de bassesse. Juvénal en fait un portrait curieux dans sa quatrième satire. Ce fut par une prudence constante que Vibius se maintint en sûreté et même en crédit sous des tyrans auprès desquels, suivant le témoignage de Juvénal, une conversation sur la pluie et le beau temps suffisait quelquefois pour perdre leurs meilleurs amis. Il parvint ainsi à l'âge de 80 ans, et vécut toujours dans les plaisirs et la prospérité. Ce fut lui qui dit ce mot plaisant à quelqu'un qui lui demandait si Domitien était seul dans son cabinet : Il n'y a personne, pas même une mouche.

VIBIUS-SÉQUESTER est un ancien géographe sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, car l'époque même où il florissait est incertaine; le savant Oberlin se contente de dire qu'il a vécu du 5e au 7e siècle. On a, sous son nom, un opuscule intitulé : *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas fit mentio*, dont l'édition la plus récente est celle d'Oberlin, Strasbourg, 1778, in-8°, enrichie de notes de divers commentateurs.

VIBORG (Eric-Nissen), célèbre vétérinaire danois, né dans le duché de Sleswig le 5 avril 1759, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, auquel il renonça d'après les conseils du professeur Abildgaard pour s'attacher à l'étude de la science vétérinaire, jusque-là très-négligée en Danemark. Il voyagea pendant trois ans aux frais du gouvernement danois, et fut nommé, à son retour, professeur à l'école vétérinaire de Copenhague. En 1796, il fut envoyé en Pologne, en Ukraine et en Moldavie pour y choisir des étalons et des poulinières. En 1801, il fut chargé de la direction de l'école dont il était professeur, et de tous les autres établissements de ce genre. Enfin il fut fait conseiller d'État et chevalier de l'ordre de Dannebrog, et mourut le 25 septembre 1822; il était correspondant de l'Institut de France, etc. Parmi ses nombreux écrits, on citera : *Recueil de dissertations pour les médecins-vétérinaires et pour les économes* (danois et allemand), Copenhague, 1795, 2 vol. in-8°; *Sur les effets opposés du salpêtre et des différents sels que l'on fait entrer dans les veines des animaux par voie d'injection* (allemand), Archives du Nord, 1803; *Réponses à différentes questions qui ont rapport à la castration des animaux* (allemand), Tubingen, 1805; *Travaux de la Société royale vétérinaire*, Copenhague, 1808; *Guide pour soigner les étalons, les poulinières et les poulains jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur 5e année* (danois), ibid., 1824, in-8°; *Description des plantes que l'on peut élever dans les terres sablonneuses et de leur utilité pour arrêter les sables mouvants sur les côtes occidentales du Jutland* (danois et allemand), ibid., 1789, in-8°, avec planches. C'est ici le lieu de dire qu'il découvrit et fit connaître les moyens de prévenir ou d'éloigner un fléau qui jusque-là avait désolé les côtes du Jutland, sans que l'on sût comment y remédier. Aussi fut-il nommé inspecteur général du *flugsand* ou des *sables mouvants*. Une *Notice biographique* sur Viborg a été publiée en danois par son frère, Copenhague, 1823.

VIC (Dominique de), seigneur d'Ermenonville, d'une ancienne famille de Guienne, fut l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV. Dans sa jeunesse, il porta le nom de *Sarred*, qui était celui de sa mère; et ayant embrassé la profession des armes il se signala dans les guerres de religion. Son attachement pour la cause royale le rendit suspect au duc de Mayenne; mais les injustices et les dégoûts qu'il éprouvait ne purent l'écarter de son devoir. Il reçut deux blessures, en 1586, l'une à la cuisse, au siége de Sainte-Baseille, et l'autre à la jambe, devant le fort de Seine, près de Chorgis. Cette dernière blessure ne lui permettant plus de monter à cheval, il vint à Chartres, où il resta trois ans, dans un état continuel de souffrances. L'historien de Thou, son ami, le voyant désespéré de ne pouvoir offrir ses services au roi contre la Ligue, lui conseilla de se faire couper la jambe. Il suivit ce conseil, recouvra promptement ses forces, et se hâta de rejoindre l'armée royale. De Vic se couvrit de gloire à la bataille d'Ivry. Henri IV, pour le récompenser de sa conduite dans cette journée, lui permit d'ajouter à ses armes une fleur de lis dans un champ d'azur. Nommé gouverneur de Saint-Denis (janvier 1591), il n'y était que depuis quelques jours, quand cette ville fut surprise par le chevalier d'Aumale. Éveillé par le bruit des soldats, il rassemble ses domestiques, donne l'ordre de sonner la charge, et se précipite sur les assaillants, résolu de trouver une mort glorieuse en combattant; mais d'Aumale ayant été tué dès le premier choc, ses soldats effrayés s'enfuirent dans le plus grand désordre. De Vic contribua à la reddition de Paris, en éclairant, sur leurs véritables intérêts, les habitants qu'il avait l'occasion de voir et d'entretenir. Le roi le nomma gouverneur de la Bastille; mais il obtint néanmoins la permission de suivre l'armée en Picardie. Il fit entrer (1595) un convoi de vivres dans Cambrai, sous le canon des Espagnols; et on ne peut douter que, si ses conseils eussent été mieux suivis, cette ville n'eût été conservée. Après la prise d'Amiens (1597), il resta dans cette place, avec une forte garnison. En 1602, il fut nommé gouverneur de Calais et vice-amiral. Chargé de transporter à Douvres les personnes qui devaient accompagner Sully en Angleterre, il remplit sa mission, et se trouvant en vue du vaisseau anglais monté par Sully, il fit lever le pavillon de France, et le salua d'un coup de canon. Le capitaine anglais furieux donna l'ordre de tirer sur le vaisseau de de Vic, jurant qu'il ne souffrirait aucun pavillon en la mer Océane que celui d'Angleterre. De Vic, cédant aux ordres de Sully, ne put tirer vengeance de cet affront, et regagna Calais. L'année suivante (1604), il fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, près des ligues grises, et ayant renouvelé les anciennes capitulations, il revint dans son gouvernement. La ville de Calais lui dut de nouvelles

fortifications. Il s'était fait chérir des habitants, par sa douceur et son extrême obligeance. Après la mort de Henri IV, il fut nommé, par la régente, conseiller d'État. S'étant rendu à Paris, pour remplir les devoirs de cette charge, en passant par la rue de la Ferronnerie, il fut saisi d'une douleur si vive, à la vue de l'endroit, où Henri IV avait été assassiné, qu'à peine put-il retourner chez lui; et il mourut, le lendemain, dimanche, 15 août 1610. On peut consulter, pour les détails, le *Journal de Henri IV* et les *Mémoires* de Sully, ainsi que l'*Histoire* de de Thou.

VIC (Dom CLAUDE DE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit, en 1670, à Sorèze, diocèse de Lavaur, et à l'âge de 17 ans entra dans le monastère de la Daurade, à Toulouse. Ayant achevé ses études, il enseigna la rhétorique au collége de Saint-Sever, nouvellement fondé; et, en 1701, il fut choisi pour accompagner à Rome le procureur général de la congrégation. Son séjour en cette ville le mit à même de rendre des services à ses confrères, pour lesquels il collationna les principaux manuscrits de la bibliothèque du Vatican. De retour en France, il fut associé à Dom Vaissette, qui venait d'entreprendre l'*Histoire générale du Languedoc*, et il eut beaucoup de part aux deux premiers volumes de ce grand ouvrage. Les liaisons qu'il avait conservées avec plusieurs personnages éminents décidèrent ses supérieurs à le renvoyer à Rome avec le titre de procureur général, et il s'occupait des préparatifs de son départ, lorsqu'il mourut subitement à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 23 janvier 1734. Le seul ouvrage que l'on ait de dom de Vic est la *Traduction latine* de la *Vie de Mabillon*, par Ruinart, Padoue, 1714, in-4°. Dom Vaissette a publié l'*Éloge* de cet estimable religieux dans le *Mercure de France*, mars 1734, d'où il a passé dans le tome XIX de la *Bibliothèque française*, par du Sauzet.

VIC (GÉRARD DE), chanoine à Carcassonne, dans le 17ᵉ siècle, a donné en latin une *Chronologie historique* des évêques de cette ville, 1667, in-fol.

VICAIRE (PHILIPPE), doyen de la faculté de théologie de Caen, né dans cette ville en 1689, mort en 1775, embrassa le parti des jésuites avec une ardeur dont il eut lieu de se repentir. Le parlement de Rouen ayant, en 1762, rendu un arrêt contre cette société, Vicaire refusa de l'inscrire sur ses registres et fut privé de toutes ses fonctions, dans lesquelles il ne parait pas qu'il soit jamais rentré. Son principal ouvrage est l'*Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestants*, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICAT (BEAT-PHILIPPE), professeur de droit à Lausanne, né à Aigle, ville du pays de Vaud, en 1715, mort en 1770, a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Prælectio de successione testamentariâ, ex jure naturali, civili et statutario*, 1748; *Haeppecht, comment. de institut. juris civilis Justinianei*, avec des notes, 1748, 2 vol. in-fol.

VICAT (CATHERINE-ÉLISABETH CURTAT), femme du précédent, née en 1712, morte en 1772, s'occupa beaucoup de la culture des abeilles et d'autres objets d'économie domestique. On lui doit une nouvelle construction de ruches, supérieure à toutes les précédentes, et une méthode de faire des essaims artificiels, qui lui a mérité, après sa mort, la prime que la Société économique de Berne avait promise pour cette découverte. Ses *Mémoires* font partie du 5ᵉ vol. de la collection allemande de cette société.

VICAT (PHILIPPE-RODOLPHE), médecin, frère cadet de Beat-Philippe, né à Payerne en 1720, mort à Lausanne en 1783, membre correspondant de l'académie de Gœttingen, de la Société médicale helvétique, etc., a publié : *Mémoire sur la plique polonaise*, Lausanne, 1775, in-8°; *Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, rédigée d'après Haller, Yverdun, 1776, 2 vol. in-8°, fig.; *Supplément au dictionnaire d'histoire naturelle de* Valmont de Bomare, Lausanne, 1778, in-8°, etc.

VICECOMES. *Voyez* **VISCONTI** (JOSEPH.)

VICENTE (GIL), le plus ancien et le plus célèbre des poètes comiques portugais, mort à Évora en 1557, à l'âge d'environ 77 ans, étudia d'abord la jurisprudence à l'université de Lisbonne. Il venait de terminer ses cours, lorsque, à l'occasion de la naissance de Jean III, fils de la reine Marie, il composa une sorte de monologue pastoral en 12 stances, qui fut récité en présence de la reine Béatrice et de la duchesse de Bragance en 1502. C'est là que commence sa brillante carrière dramatique, qu'il termina, en 1536, par un de ses plus piquants ouvrages, la comédie intitulée : *Floresta d'enganos*. Plusieurs nations avaient un théâtre avant les Portugais; mais Gil Vicente fut le premier auteur qui consacra exclusivement son génie au perfectionnement des jeux de la scène, et qui, par des succès répétés et durables, assura son influence, non-seulement sur les œuvres dramatiques de sa nation, mais encore sur celles des nations étrangères. La Bible et les romans de chevalerie lui fournirent tous les sujets de ses compositions. Les critiques français de l'école classique n'y reconnaîtraient nulle part l'observation des règles d'Aristote; ils pourraient y condamner le mélange bizarre du sacré avec le profane, des siècles anciens avec des temps plus modernes, une confusion des mètres divers au moins égale à l'incertitude de la marche de la fable, et bien d'autres vices que l'on devine d'après cela. Mais il faudrait être bien prévenu pour ne pas admirer la richesse prodigieuse de son invention, la vivacité et la vérité de son dialogue, la suavité et l'harmonie poétique de son langage, la grâce et la délicatesse comique qui brillent partout dans ses drames et justifient l'enthousiasme de ses compatriotes. Aucun de ses ouvrages n'avait été imprimé pendant sa vie; mais il les avait laissés la plupart écrits de sa propre main. Luis Vicente, son second fils, y ajouta ceux qui restaient, et les fit imprimer avec quelques autres de son frère aîné, Gil Vicente, sous ce titre : *Compilaçao de todas las obras de Gil Vicente, o qual se reparte en cinco livros*, etc., Lisbonne, 1562, in-fol. Une autre édition plus correcte, a été publiée en 1586, in-4°, par André Lobato. Plusieurs des ouvrages dramatiques compris dans cette collection ont été réimprimés séparément, mais il est fort difficile aujourd'hui de se les procurer. Quant aux *Œuvres complètes* de Gil Vicente, on n'en connait que quelques exemplaires dans les grandes bibliothèques. M. Buchon, en vue d'en publier une édition à Paris afin de sauver d'un oubli, et peut-être d'un anéantisse-

ment complet, ce poëte dramatique si éminent, a été obligé d'en faire prendre une copie sur un des exemplaires de la bibliothèque publique de Lisbonne.

VICHARD (César). *Voyez* **SAINT-RÉAL.**

VICHMANN (Bourkhard), né à Riga en 1786, fit ses études en Allemagne, dans les universités de Gœttingen, d'Iéna et d'Heidelberg. Il s'était voué d'abord à la médecine; mais ayant échoué dans le traitement d'un malade dont il avait fort à cœur la guérison, il renonça à cette profession, pour se livrer tout entier à l'étude de l'histoire et de la géographie. Après un court séjour dans sa patrie, en 1808, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il fut successivement professeur d'histoire et de statistique, précepteur des jeunes princes de Wurtemberg, et secrétaire du comte de Romanzof. De retour à Riga, en 1817, avec le titre de directeur des écoles de Courlande, qui lui fut conféré par le gouvernement, il résolut d'y fonder un musée national à l'instar de ceux de Lemberg et de Pesth; et il avait formé, à cet effet, une bibliothèque de plus de 3,000 volumes, composée uniquement de manuscrits et d'ouvrages en diverses langues, tous relatifs à la Russie; mais ce projet ayant manqué, il vendit sa riche collection au prince Labanof Rostowski, pour 15,000 roubles. Trois ans plus tard, en 1820, il renouvela la même tentative à Saint-Pétersbourg, mais avec aussi peu de succès; et sa nouvelle collection échut à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre, pour la somme de 10,000 roubles. Vichmann mourut à Saint-Pétersbourg, en 1822. Il a écrit en allemand la plupart de ses ouvrages; voici la liste des principaux : *Tableau de la monarchie russe*, Leipzig, 1813; *Sur l'élection au trône de Michel Romanof*, Leipzig, 1820 : traduction d'une pièce comprise dans la collection dite des *Papiers d'État*, publiée par le comte de Romanzof; *Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, tome Ier, Berlin, 1820; *Musée national russe*, Riga, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe*, Leipzig, 1821, 2 vol. : cette production, la plus importante de celles qu'a publiées l'auteur, est un manuel indispensable pour ceux qui étudient l'histoire de la Russie. Vichmann était un des rédacteurs de la *Nouvelle Encyclopédie*, publiée à Leipzig, des *Archives du Nord*, journal russe, et de plusieurs journaux allemands.

VICHNOU-SARMA est le nom d'un brahme auquel est attribuée la composition d'un Recueil d'apologues célèbre, connu depuis longtemps, en Europe, sous le titre de *Fables de Pilpay* ou *Bidpaï*, mais dont l'original, écrit en langue sanscrite, porte le nom de *Pantcha-tantra* ou *Pantchopac'hyana*, et a donné naissance à deux autres ouvrages écrits dans la même langue, le *Cat'hamrita-nidhi* qui n'a jamais été publié, et le *Hitopadesa*. Ce dernier a été traduit en anglais par W. Jones, et cette traduction se trouve dans le XIIIe volume de ses *OEuvres;* il a encore été traduit dans la même langue par M. Charles Wilkins, et publié à Bath, en 1787, in-8°, sous ce titre : *The Heetopades of Veeshnoo-Sarma, in a series of connected fables*, etc., et le texte sanscrit a été imprimé plus tard, d'abord à Serampore, en 1806, avec une introduction due à M. H. T. Colebrooke, et ensuite à Londres, en 1810, par M. Wilkins. L'auteur du *Hitopadesa* reconnaît lui-même, à la fin de sa préface, qu'il a puisé les matériaux de son ouvrage dans le *Pantcha-tantra* et dans d'autres écrits. Pour l'auteur du *Cat'hamrita-nidhi*, il déclare positivement qu'il n'a fait qu'abréger le *Pantcha-tantra*, sans rien changer au fond de l'ouvrage, ni à l'ordre des apologues dont il se compose. Quant aux rapports et aux différences qui existent entre le *Pantcha-tantra* et le *Hitopadesa*, il faut, pour s'en faire une juste idée, lire l'introduction mise par M. Colebrooke à la tête de la première édition du texte sanscrit du dernier de ces deux ouvrages, et un *Mémoire* de M. Horace Hayman Wilson, secrétaire de la société asiatique du Bengale, publié dans le tome Ier du *Recueil* intitulé : *Transactions on the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*. Les recherches de ces deux savants ont prouvé que c'est le *Pantcha-tantra* qui a fourni à Burzouyéh la plus grande partie des matériaux qu'il a traduits en pehlwi, par l'ordre du roi de Perse Khosrou Nouschirwan, et intitulés *Livre de Calila et Dimna*, et qui ont ensuite passé, sous divers noms, dans les langues les plus répandues de l'Orient, et dans toutes les langues de l'Europe. Parmi les noms que ce livre a portés dans l'Orient, d'Herbelot et beaucoup de savants après lui ont compris celui de *Djavidan-khired* ou *Sagesse éternelle*, qui appartient à un livre totalement différent; et cette erreur a été répétée. Quant à *Vichnou-Sarma*, on ne sait ni à quelle époque il a écrit ni même si c'est un personnage historique, ou un nom supposé. Le *Recueil* qu'on lui attribue a été, dit-on, composé par lui pour l'instruction de trois jeunes princes, dont l'éducation lui avait été confiée par le roi leur père. Ce cadre est sans doute une fiction de l'auteur du *Pantcha-tantra*, copiée par celui à qui l'on doit le *Hitopadesa*, et il est vraisemblable qu'il en est de même du nom de *Vichnou-Sarma*. Peut-être le *Pantcha-tantra* n'est-il lui-même qu'une nouvelle rédaction d'apologues plus anciens.

VICHY (Roch-Étienne de), évêque d'Autun, né en 1753 à Poulhaguet, diocèse du Puy, mort en 1829 à Paris, quitta la carrière des armes pour l'état ecclésiastique, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et reçut la prêtrise. Nommé aumônier de la reine à l'époque de la révolution il partagea tous ses dangers. Puis il habita la Suisse, trouva ensuite un asile dans les États de l'électeur de Bavière, et rentra en France quand le calme commença à renaître. Napoléon voulut l'attacher à sa chapelle, et lui offrit même l'épiscopat, mais il refusa ses offres, et ne reprit qu'auprès de Madame les fonctions qu'il avait exercées auprès de la reine. En 1819, il fut nommé à l'évêché d'Autun. Trois ans après, le roi le fit pair et conseiller d'État. La maison des dames du Sacré-Cœur à Autun fut le résultat de ses soins.

VICIANA (Martin), historien espagnol, né dans le royaume de Valence vers le commencement du 16 siècle, a laissé une histoire de sa patrie, qui lui coûta 46 ans de recherches et qui parut sous ce titre : *Cronica de la inclita ciudad de Valencia*, 1560-66, in-fol., 4 parties, très-rare.

VICO (Jean de), prince de Viterbe et d'Orviète, dans le 14e siècle, portait le titre de préfet de Rome, par un droit héréditaire dans sa famille. Comme chef

du parti gibelin, il profita du séjour des papes à Avignon pour se faire accorder la souveraineté de presque toutes les villes du patrimoine de Saint-Pierre. Viterbe, Orviète, Trani, Améli, Narni, Marta et Canino lui étaient soumises; son fils résidait pour lui à Orviète, tandis qu'il avait fait de Viterbe la capitale de ses États : mais il gouvernait avec une extrême dureté des peuples toujours prêts à se révolter. Clément VI l'avait excommunié le 1er juillet 1352, comme un tyran usurpateur des États de l'Église. Albornoz, légat d'Innocent IV, mit en même temps le siége au mois de mai 1354, devant Viterbe et devant Orviète. Jean de Vico fut obligé de se rendre à discrétion, de remettre en liberté toutes les villes qu'il avait soumises et de se contenter du gouvernement de Corneto, Civita-Vecchia et Respampano, qui lui fut confié par le légat. Le préfet Jean de Vico demeura 21 ans dans un état d'abaissement; enfin, la guerre entre les Florentins et le pape lui donna, en 1375, l'occasion de rassembler ses anciens partisans; ils avaient oublié la sévérité de son gouvernement, et se souvenaient seulement de ses victoires; au mois de novembre, ils lui ouvrirent les portes de Viterbe, et peu après celles de sa citadelle : alors la maison de Vico recommença à régner dans le patrimoine de Saint-Pierre.

VICO (Enea), antiquaire et graveur, né à Parme au commencement du 16e siècle, mort à Ferrare, selon Hubert et Rost, probablement avant 1560, passe pour avoir été le premier qui ait écrit en Italie sur la science numismatique, ou du moins qui ait essayé de l'assujettir à des règles. Il publia à Parme, en 1554, les médailles d'or, d'argent et de bronze des douze Césars, gravées et expliquées par lui (*Omnium Cæsarum verissimæ imagines ex antiq. numismatis desumptæ*, in-4). Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1614 et en 1730. Nous citerons encore de lui : *Discorsi sopra le medaglie*, Venise, 1555; ibid., 1558; Paris, 1619; Parme, 1691; *Imagine delle donne Auguste*, Venise, 1557, dont une traduction latine, par Natale Conti, a été jointe aux *Discorsi* et réimprimée avec des *notes* de Duval, Paris, 1619.

VICO (Francesco de), historien espagnol, devint, sous Philippe IV, conseiller d'État et chef de la chancellerie des royaumes d'Aragon et de Sardaigne. Il est principalement connu par son *Histoire générale de l'île et du royaume de Sardaigne*, Barcelone, 1639. Cet ouvrage a été surpassé depuis en italien et en français.

VICO (Jean-Baptiste), l'un des plus profonds penseurs modernes, né en 1668 à Naples, où il mourut en 1744 après avoir professé 40 ans la rhétorique à l'université de cette ville, passa sa vie au sein de la médiocrité et de la dépendance, et fut poursuivi encore au delà de la tombe par la même fatalité, qui laissait son nom presque ignoré à l'Europe, alors qu'il méritait de prendre rang parmi les notabilités contemporaines comme juriste, philosophe, historien et critique. Aux souffrances que lui fit sentir l'injuste médiocrité de sa fortune se joignirent d'autres peines non moins cuisantes, celles dont l'accablèrent les désordres ou les infirmités de ses enfants. Un ulcère à la gorge termina, par une longue agonie, des jours qu'avaient pu seuls soutenir l'étude et le travail. Cet homme, qui probablement se fût ouvert la plus brillante carrière s'il eût consenti à entrer dans les ordres religieux, ne trouva guère que des admirateurs dans ceux qui devaient s'honorer d'être ses Mécènes : il arrivait au terme de sa vie lorsqu'il obtint le titre d'historiographe du roi de Naples. Voilà en substance ce qu'offre de matériel l'existence de Vico; mais elle reste marquée par d'importants travaux. L'ouvrage où il les a en quelque sorte résumés, celui qui doit assurer à son nom une juste célébrité, est intitulé : *Cinque libri de principj d'una scienza nuova d'intorno alla comune delle nazioni*, Naples, 1725 (dédiés au cardinal Laurent Corsini, depuis Clément XII); 2e édition, totalement refondue, 1730; réimprimée en 1744 par les soins de Genn. Vico, fils de l'auteur, avec augmentation de *notes* nombreuses, qu'il avait laissées en manuscrit. Il a été fait à Naples, en 1817, une réimpression de l'édition originale. Celle de 1744 a été reproduite en 1801 à Milan, puis à Naples, 1811 et 1816. Il en a été fait une traduction allemande par W. E. Weber, Leipzig, 1822, et une française par M. J. Michelet, sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire..., précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur*, Paris, 1827, in-8°. Les divers *opuscules* de Jean-Baptiste Vico ont été recueillis par M. Ch. Ant. de Rosa, marquis de Villa-Rosa, à Naples, 1818, 4 vol. in-8°; et les morceaux encore inédits, ont vu le jour en 1818 par les soins de M. Ant. Giordano. Vico a écrit lui-même un *mémoire* sur sa vie inséré dans le t. 1er de ses *opuscules*.

VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (Louis de la), l'un des révolutionnaires de France le plus exaltés, naquit en 1732, fit d'assez bonnes études, et vint se mêler à la foule des écrivains toujours si nombreux dans la capitale, où leur médiocrité les condamne à une existence d'autant plus pénible, qu'ils y sont témoins des plus brillantes prospérités. La Vicomterie concourut, en 1779, pour l'*Éloge* de Voltaire, qui était proposé par l'Académie française, mais il n'obtint pas même une mention, et s'en consola en faisant imprimer ses vers, auxquels il joignit une lettre que le grand Frédéric avait eu la bonté de lui adresser. Rien de tout cela ne put le faire remarquer; et il était encore perdu dans la foule, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur, et publia dès les premiers troubles (1789) une ode intitulée *la Liberté*, qui, malgré son exagération, ne fut pas même aperçue au milieu de la prodigieuse quantité d'écrits de tous les genres que les événements faisaient éclore. Les deux brochures qu'il fit ensuite imprimer, la première sous ce titre : *Du peuple et des rois*, 1790, in-8°; et la seconde intitulée : *Les droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8°, eurent à peu près le même sort. Voulant à tout prix qu'on parlât de lui, et voyant le pouvoir royal tombé dans le dernier avilissement, la Vicomterie mit au jour un autre ouvrage qu'il intitula : *Crimes des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, in-8°, 1791. Le titre seul de cette compilation lui fit obtenir un grand succès; elle fut traduite aussitôt en Allemagne et en Angleterre; l'auteur, encouragé par ce succès, publia l'année suivante les *Crimes des papes*, 1 vol. in-8°; et, à son exemple, on imprima les *Crimes de reines*, les *Crimes des empereurs*, etc. La Vicomterie fut dès lors

un des coryphées du parti républicain. Il concourut de toutes ses facultés à la révolution du 10 août 1792; et se livrant de plus en plus aux illusions de ce temps-là, il imagina que les Français pouvaient être gouvernés sans payer de contributions, et publia une nouvelle brochure intitulée : *La république sans impôts*, 1792, in-8°, qui ajouta beaucoup à sa popularité. Il fut nommé député à la Convention nationale par la ville de Paris. Ce ne fut encore que par l'exagération de ses principes, qu'il put se faire remarquer dans cette assemblée. Dès le commencement, il y prononça un discours *sur le procès de Louis XVI*, dans lequel il se déclara ouvertement pour la condamnation, et qu'il fit imprimer avant même que ce procès fût commencé. Il vota ensuite pour la mort de ce prince, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Nommé après le 31 mai 1793, membre du comité de sûreté générale, il eut part à toutes les opérations du régime de la Terreur, jusqu'à la révolution du 9 thermidor. Deux jours après cet événement, on l'accusa de s'être absenté du comité et même de la Convention, tant que la victoire avait paru incertaine. Il prononça à la tribune une apologie, dans laquelle il se déclara hautement contre le tyran, qui venait de tomber; ajoutant que c'était à tort qu'on l'avait accusé de faire partie *de la caste justement proscrite, qui traînait chez l'étranger son orgueil et sa misère*. La Vicomterie en fut quitte pour être exclu du comité de sûreté générale. Quelque temps après, il présenta à la Convention un rapport *sur la morale calculée*, dans lequel il manifesta le matérialisme le plus positif. Après avoir attaqué Pufendorf et saint Augustin, Grotius et saint Jérôme, il soutint que l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur est fausse, que la race humaine est éternelle, et sa conclusion fut d'inviter les savants à donner *une échelle graduelle des crimes et des tourments qu'ils entraînent après eux sur la terre*, vu qu'ils ne doivent pas être punis dans un autre monde. Ce discours, où la Vicomterie déploya une sorte d'éloquence et même une érudition assez rare dans ce temps-là, fut très-applaudi, mais ne put lui rendre son ancien crédit. C'était le temps où l'on attaquait successivement tous les chefs de la tyrannie décemvirale, et surtout les membres des anciens comités. Le député Gouly accusa la Vicomterie, dans la séance du 9 prairial an III (28 mai 1795), d'avoir pris part à la révolte du 1er de ce mois. Il fut décrété d'accusation et arrêté; mais il réussit à s'évader, obtint de rester chez lui avec des gardes, et fut amnistié quelques mois après. N'ayant pas été compris dans la réélection des deux tiers de conventionnels, il ne fit plus partie d'aucune assemblée, et mena dès lors une vie fort obscure, vivant d'un emploi subalterne dans la régie du timbre. Il mourut à Paris, en 1809. Ce démagogue, en apparence si fougueux, et qui eut part à tant de proscriptions et d'événements sanguinaires, était cependant un homme faible et timide; et l'on ne peut pas douter que sous un gouvernement fort et bien dirigé, il ne fût resté très-paisible et très-soumis.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin et anatomiste célèbre, né à Valogne en 1748, sut réunir, aux connaissances indispensables à sa profession, le talent d'écrire purement et quelquefois avec éloquence. Dès 1773, après avoir terminé sa licence, il ouvrit un cours d'anatomie humaine qui eut le plus grand succès; mais ses envieux eurent le crédit de lui faire refuser l'usage de la salle de la Faculté. Antoine Petit, professeur d'anatomie au Jardin du Roi, le choisit alors pour faire des leçons à sa place; mais il ne put lui assurer la survivance de sa chaire, qui fut donnée à Portal. Vicq-d'Azyr, réduit à donner des leçons particulières dans sa propre demeure, dut au hasard la protection de Daubenton, dont il épousa la nièce. Plusieurs *Mémoires*, où il consigna ses recherches anatomiques, lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences en 1774. Lassonne, premier médecin du roi, le chargea, en 1775, de porter des secours à quelques provinces du Midi, ravagées par une épizootie meurtrière, et le fit nommer secrétaire perpétuel de la Société de médecine qui fut établie l'année suivante. Les éloges qu'il y prononça des principaux membres de la Société lui concilièrent d'honorables suffrages; et bientôt il prit un tel rang parmi les écrivains français, que l'Académie française, en 1788, le choisit pour succéder à Buffon. Il professait depuis quelque temps l'anatomie comparée à l'école vétérinaire d'Alfort. Nommé médecin de la reine en 1789, il obtint en même temps la survivance de la place de premier médecin du roi. Il mourut d'un anévrisme le 20 juin 1794. Les travaux purement scientifiques de Vicq-d'Azyr sont nombreux et importants, et roulent sur des sujets très-divers, mais principalement sur l'anatomie tant humaine que comparée. Outre ses mémoires dans les recueils de l'Académie des sciences et de la Société de médecine, on citera de lui : *Traité d'anatomie et de physiologie*, 1786, in-fol., avec 35 planches coloriées; *Système anatomique des quadrupèdes*, dont le 2e vol. parut en 1792, tandis que le 1er n'a pas même été commencé; *Médecine des bêtes à cornes*, 1781, 2 vol. in-8°. Moreau de la Sarthe et Lemontey ont publié des *Éloges* historiques de Vicq-d'Azyr, le premier en 1797, le second en 1826. Moreau a donné une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1805, 6 vol. in-8°, avec atlas in-4°.

VICTOIRE (Louise-Thérèse), fille de Louis XV, naquit à Versailles le 11 mai 1733, passa, ainsi que sa sœur aînée, la plus grande partie de sa vie à la cour, et y fut respectée pour sa piété et la pureté de ses mœurs. Le dévouement filial de cette princesse fut célèbre, à l'époque de la mort de Louis XV. Jamais petite vérole ne s'était montrée avec des symptômes plus effrayants. Madame Victoire, qui n'avait pas eu cette maladie, voulut s'enfermer avec son père, pour lui donner ses soins. Elle fut atteinte du mal qu'elle avait bravé, mais fut sauvée de ses dangers. La séparation d'avec le reste de sa famille, à laquelle cette circonstance la condamna, fut peut-être funeste à la monarchie. Consultée par le roi son neveu, elle l'avait engagé à rappeler à la tête de ses conseils un homme d'une austère vertu, d'une profonde capacité, auquel le feu roi avait accordé une juste confiance, le comte de Machault. La dépêche qui l'appelait à Versailles allait être remise au courrier, lorsqu'une intrigue de cour fit substituer à son nom celui de Maurepas. On sait trop quelle influence eut ce choix sur les destinées de la France. Après la mort de leur père, Madame Victoire et Madame Adélaïde continuè-

rent à vivre dans l'union la plus touchante, au château de Belle-Vue, sans cesse occupées de bienfaisance et d'œuvres de piété, jusqu'au moment où les premiers troubles de la révolution vinrent interrompre leur repos. Obligées de fuir devant la populace venue pour assaillir leur paisible demeure, elles s'en éloignèrent à la hâte, dans la nuit du 19 février 1791, se dirigeant vers l'Italie. Ce ne fut qu'après avoir été arrêtées plusieurs fois sur leur route, qu'elles arrivèrent enfin dans les États du roi de Sardaigne, où elles furent reçues avec tout l'empressement qu'elles devaient attendre d'un prince qui tenait par tant de liens à la France. Elles se rendirent ensuite à Rome, où elles ne furent pas moins bien accueillies par le pape Pie VI. Ces princesses séjournèrent plusieurs années dans la capitale du monde chrétien; et elles y édifièrent tous les habitants par leur résignation et leur touchante piété. Elles ne s'éloignèrent de cette ville que lorsque les armées républicaines s'en approchèrent, en 1798. S'étant alors rendues à Naples, elles y furent comblées, par le roi et la reine, de tous les témoignages d'intérêt et d'affection. Après un séjour d'un an dans le beau palais de Caserte, il leur fallut encore prendre la fuite devant les armées des républicains. C'est dans la *Relation du voyage de Mesdames*, donnée par de Chastellux, en 1816, qu'on doit lire les détails de tous les dangers, de toutes les fatigues, de toutes les souffrances que ces deux malheureuses princesses eurent à supporter, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, dans une marche et une navigation de plus de quatre mois. Madame Victoire ne put résister à tant de maux; elle y succomba le 8 juin 1799, quelques jours après son débarquement à Trieste, et six mois avant sa sœur aînée, Madame Adélaïde. La même tombe réunit dans la cathédrale de cette ville deux sœurs qui ne s'étaient pas quittées un seul jour pendant leur vie. Après le rétablissement de leur maison sur le trône de France, Louis XVIII fit apporter en France leurs dépouilles mortelles; et elles furent déposées dans le caveau royal de Saint-Denis en janvier 1817.

VICTOR (Saint), d'une famille de Marseille, servait dans les armées romaines, lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Ni les promesses, ni les menaces ne purent lui faire abjurer sa foi : il renversa même un petit autel qu'on avait apporté devant lui en le pressant de sacrifier aux idoles. Après avoir enduré plusieurs tourments, il eut la tête tranchée le 21 juillet 303. Les abbayes de Saint-Victor à Marseille et à Paris furent bâties sous son invocation. On trouve une relation du martyre de saint Victor dans les suppléments au *Cartophylax* de Cave, publiés par Colomiès, Londres, 1686, in-8°.

VICTOR Ier (Saint), pape, Africain de nation, succéda à saint Éleuthère, le 18 juillet 185. Il condamna et excommunia Théodore de Byzance, qui niait la divinité de J. C. Cette hérésie n'était pas nouvelle, et désola encore longtemps l'Église chrétienne. Il s'occupa ensuite de fixer le jour de la célébration de la fête de Pâques. Les usages différaient à cet égard. Il n'y avait cependant d'autre difficulté que celle de savoir si ce serait le 14e jour de la lune de mars, ou le dimanche qui suivrait ce 14e jour. Cette dernière opinion prévalut dans un concile que saint Victor assembla à Rome, et l'usage en a été constamment observé. Cette décision fut pareillement prise dans d'autres conciles : les églises d'Asie furent les seules qui résistèrent; le pape voulait les excommunier; mais saint Irénée modéra son zèle, en lui représentant qu'il ne fallait pas retrancher de l'Église universelle un si grand nombre d'autres églises pour cet attachement à leur ancienne coutume. Saint Victor mourut martyr peu de temps après, le 28 juillet 197, et eut saint Zéphirin pour successeur.

VICTOR II (Gébhard, pape, sous le nom de), était évêque d'Eichstet, et parent de l'empereur Henri III. Il fut élu le 13 avril 1055, près d'un an après la mort de saint Léon IX. Les Romains, incertains sur leur choix, avaient envoyé Hildebrand à l'empereur, pour le prier de leur indiquer celui qu'il désirerait voir nommer. L'empereur eut de la peine à se séparer de Gébhard, qui lui était utile dans ses conseils; et Gébhard l'emporta, et ramena Victor à Rome, où il fut reçu avec honneur. En 1056, il fit un voyage en Saxe, pour y trouver l'empereur, qu'il vit à Goeslas. Il réconcilia l'impératrice Agnès avec le roi Baudouin, comte de Hesden, et Godefroy, duc de Lorraine, et pacifia le royaume autant qu'il lui fut possible. Ensuite il retourna en Italie, et mourut en Toscane, le 21 juillet 1057, après avoir occupé le saint-siége deux ans et trois mois. Il eut pour successeur Étienne IX.

VICTOR III, élu pape, le 24 mai 1086, après la mort de Grégoire VII, se nommait Didier, et descendait d'une illustre famille de Bénévent; il avait été nommé abbé du Mont-Cassin, en 1057, envoyé comme légat à Constantinople en 1058, et enfin cardinal en 1059. Il s'était retiré dans son abbaye pendant les troubles excités par l'antipape Guibert, lorsque les Normands le prièrent de se mettre à leur tête, pour tâcher de conclure la paix avec Grégoire VII et Henri. Didier vit le roi, et lui parla avec une fermeté que le prince ne put s'empêcher de respecter; car Didier était l'un des plus grands personnages du siècle où il vivait. L'estime qu'il avait inspirée lui fit déférer le pontificat suprême; mais il opposa la plus grande résistance. Ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il consentit à exercer ses fonctions. L'antipape, secondé par quelques Romains, parvint à se rendre maître de l'église Saint-Pierre, et Victor se retira de nouveau dans son monastère. Pressé du désir d'abattre les Sarrasins, il ordonna la levée d'une armée formidable, qui fit la conquête de Meldia, et tua 100,000 ennemis, ce qui passa pour un miracle. Le pape songea bientôt après à sévir contre l'antipape, qu'il fit anathématiser dans un concile. Pendant les premières sessions, il tomba dangereusement malade, et retourna au Mont-Cassin : sentant sa fin approcher, il fit promettre aux évêques et aux cardinaux qui l'avaient suivi d'élire à sa place l'évêque d'Ostie. Au bout de trois jours, le 15 septembre 1086, il mourut après quatre mois de pontificat. Il avait été 29 ans abbé du Mont-Cassin, dont il fit rebâtir l'église avec magnificence. On a de ce pape trois volumes de dialogues sur les miracles de saint Benoît, et autres moines du Mont-Cassin. Il eut pour successeur Urbain II.

VICTOR, antipape. *Voyez* **INNOCENT II**, pape.

VICTOR (Flavius), tyran, doit uniquement à ce titre la place qu'il tient dans l'histoire. Fils de Maxime, il fut créé César et Auguste par son père, en 383. Lorsque Maxime eut résolu de porter la guerre en Italie, il laissa, suivant quelques auteurs, à Victor le commandement des Gaules; mais comme ce prince était encore fort jeune, il l'entoura sans doute de généraux dont les talents et l'expérience devaient suppléer à son incapacité. La ruine du fils suivit de quelques jours celle de son père. Il fut mis à mort par ordre de Théodose, au mois de septembre 388. On a des médailles de Victor, en or, en argent et en petit bronze; mais elles sont très-rares.

VICTOR ou **VICTORINUS** (Claudius-Marius), rhéteur et poëte, vivait à Marseille, dans le commencement du 5e siècle. Il a laissé trois livres de vers hexamètres, qu'il adresse à son fils Ætherius, et dans lesquels il raconte l'histoire de la Genèse, depuis la création jusqu'à la destruction de Sodome. A la suite, se trouve une Épître en vers, contre les mœurs corrompues de son siècle, adressée à l'abbé Salomon, et dans laquelle Victor fait un tableau assez curieux des ravages qu'avaient naguère exercés dans les Gaules les Vandales et autres peuples barbares. On lui attribue deux autres poëmes, qui sont de Victorin, évêque de Petaw, au troisième siècle. Victor mourut sous Valentinien III, vers 450.

VICTOR, **VICTORIN** ou **VICTORIUS** (Marianus), mathématicien, né dans l'Aquitaine, alla s'établir à Rome, où l'on conjecture qu'il remplit les fonctions de la cléricature. Il entreprit et acheva, l'an 457, un nouveau canon pascal, qui, de son nom, fut appelé *Victorin*, et fut adopté par les Églises d'Occident. Il a été publié par le P. Gilles Boucher, jésuite, avec une explication, sous ce titre : *De doctrinâ temporum, sive commentarius in Victorii Aquitani et aliorum canones paschales*, Anvers, 1633 ou 1634, in-fol. (Voyez l'*Histoire littéraire de la France*, II, 424-28.)

VICTOR, évêque de *Vite*, dans la Bysacène, fut enveloppé dans la persécution suscitée contre les catholiques en 483 par Hunnéric, roi des Vandales, et se retira à Constantinople ou en Épire. Sa mort, dont on ignore l'époque précise n'a pu être que postérieure à l'an 487. Son nom est inscrit dans le Martyrologe au 23 août. On a de lui : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico, Vandalorum regibus*, dont la meilleure édition est de D. Ruinart, Paris, 1694, in-8°. Cette histoire a été traduite en français par François de Belleforest, 1563, et par Arnaud d'Andilly, 1664.

VICTOR, évêque de *Tunes* ou *Tunones* en Afrique, au 6e siècle, montra, pour la défense des trois chapitres, un zèle inébranlable, qui lui fit éprouver les traitements les plus rigoureux. On conjecture qu'il mourut dans un couvent à Constantinople, vers 566. Il paraît qu'il est l'auteur d'une *Chronique universelle*, dont il nous reste un fragment, de 544 à 565, publié par Canisius, dans les *Antiquæ lectiones*; par Jos. Scaliger dans le *Thesaurus temporum*; et par André Schott, dans l'*Hispania illustrata*, IV, 117. On lui attribue encore un traité *de Pœnitentiâ*, inséré par les bénédictins dans l'*Appendice*, au tome II de leur édition des *OEuvres* de saint Ambroise.

VICTOR-AMÉ Ier. *Voyez* **SAVOIE**.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie, ensuite roi de Sicile, puis de Sardaigne, était né, le 14 mai 1665, de Charles-Emmanuel II et de Jeanne-Marie de Nemours. Il succéda, le 12 juin 1672, à son père. Sa mère conserva la régence pendant 5 ans; et elle sut se maintenir libre et neutre, malgré les intrigues des deux cours de France et d'Espagne. Lorsque Victor-Amédée fut parvenu à l'âge de 15 ans, elle voulut le marier à l'infante de Portugal, sa nièce, qui semblait devoir lui apporter cette couronne en héritage. La France secondait de tout son crédit cette négociation, persuadée qu'un prince de Savoie, roi de Portugal, ne serait pas moins attaché à la France qu'un prince français. En 1680, les Portugais donnèrent leur consentement; mais les seigneurs et les états de Savoie et le Piémont réclamèrent à haute voix contre un mariage qui devait leur ôter leur souverain, en lui faisant porter une couronne royale. A la manière dont les vice-rois espagnols gouvernaient Naples et Milan, on pouvait prévoir quel serait le sort de la Savoie, sous un vice-roi portugais. La duchesse ne tint aucun compte de ces remontrances; mais un jour qu'elle était sortie de Turin, les nobles se jetèrent aux pieds de son fils, en le suppliant de se tenir en garde contre les intrigues de sa mère, et de se défier de son ambition, qui le perdrait aussi bien qu'eux. Victor-Amédée parut ému, et promit de ne point accomplir ce mariage : il fit plus, il signa, à leur demande, un ordre d'arrêter sa mère, et de la conduire dans une forteresse; mais à peine la duchesse était-elle de retour auprès de lui, qu'il lui avoua sa faiblesse, et que s'étant fortifié de quelques compagnies de soldats français, en garnison à Pignerol, il fit arrêter les nobles qui lui avaient donné ce conseil (les marquis de Pianezze et de Parala). Cependant comme il ne leur fit point leur procès, comme il feignit d'être malade pour ne point aller en Portugal, et qu'il rompit le mariage contesté, plutôt que de mécontenter ses peuples, plusieurs ont cru que ces mouvements mêmes avaient été arrangés secrètement par la régence, pour se dégager de sa parole, sans offenser ni la France, qui voulait ce mariage, ni l'Espagne, qui s'y opposait. Victor-Amédée épousa ensuite, le 9 avril 1684, Anne, fille de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Le roi de France avait désiré ce mariage, pour raffermir dans son parti Victor-Amédée, qui montrait déjà plus d'inclination pour la maison d'Autriche. Mais depuis longtemps les liens du sang n'empêchaient point les princes d'Europe de se faire la guerre; ils les obligeaient seulement à se témoigner de vains égards au milieu de leurs hostilités. Victor-Amédée voyait avec impatience les Français maîtres du fort Barraux, qui leur ouvrait la Savoie; de Pignerol, qui assurait leur entrée en Piémont; de Casal, qui leur donnait la domination du Montferrat. Il avait recommencé la guerre que son père avait faite aux Barbets ou Vaudois, ses sujets; et sous ce prétexte, il avait levé des troupes. En même temps il était secrètement entré en négociation avec le duc de Bavière et Guillaume, roi d'Angleterre. Sa correspondance avec ces ennemis de la France excita les soupçons de Louis XIV, qui, au printemps de 1690, fit entrer en Piémont, avec 18,000 hommes, Catinat, alors gouver-

neur de Casal, et demanda les forteresses de Turin et de Verrue, comme gages de l'attachement du duc. Victor-Amédée, déterminé à rejeter ces conditions honteuses, chercha à gagner du temps en négociant, pour que le gouverneur du Milanais pût lui amener des secours. En même temps il conclut une ligue, le 3 juin 1690, avec le roi d'Espagne; le 4 juin, avec l'Empereur, et le 20 octobre, avec l'Angleterre et la Hollande. Un secours de troupes et un subside de 30,000 écus par mois étaient les conditions de cette quadruple alliance. Six mille chevaux et 8,000 fantassins lui arrivèrent du Milanais. Le prince Eugène, petit-fils de Thomas de Savoie-Carignan, âgé de 26 ans, fut chargé de commander les troupes impériales, tandis que Victor-Amédée, son cousin, était généralissime des armées alliées. Le duc n'avait encore jamais vu de combat. Il commandait une armée assez nombreuse, mais presque toute composée de nouvelles levées. Avec elles il osa, le 18 août 1690, attaquer Catinat, qui se retirait. Tombé dans une embuscade au milieu de marais impraticables, près de l'abbaye de la Staffarde, il soutint vaillamment le combat pendant cinq heures, avec les vieilles bandes allemandes et espagnoles. Ses habits furent percés d'une balle; et il eut un cheval tué sous lui : mais toutes ses nouvelles recrues prirent la fuite; et après avoir perdu 5,000 hommes, 8 pièces de canon et 36 drapeaux, il se retira vers Carignan. Catinat, profitant de sa victoire, s'empara de Saluces, Fossano, Savigliano et de Suze, qui capitula le 14 novembre. Victor-Amédée avait proposé, pour dégager cette place importante, de marcher à l'instant même contre Pignerol; mais son avis, le seul raisonnable, ne fut point suivi. D'autres troupes françaises envahirent la Savoie, à la réserve de Montmeillan, qui demeura bloqué; et l'on crut voir le duc toucher à sa ruine dernière : mais ce prince courageux rejeta fièrement les ouvertures d'accommodement qui lui étaient faites par l'entremise du pape. Il rassembla ses soldats, demanda des renforts aux Espagnols; et avec une armée de 20,000 hommes, il se trouva de nouveau en état d'arrêter les progrès de Catinat. Celui-ci soumit, en 1691, Nice, Montalban, Villefranche, Savigliano, Carmagnole et Rivoli. Le prince Eugène fit lever aux Français le siége de Coni. Il reprit ensuite Carmagnole, Savigliano et Rivoli. Catinat abandonna de lui-même Saluces, Savigliano et Fossano; mais Montmeillan, bravement défendu par le marquis de Bagnasco, fut enfin rendu aux Français le 20 décembre 1691. Dans la campagne de 1692, Victor-Amédée voulut porter la guerre en France. Il pénétra dans le Dauphiné par Guillestre, Embrun et Gap; mais les Allemands, dont son armée était en partie composée, et qui avaient compté que les protestants se joindraient à eux, soulevèrent tous les esprits par leurs cruautés, en brûlant toutes les villes où ils purent pénétrer. Déjà leur position devenait dangereuse, lorsque Victor-Amédée fut atteint de la petite vérole. Il se fit reporter en litière, d'abord à Coni et ensuite à Turin. Son armée se retira par divers points au travers des Alpes. Une fièvre d'une nature dangereuse vint à la suite de la petite vérole; et l'armée des alliés, dont on avait attendu de grandes choses, fut retenue dans l'inaction pendant toute la campagne. La maladie du duc de Savoie suspendit encore l'activité de ce prince pendant le commencement de la campagne de 1693; mais le 30 juillet, il entreprit le siége de Sainte-Brigide, qu'il prit le 14 août; il bombarda ensuite Pignerol. Le maréchal Catinat, qui pendant ce temps avait renforcé son armée, vint l'attaquer à Orbazzano, le 14 octobre, et le contraignit à la retraite, après le combat le plus meurtrier. Mais la défaite du duc ne lui fit point abandonner ses alliés. Il rejeta avec fermeté toutes les propositions de paix que lui fit faire la France; et il pourvut à la défense de ses places. Ce fut ainsi qu'il empêcha Catinat, pendant toute la campagne de 1694, de s'approcher de Casal et de Montferrat, bloqués par les alliés. L'amiral anglais Russel, en menaçant d'un débarquement tantôt Nice et tantôt la Provence, occupa ce maréchal l'année suivante; et Victor-Amédée se présenta devant Casal, au milieu de juin 1695, avec le marquis de Leganez, gouverneur de Milan, le prince Eugène, général de l'Empereur, et lord Galloway, général anglais. La tranchée fut ouverte le 26 juin; et dès le 9 juillet, le marquis de Crénau, qui commandait à Casal, fut réduit à capituler, ou peut être, d'après des conventions secrètes, rendit à Victor-Amédée, pour le duc de Mantoue, une forteresse que le Savoyard n'aurait pas vue avec plus de plaisir entre les mains des Espagnols que des Français. Aussi prétendit-on qu'au siége de Casal les canons n'étaient point chargés, et que l'attaque, comme la défense avait été concertée d'avance. Victor-Amédée, délivré de l'inquiétude que lui donnait Casal, songeait déjà sérieusement à changer de parti. Le pape Innocent XII l'exhortait à la paix par des brefs publics; mais on pensait que plus secrètement il secondait les négociations de la France. Au mois de mars 1696, le duc fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette; et comme on ne le croyait point assez dévot pour n'avoir que la religion en vue dans ce voyage, on supposa qu'il s'y était rendu pour rencontrer un négociateur français, qu'on assurait s'y trouver en habit religieux. Ces intrigues demeurèrent quelque temps secrètes; et le traité ostensible ne fut signé que le 29 août, par le comte de Tessé, pour la France, et le marquis de Saint-Thomas, premier ministre du duc, pour la Savoie. Marie-Adélaïde, fille aînée de Victor-Amédée, fut promise en mariage au duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. La Savoie, Nice et Villefranche furent restituées au duc; et 4 millions de francs lui furent payés en dédommagement de ses pertes. Avant de publier ce traité, Catinat offrit aux alliés, au nom de son maître, la neutralité de l'Italie. Tous, à l'exception du duc de Savoie, leur généralissime, refusèrent cette proposition. Tous crièrent à la trahison, en voyant qu'il insistait pour l'accepter; mais leurs clameurs furent encore plus fortes et plus légitimes, lorsque, le 16 septembre, Victor-Amédée réunit ses troupes à celles de France, dont il forma, par cette jonction, une armée de 50,000 hommes, qu'il alla commander avec le titre de généralissime du roi de France. Il alla d'abord mettre le siége devant Valence; et cette entreprise détermina les marquis de Mansfield et de Leganez à accepter la neutralité de l'Italie, au nom de l'Empereur et du roi d'Espagne. Cette neutralité servit de préliminaires à la paix de Ryswick, conclue le 20 septembre 1697. Mais

cette paix ne pouvait pas être de longue durée. L'extinction de la maison d'Espagne paraissait déjà prochaine; et dès que son héritage serait disputé entre l'Autriche et la France, le duc de Savoie ne pouvait éviter d'être entraîné dans la guerre. En effet la mort de Charles II, survenue le 1er novembre 1700, ébranla de nouveau toute l'Europe. Victor-Amédée vit aussi dans cet événement une occasion d'augmenter sa puissance; mais il se trouvait entouré de troupes françaises, tandis que les Autrichiens étaient éloignés. Il embrassa donc le parti du plus fort, avec une apparence de contentement, et donna sa seconde fille, Marie-Louise, au roi Philippe V. Il prit le titre de généralissime des armées française et espagnole, et promit 8,000 fantassins et 2,500 chevaux, moyennant un subside de 50,000 écus par mois. Catinat arriva, en avril 1701, avec l'armée française à Turin; et Villeroy vint l'y joindre au milieu de l'été. Ce dernier attaqua le prince Eugène à Chiari, et fut battu le 1er septembre. Victor-Amédée fit preuve de courage et d'habileté dans cette bataille, où il eut un cheval tué sous lui, et courut de grands dangers, en couvrant la retraite, à la tête de sa cavalerie. Ses habits furent percés d'une balle. Un devin lui avait prédit une partie de ces événements; et dès lors il eut une grande foi dans l'astrologie. On ne peut douter que Victor-Amédée ne se fût engagé malgré lui dans la ligue avec la France et l'Espagne. Il voyait avec effroi la maison de Bourbon resserrer ses États entre le Dauphiné et le Milanais, et quoiqu'il eût marié ses deux filles au duc de Bourgogne et à Philippe V, il entra en négociations avec la maison d'Autriche et les puissances maritimes. La cour de France fut avertie de ses menées; et le duc de Vendôme reçut ordre de faire désarmer les troupes du duc de Savoie, qui étaient sous ses ordres, au nombre de 4,000 hommes. Le duc de Savoie, irrité de cet affront, fit garder à vue les ambassadeurs de France et d'Espagne, arrêter tous les Français qui traversaient ses États, et saisir tous les magasins qu'ils y avaient établis. Les mémoires du temps rapportent qu'il arrêta ainsi, contre le droit des gens, plus de Français que Vendôme ne lui avait désarmé de soldats. Le 8 novembre, il conclut une alliance avec l'empereur Léopold, la Hollande et l'Angleterre; on lui promit le Montferrat avec Alexandrie, Valence, la Valsesia et la Lomelline, ainsi qu'un subside de 80,000 ducats par mois, pendant la durée de la guerre. Le comte Gui de Stahremberg réussit, par une marche hardie et inattendue, à lui amener l'armée impériale, le 13 janvier 1704, et à lui donner une cavalerie dont il était dépourvu. Le duc de Vendôme, qui recevait des renforts plus considérables encore, put entreprendre et terminer plusieurs siéges, sans que Victor-Amédée se sentît assez fort pour l'interrompre. Ce prince laissa prendre successivement Verceil, Suse, la Brunette, Yvrée, Aoste et le fort de Bard. Au milieu d'octobre, Vendôme commença le siége de Verrue, forteresse sur le Pô, qu'on croyait imprenable. Longtemps le duc de Savoie se maintint à Crescentino, de l'autre côté du fleuve, pour rafraîchir la garnison; il en fut enfin chassé par Vendôme, le 1er mars 1705, et le 10 du même mois Verrue fut obligée de se rendre. En Savoie, Montmeillan bloqué depuis plus d'un an se rendit enfin, et cette forteresse fut démantelée. Le château de Nice était assiégé par le maréchal de Berwick; après 55 jours de tranchée ouverte, le marquis de Carraglio, qui y commandait, capitula (4 janvier 1706), et ce château fut rasé. Le duc de la Feuillade faisait d'immenses préparatifs pour le siége de Turin. Victor-Amédée, qui voyait tomber successivement toutes ses forteresses, et qui ne pouvait douter que Louis XIV n'eût dessein de le ruiner pour jamais, envoya toute sa famille à Gênes, et lui-même, après avoir pourvu Turin de tout ce qui était nécessaire à cette capitale pour soutenir un long siége, alla s'établir à Coni, afin d'être en état de pourvoir à sa délivrance. Le comte de Daun et le marquis de Carraglio étaient chargés de la défense de Turin; 200 bouches à feu portaient la désolation dans cette ville. La Feuillade cependant, au lieu de presser le siége, poursuivait le duc de Savoie, qui, s'échappant de retraite en retraite, alla enfin se confier à la fidélité de ces mêmes Barbets, ou protestants de la vallée de Luzerne, que lui-même et ses ancêtres avaient si cruellement persécutés. Cependant le prince Eugène était descendu en Italie avec l'armée impériale pour secourir Turin; mais arrêté par Vendôme à Montechiaro, il ne pouvait approcher. Louis XIV ayant chargé Vendôme de commander l'armée de Flandre, le remplaça en Italie par le duc d'Orléans, la Feuillade et Marchin. Le prince Eugène profita de l'hésitation que causait ce déplacement; il passa l'Adige à la Pettorana, le 6 juillet, et le Pô à Polesulla, le 17 du même mois. Remontant ensuite sur la droite de ce fleuve, tandis que les Français en suivaient la gauche, il rencontra, sur la fin d'août, le duc de Savoie qui conduisait tout ce qui lui restait de troupes réglées. S'étant réunis, ils surprirent dans la vallée de Sure un convoi français qui leur fournit les vivres et les munitions dont ils commençaient à manquer; et le 7 septembre, ils attaquèrent les Français dans leurs retranchements. L'obstination du maréchal de Marchin, qui voulait attendre l'attaque dans les lignes, fut cause de la ruine de l'armée française. Le nombre des morts, des prisonniers, des canons, des étendards, la richesse du butin de tout genre, rendirent cette victoire aussi utile que glorieuse. Victor-Amédée recouvra en peu de temps la plus grande partie de ses États et de ses forteresses. Chivas, Yvrée, Trino, Verrue, Crescentino, Asti et Verceil ouvrirent leurs portes; Alexandrie se rendit le 21 octobre, et Casal le 16 novembre; tandis que le prince Eugène soumettait le Milanais à l'archiduc, qui prenait le nom de Charles III d'Espagne. Valence, la Lomelline et la Valsesia furent ensuite abandonnées au duc de Savoie, en exécution des traités; et Louis XIV, perdant l'espérance de recouvrer l'Italie, en retira ses troupes par une capitulation signée à Milan, le 13 mars 1707. Le duc de Savoie et le prince Eugène, voulant à leur tour porter la guerre dans le pays ennemi, désiraient pénétrer en France par le Dauphiné. Les Anglais les obligèrent à diriger leur attaque sur Toulon. Victor-Amédée parut devant cette place, le 26 juillet 1707; mais le maréchal de Tessé avait si bien pourvu à sa défense, que les alliés, après avoir perdu beaucoup de monde, furent forcés de se retirer. Avant la fin de la campagne, ils prirent encore la ville et le château de Suse. L'Empereur avait promis de join-

dre Vigevano et son territoire aux États de Savoie; mais depuis qu'il se voyait maître du Milanais, il ne voulait plus en abandonner aucune portion. D'autre part, Victor-Amédée déclara au commencement de 1708, qu'il n'entrerait point en campagne avant d'être satisfait. Cependant les Anglais et les Hollandais le déterminèrent enfin à se mettre à la tête de son armée, au milieu de juillet; il fit d'abord une tentative sur la frontière de France; puis il se dirigea sur les forteresses de la Perouse, Exiles et Fénestrelles, qu'il enleva toutes trois aux Français, après un siége assez court. Pendant l'année 1709, de plus en plus mécontent de la cour de Vienne, il ne fit aucune entreprise importante; le comte Daun s'avança bien en Savoie, jusqu'à Annecy; mais il repassa les monts à l'approche de l'hiver. Ce même général voulut, en 1710, pénétrer dans le Dauphiné par la vallée de Barcelonnette, et il fut arrêté par le maréchal de Berwick. La campagne de 1711 se termina d'une manière tout aussi peu concluante; la Savoie fut envahie pendant l'été, par les Autrichiens, et évacuée à l'approche de l'automne. Victor-Amédée ne faisait plus d'efforts pour seconder ses alliés. La reine d'Angleterre (Anne) voulut profiter, en 1712, de son mécontentement pour l'entraîner dans une paix séparée, et elle lui offrit le royaume de Sicile. Victor-Amédée, qui ambitionnait par-dessus tout le titre de roi, voulant devoir cette couronne au consentement de toutes les puissances, envoya ses ambassadeurs au congrès d'Utrecht. Le traité qui fut signé dans cette ville, le 11 janvier 1710, lui assura la restitution de la Savoie, des vallées de Pragèles, d'Exiles et Fénestrelles, du château Dauphin et du comté de Nice; enfin Philippe V lui céda l'île et le royaume de Sicile, et il le reconnut pour son successeur, s'il ne laissait pas de descendants légitimes. Ces conventions furent confirmées par les traités de Madrid, du 10 juin, et d'Utrecht, du 13 août 1713. Le 22 septembre de la même année, Victor-Amédée prit solennellement à Turin le titre de roi de Sicile, et donna celui du duc de Savoie à son fils aîné, Victor-Amédée, déjà prince de Piémont. L'amiral anglais Jennings le conduisit à Palerme, où il débarqua le 10 octobre, et où il fut couronné avec la nouvelle reine, le 24 décembre, par l'archevêque de Palerme. Cette acquisition était plus glorieuse pour la maison de Savoie qu'avantageuse à ses sujets; le transport de la cour dans une île lointaine avait causé une dépense très-considérable qui aggrava le fardeau des impositions sur le Piémont, au moment où la paix devait faire espérer quelque adoucissement. Ensuite Victor-Amédée voulut maintenir la prérogative royale et les anciennes constitutions qui rendaient cette île presque indépendante de la cour de Rome; d'autre part, le clergé et les ordres religieux soutenaient les prétentions du pape. Victor-Amédée exila tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre au tribunal ecclésiastique, qu'on nommait de la *Monarchie*, établi dès le temps du roi Roger. Clément XI abolit ce tribunal, fulmina des censures contre les agents du pouvoir souverain, et mit sous l'interdit plusieurs églises de Sicile. Plus de 400 ecclésiastiques se réfugièrent à Rome; les cours de Versailles et de Madrid, qui soutenaient Victor-Amédée, ne purent faire fléchir le pontife obstiné. Pendant que le nouveau roi luttait contre ces difficultés, il eut le malheur, le 22 juin 1715, de perdre, par la petite vérole, son fils aîné, nommé, comme lui, Victor-Amédée; et comme les devins l'avaient assuré qu'il guérirait, il tourna toute sa colère contre les médecins, qui avaient laissé perdre une vie que les astres voulaient conserver. Son second fils, Charles-Emmanuel, prit alors le titre de prince de Piémont. Cependant le cardinal Alberoni, ayant rendu à l'Espagne une vigueur inattendue, s'efforçait de recouvrer par les armes ou par des trahisons les parties de l'ancienne monarchie espagnole que le traité d'Utrecht avait ôtées à Philippe V. Au mois d'août 1717, sa flotte conquit la Sardaigne sur les Impériaux. Dans l'hiver qui suivit, il négocia avec Victor-Amédée pour attaquer de concert le Milanais. Mais cette négociation n'avait d'autre but que d'endormir ce monarque dans une fausse confiance. Le 30 juin 1718, la flotte espagnole parut devant Palerme; cette ville fut obligée de se rendre immédiatement, le château ne tint pas longtemps; Catane et Messine furent prises ensuite. Victor-Amédée, hors d'État de défendre le royaume qui lui avait été donné, recourut à l'Empereur et aux puissances maritimes. Le premier ne voulut point combattre pour l'avantage d'autrui; il demanda que la Sicile lui fût rendue pour être réunie au royaume de Naples, et il offrit seulement, en échange, à Victor-Amédée, ses prétentions sur la Sardaigne. Ce monarque fut obligé d'accepter cet échange désavantageux, et il entra dans la quadruple alliance contre l'Espagne, avec l'Empereur, la France et l'Angleterre. Cependant il eut peu de part aux événements militaires; la Sicile, que ses généraux avaient perdue, fut recouvrée par ceux de l'Empereur, et la disgrâce d'Alberoni ayant disposé Philippe V à la paix, il accepta le traité de Londres ou la quadruple alliance, par une déclaration faite à la Haye le 17 février 1720. Au mois d'août, l'île de Sardaigne fut consignée au roi Victor-Amédée par le prince d'Ottaiano, qui l'avait reçue des Espagnols au nom de l'Empereur. En 1722, Victor-Amédée maria son fils unique à la princesse Palatine Anne-Christine de Sultzbach; et cette princesse étant morte le 12 mars suivant, il le remaria, en 1724, à Polixène-Christine de Hesse-Rheinsfeld. Le 25 mars de la même année, il perdit sa mère qui était parvenue à l'âge de 80 ans. Les différends entre ce prince et la cour de Rome, qu'avait fait naître la juridiction pontificale en Sicile, ne furent accommodés qu'en 1727 par le marquis d'Ormea, le plus habile ministre du roi de Sardaigne. Du reste, ce monarque évitait de prendre part aux négociations qui pouvaient amener une nouvelle guerre. Se renfermant dans les soins de l'administration, il avait donné à ses États un corps de lois nouvelles; il avait fondé une université à Turin, et réformé en même temps toutes les écoles inférieures; il avait mis ses finances dans un ordre admirable, protégé le commerce et fait fleurir les arts, embelli sa capitale, et rendu inexpugnable, par d'immenses travaux, la forteresse de la Brunette, lorsqu'enfin, parvenu à l'âge de 64 ans, il exécuta, le 3 septembre 1730, un projet que l'on a cru formé dès longtemps. Il abdiqua, en faveur de son fils Charles-Emmanuel, la couronne qu'il avait portée avec tant de gloire. On a prétendu que cette abdication fut

la suite des embarras où l'avait jeté sa politique flottante entre la France et l'Autriche, et que s'étant trop pressé de conclure des traités, qu'il était de son intérêt de ne pas exécuter, il se trouva pris dans ses propres piéges, et ne put sortir de l'embarras où il s'était placé que par cette résolution désespérée. La fausseté de cette assertion a été établie depuis par des écrivains aussi graves que bien informés. Rien d'ailleurs de semblable ne se trouve indiqué dans les dépêches originales de Victor-Amédée à ses ministres à Paris, à Vienne et à Londres, à l'époque dont il s'agit. Trois souverains, dans un intervalle assez rapproché, avaient abdiqué la couronne : Christine, Casimir et Philippe V. Victor-Amédée, par imitation, peut-être, ou par satiété du pouvoir, résolut aussi d'abdiquer cette couronne royale, objet depuis si longtemps de l'ambition de sa famille. Une autre résolution de sa part fut comme le prélude de celle-là. Veuf depuis quatre ans, il ne voulut ni rester sans compagne, ni chercher une nouvelle épouse dans une maison souveraine. A l'imitation de Louis XIV, que, malgré leur inimitié, il aimait à prendre pour modèle, il épousa secrètement la veuve du comte de Saint-Sébastien, fille d'honneur de la reine mère, qui avait été l'objet de ses premières inclinations. Cette dame avait été créée dame d'honneur de la princesse de Piémont, et logée près des appartements du roi. Remplie de finesse et de dextérité, elle prit alors sur lui un grand ascendant, et il l'épousa le 2 août, un mois avant son abdication. Elle était âgée de 50 ans. Victor-Amédée ayant appelé son fils, lui déclara son dessein d'abdiquer. Charles-Emmanuel, étonné, se jette à ses genoux et le conjure de changer de résolution ; mais Victor est inébranlable ; et ces témoignages de respect filial ne font que l'affermir dans son projet. Il a choisi pour modèle l'empereur Charles-Quint, et il veut que le même cérémonial soit observé pour son abdication. Le 3 septembre 1730, il mande au château de Rivoli le chevalier de l'Annonciade, les ministres, les présidents des cours souveraines et tous les grands, sans que personne, hors le prince de Piémont et le marquis del Borgo, soit informé de l'objet de cette convocation extraordinaire. L'assemblée formée, le roi prescrit le silence, et le marquis del Borgo lit à haute voix l'acte par lequel Victor-Amédée renonce au trône et remet le pouvoir souverain à Charles-Emmanuel son fils unique, ordonnant à tous ses sujets de lui obéir. Cette déclaration était établie sur les mêmes motifs qu'avait allégués Charles-Quint : l'âge avancé, des indispositions, le désir de mettre un intervalle entre les sollicitudes du trône et la mort. Toute l'assemblée resta frappée d'étonnement ; quelques-uns fondirent en larmes ; car ce prince, redouté de tous ses sujets, était aimé de plusieurs. Après avoir déployé dans cette dernière scène de son règne l'air solennel et fier qui lui était naturel, il ne témoigna plus que de l'affabilité à ceux qui l'entouraient, parlant à tous les grands, et ne les entretenant que de la fidélité qu'ils devaient à leur nouveau roi. Passant ensuite dans l'appartement de la princesse de Piémont qu'il déclara reine, il lui présenta la comtesse de Saint-Sébastien : « Ma fille, lui dit-il, je vous présente une dame qui veut bien se sacrifier pour moi. Je vous prie d'avoir des égards pour elle et pour sa famille. » Il ne se réserva pour lui-même qu'un revenu de 50,000 écus, et il donna la marquisat de Spino à la comtesse de Saint-Sébastien, qui en prit le nom. Il partit dès le 4 septembre pour la Savoie qu'il avait choisie pour sa retraite, n'ayant qu'un seul attelage, quatre valets de pied, un valet de chambre et deux cuisiniers. C'est assez, disait-il pour un gentilhomme de province. Au moment de son départ, Charles-Emmanuel lui témoigna de nouveau le désir que son abdication ne fût pas absolue : Mon fils, répondit Victor-Amédée, l'autorité suprême ne souffre aucun partage. Je pourrais désapprouver ce que vous feriez, et ce serait mal ; il vaut mieux n'y plus penser. A son arrivée en Savoie, Victor-Amédée occupa d'abord la maison de campagne du marquis du Villars, à Saint-Alban, près de Chambéri. Le jeune roi se fit longtemps un devoir de lui rendre compte jour par jour des affaires du gouvernement ; il envoya même plus d'une fois ses ministres au delà des monts pour conférer avec lui, et prendre son avis ; mais cette respectueuse déférence eut bientôt un terme. Charles-Emmanuel alla deux fois faire visite à son père. La seconde de ces visites fut courte ; il le trouva soucieux et embarrassé. Cependant il attribua ce changement aux suites d'une attaque d'apoplexie, essuyée récemment par le vieillard. Il le quitta au bout de trois jours pour se rendre avec la reine aux eaux d'Évians, où il comptait passer quelques semaines. Victor, déjà fatigué du poids de son oisiveté, et à qui la marquise de Spino, femme pleine d'ambition, avait fait naître l'idée de se ressaisir du gouvernement, prend tout à coup la résolution de profiter de l'absence du jeune roi, pour le prévenir à Turin, et se remettre en possession du trône. Au moment où il allait partir furtivement, un jeune ecclésiastique appelé Michon, qui avait par hasard entendu une conversation entre le roi Victor et la marquise, était allé en toute diligence instruire le roi Charles à Évians. Le jeune monarque, une heure après l'avis reçu, monte à cheval, accompagné d'une suite peu nombreuse, traverse le petit Saint-Bernard, et arrive dans sa capitale le jour même où son père descendait au château de Rivoli. Victor entendit des hauteurs d'Avillane le canon qui annonçait l'arrivée de son fils, et il en fut vivement troublé. Le lendemain Charles-Emmanuel se rendit auprès de lui. Cette entrevue des deux rois fut embarrassé, et même un peu triste de part et d'autre. Victor-Amédée s'étant plaint que l'air de la Savoie était contraire à sa santé, son fils ordonna sur-le-champ que le château de Montcalier fût préparé pour le recevoir. Là toute la cour alla, par ordre du roi Charles, lui rendre ses hommages. Mais il fit en même temps observer toutes les actions et toutes les démarches de son père, et l'on reconnut bientôt qu'un dessein profond agitait celui-ci. On fut surtout frappé du changement qui s'était opéré dans les manières de la marquise de Spino. Lorsqu'elle alla voir la reine, elle prit un fauteuil pareil à celui de cette princesse. Victor, voulant connaître les dispositions des principaux de la cour, alla jusqu'à demander au ministre del Borgo l'acte de son abdication, le chargeant de notifier à son fils sa détermination de reprendre les rênes du gouvernement. Le ministre, plein de confusion et d'embarras, mais n'osant s'exposer par un refus aux

emportements du vieux monarque, promit de lui rapporter cet acte le lendemain. Mais à peine fut-il parti, que Victor se repentit de s'être ainsi ouvert. A minuit, prenant tout à coup une détermination nouvelle, il monte à cheval, suivi d'un seul domestique, et va se présenter à la porte de la citadelle qu'il veut se faire ouvrir. Le gouverneur, baron de Saint-Remi, refuse nettement de l'introduire. Trompé dans son attente, le prince retourne à Montcalier plein de dépit, au moment même où, sur la déclaration du marquis del Borgo, le roi assemble ses ministres et tous les grands. Tout est déclaré dans ce conseil, et il est décidé, d'une voix unanime, qu'il faut s'assurer de la personne de Victor-Amédée. Le roi, les larmes aux yeux, et d'une main tremblante, signe l'ordre que le marquis d'Ormea va mettre à exécution. Il est précédé par une compagnie de grenadiers que commande le comte de la Pérouse; d'autres troupes investissent le château de Montcalier. On monte le grand escalier, on enfonce les portes, et l'on se saisit de tous les gens de service; enfin on pénètre dans la chambre où le roi était au lit avec la marquise de Spino, qui s'élance demi-nue vers une porte pour s'échapper. On l'arrête, on la jette dans un carrosse qui prend au galop la route du château de Ceva, escorté par 50 dragons. Tout ce bruit n'a pu éveiller le roi Victor, dont le sommeil était habituellement presque léthargique. Le chevalier de Solar s'empare de son épée qui se trouvait sur une table, pendant que le comte de la Pérouse ouvrant les rideaux de son lit, et l'éveillant, non sans peine, lui déclare qu'il a ordre de l'arrêter, et lui présente cet ordre signé de la main de son fils. Le vieillard entre en fureur, apostrophe ceux qui l'entourent et refuse de s'habiller. On l'enlève, on le porte enveloppé dans ses couvertures jusqu'au carrosse qui l'attendait dans la cour, et il y est jeté au milieu d'un groupe d'officiers et de soldats. A la vue de leur ancien maître tombé dans un tel abaissement, ceux-ci commençaient à murmurer, quand le comte de la Pérouse s'écrie : De par le roi, silence, sous peine de mort. Les cris cessent; on double le pas : Victor reconnait dans la cour un des régiments de dragons qui s'était autrefois distingué sous ses yeux; il veut le haranguer : un roulement des tambours couvre sa voix. Il est jeté non sans peine dans le carrosse, et les troupes, formant tout autour une espèce de bataillon carré, prennent lentement le chemin du château de Rivoli. Ce prince passa plusieurs mois dans cette espèce de prison, gardé très-rigoureusement. Les accès de colère auxquels il se livra les premiers jours faisant craindre qu'il n'attentât à sa vie, on ne laissait à sa portée rien qui pût le blesser, ou qui pût lui fournir les moyens d'écrire; et ses gardes, ses domestiques eurent l'ordre de ne répondre à ses questions que par une profonde inclination de tête. Lorsqu'il devint un peu plus calme, la surveillance fut moins sévère; et sur la demande qu'il en fit, on le reconduisit au château de Montcalier. Il finit par se résigner; mais il resta silencieux et triste. On fit tout pour adoucir l'amertume de sa situation; plusieurs personnes furent destinées à lui tenir compagnie, et on lui rendit la marquise de Spino. On lui fournit des livres, mais on ne lui communiquait aucune nouvelle; on ne lui permettait pas la lecture des gazettes. Toute sa curiosité, pendant les préludes de la guerre de 1733, se fixa sur l'établissement de l'infant don Philippe en Italie. Quand le chevalier Salmatoris, qui ne le quitta qu'à la mort, eut la permission de lui apprendre cet événement, il s'écria : O! ma maison! ils ont signé ta perte. Victor-Amédée ne revit jamais son fils. Il mourut à Montcalier, le 31 octobre 1732, dans de grands sentiments de piété. Sa femme s'enferma dans un couvent de religieuses à Carignan.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin, le 26 juin 1726, et de bonne heure charma le roi son père par la vivacité de son esprit et la facilité de ses études. Il s'énonçait et agissait avec grâce, manifestant du goût pour la littérature; mais en même temps il montrait une trop grande facilité de caractère, et trop de bienveillance pour la médiocrité. Il fit, en 1745, sa première campagne à côté de son père, et figura aux batailles de Coni et de Bassignana. Son penchant décidé pour le militaire fit croire qu'il aurait l'esprit guerrier de ses ancêtres. Ce jeune prince était aimé généralement à cause de sa bonté et de son affabilité; mais le rôle de prince héréditaire n'en fut que plus difficile pour lui, sous un roi jaloux de son autorité. Victor-Amédée soutint ce rôle jusqu'à 47 ans, sans s'écarter du moindre de ses devoirs. Son mariage avec l'infante d'Espagne, fille de Philippe V, eut lieu en vertu d'un des articles secrets du traité d'Aix-la-Chapelle. Il porta le titre de duc de Savoie jusqu'à son avénement au trône, où il monta le 20 février 1773. Religieux, tempérant, exempt de tout vice, le nouveau roi s'était montré constamment fils respectueux, bon père et bon époux. A peine eut-il saisi le sceptre, qu'il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes. Vingt ans de paix avaient imprimé à l'armée piémontaise un aspect presque gothique, et des usages qui ne convenaient plus à la tactique nouvelle. Impatient de mettre ses plans à exécution, Victor-Amédée donna, en 1776, une nouvelle organisation à ses troupes; et après 13 années d'épreuve il la changea une seconde fois, en 1786. Toutefois, cette armée, qu'on pouvait porter aisément à 45,000 hommes en temps de guerre, n'avait encore ni règles de discipline fixes, ni principes de tactique, ni habitude des grands mouvements stratégiques. L'Europe jouissait, il est vrai, d'une tranquillité parfaite; et tout annonçait à Victor-Amédée un règne aussi paisible. Voulant mettre à profit cet heureux calme et consacrer son règne à des établissements utiles, il éleva la forteresse de Saint-Victor de Tortone, sur les fondements jetés par Charles-Quint; il acheva la citadelle d'Alexandrie, érigea une académie royale de sciences, l'académie de sculpture et de peinture; fit bâtir l'observatoire de Turin, éclairer avec magnificence les rues de cette capitale, et établit hors de son enceinte, sous le nom de *Cénotaphes*, des sépultures publiques. La ville de Nice, dont il répara et creusa le port, doubla, par ses soins, d'étendue et de population, de même que Carouge aux portes de Genève. Fonder ainsi aux deux extrémités de ses États deux villes nouvelles, deux colonies florissantes, était un dessein qui flattait singulièrement l'amour-propre de ce prince. A Chambéri, il fit relever l'ancien palais ducal et bâtir un théâtre. Il embellit les

bains d'Aix, éleva, à grands frais, des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône, et abolit les péages dans toute la Savoie. Cette province, berceau de sa famille, fixait particulièrement son attention. Il y fit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfants, à l'occasion du mariage du prince de Piémont, héritier du trône. Il venait de marier deux de ses filles aux frères de Louis XVI, et le prince de Piémont à une sœur de ce monarque. Victor-Amédée, en visitant le plus ancien patrimoine de sa famille, entendit retentir autour de lui les bénédictions des peuples, et en fut vivement ému. En Piémont, les cœurs étaient moins ouverts aux sentiments affectueux. On n'y vit pas sans peine Victor-Amédée se jeter sans réserve dans le bras d'une puissance qui tant de fois avait mis sa maison au bord du précipice. On y disait hautement que les sommes prodiguées en Savoie et à Nice ne feraient, en cas de rupture, qu'exciter davantage les Français à s'en rendre maîtres; que ce qu'on y semait serait moissonné par d'autres mains. On blâmait aussi les profusions du roi : il ne restait rien, disait-on, de l'épargne laissée par son père. Deux millions de dot, donnés par la France à la princesse de Piémont, n'avaient pas suffi pour les frais de noces! Le roi y avait ajouté deux autres millions, prix de la vente de l'hôtel des Célestins à Lyon, qui était une ancienne propriété de la maison de Savoie. A ces murmures, à ces conjectures sinistres, l'histoire doit opposer des faits honorables. Victor-Amédée n'avait fait peser sur son peuple aucun nouvel impôt onéreux; ses billets d'État circulaient au pair, non-seulement en Piémont, mais en Savoie, où leur cours n'était point obligatoire : on les prenait même pour comptant à Lyon, qui tirait du Piémont les soies nécessaires à ses manufactures. En un mot, le crédit du gouvernement sarde était resté intact ; et jamais l'agriculture et le commerce n'avaient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. Ainsi ce ne furent point les fautes de Victor-Amédée qui ébranlèrent son trône; ce fut une commotion étrangère; ce fut une fatalité qu'il ne lui était guère possible de prévoir ni de conjurer. A peine la révolution française eut-elle éclaté, que l'un des frères de Louis XVI, fuyant devant les fureurs populaires, vint avec son épouse, se réfugier à la cour de Turin. Ce prince fut bientôt suivi de ses enfants, de son frère et d'un grand nombre de gentilshommes français. Victor-Amédée détestait les principes, et surtout les premiers résultats de cette révolution. Il refusa de recevoir pour ambassadeur de Sémonville, qui lui fut envoyé par ses premiers moteurs, et se voyant bientôt menacé, il fit passer des renforts en Savoie et à Nice. Quand il vit la révolution devenir dangereuse et menaçante pour ses provinces limitrophes, il y fit passer, au printemps de 1792, de nouvelles troupes, mais en trop petit nombre pour résister à une agression, et trop nombreuses pour ne pas annoncer des desseins hostiles. Cependant ni Victor-Amédée ni les autres rois qui devaient se coaliser n'étaient prêts à soutenir la guerre; et déjà ils allaient être prévenus par leurs ennemis. Vers la fin de septembre, la Savoie et le comté de Nice furent envahis, et la ville d'Oneille saccagée. La retraite des troupes sardes fut précipitée et même honteuse. Le roi en fut navré de douleur. Il venait, dans l'espace d'un mois, de perdre un quart de ses États. Aucun traité ne lui promettait l'assistance de l'Autriche ni les subsides de l'Angleterre. Forcé de mendier les secours de ces deux puissances, il se trouvait à leur merci, avec un trésor vide et des troupes découragées. Les parties de son territoire occupées étaient tellement atteintes de la contagion révolutionnaire, qu'elles sollicitèrent leur réunion à la France, et qu'aussitôt la nouvelle république française se vit accrue de deux départements. Déterminé à sauver à tout prix ce qui lui restait de ses États, Victor-Amédée se borna d'abord à défendre les montagnes, et pressa vivement l'Autriche de venir à son secours; mais il trouva cette puissance froide et parcimonieuse. Il ne put en obtenir qu'un corps auxiliaire de 6,000 hommes. N'ayant, par suite d'une paix de 44 ans non interrompue, ni soldats ni officiers expérimentés, il se vit forcé de confier la direction de ses forces à des généraux autrichiens, qui en eurent à peu près la diposition absolue. D'un autre côté, l'Angleterre se bornait à lui promettre un subside annuel de 200,000 livres sterling, pendant la durée de la guerre, et sous la condition d'une augmentation dans son armée. Voyant qu'il lui fallait tirer de son propre fonds ses moyens de défense, Victor-Emmanuel se hâta de mettre toute son armée sur le pied de guerre. Il leva de nouveaux régiments suisses, porta son artillerie à 5,000 hommes, et ajouta à ses troupes légères plus de 3,000 partisans. Il forma de tous ces éléments une force nationale de 60,000 hommes, qu'animait un excellent esprit. On rétablit dans les hautes Alpes, une partie des retranchements élevés dans la guerre de 1743. Jamais d'ailleurs les forteresses du Piémont n'avaient été si bien pourvues. L'arsenal de Turin paraissait inépuisable. Enfin, au commencement de 1793, Victor-Amédée put contempler avec quelque sécurité la réunion de ses moyens de résistance. Le mauvais résultat de l'expédition française dirigée contre l'île de Sardaigne lui parut d'un heureux augure. Les circonstances générales ne le favorisaient pas moins. Le supplice de Louis XVI venait de soulever la majeure partie de l'Europe; et, la Convention nationale se hâtant de proclamer l'indépendance des peuples, l'Angleterre, l'Espagne, Naples, la Hollande et l'Allemagne allaient unir leurs armes à la Prusse et à l'Autriche, pour repousser cette hardie provocation. Encouragé par cette coalition, en apparence si redoutable, Victor-Amédée résolut d'agir offensivement. Déjà les troupes sardes s'étaient signalées par une résistance brillante dans plusieurs occasions, surtout à Raus et à Lauthion, où les généraux français Brunet et Serrurier avaient été repoussés. Mais le plan offensif pour reconquérir à la fois le duché de Savoie et le comté de Nice ne répondit pas à l'heureux début de la campagne. Le général en chef autrichien, baron de Vins, ne se mit en mouvement qu'au mois d'août. *Nice* ou *Superga*, c'est-à-dire la *Victoire ou la mort!* s'écria, en partant pour l'armée, Victor-Amédée, encore rempli d'ardeur malgré les glaces de l'âge. Mais il lui manquait le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. A la merci des généraux autrichiens, qui dirigeaient la guerre du Piémont, il les vit avec douleur laisser triompher, en définitive, de

même qu'en Flandre et sur le Rhin, les armes de la nouvelle république. Les invasions en Savoie et dans le comté de Nice n'étant ni soutenues ni poussées avec vigueur, Lyon et Toulon retombèrent sous le joug du pouvoir révolutionnaire; et déjà Victor-Amédée dut se repentir de s'être abandonné trop aveuglément aux vues d'un général aussi présomptueux que le baron de Vins. On ne pouvait douter, d'après des avis certains, que les Français n'eussent le projet de prendre à leur tour l'offensive pour s'introduire en Piémont par les montagnes de Nice et par les sources du Tanaro. En tournant les positions que Victor-Amédée défendait depuis deux ans, ils pouvaient faire tomber en un instant des moyens de résistance que le vain appui de la neutralité de Gênes rendait tout à fait illusoires. Au lieu de parer à ce danger pressant, on trouva plus commode à Turin de se reposer sur cette neutralité et sur la ligne de Savourges, qui, garnie par 7,000 hommes, embrassait le bassin de Tende. Le 6 avril 1794, une attaque générale eut lieu, de la part des Français, sur tout le front de la ligne, et d'innombrables coups de canon se firent entendre. Ce bruit n'avait pour objet que de masquer un grand mouvement qui s'exécutait en arrière le long du bord de la mer, sous la direction de Gênes. La plus grande partie de l'armée française prit à gauche vers le pont de Novi, par lequel on entre dans la vallée du Tanaro, et de celle-ci dans le cœur du Piémont. Ces nouvelles répandirent bientôt l'effroi dans Turin : déjà même, à la suite des premières attaques, toute la vallée du Tanaro venait d'être abandonnée par les Autro-Sardes, qui s'étaient repliés sous le fort de Ceva. La reddition de Savourges, qui ouvrit ses portes à la première sommation, vint augmenter la terreur. Cent mille Français couvraient déjà les sommités des montagnes; car en même temps qu'ils s'étaient emparés du col de Tende et des vallées du Tanaro, ils avaient occupé la plupart des cols des Alpes occidentales. La position retranchée du petit Saint-Bernard venait d'être enlevée de même que celle du Mont-Cenis, et du fort de Mirabouc, au sommet de la vallée de Luzerne. Leur armée principale, forte de 40,000 hommes, qui, de la vallée du Tarano, menaçait le Montferrat et l'Albesan, recevait chaque jour des renforts. Les Austro-Sardes n'avaient à lui opposer que 25,000 hommes, postés entre Ceva et Demont, mais qui furent renforcés par 10,000 Autrichiens. A cette activité des Français, pour se rendre maîtres de toutes les sommités, succéda une immobilité subite. On pensa qu'ils attendaient pour se précipiter dans la plaine, le signal des traîtres, leurs affiliés en Piémont, déconcertés par la fermeté de la cour de Turin, qui fit passer par les armes les deux commandants des forts de Savourges et de Mirabouc. La nouvelle de la chute de Robespierre vint tout éclairer : le coup fatal, qui menaçait le Piémont, resta suspendu. Les Français, à la suite de quelques actions sans résultat, quoique assez vives, se bornèrent à éloigner les Austro-Sardes de Savone, et à s'assurer la possession de toutes les avenues de Nice, de Savone et de Gênes. Des neiges précoces forcèrent les deux partis à prendre leur quartier d'hiver de bonne heure. Quoique Victor-Amédée fût dans une position plus resserrée que celle de l'année précédente, il dut se féliciter d'avoir vu l'ennemi obligé de se retirer malgré la supériorité de ses forces, et sans avoir pu se rendre maître d'aucune de ses places fortes. Après trois ans de guerre, le Piémont se trouvait encore intact; mais les principales causes de cet avantage n'étaient dues qu'à l'indécision des généraux français, à la chute de Robespierre et à la découverte de quelques complots intérieurs. La secte révolutionnaire avait des affiliés en Piémont, dans toutes les classes de la société, à l'exception des paysans et des soldats, dont les sentiments affectueux pour la personne du roi étaient hors de doute. C'était dans la classe moyenne, et même parmi la noblesse, que Victor-Amédée trouvait le plus de censeurs et de mécontents; et c'était surtout pour défendre les biens et les prérogatives de cette classe d'hommes ingrats et pervers qu'il avait donné aux nobles et aux riches l'exemple des privations personnelles, en envoyant sa vaisselle à la monnaie, en faisant fermer son théâtre, et en vendant ses équipages de chasse. Il n'avait épargné, à l'armée, ni sa personne ni ses fils; et, pendant qu'il exposait sa tête aux hasards de la guerre, les princesses, ses brus, ensevelies dans une profonde retraite, n'avaient cessé d'invoquer le ciel pour le salut de l'État par des prières et des bonnes œuvres. Mais le danger devenait chaque jour plus pressant; et la cour de Vienne elle-même tremblait de voir le Milanais envahi. Alors elle envoya quelques renforts, mais que ses généraux inhabiles ne surent pas employer. Ils n'obtinrent, après un assez brillant début, en 1795, à la tête de 65,000 hommes, que des succès partiels et insignifiants; et pourtant leurs forces surpassaient d'un tiers celles des Français. La campagne allait se prolonger ainsi dans de petits faits d'armes ou dans une entière immobilité, quand, le 24 novembre, la général Schérer, dont l'armée s'était augmentée de toutes les forces dirigées auparavant contre l'Espagne, prit l'offensive sur toute la ligne, et gagna sur le baron de Vins la bataille de Loano. Satisfait d'avoir rétabli ses communications avec Gênes, Schérer prit ses quartiers d'hiver dans la vallée du Tanaro et dans la haute Bormida, reportant ainsi son armée dans la même position qu'elle occupait à l'ouverture de la campagne. Si en France on le blâma de n'avoir pas usé plus complétement de la victoire, le baron de Vins fut blâmé plus vivement encore, et avec plus de raison, pour avoir terminé par une défaite et une retraite honteuse une campagne qui avait donné tant d'espérances. Ainsi tout espoir d'être sauvé par l'Autriche fut perdu; et l'esprit public déclina sensiblement à Turin. On y soutenait ouvertement que le roi n'avait plus qu'à suivre l'exemple donné par l'Espagne, la Toscane et la Prusse, qui venaient de conclure avec la république française leur paix séparée. Cette opinion fut exprimée même en présence du roi, et il y eut dès lors dans son conseil, comme dans tous les autres cabinets, le parti de la guerre. Le premier s'appuyait sur quelques ouvertures faites par le ministre français à Gênes, mais qui n'étaient pas susceptibles d'une négociation sérieuse. Le parti de la guerre l'ayant emporté, on conclut qu'il valait mieux, comme dit Machiavel, céder à la force qu'à la peur de la force. On venait d'ailleurs d'être informé à fond des desseins de la France,

résolue de frapper cette année, en Italie, un coup décisif. Le roi, en conséquence, fit partir pour Vienne le baron de Latour et le marquis de Saint-Marsan, chargés de déclarer à l'Empereur qu'il se verrait obligé de prêter l'oreille aux ouvertures de l'ennemi commun, si les alliés ne venaient pas à son secours, avec des moyens proportionnés à l'imminence du danger. Le roi ne négligea pas de solliciter l'assistance des petites puissances de l'Italie, les pressant de concourir à la défense commune, au moins par quelques subsides. Le pape promit, mais n'eut le temps de rien effectuer. Le roi de Naples annonça 20,000 hommes, et il n'envoya que 2,000 chevaux : mais de grands renforts arrivèrent d'Allemagne; et le général de Vins fut remplacé par le baron de Beaulieu, dont la réputation militaire était mieux établie. Le nouveau général et le baron de Colli, commandant les troupes piémontaises, se concertèrent, et formèrent le projet de couper la ligne de l'ennemi sur le point de Savone. Mais ce projet fut bientôt déconcerté par l'impétuosité du nouveau chef de l'armée française. C'était Bonaparte, qui, prenant lui-même l'offensive, força le passage des Apennins, après plusieurs combats; sépara les Autrichiens des Sardes, et poussant ces derniers l'épée dans les reins, sur la route de Céva et de Mondovi, arriva aux portes de Cherasco, et vint menacer Turin. Cette incroyable célérité porta dans la capitale la consternation et l'effroi. Dans ce moment de désordre et de confusion, Cherasco, avec 2,000 hommes de garnison, soutenus au dehors par différents corps d'armée, et offrant un point important de ralliement et de résistance, ouvrit ses portes sans coup férir. Beaulieu qui venait en toute hâte pour réparer l'énorme faute de s'être séparé de son allié, rebroussa chemin abandonnant le Piémont à lui-même. On ne peut pas douter que dans cette occasion l'évacuation précipitée de Cherasco n'ait été préparée par les partisans de la paix ou les adhérents secrets de la France. Le roi, voyant l'abattement général, et circonvenu d'ailleurs par des conseils perfides, enjoignit au chef de son armée de se replier sous les murs de Turin; et il envoya proposer au général Bonaparte une suspension d'armes. Il ne pouvait l'obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire. C'était oublier entièrement l'exemple de ses aïeux, qui, dans des guerres les plus malheureuses, avaient évité soigneusement de se placer sous le joug de la France ou de l'Autriche. D'ailleurs rien n'était encore désespéré. Pas une forteresse n'était au pouvoir de l'armée française. Elle ne venait de pénétrer en Piémont que par un étroit défilé, elle manquait de grosse artillerie; et cette première invasion n'était véritablement qu'une surprise. Si, ralliant ses troupes et armant sa capitale, le roi, secondé par les princes ses fils, se fût replié en hâte vers le Tésin, donnant partout le signal de la résistance nul doute que la masse de la nation piémontaise ne se fût armée pour la patrie; et quel exemple c'eût été pour le reste de l'Italie! En admettant même que le Piémont eût été occupé, le roi tôt ou tard l'aurait recouvré, à l'aide de ses alliés et de son peuple fidèle. Il oublia trop promptement qu'il avait souvent répété, à son départ de Turin pour se rendre à l'armée de Nice, en 1794, qu'il s'ensevelirait plutôt comme Priam, sous les ruines de son palais que de conclure aucun traité avec les révolutionnaires. Mais la crise était trop forte pour Victor-Amédée. Il céda à des conseils pusillanimes et qui devaient le perdre. La suspension d'hostilités ne fut obtenue qu'en livrant à Bonaparte, pour places de sûreté, Coni et Tortone. Dès le lendemain, ce général, certain d'avoir désarmé le Piémont, se mit à la poursuite des Autrichiens. A compter de l'armistice, Victor-Amédée, environné de troupes françaises dans sa capitale, fut en butte à toutes les rigueurs, à toutes les violences du Directoire de la république française; et ce gouvernement nouveau lui imposa des lois plus dures, des conditions plus sévères que jamais prince de la maison de Savoie n'en avait subi, dans aucun temps, de la part des rois de France. Le cœur de Victor-Amédée en fut navré de tristesse; et ses peuples partagèrent sa douleur. On était consterné; on gémissait du présent, on tremblait pour l'avenir. Ce malheureux prince ne survécut que 6 mois à cette funeste capitulation. La fin de sa vie fut troublée par des réformes affligeantes, par de cruels embarras de finances; et les derniers jours d'un règne si longtemps prospère s'écoulèrent dans les larmes et les humiliations de tous les genres. Frappé d'une attaque d'apoplexie à Montcalier, le 15 octobre 1796, il mourut le lendemain sans avoir repris connaissance, et fut enterré à Superga, où reposaient ses ancêtres.

VICTOR-EMMANUEL Ier, II, III et IV. *Voyez* SAVOIE.

VICTOR-EMMANUEL V (Gaston-Jean-Népomucène), roi de Sardaigne, fils puîné de Victor-Amédée III, et de Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne, né le 24 juillet 1759, reçut en naissant le nom de duc d'Aoste. Ce prince eut une jeunesse grave, montra de bonne heure un penchant décidé pour les armes, et fut promu, dès 1780, au grade de capitaine général. Ce fut lui qui commanda toujours les camps d'exercice que le roi formait assez souvent, surtout vers la fin de son règne. Le prince de Piémont, héritier de la couronne, qui s'était uni à la sœur de Louis XVI, n'ayant point d'enfant, le roi songea à marier le duc d'Aoste. La main de Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanais, fut obtenue; et le second fils de Victor-Amédée épousa cette princesse le 21 avril 1789. Tout prospérait dans la monarchie piémontaise, et le vieux monarque semblait devoir finir sa carrière dans une profonde paix, lorsque la révolution française vint troubler le repos de tous les États. Le duc d'Aoste se prononça fortement contre les novateurs; et placé à la tête des troupes sardes il dirigea leurs premiers efforts contre les Français, en 1792. Lorsqu'il fut question l'année suivante de reprendre la Savoie et le comté de Nice, il fut mis à la tête du corps d'armée qui, de concert avec la division du major général autrichien Strasoldo, devait agir sur le Var, dans la direction de Nice, tandis que le duc de Montferrat pénétrerait en Savoie, par la vallée d'Aoste et par le mont Cenis. A la première apparition du duc d'Aoste, tout plia devant lui. Dirigeant en personne l'attaque du village de Gillette, il passa le col de Vial, côtoya les limites orientales de la Provence, enleva les postes de Delterre et de Boyon, et se présenta aux bouches du Var. Mais il ne fut pas sou-

tenu par de fortes réserves, comme il l'avait demandé. Cependant il venait de battre les Français à Gandola, et coupant leur aile droite, il était sur le point de reprendre Nice; mais le comte Saint-André, qui devait s'emparer du poste d'Utele, fut repoussé, et cet échec mit le duc d'Aoste dans la nécessité d'opérer sa retraite. C'étaient surtout les lenteurs du général autrichien de Vins qui avaient donné le temps aux républicains de se rallier et d'opposer une résistance à laquelle on ne s'était pas attendu. Dès lors les hostilités dans les Alpes maritimes reprirent le caractère qu'elles avaient eu précédemment, celui d'une guerre de chicane. L'offensive n'eut pas plus de succès en Savoie; et l'on vit ainsi s'évanouir tous les projets d'une campagne qui pouvait être décisive par les moyens extraordinaires qu'avait réunis le roi de Sardaigne, et par la détresse où se trouvaient les républicains français attaqués à la fois sur tous les points et par toutes les puissances. La campagne de 1794 fut encore plus fâcheuse, puisque les Français furent sur le point de pénétrer en Piémont, par la vallée du Tanaro; et le duc d'Aoste y eut d'autant moins d'occasion de signaler son courage que les généraux autrichiens réglèrent seuls les opérations. Cependant, vers le mois d'août 1795, le baron de Vins engagea ce prince à tenter une diversion au Mont-Genèvre, pour empêcher les troupes françaises de refluer contre lui du côté de Savone. Quoique bien combinée, cette attaque encore tardive n'eut aucun succès. Le 24 novembre, le général Schérer gagna sur le baron de Vins la bataille de Loano, où les troupes piémontaises seules ne furent point entamées. Déjà le faisceau de la coalition européenne était rompu par la défection de l'Espagne, de la Prusse et de la Toscane. Mais Victor-Amédée restait inébranlable dans son alliance avec l'Autriche. Des renforts considérables allaient lui arriver d'Allemagne. On était même convenu à la cour de Turin de rejeter le système funeste des cordons, et enfin d'agir en masse. Mais l'invasion subite de Bonaparte vint tout déconcerter. Par une suite de mouvements rapides et d'actions aussi audacieuses que bien combinées, franchissant les Apennins, ce grand capitaine sépara les Austro-Sardes, inonda la plaine, et vint aux portes de Turin dicter à Victor-Amédée les conditions d'une paix désastreuse. En vain le duc d'Aoste opina fortement dans le conseil pour la continuation de la guerre. Six mois plus tard, Victor-Amédée descendit au tombeau, léguant sa couronne mutilée et brisée au prince de Piémont, qui, le 16 octobre 1796, prit le nom de Charles-Emmanuel IV. Subjugué, opprimé par la France, le nouveau roi concourut forcément à la conquête du reste de l'Italie par les Français; mais vers la fin de 1798, et à la veille d'une nouvelle guerre, ceux-ci résolurent de le dépouiller entièrement et de le forcer d'abdiquer. C'était moins le roi qu'ils redoutaient que son frère le duc d'Aoste; ce prince ayant toujours été représenté comme opposé à la paix, et nourrissant une haine implacable contre la France républicaine. Ils le croyaient même capable de tenter quelque grande entreprise. L'ordre d'arrêter le roi avec toute sa famille, s'il se refusait à souscrire son abdication, venait d'être donné. Le général Clausel, chargé par le général en chef Joubert de cette mission délicate, voulut d'abord s'assurer de la personne du duc d'Aoste, mais sur les représentations du roi et de la reine il n'insista plus; il exigea seulement que le duc souscrivît lui-même l'abdication de son frère; ce que le prince fit en ces termes : « Je garantis que je ne porterai aucun empêchement au présent acte. » Dès lors le roi et sa famille furent libres de se retirer en Sardaigne. Dans l'intervalle, le gouvernement français avait décidé que le roi, le duc d'Aoste et les autres princes, ses frères, seraient conduits prisonniers en France; mais quand cet ordre arriva, déjà toute la famille royale était aux portes de Parme. De là le roi et les princes se dirigèrent sur Florence où le grand-duc leur fit l'accueil que réclamaient à la fois leur rang et leurs malheurs. Au commencement de 1799, Victor-Emmanuel partit de Livourne pour la Sardaigne avec ses frères, et il arriva le 3 mars en vue de Cagliari. Là il fit une protestation publique contre les violences qui l'avaient contraint d'abandonner ses États du continent. Le gouvernement français, irrité d'avoir laissé échapper de pareils otages, présenta, dans une espèce de manifeste, le duc d'Aoste comme un autre Vieux de la montagne, n'ayant pas cessé d'ordonner l'assassinat des Français à des bandes de sicaires qu'il dirigeait. En 1799, les Austro-Russes s'étant emparés du Piémont, le duc d'Aoste quitta l'île de Sardaigne et vint en Italie avec le roi, son frère, qui se flattait de rentrer à Turin; mais il en fut autrement : l'Autriche fit occuper le Piémont en son nom. Devenu ainsi le jouet d'une politique ambitieuse, Charles-Emmanuel, dégoûté du monde, abdiqua, en 1802, le trône de Sardaigne, où fut appelé le duc d'Aoste, sous le nom de Victor-Emmanuel V. Ce prince qui avait habité successivement Florence, Rome et Naples, resta dans ce royaume, et ne vint habiter la Sardaigne qu'au mois de février 1806. Il fit alors éclater, dans l'étroite sphère de ses États, cet esprit d'humanité et de justice inhérent aux princes de sa race. Il affectionnait singulièrement l'île de Sardaigne, et pendant tout le temps de sa résidence, il ne cessa d'y perfectionner l'administration et d'améliorer le sort du peuple. De nombreux édits y régularisèrent la police et assurèrent l'ordre et la tranquillité. Un conseil suprême de révision et une commission d'amortissement pour l'extinction des dettes de l'État furent créés. La culture des oliviers, des mûriers, celle des prairies artificielles furent encouragées. L'île fut divisée en 15 départements à la tête de chacun desquels le roi mit un préfet. Victor-Emmanuel, suivant ses anciens goûts, mit beaucoup d'importance à se créer une armée : il forma 6 régiments de cavalerie et 15 régiments d'infanterie provinciale, donnant également des soins à la marine, pour laquelle il fit de nouveaux règlements. Mais ces essais d'améliorations n'eurent pas tout le succès qu'il en espérait. En perdant le Piémont, ce prince avait perdu la meilleure partie de ses revenus, et l'île de Sardaigne offrait peu de ressources. Quoique sa neutralité eût été reconnue, le renouvellement de la guerre entre l'Angleterre et la France le plaça dans des inquiétudes continuelles. Ne pouvant se soutenir que par des subsides de l'Angleterre, Victor-Emmanuel mit toute sa politique à conserver son indépendance; avec un petit nombre de soldats, il se maintint dans son île, tandis que les trônes

les plus élevés s'écroulaient devant les armées de Napoléon. Mais tout à coup cet homme extraordinaire vint offrir, par sa chute, un des plus grands exemples des vicissitudes de la fortune. Les rois ligués et victorieux jugèrent enfin qu'ils ne pouvaient rétablir l'ordre en Europe que sur les anciennes bases; et, par le traité de Paris, Victor-Emmanuel recouvra une partie de la Savoie, le comté de Nice, le Montferrat, le Piémont, et toute cette partie de la Lombardie qu'avaient acquise Victor-Amédée II, et son fils Charles-Emmanuel. Laissant la reine en Sardaigne avec le titre de régente, ce prince vint dans ses États de terre ferme, et fit sa rentrée à Turin, le 20 mai 1814. La restauration inattendue de la monarchie piémontaise flatta le juste orgueil de la nation, et combla ses vœux. A l'arrivée de son roi le plus vif enthousiasme se manifesta. Victor-Emmanuel retrouvait plus que l'héritage de ses pères; à peine eut-il repassé les monts, que le congrès de Vienne lui donna le pays de Gênes. Ce prince marqua son rétablissement par des actes d'une véritable restauration politique. Il reconnut les dettes abolies par les gouvernements révolutionnaires, et restitua les biens et les rentes aux corporations. Sa sollicitude se tourna ensuite vers ceux de ses sujets qui l'avaient suivi dans son exil, après avoir combattu pour sa couronne. Un édit fixa l'indemnité qu'obtinrent tous les émigrés dépouillés dans le comté de Nice et de la Savoie, et la plupart des emplois furent confiés à des hommes restés fidèles; du reste, le gouvernement fut rétabli sur ses anciennes bases. Il n'y eut d'exception que pour le pays de Gênes, où le roi se réserva de faire des modifications assorties aux mœurs et aux besoins d'un peuple que des concessions importantes, en matière de commerce, ne pouvaient consoler de la perte de son indépendance. Une armée toute nouvelle fut organisée; les places, le matériel de l'artillerie qui avaient disparu, furent successivement recréés sans nouveaux impôts et sans emprunt. Ainsi Turin, naguère siége d'une préfecture française, et le royaume de Piémont, depuis 15 ans effacé de la carte de l'Europe, reparurent avec leur ancienne splendeur, leurs institutions, leur culte, leur noblesse, leur armée, leurs finances, leur administration. Quatre millions et demi d'habitants, sur un sol généralement fertile où la grande propriété avait conservé son influence, formaient la base de la puissance piémontaise. Turin fut embelli, agrandi; et de superbes routes s'ouvrirent dans toutes les directions. Enfin, le monarque, qui avait pris franchement la morale pour base de son gouvernement, s'était déclaré le restaurateur des droits nationaux, le chef de sa noblesse et le père de ses peuples. Il plaça, il est vrai, de préférence, auprès de lui, tous ses anciens serviteurs; mais en bon roi il accueillit tous ceux que les circonstances ou même leur penchant avaient jeté dans le parti révolutionnaire, et qui semblaient revenir de bonne foi. Si son pouvoir resta absolu, comme celui de ses pères, sa justice n'en fut pas moins éclairée, ni son administration moins paternelle. Sous les rapports politiques, son cabinet avait recommencé son existence par des contestations avec l'Autriche, et le voisinage de cette puissance lui semblait déjà plus importun que celui de la France. Mais tout à coup l'Europe retomba dans ses anciennes convulsions. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, s'était remis à la tête de la nation française, et déjà tout s'agitait, de la Sprée à la Newa. Les troupes sardes, se combinant aussitôt avec les Autrichiens, prirent l'offensive vers Chambéri et Grenoble. Le même mouvement qui renversa bientôt Murat et Napoléon reporta les rois de France et de Naples sur leurs trônes, et raffermit sur le sien Victor-Emmanuel. La France lui rendit par le second traité de Paris la partie de la Savoie qu'elle avait conservée par celui de 1814. Ses droits de protection sur la principauté de Monaco furent aussi transférés à Victor-Emmanuel. Deux cent mille âmes rentrèrent ainsi sous la puissance sarde, et tout marcha bientôt dans cette monarchie vers le bonheur et la prospérité. Il y eut, cette même année, entre le cabinet de Turin et celui de Vienne, des négociations pour l'accomplissement de l'article du traité de Vienne, par lequel les places fortes du Piémont et de la Savoie devaient être rétablies. Soit négligence, soit défaut de moyens, les travaux avançaient peu; on résolut de leur imprimer plus d'activité. Mais au milieu de tous les éléments d'une prospérité générale, une sorte de malaise et de fermentation travaillait tout le corps social européen; il était évident que toutes les factions nées dans le sein de la révolution française, venaient de se réorganiser dans les contrées où l'on avait rétabli les anciens gouvernements. Vers la fin de 1819, le signal fut donné en Espagne, et dès le 1er janvier 1820 l'étendard d'une révolte militaire y fut arboré. Le plan général consistait à abaisser les rois, sous prétexte de réformes et en les soumettant au joug d'une constitution démocratique, semblable à celle qui avait conduit Louis XVI à l'échafaud. La contagion s'était étendue dans le Piémont, surtout parmi les jeunes militaires toujours plus accessibles à des innovations. A les entendre, ce royaume était sans législation fixe et dans une espèce de barbarie. Du reste, Victor-Emmanuel n'était point éloigné de se prêter à des améliorations qui n'eussent pas détruit la monarchie dans ses bases. Dès le mois de février 1821, le comte de Balbe, ministre de l'intérieur, soumit au conseil un projet de législation nouvelle, et le roi rendit un édit très-remarquable par lequel, rappelant l'exemple de ses ancêtres, attentifs à consulter l'expérience et les vœux de ses peuples, il déclarait sa résolution d'introduire des améliorations dans la législation. Par ce même édit, il créa une junte supérieure, chargée d'examiner les lois existantes, les projets déjà proposés, et ceux qu'elle pourrait recevoir, pour en faire un corps d'institutions conformes aux besoins du peuple et aux lumières du siècle; enfin, par une publication ultérieure du 3 mars, tous les magistrats et toutes les autorités du royaume furent invités à seconder la junte de leurs lumières. Mais était-il prudent de mettre la main à des réparations au moment même où l'on voyait l'édifice ébranlé? Les plus fidèles serviteurs de la couronne étaient partagés sur cette question. Selon de très-bons esprits, l'ordonnance royale préparatoire des réformations allait ouvrir en Italie la carrière des révolutions qu'elle était destinée à prévenir. Il y eut encore quelques mois de calme. Au commencement d'août, l'ambassadeur d'Espagne demanda la main de la princesse Marie-Thérèse, seconde

fille du roi, pour l'infant Charles-Louis, prince héréditaire de Lucques. Ce mariage fut célébré par procuration, à Turin, le 15 août. Le roi, voulant conduire lui-même la jeune princesse à son époux, s'embarqua le 1er septembre à Gênes, et, après avoir passé quelques jours à Lucques, il revint dans sa capitale. Partout il fut accueilli par des témoignages de respect et d'amour; mais au milieu de ces acclamations on distingua des cris précurseurs de l'orage, qui déjà avait éclaté en Espagne, en Portugal, et à l'extrémité méridionale de l'Italie. La jeunesse piémontaise prêtait l'oreille à des suggestions étrangères; et tout annonçait que des mouvements semblables allaient s'opérer à Turin. Cependant le roi avait ordonné à ses ministres d'examiner et de suivre le projet qui devait apporter des changements à la législature et à quelques branches du gouvernement; et depuis le mois de novembre le travail était suivi avec beaucoup d'assiduité. Mais tandis qu'on travaillait ainsi à réparer l'ancien édifice, les révolutionnaires pressés par le besoin d'opérer une diversion en faveur des *Carbonari* de Naples, que l'Autriche menaçait de toute sa puissance, mirent tout en usage pour faire éclater la sédition. Des écrits virulents furent répandus, et l'on y représenta les armes de l'Autriche comme destinées à asservir l'Italie; on rappela des souvenirs qui ne pouvaient manquer d'aigrir tous les esprits; enfin on s'efforça d'irriter le roi lui-même contre la cour de Vienne. Mais Victor-Emmanuel était trop religieux observateur des traités. Les factieux, ne pouvant se flatter de l'entraîner dans des démarches hostiles contre ses alliés, eurent recours à d'autres moyens. Ce fut au commencement de janvier 1821 que l'affiliation piémontaise prit la forme d'une véritable conjuration; elle eut deux branches principales : celle des partisans de la charte française avec une chambre des pairs, et celle des partisans d'une révolution à l'espagnole, avec une chambre unique et un fantôme de roi, sur les mêmes bases et avec les mêmes éléments qu'à Madrid, à Naples et à Lisbonne. Cette dernière secte, plus nombreuse, ayant pour elle les sociétés secrètes, ne pouvait manquer de l'emporter. Le parti aristocratique ou celui des deux chambres lui était inférieur, non en talents ni en richesses, mais en audace et en activité. Ce parti était d'ailleurs contrarié par les royalistes ennemis de toute forme constitutionnelle. Les conciliabules, les conférences mystérieuses, les intrigues se multipliaient; il était évident que l'on touchait à une crise; le gouvernement seul ne voyait rien et n'entendait rien. C'est le sort de tous les esprits timides dans de pareilles crises; tous les conseils, toutes les représentations deviennent inutiles. Sans s'en douter, le gouvernement piémontais se trouvait déjà placé sur le penchant d'un abîme. Le 11 janvier, il y eut parmi les étudiants de l'université un premier mouvement qui fut réprimé par les troupes. Le peuple n'y prit aucune part; mais cet événement laissa dans les esprits un levain d'irritation qui se développa lors de la mission du comte de Bubna; on crut ce général autrichien chargé de demander l'occupation de quelques forteresses et d'autres garanties au moment où l'armée autrichienne allait s'enfoncer dans la Péninsule. Le gouvernement de Sardaigne en était là, lorsqu'il reçut du cabinet français les premiers avis sur la trame qui s'ourdissait entre Paris, Turin, Madrid et Naples. On a expliqué la sollicitude que témoigna la police française en faveur d'une monarchie étrangère et absolue, par le dépit de voir que l'intrigue, chargée de faire prévaloir à Turin la Charte française allait être devancée par la conjuration des carbonari. En effet, tandis qu'à Paris, on faisait tout pour imposer la Charte française à Victor-Emmanuel, les démocrates gagnaient de vitesse, et déjouaient tous ces plans. Le marquis de Priez, le chevalier de Perron et le prince de la Cisterna, gravement compromis dans les communications faites à la cour de Turin, furent arrêtés, et la saisie d'une partie de leurs papiers fit découvrir quelques fils de la trame. Comment tous ces renseignements n'éclairèrent-ils pas le gouvernement piémontais? et s'il fut éclairé, comment ne prit-il aucune mesure efficace? La conspiration n'était plus douteuse; elle se poursuivait ouvertement, et les ministres de Victor-Emmanuel étaient seuls dans le doute et l'hésitation. L'Autriche avait en effet demandé quelques garanties, tandis que son armée allait marcher contre les révolutionnaires de Naples. Le roi plein de confiance dans l'antique fidélité de ses sujets, persuadé qu'il pouvait compter sur celle de ses troupes et de tant d'officiers qui lui devaient tout, n'hésita pas de répondre qu'il était certain de leur obéissance, et que l'opération des Naples ne serait pas troublée. Il est faux, du reste, que ce prince se fût obligé envers l'Autriche à n'introduire aucune nouveauté dans ses États. Cependant la découverte de quelques-uns des fils de la trame devint un vif stimulant pour les conspirateurs; et ils se concertèrent dans des conciliabules pour ne plus différer l'explosion. Sur le refus du général Gifflenga de se mettre à la tête du mouvement, quatre des principaux meneurs, Santa-Rosa, Collegno, Lisio et Charles Asinari, firent au prince de Carignan (6 mars) la proposition directe de forcer le roi Victor-Emmanuel à faire des concessions, c'est-à-dire à changer la forme du gouvernement et à déclarer la guerre à l'Autriche. Le mouvement devait s'effectuer le lendemain; mais le prince alla, dit-on, révéler la conjuration au roi, sans pourtant lui nommer les coupables, et il prit des mesures telles qu'il fit avorter, ce jour-là, le complot. Toutefois, comme ses ramifications s'étendaient à Alexandrie, aucun obstacle ne l'empêcha d'éclater dans cette ville; et, dans la soirée du 9 mars, les conjurés s'emparèrent de la citadelle, y arborèrent l'étendard de la révolte, et proclamèrent la constitution d'Espagne. A la première nouvelle de cette insurrection, Victor-Emmanuel se rendit de Montcalier à Turin, et il convoqua ses ministres et son conseil. Après une longue délibération, on rédigea une déclaration royale dont l'objet principal était de démentir les bruits répandus par les chefs de la sédition, et d'après lesquels l'Autriche aurait demandé le licenciement des troupes et l'occupation des forteresses. L'intention du roi était de se mettre à la tête de sa garde, de la garnison de Turin et de marcher sur Alexandrie, regardée comme le point central de l'insurrection. La garnison de Turin avait pris les armes, elle garnissait la place Royale et celle du château; toutes les troupes paraissaient dans les meilleures dispositions. Les habitants

sachant que le roi devait se présenter à elles, se portèrent en foule sur la place du château, afin d'accueillir leur souverain par des acclamations. Le 11 mars, tous les ordres étaient donnés pour cette revue, lorsqu'un rassemblement d'étudiants et de carbonari se forma hors de la Porte-Neuve, et se joignit à une compagnie de la légion légère, qui donna le signal de la défection. Cependant tout ce rassemblement, qui se porta sur Saint-Salvaire près de Turin, ne s'élevait pas à 300 hommes, mal armés. L'apparition des troupes de la garnison aurait suffi pour le disperser. On pouvait disposer du régiment de Piémont, parfaitement sûr, qui était à cheval, sur la place du château. Déjà le chevalier de Revel, gouverneur de Turin, avait ordonné aux carabiniers et à des détachements des gardes de marcher à la Porte-Neuve, dans l'intention d'attaquer les factieux. Le gouverneur et toute la ville espéraient que le roi monterait à cheval et viendrait se montrer à ses troupes; mais tout à coup la porte du palais est fermée, le prince ne monte pas à cheval, et avant que le gouverneur pût se porter vers le rassemblement, les carabiniers et les autres troupes ont reçu l'ordre de rétrograder. Qui retint le roi? Qui lui donna le conseil de se tenir enfermé dans son palais? fut-ce l'incapacité, la faiblesse, ou une sollicitude trop vive pour la personne du monarque? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui retinrent ainsi Victor-Emmanuel furent la cause immédiate du triomphe momentané de la révolution; ils furent des conseillers lâches ou perfides, si, pour le dissuader d'agir, ils profitèrent des dispositions de ce prince qui, de même que Louis XVI, ne voulait pas verser le sang de ses sujets. Toutefois les rassemblements de la Porte-Neuve, voyant que le peuple ne répondait point à leur appel, et s'effrayant de la seule immobilité des régiments fidèles, se dirigèrent sur Alexandrie, où les rebelles avaient leur centre de ralliement. Le seul parti à prendre pour le monarque était évidemment alors de marcher contre ce foyer de révolte; mais on craignait que le petit nombre d'Autrichiens disponibles ne suffît pas contre l'explosion de cette fureur de révolution qui fermentait depuis trois ans en Italie; on crut que la défection était générale. Dans le conseil le ministre de la guerre, Alexandre de Saluces, fut d'avis qu'on déterminât le prince de Carignan à prendre, vis-à-vis des troupes, une attitude décisive et propre à repousser les insinuations des conspirateurs sur les dispositions de l'héritier du trône. Ce fut alors que le marquis de Saint-Marsan, ministre des affaires étrangères, arriva à Laybach, où étaient réunis les monarques de la sainte Alliance; il rendit compte au roi de leur résolution unanime de comprimer par la force des armes tous les révolutionnaires, et de faire marcher sur Naples une armée imposante. Dès ce moment, tout le conseil fut d'accord sur le parti qu'il y avait à prendre. Le roi l'adopta; car il pouvait encore tout ce qu'on eût jugé nécessaire au salut de la monarchie. Sur l'avis des ministres, il parut dans la ferme intention de se porter, avec la plus grande partie de la garnison de Turin, sur Asti, et de là sur Alexandrie. Toutes les dispositions furent faites en conséquence, dans la nuit du 11 au 12 mars; et l'on rédigea deux déclarations que le roi signa; mais les conspirateurs, qui savaient tout ce qui se passait dans le conseil, agissaient aussi de leur côté. Dans cette même nuit, la capitale se remplit de fauteurs et d'instruments de troubles; et le lendemain, l'aspect de Turin parut tout à fait changé. Cependant le véritable peuple de cette ville était encore le même. Les premiers moteurs auraient voulu une constitution à la manière française, c'est-à-dire, deux chambres et la pairie; mais voyant leur peu de consistance, l'inutilité de leurs tentatives et la fidélité des Piémontais, ils aggravèrent leurs torts, en s'alliant aux *carbonari*. Ainsi renforcé, en présence d'un gouvernement irrésolu, timide, le parti de la rébellion se montra plus audacieux; et tout sembla désespéré. La garnison de la citadelle ayant été formée par des traîtres, les factieux s'étaient concertés dans la nuit, pour y arborer l'étendard de la révolte. Le lendemain, vers midi, au moment où les deux déclarations royales allaient paraître, le canon annonça la surprise de la citadelle; et le trône de Victor-Emmanuel fut renversé. Le commandant Desgeneys, victime de sa fidélité, était tombé sous le fer des assassins. Les troupes, qui n'étaient pas dans le complot, surprises et comprimées, ne purent pas même faire usage de leurs armes. La crainte chimérique d'exposer sa capitale au bombardement, et de faire répandre le sang de ses sujets, remplissait dès lors toutes les pensées du monarque. Qu'on se représente la citadelle tombée au pouvoir des factieux, la populace dans la rue Neuve, et la révolte prenant un caractère menaçant. Ce fut alors que l'on décida, dans le conseil, que les deux proclamations royales ne seraient pas affichées. Déjà les factieux avaient signifié qu'ils voulaient *la constitution d'Espagne et la guerre avec l'Autriche*. Le roi ne pouvait se soumettre à de pareilles conditions. Persuadé, d'un autre côté, que sa résistance amènerait les plus grands malheurs, il eut recours à l'abdication. Selon l'auteur de la relation de la *Révolution piémontaise* et l'un des plus importants personnages qui y aient figuré, cette abdication perdit l'État; et le prince fut trompé par de mauvais conseillers. Trahi par ceux mêmes qu'il venait de combler de bienfaits, et ne voulant pas promettre ce qu'il n'avait nulle intention de tenir, ce que réprouvait sa conscience, Victor-Emmanuel renonça à une couronne qu'il n'aurait continué de porter que pour autoriser la guerre, l'envahissement de ses États et le malheur de ses sujets. L'heureuse absence du duc de Genevois, son frère, qui s'était rendu au-devant du roi de Naples, à Modène, et l'incident fortuit qui suspendit son retour, sauvèrent la monarchie piémontaise. Le roi jugea que son absence conservait les droits de la couronne; que si, au contraire, il ne se dépouillait pas d'un simulacre de royauté, que s'il s'avilissait par des concessions et des promesses, s'il s'abaissait à feindre, il servirait d'instrument et d'appui à la révolte. Ce fut par tous ces motifs que Victor-Emmanuel signa, le 12 mars 1821, la minute de son abdication. Ses serviteurs lui représentèrent alors la nécessité d'avoir à sa disposition une somme d'argent; et ils l'engagèrent même à doubler celle dont il devait se pourvoir. Le ministre des finances lui présenta l'ordre à cet effet. Minuit était sonné : *J'ai abdiqué*, dit-il, *je n'ai plus le pouvoir de signer*. On lui représenta que la minute n'était point l'acte lui-même; que d'ailleurs, puisqu'il

ne le signerait que le 13, on devait lui faire porter cette date. Alors seulement il consentit à ordonnancer le mandat du trésor destiné à son usage. Dans l'absence du duc de Genevois, il nomma le prince de Carignan régent du royaume, ne se réservant que le titre de roi et une pension d'un million de livres. Dès que l'acte fut signé, le gouverneur de Turin et tous les ministres, sans en excepter un seul, prirent de concert la résolution de se démettre de leurs charges. Un petit nombre de serviteurs fidèles n'avait pas quitté le palais pendant les journées du 11 et du 12 mars. Ils avaient veillé pendant deux nuits entières auprès du cabinet du roi, dans l'attente de sa résolution. Ils ne purent que lui faire connaître leur dévouement; et le 13 mars, à 3 heures du matin, ils l'accompagnèrent à son carrosse, en versant des larmes. Il s'éloigna de Turin avec la reine, deux princesses et une suite d'environ 20 voitures, sous l'escorte d'un régiment de cavalerie, commandé par le général Gifflenga, et dans l'intention de se rendre à Nice. Le voyage fut retardé par une indisposition qui le retint à Tende, à Sospello et à Lescarena. Ce prince recueillit sur son passage de nombreux témoignages de douleur et de respect. Décidé à entrer dans Nice sans bruit et sans éclat, il y arriva le 21 mars, à 11 heures du soir. Sa seule présence y contint les révolutionnaires, qui s'agitaient pour se mettre en rapport avec ceux de Turin et d'Alexandrie. Déjà son abdication avait déconcerté les chefs de l'insurrection. Tout en cédant à leurs vœux, le prince de Carignan avait envoyé, par des courriers, sa soumission au duc de Genevois. Ce prince accepta la couronne; mais il différa de prendre le titre de roi jusqu'à ce que son frère, placé dans une situation parfaitement libre, pût lui faire connaître que telle était réellement sa volonté. On sait que si la contre-révolution se fit ensuite, en moins de 8 jours, à Turin, ce fut parce que Charles-Félix osa regarder la révolte en face, et qu'il encouragea franchement la fidélité. Victor-Emmanuel, persistant dans son premier dessein, et se fondant sur les mêmes motifs, confirma son abdication, le 19 avril, par un acte nouveau, dont il ne fut plus possible de suspecter la sincérité. Ce fut alors seulement que le frère de ce prince, cédant à un vœu si librement et si positivement exprimé, notifia son avénement. Victor-Emmanuel ne resta pas longtemps à Nice : il se rendit d'abord à Modène; et dès l'année suivante (le 8 juin 1822), il arriva subitement à Turin. Les deux souverains étaient seuls dans le secret de ce voyage. Charles-Félix alla au-devant de lui jusqu'à Montcalier; et l'entrevue fut extrêmement touchante. Victor-Emmanuel alla habiter le château de Montcalier; et ce fut dans cette paisible retraite qu'il passa les dernières années de sa vie. Il y mourut le 10 janvier 1824.

VICTORIA (dom Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1658, mort à Rome en 1712, trouva en Italie comme chez ses patriotes des protecteurs éclairés de son talent. Pourvu d'un riche canonicat à Xativa, près de Valence, il obtint le titre d'antiquaire du pape, qu'il méritait bien par ses recherches laborieuses et profondes dans la science des antiquités, et fut nommé peintre de Cosme III, grand-duc de Toscane. Ce fut pour ce prince qu'il grava le célèbre tableau de Raphaël, connu sous le nom de la *Vierge de Foligno*. Pour apprécier son mérite, comme peintre, il faudrait avoir vu les ouvrages dont il a enrichi en Espagne Valence, Morella et Forcal. Quant à ceux que possède l'Italie en grand nombre, on les a souvent fait passer pour être de Carle Maratte, son maître : c'est assez dire quelle est leur valeur.

VICTORIN (Marcus-Piauvonius VICTORINUS AUGUSTUS), l'un des 30 tyrans, était fils de la célèbre Victorine. Il fut associé par Posthume à l'empire, vers la fin de l'année 264, et ce choix fut confirmé par l'armée. Après la mort de Posthume et de Loblien, il resta seul maître des Gaules; et son autorité s'étendit en Espagne et dans la Grande-Bretagne. Il repoussa toutes les attaques de Gallien, et il aurait sans doute affermi son pouvoir, si le goût excessif qu'il avait pour les femmes ne l'eût entraîné dans des désordres qui causèrent sa chute. Un greffier, nommé Atticius, dont il avait outragé l'épouse, parvint à faire partager son ressentiment aux soldats, et Victorin fut tué dans une sédition, au commencement de l'an 268. Un passage de Trébellius Pollion donne une haute idée des qualités de ce personnage. On le comparait, dit-il, à Trajan, pour le courage; à Marc Antonin, pour la clémence; à Nerva, pour la gravité; à Vespasien, pour l'économie; et enfin à Pertinax et à Sévère, pour l'amour de la discipline. Victorin, son fils, lui fit décerner les honneurs divins; du moins on peut le conjecturer d'après quelques médailles de ce prince, qui représentent une apothéose.

VICTORIN (L. Aurelius-Piauvonius VICTORINUS AUGUSTUS), fils du précédent, fut déclaré Auguste par son père, et proclamé empereur, par les légions stationnées à Cologne, après la mort de celui-ci; mais quelques jours plus tard il fut massacré dans une nouvelle sédition, et inhumé près de son père. Trébellius Pollion dit qu'on voyait leurs tombeaux près de Cologne, couverts de petites tables de marbre, dont l'une portait cette inscription : *Ici reposent les deux tyrans Victorins.* On a des médailles du père, dans tous les métaux; mais on n'en connaît du fils qu'en billon et en petit bronze.

VICTORIN DE FELTRE, célèbre instituteur, né vers 1379 dans la ville dont il prit le nom, s'était, quoique pauvre, rendu très-habile dans la grammaire, la dialectique, la philosophie et les mathématiques. Chargé de remplir, en 1422, la double chaire de rhétorique et de philosophie à l'université de Padoue, il vit avec peine qu'il ne pouvait corriger ses élèves de leurs habitudes vicieuses, et dès l'année suivante, résigna cet emploi, pour aller établir à Venise une école qui fut bientôt très-fréquentée. Cédant aux instances de Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, qui voulait lui confier l'éducation de ses enfants, il alla se fixer dans cette ville en 1425, et y ouvrit une nouvelle école, où accoururent bientôt des élèves de toutes les parties de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce. Dès lors il se livra à l'exercice de toutes les vertus, nourrissant et entretenant à ses frais les enfants dont les familles étaient pauvres, consacrant ses bénéfices de chaque année à soulager des malheureux, à doter des filles vertueuses, à racheter des captifs. A peine peut-on croire, dit Tiraboschi, qu'il se soit trouvé, dans un siècle encore grossier, un homme tel que Victorin. Ce sage instituteur mourut, en 1447, à l'âge 68 ans. (*Voyez* sa *Vie*,

par le Prendilacqua, l'un de ses élèves, publiée avec des *notes*, par Jacques Morelli. Tiraboschi en a donné l'extrait dans la *Storia della letterat. ital.*)

VICTORINE (AURELIA VICTORINA PIA-FELIX, AUGUSTA), impératrice dans les Gaules, était, suivant quelques auteurs, la sœur de Posthume. Douée de qualités que la nature accorde rarement à son sexe, elle signala sa valeur contre Gallien, et sut mériter la confiance des soldats qui lui décernèrent le titre de mère des camps (*Mater castrorum*). Elle se fit déclarer Auguste, et engagea Posthume à s'associer Victorin son fils. Après la mort de Victorin, elle fit reconnaître son petit-fils empereur; mais le jeune prince ayant subi le sort de son père, elle disposa de l'empire des Gaules en faveur de Marius, et ensuite de Tétricus. Cette princesse mourut au milieu de l'an 268, laissant une réputation égale à celle de Zénobie avec qui l'histoire l'a comparée. Trébellius Pollion l'a comptée parmi les 30 tyrans qui se disputèrent l'empire, sous le règne de Gallien; mais il n'apprend aucune particularité de la vie de cette princesse: on battit, dit-il, à son empreinte, des monnaies de cuivre, d'or et d'argent dont le coin existe encore aujourd'hui (vers 300) à Trèves. Cependant les médailles de Victorine sont fort rares. D'Ennery en possédait en petit bronze, qui la représentent la tête couverte d'un casque, avec la légende *imp. Victoria aug.*: au revers, l'aigle tenant la foudre, les ailes déployées, et au-dessus le mot *Consecratio*. Voyez l'*Histoire des empereurs* par Beauvais, II, 65.

VICTORINUS (FABIUS-MARIUS), orateur, rhéteur et grammairien du 4e siècle, né en Afrique, professa longtemps à Rome avec beaucoup d'éclat, et mourut sous Valentinien et Valens, en 370. Païen pendant la plus grande partie de sa vie, il se convertit enfin au christianisme, circonstance qui paraît lui avoir ouvert la route des honneurs. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue un traité de la prononciation, de l'orthographe et de la versification, intitulé ordinairement: *De orthographiâ, carmine heroïco, ratione metrorum*, ou *de Re grammaticâ, orthogr., carm. herm., rat. metr. libri IV*, Tubingen, 1537, in-8°; 1584; in-8°; et dans les *Grammatici antiqui* de Putsch, 1605, in-4°; page 1939; et des *Commentaires sur les livres de l'Invention*, de Cicéron, imprimés plusieurs fois, notamment dans les *Rhetores lat. antiqui*. Ses ouvrages théologiques, assez nombreux, ont été réunis dans le t. IV de la *Grande bibliothèque des PP.*, Lyon, 1675.

VICTRICIUS (SAINT), évêque de Rouen et patron des marins, naquit dans les Gaules vers l'an 330, et fut d'abord soldat dans les armées romaines. Ayant embrassé le christianisme, il fut condamné à avoir la tête tranchée; mais au moment de l'exécution, si on en croit saint Paulin, le bourreau fut frappé de cécité miraculeusement. Victricius obtint alors sa grâce, et alla vivre dans la retraite. Il prêcha ensuite dans le pays des Morins et des Nerviens (la Flandre et la Picardie), et fut nommé évêque de Rouen en 385. Il fut l'ami de saint Martin de Tours. Ayant été accusé d'errer dans la foi, il alla se justifier à Rome auprès du pape Innocent Ier, et reçut de ce pontife un recueil des canons et décrets suivis par l'Église romaine. Victricius passa en Angleterre vers l'an 394, pour y rétablir la paix de l'Église troublée par des hérésies. Il mourut en l'an 410. Sa fête est célébrée le 19 août. L'abbé Lebeuf a tiré du monastère de Saint-Gall un ouvrage de ce saint, intitulé *De laude sanctorum*, qu'il a fait imprimer avec de savantes notes.

VICUGNA Y ZUAZO (dom BERNARDO DE), 46e évêque des Canaries, naquit à Logrono, vers l'an 1637, d'une des meilleures familles de la Castille. Membre de la collégiale de Saint-Ildephonse d'Alcala, en 1665, il en devint recteur quatre ans après, et fut nommé inquisiteur de Logrono et abbé de Santillane. Il succéda, en 1691, à Barthélemi Ximenez, évêque des Canaries, mort l'année précédente, et arriva au port de Luz de Canaria le 1er août 1692. Il trouva son diocèse déchiré par de violentes et scandaleuses altercations entre les religieux et les séculiers. Les points en litige n'avaient aucun rapport au dogme: il ne s'agissait que de savoir à qui devaient appartenir les droits perçus pour les funérailles des enfants et autres cérémonies. Ces contestations, fort nuisibles, déversaient quelque chose d'odieux sur le clergé. Dom Bernardo de Vicugna s'occupa sur-le-champ de remédier au mal; et malgré la faiblesse de sa santé, il visita successivement les six îles qui entourent la Grande-Canarie, suivi de quatre jésuites, auxquels il avait permis de fonder une maison dans son diocèse. Ces courses, qui durèrent près de huit ans, eurent le succès le plus complet; et non-seulement il apaisa les querelles, mais encore par son exemple autant que par ses préceptes il ranima la piété et le zèle de la religion chez les Canariotes. Quelques années après, il quitta de nouveau la Grande-Canarie, pour se transporter à Ténériffe; mais bientôt les fréquents et horribles tremblements de terre qui précédèrent l'irruption du volcan de Guimar, en 1705, l'obligèrent de se réfugier à Orotava. Les progrès du fléau forcèrent bientôt les habitants de cette ville d'abandonner leurs maisons, et de s'enfuir au hasard. L'évêque, accablé de chagrin et d'années, se fit transporter dans une chaumière; et ce fut là qu'il mourut, le 31 janvier, universellement regretté.

VIDA (MARC-JÉRÔME), célèbre poëte latin, né à Crémone en 1490, mort sur le siége épiscopal d'Albe le 27 septembre 1566, après l'avoir occupé pendant 34 ans, et donné des preuves d'une rare valeur à la prise de cette ville par les Français, a laissé: *Scacchia ludus* (Jeu des échecs), Rome, 1527, in-4°; traduit en français par Desmasures, et par Levée, avec d'autres ouvrages de Vida, 1809, in-8°; *Poeticorum libri III*, Rome, 1527, in-4°; Oxford, 1723, in-4°; traduit en français et réuni par l'abbé Batteux aux *Poétiques* d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre des *Quatre Poétiques*, Paris, 1771, 2 vol. in-8° et in-12; traduit en vers par M. Barrau, 1808 et 1810, in-8°, et par M. Valant, sous le titre de l'*Éducation du poëte*, 1814, in-12; *Bombycum libri II* (poëme sur les vers à soie), Lyon et Bâle, 1537; traduit en français par Crignon, 1786, in 12, et par Levée, 1819, in-8°; *Christiados libri VI*, Crémone, 1535, in-4°, traduit en français par l'abbé Souquet de Latour avec le texte en regard, et une préface sur la *Vie* et les ouvrages de Vida, 1826, in-8°; *Dialogi de reipublicæ dignitate, lib. II*, Crémone, 1556, in 8°, etc. La

plupart de ces ouvrages ont été recueillis dans la belle édition des frères Vulpi, Padoue, 1731, 2 vol. in-4°. Les *Poésies* ont été imprimées à Crémone, 1550, 2 vol. in-8°, etc. Le P. Vairani, dominicain, a donné une *Notice* sur Vida dans ses *Cremonensium monumenta,* Rome, 1778. Une autre *Vie* de ce poëte, par Tadisi, Bergame, 1788, mérite d'être lue.

VIDAL (Pierre), troubadour provençal, eut, dans sa jeunesse, de nombreux succès auprès des femmes; mais son indiscrétion le livra à la vengeance d'un mari, qui lui fit fendre, selon les uns, ou, selon les autres, percer la langue. A peine guéri, le poëte imprudent reprit le cours de ses galanteries, et fut bientôt obligé de s'expatrier pour avoir adressé à la vicomtesse de Marseille un hommage qu'elle voulut prendre pour une insulte. Après avoir habité successivement Gênes, le Montferrat, la Lombardie et Milan, il se rendit en Palestine, à la suite du roi Richard, selon l'abbé Millot, ou du marquis de Montferrat. Ce fut dans ce voyage qu'il acheva de perdre la raison. Il alla jusqu'à s'imaginer qu'il était empereur d'Orient, et dès lors tout le reste de sa vie ne fut plus qu'une suite d'extravagances. Il paraît certain qu'il mourut vers l'an 1290, à la cour d'Alphonse III, roi d'Aragon. Les manuscrits qui nous restent des poëtes provençaux contiennent environ 60 pièces de P. Vidal. L'abbé Millot a donné une analyse et des extraits des plus intéressantes dans son *Histoire des troubadours,* tome II, page 281-309. Raynouard en a publié neuf dans son *Choix des poésies des troubadours,* tome III, page 318-26; tome IV, page 23, 105-110, 118-121 et 186. (*Voyez* la *Vie* de P. Vidal, par Ginguené dans l'*Histoire littéraire de la France,* tome XV.)

VIDAL (Raymond), *de Besaudun,* troubadour provençal sur lequel on n'a point de renseignements certains, mériterait cependant d'être connu. Bastero le suppose auteur d'une *Grammaire* et d'une *Poétique.* (Voyez la *Crusca provenzale,* Rome, 1724, page 114): aucun autre biographe n'a parlé de la *Poétique.* Millot a donné l'analyse de deux *Nouvelles* de Raymond, l'une intitulée: *de la Patience en amour,* et l'autre *le Jaloux châtié* (*Histoire des troubadours,* tome III, page 277-308.) Raynouard a publié la seconde dans son *Choix de poésies,* tome V, page 397.

VIDAL (Arnaud), poëte, de Castelnaudary, est le premier qui ait obtenu la violette d'or (1324), au collége de la Gaie Science, qui venait d'être établi à Toulouse. Dans le courant de la même année, il fut créé docteur en gaie science. (Voyez *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux Floraux,* par Poitevin-Peitavi, t. XIV.

VIDAL, *de Nîmes,* avocat du roi à la sénéchaussée de cette ville, de 1499 à 1517, est auteur d'un ouvrage de jurisprudence intitulé: *Tractatus insignis et præclarus de collationibus,* qu'on trouve dans la grande collection imprimée en 1588 à Venise, 18 vol. in-fol., sous ce titre: *Tractatus universi juris.*

VIDAL (Jacques), surnommé *le Vieux,* peintre d'histoire, né à Valmaseda en 1583, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais les études nécessaires à cet état ne l'empêchaient pas de se livrer en même temps à la peinture. Il se rendit à Rome, pour y obtenir une prébende; et la vue continuelle des chefs-d'œuvre que renferme cette ville ne fit qu'accroître son goût pour son art. Il s'y adonna avec une nouvelle ardeur; et après avoir fait de rapides progrès, il revint dans sa patrie et se fixa à Séville, où il exécuta plusieurs ouvrages remarquables par la correction du dessin et la beauté de la couleur. On distingue particulièrement deux tableaux représentant, l'un un *Christ,* l'autre une *Vierge,* qui furent placés, en 1613, dans la cathédrale de Séville, par une délibération particulière du chapitre. Les dessins qu'il a laissés sont une nouvelle preuve de ses talents. Il eût acquis une réputation bien plus grande encore, si une mort prématurée ne l'eût enlevé le 13 décembre 1615. Il était chanoine de la cathédrale de Séville.

VIDAL DE LIENDO (Jacques), neveu et élève du précédent, et surnommé *le Jeune,* pour le distinguer de son oncle, naquit également à Valmaseda, en 1602. Il alla à Rome, pour y obtenir aussi une prébende; et les travaux auxquels il s'y livra perfectionnant ses premières études, il parvint à surpasser son maître et son oncle. De retour en Espagne, il fit, pour la sacristie de la cathédrale de Valence, plusieurs tableaux représentant le *Christ,* la *Vierge, saint Jean l'Évangéliste,* la *Madeleine, sainte Catherine, sainte Inès,* saint *Jean-Baptiste et saint Pierre, apôtre.* Le faîte est couronné par une belle copie du tableau de Raphaël, que l'on voit au musée du Louvre à Paris, et dont le sujet est l'*Archange saint Michel victorieux du démon.* Cet ouvrage capital, dont les figures sont de grandeur naturelle, établit la réputation de Vidal; mais il était dans la destinée de l'oncle et du neveu de mourir avant d'avoir atteint le terme ordinaire de la vie. Il mourut à Séville, le 9 août 1648, laissant une précieuse collection de tableaux, de dessins et d'estampes.

VIDAL (Denis), peintre, né à Valence en 1670, se rendit à Madrid, où il reçut les leçons d'Antoine Palomino. De retour à Valence, il y fut chargé de plusieurs travaux importants, dont il s'acquitta d'une manière honorable. Ayant obtenu, en 1697, la peinture à fresque des voûtes de l'église Saint-Nicolas, il profita du séjour de son maître Palomino à Valence pour lui demander ses conseils. Il en obtint un croquis qu'il mit à exécution. Cette grande entreprise représente divers événements de la vie de saint Nicolas de Barri et de saint Pierre martyr, patron de la cathédrale. Le succès avec lequel il l'exécuta le fit charger de la peinture de la voûte de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, qui depuis a été détruite. A Teruel, on lui confia la peinture de la voûte du couvent des religieuses de Sainte-Claire, et celle du monument de la Semaine-Sainte dans la cathédrale. Il avait été appelé à Tortose, pour y orner de ses peintures la chapelle de Notre-Dame, mais il mourut avant d'avoir terminé cet ouvrage. On conserve encore plusieurs beaux ouvrages de lui à Vive et à Companar.

VIDAL (Barthélemi), médecin, naquit à Martigues, petite ville de Provence, le 3 septembre 1741. Après avoir achevé ses cours à la faculté de Montpellier, il reçut le doctorat, et pratiqua son art dans sa ville natale avec un succès qui fit désirer à ses amis de le voir sur un plus grand théâtre. Cédant à leurs instances, il vint

s'établir à Marseille en 1785; et dès l'année suivante il fut admis à l'Académie des sciences de Paris, ainsi qu'à la Société médicale de cette ville, qui le choisit pour secrétaire. Il partagea tous ses instants entre les devoirs de son état et ceux que lui imposait le titre d'académicien. L'affaiblissement de sa santé, causé par une maladie de poitrine, ne ralentit point son zèle. Chargé du service des pauvres dans son quartier, il ne cessa de leur porter, chaque jour, des soins et des consolations, tant qu'il eut la force de marcher. Il mourut à Marseille, le 30 décembre 1805, laissant la réputation d'un habile praticien et d'un excellent observateur. Vidal a été le principal collaborateur de Paul pour l'analyse et la traduction des *Recueils* des académies de Turin, de Bologne et de Berlin. Outre plusieurs *Mémoires* et *Observations,* dans les volumes de l'académie de Marseille, on cite de lui : *Dissertation sur la lèpre de Martigues,* dans les *Mémoires* de la Société royale de médecine; *Essai sur le gaz animal,* considéré dans les maladies, Marseille, 1809, in-8°, publié par Achard.

VIDAL, célèbre astronome, naquit à Mirepoix, département de l'Arriége. Riquet-Bonrepos, arrière-petit-fils de l'auteur du canal du Languedoc, appela Vidal à sa terre de Bonrepos, où il avait fait construire un magnifique observatoire. C'est là que le savant astronome fit à lui seul plus d'observations de mercure que tous les astronomes de l'univers ensemble. Aussi Lalande lui donna-t-il le nom de *Trismégiste*. Après un grand nombre d'observations, Vidal forma un catalogue de 888 étoiles australes, inconnues avant lui, composant les étoiles de la 5e jusqu'à la 8e grandeur. On sait combien Lalande admirait ce beau travail. Vidal, nommé directeur de l'observatoire de Toulouse, y professa l'astronomie avec un grand succès, et mourut à Mirepoix en 1811.

VIDAL (Géraud), graveur, né à Toulouse, en 1742, étudia son art dans sa ville natale, sous la direction de Simonin et de Baour, parent de M. Baour-Lormian, auteur d'*Omasis*. Vidal vint à Paris dans l'espoir de s'y faire un nom, et n'y trouva longtemps que l'infortune. Mais loin de perdre courage, il sut à force de persévérance triompher des obstacles qu'on opposait à ses efforts. Il commença d'abord par fixer l'attention, bientôt il fit connaître son mérite, enfin on apprécia la touche agréable de son burin, et on l'employa. C'est aux œuvres des peintres modernes français que Vidal s'attacha surtout, il en fit un choix nombreux qu'il grava avec tout le talent dont il était capable. David, le créateur et le chef de la grande école française, confia de préférence à l'artiste toulousin le soin de reproduire son gracieux tableau d'*Hélène et Pâris*. Ce fut le chef-d'œuvre de Vidal, comme il était en ce genre celui de David. On doit encore à Vidal une foule de bonnes estampes, d'après Frayonard et Monet et autres maîtres français. Il est mort prématurément à Paris, en 1804.

VIDEL (Louis), très-médiocre écrivain, né à Serres dans le Gapençois en 1598, mort à Grenoble en 1675, a publié : *Histoire du duc de Lesdiguières,* 1666, in-12; *le Promenoir de la reine à Compiègne,* 1641, in-12; *la Mélante, aventures amoureuses du temps,* 1624, in-8°, etc.

VIDELER ou **VIDILLER** (Reinmar), minnesinger du 13e siècle, issu d'une famille noble de l'Alsace ou de la Souabe, vivait à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, et suivit ce prince dans son expédition de la terre sainte, en 1217. Léopold étant mort en 1230, Videler chanta son bienfaiteur dans ses *Complaintes*. On a de lui des poésies publiées dans le *Recueil* de Manessen, Zurich, 1758. Ce recueil a été tiré de la Bibliothèque royale de Paris. Les poésies de Videler, qui se trouvent aussi dans la bibliothèque du Vatican, touchent et entraînent par la finesse, le ton naturel de la pensée; par l'élégance et la douce modulation de la poésie. Il dut aux accents de sa lyre le surnom sous lequel il est connu; Videler ou Vidiller signifiant un *musicien,* dans la langue de ces anciens troubadours. Il eut un fils appelé Reinmar II, ou Reinmar le jeune. Né dans le château que son père avait sur les bords du Rhin, il fut élevé près de lui à la cour du duc d'Autriche. Plus tard il vint à celle de Przémyslas III, roi de Bohême, 3e des Ottocares, et il y fut très-considéré, ainsi qu'à la cour de Louis le Sévère, duc de Bavière. Ses poésies, recueillies par Manessen, semblent, par la richesse des pensées, la vérité des images, et la finesse du sentiment, bien au-dessus du siècle où elles furent composées.

VIDONI (Pierre), cardinal, né à Crémone en 1759, fut élu au collége Nazaréen à Rome. Il devint, en 1781, prélat de la maison du pape, vice-légat de Ferrare en 1784, et en 1790, ponent de la consulte. Pie VII lui conféra, en 1801, le gouvernement d'Ancône, et y ajouta, en 1806, celui d'Urbain et de Pesaro. Il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 8 mai 1816, et mourut en 1830. Ce prélat ayant acquis à Rome le palais de Stoppani, célèbre par les dessins de Raphaël, et dans lequel on conserve les quatre *tables* des fastes sacrés de Verrius-Flaccus, trouvées dans les ruines du forum de Palestrine, les fit restaurer et en publia une belle *édition*.

VIDUA DE GONSAVO (Charles, comte de), voyageur célèbre et audacieux, parcourut l'Europe, la côte occidentale de l'Amérique, une grande partie de l'Asie et de l'Archipel indien, et se proposait de visiter la Nouvelle-Hollande, lorsqu'il périt le 26 mai 1833 à Menado, sur la côte des Célèbes, en examinant une source d'eau bouillante. S'étant penché imprudemment sur la source, son pied glissa, il enfonça dans l'eau et eut toute la jambe cruellement échaudée : trois jours après il avait cessé d'exister.

VIDUS-VIDIUS (GUIDO-GUIDI, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre médecin, né à Florence dans les premières années du 16e siècle, exerça l'art de guérir dans sa patrie de la manière la plus brillante. Appelé en France, il y reçut un accueil distingué de François Ier, qui le nomma son premier médecin et créa pour lui la place de lecteur en médecine au collége royal fondé récemment. Les médecins de Paris eux-mêmes rendirent un éclatant hommage à son mérite en le priant de joindre à son cours de médecine un cours d'anatomie. Après la mort de François Ier, aux bienfaits duquel il devait une fortune considérable, il fut rappelé à Florence par Cosme de Médicis, qui le fit son premier médecin. Il alla professer la philosophie, puis la médecine à l'université de Pise; il remplit cette

dernière chaire pendant 20 ans avec le plus grand succès, et mourut en 1569. Ses ouvrages sont très-nombreux. Vidus-Vidius, son neveu, médecin de la reine de France et professeur à Pise, les a recueillis en 5 vol., Venise, Giunti, 1614; édition reproduite à Francfort, 1626, 1643 et 1667. (Voyez l'*Histoire de l'anatomie*, par Portal, tome Ier; l'*Histoire du collége royal*, par l'abbé Goujet; et la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi.)

VIEIL ou **VIEL** (Pierre le), né à Paris, le 8 février 1708, d'une famille originaire de Normandie, qui s'y distinguait depuis plus de deux siècles à peindre sur le verre, se fit connaître en 1734, par le rétablissement des belles vitres du charnier de Saint-Étienne du Mont, et manifesta encore son talent dans la réparation de celles de l'église de Saint-Victor. Cet habile artiste mourut le 23 février 1772. Quelque florissant qu'ait été pendant plus de six siècles, l'art de peindre sur verre, le Vieil est le seul qui en ait approfondi toutes les parties, et qui ait su en réunir dans un *Traité* l'histoire et la pratique; ce traité ne parut qu'après sa mort, sous ce titre : l'*Art de la peinture sur verre et de la vitrerie*, Paris, 1774, in-fol., avec 13 planches. On lui attribue aussi un *Essai sur la peinture en mosaïque*, Paris, 1768, in-12, ouvrage rempli de recherches utiles et souvent très-agréables.

VIEIL (Guillaume le), probablement de la même famille que le précédent, naquit à Rouen vers 1675. Il était, du côté maternel, petit-fils de Jean Jouvenet, qui lui enseigna les éléments du dessin. Il se livra ensuite avec succès à la peinture sur verre. S'étant rendu à Paris, il peignit les vitraux de l'église des Blancs-Manteaux, et fut chargé par Mansard de peindre ceux de la chapelle du château de Versailles. On cite, comme son chef-d'œuvre, un panneau représentant le pape Pie V, d'après le tableau de Jean André, dominicain. Guillaume le Vieil mourut à Paris en 1731.

VIEILH DE BOISJOLIN (Claude-Augustin), littérateur, né à Paris en 1788, fils du traducteur de la *Forêt de Windsor*, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des mathématiques, et forcé par des revers de famille d'entrer simple soldat dans l'arme du génie, fit en Espagne les campagnes de 1808, 1809 et 1810. Ses protecteurs lui firent alors obtenir l'emploi d'adjoint au payeur général de l'armée; mais à la retraite des Français en 1813, il perdit tout ce qu'il avait à la journée de Vittoria, et revint en France blessé. Compris dans le nombre des agents du trésor qui furent réformés, il resta sans emploi jusqu'à la restauration. Admis en 1817 dans la maison du roi, il fut bientôt signalé pour ses opinions libérales et réformé, encore une fois, sans traitement. Il embrassa alors le commerce de la librairie, qu'il quitta pour la direction d'une imprimerie. A la mort de Rabbe, il le remplaça dans la direction de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, ouvrage auquel il a fourni un très-grand nombre d'articles. Il travaillait au *Supplément* lorsqu'il fut enlevé par une attaque de choléra, en juin 1832. On a de lui : *Sur l'éducation des femmes*, 1818, in-4°; *Notice biographique sur le baron Fourier*, 1830, in-8° ; *Notice historique sur Louis-Philippe d'Orléans et sur la Fayette précédée de quelques mots sur la nécessité de se réunir au duc d'Orléans*, 2 août 1830, in-8°; des *poésies* éparses dans des recueils, et quelques ouvrages manuscrits.

VIEILLARD-BOISMARTIN (Antoine), avocat et littérateur, naquit à Paris en 1745. Ce fut au parlement de Rouen qu'il commença à s'exercer. Doué d'une élocution facile et d'une logique serrée, il se distingua, dès ses premiers débuts, et arracha à la peine capitale plusieurs accusés. La cause *Verdure* est la plus belle qu'il ait plaidée; il prouva l'innocence d'un père et de quatre enfants, présentés comme complices, qui tous languissaient depuis 6 ans dans les cachots de Rouen : il s'agissait d'une accusation d'infanticide. Cette défense fit d'autant plus d'honneur à Vieillard que l'or ne paya pas quatre années de travail qu'elle lui coûta. Enfin, tant de généreux efforts rendirent à la liberté cette malheureuse famille, le 9 décembre 1789. Sur ces entrefaites, la révolution avait éclaté : une justice d'un nouveau genre s'étant établie sur les ruines des anciens tribunaux, Vieillard crut devoir se retirer dans sa famille, à Saint-Lô. Élu maire de cette ville, en 1790, c'est à ses soins que les habitants doivent une place d'armes qui la décore. Appelé l'année suivante au tribunal de Coutances, en qualité d'accusateur public, il y combattit si chaudement l'esprit public de cette époque, qu'après le 10 août il crut prudent de se démettre de ses fonctions. Au milieu de la grande tourmente révolutionnaire, en 1793, il fut réélu maire de Saint-Lô, quoiqu'il eût porté publiquement le deuil de Louis XVI, au 21 janvier. Bientôt accusé de fédéralisme, il fut destitué; puis élu haut-juré à la cour de Vendôme, en 1797; sa nomination fut annulée au 18 fructidor. Lorsque l'on réorganisa, en 1800, l'ordre judiciaire, il fut nommé commissaire du gouvernement près le tribunal civil de Saint-Lô. En 1811, il fut rappelé, pour la troisième fois, dans la place de maire de Saint-Lô. La mort vint le frapper en février 1815. On doit à cet avocat un grand nombre de mémoires, parmi lesquels on remarque ceux pour la défense *Verdure* : le premier imprimé en 1787, à Rouen, et le second en 1789, à Paris. Les occupations multipliées du barreau, et les graves fonctions d'administrateur laissaient encore à Vieillard des moments de loisir qu'il consacrait au théâtre. On a de lui trois tragédies : *Almanzor*, représenté à Rouen, en 1771; imprimé à Caen; *Blanchard, ou le siége de Rouen*, représenté dans la même ville, en 1775, et repris en 1793, avec des changements, Saint-Lô, 1795; *Théramène, ou Athènes sauvée*, non représenté, Saint-Lô, an IV (1796). On assure que cette pièce contient un tableau du 9 thermidor.

VIEILLEVILLE (François de SCEPEAUX, sire, et depuis maréchal de), né, en 1509, d'une famille ancienne et puissante de l'Anjou, fut élevé comme enfant d'honneur dans la maison de Louise de Savoie, mère de François Ier; mais ayant été outragé par le maître d'hôtel de cette princesse, il le provoqua en duel et le tua. Il alla joindre en Italie le maréchal de Lautrec, dont il était parent. La renommée toute récente des exploits de Bayard, éveillant les nobles dispositions dont la nature l'avait doué, Vieilleville se proposa dès ce moment pour modèle le Chevalier sans peur et sans reproche; et comme lui, brave et désintéressé, il aima

mieux gagner à son souverain le prince de Melphe, tombé entre ses mains comme prisonnier, que de tirer de lui une rançon de 60,000 ducats. Parmi les braves dont les armées françaises étaient alors remplies, Chateigneraye, Vieilleville et Bourdillon, disait-on, sont les trois hardis compagnons. Après s'être distingué dans la guerre de Provence, et s'être rendu maître d'Avignon, le jeune guerrier rejoignit la cour. A la mort du comte de Châteaubriant, il refusa sa compagnie qui lui était offerte par François Ier. Plus tard, ce monarque, en le présentant au duc d'Orléans, son second fils, depuis Henri II, auquel il avait le projet de l'attacher, dit au jeune prince : « Il n'a pas plus d'âge que vous, voyez ce qu'il a déjà fait. » A la bataille de Cérisolles, Vieilleville contint l'ardeur du jeune comte d'Enghien qui, avec la même bravoure que Gaston de Foix, aurait eu probablement le même sort. Dans la répression des troubles qui agitèrent la Guienne et l'Angoumois, il s'occupa constamment d'adoucir les rigueurs du connétable de Montmorenci. A Bordeaux, il sauva, comme Bayard, l'honneur des filles de son hôte; et lorsqu'on lui proposa une part dans les confiscations exercées sur ces malheureuses provinces, il refusa, ne voulant pas pour 20,000 écus se charger des malédictions d'une infinité de femmes, de filles et de petits enfants; et tirant sa dague il la *fourra* dans l'endroit du brevet où son nom était écrit. Le maréchal de Saint-André, qui était meilleur courtisan que Vieilleville, le supplanta dans la faveur de Henri II, sans lui ôter cependant la confiance que méritaient ses talents et sa droiture. Appelé aux conseils, il ouvrit l'avis de mettre un terme aux envahissements de Charles-Quint en Allemagne par l'occupation des trois évêchés, et répondit aux objections tirées de l'état des finances par l'offre de sa vaisselle. Metz, Toul et Verdun ouvrirent leurs portes, en 1552. Vieilleville voulait qu'elles ne fussent occupées qu'à titre de protection, pour ne pas alarmer les autres villes d'Allemagne, et cet avis n'ayant pas été adopté il refusa le gouvernement de Metz. La gloire de défendre cette ville fut par là réservée au duc de Guise, mais Vieilleville qui, en harcelant l'ennemi, avait puissamment contribué à la levée du siége, après s'être emparé de Pont-à-Mousson, eut encore la plus grande part à la prise de Thionville. Il fut un des principaux négociateurs du traité de Cateau-Cambresis, en 1559, et sans se mêler aux intrigues qui agitèrent la cour après la mort de Henri II, il combattit les protestants comme des sujets rebelles, mais sans s'abandonner aux fureurs des haines de parti qui égaraient alors presque tous les esprits. Cette modération si opposée à l'esprit du temps ne l'est pas moins au courage emporté dont, à l'approche de la vieillesse, il renouvela l'exemple donné par lui au sortir de l'enfance. Après avoir reçu le bâton de maréchal en 1562, Vieilleville fut envoyé en Normandie, pour apaiser les troubles qui, dans ces temps de calamités, éclataient comme autant d'incendies dans toutes les parties de la France. Les difficultés qui s'élevèrent entre de Villebon, gouverneur de Rouen, et lui, amenèrent une scène assez vive pour que l'un et l'autre tirassent l'épée; mais du premier coup celle du maréchal abattit le bras de son adversaire. Cet acte d'emportement attira de grands désagréments à son auteur; la populace de Rouen se souleva contre lui, et les accusations de partialité en faveur des protestants ne lui furent pas épargnés. Après la paix d'Amboise, ce fut le maréchal de Vieilleville qui conseilla et conduisit l'expédition contre le Havre; à sa voix les chefs catholiques et protestants, se souvenant qu'ils étaient Français, se réunirent pour enlever à l'Angleterre cette porte que Coligni lui avait livrée. Lorsqu'après la funeste bataille de Saint-Denis, Charles IX demanda au maréchal auquel des deux partis il pensait que la victoire dût être attribuée, il répondit : « Sire, Votre Majesté ne l'a point gagnée, encore moins le prince de Condé : ce a été le roi d'Espagne; » et il ajouta que la perte de tout ce que la France avait de plus valeureux en chefs et en soldats assurait pour longtemps le repos des Pays-Bas. La mort du connétable de Montmorenci rendant vacante la première dignité de l'État, ce fut sur Vieilleville que Charles IX jeta les yeux pour la remplir. L'auteur de ses *Mémoires* affirme même qu'il y fut promu par le roi, en présence des princes et des grands du royaume; mais le maréchal, qui probablement connaissait les intentions de la reine mère, refusa une si haute faveur, en conseillant au roi de nommer le duc d'Anjou lieutenant général du royaume. Honoré de la confiance du monarque qui l'avait chargé, en qualité de son ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, des affaires les plus importantes; bien vu de la jeune reine Isabelle d'Autriche, dont il avait le premier négocié le mariage; comptant sur la durée de la paix qui avait été conclue en 1570, le maréchal de Vieilleville espérait jouir avec quelque repos des dignités et de l'ascendant qu'il avait si noblement acquis, lorsqu'il mourut empoisonné à l'instant même où une visite du roi, dans son château de Duretal, venait de mettre le comble à ses honneurs, en 1571.

VIEIRA ou **VIEYRA** (Sébastien), missionnaire portugais, naquit en 1570, à Castro-d'Aire, diocèse de Lamego. A l'âge de 16 ans, il embrassa la règle de Saint-Ignace, et se disposa, par la prière et l'étude, à porter l'Évangile dans les Indes. S'étant embarqué pour le Japon, en 1602, il se signala pendant plusieurs années par son zèle pour la propagation de la foi. Un ordre de l'empereur, en le reléguant à Manille, interrompit le cours de ses prédications; mais il rentra bientôt au Japon, et il continua de se dévouer au service des nouveaux chrétiens, dont le nombre s'accroissait chaque jour. Rappelé par ses supérieurs à Macao, il fut envoyé à Rome pour rendre compte au souverain pontife de l'état des missions des Indes. Pendant son absence sa tête fut mise à prix, et il fut obligé de se déguiser en matelot chinois pour rentrer au Japon, où il resta quelque temps caché. Mais ayant été nommé vice-provincial et administrateur de l'évêché, il se trouva dans la nécessité de braver tous les dangers pour remplir les devoirs que lui imposait ce double titre. Il fut bientôt découvert, et conduit devant l'empereur à Yedo. Le prince lui commanda de renoncer à Jésus-Christ; mais il répondit qu'il ne trahirait point un maître dont il n'avait reçu que des bienfaits depuis 63 ans, pour obéir à celui qu'il ne connaissait que par ses rigueurs. L'empereur, irrité, le fit appliquer à la torture; voyant que les supplices ne pouvaient point ébran-

ler sa constance, il le fit suspendre par les pieds dans une fosse, les mains liées derrière le dos. On retrouva le P. Vieira vivant au bout de 3 jours, et il termina sa vie sur un bûcher, le 6 juin 1634. On a de lui quelques *Lettres* dans le *Recueil* des Missions, année 1613.

VIEIRA (Antoine), jésuite, né à Lisbonne en 1608, signala pendant longtemps et à plusieurs reprises, son zèle apostolique au Brésil, et réussit à civiliser plus de 600 lieues de pays et à y faire régner avec l'Évangile les arts utiles et la liberté. Cette conduite ne manqua pas de lui faire des ennemis de tous les colons, qui le calomnièrent auprès du roi de Portugal. D'un autre côté, il mérita par ses vertus la haine des favoris d'Alphonse VI, fut emprisonné, persécuté, et ne vit son mérite apprécié dignement que par le pape Clément X, les cardinaux et la reine Christine, qui, dans un voyage qu'il fit à Rome, cherchèrent à lui faire oublier ses disgrâces par l'accueil le plus flatteur. De retour au Brésil, il fut nommé visiteur de la province, et passa ses dernières années au collége de Bahia, où il mourut en 1697. Le *Recueil* des *OEuvres* du P. Vieira, imprimé à Lisbonne de 1679 à 1718, forme 15 vol. in-4°, dont les 13 premiers contiennent ses *Sermons*. Quelques-uns de ses ouvrages sont restés manuscrits. Le P. Oudin lui a consacré une *Notice* très-détaillée dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXXIV.

VIEL ou **VEIL** (Charles-Marie de), né à Metz, fut élevé dans la religion judaïque. Ayant été converti par Bossuet à la foi catholique, il voulut se faire religieux, entra d'abord chez les augustins, puis chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. En 1679 il quitta la cure qu'il desservait, et passa à Londres, où il embrassa la communion anglicane. Ce ne fut pas là son dernier mot en fait d'apostasie. Dès l'année suivante, il se fit anabaptiste, et épousa la fille d'un homme de cette secte. Viel avait eu de puissants amis, dont il s'aliéna le cœur par cette conduite. Il se vit obligé de chercher de faibles ressources dans l'exercice de la médecine, et mourut quelques années après, en 1684. On citera de lui : *Commentaire sur Joël*, Paris, 1676, in-12; *Explicatio litteralis duodecim prophetarum minorum*, Londres, 1680, in-12; *Acta sanctorum apostolorum, ad litteram explicata*, ibid., 1684, in-8°.

VIEL ou de **VEIL** (Louis COMPIÈGNE de), frère du précédent, converti aussi par Bossuet, devint interprète du roi pour les langues orientales, et, imitant son aîné dans sa défection, embrassa le protestantisme. On citera de lui : *Catechismus Judæorum in disputatione et dialogo magistri et discipuli*, en hébreu et en latin, 1679; Franeker, 1690, in-8°.—Frédéric RAGSTAT DE WEILE, rabbin allemand, dont Bayle fait mention, ne doit pas être confondu avec les précédents. Il quitta le judaïsme fort jeune encore pour embrasser la communion réformée, et publia, à l'âge de 25 ans, un livre contre les juifs, intitulé : *Theatrum lucidum, exhibens verum Messiam, Dominum nostrum, ejusque honorem defendens, contra accusationes Judæorum*, Amsterdam, 1671, in-12.

VIEL (Étienne-Bernard-Alexandre) naquit à la Nouvelle-Orléans, le 31 octobre 1736. Son père, chirurgien estimé et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, seconda les heureuses dispositions que manifesta de bonne heure son fils, et l'envoya jeune encore au collége de Juilly pour terminer ses études sous les pères de l'Oratoire qui dirigeaient cette maison. Il entra ensuite dans leur congrégation, où il ne tarda pas à devenir *grand préfet* des études, place qu'il remplit pendant 12 années. Cette congrégation ayant subi, en 1791, le sort de toutes les maisons religieuses, les fonctions de Viel cessèrent et il retourna à la Louisiane. Il habita le poste des Atacapas, et leur fit chérir ses vertus, en exerçant au milieu d'eux les fonctions du ministère sacré. En 1812, le P. Viel, de retour en France, alla rejoindre ceux de ses anciens confrères qui dirigent encore aujourd'hui le pensionnat de Juilly. Dans les différentes positions de sa vie, en Amérique comme en France, et jusque dans ses voyages, il n'a cessé de cultiver la poésie latine, et c'est sur les bords du Mississipi qu'il mit la dernière main à sa traduction en vers latins du *Télémaque*. Viel réunissait toutes les qualités qui recommandent un professeur au respect et à l'attachement de ses élèves. Il est mort à Juilly, le 16 décembre 1821. On a de lui : *Henriados liber octavus*, in-8°, sans date, nom de ville, ni d'imprimeur : anonyme. Le texte français est en regard des vers latins. En tête de cet opuscule est une *Epistola ad amicum* : l'ami à qui elle est adressée est Salverte; *Voyage à la Grande Chartreuse*, du P. Mandar, traduit en vers latins par le P. Viel, 1782; *Télémaque*, traduit en vers latins, 1808, in-12 : *Miscellanea latino-gallica*, Paris, 1816, in-12. Il a laissé en manuscrit une traduction française de deux épîtres et de l'*Art poétique* d'Horace.

VIEL (Charles-François), architecte plein de talent, naquit à Paris, le 21 juin 1745. Il fit, au collége de Beauvais, d'excellentes études, surtout dans les sciences exactes. Cependant, on voit dans ses traités d'architecture qu'il redoutait, pour ce bel art, l'application trop passive des mathématiques. S'étant formé à l'école de Chalgrin, dont il fut le meilleur élève, il débuta par son beau *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle* : projet qui lui valut les suffrages empressés de Buffon, pour avoir su y concilier, avec toutes les convenances d'un édifice moderne, toute la magnificence de la colonnade grecque. Viel éleva ensuite, dans Paris, ces grands édifices d'utilité publique dont l'assiette monumentale associe son nom aux destinées mêmes de la capitale du royaume. Nous voulons parler du *Mont-de-Piété*, avec ses heureuses distributions, entre deux rues qu'il fait communiquer; de l'hospice Cochin, si bien aéré; de la Pharmacie centrale dans les Miramionnes; du vaste bâtiment de *la Pitié*; du grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, où l'espace est si heureusement trouvé, dans un emplacement de si peu de marge; enfin du grand égout de Bicêtre, qui rappelle ce que les Romains ont construit de plus admirable en ce genre. Viel fut, pendant quarante ans, architecte des hospices de Paris, et malgré ses grands ouvrages, il ne dédaigna point les constructions particulières, dont on pourrait compter un grand nombre. Il prononça sur la tombe de Chalgrin, son maître, un éloge historique qui fut imprimé; et, dans ce morceau, comme dans tous les écrits spéciaux sortis de sa plume, il fit preuve d'un talent de style d'autant plus remarquable, que cet avantage est plus secondaire

et plus rare dans une telle profession. Viel est mort à Paris, le 1er décembre 1819. Il avait publié successivement : *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle*, 1778, in-4°; *Lettre sur l'architecture des anciens et sur celle des modernes*, 1780-87, in-8°; *Observations philosophiques sur l'usage d'exposer les ouvrages de peinture et de sculpture*, 1788, in-8°; *Décadence de l'architecture à la fin du 18e siècle*, 1800, in-4°; *De la construction des édifices publics, sans l'emploi du fer*, 1803, in-4°; *des Anciennes études sur l'architecture*, 1809, in-4°; *Moyens pour la restauration des piliers du dôme du Panthéon*, 1797 et 1812, in-4°; *Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtiments*, tome Ier, 1797, tome 5, 1814, in-4°; *Des points d'appui indirects dans la construction des bâtiments*, 1802, in-4°.

VIELLART (René-Louis-Marie) naquit à Reims en 1754. Son père, jurisconsulte distingué et procureur fiscal général au bailliage ducal, ne négligea rien pour son éducation. En 1772, le jeune Viellart vint à Paris, pour se perfectionner dans l'étude de la jurisprudence; et, le 12 décembre 1774, il fut reçu avocat au parlement; mais la faiblesse de son tempérament ne lui permettant pas de suivre cette carrière, il revint à Reims, fut pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial, qu'il vendit en 1782, quand l'archevêque le fit lieutenant du bailliage ducal. Lors de l'émeute qui eut lieu à Reims, les 11 et 12 mars 1789, Viellart montra un grand courage. Des attroupements avaient déjà pillé des farines; et la force armée ne pouvait réprimer le désordre. Ce magistrat arrive seul, revêtu de son costume, monte sur une voiture chargée de farine, et s'écrie *qu'on n'enlèvera les farines qu'après lui avoir arraché la vie*. Aussitôt les plus mutins se taisent; et l'attroupement se disperse. En 1789, Viellart fut député par le tiers état de sa province aux états généraux, où il siégea au côté droit, et vota avec la majorité. Il fit souvent des rapports sur les troubles de l'intérieur, sur l'insubordination des régiments, et provoqua des mesures de rigueur contre les prêtres insermentés. En 1790, il fut nommé membre du tribunal de cassation, par les électeurs du département de la Marne. Plus tard, il fut choisi, avec Bailly, pour aller exercer les fonctions du ministère public près la haute cour de Vendôme; et il les remplit avec autant de courage que de fermeté. Dans le même temps, il fut un des concurrents pour la place que Letourneur laissa vacante au Directoire; mais Barthélemy l'emporta. Viellart fut privé de son emploi à la haute cour, après la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797); et il n'eut plus d'autre occupation que celle de son cabinet d'avocat. Après le 18 brumaire (octobre 1799), il fut nommé juge à la cour de cassation, et ensuite président de la section criminelle. Il concourut très-efficacement à la rédaction des Codes civil et criminel, fut nommé commandant de la Légion d'honneur et l'un des cinq inspecteurs généraux de l'université, chargé de diriger et de surveiller les écoles de droit. Il mourut à Paris le 25 février 1809. Viellart a publié un écrit intitulé : *Opinion présentée au comité des droits féodaux, sur l'abolition des justices seigneuriales et des droits qui en dérivent*, 1790, in-8°, imprimerie nationale.

VIEN (Joseph-Marie), peintre célèbre, né à Montpellier le 18 juin 1716, annonça de bonne heure de rares dispositions pour les arts du dessin. Venu à Paris en 1741, il obtint, six mois après, une médaille d'encouragement, et se livra à un travail d'autant plus assidu qu'il avait besoin de son talent pour vivre. Son zèle infatigable ne tarda pas à être récompensé par un premier prix de peinture qui lui ouvrit la route de Rome. Incapable de rester un moment oisif, il fit, pendant la traversée, une superbe esquisse du massacre des Innocents, et, à peine arrivée dans la capitale romaine, il se livra avec passion à l'étude de l'antique et du modèle vivant. De retour à Paris, il fut reçu presque aussitôt à l'académie, d'abord comme agrégé, puis comme académicien, enfin comme professeur. Plusieurs cours étrangères essayèrent en vain de l'attirer par les offres les plus avantageuses. Regardé par tous les véritables connaisseurs comme le premier peintre d'histoire de son temps, il fut successivement nommé recteur de l'académie de peinture, membre de celle d'architecture et directeur de l'école française à Rome (1771). De retour à Paris en 1781, il continua de travailler comme dans sa jeunesse, et fut nommé premier peintre du roi en 1788. Mais la révolution lui enleva ses places et ses honoraires, et le fruit de ses épargnes devenait insuffisant pour soutenir sa famille, lorsque le premier consul l'appela au sénat conservateur, et lui donna les titres de comte et de commandant de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris le 27 mars 1809. C'est Vien qu'on doit considérer comme le régénérateur de la peinture en France. David et Vincent furent ses élèves et ne firent que continuer son ouvrage. Sans compter les dessins et les ébauches de ce grand artiste, on a de lui jusqu'à 179 tableaux, parmi lesquels on cite particulièrement : *la Prédication de saint Denis*, dans l'église de Saint-Roch; *l'Ermite endormi*, au musée royal de Paris; *Saint Germain, évêque d'Auxerre*, et *Saint Louis remettant la régence entre les mains de Blanche de Castille; Hector excitant Pâris à s'armer pour la défense de Troie*; les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*. On a de lui en outre un bon nombre d'eaux-fortes. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages a été insérée dans le *Magasin encyclopédique*, novembre 1809.

VIEN (Marie REBOUL), femme et élève du précédent, eut aussi, comme peintre, un talent très-remarquable; elle excellait dans ce qu'on appelle improprement l'imitation de la nature morte. On a d'elle, outre des oiseaux et des coquillages capables de faire illusion, des fleurs d'une rare beauté, qui donnèrent souvent à son heureux mari le sujet de dire : *Elle les répand sur ma vie*. Cette dame, dont les charmants ouvrages sont encore recherchés avec empressement, mourut en décembre 1805, âgée de 77 ans. Elle avait eu de son mariage avec le Nestor de l'école française un fils qui cultive avec agrément l'art de la peinture, et dont l'épouse, Mme Céleste Vien, s'est avantageusement annoncée dans la littérature par une traduction d'Anacréon.

VIENNE (Jean de), amiral de France, naquit, vers 1342, d'une famille illustre, et à laquelle, suivant Guichenon, les anciens comtes de Bourgogne ont donné l'origine. Il entra dans la carrière des armes, dès sa plus tendre jeunesse, et fit d'abord la guerre en Flandre. Nommé commandant de Calais, après la malheureuse

bataille de Creci, il eut à défendre cette place en 1347, contre le vainqueur Édouard III. Ce fut dans ce siége mémorable que se déploya avec tant d'énergie le courage des habitants, et surtout celui d'Eustache. Jean de Vienne n'y montra pas moins de valeur; ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et après avoir résisté pendant un an, qu'il ouvrit les portes de la place. Il parut avec beaucoup d'éclat dans toutes les guerres que Charles V eut à soutenir contre les Anglais; et ce prince lui donna pour récompense le gouvernement de Honfleur, en 1370. Il le nomma ensuite lieutenant de roi dans la basse Normandie, et enfin amiral de France, sur la démission du vicomte de Narbonne, qui le premier avait possédé cette charge à titre d'office. Jean de Vienne dirigea, en 1377, plusieurs expéditions contre l'Angleterre, et s'étant joint à la flotte du Castillan Fernand Sausset, il fit une descente dans le comté de Kent, et surprit la ville de Rye qu'il brûla et mit au pillage. Ayant tourné sur les côtes de l'île Britannique, il fit successivement éprouver le même sort aux villes d'Hastings, de Portsmouth, de Plymouth, à l'île de Wigth, et revint en France chargé de butin. L'année suivante, il contribua à la prise de plusieurs villes de la Normandie, et se signala, en 1382, à la bataille de Rosbeck, gagnée sur les Flamands. Trois ans plus tard, il fut chargé de faire équiper, au port de l'Écluse, une formidable armée navale, destinée à une descente en Angleterre; mais par les intrigues du duc de Bourgogne, cette descente, dont la menace avait porté l'effroi dans le cœur de tous les Anglais, ne fut pas même tentée, et Jean de Vienne qui s'était rendu en Écosse, avec un faible secours de 1,500 hommes, se vit obligé de revenir sans avoir pu tenter rien d'important. On prétend que la conduite licencieuse de quelques jeunes Français, et même celle de Jean de Vienne envers la sœur du roi, ayant excité l'indignation des Écossais, les força de quitter ce pays à la hâte; mais l'âge avancé de l'amiral ne permet guère de croire à ce récit. Il est plus probable que les Écossais, voyant le petit nombre des Français venus à leurs secours, se hâtèrent de faire la paix avec les Anglais, et qu'alors Jean de Vienne et ses compagnons n'eurent plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Toujours infatigable, ce vieux guerrier porta ensuite les armes en Espagne. En 1388, et l'année suivante, il accompagna le duc de Bourbon en Barbarie, et se trouva au siége de Carthagène. Enfin, en 1396, il se joignit aux jeunes seigneurs français qui marchaient au secours du roi de Hongrie contre les Turcs, et mourut glorieusement à la bataille de Nicopolis, où il commandait l'avant-garde, le 26 septembre 1396.

VIENNE (Guillaume de), surnommé *le Sage*, naquit vers la fin du 14e siècle, de la même famille que le précédent. Il servit avec beaucoup de zèle le duc de Bourgogne, Jean, qui le nomma son chambellan et le fit son lieutenant général au siége de Calais, en le chargeant de garder les frontières de la Picardie. Guillaume de Vienne fut blessé en 1406, dans une rencontre près du château d'Ardres. Malgré son zèle pour la maison de Bourgogne, il fut nommé, en 1408, grand chambellan du Dauphin de France, et plus tard chargé d'aller prendre le gouvernement du Languedoc, en la place du duc de Berry. Il était en la compagnie de Jean, duc de Bourgogne, lorsque ce prince fut tué à Montereau, en 1419, et il y demeura prisonnier. Rendu à la liberté, il resta constamment attaché au service du duc Philippe de Bourgogne, qui le combla de ses bienfaits, et le nomma premier chevalier de la Toison d'or, lors de l'institution de cet ordre, en 1429. Guillaume de Vienne mourut en 1434.

VIENNE (de). *Voyez* **DEVIENNE**.

VIENNET (Esprit) fut, pendant 40 ans, curé de la paroisse de Saint-Merry à Paris. Il prêta, en 1790, le serment à la constitution civile du clergé; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, disant qu'il n'occuperait jamais un siége dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, fort regretté de ses paroissiens, et après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église.

VIENNET (Jacques-Joseph), frère du précédent, originaire d'une ancienne famille d'Italie, où il est de tradition que son fondateur descend d'un général de Didier, roi des Lombards, dont Muratori a parlé, naquit en Languedoc, le 14 avril 1734 (et non 1754, comme le disent les autres biographies). Après avoir occupé, dès l'âge de 18 ans, un canonicat dans le petit chapitre de Capestang, il le quitta en 1754 pour changer son aumusse contre un sabre. Placé dans le régiment de Languedoc (dragons), où l'un de ses oncles était officier supérieur, il fit sous ses yeux, et de compagnie avec deux autres de ses parents, officiers au même corps, les campagnes d'Hanovre, en qualité de sous-lieutenant et prit part à la bataille de Rosbach. A la paix de 1763, il fut au nombre des officiers licenciés dans ce régiment, et vécut dans la retraite jusqu'en 1790. Nommé à cette époque officier municipal par la ville de Beziers, il fut l'année suivante élu par le département de l'Hérault à l'assemblée législative et ensuite à la Convention. Dans celle-ci, où il fut si difficile de rester soi-même, nul ne fut plus pur que le représentant Viennet. Dans le procès du roi, il vota d'abord pour l'incompétence, puis pour l'appel au peuple, pour le sursis, et enfin pour la reclusion, et il prononça à l'appui de son opinion un discours où la justesse des idées rehausse la fermeté du langage. Ce vote de Viennet en entraîna plusieurs autres non moins courageux, entre autres celui du mari de Mme de Genlis. On le voyait chaque jour solliciter la radiation d'émigrés, la levée du séquestre mis sur leurs biens, et disputer à l'échafaud les victimes qu'on y destinait; aussi Viennet avait-il été surnommé *l'honnête homme* de la Convention, et plus tard ses compatriotes lui décernèrent le titre de *vieux Romain*. La nature de son talent ne l'appelait pas à dominer dans une assemblée telle que celle de la Convention; mais il sut y prendre une attitude à part, en offrant l'exemple d'un contraste trop rare à cette époque, l'impétuosité du courage et la modération des principes. Ayant eu avec Marat une altercation assez vive et celui-ci ayant tiré un pistolet de sa poche, Viennet lui saisit rapidement le bras, et l'invita à venir se servir au bois de Boulogne de l'arme dont il s'était lâchement armé, mais *l'ami du peuple* n'accepta point le défi, et il aima mieux dénoncer son adversaire le lendemain dans le journal de ce nom. Viennet se servit de son vertueux courage pour rendre

un grand service à son département : le conventionnel Voulland allait obtenir du comité de sûreté générale l'ordre d'y faire entrer l'épouvantable commission d'Orange que traînait à sa suite la colonne révolutionnaire du Midi, et qui venait de faire tomber 300 têtes dans les départements du Gard et de Vaucluse ; Viennet, secondé par Castilhon, prit à parti le tribun proscripteur, combattit ses intentions, et ayant ainsi atteint le 9 thermidor, il sauva plus de 400 suspects, alors détenus dans son pays natal. De tous les conventionnels Viennet était le seul qui eût servi dans la cavalerie. Cette particularité contribua peut-être à le faire nommer commissaire pour surveiller la remonte des 14 armées de la république. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il donna, ainsi que son collègue Cochon de l'Apparent, une preuve de son incorruptibilité. Un fournisseur avait osé leur offrir 1,400,000 francs pour qu'ils signassent sans examen la réception de 40,000 chevaux ; un refus sévère repoussa une si scandaleuse proposition ; mais alors le fournisseur éhonté osa les dénoncer comme ayant nui à la remonte. En 1795, Viennet entra au conseil des Anciens ; il y siégea jusqu'en 1798, époque où il revint dans ses foyers, plus pauvre qu'à son départ. Pendant sa carrière législative, il fut quelque temps membre du comité de la guerre. Nous citerons encore à cette occasion ce trait de vertu antique, non moins beau que celui rapporté ci-dessus : son fils lui ayant demandé une sous-lieutenance, « Quand tes 18 ans seront accomplis, lui répondit *le Romain*, tu prendras un mousquet et tu iras gagner ce que tu pourras. Je ne suis pas ici pour faire les affaires de ma famille ; nos sous-officiers n'ont pas mérité ce passe-droit. » Viennet mourut le 12 août 1824. Ce jour fut celui d'un deuil général pour la ville de Beziers.

VIERA Y CLAVIJO (don Joseph de), physicien et historien, né aux îles Canaries vers 1738, fut envoyé de bonne heure en Espagne pour y achever ses études. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il consacra ses loisirs à la culture des sciences et des lettres avec un égal succès, et mourut à Madrid en 1799. Parmi ses ouvrages on distingue les suivants : *Noticias de la historia general de las islas Canarias*, Madrid, 1772 à 1783, 4 vol. in-4° ; un *Poëme didactique sur les vents non variables*, en IV chants, ibid., 1780, in-4° ; *Éléments de physique et de chimie*, ibid., 1784, in-4° ; *Histoire des îles Maïorque et Minorque*, ibid., 1789, in-8°.

VIÈTE (François), célèbre mathématicien, né à Fontenai-le-Comte en 1540, et regardé comme l'un des principaux fondateurs de l'*Analyse mathématique*. Il a le premier enseigné la méthode pour construire géométriquement les équations. On lui doit aussi la géométrie des sections angulaires. C'est à tort qu'on a regardé Descartes comme le premier auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie ; cette découverte est de Viète. Un des grands services qu'il rendit encore à son pays, fut de découvrir la clef des caractères de convention que le gouvernement d'Espagne employait alors pour sa correspondance secrète. Dans ses dernières années il voulut corriger le *Calendrier grégorien*, et en dressa un nouveau, accommodé aux fêtes et aux rites de l'Église romaine, qu'il mit au jour en 1600, mais la cour de Rome rejeta ce travail réellement utile. Il mourut en 1603. Fr. Schooten, aidé de Jacq. Golius et du P. Mersenne, a recueilli les ouvrages de Viète en 1 vol. in-folio, Leyde, 1646. On n'y trouve pas ceux qui ont pour titre : *Canon mathematicus*, imprimé en 1599 ; *Harmonicum cœleste*, ni quelques autres *Fragments*.

VIEUSSENS (Raymond), anatomiste, né dans un village du Rouergue en 1641, mort dans un âge avancé à Montpellier, appartient à l'école de cette ville, bien qu'il n'y ait rempli que les fonctions de médecin de l'hôpital de Saint-Éloy. On sait qu'il publia, en 1715, son dernier ouvrage, le *Traité des liqueurs du corps humain*, Toulouse, in-4°. Ses droits à une célébrité durable sont ses travaux névrographiques ; il les a consignés dans sa *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, qui, malgré ce titre ambitieux, n'offre que la description du cerveau, de la moelle de l'épine et des nerfs de l'homme, mais incomparablement plus ample et plus fidèle que tout ce qu'on avait fait jusqu'à cette époque. La collection de ses *OEuvres* a été publiée par son petit-fils, 1774, 4 vol. in-4°.

VIEUVILLE (Charles, marquis de la), surintendant des finances, né, vers 1582, à Paris, descendait d'une ancienne famille originaire de Bretagne. Il était fils de Robert de la Vieuville, lieutenant général et conseiller privé de Henri III. Élevé dans une cour où la licence des mœurs se cachait sous le masque de l'hypocrisie, il sut cependant se préserver de la contagion de l'exemple. Si l'on en croit l'auteur d'un pamphlet intitulé *le Mot à l'oreille*, il était si pieux, dans sa jeunesse, qu'il avait formé le projet de renoncer au monde pour s'enfermer dans un cloître. Étant entré dans la carrière des armes, il devint premier capitaine des gardes du corps, maréchal de camp et lieutenant général de la Champagne et du Rhetelois. Après la mort de son père (1612), il lui succéda dans la charge de grand fauconnier de la couronne. Cette place lui donnait l'avantage d'accompagner le jeune roi Louis XIII, passionné pour cet exercice. Il sut profiter habilement des fréquentes occasions qui se présentaient d'entretenir le roi, pour s'insinuer dans son esprit ; et il parvint bientôt à gagner toute sa confiance. Les services qu'il rendit, lors des premiers troubles, tant en Champagne que dans le Poitou, accrurent encore sa faveur. Admis dans les conseils du monarque, il se montra jaloux d'y dominer. Le surintendant des finances Schomberg ayant retranché de l'État une pension de 2,000 écus, que la Vieuville recevait pour s'être démis du gouvernement de Mézières, celui-ci s'unit aux ennemis du ministre pour le renverser, et fut nommé à sa place. En acceptant cette charge (1623), il déclara qu'il s'en démettrait au bout de quelques mois, s'il ne la remplissait pas à la satisfaction générale. Pour rétablir l'ordre dans les finances, la Vieuville comptait sur l'expérience et l'appui de son beau-père, Bouhier de Beaumarchais, trésorier de l'épargne, qui jouissait d'une fortune considérable. Pendant les premiers mois de son administration, tous les services furent assurés et les pensions des courtisans payées avec beaucoup d'exactitude. Mais les revenus étaient loin d'égaler les dépenses ; et bientôt il se vit forcé de pren-

dre le parti des économies. Les plus faciles à faire étaient de diminuer les grosses pensions accordées presque toujours à la faveur et à l'intrigue; mais dès qu'il eut annoncé son projet, les courtisans se répandirent en invectives contre le surintendant. Les libelles et les pamphlets se succédaient sans interruption. Se croyant certain de la faveur du roi, il essaya de faire tête à l'orage; mais craignant d'être contrarié dans ses plans, il fit renvoyer de la cour le chancelier de Sillery et le marquis de Puisieux, son fils; et comme il leur avait quelque obligation, on ne manqua pas de crier à l'ingratitude. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'entrée du duc d'Orléans (Gaston) au conseil, et obtint l'ordre de faire arrêter d'Ornano, gouverneur de ce prince qui ne se conduisait que d'après ses avis. On assure que la Vieuville fit ajouter dans la lettre de cachet le nom de Déageant à celui d'Ornano, et qu'ils auraient été conduits tous deux à la Bastille, si les amis de Déageant n'étaient parvenus à faire connaître au roi cet acte de son ministre. Le nombre toujours croissant de ses ennemis força la Vieuville à s'assurer de la protection de la reine; et, pour se rendre agréable à cette princesse, il favorisa l'entrée au conseil du cardinal de Richelieu, qu'il n'aimait pas. Le cardinal, qui ne pouvait pas se contenter d'une autorité partagée, remplaça bientôt la Vieuville dans la faveur du roi. Le duc d'Orléans ne lui pardonnait pas le mal qu'il avait fait à son gouverneur. Aussi dès qu'il sut que le surintendant commençait à perdre de son crédit, il lui fit donner un charivari par les officiers de sa cuisine. Le roi annonça lui-même à la Vieuville qu'il le remerciait de ses services; et le surintendant lui remit sur-le-champ la démission de sa charge. Quelques jours après (août 1624), le roi, l'ayant fait venir à Saint-Germain, lui dit : Je n'ai pas voulu vous éloigner sans vous permettre de me faire vos adieux. En sortant de la chambre du conseil, il fut arrêté et conduit au château d'Amboise. Là, jeté dans un cachot, il ne put obtenir la permission d'écrire à sa femme, ni de recevoir de ses nouvelles. La Vieuville était accusé « d'avoir changé les résolutions prises par le roi, d'avoir traité, contre son ordre, avec des ambassadeurs étrangers, et d'avoir supposé des avis, pour donner au roi de l'ombrage contre ses plus fidèles serviteurs. » Cependant des recherches furent faites contre les financiers, et des commissaires nommés pour les juger. Bouhier, beau-père de la Vieuville, fut déclaré coupable de malversations, et condamné, par contumace, à être pendu en effigie. C'était le malheureux surintendant que ses ennemis poursuivaient dans la personne de son beau-père; et puisque malgré leur acharnement ils ne l'attaquèrent point lui-même pour son administration, on doit croire qu'à cet égard il était irréprochable. Après une captivité de 13 mois, la Vieuville parvint à s'échapper de sa prison, et se retira dans les pays étrangers. Son premier soin fut d'écrire au roi, pour le prier de ne pas lui imputer à crime son évasion, le suppliant d'avoir égard à ses anciens services et à sa constante fidélité. Il adressa dans le même temps, une *Lettre au chancelier,* dans laquelle il répondait à tous les chefs d'accusation portés contre lui, et justifiait sa conduite sur tous les points. Le roi finit par être touché des malheurs de la Vieuville. Il reçut sa femme en audience particulière (1er juin 1626), et lui accorda, d'une manière très-gracieuse, la liberté, pour son mari, de rentrer en France. La haine de la Vieuville contre le cardinal de Richelieu s'était accrue dans l'exil; et il ne tarda pas à s'engager dans les intrigues dirigées contre ce ministre. Après le départ du duc d'Orléans et de la reine mère pour les Pays-Bas, en 1631, il ne jugea pas prudent de rester en France, et rejoignit Gaston à Bruxelles. Il fut aussitôt décrété d'accusation. Une chambre de justice, établie à l'Arsenal, fut chargée d'instruire son procès; et par arrêt du 6 janvier 1632, il fut condamné à mort, et ses biens confisqués. Deux ans après, dans une assemblée des chevaliers du Saint-Esprit, à Fontainebleau, on le dégrada de l'ordre, comme rebelle et convaincu de félonie. La Vieuville attendit la mort de Richelieu pour rentrer en France. Ayant obtenu du roi Louis XIV la permission de revenir à Paris, un arrêt du parlement, en date du 24 juillet 1643, le réintégra dans ses biens, ainsi que dans ses honneurs et emplois. En 1651, il reçut le titre de duc et pair; et la même année, il fut remis à la tête des finances, par le cardinal Mazarin. En reprenant les rênes de l'administration, il s'était engagé à rétablir le crédit, sans impôts onéreux; mais l'âge avait diminué son activité. Dans les premiers moments, il se vit forcé de suivre la marche adoptée par son prédécesseur; mais il se flattait de pouvoir mettre bientôt à exécution les plans qu'il avait conçus, et dont il promettait des merveilles, quand il mourut à Paris, le 2 janvier 1653, laissant la réputation d'un ministre habile et surtout très-désintéressé.

VIEUVILLE (le chevalier DE LA), né en Bretagne, vers 1760, de la même famille que le précédent, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et devint capitaine au régiment des gardes-françaises. Il émigra en 1790, fit la campagne de l'armée des princes en 1792, et passa en Angleterre, puis en Bretagne, où il débarqua avec Tinteniac en 1794. Il fut nommé au mois d'octobre de cette année, par Puisaye, commandant de la division royale de Dol et de Clospoulet, considérée comme très-importante à cause de la facilité des communications avec l'Angleterre. Dans le mois de juin 1795, lorsque l'expédition de Quiberon fut près de mettre à la voile, la Vieuville fut chargé de s'emparer de Saint-Malo, à la tête de 1,200 chouans, afin de favoriser le débarquement; mais les intelligences sur lesquelles il comptait lui ayant manqué, et un détachement de républicains étant tombé inopinément sur sa troupe, elle fut dispersée. Ce fut vers le même temps qu'il eut une entrevue avec le général Hoche, qui avait été son sergent aux gardes-françaises. Il se flattait, par ce motif, d'en obtenir ce qu'il voudrait; mais comme il voulut prendre avec lui le ton du commandement, Hoche le remit promptement à sa place, et la conférence se termina sans résultats. La Vieuville reprit alors ses courses, et porta successivement son quartier général au château de Bourcaye, et à celui de la Houssaye. Battu près de Besquerol par le général Rey, il perdit 300 hommes, et fut obligé de rejoindre Puisaye près de Fougères. S'étant ensuite séparé de ce chef, il se dirigea vers la forêt de Villequartier, où il rencontra un détachement de républicains. Forcé de se mettre en défense, il fut atteint d'une balle à la poi-

trine, et mourut les armes à la main, dans le mois d'avril 1796.

VIEUVILLE. *Voyez* **VIGNACOURT.**

VIÉVILLE. *Voyez* **LECERF.**

VIEYRA. *Voyez* **VIEIRA.**

VIGAND (Jean), théologien de quelque réputation parmi les luthériens, né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther et de Mélanchton, exerça le ministère dans différentes villes, et, nommé surintendant des églises de la Poméranie prussienne, mourut en 1587. Outre quelques écrits théologiques il a laissé un ouvrage de botanique, intitulé : *Catalogus herbarum in Prussiâ nascentium*, etc.

VIGANO (Salvator), maître de ballets, né à Naples en 1769, fut attaché successivement comme danseur aux théâtres des principales villes de l'Europe. Ce fut à Bordeaux qu'il fit représenter le premier ballet de sa composition, la *Fille mal gardée*. Il en donna plusieurs au théâtre de Vienne, entre autres son *Prométhée*. De retour en Italie, il y dansa dans plusieurs grandes villes, renonça à la scène pour se fixer à Milan, et s'y consacrer exclusivement à la composition. Grâce à sa bonne direction et à ses pantomimes intéressantes, le ballet du grand théâtre de Milan devint un des premiers de l'Italie. Vigagno mourut en 1821.

VIGAROUS (Barthélemi) naquit à Montpellier, en 1725, d'un chirurgien qui était venu s'établir dans cette ville. A l'âge de 20 ans, l'administration de l'Hôtel-Dieu le nomma premier chirurgien interne, place qui conférait la maîtrise au bout de quelques années. Son début dans la pratique fut marqué par des opérations majeures et peu usitées, entre autres, celle d'une entérocèle étranglée, qu'il fit dans les 24 heures de l'étranglement. Vigarous devint ensuite démonstrateur d'anatomie à la faculté de médecine, professeur aux écoles de chirurgie, membre de la Société royale des sciences, l'un des chirurgiens en chef du principal hospice civil, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de Montpellier. Dans tous ces emplois, il montra des talents supérieurs, et surtout une heureuse audace qui le fit considérer comme l'un des premiers praticiens de son temps. Il mourut en 1790, laissant manuscrit l'ouvrage suivant : *OEuvres de chirurgie pratique, civile et militaire, de Barthélemi Vigarous*, mises en ordre et publiées par son fils, docteur et professeur en médecine, Montpellier, 1812, in-8°.

VIGAROUS (François), frère puîné du précédent, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis changeant de vocation il étudia la médecine, devint docteur, et se maria. Vigarous parlait avec une élégante facilité la langue latine, ce qui le fit briller dans les concours. En 1776, il fut pourvu d'une chaire qu'il remplit honorablement. Il mourut en 1792. Favorable à l'inoculation de la variole dès son origine en France, Vigarous la pratiqua, un des premiers, sur ses propres enfants.

VIGÉE (Louis-Guillaume-Bernard-Étienne), homme de lettres, né à Paris le 2 décembre 1758, se fit connaître, avant la révolution, par un grand nombre de *poésies* fugitives, et fut secrétaire du cabinet de Madame. Emprisonné sous le règne de la Terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Plus tard il célébra souvent et avec enthousiasme le jeune vainqueur de l'Italie, et ne lui retira son tribut d'encens ni sous le consulat ni sous l'empire. Il fit après la Harpe, mais non avec le même succès, un cours de littérature à l'Athénée. Nommé en 1814 lecteur du roi, dès lors il voua sa muse au culte de la nouvelle dynastie. Il brigua l'honneur d'être admis à l'Académie française, et piqué de l'inutilité de ses démarches, il s'en vengea par des épigrammes. Vigée mourut le 7 août 1820. Sans parler de sa coopération aux *Veillées* et à l'*Almanach des muses*, ainsi qu'à la *Nouvelle bibliothèque des romans*, on citera de lui : *les Aveux difficiles*, 1783, in-8°; *l'Entrevue*, 1778, in-8°, sa meilleure pièce; *la Belle-Mère, ou les Dangers d'un second mariage*, comédie, 1788, in-8°; *le Pour et le Contre, dialogue religieux, moral, politique et littéraire*, 1818, in-8°. M. le baron de Ladoucette annonçait, en 1822, une édition des *OEuvres* de Vigée, augmentée de son *Cours de littérature*. On trouve des *notices* sur cet écrivain dans l'*Annuaire nécrologique*, et dans la *Suite du Répertoire du Théâtre-Français*, tome XXIII, page 83-85.

VIGENÈRE (Blaise de), traducteur, né le 5 avril 1523 à Saint-Pourçain, dans le Bourbonnais, mort à Paris le 19 février 1596, à l'âge de 73 ans, des suites d'une débauche, a perdu toute sa réputation, parce qu'il n'a point connu le véritable génie de la langue française. Ses traductions, si vantées par les contemporains, sont écrites d'un style barbare. Quant aux *notes* dont il les a accompagnées, elles prouvent beaucoup d'érudition. Parmi ses traductions, nous citerons celles des *Chroniques et annales de Pologne*, d'Herbert de Fulstein, Paris, 1573, in-4°; des *Commentaires* de César, ibid., 1576, in-fol. et in-4°; des *Dialogues sur l'amitié*, de Platon, Cicéron et Lucien, ibid., 1575, in-4°. Parmi ses ouvrages originaux, on distingue : *Traité des comètes ou étoiles chevelues, apparaissantes extraordinairement au ciel, avec leurs causes et effets*, Paris, 1578, in-8°, rare; *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, ibid., 1586, in-4°, rare. (*Voyez* les *Mémoires* de Niceron.)

VIGER (François), en latin *Vigerius*, jésuite, né à Rouen, où il mourut en 1647, a donné une excellente traduction latine des livres de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, avec des *notes*, Paris, 1628, 3 vol. in-fol.; et un traité *De idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12; Leyde, 1766, in-8°; Leipzig, 1802; Oxford, 1813, 2 part. in-8°.

VIGIER (Gérard), carme déchaussé, mort en 1638, est auteur de l'*Histoire parénétique des trois protecteurs de la haute Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de cette province*, Paris, 1636, in-8°, et de la *Monarchie féodale et historique de France*, traduit en français par le P. Modeste de Saint-Amable, Paris, 1770, 2 vol. in-8°.

VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, mort vers 1648 dans un âge très-avancé, est connu par un bon *Commentaire sur la coutume d'Angoumois et d'Aunis*, publié en 1650, dont la 2e édition donnée par son petit-fils, François Vigier, Angoulême, 1720, in-fol., est augmentée de *notes* intéressantes.

VIGIER (Jean), médecin de Castres, qui florissait vers la même époque, avait étudié avec assez de fruit

les auteurs grecs, arabes et latins qui ont traité de l'art de guérir. Entre autres ouvrages on lui doit : les *Aphorismes d'Hippocrate, traduits en français, enrichis de très-belles et riches notes et commentaires*, etc., Lyon, 1620, in-12; *la grande Chirurgie des ulcères*, ibid., 1656, 1659. Ses opuscules de chirurgie ont été recueillis sous le titre d'*Opera med. chirurg., in quibus nihil desiderari potest*, etc., la Haye, 1659, in-4°.

VIGIER (François-Antoine), oratorien, né vers la fin du 17ᵉ siècle, fit avec un grand succès les *conférences* sur l'histoire ecclésiastique d'abord à Tours, et ensuite au séminaire de Saint-Magloire. Il composa un nouveau *Bréviaire* pour le diocèse de Paris, imprimé en 1736. Cet ouvrage essuya les critiques amères de quelques théologiens, mais adopté successivement par la plupart des évêques, il est devenu d'un usage si général, qu'on pourrait le qualifier de *Bréviaire gallican*. On doit encore au P. Vigier le *Martyrologe* de Paris, et en grande partie les *Bréviaires* de Vienne et d'Albi. Devenu assistant du P. de la Valette, général de l'Oratoire, il entra dans toutes ses vues de pacification pour faire recevoir la constitution *Unigenitus*, et mourut vers 1760.

VIGILANCE (VIGILANTIUS), le premier hérésiarque qu'aient produit les Gaules, naquit, suivant la plus commune opinion, au bourg de Calaguri, dans le pays de Comminges, d'une famille obscure, après le milieu du 4ᵉ siècle. Son esprit et son savoir le lièrent de bonne heure avec Sulpice-Sévère, qui l'adressa à saint Paulin. Vigilance ayant dessein de visiter les saints lieux, l'évêque de Nôle lui donna des lettres de recommandation pour saint Jérôme, qui n'en conçut pas dès lors une idée bien favorable. De retour dans les Gaules, Vigilance tint des discours peu mesurés contre le saint docteur, qui lui répondit par une lettre écrite avec toute l'âcreté ordinaire de son style. Vigilance était présomptueux, suppléant au défaut de science par une imagination hardie, et courant à la célébrité sans se montrer difficile sur les moyens d'y parvenir. D'ailleurs, si l'on en croit Jérôme, il était fort éloigné des vertus de son état de prêtre, surtout de celle de continence. Il s'éleva, dans ses discours et dans ses écrits, contre le culte qu'on rendait aux martyrs et à leurs reliques; il attaqua les miracles qui se faisaient à leurs tombeaux, et l'usage de leur adresser des prières. Les pratiques de la piété chrétienne ne furent pas plus respectées; telles que les jeûnes, les veilles, le célibat des clercs, la profession monastique, les aumônes qu'on distribuait aux pauvres, et celles qu'on envoyait à Jérusalem. Saint Jérôme, instruit de toutes ces innovations, les réfuta d'abord par des lettres, puis par un traité particulier qu'il fit répandre dans toutes les Gaules. Soit que l'hérésiarque ait été confondu par les écrits du saint docteur, soit que les évêques l'aient obligé de se rétracter, il est certain que depuis cette époque il ne fut plus question de ses erreurs; on doit même présumer qu'il les abjura, car, au rapport de Gennade, l'évêque de Barcelone lui confia le soin d'une église de son diocèse.

VIGILANCE (Publius), né à Strasbourg, vers la fin du 15ᵉ siècle, fit ses études, à Francfort-sur-l'Oder, et y devint professeur de poésie. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la philosophie et la littérature grecque et latine, il voulut faire un voyage en Italie et dans d'autres contrées, pour y rechercher les monuments des lettres anciennes, afin d'en introduire, de plus en plus, l'étude à Francfort; mais il fut tué en route par des assassins qui le percèrent d'un coup de flèche, près de Ravensbourg en Souabe, dans le mois de juillet 1512.

VIGILE, pape, né à Rome, fut élevé sur le saint-siège en 537, du vivant même de saint Silvère, après la mort duquel cette élection si irrégulière fut confirmée (538). Le nouveau pontife devait son élévation à l'impératrice Théodora, chef du parti des acéphales (*sans tête*), qui croyait pouvoir l'employer facilement à combattre le concile de Calcédoine. Des historiens ont même avancé que, pour en faire un instrument plus docile, l'impératrice lui avait promis 700 livres d'or : mais la fermeté avec laquelle il s'opposa aux projets des Orientaux rend fort douteux ce honteux marché. On exigeait de lui qu'il condamnât les *trois Chapitres* (c'étaient trois ouvrages de Théodore de Mopsueste, Théodoret et Ibas, plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius et d'Eutychès, sur le mystère de l'incarnation et sur l'union des deux natures en J. C.). Comme il ne se pressait pas d'obéir, il reçut l'ordre de se rendre à Constantinople. A son arrivée dans cette ville, Justinien avait déjà condamné les *trois Chapitres*: il excommunia Théodora et le patriarche Mennas, qui avaient souscrit à la décision impériale; mais obligé de révoquer cette sentence, il en vint même jusqu'à condamner les trois *Chapitres* par un écrit qu'il appela *Judicatum*, mais *sans préjudice du concile de Calcédoine*, et sous la condition qu'il n'en serait plus parlé à l'avenir. Cette manière d'éluder la question, honorable pour le caractère pacifique de Vigile, ne satisfit personne. Des évêques se séparèrent de sa communion, d'autres l'excommunièrent dans une concile particulier, d'autres encore refusèrent de se rendre à un concile général, qui paraissait être le seul moyen de calmer l'effervescence des esprits. Enfin, après avoir essuyé les traitements les plus humiliants, et même les persécutions les plus atroces, Vigile fut réduit, pour faire cesser le scandale d'une si funeste division, à déclarer publiquement qu'il adhérait à la décision du concile de Constantinople, qui, tout en prononçant les anathèmes contre les auteurs des *trois Chapitres*, avait renouvelé l'expression de son respect et de son attachement à la doctrine des quatre grands conciles précédents, dont celui de Calcédoine était le dernier. Cette affaire difficile étant ainsi terminée, Vigile se mit en route pour l'Italie; mais il mourut à Syracuse le 15 janvier 555. On peut dire qu'il rendit un grand service à la religion en défendant avec tant de courage la sainteté de l'un des plus célèbres conciles et la mémoire de son auteur, saint Léon, l'un des plus grands papes qu'ait eus l'Église. (*Voyez* Fleury, *Histoire ecclésiastique*.)

VIGILE, évêque de Tapse en Afrique, fut enveloppé dans la persécution d'Huneric, roi des Vandales, vers l'an 484. Il avait composé plusieurs ouvrages contre les ariens, les nestoriens et les eutychiens; mais comme il les publia pour la plupart sous le nom des PP. de l'Église qui avait vécu avant lui, il reste quelques doutes sur l'authenticité de ceux que lui attribuent les critiques

modernes. Le P. Chiflet (Pierre-François) a donné une bonne édition des *OEuvres de Vigile de Tapse* dans un recueil intitulé : *Victoris Vitensis et Vigili Tapsensis opera*, Dijon, 1664, in-4°.

VIGILE, évêque de Trente, sous le nom duquel on a imprimé quelquefois, mais à tort, les cinq livres contre *Eutychès*, qui sont de Vigile de Tapse, porta les lumières de la foi dans les montagnes des Alpes, et y fut assommé à coups de pierre par les idolâtres vers l'an 400 ou 405, sous le consulat de Stilicon.

VIGLIUS, célèbre jurisconsulte du 16e siècle, naquit à Zuichem, seigneurie des Pays-Bas, qui appartenait à sa famille; fit ses premières études à Deventer, puis à la Haye, à Leyde et à Louvain. De là il se rendit à Dôle, en Franche-Comté, et s'étant perfectionné dans le droit, il alla recevoir le bonnet de docteur à Valence, en Dauphiné, et parut avec beaucoup d'éclat à Avignon. La renommée d'Alciat l'attira ensuite à Bourges, où cet illustre professeur lui céda sa chaire, lorsqu'il retourna en Italie. Viglius professa pendant deux ans dans cette université, et passa en Allemagne, puis à Padoue, où il fit imprimer ses notes sur le titre des Testaments, et publia à Bâle les Institutes de Justinien, d'après un manuscrit du cardinal Bessarion. Il exerça plusieurs emplois à Munster, à Pise, à Ingolstadt. Il profita de son crédit pour modérer la sévérité du duc d'Albe, et refint par sa douceur plusieurs provinces dans l'obéissance. Touché des malheurs de sa patrie, et du peu de cas que le duc d'Albe faisait de ses conseils, il se fit prêtre, fonda un hôpital dans le lieu de sa naissance, et fit bâtir un beau collége à Louvain. En 1570, il fut fait chanoine de Gand, puis nommé, par don Juan d'Autriche, gouverneur de Hollande et de Gueldre, président du Conseil privé, et chef de l'ordre de la Toison d'or; mais voyant bientôt que ce prince ne faisait pas plus de cas de ses avis que le duc d'Albe, il mourut de chagrin à Bruxelles, en 1577, âgé de 70 ans, et fut inhumé dans la cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe. Le *Mémoire* que Vigilius avait laissé sur sa vie a été publié dans les *Analecta belgica*, par Papendrecht.

VIGNACOURT (Maximilien de), littérateur, naquit vers 1560, à Arras, de parents nobles. Il était neveu de Fr. Baudouin, célèbre jurisconsulte. Ayant achevé ses études avec succès, il entra dans la carrière de la magistrature, et fut chargé de diverses missions en France, en Espagne et dans les Pays-Bas. On voit par une lettre de Juste-Lipse qu'il était en 1602 à la cour de Bruxelles. Son savant ami le plaint d'être encore exposé aux flots d'une mer féconde en naufrages, et l'invite à ne point perdre de vue son projet de publier une édition des *OEuvres* de Baudouin. Malgré ses occupations multipliées, Vignacourt n'abandonna jamais le culte des Muses. Il mourut à Louvain le 21 novembre 1620. Outre plusieurs pièces de vers, publiées séparément ou dans des recueils, on cite de lui : *Discours sur l'état des Pays-Bas*, Arras, 1593, in-8°. : ce petit livre est peu commun. *Auräen in res belgicas anni* 1598, Anvers, in-4°, même année; un *Recueil de vers latins*, sur la mort de Juste-Lipse, Louvain, 1606, in-4°.

VIGNACOURT ou **WIGNACOURT** (Alof de), 53e grand maître de l'ordre de Malte, descendait d'une très-ancienne maison de Picardie. Reçu chevalier au berceau, il signala sa valeur dans une foule d'occasions, parvint à la dignité de grand hospitalier de France, et, en 1601, après la mort de dom Martin Garcez, fut élu grand maître. Son administration fut longue et difficile. Sans cesse occupé de défendre les priviléges de l'ordre, attaqués par les divers princes et même par la cour de Rome, il fut encore obligé d'user fréquemment de son autorité pour rétablir la paix entre les chevaliers des différentes langues. Au milieu de tant d'embarras, il accrut la marine de l'ordre, répara les fortifications de Gozo, et celles de la petite île de Comino. C'est à lui que la ville de Malte est redevable du magnifique aqueduc qui s'étend de la cité Notable à la cité Valette, ouvrage vraiment digne des Romains. Le grand maître étant à la chasse, pendant une des journées les plus chaudes du mois d'août, eut une attaque d'apoplexie. Transporté sur-le-champ dans son palais, les soins qu'il reçut prolongèrent son existence jusqu'au 14 septembre 1622, où il mourut à l'âge de 75 ans, vivement regretté.

VIGNACOURT (Pierre-Adrien de), neveu du précédent, fut nommé commandeur par son oncle. Ses talents et son zèle lui valurent la dignité de grand trésorier de l'ordre, et il en fut élu le 62e grand maître en 1690. La douceur de son caractère et sa bienfaisance le firent aimer des chevaliers et des habitants; mais on lui reproche beaucoup de faiblesse. Malte lui dut un grand et magnifique arsenal de construction, et d'autres établissements utiles. Il mourut le 4 février 1697, à l'âge de 79 ans, et fut inhumé dans la chapelle de la langue de France, avec une épitaphe honorable. On a le portrait de ces deux grands maîtres dans le tome IV de l'*Histoire de Malte*, par Vertot, éd. in-4°.

VIGNACOURT (Adrien de la VIEUVILLE, comte de), littérateur, de la même famille que les précédents, fut reçu chevalier de Malte le 18 juillet 1692. Après avoir fait quelques campagnes sur les galères de la religion, il revint en France, et employa ses loisirs à la culture des lettres. Plusieurs romans écrits d'un style naturel et agréable auraient suffi pour lui mériter à cette époque une réputation assez étendue; mais le succès de ses ouvrages ne put le décider à s'en avouer l'auteur. Il poussa si loin l'insouciance à cet égard, que lorsqu'on eut répandu le bruit qu'il n'était que le prête-nom du comte de *Vaudrey*, il ne fit entendre aucune réclamation. Revêtu du titre de commandeur de Malte, et nommé prieur de Champagne, Vignacourt dut renoncer à des amusements qui pouvaient paraître trop frivoles pour un homme de son rang; mais il continua de faire, par son esprit, le charme des sociétés qu'il fréquentait. Il mourut le 29 septembre 1774, dans un âge très-avancé. On connaît de lui : *La comtesse de Vergy*, nouvelle historique, galante et tragique, Paris, 1722, in-12; souvent réimprimée; *Adèle de Ponthieu*, nouvelle historique, ibid., 1723, 2 vol. in-12; *Les amusements de la campagne* ou le *Défi spirituel*, ibid., 1724, in-12; *Les aventures du prince Jakaga*, 1732, 2 vol. in-12. (Voy. *Histoire de Lideric*, premier comte de Flandre, nouvelle historique et galante, ibid., 1737, in-12); *Gaston de Foix*, etc.

VIGNATE (Jean de) était un gentilhomme de Lodi,

qui profita de l'anarchie causée en Lombardie par la mort de Jean Galéas Visconti, pour s'emparer, en 1404, de la souveraineté dans sa patrie. Plus tard il se fit aussi décerner la seigneurie de Plaisance. Ce fut dans son palais que l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII se réunirent, en 1413, pour fixer la convocation du prochain concile de Constance. Vignate, qui les reçut avec magnificence, fut confirmé par l'Empereur dans les droits qu'il avait usurpés sur Lodi, à la charge d'évacuer Plaisance. Reconnu par le duc de Milan Philippe-Marie, Vignate se croyait assuré de son alliance; et sur sa demande il se rendit à Milan, au mois d'août 1416, pour concerter avec lui leurs futures entreprises; mais Philippe, au mépris de l'hospitalité, le fit saisir le 19 août, et enfermer dans une cage de fer, que l'on plaça dans les prisons de Pavie. Le 28 du même mois, Vignate fut trouvé mort dans sa cage. On assura qu'il s'était tué en frappant de toutes ses forces avec sa tête contre les barreaux. A cette nouvelle, la ville de Lodi se soumit au duc de Milan.

VIGNATE (Ambroise), jurisconsulte, né à Lodi, en 1360, professa le droit à Turin, et publia divers *Traités sur l'Hérésie et sur l'Usure.*

VIGNATE (Louis), aussi jurisconsulte, né dans la même ville, vers la fin du 16e siècle, étudia le droit à Rome, fut auditeur du pape Urbain VIII, conseiller de l'administration, et publia quelques écrits de peu d'importance sur le droit canon.

VIGNAU (le sieur des JOANOTS du) resta 9 ans à Constantinople ou dans diverses contrées de l'empire ottoman, comme secrétaire de l'ambassade française, et s'y rendit très-habile dans la connaissance des langues orientales. A son retour en France, il fut nommé secrétaire-interprète du roi pour la marine. On a de lui: *État présent de la puissance ottomane, avec les causes de son accroissement et de sa décadence*, Paris, 1687, in-12; *Le secrétaire turc, contenant l'art d'exprimer sans se voir, sans se parler et sans s'écrire avec plusieurs particularités du sérail*, etc., 1618, in-12.

VIGNAU (Jean du), sieur de Warmion-Bourdeleus, est auteur de: *la Délivrance de Jérusalem, mise en vers français de l'italien de T. Tasso*, ibid., 1595, in-12.

VIGNE (André de la), poëte français, fut secrétaire du duc de Savoie, puis de la reine Anne de Bretagne. Il obtint ensuite le titre d'orateur du roi Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition de Naples (1493), et mourut vers 1527, âgé d'environ 70 ans. Son principal ouvrage est: *le Vergier d'honneur, de l'entreprise et voyage de Naples*, etc., Paris, sans date, in-fol. gothique; on en a tiré *la Louange des rois de France*, Paris, 1508, in-8°, et le *Journal du voyage de Naples*, imprimé par extraits dans le *Recueil des écrivains de l'histoire de Charles VIII*, Paris, 1617, in-4°, et 1684, in-fol.

VIGNE (Jacques), avocat à Bordeaux vers la fin du 16e siècle, a laissé: *Paraphrasis ad consuetudinem Santangeliacam*, publié par son fils, 1687, in-4°.

VIGNE (Michel de la), médecin, naquit à Vernon en Normandie le 5 juillet 1588. Son père, échevin de cette ville, du temps de la Ligue, l'avait conservée fidèle à Henri IV. Élevé à Paris, par un grand-oncle, conseiller et aumônier du roi et principal du collége du cardinal Lemoine, la Vigne fit des progrès si rapides dans ses études, qu'après avoir professé la rhétorique dans le même collége, et achevé son cours de médecine, il fut obligé, pour prendre ses degrés, d'attendre l'âge prescrit par les statuts de la Faculté. Il y fut reçu docteur en 1614; et ayant perdu son père en 1617, il revint s'établir à Paris, où il acquit une grande réputation dans le traitement des fièvres. Il fut médecin de Louis XIII, qui n'en voulut point d'autre pendant sa dernière maladie. Élu doyen de la faculté de Paris, il plaida pour elle contre les médecins étrangers, et obtint en sa faveur un arrêt de la grand'chambre du parlement, en 1644. Ses deux plaidoyers furent imprimés sous ce titre: *Orationes duo adversùs Th. Renaudot et medicos extraneos*, Paris, 1644, in-4°. Il mourut le 14 juin 1648.

VIGNE (Michel de la), fils du précédent, fut aussi médecin. Il épousa Mme de la Vigne-Villedo, citée parmi les femmes illustres pour leur érudition. Outre la *Vie de son père*, on a de lui: *Diæta sanorum, sive ars sanitatis*, Paris, 1671, in-12. Moréri ne fait aucune mention de cet ouvrage; et le *Dictionnaire historique*, qui ne parle pas de son fils, l'attribue mal à propos au père.

VIGNE (Anne de la), sœur du précédent, naquit, en 1634, à Paris, où son père résidait alors, et non pas à Vernon, comme l'ont dit la plupart des biographes. Elle annonça, dès l'enfance, les plus heureuses dispositions pour la poésie, et obtint les louanges des beaux esprits de ce temps-là. Ses vers ont de la grâce et de la facilité; mais ils manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. Son ode intitulée: *Monseigneur le Dauphin au Roi*, lui valut, de la part d'un inconnu, une boîte de coco, qui renfermait une lyre d'or, émaillée, avec des vers fort galants. Elle n'eut pas moins de goût pour la philosophie de Descartes, comme on le voit par une pièce de vers que lui adressa la nièce de ce philosophe, sous ce titre: *l'Ombre de Descartes*. Mlle de la Vigne vécut dans le célibat, se distingua par ses vertus autant que par ses talents et par sa beauté, et mourut en 1684, des douleurs de la pierre, que lui avait causée l'excès de son application à l'étude. Elle était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue.

VIGNE (Claude de la), de Frécheville, petit-neveu de la précédente, né à Paris en 1693, s'y fit recevoir docteur en 1719, fut nommé médecin du roi en 1726, obtint trois ans après l'agrément de la charge de médecin ordinaire de la reine, plus tard la survivance d'Helvétius, et mourut en 1758, regretté de tous ses confrères. Il a laissé manuscrits un *Traité des plantes*, un autre des *fièvres*, une *Physique générale et particulière du corps humain*, et un *Traité des maladies*, latin et français.

VIGNERON (Claude-Bonaventure), conventionnel, né en 1750 à Genevreuille (Haute-Saône), se voua de bonne heure à l'étude des lois, et jouissait déjà de la réputation d'un jurisconsulte distingué, lorsque éclata la révolution de 1789. Il en adopta les principes en ami des réformes et d'une sage liberté, fut nommé procureur général syndic de son département, puis, en 1792, député à la Convention. Dans le procès du roi il vota pour le bannissement à la paix, pour l'appel au peuple et pour

le sursis. Après la session il passa au conseil des Anciens, et fit ensuite partie du corps législatif, où il siégea sans interruption jusqu'en 1814. Au retour de Napoléon, il fut encore membre de la chambre des représentants. Rendu à la vie privée par la restauration, il reprit ses travaux de jurisconsulte, et mourut à Vesoul en 1832.

VIGNES (PIERRE DES). *Voyez* **PIERRE.**

VIGNEUL-MARVILLE. *Voyez* **ARGONNE.**

VIGNIER (NICOLAS), médecin, né à Troyes en 1530, ayant embrassé de bonne heure le calvinisme, fut obligé de se retirer à Bar-sur-Seine, puis en Allemagne. De retour en France, et, étant rentré dans la communion catholique, il fut fait médecin de Henri III, historiographe de France et conseiller d'État. Il mourut à Paris en 1596, laissant, entre autres ouvrages : *Rerum burgundiarum chronicon*, depuis 408 jusqu'en 1482, Bâle, 1575, in-4°; *Sommaire de l'histoire des Français,* Paris, 1579, in-fol.

VIGNIER (NICOLAS), fils du précédent, fut ministre de l'Église réformée de Blois, et rentra, sur la fin de ses jours, dans le sein de l'Église catholique. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques et de controverse dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tome XLII.

VIGNIER (JÉRÔME), fils du précédent, né en 1606, à Blois, opéra la conversion de son père en rentrant lui-même dans la religion catholique. Il se fit admettre dans la congrégation de l'Oratoire en 1630, dont il gouverna plusieurs établissements avec succès, et finit par se fixer, en 1661, dans le séminaire de Saint-Magloire, où il mourut en 1661. Ses relations avec la famille de Gondi, et l'édition qu'il donna de quelques ouvrages inédits de saint Augustin sous le titre de *S. Augustini operum supplementum* (1654, 2 vol. in-fol.), lui attirèrent quelques désagréments. Nous citerons de lui : *Véritable origine des maisons d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche,* etc., Paris, 1649, in-fol., dont J. J. Chiflet donna, l'année suivante, une traduction latine, à Anvers, sous le titre de *Stemma austriacum.*

VIGNIER (JACQUES), jésuite, né à Bar-sur-Seine, de la même famille que les précédents, mort à Dijon en 1669, est auteur de quelques ouvrages de dévotion. Il avait préparé une histoire du diocèse de Langres, qui est restée manuscrite dans la bibliothèque du collége de Dijon, mais il en a paru un abrégé sous le titre de *Chronicon lingonense,* Langres, 1665, in-8°.

VIGNIER (HENRI), oratorien, né à Bar-sur-Seine en 1641, de la même famille que les précédents, mort à Paris, dans la maison de Saint-Honoré, en 1707, a publié des *Exercices de piété,* 1703, in-12, etc. — Un autre VIGNIER fit imprimer à Saumur (1676 et 1684) un ouvrage intitulé *le Château de Richelieu.*

VIGNOLE (JACQUES BAROZZIO plus connu sous le nom de), architecte célèbre, né à Vignole, petite ville du duché de Modène, en 1507, mort à Rome en 1573, est le premier qui ait fixé les règles du goût en architecture. Après s'être appliqué quelque temps à la peinture, dans sa patrie, sans beaucoup de succès, il fit le voyage de Rome, et se livra, dans cette capitale des arts à une étude approfondie des principes de la manière des anciens. Il vint séjourner en France deux ans, et y fit quelques travaux peu remarquables : mais, de retour en Italie, il construisit plusieurs ouvrages importants à Bologne, à Parme, à Pérouse, à Rome. Son chef-d'œuvre fut le palais de Caprarola, monument admirable qu'il éleva, par ordre du cardinal Alexandre Farnèse, sur le sommet d'une colline environnée de précipices. Ce fut lui qui donna les dessins du palais de l'Escurial, et, dans cette occasion, l'emporta sur 22 autres architectes, les plus célèbres de son temps, qui concoururent avec lui. Il avait écrit, entre autres ouvrages, et dès son début dans la carrière des arts, un *Traité de la perspective,* devenu classique, qui a été commenté par Ignazio Dante en 1583, et un *Traité des cinq ordres,* traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4°, et 1738, 2 vol. in-8°. L'édition de ses *OEuvres complètes* a été commencée à Paris, en 1815, par MM. Lebas et de Bret, in-fol., fig. (*Voyez* la *Vie de Vignole,* qui se trouve en tête du *Cours d'architecture,* publié à Paris en 1738.)

VIGNOLES. *Voyez* **DESVIGNOLES.**

VIGNOLI (JEAN), archéologue et numismate, né vers 1680 à Petigliano, ville de Toscane, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé bibliothécaire du Vatican en 1720, et mourut à Rome en 1753, laissant quelques ouvrages qui ont suffi pour le placer au rang des plus savants antiquaires de l'Italie. Nous citerons : *Dissertatio de columnâ imperatoris Antonini Pii, unà cum antiquis inscriptionibus,* etc., Rome, 1705, in-4°; *Antiquiores pontificum Denarii,* ibid., 1709, in-4°; fig.; l'édition donnée par Ben. Fioraventi, ibid., 1734, in-4°, est augmentée d'un tiers.

VIGNOLLE (le comte MARTIN DE), lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur, commandeur de la Couronne de fer de Saint-Louis, naquit à Massillargues, près de Montpellier, le 18 mars 1763. Il suivit la même carrière que sa famille, qui était protestante, et vouée depuis longtemps à l'état militaire : il entra en 1780 comme cadet gentilhomme dans le régiment Barrois infanterie. Il venait d'être nommé capitaine, lorsqu'il fit, en 1792, la campagne de Savoie. Vignolle passa ensuite à l'armée d'Italie, fut nommé, en février 1794, adjudant général, et commanda à la prise de Saorgio une des colonnes qui emportèrent le camp retranché, et concourut aussi à la prise du Col de Tende. Vignolle devint chef d'état-major général de l'armée d'Italie sous Kellermann, et fut conservé dans ce poste par le général Schérer, à qui il rendit de grands services à la bataille de la Borghetta. A l'arrivée de Bonaparte, il fut adjoint dans les mêmes fonctions au général Berthier. Le 15 avril 1796, au combat de Dego, l'adjudant général Vignolle, à la tête d'un escadron du 25e régiment de chasseurs, poursuivit l'ennemi à outrance, et, par un trait d'audace extraordinaire, traversa toute la colonne ennemie, arriva jusqu'à sa tête, et délivra 600 Français que Wukassowisch avait fait prisonniers le matin de l'action. Cinq mille Impériaux mirent bas les armes dans cette circonstance. La journée de Montenotte fournit également à Vignolle l'occasion de se signaler, et il reçut à ce sujet du Directoire une lettre de satisfaction. Vignolle envoya au gouvernement, au nom de sa division, une adresse contre le club de Clichy. Après la

victoire de Mondovi, il prit part au traité par lequel le roi de Sardaigne consentit que les forteresses de Ceva, Coni, Alexandrie et Tortone, reçussent garnison française. Le 10 mai, Vignolle assista au passage du pont de Lodi : le 19 juin suivant, il somma le fort Urbin de se rendre, et il en prit possession. A la bataille de Castiglione, il obtint, sur la demande du général en chef, le grade de général de brigade, et Bonaparte cita la *bravoure sûre, le talent, et l'activité rare qu'il y avait montrée.* Le 17 novembre suivant, il reçut au pont d'Arcole une blessure qui l'éloigna pendant quelques mois de l'armée, et après la guérison de laquelle il reçut le commandement de la province de Crémone, et ensuite celui du Milanais, qu'il conserva jusqu'à la paix de Campo-Formio, qui mit fin à la campagne. Le général de Vignolle, qui était resté en Italie en qualité de chef d'état-major, fut appelé, après le départ de Bonaparte, au ministère de la guerre de la république Cisalpine : mais les hostilités ayant recommencé, il rentra dans l'armée. Il s'empara de la ville de Sienne, et fut chargé de la garde des Apennins toscans. Après la retraite des Français, le général Moreau le chargea d'aller organiser à Nice des bataillons supplémentaires. Le 18 brumaire ayant amené Berthier au ministre de la guerre, Vignolle fut nommé secrétaire général de cette administration ; mais deux mois après il cessa ces fonctions, et reçut de Bonaparte l'ordre de se rendre à Dijon pour y organiser cette célèbre armée de réserve à qui la nouvelle conquête de l'Italie était réservée. Le général Vignolle, après avoir passé le Tésin, occupa Milan, fit le blocus de la citadelle, reçut, après la bataille de Marengo, le commandement de la Lombardie, concourut à l'organisation de la république italienne, et assista ensuite au passage du Mincio, où son aide de camp fut tué à ses côtés. Après avoir commandé successivement jusqu'en 1803 le Milanais et les troupes stationnées à Bergame et à Côme, il fut nommé chef d'état-major de l'armée de Hollande, et obtint, le 27 août de la même année, le grade de général de division. Pendant la campagne de 1805, il fut employé sous le maréchal Marmont, le suivit en Dalmatie comme chef d'état-major de son armée, et il contribua au succès de cette campagne. A son retour en France, il fut employé à la grande armée comme chef d'état-major, et se trouva à la prise de Vienne et à la bataille d'Essling. Passé en la même qualité à l'armée d'Italie, il eut, à la bataille de Wagram, la tempe fracassée par un éclat d'obus qui lui enleva un œil. En 1812, il organisa à Milan un corps d'armée destiné à faire partie de l'expédition de Russie. Resté en Italie pour commander les troupes qui s'y trouvaient, Vignolle reprit, au retour du prince Eugène, les fonctions de chef d'état-major, réorganisa l'armée d'Italie, et fit avec elle la campagne de 1813 à 1814. Après la restauration, il fut nommé membre d'une commission chargée de l'examen des services militaires des émigrés, se retira dans sa famille après le 20 mars, et obtint, au second retour du roi, le commandement de la 18e division militaire, dont le chef-lieu est Dijon. Atteint par l'ordonnance du 1er août 1815, il fut mis à la retraite, mais on répara cette disgrâce en le nommant conseiller d'État, et en l'appelant, au commencement de 1818, à la préfecture du département de la Corse. Le comte de Vignolle donna, en 1820, sa démission de ce dernier emploi, et, devenu candidat pour la députation, il obtint toutes les voix des électeurs constitutionnels du grand collége du département du Gard. Cependant, quatre ans après, il fut nommé président du collége électoral d'Alais, et les intrigues ministérielles assurèrent son triomphe sur M. de Saint-Aulaire, candidat libéral. Il est donc probable que de Vignolle, qui ne se fit point remarquer à la tribune, a voté avec le ministère Villèle, qui l'avait choisi pour président et pour candidat. Jusqu'à la dernière organisation du conseil d'État, il y fut employé en service ordinaire. Le comte de Vignolle mourut à Paris, le 13 novembre 1824, des suites d'une maladie d'entrailles. Le général du génie Campredon, son compatriote et son coreligionnaire, et M. le pasteur Marron, président du consistoire de l'Église réformée, ont prononcé chacun un discours sur sa tombe. De Vignolle avait publié, en 1817, un *Précis historique des opérations militaires de l'armée d'Italie en 1813 et 1814, par le chef d'état-major général de cette armée.* On croit que de Vignolle a laissé en manuscrit un *Précis historique de la campagne de 1809.*

VIGO (Jean de), chirurgien, né, vers la fin du 15e siècle, à Gênes, fut appelé à Rome, en 1503, par le pape Jules II, qui le nomma son médecin, et le combla de présents et d'honneurs. Vigo pratiqua la chirurgie avec quelques succès dans cette capitale ; mais sa principale occupation y fut une espèce de compilation qu'il fit imprimer sous ce titre : *Practica in arte chirurgica copiosa, continens novem libros,* Rome, 1514, in-fol. Cet ouvrage fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe, et en français sous ce titre : *Pratiques de chirurgie de très-excellent docteur en médecine Jean de Vigo,* 1530, in-fol. C'est un tableau à peu près complet de la chirurgie dans l'état où elle se trouvait. Ainsi il est au moins bon à consulter pour l'histoire de la science. Il contient d'ailleurs quelques faits particuliers, utiles à connaître. Du reste, l'anatomie y est très-faible, et l'érudition fort insuffisante. Vigo publia encore, en 1518, un petit traité des maladies vénériennes, sous ce titre : *De morbo gallico,* dans lequel il donne un précis de la meilleure pratique qui fût alors connue sur cette matière. Il avait beaucoup contribué à l'usage des frictions mercurielles, qui cependant, au rapport d'Astruc, étaient connues avant lui.

VIGOR (Simon), archevêque de Narbonne né à Évreux au commencement du 16e siècle, assista au concile de Trente en qualité de théologien du roi de France, et s'y fit remarquer par son érudition. Il remplit plusieurs fonctions importantes dans l'Église avant d'être élevé sur le siége de Narbonne, et montra pour la religion catholique un zèle qui produisit quelques conversions, mais qui passerait aujourd'hui pour de l'intolérance. Ce prélat mourut à Carcassonne en 1575. Nous citerons de lui : *Oraison funèbre d'Élisabeth de France, reine d'Espagne,* Paris, 1568, in-8e, et des *sermons,* qui, malgré leur faiblesse, ont été réimprimés en 1584 ; et en 1597, in-4e.

VIGOR (Simon), neveu du précédent, fut conseiller au grand conseil pendant 30 ans, et mourut en 1624 à l'âge de 68 ans. C'était un zélé défenseur des préroga-

tires de l'Église gallicane. On citera de lui : *De l'état et du gouvernement de l'Église, divisé en 4 livres : 1° de la Monarchie ecclésiastique ; 2° de l'infaillibité ; 3° de la discipline ecclésiastique ; 4° des conciles* ; in-8°, réimprimés avec 3 autres écrits du même auteur sur les mêmes matières, Paris, 1683, in-4°.

VIGOR (mistress), dame anglaise, morte à Windsor en 1783, à l'âge de 84 ans, avait eu deux maris avant d'épouser Guillaume Vigor, de la secte des quakers. Le premier était consul général en Russie, et le second était résident près de cette même cour. Elle dut à sa position favorable et à son talent pour observer, les détails vraiment curieux qu'elle a consignés dans les *Lettres d'une dame qui a résidé pendant un grand nombre d'années en Russie, à son amie en Angleterre, accompagnées de notes historiques*, Londres, 1775, in-8°.

VIGOUREUX (LA), fameuse empoisonneuse, fut brûlée en place de Grève avec la Voisin et d'autres complices, après que le jugement de la marquise de Brinvilliers eût mis la justice sur les traces de ces misérables.

VIGUERIE (PIERRE), né à Carcassonne vers le milieu du 18e siècle, mort en 1813, avait donné en 1805 le premier volume d'une compilation indigeste, qu'il prétendait être l'histoire de sa ville natale. Deux autres volumes sont restés manuscrits, et il est probable qu'ils ne verront jamais le jour. — **VIGUERIE** (JEAN), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, né en 1745, mort en 1802, a laissé des *Observations anatomico-chirurgicales sur les fractures, sur la réductibilité du sac herniaire*, etc.

VIGUIER (PAULE DE), plus connue sous le nom de *la belle Paule*, qu'elle reçut de François Ier, était née à Toulouse en 1518. Elle épousa, pour obéir à ses parents, le sire de Baynaguet, conseiller au parlement, qui la laissa veuve peu d'années après, ce qui lui permit de donner sa main à Philippe de la Roche, baron de Fontenille, qu'elle avait distingué même avant son premier mariage. Elle vécut heureuse avec cet époux de son choix, et se conserva longtemps belle. Elle aimait les lettres, et il est resté quelques *vers* de sa composition, qui ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Sa maison, devenue comme le temple des arts et le rendez-vous des personnages les plus illustres de l'époque, fut respectée des deux partis dans les troubles des guerres civiles. La marquise de Lambert rapporte que la ville de Toulouse fit un procès *à la belle Paule*, pour la contraindre de se montrer à son balcon au moins 2 fois par semaine. Le peuple se serait soulevé, s'il eût été plus longtemps sans la voir. Elle mourut en 1610. Gabriel de Minut a publié sur cette dame un ouvrage bizarre, intitulé : *de la Beauté, discours divers, pris sur deux belles façons de parler, desquelles le grec et l'hébreu usent, l'hébreu* TOB, *et le grec* CALON, *l'agathon, voulant signifier ce qui est naturellement beau et naturellement bon, avec la* PAULE-GRAPHIE ; *ou Description des beautés d'une dame toulousaine, nommée* la belle Paule. L'auteur y a décrit toutes ses beautés, sans exception.

VIGUIER (PIERRE-FRANÇOIS), orientaliste, né à Besançon le 20 juillet 1745, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et fut envoyé par ses supérieurs, en 1772, sur la côte d'Alger, où il se voua tout entier au soulagement des esclaves chrétiens. Nommé préfet apostolique à Constantinople, il se rendit dans cette ville en 1783, et ne cessa, pendant 16 ans, de travailler avec zèle au maintien de la foi catholique en Orient. De retour en France vers 1802, il fut chargé quelque temps de la direction des dames de la Charité, et mourut à Paris le 7 février 1821. On lui doit entre autres ouvrages : *Éléments de la langue turque*, Constantinople, 1790, in-4° ; *De la distinction primitive des psaumes, en monologues et en dialogues*, etc., nouvelle édition, accompagnée de *notes*, Paris, 1806 et 1807, 2 vol. in-12 ; réimprimé sous ce titre : *Exposition du sens primitif des psaumes*, etc., ibid., 1818-19, 2 vol. in-8°.

VILARIS (MARC-HILAIRE), pharmacien et chimiste, né à Bordeaux en 1720, reçut des leçons du célèbre Rouelle à Paris, fut ensuite employé pendant quelque temps dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, et, de retour dans sa ville natale, s'y fit recevoir apothicaire, en 1748, et mourut en 1792. On lui doit la découverte du *kaolin*, qui détermina l'établissement de la manufacture de porcelaine de Limoges. Ce fut encore lui qui imagina le procédé de préparer les viandes pour les voyages de long cours, en employant le procédé de la dessiccation ; mais des difficultés sans nombre s'opposèrent à l'exécution de tous ses projets, et lui firent passer les dernières années de sa vie dans le découragement. On trouve le résultat de ses travaux dans les *Recueils* de l'académie de Bordeaux, dont il était membre, et une *Notice* sur sa *Vie* dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, III, 54-61.

VILATE (JOACHIM), l'un des agents du comité de salut public, né en 1768 à Ahun, petite ville du Limousin, fut d'abord professeur à Guéret et à Limoges. Venu à Paris en 1792, il s'y fit remarquer par un zèle ardent pour le parti le plus exalté. Après la journée du 31 mai 1793, il fit un voyage à Bordeaux, comme secrétaire des représentants Isabeau et Neveu. A son retour il prit le nom de *Sempronius-Gracchus*, et fut chargé par les comités et Robespierre d'espionner les membres de la Convention. Dénoncé par Chénier et Legendre comme l'espion des comités, aux approches du 9 thermidor, et conduit à la Force, il y resta prisonnier jusqu'au moment où, traduit devant le nouveau tribunal révolutionnaire avec les membres de l'ancien, il fut condamné à mort et exécuté le 7 mai 1795. Il avait publié, pour sa justification : *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, in-8°, etc. ; réimprimé avec quelques autres écrits du même auteur, dans la *Collection* des *Mémoires relatifs à l'histoire de la révolution*.

VILLA (GUIDO, marquis DE), Ferrarais d'origine, se distingua, au milieu du 17e siècle, dans les guerres du Piémont. Il s'était attaché à Madame royale, Christine de Savoie, sœur de Louis XIII, et il lui fut toujours fidèle pendant une régence orageuse, tandis que le Piémont était déchiré par des guerres civiles, et que les Français et les Espagnols cherchaient également à s'en emparer. Il mérita la réputation de sage conseiller, de sujet fidèle et d'habile général. Il fut tué, le 24 août 1648, d'un coup de canon, au siége de Crémone. Villa était alors décoré du grade de lieutenant général au service de France. Laur. Crazzo a publié la *Vie* de ce général dans les *Elogi degli capitani illustri*, pag. 248.

VILLA ou **VILLE** (Ghiron-François, marquis de), fils du précédent, fut aussi un des généraux les plus distingués de son temps. Son bisaïeul avait signalé son courage à la bataille de Lépanto. Héritier des talents et de la valeur de ses ancêtres, le jeune Villa s'était rendu célèbre dans les guerres d'Italie. Les Vénitiens étaient brouillés, depuis 30 ans, avec le duc de Savoie, parce que ce prince avait pris le titre de roi de Chypre; mais lorsqu'ils virent les Turcs disposés à recommencer le siége de Candie (1665), faisant taire leur orgueil, ils lui demandèrent de les aider à repousser l'ennemi commun. Le duc de Savoie leur accorda deux régiments, et permit à Villa d'offrir ses services à la république. Nommé général en chef de l'infanterie vénitienne, il s'embarqua dans le mois d'octobre avec un corps de 10,000 hommes. A son arrivée, il voulut tenter un coup de main sur la Canée; mais les troupes fatiguées de la traversée, et d'ailleurs incommodées par la pluie qui tombait en torrents, ne purent que difficilement avancer. Les Turcs, avertis, tombèrent sur l'avant-garde, la battirent, et forcèrent Villa à renoncer à son projet. Il construisit un camp retranché sous les murs de Candie, et se soutint dans cette position contre les attaques continuelles des Turcs, depuis le 16 avril jusqu'à la fin de mai 1666. Forcé de se renfermer dans la place, dont la garnison était affaiblie par les fièvres, il redoubla de zèle et d'activité, ruina les travaux des Turcs dans plusieurs sorties, et leur causa de grandes pertes. L'année suivante le grand vizir Achmet Koproli étant venu prendre la direction du siége de Candie, Villa, avec un petit nombre de soldats, sut repousser toutes ses attaques, et quoique blessé dans plusieurs assauts ne cessa jamais de donner l'exemple de tous les genres de courage et de dévouement. Un ordre du duc de Savoie le força de quitter Candie, dont il avait glorieusement prolongé la défense. Il s'embarqua dans le mois de mai 1668 pour Venise, et revint à Turin, où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures. J. B. Rostagno, conseiller et secrétaire d'État du duc de Savoie, a publié ses *Mémoires*, en italien, sous ce titre: *Viaggi del marchese Ghiron Francesco Villa, in Dalmatia e Levante; con la relazione de' successi di Candia*, etc., Turin, 1668, in-4°.

VILLA (Ange-Théodore), savant helléniste, né vers 1720 dans un bourg du Pavesan, remplit avec beaucoup de distinction la chaire d'éloquence et de grec à l'université de Pavie, et mourut en 1794. Indépendamment d'une foule d'*Opuscules* dans la *Raccolta milanese*, dont il fut l'un des fondateurs, on citera de lui: le poëme de *Coluthus* sur l'enlèvement d'Hélène, traduit en vers italiens, avec le texte grec, revu et corrigé d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, Milan, 1749, in-8°, réimprimé en 1753, avec la traduction des *Harangues* de Gorgias et d'Isocrate, etc.; *Lezioni d'eloquenza*, etc., Pavie, 1780, in-8°.

VILLALOBOS (François LOPE de), médecin et poëte, né à Tolède vers 1480, essaya de décider ses compatriotes à prendre les ouvrages des anciens pour modèles dans leurs compositions dramatiques; et dans ce but publia, en 1515, la traduction en prose de l'*Amphytrion* de Plaute. Il ne réussit guère à faire partager son opinion qu'à quelques érudits. Découragé par l'inutilité de ses efforts, il résolut dès lors de se livrer tout entier à la pratique de l'art médical. Il fut médecin ordinaire de Charles-Quint, puis de Philippe II, et mourut vers 1560. On connait de lui: *el Sumario de la medicina, con un tratado sobre las pestiferas bubas*, Salamanque, 1498, in-fol.; *Glossa in Plinii Historiæ naturalis primum et secundum libros*, Alcala, 1524, in-fol.

VILLALOBOS (Ruy LOPEZ de), navigateur espagnol, fut expédié, en 1542, par don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, avec deux vaisseaux, une galère et deux pataches pour reconnaître les îles situées à l'ouest. Il partit du port de Juan Gallego le 1er novembre. Après avoir parcouru 180 lieues, il découvrit, sous 18° 30' de latitude nord, deux îles désertes, éloignées l'une de l'autre de 12 lieues. Il nomma l'une *Santo Tomè*, et l'autre la *Anublada*. A 80 lieues plus loin, il trouva une autre île à laquelle il donna le nom de *Roca Partida*, et à 62 lieues au delà, un groupe d'îles, dont les habitants étaient très-pauvres. Il nomma ces îles l'archipel *del Coral*. Villalobos y mouilla pour renouveler sa provision d'eau; puis, continuant sa course, il découvrit, le 6 janvier 1543, dix autres îles, que leur beauté lui fit nommer *Los Jardines*. Elles sont situées entre le 9° et le 10° de latitude N. En les quittant, et après avoir fait 100 lieues au couchant, le vaisseau de Villalobos périt dans une tempête; mais ce navigateur et son équipage purent se sauver dans les petits bâtiments. Le 10, après avoir fait encore 50 lieues, les Espagnols aperçurent une île charmante, et qui leur parut peuplée. Les habitants vinrent au-devant d'eux dans des canots, et leur disaient, en faisant le signe de la croix: *Buenos dias, matalotes*, circonstance qui fit donner à cette île le nom d'île *de los matalotes*. Villalobos en découvrit ensuite une autre plus grande que la précédente, et qu'il appela île *de los Arracifes*, parce qu'elle était bordée d'écueils. Le 2 février il entra dans la baie de *Malaga*, située par les 7 degrés de latitude, et qui appartient à une île à laquelle il donna le nom de *Cæsarea Caroli*, si grande, qu'elle a 350 lieues de circonférence. Il en prit possession au nom de la couronne d'Espagne, et y eût établi une colonie si le climat ne lui eût pas paru malsain. Cette île, suivant Herrera, est à plus de 1,500 lieues du port de la *Navidad*, dans la Nouvelle-Espagne, et au 7me degré de latitude. D'après la grandeur que Villalobos, lui donne, et la distance à laquelle il la place de celle de Mindanao, il est probable que c'est l'île de Luçon, quoique celle-ci soit située plus au nord. Le navigateur espagnol y séjourna un mois. Son intention était de se diriger au nord vers l'île de *Maçagua*; mais le temps contraire et la force des courants le portèrent au midi, et ayant côtoyé la *Cæsarea*, pendant 60 lieues, il vit deux petites îles séparées de la grande, et à 4 lieues au sud. Il se rendit dans l'une d'elles pour prendre langue, le lundi 2 avril; mais il fut fort mal accueilli par les habitants qui lui tuèrent six hommes: il donna à cette île le nom d'*Antonia* ou *Saragan*. Malgré la résistance des naturels, il les débusqua d'une roche élevée où ils s'étaient fortifiés avec des palissades, et trouva sur cette éminence de la porcelaine, beaucoup de musc, de l'ambre, de la civette, du benjoin,

du storax et d'autres parfums en pastilles et en huiles, dont les habitants font usage, et qu'ils achètent à Mindanao et dans les autres îles Philippines. Les Espagnols y trouvèrent aussi des morceaux d'or et des réseaux de cette matière. Lorsqu'il eut rassemblé le butin, Villalobos en réclama la septième partie et un joyau, ce qui lui fut accordé; les officiers du vice-roi ayant aussi réclamé une part pour celui-ci, les soldats s'y opposèrent, en disant qu'il n'était pas juste de payer des droits à deux généraux. Quant au quint du roi, Villalobos voulut qu'il ne fût prélevé que sur l'or, l'argent et les pierreries. Malgré la résistance de ses gens, il les détermina à semer du maïs dans cette île, et leur donna le premier l'exemple. La récolte qu'ils firent servit à les garantir, pour le moment, de la famine; mais leurs provisions étant épuisées, il envoya Bernardo de la Torre à Mindanao, île située, suivant Herrera, à 50 lieues de Cæsarea; mais le roi ou souverain nommé *Sarripea*, refusa de leur donner aucun secours; Villalobos éprouva de semblables refus dans les autres îles, et se détermina alors à envoyer un de ses navires à la Nouvelle-Espagne pour instruire le vice-roi de leur situation. Enfin on atteignit Gilolo, dont le roi reçut humainement les Espagnols malgré les menaces des Portugais. Le navire le San Juan, qui avait été expédié à la Nouvelle-Espagne, le 26 août 1543, de Saragan ou Antonia, ne put parvenir à sa destination, et il rejoignit Villalobos à Tidor. On trouvera, dans la relation un peu confuse d'Herrera, le détail des souffrances que les Espagnols éprouvèrent par suite du refus des Portugais de leur fournir des vivres. Enfin, accablé de chagrin, Villalobos alla mourir dans l'île d'Amboine. Trois de ses vaisseaux avaient fait naufrage. Les Espagnols qui survécurent furent contraints, après avoir éprouvé mille maux, de se livrer aux Portugais, leurs ennemis, qui les renvoyèrent en Europe. Ce navigateur, étant à Ternate, adressa au gouverneur portugais une lettre dans laquelle il faisait la description des îles qu'il avait vues. Son *Anublada* est nommé aujourd'hui *San Benedillo*. Les îles del Coral et los Jardines font partie des groupes orientaux de l'archipel des Carolines. Les Matalotes appartiennent au groupe le plus occidental. Elles ont conservé leur nom. Les Arracifes sont les îles Pelew, dont les habitants ont acquis une si grande célébrité par l'accueil hospitalier qu'ils firent, en 1783, à des Anglais naufragés.

VILLALPANDE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Cordoue en 1552, étudia la littérature sacrée sous la direction du P. Jérôme Prado, qui, plus tard, ayant entrepris d'expliquer les prophéties d'Ézéchiel, l'associa à son travail, et l'emmena avec lui à Rome. Après la mort de son maître, Villalpande continua le commentaire qu'il laissait imparfait; mais il mourut lui-même à Rome en 1608, avant de l'avoir terminé. Cependant l'ouvrage avait paru sous ce titre : *J. B. Villalpandi et H. Pradi in Ezechielem explanationes et apparatus urbis et templi Hierosolymitani, comment. et imaginib. illustrat.*, Rome, 1596-1606, 3 vol. grand in-fol.

VILLALPANDE (Gaspard CARDILLOS de), théologien, né à Ségovie dans le 16ᵉ siècle, professa l'éloquence et la philosophie à l'université d'Alcala, fut député par le collége de Saint-Ildefonse au concile de Trente, et revint en Espagne, où il mourut vers 1570. Il s'était fait quelque réputation par ses *Commentaires* sur Porphyre et sur l'*Organum* et les livres de *Physique* d'Aristote; mais tout cela est tombé dans l'oubli avec ses *Traités de controverse*.

VILLALPANDE (François TORREBLANCA de), fameux démonologue, né vers 1570 à Villalpande, petite ville du royaume de Léon, n'est connu que par un ouvrage intitulé *Epitome delictorum, seu Libri IV, in quibus de invocatione dæmonum occultà et apertà tractatur*, Séville, 1618, in-fol., très-rare.

VILLALPANDE (Jean de), né à Ténériffe, était le chef d'une secte d'illuminés qui parut dans l'Andalousie vers la fin du 16ᵉ siècle. Leur doctrine ressemblait beaucoup à celle du quiétisme, et fut propagée aussi en grande partie par des femmes. Une religieuse carmélite surtout, nommée Catherine de Jésus, avec laquelle Villalpande s'était lié, montra beaucoup de zèle pour la propagation de la nouvelle secte; mais on croit qu'elle eut, avec son chef, le sort d'un grand nombre de leurs amis, qui périrent dans les supplices.

VILLAMEDIANA (le comte de), l'un des courtisans les plus spirituels de la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, se fit connaître par des poésies agréables, et fut célèbre encore par les circonstances de sa mort tragique. Peu après l'avénement de Philippe IV (1621), le confesseur de don Baltazar Zuniga, oncle du premier ministre, dit au comte de Villamediana de prendre garde à lui, que sa vie était en danger. Villamediana n'en tint aucun compte; mais le soir de ce même jour, comme il traversait une rue de Madrid dans la voiture de don Louis de Haro, à côté de ce seigneur, il s'entendit appeler par son nom; et ayant répondu à l'invitation qu'on lui faisait de descendre, il fut poignardé sur le marchepied. Aucune démarche n'eut lieu pour rechercher l'assassin. On attribua l'événement à une vengeance particulière, que le jeune comte se serait attirée par ses galanteries ou par ses épigrammes. La hardiesse de l'attentat et l'inaction de la justice criminelle occupèrent longtemps les esprits. Il circula dans le public que la reine, fille de Henri IV, passant dans une galerie du palais, quelqu'un lui mit les mains sur les yeux, et qu'aussitôt elle s'écria : *Que me veux-tu, comte?* C'était le roi lui-même; et comme il montrait de la surprise, Élisabeth répondit : *N'êtes-vous pas comte de Barcelone?* Le roi pensa que ce titre n'aurait pas dû se présenter aussi promptement à l'esprit de la princesse, parmi ceux que lui donnait sa couronne; et il se rappela que le comte Villamediana, qui n'en avait pas d'autre, était un des gentilshommes que la reine semblait le plus distinguer.

VILLAMÈNE (François), graveur célèbre, né à Assise en Italie, vers l'an 1588, est surtout recommandable par la correction de son dessin et par la netteté de son travail. On lui reproche d'être un peu maniéré dans ses contours, ce qui n'empêche pas que ses estampes ne soient très-recherchées. Après avoir étudié son art sous Augustin Carrache, il se rendit à Rome, pour se perfectionner par l'étude de l'antique, et il travailla longtemps d'après les statues, les bas-reliefs et les chefs-d'œuvre qui s'y trouvent en si grand nombre. Il mourut dans

cette capitale, à l'âge de 60 ans. Ses meilleures gravures sont : les *Gourmeurs*, dispute de paysans. *Jean Alto*, surnommé l'*antiquaire*, représenté debout dans une place publique de Rome; *Saint Bruno* et ses compagnons dans le désert, d'après Lanfranc; une *Descente de croix*, d'après le Baroche; la *Présentation au temple*, d'après Paul Véronèse, etc.

VILLAMONT, voyageur français, natif de l'Anjou, parcourut d'abord l'Italie. Il était à Rome le 14 septembre 1588, et il alla jusqu'à Naples, puis s'embarqua à Venise le 19 avril 1589. Après avoir relâché à l'île de Chypre, il débarqua à Jaffa, visita Jérusalem, Bethléem et la mer Morte. Le 13 juin il quitta les saints lieux, et ayant repassé à Jaffa, vit la Syrie jusqu'à Damas. De Tripoli il gagna Damiette par mer, satisfit sa curiosité au Caire et au Mont-Sinaï, et revint par Alexandrie à Venise. Il fit encore diverses excursions en Italie, et rentra dans ses foyers, en 1590. Sa relation parut sous ce titre : *Voyages du sieur de Villamont en Europe, Asie et Afrique*, Arras, 1598, in-12; Paris, 1609, in-12. Le voyageur décrit avec soin les monuments des pays qu'il a vus : il ne néglige pas non plus les mœurs des habitants; mais il s'occupe plus de la forme du gouvernement que de l'aspect physique des diverses contrées. Il a donné un petit vocabulaire turc et français.

VILLANDON. *Voyez* **LHÉRITIER.**

VILLANI (Jean), célèbre historien, né à Florence, fit un voyage à Rome en 1300 pour y fêter le jubilé, et en revint avec le désir d'élever un monument historique à la gloire de sa ville natale, dont les accroissements rapides et la jeunesse pleine d'espérance avaient vivement frappé son imagination, au milieu des souvenirs et des illustres débris de la ville éternelle. Il entreprit dès lors, quoique fort jeune encore, ses *Istorie fiorentine*, ouvrage immense, qu'il fit remonter aux premières époques du monde, et dans lequel il comprit, jusqu'à l'année 1348, les principaux événements contemporains de l'Europe et de l'Italie. C'est dans ce livre qu'il faut chercher tout ce que l'on peut espérer de savoir de l'auteur lui-même. Les affaires de commerce, auxquelles il se livra dans sa jeunesse, l'entraînèrent hors de l'Italie, et le rendirent témoin de plusieurs événements d'une assez grande importance. C'est ainsi qu'après avoir vu naître à Florence les factions *blanche* et *noire*, et les désordres qui en furent la suite, il parcourut la France et la Flandre, et suivit dans tous ses détails la guerre de Philippe le Bel et des Flamands. En 1316 et 1317 il siégeait parmi les *priori* de la république, et il était vers le même temps directeur de la monnaie. Il exerça de nouveau le *priorat* en 1321, et fut chargé bientôt après de présider à la construction des remparts et des tours, dont on acheva de fermer l'enceinte de Florence. Pendant une grande disette qui eut lieu en 1328, il rendit d'importants services à ses compatriotes, en qualité d'officier de la commune. Enfin, après avoir eu sa part dans toutes les calamités qui affligèrent sa patrie, après s'être vu exposé quelquefois à d'injustes soupçons, il périt victime de l'épouvantable peste de 1348. Deux raisons feront vivre ses *Istorie*. On y trouve des renseignements précieux, et on leur doit les immenses progrès que fit à cette époque la langue italienne.

VILLANI (Mathieu), frère du précédent, continua ses *Istorie*, et y ajouta deux livres, dont le dernier va jusqu'en 1363. Cette même année fut marquée par une nouvelle peste dite *delle' Anguinaja*, à laquelle Mathieu succomba dans un âge assez avancé.

VILLANI (Philippe), fils du précédent, continua aussi les *Istorie*; mais son travail se borne à 42 chapitres, ajoutés au XI[e] livre de Mathieu, et comprend seulement la fin de 1363 avec l'année 1364. Il fut élu en 1401, et de nouveau en 1404, à la chaire instituée pour l'explication de la *Commedia* du Dante. Pendant plusieurs années, il avait été chancelier de la commune de Pérouse, et on le voit quelquefois aussi qualifié de jurisconsulte. Il a laissé (en latin) une *Biographie* des hommes célèbres de Florence, qui ne fut publiée qu'en 1747, après la publication, par Mazzuchelli, d'une ancienne traduction du même ouvrage, sous ce titre : *Vite d'uomini illustri fiorentini*, Venise, 1747, in-4°. C'est le premier essai de l'histoire littéraire chez les modernes. On doit placer ici quelques détails sur la publication des *Istorie fiorentine*, auxquelles ont travaillé les trois Villani. Restées manuscrites pendant près de deux siècles, elles n'étaient connues que d'un petit nombre d'annalistes, lorsqu'il parut à Venise, en 1537, in-fol., une 1[re] édition, incomplète et très-fautive, de Jean Villani seulement. Les frères Giunti en donnèrent une édition bonne et complète, Venise, 1559, in-4°, et publièrent les premiers la continuation de Mathieu, ibid., 1562. Toutefois, cette édition étant incomplète, ils en donnèrent une autre, avec ce qui manquait des trois derniers livres, et de plus le *Supplément* de Philippe, Florence, 1577, in-4°. Ils complétèrent l'ouvrage en réimprimant les 9 premiers livres de Mathieu, Florence, 1581, in-4°. Muratori a donné un excellent texte des trois historiens dans le tome XIII et XIV des *Scriptores rerum italicarum*. Enfin les éditeurs des *Classiques* de Milan ont donné, en 1802, l'*Histoire de Jean Villani*, formant les tomes X et XVII de cette collection, in-8°, et précédée d'un *Éloge* de l'auteur, par Massai.

VILLANI (Nicolas), poëte et critique, né à Pistoie, vécut à Venise, et mourut vers 1640. Sans parler de ses *Satires* latines, écrites avec beaucoup d'élégance, selon Tiraboschi, ni de ses ouvrages polémiques, dans les querelles que fit naître la publication de l'*Adone*, on cite de lui : *Ragionamento dell' academico aldeano sopra la poesia de' Greci, de' Latini e de' Toscani, con alcune poesie piacevoli*, Venise, 1634, in-4°.

VILLANI (Jean-Pierre-Jacques), de Parme, est auteur d'un petit *Dictionnaire* d'écrivains anonymes et pseudonymes, en 150 art. et en deux parties, sous ces titres : *La visiera alzata, hecatosta di scrittori che vaghi d'andare in maschera*, etc., et *Pentecoste d'altri scrittori*, Parme, 1689, in-12.

VILLAR (Noel Gabriel-Luce), de l'Académie française, né à Toulouse le 13 décembre 1748, était fils d'un chirurgien de cette ville; il fit ses études chez les PP. de la doctrine chrétienne, entra dans leur congrégation, et après avoir professé la rhétorique avec distinction à Toulouse, puis au collége de la Flèche, il devint, en 1786, recteur de cet établissement, où il remplaça le P. Corbin, nommé sous-précepteur du Dauphin, fils

de Louis XVI. Villar adopta les principes de la révolution, mais la timidité de son caractère le préserva de tout excès, comme de grands périls. Au mois de mars 1791, il fut nommé évêque constitutionnel de la Mayenne, et sacré à Paris le 22 mai suivant. Cette promotion dans le clergé intrus fut vraisemblablement l'unique motif de son élection, comme député de la Mayenne à la Convention nationale, au mois de septembre 1792. Pendant la lutte des Montagnards et des Girondins, et sous la dictature de Robespierre, Villar ne parut point à la tribune. Ne pouvant se dispenser de manifester son vote dans le procès de Louis XVI, il déclara ce prince coupable, rejeta avec toute sa députation l'appel au peuple, admit le sursis, et prononça la détention et le bannissement à la paix. Enfin, tant que dura la terreur, il ne songea qu'à se faire oublier. Après la chute de Robespierre, il se rallia aux hommes qui s'efforcèrent de relever les ruines de l'état social, et se distingua surtout par son zèle pour le rétablissement de l'instruction publique. Il fut élu un des secrétaires de l'assemblée, lors du renouvellement du bureau, le 4 juillet 1795. Quelques jours après (le 13), rapporteur du comité d'instruction publique, il demanda la conservation provisoire du collége de France; et ce provisoire sauva l'établissement que dans son rapport il proclama la première école de l'univers. Le 4 septembre suivant, il ne se fit pas moins d'honneur en proposant, au nom du même comité, d'accorder une pension à 118 savants, hommes de lettres, artistes, ou à leurs veuves et descendants. L'impartialité politique la plus sévère avait présidé à la rédaction de cette liste nombreuse, dans laquelle étaient comprises les deux petites-nièces de Fénélon. Cette loi de munificence nationale satisfit d'autant plus l'opinion publique, que le règne de la terreur avait été pour les gens de lettres une époque de proscription et d'indigence. Ceux qui connaissaient toute la circonspection de Villar eurent lieu d'être surpris de l'énergie avec laquelle il s'éleva contre le vandalisme révolutionnaire. On remarque surtout dans son rapport un éloge de Fénélon, qui, malgré quelques concessions faites aux opinions du jour, ne fut pas moins alors un acte de courage. Le 17 octobre suivant Villar, organe du même comité, fit décréter l'organisation de la Bibliothèque nationale. Vers la même époque il rendit d'importants services à l'académie de Turin, qui a fait placer son portrait dans le lieu de ses séances. Le nom de ce savant se trouve attaché à tous les plans qui furent successivement exécutés, soit pour l'organisation de l'Institut, soit pour le rétablissement de l'instruction publique. Ce fut toujours pour de pareils objets qu'il parut à la tribune, ou qu'il siégea dans les comités du conseil des Cinq-Cents, où il avait été appelé après la dissolution de la Convention nationale. Lors de la création de l'Institut, le 10 décembre 1795, il fut nommé membre de la classe de littérature et beaux-arts, que Bonaparte modifia plus tard sous le titre de deuxième classe de l'Institut, ou classe de la langue et de la littérature française, redevenue aujourd'hui l'Académie française. Secrétaire de sa classe pendant les années 1801 et 1802, il fit en cette qualité six *Notices des travaux de littérature et de beaux-arts de l'Institut national, pendant les ans* IX *et* X. Par décret du mois de février 1803, il fut nommé membre de la commission du Dictionnaire de la langue française avec Morellet, Sicard, Arnault et Suard. Dès que l'instruction publique fut organisée, en 1800, il lui rendit d'importants services en qualité d'inspecteur général des études, dont il a exercé les fonctions jusqu'en 1815, et conservé le titre jusqu'à sa mort. Il avait été nommé membre de la Légion d'honneur dès sa création. A l'époque du concordat, il se soumit, sans murmure, au nouvel ordre de choses qui le dépouillait de l'épiscopat constitutionnel. Dès l'année 1797, il avait à cet égard fait preuve d'une sage réserve, en refusant de prendre part au concile national qui s'ouvrit à Paris sous la présidence de l'évêque constitutionnel Lecoz. Ses confrères, les évêques de la république, avaient remplacé Villar, dès l'année 1799, par l'abbé Dorlodot, mort à Besançon. Villar, sans reprendre sous l'empire les fonctions ni le costume ecclésiastique, demeura toujours attaché comme particulier aux croyances et aux pratiques religieuses. Il crut aussi devoir aux convenances de son état de ne point revêtir le costume de l'Institut. Depuis longtemps, affaibli par l'âge, il ne prenait aucune part aux travaux de l'Académie, lorsqu'il mourut le 26 août 1826. Outre les *Rapports* et les *Notices* mentionnés dans cet article, on a de lui : des *Lettres pastorales* en fort petit nombre; des *Poésies* insérées dans quelques *Recueils*. — L'abbé Villar avait un frère, avocat distingué du barreau de Toulouse. Une singulière manie de citer à tout propos le biographe de Chéronée l'avait fait surnommer *Villar-Plutarque*. Il embrassa les principes de la révolution avec modération, et fut envoyé à Mayence le 10 avril 1792, en qualité de chargé d'affaires de France. Au mois d'octobre 1794, il fut appelé aux fonctions de ministre de la république, auprès de l'État de Gênes, où il remplaça Naillac, accusé d'avoir livré Toulon aux Anglais. Il fut remplacé lui-même, au mois d'avril 1796, par Faypoult. De retour à Paris, il renonça à toutes fonctions publiques, et mourut peu d'années après, laissant à son frère sa maison rue de Bourbon, où tous deux sont décédés.

VILLARÉAL (MANUEL **FERNANDEZ** DE), diplomate portugais, était né, au commencement du 17[e] siècle, de parents juifs. Il fut instruit, dans son enfance, des vérités du christianisme, et placé dans une école, où il fit de bonnes études. Ayant embrassé la profession des armes, il dut à sa valeur le grade de capitaine. Il abandonna depuis cette carrière, et fut nommé consul de la nation portugaise à Rouen. Il gagna la protection du cardinal de Richelieu, en se rendant l'apologiste des actes de son ministère, et surtout en exaltant l'ancienneté de sa maison, qu'il fit descendre des rois de Castille et de Portugal, par le mariage de Guyonne de Laval avec François du Plessis, l'un des ancêtres du premier ministre. Cette flatterie lui valut, avec une pension, une assez grande influence, qu'il fit tourner à l'avantage du commerce de sa nation. Le manifeste que publia le duc de Bragance (Jean IV), lors de son élévation au trône de Portugal, ayant été vivement attaqué par Jean Caramuel, depuis évêque de Vigevano, Villaréal publia l'*Anti-Caramuel*, Paris, 1643, in-4°, ouvrage dans lequel il établit solidement l'indépendance du Portugal à

l'égard de l'Espagne. Il revint peu de temps après à Lisbonne, où il continua d'être employé d'une manière utile par le ministère; mais ayant été dénoncé comme s'étant rendu coupable de judaïsme, ses services ne purent lui faire pardonner un crime qui n'était rien moins que prouvé. Condamné par le tribunal de l'inquisition, il termina sa vie sur le fatal bûcher vers 1650. Outre l'*Anti-Caramuel*, on cite de lui : *Epitome genealogico del em. card. duque de Richelieu y discorsos politicos sobre algunas acciones de su vida*, Pampelune, 1641, in-4°; réimprimé sous ce titre : *El politico christiano; discorso politico de la vida y acciones del. card. de Richelieu*, ibid., 1642, in-8° et in-12; traduit en français, par Chantonière de Cremeuil, Paris, 1643, in-4° et in-12. C'est le récit abrégé des principaux traits de la vie du cardinal de Richelieu, accompagnés de réflexions politiques assez judicieuses.

VILLARET (Guillaume), 24e grand-maître de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appartenait à une famille provençale de la plus haute distinction. Jourdaine, sa sœur, était à la tête du monastère des Hospitaliers de Saint-Jean de Fieux en Quercy; Foulques, son frère, depuis grand maître, occupait une des places les plus distinguées de l'ordre; et lui-même était grand prieur de Saint-Gilles, maison de la langue de Provence, lorsqu'il fut, malgré son absence et son éloignement, promu au magistère en remplacement d'Odon de Pins. Avant de se rendre à la résidence, qui alors était Limisso dans l'île de Chypre, Guillaume voulut visiter en personne tous les prieurés des langues de France, de Provence et d'Auvergne, convoqua un chapitre général à la commanderie de la Tronquière, y fit adopter plusieurs statuts très-sages, réforma beaucoup d'abus, et rétablit la discipline dont les liens se relâchaient de jour en jour, et enfin soumit à l'inspection du grand prieur de Saint-Gilles les trois maisons hospitalières de Beaulieu, Martel et Fieux. De là il se rendit à Rome, où il reçut la bénédiction du pape Boniface VIII, puis à Limisso. Il ne se passa, du reste, rien de mémorable sous son règne. Néanmoins l'histoire ne peut passer sous silence les deux projets à l'accomplissement desquels Guillaume consacra uniquement ses pensées, et dont l'un fut exécuté quelques années après par son frère. Tous les deux tenaient à la fausse position dans laquelle se trouvaient placés au milieu du royaume de Chypre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le lieu de leur résidence était un village éloigné de la mer; nul port n'était complétement à leur disposition; le prince, ombrageux et avare, voyait avec une appréhension jalouse leur voisinage, et avait hasardé quelques tentatives pour les assujettir à un tribut. Guillaume aspirait à faire sortir ces chevaliers de cet état d'incertitude et de dépendance. La terre sainte devait d'abord attirer ses regards. Déjà soutenus par Gazan, fils d'Agun, kan des Tatars Mongols, roi de Perse, et un des plus célèbres descendants de Gengiskan, les Hospitaliers avaient poussé avec succès d'audacieuses excursions dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte; le monarque musulman avait envoyé des ambassadeurs à Boniface pour l'engager à prêcher une croisade contre le soudan; et il était probable que quelques troupes d'élite rassemblées à la voix du pontife suffiraient, avec les soldats de Gazan et les deux ordres militaires d'Orient, pour conquérir la Palestine. Mais les rixes continuelles entre le saint-père et le roi de France, et ensuite les intrigues qui divisèrent le conclave, après la mort du premier, empêchèrent de songer aux infidèles. Guillaume alors tourna ses vues du côté de l'Orient, et songea à s'emparer de l'île de Rhodes qui était au pouvoir de la famille Gualla. Il venait de visiter les côtes voisines de cette île et les îlots qui l'entourent, quand, en arrivant à Limisso, il tomba malade et mourut au bout de quelques mois. Le nouveau pape, Clément V (Bertrand de Got), venait de le mander près de lui pour un projet de croisade. Guillaume de Villaret eut pour successeur Foulques, son frère.

VILLARET (Foulques de), 25e grand maître de l'ordre des chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, remplissait déjà les plus hautes fonctions de l'ordre, lorsque Guillaume, son frère, succéda à Odon de Pins. Lui-même fut élu d'une voix unanime, après la mort de Guillaume, en 1308. On sait que son prédécesseur méditait depuis longtemps un plan pour faire cesser la position humiliante et précaire de l'ordre dans l'île de Chypre, et pour lui créer un établissement indépendant; et l'on croyait généralement que Foulques avait été initié à tous les secrets politiques de Guillaume. En effet, à peine eut-il été revêtu de la grande maîtrise qu'il ne songea plus qu'à la conquête de l'île de Rhodes. Cette île, placée aux limites de l'Europe et de l'Asie, était entre les mains d'un prince chrétien, comme le poste avancé de l'Orient, comme le vestibule de la Palestine. En même temps, aucune puissance, en Europe, ne pouvait s'opposer sérieusement à la légitimité de la conquête. Anciennement comprise, ainsi que toutes les îles de l'Archipel, l'Asie Mineure et la Syrie, dans l'empire de Constantinople, elle avait depuis longtemps cessé d'en faire partie, et changeant presque continuellement de tyrans, avait subi le joug, tantôt des Génois, tantôt de quelques dignitaires ambitieux et infidèles à l'empereur. Elle avait été conquise deux fois, sous Vatace, d'abord par Jean Cantacuzène, son grand échanson, ensuite par Théodore Protosébaste : mais ses successeurs n'avaient point su garder sa conquête; et l'île obéissait alors à des seigneurs de la maison de Gualla, qui d'abord avaient été gouverneurs de l'île, puis s'étaient rendus indépendants, et avaient attiré dans leur nouvelle souveraineté beaucoup d'étrangers, principalement des Sarrasins et des Turcs, et même des corsaires, auxquels ils ouvraient leur port, et donnaient un refuge, toutes les fois que les galères des Hospitaliers ou d'une autre puissance chrétienne les poursuivaient. Foulques envoya donc une ambassade à l'empereur Andronic II Comnène, pour lui demander l'investiture d'un pays qu'on pouvait regarder comme perdu pour lui, et en même temps il se rendit à Poitiers, où étaient le roi de France, Philippe le Bel, et le pape Clément V. Il leur communiqua son projet, et sollicita de l'un des secours et de l'autre un appel à la chrétienté. On lui accorda tout ce qu'il demandait; et non-seulement il vint à la voix du pontife assez de croisés pour que les vaisseaux des Hospitaliers ne pussent tous

es emmener, et que le grand maître fût forcé de choisir parmi les plus nobles et les plus intrépides; mais encore Clément donna, de ses propres deniers, 90,000 florins, pour aider aux frais de la guerre. Foulques s'embarqua ensuite à la tête de sa flotte, dissimulant ses vues sur Rhodes, et laissant penser aux croisés que le but de l'expédition était la terre sainte; pour ne point faire soupçonner ses desseins, il laissa Rhodes sur la gauche, et vint aborder à Limisso. Il en repartit quelques jours après, cingla au N.-O., s'arrêta à Macri sur les côtes de la Lycie, et là apprit qu'Andronic, ennemi des Latins, et toujours bercé par l'espérance de reprendre l'île sur les Gualla, bien moins redoutables, du reste, que les Hospitaliers, avait refusé l'investiture, et même comptait envoyer incessamment des troupes dans l'île. Néanmoins Foulques se présenta devant Rhodes, accompagné de ses chevaliers et des croisés européens, et s'empara de l'île presque tout entière. Il mit ensuite le siége devant la capitale. Les habitants résistèrent avec un courage héroïque et une constance sans égale. Les croisés, fatigués de la longueur du siége, partaient les uns après les autres. Bientôt le grand maître se vit réduit à ses propres forces. Il ne perdit point courage, convertit le siége en blocus, emprunta de grosses sommes aux banquiers de Florence, et fit lever de nouvelles troupes. Peu après leur arrivée, une armée d'Andronic débarqua sur les côtes de Rhodes. Les Hospitaliers, pressés de tous côtés entre leurs ennemis, se jetèrent sur les Grecs, et après une bataille sanglante, demeurèrent victorieux. Le siége fut continué avec une nouvelle ardeur; et enfin Rhodes fut emportée d'assaut, le 15 août 1310. Foulques s'occupa ensuite de rétablir les murailles et les fortifications de la ville, rassembla dans le port tous les vaisseaux de la religion, s'empara de tous les îlots voisins et des îles, plus importantes, de Cos et de Syrne. A peine revenu à Rhodes, il eut à combattre le célèbre Othman, qui, vers l'an 1300, avait jeté dans Iconium (Konich), sur les débris de la puissance des Seldjoucides, les fondements de ce vaste empire turc, qui, en deux siècles, embrassa trois parties du monde. Il vainquit ce prince, et le força de reprendre le chemin de ses États. On a prétendu que les Hospitaliers ne durent alors leur salut qu'au secours du comte Amédée V de Savoie, surnommé le Grand; mais cette erreur a été réfutée. Amédée était en 1309 en Angleterre, où il assistait au couronnement d'Édouard II; et en 1310 il recevait à Chambéri l'empereur Henri VII de Luxembourg, nouvellement élu, et l'accompagnait à Rome et dans toute l'Italie. Deux ans après, le 22 mai 1312, l'ordre des Templiers ayant été solennellement aboli par Clément V, Foulques accepta l'adjudication de leurs biens, offerte à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem par le pontife, et prit les mesures les plus sages pour que la cupidité de quelques ministres ou les vues particulières des princes ne pussent ravir aux chevaliers un si bel héritage. Mais ce fut là le terme de sa gloire. Enivré d'orgueil, entouré de flatteurs, il s'abandonna aux plaisirs, s'appropria arbitrairement les richesses de l'ordre, traita avec la hauteur et l'injustice du despotisme ses plus nobles chevaliers, repoussa toutes leurs remontrances. Quelques-uns conspirèrent contre lui. Averti à temps il s'enfuit au château de Lindo, et se prépara à soutenir un siége. Les murmures éclatèrent alors de toutes parts. Le complot devint une révolte, à laquelle tous prirent part; et, dans une assemblée très nombreuse, il fut déposé à l'unanimité, et remplacé par Maurice de Pagnac. Foulques en appela au jugement du pape (Jean XXII); et celui-ci, ayant nommé Gérard de Pins vicaire général de l'ordre, appela les deux compétiteurs à sa cour d'Avignon. L'affaire traîna en longueur. Cependant il était évident que Foulques allait triompher, quand Maurice mourut, en 1321. Le schisme alors finissait naturellement, et Villaret recouvrait tous ses droits; mais le pape, en les lui confirmant, exigea de lui, en secret, que cette nouvelle promotion ne fût que nominale, et qu'il donnât, comme spontanément, sa démission, à condition qu'il aurait le commandement d'un grand-prieuré, et qu'à lui seul en appartiendraient les revenus. Le grand maître fut forcé de consentir, et abdiqua. Il mourut, quatre ans après (1329), au château de Teiran, où il s'était retiré, après divers changements de prieurés. Jean XXII avait fait nommer, ou, selon quelques-uns, avait nommé lui-même, pour le remplacer, Hélion de Villeneuve, dès l'an 1323.

VILLARET (Claude), historien français, né à Paris vers 1715, fut destiné par ses parents au barreau. Mais l'étude des lois s'accordait mal avec son goût pour la dissipation, les plaisirs et la littérature légère. Il débuta dans la carrière des lettres au milieu des déréglements de sa jeunesse par des productions médiocres, telles qu'une comédie et des romans, qui n'eurent point de succès. Cependant sa détresse extrême le força de quitter Paris en 1748, et la passion qu'il avait conçue pour une jeune actrice le décida à se faire comédien. Il réussit assez bien dans cette nouvelle profession; ce qui ne l'empêcha pas d'en sentir tous les dégoûts et de la quitter en 1756. Plus tard cependant il prit contre J. J. Rousseau la défense de l'art qu'il avait exercé, et publia, sous le titre de *Considérations sur l'art du théâtre* (1758, in-8°), une assez bonne réfutation de la fameuse lettre sur les spectacles. Ces écrits, et quelques autres qui ne valent guère la peine d'être cités, auraient laissé leur auteur dans l'oubli; mais une place de premier commis à la chambre des comptes et la commission qui lui fut donnée de mettre en ordre les archives lui fournirent l'occasion d'étudier, dans quelques-unes de leurs sources, les annales de la monarchie française. Choisi pour continuer l'ouvrage de Velly, qui n'avait rédigé que les 226 premières pages du tome VIII de son *Histoire de France*, Villaret l'a conduite jusqu'à la page 348 du tome XVII, c'est-à-dire depuis 1329, seconde année du règne de Philippe de Valois, jusqu'en 1469, 9e année du règne de Louis XI. C'est là son principal et même son unique titre à la célébrité. La partie qui lui appartient dans ce grand corps d'histoire de France est celle qu'on a le plus louée. C'était la première et peut-être la seule fois, dit Grimm, qu'un continuateur surpassait son modèle. Pour être meilleur historien, et surtout plus habile écrivain que Velly et que Garnier, Villaret n'en est pas moins resté au-dessous de cette haute mission d'écrire l'histoire, qui ne semble avoir été bien comprise

que de nos jours. Il mourut en 1766. Ses études laborieuses, après les excès prolongés de sa jeunesse, n'avaient pas peu contribué à affaiblir sa santé. Gaillard a publié des *Observations sur l'Histoire de France*, de Velly, Villaret et Garnier, Paris, 1801, 4 vol. in-12.

VILLARET (Jean-Chrysostôme), évêque de Casal, né à Rodez le 27 janvier 1739, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, et y devint maître de conférences. Il entra en licence et y occupa une place distinguée. Il fut fait ensuite grand vicaire, chanoine et théologal de sa ville natale. Lorsque l'on forma, sous le ministère de Necker, les états de la haute Guienne, Villaret en fut nommé vice-président et eut la principale part à la direction des affaires. En 1789, le clergé de Villefranche le députa aux états généraux, où il vota toujours avec le côté droit. On ne voit point cependant qu'il ait pris part aux protestations de cette partie de l'assemblée; il adhéra seulement à l'*Exposition des principes* dressée par les évêques. Pendant les temps les plus fâcheux de la révolution, l'abbé Villaret resta dans sa patrie, et vécut ignoré dans une maison de campagne. Nommé à l'évêché d'Amiens après le concordat, il fut sacré le 23 mai 1802, et gouverna son diocèse avec sagesse. On le chargea, l'année suivante, d'aller dans le Piémont pour y mettre à exécution la bulle du pape sur la réduction des siéges épiscopaux, et lui-même fut transféré à l'un des siéges conservés, celui d'Alexandrie de la Paille. Mais peu après Bonaparte ayant ayant voulu faire d'Alexandrie une place forte, et ayant ordonné la démolition de la cathédrale, le siége épiscopal fut transféré à Casal, et Villaret en prit le titre. Ce fut sur ses représentations pressantes que l'on révoqua l'ordre de vendre les biens ecclésiastiques du Piémont. Ce prélat était aumônier de Joseph Bonaparte, et lors de la formation de l'université, il en fut nommé chancelier; cette place était la première après celle du grand maître, et les fonctions qui y étaient attachées retinrent souvent le prélat loin de son diocèse. Lorsque le Piémont fut rendu au roi de Sardaigne, Villaret donna sa démission de l'évêché de Casal, et vécut dans la retraite. Quoique la chute du gouvernement impérial l'eût privé de quelques avantages, il n'en vit pas moins avec joie le retour des Bourbons. Son âge seul et ses infirmités empêchèrent qu'on ne profitât de ses lumières et de sa capacité pour les affaires. Il mourut à Paris le 12 mai 1824.

VILLARET DE JOYEUSE (Louis-Thomas), vice-amiral, naquit en 1750, à Auch, département du Gers. Un penchant décidé pour la marine l'empêcha de se conformer aux vues de sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique; mais elle le força d'abord d'entrer dans les gendarmes de la maison du roi. Une affaire d'honneur dans laquelle il eut, à l'âge de 16 ans, le malheur de tuer son adversaire, l'obligea de quitter son corps, et ses parents consentirent alors à ce qu'il se consacrât à la marine. Le gouverneur de l'île de France, parent du jeune Villaret, lui fournit quelques occasions de se distinguer. Après des campagnes dans les mers de l'Inde, et des missions auprès d'Hyder-Ali, il se trouvait sans emploi à Pondichéry lorsque les Anglais en firent le siége. Le gouverneur, à qui il offrit aussitôt ses services, ayant rendu compte, après le siége, de ses talents et de sa bravoure, on le nomma capitaine de brûlot. C'est avec ce titre qu'en 1781, il commandait *le Pulvériseur*, dans l'escadre du bailli de Suffren, à qui il inspira une grande confiance. Après une longue croisière, sa frégate ne pouvant plus tenir la mer, l'amiral lui remit le commandement de *la Nayade*, corvette de 18 canons, pour donner avis au commandant d'une escadre française dans les parages de Madras, que les Anglais avaient été vus avec des forces très-supérieures près de l'île de Ceylan. « Je vous ai choisi, lui dit Suffren, parce que j'avais besoin d'un homme de tête, et je vous donne carte blanche; sans doute vous serez chassé en allant ou en revenant, et même vous serez pris, mais vous vous battrez bien, et voilà ce que je veux. » Villaret de Joyeuse fut chassé à son retour par *le Sceptre*, vaisseau de guerre de 64 canons. Il dit aux 500 hommes qui seuls composaient son équipage : « Ce n'est qu'un bâtiment de la compagnie des Indes; des braves comme vous ne se laisseront pas prendre par des marchands. » Le combat dura plus de 5 heures, malgré l'extrême disproportion des forces, et le *Sceptre* reçut des avaries considérables; mais enfin *la Noyade*, au moment de couler bas, et ayant déjà 8 pieds d'eau dans la cale, fut obligée d'amener. Le capitaine du *Sceptre*, et l'amiral anglais, à Madras, donnèrent des marques d'une haute estime à leur prisonnier que cette action plaçait au nombre des plus braves marins de l'époque. Lorsqu'il fut rendu, le bailli de Suffren demanda pour lui le grade de lieutenant de vaisseau, ainsi que la croix de Saint-Louis, et lui confia la frégate *le Couventry*. Envoyé à Batavia, pour traiter avec la compagnie hollandaise, et mécontent de la manière dont on lui rendait le salut, il s'embossa pendant la nuit, et déclara que si au point du jour, on ne lui rendait pas coup pour coup, il foudroierait la place. Il réussit en cela, et dans sa négociation. Sa fermeté ne fut pas moins heureuse en 1791, à Saint-Domingue, où il parvint à suspendre les suites désastreuses des premiers troubles; il était alors capitaine de vaisseau. Il n'adoptait point les nouveaux principes poliques, et il ne déguisait pas en cela sa pensée; mais il ne jugea pas que cette opposition dût le faire cesser volontairement de servir son pays. Malgré le changement de pavillon, il commanda, en 1793, *le Trajan*, sous les ordres de Morard de Galles qu'on destitua l'année suivante. Villaret fut mis à sa place, comme vice-amiral, par le comité même de salut public, et sur la proposition du représentant Jean-Bon-Saint-André qui avait dit : « Je sais que Villaret n'est qu'un aristocrate : mais il est brave, et il fera son devoir. » Les équipages en étaient encore, depuis le régime nouveau, à ces premiers temps de liberté, où tant d'hommes la confondaient avec l'insubordination, et plusieurs officiers avaient perdu la vie en voulant contenir ces soldats turbulents; mais Villaret, fort de son caractère et de l'estime qu'il méritait, ne désespéra pas de rétablir la discipline. En prenant le commandement des 26 vaisseaux qui composaient la flotte de Brest, il plaça son pavillon sur celui auquel on avait récemment donné le nom de *la Montagne*; c'était montrer que le service public faisait taire dans son esprit toute autre considération, et que chacun devait suivre cette maxime. Un convoi de grains arrivait des

États-Unis ; l'amiral fut chargé d'aller à sa rencontre, et d'en assurer le passage, en évitant tout engagement propre à le détourner de cette destination. Il se conformait à ces instructions, lorsque le représentant Jean-Bon Saint-André, qui était à bord, prit sur lui d'exiger que l'on combattit la flotte anglaise dont on eut connaissance le 28 mai. Les Français se formèrent en ligne de bataille le plus près du vent : mais l'amiral Howe, qui du reste imita cette manœuvre, avait 30 vaisseaux, ce qui lui permit d'en détacher 5 pour inquiéter l'arrière-garde française. La journée était avancée, le lendemain on changea de position de part et d'autre, et l'engagement devint très-vif entre les deux avant-gardes. Voyant que les Français avaient la supériorité du feu, Howe se porta sur leur arrière-garde, mais il n'y fut pas moins rudement accueilli. Un moment après, deux bâtiments de l'escadre française étant désemparés, les Anglais, en voulant s'en saisir, s'avancèrent dans un désordre dont Villaret sut profiter avec autant d'adresse que de promptitude : les bâtiments français furent dégagés, et les Anglais réduits à se retirer en toute hâte. A sept heures du soir une brume épaisse acheva de séparer les deux armées ; elle dura le 30 et le 31, mais le 1er juin on se trouva en présence, et le nouveau combat qui s'engagea ne fut pas aussi heureux. Une fausse manœuvre du bâtiment qui devait soutenir le vaisseau amiral permit au commandant anglais de l'entourer avec 5 vaisseaux, dont deux à trois ponts. La résistance fut prodigieuse et même efficace ; mais pendant longtemps Villaret n'avait pu transmettre ses ordres, et quand le nuage de fumée s'éloigna, il vit que l'avant-garde avait plié, que la confusion était générale, et que *le Vengeur* avait coulé bas. Il voulait du moins dégager les 6 vaisseaux français démâtés : mais le représentant, qui s'était mis en sûreté autant qu'il l'avait pu durant le combat, usant de son autorité équivoque une seconde fois, et aussi mal à propos, défendit de recommencer le feu. Cependant l'amiral, après avoir donné malgré lui le signal de la retraite, resta deux heures en panne sous le vent de l'ennemi, tandis qu'on s'efforçait de remorquer les vaisseaux démâtés, mouvements auxquels les vaisseaux anglais, presque aussi maltraités, opposaient peu d'obstacles. Dix-neuf vaisseaux seulement rentrèrent à Brest. L'année suivante, au mois de juin, l'amiral Villaret ne mérita pas moins d'éloges dans le combat de Groix, où il fut sur le point de tomber au pouvoir des ennemis, et où son escadre n'égalait pas la moitié des forces britanniques, commandées par Bridport. A la vue des préparatifs de l'expédition contre l'Irlande, Villaret en prédit le mauvais succès, et il fit accepter sa démission. Le département du Morbihan le choisit pour député au conseil des Cinq-Cents, où il partagea les vues de la minorité connue sous la dénomination de parti de Clichy. Ces liaisons le firent comprendre par le Directoire dans la liste des déportés, au mois de septembre 1797 ; mais il trouva un asile, et même ce fut volontairement qu'il se rendit, en 1799, dans l'île d'Oleron, lieu d'exil mitigé d'où il sortit bientôt sous le pouvoir consulaire. En 1801, Bonaparte réunit sous le commandement de l'amiral Villaret toutes les forces navales destinées à la malheureuse entreprise de Saint-Domingue. Il appareilla de Brest au mois de décembre. Son pavillon était sur le navire *l'Océan ;* neuf autres vaisseaux français, 9 frégates ou corvettes et cinq vaisseaux espagnols étaient déjà réunis : trois autres bâtiments partaient de Lorient et quatre de Rochefort pour rejoindre cette escadre : ainsi la flotte se trouva composée de 22 vaisseaux et de 19 frégates, portant 12,000 hommes de débarquement. L'année suivante, Villaret de Joyeuse fut nommé capitaine général de la Martinique et de Sainte-Lucie. Il fut obligé, en 1809, de livrer la Martinique, en vertu d'une capitulation, après le bombardement du fort Bourbon et après avoir lutté avec persévérance contre des forces supérieures. Sa bravoure ne put être mise en doute, mais un conseil d'enquête blâma sa conduite. A son retour en France, il se hâta de demander un jugement plus solennel, que n'obtinrent pas ses instances réitérées ; durant quelque temps il se crut tombé sans retour dans une sorte de disgrâce. Cependant le ministre de la marine lui écrivit, en 1811, que l'empereur ayant examiné lui-même l'affaire, et étant satisfait de sa courageuse résistance, le nommait commandant d'une division militaire et gouverneur général de Venise. Il est mort dès l'année suivante, dans l'exercice de ses fonctions.

VILLARET (le marquis DE), frère du précédent, lieutenant-colonel d'artillerie avant la révolution, émigra en 1792, fit toutes les campagnes de l'armée de Condé, rentra en France dès 1802, fut nommé maréchal de camp et commandeur de St.-Louis lors de la restauration, et mourut à Versailles en 1823.

VILLARS (PIERRE DE), archevêque de Vienne, né en 1517, s'attacha de bonne heure au cardinal de Tournon, et remplit avec succès plusieurs missions importantes dont le chargea ce prélat. Reçu conseiller-clerc au parlement de Paris en 1555, et promu successivement à l'évêché de Mirepoix et à l'archevêché de Vienne, il fut appelé au conseil du roi Henri III (1575), puis aux états de Blois (1577). Le clergé le députa inutilement vers le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour l'exhorter à embrasser la religion catholique. En 1588, il se démit de son siége en faveur de son neveu, dont l'article suit, et alla finir ses jours dans le couvent de Montcalier en Piémont, en 1592.

VILLARS (PIERRE DE), neveu du précédent, né le 3 mars 1543, succéda à son oncle dans l'évêché de Mirepoix en 1575, et plus tard dans l'archevêché de Vienne, qu'il remit lui-même en 1599, avec l'agrément du roi Henri IV, à Jérôme de Villars, son frère. Il mourut à St.-Denis, près de Lyon, en 1613. On a de lui 2 vol. in-fol., imprimés à Lyon, contenant divers traités en latin sur la célébration du mariage, sur les jurements, etc.

VILLARS (JÉRÔME DE), frère puîné du précédent, était conseiller-clerc au parlement de Paris, chanoine et archidiacre de Vienne, lorsqu'il remplaça son frère sur le siége de cette ville. Il joua un rôle important dans toutes les affaires religieuses du règne de Henri IV, et mourut le 18 janvier 1626.

VILLARS (BALTHASAR DE), frère du précédent, mort en 1629, fut premier président du parlement de Dombes, deux fois prevôt des marchands de Lyon, et publia, en 1594, un *Abrégé très-utile, contenant la doctrine chré-*

tienne et catholique de l'institution...... du très-saint et très-auguste sacrement de l'autel.

VILLARS (Pierre de), d'abord coadjuteur de son cousin Jérôme, archevêque de Vienne, lui succéda en 1626, et mourut en 1663.

VILLARS (Henri de), neveu du précédent, et d'abord son coadjuteur, lui succéda ; il parvint à extirper par la persuasion quelques restes de l'hérésie des Albigeois dans certains cantons du Dauphiné, et mourut en 1693, à l'âge de 72 ans, avec une grande réputation de vertu et de sagesse. Ce prélat était l'oncle du maréchal de Villars.

VILLARS (Pierre, marquis de), moins célèbre par lui-même que pour avoir donné le jour au vainqueur de Denain, se fit connaître pendant la minorité de Louis XIV par la part qu'il prit au fameux duel des ducs de Nemours et de Beaufort en 1652. Il tua le comte d'Héricourt, second de Beaufort, et fut obligé de quitter la France pour quelque temps. Plus tard il servit avec distinction en Italie et en Catalogne, et fut élevé au grade de lieutenant général. Son mariage avec une sœur du maréchal de Bellefonds, qui encourut l'inimitié de Louvois, lui ferma la carrière militaire. Il entra alors dans celle de la diplomatie, et obtint successivement les ambassades de Copenhague, de Turin et de Madrid. En récompense de ses services, il fut compris, en 1688, dans la promotion de l'ordre du St.-Esprit. Il mourut en 1698.

VILLARS (Marie GIGAULT de BELLEFONDS, marquise de), née vers 1624, fut mariée, en 1651, avec le marquis de Villars, dont l'article précède. Elle le suivit dans ses diverses ambassades, et entretint, avec plusieurs dames de ses amies, une correspondance dont on a conservé une faible partie. Ses *Lettres*, publiées pour la première fois en 1772, petit in-12, et réimprimées en 1805, contiennent des détails curieux sur la cour d'Espagne, où elle était devenue l'amie et la consolatrice de la reine Marie-Louise d'Orléans, qui avait quitté la France avec tant de regrets pour aller épouser Charles II. Mme de Villars mourut à Paris en 1706.

VILLARS (Louis-Hector, maréchal, duc de), l'un des plus grands capitaines dont s'honore la France, né à Moulins en 1653, annonça de bonne heure une ardente activité, qui s'alliait à tous les avantages extérieurs et à un esprit distingué. Il servit successivement dans le corps dont le roi en personne s'était réservé le commandement, dans ceux de Condé et de Turenne, se distingua au passage du Rhin, aux siéges d'Orsoy, de Doesbourg, de Zutphen, etc., et fixa sur lui, par des actions d'une rare intrépidité, les regards de Louis XIV, qui dès lors lui prodigua les mots flatteurs et les récompenses. Après le siége de Maestricht, il fut envoyé à l'armée de Turenne, puis à celle de Condé, qu'il étonna tous les deux par ses talents prématurés, et, après la bataille de Seneffe, fut nommé colonel d'un régiment de cavalerie : il n'avait encore que 21 ans (1674). Il fit la campagne suivante en Flandre, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, qui le distingua comme avaient fait Condé et Turenne, puis il fut envoyé à l'armée d'Alsace, où les suffrages du maréchal de Créqui le consolèrent de l'injuste aversion de Louvois, qui, pour le punir de ses liaisons de parenté avec le maréchal de Bellefonds, ne s'empressait pas de lui donner de l'avancement. Réduit à l'inaction par la paix de Nimègue (1678), il parut à la cour et se jeta dans plusieurs intrigues galantes avec une ardeur qui lui attira une disgrâce momentanée; mais il fut appelé bientôt à l'ambassade de Vienne, dans laquelle il fit preuve d'un talent assez remarquable pour les affaires, en détachant de l'alliance autrichienne l'électeur de Bavière, beau-frère du Dauphin de France. Il suivit même ce prince à Munich, puis en Hongrie, et fit une campagne avec lui contre les Turcs. Par malheur, à son retour, il eut à combattre un négociateur d'une nouvelle espèce, la belle comtesse de Kaunitz, que la cour de Vienne avait envoyée auprès du jeune électeur, et qui ne tarda pas à l'arracher à l'alliance française. La guerre occasionnée par la ligue d'Augsbourg allait éclater : avant que Louis portât ses armes en Allemagne, il envoya Villars tenter auprès de l'électeur de Bavière un dernier effort qui fut inutile. Le négociateur alla oublier cet échec à l'armée de Flandre, où il commanda la cavalerie du maréchal d'Humières et mérita, par des exploits de partisan, le grade de maréchal de camp (1689). Il commanda dans les campagnes suivantes un corps de 15,000 hommes avec tant de distinction que le roi le nomma de son propre mouvement lieutenant général, et l'envoya sur le Rhin pour aider de ses conseils le maréchal de Joyeuse, vivement pressé par le prince de Bade. La paix de Ryswick (1697) vint pour quelque temps rendre le repos à l'Europe; mais déjà les cabinets s'occupaient de régler le partage de la riche succession du roi d'Espagne, Charles II, menacé d'une fin prochaine. Villars fut nommé, dans ces graves circonstances, ambassadeur extraordinaire à la cour d'Autriche, la plus intéressée de toutes à s'opposer aux vues de Louis XIV (1699). Après 3 ans de négociations épineuses, suivies avec habileté et patience, Villars quitta Vienne, où sa position avait toujours été difficile et parfois périlleuse, pour aller recevoir quelques compliments de Louis XIV, et essuyer ensuite des dégoûts à l'armée de Lombardie, sous Villeroi. Ce fut alors qu'il épousa la belle demoiselle de Varangeville, dont il eut le ridicule d'être jaloux, et qui fit plutôt le tourment que le bonheur de sa vie. En 1702, à l'âge de 49 ans, il commanda en chef l'armée qu'envoyait Louis XIV au secours de l'électeur de Bavière. Villars résolut de tourner les Impériaux, qui occupaient le Brisgau et tous les défilés de la forêt Noire; mais à peine eut-il passé le Rhin qu'il rencontra le prince de Bade, maître de positions avantageuses; ce fut après une des actions qu'il livra pour l'en arracher que les soldats, dans leur enthousiasme, le proclamèrent maréchal (1702). Le roi souscrivit à la décision spontanée et un peu hardie de l'armée. Cependant le nouveau maréchal voyant que l'électeur, avec lequel il comptait opérer sa jonction, s'éloignait du Rhin au lieu de s'en rapprocher, repassa ce fleuve pour donner la chasse aux Impériaux en Alsace et en Lorraine. Il ne tarda pas à franchir une seconde fois la limite du Rhin, et ses succès lui donnèrent le légitime espoir de pénétrer, l'année suivante, jusqu'à l'électeur; il y réussit enfin, après des peines inouïes, dont les irrésolutions du prince, toujours mal conseillé, étaient la principale cause. Désespéré de voir

le faible allié de la France obéir à des conseillers vendus à l'Autriche, il sollicita plusieurs fois son rappel, malgré quelques nouveaux succès, et l'obtint. Mais il accepta la mission, pénible sans doute pour un guerrier qui n'avait encore versé que le sang étranger, de soumettre les *camisards*; toutefois, on s'accorde à reconnaître qu'il ne prit point de part aux massacres de cette guerre honteuse, et qu'il y mit un terme en rétablissant par une seule campagne la tranquillité dans toutes les provinces troublées par des dissensions religieuses. Dans ce même temps, il suivait, quoique absent, les opérations de l'armée de Bavière, et il prédit le terrible désastre d'Hochstett, d'après les dispositions qu'il voyait faire des deux côtés. Cette prévoyance, qui faisait tant d'honneur à son habileté, lui valut le cordon bleu et la mission de visiter et de défendre les frontières de l'Est. Ce fut alors qu'il établit à Fronsberg et sur les hauteurs voisines un camp devenu célèbre sous le nom de camp de Sirck, et qui révéla en lui des talents qu'on ne lui soupçonnait pas pour la castramétation. Quoiqu'il fût obligé de céder successivement la meilleure partie de ses troupes, tantôt pour l'armée de Flandre, tantôt pour celle de Provence, il reprit l'offensive avec succès dans les campagnes de 1705, 1706 et 1707, força les Impériaux dans leurs fameuses lignes de Stolhoffen, où ils avaient formé un immense camp retranché, pénétra au cœur de l'Allemagne, et réussit à entretenir ses troupes aux frais de l'ennemi, sans s'oublier lui-même; il avait conçu le hardi projet de se joindre à Charles XII, roi de Suède, qui, après avoir fait un roi de Pologne, occupait alors la Saxe; mais Marlborough sema l'or pour prévenir ce coup funeste, et trouva Piper ou Gœrtz, on ne sait trop lequel, docile à ses vues. Villars passa, dans ces circonstances, de l'armée du Rhin à celle qui se rassemblait en Dauphiné pour tenir tête au duc de Savoie. Voyant ce prince hésiter sur le point d'attaque, il résolut de le prévenir et pénétra dans le Piémont; mais l'abondance prématurée des neiges l'obligea de terminer promptement cette campagne (1708), à l'issue de laquelle il fut appelé à l'armée de Flandre. Là, il sut ranimer le courage des soldats, réduits par la faim à un état de détresse et de misère difficile à concevoir, et il se prépara à lutter contre la fortune d'Eugène et de Marlborough. Alors eut lieu cette bataille de Malplaquet (1709), que les alliés gagnèrent parce que Villars, blessé grièvement, fut emporté du champ de bataille, et que le maréchal de Boufflers, qui le remplaça, fut mal secondé par un de ses officiers généraux. Villars alla soigner sa blessure à Versailles, au milieu des plus affectueuses attentions du roi, qui choisit cette occasion pour le nommer pair de France. A peine guéri, il repartit (1710), impatient de combattre, mais n'en trouva pas l'occasion, et après avoir utilisé ses loisirs par une correspondance avec des négociateurs français à la Haye ou à Gertruydenberg, se vit forcé par sa blessure d'abandonner son commandement. Il reparut en 1711 à la tête de l'armée, et chercha vainement encore à frapper quelque grand coup. Mais l'année suivante, voyant Landrecies investie par Eugène, qui, cette place une fois enlevée, pouvait entrer librement en Picardie et en Champagne, il résolut de la sauver, et pour cela d'attaquer le camp retranché de Denain sur l'Escaut, position formidable qui assurait aux alliés leurs communications avec Marchiennes, d'où ils tiraient les provisions de guerre et de bouche nécessaires à la continuation du siége. On sait avec quel succès il conduisit cette difficile entreprise, dont les résultats furent la prise de Marchiennes, de Douai, du fort de Scarpe, du Quesnoi, de Bouchain, de Saint-Amand, la retraite d'Eugène jusque sous les murs de Bruxelles, et la conclusion du traité d'Utrecht (1713), auquel l'Autriche ne voulut pas souscrire. Le maréchal continua donc la guerre contre Eugène, enleva Spire, Landau, Fribourg, après des prodiges de valeur, et se rendit à Rastadt pour traiter avec son rival de la paix, dont les préliminaires furent signés en 1714. Villars, qui déjà, au milieu de ses triomphes, avait été nommé gouverneur de Provence, fut à peine de retour de sa glorieuse mission, qu'il reçut presque à la fois deux distinctions flatteuses, la Toison d'or et un fauteuil à l'Académie française; mais il ne put obtenir l'épée de connétable: ce qui ne l'empêcha pas de verser des larmes sincères sur la mort de Louis XIV. Il consacra ses loisirs à son gouvernement, et fit adopter par les états le projet d'un canal plus favorable à la navigation, qui prit le nom de *canal de Villars*. Membre du conseil de régence, il combattit inutilement le nouveau système politique, dit *de la quadruple alliance*, les désastreuses opérations de Law, et la scandaleuse influence de Dubois; mais il montra toujours beaucoup de dévouement à la personne du régent, et plut beaucoup au jeune roi. Cependant il lui demanda vainement la charge de connétable avec une insistance un peu mesquine, et il finit par perdre presque entièrement son crédit par les menées de Fleury, évêque de Fréjus. Lorsqu'on eut besoin de Villars pour la guerre contre l'Autriche (1732), on lui donna le titre de *maréchal général de France*, dont Turenne seul avait été revêtu. Sa marche de Fontainebleau à Turin fut un véritable triomphe. A peine arrivé, malgré ses 81 ans et la saison avancée, il entreprit et accomplit la conquête du Milanais et du duché de Mantoue, disant qu'il était trop vieux pour attendre. Il lui fallut déterminer le roi de Sardaigne à continuer la guerre si heureusement commencée; mais il eut beau s'exposer avec plus d'intrépidité que jamais, il n'éprouva que de l'ingratitude de la part de ce prince, et demanda son rappel. Il tomba malade en repassant à Turin, et y mourut le 17 juin 1734. Comme militaire, il jouira toujours d'une réputation brillante et méritée; comme homme, on lui a adressé deux reproches qui ne paraissent point fondés : d'avoir trop aimé l'argent, et surtout d'avoir eu un amour-propre excessif qu'il ne cherchait pas à déguiser. Mais il s'imposa de son propre mouvement plusieurs sacrifices pécuniaires, lorsqu'il les crut utiles à l'État, et peut-être fut-il souvent poussé à se louer lui-même par l'injustice de ses ennemis. Il avait beaucoup d'esprit, d'imagination et de lecture, ce qui rendait sa conversation très-brillante. A tant d'avantages, il joignait une taille imposante et une figure majestueuse. Il existe des *Mémoires du maréchal de Villars*, 3 vol. in-12, imprimés en Hollande; mais le premier volume seul peut être considéré comme l'ouvrage du maréchal; les deux derniers sont une de ces compila-

tions dont l'abbé Margon faisait trafic. Anquetil a publié une *Vie* de Villars, 1784, 4 vol. in-12.

VILLARS (Honoré-Armand, duc de), prince de Martigues et fils du vainqueur de Denain, né le 4 décembre 1702, fut élevé à la pairie dès 1708, en considération des services de son père, auquel il succéda dans la plupart de ses dignités, sans avoir ses talents. Après quelques campagnes sur le Rhin et au delà des Alpes, la faveur l'éleva jusqu'au grade de brigadier, où elle le laissa. La mort de son père le mit en possession de la grandesse d'Espagne, du gouvernement de Provence et même d'un fauteuil à l'Académie française. Au reste, comme académicien, il justifia le choix de ses confrères par sa déférence, et par son amour pour les lettres, et, comme administrateur, il se fit aimer malgré le peu d'éclat de ses talents. La considération ne fut son partage ni en Provence ni ailleurs, et Voltaire, qui paraissait être fier de son amitié, qui le vantait parfois outre mesure, lui lança, dans d'autres circonstances, quelques traits de satire amère qui sont restés. Ce grand seigneur, bel-esprit et débauché, mourut dans son gouvernement en 1770.

VILLARS (l'abbé de MONTFAUCON de), littérateur, né aux environs de Toulouse en 1635, de la famille des Canillac-Villars, vint à Paris vers 1667, espérant y faire dans la carrière du sacerdoce une fortune proportionnée à ses talents et à sa naissance; mais son goût pour une littérature trop frivole, son penchant à la critique et surtout la hardiesse de ses opinions, tout en lui donnant une réputation d'homme d'esprit et même de penseur, nuisirent à son avancement. Il débuta dans les lettres par les *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, qui furent imprimés pour la première fois en 1670. Cet ouvrage, où étaient dévoilés agréablement les mystères de la prétendue cabale des frères de la Rose-Croix, fut censuré, et l'auteur interdit de la prédication. Le *Comte de Gabalis* fut réimprimé en 1684, et les *Entretiens sur les sciences secrètes*, destinés à faire suite à cette plaisanterie, parurent en 1715: c'est un pamphlet fort singulier contre la philosophie de Descartes. L'abbé de Villars fut assassiné en 1673 sur la route de Lyon. Il a laissé d'autres écrits tombés dans l'oubli, et que nous ne chercherons pas à en tirer.

VILLARS (Dominique), botaniste, né le 14 novembre 1745 dans un hameau du Gapençois, n'eut d'autres maîtres que le curé de sa paroisse, qui lui apprit un peu de latin, un arpenteur, qui lui donna quelques leçons de géométrie, et un notaire, qui l'initia à la rédaction des actes les plus usuels. Il avait perdu son père, greffier de la commune, et qui faisait valoir en même temps une petite ferme. La mère du jeune Villars, effrayée du goût qu'il manifestait dès lors pour la médecine et la botanique, et voulant faire de lui un fermier et un greffier, espéra le fixer auprès d'elle en le mariant. Il n'avait alors que 16 ans, et l'on put croire, dans les premiers temps de son mariage, qu'il avait en partie sacrifié ses goûts et ses devoirs; mais il s'échappa en 1765, et fit, à diverses reprises, plusieurs courses dans les provinces voisines. Fixé à Grenoble, en 1771, par une place d'élève interne à l'hôpital, il y ouvrit deux ans après un cours de botanique, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses excursions botaniques. En 1778, il prit ses grades à la faculté de Valence, et en 1782, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble. Ce fut alors qu'il appela sa famille auprès de lui. Plein de zèle pour la science, il remplissait lui seul les fonctions de plusieurs professeurs, et faisait chaque année, avec ses élèves, des herborisations dans les Alpes ou en Suisse. Après avoir perdu en 1803 les places qui le faisaient vivre à Grenoble, il fut nommé en 1805 professeur de botanique et de médecine à l'académie de Strasbourg. Devenu doyen de la faculté, et momentanément recteur de l'académie en 1807, il mourut le 27 juin 1814. Dans son testament, il demande pardon à ses enfants d'avoir sacrifié leurs intérêts à son amour pour les sciences. On a de lui : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*, Grenoble, 1786, 4 vol. in-8°, avec 65 planches; *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*, etc., Lyon, 1804, in-8°; *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse, dans les Grisons*, etc., en 1811, Paris, 1812, in-8°, avec 4 planches. (Voyez l'*Éloge de Villars*, par M. de Ladoucette, 1818, in 8° de 16 pag.)

VILLARS. *Voyez* BOIVIN.

VILLARS. *Voyez* TENDE.

VILLARS-BRANCAS. *Voyez* BRANCAS.

VILLAULT (Sieur de BELLEFOND), voyageur français, fit, en 1666, le voyage de Guinée, sur un vaisseau de la compagnie des Indes occidentales, équipé en Hollande. Le 13 novembre, ce vaisseau, nommé *l'Europe*, mit à la voile; et Villault y remplit l'office de contrôleur. Le 16 décembre, on laissa tomber l'ancre devant Riofresco, village à six lieues au sud du cap Vert. Le 26, on mouilla dans la rivière de Sierra-Leone. Le 14 janvier 1667, on arriva au cap Mesurado. Pendant qu'on était à table dans un village nègre, le chef s'avança vers les gens du vaisseau, et demanda s'il y avait quelqu'un qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit qu'il y consentait. Alors le chef lui prit la main, la mit dans celle d'une de ses filles, et lui dit qu'il la lui donnait pour épouse. Notre voyageur le remercia beaucoup de cet honneur; mais il lui donna à entendre que des engagements antérieurs l'empêchaient d'en contracter de nouveaux. Il n'en fut pas moins traité par tous les nègres qui survinrent d'ami et de parent. On lui fit boire force vin de palmier. Il observa qu'avant de boire, un des chefs répandait un peu de vin à terre. Pour satisfaire à la curiosité qu'il en marqua, le nègre lui répondit que si son père, qui était mort, avait soif il viendrait se désaltérer dans ce lieu. D'après des témoignages d'affection si positifs, il est à croire que le commerce se fût fait avantageusement; mais les menées des Anglais, établis de l'autre côté du cap de Mesurado, y mirent obstacle, et l'on s'éloigna. Le 22, on était à Rio-Sestos; Villault reçut des nègres des preuves de bonté, qui lui font dire que ces peuples ne sont pas si méchants qu'on le croit ordinairement. On longea ensuite la côte de Malaguette et celle des Dents, puis la côte d'Or. Le commerce achevé dans ces parages, le navire gagna l'île de San-Thomé le 8 mai. Villault obtint seul, comme Français, la permission d'aller coucher à terre. On vit ensuite Annobon, et l'on fit route vers l'Europe. Le 4 septembre, on arriva à Amsterdam, avec une cargaison

d'ivoire et de poudre d'or. Villault publia son voyage sous ce titre : *Relation des côtes d'Afrique, appelées Guinée, avec la description du pays, mœurs et façon de vivre des habitants*, etc., Paris, 1669, in-12. Ce livre est un des meilleurs qui aient été publiés sur l'Afrique occidentale. L'auteur fait preuve de discernement et de sincérité; il a très-bien observé les usages des nègres. L'ouvrage est terminé par des remarques tendant à justifier l'opinion que les Français ont fréquenté les côtes d'Afrique, notamment la côte d'Or, longtemps avant les autres nations.

VILLAVICIOSA (JOSEPH DE), inquisiteur espagnol, est célèbre par le seul ouvrage de poésie qu'il ait publié, ouvrage placé au rang des meilleures épopées héroï-comiques de sa nation. Il naquit à Siguenza en 1589, et vécut, dès ses premières années, à Cuenca, son père s'y étant transporté pour recueillir un majorat. Le séjour de cette ville, sur les bords de la petite rivière *Moscas*, contribua peut-être à inspirer au jeune Villaviciosa l'idée de sa *Mosquea*, ainsi qu'il semble l'indiquer dans le premier chant de ce poëme. Il existait même un dicton populaire sur l'équivoque du nom de ce ruisseau et de celui des *mouches*, dont les combats avec les fourmis font le sujet traité par notre auteur. On disait qu'à Cuenca il y avait un pont, *para passar Moscas*, c'est-à-dire pour passer le *Moscas*, ou pour le passage des *mouches*. Villaviciosa fit ses études à Cuenca, et s'y livra d'abord à la poésie. Diverses compositions légères furent ses premiers essais; et il n'avait pas encore 26 ans, lorsqu'il donna le *Mosquea, poetica inventiva en octava rima*, Cuenca, 1615, in-8°, qu'il dédia à Pédro Rabago, régidor de cette ville et familier du saint-office. Depuis cette époque, il ne songea plus qu'à des études de droit canonique et à son avancement dans le service de l'inquisiton. Il prit le grade de docteur, exerça la profession de jurisconsulte à Madrid, et devint, en 1622, rapporteur du conseil de l'inquisition générale. Seize ans après, il fut nommé inquisiteur des royaume et ville de Murcie et archidiacre d'Alcor; puis, en 1644, inquisiteur de Cuenca, place qu'il joignit à un canonicat dans la même ville, et ensuite à l'archidiaconat de Moya. Il fit la fortune de deux neveux de son nom, en résignant à l'un d'eux un de ses bénéfices, et en prenant l'autre pour son coadjuteur. La faveur dont il jouissait auprès du grand inquisiteur lui fit obtenir des emplois dans le saint-office pour ses deux frères, et une somme de 1,500 ducats, pour réparer les principales habitations de son majorat. Il mourut à Cuenca, le 28 octobre 1658. La *Mosquea* fut réimprimée avec soin, pour la troisième fois, à Madrid, par Sancha, en 1777, in-8°; mais on peut regretter que cette édition ne soit point enrichie de notes et d'arguments. Ce poëme, en douze chants, conçu dans le même esprit que la *Batrachomyomachie*, attribuée à Homère, et que la *Gatomaquia* de Lope de Véga, offre une lecture fort agréable, tant pour l'originalité spirituelle des inventions, que pour la grâce et la facilité du style. Il existe une *Moschea* de Théophile Folengo (Merlin Cocaïe), en style macaronique et en trois chants, qui n'est point comparable à celle de Villaviciosa, mais qui avait répandu, dès le siècle précédent, la même fiction d'une cité de mouches, et de leurs combats avec les fourmis.

VILLE (JEAN-IGNACE DE LA), diplomate, né vers 1690, embrassa d'abord la règle de Saint-Ignace, et se fit remarquer dans l'enseignement; mais il rentra bientôt dans le monde, sans cesser d'être l'ami de ses anciens confrères. Devenu ministre plénipotentiaire près des États de Hollande en 1744, il termina heureusement plusieurs affaires importantes, et obtint, en récompense de ses services, quelques abbayes et la place de premier commis au ministère des affaires étrangères. Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent plus menaçantes, il employa son crédit à les protéger; mais toutes ses combinaisons étaient déjouées par le duc de Choiseul, qui s'amusait beaucoup de sa surprise. On créa pour l'abbé de la Ville la charge de directeur des affaires étrangères, qui le plaçait immédiatement après le ministre, et presque en même temps il fut nommé évêque *in partibus*, du titre de Tricomie. Ces honneurs ne devancèrent que de peu de mois sa mort, arrivée en 1774. Il avait été reçu à l'Académie française en 1746. Il eut la principale part à la rédaction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4°; 1756, 8 vol. in-12.

VILLEBÉON (PIERRE DE NEMOURS, plus communément DE), chambellan et ministre d'État du roi Louis IX, naquit vers l'an 1210. Deuxième fils d'Adam de Villebéon, surnommé *le Chambellan*, parce qu'il fut le premier de sa famille revêtu de cette charge, il en fut pourvu lui-même à la mort de Gautier III son frère aîné (vers 1238), et se concilia tellement les bonnes grâces du saint roi, par sa piété et sa prudence, que malgré sa jeunesse on le nomma ministre d'État. Il fut un des croisés qui suivirent ce prince en 1249 dans son expédition d'Égypte, et il se signala dans presque toutes les affaires qui eurent lieu. Il se distingua principalement au siége de Belin, auquel il fut employé en 1253 avec le comte d'Anjou, le connétable et plusieurs autres seigneurs, pendant que le reste de l'armée faisait le siége de Sidon. Revenu en France l'année suivante avec le roi, il lui plut encore davantage, et s'acquit, avec une confiance sans bornes, une autorité qui équivalait presque à celle de premier ministre. Rien ne se décidait sans son avis, et c'est lui qui fit toutes les dispositions préliminaires, pour l'accord que le roi conclut entre les comtes de Luxembourg et de Bar. Son pouvoir et son crédit étaient tels, que même des princes du sang recherchèrent son alliance; et la dame de Montmirel sa sœur, devenue veuve de son premier mari, épousa en secondes noces Robert, comte de Dreux. Au reste, Villebéon ne se servit de son autorité que pour seconder les vues paternelles du roi toujours occupé de maintenir la paix parmi les puissances chrétiennes, de faire fleurir la justice dans ses États, et d'extirper les abus qui s'étaient fortifiés sous l'administration des rois de la seconde race. Louis IX ayant résolu de porter une seconde fois la guerre chez les infidèles (1270), son ministre le suivit encore. C'est alors que ce monarque, forcé par les vents contraires de s'arrêter près de Cagliari en Sardaigne, fit son testament, et institua pour exécuteurs de ses dernières volontés, conjointement

avec Philippe son fils aîné, depuis roi de France sous le nom de Philippe le Hardi, Villebéon, Odon, archevêque de Rouen, et Bouchard, comte de Vendôme. Louis continua son voyage et vint aborder sur les côtes de Tunis. Villebéon donna dans cette guerre de nouvelles preuves d'intrépidité, et, accompagné seulement de 30 hommes, défit un escadron de l'armée ennemie qui faisait une reconnaissance. La mort de Louis IX, arrivée peu de temps après, fit abandonner une entreprise qui avait commencé sous les plus brillants auspices; mais Villebéon ne revit point la France. Il mourut quelques jours après son maître, autant du chagrin de l'avoir perdu, que de la dyssenterie qui ravageait le camp des croisés. On transporta son corps en France avec celui du roi et ceux du comte Alphonse, comte d'Eu, et d'Isabelle d'Aragon, femme de Philippe le Hardi; et il fut enterré à Saint-Denis aux pieds de saint Louis. Gautier IV son neveu, fils de son frère Gautier III, hérita de la charge de chambellan qu'il avait rendue une des plus illustres de la couronne, et qui resta longtemps comme héréditaire dans la famille des Villebéons.

VILLEBRUNE (Jean-Baptiste **LEFEBVRE** de), helléniste et orientaliste, né à Senlis vers 1732, étudia et exerça d'abord la médecine, à laquelle il renonça pour apprendre presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Nommé professeur de langues orientales au collége de France et conservateur de la bibliothèque nationale, il perdit ces deux places en 1797, et fut proscrit par le Directoire pour avoir proclamé, dans une lettre imprimée, la nécessité d'avoir en France un seul chef. Il se fixa à Angoulême, où il remplit jusqu'à la clôture de l'école centrale la chaire d'histoire naturelle, et ensuite celles d'humanités et de mathématiques, et mourut le 7 octobre 1809. Villebrune avait beaucoup de lecture, mais peu de justesse dans l'esprit et un orgueil trop irritable qui l'empêcha de mettre à profit les critiques, et le porta à chercher dans une province reculée, loin de la source de toutes les lumières, un asile contre les discussions scientifiques. Il a publié comme auteur, traducteur ou éditeur, environ 80 ouvrages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer: les *Nouvelles de Cervantes*, traduction nouvelle, avec des *notes*, Paris, 1776, 2 vol. grand in-8°; *Dictionnaire des particules anglaises*, ibid., 1774, in-8°, les *Aphorismes* et les *Prénotions coaques d'Hippocrate*, ibid., 1786, petit in-8° (il en avait publié le texte grec, 1779, in-12); *Manuel d'Épictète et Tableau de Cébès*, avec une traduction française et des notes (1795), 2 vol. in-8°; *Lettres américaines de Carli*, traduites de l'italien, 1788 et 1792, 2 vol. in-8°, avec une carte.

VILLEDIEU (Marie-Hortense **DESJARDINS**, dame de), née à Alençon en 1632, fut entraînée, par l'amour que sut lui inspirer un de ses cousins, à commettre une première faute, dont les suites ne purent rester longtemps cachées. Obligée de quitter la maison paternelle, elle fut recueillie par la duchesse de Rohan, protectrice de sa famille, et mit au monde un fils qui ne vécut que six semaines. Elle resta quelque temps dans la maison de la duchesse, où son esprit, ses grâces et ses talents poétiques lui donnèrent une foule d'adorateurs. Dans le nombre elle distingua Boisset de Villedieu, qu'elle ne put épouser en France parce qu'il était déjà marié, mais avec lequel elle alla former en Hollande une véritable union conjugale. De retour en France, Villedieu fut tué par un rival que sa femme n'avait pas écouté, et celle-ci entra dans une maison de religieuses près de Conflans. Forcée d'en sortir bientôt après, parce qu'on vint à savoir qu'elle avait écrit des romans, elle épousa un vieux marquis de Chattes, qui malheureusement avait encore sa femme, circonstance qu'elle ignorait. Le second mariage fut déclaré nul, et la marquise de Chattes redevint Mme de Villedieu nom sous lequel elle avait déjà publié plusieurs ouvrages. Sa tragédie de *Manlius-Torquatus* et son *Carrousel du Dauphin*, pièces également faibles, obtinrent, en 1662, un succès éclatant. Mais cette gloire éphémère n'augmentant pas ses moyens d'existence, elle retourna dans sa ville natale, revit ce cousin, nommé comme elle Desjardins, qui avait causé sa première erreur, et l'épousa. Elle ne trouva pas le bonheur dans ce mariage, triste conclusion de ses premières amours, et son goût pour la dépense s'accordant mal avec sa nouvelle condition, elle mourut dans la misère en 1683, à Clinchemore, près d'Alençon. Ses poésies fugitives ne sont pas sans mérite, et les amateurs de l'ancien genre prétendent qu'ils relisent encore avec plaisir les *Désordres de l'amour*, les *Annales galantes*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des grands hommes*, etc., romans souvent réimprimés. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres complètes*, Paris, Barbin, 1710 et 1711, 10 vol. in-12; 1721 et 1741, 12 vol. in-12. (Voyez l'*Histoire littéraire des dames françaises*, 1769, tome II, page 74.)

VILLEFORE (Joseph-François **BOURGOIN** de), membre de l'Académie des inscriptions, né le 24 décembre 1652 à Paris, mort le 2 décembre 1737, passa toute sa vie dans la retraite, partageant son temps entre la société d'un très-petit nombre d'amis, quelques pratiques de piété et la composition de ses ouvrages, parmi lesquels il suffira de citer: les *Vies des SS. Pères des déserts d'Orient*, 1708, 2 vol. in-12; les *Vies des SS. Pères des déserts d'Occident*, 1708, 2 vol. in-12; les *Anecdotes ou Mémoires sur la constitution* Unigenitus, 3 vol. in-12, qui parurent en 1730, 1731 et 1733, et dans lesquels on trouve beaucoup d'esprit de parti et de prolixité.

VILLEFROY (Guillaume de), savant orientaliste, né à Paris le 5 mai 1690, se fit connaître avantageusement du chancelier d'Aguesseau, qui lui obtint la place de secrétaire du duc d'Orléans et l'abbaye de Blasimont. Nommé vers 1730, professeur d'hébreu au collége de France, il remplit cette chaire avec distinction, et mourut le 4 avril 1777. Il se chargea d'examiner les 12 manuscrits arméniens que l'abbé Sévin avait rapportés de Constantinople, dont il donna des *Notices* qui furent traduites en latin et insérées dans le *Catalogue* des manuscrits de la Bibliothèque du roi; mais son travail ne fut publié qu'en 1739, par Montfaucon, dans la *Biblioth. bibliothecar. manuscriptor.*, 1013-27. On citera encore de lui des *Lettres pour servir d'introduction à l'intelligence des divines Écritures; et principalement des livres prophétiques relativement à la langue originale*.

Paris, 1751-54, 2 vol. in-12. Il les écrivit dans le dessein d'encourager la société connue sous le nom de *Capucins hébraïsants*, qu'il avait fondée en 1744, et dont les premiers travaux avaient trouvé des contradicteurs.

VILLEGAGNON ou **VILLEGAIGNON** (Nicolas Durand de), chevalier de Malte, célèbre par ses aventures et par ses disputes avec Calvin, naquit, vers 1510, à Provins, d'une ancienne et noble famille. Il était neveu de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre. Doué d'heureuses dispositions, il cultiva les lettres dans sa première jeunesse, et acquit des connaissances, sinon profondes, du moins très-variées. Aux qualités de l'esprit il joignait tous les avantages extérieurs, et passait pour un des hommes les plus forts et les mieux faits de son siècle. Reçu chevalier en 1531, il fit ses premières campagnes sur les galères de l'ordre, et acquit bientôt l'estime de tous ses supérieurs. Ayant accompagné Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, il y signala sa valeur en plusieurs rencontres. Un jour, devant Alger, qu'il s'était séparé de ses gens, il fut blessé par un More; mais aussitôt, s'élançant sur le cheval de son adversaire, il le saisit au corps, et le renversa d'un coup de poignard. Après la campagne, il vint à Rome se rétablir de ses blessures; et il profita de ses loisirs pour écrire la relation des événements dont il venait d'être le témoin. Villegagnon fut un des chevaliers qui se disputèrent l'honneur de voler au secours de la jeune et belle Marie d'Écosse, dont les États étaient menacés par les Anglais; et il commandait le bâtiment qui conduisit cette princesse en France, en 1548. Instruit que les Turcs se préparaient à faire le siége de Malte (1550), il alla sur-le-champ porter cette nouvelle au grand maître, J. d'Omèdes, et fit tout ce qu'il put pour le décider à mettre promptement l'île en état de défense. Les Turcs s'étant présentés devant le fort de Tripoli, Villegagnon y fut envoyé par le grand-maître, avec six chevaliers. Sa présence rendit le courage aux habitants. Il se mit à la tête des ouvriers, pour réparer les fortifications. Mais tous ses efforts ne purent empêcher les Turcs de s'emparer de cette petite place; et il revint à Malte, dont l'ennemi leva le siége, sur un faux avis que l'amiral Doria s'avançait avec une flotte nombreuse. Villegagnon, de retour en France, ayant appris que le grand maître, d'Omèdes, imputait aux Français la reddition du fort de Tripoli, publia l'*Histoire* de ce siége, dans laquelle il démontre que tous les torts sont au grand maître, qui n'avait point approvisionné cette place, et n'en avait point réparé les murailles. Il fut nommé, par Henri II, vice-amiral de Bretagne; mais s'étant ouvertement brouillé avec le gouverneur de Brest, et craignant que cette rupture n'eût des suites fâcheuses, il sollicita la permission d'aller fonder une colonie en Amérique, sous prétexte qu'on détournerait ainsi l'attention des Espagnols, et qu'on affaiblirait leurs forces. Villegagnon s'assura la protection de l'amiral de Coligny, en faisant entendre que son projet était d'assurer aux protestants un asile contre les persécutions; il obtint ainsi une somme de 10,000 livres pour les premiers besoins des colons, avec deux vaisseaux de deux cents tonneaux, abondamment pourvus, bien armés, et sur lesquels on embarqua une compagnie d'artificiers, des soldats et de nobles aventuriers. Le 12 juillet 1555, il partit du Havre, qui portait à cette époque le nom de *Franciscople*. La tempête et une voie d'eau forcèrent le vaisseau qu'il montait à se réfugier à Dieppe pour se réparer. Une partie des artificiers et des nobles aventuriers, que la mer avait rendus malades, profitèrent de cette relâche pour abandonner l'expédition; et cette désertion, en affaiblissant les forces de Villegagnon, contribua puissamment au mauvais succès de son entreprise. Après une navigation assez malheureuse, il arriva, le 10 novembre, à l'embouchure du fleuve Ganabara (le Rio-Janeiro). Il songea d'abord à former son établissement en terre ferme; mais diverses raisons l'ayant fait changer d'avis, il commença par bâtir un fort en bois sur un rocher de 100 pieds de long et de soixante de large, situé au milieu du détroit que forme l'entrée du fleuve, dont cette position l'aurait rendu maître; mais les eaux le couvrant, à marée haute, il se réfugia dans une île d'un mille de circonférence, placée une lieue plus haut, et entourée de rochers. Cette île n'avait qu'un seul port, commandé par deux éminences qu'il fortifia. Il fixa sa résidence au centre de l'île, sur un rocher de 50 pieds de haut, sous lequel il creusa des magasins, et qu'il nomma fort Coligny, en l'honneur de son protecteur. Lorsque ces dispositions furent faites, et que Villegagnon eut formé des alliances avec les tribus ennemies des Portugais, il écrivit à Coligny pour lui vanter la richesse du pays, que les Français nommaient *France antarctique*, les dispositions amicales des habitants, et pour demander des renforts et quelques bons théologiens de Genève. Quelque favorable que fût la position de l'île, comme elle manquait d'eau potable, Villegagnon fut obligé de diminuer la ration de ce liquide. Il donna aussi moins de biscuit à ses gens, et les obligea à faire leur principale nourriture des productions d'un pays auquel ils n'étaient pas encore acclimatés. Ces mesures mécontentèrent les colons. Une autre disposition, quoique fort louable, acheva de les aigrir. Il avait permis les mariages des Français avec les Indiennes, en défendant, sous des peines sévères, tout commerce illicite. Un mauvais sujet, Normand, qui lui servait d'interprète, refusa positivement d'épouser une Indienne avec laquelle il cohabitait; et il refusa en même temps de s'en séparer. Villegagnon le menaça de lui infliger un châtiment. Celui-ci prit la fuite, et forma un complot dans lequel il eut l'adresse de faire entrer un grand nombre d'Indiens, en les trompant sur les intentions de ses compatriotes. La colonie était sur le point d'éprouver les plus grands malheurs, si Villegagnon n'eût déjoué, par sa sagesse, les trames des conspirateurs. Le calme venait d'être rétabli lorsque les renforts et les provisions qu'il avait demandés à Coligny arrivèrent sur trois navires expédiés aux frais de la couronne. Ils portaient 290 hommes, 6 enfants destinés à apprendre la langue des naturels, et 5 jeunes femmes avec une matrone, qui excitèrent surtout l'admiration des Tupinambas. Bois le Comte, neveu de Villegagnon, commandait ces navires, à bord desquels Calvin avait fait embarquer Pierre Richier et Guillaume Chartier, ministres protestants, qui étaient accompagnés de Jean de

Lery, à qui l'on doit une excellente *Relation* de cette expédition, et de plusieurs nobles aventuriers. Ils arrivèrent au fort Coligny le 10 mars 1557. Villegagnon assista, le même jour, au prêche; et deux jours après, il célébra la cène, avec tous les colons, qui furent édifiés de sa dévotion. Cependant, si l'on en croit Lery, les nouveaux-arrivés n'avaient pas lieu d'être contents de Villegagnon. Sans leur donner le loisir de se reposer de leurs fatigues, il les avait contraints de travailler aux forts qu'il faisait construire, et il les traitait très-durement. Des disputes religieuses, qu'il avait provoquées, achevèrent de mettre le trouble dans la colonie. Villegagnon refusa de s'en rapporter à la décision des ministres; et il fut convenu que l'on députerait l'un d'eux en Europe, pour consulter les églises d'Allemagne. Il n'attendit pas son retour pour se prononcer contre Calvin et ses adhérents. Les colons lui déclarèrent alors qu'ils ne voulaient plus travailler; et un vaisseau arrivé sur ces entrefaites leur fournit le moyen de repasser en France. Villegagnon s'opposa d'abord à leur départ; mais il finit par y consentir. Cinq des mécontents étant revenus, quelques jours après, dans l'île, il en fit noyer trois, comme séditieux. Il avait pris des mesures pour faire arrêter les autres à leur arrivée en France, espérant qu'ils y seraient punis comme hérétiques; mais son artifice échoua. Se voyant abandonné, Villegagnon laissa quelques soldats dans son fort, leur promettant de les secourir, et revint lui-même en France, où sa conduite fut blâmée assez généralement. Instruit que Calvin l'accusait d'athéisme, il se défendit avec beaucoup de vivacité, et s'engagea avec le chef de la réforme dans une controverse qui dura plusieurs années, et produisit, de part et d'autre, un grand nombre d'écrits. En 1568, il reçut l'honorable commission de représenter l'ordre de Malte à la cour de France. Il se démit de cet emploi deux ans après, à raison de ses infirmités, et mourut, le 9 janvier 1571, dans sa commanderie de Beauvais, près de Nemours, où l'on voyait son épitaphe. On a de Villegagnon : *Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Arginam*, Paris, 1542, in-8°; *De bello melitensi et ejus eventu Francis imposito*, Paris, Rob. Estienne, 1553, in-4°; *Ad articulos calvinianæ, de sacramento eucharistiæ, traditionis responsiones*, Paris, 1560, in-4°; quelques écrits de *Controverse*, qui ne peuvent plus offrir aucun intérêt.

VILLEGAS (Ferdinand-Ruiz de), poète latin, né à Burgos vers le commencement du 16e siècle, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais il se démit d'un bénéfice dont il était déjà pourvu pour épouser une femme qu'il aimait, la belle Marianne de Lerma. Il la perdit au bout de quelques mois, et chercha des consolations dans la culture des lettres. On sait qu'il fut gouverneur de sa ville natale, et que cette charge lui fut enlevée quelque temps après par l'intrigue. Le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité, et l'on ignore l'époque et le lieu de sa mort. Ses *OEuvres* ont été publiées par les soins d'André Lama, sous ce titre : *Ferdinand. Ruizi Villegatis, Burgensis, quæ extant opera*, etc., Venise, 1743, grand in-4°, avec la *Vie* de l'auteur, tirée de ses ouvrages par Emm. Marti.

VILLEGAS (don Estevan-Manoel de), poète espagnol, né en 1595 à Nagera, dans la Vieille-Castille, n'avait que 15 ans, lorsqu'il traduisit Anacréon et quelques odes d'Horace. Il prit dès lors ces deux poètes pour modèles, et célébra l'amour, ses plaisirs et ses peines, dans une foule de chansons et d'élégies, dont il publia le *Recueil* à ses frais sous le titre d'*Amatorias* ou d'*Eroticas*, Nagera, 1617, in-4°. Ces poésies, qu'aucun auteur espagnol n'a surpassées, n'eurent d'abord qu'un médiocre succès, et Villegas dut attribuer ce désappointement à son propre orgueil. Il vint toutefois présenter son ouvrage à la cour et demander un emploi lucratif; mais obligé de se contenter d'une place de receveur dans sa ville natale, il y mourut en 1669, laissant de nombreux ouvrages dont un seul a été publié: c'est la traduction du livre *de la Consolation* de Boèce, réimprimée avec les poésies de Villegas, en 1774, édition reproduite à Madrid, 1797, 2 vol. in-8°.

VILLEGAS (don François). *Voyez* **QUEVEDO**.

VILLEGOMBLAIN (François RACINE, seigneur de), né vers le milieu du 16e siècle, embrassa la profession des armes, se trouva à la bataille de Coutras, fut député par la noblesse de Blois aux états généraux de 1614, et mourut vers 1630. Ses *Mémoires des troubles arrivés en France sous les règnes des rois Charles IX, Henri III et Henri IV*, furent publiés par son neveu, Rivaudas de Villegomblain, Paris, 1667-68, 2 vol. in-12.

VILLEHARDOUIN (Geoffroy de), historien, né vers 1167 dans un château situé entre Bar et Arcis-sur-Aube, était maréchal de Champagne lorsque Thibaut, comte de Champagne et de Brie, prit la croix avec un grand nombre de seigneurs (1199). Il fut l'un des députés qui se rendirent à Venise pour préparer l'embarquement des croisés. Mais bientôt la mort de Thibaut ayant enlevé son chef à la pieuse entreprise, Villehardouin proposa d'offrir le commandement au marquis de Montferrat qui accepta, et donna rendez-vous aux pèlerins à Venise. On eut bien de la peine à réunir tous les croisés, et, plus tard, à vivre en bonne intelligence avec les Grecs, et surtout avec le jeune empereur Alexis Comnène. Villehardouin fut souvent obligé d'employer son talent comme négociateur. Il se trouvait à la prise de Constantinople en 1204, et l'empereur Baudouin le nomma maréchal de Romanie. Il réconcilia Baudouin avec le marquis de Montferrat, et lui rendit un service non moins considérable en sauvant son armée d'une destruction complète, après la bataille qui avait fait tomber l'empereur lui-même aux mains des Bulgares; il servit avec le même zèle Henri, frère et successeur de Baudouin, et mourut en Thessalie vers 1213. Villehardouin a laissé une *Histoire* de la conquête de Constantinople, qui comprend un espace de 9 ans, de 1198 à 1207. Ducange en a donné, en 1657, une édition avec un glossaire, une version en français moderne, et des observations très-précieuses. Cette histoire a été reproduite dans le 18e vol. du recueil des *Histoires des Gaules et de la France*, 1822, in-fol., et dans le 1er de la *Collection*, etc., de Petitot.

VILLEMOT (Philippe), astronome, né à Châlon-sur-Saône, en 1651, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de la Guillotière, l'un des faubourgs de Lyon. Il

publia, en 1707, un vol. in-12, intitulé : *Nouveau système ou nouvelle explication du mouvement des planètes*, ouvrage qui fut loué par les plus habiles astronomes du temps, entre autres par Fontenelle, lequel y trouva des vues ingénieuses. C'était le système des tourbillons cartésiens; mais l'auteur l'avait réformé par de nouvelles idées, et il l'avait déduit de quelques hypothèses différentes de celles de Descartes. Cet ouvrage fut attaqué par Malezieu, et défendu par le docteur Rey. Falconet le traduisit en latin. L'auteur avait une telle passion pour les mathématiques, qu'à la lecture d'un morceau de prose ou de poésie qui lui faisait plaisir, il ne manquait pas de dire : « Cela est beau comme une équation. » Villemot mourut le 11 octobre 1713.

VILLENA (HENRI D'ARAGON, marquis DE), l'un des hommes qui exercèrent le plus d'influence sur la littérature espagnole au 15e siècle, naquit en 1384, d'une famille qui tenait au sang royal de Castille et d'Aragon. Attaché au service de Jean II de Castille, il obtint de ce prince, connu par son amour pour les lettres, les comtés de Cangas et de Tineo, dans les Asturies. Plus tard il consentit à renoncer à ses donations avantageuses, et fit même retirer sa femme dans un couvent, pour pouvoir obtenir le titre de grand maître de l'ordre militaire de Sainte-Marie de Calatrava. Mais bientôt les membres de l'ordre contestèrent son élection, la grande maîtrise lui fut retirée par le pape, et la calomnie, secondée par l'ignorance, le représenta aux yeux du vulgaire comme uniquement occupé d'études cabalistiques. Après sa mort, arrivée à Madrid en 1434, ses manuscrits, livrés à la censure d'un dominicain, furent brûlés ou ensevelis dans un oubli d'où probablement ils ne sortiront jamais. Nous n'avons que les titres de quelques-uns de ses ouvrages, dont il est fort douteux qu'aucun ait été imprimé. Villena n'en a pas moins mérité une réputation impérissable par les services qu'il a rendus à la langue encore peu formée de sa nation, avec ses illustres contemporains, le marquis de Santillane et de Jean Mena.

VILLÉNA (JUAN PACHECO, marquis DE), ministre de Henri IV, roi de Castille, surnommé *l'Impuissant*, fut élevé avec ce prince, dont il eut toute la faveur lorsque celui-ci n'était encore que prince des Asturies. A peine Pacheco le vit-il sur le trône, en 1454, qu'il manifesta toute son ambition. La cour devint un centre de galanterie et d'intrigues. Pacheco s'assura des courtisans; ensuite des divisions semées avec art, et l'indolence naturelle du roi, lui firent obtenir un crédit qu'il sut fortifier encore par une profonde dissimulation et par toutes sortes d'artifices. Devenu principal ministre, il gagna d'abord à son souverain tous les ordres de l'État. Mais il ne put donner ni énergie ni courage à un prince faible et livré exclusivement aux plaisirs. Aussi la guerre entreprise contre les Mores de Grenade se fit-elle sans succès comme sans honneurs. Les grands murmurèrent de ce que Henri abandonnait toute son autorité à Pacheco, et il se forma un parti puissant, pour se saisir de la personne du roi, et gouverner en son nom. Pacheco, maître de l'esprit du monarque, et sûr des courtisans, voulut s'assurer aussi des grands que leur éloignement de la cour rendait plus redoutables. Pour les gagner, ou du moins pour être instruit de tout ce qu'ils pourraient entreprendre, il engagea son frère don Pédro Giron, qu'il avait fait nommer grand maître de Calatrava, l'une des plus hautes dignités de Castille, à s'unir étroitement aux seigneurs confédérés. Tantôt il se déclarait lui-même pour leur cause, tantôt il affectait de soutenir l'autorité royale, trahissant ainsi tous les partis, et se maintenant sur leurs ruines, en sacrifiant l'honneur et les intérêts de son maître à son ambition sans bornes. La ligue des seigneurs mécontents, dans laquelle entra le roi d'Aragon, s'était formée en 1460. Les chefs qui en dirigeaient les mouvements firent présenter à Henri un mémoire qui contenait leurs griefs. Le monarque soupçonnant la fidélité de Pacheco, qu'il avait créé marquis de Villéna, et celle de l'archevêque de Tolède, son oncle, leur retira sa confiance pour la donner tout entière à Bertrand de la Cueva, qui devint à la fois le favori du roi et l'amant de la reine. Telle fut l'origine des troubles qui agitèrent le royaume de Castille dans les années suivantes. Henri IV résolut d'ôter le ministère au marquis de Villéna, secrètement voué au roi d'Aragon, et accusé même d'avoir pris contre son maître des engagements avec Louis XI, roi de France; mais ce fut en vain, Villéna resta maître du pouvoir. Ce ministre artificieux, appuyé par une faction redoutable, était alors plus puissant que le roi lui-même. Il mit en œuvre, tour à tour, la séduction, la trahison et la violence, pour rester l'arbitre de l'autorité royale. Dirigeant lui-même les mécontents, qui, en 1464, déposèrent Henri et proclamèrent son frère Alphonse, il traita avec son souverain plutôt en maître qu'en sujet, et après avoir allumé la guerre civile, il lui fit signer une paix honteuse. Cependant, commençant à craindre pour la ligue, et voulant mettre le comble à tous les outrages, il demanda pour son frère la main de l'infante Isabelle, et le faible Henri n'osa pas la lui refuser; ainsi le sang de Pacheco était près de se mêler à celui des rois de Castille, lorsque son frère mourut subitement. Une mort si imprévue fit soupçonner qu'elle n'était pas naturelle. Le feu de la guerre se ralluma dans toute la Castille entre Henri et les seigneurs mécontents, qui avaient à leur tête Alphonse, frère du roi : ils en vinrent aux mains avec l'armée royale à Medina del Campo, en 1467. Villéna, au lieu de combattre, s'était rendu à Ocagna, pour se faire élire grand maître de Saint-Jacques, par les 13 électeurs, sans la participation de Henri, ni d'Alphonse, ni même celle du pape. Il revint triomphant à Olmedo, revêtu de la plus grande dignité de la Castille, sans s'embarrasser de ce qu'en penseraient les ligueurs, les royalistes et le roi. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que l'élection fut confirmée, et que Villéna parvint à arracher au faible Henri un édit qui prescrivit d'obéir au nouveau grand maître. Il affermit ainsi sa puissance en augmentant ainsi ses richesses et son pouvoir. Le roi d'Aragon, pour le gagner sans retour, lui fit proposer une union entre l'infant don Ferdinand, son fils, et Béatrix Pacheco, fille du marquis; mais Villéna, non moins surpris que flatté d'une telle alliance, n'osa y donner les mains, dans la crainte de devenir trop odieux. Il appréhendait aussi d'indisposer l'amiral de Castille, l'un des arcs-boutants de la ligue. La mort d'Alphonse,

frère du roi, ayant déconcerté les ligueurs, ils jetèrent les yeux sur Isabelle, sœur de Henri; mais avant de prendre le parti des ligueurs, Isabelle exigea qu'elle fût déclarée princesse des Asturies, afin de s'assurer une couronne qu'elle prétendait lui être due plutôt qu'à Jeanne, sa nièce, dont la naissance était suspecte. Les seigneurs de la ligue, ayant adhéré à la demande d'Isabelle, firent signer au roi un nouveau traité, comme il en avait signé tant d'autres. Henri reconnut sa sœur pour héritière, répudia sa femme et déshérita sa fille. Isabelle, bientôt recherchée en mariage par les rois de Portugal et d'Aragon, se décida pour Ferdinand d'Aragon. Villéna, craignant dès lors de voir décliner son crédit et sa puissance, changea de politique; il aida le roi à rétablir Jeanne dans ses droits, et rassemblant les seigneurs dans la vallée de Lozoya il leur fit signer, en 1470, un acte tout contraire à celui qu'ils avaient signé en faveur d'Isabelle. Le roi fit don de la ville d'Escalone à Villéna, qui recouvra toute sa faveur. L'archevêque de Tolède étant regardé comme le chef des partisans de Ferdinand et d'Isabelle, le roi voulut lui faire son procès; mais il en fut détourné par Villéna, qui était plus attaché à son oncle qu'à son prince. Le crédit de ce favori était alors au plus haut degré. Il venait de s'unir par un mariage avec l'illustre famille de Mendoza, quand la mort le surprit au moment où il faisait lui-même le siége du château de Turgillo; il mourut presque subitement d'un abcès à la gorge, le 11 octobre 1474. Ce ministre célèbre dans les annales de la Castille, fut généralement peu regretté. Né pour le gouvernement, ses grandes qualités l'avaient élevé comme par degrés à devenir le conseil, le maître, enfin le tyran de ses souverains. Sa prudence était consommée, et rien ne lui échappait dans l'affaire la plus compliquée. Sa sagacité était telle, que souvent d'un seul coup d'œil, et par deux mots d'entretien, il sut pénétrer les caractères et les vues les plus secrètes.

VILLENEUVE (Huon de), poëte français, qui florissait sous le règne de Philippe Auguste, n'est connu que par ses ouvrages. Il avait composé dix ou douze *Romans* de chevalerie que l'on ne trouve pas tous à la Bibliothèque du roi, si riche d'ailleurs en productions de ce genre. Son *Doolin de Mayence* a été attribué par quelques biographes au poëte Adenez. On en a imprimé plusieurs fois une traduction en prose, connue aussi sous le titre de *Fleur des batailles,* et dont Tressan a publié l'*Extrait* dans la *Bibliothèque des romans,* février 1778. Des *Extraits* de trois autres de ses romans ont été donnés par Fauchet dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françaises.* Le plus connu, probablement parce que la Bibliothèque bleue s'en est emparée, est le roman des *Quatre fils Aymon.* Le style en a été retouché, vers le milieu du 16e siècle, par Guy Beronay et Jean le Cueur, seigneur de Nailly, deux auteurs dont on ne sait rien autre chose. (*Voyez* Chénier, *Discours sur les romans français.*)

VILLENEUVE (**ROMETTO**, **ROMÉO**, ou plutôt **ROMÉE** de), connétable et grand sénéchal de Provence, naquit, vers l'an 1170, de Giraud de Villeneuve, sire des Arcs et de Trans. Sa mère, dont la famille est inconnue, se nommait Asturgo. L'ignorance des historiens sur les premières années de cet illustre contemporain de saint Louis, et l'un des personnages les plus célèbres du 13e siècle, a contribué à accréditer sur son compte une foule de récits romanesques : telle est, entre autres, la tradition populaire, rapportée par Pierre le Loyer, dans son discours sur les spectres, et par laquelle on lui donne une origine évidemment fabuleuse; mais à travers toutes ces invraisemblances on voit que Romée, avant de se montrer sur la scène politique et d'y obtenir la confiance et la faveur de Bérenger, arrivait d'un saint pèlerinage : et son nom de Romée ou Romieu (pèlerin qui vient de Rome) semble fortifier cette conjecture. D'autres historiens ont cependant prétendu qu'il était déjà connu en Provence dès le règne d'Ildephonse Ier, et qu'il avait négocié le mariage d'Alphonse II avec Garsende de Sabran, fille de Guillaume IV, comte de Forcalquier. Quoi qu'il en soit, Romée de Villeneuve, issu d'une famille sortie de la maison d'Aragon ou qui lui était alliée de très-près, se fit surtout connaître au moment où la Provence, déchirée par des dissensions intestines, ruinée par des guerres extérieures, éprouvait le plus pressant besoin qu'un véritable homme d'État vînt mettre un terme à tant de maux. L'époque du commencement de son ministère et de son étonnant crédit doit se placer avant le mariage de saint Louis avec Marguerite de Provence, puisqu'il y contribua de tout son pouvoir. Ce fut également par ses soins éclairés, par une politique très-adroite, que Bérenger vit, peu de temps après, sa seconde fille, Ethesior ou Heliorie, épouser Henri III, roi d'Angleterre, et sa nièce, Richard, duc de Cornouailles, élu roi des Romains. Ayant reçu de son maître l'épée de connétable, Romée assiégea la ville de Nice, révoltée contre le comte de Provence; la soumit par capitulation, et en fut nommé gouverneur. Il y allait fréquemment, et son séjour dans cette cité fut toujours signalé par des actes qui firent bénir sa sagesse et sa bienfaisance. Voulant mettre cette conquête à l'abri des attaques des Pisans et des Génois, il ajouta aux anciennes fortifications une nouvelle enceinte de murailles avec des fossés, des ponts-levis et des portes de fer. Après de tels soins, Romée s'attacha particulièrement à faire fleurir les finances de Raymond, à préparer une paix durable, en entourant le trône d'un aspect formidable de défense, à réunir les partis divisés, à soumettre les barons qui cherchaient à fomenter des révoltes, à encourager les talents, et à favoriser le commerce et l'industrie en perçant de grandes routes. Au milieu de ses travaux, le grand sénéchal avait formé le dessein de se croiser avec Humbert, sire de Beaujeu, le comte de Nevon et quelques autres puissants personnages. Romée entretenait alors à ce sujet une autre correspondance avec Bertrand de Comps, grand maître de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes. Celui-ci lui écrivait, en l'appelant son magnifique, très-cher ami, spécial et précieux seigneur, « qu'ayant appris par frère Guillaume de Castries son prochain voyage en Syrie, il l'exhortait à accomplir sa résolution, etc. » Il lui indiquait en même temps les provisions et les effets dont il devait se munir. On a cru que ce projet avait été la suite des calomnies et de la basse jalousie auxquelles Romée s'était trouvé en butte de la

part de quelques courtisans envieux de son pouvoir, et que voulant prouver à Bérenger l'injustice de ces accusations, il lui rendit un compte général de sa gestion : mais ce voyage d'outre-mer n'eut point lieu; et le 12 juillet 1238, la faveur du connétable était tellement raffermie, que par son testament, fait à Sisteron, le comte de Provence lui confiait la régence de ses États et la tutelle de sa quatrième fille. Il paraît que Romée fut constamment soutenu contre ses ennemis par la comtesse de Provence, Béatrix de Savoie, qui n'avait pu demeurer étrangère au mariage de l'une de ses parentes, Béatrix de Savoie-Tende, avec Hugues-Raymond de Villeneuve, cousin du grand sénéchal. Trois ans après le testament de Bérenger (1242), Romée partit pour Rome, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et à la tête d'une nombreuse flotte alliée aux Génois, qui devait transporter dans la ville sainte les cardinaux et les prélats appelés par Grégoire IX au concile qui avait été convoqué pour condamner l'empereur Frédéric II. Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de ce monarque, et commandant l'armée navale des Impériaux, des Siciliens et des Pisans, attaqua vigoureusement les Provençaux, les défit, tua plusieurs évêques, et fit prisonnier le légat du pape. Mais le vaisseau monté et commandé par Romée en personne ne voulut jamais se rendre au vainqueur. Le connétable s'y défendit avec un rare courage, s'empara même d'un navire ennemi, et le ramena à Marseille. Pendant le reste du règne du comte de Provence, Romée continua de prendre la part la plus active à tous les actes politiques, à toutes les expéditions guerrières; et son génie étant parvenu à triompher de tous les obstacles, ainsi que de ses ennemis personnels, que sa conduite désarma, on vit la Provence sortir en quelque sorte de ses ruines, plus puissante et plus florissante que jamais. Aussitôt après la mort de son souverain (1245), fidèle à ses dernières volontés, Romée assembla le conseil de Provence, qu'il présidait, réunit toute la noblesse, et leur fit jurer foi et hommage à la princesse Béatrix. Ce fut à cette époque, où Romée était tout-puissant, que saint Louis obtint du nouveau régent, qui vénérait ses vertus et son héroïsme, la main de sa pupille Béatrix pour Charles, comte d'Anjou, son frère. Mais Romée eut à ménager en cette circonstance le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, qui, ayant également des vues sur l'héritière de Provence, se préparaient à faire valoir leurs prétentions les armes à la main. Le grand sénéchal prévint toutes les hostilités par sa prudente circonspection, et n'ayant plus rien à redouter, il conduisit lui-même à Lyon sa jeune pupille à son royal fiancé. Il fit, dit-on, insérer dans l'acte qui disposait de l'héritage de Bérenger, une clause spéciale par laquelle la Provence devait retourner aux descendants de la reine Marguerite et de saint Louis, si Béatrix mourait sans enfants mâles. Palamède de Forbin, deux siècles et demi plus tard, réalisa ce grand projet; mais on ne peut dérober au célèbre ministre de Bérenger la gloire de l'avoir conçu. On a écrit que son influence était telle alors, qu'il ne tint qu'à lui de faire épouser la princesse Béatrix à son fils aîné, ou du moins de stipuler d'immenses avantages pour lui et les siens, en accordant la main de sa pupille à Charles d'Anjou. Le désintéressement de Romée répondit à toute sa conduite antérieure; mais il fut d'autant plus admiré, qu'il ne se dissimulait point que sa puissance s'éclipserait aussitôt que la Provence aurait reconnu un nouveau maître. Elle cessa en effet le jour même du mariage de Béatrix; et l'histoire ne fait plus mention du grand Romée (qui se retira sans doute dans son château de Vence, son séjour favori) que pour rapporter son testament, comme une des pièces les plus curieuses de ce genre. Ce testament, déposé aux archives de l'évêché de Vence, et dont la copie existe à la Bibliothèque royale à Paris, indique, dans les plus grands détails, les dons énormes du grand sénéchal aux églises et aux couvents, qui reçoivent presque tous des pensions, des ornements, etc. Ce fut au château des Arcs, où il était tombé dangereusement malade, chez son neveu, Arnaud de Villeneuve, que Romée dicta son testament, le 15 décembre 1250, *dans la chambre près de la tour.* Il ne succomba pourtant point à cette grave atteinte, puisqu'on le trouve cité comme témoin, et à la tête de tous les barons, dans un hommage rendu à Charles d'Anjou par l'archevêque d'Arles. L'année où il cessa de vivre est donc incertaine; mais on pense qu'il était âgé de plus de 80 ans.

VILLENEUVE (Élion ou Hélion de), de la même famille que le précédent, naquit en Provence, vers l'an 1270, d'Arnaud de Villeneuve, dit le Grand, et d'Aigline de Sabran, tant de saint Elzéar. Destiné dès sa plus tendre jeunesse à entrer dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Hélion s'y distingua bientôt par une valeur brillante. Dans un de ses nombreux combats contre les infidèles, il fut fait prisonnier et délivré, dit-on, miraculeusement, par l'intercession de sa sœur cadette, sainte Roseline. La régularité des mœurs du jeune chevalier, sa fervente piété, ses talents politiques, le firent remarquer de plus en plus, et il était parvenu à la dignité de grand prieur de Saint-Gilles, lorsque Foulques de Villaret, grand maître de Rhodes, ayant cru devoir abdiquer, Hélion de Villeneuve fut élu par acclamation, en 1319, pour lui succéder. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, malgré sa renommée et sa puissance, était alors tellement affaibli par d'énormes frais de guerre et par tant de dettes, que son nouveau chef crut devoir ne pas se rendre encore à Rhodes, afin de solliciter avec succès des secours auprès des princes chrétiens et du pape Jean XXII. Ce pontife seconda efficacement les démarches d'Hélion, lui témoigna une confiance sans réserve, et l'envoya comme médiateur pour terminer les différends survenus entre le comte de Savoie et le Dauphin de Vienne. Peu de temps après, le grand maître tint à Montpellier un chapitre général de l'ordre qu'il fit diviser en sept langues. Celle de Provence y fut reconnue la première, en mémoire de Gigard Tuni. Retenu en Provence et en Italie par une maladie qui se prolongea plus de deux ans, Hélion n'arriva à Rhodes qu'en 1326. Mais déjà ses soins généreux avaient dévancé sa présence dans sa capitale. Les malheureux indigents dont il s'était déclaré le protecteur, y avaient été secourus par ses abondantes aumônes, et il y fut reçu avec des démonstrations universelles d'affection. Hélion consacra dès lors tous les instants de sa vie à l'administration de ses États, au maintien de la plus sévère discipline, et à tous les exer-

cices de piété et de bienfaisance. Toujours plein de zèle pour la gloire des armes de la croix, le grand maître attaqua en personne et prit Smyrne l'an 1344, malgré les efforts du célèbre Tamerlan. Il remporta ensuite sur Elbée, roi de Maroc, une victoire d'autant plus éclatante, que l'armée de ce dernier s'élevait à 70,000 combattants, tandis que Villeneuve n'en avait que 25,000. Aussi, ce ne fut plus que rarement que les bannières ottomanes osèrent se montrer devant l'étendard du Christ, pendant le gouvernement d'Hélion. On croit que ce fut en mémoire de ces événements qu'il fit bâtir à Rhodes un magnifique hôpital, et un château fortifié qui porta longtemps son nom. Il fonda aussi de ses deniers une église et deux commanderies pour les chevaliers de sa famille. On ignore l'époque précise où se passa à Rhodes, sous ce grand maître, un événement qui, malgré les circonstances fabuleuses dont son récit est accompagné, n'en a pas moins été rapporté par tous les historiens de l'ordre. Toutefois ceux qui ont assigné sa date à 1349, ont été dans l'erreur, puisque Hélion était mort depuis trois ans. Il faudrait donc plutôt adopter l'opinion du vieux chroniqueur qui a rapporté l'histoire du monstre tué par Gozon. Hélion ne survécut que peu de mois à cet événement; il mourut en juin 1346.

VILLENEUVE (Roseline de), sœur du précédent, née au château des Arcs vers 1263, sut défendre son cœur de toutes les séductions de la cour chevaleresque des comtes de Provence, et, malgré sa beauté remarquable, ne connut d'autre amour que celui de la retraite. A dix-sept ans, elle entra dans le monastère de la Celle-Roubaud, soumis à la règle des chartreux et situé à deux lieues de Draguignan. Elle en fut nommée diaconesse en 1288, et prieure en 1310. Sa piété sincère, attestée par des jeûnes rigoureux, des prières et des austérités continuelles, ne pouvait être comparée qu'à sa charité inépuisable, qui la faisait regarder par les pauvres et les malades comme une seconde Providence. Aussi l'enthousiasme du peuple lui attribua-t-il plusieurs miracles avant et après sa mort, arrivée en 1329. L'ordre général des chartreux avait reconnu le culte de la B. Roseline, qu'il regardait comme l'une de ses patronnes, et dont il faisait célébrer la fête le 16 octobre. On l'observait le même jour dans le diocèse de Fréjus.

VILLENEUVE (Louis de), sire de Trans et de Serénon, premier marquis de France, surnommé *Riche d'honneur,* de la même famille que les précédents, naquit vers 1451, d'Armand IV de Villeneuve et d'Honorée de Baschi. Il se distingua de bonne heure dans plusieurs campagnes sur terre et sur mer, pendant les règnes de René d'Anjou, comte de Provence, de Charles III d'Anjou, et de Louis XI. Charles VIII, dont il était chambellan, lui donna, conjointement avec le prince de Salerne, le commandement de l'armée navale destinée à la conquête de Naples. Sa brillante conduite dans cette rapide expédition lui mérita de plus en plus la confiance de son maître, qui lui fit présent de la principauté d'Aveline. Mais il ne jouit pas longtemps de ce titre, qu'il perdit en même temps que le roi de France vit s'évanouir les fruits de ses victoires en Italie. Louis XII, étant monté sur le trône, prit également dans la plus haute faveur le sire de Villeneuve, l'envoya, en 1498, ambassadeur auprès du saint-siége, et l'on croit qu'il le chargea des négociations dont l'objet était le divorce du roi avec la vertueuse Jeanne de France. L'histoire rapporte que l'ambassadeur provençal se fit remarquer à Rome par son éloquence courageuse et persuasive, et qu'il y reçut des honneurs extraordinaires. Il y retourna revêtu du même caractère, en 1500, et il eut occasion de déployer une grande fermeté à l'égard des divers ambassadeurs étrangers, prêts à rompre la paix avec la France. Ami de Gaston de Foix, dont il était le proche allié, de Bayard, de la Tremoille, et de tous les chevaliers célèbres de cette époque, il signala surtout sa valeur à la bataille d'Agnadel, où il commandait 50 hommes d'armes et 100 archers. Il montra la même bravoure aux journées de Fornoue, de Cerisoles, etc., et on le vit déployer autant de talents dans l'art de la guerre que dans celui de la diplomatie. L'honneur de la France et celui du roi lui étaient chers, au-dessus de tout, et l'on assure qu'il fit entièrement détruire une petite ville des États de Gênes, qui s'était permis d'indécentes railleries envers Charles VIII. Louis XII, aussi généreux que l'avait été *Charles l'affable* et *le courtois* envers Louis de Villeneuve, érigea en marquisat, par lettres patentes du mois de février 1505, la baronnie de Trans, composée de 23 terres; et l'on a remarqué que le premier en France il fut décoré de ce titre, avec enregistrement au parlement. Le marquisat de Nesle fut érigé plus tard, et le parlement ne l'enregistra qu'en 1545. On sait qu'à cette époque le titre de duc n'était donné en France qu'aux maisons souveraines. Louis de Villeneuve obtint également, en 1506, l'autorisation d'ajouter à ses armes une fleur de lis d'or sur un écusson d'azur, et les supports de France. François Ier, auquel le marquis de Trans prêta hommage, en 1515, de 72 terres, lui accorda le titre de chambellan. Ce fut à côté de ce monarque, à la bataille de Marignan, que périt de Trans, fils unique de Louis de Villeneuve. Accablé de cette perte, chargé d'ans et de blessures, ce vieux guerrier mourut au mois de juillet 1516, aux eaux thermales de Digne en Provence. Il ne laissa d'Honorade de Berre, son épouse, que deux filles, dont l'aînée épousa Nicolas de Grimaldi de Monaco, et la seconde, Jean de Foix, frère de la reine de Hongrie, et cousin de l'illustre Gaston.

VILLENEUVE (Christophe de), baron de Vauclause, seigneur de Bargemont, etc., de la même famille que les précédents, naquit à Marseille, le 30 juin 1541, de Gaspard de Villeneuve, commandant des galères du *roi*, et d'Anne de Castellane. Élevé à la cour de François II, il fut page du célèbre François de Lorraine, duc de Guise, entra fort jeune dans la carrière des armes, prit part à plusieurs expéditions militaires, et, revenu en Provence, fut un des seigneurs qui y secondèrent le plus puissamment Claude de Savoie, qui en était gouverneur, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les partisans de la religion réformée. Il se trouvait encore auprès de ce prince lorsque des ordres positifs lui firent connaître la résolution prise par Charles IX d'exterminer tous les hérétiques du royaume, le jour de la Saint-Barthélemi. Le comte de Savoie, auquel ces ordres meurtriers furent adressés, mourut peu de temps après; et on les remit au comte de Carces, son lieutenant gé-

néral, qui envoya alors à la cour Joseph de Boniface, seigneur de la Molle, afin d'obtenir la révocation d'un tel projet. Vingt jours s'étant écoulés sans qu'on entendît parler de Boniface, le comte de Carces chargea Christophe de Villeneuve, son parent, dont les sentiments généreux s'accordaient avec les siens, d'aller faire entendre la vérité au monarque, qui, disait-on, paraissait irrésolu, à l'approche du moment fatal. Le baron de Vauclause fit une telle diligence, qu'il arriva à Paris le même jour que la Molle en partait avec l'ordre positif de commencer sur-le-champ l'horrible boucherie. Malgré l'assurance qu'il n'obtiendrait qu'un refus, malgré les instances réitérées de la Molle, Christophe de Villeneuve persista à voir le roi. Il lui fut effectivement présenté, le lendemain, par Humbert de la Garde, baron de Vins, l'un des favoris du duc d'Anjou. Il entretint le monarque avec une noble et courageuse fermeté; mais le roi ne répondit autre chose, sinon qu'il avait fait connaître ses intentions au comte de Carces. Cependant le tableau pathétique que le baron de Vauclause avoit mis sous les yeux de Charles IX des malheurs qui allaient accabler la Provence, s'il ne révoquait ses ordres sanguinaires, ayant fait impression sur son esprit, il ordonna à de Vins de lui amener Christophe le même jour. Le baron de la Garde le conduisit, vers la nuit, chez le sieur du Mas, contrôleur des postes, dans une salle où le roi soupait, et le fit cacher; car de l'autre côté de la salle soupaient environ une vingtaine de dames bourgeoises de Paris; et l'huissier ne voulait point y laisser pénétrer d'étrangers. Charles IX entretint longtemps de Vins, puis lui dit tout bellement à l'oreille, suivant ce que rapporte Jean le Laboureur : « *Ne verrai-je point ce soir Vauclause? — Il est là, sire. — Puis-je bien me fier à lui? — Sire, comme à moy-mesme; ma tête en répond à Vostre Majesté.* Sur cela, le roi fit approcher le sieur de Vauclause, et lui commanda, ainsi qu'au sieur de Vins, de se trouver le lendemain, de grand matin, à son lever. Dès qu'ils parurent, il leur recommanda le plus grand secret, et dit à Vauclause : *Dites au comte de Carces de ne point faire ce que je lui ai ordonné par la Molle, d'autant que j'ai résolu de faire une entreprise de grande importance, et si l'on faisait la tuerie en Provence, cela pourrait détourner la mienne;* et tout soudain Sa Majesté prit derrière le chevet de son lit six couteaux de la longueur du bras fort tranchants : car on devait se défaire des chefs des huguenots; et ils étaient six pour ladite entreprise aux Tuileries, savoir : Sa Majesté, secondée par M. de Fontaine, son écuyer; Monsieur, son frère, secondé par ledit sieur de Vins; et M. de Guise, secondé par le sieur de Vaulx. Ayant découvert ceci au sieur de Vauclause, il lui commanda, à peine de la vie, n'en sonner mot, ni le comte de Carces aussi, lui commanda, en outre, de faire si grande diligence, qu'il pût attraper le sieur de la Molle, ou bien qu'il arrivât en Provence avant que la tuerie se fit... » Le baron de Vauclause, étant parti à l'instant même, atteignit la Molle, le précéda à Aix; et le succès de son intervention fut de soustraire la Provence entière à l'affreux carnage qui ensanglanta Paris, qui mit en deuil une partie de la France, et qui a souillé à jamais la mémoire de Charles IX. Aussi le nom de Christophe de Villeneuve, comme le remarque le président Hénault, se lie de la manière la plus honorable à celui du comte d'Ortès, de l'évêque de Lisieux et de tous les hommes généreux qui concoururent à sauver leur pays du plus horrible des attentats. Le baron de Vauclause, que Charles IX avait nommé chevalier de ses ordres, servit encore avec distinction les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il était étroitement lié avec Henri d'Angoulême, grand prieur de France, gouverneur de Provence, fils naturel de Henri II et de M[lle] Flamin de Leviston. Malherbe était attaché à ce prince en qualité de secrétaire. Christophe de Villeneuve mourut à Bargemont le 26 juillet 1615.

VILLENEUVE (Guillaume de), brave et loyal chevalier, était de Provence; lui-même nous apprend qu'il avait sa maison à Beaucaire. Dans sa jeunesse, il signala sa valeur aux guerres de Catalogne, où il fut toujours renommé homme de bien. Il suivit, en qualité d'écuyer, Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, et fut nommé par ce prince gouverneur de Trani, ville importante de la province de Bari. Charles VIII n'ayant pas pris des mesures suffisantes pour s'assurer la possession de sa conquête, dès qu'il se fut éloigné, les Napolitains se révoltèrent, et soutenus par les Espagnols, les Vénitiens et les autres souverains de l'Italie, travaillèrent à l'expulsion des Français. Villeneuve, assiégé dans le château de Trani, rejeta toutes les offres qui lui furent faites, et résolut de s'ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de manquer à son devoir. Abandonné par ses soldats d'artillerie, il soutint encore un assaut terrible, et se défendit longtemps dans une chambre où il avait fait porter un canon; mais enfin, épuisé de fatigue et accablé par le nombre, il fut obligé de se rendre. On l'enferma (4 août 1495), dans une galère qui faisait partie de la flotte napolitaine, et il fut traité de la manière la plus rigoureuse. Pendant quatre mois, il fut témoin involontaire des siéges de diverses places occupées par les Français, le long du littoral, partagé sans cesse entre l'espérance et la crainte, jouissant des succès de ses compatriotes, et déplorant leurs revers. A l'arrivée de la flotte à Naples, il fut déposé, sous une garde, dans une maison particulière; et lorsque les Français eurent évacué le Château-Neuf, on le confina dans la grosse tour du portail. Le refus de quelques gouverneurs français d'accéder à la convention du général en chef aggrava le sort des prisonniers. Séparé de ses compagnons, Villeneuve fut plongé dans un cachot où il n'eut de communication qu'avec son chapelain. Enfin, après une captivité d'un an et trois jours, il obtint la permission de repasser en France (7 août 1496), sur un bâtiment de Marseille. A son arrivée, il était dans le dénument le plus absolu; mais il refusa les secours que lui offrit le marquis de Rothelin, gouverneur de Provence; et pour accomplir le vœu qu'il avait fait dans sa prison, s'achemina vers la sainte Beaume. Ayant terminé ses actes de dévotion, il ne voulut point rentrer dans sa maison, et continua sa route à pied, vivant d'aumônes, comme un simple pèlerin. Il rencontra Charles VIII à Lyon; et ce prince, touché de son zèle, le nomma son maître d'hôtel, et combla sa famille de bienfaits. Villeneuve mit alors la dernière main aux *Mémoires sur la conquête de Naples*, qu'il avait commen-

cés dans sa prison, pour éviter l'oisiveté, et les termina le 8 novembre 1497. C'est le seul ouvrage dans lequel on trouve des détails donnés par un témoin oculaire sur les événements qui se succédèrent dans le royaume de Naples, depuis le départ Charles VII jusqu'à l'expulsion des Français.

VILLENEUVE (Gabrielle-Susanne **BARROT**, dame de), romancière, mérita par ses premiers essais la bienveillance de Crébillon, avec lequel des rapports d'humeur et de goût achevèrent de la lier d'une étroite amitié. Elle mourut à Paris en 1755, à l'âge d'environ 60 ans. On a de cette dame: *les Contes marins ou la jeune Américaine*, Paris, 1740-41, 4 vol. in-12; réimprimés sous ce titre : *le Temps et la Patience*, 1768, 2 vol. in-12; *les Belles solitaires*, Amsterdam (Paris, 1745, 3 vol. in-12; *la Jardinière de Vincennes*, etc., ibid., 1753, 1771, 4 part. in-12; *le Beau-Frère supposé*, 1752, 4 vol. in-12; *le Juge prévenu*, 1754, 5 part. in-12.

VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre), vice-amiral, naquit le 31 décembre 1763, à Valensoles, département des Basses-Alpes. Il entra au service dans la marine à l'âge de 15 ans, en franchit rapidement les premiers grades, et en 1793 il fut nommé capitaine de vaisseau. Retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, la division qu'il commandait en 1796 ne put rejoindre la flotte qu'on destinait à soutenir l'invasion de l'Irlande. Il reçut cette même année le titre de contre-amiral. Après la journée d'Aboukir, où il était à la tête de l'arrière-garde, il parvint à rentrer à Malte avec quatre bâtiments. Vice-amiral en 1804, il prit le commandement de l'escadre à Toulon; il appareilla, le 18 janvier 1805, avec 20 bâtiments portant des troupes de débarquement sous les ordres de Lauriston. Étant rentré dans le port, qu'il ne put quitter que le 30 mars, il parut le 9 devant Cadix, où l'amiral espagnol Gravina se joignit à lui avec quelques vaisseaux. Cinq autres bâtiments de la même nation attendaient Villeneuve dans la rade du Fort-Royal à la Martinique. L'amiral anglais Nelson, ne connaissant pas la destination de la flotte combinée, courut vers l'Égypte, revint à Naples, et ne put sortir de la Méditerranée qu'environ un mois après les Français. Ainsi maîtres de la mer des Antilles, et renforcés encore par 3 bâtiments ils enlevèrent le fort Diamant, regardé comme inexpugnable, et s'emparèrent d'un convoi anglais de 14 voiles. L'escadre britannique arrivant enfin à la Barbade, Villeneuve aurait pu la combattre dans ces parages; mais il avait eu pour objet principal de l'écarter des mers de l'Europe, et cette mission étant remplie il fit voile vers la Galice, après avoir enlevé à un corsaire une riche capture espagnole. Contrarié par les vents et retenu 22 jours entre les Açores et le continent, Villeneuve rencontra à 50 lieues au large 19 voiles commandées par sir Robert Calder. On se forma des deux parts en ordre de bataille; et la canonnade qui s'engagea sur toute la ligne fut à l'avantage des Français; mais la brume étant si épaisse qu'on ne put rien faire de décisif : deux bâtiments espagnols désemparés tombèrent même en dérive dans la ligne ennemie. La nuit fit cesser le feu; le lendemain les Anglais se retirèrent, et Villeneuve, qui les suivit, ne put engager un nouveau combat. Le blâme atteignit presque également les deux amiraux. Dans une de ces notes du *Moniteur* qui était ordinairement dictées par l'Empereur lui-même, on lut ces mots : « Si un homme de caractère et de courage, froid et audacieux, se rencontre un jour, on verra ce que pouvaient nos marins. » Quant à sir Calder, on le mit en jugement, et la sentence fit entendre, pour contenter le public de Londres, que si les Français n'avaient pas été détruits, il fallait bien que l'amiral anglais, sans mériter le reproche de trahison ou de lâcheté, n'eût pas fait tout son devoir. La note du *Moniteur* contribua par là au revers de Trafalgar. Villeneuve n'ayant pu, en quittant le Ferrol, gagner Brest, se rendit à Cadix. Il crut un moment que l'amiral Rosily, arrivé à Madrid, allait le remplacer; il semblait même le désirer. Cependant Nelson, qui venait de paraître devant Cadix avec des forces supérieures, détacha de sa flotte 5 vaisseaux, et Villeneuve pensa que le moment s'offrait de venger peut-être le désastre d'Aboukir. « S'il est vrai, écrivait-il au ministre de la marine, qu'il ne faille pour réussir que de l'audace et du caractère, je ne laisserai rien à désirer à ma première sortie. » Les forces combinées appareillèrent le 20 et le 21 octobre 1805. Dans ses instructions distribuées alors aux divers commandants, l'amiral montra beaucoup de prévoyance, et un art consommé. Le nombre des navires était devenu égal de part et d'autre, mais on comptait parmi les 33 voiles anglaises 27 vaisseaux de ligne, dont 7 à trois ponts. Par l'effet d'un changement survenu dans le plan d'attaque, la ligne française se trouva irrégulièrement formée. Ce mal irréparable donna lieu du moins à la manœuvre savante et hardie du capitaine du *Redoutable*. Voyant que Nelson gouvernait droit sur *le Bucentaure*, à bord duquel était Villeneuve, le capitaine Lucas se porta rapidement dans la hanche du vent du *Bucentaure*. Nelson fut ainsi arrêté dans son dessein, et quelques moments après une balle partie des hunes du *Redoutable* lui donna la mort. Mais quatre vaisseaux réunissant leurs feux contre le vaisseau amiral français, qui fut démâté entièrement, et aucune embarcation ne pouvant transporter Villeneuve, il fut forcé d'amener son pavillon, et de se rendre au commandant du *Mars*. Ce combat de Trafalgar coûta à la flotte combinée 17 vaisseaux, dont 4 seulement purent être conservés par le vainqueur. L'année suivante, au mois d'avril, Villeneuve quitta l'Angleterre, et s'arrêta à Rennes le 17. Après son malheur, il craignait de se rendre à Paris sans savoir à quel accueil il devait s'attendre de la part de Napoléon. Bien qu'à d'autres égards la conduite du vice-amiral eût été aussi sage que valeureuse, on pouvait lui reprocher d'avoir combattu sans nécessité, tandis que ses instructions portaient de n'agir que dans une occasion favorable. L'empereur devait voir avec beaucoup de peine qu'on eût ainsi procuré un triomphe de plus à ceux qui prétendaient régner sur les mers. La réponse du ministre de la marine ne tarda pas, et sans doute elle était sévère. Le 22, l'amiral fut trouvé dans sa chambre, percé de 6 coups de couteau du côté du cœur. L'enquête qui suivit cet événement, ainsi que les lettres laissées par le brave et infortuné Villeneuve, ont prouvé qu'il n'avait pu être frappé que par lui-même.

VILLENEUVE-VILLENEUVE (PONS Louis-François, marquis de), naquit à Saint-Pons, département de la Haute-Garonne, en 1744. Sa famille était une des premières de l'ancien Languedoc, mais n'avait point d'autre illustration. Un de ses ancêtres avait suivi comme soldat Simon de Montfort, et depuis les plus considérables avaient été de simples officiers d'infanterie. On destinait toutefois le jeune Pons de Villeneuve à jouir des faveurs ecclésiastiques; à l'âge de 10 ans il avait en bénéfices un revenu de 12,000 livres. La révolution le laissa dans l'obscurité; il paraît même n'avoir pas eu l'occasion d'exercer avant 1814, le genre d'activité qui le caractérisait. En qualité de membre du conseil général de la Haute-Garonne, il avait prêté serment de fidélité à Napoléon dès les premiers moments de l'empire, et il l'avait réitéré en 1813, comme maire de Saint-Pons. Néanmoins ses dispositions étaient connues; plusieurs pièces administratives qui le compromettaient fortement devaient être mises sous les yeux de l'empereur, mais par ménagement Carnot les brûla. Lorsque le maréchal Soult et Wellington se trouvèrent en présence sous les murs de Toulouse, le marquis de Villeneuve requit ses subordonnés de refuser aux soldats français tout moyen de subsistance. Heureux ensuite de n'avoir encouru d'autre peine qu'une simple destitution, il convoqua dans Toulouse, par les ordres de l'ennemi, le conseil général du département, pressa en vain lord Wellington de prendre sur lui de proclamer le rétablissement des Bourbons, se hâta de se rendre à Bordeaux, et fut un moment à la tête de la préfecture de Tarn-et-Garonne, qu'il fallut céder peu de temps après à un membre de la famille des Villeneuve de Provence. Au mois de septembre, on confia au marquis de Villeneuve la préfecture des Hautes-Pyrénées. En mars 1815, il se trouvait à Bordeaux, auprès du duc d'Angoulême, avec beaucoup d'autres solliciteurs, lorsqu'on apprit que Napoléon avait mis le pied sur le sol français. L'étrange commission de *salut public* que le préfet courut établir à Tarbes, l'en fit expulser par les habitants. Alors il prit des mesures vers la frontière pour introduire l'étranger en France; mais arrêté dans la nuit du 11 au 12 avril, et apprenant à Toulouse qu'on avait ordre de le transférer à Paris, il donna sa parole d'honneur de ne pas quitter la ville si on le laissait en liberté. On y consentit, et il se glissa bientôt en Catalogne d'où il revint, au mois de juillet, pour recevoir du duc d'Angoulême le titre d'administrateur général de 26 départements méridionaux, de Bordeaux à Grenoble. Ces attributions trop importantes lui furent bientôt rétirées; mais dans l'intervalle on avait organisé cette sorte de gouvernement secret et honteux de ses propres œuvres, cette ténébreuse agence, dont les menées échappent sans beaucoup de peine à l'indécise répression que le pouvoir réel hasarde quelquefois. Le zèle de l'administrateur général parut si extrême et si déréglé, que les ministres du roi le mandèrent à Paris; mais ce fut le ministère entier qui succomba. Cependant une nomination tardive à la préfecture de Bourges a été le seul avantage personnel que le marquis de Villeneuve ait alors retiré de ce triomphe de la puissance occulte. A la vérité il devait être mieux pourvu; mais on assure que le duc de Richelieu dit au roi qu'il donnerait sa démission aussitôt qu'un homme de ce caractère serait installé à Versailles. Il n'eut donc que 24 heures le titre de préfet de Seine-et-Oise, et même il n'administra le Cher qu'environ 7 mois, durant lesquels il ne démentit pas sa dureté accoutumée. Sa révocation fut une des suites de l'ordonnance du 5 septembre, mais en 1819 on lui livra le département des Pyrénées-Orientales. Ce ne fut pas son dernier déplacement; le 16 juin 1822, il fut enfin appelé à la préfecture de la Corrèze. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur, et en 1808 membre de l'Académie des sciences de Toulouse. Presque constamment administrateur depuis l'établissement de l'ordre constitutionnel, le marquis de Villeneuve compte pourtant au nombre des hommes qui en ont le plus hautement méconnu ou rejeté les principes. En 1818, au mois de novembre, il fit paraître une brochure sous ce titre : *Observations sur les dernières élections et sur la situation présente du ministère.* Il a aussi écrit sur les pommes de terre et sur les mérinos. Il est mort dans les premières années de la révolution de juillet.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Christophe, comte de), conseiller d'État, officier de la Légion d'honneur, est né à Bargemont en Provence, le 27 juin 1771, d'une famille d'origine princière. Destiné comme ses pères à la carrière des armes, il prit fort jeune du service, en qualité de sous-lieutenant, dans le régiment Royal-Roussillon. La révolution changea la destinée de Villeneuve. Cependant, à l'époque du licenciement des gardes du corps, il entra, par dévouement au roi, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, mais il n'émigra point. Après le 18 brumaire, l'amitié de Lacuée ouvrit aux membres de la famille Villeneuve la carrière de l'administration. Le comte Christophe devint, en 1801, inspecteur des poids et mesures dans plusieurs départements du Midi. Ce premier pas le conduisit, en 1803, à la sous-préfecture de Nérac. Il ne put administrer un pays encore plein du souvenir de Henri IV, sans chercher à réunir dans le même cadre tout ce qui le rappelle dans cette contrée, et dès lors il composa sa *Notice sur la ville de Nérac,* qu'il fit imprimer, en 1808, lorsque déjà il était depuis deux ans préfet du département de Lot-et-Garonne. A la restauration, il fut maintenu dans ce poste, et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Les mesures énergiques qu'il avait prises lors du 20 mars le firent destituer par Napoléon, qui lança même un mandat d'arrêt contre lui. Rentré dans ses fonctions en vertu de l'ordonnance royale du 8 juillet 1815, il revint à Agen, où il demeura jusqu'au 6 octobre suivant, époque à laquelle la préfecture des Bouches-du-Rhône lui fut donnée. Ses services lui valurent le titre de conseiller d'État. Magistrat éclairé, étranger aux haines des partis, administrateur habile, il a donné une nouvelle impulsion à la ville de Marseille, qui lui doit de grands établissements, un nouveau lazaret, un second port plus avancé dans la mer. Villeneuve-Bargemont ne croyait pas la culture des lettres incompatible avec l'agitation des affaires. Il a publié un *Voyage dans la vallée de Barcelonnette,* imprimé en 1815, et dédié à S. A. R. le duc d'Angoulême; un *Rapport sur des fouilles faites à Fréjus, en 1803*; une *Notice sur Théopolis* (Basses-Alpes); une

Dissertation sur le lieu qu'occupait dans l'Aquitaine le peuple désigné par César sous le nom de Sotiates. On trouve ces trois dernières productions dans les mémoires imprimés de la Société d'agriculture d'Agen. Mais son ouvrage le plus important est la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône,* 4 vol. in-4° avec un atlas *in-plano* sur jésus, contenant une carte physique du département, une autre carte du même département sous les Romains, les plans des camps retranchés, les plans de Marseille, Aix et Arles, au temps des empereurs, etc. Villeneuve-Bargemont avait été nommé chevalier de l'ordre de Charles III, en 1815, en récompense des services qu'il avait rendus aux Espagnols, prisonniers de guerre en France. Il est mort le 12 octobre 1829. Un monument lui a été élevé avec cette inscription : *Marseille reconnaissante à son préfet.*

VILLENEUVE (Arnaud de). *Voyez* **ARNAUD.**

VILLENEUVE (Thomas de). *Voyez* **THOMAS.**

VILLENFAGNE D'INGIHOUL (Hilarion-Noel, baron de), savant antiquaire, né à Liége au mois de juin 1753, bourgmestre en 1791, fut membre du conseil privé du prince évêque en 1792, et se trouvait à l'époque de sa mort, le 23 janvier 1826, député de l'ordre équestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'université de Liége, membre honoraire de la Société libre d'émulation de cette ville, de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'académie de Bruxelles. Il se sentit de bonne heure entraîné par une passion dominante vers les recherches d'érudition, surtout vers celles qui se rattachaient à l'histoire littéraire ou politique de sa patrie. Parmi ses écrits, dont quelques-uns mériteraient d'être réunis dans une édition nouvelle, on distingue : *Mélanges de littérature et d'histoire,* Liége, 1788, in-8°; *Histoire de Spa,* 1803, 2 vol. in-8°; *Essais critiques sur différents points de l'histoire civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liége,* 1808, 2 vol. in-12; *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liége,* 1810, in-8°. M. Chênedollé a publié une *Notice sur le baron de Villenfagne,* 1826, in-8°.

VILLEPATOUR (Louis-Philippe **TABOUREAU** de), lieutenant général d'artillerie, né à Paris en 1719, était le fils du grand maître des eaux et forêts du Lyonnais. Entré comme volontaire, à l'âge de 14 ans, dans un régiment d'artillerie, il se rendit à l'armée d'Italie, et ayant donné des preuves de courage et de sang-froid, dans plusieurs rencontres, il fut fait officier et demandé par le général d'Affry pour son aide de camp. A la bataille de Parme (1734), il eut un cheval tué sous lui; le général d'Affry, charmé de la valeur qu'il avait montrée, écrivit du champ de bataille au duc du Maine, pour lui faire obtenir la croix de Saint-Louis; mais sa trop grande jeunesse fut un obstacle à cette faveur. Le traité de Vienne ayant mis fin à la guerre, Villepatour revint en France, et fut envoyé à l'école de Besançon pour y perfectionner ses connaissances dans les mathématiques et la théorie de l'art militaire. La mort de l'empereur Charles VI (1740) ralluma la guerre avec la maison d'Autriche; et Villepatour, employé à l'armée d'Allemagne, s'y distingua particulièrement au siége de Fribourg (1744), où il reçut deux blessures assez graves. A la fin de la campagne il fut fait chevalier de Saint-Louis. Nommé colonel en 1756, il s'embarqua sur le *Formidable,* pour aller secourir Louisbourg, attaqué par les Anglais. Cette expédition n'ayant point réussi par la timidité du commandant de l'escadre, Villepatour fut envoyé à l'île de Minorque, et après avoir assuré la défense du fort Saint-Philippe il rejoignit son corps en Allemagne; il se signala devant Cassel et à Filinghausen, où il reçut un coup de canon dans le bras. En 1761, il fut fait maréchal de camp et inspecteur d'artillerie; et en 1780 il obtint, avec le titre de lieutenant général, celui d'inspecteur général de l'arme dans laquelle il avait acquis tant d'illustration. Villepatour mourut à Bezons près de Paris, le 9 septembre 1781, laissant des *Mémoires* inédits de ses campagnes. Laplace, son ami, les a publiés dans son *Recueil de pièces intéressantes.*

VILLEPATOUR (Louis-Gabriel **TABOUREAU DESRÉAUX**, frère du précédent, conseiller au parlement de Paris, puis intendant de Valenciennes, et contrôleur général des finances sous Louis XVI, depuis le mois d'octobre 1776, jusqu'au 2 juillet 1777, mourut le 30 mai 1782.

VILLEQUIER (Antoinette de **MAIGNELAIS**, baronne de), cousine germaine d'Agnès Sorel, et, ainsi qu'elle, favorite de Charles VII, était fille de Jean de Maignelais (mort en 1462) et de Marie de Tony. Admise à la cour de très-bonne heure, elle sut, du vivant même de sa cousine, arriver à la plus haute faveur auprès du roi, tellement qu'en août 1449 (environ six mois avant la mort d'Agnès), celui-ci avait retiré des mains du duc de Bourbon, pour la faire passer entre celles d'Antoinette, la terre de Maignelais qui avait été le sujet d'un long procès entre ce prince et Raoul de Mignelais, aïeul des deux cousines. L'année suivante (vers le mois d'octobre), elle fut mariée au baron André de Villequier, seigneur de Saint-Sauveur en Touraine, premier gentilhomme de la chambre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes et de la Rochelle; et elle-même reçut, en considération de ce mariage, les îles d'Oléron, de Marenne et d'Arvert, avec une pension de 2,000 livres. S'il est possible de douter qu'Antoinette de Maignelais ait été la rivale d'Agnès Sorel pendant les dernières années de cette favorite célèbre, on ne peut guère refuser d'admettre que la baronne de Villequier lui ait succédé dans ce poste envié par tant de femmes ambitieuses et cupides. Outre la multiplicité des dons que versait sur elle la munificence royale, son caractère et la suite de sa vie semblent se réunir pour faire évanouir tous les doutes. Aussi, malgré l'autorité de quelques historiens selon lesquels la baronne de Villequier n'aurait eu part à la bienfaisance de Charles que comme parente d'Agnès, dont la mémoire lui fut toujours chère, le P. Bussière n'hésite-t-il pas à dire que la nièce prit la place de sa tante (erreur généalogique qui ne prouve rien contre le fait), et acquit le cœur du roi comme de la succession. La seule raison qu'on puisse donner en faveur de l'autre hypothèse, c'est que Charles VII ne reconnut aucun enfant de Mme de Villequier. Mais on sent que dans une cour corrompue où l'adultère n'effrayait point, le mariage pouvait servir à voiler la paternité réelle; et l'on est encore plus porté à le croire quand on songe qu'en 1458 le roi donna une somme assez considérable, eu égard au temps (huit

mille livres), pour le mariage de Jeanne de Maignelais avec le sire de Rochefort. Au reste, Antoinette gouverna avec encore plus de hauteur qu'Agnès, disposa des emplois et des bénéfices, entretint les mécontements entre Charles et le Dauphin, depuis Louis XI. Sa faveur se maintint jusqu'à la mort de son royal amant, en 1461. Mais alors elle fut obligée de se réfugier en Bretagne, chez le duc François II, auprès duquel bientôt elle joua le même rôle qu'auprès du monarque qui venait de mourir. Elle en eut quatre enfants, deux fils et deux filles, parmi lesquels on distingue François, bâtard de Bretagne, tige des comtes de Vertus et de Goëlo, baron d'Avaugour, et lieutenant de roi en Bretagne, sous Charles VIII, en 1494.

VILLEQUIER (René de), baron de Clairvaux, épousa en premières noces Françoise de la Marck, bâtarde de Guillaume de la Marck, de la branche de Lumain, et l'assassina en septembre 1577, dans le château de Poitiers, où il était logé avec toute la cour. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette inconcevable aventure, c'est qu'en même temps il tua une jeune fille qui tenait devant sa femme un miroir de toilette. On ignore la cause de ce meurtre. Les uns l'attribuent à un accès de jalousie qui aurait saisi René de Villequier à la vue d'une lettre que sa femme écrivait à son amant Barbici, et par laquelle elle l'avertissait que, quoique séparée depuis dix mois de son mari, elle était enceinte. Selon les autres, Villequier n'aurait agi que par les ordres de Henri III, et pour venger ce monarque des dédains qu'il avait essuyés de la part de sa femme. Quoi qu'il en soit, il ne fut point inquiété pour ce double assassinat, et tant s'en fallut qu'il perdit rien de la faveur dont il avait joui jusqu'alors, qu'à la première promotion le roi le décora du cordon du Saint-Esprit. Quelques années après, René se remaria, et eut de sa nouvelle épouse, Louise de Savonières, un fils unique, nommé Claude, qui mourut en 1604, et en qui s'éteignit la branche mâle des Villequier. Le marquisat de ce nom fut porté alors dans la maison d'Aumont, par Charlotte-Catherine, fille de René et de Françoise de la Marck, qui, devenue veuve de François d'O, épousa en secondes noces Jacques d'Aumont, fils du maréchal Jean VI d'Aumont.

VILLEQUIER (Louis, duc d'AUMONT, connu sous le nom de marquis de), qu'il portait du vivant de son père Louis-Marie-Victor, duc d'Aumont, naquit à Paris, le 19 juin 1667. Il avait pour mère Madeleine Fare le Tellier, fille du chancelier. Encore assez jeune, il fut nommé un des quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi. Il est connu surtout par l'ambassade extraordinaire dont il fut chargé près de la reine Anne d'Angleterre. Le but connu de sa mission était la conclusion de la paix. La reine le reçut avec les plus grands honneurs (1713). Mais beaucoup de seigneurs s'opposaient à la cessation de la guerre, et, se flattant de conquérir et de démembrer le royaume de Louis XIV, voulaient que les troupes anglaises unies aux Impériaux entamassent la France. L'hôtel de l'ambassade française à Londres fut incendié; et diverses circonstances remarquables donnèrent lieu de penser que ce désastre n'était pas dû à un accident. On soupçonna les ennemis de la paix d'avoir fait mettre le feu à l'hôtel, dans le dessein d'amener une rupture. Mais l'ambassadeur réclama si énergiquement satisfaction, et d'ailleurs la reine était tellement disposée à consentir à la paix, que l'on promit une récompense magnifique à ceux qui dénonceraient les auteurs du crime. Peu après le duc d'Aumont reçut son audience de congé; et Anne, soit pour lui témoigner son estime, soit pour le dédommager de la perte qu'il avait éprouvée lors de l'incendie de son hôtel, lui fit présent de son portrait enrichi de diamants, évalués 10,000 livres sterling. En même temps Louis XIV lui avait accordé une gratification de 100,000 écus. Il mourut à Paris, le 6 avril 1723.

VILLERAY. *Voyez* COQ.

VILLERMAULES (Michel), missionnaire, né vers 1667, au village de Chamecy, en Suisse, étudia chez les jésuites de Fribourg, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, et fut envoyé par ses supérieurs au Canada, où il passa 18 années. De retour en Europe, s'étant mis à étudier l'*Augustinus*, il vit bientôt s'évanouir toutes les illusions qu'il conservait encore sur le compte des jésuites, fit dès lors cause commune avec les appelants, et n'épargna pas les PP. dans ses *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, 1733 et années suivantes, 7 vol. in-12. Il mourut à Paris le 17 mars 1757. (*Voyez* les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 7 juillet 1759, et le *Nécrologe des défenseurs de la vérité*, t. III.)

VILLEROI (Nicolas de NEUFVILLE, seigneur de), ministre sous quatre rois de France, naquit en 1542, d'une famille anoblie récemment, mais qui, depuis, a fourni plusieurs sujets distingués à l'État et à l'Église. Son aïeul et son père avaient rempli successivement la place de secrétaire des finances de la chambre de François Ier. A 18 ans, il passait déjà pour un politique habile; et la reine Catherine de Médicis, dont il avait su gagner la confiance, l'employa dans deux négociations importantes, en Espagne et en Italie. Ayant épousé la fille de l'Aubespine, il lui succéda, bientôt après (1567), dans la charge de secrétaire d'État. Sans rien perdre de son crédit sur la reine mère, il obtint la bienveillance de Charles IX, qui l'admettait fréquemment dans son intimité. On sait que c'est à Villeroi que ce prince dicta son *Traité de la Chasse*, imprimé en 1625, et son *Épître* à Ronsard. Charles mourant, le recommanda de la manière la plus pressante à son successeur, comme un sujet dont il avait eu l'occasion d'éprouver le zèle et la capacité. Villeroi fut envoyé par la reine-mère au-devant de Henri III, et confirmé dans ses fonctions. A la création de l'ordre du Saint-Esprit, il en fut nommé grand trésorier, quoiqu'il se fût opposé de tout son pouvoir à l'établissement de cet ordre, prétendant qu'il était plus convenable de rendre à celui de Saint-Michel son ancien lustre. Le duc d'Épernon, si connu par la violence de son caractère, croyant avoir à se plaindre de Villeroi, l'insulta grossièrement en plein conseil. Villeroi n'ayant pas obtenu la permission de repousser les injures de d'Épernon, offrit sa démission, donnant pour prétexte qu'il ne pouvait plus suffire seul à l'expédition des affaires. Henri III lui répondit qu'il ne l'acceptait pas, mais qu'il lui permettait de s'adjoindre l'Aubespine, son beau-frère, secrétaire de la reine; et 15 jours après (8 septembre 1588), il fut destitué, comme partisan des

Guises. Les bruits qui coururent alors sur la cause de son renvoi l'obligèrent de publier son *Apologie*. On voit, par cette pièce, qu'il était soupçonné d'avoir fait des gains illicites, et en outre de recevoir une pension de l'Espagne. Sa justification paraît complète. Il affirma qu'après avoir exercé pendant 21 ans les fonctions de secrétaire d'État, il se retirait avec 4,000 livres de rentes en fonds de terre et 30,000 écus de dettes. Au milieu des partis qui désolaient la France, il aurait bien voulu pouvoir rester neutre, et attendre l'issue de la lutte qui venait de s'engager entre la Ligue et Henri IV. Obligé de se déclarer, il donna pour raison qu'il ne pouvait sans danger rester plus longtemps dans la campagne, exposé chaque jour aux vexations des gens de guerre, et vint à Paris, où le duc de Mayenne s'empressa de lui donner une des premières places dans son conseil. Trop habile pour entrer dans les vues des ligueurs, il se fit un des chefs du *tiers parti,* qui se composait de tous les courtisans, trop bons Français pour souffrir la domination espagnole, et trop zélés catholiques pour s'accommoder d'un prince protestant. Chargé par le duc de Mayenne d'entrer en négociation avec Henri IV, il eut plusieurs conférences avec ce prince. Villeroi ne lui dissimula pas ses préventions contre les protestants, qu'il accusait d'être les véritables auteurs de la Ligue, par leur désobéissance aux édits, et il demanda leur exclusion de tous les emplois, comme une garantie que les catholiques ne seraient jamais troublés dans l'exercice de leur religion. Il finit cependant par se relâcher des conditions trop dures qu'il voulait imposer à ce prince; et dès que Henri IV eut abjuré, Villeroi s'empressa de le reconnaître pour le seul souverain légitime. Il fut, en 1594, rétabli dans la place de secrétaire d'État, et travailla dès lors avec zèle à pacifier le royaume; mais dans cette circonstance, il ne se montra rien moins que désintéressé. Il voulut empêcher la nomination de Sully à la place de surintendant des finances, et sollicita, pour son fils, celle de grand maître de l'artillerie, que le roi crut devoir encore donner à Sully, qui ne l'avait pas demandé. Ce double échec dut nécessairement augmenter l'antipathie de Villeroi pour l'ami de Henri IV, lequel, de son côté, ne rend peut-être pas assez de justice à Villeroi, dans ses *Mémoires*. Le caractère et les vues de ces deux ministres étant entièrement opposés, ils n'étaient presque jamais du même avis dans les conseils où se traitaient les grands intérêts de l'État. Henri IV se rangeait volontiers à l'opinion de Sully, dont il connaissait le dévouement. Villeroi, persuadé que la longue habitude des affaires devait lui assurer la prééminence dans le conseil, ne voyait qu'avec dépit l'ascendant que prenait son rival. Trop vain pour reconnaître l'incontestable supériorité de Sully, il aima mieux se liguer avec la marquise de Verneuil et les autres mécontents, pour tenter de faire renvoyer l'homme qui n'eut d'autres vues, pendant son administration, que de fonder le crédit et la prospérité de la France. Les ennemis de Villeroi le soupçonnaient de conserver à l'Espagne son ancienne prédilection. La trahison d'un de ses commis, convaincu d'avoir livré les secrets de l'État aux ministres espagnols, dont il recevait une pension de 1,200 écus, vint encore confirmer leurs soupçons; mais il se justifia parfaitement; et le roi fut le premier à le consoler du chagrin que lui causait cette malheureuse affaire. Après la mort de Henri IV, Villeroi fut conservé dans sa charge; et il profita de son crédit sur Marie de Médicis pour faire adopter le système de l'alliance avec l'Espagne, combattu si longtemps par Sully, comme contraire aux vrais intérêts de la France. Jaloux de la faveur du marquis d'Ancre, il parvint à le faire éloigner de la cour; mais prévoyant que la reine ne tarderait pas à le rappeler, il voulut se faire un mérite près de d'Ancre de ce retour de faveur. Il lui proposa d'unir leurs intérêts par le mariage de leurs enfants, et contribua beaucoup à lui faire accorder le bâton de maréchal. Villeroi négociait alors un double mariage entre les cours de France et d'Espagne. Informé que d'Ancre y mettait obstacle, il eut l'imprudence d'en instruire Philippe III, par une lettre confidentielle. Une copie de cette lettre ayant été remise à la reine, elle réprimanda sévèrement Villeroi, qui convint de sa faute, et se jeta à ses genoux pour demander pardon. Il reçut, peu de jours après, l'ordre de se retirer dans sa terre de Conflans; mais les états généraux, qu'on venait d'assembler (1614), ayant témoigné de vifs regrets de la retraite de ce ministre, il fut presque aussitôt réintégré dans ses fonctions. Malgré la marque éclatante d'estime qu'il avait reçue de tous les corps de l'État, Villeroi fut encore sacrifié aux caprices du favori; mais après la mort tragique du maréchal d'Ancre, Louis XIII s'empressa de le rétablir dans toutes ses charges. Ayant accompagné ce prince dans un voyage en Normandie, il mourut à Rouen, le 22 novembre 1617, avec la réputation d'un habile politique. On a publié sous le nom de Villeroi: *Mémoires d'état, servant à l'histoire de notre temps, depuis 1567 jusqu'en 1604.*

VILLEROI (Charles de Neufville, marquis de), fils du précédent, fut connu, jusqu'à la mort de son père, sous le nom de *marquis d'Alincourt,* terre en Champagne, appartenant à sa famille. Ayant embrassé la profession des armes, il servit quelque temps sous les ordres de Lesdiguières. Durant les troubles de la Ligue, il ne se conduisit que d'après les inspirations de son père. Nommé gouverneur de Pontoise pour la Ligue, il voulut, en 1591, surprendre la ville de Mantes; mais son dessein fut découvert par Sully qui le fit échouer. Ayant rejoint son père, devenu l'un des conseillers du duc de Mayenne, il fut nommé prévôt de Paris, le 12 juin 1592, et député plusieurs fois vers Henri IV, pour connaître les intentions de ce prince et entamer avec lui quelques négociations. A son avénement au trône, Henri IV le fit gouverneur du Lyonnais; et il reçut en outre, avec son père, pour la reddition de Pontoise et de quelques autres places, environ 500,000 francs, somme énorme pour le temps, et surtout à raison du mauvais état des finances. Après la mort du brave d'Espinay de Saint-Luc, tué devant Amiens en 1597, il fut présenté pour la place de grand maître de l'artillerie; mais le roi ne le jugea pas capable de remplir cette charge : il lui trouvait *les ongles trop pâles.* Il fut envoyé à Rome en 1600, pour négocier le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis; et à cette occasion il reçut de nouvelles faveurs de la cour. En 1610, il fit des démarches pour obtenir une garnison à

Lyon, afin, disait-il, d'avoir un corps de réserve prêt à marcher contre les protestants du Languedoc, s'ils venaient à se révolter. Mais on soupçonna que son projet était de détruire les priviléges de la ville de Lyon, et qu'il demandait des troupes pour contenir les habitants, en cas de résistance. Depuis cette époque, son nom ne se trouve plus mêlé qu'à quelques intrigues obscures, et dans lesquelles il ne joua jamais qu'un rôle secondaire. Le marquis de Villeroi mourut à Lyon, le 18 janvier 1642, à l'âge de 70 ans. On a son portrait gravé par Audran, in-4°, et par Van Merlen, in-fol.

VILLEROI (Nicolas de NEUFVILLE, marquis, puis duc de), fils du précédent, naquit en 1597. Placé près du roi Louis XIII, comme enfant d'honneur, il obtint, en 1615, la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais. Il fit ses premières armes en Piémont, sous le maréchal de Lesdiguières, et suivit ce général, en 1621, aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban. Il commanda depuis un corps de 6,000 hommes dans le Languedoc, et servit au siége de Montpellier. Lorsque les troubles de France furent apaisés, il fut employé à l'armée d'Italie. Il se trouvait à l'attaque du Pas-de-Suze, en 1629, et il fut laissé dans cette place pour assurer les communications. L'année suivante, il se signala à la bataille de Carignan. Nommé gouverneur de Pignerol et de Casal en 1633, il quitta l'Italie en 1635, pour venir au siége de Valence; et en 1636 il fut du nombre des généraux qui firent le siége de Dole, sous les ordres du prince de Condé. En 1640, il était au siége de Turin; et il servit ensuite dans la Catalogne et dans la Lorraine. Nommé gouverneur de Louis XIV, en 1646, il reçut la même année, le bâton de maréchal. Il ne prit presque aucune part aux intrigues de la minorité. Le cardinal Mazarin le haïssait à cause de son attachement pour le garde des sceaux, Châteauneuf; cependant, il trouva le moyen de se maintenir à la cour. Mais ce fut, dit Mme de Motteville, en se soumettant bassement à la souffrance de la faveur supérieure : toutefois, il ne laissait pas de servir ses amis, selon sa possibilité, qui était bornée en toutes choses. La loyauté bien connue de son caractère, et ses qualités aimables lui avaient mérité la bienveillance de Louis XIV, qui ne cessa jamais de lui donner des preuves de son attachement. Il fut, en 1661, nommé chef du conseil des finances; l'année suivante, chevalier du Saint-Esprit, et, en 1663, duc et pair. Il mourut le 28 novembre 1685, laissant la réputation d'un courtisan honnête homme.

VILLEROI (François de NEUFVILLE, duc et maréchal de), fils du précédent, né en 1643, fut élevé avec Louis XIV, et se fit remarquer dans sa jeunesse par les agréments de sa personne, l'extrême élégance de sa parure et ses succès auprès des femmes de la cour, qui ne l'appelaient que *le Charmant*. Le rôle peu honorable qu'il joua, pour perdre dans l'esprit de Madame Henriette le marquis de Vardes, son rival auprès de la comtesse de Soissons, le fit exiler. Retiré à Lyon, dont son père était gouverneur, il s'y consola par de nouvelles galanteries; mais il ne tarda pas à être rappelé par le roi, dont il était déjà le favori. Cependant, au milieu de ses triomphes de cour, Villeroi était à peine connu dans l'armée. La bataille de Neerwinden (1693) est la première où son nom se trouve cité pour une action de courage; cette année même il fut compris dans une nomination de maréchaux de France, et deux ans après il reçut le bâton, en même temps que la charge de capitaine des gardes, vacante par la mort de Luxembourg. Il alla aussi remplacer cet habile général dans le commandement de l'armée de Flandre, où tout d'abord, avant d'avoir rien fait, il fit pressentir combien son incapacité et sa présomption coûteraient cher à la France. Il débuta par laisser capituler Namur, après avoir été pendant un mois entier spectateur immobile de l'héroïque défense du maréchal de Boufflers; et trouva le secret, pendant toute la campagne suivante, de rester inaperçu, quoique ayant conservé le même commandement. La paix de Ryswick le rejeta dans l'obscurité; mais la guerre de la succession le remit en évidence. Il reparut en Italie, donnant des ordres à Catinat, traitant le duc de Savoie comme un simple général à la solde de la France, et l'appelant *Mons de Savoie*, se faisant battre à Chiari (1701) par le prince Eugène, pour l'avoir attaqué malgré l'avis de ses meilleurs officiers généraux, enfin se laissant prendre lui-même dans Crémone par les Impériaux (1702); il n'y eut pas de mal cette fois, puisque la ville fut sauvée par la garnison française et que celle-ci se trouva débarrassée de son général. Mais les ennemis le relâchèrent, et la nouvelle défaite des Français à Vignamont, près de Huy (1705), attesta qu'ils étaient encore commandés par le favori du roi. Ce n'était là, toutefois, que le prélude de la sanglante déroute de Ramillies (1706), où, grâce aux dispositions insensées et à l'entêtement coupable du maréchal, il suffit d'une demi-heure à Marlborough, pour s'assurer une facile victoire, qui coûta à la France 20,000 hommes tués ou pris, tous les drapeaux, tous les bagages de son armée, et plus de 12 places fortes de la Flandre et du Brabant. Villeroi, à partir de ce jour funeste, cessa de paraître à la tête des armées, et, quoique déjà plus que sexagénaire, chercha près du beau sexe à se consoler de sa honte, mais non de sa disgrâce, car Louis XIV, toujours aveugle, avait paru vouloir s'accuser lui-même, pour mieux excuser son indigne favori. Celui-ci fit pourtant une dernière et heureuse campagne en 1714 contre les bouchers de Lyon, qui, à l'occasion d'un impôt sur la viande, avaient excité un mouvement populaire; il s'était offert lui-même à rendre ce service à l'État. Habile à exploiter jusqu'à la fin la bienveillance royale, il se fit assurer, par les dernières dispositions du monarque, la place de gouverneur de son petit-fils; faveur qui ne l'empêcha pas, s'il faut en croire Saint-Simon, qui paraît avoir été bien informé, de se faire l'entremetteur du marché par lequel Philippe d'Orléans put prendre connaissance du testament de son oncle. Philippe, grâce à cette précaution, se trouva prêt à agir, lors de l'avénement de Louis XV. Villeroi, pour prix de sa complaisance perfide, prit place au conseil de régence : bientôt après, il n'eut qu'à demander, et il fut nommé président du conseil des finances. Il se déclara pour le duc du Maine contre le duc d'Orléans, mais timidement. Toute son opposition se borna à peu près à manifester des craintes continuelles et hypocrites pour la vie de son royal élève, et à réveiller, mais avec plus d'insolence que n'en avait

jamais montré personne, les soupçons injurieux qui avaient plané autrefois sur le régent. Ce prince ne voulut pas d'abord accréditer ces soupçons, en renvoyant ou en punissant le gouverneur du jeune roi; mais enfin, fatigué de tant d'orgueil, de nullité et de persévérance à faire le mal lâchement, et voyant d'ailleurs la majorité de Louis XV approcher, il fit saisir et transporter le maréchal dans une de ses terres. Villeroi éclata en plaintes et en menaces, puis s'habitua à vivre oublié, et borna son ambition à déployer une pompe puérile dans son gouvernement de Lyon. Seulement il reparut quelquefois à la cour, après la majorité de son élève, dont il avait travaillé sans succès à gâter l'heureux naturel par des avis empreints d'une lâche méfiance et par des flatteries d'une bassesse difficile à imaginer. Il avait alors la prétention, avec son âge et son antique costume, de donner à la jeunesse des leçons de bon goût et de grâces. Il mourut à Paris le 18 juillet 1730. Saint-Simon a laissé de Villeroi un portrait véritable qu'on peut résumer ainsi : ce fut le plus nul de tous les hommes qui eurent jamais quelque célébrité.

VILLEROI (Jeanne-Louise-Constance d'AUMONT de VILLEQUIER, duchesse de) naquit en 1731. Elle avait pour frères, 1° le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre du roi, qui est mort à Paris en 1814; 2° le personnage qui, après avoir porté le titre de duc de Mazarin qu'il tenait de sa femme, née Durfort de Duras, voulut, dans la révolution, n'être que *Jacques Aumont*. Elle épousa le petit-neveu du maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, et devint ainsi belle-sœur de la dernière maréchale de Luxembourg. Cette dame, dont la vie n'offre rien qui puisse être cité pour modèle, n'eut, à ce qu'il paraît, que peu de rapports de caractère, peu d'intimité avec son mari, et aucun enfant ne naquit de leur union. Elle passa ses dernières années à Versailles, avec des moyens de fortune assez restreints, et des habitudes de simplicité, d'indépendance, de vivacité et de gaieté, qui la faisaient regarder comme un peu originale. La duchesse de Villeroi, qui s'était beaucoup occupée du théâtre, cultivait aussi la littérature, et l'on croit qu'elle avait fourni des morceaux piquants, et même ingénieux aux *Actes des Apôtres*, ainsi qu'à cet autre journal royaliste des premières années de la révolution française, qu'on appelait le *Petit Gautier*. Elle a fait imprimer l'*Histoire de la Grèce*, traduite par elle de l'anglais de Gillies, Goldsmith et Gast. Leuliette avait revu et corrigé cette traduction. La duchesse de Villeroi a laissé, dit-on, quelques autres ouvrages manuscrits; elle mourut à Versailles, le 1er octobre 1816.

VILLERS (Philippe de), savant jurisconsulte, né à Dijon vers 1545, remplit avec beaucoup de succès les fonctions d'avocat au parlement de Bourgogne, et mourut doyen de sa compagnie en 1622, laissant sur les 4 livres des *Institutes* de Justinien un *Commentaire* manuscrit dont on a tiré le *Traité des mainmortes*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, édition de Canat, Dijon, 1652, p. 196-215.

VILLERS (Gervais-Augustin de), médecin, né à Huy en 1701, obtint en 1744 une chaire à l'université de Louvain, qu'il remplit avec honneur, et mourut en 1789. On lui doit entre autres ouvrages : *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont en Hainaut*, Louvain, 1741, in-12.

VILLERS (François-Toussaint), né à Rennes en 1749, avait à peine achevé ses études qu'il prit le parti des armes. Il se fit ensuite capucin; mais avant de prononcer ses vœux, il quitta le froc pour le petit collet, et se trouvait enfin curé à Saint-Philibert de Grandlieu, près de Nantes, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec chaleur, fut élu, en 1790, l'un des administrateurs de la Loire-Inférieure, et, en 1792, député du même département à la Convention nationale où il se fit peu remarquer, si ce n'est dans le procès du roi en votant sa mort, sans sursis et sans appel, ou lorsqu'il abjura ses fonctions de prêtre, ou enfin lorsqu'il proposa que les officiers atteints pour la troisième fois de maladies vénériennes, fussent destitués. Il fit encore le rapport de sa mission à Brest et à Lorient, et réclama des secours en faveur des patriotes de la Vendée. Du reste, il ne parla que sur des matières de commerce et de finances. Après la journée du 9 thermidor, dont il fut partisan, il vota la mise en jugement du tribunal révolutionnaire de Nantes, s'appuyant sur des principes éternels de justice qui veulent que tout délit soit puni. Il s'opposa à la mise en liberté de Rossignol, à l'amnistie proposée en faveur des auteurs de la journée du 1er prairial an III, où fut assassiné le député Ferraud; mais il appuya la pétition en faveur de Robert-Lindet, non à cause de ses opinions, mais de son humanité. Passé après la session au nouveau corps législatif, avec les deux tiers des conventionnels, il s'opposa aux prétentions de Vaublanc, qui, proscrit au 13 vendémiaire, venait d'être élu député, en s'écriant : « que les espérances des ennemis de la patrie seraient encore une fois trompées. » Le 25 janvier 1796, il défendit avec beaucoup de force la députation nommée par la fraction républicaine des électeurs du département du Lot : mais ses efforts furent inutiles, et ce ne fut qu'au 18 fructidor an V que le Directoire rappela les députés auparavant expulsés. A la séance du 13 mars, même année, il s'opposa à ce qu'on entamât la question de la liberté de la presse, comme étant interminable, et pouvant entraver des objets plus essentiels. Villers travaillait beaucoup dans les comités, aussi parla-t-il souvent, mais presque toujours comme rapporteur, sur la marine, le commerce, les manufactures, les finances, les arts, les douanes, les postes, l'administration forestière, et successivement sur les différents objets d'administration. Ses projets furent souvent convertis en résolutions. Il fit accorder des fonds à l'institut des Sourds-Muets, et ce fut sur sa proposition que le traitement des membres de l'Institut de France fut fixé à 1500 francs. Il provoqua le rapport sur le milliard promis aux défenseurs de la patrie, sur le mode de publication des mariages, et parla contre les abus du divorce..... Il se prononça aussi, en plusieurs occasions, contre les émigrés; se plaignit des atteintes portées à la constitution, et fit déclarer la permanence des membres du conseil, au 18 fructidor an V. Il présenta et fit adopter divers articles d'un projet sur la prétendue conspiration de cette journée, et sur la déportation de ceux qui en étaient les auteurs et les com-

pliers, et fit ordonner dans les vingt-quatre heures le serment de haine à la royauté et à l'anarchie, et de fidélité à la constitution, par les députés qui composaient le nouveau tiers. Dans les discussions sur la dette publique, il parla en faveur des rentiers et ce fut lui qui proposa le premier l'acte en rescision pour cause de lésion d'outre-moitié dans les ventes d'immeubles vendus en assignats. Il provoqua aussi des mesures pour taxer fortement les individus qui depuis la révolution avaient fait des fortunes rapides. Enfin peu d'hommes, à cette époque, s'occupèrent avec plus de talent, de persévérance et de succès, à organiser toutes les parties de l'administration financière et domaniale. Villers avait été secrétaire de la Convention, et le fut aussi du conseil des Cinq-Cents, dont il fut nommé président, en octobre 1798. Il prononça un discours à la fête de la *souveraineté du peuple*, dont il avait appuyé l'établissement. Le 12 janvier précédent, il avait, par une motion d'ordre, provoqué la résolution qui ordonnait de remplacer tous les arbres de la liberté, abattus ou péris naturellement, et de faire la plantation le 21 janvier, pour célébrer, suivant le style du temps, l'anniversaire de la mort du *tyran*. Exclu des nouveaux corps législatifs, après la révolution du 18 brumaire, Villers en fut dédommagé par la place de directeur des domaines à Nantes, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 novembre 1807. Il était membre de la Société des sciences et arts de cette ville. On a de lui : *Mémoire sur le commerce et la navigation;* ouvrage curieux et intéressant; *Rapports* ou *Discours* lus et prononcés à la tribune des assemblées législatives.

VILLERS (Charles-François-Dominique), littérateur, né le 4 novembre 1767 à Boulay en Lorraine, fut élevé chez les bénédictins de Metz, et passa en 1781 à l'école d'artillerie, d'où il sortit lieutenant en second. Il était, au commencement de 1785, en garnison à Strasbourg, alors que M. de Puységur y tenait tous les esprits occupés des expériences de Mesmer. Prosélyte de la doctrine du magnétisme animal, Villers en fit le sujet de méditations sérieuses; mais de plus graves études partagèrent aussi ses loisirs; en même temps qu'il approfondissait les langues anciennes, et particulièrement l'hébreu, il composait des tragédies et donnait carrière à son imagination dans quelques pamphlets où, prédisant les calamités qu'allait entraîner l'ébranlement révolutionnaire, il s'élevait contre le *serment civique*, déplorait la *destruction des moines*, etc. Cependant le moment arrivait où sa sûreté allait être compromise par suite de son opposition aux envahissements démagogiques. Il rejoignit l'armée de Condé (avril 1792), et l'issue de la première campagne des alliés l'ayant déterminé à revenir dans sa ville natale, il fut, peu de jours après, forcé de prendre la fuite. Il se rendit alors à Liége, et de là successivement à Munster, à Gœttingen et à Lubeck (1797), où il contracta des liaisons qui l'attachèrent à cette ville comme à une nouvelle patrie. Admis dans la société intime de plusieurs beaux esprits allemands, il y puisa un engouement extrême pour le génie de cette nation, sa littérature, ses systèmes de philosophie transcendentale. De là le dessein qu'il suivit avec persévérance d'établir une alliance intellectuelle entre les deux peuples dont il pensait pouvoir s'instituer l'interprète. Mais l'invasion de l'Allemagne par les Français était peu favorable au succès de la mission qu'il s'imposait. En effet, les Allemands, méconnaissant ses droits à leur reconnaissance, ajoutèrent leurs propres persécutions à celles que lui avaient attirées ses philippiques de la part des vainqueurs de Lubeck. Après la réunion des villes hanséatiques à l'empire français, contre laquelle il s'était élevé avec beaucoup de force, Villers encourut de nouvelles tribulations; il fut arrêté comme *coupable de trahison et d'attentat contre les intérêts de l'empereur et l'honneur du nom français*. Mais, relâché presque aussitôt, il erra quelque temps d'asile en asile, et finit par se fixer comme professeur de littérature française, à Gœttingen. Le besoin d'agitation, qui semblait inséparable de son existence, le poussa encore à des démarches périlleuses. Il était devenu l'oracle de la cour de Cassel, et avait mérité, en 1813, de flatteuses distinctions de la part du prince royal de Suède (Bernadotte). Cependant après les événements de 1814, et au moment où il pouvait se flatter de recueillir les fruits de son dévouement à la cause germanique, il fut écarté brusquement de l'université de Gœttingen par un rescrit du cabinet de Hanovre, qui lui enjoignait de retourner en France. Toutefois cette décision fut révoquée, et l'on porta à 4,000 fr. sa pension de retraite, dont il lui fut permis de jouir partout où il voudrait établir sa demeure. Aucune offre ne put le déterminer à quitter Gœttingen, d'où on avait voulu d'abord l'éloigner; il y mourut d'une fièvre nerveuse le 26 février 1815. Ses principaux écrits sont : *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante; sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* : rapport fait à la 3e classe de l'*Institut de France*, 1809, in-8°; une *Introduction pour l'Allemagne* de Mme de Staël; un *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, couronné par l'Institut de France en 1803, réimprimé en 1804, 1805 et 1808, in-8°; enfin une sorte de résumé ayant pour titre : *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, 1801, in-8°.

VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur, né à Ligny, dans le Barrois, le 31 juillet 1759, entra jeune au service, obtint, par quelques vers agréables, des succès de société, qui décidèrent sa vocation pour les lettres. Il étudia les sciences exactes et se rendit assez habile dans la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Jusqu'à l'époque de la révolution, l'étude n'avait été pour lui qu'un moyen de remplir ses loisirs; mais privé de son état et de sa fortune, il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents. Il concourut à la rédaction du *Journal des Arts*, puis du *Journal de Paris*, et publia successivement divers ouvrages qui furent accueillis favorablement. Attaqué jeune encore d'une maladie incurable, il passa plus de 15 ans dans de continuelles douleurs, et mourut à Chaillot le 8 avril 1811. Il avait été admis à l'Institut, lors de sa formation, comme associé de la classe des sciences morales. Nous citerons de lui : *Essais dramatiques et autres œuvres*, Paris, 1793, in-8°; *Veillées philosophiques, ou Essai sur la morale expérimentale et sur la physique systématique*, ibid., 1795, 2 vol. in-8°. Millin a publié une *Notice* sur

Villeterque, dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, tome III, p. 154.

VILLETTE (François), opticien, né à Lyon en 1621, mort en 1689, se fit connaître d'une manière avantageuse par la construction de deux miroirs ardents, l'un que Louis XIV s'empressa d'acquérir pour l'Observatoire de Paris, et dont on trouve la description dans le *Journal des Savants*, mars 1666; l'autre qui fut acheté par le landgrave de Hesse, et dont la description a été publiée à Liége en 1715, in-12. Villette eut deux fils qui héritèrent de ses talents.

VILLETTE (Charles, marquis de), né à Paris le 4 décembre 1736, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, dont il hérita 150 mille livres de rentes, fit quelques campagnes de la guerre de sept ans et parvint au grade de maréchal général des logis de la cavalerie; mais sa valeur fut toujours très-suspecte: ce qui, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribuait et dont il paraissait tirer vanité, ne contribua pas peu à le rendre l'objet d'un mépris assez général. Cependant Voltaire, qui avait pour lui une tendresse toute paternelle, l'accueillit à Ferney, flatta son orgueil littéraire au point de l'appeler le *Tibulle français*, et réussit aisément à faire de lui un de ses admirateurs les plus enthousiastes aussi bien qu'un des utiles soutiens du parti philosophique. Il le maria en 1777, avec Mlle de Varicourt, si connue sous le nom de *Belle et Bonne*. Le marquis de Villette logea Voltaire lors de son dernier voyage à Paris, et lorsque ce grand homme fut mort, il obtint de Mme Denis la permission de garder le cœur, qu'il enferma dans une urne cinéraire. Il continua de cultiver la littérature, sans plus de succès, mais avec autant de prétention, même après avoir perdu celui dont les suffrages flatteurs pouvaient seuls le soutenir. En 1784, il publia ses *OEuvres*, prose et poésie, à Paris, sous la rubrique de Londres, in-8°, et il donna une édition magnifique de ses *OEuvres choisies*, Paris, in-16, sous la rubrique d'Édimbourg. Quoiqu'il eût embrassé les principes de la révolution avec chaleur, il fit de vains efforts pour être nommé député aux états généraux. Il rédigea les cahiers du bailliage de Senlis avec une hardiesse qui fut remarquée, et renonça même, avant la décision de l'assemblée nationale, à tous ses droits féodaux. Les massacres de septembre lui inspirèrent une horreur qu'il manifesta dans une lettre énergique adressée à la *Chronique de Paris*; il se croyait alors inviolable, parce qu'il était député de Seine-et-Oise à la Convention; mais la commune essaya de le poursuivre et réussit du moins à lui enlever sa popularité. Villette acheva de séparer sa cause de celle des révolutionnaires, en votant dans le procès de Louis XVI, pour la reclusion et pour le sursis. Alors déjà sa santé était totalement délabrée; il mourut le 9 juillet 1793.

VILLETTE (Reine-Philiberte ROUPH DE VARICOURT, marquise de), née à Pougny le 3 juin 1757, était douée d'une beauté rare et d'un caractère aimable qui lui gagnèrent l'affection de Mme Denis, nièce de Voltaire. Celle-ci demanda la jeune Varicourt à ses parents, qui, n'ayant d'autre fortune que leur noblesse, accédèrent volontiers à cette demande. Bientôt Voltaire lui-même conçut une très-vive amitié pour la protégée de sa nièce, qu'il nomma *Belle et Bonne*, et dont il fit le mariage. Cette femme, qui avait tant de moyens de plaire, ne put captiver longtemps un mari, dont il paraît que la réputation honteuse était bien méritée. Elle chercha des consolations dans la pratique de toutes les vertus, et mourut à Paris le 13 novembre 1822, regrettée des pauvres dont elle était la bienfaitrice.

VILLEURNOY (Charles-Honoré BERTHELOT de la), né à Toulon vers 1750, fut maître des requêtes, ensuite sous-intendant de province, et se fit remarquer par ses mœurs et sa probité. Ayant perdu ses emplois par la révolution, il vécut dans la retraite, et fut néanmoins incarcéré comme suspect en 1793. Rendu à la liberté après la chute de Robespierre, il devint, en 1796, un des agents secrets des Bourbons dans la capitale. Cherchant surtout à gagner pour ces princes des partisans dans l'armée, il fut attiré, dans le mois de février 1797, ainsi que ses collègues Brotier et Duverne de Presle, à la caserne de l'école militaire par le colonel Malo, qui feignit d'entrer dans leurs vues, et les fit arrêter par ordre du directeur Carnot à qui il avait tout communiqué. Les trois commissaires du roi furent traduits devant un conseil de guerre, où la Villeurnoy se défendit avec beaucoup de courage, et se répandit en violentes invectives contre le ministre de la justice, Merlin, qui avait fait plusieurs rapports à sa charge. « Cette bête féroce a soif de notre sang, dit-il hautement: qu'il le boive. » Malgré les poursuites de Merlin et les révélations de Duverne de Presle, qui s'était fait dénonciateur de ses compagnons d'infortune, pour échapper au supplice, le conseil de guerre, intimidé par les nombreuses réclamations du public, et surtout par celles des journaux, ne prononça pas contre ces accusés la peine de mort. N'osant pas non plus les acquitter, il les condamna à une reclusion de peu de durée. La Villeurnoy ne fut condamné qu'à un an; mais la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797) étant survenue peu de temps après, le Directoire les enveloppa dans la proscription des députés que leurs collègues envoyèrent à la Guiane. La Villeurnoy, de même que son ami Brotier, mourut à Sinnamary, dans le mois de juillet 1799. On avait trouvé dans ses papiers un plan de conspiration, d'après lequel Vauvilliers devait être nommé, au nom du roi, directeur des subsistances, Bénézech, ministre de l'intérieur, Fleurieu, de la marine, Siméon, de la justice, Barbé-Marbois, des colonies, Cochon, de la police, etc. Les débats du procès, instruit par le conseil de guerre de la 17e division militaire contre Brotier, la Villeurnoy, etc., ont été recueillis par des sténographes, et imprimés chez Baudouin, 1 vol. in-8°.

VILLEVIEILLE (le marquis de), officier au régiment du roi, était parent de Voltaire, qui entretint avec lui une correspondance. Les lettres du philosophe montrent que Villevieille était lié au parti des encyclopédistes. Privé, par la révolution, de ses emplois et de sa fortune, il dut au nom de Voltaire, qui le protégeait encore, d'échapper aux persécutions de la Terreur, puis d'être nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et mourut à Paris, en 1825, dans un âge très-avancé.

VILLIERS (dom Placide), bénédictin, né à Vesoul

rs 1640, se serait infailliblement élevé aux premiers plois de son ordre, s'il n'eût été atteint d'une mala- cruelle, contre laquelle échouèrent tous les secours l'art. Après avoir langui plusieurs années dans un t continuel de souffrances, il mourut à l'abbaye de xeuil en 1689. Il a laissé manuscrits : *Eductum à te- bris Luxovium, seu chronicon Luxoviense ex vetustis mo- mentis tanquàm ex pulvere erutum, anno* 1684, in-fol., quelques *Opuscules* ascétiques, empreints d'une mé- colie qui prenait sa source dans son état.

VILLIERS (Pierre de), littérateur, né à Cognac le mai 1648, fut 23 ans dans la société des jésuites, 'il quitta en 1689 pour entrer dans l'ordre de Cluny, il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut le 14 oc- bre 1728. Parmi ses ouvrages on distingue : *l'Art de récher*, poëme en IV chants, Paris, 1682 et 1728, -12; *Entretiens sur les Contes des fées et sur quelques tres ouvrages du temps*, ibid., 1699, in-12; *Pensées Réflexions sur les égarements des hommes dans la voie salut*, 1693, 3 vol. in-12; réimprimé en 1732.

VILLIERS (Cosme de SAINT-ÉTIENNE de), reli- ieux carme, né à Saint-Denis, près de Paris, le 8 sep- mbre 1683, professa, de 1709 à 1727, dans divers ouvents de son ordre, notamment dans ceux de Nantes, 'Hennebon et de Saint-Pol de Léon, la philosophie ou théologie. Il parcourut ensuite avec succès la carrière le la prédication, remplit divers emplois, entre autres elui de définiteur, et mourut en 1758. Son principal uvrage est la *Bibliotheca carmelitana, notis criticis et lissertationibus illustrata*, 1752, 2 tomes in-fol.

VILLIERS (Marc-Albert de), littérateur, né à Paris ers 1730, se fit recevoir au parlement, et renonçant au barreau, embrassa l'état ecclésiastique. Dès lors il par- agea son temps entre ses devoirs et l'étude, et mourut e 30 juin 1778. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Apologie du célibat chrétien*, Paris, 1762, in-12; *Dignité de la nature humaine*, 1678, in-12.

VILLIERS (Jacques-François de), médecin, né à Saint-Maixent le 5 juin 1727, fut employé dans les hô- pitaux de l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans, et s'étant établi plus tard à Paris, fut nommé mé- decin de l'école vétérinaire. Il mourut en 1794. Outre un assez grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire encyclopédique* et dans le *Journal de médecine*, on lui doit : *Supplément au Mémoire de Vetillard sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8°; *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, ibid., 1771, in-8°.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean de), maré- chal de France, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, naquit vers 1384. Il se trouvait, en 1415, dans Honfleur, assiégé par les An- glais, et fut fait prisonnier. Dans les troubles qui déso- lèrent la France sous le règne malheureux de Charles VI, il embrassa le parti du duc de Bourgogne (Jean sans Peur), qui l'établit son lieutenant à Pontoise. Quelques hommes obscurs ayant osé former le projet de livrer Paris aux Bourguignons, l'Isle-Adam, averti par le chef du complot, se rendit, avec 800 hommes d'armes, sous les murs de cette ville, dans la nuit du 28 au 29 mai 1418. Au signal convenu, la porte s'ouvre, et l'Isle- Adam est introduit. Elle se referme aussitôt; et les clefs, jetées par-dessus les murailles, annoncent aux Bourgui- gnons qu'ils doivent vaincre ou périr. L'Isle-Adam s'avance jusqu'au Châtelet, où 500 Bourguignons vien- nent grossir sa troupe, en criant : *La paix! Vive Bour- gogne!* Il court ensuite, avec un détachement, au palais de Saint-Paul, dont il brise les portes, et force l'infor- tuné Charles VI, malade, de monter à cheval, pour se montrer au peuple. Au milieu du tumulte, le brave Tannegui du Chatel parvient à sauver le Dauphin, qu'il conduit à Melun. Les séditieux, dont la fureur s'accroît par la certitude de l'impunité, demandent à grands cris la mort de tous ceux qu'ils soupçonnent d'être opposés à leurs projets. Le sang coule dans les prisons, encombrées de victimes; les échafauds sont dressés sur les places, dans les rues, pour immoler les serviteurs du roi les plus dévoués; et, on doit le dire, l'Isle-Adam favorisa tous ces crimes, tous ces massacres, dont l'effrayant tableau a fait tomber la plume des mains de l'historien Villaret, chargé de le retracer. Le duc de Bourgogne, déclaré lieutenant général du royaume, ré- compensa l'Isle-Adam, en le nommant maréchal de France, à la place de Boucicaut, prisonnier à la funeste bataille d'Azincourt. Les Anglais profitent de la confu- sion pour envahir la Normandie et marcher sur Paris. L'Isle-Adam, forcé de leur abandonner Pontoise, se re- tire à la cour du duc de Bourgogne. L'assassinat de Jean sans Peur, sur le pont de Montereau, vient encore aug- menter le désordre. Henri V, roi d'Angleterre et gendre de Charles VI, est désigné régent du royaume, au pré- judice des droits du Dauphin. L'Isle-Adam, un jour, s'étant présenté devant Henri, vêtu d'une robe com- mune : « Est-ce là, lui dit le monarque anglais, la robe d'un maréchal de France? Je l'ai fait faire, répondit l'Isle-Adam, pour me servir en voyage. » En parlant il avait les yeux sur Henri. Comment, lui dit ce prince, osez-vous me regarder au visage? L'Isle-Adam s'excusa sur ce que c'était la coutume en France de regarder la personne à laquelle on adressait la parole : mais Henri ne fut point satisfait de cette réponse; et quelques jours après, il fit enfermer l'Isle-Adam à la Bastille, sous prétexte qu'on le soupçonnait de vouloir livrer Paris au Dauphin. Sans les sollicitations pressantes du duc de Bourgogne (Philippe le Bon), il ne serait sorti de pri- son que pour périr sur un échafaud. L'Isle-Adam ne recouvra la liberté qu'après la mort de Henri V (1422); mais loin de se montrer partisan du Dauphin, comme on l'en avait accusé, il s'empressa de rejoindre les drapeaux du duc de Bourgogne, et concourut à reprendre sur les troupes royales, la Ferté-Milon et Pont-sur-Seine, dont la garnison fut massacrée. Le mariage de Jacqueline, comtesse de Hainaut, avec le duc de Glocester, ayant porté le théâtre de la guerre dans les Pays-Bas, l'Isle- Adam fut chargé de conduire des secours au duc de Brabant. En 1429, le duc de Bourgogne le nomma son lieutenant à Paris; et l'année suivante, il reçut le collier de la Toison d'or, lors de son institution. Ayant échoué devant Lagny, l'Isle-Adam se jeta dans le Beauvoisis, et avec l'aide des Anglais, soumit les principales villes de cette province. Après le traité d'Arras (1435), qui réta- blit la paix entre Charles VII et le duc Philippe, il fut confirmé dans la charge de maréchal de France, reprit,

sur les Anglais, Pontoise, dont il fut gouverneur, et contribua beaucoup à réduire Paris sous l'obéissance royale. Surpris dans Pontoise (1436), par Talbot, il n'eut que le temps de fuir, abandonnant à l'ennemi les immenses magasins de blé qu'il avait formés, pour le revendre aux Parisiens, en cas de disette. Il suivit le duc de Bourgogne en Flandre, où des troubles venaient d'éclater, et fut tué dans un mouvement séditieux, à Bruges, le 22 mai 1437.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe de), 43e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de la même famille que le précédent, naquit en 1464. Reçu chevalier dans sa jeunesse, il se concilia de bonne heure l'estime et l'affection de ses chefs, et parvint à la dignité d'hospitalier et grand prieur de France. En 1510, il partageait avec André d'Amaral le commandement de l'escadre de la religion, destinée à détruire la flotte que le soudan d'Égypte avait armée contre les Portugais. Amaral, contre l'avis de l'Isle-Adam, persista dans la résolution d'attaquer la flotte d'Égypte dans le golfe de l'Ajazzo. La victoire, longtemps disputée, finit par rester aux chevaliers; mais ils la payèrent de la vie d'une foule de braves qu'il eût été possible d'épargner, si, comme l'Isle-Adam le proposait, on eût attendu, pour engager le combat, le moment où la flotte dispersée n'aurait pu que difficilement se rallier. L'Isle-Adam, en 1513, fut revêtu du titre d'ambassadeur de son ordre à la cour de France. Il en remplissait encore les fonctions lorsqu'il apprit qu'il avait été désigné pour succéder à Fabrice Carette dans la dignité de grand maître (1521). D'Amaral, chancelier de l'ordre, avait inutilement brigué cet honneur. Dans son dépit, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand maître de Rhodes. Ce propos, entendu de plusieurs chevaliers, servit plus tard à le convaincre de trahison. Cependant l'Isle-Adam, instruit que Soliman se disposait à faire le siége de Rhodes, hâta les préparatifs de son départ, et ayant pris congé du roi de France, alla s'embarquer à Marseille. Il emmenait avec lui toutes les munitions de guerre qu'il avait pu se procurer. A la hauteur de Nice, le feu prit à son bâtiment avec une telle violence, que les hommes de l'équipage ne songeaient qu'à gagner la terre; mais il les obligea de reprendre leurs postes, et se rendit bientôt maître des flammes. Quelques jours après, le tonnerre tomba dans sa chambre, brisa son épée, et tua 9 hommes. Averti que le fameux corsaire Curtogli s'était embarqué près du cap Mallès, pour le surprendre, il eut le bonheur de lui échapper, à la faveur de la nuit, et entra dans le port de Rhodes, au milieu des acclamations des chevaliers et du peuple, accourus sur le rivage pour le recevoir. Soliman, informé de l'arrivée de l'Isle-Adam, lui écrivit qu'il était dans l'intention de rester en paix avec les chevaliers de Rhodes, s'ils s'engageaient à ne point inquiéter ses sujets. Le grand maître n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à mettre Rhodes en état de défense. Il fit ajouter de nouvelles fortifications aux anciennes, qui furent réparées, et ne négligea rien pour se procurer des vivres et des munitions. La flotte turque parut devant Rhodes le 26 juin 1522. Elle se composait de 400 bâtiments de différentes grandeurs, portant 140,000 hommes de guerre et 60,000 paysans qu'on avait tirés de la Servie et de la Valachie, pour les employer aux travaux du siége. Au moment où la ville fut investie, elle renfermait 600 chevaliers et 4,500 soldats. Les habitants qui demandèrent à prendre les armes furent formés en compagnies; et on leur assigna les postes les moins exposés. C'est avec cette faible garnison que l'Isle-Adam soutint contre toutes les forces de Soliman un siége devenu par la courageuse résistance des assiégés, l'un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Les janissaires s'étaient flattés de s'emparer facilement des ouvrages extérieurs; mais, repoussés avec une perte considérable dans toutes les attaques, ils tombèrent bientôt de la présomption dans le découragement, et finirent par refuser d'obéir à leurs généraux. Soliman accourut pour étouffer dans son principe une révolte qri pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Il n'accorda leur pardon aux janissaires qu'à condition qu'ils répareraient la honte de leurs premières défaites. Les Turcs, combattant sous les yeux d'un maître aussi prompt à récompenser qu'à punir, redoublèrent d'efforts, et firent des prodiges de valeur. La victoire restait toujours aux chrétiens; mais ils l'achetaient de la perte de quelques-uns de leurs plus braves guerriers. Sans espoir d'être secouru par les souverains de l'Europe, l'Isle-Adam voyait chaque jour diminuer ses ressources. Il dut encore se mettre en garde contre la trahison. Le chancelier d'Amaral, convaincu d'intelligences avec les Turcs, fut condamné à mort. Toutes les fortifications de Rhodes avaient été détruites par le canon; le plus grand nombre de ses défenseurs avait péri sur la brèche; la poudre manquait; il ne restait de vivres que pour quelques jours; et l'Isle Adam, décidé à s'ensevelir sous les ruines de la place, ne songeait point à capituler. Cependant, touché du sort qui menaçait les habitants, si la ville était prise d'assaut, il consentit à écouter les propositions de Soliman. Par un traité signé le 20 décembre, les chevaliers obtinrent de sortir de Rhodes avec leurs armes, et emportant les reliques, les vases saints et tous les objets relatifs au culte. Soliman rendit une visite au grand maître, et le combla de marques d'estime. En le quittant, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de quitter sa maison. » La flotte chrétienne sortit de Rhodes le 1er janvier 1523. De Candie, où l'Isle-Adam, piqué de n'avoir point été secouru par les Vénitiens, ne resta que le temps nécessaire pour réparer ses vaisseaux, maltraités par la tempête, il voulut gagner les côtes d'Italie; mais les vents contraires l'obligèrent de relâcher à Messine. Il y trouva des chevaliers de différentes langues, avec des provisions de guerre pour Rhodes. Leur retard devint l'objet d'une enquête sévère : mais leur innocence fut démontrée; et l'Isle-Adam les admit à reprendre leur rang dans l'ordre. La peste l'ayant forcé de quitter Messine, il s'établit dans le golfe de Bayes, et fit construire, non loin des ruines de Cumes, une sorte de camp retranché, où logèrent les chevaliers, tous atteints de la contagion, et les Rhodiens qui s'étaient attachés à leur sort. Impatient de connaître les intentions du saint-siége à l'égard de l'ordre, il se remit en mer dès que la saison le permit, et étant entré dans le port de Cività-Vecchia, il s'empressa

de donner avis de son arrivée au souverain pontife, en lui demandant une audience. Adrien VI qui venait de conclure avec Charles-Quint une ligue contre la France, ne se souciant pas de rendre l'Isle-Adam témoin de la publication de sa bulle, lui fit dire d'attendre à Civitâ que les chaleurs de la canicule fussent passées. Le grand maître obtint enfin la permission de venir à Rome, et il y fut accueilli par le souverain pontife avec tous les égards dus à son courage et à ses malheurs. La mort d'Adrien, arrivée quelques jours après, ne lui permit pas de réaliser les promesses qu'il avait faites à l'Isle-Adam. Clément VII, son successeur, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, avait été commandeur de l'ordre de Saint-Jean, et lui conservait beaucoup d'intérêt; il s'empressa de réparer le désastre des chevaliers, autant qu'il le pouvait, et leur assigna Viterbe pour résidence, en attendant qu'on eût fait choix d'un lieu pour remplacer Rhodes. L'Isle-Adam, d'après les ouvertures de quelques chevaliers espagnols, entreprit bientôt de négocier avec Charles-Quint la session à l'ordre des îles de Malte et de Goze. L'empereur y mit la condition que les chevaliers se chargeraient d'entretenir une garnison suffisante dans la ville de Tripoli. Le grand maître hésitait d'imposer à l'ordre une charge aussi onéreuse. Il reçut dans le même temps, d'Achmet, l'un des généraux de Soliman, l'offre de rétablir l'ordre dans la possession de Rhodes, sous la condition que les chevaliers l'aideraient à se rendre indépendant dans son gouvernement de l'Égypte. Les amis d'Achmet l'ayant fait périr pour s'assurer leur pardon, l'Isle-Adam reprit ses négociations avec Charles-Quint; mais les démêlés qui s'élevèrent entre l'Empereur et le saint-siége en retardèrent la conclusion. Toujours occupé des intérêts de son ordre, le grand maître visita l'Espagne, la France et l'Angleterre pour dissiper les préventions qui se manifestaient dès cette époque contre l'existence d'une association guerrière et religieuse, ne reconnaissant d'autre souverain que le chef qu'elle se donnait; et l'estime qu'inspiraient les vertus et le caractère héroïque de l'Isle-Adam contribua beaucoup à la conservation de l'ordre dont chaque prince convoitait les dépouilles. Enfin par un traité, signé le 12 mars 1530 à Castel-Franco, Malte et les îles adjacentes furent cédées définitivement à l'ordre de Saint-Jean. Aussitôt l'Isle-Adam envoya des commissaires à Malte pour prendre possession de cette ville, et faire réparer les fortifications ainsi que les bâtiments destinés au logement des chevaliers. Les difficultés que Charles-Quint suscita, au sujet du droit que l'ordre demandait de battre monnaie et de s'approvisionner de blés en Sicile, ayant été terminées, l'Isle-Adam s'embarqua avec son conseil, et le 26 octobre, il fit son entrée à Malte. Des intelligences qu'il s'était ménagées dans Modon lui donnèrent l'espoir de s'emparer facilement de cette place, dont la possession aurait offert à l'ordre de grands avantages; mais une première tentative ayant échoué, il abandonna son dessein, et ne s'occupa plus que des moyens d'affermir l'ordre à Malte. Il présida le chapitre général assemblé en 1533, pour la révision des anciens statuts, et y régla les changements que le temps avait rendus nécessaires. A peine le chapitre avait terminé son travail, que des divisions funestes éclatèrent entre les chevaliers des différentes langues. Plusieurs furent tués, et on fut obligé de recourir aux mesures les plus sévères pour prévenir le retour de ces scènes sanglantes. Le grand maître fut affecté vivement du scandale de pareils débats, dans un moment où le roi d'Angleterre, en s'emparant des biens de l'ordre, donnait un exemple qui pouvait être suivi par les autres souverains. Il tomba dans une mélancolie que rien ne put dissiper; et une fièvre ardente acheva de consumer le peu de force qui lui restait. L'Isle-Adam expira le 21 août 1534. On grava sur son tombeau cette épitaphe: *Ici repose la vertu victorieuse de la fortune. Isle-Adam* est le héros d'un poëme latin du P. Jacques Mayre et d'un poëme français de Privat-Fontanilles.

VILLIERS. *Voyez* **BUCKINGHAM.**

VILLIUS TAPPULUS (Publius), consul l'an de Rome 553 (avant J. C., 199), était d'une famille plébéienne qui avait donné plusieurs magistrats à la république, entre autres Publius Villius, créé tribun du peuple, l'an de Rome 303, au moment de l'expulsion des décemvirs; et Lucius Villius Tappulus, édile plébéien, l'an 540, qui, de concert avec M. Fundanius, son collègue, traduisit devant le peuple plusieurs dames romaines accusées d'un honteux libertinage. Publius Villius Tappulus, qui fait le sujet de cet article, passa de l'édilité plébéienne à la préture l'an de Rome 549. Il fut envoyé en Sicile, avec la mission de défendre cette île contre les Carthaginois. Mais comme Scipion leur donnait assez d'occupation en Afrique, où il était débarqué, Villius n'eut à s'occuper que d'envoyer des vivres et de l'argent à ce grand capitaine. Il agissait, dit Tite-Live, comme si le sort lui eût donné l'Afrique pour département, soit qu'il fût convaincu que c'était là le vrai théâtre de la guerre, soit pour faire sa cour à Scipion, vers lequel se tournaient alors les regards de tous les Romains. Villius demeura encore l'année suivante en Sicile, avec le titre de propréteur. Le zèle qu'il avait montré dans cette magistrature fit tomber plus d'une fois sur lui les suffrages du peuple. Après avoir été nommé triumvir pour procéder au partage de terres qui appartenaient au peuple romain dans le Samnium, il fut élevé au consulat l'an 553. Rome était alors en guerre contre Philippe II, roi de Macédoine, et ce département échut par le sort à Publius Villius. Il n'y trouva pas la gloire dont ses services passés et son expérience le faisaient paraître digne. Il fut d'abord assez longtemps retenu à Rome par d'importantes affaires, n'entra que fort tard en campagne, et fut obligé de consacrer le peu de temps qui lui restait à faire rentrer dans le devoir ses troupes révoltées. Il déploya dans cette occasion un heureux mélange de douceur et de fermeté. Le reste de la saison propre à la guerre se passa en combats d'avant-postes, en escarmouches, pour forcer quelques passages, et pour enleverdes convois : c'était la marche qu'avait suivie avec aussi peu de gloire Sulpicius, prédécesseur de Villius; mais il est à croire que la prudente lenteur de ces deux vieux généraux, qui d'ailleurs avaient fait leurs preuves, prépara les succès du jeune Flamininus, leur brillant successeur. On peut le supposer d'après la confiance que leur témoigna le sénat, qui les chargea de seconder par leur influence et par leurs

négociations Flamininus et les généraux qui commandèrent après eux, soit contre Philippe, soit contre Antiochus, roi de Syrie. Au reste, Tite-Live lui-même, tout en rejetant le récit de Valerius d'Antium, qui attribuait à Villius une victoire dans laquelle il tua 12,000 Macédoniens, convient que ce consul avait joint Philippe, ce qui n'était pas facile dans les défilés de la Macédoine, et qu'il allait livrer bataille, lorsque l'arrivée de Flamininus lui fit tomber les armes des mains. Dès l'année 555, Villius fut envoyé de nouveau dans cette même province comme lieutenant du proconsul. Il fut aussi nommé avec Sulpicius un des dix commissaires pour régler les conditions de la paix avec Philippe, vaincu à Cynoscéphales. Lorsque Flamininus eut proclamé la liberté de la Grèce, Villius fut chargé d'aller délivrer quelques villes de la Thrace et de l'Asie Mineure, où le roi de Syrie, Antiochus, tenait des garnisons. Il fut ensuite envoyé auprès de ce monarque, avec Sulpicius et P. OElius. L'entrevue eut lieu à Lysimachie dans la Thrace, l'an de Rome 556. Elle fut amicale tant que les commissaires romains n'eurent pas déclaré à Antiochus qu'il fallait se réconcilier avec Ptolémée, roi d'Égypte, et rendre la liberté aux villes grecques d'Asie. Alors la politesse fit place à l'aigreur; et cette négociation n'amena d'autre résultat que de rendre la guerre inévitable, en mettant les apparences de la justice et de la modération du côté des Romains. C'est ce que voulait le sénat; et il paraît que Villius et ses collègues servirent merveilleusement sa politique. L'année suivante (557), ces trois mêmes commissaires se rendirent de nouveau auprès d'Antiochus. Ils passèrent d'abord chez Eumène, roi de Pergame; et ce prince ne négligea rien pour animer les Romains à la guerre contre le monarque syrien, dont la puissance menaçait d'engloutir le petit État pergaménien. Sulpicius, le chef de l'ambassade, étant tombé malade, Villius conduisit la négociation. Il eut à Éphèse de fréquentes conférences avec Annibal, qui s'était retiré auprès d'Antiochus. Tite-Live rapporte que Villius voulait persuader à l'illustre exilé qu'il n'avait rien à craindre des Romains. Il est probable qu'en affectant d'avoir des entretiens secrets avec Annibal, son objet réel était de le rendre suspect à Antiochus; et c'est à quoi il réussit complétement. Les entrevues de Villius avec Antiochus ne firent que retarder la guerre autant qu'il convenait à l'intérêt de Rome. A son retour dans sa patrie, ce négociateur fut de nouveau envoyé en Grèce pour seconder les opérations de Flamininus, qui assurait l'asservissement prochain de cette nation, en paraissant la rendre libre (an 558). Dès ce moment l'histoire romaine ne fait plus mention de Publius Villius. On voit dans l'année de son consulat, 553, un Lucius Villius Tappulus envoyé en Sardaigne, comme préteur.

VILLIUS (Lucius), de la même famille que le précédent, tribun du peuple, l'an de Rome 573, fut l'auteur de la première loi *annalis*, qui fixait l'âge auquel on pouvait parvenir aux différentes magistratures. De là ceux de la maison Villia changèrent leur nom de *Tappulus* en celui d'*Annalis*. Lucius Villius fut nommé préteur 8 ans après (an de Rome 581); et le sort lui assigna la juridiction des étrangers.

VILLIUS ANNALIS (Lucius), préteur de Rome l'an 710, fut proscrit par les triumvirs Octave, Antoine et Lépide. Il parcourait la place publique, accompagné de son fils, en faveur duquel il briguait les suffrages pour la questure, lorsqu'on apprit sa condamnation. Aussitôt son cortége d'appariteurs et d'amis se dissipe; lui-même se sauve chez un de ses clients, dans un faubourg, où personne ne fût allé le chercher, si son propre fils n'y eût conduit les bourreaux. Pour récompenser ce monstre, les triumvirs lui laissèrent tous les biens de son père, et le nommèrent édile; mais quelques jours après, les mêmes soldats qui avait égorgé le père massacrèrent le fils, à l'occasion d'une rixe qu'il eut avec eux, en retournant chez lui pris de vin. Tel est le récit d'Appien. Valère Maxime rappelle une circonstance qui ajoute à l'horreur du crime de ce fils parricide, c'est qu'il poussa la scélératesse jusqu'à être temoin de l'assassinat de son père.

VILLIUS, autre Romain, fut l'amant de Fausta, petite-fille de Sylla et femme de Milon. Il se laissa surprendre dans la maison de ce dernier, non moins célèbre par ses disgrâces conjugales que par son exil; et il y fut assommé à coups de poing, sans que l'honneur de Milon y gagnât rien; car en ce moment même, l'impudique Fausta était enfermée avec Longarenus, un autre de ses amants. Un ancien commentateur d'Horace, cité par Bayle (article *Metella*), prétend que ce fut Milon qui traita Villius de la sorte; mais d'autres croient que c'était Longarenus lui-même. Du reste, Villius n'avait recherché Fausta que parce qu'elle était de la première qualité. Comme ce fait appartient à l'an de Rome 681 environ, on peut croire que cet homme est le même qui avait joué un rôle si affreux dans les proscriptions d'Octave.

VILLOISON (Jean-Baptiste d'Ansse de), célèbre helléniste, né à Corbeil le 5 mars 1750, avait, à l'âge de 15 ans, lu tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, dont il avait en même temps noté et éclairci les passages obscurs avec une rare sagacité. Quelques mois lui suffirent pour lire, sans aucun secours, l'arabe, le syriaque et l'hébreu. Admis en 1772 à l'Académie des inscriptions avec dispense d'âge, il fut bientôt associé aux principales académies de l'Europe. Dans ses voyages en Allemagne, en Hollande et en Italie, dont le but était de faire des recherches philologiques, il se lia avec les savants de ces divers pays, et reçut d'eux les témoignages d'estime les plus flatteurs. Encouragé par le succès de ses recherches, il accompagna Choiseul-Gouffier à Constantinople en 1785, s'embarqua bientôt après pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, s'enfonça dans les solitudes du mont Athos, mais revint à Paris sans avoir réussi dans ses nouvelles explorations. Il n'en reprit pas avec moins d'ardeur l'accomplissement de divers projets littéraires, que la révolution pourtant dérangea un peu. Le retour de l'ordre lui valut une chaire de grec ancien et moderne au collége de France; mais il ne put prendre possession de cette chaire créée pour lui, et mourut le 26 avril 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Apollonii Lexicon gr. Iliadis et Odysseæ, notis atque animadvers. perpetuis illustrat., et vers. lat. adjectâ,* Paris, 1773, 2 vol. in-4°; Leyde,

1788, in-8°; *Longi pastoralium de Daphnide et Chloe libri IV, cum animadvers.*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°; *Anecdota gr. è regiâ parisiensi et è venetâ S. Marci biblioth. deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4°; *Nova versio gr. Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici canticorum, Ruthi, Threnorum, Danielis et selectorum Pentateuchi locorum, ex codice unoco S. Marci biblioth., nunc primùm eruta et notulis illustr.*, Strasbourg, 1748, in-8°; *Homeri Ilias ad veteris codicis veneti fidem recensita ; scholia in eam antiquissima, ex eodem codice, nunc prim. eruta*, Venise, 1788, grand in-fol. On a deux *Notices* sur Villoison, l'une par Boissonnade, dans le *Mercure*, XX, 400, et dans le *Magasin encyclopédique*, 1805, III; l'autre, par Chardon de la Rochette, dans ses *Mélanges de critique*, III.

VILLON (François), le plus fameux poëte du 15e siècle, né à Paris en 1431, d'une famille pauvre, annonça de bonne heure un penchant décidé pour le libertinage, et se lia dans les écoles avec des jeunes gens corrompus qui, pour la plupart, firent rapidement une mauvaise fin. Il perdit, dans ces indignes sociétés, un temps précieux qu'il regretta plus tard, et devint escroc et voleur. Il avait déjà plus d'une fois, à l'âge de 25 ans, séjourné dans les prisons du Châtelet pour des larcins de rôt, de pâtisserie ou de fromage, lorsqu'il fut condamné, sans doute pour un vol plus considérable, à être pendu avec cinq de ses compagnons. Il eut l'impudence de plaisanter en vers sur son ignominie; pourtant *le jeu ne lui plaisait pas*, et, pour se soustraire à la potence, il s'avisa d'appeler au parlement de la sentence du Châtelet. Cette innovation fut heureuse : le parlement commua la peine de mort en celle du bannissement, et Villon se retira sur les marches de Bretagne, près de Saint-Julien en Poitou. De nouvelles bassesses, dont il croyait que sa pauvreté était une excuse suffisante, le firent arrêter et conduire à la prison de Meun-sur-Loire par ordre de Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans : il dut cette fois sa liberté à la protection de Louis XI, qu'il appelle *Loys le Bon*. On ne connait ni le lieu ni l'époque de sa mort; mais il n'existait plus à la fin du 15e siècle, et on pourrait croire qu'il termina sa carrière orageuse à Saint-Maixent en Poitou. Les vers de Villon, dignes de sa vie, sont empreints d'une immoralité profonde; mais comme poëte, il a obtenu les suffrages, non pas seulement de ses contemporains, mais de Rabelais, de Marot, qui fut son éditeur, et de la Fontaine, qui a beaucoup profité à son école. Tel qu'il s'offre aujourd'hui à notre goût épuré, avec ses grossièretés dont il est juste d'accuser le temps où il a vécu, Villon peut être regardé comme le créateur de la poésie badine en France, et comme le véritable inventeur du genre et du style *marotiques*; un autre mérite, que ne lui dispute aucun poëte du même temps, c'est d'avoir perfectionné la rime, et d'avoir donné à la phrase poétique une souplesse et une énergie jusqu'alors inconnues. *Le Petit Testament*, qu'il écrivit à l'âge de 25 ans (1456), et *le Grand Testament*, qu'il composa dans sa 30e année, sont les deux principales pièces parmi ses poésies, d'ailleurs peu nombreuses; le reste consiste en *Ballades*, *Rondeaux*, etc. On connait une douzaine d'éditions de ses *Œuvres*. La 1re parut sous Charles VIII (1489); la 2e sous Louis XII (sans date); sept sous le règne de François Ier, en 1532, en 1533 (c'est celle de Marot), en 1540, en 1542, et trois autres; deux enfin sous Louis XV, en 1723, chez *Coustelier*, avec une longue *Lettre* de du Cerceau sur la vie et les œuvres de l'auteur, et en 1742 avec les *Notes* de le Duchat. A la suite des *Œuvres* de Villon, on trouve les *Repues franches*, dont il n'est pas l'auteur, mais le héros; c'est comme l'Iliade burlesque de ses friponneries.

VILLOTTE (Jacques), voyageur, né à Bar-le-Duc le 1er novembre 1656, entra dans la compagnie de Jésus, et reçut l'ordre de se rendre en Chine, par la Turquie, la Perse et la Tartarie, si les tentatives que d'autres jésuites faisaient pour y arriver, en traversant la Russie, étaient sans succès. Il s'embarqua à Marseille le 25 septembre 1688, relâcha à Messine, puis à Smyrne qui venait d'être détruite par un tremblement de terre, et il arriva le 13 octobre à Constantinople, où il séjourna trois semaines. Il s'y rembarqua pour Trébizonde, où il aborda, après dix jours de navigation sur la mer Noire; en partit le 15 décembre, avec une caravane, et parvint, le 24, à Arz-Roum, capitale de l'Arménie turque. Il continua sa route le 6 janvier 1689, s'arrêta à Erivan et à Gandja, dans l'Arménie persane, et atteignit, le 2 mars, Chamakhi, près de la mer Caspienne, où les jésuites avaient établi, depuis deux ans, une mission. Ils en avaient aussi à Arz-Roum, à Erivan, à Gandja, à Djulfa près d'Ispahan, et ils étaient plus nombreux et plus accrédités dans cette partie de l'Orient, que les capucins, les augustins, les carmes, les théatins et les dominicains qui les y avaient précédés depuis longtemps. Pendant une résidence de cinq mois à Chamakhi, où le P. Vilotte attendait sa destination ultérieure, le soin qu'il prit de s'appliquer à l'étude des langues turque, persane et arménienne, ne lui fut pas inutile, car la cour de Russie ayant refusé aux missionnaires le passage par ses États, pour aller en Chine, il fallut chercher les moyens de s'ouvrir l'autre route par terre. Villotte partit, le 2 août, pour se rendre à la cour de Perse. Il traversa le Kour et l'Araxe réunis, la plaine de Mougan, vit Ardebil, Zengan, Sultanieh, Sawa, Kom, Kachan, et arriva, le 16 octobre, à Ispahan. Sa résidence, dans la maison que les jésuites y avaient au faubourg de Djulfa, fut plus longue qu'il ne l'avait projeté. La mort de l'ambassadeur de Pologne en Perse ayant détruit toute espérance d'obtenir du sofi et de divers princes tartares la permission de traverser leurs États pour gagner la Chine, Villotte se vit exclusivement attaché aux missions de Perse et de Turquie. Il quitta Ispahan le 5 décembre 1690, et pendant une absence de plus de cinq ans, il entreprit dix voyages tant à Arz-Roum, à Erivan et Trébizonde, qu'à Constantinople, où il s'embarqua le 5 janvier 1696, pour retourner en Perse. Il relâcha dans les îles de Rhodes et de Chypre, aborda à Tripoli de Syrie, puis à Latakié, d'où il partit le 18 mars, en caravane, pour Alep, où il arriva le 21. Il quitta cette ville le 11 avril, avec un messager arabe qui s'était obligé de le conduire en onze jours, sans accident, à Bagdad; mais diverses avaries qu'il essuya dans la traversée du désert furent cause qu'il n'arriva que le 21 à Anah, où il traversa l'Euphrate; ce ne fut que le 30 qu'il parvint à

Bagdad, après avoir été entièrement dépouillé par les Bedouins. Il en partit le 25 mai, et en suivant la route pénible du Kourdistan et du Loristan, il revit enfin, le 3 juillet, la capitale de Perse, où il résida plus de douze ans. Il employa ce long intervalle à enseigner le rite catholique aux chrétiens arméniens, et à les détacher de l'obéissance de leur patriarche, pour les soumettre à l'autorité du pape. Le P. Villotte gouverna plusieurs colléges, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nancy, le 14 janvier 1743. On a de lui : l'*Arménie chrétienne,* ou *Catalogue* des rois et patriarches arméniens, depuis J. C. jusqu'en 1712, Rome, 1730, in-12; *Voyage d'un missionnaire de la compagnie de Jésus, en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie,* Paris, 1730, in-12.

VIMECARTE (F.-Stefanardo da), en latin *Vicomercatus,* poëte latin, né à Milan dans le 13e siècle, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, fut en 1292 choisi par l'archevêque Othon Visconti pour prêcher la croisade dans son diocèse, obtint trois ans après la place de lecteur en théologie avec une prébende, et mourut en 1297. Le plus connu de ses ouvrages est un poëme intitulé : *De gestis in civitate Mediolani sub Oth. Vicecomiti, archiep.* Muratori l'a publié dans les *Scriptor. rerum italicar.,* tome IX, page 59-95, précédé d'un *avertissement,* dans lequel on trouve quelques détails sur l'auteur.

VIMECARTE (François), né à Milan au 16e siècle, probablement de la même famille que le précédent, fut professeur royal de philosophie à Paris, où François Ier l'avait appelé, se rendit ensuite à Turin, et mourut en 1570. (Voyez l'*Histoire du collége de France,* par Goujet, t. II, p. 187-99.)

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille en 1593, mort à Tournai en 1679, professa les humanités dans divers colléges de sa compagnie, et se fit quelque réputation par son talent pour la poésie latine. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Sacrorum heroïdum epistolæ, anno sæculari soc. Jesu,* Tournai, 1640, in-12, fig.

VINCE (Samuel), professeur d'astronomie et de philosophie expérimentale à l'université de Cambridge, archidiacre de Bedford, membre de la Société royale de Londres, etc., mort en 1821, est auteur de plusieurs ouvrages estimables, parmi lesquels on cite une *Histoire complète de l'astronomie,* 1808, 3 vol. in-4°.

VINCELLE (GRIVAUD de la). *Voyez* **GRIVAUD.**

VINCENS-DEVILLAS (Alexandre), né à Nîmes le 29 janvier 1725, sut joindre aux travaux du commerce, sa profession héréditaire, l'étude de la philosophie, des lettres et de l'économie politique. Il consacra plus d'une fois sa plume à la défense des protestants, ses coreligionnaires, et eut une grande part aux *Mémoires* qui amenèrent l'édit de 1787. On trouve de lui dans les *Pièces,* etc., publiées par l'Académie royale de Nîmes, 1756, un *Mémoire historique sur les anciennes Amazones.* Incarcéré malgré son grand âge sous le régime de la Terreur, il mourut en 1794.

VINCENS (Jean-César), fils du précédent, né à Nîmes en 1755, fut élevé par les soins de son père, et vint terminer ses études à Paris. A son retour dans sa patrie, il entreprit d'en publier la statistique; et il associa à ce projet le docteur Baumes, pour la partie médicale. Quant à lui, il se chargea de tout ce qui est relatif aux monuments, à l'histoire, au sol et à l'administration. L'ouvrage fut présenté, en 1790, à la Société royale de médecine de Paris, qui décerna à chacun des auteurs une médaille d'or ; mais il ne parut qu'en 1802, sous le titre de *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue,* etc., un vol. in-4°. Vincens était mort l'année précédente, après avoir publié divers *Mémoires* sur des sujets d'histoire naturelle. Il avait été député à l'assemblée législative, en 1791, et y avait professé des opinions sages et modérées. Emprisonné sous le régime de la Terreur, il fut traduit, à plusieurs reprises, devant les tribunaux révolutionnaires, et n'échappa à la mort que par une sorte de miracle.

VINCENS-SAINT-LAURENT (Jacques), frère du précédent, naquit à Nîmes le 9 janvier 1758, fit ses études dans une école alors très-florissante du pays des Grisons, et fut nommé, à l'âge de 20 ans, sous-lieutenant dans le régiment de Barrois, infanterie. Cette carrière n'offrait alors de ressources que pour la haute noblesse; il la quitta bientôt, se maria, et se fixa dans un domaine où il se livra à son goût pour l'agriculture. La révolution vint troubler le bonheur dont il jouissait dans cette retraite. Il fut nommé, en 1792, capitaine dans un bataillon de volontaires du département du Gard, puis commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie, sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut arrêté, conduit à la barre de la Convention nationale, et contraint d'y répondre d'un marché qui avait été passé avant son administration. Renvoyé pour le même objet devant le tribunal criminel de Lyon, il fut acquitté, dans un temps où il suffisait souvent du moindre soupçon pour être envoyé à l'échafaud. Cependant effrayé de tout ce qui se passait alors, et ne voulant pas reprendre des fonctions devenues encore plus périlleuses, il alla chercher dans le sein de sa famille un repos et une sécurité que désormais il n'était plus possible de trouver sur aucun point de la France. Ayant pris part, après le 31 mai 1793, à l'insurrection qui éclata dans les départements méridionaux contre la Convention nationale, il fut mis hors la loi, et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre. Revenu dans sa patrie, après la chute de Robespierre, il s'y livra tout entier à la culture des lettres, fut nommé secrétaire adjoint de l'académie du Gard, et fit dans cette société un grand nombre de rapports sur des objets de littérature, d'agriculture et d'antiquités. Son *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard,* qu'il joignit à son édition de la *Topographie de Nîmes,* est un des écrits les plus utiles que l'on ait publiés sur cette contrée. Vincens-Saint-Laurent lut, dans le même temps, à l'académie du Gard un grand nombre de *Notices* biographiques. La dernière fut couronnée, en 1817, par la Société royale d'agriculture de Paris, dont l'auteur était membre. Il était aussi associé correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions). On a encore de lui : une traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies, depuis la découverte des deux Indes,* par de Heeren; *Épître d'un journaliste* (Geoffroy) à l'em-

pereur, in-8°, 1805; la traduction de plusieurs pièces de théâtre de Kotzebue, insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, Paris, 1822. Persécuté à plusieurs époques de la révolution, il le fut encore après le retour des Bourbons; et d'injustes préventions l'obligèrent, en 1815, à s'éloigner de sa ville natale, pour venir habiter Paris. Il s'occupa uniquement dans cette ville de la culture des lettres et des sciences, et il mourut le 6 mai 1825. M. Silvestre, secrétaire de la Société royale d'agriculture, a fait imprimer, en 1826, une *Notice biographique sur Vincens-Saint-Laurent*, qu'il avait lue à la séance du 4 avril de cette année.

VINCENT (Saint), un des plus illustres martyrs de la foi chrétienne, né à Sarragosse, fut ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville, et arrêté avec ce prélat en 303, d'après les édits de Dioclétien et de Maximien. Valère fut condamné à l'exil; mais Vincent, dont on espérait fléchir le courage, fut réservé aux plus cruels supplices. Dacien, proconsul d'Espagne, imagina, pour le torturer, des raffinements de barbarie impossibles à décrire. « On est effrayé, dit saint Augustin, quand on pense à ce que le saint diacre eut à souffrir. Il était soutenu par une force surnaturelle : la nature humaine, abandonnée à sa faiblesse, aurait succombé. » Les yeux toujours élevés vers le ciel, dont il attendait sa force, il expira le 22 janvier 304. Ce spectacle si merveilleux saisit d'admiration le geôlier, qui demanda et reçut le baptême.

VINCENT, chanoine et archiviste de l'église de Prague, est auteur d'une *Chronique*, en latin, sur les événements arrivés en Bohême depuis 1140 jusqu'en 1197. On pense qu'il n'a poussé lui-même son travail que jusqu'à l'année 1167, et que le reste est l'ouvrage de deux continuateurs. Cette *Chronique*, qui ouvre le 1er vol. des *Monumenta histor. Bohemiæ*, de Dobner, est d'autant plus précieuse, que Vincent avait pris une part très-active aux affaires de son temps. (*Voyez* Leibnitz, *Script. Brunsv.*, tome I, et Freher, *Script. Germ.*, tome I.)

VINCENT (Philippe), ministre protestant, remplit avec zèle et capacité les devoirs de son état à la Rochelle, de 1626 jusqu'à sa mort en 1651. Il contribua, par son crédit sur l'esprit du peuple, à faire rendre cette place au cardinal de Richelieu. Son *Traité des théâtres*, 1647, et ses *Recherches sur les commencements et les premiers progrès de la réformation à la Rochelle*, Rotterdam, 1693, méritent d'être cités.

VINCENT (William), né à Londres en 1739, passa presque toute sa vie à l'école de Westminster dans les fonctions les plus pénibles de l'enseignement, et sut pourtant trouver le temps d'acquérir des connaissances étendues et variées. Il s'occupa surtout des diverses branches de l'histoire; mais il ne se mit que fort tard à écrire, ou du moins à publier ses ouvrages. Nommé un des chapelains ordinaires du roi, il devint ensuite recteur des Allalows, à Londres, et fut placé, en 1788, à la tête de son école, qu'il quitta, en 1801, après avoir obtenu une prébende dans l'église de Westminster. Il fut pourvu du doyenné de la même église, puis, en 1805, de la cure d'Islip, en Oxfordshire, ce qui lui permit de poursuivre avec plus de facilité ses savantes recherches. Il mourut en 1815, laissant la réputation d'un érudit modeste, indulgent et charitable. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage de Néarque, des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, ou Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre*, etc., *contenant l'histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes*; *le Périple de la mer Érythréenne*, 1re partie, contenant un récit de la navigation des anciens, de la mer de Suez à la côte de Zanguebar, accompagné de *dissertations*, 1800; 2e partie, contenant la description de la navigation des anciens, du golfe d'Elana dans la mer Rouge à l'île de Ceylan, 1805. Il donna, en 1807, une édition corrigée et augmentée, de ces trois ouvrages, sous ce titre : *Le commerce et la navigation des anciens dans l'océan Indien*, 2 vol.; un 3e, contenant le texte grec des *Indiques* d'Arrien, ainsi que les écrits détachés du doyen de Westminster, parut dans les dernières années de sa vie. Billecoq a traduit en français le *Voyage de Néarque*, 1800, in-4°, et 3 vol. in-8°.

VINCENT (François-Nicolas), l'un de ces révolutionnaires subalternes qui, dans la lutte des partis, surpassèrent leurs maîtres en perversité, naquit, en 1767, dans une des prisons de Paris, dont son père était concierge. Après quelques études superficielles, il devint clerc de procureur. Ce fut alors que la révolution éclata. D'un caractère violent et désordonné, ce jeune homme se précipita dans tous les excès. Il prit rang dans cette faction des Cordeliers, plus violente et plus sanguinaire encore que celle des jacobins. Cependant il resta confondu dans la foule des démagogues, jusqu'à la révolution du 10 août 1792, qui, quant à l'exécution immédiate, fut principalement l'ouvrage de la faction des Cordeliers. Alors les révolutionnaires qui n'avaient été qu'à la suite parurent au premier rang. Ils se mirent à la tête du mouvement; et Vincent commença son rôle. Le faible Pache, qui, sans aucune connaissance du métier des armes, était devenu, on ne sait comment, ministre de la guerre, lui donna, au mois d'octobre 1792, une place de chef dans ses bureaux. Le général Beurnonville, dont la Convention fit le successeur de Pache, le renvoya au mois de février 1793; mais les événements ayant bientôt déplacé Beurnonville, Bouchotte, espèce de mannequin à la disposition des démagogues, fut appelé au ministère. Il rappela Vincent, et le nomma secrétaire général, poste important, où il acquit plus d'influence et d'autorité que son maître. Dès ce moment, ce ministère ne fut plus qu'un assemblage des hommes les plus exaltés, répandant partout le désordre et la dévastation. Le département de la Vendée et les pays voisins étaient en feu : le nouveau secrétaire général y envoya une foule de misérables qui y commirent des crimes inouïs, entre autres Ronsin, son ami, mauvais poëte dramatique, qui fut général de l'armée révolutionnaire, et qui ravagea Lyon, sous les ordres de Collot-d'Herbois. Les excès commis dans la Vendée devinrent tels, que les révolutionnaires, qui se trouvaient dans le pays, bien que très-violents eux-mêmes, furent forcés de les dénoncer. Par une décison du comité de salut public, que provoqua le député Philippeaux, Vincent et Ronsin furent mis en arrestation, le 17 décembre 1793, comme auteur des échecs qu'avait essuyés l'armée républicaine; mais ils

furent bientôt relâchés par l'influence des Cordeliers. Vincent fut alors du nombre des révolutionnaires qui disaient hautement que la France était trop peuplée pour être constituée en république, qu'il fallait égorger un tiers de ses habitants, pour mettre les autres plus à leur aise; et ce projet n'était point un vain propos de l'espèce de ceux qu'on débitait souvent dans les clubs : on se mit en devoir de le réaliser. Voici le moyen que fit adopter Vincent, dans une des séances des Cordeliers. Ceux qui ont vécu dans ce temps affreux se souviennent que les propriétaires et les locataires des maisons de Paris avaient été obligés d'afficher à la porte d'entrée de chacune d'elles les noms des personnes qui les habitaient. Vincent imagina et proposa à son club de faire une procession de ceux des patriotes qu'on appelait *solides*, c'est-à-dire, l'espèce qui avait assassiné aux journées des 2 et 3 septembre. Cette procession, précédée d'un drapeau noir, se serait arrêtée à la porte de chaque maison, et sur l'inspection des noms qui étaient affichés, on aurait égorgé les personnes dont on avait résolu de se défaire. Le rédacteur de cet article a vu cet homme dans la prison du Luxembourg, lorsqu'on y renfermait pêle-mêle des gens de toutes les conditions et de tous les partis. Vincent habitait une chambre particulière, avec sept à huit autres individus aussi forcenés que lui. Ils se faisaient apporter les rognons de mouton tout sanglants, qu'ils affectaient de manger crus, en présence des autres prisonniers; et ils en faisaient ruisseler le sang sur leurs lèvres. Le club des Cordeliers s'étant divisé en deux factions, Vincent embrassa celle des athées, et n'oublia aucune des horreurs qui sont la conséquence nécessaire de cet odieux système. Enveloppé dans conspiration d'Hébert, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794.

VINCENT (François-André), peintre d'histoire, né en 1746 à Paris, était fils de François-Élie Vincent, peintre de portraits fort en vogue sous Louis XV, et qui, après avoir donné les premières leçons à son fils, le fit entrer à l'école de Vien. Ayant obtenu le grand prix en 1768, il se rendit à Rome comme pensionnaire. Mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se livrer à l'étude des grands modèles avec autant d'assiduité qu'il l'eût fait sans ses souffrances continuelles. De retour à Paris, il fut agrégé à l'académie en 1777, et reçu en 1782. A la création de l'Institut, il en fut nommé membre, et mourut en 1816. Ses principaux ouvrages sont : *Saint Jérôme éveillé par l'ange; le président Molé saisi par les factieux :* c'est son chef-d'œuvre; *Achille luttant contre le Xante; la Piscine miraculeuse; Borée enlevant Orithie; Arie et Pœtus; Henri IV rencontrant Sully blessé après la bataille d'Ivry; Guillaume Tell précipitant Gessler dans le lac.* Ces divers tableaux sont disséminés : aux Gobelins, à Saint-Cloud, à Rouen, à Toulouse, etc. Ses élèves les plus distingués sont Thévenin, Horace Vernet, Mauzaisse, etc., etc.

VINCENT (le lieutenant général baron), né à Valenciennes le 22 mai 1775. Voici le relevé des services de cet officier général. Volontaire au 1er bataillon des Pyrénées-Orientales, le 30 janvier 1792; caporal le 6 février de la même année : sergent-major, le 4 mai suivant; sous-lieutenant, le 18 août 1792; lieutenant, le 9 novembre 1793; capitaine, le 9 juin 1800, aide de camp du général Vandamme, le 22 novembre 1806; chef de bataillon le 21 juin 1807; colonel, le 25 juillet 1809; général de brigade, le 4 décembre 1813; colonel en second du 3e régiment des gardes d'honneur, le 15 décembre 1813; lieutenant aux gardes du corps, le 2 juin 1814; employé à l'armée de Moselle, le 23 avril 1815; inspecteur de cavalerie, le 16 juin 1819; employé à l'armée des Pyrénées, le 12 février 1823; lieutenant général, le 22 mai 1825; inspecteur général de cavalerie en 1826; compris dans le cadre d'activité de l'état-major général en 1831, admis à la retraite en 1837. Cet officier général comptait 24 campagnes : A l'armée des Alpes, en 1792; à l'armée du Rhin, ans II et III; à l'armée du Nord an IV; prisonnier de guerre le 30 vendémiaire, an IV; rendu par échange, le 25 brumaire suivant; aux armées de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest, ans V et VI; à l'armée d'Angleterre, an VII; à l'armée d'Italie, ans VIII et IX; au corps d'observation de la Gironde, an X; au camp de Saint-Omer, ans XII et XIII; à la grande armée, 1805, 1806, 1807 et 1809; en Illyrie, en 1811; à la grande armée, en 1812 et 1813; grande armée, 1814; armée de la Moselle, 1815; armée des Pyrénées, 1823. Le lieutenant général baron Vincent était grand officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis. A la restauration le baron Vincent épousa chaudement les intérêts des Bourbons. En 1830, il donna le conseil à Charles X d'opposer une vive résistance, conseil qui ne fut point suivi. Après la révolution de juillet le lieutenant général baron Vincent, voulant rester fidèle au serment qu'il avait prêté aux Bourbons, se retira du service. M. le comte de Chambord (le duc de Bordeaux) ne pouvait méconnaître un tel dévouement. Aussi il appela plusieurs fois auprès de lui le baron Vincent et, accompagné de ce général, il visita les champs de bataille illustrés par la valeur française. Le baron Vincent est mort à Paris, le 24 décembre 1844.

VINCENT (Isabeau), connue dans l'histoire du fanatisme sous le nom de *la Bergère de Crest*, était née vers 1670 dans les montagnes du Dauphiné, et avait été élevée dans la religion réformée. Elle gardait les troupeaux de son parrain, lorsque tout à coup elle s'avisa de se prétendre inspirée et de parler en conséquence. Son nom parvint jusqu'en Hollande, et le ministre Jurieu se chargea de démontrer qu'elle avait été suscitée par la Providence pour la consolation et le soutien de l'Église protestante; mais l'intendant du Dauphiné l'envoya à l'hôpital de Grenoble (1688), et là cette pythonisse avoua tout son manége, dont elle témoigna le plus sincère repentir : elle mena depuis une vie édifiante. (*Voy.* une *Lettre* de Fléchier au duc de Montausier *sur la Bergère de Crest*, à la fin du tome 1er des *lettres* de ce prélat.)

VINCENT DE BEAUVAIS, en latin *Vincentius Bellovacensis*, savant dominicain du 13e siècle, peut être regardé comme le précurseur des encyclopédistes, à une époque où le nom d'encyclopédie n'était pas même inventé. On ignore les circonstances les plus importantes de sa vie. Quel fut le lieu de sa naissance? en quelle année vint-il au monde? quelles dignités occupa-t-il?

Ces questions ne peuvent être que fort imparfaitement résolues. Comme le catalogue chronologique des évêques de Beauvais ne présente nulle part son nom, on peut regarder comme démontré que jamais il ne fut en possession de ce siége épiscopal. Lui-même d'ailleurs déclare dans ses ouvrages qu'il a été toute sa vie simple religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Tel est en quelque sorte l'unique renseignement authentique que l'on ait sur la vie de Vincent de Beauvais. Quant à son caractère, il n'est guère possible de douter que ses vertus n'égalassent ses talents : l'humble place qu'il s'obstina à garder dans la hiérarchie ecclésiastique, lorsque probablement il ne tenait qu'à lui d'arriver à des dignités importantes, dispose à le croire; et le choix que fit de lui le monarque le plus pieux de son siècle pour présider à l'éducation de ses fils fortifie et complète la conviction. Venons maintenant au grand ouvrage qui a fondé la réputation de Vincent de Beauvais. Saint Louis, lors de son expédition en Orient, avait appris qu'un prince d'Asie faisait transcrire à grands frais des milliers de volumes, et tenait des bibliothèques ouvertes aux savants : aussitôt il avait conçu le dessein d'imiter en France cette belle institution. Entrepris par ses ordres et sous ses auspices, le Résumé de Vincent de Beauvais était destiné à contenir les principes de toutes les sciences alors enseignées dans les universités et les écoles théologiques. De toutes parts des copistes faisaient les extraits des ouvrages nécessaires au compilateur. De plus, il faut noter qu'à cette époque l'ensemble des connaissances humaines n'était pas, comme de nos jours, un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, et qu'il y avait encore moins d'audace à présenter une thèse *De omni re scibili* que du temps de Pic de la Mirandole ou de Macédo. Enfin, quelques antécédents célèbres pouvaient donner l'idée d'un *Répertoire* complet de tous les faits historiques, physiques, moraux et intellectuels. Martianus Capella, dans son *Satyricon*, Boèce, par la série imposante de ses ouvrages, Pline, dans sa volumineuse *Histoire naturelle*, avaient en quelque sorte tracé l'esquisse ou du moins quelques linéaments de ce vaste tableau. L'encyclopédiste au 13e siècle avait donc dans la carrière où il s'engageait, non pas il est vrai, des guides heureux ou habiles, mais des prédécesseurs. C'est ici qu'il faut l'admirer. Loin de suivre servilement les traces de ses devanciers, il s'écarte d'eux dès le commencement; et plus méthodique, ou plus difficile en fait de méthode que ceux-ci, il asservit son ouvrage à un plan, à une marche totalement différente. Séparant d'abord les faits ou phénomènes, qui ont été ou qui sont réellement, des notions intellectuelles, toutes idéales, il s'aperçut ensuite que celles-ci étaient de deux sortes, et que tandis que les unes étaient autant d'œuvres de l'intelligence humaine, les autres lui sont antérieures en même temps et supérieures. De là cette grande division préliminaire de son *Miroir général* (*Speculum majus*) ou *Bibliothèque de l'univers* en quatre parties principales, savoir : 1° le *Miroir naturel*; 2° le *Miroir moral*; 3° le *Miroir scientifique* (*Speculum doctrinale*); 4° le *Miroir historique* (*Speculum historiale*). Cet ouvrage colossal fut imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. grand in-folio.

VINCENT DE LERINS (SAINT), ainsi appelé d'un monastère situé dans une petite île sur les côtes de Provence (aujourd'hui Saint-Honorat), où Gennade dit qu'il se retira, était, selon ce même auteur, Gaulois de nation. Il paraît qu'il suivit d'abord la profession des armes, et qu'ensuite il occupa dans le monde des emplois distingués. Sa première éducation avait été soignée, et il avait fait de grands progrès dans les lettres humaines. Arrivé au monastère, il étudia les saintes Écritures, lut les ouvrages des PP., et devint un théologien profond. Il doit toute sa célébrité à un petit écrit intitulé : *Commonitorium peregrini* (avertissement du voyageur ou du pèlerin), qui a pour but de préserver les fidèles des nouveautés en matière de foi. Il le composa en 434, trois ans après le concile d'Éphèse, où le nestorianisme fut condamné, et à l'occasion de cette hérésie. On ignore la date précise de la mort de Vincent de Lerins. On sait seulement qu'il mourut sous le règne des empereurs Valentinien et Théodose le Jeune, et par conséquent avant le 20 juillet de l'an 450. Il y a un grand nombre d'éditions du *Commonitorium* : la première est de Venise, sans date. On en pourrait compter plus de trente, imprimées à part, et davantage encore dans des recueils et dans les *Bibliothèques des PP.*, etc. La meilleure est celle de Baluze, 1663.

VINCENT DE PAUL (SAINT), né le 24 avril 1577 à Ranquines, paroisse de Pouy, diocèse d'Acqs, garda les troupeaux de son père dans son enfance. A l'âge de 12 ans, il entra chez les cordeliers d'Acqs, pour faire ses études, et se trouva bientôt en état de servir de précepteur à de jeunes enfants, ce qui lui permit de continuer son éducation, sans être à charge à sa famille. Cependant, vu l'insuffisance de ses ressources, il fut obligé de s'y prendre à deux fois pour faire son cours de théologie à Toulouse. Dans un voyage qu'il fit par mer de Marseille à Narbonne, il fut pris par des pirates et vendu à Tunis. Il y eut trois maîtres, dont le dernier était un renégat, qu'il eut la gloire de rendre à sa patrie et à sa religion, en le déterminant à prendre la fuite (1607). Vincent ne tarda pas à se fixer à Paris, où il s'occupa d'œuvres de charité : ce fut ce moment que l'on choisit pour l'accuser d'avoir volé une somme considérable au juge de Sore, son commensal et son ami; mais cette absurde accusation, qui pesa pendant 6 ans sur le saint personnage, ne servit qu'à mettre au grand jour sa patience vraiment évangélique. Nommé, en 1610, aumônier ordinaire de Marguerite de Valois, il passa l'année suivante en retraite, sous la direction de Pierre de Bérulle, prit possession en 1612, de la cure de Clichy, et la quitta, en 1613, pour se charger de l'éducation des trois fils de Philippe de Gondi, comte de Joigny, dont l'un (le cardinal de Retz) fut depuis célèbre dans les troubles de la Fronde. Ce fut en 1617 que Vincent, après avoir donné la mission à Folleville, dans le diocèse d'Amiens, et préludé ainsi à toutes celles qu'il fit dans la suite, quitta la maison du comte de Joigny pour aller desservir la cure de Châtillon-les-Dombes. Il rentra, à la fin de cette année, chez le comte; mais il avait eu le temps de réformer de grands abus dans sa cure, d'y faire beaucoup de bien et d'y instituer une *confrérie de charité*, modèle de toutes celles qui s'établirent en France. Il entreprit

plusieurs missions, d'abord à Villepreux, puis dans les diocèses de Beauvais, de Soissons et de Sens, et employa ses loisirs à améliorer le sort des criminels condamnés aux galères. Louis XIII, étonné de ses succès merveilleux dans cette pieuse entreprise, l'établit aumônier réal ou général des galères de France (1619). En 1623, il établit à Mâcon deux confréries de charité, une pour les hommes et l'autre pour les femmes, puis il fonda la congrégation de la mission, spécialement *destinée à instruire les peuples de la campagne, et à former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait un jour être confié :* l'acte de cette fondation date de 1625. En 1632, il céda aux longues et vives instances d'Adrien Lebon, prieur de Saint-Lazare, qui lui offrait sa maison et ses biens pour concourir à l'instruction et au soulagement des habitants de la campagne; mais, malgré sa prudente réserve dans cette affaire, et quoiqu'il eût pris l'avis des docteurs les plus éclairés, il eut un procès à soutenir contre les chanoines de Saint-Victor : heureusement il le gagna, et put continuer, avec plus de moyens de succès, sa bienfaisante carrière. Pénétré de douleur à la vue des maux enfantés par l'ignorance et la corruption des prêtres, il résolut d'y apporter un remède efficace, institua dans ce but (1633) les conférences des mardis, où il parlait souvent avec une admirable simplicité, et qu'il surveillait avec une vigilance toute paternelle. En 1634, il forma l'établissement des filles de charité, si respectées aujourd'hui encore dans le monde pour les services qu'elles rendent à l'humanité. En même temps, il organisait une compagnie de dames chargées de prendre un soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu. Les fléaux de la guerre, de la peste et de la famine, qui se réunirent pour ravager la Lorraine pendant une partie du gouvernement du duc Charles IV, fournirent à Vincent une occasion de signaler son zèle : il fit distribuer dans cette malheureuse province, avec une étonnante promptitude et au milieu d'incroyables dangers, des aliments, des remèdes, des vêtements et de l'argent pour 2 millions. Il assista Louis XIII dans ses derniers moments (1643), fut ensuite nommé par la régente Anne d'Autriche, président du conseil de conscience, et contribua de tout son pouvoir à introduire le calme et l'ordre dans l'Église de France et la réforme dans plusieurs ordres monastiques. En 1648, il fixa le sort des enfants trouvés, qu'il avait recueillis dans diverses maisons, mais qui se trouvaient sur le point de retomber dans leur premier état de misère. Lorsque les troubles de la Fronde éclatèrent, il fut, en sa qualité de membre du conseil, entraîné dans le parti de Mazarin : sa modération déplut également et aux ministériels et aux frondeurs; mais la désolation que portèrent les discordes civiles dans les environs de Paris, dans la Picardie et dans la Champagne, mit encore une fois au grand jour son inépuisable bienfaisance. En 1653, avec les fonds d'un habitant de Paris, dont il a seul connu le nom, il établit l'hospice du nom de Jésus pour 80 vieillards de l'un et de l'autre sexe, et donna ainsi l'idée d'un établissement plus étendu, celui de la Salpêtrière, qui s'ouvrit, en 1657, pour environ 5,000 mendiants. Dès cette époque, la santé du pieux Vincent était bien affaiblie; mais aucune œuvre utile ne se faisait sans sa participation, et on le regardait comme le père des pauvres et l'*intendant de la Providence*. Il mourut à Saint-Lazare le 27 septembre 1660, honoré des regrets unanimes des grands, du peuple, de la cour et de la ville. Canonisé par Clément XII en 1737, sa fête est fixée au 19 juillet. Le recueil des pièces qui ont servi à sa béatification et à sa canonisation a été imprimé, Rome, 1709, in-4°. Il a laissé quelques écrits : *Regulæ seu constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des sœurs de la Charité*, Paris, 1826, in-4°; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la Mission, et une infinité d'autres personnes*, manuscrit; *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter la canonisation de François de Sales, prince-évêque de Genève*. Il existe trois *Vies* de saint Vincent de Paul : l'une par Abelly, l'autre par Collet; le 3e par M. B. Capefigue, Paris, 1827, in-8° et in-12 : ce dernier ouvrage a remporté le 1er prix de fondation royale à la Société catholique des bons livres pour l'année 1826.

VINCENT FERRIER (Saint). *Voyez* **FERRIER.**

VINCENT (Saint). *Voyez* **SAINT VINCENT.**

VINCI (Léonard de), peintre célèbre de l'école florentine, né au château de Vinci, près de Florence, en 1452, fut comblée par la nature des dons les plus précieux. Beau, bien fait, doué d'une force corporelle dont on avait peu d'exemples, il joignait à ces avantages des dispositions extraordinaires pour les arts et les sciences. Non content d'exceller dans l'escrime, l'équitation, la musique et la danse, il avait acquis, dès sa première jeunesse, des connaissances assez étendues en mathématiques, en physique, en philosophie et dans toutes les branches de la littérature. Mais son goût dominant fut pour la peinture. Il eut pour premier maître André Verrocchio, artiste distingué de Florence, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il se rendit à Milan en 1489 pour y fondre une statue équestre que Ludovic Sforza voulait élever à son père, le duc François; mais il fit le modèle de ce monument dans une proportion tellement colossale, que la fonte en bronze, du moins on le présume, fut jugée inexécutable. Il se distingua dès lors comme mécanicien, ingénieur et architecte, et acheva pour son protecteur beaucoup d'ouvrages, par lesquels il justifia son titre de directeur de l'Académie de peinture et d'architecture que ce prince venait de fonder. Ce fut à cette époque, et par ordre exprès de Ludovic, qu'il peignit, dans le réfectoire des dominicains à Milan, ce célèbre tableau de la Cène, qui passe pour son chef-d'œuvre et excite encore aujourd'hui l'admiration de tous les artistes. Lors de l'invasion du Milanais par Louis XII, Léonard reçut de ce vainqueur généreux toutes sortes de bons traitements; mais pourtant il ne goûta pas, sous la domination française, la tranquillité d'esprit qu'exige la profession des arts, et finit par retourner à Florence, où le sénat le chargea de peindre avec Michel-Ange la salle du conseil. L'émulation dont ils se piquèrent enfanta les deux grands cartons d'esquisses, dont il est tant parlé dans l'histoire de la peinture, et qui servirent à former, pendant plus de 50 ans, les artistes les plus distingués. Celui de Vinci représentait la défaite de Nicolas Piccinino, l'un des plus grands généraux de l'Italie. Quoique

ors Léonard fût presque sexagénaire, et que son rival it à peine 30 ans, la victoire demeura indécise. Peu tisfait de Léon X, après avoir fait quelques courses de ome à Florence et de Florence à Parme ou à Milan, écouta les propositions de François Ier, et se rendit près de lui en 1515. Il reçut de ce prince l'accueil le us honorable, et, logé par le roi dans le palais de Clou Amboise, il y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1519. récit qui le fait expirer entre les bras de François Ier est rien moins que prouvé. Avec une âme noble et géreuse, des mœurs pures et un esprit gracieux et aimae, ce grand artiste avait une susceptibilité d'amouropre qui ressemblait parfois à de la jalousie. Les lents supérieurs que lui ont reconnus d'habiles juges raient dû le préserver d'une telle faiblesse. Quoiqu'il t été surpassé par quelques génies prévilégiés, il n'en meure pas moins le premier des peintres modernes qui t eu le sentiment du beau et en ait su fixer les prinpes. Son goût sévère, sa patience à poursuivre la perction par de lents et continuels travaux et par une actitude souvent minutieuse, et enfin le mérite qu'il it de réunir, dans le très-petit nombre de ses producms, les bons exemples aux bons conseils, l'ont fait rerder avec quelque raison comme le Boileau de la peinire. Il n'est pas irréprochable toutefois, comme coloriste comme dessinateur, et cela vient du désir qu'il avait terminer les objets jusque dans leurs plus petits déils, et d'en arrêter les contours avec une précision qui ssemble souvent à de la sécheresse; mais il partage ec Raphaël l'honneur d'avoir peint les têtes de vierges s plus belles et les plus touchantes. Comme statuaire, a laissé de superbes chevaux en relief, un admirable odèle de *J. C. dans sa jeunesse*, et d'autres ouvrages marquables. Comme ingénieur, il est admiré encore ijourd'hui pour le succès inespéré et presque miraculux avec lequel il opéra la jonction du canal de Martena à celui du Tésin, pour son plan d'un canal de nagation de Florence à Pise, etc. Il excella aussi dans architecture militaire, au point que, après la chute de udovic Sforza, le duc Valentin lui confia une autorité bsolue sur les fortifications du Milanais. Il étudia l'aatomie avec beaucoup d'ardeur, et fit même faire des rogrès à cette science. Enfin, n'eût-il fait que cultiver s belles-lettres et la poésie, il eût encore mérité l'atten on de ses contemporains. Les peintres lisent avec fruit n traité *della Pittura*, imprimé en 1651 pour la preière fois par les soins de Trichet-Dufresne, et traduit français la même année par Fréard de Chambray; ais à cette traduction, on préfère celle qu'a publiée ault de Saint-Germain en 1803. Une très-belle édition -4° du même traité italien a été dédié à Louis XVIII, 1817, par Manzi, conservateur de la bibliothèque Barrini, à Rome. On y trouve une *Vie* incomplète de éonard. Les manuscrits de ce grand artiste ont été reeillis en 13 vol., dont 12 appartiennent à l'Institut de rance: le 13e est à la bibliothèque du roi à Paris. Le usée de la même ville possède de lui 9 tableaux : le *ortrait de Charles VIII*, celui d'une femme, présumé elui de *Lucrèce Crivelli*; celui de *Lisa del Giocondo*, célèbre sous le nom de *la Joconde*; un *saint Jean-Baptiste*; a *Vierge sur les genoux de sainte Anne*; une sainte famille, vulgairement connue sous le nom de la *Vierge aux rochers*: *l'archange saint Michel* présentant à Jésus la balance des bonnes et des mauvaises actions; *Jésus recevant la croix de jonc* que saint Jean lui présente, et enfin un *Bacchus assis*. Presque tous les tableaux de Léonard ont été gravés par des artistes distingués. Le musée de Paris possède en outre 8 dessins de ce maître, dont plusieurs ont été gravés à l'eau-forte par le comte de Caylus.

VINCIGUERRA (Marc-Antoine), poëte satirique italien, florissait vers la fin du 15e siècle. On n'a presque aucun détail sur les circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il occupa longtemps la place de secrétaire de la république de Venise, et qu'il remplit avec habileté et succès diverses missions importantes. Il ne nous reste de lui qu'un recueil de satires d'environ 1,800 vers, et rien ne porte à croire qu'il en ait publié davantage. On le regarde comme le créateur de la satire en Italie, quoique plus d'un poëte s'y fût signalé, depuis la renaissance des lettres, par des traits satiriques, plus que satiriques, peut-être. En effet, Vinciguerra ne se permet point de personnalités et n'a pas même recours aux allusions ou aux pseudonymes pour désigner les personnages ridicules ou vicieux : réserve louable sans doute, mais qui réduit ses poésies, malgré leurs titres, à n'être plus que des chapitres de morale et de philosophie religieuses. Ses satires sont écrites en *terza rima* ou *terzine*. Le style n'en est point irréprochable : on y remarque un peu d'âpreté et de sécheresse, de fréquents hellénismes, des mots purement latins bannis depuis de la langue italienne, et d'autres défauts qui sont plutôt ceux du temps que ceux de l'écrivain : mais on y admire aussi de belles et rares qualités. Ces satires, imprimées pour la première fois à Bologne, 1495, in-4°, sous ce titre : *Opera nuova di M. Vinciguerra*, et à Venise, 1517, in-12, puis 1527, in-8°, furent insérées avec celles d'Arioste, Bentivoglio, Alamanni, Nelli, etc., par Fr. Sansovino, dans son *Recueil de satires* (*Sette libri di satire*, etc.), Venise (1560), petit in-8°. (*Voyez* la *Bibliothèque* de Fontamini, augmentée par Ap. Zéno, etc., Parme, 1803 et 1804, t. II, p. 91, note C.)

VINDEX (C. Julius), général gaulois, dont le père avait été revêtu de la dignité de sénateur, comptait des rois parmi ses ancêtres. Quelques auteurs croient qu'il était né dans la Séquanie; mais on est seulement certain qu'il y remplissait la charge de propréteur. Il alliait l'éloquence au courage, et l'amour de la gloire à la haine de toute servitude. Ses talents, ses vertus lui avaient acquis l'estime générale, et il exerçait une très-grande influence dans les assemblées de sa nation. Indigné des crimes de Néron, il résolut d'en délivrer l'empire; et ayant fait part de son projet à quelques chefs gaulois, tous s'engagèrent à le seconder dans cette généreuse entreprise. On dit que ses amis voulurent lui décerner le titre de César, mais qu'il les pria de jeter les yeux sur Galba, comme plus digne de leur commander. Vingt à trente mille hommes du pays des Éduens, des Arvernes et des Séquanais, se rassemblèrent dans les plaines de la Saône, sous les ordres de Vindex. Il fit part alors de son plan à Galba, dont il dut attendre les réponses, afin d'agir de concert. Ce fut, dit-on, le jour même qu'il

avait consommé le meurtre de sa mère Agrippine, que Néron apprit la révolte des Gaules. Il ne s'en émut point d'abord, persuadé qu'il n'aurait pas de peine à l'étouffer; mais importuné des placards injurieux que Vindex faisait afficher contre lui, il écrivit au sénat pour s'en plaindre, et finit par mettre à prix la tête du général gaulois. « Je donnerai volontiers ma tête, dit Vindex, à celui qui m'apportera celle de Néron. » Cependant L. Rufus Verginius ou Virginius, gouverneur de la haute Germanie, ayant reçu l'ordre de combattre les Gaulois, marcha sur Besançon dont il fit le siége. Vindex s'avança au secours d'une ville dans laquelle il comptait un grand nombre de partisans; et ayant demandé une entrevue à Verginius, ils convinrent de se réunir contre Néron. Les Romains, ignorant cet accord, tombent à l'improviste sur les Gaulois qui s'avançaient sans méfiance pour entrer dans Besançon et en font un horrible massacre. Vindex ne voulut pas survivre à ses compatriotes, et se donna la mort, l'an 69. Devenu maître de l'empire, Galba témoigna sa reconnaissance aux villes qui s'étaient déclarées en sa faveur, par la concession des droits de cité. Une médaille rapportée par J. J. Chifflet, et portant au revers de la tête de Galba ces mots : *Mun. Visontium,* prouve, suivant lui, que Besançon reçut alors cette faveur. Mais la plupart des antiquaires reconnaissent que cette médaille appartient à la ville de *Visontium,* dans la province Taraconaise. — Un autre **VINDEX**, ou selon quelques-uns, **VINDICIUS**, dénonça à Junius Brutus, premier consul, la conspiration formée par ses fils et par les neveux de Collatin contre la république, l'an 509 avant J. C., et obtint en récompense la liberté.

VINDING (Érasme), né en 1615 à Vinding en Zélande, d'où il a pris son nom, et mort en 1684 à Copenhague, fut professeur de grec, d'histoire et de géographie dans l'université de cette ville; il remplit plusieurs fonctions élevées dans la magistrature, et eut la plus grande part à la réformation des lois du Danemark. On citera de lui : *Antiquæ Græciæ populorum origines, migrantes,* etc., dans les *Antiquités grecques* de Gronovius.

VINDING (Paul), fils du précédent, mort conseiller d'État en 1712, à l'âge de 54 ans, suivit la même carrière que son père. On cite de lui une traduction latine, avec des *notes* d'un traité du *Talmud*.

VINDING (Érasme), fils du précédent, mort jeune en 1723, étant conseiller royal de justice et de la chancellerie, s'était annoncé dans la carrière des lettres d'une manière avantageuse.

VINDIUS (Vérus), célèbre jurisconsulte, florissait sous le règne d'Antonin le Pieux. Ses talents lui méritèrent la confiance de ce bon prince. Admis dans ses conseils, il eut part à la rédaction des lois sages qui, pendant longtemps, assurèrent la félicité du peuple romain. Les ouvrages qu'il avait composés ne nous sont point parvenus; mais le nom de Vindius est cité fréquemment dans le *Digeste*. On a confondu quelquefois Vindius avec un jurisconsulte qui vivait sous Alexandre-Sévère. Capitolin, dans la *Vie* d'Antonin, le nomme à tort *Vinidius*. Voyez les *Vies de jurisconsultes,* par Taisand, 572.

VINESAUF ou **VINESALF**. *Voyez* **GALFRID**.

VINET (Élie), l'un des plus savants hommes du 16e siècle, né dans un village voisin de Barbezieux vers 1519, remplit longtemps avec zèle et succès les fonctions de principal du collége de Bordeaux, et mourut en 1587. Outre des éditions corrigées et enrichies de notes des *OEuvres* de Sidoine Apollinaire, des traités de la *Sphère* de Proclus et de Sacrobosco, d'*Eutrope*, de Perse, d'*Ausone*, etc., plusieurs traductions latines et françaises, on a de lui quelques écrits originaux, parmi lesquels on distingue : *Discours sur l'antiquité de Bordeaux et de Bourg-sur-Mer,* Bordeaux, 1565, in-4°; 1574, in-4°; *l'Arpenterie,* ouvrage de géométrie enseignant à mesurer les champs, etc., ibid., 1577, in-4°; 1583, in-4°. (*Voyez* un *Éloge* de Vinet, par Ch. Pascal dans les éditions d'*Ausone,* avec les notes de ce savant. Bordeaux, 1590, 1604, in-4°; un autre par Gabriel de Lurbe dans l'ouvrage *De illustribus Aquitaniæ viris,* 143, et un 3e par M. Joannet, couronné par l'académie de Bordeaux et imprimé à Périgueux, 1816, in-8°.)

VINNE (Vincent Vander), né à Harlem en 1629, s'adonna à la peinture presque au sortir de l'enfance; il n'eut longtemps d'autre maître et d'autres modèles que des estampes qu'il copiait avec le plus grand soin et avec une facilité étonnante. Il s'était lié avec les enfants de François Hals; et ses parents se décidèrent à le placer chez cet habile peintre qui, frappé des progrès que le jeune Vander Vinne avait faits sans le secours d'aucun maître, lui donna les conseils les plus encourageants. Il se vit bientôt en état de voyager. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Suisse et la France, et se fixa quelque temps à Paris. Partout son talent lui procura de l'ouvrage, et la gaieté de son caractère jointe à un rare talent le fit accueillir partout. Cependant quelque charme qu'il trouvât dans cette vie errante, il voulut revoir sa patrie, et revint à Harlem en 1655. Il s'exerça dans tous les genres de peinture : plafonds, paysages, portraits, enseignes même, il ne dédaignait aucun genre d'ouvrage; et il ne croyait pas déroger en imitant Rubens qui lui-même avait peint une enseigne pour la ville d'Anvers. Aussi le peintre de Berkheyde l'appelait-il le Raphaël d'Harlem, pour peindre les enseignes. Il n'y mettait pas moins de soin qu'à ses autres ouvrages; mais exposées à toutes les injures de l'air, on n'a pu les conserver, et on regrette que ses nombreux travaux en ce genre nous aient privés de beaucoup de compositions plus précieuses. Il peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux en grand et en petit. Sa manière est tantôt heurtée, tantôt finie, mais toujours pleine de chaleur et d'enjouement. Sa facilité est merveilleuse, et toutes ses productions offrent une grande imitation de la nature. Sur la fin de sa vie cependant, plus occupé du soin de gagner de l'argent que de celui de sa réputation, sa facilité dégénéra en négligence. Sept ou huit ans avant sa mort, il fut frappé d'une attaque d'épilepsie qui atteignit en quelque sorte son imagination, et qui l'empêcha de peindre et d'écrire, car non content de cultiver la peinture il s'amusait à composer de petites pièces allégoriques, en vers et en prose, qui se faisaient remarquer par la verve, la gaieté et l'imagination. Il mourut d'apoplexie en 1702, laissant trois fils, Laurent, Jean et Isaac, qui cultivèrent

ous trois la peinture, mais avec moins de succès que lui.

VINNIUS (ARNOLD VINNEN, plus connu sous le nom de), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1588, prit le grade de docteur en droit à Leyde, et remplit les fonctions de recteur du collége des humanités à la Haye, de 1619 à 1633, époque à laquelle il fut pourvu de la chaire du digeste à Leyde. Il mourut le 1er septembre 1657. A une connaissance profonde des langues grecque et latine, du droit et des antiquités, il joignait beaucoup de jugement et de pénétration, et l'art d'éclaircir les matières embrouillées. Ses principaux ouvrages sont : *Institutionum imperialium commentarius* : c'est encore le meilleur commentaire des instituts ; il en existe une foule d'éditions in-4°, parmi lesquelles on distingue celles d'Amsterdam, Elzevir, 1665, et de Leyde, 1709 ; *Institutiones Justiniani cum notis*, Leyde ou Amsterdam, Elzevir, 1646, 1652, 1669, in-12 ; Paris, 1800, 2 vol. in-12 ; *Selectarum quæstionum juris civilis libri II, cum tractatibus de pactis*, etc., Utrecht, 1722, in-4° ; Lyon, 1746, 1755, 1761, 1767 et 1777, 2 vol. in-4°. — VINNIUS (SIMON), fils du précédent, reçu docteur en droit à l'académie de Leyde, mort en 1653, à la fleur de son âge, n'est connu que par deux *Thèses* imprimées avec les ouvrages de son père.

VINOT (MODESTE), fils d'un avocat de Nogent-sur-Aube, entra dans l'Oratoire en 1689, et professa avec beaucoup de talent dans plusieurs colléges de sa congrégation. L'archevêque de Tours voulant l'attacher à son diocèse, le nomma chanoine de sa cathédrale. Il mourut le 20 décembre 1731. Parmi les écrits qu'il a laissés, on distingue une traduction en vers latins de plusieurs fables de la Fontaine, composée de concert avec le P. Tissard, et publiée en 2 vol. in-12. L'abbé de Saas en donna une 2e édition en 1738 à Rouen, sous la rubrique d'Anvers, et il y en eut une 3e en 1761.

VINSON (l'abbé PIERRE), né à Angoulême en 1762, refusa de prêter le serment en 1791, et, pour éviter la persécution, prit le parti de se retirer en Espagne, puis en Angleterre, où il forma à Londres un établissement fort ingénieux pour l'enseignement de l'astronomie. Rentré en France en 1814, il mourut à Paris le 18 octobre 1820. De toutes ses productions assez nombreuses, mais qui n'offrent plus d'intérêt, nous ne citerons que les suivantes : *le Concordat expliqué au roi, suivant la doctrine de l'Église, et les réclamations canoniques des évêques légitimes de France, suivi du précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage et des principaux événements de sa captivité*, 1816, in-8° ; cet ouvrage fut déféré aux tribunaux, et l'auteur condamné correctionnellement à trois mois de prison. Lors de son procès, il publia un *Mémoire justificatif*, qui fut saisi, et un autre mémoire sous le titre d'*Appel au tribunal de l'opinion publique*.

VINTIMILLE (JACQUES, comte DE), savant illustre du 16e siècle, dont la famille s'était réfugiée à Rhodes, était fort jeune encore lorsque cette île tomba au pouvoir de Soliman Ier en 1522. Dans les désordres qui suivirent l'entrée des janissaires, il perdit son père et sa mère, et fut embarqué sur un navire qui ramenait en France un grand nombre de chevaliers. Il s'y livra à des études assidues, d'abord à Lyon, puis à l'université de Pavie, voyagea ensuite en Espagne, en Italie, en Afrique, et servit quelque temps avec distinction. La connaissance profonde qu'il acquit des mathématiques, des langues vivantes, du dessin, de la peinture et de l'architecture, lui valut l'estime des littérateurs les plus distingués de son temps et la protection de François Ier et de Henri II, qui le nomma conseiller au parlement de Dijon. Il mourut dans cette ville en 1582, assez avancé en âge. On lui doit des traductions de la *Cyropédie*, Paris, 1547, et d'*Hérodien*, 1581, in-4°.

VINTIMILLE-LASCARIS-CASTELARD (PAUL DE), grand maître de l'ordre de Malte après Antoine de Paule, descendait des anciens empereurs de Constantinople. Il naquit en 1560, et entra jeune dans la religion. Il était bailli de Manosque, quand il fut élevé au grand magistère, le 13 juin 1636. Les affaires de l'ordre étaient alors compromises de tous côtés. Le pape Urbain VIII semblait avoir entrepris de renverser le gouvernement, et, sans l'autorisation du grand maître, accordait aux anciens commandeurs le droit de tester, ce qui privait le trésor commun de l'ordre d'une des branches les plus considérables de ses revenus. Le duc de Montalte, vice-roi de Sicile, et les autres officiers du roi d'Espagne refusaient aux galères maltaises les grains qu'elles venaient chercher, et même les faisaient arrêter dans les ports de l'île. Vladislas IV, roi de Pologne, écrivait à Lascaris, que les commanderies de Bohême devaient être communes aux chevaliers d'origine polonaise. Enfin, des guerres continuelles entre les princes chrétiens empêchaient que les revenus ordinaires n'arrivassent au trésor. Le grand maître s'occupa sans relâche d'appliquer un remède à tant de maux. Il fit travailler continuellement à élever des fortifications et frapper de nouvelles monnaies, emprunta à la banque de Gênes, et à intérêts, cent mille ducats, se concilia l'amitié du pape, en lui donnant ou plutôt en feignant de lui donner des secours pour envahir les États du duc de Parme, et imposa à l'Espagne, par l'attitude ferme qu'il prit à l'égard de tous ses ennemis. Ses chevaliers se signalèrent surtout par leurs expéditions contre les corsaires et les Turcs. Le commandeur de Charost, général des galères, avec quelques bâtiments, s'empara de trois gros vaisseaux de Tripoli, et de dix-sept autres navires, commandés par le célèbre renégat Ibrahim Roïs de Marseille. Une flottille de trois vaisseaux captura un riche galion qui appartenait au sultan Ibrahim, et sur lequel se trouvaient avec d'immenses trésors une femme du sérail, et un enfant que l'on disait fils du Grand Seigneur. Mais peu s'en fallut que ces circonstances ne devinssent funestes à l'ordre. On travaillait à la conversion des deux captifs ; et déjà l'on voyait une prosélyte dans l'odalique partie de Constantinople pour le pèlerinage de la Mecque, quand Ibrahim déclara la guerre au grand maître et à ses chevaliers, en 1644. Heureusement Lascaris se hâta de prendre toutes les précautions pour la défense. D'ailleurs les menaces de l'Ottoman n'étaient qu'une vaine démonstration, et tous ses préparatifs aboutirent à faire une excursion sur Candie, et à prendre la Canée. Le grand maître envoya son escadre au secours de l'île

assiégée. C'est sur ces entrefaites que Jacaya, se prétendant issu du sang d'Othman, forma le projet de renverser le sultan. Il écrivit à Lascaris, pour lui demander des secours. Mais celui-ci s'en dispensa, alléguant qu'il ne pouvait rien entreprendre sans la coopération des puissances de l'Europe. Ibrahim fut peu après étranglé par ses janissaires et remplacé par Mahomet IV. Cette révolution n'empêcha point que le siége de Candie ne fût poussé avec vigueur; mais la résistance héroïque des habitants, secondés par le commandeur Balbiano, général des galères de Malte, les força de lever le siége. Le reste du règne de Vintimille n'offre rien de remarquable que l'acquisition pour l'ordre de l'île Saint-Christophe en Amérique, par le chevalier de Poincy, et quelques débats de médiocre importance avec le roi de France. Il mourut le 14 août 1657. Le bailli Lascaris, son petit-neveu, lui fit élever un magnifique mausolée dans la chapelle de la langue de Provence, église primatiale de Saint-Jean. C'est sous Paul de Vintimille que fut établie à Malte une bibliothèque publique. Un règlement à ce sujet portait que les livres qui se trouveraient dans la dépouille d'un chevalier, au lieu d'être vendus, comme ses autres effets, seraient transportés à Malte. Le successeur de Paul de Vintimille fut Martin de Redin, vice-roi de Sicile.

VINTIMILLE DU LUC (Charles-Gaspard de), archevêque de Paris, né le 15 novembre 1655, fut d'abord nommé évêque de Marseille en 1692, remplaça sur le siége d'Aix M. de Cosnac, et passa sur celui de Paris après la mort du cardinal de Noailles en 1729 : c'était l'époque des querelles du jansénisme. Le nouveau prélat, également éloigné de l'exagération des deux partis, aurait voulu les réconcilier; mais il avait un caractère trop faible pour une pareille mission, et il se laissa diriger par le cardinal Fleury, alors ministre et tout-puissant. Il fit une chose agréable aux amis de la religion en faisant fermer, au nom du roi, le cimetière de Saint-Médard en 1732; mais quelque temps après, il montra moins de sagesse en publiant contre les *Nouvelles ecclésiastiques* un mandement dont les principes ultramontains auraient encouru une condamnation du parlement, sans l'opposition formelle de la cour. Il mourut à Paris le 13 mars 1746. On n'a de lui que des *Mandements, Lettres, Instructions pastorales,* etc., dont on trouve quelques-uns dans le *Journal de Verdun,* année 1729-46. Le diocèse de Paris lui doit la publication du nouveau Bréviaire.

VINTIMILLE DU LUC (La comtesse de), une des cinq filles du marquis de Mailly de Nesle, était encore fort jeune lorsque sa sœur la comtesse de Mailly fut déclarée maîtresse du roi, en 1736. La nouvelle de cette élévation la frappa vivement au couvent où elle était encore, et elle se promit de supplanter la favorite, dès qu'elle serait lancée sur la scène du monde. Ayant pour elle les avantages de la jeunesse et de la taille, elle ne réussit néanmoins qu'à moitié dans son dessein, et fut obligée de partager avec son aînée l'empire qu'elle s'était flattée de posséder toute seule. Bientôt une troisième demoiselle de Nesle, la duchesse de Lauraguais, se mit sur les rangs avec le même succès, et vint aussi se livrer aux caprices coupables d'un monarque pour qui l'inceste semblait n'être qu'un aiguillon et un charme de plus. Mais la comtesse de Vintimille ne pouvait craindre longtemps la duchesse de Lauraguais dont la beauté, au moins médiocre, n'était rehaussée ni par l'esprit, ni par les grâces. Mme de Mailly devait lui sembler plus redoutable, parce qu'à un amour véritable pour la personne du roi, elle joignait le don de converser spirituellement, et d'arranger des parties au gré du prince qu'ennuyaient également et le sérieux des affaires de la frivolité de l'étiquette. Du reste, sa sœur et sa rivale avait sur elle une supériorité irrésistible, celle que donne un caractère hautain, froid et ambitieux. Autant l'une se recommandait par son désintéressement, sa modestie et sa bienveillance pour tous, autant l'autre était avide, orgueilleuse et vindicative. Louis XV qui, de jour en jour et sans qu'il s'en aperçût lui-même, aimait davantage la sœur cadette de la comtesse de Mailly, lui accordait plus d'autorité et de grâces qu'à sa première favorite; la voyant enceinte, il la fit épouser au comte de Vintimille du Luc, neveu de l'archevêque de Paris (novembre 1739); enfin la cour commençait à faire cercle autour d'elle, et à lui rendre ces hommages qui depuis environnèrent Mmes de Châteauroux et de Pompadour. Bientôt, sans doute, elle aurait dépouillé de leur rang ses deux rivales et brillé seule à leur place, si, à la suite d'un accouchement laborieux, elle n'eût été enlevée subitement et au milieu d'effroyables douleurs (1741). On cria aussitôt à l'empoisonnement; mais ces bruits demeurèrent sans résultats. D'ailleurs quel eût été l'auteur du crime? Le caractère connu de Mme de Mailly ne laisse pas même place aux soupçons ; le mari ne pouvait songer à se plaindre d'un commerce illégitime antérieur de beaucoup à son mariage, et connu de toute la cour. Quoi qu'il en soit, la fin effrayante de Mme de Vintimille fit sur Louis XV assez d'impression pour que ses conseillers et ses corrupteurs craignissent un instant que ses regrets ou des sentiments religieux ne le ramenassent à la fidélité conjugale. Mais les larmes du roi se séchèrent assez vite, et la marquise de la Tournelle, devenue plus tard duchesse de Châteauroux, lui fit oublier ses trois sœurs. Une cinquième, la marquise de Flavacourt, résista constamment aux désirs et aux lettres du roi appuyés par les conseils et les sollicitations du maréchal de Richelieu. L'enfant dont la comtesse de Vintimille s'était trouvée enceinte lors de son mariage fut connu sous le nom de comte du Luc; les courtisans frappés de l'extrême ressemblance qu'il avait avec le prince, l'appelaient le *demi-Louis*.

VINUESA (dom Mathias), prêtre espagnol, occupait la cure de Tamajon à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français en 1808. C'était un homme d'un esprit médiocre; il prit une part active à l'opiniâtre résistance de ses compatriotes, et n'épargna ni fatigues, ni écrits, ni prédications pour animer le peuple contre Napoléon et ses partisans. Au retour de Ferdinand VII, il signala son aversion pour les cortès de Cadix par plusieurs brochures politiques et théologiques, dont l'une est intitulée : *Préservatif contre l'esprit public de la Gazette de Madrid.* Son zèle pour les immunités ecclésiastiques et pour les doctrines ultramontaines, lui valut les places d'archidiacre de Taragona et de chapelain d'honneur de S.

Majesté Catholique, qu'il exerçait encore au commencement de la révolution de 1820. Il publia alors une proclamation au peuple espagnol, dans laquelle il exposait jusqu'aux détails les plus minutieux les mesures qu'il croyait propres à renverser le système constitutionnel. Il fut emprisonné, jugé et condamné à 10 ans de galères (1821). Des furieux, auxquels cet arrêt parut trop doux, se transportèrent à la prison de Vinuesa et l'assommèrent à coups de marteau.

VIO. *Voyez* **CAJETAN.**

VIOLE (dom DANIEL-GEORGE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Soulairs, diocèse de Chartres, en 1598, mort à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre en 1669, avec la réputation d'un saint et savant religieux, a laissé plusieurs ouvrages imprimés ou manuscrits, parmi lesquels on citera: *la Vie et les miracles de saint Germain, évêque d'Auxerre,* avec un *Catalogue* des hommes illustres de la ville et du diocèse, Paris, 1654, in-4°. (Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, 69.)

VIOMÉNIL (ANTOINE-CHARLES DU HOUX, baron DE), né, en 1728, à Fauconcourt en Lorraine, d'une ancienne famille de cette province, toute consacrée à la carrière des armes, fut nommé lieutenant au régiment de Limousin, dès l'âge de 15 ans, et capitaine, quatre ans après. Ce fut en cette qualité qu'il fit, sous les yeux de son père, la guerre de Flandre, où il reçut une blessure au siége de Berg-op-Zoom, en 1747. Nommé colonel des volontaires du Dauphiné, en 1759, il se distingua dans les campagnes de Hanovre, où il commanda les troupes légères du corps d'armée qui était sous les ordres du prince de Condé. Devenu brigadier, puis colonel de la légion de Hainaut, il passa en Corse, à la tête de ce corps, et y fit les campagnes de 1768 et de 1769, sous le marquis de Chauvelin et le maréchal de Vaux; ce qui lui valut un brevet de maréchal de camp et de commandeur de Saint-Louis. En 1770, il partit pour la Pologne, avec quelques officiers français et des secours en argent, afin d'y soutenir le parti de la confédération contre les armées russes. Il dirigea d'abord assez heureusement, dans cette contrée, quelques opérations importantes, notamment la prise du château de Cracovie, qui fit ensuite une si belle défense; mais bientôt, pressés de toutes parts par les armées des trois grandes puissances, les confédérés furent obligés de se soumettre; et les Français qui avaient marché à leur secours revinrent dans leur patrie. Le baron de Vioménil passa, en 1780, dans l'Amérique septentrionale, pour y commander en second, sous les ordres de Rochambeau; et il se distingua en plusieurs occasions dans cette mémorable guerre, surtout à la prise de New-York. Il fut nommé en 1781 lieutenant général, en 1782 grand-croix de Saint-Louis, et à son retour en France, après la conclusion de la paix, gouverneur de la Rochelle. Employé, dans le mois de juillet 1789, à l'armée que l'on réunit auprès de Paris, sous les ordres du maréchal de Broglie, il montra un grand zèle pour le service du roi, et fut toujours pour les mesures énergiques qui pouvaient sauver la royauté, mais que la faiblesse du monarque ne permit pas d'employer. En 1791, il devait accompagner Louis XVI dans le funeste voyage de Varennes; et il est probable que la présence d'un homme de tête, dans une circonstance où tout le monde sembla l'avoir perdue, eût amené des résultats moins fâcheux; mais l'insistance de Mme de Tourzel pour tenir sa place auprès de la famille royale mit obstacle au départ du baron de Viomenil. Ce général paraissait s'attacher de plus en plus à la personne de Louis XVI, à mesure qu'il voyait ses dangers augmenter. Il ne le quitta pas dans les derniers temps, et fut blessé en le défendant, à l'attaque des Tuileries, dans la journée du 10 août 1792. Accueilli d'abord et soigné chez l'ambassadeur de Venise, qui occupait une maison voisine, il fut bientôt réduit à chercher un autre asile. Il mourut le 9 novembre même année, des suites de sa blessure. C'était un très-bon officier et de beaucoup d'énergie. On a imprimé, en 1808, à Paris, *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne,* en 1771 et 1772.

VIOMÉNIL (CHARLES-JOSEPH-HYACINTHE DU HOUX DE), maréchal de France, né en 1734, à Ruppe en Lorraine, était le frère du précédent, et fit comme lui les guerres de Flandre, où il se trouva à la bataille de Lawfeld, et au siége de Berg-op-Zoom. Son éducation n'étant point achevée, il vint la terminer à Lunéville, dans l'école des cadets qu'avait formée le roi Stanislas. Sorti de cette école célèbre, il rentra dans la carrière des armes, et fit, comme aide de camp de l'illustre Chevert, les campagnes de la guerre de sept ans, où il signala sa valeur par plusieurs actions d'éclat, et mérita, dès l'âge de 26 ans, la croix de Saint-Louis. Nommé en 1761 colonel des volontaires du Dauphiné, il se distingua encore dans plusieurs occasions à la tête de ce corps, en Allemagne, et fit ensuite avec la même distinction les campagnes de Corse, où il commanda l'avant-garde du maréchal de Vaux, qui, dans un rapport au roi, lui rendit le témoignage que *la conquête de la Corse était due à sa valeur.* Le grade de brigadier fut, en 1770, la récompense des services qu'il avait rendus dans cette guerre. Compris le 4 mars 1780 dans une promotion de maréchaux de camp, il fut envoyé en cette qualité à l'armée du comte de Rochambeau en Amérique, où il eut le commandement et l'inspection d'une brigade d'infanterie, et celle de l'artillerie de l'armée. Dans tout le cours de cette guerre il se montra le digne émule de son frère. Revenu dans sa patrie, en 1783, il obtint du roi une pension de 3,000 francs, en attendant qu'il fût pourvu d'un gouvernement. On lui donna, en 1789, celui de la Martinique et des îles du Vent, où les premiers symptômes de la révolution commençaient à se faire sentir. Il y maintint l'ordre par sa fermeté, et réprima plusieurs insurrections prèsd'éclater. Rappelé vers la fin de 1790, il trouva tout changé dans sa patrie, et se rendit sur les bords du Rhin, où les frères de Louis XVI avaient réuni une grande partie de la noblesse, pour combattre les révolutionnaires. Vioménil fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de Condé, dont il commanda souvent l'avant-garde, et où il se distingua dans les affaires les plus importantes, entre autres aux lignes de Weissembourg, à Yokrim, à Bernstheim et à Oberkamlach. Les princes le décorèrent, en 1796, de la grand'croix de Saint-Louis. Dans cette déplorable guerre l'énergie et la fermeté de Vioménil éclatèrent sou-

vent dans ses rapports avec les généraux étrangers. On le vit même dans les explosions de son humeur chevaleresque en appeler à son épée pour défendre le nom français, qu'il croyait insulté. Après le licenciement de l'armée condéenne, il passa en Russie, où Paul Ier lui donna le grade de lieutenant général, puis celui de général de cavalerie. Mais bientôt, blessé des égards que Vioménil témoignait au roi de Pologne détrôné, ce prince l'envoya commander sur les frontières de la Sibérie. Cette espèce d'exil ne dura que sept mois, et le monarque russe s'efforça de l'en dédommager en lui confiant le commandement de la cavalerie de l'armée de Lasey, puis celui d'une armée destinée à agir en Suisse (1799), et enfin celui d'un corps de 17,000 hommes stationné aux îles de Jersey et de Guernesey. Mais ce corps fut bientôt rappelé en Russie par le versatile Paul Ier. Ce fut alors que Vioménil offrit ses services au Portugal. Cette offre fut acceptée avec beaucoup d'empressement. Le roi Jean VI le fit son maréchal général, et le chargea de l'organisation de son armée. Vioménil conserva cet emploi important jusqu'à l'invasion des Français en 1808. Il ne lui resta plus alors d'autre asile que l'Angleterre; après avoir passé plusieurs années dans cette contrée où il reçut du prince de Condé des témoignages multipliés d'estime et de considération, il revint en France en 1814, avec le roi, et fut alors appelé à la chambre des pairs. A l'époque du 20 mars 1815, il fut chargé d'organiser les volontaires royaux que l'on essaya de former à Vincennes, et malgré son âge avancé il montra encore une grande énergie; on le vit rester le dernier au poste que le roi lui avait assigné; et ce fut un vieillard octogénaire qui donna l'exemple du courage dans une circonstance où tant d'autres en manquèrent. Il suivit Louis XVIII dans les Pays-Bas, et revint avec ce monarque. Nommé presque aussitôt commandant de la onzième division militaire (Bordeaux), il contribua beaucoup à préserver le midi de la France de l'invasion des Espagnols. Il passa ensuite au gouvernement de la treizième division (Rennes), et reçut enfin, le 3 juillet 1816, le plus grand témoignage d'estime que le roi pût lui donner, le bâton de maréchal de France. Il mourut à Paris en mars 1827. Son *Éloge* fut prononcé, dans la séance de la chambre des pairs du 10 de ce mois, par le duc de Damas-Crux. Connu longtemps sous le nom de chevalier, puis sous celui de comte, il avait été créé marquis dans la permutation de titres qui se fit à la chambre des pairs en 1817.

VIOMÉNIL (le chevalier Antoine-Louis du HOUX de), parent des précédents, naquit en 1745, et suivit les traces de ses cousins, dans la carrière des armes. Comme eux, il servit dans les volontaires du Dauphiné et dans la légion de Lorraine. Il accompagna le baron Antoine en Pologne, avec le grade de capitaine, et y donna des preuves du plus grand courage, à la prise du château de Cracovie, où il tua de sa main trois sentinelles russes. Il fut ensuite le premier aide de camp du même général en Amérique, et mourut quelques années plus tard.

VIONNET (George), jésuite, né à Lyon le 31 janvier 1712, mort le 31 décembre 1754, dans la même ville. Il avait professé 8 ans la rhétorique avec beaucoup de succès, est connu par quelques poésies latines parmi lesquelles on distingue : *Museum nummarium*, Lyon (ou Aix), 1734, in-8°, reproduit dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813, in-12. (Voyez *les Lyonnais dignes de mémoire*, II, 379.)

VIOT (Mme). Voyez **BOURDIC**.

VIOTTI (Barthélemi), professeur de médecine à l'université de Turin, né vers le commencement du 16 siècle, n'est connu que par le traité qu'il publia en 1553 sous ce titre : *De balneorum naturalium viribus libri IV*.

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, reçut de Pugnani, son compatriote, les premières leçons de son art; mais il apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire. Cependant à 14 ans, il avait composé un concerto dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style. Il quitta sa patrie à l'âge d'environ 22 ans, pour parcourir avec Pugnani presque toutes les cours du Nord. Partout les deux artistes furent accueillis avec la distinction que méritait leur talent, Viotti, plus encore que Pugnani, dont la figure grotesque et les manières bizarres contrastaient avec l'élégance et l'heureuse physionomie de son élève. A Berlin, ils se séparèrent, et Viotti se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il débuta avec éclat au *concert spirituel* en 1782, quoiqu'il n'eût pas encore tout le fini d'exécution qui le distingua depuis; mais ses compositions trop mâles et trop substantielles ne furent pas appréciées d'abord à leur juste valeur. Cependant, comme le vrai beau reprend toujours ses droits, en moins de 10 années ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe et firent tomber la vogue de Jarnowick et de ses imitateurs. Il ne se fit entendre que deux ans aux concerts spirituels. Pour avoir éprouvé une fois la capricieuse indifférence du public, il ne reparut plus que dans de rares occasions, et toujours chez ses amis, parmi lesquels il comptait les personnes les plus distinguées dans les hautes classes. En 1786, Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, ayant obtenu, par la protection de cette princesse, le privilége de l'Opéra-Italien, s'associa Viotti, qui plaça tous ses fonds dans cette entreprise. Elle ne prospéra pas, et bientôt il se trouva sans autre ressource que son talent. Il partit pour Londres en 1792, dans le dessein d'y refaire sa fortune, joua dans les concerts, s'intéressa dans l'administration de l'Opéra-Italien, et fit même le commerce des vins sans amasser beaucoup d'argent. Quoiqu'il fût à peu près étranger à la politique, l'envie réussit à le faire passer pour suspect, et la police lui enjoignit de quitter l'Angleterre. Il vint alors habiter une maison de campagne, près de Hambourg, que lui offrit généreusement un Anglais qui ne le connaissait que de nom. Lorsque l'orage fut passé, cédant aux instances de ses amis, il retourna en Angleterre; mais la France était l'objet constant de ses regrets. Il y fit trois voyages, en 1802, 1814 et 1818, y fut accueilli chaque fois avec enthousiasme, et, désirant s'y fixer, accepta la direction de l'Académie royale de musique. Mais il n'était pas né pour l'administration, et le poids de celle-ci accabla ses dernières années. Il mourut le 3 mars 1824 pendant un voyage en Angleterre. L'in-

luence de Viotti sur l'école moderne d'exécution musicale est si grande, que l'on peut dire que tous les violons qui se sont distingués après lui sont ses élèves, puisqu'il a servi de modèle à ceux dont il n'a pas été le maître. Ses ouvrages gravés sont : 29 *concertos* pour violon; 2 *symphonies concertantes;* 36 *duos* de violon, dont font partie ceux qu'il a dédiés à ses amis, ainsi que 3 *sérénades* pour deux violons ou pour piano et violon, ou pour violon et flûte; 21 *trios*, parmi lesquels on en trouve trois arrangés par Cherubini, son ami, pour piano et violon; 17 *quatuors*, dont deux sont des concertos mis en quatuors par l'auteur lui-même; 3 *divertissements* ou *nocturnes* pour violon et piano; 1 *concerto* pour piano, arrangé ensuite pour violon; enfin une *sonate* pour piano. La *Notice sur J. B. Viotti*, par Baillot, est pleine d'intérêt.

VIPERANO (Jean-Antoine), littérateur, né à Messine vers 1540, prit l'habit ecclésiastique, et après avoir passé par diverses fonctions, fut appelé, en 1588, à l'évêché de Giovenazzo dans la Pouille, qu'il gouverna avec beaucoup de zèle et de prudence jusqu'à sa mort en 1610. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Naples, 1606, 3 vol. in-fol. On trouve une liste étendue de ses écrits dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, t. I. p. 321, et dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXV, p. 198.

VIRDOU (le P.), religieux carme, né à Saumur, mort au couvent des Billettes à Paris, en 1674, publia, sous le nom de *Licinius de Sainte-Scolastique*, divers écrits contre les jansénistes. Parmi ses autres ouvrages on cite : *De scientiis acquirendis tam divinis quàm humanis*, Paris, 1644; *Vie du P. Philippe Thibault, auteur de la réforme des carmes de l'observance de Rennes*, ibid., 1673.

VIRET (Pierre), célèbre théologien et l'un des chefs de la réforme en Suisse, né 1511 à Orbe, contribua beaucoup à bannir de Genève le culte catholique. Nommé pasteur à Lausanne en 1536, il fut rappelé à Genève en 1541 pour y exercer les fonctions du ministère en l'absence de Calvin; mais il retourna, dès qu'il le put, à Lausanne, où sa douceur et ses talents l'avaient fait chérir de tous les habitants. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de se rendre à Nîmes, d'après le conseil des médecins; il vint ensuite à Montpellier, puis à Lyon, où les intérêts de ses coreligionnaires l'arrêtèrent plusieurs années. Banni de cette ville comme séditieux en 1563, sur la dénonciation du P. Auger contre lequel il avait soutenu quelques thèses, il partit pour Orange, et de là pour Béarn sur l'invitation de Jeanne d'Albret, et mourut à Orthez en 1571. Parmi ses nombreux ouvrages, dont 29 sont cités par Niceron, nous nous contenterons d'indiquer les suivants : *De origine, continuatione, usu, auctoritate atque præstantiâ ministerii verbi Dei et sacramentorum*, Genève, 1554, in-fol.; *Satires chrétiennes de la cuisine papale* (Genève), Conrad Badius, 1560, in-8° de 132 pages, livre singulier et le plus rare de tous ceux de Viret.

VIREY (Claude-Énoch), né en 1566 à Sassenay en Bourgogne, se fit recevoir avocat au parlement de Dijon, devint secrétaire de Henri de Condé, qu'il suivit en Flandre, en Allemagne et en Italie, et finit par acheter une charge de secrétaire du roi à Châlons, dont il fut cinq fois maire, et où il mourut en 1636. On a de lui des *Harangues* et autres pièces, insérées dans le *Mercure français*, t. XIV et XV; un poëme de la *Virginité*, et d'autres poésies latines et françaises.

VIREY (Pierre), religieux de Cîteaux, mort en 1497, après avoir été successivement abbé de Châlis et de Clairvaux, est auteur, s'il faut en croire le B. Jacob, d'une *Vie* de saint Guillaume, abbé de Châlis et archevêque de Bourges.

VIRGILE (Publius VIRGILIUS MARO), né à Andes (*Petiola*), petit bourg des environs de Mantoue, le 15 octobre de l'an de Rome 684 (avant J. C. 70), sous le consulat de Crassus et du grand Pompée, quitta la vie des champs pour aller recevoir à Crémone les premiers bienfaits d'une éducation libérale. A la veille d'atteindre sa 16e année, il se rendit à Milan, et il y prit la robe virile le jour même de la mort de Lucrèce. C'est à Naples qu'il vint terminer ses études, et qu'il se prépara aux inspirations de la poésie en s'enfonçant dans les profondeurs de la philosophie des Grecs. Ainsi s'écoulèrent les 25 premières années de Virgile, et son talent éclata d'abord dans la maturité. Ce n'est pas qu'*Alexis*, la première de ses églogues dans l'ordre chronologique, décelât encore l'auteur de l'*Énéide*; mais quel versificateur elle annonçait déjà ! quel charme continu de style ! quelle douceur, quelle élégance mélodieuse et quel heureux assemblage d'une foule de beautés trouvées éparses dans Théocrite ! Assuré de ses forces par le succès d'un essai aussi brillant, l'émule de gloire du bucolique grec ne va devoir désormais la plupart de ses inspirations qu'aux événements politiques au milieu desquels la fortune l'a placé, ou à sa reconnaissance envers d'illustres protecteurs qu'il flattera pour les attendrir sur les désastres de sa patrie. On le voit, dès la 3e églogue, mêler, au langage naïf des bergers, l'ingénieuse hyperbole du courtisan; sous le masque d'une imitation de Théocrite son modèle, il y trace un éloge apprêté de Pollion, nommé récemment par Antoine gouverneur de la Vénétie. Même invention sous l'apparence d'une imitation pure et simple dans cette fameuse Églogue V, dont l'apothéose de César, sous le nom de *Daphnis*, semble être le principal objet; même allégorie dans celle (la première dans l'ordre des recueils, et la 4e par le rang de la composition), où, prenant prétexte d'un bienfait personnel, il expose avec une verve si touchante l'affreux malheur dont seul, entre tant d'autres, il se trouve excepté par la restitution qu'on lui a faite de son patrimoine, alors que l'issue de la bataille de Philippes avait établi de vieux soldats possesseurs des domaines de l'Italie. Quelques-uns ont vu, dans le ton imposant que prend le poëte en prédisant (Églogue IV) les hautes destinées d'un enfant mystérieux, *Cara deûm soboles*, une inspiration émanée du même souffle qui anima les chants sublimes du prophète Isaïe. Ces poésies pastorales-allégoriques coûtèrent à Virgile 3 ans de travail. Ce n'était que le prélude de ces immortelles *Géorgiques*, monument du génie du grand poëte, en même temps qu'elles furent l'œuvre d'un excellent citoyen. Les guerres civiles n'avaient pas seulement porté le désastre dans les campagnes, et épuisé les sources de la culture; en imposant aux champs de nouveaux maîtres, elles ne leur avaient

pu rendre que des bras inhabiles à tracer le sillon. L'industrie, l'expérience, avaient fui; l'horrible famine allait régner sur le sol de l'Italie avec les farouches vétérans. L'habile et prévoyant Mécène comprit que l'État allait succomber sous un double fléau si l'on ne parvenait à inspirer aux Romains le goût des travaux champêtres. Il s'agissait, pour atteindre ce but, d'associer aux leçons d'un art qui répugnait à la moderne élégance tous les charmes que pouvait leur prêter le riant coloris du pinceau de Virgile. Le poëte avait alors 34 ans : il alla méditer et écrire les *Géorgiques* sous le beau climat de Naples; et 7 ans plus tard les lettres latines purent se glorifier d'un chef-d'œuvre dont la Grèce eût été fière, et consacré par l'admiration de 20 siècles comme son plus beau titre de gloire. On suppose avec beaucoup de fondement que pendant cet intervalle Virgile exerça plus d'une fois ses crayons aux peintures d'un autre ordre qu'il allait tracer bientôt dans sa magnifique épopée. Le plan de l'*Énéide*, composition tout à fait nationale, lui fut suggéré par l'horreur que sa belle âme éprouvait au souvenir des guerres civiles, plutôt comprimées qu'éteintes sous le poids de la puissance d'Auguste, et prêtes à se ranimer avec les idées de l'indépendance. Le but que s'y proposait Virgile fut évidemment de tracer, et pour les Romains et pour leur nouveau maître, le modèle d'un prince que celui-ci fût jaloux d'imiter, que ceux-là apprissent à chérir. Et, que l'on compare les principaux incidents de la vie supposée du prince troyen avec la chaîne des faits qui amenèrent Auguste au pouvoir suprême, il faudra reconnaître qu'Énée fut calqué sur Auguste, mais sur Auguste tel que le poëte qu'il comblait de bienfaits se plaisait à le peindre aux Romains, flattés eux-mêmes avec une égale habileté dans ces attachantes images. Virgile mit plus de 10 ans à composer la moitié de son *Énéide*, et il ne regardait encore son travail que comme une ébauche, lorsque, vaincu par les instances d'Auguste, il en lut à ce prince les 2e, 4e et 6e livres. On sait quel éclatant suffrage Octavie donna à l'épisode de la mort de son fils Marcellus. Les six derniers livres de l'épopée virgilienne furent achevés en quatre ans; mais le poëte ne put à son gré en faire disparaître les imperfections qu'il y reconnaissait. Il s'était rendu dans ces vues à Athènes; il y fut rencontré par Auguste, qui revenait d'Orient et qui voulait le ramener à Rome. Atteint d'une indisposition subite pendant la traversée, il mourut le 10 des calendes d'octobre, an de Rome 735, à Brindes, où l'on venait de débarquer. Ses restes furent transportés à Naples, ainsi qu'il l'avait demandé, et on lui érigea, sur le chemin de Pouzzole, un tombeau où se lit l'épitaphe qu'il dicta pour lui à sa dernière heure. Par un excès de modestie, Virgile avait ordonné en mourant que l'on brulât son *Énéide*; mais ses exécuteurs testamentaires se bornèrent à en retrancher quelques vers imparfaits. Ses héritiers, Auguste, Mécène, L. Varius et Plotius-Tucca, publièrent ainsi l'*Énéide*, telle que l'avait laissée Virgile, telle qu'un si grand nombre d'éditions et de traductions dans toutes les langues connues, et dans celle même d'Homère, l'ont reproduite depuis 2,000 ans. On trouvera les plus amples renseignements biographiques sur Virgile dans l'excellente *Notice* de Heyne, revue et augmentée par Barbier pour la nouvelle édition du *Virgile* de Heyne, publiée par Lemaire. Le commentaire du célèbre critique allemand a été également réimprimé par les soins d'Amar, dans la collection des *Classiques latins*, publiés en 1824, 5 vol. in-8° et in-12. Quelque estimable qu'il soit, le travail de Heyne n'a point fait oublier celui de la Rue, qui jouira longtemps dans les classes d'une estime méritée. L'auteur de l'*Énéide* a aussi des commentateurs français, au premier rang desquels se distingue Tissot, auteur des *Études sur Virgile*. Pour ne parler que des éditions les plus renommées, nous citerons celles de Burmann, Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°; de Barbou, Paris, 1790, 2 vol. in-12; et de P. Didot le jeune, grand in-fol., avec fig. gravées d'après les dessins de Gérard et Girodet. Entre les nombreux traducteurs en vers et en prose des *OEuvres* de Virgile, quelques-uns seulement ont échappé au naufrage commun : ce sont, en vers, Delille, Gaston, Mollevaut, Becquey et Duchemin, en prose, Desfontaines, à qui sa vieille réputation donne encore quelques lecteurs; Binet, revu par Noël, Morin et Deguerle, pour l'*Énéide* seulement : le beau travail de ce dernier a été complété par Héguin, pour les *Bucoliques*, et Amar, pour les *Géorgiques*. Ce dernier traducteur a fait précéder son travail d'un *Essai sur le génie et les ouvrages de Virgile*, dont nous avons extrait en grande partie la notice quion vient de lire.

VIRGILE (Saint), évêque d'Arles, né en Aquitaine, sous Clotaire Ier, fut supérieur d'une maison religieuse à Autun, puis élevé sur le siége épiscopal d'Arles en 1588. Le pape Grégoire le Grand lui envoya le *pallium* en 595, avec une lettre où donnant de grands éloges à la charité et aux autres vertus épiscopales de Virgile, il le nommait vicaire du saint-siége. Ce vicariat apostolique ne s'étendait toutefois que sur les églises de la Bourgogne et de l'Austrasie, dont Childebert II était roi. D'après les lettres que le pape écrivit à ce prince et aux évêques des deux royaumes, on voit que le roi avait lui-même sollicité ces distinctions honorables pour Virgile. Grégoire le Grand, envoyant saint Augustin pour prêcher la foi en Angleterre, recommanda ce nouvel apôtre à l'évêque d'Arles, et l'invita à lui donner de ses mains la consécration épiscopale. Une moisson abondante se présentant en Angleterre, le pape y envoya d'autres missionnaires pour aider saint Augustin, et il les recommanda encore à saint Virgile, pour lequel il témoigna la plus haute vénération. Ce saint évêque mourut le 10 octobre 610. Sa fête est célébrée le 5 mars.

VIRGILE POLYDORE. *Voyez* **POLYDORE.**

VIRGILLES-LABASTIDE (Charles de), né en 1682 au village de Saint-Bonnet, près de Nîmes, mort à Beaucaire en 1755, cultiva les sciences avec succès, se signala par plusieurs inventions et découvertes utiles, et composa un grand nombre d'opuscules sur divers sujets, la plupart restés inédits ou insérés dans le *Journal scientifique* ou dans le *Recueil* de l'Académie des sciences; c'est de ce recueil que l'on a tiré ses *Observations physiques sur les terres qui sont à la droite et à la gauche du Rhône, depuis Beaucaire jusqu'à la mer avec un moyen de rendre fertiles toutes ces terres*, Avignon, 1735, in-4°.

VIRGINIA (Aula), fille d'Aulus Virginius, patricien, avait épousé le plébéien L. Volumnius, qui fut

deux fois consul. Les dames patriciennes, regardant ce mariage comme une mésalliance, fermèrent à Virginie le temple de la Chasteté patricienne, l'année même que son époux était revêtu de son second consulat (457 de Rome). Il s'ensuivit une querelle très-animée. La femme de Volumnius prétendait avoir autant que personne le droit d'entrer dans ce temple, étant, dit Tite-Live, patricienne chaste, mariée en premières noces à l'homme qui avait reçu les prémices de son cœur, et qui, par son caractère personnel, par ses exploits militaires et par ses dignités, ne pouvait aucunement faire rougir de cette alliance. Elle sut tirer des patriciennes une noble vengeance en consacrant dans sa maison une chapelle à la *Chasteté plébéienne*.

VIRGINIE, jeune Romaine d'une rare beauté, née vers l'an de Rome 290 de parents plébéiens, fut immolée par son père à la pudeur et à la liberté, selon l'expression de Montesquieu, et sa mort (305 de Rome) fut le coup terrible qui renversa la puissance des décemvirs. On ne conteste point ici la vérité de cette histoire, telle que la racontent Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, tous deux d'accord cette fois sur tous les points; mais après avoir lu dans ces historiens que Virginie allait à l'école publique, conduite par sa nourrice, lorsqu'elle attira les regards d'Appius, on est forcé de se demander s'il y avait réellement dans Rome, alors si peu lettrée, des écoles publiques pour les jeunes filles adultes, et si l'on pensait à donner une aussi longue instruction à des plébéiennes surtout. Quoi qu'il en soit, au nom de Virginie se rattache le souvenir d'une des plus importantes révolutions de l'histoire romaine, et sa funeste aventure a fourni un sujet de tragédie à 8 auteurs français : Mairet (1628), Leclerc (1645), Campistron (1683), la Beaumelle, Chabanon, (1769), la Harpe (1786), Leblanc de Guillet (1786), enfin Guiraud (1827). Alfieri, Lessing et Knowles ont traité le même sujet avec succès.

VIRGINIUS (Aulus), tribun du peuple, se perpétua dans cette magistrature depuis l'an de Rome 291 jusqu'à l'an 301, à la faveur des troubles excités par la loi qu'avait proposée son collège Terentillus Arsa, et qui tendait à nommer des commissaires pour dresser un corps de lois qui pût établir une forme constante dans la manière de rendre la justice aux citoyens. L'an 292, Virginius cita devant le peuple Cœso Quintius, fils du vertueux Cincinnatus, à cause des violences qu'avait employées le jeune patricien pour s'opposer à la loi Terentilla. Bientôt, lorsque sous les ordres du Sabin Herdonius, une poignée d'étrangers vint surprendre le Capitole, le séditieux Virginius voulut, mais en vain, s'opposer à ce que les citoyens s'armassent pour sauver la patrie (an de Rome 295). Enfin, les troubles excités par ce démagogue, qui violait toutes les lois sous prétexte de défendre les droits du peuple, ne se terminèrent que l'an de Rome 299, par la nomination de trois commissaires envoyés en Grèce pour recueillir les lois de Solon et d'autres législateurs. A leur retour, des décemvirs furent chargés de rédiger un corps de lois (an de Rome 301). Alors Aulus Virginius cessa d'exercer le tribunat.

VIRGINIUS ROMANUS, poëte comique du temps d'Auguste, osa lutter contre le goût dépravé de ses contemporains, qui avaient laissé succéder à la vraie comédie de misérables parades mimiques : le succès justifia son audace, et son nom mérita d'être placé à côté de ceux de Plaute et de Térence. Il ne reste aucun fragment des œuvres de Virginius; mais on sait par Pline le jeune (liv. VI, lett. 21) qu'il alla jusqu'à faire revivre les personnalités amères et franches de l'ancienne comédie, et ridiculisa en plein théâtre des personnages vivants. On a lieu d'être surpris que tant de licence lui ait été laissée dans les premiers jours d'une monarchie renaissante et sous un maître tel qu'Auguste.

VIRGINIUS RUFUS (Lucius). *V.* **VERGINIUS.**

VIRIATHE, chef des insurgés lusitaniens, n'étant que simple berger, se joignit à une troupe de jeunes gens retirés dans les bois pour se soustraire au joug des Romains. Viriathe se distingua bientôt parmi ses compagnons d'armes, par son adresse et son courage. L'an 604 de la fondation de Rome, les Lusitaniens, voulant résister ouvertement à l'oppression des Romains, se rassemblèrent pour les attaquer dans la Turditanie; mais ayant éprouvé des revers, ils allaient traiter avec le général romain Vétilius, lorsque Viriathe, qui montrait sous l'habit d'un simple soldat les talents d'un général et l'âme d'un héros, profita d'un moment d'incertitude pour les empêcher de se soumettre. « Rappelez-vous, leur dit-il, la perfidie des généraux de Rome; ne traitez point avec un ennemi sans foi, suivez mes conseils, et je vous réponds de votre salut. » Le ton de confiance que prit Viriathe rendit l'espérance aux Lusitaniens qui le reconnurent à l'instant pour leur chef. Alors il effectua avec beaucoup d'habileté une retraite qui déconcerta les Romains, et il se rendit, par des sentiers solitaires et avec toutes ses forces, sous les murs de Tribola. Vétilius s'étant avancé lui-même à la tête des légions pour combattre les Lusitaniens, Viriathe le fit prisonnier et força les Romains à prendre la fuite, après avoir perdu la moitié de leur armée. Le bruit de ses exploits attira un grand nombre de soldats sous ses drapeaux, et il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Rome lui opposa en vain d'autres généraux. Le préteur Plautius et Claudius Unimanus, envoyés au secours de Vétilius, éprouvèrent le même sort. Le consul Fabius Æmilianus, le descendant et l'allié d'une race de héros, fit aussi de vains efforts pour le soumettre. Son successeur Servilianus, après de nombreux combats, fut obligé d'entrer en négociations avec le chef des Lusitaniens, et les fiers Romains se virent réduits à le reconnaître pour leur ami et leur allié. On ignore les limites des États qui furent laissés à Viriathe; mais il est probable qu'ils comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, dont il voulut faire sa capitale, était située près des rives de l'Arsas (aujourd'hui Guadiana). La fierté de Rome fut extrêmement blessée de cette concession; elle n'attendait qu'une occasion de se soustraire à des engagements dictés par la force; et pour cela tous les moyens étaient bons. Tout à coup, sans aucune déclaration d'hostilités, Quintus Servilius Cépion paraît aux portes d'Arsa, à la tête des légions romaines. Viriathe, surpris, lui abandonne sa capitale, qu'il ne peut défendre, et il se retire dans les montagnes. Cépion le poursuit et l'environne; mais le général lusitanien se rend encore re-

doutable, remporte de nouveaux avantages, et propose toujours la paix, même lorsqu'il est vainqueur. Cépion parut la désirer aussi, tandis qu'il méditait en secret le plus lâche dessein. Il parvint à gagner les députés que Viriathe lui avait envoyés ; et ces traîtres, pénétrant de nuit sous la tente de leur général, lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Les historiens romains, toujours injustes envers les ennemis de leur patrie, ont représenté Viriathe comme un rebelle, un brigand; mais il est impossible de méconnaître sa générosité, sa justice, sa fidélité à sa parole, et les rares qualités qui lui ont assuré un rang honorable dans l'histoire. Placé dans les mêmes circonstances que Vercingétorix et Civilis, il ne combattit pas avec moins de valeur que ces deux héros; il balança pendant quatorze années la fortune de Rome, défia les talents de ses plus habiles généraux, et ne succomba que par une infâme trahison.

VIRIEU (F. H., comte DE), d'une famille illustre du Dauphiné, fut élevé avec soin, et embrassa de bonne heure la carrière des armes. Il était colonel du régiment de Limousin, quand les troubles de 1788 éclatèrent dans sa province contre l'administration du cardinal de Brienne. Il participa aux deux assemblées de Vizille et de Romans, où la noblesse et le clergé réunis au tiers état consacrèrent le principe de la double représentation du tiers, du vote par tête et de l'égale répartition de l'impôt, principe qui l'année suivante servit de base à la révolution. Nommé par la noblesse du Dauphiné député aux états généraux, Virieu, fidèle à son mandat, qui prescrivait le vote par tête, fit partie des 47 députés de la noblesse de France, qui, le 25 juin, se réunirent au tiers état, constitué en assemblée nationale. Il figurait alors parmi les partisans les plus zélés du ministre Necker. Toutefois, lors du renvoi de ce ministre, renvoi qui servit de prétexte à l'explosion du 14 juillet, le discours qu'il prononça fut moins véhément que ceux des autres orateurs de son parti. En présentant des considérations sur la sagesse qui, dans cette crise, devait guider les délibérations de l'assemblée, il dit qu'il fallait se borner à témoigner son estime et ses regrets en faveur du ministre disgracié, sans chercher à influencer le roi dans le choix de ses ministres. Mais il demanda en même temps que l'assemblée confirmât par une déclaration solennelle ses précédents arrêtés, portant qu'elle ne se séparerait pas avant la confection de la constitution. Après le retour triomphant du ministre Necker, Virieu figura parmi les partisans du système des deux chambres, ainsi que l'évêque de Langres la Luzerne, les comtes de Clermont-Tonnerre et de Lally-Tolendal, Mounier et Malouet. C'était avec l'appui de ces députés peu nombreux, mais fort éclairés et très-influents, que Necker espérait conduire l'assemblée, et, en agissant de concert avec elle, se rendre maître des événements. Son illusion que partageaient ses amis ne tarda pas à se dissiper. Le comte de Virieu redoutant les écarts d'une révolution sans frein s'opposa fortement, dans la séance du 28 juillet, à l'établissement d'un comité des recherches; il insista sur le danger de se livrer à des formes inquisitoriales, et d'introduire avec le pouvoir judiciaire le despotisme dans l'assemblée, mais il vota en faveur de la déclaration des droits. Quand les débats s'engagèrent sur l'essence et la définition du gouvernement, il réfuta les orateurs qui prétendaient que le pouvoir législatif devait être fixé avant le pouvoir exécutif. Il soutint qu'il fallait d'abord consacrer l'autorité royale, et fit observer que le roi étant une partie constituante du corps législatif, on devait s'occuper de lui avant toute chose. Dans la séance de la nuit du 4 août, il s'écria, au milieu de l'enthousiasme qui accueillit l'abolition des priviléges, « qu'il apportait aussi son moineau sur l'autel de la patrie, et qu'il proposait la destruction des colombiers. » Mais depuis cette époque, il ne cessa plus de se montrer l'appui du gouvernement monarchique. A la suite du rapport de Mounier, au nom du comité de constitution, la discussion s'étant ouverte le 2 septembre sur l'organisation du corps législatif et sur la sanction royale, le comte de Virieu manifesta la crainte qu'on ne voulût établir en France un gouvernement fédératif. Il présenta les avantages des deux chambres, d'après l'exemple du gouvernement anglais, et vota pour le *veto* indéfini. Voyant, le lendemain, que la proposition des deux chambres allait être rejetée, il se récria contre les démagogues par lesquels l'assemblée se laissait emporter, et ses paroles excitèrent un grand tumulte. La question de l'hérédité, relativement à la branche d'Espagne et aux prétentions de la branche d'Orléans, ayant amené de grands débats, le soir même (15 septembre), le comte de Virieu eut avec Mirabeau une conversation qui jeta un grand jour sur les projets secrets des révolutionnaires. L'entretien s'étant tourné sur l'objet de la séance, Virieu dit que le grand nombre de têtes existantes dans la famille royale mettait heureusement à l'abri de craindre de longtemps l'ouverture de la difficulté qui venait de s'élever au sujet des droits de la branche d'Espagne. « Elle n'est pas aussi éloignée, dans le fait, répondit Mirabeau, qu'elle le paraît au premier coup d'œil. L'état pléthorique du roi et de Monsieur peut abréger leurs jours, et fait à peu près dépendre cette question de l'existence de Monsieur le Dauphin, qui est un enfant. — Mais je suis surpris, reprit Virieu, que vous oubliiez Monsieur le comte d'Artois et ses enfants. — Dans le cas, répondit Mirabeau, où l'événement se présenterait sous un temps peu éloigné, il faut avouer qu'on pourrait regarder Monsieur le comte d'Artois comme fugitif, ainsi que ses enfants, et d'après ce qui s'est passé, comme à peu près *extra legem*. » On touchait aux événements d'octobre. Necker venait de présenter un plan de finances. Dans la séance du 26 septembre, Mirabeau déclara que, vu l'urgence, il fallait l'adopter de confiance et sans discussion, voulant ainsi compromettre la responsabilité du ministre : Virieu s'écria que Mirabeau *poignardait* le plan de Necker. Le 30, il combattit l'attribution au corps législatif de la nomination aux emplois et aux charges militaires, et rappela que cette même prérogative, usurpée par le parlement d'Angleterre, avait amené le détrônement de Charles Ier. A l'occasion du repas des gardes du corps, qui devint le prétexte des événements des 5 et 6 octobre, il avait dit au député Adrien Duport que ce qu'il appelait une orgie n'était qu'une fête patriotique et le

fruit d'un noble enthousiasme. Ces paroles faillirent lui coûter la vie, suivant la dénonciation faite à l'assemblée par le chevalier de Cocherel. Ce député déclara qu'une foule de peuple avait demandé à sa voiture, lorsqu'il accompagnait le roi à Paris, le député Virieu pour le massacrer. Sur sa proposition de prendre des mesures pour la sûreté des députés, l'assemblée passa à l'ordre du jour. Virieu n'en continua pas moins à suivre sa ligne de conduite entre les deux extrêmes, ce qui le fit souvent repousser par les deux partis à la fois. La convocation des états du Dauphiné étant alors considérée comme illégale par le parti dominant, Virieu, à l'exemple de Cazalès, en prit la défense. Il demanda, également de concert avec Malouet et Cazalès, qu'on autorisât le pouvoir exécutif à réprimer les excès commis à Marseille et à Nîmes. A l'occasion du serment des gardes nationales, il observa qu'un corps armé ne peut jurer de maintenir la constitution, mais seulement de lui être fidèle. Effrayé, ainsi que ses amis, du mouvement qui entraînait la dissolution du royaume par le mobile des clubs secrets et publics de tous genres, il partagea l'opinion qu'on pourrait peut-être les balancer par des moyens contraires, et il figura parmi les fondateurs du *club des Impartiaux*, avec Malouet, Clermont-Tonnerre, l'évêque de Nancy, Rhedon et le chevalier de Boufflers, qui tous visaient à une monarchie tempérée; mais ce club inquiéta les jacobins qui n'eurent pas de peine à le disperser, de même que plus tard ils firent dissoudre le club monarchique établi sur les mêmes principes et par des hommes dépourvus d'énergie. Virieu était sincèrement attaché à la religion catholique; il appuya la motion de dom Gerle qui eut pour objet de la rendre nationale, et demanda expressément qu'elle fût déclarée la seule nationale. Promu, le 27 avril 1790, à la présidence de l'assemblée, un décret fut aussitôt dirigé contre lui, indirectement, par le parti révolutionnaire, qui venait d'être informé qu'il avait signé la protestation du clergé. Ce décret portait que tout député, entrant en exercice de fonctions que lui aurait confiées l'assemblée, serait tenu de renouveler le serment qu'il n'avait pris part à aucune protestation contre les décrets sanctionnés par le roi. Comme celui contre lequel Virieu avait protesté n'était pas encore sanctionné, il prit la présidence, après avoir fait une déclaration embarrassée, et il renouvela le serment imposé, ce qui jeta quelque louche sur la sincérité de sa déclaration. Le parti dominant, après l'avoir interpellé, lui enjoignit de descendre du fauteuil; les signataires de la protestation lui enjoignirent d'y rester; et sa voix fut étouffée au milieu du tumulte. Las de ce rôle pénible, il résigna la présidence et envoya sa démission le lendemain. Toujours uni à Malouet et de Clermont-Tonnerre, il tenta vainement d'arrêter le débordement de calomnies et de mensonges dirigés alors contre la noblesse et la famille royale. Il vota, dans l'assemblée, pour que le roi fût investi du droit de paix et de guerre, et il réclama la continuation des poursuites commencées contre les auteurs des événements des 5 et 6 octobre, sans égard pour les députés qui y étaient impliqués. A la séance du 20 octobre 1790, profitant de la demande du renvoi des ministres, il sollicita le rétablissement de l'autorité royale, déclarant que l'assemblée s'exposerait à la plus terrible responsabilité si elle la laissait plus longtemps dans des mains sans force et sans autorité. Il avait déjà présenté des vues sur l'organisation de l'armée, dont on provoquait le licenciement. A cette occasion, il dit que les traîtres achetés par les ennemis de la France, et les scélérats qui voulaient sa subversion, y trouveraient seuls leur compte. Il combattit aussi le projet de substituer le drapeau tricolore au pavillon blanc. A la séance du 22 juin 1791, où parvint la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes, ce fut sur sa proposition faite conjointement avec le député d'André que l'assemblée témoigna sa satisfaction à la ville de Paris, pour la tranquillité qui n'avait cessé d'y régner pendant la crise, l'invitant à conserver le même calme, et chargeant de plus les autorités de prendre les précautions nécessaires à la sûreté du roi et de sa famille. Dès lors, il cessa de concourir aux travaux de l'assemblée, et il signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791, contre ses décrets. Après la session, il se retira dans le Dauphiné, puis en Suisse, et enfin à Lyon. Cette ville ayant pris les armes contre la Convention, au mois de mai 1793, Virieu s'associa au plan de défense de M. de Précy, sans toutefois se montrer ouvertement, ni faire partie de l'état-major de ce général à cause du rôle ostensible qu'il avait joué à l'assemblée constituante. Les royalistes réunis dans Lyon étaient tenus à des ménagements envers le parti fédéraliste ou républicain mitigé. De Précy et de Virieu, conjointement avec d'autres royalistes, cherchaient à lier cette insurrection avec celles qui éclataient à la même époque dans le Midi, afin de les diriger toutes vers le même but, le rétablissement de la monarchie. Ils avaient aussi l'espoir de se lier avec les puissances dont les armées occupaient dans ce moment les frontières françaises. Mais aucun effort extérieur ne répondit à une aussi grande entreprise. Après quatre mois de siége, et d'une défense héroïque, les chefs de l'insurrection lyonnaise, serrés de près et sans espoir d'être secourus, sentirent qu'il était temps de se soustraire aux dangers qui les menaçaient. Ils résolurent avec 3,000 citoyens environ, que l'opinion ou la crainte attachaient à leurs pas, de faire une sortie par la porte de Vaize, et de se frayer un passage à travers les assiégeants, en côtoyant le cours de la Saône. Leur dessein était de se retirer en Suisse. Dans la nuit du 8 au 9 octobre, le général Précy se mit en route avec sa petite armée, après avoir confié au comte de Virieu le commandement de l'arrière-garde, composée de 300 combattants au plus, ayant seulement quatre pièces de quatre, et amenant la caisse qui renfermait le trésor de la troupe fugitive. Arrivé à trois-quarts de lieu de distance du corps du général Précy, au défilé de Saint-Cyr, Virieu fut attaqué par des forces considérables, auxquelles ses 300 hommes opposèrent sans succès une vigoureuse résistance. Ils furent taillés en pièces ou faits prisonniers, et leur commandant périt dans la mêlée. D'après les premières dépêches de ses commissaires, la Convention, dans son *Bulletin*, annonça que Virieu et Précy avaient été pris et fusillés; mais des dépêches ultérieures firent connaître que Précy, attaqué et défait, était parvenu à s'échapper avec un très-

petit nombre des siens seulement, et que Virieu, ne s'étant point trouvé parmi les prisonniers, avait péri les armes à la main.

VIRLOYS (Charles-François ROLAND le), architecte, né à Paris en 1716, construisit le théâtre de Metz (1751), conçut la première idée du *Pantographe de perspective*, qu'il perfectionna et qu'il fit exécuter (1758) pour l'instruction et l'amusement des enfants de France. Sa réputation s'étendit dans les pays étrangers, et lui valut le titre d'architecte du roi de Prusse, et depuis de l'impératrice Marie-Thérèse. Il mourut en 1772. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne, et de tous les arts qui en dépendent,* Paris, 1770, 3 vol. grand in-4°, avec 101 planches.

VIRUÈS (dom Alonso de), 24e évêque des Canaries, naquit, non point, comme l'ont écrit presque tous les historiens canariotes, dans le royaume de Navarre, mais à Almédo, ville de la Castille-Vieille, à peu de distance de Valladolid. Il fit profession parmi les bénédictins, et s'acquit, par son érudition et son éloquence, une telle réputation, qu'il fut nommé prédicateur de l'empereur Charles-Quint, et que ce monarque l'emmena en Allemagne en 1539 pour combattre, de vive voix et par écrit, les hérésies qui alors commençaient à troubler la chrétienté. Il paraît qu'il y passa au moins deux ans. Revenu en Espagne, l'an 1542, il fut sur-le-champ nommé évêque des Canaries par l'Empereur, en remplacement de Juan de Sarvia, et se rendit dans son diocèse, où il se distingua par son zèle à soutenir les droits de l'évêché sur la juridiction d'Aguimez, et l'adresse avec laquelle il apaisa les différends entre les religieux de Candelaria et le clergé séculier. Il mourut à Tolède, le 19 janvier 1545. On a de lui : 20 *dissertations* contre Philippe Mélanchton, sous le titre de : *Philippicæ disputationes XX,* Anvers, 1541 ; Cologne, 1542 ; ibid., 1561. C'est le plus remarquable de tous ses écrits.

VISCAINO (Sébastien), navigateur espagnol, entreprit, en 1595, un voyage à la côte de la Californie, et prit formellement possession de la presqu'île. En 1602, la crainte de voir les Anglais s'établir dans les contrées au nord de ce pays, et le désir de trouver dans le voisinage du cap Mendocino un port qui pût offrir à la fois, aux galions revenant des Philippines, un abri contre les vents et un refuge contre les croiseurs ennemis, décidèrent Philippe III à ordonner à Gaspar de Zuniga, comte de Monterey, de faire faire une reconnaissance exacte des côtes situées sur les parallèles voisins de celui du cap Mendocino, découvert en 1542 par Rodriguez Cabrillo. Cette expédition fut confiée à Viscaino, qui fit voile d'Acapulco, le 5 mai 1602, avec deux vaisseaux, une frégate et une chaloupe pontée. Ce navigateur visita les havres et les lieux auxquels il put aborder, et eut souvent à lutter contre les vents de nord-ouest, qui sont les vents dominants sur cette côte. Il parvint enfin à découvrir, vers 36° 40′ de latitude, un port auquel il imposa le nom de *Puerto* de Monterey, et qui depuis est devenu le principal établissement des Espagnols à la côte nord-ouest. Viscaino remonta ensuite jusqu'à la hauteur du cap Mendocino, par 41° 30′ de latitude. Mais les maladies qui commencèrent à se déclarer parmi son équipage, le manque de vivres et la rigueur extrême de la saison, l'empêchèrent de s'élever au delà du cap Saint-Sébastien, sous le 42e de latitude. Il reprit donc le chemin d'Acapulco. Torquemada qui, dans sa *Monarquia indiana,* nous a conservé le récit de cette expédition, ajoute qu'un seul bâtiment, la frégate commandée par Antonio Florez, dépassa le cap Mendocino. Le 19 janvier 1603, elle parvint sous le 43e de latitude à l'embouchure d'une rivière que Cabrillo paraît avoir déjà reconnue en 1543, et que l'enseigne Martin d'Aguilar crut être l'extrémité occidentale du détroit d'Anian. Il ne faut pas confondre cette entrée ou rivière d'Aguilar, que l'on n'a pu retrouver de nos temps, avec l'embouchure du Rio Colombia (latitude 46° 45′), qui est devenue célèbre par les voyages de Vancouver, Grey et du capitaine Lewis. Près de la rivière était un promontoire qui fut nommé *Cap Blanc.* C'est à Viscaino que l'on doit la première reconnaissance exacte des côtes de la Nouvelle-Californie. De Humboldt dit qu'il mérite d'être placé au premier rang des navigateurs de son siècle, et que 32 cartes rédigées à Mexico, par le cosmographe Henri Martinez, prouvent qu'il releva les côtes de la Nouvelle-Californie avec plus de soin et d'intelligence qu'on ne l'avait fait avant lui.

VISCH (dom Charles de), bibliographe, était né vers 1596, à Furnes, ou suivant Foppens, à Bulscamp, village des environs. Après avoir terminé son cours de philosophie à Douai, il entra dans l'ordre de Cîteaux, à Bruges, et prononça ses vœux, en 1618, dans l'abbaye des Dunes. Il retourna bientôt après à Douai, pour s'y perfectionner dans les études théologiques, et il y reçut, au bout de quatre ans, le grade de bachelier. En 1629, il fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye d'Erbach ou Ebiberach, près de Mayence, pour y professer la théologie ; mais les ravages des Suédois en Allemagne l'obligèrent de revenir à l'abbaye des Dunes, où il se livra à l'enseignement. Nommé directeur des religieuses du Val Céleste à Dixmude, il demeura 12 ans dans cette ville, et employa ses loisirs à recueillir des matériaux pour l'histoire de son ordre. Il fut élu prieur du monastère des Dunes vers 1646, revint à Bruges où il consacra le reste de sa vie à la prière et à l'étude, et mourut le 11 avril 1666. Outre une édition des *OEuvres* d'Alain de Lille, on lui doit : *Historia monasterii Ebiberachensis, cum serie continuâ omnium abbatum ;* elle est insérée dans l'ouvrage de Georg. Jongelin : *Notitia abbatiarum ordinis cisterciensis,* Cologne, 1640, in-fol. ; *Bibliotheca scriptorum ordinis cisterciensis,* Douai, 1649, in-4° ; Cologne, 1656, in-4° ; les *Vies* d'Adrien Cancellier, d'Éberard de Commeda et de Richard de Frise, en latin, Bruges, 1655, in-12 ; *Compendium chronologicum abbatiæ de Dunis,* Bruxelles, 1660, in-12.

VISCLÈDE (Antoine-Louis de CHALAMOND de la), littérateur, né à Tarascon, le 2 août 1692, alla de bonne heure s'établir à Marseille, où il s'acquit des droits à la reconnaissance publique par sa belle conduite dans la peste de 1720, et par les efforts heureux qu'il fit pour ranimer ou plutôt pour faire naître l'amour des lettres

en Provence. Il releva l'Académie de Marseille, qui le regarde comme son fondateur, et dont il fut pendant plusieurs années le secrétaire perpétuel. Peu d'hommes de lettres ont obtenu plus de succès académiques; mais si son nom a échappé à l'oubli, ce n'est pas à ses écrits qu'il le doit. Ses *OEuvres diverses*, publiées en 1727, Paris, 2 vol. in-12, renferment des discours, des poëmes, des odes, des cantates et quelques poésies fugitives : tout cela néanmoins ne justifie pas le titre qui lui a été donné de *Fontenelle de la Provence*. Il mourut à Marseille le 12 août 1760.

VISCONTI (Othon), archevêque et seigneur de Milan, était né, en 1208, à Ugogne, bourg situé entre le Simplon et le lac Majeur, d'une famille noble et ancienne de Milan. Il s'attacha au cardinal Octavien des Ubaldini, qui le conduisit à la cour de Rome et dans diverses ambassades, et qui développa en lui par l'habitude des affaires, ses grands talents comme son ambition. Othon Visconti était alors chanoine de Desio. Le cardinal des Ubaldini le désigna au pape, en 1263, pour l'archevêché de Milan, à la mort de Léon de Pérego, et Urbain IV confirma ce choix en dépit des remontrances de Martin de la Torre, et des chanoines de Milan. Martin de la Torre, qui destinait cet archevêché à Raimond son frère, loin de reconnaître Othon, lui défendit d'entrer dans la ville, et fit séquestrer tous les revenus de la mense épiscopale. Dès cet instant Othon Visconti, se considérant moins comme un archevêque que comme un chef de parti, appela auprès de lui tous les ennemis de la maison de la Torre, tous les nobles exilés, et tous les Gibelins; il s'empara d'abord d'Arona sur le lac Majeur, dont il voulait faire sa place d'armes; mais il y fut bientôt attaqué par Martin, et obligé de s'enfuir. Ses partisans, qui faisaient des tentatives en sa faveur dans différentes parties de la Lombardie, furent punis par Napoléon de la Torre avec la plus excessive sévérité; et quoique le pape excommuniât les seigneurs de Milan, et la ville elle-même, pour la forcer à recevoir son archevêque, Othon Visconti demeurait toujours exilé. Grégoire X parut même abandonner tout à fait sa cause, et Othon fut contraint de se cacher dans les petits villages qui entourent le lac Majeur. C'est de là qu'il sortit enfin, en 1276, de concert avec Godefroi, comte de Langusco. La cruauté et l'imprudence de Napoléon de la Torre avaient grossi le parti de Visconti, et il commandait à une armée considérable d'émigrés. Il éprouva un échec devant Anghiera; son neveu Théobald et le comte de Langusco faits prisonniers eurent la tête tranchée à Galerate, par ordre de Napoléon de la Torre, ainsi que 32 de leurs compagnons. Mais peu après la ville de Como embrassa son parti; pendant l'hiver il prit Leno et plusieurs autres châteaux; le 21 janvier 1277, il surprit à Desio Napoléon de la Torre, et le fit prisonnier avec presque tous ses parents, après un combat acharné. Le peuple de Milan, instruit de la défaite de Napoléon, s'arma pour secouer son joug. Il envoya une députation à l'archevêque Othon, pour lui déférer la seigneurie perpétuelle de Milan. Othon, en prenant possession de cette seigneurie, qui devait demeurer près de 200 ans dans sa famille, publia une amnistie générale, et interdit toute vengeance aux émigrés qui le suivaient. La guerre ne fut point terminée par cette victoire; Gaston de la Torre la poursuivait avec vigueur; seul de sa famille il avait échappé à la déroute de Desio. Mais l'archevêque Othon ne parut plus dès lors dans les camps; il prit à sa solde, en 1278, Guillaume VII, marquis de Montferrat, qui, à cette époque, avait porté sa maison au plus haut degré de puissance où elle soit jamais parvenue. Avec son aide, il réduisit à l'obéissance la ville de Lodi qui s'était révoltée; mais l'allié qu'il s'était donné était plus dangereux encore que son ennemi. Le marquis de Montferrat, introduit dans Milan avec un corps nombreux de cavalerie, s'y conduisait en maître et se proposait d'usurper la souveraineté. Othon Visconti dissimula son ressentiment, et tout à coup, profitant d'un voyage que le marquis fit à Verceil, il surprit ses soldats le 27 décembre 1282, les chassa de Milan, et fit avertir le marquis de se garder d'y jamais reparaître. Othon, parvenu à un âge très-avancé, abandonna ensuite la principale direction des affaires à son neveu Mathieu le Grand, qui par ses ordres fut élu capitaine du peuple de Milan, Novare et Verceil. Il le fit reconnaître, en 1294, par Adolphe de Nassau, comme vicaire impérial en Lombardie, et tout en jouissant du repos qui convenait à son âge, il vit la souveraineté qu'il avait fondée prospérer sous ce nouveau chef. Il mourut le 9 août 1295. Une figure noble et imposante, une élocution facile, une constance inébranlable l'avaient rendu digne du rang auquel il s'éleva. Mais l'humanité qu'il avait annoncée au moment de sa victoire se démentit par la suite; et dans ses négociations avec la maison de la Torre, il se joua sans pudeur des engagements les plus sacrés.

VISCONTI (Mathieu), surnommé *le Grand*, fils de Théobald Visconti et d'Anastasie de Pirovano, naquit à Masino, sur le lac Majeur, en 1250. Il s'attacha dès sa première jeunesse à son oncle Othon, qu'il suivit dans son exil, et qu'il servit fidèlement dans tous ses combats. De son côté, Othon, parvenu à la seigneurie de Milan, chargea presque sans partage Mathieu de l'administration de ses États et du commandement de ses armées. Il l'avait marié à une fille de Scazzino Borri, l'un des capitaines qui lui avaient été le plus fidèles dans son exil, et le premier fils de Mathieu, Galéaz, naquit la nuit même du combat de Desio, qui devait fonder la grandeur de sa maison; quatre autres fils vinrent ensuite, qui tous par leurs rares talents contribuèrent à la gloire des Visconti. Mathieu avait tenu son oncle en garde contre l'ambition de Guillaume VII, marquis de Montferrat; il succéda à ce dernier dans le commandement des armées milanaises, et lorsque Guillaume demeura prisonnier de ses ennemis, Mathieu partageant ses États obtint, en 1290, la seigneurie de Verceil; deux ans après, il y ajouta celle de Côme. En 1294, Adolphe de Nassau le reconnut pour vicaire impérial en Lombardie; enfin, le 9 août 1295, il succéda dans la pleine seigneurie de Milan à son oncle Othon. Cependant la mort de l'archevêque ayant rendu le courage à la maison de la Torre, tous ceux qui étaient jaloux de la grandeur de Visconti prirent les armes, et lui enlevèrent en peu d'années Bergame, Novare, Verceil et Ca-

sal Saint-Évèse. Le mariage de son fils Galéaz avec Béatrix d'Este, sœur d'Azzo VIII, célébré en 1300, augmenta le nombre de ses ennemis, de tous ceux qui avaient prétendu à la main de cette princesse. Albert Scotto, seigneur de Plaisance, à qui elle avait été promise, réunit contre Visconti tous ceux qu'il avait offensés, ou qui pouvaient craindre qu'il ne les offensât. Il appela à son aide la maison de la Torre, les nobles de Milan, jaloux de leur liberté, les partisans des Guelfes, et jusqu'aux plus proches parents de Mathieu, qui voyaient avec envie son élévation. Il eut ensuite l'adresse de l'attirer à Lodi par la crainte d'une invasion; et tandis qu'il le tenait en suspens, il excita dans Milan une sédition, qui réduisit son rival à se mettre luimême (13 juin 1302) entre ses mains, et ne demandant que la vie sauve et la jouissance de ses biens. Mathieu se retira dans le château de Saint-Colomban, qui lui appartenait; les Milanais l'exilèrent de leur ville avec tous les Visconti, et proclamèrent le rétablissement de leur république. Après avoir fait quelques tentatives inutiles pour recouvrer l'État qu'il avait perdu, Mathieu se résigna à son étroite fortune, et vécut pendant sept ans en simple particulier. Guido de la Torre, son ennemi, parvenu à la souveraine puissance, lui fit demander quand il croyait pouvoir rentrer à Milan: « Quand les péchés de Guido, répondit-il, surpasseront les miens. » Ce moment n'était pas éloigné; Guido avait déjà abusé de son autorité; il n'avait pas même ménagé ses partisans les plus fidèles et ses plus proches parents; le parti de Visconti s'accroissait en silence, et lorsque Henri VII entra en Lombardie, Mathieu, qui vint lui faire sa cour à Asti, en novembre 1310, y fut fêté par tous les Lombards, et accueilli par le monarque. Celuici entra le 23 décembre suivant à Milan, avec Mathieu Visconti et tous les exilés; il appela dans son conseil les chefs des deux partis, et la maison de la Torre ayant pris les armes le 12 février 1311, pour secouer le joug, fut chassée de Milan par les Allemands. Le 7 avril suivant, Mathieu fut rétabli dans la seigneurie; bientôt les autres villes de Lombardie se soumirent aussi à lui; Plaisance se donna le 10 septembre 1313 à son fils Galéaz. Un autre de ses fils, Étienne Visconti, entra dans Pavie le 6 octobre 1315, et s'en empara. Alexandrie et Tortone lui ouvrirent leurs portes; les Parmesans, les seigneurs de Vérone et de Mantoue entrèrent dans son alliance, et le parti impérial, dirigé par un chef aussi habile, aussi entreprenant, se trouva plus puissant en Lombardie, pendant la vacance de l'empire, qu'il ne l'avait été peu d'années auparavant, lorsqu'un empereur belliqueux était à sa tête. C'est vers cette époque que Mathieu reçut de ses compatriotes le nom de Grand, qui peut-être était accordé trop facilement dans le 14e siècle. Brave, sans que sa bravoure eût rien de brillant, bon capitaine, sans que son talent militaire le mît au-dessus de ses contemporains, c'est par ses talents politiques, par sa connaissance profonde du cœur humain, des intérêts et des passions de tous ceux qu'il voulait conduire; c'est par son calme au milieu de l'agitation, par sa promptitude à se déterminer, par sa constance à suivre son but; c'est par son habileté à feindre, souvent à tromper, par son talent pour assujettir des caractères rebelles, pour dominer des esprits indomptables, qu'il s'éleva au-dessus de tous les principes de son temps. Avant son exil, il s'était abandonné imprudemment à l'orgueil que lui inspirait sa puissance; il avait offensé les seigneurs ses voisins et mécontenté les peuples qu'il gouvernait; mais son abaissement avait achevé de développer en lui les qualités d'un chef de parti, et surtout l'art de se contraindre. Il n'était pas vertueux, mais sa réputation qu'il ménagea n'était souillée par aucun crime, par aucune perfidie; il n'était ni sensible ni généreux, mais on ne lui reprochait pas de cruauté. Pendant vingt ans, il avait fait la guerre à l'Église; il devait en grande partie l'attachement de ses partisans à leur haine pour le gouvernement des prêtres; il avait été excommunié à plusieurs reprises; mais il avait toujours repoussé avec une dignité calme ces attaques violentes. Parvenu à une vieillesse avancée, un remords parut tout à coup le saisir; il se vit avec un trouble extrême sur le bord de la tombe, enveloppé dans une sentence qui dévouait son âme à des tourments éternels; il ne songea plus qu'à se dérober à l'enfer qui semblait s'ouvrir sous ses pas: il fit aux gens d'église les offres les plus avantageuses; il se voua tout entier à des œuvres de pénitence; il prit le peuple à témoin des mortifications qu'il s'imposait; enfin, il résigna entre les mains de son fils Galéaz l'autorité souveraine, pour ne plus songer qu'à rendre la paix à sa conscience. Il mourut peu de temps après, au couvent de Crescenzago, hors de Milan, le 22 juin 1322. On eut soin de dérober au peuple la connaissance de sa sépulture, pour que ses cendres ne fussent pas jetées au vent, selon l'ordre qu'en avait donné le pape.

VISCONTI (Galéaz Ier), fils de Mathieu et d'Athanasia Borri, naquit, le 21 janvier 1277, pendant le combat de Desio, qui fonda la grandeur de sa maison. Le nom de Galéaz, renouvelé plusieurs fois dans la famille Visconti, lui fut donné par sa mère, parce que pendant sa délivrance, elle avait été troublée par le chant des coqs. Galéaz Visconti manifesta de bonne heure sa passion pour la guerre et pour les exercices chevaleresques; et cette passion trouva amplement à se satisfaire pendant la longue lutte entre les Guelfes et les Gibelins, qui avait précédé sa naissance, et qui se prolongea longtemps après sa mort. Son père lui fit épouser, en 1300, Béatrix d'Este, veuve de Mino de Gallura, qui lui apporta un riche héritage, et qui lui ouvrit un asile dans les États de son frère, à Ferrare, lorsqu'en 1302 Mathieu Visconti et ses fils furent chassés de Milan. Galéaz, rentré dans sa patrie en 1311, avec son père, l'aida mieux qu'aucun de ses frères à recouvrer son ancienne domination sur la Lombardie. Il soumit Plaisance en 1313, et s'en fit donner le vicariat par l'empereur Henri VII. Il repoussa l'année suivante, l'armée de la ligue guelfe, qui voulait lui enlever cette ville. Il contraignit, en 1320, à une retraite honteuse Philippe de Valois, que le pape avait appelé en Lombardie, pour en faire la conquête, et qui, par les habiles manœuvres de Visconti, se trouva emprisonné entre des fleuves, sans vivres et sans moyens de combattre. En 1321, il défit, devant Crème, les Guelfes, qu'avait com-

duits Pagan de la Torre; il fit ensuite le siége de Crémone, qui se rendit le 17 janvier 1322. Mais à cette époque, son père Mathieu, affaibli par des craintes superstitieuses, n'osait poursuivre la guerre qu'il avait commencée contre l'Église : il entamait sans cesse des négociations qui décourageaient ses partisans, et affaiblissaient sa cause. Il mourut enfin le 22 juin 1322; et Galéaz, en succédant à la seigneurie, se sentit plus faible qu'il ne l'eût encore été. Plaisance lui fut enlevée, le 9 octobre, par un homme qu'il avait personnellement offensé. A Milan, une fermentation secrète, causé par les premières négociations de Mathieu, était entretenue par un parent de Galéaz, Lodvisio Visconti, homme d'un esprit inquiet, que toute autorité offensait. Une sédition éclata dans cette ville le 8 novembre 1322. Galéaz, qui dans trois quartiers différents voulut tenir tête aux insurgés, avec le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, fut vaincu à trois reprises, et se vit enfin forcé de sortir de la ville où il avait régné. Bientôt, il est vrai, les Milanais se repentirent de leur révolte. Quelques-uns d'entre eux rappelèrent Galéaz; et sa hardiesse égalant leur inconstance, il entra dans Milan avec quelques soldats, 34 jours après en être sorti; et il se fit de nouveau proclamer, par le peuple, seigneur et capitaine général. Ses forces cependant étaient diminuées : ses sujets étaient épuisés par une longue guerre; et il fut bientôt assiégé dans Milan par une armée de 8,000 chevaux et de 30,000 fantassins; mais par sa bravoure et celle de ses frères, il força d'aussi puissants ennemis à lever le siége (juillet 1323). Cependant il n'avait pas, comme son père, l'art de maîtriser ses propres passions, ni celui de conserver son empire sur des caractères fiers et impétueux. Son frère Marc, qui avait eu la plus grande part à ses victoires, son cousin Lodvisio, que les soldats regardaient comme leur maître et leur protecteur, prétendaient demeurer ses égaux et non ses sujets. Leurs querelles affaiblirent son autorité et le poussèrent à des excès qui détachèrent de lui la noblesse et le peuple de Milan. Enfin Marc et Lodvisio Visconti recoururent à Louis IV de Bavière, lorsque cet Empereur entra en Italie, en 1327. Ils excitèrent sa défiance contre Galéaz, éveillèrent sa cupidité; et le seigneur de Milan fut arrêté par les Allemands qu'il avait reçus chez lui, avec Luchino et Jean, ses frères, et Azzo, son fils. Étienne, le cinquième des frères Visconti, mourut le même jour, non sans soupçon d'empoisonnement. L'Empereur menaça Galéaz de le faire mourir sous trois jours s'il ne lui livrait la forteresse de Monza. Ce fut dans ce château même et dans les horribles prisons que Galéaz y avait fait construire qu'il fut enfermé avec son fils et ses frères. Ils y demeurèrent jusqu'au 25 mars 1328. A cette époque, ils furent délivrés, d'après les instances réitérées de Castruccio et des autres chefs gibelins, et moyennant une grosse rançon. Castruccio prit Galéaz à son service et l'employa au siége de Pistoie; mais cet ancien souverain, réduit au rang de condottière, et affaibli par les chagrins et les misères de sa captivité, fut victime, un des premiers, de l'épidémie qui se manifesta dans le camp de Castruccio. Il mourut misérable et excommunié à Pescia, au mois d'août 1328.

VISCONTI (Azzo), fils de Galéaz Visconti et de Béatrix d'Este, naquit en 1302, vers l'époque où son père et son aïeul furent privés de leur souveraineté, et envoyés en exil. Il passa sa première enfance dans les privations et les dangers, et il dut à l'éducation du malheur la force de caractère et les vertus qui l'élevèrent au-dessus de tous les princes de sa race. A peine était-il parvenu à l'âge d'homme, lorsque de nouvelles calamités l'atteignirent; laissé par son père avec sa mère à la garde de Plaisance, il fut surpris, le 9 octobre 1322, par Vergusio Landi, que des traitres avaient introduit dans la ville, et il aurait été arrêté lui-même, si sa mère n'avait pris le parti de semer de l'argent sous les pas des assaillants, pour ralentir leur course. Azzo semblait dès lors vouloir effacer par son activité le souvenir de cette surprise. Il s'empara de San-Donnino en 1325, et, de cette place d'armes, il fit alternativement la guerre à Plaisance et à Parme. Il passa en Toscane la même année, comme auxiliaire de Castruccio, et il concourut puissamment à la victoire d'Altopanio, remportée le 23 septembre sur les Florentins. Il revint de là en Romagne, et de concert avec le seigneur de Mantoue, il remporta, le 15 novembre, sur les Bolonais la grande victoire de Monteveglio. L'année suivante, il porta la guerre dans l'État de Brescia. Les sujets qu'il avait soumis par sa valeur étaient bientôt gagnés par ses vertus. Mais la jalousie de son oncle Marc et la dureté de son père ruinèrent encore une fois sa famille; il fut arrêté par Louis de Bavière, avec Galéaz, le 20 juillet 1327. Il ne fut relâché des prisons de Monza, que le 25 mars 1328. Son père étant mort dans le courant de l'été, il obtint de Louis de Bavière, toujours avide d'argent, d'être réintégré dans le vicariat de l'Empire à Milan, moyennant de fortes sommes qu'il emprunta de ses amis et de ses sujets futurs. Il ne se crut pas cependant obligé à une longue fidélité envers le monarque qui l'avait fait languir dans d'aussi cruelles prisons. Dès le mois d'avril de la même année, il refusa de l'admettre dans Milan, et se mit en état de lui résister. Il fit assassiner au mois de juillet, son oncle Marc Visconti auquel il attribuait tous les malheurs qu'il avait éprouvés, et dont il redoutait l'esprit inquiet et le crédit auprès des soldats. Ces deux crimes ayant brouillé Azzo Visconti avec les Gibelins, il fut aussitôt reconcilié avec l'Église, qui l'avait excommunié. L'interdit mis sur Milan fut levé par Jean XXII, au mois de février 1330; et Azzo, étant en paix avec le clergé, et respecté de ses voisins, s'occupa de rendre à ses États leur ancienne propriété. Vers cette époque le roi Jean de Bohême parut sur les frontières de l'Italie, et tous les partis le choisirent pour être leur pacificateur. Azzo commença par lui offrir sa soumission comme tous les autres seigneurs de la Lombardie; mais quand il l'eut vu étendre sa domination sur toutes les villes, et conjurer avec le légat du pape pour asservir l'Italie, il entra dans la ligue de Castelbaldo contre ce prince aventurier; la conquête de Bergame et de Crémone lui fut promise en partage par ses alliés : la première de ces villes se rendit à lui, le 27 septembre 1332; il échoua devant Crémone; mais Pavie et Pizzighittone lui ouvrirent leurs portes avant la fin de novembre. Verceil se donna à lui le 7 mars 1334,

Crémone se rendit le 15 juillet; Como, Lodi, Crème, Plaisance et Brescia se soumirent ensuite, en sorte que la Lombardie presque entière se trouva réunie sous son autorité avant la fin de l'année 1337. L'année suivante, comme il venait de terminer avec Martino de la Scala la guerre dans laquelle il avait pris le parti des républiques de Florence et de Venise, il fut tout à coup attaqué par son parent Lodvisio Visconti, qui, s'étant mis à la tête d'une compagnie d'aventuriers, fut encore une fois sur le point de bouleverser l'État. Azzo était alors retenu sans mouvement dans son lit par des douleurs qui lui avaient ôté l'usage de tous ses membres. La maison Visconti fut sauvée par la victoire de Parabiago, que son oncle Luchino remporta le 20 février 1339. Mais Azzo Visconti ne put jouir de cet heureux événement; il mourut le 14 août 1339, sans avoir eu d'enfants de Catherine de Savoie, sa femme. Les historiens milanais le célèbrent comme le plus grand prince qui ait régné sur eux. Son accès était facile, sa conversation douce et aimable; libéral sans profusion, juste sans sévérité, et religieux sans bigoterie, il obtint, dans un siècle belliqueux, le premier rang parmi les guerriers.

VISCONTI (Marc), fils de Mathieu, frère de Galéaz et oncle d'Azzo Visconti, ne régna point à Milan, mais illustra, par ses victoires, les règnes de son père et de son frère, comme il les troubla par son ambition. En 1318, il commanda l'armée des Gibelins de Lombardie, dans le mémorable siége de Gênes, tandis que le roi Robert et tous les princes de la maison de Naples défendaient cette ville. En 1320, il enveloppa Philippe de Valois dans les plaines du bas Montferrat, et le contraignit à la retraite. Ce fut lui qui, le 6 juillet 1322, remporta sur Raimond de Cardone la victoire de Bassignana, et le 25 février 1323, celle de Trezzo sur les Guelfes milanais. Mais enorgueilli par tant d'exploits, il ne supporta plus qu'avec impatience l'autorité de son frère Galéaz, avec lequel il croyait avoir droit de partager la souveraineté. Il s'était distingué au service du parti gibelin, et il voulait qu'aucune considération politique ne fût préférée à l'avantage de ce parti. Il voyait avec indignation les négociations de son frère avec le pape; il les dénonça à Louis de Bavière, et il causa, en 1327, la ruine de sa maison, avec l'arrestation de Galéaz, de ses frères, et de son fils. Mais bientôt, se repentant d'avoir poussé trop loin son ressentiment, il sollicita Louis de Bavière plus vivement que personne de rendre la liberté à ses parents; il les aida à fournir la rançon que l'Empereur exigeait d'eux, et il consentit à rester lui-même en otage, jusqu'à ce que tout l'argent nécessaire fût ramassé. Azzo Visconti, qui redoutait l'esprit remuant de son oncle, ne se pressa point de le dégager; et Marc Visconti, remis comme garantie à une partie de l'armée de l'Empereur qui s'était révoltée et fortifiée au Cerruglio, sut gagner si bien l'esprit des soldats qui devaient le garder, qu'il se fit leur général. À leur tête, il s'empara de Lucques, le 15 avril 1329, et vendit ensuite cette ville à Gherardino Spinola, de manière à pouvoir satisfaire les soldats allemands, entre les mains desquels il se trouvait. Il revint à Milan à la fin de juillet. Les bourgeois qui l'avaient vu souvent rentrer dans la ville en triomphe, après de glorieuses victoires, les soldats dont il avait partagé les fatigues, et qu'il devançait dans les dangers, les paysans dont il avait défendu les récoltes contre le pillage des ennemis, s'empressaient sur son passage; ils répétaient son nom avec enthousiasme, et l'invoquaient comme le vengeur de la Lombardie, comme le prince dont ils attendaient la paix, la gloire et la liberté. Le seigneur de Milan, Azzo Visconti, ne vit pas sans jalousie une si haute faveur populaire; il n'avait point pardonné à son oncle la prison qu'il avait subie, et le ressentiment se joignait en lui à la défiance. Il l'invita avec tous ses parents à un festin somptueux. Comme Marc voulait se retirer, après le repas, Azzo Visconti lui demanda un entretien secret; il le mena dans un autre appartement, où des assassins se précipitèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent son corps par la fenêtre sur la place publique. Ainsi périt le plus brave des fils du grand Mathieu Visconti, celui que les vœux des Gibelins appelaient à commander leur parti dans toute la Lombardie.

VISCONTI (Luchino), troisième des fils de Mathieu le Grand, était né vers l'année 1287. Il avait partagé l'éducation militaire donnée à toute sa famille, et s'était distingué dans les combats, au moins à l'égal de ses frères; mais dans les victoires qu'il avait remportées, il avait presque toujours été blessé. Il commandait les troupes auxiliaires des Visconti à la bataille de Montecatini, et il y fut blessé à la jambe; près d'Alexandrie il tua de sa main Hugues de Baux, général du roi Robert, et il remporta ainsi les dépouilles opimes, si rares même chez les Romains, mais il fut aussi blessé; il le fut encore au visage, le 25 février 1323, à la bataille de Trezzo, qu'il livra à Raimond de Cardone; enfin, dans la guerre de Parabiago, en 1339, son casque fut brisé par les haches des Allemands, son cheval fut renversé sur lui; il fut fait prisonnier et lié à un chêne, pendant que le sang coulait de toutes ses blessures, jusqu'à ce qu'un parti de Savoyards le délivra, et que Lodvisio Visconti, général ennemi, fut fait prisonnier à sa place. À la mort d'Azzo Visconti, le 14 août 1339, Luchino fut reconnu comme son successeur dans la seigneurie de Milan. Son frère Jean lui avait d'abord été associé par les suffrages du peuple; mais Jean renonça volontairement au pouvoir souverain, pour se renfermer dans les fonctions du sacerdoce. Luchino n'avait d'autre mérite que sa valeur, et la sévérité implacable qu'on honorait du nom de justice, et qui servit du moins à maintenir l'ordre dans ses États; mais il avait vécu dans la crapule; quoique marié deux fois, il avait eu beaucoup de maîtresses, et un grand nombre de bâtards; il avait conseillé et dirigé le meurtre de son frère Marc; enfin, dès qu'il fut parvenu à l'autorité, il persécuta tous ceux qui avaient eu quelque pouvoir durant le règne de son neveu Azzo. François de Posterla et deux Aliprandi, qui tenaient le premier rang dans la noblesse milanaise, conjurèrent contre lui, en 1340, avec l'intention d'élever à sa place ses neveux, fils de son frère Étienne. Leur complot fut découvert; les deux Aliprandi, après avoir été appliqués à une cruelle torture, furent enfermés dans un cachot où Luchino les laissa mourir de faim. Posterla, qui s'était enfui à Avignon, fut trompé par de

fausses lettres, ramené à Pise au bout de deux ans, saisi et conduit à Milan, où il périt sur l'échafaud, avec deux fils à peine adolescents; tous leurs complices furent pendus. Les neveux de Luchino, soupçonnés d'avoir eu connaissance d'une conjuration qui se tramait en leur faveur, furent relégués à l'extrémité de la Hollande. Dès lors Luchino, dont le caractère avait été de tout temps sombre et mélancolique, devint plus sévère encore. On ne le vit plus jamais sourire ou dérider pour un instant son front pâle et menaçant. Des douleurs articulaires dont il fut tourmenté contribuèrent encore à rendre son humeur plus sauvage. Parvenu au pouvoir souverain, il ne fit plus la guerre que par ses lieutenants, tantôt aux Florentins, de concert avec les Pisans, tantôt au marquis d'Este, de concert avec les Gonzagues, tantôt aux Pisans eux-mêmes. En 1346, il acheta d'Obizzo d'Este la ville de Parme; Asti, Bobbio, Tortone et Alexandrie se soumirent volontairement à lui. Albe, Chierasco, et une grande partie du Piémont et de la Lunegiane passèrent sous sa domination; mais au milieu de ces conquêtes, affaibli déjà par l'âge et par la maladie, il périt empoisonné par sa femme. Il avait épousé en premières noces une dame de la maison de Spinola, qui mourut jeune. Il épousa ensuite Isabelle de Fiesque, femme d'une rare beauté, mais dont les galanteries étaient sans frein. Elle donna trois fils et une fille à son mari, mais elle avoua ensuite que ces enfants n'étaient point de lui, et qu'elle les avait eus de Galéaz Visconti, son neveu. Lorsque Galéaz fut exilé avec son frère, Isabelle chercha de nouveaux amants; elle obtint de son mari, sous prétexte de dévotion, la permission de faire un pèlerinage sur le Pô jusqu'à Venise. Une flottille décorée avec élégance fut destinée à la transporter. Isabelle y monta avec les femmes de Milan, les plus renommées pour leur beauté, mais non pour leur sagesse. Ugolin de Gonzague, fils du seigneur de Mantoue, l'amant nouveau d'Isabelle, la retint quelque temps dans ses États, et l'accompagna ensuite à Venise, pour la fête de l'Ascension de 1346. Les détails scandaleux de ce voyage furent bientôt rendus publics par les accusations mutuelles des dames de la cour, non moins coupables que leur maîtresse. Luchino, lorsqu'il en fut informé, résolut de se venger d'une manière effrayante, mais Isabelle, ayant lu sa résolution dans ses regards farouches, le prévint en lui administrant un poison, dont le seigneur de Milan mourut le 24 janvier 1349. Après sa mort, son fils aîné Luchino Novello quitta la cour, et servit toujours dès lors les ennemis de l'État. Borso et Forestino, nés jumeaux, exclus aussi bien que leur frère aîné de la succession, parce qu'ils étaient nés d'un inceste, périrent au bout de peu de temps, l'un en prison, l'autre en exil. Brutio Visconti, que Luchino avait eu d'une maîtresse, fut chassé de Lodi, où il exerçait la tyrannie, et mourut misérable dans les monts Euganéens. Ainsi s'éteignit la famille de Luchino. Son héritage fut dévolu à son frère Jean.

VISCONTI (Jean), archevêque et seigneur de Milan, était le 4e fils du grand Mathieu Visconti, et celui qui avait avec lui les plus grands rapports de caractère et d'esprit comme de figure. Il fut destiné à l'état ecclésiastique; mais pour rentrer en grâce auprès de Louis de Bavière qui l'avait fait emprisonner avec ses frères, il accepta, en 1329, le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V. L'année suivante, en se réconciliant avec le pape, il échangea cette dignité contre l'évêché de Novarre. Au bout de deux ans, il joignit la souveraineté de cette ville à la conduite de son troupeau, après avoir surpris et fait prisonnier, par un indigne stratagème, Cacino Tornielli, qui en était seigneur. L'archevêque de Milan étant exilé, Jean Visconti obtint en 1333, du pape Jean XXII, d'être nommé administrateur de cet archevêché. Il en fut pourvu en titre, le 6 août 1342, par Clément VI. La mort de Luchino Visconti, la grande jeunesse de ses fils, et le doute déjà élevé sur leur légitimité, ouvrirent, le 24 janvier 1349, le chemin du trône à Jean Visconti. Il signala son avènement par des actes de clémence; rappela de leur exil ses neveux, fils de son frère Étienne; tira de prison Lodvisio Visconti, et pardonna à d'autres criminels d'État; mais il fut moins généreux envers les enfants de Luchino, qui périrent tous d'une manière misérable, comme on l'a vu à l'article précédent. L'ambition de Jean Visconti ne fut point satisfaite par l'immense héritage que lui avait laissé son frère; il prétendit à l'empire de toute l'Italie, et pour s'y élever, il employa tour à tour les artifices de la mauvaise foi, et les armées qu'il faisait conduire par son fils naturel Jean d'Oleggio. Le 23 octobre 1350, il acheta Bologne des frères Pepoli, qui en étaient seigneurs; et comme Clément VI réclamait cette ville de l'État de l'Église, et menaçait Visconti de l'interdit, l'archevêque parut devant le peuple dans la cathédrale, avec la croix dans une main et l'épée de l'autre : « Avec l'une je défendrai l'autre, » dit-il aux ambassadeurs du pape. Il annonça cependant bientôt après qu'il viendrait en personne rendre ses devoirs à Clément VI, et il envoya d'avance un homme lui préparer des logements et des vivres pour la suite qu'il comptait, disait-il, conduire, de 12,000 cavaliers et 6,000 fantassins. Le pape, effrayé d'une semblable visite, le pria de ne point venir, et lui accorda tout ce qu'il demandait. Jean Visconti voulait étendre sa domination sur la Toscane; il y offrait son alliance à tous les petits tyrans, à tous les conspirateurs, à tous ceux qui troublaient l'ordre établi. En même temps, il y fit entrer, en 1351, Jean Visconti d'Oleggio, avec une armée : le courage des Florentins et la résistance vigoureuse du château de Scarperca déconcertèrent ses projets. Il fit, en 1353, la paix avec les Florentins; mais la même année, les Génois découragés par leur défaite de la Loiera, dans leur guerre contre les Vénitiens, se donnèrent volontairement à lui. Pour accomplir le plan qu'il s'était formé, il lui restait à soumettre les quatre principautés de la Marche Trévisane, Mantoue, Vérone, Ferrare et Padoue : il se préparait à les attaquer, et les petits princes avaient fait une ligue entre eux et avec Venise, pour se défendre, lorsque Jean Visconti mourut inopinément, le 5 octobre 1354, par l'extraction d'un charbon, qui deux jours auparavant s'était manifesté à son front. Ses États furent divisés à sa mort entre ses trois neveux, fils de son plus jeune frère Étienne.

VISCONTI D'OLEGGIO. *Voyez* **OLEGGIO.**

VISCONTI (Mathieu II) était fils aîné d'Étienne,

le moins illustre des fils du grand Mathieu, et celui qui était mort le plus tôt. Mathieu II fut appelé par le testament de son oncle Jean, non pas à l'héritage entier de la maison Visconti, mais à une portion composée de Bologne, Lodi, Plaisance, Parme, Bobbio, Pontremoli et San-Donnino. Il est vrai que Bologne ne lui demeura pas longtemps, Jean d'Oleggio ayant fait révolter cette ville, le 17 avril 1355, pour s'en attribuer la souveraineté. Mathieu II était peu capable de réparer cette perte, ou de la venger. Il n'avait hérité d'aucune des vertus de ses ancêtres, il consacrait sa vie au plaisir; la chasse était son unique occupation, et les plus infâmes débauches remplissaient le reste de son temps. Épuisé par ses excès et par les drogues auxquelles il avait recours pour renouveler un feu presque éteint, il était près de succomber à une fièvre lente qui le consumait, lorsque ses frères l'empoisonnèrent, soit qu'ils redoutassent d'être victimes de la haine et du mépris du peuple, soit qu'un mot de Mathieu qui s'était plaint que l'empire n'avait pas de charmes quand il était partagé leur fit craindre qu'il songeât à se défaire d'eux. Mathieu II mourut le 26 septembre 1355. Il avait épousé Liliola Gonzague, fille de Philippe, seigneur de Mantoue, dont il n'eut que deux filles.

VISCONTI (Galéaz II), second fils d'Étienne, eut en partage dans la succession de son oncle Jean, outre la moitié de Milan, la souveraineté de Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie. Après la mort de Mathieu II, il partagea ses États avec son frère Bernabo; la ville de Milan demeura commune entre eux. Galéaz était le plus bel homme de ses États; sa taille élevée, sa chevelure blonde, et le soin infini qu'il mettait à sa parure, attirèrent sur lui les regards de toutes les femmes. Isabelle de Fiesque, sa tante, s'était abandonnée pour lui à un amour incestueux. Dans sa jeunesse, Galéaz avait été en pèlerinage au Saint-Sépulcre, et il y avait été armé chevalier; lorsqu'il fut exilé en Hollande, sous le règne de son oncle Luchino, il y tua, dans un combat singulier, un gentilhomme belge, dont il adopta les emblèmes, qui ont été conservés par tous ses descendants. C'étaient deux tisons enflammés, auxquels deux petits seaux étaient suspendus. A son retour, son oncle Jean lui fit épouser, en 1350, Blanche de Savoie, sœur du comte Amédée VI. Galéaz, une fois monté sur le trône, quoiqu'il se laissât engager par son ambition dans des guerres continuelles, ne conduisit jamais lui-même ses armées. Abandonné à la mollesse et au goût des plaisirs, il faisait consister toute sa grandeur dans la pompe et la magnificence. Il dépensa en bâtiments des sommes immenses, sans laisser cependant des monuments de son règne dignes des trésors qu'ils lui avaient coûté. Voulant unir sa famille par des alliances aux premiers rois de la chrétienté, il fit épouser à son fils Jean-Galéaz, Isabelle de France, et à sa fille Violante, Lionel d'Angleterre. Ces noces et le luxe insensé avec lequel elles furent célébrées épuisèrent Galéaz, et l'obligèrent à écraser ses sujets d'impositions. Le mécontentement universel des peuples et la ruine du commerce et de l'agriculture excitèrent souvent des conjurations ou des soulèvements qu'il punit avec une excessive cruauté. Cependant il voulait passer pour protecteur des lettres; il avait lui-même quelque culture d'esprit, et il témoigna beaucoup d'égards à Pétrarque, qui s'efforça de s'acquitter envers lui par les plus basses flatteries. A son exhortation, Galéaz fonda la bibliothèque et l'université de Pavie. Les petits princes de Lombardie, qui étaient entrés dans une ligue contre l'archevêque Jean Visconti, continuèrent la guerre contre ses neveux et ses successeurs. L'ambition inquiète des seigneurs de Milan, leurs intrigues dans tous les États voisins, et leurs continuelles usurpations avaient fait éclater les hostilités. La première guerre, qui dura de 1355 à 1358, fut désastreuse pour les peuples; les compagnies d'aventuriers, les gendarmes allemands et anglais, les hussards hongrois vivaient à discrétion dans les villages, et songeaient bien plus à piller qu'à combattre. Mais quelque calamité que cette guerre attirât sur les sujets de Galéaz, elle lui parut glorieuse dans ses résultats, puisque, en 1359, ce prince soumit Pavie à sa domination, et qu'ayant détaché du marquis de Montferrat tous ses alliés, il n'eut plus que lui seul à combattre dans les années suivantes. Longtemps il avait vécu à Milan avec son frère Bernabo; seulement ces deux seigneurs s'étaient partagé la souveraineté de leur capitale, et leurs deux châteaux éloignés l'un de l'autre étaient remplis de gardes, et fortifiés avec soin. En 1365, Galéaz déjà tourmenté par la goutte, et rendu plus défiant par les conseils de sa femme et de ses ministres, quitta Milan, où il ne se croyait point en sûreté, et vint s'établir à Pavie. Mais quoiqu'il eût craint dans cette occasion, et non peut-être sans motif, de périr victime de la perfidie de son frère, leur politique les tint toujours unis; ils firent cause commune contre tous leurs adversaires, et la maison Visconti maintint sa puissance sous leur gouvernement, comme si ses États n'eussent pas été divisés. L'avarice de Galéaz croissant avec ses années, pour conserver son argent, il se refusait aux dépenses les plus nécessaires; il ne payait plus ses lieutenants ni ses troupes, et il leur permettait de vivre à discrétion chez ses sujets. Ce désordre excita plusieurs villes à la révolte, et fit échouer des entreprises auxquelles toutes les autres circonstances promettaient le succès. Galéaz mourut à Pavie, le 4 août 1378, dans la 59e année de son âge. Son fils Jean-Galéaz lui succéda.

VISCONTI (Bernabo), 3e fils d'Étienne Visconti, eut en partage dans la succession de son oncle Jean la moitié de Milan, Crémone, Crème, Brescia et Bergame. Il y ajouta ensuite Lodi et Parme, villes échues à son frère Mathieu, qu'il empoisonna de concert avec son autre frère Galéaz. Le nom de Bernabo qui lui avait été donné était commun dans la famille Doria, d'où sa mère tirait son origine. Son caractère dur, hautain, opiniâtre, mais libéral, semblait aussi établir un rapport entre lui et la famille de sa mère. Il passa sa vie entière à faire la guerre. La révolte de Jean d'Oleggio qui lui avait enlevé Bologne en fut le premier motif; il n'abandonna jamais le projet de recouvrer cette ville, et tous les princes d'Italie qui redoutaient l'accroissement de sa puissance, lui opposèrent une résistance non moins opiniâtre pour l'empêcher de s'en rendre maître. Bernabo avait épousé, en 1350, Béatrix de la Scala, fille de Martino II, que, d'après son orgueil ou en raison de sa taille imposante, on appelait communément Regina de la Scala.

Cette alliance n'empêcha point Bernabo de combattre les princes de Vérone. En 1356, il commença la guerre contre Jean d'Oleggio, seigneur de Bologne; mais celui-ci implora l'alliance de la maison de la Scala, des Gonzagues, des Carrares et des marquis d'Este. Le 14 novembre de la même année, Gênes secoua le joug des frères Visconti; ainsi une guerre presque universelle s'alluma en Italie; mais cette guerre soutenue par des étrangers ruinait le pays sans assurer de gloire aux princes ou aux soldats, et sans amener un résultat. Les troupes de Bernabo ayant été battues deux fois, au passage de l'Oglio dans l'automne de 1357, et à Montechiaro, le 20 mars 1358, ce prince demanda la paix, et la signa à Milan, le 8 juin de la même année; mais dès qu'il crut avoir endormi ses ennemis par cette négociation, il recommença les hostilités, le 6 décembre. Oleggio, pour se soustraire à cette nouvelle attaque, vendit Bologne à l'Église; mais Visconti n'en continua pas moins la guerre, pendant toute l'année 1360, contre le cardinal Albornoz, qui, au nom du pape, avait fait cette acquisition. Par cette conduite Bernabo attira sur lui-même et sur ses États les excommunications et les foudres de l'Église. Une croisade fut prêchée contre lui, et en 1361, des pèlerins guerriers arrivèrent en grand nombre de Hongrie et d'Allemagne pour le combattre; cependant leur zèle eut peu de suite, et plusieurs de ces croisés, séduits par une plus forte solde, passèrent du camp de l'Église dans le sien. Une grande défaite qu'éprouva son armée près de Bologne, le 16 avril 1363, le détermina pour la seconde fois à rechercher la paix; il la signa, le 3 mars 1364, sans avoir dessein de l'observer plus longtemps que la précédente. Une troisième guerre éclata en effet, en 1366, entre les mêmes alliés et Bernabo. L'empereur Charles IV et le pape Urbain V s'étaient mis tous deux à la tête des ennemis de Visconti; cependant Bernabo les prévint, et porta la guerre dans le Mantouan; il déconcerta des opérations mal combinées, et sans avoir remporté lui-même aucun avantage, sans qu'aucun fait d'armes éclatant signalât une guerre où les premiers potentats de l'Europe s'étaient engagés, il signa une paix générale en février 1369. Les traités n'étaient plus entre les mains des Visconti et de leurs adversaires qu'un jeu scandaleux pour se surprendre par des serments. Une quatrième guerre fut allumée, en 1370, par une tentative de Bernabo sur Modène, et terminée peu de mois après; une cinquième, en 1371, à l'occasion de l'acquisition de Reggio, faite à prix d'argent par Bernabo. C'est dans cette guerre que son fils naturel, Ambroise Visconti, qui avait formé une compagnie d'aventuriers, et qui s'était distingué par ses talents militaires, fut tué dans la vallée de Saint-Martin, le 17 août 1373. Bernabo, sans être découragé de ce que le succès n'avait encore couronné aucune de ses entreprises, et de ce qu'après d'inutiles combats il s'était trouvé seulement plus pauvre et plus affaibli, s'engagea encore, en 1375, dans la guerre des Florentins contre l'Église; en 1378, dans une guerre contre la maison de la Scala, pour les vaines prétentions de sa femme Regina; enfin, en 1379, contre les Génois. Des extorsions épouvantables exercées contre ses sujets avaient été la conséquence de ces guerres, continuées pendant 30 ans sur un théâtre aussi étroit. La cruauté féroce de Bernabo et les supplices pour lesquels il avait inventé lui-même des raffinements de souffrance ajoutaient encore au poids de sa tyrannie. Outre plusieurs bâtards, il avait quatre fils légitimes, Louis, Charles, Rodolphe et Martin, tous quatre valeureux, ambitieux, capables de grandes choses, mais presque aussi cruels que lui. Il avait partagé entre eux les villes de ses États, et multiplié par là l'oppression, en la rapprochant des peuples. Sa passion pour la chasse était une calamité publique. La moindre offense faite à ses chiens, la moindre transgression de ses ordonnances pour la conservation du gibier, étaient punies par les supplices les plus cruels. Son libertinage n'était guère moins redoutable. Dans un même temps, on avait compté qu'il avait 36 enfants vivants et 18 femmes enceintes de lui. Depuis la mort de son frère Galéaz II, il voyait avec des yeux d'envie la moitié de la Lombardie au pouvoir de son neveu Jean-Galéaz, qui était aussi son gendre. Il était entré dans plusieurs complots formés contre lui, lesquels avaient tous échoué, par la vigilance du seigneur de Pavie. Jean-Galéaz, à son tour, après avoir inspiré à son oncle une grande sécurité, en prenant lui-même toutes les apparences de la plus extrême timidité, annonça qu'il voulait faire un pèlerinage vers le lac Majeur. Arrivé près de Milan, le 6 mai 1385, il rencontra Bernabo, qui, avec deux de ses fils, était venu au-devant de lui, pour lui faire honneur. Après avoir embrassé son oncle, il donna l'ordre, en langue allemande, à deux de ses capitaines de l'arrêter. Aussitôt les soldats arrachèrent à Bernabo la bride de sa mule; ils coupèrent la ceinture de son épée, et l'entraînèrent loin des siens, tandis que ce malheureux appelait vainement son neveu à son aide, et le suppliait de n'être pas traître à son propre sang. Il fut enfermé, avec ses deux fils, dans un des châteaux de Milan. A trois reprises, il fut empoisonné, pendant les 7 mois que dura sa détention, et mourut enfin le 18 décembre 1385, âgé de 66 ans. Une de ses maîtresses, Domina Porri, s'était enfermée volontairement avec lui dans le château de Trezzo, où il avait été transféré; et elle le soigna jusqu'au dernier moment. Il avait marié ses filles aux ducs d'Autriche, de Bavière, de Wurtemberg, aux princes d'Angleterre, de Chypre, de Gonzague; et leurs dots avaient coûté plus de 2 millions de florins d'or. De ces fils naturels sont descendues les branches de la maison Visconti qui subsistent encore.

VISCONTI (Jean-Galéaz), fils de Galéaz II, et de Blanche de Savoie, né en 1347, fut le premier de sa maison qui porta le titre de duc. Il avait, dès son enfance, tant de perspicacité, un jugement si précoce, et tant de dispositions pour les sciences, qu'on avait longtemps cru qu'un enfant si distingué n'arriverait point à l'âge d'homme. Les goûts qu'il avait manifestés de bonne heure ne l'abandonnèrent point dans tout le cours de sa vie. Insensible aux plaisirs de la chasse ou du jeu, aux attraits des femmes, aux plaisanteries des bouffons de la cour, il consacrait aux études tout le temps qu'il dérobait aux affaires, et il traitait les affaires elles-mêmes en homme d'étude. Le premier il donna de l'activité aux chancelleries des princes; il apporta un soin jusqu'alors inconnu à la composition des manifestes et de tous les

papiers d'État. Tout devait être écrit chez lui, jusqu'aux moindres ordres, jusqu'aux instructions les moins importantes, et les archives de Milan contiennent sur son administration plus de matériaux que sur celle d'aucun autre prince. Pendant la vie de son père, il avait été envoyé dans les armées, et il avait fait la guerre, avec peu de succès, au marquis de Montferrat. Lorsqu'à la mort de son père, en 1378, il parvint à la souveraineté, il renonça complétement aux armes, et quoique dès lors il fût presque toujours en guerre, il ne se montra plus aux armées que conduisirent ses lieutenants. En 1360, son père lui avait fait épouser Isabelle de Valois, fille de Jean, roi de France, qui lui apporta en dot le comté de Vertus, dont Jean-Galéaz prit longtemps le titre. Après la mort de cette première femme, en 1372, et celle du fils qu'il avait eu d'elle, il épousa, le 2 octobre 1380, sa cousine Catherine Visconti, fille de Bernabo. Dès l'année où Jean-Galéaz accueillit la succession de son père, il donna à connaître que son ambition ne serait modérée ni par les liens du sang, ni par l'honneur ou les traités. La ville d'Asti s'étant révoltée contre son beau-frère, Secondotto, marquis de Montferrat, et celui-ci ayant eu recours au comte de Vertus, Jean-Galéaz se fit livrer la ville comme médiateur, et il en garda ensuite la souveraineté pour lui-même. Lorsque l'ambition de Bernabo, son oncle, lui fit craindre de devenir victime de ses complots, et l'autorisa peut-être à intriguer contre lui à son tour, il parvint d'abord à le tromper par une fausse dévotion. Il passait son temps dans les églises, un rosaire à la main, en prières devant les images des saints, ou entouré de religieux et de prêtres. En même temps, il affichait une pusillanimité qui n'était point étrangère à son caractère; il redoublait sa garde, il fortifiait ses châteaux, et il montrait à tous une lâcheté qui devait le faire croire incapable de tenter lui-même une révolution; c'est de là qu'il sortit pour arrêter son oncle aux portes de Milan, le 6 mai 1385, et pour l'empoisonner ensuite, comme nous l'avons raconté dans l'article précédent. Afin de s'assurer les suffrages du peuple, il abandonna au pillage le palais et les trésors de Bernabo; et il permit que tous les douaniers et les percepteurs de contributions fussent poursuivis et massacrés par le peuple. La moitié de la Lombardie, qui était demeurée le partage de Bernabo, le reconnut sans difficulté pour souverain. Reprenant alors les projets ambitieux que sa famille avait longtemps formée contre les princes de la marche Trévisane, il s'allia, en 1387, à François de Carrare, seigneur de Padoue, pour dépouiller Antoine de la Scala de la souveraineté de Vérone et de Vicence; à peine cette guerre fut terminée, qu'il tourna ses armes contre son allié, François de Carrare, et qu'il le chassa de Padoue et de Trévise. La valeur et l'activité de Carrare, secondées par la constance des Florentins, suscitèrent, il est vrai, une ligue puissante contre Jean-Galéaz. Le duc de Bavière, du côté de l'Allemagne, le comte d'Armagnac, du côté de la Provence, envahirent ses États; quoique tous deux eussent été repoussés avec perte, ils donnèrent à François de Carrare les moyens de recouvrer Padoue; et ils firent consentir, en 1392, Jean-Galéaz à une paix générale, qu'il ne se proposait pas d'observer longtemps. Jusqu'alors les Visconti, souverains de la Lombardie depuis plusieurs générations, n'avaient aucun titre qui couvrît leurs longues usurpations. Jean-Galéaz profita de la vénalité de l'empereur Venceslas pour acheter de lui, au prix de 100,000 florins, le titre de duc de Milan, dont le diplôme lui fut expédié à Prague, le 1[er] mai 1395. Des fêtes brillantes solennisèrent l'installation du nouveau duc dans la Lombardie, qui lui obéissait presque tout entière. L'État de Mantoue interrompait en partie la communication entre la capitale de Jean-Galéaz et les provinces qu'il avait conquises sur les bords de l'Adriatique. Pour le soumettre, il déclara la guerre à Gonzague, en 1397, sous prétexte de venger sa belle-sœur, Catherine Visconti, femme de Gonzague, après avoir lui-même, par des rapports calomnieux, engagé ce prince à la faire mourir. Dans cette guerre, signalée par une victoire à Borgoforte, le 23 juillet, et par une défaite à Governolo, le 28 août, il trouva dans la constance des Florentins un obstacle insurmontable à son ambition. Une trêve fut conclue le 11 mai 1398; et Jean-Galéaz profita du repos qu'elle lui donna pour nouer de nouvelles intrigues en Toscane, auprès des Gibelins, qui le regardaient alors comme le chef de leur parti. Les républiques de Pise, de Sienne, de Pérouse et d'Assise, se livrèrent successivement à lui, en 1399 et 1400. Une nouvelle ligue fut formée pour lui résister, par les Florentins et le seigneur de Padoue. L'empereur Robert fut appelé en Italie, et défrayé, dans son expédition, par les subsides des Guelfes, mais Jean-Galéaz, après avoir eu l'avantage sur lui dans un combat, le 21 octobre 1401, sema, par ses négociations, tant de méfiance et de mécontentement dans l'armée allemande, que l'Empereur fut obligé d'abandonner honteusement l'Italie. Enfin, le 24 juin 1402, Jean-Galéaz compléta ses conquêtes en soumettant Bologne à son pouvoir. La balance de l'Italie était presque renversée; il ne restait plus aucun défenseur à la république florentine : son commerce était entravé de toutes parts, son trésor obéré, ses ressources détruites, lorsque la peste se manifesta tout à coup en Lombardie. Jean-Galéaz, pour l'éviter, quitta Pavie, où il résidait d'ordinaire, et vint s'établir à Marignano. La contagion l'y atteignit cependant. Il était déjà malade lorsqu'une comète parut au ciel. Jean-Galéaz, adonné à l'astrologie judiciaire, ne douta pas que ce phénomène ne fût l'annonce de sa mort. « Je remercie Dieu, s'écria-t-il, de ce qu'il a bien voulu qu'un signe de mon rappel apparût dans le ciel aux yeux de tous les hommes. » L'événement justifia ce présage; et le duc de Milan mourut le 3 septembre 1402. Il laissait deux fils légitimes et un bâtard, entre lesquels il partagea ses États par son testament. Sa fille Valentine avait été mariée à Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, roi de France. Soupçonneux, avare, cruel et perfide, Jean-Galéaz joignit à ces vices quelques qualités qui portent une apparence de grandeur. Il aimait et protégeait les lettres; il avait du goût pour les arts : mais surtout il savait apprécier le mérite qui pouvait lui être utile, et le récompenser magnifiquement. Il discernait avec une infaillible perspicacité les talents politiques et militaires. Il avançait sans jalousie les hommes distingués, et leur accordait ensuite une confiance inébranlable. Aussi eut-il toujours dans ses

conseils et à la tête de ses armées les plus habiles négociateurs et les meilleurs généraux.

VISCONTI (Jean-Marie), fils aîné de Jean-Galéaz et de Catherine Visconti, né en 1389, était âgé de 13 ans, lorsqu'il succéda, en 1402, à son père dans le duché de Milan. Son frère Philippe-Marie avait un apanage considérable et le titre de comte de Pavie; sa mère avait été mise à la tête de la régence avec les conseillers et les généraux qui avaient servi Jean-Galéaz le plus fidèlement. Mais dès que les rênes de l'État furent abandonnées par la main vigoureuse qui les avait retenues jusqu'alors, la Lombardie entière tomba dans la plus effrayante anarchie. Le gouvernement des Visconti, en comprimant l'explosion des haines qu'il excitait, ne les avait point éteintes dans les cœurs. Le parti guelfe qu'on croyait détruit renaissait de toutes parts; il reparaissait même à la cour, où la duchesse mère, entraînée par son amant François Barbavara, le favorisait. Les exilés rentraient dans toutes les villes dont ils avaient été chassés, et en revenant dans leur patrie ils profitaient de leur ancien crédit pour en usurper la souveraineté. L'autorité du duc était méconnue d'un bout à l'autre de la Lombardie. Six principautés nouvelles s'y étaient formées, et à Milan même les partis opposés ne tardèrent pas à recourir aux armes, pour décider auquel d'entre eux demeurerait la régence. Les Gibelins prenant le nom du jeune duc pour faire la guerre à la duchesse, forcèrent celle-ci de s'enfuir à Monza; ils la surprirent le 15 août 1404 dans cette bourgade, la conduisirent au château de Milan, et l'y firent périr peu après par le poison. Jean-Marie, déjà âgé de 15 ans, débuta par un parricide dans l'administration de ses États. Incapable cependant de gouverner par lui-même, il appela successivement au commandement Charles Malatesti, Facino Cave, le maréchal Boucicaut, alors gouverneur de Gênes, et de nouveau Facino Cave, selon que le parti guelfe ou le parti gibelin l'emportait auprès de lui. Au milieu de ces guerres civiles qui répandirent dans la Lombardie la plus effroyable désolation, l'autorité du duc de Milan s'était restreinte à la ville seule dont il portait le nom. Encore dans cette ville Jean-Marie ne s'était-il plus réservé d'autre droit que celui d'ordonner les supplices. Entouré de forfaits dès son enfance; ayant à toute heure sous les yeux des exemples de la plus détestable férocité, il avait besoin d'être réveillé par des émotions fortes, et il ne connaissait plus de plaisir que dans le spectacle de la douleur. Les formes de la justice n'étaient plus pour lui qu'un vain jeu. Il se faisait livrer les malheureux que les juges condamnaient, pour les chasser aux chiens courants; son piqueur Squercia Gevanco avait nourri ses dogues de chair humaine, pour les accoutumer à cet épouvantable exercice. Sa tyrannie cependant était affermie par les talents et l'activité de Facino Cave, qui avait une armée nombreuse sous ses ordres, et qui cherchant à faire vivre ses soldats de pillage voyait avec plaisir se préparer de nouvelles proscriptions. Une maladie de Facino Cave, qui le contraignit de se faire porter à Pavie, donna aux nobles milanais le courage et le loisir de conjurer contre leur tyran. Jean-Marie fut attaqué par eux comme il se rendait à l'église Saint-Gothard, le 16 mai 1412. Il fut massacré à la porte du temple, et son corps, exposé quelque temps aux outrages de la populace, fut enfin recueilli et porté dans l'église par une courtisane.

VISCONTI (Philippe-Marie), second fils de Jean-Galéaz, était né en 1391, et n'était âgé que de 11 ans à la mort de son père. Le comté de Pavie avec une portion de la Lombardie lui avaient été donnés en apanage. Mais pendant sa jeunesse, ses généraux, ses tuteurs, les premiers citoyens de Pavie, et surtout les Beccaria, s'emparèrent de toute son autorité et le retinrent dans le château de Pavie moins en souverain qu'en otage. Par un acte de vigueur, il saisit, le 16 mai 1413, le sceptre que les conjurés venaient d'arracher à son frère avec la vie. Facino Cave était mort le jour même où Jean-Marie avait été tué; sa veuve Béatrix Tenda disposait d'une brillante armée, des garnisons de plusieurs villes, et d'une dot de 400,000 florins d'or; Philippe-Marie l'épousa quoiqu'elle eût 20 ans de plus que lui, avant qu'elle eût le temps de faire porter en terre le corps de son premier mari. Se montrant aussitôt aux soldats, et leur distribuant l'argent de cette riche veuve, il reçut leur serment de fidélité, et les conduisit immédiatement à Milan pour recueillir l'héritage de son frère. Astor Visconti fut battu devant la porte de Como; Milan se déclara le 16 juin pour Philippe-Marie, et celui-ci, en menaçant des plus cruels supplices les meurtriers de son frère, publia une amnistie pour le reste des citoyens. A peine maître de sa capitale, Philippe-Marie entreprit de réduire la Lombardie à la même obéissance qu'elle avait jurée à son père. Lâche et dissimulé, ne se montrant pas aux soldats, et ne sortant jamais de son palais, il paraissait peu fait pour exécuter un projet aussi hasardeux. Mais il sut démêler parmi ses soldats un grand homme, François Carmagnola, et lui accorder la confiance qui lui était due. Carmagnola reconquit toute la Lombardie, et la soumit au duc de Milan. Celui-ci, il est vrai, brisa bientôt lui-même les instruments de sa grandeur. Il fit périr, en 1418, sa femme Béatrix Tenda sur un échafaud, d'après une accusation calomnieuse d'adultère. Il dépouilla Carmagnola, en 1425, de tous les biens et de tous les honneurs qu'il lui avait accordés, et le poussant ainsi parmi ses ennemis, il eut à le combattre comme général des Vénitiens et des Florentins, jusqu'à ce que le supplice injuste de ce grand homme délivra le duc, en 1432, de son plus redoutable ennemi. Cependant, malgré son ingratitude, Visconti trouvait encore des hommes distingués pour le servir, parce qu'aussi longtemps qu'il avait besoin d'eux il leur accordait une confiance entière et les récompenses les plus brillantes, et parce que les hommes dans leurs calculs d'ambition s'adressent plutôt à la politique qu'aux sentiments de leurs souverains. Philippe Visconti était seigneur de Gênes, lorsque les Génois remportèrent, le 5 août 1435, la grande victoire de l'île Pouria sur le roi Alphonse d'Aragon, qui, avec ses frères et la première noblesse d'Espagne et de Naples, demeura prisonnier des vainqueurs. Mais tel fut le pouvoir de l'éloquence d'Alphonse, ou l'entraînement de Philippe, que ce prince ambitieux et perfide, de qui on n'avait jamais attendu une action généreuse, rendit la liberté au roi d'Aragon et à tous les prisonniers, et que dès lors il le seconda puissamment dans la conquête du

royaume de Naples. Cet événement changea tout le système de l'alliance de Philippe, qui trouva pendant le reste de son règne un ami fidèle dans le roi de Naples, mais qui perdit à cause de lui la seigneurie de Gênes, et se déclara contre les Français et la maison d'Anjou. Cependant Philippe-Marie semblait craindre également de vaincre et d'être vaincu : se défiant tour à tour de ses généraux et de ses alliés, il les arrêtait au milieu de leurs succès; il traitait de la paix quand la guerre semblait lui promettre la victoire, et il recommençait les hostilités au moment où il venait de faire de grands sacrifices pour les terminer. Sa politique trompeuse et inconstante troubla et dévasta l'Italie pendant tout son règne, sans qu'il fût possible souvent de comprendre quel était le but qu'il se proposait, ou quelle passion le faisait agir. Ses généraux qui le voyaient avancé en âge et sans enfants lui demandaient de les récompenser en partageant entre eux son héritage. Nicolas Piccinino voulait avoir la souveraineté de Plaisance; Louis de San-Severino demandait Novare; Louis del Verme, Tortone; et Taliano Furlano, Bosco et Tragaruolo. Visconti impatienté les trompa tous, en concluant le 1er août 1441 une trêve avec François Sforze, auquel il donna finalement pour femme Blanche, sa fille naturelle, qu'il lui promettait depuis longtemps, et avec elle la souveraineté de Crémone et de Pontremoli. Plus Philippe-Marie avançait en âge, plus on voyait augmenter son inconstance et sa défiance envers ceux qui l'approchaient. Il n'y avait pas un an qu'il avait marié sa fille au comte Sforze, lorsqu'il recommença la guerre contre lui par l'entremise de Piccinino; et lorsque le comte était presque dépouillé de tous ses États, Philippe-Marie, changeant de nouveau de parti, le sauva par son entremise des dangers qui le menaçaient. En 1446 il avait allumé une nouvelle guerre contre son gendre. Déjà celui-ci avait perdu toute la Marche d'Ancône, lorsque les Vénitiens prirent sa défense, et réduisirent le duc de Milan à de grandes extrémités. Philippe recourut alors à son gendre qu'il avait si souvent et si mortellement offensé. La paix se fit entre eux, et Sforze partit de Pesaro le 9 août 1447 pour se rendre à Milan. Mais à cette époque même le duc, frappé d'une fièvre dyssentérique, mourut le 13 août 1447, sans avoir pu voir son gendre ou sa fille. Avec lui finit la souveraineté de la maison Visconti; le duché de Milan passa à François Sforze, et fut conservé pendant plusieurs générations dans cette famille, moins par droit héréditaire que par une nouvelle élection du peuple, ou plutôt par droit de conquête.

VISCONTI (Lodvisio), fils d'un frère de Mathieu le Grand, était un général distingué et toujours cher aux soldats; mais son esprit inquiet et son caractère jaloux l'armèrent fréquemment contre sa famille. Il dirigea, en 1322, la rébellion des Milanais contre son cousin Galéaz Visconti, dans l'espérance de rétablir la république milanaise, ou plutôt de rendre commun à toute la famille Visconti, le pouvoir que s'arrogeait un seul de ses membres. Mais lorsqu'il vit le nouveau gouvernement qu'il avait fait instituer pencher vers les Guelfes et se disposer à la paix, il regretta d'avoir donné les mains à une révolution contraire à des préjugés et à des sentiments qu'il confondait avec son devoir; il fit connaître à Galéaz son repentir, il lui ouvrit une porte de la ville, et l'aida à recouvrer l'autorité dont il l'avait privé. Ce service effaçant le souvenir de l'offense précédente, Lodvisio Visconti fut employé avec confiance par Galéaz, jusqu'à l'entrée en Italie de Louis de Bavière, et il servit son cousin avec fidélité. Cependant il partageait le mécontentement qu'avait excité dans toute la maison Visconti l'arrogance de son chef; il s'était lié avec son cousin Marc, qui n'avait pas moins que lui de vaillance, de talents militaires et d'ambition; il se joignit à lui pour demander à Louis de Bavière de changer le gouvernement de Milan; et lorsque cet Empereur fit arrêter, le 20 juillet, Galéaz avec son fils et deux de ses frères, Lodvisio et Marc Visconti eurent place dans le conseil suprême auquel l'Empereur confia le gouvernement de la nouvelle république de Milan. Marc se réconcilia ensuite avec ses frères, il les aida à sortir de leur captivité, il leur fit recouvrer la souveraineté de leur patrie, et fut victime de leur ingratitude. Lodvisio sortit de Milan lorsqu'ils y rentrèrent; il chercha du service parmi les étrangers, et se rendit si cher aux soldats allemands qui composaient alors toutes les armées de l'Italie, qu'ils accouraient de toutes parts sous ses drapeaux, aussitôt qu'il s'offrait à les conduire. Lodvisio Visconti, qui avait fait longtemps la guerre pour Martino de la Scala, profita, en 1339, de cette affection des soldats pour former une armée volontaire, sous le nom de compagnie de Saint-George, avec laquelle il voulait s'ouvrir l'entrée de sa patrie. Cette armée, excitée par l'espoir du pillage de Milan, combattit à Parabiago avec un acharnement qu'on n'avait jamais vu dans les guerres d'Italie. Après cinq combats, après deux victoires, après avoir fait prisonnier Luchino Visconti, général ennemi, elle fut absolument détruite le 20 février 1339, et Lodvisio demeura prisonnier de son cousin. Il fut retenu dans la plus dure captivité pendant le reste du règne d'Azzo, et pendant le règne de Luchino. Mais l'archevêque Jean, en montant sur le trône, lui rendit la liberté, le 24 janvier 1349, et Lodvisio, malgré tant de vicissitudes, malgré son âge avancé, et le long temps qu'il avait passé loin des armées, recouvra tout son crédit sur les soldats. Aussi, lorsque 7 ans après, Galéaz et Bernabo Visconti furent attaqués par la grande compagnie qui s'était mise à la solde de leurs ennemis, et lorsque les soldats allemands, qui formaient leur armée, eurent refusé de servir contre elle, les seigneurs de Milan ne trouvèrent personne plus propre que le vieux Lodvisio à rendre la confiance à leurs troupes, à les faire rentrer dans l'obéissance, et à les déterminer au combat. Lodvisio, qui était alors âgé de près de 80 ans, attaqua vivement la grande compagnie sur le Tésin, le 12 novembre 1356, la renversa dans le fleuve, et fit prisonniers le chef et la plus grande partie des gens d'armes. Après cette victoire Lodvisio n'est plus nommé dans l'histoire; il est probable qu'il ne survécut pas longtemps à cet événement.

VISCONTI (Gabriel-Marie), fils naturel de Jean-Galéaz et d'Agnès Mantegatti, eut, en 1402, pour apanage, à la mort de son père, les seigneuries de Crême et de Pise. Mais dans cette dernière ville, où il exerçait

n pouvoir usurpé sur une république, on jugeait plus évèrement ses défauts, et on se soumettait plus difficilement à ses caprices. Incapable de protéger ses sujets, u de nuire à ses ennemis, il augmentait cependant les mpositions pour subvenir aux dépenses de sa petite our, et pour soutenir contre les Florentins une guerre, laquelle le peuple ne prenait plus d'intérêt. Ces ressources ne lui suffisant point encore, il prétendit avoir lécouvert des conspirations parmi les plus riches de ses ujets, afin d'en prendre occasion de confisquer leurs biens. En 1404, il se mit sous la protection du maréchal Boucicaut, qui commandait alors à Gênes; il lui livra Livourne et ses forteresses, lui promit pour Pise un tribut annuel, et à ce prix il conserva encore une année la eigneurie que son père lui avait laissée. Mais Boucicaut voulant, en 1408, s'assurer l'amitié des Florentins et s'aider de leurs trésors, leur proposa d'acheter Pise, et se fit lui-même médiateur entre eux et Gabriel Marie. Cette négociation, qui devait faire passer Pise au pouvoir de ses plus anciens ennemis, y excita le 21 juillet une révolte contre Gabriel Visconti. Sa mère qui l'avait suivi dans cette ville, et qui partageait avec lui les soins du gouvernement, fut renversée par l'explosion d'une bombe, et tuée par sa chute; Gabriel-Marie, réfugié dans la forteresse avec 200 hommes d'armes, fut obligé de conclure à plus bas prix le marché proposé par les Florentins. Il se retira ensuite à Gênes avec l'argent qu'il avait reçu; mais Boucicaut le força d'abord à partager avec lui le prix de son héritage, et bientôt après, pour le dépouiller du reste de sa fortune, il intenta contre lui une accusation calomnieuse de trahison, et le fit périr sur un échafaud, au mois de septembre 1408.

VISCONTI (Astor ou Hector) était un fils naturel de Bernabo Visconti, qui avait acquis dans ses armées, et dans celle des ennemis de Jean-Galéaz, le surnom de *Soldat sans peur*. Après la captivité et la mort de son père, il avait en tous lieux cherché des ennemis à son cousin Jean-Galéaz, et il s'était ainsi lié intimement à tout le parti guelfe. Lorsque Jean-Marie Visconti fut tué par des conjurés, le 16 mai 1412, ceux-ci s'empressèrent de proclamer Astor comme duc de Milan. Il rentra dans la ville suivi de quelques soldats guelfes, et tout le peuple le reconnut avec joie. Mais le gouverneur de la citadelle lui ferma ses portes, et déclara qu'il n'obéirait qu'à Philippe-Marie, frère du dernier souverain. Celui-ci qui avait épousé la veuve de Facino Cave, et qui était maître de ses trésors et de son armée, entra dans la ville, par la porte de la citadelle. Astor fut obligé de se retirer le 16 juin à Monza, avec les Guelfes qui lui étaient attachés : il y soutint un siège de quatre mois; contraint d'abandonner la ville, il s'enferma dans le château, où il se défendait encore, lorsqu'un quartier de rocher lancé par une baliste lui fracassa la jambe et le tua. Sa sœur Valentine qui était enfermée avec lui ne rendit le château par composition que le 1er mai de l'année suivante.

VISCONTI ou **VESCONTE** (Gaspard), poëte, né à Milan en 1461, de l'ancienne et illustre maison de ce nom, fut chevalier doré, membre du sénat, et fit l'ornement de la cour de Galeaz, et ensuite de Louis Sforza, qui lui confia plusieurs missions honorables. On cite de lui : des *Rime* (sous le titre de *Rithmi*), Milan, 1493, in-4°; *Li due amanti Paolo e Daria*, ibid., 1495, in-4°, poëme en VIII chants et en octaves; un recueil de *Sonnets*, in-4°, qui est un des plus beaux manuscrits que l'on connaisse. (*Voyez* Sassi, *Histor. typograph. mediolan.*, col. 357; et Argelati, *Biblioth. mediolan.*, II, col. 1604.)

VISCONTI ou **VICECOMES** (Joseph), savant liturgiste, né à Milan vers la fin du 16e siècle, mort en 1633, est connu par ses *Observationes ecclesiasticæ*, Milan, 1615-26, 4 vol. in-4°, fort rare.

VISCONTI (Jean-Baptiste-Antoine), savant antiquaire, né à Vernazza le 26 décembre 1722, étudia de bonne heure les langues grecque et latine avec une ardeur passionnée, qui ne lui laissait que quelques moments pour l'étude des mathématiques. Le goût dominant qui l'entraînait vers la recherche des monuments antiques le mit en relation avec Winckelmann, dont il gagna l'estime et l'amitié, et auquel il succéda, en 1768, dans la charge de *préfet des antiquités*, ou *de commissaire aux antiquités*. Le trône pontifical était alors occupé par Clément XIII; mais sous Clément XIV, qui s'y assit l'année suivante, et commença une collection de marbres antiques dans le Vatican, et sous Pie VI, qui poursuivit l'accomplissement de cette idée, Visconti fut chargé, non plus seulement d'apprécier les antiques sous le rapport de l'art, d'en expliquer la signification mythologique et les costumes, mais d'en établir la valeur numérique et d'en surveiller les achats. On peut dire que le musée *Pio-Clementin* fut en grande partie son ouvrage. Ces soins l'occupèrent jusqu'à sa mort arrivée le 2 septembre 1784. Parmi ses ouvrages on distingue : une *Lettre au cardinal Guillo-Pallotta sur le Discobole*, etc., 1781; un *Mémoire sur les aqueducs qui existent aux environs de Rome, près de la Villa Casali*; diverses *Lettres et Notices sur des inscriptions des tombeaux des Scipions*, dans les tomes V, VIII et IX de l'*Anthologie romaine*. (*Voyez* les *Notes* que Cancellieri a jointes à son recueil intitulé : *Dissertazioni epistolari sopra la statua del Discobolo, scoperta nella villa Palombara*, etc., Rome, 1806, in-8°.)

VISCONTI (Ennius-Quirinus), fils aîné du précédent, né à Rome le 1er novembre 1751, fut de bonne heure un prodige de savoir, et justifia dans sa maturité les espérances qu'il avait fait concevoir n'étant encore qu'enfant. Des programmes imprimés (*Experiment. domesticæ institut.*, etc., Rome, 1762, in-4°, et *Specimen alterum domesticæ institut.*, 1764, in-4°) ont consacré le souvenir des examens publics que son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit subir à 10, puis à 12 ans. A la faculté si précieuse de retenir imperturbablement ce qu'il avait appris, il réunissait dès ce temps un jugement sain, une admirable perspicacité, et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, une modestie et une ingénuité égales aux qualités brillantes de son esprit. Quoique enfoncé dans les études abstraites, il traduisait, à 13 ans, l'*Hécube* d'Euripide en vers italiens. Dans la préface de cette traduction, imprimée à Rome en 1765, le jeune auteur rendit compte de la méthode qu'il avait suivie pour apprendre les langues. Diverses pièces de vers, tant en grec et en latin qu'en langue italienne, composées à la louange de l'empereur

Joseph II en 1769, furent, avec d'autres compositions légères et la traduction restée manuscrite des *Olympiques* de Pindare, le fruit de ses récréations jusqu'à l'époque où, dans la vue de vaincre sa répugnance à entrer dans les ordres, Pie VI lui retira les titres de camérier d'honneur et de bibliothécaire du Vatican qu'il lui avait donnés en 1771. Sa carrière allait être désormais tracée. Le prince Sigismond Chigi le fit son bibliothécaire, et pour qu'il continuât ses études dans la science des antiquités et de la numismatique, lui adjoignit un sous-bibliothécaire, et exigea même qu'il prît un secrétaire. Cependant, dès 1779, il était devenu le collaborateur de son père à la description du musée Pio-Clémentin; 3 ans plus tard il demeurait chargé seul de ce grand travail, dont le 1er vol. avait paru en 1782, sans que le frontispice annonçât l'importante coopération d'Ennius. Le 2e vol., que celui-ci publia en 1784, eut peut-être un succès plus éclatant. Alors cessèrent les rigueurs toutes paternelles de Pie VI envers le jeune savant. Ses pensions lui furent rendues avec le titre de conservateur du musée du Capitole; et il épousa, au commencement de l'année suivante, la Dlle Doria, objet de la passion qui lui avait fait encourir l'animadversion de son père. Le vieillard toutefois approuva, à ses derniers moments, cette union, qui devait être des plus fortunées. Quelque immense que fût le travail qu'Ennius avait à poursuivre, et qui est demeuré son plus beau titre de gloire, il n'en a pas moins publié une foule d'écrits qui tous contribuèrent à l'avancement de la science archéologique. Lors de l'invasion de Rome par les Français (octobre 1797), et de l'établissement qu'ils y firent d'un gouvernement provisoire, Visconti fut nommé ministre de l'intérieur; il remplit deux mois ces fonctions politiques. Devenu ensuite l'un des cinq membres du gouvernement consulaire (1798), il déploya dans ce poste une fermeté égale à sa modération et à son intégrité. Une réélection des consuls le rendit à ses occupations scientifiques, qu'il n'avait pas abandonnées totalement. Il fut contraint de se sauver de Rome lorsque les Napolitains fondirent sur cette ville (novembre 1798), et il n'y rentra 26 jours après que pour être réduit à s'en échapper de nouveau un an plus tard, avec plusieurs autres fugitifs. Le navire qu'ils avaient frété faillit être capturé par une frégate russe, et ce ne fut que par l'entremise d'un commodore anglais, qui se trouvait à Civita-Vecchia, qu'il obtint les passe-ports à l'aide desquels il débarqua enfin à Marseille. Installé peu après (18 décembre 1799) dans l'un des emplois d'administrateur du musée des antiques et des tableaux qu'on commençait à établir dans le Louvre, Visconti eut en outre le titre de professeur d'archéologie auprès du même musée, puis celui de membre de 4e classe de l'Institut, et, au mois d'août 1804, fut reçu dans la classe d'histoire et de littérature ancienne (Académie des inscriptions). Ce fut lui qui créa le *Livret du musée*, publié pour la première fois en 1801, in-12. Visconti avait publié quelques autres *Opuscules* scientifiques lorsque Napoléon voulut qu'il dirigeât l'entreprise de la magnifique collection de l'*Iconographie ancienne* (première partie, *Iconographie grecque*, 1808, 3 vol. in-fol. max.; 1811, 3 vol. in-4°, et atlas grand in-fol.; *Iconographie romaine*, tome 1er, 1817, grand in-fol., 1818, in-4°). Ce fut aussi un bel hommage rendu à l'immense savoir de Visconti que le choix dont il fut l'objet de la part des Anglais, qui, en 1817, l'appelèrent à faire l'estimation des sculptures du Parthénon, transportées d'Athènes par lord Elgin. Depuis quelque temps déjà la constitution robuste de Visconti s'affaiblissait, plutôt encore en raison de ses travaux trop continus qu'à cause du nombre de ses ans; il expira le 7 février 1818, après de longues souffrances, et reçut des honneurs funèbres dignes de la réputation européenne qu'il s'était faite. Les principales académies du monde ont retenti de son éloge. (*Voyez* au *Moniteur français* des 11 et 18 février les *Discours* prononcés sur sa tombe par MM. Émeric David et Quatremère de Quincy.) Les *Annales encyclopédiques* de Millin (1816, tome II), contiennent une *Notice historique* sur Visconti, dont il nous reste à citer les principaux ouvrages. Voici les titres de ceux que nous n'avons pas encore indiqués : *Monumenti scritti del museo del Tommaso Jenkins*, Rome, 1787, in-8°; *Il museo Pio-Clementino*, ibid., 1782-98, 6 vol. in-fol., figures; l'auteur donna un 7e vol. qui parut à Rome en 1808 sous le titre de *Museo Chiaramonti*; *Osserv. su due musaici istoriati*, Parme, 1788, in-8°; *Osservazioni sopra un antico cammeo, rappres. Giove Egioco*, Padoue, 1793, in-4°; *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane convers.*, Rome, 1794, in-fol.; *Monumenti gabini della villa Pinciana*, etc., ibid., 1797, in-8°. Visconti a donné des conseils pour le texte du *Musée des antiques*, dessinés et gravés par P. Bouillon, Paris, 1811-1827, 3 vol. grand in-fol., dont les *Notices* sont de Saint-Victor.

VISDELOU (CLAUDE), jésuite, né en Bretagne en 1656, fut, à l'âge de 29 ans, désigné pour faire partie d'une expédition dont tous ceux qui la composaient se sont acquis un nom dans les lettres : ses compagnons étaient les PP. de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Lecomte et Bouvet. Son premier soin, lors de son arrivée en Chine, fut d'étudier la langue et l'écriture de cet empire. On se faisait alors une idée exagérée des difficultés de cette étude, dans laquelle il fit de grands et rapides progrès. Il s'occupa bientôt de rechercher les notions historiques consignées dans les livres chinois sur les peuples qui ont occupé les régions centrales et septentrionales de l'Asie. Les historiens de la Chine, dont la succession non interrompue embrasse une série de 25 siècles, n'ayant jamais négligé de recueillir, sur les contrées voisines de cet empire, les renseignements qui pouvaient se rapporter à l'histoire et à la géographie, il rendit un éminent service à la science en puisant à ces sources précieuses. Avant lui, on n'avait que des matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, d'après lesquels il eût été impossible de reconstruire l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si même elles en ont jamais possédé. Son manuscrit de l'*Histoire de la Tartarie*, 4 vol. in-4°, envoyé en Europe, y resta ignoré pendant plusieurs années, et ne fut publié que dans l'édition de la *Bibliothèque orientale* (1777-1779, 4 vol. in-4°, ou 2 vol. in-fol.). A la suite de cette *Histoire*, on trouve la double interprétation française (littérale et paraphrasée) qu'il a donnée, avec des *Notes*, du texte de la fameuse inscription du Si-an-fou, constatant l'intro-

duction du christianisme à la Chine, au 7e siècle. On regrette que le P. Visdelou n'ait pas employé son séjour à la Chine à d'autres travaux du même genre, et qu'il ait perdu beaucoup de temps en de vaines querelles lors des dissentiments qui s'élevèrent entre les missionnaires des divers ordres. Il fut nommé, en 1708, vicaire apostolique à la Chine, et aussitôt après évêque de Claudiopolis; mais ses ennemis lui contestèrent la légitimité de son titre. Au milieu de ces débats, la persécution l'obligea de quitter la Chine; il s'embarqua pour Pondichéry en 1709. Ayant reçu du régent de France l'ordre d'y rester, il mourut dans cette ville le 11 novembre 1737. Son *Oraison funèbre*, par le P. Norbert, a été insérée dans les *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (Lucques, 1744, in-4°, 2e partie, pages 235-315).

VISDOMINI (François), prédicateur, né à Ferrare en 1514, entra dans l'ordre des cordeliers, y fut chargé de l'enseignement des novices, et mourut à Bologne en 1755. Il a été comparé à Démosthène par son confrère Wadding, pour être parvenu à se corriger d'un bégaiement qui paraissait devoir lui interdire la carrière de la prédication. On a de lui plusieurs volumes d'*Homélies* et de *Sermons*, en italien et en latin, oubliés depuis longtemps.

VISDOMINI (Antoine-Marie), littérateur génois, a laissé plusieurs vol. de *vers* et de *Commentaires* sur les tragédies de Sénèque. (*Voyez* Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.*, tome VII.)

VISDOMINI (Eugène), poëte, né à Parme en 1550, étudia d'abord la jurisprudence, et reçut le laurier doctoral en 1570; mais il se consacra tout entier à la culture des lettres. Les réunions littéraires qui se tenaient chez lui donnèrent naissance, en 1574, à l'Académie des *Innominati*. Nommé gouverneur de Novarre par le duc Octave Farnèse, il devint plus tard secrétaire de ce prince, et mourut en 1622. On a de lui une traduction *in ottava rima*, du poëme de Sannasar, *De partu Virginis*, Parme, 1575, in-12, et des *Sonnets*, à la tête de divers ouvrages de ses amis. (*Voyez* les *Memorie degli scritt. parmig.* du P. Affo, tome IV, page 321.)

VISE ou **VIZÉ** (Jean DONNEAU de), le créateur du *Mercure galant*, né à Paris en 1640, fut destiné à l'état ecclésiastique, et porta le petit collet dans sa jeunesse; mais un penchant décidé l'entraînait vers les lettres, en même temps que son goût pour les plaisirs l'avertissait de choisir une carrière indépendante. Il se maria pourtant, mais avec une femme sans fortune, et, après avoir dissipé son propre patrimoine, qui était assez médiocre, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talents. Il débuta par quelques essais de critique, qui n'annonçaient en lui ni goût ni conscience, mais beaucoup d'aigreur : dès cette époque, il se montra bassement envieux de Molière, dont il est probable qu'il ne comprit jamais le génie. Son début au théâtre, en 1665, fut une comédie en trois actes, *la Mère coquette, ou les Amants brouillés;* cette pièce fut suivie de beaucoup d'autres dont on ne connaît guère que les titres. Le peu de profit qu'il en retira, quoiqu'elles eussent de nombreuses représentations, le détermina à publier un journal sous le titre de *Mercure galant*, dans lequel, aux nouvelles de la cour, il joignait des anecdotes, des pièces de vers, l'indication des modes et l'annonce des ouvrages nouveaux; surtout, et c'était là un de ses calculs de succès, il y rabaissait de la manière la plus indécente le mérite des chefs-d'œuvre de Racine et de Molière, et réservait ses éloges pour les écrivains les plus obscurs. Tout ce qu'on peut dire pour la justification de Visé, c'est qu'il était désintéressé. Il publiait son journal par cahiers mensuels, dont la réunion forme, pour les années 1672 et 1673, 6 petits vol. in-12. D'autres travaux le forcèrent d'en suspendre la publication jusqu'en 1677; depuis lors il le continua sans interruption. Il y prodigua les flatteries à Louis XIV, qui le nomma un de ses historiographes, et lui donna une pension de 500 écus avec un logement au Louvre. Visé mourut en 1710. Il avait peu d'instruction, mais, à défaut du talent, de l'esprit et de la facilité. Outre 12 pièces de théâtre, publiées de 1666 à 1695, qu'on trouve quelquefois réunies en 3 vol. in-12, et parmi lesquelles nous indiquerons l'*Embarras de Godard ou l'Accouchée*, en un acte et en vers (1667), et *les Dames vengées, ou la Dupe de soi-même,* en cinq actes et en prose (1695), on citera de lui : *Nouvelles Nouvelles*, Paris, 1663, 3 vol. in-12, reproduites sous le titre de *Nouvelles galantes et comiques*, en 1669; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, ibid., 1697-1705, 10 vol. grand in-fol., édition exécutée avec un tel luxe que les 10 vol. ne formeraient qu'un in-12. Après la mort de Visé, son journal fut continué sous le titre de *Mercure de France* (la collection complète est d'environ 1,300 vol. in-12 et in-8°. *Voyez* l'*Histoire des journaux*, de Camusat, tome II, pages 198-205, et l'*Histoire de notre théâtre*, par les frères Parfait, tome X, pages 173-75).

VISETTI (Jacques) naquit à Padoue, le 4 novembre 1736. Son père, honnête artisan, mais chargé de famille, étant hors d'état de fournir aux frais de son éducation, le curé de sa paroisse, qui avait remarqué ses heureuses dispositions, le fit entrer aux écoles publiques. L'aptitude et les progrès rapides du jeune Visetti lui méritèrent la protection du cardinal Rezzonico (depuis le pape Clément XIII), qui l'admit bientôt parmi les élèves gratuits de son séminaire. A peine Visetti eut-il terminé ses études, qu'on l'envoya professer la rhétorique dans les écoles extérieures. Quelques années après, il rentra au séminaire comme professeur de philosophie et ensuite d'histoire ecclésiastique. Nommé, en 1778, à la cure de Sainte-Lucie, il y exerçait encore ses fonctions en 1812, chéri et vénéré de tous ses paroissiens. Il publia, en 1775, le premier volume d'un poëme épico-héroïque, intitulé *le Triomphe de l'Église*, en même temps qu'un autre volume en prose, contenant le plan entier de cette épopée, qui ne fut achevée qu'en 1786, 8 vol. in-8° avec des notes; 2e édit., 1787, 8 vol. in-12, plus ample et plus correcte que la précédente. Ce poëme, dont l'Apocalypse de saint Jean paraît avoir fourni l'idée, eut beaucoup de vogue en Italie; mais il est resté tout à fait inconnu en France.

VISMES DU VALGAY (Anne-Pierre-Jacques de), né à Paris en 1745, était sous-directeur des fermes, lorsqu'en septembre 1777 il se présenta, appuyé par Compain, valet de chambre de la reine, pour se charger de

l'entreprise générale de l'Académie royale de musique. Les clauses de sa soumission portaient qu'il verserait un cautionnement de 500,000 francs, qu'il jouirait du privilége pendant douze ans, à dater du 1er avril 1778, et que la ville lui paierait une indemnité de 80,000 francs par an. Un arrêt du conseil d'État, du 18 octobre, accepta les offres de De Vismes. Afin qu'il ne trouvât aucun obstacle à l'exercice de sa concession et à l'exécution des mesures nécessaires au succès de ce spectacle, un réglement du 27 février 1778 et un autre du 22 mars, en confirmant les anciens priviléges de l'Opéra, établirent les droits du nouvel entrepreneur et les devoirs des chanteurs, danseurs et employés, ainsi que ceux des musiciens. Malgré le zèle et les talents de De Vismes, malgré les soins qu'il se donna pour varier les plaisirs du public et capter la bienveillance de ses subordonnés, il fit de vains efforts pour déraciner les abus invétérés d'une administration essentiellement vicieuse; ses réformes utiles, ses améliorations même lui firent des ennemis, parce qu'elles froissèrent des intérêts particuliers. Il chercha à mettre dans son parti les auteurs, en faisant fixer, par un arrêt du conseil, les honoraires de ceux qui travaillaient pour l'Opéra : mais on sait que les auteurs dramatiques n'ont jamais voix au chapitre. Pour contenter tous les goûts, De Vismes, suivant l'esprit de la pièce qui avait servi de prologue à son théâtre (*Les trois âges de l'Opéra*), y faisait successivement passer en revue les chefs-d'œuvre de Lulli, de Rameau et de Gluck. Il obtint aussi la permission de faire venir d'Italie la première troupe de *Bouffons* qu'on ait entendue à Paris, et qui, jouant alternativement avec les auteurs de l'Opéra français, remplissait le spectacle de toute la semaine. De Vismes naturalisa ainsi en France les intermèdes italiens de Piccinni, d'Anfossi, de Paisiello, etc.; et, comme les deux derniers opéras de Gluck (*Iphigénie en Tauride* et *Écho et Narcisse*) et les deux premiers de Piccinni (*Roland* et *Atys*) furent représentés à cette époque, on peut dire que c'est sous son administration que la révolution musicale fut achevée en France. Mais aussi, outre les factions musicales des *Lullistes*, des *Ramistes* et des *Gluckistes*, il se forma un quatrième parti, celui des *Piccinnistes*. On ne s'occupait point alors de politique, et les intrigues de l'Opéra, les querelles entre les partisans de telle ou telle musique, étaient des affaires fort importantes. De Vismes était soutenu par la reine; mais cette protection ne le mettait point à l'abri des épigrammes qui pleuvaient sur lui, des cabales de ses subordonnés, et des empiétements sur son autorité de la part du financier Laborde et d'un agent du ministre Maurepas. Rebuté par toutes ces contrariétés, il offrit la résiliation de son bail, qui fut acceptée par arrêt du conseil d'État, du 19 février 1779, à compter du 1er avril suivant. On lui laissa néanmoins la direction de ce spectacle, sous l'autorité du prévôt des marchands de Paris : on réduisit son traitement de 24,000 francs à 10,000, et on lui accorda une pension de 6,000 francs. Mais de nouvelles intrigues provoquèrent de nouvelles mesures. Un Mémoire du ministre Amelot, *rendant justice aux talents et au zèle de* De Vismes, détermina l'arrêt du conseil d'État, du 17 mars 1780, qui retira le privilége de l'Opéra à la ville, le rendit au roi, déclara que De Vismes, *n'ayant pas les connaissances requises*, cesserait ses fonctions, moyennant une pension de 9,000 francs et une indemnité de 80,000 francs, et qu'il serait remplacé par Berton auquel il avait succédé. Alors le prix des places du parterre fut porté à fr. 2,40. En 1799 un arrêté du Directoire exécutif nomma administrateur de l'Opéra, Bonnet, ex-législateur, et De Vismes, pour remplacer Denesle et Baco, dont la régie, pendant 17 mois, n'avait pas eu plus de succès que toutes celles qui avaient précédé : mais le 18 mars 1800 un nouveau réglement du ministre de l'intérieur nomma De Vismes directeur, et Bonnet conservateur. Enfin, un arrêté du 28 décembre rétablit l'unité dans l'administration de l'Opéra, supprima les deux places, et en attribua les fonctions à Bonnet, sous le titre de commissaire du gouvernement. Alors De Vismes se trouva sans fonctions. Il avait eu le projet d'établir à ses frais une école gratuite de musique. Il résida encore quelques années à Paris, où il continua de se livrer à son goût pour les lettres et les arts. Il se retira ensuite en Normandie, et mourut à Caudebec, en avril 1819. On a de lui : *Pasilogie*, ou *de la Musique considérée comme langue universelle*, Paris, 1806, in-8°; *la Double récompense*, opéra-comique en deux actes, représenté au théâtre Montansier, avant l'année 1800, ainsi qu'*Eugène et Lanval*, en 2 actes, et quelques autres pièces. — Sa femme *Jeanne-Hippolyte* MOYROUD, née à Lyon vers 1767, excellente pianiste, a composé la musique de *Praxitèle*, représenté, en 1800, à l'Opéra.

DE VISMES (Alphonse-Denis-Marie), dit de *Saint-Alphonse*, frère du précédent, né à Paris en 1746, officier d'artillerie, lecteur du cabinet du prince de Condé, directeur général des fermes pour la partie des salines et ancien fermier général, de l'académie de Dijon, mort à Paris le 18 mai 1792, a donné à l'Académie royale de musique, pendant l'administration de son frère : *Les trois âges de l'Opéra*, en un acte, musique de Grétry, 1778; *Amadis de Gaule* de Quinault, réduit en 3 actes, 1779, *Hellé*, etc.

VISSCHER (Roemer ou Romain), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1547, fut élevé dans l'Église catholique, à laquelle il demeura fidèle, et mourut à Alckmaer en 1620. Il brilla dans l'épigramme. Son poëte favori était Martial, dont il a traduit beaucoup de pièces. Les curieux recherchent ses *Emblèmes*, Amsterdam, 1614, in-4° oblong, avec de jolies gravures; sa fille Anne, en a donné une 2e édition in-8°, plus soignée quant au texte.

VISSCHER (Anne), fille aînée du précédent, née à Amsterdam en 1584, morte le 6 décembre 1651, était poëte, musicienne et peintre, modelait et gravait avec une supériorité remarquable, et possédait les langues italienne, française et latine. Après avoir refusé plusieurs fois de brillants partis pour demeurer auprès de son père, elle finit par épouser un homme de mérite, nommé Booth Van Wesel, dont elle devint veuve. Ni ce changement d'état ni l'obligation d'élever une famille naissante ne lui firent abandonner le commerce des muses. Ses vers l'ont fait saluer par Wondel du titre de *Sapho hollandaise*.

VISSCHER (Marie), sœur de la précédente, née à Amsterdam le 25 mars 1594, fut son élève et sa digne émule. Elle se maria en 1623, devint veuve en 1634, et

mourut le 20 juillet 1649. On cite d'elle une pièce religieuse : *Marie-Madeleine aux pieds de Jésus,* et la *complainte de Phyllis,* insérée par de Vries dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise,* tome 1er. Elle resta fidèle, ainsi que sa sœur et son père, au culte catholique. Scheltema a publié à Amsterdam, en 1808, un vol. in-8° sous ce titre : *Anne et Marie Tesselschade* (surnom bien connu de cette dernière), *filles de Visscher,* avec portraits, *fac-simile,* etc.

VITA (Jean de), canoniste et antiquaire distingué, né à Bénévent en 1708, fut chanoine de la cathédrale de cette ville et grand vicaire de l'archevêché, puis évêque de Rieti, et mourut en 1774. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaurus antiq. beneventanarum,* Rome, 1754-1764, 2 vol. in-fol., fig.; *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum,* ibid., 1757, in-4°.

VITAL (Saint), né à Tierceville, au diocèse de Bayeux, vers le milieu du 11e siècle, se distingua de bonne heure par sa piété, sa modestie et ses talents. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint, en 1080, chapelain de Robert, frère utérin de Guillaume le Conquérant, dont il reçut une prébende dans sa collégiale fondée par ce prince à Mortain, en 1082. Après 10 ans de séjour dans cette maison, se sentant appelé à une plus haute perfection, il quitta ses bénéfices, vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres, et se retira d'abord dans les rochers voisins, puis, en 1093, dans la forêt de Craon, en Anjou, plus tard dans celle de Fougères, et enfin (1108), dans celle de Savigni, où il fonda un couvent pour ses disciples, déjà nombreux. La règle qu'il adopta fut celle de Saint-Benoît, modifiée par des constitutions particulières. Cette abbaye de Savigni, dont la fondation date de 1112, ne tarda pas à devenir un des plus célèbres monastères de France, et le chef-lieu d'une congrégation qui se répandit dans tout le royaume et jusqu'en Angleterre. Vital était un des religieux les plus instruits et les plus éloquents de son temps. Il le prouva au concile de Reims, tenu par Calixte II en 1119. Il passa en Angleterre cette même année, et y fit beaucoup de conversions. Il mourut au prieuré de Dampierre, à trois lieues de Savigni, en 1122. Sa *Vie* a été écrite en latin par Étienne de Fougères, chapelain de Henri II, roi d'Angleterre, et depuis évêque de Rennes. Fleury, Hélyot, etc., ont aussi parlé de lui.

VITAL DE BLOIS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait vers la fin du 12e siècle. On n'a aucun détail sur sa vie, mais il est célèbre par son poëme latin du *Querolus,* publié en 1186, et imprimé en 1595, par Conrad Rittershuys, dans son édition du *Querolus,* et par Commelin, sous ce titre : *Plauti Querolus, sive Aulularia elegiaco carmine reddita,* in-8°. Cette pièce, trouvée originairement dans les manuscrits de Plaute, lui a été longtemps attribuée. On peut lire une analyse détaillée des deux *Querolus* dans l'*Histoire littéraire de France* des bénédictins, t. XV, p. 428-434, art. *Vital.*

VITALIEN, général scythe, était arrière-petit-fils d'Aspar, et fils de Patriciole, à qui les services de ses ancêtres et ses vertus guerrières donnaient une grande autorité sur les peuples de la petite Scythie. Né dans cette province, Vitalien fut instruit par son père dans l'art de commander; et il lui succéda dans la charge de comte ou chef de la fédération formée par les habitants de la Thrace, de la Mésie et de la Scythie. L'empereur Anastase, ayant rejeté le concile de Chalcédoine et déposé Macedonius, évêque de Constantinople, les chrétiens orthodoxes recoururent à Vitalien, le priant de prendre leur défense et de faire cesser la persécution. Le général scythe, ému de pitié, vint, l'an 513, camper en un lieu nommé *Septimus;* et s'étant avancé, suivi d'une faible escorte, jusque sous les murs de Constantinople, il déclara qu'il n'avait pris les armes que pour le maintien de la foi catholique, et qu'il était prêt à se retirer, si l'empereur s'engageait à rétablir les évêques exilés sur leurs siéges, et à ne plus les troubler à l'avenir. Anastase, effrayé, promit tout ce qu'on lui demandait; et Vitalien, confiant dans la parole de ce prince, reprit avec son armée la route de la petite Scythie. Arrivé près d'Odysse, dans la Mésie, il dispersa ses troupes dans les environs; et ayant trouvé le moyen d'entrer dans la ville, dès la nuit suivante, il surprit Cyrille, maître de la milice, couché entre deux courtisanes, et le fit égorger. Dès ce moment Vitalien cessa de garder aucune mesure envers Anastase qui, dès qu'il l'avait vu s'éloigner, s'était cru dégagé de ses serments. L'empereur envoya contre Vitalien une puissante armée dont il donna le commandement à Hypace ou Hypatius, son neveu. Le général scythe remporta la victoire la plus complète sur Hypace, et l'ayant fait prisonnier, l'enferma au château d'Acres en Mésie, dans une cage de fer. Pendant ce temps, les changements qu'Anastase s'était permis de faire à la liturgie causèrent une sédition dans Constantinople; et le peuple demandait à grands cris Vitalien pour empereur. Si ce général eût été animé d'une ambition vulgaire, il aurait pressé sa marche pour appuyer ses partisans; mais au contraire il s'arrêta pour donner le temps à Anastase de lui faire des propositions. Les députés chargés par ce prince de lui demander la paix le trouvèrent à Sosthenium, palais impérial, où il avait établi son quartier général. Vitalien exigea, comme la première fois, le rappel des évêques exilés, et en outre la convocation d'un concile à Héraclée de Thrace, auquel seraient invités le pontife romain et les évêques occidentaux, afin que tout ce qui avait été statué contre les orthodoxes fût soumis à l'examen de l'Église universelle. Anastase jura de remplir ces conditions. Vitalien, comblé de présents et revêtu de la dignité de maître de la milice des Thraces, s'en retourna avec son armée. Mais Anastase ne se crut point obligé de tenir des promesses si solennelles; il n'assembla point le concile; et ayant déposé Vitalien de la charge de maître de la milice, il lui donna pour successeur Rufin. Indigné de tant de parjures, Vitalien se maintint dans les trois provinces fédérées, et continua de faire la guerre avec succès aux troupes d'Anastase. Après la mort de ce prince (518), il eut la plus grande part à la faveur de Justin qui le fit venir à Constantinople, le revêtit du titre de comte militaire du palais, et lui donna des preuves multipliées de sa confiance. Il profita de son crédit sur l'empereur pour faire rétablir les évêques catholiques sur leurs siéges; et il contribua beaucoup au succès de la négociation des légats du pape Hormisdas, tendante à faire ajouter le concile de Chalcédoine aux trois autres con-

ciles œcuméniques. Vitalien fut déclaré consul pour l'année 520; mais ce général si cher aux habitants de Constantinople, pendant le règne d'Anastase, était devenu l'objet de la haine de la faction des *bleus*. On se rappelait les maux qu'il avait faits à l'empire pendant six ans de révolte et de guerre; et l'on oubliait les motifs qui lui avaient mis les armes à la main. Un jour qu'il était, suivant quelques auteurs, assis à la table de Justin, il fut percé de 17 coups de poignard; c'était dans le septième mois de son consulat. Victor de Tunes et la plupart des historiens imputent ce crime au seul Justinien, destiné à en recueillir le fruit. Justin était-il réellement innocent de ce meurtre? Aucun historien ne l'accuse; mais l'impunité des coupables fait soupçonner qu'il y avait au moins consenti.

VITALIEN, élu pape le 30 juillet 657, successeur d'Eugène Ier, était natif de Signia en Campanie. Il envoya, suivant l'usage, des légats à Constantinople, pour faire part de son élection à l'empereur Constant et au patriarche Pierre. L'Empereur envoya de riches présents à Vitalien, entre autres un livre des Évangiles, couvert d'or et de pierres précieuses, et d'une grandeur extraordinaire. Le patriarche lui écrivit une lettre d'union, dans laquelle, malgré une apparence d'orthodoxie, on pouvait découvrir quelques traces suspectes de monothélisme. Comme Vitalien ne parait pas avoir relevé ces erreurs avec le zèle qui convenait à sa position, quelques personnes l'ont accusé de les avoir partagées en secret, et de s'être laissé séduire par les présents de l'empereur. Cependant il n'y a rien de certain à cet égard. On a loué Vitalien d'avoir maintenu la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur. Il mourut le 27 ou 29 janvier 672, après 14 ans et près de 6 mois de pontificat. Il eut pour successeur Adéodat.

VITEL (Jean de), poëte français, né à Avranches vers 1560, préféra la carrière des lettres à celle du barreau, où ses amis voulaient le lancer, et vint à Paris, où il publia, en 1588, ses *Exercices poétiques*, in-8°. On conjecture qu'il ne survécut pas longtemps à la publication de son recueil, puisqu'il y promet divers ouvrages, dont aucun n'a paru. (*Voyez* la *Bibliothèque française* de Goujet, tome XIII, page 275-86.

VITELLESCHI (Jean), natif de Corneto, évêque de Recanati en 1431, patriarche d'Alexandrie et archevêque de Florence en 1435, et cardinal en 1437, fut pendant 10 ans le principal ministre du pape Eugène IV. Il avait d'abord été secrétaire de Tartaglia; mais lorsque ce condottière eut la tête tranchée par l'ordre de Sforza, en 1421, Vitelleschi vint à Rome et obtint un emploi à la cour pontificale. Il réussit à plaire à Eugène IV, nommé pape en 1431. A cette époque les États de l'Église étaient presque en entier soulevés contre le pontife, qui fut obligé de s'enfuir à Florence; mais le ministre du pape, entouré de tyrans perfides et féroces, les surpassa tous en perfidie et en férocité. Il commanda les armées et s'efforça de reconquérir les villes de l'Église les armes à la main; plus souvent encore il employa le poison ou l'assassinat pour se défaire de ses ennemis. En 1434 il extermina presque toute la famille des Varani, princes de Camerino, en engageant l'un d'eux à conjurer contre ses frères, et sacrifiant ensuite le vainqueur à la haine du peuple. L'année suivante, ayant fait prisonnier le seigneur de Viterbe, préfet de Vico, il lui fit trancher la tête sur la place de Soriano. Il traita de la même manière, en 1437, le comte Antoine de Pontadera, général qui avait été pris dans une bataille. Après avoir fait la guerre aux Colonnes, il détruisit de fond en comble la ville de Palestrina qui leur appartenait. Passant ensuite dans le royaume de Naples, il y remporta de grands avantages sur le roi Alphonse, et c'est à cette occasion qu'il fut créé cardinal. En 1439 il s'empara, par trahison, de Foligno, et il fit périr sur l'échafaud Conrad de Trinci, prince de cette ville, avec ses deux fils. Cependant il tenait des garnisons à Ostie, Civita-Vecchia, Soriano, et plusieurs autres villes qu'il avait conquises; il s'y comportait en prince, sans recevoir les ordres du pontife; il s'y abandonnait aux passions les plus déréglées, et il y commettait des crimes de tout genre. Soit qu'Eugène IV eût honte d'employer un homme souillé par tant de forfaits, soit qu'il se défiât de lui et qu'il le crût prêt à se former une souveraineté indépendante dans les États de l'Église, il donna ordre de l'arrêter à Antoine Redo, commandant du château Saint-Ange. Le patriarche ne voulut point obéir aux ordres du pape; en se défendant il fut blessé grièvement, et il mourut le 2 avril 1440, par le fer ou le poison, dans le château Saint-Ange, où on l'avait transporté. Les villes où il tenait garnison rentrèrent sous la domination de l'Église.

VITELLI (Nicolas), gentilhomme de Citta di Castello, faisait le métier de condottière, et s'était montré entièrement dévoué à la maison de Médicis, qui lui avait procuré la souveraineté de Citta di Castello sa patrie, et le défendit puissamment en 1474, lorsqu'il fut attaqué par le pape Sixte IV. Il se vit cependant alors obligé de céder à l'orage. Mais il fut rétabli en 1482 dans sa petite souveraineté, par Laurent de Médicis. Il mourut avant l'année 1497. Son fils Vitellozzo Vitelli lui succéda.

VITELLI (Vitellozzo), fils du précédent, fut également seigneur de Citta di Castello. Il commença, en 1497, à se distinguer comme condottière, en défendant la maison Orsini que le pape Alexandre VI persécutait. Il remporta sur l'armée de celui-ci une victoire, où le duc d'Urbin qui la commandait fut fait prisonnier, et le duc de Gandie, fils du pape, blessé. Cette victoire procura la paix aux Orsini et aux Vitelli. Vitellozzo se mit en 1498 au service de la république florentine, avec son frère Paul. Ce dernier commandait l'armée chargée du siége de Pise; mais après avoir pris la forteresse de Stampace, le 10 août 1499, comme il ne sut pas profiter de ses avantages, les Florentins l'accusèrent de trahison, le firent arrêter, et après l'avoir soumis à une cruelle torture, qui ne lui arracha aucun aveu, ils lui firent trancher la tête le 1er octobre. Vitellozzo Vitelli, averti de l'arrestation de son frère et de son propre danger, s'enfuit à Pise, et se mit à la tête des assiégés. Il leur donna ensuite, dans plusieurs occasions, de puissants secours, et fit, en 1502, une diversion du côté d'Orezzo, dont il s'empara. De concert avec Baglioni, Petrucci et les Médicis, il poussait ses conquêtes dans cette partie de la Toscane, lorsque Louis XII interposa son autorité pour y rétablir la paix. Dans la même

anée Vitellozzo, effrayé des trahisons de Borgia, se gua contre lui avec les condottières de sa province, et ientôt après se laissant, de même que les autres, séuire par les promesses et les serments de ce prince perde, il se remit entre ses mains, et fut massacré à inigaglia le 31 décembre 1502, avec Oliverotto de ermo, et les Orsini.

VITELLI (Ciapino), célèbre capitaine italien, était é dans le 16e siècle à Citta di Castello, de la famille ont il a été question dans les articles précédents. Paul ove a consacré quelques-uns des exploits des Vitelli, dans s *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium*. Ciapino s'attcha de bonne heure au grand-duc Cosme de Médicis, et i rendit des services importants dans la guerre de ienne. Le roi d'Espagne Philippe II ayant résolu, en 564, de châtier les Mores d'Afrique, Ciapino fut nommé ommandant des bandes italiennes destinées à seconder s projets du monarque espagnol. Il eut beaucoup de art à la prise de Pennon de Velez, et dressa les plans our en réparer les fortifications. Au moment de se embarquer, l'armée fut attaquée à l'improviste, et elle urait été taillée en pièces sans la valeur de Ciapino, qui allia les fuyards et repoussa les Mores avec perte. Il fut nsuite employé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. Créé grand-maréchal par Philippe II, il s'acquitta, dit Brantôme, très-bien de cette charge, comme les effets n font foi (*Vies des capitaines étrangers*, chapitre 46). Le comte d'Arenberg, ayant été tué dans une bataille contre les confédérés, Ciapino se rendit aussitôt à Groningue pour prendre le commandement de l'armée resée sans chef, la ramena dans les positions qu'elle avait abandonnées, et sut empêcher les confédérés de profiter le leur victoire. Quelque temps après il pénétra dans le cœur de la Hollande, et s'empara de plusieurs villes avec une telle rapidité, que le prince d'Orange ne put as même essayer de les secourir. Ciapino cependant ne ouvait presque pas marcher, à raison de son excessif mbonpoint. Un jour qu'il passait sur les digues de Schowen, sa voiture versa, et il fut blessé si grièvement, qu'il mourut quelques instants après (1576). Ses restes urent embaumés et transportés en Italie.

VITELLIO ou **VITELLO**, mathématicien, né en Pologne, dans le 13e siècle, de l'illustre famille des Ciok, traduisit son nom polonais en latin par celui de Vitellio. Il est curieux aujourd'hui de voir ce qu'il a laissé ur l'optique. Son travail ne parut que longtemps après a mort, sous ce titre : *Vitellionis perspectivæ libri X*, Nuremberg, 1533, in-fol., 1re édition soignée par G. Tanstetter et P. Apianus. La 2e édition (1551, in-ol.) porte ce titre : *De opticâ, id est, de naturâ, ratione t projectione radiorum, visûs, luminum, colorum atque ormarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri X.* La 3e (Bâle, 1572), où l'on trouve aussi le traité de l'Arabe Alhasen sur l'optique, a pour titre : *Opticæ Thesaurus Alhaseni Arabis libri VII, nunc primùm editi; ejusd. liber crepusculis et nubium ascensionibus; item Vitellionis, thuringopoloni, libri X, à Fr. Risnero.* (Voyez Mitzler, *Choix des historiens polonais*, p. 779 ; J. Villichius, *Salinis cracoviensibus*, Soltikowicz, *Histoire de l'académie de Cracovie*.)

VITELLIUS (Aulus), empereur romain, naquit à Rome, le 24 septembre de l'an 15 de l'ère vulgaire, sous le consulat de Drusus et de Norbanus. Élevé à Caprée sous les yeux de Tibère, il se montra, durant toute sa vie, le digne élève d'une telle école. On disait que son séjour dans cette île avait ouvert à son père Lucius la carrière des emplois et des honneurs. Après la mort de Tibère, Vitellius mérita la bienveillance de Caligula par son habileté à conduire des chars ; celle de Claude, par son goût pour les jeux de hasard, celle de Néron par tous ses vices. Claude le fit consul et l'envoya ensuite en Afrique, où il exerça durant 2 ans, beaucoup mieux qu'on ne devait s'y attendre, les fonctions de proconsul et de lieutenant. Il ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit : on vantait sa franchise et sa libéralité ; mais devenu édile, il vola les offrandes et les ornements des temples, et y laissa de l'étain et du cuivre, au lieu d'argent et d'or. Cela n'empêcha point de lui conférer de nouvelles dignités, et même des sacerdoces. Que pouvait lui refuser Néron, dont il était le plus complaisant serviteur? Un jour que ce prince brûlait de se donner en spectacle aux Romains, de leur faire admirer sa voix mélodieuse, et qu'il n'osait pourtant pas céder à leurs instances, Vitellius qui présidait à ces jeux solennels se déclara l'interprète du prétendu vœu public, et s'y prit si bien que l'empereur chanta comme par force ou par condescendance, et s'enivra des louanges et des applaudissements de la multitude. En 62, Vitellius poursuivit devant le sénat Antistius Sosianus, en l'accusant d'avoir composé des vers injurieux à Néron : il demandait la mort du libelliste, il n'obtint que son bannissement et la confiscation de ses biens. Il répudia Petronia sa première épouse : il avait eu d'elle un fils nommé Petronianus qui était borgne, et qu'il fit mourir pour s'emparer des biens que cet enfant avait hérités de sa mère ; du moins on le disait ainsi : mais Vitellius prétendait que Petronianus s'était puni lui-même d'une tentative de parricide, et avait avalé le poison préparé par lui pour son père. Ce fait et le mariage de Vitellius avec une seconde femme, Galeria Fundana, fille d'un préteur, sont placés par Suétone avant l'époque où il parvint à l'empire. Il ne semblait guère destiné à exercer la souveraine puissance : on l'avait vu toujours prêt à flatter les grands et à injurier les hommes de bien, mais réduit au silence dès qu'on osait lui répondre; tout annonçait en lui un caractère aussi pusillanime que méchant. Galba néanmoins lui confia, vers la fin de l'année 68, le gouvernement militaire de la basse Germanie ; en quoi l'on croyait reconnaître un effet des sollicitations de Vinius, homme alors très-accrédité. Du reste, le vieil empereur déclarait qu'il ne craignait point l'ambition d'un gourmand et d'un endetté, qu'on était sûr de contenter en mettant à sa disposition les richesses d'une province. Le premier embarras de Vitellius fut de se procurer les moyens de faire son voyage ; car il s'était ruiné par ses débauches : il lui fallut laisser sa femme et ses enfants dans une maison de louage, donner à loyer la sienne pour le reste de l'année, mettre en gage une des boucles d'oreilles de sa mère, et se dégager enfin des mains de ses créanciers qui l'attendaient, le poursuivaient, l'arrêtaient dans les lieux publics. Il intenta un procès au plus opiniâtre, et

lui extorqua 50 grands sesterces en réparation d'un prétendu outrage : nous ne garantirions pas tous ces détails; mais ils sont rapportés par Suétone. L'armée de la Germanie inférieure n'aimait point l'avare et sévère Galba; elle reçut, comme un présent du ciel, un nouveau commandant qui se montrait facile et prodigue. Vitellius embrassait les soldats qu'il rencontrait sur son passage, faisait amitié, dans les auberges, aux voyageurs et aux muletiers, leur demandait s'ils avaient bien déjeuné, et leur prouvait, par des signes non équivoques, qu'il n'avait pas négligé ce soin. Au sein de son camp, il ne refusait rien à personne; les accusés et les condamnés n'avaient qu'à lui demander grâce, pour être sûrs de leur délivrance. Par ces moyens il acquit une telle popularité, qu'un soir s'étant mis en robe de chambre, il vit arriver des soldats, qui l'enlevèrent dans l'état où ils le trouvaient, le proclamèrent empereur à Cologne, l'armèrent de l'épée de Jules César, retirée exprès d'un temple de Mars, et le portèrent dans les villages voisins les plus fréquentés. Lorsqu'il rentra dans sa tente, le feu venait de prendre à la cheminée, sinistre présage qu'il s'efforça de détourner en s'écriant : « Courage, le ciel luit pour nous. » L'armée de la haute Allemagne se déclarant aussi en sa faveur, il reçut le surnom de Germanicus : il n'accepta que longtemps après celui d'Auguste, et plus tard encore celui de César. On apprit la mort de Galba (17 janvier 69), et l'installation d'Othon que l'armée d'Espagne avait élevé à l'empire. A ces nouvelles, Valens, un des lieutenants de Vitellius, lui persuada qu'ayant été couronné avant Othon, il devait faire valoir ses droits au pouvoir suprême et renoncer à la condition privée, dans laquelle il ne retrouverait plus de sécurité. Ces motifs triomphèrent et des frayeurs qu'inspiraient aux esprits superstitieux de funestes présages, rapportés par Suétone, et de la nonchalance naturelle de Vitellius qui, s'il n'osait espérer la dignité impériale, commençait du moins à la convoiter vivement. Cologne, Trèves, Langres, épousaient sa cause : Valerius Asiaticus et Blæsus, gouverneurs, l'un de la Belgique, l'autre de la Gaule Lyonnaise, lui gagnaient deux provinces. Ses lieutenants, Valens et Cæcina, se chargeaient de tous les soins de l'entreprise. Ainsi, son ambition ne troublait pas sa fainéantise : il continuait de manger, boire et dormir; seulement il entretenait avec Othon une correspondance, où ils se promettaient réciproquement de l'argent, des honneurs, une vie douce et paisible, en mêlant à ces assurances des invectives qui de part et d'autre étaient méritées. Vitellius, dont la mère, la femme, les enfants restaient à Rome, écrivit aussi à Titien frère d'Othon, pour le rendre responsable sur sa tête des malheurs ou des dommages qui leur arriveraient. Cependant Cæcina et Valens s'avançaient jusqu'aux Alpes, et pénétraient jusqu'aux rives du Pô. Ils essuyèrent ensuite quelques échecs, surtout auprès de Plaisance; mais ils gagnèrent, vers le 14 avril, la bataille de Bédriac, qu'Othon retiré à Brixellum avait ordonné de livrer, contre l'avis de Suetonius Paullinus. Othon se tua le lendemain; ses troupes et l'Italie entière reconnurent Vitellius pour chef de l'empire. Ce nouveau prince avait déjà des partisans en Helvétie, dans l'Aquitaine, dans la Gaule Narbonaise et en Espagne; Cluvius Rufus lui soumit les deux Mauritanies. On craignait moins, dit Tacite, ses lâches et voluptueux penchants, que les fougueuses passions d'Othon : l'intempérance de Vitellius ne nuisait qu'à lui; le faste, la cruauté, l'audace de son rival semblaient des fléaux pour la république. Quoiqu'on parlât déjà de Vespasien, quoiqu'on eût offert l'empire au consul Verginius Rufus, le sénat décerna des actions de grâces aux légions de la Germanie, pour avoir couronné Vitellius. Le bruit se répandit pourtant qu'après la journée de Bédriac, une autre bataille avait rétabli l'équilibre entre les deux partis; mais cette nouvelle qui commençait d'affaiblir en Italie celui de Vitellius, n'était qu'un mensonge de l'affranchi Cœnus, qui en subit bientôt la peine. L'empereur, certain de son triomphe, remercia les guerriers auxquels il le devait; refusa, puis accorda le titre et l'anneau de chevalier à son favori Asiaticus, jadis esclave, toujours pervers; fit grâce aux généraux d'Othon, cassa les cohortes prétoriennes, punit de mort 120 soldats, assassins de Galba; et commença de se rendre odieux, lorsque, sous un vain prétexte de conspiration, il proscrivit Dolabella, dans lequel il haïssait le second époux de cette Petronia qu'il avait lui-même répudiée. Parmi les personnes qui l'excitaient à ces actes de vengeance et de cruauté, qui l'exhortaient à ne pas compromettre son nouveau pouvoir par une clémence prématurée, on cite sa belle-sœur Triaria, femme de son frère Lucius. En même temps qu'il écoutait les prophéties d'une devineresse allemande, il ordonna, par un édit, aux astrologues, alors appelés mathématiciens, de quitter l'Italie avant les calendes d'octobre : on raconte qu'ils lui répondirent en lui enjoignant de sortir du monde avant le même terme. Blæsus le reçut à Lyon avec magnificence : là, puis à Crémone et à Bologne, Vitellius voulut assister à des combats de gladiateurs, comme si l'on ne venait pas de répandre assez de sang pour sa cause. Cependant, un de ses premiers édits interdisait aux chevaliers ces sanglants exercices. Vers le 25 mai il visita le champ de Bédriac, couvert encore de cadavres d'une odeur infecte : c'est là que les historiens lui font proférer ces horribles paroles, répétées depuis par d'autres tyrans : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote.* Au mois de juillet, il entra dans Rome, comme en triomphe, non pas néanmoins en habit de guerre, quoique Suétone le dise : Tacite assure que ses amis l'en détournèrent; c'eût été traiter la capitale du monde en ville conquise. Les sénateurs, les historiens, les chevaliers, la populace, accoururent au-devant de lui : il était suivi de 60,000 soldats, toujours ivres et licencieux, afin de lui ressembler. Loin de réprimer leurs rapines et leurs violences, il leur distribuait du vin et buvait avec eux. Le 18 juillet, il s'investit du souverain pontificat, soit qu'il ne prît pas garde que c'était un jour réputé funeste, comme anniversaire du désastre d'Allia, soit qu'il lui plût d'offenser ouvertement cette superstition publique, ce qui est moins vraisemblable. Il se déclara aussi consul perpétuel, disposa des magistratures en faveur des complices de son usurpation, et sentant enfin le besoin de quelques réformes militaires, créa de nouvelles cohortes prétoriennes. Mais, à vrai dire, il ne gouvernait point :

Cæcina et Valens régnaient en son nom; ils pouvaient tout, s'ils eussent pu s'entendre, et s'il ne leur eût fallu d'ailleurs garder des ménagements avec Asiaticus, cet esclave que, selon Suétone, Vitellius avait corrompu de bonne heure, puis chassé, retrouvé cabaretier à Pouzzoles, emprisonné, relâché, rétabli dans la plus honteuse faveur, ensuite vendu à un gladiateur ambulant; repris enfin, promu, comme nous l'avons dit, à l'ordre équestre, et presque associé à l'empire. Ce qu'on sait le mieux des mœurs impériales de Vitellius, c'est qu'il faisait par jour quatre ou cinq repas, entre lesquels il vomissait pour se maintenir insatiable. Il aimait qu'on l'invitât à des festins, dût-il quelquefois en cumuler plusieurs, d'une table à l'autre, en une même journée. On se ruinait à traiter un tel convive : son frère Lucius, dans un dîner qu'il lui donna, fit servir, dit-on, 2,000 poissons et 7,000 oiseaux rares. En son propre palais, Vitellius imposa le nom d'Égide de Minerve à un plat qui contenait on ne sait quel mélange de foies, de laites, de langues et de cervelles : pour composer ce mets exquis, il avait fallu que des vaisseaux courussent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer Carpathienne. Ces détails que rapportent Suétone, Pline et Dion Cassius, ne sont contredits par aucun ancien auteur; et l'on n'aurait d'autre raison de les révoquer en doute que leur étrange et monstrueux caractère, motif qui ne suffit point, quand il s'agit d'un homme tel que Vitellius. Tacite dit aussi que tous les territoires de l'Italie étaient mis à contribution, et tous les chemins traversés par les pourvoyeurs de la table de ce prince; elle eût, ajoute Josèphe, épuisé toutes les richesses de l'empire, s'il eût régné plus longtemps. Toutefois Suétone le peint comme plus vorace encore que sensuel, assistant par gourmandise aux sacrifices divins, arrachant des autels les viandes et les gâteaux sacrés, quelle qu'en pût être la crudité; ramassant et dévorant, dans les rues, des mets tout fumants, ou servis la veille et déjà rongés à demi. En même temps il bâtissait des écuries, couvrait le cirque de bêtes féroces et de gladiateurs; et tel devint, en tout genre, l'excès de ses dépenses, qu'on ne conçoit pas comment il a pu être accusé d'avarice dans le livre qui porte le nom d'Aurélius-Victor. Abruti par des habitudes si grossières, méprisable par tant de vices ignominieux, il se rendit encore exécrable par de cruelles iniquités. On distingue, entre ses victimes, ce Blæsus qui l'avait si bien servi dans la Gaule, et que, sur une accusation calomnieuse, il immola aux ressentiments personnels de Lucius Vitellius, trop digne frère d'un tyran. Plusieurs de ses compagnons d'études et de jeunesse périrent à sa cour, où ses caresses les avaient attirés. Il empoisonna l'un d'eux dans une coupe d'eau froide, présentée de sa main impériale, comme un remède à un accès de fièvre. Peu des créanciers et des receveurs d'impôts qu'il avait jadis trouvés exigeants échappèrent à sa vengeance : après en avoir envoyé un au supplice, il le rappela, et l'on se pressait d'applaudir à ce mouvement de clémence apparente quand il ordonna de le tuer devant lui, afin, disait-il, de jouir d'un si beau spectacle. Deux fils furent condamnés avec leur père, pour avoir demandé sa grâce. Un chevalier que Vitellius livrait aux bourreaux lui cria : Vous êtes mon héritier : l'empereur se fit exhiber le testament, y lut qu'une moitié des biens était léguée à un affranchi, et fit égorger le cohéritier avec le testateur. Après tant de crimes, on serait tenté de lui imputer la mort de sa mère Sextilia : il a été accusé de l'avoir fait périr de faim, et l'on disait qu'il s'y était déterminé sur la foi d'une prédiction qui lui promettait un long règne s'il survivait à sa mère; mais Tacite assure que cette femme respectable ne succomba qu'aux infirmités d'un âge très-avancé, et au chagrin de voir son fils empereur. Vitellius ne paraît pas non plus avoir manqué d'égards pour sa seconde épouse Galeria Fundana : elle obtint de lui la grâce de l'orateur Galerius Trachelus, dont elle était peut-être parente, et qui avait composé les harangues que prononçait Othon. Pour ne rien omettre du petit nombre d'actions honnêtes que l'histoire attribue à Vitellius, il faut dire qu'ayant été contredit dans le sénat par Helvidius Priscus, il ne s'en vengea point, et répondit à ceux qui s'étonnaient de cette tolérance, qu'il n'était pas étrange que deux sénateurs soutinssent des opinions opposées. Du reste, il ne dissimulait point qu'il avait choisi Néron pour modèle : il l'exaltait à tout propos, obligeait les musiciens à chanter ses louanges, et les pontifes à révérer ses mânes au milieu du Champ-de-Mars. Néanmoins, le palais d'or de ce prince ne lui parut point assez magnifique : il en voulut un plus superbe. Mais tant d'extravagances ne pouvaient avoir un long cours; c'était le temps des règnes éphémères. Pour préparer les peuples à une catastrophe, on leur annonçait des prodiges qui semblaient en être les avant coureurs : une comète, une éclipse de lune au premier quartier, deux soleils, le temple de Jupiter s'ouvrant avec fracas, et les vestiges des pas des dieux sortant du Capitole. Déjà Vespasien, qui commandait en Judée, cédant aux sollicitations de Mucien, gouverneur de Syrie, avait pris, au commencement de juillet, le titre d'empereur. Les provinces asiatiques, l'Achaïe, la Mésie s'empressaient de le reconnaître. Antonius Primus, après avoir entraîné dans le même parti les légions qui occupaient la Pannonie et l'Illyrie, entra dans l'Italie supérieure, s'empara d'Aquilée, de Padoue, et s'avança jusqu'à Ferrare. Vitellius daignait à peine s'informer de ces mouvements; il se gardait bien de réformer ses habitudes : seulement il prodiguait un peu davantage les largesses et les promesses aux vétérans et aux nouvelles milices; il envoyait ses généraux au-devant de l'ennemi. Cæcina, en arrivant près de Crémone, apprit que Bassus, qui commandait la flotte à Ravenne, venait de la livrer aux lieutenants de Vespasien; et il résolut d'imiter bientôt cet exemple. De pareilles défections se multipliaient dans tout l'Occident : le cours en devint plus rapide après les victoires que Primus remporta près de Crémone vers la fin d'octobre. La plus sanglante coûta la vie à 50,000 hommes, ou selon Josèphe à 30,000 Vitelliens, et à 4,500 de leurs adversaires : les vainqueurs saccagèrent Crémone; ils prirent et tuèrent Valens, qui était parti de Rome après Cæcina. Vitellius refusait d'ajouter foi aux récits de ces revers; et lorsqu'il ne lui restait plus guère de partisans qu'en Afrique, où on le connaissait moins, mais d'où il ne pouvait espérer aucun secours, il se croyait encore maître de l'empire, et dis-

tribuait des charges pour 10 années. Il voulut pourtant faire garder les passages de l'Apennin : il se transporta même à Bevagna en Ombrie, se replia sur Narni, et regagna Rome lorsqu'il eut appris la révolte de la Campanie et de sa flotte de Misène. En ces moments critiques il accepta le surnom de César, recommandé par une superstition vulgaire. Primus ayant passé l'Apennin, presque toute l'armée et toute l'Italie se soumirent au parti victorieux. Il ne tenait qu'à Sabinus, frère de Vespasien et préfet de Rome, d'exciter une révolte dans cette capitale; et les principaux sénateurs lui en donnaient le conseil. Il aima mieux conférer d'abord avec Vitellius, et lui proposer de céder la couronne impériale, par un traité qui lui assurerait un revenu de 100 millions de sesterces. Primus aussi lui avait adressé des messages pour lui offrir de l'argent et des terres en Campanie. Vitellius, en effet, se présenta, le 18 décembre, sur la place publique, revêtu d'habits de deuil, et pria le peuple d'agréer son abdication : le peuple la refusa, soit pour lui complaire, soit afin de lui réserver une catastrophe plus tragique. Mais Sabinus et plusieurs membres du sénat s'étaient trop avancés pour ne pas poursuivre leur entreprise. Le frère de Vespasien prit les armes, s'empara du Capitole, et y soutint un siége. Les Vitelliens mirent le feu à cet édifice, le réduisirent en cendres, saisirent Sabinus, et le massacrèrent malgré Vitellius qui craignait de prochaines représailles. Le jeune Domitien, fils de Vespasien, se trouvait alors enfermé avec son oncle dans le Capitole : il eut le bonheur de s'évader, déguisé en prêtre. Vitellius, à la fois compromis et enhardi par le succès de ses soldats, en informa son frère Lucius, qui commandait pour lui des troupes dans la Campanie. Lucius se rendit maître de Terracine, reprit des vaisseaux, battit les ennemis en quelques rencontres, et, s'il eût marché droit à Rome, peut-être eût-il retardé le triomphe de Primus. Celui-ci s'en approchait enfin, et l'on peut s'étonner aussi qu'il n'eût pas prévenu, par une invasion plus rapide, l'incendie du Capitole et la mort de Sabinus. Quand Vitellius sut que la ville était investie, il envoya des légats et des vestales demander la reprise des négociations : Primus et son collègue Céréalis répondirent que les derniers événements les avaient rompues pour toujours. Hors des murs et dans leur enceinte, il se livra des combats si meurtriers, que Josèphe et Dion Cassius portent encore ici le nombre des morts à 50,000. Tacite dit que le peuple assistant à ce spectacle applaudissait, comme dans les jeux du cirque, à l'un et à l'autre parti, et s'associait aux pillages. Après la prise de la ville et du camp des gardes prétoriennes, Vitellius, suivi de son boulanger et de son cuisinier, se retira au Mont-Aventin, d'où il se proposait de s'enfuir dans la Campanie. L'irrésolution et la peur le ramenèrent dans son palais qu'il trouva désert : il se cacha dans la loge du portier. On l'y découvrit : traîné sur la place publique, demi-nu et les mains liées derrière le dos, il essuya les plus cruelles insultes, sans qu'il s'y mêlât un seul signe de compassion : des pointes d'épées le forçaient de relever la tête pour la mieux exposer aux outrages. On offrait à ses regards ses statues renversées, le lieu où avait péri Galba, les gémonies où le corps de Sabinus restait abandonné : enfin la populace, naguère prosternée devant lui, le mit en pièces et le jeta dans le Tibre (l'un des derniers jours de décembre 69). Les historiens disent qu'il achevait sa 57ᵉ année : il faut lire 54ᵉ, pour que ce compte s'accorde avec la date de sa naissance, en l'an 15, Norbanus et Drusus étant consuls. Son épouse, Fundana, prit soin de sa sépulture : leur jeune fils, presque muet, fut mis à mort; on épargna leur fille, que Vespasien maria depuis honorablement. Pour Lucius, en vain il s'empressa de se soumettre aux vainqueurs; ils l'immolèrent. Vitellius n'ayant régné que 8 mois et quelques jours, durant lesquels il laissa un libre cours aux monnaies de Néron, de Galba et d'Othon, ses médailles authentiques ne sont pas très-nombreuses.

VITELLIUS (Érasme), prélat polonais, né à Cracovie vers 1470, fut nommé évêque de Plock en 1504, et envoyé deux fois vers le pape Jules II par le roi Alexandre. Les mêmes pouvoirs lui furent continués par Sigismond Iᵉʳ, qui succéda à ce prince, son frère, en 1505. Il fut envoyé en 1518 par ce souverain, d'abord à la diète d'Augsbourg, pour y solliciter des secours contre les Turcs, puis à Rome, où il devait traiter avec Léon X deux affaires importantes. Il s'agissait de régler quel successeur on donnerait à l'empereur Maximilien, dont l'héritage était convoité surtout par le prince qui s'appela depuis Charles-Quint, et de changer l'opinion du pape, qui, dans les différends survenus entre les chevaliers teutoniques de Prusse et la Pologne, penchait pour les chevaliers. Mais Vitellius se laissa séduire par les promesses de Charles et de Léon, et mit beaucoup de lenteur et de mollesse à remplir sa mission. La mort du pape, arrivée en 1521, ruina toutes ses espérances et le jeta dans un profond chagrin, auquel il succomba lui-même l'année suivante. On trouve un grand nombre de ses lettres dans les six premiers tomes des *Acta regalia* de Stanislas Gorski, et sa *Vie* dans le tome Iᵉʳ de l'ouvrage sur la *Littérature polonaise* (Cracovie, 1819, 4 vol. in-8°) du comte Ossolinski, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne.

VITENÈS, grand-duc de Lithuanie, bisaïeul de Vladislas Jagellon, est considéré comme le fondateur de la dynastie jagellonide. Mendoga, un de ses prédécesseurs, avait fait des démarches près de la cour de Rome, annonçant qu'il désirait embrasser le christianisme, et promettant qu'il protégerait les missionnaires, si l'on voulait en envoyer pour instruire ses sujets. Ce projet resta sans exécution, et Vitenès qui ne paraît pas avoir eu les mêmes pensées fut, pendant un règne de 22 ans, uniquement occupé de ces guerres de destruction, si fréquentes parmi les peuples barbares. En 1285 s'étant avancé à travers les forêts de Lukow, il se jeta sur le palatinat de Sendomir. Les vieillards et les enfants furent massacrés, et les habitants en état de travailler traînés en captivité. La noblesse du palatinat se hâta de courir aux armes, et l'on réussit à arracher à Vitenès une partie du butin et des esclaves. La Prusse appartenant aux chevaliers teutoniques était séparée, par le Niémen, des États de Vitenès, qui possédait la Samogitie, sur la rive droite du fleuve. Il y avait presque toujours guerre entre lui et les chevaliers, qui, en 1286, se jetèrent sur la Lithuanie, et pénétrant jusqu'à la ville de Grodno, la réduisirent en cendres. Dans cette incursion, ils tombè-

rent inopinément sur un château où 70 seigneurs lithuaniens étaient occupés à célébrer les noces de l'un d'entre eux. Tous les convives furent mis en pièces, et les deux mariés emmenés en captivité. Vitenès, furieux, jeta deux corps d'armée, l'un sur la Cujavie, l'autre sur la Semigalle. Le premier tomba sur la ville de Dobrzyn, un jour de dimanche, au moment où les habitants étaient rassemblés pour l'office divin. Selon l'usage on mit de côté ceux qui pouvaient soutenir les fatigues de la captivité; et les autres furent impitoyablement massacrés. Le second corps d'armée défit le grand maître de la Livonie, qui resta sur la place avec 30 de ses chevaliers. Lesko, roi de Pologne, effrayé par le voisinage de ces barbares, pria le pape de faire prêcher la croisade dans tout le royaume; il paraît que cette mesure n'eut aucun résultat. En 1291, la Pologne étant affaiblie par ses divisions intérieures, Venceslas, roi de Bohême, et Vladislas Lokietek se disputant le trône, Vitenès se jeta sur Cujavie; après avoir dévasté cette province, il en emmena les habitants en captivité. En 1294, ayant passé la Vistule et traversé la Masovie, le jour même de la Pentecôte, il tomba inopinément sur la ville de Lencieza. Pendant qu'une partie des barbares pillait la ville, Vitenès avec les autres entoura l'église principale, qu'il dépouilla, et dont il fit sortir ceux qu'il destinait à la servitude. Les autres furent brûlés vifs dans l'église même. Un prince polonais marcha contre Vitenès à la tête d'un corps de troupes, pour lui arracher sa proie, mais il fut défait et mis à mort avec les siens. Le nombre des malheureux que Vitènes fit captifs fut si grand, que chacun de ses soldats en eut 20 pour sa part. En 1307, il s'avança jusqu'à Kalisch, et mit tout à feu et à sang. Les chevaliers teutoniques, profitant de son absence, remontèrent la rive droite du Niémen jusqu'à Grodno; ils trouvèrent les portes de la ville et du château ouvertes, firent main basse sur la garnison, et se retirèrent chargés de butin. En 1315, Vitenès ayant attaqué Memel, les chevaliers envoyèrent au secours de cette place une petite flotte qui fut surprise et détruite. Cependant, à l'approche du grand maître, Vitenès leva le siége; il perdit beaucoup de monde dans sa retraite, et mourut peu de temps après. Il eut pour successeur Gedemin, aïeul de Vladislas Jagellon.

VITERIC ou **BETTERIC**, 20e roi des Visigoths, avait trempé, dès sa jeunesse, dans une conspiration contre le duc Claude, l'évêque de Merida et le roi Recarède Ier, et il avait obtenu sa grâce en dénonçant ses complices. Sa naissance et ses intrigues le maintinrent en faveur, et il était parvenu au commandement des armées lorsque, chargé d'enlever aux Grecs ce qui leur restait dans la Lusitanie, il gagna les troupes qui étaient sous ses ordres, priva du trône et de la vie Liuwa II, fils et successeur de Recarède, et se fit élire roi, sans opposition, l'an 603, peu de mois après qu'un pareil forfait eut élevé le barbare Phocas à l'empire d'Orient. La guerre éclata bientôt entre les deux tyrans; mais les succès furent presque nuls pour celui de l'Espagne. Viteric tenta de rétablir l'arianisme dans ses États; il put juger qu'il est plus facile d'usurper un trône que de changer le culte établi; et les évêques, les grands qui n'avaient su ni empêcher, ni punir son régicide, lui opposèrent une vive résistance, lorsqu'il voulut toucher à la religion. Viteric s'en vengea en faisant couler le sang sur les échafauds. Joignant à la cruauté l'avarice et la débauche, il justifia la haine et le mépris que la nation avait pour lui. Dans ces circonstances, il crut affermir sa puissance en s'alliant à Théodoric II, roi d'Orléans et de Bourgogne, auquel il accorda la main de sa fille Hermenberge; mais un an après, le prince français renvoya honteusement son épouse en Espagne et garda sa dot. Outré de cet affront, Viteric tâcha d'engager dans sa querelle les rois d'Austrasie et de Soissons, Théodebert II et Clotaire II, ainsi qu'Agilulf, roi des Lombards. Une quadruple alliance est conclue entre ces princes. Tous se mettent en mouvement, excepté Viteric qui, le plus intéressé à la vengeance, n'ose quitter Tolède, de peur qu'un soulèvement général n'éclate dès qu'il aura passé les Pyrénées. Mais ses précautions ne peuvent le sauver de la haine publique. L'an 610 il est assassiné dans son palais, au milieu d'un festin, après un règne de 7 ans. Son corps, jeté par la fenêtre, est traîné dans les rues par la populace, et enterré sans honneur comme le dernier de ses sujets. Telle fut la fin d'un usurpateur qui ne manquait ni de courage, ni de talents. La faction qui l'avait immolé lui donna Gondemar pour successeur.

VITET (Louis), médecin distingué, né à Lyon en 1736, reçut le bonnet de docteur à la faculté de Montpellier, vint compléter ses études à Paris, et alla ensuite exercer sa profession dans sa ville natale. Il y obtint de l'administration municipale et du collége des médecins l'établissement d'un laboratoire de chimie, d'un cabinet d'histoire naturelle et d'un amphithéâtre; mais les superstitieuses clameurs de la populace, à qui l'on avait dénoncé les nouveaux professeurs comme coupables de disséquer des enfants vivants, firent supprimer les cours. Il se consola et dédommagea le public par la composition de plusieurs ouvrages utiles. La révolution, dont les principes furent adoptés par lui avec enthousiasme, interrompit ses travaux et le jeta dans la carrière politique. Administrateur du district, puis maire de Lyon, il fut l'un des députés de cette ville à la Convention (1792). Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple et la détention. Décrété d'accusation lors des troubles de Lyon, il se réfugia en Suisse, et ne revint en France qu'après la chute de Robespierre. Rentré à la Convention, il passa ensuite au conseil des Cinq-Cents, et fut un des députés peu nombreux qui montrèrent de l'énergie dans la journée du 18 brumaire. Une pareille conduite ne pouvait manquer de l'éloigner des affaires. Dans ses dernières années il revint à Paris, fut nommé correspondant de la Société d'agriculture, et mourut le 25 mai 1809. On a de lui : *Médecine vétérinaire*, Lyon, 1771, 3 vol. in-8°, dont le succès européen fit époque dans l'histoire de la science; *Pharmacopée de Lyon*, 1778, in-4°; *Médecine expectante*, Paris, 1803, in-8°; *Médecine du peuple*, Lyon, 1804, 13 vol. in-12; *Traité de la sangsue médicale*, Paris, 1809, in-8°, publié par le fils de l'auteur. Le docteur Pariset a publié, en 1809, une *Notice* sur L. Vitet.

VITIGÈS, roi des Ostrogoths, fut d'abord général de Théodoric, et donna de grandes preuves de talent

dans la guerre contre les Gépides. Il fut chargé par Théodat, en 536, de conduire une armée contre Bélisaire qui occupait la Campanie. Mais ses soldats, qui rougissaient de la lâcheté de Théodat, proclamèrent Vitigès roi des Ostrogoths, dans la plaine de Regeta, à 35 milles de Rome. Il accepta la couronne, fit tuer Théodat et enfermer son fils Theudegisile; il força Mathasuinte, fille d'Amalasonte, à l'accepter lui-même pour mari, voulant s'allier ainsi au sang du grand Théodoric, et il se retira sur Ravenne, pour se donner le temps de rassembler toutes les forces des Ostrogoths, pendant qu'il négocierait avec Justinien. Dans l'espoir de se délivrer d'une partie de ses ennemis, il céda aux rois des Francs la Provence et tout ce qu'il possédait au delà des Alpes, à condition qu'ils le défendraient contre les Grecs : mais les rois francs, après avoir réuni ces belles provinces à leur empire, se jouèrent de leurs serments. Cependant la retraite de Vitigès permit à Bélisaire de s'emparer de Rome sans coup férir; mais l'année suivante Vitigès vint l'y assiéger avec une très-forte armée, après lui avoir livré sur les bords du Tibre une bataille dans laquelle les Grecs eurent le désavantage. Le siége de Rome fut également fatal aux Grecs et aux Ostrogoths; la famine et la peste étendirent leurs ravages sur les deux armées, et Vitigès, à la fin de l'année 537, fut obligé de conclure une trêve avec Bélisaire pour reposer ses troupes. Une autre armée, qu'il avait envoyée au travers de la Dalmatie pour assiéger Salone, n'avait pas eu plus de succès. Au printemps de 538, un lieutenant de Bélisaire, après avoir saccagé la Marche d'Ancône, s'empara de Rimini, et obligea Vitigès à revenir en arrière. Ce monarque avait de toutes parts des ennemis à combattre; sa propre femme qu'il avait forcée à l'épouser s'entendait secrètement avec eux; tous les Romains, tous les anciens habitants de l'Italie faisaient des vœux pour Justinien; et n'attendaient qu'une occasion favorable pour se révolter. Milan, Bergame, Come et Novare prirent en effet les armes, à l'arrivée d'un petit corps de Grecs que Bélisaire avait fait débarquer à Gênes; mais Milan assiégé par Vitigès, après avoir éprouvé une famine épouvantable, fut rendu par la garnison grecque, sans aucune condition en faveur des malheureux habitants. Tous les mâles furent égorgés, toutes les femmes furent réduites en esclavage et vendues aux Bourguignons, enfin tous les édifices de cette ville florissante furent détruits. Procope assure que 300,000 Italiens périrent dans ce siége. Les habitants de toute la province s'étaient réfugiés dans les murs de leur capitale. Vitigès, cependant cherchait des alliés contre Justinien d'une extrémité à l'autre du monde. Après avoir vainement sollicité les Lombards, alors établis dans la Pannonie, de prendre part à la guerre, il envoya des ambassadeurs à Chosroès, roi des Perses, et il l'engagea, en 539, à commencer les hostilités. Mais dans le même temps Théodebert, roi d'Austrasie, méprisant les engagements qu'il avait contractés avec Vitigès, entra en Italie par les Alpes de Savoie, avec 100,000 combattants, pour piller et conquérir le pays sans distinction des Goths et des Grecs. Son armée s'avançant dans un pays déjà ravagé, au milieu des combattants affaiblis par une longue guerre, signala son passage par les plus horribles massacres. Après avoir causé une terreur égale aux deux partis, elle repassa les Alpes, chassée par la chaleur de la saison, la faim et les maladies. Mais Vitigès, après cette calamité, se trouva hors d'état de tenir la campagne. Il s'était enfermé dans Ravenne; les vivres qu'il y faisait conduire par le Pô tombèrent entre les mains des Grecs; Bélisaire en entreprit le siége, tandis qu'une flotte grecque occupait l'Adriatique. Vitigès ne pouvait attendre aucun secours; les vivres lui manquaient, ses soldats avaient déjà commencé à traiter sans son aveu avec Bélisaire, à qui ils offrirent la couronne d'Italie. Le roi des Ostrogoths, après une défense obstinée, fut enfin obligé de capituler au commencement de l'année 560. L'année suivante il fut conduit à Constantinople avec sa femme et plusieurs de ses conseillers; il y fut décoré par Justinien de la dignité de patrice, et il y mourut en 563, tandis que ses compatriotes élevèrent Hildebald sur le trône chancelant de Théodoric.

VITIZA ou **WITIZA**, 33e et avant-dernier roi des Visigoths, fut associé au trône de l'Espagne, l'an 696, par son père Égica ou Égiza, qui lui avait cédé en même temps une partie de ses États, afin de le prémunir contre les avanies auxquelles étaient exposés les enfants d'un souverain mort, dans une monarchie élective, telle qu'était celle des Visigoths. Mais les intentions d'Égica ne furent pas mieux remplies que lui-même n'avait respecté celles d'Ervige, son beau-père et son prédécesseur, dont il avait répudié la fille. Le règne de Vitiza fut un des plus malheureux dont l'histoire fasse mention, et son influence amena la catastrophe qui mit l'Espagne sous la domination des Arabes. Vitiza, resté seul maître du trône, l'an 701, par la mort de son père, accourut de Tuy en Galice, où il tenait sa cour, et se fit couronner à Tolède. Rien de plus contradictoire que tout ce qu'on a écrit sur ce prince; rien de plus difficile que de découvrir la vérité sur les faits qui le concernent, que d'asseoir une opinion sur son caractère. On peut au reste en dire autant de la plupart des rois visigoths : le peu d'abondance des matériaux rend leur histoire confuse, et presque sans intérêt. On paraît d'accord sur la sagesse des premières années du règne de Vitiza. Il ouvre les prisons, rappelle les bannis, rend les biens et les dignités à ceux qui en ont été privés, modère les impôts, fait remise de ce qui est dû au trésor royal, etc.; et cependant on l'accuse d'avoir assommé en Galice le duc de Cantabrie, Favila, qu'il soupçonnait d'adultère avec sa femme; d'avoir chassé de Tolède le jeune Pélage, fils de ce seigneur, et regardé depuis comme le restaurateur de la monarchie espagnole; d'avoir scandalisé et corrompu ses sujets par l'exemple de son excessive incontinence; d'avoir tenté d'introduire la polygamie et le concubinage parmi le clergé; d'avoir rappelé les juifs en Espagne; menacé le pape d'aller le mettre à la raison; démantelé la plupart des places fortes; dissipé et brûlé toutes les armes, afin de prévenir les révoltes et de réduire le peuple à l'esclavage; enfin d'avoir fait crever les yeux au duc de Cordoue, Théodefred, fils du roi Chindasvind; enlevé sa petite-fille, et provoqué ainsi la vengeance et l'usurpation de Rodrigue ou Roderic, fils de ce duc. Les historiens Hiarcan et Masdeu ont cru tout concilier en admettant une partie de ces accusations et en reje-

tant les autres. Mayans y Siscar, au contraire, a cherché à justifier Vitiza, et à prouver que ce prince fut un des meilleurs rois des Visigoths, ce qu'il ne nous semble avoir nullement démontré. Au milieu de tant d'incertitudes, il est impossible de juger le caractère et les actions de Vitiza. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le gouvernement des Visigoths était essentiellement vicieux; que l'Espagne fut très-malheureuse sous leur domination; que des factions puissantes déchiraient l'État; que la corruption avait gagné toutes les classes de la nation, et que l'égoïsme, l'hypocrisie et la cupidité avaient anéanti tout esprit public, tous sentiments d'honneur et de patriotisme; qu'enfin Vitiza ne fut peut-être pas un plus mauvais roi que la plupart de ses prédécesseurs; mais qu'à l'époque de son règne le relâchement de tous les ressorts de l'État, d'une part, et de l'autre les progrès rapides des conquêtes et de la religion, disposèrent l'Espagne à subir leur joug sans résistance. Ce fut en effet du temps de Vitiza que Mousa, gouverneur de l'Afrique pour le calife Walid, conquit les îles Baléares, et fit explorer les côtes de la Péninsule, pour en connaître la situation topographique et politique. Cependant l'Espagne comptait encore des guerriers. Le brave Théodemir battit une flotte musulmane, et le comte Julien, beau-frère du roi, défendit glorieusement Ceuta contre les Arabes, auxquels il devait bientôt livrer cette place. Mais la révolte de Rodrigue, qui avait à venger les malheurs de son père, et la guerre civile qui en résulta hâtèrent la chute de la monarchie des Goths. Vitiza, vaincu, fut pris et aveuglé par ordre de son rival, qui demeura maître du trône. Cette révolution arriva l'an 709, ou au plus tard l'an 710, suivant Ferreras, dont l'opinion se rapproche le plus de celle des historiens musulmans. Vitiza survécut peu à sa disgrâce, et mourut avant Rodrigue. Les historiens qui prolongent son existence jusqu'en 713, sont les mêmes qui placent après cette année la conquête de l'Espagne par les Mores. Ce prince laissa trois fils, Éba, Zewan, Sisebut, et un frère (Oppas, archevêque de Séville), qui, ainsi que le comte Julien, se joignirent aux infidèles, et facilitèrent leur invasion par haine contre Rodrigue.

VITODURANUS (Joannes), moine français du 14e siècle, natif de Winterthur, mort jeune vers 1348, est auteur d'une *Chronique* qui embrasse tous les faits écoulés depuis l'empereur Frédéric II jusqu'à l'année 1348. Elle a été imprimée dans différents recueils, notamment dans le *Corpus historicum medii ævi* de J. G. Eckhart, Leipzig, 1723, in-fol., tome Ier, et plus exactement dans le *Thesaurus hist. helvet.*, 1735.

VITRÉ ou **VITAY** (Antoine), célèbre imprimeur, né peu avant 1600, de Pierre Vitré, qui avait exercé à Paris la même profession, acheta l'imprimerie de Jacques Duclou, mort vers 1616, mais dont la veuve imprimait encore en 1618, et conserva l'enseigne de son prédécesseur, un Hercule terrassant un monstre, avec les mots *Virtus non territa monstris*. Le premier produit de ses presses paraît avoir été le livret intitulé *le Brûlement des moulins des Rochellois*, in-8°, 1621. Parmi les éditions qu'on lui doit, plusieurs furent bien précieuses en leur temps, car elles mettaient entre les mains des savants plus d'un ouvrage en langue syriaque, ou arabe, ou hébraïque, ou chaldéenne, etc. Le cardinal de Richelieu ayant conçu le projet d'une Bible polyglotte, supérieure à celles d'Alcala et d'Anvers, chargea Vitré de faire, en son nom, mais au compte du roi, une acquisition de manuscrits et de caractères orientaux, qui fut très-avantageuse. Cette acquisition ne lui fut point remboursée, et lui attira des procès qui furent encore le moindre des désagréments qu'il eut à essuyer. L'impression de cette Bible, commencée en 1628, poursuivie à travers mille obstacles, fut achevée en 1645. Elle est divisée en 9 tomes ou 10 volumes (le 5e en deux parties), de format atlantique. Il n'y a qu'une opinion sur la beauté de cette édition, pour le caractère, le papier et l'exécution typographique; mais l'incommodité du format, la multitude des fautes, l'inexactitude et l'insuffisance de quelques parties accessoires l'ont beaucoup fait déchoir de sa valeur. Vitré n'en est pas moins un des hommes qui ont le plus honoré la typographie française. Il était loin d'avoir l'instruction littéraire des Estienne et de quelques autres imprimeurs; mais il se montra laborieux, fort zélé pour son art, et fut assez mal récompensé. Il mourut en 1674. Il avait été honoré des titres d'imprimeur royal des langues orientales, d'imprimeur du clergé de France, de syndic des imprimeurs et libraires de Paris, de directeur de l'imprimerie royale, d'administrateur des hôpitaux. (Voyez les *Histoires de l'imprimerie et librairie de Paris*, par la Caille (pag. 240-242), et par Chevillier (pages 298-300); et l'*Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, par de Guignes (pages 9-101 du tome Ier des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi*.

VITRINGA (Campège), orientaliste protestant, né à Leeuwarde en 1659, fut admis au saint ministère en 1680, et pourvu presque aussitôt de la chaire des langues orientales à Franeker. Il obtint celle de théologie en 1682, remplaça Perizonius, en 1693, avec le titre de professeur d'histoire sacrée, et mourut en 1722. On citera de lui: *Archisynagogus observationibus novis illustratus*, etc., Franeker, 1685, in-4°, réimprimé avec augmentation sous ce titre *De synagogâ vetere libri III*, etc., ibid., 1696, in-4°; *Typus theologiæ practicæ*, Brême, 1717; traduit en français par Limiers sous le titre d'*Essai de théologie pratique, ou Traité de la vie spirituelle et de ses caractères*, Amsterdam, 1721, in-8°; *Commentarius in librum prophetiarum Isaïæ*, etc., Leeuwarde, 1714-20, 2 vol. in-fol.; *Geographia sacra*, publiée par Werner, 1722, 6 vol. in-4°, ouvrage savant et fort estimé. (Voyez les *Mémoires* de Niceron, tome XXXV, page 30.)

VITRINGA (Horace), fils du précédent, né en 1680, mort en 1696, pouvait déjà passer pour un savant, comme le prouvent ses *Notes* sur les hébraïsmes de Wart, publiées par Lamb. Bos dans ses *Observationes miscellaneæ*, Franeker, 1797, in-8°.

VITRINGA (Campège), frère du précédent, né à Franeker en 1693, y fut pourvu de la chaire de théologie en 1713, et mourut en 1723. On a de lui: *Epitome theol. natur.*, Franeker, 1731, in-4°, et quelques *Dissertations* sur différents passages de la Bible.

VITRUVE (Marcus VITRUVIUS POLLIO), architecte romain, naquit à Formies, ville de la Campanie, aujourd'hui *Mola di Gaeta*, sous le règne d'Auguste. Il

écrivit son *Traité d'architecture* dans un âge avancé, et le présenta à l'empereur, quelque temps après qu'il eut pris le surnom d'Auguste, ce qui arriva l'an 27 avant notre ère. On conclut de quelques autres renseignements qu'il mourut très-vieux. Il est démontré qu'il posséda toutes les connaissances relatives aux diverses subdivisions de l'art de l'ingénieur, et qu'il fut surtout versé dans l'architecture militaire et l'architecture civile. Les talents s'unissaient en lui à la modestie et à la probité. On voit, d'après son traité, qu'il s'était procuré des notions sur les grands monuments grecs; mais rien ne prouve qu'il les ait vus lui-même, et on peut croire qu'il s'est borné à présenter les règles de l'architecture d'après les exemples qui se trouvaient sous ses yeux, et en se conformant aux pratiques établies. Comme écrivain, il n'a rien du goût ni de l'élégance qui caractérisent ceux du siècle où il a vécu, mais on a eu tort de lui reprocher l'obscurité de son style, qui vient sans doute des expressions techniques qu'il lui a fallu nécessairement employer. Son ouvrage, intitulé : *M. Vitruvii Pollionis de architecturâ libri X*, fut imprimé pour la première fois, Venise, 1497, in-fol. L'édition d'Amsterdam, Elzevir, in-fol., avec un *Commentaire* de Guillaume Philandrier et des *Notes* d'autres savants, a été longtemps la plus estimée : mais on lui préfère aujourd'hui celles de Rode, Berlin, 1800-02, 2 vol. in-4°, et de Schneider, Leipzig, 1808, 5 vol. in-8°. On fait encore grand cas de la traduction qu'en a donnée Perrault, ainsi que de son *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve,* Paris, 1694, in-12.

VITRY (Jacques de), historien, né au bourg d'Argenteuil, près de Paris, ou à Vitry-sur-Seine, embrassa l'état ecclésiastique pour se conformer au désir d'une sainte femme nommée Marie, qui vivait retirée dans le monastère d'Oignies, au diocèse de Liége, et pour laquelle il eut toujours la plus grande vénération. Devenu chanoine régulier et curé d'Oignies, il s'appliqua à la prédication d'après le conseil de sa pieuse amie, et, dans cette carrière, obtint des succès qui le firent juger digne d'occuper le siége de Ptolémaïs dans la terre sainte. Il fut ensuite chargé par le pape Innocent III, de prêcher, en Belgique et en Allemagne, la croisade contre les Albigeois. Cette mission terminée, il se démit de son évêché entre les mains du pape Honorius III, et revint au monastère d'Oignies. Il en fut tiré par Grégoire IX, dont il reçut la pourpre et l'évêché de Tusculum, et mourut à Rome en 1244. On cite de lui un *Recueil de lettres* et quelques *Sermons*, les *Vies* de plusieurs saintes femmes; mais ses écrits les plus remarquables sont : l'*Histoire orientale* et l'*Histoire occidentale*. La première, divisée en III livres, dont 2 ont été imprimés par Bongars dans les *Gesta Dei per Francos*, offre un tableau moral et statistique de la terre sainte sous les princes chrétiens. Fr. Moschus publia, en 1597, à Douai, le 1er livre de l'*Histoire orientale*, et dans le même volume l'*Histoire occidentale*, qui n'est que l'histoire de l'Église du temps de l'auteur. La *Biographie des croisades*, par Michaud, contient une *Notice* sur les histoires de Jacques de Vitry.

VITRY (Louis GALLUCIO de l'HOSPITAL, marquis de), l'un des guerriers les plus distingués du règne de Henri IV, était d'une famille napolitaine, qui vint s'établir en France au commencement du 14e siècle, et qui était alliée aux anciens rois du pays et aux ducs de Milan. Le bisaïeul de celui qui fait le sujet de cet article, Adrien de l'Hospital, seigneur de Choisy, chambellan de Charles VIII, et lieutenant général en Bretagne, commandait l'avant-garde de l'armée royale, à la bataille de Saint-Aubin du Cormier, en 1488. Il se signala également à la conquête du royaume de Naples, et à la journée de Fornoue. Il mourut en 1503, et c'est de lui que descendent les trois branches de la maison de l'Hospital : celle des comtes de Choisy éteinte, en 1702; celle des comtes et marquis de Sainte-Mesme, qui a produit un savant illustre, enfin la branche des marquis, puis ducs de Vitry. Louis de Vitry était, en 1575, gentilhomme servant du duc d'Alençon, frère de Henri III, et devint, en 1579, gentilhomme de la chambre de ce prince, qu'il accompagna en Flandre, en Angleterre, et dans ses diverses expéditions. Le duc d'Alençon étant mort en 1584, Vitry s'attacha au service de Henri III. Il se trouvait à l'armée royale devant Paris, en 1590, au moment de l'assassinat de ce monarque. Égaré par ses scrupules religieux, il ne crut pas qu'il lui fût permis d'obéir à un prince frappé d'anathème. Il quitta l'armée; mais, par un trait digne d'un véritable chevalier, il remit au roi le château de Dourlens dont il était gouverneur, ne voulant pas retenir une place que lui avait confiée un parti qu'il allait combattre. Il devint alors un des plus utiles lieutenants du duc de Mayenne, et partout où Henri IV éprouva quelque échec, on retrouve le marquis de Vitry à la tête des ligueurs. Personne ne contribua plus que lui à la défense de Paris, en 1590. Il s'y jeta avec 200 gentilshommes et 150 carabins, et seconda si puissamment le duc de Nemours, gouverneur de cette capitale, que le duc de Parme eut le temps d'arriver enfin pour forcer Henri IV à la retraite. Toutefois Vitry conservait ostensiblement avec plusieurs des chefs de l'armée royale, et avec le roi lui-même, des relations qui prouvaient à la fois l'excessive tolérance du monarque, et l'estime dont cet officier jouissait auprès des deux partis. La ville de Paris étant sur le point de se rendre, il obtint de Henri IV un passe-port pour aller trouver le duc de Mayenne qui était à Braine. Ce dernier, touché de la périlleuse situation où se trouvait toute sa famille enfermée dans Paris, chargea Vitry d'ouvertures pacifiques pour ce monarque. Mayenne faisait entendre à ce prince, dans une lettre assez respectueuse, que le seul moyen de terminer la guerre était, pour lui, d'embrasser la religion catholique. Admis auprès du roi, qui le reçut avec une bonté cordiale, Vitry se permit d'insister sur la conversion proposée. Mais Henri IV ne s'expliqua pas sur ce sujet, et congédia le négociateur. Néanmoins il consentit peu de jours après à la conférence dite de la porte Saint-Antoine, qui eut lieu le 5 août. Le plus forcené des Seize, Bussy Leclerc, gouverneur de la Bastille, irrité de l'empressement qu'avaient témoigné les Parisiens pour aller voir leur roi, voulut tirer sur eux les canons du boulevard comme ils entraient dans la ville. Vitry eut besoin d'employer toute son autorité pour prévenir cette sanglante exécution. L'inutilité de la conférence produisit un soulèvement qui éclata dans

la cour du palais de justice, et à la tête duquel on remarqua les clercs de plusieurs conseillers qui passaient pour royalistes. Les Seize demandèrent au duc de Nemours justice de ce qu'ils appelaient une sédition ; et par ordre de ce prince, Vitry armé de toutes pièces se présenta dans la grand'chambre de l'assemblée, réclamant le châtiment des principaux coupables. Le président Brisson fit procéder à l'instruction, et l'un des accusés fut pendu dès le lendemain. Les Seize voulaient faire subir le même sort à un conseiller nommé Allegrin; mais Vitry, qui ne se prêtait à de telles horreurs que pour en maîtriser les effets, sauva ce magistrat en le prenant en croupe derrière lui. Sur l'avis que les ducs de Parme et de Mayenne approchaient, il fut chargé par Nemours d'aller au-devant d'eux pour presser leur arrivée. Ces deux princes commandèrent à Vitry de repartir aussitôt afin de tranquilliser les Parisiens ;il devait en même temps se rendre auprès de Henri IV, et lui donner connaissance de la supériorité des forces espagnoles. Comme le camp royal lui était toujours ouvert, Vitry put s'acquitter de cette dernière commission. Après la levée du siége de Paris, le duc de Parme, sans entrer dans cette capitale, se porta sur Lagny dont il s'empara; mais bientôt, pressé du désir de voir l'immense cité qui lui devait sa délivrance, il s'y rendit *incognito*, conduit par le marquis de Vitry, et accompagné seulement de cinq à six de ses principaux officiers. Telle était la misère qui régnait dans Paris, *qu'il n'y avoit,* dit l'historien Pierre Matthieu, *logis particulier qui fust assez fourny pour le loger avec toute sa suite.* Vitry mena donc son hôte royal dans *une auberge, rue de la Calandre.* Ainsi ce quartier, qui paraît aujourd'hui à peine convenable pour la population la plus indigente, était alors un endroit convenable pour recevoir un prince. L'année suivante (1591), Vitry tâcha vainement de faire entrer du secours dans Chartres, qu'assiégeait et que prit Henri IV. La levée du siége de Paris avait mis le comble à l'insolence des Seize, qui firent pendre le président Brisson et les conseillers Larcher et Tardif. A la nouvelle de cet attentat, Mayenne, qui était à Soissons, à la tête de son armée, accourt à Paris, avec quelques compagnies de cavalerie légère. Vitry s'offrit à lui pour arrêter les Seize, jurant à sa manière, dit l'Estoile, qu'il les ferait tous pendre. Lui-même présida à l'exécution des quatre plus séditieux; mais il sauva encore cette fois un innocent que, par vengeance particulière, on lui avait amené à la place d'un de ceux que Mayenne avait proscrits. La même année, Vitry se trouva à la rencontre d'Aumale, où le roi, qui s'était avancé imprudemment, fut mis en fuite par les forces bien supérieures du duc de Parme et des ligueurs. Poursuivi par Vitry et par la Châtre, Henri IV se réfugia dans une maison isolée, avec 40 arquebusiers à cheval. La maison, dit l'historien Matthieu, fut incontinent reconnue par Vitry, mais il ralentit l'ardeur des siens, et laissa au roi le temps d'évacuer la maison. Au même instant il reçoit de Mayenne l'ordre de poursuivre les royalistes jusque dans Aumale. Ce fut alors qu'un carabin, nommé Sergentbois, qui chevauchait à côté de Vitry, dit à son chef, en tirant un coup de mousquet : *Voyez vous celui qui a ce balandran* (manteau), *je l'ai blessé.* C'était le roi. Heureusement cette blessure, la seule que Henri IV ait reçue dans toutes ses campagnes, était assez légère. La même année Vitry fut nommé député de la noblesse à l'assemblée des états que Mayenne se proposait de convoquer à Reims; mais ces prétendus états n'aboutirent qu'à une assemblée de princes lorrains, dans laquelle fut conclue une ligue avec l'Espagne. On lit dans le *Journal* de l'Estoile que Vitry et un sieur Chevrières, lors de l'élection des députés, se trouvèrent être, dans toute la vicomté de Paris, les deux seuls gentilshommes attachés à l'Union. Le 8 mars 1592, Vitry contribua à faire entrer à Rouen un puissant secours; ce qui força le roi à lever le siége de cette ville. Il ne se distingua pas moins dans la retraite que le duc de Parme et Mayenne firent à leur tour devant l'armée royale, après la prise de Caudebec. A la tête de 200 hommes de cavalerie, il occupa tellement les troupes du roi, qu'il sauva l'avant-garde du duc de Mayenne, qui sans lui aurait été fait prisonnier. Dans cette retraite, Vitry brava les plus grands dangers : il exécuta à la lettre l'ordre qui lui avait été donné *de faire tout ce qui seroit possible, voire de se perdre* avec les hommes qu'il commandait. Il eut un cheval blessé sous lui. Deux fois il se trouva engagé dans des combats d'avant-poste contre Henri IV en personne. Deux fois aussi, durant cette retraite, ce monarque le fit demander par un trompette; et Vitry, du consentement de ses chefs, se rendit au camp royal: mais en satisfaisant avec une franchise militaire aux questions du roi, il sut garder le secret de ses généraux, qui, jusqu'au dernier moment, laissèrent ignorer à Henri IV leur intention de ne pas livrer bataille. Aux prétendus états généraux de Paris, en 1593, le marquis de Vitry se prononça fortement, comme député de la noblesse, contre la prétention qu'avaient les Espagnols de donner à la France pour reine l'infante Isabelle, au mépris de la loi salique. Lors des conférences de Surène, ce seigneur fut au nombre de ceux qui s'entremirent avec le plus de chaleur dans la grande affaire de la conversion du roi. Sully, dans ses *Mémoires,* range le marquis de Vitry parmi les ligueurs politiques que l'ambition et l'intérêt portaient à ces démarches, mais nullement leur attachement pour la personne du roi. Ce jugement paraît trop sévère. Quoi qu'il en soit, dès que Henri IV eut abjuré le protestantisme, le marquis de Vitry, qui était gouverneur de Meaux, se rendit à Paris au mois de novembre 1593, et déclara loyalement au duc de Mayenne que, puisque le roi était catholique, il ne pouvait demeurer plus longtemps dans le parti de ses ennemis. La veille de Noël, il rassembla les notables de Meaux, leur remit les clefs de leur ville, congédia la garnison, et se retira dans sa maison. Le lendemain, 300 hommes, envoyés par le duc de Mayenne, se présentèrent aux portes de la place; mais on refusa de les recevoir. Le roi s'était rendu à Lagny, pour seconder les bonnes intentions de ce gouverneur ; et tout fut réglé de manière que ce prince fit son entrée dans Meaux le 1er janvier 1594. Cet événement mit le duc de Mayenne dans une telle fureur qu'il déchira avec ses dents la lettre qui en contenait la nouvelle. Vitry adressa en même temps à la noblesse de France un manifeste qui produisit le plus heureux effet en faveur de

la cause royale. Un grand nombre de gouverneurs suivirent son exemple, entre autres le maréchal de la Châtre, oncle maternel de Vitry; et depuis, ce dernier ne cessa de rendre au roi les plus éminents services. Lorsque ce monarque fut enfin reçu dans sa capitale le 22 mars 1594, ce fut à Vitry, qui commandait un détachement de l'armée royale, que l'échevin Langlois remit la porte Saint-Denis. S'étant engagé dans la rue de ce nom, Vitry ne trouva de résistance que de la part d'une cinquantaine de mutins divisés par pelotons armés; mais il les eut bientôt dispersés. Vers ce même temps ses liaisons avec l'amiral de France Villars-Brancas le mirent à même de seconder puissamment Sully dans sa négociation avec ce rebelle, qui se fit acheter si chèrement. Il n'eut pas à se plaindre non plus lui-même de la libéralité de Henri IV, qui lui fit compter 180,000 livres, et le créa, en 1595, à la fois chevalier de ses ordres, capitaine de ses gardes, mestre de camp de la cavalerie légère, lieutenant de la vénérie et fauconnerie, gouverneur de Meaux et capitaine de Fontainebleau. Enfin le roi permit à Vitry de mettre une fleur de lis dans ses armes. En l'année 1595 il suivit le monarque en Franche-Comté, et se signala au combat de Fontaine-Française. Ce fut lui qui, en 1602, arrêta le maréchal de Biron, au sortir du cabinet du roi. Ce prince l'avait d'abord chargé d'arrêter le comte d'Auvergne, qui était impliqué dans la même conspiration; mais Vitry osa représenter que ce seigneur était son ami; et Henri IV, après avoir témoigné d'abord quelque humeur, voulut bien condescendre à ce noble scrupule, et changer ses dispositions. Il y avait d'ailleurs du courage à se proposer pour arrêter le maréchal de Biron, qui était homme à faire une furieuse résistance, tandis que l'épée du comte d'Auvergne, comme ce seigneur voluptueux le disait lui-même, *n'avait jamais tué que des sangliers*. Vitry montra autant de sang-froid que d'adresse dans cette occasion; et Biron, à qui il signifia ses ordres avec une fermeté respectueuse, se trouva serré d'une manière si subite par les archers de la garde, qu'il n'essaya pas même de résister. Le marquis de Vitry était de service le jour de l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610); mais par la plus déplorable fatalité, ce monarque, au moment de sortir du Louvre pour se rendre à l'Arsenal, lui avait donné commission d'aller au palais afin de hâter les préparatifs de l'entrée de la reine. Après le fatal événement, Vitry pourvut avec autant d'activité que de prudence à la sûreté du jeune roi Louis XIII et des autres enfants de Henri IV, ainsi qu'à celle des ambassadeurs de Flandres et d'Espagne. Le prévôt des marchands lui proposa de former des barricades : « Gardez-vous-en bien, répondit-il, quand on a une fois armé le peuple, il n'est pas si facile de le désarmer. » Le marquis de Vitry mourut en 1611, laissant deux fils, qui furent l'un et l'autre maréchaux de France.

VITRY (NICOLAS DE L'HOSPITAL, marquis, puis duc DE), fils aîné du précédent, naquit en 1581, et succéda, en 1611, à son père, dans la charge de capitaine des gardes du corps du roi. Il était aussi lieutenant général en Brie. Sa naissance, ses dignités, et même son mérite personnel, lui permettaient de prétendre aux premières dignités de l'armée : il eut le malheur de n'y parvenir que par un lâche assassinat. Lors du voyage de Louis XIII en Guienne, l'an 1615, il se lia d'une étroite amitié avec Luynes, favori du jeune roi, et ce fut dès lors, qu'ils jetèrent les premiers fondements de leur dessein d'assassiner le maréchal d'Ancre. Vitry ne laissait échapper aucune occasion de *jeter quelque traict en l'esprit du roy*, pour lui faire connaître qu'au moindre signal il le délivrerait de cet insolent parvenu. Louis XIII, allant un jour à la chasse, se plaignit de ce que sa suite était bien peu nombreuse : « Sire, lui dit Vitry, vous serez toujours mal suivi, tant que vous ne serez pas le maître. » Une autre fois, on disait au roi que le maréchal d'Ancre étant en Normandie, avait parlé en maître; ce prince, qui fut toujours extrêmement sensible aux atteintes portées à son autorité, dont il ne sut pourtant jamais user, dit à l'oreille de Vitry : « Ils font tout ce qu'ils veulent; mais nous ne serons pas toujours comme cela. » Cependant Luynes et surtout le faible monarque hésitaient à porter ce grand coup. Vitry, qui convoitait le bâton de maréchal, si indignement prostitué à Concini, ne cessait de représenter au favori, et même au roi, que ces temporisations feraient manquer leur dessein. A peine entré dans son quartier de capitaine des gardes, il fit dire à Louis XIII par Luynes, qu'il *tiendrait à grand malheur s'il ne lui rendoit un grand service au péril de sa vie et en quoi que ce fust*. Le roi, charmé de cette protestation, fit prier Vitry de la lui confirmer de sa propre bouche, à la première rencontre; car ce prince, qui tremblait comme un enfant devant le favori de la reine sa mère, évitait de parler à son capitaine des gardes, de peur de laisser soupçonner l'exécution qu'il méditait. Vitry, en allant prendre l'ordre, dit au roi, sans préambule : « Sire, ce que monsieur de Luynes vous a dit est si véritable, qu'il ne tiendra qu'à Votre Majesté qu'elle n'en voie bientôt les preuves. — Je t'en remercie, » répondit Louis XIII. Dès ce moment les perplexités du monarque cessèrent, et, le 20 avril 1617, il dit à Vitry : *Je veux que vous preniez le maréchal d'Ancre; et parlez à Luynes*. Dès le lendemain, sur les 6 heures du soir, le roi rencontrant le maréchal d'Ancre dans sa galerie l'invita à jouer au billard. « Vous n'aurez pas grand plaisir de moi, dit Concini, car je n'y entends rien. — Jouez, lui dit le roi. » Le jeu commence : c'était le moment fixé pour l'exécution du projet. Le maréchal, comme s'il eût pris à tâche d'augmenter l'aversion du monarque, se couvre en disant : « Votre Majesté veut bien que je me couvre? — Oui, oui, dit le roi, » qui dissimule combien il est offensé de cet excès d'insolence. Alors survient Vitry, prêt à mettre la main sur Concini; mais Luynes ne se trouvant pas là pour veiller à la sûreté de la personne du roi, en cas de résistance, l'occasion fut manquée, et le coup remis au lendemain. Il fut résolu que le capitaine des gardes arrêterait le maréchal dans le Louvre, et l'enfermerait dans la chambre où avait été déposé le prince de Condé lors de son arrestation faite l'année précédente par Thémines. Il n'est pas douteux que l'intention de Vitry était dès lors de tuer le maréchal. Ce dernier fut trois jours sans se rendre au Louvre : le roi était dans la plus cruelle agitation. Enfin, le dimanche soir Vitry lui dit, en venant prendre l'ordre :

« Sire, je vous rendrai compte de sa liberté ou de sa vie devant qu'il soit demain midi ; car je me saisirai de lui s'il vient au Louvre, et s'il n'y vient pas je l'irai forcer dans son logis. » Louis donna son consentement ; et le lendemain 24 avril, Vitry exécuta avec une froide résolution des ordres qu'il avait sollicités avec tant de persévérance. On peut voir dans la *Notice* sur le maréchal d'Ancre les détails de ce lâche assassinat commis au nom d'un roi. Après avoir tué le maréchal de trois coups de pistolet, Vitry et ses satellites, parmi lesquels était du Hallier, son frère, se mirent à crier *vive le roi !* Louis se montra alors à son balcon, en disant : « Je vous remercie, Vitry, je suis maintenant roi. » Il lui donna ensuite l'ordre de désarmer les gardes de la reine ; et cet officier s'acquitta de cette commission avec une joie insolente. Voyant l'ambassadeur d'Espagne, qui entrait au Louvre, se diriger vers l'appartement de Marie de Médicis, il l'arrêta, en lui disant à haute voix : « Où allez-vous, Monsieur ; on ne va plus là ; c'est au roi que vous devez aller faire vos compliments. » Il insulta avec la même arrogance le garde des sceaux, Mangot, qui voulait entrer chez la reine : « Où allez-vous, Monsieur, lui dit-il, avec votre robe de satin ? le roi n'a plus besoin de vous. » En effet, les sceaux furent ôtés sur-le-champ à ce ministre, qui avait été l'ami du maréchal d'Ancre. Des archers envoyés par Vitry allèrent arrêter chez elle la maréchale. Ils lui enlevèrent ses pierreries, ses hardes, et jusqu'à ses bas. Cette journée finit par la distribution des dignités dont Concini avait été comblé. Vitry eut pour sa part le bâton de maréchal de France ; et du Hallier, son frère, fut fait capitaine des gardes à sa place. L'histoire a remarqué, à leur honte, que leur père n'avait réclamé aucune récompense pour l'arrestation du maréchal de Biron. Le duc de Bouillon ne craignit pas de s'élever contre cette prostitution des honneurs militaires. Il rougissait, disait-il, d'être maréchal de France depuis que cette dignité était devenue la récompense du métier d'assassin et de celui de sergent, faisant, par ces derniers mots, allusion à la promotion du maréchal de Thémines, qui avait arrêté le premier prince du sang. Toutefois, comme Vitry avait le vent de la faveur, les courtisans s'empressèrent de le féliciter. Le roi rendit une déclaration portant que cet officier et tous ceux qui l'avaient aidé dans l'exécution des ordres donnés pour arrêter le maréchal d'Ancre, ne pourraient jamais être inquiétés ni recherchés à raison de la mort de celui-ci. Le 25 mai, quand le nouveau maréchal alla prêter serment au parlement, l'avocat général Servin le combla d'autant d'éloges que s'il eût gagné des batailles. Vitry craignit cependant qu'on ne lui fît un jour quelque procès pour l'assassinat qu'il avait commis, et il obtint une charge de conseiller de robe courte au parlement de Paris, afin qu'en cas de poursuite il ne fût jugé que par les chambres assemblées. Ce fut seulement en 1621, dans la première guerre de religion qui éclata sous ce règne, que Vitry commença à mériter sa dignité par de belles actions. La même année il contribua, avec le comte de Saint-Paul, à faire rentrer sous l'obéissance du roi les villes de Château-Renaud, de Gien et de Gergeau. L'année suivante, servant sous les ordres du prince de Condé, il n'eut pas moins de part à la prise des places de Sancerre et de Sully. Il fut ensuite choisi pour diriger les opérations du jeune comte de Soissons, sous les ordres duquel il semblait placé. A ce titre il commanda réellement l'aile droite de l'armée royale, à l'attaque de l'île de Rié par Louis XIII en personne ; et la même année il conduisit les opérations du blocus de la Rochelle. Le maréchal de Vitry fut nommé, en 1631, gouverneur de Provence. Les Espagnols s'étant emparés des iles d'Hyères et de Lérins, en 1635, Richelieu envoya, pour les reprendre, le comte d'Harcourt et l'archevêque Sourdis. Vitry, fort irrité de ce qu'on ne l'avait pas nommé chef d'une expédition qui s'exécutait dans son gouvernement, s'entendit fort mal avec Sourdis. Dans une dispute qui s'éleva entre ce prélat guerrier et le maréchal, celui-ci lui donna quelques coups de canne. C'était la seconde fois que Sourdis recevait un pareil affront. Le maréchal de Vitry fut arrêté moins pour cet acte de violence que pour plusieurs abus d'autorité qu'on avait à lui reprocher. Conduit à la Bastille, au mois d'octobre 1637, il ne fut rendu à la liberté qu'au mois de janvier 1643, à la mort du cardinal de Richelieu. Vitry, durant son séjour à la Bastille, s'était rencontré avec plusieurs victimes illustres des soupçons ou de la vengeance de ce ministre, entre autres le maréchal de Bassompierre, le comte de Cramail, et Dufargis, oncle maternel du coadjuteur, depuis cardinal de Retz. Le jeune coadjuteur, qui conspirait en faveur du comte de Soissons, profita de l'occasion que lui offraient ses fréquentes visites à son oncle Dufargis, pour faire entrer dans ses desseins le maréchal de Vitry. Le maréchal accepta avec empressement. Il répondait de se rendre maître de la Bastille, de l'arsenal, et de faire soulever Paris aussitôt que le comte de Soissons aurait gagné une bataille. Le cardinal de Retz, qui rend compte de toutes les dispositions faites par Vitry et par le comte de Cramail son confident, n'élève aucun doute sur leur succès qui eût, selon lui, été infaillible si la mort inopinée du comte de Soissons, après sa victoire de la Marfée, n'eût fait avorter un complot si bien concerté, et dont le secret fut religieusement gardé par tous ceux qui y étaient entrés jusqu'après la mort du cardinal de Richelieu. Le maréchal de Vitry fut créé duc et pair de France, en 1644 ; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité. Il mourut le 28 septembre de cette même année.

VITRY (François-Marie de l'HOSPITAL, duc de CHATEAUVILLAIN et de), fils du précédent, né vers l'an 1620, suivit d'abord la carrière des armes, et devint mestre de camp du régiment de la reine, mère de Louis XIV. Mécontent de n'avoir pas obtenu le brevet de son père, il entra des premiers dans le parti de la Fronde dont il fut un des généraux (janvier 1649) sous les ordres des ducs d'Elbeuf et de Beaufort. Dans toutes les circonstances il se montra fort attaché au coadjuteur. Le cardinal de Retz dit que, dans toutes les négociations avec la cour, Vitry était du nombre de ceux qui voulaient la sûreté et l'honneur du parti. Lorsque la régente, sans consulter Monsieur en sa qualité de lieutenant général du royaume, eut ôté les sceaux à Châteauneuf pour les donner au premier président Molé, Vitry opina dans le conseil de la Fronde pour qu'on allât les redemander à ce dernier. Si l'on en croit le cardinal, les partisans de la reine voulurent faire entrer le duc de

Vitry dans une entreprise contre la personne du prince de Condé. Après les troubles de la Fronde il s'adonna à la diplomatie, fut nommé conseiller d'État d'épée, et envoyé, en 1673, comme résident en France, auprès du duc de Bavière. Il eut l'art de disposer, en faveur de la France, ce prince jusqu'alors si zélé pour la maison d'Autriche. En 1675, il fut nommé plénipotentiaire au congrès de Nimègue; mais ayant été remplacé par le comte d'Estrade, il revint à Paris, où il mourut le 9 mai 1679. Doué d'un génie vaste et profond, éclairé par l'étude des historiens et des politiques, il avait acquis une si grande capacité, que les ministres des autres puissances redoutaient de négocier avec lui. Le duc de Vitry était du petit nombre des seigneurs de la cour de Louis XIV qui sentaient tout le mérite de Boileau, et qui ne dédaignaient pas de vivre familièrement avec ce poëte. En lui s'éteignit la branche des ducs de Vitry.

VITRY (le P. Édouard de), philologue et numismate, né vers 1670, embrassa la règle de Saint-Ignace, professa les mathématiques, l'astronomie, puis la théologie à Caen, et, dans ses loisirs, rédigea une foule de *Dissertations* remarquables qui furent insérées dans les *Mémoires de Trévoux de* 1716 *à* 1722, et parmi lesquelles on citera sa *Lettre au P. Souciet sur les poids et monnaies des Romains,* juillet 1729. On lui doit en outre une petite pièce très-intéressante, sous ce titre : *Tumulus Titi-Flavii-Clementis, viri consularis et martyris illustratus,* Urbin, 1727, in-4° de 60 pages, fig., insérée, avec des *additions* du P. Zacharia, dans le tome XXXIII de la *Raccolta calogerana*. Le P. Vitry mourut vers 1730.

VITTEMENT (Jean), savant et pieux ecclésiastique, né en 1655 à Dormans en Champagne, s'était déjà fait connaître dans les fonctions pénibles de l'enseignement au collége de Beauvais, à Paris, et avait été recteur de l'université, lorsqu'il fut nommé sous-précepteur des duc de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Il suivit le duc d'Anjou en Espagne (1700), et remplit plusieurs missions importantes de manière à satisfaire tout à la fois son élève, devenu roi, et Louis XIV, toujours si exigeant. Il refusa toutes les offres brillantes de Philippe V, pour revenir, dès qu'il le put, dans sa retraite du collége de Beauvais. Rappelé à la cour en 1715, pour y être le sous-précepteur de Louis XV, il s'y considéra comme dans un lieu d'exil, la quitta, en 1772, sans avoir voulu accepter ni abbayes, ni bénéfices, ni même une place à l'Académie, et vint mourir dans sa patrie, en 1731. Il n'a laissé que des ouvrages manuscrits, parmi lesquels se trouve une réfutation du système de Spinosa et de quelques autres écrits philosophiques.

VITTORELLI ou **VETTORELLI** (André), né à Bassano, vers la fin du 16e siècle, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fixa sa résidence à Rome. Il renonça à toutes les dignités de l'Église pour se livrer exclusivement à l'étude, devint un des plus savants hommes de son temps, et publia un grand nombre d'ouvrages, tant en italien qu'en latin, tous estimés. On citera les suivants : *Histoire des jubilés pontificaux,* Rome, 1625, in-8°; *Notes, éclaircissements et additions aux Vies des papes et des cardinaux,* d'Alphonse Chacon, Rome, 2 vol. in-fol.

VIVANT (François), chanoine de Paris, né dans cette ville en 1663, fut reçu docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne en 1688, et devint curé de Saint-Leu et Saint-Gilles en 1697. Le cardinal de Noailles le nomma successivement chanoine de Notre-Dame, pénitencier et grand vicaire; il le prit pour commensal et lui donna sa confiance jusqu'au temps où l'abbé Dorsanne et ses amis précipitèrent le prélat dans une suite de démarches aussi fâcheuses pour lui que pour la paix de l'Église. Alors l'abbé Vivant fut fait doyen de la collégiale de Saint-Germain-l'Auxerrois; il rentra en faveur auprès du cardinal à la mort de l'abbé Dorsanne, en 1728, et fut nommé official et grand vicaire. M. de Vintimille, successeur du cardinal de Noailles sur le siége de Paris, lui conserva ces titres; mais en 1730 l'abbé Vivant renonça à son doyenné de Saint-Germain-l'Auxerrois, et devint grand chantre de Notre-Dame, quand son frère, qui avait cette dignité, fut nommé suffragant de Strasbourg. Le grand chantre était le second dignitaire du chapitre, et jouissait d'une juridiction importante sur les maîtres et maîtresses d'école de la capitale, sur les pensionnats et sur les répétiteurs de l'université. L'abbé Vivant mourut le 30 novembre 1739. On le cite comme ayant eu beaucoup de part au missel dressé sous l'épiscopat de M. de Noailles.

VIVANT (Jean), frère aîné du précédent, a quelquefois été confondu avec lui; il était aussi ecclésiastique et docteur de Sorbonne, et se trouvait syndic de la faculté de théologie lors de l'affaire du cas de conscience en 1703. Il contribua en cette qualité aux mesures prises contre les signataires. Le cardinal de Noailles le fit chancelier de l'Église de Paris. L'abbé Vivant eut beaucoup de part aux démarches faites, en 1728, pour détacher le cardinal de Noailles du parti qui abusait de son nom. Il devint, à la même époque, grand chantre à la place de l'abbé Dorsanne; mais il jouit peu de cette dignité, ayant été nommé évêque de Paros, *in partibus,* et suffragant de Strasbourg. Sacré en cette qualité, le 8 octobre 1730, il alla résider à Strasbourg pour y remplir les fonctions épiscopales en l'absence du cardinal de Rohan, et y mourut le 16 février 1739.

VIVARÈS (François), graveur, né en 1709, au village de Saint-Jean de Bruel en Rouergue, se rendit fort jeune à Londres, pour y suivre la profession d'un de ses oncles qui était tailleur; mais le peintre italien Amironi, dont il fit connaissance, lui inspira le goût des arts, lui donna des leçons de dessin, et le décida à se livrer à la gravure. Vivarès obtint beaucoup de succès dans le paysage, et fit admirer surtout le fini de ses feuillages et la richesse de ses fonds. Wollet ne travaillait jamais sans avoir sous les yeux quelques-unes de ses gravures qui sont très-nombreuses. Il grava plusieurs tableaux en société avec Dughet, dit Poussin. Un fait assez extraordinaire dans la vie de cet artiste, c'est qu'il épousa successivement trois femmes dont il eut 33 enfants. Il mourut en 1780.

VIVENS (le chevalier François de), né en 1697 au château de Vivens, près Clairac, en Agenois, mort en 1780, étudia avec beaucoup d'ardeur les sciences physiques et mathématiques, l'économie politique et la morale, et répandit le premier, dans sa province, les meilleurs procédés agricoles. Nous citerons de lui : *Nouvelle*

théorie du mouvement, Londres, 1799, in-8°; *Observations sur l'agriculture et le commerce de la province de Guienne*, 1758, 1760 et 1762.

VIVÈS (JEAN-LOUIS), l'un des plus savants hommes que l'Espagne ait produits, né à Valence en 1492, professa les belles-lettres à Louvain, puis fut appelé au collége *Corpus Christi*, nouvellement fondé à Oxford. Là, il gagna l'estime de Henri VIII, qui le fit venir à la cour, et lui confia, pendant quelques années, l'éducation de la princesse Marie, alors sa fille unique. Mais Vivès, ayant osé désapprouver le divorce dont Henri menaçait Catherine d'Aragon, passa 6 mois en prison, et n'en sortit que pour quitter l'Angleterre. Après avoir fait un voyage en Espagne, il alla s'établir à Bruges, où il mourut en 1540. Il s'était lié avec Érasme et Budé, auxquels il ne fut pas trop inférieur. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été publiée à Bâle en 1555, 2 vol. in-fol., et une autre à Valence, en Espagne, en 1782.

VIVIANI (VINCENT), l'un des plus grands géomètres du 17° siècle, né à Florence, le 5 avril 1622, fut le dernier élève de Galilée, et reçut, après la mort de ce grand homme, des leçons du fameux Torricelli. Ses progrès rapides et ses travaux importants eurent bientôt étendu sa réputation dans toute l'Europe. Les princes de la maison de Médicis s'empressèrent à l'envi de le combler de leurs bienfaits; Colbert l'inscrivit sur la liste des savants étrangers, auxquels Louis XIV faisait éprouver les effets de sa munificence; le grand-duc Ferdinand le chargea de professer les mathématiques aux pages et à l'académie de Florence, et le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Viviani était membre de l'académie *del Cimento*, de celle des Arcadiens et de la Société royale de Londres, et avait été admis, en 1699, à l'Académie des sciences de Paris, dans la classe des associés étrangers; il aurait pu être encore le premier astronome de Louis XIV; mais il refusa ce titre par attachement pour son pays, comme il avait déjà refusé les offres de Casimir, roi de Pologne. Il mourut à Florence, le 22 septembre 1703, comblé d'honneurs et de gloire. Ses principaux ouvrages sont : *De maximis et minimis geometrica divinatio in quintum Conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, Florence, 1659, grand in-fol., très-rare; *De locis solidis secunda divinatio geometrica in V libros, injuriâ temporum amissos, Aristæi senioris geometræ*, ibid., 1701. in-fol. (*Voyez* les *Éloges* de Fontenelle et la *Storia* de Tiraboschi, tome VIII, pages 258-264.)

VIVIEN (JOSEPH), peintre, né à Lyon en 1657, mort à Bonn, le 5 décembre 1734, premier peintre des électeurs de Bavière et de Cologne, se fit une grande réputation par ses portraits, et sut donner au pastel une force de ton et des effets que n'avait pas connus jusqu'alors ce genre de peinture. Il entendait tellement l'artifice de la composition, qu'il groupait jusqu'à 12 figures dans un espace où des peintres ordinaires n'auraient pu placer que quatre ou cinq personnages. Ses ouvrages les plus remarquables furent la *Famille de Monseigneur* (le grand Dauphin), et la *Famille électorale de Bavière*.

VIVONNE (LOUIS-VICTOR DE ROCHECHOUART, comte, puis duc DE MORTEMART et DE), maréchal de France, né le 15 août 1636, fut enfant d'honneur de Louis XIV, mais reçut dans la maison paternelle une éducation plus soignée que celle de ce prince. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il alla servir en Flandre, comme volontaire, sous Turenne, et montra beaucoup de bravoure à l'attaque des lignes d'Arras, à la prise de Landrecies et de Condé, et au siége de Valenciennes. Il partit pour l'Italie, en 1665, avec le grade de mestre de camp, et servit dans l'armée navale commandée par le duc de Beaufort. L'année suivante, il prit part à l'expédition contre Gigeri, dans le royaume d'Alger, en qualité de maréchal de camp; il remplit aussi dès lors par commission la charge de général des galères, qui ne lui fut donnée qu'en 1669 sur la démission du maréchal de Créqui. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne en 1667, il passa en Flandre, où il continua de se distinguer. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il alla contraindre la régence d'Alger à traiter avec la France, puis il porta secours à l'île de Candie, en qualité de général de l'Église. En 1672, au fameux passage du Rhin, il reçut une blessure dont jamais il ne guérit, mais qui ne l'empêcha pas de poursuivre sa carrière militaire. Il se distingua en Hollande l'année suivante, fut nommé gouverneur de la Champagne en 1674, et envoyé, en 1675, au secours des habitants de Messine, soulevés contre les Espagnols; il battit ces derniers sur mer, entra victorieux dans Messine, et fut compris la même année dans une promotion de 8 maréchaux : le crédit de Mme de Montespan, sa sœur, ne lui fut pas inutile dans cette circonstance. On reproche à Vivonne d'avoir encouragé, par sa faiblesse et son exemple, les débauches scandaleuses de ses officiers en Sicile : il parvint avec peine à rétablir le calme chez les Messinois, mécontents de leurs défenseurs, devenus leurs tyrans, et après avoir obtenu quelques nouveaux avantages sur les Espagnols, grâce au brave Duquesne, il revint en France (1677). Il entra alors en possession de la charge de premier gentilhomme de la chambre, qu'il avait héritée de son père, et vécut en courtisan, mais sans bassesse; car ses contes plaisants, sa gaieté intarissable et ses bons mots, dont quelques-uns sont encore répétés, lui suffirent pour gagner et conserver l'amitié de Louis XIV. Il s'occupait en même temps de ses plaisirs, avec trop peu de choix et de modération pour sa santé; mais ce qui l'honore, c'est d'avoir aimé les lettres, d'avoir eu du goût et d'avoir vécu dans une aimable familiarité avec Molière et Boileau : ce fut lui qui présenta ce dernier à Louis XIV. Vivonne mourut, le 3 avril 1688, *aussi pourri de l'âme que du corps*, dit Mme de Sévigné, qui, au reste, ne le ménage pas assez dans ses lettres quoiqu'il eût eu pour elle une véritable affection.

VIZZANI (ÉNÉE), en latin *Vizianus*, médecin, né à Bologne en 1543, professa la logique, la philosophie et la médecine, d'une manière brillante, dans l'académie de sa ville natale, et mourut en 1602, laissant des consultations (*Consilia medica*) dans le *Recueil* de Lautenbach, Francfort, 1605, in-fol.

VIZZANI (POMPÉE), historien, de la même famille que le précédent, mort en 1607, est principalement connu par la *Storia di Bologna*, en XII livres. Les dix premiers, imprimés en 1596, et en 1602, in-4°, finissent à l'année 1530; les deux suivants, qui renferment la continuation jusqu'en 1598, ne furent publiés qu'en

1608. Cette histoire a été réimprimée à Milan en 1511, in-4°.

VIZZANI (Charles-Emmanuel), né à Bologne vers 1617, se rendit fort habile dans les langues grecque et latine, la philosophie et la jurisprudence, fut pourvu de la chaire de logique à l'académie de Padoue, devint ensuite avocat consistorial à Rome, puis assesseur du saint-office, référendaire de l'une et l'autre signature, enfin chanoine de St.-Pierre, et mourut en 1661. Sa traduction latine d'*Ocellus-Lucanus*, accompagnée d'un savant *Commentaire*, Bologne, 1646, Amsterdam, 1661, in-4°, est estimée.

VLADIMIR *le Grand*, le 1er czar qui ait embrassé le christianisme, est honoré par les Russes comme l'apôtre de leur nation, et l'un de ses plus glorieux souverains. Ce prince, que son père Swientoslaw avait eu d'une concubine, eut, du vivant de ce monarque, Novogorod pour apanage. Son frère, Oleg, ayant été mis à mort par Jaropolk, qui avait succédé au père, Vladimir se réfugia près des Varègues, peuples septentrionaux, connus aussi sous le nom de Norwégiens ou Normands. Ses ancêtres, Rurik, Sinéous et Trouwor, étaient des aventuriers normands. Ayant pris part pendant deux ans aux entreprises de ces peuples guerriers, dont le nom portait la terreur dans toute l'Europe, il en réunit une troupe sous ses drapeaux, chassa les lieutenants de Jaropolk, et leur dit : Allez avertir mon frère, que je marche contre lui, et qu'il se prépare à combattre. La province de Polotzk avait pour gouverneur un guerrier varègue, appelé Rogwolod, dont la fille, Rognéda, était fiancée à Jaropolk. Vladimir la demanda en mariage; ayant essuyé un refus, il s'avança contre Polotzk, s'empara de cette ville, fit mettre à mort Rogwolod, avec ses deux fils, et épousa Rognéda. Après cet exploit il marcha sur Kiow, où Jaropolk s'enferma, n'osant tenter le sort d'une bataille. Le siége pouvait traîner en longueur; Vladimir eut recours à la perfidie. Un traître qu'il gagna persuada à Jaropolk que les habitants allaient le livrer; et ce prince se retira à Rodnia, petite place située à l'embouchure de la Rozs, dans le Dniéper. La capitale de l'empire se rendit à Vladimir, qui, par le même courtisan, fit engager son frère à venir le trouver. Un officier, dont les annales russes ont conservé le nom, *Variajko*, employa tous les moyens pour dissuader son prince; au mépris de ses instances, celui-ci se rendit à Kiow. Vladimir l'attendait dans le palais de leur père, où il le fit lâchement assassiner (980). Les Varègues, qui l'avaient aidé à commettre ce fratricide, devenaient trop puissants; ils auraient donné des lois à Vladimir; mais ce prince avait su intéresser à sa cause les Slavo-Novogorodiens, les Tchoudes et les Krivitches. Les fiers Normands, dont on repoussait les prétentions, ne se croyant point les plus forts, demandèrent la permission d'aller offrir leurs services à l'empereur d'Orient, ce que Vladimir se hâta d'accorder, en instruisant sous main l'empereur, et en le priant de ne point permettre à ces hôtes dangereux de rentrer en Russie. La grande-duchesse Olga, aïeule de Vladimir, avait reçu le baptême à Constantinople (955); mais le petit-fils de cette princesse et Swientoslaw, son père, étaient restés attachés aux superstitions nationales, pour lesquelles Vladimir montra un zèle encore plus ardent lorsqu'il se fut emparé de l'empire. La déesse Péroune avait le premier rang parmi les divinités des peuples; il lui fit ériger une riche statue, qu'il plaça près de son palais. Outre la princesse Rognéda, ce monarque avait trois autres épouses; il eut d'elles les princes Isiaslaw, Mstislaw, Yaroslaw, Mstislaw jeune, Boris et Gleb. Ces quatre femmes demeuraient avec lui à Kiow, et dans trois autres résidences il entretenait, selon l'usage des princes de l'Orient, 800 concubines. Cet amour effréné des plaisirs n'éteignit point dans son cœur l'ardeur guerrière qu'il avait héritée de son père Swientoslaw. En 981 il se jeta sur les provinces de la Gallicie, dont les Polonais s'étaient emparés sous le règne de son père et de son frère. En 982 et l'année suivante, il soumit les Wiatyczans ou Wiatitches, qui s'étaient révoltés, et il réduisit les Jadzwingowiens, peuples sauvages, qui habitaient les forêts situées entre la Lithuanie et la Pologne. Plus tard, il étendit ses conquêtes au nord-ouest, jusque vers la mer Baltique. La Livonie lui appartenait, ainsi que la Courlande et une partie de la Finlande. Étant revenu à Kiow, et voulant célébrer ses triomphes par des sacrifices solennels, il fit tirer au sort les jeunes gens des deux sexes, dont le sang devait être versé sur l'autel de ses dieux. Le sort était tombé sur un jeune Varègue appelé Jean; son père Théodore, qui était chrétien ainsi que lui, le tenait serré dans ses bras, en exhortant le peuple à abandonner ses dieux sanguinaires; il fut immolé avec son fils. Tous deux sont honorés comme les derniers qui aient souffert le martyre en Russie. Les Radimitches, qui habitaient les bords du Bug et de la San, jusqu'alors tributaires de Kiow, s'étaient déclarés indépendants. Vladimir marcha contre eux, et l'un de ses généraux, surnommé *Queue-de-Loup*, les ayant atteints, ils se soumirent. Une autre conquête appelait l'ambition de Vladimir vers l'Orient. Dans le cours du 7e siècle, les Bulgares orientaux avaient quitté les rives du Don, afin de se soustraire au joug que le kan des Kozars voulait leur imposer. S'étant établis sur les bords du Volga et de la Kama, et s'étant livrés au commerce, ils entretenaient des relations avec tous les peuples de l'Orient. Leurs richesses tentèrent le grand prince; il descendit le Volga avec l'infanterie, tandis que la cavalerie des Torques ou Turcomans, s'avança vers la rive droite du fleuve. Les Bulgares furent vaincus. Vladimir avait éloigné Rognéda, sa première épouse; cette princesse, dans les transports de sa fureur jalouse, tenta, disent les annales du temps, d'ôter la vie à son époux, qui, l'ayant prévenue, lui ordonna de se placer sur un lit somptueux, avec ses habits de noces, et d'y attendre la mort. Son fils Isiaslaw l'arrêta, comme il s'avançait pour frapper la mère du jeune prince. Touché de ce dévouement, Vladimir donna, dans le gouvernement de Vitepsk, un domaine à Rognéda et à son fils, qui bâtirent la ville d'Isiaslaw. Nous sommes enfin arrivés à l'époque qui a le plus contribué à l'illustration de Vladimir. Soit par persuasion, soit par politique, il avait pris la résolution d'embrasser le christianisme. Les ambassadeurs qu'il envoya à Constantinople à ce sujet lui vantèrent la magnificence des temples, le recueillement du clergé, la richesse des vêtements sacerdotaux, le chants des chœurs, le silence du

peuple, enfin la majesté sainte et mystérieuse des cérémonies : tous ces récits achevèrent de le convaincre; et quoique les peuples voisins, les Hongrois, les Suédois, les Norwégiens et les Slavo-Polonais, Moraviens et Bohémiens, eussent, à cette époque, embrassé le rite latin, il résolut de s'attacher à la communion grecque. Mais, mêlant ses projets d'ambition terrestre à cette grande affaire, il forma le dessein de conquérir, pour ainsi dire, la religion de Jésus-Christ, et de ne recevoir ses dogmes sacrés que comme prix de la victoire. Ayant rassemblé en 988 une armée nombreuse, il arriva, par mer, sous les murs de Cherson, ville grecque, dont on voit encore les ruines près de Sébastopol en Tauride. Cette ville était la capitale d'une petite république qui, sous la protection des empereurs grecs, se régissait par ses lois. S'étant relevée avec éclat, après la chute des Tartares, elle jouissait paisiblement de l'opulence que lui procurait son commerce dans tous les ports de la mer Noire. Les habitants paraissaient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais ils avaient parmi eux un traître, appelé Anastase, qui lança dans le camp russe une flèche avec ces mots : « Cherchez derrière vous, vers l'orient; vous y trouverez les canaux qui fournissent l'eau à la ville. » Cet avertissement n'arriva que trop bien à son adresse; et peu après, les habitants, épuisés de soif, se soumirent à Vladimir. Ayant fait son entrée dans Cherson, il envoya déclarer aux empereurs grecs, Basile et Constantin, qu'il *voulait avoir* pour épouse la jeune princesse Anne, leur sœur, et qu'en cas de refus il marcherait sur Constantinople. Les deux empereurs, effrayés, répondirent que s'il se faisait chrétien il pourrait devenir leur beau-frère. Vladimir répliqua qu'il avait pris de lui-même la résolution d'embrasser le christianisme; mais que ne prétendant pas en faire une condition de son mariage, *il demandait* qu'avant tout on lui envoyât la princesse. Anne fut frappée de frayeur en se voyant forcée de donner sa main à un prince que l'on disait sauvage et féroce; mais la politique exigeait d'elle un grand sacrifice. Elle s'embarqua avec des ecclésiastiques grecs, une suite nombreuse, et fut reçue à Cherson avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les habitants la regardèrent comme un ange descendu du ciel pour les protéger. Si l'on en croit les chroniques du temps, à son arrivée, le fier Vladimir avait une maladie qui s'était jetée sur ses yeux avec tant de violence, qu'il ne pouvait plus distinguer les objets. D'après les exhortations de la princesse, il se fit baptiser, et recouvra la vue au même instant. Les cérémonies de son baptême furent achevées; et son mariage fut célébré dans l'église Sainte-Basile, bâtie sur la grande place de Cherson, entre le palais qu'occupait Vladimir et celui où Anne était descendue. Il prit le nom de Basile ou Vassili. La solennité de ce jour s'augmenta encore des cérémonies du baptême que reçurent dans la même église les boyards et les premiers officiers de l'armée. Vladimir reconnaissant envoya à Constantinople des troupes, par le moyen desquelles Basile vainquit le rebelle Phocas, et rétablit le calme dans l'empire. Le prince russe fit plus : ayant donné ordre de construire une église à Cherson, et renonçant à ses droits de conquête, il rendit la ville à la protection des empereurs grecs. Étant revenu à Kiow, accompagné des ecclésiastiques qu'Anne avait amenés avec elle de Constantinople, il fit briser et brûler les idoles. La statue de Péroune, attachée à la queue d'un cheval, et battue de verges, fut jetée dans le Dniéper. Le lendemain, on publia que tous les habitants, quels que fussent leur âge et leur condition, devaient se faire baptiser. Au jour indiqué, le peuple se porta en foule sur les bords du Dniéper; et tous étant entrés dans le fleuve reçurent le baptême par aspersion. Vladimir ayant construit une église en bois sur le lieu où était auparavant la statue de Péroune, manda des architectes grecs pour en ériger une autre en pierre, sur l'endroit même où, 6 ans auparavant, Théodore et son fils avaient reçu la couronne du martyre. Des prêtres grecs se répandirent dans les provinces, pour y prêcher l'Évangile. Un grand nombre d'habitants se firent baptiser. D'autres restèrent attachés au paganisme, qui jusqu'au douzième siècle a régné dans quelques parties de la Russie. Ne voulant pas pousser trop loin la violence envers ses sujets, Vladimir prit des mesures pour les éclairer. Les livres saints, qui, dans le neuvième siècle, avaient été traduits en langue slavonne, par saint Cyrille et Méthode, étaient certainement connus des chrétiens établis à Kiow. Mais ces fidèles étaient en petit nombre; et le peuple païen restait étranger à toute instruction. Vladimir fonda, pour les jeunes gens, des écoles publiques, où l'on devait apprendre la langue sacrée ou liturgique. Ce bienfait parut alors une nouveauté si effrayante, que l'on fut souvent obligé d'employer la force pour conduire les enfants à ces écoles. On vit des mères, même dans les rangs élevés, pleurer sur le malheur de leurs enfants, considérant l'écriture comme un art dangereux, inventé par les sorciers. Vladimir avait partagé son empire en autant de gouvernements qu'il avait de fils; en envoyant ceux-ci dans leurs apanages, il leur donna, il est vrai, de sages conseillers; cependant, dès son vivant même, il eut la douleur de combattre contre l'un d'eux. Résolu de protéger la Russie méridionale contre les incursions des Pieczyngowiens, il fonda sur la Desna, l'Oster, le Troubége, la Soula et la Stroughna, des villes qu'il peupla de Slavo-Novogorodiens, de Krivitches, de Tchoudes et de Viatitches. Il entoura de murs Biélogorod, dont il fit une de ses résidences favorites. Il eut, en 993, avec les Croates ou Chrobates, qui habitaient les frontières de la Transylvanie et de la Gallicie, une guerre dont on ne connaît point les circonstances. Pendant qu'il était occupé dans cette partie de ses frontières, il apprit que les Pieczyngowiens, ayant passé la Soula, s'étaient jetés sur la principauté de Kiow. Il accourut, et les rencontra sur les bords du Troubége. Un nouveau Goliath, qui, d'après le rapport des chroniques russes, venait tous les jours insulter le camp de Vladimir, fut terrassé par un jeune Russe, de petite stature, qui avait fait preuve de force et de bravoure, en saisissant des buffles furieux, comme David avait autrefois terrassé des lions. En mémoire de cet événement, Vladimir fit bâtir, sur les bords du Troubége, en l'endroit où le combat avait eu lieu, une ville qu'il appela Péréyaslaw ou *Ville de la victoire*. Le jeune vainqueur et son père, qui l'avait amené à Vladimir, furent élevés au rang de boyards.

Vers l'an 996, le temple que les architectes grecs élevaient à Kiow étant achevé, le prince donna à la nouvelle basilique les ornements et les vases qu'il avait emportés de Cherson, comme les seuls trophées de sa victoire. Pour l'entretien du temple, qui s'appelle encore aujourd'hui l'*église de la Dime*, il affecta la dixième partie de ses domaines, et ses successeurs, à leur avénement, devaient s'engager par serment à accomplir cette fondation, dont la charte est déposée dans les archives de l'église. Il en célébra la dédicace par un festin auquel il invita les pauvres de Kiow. Dans une nouvelle guerre qu'il eut à soutenir contre les Pieczyngowiens, il échappa comme par miracle à un grand danger. Afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait en cette circonstance, il bâtit à Vasilew, sur la Stougna, une église en l'honneur de la transfiguration de Notre-Seigneur. Il en célébra la dédicace par une fête, dont les annales russes relèvent la magnificence, en observant que l'on y but 300 tonneaux d'hydromel, et que les convives passèrent avec lui huit jours assis à table. Les pauvres y furent traités d'une manière splendide. Étant rentré à Kiow, Vladimir donna un nouveau repas également somptueux; depuis cette époque, les tables du palais étaient, même en son absence, richement servies et ouvertes à toutes les personnes distinguées qui se trouvaient dans la capitale. Il était le père des pauvres; l'entrée du palais leur était toujours ouverte. Il envoyait dans la ville des voitures chargées de pain, de viande, de poisson, de fruits, de miel, etc., et les distributions se faisaient dans les maisons. Il avait aboli la peine de mort, et il ne punissait plus l'homicide que par une amende. Le nombre des malfaiteurs s'étant accru d'une manière effrayante, on lui fit en vain de fortes représentations. Cependant, sur de nouvelles instances, il rétablit la peine capitale. En 997 il s'était rendu à Novogorod; les Pieczyngowiens, profitant de son éloignement, s'avancèrent jusque sous les murs de Biélogorod, dont ils levèrent le siége, en apprenant que Vladimir approchait. Pendant son règne, ce prince prit toujours part aux événements politiques de la Norwége, d'où étaient sortis les princes Varègues, ses ancêtres. Olaüs se réfugia en Russie. Étant retourné en Norwége, et ayant chassé Éric, celui-ci s'en vengea en attaquant les côtes septentrionales de la Russie, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner devant des forces imposantes. En 1011 Vladimir perdit son épouse, la princesse Anne, qui avait tant contribué à le gagner à l'Évangile. En 1014, il apprit qu'Yaroslaw, celui de ses fils qu'il avait établi son lieutenant à Novogorod, révolté contre son père, avait appelé les Varègues à son secours. Ayant envoyé contre ce fils dénaturé son fils Boris, qu'il affectionnait particulièrement, il mourut à Bérescow, sans avoir pris aucune mesure pour régler sa succession (1015). Les courtisans voulurent cacher la mort de Vladimir, afin de donner à Boris le temps d'arriver; mais la triste nouvelle se répandit promptement, et la douleur éclata dans toute la ville. Vladimir avait usurpé le trône par un fratricide; mais il expia, en quelque sorte, son crime par ses exploits, et plus encore par les vertus dont il donna l'exemple après sa conversion. Il avait reculé les frontières de l'empire russe, et protégé l'empire grec. Ce fut lui qui fonda les premières écoles en Russie. Il bâtit plusieurs villes, et donna à l'empire des institutions civiles et judiciaires. La renommée s'est plu à relever la gloire de Vladimir et à répandre l'éclat de son règne. Les annales scandinaves, islandaises, byzantines et arabes parlent de ses exploits; en Russie les traditions populaires vantent la splendeur de ses festins et la force plus qu'humaine des héros qui eurent part à ses triomphes.

VLADIMIR, fils aîné de Yaroslaw, grand-duc de Kiow, n'était âgé que de 16 ans, lorsqu'il fut nommé par son père gouverneur de Novogorod, et duc de la province qui porte ce nom (1038). Son père étant occupé à faire la guerre aux Lithuaniens, le jeune prince marcha contre les Finnois ou Finlandois, qu'il subjugua: mais dans ce pays stérile, les soldats ayant été obligés d'abandonner leurs chevaux, la peste se répandit parmi les habitants, et Vladimir se hâta de rentrer en Russie (1040). L'année suivante, une circonstance fortuite fournit à ce prince l'occasion de signaler son courage avec plus d'éclat. Depuis que Vladimir le Grand s'était uni à une princesse grecque, le commerce entre les deux empires était devenu très-actif, et la plus parfaite intelligence avait régné entre Constantinople et Kiow. Une querelle violente s'étant élevée entre des marchands des deux nations, et un Russe, distingué par sa naissance, ayant été tué, le grand-duc Yaroslaw demanda satisfaction; n'ayant pu l'obtenir, il fit marcher son fils Vladimir sur Constantinople, et lui donna pour premier lieutenant Wychata, général qui s'était acquis une grande réputation. La Grèce se souvenant de ce qu'elle avait déjà souffert, et sentant sa faiblesse, l'empereur Constantin Monomaque envoya au-devant de Vladimir des ambassadeurs pour l'assurer qu'il désirait la paix, et qu'il allait faire punir les auteurs des excès dont la Russie avait à se plaindre. Le jeune prince répondit avec arrogance, et continua sa marche. Constantin, après avoir donné l'ordre d'arrêter les Russes qui se trouvaient sur le territoire de l'empire, sortit de sa capitale à la tête de sa flotte, pendant que la cavalerie côtoyait le rivage. Il fit de nouvelles propositions à Vladimir, qui consentit alors à la paix, à condition que l'on distribuerait trois livres d'or à chacun de ses soldats. Pour toute réponse Constantin fit avancer trois de ses galères, qui, ayant pénétré au milieu de la flotte russe, brûlèrent quelques vaisseaux par le moyen du feu grégeois. Les Russes levèrent l'ancre pour échapper à l'incendie, mais une tempête les surprit, et plusieurs de leurs bâtiments trop légers furent engloutis ou poussés contre la côte. Le vaisseau que montait Vladimir coula à fond; il aurait perdu la vie si un de ses officiers ne s'était exposé pour le faire entrer dans son canot. Le calme s'étant rétabli, 6,000 Russes campés sur le rivage, et qui se voyaient sans vaisseaux, sans vivres, prirent la résolution de retourner par terre en Russie. Wychata prévoyait les dangers dont ils étaient menacés, et voulut les partager avec eux; dès qu'il en eut obtenu la permission de Vladimir, il se mit à leur tête. Arrivé en Bulgarie, il fut attaqué par un corps d'armée grec, et fut complétement battu; 800 hommes qui avaient échappé au carnage furent avec Wychata con-

duits à Constantinople, où l'empereur leur fit crever les yeux. Vladimir, plus heureux, réunit les vaisseaux que la tempête avait épargnés, et tomba sur une flottille grecque qu'il entoura; on en vint à l'abordage, et après un combat désespéré, 24 galères grecques furent prises ou brûlées; l'amiral fut tué. Vladimir revint à Kiow avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers. Cette guerre est la dernière que les Russes ait entreprise contre la Grèce; depuis cette époque Constantinople n'a plus vu leurs flottes dans le Bosphore. Vladimir était frère de la princesse Anne, qui épousa Henri Ier, roi de France. Il mourut vers l'an 1052 à Novogorod, et fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il avait fait bâtir.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, arrière-petit-fils de Vladimir le Grand, né en 1053, du grand-duc Vszéwolod Ier, est, parmi les grands-ducs de Russie, le premier qui ait pris le titre de czar ou d'empereur et qui ait porté les insignes de la dignité impériale. Dès sa plus tendre jeunesse, ce prince se distingua par sa bravoure, sa sagesse et l'élévation de son âme. Il prit part à tout ce qui se fit de grand sous ses prédécesseurs, Iziaslas, son oncle, Vszéwolod, son père, et Swientopelk, son cousin. On le trouve partout où il y avait des dangers à affronter et de la gloire à acquérir. Il fit ses premières armes sous Boleslas II, roi de Pologne. Il avait appris à connaître ce prince et ses vertus guerrières, pendant l'expédition de 1068 et 69. Il combattit sous ses drapeaux dans la campagne que Boleslas fit en Silésie contre le duc de Bohême (1076). En 1078, Vladimir, suivi de Swientopelk, son cousin, entra dans la principauté de Polotzk, pour punir l'ambitieux Vzeslas. Étant de retour à Tschernigow, chargé de dépouilles, il donna un repos somptueux aux princes russes, et offrit à Vszéwolod, son père, un présent de 150 livres pesant d'or. Il était à peine retourné à Smolensk, son apanage, qu'il apprit que les princes Oleg et Boris avaient chassé de Tschernigow son père Vszéwolod. Il accourut aussitôt, et enleva les ouvrages extérieurs de la ville. Un combat sanglant s'engagea; et le grand-duc Iziaslas, qui avait joint ses troupes à celles de Vladimir, resta parmi les morts (1078). Vszéwolod, qui succéda à son frère aîné dans le grand-duché et l'autorité souveraine, donna à Vladimir en apanage, les principautés de Tschernigow et de Smolensk, avec l'obligation honorable de protéger la Russie par ses armes et son courage. Les ennemis se montraient partout, au dedans et au dehors. Informé que Vzeslas venait de surprendre Smolensk, Vladimir y courut; mais il trouva la ville en feu. Pour s'en venger, il ravagea les domaines de Vzeslas, et se jeta sur Minsk, dont il emmena les habitants, après avoir pillé la ville. Les Viatitches, les Kumans et les Cosaques ravageaient les frontières; il tomba sur eux, et leur enleva leur butin (1083). Plus tard, des aventuriers ayant chassé le prince Yaropolk de son apanage, Vladimir accourut à son secours, et le rétablit. Mais ce prince ingrat s'étant déclaré contre son bienfaiteur, Vladimir le punit, en s'emparant de sa ville capitale, et le réduisit à demander la paix. Cependant Vszéwolod, affaibli par l'âge et par les inquiétudes que lui donnaient les malheurs qui fondaient sur la Russie, sentant que ses derniers moments approchaient, fit en toute hâte appeler Vladimir. Il expira entre les bras de ce digne fils (1093). Il était facile à Vladimir de succéder à son père; il céda généreusement l'autorité souveraine à Swientopelk. La division régnait parmi les princes russes, pendant que les Kumans poussaient leurs ravages jusqu'aux portes de Kiow. Un petit-fils du grand Vladimir, le prince Oleg, s'était lâchement joint aux ennemis de sa patrie, pour la ravager; et la Russie méridionale était exposée à tous les désastres. Tous ces malheurs venaient des dissensions qui régnaient parmi les princes. Sur les instances de Vladimir, ils se rassemblèrent (1097) à Lubetch, sur les bords du Dniéper. Là, ayant promis d'oublier tout ressentiment particulier, ils jurèrent qu'ils réuniraient leurs forces contre les Kumans. Cette réconciliation permit à Vladimir de faire des préparatifs de guerre. Se croyant en mesure, il décida les princes à attaquer l'ennemi commun. On tomba inopinément sur les Kumans, et l'on remporta une victoire complète. Leur chef et 19 kans restèrent sur le champ de bataille. Un d'entre eux, fait prisonnier, offrait à Vladimir une riche rançon; le prince emporté par l'ardeur du combat, oublia sa grandeur naturelle, et fit sous ses yeux massacrer ce chef désarmé. On délivra un grand nombre de prisonniers russes, et l'on commença à rebâtir les villes qui avaient été détruites. En 1108 les Kumans s'étaient répandus dans les campagnes de Péréjaslaw et de Loubny; Vladimir, ses deux fils et les princes russes voisins réunirent leurs forces, se jetèrent dans la Soula, quoique ce fût le 12 janvier, et l'ayant passée à la nage ils attaquèrent si vivement les barbares, que ceux-ci s'enfuirent en désordre jusqu'au Khorol. Vladimir savait faire des sacrifices politiques à la position malheureuse de la Russie. En 1095, il avait donné aux Kumans son fils Swientoslas en otage. Il le leur arracha depuis par un coup de main des plus hardis. Après la dernière victoire du 12 janvier, il demanda les filles des deux kans en mariage pour ses fils, espérant assurer par ces alliances la durée de la paix que l'on venait de conclure. Il se trompa, et fut contraint de reprendre les armes pour aller punir ces peuples nomades. Le 26 février, étant arrivé sur les bords de la Vorskla, il réunit l'armée, et lui fit jurer, sur le crucifix, que tous mourraient, s'il le fallait, sous les drapeaux du Christ. On arriva sur le Don, en chantant des cantiques sacrés. Ossenew fut épargné, les habitants de cette ville étant venus au-devant de l'armée pour lui offrir du vin, de l'hydromel et du poisson; celle de Sougrow fut livrée aux flammes. Le 24 mars Vladimir célébra la fête de l'Annonciation par une victoire éclatante remportée sur les barbares. Il rentra en Russie couvert de gloire, chargé de butin et emmenant une multitude de prisonniers. Ces exploits portèrent le nom de Vladimir dans toute l'Europe. Le grand-duc Swientopelk étant mort (1113), une diète générale rassemblée à Kiow envoya des députés à Vladimir, pour lui offrir le grand-duché, comme au plus digne parmi les princes russes. Il refusa encore une fois, en offrant de soutenir un autre prince qui, selon lui, y avait plus de droit. Quand on apprit cette réponse, à Kiow, la populace se souleva et s'abandonna à tous les excès. On

fit à Vladimir de nouvelles instances auxquelles il ne put résister; il fut reçu dans cette capitale aux acclamations du peuple, et tout rentra dans l'ordre. Voulant donner à la Russie une fête à la fois nationale et religieuse, qui contribuât à consolider la paix intérieure, il fit annoncer que les reliques des saints Boris et Gleb seraient transférées dans une église nouvellement construite en leur honneur. On accourut des provinces les plus éloignées, et la foule était telle que, pour se faire un passage, Vladimir, qui ne voulait point s'entourer de sa garde, donna l'ordre de jeter au peuple des fourrures et des pièces d'argent afin de l'éloigner; pendant trois jours, il traita à ses dépens les pauvres et les étrangers. Lorsque la dernière sédition éclata, le peuple s'était jeté sur les juifs, qui, profitant des malheurs publics, accablaient et pressuraient leurs débiteurs. Pour remédier à cette calamité, Vladimir rassembla des hommes sages, et d'après leurs avis il publia contre l'usure une loi qui fut ajoutée au code de Yaroslaw, son aïeul. Résolu de se consacrer uniquement à l'administration intérieure, il confia à ses fils le commandement des armées; Mztislas marcha contre les Tchoudes ou Livoniens et leur enleva la ville d'Odempé (tête d'ours). Vszéwolod, le plus jeune, entreprit contre les Finlandois une expédition qui fut extrêmement pénible, cette contrée glaciale ne lui ayant offert aucune ressource pour les chevaux ni pour les hommes. Le prince George ou Youri descendit le Volga et entra dans la principauté, chargé de butin, après avoir châtié les Bulgares d'Orient. Yaropolk, le troisième parmi ces princes, eut des succès brillants sur le Don; il enleva aux Kumans trois de leurs villes, et revint avec un grand nombre de prisonniers. Les Pieczyngowiens, les Torques et les autres anciens peuples que les Kumans avaient chassés des bords de la mer Noire et des rives du Don, erraient dans les provinces de la Russie méridionale; Vladimir les força de s'établir sur les rives du Dnieper, où ils sont connus sous le nom de *Klobouks noirs* ou *Circassiens*. En 1116, il envoya son fils Viatcheslas contre l'empire grec; les troubles intérieurs survenus en Orient donnèrent probablement lieu à cette expédition, dont les détails sont peu connus. Le prince Léon, fils de l'empereur Diogène et gendre de Vladimir, s'étant emparé des bords du Danube, l'empereur Alexis Comnène l'avait fait assassiner à Dorostol. Pour venger cette mort et pour conserver les droits que le jeune prince Basile, fils de Léon et petit-fils de Vladimir, pouvait avoir, celui-ci dirigea sur Andrinople une armée qui s'empara de la Thrace. Alexis, effrayé, s'empressa d'envoyer à Kiow des dons précieux, entre autres un crucifix fait avec du bois de la vraie croix, la coupe de cornaline dont se servait l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or et le collier que portait Constantin Monomaque, aïeul de Vladimir. Le métropolitain d'Éphèse, chargé d'offrir ces dons, ayant décidé le grand prince à faire la paix, se rendit avec lui dans la cathédrale de Kiow, où il plaça sur sa tête la couronne impériale, en le proclamant *Czar de la Russie*. On conserve encore à Moscou la couronne appelée le *Bonnet d'or de Monomaque*, la chaîne, le globe impérial, le sceptre et les anciens ornements, dont se revêtent les souverains de la Russie, au jour de leur couronnement. D'après le traité de paix, la veuve de Léon revint près de son père Vladimir, et le prince Basile entra au service de la Russie, où il se distingua. Gleb, prince de Minsk, ayant réduit en cendre une ville voisine, Vladimir voulut arrêter ces commencements de guerre civile, marcha lui-même contre ce prince, le fit prisonnier et l'emmena à Kiow, où il mourut en prison. Les habitants de Novogorod-la-Grande s'étant soulevés, Vladimir les réduisit à l'obéissance, et exigea que les principaux d'entre eux se rendissent à Kiow pour demander pardon. Il leur ôta le droit dont ils jouissaient de choisir leur gouverneur. Après avoir régné 13 ans à Kiow, Vladimir Monomaque, sentant approcher son dernier moment, se fit transporter près de l'église où reposaient les reliques de saint Boris, et là il expira, le 19 mai 1126. La douleur générale éclata, lorsque son corps fut déposé dans l'église cathédrale Sainte-Sophie. Ce prince est célèbre par la bonté de son cœur, par sa libéralité, et par la grandeur de son âme, beaucoup plus encore que par l'éclat de ses victoires.

VLADIMIR (Andréiowitz), cousin du czar Dmitri-Donskoï, fut proclamé sur le champ de bataille *Vladimir le Brave*, et mérita ce nom par sa loyauté, sa valeur, et par la part glorieuse qu'il prit à la délivrance de l'empire, alors envahi par les Tartares. Après la mort d'Iwan II, Vladimir, son neveu, aurait pu faire valoir ses droits à la souveraineté; mais, ne voyant que le bien de la patrie, il sentit que la Russie ne pouvait être sauvée qu'en établissant un ordre constant de succession, d'après lequel le fils aîné succéderait à son père, tandis que depuis les commencements de la monarchie c'était le plus âgé de la famille. Ainsi, obéissant aux nobles sentiments de son âme, s'oubliant lui-même, oubliant ses enfants, il fit, en 1364, avec Dmitri, son cousin, fils aîné d'Iwan II, un traité aussi remarquable par ses suites heureuses que par la brièveté simple de sa rédaction. La ville de Kiow ayant été pillée et brûlée par les Tartares, les grands-ducs de Russie avaient établi leur résidence à Moscou. Cette ville, qui n'était bâtie qu'en bois, fut détruite en 1366 par un incendie; alors Vladimir pressa le grand-duc de faire du Kremlin une citadelle, et de l'élever en pierres. Les Tartares et les Mogols ayant affaibli leur puissance par leurs dissensions intérieures, on commençait à les braver; on espérait pouvoir dans peu secouer entièrement leur joug sous lequel on gémissait depuis plus d'un siècle; mais en cas de revers, il importait d'avoir un lieu de sûreté où l'on pût sauver les restes de l'empire. Au printemps de 1367 on jeta les fondements du Kremlin, et les préparatifs ayant été faits secrètement, on se hâta d'en élever les murs. Les circonstances étaient pressantes; car la Russie avait alors un autre ennemi formidable, Olgierd, grand-duc de Lithuanie. Ce prince belliqueux, après avoir porté le ravage et la désolation depuis Wilna jusqu'à Moscou, vint jusqu'à trois fois insulter le Kremlin. La mort le surprit en 1372, et la Russie ayant moins à craindre de ses fils désunis entre eux, Vladimir et le grand-duc crurent que les circonstances étaient favorables pour refuser le tribut aux Tartares, et pour armer contre eux. Ils s'avancèrent, en 1378, jusque sur la Woja, et ayant rencontré les barbares, ils remportè-

rent sur eux une victoire signalée. Le féroce Mamaï rassembla ses hordes, et marcha vers le Don pour venger ce premier affront. Le fils aîné d'Olgierd, Vladislas Jagellon, devenu depuis roi de Pologne, s'entendait avec les barbares, espérant qu'il partagerait avec eux la Russie. Les deux princes russes résolurent de tomber sur les Tartares, de leur livrer bataille, et de prévenir la jonction qu'ils se proposaient d'opérer avec les Lithuaniens. On se rencontra dans les champs de Koulikow, le 8 septembre 1380. Vladimir qui commandait le corps de réserve, se mit en embuscade dans une forêt. Étant tombé inopinément sur les Tartares, il répandit le désordre dans leurs rangs; Mamaï, qui observait le combat d'un lieu élevé, s'écria, disent les annalistes russes : « Que le Dieu des chrétiens est puissant! » On poursuivit les Tartares jusqu'à la Metcha, où se fit un nouveau carnage, la rivière n'étant guéable qu'en peu d'endroits. Après cette poursuite Vladimir revint sur le champ de bataille, et se plaça sous le *drapeau noir* du grand-duc. Dmitri ne paraissant point, il le fit chercher; on le trouva sous un arbre, abattu de fatigue et couvert de blessures honorables. Il reprit courage, quand on lui eut dit que les Tartares étaient complétement battus. Pour l'importance des résultats, les Russes ont comparé la victoire de Koulikow à celle de Pultawa. La nouvelle qui s'en répandit promptement dans tout l'empire, y excita une joie qu'il serait difficile d'exprimer. Jagellon, qui s'avançait pour placer les Russes entre deux feux, apprenant ce qui venait d'arriver sur le Don se retira si précipitamment, que la cavalerie russe ne put atteindre son arrière-garde. Les princes russes commirent une faute qui tenait aux usages de ce temps. N'ayant point de troupes soldées, ils permirent à celles qu'ils avaient levées dans leurs apanages d'abandonner les drapeaux, et dix ans s'étaient à peine écoulés, lorsque les Mogols, après avoir réparé leurs pertes, s'avancèrent sous la conduite de Toktamisch, ravageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Comme il paraissait difficile de tenir à Moscou, les deux princes prirent position afin d'inquiéter les derrières de l'ennemi. Après un siége de quatre jours, le 27 août 1382 Toktamisch entra dans Moscou, qu'il livra aux flammes et à la fureur du soldat. Vladimir, qui s'était jeté dans Wolock, tomba inopinément sur l'arrière-garde des Tartares, et il les mena si vivement, qu'ils évacuèrent en toute hâte Moscou, sans avoir pu s'emparer du Kremlin. Les deux princes rentrèrent ensemble dans la capitale, et furent frappés d'horreur en voyant l'état où elle était réduite. Les rues étaient jonchées de morts; les barbares ayant égorgé plus de 20,000 habitants, n'avaient épargné que les jeunes gens des deux sexes, qu'ils chassaient devant eux comme un troupeau de bêtes fauves. Oleg, prince de la maison régnante, avait lâchement favorisé l'ennemi; Vladimir fut envoyé contre ce prince infidèle qui se soumit en 1385. Vladimir accompagna le grand duc dans son expédition contre la ville de Novogorod à laquelle on accorda la paix, mais à des conditions très-rigoureuses. Dmitri, sentant que ses forces s'affaiblissaient, fit secrètement insinuer à Vassili, l'aîné de ses six fils, de s'enfuir de la horde où il était en otage depuis trois ans. Le jeune prince arriva heureusement à Moscou. Afin de prévenir les troubles et les discussions, le jour de l'Annonciation 1389, Vladimir, que des flatteurs avaient représenté comme se repentant des concessions faites depuis 25 ans, se rendit près de Dmitri et près du jeune Vassili, alors âgé de 17 ans, les embrassa tous les deux tendrement, en signe de concorde parfaite; et, en présence du haut clergé et des boyards, ils signèrent un traité. D'après ce traité si mémorable, l'ordre de la succession fut irrévocablement établi. Les six fils de Dmitri étaient appelés, chacun dans son ordre, à la succession de l'empire, et les neveux ne devaient plus, comme autrefois, céder l'héritage à leur oncle. Dmitri eut le bonheur de survivre quelques semaines à cet heureux événement. Le 18 mai, ayant pris par la main le jeune Vassili, il le présenta comme son successeur à Vladimir, à ses autres fils et aux boyards de l'empire, et il rendit le dernier soupir. Le jeune Vassili n'avait encore rien fait, pour mériter la confiance de la nation, ayant passé les belles années de sa jeunesse au milieu des barbares et dans une abjection qui tenait de l'esclavage; Vladimir, au contraire, s'était acquis une si haute illustration, l'armée lui avait donné sur le champ de bataille un nom si glorieux, que l'on craignait de nouveaux troubles après la mort de Dmitri. Mais Vladimir embrassa franchement le parti de Vassili, comme il avait loyalement défendu le père. Tamerlan s'étant avancé contre Moscou en 1395, Vladimir resta dans la capitale, pour la défendre contre les barbares, qui se replièrent sur Azof, afin de piller cette ville, riche par le commerce qu'elle faisait avec l'Orient et l'Occident. Ils revinrent en 1408, sous la conduite d'Édigée. Vladimir, chargé de défendre encore Moscou, en fit brûler les faubourgs; mais après avoir soutenu un siége de trois semaines, il consentit à donner 3,000 roubles à Édigée, qui, ayant sans doute d'autres raisons pour se contenter d'une somme si modique, leva le siége, et se retira, chargé d'un butin immense, et emmenant un grand nombre d'esclaves. Vladimir, pénétré de douleur à la vue des calamités qui désolaient sa patrie, mourut en 1410. Tant que l'empire des Russes subsistera, ils n'oublieront jamais que ce prince, si digne de régner, donna le premier l'exemple d'une générosité trop peu commune, et que, renonçant à un droit qui avait pour lui l'usage de plusieurs siècles, il voulut bien servir sous les ordres de ses neveux, auxquels ils aurait pu commander. La couronne conserve avec respect, dans ses archives, son testament, ainsi que ses traités avec Dmitri et Vassili.

VLADIMIR, palatin de Cracovie, montra, dans une époque de deuil et de désastres, un courage et un dévouement dignes des plus beaux siècles de Rome et de la Grèce. En 1241 les Tartares Mogols, ayant pillé et brûlé Kiow, s'avancèrent sur la Pologne, pour la dévaster et de là porter la désolation dans le cœur de l'Europe. S'étant répandus depuis le Dniéper jusqu'au Bug, ils détruisirent les villes qui se trouvaient sur leur passage, à l'exception de Kamienice-Podolski, qu'ils conservèrent pour y réunir leur butin, et y enfermer les esclaves. Bientôt ils se jetèrent sur la Gallicie, passèrent la Vistule, et s'approchèrent jusqu'à 7 milles de Cracovie. Las de massacrer et de piller, ils revinrent sur leurs pas, pour diriger le butin et les prisonniers sur Kamie-

nice. Les habitants, frappés de terreur, se sauvèrent dans les forêts. Boleslas, dit *le Chaste*, duc de Pologne, se tenait lâchement enfermé dans Cracovie. Son palatin, le brave Vladimir, ayant rassemblé avec peine une petite armée, lui inspira son dévouement et son courage; et il se jeta sur les Tartares, qu'il défit et mit en désordre; mais après un second combat les barbares, devenus plus furieux par cette résistance, reparurent avec de nouvelles hordes. Les habitants, animés par les exhortations de Vladimir, avaient repris courage; et le 18 mars 1241, au lever du soleil, le brave palatin tomba sur les barbares, qui, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs, se retirèrent en désordre. Les Polonais chantaient victoire; mais assaillis par de nouvelles hordes, ils furent forcés de se retirer de nouveau dans leurs forêts, après avoir fait des prodiges de valeur. Le duc Boleslas, effrayé, s'enfuit en Hongrie. A l'exemple de ce lâche souverain, la noblesse et les habitants se dispersèrent. Vladimir ne pouvant défendre Cracovie, les Tartares, qui trouvèrent la place déserte, y mirent le feu. Tout étant dévasté, ils marchèrent sur Breslau. Cette partie de la Silésie avait pour souverain Henri II, prince d'un grand courage, qui, de même que Vladimir, n'avait point désespéré du salut de la patrie. Le palatin de Cracovie, qui ne pouvait s'éloigner, lui envoya son fils Sulislaw avec les troupes dont lui-même pouvait se passer. Le 15 avril 1241 les deux chefs, Henri et Sulislaw, rangés en bataille près de Liegnitz, sur les bords de la Nissa, attendirent les barbares, qui s'avançaient en poussant des cris de fureur. Après un combat glorieux, Sulislaw tomba près de Henri, qui bientôt fut lui-même entouré et massacré par les barbares. Le carnage fut tel, qu'ils envoyèrent à Kamienice des sacs remplis d'oreilles de leurs ennemis. Ils se jetèrent ensuite sur la Moravie, et se réunirent aux hordes qui pillaient la Hongrie. Boleslas revint à Cracovie; et son palatin l'aida à réparer ses pertes. On ignore l'époque de la mort de celui-ci.

VLADISLAS Ier, dit *Hermann*, roi de Pologne, succéda à Boleslas II, son frère, en 1081. Il était le second des fils de Casimir Ier et de la reine Dobrogniewa, fille de Vladimir le Grand; on l'avait surnommé Hermann, en l'honneur de l'archevêque de Cologne, son grand-oncle, frère de la reine Rixa, sa grand'mère. Après la fuite de Boleslas, la Pologne était restée pendant une année sans chef et sans loi. Les grands du royaume, voulant mettre fin à cet état d'anarchie, prièrent Vladislas de monter sur le trône, qui lui appartenait de droit, et auquel jusque-là il n'avait point prétendu, parce que l'on ignorait ce qu'était devenu Boleslas. Après la mort violente de saint Stanislas, Grégoire VII avait excommunié Boleslas, le déclarant déchu de la couronne, et ses sujets déliés de leurs serments; il défendit aux princes de la maison régnante de prendre sans sa permission le titre de roi, et aux évêques de sacrer le monarque, si, avant d'avoir pris les ordres de la cour romaine, on osait donner un successeur à Boleslas. On méprisa des menaces qui ne pouvaient avoir d'autre effet que de prolonger les malheurs de la Pologne; l'empereur Henri IV ayant joint une invitation expresse aux prières des évêques et des grands du royaume, Vladislas fut couronné et sacré à Gnesne. Ses premiers soins se tournèrent vers la religion; après avoir fait quelques démarches à Rome, pour obtenir que l'interdit jeté sur le royaume fût levé, sans attendre l'effet de sa demande, il fit ouvrir les églises, ordonnant que l'on y célébrât l'office divin. Il avait eu, d'une union illégitime, un fils appelé Zbigniew. Sur la proposition de sa sœur Swientochna, il épousa Judith, fille de Wratislas, roi de Bohême. Les noces se célébrèrent à Cracovie, avec une magnificence royale. Comme le jeune Zbigniew y faisait ses études, le père, craignant que sa présence ne fût désagréable à la reine, l'envoya dans un couvent en Saxe, où il le fit élever avec soin. La reine était stérile; elle et son époux envoyèrent un de leurs chapelains, avec de riches présents, au couvent des Bénédictins, en Languedoc, où reposait le corps de saint Gilles. L'abbé de cette maison ordonna des prières pendant trois jours; et les parents crurent devoir à un bienfait particulier du ciel la naissance du prince qui leur naquit 9 mois après les vœux; ils l'appelèrent Boleslas; et il fut depuis surnommé *Krzywousty* ou *le Balafré* (1085). Cet heureux événement causa une grande joie en Pologne, et l'on y érigea, en l'honneur de saint Gilles, un grand nombre d'églises. Le roi reconnaissant fonda, sous l'invocation de ce saint, une église collégiale à Cracovie. La reine, qui était adorée en Pologne, ne survécut que peu de temps à la naissance de son fils. D'après l'avis d'Othon, chapelain de la cour, le roi épousa en secondes noces la princesse Judith, sœur de l'empereur Henri IV, et veuve de Vladislas, roi de Hongrie. En quittant la Pologne, le roi Boleslas avait emmené avec lui Mieczyslas, son fils aîné. Le roi, son oncle, rappela le jeune prince en Pologne, lui donna une princesse russe en mariage, et peu de temps après, Mieczyslas mourut subitement, sur quoi se répandirent en Pologne des bruits très-défavorables à l'honneur de Vladislas. Les habitants de la Poméranie orientale étaient encore païens. Selon leur usage, ils s'étaient révoltés, pour se soustraire au tribut que les rois de Pologne leur avaient imposé. Vladislas marcha contre eux, et après leur défaite (1091), il prit des précautions contre de nouvelles révoltes; cependant, dès l'année suivante, ils tombèrent sur lui tout à coup, espérant le surprendre. On se battit jusqu'à la nuit, et le champ de bataille lui resta. Cette campagne n'ayant point été décisive, le roi en fit une troisième, et les Poméraniens se soumirent. Les Bohémiens s'étant jetés sur la Silésie, il envoya contre eux une armée qui ravagea la Moravie (1094). Son fils Boleslas, qui n'avait que 9 ans, demanda avec instance la permission de faire cette campagne, ce qui ne lui fut accordé que l'année suivante. Ce jeune prince s'opposa alors à Sieciech, lieutenant du roi, qui voulait lever le siége de Méséritz, et la fortune favorisa son audace. Sieciech abusait de la confiance du roi; Zbiegniew, instruit de la haine que ce favori s'était attirée, sortit de son couvent, et se jeta dans la ville de Breslau, où il attirait les Polonais mécontents. Le roi vint mettre le siége devant cette ville, qui capitula. Zbigniew, qui avait pris la fuite, se rendit sur les frontières de la Poméranie, et arma contre son père. Vladislas attaqua ce fils rebelle, le fit prisonnier, et livra au pillage et au feu Kruszwicz, où il s'était enfermé. Cette ville, l'une des premières du royaume, fut ruinée au point qu'aujourd'hui on en voit

à peine quelques vestiges. Zbigniew fut mis en prison. Le roi étant venu à Gnesne, pour assister à la consécration de l'église cathédrale (1097), les évêques le conjurèrent de rendre la liberté à son fils, et d'éloigner de ses conseils Sieciech, qui était odieux à tout le royaume. Le favori fut exilé, et les Poméraniens s'étant de nouveau révoltés, le roi envoya contre eux ses fils Zbigniew et Boleslas. Les princes, comme il était facile de le prévoir, ne purent s'entendre, et la campagne ne fut point heureuse. Alors le père eut la pensée désastreuse de donner en apanage à Zbigniew la Mazovie et d'autres riches domaines. Ce premier partage est l'époque fatale où commencèrent les démembrements et les malheurs qui ont accablé la Pologne pendant plus de deux siècles. Sieciech étant rentré en faveur auprès du roi, les deux fils s'unirent contre leur père, qui se vit obligé d'éloigner de nouveau son favori. Le jeune Boleslas, alors âgé de quatorze ans, s'était déjà acquis une haute réputation de bravoure et de sagesse. Le roi de Bohême l'invita à un tournoi et à une fête royale, où il le créa son chevalier. Le père, qui voyait approcher sa fin, fit venir le jeune prince à Plock, où il tenait sa cour, pour le faire aussi son chevalier. On était occupé des préparatifs de la fête, qui devait avoir lieu le jour de l'Assomption, lorsque l'on apprit que les Poméraniens étaient venus assiéger Santock. Le jeune Boleslas se jeta aux genoux de son père, le conjurant de lui permettre d'aller délivrer la ville. Le roi et les seigneurs s'y opposèrent d'abord; mais ils ne purent résister aux instances du jeune prince. Il rassembla des troupes, marcha en toute hâte contre l'ennemi, et le mit en fuite. Il revint à Plock, où le roi, au comble de sa joie, le créa chevalier (1100). Ce prince mourut le 5 juin 1102, dans la 59e année de son âge et la 21e de son règne.

VLADISLAS II, septième roi de Pologne, était fils de Boleslas III, dit Krzivousty, et d'une princesse russe, fille de Swientopelk. Étant l'aîné de la famille, il succéda, en 1139, à son père, qui avait donné à ses autres fils une partie de la Pologne en apanage. Vladislas avait épousé Agnès, petite-fille de l'empereur Conrad II, princesse ambitieuse et hautaine, qui pour le malheur de la Pologne eut un grand ascendant sur son mari. En mourant, Boleslas avait donné à son fils aîné le titre de roi, avec autorité sur ses frères; mais ce n'était qu'une vaine prérogative, puisque ce fils ne possédait en propre que la quatrième partie du royaume. Dans une diète convoquée à Cracovie, il fut résolu que les frères du roi gouverneraient, sans aucune dépendance, les provinces qui leur étaient échues; que Vladislas aurait, avec le titre de roi, l'autorité suprême, le droit exclusif de déclarer la guerre, de commander les armées, et qu'en temps de guerre les princes seraient tenus de se trouver au lieu qu'il leur aurait assigné. Tous ces arrangements étaient plus que suffisants pour attirer sur la Pologne les maux qui accompagnent l'anarchie. Vladislas, excité par les discours de la reine, convoqua, à Cracovie, une seconde diète, où il représenta la nécessité de réunir les provinces que l'on venait de diviser, afin de donner au roi, avec une autorité réelle, les moyens de la soutenir. Il promettait de céder à ses frères ses domaines, dépendants de la couronne, avec lesquels ils pourraient vivre selon leur rang et leur dignité. La haute noblesse fit des représentations qui ne furent point écoutées. Vladislas, conduit par la reine, demanda un impôt général, dont ne furent point exemptes les provinces de ses frères. Le mécontentement éclata bientôt à l'occasion d'une violence exercée par la reine. Vladislas étant à la chasse s'écarta de sa suite; la nuit étant survenue, il fut obligé de s'arrêter dans la forêt pour y passer la nuit, n'ayant à côté de lui que le comte Pierre, un des premiers seigneurs de la cour. Comme celui-ci, couché par terre, se plaignait d'avoir trouvé un si mauvais gîte : « Soyez tranquille, lui dit le roi, en riant, la comtesse n'en est que mieux couchée dans les bras du comte Skrzyn. » — « Et la reine, reprit vivement le comte, ne trouve pas non plus le temps long avec son ami Dobiesz. » Le roi, piqué au vif, fit à son retour de sanglants reproches à la reine; elle se disculpa si facilement que le faible mari l'autorisa à se venger; et Dobiesz fut chargé d'exécuter cette vengeance. Il enleva lui-même le comte Pierre au milieu des fêtes que donnait ce seigneur, à Breslau, pour le mariage de sa fille, et l'ayant amené à la cour, il lui fit crever les yeux et arracher la langue par ordre de la reine. A la nouvelle de cet acte de cruauté, l'indignation fut générale en Pologne, et le palatinat de Sandomir donna l'exemple de la révolte. Cependant Vladislas avait réussi à dépouiller deux de ses frères. Les évêques du royaume écrivirent au pape Eugène III, le priant d'ordonner à Vladislas de rendre à ces princes leurs apanages. Le pape était alors occupé de la croisade qu'il faisait prêcher par S. Bernard, et il paraît qu'il ne donna point de réponse. L'empereur Conrad partant pour la terre sainte, instruit de ce qui se passait en Pologne, recommanda vivement Vladislas, et surtout la reine Agnès, sa parente, au cardinal légat (1147). Les princes polonais s'étant réfugiés à Posen, Vladislas vint mettre le siége devant cette ville. Les évêques du royaume écrivirent de nouveau au pape, qui excommunia la reine, comme auteur des maux qui affligeaient la Pologne. L'archevêque de Gnesne sortit de la ville assiégée pour faire à Vladislas des représentations qui furent rejetées. Alors le prélat prononça contre lui, en présence de l'armée, la sentence d'excommunication, ce qui fit une vive impression sur les soldats. Les provinces se soulevèrent; Vladislas attaqué, battu dans son camp, se sauva à Cracovie. L'armée des princes l'y suivit. Laissant dans la ville sa femme et ses enfants, il alla demander des secours en Bohême. Cracovie se rendit, et les princes, craignant que la reine Agnès ne fût immolée à la haine générale, se hâtèrent de la faire conduire en Allemagne avec ses enfants. Sur les instances de l'empereur Conrad, revenu de la terre sainte, le pape envoya en Pologne un légat qui se contenta de demander que les provinces échues à Vladislas lui fussent restituées, pour les posséder comme fief de la couronne, laquelle resterait à Boleslas, élu par la nation polonaise. Ces propositions ayant été rejetées, le légat excommunia les princes et leurs conseillers, ordonnant au clergé de fermer les églises. Les évêques du royaume déclarèrent qu'ils regardaient cette excommunication comme nulle, et qu'ils n'y auraient aucun égard (1149). L'Empereur indiqua une diète à laquelle comparut Vladislas, avec son épouse;

ce prince demandait qu'on le rétablit, s'engageant à reconnaître le chef de l'Empire pour son seigneur suzerain. Deux députations que Conrad fit partir pour la Pologne ne purent rien obtenir, et le pape, à sa prière, envoya de nouveau son cardinal légat, qui réitéra la sentence d'excommunication et d'interdit si l'on refusait de rétablir Vladislas (1150). Cette menace ayant été vaine, Conrad se mit en marche vers l'Oder, pour faire respecter ses décisions. Boleslas alla le trouver; il lui exposa combien son frère était haï, lui fit des présents, des promesses; et l'Empereur rentra en Allemagne. Frédéric Barberousse, successeur de Conrad, tenant une diète à Wurtzbourg (1156), Vladislas vint l'y conjurer de le reconduire en Pologne. L'Empereur, après quelques propositions, marcha sur l'Oder qu'il traversa à la tête d'une armée nombreuse. Boleslas, n'étant point en mesure, se soumit à des conditions très-dures; on assure même qu'il alla nu-pieds et le glaive sur la tête, demander pardon. Il donna de l'argent, remit à Casimir son frère et d'autres seigneurs comme otages; mais Vladislas ne fut point rétabli, et ce malheureux prince mourut dans l'exil en 1163. Son fils aîné s'étant distingué en Italie, l'Empereur demanda pour lui et pour ses deux frères une portion des domaines que Vladislas leur père avait possédés. Boleslas qui désirait la paix céda la Silésie, qui, partagée entre les trois frères, resta, depuis cette époque, séparée du royaume de Pologne.

VLADISLAS III, surnommé *Laskonogi*, à cause de la longueur et de la maigreur de ses jambes, succéda à son père Mieczyslas dit le Vieux, dans le duché de Posen, et fut élu, en 1203, duc de Cracovie et chef de la monarchie polonaise. Avant d'accepter, il consulta Leszko, qui lui paraissait avoir des droits à l'autorité souveraine, ayant été reconnu roi à la mort de son père Casimir. Leszko, qui n'avait que 15 ans, répondit fièrement qu'il s'était retiré pour le bien de la paix, et qu'il préférait l'union dans la famille régnante à tous ses avantages personnels. Romain, duc de Halicz, vassal de Leszko, instruit de ce qui se passait, se révolta contre son souverain et entra dans le duché de Sandomir. Une bataille sanglante fut livrée à Zawichost le 19 juin 1205; les Russes furent battus; Romain resta sur la place, et le jeune Leszko se couvrit de gloire. Vladislas, son compétiteur, se livrant à la fougue de son caractère, avait par ses violences révolté la nation. Les grands du royaume se rassemblèrent à Cracovie, d'où ils envoyèrent à Vladislas, pour lui annoncer qu'ils ne le reconnaissaient plus pour leur souverain; et, sur leurs vives instances, Leszko fit son entrée à Cracovie, pour se mettre de nouveau à la tête du gouvernement (1207). Vladislas Laskonogi avait conservé la Grande-Pologne, qu'il tenait de son père, et là il mettait tout en désordre, violant les droits les plus sacrés, s'emparant des propriétés qui lui convenaient, et dirigeant particulièrement ses violences contre le clergé. Toutes les représentations étant inutiles, il fut excommunié par le pape. Le margrave de Misnie et de Lusace vint assiéger Lébus, qui appartenait à Vladislas; celui-ci accourut au secours de la place, et envoya défier le margrave à un combat singulier qui devait avoir lieu sur les bords de l'Oder. Sans attendre le jour indiqué, Vladislas tomba, pendant la nuit, sur le camp de son adversaire; il fut repoussé, et la place ayant été prise, le vainqueur fit massacrer la garnison (1209). Vladislas s'en vengea sur le clergé, à la prière duquel le pape envoya un légat qui l'excommunia de nouveau. Sous prétexte de gérer les biens du prince Vladislas Odonicz, son neveu, il s'en était emparé; Swientopelk, duc de Poméranie, prit la défense du malheureux pupille, et Vladislas, chassé de ses États, mourut dans l'exil en 1233.

VLADISLAS IV, dit *Lokietek*, roi de Pologne, après la mort de Leszko le Noir, dut son élévation au clergé et à la noblesse du palatinat de Cracovie, et fut élu contre le gré des habitants de cette ville : aussi eut-il trois compétiteurs, Henri, duc de Breslau, Venceslas, roi de Bohême, et Przémyslas, duc de la Grande-Pologne. Le dernier seul réussit à se faire couronner (1295), et mourut bientôt après. Vladislas, élu de nouveau par la diète du royaume (1296), se contenta du titre de souverain ou seigneur (*dominus regni Poloniæ*). Au bout de 4 ans il fut chassé du trône et même de ses apanages, et remplacé par Venceslas, roi de Bohême. Il se réfugia quelque temps à Rome, puis il rentra dans le duché de Cracovie, fort de l'appui du pape Boniface VIII. Cependant ce ne fut qu'en 1309 qu'il fut reconnu seul souverain de la Pologne. Voyant que Jean, roi de Bohême, se portait son compétiteur, il voulut se ménager les suffrages du pape Jean XXII. On a dit qu'il aurait mieux fait de s'adresser aux empereurs d'Allemagne; mais on n'a pas réfléchi qu'alors le saint-siége avait la prééminence sur le trône des Césars, et qu'un prince, trop faible pour se soutenir lui-même, devait au moins recourir au protecteur le plus puissant. Il avait besoin d'alliés plus utiles et surtout plus actifs pour résister aux chevaliers teutoniques, ennemis irréconciliables de la Pologne; il forma une ligue dans laquelle entrèrent Gedymin, roi de Lithuanie, Charles-Robert, roi de Hongrie, et les princes de la Poméranie occidentale. Il se mit alors en campagne (1326), et sans trop s'inquiéter des prétentions que l'empereur Louis et le roi de Bohême Jean de Luxembourg manifestaient à la couronne, le premier pour son fils, le second pour lui-même, il força les chevaliers à rendre Bromberg, Dobrzyn et quelques autres contrées sur la Vistule, et à conclure une trêve. Il fut bientôt obligé de marcher encore contre eux. Après leur avoir accordé une trêve, il revint par la Silésie, qu'il ravagea, afin de punir les princes silésiens, dont il avait été abandonné, et mourut à Cracovie, le 2 mars 1333, à l'âge de 73 ans.

VLADISLAS V. *Voyez* **JAGELLON**.

VLADISLAS VI naquit le 31 octobre 1424, de Vladislas-Jagellon, alors âgé de 70 ans, et de Sophie, princesse russe, 4e épouse du roi. La naissance d'un héritier du trône, attendu depuis tant d'années, causa une joie universelle en Pologne. Le père envoya aussitôt à Rome prier le pape Martin V de vouloir bien être le parrain de l'enfant; ce qui fut agréé. Jagellon, profitant de l'heureuse disposition où il voyait la Pologne, proposa à la diète de reconnaître son fils pour son successeur. La diète y consentit, et le décret qu'elle rendit, à cette occasion, fut confié à Zbignée, évêque de Cracovie, avec ordre de ne le remettre au roi qu'après que celui-

ri, de son côté, aurait solennellement confirmé d'anciens privilèges. Le monarque, qui ne paraissait point disposé à cette confirmation, chercha à gagner les membres influents du sénat, espérant obtenir ce qu'il désirait, sans consentir aux demandes de la nation. Le 25 avril 1426, la diète étant rassemblée, Jagellon la pria de lui remettre par écrit la nomination de son fils pour roi de Pologne. Zbignée, se levant, dit : « Voilà le décret signé par les prélats, les grands et les barons du royaume; je le rends à la diète, puisque le roi ne tient point ce qu'il nous doit. » A ces mots, les nobles tirent le sabre, jettent de grands cris, arrachent le décret à Zbignée, et le déchirent. Jagellon se retira triste et abattu. Cependant il vint à bout de son dessein. Les grands se laissèrent gagner l'un après l'autre; l'enfant royal fut reconnu pour successeur de son père, et il n'en coûta à celui-ci que quelques largesses et des emplois accordés aux courtisans. Jagellon étant mort le 31 mai 1434, son fils aîné, Vladislas, fut reconnu et couronné roi, malgré les réclamations et les cris violents de trois gentilshommes, qui, dans cette circonstance, donnèrent un nouvel exemple des désordres si souvent funestes à la Pologne. En 1438, les Bohémiens étant divisés, les uns ayant élu pour roi Albert, duc d'Autriche, et les autres le prince Casimir de Pologne, qui n'était âgé que de 13 ans, Vladislas entra en Silésie pour soutenir par la force des armes les droits de son frère cadet. Afin de terminer ces différends, les ambassadeurs d'Albert et de Vladislas se réunirent à Breslau, en 1439. Albert offrait sa fille aînée à Vladislas, et la cadette à Casimir, qui devait succéder à son beau-père dans le royaume de Bohême. La mort d'Albert prévint l'issue de cette négociation. A la place de ce prince, qui était aussi roi de Hongrie, les grands de ce royaume offrirent leur trône vacant à Vladislas, qui n'accepta qu'après avoir longtemps repoussé leurs instances; ayant quitté la Pologne pour ne plus y rentrer, il se rendit en Hongrie, où il régna sous le nom de Ladislas IV. Forcé par le pape de déclarer la guerre aux Turcs, il entra dans la Bulgarie, attaqua les Turcs près de Varna et perdit la bataille et la vie le 11 novembre 1444.

VLADISLAS VII, roi de Pologne, naquit en 1595 de Sigismond III et d'Anne, archiduchesse d'Autriche. Après la mort de son père (30 avril 1632), il y eut un court interrègne, qui fut moins orageux qu'on ne l'avait craint. Déjà du vivant du père, Gustave-Adolphe, roi de Suède, excité par les dissidents, avait aspiré au trône de la Pologne. Un bruit prématuré ayant fait croire que Sigismond était mort, un agent de Gustave s'empressa d'écrire aux sénateurs et aux nobles, pour leur recommander son maître, ce qui indigna tellement Sigismond et la nation polonaise, que ces lettres furent publiquement brûlées à Varsovie. Cette imprudence fit tomber le parti suédois. Christophe Radziwil, qui s'était d'abord mis à la tête de ce parti, vint franchement trouver Vladislas; ayant obtenu de lui l'assurance que sous son règne les dissidents jouiraient d'une certaine liberté, il lui promit sa voix et celle de ses amis. Le roi de Suède avait des partisans dans la Grande-Pologne; afin de leur ôter toute influence, on décida dans les diétines qu'aucun étranger ne serait élu roi. L'élection ayant été indiquée pour le 25 septembre 1632, le prince Radziwil, qui voulait arracher au nouveau monarque des concessions plus étendues, se présenta à Varsovie, à la tête de 5,000 hommes à cheval; mais le parti catholique en amena 15,000, et Vladislas fut unanimement proclamé, sur la simple promesse que, pendant son règne, il s'efforcerait de satisfaire les partis, et de ramener l'union dans le royaume. Il fut couronné le 6 février 1633, après avoir juré les *pactes convenus*. Les principaux points étaient qu'il conserverait religieusement les droits et les libertés de la nation; qu'il tiendrait l'armée sur un pied respectable; qu'il établirait des écoles; qu'il se ferait rendre les pays usurpés par les voisins, et qu'il ne ferait la paix ni la guerre qu'après avoir consulté les états. La diète du couronnement ayant résolu la guerre contre les Russes qui assiégeaient Smolensk, le roi quitta aussitôt Varsovie pour se rendre à l'armée et faire lever le siége. Ce prince élevé dans les camps avait, dès l'âge de 14 ans, accompagné son père devant cette même place de Smolensk. La réputation de sa valeur s'était répandue jusqu'à Moscou; les Galitzins et quelques autres grands de la Russie lui firent secrètement offrir leurs secours, pour l'élever sur le trône des czars, lequel alors était occupé par Vassili V. Sigismond, qui désirait placer cette couronne sur sa tête, ne donna point de suite à ces premières ouvertures. Cependant ses généraux, profitant de la confusion qui régnait à Moscou, s'avancèrent jusque sous les murs de cette capitale. Vassili V fut détrôné le 27 juin 1610; mais les Russes, qui ne voulaient point de Sigismond, reconnurent Vladislas pour czar, à condition qu'il embrasserait la religion grecque, et que les troupes polonaises qu'il emmènerait avec lui se tiendraient à une certaine distance de la capitale. Ces conditions ayant été agréées, on prêta serment à Vladislas, et une députation lui fut envoyée au camp devant Smolensk. Sigismond la reçut avec hauteur, et il fit jeter dans les fers l'archevêque Philarèthe et le prince Vassili Galitzin, qui étaient à la tête des députés. Une conduite aussi impolitique fut en partie dirigée par de viles intrigues, et surtout par la seconde épouse de Sigismond, qui voulait écarter Vladislas, dans l'espoir de faire passer la couronne de Russie à ses enfants. Les négociations entamées avec le czar Michel Féodor étant rompues, le prince Vladislas marcha en 1617 contre Moscou, à la tête de l'armée polonaise. Dans toutes les villes qu'il soumettait à ses armes, il protégeait la religion grecque; ce qui lui gagna le cœur des habitants. Il s'avança ainsi jusqu'à la capitale, dont il se serait emparé, si son père l'avait appuyé comme il le devait. Cependant Michel Féodor sentit lui-même la nécessité de faire la paix, et elle fut signée le 15 janvier 1619. Les Russes cédèrent les duchés de Smolensk et de Czernikow, à condition que Michel Féodor serait reconnu czar. Après avoir conclu cette paix si avantageuse à la Pologne, Vladislas fut envoyé par son père à l'armée polonaise qui avait été complétement défaite par les Turcs et les Tartares. Le 7 octobre 1620 le jeune prince rassembla près de Choczim un corps de 35,000 hommes, auxquels se joignirent 30,000 hommes de troupes auxiliaires; avec une si faible armée, il fallait faire face à 400,000 Turcs et Tartares. L'ennemi

ayant donné plusieurs assauts au camp des Polonais et ayant perdu beaucoup de monde, sans espoir de réussite, le grand vizir proposa des conférences, et le 7 octobre 1621, une paix assez avantageuse pour la Pologne fut signée, au moment où Vladislas n'avait plus qu'un tonneau de poudre dans son camp. La couronne placée sur la tête de ce prince donna un éclat à sa valeur. A peine les cérémonies qui, en 1633, suivirent son couronnement furent-elles achevées, qu'il courut au secours de Smolensk. Cette place importante assiégée depuis 8 mois était près de se rendre, toutes ses provisions étant épuisées. Vladislas se fit précéder par Christophe Radziwil qui, se fiant aux promesses de tolérance données par le nouveau roi, désirait faire preuve d'entier dévouement. En arrivant, Vladislas se trouva à la tête de 20,000 hommes de troupes aguerries. Les Russes n'osèrent l'attendre, et levèrent le siége. Ayant coupé un corps de 46,000 Russes, et par ses attaques les ayant réduits à 20,000, il les força, le 1er mars 1634, de se rendre à discrétion. Les officiers se mirent à genoux devant lui, et promirent, en leur nom et en celui de toute l'armée, de ne point servir contre la Pologne pendant quatre mois. Après cette victoire, Vladislas continua sa marche sur Moscou. Lorsqu'il se fut emparé de Kalouga et de Mojaisk, Michel Féodor demanda la paix, qui fut signée le 15 juin 1634; le czar céda de nouveau à la Pologne les duchés de Smolensk et de Czernikow, et il renonça aux prétentions que la Russie pouvait élever sur la Livonie, l'Estonie et la Courlande. Vladislas, de son côté, renonçant au titre de czar, s'engageait à remettre à Michel le diplôme de son élection, qui lui avait été présenté par les grands de Russie, en 1610. Le prince, qui voulait franchement remplir cette condition, fit fouiller dans les archives de Varsovie et de Cracovie, espérant y trouver le diplôme; toutes les recherches furent inutiles. Il paraît que le roi son père avait détruit cet acte si important, afin que son fils aîné ne pût pas en faire usage. Cette paix si honorable ne satisfit point tous les Polonais, plusieurs étant d'avis que le roi aurait dû s'emparer de Moscou, et faire revivre ses droits à la dignité de czar. Mais de hautes considérations déterminèrent Vladislas à mettre des bornes à ses prétentions; la Pologne était alors menacée au nord par la Suède, et au midi par les Turcs et les Tartares. Quoi qu'il en soit, le czar Michel loua hautement la modération du vainqueur, lui témoigna sa reconnaissance en acquittant les frais de la guerre, et lui offrit de riches présents. Les Tartares avaient profité des circonstances pour tomber sur la Podolie. Les généraux de Vladislas firent bonne contenance jusqu'à ce que la paix avec la Russie étant signée, il pût lui-même marcher à leur secours. Alors le sultan se montra disposé à traiter, et la paix fut conclue. Les Tartares ayant évacué Bialogorod, rentrèrent dans leurs limites; la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, que le sultan voulait faire administrer par ses pachas, furent rétablies dans leurs droits et leurs libertés. La Pologne étant ainsi en paix du côté du midi, Vladislas se vit en mesure de suivre la guerre contre la Suède. Ce royaume était alors gouverné par la reine Christine. Quoique les Suédois fussent occupés en Allemagne, ils avaient profité du mécontentement que les violences de Sigismond excitaient en Prusse, et ils avaient contraint l'électeur de Brandebourg à leur jurer obéissance; mais voyant Vladislas s'approcher, ils consentirent à un armistice de 26 ans, et ils évacuèrent la Prusse. De son côté Vladislas leur céda la Livonie, et la Dwina devint la limite des deux royaumes. La Pologne étant tout à fait en paix (1635), Vladislas pensa à se donner une épouse. Il jeta d'abord les yeux sur Élisabeth, sœur de Frédéric V, électeur du Rhin; mais cette princesse n'étant point catholique, le sénat s'opposa à cette union, et le roi, avec la permission de la diète, épousa Cécile Renée, archiduchesse d'Autriche. Ces alliances de Vladislas et de son père avec la maison d'Autriche étaient loin de plaire à la France. Le prince Jean-Casimir, frère du monarque polonais, se rendant en Espagne et ayant été obligé de relâcher à Marseille, les autorités françaises arrêtèrent la galère génoise qu'il montait, et il fut enfermé dans *la tour de Bouc,* d'où il ne sortit qu'en 1640. Cependant les relations amicales se rétablirent avec la France, et la reine Cécile étant morte en 1644, le roi demanda en mariage Louise-Marie de Gonzague Nevers, qui apporta une dot de 700,000 écus. Les Vénitiens proposèrent alors à Vladislas de se joindre à eux contre les Turcs, et le prince employa la dot de son épouse à lever un corps de 14,000 hommes de troupes étrangères; il se préparait à faire encore une fois la guerre, mais la diète de 1646 s'y opposa avec force, et lui défendit toute levée de troupes étrangères, ne permettant pas qu'il eût sous les armes plus de 1200 hommes pour la garde de sa personne. Le chagrin que ces contrariétés causèrent à Vladislas fut encore augmenté par la mort de son fils unique, qu'il perdit en 1647, à peine âgé de 7 ans. Lui-même bientôt après s'étant refroidi à la chasse mourut le 20 mai 1648. En 1624 il avait visité l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie, cherchant partout à s'instruire dans l'art de la guerre et dans la science du gouvernement. Il s'arrêta assez longtemps à Bruxelles, où l'archiduchesse infante le reçut avec les marques de la plus haute distinction. De là il se rendit près du général Spinola qui assiégeait Breda. Ayant pris part à cette opération, il eut un cheval tué sous lui. Les circonstances politiques l'empêchèrent de voir la France. Étant à Rome, le pape Urbain VII lui fit l'honneur qui avait autrefois été rendu à Charles-Quint; il fut reçu chanoine de Saint-Pierre, et il se montra au peuple du haut d'un balcon, portant les insignes de sa nouvelle dignité.

VLADISLAS, dit *le Blanc,* prince polonais, célèbre par la singularité de son caractère et par la variété de ses aventures, était neveu de Vladislas Lokietek, et par conséquent cousin germain de Casimir le Grand. Fier de sa naissance qui l'avait placé si près du trône, et qui même pouvait l'y faire monter, en supposant, ce qui de jour en jour devenait plus probable, que le roi de Pologne mourrait sans enfants, Vladislas laissait percer en toute occasion des prétentions incompatibles soit avec la dignité de la couronne, soit avec l'orgueil personnel ou les vues du monarque. On sait que, dès les premières années de son règne, Casimir s'occupa d'établir dans son royaume une législation en harmonie avec les besoins et les goûts de son peuple. Le maintien des

coutumes antiques devint le prétexte des réclamations, sinon factieuses, au moins peu mesurées de Vladislas, autour duquel se groupèrent bientôt tous ceux des nobles qui se croyaient lésés par les innovations du roi. Les représentations, les négociations ne firent qu'aigrir les esprits. Vladislas en vint au point de dire que le monarque lui en voulait, donnant à entendre par là que peut-être on voyait en lui un compétiteur, et que sa vie était en danger. Il refusa ensuite d'admettre les lois nouvelles dans les trois duchés qu'il possédait, et fit assassiner le grand juge de Cujavie, qui cherchait à le rappeler à la soumission. Malgré sa haute naissance, il fut cité devant les tribunaux, mais ne voulut pas comparaître, et poussa la bravade au point d'écrire au roi, qui peu de temps après son avénement lui avait fait présent du duché d'Inowroclaw, que déterminé à ne rien lui devoir il lui donnait en échange celui de Bydgosz. Cette fanfaronnade ne tarda pas à lui inspirer des regrets. Il prétendit ravoir son duché; mais Casimir avait pris au mot l'offre de son cousin, et s'était mis en possession du fief qu'il lui donnait. On juge bien que celui-ci ne consentit point à le lui rendre. Au dépit que causait à Vladislas l'idée de s'être joué lui-même d'une manière si désavantageuse et à ses intérêts et à sa vanité se joignirent d'autres causes de chagrin. Il perdit une épouse qu'il aimait tendrement; puis il vit Casimir, après avoir longuement délibéré sur le choix d'un successeur, se décider en faveur du jeune Louis de Hongrie, déjà fameux en Europe par ses victoires et ses vertus (1339). L'ambition déçue, la douleur, et surtout la mobilité d'un caractère à la fois inconstant et enthousiaste, lui firent croire qu'il avait une vocation religieuse; après avoir vendu toutes ses possessions, il alla en Palestine, et visita les lieux saints, comme simple pèlerin. Revenu en Europe, il ne s'arrêta quelque temps à Vienne que pour aller trouver les chevaliers teutoniques alors occupés à faire la guerre aux peuples encore demi-sauvages de la Lithuanie. Comme le paganisme régnait à cette époque dans cette contrée, Vladislas crut faire une œuvre méritoire en prenant la croix et en accompagnant les chevaliers dans leurs expéditions. Longtemps après, il se rendit à Avignon, auprès du pape Urbain V, et là, de plus en plus travaillé de son accès de dévotion, il se résolut à embrasser la vie monastique. Muni de l'approbation pontificale, il se dérobe à ses domestiques, arrive à Cîteaux, et fait profession parmi les moines qui suivent la règle de Saint-Bernard. Mais bientôt l'habitude lasse son inconstance, il quitte Cîteaux pour Dijon, et Saint-Bernard pour les Bénédictins dont il prend l'habit, en 1366, au monastère de Saint-Bénigne. Élisabeth, sa sœur, 2e femme de Louis de Hongrie, subvenait amplement à ses besoins dans sa nouvelle habitation, et Casimir, enfin tranquille sur son compte, joignait ses dons à ceux de la reine, à condition sans doute que le prince bénédictin ne reparaîtrait point en Pologne. Vladislas, en effet, sembla n'y point songer, tant que le fils de Lokietek resta sur le trône. Mais sa mort, arrivée en 1370, 31 ans après l'élection de Louis de Hongrie, réveilla l'ambitieux au fond de son cloître, et lui fit regretter amèrement d'avoir prononcé trop légèrement des vœux. Croyant qu'il lui serait facile d'en être délié, il se rendit à Avignon pour demander dispense au pape. Grégoire XI repoussa nettement ses demandes, et lui enjoignit de retourner sur-le-champ dans son monastère. Vladislas partit effectivement; mais au lieu de prendre la route de Dijon, il suivit celle de Bude, et se présentant au roi de Pologne et de Hongrie, qui, comme on le sait, préférait le séjour de ses États héréditaires à son nouveau royaume, il le pria de lui rendre les trois duchés qu'il avait autrefois possédés en Pologne, et de solliciter lui-même à la cour d'Avignon les dispenses nécessaires pour sa sécularisation. Les instances d'Élisabeth déterminèrent Louis; mais Grégoire persista dans son refus (1373). Il y avait déjà longtemps que la noblesse polonaise, souffrant impatiemment le joug d'un prince étranger, qui d'ailleurs semblait mépriser ses sujets adoptifs et les faisait gouverner par des subdélégués, avait envoyé à Vladislas une députation; et même il paraît que tel avait été le motif principal de sa précipitation à quitter le couvent de Dijon. Une correspondance entre ses partisans et lui avait eu lieu depuis cette époque, et beaucoup de nobles attachés à la maison des Piasts l'engageaient à déclarer ses prétentions. La nouvelle du refus obstiné de Grégoire l'y décida. Il partit de Bude, lui cinquième, et arriva inopinément à Gnesne, où bientôt il vit affluer autour de lui ses partisans, et d'où il souleva en un instant la Grande-Pologne. Trois forteresses tombèrent en son pouvoir le premier jour; et le gouverneur du pays, battu à diverses reprises, fut obligé d'implorer le secours des palatinats voisins; mais ici la fortune commença à changer. Aux prises avec des forces supérieures, Vladislas se vit bientôt réduit à errer de place en place, à la tête d'une faible armée; et malgré la bravoure et l'habileté qu'il déploya dans sa triste position, il se vit réduit bientôt à s'enfermer dans Zlotor. Hanko, un de ses lieutenants, se laissa corrompre par l'or des Hongrois, et promit de leur ouvrir les portes de la ville et de leur livrer son maître. Heureusement le prince fut averti à temps; et résolu à tirer vengeance du traître, avant de se remettre entre les mains de l'ennemi, il fit ouvrir une porte, ainsi que Hanko en était convenu, et laissa entrer les assiégeants au nombre de 20 ou 30. La herse fut ensuite baissée, et Hanko brûlé vif avec les ennemis qu'on venait d'attirer dans le piége. Peu après il rendit la place qui n'était plus tenable, et sortit à la tête des siens le sabre à la main. On lui eût sans doute accordé la liberté de se retirer où bon lui aurait semblé, si tout à coup il n'eût provoqué un des généraux qui avaient dirigé le siége; celui-ci le blessa grièvement, et le désarma. Emmené en Hongrie à la suite de ce combat, il reçut de son beau-frère une riche abbaye et l'ordre d'aller s'y fixer avec le titre d'abbé commendataire (1376), ce qu'il n'osa refuser, mais ce qu'il ne fit point sans se plaindre de la rigueur avec laquelle on le traitait, et sans demander à retourner au monastère de Saint-Bénigne. Fatigué de ses murmures, Louis y consentit enfin, et pour lui ôter tout prétexte de mécontentement il acheta les duchés qu'il avait vendus avant de s'expatrier, et lui en remit le prix (1380). Vladislas, revenu en Bourgogne, ne renonça point cependant à

toute arrière-pensée, ou du moins on eut soin de l'entourer de nouvelles tentations. Pendant les débats auxquels donna lieu la mort de Louis de Hongrie, et la guerre de succession que se firent Sigismond, son gendre, et le duc de Mazovie, Ziemovicz (1382), l'antipape Clément VII crut trouver une occasion favorable d'amener à son obédience la Pologne qui avait reconnu son rival Urbain VI, et il vit dans Vladislas l'instrument le plus propre à l'accomplissement de ses desseins. Ce pontife lui expédia donc une bulle, l'invitant dans les termes les plus pressants à se rendre près de lui, même quand l'abbé du monastère lui en refuserait la permission. Le prince prêta l'oreille à ces ouvertures; mais il ne put se rendre à la cour d'Avignon, et se contenta d'exposer au pontife l'état des choses et des opinions en Pologne, lui demandant au surplus de se relever de ses vœux et de l'autoriser à faire revivre ses prétentions. Une seconde bulle (octobre 1383) lui accorda tout ce qu'il sollicitait; mais il ne paraît point qu'il en ait fait usage. Son âge avancé (il devait avoir plus de 60 ans) et l'amour des Polonais pour Jagellon qui, nouvellement élu sous le nom de Vladislas V, gouvernait avec sagesse et avait réuni la Lithuanie à la Pologne, contribuèrent sans doute à lui faire voir combien un aspirant au trône aurait peu de chances en sa faveur. Vladislas vécut encore 15 ans, et mourut au mois de mars 1398, dans son monastère.

VLADISLAS Ier, duc de Bohême, 3e fils de Wratislas II et de la reine Swientochna, était, en 1105, le compétiteur de Swientopelk, son cousin, lorsque celui-ci fut élu duc de Bohême; mais il lui céda ses droits, et pour le dédommager les grands du royaume s'engagèrent par serment à n'en pas choisir d'autre pour souverain, si Swientopelk venait à mourir. Ce prince ayant été assassiné en 1109, sous les murs de Glogau, l'armée élut pour duc de Bohême Othon, frère cadet du défunt, et cette élection fut confirmée par l'empereur Henri V; mais l'évêque de Prague, ayant rappelé aux états la promesse qu'ils avaient faite à Vladislas, les engagea à casser cette élection; et bientôt Othon lui-même reconnut les droits de son compétiteur. Vladislas, unanimement proclamé duc de Bohême, renvoya en Moravie Othon chargé de riches présents. Mais Borzivoy, son frère aîné, instruit de ces événements et dirigé par Wigbert, son beau-frère, lui envoya des députés pour se plaindre de ce que contre son droit d'aînesse il s'était emparé de l'autorité. Vladislas répondit que la nation en avait décidé ainsi, que du reste on pourrait consulter l'Empereur qui avait convoqué une diète. Vladislas était en chemin pour se rendre à cette assemblée, quand il apprit que Borzivoy venait d'entrer à Prague. Le gouverneur, que l'on avait laissé sans garnison, avait pris la fuite. Vladislas, ayant rendu compte à l'Empereur de ce qui se passait, se hâta de revenir à Prague, dont il trouva les portes fermées. Attaqué ensuite par Venceslas, fils de Wigbert, il le mit en fuite, avec le secours d'Othon qui lui avait amené 3,000 Moraviens. L'Empereur fit annoncer à ces princes que bientôt il arriverait en Bohême pour terminer leurs différends. Borzivoy et Venceslas, fils de Wigbert, furent mis en prison; Othon, dont l'apanage fut augmenté retourna en Moravie, et Vladislas, affermi dans son autorité, donna à l'Empereur, qui allait entrer en Italie, un corps de cavalerie sous les ordres de son neveu. Ces troubles étaient à peine apaisés, que la paix fut de nouveau troublée. Le 8 octobre 1111 Vladislas célébrait à Prague la fête de saint Venceslas, par un grand festin, auquel il avait invité les seigneurs de la Bohême, quand on vint lui annoncer que Sobieslas, son frère cadet, s'avançait avec un corps de troupes polonaises sous les ordres de Boleslas, duc de Pologne. Les convives se levèrent; on courut aux armes, et Sobieslas fut repoussé. Peu de temps après, la reine Swientochna réconcilia ses deux fils; et Sobieslas eut le comté d'Olmutz. Ce fut vers ce temps qu'Étienne II, roi de Hongrie, menacé d'une guerre contre les Polonais, fit proposer à Vladislas une entrevue qui eut lieu sur la frontière des deux royaumes. Après quelques entretiens, le monarque hongrois donna une de ses filles en mariage au prince Sobieslas (1116). Les troupes que Vladislas avait envoyées en Italie étant revenues couvertes de gloire, on célébra à Prague ces heureux événements par des festins et des tournois, dans lesquels Sobieslas se distingua; il eut plusieurs fois l'avantage de vaincre son frère, et il suspendit à son cou avec beaucoup d'ostentation un collier de pierres précieuses, prix remporté dans un tournois du même genre. Les courtisans éveillèrent la jalousie du roi, et les choses en vinrent au point que Sobieslas s'échappa de nouveau pour aller trouver l'Empereur. Ayant été mal reçu, il se réfugia en Pologne. Othon s'était aussi brouillé avec Vladislas, qui le tint pendant trois ans en prison. Dans le même temps, il s'était réconcilié avec son frère aîné Borzivoy; il lui céda une partie de la Bohême, et ils gouvernèrent ensemble dans le plus parfait accord. Vladislas, qui mourut le 12 août 1125, laissa trois fils, Henri, Théobald et Vladislas qui fut le second roi de Bohême.

VLADISLAS II, roi de Bohême, était fils de Vladislas Ier. Son oncle Sobieslas, duc de Bohême, le désigna pour son successeur. Après la mort de Sobieslas (1140), le nouveau duc convoqua les états de Bohême, pour se faire reconnaître. Surpris de ne voir arriver qu'un petit nombre de seigneurs, il apprit que les princes de la famille régnante mécontents et ayant à leur tête Conrad, marquis de Moravie, disaient hautement qu'il n'avait point été choisi par la nation, qu'il n'était reconnu qu'à la cour de l'Empereur. Les princes s'étant avancés vers Prague, les Bohémiens, dit une chronique, virent avec douleur les *drapeaux de rose* s'avancer les uns contre les autres. Vladislas, vaincu, alla trouver l'Empereur, qui le conduisit jusqu'à Prague (1142). Pour se venger, Vladislas entra dans la Moravie et la ravagea. Les princes demandèrent pardon, et tout rentra dans l'ordre. Ce fut alors que Vladislas dirigea tous ses soins vers l'administration intérieure. Il rendait lui-même la justice, revoyait et examinait avec soin les causes qui avaient été injustement décidées par l'avarice et les passions des juges. En 1147, l'Empereur et le roi de France ayant pris la croix par les exhortations de saint Bernard, Vladislas les accompagna à la terre sainte, d'où il revint l'année suivante. Ayant perdu, en 1151, son épouse Gertrude, il épousa en se-

condes noces, Judith, sœur du landgrave de Thuringe, princesse d'une rare beauté. Ce fut en 1157, à la diète de Vurzbourg, que l'évêque de Prague et le gouverneur de Wissehrad convinrent, avec l'empereur Frédéric Barberousse, que leur prince qu'ils accompagnaient serait couronné roi. L'année suivante, dans une diète qui fut tenue à Ratisbonne, l'Empereur posa lui-même le diadème sur sa tête. Vladislas, par reconnaissance, promit de l'accompagner dans sa campagne d'Italie, pour laquelle il faisait de grands préparatifs. Mais lorsqu'il donna connaissance de cette résolution aux états, elle y fut assez mal accueillie, et plusieurs témoignèrent leur mécontentement en sa présence. Il fit élever les *étendards de rose*, et de toute part on courut aux armes. Vladislas, s'étant réuni aux troupes impériales, commanda l'avant-garde de l'armée dans sa marche contre la Lombardie. Il arriva bientôt devant Milan, et se distingua dans toutes les occasions par sa valeur et sa générosité. A la prise d'un fort qui fut enlevé de vive force, il sauva toutes les femmes qui s'étaient réfugiées dans les églises, et paya de ses deniers une espèce de rançon pour les soustraire à la brutalité des soldats. Ce fut par sa médiation que l'Empereur consentit à rétablir la paix dans cette malheureuse contrée, et ce fut lui qui régla la plupart des conditions de cette paix. Lorsque tout fut convenu, il fit son entrée triomphale dans Milan; et le lendemain il se rendit dans l'église métropolitaine, ayant sur la tête un diadème magnifique, dont le roi d'Angleterre lui avait fait présent. Après l'office divin, les principaux de la ville ayant prêté serment, l'Empereur prit son diadème, et le plaça sur la tête du roi. Le clergé de l'église métropolitaine donna au roi de Bohême un chandelier d'airain, qui, à ce que l'on prétendait, venait du temple de Salomon. Vladislas le fit porter à l'église Saint-Vit à Prague. Sa santé s'étant beaucoup affaiblie, il demanda à l'Empereur la permission de retourner en Bohême. Ce prince vint lui-même le voir, pour lui annoncer qu'il lui accordait ce qu'il demandait. Avant son départ, Vladislas fit distribuer des récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans son armée. L'Empereur lui donna une partie des subsides acquittés par les Milanais, qui y ajoutèrent de riches présents. C'est à cette occasion que Vladislas fit substituer un lion à l'aigle qui jusqu'alors avait été sur ses drapeaux. Il emmenait avec lui un architecte italien, pour exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps de joindre les deux villes de Prague, en établissant un pont sur la Molda. Après cette expédition, il ne voulut plus retourner en Italie; mais les Milanais ayant manqué à leurs promesses, il envoya de nouvelles troupes auxiliaires à l'Empereur, pour marcher contre eux, sous les ordres de son fils aîné Frédéric et de son frère Théobald. Ayant appris que Sobieslas, fils de son prédécesseur, s'était emparé d'Olmutz, par surprise, il marcha lui-même contre ce prince, mit ses troupes en fuite, et le fit enfermer dans une forteresse. L'année suivante il fit alliance avec le roi de Hongrie, qui, en signe d'amitié, donna une princesse hongroise à Swientopelk, son second fils. Ce fut alors que l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, mécontent de ce qui se passait en Hongrie, entra dans ce royaume, pour y interposer son autorité. Vladislas, qui était aussi venu à la tête de ses troupes, eut avec lui une entrevue dans laquelle il insspira une si grande vénération au prince grec, que celui-ci demanda la main d'une de ses petites-filles pour Pierre, son petit-fils. Lorsque cette union fut conclue, Vladislas, se voyant de toutes parts triomphant et dans la plus profonde paix, confia l'administration de ses États à un seigneur de sa cour, appelé Vogislas. Swientopelk, son second fils, jaloux du crédit dont jouissait ce premier ministre, le poignarda sous les yeux du roi, et se sauva en Hongrie, pour se soustraire à la colère de son père. Vladislas, sentant ses forces s'affaiblir, se choisit un successeur dans la personne de son fils aîné Frédéric, qu'il plaça sur le trône. Suivant les chroniques bohémiennes, ce trône n'était qu'une grosse pierre que l'on voit encore au milieu de la ville de Prague. Quand Udalrich, fils de Sobieslas, eut appris ce qui se passait à Prague, il représenta à l'Empereur, près duquel il se trouvait, que fils du dernier duc il était obligé de passer sá vie dans l'exil, que son frère aîné Sobieslas languissait en prison depuis plus de 13 ans, et que Vladislas agissait contre les droits de l'Empereur en se choisissant un successeur sans le consulter; enfin, que Sobieslas, son frère et lui avaient droit au royaume de Bohême avant les autres princes de la famille régnante. L'Empereur répondit qu'il devait trop à Vladislas pour prendre une résolution contraire à ses vœux; que cependant ce prince ayant agi sans le consulter, il allait lui mander de venir à la cour avec son fils, et de mettre en liberté Sobieslas, afin qu'il pût venir aussi défendre ses droits. Après plusieurs injonctions, Frédéric se rendit à la cour impériale. La décision ne lui fut point favorable. L'Empereur le priva de la souveraineté de la Bohême, sous prétexte qu'il n'avait été nommé ni par son consentement, ni par celui de la nation; et il la donna à Udalrich, qui le céda généreusement à son frère aîné, Sobieslas; mais celui-ci, se contentant aussi du titre de duc, prêta foi et hommage à l'Empereur. Vladislas, ne se fiant point à un prince qu'il avait traité si durement, se fit transporter, quoique dangereusement malade, dans une terre que sa femme, Judith, possédait en Allemagne. Là, en présence de cette princesse et devant l'épouse de son fils Frédéric, il expira vers la fin de l'année 1173. Ses dépouilles mortelles furent transférées à Prague, et déposées au monastère de Strahof, qu'il avait fondé, et où l'on voit encore son mausolée.

VLADISLAS III, duc de Bohême, succéda en 1193 au duc Henri, contre lequel il s'était révolté, et qui l'avait fait mettre en prison. Comme il n'était que le cadet, ayant pris possession du gouvernement, il écrivit à Przémyslas, qui se tenait caché à Ratisbonne, pour l'instruire de ce qu'il venait de faire et pour lui proposer une entrevue. Par une modération qui a peu d'exemples, Vladislas, après avoir gouverné pendant cinq mois, remit l'autorité souveraine entre les mains de son frère aîné, se contentant de la Moravie pour apanage. Il accompagna lui-même son frère Przémyslas, quand celui-ci fit son entrée solennelle à Prague; et les deux frères vécurent dans une union qui fut d'autant plus heureuse pour la Bohême, que jusque-là elle avait été honteusement déchirée par les dissensions de ses princes. Othon et Phi-

lippe se disputaient alors l'empire germanique. Vladislas et Przémyslas se déclarèrent d'abord pour ce dernier qui, en 1198, proclama roi de Bohême Przémyslas; mais ensuite, mécontents de Philippe, ils se jetèrent dans le parti d'Othon (1201). Przémyslas l'aida si efficacement, que selon Dubrawski il en reçut le surnom d'Ottocare, et depuis ce temps il est appelé Przémyslas II, le *premier des Ottocares*. En 1205 les princes bohémiens se réconcilièrent avec Philippe, qui, en 1210, donna sa fille Cunégonde à Venceslas, fils de Przémyslas. Dans le temps où la maison régnante de Bohême était agitée par la discorde, les princes s'étaient engagés à acquitter un tribut annuel aux Empereurs. Le roi Przémyslas, fort de son union avec son frère, obtint en 1212, de l'empereur Frédéric, deux priviléges qui déclaraient la Bohême et la Moravie libres de tout tribut, et indépendantes de toute juridiction étrangère, avec faculté de la part du roi de nommer les évêques du royaume, et de leur conférer l'investiture. Le duc Vladislas mourut à Olmutz en 1222. Ce prince, sage, pieux, est loué par les annalistes du temps, surtout à cause des présents dont il avait comblé les églises de la Moravie.

VLADISLAS, fils aîné du grand Huniade, né en 1431, fut élevé dans les camps, sous les yeux de son père. Après la malheureuse bataille du 19 octobre 1448, Huniade étant tombé entre les mains de George, duc de Servie, son ennemi mortel, n'obtint la liberté qu'aux conditions les plus dures. Il fut obligé de laisser en otage son fils Vladislas, et de consentir au mariage de ce fils chéri avec la princesse Élisabeth, petite-fille de George et fille d'Ulric de Cilley, alors âgée de 8 ans. George refusant de rendre le gage précieux qu'il tenait entre ses mains, Huniade, qui avait réparé ses pertes, s'avança à la tête de l'armée destinée contre les Turcs, et ravagea les terres de George; alors le jeune Vladislas fut renvoyé avec de riches présents. En 1453, le roi de Hongrie, Vladislas V, ayant nommé le fils d'Huniade duc de Croatie et de Dalmatie, le chargea d'aller soumettre dans la haute Hongrie quelques magnats révoltés. Pendant qu'il remplissait avec gloire cette mission, la mort lui enleva sa future épouse, la princesse Élisabeth. Ce fut un malheur pour lui, pour les deux familles, et pour toute la Hongrie; car le lien qui unissait depuis quelques années les familles Huniade et Cilley étant rompu, leurs anciennes haines éclatèrent de nouveau. Ulric, chef des Cilley, et le fils du grand Huniade en furent les deux premières victimes. Voulant se faire un autre appui, Huniade avait donné à son fils Vladislas la fille de Gara, palatin du royaume (1455); le jeune prince était près de son père, lorsque ce héros mourut à Belgrade. Les Cilley se réjouirent de cette perte si funeste pour la chrétienté : « La mort de Huniade ne nous suffit pas, dit Ulric, nous exterminerons toute cette race de chiens. » Afin d'exécuter plus facilement ce dessein, on fit une paix simulée, par laquelle le jeune Vladislas dut évacuer et livrer aux troupes du roi les places de la couronne, en commençant par Belgrade, cette ville importante que le père avait sauvée. Le roi voulut en prendre lui-même possession, et le jeune Vladislas, plein de soumission, prit les devants, afin de tout préparer pour recevoir le monarque. Szilagyi, oncle des jeunes Huniades, qui commandait dans la forteresse, avait mis la garnison, forte de 5,000 hommes, dans les tours et les casemates, de sorte qu'un agent d'Ulric, qui vint reconnaître la place, lui rapporta qu'il n'y avait presque pas de troupes. Transporté de joie, Ulric écrivit à un de ses amis : « Je vais entrer dans Belgrade avec le roi; et bientôt je pourrai vous envoyer deux têtes (celles des deux jeunes Huniades), avec lesquelles vous pourrez *jouer à la balle.* » Cette horrible lettre ayant été interceptée, la famille des Huniades tint conseil, et la mort d'Ulric y fut unanimement résolue. Le roi fit son entrée dans Belgrade, accompagné d'Ulric, qu'il nommait son oncle. Vladislas, ayant laissé passer 100 personnes de sa suite, fit fermer la porte aussitôt après. Cette petite troupe fut bientôt obligée de poser les armes, et l'armée se vit forcée de camper sous les murs de la place. Le lendemain, pendant que le roi assistait à la messe avec Ulric, Vladislas fit appeler celui-ci pour lui faire une communication importante, et il lui montra la lettre interceptée. Des paroles on en vint aux menaces : Vladislas et Ulric tirent leurs sabres; le premier ayant été légèrement blessé, les gardes accourent, tombent sur Ulric et lui coupent la tête. Vladislas, couvert de sang, se rend auprès du roi qui sortait de la chapelle. « J'ai été attaqué par Ulric, lui dit-il, je me suis défendu, il est mort sous mes coups, lisez la lettre qu'il a écrite, et vous me pardonnerez. » Cependant l'armée, campée au dehors, menaçait de prendre la ville d'assaut; le roi lui ordonna de s'arrêter, et conduit à Temeswar, par Vladislas, il jura à la famille que jamais il ne vengerait la mort d'Ulric. Il parut si satisfait de l'accueil qu'on lui fit, qu'il donna à la veuve et à ses deux fils des robes de pourpre brodées en or, les invitant à s'en revêtir, et à quitter leurs habillements de deuil. Il retourna ensuite à Ofen, accompagné de Vladislas Huniade. Les magnats, qui tenaient au parti des Cilley, représentaient à ce monarque qu'il n'était pas en sûreté, que la petite noblesse et le peuple étaient dévoués au jeune Huniade, comme ils l'avaient été à son père, et que la paix du royaume exigeait qu'il fût sacrifié. Enfin, on ne cessait de conjurer autour du monarque hongrois la perte des deux jeunes princes. Il y eut dans ce complot une circonstance affligeante, c'est que le palatin Gara, beau-père du jeune Huniade, y prit une part honteuse. Afin de détourner l'attention des Huniades, on ne parlait à la cour et au conseil que des préparatifs contre les Turcs. Plein de sécurité et de confiance, le jeune Vladislas, marchant sur les traces de son père, offrit de lever des troupes à ses frais, et d'observer les Turcs, en s'appuyant sur Belgrade, jusqu'à ce que l'armée hongroise fût rassemblée. Pendant qu'à la cour on paraissait recevoir ces offres avec reconnaissance, on répandait sourdement le bruit que le jeune Huniade ne pensait qu'à se mettre à la tête de ses troupes pour venir surprendre le roi et s'emparer de la couronne. Afin de dissiper ces bruits, on insinua à Vladislas que son honneur exigeait qu'il fît venir son frère cadet Mathias, pour le laisser entre les mains du roi, comme un gage de sa fidélité. Le jeune prince, ne soupçonnant rien de ce qui se tramait contre lui, se hâta d'envoyer à Temeswar pour faire venir son frère Mathias, à peine âgé de 13 ans.

La mère s'y refusa disant que le père, dans ses derniers moments, lui avait surtout recommandé de ne jamais laisser ensemble ses deux fils à la cour, un seul malheur pouvant les lui enlever tous les deux à la fois. Vladislas écrivit de nouveau que la volonté du roi devait être faite; et la pauvre mère obéit. Le 14 mars 1447, Mathias étant arrivé à Ofen, et son frère le conduisant à cheval au château, ils furent tous les deux arrêtés par les magnats. Le lendemain Witez et leurs autres amis furent également arrêtés. On répandait en même temps le bruit que ces jeunes princes devaient égorger le roi dans trois jours et couronner Vladislas. Un tribunal, érigé pour la forme, condamna à mort ce malheureux sans l'avoir entendu, et le lendemain à la chute du jour il fut conduit derrière le château pour y être décapité. Le bourreau l'ayant frappé trois fois sans lui donner le coup mortel, il se relève plein de courage, en s'écriant avec force : Selon nos lois et nos usages, je suis libre; et il se jette précipitamment dans la foule; mais ses jambes s'étant embarrassées dans sa longue robe, il fut renversé; les commissaires, chargés de l'exécution, commandèrent au bourreau de faire son devoir, et la tête du malheureux tomba sur l'échafaud. Déjà le peuple accourait de toutes parts : les ouvriers, revenant de leurs travaux, remplissaient la place de l'exécution, et ils proclamaient l'innocence de la victime; ils se répandirent dans les rues, et menacèrent le palais du roi; reprochant aux meurtriers de Huniade d'avoir choisi une heure indue, un endroit retiré. Après quelques heures de désordre, le gouvernement réussit néanmoins par des proclamations qui furent affichées, et par le déploiement de la force armée, à dissiper les attroupements; mais on ne put apaiser l'indignation qui se répandit dans toute la Hongrie. Szilagyi et la princesse Élisabeth, sa sœur, veuve du grand Huniade, coururent aux armes, et s'étant emparés de la Transylvanie, ils envoyèrent des partis jusqu'aux portes d'Ofen. Le roi, épouvanté, prit le jeune Mathias Corvin avec lui, passa par Gran, mit Witez en liberté, et l'engagea à négocier avec Élisabeth une réconciliation qui fut conclue à Presbourg. Peu de temps après, ce monarque mourut subitement, le 23 novembre 1548, le même jour et à la même heure où deux ans auparavant il avait juré, à Temeswar, de défendre la famille du grand Huniade.

VLAMING (Pierre), né à Amsterdam, le 29 mars 1686, mort en 1733, cultiva avec succès la littérature ancienne et la poésie hollandaise. Outre plusieurs éditions soignées de bons ouvrages, il publia, en 1711, avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un recueil fort estimable sous le titre de *Délassements poétiques*.

VLASTA, amazone de la Bohême, a fourni dans le 8e siècle, une des pages les plus extraordinaires de l'histoire. La princesse Libussa, qui mourut en 735, avait choisi de jeunes personnes distinguées par leur force, leur adresse dans les exercices militaires; et elle leur avait confié la garde de sa personne. Après sa mort, Vlasta, qui était à la tête de ces jeunes Bohémiennes, les rassembla sur le mont Widowlé, et les excita à prendre les armes. Pour essayer leurs forces, elles tombèrent sur un domaine voisin, qu'elles choisirent pour y former un établissement militaire. Elles élevèrent sur le mont Widowlé, un fort qui devait être le centre du nouvel empire. Przémyslas, duc de Bohême, ayant reçu la nouvelle de cette première tentative, envoya aux amazones un des seigneurs de sa suite. Elles lui coupèrent le nez, les lèvres, lui firent éprouver un traitement encore plus barbare, et le renvoyèrent dans cet état sans l'avoir entendu. Ces excès furent bientôt connus dans toute l'Europe; et partout on voyait les jeunes personnes quitter leurs parents, les épouses leurs maris, leurs enfants, pour venir se placer sous la conduite de Vlasta. Celle-ci fit élever vis-à-vis de Wissegrad un second fort, que l'on appela *Diewin* ou *Château des jeunes filles*. De là les amazones se répandaient dans les campagnes, pour y porter le fer et le feu. Tout ce qui n'appartenait point à leur sexe était cruellement mutilé ou égorgé. Un corps de troupes envoyé contre elles par Przémyslas fut mis en fuite; et Vlasta rentra en triomphe dans Diewin, où elle distribua des récompenses à celles de ses compagnes qui s'étaient fait remarquer. Sept de celles-là reçurent chacune un collier d'or, récompense que Vlasta donnait de ses mains, quand elle accordait l'ordre *de la vertu militaire*. Elle publia un *Code*, dont les trois derniers articles statuaient qu'il était défendu aux hommes de porter les armes, sous peine de mort; qu'ils ne pourraient aller à cheval que les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval; que celui qui oserait monter autrement serait puni de mort; que les hommes, à quelque classe qu'ils pussent appartenir, devaient conduire la charrue et faire tous les travaux, tandis que les femmes combattraient pour eux; que les jeunes personnes choisiraient elles-mêmes leurs maris, et que celui qui rejetterait leur choix serait puni de mort. Ces fureurs désolèrent la Bohême pendant 8 ans. Enfin, après avoir inutilement tenté de ramener ces fanatiques, Przémyslas s'avança contre le fort de Widowlé, qu'il prit d'assaut. Les jeunes personnes qui le défendaient furent mises en pièces, aucune d'elles n'ayant voulu rendre les armes. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle, Vlasta ordonna qu'il fût fait à Diewin un sacrifice aux dieux; et sur l'autel on égorgea 24 prisonniers, pour apaiser les mânes des amazones qui étaient tombées si glorieusement. Les amazones se jetèrent sur les malheureuses victimes dont elles recevaient le sang dans des coupes enchantées. Elles sortirent ensuite de Diewin, poussant des cris de rage; et après avoir vendu chèrement leur vie, elles périrent toutes les armes à la main. Un troubadour bohémien, Dalémile, ayant recueilli, au commencement du 14e siècle, les traditions nationales sur Vlasta et sur ses compagnes, les a racontées en vers slaves, avec une simplicité et une décence que le poëte d'une autre contrée, Arioste, a trop oubliées quand il a parlé des amazones de la Grèce.

VLERICK (Pierre), peintre, né à Courtrai en 1539, mit à profit un voyage en Italie pour étudier avec soin l'antique, et peignit à Rome plusieurs tableaux remarquables. En quittant l'Italie, il revint se fixer dans son pays, où il exécuta différents tableaux, entre autres : les *quatre Évangélistes*, un *Crucifix* entre la Vierge et St. Jean, et *Judith* coupant la tête à Holopherne. On reconnait dans tous ses ouvrages la manière de Tintoret, qu'il avait connu à Venise, et dont il avait gagné l'estime et l'ami-

tié. Il excella aussi dans l'architecture et la perspective. En 1569, il alla s'établir à Tournai, où il mourut de la peste en 1581.

VLESCHOUWER (Jean), en latin *Carnarius*, médecin, né à Gand au 16e siècle, prit ses degrés à Padoue, où il occupa quelque temps une chaire de philosophie morale. De retour dans sa patrie, il y pratiqua son art avec succès, fut appelé, en 1557, à la cour du duc de Holstein-Gottorp en qualité de médecin, et mourut en 1562, chanoine de Sleswig. On ne connait de lui qu'un recueil de poésies didactiques imprimées à Padoue en 1553, in-8°, in-8°, et contenant, entre autres pièces : *Oratio de Podagræ laudibus*, et *de Thermis palavinis carmen*.

VLIERDEN (Lambert de), né à Herstal, près de Liége, en 1564, fit ses études à Aix-la-Chapelle et à Cologne, et embrassa la profession des armes; mais plusieurs blessures et le malheur d'être fait deux fois prisonnier le dégoûtèrent d'un état qu'il avait pris sans réflexion. Revenu d'une campagne en Bohême, il chanta, en vers latins, les exploits de ses compagnons d'armes. On trouve dans le Recueil de ses poésies un poëme plein de feu et d'énergie, sur la victoire de Prague, remportée par Ferdinand II, en 1620. Les vues de sa famille l'obligèrent de sacrifier son goût pour la poésie à l'étude des lois. Il y fit de rapides progrès, prit le grade de licencié à Louvain en 1590, et eut des succès brillants au barreau, par une éloquence naturelle, une parfaite connaissance des lois et une probité à toute épreuve. Il se retira après avoir fourni au barreau une carrière de 49 ans, et mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont : Les *Panégyriques d'Ernest et de Ferdinand de Bavière*, successivement évêques de Liége; *De l'Élection et du Couronnement de l'empereur Ferdinand*, avec quelques autres poëmes; *Traité sur les trente-deux tribus des artisans de la ville de Liége;* les *Fastes magistrales de la ville de Liége; Histoire de la ville de Liége; Édits et Traités sur les monnaies qui ont été en usage dans le pays de Liége depuis* 1477 *jusqu'en* 1623 ; l'*Hercule belgique*, ou Histoire du comte de Bucquoy.

VLIET (Guillaume Van), peintre, né à Delft, en 1584, descendait de l'ancienne et noble famille de Vander Voort. Il cultiva d'abord le genre historique, et s'y distingua par une manière large et facile; mais l'amour du gain le détourna de cette carrière, pour lui faire suivre celle du portrait, dans laquelle il obtint beaucoup de succès. Il mourut en 1642.

VLIET (Henri Van), neveu et élève du précédent, peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et la perspective. Les figures dont il ornait les tableaux de ce dernier genre sont dans le goût d'Emmanuel de Wit. Tous ceux de cette espèce qu'il a exécutés sont d'un ton vrai et d'un travail précieux : les amateurs en font cas; mais, à l'exemple de son oncle, il abandonna ce genre de peinture pour le portrait, dans lequel il se perfectionna sous Mirevelt. On estime particulièrement ses *clairs de lune*. Le Musée du Louvre a possédé de ce maître, jusqu'en 1815, une *Tête de jeune homme vêtu de noir et portant un hausse-col*, peinte sur bois, et qui joignait à un bon goût de dessin une couleur pleine de vigueur et d'harmonie.

VLIET (Jean-George Van), graveur hollandais, a laissé de très-bonnes estampes, entre autres *saint Jérôme dans une caverne*, *Loth et ses filles*, d'après Rembrandt.

VLITIUS ou **VANVLIET** (Jean), philologue hollandais, dont on ne connait positivement ni l'année, ni le lieu de naissance, était, quand il mourut à Breda en 1666, âgé de 56 ans, à ce que l'on présume. Il cultiva avec beaucoup de succès la littérature ancienne et la poésie latine, sans négliger sa langue maternelle, dont il chercha les rapports avec les anciens idiomes du Nord. Il fut lié avec les hommes les plus distingués, non-seulement de sa patrie, mais de l'Angleterre et de la France, où il voyagea. Nommé, en 1651, membre de la magistrature de Breda, avec le titre de greffier, il accompagna la même année à Londres, en qualité de secrétaire, l'ambassade extraordinaire des États-Généraux. Des chagrins domestiques empoisonnèrent ses derniers jours. Nous citerons son travail sur Gratius, qu'il publia sous ce titre : *Jani Vlitii venatio novantiqua*, Leyde, Elzevir, 1645, in-8° de 491 p.; et un ouvrage (en hollandais) sur le droit de succession, d'après les coutumes de la ville et de la banlieue de Breda.

VOECHT (Gille), historien, né vers la fin du 16e siècle dans la Campine, petit pays dépendant de l'évêché de Liége, fit profession de la vie religieuse dans l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, et mourut en 1653 à l'abbaye d'Éverbeur, où l'on conservait ses ouvrages en manuscrits. Nous citerons de lui : *De comitatu lossensi in Tungriá et Taxandriá*, inséré en partie par l'abbé Ghesquière dans les *Acta sanctorum Belgii*, t. I, p. 209.

VOEL (Jean), jésuite, né en 1541, à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, professa les humanités dans divers colléges, et mourut en 1610 avec la réputation d'un habile professeur et d'un parfait religieux. Ses principaux ouvrages sont : *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Dole, 1586; Tournon, 1601; Lyon, 1619, in-12; *De Horolog. sciothericis*, Tournon, 1608, in-4°; *De oratore libri IV, ex Cicerone potissimùm collecti*, Lyon, 1610, in-8°.

VOET (Gisbert), théologien, né à Heusde le 3 mars 1593, fut appelé, en 1634, à l'illustre école d'Utrecht, non encore érigée en académie, pour y enseigner la théologie et les langues orientales. Adversaire déclaré des arminiens ou remontrants, et défenseur ardent de l'orthodoxie proclamée au synode de Dordrecht, sa vie se passa en disputes et en tracasseries, qui, tout en signalant son rare savoir, firent détester son intolérance. L'amertume de son zèle s'exhala surtout contre la personne et la philosophie de Descartes, qu'il traita de jésuite déguisé et d'athée, et qu'il accusa même, à ce dernier titre, devant le magistrat d'Utrecht. La division des théologiens hollandais en coccéiens et voétiens qui dura plus d'un siècle, venait de ses querelles avec Coccéius. Tant de fiel n'empêcha pas Voet de pousser sa carrière jusqu'à 87 ans. Nous citerons de lui : *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 4 vol. in-4°, 1663-1676. On trouve la longue énumération de ses autres ouvrages dans le *Trajectum eruditum* de Burman, p. 296-426.

VOET (Paul), fils du précédent, né à Heusde, le 7 juin 1619, professa successivement à Utrecht la logique,

la métaphysique, la langue grecque et le droit civil, et y mourut le 1er août 1667. On cite de lui : *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, Utrecht, 1657, in-12; *Commentarius ad institutiones juris*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°.

VOET (Daniel), frère du précédent, né à Heusde le 31 décembre 1629, mort en 1660, professa la philosophie à l'académie d'Utrecht et publia des abrégés de physique et de pneumatique.

VOET (Jean), fils de Paul, né à Utrecht le 3 octobre 1647, professa successivement le droit à Hesborn, à Utrecht et à Leyde, où il mourut en 1714. Son principal ouvrage est son *Commentarius in Pandectas*, Leyde, 1698, 2 vol. in-fol., fréquemment réimprimé.

VOET (Jean-Eusèbe), poëte et médecin, s'est distingué dans le genre lyrique et sacré. Ses *Poésies édifiantes* parurent à Dordrecht en 1768, in-8°, et y furent réimprimées avec des poésies posthumes en 1780. Voet mourut en 1778 à la Haye, où il était inspecteur des octrois.

VOGEL (Jean-Guillaume), minéralogiste, né le 4 mars 1657 à Ernstroda, dans le duché de Cobourg, se rendit en Hollande en 1678, s'engagea au service de la compagnie des Indes orientales comme mineur et essayeur, et débarqua l'année suivante à Sumatra. Nommé en 1682 directeur des mines de Silidase-Tambangh, il se rembarqua pour l'Europe en 1687, devint directeur des mines de Saxe en 1690, et mourut le 17 juillet 1723. On citera de lui : *Journal de mes voyages en Hollande et dans les Indes orientales* (allemand), Francfort, 1690, 1696, 1704, in-12; Altenbourg, 1716, in-8°; *les Indes orientales anciennes et modernes*, Gotha, 1712, in-8°.

VOGEL (Rodolphe-Augustin), professeur de médecine à l'université de Goettingen, né à Erfurt le 1er mai 1724, a publié, entre autres ouvrages, un livre classique qui a eu un grand nombre d'éditions, sous ce titre : *Institutiones chemiæ, ad lectiones academicas accommodatæ*, Goettingen, 1755, in-8°.

VOGEL (Christophe), compositeur, né à Nuremberg en 1756, vint à Paris vers 1776, époque où les chefs-d'œuvre de Gluck venaient d'opérer en France une révolution dans la musique dramatique. Animé par les succès de ce grand maître, il résolut de marcher sur ses traces et médita ses savantes partitions; mais il ne parvint qu'en 1786 à faire jouer son opéra de *la Toison d'Or*, qui eut 9 représentations et donna une idée avantageuse de son talent. En 1789, parut *Démophon*, qui en eut 24, et dont l'ouverture est un véritable chef-d'œuvre que l'on exécute encore aujourd'hui. Les amateurs se souviennent de l'effet qu'elle produisit au Champ-de-Mars, en 1791, à la cérémonie funèbre des officiers tués à Nancy, lorsqu'elle fut exécutée par 1,200 instruments à vent, accompagnés, d'intervalle en intervalle, par 12 tamtams. Vogel était mort des suites de son intempérance le 26 juin 1788.

VOGELWEIDE (Walther de), l'un des six minnesingers qui, en 1206, prirent part au combat poétique livré dans le château de Wartbourg, en présence du landgrave de Thuringe et de sa famille, naquit à Vogelweide, château que ses ancêtres possédaient en Thurgovie (Suisse). Dans sa jeunesse, il se rendit près du margrave d'Autriche, et s'étant fait connaître par ses chants poétiques il passa sa vie en allant d'une cour à l'autre. Mécontent de Philippe, roi des Romains, il s'attacha à son compétiteur, Othon, margrave de Saxe. Il se trouvait à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, qui avait embrassé le parti d'Othon, lorsque ce prince fut défait par Philippe, près duquel Vogelweide intervint pour le réconcilier avec son bienfaiteur Frédéric II. Celui-ci étant parvenu à l'empire, Vogelweide fut en grande faveur auprès de lui. Cependant il revint trouver Léopold, margrave d'Autriche, qui, ainsi que le prince Frédéric, son fils, le combla de bontés et de présents. La cour de Vienne était alors l'école de la politesse et le séjour des Muses. Mais après la mort de Léopold, Frédéric, son successeur, s'étant abandonné à la fougue de ses passions, les poëtes abandonnèrent sa cour. Walther de Vogelweide alla trouver Ulrich, duc de Carinthie, qui se réjouit d'avoir près de lui un minnesinger d'une si haute réputation. De là Walther alla visiter Paris, Constantinople et la terre sainte. Si le poëme qu'il est réputé avoir composé en l'honneur de Dietrich, comte de Catzenelnbogen, est effectivement de lui, il aurait encore vécu en 1250, ce qui est difficile à supposer, puisqu'en 1206 il fut un des premiers tenants au combat poétique de Wartbourg. Il est certain qu'il revint mourir dans son château à Vogelweide. Ami de Henri, landgrave de Meissen, il loua ce prince, qui se faisait gloire de s'associer aux minnesingers, et qui composa plusieurs chants en l'honneur de Walther. Celui-ci avait connu à Vienne Videler ou Reinmar l'aîné, avec lequel il fut très-lié, et dont il pleura la mort dans une touchante *Complainte*. Les poésies de Vogelweide ont une certaine élévation, qui annonce l'homme accoutumé à vivre près des grands. Les louanges, quand il leur en donne, sont distribuées avec mesure et délicatesse. Ses complaintes sont touchantes, et ses chants ramènent souvent la pensée à sa patrie, qu'il paraît avoir aimée sincèrement. Ses poésies, qui sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican, dans celles de Paris, de Jéna et de Weingarten, ont été publiées par Manessen, dans son *Recueil* (Zurich, 1758), d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris; et par Muller, dans sa *Collection*, Berlin, 1784.

VOGLER (Valentin-Henri), médecin, né à Helmstadt en 1622, pratiqua son art à Francfort-sur-le-Mein, à Oppenheim, et devint en 1652 professeur dans sa ville natale, où il mourut en 1677. On a de lui : *Diæteticorum Commentarius, cum disputatione de vi imaginationis in pestilentiâ producendâ*, Helmstadt, 1667, in-4°; *De rebus naturalibus et medicis quarum in scriptis sacris fit mentio, Commentarius*, ibid., 1682, in-4°. — VOGLER (Jean-Philippe), médecin, né à Darmstadt en 1746, mort à Weibourg en 1802, a laissé divers écrits sur la médecine et la botanique, imprimés à Wetzlar et à Marbourg.

VOGLY (Jean-Hyacinthe), médecin, né à Bologne le 20 avril 1697, mort dans cette ville le 25 juin 1762, se fit connaître par des recherches sur la génération qu'il consigna dans une dissertation intitulée : *De anthropogeniâ Dissertatio anatomico-physica*, Bologne,

1718, in-4°. On cite, en outre, ses *Tablettes chronologiques de l'histoire des hommes qui ont honoré l'université de Bologne par leurs talents ou leurs emplois*, ibid., 1726, in-4°.

VOIGT (Godefroi), théologien et physicien, né à Dolitsch (Delitium), dans la Misnie, en 1644, fut recteur de l'école de Gustrow, puis du gymnase Saint-Jean de Hambourg, et mourut en 1682. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Curiositates physicæ*, etc., Gustrow, 1668, in-8°; Leipzig, 1698, in-12; *Deliciæ physicæ*, etc., Rostock, 1671, in-8°; *Thyriasteriologia sive de altaribus veterum christianorum liber posthumus*, Hambourg, 1709, in-8°.

VOIGT ou **VOGT** (Jean), né à Beverstædt le 5 août 1695, mort pasteur à Brême le 22 août 1765, a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels on citera : *Catalogus historico-criticus librorum rariorum*, Hambourg, 1752, in-8°; 5e édition, 1793; c'est la plus recherchée, à raison des nombreuses améliorations de l'éditeur.

VOIGT (Jean-Chrétien), médecin allemand, né le 22 novembre 1725, dut à sa taille élevée le malheur d'être placé, malgré lui, dans le régiment de la garde de l'électeur de Saxe; mais il sut mettre à profit cette violence pour s'introduire à la pharmacie de la cour, et commença dès lors ses études médicales, qu'il termina plus tard, lorsqu'il eut reçu son congé. Il mourut à Culmbach le 26 juin 1810, après s'être fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages, entre lesquels on distingue : *Méthode certaine pour empêcher les difformités que peut produire la petite vérole*, Kups, 1765.

VOIS (René de), né à Poitiers en 1665, entra dans l'ordre des carmes, où il prit le nom de Théodoric de Saint-René, sous lequel il est principalement connu, et mourut à Paris en 1728. On citera de lui : *Justification de l'Église romaine sur la réordination des Anglais épiscopaux*, Paris, 1728, 2 vol. in-12.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE de), littérateur, né au château de Voisenon, près de Melun, le 8 janvier 1708, adressa, dès l'âge de 11 ans, à Voltaire, une épître en vers qui lui valut l'estime de ce grand homme; mais cette facilité précoce l'empêcha d'avoir un vrai talent; et il ne fut qu'un poëte médiocre, probablement parce qu'il avait été trop tôt un homme à la mode. Le succès d'une petite comédie de société l'enhardit à donner au Théâtre-Français, en 1739, quelques actes sans conséquence. Ce fut cette même année, qu'à la suite d'un duel et d'une maladie grave, il entra dans les ordres pour céder enfin au vœu de sa famille. A peine ordonné prêtre, il devint grand vicaire de l'évêque de Boulogne, son parent, dont il rédigea les mandements, mais dans un style épigrammatique qui fut blâmé. En 1741, le siége vacant lui fut offert : il le refusa, se jugeant avec raison incapable de le remplir. Pour récompenser son désintéressement, il reçut l'abbaye du Jard, qui n'exigeait de lui ni résidence, ni devoirs au-dessus de ses forces, et dès lors il se livra sans contrainte à son goût pour le monde et pour les plaisirs. Il rentra dans la carrière du théâtre, et donna, entre autres pièces, aux Italiens, *les Mariages assortis* (1744), comédie en trois actes et en vers, qui eut du succès, et *la Coquette fixée* (1746), comédie également en trois actes et en vers, qui eut 23 représentations de suite et qui est son chef-d'œuvre. Il fit aussi quelques opéras très-applaudis et souvent représentés, et quelques *oratorios*. Au milieu des dissipations d'une vie dissolue, il était tourmenté par les scrupules d'une dévotion dont on ne pouvait contester la sincérité. Dans une maladie grave, il se laissa imposer, comme pénitence, l'obligation de dire tous les matins son bréviaire, et il n'y manqua jamais. On ne pouvait pas faire plus de compte sur ses maladies que sur toute autre chose de lui : il était à la mort aujourd'hui, ce qui arrivait souvent, vu la faiblesse de sa constitution, et demain il était à l'Opéra ou à la chasse. Quoiqu'il n'eût guère cultivé la littérature que pour embellir son existence, et qu'il parût attacher moins d'importance au succès de ses ouvrages que de ses saillies, quoique l'on remarquât, dans son bagage littéraire, assez peu considérable, des contes libertins *où l'ordure est mise en calembours*, selon l'expression de la Harpe, il fut reçu à l'Académie française en 1763. Il s'y montra toujours fort assidu, et fut chargé de porter la parole dans plusieurs circonstances solennelles. Malgré ses ridicules, malgré même ses mots satiriques, auxquels sa figure de singe donnait plus de malice, il était généralement aimé, parce qu'il n'avait jamais usé de son crédit que pour servir les gens de lettres, et n'avait jamais cherché à se venger d'aucune injure. Mais la versatilité de son caractère, en lui faisant tenir une lâche conduite, finit par le brouiller avec tout le monde. Ayant perdu toutes ses pensions lors de la disgrâce du duc de Choiseul, il capta la bienveillance du duc d'Aiguillon et de l'abbé Terray, recouvra ainsi ce qu'il avait perdu, et fut même nommé ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire. Il fut le poëte de Mme du Barry, comme il avait été celui de Mme de Pompadour, se jeta dans le parti Maupeou avec assez peu de discrétion pour offenser l'exilé de Chanteloup, et mérita par son ingratitude d'être mal accueilli du duc d'Orléans, du prince de Conti, des seigneurs de la cour et de ses confrères de l'Académie. Il mourut au château de Voisenon le 22 novembre 1775, et eut la force de badiner dans ce moment suprême, dont la crainte l'avait forcé, pendant sa vie, à garder quelque apparence de religion. Outre les compositions dont nous avons parlé, on cite de lui des *poésies* trop négligées, des *anecdotes littéraires*, et quelques *fragments historiques*, peu intéressants. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1781, 5 vol. in-8°. La Harpe a dit que, dans cette volumineuse édition, l'esprit de Voisenon *ressemblait à un papillon écrasé dans un in-folio*.

VOISENON (le comte de), frère aîné du précédent, était lieutenant général des armées du roi. Il était très-riche, et il aurait pu vivre heureux par son caractère et par l'estime dont il jouissait, sans les travers de son épouse, qui se rendit fameuse par ses galanteries, par son esprit et ses caprices. Petite-fille de Mme Doublet, de tous les savants qui fréquentaient la maison de son aïeule, elle n'affectionnait que les médecins. Elle conserva un goût si vif pour leur art, qu'elle se crut appelée à l'exercer; et, pour le malheur de ses vassaux, elle n'était occupée, lorsqu'ils étaient malades, qu'à leur administrer des remèdes souvent fort mal imaginés. On cite

parmi les victimes de sa singulière manie l'abbé Laugier, qui passait pour avoir avec la comtesse une liaison des plus intimes. Les docteurs du collége de médecine de Paris, n'osant contre une empyrique de si bonne maison recourir à l'autorité, se contentèrent de la mystifier. Réalisant la fameuse réception d'Argante, ils imaginèrent d'envoyer à la comtesse de Voisenon des diplômes de docteur, de lui faire croire qu'ils l'avaient élue présidente de leur collége. Pour mieux la persuader, ils firent faire un carton à quelques exemplaires du *Journal des savants* (mars 1734, page 573, in-12), et y insérèrent un procès-verbal en forme de cette prétendue réception. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que d'autres journalistes, à qui ces exemplaires cartonnés arrivèrent, rendirent compte de la nouvelle sans y entendre malice. L'abbé de Voisenon, qui était dans le secret, adressa à sa belle-sœur de très-jolis vers à cette occasion.

VOISIN (Joseph de), savant hébraïsant, né à Bordeaux vers 1610, fut, à l'âge de 20 ans, pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville, mais donna sa démission, et embrassa l'état ecclésiastique pour se livrer plus facilement à l'étude. Devenu aumônier du prince de Conti, il fit paraître, en 1660, avec l'approbation des vicaires généraux du diocèse de Paris, une traduction française du *Missel romain*, qui, grâce aux intrigues de Mazarin, désireux de contrecarrer le cardinal de Retz, fut dénoncée par le nonce du pape à l'assemblée du clergé, condamnée par les évêques de France, mis à l'*index* à Rome, etc.; mais l'autorité exécutive n'eut aucun égard en France à ces mesures violentes. L'abbé Voisin mourut en 1685. Outre son *Missel romain*, selon le règlement du concile de Trente, latin et français, Paris, 1660, 5 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois, et dont la meilleure édition est de 1732, 8 vol. in-12, on citera de lui : *Liber de lege divinâ secundum statum omnium temporum ab Adamo ad Christum, et regnante Christo, ex Hebræorum sensu*, ibid., 1650, in-8°; *Liber de jubilæo secundum Hebræorum et christianorum doctrinam*, ib., 1655, in-8°. (*Voyez* le *Moreri* de 1759.)

VOISIN (François), médecin de la vénérie du roi, de l'hospice royal et du collége de Versailles, né dans cette ville en 1759, s'honora en 1789 par sa courageuse humanité envers des gardes du corps blessés qu'il parvint à arracher des mains de la populace insurgée. C'est surtout comme praticien qu'il s'est fait un nom; l'on ne connaît de lui que deux *Mémoires*, l'un sur la vaccine, l'autre sur la clavelée, imprimés dans le *Recueil* de la Société d'agriculture du département de Seine-et-Oise, dont il était membre. Voisin mourut à Paris en 1826. Bataille lut son *Éloge* à la Société d'agriculture de Versailles.

VOISIN (Catherine DESHAYES, veuve MONVOISIN, connue seulement sous le nom de la), devineresse, fameuse par sa triste fin, était accoucheuse à Paris dans le 17e siècle. L'exercice de sa profession ne lui fournissant pas les moyens de satisfaire son goût pour la débauche, elle imagina, comme tant d'autres, de spéculer sur la crédulité publique, et se mit à faire les cartes et à tirer les horoscopes. Elle réconcilia les amants, fit retrouver les objets perdus, indiqua les trésors cachés, et vendit des secrets pour conserver les agréments de la jeunesse, pour se rendre invulnérable, pour gagner au jeu, etc. L'affluence des personnes, même des plus hautes classes, qui venaient la consulter, était telle, qu'elle quitta bientôt son chétif logement pour prendre une maison; elle eut un suisse, des laquais, et toutes les commodités que les progrès du luxe pouvaient déjà permettre à cette époque. Cette manie de briller fut ce qui la perdit. Les révélations faites par la marquise de Brinvilliers, au moment de son supplice, entretenaient dans Paris de sombres inquiétudes. Toutes les morts soudaines passaient pour l'effet du poison, et la police redoublait d'activité pour rassurer les esprits. La Voisin, naturellement suspecte, fut accusée de débiter en secret des poisons, qu'on nommait alors *Poudres de succession*. Elle fut arrêtée, en 1679, et renfermée à la Bastille, avec 40 de ses complices, parmi lesquels on cite la Vigoureux et son frère, et un prêtre nommé Étienne Guibourg Cœuvrit, dit Lesage. Interrogée sur les personnes qui fréquentaient le plus sa maison, elle nomma la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons et le maréchal de Luxembourg. Sans doute elle se flattait par là d'arrêter toutes les poursuites; mais elle ne fit que prolonger sa détention. Pendant qu'elle était à la Bastille, Thom. Corneille et Visé firent jouer avec le plus grand succès la *Devineresse* ou *Madame Jobin*. C'était une grave inconvenance que de produire sur le théâtre cette malheureuse avant qu'elle fût jugée; mais du moins les auteurs n'accueillirent point les bruits répandus contre elle; et dans leur pièce, qui est très-gaie, *Madame Jobin* ou la Voisin n'est qu'une intrigante qui cherche à faire des dupes. Cependant les soupçons d'empoisonnement prenaient de jour en jour plus de consistance. Le 11 janvier 1680, une chambre ardente fut établie à l'Arsenal, pour juger la Voisin et ses complices. Suivant Voltaire, la Voisin fut brûlée à la Grève, avec plusieurs de ses complices. Gayot de Pitaval, *Causes célèbres*, I, 430, dit que la Voisin seule fut brûlée. Voici ce qu'en raconte Mme de Sévigné : « La Voisin connut son arrêt le lundi (19 février); chose fort extraordinaire! Le soir elle dit à ses gardes : quoi, nous ne ferons pas *media noche!* Elle mangea avec eux à minuit par fantaisie, car il n'était point jour maigre; elle but beaucoup de vin; elle chanta 20 chansons à boire. Le mardi, elle eut la question ordinaire, extraordinaire; elle avait dîné, et dormi huit heures. Elle fut confrontée sur le matelas à plusieurs personnes. Elle soupa le soir et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire la débauche avec scandale. On lui en fit honte, et on lui dit qu'elle ferait mieux de penser à Dieu, et de chanter un *Ave maris stella* ou un *Salve* que toutes ces chansons : elle chanta l'un et l'autre en ridicule; elle dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en confrontations, en débauches et chansons. Enfin le jeudi (22 février) on ne voulut lui donner qu'un bouillon : elle en gronda craignant de n'avoir pas la force de parler à ces messieurs. Elle vint en carosse de Vincennes à Paris; elle étouffa un peu et fut embarrassée : on voulut la faire confesser; point de nouvelles. A cinq heures on la lia; et avec une torche à la main elle parut dans le tombereau habillée de blanc. C'est une sorte d'habit pour être brûlée; elle était fort rouge, et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. A Notre-Dame

elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau : on l'en tira de force ; on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer, on la couvrit de paille ; elle jura beaucoup ; elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, on la perdit de vue, et les cendres sont en l'air présentement. Voilà la mort de Mme Voisin, célèbre par ses crimes et par son impiété. » Dans une lettre du 6 mars, Mme de Sévigné mande à sa fille : « On assure que le confesseur de la Voisin a dit qu'elle avait prononcé *Jésus Maria* au milieu du feu : c'est peut-être une sainte ! » On rapporte que la Fontaine, qui s'était lié avec la Voisin, était absent de Paris pendant son procès. A son retour il se présenta au domicile de cette femme et demanda de ses nouvelles. Il apprit que ce jour-là même elle venait d'être brûlée à la Grève. Le portrait de la Voisin a été gravé par Coypel, in-fol., avec quatre vers au bas, et in-4°.

VOISIN (le chancelier). *Voyez* **VOYSIN**.

VOITURE (Vincent), bel esprit, né à Amiens en 1598, fils d'un riche marchand de vins, suivant la cour, jouant gros jeu, tenant bonne table, dut à la position de son père l'avantage d'être lancé de bonne heure dans la haute société. Il n'était encore connu que par quatre pièces de vers, deux en latin, deux en français, les seules qui aient été publiées de lui de son vivant, lorsqu'il devint le héros de l'hôtel de Rambouillet. Il compta bientôt parmi ses protecteurs, ou mieux parmi ses amis, le comte d'Avaux, le cardinal de la Valette, le comte de Guiche, le maréchal de Schomberg, Chavigny, le président de Maisons, le jeune duc d'Enghien ; et, produit par eux à la cour, il fut placé, avec le titre d'introducteur et ambassadeur, auprès de Gaston, duc d'Orléans, dont il suivit la mauvaise fortune en Lorraine, à Bruxelles et dans le Languedoc. Envoyé par son maître en Espagne, s'il n'obtint pas les secours qu'il allait demander contre le roi de France, il gagna du moins l'estime du duc d'Olivarez. Sous les auspices de ce ministre, il fit un voyage de curiosité dans le midi de l'Espagne et jusque sur les côtes de Barbarie (1633), après quoi il s'embarqua à Lisbonne, et revint par l'Angleterre trouver Gaston à Bruxelles. Ce prince s'étant réconcilié avec le roi en 1635, Voiture se ménagea l'appui du cardinal de Richelieu ; aussi fut-il envoyé à Florence, en 1638, pour notifier au grand-duc la naissance du fils de Louis XIII, et plus tard, on le voit accompagner le roi et son ministre dans plusieurs voyages dont les plus grands objets politiques ne lui étaient pas inconnus. Après la mort de Louis XIII et de Richelieu, il eut part à la faveur de Mazarin, et bientôt au titre de maître d'hôtel du roi, il joignit celui d'interprète des ambassadeurs chez la reine ; il eut plusieurs pensions, et le comte d'Avaux, devenu contrôleur général des finances, le nomma son premier commis, avec les appointements de 20,000 livres et dispense de toutes fonctions. Dans cette position heureuse, il affectait le rôle d'homme à bonnes fortunes. Ce qu'il y a de certain, et ses *Lettres amoureuses* le prouvent, c'est qu'il n'éprouva jamais de véritable amour. Mais personne ne savait mieux que lui prendre ce ton de liberté galante qui régnait à la cour d'Anne d'Autriche. On a de lui quelques stances adressées à cette reine, qui ne s'offensa pas de leur familiarité hardie et les garda même longtemps dans son cabinet. Voiture aurait pu parvenir aux plus hauts emplois s'il n'eût été détourné constamment des affaires par la paresse et le goût des frivolités, qui l'empêchèrent même, comme littérateur, de donner à son talent une direction élevée. Il dissipa tout son esprit en chétifs à-propos de société, et, après avoir été l'homme à la mode, l'oracle de son temps, il est presque oublié aujourd'hui. Cependant, l'oublier entièrement serait une injustice, car peu d'écrivains ont contribué autant que lui à perfectionner la langue française. Il fut admis à l'Académie en 1643, et à sa mort, arrivée en 1648, cette compagnie porta son deuil, honneur qui ne fut décerné depuis à aucun académicien. Parmi ses *Lettres*, il faut remarquer celles qu'il écrivit durant son séjour en Espagne et son voyage en Barbarie, plusieurs de celles qu'il adressa à la marquise de Sablé, au marquis de Pisani, à M. de Chaudebonne, à Costar, et presque toute sa correspondance avec Puylaurens et le cardinal de la Valette. Quant à ses lettres dites *amoureuses*, si elles sont froidement galantes et pleines d'afféterie, elles ont du moins ce mérite qu'elles nous retracent fidèlement l'époque où a vécu leur auteur. Ses vers valent moins que sa prose, quoiqu'on en trouve parfois quelques-uns d'agréables. Ses *OEuvres*, publiées par son neveu Pinchesne en 1649, in-4°, furent réimprimées plusieurs fois de 1650 à 1656, tant in-4° qu'in-12, avec des augmentations, et l'ont été depuis, 2 vol. in-12. On trouve un choix de ses *Poésies* dans le tome V du *Recueil des poëtes depuis Villon*, Paris, 1692, et dans la *Bibliothèque poétique* de Fort de la Morinière, tome I. On trouve aussi un choix de ses *Lettres* et de ses *Poésies* dans un petit volume fort substantiel intitulé : *OEuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais*, avec une *Notice* sur chaque auteur, in-12, Paris, 1810.

VOLATERRANUS (Raphael). *Voyez* **MAFFEI**.

VOLCKAMMER (Jean-George), médecin et botaniste, né à Nuremberg en 1616, et mort dans la même ville en 1693, consacra sa vie à la pratique de son art, à l'étude de la nature, et publia, sous le titre de *Flora noribergensis*, un catalogue des plantes qui croissent aux environs de sa ville natale, et de celles qui y sont cultivées dans le Jardin des médecins. Cet ouvrage eut deux éditions dont la dernière, qui est fort augmentée, est de 1718, in-4°, avec des figures fort bien destinées. On a encore de ce savant : une *Lettre* dans laquelle il combat l'existence des levains de l'estomac ; un *Traité* sur le chocolat et un autre sur l'opobalsame.

VOLCKAMMER (Jean-Christophe), médecin et botaniste de la même ville, a publié sous le titre de *Noribergensium Hesperidum*, Nuremberg, 1708-14, deux parties in-fol., un ouvrage fort estimé sur la culture des orangers et des citronniers, à la suite duquel se trouve un petit *Traité* sur l'art d'orner les jardins, et d'y établir des cadrans solaires par la disposition des buis, etc.

VOLCKMANN (Jean-Jacques), littérateur, né à Hambourg le 17 mars 1732, mort le 22 juillet 1803, dans sa terre de Tschortau, près de Leipzig, fit une grande fortune par ses travaux. On lui doit plusieurs traductions des voyages, un *Dictionnaire géographi-*

que, etc. Ses *Nouvelles lettres historiques et critiques sur l'Italie*, 2e édition, 1777, 3 vol. in-8°, sont très-estimées.

VOLFIUS (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, né en 1734 à Dijon, après avoir achevé ses études entra chez les jésuites, et, à la suppression de leur institut, devint professeur de rhétorique au collége de sa ville natale. Il remplissait cette chaire depuis plus de 20 ans avec beaucoup de succès, lorsque éclata la révolution. Volfius en adopta les principes, fut élu évêque constitutionnel en 1791, et se démit de son siége à l'époque du concordat. Nommé chanoine de Dijon, il vécut dès lors dans la retraite, occupé principalement de littérature. En 1816 il se soumit à la rétractation exigée de lui par le nouveau prélat, et mourut en 1822, âgé de 88 ans. Sa *Rhétorique à l'usage des colléges* a été réimprimée plusieurs fois. On lui doit en outre plusieurs opuscules de circonstance qui n'offrent plus d'intérêt.

VOLKELIUS (Jean), théologien socinien du 17e siècle, né à Grimma, en Misnie, publia plusieurs écrits, dont le plus célèbre porte le titre : *De verâ religione*. D'abord en V livres, Crellius l'augmenta d'un *Traité* sur l'existence et les attributs de Dieu, et le fit paraître à Racovie en 1630, après la mort de Volkelius. Les Blaeu le réimprimèrent, Amsterdam, 1642, in-4°. Cette édition, dont une partie des exemplaires fut brûlée par ordre des magistrats, est recherchée des curieux à raison de sa rareté.

VOLKOFF (Théodore), comédien russe, né en 1729 à Kostroma, montra dès sa plus tendre jeunesse de grandes dispositions pour l'art dramatique. Au sortir du collége, il revint dans sa famille, à Jaroslaff, et s'associa plusieurs jeunes gens de son âge avec lesquels il représenta, dans la maison paternelle, des drames religieux. Il fit, en 1746, un voyage à Pétersbourg, où il eut occasion de voir le théâtre italien de la cour. Dès ce moment, il forma le dessein d'en établir un semblable à Jaroslaff, et d'y jouer avec ses camarades la tragédie et la comédie. Il en fut l'architecte, le peintre, le machiniste et le directeur. Bientôt la réputation des jeunes acteurs le fit appeler à la cour (1752) pour y jouer les tragédies de Soumarokof, qui jusque-là n'avaient été représentées que par des amateurs. Un ukase (30 août 1756) ayant établi un nouveau théâtre à Pétersbourg, Soumarokof en fut nommé directeur, et Volkoff premier acteur. En 1759, il fut chargé de l'organisation d'un théâtre russe à Moscou. C'est au milieu des préparatifs qu'il faisait pour les fêtes du couronnement de Catherine II (1763) que Volkoff mourut, laissant des élèves qui ont continué d'améliorer la scène russe, dont il fut réellement le créateur. Il a laissé un grand nombre de tableaux de sa composition, entre autres une *Cène* dans la cathédrale de Rezan.

VOLKYR ou **VOLCYRE** (Nicole), seigneur de Serouville, surnommé *le Polygraphe du parc d'honneur*, né à Bar-le-Duc vers 1480, reçut à Paris le grade de docteur en théologie; mais on ne dit pas qu'il ait embrassé l'état ecclésiastique. Secrétaire d'Antoine, duc de Lorraine, qui lui donna des lettres de noblesse, il accompagna ce prince, en 1525, dans son expédition contre les luthériens d'Alsace, et publia l'histoire de cette expédition sous ce titre : *Histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduits et abusés luthériens mécréants du pays d'Aulsays et autres*, Paris, 1526, in-fol. gothique. On doit encore à Volkyr : *Epitomé abrégé en vers huitains des empereurs, rois et ducs d'Austrasie*, Paris, 1530, in-4°, et quelques autres ouvrages, notamment la traduction française de *Virgile* et des écrivains de l'art militaire, 1536, in-fol. Il mourut au plus tard en 1542.

VOLLENHOVE (Jean), poëte hollandais au 17e siècle, fut docteur en théologie, et successivement pasteur de l'Église réformée de Zwoll et de la Haye. Son chef-d'œuvre est le poëme du *Triomphe de la croix*, la Haye, 1750, in-4°. On lui doit un *Recueil de poésies*, Amsterdam, 1686, in-4°. (Voyez l'*Histoire de la poésie hollandaise*, de Vries, tome I, page. 252.)

VOLNAIS (Mlle), née à Paris, en 1787. Ce nom lui fut donné, quelques jours avant ses débuts, par Larive, acteur célèbre de la Comédie-Française. Fille unique d'un Américain fort riche, tout semblait faire croire, pendant ses premières années, que l'existence la plus brillante serait son partage. Mais sa destinée changea bientôt, et elle n'avait pas 14 ans, lorsqu'on lui fit connaître combien l'avenir était changé pour elle. Son amour pour l'art théâtral ne lui permit jamais de s'affecter de ces revers de fortune; mais n'osant se flatter des succès qui l'attendaient au Théâtre-Français, elle se livra jour et nuit à l'étude de deux arts bien différents, à la peinture par obéissance, à la déclamation par penchant. A 14 ans elle fut présentée par son maître, M. Dazincourt, à Joseph Bonaparte, alors ministre de l'intérieur. Une assemblée nombreuse s'était réunie dans le salon du ministre pour entendre Mlle Volnais dans le rôle de Zaïre. Elle y produisit un effet prodigieux, et obtint, le jour même, un ordre de début; mais le ministre, craignant que la douceur de l'organe de Mlle Volnais ne s'altérât dans une salle aussi vaste, voulut que le coup d'essai de cette jeune débutante eût lieu au château de Versailles, dans la petite salle de la reine. (Quelque temps après, Mlle Duchesnois fit ses débuts dans cette même salle.) Au jour indiqué pour les débuts de Mlle Volnais, âgée alors de 14 ans et demi, Joseph Bonaparte se rendit à Versailles, et fut témoin du premier succès de cette jeune actrice dans le rôle de Zaïre. Ce ne fut cependant que six mois après, le 4 mai, anniversaire de sa naissance, et qui complétait pour elle sa 15e année, qu'elle débuta à Paris, dans le rôle de Junie de *Britannicus*, Mahomet, Azéma dans *Sémiramis*, Andromaque et Zaïre. Ses débuts durèrent six mois, une foule prodigieuse se portait à chaque représentation. Tout Paris voulut et la voir et l'entendre. Mlle Volnais, reçue sociétaire au Théâtre-Français pour jouer les jeunes princesses, apportait alors tous les avantages qu'exige un semblable emploi : quinze ans, de beaux yeux noirs, l'air doux et modeste, un organe enchanteur, une taille médiocre, mais un ensemble gracieux, une rare intelligence et une sensibilité profonde. Aussi soutint-elle l'éclat de ses débuts en jouant ensuite, Iphigénie en Aulide, Chimène, Athalide dans *Bajazet*, Monime, Rodogune, Gabrielle de Vergy, Pulchérie, Josabeth et enfin tous les rôles qui exigent un organe

flexible, de l'âme, et du charme dans la physionomie. Elle a satisfait à une carrière de vingt et un ans; ses camarades, et le gouvernement, ont en vain voulu la retenir, elle a eu l'énergie de se retirer après avoir créé des rôles qu'elle pouvait jouer encore avec succès pendant plus de dix ans. Dans ses dernières années théâtrales, elle joua successivement, d'une manière remarquable, Mme de Sévigné, la comtesse Almaviva, du *Mariage de Figaro*, et la Mère coupable. La Mère rivale est le dernier rôle qu'elle a créé avec succès. Si Mlle Volnais éprouva des chagrins de famille, des ennuis dans les coulisses, elle en était bien vengée devant le public et dans le monde. Joséphine l'aimait et la recevait souvent. La princesse Joseph Bonaparte lui témoignait l'intérêt le plus vif, et se plaisait à lui accorder toute sa protection. L'habitude de la bonne compagnie avait donné à toutes ses manières ce qu'il faut pour réussir dans tous les rôles de femmes de qualité, tels que celui de la comtesse de Sancère dans *l'Amant bourru*, et tous ceux que nous avons cités. Sa représentation de retraite eut lieu dans la salle de l'Opéra, rue le Pelletier. Elle y joua, et s'y montra pour la dernière fois, dans le rôle de Mme de Sévigné. Elle fut redemandée après la pièce, et le public lui fit entendre encore une fois le bruit flatteur des applaudissements, et la toile tomba, en dérobant pour jamais Mlle Volnais aux regards des spectateurs. La retraite qu'elle avait sollicitée pendant dix-huit mois, ne lui fut accordée qu'à condition expresse qu'elle ne reparaîtrait sur aucun théâtre de France ni de l'étranger. Ces conditions sévères ne changèrent rien à sa résolution. Elle se retira à Versailles, où elle mourut en 1837.

VOLNEY (Constantin-François CHASSEBOEUF, comte de), pair de France, membre de l'Académie française, etc., né le 3 février 1757 à Craon (Bretagne), fils d'un avocat, termina ses études avec un brillant succès à Angers, sous le nom de Boisgirais, que lui avait fait prendre son père, et, à peine âgé de 17 ans, vint à Paris, où il se montra d'abord plus empressé de satisfaire son avidité d'instruction que d'embrasser une carrière quelconque. Il suivit néanmoins des cours de médecine pendant 3 ans, sans discontinuer les travaux d'érudition vers lesquels un goût irrésistible l'entraînait. Dans cet intervalle, il avait composé, sur la chronologie d'Hérodote, un *Mémoire* qu'il adressa à l'Académie des inscriptions, et dont Larcher ne dédaigna pas de faire une critique fort sévère. Ce petit ouvrage, en le faisant connaître, lui valut l'amitié du baron d'Holbach et son admission dans le cercle littéraire qui s'assemblait chez Mme Helvétius. Un héritage d'environ 6,000 livres, qu'il recueillit vers ce temps, lui fournit le moyen d'entreprendre ce voyage en Égypte et en Syrie par lequel il devait commencer son illustration. Son bagage sur le dos et armé d'un fusil, il se mit en route à pied, et, arrivé à Marseille, s'y embarqua sur un navire appareillé pour l'Orient. Après quelques mois de séjour au Caire, il va s'enfermer chez les Druses, dans un couvent arabe situé au milieu des montagnes du Liban, et là il supplée au manque de livres élémentaires en imaginant, pour l'étude des langues orientales, une méthode dont plus tard il a tracé les principes. Huit mois lui suffirent pour être en état de converser facilement en arabe. Muni de lettres des moines qui l'avaient accueilli, il s'enfonce avec un guide dans le désert, passe quelque temps auprès d'un chef de tribu, dont il reçoit la plus cordiale hospitalité, puis, allant de ville en ville et de tribu en tribu, il parcourt ainsi l'Égypte et la Syrie. De retour en Europe au bout de 3 ans, la relation de son voyage (1787) excita le plus vif intérêt. L'impératrice Catherine II lui fit remettre, comme un témoignage de sa satisfaction, une médaille d'or que, 5 ans plus tard, Volney crut devoir renvoyer à l'autocratrice russe. Le succès de ses *Considérations sur la guerre actuelle contre les Turcs* (1788), et la vogue qu'obtint en Bretagne la feuille politique qu'il y publiait sous le titre de *la Sentinelle*, le firent élire député aux états généraux par le tiers état de la sénéchaussée d'Anjou, au moment où il venait de recevoir le titre de directeur général du commerce et de l'agriculture en Corse. Les principes de Volney étaient ceux de la régénération politique; il agit, parla et écrivit dans ce sens durant la session de l'assemblée constituante, où il se fit remarquer (29 octobre 1789) dans la discussion sur la propriété des biens du clergé. Élu secrétaire le 23 novembre, le 29 janvier 1790 il se démit de l'emploi qu'il avait obtenu pour la Corse, et le 18 mars il fit adopter ce principe, que la nation française n'entreprendrait à l'avenir *aucune guerre tendante à accroître son territoire*. En 1791 parut son ouvrage intitulé *les Ruines*, dont il fit hommage à l'assemblée constituante. De grands projets d'amélioration agricole l'amenèrent l'année suivante en Corse, où il acheta le domaine de *la Confina*, près d'Ajaccio, se flattant, non sans raison, d'y acclimater les produits végétaux de l'Amérique. Mais la révolution qu'opéra Paoli, en détachant la Corse de la domination française, renversa les plans de Volney, qui, par la vente à l'encan du domaine qu'il appelait ses *Petites-Indes*, perdit le fruit de ses dispendieux essais. On date de cette même époque sa connaissance assez intime avec Bonaparte, alors officier d'artillerie. De retour en France, il voulut, par de nouveaux écrits, y ressaisir quelque peu de l'influence que les anarchistes commençaient à posséder exclusivement. Accusé de *royalisme*, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après 10 mois, au 9 thermidor. Il fut, en 1794, nommé professeur d'histoire à l'école normale. Mais la suppression de cette école ayant suivi bientôt sa nomination, il s'embarqua pour les États-Unis, autant par dégoût de la situation de l'Europe que par l'entraînement de la passion qu'il avait pour les voyages. Ses ouvrages ne pouvaient être un titre de recommandation dans ce pays éminemment religieux. Aussi se vit-il bientôt en butte aux violentes attaques du théologien quaker Jos. Priestley, ainsi qu'aux soupçons du président J. Adams, qui lui gardait rancune des critiques un peu vertes qu'il avait faites de sa *Défense des constitutions des États-Unis*. Ces motifs lui firent hâter son retour en France, où l'attendait un siége à l'Institut. Il seconda de tout son pouvoir la révolution du 18 brumaire, fut mis, dit-on, sur les rangs pour l'une des places de consul, refusa le portefeuille de l'intérieur, et enfin fut porté au sénat, dont il ne tarda pas à être nommé vice-président. Volney crut devoir à ses antécédents de manifester quelque opposition à l'érection du trône impérial, et en

effet il envoya sa démission de sénateur, qui ne fut point acceptée. On lui assigna, avec la croix de commandeur de la Légion d'honneur, le titre de comte de l'empire, auquel il lui fallut *s'accoutumer*. Résolu d'abord à se tenir éloigné des affaires, il se retira à la campagne, où il resta quelque temps occupé des travaux historiques et philologiques. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il reparut au sénat, mais presque toujours pour déposer silencieusement dans l'urne un bulletin d'opposition. Sa liaison avec Napoléon, déjà fort affaiblie par son opposition dans le conseil d'État au concordat et à l'expédition de St.-Domingue, ne survécut pas au consulat. Mais on ne voit pas que l'empereur ait montré jamais d'animosité contre le philosophe; et ce fut sans arrière-pensée que celui-ci signa, en 1814, l'acte de déchéance. L'étude de l'histoire et des langues d'Orient ne cessa pas d'être l'occupation constante de Volney, qui mourut à Paris, le 25 avril 1820. Il eut pour successeur à l'Académie M. de Pastoret. Il avait légué sa riche bibliothèque à M. Daru, son exécuteur testamentaire, qui la voulut remettre à la veuve de son illustre ami. Un prix de 12,000 francs, qu'il a fondé pour le meilleur mémoire sur l'étude des langues orientales, et spécialement sur la simplification de leurs caractères, demeure à la fois le gage de l'intérêt qu'il attachait à cet objet de ses profondes études et la preuve de cette modestie qu'il conserva au faîte des honneurs. Le système qu'il a lui-même établi pour faciliter l'écriture des langues d'Asie l'avait fait admettre au nombre des membres de l'académie de Calcutta; on en a fait une heureuse application dans le magnifique ouvrage de la *Description de l'Égypte*. Les *OEuvres complètes de C. F. Volney*, mises en ordre et précédées de la *Vie* de l'auteur (par A. Bossange), ont été publiées, Paris, 1821-22, 8 vol. in-8°, et réimprimées en 1825; et les *OEuvres choisies*, 1827, 6 vol. in-32.

VOLOGÈSE Ier, ou **PELASCH**, 23e roi des Parthes, succéda sans opposition, l'an de J. C. 50 ou 51, à son père, Vonones II, quoiqu'il eût eu pour mère une concubine grecque. Voulant s'attacher ses frères Pacorus et Tiridate, et les récompenser de leur condescendance, il donna au premier le royaume de Médie, et l'Arménie au second. Mais celui-ci eut à lutter contre Rhadamiste, qui s'en était emparé après avoir fait périr son oncle Mithridate, et contre les Romains, vengeurs de ce dernier qu'ils avaient donné pour roi aux Arméniens. Vologèse se trouva entraîné dans ces guerres. Vainqueur de Vardanes, l'un de ses fils, qui s'était révolté, il ne put défendre l'Arménie contre l'invasion des Romains. Il fut vaincu par Corbulon, et forcé, l'an 55, de renouveler l'alliance de ses prédécesseurs avec les éternels ennemis des Parthes, sous la dure condition d'envoyer à Rome plusieurs otages illustres. La révolte des peuples de l'Adiabène contre leur roi Isate, qui avait embrassé le judaïsme, donna lieu à Vologèse de marcher pour leur imposer un nouveau roi: mais bientôt il fut obligé d'aller secourir ses propres États, ravagés en son absence par les Dahes et les Saques. Après avoir chassé ces barbares et rétabli la tranquillité, il s'occupa de recouvrer l'Arménie, et de l'enlever à Tigrane VI, le protégé des Romains. Tandis que Tiridate secondé par Moneses, général de la cavalerie des Parthes, et par Monobaze, fils du roi d'Adiabène, envahit l'Arménie, Vologèse en personne traverse l'Euphrate pour opérer une diversion en Syrie. Cependant, sur les plaintes de Corbulon, il envoie des ambassadeurs à Rome pour discuter ses droits sur l'Arménie, et consent à lever le siége de Tigranocerte. Il le reprend au retour des ambassadeurs, que Néron avait congédiés sans leur déclarer ses intentions. Corbulon le force de repasser l'Euphrate; mais plus heureux dans l'Arménie, ses généraux battent Cecennius Pætus, le serrent de près dans Arsamosata, et le réduisent à signer une capitulation par laquelle il s'oblige à évacuer l'Arménie, et à rendre toutes les places qu'il a prises et le butin qu'il a enlevé. Malgré ces succès, Vologèse conclut avec Corbulon un autre traité qui, rendant l'Arménie aux Romains, établissait le cours de l'Euphrate pour limite des deux empires. Cependant il obtint pour son frère le titre de roi d'Arménie, à condition que ce prince irait à Rome, en recevoir la couronne des mains de Néron, ce qui eut lieu l'an 66. Invité par cet empereur à venir mériter par une pareille soumission l'amitié des Romains, Vologèse répondit en termes insultants. Toutefois il vécut en paix avec Néron, et donna même des regrets à sa mémoire. Sans rompre la paix, il montra la même fierté envers les successeurs de cet empereur; mais ayant appris que Titus, fils de Vespasien, après la conquête de Jérusalem, s'avançait vers la Mésopotamie, il lui envoya une couronne d'or, et renouvela la trêve avec les Romains. L'an 72, les Alains, peuple scythe, s'étant jetés sur la Médie et l'Arménie, d'où ils chassèrent les frères de Vologèse, ce monarque fit demander à Vespasien un de ses fils pour commander ses armées et repousser les barbares. L'empereur, que les hauteurs de Vologèse avaient choqué, demeura sourd à sa demande. Ce refus aurait pu rompre la bonne harmonie qui régnait depuis plusieurs années entre les deux empires; Vologèse mourut peu de temps après, vers l'an 81. Il avait régné environ 30 ans avec autant de fermeté. Il eut pour successeur Artaban IV, qui était probablement son fils.

VOLOGÈSE II, 27e roi des Parthes, succéda sans opposition, l'an 121 de J. C., à son père Khosrou ou Chosroès, sous le règne duquel les guerres civiles avaient ébranlé la puissance des Arsacides. Elle aurait pu recouvrer sa force et son éclat, si la prudence et les dispositions pacifiques de Vologèse eussent été le partage des derniers rois de sa race. Ce prince, l'an 123, renouvela l'alliance avec les Romains, et se rendit en Syrie, où il eut une entrevue avec l'empereur Hadrien, pour aplanir toutes difficultés, et ratifier le traité. L'inutilité de ses réclamations contre les entreprises de Pharasmane, roi d'Ibérie, la perte de son influence sur l'Arménie, que la mort de son cousin Parthamaspate avait laissée sans roi; le refus du trône d'or des Arsacides, dont la restitution avait été promise par Hadrien, ne purent déterminer Vologèse à rompre la paix. Il acheta la retraite des Alains, qui le menaçaient d'une nouvelle invasion, et mourut en 148, après un règne de 28 ans.

VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, avec lequel la plupart des auteurs l'ont confondu, monta sur le trône vers l'an 149. Les plaies que Trajan avait

faites à l'empire des Parthes étaient presque cicatrisées, et si ces peuples, après 30 ans de paix, se souvenaient encore des maux que la dernière guerre contre les Romains avait causés à l'Orient, ce n'était que par le désir de les venger. La tranquillité du règne d'Antonin le Pieux réveilla leur audace et leur ambition. Loin de suivre l'exemple de son père, Vologèse III renouvela ses prétentions sur l'Arménie. Les princes Arsacides qui la gouvernaient, quoique parents des rois parthes, étaient sous la protection et à la nomination des Romains. Vologèse envahit ce royaume l'an 161, chassa d'Artaxate le roi Sohemus, et y fit couronner Khosrou. De concert avec un prince qui lui était dévoué, il surprit et égorgea les garnisons romaines, et tailla en pièces l'armée de Sévérien sur le champ de bataille où Trajan avait triomphé de Parthamaspate. Mais une longue suite de revers anéantit bientôt les espérances que ces avantages avaient données aux Parthes. Lucius Verus, associé à l'empire par Marc-Aurèle, vient s'établir à Antioche : il rassemble toutes les légions de l'Orient, et en forme deux armées sous le commandement de Crassius et de Statius Priscus. Plusieurs victoires remportées sur les Parthes pendant le cours de quatre années, par ces deux généraux, vengent la gloire du nom romain : l'un force Vologèse de se retirer dans le cœur de son royaume, s'avance jusqu'à Séleucie et Ctésiphon, et brûle ces deux villes; le second reprend Artaxate, et réduit l'Arménie et la Mésopotamie. Les surnoms de *Médique*, de *Parthique*, et d'*Arménique*, que prirent les deux empereurs, solennisèrent leurs triomphes, à la honte de Vologèse. Suivant Tillemont, ce prince fut déposé en 165. Constantin Manassès avance qu'il fut tué vers le même temps. Deux médailles produites par Vaillant donnent lieu de croire que Moneses fut substitué à Vologèse, qui, au bout d'un an, recouvra le trône, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. Longuerue se borne à dire que ce prince, après ses revers, vécut en paix le reste de son règne, dont il n'assigne pas le terme. Visconti a démontré que Vologèse III régna jusqu'en 190 et 191. Les médailles de ce prince lui donnent une barbe majestueuse, et une physionomie qui annonce un caractère hautain et féroce. Il eut pour successeur Vologèse IV.

VOLOGÈSE IV, successeur et probablement fils de Vologèse III, l'an 190 ou 191 de J. C., se déclara, deux ans après, en faveur du gouverneur de Syrie, Pescennius Niger qui avait pris la pourpre romaine, et disputait l'empire à Septime-Sévère. Vologèse ne fournit cependant aucun secours à cet ambitieux, mais il profita des troubles de l'empire romain pour envahir la Mésopotamie, qu'il subjugua entièrement, à l'exception de Nisibe. Les soldats de Niger, après la défaite et la mort de leur chef, se dérobèrent à la vengeance de Septime-Sévère, en se retirant chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'usage des armes romaines. Cet empereur, étant venu en Syrie, l'an 198, marcha contre les Parthes, en suivant le cours de l'Euphrate. Il avait dans son camp un frère de Vologèse, lequel avait été donné en otage; et il est probable que les intelligences qu'il pratiqua par le moyen de ce prince contribuèrent aux succès des armes romaines. Les rois de l'Arménie et de l'Osroène se soumirent. Vologèse avait fait évacuer Babylone et Séleucie, qui tombèrent au pouvoir des Romains. Ayant repassé le Tigre, il se renferma dans Ctésiphon, où il soutint un siége non moins rigoureux pour les assaillants que pour les habitants. Lorsqu'il vit qu'une plus longue résistance était inutile, il s'enfuit avec quelques cavaliers. Cette capitale fut prise et saccagée pour la troisième fois dans le même siècle. Vologèse régna jusqu'à l'an 207-208. Ce prince, auquel Hérodien donne improprement le nom d'Artaban, a été confondu par plusieurs historiens avec un autre Vologèse, aussi Arsacide, à qui Septime-Sévère accorda une partie de l'Arménie.

VOLOGÈSE V, l'un des fils du précédent, disputa le trône à son frère Artaban V. L'empereur Caracalla voyait avec plaisir la discorde préparer la chute de la seule puissance qui eût arrêté l'essor des aigles romaines. La crainte d'une invasion étrangère mit enfin d'accord les deux frères qui partagèrent l'empire, l'an 212. Artaban garda la Médie, l'Adiabène et les provinces du nord; et Vologèse posséda les débris des anciennes capitales sur le Tigre, la Susiane, la Perse et les autres contrées méridionales. Ce prince fut menacé d'une guerre avec les Romains, pour avoir donné asile à deux personnages que l'empereur réclamait comme transfuges, Antiochus de Cilicie et Tiridate d'Arménie. Le roi parthe les livra; et Caracalla dirigea ses attaques contre Artaban, dont il triompha par la plus noire perfidie. Le Persan Ardeschir Pabekan ou Artaxerce, fondateur de la célèbre dynastie des Sassanides, profitant des troubles et de la décadence de l'empire des Parthes, fit révolter la Perse, et porta ses premiers coups contre Vologèse, qui, après une guerre désastreuse, perdit la vie dans le Kerman, vers l'an 219 ou 220. Son frère Artaban succomba en 226, et fut le dernier des Arsacides qui ait régné sur les Parthes. C'est au savant Visconti que l'on doit la connaissance de Vologèse V et les lumières qui ont éclairci la fin de l'histoire des Parthes. (Voyez *Iconographie grecque*, tome III, p. 127 à 134.)

VOLPATO (Jean-Baptiste), né à Bassano en 1635, fut, si l'on en croit son panégyriste Chiappani, tout à la fois excellent peintre, philosophe, mathématicien et métoposcope. On pourrait même le qualifier d'anatomiste, puisqu'il se plaisait à disséquer des cadavres pour s'instruire par principes de l'origine et des fonctions des muscles. Au sortir de l'adolescence, il avait pris l'habit clérical, mais il l'abandonna bientôt pour la peinture. Il habita Vicence, Padoue et Venise, et vint mourir dans sa ville natale en 1706. Volpato a encore mis au jour le *Courrier des amateurs en peinture*, Vicence, 1685, in-4°. Il a laissé en outre un grand nombre d'écrits élémentaires et raisonnés sur les arts du dessin, qui ont été d'un grand secours à Verci, et dont Algarotti lui-même, qui s'emparait assez facilement des idées d'autrui, n'a pas dédaigné de profiter. Mais, à le considérer comme peintre, les tableaux qu'il a peints dans l'église de l'Ange-Gardien, au Dôme, et dans la villa Rezzonico, ne donnent pas une grande idée de son talent, sous les rapports du dessin et de la couleur. Le nombre de ses compositions est considérable; mais c'est en ce genre surtout qu'il est vrai de dire que le travail le plus opiniâtre

ne saurait jamais suppléer à l'instinct de la nature. Volpato mourut en 1706.

VOLPATO (Jean), graveur, né à Bassano en 1733, exerça d'abord avec sa mère le métier de brodeur, et à l'âge de 21 ans, quitta l'aiguille pour le burin. Sans autre maître que son génie, il grava plusieurs sujets, et les publia sous le nom déguisé de *Jean Renard*, qui indiquait à peu près le sien. Ses premiers essais étonnèrent les plus habiles professeurs, et le célèbre Bartolozzi, qui était employé alors dans les établissements de la famille Remondini à Venise, prit plaisir à l'initier dans tous les secrets de son art. Volpato fit alors un grand nombre de gravures d'après Piazeta, Maïotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc.; puis il alla à Rome, où il eut encore plus d'occasions de perfectionner et de faire briller ses talents. Une société d'amateurs avait conçu le projet de faire graver de nouveau, et avec magnificence, les peintures de Raphael, l'un des plus beaux ornements du palais du Vatican; et de tous les graveurs qui participèrent à cette entreprise, Volpato fut sans contredit celui qui se distingua le plus. Raphael Morghen se trouvait au nombre de ses élèves : il reconnut ses talents, les apprécia, et loin d'en concevoir de la jalousie, il mit tout en œuvre pour leur donner de la célébrité. Rome est redevable à Volpato de la brillante école de gravure qu'elle possède aujourd'hui : non qu'elle manquât avant lui d'excellents artistes; mais les ouvrages intéressants qu'il publia mirent en quelque sorte cet art à la mode et excitèrent une louable émulation parmi ceux qui le cultivaient. Habile à transporter sur la planche le caractère du dessin, net et pur dans son burin, expert dans les préparations de l'eau-forte, intelligent dans la taille de la pointe sèche, Volpato obtint presque toujours pour ses estampes la force, la précision, l'effet et l'énergie. L'excellence de son goût ne se montrait pas seulement dans la gravure : il raisonnait de tous les arts du dessin avec une justesse et une clarté surprenantes. On a, sous son nom, un ouvrage intitulé : *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques*, Rome, 1786, in-fol.; atlas de 36 pl. Il publia aussi des dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent encore une idée plus parfaite des originaux; et il perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle. Volpato mourut à Rome le 21 août 1802. La célèbre Angélica Kauffmann l'a peint à l'âge de 67 ans; et ce beau portrait a été gravé depuis d'une manière admirable par son gendre Raphael Morghen. Antoine Canova, qui lui fut attaché par le double lien de l'amitié et de la reconnaissance, a exprimé ces sentiments dans un monument de marbre érigé en l'honneur de Volpato, et placé dans la basilique des Saints-Apôtres à Rome.

VOLPI (Jean-Antoine), né à Padoue en 1686, s'était déjà fait connaître par divers essais académiques, lorsqu'il forma, en 1717, de concert avec son frère Gaetano, un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeurs. La maison qu'ils fondèrent est devenue célèbre sous le nom de *Libreria Cominiana*, ou *Volpi-Cominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent. Jean-Antoine s'occupa principalement des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Parmi les auteurs dont il revit le texte, et qu'il accompagna de *Notes*, de *Préfaces*, de *Commentaires*, etc., on cite Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Dante, Pétrarque, Politien, etc. On a un recueil de ses vers latins (*Carminum libri III*), 1725, in-4°. Après avoir rempli longtemps, à l'université de sa ville natale, les chaires de philosophie et d'éloquence latine, il obtint le titre d'émérite, et mourut en 1786. Fabroni lui a consacré une *Notice* dans ses recueils biographiques.

VOLPI (Gaetano), frère du précédent, né à Padoue en 1689, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique; aussi se chargea-t-il, dans leur établissement, de diriger les éditions d'ouvrages moraux et théologiques. Il a fait preuve de connaissances bibliographiques dans le catalogue qu'il a publié sous ce titre : *la Libreria de' Volpi e la stamperia Cominiana illustrate con utili e curiose annotazioni*, 1756, in-8°, très-rare.

VOLPI (Jean-Baptiste), frère cadet des précédents, mort en 1757, enseigna l'anatomie à Padoue et obtint l'estime du célèbre Morgagni.

VOLPINI ou **VOLPINUS** (Jean-Baptiste), médecin d'Asti, dans le Montferrat, y pratiqua son art avec une assez grande réputation, et y mourut vers 1714, âgé de plus de 70 ans. C'était un partisan exalté de la doctrine chymiatrique, mise en vogue par Sylvius et Van Helmont. On trouve le résumé de ses opinions médicales dans son ouvrage intitulé : *Spasmologia, sive clinica contracta*, etc., Asti, 1710, in-4°. — VOLPINI (Joseph), médecin, frère du précédent, a publié le recueil de ses opuscules sous ce titre : *Opere medico pratiche e filosofiche*, Parme, 1726, in-4°.

VOLTA (Alexandre), physicien, devenu si universellement célèbre par la découverte de l'appareil électromoteur, naquit à Côme, en 1745, d'une noble et ancienne famille. Il paraît que, de fort bonne heure, un goût naturel très-vif le porta vers l'étude des sciences physiques et chimiques, particulièrement de l'électricité; car, dans une dissertation latine qu'il adressa, en 1769, au P. Beccaria, et qui est intitulé : *De vi attractivâ ignis electrici*, on voit que, six ans auparavant, par conséquent dès l'âge de 18 ans, il était déjà en correspondance avec Nollet sur ces matières. En général il est curieux de remarquer que, parmi les hommes qui se sont rendus célèbres par quelque importante découverte expérimentale, un très-grand nombre, nous dirions volontiers presque tous, ont rencontré cette bonne fortune dans des sujets de recherche pour lesquels ils avaient constamment ressenti une longue et persévérante prédilection; et, comme le disait Newton, en y pensant toujours; résultat facile à concevoir, si l'on considère qu'en physique ce que l'on trouve vaut ordinairement mieux que ce que l'on cherche, la nature étudiée, et pour ainsi dire agitée par nos expériences, nous offrant toujours des merveilles fort supérieures à notre faible prévision. Au reste, cette première dissertation de Volta ne renferme qu'une explication hypothétique très-imparfaite des phénomènes électriques, et il est à remarquer qu'en général Volta n'a jamais montré dans ses écrits ce caractère philosophique de l'esprit qui rend apte à établir des théories rigoureuses, quoique

sa perspicacité le conduisit très-loin et très-sûrement dans les déductions des faits qu'il pouvait suivre expérimentalement. C'est ainsi que des expériences qu'il fit en 1775 sur la propriété isolante qu'acquièrent les bois imprégnés d'huile, le menèrent à la construction de l'*électrophore* ou porteur d'électricité, parce qu'en effet cet appareil est comme un dépôt permanent et inépuisable d'où l'on peut tirer à chaque instant l'électricité dont on a besoin pour une infinité d'expériences. Des tentatives ingénieuses, et continuellement suivies, pour perfectionner cet instrument, le conduisirent en 1782 à la découverte d'un autre appareil d'une bien plus grande importance, qu'il appela le *condensateur électrique*, et au moyen duquel les plus petites quantités d'électricité, lorsqu'elles émanent d'une source qui peut constamment les reproduire à mesure qu'on les enlève, vont se fixer et s'accumuler dans un plateau conducteur, en vertu de l'attraction momentanée d'une électricité de dénomination différente, à laquelle on les soustrait lorsqu'on veut les rendre sensibles et les soumettre à l'observation. Or, ce qui est très-singulier, et ce qui ne doit pas être omis dans l'histoire des sciences, ces deux appareils, le condensateur et l'électrophore, avaient été, pour ainsi dire, prévus, et leur théorie donnée, plus de 20 ans auparavant, dans l'ouvrage d'Æpinus intitulé : *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*; tandis que Volta, qui les découvrit assurément par lui-même, mais pour qui ils ne furent que des combinaisons d'expérience, Volta ne les rapporta jamais à leur théorie véritable. Il attribua leurs propriétés, et les attribua toute sa vie, à une extension réellement matérielle de l'électricité autour des corps, qu'il appelait *atmosphères électriques*, et dont les discussions les plus approfondies avec les physiciens-géomètres, tels que Coulomb et Laplace, ne purent jamais le dissuader. Par un autre effet de cette tournure d'esprit qui le rendait insensible à la rigueur mathématique, il ne comprit jamais que son électroscope à pailles, qui était un instrument parfaitement propre à rendre sensibles la présence et la nature des électricités développées dans les corps, ne l'était point à mesurer leur intensité avec exactitude, et ne pouvait fournir, sous ce rapport, des indications comparables à cause de la composition excessive des attractions, d'où résultaient ses effets en apparence très-simples. Ce fut vainement que l'on voulut faire comprendre à Volta la supériorité, nous dirons même la nécessité mathématique, de la méthode que Coulomb avait suivie pour obtenir ces mesures, fondement de toute la science. D'après cela faut-il s'étonner si, dans ses écrits imprimés, il méconnut l'importance de cette méthode qu'il désigna comme moins directe que celle dont il s'était servi, quoique celle-ci ne fût pourtant en réalité qu'une approximation très-imparfaite! On peut surtout se former une très-juste idée de cette singulière alliance qui se trouvait en lui de la finesse la plus délicate dans la conduite des expériences, avec une absence totale de rigueur abstraite, en lisant sa dissertation sur les conducteurs électriques, insérée au tome premier de ses *Œuvres complètes*; car il y parvint graduellement, par une suite d'expériences très-bien combinées, à reconnaître l'influence générale de la forme de ces conducteurs sur la conservation et la déperdition de l'électricité, ainsi que sur l'énergie de leurs décharges; et néanmoins le vague des idées qu'il s'était faites sur les prétendues atmosphères électriques l'éloigne de toute détermination précise; il ne fixe aucun des éléments rigoureux de cette question importante; tandis que le même sujet traité par Coulomb, aussi expérimentalement, mais avec un esprit mathématique, en fixe, et en fixe pour toujours les lois exactes, assignant, par des mesures précises, la distribution de l'électricité en équilibre sur la surface des corps de différentes formes, soit parfaitement, soit imparfaitement conducteurs, d'où l'on peut déduire l'influence que cette forme exerce dans la construction des appareils électriques, l'explication véritable du pouvoir des pointes pour accélérer la transmission de l'électricité, ainsi que les lois de sa déperdition par le contact de l'air, ou le long des supports imparfaitement isolants; toutes choses que Volta a cherchées, mais qu'il n'a fait qu'entrevoir; tandis que les expériences précises de Coulomb, analysées par le calcul mathématique, en donnent la connaissance la plus intime comme la plus complète. Ses recherches sur l'influence de l'électricité dans la météorologie furent également affectées par ce défaut de rigueur mathématique. Et même, dans ce sujet, peut-être encore aujourd'hui trop compliqué pour nous être accessible, il manqua la découverte principale, celle de la véritable cause qui détermine le développement ou le non-développement de l'électricité dans l'évaporation de l'eau, source universelle et la plus générale des phénomènes électriques de l'atmosphère. On se tromperait beaucoup si l'on pouvait croire qu'en exprimant ces opinions sur les travaux de Volta, nous ayons le moins du monde l'idée de déprécier son génie véritable; non sans doute, mais seulement de caractériser ce génie et de bien faire comprendre en quoi il consistait; car, lorsqu'on étudie philosophiquement l'histoire des sciences, on reconnaît bientôt l'erreur de cette illusion qui nous fait chercher dans un même homme une réunion idéale de qualités intellectuelles qu'il n'a point possédées, et dont l'assemblage incohérent aurait peut-être, s'il eût existé, nui plutôt que servi, à ses découvertes. On doit chercher seulement à bien voir au fond ce qu'il a été, quelles qualités propres ont distingué son esprit et l'ont mis en état de produire les combinaisons ou les découvertes qui l'ont rendu célèbre. Notre sentiment du génie de Volta est si fort et si profond, que nous croyons devoir à peine parler de quelques instruments particuliers qu'il a imaginés, et dont l'usage est devenu général dans tous les cabinets de physique et dans les laboratoires de chimie, tels que l'eudiomètre électrique et la lampe à air inflammable, dispositions ingénieuses sans doute, et qui ne pouvaient être imaginées que par un expérimentateur exercé et habile, mais qui ne sont au fond que des applications mécaniques fort simples de principes tout à fait connus d'ailleurs. Nous nous hâtons de passer à la grande découverte du développement de l'électricité par le contact mutuel des corps, principe absolument nouveau et imprévu que Volta reconnut avec une sagacité extrême, qu'il mit dans un jour complet par une série d'expériences aussi habilement que sage-

ment conduites, et dont il déduisit une application si heureuse et si extraordinaire, qu'elle est encore, s'il est possible, une plus grande découverte que le principe même dont elle dérivait. C'est là le vrai, le grand titre de Volta à l'immortalité; et son importance propre, ainsi que les immenses conséquences qui en ont résulté pour les sciences, exigent que nous le fassions complétement connaître, tant par lui-même, que par les circonstances qui en furent l'occasion. Ces circonstances ne naquirent point de Volta, mais de Galvani, alors professeur de physique à Bologne, comme Volta l'était depuis 15 ans à Pavie, car il avait été nommé à cette chaire en 1774, et l'époque dont nous parlons est celle de 1789. Galvani, faisant des recherches sur l'excitabilité des organes musculaires par l'électricité en mouvement, employait à cet usage des grenouilles récemment tuées et écorchées, dont il coupait la colonne dorsale pour isoler et mettre à nu les nerfs lombaires; après quoi il réunissait ces nerfs par un fil métallique recourbé en crochet pour suspendre le tout aux conducteurs de la machine électrique, dont il se servait pour les exciter. Il arriva par hasard qu'un jour il suspendit ainsi plusieurs cadavres de grenouilles par ces crochets de cuivre au balcon de fer d'une terrasse. A l'instant leurs pieds et leurs jambes dépouillées, qui posaient aussi en partie sur le fer, entrèrent en convulsion spontanée. Galvani avait, sur l'électricité, des idées théoriques très-imparfaites; et la nature même de l'application qu'il voulait en faire, ainsi que la direction de ses expériences, prouve avec la dernière évidence sa complète ignorance à cet égard. Mais il eut assez de génie d'observation pour saisir ce phénomène imprévu amené sous ses yeux par le hasard, et pour comprendre qu'il devait être important. Il chercha à déterminer les circonstances nécessaires pour le reproduire, ce qu'il fit avec autant d'ardeur que d'habileté; et, quoique son peu de connaissances des vraies lois de l'électricité le conduisit presque inévitablement à s'en former une idée fausse, qui était celle d'une sorte d'électricité nouvelle et propre aux corps vivants, qu'il appelle en conséquence *Électricité animale*, il n'en prépara pas moins ainsi les caractères les plus saillants qui devaient la faire mieux interpréter. Ce ne fut cependant une chose ni facile ni commune que cette interprétation; car l'électricité animale, propagée par la merveille des nouveaux phénomènes, fut d'abord accueillie avec enthousiasme par toute l'Italie. Mais Volta, dès longtemps familiarisé avec la variété infinie des actions électriques, objet constant de ses études; muni d'ailleurs d'instruments délicats qui pouvaient en indiquer les moindres traces, et jusqu'à un certain point même en mesurer l'intensité, Volta n'eut pas plutôt répété les expériences de Galvani, qu'il y reconnut des indications toutes différentes; et l'on peut dire que le hasard même, en les faisant succéder aux effets des influences électriques, avait pris soin de mettre en quelque sorte, sur la voie de leur cause véritable. Voyant que les convulsions ne s'obtenaient que très-rarement avec un arc composé d'un seul métal, et seulement lorsque l'irritabilité était encore très-vive, tandis qu'on les reproduisait à coup sûr et beaucoup plus longtemps avec un arc composé de métaux hétérogènes, Volta en conclut habilement que le principe d'excitation résidait dans les métaux; et comme ce principe devait être nécessairement de nature électrique, puisque sa transmission était arrêtée par toutes les substances qui interceptent l'électricité, il en vint à penser que le seul contact des métaux hétérogènes devait développer une quantité d'électricité très-faible, qui, se transmettant à travers les organes de la grenouille, lorsque l'on complétait la chaîne, déterminait dans ces organes éminemment irritables les convulsions que Galvani avait observées. Volta démontra la vérité de cette induction par des expériences positives et directes, au moyen desquelles il rendit sensible cette faible électricité, en l'accumulant dans son condensateur. Il s'éleva ainsi jusqu'à reconnaître que ce mode de développement de l'électricité, par le simple contact, ne s'appliquait pas seulement aux métaux, mais à tous les corps hétérogènes, quoique avec des degrés d'intensité très-divers selon leur nature; et, parvenu à découvrir ce principe général, duquel on n'avait eu aucun soupçon jusqu'alors, il le fit servir avec un génie infini à la construction d'un appareil nouveau, qui n'en était que l'application immédiate, mais qui en présentait les effets indéfiniment agrandis. Cet appareil, aujourd'hui universellement connu et employé dans toutes les parties des sciences physiques, sous le nom de Pile de Volta, colonne électrique, ou appareil électromoteur, est mieux caractérisé par cette dernière dénomination que par toute autre, parce qu'en effet son pouvoir consiste à exciter un courant électrique continu à travers les corps conducteurs que l'on interpose entre ses pôles. Un tel courant s'est trouvé être l'agent de décomposition et de composition le plus actif que la chimie ait jamais possédé; ce qui a conduit à conjecturer avec une extrême vraisemblance que le développement des actions électriques est une des conditions de ces phénomènes, si même il n'en est le principe. De là sont sorties une multitude de découvertes aussi importantes qu'inattendues, dont le premier honneur doit être reporté à Volta, puisqu'elles n'auraient jamais pu être faites sans l'admirable invention de son appareil. Les premières recherches de Volta sur le développement de l'électricité dans le contact des corps furent adressées par lui à la Société royale de Londres, en 1792, un an après la publication de l'ouvrage de Galvani sur l'électricité animale. Ce fut aussi à la même Société qu'il adressa, en 1800, la grande découverte de l'appareil électromoteur; il reçut, en 1794, la médaille d'or de Copley pour ses importantes communications. Pendant cette période de temps, la France, séparée de toutes les autres nations par la guerre extérieure, se trouvait, pour ainsi dire, hors du mouvement de la civilisation générale. Elle ne connut ces grandes découvertes qu'après la conquête de l'Italie par Bonaparte, en 1801. Volta fut alors appelé à Paris par le vainqueur; et il répéta ses expériences sur le développement de l'électricité par le contact, en présence d'une nombreuse commission de membres de la classe des sciences de l'Institut. Elles furent accueillies avec toute l'admiration qu'elles méritaient; et l'on en fit un rapport détaillé, qui fut inséré dans les Mémoires de la compagnie. Le premier consul, présent à la séance, pro-

posa de décerner à Volta la médaille de l'Institut, en or, pour le remercier de cette communication importante; et depuis lors il le combla de distinctions, l'ayant fait nommer successivement député de l'université de Pavie à la consulta de Lyon, puis membre du collége des Dotti, sénateur, et enfin comte. Tant de faveurs montraient sans doute bien à tout le monde le grand intérêt que le consul portait aux sciences, et le haut prix qu'il mettait à entretenir entre les peuples ces communications intellectuelles qui propagent rapidement les lumières toujours croissantes d'une civilisation toujours active. Il parut néanmoins, un peu plus tard, que cette libéralité de sentiments n'était plus tout à fait aussi prononcée, car, sous le gouvernement impérial, les savants français furent de nouveau séquestrés de leurs confrères des autres pays, au point de ne pas pouvoir faire venir de Londres un simple journal de chimie et de physique, bien que la permission en eût été instamment sollicitée par Berthollet, qui était un des amis personnels de l'empereur. Quoi qu'il en soit, Volta, sénateur et comte, se reposa désormais dans un loisir que ses grandes découvertes lui avaient bien mérité, et qui lui fut heureusement conservé avec tous ses avantages pécuniaires, lorsque la partie de l'Italie qu'il habitait rentra sous la domination autrichienne. La classe des sciences de l'Institut l'avait choisi en 1802 pour l'un de ses associés étrangers. On pourrait s'étonner qu'il n'eût rien produit depuis cette grande époque de sa renommée, mais on dit que vers la fin de sa vie sa tête affaiblie ne lui permit plus de s'occuper de travaux de science. Il s'éteignit le 6 mars 1826, laissant dans les sciences un nom que la découverte de l'appareil électromoteur rend impérissable. La collection complète de ses OEuvres a été publiée à Florence, en 1816, 5 vol. in-8°. Elle est précieuse par la fidélité avec laquelle on y trouve la succession de ses idées sur les objets les plus importants dont cet homme illustre s'est occupé dans sa longue carrière.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET de) naquit à Chatenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Son extrême faiblesse détermina ses parents à différer son baptême, qui n'eut lieu que le 22 novembre à la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Sa mère, Marguerite d'Aumart, appartenait à une famille noble du Poitou; son père, ancien notaire au Châtelet, était trésorier de la chambre des comptes. Placé au collége des jésuites, il eut pour professeur de rhétorique le P. Lejay, qui, effrayé de l'indépendance de ses idées, lui prédit qu'*il serait en France le coryphée du déisme.* L'abbé de Châteauneuf, son parrain, était lié avec Ninon; elle le pria de lui amener son filleul, poëte en herbe qui *désolait déjà par de petites épigrammes son janséniste de frère, et récitait avec complaisance* LA MOÏSADE *de Rousseau.* Ninon lui donna par testament 2,000 francs pour acheter des livres; Voltaire avait adopté cette liberté de penser qui régnait dans le salon de Ninon comme dans la société du duc de Sully, du marquis de la Fare, de l'abbé de Chaulieu, que fréquentaient également Châteauneuf et son élève. Son père, qui voulait qu'il fût magistrat et non poëte, pour l'arracher à ses habitudes le fit partir en qualité de page du marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande. Il y avait à la Haye une dame Dunoyer; le page diplomate devint amoureux d'une de ses filles; et la mère se plaignit à l'ambassadeur, et fit même imprimer les lettres de l'amant, qui fut renvoyé à sa famille. Voltaire, désespérant de fléchir son père, voulut passer en Amérique, mais le père s'attendrit et le plaça chez un procureur. Comme il était facile de le prévoir, il n'y resta pas longtemps. Pendant un séjour qu'il fit à Saint-Ange, de Caumartin, le père, passionné pour Henri IV et pour Sully, lui inspira le sujet de *la Henriade*, et en lui racontant les intrigues de la vieille cour, lui fournit les premiers matériaux du *Siècle de Louis XIV*. Ce roi était mort, et aux panégyriques avaient succédé les satires. Une qui finissait par ce vers, *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans*, ayant été attribuée à Voltaire, il fut mis à la Bastille, où il resta plus d'un an. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, le fit mettre en liberté, et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit Voltaire, je remercie Votre Altesse royale de vouloir bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » La tragédie d'*OEdipe*, dont la réception avait souffert de grandes difficultés, fut représentée en 1718. Lamotte, censeur de la pièce, déclara dans l'approbation qu'elle promettait un successeur à Corneille et à Racine. La maréchale de Villars se fit présenter le jeune auteur qui conçut pour sa protectrice une passion malheureuse. Libre de cet amour, il termina *la Henriade*, qu'il avait ébauchée à la Bastille, et fit jouer *Artémire*, tragédie qui fut fort mal reçue (1720). Éloigné de Paris par ordre du régent, il retourna vers ce temps en Hollande, et s'arrêta à Bruxelles pour y voir J. B. Rousseau, que son talent et ses malheurs lui avaient donné le désir de connaître; mais ils sympathisèrent peu et se quittèrent ennemis irréconciliables. En 1724, Voltaire donna *Marianne*, dont la première représentation ne put être achevée, mais qui, reprise avec un nouveau dénoûment, fut jouée 40 fois de suite. Vers la même époque *la Henriade* parut sous le titre de *la Ligue*, d'après une copie défectueuse que s'était procurée l'abbé Desfontaines. Toute mauvaise qu'elle était, cette édition, bientôt reproduite, augmenta de beaucoup le nombre des admirateurs de Voltaire. Un jour, à dîner chez le duc de Sully, Voltaire répondit par des paroles piquantes au chevalier de Rohan, homme sans principes et sans honneur, qui s'en vengea lâchement en le faisant maltraiter par ses gens. Voltaire voulut le forcer à se battre : une lettre de cachet et l'exil, après six mois de détention, lui en ôtèrent les moyens. Il revint secrètement à Paris pour essayer de rejoindre son adversaire; mais il ne put y réussir, et, forcé de repasser en Angleterre, chercha à oublier ses chagrins dans l'étude. Les *Lettres philosophiques*, publiées à Londres (1728); *Brutus* et *la Mort de César*, mis au jour quelques années plus tard, furent les fruits de son séjour dans ce pays. Il y rassembla aussi les matériaux de l'*Histoire de Charles XII*. Après 3 ans, Voltaire, dont le ressentiment s'était amorti, cédant aux sollicitations de ses amis, revint à Paris. Avec la disposition de son esprit, il n'y pouvait demeurer longtemps sans se compromettre. Une *élégie* sur la mort de Mlle le Couvreur (1730),

aux restes de laquelle la sépulture avait été refusée, lui fit craindre d'être poursuivi. Faisant répandre le bruit qu'il retournait en Angleterre, il vint se cacher à Rouen, où il fit imprimer l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres philosophiques*. Avant cette double publication, il fit jouer *Brutus*, qui eut peu de succès. Les *Lettres* (1731), mises en circulation par l'infidélité d'un libraire, ne furent pas poursuivies, et ce ne fut que 3 ans plus tard qu'une réimpression fut saisie, l'auteur recherché, et le livre brûlé. L'*Épître à Uranie*, aujourd'hui connue sous le nom de *le Pour et le Contre* (1732), lui attira de nouveaux désagréments. Il attribua cet ouvrage à l'abbé de Chaulieu, mort depuis plusieurs années, et dont la réputation comme poëte ne pouvait que gagner à cette supposition. *Ériphyle* et *Zaïre* eurent dans la même année (1732) un destin bien contraire; *Zaïre*, composée en 18 jours, eut un succès qui passa ses espérances. L'opéra de *Samson* ne put obtenir de paraître sur la scène; mais Voltaire en fut dédommagé par l'empressement avec lequel on rechercha son *Temple du goût* (1733). Toutefois les arrêts qu'il y prononçait indisposèrent contre lui le plus grand nombre des littérateurs. *Adélaïde du Guesclin* (1734) s'en ressentit. Un mot plaisant fit tomber cette pièce qui fut accueillie plus tard (1752) sous le titre d'*Amélie, ou le duc de Foix*, et qui, après (1765) enleva tous les suffrages quand l'auteur lui eut rendu sa première forme avec son premier titre. La publication des trois premiers *Discours sur l'homme* (1734), celle de *la Mort de César* (1735), dont la représentation fut défendue, l'indiscrétion de quelques amis qui allaient récitant dans les salons des fragments de son poëme inachevé de *la Pucelle*, tout enfin concourait à rendre la position de Voltaire dangereuse. Il avait hérité de son père et de son frère une fortune honnête. Une édition de *la Henriade* faite à Londres l'avait accrue, d'heureuses spéculations venaient de l'achever. N'ayant plus besoin de cultiver des protecteurs, ni de négocier avec des libraires, il renonça au séjour de Paris. Il avait même formé le projet de renoncer à la France; mais la marquise du Châtelet, qu'il aimait, l'emmena dans sa terre de Cirey. Assemblage singulier de passion pour l'étude et de goût pour le plaisir, Émilie avait assez approfondi la métaphysique et la géométrie pour analyser Leibnitz et traduire Newton. Voltaire prit d'elle le goût des sciences, et composa les *Éléments de la philosophie de Newton* (1735), qui ne parurent qu'en 1738, et qu'il refondit en 1741. Voltaire et Mme du Châtelet concoururent en 1740 à l'Académie des sciences; leurs mémoires obtinrent une mention. Une autre fois (1741), Voltaire traita la question de la mesure des forces dans le sens de Newton contre l'opinion de Leibnitz et de Mme du Châtelet elle-même, et son mémoire fut encore approuvé par l'Académie. Mais cette infidélité aux lettres ne fut pas de plus longue durée : cédant à son goût naturel et aux sollicitations de ses amis, il ne consacra pas plus de temps à une étude stérile pour sa gloire. C'est à Cirey qu'il fit *Alzire*, *l'Enfant prodigue* (1736), *Zulime* (1740), *Mahomet* (1741), *Mérope* (1743), qu'il écrivit *le Mondain* (1736), qu'il composa les trois derniers *Discours sur l'homme* (1737), qu'il prépara le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs*, enfin qu'il acheva le poëme de *la Pucelle*, ouvrage dont un talent même de beaucoup supérieur à celui qu'y a déployé Voltaire, si cela était possible, ne ferait pas pardonner la licence. Frédéric, alors prince royal de Prusse, lui écrivit à Cirey (1736), et de cette époque date une liaison entre le prince et l'écrivain, qui ne fut pas sans influence sur l'un ni sur l'autre. Desfontaines, après de premières invectives, que Voltaire eut le tort de ne pas laisser sans réponse, composa contre son bienfaiteur (1738) un libelle, *la Voltairomanie*, qui trouva l'auteur de *la Henriade* beaucoup trop sensible. A son avénement au trône, Frédéric II le détermina à le venir trouver (1740). La guerre de la Silésie les sépara. Voltaire revint à Lille, où il fit jouer son *Mahomet* (1741). Crébillon, qu'il avait choisi pour censeur, refusa de l'approuver; mais le cardinal de Fleury accorda (1742) l'autorisation de représenter à Paris la pièce que des clameurs forcèrent l'auteur de retirer du théâtre; trois ans plus tard, il la fit imprimer en la dédiant au pape Benoît XIV. Voltaire qui aspirait à remplacer Fleury à l'Académie française, fit jouer *Mérope* pour se créer de nouveaux droits au fauteuil. La pièce obtint un succès éclatant; mais les intrigues de Boyer, évêque de Mirepoix, et du comte de Maurepas le firent écarter. L'Autriche et l'Angleterre menaçaient la France; l'alliance du roi de Prusse devenait précieuse. On pensa que nul autre plus que Voltaire n'était propre à déterminer ce prince en faveur de la France. Mais pour que le motif de ce voyage ne fût pas soupçonné, on convint que les persécutions dont il était l'objet lui serviraient de prétexte. Le négociateur ayant réussi, il revint rendre compte de sa mission; le ministre qui l'en avait chargé n'était plus en place et ce succès resta sans récompense. Une très-faible comédie-ballet, *la Princesse de Navarre* (1745), un poëme sur *la Bataille de Fontenoy*, un autre opéra, *le Temple de la Gloire*, publié depuis le refus qu'il avait éprouvé à l'Académie, ne pouvaient rien ajouter à ses titres antérieurs; cependant les portes du sénat littéraire s'ouvrirent pour lui (1746). Mais de grands changements étaient survenus dans la direction des affaires. Mme de Pompadour le servit chaudement. C'est elle qui lui avait fait demander, pour les fêtes de la cour, les deux opéras dont il fut récompensé par le brevet d'historiographe de France et de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Peu disposé à faire les sacrifices que ces faveurs imposaient en retour, Voltaire perdit bientôt son crédit; il ne lui resta que le regret d'être descendu jusqu'à vouloir tirer vengeance d'un distributeur des libelles qu'on faisait pleuvoir sur lui : on se trompa dans l'exécution de l'ordre qu'il avait obtenu contre Travenol; de là un procès en réparation qu'il perdit, à la grande joie de ceux que ses mépris n'eussent pas manqué de confondre. Il avait livré à ses ennemis le secret de son faible : ils réussirent à le dépiter tout à fait en protégeant ouvertement Crébillon. Voltaire, humilié, quitta Versailles pour Sceaux, où il refit les tragédies du rival qu'on lui opposait. Dans le moment où la cour s'évertuait à siffler *Sémiramis* (1748), Voltaire était reçu avec distinction par le roi Stanislas à Lunéville. Il y composa sa *Nanine*, dont la représentation ne précéda que de peu de jours la mort de Mme du Châtelet (1749), et

revint à Paris chercher dans le travail quelques adoucissements à ses chagrins. *Oreste* ne tarda pas à paraître; son succès, difficilement obtenu, fut très-brillant : cette pièce commença la célébrité de Lekain, que Voltaire put regarder aussi comme son ouvrage. Vers la même époque, il se rendit à Berlin, où l'appelait depuis quelque temps son royal ami (1750). Installé à Potsdam, le poëte philosophe crut d'abord habiter un autre palais d'*Alcine;* il ne tarda pas d'être désabusé. L'envie, envenimant d'imprudentes confidences, sema les méfiances entre les deux grands hommes. Déjà Voltaire ne songeait qu'aux moyens de briser ses liens, quand il eut à soutenir contre un juif, flétri depuis comme faussaire, un procès durant lequel, sous prétexte de laisser toute liberté à la justice, le roi le tint éloigné de la cour. Une réconciliation apparente suivit cette misérable affaire. Les envieux de Voltaire, au premier rang desquels était Maupertuis, n'avaient plus gardé de mesure envers lui tandis qu'ils le croyaient privé à jamais des bonnes grâces de Frédéric. Sous l'influence de ses ressentiments contre le président de l'Académie de Berlin, qui avait ameuté contre lui la Beaumelle, il écrivit sa diatribe d'*Alkakia.* Le roi, après s'être égayé de ce pamphlet, en exigea le sacrifice et ne l'obtint pas. Une première édition avait été brûlée au feu de sa cheminée, lorsque les presses de Hollande ayant reproduit l'opuscule, il le fit brûler par le bourreau de Berlin. Cette outrageuse sentence, si peu faite pour laver Maupertuis du ridicule dont il était couvert, excita l'indignation de Voltaire, que jusque-là tant d'agitations n'avaient pas empêché de mettre la dernière main au *Siècle de Louis XIV* (1752). Il renvoya à Frédéric la clef de chambellan et la croix de Mérite dont il l'avait décoré, et n'aspira plus qu'à s'éloigner de Berlin. Il en partit enfin après un nouveau semblant de réconciliation, et sous la promesse d'y revenir après avoir pris les eaux de Plombières (1753). Il se rendit d'abord à Leipzig où il reçut de Maupertuis un ridicule cartel, puis passa quelque temps à Gotha, où il écrivit, pour complaire à la duchesse, ses imparfaites *Annales de l'Empire.* Son passage à Francfort fut marqué par les traitements vexatoires que lui fit endurer Freitag, résident du roi de Prusse. Fêté à Mayence, puis à Strasbourg, il arriva enfin à Colmar, où il voulait se fixer momentanément (1754). En vain y fit-il constater juridiquement l'odieuse falsification de son *Essai sur les mœurs*, qu'un libraire de Hollande venait de publier avec des altérations qui rendaient le livre injurieux pour les rois et pour les prêtres; il n'écarta pas mieux les méfiances dont il était l'objet en faisant publiquement ses pâques; et autant pour se soustraire aux espions dont les jésuites l'avaient entouré, que pour se livrer à des recherches savantes, il alla passer trois semaines à l'abbaye de Senones. Quittant de nouveau Colmar pour se rendre aux eaux d'Aix, il s'arrêta quelque temps à Lyon, où l'enthousiasme qu'excita sa présence le dédommagea des mesquines démarches que faisait le cardinal de Tencin afin d'obtenir l'autorisation de lui faire quitter cette ville. Même accueil, mêlé d'actes hostiles de la part des ministres du saint Évangile, l'attendait à Genève, où il séjourna un an, après avoir habité alternativement Monrion et les Délices (1755-58). Il finit par se fixer à Ferney, et c'est là qu'il passa ses 20 dernières années. A la place du misérable hameau qu'il y trouvait, s'éleva bientôt par ses soins une jolie ville peuplée d'ouvriers habiles, de commerçants industrieux. Un théâtre qu'il y établit, et où il jouait parfois lui-même, des bals brillants auxquels ses courtes apparitions donnaient plus d'attrait encore, enfin des divertissements de tous genres firent de ce lieu le point de réunion de ce que le pays de Genève et les environs comptaient de plus distingué. L'affluence des étrangers qui venaient le visiter à Ferney, y répandit l'abondance et la prospérité. Il en avait fait reconstruire la petite église sur un plan d'un meilleur goût. Ce fut cette circonstance et le zèle qu'il avait mis à terminer les procès intentés à ses vassaux par le fisc ou le clergé, qui lui suscitèrent les importunités les plus vives qui aient altéré la paix de sa laborieuse solitude. Sous le prétexte de la violation des formalités et d'un empiètement sur les prérogatives curiales, il fut dénoncé par l'évêque diocésain aux tribunaux, au gouvernement et au clergé. Il recourut vainement aux moyens qui lui semblaient devoir confondre l'acharnement de ses accusateurs (1768-69); il ne réussit qu'à l'accroître, et ce triste résultat l'entraîna lui-même de nouveau dans d'impardonnables inconséquences. Un autre sujet de troubles pour lui fut l'impression de la *Pucelle*, où étaient interpolés des traits sanglants contre Louis XV, sa maîtresse en titre, et plusieurs grands seigneurs avec lesquels Voltaire entretenait un commerce amical. Tel qu'il le reconnut pour son ouvrage dans l'édition qu'il en donna en 1772, ce poëme est loin d'être exempt de blâmables inconvenances. Exaspéré de plus en plus par les fureurs de ses adversaires, il oublia parfois lui-même la modération que lui devait donner l'assurance de la supériorité de ses forces. Tandis que cette guerre de libelles absorbait une partie de ses instants, il partageait l'autre entre des actions utiles et des travaux plus dignes aussi de sa gloire. Les soins qu'il prit d'une petite-nièce de Corneille, élevée sous ses yeux, et dotée avec le produit des *Commentaires* qu'il composa sur les chefs-d'œuvre du grand tragique, ses éloquents plaidoyers pour les Calas, pour la famille Sirven, ses factums en faveur de Lally, etc., etc., sont autant de témoignages de son zèle infatigable à soutenir toutes les causes où il croyait voir intéressées la justice et la vérité. Quant aux productions littéraires de Voltaire durant cette même période, leur nombre est fort considérable : on trouve dans plusieurs de ses dernières tragédies, notamment dans *Tancrède* (1760) et dans quelques scènes d'*Olympie*, toute la vigueur et tout le brillant de son génie; mais c'est surtout dans ses *Romans*, ses *Contes* en vers, ses *Épîtres* et mille badinages de sa plume, qu'on est agréablement surpris de trouver une fraîcheur et une grâce que semble exclure l'âge auquel il les écrivit. Ce n'est pas qu'il ait conservé un égal talent jusqu'à la fin; plusieurs de ses dernières productions sont au contraire fort au-dessous de lui : de ce nombre est la tragédie d'*Irène*, qu'il vit jouer, celle d'*Agathocle*, représentée le jour anniversaire de sa mort, enfin plusieurs pièces qui ne parurent jamais au théâtre, et deux de ses quatre comédies qui méritaient peu d'y paraître, l'*Écossaise* et le

Droit du seigneur (1760-62). Cédant aux instances de Mme Denis, sa nièce, Voltaire, âgé de 84 ans, consentit à faire le voyage de Paris. Le désir secret de faire jouer sa tragédie d'*Irène* entrait pour beaucoup dans cette résolution. Arrivé le 10 février 1778, lendemain des funérailles de Lekain, il ne tarda pas à être comme accablé de tous les genres d'honneurs que lui décerna à l'envi la foule de ses admirateurs. Quelque délicieuse qu'en fût la cause, une irritation si continue détermina une hémorragie violente qui fit craindre pour ses jours. Il avait présenté à l'Académie un plan pour la rédaction de son *Dictionnaire*, et s'était chargé d'en rédiger la lettre A. Ayant perdu le sommeil, il recourut à l'opium, et se trompa sur la dose. Un accident semblable avait failli 30 ans plus tôt lui donner la mort : le poison cette fois triompha aisément de ses forces délabrées; et après une longue léthargie, durant laquelle il put à peine recueillir pour quelques instants ses esprits, il expira le 30 mai 1778. Le curé de Saint-Sulpice refusa de lui donner la sépulture; on transféra son corps à l'abbaye de Scellières, dont le titulaire Mignot était son neveu. Il fut exhumé de là, 13 ans plus tard, pour être déposé au Panthéon (Sainte-Geneviève), dont l'un des caveaux contient encore ses restes ainsi que ceux de J. J. Rousseau. Tandis que l'archevêque de Paris, de Beaumont, s'opposait à ce que l'Académie française célébrât pour le défunt un service funèbre aux Cordeliers, Frédéric, fidèle aux souvenirs d'une ancienne amitié, convoquait l'Académie de Prusse à une solennité funéraire dans l'église catholique de Berlin. Le même prince, alors armé contre l'Autriche, écrivit dans son camp même l'*Éloge* de Voltaire. Sa *Vie* a été écrite par Luchet, 1781; par l'abbé Duvernet, 1786; par Condorcet, 1787; par le Pasy, 1819; par Mazure, 1821; et par Paillet de Warcy, 1824. La plus ancienne édition des *OEuvres de Voltaire*, qui mérite d'être citée, est celle de Genève, 1768, 45 vol. in-4°. Longtemps les bibliophiles n'ont recherché que l'édition de Kehl (1784-89, 70 vol. in-8°); cette publication, due à Beaumarchais, n'avait pas été égalée en luxe et en correction avant les éditions de Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8°, et de Lequien, 1822-26, 70 vol. in-8°. Depuis l'année 1792, où Palissot commença une édition de Voltaire qui fut assez mal accueillie, on n'avait pas reproduit ses *OEuvres complètes*, quand en 1817 le libraire Desoer imagina d'en donner une édition compacte (13 gros vol. in-8°, y compris la table d'Alexandre Goujon). Le succès de cette entreprise donna l'éveil à d'autres spéculateurs : de 1820 à 1827, il se fit 15 réimpressions du *Voltaire* complet, dont quatre, dans le format in-8°, sont dues aux frères Baudoin; mais l'édition avec préface, avertissement, notes par Beuchot, 1829-34, 70 vol. in-8° (Paris, Lefèvre), est incontestablement la meilleure et la plus complète que l'on ait donnée des *OEuvres* du philosophe de Ferney. Il n'est aucun écrivain, soit en vers, soit en prose, qui ait embrassé autant de genres opposés et s'y soit montré aussi constamment supérieur. Le jugement le mieux motivé qui ait été porté de Voltaire et de ses ouvrages, est celui que Linguet a consigné dans le 10e vol. de ses *Annales*, réimprimées en 1788, in-8°, et avec des notes par Amar, 1817, même format.

VOLTERRE (Daniel RICCIARELLI, dit de), peintre et sculpteur, né à Volterra en 1509, ne fit pas pressentir, par ses premiers essais, la hauteur à laquelle il devait atteindre. Mais, s'étant rendu à Rome, il commença à s'y faire connaître d'une manière avantageuse; Perino del Vaga, frappé de la beauté d'une de ses fresques, se l'associa dans plusieurs de ses travaux. Il peignit pour Hélène Orsini la fameuse *Descente de croix* que le Poussin mettait au nombre des chefs-d'œuvre de la peinture. On ne saurait trop louer les tableaux représentant les *Hauts Faits de Charles-Quint*, dont il orna le cabinet de Marguerite d'Autriche, fille de ce monarque, dans le palais de Médicis à Navone. Après la mort de Perino del Vaga, il fut chargé par le pape Paul III de terminer la salle des Rois dans le palais du Vatican; mais il ne put achever ce travail, auquel Jules III, successeur de Paul III, ne songea pas à donner suite. Plus tard, sous Pie IV, il obtint la direction de la moitié des peintures de cette même salle; mais il n'en fit absolument rien, tout occupé qu'il était d'exécuter en bronze la statue équestre de Henri II, roi de France, que lui avait demandée Catherine de Médicis. Les peines et les fatigues qu'il se donna pour ce monument abrégèrent ses jours, et il mourut en 1566, n'ayant exécuté que le cheval, qui fut transporté à Paris en 1639, et servit à porter la statue de Louis XIII, que l'on voyait sur la place Royale. Le musée de Paris ne possède de ce grand peintre qu'un seul tableau : *David qui tue Goliath*. Personne ne s'est, plus que cet habile artiste, approché de la manière de Michel-Ange, qui l'honora de son estime, de ses conseils et de sa protection.

VOLTOLINA (Joseph-Milius), poëte latin, né à Salo, sur le lac de Garda, dans le 16e siècle, fut un des fondateurs de l'académie des Unanimes, établie dans cette ville en 1564. Il est surtout connu par son poëme *De hortorum culturâ libri III*, Brescia, 1574, très-rare.

VOLTSCHKOT (Serge-Savitsch), conseiller de collége, secrétaire de l'Académie des sciences de Pétersbourg et directeur de l'imprimerie du sénat, mort en 1773, est auteur d'un *Dictionnaire détaillé des voyageurs*, en russe, qui eut 3 éditions, 1755, 1768 et 1785. Il a donné en outre un grand nombre de traductions d'ouvrages latins, français et allemands.

VOLUMNIUS (Titus), chevalier romain, s'est immortalisé par son amitié pour M. Lucullus. Après la bataille de Philippes, ils revinrent tous deux à Rome; et Lucullus, proscrit avec le reste des partisans de Brutus et Cassius, fut égorgé par les sicaires de Marc-Antoine. Volumnius resta près du corps de son ami, poussant des cris de désespoir; traîné aux pieds du farouche triumvir, « Ordonne, lui dit Volumnius, que je sois reconduit près du corps de Lucullus pour être mis à mort, car je ne dois pas lui survivre, moi la cause de sa perte, pour l'avoir engagé dans cette guerre si malheureuse. » Volumnius obtint sans peine la grâce qu'il sollicitait. Il ramassa la tête sanglante de son ami, et les yeux fixés sur les siens, tendit le cou au glaive du bourreau (an de Rome 711, 41 avant J. C.).

VONCK (François), né vers 1735, au village de Lombeck-Sainte-Marie, près Bruxelles, de parents cultivateurs, étudia au collége des jésuites. Il suivit avec

distinction les cours de philosophie et de droit à l'université de Louvain. Ses débuts au barreau de Bruxelles eurent de l'éclat; et son nom figurait parmi ceux des plus habiles jurisconsultes de cette ville, à l'époque où l'empereur Joseph II voulut faire dans ses provinces belgiques des innovations qui éprouvèrent une si vive opposition. Tous les projets du monarque autrichien étaient loin toutefois de déplaire également à Vonck; mais les formes despotiques et le mépris des priviléges de la nation le révoltèrent. Il fit connaître sa manière de voir, dans une brochure flamande qui produisit une grande sensation, et il devint bientôt l'âme d'un comité d'opposition, dont Vander Noot était l'agent avoué. Plus ambitieux, plus ardent et plus propre à remuer les masses, celui-ci, quoique moins instruit et moins habile, acquit plus d'influence. Il se rendit à Breda, vers 1789, pour y former, sous la protection de la Hollande, le noyau de l'armée patriote, qui parvint, en décembre de la même année, à s'emparer de Bruxelles. Devenu l'idole du peuple, il fit dans cette ville une entrée vraiment triomphale; et Vonck, bien que membre du congrès souverain, négligé par son collègue, son ancien ami, conçut dès lors un mécontentement qui s'accrut de jour en jour. Partisan des idées démocratiques, qui se fortifièrent encore en lui par l'exemple de ce qui se passait en France, il conçut le projet d'affaiblir le pouvoir de la noblesse et du clergé. Il parvint à faire adopter ses principes, non-seulement par le duc d'Ursel et le prince Auguste d'Aremberg, comte de la Marck, mais encore par le général en chef Vander Mersch. Il croyait l'instant favorable pour rompre en visière à Vander Noot; cependant celui-ci, qui connaissait les plans de ses adversaires, s'était mis en mesure de les déjouer. Il avait obligé Vander Mersch à venir rendre compte de sa conduite à Bruxelles; et Vonck, contraint de chercher précipitamment un refuge à Lille, fut déclaré *traître à la patrie*. Un voyage qu'il fit alors à Paris, lui valut un accueil flatteur de la part de quelques députés célèbres du côté gauche de l'assemblée constituante. C'est l'unique fruit qu'il en retira. De retour à Lille, il publia un *Mémoire* apologétique, brochure in-8°. Ce livre, dont l'édition, presque tout entière, envoyée à Bruxelles, y fut saisie par la police de Vander Noot, est devenu fort rare. Il contient, au reste, plus de raisonnements et de dissertations que de faits. Le style en est diffus et peu correct. Quelques mois après le retour des Autrichiens à Bruxelles, Vonck obtint la permission d'y revenir (1791): et cet homme, qui venait de donner son nom à un parti (*les Vonckistes*), y mourut, l'année suivante, presque entièrement ignoré. D'un caractère noble et désintéressé, mais ennemi de toute contrainte, et se pliant avec peine aux usages de la société, Vonck aimait à passer sa vie au milieu de ses livres et de quelques amis intimes. Il n'avait jamais voulu se soumettre aux liens du mariage.

VONDEL (Juste Van), poëte hollandais, né à Cologne, le 17 novembre 1587, de parents anabaptistes, se maria à l'âge de 23 ans, et dut à sa femme, qui se chargea presque seule de son commerce de bonneterie, le loisir de cultiver la poésie. Il n'avait point reçu d'éducation littéraire; pourtant il s'était familiarisé avec le français, et, à 26 ans, il se mit à apprendre le latin et ensuite le grec. La première pièce remarquable qu'il donna fut sa tragédie de *Palamède*, dans laquelle il faisait allusion au meurtre juridique de Barneveldt. Il fut puni de son courage par une amende de 300 florins; mais il n'en embrassa qu'avec plus d'ardeur la cause de la liberté civile et religieuse. Le coup d'État frappé dans le fameux synode de Dordrecht contre les arminiens ou remontrants lui arracha plusieurs satires virulentes. Il n'avait pas renoncé à la carrière dramatique, et il le prouva en donnant plusieurs pièces, parmi lesquelles on distingue : *Marie Stuart*, *Lucifer*, *Jephté*, mais surtout *Gisbert d'Amstel, ou le Sac de la ville d'Amsterdam*, et *l'Exil de Gisbert*. Cette tragédie, représentée pour l'inauguration du nouveau théâtre d'Amsterdam, en 1637, est son chef-d'œuvre, et encore aujourd'hui on la revoit souvent avec un enthousiasme tout national. Elle a été traduite en français, ainsi que *Lucifer*, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Ses tragédies, au nombre de 32, en grande partie puisées dans l'histoire sainte ou traduites du théâtre grec, ont été recueillies en 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1720. Il n'y en a guère que la moitié qui ait paru sur la scène. Vondel se distingua aussi dans la poésie lyrique, et l'on peut croire qu'il aurait pris un assez beau rang dans l'épopée, s'il n'eût abandonné et détruit son poëme commencé de *Constantin le Grand*. Il lui restera toujours la gloire d'avoir fait faire un pas immense à la langue et à la poésie hollandaises. Malgré ses honorables travaux, il se vit réduit à accepter, dans sa vieillesse, une chétive place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam. Il obtint pourtant au bout de 10 ans d'être déchargé de ces fonctions pénibles pour un poëte, en conservant ses honoraires. Il mourut le 5 février 1679. Une nouvelle édition de ses *OEuvres* a été publiée par M. Jérôme de Vries, Amsterdam, 1820, in-12. Vondel avait embrassé la religion catholique.

VONONÈS Ier, 17e roi des Parthes, était un des quatre fils que Phraates IV avait envoyés en otage à Rome. Les Parthes, après s'être défaits de leurs rois Phraates et Orodes II, députèrent à Rome afin de demander un de leurs princes pour souverain, et Vononès fut celui que l'empereur Auguste leur donna, vers l'an 14 de J. C. Le jeune roi apporta chez des peuples durs et barbares, des vertus douces, affables, pacifiques, des mœurs policées, un goût et une magnificence qu'ils regardèrent comme des vices et des ridicules. Ils s'indignèrent d'être gouvernés par un esclave (c'est ainsi qu'ils nommaient les otages), et offrirent la couronne à Artaban, prince du sang des Arsacides, qu'ils allèrent chercher jusque chez les Dahes, où il avait trouvé un asile contre la cruelle jalousie de Phraates IV. Vononès, qui avait encore un puissant parti, triompha de son compétiteur; mais Artaban étant venu avec une armée plus puissante, Vononès vaincu fut obligé de se réfugier avec un petit nombre de soldats dans l'Arménie, dont le trône était vacant depuis les troubles qui avaient suivi la mort d'Ariobarzane et de son fils Artavasde. Il y fut placé par les Arméniens; mais, poursuivi par Artaban, il ne put s'y maintenir. Forcé d'abandonner presque aussitôt son nouveau royaume, il se retira à Antioche, auprès de Silanus, gouverneur de Syrie. Tibère, crai-

gnant d'irriter les Parthes, refusa de le secourir. Artaban, maître de l'empire des Arsacides, donna son frère Orodes pour roi aux Arméniens. Germanicus, neveu de Tibère, chasse Orodes; mais, au lieu de rétablir Vononès sur le trône, il place un prince étranger, Zénon, fils de Polémon, roi de Pont, lequel prend le nom d'Artaxias. Artaban ayant, dans une entrevue avec Germanicus, sur les bords de l'Euphrate, renouvelé l'alliance des Parthes avec les Romains, Vononès fut sacrifié à des intérêts politiques, ou peut-être à la bienveillance que lui témoignait Pison, nouveau proconsul de Syrie, ennemi de Germanicus. Transféré avec ses trésors à Pompéiopolis, ville maritime de la Cilicie, où on lui donna des gardes, il tenta de se soustraire à leur surveillance; mais il fut assassiné au passage du Pyramus, l'an 19 de J. C., par un officier qui, feignant de se laisser corrompre, l'avait suivi dans sa fuite. La seule médaille de Vononèse Ier que l'on connaisse prouve que ce prince s'éloignait des usages orientaux, même dans le type de ses monnaies. Sa tête porte le diadème et des boucles d'oreilles, mais non point la tiare médique des Arsacides. Sur le revers on voit la figure de la Victoire, avec cette légende, dans le style de plusieurs médailles romaines: *Le roi Vononès a vaincu Artaban.*

VONONÈS II, 22e roi des Parthes, régnait depuis quelques années en Médie, lorsque la mort de son père Gouderz ou Gotarzès l'appela au trône des Arsacides, l'an 50 de J. C.; mais il fut forcé bientôt de l'abandonner à Vologèse Ier qu'on lui donna pour successeur.

VON-VISIN (Denis-Ivanovitsch), conseiller d'État et membre de l'Académie russe, né en 1745 à Moscou, de parents originaires d'Allemagne, porta quelque temps les armes après avoir fait ses études avec distinction à l'université de sa ville natale. Il était attaché au ministère des affaires étrangères, lorsqu'en 1763 il débuta dans la carrière des lettres. Son esprit satirique lui ayant fait des ennemis, il prit le parti de voyager, et vint en France, où il reçut un accueil flatteur. C'est alors qu'il fit paraître dans divers journaux russes des *Lettres* où, loin de se montrer reconnaissant, il se livrait à des invectives contre ceux mêmes qui lui prodiguaient alors toutes les attentions de l'hospitalité. De retour en Russie (1782), il y accrut sa renommée par une composition dramatique (*le Brigadier*), qui réellement opéra une révolution dans les mœurs des gentilshommes de province. Frappé d'une paralysie, il mourut en 1792. Au premier rang de ses ouvrages, qui n'ont pas encore été tous imprimés, on peut placer ses comédies du *Mineur*, en 5 actes, 1783, et du *Brigadier*, 1784; une *Épître* à ses domestiques, contenant de rudes attaques contre l'égoïsme et l'hypocrisie; *Callisthène*, nouvelle grecque, insérée dans *le Véridique*, 1801; des *Lettres* à diverses personnes; enfin des traductions russes des *Fables* de Golbéry, de l'*Alzire* de Voltaire, du *Joseph* de Bitaubé, etc.

VOPISCUS (Flavius), l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, florissait dans les premières années du 4e siècle, sous les règnes de Dioclétien et de Constance-Chlore. Né à Syracuse d'une famille distinguée, il était venu de bonne heure se distinguer à Rome, où il jouit d'une considération méritée. Il a écrit les *Vies* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien, de Carin. Il est généralement regardé comme le plus habile des écrivains de l'*Histoire Auguste*. Il a beaucoup d'érudition, d'ordre et de méthode; mais il manque de critique. Les *Vies des empereurs*, par Vopiscus, sont imprimées dans les diverses éditions des *Historiæ augustæ scriptores*, à la suite de celles que l'on doit à Capitolin, dont elles forment la continuation. Moller a publié: *Dissert. de Flavio Vopisco*, Altdorf, 1687, in-4°.

VORAGINE ou **VARAGINE** (Jacques de), auteur ou compilateur de la *Légende dorée*, né à Varaggio, bourg de la côte de Gênes, vers 1230, prit l'habit de St.-Dominique, professa les saintes lettres dans plusieurs maisons de son ordre avec un grand succès, et s'acquit une réputation par son talent pour la chaire. Il occupa 18 ans l'emploi de provincial de la Lombardie, et ne le quitta que pour celui de définiteur. Nommé à l'archevêché de Gênes en 1292, il y tint un synode dans lequel furent réglés plusieurs points importants de discipline, et il travailla sans relâche à réformer les mœurs de son clergé en 1298. C'est principalement à sa compilation des *Vies des saints*, qu'il doit la célébrité dont il jouit encore. Elle est intitulée: *Historia lombardina, seu Legenda sancta*. Dans leur enthousiasme pour ce recueil, aujourd'hui si dédaigné, les contemporains de Voragine ne le nommaient que *Legenda aurea*: de là est venu ce nom de *Légende dorée*, sous lequel il est connu. Il a été réimprimé plus de 50 fois dans le 15e et le 16e siècle. On recherche les éditions de Paris, 1475, de Cologne, 1476, et de Nuremberg, 1481, in-fol. On en a une version française, par J. de Vignery, Lyon, 1476, in-fol.; Paris, 1490, 1493 et 1496. L'ouvrage de Voragine qui peut le plus mériter l'attention des curieux est son histoire de Gênes, *Chronicæ genuenses ab origine urbis usquè ad annum* 1277, publiées par Muratori dans les *Rerum italicarum scriptores*, tome IX, pages 1-56.

VORST ou **VORSTIUS** (Ælius-Éverhard), médecin, né à Ruremonde en 1565, étudia successivement à Dordrecht, à Leyde, à Heidelberg, à Cologne, à Padoue, à Bologne, à Ferrare, à Naples, et ne rentra dans sa famille qu'après une très-longue absence. Appelé presque aussitôt à Delft pour y pratiquer son art, puis à Leyde pour y remplir une chaire de médecine, il devint professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de cette ville, et mourut en 1624. Malgré son érudition, il n'a presque rien écrit que l'*Oraison funèbre de Ch. Lecluse*, Leyde, 1609, in-8°. (*Voyez* les *Mémoires* de Niceron, t. XXII, p. 96.)

VORST (Adolphe), médecin, fils du précédent, né à Delft, le 23 novembre 1597, visita l'Angleterre, la France et l'Italie pour perfectionner ses connaissances, devint le médecin du prince d'Orange, obtint ensuite à l'académie de Leyde la chaire des institutions médicales, et, plus tard, succéda à son père dans celle de botanique et dans la direction du Jardin des Plantes. Il mourut le 8 octobre 1663, après avoir été trois fois recteur de l'académie. On lui doit une édition, rare et recherchée, des *Aphorismes* d'Hippocrate, grec et latin, de la *version* de J. Obsopée, Leyde, 1628, in-16; *le Catalogue des plantes du jardin de Leyde*, 1636, in-24, réimprimé plusieurs fois, et quelques *Lettres*.

VORST (Conrad Von Dem), théologien protestant,

né à Cologne en 1569, prit le grade de docteur en 1594, et, dès l'année suivante, parcourut l'Allemagne, la Suisse et la France. Étant à Genève, il fit, à la prière de Th. de Bèze, quelques leçons qui eurent le plus grand succès, et refusa le titre de professeur qu'on voulait lui donner. Il fut pourvu, en 1596, de la chaire de théologie à l'école de Steinfurt, et bientôt sa réputation se répandit dans toute l'Allemagne, et en même temps que l'on élevait des soupçons sur sa croyance. Il fut obligé d'aller se justifier devant le conseil académique de Heidelberg d'avoir soutenu des propositions favorables au socianisme. Après la mort d'Arminius, il fut choisi pour lui succéder à l'académie de Leyde, et il ne tarda pas à être attaqué par Gomar, qui le cita devant les États-Généraux pour y rendre compte de sa doctrine. En 1611 il fut suspendu de ses fonctions, et en 1619 il fut déposé de sa chaire et banni de la Hollande. Il mourut à Tonningen le 22 septembre 1622. On trouve les titres de ses nombreux ouvrages dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, tome III, page 78-86, édition in-fol. Nous citerons seulement son *Tractatus theologicus de Deo, sive de naturâ et attributis Dei*, Steinfurt, 1610; Hanau, 1616, in-4°.

VORST (Guillaume-Henri), fils du précédent, né à Steinfurt vers la fin du 16e siècle, partagea l'exil de son père, revint en Hollande lorsque les disputes des gomaristes et des arminiens furent calmées, exerça les fonctions de pasteur à Leyde dans la secte des remontrants, et mourut vers 1660. Occupé de la lecture des rabbins, il en traduisit plusieurs ouvrages, entre autres les suivants : *Chronologia sacra profana à mundi conditu ad annum* 5362, *vel Christi* 1592, *auctor. R. Ganz*, etc., 1644, in-4°.

VORST ou **VORSTIUS** (Jean), philologue, né à Wesselbourg, village du Dithmarsen, en 1625, fut inspecteur de l'école de Rostock, puis recteur de l'illustre école de Flensbourg; mais il se démit du rectorat, et refusa la chaire de théologie d'Helmstadt, parce qu'il avait cessé de partager les sentiments des luthériens sur le dogme de la Cène. Il vint à Berlin en 1660, et fut placé à la tête du collége de cette ville par l'électeur de Brandebourg, dont il devint en même temps le bibliothécaire. Il crut devoir alors déclarer sa véritable opinion sur la Cène, ce qui l'entraîna dans des disputes violentes. Il mourut à Berlin le 4 août 1676. Son principal ouvrage est la *Philologia sacra, seu de hebraismis Novi Testamenti liber*, Leyde, 1658; augmentée d'une 2e partie, Amsterdam, 1695; Francfort, 1705, in-4°. (*Voyez* le *Dictionnaire* de Chaufepié.)

VORTIGERN, roi breton au 5e siècle. L'empereur Honorius ayant rappelé de la Grande-Bretagne les légions romaines, cette province réduite à ses seules forces, et partagée entre une foule de petits princes indépendants les uns des autres, se trouva sans cesse exposée aux ravages des peuples du Nord. Pour faire cesser un tel état de misère et d'anarchie, les Bretons élurent un roi ou chef suprême, auquel tous les autres souverains seraient soumis. L'histoire n'a pas conservé les noms des princes qui régnèrent sur la Bretagne avant Vortigern, comte de Dumnonie, dont l'élection est de l'an 445. Il avait fait la guerre à tous ses prédécesseurs, et contribué plus qu'aucun autre à leur ruine. Il avait employé la ruse et l'artifice pour se frayer le chemin du trône; et ce fut par les mêmes moyens qu'il se flatta de s'y maintenir. Comptant peu sur l'affection de ses sujets, il demanda des secours aux Saxons, pour l'aider à repousser les Écossais et les Pictes. Les Saxons, qui pensaient à former un établissement dans la Bretagne, saisirent avec joie l'occasion qui se présentait de réaliser leur dessein. Hengist et Horsa, son frère, furent chargés de la conduite de cette expédition. Vortigern, délivré de ses ennemis, se servit des soldats saxons pour opprimer ses sujets. Il récompensa Hengist de ses services par le don de la province de Kent. Peu de temps après, épris des charmes de Rowna, fille d'Hengist, suivant quelques auteurs, mais plus vraisemblablement sa nièce ou sa sœur, il répudia sa femme, pour épouser la belle Saxonne. Hengist cachait adroitement ses projets ambitieux sous les dehors d'une amitié sincère et d'un dévouement absolu aux intérêts de Vortigern; mais quand il crut le moment favorable, il s'unit ouvertement aux Pictes, pour envahir le territoire des Bretons. Vortigern remit le commandement de ses troupes à Vortimer, son fils, prince que ses qualités guerrières avaient rendu l'idole d'une nation brave. Vainqueur dans un premier combat, Vortimer fut ensuite défait complétement. Une partie des seigneurs bretons appellent, pour réparer ce désastre Ambrosius Aurelianus, général d'origine romaine, mais né en Bretagne, et connu par sa valeur. Au fléau de la guerre étrangère se joint celui de la guerre civile. Pendant 7 à 8 ans, la Bretagne est ravagée par les Saxons, par les Pictes et par ses propres habitants. Les deux partis sentent enfin la nécessité de se réunir contre l'ennemi commun. On convient que Vortigern et Ambrosius partageront la souveraineté, et qu'ils uniront leurs armes pour chasser les Saxons. Instruits même par leurs revers, les Bretons reprennent l'avantage. Hengist est forcé de demander la paix; mais, profitant de l'abandon d'un festin qu'il avait offert aux principaux seigneurs bretons, pour célébrer cet événement, il les fait tous égorger. Vortigern, retenu prisonnier, ne recouvre la liberté qu'en cédant de nouvelles provinces. Cependant, telle était l'idée que les Bretons avaient de la perfidie de Vortigern, qu'ils le crurent le complice d'Hengist, et s'accordèrent à reconnaître Ambrosius pour leur seul souverain. Ambrosius n'eut pas de peine à leur prouver que la mort d'un prince exclus du trône était nécessaire au maintien de la paix. En conséquence on assiége Vortigern dans son château de Cambri. Le feu y ayant été mis, ce prince y périt en 485, dans un âge avancé, laissant une mémoire odieuse. L'histoire le représente comme avare, cruel et livré à toutes sortes de débauches.

VOS (Martin de), peintre, naquit à Anvers, en 1519, et fut élève de son père nommé Pierre, qui n'était pas sans talent. Après en avoir reçu les premiers principes, il entra dans l'école franc-flamande, où l'habileté de ces condisciples ne fit qu'exciter son émulation et développer ses rares dispositions. Lorsqu'il eut atteint un certain point de perfection, il sentit naître en lui le besoin de voir l'Italie. Rome fut le premier lieu qui l'arrêta, et il y étudia avec assiduité les ouvrages des grands

maîtres et les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Séduit enfin par le coloris de l'école vénitienne, il se rendit à Venise, où il fit connaissance avec le Tintoret, et sut bientôt gagner son amitié. Ce grand peintre, charmé de la facilité de Vos, l'employa aux paysages de ses tableaux, et se fit un plaisir de l'initier dans tous les secrets de la couleur. Sous un tel maître, Vos ne pouvait manquer de faire d'immenses progrès, et bientôt plusieurs portraits qu'il fit pour les Médicis, étendirent sa réputation dans toute l'Italie; ses tableaux d'histoire y ajoutèrent encore. S'il eût voulu rester en Italie, il aurait pu y faire une fortune brillante, et se placer au premier rang des artistes de son temps; mais l'amour de la patrie le rappelait à Anvers; il y revint en 1559, et l'académie de peinture de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein. Dès ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1604, il ne cessa de produire, et ses nombreux ouvrages lui acquirent une fortune considérable. Anvers possède ses plus belles productions; on en compte 14 dans la cathédrale; ce sont presque tous des tableaux d'autel. Parmi les plus remarquables on cite les *Noces de Cana*, et *Saint Thomas l'incrédule*.

VOS (Jean), poëte hollandais, florissait à Amsterdam, sa ville natale, vers le milieu du 17 siècle. Il donna au théâtre naissant de cette ville plusieurs pièces, entre autres *Aron et Titus*, où étaient violées avec intention les règles de la poétique d'Aristote. Il n'en eut pas moins assez de vogue pour que le magistrat le nommât un des six directeurs du théâtre. Il a de grands défauts, tout le monde en convient; mais on ne doit pas oublier qu'il était vitrier, et n'avait point reçu d'éducation littéraire. Il mourut en 1667. Ses poésies ont été recueillies, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-4°. (Voyez l'*Histoire de la poésie hollandaise*, par de Vries.)

VOS (Guillaume de), pasteur anabaptiste à Amsterdam, mort le 8 janvier 1823, à l'âge de 84 ans, remporta des palmes nombreuses dans les concours académiques, sur des questions de philosophie morale et religieuse. Il fut couronné par la Société des sciences de Harlem en 1767, par la société Teylerienne en 1789, en 1791 et en 1793, par le *Legatum stolpianum* de Leyde en 1797, etc.

VOSS (Jean-Henri), poëte et critique, né à Sommersdorf, près de Wahren, le 20 février 1751, montra de bonne heure de rares dispositions pour l'étude des langues; mais il eut besoin d'un courage non moins remarquable pour soutenir son père, tombé dans l'indigence, et pour s'entretenir lui-même et pour suivre son éducation. Quelques essais, qu'il adressa en 1702 à l'*Almanach des Muses* de Gœttingen, lui gagnèrent la bienveillance du poëte Boie, qui lui fit obtenir quelques secours, et lui fournit ainsi le moyen de suivre dans cette ville des cours de philosophie, d'histoire et de philologie. Admis dans l'établissement dirigé par le célèbre Heyne, destiné à fournir des maîtres aux écoles publiques du Hanovre, il ne chercha pas assez à captiver la bienveillance de son maître, et de cette époque date l'inimitié qui éclata depuis entre deux hommes faits pour s'estimer. Le maître finit même par renvoyer son élève, et celui-ci, qui déjà faisait partie de la joyeuse et spirituelle réunion des *Amis de Gœttingen*, prit en 1775 la rédaction de l'*Almanach des Muses*, ou, comme on l'appela ensuite, *Anthologie* (*Blumenlese*) de Gœttingen, dont il augmenta le succès en y insérant chaque année, jusqu'en 1800, un certain nombre de pièces de sa composition. Nommé en 1778 recteur du collége d'Otterndorf dans le Hanovre, il commença, dans cette retraite, les travaux qui l'ont placé au premier rang des traducteurs d'écrivains anciens. Quelques *extraits* de sa traduction de l'*Odyssée* et de ses *commentaires* sur ce poëme, publiés en 1780, l'engagèrent dans une vive querelle avec Heyne : mais il n'en continua pas moins ses études poétiques et philologiques, tant à Ottendorf qu'à Eutin (duché d'Oldenbourg), où il passa avec les mêmes fonctions de recteur, et où son séjour se prolongea 23 ans. En 1805, il fut attaché par le grand-duc de Bade à l'université de Heidelberg, sans toutefois être investi d'aucune fonction spéciale. Une pension du duc d'Oldenbourg, qu'il touchait comme récompense de ses longs services à Eutin, ajouta encore aux avantages de cette situation, dans laquelle il mourut le 29 mars 1826. Ses premières disputes avec Heyne ne furent pas les seules qui troublèrent sa vie. Il en eut d'autres avec le même savant au sujet de l'explication des fables de la mythologie ancienne. Voss mérite peut-être quelque indulgence, si l'on considère quel motif alluma sa colère. Il voyait la philosophie, la littérature et la critique, chez ses compatriotes, tendre chaque jour davantage vers l'enthousiasme mystique; il craignit que ce mouvement des esprits ne fût un complot contre la liberté religieuse et politique, qu'il chérissait plus que tout au monde. Rien toutefois ne peut excuser l'emportement avec lequel il se déchaîna contre son vieil ami, le comte Frédéric de Stolberg, dont la rentrée dans le sein de la religion catholique vint fortifier ses alarmes sur les dangers de la ligue prétendue entre les doctrines nouvelles et le prosélytisme romain. Fermons les yeux sur ces déplorables querelles, où Voss eut souvent tort, sinon par le fond des choses, du moins par les formes passionnées et grossières de sa polémique, et arrêtons-nous aux véritables titres de sa gloire littéraire. La plus célèbre de ses compositions est le poëme de *Louise*, en III chants (1795), auquel Goethe emprunta l'idée d'*Herman et Dorothée*. Viennent ensuite ses *Idylles*, publiées au nombre de dix-huit, de 1774 à 1800, et ses *Poésies diverses*, éparses dans ses *Almanachs des Muses*, mais qu'il a recueillies dans plusieurs éditions, dont la plus récente est de 1825, 4 vol. C'est surtout comme traducteur qu'il s'est acquis des droits à la reconnaissance de son pays. On ne saurait trop admirer l'habileté avec laquelle il a reproduit, comme dans le miroir le plus fidèle, la forme métrique, les détails les plus minutieux de l'expression et des idées, les inversions à effet, les épithètes composées de plusieurs mots, enfin les moindres traits de l'auteur ancien qu'il faisait passer dans sa langue. Il donna successivement des traductions complètes d'*Homère* (1793, 2e édition, corrigée, 1821); de *Virgile* (1799); d'*Horace* (1806, 2e édition, corrigée, 1820) : d'*Hésiode* et du prétendu *Orphée l'Argonaute* (1806); de *Théocrite, Bion et Moschus* (1808); de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclaircissements (1810); d'*Aristophane* (1821); d'*Aratus*, avec le texte et un *commentaire* (1824); enfin de

morceaux choisis des *Métamorphoses d'Ovide* (1798), et du *Théâtre de Shakspeare*, avec ses deux fils, Henri et Abraham (1818-26.)

VOSSIUS (Gérard), théologien et littérateur, né vers le milieu du 16ᵉ siècle, dans le pays de Liége, fut protonotaire apostolique et doyen de la collégiale de Tongres. Il profita d'un séjour qu'il fit en Italie pour recueillir des copies et des extraits de plusieurs ouvrages des Pères de l'Église, et mérita d'être compté parmi ceux qui ont mis en lumière les monuments de la littérature ecclésiastique. Il mourut à Liége le 25 mars 1609. Outre des éditions, des commentaires et des traductions, on lui doit un manuel de rhétorique: *Rhetoricæ artis methodus per quæstiones*, Louvain, 1571, in-8°.

VOSSIUS (Gérard-Jean), littérateur, né en 1577 dans le voisinage de Heidelberg, fit ses premières études à Dordrecht, alla ensuite, à l'âge de 18 ans, étudier à Leyde la littérature grecque, les mathématiques et d'autres sciences. Il achevait à peine sa 22ᵉ année, quand on lui confia la direction du collége de Dordrecht. Une chaire de philosophie à Steinfurt lui fut offerte en 1614; mais il préféra la direction du collége théologique qui s'établissait à Leyde, et il occupa 4 ans ce poste, que la violence des controverses religieuses lui fit abandonner, pour accepter dans la même ville une chaire d'éloquence et de chronologie. L'alliance un peu singulière de ces deux branches d'instruction s'explique par les travaux austères auxquels se livraient les Bataves de cette époque. Quoique Vossius évitât de prendre part aux querelles théologiques, il se fit des ennemis par son *Histoire du pélagianisme*, 1618, où il avait hasardé une sorte d'apologie des remontrants, disciples d'Harmensen ou Arminius. Il fut suspendu de la communion des contre-remontrants ou gomaristes en 1620, puis privé du droit d'enseigner publiquement ou en particulier, et se vit forcé par là de modifier ou d'expliquer ce qu'on avait trouvé de répréhensible dans son livre; mais, malgré cette espèce de rétractation, dictée par des circonstances impérieuses, il persévéra dans ses premières opinions. Il alla en 1633 prendre possession d'une chaire d'histoire à Amsterdam, et mourut en 1649. Toutes ses *OEuvres* ont été recueillies, Amsterdam, Blaeu, 1701, 6 vol. in-fol. Le 1ᵉʳ contient un dictionnaire étymologique, précédé d'un traité instructif sur les permutations de lettres. Le 2ᵉ est rempli par deux traités de grammaire. Le 3ᵉ est, en grande partie, consacré à la rhétorique et à la poésie. Le 4ᵉ s'ouvre par un traité, fort estimé, de la manière d'écrire l'histoire, et contient en outre 4 livres sur les historiens grecs, 3 sur les historiens latins, divers opuscules et une correspondance intéressante. Les 9 livres d'un traité de l'idolâtrie ont suffi, avec leur table et une courte addition, pour remplir le 5ᵉ vol. Des écrits théologiques, parmi lesquels il faut distinguer l'*Historia pelagiana*, composent le 6ᵉ vol. Cinq de ses fils ont laissé des ouvrages. — Denis, né à Dordrecht en 1606, mort à Amsterdam en 1633, au moment où il venait d'être appelé à la chaire d'éloquence de Dorpat, a publié la traduction latine des *Annales*, écrites en flamand par Reidan, Leyde, 1633, in-fol. — François, né à Dordrecht, mort en 1645, est auteur d'un poëme patriotique en latin, publié à Amsterdam en 1640, in-fol. — Gérard, mort en 1650, a enrichi de *notes* le *Velléius-Paterculus*, imprimé in-12 à Leyde, chez les Elzevirs. — Mathieu, né vers 1602, est auteur de 5 livres d'*Annales de la Hollande*, mis au jour à Amsterdam en 1635, in-4°, augmentés depuis par Ant. Borremans, et traduits du latin en flamand par Nic. Borremans.

VOSSIUS (Isaac), littérateur, né à Leyde en 1618, le 5ᵉ fils de Gérard-Jean, se fit connaître dès l'âge de 21 ans, par une édition du *Périple* de Scylax, auquel il joignit une *Version* latine et des *Notes* estimées. Il fit en 1642 un voyage à Rome. En 1649, on lui offrit la chaire que la mort de son père laissait vacante, et à laquelle on aurait attaché un traitement plus considérable: il la refusa, voulant rester maître de tout son temps. Cependant, il se mit au service de Christine, reine de Suède, dont il devint le bibliothécaire et le maître de littérature grecque. Il ne tarda pas à être disgracié par les insinuations de Saumaise, et probablement aussi par l'effet de son caractère inquiet et bizarre. Ce lui dut être une consolation aussi douce que surprenante, de recevoir de Louis XIV une des gratifications si honorables qui furent adressées, par l'entremise de Colbert, à plusieurs savants étrangers. Nommé chanoine de Windsor par Charles II, en 1673, il eut à la cour de ce prince et à Londres des relations avec plusieurs personnages distingués. Il était pourtant assez déplacé dans le grand monde, où il lui arriva plus d'une fois de braver *l'honnêteté* en langue vulgaire, autant qu'il l'aurait pu faire en latin dans un commentaire sur Catulle ou sur Pétrone. Il mourut en 1689. Parmi ses écrits, dont on n'a pas la collection complète, on citera: *De Nili et aliorum fluminum origine*, la Haye, 1666, in-4°; *Lettres à Nic. Heinsius, de* 1637 *à* 1664, insérées par P. Burmann, t. III, p. 556-692, dans sa *Sylloge epistolarum*; *De poematum cantu et viribus rhytmi*, Oxford, 1673, in-8°. Les écrits d'Isaac, moins méthodiques que ceux de son père, offrent une instruction moins vaste et ordinairement moins sûre; mais on ne saurait lui refuser, sans injustice, une imagination vive, un esprit pénétrant, une érudition ingénieuse et souvent originale.

VOTIÉNUS (Montanus), orateur, poëte et grammairien, né à Narbonne sous le règne d'Auguste, mourut l'an 28 ou 29 de l'ère chrétienne aux îles Baléares, où il avait été exilé pour avoir parlé trop librement des déréglements de Néron. Martial et surtout Tacite font de Votiénus un portrait avantageux.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, était élève de son père, Laurent Vouet, artiste médiocre, et n'en fit pas moins de tels progrès, qu'à l'âge de 14 ans il fut appelé en Angleterre pour y peindre une Française de haut rang. À son retour de ce voyage, pendant lequel il avait mis à profit son étonnante facilité, il se trouva jouir d'une certaine réputation, qui lui valut l'honneur d'être emmené à Constantinople par un ambassadeur français. Là, il peignit de mémoire Achmet Iᵉʳ, qu'il n'avait pu voir qu'une seule fois à une audience solennelle, et le succès de ce tour de force lui fit faire d'autres portraits qui lui furent bien payés. Cependant il ne tarda pas à se rendre en Italie. Il y fut

employé par le pape Urbain à l'embellissement de Saint-Pierre et de San-Lorenzo, et par les Doria à l'exécution de leurs nombreux portraits de famille. Enfin il revint à Paris sur l'injonction de Louis XIII, qui le logea au Louvre, augmenta considérablement la pension qu'il lui avait déjà fait tenir en Italie, le nomma son premier peintre, et voulut prendre de lui des leçons de pastel. Ce fut alors que Vouet, pour suffire à de nombreuses demandes, entre lesquelles son avidité ne lui permettait pas de choisir, abandonna sa première manière, forte et savante, pour se livrer à une pratique expéditive qui altéra sensiblement la beauté de son coloris. Il est fâcheux pour sa gloire qu'il n'ait pas toujours travaillé ses tableaux comme il l'avait fait en Italie et dans les premières années de son retour en France. Sa *Salutation angélique* (de l'ancienne galerie de Giustiniani) et sa *Présentation au Temple*, que l'on voit au musée de Paris, sont des ouvrages remarquables. On y voit encore avec plaisir sa *Réunion d'artistes*, sa *Charité romaine*, son *Christ au tombeau* et sa *Sainte Famille*. On ne saurait nier l'infériorité de ses dernières productions, mais il ne faut pas l'exagérer comme on l'a fait, en haine de sa conduite peu généreuse envers le Poussin, lorsqu'il vit ce grand peintre appelé en France. Les sentiments de jalousie qu'il put ressentir n'étaient que trop provoqués par cette exclamation de Louis XIII en apprenant l'arrivée du Poussin : *Voilà Vouet bien attrapé!* Les changements un peu brusques que le nouveau directeur des travaux du Louvre introduisit dans l'architecture et les peintures d'ornement durent achever d'indisposer contre lui l'ancienne école, et Vouet, moins que tout autre, n'eût pu se défendre d'une irritation que partageaient tant d'autres artistes, moins froissés que lui. La vérité est qu'il a des droits à notre estime comme ayant beaucoup contribué à ramener l'art dans les voies du bon goût. C'est de son atelier que sortirent Lebrun, le Sueur, Mignard, Dufresnoy, comme plus tard les beaux ouvrages du Poussin formèrent à leur tour David et Girodet. Vouet mourut en 1641.

VOULLAND, qui de commandant de la garde nationale d'Uzès, était devenu général et commandant la ville de Marseille sous le gouvernement de Robespierre, se montra un des hommes les plus sanguinaires de cette époque. Il perdit son emploi après le 9 thermidor, et mourut dans l'obscurité.

VOULLAND (Henri), neveu du précédent, né à Uzès en 1750, suivait le barreau de Nîmes en 1789, et fut, à cette époque, député aux états généraux par le tiers état de sa province. On prétend qu'il dut surtout sa nomination à l'influence de Rabaut de Saint-Étienne, protestant comme lui, qui s'en servit à cette assemblée pour les dénonciations scandaleuses, dont un reste de pudeur l'empêchait de se charger lui-même. Voulland fut un démagogue ardent, et les prêtres n'eurent pas de persécuteur plus déterminé. Ses premières attaques furent dirigées contre le clergé de Carpentras, qu'il peignit comme un foyer de contre-révolution ; or ce mot *contre-révolution* était alors synonyme des plus grands crimes. Un pareil homme était très-utile aux vues de Rabaut, ennemi très-prononcé du culte catholique, et qui d'ailleurs, comme on peut le voir dans ses écrits, ne trouvait rien de tolérable dans la monarchie d'alors, et prétendait qu'il fallait tout détruire pour tout constituer sur un nouveau plan. Il fit nommer son collègue Voulland membre du comité des recherches qui, au nom de la liberté, ne cessa de poursuivre une certaine classe de citoyens. Les troubles dont, à cette époque, Nîmes et toute cette partie du Languedoc furent le théâtre, eurent sans doute pour cause les manœuvres de ce comité. Voulland fit pendant la session de l'assemblée constituante une multitude de rapports au nom de son conciliabule ; il dénonça le baron de Marguerite, maire de Nîmes, et son collègue à l'assemblée, qu'on a vu périr depuis sous la hache révolutionnaire. Il ne prit point part aux grandes questions politiques : de pareilles matières étaient au-dessus de sa portée. Au mois de mars 1791, il fut nommé membre du tribunal de cassation, et dans le mois de septembre 1792, député à la Convention nationale par le département du Gard, où Rabaut de Saint-Étienne fut aussi appelé par le même département. Mais déjà celui-ci exprimait d'amers regrets sur sa conduite passée : il était las, disait-il lui-même, de sa portion de tyrannie, et il voulait rentrer dans le chemin de l'ordre et de la justice. La fureur révolutionnaire de Voulland avait au contraire augmenté : il se jeta violemment dans les rangs des proscripteurs, et devint un des séides de Robespierre. Dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Sa conduite dans cette affaire et dans celle du 31 mai lui fit obtenir la présidence peu de temps après, et il fut, avant le 9 thermidor, membre du comité de sûreté générale, qui remplissait dans la Convention à peu près les mêmes fonctions que le comité des recherches avait remplies à l'assemblée constituante. C'était particulièrement dans le comité de sûreté générale que Fouquier-Tainville allait chercher la liste de ses victimes. Sénard, qui y était employé, rapporte sur ce sujet des traits d'une férocité vraiment extravagante. Il dit que Voulland et ses amis ne se contentaient pas d'ordonner des assassinats à l'accusateur public ; ils allaient assister à l'exécution des condamnés. Après la mort de Robespierre, ceux qui l'avaient immolé, plutôt à leur sûreté que pour le punir de ses crimes, sentirent qu'ils devaient prendre une marche différente. Ce fut alors qu'ils envoyèrent Voulland au Luxembourg, où était détenue Mme la duchesse d'Orléans. Bientôt, poursuivi par les thermidoriens, ce fougueux montagnard fut décrété d'arrestation (28 mai 1795), puis amnistié. Il vécut dès lors dans l'obscurité. Logé et nourri, pendant près de 2 ans, par le libraire Maret, qui vivait lui-même des profits d'une petite échoppe au Palais-Royal, il n'avait pas de quoi payer cette généreuse hospitalité. Il mourut, en 1802, dans la plus profonde misère ; et, ce qui est plus remarquable, dans de grands sentiments de piété, et fort repentant de sa conduite révolutionnaire.

VOULTÉ (Jean), dit *Vulteius* ou *Vautier*, poëte latin et professeur à Toulouse, naquit, non, comme on l'a dit, à Vandy-sur-Aisne, doit il n'était qu'originaire, mais à Reims, vers le commencement du 16e siècle. Ce poëte, qui était vu avec plaisir à la cour de François Ier, fut en relation avec tous les savants de son temps. Denis Faucher, religieux de Lerins, son ami, parle de lui avec

éloge; et c'est le même qui nous apprend que Voulté fut tué dans un âge peu avancé, le 30 décembre 1542, par un homme qui, ayant perdu un procès contre lui, le querella dans une rencontre, et lui porta un coup mortel dans la mamelle gauche. Faucher, ayant appris ce triste événement, courut promptement à son ami pour le secourir; mais ses soins furent inutiles; il eut la douleur de voir Voulté mourir une heure après. Faucher chercha du moins à se consoler en faisant des vers en l'honneur de son ami. On a de Voulté 4 livres d'*Épigrammes* et un *Recueil d'étrennes* en vers latins, imprimés à Lyon, en 1537 et 1538, et un volume d'Hendécasyllabes, imprimé séparément. Ces dernières poésies ont été insérées dans le 3e tome des *Deliciæ poetarum gallorum,* pages 1131 et suivantes. Voulté avait pris pour modèle Jean Second, son contemporain; mais il lui était fort inférieur.

VOYER (René de), seigneur d'Argenson, naquit en 1596, d'une des plus anciennes maisons de la Touraine. L'importance et la diversité des emplois qu'il a remplis sous le ministère de Richelieu et sous celui de Mazarin, autorisent à le regarder comme un personnage vraiment historique. A l'exemple de ses pères, sa première destination fut celle des armes. Il partit pour la Hollande, et combattit sous le prince d'Orange. Mais bientot plusieurs de ses parents maternels, qui jouissaient d'un grand crédit auprès du roi, l'engagèrent à embrasser le parti de la robe. « Il fut, dit Fontenelle, le premier magistrat de son nom; mais presque sans quitter l'épée. » Successivement avocat et conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, il suivit la cour au siége de la Rochelle, en qualité d'intendant d'armée; et, après la reddition de la place, fut envoyé en Périgord (novembre 1629), pour y faire raser la citadelle de Bergerac, qui avait servi de place d'armes aux protestants. Après la maladie de Louis XIII, en octobre 1630, il fut fait intendant de justice à l'armée de Dauphiné, que commandait le maréchal de Schomberg. La paix venait d'être signée avec le duc de Savoie, mais les discussions qu'entraîna l'exécution du traité de Cherasco durèrent jusqu'en 1631. René de Voyer rendit de grands services par le soin qu'il eut de pourvoir aux approvisionnements. Tout étant pacifié sur cette frontière, il fut rappelé à la cour. Il serait trop long d'énumérer toutes les fonctions dont on le chargea depuis cette époque. Elles sont rapportées dans les Mémoires de Monglat, de Marolles, etc. « Les besoins de l'État, dit Fontenelle, le firent souvent changer de poste, mais l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. » Nous pourrions nous borner à dire qu'en 1640, ayant été obligé, comme intendant de l'armée et commissaire général des vivres, d'aller à Pignerol, pour chercher des instructions de sa cour, au sujet des entrevues qu'il avait eues à plusieurs reprises, avec le prince de Savoie, il fut surpris et enlevé par un parti de cavaliers espagnols, qui le conduisirent prisonnier au château de Milan. Pendant les six mois de sa captivité, qui ne finit que parce qu'il paya de ses propres deniers une rançon de 3,000 pistoles, qu'à la vérité le roi lui fit rendre plus tard, il occupa ses loisirs en entreprenant une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et composa un *Traité de la sagesse chrétienne,* qui fut imprimé, de son vivant, à Paris, en 1650. Cet ouvrage, traduit en italien par son fils, dont l'article suit, fut publié à Venise en mars 1655, du consentement du sénat. Il en parut aussi une traduction en espagnol. Nous ne suivrons pas René de Voyer en Catalogne, où il reçut, en 1641, ordre de se rendre, n'ayant en apparence que le titre d'intendant général, mais muni d'instructions secrètes pour la conclusion d'un traité à faire avec les Catalans. Cette mission fut hérissée de difficultés. Diverses récompenses devinrent le prix des avantages que l'État avait dus à son zèle et à sa capacité. Le 8 mars 1643, il fut fait conseiller ordinaire du roi, et il obtint la charge de grand bailli de Touraine, qu'avait possédée son père, et qui était vacante depuis la mort du grand écuyer Cinq-Mars d'Effiat. Mais étant distrait par des commissions plus pressées, il obtint que cette charge passerait à son troisième fils, qu'il destinait à la carrière militaire. C'est à dater de cette époque qu'il est constamment qualifié, dans les lettres patentes, de comte d'Argenson. Renvoyé en Catalogne, après la mort de Louis XIII (1643), il fut rappelé l'année suivante, pour occuper la charge d'intendant dans les provinces et îles situées entre Loire et Garonne. En 1646, Mazarin lui ordonna de partir pour Toulon, où se faisait un armement considérable, aux ordres du marquis de Brézé. René de Voyer devait conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec les princes italiens, en exécution de projets dans lesquels la France devait trouver son compte. Étant tombé malade en mer, et n'ayant pu se rétablir en Italie, il se fit donner la permission de revenir en France. Au commencement de 1657, il fut nommé un des commissaires du roi pour la tenue des états de Languedoc; et il y montra beaucoup de fermeté, accompagnée d'une adresse qui eut des résultats tels que l'on se sépara fort satisfaits les uns des autres. Dans l'origine des troubles de la Fronde, ne voulant pas se trouver engagé dans l'une ou l'autre des factions qui se disputaient le gouvernement, il se retira dans ses terres de Touraine. Mais on le sollicita bientôt d'aller prévenir, par sa médiation, la guerre qui était près d'éclater entre d'Espernon, gouverneur de Guienne, et le parlement de Bordeaux. Il parvint, dans le mois de mai de cette année, à amener un accommodement qui empêcha l'effusion du sang, mais pour peu de temps seulement. Plus tard, il donna de sages conseils à d'Espernon, qui fit son entrée à Bordeaux le 6 juin. Enfin, au mois d'octobre, désespérant de désarmer la fureur des factieux, et d'adoucir l'humeur altière du gouverneur, il demanda son congé, qui lui fut accordé, puis il revint à Paris. Las des affaires, las du monde, et veuf depuis plusieurs années, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut l'ordre de la prêtrise en février 1651. Son fils aîné, âgé de 26 ans, venait d'être désigné pour l'ambassade de Venise, devenue très-difficile par la guerre dans laquelle la république était engagée avec l'empire turc. La France offrait sa médiation : on mit pour condition que ce jeune homme serait dirigé par son père, au moins dans les premiers temps, et que celui-ci conserverait jusqu'alors le titre d'ambassadeur. Il fallait un motif aussi puissant pour que René de Voyer consentît à quitter sa retraite. Il arriva à Venise vers la fin de juin. Ce voyage entrepris dans les plus grandes chaleurs

de l'été, et l'insalubrité du climat altérèrent bientôt sa santé. Il mourut après 14 jours de maladie, en disant sa messe, et fut inhumé dans l'église Saint-Job des Dominicains. La république se chargea des frais de sa sépulture, et son fils lui fit ériger une tombe en marbre, que les Français conduits à Venise par les circonstances politiques de la fin du 18e siècle ont vue avec intérêt.

VOYER (René de), deuxième du nom, comte d'Argenson, fils aîné du précédent, naquit à Blois le 13 décembre 1623. Il acheta, en 1642, un office de conseiller au parlement de Normandie. Il n'était âgé que de 20 ans quand son père, surintendant du Poitou et des provinces voisines, lui subdélégua les élections de Saintes et de Cognac. Le même, partant pour l'armement de Toulon, confia à son fils, en son absence, l'intendance de la généralité tout entière. On répandit alors que le jeune René de Voyer, trop adonné au bel esprit, et se livrant à la composition poétique (c'était principalement sur des sujets pieux), enfin, voyant de préférence à tout des gens de lettres, mettait de la négligence dans les soins de sa gestion administrative. Dans le nombre des beaux esprits dont on lui reprochait de former uniquement sa société, était Balzac, qui, retiré dans ses terres d'Angoumois, entretenait avec d'Argenson père et fils une correspondance, dont plusieurs lettres sont imprimées. Il est vrai que René de Voyer avait un goût passionné pour la poésie, dans laquelle ses contemporains trouvaient qu'il réussissait passablement. Pendant les diverses missions auxquelles son père fut appelé sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin, il fut constamment le compagnon de ses travaux. Il le suivit aux états de Languedoc, en 1647, et lui fut très-utile dans sa mission de Bordeaux. Au retour de ce voyage, le jeune René acheta une charge de maître des requêtes. Peu de temps après, il fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. Il partit ensuite pour Venise, avec promesse de remplacer son père comme ambassadeur, lorsque l'année serait révolue. La mort de celui-ci le mit en pied auprès de la république, à l'âge de 27 ans, et il garda ce poste jusqu'à la fin de l'année 1655. Il fut chargé alors de plusieurs négociations délicates, telles que l'accommodement de Mantoue et de Savoie, dont il se tira avec succès. Le sénat, croyant devoir lui donner des preuves authentiques de son estime et de sa reconnaissance, lui permit d'ajouter le lion de Saint-Marc, avec le cimier et la devise, aux armoiries de la maison Voyer-d'Argenson, pour être gravées sur le tombeau de René Ier, et il le convia d'en user ainsi à l'avenir pour lui et sa postérité. Le roi de France, par un brevet du 13 novembre 1656, autorisa l'ambassadeur à accepter cet honneur, transmissible à tous les siens. Venise fut marraine du fils aîné de René II, qui était venu au monde pendant la durée de l'ambassade. Mais s'il plaisait beaucoup aux républicains de ce pays, on n'était pas également satisfait de lui à la cour, dont il n'avait nullement l'esprit. Les gens du monde, et surtout les ministres, l'accusaient d'une dévotion excessive. Il se brouilla avec Mazarin et ensuite avec Colbert. On lui savait mauvais gré de déclamer sans cesse contre les vices des grands : il déplut même au roi. Loin d'augmenter sa fortune, ses fonctions à Venise l'avaient dérangée. Il fut mis à la retraite. Se confinant alors dans ses terres, il n'eut plus d'autres vues que celles d'une autre vie. Du reste, grâce à son économie et à une loyauté sans égale, il parvint à réparer une partie du désordre de ses affaires. Outre les fondations pieuses qui lui étaient personnelles, en Touraine et dans l'Angoumois, il fut un des directeurs de l'hôpital général de Paris, institué en 1674. Occupé d'améliorer l'éducation et les mœurs de la campagne, il réunissait les paysans dans des conférences où il les instruisait lui-même, et les excitait à la pratique de leurs devoirs. Ainsi se passèrent les 30 dernières années de sa vie. Il ne fit aucune démarche pour rentrer au conseil, et mourut dans son château d'Argenson, au mois de mai 1700. Il avait fait imprimer un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, entre autres, l'*Explication du livre de Job;* la *Paraphrase du prophète Jérémie;* la *Bonne servante* ou la *Vie de Barbe de Compiègne;* la *Fille servante des pauvres,* ou la *Vie de mademoiselle Catherine d'Arezze,* native de Sainte-Maure en Touraine. Le plus curieux de ses écrits, qui ne fut point imprimé, était intitulé: *Le sage chrétien sur la vie de M. d'Argenson père, par son fils.* Nous citerons de ses ouvrages en vers : l'*Art d'aimer Dieu* ou les *Entretiens de saint François de Sales et de son disciple Théotime;* un grand nombre de *Cantiques spirituels,* presque tous destinés aux pauvres de l'hôpital général de Paris; le *Créateur,* poëme historique; la *Fête du Père éternel.*

VOYER D'ARGENSON (Marc-René de), fils du précédent, naquit, le 4 novembre 1652, à Venise, où son père était ambassadeur. La république voulut être sa marraine, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui donna, au baptême, le nom de cet évangéliste. Il devint, en 1679, lieutenant général du bailliage d'Angoulême. De Caumartin, allié de Pontchartrain, contrôleur général des finances, et plus tard chancelier, le mit en rapport avec ce ministre. Le lieutenant général du bailliage d'Angoulême s'étant défait de sa charge, d'Argenson épousa la sœur de Caumartin ; et Pontchartrain approuva ce mariage, qui, avec le secours de quelques amis, mit le protégé du ministre en état d'acheter, en 1695, une charge de maître des requêtes, sans laquelle alors on ne pouvait parvenir à rien. Il dut au même personnage d'être nommé, en 1697, lieutenant général de police de Paris, à la place de la Reynie, qui le premier avait exercé d'aussi grandes fonctions; mais d'Argenson fut le véritable instituteur de cette administration, si imparfaite avant lui, et dont le principal moyen de succès fut de se mouvoir aisément et sans bruit. Voltaire dit qu'un tel emploi était au-dessous de la naissance et du mérite de ce magistrat, et lui fit cependant un bien plus grand nom que le ministère général et passager qu'il obtint sur la fin de sa vie. En disant encore que c'était un homme capable de tout, et qui eût été bon général d'armée, Voltaire fait observer que la France est presque l'unique pays de l'Europe où l'ancienne noblesse ait pris souvent le parti de la robe. D'Argenson fut lieutenant de police pendant 21 ans. Ce fut à lui que Louis XIV s'en rapporta pour la suppression du couvent de Port-Royal-des-Champs, ce qui lui suscita un grand nombre de détracteurs. Il avait rendu des services au duc d'Or-

léans, comme à d'autres grands personnages, en cachant au roi et en accommodant par son autorité des aventures de jeunesse, en couvrant même ou réparant des erreurs de conduite graves. Le neveu du monarque, devenu régent, et probablement avec le concours du lieutenant de police, avait gardé le souvenir de tout ce que d'Argenson avait fait pour lui. Celui-ci ne craignait pas les parlements, qui étaient alors en opposition avec la cour; qu'il avait souvent lui-même attaqués, et qui, à ce titre, lui étaient très-opposés. Quant à lui, il voulait contenir, et au besoin réprimer ces compagnies; mais il ne pouvait les haïr personnellement, tenant à plusieurs familles de magistrature par les liens de la parenté et de l'affection. Du reste, il n'avait jamais dépassé sans nécessité les limites de ses attributions, que le président de Harlay lui avait définies si énergiquement en trois mots : *netteté, sûreté, clarté*. Dès l'origine des conseils (septembre 1715) établis par le régent, il fit partie de celui *du dedans du royaume*, qui était composé de cinq membres, sous la présidence du duc d'Antin. Bientôt les obstacles que le duc d'Orléans rencontrait de toutes parts à ses desseins l'engagèrent à appeler d'Argenson à son aide. Il le fit, en janvier 1718, président du conseil des finances, et en même temps garde des sceaux, afin qu'il eût plus d'autorité, et fût intéressé à ne pas ménager le parlement, sur lequel il s'agissait d'avoir le dessus. Le lit de justice tenu aux Tuileries, le 26 août 1718, fut un coup d'État hardi, que les circonstances avaient rendu nécessaire. D'Argenson, qui y montra beaucoup d'énergie et de fermeté, était alors âgé de 60 ans. Il fut nommé, en 1719, chancelier de l'ordre de Saint-Louis. Il travailla puissamment à réparer le désordre dans lequel les dernières années de Louis XIV avaient plongé la fortune publique. Fontenelle donne une juste idée de l'incroyable activité qu'il mettait à remplir ses fonctions diverses. Lorsque l'abus des ressources réelles que pouvait présenter le système de Law eut amené un discrédit que le garde des sceaux s'était efforcé inutilement de prévenir, il fut sacrifié au mécontentement public. Toutefois il donna volontairement, le 5 janvier 1720, sa démission de la présidence du conseil des finances. On le fit alors ministre d'État, et on créa pour lui une place d'inspecteur général de la police du royaume. Il ne perdit nullement la confiance du régent, et conserva encore les sceaux; mais il les rendit dans la même année. Ils furent mis alors, pour la deuxième fois, entre les mains du chancelier d'Aguesseau. D'Argenson se retira dans son hôtel, qui était fort voisin du couvent des filles de la Croix, rue de Charonne à Paris. Ce fut là qu'il mourut, le 8 mai 1721.

VOYER (René-Louis de), marquis d'Argenson, fils aîné du garde des sceaux, naquit le 18 octobre 1694, et fut élevé avec son frère chez les jésuites, au collége de Louis le Grand. Voltaire y fut leur condisciple, et ce grand homme ne cessa jamais, dans le cours de sa vie, d'être bien traité par eux. René-Louis d'Argenson ayant acheté, en 1716, une charge de conseiller au parlement de Paris, obtint la permission de siéger et d'opiner, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge de 25 ans. C'était au moment des grandes discussions entre la cour et le parlement. Le jeune magistrat prit avec feu les intérêts de sa compagnie, et encourut même, à ce sujet, les réprimandes de son père. Dès la même année 1718, il fut pourvu d'une charge de maître des requêtes, et partit pour Lille, où il devait se former à l'administration, sous Meilhan, intendant de Flandre, dont il épousa la fille unique. D'Argenson fut nommé, en janvier 1720, conseiller d'État, sur la démission de son père, alors garde des sceaux et président du conseil des finances. Il devint, presque aussitôt, intendant du Hainaut et du Cambresis, et résida en cette qualité pendant quatre ans à Valenciennes et à Maubeuge. C'était le temps le plus orageux du *Système*. Il parvint à calmer plusieurs émeutes occasionnées, tant parmi le peuple que parmi la troupe, par la cherté des grains et par les opérations désastreuses du financier Law. Lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite, Law passa par Valenciennes. Le marquis d'Argenson crut qu'il était de son devoir d'arrêter l'ex-contrôleur général. Il s'y prit même assez adroitement, feignant de ne vouloir que l'inviter à dîner, mais lui refusant ensuite des chevaux de poste jusqu'au retour d'un courrier envoyé à la cour. Le surlendemain seulement l'intendant reçut l'ordre de laisser passer Law, avec désapprobation de l'avoir retenu. En 1721, il fut nommé grand-croix, chancelier et garde des sceaux de l'ordre de Saint-Louis, à la place de son père, qui venait de mourir. S'étant promptement démis de cette charge en faveur de son frère, il en conserva les honneurs. En décembre 1723, il eut, à Versailles, une conversation d'une heure avec le régent, qui, le lendemain, n'existait plus. Le regret d'avoir perdu le protecteur constant de sa famille, joint à quelques sujets de mécontentement contre le duc de Bourbon, nouveau ministre, le décida à résigner, l'année suivante, son intendance de Maubeuge. Il ne conserva d'autre place que celle de conseiller d'État. Cette charge l'obligeait d'assister au conseil des parties pour le jugement des affaires contentieuses. Il employait ses loisirs à travailler dans le silence, au milieu de la vaste bibliothèque qu'avait formée son père, à la composition d'un grand nombre d'écrits politiques et littéraires, dont une faible partie seulement a vu le jour après lui. L'évêque de Blois, Caumartin, son oncle maternel, étant mort en 1733, ce fut lui qui le remplaça à l'Académie des inscriptions. Tant que le *club de l'Entresol* subsista (de 1724 à 1731), d'Argenson en fit partie. Ce nom venait d'un joli appartement loué, à la place Vendôme, dans l'hôtel du président Hénault, par l'abbé Alary de l'Académie française, et précepteur du Dauphin, qui devint le fondateur et le président de cette Société. Elle était composée de personnages du grand monde, tous fort instruits, entre autres de lord Bolingbroke; et en fait de gens de lettres, de l'abbé de Saint-Pierre, qui était le membre le plus utile, de Ramsay, etc., etc. On s'assemblait une fois par semaine en hiver; et l'été on se réunissait dans le jardin des Tuileries, pour y causer à l'écart. Là on s'occupait de recherches historiques, de droit public et des nouvelles politiques les plus intéressantes. Le cardinal de Fleury protégea d'abord, très-spécialement, cette petite académie qui était un objet d'intérêt pour les salons de la capitale. Des choix furent faits dans son sein pour des emplois publics du premier ordre. Il en résulta des ja-

lousies; il y eut aussi des indiscrétions à reprocher à plusieurs des habitués de l'*Entresol*, qui, par leur influence, semblaient vouloir jouer un trop grand rôle. On les accusa bientôt en masse d'être opposés à la cour; des plaintes de quelques étrangers de marque eurent lieu. Une correspondance s'établit à ce sujet entre l'abbé de Saint-Pierre et le cardinal de Fleury, qui signifia que dans les réunions il ne devait plus être question de politique. A Paris, les uns plaisantèrent de cette espèce de déconvenue; les autres déchirèrent le ministère, disant qu'il se permettait une véritable inquisition. Bientôt on éluda ses défenses, et l'on s'assembla avec plus de secret : alors survint une défense positive, qui mit fin à cette société dont les avantages pouvaient surpasser de beaucoup les inconvénients. Le marquis d'Argenson en fut l'habitué le plus assidu. Il y conçut et exécuta en grande partie deux ouvrages importants : *Histoire du droit public ecclésiastique français*, et *Traité de l'admission de la démocratie dans un état monarchique*. C'est ce dernier qui est connu sous le titre de *Considérations sur le gouvernement de France*. A cette époque il était en communauté de travaux, de vues et de conseils avec le garde des sceaux Chauvelin, son ami, auquel le cardinal de Fleury avait dû l'éclat des premières années de son ministère. L'exil de Chauvelin empêcha le marquis d'Argenson de parvenir aux premiers honneurs de la magistrature, et même de partir pour l'ambassade de Portugal, pour laquelle il avait été désigné en 1737. Au mois de mai 1744, il fut nommé conseiller au conseil royal des finances, titre purement honorifique, mais accordé à l'ancienneté et qui procurait l'honneur de siéger une fois par semaine à côté du roi. Amelot, que la duchesse de Châteauroux avait pris en aversion, ayant été renvoyé du ministère des affaires étrangères, en 1744, le marquis d'Argenson y fut appelé, après six mois de vacance. L'année suivante fut marquée par la victoire de Fontenoi. Les deux ministres, du nom d'Argenson, se trouvèrent avec Louis XV à cette journée mémorable. Une réponse du marquis à Voltaire, écrite sur le champ de bataille, et qui est rapportée tout entière dans le *Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade*, contient une des relations les mieux faites et les plus authentiques des événements dont le ministre des affaires étrangères parlait comme témoin. C'est d'après cela que le *Poëme de Fontenoi* fut composé, en dix jours, et publié immédiatement. Le frère aîné du ministre de la guerre partagea quelque temps les travaux politiques du cadet, quoique dans un but différent. Celui-ci s'occupait à faire prolonger ou renouveler les occasions de succès militaires; celui-là au contraire n'avait d'autre ambition que de mettre un terme à la lutte qui désolait la France depuis cinq ans. Le comte avait plus de dextérité pour se tirer des intrigues de cour : le marquis possédait des notions de tout, et plus profondes et plus variées. L'un et l'autre favorisaient en plusieurs points l'esprit philosophique du siècle, et voulurent concilier les progrès des lumières avec les progrès, ou du moins avec l'affermissement de l'autorité royale, prétendant en agrandir la base. Louis XV, grâce à son insouciance habituelle, laissait à ses ministres un pouvoir absolu; et cependant il mettait beaucoup d'amour-propre à croire et à vouloir persuader que depuis la mort du cardinal de Fleury, il régnait par lui-même, qu'il conduisait surtout les affaires étrangères. Après avoir investi le marquis d'Argenson d'une confiance sans bornes, et que ce dernier méritait non-seulement par son caractère, mais par ses lumières, par cette ardeur du travail, dont nous avons donné l'idée, ce monarque désavoua plusieurs actes qu'il avait cependant plus qu'approuvés. De fortes cabales environnaient le ministre des affaires étrangères, depuis les derniers mois de l'année 1746 : il reçut sa démission le 10 janvier 1747. Entre autres négociations remarquables, c'était lui qui avait traité le mariage du Dauphin, devenu veuf, avec la fille d'Auguste III, roi de Pologne. Deux ans avant le congrès d'Aix-la-Chapelle, pour lequel il proposa vainement ses services, et qui amena la signature d'un traité (1748), il avait eu de fortes raisons d'espérer par l'intermédiaire des Hollandais, des conditions de paix plus avantageuses. Ce fut le dernier des ministres français qui persista dans les vues de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV, pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Du reste, il ne parut aucunement sensible à son renvoi. Beaucoup moins brillant à la cour que son frère, il fut plus grand dans la retraite. Aucun nuage ne troubla jamais la pureté de l'amitié qui les unissait. Le marquis profita de sa liberté pendant les dix dernières années de sa vie pour se livrer au soin, presque minutieux, des affaires du comte, en même temps que des siennes propres. En retour, il avait pris celui-ci pour guide de toutes ses démarches publiques. Le moins âgé des deux frères semblait être devenu tuteur de l'aîné pour ce qui concernait la politique et la cour. Une fois sorti du ministère, le marquis d'Argenson s'abstint presque totalement de reparaître à Versailles. Il fut un instant question de le rappeler pour l'éducation du duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI; mais les principes qu'il mit en avant pour former un héritier du trône ne furent point goûtés par le Dauphin. Il vivait paisiblement, tantôt à Paris, et tantôt à la campagne, partageant ses loisirs entre ses amis et le commerce des gens de lettres qui étaient toujours reçus chez lui avec de grandes marques de considération. Lui et son frère ont eu, par leur carrière publique, une grande influence sur la vie de Voltaire. Ce dernier, dans sa correspondance en vers et en prose avec le marquis, ne néglige aucune occasion de lui rappeler qu'il est *le plus ancien de ses amis*, et après avoir vu rentrer cet homme d'État dans la vie privée, il le déclara *le meilleur citoyen qui eût jamais tâté du ministère*. Une des occupations auxquelles d'Argenson se livra de préférence, sur la fin de ses jours, fut d'assister aux séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'il présida en 1749. On a de lui : *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, in-8°, imprimées pour la première fois, en 1764, à Amsterdam; *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, composés en 1736.

VOYER (Marc-Pierre de), comte d'Argenson, frère du précédent, naquit à Paris, le 16 août 1696. Avocat du roi au Châtelet en 1718, il fut, l'année suivante, conseiller d'État et maître des requêtes. Il n'avait pas atteint l'âge de majorité, lorsque son père lui transmit,

le 6 janvier 1720, la lieutenance de police de Paris. Le jeune d'Argenson n'avait rien, en arrivant à cette place, qui rappelât le sombre extérieur de celui auquel il succédait. On remarquait en lui, ainsi qu'en son frère aîné, un goût plus vif pour les beaux-arts et pour les belles-lettres. Les conseils qu'il osa présenter en opposition au système de Law furent d'abord bien reçus, mais décrédités ensuite par ceux qui avaient intérêt qu'on ne les suivît pas; et la retraite du garde des sceaux entraîna celle de son fils. Le duc d'Orléans envoya bientôt ce dernier comme intendant à Tours, et il fut fait presque en même temps, sur la démission de son frère aîné, chancelier de l'ordre de Saint-Louis, charge qu'avait possédée leur père. Il ne resta qu'un an en Touraine, et se vit rappelé aux fonctions de lieutenant général de police; mais il les quitta le 2 janvier 1724, et pour dédommagement fut nommé conseiller d'État. Le régent, peu de temps avant sa mort, l'avait institué son chancelier et le surintendant de son apanage. D'Argenson entra très-avant dans la confiance de ce prince, qui le jugeait propre aux commissions les plus délicates. Quand l'évêque de Fréjus, Fleury, après l'exil de Villeroi, quitta subitement son royal élève, pour se retirer à Issy, fuite qui embarrassa prodigieusement la cour, le comte d'Argenson prit sur lui d'expédier, en son nom, un ordre formel et absolu au prélat de revenir, comme si son départ eût été ignoré du duc d'Orléans. Le précepteur fut intimidé, et revint sans se faire prier. Il était temps, car le jeune roi cassait les vitres de désespoir, et l'on ne sait ce qui serait arrivé si le public eût connu son impatience. La fermeté, qui n'excluait pas dans le lieutenant de police l'esprit de conciliation, ne fut pas moins utile dans les querelles du jansénisme, qu'il s'agissait de terminer. La mort de son illustre protecteur, arrivée en décembre 1723, arrêta ses espérances de fortune, qui ne devaient se réaliser que 20 ans après. Il demeura chancelier du duc d'Orléans, fils du régent, chef de son conseil, et mit tous ses soins à rétablir les finances de cette maison qui étaient dans un grand désordre. Chargé par la duchesse douairière d'aller demander pour son fils une princesse de Baden-Baden, il ne réussit pas dans sa première tentative. Il fut, à son retour de Radstadt, reçu à Weissembourg par le roi Stanislas, qui y était réfugié, et conçut tout à coup l'idée de marier plutôt le jeune duc d'Orléans avec Marie Leczinska; mais les difficultés étant levées à la cour de Baden, l'union projetée d'abord eut lieu en 1724. Les éloges donnés par d'Argenson à la fille du roi de Pologne suggérèrent à Mme de Prié, maîtresse du duc, la première pensée d'élever cette princesse au trône, ce qui s'effectua l'année suivante. Le chancelier du duc d'Orléans suivit à Strasbourg son patron, chargé d'épouser par procuration la future reine. Tandis que ce prince, surnommé *le Pieux*, s'enfermait dans une retraite absolue à Sainte-Geneviève, le comte d'Argenson, qui aimait les sciences, les arts et les plaisirs, faisait de sa maison de Neuilly, le rendez-vous des gens du monde instruits et des savants ou littérateurs les plus aimables. La Fare, Chaulieu, le jeune Arouet y venaient faire des soupers et des vers. Il fut reçu, en 1726, membre honoraire de l'Académie des sciences. S'étant rendu la jurisprudence familière, il coopéra, comme conseiller d'État, à la rédaction des ordonnances qui ont illustré la mémoire du chancelier d'Aguesseau. Ce grand magistrat le choisit, en mars 1737, pour être directeur de la librairie. D'Argenson fit renouveler et exécuter les règlements, nomma des censeurs habiles, leur procura des récompenses, ranima leur zèle et leur exactitude. Il encouragea les auteurs et les libraires. Cette place, qui embrassait la surveillance des livres étrangers, et de ceux qui s'imprimaient ou se répandaient en France, sans approbation de la censure, recevait une grande importance de la chaleur des querelles du jansénisme. D'Argenson la remplit de manière à obtenir le suffrage des gens de lettres qui se trouvaient en relation avec lui. Il contraignit, en 1740, l'abbé Desfontaines à signer une rétractation de ses libelles. Cette commission le mit en relation directe avec le cardinal de Fleury, qui le fit nommer à la fin de 1738, président du grand conseil. Il s'acquitta de cette charge de confiance, avec l'approbation de la compagnie, sur laquelle il conserva depuis une grande influence. Au mois d'août 1740, il fut appelé à l'intendance de la généralité de Paris; et ce fut bientôt après qu'il se démit, en faveur de son frère aîné, de la chancellerie du duc d'Orléans. Le 25 août 1742, il entra au conseil des ministres, comme adjoint du cardinal de Tencin, que Fleury paraissait avoir désigné pour son successeur. Il n'avait alors aucune attribution spéciale; mais au commencement de l'année 1743, il remplaça au ministère de la guerre le marquis de Breteuil, mort subitement et presque sous les yeux du cardinal, qui ne lui survécut que peu de jours. La surintendance des postes fut jointe aux fonctions principales du nouveau ministre. On était au milieu de cette guerre de la succession d'Autriche, si follement engagée, si malheureuse par le concours de tous les fléaux. Belle-Isle, Broglie, Noailles, Maillebois, luttaient inutilement contre la mauvaise fortune; et, rejetant amèrement l'un sur l'autre la cause de leurs revers, ramenaient successivement à travers mille obstacles les faibles débris de ces armées qui avaient dû changer la face de l'Europe. Appauvrissement, désunion, découragement universel, prévoyance d'une invasion imminente, tels étaient les présents que le cardinal de Fleury léguait à son pays, pour prix d'une trop longue confiance dans la sagesse de sa politique. Mais les années 1744 et 1745 amenèrent des prodiges; l'armée française, épuisée par des conquêtes meurtrières, et que l'on croyait anéantie, reparut comme par enchantement. Louis XV sembla sortir de son apathie : il se rendit au camp, accompagné de son conseil, et de la duchesse de Châteauroux, qui se montrait auprès de lui une nouvelle Agnès Sorel. Mais lors de la maladie du roi, à Metz, en août 1744, les princes du sang chargèrent le comte d'Argenson du renvoi de Mme de Châteauroux et de sa sœur. Il s'en acquitta avec une sévérité qu'elles ne lui pardonnèrent jamais. Le monarque laissant à ses généraux les soins du commandement fit plus, par sa seule présence à l'armée, que leurs plus savantes manœuvres. La victoire fut ramenée sous des drapeaux qu'elle avait trop longtemps abandonnés. Les deux frères d'Argenson furent regardés comme étant en partie les moteurs de ce grand réveil de la France. Le ministre de la guerre, qui avait pourvu

l'armée de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne et de siége, accompagna son souverain à la prise de Menin, Ypres, Furnes et Fribourg. L'année 1745 fut marquée par un des plus brillants faits d'armes que la France compte dans ses annales. Nous avons dit, dans l'article précédent, que les deux ministres du nom d'Argenson se trouvèrent avec Louis XV à la journée de Fontenoi. De Voyer, chargeant la colonne anglaise à la tête du régiment de Berry, fut pendant deux heures tenu pour mort par son père. Huit canons anglais, pris à cette bataille, furent donnés par le roi au ministre de la guerre, en récompense de ses services. Cette victoire en amena d'autres qui eurent pour résultat la soumission de toute la Belgique. Les savantes manœuvres de Maurice de Saxe et l'intrépidité de Lowendahl eurent sans doute la plus grande part à ces succès; mais d'Argenson s'associa par ses talents à la gloire des guerriers. Par sa fermeté et sa prudence il fit succéder la discipline au désordre, la confiance au découragement. Après la paix si peu avantageuse d'Aix-la-Chapelle (1748), il fallait pourvoir à la tranquillité de l'intérieur. Il y eut à Paris des émeutes, des cabales et des partis de toute espèce. Le comte d'Argenson soutenait le clergé contre le parlement, et il protégeait les philosophes. Il y avait du reste au conseil rivalité entre le garde des sceaux Machault et lui, au sujet des discussions politiques et religieuses du moment; mais les avis du comte d'Argenson plaisaient davantage au roi. Il fut chargé de punir par l'exil la résistance des deux chambres du parlement de Paris. Un des plus grands éloges à donner au comte d'Argenson est de s'être efforcé d'inspirer au monarque le goût des monuments utiles. Une école militaire fut fondée par un édit de janvier 1751. Il protégea spécialement l'établissement des Invalides dû à Louis XIV; et ce fut pour eux qu'il fit replanter vis-à-vis de leur hôtel la promenade à laquelle il donna le nom de *Champs-Élysées*. L'édit du 1er novembre même année, par lequel il avait réglé l'institution d'une noblesse militaire acquise de droit à tous ceux qui parviendraient au grade d'officiers généraux, fut vivement applaudi. Le corps des grenadiers de France, un des plus beaux de l'armée, et qui contribua particulièrement aux succès de cette époque, dut son existence au même ministre. Ce furent 7 régiments formés de nouvelles recrues qui rivalisèrent dès leur origine avec les troupes les mieux aguerries. A dater de 1749, il réunit au département de la guerre celui de Paris, qui entraînait par toutes ses attributions la direction des Académies. Il fut invité cette année à prendre place dans celle des inscriptions; et souvent il en encouragea les travaux par sa présence et par de sages règlements. Il avait encore la surveillance de l'imprimerie royale, des théâtres, de la bibliothèque du roi et des haras, dont avait été chargé de Maurepas. La capitale doit à son administration la première idée de la place Louis XV et des beaux édifices qui la décorent, ainsi que de la rue Royale. Le projet en fut conçu en souvenir de la bataille de Fontenoi. Les compagnies du *Guet*, milice composée d'artisans et de bourgeois, qui étaient jusque-là méprisées, reçurent, sous la même direction, une tenue plus régulière. Aux lumières de son frère aîné, le comte d'Argenson joignait des formes qui le rendaient plus propre à se maintenir à la cour. Doué d'une figure agréable, d'un abord prévenant, d'un esprit orné; ayant une conception prompte, une conversation animée, enfin une facilité de caractère qui se pliait aux circonstances, mais ne se relâchant en rien de la tenacité de ses vues, il fut regardé comme un des hommes les plus aimables et les mieux organisés de son siècle. « Il savait, dit Lacretelle, plaire sans s'avilir, et cacher des pensées hautes sous des formes légères. » Ce fut de tous les ministres de Louis XV celui pour lequel il montra le plus de goût et d'amitié. Ce monarque eut le courage de le maintenir, en dépit des favorites, qui, toutes, le détestèrent à l'envi, surtout Mme de Pompadour. Peut-être serait-il sorti vainqueur de la longue rivalité qu'il eut à soutenir avec cette maîtresse impérieuse; mais fier d'avoir aussi résisté très-longtemps au parlement, et comptant sur l'appui du Dauphin en cas de malheur, il montra pour ce prince, dans une circonstance critique (la tentative d'assassinat faite sur Louis XV, par Damien), un empressement, que le roi eut de la peine à pardonner. D'Argenson se réunit alors à Machault pour conseiller à la marquise de quitter la cour. Mais son royal amant revint bientôt à elle, et les deux ministres furent sacrifiés. L'ordre d'exil fut signifié au ministre de la guerre par une lettre de cachet, rédigée d'une manière très-sèche et très-dure, en février 1757. Ainsi la France fut privée de deux véritables hommes d'État. Il laissa des souvenirs qui furent longtemps à s'effacer. Mais au total, il ne fut point regretté comme il l'eût été quelques années plus tôt, avant que les querelles du parlement eussent indisposé contre lui l'opinion publique, dont, après la guerre de 1741, il avait été l'idole. Une administration de 15 années, quels que soient ses mérites, fatigue une nation avide de changement. La guerre était l'élément du comte d'Argenson: c'était là que ses talents paraissaient dans tout leur jour. Les fautes de ses successeurs furent la meilleure justification de sa conduite. Sa disgrâce fut très-sensible aux gens de lettres dont il s'était montré constamment l'appui. Le département des Académies l'avaient mis à portée de rendre à beaucoup d'entre eux des services essentiels. En 1751, Diderot et d'Alembert lui dédièrent l'*Encyclopédie*. Sept volumes seuls de cette vaste entreprise parurent sous ses auspices. Ce fut deux années après son exil, qu'un arrêt du parlement condamna l'*Encyclopédie* à être brûlée par la main du bourreau. Plusieurs littérateurs des plus distingués lui prodiguèrent des témoignages d'attachement dans sa retraite. Le président Hénault, très-avancé en âge, venait fréquemment partager sa solitude. Voltaire y passa quelques jours, et Marmontel a laissé une relation circonstanciée de la visite qu'il y fit. Au reste, l'exil affectait profondément l'âme de l'ancien ministre. Le passage d'une vie des plus actives à la monotonie de l'existence d'un seigneur de paroisse le frappa d'un sentiment de tristesse, d'un accablement, dont il ne put se relever, et cela précisément à un âge où des infirmités habituelles lui donnaient plus que jamais à regretter les distractions et les délassements de la capitale. Ses yeux s'affaiblirent graduellement pendant ses dernières années, et finirent par lui refuser les consolations qu'il eût trouvées dans la lecture et dans l'étude. Les douleurs de la goutte s'uni-

rent aux souffrances morales, et achevèrent de ruiner un tempérament déjà usé par les fatigues du ministère. Enfin, en 1764, la marquise de Pompadour ayant cessé de vivre, il obtint la permission de revenir à Paris. Le terme de sa carrière arriva le 22 août.

VOYER (Marc-René, marquis de), fils du précédent, naquit le 20 septembre 1722. Il fit ses premières armes en Italie, et devint, en 1745, mestre de camp du régiment de Berry, cavalerie. C'est avec ce grade qu'il donna, sous les yeux de Louis XV, à Fontenoi, des preuves signalées de bravoure personnelle. Il fut compris, comme brigadier de cavalerie, dans la promotion qui suivit cette journée, et prit part à toutes les campagnes suivantes. Après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle, il eut en récompense de ses services et de ceux de son père toutes les grâces auxquelles il pouvait prétendre. Il fut fait maréchal de camp, inspecteur général de la cavalerie et des dragons. Pendant les années 1752 et suivantes, il accompagna son cousin, le marquis de Paulmy, dans plusieurs tournées des frontières. En 1753, il fut nommé lieutenant général de la haute Alsace, et, en 1754, gouverneur de Vincennes. Dès le commencement de 1752 il avait eu, par la démission de son père, la direction générale des haras. Ce fut lui qui introduisit alors en France les chevaux de race anglaise. Il abandonna cette place en 1763. Dans la guerre de 1756, il figura en beaucoup d'occasions, fut blessé devant Creveldt, devint lieutenant général en 1759, et ne cessa de jouer un rôle actif, comme militaire, qu'à la paix de Vienne (1762). Ayant perdu son père en 1764, il se retira dans sa terre des Ormes, et commença dès lors à y jouir de l'indépendance à laquelle il avait toujours aspiré. Il s'en éloignait à regret pour les tournées d'inspection que son devoir lui imposait, et ne venait guère à Versailles que lorsqu'il y était appelé. Décidé à se fixer pour toujours dans ses terres, il échangea avec de Paulmy la lieutenance générale d'Alsace contre celle de Touraine et le gouvernement de Loches, auquel il joignait la charge de grand bailli de cette province, charge qui avait longtemps appartenu à sa famille. Il répara et embellit beaucoup le château de ses pères, où il recevait la société la plus brillante de Paris et de la cour. Aimant les lettres et les arts, il portait jusqu'à la passion le goût des inventions utiles. Une innovation qui fit beaucoup de bruit, c'est qu'il voulut tenir, par lui-même, la poste aux chevaux établie aux Ormes. Pendant l'exil du duc de Choiseul à Chanteloup (décembre 1770), il entretenait avec ce ministre disgracié les relations les plus intimes, ce qui contribua encore à donner à sa vie retirée une teinte d'opposition. Mais lorsque la guerre se ralluma contre l'Angleterre, il alla offrir le fruit de son expérience et de ses conseils au ministre de la guerre Montbarrey. Il fut rappelé, en 1775, au commandement de la Saintonge et du pays d'Aunis, et en même temps chargé de l'inspection des côtes de l'Océan, ainsi que des travaux entrepris pour leur défense. Au mois d'août 1782, parcourant les marais de Rochefort, où son amour du bien public lui avait fait concevoir de vastes projets d'assainissement, il fut atteint d'une fièvre causée par l'insalubrité du climat, et mourut peu de jours après son retour aux Ormes, le 18 septembre 1782. Il était père du marquis d'Argenson qui a été député et a épousé la veuve du prince Victor de Broglie. On trouve dans la *Correspondance* de Voltaire plusieurs lettres adressées au marquis de Voyer.

VOYER D'ARGENSON (marquis), fils du précédent, naquit à Paris en 1774, et mourut dans la même ville en 1815. Le marquis d'Argenson avait émigré en 1792; il rentra en France après le 18 brumaire. Il fut plus tard nommé préfet des Deux-Nèthes. Depuis 1815 jusqu'en 1834, il n'a cessé de faire partie de la chambre des députés, où il siégea toujours à l'extrême gauche. En 1830 en prêtant serment à la charte du 7 août et à la royauté de Louis-Philippe, il accompagna son serment de cette réserve : sauf les progrès de la raison publique.

VOYS (Ary ou Adrien), peintre, né à Leyde en 1641, se fit remarquer par son assiduité au travail et la sagesse de sa conduite, qui, avec ses talents, lui procurèrent un mariage avantageux; mais alors il changea entièrement de manière de vivre, et ne fit qu'un seul tableau pendant 13 années qu'il mit à dissiper dans les plaisirs la fortune de sa femme. Cependant, lorsqu'il se vit menacé de tomber dans le besoin, il revint avec sa première ardeur à ses travaux, et, chose étonnante, ses ouvrages ne se ressentirent nullement de sa longue inaction. C'étaient de petits tableaux d'histoire ou des paysages traités avec le plus grand soin, et ornés de figures qui animaient la composition. On distingue dans le nombre : *Didon et Énée surpris à la chasse par l'orage*, et *sainte Cécile jouant d'un instrument de musique*. Le musée de Paris possède de cet artiste : le *Portrait d'un négociant à son bureau*; et un *Peintre à son chevalet*.

VOYSIN (Daniel-François), chancelier de France, naquit à Paris en 1634, d'une famille que Saint-Simon déclare de pleine et parfaite roture. Cependant son père et l'un de ses oncles avaient exercés des emplois de magistrature, de manière à se concilier l'estime publique. Reçu conseiller au parlement à 20 ans, en 1655, il épousa Mlle Trudaine, femme d'un rare mérite. À raison de ce mariage, il fut fait maître des requêtes, et en 1688, intendant du Hainaut, place importante dans les temps de guerre. Mme de Maintenon, ayant accompagné Louis XIV à l'armée, en 1692, s'arrêta chez Voysin, pendant que le roi faisait le siége de Namur, et elle eut beaucoup à se louer des soins de sa femme et de ses attentions délicates. Dans un second voyage que la favorite fit en Flandre, l'année suivante, elle témoigna le plus vif plaisir de revoir Mme Voysin qui, par sa modestie, sa prudence, sa discrétion, acheva de gagner son amitié. Désirant rapprocher de Versailles sa nouvelle amie, Mme de Maintenon fit appeler Voysin au conseil d'État, en 1694; et, en 1701, sur la démission de Chamillart, elle le présenta pour la place d'intendant de Saint-Cyr. Voysin vécut dès lors dans l'intimité de Mme de Maintenon; et il parvint à gagner de plus en plus sa confiance, en lui montrant le dévouement le plus absolu. En 1709, il remplaça Chamillart dans la charge de secrétaire d'État de la guerre. La dernière campagne n'avait été marquée que par des revers. Une disette occasionnée par un hiver des plus rigoureux

ajoutait encore aux embarras déjà si grands. L'armée manquait de vivres, et le désordre des finances ne permettait pas les sacrifices nécessaires pour lui en procurer. Ce fut dans des circonstances si difficiles que Voysin accepta le portefeuille. En entrant au ministère, il annonça l'intention de s'entourer des personnes les plus capables de le seconder, et celle de ne présenter, pour les emplois qui viendraient à vaquer, que ceux qui s'en seraient rendus dignes par des talents ou des services. Les courtisans dont Saint-Simon, à son insu, n'est ici que l'écho, ne virent dans le nouveau ministre qu'un parvenu dur et grossier; ils se plaignirent de la sécheresse de ses ordres, du laconisme de ses réponses; et le comparant à Chamillart, toujours si poli, même quand il n'accordait pas ce qu'on lui demandait, ils jugèrent que le roi aurait pu faire un meilleur choix pour le remplacer. Mais on doit le dire, Villars, mieux placé pour juger Voysin, rend une justice complète à son zèle, à la pureté de ses vues et à son désintéressement. Voysin était étranger aux opérations de la guerre; mais il n'avait pas la suffisance de prononcer sur ce qu'il ne connaissait pas. Ayant reçu de Villars cinq différents projets pour la campagne qui devait se rouvrir bientôt, il s'empressa de les porter au roi, en lui disant qu'il croyait pouvoir avouer sans honte qu'il n'étoit pas en état de faire un choix entre ces projets, et qu'en attendant qu'il en sût davantage, il suppliait S. M. de vouloir bien décider elle-même. Louis XIV, surpris et irrité d'un langage auquel ses ministres ne l'avaient point accoutumé, répondit : « Apprenez et retenez bien, pour ne l'oublier jamais, que votre devoir est de prendre mes ordres et de les expédier; et le mien d'ordonner de toutes choses et de décider des plus grandes et des plus petites. » Peu de jours après le roi lui défendit d'expédier aucune affaire sans l'avoir soumise au maréchal de Boufflers. Un autre que Voysin aurait offert sa démission; mais on peut croire qu'il en fut détourné par Mme de Maintenon, qui lui représenta que la mauvaise humeur du roi ne serait pas de longue durée. Grâce au zèle de sa protectrice, Voysin joignit, en 1714, à la place de secrétaire d'État de la guerre celle de chancelier, que la retraite de Pontchartrain rendait vacante. On conjectura que celui-ci se retirait pour ne pas être forcé de présenter à l'enregistrement l'édit qui appelait au trône les princes légitimés, à défaut des princes du sang. Dès lors personne ne convenait mieux pour le remplacer qu'une créature de Mme de Maintenon. Letellier, confesseur du roi, sollicitait ce prince de prendre des mesures rigoureuses contre les évêques appelants. Voysin fut chargé de rédiger un édit en conséquence; mais le procureur général d'Aguesseau refusa de le présenter à la sanction du parlement, et l'affaire en resta là. Cependant la santé de Louis XIV s'affaiblissait d'une manière sensible. Mme de Maintenon et le duc du Maine, son élève chéri, désiraient que le roi confirmât par un testament les dispositions qu'il avait prises en faveur des princes légitimés. Voysin, qui travaillait tous les jours avec le roi, consentit à le pressentir sur ce point délicat. Il avait si peu d'intérêt à faire au monarque une pareille insinuation, et au contraire il avait un avantage si positif à respecter les droits du duc d'Orléans, que Saint-Simon ne peut s'expliquer la conduite qu'il tint dans cette circonstance. Voysin écrivit lui-même le testament de Louis XIV; quelques jours après, il fit proposer au duc d'Orléans de lui en révéler le contenu, moyennant qu'il lui conserverait les sceaux. Le maréchal de Villeroi fut l'agent de cette scandaleuse négociation. Voysin s'engagea de plus à se démettre de la place de secrétaire d'État de la guerre, sous la condition qu'on lui paierait comptant 400,000 livres. Le duc d'Orléans promit tout. Quelques jours après la mort de Louis XIV, Voysin vint au parlement (12 septembre 1715), prononcer la nullité du testament qu'il avait écrit et inspiré. Il entra dans le Conseil de régence; mais il ne put, à raison de son avilissement, y exercer aucune influence. Il mourut d'apoplexie, le 2 février 1717. L'illustre d'Aguesseau lui succéda dans la place de chancelier. Voysin avait les qualités d'un honnête homme; mais sa faiblesse le perdit; et sa conduite dans les dernières années de sa vie ne lui laisse aucun droit à l'estime publique. On trouve quelques lettres de lui dans le recueil de celles de Mme de Maintenon. On peut consulter sur Voysin les *Mémoires* de Duclos, et le tome Ier de l'*Histoire du 18e siècle*, par Lacretelle.

VREE ou **VREDIUS** (Olivier de), historien flamand, né à Bruges en 1578, fit quelque temps partie de l'institut des jésuites, puis, rentré dans le monde, fut revêtu d'une charge de magistrature. Il mourut en 1652, laissant plusieurs ouvrages qui ont répandu bien des lumières sur l'histoire de Flandre. Les principaux sont : *Historia comitum Flandriæ, pars prima : Flandria ethnica à primo consulatu C. Julii Cæsaris usque ad Clodovæum, primum Francorum regem christianum, per DLIV annos*, Bruges, 1650, 2 parties in-fol.; *Historia comitum Flandriæ, pars secunda, seu Flandria christiana à Clodovæo I ad annum* 767, ibid., 1652, in-fol.

VRIEMOET (Emon-Luce), né à Embden en 1699, fut ministre de Loenen, puis de Harlingue, prit possession, en 1731, de la chaire des langues orientales à l'université de Francker, puis de celle des antiquités hébraïques, fut nommé quatre fois recteur, et mourut en 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'histoire et la philologie, parmi lesquels on distingue : *Arabismus, exhibens grammaticam arabicam novam et monumenta quædam arabica, cum miscellaneis et glossario arabico latino*, Francker, 1733, in-4°; *Tirocinium hebraismi, in quo continentur breve glossarium hebraicum, dicta theologiæ dogmaticæ Veteris Testamenti, hebraicè et latinè, item adnotationum ad canones grammaticos Specimen*, ibid., 1742. (*Voyez* Paquot, *Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. II, p. 94.)

VRIES (Jean **FREDEMAN** de), peintre, naquit à Leeuwarden en 1527. Son père, canonnier dans l'armée du général Schenck, lui permit de s'adonner à la peinture. Il fut, pendant cinq ans, l'élève de Renier Geeretsen, à Amsterdam. Ensuite il étudia sous un autre maître, qui le rendit habile dans la perspective et l'architecture. Devenu un artiste distingué, il se rendit à Anvers; et il fut employé, concurremment avec d'autres peintres, aux travaux des arcs de triomphe érigés dans cette ville pour l'entrée de l'empereur Charles-Quint. Il alla ensuite à Malines, où il termina plusieurs beaux

morceaux de perspective. Il corrigea quelques ouvrages du même genre, qui avaient été commencés par Corneille de Vianen, peintre assez habile, mais dont le dessin était lourd et le coloris froid. Le talent de Vries obtint alors l'assentiment général. Un des ouvrages les plus remarquables de ce maître fut celui qu'il peignit pour Gilles Hoffman, à Anvers. Il y représenta sur un mur, faisant face à l'entrée, une espèce de claire-voie, à travers laquelle on apercevait un jardin élégant, orné d'un riche parterre. L'imitation était si parfaite et la perspective si exacte, que plusieurs personnes prirent le tableau pour la réalité. L'illusion alla si loin, que le prince d'Orange lui-même y fut trompé, et qu'il ne put croire que c'était une peinture que lorsqu'il se fut approché assez près pour se convaincre de la vérité. Vries excellait dans ce genre. Ses lumières et ses ombres sont distribuées avec beaucoup d'intelligence; et les différents objets qu'il introduit dans ses vues perspectives d'appartements, de galeries, de salons, sont représentés avec la vérité de la nature. Ses ouvrages sont répandus dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, et les amateurs paient fort cher ceux dont on peut constater l'authenticité. Ce qui y ajoute un grand prix, c'est que les meilleurs maîtres de son temps se plaisaient à peindre des figures qu'il y introduisait. On ne doit pas dissimuler toutefois que son style d'architecture est tout à fait allemand, lourd et sans élégance, et qu'il tient bien plus de l'imitation de ce qu'il avait sans cesse sous les yeux que du beau idéal ou du domaine de l'imagination. Une de ses plus belles compositions existe en Angleterre; elle représente l'intérieur d'une chambre, dans laquelle on a peint d'une manière pleine de délicatesse la *Salutation angélique*. Outre les tableaux nombreux qu'il a peints, il a composé une quantité considérable de dessins d'architecture qui, pour la plupart, ont été gravés, et qui forment 26 ouvrages différents. En 1570, une archiduchesse ayant passé par Anvers, pour se rendre en Espagne, la ville lui éleva un arc de triomphe dont Vries termina tous les travaux en cinq jours. Il eut deux fils, Paul et Salomon, qui cultivèrent avec succès le même genre de peinture que leur père, et qui l'aidèrent beaucoup dans le grand livre d'architecture, en 50 planches, qu'il publia en 1604, l'année de la mort de son fils Salomon, auquel on ne croit pas qu'il ait survécu longtemps.

VRIES (MARTIN GERRITZON DE), navigateur hollandais, contribua dans le 17e siècle au progrès de la géographie. En 1643, le conseil des Indes, ayant entendu parler des mines d'or et d'argent du Ieso, terre voisine du Japon, dont on n'avait que des idées confuses, les uns supposant que c'était une île, d'autres qu'elle tenait à la Tartarie, résolut de faire reconnaître cette contrée. Van Diemen, alors gouverneur général des Indes hollandaises, confia le commandement de cette expédition à Vries, qui montait *le Kastricum*, dont le pilote était Pierre Willemszon Knechtjens : Vries avait sous ses ordres Henri Corneliszon Schaep, capitaine du *Breskens*. Un Tartare qui savait le japonais les accompagnait pour leur servir d'interprète. Les instructions portaient que l'on découvrirait les pays au nord du Japon et les côtes de Tartarie jusqu'au 56e degré de latitude, qu'on y chercherait la rivière de Polisange, dont Marco Polo et d'autres anciens auteurs avaient parlé, et dans le voisinage de laquelle on avait dit qu'étaient Bremà, Jangio, Cambalu et Quinsea; enfin on devait dresser des cartes exactes de la navigation. Le 3 février 1643, les deux vaisseaux sortirent de Batavia, et allèrent d'abord à Ternate; ils en partirent au commencement d'avril, en se donnant rendez-vous à la côte orientale du Japon, dans le cas de séparation. La nuit du 26 mai un coup de vent, si fréquent dans ces parages, les assaillit près de la pointe sud-est de Niphon, à 56 lieues de Iedo. Jetés sur un banc de sable près d'une île qu'ils nommèrent *die Ongelukkig* (la Malheureuse), ils ne purent éviter le naufrage qu'en perdant une partie de leurs ancres et de leurs câbles; mais, séparés par cet accident, ils ne purent se rejoindre. Vries arrivé en longeant la côte orientale du Japon au cap Nambou, sous 39° 45′ de latitude, y attendit son compagnon jusqu'au 4 juin; alors le croyant péri, il continua sa route au nord. Le 7 il aborda la terre d'Ieso au cap Eyroen (42°); il la trouva fort relevée et couverte de neige; il vit à 43° plusieurs villages, puis une large baie qu'il nomma de Bonne-Espérance. Les brumes rendaient la reconnaissance de la côte difficile. Les Hollandais descendaient souvent à terre; les habitants d'Ieso leur parurent fort doux, mais pauvres. La grande quantité de baleines venant du nord, que l'on vit dans une baie, lui fit donner le nom de ce cétacée, *Walvisboght*. Vries rencontra ensuite plusieurs petites îles; il nomma l'une *Barbara* et les autres *Gebroken* (entrecoupées). L'extrémité nord-est de Ieso est séparée à 44° 30′ d'une terre plus au nord. Celle-ci fut nommée *Staaten-Land* (Terre des États). Elle se dirige du sud-ouest au nord-est. Plusieurs montagnes très-hautes étaient couvertes de neige, quoique l'on fût au mois de juin; la côte est escarpée, et tout à fait dénuée d'arbres. Parvenus à une ouverture entre les 45 et 46 degrés, les Hollandais s'y engagèrent, et la nommèrent *Détroit de Vries*; ils y éprouvèrent de violents courants portant surtout au sud, si ce n'est seul qui va au nord. De ce côté, ils découvrirent *la terre de la Compagnie*, dont les montagnes très-hautes avaient, comme celle de la Terre des États, une apparence brillante en plusieurs endroits, probablement à cause des plaques de mica. Le pays parut inhabité; il n'y a que des broussailles d'aunes et de bouleaux; on en prit possession en y plantant un poteau aux armes d'Amsterdam. La mer au nord étant très-houleuse et fort mauvaise, Vries alla au sud, et accosta Ieso par 44° 50′; une montagne haute et pointue fut nommée *Pic Antoine*. Le pays parut de même nature que sur la côte méridionale: il est plus boisé et plus peuplé; les habitants sont plus policés et plus riches. En suivant les côtes, Vries trouva au delà du 46e degré, un grand golfe, où l'on pêcha plus de 10 quintaux de saumon. La côte offre un aspect agréable; les habitants vinrent à bord dans leurs canots; ils avaient des coutelas garnis d'argent et de grands anneaux d'argent à leurs oreilles : ils estimaient beaucoup le fer. Vries doubla ensuite le cap Aniwa (46°), et remonta jusque près du 49e degré, la violence des vents contraires l'ayant empêché d'avancer au nord. Il nomma la pointe de terre voisine *Cap Patience* ou *Keer weer* (du retour).

On était à la fin de juillet, et cependant la neige couvrait les montagnes; les habitants apportèrent à bord des pelleteries et du saumon. Les vents violents du nord, quoique accompagnés de brumes épaisses et froides, facilitèrent le retour au détroit de Vries : on le franchit le 3 août; le 16 on mouilla dans la baie de Bonne-Espérance, où l'on fit du bois et de l'eau. Des Japonais de Matsmay que Vries y rencontra lui donnèrent des renseignements sur Ieso, qu'ils désignèrent comme une île. Le 2 septembre, *le Kastricum* se dirigea vers la côte orientale du Japon, à 37° 30′; il alla droit à l'est et parcourut 450 milles sans apercevoir aucune terre, bien que le temps fût serein. Après cette croisière, Vries atterrit au cap Nambou; les Japonais lui montrèrent une carte où ils avaient représenté le pays au nord de leur île, comme s'étendant à 160 milles au nord, sans qu'on vît le détroit par où les Hollandais avaient passé. Vries rencontra ensuite *le Breskens*, et les deux vaisseaux allèrent ensemble à Formose. Quelques-uns de ses gens, qui étaient descendus à terre au cap Nambou, furent arrêtés et menés prisonniers à Iedo. Ils y trouvèrent le capitaine Schaep et 10 hommes de son équipage. Ceux-ci, après avoir éprouvé une seconde tempête, étaient revenus vers la fin de juillet au cap Nambou, pour se ravitailler. Les Japonais les attirèrent par surprise dans l'intérieur, puis les conduisirent garrottés à Iedo. Les Hollandais soupçonnés d'avoir débarqué des prêtres portugais subirent de longs et fréquents interrogatoires. Ils se défendirent du fait dont on les accusait, et parlèrent de leur expédition projetée en Tartarie, que les mauvais temps les avaient empêchés d'effectuer. Ils ne furent relâchés que lorsque leur compatriote Elserak, directeur du comptoir de Nangasaki, fut venu à Iedo confirmer la vérité de leur déclaration. Remis en liberté au mois de décembre, ils arrivèrent le 24 juillet à Nangasaki. Ce fut pour remercier l'empereur de sa générosité que les Hollandais lui envoyèrent l'année suivante une ambassade. La navigation du *Kastricum* est exposée très-succinctement, sous le titre de *Relation de la découverte de la terre de Ieso*, dans le *Recueil* de Thévenot, et dans le tome IV du *Recueil des voyages au Nord*. Ces deux morceaux sont traduits de l'original hollandais, publié à Amsterdam, en 1646. La carte des découvertes de Vries a été reproduite dans l'Atlas du voyage de la Pérouse. Elle présente de graves erreurs, puisque Vries supposait que le pic Antoine, la baie des Saumons, le cap Aniwa et le cap Patience appartenaient à Ieso. La Pérouse s'imposa la loi de ne changer aucun des noms donnés par les Hollandais; enfin, il nomma *cap Kastricum*, un cap très-escarpé qui terminait au nord-est la Terre de la compagnie. Le voyageur français lui-même croyait que le canal du Pic séparait Ieso de la Terre des États; mais les expéditions des Russes ont fait connaître que le pic Antoine, d'après lequel ce cap a été nommé, appartient à Kounachir, qui est au nord-est de Ieso. Les Russes ont rendu à la Terre des États le nom d'*Itouroup*, et à la Terre de la compagnie celui d'*Ouroup*, que leur donnent les indigènes de l'archipel des Kouriles. De Krusenstern, amiral russe, qui, en 1805, parcourait les parages où Vries avait le premier fait flotter un pavillon européen, a aussi rendu justice à l'habileté de ce navigateur, tout en reconnaissant qu'il avait commis des erreurs graves. Il nomma même une pointe, au sud du détroit de la Pérouse, *Cap Schaep*, en mémoire de l'infortuné compagnon de Vries. C'est donc à ce dernier qu'est dû l'honneur d'avoir découvert une partie des côtés de Ieso et de celles de l'île ou presqu'île de Tchoka ou Tarakaï, si improprement nommée Saghalien, enfin les plus méridionales des Kouriles et deux des détroits qui les séparent. Sa relation offre beaucoup de détails curieux sur les mœurs des habitants et sur la nature des pays qu'il a vus. La Pérouse et Krusenstern en ont reconnu l'exactitude. Buache, qui ne savait pas le hollandais, appelle ce navigateur Martin Uries, parce qu'il ignorait que dans cette langue le V a la valeur du F. On doit prononcer ce nom comme s'il était écrit Fris. L'exemple de Buache a été suivi par la Pérouse et d'autres. Les instructions données à Vries se trouvent dans le tome IX des *Philosophical transactions*.

VRILLIÈRE (Louis PHELYPEAUX, marquis DE LA), comte de Saint-Florentin, etc., né en 1672, était fils de Balthazar Phelypeaux, secrétaire d'État, ayant le département des affaires générales de la religion prétendue réformée. Il l'obtint, le 10 mai 1700, à la mort de son père, et fut pourvu, en 1715, du département de la maison du roi. Le duc d'Orléans, régent, avait renvoyé tous les autres ministres en prenant les rênes de l'administration; il conserva la Vrillière qui exerça sous le titre de secrétaire de la régence. Ce fut peut-être celui qui signa le plus d'expéditions. La conduite des affaires de tout genre avait été confiée à différents conseils; mais tout ce qui devait être nécessairement signé en commandement passait par la plume de la Vrillière. Il se démit du département de la maison du roi en 1718, et mourut le 1er septembre 1725. Il avait épousé une demoiselle de Mailly. Son fils lui succéda dans le ministère des affaires de la religion prétendue réformée. Le comte de Maurepas était son gendre. La rue de la Vrillière, à Paris, tire son nom d'un hôtel bâti, en 1620, par un membre de la même famille Phelypeaux, grand-père du marquis de la Vrillière. Il a été habité par le vertueux et bienfaisant duc de Penthièvre. C'est aujourd'hui la Banque de France.

VROOM (HENRI-CORNEILLE), peintre de marines, naquit à Harlem en 1566. Il perdit de bonne heure son père, Henri Vroom, sculpteur habile et renommé pour la coupe des pierres. Sa mère se remaria à Corneille Henrickson, peintre sur faïence, qui enseigna son art au jeune Vroom; mais ce dernier rebuté par les mauvais traitements dont l'accablait son beau-père, abandonna la maison paternelle, et vint à Rotterdam, où il espérait se faire connaître. Au bout de quelque temps, il se rendit en Espagne, et après être resté environ une année avec un peintre flamand, peu connu, qui résidait à Séville, il le quitta pour visiter l'Italie. Arrivé à Rome, il eut le bonheur de plaire au cardinal de Médicis, qui l'employa pendant deux ans à peindre dans son palais. Il fit alors connaissance avec Paul Bril, dont les conseils lui furent extrêmement utiles. Il parcourut ensuite Venise, Milan, Gênes et les autres principales villes d'Italie, et revint à Harlem, où il fut accablé de demandes d'ouvrages. Voulant accompagner lui-même un convoi

de quelques uns de ses tableaux, qu'il avait peints pour l'Espagne, il s'embarqua, et fut assailli par une tempête violente. Échappé miraculeusement à un naufrage dans lequel le bâtiment qui le portait périt, il retraça avec son pinceau l'accident auquel il venait d'échapper; et le succès qu'obtint ce tableau le décida à peindre dorénavant des marines et des vaisseaux. Sa réputation en ce genre fut bientôt faite; et il peignit dans une suite de dix tableaux les modèles des tapisseries que Spierings fit pour Howard, amiral d'Angleterre, et qui représentaient, jour par jour, les différents accidents du combat naval livré, en 1588, entre les flottes espagnole et anglaise. Quoique ces peintures aient joui d'une grande réputation, on trouve que le dessin des vaisseaux est lourd et sans élégance, que la disposition n'en est pas heureuse. Il se rendit alors en Angleterre, où il reçut un accueil distingué, particulièrement de lord Howard, qui lui fit un riche présent. De retour en Hollande, il composa un tableau représentant le septième jour de la bataille entre les deux flottes d'Angleterre et d'Espagne, qui obtint le suffrage du comte Maurice de Nassau. Il peignit ensuite le départ de la flotte de Zélande et le combat naval qui eut lieu à la vue de Nieuport. Il fit graver ces deux tableaux, et les présenta ainsi, que les estampes, aux États et aux principales villes de la république, qui le comblèrent de présents.

VSZEWOLOD Ier, grand-duc de Russie, né en 1029, eut, à la mort de son père, Yaroslaw (1054), pour son apanage, Péréjaslaw, Rostow, Sourzdal, Biélo-Ozéro et les rives du Volga. N'étant que le cadet, il resta franchement uni à son frère Iziaslas, à qui appartenait la souveraineté. On le vit toujours sous les armes à la main, pour repousser les ennemis de l'empire. Il ne fut point heureux contre les Polowtzi ou Kumans, peuples nomades, qui, après avoir erré dans les environs de la mer Caspienne, avaient occupé, en 1055, les côtes de la mer Noire, d'où ils répandaient la terreur dans toutes les contrées voisines. Tandis que Vszewolod se fiait sur la paix qu'il avait conclue avec eux, ils tombèrent inopinément sur les provinces de son apanage, et se retirèrent ensuite vers le Don, chargés de butin. Vszewolod soutint encore son frère aîné contre les entreprises de Vzeslas; et ce fut lui qui, en 1069, se plaça entre les habitants de Kiow et leur prince; mais il ne prit point part aux vengeances qu'exerça son neveu Mzislas. Ce jeune prince, fils d'Iziaslas, commandant l'avant-garde de l'armée polonaise, était entré dans Kiow, après les promesses et les assurances pacifiques que Vszewolod avait données aux habitants. Au mépris de ces paroles solennelles, Mzislas traita Kiow comme une ville prise d'assaut. Cette conduite laissa de profondes impressions dans le cœur de Vszewolod, avec qui Swientoslas prit les armes, en 1073, contre Iziaslas. Ce prince malheureux se réfugia de nouveau près de Boleslas, qui, dit-on, après lui avoir enlevé ses trésors, *lui montra le chemin pour sortir de la Pologne.* Iziaslas se rendit près de l'empereur Henri IV, qui envoya à Kiow des députés pour donner ordre aux princes russes de rétablir Iziaslas. Celui-ci s'était aussi adressé au pape Grégoire VII, qui écrivit en sa faveur deux lettres impérieuses. Les événements furent plus favorables au prince exilé que ces interventions étrangères. Swientoslas, son principal ennemi, étant mort, il rentra en Russie, appuyé par un corps de troupes que Boleslas lui avait permis de lever en Pologne. Vszewolod alla au-devant de lui jusqu'en Wolhynie, pour lui offrir une réconciliation sincère. Iziaslas étant rentré dans Kiow ajouta deux provinces à l'apanage de Vszewolod. Iziaslas périt en 1078, dans une bataille qu'il livra aux deux princes Oleg et Boris. Selon le droit public de ce temps, Vszewolod succéda à son frère, dont les fils eurent quelques provinces en apanage. Il mourut en 1093, dans les bras de son fils aîné Vladimir Monomaque, qui lui succéda. Sous le règne de ce prince la Russie fut ravagée par la peste; ce fut en vain que le pape Urbain II, voulant retenir la Russie dans l'union de l'Église, lui envoya un nonce extraordinaire avec des présents.

VSZEWOLOD II, petit-fils de Vladimir Monomaque, fut, en 1125, nommé duc de Novogorod. Ce gouvernement était important; les Novogorodiens, qui avaient sur la mer Baltique un commerce très-étendu, s'étant par là élevés à un degré de civilisation qui manquait aux autres provinces de la Russie. Vszewolod voulut signaler les commencements de son administration en portant la guerre en Finlande. Les éléments et la famine détruisirent une partie de son armée, et les Novogorodiens, mécontents, chassèrent leur gouverneur. Vladimir Monomaque punit leur révolte, et retint près de lui comme otages plusieurs de leurs boyards. Ce prince étant mort, l'ambitieux Vszewolod chassa de Tschernigow son oncle Yaroslas, s'empara de son duché, et fit mourir les boyards qui lui étaient restés fidèles. Ayant formé un corps de Torques ou Turcomans, il se jeta sur le duché de Minsk, et sur celui de Polotzk, dont le prince se réfugia, avec sa femme et ses enfants, à Constantinople (1129). Ainsi s'éteignit en Russie cette branche de la famille régnante. En 1130, Vszewolod tourna ses armes contre les habitants de la Livonie et de l'Estonie, qui avaient refusé d'acquitter leurs tributs; les villages furent livrés aux flammes, les hommes égorgés, les femmes et les enfants traînés en captivité. En 1132, Vszewolod fit une seconde expédition, afin de soumettre ces contrées maritimes qui détestaient les Russes et leur domination. Il prit d'assaut Dorpat, ville bâtie par Yaroslaw le Grand. Les troubles survenus à Novogorod le firent revenir sur ses pas. La révolte éclata en 1136, et Vszewolod, vaincu, fut pendant sept semaines gardé à vue avec sa famille. En 1139, après la mort du grand-duc Yaropolck, il entra à main armée dans Kiow, et s'empara de l'autorité souveraine. Alors la Russie était déchirée par ses divisions intestines; les princes de la maison régnante étant armés les uns contre les autres, pour s'arracher leurs apanages. Vszewolod employa la force, la ruse et les alliances, pour ramener une apparence de tranquillité. Il mourut le 15 juillet 1147, ayant gouverné avec une modération et une sagesse que, d'après sa conduite antérieure, on n'aurait point osé attendre de lui. C'était, disent les historiens russes, un prince démesurément adonné aux plaisirs les plus sensuels; il négligea ses devoirs les plus sacrés et perdit ses moments les plus précieux dans une honteuse volupté.

VSZEWOLOD III, né en 1149, fut proclamé grand-duc de Russie, en 1176, et marcha aussitôt contre le duc de Rostow, qui avait refusé de le reconnaître. L'ayant défait, il rentra en triomphe dans la ville de Vladimir, qui, après la ruine de Kiow, était devenu le siége du gouvernement. Les principaux seigneurs du pays conquis marchaient devant lui chargé de chaînes. Le duc de Rézan, qui avait refusé obéissance, éprouva un traitement encore plus cruel; on lui creva les yeux, ainsi qu'à deux neveux de Vszewolod. Ces premiers actes de vengeance n'effrayèrent point l'ambition des princes apanagés qui s'étaient partagé la Russie, et pendant un règne de 37 ans, Vszewolod fut forcé d'avoir toujours les armes à la main, pour étouffer les mécontentements et les séditions. Sa puissance s'affermit par la soumission des Novogorodiens, qui lui demandèrent un de ses fils pour gouverneur. Le grand-duc, ayant conquis la paix au dedans, voulut tourner ses armes contre la Bulgarie d'Orient; mais s'étant avancé jusque sous les murs de Cazan, il fut contraint de se retirer avec perte, un de ses neveux ayant perdu l'avant-garde de son armée par une imprudence. Vszewolod fut plus heureux contre les Polowskiens, ces peuplades féroces que nous appelons aujourd'hui Cosaques. Les ayant complétement défaits, il leur enleva un immense butin, et 7,000 prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvait un *Besserménien* ou *Turc de Khovarerezm*, qui, au dire de la chronique, *lançait du feu*. On le présenta au grand-duc avec ses armes, dont les Russes, à ce qu'il paraît, ne surent point faire usage. Peu après les barbares se vengèrent d'une manière effrayante; les Russes, ayant été entourés, abandonnèrent avec un grand nombre de morts le prince Ignor, frère du grand-duc, et plusieurs autres seigneurs qui tombèrent entre les mains du vainqueur (1184). Un prince russe, appelé Rurik, s'étant lié avec ces barbares, les amena jusque sous les murs de Kiow le 4 janvier 1201 : cette ville malheureuse, prise d'assaut, fut pillée, saccagée, brûlée, et les habitants qui avaient échappé au fer furent emmenés en captivité. Vszewolod courut après les barbares, auxquels il enleva une partie de leur butin. Rurik, sa femme et sa fille furent forcés d'embrasser la vie monastique. Vszewolod mourut en 1212. Ce prince est surnommé le Grand; il fut généralement regretté; et son règne fut signalé par une haute prudence et une justice rigoureuse. Il protégeait les pauvres, les faibles, et faisait trembler les grands. Élevé à la cour de Constantinople, il sut prendre ce qu'il y avait de bon dans la *finesse* des Grecs, mais il ne connaissait point leur ruse.

VUEZ (Arnould de), peintre, né à Oppenois, près Saint-Omer, en 1642, n'obtint qu'avec peine, vu l'extrême indigence de sa famille, le moyen de cultiver ses rares dispositions. Cependant il fit le voyage d'Italie, trouva des protecteurs à Rome, et acquit bientôt assez de renommée pour éveiller l'envie. Quelques-uns de ses rivaux formèrent le projet de l'assassiner s'il ne consentait à s'éloigner. Ayant eu le malheur d'en tuer un, il profita de l'invitation de Lebrun, pour revenir en France, où il reçut un accueil bien capable de lui faire oublier l'Italie; mais un duel qu'il fut forcé d'accepter, et où il fut vainqueur, l'obligea de fuir pour éviter les poursuites de la famille du mort, et il suivit l'ambassade française à Constantinople. Il était de retour à Paris l'année suivante, et il y reprit ses travaux. Plus tard, envoyé par Louvois à Lille pour peindre la *Présentation de la Vierge au Temple*, dont le ministre voulait faire présent à l'hôpital, il fixa son séjour dans cette ville, et y fit alors, pour la plupart des églises, ces nombreux tableaux qui ont fixé sa réputation et qui l'ont placé au premier rang des peintres de l'école flamande. Il mourut le 3 août 1724, après avoir été l'un des échevins de sa patrie adoptive. Nous citerons de lui la *Vie de saint Bruno*, en 8 grands tableaux, etc.; les *Vieillards prosternés devant l'agneau*, sujet tiré de l'Apocalypse, et la *Découverte de la terre promise*.

VUILLEMIN ou **WILLEMIN** (Jean), poëte et médecin, oublié par les anciens bibliothécaires Lacroix du Maine et Duverdier, était né, vers 1540, à Arbois (comté de Bourgogne). Ayant achevé ses études médicales à Paris, il y reçut le doctorat et revint dans sa province, où, si l'on s'en rapporte aux auteurs contemporains, il exerça son art de la manière la plus brillante. Édouard Dumonin le nomme l'*Esculape bourguignon*, et Pierre Mathieu qu'il avait soigné dans une maladie grave l'en remercia par une élégie latine, où il lui donne le titre d'*Hippocrate séquanais*. Vuillemin, dans ses loisirs, cultivait la littérature; c'est lui qui composa l'épitaphe en vers latins et français du capitaine Morel pendu sur la muraille d'Arbois, pour avoir pris sur lui de défendre cette ville contre l'armée de Biron. On ne connaît pas la date précise de la mort de Vuillemin; mais il est probable qu'il n'a pas poussé sa carrière au delà de 1605. On connaît de lui : *Historia belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, *Claudia de Turaine, domina Turnoniæ*, etc., Paris, 1569, in-4°, rare; deux *Sonnets*, l'un au-devant de *Wasthi*, et l'autre de *Clytemnestre*, deux tragédies de P. Mathieu; et une *Ode* à la louange de Louis Gollut, à la tête de ses *Mémoires historiques de la république séquanaise; Discours sur le trépas de François de Vergy*, chevalier de la Toison d'or, et gouverneur du comté de Bourgogne, Dole, 1592, in-4°, de 32 pages.

VUILLERMET (Claude-François), jésuite, né à Champagnole en 1728, mort à Paris vers 1789, fut chargé de l'*Oraison funèbre* du duc de Bourgogne, qu'il prononça avec un grand succès en 1761, étant professeur de rhétorique au collége Louis le Grand. Cette pièce fut imprimée sous ce titre : *Ser. ducis Burgundionum laudatio funebris*, Paris, Barbou, in-8° de 100 p., avec une *Version* française, du P. Querbœuf.

VUITASSE (Charles), docteur et professeur de Sorbonne, né à Chauny, près Noyon, le 11 novembre 1660, remplit pendant 18 ans une chaire de théologie, dont il fut privé en 1714 pour n'avoir pas voulu se soumettre à la bulle *Unigenitus*. Il mourut le 10 avril 1716, au moment où ses démarches, pour rentrer en possession de sa chaire, allaient être couronnées du succès. On cite de lui : *Traité de la Pâque, ou Lettre d'un docteur de Sorbonne*, touchant le système d'un docteur espagnol, Louis de Léon, sur le même sujet, 1695, in-12.

VUKASSOVICH (Philippe, baron de), feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, naquit en 1755, dans la Slavonie. Il était, en 1789, colonel d'un corps

franc, à la tête duquel il rendit, pendant la guerre contre les Turcs, des services très-importants. Il se distingua aussi dans les guerres contre la France, surtout en Italie, où devenu général, il eut un commandement sous Beaulieu et Wurmser, dans les campagnes de 1796 et de 1797. Le 30 mai 1796, à la bataille du Mincio, il se jeta, d'après les ordres du général Beaulieu, à la tête de 5,000 hommes, dans la place de Mantoue, dont il prit le commandement, et sous les murs de laquelle il livra des combats où les avantages furent variés. Wurmser s'étant enfermé lui-même dans cette forteresse, Vukassovich l'aida loyalement et de tous ses moyens, jusqu'à ce que le vieux général prit la résolution de capituler. Dans les campagnes suivantes, il continua à servir en Italie. Le 30 octobre 1805, il était à la bataille de Caldiero. En 1809, il eut encore plusieurs occasions de faire remarquer sa bravoure; mais, le 6 juillet, ayant été dangereusement blessé, il mourut à Vienne, un mois après. Vukassovich était alors chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, de l'ordre russe de Sainte-Anne, et propriétaire d'un régiment d'infanterie. Il joignait, aux qualités d'un excellent général, des connaissances peu communes en mathématiques. Il dirigea les travaux pour exécuter les belles routes, dont l'une va de Wratnik à Zeng, et l'autre de Carlstadt à Fiume.

VULCANIUS (Bonaventure de SMET, nom latinisé par analogie en celui de), philologue, né à Bruges en 1538, se rendit en Espagne, en 1559, pour y remplir les doubles fonctions de secrétaire et de bibliothécaire du cardinal Fr. de Mendoza, évêque de Burgos. Après la mort de ce prélat (1566), il fut attaché à son frère, Ferdinand de Mendoza, archidiacre de Tolède, et, après la mort de ce dernier (1570), il retourna à Bruges. Les troubles des Pays-Bas le décidèrent à se retirer à Cologne, d'où il se rendit à Bâle, puis à Genève. De retour à Anvers, il fut nommé premier recteur de l'école de cette ville. En 1580, il prit possession d'une chaire de langue grecque à l'académie de Leyde, où il mourut le 9 octobre 1614. Parmi les éditions qu'on lui doit, on citera celle de l'*Histoire des Goths,* de Jornandès; des *OEuvres d'Apulée*, et d'un ouvrage rare et curieux dont l'auteur est inconnu, et qui a pour titre : *De litteris et linguâ Getarum sive Gothorum* : *item de notis lombardicis quibus accesserunt specimina variarum linguarum,* Leyde, 1597, in-8°. (*Voyez* Meursius, *Athen. Batavor.*, le *Dictionnaire* de Bayle et Niceron.)

VULSON ou **WLSON** (Marc de), sieur de la *Colombière,* le créateur de la science du blason, né dans le Dauphiné vers la fin du 16e siècle, surprit sa femme en adultère, la tua avec son complice, obtint grâce pour cette action, et, ne pouvant plus supporter le séjour de Grenoble, vint s'établir à Paris, où il acquit une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, fut créé chevalier de Saint-Michel et mourut en 1658. On lui doit entre autres ouvrages : *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries,* Paris, 1639, in-fol., fig.; *De l'office des rois d'armes, des héraults et poursuivants,* etc., 1645, in-4°; *la Science héroïque,* etc., ibid., 1644 et 1669, in-fol.; *le Vrai théâtre d'honneur et de chevalerie, ou Mémoire historique de la noblesse,* etc., 1648, 2 vol. in-fol.

VUOERDEN (Michel-Ange, baron de), naquit à Chièvres, petite ville du Hainaut, en 1629, de Martin de Vuoerden, seigneur de Barieux, bailli-gouverneur de Chièvres, et d'Anne Vandercamère. Après avoir fait ses premières études à Mons, il alla suivre les cours de philosophie à l'université de Douai, et y remporta le premier prix du grand concours. La duchesse d'Havré le choisit pour accompagner en Espagne son fils, le marquis de Renty, qui, bientôt dégoûté du monde, embrassa la vie religieuse chez les carmes de Valenciennes. Vuoerden, privé ainsi de son protecteur, prit du service dans l'armée espagnole, et fit les campagnes des Pays-Bas, en qualité de capitaine. Il s'attacha ensuite au fameux comte de Fuensaldagne, qui l'emmena à Milan, où ils demeurèrent jusqu'à la paix des Pyrénées. Il accompagna encore ce ministre dans son ambassade à Paris, et revint avec lui à Cambrai, où Fuensaldagne mourut en 1662. Le marquis de la Fuente, qui remplaça le comte de Fuensaldagne, détermina Vuoerden à l'aider de ses connaissances diplomatiques et à le suivre à Paris. Après avoir été souvent employé, et toujours leurré d'espérances vaines par les ministres espagnols, il se retira à Tournai, pour y exercer sa charge de grand bailli des états de cette ville. Lors de la conquête de Tournai, il devint suspect à Turenne, qui se défiait de ses connaissances, comme il le lui avoua dans la suite. On l'envoya en exil, mais on le rappela peu de temps après, à la prière de la reine. Ce fut alors que la cour le combla de faveurs. Nommé successivement chevalier d'honneur au parlement de Flandre, grand bailli des états de Lille, commissaire pour les conférences de Courtrai, il s'acquit dans ces fonctions délicates l'estime et la reconnaissance du gouvernement français. Les places qu'il occupa et les brillantes qualités dont il était doué, le mirent en relation avec les personnages les plus distingués de la cour de Louis XIV. Le baron de Vuoerden mourut à Lille le 3 août 1699. Un seul de ses ouvrages a été imprimé sous ce titre : *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane, et les faits principaux qui peuvent servir de mémoires pour l'histoire de Louis le Grand,* 2 vol. in-8°, Lille, 16[illegible].

VYASA, ou *le Compilateur*, est le nom ou plutôt le surnom d'un personnage indou, appelé encore Crichna-Dwêpayana, l'un des mounis ou solitaires inspirés des anciens âges. Théologien, philosophe, poëte, il marque l'une des époques les plus importantes de la littérature sanscrite, époque que l'on suppose partir du 15e ou du 14e siècle avant notre ère. Fils du richi Parasara et de la vierge Satyavati, il parut, dit la tradition, dans le 3e âge du monde, comme Valmiki, le chantre du *Ramayana,* dans le second. Ce fut lui qui recueillit et mit en ordre les quatre *Védas,* livres les plus anciens et les plus sacrés de l'Inde. De là lui vint le surnom de *Védavyasa,* qui veut dire *compilateur* ou *collecteur des Védas.* Mais il ne s'en tint pas à cette collection, quelque vaste qu'elle soit, et on lui attribue également celle des dix-huit *Pouranas*, espèces de catéchismes populaires, ou de romans mythologiques. (*Voyez* les *Religions de l'antiquité,* d'après Creuzer, Paris, 1825, tome I, pag. 247-253, et surtout les *Notes* et *Éclaircissements,* pag. 569 et suivantes.)

VZESLAS Ier, grand-duc de Russie, arrière-petit-fils de Vladimir le Grand et de la célèbre Rognéda, eut, en 1044, le duché de Polocz ou Polotzk en apanage. D'après le droit public qui a régi la Russie jusqu'à la fin du 14e siècle, c'était le plus âgé de la famille régnante qui succédait, quand même le souverain laissait après lui des enfants mâles. Ce fut ainsi que le trône échut aux enfants d'Yaroslaw, qui était fils cadet de Vladimir, tandis que Vzeslas, petit-fils de l'aîné, n'avait qu'un apanage. Ce prince, que l'historien Nestor appele *méchant, sanguinaire, sorcier,* détestait la famille qu'il voyait élevée au-dessus de lui. S'étant jeté inopinément sur Novogorod, il s'empara de cette ville riche, puissante, qu'il livra au pillage; l'église Sainte-Sophie ne fut point épargnée. Les fils d'Yaroslaw s'en vengèrent, en prenant Polotzk : les habitants en âge de porter les armes furent massacrés, et les femmes et les enfants livrés à la fureur du soldat. Vzeslas accourut; on se rencontra sur les bords du Niémen, et, le 3 mars 1067, les deux armées russes se livrèrent une bataille sanglante, qui fut favorable aux fils d'Yaroslaw; ils proposèrent un arrangement à Vzeslas qui, sur la foi d'un sauf-conduit et d'une parole qu'il croyait sacrée, passa, avec ses deux fils, le Dniéper sur un canot, et se rendit à Smolensk. A son arrivée, il fut arrêté, chargé de chaînes et conduit à Kiow. A la vue de ce lâche traitement, les habitants de la capitale, indignés, se soulevèrent contre Iziaslas qui, comme l'aîné parmi les fils d'Yaroslaw, avait, avec le grand-duché de Kiow, la souveraine autorité. Après lui avoir adressé des reproches sanglants, le peuple pénétra dans la prison, délivra Vzeslas avec ses deux fils, et le proclama grand-duc (1068). Iziaslas avait profité de la confusion pour s'enfuir; il se retira en Pologne près de Boleslas II, qui, étant, par sa mère, petit-fils de Vladimir le Grand, lui promit des secours. Les deux princes marchèrent sur Kiow. Vzeslas les attendait, couvert par la rivière Irpien. Se voyant trop faible, il confia son armée à ses deux fils, et s'en alla à Polotzk pour y lever des troupes. Les habitants de Kiow se soumirent; ceux qui avaient délivré Vzeslas furent arrêtés, mis à mort ou eurent les yeux crevés. De Kiow, on marcha sur Polotzk qui fut pris et pillé deux fois. Vzeslas s'en vengea en se jetant sur Smolensk, qu'il prit. Ne pouvant s'y maintenir, il y mit le feu (1079). Ce prince ambitieux mourut en 1101. Laissant à ses fils la principauté de Polotzk, qu'il avait rendue indépendante.

W

WAAJEN ou **WAEYEN** (Jean Vander), théologien protestant, né à Amsterdam en 1639, prêcha le saint Évangile à Sparendam, à Leeuwarden, puis à Middelbourg, fut appelé à la chaire de théologie et de langue hébraïque de Franeker, réunit à cette place celle de prédicateur de l'université et d'historiographe des états de la Frise, fut conseiller du prince d'Orange, et mourut en 1701, avec la réputation d'un des premiers controversistes de la Hollande. Parmi ses nombreux écrits, on citera : *Summa theol. christ.*, Francfort, 1684, in-4°, dont il y a un abrégé sous le titre d'*Enchiridion theolog. christ.; Capita doctrinæ de testamento et fœdere*, 1694.

WAAJEN ou **WAEYEN** (Jean Vander), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Middelbourg le 20 octobre 1676, lui succéda dans les fonctions de prédicateur de l'université de Franeker et mourut en 1716. On n'a de lui que sa thèse de réception pour le doctorat : *Dissertatio de impotentiâ hominis animalis ad capienda ea quæ sunt spiritûs Dei.*

WACE (Robert), poëte anglo-normand du 12e siècle, natif de l'île de Jersey, est appelé aussi indistinctement dans les copies de ses ouvrages et dans les anciens livres qui font mention de lui : *Vace, Wacce, Waice, Waicce, Waze, Gasse, Gaice, Guace, Guaze Guasco, Gazoe, Wistace, Huistace, Huace,* etc. Envoyé à Caen pour y être instruit dans les lettres, il revint encore adolescent exercer à la cour d'Angleterre, les fonctions de *clerc lisant,* qu'il remplit sous Henri Ier, Henri II et Henri *au court Mantel*, rois d'Angleterre et ducs de Normandie, fut chanoine de l'église de Bayeux, et mourut en Angleterre vers 1184. On lui attribue les cinq ouvrages suivants : *le Brut d'Angleterre, ou Artus de Bretagne*, en rimes françaises, dont il a été publié 2 éditions in-4°, Paris, 1543 et 1584, avec d'autres anciens romans; le roman de *Rou* (Rollon) et des ducs de Normandie, en vers alexandrins, imprimés pour la première fois, avec *Notes,* par Fréd. Pluquet, Paris, 1827, 2 vol. in-8°: il en avait paru une sorte de version française, composée au 13e siècle, Rouen, 1487, in-fol., sous le titre de *Chroniques de Normandie,* et depuis divers fragments du texte en ont été publiés plus ou moins littéralement par de la Roque, Dumoulin, Ducange, de la Rue, Auguis, Pluquet et Depping, dans divers ouvrages de leur composition; *Chronique ascendante* des ducs de Normandie, en remontant de Henri II à Rollon, en vers alexandrins, publiés par Pluquet dans le t. Ier des *Mémoires de la Société des antiquaires de Caen,* 1825, in-8°; *C'est comment la Conception N.-D. fut établie,* poëme de 1,800 vers de huit syllabes, dont il existe trois manuscrits à la Bibliothèque du roi, qui offrent entre eux beaucoup de variantes; la *Vie de saint Nicolas,* en vers de huit syllabes : Hickes en a publié des extraits dans le *Thesaurus litteraturæ septentrionalis.* Wace avait laissé beaucoup d'autres poëmes, des lais et des *servantois* qui se sont perdus. On a de très-bonnes notices sur la vie et les ouvrages de ce poëte anglo-normand par Bréquigny (*Notice des manuscrits de la bibliothèque royale,* tome V), par D. Brial (*Histoire littéraire de la France,* tome XIII), et par Pluquet, à la tête de ses *Extraits* des romans du *Rou.*

WACHTER (Jean-George), savant philologue, né en 1673, employé au cabinet des *antiques* de Berlin, devint membre de la Société royale des sciences, et passa ensuite à Leipzig, où il fut nommé conservateur des

médailles et de la bibliothèque du conseil, et mourut en 1757. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Glossarium germanicum, continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ*, etc., Leipzig, 1736-37, 2 vol. in-fol.; *Archæologia nummaria*, etc., Leipzig, 1740, in-4°, dans les *Nova acta eruditor. lips.*, novembre; *Naturæ et scripturæ concordia*, etc., 1752, in-4°. C'est à un autre savant du même nom qu'est dû l'ouvrage allemand intitulé : *le Spinosisme dans le judaïsme, ou le Monde divinisé par la religion judaïque et par sa cabale*, Amsterdam, 1699, in-8°.

WACHTER (George), surintendant à Memmingen, mort vers 1730, a laissé des *Poésies diverses sur le Jubilé*, publiées après sa mort, Memmingen, 1732, in-4°.

WACKERBARTH (Auguste-Christophe, comte de), feld-maréchal du roi de Pologne et de l'électeur de Saxe, appartenait à une famille noble du duché de Brunswick, déjà connue dans l'histoire, et dont il acheva de rendre le nom célèbre. Né dans le Mecklembourg, en 1662, il entra, en qualité de page, au service de l'électrice palatine Guillelmine-Ernestine de Saxe, qui, devenue veuve, l'emmena, ainsi que toute sa maison, à Dresde. L'enfant s'y plut tellement, qu'il manifesta le désir de ne jamais quitter le service des princes de Saxe. Ces sentiments, joints aux dispositions naturelles qu'il avait pour les sciences et pour les exercices du corps, et à ses progrès dans les mathématiques, engagèrent l'électeur (Jean-George III), à le faire voyager à ses dépens, lorsqu'il sortit des pages, puis à le placer dans l'artillerie. Le nouvel officier continua de se distinguer, et il avança rapidement jusqu'au grade de colonel. C'était au commencement du 18e siècle, et vers l'époque où la possession du trône d'Espagne, vacant par la mort de Charles II, fit prendre les armes à l'Europe contre Louis XIV et son petit-fils (1701). Wackerbarth fut nommé major général d'infanterie en 1702, et prit part, en cette qualité, aux deux campagnes qui eurent lieu cette année et la suivante dans l'électorat et sur les bords du Rhin. Vers la fin de 1704, on lui confia le commandement d'Haguenau qu'il s'occupa de fortifier et où il soutint, en 1706, un siége contre les Français. Mais la supériorité des troupes ennemies l'empêcha de prolonger une résistance inutile; et il se vit obligé de rendre la place. Pendant ce temps, et malgré cet échec, de nouveaux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête; non-seulement il avait été nommé, par l'électeur, grand maître de toute l'artillerie, intendant général des bâtiments civils et militaires, commissaire général des ports de la Baltique, mais il avait encore reçu de l'empereur Joseph Ier le titre de comte de l'Empire (26 août 1705). Il fut nommé, par son souverain, lieutenant général, puis envoyé extraordinaire à Vienne, pour faire hommage à l'Empereur de l'électorat de Saxe. De là Wackerbarth passa aux Pays-Bas, où la guerre se continuait avec la plus grande activité, et déploya beaucoup de talents et de bravoure devant Lille (1708), et au siége de Tournai, dont il contribua puissamment à accélérer la prise (1709). Ces services lui valurent de nouvelles faveurs : devenu membre du conseil privé, ministre secrétaire et général d'infanterie, il fut derechef envoyé à Vienne pour y stipuler les intérêts de son souverain, ou du moins pour veiller à ce qu'il ne se passât rien de préjudiciable à la Saxe pendant les derniers moments de l'Empereur, et il ne partit de cette ville qu'après la mort de Joseph et l'élection de Charles IV, pour assister aux opérations militaires en Poméranie. Revenu, en 1712, à la cour de Dresde, il y resta deux ans entiers, étranger à la guerre qui d'ailleurs ne se poursuivait plus que mollement. Mais en 1715 il fut renvoyé dans la Poméranie, et conduisit, en qualité de commandant général, le siége de Stralsund, où il ajouta encore à sa réputation par les connaissances et l'activité qu'il déploya. Le succès couronna ses efforts, et le 23 novembre la ville fut forcée de capituler. Chargé, l'année suivante, de mettre en bon état les fortifications de Varsovie et autres places démantelées par les événements de la guerre, il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale. Wackerbarth ne réussit pas moins dans la négociation qu'il entama ensuite (1717), à Vienne, où il allait pour la troisième fois avec le titre d'ambassadeur, et il arrêta avec les ministres de la cour impériale les bases du mariage qui eut lieu depuis entre le prince électoral de Saxe et l'archiduchesse Marie-Josèphe, nièce de Charles VI. Enfin l'électeur lui témoigna combien il était satisfait de ses services en lui donnant le gouvernement de la ville de Dresde, et en le créant chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc. Tant d'honneurs et de places avantageuses achevèrent de fixer le comte de Wackerbarth auprès d'un prince qui le chérissait. Il ne quitta plus Dresde que pour aller à Berlin prendre des arrangements relatifs aux transfuges; et plus tard, lorsque la guerre se ralluma en Europe, surtout au célèbre siége de Zeithayn, où il avait le commandement, il prouva que l'âge n'avait affaibli ni sa vigueur, ni son génie (1730). Trois ans après, le roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, étant mort, et une diète convoquée par les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg ayant offert le trône à l'électeur de Saxe, sous le nom de Frédéric-Auguste III, ce fut encore le vieux feld-maréchal qui conduisit en Pologne les troupes saxonnes. Parti de la capitale de la Saxe, le 4 décembre 1733, il arriva heureusement à Cracovie, et assista au couronnement du nouveau roi. Mais diverses circonstances le forcèrent de quitter la Pologne presque immédiatement après la cérémonie. Il mourut à Dresde 5 mois après son retour, le 14 août 1734.

WADDING (Pierre), jésuite, né à Waterford (Irlande) en 1580, enseigna successivement la théologie à Louvain et à Prague, et mourut en 1644, chancelier de l'université de Gratz en Styrie et professeur de droit canonique. Entre autres écrits, on a de lui : *Brevis refutatio calumniarum quas collegio societatis Jesu Pragensi impegit scriptor famosi libelli cui titulus* Flagellum jesuiticum, Neisse, 1634, in-4°; *Tractatus de Incarnatione*, Anvers, 1634, in-4°; *Tractatus de Contractibus*, Gratz, 1644, in-4°.

WADDING ou **WADING** (le P. Luc de), franciscain irlandais, historien et biographe, né à Waterford en 1588, passa de bonne heure, avec sa famille, en Espagne, et de là au séminaire des Irlandais à Lisbonne; il prit à 16 ans l'habit de cordelier, et plus tard vint remplir une chaire de théologie à Salamanque. Professeur en la même faculté à Rome, où il avait suivi l'évê-

que de Carthagène, D. Ant. de Treio, ambassadeur extraordinaire de Philippe II près du saint-siége, il remplit quelque temps aussi les fonctions de procureur général de son ordre et de commissaire général des nations allemande et française. En 1628, ayant fait convertir le couvent de St.-Isidore en un collége pour les Irlandais, il fut le premier supérieur de cet établissement, qu'il pourvut d'une bibliothèque nombreuse. Il mourut le 18 novembre 1657 à Rome, où l'avaient conduit, à diverses reprises, les missions dont il fut chargé. Ses principaux sont : *πρεσβεία, sive legatio Philippi III et IV, Hispaniar. regum, ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII*, etc., Louvain, 1624, in-fol., rare ; et *Annales ordin. minorum*, Lyon et Rome, 1628-1654, 8 vol. in-fol., dont le P. Fonseca a publié une nouvelle édition refondue et augmentée, Rome, 1731-1745, 10 vol. in-fol. ; il en avait paru une traduction française par le P. Sylv. Castet, Toulouse, 1680-83, 4 vol. in-4°. On doit encore à Wadding des éditions des *Opuscules* de St. François d'Assise, des *Sermons* de St. Antoine de Padoue, des *OEuvres* de J. Scot, etc., enfin divers opuscules biographiques et autres, tels que : *Vita B. Petri Thomæ carmelitæ*, Lyon, 1637, in-8° ; *Vita J. Duns Scoti*, ibid., 1644, in-8° ; *Scriptores ordinis minoris*, etc., Rome, 1650, in-fol., très-rare.

WADHAM (Nicolas), chevalier d'Edge et de Merrifield et fondateur du collége qui porte son nom à Oxford, était natif du comté de Sommerset, mais originaire du Devonshire, où sa famille avait tenu un rang distingué. On a peu de détails sur sa vie. Selon Wood, il fut élevé au collége du Christ à Oxford, où il entra vers 1548. Il hérita ensuite d'une fortune considérable (3,000 liv. st. ou 75,000 fr. de rente), et prit dès lors la résolution d'en consacrer la plus forte partie à un établissement d'utilité publique. Son premier dessein était de fonder à Venise un collége en faveur des jeunes Anglais attachés à la communion romaine ; ce qui donne à penser qu'il avait été élevé dans les principes de la foi catholique. Mais il paraît qu'il changea d'opinion, puisqu'à la persuasion d'un de ses amis, nommé Crange, il substitua à son projet primitif celui d'établir dans Oxford un nouveau collége, à l'instar de ceux qui y étaient déjà élevés, et où la religion anglicane rétablie par la reine Élisabeth était enseignée avec ce zèle qui caractérise les néophytes. Il rencontra beaucoup d'obstacles dans l'exécution de son entreprise, et eut le regret de sentir sa fin approcher avant de l'avoir terminée. Il mourut en 1609 ; mais la persévérance de sa femme, à laquelle il avait légué sa philanthropie ainsi que ses richesses, aplanit toutes les difficultés, et le nouveau collége, commencé en 1610, fut ouvert en 1612.

WADJIH-EDDYN MAS'OUD (Khodjah), second prince de la dynastie des Sarbedariens dans la Perse orientale, succéda, l'an 738 de l'hégire (1337) de Jésus-Christ, à son frère, dont personne cependant ne lui imputa la mort. Mas'oud fut un prince vaillant, habile, longtemps heureux dans toutes ses entreprises, et le plus célèbre, le plus puissant de sa dynastie. Quoiqu'il n'eût que 12,000 hommes de troupes réglées et 700 esclaves turcs, il vainquit Argoun Schah Djoun-Korbani, prince de Kelath, et s'empara de Djam et de Nischabour. Il osa attaquer avec ces faibles forces Toga-Timour-Kan, prince de la race de Gengiskan, lequel, après avoir occupé le trône de Houlagou en Perse, se trouvait, par suite des révolutions qui désolaient cet empire, réduit à ne régner que dans le Djordjan et le Mazanderan. Toga-Timour avait cependant une armée de 70,000 hommes ; mais elle fut taillée en pièces par Wadjih-Eddyn. Ce dernier s'était attaché au cheik Haçan-Djouzi, dont il était devenu le disciple. Il l'avait eu auprès de lui dans cette campagne, et il le conduisit encore dans une expédition qu'il entreprit contre Melik-Azzeddyn Houcein, prince des Molouk-Kurts, qui régnait à Herat et dans les parties les plus orientales de la Perse. Dans la bataille qui se livra le 13 safar 743 (18 juillet 1342), Wadjih-Eddyn remporta d'abord la victoire ; mais la mort du cheik Haçan qu'un soldat sarbedar assassina par son ordre, devint fatale à sa réputation et à sa puissance. Melik-Azzeddyn rallia ses troupes et força les Sarbedariens à prendre la fuite. Resté maître d'une grande partie du Khoraçan, Mas'oud envahit Rostemdar et Firouzcouh ; mais au retour de cette campagne, il tomba dans une embuscade que le prince de Rostemdar lui avait dressée, et y périt, à la fin de rabi 1er 745 (août 1344), avec la plus grande partie de son armée, après un règne de 7 ans ; ses États s'étendaient depuis Djam jusqu'à Damegan, et depuis Khabouchan jusqu'à Terschiz. A sa mort la principauté de Sebzwar fut livrée à l'anarchie. Son fils Louthf-Allah, à cause de sa jeunesse, fut exclus du trône qui, dans l'espace de 16 ans, fut occupé par huit princes qui avaient été officiers de son père, et qui furent tous déposés ou assassinés. Deux seulement méritent d'être distingués. L'un, Khodjah Schems-Eddyn Aly, fut habile, savant, brave et libéral ; il soutint la gloire des Sarbedariens et l'intégralité de leurs possessions par un traité de paix qu'il conclut avec Toga-Timour. Affable et bienfaisant envers le peuple, il poussait la sévérité jusqu'à la cruauté pour réprimer la débauche et le libertinage ; car on prétend qu'il avait ordonné de jeter les filles publiques dans des fours allumés. Il fonda à Sebzwar une belle mosquée, et de vastes greniers où un chameau chargé pouvait monter jusqu'au toit. Après un règne de 5 ans, il fut tué par des officiers que ses paroles dures et grossières avaient soulevés. — Khodjah Yahia Kerabi, son successeur, augmenta les États des Sarbedariens par la conquête de Thous ou Meschehed, qu'il enleva aux Djoun-Korbani, et dont il fit rouvrir les canaux, pour y ramener l'abondance. Une armée envoyée par Cazan Kan, souverain de la Transoxane, s'étant avancée dans le Khoraçan, s'en retourna sans commettre aucune hostilité, sur la nouvelle que Kerabi se disposait à le recevoir. Ce prince était pieux et dévot, mais cruel, téméraire et sujet à des accès de folie et de fureur. Il fut assassiné par ses propres parents, après avoir régné 4 ans et demi. — Louthf-Allah, fils de Wadjih-Eddyn, placé enfin sur le trône, en 761 (1360), aux acclamations de tous les habitants de Sebzwar, en fut précipité au bout d'un an, par Pehlevan Haçan Damegani, son général, qui le relégua dans un château où il le fit périr. — Khodjah Aly Mowaied ordonna la mort de l'usurpateur en 766 (1364-1365), et prit sa place. Malgré son

élévation, il ne changea rien à la simplicité de ses habitudes domestiques, et, quoiqu'il ne perçût que deux ou trois pour cent d'impôts en nature sur ses sujets, il faisait de continuelles et abondantes aumônes aux malheureux, et sa table était ouverte à tout le monde. Aly Mowaied répara la perte de Thous par la conquête de Terschiz, du Kouhestan et de Tabas Khileki. Attaqué par l'émir Weli, souverain du Mazanderan, il implora le secours de Tamerlan, alla au-devant de lui jusqu'à Seraks l'an 782 (1380), et gagna son amitié. Lorsque ce conquérant eut soumis le Khoraçan, Aly Mowaied en refusa la souveraineté : dégoûté des grandeurs, il ne songea qu'à s'attacher à la personne de ce monarque, et lui demeura constamment fidèle. Il mourut âgé de 73 ans, en 788 (1386), dans le Khouzistan, après en avoir régné 17, et fut le dernier prince des Sarbedariens.

WADSTROEM (Charles-Bernard), né à Stockholm en 1746, entra jeune au service en qualité d'ingénieur, et fut d'abord chargé de la direction de divers travaux publics. Plus tard il obtint la place de contrôleur de l'or et de l'argent. Il entreprit, en 1787, un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique ; à son retour, étant débarqué en Angleterre, il communiqua au conseil privé les renseignements qu'il avait recueillis dans son voyage, et avec l'appui de plusieurs personnages influents, il réussit à se faire charger, en 1789, d'une expédition secrète dans le but d'établir une colonie anglaise sur la côte occidentale d'Afrique. Wadstroem, qui se trouvait à Paris au moment où Bonaparte se disposait à partir pour l'Égypte, se montra l'un des plus grands admirateurs de cette expédition, au succès de laquelle il était persuadé que la civilisation de l'Afrique et la liberté de l'Asie étaient attachées. Il mourut en 1799. On a de lui : *Observations sur la traite des nègres, faites dans un voyage à la côte de Guinée* (en anglais), Londres, 1789, in-4° ; *An Essay on colonisation*, ibid., 1794, in-8° ; traduit en français par C. Pougens, sous le titre de *Précis sur l'établissement des colonies de Sierra Leone et de Boulama, à la côte occidentale d'Afrique*, Paris, 1798, in-8°. Mlle Maria Williams a donné une *Notice* sur Wadstroem, dans l'*annual Register*.

WÆCHTLER (Jacques), célèbre théologien protestant, né à Grimme, le 17 septembre 1638, d'abord professeur de philosophie à Wittenberg, puis archidiacre à Oschatz, fut nommé surintendant à Gommern, puis à Beltzig, et mourut dans cette ville, le 4 novembre 1702. Parmi ses ouvrages, dont on trouve les titres au tome 4 de la *Biographie des savants* de Joecher, on distingue, outre 5 opuscules polémiques contre Spener : *le véritable* Memento, disce, gaude mori *du christianisme luthérien*, etc., Leipzig, 1721, in-8° ; et *Harmonia sacra paracletica*, ou *Consolation spirituelle par excellence de la nécessité de mourir*, l'un et l'autre en allemand. (*Voyez* dans les *Memoriæ theologor.* de Pipping, dec. IX, page 1458, son *Éloge* par Ch. Ern. Mussigk.

WÆCHTLER (Christfried), jurisconsulte, aussi de Grimme, né le 18 novembre 1652, fréquenta le barreau de Dresde et de Leipzig, fut reçu docteur à Wittenberg, consacra aux travaux d'érudition les loisirs qu'il sut trouver malgré une clientèle des plus brillantes, et mourut le 5 septembre 1731. Le recueil de Joecher contient le catalogue de ses écrits ; les plus importants sont : *Amænitates florent. in Lælilii Taurelli annotata digestorum florentinorum ; Commentarius ad singulas leges tituli digestorum evictionibus ; ad Ulpianum, de gradibus culpæ in contractibus*, Wittenberg, 1680, in-4° ; *De iis quæ patres concilii Trident. dixerunt pro veritate evangelicâ secundùm Historiam Sfortiæ Pallavicini*, etc. On trouve son *Éloge* dans les *Acta erudit.* (année 1733, page 91), dont il fut longtemps un des principaux collaborateurs.

WÆCHTLER ou **WICHTLER** (Jean-Conrad), théologien, a publié, vers l'an 1659, un gros vol. in-fol., intitulé : *Homo oriens et occidens, lib. II*, etc.

WÆCHTLER (Gaspard) est auteur d'un *Exposé des principes fondamentaux et des maximes politiques de la république de Hollande et de la Frise occidentale* (en allemand).

WÆCHTLER (André-George) a publié : *Antiquitates Hebræorum de israeliticæ gentis origine, factis*, Gœttingen, 1733, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé.

WÆCHTLER (Jean-Christophe), a publié, en allemand, un *Manuel commode contenant la manière de se conduire galamment dans le monde*, et un *Dictionnaire du bon ton*, Leipzig, 1758, in-8°, français-allemand. Il est aussi l'éditeur d'un *Recueil de poëmes latins et allemands sur la passion et la mort de Jésus-Christ*, Zerbst, 1736, in-8°.

WAEL (Lucas de), peintre, naquit à Anvers en 1591. Son père, Jean de Wael, peintre distingué, né en 1557, dans la même ville, élève de François Franck, et mort jeune, lui donna les premiers éléments de son art ; mais il se perfectionna sous Breughel de Velours, dont il imita la manière avec succès. Il parcourut, pendant plusieurs années, la France et l'Italie, laissant dans ces deux contrées, et particulièrement à Gênes, des preuves de son talent dans de grands et beaux ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile. Il se plaisait à représenter dans ces paysages des rochers escarpés, des chutes d'eaux, des orages. Ses tableaux éclairés, soit par la lumière du soleil couchant ou du soleil levant, soit par la lueur de la foudre et des éclairs, frappent par leur naturel et l'exactitude de l'imitation. Wael, au retour de ses différents voyages, se fixa dans sa ville natale où il mourut en 1676.

WAEL (Corneille de), frère du précédent, naquit à Anvers en 1594, et fut aussi l'élève de son père ; il se perfectionna successivement sous différents maîtres. Il ne tarda pas à acquérir la réputation d'un excellent paysagiste, et ses tableaux furent très-estimés par le choix des sites, l'entente de la perspective linéaire et aérienne et la perfection de l'exécution. Mais c'est surtout comme peintre de batailles qu'il se fit remarquer. Le duc d'Arschot l'appela près de lui, et le nomma son premier peintre. Il fit en Espagne, pour le même seigneur et pour le roi Philippe, plusieurs tableaux qui ajoutèrent encore à sa réputation. Peu d'artistes ont mieux peint les batailles ; il représentait avec un égal talent les siéges, les attaques, les déroutes ; sa composition est abondante, ses expressions sont vraies, ses groupes bien disposés, et sa couleur brillante et harmonieuse. Cependant on doit convenir qu'il n'a jamais su se préserver du goût flamand dans la forme et l'expression de ses figures. Il

même dans les costumes. Le désir de se perfectionner l'engagea à suivre son frère dans le voyage que fit ce dernier en Italie ; et il eut occasion de donner dans ce pays des preuves fréquentes de son talent. Une de ses principales compositions représente l'attaque d'une forteresse, où l'on distingue entre autres objets un officier monté sur un cheval gris : cette composition, dont Houbraken fait un éloge particulier, et qu'on acquit de son temps à Amsterdam, se trouve aujourd'hui en Angleterre dans le cabinet du docteur Robertson. Corneille de Wael mourut à Anvers en 1662.

WAEL DE VRONESTEIN (Guillaume), jésuite, né à Utrecht en 1582, mort à Bruxelles en 1659, avait assisté, comme provincial, à deux assemblées générales de sa société à Rome. Il est auteur de quelques ouvrages, tels que : *Corona sacratissimorum Christi vulnerum XXXV considerationibus illustrata*, Anvers, 1649, in-8°; Bruxelles, 1657, in-4°; traduit en flamand, Anvers, 1651, in-8°; *Abrégé de l'Histoire de la Croix*, Anvers, 1649, etc.

WAEL ou **WAELS** (Jean), autre jésuite, natif de Hazebrouck, mort à Dunkerque en 1628, avait occupé quelque temps une chaire de philosophie à Douai. On ne cite de lui qu'un recueil de *Litanies de St. Joseph*, en espagnol.

WAELS (Jean-Baptiste), de Hardiford, près Cassel, mort à Lille en 1822, âgé de 66 ans, n'est connu que par un opuscule élémentaire intitulé : *Ariadne*, ou *Guide des grammairiens*, Lille, 1820-21, 32 pages in-8°. Il paraît avoir écrit en outre un *Atlas grammatical*.

WAFER (Lionel), chirurgien, né à Londres vers 1640, fit un premier voyage à l'île de Bantam en 1677, et deux ans après, à la suite d'une autre expédition, s'établit à la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il se remit en mer avec les corsaires Cook et Lynch, qui allaient croiser contre les Espagnols. Après diverses courses, une blessure au genou l'ayant mis hors d'état de suivre ses compagnons, il fut laissé, avec 4 autres Anglais, à la merci des Indiens de la côte de Darien, qui le guérirent. Il lui fallut embrasser le genre de vie de ces sauvages, qui, plus tard, ne le laissèrent partir que sous la promesse de ramener d'Angleterre des chiens et de venir se marier dans le pays. Wafer, qu'avaient recueilli successivement les capitaines Dampier et Davis, las enfin du métier de pirate qu'il continua quelque temps après ce dernier, se fit embarquer à Philadelphie, puis revint en Angleterre en 1690. On ignore l'époque de sa mort. La relation de son voyage, la meilleure qu'on ait encore aujourd'hui sur l'isthme de Darien, parut à Londres en 1699, in-8°, et réimprimée en 1704, avec le récit de l'expédition du capitaine Nathan Davis aux mines d'or, a été traduite en français par Montirat, Paris, 1706, in-12, etc.

WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur dramatique, né à Versailles en 1787, mort à Paris en 1824, avait débuté au théâtre à 24 ans par une comédie-vaudeville, intitulée : *Hayda, ou le Menuet du bœuf*. Son état habituel de tristesse et de mélancolie rêveuse le rendant peu propre aux démarches nécessaires à la réception de ses pièces, il intéressa presque toujours quelque associé à leur succès. Wafflard possédait une grande entente des effets dramatiques. Son dialogue est pétillant d'esprit. Il suffira de citer celles de ses pièces qu'on représente encore : *le Voile d'Angleterre, ou la Revendeuse à la toilette*, vaudeville en un acte (avec Moreau), 1814, in-8°; *un Moment d'imprudence*, comédie en 3 actes et en prose (avec Fulgence), 1819, in-8°; *le Voyage à Dieppe* (avec le même), 1821, 1824, in-8°; *les deux Ménages* (avec Picard et Fulgence), 1822, traduits en italien dans le *Repertorio scelto* de Gaet. Barbieri, Milan, 1824 ; *le Célibataire et l'Homme marié* (avec Fulgence), imprimé deux fois en 1823, in-8°; enfin *l'Écolier d'Oxford*, 1824, in-8°, pièce posthume, réimprimée dans la *Fin du Répertoire français*, ainsi qu'*un Moment d'imprudence*.

WAGA (Théodore), religieux piariste et historien polonais, né dans la province de Mazovie en 1739, occupa les premières places dans l'enseignement et dans l'administration de son ordre, et mourut à Varsovie en 1801. Il est principalement connu par son *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne*, Varsovie, 1770, in-8°, ouvrage devenu classique, et dont il a été fait beaucoup d'éditions. Entre ses autres ouvrages, il suffira de citer : *Connaissances qui sont nécessaires à un chevalier de Malte*, etc., Varsovie, 1775, in-8°; *Lois, statuts et constitutions de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie*, etc., ibid., 1782, in-fol. ; *Juridiction des tribunaux jugeant en dernière instance en Pologne et en Lithuanie*, 1785.

WAGENAAR (Luc-Jansen), natif d'Enckuysen, mort vers 1595, fut un pilote habile et l'un des premiers Hollandais qui écrivirent sur la navigation. Son ouvrage le plus considérable a pour titre : *Trésor du navigateur, ou Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives*, Leyde, 1592, in-4°. Ces cartes ont été longtemps précieuses.

WAGENAAR (Jean), né à Amsterdam le 31 octobre 1709, était destiné par ses parents au commerce, qu'il abandonna pour se vouer à des études profondes. Il commença par publier des traductions d'ouvrages anglais et français, puis successivement des essais historiques, et d'autres écrits politiques, moraux, littéraires et critiques. Il fut nommé, en 1758, historiographe d'Amsterdam, et deux ans après, secrétaire de la même ville. Ces emplois lui ayant ouvert toutes les archives, il en profita pour ses travaux historiques, auxquels il fit parfois diversion en composant quelques pièces de vers. Il mourut le 1er mars 1773, laissant, entre autres ouvrages en hollandais : *État actuel des Provinces-Unies*, 1739-1758, 6 vol. in-8°; *Histoire de la patrie, comprenant les événements arrivés dans les Pays-Bas, et particulièrement en Hollande depuis les anciens temps jusqu'en 1751*, Amsterdam, 1749-1760, 21 vol. in-8°. Cet ouvrage justement estimé des Hollandais, a été fort utile à Dujardin et à Sellins, pour leur *Histoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4°. On en a publié des suppléments et une continuation sous le titre de *Suite de l'Histoire de la Patrie*, Amsterdam, 1788 à 1791, in-8°; *Description historique d'Amsterdam*, ibid., 1760, 3 vol. in-fol; *Allégresse de la ville d'Amsterdam, à l'occasion de la visite faite par S. A. Guillaume, prince d'Orange, stathouder*, etc., ibid., 1768, in-8° ; *Histoire de l'Église dans le 1er siècle*, etc., 1768, in-8°. On a publié, en 1776, une partie de sa *Correspondance*, précédée d'une notice sur l'auteur et suivie d'*opuscules historiques et politiques*, 2 vol. in-8°.

WAGENHARE ou **WAGHENARE** (Pierre de), religieux de Prémontré, né à Nieuport vers 1599, et mort en 1662, est auteur de divers ouvrages dont on trouve la liste au tome 2 des *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, par Paquot, édition in-fol., et entre lesquels on distingue : *Sanctæ Thomæ Cantuariensis et Henrici II Anglorum regis Monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8°; *Epigrammatica aliaque poemata miscellanea*, Douai, 1650; *S. Norbertus in se et suis vario carmine et oratione solutâ celebratus*, ibid., 1650 et 1651, 2 vol. in-12.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), orientaliste, né à Nuremberg le 23 novembre 1633, fut précepteur des enfants du comte Henri de Traun, puis parcourut avec le neveu du même seigneur l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et plusieurs contrées d'Afrique. Il eut part à la munificence de Louis XIV envers les savants étrangers; et, à son retour dans sa patrie en 1667, il fut nommé professeur d'histoire et de droit à Altdorf. Au bout de six ans il quitta sa chaire d'histoire pour enseigner les langues orientales, dans lesquelles il était fort instruit. En 1676, le comte palatin, Adolphe-Jean, lui confia l'éducation de ses deux fils, et le nomma conseiller aulique. Ce savant mourut à Altdorf le 9 octobre 1705. Ses principaux ouvrages sont : *Pera librorum juvenilium*, etc., Altdorf, 1695, in-12; *De liberâ civitate Nurembergensi commentatio*, ibid., 1697, in-4°; *Sota, hoc est Liber mischnicus de uxore adulterii suspecta*, ibid., 1674, in-4° : ce vol. renferme des extraits de la *Mischna* et de la *Ghemara*, hébreu et latin, avec des notes très-étendues; *Tela ignea Satanæ, hoc est, arcani et horribiles Judæorum adversùs Christum Deum... Anxibres*, ibid., 1681, 2 vol. in-4°; *Exercitationes VI varii argumenti*, 1687, in-8°; 1697, in-4°; *De re monetali veterum*, 1691, in-12. On a une *Vie* en latin de Wagenseil, Nuremberg, 1719, in-4°.

WAGER (Charles), amiral anglais, naquit en 1666. Ses parents prirent beaucoup de soin de son éducation, et dès sa jeunesse il possédait un grand nombre de connaissances, principalement en mathématiques et en physique. Il prit de bonne heure du service dans les armées navales, et quoique bien au-dessus de la plupart de ses camarades, par les talents et par la conduite, il passa par tous les postes inférieurs de la marine, et fit partie de bien des expéditions maritimes avant d'arriver au plus simple grade. La guerre qui divisait l'Angleterre et la France lui donna occasion d'obtenir un plus rapide avancement. Il se trouva à une foule d'affaires et de combats, et apprit à connaître également la Méditerranée et l'Atlantique. En 1697, vers la fin de la guerre, il commandait un vaisseau de guerre. Une paix de trois ans lui fournit les moyens d'étudier encore plus à fond l'architecture navale, et de se livrer en même temps aux méditations de la politique, où il acquit toute l'instruction d'un homme d'État. Cependant la dynastie autrichienne espagnole venait de finir dans la personne de Charles II, et l'Europe se coalisait pour arracher au petit-fils de Louis XIV le superbe héritage que lui léguait le monarque décédé. L'Angleterre fut une des premières à se déclarer; et Wager reçut l'ordre de faire voile vers les Indes orientales, à la tête de quelques vaisseaux de guerre, et de guetter au passage les galions espagnols. Il eut le bonheur de faire plusieurs prises, et même, en 1708, de s'emparer des galions après un combat opiniâtre qui dura plusieurs heures, et dans lequel l'amiral espagnol finit par se faire sauter avec son vaisseau. Ce succès valut à Wager le titre de contre-amiral, et ce fut en cette qualité qu'il servit sur la Méditerranée jusqu'à la paix d'Utrecht, époque à laquelle il fut nommé par le ministère vice-amiral et contrôleur de l'amirauté, pendant que le peuple le portait à la chambre des communes. La guerre s'étant rallumée en 1720, il sortit des ports anglais à la tête d'une flotte de 20 vaisseaux de guerre, et alla croiser dans la mer Baltique, pour veiller sur les flottes russes, et paralyser leurs entreprises. Cette expédition ne dura que quelques mois, et Wager revint en Angleterre vers la fin d'octobre. Six ans après il alla commander dans la Méditerranée, et y resta deux ans. Promu au grade d'amiral, en 1731, il eut l'honneur d'escorter l'infant d'Espagne don Carlos jusqu'à Livourne, passa, la même année, au commandement d'une flotte, et réunit à cette place le titre de haut commissaire de l'amirauté. Dans les années 1735 et 1736, on lui donna le commandement des escadres sur lesquelles George II se rendit en Hollande. Mais la dernière traversée fut troublée par un danger imminent. Une tempête épouvantable battit l'escadre 18 heures durant; et il est présumable que, sans la présence d'esprit et l'activité de Wager, le roi de la Grande-Bretagne aurait péri au milieu des flots. En récompense de ce service, on le proclama un des régents du royaume pendant les deux nouvelles absences du roi, en 1739 et en 1741. De plus, il fut élu derechef membre de la chambre des communes par la ville de Westminster; mais l'opposition violente du parlement aux volontés du ministre Walpole ayant amené la dissolution de la chambre basse, Wager, qui était ami de lord Sundon, fut non-seulement privé du titre de représentant de la nation, mais encore dépouillé de sa place de haut commissaire. Cependant la cour rougit bientôt de son ressentiment, et le dédommagea en le nommant grand trésorier des affaires de la marine. Wager mourut à sa maison de Chelsea, le 4 juin 1743, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster.

WAGNER (Godefroi), recteur de l'université de Fribourg, est l'auteur pseudonyme du livre intitulé : *Irenæi Carpentarii eruditorum cœlibum centuria singularis*, etc., Wittenberg, 1714, in-8°. Il en existe plusieurs éditions dont la meilleure est celle de 1717, avec le titre *Shediasmata varia de eruditis cœlibibus cum scriptis variorum ejusdem argumenti*. On lui doit encore un autre recueil pseudonyme intitulé : *Schurzfleischiana ex scholiis Conr. Sam. Schurzfleischii collecta et edita ab Irenæo Sincero*, 1729, in-4°, réimprimé plusieurs fois.

WAGNER (Tobie), théologien, né le 21 février 1598 à Heydenheim dans le Wurtemberg, exerça d'abord les fonctions de pasteur à Esslingen; fut ensuite professeur de théologie, puis vice-chancelier (1653-56) à l'université de Tubingen, dont il mourut chancelier le 12 août 1680. Ses principaux ouvrages sont : *Compendiarum dialecticum*, Ulm, 1650, in-12; *Breviarium totius terrarum orbis geograph.*, ibid., 1653, 1658, in-8°; *Limina geneal. in præcipuas magnatum Europæ familias*, 1659,

in-8°; réimprimé en 1668; *Inquisitio in oracula sibyllarum de Christo*, Tubingen, 1664, in-4°; *Inquisitio theologica in acta henotica nostro potissimùm tempore*, etc., ibid., 1666, in-4°; *Institutionum historicarum lib. VII*, Ulm, 1659, 1668, in-8°, etc.

WAGNER (Barthélemi), professeur de philosophie et archidiacre à Penick dans le 16e siècle, abjura le protestantisme. On a de lui des *sermons*, plusieurs fois réimprimés, notamment à Ingolstadt, 1604, in-8°.

WAGNER (Conrad-Louis), théologien de Brunswick, a publié : *Tractatio academica de jure liciti sed non honesti*, etc., 1703, in-8°; *Dissertatio juris ecclesiastici de jure Sabbathi*, in-4°.

WAGNER (Paul), bourgmestre de Leipzig, né en 1617, fut d'abord membre de la cour de justice, puis assesseur de la faculté de droit, et mourut en 1697. Outre quelques dissertations latines (*disputationes*), on a de lui un livre de prières, divisé en 8 parties, in-8°.

WAGNER (Chrétien), fils cadet du précédent, né à Leipzig le 20 février 1663, devint pasteur de l'église Saint-Jean de la même ville, et mourut le 26 juillet 1693. Entre autres écrits on connaît de lui : *Thesis de numero mundorum*, 1677; *de Divisione majestatis in realem et personalem, adversùs monarchomacos*, Leipzig, 1677, in-4°, etc. Il fut l'un des plus actifs collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig, et composa le dernier livre de la seconde partie du poëme de Lohenstein, intitulé: *Arminius et Thusnelda*, Leipzig, 1689-1690, in-4°.

WAGNER (Gottfried), frère aîné du précédent, né à Leipzig le 24 juillet 1652, fut maître du conseil de cette ville, contrôleur des bâtiments, et mourut le 26 avril 1725. Il a publié plusieurs écrits polémiques sur l'origine des Américains, une traduction en vers allemands du *Ter Tria* de Faithfull Teate, avec des notes (Leipzig, 1698), et une traduction en prose de l'*Euphormion* de Barclay.

WAGNER (George-Frédéric), jurisconsulte, né à Esslingen en 1631, fut député de cette ville à la diète de Ratisbonne, et publia quelques écrits de jurisprudence, entre autres deux thèses contre le système de Wolfg.-Adam Lauterbach.

WAGNER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste, né aux environs de Zurich en 1641, mort en 1695, conservateur de la bibliothèque de sa patrie, membre de l'Académie des Curieux de la nature, et de plusieurs sociétés savantes de la Suisse et de l'Allemagne, est principalement connu par son *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12.

WAGNER (Gabriel), écrivain allemand du 17e siècle, avait mené une vie fort agitée avant de s'établir à Hambourg, où il obtint en 1696 une chaire de littérature et de poésie qu'il remplit avec assez de succès. On distingue parmi ses écrits, publiés la plupart sous le pseudonyme, une dissertation *De gravitatis et de cohæsionis causâ*; *Examen* (en allemand) *de l'Essai de Thomasius sur l'essence de l'esprit*; *Réfutation du programme* (du même) *sur l'Imitation des Français*, etc. Il a laissé en manuscrits d'autres écrits polémiques.

WAGNER (Pierre-Chrétien), né à Hof en 1703, pratiqua successivement à Bayreuth et à Erlangen, fut nommé médecin provincial à Pappenheim, puis appelé à Anspach par le margrave, qui lui conféra le double titre de conseiller et de médecin ordinaire. Il mourut en 1764, laissant un assez grand nombre de *dissertations*, d'*observations* et d'*extraits*, insérés dans les *Frænkische Sammlungen*, et le *Commercium litterarum* de Nuremberg. On connaît en outre de lui : *Dissertatio de lapidibus judaicis*, Halle, 1724, in-4°; et *Epist. de acidulis sichersreuthensibus*, Erlangen, 1753, in-4°. Il a laissé inachevée une description du cabinet d'histoire naturelle de Bayreuth, dont les deux premiers livres avaient paru en 1762, in-fol.

WAGNER (Jean-Gérard), médecin, mort à Lubeck en 1759, était natif d'Holmstadt. Il suffira de citer ses *Observationes clinicæ de febri quidam acutâ*, etc., Lubeck, 1737, in-4°.

WAGNER (Charles-Chrétien), né en 1732 dans la principauté de Brieg, ville où il mourut en 1796, ayant le titre de médecin provincial, avait publié des traductions allemandes de la *Matière médicale* de Geoffroy, Leipzig, 1760, 1766, in-8°; des *Opuscules de la Case*, ibid., 1765, in-8°. Outre sa dissertation inaugurale imprimée à Halle en 1775, il a écrit un certain nombre d'articles dans les *Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*.

WAGNER (Louis-Frédéric), jurisconsulte et archéologue, né à Tubingen en 1700, s'attacha au service de l'archevêque de Cologne, qui le nomma son conseiller aulique, et le mit à même, par ses bienfaits, de satisfaire son goût pour la numismatique et la bibliographie. Mais s'étant endetté par la suite, il fut obligé de vendre son cabinet, et il passa le reste de ses jours à errer de ville en ville, travaillant à divers ouvrages pour pourvoir à sa subsistance. Il mourut en 1789, dans un tel état de misère, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On cite de lui : *Catalogus nummorum et numismat. antiquor. Græc. et Lat., Romanor., Germanor. et aliarum Europæ nationum*, etc., Bonn, 1775, in-8°. C'est le catalogue de son cabinet. Il a fourni un grand nombre d'articles aux journaux littéraires de Cologne. Voyez l'*Allemagne savante* de Hamberger, 4e part., pag. 113.

WAGNERECK ou **WANGNERECK** (Henri), jésuite, né en 1595 à Munich, mort en 1664 à Dillingen, chancelier de l'académie, a laissé, entre autres écrits dont Joecher donne les titres dans le *Dictionnaire biographique des savants* : *Notæ in Confessiones S. Augustini*, Dillingen, 1630; Cologne, 1630, in-12; *Vindiciæ politicæ adversùs pseudopoliticos et Gasparem Scioppium*, etc., ibid., 1636, in-8°; *Défense des motifs qui ont porté Christophe Bérold à la foi catholique* (en allemand), Augsbourg, 1645, in-8°.

WAGNERECK (Simon), autre jésuite de Munich, et probablement de la même famille que le précédent, ayant publié quelques *Mémoires sur des médailles du musée de l'électeur de Bavière*, fut appelé à Vienne par l'empereur Ferdinand III pour y mettre en ordre le cabinet impérial des médailles antiques. Il mourut dans cette ville en 1657. On ne cite guère de lui qu'une version latine du *Syntagma historicum*, publiée à Vienne en 1660 par Renaud Deline.

WAGNIÈRE (J. L.), né en Suisse en 1739, succéda à Collini comme secrétaire de Voltaire et remplit

seul cet emploi jusqu'à la mort du philosophe dont il avait toute la confiance. Il revint à Ferney chargé de la procuration de Mme Denis, avec la promesse de 1,200 francs d'appointements et d'un logement dans le château. Mais trois mois plus tard cette terre fut vendue à de Villette, et Wagnière se vit obligé de se retirer avec sa mère, sa femme et deux enfants, sans autre ressource qu'un legs de 8,000 francs que lui avait fait Voltaire. La munificence de l'impératrice Catherine II vint heureusement tirer d'embarras l'ex-secrétaire, qu'elle fit venir à Pétersbourg, en 1779, pour qu'il y rangeât la bibliothèque de Voltaire de la même manière qu'elle l'était à Ferney. De retour à Ferney avec une pension de 1,500 fr., outre la somme assez considérable qui lui avait été allouée pour cette commission, Wagnière y fut totalement oublié de la nièce du grand homme qu'il avait servi et qui l'honorait du titre d'ami. Il habitait encore ce lieu en 1787; mais on ignore ce qu'il devint depuis. Il a laissé quatre opuscules relatifs à la personne ou aux ouvrages de Voltaire, qui ont été recueillis avec les *Mémoires* de Longchamp, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

WAGSTAFFE (Thomas), prélat anglais, né en 1645 dans le comté de Warwick, termina ses études au collége d'Oxford; fut pourvu d'une cure dans le comté de Rustand, devint ensuite chapelain de la maison du chevalier Temple, et, après quelques autres promotions, chancelier de la cathédrale de Lichtfield. Privé de ses bénéfices à la révolution de 1688, par suite de son attachement aux Stuarts, il se livra à l'art de guérir qu'il avait appris autrefois, et l'exerça jusqu'en 1693, époque à laquelle on lui conféra l'évêché d'Ipswich. C'est là qu'il mourut en 1712, laissant, entre autres ouvrages mentionnés dans la *Biographia britannica* et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié : *A Vindication of king Charles the martyr*, etc., Londres, 1693, 1697, 1711, in-4°; et *État actuel du jacobinisme en Angleterre,* ibid., 1702.

WAGSTAFFE (Thomas), fils du précédent, né à Londres en 1692, remplit longtemps les fonctions de chapelain du chevalier de Saint-George à Rome, et mourut dans cette ville le 3 décembre 1770, laissant une grande réputation de savoir et de vertu. Outre quelques opuscules de controverse, on cite de lui la version des livres VI et VII de l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire, dans le *Voltaire's Live of Charles the Twelfth*, etc., publiée à Londres par Bowyer, anglais-français, 1755, 8e édition. Nichols a recueilli de lui diverses *épitaphes* dans ses *Anecdotes littéraires du 18e siècle.*

WAGSTAFFE (Guillaume), médecin, de la famille du précédent, qui se rattache à celle des Knightcote, né en 1685 dans le comté de Warwick, mort à Bath le 5 mai 1724, membre de la Société royale et du collége des médecins de Londres, avait terminé ses études à Oxford, et s'était fait ensuite de la réputation comme praticien étant attaché à l'hospice de Saint-Barthélemi. Ses écrits, dont les plus connus sont les *Commentaires sur l'histoire de Tom Thumb,* la *Réfutation de Benjie* (Hoadly) *par Crépin le savetier;* l'*Histoire du fantôme de Saint-Alban,* etc., ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres mêlées,* Londres, 1625, in-8°. Plusieurs *notes* de lui, gardées longtemps en manuscrit, ont été imprimées dans l'édition du *Tatler,* publiée à Londres, 1786, 6 vol. in-8°.

WAGSTAFFE (Jean), né à Londres, mort en 1677, est cité par Wood, *Athen., Oxon. lib. sec.,* comme auteur d'opuscules aujourd'hui oubliés.

WAHL (Joachim-Chrétien, comte de), un des généraux allemands qui se distinguèrent dans la guerre de trente ans, devait le jour à un gentilhomme thuringien des environs d'Alstœdt, et fut d'abord élevé dans la religion protestante. Mais il fit abjuration de bonne heure, et prit du service dans les troupes de la ligue catholique, avant même que la guerre éclatât. Arrivé en Bohême à la suite du duc Maximilien de Bavière, il assista à la bataille de Prague, où il se signala par son courage, mais où il eut le malheur de perdre un bras (1620). Il s'éleva ensuite de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel du régiment commandé par Tilly, se trouva à la bataille de Lutter (1626), puis à celle de Leipzig, où sa belle conduite lui valut le brevet de major général (1630). Quatre ans après, il fit la guerre dans le haut Palatinat, qu'il soumit presque tout entier au duc de Bavière, et fut récompensé par le titre de commandant général de cette province. Peu après, il fut pris dans une rencontre par les troupes suédoises; mais ses soldats le délivrèrent presque aussitôt, et il continua de combattre avec autant de persévérance et de talent que de bonheur. La prise de Bayreuth, celles d'Augsbourg, Culmbach, Nabbourg, Auerbach, Kemnath, Weyda, Alten, Werne et Durrep, lui valurent successivement les titres de lieutenant-feld-maréchal, de gouverneur du haut Palatinat, de général grand-maître de l'artillerie (1640), et de comte de l'Empire. Il avait été envoyé l'année précédente à la cour du duc de Brunswick, et y avait posé les bases d'un accord entre les princes de ce nom et l'Empereur. Il avait aussi, à diverses époques, obtenu de la munificence de l'électeur de Bavière les seigneuries de Lutzchkau, de Schœnnbrunn, de Lomstein, de Weyer, etc., et joignait à ces fiefs le titre de chambellan de l'électeur de Cologne. Peu après (1643), l'état de sa santé le força de renoncer au service militaire; encore les soins qu'il prit pour prolonger son existence ne purent-ils éloigner sa fin que de quelques mois. Il mourut au mois d'août 1644, et fut remplacé dans le commandement de l'armée bavaroise par le général baron Mercy.

WAHL (Jean), né le 11 novembre 1641, à Altembourg, où il fut successivement sous-co-recteur, co-recteur et recteur, mourut d'un catarrhe, le 29 octobre 1686, laissant plusieurs dissertations (*Programmata*) curieuses, entre autres *De majestate, de Magis,* etc.

WAHL BEN ASCHER (Zadock), savant rabbin de la fin du 17e siècle, a publié des notes sur tout l'Ancien Testament, sur l'Arba Turim, sur diverses grammaires, et a donné une édition de l'*Office des cœurs* de rabbi Bechai Ben Ascher, avec un très-bon commentaire. Il avait aussi composé plusieurs ouvrages philosophiques en latin.

WAIFRE, duc d'Aquitaine, célèbre par la guerre qu'il soutint contre Pépin le Bref, avait donné asile à Grippon, frère consanguin de ce prince, et se disposait à venger ses défaites lorsqu'il se vit réduit lui-même à

accepter de dures conditions de paix. Mais Pépin ne se fut pas plutôt éloigné de la partie de l'Aquitaine qu'il avait envahie (760), que Waifre, rompant le traité à l'instigation du comte d'Auvergne, Blandin, passa la Loire à la tête de ses troupes, ravagea le diocèse d'Autun, s'avança jusqu'aux portes de Châlon-sur-Saône, dont il brûla les faubourgs, et ne se retira que chargé d'un butin considérable. Pépin, lorsqu'il reçut la nouvelle de ces désastres, tenait l'assemblée du champ de mai à Duren, dans le pays de Juillers. Une marche rapide le conduisit en peu de jours à Nevers, où il passa la Loire, saccageant tout sur son passage; il s'avance contre Clermont, et force cette ville à lui ouvrir ses portes. Waifre tenta vainement d'opposer de la résistance au vainqueur, qui s'empara successivement des forts de Carlat, de Scoraille, de Turenne, de Cahors. Vaincu dans une bataille décisive, il s'enfuit en Saintonge, et passa de là en Périgord, où il fut assassiné par ses domestiques le 2 juin 768.

WAILLY (Noel-François de), grammairien, né le 31 juillet 1724 à Amiens, y reçut les leçons de l'abbé Valart, puis vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître lui-même comme bon instituteur. Il publia en 1754 ses *Principes généraux et particuliers de la langue française*, in-12, qui éclipsèrent la *Grammaire* de Restaut. L'auteur s'y prononçait en faveur des réformes orthographiques déjà prônées par Dumarsais et Duclos, et qui tendaient à rapprocher de la prononciation la forme graphique des mots, sans égard à leur étymologie. Devenue classique dès son apparition, la grammaire de Wailly mit son auteur en relation avec les principaux rhéteurs de l'époque. Il fit partie de l'Institut lors de sa formation, et à sa mort survenue le 7 avril 1801, il y fut remplacé par l'abbé Sicard. Outre plusieurs éditions d'ouvrages classiques anciens et modernes, on lui doit divers écrits dont on trouve l'indication dans la *Notice* que lui a consacrée Sav. Leblond dans le *Magasin encyclopédique*, 1801, t. VI, p. 471. Le plus important est le *nouveau Vocabulaire français*, 1801, in-8°, dans la rédaction duquel il avait été aidé par son fils, dont l'article suit, ainsi que par Bosquillon et Drevet. Il en a été fait une 13e édition en 1826. Wailly concourut à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie*, publié en 1798.

WAILLY (Étienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris le 1er novembre 1770, fit de brillantes études au collége de Sainte-Barbe, entra à l'école polytechnique lors de sa création, fut successivement préfet des études et censeur de l'un des quatre lycées de Paris, devint, à la création de l'université impériale, proviseur du lycée Napoléon (collége de Henri IV) et mourut dans cet emploi en 1821. Dans le cours de sa carrière, prématurément terminée, Wailly avait consacré ses loisirs à la culture des lettres et au commerce des muses. Outre plusieurs éditions de la *Grammaire* et du *Vocabulaire français*, de son père, on lui doit un *nouveau Dictionnaire des rimes* (avec M. Drevet), Paris, 1812, in-8°; la traduction en vers français de l'ode *Napoleone ad Danubio*, du colonel Grobert, Paris, 1805, in-8°; des *OEuvres choisies de J. J. Rousseau*, avec des *notes*, à l'usage des colléges, 1805 et 1818, stéréotype, in-12; une traduction en vers des 2 premiers livres des *odes* d'Horace, 1817, in-18, et 1818, avec le 3e livre. Le *Mémorial universel de l'industrie française*, t. V, contient une *Notice* sur E. A. de Wailly, par M. Laya.

WAILLY (Charles de), architecte de la famille des précédents, né à Paris, le 9 novembre 1729, se forma sous Blondel et Lejay, reçut aussi des conseils du célèbre Servandoni, et fit, en 1752, comme pensionnaire le voyage de Rome, partageant volontairement ses 3 années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Il fut reçu membre de l'Académie d'architecture en 1767, et de celle de peinture en 1771, comme dessinateur. Les ouvrages qui ont fondé sa réputation sont l'hôtel d'Argenson à Paris, le château des Ormes en Touraine, le palais Spinola à Gênes, le second Théâtre-Français, ou *Odéon*, qu'il éleva en société avec Peyre. Wailly s'attachait particulièrement à la décoration des édifices; il a créé pour la distribution et l'ornement des intérieurs des plans aussi riches qu'élégants. Plusieurs souverains étrangers l'appelèrent à leur cour; et l'impératrice Catherine II lui fit les offres les plus séduisantes pour le fixer à Pétersbourg. Après la réunion de la Belgique à la France et la conquête de la Hollande en 1793, Wailly fut envoyé dans ces deux contrées en qualité de commissaire pour recueillir et rassembler les monuments des arts qui ont orné pendant plusieurs années le Musée, dont il était l'un des conservateurs. Membre de l'Institut à sa création, il fut le principal fondateur de la *Société des Amis des arts*, qui subsiste encore, et mourut le 2 novembre 1798. Son *éloge*, prononcé par Andrieux à l'Institut, se trouve dans les *Mémoires de littérature et beaux-arts*, t. III. Lavallée a publié une *Notice historique sur Charles de Wailly*, Paris, an VII (1798), in-8°.

WAILLY (Pierre-Joseph de), supérieur général de la mission de Saint-Lazare, né en 1759 à Vacqueriettes, diocèse de Boulogne, mort en 1828, fit ses études à l'université de Douai, et fut attaché d'abord à l'église Saint-Louis de Versailles. Après avoir été employé dans les missions du diocèse d'Amiens, il professa la philosophie au séminaire de Chartres, et la théologie à celui de Saint-Brieuc. Il quitta la France en 1792, passa quelque temps en Allemagne, et fut renvoyé de bonne heure dans son diocèse par son évêque. A l'époque du concordat, l'évêque d'Arras le nomma à la cure de Saint-Leu: mais, préférant la vie de communauté, il devint directeur du séminaire d'Amiens en 1806, et supérieur en 1811. Il forma les colléges de Mont-Didier et de Roye, et avait sous sa direction une compagnie de missionnaires qui évangélisaient les campagnes. En 1827, supérieur général de la mission de Saint-Lazare, il ne fut pas longtemps à la tête de cette congrégation dont ses vertus lui avaient mérité d'être le chef. Ce fut un des plus dignes successeurs de saint Vincent de Paul.

WAINEWRIGTH (Jérémie), médecin anglais, est auteur d'un *Traité mécanique des choses non naturelles* (en anglais), Londres, 1707, 1718, 1737, in-8°; traduit en latin sous le nom de l'auteur par Jean de Saint-Marc, Avignon, 1748, in-12. Autrefois les médecins appelaient non naturelles les choses les plus naturelles du monde, comme les fluides éthérés, les aliments, les affections du corps ou de l'esprit, etc.

WAIRY (Constant), premier valet de chambre de

Napoléon, est né le 2 septembre 1778, à Peruwelz, petite ville de Belgique. Son père tenait un petit hôtel aux bains de Saint-Amand, fréquenté par la haute société des environs. Le premier motif de cette préférence dispensera d'énumérer tous les autres : l'auberge de Constant père était la seule de l'endroit. A 11 ans, le petit Constant était un bel enfant, bien portant et de belle humeur. Il plut à l'un des commensaux ordinaires de la maison paternelle, le comte de Lure. Celui-ci le prit avec lui et l'emmena à Tours pour lui faire partager l'éducation de ses enfants. Constant était destiné à l'Église, et l'éducation qu'il recevait près des fils de de Lure ne pouvait que faciliter ces pieuses intentions; mais il ne devait jamais porter la soutane. Un an n'était pas encore écoulé; Louis XVI avait été arrêté à Varennes, et le comte et la comtesse de Lure avaient émigré. Constant, tout jeune qu'il était, fut arrêté et jugé comme suspect. Une condamnation eût été aussi ridicule que barbare; la municipalité de Tours prononça sa mise en liberté; seulement il reçut l'ordre de quitter Tours dans les 24 heures. En ces temps d'anxiété et de défiance il n'y avait pas à balancer, et Constant dut partir. De Tours à Saint-Amand, la distance est grande, et surtout pour un jeune voyageur sans argent et sans expérience. En route, il rencontra des amis, des protecteurs. Il arriva à Saint-Amand; mais la ville étant au pouvoir des Autrichiens, il ne put y entrer. Le chef d'escadron Michaux le trouva, pleurant sur le bord d'un fossé, et lui proposa de le prendre à son service; l'enfant accepta, et de là fut placé chez un négociant, M. Gobert. Plus tard, il fit connaissance avec Carrat, coiffeur de Mme Bonaparte, et grâce à la protection de l'artiste, il entra au service du prince Eugène Beauharnais, le 18 octobre 1799; à son tour, Mme Bonaparte voulut l'avoir près d'elle, et enfin, en mars 1800, le premier consul l'attacha à sa personne, en qualité de valet de chambre. La maison de l'empereur était alors modestement montée et peu nombreuse; elle se composait de Pfister, intendant; de Vénard, chef de cuisine; de Gaillot, Dauger, chefs d'emploi; de Collin, chef d'office; de Ripeau, bibliothécaire; de Vigogne père, écuyer; de Hambart, premier valet de chambre, d'Hébert et de Roustan, le Mameluk. Depuis 1800, Constant n'a quitté l'empereur qu'une seule fois pendant 14 ans, le 30 mars 1814; le lendemain matin il le rejoignait à Fontainebleau. Il l'a suivi dans toutes ses campagnes, en Italie, en Allemagne et en Russie. Il couchait sous sa tente, et le servait avec un dévouement qui ne s'est jamais démenti. Dans son intérieur, l'empereur était le plus doux des maîtres, n'eût été sa manie, dans ses accès de gaieté, de tirer un peu trop fort les oreilles de ses favoris; sa mauvaise humeur se manifestait d'une singulière façon : quand l'empereur l'appelait cérémonieusement, monsieur Constant, le valet de chambre comprenait que le maître n'était pas satisfait. L'empereur n'était pas généreux envers ses domestiques; jamais il ne leur donnait d'étrennes, il se contentait de faire leurs volontés. En matière de toilette Constant tyrannisait son maître; il le contraignit à se raser lui-même et lui fit porter, malgré lui, des souliers *en bec de canne;* enfin il le grondait sans cesse sur sa répugnance à suivre les modes du jour. L'empereur le laissait faire, et n'en aimait que plus son tyran. Il se départit même en sa faveur de sa parcimonie ordinaire. Un jour, à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, il lui fit cadeau de 1800 francs de rente; une autre fois il éleva ses appointements de 6,000 à 12,000 francs. M. Charvet, dont Constant épousa la fille, le 2 janvier 1805, fut aussi comblé des bontés impériales, et nommé concierge de Saint-Cloud; enfin, le 10 avril 1814, la veille même de l'abdication, l'empereur pensa au serviteur qui ne l'avait jamais abandonné et lui donna 100,000 francs. Ce fut là l'origine de bien des malheurs pour le pauvre Constant. Le jour fixé pour le départ, le grand maréchal du palais désira savoir quelle somme Constant avait dans la caisse qui lui était confiée. Constant répondit : 300,000 fr. environ. Le général Bertrand rendit compte à l'empereur. Mais l'empereur fut très-surpris; il croyait avoir 100,000 francs de plus. Alors Constant raconta au général comment, sur les fonds à sa disposition, il avait dû prélever 100,000 fr. à lui donnés par Sa Majesté même. Le général retourne vers l'empereur et ne tarde pas à reparaître, mais, cette fois, avec une effroyable nouvelle: l'empereur ne se rappelait pas avoir donné 100,000 fr. à Constant. Quel coup un semblable oubli ne devait-il pas porter à un honnête homme! Le cœur brisé, le désespoir dans l'âme, Constant rendit les 100,000 francs, mais il refusa de suivre son maître à l'île d'Elbe, et rien ne put le faire changer de résolution, ni l'offre d'une somme considérable, ni le désir du héros malheureux, dont les désastres rendaient pourtant les moindres volontés sacrées. Constant ne pardonna pas à son maître d'avoir eu, le jour d'une abdication, des préoccupations plus graves que celles d'un don de 100,000 francs; il bouda et laissa partir sans lui pour la terre d'exil, celui qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer encore. Marchand, simple garçon d'appartement, d'une loyauté parfaite, remplaça Constant, et son nom éclipse aujourd'hui celui de Constant. Après le départ de l'empereur pour l'île d'Elbe, Constant se retira à Breteuil, petite ville du département de l'Eure. C'est là qu'il est mort le 28 juin 1845. Des spéculations malheureuses lui avaient enlevé le fruit de ses économies; il ne lui restait plus que sa pension de 2,400 fr., mais elle suffisait à ses besoins; ayant depuis longtemps perdu sa femme, il vivait seul, voyant quelquefois Dupont (de l'Eure) et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Constant était assez bel homme, grand, fort et de formes aimables. Il n'écrivait jamais lui-même; lorsque le libraire Ladvocat eut l'idée, à la fin de 1829, de publier les *Mémoires de Constant,* il eut à lutter contre beaucoup de répugnance de la part de l'ancien valet de chambre de l'empereur. Celui-ci partageait avec tout le monde, pour la mémoire de son maître, une respectueuse admiration, à laquelle il craignait de porter atteinte en divulguant des détails trop intimes. Enfin Ladvocat arracha son consentement, et lui fit accepter 2,500 francs par volume. Un homme intelligent était chargé de faire causer Constant, réveillait ses souvenirs, provoquait ses réponses, et grâce à des notes soigneusement recueillies, M. Villemarest, attaché au cabinet particulier du libraire Ladvocat, composa les *Mémoires de Constant.*

WAKE (Isaac), politique anglais, né, en 1575, à Billing, au comté de Northampton, dont son père était recteur, fut élu orateur public à l'université d'Oxford, en 1604, et prononça, en cette qualité, devant le roi et la cour, plusieurs discours dont on admira l'élégance et la pureté, plutôt que la force. C'est sans doute ce qui faisait dire au roi rhéteur Jacques Ier que les discours de Wake l'endormaient, tandis que ceux d'Antoine Sleep (en anglais *sommeil*) le réveillaient en sursaut. Ces plaisanteries n'empêchèrent point que Wake, ayant déployé, tandis qu'il était secrétaire intime du ministre sir Dudley Carleton, beaucoup d'aptitude à s'acquitter de commissions diplomatiques, ne fût désigné, par le roi même, comme ambassadeur à Venise, en Savoie et dans d'autres pays, et décoré, en 1619, de l'ordre de la chevalerie. Élu, en 1625, député de son université au parlement, il y prononça des discours qui ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Charles Ier lui destinait la place de secrétaire d'État, lorsqu'il mourut à Paris en 1632. On a de lui, entre autres écrits : *Rex platonicus, sive de potentiss. principis Jacobi regis ad academ. Oxon. adventu, anno* 1605, Oxford, 1607, in-4°, souvent réimprimé pour la cour : cet ouvrage offre un passage d'où l'on présume que Shakspeare a pris le plan de sa tragédie de *Macbeth*; *Traité sur les treize cantons de la ligue helvétique*, Londres, 1655, in-8°; imprimé avec deux autres *Traités* sur l'Italie et la Suède, sous ce titre général : *Threefold help to political observations.*

WAKE (Guillaume), prélat anglais, né en 1657 à Blandford (comté de Dorset), fut d'abord chapelain de lord Preston, qu'il accompagna dans son ambassade près de la cour de France (1682). A l'avénement de Guillaume de Nassau, il devint prédicateur ordinaire et sous-secrétaire du cabinet du roi, puis recteur de Saint-James, de Westminster, doyen d'Exeter, évêque de Lincoln (1705), et en 1716, archevêque de Cantorbéry. Après avoir appuyé dans la chambre des pairs la réunion des *dissenters* à l'Eglise anglicane, il s'y prononça, en 1718, contre le rappel du bill de *schisme et conformité.* Son opposition à l'annulation des actes de *corporation* et du *test* souleva des récriminations contre lui; mais il s'attira de plus sanglants reproches par la démarche où il s'engagea avec les docteurs de Sorbonne, notamment avec L. E. Dupin, dans le but d'opérer la réunion des Églises gallicane et anglicane. On trouve des détails sur cette tentative dans l'appendice n° 3 de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, traduite en anglais par Maclaine. Wake mourut dans le palais de Lambeth en 1737. Outre 3 vol. de *sermons, mandements*, etc., on distingue parmi ses écrits : l'*Exposition de la doctrine de l'Église d'Angleterre*, écrit publié en 1686, et au sujet duquel s'engagea une longue polémique entre l'auteur et Bossuet; *Traité historique sur la transsubstantiation*, 1687, in-4°; deux *Discours sur le purgatoire et sur la prière pour les morts*, 1688, in-4°; une version anglaise des *Épîtres authentiques* des PP. apostoliques, 1693, 1710, 1737; *État de l'Église et du clergé d'Angleterre, dans leurs conciles, synodes, convocations*, etc., 1703, in-fol.; *Oratio hist. de beneficiis in Ecclesiam tigurinam collatis*, 1718.

WAKÉDI (Abou Abdallah Mohammed, Ibn WAKED, ou), écrivain arabe, né à Médine en 130 de l'hégire, mort à Bagdad vers la fin de l'année 207 ou 209 (822 ou 824 de J. C.), a longtemps été regardé comme l'auteur de plusieurs ouvrages sur les conquêtes des musulmans en Égypte, en Syrie et en Afrique, dont les principales bibliothèques d'Europe possèdent des copies, et dans lesquelles Simon Ockley a puisé la plus grande partie du tome Ier de son histoire des Sarrasins. Hamaker a publié à Leyde, en 1825, le texte arabe de la conquête de l'Égypte, sous ce titre : *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgò adscriptus Abou-Abdallah-Mahommedi, Omari filio Wakidæo, medinensi*, avec des *notes*. Dans la préface l'éditeur démontre avec beaucoup de vraisemblance que les divers ouvrages attribués à Wakédi n'ont été écrits que longtemps après lui, et que c'est mal à propos qu'on les a mis sous son nom. *Voyez* le *Journal des savants*, mars 1827.

WAKEFIELD (Robert), orientaliste, enseigna les langues savantes en Allemagne, puis aux universités de Paris et de Louvain, et de retour en Angleterre fut nommé professeur d'hébreu à Oxford, où il mourut en 1537. Lors de la suppression des petits monastères il recueillit un grand nombre de manuscrits qu'il sauva par là d'une destruction inévitable. Entre autres ouvrages on connait de lui : *Paraphrasis in Ecclesiam*, in-4°; et *Ketfer Codicis, quo, præter Ecclesiæ decretum, probatur conjugium cum fratrià carnaliter cognità, illicitum omninò, inhibitum, interdictum*, etc., Londres, 1528, in-4°.

WAKEFIELD (Gilbert), théologien et critique, né à Nottingham en 1755, termina ses études au collége de Jésus à Cambridge, où il fut agrégé en 1776. Après être entré dans les ordres, il fut pourvu de quelques bénéfices; mais il n'en conçut pas moins une aversion extrême pour tout le clergé anglican. Devenu instituteur dans l'école de Warington, puis professeur de belles-lettres à Hackney, il quitta cette place en 1791 pour se livrer entièrement aux travaux littéraires. La marche des affaires politiques le détermina à publier quelques pamphlets extrêmement hardis; il passa toute mesure dans une réplique qu'il fit à l'adresse de l'évêque de Landaff, fut mis en jugement, et condamné à deux ans de détention. Avant l'expiration de ce temps, il fut attaqué du typhus, et mourut le 9 septembre 1801. Outre ses pamphlets, quelques poésies latines et des éditions d'Horace, de Virgile, Bion, Moschus, Lucrèce, des commentaires sur les *Poésies de Th. Gray*, dont il publia une édition, 1786, in-8°, ainsi que sur une partie des *OEuvres* de Pope, 1er vol., 1798, on citera de Wakefield : *Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque comment. philologicus*, Cambridge, 1789-95, 5 parties in-8°, et *tragœdiarum græcarum Delectus, in scholar. usum, cum notis*, Londres, 1794, 2 vol. in-8°. Il avait écrit sur sa vie des *Mémoires* (en anglais), qui ont été imprimés avec des *notes*, 1804, 2 vol. in-8°. On trouve sur ce critique, fameux surtout par sa turbulence et son opiniâtreté, des détails intéressants dans le *classical Journal.*

WALAFRID-STRABON. *Voyez* **STRABUS.**

WALBAUM (Jean-Jules), médecin et naturaliste, né à Wolfenbuttel, le 30 juin 1724, dut le jour à un brasseur de cette ville, qui dirigea lui-même sa première

éducation, et s'attacha surtout à développer en lui un goût très-vif pour la médecine, qu'il regardait comme la plus belle des sciences et la plus glorieuse des professions. Mais le jeune élève n'avait encore que 13 ans, lorsqu'il perdit son père; et des arrangements de famille exigèrent bientôt qu'il se mit à la tête de la brasserie. Heureusement les affaires de commerce n'occupaient qu'une partie de son temps; et dans ses heures de loisir il pouvait vaquer aux études qui flattaient le plus ses penchants. Il tomba sur des livres de botanique, et les lut avec tant de fruit, que, s'étant mis en même temps à herboriser et à cultiver, il connut bientôt toutes les plantes du pays, et rivalisa avec les plus habiles jardiniers, pour la connaissance des végétaux. Ce genre d'études, si intimement lié à l'art de guérir, ne tarda guère à réveiller en lui les idées que son père avait cherché à lui inspirer, et que d'ailleurs un de ses parents, chirurgien à Wolfenbuttel, entretenait en lui; et il demanda instamment à sa mère la permission d'étudier la médecine. Elle résista longtemps, ne voyant dans la vocation de son fils qu'une fantaisie de jeune homme que le temps aurait dissipée; mais enfin elle céda. Walbaum passa quatre ans dans sa patrie pour approfondir les mathématiques et les sciences naturelles, qu'il regardait comme des connaissances préparatoires indispensables. Il alla ensuite à Helmstadt, où, se livrant à la chirurgie médicale et à l'anatomie, il assista aux leçons de deux célèbres professeurs, Heister et Croll. Le premier, l'ayant pris en amitié, le présenta au concours qui avait été ouvert pour travailler à plusieurs ouvrages faits par collaboration (1745); de là Walbaum se rendit à Gœttingen (1747), où, après avoir suivi les leçons de Haller et de Brandel pendant deux ans, il fut reçu docteur en médecine. Son désir le plus vif était de voyager dans les pays étrangers, soit pour y faire des observations relatives à la botanique, soit pour perfectionner ses connaissances médicales; mais la modicité de ses ressources pécuniaires lui défendant de voyager à ses frais, il ne pouvait espérer de partir qu'à la suite d'un patron, ou comme membre d'une commission savante. Effectivement, on le berça de vaines promesses, pendant huit mois; et il s'apprêtait successivement à voir l'Angleterre, la Suède, la Russie, lorsque ennuyé de ces délais il renonça à ses idées favorites, et vint, le même jour que Trendelenbourg, s'établir à Lubeck, où il n'y avait alors que peu ou point de médecins, et où par conséquent il n'avait pas à craindre une concurrence aussi désavantageuse qu'à Helmstadt et à Gœttingen. L'accueil gracieux des habitants, et surtout les encouragements que lui prodiguèrent le bourgmestre Stresow et le pasteur Scharbau, le déterminèrent à y rester. En effet, ce fut à Lubeck qu'il composa tous ses ouvrages, et qu'il jeta les fondements de sa réputation comme naturaliste et comme médecin, deux titres dont il se montrait également jaloux, et qu'il ne voulut jamais séparer. Médecin, ou pour mieux dire praticien tout le jour, il redevenait le soir botaniste et zoologiste, et popularisait par ses écrits toutes les branches de l'histoire naturelle. C'est principalement à l'ichthyologie qu'il se livra, et où il acquit la renommée d'un des hommes les plus habiles de l'Allemagne. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa plus spécialement de tous les travaux d'utilité publique, et fut un des fondateurs de la Société des *Recherches*, établie à Lubeck. Ces divers services rendus aux sciences lui méritèrent l'honneur d'être agrégé à deux corps savants bien différents l'un de l'autre, la Société des Curieux de la nature à Berlin (1782), et l'Académie libre économique de Pétersbourg (1792). Walbaum mourut d'apoplexie, le 21 août 1799. Outre quelques traductions du français, une foule de *mémoires* et d'*observations* insérés dans les *Annonces* de Lubeck, le *Recueil* de la Société d'histoire naturelle de Berlin, le *Magasin* de Hanovre, etc., ainsi que des éditions annotées des ouvrages ichthyologiques d'Artedi (1788-94, 4 vol. in-8°), et de J.-T. Klein (Leipzig, 1793, in-4°), on citera de Walbaum en allemand : *Pensées sommaires sur la décadence de l'art chez les accoucheuses*, etc., Lubeck, 1752, in-8°; *la Difficulté de l'art d'accoucher mise au jour par des exemples*, Butzaw, 1769, in-8°; *Description d'après nature de quatre sarcelles et de l'aigledon*, Lubeck, 1778, in-8°; *Chelonographie, ou Description de quelques tortues*, etc., 1789, in-4°. On trouve une *notice* sur ce médecin dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll.

WALCH ou **WALCHIUS** (Jean-George), né le 17 juin 1693 à Meinungen, mort le 13 janvier 1775, professeur de théologie à Iéna, où il avait rempli précédemment une chaire d'antiquités et de philologie, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont : *Hist. critica latinæ linguæ*, Leipzig, 1716, 1729, in-8°; Venise, 1733, 2 vol. in-12; *Plan d'étude à l'usage des collèges académiques* (allemand), Leipzig, 1718, in-8°; *Parerga academica ex historiarum atque antiquitatum monumentis collecta*, ibid., 1721, in-8°; *Pensées sur le système de la nature*, etc. (en allemand), Iéna, 1723, in-8°; *Dictionnaire philosophique*, etc., 1726, grand in-8°, réimprimé plusieurs fois; *Introduction historique et théologique aux disputes sur la religion*, Iéna, 1722, 1734 et 1736; *Introduction aux sciences théologiques*, etc., Iéna, 1737, in-4°; 1754; in-8°; *Méditations sur la vie de J. C.*, etc., ibid., 1746; *Hist. ecclesiastica Novi Testamenti*, etc., ibid., 1744, in-4°; *Introduction à la morale chrétienne*, 1747, in-8°; souvent réimprimée; *Réflexions théologiques sur la secte des anabaptistes*, Francfort, 1747-1749, in-8°; *Historia controversiæ Græcorum Latinorumque de processione Spiritûs sancti*, Iéna, 1751, in-4°; *Introduction à l'histoire catéchétique*, 1752, in-4°; *Bibliotheca theologica selecta*, etc., ibid., 1757 à 1765, 4 vol. in-8°; *Bibliotheca patristica*, etc., ibid., 1770, in-8°. On lui doit en outre plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes, entre autres celle des *Œuvres complètes de Luther*, Halle, 1740 à 1750, 24 vol. in-4°.

WALCH (Jean-Ernest-Emmanuel), fils aîné du précédent, né à Iéna le 30 août 1725, fut professeur et directeur de la société latine dans cette ville. Dans le but de perfectionner ses talents, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, en Suisse et en Italie, et, à son retour à Iéna, il se mit en correspondance avec les savants des contrées qu'il avait visitées. Après avoir occupé plusieurs chaires, il fut appelé, en 1759, à celle d'éloquence et de poésie, et mourut le 1er décembre 1778. Il était membre de la plupart des académies d'Allemagne et du Nord. Comme son père, il est auteur d'un grand

nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Commentatio, quâ antiquorum christianorum doctorum de jurejurando sententiæ percensentur et dijudicantur*, Iéna, 1644, in-4°; *Introduction à l'harmonie des évangélistes* (en allemand), 1749, in-8°; *Christianorum sub Diocletiano in Hispaniâ persecutio*, etc., 1751, in-8°; *Persecutionis christianorum in Hispaniâ ex antiq. monumentis uberior explicatio*, 1754, in-4°; *De arte criticâ*, 1757, 1771; *Le règne minéral disposé dans un ordre systématique*, Halle, 1726-64, 1769, 2 vol. in-8°; *Introductio in linguam græcam*, 1763, in-8°; *Histoire naturelle des pétrifications*, etc., Nuremberg, 1768-73, 4 vol. in-fol.; *Commentatio de deo Taranueno*, Iéna, 1767, in-8°; *Antiquates symbolicæ*, etc., ibid., 1772, in 8°; *le Naturaliste*, Halle, 1772 à 1778, 12 vol. (Un 13e a paru après la mort de l'auteur.)

WALCH (Chrétien-Guillaume-François), frère du précédent, né à Iéna en 1726, est un des plus célèbres historiens ecclésiastiques qu'aient eus les protestants. Il professa la théologie à l'université de Gœttingen, puis la philosophie à celle d'Iéna, et mourut subitement en 1784. On a de lui : *Historia canonisationis Caroli Magni*, Iéna, 1750, in-8°; *Hist. patriarchar. judæor quorum in libris juris romani fit mentio*, ibid., 1750, in-8°; *De clodovæo Magno ex rationibus politicis christiano*, 1751, in-4°; *De unctionibus veterum hebræor. convivalibus*, ibid., 1751, in-4°; *Histoire de Catherine de Bora, épouse de Luther*, Halle, 1751, in-8°, réimprimé trois fois; *Histoire de l'empire germanique*, 1753, in-8°; *Histoire de la religion évangélique luthérienne*, 1753, in-8°; *Hist. adoptianorum*, 1755, in-8°; *Compendium historiæ eccles. recentissimæ*, 1758, in-8°; *Monumenta medii ævi*, Gœttingen, 1757 à 1764, 2 vol. in-8°; *Plan d'une histoire complète des hérésies, des schismes... jusqu'à l'époque de la réformation*, Leipzig, 1762 à 1785, 11 vol. in-8° (cette histoire ne va que jusqu'au 9e siècle); *Principes pour l'histoire ecclésiastique du Nouveau Testament*, 4e édition, 1792, in-8°; *Histoire moderne de la religion*, Lemgo, 1771 à 1783, 9 vol. in-8°; *Notions critiques sur les sources de l'histoire ecclésiastique*, 2e édition, 1773, in-8°.

WALCH (Charles-Frédéric), frère cadet des deux précédents, né en 1734 à Iéna, où il mourut en 1799, après y avoir rempli longtemps avec beaucoup de distinction une chaire de jurisprudence, a laissé, entre autres écrits : *Selectiorum juris controversiarum sylloge I et II*, Iéna, 1761 et 1766, in-8°; *Introductio in controvers. juris civilis recentiores inter jurisconsultos agitatas*, Iéna, 1771, 1790, in-8°; *Histoire des droits civils observés en Allemagne*, ibid., 1780, in-8°; *Glossarium germanicum interpretationi constitutionis criminalis*, etc., ibid., 1790, in-8°; *De testis reo paris præstantiâ in jure germanico liber singularis*, ibid., 1756, in-8°.

WALCH (Albert-George), littérateur, né en 1736 à Schleusingen (Saxe), mort vers 1801, recteur du collége de cette ville, a publié de nombreux écrits, entre lesquels on distingue : *Commentatio de unitate Dei philosopho vix demonstrabili*, 1770, in-4°; *De limitibus rationis in probandâ animarum immortalitate*, 1767, in-4°; *De defectibus religionis naturalis*, 1771, in-4°; *De dimensionibus nonnullis per antiquos factis*, 1774; *De theatro primis christianis exoso*, 1777, in-4°; *Géographie mathématique, livre classique* (en allemand), 1773, 1794, in-8°; *Manuel classique généalogique, historique et géographique pour la connaissance des princes régnants de l'Europe et de leurs maisons*, ibid., 1787-89, 2 vol in-8°. — Bernard George WALCH, né en 1756 à Meinungen, où il mourut en 1805, bibliothécaire et archiviste du duc, a publié une traduction allemande du *Tableau de Paris*, par Mercier, Leipzig, 1783-84, 8 vol. in-8°; une dissertation *De expeditione in Massagetas*, Gœttingen, 1767, in-4°; *Droit féodal de la Souabe, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Meinungen* (en allemand), ibid., 1785-86, 3 vol. in-8°, etc.

WALCHER (Joseph), conseiller de l'empereur d'Autriche, professeur de mécanique et d'hydraulique à l'Académie de Marie-Thérèse, né le 6 janvier 1718 à Linz, entra, à l'âge de 19 ans, dans la société de Jésus. Porté par inclination vers les mathématiques et la physique, il profitait de tous les moments dont il pouvait disposer pendant ses vacances, pour suivre les travaux hydrauliques faits le long du Danube, et il observait en même temps la construction, la direction des grandes roues. Ayant ainsi affermi ses études par les connaissances pratiques, il commença, en 1750, ses cours publics de mathématiques, à l'université de Vienne et au collége de Marie-Thérèse. Ses leçons attirèrent l'attention du gouvernement, qui lui proposa des fonctions en rapport avec les connaissances qu'il avait acquises. En 1773, il fut nommé directeur de la seconde division de navigation sur le Danube; et, en 1784, assesseur à la direction supérieure des bâtiments, d'où il passa à la commission des bâtiments de la cour. Il prit une part très-active aux travaux hydrauliques qui, de son temps, furent entrepris dans le Tyrol, sur l'Adige, et surtout le long du Danube. Malgré ses grandes occupations, il reprit, en 1797, ses leçons sur la mécanique et l'hydraulique au collége de Marie-Thérèse. Il y établit un cabinet, où l'on voit en petit tous les travaux hydrauliques qu'il a fait exécuter. C'est aussi à lui que l'université doit son cabinet de physique. Elle le nomma, en 1802, directeur des sciences mathématiques et physiques. Walcher mourut le 29 novembre 1803. Il a laissé, sur ses travaux, beaucoup de manuscrits. Voici ce qui en a été publié : *Sur les montagnes de glace* (Eisbergen) *en Tyrol* (allemand), Vienne, 1773, in-8°; *Précis des cours publics sur la mécanique, à l'usage des élèves*, Vienne, 1776, in-8°; *Notice sur les travaux qui depuis l'an 1778 jusqu'en 1791 ont été faits le long du Danube, pour la sûreté de la navigation, avec un supplément sur les courants du Danube*, Vienne, 1792, in-fol., avec gravures.

WALCKENDORF (Christophe de), ministre d'État danois, naquit vers l'an 1525 à Copenhague. Sa famille était depuis longtemps en possession des dignités les plus importantes; et il était encore jeune lorsqu'il fut nommé, sous Christian III, gouverneur de la province de Berghen. Son administration fut à la fois paternelle, vigilante et éclairée; il fit plusieurs réformes utiles, apaisa par sa fermeté une sédition qu'avaient causée les marchands. Frédéric II, à son avénement au trône (1558) le confirma dans son poste, et lui prodigua de justes éloges. Plus tard, il l'appela dans sa capitale, et le mit à la tête du trésor royal; mais bientôt il lui fit

quitter cette charge pour celle de grand trésorier. Ainsi chargé du maniement universel des finances de Danemark, Walckendorf établit dans son département tant d'ordre et d'économie, que les trésors du prince allèrent toujours en augmentant, et que jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts. Aussi lui donna-t-il plus tard la charge de grand maître de la cour et du royaume, place des plus éminentes en Danemark. Après la mort de Frédéric, en 1588, Walckendorf fut un des quatre tuteurs, administrateurs du royaume, pendant la minorité de Christian IV, et gouverna ainsi que ses collègues à la satisfaction générale. Il répandit beaucoup de bienfaits parmi le peuple, protégea les savants, soutint de toutes ses forces les écoles de pauvres, nourrit un grand nombre d'étudiants dans l'université de Copenhague, et en entretint d'autres dans les académies étrangères. Cependant ses études avaient été extrêmement négligées, et il ignorait le latin; mais dans l'âge mûr, il suppléa aux connaissances qui lui manquaient par la lecture suivie des ouvrages historiques les plus importants. Il mourut en 1601, universellement regretté, et sans avoir été marié.

WALCKENDORF (Éric), archevêque de Drontheim, avait été ambassadeur de Danemark, en Espagne, et en cette qualité avait conduit à Copenhague Isabelle, sœur de Charles-Quint, fiancée à Christian II (1515). Dans la suite il encourut la disgrâce du roi, par une passion illégitime, et quitta la Norwége pour porter plainte devant le sénat danois; mais une tempête le jeta sur les côtes des Pays-Bas, d'où il se transporta à Rome. Il paraît que c'est là qu'il mourut. La Norwége lui doit le *Missel de Drontheim,* imprimé sous le titre de *Missale ecclesiæ Nidrosiensis ad usum totius Norwegiæ.* (*Voyez* J. Svaning, *Histoire de Christiern II.*

WALCOT (Jean). *Voyez* **WOLCOT.**

WALCOURT (Étienne de), grammairien, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements vagues. On conjecture qu'il était né vers 1540, à Walcourt, petite ville du comté de Namur, dont il prit le nom, suivant un usage assez commun parmi les savants de ce siècle. Il avait une école à Anvers, pour l'enseignement de la langue française. On a de lui deux opuscules: *Nouvel A B C, contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse:* le tout en rime française, Anvers, 1576, petit in-8°; *Recueil ou eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses,* colligées des plus excellents poëtes français, ibid., 1576, in-12 de 608 pages. Ces deux ouvrages sont très-rares. (*Voyez* Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas,* et Brunet, *Manuel du libraire,* troisième édition.

WALDAU (George-Ernest), ministre du saint Évangile et professeur à Nuremberg, où il naquit le 25 mars 1745, n'est connu que par ses ouvrages, la plupart en allemand, et dont les principaux sont: *Recueil des cantiques religieux,* 1778 et 1779, 2 vol. in-8°; *Diptycha ecclesiastica norimbergensia continuata,* 1779-80, 2 vol. in-8°; *Recueil de sermons et de discours pour différentes circonstances,* 1779-85, 12 vol. in-8°; *Histoire des protestants en Autriche,* ibid., 1784, 2 vol. in-8°; *Vies des pontifes romains,* 1783, in-8°; *Histoire de la guerre des paysans en Franconie,* 1790, in-8°; *Matériaux pour l'histoire de la guerre des paysans dans la Hesse, Thuringe,* etc., 1791 à 1794, 3 vol. in-8°; *Thesaurus biogr. et bibliographicus,* 1792, in-8°; *Nouveau recueil de livres et d'écrits rares,* 1795 à 1797, in-8°.

WALDECK (le prince George-Frédéric de), né en 1620 de l'une des plus anciennes maisons de l'Allemagne (on fait remonter son origine à Witikind), entra au service de Hollande dès sa jeunesse et s'y distingua dans plusieurs occasions. Il passa ensuite au service de l'Empereur et fit la guerre contre les Français, puis contre les Turcs en Hongrie, où il se trouva à la sanglante bataille de Saint-Gothard. Léopold Ier le créa feld-maréchal et prince de l'Empire en 1682. Le prince de Waldeck commanda les troupes de Franconie au fameux siége de Vienne entrepris par les Turcs en 1683; et il eut beaucoup de part à la victoire. Rentré au service de Hollande, il fut nommé par les États-Généraux maréchal général de leurs armées, et obtint à Walcourt, vers la Sambre, en 1689, un avantage important sur le maréchal d'Humières; mais il perdit l'année suivante la bataille de Fleurus contre le maréchal de Luxembourg. Il mourut en 1692, sans laisser de postérité masculine.

WALDECK (le prince de), petit-neveu du précédent, fit d'abord la guerre contre les Turcs en 1739, dans les armées impériales. Il commandait les troupes hollandaises à la bataille de Fontenoi en 1745. Après la défaite des alliés, il conduisit sous Maestricht les débris de leur armée, et fit de vains efforts pour empêcher la prise de Bruxelles. Il demanda alors à se démettre de sa charge de général en chef des troupes de la république; et après avoir remis le commandement au prince de Schwartzenberg, il se retira dans sa principauté, où il mourut quelques années après.

WALDECK (Frédéric) embrassa aussi la carrière des armes, et fut lieutenant général au service de Hollande en 1793. L'année suivante il commanda un corps d'armée en l'absence du prince d'Orange. C'est à ce prince que Delille a adressé, dans son poëme de la *Pitié,* des éloges et des remerciments pour sa conduite généreuse envers les émigrés français.

WALDECK (le prince Louis de), qui servait à la même époque dans l'armée hollandaise en qualité de général-major, reçut dans le mois de juin 1795, à l'attaque de Werwick, une blessure dont il mourut quelques jours après.

WALDECK (le prince Chrétien-Auguste), né en 1744, embrassa dans sa jeunesse la carrière des armes, et entra au service d'Autriche; il se distingua dans la guerre contre les Turcs où il commandait une division de l'armée de Laudon. Employé en 1792, contre les Français, il eut un bras emporté par un boulet sous les murs de Thionville, et fit néanmoins avec beaucoup de distinction la campagne suivante, où il dirigea, le 15 septembre, le passage du Rhin que l'armée impériale exécuta vis-à-vis Selz, pour prendre à revers les lignes de Weissembourg, tandis que Wurmser les attaquait de front. Cette opération fut conduite avec autant d'habileté que de valeur. Le prince de Waldeck commanda plus tard l'aile gauche de l'armée à la tête de laquelle il

emporta le camp de Blenheim. Il repoussa quelques jours après l'armée française jusque sous les murs de Strasbourg, et s'empara du fort Louis. Dans la retraite que les troupes autrichiennes furent ensuite obligées de faire, le prince de Waldeck soutint avec beaucoup de courage les efforts des Français, et il reçut pour récompense la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il remplaça l'année suivante le général Mack dans l'emploi de quartier-maître général de l'armée de Flandre; donna sa démission quelques mois après, et fut nommé l'un des membres du conseil aulique, puis commissaire général des milices de Bohême. En 1797, le prince régent de Portugal le demanda à l'Empereur pour le mettre à la tête de ses troupes, et cette honorable proposition fut aussitôt acceptée. L'accueil qu'on lui fit à Lisbonne fut tel, que plusieurs grands seigneurs en conçurent de la jalousie. Après des efforts multipliés, pour mettre sur un pied respectable l'armée portugaise, le prince de Waldeck mourut à Lisbonne en 1798, et fut remplacé dans le commandement par le général français Vioménil.

WALDEGRAVE (James, comte de), né en 1715, descendait d'une famille catholique, alliée à la maison de Stuart. Son grand-père, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II, suivit en exil ce malheureux souverain, et mourut à Paris. Son père étant rentré en Angleterre, embrassa la doctrine protestante, fut employé dans diverses ambassades, et créé comte en 1729. James devint, en 1743, un des gentilshommes de la chambre, en 1751 directeur des mines d'étain (*master of the stannaries*), et malgré son alliance avec la famille royale détrônée, jouit constamment de l'amitié et de l'intimité de George II. Ce monarque le choisit pour diriger, en qualité de gouverneur, l'éducation du jeune prince de Galles, héritier présomptif de la couronne. Pendant trois années, le comte fut traité avec égard par la princesse douairière; mais en 1755, le roi étant parti pour le Hanovre, l'hôtel Leicester, qu'elle habitait, devint un foyer d'intrigues contre le gouvernement. Des négociations mystérieuses furent entamées entre les amis de la princesse de Galles et les membres mécontents du ministère; le jeune prince, qu'on eût voulu soustraire à son gouverneur, fut excité à braver le souverain auquel il devait succéder un jour. La position du comte devint difficile : il crut devoir faire informer le roi, qui l'honorait de sa confiance, de ce qui se tramait sous ses yeux contre le repos de S. M., et il obtint la permission de quitter un poste où on l'abreuvait de dégoûts. Il fut récompensé de sa fidélité, quelques mois après, par la reversion d'un emploi à la trésorerie. Il entra au conseil privé, et fut décoré de l'ordre de la Jarretière. Pitt et ses amis ayant été renvoyés précipitamment du ministère, le roi chargea le comte de Waldegrave du soin de former une nouvelle administration; mais les démarches qu'il fit dans ce but n'eurent aucun succès. Il mourut de la petite vérole, le 8 avril 1763. Des *Mémoires* qu'il avait rédigés (1754 à 1758) furent publiés à Londres en 1821, un vol. in-4°.

WALDEMAR Ier, roi de Suède, fils aîné d'Ingeburge, sœur du roi Éric le Bègue, fut proclamé, en 1251, par les Suédois, malgré les intrigues secrètes de Birger Ier, son père, qui aurait voulu placer la couronne sur sa propre tête, au préjudice de son fils, et qui fut obligé de se contenter du titre de duc, et de l'influence qu'il avait nécessairement comme parent du souverain. Le règne heureux et tranquille de Waldemar n'offre que peu de faits mémorables. Cependant l'histoire ne peut passer sous silence les améliorations que ce prince fit aux codes qui, sous ses prédécesseurs, avaient régi les Suédois. C'est lui qui le premier donna aux femmes un tiers dans les héritages, corrigeant ainsi l'injustice de la loi qui jusqu'à ce jour les avait déclarées incapables de succéder. La Suède lui doit aussi la fondation de Stockholm, qu'il fit entourer de remparts. De plus, il vint à bout, par sa fermeté et sa sagesse, de ruiner presque complétement le pouvoir des Folckunger, adversaires constants de la famille royale, et crut par là avoir pour quelque temps garanti la Suède de tous les désordres qu'occasionne l'incertitude de la succession à la couronne; il n'en fut malheureusement pas ainsi. Waldemar Ier étant mort en 1266, ses quatre fils Waldemar II, Magnus, duc de Sudermanie, Éric, duc de Smalland, et Benoît, duc de Finlande, se disputèrent la royauté qui appartenait légitimement au premier. Celui-ci contribua puissamment à la réussite des projets contre lui par l'impudence qu'il eut d'aller en pèlerinage dans la terre sainte, pour expier le crime qu'il avait commis en séduisant la sœur utérine de la princesse Sophie de Danemark sa femme. Le duc de Sudermanie profita habilement de son absence pour augmenter le nombre de ses partisans, et après quelques années de guerre il se fit couronner solennellement, en 1277, sous le nom de Magnus II.

WALDEMAR, électeur de Brandebourg, de la branche Ascanienne des seigneurs de ce nom, était fils de Conrad Ier, et succéda, en 1300, à Jean III, son frère. En 1305, il épousa la princesse Agnès, fille du duc Hermann, et petite-fille d'Albert, roi des Romains. Son beau-père étant mort, il prétendit que la tutelle de Jean, son neveu, lui appartenait de droit. La mère du jeune prince, pour le soustraire à cette prétention injuste, le fit secrètement transporter à Spandau; mais Waldemar, furieux, mit le siége devant la place, la prit de force, et enleva le jeune prince son pupille. Waldemar était petit de stature, vain, aimant la représentation plus que ne le permettait sa puissance. Il attirait à sa cour les nobles étrangers, et il favorisait les établissements dans les villes et les campagnes. Il fut presque toujours en guerre avec ses voisins, entre autres avec les rois de Danemark, de Pologne, et avec le duc de Saxe. Ayant fait prisonnier le margrave de Meissen, il ne lui rendit la liberté qu'après qu'il en eut obtenu la cession de son margraviat. Il fut ensuite vaincu par le duc Rodolphe de Saxe, et ne lui échappa qu'avec peine, grâce à la fidélité des habitants de Britzé. Ne respectant aucun principe de justice, Waldemar saisissait toutes les occasions de s'agrandir. En 1307, le gouverneur de Dantzig, mécontent du roi de Pologne, son souverain, proposa au margrave de Brandebourg d'entrer dans la Poméranie, lui promettant l'appui de ses partisans qui étaient nombreux. Waldemar reçut avec joie ses ouvertures; il s'empara de Rügenwalde, de Schlawe, de Polnow, de Tuchel et Nowemberg, et s'avança jusque sous

les murs de Dantzig, dont les habitants lui ouvrirent portes. Mais prévoyant que tôt ou tard il serait chassé de la Poméranie, et étant pressé par le besoin d'argent, il vendit ses droits sur Dantzig, aux chevaliers de l'ordre Teutonique, pour 10,000 marcs d'argent. En 1313, il profita de la situation pénible où se trouvait Wladislas Lokietek, roi de Pologne, pour se jeter sur cette contrée qu'il ravagea jusqu'à la Dragé. Il s'empara même du district de Watez qui est au delà de cette rivière. Le jeune prince Jean étant mort en 1317, Waldemar se trouva seul maître de tout l'électorat de Brandebourg. En 1319, il passa de nouveau l'Oder, pour entrer dans la Grande-Pologne; mais ayant rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait point, il tomba percé de coups, et fut abandonné par les siens, qui le croyaient mort. Les habitants de la campagne se rassemblaient déjà pour l'enlever, et pour se venger sur lui des malheurs qu'il leur avait causés, lorsqu'un brave officier qui était resté seul près de lui le défendit jusqu'à ce que, des secours étant arrivés, on l'emportât. Il mourut quelque temps après sans laisser d'héritiers. L'empereur Louis de Bavière donna l'électorat de Brandebourg à un de ses fils.

WALDEMAR, rois de Danemark. *Voyez* **VALDEMAR**.

WALDIS (Bourckhard), né à Allendorf, dans la Hesse, mort à Anterode en 1554, a laissé des apologues ou fables, qui sont d'heureuses imitations de celles d'Ésope et de Phèdre. Ces fables, au nombre de 400, furent publiées pour la première fois en 1548, réimprimées en 1555, 1565 et 1584. Eschenbourg en a donné un *Choix,* avec des notes, Brunswick, 1777, in-8°. On lui doit encore *le Psautier mis en cantiques* (allemand), Francfort, 1553, in-8°; *Le royaume des papes, livre agréable à lire,* 1555, in-4° : c'est une diatribe contre la religion catholique; une édition du *Theuerdanck,* poëme de Melchior Pfintzing, Francfort, 1553 : elle est peu estimée.

WALDKIRCH (Jean-Rodolphe de), professeur de droit public à Bâle, sa patrie, né en 1678, mort en 1757, avait rempli une chaire de jurisprudence à Berne, puis à Lausanne. Son principal ouvrage est une *Histoire de la Suisse,* en 2 vol., 1721 et 1757, qui s'étend jusqu'à l'année 1718.

WALDKIRCH (Esther-Élisabeth), de la même famille que le précédent, née aveugle, ne s'en plaça pas moins au rang des femmes savantes de l'Allemagne par ses progrès dans les mathématiques, qu'elle apprit sous la direction du célèbre Jacques Bernouilli.

WALDMANN (Jean), né vers l'an 1426, de parents pauvres, à Bliggenstorf, village du canton de Zug, apprit d'abord à Zurich le métier de tanneur, et se fit ensuite connaître par son courage, autant que par son esprit vif et enjoué, par sa belle figure et par son amour pour les plaisirs. Il servit quelque temps en France, puis il revint dans sa patrie où il se livra au barreau, et acquit en peu de temps les bonnes grâces de ses compatriotes. Ayant acheté, en 1452, la bourgeoisie de Zurich, pour la modique somme de quatre florins, il fit un mariage avantageux, et entra dans la magistrature en 1454. Les guerres de Bourgogne lui valurent beaucoup de considération. Il fut un des chefs de l'armée helvétique à la bataille de Morat. Le duc de Lorraine, par lequel il avait été créé chevalier sur le champ de bataille, lui dut la victoire de Nancy. Nommé l'un des ambassadeurs qui furent envoyés par les Suisses à Louis XI, il revint avec une pension de ce prince, et fut envoyé plus tard au pape, comme ambassadeur des cantons. Iolande, duchesse de Savoie, le nomma ensuite son conseiller aulique; et Sforce, duc de Milan, lui donna aussi des témoignages d'estime. L'ambition de Waldmann, peu satisfaite de son crédit personnel, le porta à désirer la première magistrature. Il fallait des menées et des intrigues pour en chasser Goldlin, bourgmestre honoré et considéré par sa famille et pour de longs services; le projet réussit néanmoins. Waldmann devint bourgmestre en 1483, et, quoique l'année suivante Goldlin fût parvenu à se faire élire de nouveau, Waldmann sut, l'autre année, triompher encore de son rival. Élevé ainsi à la première dignité de l'État, il conçut le projet d'en devenir le réformateur, et se choisit un petit nombre d'amis éclairés et courageux, à l'aide desquels rien ne lui parut impossible. Soit que le plan de ses réformes fût conçu d'avance, soit que, ce qui est plus probable, il en eût imaginé et exécuté successivement les diverses parties, il est évident que la plupart de ses conceptions furent dirigées vers la gloire et la prospérité de sa patrie, et que, souvent au-dessus des idées de son siècle, il suivit des principes d'administration et de politique sages. Il restreignit les priviléges et la licence du clergé, mit des bornes aux dotations en faveur des couvents; défendit les acquisitions de mainmorte, diminua les jours de jeûne, et fit reconnaître par Innocent VIII les divers droits du gouvernement à l'égard de l'Église. Il favorisa aussi l'admission de nouveaux bourgeois, leur accorda des avantages, même dans l'avancement militaire, et diminua l'influence des nobles. Protégeant l'agriculture par des règlements sur le partage des biens, sur les diverses cultures des champs, et par des ordonnances forestières, il en augmenta la puissance par des acquisitions utiles. Sa politique tendait à se rapprocher de l'Autriche, et par suite des négociations de 1487, il devint, non-seulement le pensionnaire, mais encore le distributeur des grâces de l'empereur Maximilien en Suisse. Son influence aux diètes helvétiques prit autant d'accroissement que sa toute-puissance à Zurich; mais l'une et l'autre lui firent de nouveaux ennemis et irritèrent la haine que lui portaient ses anciens rivaux. Loin de ménager ceux-ci, le bourgmestre se crut assez puissant pour leur imposer silence par la terreur. Frisch-Henri Theilig, marchand de Lucerne, connu par son courage militaire, avait tenu des propos peu mesurés sur le compte de Waldmann, lorsque, passant par Zurich, il fut jeté en prison et condamné à mort pour ce prétendu crime; les députés de Lucerne, arrivés pour implorer la clémence des magistrats, furent insultés par Waldmann, et Theilig eut la tête tranchée. Après une aussi cruelle vengeance, les réformes du bourgmestre ne discontinuèrent point. On le vit augmenter les impôts et faire de nouveaux règlements de police. Les chiens, que les paysans entretenaient en grand nombre, furent proscrits, et des amis du bourgmestre parcou-

raient le canton pour les faire tuer. Les villages des bords du lac se soulevèrent, prirent les armes, se choisirent des chefs, et jurèrent de renverser la tyrannie. La ville fit entrer dans ses murs une garnison d'élite ; et l'on rejeta les demandes des insurgés ; mais ceux-ci ne s'en effrayèrent point, et leur audace s'accrut avec leur nombre ; la garnison de la ville s'étant réunie à eux, le magistrat se vit forcé d'appeler les députés des cantons confédérés. Ces médiateurs furent assez heureux pour arranger les affaires et pour obtenir le redressement des griefs. Le magistrat y avait consenti malgré Waldmann, qui eut l'imprudence de vouloir se venger de cet échec par des phrases insultantes, et par des propos menaçants. Le peuple, aigri, s'arma de nouveau, et députa vers les cantons pour se plaindre de l'insolence du bourgmestre. Le soulèvement devint alors d'autant plus terrible qu'il était général : 7,000 paysans en armes parurent devant la ville. Le bourgmestre, à qui ses amis conseillaient de s'éloigner pour quelque temps, s'obstina à rester ; mais la sédition armait contre lui une partie même des habitants. Il vit assassiner sous ses yeux l'un de ses serviteurs les plus fidèles ; vainement il courut d'une tribu à l'autre, essayant de calmer les esprits par son éloquence. Les cloches sonnaient le tocsin ; le tumulte s'accrut, et fut extrême devant l'hôtel de ville, où le conseil avait été convoqué sans le consentement du bourgmestre, qui y accourut. Il s'agissait de nommer les médiateurs. Goldlin voulait se charger de cette mission ; et il descendit parmi la foule pour l'aigrir contre son rival ; il fit demander à grands cris l'extradition des traîtres. Le député de Lucerne (l'avoyer Seiler) parut à la fenêtre, pour obtenir que le jugement des coupables fût remis aux députations des cantons ; les cris en devinrent d'autant plus furieux. Qui demandez-vous donc ? dit l'avoyer de Lucerne. Waldmann, lui crie-t-on de toutes parts. La noble fierté du bourgmestre, en remettant ses armes sans faire aucune résistance, rappela à la mémoire des députés les services qu'il avait rendus à sa patrie, et contrasta singulièrement avec la honteuse faiblesse de ceux-ci. Ils consentirent à ce qu'il fût jeté dans la prison criminelle. Un nouveau conseil, composé de 60 membres choisis par Goldlin, fut établi : les calomnies les plus atroces et les plus ridicules furent produites, on accusa Waldmann d'avoir vendu son pays, d'avoir projeté des meurtres, enfin, d'avoir aspiré à la dictature. Chargé de fers et mis à la torture, son courage ne se laissa point ébranler. Dès le 6 avril, le tribunal, qui avait été assemblé, en présence des députés, s'occupa de son procès. Mais ses lâches ennemis, n'osant se fier à leurs créatures, firent arriver en toute hâte un jeune homme, haletant, et en habit tout mouillé, annonçant qu'il avait traversé le Rhin à la nage, pour apporter la nouvelle que les Autrichiens venaient en force délivrer Waldmann, et que déjà ils avaient brûlé la ville d'Églisau. L'imposture produisit son effet : l'infortuné bourgmestre fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son arrêt. Sa mort fut digne de lui ; conduit sur la grande place, qu'on avait choisi pour l'exécution du fatal décret, il désira parler à la foule assemblée ; mais il en fut détourné par les prêtres qui l'accompagnaient. Il fit alors des vœux pour le salut de sa patrie, et sa tête tomba en présence de plus de 10,000 citoyens. (Voyez *Vie de Waldmann*, par J.-Henri Fuessli, Zurich, 1780, in-8° (en allemand) ; *Histoire des Suisses*, par Jean de Muller.

WALDPOTT DE PASSENHEIM (Henri), premier grand maître des chevaliers de l'ordre Teutonique, appartenait à une des familles les plus nobles de l'Allemagne. Ses talents, sa haute naissance, les faits d'armes par lesquels il se distingua pendant la troisième croisade, notamment au siége de Ptolémaïs, le firent admettre au nombre de ceux qui reçurent le titre de chevalier teutonique. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur à l'époque où Frédéric de Souabe et le pape Célestin III instituèrent cet ordre à la fois religieux et militaire, comme celui des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et voulurent donner un chef à la nouvelle confrérie. Henri Waldpott continua de se montrer par son héroïsme, ses vertus et sa piété, digne du poste éminent qu'il occupait. Après avoir renouvelé la guerre contre les infidèles, et les avoir battus dans plusieurs rencontres, il triompha des entraves que les templiers voulaient opposer au nouvel institut ; il fit bâtir une église et un hôpital à Ptolémaïs, pour mieux veiller au soulagement des pauvres, et à la guérison des malades que ses chevaliers, ainsi que les hospitaliers de Saint-Jean, devaient secourir et soigner eux-mêmes. Il s'occupa également de compléter les statuts de l'ordre, et les rédigea concurremment avec les plus sages de ses religieux. La plupart de ces lois étaient d'autant plus sévères, qu'elles contrastaient avec celles que paraissaient suivre les chevaliers teutoniques pendant les dernières années de leur institut ; et de même la pauvreté, la vertu et la simplicité du fondateur étaient en opposition avec l'opulence, les vices et le faste de ceux qui lui succédèrent. Henri de Waldpott mourut en 1200, après avoir gouverné l'ordre pendant 10 ans, et fut enseveli à côté du duc Frédéric, dans l'église qu'il avait élevée. Il eut pour successeur Othon de Kerpen. Voyez *Eustochii Solli Hist. Teuton. equit.*; *Gesta Dei per Francos;* Venator, *De l'ordre des chevaliers Teutons*, chap. II, pag. 10, etc.

WALDRADE ou **GAULDRADE**, connue dans l'histoire par le scandale de sa conduite, était nièce de Gonthier, archevêque de Cologne, et vivait à la cour de Lothaire, roi de Lorraine. Épris des charmes de Waldrade, ce prince renvoya Theutberge sa femme (857), et se livra sans frein à sa nouvelle passion. Mais ce n'était pas assez pour Waldrade de régner sans partage sur le cœur de Lothaire ; plus ambitieuse que tendre, elle aspirait à remplacer sa rivale sur le trône dont elle l'avait fait expulser. Un concile, dirigé par l'archevêque de Cologne et celui de Trèves, déclara nul le mariage de Theutberge, et permit à l'amoureux Lothaire d'épouser Waldrade ; mais le pape Nicolas Ier, informé de ce qui s'était passé dans le concile, prit la défense de Theutberge, indignement outragée, et prescrivit à Lothaire d'éloigner sa concubine. La crainte de l'excommunication, dont les suites étaient alors si horribles, le força de souscrire en apparence à la décision du saint-siége. Mais Waldrade, quoique éloignée de la cour, n'en conservait pas moins une autorité presque illimitée, ce qui détermina le pape à lui enjoindre de se rendre à Rome, pour y réparer par une pénitence publique le scandale qu'elle

avait causé. Obligée de suivre le légat, elle parvint à s'échapper, et vint rejoindre Lothaire. Sa désobéissance aux ordres du saint-siége fut punie par l'excommunication, que le roi de Lorraine ne craignit pas de braver en continuant de la fréquenter. Pendant le voyage de ce monarque en Italie (869), elle habita l'abbaye de Luze qu'il lui avait donnée, et dont elle chassa les religieux; mais lorsqu'elle apprit la mort de ce prince, craignant que Theutberge ne voulût se venger des maux qu'elle lui avait faits, elle s'enferma dans l'abbaye de Remiremont, où elle mourut. Waldrade avait eu de Lothaire trois enfants : Hugues, comte d'Alsace; Gisèle, duchesse de Frise, et Berthe, comtesse d'Arles, puis marquise de Toscane, princesse célèbre par sa beauté, par son ambition et par ses galanteries.

WALDRADE, sœur de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, fut mariée au comte Boniface, l'un des plus braves guerriers de son temps. Si l'on en croit Lefèvre de Saint-Marc, c'est la seule femme dont Liutpand ou Luitprand n'a dit aucun mal. En effet, cet historien la qualifie de *honesta matrona;* mais Lefèvre, trouvant cette expression trop simple, a cru pouvoir la rendre par dame honnête, belle et savante. Du mariage de Waldrade avec Boniface naquirent deux enfants, un fils et une fille nommée Wille. Celle-ci devint l'épousé d'Hubert, marquis de Toscane, lequel, en 946, détacha de ses États les duchés de Spolette et de Camerino, et les remit pour en jouir à perpétuité au comte Boniface, son beau-frère, et à Théobald, son beau-frère.

WALDSCHMIDT (Bernard), théologien, né le 16 novembre 1608, à Francfort-sur-le-Mein, où son père venait d'être placé en qualité de prédicateur, fit ses études dans sa ville natale, et y soutint, en 1625, une thèse pour le baccalauréat. Ayant eu neuf ans auparavant le malheur de perdre son père, le sénat de Francfort l'envoya à ses frais à l'académie de Marbourg, où il fut reçu maître ès arts en 1628. La théologie y occupa tout son temps, et il en étudia les principes d'abord sous les professeurs Just. Feurborn, J. Steuler et Hanneken, puis à l'académie de Strasbourg (1630). La supériorité avec laquelle il y soutint deux thèses de théologie le fit connaître de plusieurs personnes puissantes, qui le firent recevoir en qualité de précepteur chez Kupfer, médecin distingué, dont il éleva le fils, jusqu'à ce que celui-ci partit pour se rendre en Italie. Après être entré ensuite chez un sénateur de Strasbourg (Henri Haase), il revint à Francfort en 1637, prêcha environ un an avec succès, puis reçut définitivement les ordres, et fut nommé pasteur du faubourg de Sachsenhausen, où il resta jusqu'à la fin de sa vie, malgré plusieurs propositions avantageuses qui lui furent faites. Il mourut le 8 septembre 1665, laissant de sa femme, qui était fille d'un sénateur de Francfort, onze enfants, dont six filles. On a de lui un très-grand nombre de *Sermons,* la plupart relatifs à l'interprétation de l'Écriture, et plusieurs écrits polémiques contre le jésuite Kedd. Le plus connu de ceux-ci est *Kedd, Jesuita vertiginosus.*

WALDSCHMIDT (Jean-Jacques), médecin allemand, naquit, le 13 janvier 1644, à Rodheim dans la Wétéravie, où son père était prédicateur. Après avoir étudié pendant dix ans les diverses branches de l'art de guérir, dans les principales universités d'Allemagne, il reçut, en 1667, le doctorat à Giessen, et fixa sa résidence à Hanau. Les succès qu'il obtint dans l'exercice de son art étendirent sa réputation, et le firent élire, en 1674, professeur à l'académie de Marbourg. Il joignit bientôt à cette chaire celle de physique et la place de premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. Passionné pour la philosophie de Descartes, Waldschmidt en fit la base de son enseignement médical. Dans la pratique, il prescrivait le plus ordinairement à ses malades les remèdes chauds et les absorbants. Il condamnait l'usage des eaux minérales, des purgatifs et ne voulait qu'on recourût à la saignée que dans les cas extrêmes. Ce médecin mourut à Marbourg, le 12 avril 1689. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Opera medico-pratica,* Francfort, 1695, in-8°, Lyon, 1736, 2 vol. in-4°.

WALDSCHMIDT (Guillaume-Ulrich), fils du précédent, naquit, en 1669, à Hanau, étudia, sous la direction de son père, les éléments de l'art de guérir, et après avoir suivi les cours des facultés de Giessen, de Heidelberg, de Tubingen et de Zurich, visita les universités de Hollande et d'Angleterre, pour y acquérir de nouvelles connaissances. A son retour en Allemagne, il accepta l'emploi de médecin dans un régiment hessois; mais la vie ambulante qu'il menait ne pouvant s'accorder avec ses goûts studieux, il donna sa démission, et en 1691 fut nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'académie de Kiel. A cette double chaire il joignit, peu de temps après, celle de physique expérimentale et de médecine pratique, et les places de médecin et de conseiller aulique du duc de Holstein. Il remplit ces diverses fonctions avec un zèle infatigable, et mourut recteur de l'Académie le 12 janvier 1731. Il a laissé plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Académie des Curieux de la nature; un grand nombre de *Thèses* sur différents sujets de médecine et de chirurgie, imprimées à Kiel de 1690 à 1725; un *Traité de l'aloès et principalement de celui de l'Amérique,* ibid., 1705, in-4°.

WALDUNG (Wolfgang), médecin, né à Nuremberg en 1554, consacra sa vie à l'enseignement des sciences. Après avoir fait un cours de logique dans sa ville natale, il fut, en 1585, nommé régent au collége d'Altdorf, et plus tard, professeur de physique, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Dans ses loisirs, il avait fait une étude particulière des différentes branches de l'art de guérir; et, quoiqu'il n'eût aucun grade, il donnait ses soins aux malades qui les réclamaient. On ne voit cependant pas que les médecins d'Altdorf aient jamais songé à réprimer cette sorte d'empiétement sur leurs droits. Waldung mourut le 18 octobre 1621. Éloy dit qu'il a laissé plusieurs *Dissertations* et *Discours* sur la médecine (*Dict.*, IV, 562). Kœnig cite un seul de ses discours : *De hominis perfectione* (*Bibl. vet. et nova,* 861). Le plus connu des ouvrages de Waldung est : *Lagographia, seu de naturâ Leporum quæ prisci auctores et recentiores prodidère, quidve utilitatis in re medicâ ab isto quadrupede percipiatur, liber singularis,* Amberg, 1619, in-4°. Il est curieux et rare, n'ayant point été réimprimé.

WALE (Antoine de), en latin *Walæus,* théologien protestant, né en 1573 à Gand, se forma à Middelbourg.

sous les professeurs Gruter et Murdison, vint à Leyde se perfectionner dans les langues, la philosophie et la théologie, et visita les principales universités de Hollande, de France, de Suisse et d'Allemagne. Il était de retour à Leyde en 1602, et un peu plus tard il était fixé, en qualité de 8e pasteur à Middelbourg, où il ne tarda pas à se faire une réputation comme prédicateur et comme professeur de langue grecque, de philosophie et de théologie. Il joua un grand rôle au milieu des dissensions religieuses qui divisaient l'Église réformée en Hollande, et se mit à la tête du parti opposé aux remontrants, qui avaient pour chefs Arminius et Gomar. Après le fameux synode de Dordrecht, auquel il avait assisté (1618), Wale eut la triste mission de préparer à la mort l'infortuné Barneveldt. L'année suivante, il fut appelé à Leyde pour y professer la théologie. Plus tard, il devint recteur de l'académie de cette ville, et y mourut en 1639. Outre sa coopération à la version flamande de la *Bible*, et plusieurs écrits de controverse qui ne font pas moins d'honneur à sa modération qu'à son savoir, on lui doit, entre autres ouvrages, l'*Office des ministres*, etc. (flamand), Middelbourg, 1625, in-4°; traduit en français par J. Crucius, Harlem, 1628, in-4°; *Compendium Ethicæ aristotelicæ ad normam veritatis christianiæ, revocatum*, Leyde, Elzevir, 1627, in-12; *Dissertatio de Sabbatho*, etc., ibid., 1628, in-8°. Ses *OEuvres théologiques* ont été réimprimés à Leyde en 1643 et 1647, 2 vol. in-fol., avec la *Vie* de l'auteur (anonyme). Cette *Vie* a été reproduite par G. Bates, dans ses *Vitæ select. aliquot viror.*, et par Joch dans les *Vitæ theol.*

WALE (Jean de), médecin, fils du précédent, né en 1604 à Koukerk, près de Middelbourg, fut reçu docteur à Leyde en 1631, se livra aux recherches zootomiques dans le but de jeter un nouveau jour sur les mystères de la digestion et de la distribution des humeurs, et se déclara l'un des premiers pour le système de la circulation du sang. Il mourut en 1649, ayant le titre de professeur extraordinaire. Son travail le plus important a été mis au jour par C. Irvin, sous ce titre : *Opera medica omnia (quæ hactenùs inveniri potuère) ad chyli et sanguinis circulationem eleganter concinnata*, Londres, 1660, in-8°. Bartholin a recueilli quelques lettres de J. de Wale dans ses *Epistolæ medicæ*.

WALEF (Blaise-Henri de CORTE, baron de), littérateur, né probablement à Liége en 1652, mort dans cette ville en 1734, s'annonça sous d'assez heureux auspices pour que Boileau, à qui il avait adressé une épître crût pouvoir lui donner des encouragements. Versé dans la connaissance des langues, il sut tirer parti des voyages qu'il fit dans la plupart des pays de l'Europe; sa facilité à faire des vers le servit mieux encore pour s'attirer les bonnes grâces des personnages éminents dont il voulait avoir l'appui. Tour à tour agent d'intrigues, officier au service d'Angleterre (1714), puis de Hollande, il connut tous les degrés de la fortune. Comme il était joueur et libertin, il dut finir misérablement. Moins jaloux de sa gloire qu'empressé à faire des dupes, il n'était pas plus difficile sur le genre des expédients que sur la correction de ses poésies, qu'il a recueillies en 5 vol. in-8°, Liége, 1731. Pour compléter la collection de ses écrits, il faudrait y joindre deux autres volumes de vers imprimés à Liége en 1725. Avec tout ce bagage, l'infatigable rimeur est resté dans une obscurité profonde. Il figure dans les *Mémoires* de Mme de Staal, comme l'un des agents subalternes de la conspiration des princes légitimés et des Espagnols contre le régent, en 1717. Il se fit le Zoïle d'Homère, de Pascal; mieux eût valu pour lui, dit Bruzen de la Martinière, qu'il s'en fût tenu à faire des madrigaux et de petites chansons, bagatelles dans lesquelles il réussissait assez. Walef est tombé en oubli, même en Belgique, car les biographes Paquot, Sax et autres ne font point mention de lui.

WALES (Guillaume), astronome anglais, né vers 1734, d'une famille obscure, passa les premières années de sa jeunesse dans un état de gêne peu digne de son savoir et de ses travaux. Enfin sa persévérance l'en fit sortir, et il commença à se faire connaître par sa coopération au *Journal des Dames*, petit ouvrage très-utile et qui a contribué à former plusieurs mathématiciens. L'étendue de ses connaissances et la sagacité dont il y fit preuve attirèrent sur lui l'attention de plusieurs savants, à la recommandation desquels le gouvernement lui donna la mission d'aller à la baie d'Hudson examiner le passage de Vénus sur le soleil. La manière dont il s'en acquitta lui fit une réputation. A son retour en Angleterre (1770), il communiqua à la Société royale un excellent journal d'observations recueillies à la baie, et qui fut imprimé dans les *Transactions philosophiques*. Deux ans après, il fut choisi pour accompagner le célèbre Cook dans son voyage autour du monde, 1772-1774, en qualité d'astronome de l'expédition; il suivit aussi ce navigateur dans les années 1776, 77, 78 et 79. La Société royale le reçut au nombre de ses membres presque immédiatement après son retour; et à la mort de Daniel Harris, professeur de mathématiques à l'hôpital du Christ, il obtint avec cette chaire le titre de secrétaire du bureau des longitudes, et remplit ces deux places avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1798. Ses principaux écrits sont : *Observations générales faites à la baie d'Hudson*, Londres, 1772, in-4°; *Observations astronomiques faites pendant le cours d'un voyage au pôle sud et autour du monde, de 1772 à 1775*, avec Bayley, ib., 1777, gr. in-4°, fig.; *Traité des longitudes*, 1794, etc.

WALID Ier (Abou'l Abbas), 6e calife ommyade d'Orient, fut proclamé à Damas, le jour même de la mort de son père Abd el Melek, au mois de chawal 86 (octobre 705). Indolent et irrésolu, il ne montra sur le trône aucune des grandes qualités de ses prédécesseurs; mais, comme il eut de bons généraux, son règne fut l'époque de la plus grande puissance des Arabes. Son frère Moslemah remporta des avantages signalés sur les Grecs, auxquels il enleva l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce, et s'avança jusqu'au Pont-Euxin et à la Galatie (707-708). L'émir Kotaïbah, fils de Mouslem, gouverneur du Khoraçan, franchit l'Oxus, soumit Bokhara, Samarkand, Nascheb, Ferganha, subjugua le Khoswarem, pénétra dans le Turkestan et se montra sur les confins de l'empire chinois (707). Mohammed Ibn-Kacem al-Takefi, gouverneur du Sind, ajouta le Moultan aux provinces conquises. Mousa Ben-Nosaïr, gouverneur de la partie la plus occidentale de l'empire des Califes, soumit la Corse, la Sardaigne, les îles Baléares, acheva

la conquête de l'Afrique septentrionale, et celle de l'Espagne que Tarik, son lieutenant, avait commencée. Alors l'empire fondé par Mahomet s'étendit des deux rives du détroit de Gibraltar, jusqu'aux frontières des pays qui dépendaient de la Chine, et depuis le Caucase et la mer Noire, jusqu'à l'océan Indien. Tandis que ses lieutenants portaient au loin les lois du Coran, Walid, profitant de la paix dont jouissaient ses États, signala son goût pour la magnificence et pour les bâtiments. Il fit agrandir le temple de Jérusalem, et en prescrivit le pèlerinage à ses sujets. Il ordonna la reconstruction du temple de Médine, où Mahomet et les trois premiers califes sont enterrés ; et pour le rendre plus grand et plus magnifique, il fit abattre les maisons qu'avaient habitées les femmes du prophète, ce qui choqua les habitants de Médine, qui regardaient comme le plus beau monument de la modestie de Mahomet la petitesse et la simplicité des logements de ses épouses. Walid fit aussi jeter les fondements de la fameuse mosquée de Damas, sur les ruines de l'église Saint-Jean-Baptiste. Ce somptueux édifice occupa 12,000 ouvriers pendant quinze ans, et coûta 5,600,000 dinars (56 millions de francs). Le calife y employa les plus habiles architectes de ses États et de l'empire grec. Six cents lampes suspendues par des chaînes d'or, y répandaient un éclat si vif, qu'elles causaient des distractions aux musulmans ; aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer. C'est sur cette mosquée que l'on éleva pour la première fois ces minarets, du haut desquels les muezzins ou crieurs appellent les musulmans à la prière. Walid ayant entrepris de faire placer dans ce nouveau temple la chaire et le bâton de Mahomet, les Médinois ne voulurent pas les lui livrer, et le menacèrent de la colère divine, s'il persistait dans son dessein. Dans l'année 95 (714) mourut le fameux Hedjadj, dont la cruauté, non moins que les talents, avait maintenu la tranquillité dans les deux Iraks et dans les autres provinces orientales de l'empire dont les gouverneurs étaient ses lieutenants. Walid lui survécut peu, et mourut le 13 djoumadi 2e 96 (23 février 715), dans la 10e année de son règne, et la 45e ou 48e de son âge, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour aller assiéger Constantinople. Ce calife était très-ignorant, et, malgré tous les soins que son père s'était donnés, il n'avait jamais pu apprendre la grammaire. Aussi parlait-il peu et très-mal l'arabe. Abou'l Feda rapporte une conversation où la prononciation vicieuse de ce prince donna lieu à de singulières équivoques. Ce monarque passe pour avoir été colère, et quelquefois cruel. Il fut le premier calife qui fonda un caravanserai pour les voyageurs, et un hôpital pour les malades. Ce fut aussi lui qui abolit l'usage de la langue grecque dans les actes publics, et qui ordonna qu'ils fussent rédigés en arabe. Il laissa 18 fils, dont deux seulement, Yezid III et Ibrahim parvinrent au califat. Il avait voulu assurer le trône après lui à l'un d'eux, Abd-el Aziz, au mépris du testament de son père ; mais son frère Soléiman fit valoir les droits que lui donnait ce testament, et, malgré l'inimitié qui en résulta entre lui et Walid, il succéda à ce dernier.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.



Lith de Loux

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE

DE

TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR PLUS DE 300 COLLABORATEURS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Auger, Barante (de), Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Bonald (de), Capefigue, Châteaubriand, Clavier, Cousin, Cuvier, Daumont, Delambre, Eyriès, Feletz (de), Gérando (de), Guinguené, Guizot, Humboldt (de), Klaproth, Lacretelle, Lally-Tollendal, Laplace (de), Malte-Brun, Michaud, Michelet, Naudet, Ch. Nodier, Parisot, Portalis, Raoul-Rochette, Rémusat, Salvandy, Silvestre de Sacy, Simonde de Sismondi, Staël (Mad. de), Stassart, Suard, Tissot, Villemain, Visconti, Walkenaër, Weiss, Winter, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS, NOUVEAUX,

ET

DE CÉLÉBRITÉS BELGES,

Par une Société de gens de Lettres et de Savants.

On doit des égards aux vivants;
on ne doit aux morts que la vérité.
(VOLTAIRE.)

TOME VINGT ET UNIÈME.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, ÉDITEUR, 34, BOULEVARD WATERLOO.

1843-1847

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

W

WALID II (ABOU'L ABBAS), surnommé *al-Fassik* (l'impudique), 11e calife ommyade d'Orient, était fils de Yezid II, qui ne l'avait appelé à gouverner l'empire musulman qu'après son frère Hescham. Disgracié par ce dernier, à cause de son ivrognerie et de ses débauches, il vivait dans un lieu nommé Asrak, où il manquait presque du nécessaire. A peine eut-il appris la mort de son oncle Hescham, qu'il se rendit à Damas, où il fut proclamé calife le 13 rabi 1er 125 (janvier 743). Il avait alors 40 ans : mais l'âge n'avait ni corrigé ses vices, ni mûri sa raison. Parvenu tout à coup à un état inespéré de grandeur et d'opulence, on le vit s'abandonner sans mesure à tous les plaisirs des sens, et dissiper en profusions les trésors que son prédécesseur avait amassés. Il fit distribuer des habits et des provisions à tous les impotents et aveugles de la capitale, des parfums et des bijoux à toutes les dames, et il augmenta d'un dixième la solde des troupes. Il ne refusait aucune des grâces qu'on lui demandait. Yahia, fils de Zeid, et arrière-petit-fils de Houccin, loin d'être intimidé par le sort de son père, qui avait perdu la vie sous le règne précédent, en voulant faire valoir les droits de sa famille au califat, prit les armes pour venger sa mort; mais il fut vaincu et tué dans le Djordjan. Cette révolte, et une invasion des musulmans sur les terres de l'empire grec, sont les seuls événements militaires du court règne de Walid. Ce prince, le plus corrompu de tous les successeurs de Mahomet, était sans cesse environné de jeunes libertins avec lesquels il parcourait les rues, couronné de fleurs, et au bruit des instruments. Toutes les femmes qu'il rencontrait devenaient les victimes de sa lubricité. Foulant aux pieds toutes les lois de la nature et de la pudeur, il viola publiquement une jeune fille; épousa plusieurs des femmes et des concubines de son père; enfin il poussa ses débordements jusqu'à déshonorer sa propre fille. Il disait hautement que s'il entreprenait le pèlerinage de la Mecque, ce serait pour y boire du vin au milieu du temple de la Caabah. Il voulait y être enterré dans un sépulcre en fer dont il avait ordonné la construction. Un dévot musulman lui ayant montré dans le Coran la condamnation de sa conduite, il mit en pièces ce livre sacré et le foula aux pieds. Un jour, au milieu d'une orgie, il revêtit de ses propres habits une de ses esclaves qui, comme lui, était dans les fumées du vin, et l'autorisa à remplir en sa place les fonctions d'iman suprême dans la grande mosquée de Damas. On prétend aussi que Walid professait publiquement le zendikisme, secte ennemie de toute religion. Tant d'impiété, tant de dépravation indigna toutes les classes des musulmans contre cet abominable calife. Yezid, son cousin germain, se déclara le chef des mécontents, moins par zèle que par ambition; il prit les armes contre Walid dont il exagérait peut-être les vices et les torts; et malgré son frère Abbas qui menaçait de le dénoncer, il se rendit à Damas où les habitants le proclamèrent calife. Au bruit de cette révolution, Walid qui se divertissait dans le territoire de Bohara, à quelques lieues de la capitale, rassembla des troupes à la hâte. Il aurait pu triompher de ses ennemis, si Yezid n'eût pas intercepté les secours que son frère Abbas amenait au calife. Après avoir soutenu avec intrépidité un combat fort inégal, Walid, forcé de céder au nombre et abandonné par la plupart de ses gens, se renferma dans son palais où il fut massacré par les soldats de son rival, le 28 djoumadi 2e 126 (avril 744), n'ayant régné que 15 mois. Sa tête et ses mains furent promenées dans les rues de Damas, et attachées à l'une des portes de la ville. Ses deux fils aînés Hakem et Othman, qu'il avait fait reconnaître pour ses successeurs, furent condamnés à la reclusion. Walid était beau et bien fait, éloquent et bon poëte; mais il ne s'exerçait que sur des sujets obscènes. Il portait la gourmandise jusqu'à goûter de tous les mets servis sur sa table, et dont le nombre s'élevait quelquefois à 6,000. Il ne se baignait que dans des cuves remplies de vin et de lait, et ses musiciens lui chantaient alors les airs les plus licencieux. Malgré son mépris pour l'islamisme, il fit couper la langue à Pierre, métropolitain de Damas, pour avoir mal parlé de cette religion, et l'exila dans le Yemen. Abou'l Feda n'entre dans aucun détail sur les turpitudes de ce calife, qu'il représente seulement comme un prince prodigue et passionné pour la musique, le vin et les femmes.

WALINGFORD (RICHARD), mathématicien anglais du 14e siècle, était né dans la ville de Walingford, sur les bords de la Tamise, et avait pour père un maréchal ferrant, qui le plaça fort jeune au collége Merton à Oxford. L'aptitude extraordinaire de l'enfant se manifesta bientôt, et il s'adonna simultanément à toutes les branches de connaissances cultivées à cette époque. Sa piété non moins remarquable que son savoir le décida de bonne heure à entrer dans le monastère des bénédictins de Saint-Albans, où il trouva toutes sortes d'encouragements de la part de l'abbé. Ce supérieur le dispensa même des occupations ordinaires des moines, afin qu'il pût en liberté vaquer à ses études. Walingford profita si bien du loisir qui lui fut ainsi laissé, qu'il acquit la réputation de premier astronome de son siècle. A ces talents si rares il joignait des vertus exemplaires, et un zèle si vif pour la religion, qu'à la mort de l'abbé dont la condescendance avait si bien secondé ses dispositions, il fut élu pour lui succéder. L'accroissement de pouvoir qu'il eut par cette élévation ne changea nullement son caractère. Seulement il s'en servit pour le progrès de sa science favorite, et pour établir des monuments durables de l'état où cette science était de son temps. C'est à cette

pensée qu'on doit attribuer la belle horloge qu'il plaça au-devant du monastère de Saint-Albans. Dans ce chef-d'œuvre de l'astronomie et de l'horlogerie antique, on voyait le soleil, la lune, les planètes et les étoiles se mouvoir avec une rapidité proportionnée à celle qu'elles semblent avoir dans les cieux. On a dit que l'abbé de Saint-Albans avait été ainsi le premier inventeur des horloges à roues; mais il est constant que cette ingénieuse machine fut connue dès le 8e siècle. Il s'occupait de la composition de plusieurs ouvrages dont on conserve les manuscrits, savoir : *Canoner* ou *Albion* (son ouvrage principal, et la récapitulation de tous les principes mathématiques ou astronomiques alors connus). Pits prétend qu'il attacha le nom d'*Albion* à son livre, soit par allusion au couvent de *Saint-Albans*, soit pour donner à entendre qu'un seul homme était auteur de tout l'ouvrage; c'est effectivement ce que signifieraient en anglais les trois mots *All by one*, homonyme d'*Albion*); *Chronica de rebus anglicis, ab ann. Chr. 449 ad 1035*, insérée dans les *Histor. anglic. scriptor.*, 1691, de Thom. Gale; *De judiciis astronomicis; De rebus astronomicis; De diametris; De eclipsibus solis et lunæ; De rectangulo; Exafrenon; De rebus arithmeticis; De computo; De chordâ et arcu.*

WALKER (Clément), historien anglais et ardent presbytérien, né vers 1600 à Cliffo, au comté de Dorset, mourut en 1651 à la Tour de Londres, où Cromwell l'avait fait enfermer comme auteur du livre qui a fait survivre son nom aux troubles dans lesquels il ne joua qu'un rôle secondaire. Outre son *Histoire de l'indépendance* (publiée en 3 parties, de 1648 à 1651, in-4°, et à laquelle un anonyme en ajouta une 4e en 1660), Walker avait écrit, selon Wood, plusieurs pamphlets sur les affaires du temps.

WALKER (Édouard), historien anglais, né à la fin du 16e siècle, de parents catholiques, fut d'abord attaché au comte d'Arundel, qui le fit nommer secrétaire de la guerre en 1639. Cinq ans après, il obtint de Charles Ier la place de clerc extraordinaire du conseil privé. Constant dans sa fidélité au monarque, après la mort de Charles Ier, il se rendit auprès de Charles II, qui tenait à Bruxelles une espèce de cour, et le suivit en Écosse en 1651. Il remplit auprès du même prince l'emploi qu'il avait exercé auprès du feu roi, le servit avec autant de zèle que de fidélité, en recueillit le prix à la restauration, et mourut subitement à White-Hall le 19 février 1676. On a de lui : *Iter carolinum, ou Récit succinct des souffrances de S. M. le roi Charles Ier*; et *Military discoveries*, Londres, 1705, in-fol.

WALKER (Obadiah), né en 1616 à Worsbrough, au comté d'York, mort à Londres le 21 janvier 1699, avait été privé à deux reprises de l'emploi de recteur de l'université d'Oxford, et même détenu à la Tour de Londres par suite de son attachement à la religion catholique. On cite de lui, entre autres écrits : *de l'Éducation*, Oxford, 1673, in-12; *Description du Groenland*, ibid., 1680, in-fol; *Instructions sur l'art oratoire*, ibid., 1682, in-8°; *Relation de la vie et de la mort de J. C.*, ibid., 1685, in-4°; *Instruction pour la grammaire latine*, Londres, 1691, in-8°; *Histoire grecque et romaine, éclaircie par les monnaies et les médailles*, 1692, in-8°; *la Vie du roi Alfred*, traduite en latin d'après le manuscrit de J. Spelman, 1678, in-fol.

WALKER (George), ministre protestant, plus célèbre par sa bravoure que par sa piété, naquit de parents anglais, dans le comté de Tyrone en Irlande, et fut élevé à l'université de Glascow. Il devint ensuite recteur de Danoughmore. Lorsque, en 1689, Jacques II eut quitté la France, pour tenter de rétablir son pouvoir en envahissant l'Irlande, Walker leva un régiment à ses propres frais, pour défendre la cause de l'indépendance, qu'il avait embrassée avec toute l'ardeur d'un enthousiaste. Jacques II obtint d'abord des succès; il venait de s'emparer de Coleraine et de Kilmore, et il était près d'assiéger Londonderry, avec le comte de Tyrconnel, lorsque Walker, qui avait conçu de vives alarmes à ce sujet, se rendit auprès de Lundee, gouverneur de cette place, pour lui faire partager ses craintes, et le pria instamment d'attaquer l'ennemi avant que toutes ses forces fussent rassemblées. Le gouverneur parut d'abord vouloir faire une vigoureuse résistance, fit sortir ses troupes de la ville, et les posta près la rivière de Finn-Water pour arrêter les royalistes au passage. Mais au moment du danger il prit la fuite, et se réfugia à Londonderry, dont il ferma les portes à plusieurs de son parti qui étaient venus chercher le même asile. Les colonels de deux régiments anglais arrivés dans le port proposaient de débarquer leurs soldats; mais Lundee leur ordonna de se rendre dans la ville avec quelques officiers, pour y délibérer sur les mesures à prendre, attendu qu'il ne restait pas de provisions pour plus de dix jours. Le conseil de guerre décida que la place n'était pas tenable, et que les principaux officiers se retireraient, chacun de son côté, laissant les habitants libres de faire les conditions qu'il leur plairait avec l'armée catholique. Les magistrats, à qui ces résolutions furent communiquées, venaient de consentir à capituler avec le roi Jacques, et les régiments anglais opéraient déjà leur retraite, lorsque les habitants de Londonderry, excités par Walker, se soulevèrent et, courant aux murailles, pointèrent leurs canons contre Jacques II, qui, avec son avant-garde, s'approchait pour prendre possession de la ville. Walker et un major nommé Baker, choisis pour gouverneurs, partagèrent les soldats et les citoyens en état de porter les armes, formant en tout 7,360 hommes, en 8 régiments, et les distribuèrent aux diverses portes. C'était avec une aussi faible garnison, composée d'individus dont la plupart n'avaient jamais fait la guerre, dans une ville ouverte, sans provisions, et au milieu d'un grand nombre de partisans secrets du roi légitime, qu'on résolut de soutenir un siége contre une armée de 20,000 hommes bien équipés et conduite par des officiers habiles. Le siége commença le 17 avril. Les habitants informèrent le roi Guillaume de leur triste position, et en même temps ils le prévinrent qu'ils étaient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le major Baker étant mort pendant le cours du siége, Walker resta seul chargé de la défense, et communiquant son enthousiasme aux habitants il les détermina à continuer leur opiniâtre résistance, et à supporter sans murmures les plus grandes privations. Les vivres étant épuisés, ils se virent réduits à se nourrir de la chair des chevaux, des chiens,

des rats, et même à dévorer du cuir qu'ils faisaient bouillir. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et, comme Londonderry avait un bon port, ils espéraient recevoir, de leurs amis d'Angleterre, des secours qui forceraient les troupes catholiques à se retirer. Jacques II crut leur enlever cette ressource, en barrant l'entrée du port, et il se détermina à resserrer étroitement le blocus de la place, espérant les prendre par famine. Peut-être eût-il mieux fait de donner un assaut bien dirigé; mais il ne le tenta pas, et se borna à quelques travaux qui inspirèrent aux habitants des craintes que Walker parvint à dissiper. Pendant ce temps une flotte anglaise s'introduisit dans le port et y porta des secours. Le siége fut levé le 21 juillet 1689. Résignant alors le commandement de son régiment, Walker se rendit à Londres, où il fut très-gracieusement accueilli par Guillaume et Marie, et au mois de novembre 1689, il reçut publiquement les remercîments de la chambre des communes. Il fut aussi créé docteur en théologie par l'université d'Oxford, et bientôt après nommé à l'un des meilleurs évêchés d'Irlande, celui de la ville qu'il avait si bien défendue. Étant retourné dans cette contrée à la suite du roi Guillaume, il fut tué le 1er juillet 1690, à la bataille de Boyne, où il avait résolu de combattre avant de prendre possession de son évêché. Walker a publié l'*Histoire véridique du siége de Londonderry,* Londres, 1689, in-4°.

WALKER (John), grammairien, né en 1732 aux environs de Londres, mort en 1807, avait quitté la scène dramatique pour se vouer à l'enseignement. D'abord maître d'école à Kensington, il se lia avec Samuel Johnson, et plus tard il ouvrit, dans diverses villes, des cours d'élocution qui furent très-fréquentés, notamment à Oxford, où il fut invité à donner des leçons particulières dans l'université. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de l'élocution*, 1781, in-8°; 1799, avec changements et additions; *Grammaire rhétorique*, etc., 1785, 1801, in-8°; *Classiques anglais abrégés* (Addison, Pope et Milton), 1786, in-8°; *la Mélodie du langage*, Londres, 1791, 1797, in-4°; 6e édition stéréotype, Londres, 1810, in-8°; *l'Orateur académique*, ou *Choix de débats parlementaires*, etc., 1788, 4e édition, 1801, in-12; *Dictionnaire critique de prononciation et interprète de la langue anglaise*, 1798, in-8°; *Manuel de l'instituteur pour la composition anglaise*, 1801, in-12.

WALKER (George), mathématicien, né vers 1734 à Newcastle, fut ministre d'une congrégation de dissidents, consacra une partie de sa vie à l'enseignement, devint membre de la Société royale de Londres, et mourut en 1807. On a de lui : *Doctrine de la sphère*, 1777, in-4°; la première partie d'un *Traité sur les sections coniques*; des *Sermons*, 1790, 2 vol. in-8°; un *Appel au peuple anglais*, sur les lois du test, 1790.

WALKER (Joseph COOPER), né à Dublin vers 1766, fut admis en 1785 à l'Académie royale d'Irlande, et mourut à Saint-Valery (France) en 1810, laissant, entre autres écrits : *Mémoires historiques sur les bardes irlandais*, etc., Dublin, 1786, in-4°; *Essai historique sur le costume des Irlandais anciens et modernes*, avec un *Mémoire sur leur armure et leurs armes*, 1788, in-4°. Les *Transactions de l'Académie d'Irlande*, année 1788, contiennent de lui quelques morceaux.

WALKER (Adam), physicien, né dans le comté de Westmoreland en 1731, fut d'abord maître d'écriture et de calcul dans une école gratuite, puis donna des leçons publiques d'astronomie dans plusieurs villes. Attiré à Londres par le docteur Priestley, il y ouvrit des cours qui furent très-fréquentés pendant plusieurs années. Il professa ensuite la philosophie, la physique, etc., dans les colléges d'Éton, de Westminster, de Winchester et autres grandes écoles, et mourut à Richmond le 11 février 1821. On a de lui : *Analyse de leçons sur la philosophie expérimentale*, in-8°; *Appréciation philosophique des causes et des effets du mauvais air dans les grandes villes*, etc., in-8°; *Idées suggérées dans une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, Londres, 1791, in-8°; *Système de philosophie familière*, etc., ibid., 1799, in-4°, avec planches; un *Traité sur la géographie et l'usage des globes*, in-12; des articles dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young, et dans les *Transactions philosophiques*. Il est l'inventeur de machines propres à élever l'eau et à la pomper dans les vaisseaux, de voitures mues par le vent et la vapeur, etc.

WALKER (Guillaume), fils du précédent, né à Kendal en Westmoreland, en 1766, commença, n'étant encore âgé que de 16 ans, à expliquer publiquement l'usage de l'*eidouranion* inventé par son père, et composa un *Epitome d'astronomie*, avec les nouvelles découvertes, 1798, in-8°. Il est mort le 14 mars 1816.

WALL (Édouard), d'une famille irlandaise, dont la noblesse remonte jusqu'au 12e siècle et qui montra un grand attachement aux Stuarts et à la religion catholique, naquit en Irlande, vers le commencement du 17e siècle, et devint, en 1632, haut shérif du comté de Carlow. Huit ans après, il succéda à son père Ulric, dans la charge de justicier de cette même province. Doué de beaucoup de talents militaires, il en avait donné des preuves dans plusieurs campagnes, lorsque la guerre civile, commencée au mois d'octobre 1641, par les catholiques d'Irlande, pour obtenir la liberté de conscience, lui fit reprendre les armes. Il fut un des principaux auteurs de ce mouvement, qui originairement avait été causé par des motifs religieux, mais qui servit ensuite de moyen de ralliement aux royalistes contre les indépendants en 1645. Les insurgés s'étant réconciliés avec Charles Ier, et lui ayant promis un corps de 10,000 hommes pour l'aider à soumettre les parlementaires, Wall fut dépositaire des sommes levées pour l'expédition dans le comté de Carlow. Après la mort tragique du roi, il remplaça dans le gouvernement général le marquis d'Ormond, alors malade à la Haye, et que Charles II avait nommé vice-roi d'Irlande, puis il obtint le titre de gouverneur militaire de la province de Leinster. Mais tandis qu'il organisait de son mieux les moyens de défense, Cromwell, qui n'avait plus d'ennemis à combattre en Angleterre, débarque à Dublin, au mois d'août 1649, s'empare de presque toutes les villes, soumet le pays et ruine complétement le parti royaliste en Irlande. Wall, dépouillé de ses biens, ainsi que les autres chefs fidèles aux Stuarts, n'évita, qu'en fuyant, une condamnation capitale, et vint mourir en France, le 24 février 1651. Ses trois fils, qui l'avaient suivi dans son exil, prirent du service dans les armées de Louis XIV et moururent

glorieusement sur divers champs de bataille, l'un à Crémone, en 1702, un autre au siége de Barcelone, en 1706, et un troisième devant Lérida, en 1707.

WALL (Marie-Joseph-Patrice, vicomte de), de la même famille qu'Édouard Wall, naquit à Paris, au mois de mai 1764. Lieutenant au régiment du roi dès 1785, et très-exact à remplir les devoirs qu'il affectionnait, le vicomte de Wall joignit de bonne heure, à l'étude de la morale, la pratique des vertus qu'elle enseigne. Un petit écrit qu'il avait composé pour son usage, sous le titre de *Plan de conduite et de fortune*, tomba par hasard entre les mains du duc et de la duchesse de Rohan. Ils furent si charmés des sentiments dont cet écrit était empreint, du noble caractère et de la belle âme qu'il annonçait, qu'ils résolurent de confier au jeune Wall le bonheur d'Adèle de Rohan, leur nièce justement chérie. Cette honorable union fit le bonheur du vicomte, mais ne le fit qu'un instant. Peu de temps après son mariage, il alla joindre le corps auquel il appartenait, y passa 4 mois, et quitta Nancy, pour se réunir à sa femme. Il était à peine de retour à Paris (le 25 novembre 1787), qu'il reçut une lettre faussement timbrée d'*Allemagne*, par laquelle on lui demandait satisfaction d'une ancienne injure, en ajoutant qu'on l'attendait à Villejuif. Wall fut assez maître de lui pour ne montrer aucune émotion, en lisant cette lettre en présence d'une femme adorée. Le lendemain, il se rendit à l'appel de son adversaire, qu'il fut obligé de suivre jusqu'à Fontainebleau. Ils se battirent dans la forêt; Wall succomba. Son corps ne fut trouvé qu'au bout de 7 jours, à la butte Montmorillon. On reconnut qu'il avait été blessé mortellement d'une arme chargée de chevrotines. Quel était l'ennemi de cet infortuné jeune homme? On ne l'a jamais su; car il avait eu la généreuse imprudence de renvoyer l'homme qui l'accompagnait. En 1788, on publia un volume in-12, intitulé : *Portefeuille d'un jeune homme de vingt-trois ans*. Ce sont des mélanges recueillis dans le portefeuille du vicomte de Wall. Quoique les pièces qui composent ce volume ne soient proprement que des études, on les lit avec un douloureux intérêt. Elles font connaître les principes qui dirigeaient l'auteur, et l'ardeur vraie dont il chérissait la vertu. Le vicomte de Wall était frère de M. le comte de Wall, officier général qui a commandé la place de Paris.

WALL (Guillaume), théologien anglais, né en 1646, mort en 1728, vicaire à Shoreham, dans le comté de Kent, est auteur d'une *Histoire du baptême des enfants*, 1707, et de *Notes critiques sur l'Ancien Testament*, etc., 1733, 2 vol. in-8°.

WALL (Jean), médecin, né en 1708 à Powick, dans le comté de Worcester, mort à Bath en 1776, pratiqua longtemps avec succès à Worcester, et consacra aux expérimentations chimiques, ainsi qu'à la culture des arts du dessin, le peu de loisirs que lui laissait une clientèle nombreuse. Il a laissé divers opuscules qui ont été recueillis en un vol. in-8° par son fils, Martin Wall, professeur de clinique à l'université d'Oxford.

WALLACE (Guillaume), guerrier écossais, célèbre par ses exploits et par son brûlant patriotisme, naquit en 1276, suivant le ménestrel Henri, son biographe. Il était le plus jeune des fils du chevalier Malcolm Wallace d'Ellerslie, près de Paisley dans le comté de Renfrew en Écosse. Sa famille était ancienne, mais ne possédait qu'une fortune très-bornée, soit qu'elle n'eût jamais été riche, soit qu'elle eût été dépouillée d'une partie de ses biens par suite des événements de la guerre avec l'Angleterre. Le jeune Wallace venait à peine d'atteindre sa 19e année, lorsqu'il tua le fils de Selby, gouverneur du fort et du château de Dundée, qui l'avait insulté. A cette époque, Édouard Ier, roi d'Angleterre, faisait peser un joug de fer sur les Écossais, qu'il avait vaincus. Il retenait prisonnier en Angleterre leur roi, Jean Baliol ou Bailleul; et les délégués qu'il avait choisis pour gouverner sa conquête ajoutaient encore par leurs extorsions et leur insolence à la haine de ses nouveaux sujets. Le comte de Warrenne, l'un de ces délégués, obligé de quitter l'Écosse et de se rendre en Angleterre pour y rétablir sa santé, avait laissé tous les soins du gouvernement à Ormesby, grand justicier, et à Cressingham, grand trésorier, qui n'avaient avec eux qu'un petit nombre de troupes anglaises pour soutenir leur autorité. Le premier se faisait remarquer par la dureté de son caractère, et le second par son insatiable cupidité. Tous deux traitaient les Écossais en peuple conquis. Après l'action hardie qu'il venait de commettre, Wallace, pour éviter le châtiment qu'on n'aurait pas manqué de lui infliger, se sauva dans les bois, et réunit bientôt autour de lui quelques aventuriers, que leurs crimes, leur misère ou la haine qu'ils portaient aux Anglais forçaient à mener une vie errante comme la sienne. Si l'on en croit les historiens écossais, Wallace était doué d'une taille athlétique, d'une force de corps prodigieuse, d'un courage héroïque et d'une patience à toute épreuve. Dans ses fréquents engagements contre les oppresseurs de sa patrie, il déploya la plus grande bravoure, et fut presque toujours heureux. Connaissant parfaitement le pays, jamais il ne se laissa surprendre. S'il était poursuivi par des forces supérieures, sa troupe, prompte à exécuter ses ordres, se dispersait dans les forêts ou dans les montagnes; et il ne tardait pas à reparaître avec un corps nombreux, à une distance considérable du lieu où on le croyait réfugié presque seul. Il tombait à l'improviste sur les quartiers des Anglais, et répandait partout la terreur. Chaque jour augmentait sa réputation et le nombre de ses partisans. Tous ceux de ses compatriotes qui brûlaient du désir de se signaler venaient se ranger sous ses drapeaux. Quoique aucun noble d'un rang élevé n'eût encore osé se réunir à lui, il n'en était pas moins à la tête d'un corps nombreux d'hommes dévoués et aguerris, qui le proclamèrent solennellement leur général. Comme il n'y avait alors aucune autorité écossaise en Écosse, Wallace se fit même nommer par ses soldats vice-roi pour Baliol, absent. Ce fut alors qu'il résolut de frapper un coup décisif, et qu'il conçut le projet d'attaquer Ormesby. Mais le grand justicier, instruit à temps des préparatifs et du but qu'il se proposait, et se voyant hors d'état de résister, se réfugia en Angleterre avec la plupart des officiers anglais de sa suite. L'épouvante qu'ils manifestèrent augmenta l'ardeur et la confiance des Écossais. Partout on prit les armes, et l'on courut en foule se joindre à Wallace. Quelques-uns des principaux barons, et parmi eux le

chevalier Guillaume Douglas, l'appuyèrent ouvertement. Robert Bruce lui-même favorisait secrètement sa cause; et les Écossais, en rompant leurs fers, se préparèrent à défendre, par leurs efforts réunis, cette liberté qu'ils venaient de recouvrer d'une manière si inattendue. Le comte de Warenne, suivant Hume, ou le comte de Surrey, gouverneur de l'Écosse pour le roi d'Angleterre, suivant d'autres historiens, voulant rétablir l'autorité de son souverain, rassembla une armée de 40,000 hommes, et pénétrant dans Annandale, traversa rapidement le sud-ouest de l'Écosse, avant que les Écossais eussent pu concerter leurs mesures et se mettre en état de défense. Le plus grand nombre des barons épouvantés à son approche, se soumirent, et renouvelèrent leurs serments de fidélité. La crainte en détermina même quelques-uns à se joindre à l'armée anglaise. Mais Wallace, ne se laissant nullement intimider, persévéra dans sa noble indépendance; et se trouvant hors d'état de résister à des forces si redoutables, il se retira dans le nord avec ceux qui lui étaient restés fidèles, dans l'intention de prolonger la guerre, en profitant des difficultés que la nature montagneuse du terrain opposerait à l'ennemi. L'armée anglaise l'y poursuivit. Déjà elle avait atteint Stirling, lorsqu'elle découvrit les Écossais campés près de l'abbaye de Cambuskenneth, sur la rive opposée du Forth. Warenne (ou le comte de Surrey), cédant aux instances du trésorier Cressingham, qui le pressait d'attaquer, ordonna à son armée de passer le pont qui le séparait de l'ennemi. Mais Wallace, qui observait tous ses mouvements, n'en fit aucun de son côté. Il attendit qu'une partie des Anglais eût traversé le Forth : alors il s'élança sur eux avec une impétuosité irrésistible; en peu d'instants, ils furent ou taillés en pièces ou prisonniers, sans que Warrenne, témoin de ce désastre, pût aller au secours des siens. Parmi les morts se trouva Cressingham, l'ennemi le plus implacable des Écossais. Ce terrible échec que les Anglais éprouvèrent le 11 septembre 1297, les obligea d'évacuer immédiatement l'Écosse. Leur vainqueur reçut par acclamation de ses braves compagnons d'armes le titre de sauveur et de gardien du royaume pendant la captivité de Baliol, et résolut d'envahir l'Angleterre pour y vivre aux dépens de l'ennemi, et lui faire supporter à son tour, ou moins une partie des maux dont il avait accablé l'Écosse. Les Écossais, qui se croyaient invincibles sous un tel chef, vinrent de toutes parts se ranger autour de Wallace, qui, après avoir repris la ville de Berwick, envahi (1er novembre 1298), pendant l'hiver, les comtés du nord de l'Angleterre, y mit tout à feu et à sang, poussa ses ravages jusqu'à Durham, et retourna en Écosse chargé de dépouilles (1er février 1299). Édouard se trouvait en Flandre, et venait de conclure un traité avec le roi de France, lorsque la nouvelle de ces événements si imprévus lui parvint. Il se hâta de retourner en Angleterre; et rassemblant une armée de 80,000 hommes d'infanterie et de 7,000 chevaux, il se disposa à entrer en Écosse. L'union seule des Écossais aurait pu les mettre en état de résister à des forces aussi considérables, qu'Édouard commandait en personne; mais ils étaient divisés entre eux. Une partie des barons, qui avaient été gagnés favorisaient les Anglais; le découragement s'était emparé d'un grand nombre; et d'un autre côté, la haute noblesse voyait d'un œil jaloux la puissance et la popularité dont jouissait Wallace. Celui-ci, qui connaissait leurs sentiments, et qui prévoyait le sort dont les discordes intestines menaçaient sa patrie, résigna volontairement son autorité, et conserva seulement le commandement d'un corps de ses partisans, qui, habitués à la victoire sous ses étendards, refusaient de suivre un autre chef. Le sénéchal d'Écosse et Cummyn de Badenock, hommes d'une naissance distinguée, nommés pour le remplacer dans le commandement, réunirent les troupes écossaises, et se portèrent à Falkirk, où ils résolurent d'attendre les Anglais. Ce fut près de cette place, le 22 juillet 1298, qu'Édouard vint attaquer l'armée écossaise. Wallace, qui combattait à la tête de son corps, fit des prodiges de valeur, mais la supériorité qu'avaient, à cette époque, les archers anglais, décida la victoire qui fut néanmoins vivement disputée. Les Écossais furent complétement battus et laissèrent sur le champ de bataille, suivant quelques historiens, 50 à 60,000 hommes, nombre évidemment exagéré. Dans cette déroute, le talent et la présence d'esprit de Wallace ne l'abandonnèrent pas. Il conserva son corps sans être entamé; et se retirant derrière le Carron, fleuve étroit, mais profond, il en suivit tranquillement les bords, qui le protégèrent. Ce fut dans cette marche que le jeune Bruce, suivant Hume, ou son père, suivant les historiens de l'Écosse, eut avec lui cette conversation fameuse, dans laquelle Bruce, cherchant à lui démontrer l'inutilité de ses efforts et l'impossibilité de secouer le joug des Anglais, fut tellement frappé des raisonnements nobles et patriotiques du guerrier écossais, qu'il se repentit des engagements que la nécessité, la crainte ou d'autres sentiments peut-être l'avaient forcé de contracter avec Édouard; et ouvrant les yeux sur la carrière honorable que Wallace lui montrait, il conçut le projet, qu'il exécuta depuis, d'embrasser la cause, quoique désespérée de son malheureux pays, et d'en devenir le libérateur. Malgré cette grande victoire, la soumission de l'Écosse ne fut pas complète et les provinces du Nord continuèrent de résister. La jalousie des grands barons les avait portés à choisir Jean Cummyn pour régent du royaume, à la place de Wallace, qu'ils exclurent en même temps du commandement des armées et des conseils de la nation. Cette ingratitude n'empêcha pas cet illustre citoyen de combattre pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, même après qu'Édouard eut achevé, en 1304, la conquête de l'Écosse. Cette noble résistance irrita le roi d'Angleterre, et lui fit craindre de nouveaux dangers tant que Wallace existerait. Excité à la fois par le désir de la vengeance et par l'intérêt de sa politique, il mit tout en œuvre pour découvrir sa retraite, et pour se rendre maître de sa personne. A la fin, ce guerrier intrépide, qui était déterminé, au milieu de l'asservissement de ses concitoyens, à conserver toujours sa liberté, fut trahi par un de ses amis, le chevalier Jean Monteith, auquel il avait fait connaître le lieu où il s'était réfugié, et dont le nom doit être livré au mépris de la postérité. Dès qu'Édouard eut Wallace entre ses mains, il le fit conduire à Londres, chargé de chaînes; et après l'avoir fait condamner

comme rebelle et traître, quoiqu'il ne fût pas né son sujet, et qu'il ne lui eût jamais prêté aucun serment, il le fit décapiter à Tower-Hill, le 23 août 1305. Ainsi périt ce héros, qui pendant tant d'années avait défendu les libertés de sa patrie. La barbare politique d'Édouard ne lui fit point obtenir le succès qu'il en attendait. L'injustice et la cruauté d'un pareil acte exaspérèrent les Écossais, et les enflammèrent de rage; et Wallace ne tarda pas à trouver un vengeur. Le nom de Wallace est encore populaire en Écosse. Outre le ménestrel ou l'aveugle Henri, dont nous avons parlé, plusieurs poëtes ont chanté ses exploits; et il est le héros d'un roman historique fort intéressant de miss Jane Porter, intitulé : *Wallace* ou les *Chefs écossais*. Saint-Marcellin a donné en français un opéra-comique intitulé: *Wallace* ou le *Ménestrel écossais*.

WALLENBOURG (Jacques de), orientaliste, né en 1763 à Vienne, fut envoyé comme élève interprète à Constantinople en 1782, et rappelé 5 ans après lorsque Joseph II déclara la guerre à la Porte : il joua un rôle important au congrès de Szistowe (1790). De retour dans sa patrie après la conclusion de la paix, il utilisa les connaissances qu'il avait acquises dans les langues orientales, en coopérant à la 2ᵉ édition du *Dictionnaire* de Meniski. Il avait commencé la traduction française du *Mesnevi*, poëme moral de Djélal eddyn-Roumy; mais son travail périt dans l'incendie de Pera en 1799. Wallenbourg mourut à Vienne le 26 juin 1806, conseiller aulique de la chancellerie impériale.

WALLENBURCH (Adrien et Pierre de), frères célèbres par leurs connaissances théologiques et leur amitié, nés à Rotterdam vers la fin du 16ᵉ siècle, suivirent la même carrière, voyagèrent en France, où ils s'appliquèrent à l'étude de la jurisprudence, et furent reçus docteurs en droit et en théologie. Revenus en Hollande, ils acquirent la réputation d'habiles controversistes. Dans la suite ils furent appelés à Cologne, où Adrien fut nommé, dès son arrivée, chanoine de l'église métropolitaine. Pierre reçut quelque temps après, à Mayence, les titres de chanoine, de doyen de Saint-Pierre et d'évêque de Mysie (*in partibus*). Adrien mourut à Cologne en 1669, et son frère en 1675. On a de ces deux théologiens différents ouvrages de controverse, qu'ils ont réunis en 2 vol. in-fol., Cologne, 1669-1671, sous le titre de *Tractatus generales de controversiis fidei*, pour le premier, et de *Tractatus speciales*, pour le second.

WALLENCODT (Conrad-Tibère de), 22ᵉ grand maître de l'ordre Teutonique, appartenait à une noble famille de Franconie, et avait passé successivement par les plus importantes dignités de son ordre, quand il en fut élu chef, en 1390. C'est lui qui le premier substitua au titre de grand maître (*Hochmeister*) celui de *prince par la grâce de Dieu*. Il ordonna que les chevaliers, au lieu de s'appeler frères, fussent nommés *seigneurs* de l'ordre Teutonique. Il fit ensuite la guerre aux Lithuaniens, et envahit leur pays à la tête d'une armée de 60,000 hommes; mais il eut le chagrin d'en voir périr la moitié par le fer ou par la peste. Cet échec l'irrita au point qu'il en perdit la raison. Il mourut dans un de ses accès de frénésie le 25 juillet 1394. (*Voyez* Schütz, *Chronique de Prusse*.)

WALLENSTEIN (Albert-Venceslas-Eusèbe de WALDSTEIN), né en Bohême le 14 septembre 1583, fut placé comme page auprès du margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand; mais il resta peu dans ce poste, et consacra quelques années à visiter la plupart des pays de l'Europe, dont il apprit les langues. De retour dans sa patrie, il épousa une riche veuve, qui mourut après 4 ans de mariage, le laissant maître d'une très-grande fortune. La guerre ayant éclaté entre l'archiduc Ferdinand et les Vénitiens, Waldstein leva à ses frais un corps de 300 cavaliers, et alla offrir ses services à l'archiduc, qui l'accueillit avec distinction. A la fin de cette guerre, où il s'était signalé, il fut nommé colonel des milices ou *landwehrs* de Moravie. Ce pays était en proie à l'insurrection : Waldstein ne put parvenir à l'apaiser, et se retira après avoir enlevé une partie des sommes contenues dans les caisses publiques. Forcé de remettre cet argent à l'Empereur, il garda 12,000 écus, avec lesquels il leva un corps de 1,000 cuirassiers qu'il offrit à son souverain. Cependant la Bohême avait aussi levé l'étendard de la révolte (1618). Waldstein reçut la mission d'aller combattre les insurgés, et le fit inutilement. En 1621, renvoyé en Moravie, il sut déjouer les efforts de Bethlem-Gabor. L'Empereur récompensa ses services par le don de propriétés considérables. Peu de temps après, mandé à Vienne pour y rendre compte de sa conduite, il parvint à se justifier, et épousa la fille du comte de Harrach, favori de l'Empereur. Un nouveau don de deux régiments d'infanterie le fit nommer par Ferdinand major général. En cette qualité, il fit, pendant plusieurs années, la guerre en Bohême, et se distingua, notamment à la bataille de Prague, gagnée par Bucquoi, le 8 novembre 1620. En 1625, Waldstein offrit à l'Empereur de lever à ses frais une armée, pourvu qu'il eût la faculté de la porter jusqu'à 50,000 hommes. Ferdinand, d'abord surpris de cette proposition, l'accepta, assigna quelques districts en Bohême pour le recrutement, et permit à Waldstein de nommer les officiers de son armée. Celui-ci ayant rassemblé 20,000 hommes, se porta vers la Franconie et les frontières de la Souabe, et se recruta, chemin faisant, de 10,000 combattants. On croit que ce fut à cette époque qu'il reçut de l'Empereur le titre de duc de Friedland. Tilly, commandant l'armée bavaroise, opérait alors en basse Saxe : Waldstein reçut ordre de seconder le général bavarois; mais son caractère altier ne lui permettait pas de se trouver en sous-ordre. Il se contenta donc de concerter ses mouvements avec ceux de Tilly; et, tandis que celui-ci pressait le roi de Danemark dans le pays d'Osnabruck et de Munster, Waldstein remportait devant le pont de Dessau une victoire complète (25 avril 1626) sur Mansfield, qui, néanmoins, s'étant recruté promptement dans le Brandebourg, vint menacer la Hongrie. Envoyé par l'Empereur à la poursuite de ce général, qui avait opéré sa jonction avec Bethlem-Gabor, Waldstein défit un corps de Turcs venus au secours de Gabor, et prit ou délivra plusieurs places. Après l'accommodement de Gabor avec l'Empereur, Waldstein se dirigea vers le Brandebourg, pénétra jusque dans le Holstein et le duché de Sleswick, et finit par porter son armée à 100,000 hommes, qui ne coûtaient rien à l'État

pereur. Il sollicita auprès de Ferdinand et obtint le titre de duc de Mecklenbourg, avec l'investiture de ce duché, enlevée aux titulaires. On lui vit jouer alors le rôle de dictateur, faisant peser son despotisme sur ses amis et ses ennemis, n'ayant plus égard aux ordres de l'Empereur, et lui écrivant même des lettres insolentes. Toutefois, il négocia, entre son souverain et le roi de Danemark, le traité de Lubeck en 1629. On fait monter à plus de 200 millions de francs les contributions levées par Waldstein pendant 7 ans que dura son commandement dans le nord de l'Allemagne. De tous les points de l'Europe on adressait à Ferdinand des insinuations contre le redoutable général : ses nombreux et puissants ennemis obtinrent enfin sa destitution, qu'il affecta de recevoir avec calme et résignation. De Memmingen, où il était alors à la tête d'une armée formidable et toute dévouée, il se retira (16 septembre 1630) dans ses terres en Bohême, où on le vit déployer un luxe qui dépassait celui de la plupart des souverains. Quelques historiens prétendent qu'il fit proposer ses services au roi de Suède, Gustave-Adolphe. D'autres donnent l'initiative à ce monarque, dont Waldstein aurait rejeté les propositions. Cependant Tilly, nommé généralissime de l'Empereur et de la ligue allemande, cédait à l'ascendant de Gustave-Adolphe. Ferdinand, effrayé des progrès du roi de Suède, s'humilie devant le seul homme qui puisse les arrêter. Waldstein repousse les premières démarches de son souverain. Enfin, il s'engage à lever une nouvelle armée; mais il refuse de la commander : et, lorsque les instances les plus vives de Ferdinand le décident à accepter, ce n'est qu'aux conditions d'être généralissime d'Autriche et d'Espagne, de disposer de tous les emplois, d'être indépendant dans son commandement suprême, d'avoir une principauté héréditaire en Allemagne, de gouverner exclusivement les pays conquis, de disposer du produit des confiscations, d'avoir le droit exclusif d'amnistie, etc., enfin, en cas de revers, de pouvoir se retirer dans ses États héréditaires. Ces concessions faites, il entre en Bohême pour y attaquer l'armée saxonne, s'empare de Prague presque sans coup férir. Bientôt il se trouve maître de tout le pays, et se dirige ensuite sur Nuremberg, pour y attirer Gustave-Adolphe, qui parcourait la Bavière en triomphateur. Les deux illustres capitaines sont en présence. Gustave était inférieur en forces; mais Waldstein, craignant d'exposer l'Autriche, et peut-être sa propre renommée, aux chances d'une bataille, se retranche, ainsi que son adversaire; espérant d'ailleurs le ruiner par la famine. Les deux armées impériale et suédoise s'observent ainsi pendant trois mois. Le roi de Suède ordonne, contre l'avis de son conseil, l'attaque du camp impérial. L'action s'engage le 24 août 1632, et dura 10 heures. Les Suédois sont repoussés sur tous les points et perdent de 3 à 4,000 hommes : la perte des Impériaux s'élevait seulement à 1000. Il y eut encore quelques escarmouches, durant 15 jours, au bout desquels le roi de Suède leva son camp et fit défiler ses troupes devant son adversaire qui ne tenta point de l'inquiéter. Il paraît que Gustave essaya de renouer alors ses négociations avec Waldstein, et que celui-ci refusa d'y prêter l'oreille. Waldstein se dirigea ensuite vers la Saxe, s'empara de Leipzig et de plusieurs petites villes des environs. Gustave, alors campé à Naumbourg, avec l'intention de se réunir à l'armée saxonne, se décide à attaquer les Impériaux, qui ne comptent pas plus de 12,000 hommes, tandis que les Suédois sont au nombre de 20,000. L'action s'engagea le 26 novembre 1632, dans une plaine qui s'étend de Weissenfels à Lutzen. Gustave fut atteint d'un coup mortel au moment où, victorieux, il accourait de la droite pour réparer l'échec éprouvé par son aile gauche. La mort de ce prince et le retour du général Pappenheim, détaché avec un corps considérable vers la basse Saxe (ce qui portait alors l'armée impériale à 24,000 combattants), semblaient devoir assurer la déroute de l'armée royale; mais le désespoir des Suédois, et les habiles manœuvres de Bernard de Weimar, qui avait pris le commandement, triomphèrent de tous les efforts des généraux impériaux, dont l'armée quitta le champ de bataille. Waldstein soumit la conduite de ses officiers à une enquête très-sévère, et 18 furent condamnés à mort. L'armée impériale se porta ensuite sur la Silésie, au grand étonnement des partisans de l'Autriche, qui s'attendaient à le voir marcher vers la Souabe et le Rhin, dont le duc Bernard et le général Horn avaient pris la direction. Cependant Waldstein continuait ses négociations avec la Suède, la Saxe et le Brandebourg : il était d'accord avec ses alliés sur les principaux articles; mais elles furent aussi infructueuses que les précédentes. Il négociait en même temps avec la cour de France, comme on en a la preuve dans les *Lettres de Feuquières*. Au milieu de ses intrigues, Waldstein attaqua à l'improviste les Suédois près de Steinau sur l'Oder, et força le comte de Thurn à se rendre à discrétion avec un corps de 6,000 hommes. Après s'être emparé ensuite de plusieurs villes de la Silésie, il vole en Bavière à la rencontre du duc Bernard qu'il refoule sur le haut Palatinat, puis revient établir ses quartiers d'hiver en Bohême. Cependant le cardinal-infant s'avançait d'Italie dans les Pays-Bas. Waldstein, qui eut à lui envoyer un détachement de 6,000 hommes, crut qu'on cherchait à diminuer son influence pour le disgracier plus sûrement. Dès lors il s'occupa de son plan de défection, et s'en ouvrit à Piccolomini, celui de tous ses généraux en qui il avait le plus de confiance. Piccolomini lui représenta les dangers de son entreprise : Waldstein persista dans sa résolution; et son confident, ayant l'air de céder à la force de ses raisons, se hâta d'aller instruire la cour de Vienne de ces desseins. Waldstein convoqua ses généraux à Pilsen, fit inviter les commissaires suédois et saxons à s'y trouver, et la réunion eut lieu le 11 janvier 1634. Presque tous les chefs de l'armée signèrent un écrit par lequel ils s'engagaient à rester fidèles à la cause du généralissime. Informé de cet acte criminel, Ferdinand se hâta d'adresser à l'armée une proclamation dans laquelle il la déliait de ses serments à l'égard de Waldstein, remplacé par Gallas, accordait une amnistie à tous ceux qui auraient pu se laisser égarer, n'en exceptant que le généralissime et deux de ses lieutenants. Waldstein sentit la nécessité de presser l'exécution de son projet; mais ses généraux l'abandonnèrent sous différents prétextes. Mis au ban de l'Empire, désobéi par ses soldats, trahi par ses officiers, l'homme naguère le plus puissant de

l'Europe se rend à Egra, où il a donné rendez-vous au duc Bernard et aux commissaires des alliés, et se met à la merci de quelques étrangers qui le trahissent. Le 25 janvier 1634, les conjurés font d'abord égorger dans un banquet, par des dragons irlandais, le petit nombre d'amis restés fidèles à la cause du généralissime. Celui-ci, qui s'était retiré de bonne heure dans sa chambre à coucher, y fut investi par le capitaine irlandais Deveroux, à la tête de 6 hallebardiers, et tué d'un coup de pertuisane. Un grand nombre de ses partisans furent arrêtés, et quelques-uns exécutés. Mais les désordres qui eurent lieu dans l'armée à la suite de cet événement furent difficiles à comprimer; on y parvint toutefois, et Ferdinand récompensa avec générosité les assassins de Waldstein. Outre deux ouvrages apologétiques : l'*Istoria della vita d'Albert. Waldstein*, par Gualdo Priorato, et la *Biographie de Wallenstein*, par un général prussien, on peut consulter, sur cet homme extraordinaire, l'*Histoire des Allemands* de Schmidt, et l'*Histoire de la guerre de trente ans* par Schiller, qui a fait de sa catastrophe le sujet d'une trilogie admirable, imitée en partie par Benjamin Constant et Liadières, dont la tragédie a été représentée à Paris en octobre 1828.

WALLER (Guillaume), général anglais, descendait de l'ancienne famille des Waller de Spendhurst. Son éducation, commencée aux colléges de Magdelaine et de Hart-Hall à Oxford, fut terminée à Paris. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il débuta dans la carrière militaire sous les drapeaux des princes protestants coalisés contre l'Empereur, et où sa bravoure et sa capacité lui firent un commencement de réputation. Revenu en Angleterre, il fut décoré du titre de chevalier, et se maria à Jeanne Reynell. Nommé, quelques années après, membre du long parlement par le bourg d'Andover, il se déclara ouvertement contre le parti de la cour, soit que dans la guerre du protestantisme il eût adopté des principes peu favorables à la hiérarchie dans le gouvernement de l'État et de l'Église, soit, comme le disent quelques biographes, qu'il crût avoir à venger des injures particulières. Quoi qu'il en soit, lorsque les partisans de la suprématie parlementaire prirent les armes, il se rangea sous les étendards du comte d'Essex, commanda l'expédition dirigée contre Portsmouth; et malgré les efforts du colonel Goring, qui venait de se soumettre au roi, et qui occupait la ville pour lui, il força la garnison à reconnaître l'autorité du parlement. Après ce succès, qui fut aussi prompt que complet, Waller fut chargé de diverses autres expéditions, dont il s'acquitta toujours avec la plus grande intrépidité; et l'on s'habitua à le regarder comme un des personnages les plus importants du parti antiroyal. Mais l'opposition qui se manifestait de jour en jour entre les presbytériens et les indépendants lui devint fatale. Cromwell, coryphée de ceux-ci, s'efforça d'éloigner des affaires un homme à qui plusieurs des chefs de son parti avaient offert le suprême commandement, et dont, malgré ses refus, le mérite effrayait son ambition jalouse. Waller, réduit à résigner la place à laquelle l'avaient élevé ses talents militaires, revint siéger au parlement, où on le regarda comme le chef de l'opposition presbytérienne. Peu après, en effet, les indépendants étant devenus les plus influents, il fut un des onze membres que leur haine accusa de haute trahison, et il se déroba, par la fuite, à une condamnation. Il revint dans la suite à Londres, et reprit sa place au parlement jusqu'en 1648, époque à laquelle il fut ainsi que cinquante autres, expulsé de la chambre par la force des armes, et jeté dans une prison, comme suspect d'attachement au gouvernement royal. Impliqué, dix ans après, dans l'insurrection de George Booth, il fut relâché sous caution; et l'année suivante (1659), il fut nommé conseiller d'État, et rentra, comme un des représentants du comté de Middlesex, au parlement qui s'ouvrit le 25 septembre 1660. Il mourut le 19 septembre 1668, et fut enterré dans la chapelle de Tothill-Street, et non, comme le dit Seward, dans l'église de l'abbaye de Bath, où il n'y avait que sa statue et le tombeau de sa première femme. On a de lui : *Méditations religieuses sur divers sujets, avec des formules journalières*, Londres, 1680, 1 vol. in-8°; *Apologie* (Vindication) *du caractère et de la conduite du chevalier William Waller, commandant en chef des forces parlementaires dans l'ouest, contenant l'exposition des motifs qui lui ont fait prendre les armes contre le roi Charles Ier, écrite par lui-même*, Londres, 1793, in-8°.

WALLER (Edmond), poëte anglais, de la même famille que le précédent, né le 3 mars 1605 à Coleshill, dans le Hertfordshire, débuta à la fois au Parnasse, au parlement et à la cour, à l'âge de 15 ans. Admis dans la familiarité de Jacques Ier, il plut à ce prince par ses saillies, et obtint un grand succès dans le monde. Il épousa une riche héritière de la Cité de Londres, et, devenu veuf à 25 ans, l'ambition lui fit adresser ses vœux à la fille aînée du comte de Leicester. Trompé dans ses vues par le mariage de cette demoiselle avec le comte de Sunderland, il résolut de voyager pour se distraire de son chagrin. De retour à Londres, il contracta une nouvelle alliance, et devint père d'une nombreuse famille. Lorsque le parlement fut convoqué, après une longue interruption, en 1640, Waller se montra un des plus véhéments orateurs du parti opposé à la cour; il prit la défense de son oncle Hampden, frappé d'une sentence illégale et injuste. Toutefois, en s'attachant à l'opposition, il n'en approuva pas les excès. Dans la grande question de l'abolition de l'épiscopat, il se prononça en faveur du maintien de la hiérarchie ecclésiastique; et, lorsque la guerre éclata entre le roi et le long parlement, il envoya à Charles Ier une somme considérable. Associé d'une part aux actes du parlement rebelle, puisqu'il continuait d'y siéger, et s'étant cependant concilié par ses discours la bienveillance des royalistes, Waller s'était maintenu longtemps dans un état de neutralité qui lui donnait de l'importance dans les deux partis, lorsqu'il se jeta tout à coup dans le parti du roi. La conspiration qu'il avait formée avec son beau-frère Tom-Kins, un des secrétaires du conseil de la reine, ayant été découverte, il fut arrêté. C'est alors que, cédant à une honteuse lâcheté, il avoua beaucoup plus qu'on n'avait pu découvrir. Ces aveux déshonorants et son feint repentir lui sauvèrent la vie. Après un an d'emprisonnement, il ne fut condamné qu'au bannissement, et se retira en France. S'étant fixé à Paris, il y connut Saint-

Évremond, qui, plus tard exilé lui-même, devait venir en Angleterre, resserrer les liens d'une amitié qu'il avait formée avec Waller, banni de son pays. Lorsque Cromwell se fut emparé du pouvoir, Waller obtint, par l'entremise du colonel Scroop, son beau-frère, la permission de revenir en Angleterre, où le protecteur, oubliant ses anciens torts, l'admit dans son intimité. Le poëte reconnaissant écrivit en vers le panégyrique de Cromwell, qui est considéré comme son meilleur ouvrage. Lors de la restauration, Waller, s'étant empressé, dans un nouveau poëme, de féliciter Charles II sur son avénement au trône, le roi, assure-t-on, lui fit observer que cette pièce était inférieure à celle qu'il avait composée pour l'usurpateur; Waller répondit sans se troubler que les poëtes réussissaient toujours mieux dans les fictions que dans les réalités. Quoi qu'il en soit, il devint un des principaux ornements de la nouvelle cour, et il fut nommé membre de tous les parlements qui s'assemblèrent sous Charles II, ainsi que de celui qui s'ouvrit à l'avénement de Jacques II. Il mourut le 21 octobre 1687, un an avant la révolution qui expulsa les Stuarts du trône d'Angleterre. On ignore si Waller eut le secret de la trame qui s'ourdissait alors à ce sujet; mais il est certain que son fils et l'héritier de son nom embrassa le parti du prince d'Orange. Les *OEuvres* de Waller ont été publiés par Fitton, Londres, 1729, in-4°. Le *Panégyrique* de Cromwell est traduit en partie en vers français dans le 3e vol. de la *Poétique anglaise* de Hennet. Sa *Vie* a été écrite par Johnson dans son recueil des *Vies des poëtes anglais*.

WALLERIUS (Jean Gottschalk), naturaliste suédois, né, le 11 juillet 1709, dans le comté de Necke, mort le 16 novembre 1785, professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal, membre de l'Académie d'histoire naturelle de Vienne et de l'Académie des sciences de Stockholm, est considéré comme un des hommes qui, pendant le 18e siècle, ont contribué avec le plus de succès au développement des sciences en Suède. Ses principaux écrits sont : *De origine et naturâ nitri*, Upsal, 1749; Gœttingen, 1750; *De principiis vegetationis*, 1751, 1752; *De nexu chemiæ cum utilitate reipublicæ*, 1752; *De origine salium alcalinorum*, 1753; *Censuræ circa præparationem medicamentorum chemicorum*, 1754; *Mineralogia systematicè proposita*, 1747 et 1748; traduite en français par d'Holbach, Paris, 1753, 2 vol. in-8°; *Hydrologia systematicè proposita*, Stockholm, 1748 et 1749; *Litteræ de chemiæ indole ejusdemque genuino usu*, 1751; *Chemia physica* (en suédois), 1759, 1768; en latin, 1760, 1769, 2 vol. in-8°; *Elementa metallurgiæ*, 1768, avec planches; *Systema mineralogicum*, 1772 et 1775, 2 vol. in-8°; *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi*, etc.; traduites en français par Dubois, 1781, in-12; *Elementa agric., physicæ et chemicæ*, traduits en français, Yverdun, 1766, et Paris, 1774, in-8°.

WALLIN (George), savant suédois, né en 1686 à Guiawle, dans le Nord-Land, voyagea dans les différentes contrées de l'Europe pour perfectionner ses connaissances, séjourna deux ans à Paris, et, à son retour en Suède, devint successivement professeur à l'université d'Upsal, surintendant ecclésiastique du Gothland et évêque de Gothenbourg, où il mourut en 1760. On a de lui : *Lutetia Parisiorum erudita sui temporis*, etc., Nuremberg, 1722, in-12, rare; *Historia Josephi, ex arabico codice manuscripto bibl. regiæ parisiensis*, etc., Leipzig, 1722, in-4°; *Clavis numophylacii runici*, etc., Stockholm, 1743, in-4°, rare.

WALLIS (Jean), célèbre mathématicien, né le 23 novembre 1616 à Ashford (comté d'Essex), fit ses études à Cambridge, et, ayant embrassé la carrière ecclésiastique, occupa successivement différents emplois. Plus tard il développa les connaissances profondes qu'il avait acquises, et se plaça au rang des plus illustres mathématiciens de l'Europe. Il fut en correspondance avec Pascal et Fermat, étendit et créa, pour ainsi dire, la doctrine des *indivisibles* de Cavalieri, et par son arithmétique des *infinis*, prépara les découvertes analytiques de Newton. Malgré son opposition aux doctrines des indépendants, Wallis avait été appelé pendant la révolution à la chaire *Savilienne* de géométrie. Charles II le confirma dans ce poste et dans celui de garde des archives de l'université d'Oxford. Lors de l'institution de la Société royale de Londres, il en devint un des principaux membres. Wallis fut aussi l'un des créateurs de l'enseignement des sourds et muets. Il mourut à Londres, le 28 octobre 1703. La plupart de ses ouvrages avaient été réunis avant sa mort, Oxford, 1797-99, 3 vol. in-fol. On y ajouta dans la suite un 4e volume, contenant ses écrits qui ne sont point relatifs aux mathématiques.

WALLIS (George-Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille irlandaise établie en Allemagne depuis près de deux siècles, était fils du général d'artillerie de ce nom, qui mourut devant Mayence le 6 septembre 1689. Le comte Olivier, né en 1671, fut amené fort jeune à la cour de Vienne, où Léopold l'admit au nombre de ses pages. Bientôt il entra au service, se distingua sur les bords du Rhin, en Hongrie, obtint un régiment en 1704, et assista, en 1706, comme colonel, au siége de Turin. Il passa ensuite dans le royaume de Naples, où il s'empara des fortifications de Pescara, et où ses services lui valurent, en 1708, le grade de général-major, et en 1716 le titre de feld-maréchal lieutenant et de conseiller aulique au ministère de la guerre. Ses exploits en Sicile et la prise de Messine (1719) mirent le sceau à sa réputation, et lui attirèrent de nouvelles faveurs. Gouverneur de la ville et de la citadelle de Messine, grand maître général de l'artillerie, commandant de toutes les troupes de la Sicile, il ne quitta ce pays qu'en 1733, pour prendre part aux opérations de la guerre sur le Rhin, dans l'Italie septentrionale, et enfin en Hongrie, sous les ordres du grand-duc de Toscane. On sait que cette campagne ne fut signalée que par des revers, et que les Turcs enlevèrent à l'Empereur les villes d'Orschowa et de Méhadia. Cependant la conduite de Wallis, qui en effet avait montré la plus grande valeur, fut appréciée : loin de lui adresser des reproches ou de lui faire appréhender une disgrâce, on lui donna le commandement de toutes les forces impériales alors rassemblées en Hongrie. Il paraît que l'on attendait de grands résultats de cette campagne, pour laquelle on avait fait d'immenses préparatifs, et accordé de pleins pouvoirs au généra-

lissime. Un corps, commandé par le comte de Neuperg, devait agir dans le bannat de Témeswar, et occuper les défilés de Méhadia; et une partie de l'armée était destinée à couvrir la Bosnie, tandis que Wallis lui-même, à la tête des forces principales, devait pénétrer dans la Servie et la soumettre. Effectivement le feld-maréchal, qui dès sa nomination avait formé sous Péterwaradin un camp de 50,000 hommes, se dirigea, au commencement de juillet, vers Salankemen, passa la Save, et vint camper à Mariva, sous les lignes de Belgrade, au village de Zweybrücke. Le grand vizir venait de se mettre en marche, à la tête de 80,000 soldats : mais les courses des Russes sur le Dniester l'avaient forcé d'affaiblir considérablement ses forces; et il n'avait guère que les deux tiers de son armée, quand il envoya un corps d'environ 10,000 hommes s'emparer de la Groczka. Wallis voulut disputer aux Ottomans la possession de ce poste avantageux, et leur présenta la bataille le 21 juillet 1739. Malgré les savantes dispositions du général et la valeur des principaux officiers, il fallut, après une perte considérable, céder à l'ennemi le champ de bataille, et rentrer dans le camp de Zweybrücke. Le 25, les Impériaux repassèrent le Danube, et vinrent asseoir leur camp sur les bords du Temes, tandis que les infidèles lançaient des bombes sur Belgrade, et que le sérasquier de Widdin franchissait aussi le fleuve, pour entrer dans le bannat de Témeswar. Mais ici les troupes impériales prirent leur revanche, et forcèrent les Turcs à rétrograder. Peu après, Wallis tomba malade; et la guerre, qui languissait depuis longtemps, ne consista plus qu'en escarmouches et en marches et contre-marches de peu d'importance. Le siége de Belgrade, seul fait intéressant de cette lutte insignifiante, traînait en longueur; et les assiégés, qui se défendaient avec autant de bonheur que de succès, semblaient devoir rester maîtres de la place. Aussi l'étonnement fut-il universel quand on sut que le feld-maréchal, déjà en pleine convalescence, venait de conclure, par l'entremise du comte de Neuperg et de l'ambassadeur français (le marquis de Villeneuve), une paix qui donnait au Grand Seigneur Belgrade, Schabacz, la Servie et la Valachie, et ne laissait à l'Empereur que Témeswar et son bannat. Charles VI fut indigné d'un accommodement qu'il regardait comme aussi honteux que préjudiciable à ses intérêts; et non content de désavouer hautement la conduite des deux comtes ses sujets, il ôta au premier le commandement, et lui ordonna de se rendre à Ziget, et d'y rester aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Déjà une commission spéciale avait été nommée pour le juger; et la voix publique s'était déclarée contre lui avec une force qui semblait ordonner sa condamnation, et qui sans doute avait beaucoup influé dans la détermination aussi sévère que subite de l'Empereur. Wallis avait à répondre sur douze chefs d'accusation différents. Mais bientôt on put s'apercevoir qu'il avait à la cour de puissants protecteurs. La commission nommée depuis plusieurs mois n'agissait point. Il obtint d'être transféré de Ziget à la forteresse de Spielberg, puis de venir à Vienne même, pour travailler à sa justification. Un mémoire apologétique qu'il présenta au conseil de guerre ne fut suivi ni de discussion ni de jugement. Enfin il devint évident que l'Empereur ne voulait ni se rétracter ni flétrir le vieux général par une censure judiciaire de sa conduite, et que tout le bruit que cette affaire avait excité dans le public s'assoupirait insensiblement, quand la mort prématurée de Charles VI accéléra la fin du procès. Marie-Thérèse étant montée sur le trône (1740) songea plus à s'environner des hommes capables de la défendre qu'à poursuivre des vengeances; et Wallis fut honorablement rappelé à la cour. L'Impératrice lui confia même le commandement d'un corps d'armée, dans la guerre qui eut lieu bientôt après; et il fit, en Bohême, le siége de Leutmeritz, que défendait le marquis d'Armentières (1743). La place capitula au bout de quelques jours. Wallis mourut la même année à sa terre de Neukirchen.

WALLIS (le comte François-Paul), frère du précédent, fit avec distinction plusieurs campagnes en Italie, puis en Hongrie, sous le prince Eugène, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nommé gouverneur de Belgrade, après la prise de cette ville en 1718, il y mourut en 1737.

WALLIS (.... comte de), né en 1732, servit également dans les armées autrichiennes dès l'âge de 16 ans, fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, fut envoyé contre les Turcs, et devint feld-maréchal et président du conseil de guerre. En 1795, il commanda pendant quelques mois, en Italie, l'armée autrichienne. Rappelé en 1796, il fut privé de tous ses emplois et de la présidence du conseil aulique de la guerre, et mourut à Vienne le 18 décembre 1798.

WALLIS (Joseph, comte de), ministre des finances d'Autriche, de la famille des précédents, naquit en 1768. Destiné à parcourir la carrière des hauts emplois, il montra de bonne heure beaucoup d'aptitude et d'intelligence pour les affaires. Ce fut sous le ministère du baron de Thugut qu'il fut nommé conseiller intime, gouverneur de Silésie et de Moravie. Le 26 juin 1805, il remplaça le comte de Choteck, comme premier burgrave et président de la régence de Bohême, place qui lui conférait le gouvernement civil de ce royaume. C'était au moment où la troisième coalition contre la France allait se former. Le comte de Wallis fut revêtu de pouvoirs extraordinaires pour la levée et l'armement des milices de la Bohême; mais à la suite de la courte et fameuse campagne d'Austerlitz, l'empereur François, en le nommant ministre-chef du département de la Bohême, le chargea d'annoncer aux habitants de ce royaume la paix de Presbourg : le comte de Wallis fit à ce sujet une proclamation. Pendant les trois années de paix qui s'écoulèrent, à partir de cette époque, il se fit remarquer par une administration sage et éclairée. En 1809, quand la guerre fut de nouveau résolue, son souverain lui conféra de plus grands pouvoirs. Il fut chargé, en qualité de commissaire général, non-seulement de mettre en activité le corps d'armée dont l'Empereur venait de lui confier le commandement, mais en outre de rassembler les miliciens qui devaient servir de rempart à la Bohême, devenue, après la bataille de Ratisbonne, le théâtre de la guerre. Le 29 avril, le comte de Wallis annonça par une proclamation que l'archiduc Charles, à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours, ayant été obligé de céder à l'immense supériorité de la

cavalerie française, tous les Bohémiens étaient appelés sous les drapeaux de la Landwehr, pour défendre leurs foyers menacés par le vainqueur. On remarquait dans sa proclamation cette phrase : « Qu'il fallait s'opposer aux *intentions perfides de l'ennemi.* » Elle ne fut pas relevée dans la réfutation que le *Moniteur*, du 27 mai, donna de ce document; seulement ce journal fit observer que ce n'était pas à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours que l'empereur Napoléon avait défait l'archiduc Charles le 22 avril, mais à la suite d'une *campagne de cinq jours.* Le zèle qu'avait montré le comte de Wallis pour la défense de la monarchie, lui mérita de plus hautes marques de confiance de la part de son souverain. Nommé ministre d'État et des conférences, il fut élevé bientôt après à la dignité de grand chancelier aulique de Bohême; et enfin, en 1810, à la mort d'O'donnell, il le remplaça comme président de la chambre des finances, c'est-à-dire comme chef et ministre de ce département. C'était alors une tâche délicate et difficile que celle de gérer les finances du gouvernement autrichien, tombées dans l'état le plus déplorable. La dette, évaluée en 1789 à 200 millions de florins, s'élevait au delà de 700 millions; il y avait en circulation une masse énorme de papier-monnaie, qui perdait plus des deux tiers de sa valeur nominale. Le comte de Wallis trancha dans le vif. La réduction du papier-monnaie au cinquième fut son ouvrage, ce qui froissa pour le moment toutes les fortunes. Malgré l'ordre et l'économie qu'il apporta dans toutes les branches de son administration, il fut obligé de créer un nouveau papier, après avoir opéré la réduction de l'ancien. Mais la plaie qui rongeait un État appauvri et obéré, à la veille de s'engager dans une guerre encore plus décisive, ne pouvait être guérie par des palliatifs. L'opinion publique ne tenait aucun compte au ministre de ses mesures économiques, de quelques emprunts sagement combinés, et d'un mode d'extinction graduelle du papier-monnaie; en un mot, le public méconnut ses intentions et ses talents. En 1812, le comte de Wallis fut chargé, par un rescrit de l'empereur, de la direction supérieure de l'approvisionnement de la capitale. En 1816, ayant été nommé chef suprême des tribunaux de justice, il abandonna la direction des finances au comte de Stadion. Il avait à peine 50 ans, et il montrait avec l'amour du travail une grande activité, quand le 19 novembre 1818 il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son corps fut publiquement exposé, et conduit, après avoir reçu de grands honneurs, à sa terre de Budweitz en Moravie, où il est inhumé.

WALLIS (Jean), théologien et naturaliste anglais, né en 1714 à Ireby, en Cumberland, fut élevé à Oxford, et rédigea, tandis qu'il était curé de Simonburn, en Northumberland, une *Histoire du Northumberland,* qui parut en 1769, 2 vol. in-4°. Le premier volume, contenant la description des minéraux, des fossiles, etc., trouvés dans ce pays, est le plus estimé. A d'autres égards, l'ouvrage est moins satisfaisant. L'auteur avait publié précédemment un volume de *Lettres à un élève, sur le point d'entrer dans les saints ordres.* Il desservit successivement deux autres cures, à Haughton et à Billingham, et mourut à Norton le 23 juillet 1793.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, fut chargé par son gouvernement de faire des découvertes dans le grand Océan, pour compléter les opérations du commodore Byron, et partit de la rade de Plymouth, le 22 août 1766, sur *le Dolphin* qu'il commandait, ayant sous ses ordres la corvette *le Swallow* et la flûte *le Prince Frédéric.* Arrivé à Madère, il y fit quelques provisions de bouche, et continuant sa route, il se trouva, vers le milieu de novembre, près de la terre Magellanique, et jeta l'ancre au cap de *las Virgenes.* Il reconnut combien on avait exagéré la taille des habitants de ce pays, appelés *Patagons,* et que les relations des premiers navigateurs avaient signalés comme des géants. Quelques-uns de ces sauvages avaient six pieds sept pouces anglais de hauteur (six pieds un pouce de France), mais la plupart n'avaient même pas six pieds. Le 17 décembre, Wallis entra dans le détroit de Magellan. Arrivé au port de la Hambre, il dépêcha la flûte *le Prince Frédéric* au port Egmont, dans les îles Falkland. *Le Dolphin* et *le Swallow* continuèrent de parcourir le détroit jusqu'au 11 avril, et pendant ces quatre mois l'équipage fut exposé aux dangers de la tempête et aux rigueurs d'un froid excessif. Tous les insulaires qu'ils rencontrèrent dans ces stériles contrées, leur semblèrent être les plus misérables des hommes : transis de froid, et n'ayant sur les épaules qu'une peau de veau marin, ils exhalaient une odeur infecte. Wallis en fit venir plusieurs à bord de son vaisseau. Ils mangeaient avec avidité tout ce qu'on leur donnait, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Du reste, ils montrèrent une indifférence stupide pour les objets de curiosité qu'on leur présenta. Les seules choses qui les étonnèrent furent les miroirs et les armes à feu : les premiers excitèrent en eux une surprise mêlée de joie; les secondes les saisirent d'effroi. « Nous quittâmes, dit Wallis, cette sauvage et inhabitable région, où pendant quatre mois nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été le temps est froid et orageux; où presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois, enfin où la terre qui se présente à la vue ressemble plutôt aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés. » En sortant du détroit, les vaisseaux firent voile à l'ouest; mais un coup de vent sépara *le Dolphin* du *Swallow* commandé par Carteret. Wallis navigua dans la mer Pacifique sans découvrir de terres jusqu'à son entrée dans le tropique, où il trouva d'abord l'île de la Pentecôte (3 juin 1767), puis celle de la Reine Charlotte, où l'on alla faire de l'eau et prendre des rafraîchissements. Il vit ensuite l'île d'Egmont, celles de Glocester, de Cumberland, de Guillaume-Henri et d'Osnabrugh. Enfin, le 19 juin, il découvrit l'île de Taïti, un an avant que Bougainville en eût fait la reconnaissance. Mais il paraît qu'antérieurement à ces deux navigateurs, les Espagnols avaient déjà vu l'île de Taïti, qu'ils appelaient *Sagittaria.* En approchant de cette île, surnommée à juste titre la reine de l'océan Pacifique, les Anglais furent entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'insulaires qui ne manifestaient pas des intentions hostiles; quelques-uns même montèrent à bord du vaisseau. Cependant les premières chaloupes qu'on envoya pour chercher un mouillage furent atta-

quées. Mais ce fut surtout lorsque les Anglais entrèrent dans la baie de Matavaé, qu'ils éprouvèrent une vive résistance : 300 pirogues, portant au moins 2,000 sauvages, leur lancèrent une grêle de pierres à laquelle on répondit par une décharge à mitraille qui mit le désordre parmi eux; mais s'étant ralliés promptement ils revinrent deux fois au combat avec une nouvelle furie, et ne se retirèrent que lorsqu'un boulet eut atteint la pirogue sur laquelle paraissait être leur chef. Alors on effectua le débarquement. Un officier du vaisseau prit possession de l'île au nom du roi d'Angleterre. On fit des invitations amicales aux habitants qui finirent par se lier avec les Anglais et leur apportèrent des provisions. Beaucoup de femmes, qui déjà sur les bords du rivage s'étaient montrées à eux dans les postures les plus lascives, les reçurent avec empressement : quelques objets de quincaillerie, quelques clous même suffisaient pour en obtenir leurs faveurs; et ces circonstances ont valu à Taïti le surnom de *Nouvelle Cythère*. Une chose qui surprit beaucoup les insulaires, ce fut de voir le chirurgien du vaisseau ôter sa perruque; ils la prenaient pour une partie de son corps. Obéréa, souveraine de l'île, fit un très-bon accueil aux Anglais; Wallis la pria de venir à bord de son vaisseau, et n'eut qu'à se louer des généreux procédés de cette princesse. Lorsqu'il fut sur le point de son départ, et qu'il se rendit auprès d'elle, accompagné de ses principaux officiers, pour lui faire ses adieux, cette nouvelle Didon témoigna tant de regrets et une si vive douleur, que Wallis en fut attendri jusqu'aux larmes. Il partit le 27 juillet; mais le mauvais état du vaisseau et la rigueur du temps ne lui permettant pas de revenir par le détroit de Magellan, il doubla le cap de Bonne-Espérance, découvrit dans sa route plusieurs îles à l'une desquelles il donna son nom, arriva le 17 septembre à l'île de Tinian, et le 30 novembre à Batavia. Il y trouva des Anglais naufragés qui le prièrent de les ramener en Europe; mais Wallis n'osa pas se charger d'eux, dans la crainte de manquer aux instructions de l'amirauté! Il se mit en mer, s'arrêta à l'île du Prince, prit fond à la baie de la Table, toucha à Sainte-Hélène, et mouilla sur la rade des Dunes le 19 mai 1768. Le voyage de Wallis a été imprimé en anglais, Londres, 1773, 3 vol. in-4°. Suard en a donné une traduction française, assez médiocre, Paris, 1774, 4 vol. in-4°, avec cartes et figures.

WALLIUS ou **VANDEWALLE** (Jacques), jésuite, né en 1559 à Courtrai, mort vers 1680, attaché aux missions des Pays-Bas, est auteur de poésies latines beaucoup trop louées par les contemporains, Anvers, 1656, in-12, et réimprimées depuis un grand nombre de fois.

WALLOT (Jean-Guillaume), né à Pauers dans le Palatinat, en 1743, fit ses premières études à Manheim, et se livra surtout à l'étude des sciences mathématiques qu'il vint continuer en France avec beaucoup d'ardeur. Distingué bientôt par Cassini, il fut choisi par ce savant pour l'accompagner dans le voyage fait par ordre du roi, en 1769, afin d'éprouver les montres marines de Leroy, et d'observer les longitudes. Wallot rendit de grands services dans ce voyage, et fut honorablement mentionné dans la relation que l'on en publia, en 1770. Revenu à Paris, il y fut nommé professeur d'astronomie. Il observait depuis quelques années le solstice d'été à la méridienne de Saint-Sulpice, et préparait un Mémoire sur la diminution de l'obliquité qui en résulte, quand la tyrannie de Robespierre l'enveloppa dans ses proscriptions. Traduit au tribunal révolutionnaire comme *ennemi du peuple*, il fut condamné à mort le 9 thermidor an II (27 juillet 1794); et il périt la veille du jour où les prisons allaient être ouvertes et les échafauds renversés.

WALPOLE (Henri), jésuite, natif du comté de Norfolk, subit la peine capitale à York (1595), comme auteur d'écrits où l'on crut voir des provocations incendiaires, et dans lesquels il exprimait d'ailleurs un grand désir du martyre. L'un de ces écrits était la *Vie d'Edmond Campian*, en vers anglais.

WALPOLE (Richard), frère du précédent, et jésuite aussi de même que le suivant, passa à Rome, vint professer la théologie à Séville, et mourut à Valladolid en 1607, âgé de 42 ans. Il est auteur de quelques écrits de polémique religieuse.

WALPOLE (Michel), frère des précédents, né en 1570, mort à Séville en 1620, a publié, entre autres ouvrages : *Traité de la soumission des princes à Dieu et à l'Église*, St.-Omer, 1608, in-4°; *Adresse aux catholiques d'Angleterre, concernant l'édit du roi Jacques Ier, sur le serment d'allégeance*, 1610, in-4°; une traduction de l'espagnol de la *Vie de St. Ignace*, 1617, 1620, in-12, etc.

WALPOLE (le chevalier Robert), ministre célèbre par ses talents et par le système de corruption qu'il mit en pratique pendant le long espace de temps qu'il gouverna l'Angleterre, naquit à Houghton, dans le comté de Norfolk, le 26 août 1676. Il était le troisième fils de Robert Walpole, membre du parlement. Naturellement indolent et ennemi de toute application, il serait resté un sujet médiocre; mais la honte d'être surpassé par ses camarades, les reproches et les encouragements qu'il recevait tour à tour de Newborough, son précepteur, et, plus que tout cela peut-être, les conseils de son père, qui s'efforçait de lui inculquer la maxime « qu'un fils cadet ne devait compter que sur lui-même et sur ses talents pour s'avancer dans le monde, » l'emportèrent sur l'inertie naturelle de son caractère. Avant de sortir d'Éton, il avait fait de tels progrès, qu'il passait pour un des écoliers les plus distingués de cette école fameuse. Destiné à parcourir la carrière ecclésiastique, il se livrait à l'étude de la théologie, lorsque la mort de ses deux frères le rendit, en 1698, seul héritier de sa famille. Il fut alors retiré de l'université de Cambridge, où il était entré en sortant d'Éton, et conduit à Houghton, résidence de son père, où il mena la vie d'un gentilhomme campagnard, se livrant pendant le jour aux travaux agricoles et à la chasse, et passant ses soirées au milieu de sa famille et de quelques amis. Ses travaux littéraires furent d'abord momentanément interrompus; et bientôt il les perdit tout à fait de vue. Au mois de juillet 1700, il épousa une riche héritière, fils de sir Jean Shorter, lord-maire de Londres. Élu, la même année, membre de la chambre des communes, par Castle-Rising, il y représenta deux fois ce bourg, et se fit remarquer parmi les membres les plus actifs du parti whig. En 1702, il fut nommé à la chambre par le bourg

de King's-Lynn, qui lui donna ses suffrages pendant plusieurs sessions consécutives. Choisi, en 1705, par le prince George de Danemark, pour faire partie de son conseil, il devint, en 1708, secrétaire d'État au département de la guerre, et l'année suivante, trésorier de la marine. Il devait la faveur dont il jouissait à l'amitié que lui portait le duc de Marlborough. La disgrâce de ce grand personnage vint arrêter son avancement. Nommé en 1710 l'un des commissaires dans le procès de Sacheverel, il se prononça avec acharnement contre cet ecclésiastique, et perdit toutes ses places lorsque le ministère whig eut été renvoyé. Non-seulement il n'en occupa plus pendant le règne de la reine Anne, mais à l'instigation du nouveau cabinet, la chambre des communes le traduisit devant elle, sous la double accusation de péculat et de corruption notoire, le chassa de son sein, et l'envoya à la Tour. Quoique le public approuvât en général cette décision, et considérât Walpole comme coupable, on doit convenir, en examinant avec impartialité les charges portées contre lui, que ses anciens collègues le traitèrent avec sévérité, et qu'ils paraissaient le punir moins pour ses fautes que pour l'attachement qu'il avait montré au parti de Marlborough, et afin d'éloigner un homme qu'ils craignaient à cause de son influence dans la chambre. Ainsi les mêmes motifs auxquels il avait dû son élévation furent cause de sa chute. Les whigs virent en lui une victime et une espèce de martyr de leur parti; le bourg de Lynn le réélut en 1714, et, quoique la chambre eût d'abord déclaré son élection nulle, ses commettants persistèrent dans leur premier choix. Walpole se montra l'ennemi prononcé du ministère tory qui gouverna l'Angleterre pendant les dernières années du règne de la reine Anne. Il se fit remarquer par ses maximes libérales dans les débats qui eurent lieu à l'occasion du pamphlet de Steele, intitulé *la Crise;* et la part qu'il y prit augmenta encore sa popularité. Le bill du schisme (*schism-bill*) lui fournit une autre occasion de déployer son éloquence, et de se montrer le champion de la liberté civile et religieuse. La révolution politique qui suivit immédiatement la mort de la reine fit triompher le parti whig à la cour et dans les chambres. Walpole avait acquis les bonnes grâces de la maison de Hanovre, par son zèle pour ses intérêts, qu'il avait manifesté dans plusieurs occasions. On ne fut donc pas surpris, à l'avénement de George Ier, de le voir nommer payeur général de toutes les troupes de terre et de mer et conseiller privé. A l'ouverture du nouveau parlement, un comité secret, dont il était président, fut chargé de faire une enquête sur la conduite du dernier ministère. L'influence que Walpole exerçait sur ses collègues devint fatale aux anciens ministres, qui, sur son rapport, furent mis en accusation et condamnés. Les services éminents que les whigs prétendirent qu'il avait rendus à la nation et à la couronne, en poursuivant les torys, auxquels on devait la dernière paix, furent récompensés par la place de premier commissaire de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'Échiquier. En 1716, le mécontentement d'une grande partie de la nation contre les mesures adoptées par les ministres, et la haine que les partisans des Stuarts portaient à la maison de Hanovre, ayant fait craindre des troubles sérieux (il s'en était déjà manifesté en Écosse), la chambre des communes adopta un bill qui prolongea de quatre années la durée du mandat donné à ses membres, lequel n'était auparavant que pour trois ans. Cette innovation, qui rendait les parlements septennaux, fut diversement jugée; et Walpole, qui avait, disent quelques écrivains, séduit plusieurs membres de la chambre basse, pour qu'ils en fissent la proposition, se défendit toujours d'y avoir coopéré. Il faisait, depuis deux ans, partie du ministère, lorsque la discorde parut s'être glissée dans le cabinet, à l'occasion de l'intérêt de la dette nationale, que Walpole avait résolu de réduire de six à quatre pour cent. Le secrétaire d'État Stanhope, dont le crédit commençait à éclipser celui de Walpole, manifesta des idées opposées; et la rupture ne tarda pas à éclater. Le roi George acheta du Danemark les duchés de Brême et de Werden, dont le dernier avait été enlevé au roi de Suède; et Charles XII, furieux de ce qu'on mettait publiquement à l'enchère ses domaines, conçut un vif ressentiment contre celui qui se présentait pour les acquérir; et il résolut de se venger, en envahissant l'électorat de Hanovre, et en favorisant les projets du prétendant. Un message fut présenté, à ce sujet, à la chambre des communes, le 4 avril 1717; et Stanhope proposa d'accorder un subside afin de mettre le roi en état de concerter avec les princes et États étrangers les mesures nécessaires pour empêcher que la paix de l'Allemagne ne fût troublée. Un vif débat s'engagea sur cette proposition, représentée par les adversaires de la cour, comme contraire à l'acte d'établissement; et l'on remarqua avec étonnement que Walpole, qui dans les occasions importantes influait beaucoup sur les délibérations, garda un profond silence. Quelques membres de l'opposition insinuèrent que la paix de l'Empire n'était qu'un prétexte, et que la sécurité des nouvelles acquisitions territoriales était l'objet réel de ce subside, sans précédent; et ils firent observer en même temps que les ministres semblaient divisés sur le point contesté. Walpole se crut alors obligé de dire quelques mots en faveur du subside, qui ne passa qu'à une majorité de quatre voix; et deux jours après, il résigna tous ses emplois. Si la conduite qu'il tint dans cette circonstance eût eu pour unique cause sa désapprobation des mesures dont on poursuivait l'adoption, elle aurait prouvé une âme noble, et l'on devrait lui accorder de justes éloges; mais lorsque l'on considère l'état des partis à cette époque, et que l'on remarque surtout que Walpole parla en faveur de ce même projet, qu'il semblait désapprouver, on ne peut guère attribuer sa retraite à son attachement pour la constitution de son pays. Enfin il est permis de supposer qu'il ne se retira que dans l'espoir de rentrer dans le cabinet avec un pouvoir plus étendu. Le nombre des amis qui abandonnèrent avec lui le ministère prouve que ce ne fut qu'un mouvement de faction. Quoi qu'il en soit, le jour même où il donna sa démission, il présenta à la chambre des communes son fameux bill d'amortissement, comme l'œuvre d'un gentilhomme campagnard, et dit, en plaisantant, qu'il ne serait pas plus mauvais pour avoir deux pères; qu'au surplus son successeur l'amènerait à perfection. Le projet de Walpole avait pour but d'éteindre la dette nationale, qui s'élevait, au 14 mars

1716, à 47,382,200 livres sterling (environ un milliard deux cents millions de francs). Il proposait de réduire à cinq l'intérêt de six pour cent, que le gouvernement avait toujours payé, et de rembourser le principal à ceux qui ne voudraient point accepter cette proposition. Quant aux porteurs des annuités affectées sur les fonds publics, pour 99, ou pour 89 ans, on leur proposait des annuités nouvelles à 400 pour 19 ans, et de nouvelles annuités à 5 pour cent pour 17 ans. Quant à ceux qui étaient porteurs d'annuités de 33 ans, on leur offrait des annuités à 4 pour cent pour 14 ans et demi, ou à 5 pour cent pour 13 ans et demi. Pour faire face aux remboursements qui pourraient être demandés, le gouvernement devait être autorisé à emprunter les sommes nécessaires, à l'intérêt de 5 pour cent. Dans le cours des débats qui eurent lieu sur ce bill, il s'éleva un violent démêlé entre Walpole et Stanhope. Quelques réflexions amères ayant été dirigées contre le premier, il oublia le calme habituel de son caractère, et répliqua avec beaucoup de chaleur. L'acrimonie des deux côtés produisit des expressions inconvenantes; le secret des conversations particulières fut trahi, et l'on révéla un fait qui, pour l'honneur du pays, aurait dû être tenu caché, « la pratique scandaleuse de vendre les places et les réversions; » ce qui donna occasion à un membre de dire : qu'il était fâché de voir ces *deux grands hommes* s'avilir réciproquement. « A mon avis, ajouta-t-il, je les considère comme d'excellents patriotes et comme les pères de leur pays; mais puisqu'ils nous ont découvert leur nudité, nous devrions, suivant une coutume de l'Orient, la couvrir en leur tournant le dos. » Pendant tout le reste de la session, et pendant la session suivante, Walpole se rangea du parti opposé à la cour; il attaqua toutes ses mesures, et fit diminuer les subsides, et le nombre des troupes que le ministère demandait. Le discours qu'il prononça pour dévoiler les dangers d'une armée permanente dans un pays libre dura une heure, et l'effet en fut prodigieux. L'ascendant que l'éloquence entraînante de Walpole lui avait donné dans la chambre basse le rendait redoutable à la cour, dont il traversait tous les projets; aussi chercha-t-elle à le gagner. Il paraîtrait qu'elle n'eut pas à négocier longtemps pour cela; car dès les premiers mois de 1720, ce patriote si rigide commençait à s'adoucir, et non-seulement il mit un terme à ses attaques, mais il montra parfois la complaisance d'un partisan du ministère. Il obtint bientôt le prix de ce changement, et fut nommé payeur général des troupes. Plusieurs de ses amis ayant été compris sur les listes de promotion, il ne fut plus dès lors possible de douter qu'il n'eût abandonné entièrement ses principes populaires. L'année n'était pas encore écoulée, qu'il plaida pour faire obtenir à la couronne le nombre de troupes qu'elle demandait, avec autant de force qu'il en avait mis auparavant à se déclarer contre une mesure semblable; cette versatilité d'opinion parut d'autant plus frappante, qu'à cette dernière époque il n'existait pas même un prétexte plausible pour conserver une armée sur pied. En 1721, Walpole devint premier commissaire de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier, et lorsque deux ans après (1723) George Ier partit pour le Hanovre, il fut nommé l'un des lords justiciers pour l'administration du royaume, et seul secrétaire d'État. Vers cette même époque il reçut une autre marque de la faveur royale; son fils aîné, qui voyageait à l'étranger, ayant été créé pair sous le titre de baron de Walpole, lui-même fut fait, en 1725, chevalier du Bain, ordre militaire qui depuis longtemps avait perdu son lustre, et que George Ier, si l'on en croit des biographes, aurait rétabli pour son ministre qu'il nomma l'année suivante chevalier de la Jarretière. Les faveurs dont Walpole était comblé excitèrent l'envie, et provoquèrent un examen sévère de son administration. On l'accusa de trahir les intérêts de la nation pour étendre les prérogatives du trône, et de prodiguer les trésors de l'État pour corrompre les membres du parlement : une partie de ces reproches était malheureusement fondée. Mais s'il avait perdu sa popularité, il n'en conservait pas moins les bonnes grâces et la confiance de son souverain qui le soutenait contre la clameur publique. Pendant les fréquents voyages qu'il faisait dans son électorat d'Hanovre, ce prince abandonnait à son ministre toute l'autorité en Angleterre. Celui-ci, en politique habile, prévoyant la fin prochaine de George Ier, se ménagea la protection du prince de Galles, qui le conserva à la tête des affaires lorsqu'il monta sur le trône au mois de juin 1727. Pendant les 15 premières années du règne de ce prince (George II), Walpole fit mouvoir à son gré la machine du gouvernement, et, voulant à tout prix conserver le pouvoir, sut mettre à profit, pour y parvenir, la dépravation de ses contemporains et leur cupidité excitée par l'amour du luxe. Enfin, au moyen des places et des pensions qu'il distribuait à propos, il obtint une majorité constante dans les deux chambres. Il faillit néanmoins la perdre en 1738 : la nation désirait la guerre contre l'Espagne; mais Walpole, qui craignait que la guerre, en lui créant de nouveaux embarras, ne mît en danger son administration, en lui enlevant les ressources du trésor qu'il savait si bien placer pour affermir son crédit, préféra la voie des négociations. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il conseilla une rupture avec l'Espagne; mais alors même la lenteur qu'il apporta dans les armements, le mauvais succès des deux premières campagnes, le poids énorme des taxes excitèrent contre lui la haine du peuple et les murmures de l'opposition. Un des membres de ce parti, nommé Sandy, lui annonça, dans la chambre des communes, qu'il apporterait, un jour qu'il lui désigna, les preuves des différents délits, sur lesquels il se proposait de l'attaquer. Walpole, quoique surpris d'un semblable discours, remercia Sandy, et conserva assez de sang-froid pour discuter avec ses adversaires, pendant le cours de cette séance, un point d'érudition concernant le poëte latin Horace. Le jour où l'acte d'accusation fut présenté, Walpole se défendit avec modération; il eût peut-être succombé, mais par une manœuvre adroite, le parti de la cour prolongea si fort les débats, qu'un grand nombre de membres de l'opposition, fatigués d'une si longue séance, se retirèrent avant la clôture; et la proposition fut rejetée. L'administration de Walpole, auquel on reprochait ouvertement d'aspirer au despotisme, fut aussi violemment critiquée dans la chambre haute. Il triompha de toutes ces attaques; mais le nombre des adhérents du prince de Galles qui le

haïssait, et qui était le chef du parti de l'opposition, s'étant considérablement augmenté, Walpole voulut essayer ses forces dans un débat élevé sur des adresses de remerciment et des élections contestées. N'ayant emporté l'avantage que de quatre voix, il songea dès lors à se retirer, et résigna toutes ses places en 1742. Son crédit ne parut pas souffrir de cette circonstance, car le roi qui l'aimait et avait en lui une entière confiance le fit entrer à la chambre des pairs, avec le titre de comte d'Oxford, et ses amis et partisans conservèrent leurs places. George II lui accorda en outre une pension de 4,000 livres sterling : il se retira à la campagne, où il mourut en 1745. On a de lui : *Réponse du souverain à l'adresse du comté de Glocester* (les whigs avaient donné le surnom de souverain à Charles, duc de Sommerset); *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine en 1709*; *Les dettes de la nation établies et considérées*, 1710; *Explication d'une lettre sur les 35 millions*, 1710; *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre à N. Pettecum*, 1718; *Quatre lettres à un ami en Écosse sur l'enquête relative à Sacheverel; Histoire succincte du parlement* (pendant une session sous le règne de la reine Anne); *Examen du projet de la mer du Sud; Rapport du comité secret*, 9 *juin* 1715 (relatif à la mise en accusation du ministère); *Pamphlet contre le bill de la pairie; Pensées d'un membre de la chambre basse* (relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs), 1719; *Lettre particulière du général Churchill* (Marlborough), *après la retraite de lord Orford*. Coxe a publié en anglais : *Mémoires sur la vie et l'administration de Robert Walpole*, etc., Londres, 1798, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est trop apologétique pour qu'on puisse y avoir une entière confiance.

WALPOLE (HORACE, lord), frère du précédent, né en 1678, entra de bonne heure dans la carrière des affaires publiques. En 1706, il accompagna le général Stanhope à Barcelone, comme secrétaire particulier, et l'année suivante il fut nommé secrétaire de Henri Boyle, alors chancelier de l'Échiquier. En 1709, il était secrétaire de l'ambassade d'Angleterre auprès de l'empereur d'Allemagne, et il assista en cette qualité au congrès de Gertruydenberg. Sir Robert, son frère, ayant été nommé premier lord de la trésorerie, il devint secrétaire de ce département. En 1716 il fut envoyé extraordinairement à la Haye, et en 1717 il obtint le poste d'inspecteur et auditeur général de tous les revenus de S. M. en Amérique. En 1720, il fut nommé secrétaire du duc de Grafton, lord-lieutenant en Irlande, et en 1723 il commença son ambassade à Paris, où il résida jusqu'en 1727. En 1730, il fut fait trésorier de la maison de S. M., et trois ans après il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès des États-Généraux. En 1741, il fut nommé receveur de l'Échiquier, et en 1746 créé pair d'Angleterre sous le titre de lord Walpole de Wolterton. Il mourut le 5 février 1757. Les Mémoires de Coxe ont placé lord Walpole plus haut dans l'opinion qu'il n'y était avant leur publication; et il paraît que personne ne fut plus que lui au courant des secrets du ministère; mais comme il partagea les reproches qu'on fit à son frère, il a de même été présenté sous un jour peu favorable et très-faux par ces historiens compilateurs qui puisent tous leurs renseignements dans les pamphlets de parti. Lord Hardwicke a dit de lui « qu'il négociait avec autant de fermeté que d'adresse, et qu'avec cet amour de la paix qui était dans le système de son frère, il ne perdit jamais de vue le grand objet de conserver les sources de la puissance et de la richesse nationales. Il défendit et contribua à étendre les intérêts commerciaux et politiques de son pays, et c'est avec justice qu'il fut élevé à la pairie. » Th. Coxe ajoute que sa conduite morale fut irréprochable, qu'il fut sincère dans son attachement à la religion dont il remplissait exactement les devoirs, et que son intégrité et son amour de la vérité ne peuvent pas être mis en question, soit qu'on le considère comme homme public ou comme particulier. On lui doit plusieurs écrits politiques, très-bien raisonnés, mais d'un mauvais style, dit son neveu, quoique supérieur à celui de ses Discours. Parmi ceux-ci nous citerons : *Affaire des troupes hessoises à la solde de la Grande-Bretagne*, Londres, 1730; *L'intérêt de la Grande-Bretagne défendu avec constance, en réponse à un pamphlet intitulé : Lettre à un patriote distingué et orateur célèbre, sur la publication de son fameux Discours sur la pétition de Seaford, dans les Magasins* (journaux) 1748; *Plaintes des manufacturiers sur les abus en marquant le bétail*, 1752; *Réponse à la dernière partie des Lettres de lord Bolingbroke sur l'étude de l'histoire*, 1763. On attribue d'autres pamphlets à lord Walpole; mais il est douteux qu'ils soient de lui.

WALPOLE (HORACE), le 3e et le plus jeune fils du ministre, né en 1717, fut à Éton, ainsi qu'à l'université de Cambridge, le condisciple du poëte Gray, avec lequel il s'était lié, et qui l'accompagna dans son premier voyage sur le continent. De retour en Angleterre, Walpole, qui, dès 1738, avait été pourvu de trois sinécures, fut nommé membre du parlement (1741) et réélu pour les trois autres sessions. Il s'y fit peu remarquer, et continua de se consacrer tout entier à la culture des lettres et des arts. Venu à Paris en 1765, il se lia d'une étroite amitié avec madame du Deffant. Cette liaison dura 19 ans, et fut, dit un biographe, un mélange continuel de plaintes et de duretés de la part de Walpole, d'amour et de soumission de la part de la dame, alors aveugle et presque septuagénaire lorsque l'Anglais la vit pour la première fois. Walpole continua de s'occuper de littérature, et il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est la mort de son neveu dont il fut l'héritier. Mais ce surcroît de richesses et de dignités n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Il ne prit point le titre de comte d'Orford, ne voulut point siéger à la chambre des pairs, et mourut le 2 mars 1797. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont l'édition commencée à Strawberry-Hill (terre appartenant à l'auteur), en 1768, n'a été terminée qu'en 1798, 9 vol. in-4°. On a publié, en 1822, ses *Mémoires sur les dix dernières années du règne de George II*, 2 vol. in-4°. Il a paru aussi un *Walpoliana*, 2 vol. in-18, précédé d'une *Notice*.

WALRAM ou **WALTRAM**, **WALRABONUS**, etc., évêque de Naumbourg de 1089 à 1111, était issu des comtes de Schwartzenberg. D'abord moine dans le couvent d'Hersfeld, il avait rempli plusieurs missions

pour l'empereur Henri IV pendant ses démêlés avec le pape Hildebrand. On trouve divers écrits de ce prélat dans les *Scriptores rer. germanic.* de Freher, le *Syntagma de imperiali jurisdictione* de Schard, les *Annales* de Baronius, les *Scriptor. rer. german.* de Pestorius, la *Collection* de Durand, et dans les *Scriptor. medii ævi* d'Eckhard.

WALSH (Nicolas), prélat irlandais, fils de Patrice Walsh qui mourut en 1578 évêque de Waterford, étudia à Cambridge, où il fit de grands progrès, et devint successivement chancelier de l'église Saint-Patrice à Dublin, et évêque d'Ossery (1577). Il eut une fin malheureuse. Un Irlandais qu'il avait cité devant lui, comme prévenu d'adultère, se trouva tellement offensé de ce qu'on prétendait connaître de sa conduite, qu'il vint à Kilkenny, et tua Walsh dans son palais en 1585. On a de lui une traduction du Nouveau Testament en langue erse, traduction que sa mort prématurée l'empêcha d'achever, mais qui fut terminée en 1623 par Guillaume Daniel, archevêque de Toam.

WALSH (Pierre), religieux franciscain, né en 1610 à Moortown, au comté de Kildare (Irlande), fut professeur de théologie à Louvain, et mourut à Londres en 1688. Il s'était surtout fait connaître par son zèle contre les doctrines ultramontaines. Le duc d'Ormond, lord-lieutenant d'Irlande, ayant convoqué une assemblée nombreuse du clergé à Dublin, le P. Walsh en dirigea les délibérations, et contribua beaucoup à faire adopter les articles de la faculté de Paris, du 4 mai 1663, contre le pouvoir civil et temporel du pape, sa supériorité au-dessus des conciles et son infaillibilité. On a de lui : *Histoire et justification du formulaire loyal, de la remontrance irlandaise présentée à Sa Majesté en* 1661, Louvain, 1674, in-fol. (ouvrage condamné par la congrégation de la propagande et par l'université de Louvain); quatre *Lettres* sur differents sujets, Londres, 1679, in-8°; *Causa valesiana*, 1684, in-8°; *Tableau non achevé de l'état de l'Irlande, depuis l'an du monde* 1756 *jusqu'à l'an de J. C.* 1652.

WALSH (William), littérateur, né en 1663 à Abberley, dans le comté de Worcester, mort en 1709, avait été l'un des écuyers de la reine Anne et député de Worcester et de Richmond à la chambre des communes. Quoique partisan de la révolution, il entretint une liaison intime avec Dryden, dont les opinions étaient bien différentes; et il fut aussi le correspondant du jeune Pope. Ces relations ont fait plus pour sa renommée que quelques productions qu'on a de lui, telles que : *Esculape ou l'Hôpital des fous,* dialogue, traduit en français par la Flotte, 1764, in-8°; *Eugénie, Défense des femmes, discours,* avec une *préface* de Dryden, également traduite en français par la Flotte, 1768, in-12; *Recueil* (posthume) *de lettres et de poëmes érotiques et galants,* inséré dans les *Mélanges* de Dryden et ailleurs. Ses *poésies* ont été reproduites parmi les *OEuvres* des poëtes anglais du second ordre, 1749.

WALSINGHAM (Thomas de), bénédictin du couvent de Saint-Albans, natif du comté de Norfolk, avait sous Henri VI, en 1440, le titre d'historiographe royal. Ses ouvrages, qui ont été mis au jour par l'archevêque Parker, sont : *Hist. brevis Angliæ ab Eduardo I ad Henr. V.; et Ypodigma Neustriæ,* Londres, 1574, in-fol.

WALSINGHAM (le chevalier François), homme d'État distingué sous le règne d'Élisabeth, d'une ancienne famille du comté de Norfolk, était le 3e et le plus jeune des fils de sir William Walsingham de Scadbury. Sa mère s'appelait Joyce Denny. Né à Chislehurt dans le comté de Kent, en 1536, Walsingham fit ses études au collége du Roi, dépendant de l'université de Cambridge. Pour compléter son éducation, ses parents le firent voyager sur le continent, où il s'instruisit des mœurs, des usages, de la législation et du gouvernement des différentes nations de l'Europe, dont il apprit en même temps les langues. Il revint en Angleterre après la mort de la reine Marie, et ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces de sir William Cecil, secrétaire d'État, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Le premier poste qu'il lui confia fut celui d'ambassadeur auprès de la cour de France, désolée alors par les guerres civiles du protestantisme. Il l'envoya une seconde fois dans le même pays, au mois d'août 1570. Le mariage de la reine Élisabeth et du duc d'Alençon était l'une des négociations dont il fut chargé. Walsingham resta en France jusqu'au mois d'avril 1573. Pendant le séjour qu'il y fit, si l'on s'en rapporte aux lettres qu'il écrivit au comte de Leicester, et qui sont conservées en manuscrit dans la bibliothèque Harléienne (manuscrit n° 260), sa cour ne lui fournissait pas les moyens de soutenir son rang; et après avoir vainement demandé son rappel, il rentra dans sa patrie, accablé de dettes. Un fait digne d'être rapporté, et qui résulte de la correspondance de Walsingham, c'est que le séjour de Paris, à l'époque où il s'y trouvait, était infiniment plus coûteux que celui de Londres. Ses négociations, pendant cette seconde ambassade, ont été recueillies par sir Dudley Digges, et publiées en 1655, in-fol., sous le titre de *Complete ambassador,* traduit par Louis Boulesteis de la Contie, Amsterd., 1700, in-4°. Ce recueil prouve que Walsingham était un excellent diplomate. A son retour (1573), Élisabeth le récompensa, en le nommant l'un de ses principaux secrétaires d'État et conseiller privé, et en le créant chevalier. Walsingham devait surtout ces faveurs à l'amitié de Cecil, à la fortune duquel il s'était attaché, et qu'il servit aveuglément dans tous ses projets. En 1578, les États de Frise, de Hollande, d'Utrecht et de Zélande, alors en révolte ouverte contre l'Espagne, étant convenus de former un congrès, Élisabeth, qui ne laissait pas échapper une occasion de semer le trouble et la discorde dans les États voisins, chargea Walsingham d'y assister en son nom. L'influence qu'il y exerça produisit l'union de ces provinces, connue, l'année suivante, sous le nom d'*union d'Utrecht*. En 1581, il se rendit pour la troisième fois en France, afin de traiter du mariage projeté entre la reine et le duc d'Alençon, alors duc d'Anjou, et de conclure une ligue offensive et défensive entre les deux royaumes. Il était de retour à Londres à la fin de 1581, sans avoir pu rien conclure, quoiqu'il eût signé, d'après les ordres d'Élisabeth, avec le comte de Leicester, Hatton et d'autres personnages, un acte écrit d'avance et réglant les rites qui devaient être observés et la formule du contrat qui serait prononcé par les deux parties, à la célébration du mariage; il fe-

rait que ces trois seigneurs intriguèrent pour que cette union n'eût pas lieu. Ils avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils parvinrent à l'empêcher, malgré les désirs de la reine, dont l'amour passionné pour le duc d'Anjou s'était accru par la présence de ce prince. Le roi d'Écosse, Jacques V, fils de l'infortunée Marie Stuart, étant parvenu, au mois de juin 1583, à se délivrer des lords dévoués à l'Angleterre et soudoyés par elle, qui le retenaient dans une espèce de captivité, reprit l'exercice de l'autorité royale. Élisabeth condamna sa conduite par une lettre : Jacques la défendit; et ce fut pendant cette controverse que Walsingham fut envoyé à la cour de ce prince. Sa présence excita une surprise générale; car l'introduction même du comte d'Arran au conseil, tout odieux que fût ce seigneur à Élisabeth, ne semblait pas un motif assez puissant pour que Walsingham abandonnât ses fonctions, afin d'entreprendre un voyage aussi long et aussi fatigant. Il lut au roi d'Écosse plusieurs discours sur l'art de gouverner, vanta la clémence comme plus utile que la rigueur, et l'exhorta « à bannir les ennemis de la religion de ses conseils et de sa société. » Mais le but principal de l'ambassadeur était d'étudier la force et les ressources des deux partis qui divisaient le royaume; de semer la méfiance et la dissension dans l'un, tandis qu'il réunirait et fortifierait l'autre; de distribuer utilement les fonds qu'il avait apportés d'Angleterre, et de se faire des partisans avec des pensions et des promesses. Jacques le reçut froidement, l'écouta avec réserve; et le faible présent qu'il lui fit à son départ prouva le peu de cas qu'il faisait de ses avis. Élisabeth fut si indignée de cette réception, qu'elle se plaignit à Marie du dédain que son fils avait montré pour son ambassadeur. Les intrigues de Walsingham à la cour d'Écosse et l'or qu'il y avait répandu produisirent néanmoins l'effet qu'il en avait espéré. Une nouvelle révolte mit en danger l'autorité du roi Jacques, qui déjoua cependant les plans de Walsingham, et réduisit les insurgés. En 1585, les députés des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne, étant venus à Londres, pour solliciter des secours d'Élisabeth, Walsingham et les deux autres chefs du conseil appuyèrent leur demande, et parvinrent à la faire accueillir. L'année suivante, Walsingham, qui paraît avoir été plus spécialement chargé de la police, tant extérieure qu'intérieure, et qui avait des espions à ses gages dans toutes les cours étrangères, fit grand bruit de la conspiration de Babington contre la vie de la reine, dont on ne saurait douter, d'après les témoignages invoqués par le docteur Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, qu'il n'eût lui-même dirigé tous les fils, pour se rendre nécessaire, et surtout pour nuire à la reine d'Écosse, l'infortunée Marie, alors retenue prisonnière, en imaginant le moyen de la faire figurer au nombre des conspirateurs. Ce fut après leur arrestation qu'Élisabeth demanda à ses conseillers leur avis sur la conduite qu'elle devait tenir à l'égard de son illustre captive. Leicester proposa de s'en défaire secrètement par le poison; mais Walsingham, malgré son acharnement contre la reine d'Écosse, repoussa cette proposition atroce, et soutint que l'honneur de sa souveraine exigeait que Marie fût jugée solennellement. Son avis prévalut; et il figura lui-même parmi les juges. Ce fut pendant le cours de ce procès célèbre, si déshonorant pour la mémoire d'Élisabeth, que, Marie ayant reproché indirectement à Walsingham d'avoir fabriqué l'une des lettres qu'on produisait, et d'avoir récemment formé des complots contre sa vie et celle de son fils, le secrétaire d'État se leva et protesta devant Dieu qu'il n'avait jamais rien fait, comme particulier, qui fût indigne d'un honnête homme, et, comme officier public, qui pût le rendre indigne de son emploi. Quoi qu'il en soit, dit Egerton, soit que Walsingham feignît d'être malade, soit qu'il le fût réellement, après l'accusation portée contre lui par Marie à Fotheringay, il ne prit aucune part à ce que l'on fit contre elle, se retira même de la cour pendant deux mois, et n'y retourna que le mardi qui suivit la mort de cette princesse. Peu après, il fut nommé chancelier du comté de Leicester. En 1588, lors des préparatifs que Philippe, roi d'Espagne, faisait contre l'Angleterre, Walsingham, qui connaissait tous les projets de ce prince par les rapports de ses espions, et par les dépêches qu'il avait interceptées, trouva moyen de retarder d'une année le départ de la flotte ennemie, en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. Dans les conseils que les apprêts formidables de Philippe firent convoquer, Walsingham rejeta toute négociation, et proposa de prendre l'offensive contre les Espagnols; mais Élisabeth, qui désirait vivement la paix, et qui ne savait jamais prendre une résolution fixe, n'écouta pas ses avis. Heureusement pour elle la flotte espagnole fut dispersée par la tempête, et l'expédition de Philippe n'obtint aucun succès. Walsingham continua de faire partie du conseil souverain jusqu'à sa mort arrivée le 6 avril 1590, dans sa maison de Seething-Lane, ne laissant qu'une fille qui épousa successivement trois des hommes les plus illustres de l'Angleterre, sir Philippe Sidney, le comte d'Essex et le comte de Clanricard.

WALSTEIN. *Voyez* **WALLENSTEIN.**

WALTER (JEAN-THÉOPHILE), un des anatomistes les plus célèbres de l'Allemagne, né à Kœnigsberg le 1er juillet 1734, sentit de bonne heure se développer en lui, l'amour de la science, à laquelle il devait ajouter de nouvelles richesses. Cependant, soit par dévotion, soit par suite de quelques craintes ou de préjugés sur la carrière médicale, son père, économe du grand hôpital de Kœnigsberg, exigea de lui, avant de rendre le dernier soupir, une promesse formelle de se livrer aux études de la jurisprudence. Le jeune homme consentit à ce que lui demandait un père mourant, mais peu après ses dispositions naturelles reprirent le dessus, et il ne crut point déroger à la piété filiale en sacrifiant à une vocation véritable la vocation factice qu'on avait voulu lui inspirer. Il étudia d'abord dans sa ville natale les éléments de l'art auquel il voulait consacrer sa vie; il passa ensuite à Francfort sur-l'Oder, où il entendit les leçons des plus illustres professeurs, et fut admis en 1757 aux honneurs du doctorat. Il n'avait à cette époque que 18 ans. Cependant ni la magnificence d'un titre acquis à un âge où les autres ont à peine quitté les bancs de l'école, ni même les applaudissements de ses condisciples parmi lesquels il avait déjà une espèce de réputation, n'aveuglèrent le nouveau médecin sur son inexpérience; il

crut devoir se rendre à Berlin pour compléter son éducation médicale. L'anatomie était surtout l'objet de ses veilles et de sa prédilection. Son assiduité et l'étendue de ses connaissances lui valurent l'estime et la bienveillance de Meckel, qui le fit nommer professeur au théâtre anatomique du collége médico-chirurgical, puis professeur en second. Il ne quitta cette chaire que pour celle de premier professeur d'anatomie et d'accouchements dans laquelle il succéda à son ami et protecteur Meckel, mort en 1774. Il y joignit quelques années après la même chaire à l'hôpital de la Charité. La netteté et la précision de son enseignement non moins que ces découvertes anatomiques, et les immenses travaux auxquels il ne cessait de se livrer dans les amphithéâtres, lui méritèrent une réputation européenne et lui valurent avec une belle fortune des marques flatteuses de considération de la part des premiers personnages de l'Allemagne et de l'étranger. Il avait disséqué plus de 8,000 cadavres, et avait recueilli dans ses opérations 2,868 pièces d'anatomie, toutes plus curieuses les unes que les autres. Cette collection précieuse mise en vente par lui-même, en 1802, fut achetée par le roi de Prusse, pour le Musée anatomique de Berlin, et payée près de 400,000 francs. Walter mourut le 4 janvier 1818. Les principaux ouvrages de Walter sont : *Experimentorum in vivis animalibus revisorum specimen*, Kœnigsberg, 1755, in-4°, *Theses anatomico-phisiologicæ*, etc., 1757, in-4°; *Hist. nervorum mammæ*, etc., dans les dissertations *de Mammis* de Kœlpin, 1764, in-4°; *Traité des os secs du corps humain*, etc. (allemand), Berlin, 1763, 4ᵉ édition, 1798, in-8°; *Observat. anatomicæ*, 1775, in-fol.; *Manuel de myologie* (allemand), 1777, 1784, 1795, in-8°; *Tabulæ nervorum thoracis et abdominis*, etc., 1783, in-fol.; *Sur les maladies du péritoine et de l'apoplexie* (en allemand avec le latin en regard), 1785, in-4°; *Sur l'absorption et le croisement des nerfs optiques* (allemand), 1795, in-4°, fig., etc.

WALTER (Frédéric-Auguste), fils du précédent, né à Berlin, le 26 septembre 1764, mort le 18 décembre 1826, suivit la carrière de son père, fut professeur d'anatomie et de physique au collége de médecine et de chirurgie de Berlin, membre de l'Académie, directeur du musée anatomique et premier conseiller en médecine. On a de lui : *Annotationes academicæ*, 1786, in-4°; *Manuel d'angiologie* (allemand), 1789, in-8°; *Musée anatomique de J. T. Walter, publié par son fils* (allemand), 1796, 2 vol. in-4°, avec planches; *Recherches sur quelques maladies des reins et de la vessie* (allemand), 1800, in-8°, avec 13 planches.

WALTER-SCOTT. *Voyez* **SCOTT.**

WALTHER (Rodolphe), théologien luthérien, né à Zurich, le 9 novembre 1519, fut pasteur de l'église St.-Pierre de cette ville, se distingua par son éloquence, son savoir et sa piété, fut en correspondance suivie avec Mélanchton, J. Sturm, G. Cruciger, etc., et mourut le 25 novembre 1586. Outre des *poésies* latines et des *commentaires* sur le *Nouveau Testament*, on connaît de lui plusieurs *Recueils d'homélies*, une *Apologie de Zwingle*; deux livres *de Ratione syllabarum et carminis*, etc.

WALTHER (Adolphe), fils du précédent, mort ministre à Zurich, le 9 février 1577, à 25 ans, avait annoncé dès son jeune âge un talent remarquable pour la poésie latine. On cite de lui : *Argos Helvetia*; *Comœdia de Nabale*; *Elegia de militiâ christianâ*; *Carmina in imagines doctorum nostri sæculi virorum.*

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1595, mort le 9 février 1662, surintendant des églises du duché de Lunebourg, avait occupé les mêmes fonctions dans l'Oost-Frise, après avoir été successivement chapelain de la duchesse de Brunswick-Lunebourg, puis professeur de théologie à l'académie d'Helmstadt. Ses principaux ouvrages sont : *Officina biblica*, Nuremberg, 1636, 1668, in-4°; *Harmonia biblica*, etc., 1637, in-4°, souvent réimprimés. Entre les nombreux *sermons* qu'il a publiés, on en compte 132 sur le prophète Daniel.

WALTHER (Michel), fils du précédent, né à Embden, le 3 mars 1638, professa successivement la philosophie, les mathématiques et l'Écriture sainte à l'université de Wittenberg, et mourut en 1692, laissant un certain nombre de *Dissertations latines*, imprimées à Wittenberg de 1657 à 1688, in-4°.

WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste, fils du précédent, né à Wittenberg en 1688, visita les principales universités d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, professa l'anatomie et la chirurgie à Leipzig, devint premier médecin de la reine de Pologne, électrice de Saxe, reprit plus tard l'enseignement de l'anatomie et joignit à cette chaire celles de pathologie et de thérapeutique. Il mourut à Leipzig, le 31 octobre 1746, conseiller et doyen perpétuel de l'académie. Parmi ses ouvrages recueillis par Haller dans les *Disput. anatom. select. vol. VII*, on distingue : *De linguâ humanâ*, etc., Leipzig, 1724, in-4°; *De articulis, ligamentis et musculis hominis in incessu statuque dirigendis*, 1728, in-4°; *Historia suffocationis et observat. anatomicæ*, 1729; *Observationes de musculis*, 1733, in-4°, etc. Outre son *Épigr.* inséré dans les *Acta erudit. lips.*, ann. 1748, p. 522-24, on peut consulter sur Walther l'*Histoire de l'anatomie*, par Portal, tome IV, pages 495-99.

WALTHER (George-Christophe), jurisconsulte, né le 1ᵉʳ octobre 1601 à Rotenbourg sur le Necker, où il mourut le 6 juin 1656, avocat et directeur de la chancellerie, conseiller des comtes de Cassel et autres États du cercle de Franconie, avait été chargé par le sénat de mettre en ordre les archives de sa ville natale. Entre autres écrits, on cite de lui : *Dissertatio inauguralis de renuntiatione successionum vel hæreditatis*, 1628, in-4°.

WALTHER (Philippe-Adolphe), né, en 1622, dans l'évêché d'Halberstadt, mort à Leipzig en 1664, possédait de vastes connaissances en droit, qu'il eut fréquemment occasion de déployer dans des plaidoiries importantes.

WALTHER (Christophe-Théodose), missionnaire protestant, naquit en 1699 à Soldin, dans la Nouvelle Marche. Ayant achevé ses cours de théologie à l'université de Halle, il résolut de se consacrer à la propagation de l'Évangile dans les Indes, et vint à Copenhague solliciter la faveur d'être admis dans la mission danoise fondée, en 1706, sur la côte de Coromandel. Après avoir subi les examens préparatoires, il reçut l'imposition des mains, et s'embarqua le 27 décembre 1724 pour l'Angleterre, avec deux autres jeunes ecclésiastiques qui

partageaient son pieux dévouement. La société évangélique de Londres accueillit les trois missionnaires, et s'empressa de leur fournir les moyens de passer à Tranquebar, où ils débarquèrent le 19 juin 1725. Dans l'espace de quelques mois Walther apprit les langues tamule et portugaise, et fut en état de remplir les fonctions de prédicateur et de catéchiste. La mission n'avait pu jusqu'alors étendre son influence bienfaisante au delà de Tranquebar et des villes voisines. Walther fut l'un des premiers missionnaires qui visitèrent toute la côte de Coromandel, et qui eut le bonheur de voir son zèle récompensé par la conversion de plusieurs familles à la foi chrétienne. On lui dut l'établissement évangélique de Majubaram, qui s'accrut beaucoup sous sa direction. En 1728, il avait épousé la fille du caissier de la compagnie danoise, qu'il perdit en 1735, à la suite d'une maladie contagieuse, à laquelle Walther lui-même faillit de succomber. Walther reprit ses travaux dès qu'il fut rétabli; mais n'ayant pu recouvrer ses forces, d'après les conseils de ses amis et de ses collègues, il revint en Europe, espérant y retrouver la santé. Arrivé vers le milieu de l'année 1740 à Dresde, épuisé de fatigues, et après y avoir langui quelques mois, il mourut le 27 avril 1741. Outre la part qu'il eut à la traduction portugaise de la Bible imprimée à Tranquebar en 1732, on cite de lui : *la Voie du salut* (en langue tamule), Tranquebar, 1727, in-12, réimprimée en 1731; *Observat. gramm. quibus linguæ tamulicæ idioma vulgare illustratur*, ibid., 1739, in-8°, rare; et une chronologie indienne sous le titre de : *Doctrina temporum indica ex libris indicis et Brahmarum*, etc., publié par Bayer à la suite de l'*Historia regni bactriani*. Schœtten a donné la *Vie de C. T. Walther* en latin et en allemand, Halle, 1742, in-4°.

WALTHER. *Voyez* **VOGELWEIDE.**

WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, mort en 1683, s'est fait un nom populaire par son *Traité de la pêche à la ligne*, qui, publié pour la première fois à Londres en 1653, in-12, a été fréquemment reproduit, et est encore aujourd'hui fort estimé en Angleterre. Après avoir exercé pendant près de 30 ans un petit commerce à Londres, il quitta cette capitale pour se livrer entièrement à son objet favori, la pêche. D'heureux essais en littérature et en poésie l'avaient lié avec l'archevêque Usher, l'évêque Barlow, le docteur Fuller, Chillingworth, et Ch. Cotton qui l'honora d'un attachement tout filial. On a de lui les *Vies* de sir Henri Wotton, de Richard Hooker, de George Herbert, de l'évêque de Saunderson, réunies par Th. Zouch, en un vol. in-4°, Londres, 1796, avec de nombreuses *notes* littéraires et historiques, et précédées d'une *Notice* sur l'auteur.

WALTON (Bryan), orientaliste, né en 1600 à Cleaveland, dans le comté d'York, mort en 1661, évêque de Chester, avait été promu à cette dignité par Charles II. On lui doit : *Introductio ad lectionem linguarum oriental.*, Londres, 1654, in-8°; 1655, in-12; et c'est lui qui a dirigé l'édition de la *Biblia polyglotta*, etc., 1657, 6 vol. in-fol., auxquels il faut joindre les deux volumes du *Dictionnaire* de Castel. Il est auteur des *Prolégomènes* de cette polyglotte, traduite librement (on peut dire inexactement) en français par le P. Émery, de l'Oratoire, Lyon, 1699, in 8°. Henri Todd a donné en 1821 des *Mémoires sur la vie et les écrits de Bryan Walton*, Londres, 2 vol. in-8°.

WALTON (sir George), chef d'escadre anglaise, se signala par son habileté et sa bravoure, et ne dut toutefois son élévation qu'à de très-longs services : lieutenant de vaisseau dès 1692, il ne fut promu au rang de commandant d'escadre qu'en 1733, et mourut en 1740.

WAMES ou **WAMESIUS** (Jean), jurisconsulte, né en 1524 dans le pays de Liége apprit les lettres latines et grecques dans sa patrie, et se rendit à l'université de Louvain, où il s'appliqua à la jurisprudence, et où il fut reçu docteur en 1553. Deux ans après, il fut appelé à remplir la chaire de droit; ce qui ne l'empêcha pas de suivre en même temps le barreau et d'y acquérir, comme avocat, une réputation d'éloquence. On avait une si haute idée de sa capacité pour toute espèce de sciences ou d'affaires, qu'on disait communément que l'on ne savait s'il devait être professeur, avocat ou ministre. Le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, envoyé par son frère dans les Pays-Bas pour pacifier les troubles qui commençaient à y éclater, l'appela au conseil d'État. Mais Wamesius, ne voulant point changer de résidence, se refusa toujours aux offres du prince, qui se contenta, dans les circonstances les plus épineuses, de lui envoyer demander ses avis. Il mourut en 1590. Weims et Corsel publièrent ses *Recitationes ad tit. de Appellationibus*, et ses *Responsorum sive consiliorum Juris centuriæ sex*, Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; ouvrage excellent, qui a longtemps été classique en Belgique, et que la modestie de l'auteur seule l'avait empêché de mettre au jour. On lui doit de plus : *Consilia de jure pontificio ordine titulorum in decretalibus digesta*, Louvain, 1643, deux tomes en un vol. in-fol. On peut voir dans les *Carmina* de Juste-Lipse, son ami, une petite pièce de vers hendécasyllabes sur sa mort.

WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), né le 28 avril 1731, à Rupt-en-Voivre, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur au collége de Verdun, puis précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre. Après avoir terminé cette éducation, Wandelaincourt obtint une place de sous-directeur à l'école militaire de Paris, qu'il échangea bientôt contre la cure de Plaurupt. En 1791, il se soumit au serment exigé des ecclésiastiques, et fut élu évêque de Châlons-sur-Marne. L'année suivante, son département le nomma député à la Convention, où il ne se fit nullement remarquer. Lorsqu'on vota, dans le procès de Louis XVI, sur cette question : Louis est-il coupable? Wandelaincourt parla en ces termes : J'ai cru ne venir à la Convention que comme législateur, et la douceur de mes mœurs ne m'aurait pas permis de me porter comme juge ni directement ni indirectement en matière criminelle. Il vota ensuite par mesure de sûreté le bannissement de ce prince à la paix. Ce vote sage, pour les circonstances, suppose une sorte de courage de la part de cet évêque, à qui la plupart de ses collègues donnaient un exemple bien différent. On assure encore que, loin d'abjurer ses fonctions de prêtre, il s'honora toujours de ce caractère, et que lorsque la Convention se rendit en corps à Notre-Dame, le 10 novembre 1793, pour y

célébrer la fête dite de la *Raison,* il n'entra pas dans l'église, mais s'éclipsa à la porte. Si cette conduite n'était pas un acte de franchise bien loyale, c'était du moins une protestation secrète contre les principes du jour. Après la terreur, il parut se séparer des prêtres dits constitutionnels; il s'en rapprocha ensuite, signa leur deuxième encyclique, assista aux deux conciles, et prit part aux travaux du comité des *Réunis,* mais la preuve la plus forte de son adhésion au clergé constitutionnel, est l'acceptation d'une pension comme évêque constitutionnel démissionnaire; car si le principe était mauvais, l'effet n'en devait pas être bien pur. Il passa de la Convention au conseil des Anciens, d'où il sortit en 1798. On croit qu'il exerça quelques emplois civils et qu'il fut quelque temps garde-magasin du timbre, puis placé dans une des grandes bibliothèques de la capitale, ce qui prouve qu'il s'occupait fort peu de ses fonctions d'évêque. Il donna sa démission en 1801, et accepta la cure de Montbar, que lui offrit son collègue Reymond, qu'il quitta bientôt pour se retirer dans une maison de campagne : on dit encore que dans ses dernières années, il desservit la succursale de Duaumont. Il mourut à Belleville près Verdun, le 30 décembre 1819. Il a composé un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les langues française et latine; sur l'histoire et la géographie, à l'usage des enfants ; il a donné en outre un *Cours de philosophie, d'histoire naturelle, de morale;* une *Histoire des arts;* des *Principes d'astronomie,* et un *Cours d'éducation à l'usage des demoiselles et des jeunes gens qui ne veulent pas apprendre le latin;* un *Abrégé de l'histoire générale,* à l'usage des adolescents, etc.

WANDELBERT ou **WANDALBERT**, écolâtre du monastère de Prunn, en Belgique, né vers l'an 813, mort après 870, est auteur d'ouvrages qui attestent ses vains efforts pour faire revivre les beaux siècles de la latinité à une époque de barbarie scolastique. Les principaux sont un *Martyrologe,* en vers latins, publié pour la première fois en entier par d'Achery, et renfermant environ 360 pièces, sans compter les préfaces, épitres et discours préliminaires; *Vie de St. Goar, ermite et confesseur,* dans le *Recueil* de Surius, ainsi que dans les *Acta sanct.,* de Mabillon, tome II, pages 276-299; enfin un *Hexameron* ou *Poëme sur la création du monde en six jours.*

WANGENHEIM (Frédéric-Adam-Jules de), grand maître des eaux et forêts dans la Lithuanie prussienne, né en 1747 dans le duché de Saxe-Gotha, fit les campagnes d'Amérique de 1778 à 1783, dans l'armée anglaise, comme capitaine d'un corps de chasseurs hessois. A son retour il fut envoyé à Gumbinnen, avec mission d'organiser le département des eaux et forêts dans la partie orientale de la Prusse, et il y mourut le 25 mars 1800. Pendant son séjour dans l'Amérique septentrionale, il avait étudié la botanique forestière, et fit ensuite dans sa patrie d'heureux essais pour transplanter en Allemagne les différentes espèces d'arbres et arbustes que produit cette partie du nouveau monde. Il a publié pour cet objet : *Description de quelques espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale avec application aux forêts d'Allemagne, d'après les observations faites dans les provinces de l'Amérique, depuis* 1777 jusqu'en 1780 (allemand), Goettingen, 1781, in-8°; *Supplément à la science forestière en Allemagne, appliquée à la transplantation des espèces d'arbres que produit l'Amérique septentrionale, avec des gravures faites par l'auteur,* Goettingen, 1787, grand in-fol., fig.; *Description de différentes espèces de bois qui croissent dans l'Amérique septentrionale, avec gravures,* publiée dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin* (allemand), 1788; *Observations sur l'hiver de 1788 à 1789, dans la Lithuanie prussienne,* publiées dans les mêmes *Mémoires* de 1789 (allemand); *Observations sur le sapin de Lithuanie prussienne* (allemand), dans les mêmes *Mémoires: Observations sur les bois blancs qui croissent dans le Nord* (allemand), dans les mêmes *Mémoires; Histoire naturelle de l'élan que produisent les forêts de la Lithuanie prussienne* (allemand), dans les mêmes *Mémoires,* 1795.

WANG-MANG, usurpateur chinois, vivait dans le premier siècle de notre ère. Des intrigues dans l'intérieur du palais, des désordres et des conspirations dans les provinces, contribuèrent beaucoup à diminuer l'état florissant dans lequel la Chine s'était trouvée sous les règnes des premiers empereurs de la dynastie des Han. La mère de l'empereur Tching-ti était de la famille de Wang. Un de ses neveux fut le célèbre Wang-man. Il se distingua dans sa jeunesse par une application sans relâche. Nommé prince, après la mort de son père, il répandit à pleines mains les sommes immenses dont l'impératrice lui faisait part. Ces libéralités excessives lui valurent une réputation de désintéressement et de magnificence qui lui fit un grand nombre de partisans. Par la découverte d'une intrigue qui existait entre le favori de l'empereur et une impératrice déposée, il sut gagner les bonnes grâces de ce prince, qui s'éleva à la dignité de grand général de l'empire. Sa modestie et la simplicité apparente qu'il affecta dans sa conduite augmentèrent de jour en jour jusqu'à la mort de Tching-ti, arrivé l'an 7 avant J. C. Suivant l'intention de ce prince, l'impératrice mère choisit un autre premier ministre pour son successeur Ngai-ti ; et afin que Wang-mang, qui commençait à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Averti à temps, il prévint cet affront, en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Ce monarque, redoutant le pouvoir que Wang-mang avait usurpé, ne fut pas fâché de le voir prendre lui-même ce parti ; et il le tint toujours éloigné de la cour : mais après sa mort, l'impératrice mère fit revenir Wang-mang. Comme Ngai-ti n'avait pas laissé de postérité, et n'avait pas pourvu à sa succession, cette princesse et le nouveau premier ministre choisirent un jeune prince de la famille impériale, âgé seulement de neuf ans, qui monta sur le trône sous le nom de Phing-ti. Wang-mang, roulant déjà dans sa tête le dessein de dépouiller la famille des Han de la dignité impériale, mettait tout en usage pour se concilier l'estime et gagner l'esprit du peuple. Cependant cette conduite ne servit qu'à confirmer les partisans de la partie impériale dans les soupçons qu'ils avaient conçus sur ses vues ambitieuses. Si la libéralité du ministre à l'égard du peuple, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, était extrême,

sa sévérité contre les officiers qui n'entraient pas dans ses projets ne l'était pas moins. On comptait des jours où il avait fait mourir plusieurs centaines de personnes dont le seul crime était d'appartenir à des gens qui condamnaient son usurpation. Après s'être enrichi par la spoliation des tombeaux des membres de la famille impériale, qu'il fit ouvrir en disant que les richesses enfouies avec les morts seraient plus nécessaires aux vivants, il crut pouvoir porter des coups décisifs. Le jeune empereur, victime de sa perfidie, mourut empoisonné, et eut pour successeur un enfant de deux ans, que Wang-mang ne tarda pas à déposséder. Ce fut l'an 9 de notre ère qu'il prit décidément le titre d'empereur, et qu'il donna à sa dynastie le nom de *Sin*. Ce changement dans la succession du trône fournit aux Turcs Hioung-nou le prétexte de se révolter, et de rompre la paix qu'ils avaient jurée. Leurs incursions dans les provinces septentrionales de l'empire recommencèrent. Les peuples de l'Occident qui avaient été soumis rompirent aussi leurs communications avec la Chine; et l'ancienne influence de la cour de Tchang-ngan au dehors diminua considérablement. Wang-mang fut forcé d'envoyer des expéditions lointaines et coûteuses, pour rétablir sa prépondérance dans le centre de l'Asie. Plusieurs royaumes se déclarèrent indépendants de la Chine, ou prirent le parti des Hioung-nou. Wang-mang, dans le dessein de soustraire ses provinces aux incursions de ces derniers, ayant rassemblé des magasins immenses, leva une armée de 300,000 hommes, qui pénétra, par dix routes différentes, dans le centre du pays ennemi, et s'avança au nord jusque chez les Ting-ling. Tout l'empire des Hioung-nou fut soumis; et Wang-mang le partagea entre les quinze fils et petit-fils du tchhenyu ou empereur Hou-han-sie, dont l'un fut investi de cette dignité. Cette expédition et plusieurs autres épuisèrent les trésors de l'usurpateur, qui, afin de remplir ce vide, augmenta les impôts. Cette surcharge de taxes et une nouvelle loi agraire indisposèrent le peuple contre lui. Des insurrections éclatèrent partout; et bientôt la Chine entière fut soulevée. Tous ceux qui appartenaient à la famille des Han, et leur nombre était très-considérable, levèrent l'étendard contre lui. A leur tête se trouvait Lieou-sieou, descendant du quatrième empereur de la dynastie des Han. Il battit à plusieurs reprises les troupes de l'usurpateur; et son armée augmenta journellement. Un corps s'avança vers Tchhang-ngan. A la nouvelle de cette marche, toutes les villes de la province prirent les armes pour investir cette capitale. Wang-mang se réfugia dans une tour fortifiée, qui fut prise d'assaut. Les soldats lui coupèrent la tête; le peuple de Tchhang-ngan traîna son corps dans les rues, et le mit en pièces. Cet événement eut lieu l'an 23 de J. C., qui fut le 15e du règne de Wang-mang.

WAN KOULI (Mohammed ibn Moustafa), lexicographe turc, surnommé *Al-Wany*, parce qu'il était né à Wan, ville de l'Arménie majeure, vivait dans le 16e siècle de l'ère chrétienne, et finit ses jours à Médine en Arabie, où il était allé en pèlerinage. On ignore non-seulement la date de sa naissance et celle de sa mort, mais encore l'époque précise où il florissait. L'abbé Toderini (*Letteratura turchesca*), après avoir parlé de Djévhéry, qui mourut vers l'an 398 de l'hégire (1007-8 de J. C.), s'est évidemment trompé, en disant que, *quelques années après*, parut Wan Kouli, homme savant, et l'un des plus habiles de l'empire ottoman, dans la connaissance de la loi. En effet, on sait que la monarchie ottomane n'a commencé qu'en 1299, et que ce ne fut que dans le 16e siècle qu'une partie de l'Arménie et quelques autres provinces occidentales de la Perse furent conquises par les sultans Sélim Ier et Soliman Ier. S'il paraît certain qu'on ne sait rien de positif sur la personne de Wan Kouli, il n'en est pas ainsi du seul ouvrage que l'on connaisse de lui : c'est une traduction en turc du *Sihah al loghat* (la pureté du langage), dictionnaire arabe de Djévhéry; Wan Kouli a laissé en arabe les exemples cités. Son *Kitab al loghat*, Dictionnaire arabe-turc, jouit chez les Ottomans de la plus grande réputation; aussi fut-il le premier livre qui sortit des presses de Constantinople, en redjeb 1141 (janvier 1729), 2 vol. in-fol., époque où une imprimerie fut établie dans cette capitale, par le sultan Ahmed III (Achmet), sous la direction de Basmadjy Ibrahim. En tête du premier volume, on plaça le Khatty-Cherif du sultan, le fethwa du mufti et les approbations des principaux oulémas, avec une notice sur Djévhéry et sur Wan Kouli. Cette édition, quoique tirée à 1,000 exemplaires, étant devenue rare (il ne s'en trouve point en France), fut réimprimée en 1757; ce fut le seul ouvrage publié par l'imprimerie rétablie alors par le sultan Osman III, sous la direction de Koutchouk Ibrahim; le premier établissement avait été abandonné depuis la mort de son auteur, en 1746. La seconde édition du dictionnaire de Wan Kouli, moins belle et moins complète que la première, ne contient pas les pièces qui avaient été ajoutées à celle-ci. Il paraît, d'après Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, qu'on en a donné une troisième édition en 1803, après le rétablissement de l'imprimerie de Constantinople, sous Sélim III. Cet ouvrage, où les mots arabes sont expliqués et accompagnés de citations des meilleurs auteurs nationaux, est précédé d'un abrégé de grammaire arabe. Le prix du dictionnaire de Wan Kouli avait été fixé originairement, par ordre de la cour, à 35 piastres, mais il avait triplé quelques années après.

WANLEY (Humphrey), antiquaire et calligraphe, né le 21 mars 1671 à Coventry, mort le 6 juillet 1726 dans la maison du lord Harley, fut attaché à l'établissement d'Edmund-Hall pour la collation des manuscrits du Nouveau Testament, secrétaire de la société instituée à Londres pour la propagation du christianisme, et enfin bibliothécaire du comte d'Oxford. Outre un *Catalogue des manuscrits anglo-saxons*, dont il précisa ou découvrit l'existence, et qui, d'abord imprimé en anglais, fut ensuite traduit en latin par Thwaites, et inséré dans le *Thesaurus ling. veter. septentr.*, Oxford, 1705, in-fol., on lui doit : *Fondements et Principes de la religion chrétienne*, traduits du latin d'Osterwald, Londres, 1704, in-8o, et il a poussé jusqu'au no 2407 le *Catalogue* de la bibliothèque du lord Oxford. — Nataniel WANLEY, ministre anglais, père du précédent, est auteur de deux écrits intitulés, l'un, *Vox Dei*, etc., l'autre, *Merveilles du petit univers*, 1678, in-fol.

WAN-LY, empereur de la Chine, fut le 12e de la

dynastie de Ming, et régna de 1572 jusqu'en 1619. Le nom de Wan-ly, ou, comme on l'écrit ordinairement, *Wanlie*, n'est que la désignation des années de son règne. Son nom propre était *Y-kiun*, et son titre impérial, après la mort, *Chin-tsoung-hian-houang-ti*. Wan-ly, fils de Mutsoung, son prédécesseur, prit possession du trône à l'âge de 10 ans. La régence passa entre les mains de l'impératrice mère; et les ministres, à la tête desquels se trouvait Tchang-kiu-tching, surent en conserver l'autorité contre les intrigues des eunuques du palais. Le règne de Wan-ly ne commença pas sous d'heureux auspices. Anda ou Yanta, chef de tribus mogoles qui habitaient les frontières nord-ouest de la Chine, s'était depuis longtemps emparé du pays d'Ordos et d'autres contrées voisines, d'où il fit de fréquentes incursions sur les terres de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût obtenu, en 1570, du père de Wan-ly, le titre de Chuni-wang (roi obéissant et juste), et qu'il se fût reconnu vassal de la Chine. Il défendit alors aux autres chefs toute hostilité contre l'empire, envoya tous les ans son tribut à Pekin, et fit le commerce avec les Chinois. Peu satisfait du produit que lui et ses sujets en retiraient, son fils Bington exigea, en 1574, qu'on établit à l'ouest du Houang-ho un marché où il pût échanger ses chevaux contre des marchandises chinoises. Le ministère chinois ayant refusé d'accorder cette demande, Bington conduisit ses gens et ses troupeaux vers le lac Khoukhou-noor, et commença à faire des courses sur les frontières occidentales du Chen-si. Le gouverneur de cette province en fit des plaintes à Anda, qui répondit que son fils ne se portait à ces hostilités que parce qu'on ne voulait pas lui accorder ce qu'il demandait. Enfin, malgré les remontrances du gouverneur, la cour consentit à l'établissement de deux foires, l'un à Kan-tcheou, et l'autre à Tchouang-liang. Bingtou cessa les hostilités; mais le peu de fermeté qu'on avait montré dans cette occasion fut cause que les tribus mogoles et mandchoues, qui habitaient les frontières de l'empire, devinrent de plus en plus exigeantes. La mort de Tchang-kiu-tching, précepteur et premier ministre de l'empereur (1582), fut une véritable perte pour ce prince et pour l'empire. Cette même année fut encore funeste par une maladie contagieuse qui ravagea le Chen-si, et par le commencement des troubles chez les *Ju-tchy*. Ce peuple, qu'on appelle communément Niu-tchy ou Niu-tchin, est d'origine toungouse : c'est le même qui prit plus tard le nom de *Mandchou*. Les Ju-tchy habitaient au nord-est du Liao-toung et au nord de la Corée. A l'époque de la destruction de la dynastie de Yuan en Chine, un grand nombre de Mogols s'étaient retirés chez les Ju-tchy. Le fondateur de la dynastie des Ming envoya un corps d'armée à leur recherche. Les Ju-tchy, ne pouvant résister à une force si supérieure, furent contraints de demander la paix, et de se soumettre. Réduits à une extrême pauvreté, ils s'attachèrent au commerce; et après la conclusion de la paix, ils obtinrent la permission de venir trafiquer dans le Liao-toung, où ils apportaient du *jin-seng*, racine médicale, et autres productions de leur pays. Ce commerce les enrichit; ils se multiplièrent considérablement, et étendirent les limites de leurs habitations. On comptait alors trois tribus principales. Celle des Ju-tchy orientaux ou sauvages habitait entre le Liao-toung et la mer orientale. Ils ne payaient aucun tribut à la Chine, et n'inquiétaient point ses frontières, se contentant de trafiquer à une foire établie sur la limite orientale du Khai-yuan. Les deux autres tribus occupaient le pays de Pekouan (ou Yekhé), et de Nankouan (ou Khada), ou des barrières septentrionale et méridionale. Les Ju-tchy de Nan-kouan s'étant brouillés avec ceux de Pe-kouan, les guerres que se firent ces deux hordes finirent par la destruction presque totale de la dernière. Ghiaotchangga, chef des Nan-Kouan, se brouilla, en 1583, avec le commandant des frontières chinoises, qui résidait dans la ville de Toulon. Elle fut prise par son fils Noukhatchi, qui soumit bientôt toutes les autres hordes des Ju-tchy, et les réunit dans une seule nation, à laquelle il donna le nom de Mandchou, dont il devint l'empereur en 1616, et qui finit par s'emparer de la Chine. Les succès des Mandchoux, quoique postérieurs au règne de Wan-ly, furent amenés par la fausse politique de la cour de Pekin et par les vexations que les autorités chinoises exerçaient sur ce peuple, autrefois soumis et paisible. Pendant que Wan-ly était obligé d'entretenir une force supérieure dans le Liao-toung, pour contenir les Mandchoux, une rebellion éclata dans le département de Ning-hia du Chen-si. Elle eut pour chef Phobai, d'origine mogole, qui longtemps avait fidèlement servi dans l'armée chinoise. Ce chef, commandant, en 1592, à Ning-hia, se brouilla, avec le gouverneur de cette ville, qu'il fit piller par ses troupes. Les rebelles arrêtaient tous les mandarins, qu'ils tâchaient d'engager à prendre parti avec eux, et sur leur refus ils se contentaient de les maltraiter et d'enlever leurs sceaux. Le commandant général de Chen-si s'étant avancé contre eux, essaya inutilement de les faire rentrer dans l'obéissance. Ses offres furent rejetées. L'armée de Phobai s'agrandit par différentes tribus mogoles, et devint bientôt si considérable, qu'il se rendit maître de presque toutes les places fortes situées sur les bords du Houang-ho, dans la province de Chen-si. A l'exception de deux siéges, qu'ils furent contraints de lever, la fortune servit les rebelles; ils battirent les troupes impériales, et les obligèrent à diviser leurs forces, en se partageant eux-mêmes en plusieurs troupes, qui se réunissaient ensuite avec promptitude, et venaient fondre sur les Chinois. Ces succès leur valurent un renfort de près de 50,000 hommes de la horde de Si-fan, qui campait sur les bords du Thao-ho, à l'occident du Chen-si. Dès cet instant cette révolte parut si sérieuse à Wan-ly, qu'il jugea à propos de mettre en mouvement une force de 300,000 hommes. Cette mesure énergique eut son effet. Ning-hia, où Phobai s'était enfermé, fut pris d'assaut, après s'être défendu avec beaucoup de valeur. Phobai, ayant tout perdu, se précipita dans les flammes de l'incendie général, où il fut bientôt étouffé. Un soldat chinois lui trancha la tête, qu'on envoya à Pekin. Cette révolte, qui avait coûté tant de sang à l'empire, était à peine terminée, que l'invasion inopinée des Japonais en Corée força encore Wan-ly de faire de nouveaux armements. Fide-yosi, célèbre général japonais, envoya, en 1592, une flotte pour s'emparer de *Fou-chan*, port situé sur la côte sud-est de la Corée, et

que les cartes nomment Tchusan. Comme il n'y avait pas de guerre entre les deux pays, il fut aisé aux Japonais de prendre cette place. Après cette conquête, ils marchèrent sur la capitale de la Corée, que le roi Li-yan abandonna, se retirant à I-tchéou, d'où il supplia l'empereur Wan-ly, non-seulement de le recevoir comme son sujet, mais encore de réduire son royaume en province. Cependant les Japonais, poursuivant leur conquête, pénétrèrent dans la capitale, y détruisirent les tombeaux des rois, prirent la mère et les enfants de Li yan, soumirent une grande partie de la Corée, et s'avancèrent vers le Liao-toung. Les Chinois volèrent alors à la défense de cette province et des Coréens, qui avaient imploré leurs secours. Mais n'ayant pas réuni d'abord des forces suffisantes, ils furent battus par les Japonais, qui ne montraient aucune envie d'accepter la paix avantageuse qu'on leur avait proposée. Cependant, Li-ju-soung, général de Wan-ly, ayant reçu des renforts considérables, les chassa de Phing-jang, et leur fit repasser le Ta-thoung-kiang avec tant de confusion, qu'il y en eut beaucoup de noyés. Khai-tching, autre ville très-importante, et pour ainsi dire la clef de la capitale, fut bientôt après occupée par les troupes chinoises, et les provinces de Phingngan, de Houang-hai de King-kitao et de Kiang-yuan, rentrèrent sous la domination de leur maître. Les Japonais s'étant concentrés dans la capitale, Li-ju-soung s'avança avec un petit corps contre cette ville; mais ayant été investi par l'ennemi, il eut beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas, et retourna à Khai-tchhing, où il se fixa pendant la saison des pluies qui rendaient les communications impraticables. Une flotte chinoise parut alors dans les parages de la Corée, pour soutenir ses opérations. Li-ju-soung, guerrier intrépide, alla lui-même incendier le magasin principal de subsistances que les ennemis avaient établi à Loungchan. Cette perte consterna les Japonais au point qu'ils quittèrent la capitale, que Li-ju-soung occupa aussitôt. Il les fit poursuivre et chasser de tous les côtés; et la flotte chinoise se mit à bloquer le port de Fou-chan, pour leur couper la retraite. Fide-yosi se vit alors contraint à faire des propositions de paix, par lesquelles il offrit de renoncer à la province de la Corée, située au nord du fleuve Han-kiang, qui servirait de limites aux deux royaumes. Ces négociations traînant en longueur, la guerre se prolongea jusqu'à la mort de Fide-yosi arrivée en 1598; mais cet événement détermina les Japonais à quitter la Corée, qui fut rendue à son roi légitime. Pendant cette guerre contre les Japonais, des révoltes éclatèrent encore dans quelques provinces de l'empire, principalement dans le Liao-toung; elles furent promptement apaisées. Cependant celle du Szutchhouan, arrivée en 1600, fut plus sérieuse; elle eut pour chef Yang-yng-loung, gouverneur héréditaire de Pou-tchéou, qui, profitant de la guerre de Corée, pour laquelle on avait été contraint de faire partir toutes les troupes, s'était rendu indépendant et avait enlevé à l'empire plusieurs villes, pour en agrandir ses États. Informé qu'on envoyait contre lui un corps d'armée, il fit faire une levée en masse de tous ses sujets, et se fortifia dans son pays hérissé de montagnes. Lihoualoung, gouverneur général du Szu-tchhuan et du Houkouang, ayant été renforcé par les troupes qui revenaient de la Corée, parvint, non sans peine, à réprimer cette insurrection. Les sept années suivantes du règne de Wan-ly furent assez calmes; mais en 1608 commença la guerre avec les Mandchoux, première cause de la puissance de cette nation et de la conquête de la Chine, qu'elle est venue à bout d'exécuter. Cette guerre fut excitée par un eunuque, favori de Wan-ly, qui avait été envoyé comme chef des douanes dans le Liao-toung, où il s'était permis toutes sortes de vexations non-seulement contre les Mandchoux, mais encore contre les troupes et les habitants chinois. Ces derniers se révoltèrent contre lui, et l'obligèrent à s'enfuir en Chine, tandis que les Mandchoux commençaient à inquiéter les limites de la province, qu'il était impossible aux généraux chinois de défendre, parce que leurs troupes, n'ayant pas été payées depuis longtemps, refusaient de se mettre en campagne. L'état d'hostilité avec les Mandchoux dura depuis ce temps, et quoique les troupes chinoises obtinssent quelques succès, ces avantages ne furent jamais assez décisifs pour mettre les frontières à l'abri de toute invasion. *Noukhatchi,* plus connu sous le nom de *Thaitsou,* prince des Mandchoux, ayant pris, en 1616, le titre d'empereur, rejeta la suzeraineté des Chinois, alla, en 1618, attaquer Fou-choun, bourg où se tenaient les foires entre les deux nations, et battit les troupes qui avaient été envoyées contre lui. Il écrivit ensuite à l'empereur Wan-ly une lettre dans laquelle il lui exposa les sept grands griefs de sa nation contre l'empire; offrant de mettre bas les armes, si on lui en faisait raison. Wan-ly, dans sa présomption, ne daigna pas répondre à cette lettre, et il ordonna de renforcer ses troupes à la frontière. Alors Thai-tsou entra dans le Liao-toung, où il prit d'assaut le fort Thing-ho-phou, et ravagea une grande étendue de pays. L'année suivante, une armée chinoise marcha contre les Mandchoux, en quatre divisions; mais trois de ce corps furent entièrement défaits. Aidés par plusieurs tribus mogoles, les Mandchoux s'emparèrent d'un grand nombre de villes, de bourgs et de forts et se virent bientôt maîtres de toute la partie nord-est du Liao-toung jusqu'à la frontière de la Corée. Ces désastres, et principalement la mort de l'impératrice, causèrent un violent chagrin à Wan-ly qui, déjà atteint d'une maladie grave, mourut victime de cette catastrophe à la fin de l'été en 1620. Il avait atteint l'âge de 58 ans, et laissa le trône à son fils Tchutchhang-lo, qu'il avait nommé prince héréditaire en 1601, et qui ne l'occupa que pendant un mois. Wan-ly fut un prince bon, mais faible et se laissant gouverner par des favoris. Sa conduite envers son ministre et précepteur Tchang-kiu-tching est inexcusable. Accusé par des ennemis acharnés, ce serviteur fidèle fut d'abord défendu par son maître; mais fatigué de tant de plaintes, ce prince l'abandonna bientôt, et il finit par confisquer lui-même ses biens, le déclara déchu de tous ses honneurs, et bannit toute sa famille. Ce fut sous le règne de Wan-ly, en 1601, que le jésuite Mathieu Ricci arriva à la cour de Pekin, et reçut la permission d'y demeurer.

WANSLEBEN (Jean-Michel), plus connu sous le nom de *Vansleb,* voyageur allemand, naquit, en 1635,

à Sommerda, près d'Erfort en Thuringe. Il commença ses études à Erfort, et les alla terminer à Kœnigsberg. En 1656, il devint précepteur dans une famille noble, près de Marienwerder; mais deux mois après, il quitta cet emploi, s'engagea comme soldat, et fit la campagne de 1657, après laquelle il obtint son congé. Se trouvant à Schleswig, il s'embarqua pour Amsterdam; mais avant la fin de l'année, il revint à Gluckstadt, séjourna ensuite à Hambourg, et en 1658 il était à Erfort. Ludolf lui ayant fait la proposition d'aller en Abyssinie, il accepta, et reçut de ce professeur des leçons d'éthiopien. Un contrat fut dressé pour effectuer ce voyage, qui était encouragé par Ernest, duc de Saxe-Gotha. Wansleben perfectionna ses études aux frais de Ludolf, à Gotha; et en 1660 il partit pour Londres, afin d'y faire imprimer le *Lexicon æthiopicum* de ce dernier. Enfin, en 1663, il entreprit son grand voyage; mais il n'alla que jusqu'au Caire. De retour en Europe, au mois de février 1665, il débarqua dans le port de Livourne; et n'osant retourner dans sa patrie, parce que le duc de Saxe-Gotha n'était pas content de sa conduite, il embrassa la foi catholique à Rome, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. En 1670, il était à Paris; Colbert le chargea de retourner en Égypte, de recueillir les détails sur ce pays, et d'y acheter des manuscrits pour la Bibliothèque du roi. Wansleben s'embarqua, le 8 mai 1671, à Marseille, et après avoir visité diverses contrées du Levant, débarqua, le 19 mars 1672, à Damiette. Il remonta le Nil jusqu'au Caire, parcourut successivement le Delta, le Faïoum, les déserts de Saint-Macaire et de Saint-Antoine, et s'occupa de chercher des manuscrits dans les monastères. Il pénétra aussi dans la haute Égypte, mais il ne s'avança que jusqu'à Esné; appréhendant les malheurs qui pouvaient lui arriver, si les mahométans eussent découvert qu'il faisait des achats de leurs livres, Wansleben partit du Caire le 12 septembre 1673, et atterrit le 29 mars de l'année suivante à Constantinople. Après quelques courses sur le continent d'Asie, il voulait entreprendre un troisième voyage en Égypte, lorsqu'il fut obligé de revenir en France. Il arriva heureusement à Paris le 22 avril 1676; mais quoiqu'il eût rapporté beaucoup de manuscrits, l'emploi scandaleux qu'il avait fait d'une partie des sommes que lui avait confiées le gouvernement lui attira, au lieu des récompenses qu'il attendait et qui n'étaient pas moins qu'une chaire au collége de France et un évêché, des reproches très-vifs de la part du ministère. Il en conçut tant de chagrin, qu'il mourut peu de temps après, le 12 juin 1679, au village de Bouron, près Fontainebleau, où il était vicaire. Les principaux écrits de Wansleben sont : *Nouvelle relation, en forme de journal, d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*, Paris, 1677, in-12, traduite en anglais; *Histoire de l'Église d'Alexandrie, fondée par saint Marc*, etc., ibid., 1677, in-12, terminée par un *catalogue* des patriarches, depuis saint Marc jusqu'en 1673, ainsi que des hommes illustres de la nation cophte et de leurs ouvrages.

WAN-TCHING. *V.* **THSIN-CHI-HOUANG-TI.**

WAPOWSKI (Bernard), historien polonais, issu d'une famille patricienne, fit ses études à Cracovie, et rempli des missions importantes à Rome, auprès du pape Jules II, qui le chargéa de décider Sigismond II, roi de Pologne, de faire la guerre aux Turcs. Wapowski, revenu dans sa patrie, fut nommé secrétaire de la couronne, et s'occupa de la continuation des Annales de Pologne, commencées par Jean Tarnowski. On accuse Cromer d'avoir détruit les manuscrits de ce savant, après en avoir fait usage pour son Histoire. Il ne reste plus du travail de Wapowski qu'un fragment, *Fragmentum Historiæ Poloniæ*, qui fait suite à l'Histoire de Cromer, dans l'édition de Cologne, 1689, in-fol. Ce fragment comprend les événements qui sont arrivés sous Sigismond Ier, roi de Pologne, depuis l'an 1507 jusqu'en 1535. Wapowski mourut grand chantre de l'église de Cracovie, le 21 novembre 1535. On a encore de lui des vers latins qu'il composa pour célébrer la victoire que Sigismond remporta sur les Russes à Orza. Sa vie a été écrite en polonais par le comte Ossolinski.

WARBECK. *Voyez* **PERKIN.**

WARBURTON (Guillaume), savant prélat, né en 1698 à Newark sur le Trent, fils d'un procureur, fut lui-même destiné au barreau, qu'il abandonna pour la carrière ecclésiastique. Ordonné diacre en 1723, et prêtre quatre ans plus tard, il fut promu en 1728 au rectorat de Brand-Broughton, devint successivement chapelain du prince de Galles (1738), prédicateur de la société de Lincoln's-Inn (1746), chanoine de Glocester, puis chapelain du roi (1753-54), doyen de Bristol, enfin évêque de Glocester (1760), et mourut le 7 juin 1779. Warburton avait débuté dans la carrière des lettres en se rangeant parmi les détracteurs de Pope, dont il devint l'ami et le commentateur. Après un *Recueil de traductions diverses, en prose et vers*, 1723, et un *Examen critique et philosophique des causes des prodiges*, etc., 1727, le 1er ouvrage digne d'attention qu'il fit paraître fut son Traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État, ou la Nécessité d'une religion établie*, 1736, traduit en français par Silhouette (Londres), 1742, 2 vol. in-12. Mais le principal fondement de sa célébrité est la *divine Legation of Moses demonstrated*, Londres, 1736, 5 vol. in-8°. Ce n'est pas dire que cet ouvrage ait été bien accueilli, il souleva au contraire des critiques accablantes contre son auteur, qui les méritait. Outre plusieurs autres écrits, on doit à Warburton des éditions de Pope, de Shakspeare, etc. Son *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, etc., a été traduit par Léonard de Malpeines, Paris, 1744, 2 vol. in-12, fig. Ses *OEuvres*, recueillies par les soins de son ami, le docteur Hurd, évêque de Worcester, Londres, 1788, 7 vol. in-4°, avec une *Préface* sur la vie et les ouvrages de l'auteur, ont été réimprimées en 1811, 12 vol. in-8°. Sa correspondance avec Huard a été publiée séparément, 1808, in-4°.

WARBURTON (Jean), antiquaire et héraldiste, né en 1681, mort en 1759, est auteur des deux ouvrages suivants : *a List of the nobility and gentry of the counties of Middlesex, Essex and Hertford*, etc., 1722, et *Vallum romanum, or the Hist. and Antiquities of the roman Wall*, etc., 1753, in-4°.

WARCISLAS, prince de la Poméranie, dans le 11e siècle, ayant été dans sa jeunesse emmené prisonnier en Allemagne, y embrassa la religion chrétienne, et reçut le baptême à Mersbourg; mais craignant de per-

dre la confiance de ses sujets, il fréquentait encore leurs temples et pratiquait leurs cérémonies superstitieuses, lorsqu'il résolut, de concert avec son épouse, de propager la religion chrétienne en Poméranie, pensant que c'était le seul moyen d'adoucir les mœurs féroces des habitants, et de mettre fin à leurs révoltes et aux guerres qui désolaient le pays. Boleslas Krzjwousty à qui il communiqua sa pensée l'approuva, et en écrivit à saint Othon, qui alors était évêque de Bamberg. Othon accepta les propositions de Boleslas et s'avança sur Stargard, à travers d'épaisses forêts. Warcislas vint de Kamin où il résidait, avec un détachement de 500 hommes à cheval, jusqu'à Stargard, où il reçut Othon avec les témoignages du plus profond respect, lui promettant aide et secours dans son entreprise. Les habitants se rassemblèrent en foule pour observer ces étrangers; leur mine féroce, leurs gestes et leurs menaces effrayèrent les prêtres qui accompagnaient saint Othon. Ils crurent que, sans les laisser aller plus loin, on allait leur faire souffrir le martyre. Othon ne se laissant point intimider, se rendit à Pyritz, dont les habitants, après avoir entendu prêcher l'Évangile pendant 20 jours, reçurent presque tous le baptême. A Kamin, il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Warcislas et par son épouse, qui, depuis ce moment, professèrent hautement la religion chrétienne. Ils rétablirent l'église que les rois de Pologne avaient autrefois fait bâtir, et que les habitants avaient détruite. A Wollin et à Stettin on leur montra des dispositions si farouches, qu'ils se crurent obligés d'en informer Boleslas. Ce prince écrivit à ces peuples une lettre sage et ferme tout à la fois. Cette lettre eut un effet salutaire, et en peu d'années toute la Poméranie embrassa la foi chrétienne. Par les soins de Warcislas et de saint Othon, un siége épiscopal fut établi à Wollin, et Adalbert, un des missionnaires, en fut le premier évêque (1124). Warcislas mourut peu de temps après.

WARD (Seth), évêque d'Exeter, puis de Salisbury, naquit en 1617 à Buntingford, dans le comté de Hertford. Agrégé de l'université de Cambridge, il perdit cette place à cause de sa coopération à un écrit dirigé contre le *covenant*, et resta quelque temps sans emploi. Il fut enfin nommé professeur d'astronomie à l'université d'Oxford, en remplacement du célèbre Greaves, puis principal du collége Jésus, président de celui de la Trinité et doyen d'Exeter. La restauration le fit évêque. Membre de la Société royale de Londres à sa fondation (1661), il en fut plusieurs fois vice-président. Il mourut dans son siége de Salisbury en 1689, laissant la réputation d'un savant distingué et d'un habile orateur. Le docteur Burnet lui succéda. Son mérite comme astronome a été apprécié par Montucla (*Histoire des mathématiques*, t. II, p. 339, 2e édition). Il suffira de citer, parmi ses ouvrages : *A philosophical Essay towards an eviction of the being and attributes of God*, Oxford, 1652, in-8°; *De Cometis, ubi de cometarum naturâ disseritur*, etc., 1653, in-4°; *Idea trigonometriæ demonstratæ*, etc., 1654, in-4°; *Astronomia geometrica*, etc., Londres, 1656, in-8°. On a une *Vie de Seth Ward*, par Walther Pope.

WARD (Nathaniel), théologien non conformiste, né en 1570 à Havernill, mort à Shenfeld, au comté d'Essex, en 1653, avait desservi, pendant 15 ans, la cure d'Ipswich, à la Nouvelle-Angleterre, où il s'était réfugié en 1631, après avoir perdu, pour cause de non-conformité, la cure de Standon, bourg du comté de Hertford. On cite de lui une diatribe contre la hiérarchie épiscopale, Boston, 1713.

WARD (Édouard), poëte anglais, né en 1667 dans le comté d'Oxford, mort le 20 juin 1731, est plus connu par la mention que Pope a faite de lui dans sa *Dunciade*, que par ses productions, entre lesquelles se trouvent une comédie intitulée : *le Ton d'un Café*, et la diatribe piquante, mais grossière, de l'*Espion de Londres*.

WARD (Thomas), né vers 1660, servit d'abord dans les gardes à cheval du roi d'Angleterre et, après avoir embrassé la foi catholique sous le règne de Jacques II, se fit maître d'école. Il passa en Flandre vers 1688, et y mourut peu de temps après. Entre autres écrits on lui doit : *la Réformation anglicane*, 2 vol. in-8°, satire dans le genre d'*Hudibras*; *Errata de la Bible protestante*, 1688, in-8°; la *Controverse sur l'ordination*, 1719, in-8°.

WARD (Jean), professeur de rhétorique à l'université d'Oxford, puis l'un des conservateurs du musée britannique, né en 1679 à Londres, où il mourut en 1758, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, a fourni un certain nombre de mémoires aux *Transactions* de ces deux académies, et publié entre autres ouvrages les *Vies des professeurs du collége de Gresham*, Londres, 1740, in-fol. On a recueilli et publié ses leçons de rhétorique, sous le titre de *Système d'éloquence*, 1758, 2 vol. in-8°, et ses *Dissertations sur divers passages des saintes Écritures*, 1761-1774, 2 tomes in-8°.

WARD (Thomas), né à Dublin en 1749, fut élevé à Paris au collége des Irlandais. Il eut à peine terminé ses études, qu'il embrassa l'état militaire. Officier dans un régiment de sa nation au service de France lorsque la révolution éclata, il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et l'enthousiasme qu'il manifesta lui procura dès lors un avancement rapide. Dans la campagne de 1792, à l'armée du Nord, où il était employé en qualité de lieutenant-colonel, il se distingua en plusieurs rencontres, notamment à la journée du 12 décembre, près de Rechin. Nommé à cette époque général de brigade, il continua de servir jusqu'à la défection de Dumouriez. Arrêté alors comme étranger et suspect, et renfermé dans la prison des Carmes, à Paris, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 23 juillet 1794, quelques jours seulement avant la chute de Robespierre.

WARD (Bernard), savant irlandais, étant venu étudier en Espagne les causes de la décadence du commerce et de l'industrie, reçut du roi Ferdinand VI la mission de recueillir les documents nécessaires pour mettre à exécution les vues qu'il avait présentées dans un écrit publié à Valence en 1750, sous le titre de *Moyens de remédier à la misère des indigents* (*Obra pia*, etc.). Revenu dans la Péninsule après quatre ans qu'il avait employés à visiter les principales villes commerciales et manufacturières d'Europe, Ward fut nommé président du commerce et des monnaies, et directeur de la fa-

brique des cristaux de Saint-Ildephonse. Mais il mourut avant d'avoir pu mettre en œuvre les matériaux qu'il avait rassemblés. Ils furent mis au jour par le comte de Campomanès sous le titre de *Projet économique,* Madrid, 1779.

WARD (Arthemas), major général de l'armée américaine, mort à l'âge de 63 ans à Shrewsbury, s'était distingué sous les ordres de Washington dans la guerre de l'indépendance, et avait été deux fois membre du congrès.

WARE (James), savant antiquaire, né à Dublin le 26 novembre 1594, d'une ancienne famille d'Yorkshire, succéda en 1632, à son père dans la place d'auditeur général, et plus tard fut appelé au conseil privé. Son zèle pour Charles Ier lui attira des persécutions. Enfermé pendant dix mois à la Tour de Londres, il obtint ensuite un passe-port pour la France, et séjourna deux ans à Paris. A la restauration, il rentra dans ses emplois, et mourut le 1er décembre 1666. Outre quelques éditions d'anciens ouvrages il a publié : *Disquisitiones de Hiberniâ et de scriptor. hibern.*, Dublin, 1639-1644-45, ouvrage très-recherché; *De Hiberniâ antiquit. ejus disquisitiones,* Londres, 1654, 1658, in-8°; *De præsulibus Hiberniæ comment.*, 1665, in-fol. Walter Harris a donné l'édition la plus complète de ses *OEuvres,* en anglais, Dublin, 1739-45, 3 t. en 2 vol. in-fol.; réimprimée en 1764, 2 vol. in-fol. On conserve à la bibliothèque Cottonienne quelques-uns de ses ouvrages encore inédits. — Robert WARE, son fils cadet, est auteur de plusieurs ouvrages de controverse aujourd'hui oubliés.

WARGENTIN (Pierre-Guillaume), né à Stockholm le 22 septembre 1717, est mort à l'observatoire de cette ville le 13 décembre 1783. Il était secrétaire de l'Académie des sciences de Suède, place qu'il a remplie pendant 34 ans avec beaucoup de zèle. L'astronomie lui doit une découverte importante, celle des équations empyriques des satellites de Jupiter, 1746. Il ne fut conduit à cette découverte que par l'instinct du génie, puisqu'il n'y avait pas encore de méthode générale pour ces sortes de recherches. Dès l'année 1729, à l'âge de 12 ans, il observa avec beaucoup de sagacité une éclipse de lune. Ce fut Celsius qui l'engagea ensuite à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter, et qui fit imprimer ses premières Tables dans les Mémoires de l'Académie d'Upsal. Lalande les publia également, en 1771, dans la seconde édition de son Astronomie. Wargentin découvrit la comète de 1742, et s'illustra plus tard par beaucoup d'autres succès dans ce genre. Un goût éclairé pour toutes les sciences, la douceur et la simplicité de son caractère, son activité pour publier et pour répandre même les ouvrages de ses adversaires, une probité rigoureuse, un désintéressement sans faste, lui méritèrent l'estime générale. Il a donné plusieurs Mémoires sur la population de la Suède, dans le Recueil de l'académie de Stockholm. Il avait rassemblé le résultat de tous ses travaux en ce genre dans un grand ouvrage qu'il n'a pas eu le temps de publier. Comme secrétaire de l'Académie, il a fait plusieurs Discours et quelques Éloges estimés de ceux qui sont en état de les juger dans la langue originale. Son désintéressement ne lui avait pas permis de s'occuper de sa fortune. Sur la fin de sa vie, il éprouva des inquiétudes pour sa famille : l'amitié de ses confrères répara tout. L'académie lui accorda une gratification sur les fonds dont elle dispose; et elle sollicita auprès du gouvernement une pension pour ses enfants. Cette compagnie lui a fait frapper une médaille, honneur qu'elle ne rend qu'à ses membres les plus illustres. On a de lui : *Tabulæ novæ pro supputandis eclipsibus tertii satellitis Jovis,* Londres, 1779. Ces éphémérides sont destinées à l'usage de la marine d'Angleterre. Wargentin est encore auteur de plusieurs Mémoires insérés dans le Recueil de l'académie de Suède. Les académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal, de Gœttingen, de Copenhague, etc., l'avaient reçu au nombre de leurs membres, et il était chevalier de l'Étoile polaire.

WARHAM (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, naquit à Okley dans le Hampshire. Élevé dans l'université d'Oxford, il s'y appliqua plus spécialement à l'étude du droit canon, et prit le grade de docteur en 1488. Après avoir plaidé quelques causes avec succès à la cour de l'archevêque de Cantorbéry, il devint successivement chef d'une école de droit à Oxford, grand chantre de Wells et garde des archives. Chargé par Henri VII d'une négociation très-délicate auprès du duc de Bourgogne, qui, à la sollicitation de sa femme, avait épousé les intérêts du faux duc d'York, il s'en acquitta d'une manière si satisfaisante pour son maître, qu'à son retour, en 1502, il fut fait évêque de Londres, et deux ans après, grand chancelier et archevêque de Cantorbéry. Henri VIII lui conserva la même confiance que son prédécesseur, jusqu'au moment où le fameux Wolsey devint pour lui un rival redoutable. Warham, doué d'un caractère modéré et pacifique, n'opposa aucune résistance aux intrigues de l'ambitieux favori. Il se laissa dépouiller de sa place de chancelier, et même d'une partie des prérogatives de son siége lorsque Wolsey obtint le titre de légat, ne voulant pas exciter des troubles par une opposition trop marquée à ses entreprises. Dès le règne de Henri VIII, il s'était déclaré, en plein conseil, contre le mariage de ce jeune prince, qu'il traitait d'incestueux et de contraire à la loi divine. Lorsque l'affaire du divorce éclata, la reine le choisit pour un de ses conseillers; et il remplit cette commission avec beaucoup de prudence, évitant de se compromettre avec le parti opposé, et même de mécontenter le roi. Tout en reconnaissant au monarque le titre de *chef de l'Église,* il persista dans le dogme de la primauté du pape, et se conduisit avec tant de dextérité sur cet article, ainsi que sur celui du divorce, auquel il était très-contraire, que, de son vivant, il n'y eut rien de décidé sur ces deux points importants. Sa mort, arrivée le 22 août 1532, le préserva des embarras dans lesquels il se serait trouvé engagé par les fâcheux événements qui la suivirent immédiatement. Harpsfield rapporte qu'il les prévoyait, qu'il en avait témoigné ses vives inquiétudes, et qu'il avait surtout exprimé ses chagrins des maux que Thomas Crammer, son successeur désigné, causerait à l'église de Cantorbéry. Ce prélat possédait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir les premières places de l'Église et de l'État, s'il eût vécu dans des temps moins difficiles. Plein d'expérience des affaires, savant canoniste, homme de

lettres très-distingué, il était en correspondance avec tous les savants de son temps, surtout avec Érasme; et il exerça sa générosité envers plusieurs. Il empêcha que les controverses ne dégénérassent en disputes offensantes. Il sut se ménager avec l'ambitieux Wolsey et avec l'intraitable Henri, qu'il parvint à contenir dans certaines bornes, par ses manières conciliantes, pendant que d'autres ne faisaient que l'exaspérer par des procédés violents. « Peut-être, dit Dodd, que s'il eût vécu plus longtemps il l'aurait empêché de se porter aux partis extrêmes, qui furent si funestes à l'Église et à l'Angleterre. » Il occupa pendant 28 ans le siége de Cantorbéry; et quoiqu'il eût employé environ 30,000 livres sterling pour réparer les édifices qui en dépendaient, il n'en répandit pas moins d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Il ne nous reste de lui que quelques *Lettres* à son ami Érasme, et un *Discours* très-remarquable, prononcé au parlement.

WARING (Édouard), mathématicien, né en 1734, fut appelé à la chaire de mathématiques du collége Lucas à Cambridge, qu'avait occupée Newton, se montra digne de ce choix par les découvertes qu'il ajouta à celles de ses savants prédécesseurs, et mourut en 1798. Outre un grand nombre de morceaux sur diverses parties des mathématiques, dans les *Transactions*, de 1763 à 1791, on a de lui en latin : *Méditations algébriques*, 1770, 1776, 1782, in-4°; *Méditations analytiques*, 1776, 1785, in-4°; *Mélanges analytiques sur les équations algébriques et les propriétés des courbes*, 1762, in-4°; *Propriété des courbes algébriques*, 1772, in-4°. Waring avait des connaissances en médecine, et son nom fut porté sur la liste des médecins de l'hôpital d'Addenbrooke à Cambridge; mais il n'a rien écrit sur cette science.

WARMHOLTZ (Charles-Gustave), conseiller du roi de Suède, né en 1710, mort en 1784, consacra sa vie à des recherches sur l'histoire de son pays. On a de lui : *Bibliotheca historica sueo-gothica*, Stockholm et Upsal, 1782 et suivantes, 15 vol. in-8°, dont les trois premiers ont paru du vivant de l'auteur.

WARNACHAIRE ou **WARNACAIRE** (*en latin Warnacharius*), et dont probablement le nom, en langue germanique, était *Warn-Haar,* fut maire du palais de Bourgogne, et porta le premier coup à la dynastie mérovingienne, en se faisant déclarer inamovible. Les ténèbres qui couvrent l'histoire des monarchies barbares, encore naissantes à cette époque, enveloppent aussi la naissance et les premières actions de Warnachaire. Il est probable qu'issu d'un sang illustre il s'éleva au premier rang, à la faveur des discordes et des guerres qui désolèrent les Gaules après la mort de Clotaire Ier. Il se trouvait maire du palais de Thierri II, en 613, quand ce prince, après avoir fait décapiter son frère Théodebald II à Châlons, se préparait à marcher contre son cousin Clotaire II, et à lui faire subir le même sort. Une fin prématurée arrêta les projets ambitieux du petit-fils de Brunehaut; et Clotaire reprit l'offensive. Brunehaut gouvernait, au nom de Sigebert II, l'Austrasie et la Bourgogne : mais Brunehaut était détestée de ses leudes, de ses grands; et elle n'ignorait pas que, dans l'aristocratie factieuse qui entourait le trône, un grand nombre de chefs penchaient pour un ennemi qui donnerait moins d'extension et d'absolutisme au pouvoir royal. Elle craignait Warnachaire, et, soit à tort, soit avec raison, elle pensait qu'il était décidé à sacrifier l'Austrasie au fils de Frédégonde. Résolue de s'en défaire, elle l'envoie en Thuringe, sous prétexte de demander du secours aux habitants de ces contrées riveraines du Rhin, avec Alboin et quelques autres Francs dont elle se croyait sûre, et donne à celui-ci l'ordre de faire périr en route le maire infidèle. Alboin, après avoir lu l'ordre qu'on lui recommandait d'anéantir, le met en pièces, et le jette. Le hasard fit qu'un enfant de Warnachaire en ramassa les morceaux, en se jouant. Le maire conçoit un soupçon, les rassemble, les reporte sur des tablettes : il voit quel danger menace sa vie, et ne délibère plus que sur les moyens de réussir dans une trahison à laquelle il avait déjà songé peut-être, mais qu'il n'avait pas cherché encore à exécuter. Il commence par se faire refuser en Thuringe les secours que sa souveraine sollicite par sa bouche; il envoie des affidés dans toute l'Austrasie, et y détermine un mécontentement général; enfin il donne avis à Clotaire de tout ce qui concerne Brunehaut, et prépare la défense de manière à ce que ce prince ne puisse manquer d'être vainqueur, et de saisir tous les fils de Thierri. En effet, à l'instant où les troupes neustriennes, déjà parvenues à Châlons, offrent la bataille aux Austrasiens, ceux-ci tournent le dos, et regagnent leurs foyers; d'autres se rangent autour du roi de Paris : trois des fils de Thierri sont pris et mis à mort; un seul s'échappe pour ne jamais reparaître : enfin Brunehaut, livrée par le connétable Herpon, périt au milieu des tortures. Les guerres qui pendant 50 ans ont déchiré les deux Frances s'apaisent; et la monarchie chlodovéenne se trouve réunie encore une fois dans les mains d'un même roi : mais ce roi devient l'esclave des traîtres qui lui ont livré les plus belles provinces. L'aristocratie austrasienne exige des prérogatives plus étendues que celles du traité d'Andelot; et non-seulement il est décidé que les grands éliront le maire, on stipule de plus que la mairie de Bourgogne ne sera jamais retirée des mains de Warnachaire. Ainsi l'intendance d'un palais devient une fonction publique, une magistrature; et un simple *majordome* dispose des armées, des finances, de la justice! Les historiens n'ont pas assez appuyé sur ce point capital de l'histoire de Clotaire. Warnachaire peut-être est plus remarquable que Pepin lui-même, dans l'histoire de la décadence mérovingienne. Ce dernier trouva la révolution toute faite dans les esprits; mais Warnachaire l'avait créée. La fin du règne de Clotaire II fut tranquille; et ce fut sans doute en partie à l'administration de Warnachaire, de même qu'à l'absence de tout compétiteur à la couronne, qu'on doit attribuer ce moment de repos. Un fait rapporté par Frédégaire prouve cependant que ce ministre était accessible à la corruption. Les Lombards, qui devaient aux Francs un tribut annuel de 12,000 pièces d'or, en demandèrent l'abolition moyennant 36,000 pièces d'or, une fois payées. Warnachaire y fit consentir son maître; mais pour l'y faire consentir lui-même, les envoyés lombards avaient eu soin de lui donner, ainsi qu'aux maires d'Austrasie et de Neustrie, 1,000 pièces d'or. Warnachaire mourut en

626, et ne précéda son maître au tombeau que de 2 ans. La dignité de maire ne fut point héréditaire dans sa famille, quoiqu'il eût un fils : mais les imprudences de celui-ci ou la jalousie de Clotaire le précipitèrent dans de fausses démarches ; il fut assassiné à Tours, l'année même de la mort de son père. Il ne faut point confondre le maire du palais de Clotaire avec un autre maire du même nom, qui gouverna la Bourgogne sous Thierri Ier, et mourut en 599, laissant son bien aux pauvres : ni avec un autre WARNACHAIRE, qui voulut défendre l'hérésie d'Agrestius contre saint Eustase, abbé de Lisieux, et qui mourut subitement au concile de Mâcon, en 622. *L'Histoire littéraire de France* des Bénédictins cite le nom d'un *Warnachaire*, qui fut clerc de l'église de Langres dans les premières années du 7e siècle, et à qui l'évêque de Paris, saint Céraune, s'adressa pour avoir les actes des martyrs morts pour la foi au diocèse de Langres. Celui-ci lui envoya effectivement (615) les actes du martyre des trois jumeaux Speusippe, Eleusippe et Meleusippe, ainsi que ceux du martyre de saint Didier.

WARNER (Guillaume), poëte anglais, né vers l'an 1558 dans le comté d'Oxford, mort au comté de Herford le 9 mars 1609, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Albion's England,* poëme héroïque qui lui valut le surnom d'*Homère* et de *Virgile* de son temps ; et *Syrinx or a seauenfold historie,* en prose, 1597. Headley a publié un recueil des *Beautés* de Warner.

WARNER (Ferdinand), né en 1703, mort le 3 octobre 1768, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *Système de théologie et de morale*, etc., Londres, 1750, 5 vol. in-12 ; 1756, 4 vol. in-8o ; *Observations sur l'histoire de Fingal et sur les autres poésies d'Ossian, traduit par Macpherson,* 1762, in-8o ; *Histoire d'Irlande,* 1763, in-4o ; *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande,* 1767, in-4o ; *Histoire ecclésiastique du 18e siècle,* 1756-57, 2 vol. in-fol. ; *Mémoire de la vie de Th. Morus,* Londres, 1758, in-8o.

WARNER (Jean), fils du précédent, né en 1736, est auteur d'un éloge de la modération intitulé : *Metron ariston,* imprimé en 1797, et qui fit quelque sensation parmi les savants par la singularité des détails, autant que par celle du titre.

WARNER (Richard), botaniste, né à Londres en 1711, mort en 1775, s'était livré dans sa jeunesse à l'étude des lois, et ne discontinua pas de fréquenter les réunions de Lincoln's Inn, quand il se fut voué d'une manière plus spéciale aux sciences naturelles. S'étant fixé dans le comté d'Essex, il y créa un jardin botanique très-remarquable, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Plantæ woodfordienses,* Londres, 1771, in-8o. Il cultivait aussi la littérature, et on connaît de lui des *Lettres à David Garrick,* concernant un glossaire sur les pièces de Shakspeare, et leur plan, 1768, in-8o.

WARNER (Joseph), né en 1717, à l'île d'Antigoa, fut envoyé de bonne heure en Angleterre, où il étudia la chirurgie. Il devint professeur d'anatomie à l'hôpital Saint-Thomas de Londres, puis premier chirurgien de l'hôpital de Guy, et mourut en 1801, membre de la Société royale, dont les *Transactions* contiennent de lui plusieurs mémoires et dissertations. Ses principaux ouvrages sont : *Cas qui surviennent dans la chirurgie,* Londres, 1754 ; 4e édition, 1784, in-8o ; traduit en allemand ; *Description de l'œil humain,* etc., 1769, in-8o ; *Account of the testicles,* etc., 1774, in-8o.

WARNERY (Charles-Emmanuel de), major général au service de la Pologne, naquit en 1719 à Morges, dans le pays de Vaud, où son père était gouverneur. Après avoir servi dans l'armée du roi de Sardaigne, il passa en 1737 au service de l'Autriche, en 1738 à celui de la Russie, et en 1742 il était capitaine d'un régiment de hussards dans l'armée prussienne. Pendant la seconde guerre de Silésie, il se distingua aux batailles de Striegau et de Sorr. Dans une affaire d'avant-poste, n'ayant avec lui que 100 chevaux, il entoura, dans les montagnes, un corps de 160 cavaliers ennemis, et les amena prisonniers au camp. Cette action d'éclat lui valut le grade de major. La guerre de sept ans ayant éclaté, Frédéric le nomma lieutenant-colonel, et ce fut en cette qualité qu'il se signala par la prise du fort de Stolpe, en Poméranie. Warnery mit peut-être à cette action une trop grande importance, et l'historien Archenholz a traité de rodomontade ses prétentions à cet égard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Frédéric ne jugea point à propos de l'élever aux premiers grades de l'armée ; que Warnery, mécontent, quitta le service de Prusse, et qu'après avoir passé quelques années dans sa terre de Langhof en Silésie, il entra au service de Pologne, en qualité de quartier-maître général. Nommé depuis major général, il demanda de nouveau sa démission pour se retirer à Breslau, où il mourut le 8 mai 1786. Malgré ses paradoxes et sa jactance, on ne peut lui refuser des talents comme écrivain militaire. Ses ouvrages sont : *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes,* etc. ; *Remarques sur la cavalerie,* Lublin, 1781, in-8o ; *Remarques sur l'essai général de tactique de Guibert,* etc. ; *Mélanges de remarques sur César et autres auteurs militaires, anciens et modernes, pour servir de continuation aux commentaires de Turpin, sur Montecuculli, et sur la Tactique de Guibert,* Varsovie, 1782, in-8o.

WARREN (Joseph), général américain, naquit à Roxbury en 1740, prit ses degrés au college d'Harward en 1759, et dirigea d'abord ses études vers la médecine ; mais les premiers symptômes de révolution qui éclatèrent dans son pays le détournèrent bientôt de cette carrière. Dès l'année 1766 il était un des principaux membres de l'assemblée secrète de Boston, qui eut une si grande influence sur les affaires de ce pays. C'est lui qui la veille du combat de Lexington donna avis, à dix heures du soir, de l'expédition projetée par les troupes anglaises du général Gage. Au premier signal de résistance ouverte, il prit les armes, et fut nommé président du congrès provincial de Massachusset. Après le départ de Hancock pour le congrès, il se distingua dans plusieurs occasions, soit comme homme d'État, soit comme militaire, et quatre jours avant la bataille de Brunker, fut nommé major général (1775). Frappé d'une balle à la tête, dans la retraite qui suivit cette journée, il mourut les armes à la main, à l'âge de 35 ans, et fut ainsi une des premières victimes de cette guerre.

WARREN (Jacques) prit, comme le précédent, beaucoup de part aux événements qui amenèrent l'indépendance de l'Amérique, devint major général des milices, fut pendant plusieurs années orateur de la chambre des représentants, puis membre du conseil, et mourut en 1808.

WARREN (sir John BORLASE), amiral anglais, issu par sa mère des Borlase de Cornouailles, dont un est auteur de plusieurs savants écrits sur l'histoire de cette province, naquit en 1754, et fit ses études au collége de Winchester et à l'université de Cambridge. Son penchant pour la marine s'était manifesté dès sa jeunesse, et lorsqu'il fut en possession de son patrimoine, il acheta la petite île de Lundy, et s'amusa à faire manœuvrer un yacht dans le canal de Bristol. La guerre qui survint entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique ouvrit une carrière convenable à son ambition. Il servit comme lieutenant à bord du *Nonpareil* (the Nonsuch), et s'éleva par son mérite au grade de capitaine. Il commanda successivement en cette qualité *l'Hélène, l'Ariane, l'Aigle* et *le Winchelsea*. Warren, ayant été remplacé par lord Cochrane, se retira du service, et épousa la fille du général Clavering; il eut de cette union plusieurs enfants dont un fils, de grande espérance, qui a été officier dans les gardes, et est mort en Égypte. Warren avait obtenu, en 1777, le titre de baronnet. Lorsque la révolution française éclata, il reçut le commandement d'une escadre qui troubla le commerce français, alarma les côtes et fit des prises considérables. Son souverain, satisfait de ses services, lui conféra l'ordre du Bain en 1794. Ce fut l'année suivante qu'il effectua un débarquement dans la baie de Quiberon, ayant son pavillon sur *la Pomone*. On sait qu'il concourut à la prise du fort Penthièvre, et qu'il fit ensuite d'inutiles efforts pour protéger la retraite des royalistes français. Ayant porté son pavillon sur *le Canada*, il alla renforcer la flotte de Brest, sous lord Bridport; fut détaché, presque aussitôt, avec une forte escadre vers la côte d'Irlande, et après une chasse de deux jours, réussit à capturer *le Hoche*, vaisseau de ligne commandé par le capitaine Bompard, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes destinées à effectuer un débarquement en Irlande. Cet avantage excita un vif enthousiasme en Angleterre, et épargna sans doute à l'Irlande une nouvelle guerre civile. La chambre des communes vota des remerciments à l'amiral qui avait rendu un si grand service à l'État. Après la conclusion de la paix en 1815, Warren fut appelé au conseil privé, puis envoyé à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il avait siégé dans quatre parlements différents, en 1774, en 1780, en 1796 et 1802. Il est mort le 27 février 1822. Il a publié, sans y mettre son nom, un volume intitulé : *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne*, 1791, in-8°.

WARSEWITZ (Christophe-Stanislas), jésuite, mort vers 1605, directeur de la chancellerie de Pologne, remplissait cet emploi depuis le règne de Sigismond-Auguste. Ses principaux écrits sont : *Vita, res gestæ et obitus Stephani, regis Polon., et in ejus obitum oratio*, Cracovie, 1587, in-4°; *Cæsarum, regum et principum Vitæ parallellæ*, Cracovie, 1603, in-fol.; Francfort, 1608, in 8°; *Orationes turcicæ quindecim*, Cracovie, 1595, in-fol. (ce sont des discours pour engager les princes chrétiens à se réunir contre les Turcs); *De consilio et consiliariis; De legato et legatione*, Cracovie, 1595; Dantzig, 1646, in-12; *Paradoxa*, 1590, in-4°, et Rome, 1601, in-12; *Memorabilium hominum et rerum descriptio ab orbe condito ad annum* 1585, Cracovie, 1585, in-4°; *De optimo libertatis statu dialogus*, 1598, in-4°; *De origine et derivatione generis et nominis poloni*, Wilna, 1580, in-4°. (*Voyez* Braun, *Script. poloniæ catal.*)

WARTENBERG (Jean-Casimir KOLB, comte de), conseiller privé de l'électeur palatin de Simmeren et gouverneur de Kayserslautern, descendait d'une des familles les plus anciennes de l'Empire. Conrad Kolb, son père, était grand bailli de Kayserslautern. Né le 19 juillet 1584, le jeune Jean-Casimir acheva ses études en 1603, à l'instant où son père, qui avait veillé lui-même à ses premiers travaux, rendait le dernier soupir. Il se mit ensuite à voyager, et séjourna quelque temps en Italie, où il acquit tant de considération que, malgré sa jeunesse, le grand-duc de Toscane lui confia le commandement de sa garde, et chercha à le fixer dans le pays. Wartenberg resta 4 ans à sa cour; mais enfin l'amour de la patrie l'emporta, et il revint dans sa ville natale en 1608. Il fut presque aussitôt nommé membre du conseil et chambellan par l'électeur palatin Frédéric IV. Frédéric V le continua dans ses fonctions, et l'emmena avec lui en Angleterre (1613), lors de son mariage. Wartenberg devint ensuite bailli de Stromberg, puis intendant de Bretten. L'accession de son souverain à la couronne de Bohême (1619) l'engagea à reprendre du service dans les armées, et à solliciter le poste de commissaire général des troupes du Palatinat. Les fonctions de cette place ne l'empêchèrent point de conduire diverses négociations, et de faire plusieurs voyages dans la France, l'Angleterre, la Hollande, les Pays-Bas et le duché de Lorraine. Il donna aussi de grandes preuves de désintéressement pendant toute la durée de la guerre, et acheta à ses frais des approvisionnements pour la ville de Manheim, assiégée par les Espagnols. Mais, la garnison ayant capitulé dans l'intervalle, il perdit non-seulement les sommes qu'il avait avancées, mais encore presque tous ses biens qui, par suite de la conquête du Palatinat, furent dévastés et confisqués (1625). Nommé, 4 ans après, gouverneur de la ville de Deux-Ponts, il fut de plus envoyé (1630) à Berlin et en Hollande, par le comte palatin, Jean le Jeune, pour conclure son mariage avec la comtesse de Neubourg, suivit le roi de Bohême dans l'expédition qu'il fit en Allemagne avec Gustave-Adolphe, et resta près de lui jusqu'à sa mort, arrivée à Mayence le 19 novembre 1632. Il s'attacha alors au service de sa veuve, qui l'envoya comme négociateur en Hollande et en Angleterre, et il reçut dans ce dernier pays l'ordre de la Jarretière. A son retour, il reprit ses fonctions de conseiller à la cour palatine; mais après la bataille de Nordlingen, en 1634, il fut de nouveau obligé de quitter le pays, d'abandonner ses biens, et de se mettre à Metz sous la protection des Français. Il y acquit un grand crédit sur l'esprit des réformés, qui le députèrent à la cour de France, pour y exposer la déplorable situation des religionnaires dans l'empire. Enfin, après un exil de 15 ans, il lui fut permis de re-

venir dans sa patrie, et de rentrer en possession de ses biens; mais en même temps il résolut de se retirer des affaires publiques, et de consacrer à Dieu le reste de ses jours. Les offres avantageuses que lui fit l'électeur palatin, Charles-Louis, le trouvèrent inébranlable. Huit ans après (1655), les instances d'Éléonore de Brandebourg, qui venait de perdre son époux, et à laquelle il crut pouvoir se rendre utile en acceptant les places de membre du conseil privé et de gouverneur de Kaysers-lautern, le déterminèrent à rentrer dans la carrière politique, à l'âge de 71 ans. Il mourut 6 ans après, le 22 septembre 1661.

WARTENBERG (Charles-Hartwigt de), général et colonel d'un régiment de hussards en Prusse, entra au service de Russie, et fit la guerre contre les Tartares, contre les Turcs et contre les Polonais. Rentré au service de Prusse à l'avénement de Frédéric II, il fit avec ce prince les premières campagnes de Bohême, et fut tué sur le champ de bataille, le 2 mai 1757.

WARTENBERG (François-Guillaume, comte de), cardinal et évêque de Ratisbonne et d'Osnabruck, était de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche. Né en 1593, il fut placé, en 1600, au collége des jésuites à Ingoldstadt, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, une vocation si décidée pour le ministère ecclésiastique, qu'en 1605 il fut nommé prévôt de l'église collégiale de Sainte-Marie à Alt-OEttingen. Ses études préliminaires se trouvèrent terminées avant sa seizième année, et il se rendit à Rome, où il resta 9 ans dans le collége des Allemands. Rappelé par le duc Maximilien de Bavière, il fut successivement président du bureau du conseil, chanoine à Ratisbonne, et prieur du couvent. L'élévation du comte Frédéric de Hohenzollern au cardinalat contribua beaucoup à la sienne; il hérita de toutes les charges que celui-ci remplissait auprès de l'électeur de Cologne, telles que celles de grand maître de la cour, de conseiller privé, de président et de directeur dans les évêchés de Liége, Paderborn, Hildesheim et Munster. Les années suivantes le virent jouer un rôle important dans les conférences de Ratisbonne, où l'on débattit la question de la translation du rang et du titre d'électeur palatin au duc Maximilien de Bavière (1622), etc. Enfin il fut nommé évêque d'Osnabruck, en remplacement du cardinal de Hohenzollern; mais les troupes danoises qui, peu de jours après sa promotion, envahirent le pays l'empêchèrent de prendre possession de son évêché, et il en resta éloigné jusqu'à ce que les armées impériales eussent repris le dessus. Il assista au nom du prince électeur de Cologne à l'assemblée de Mulhausen (1627), il fut nommé par l'empereur Ferdinand II commissaire pour l'exécution de l'édit relatif à la restitution des biens ecclésiastiques dans la basse Saxe. La justice et le désintéressement avec lesquels il s'acquitta de cette commission lui valurent de nouvelles faveurs; et le pape Urbain VII, sur la recommandation de l'Empereur, lui conféra les deux évêchés de Minden et de Verden, ravis par le sort des armes à deux ducs protestants, et le nomma son vicaire dans le Nord, spécialement dans le pays de Brême. Le comte de Wartenberg rendit en cette qualité de grands services à l'électeur de Cologne dans ses efforts contre la réformation. Il signala aussi son triple épiscopat par plusieurs fondations utiles, rendit tout son éclat à l'université d'Osnabruck, bâtit divers séminaires, éleva le collége anglais et une maison d'éducation pour les pauvres. Ces institutions louables n'empêchèrent point qu'après la victoire remportée sur les Impériaux près d'Oldendorff, par le duc George de Brunswick, il ne perdit ses trois évêchés. Ce ne fut même qu'au milieu des dangers les plus imminents qu'il parvint à s'échapper, et qu'il arriva d'abord à Cologne, ensuite à Bruxelles. Mais bientôt les protestants eurent eux-mêmes à déplorer un échec plus considérable à Nordlingen; et l'évêque rentra à Cologne, escortant l'infant d'Espagne qui se rendait à Juliers. Plusieurs voyages, à Rome, à Lorette, l'occupèrent ensuite : le premier n'avait pour objet que la conclusion d'un mariage entre une archiduchesse et l'électeur de Bavière; les autres furent entrepris par suite d'un vœu qu'il avait fait dans une maladie dangereuse. A peine revenu en Allemagne, il assista à la diète de Ratisbonne, où l'évêque appuyé des suffrages du chapitre demanda à l'avoir pour coadjuteur, ce qui fut accordé sur-le-champ. Il parut de même, au nom de l'électeur de Cologne et au sien, dans les conférences d'Osnabruck et de Munster; mais il fut obligé, pour la signature du traité, non-seulement de résilier les deux évêchés de Minden et de Verden, mais encore de consentir, pour rentrer dans son évêché d'Osnabruck, à payer 80,000 rixdales au duc Gustave, à qui la reine Christine en avait conféré la possession. Il est vrai que l'Empereur l'indemnisa de cette perte en lui donnant, après la mort de l'évêque de Ratisbonne, le siége épiscopal de cette ville (1649), et en le nommant commissaire principal de la députation envoyée de Francfort à Ratisbonne en 1658. Enfin le pape Alexandre VIII mit le comble à ces honneurs, en lui donnant le chapeau de cardinal en 1661. Mais le comte de Wartenberg ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité; il mourut le 21 novembre de la même année, avant d'avoir été, selon l'usage, remercier le pontife dans la capitale du monde chrétien.

WARTENSLEBEN (Alexandre-Hermann), feld-maréchal prussien, naquit en Westphalie, en 1650, d'une ancienne famille; fut élevé à la cour de Cassel, entra au service de France, et combattit sous Turenne, dans les Pays-Bas. Sur sa réputation de bravoure, l'électeur Guillaume de Brandebourg l'appela dans son armée; mais Wartensleben donna la préférence au service de la Hesse; il fit dans les troupes hessoises une campagne en Danemark, assista ensuite à la délivrance de Vienne, en 1686, et n'écoutant que son ardeur, alla combattre comme volontaire, pour les Vénitiens, en Morée, contre les Turcs. De retour en Allemagne, il reçut du landgrave l'ordre de former un régiment de dragons destiné pour l'Empereur. Il servit alors comme auxiliaire contre la France, se fit remarquer à la tête de son régiment, et ensuite comme major général de l'infanterie hessoise. En 1691, il prit le commandement en chef des troupes de Gotha, qu'il organisa sur un pied nouveau, et il les conduisit comme auxiliaires à l'Empereur, qui l'éleva au grade de feld-maréchal. Wartensleben se distingua dans différents combats, soit en Flandre, soit sur le Rhin, jusqu'à la paix de Riswyck. Sa réputation s'étant alors

beaucoup accrue, Frédéric Ier, roi de Prusse, voulut l'attirer à son service; il lui conféra le grade de feld-maréchal de ses troupes, le nomma gouverneur de Berlin, et en même temps conseiller de guerre. Ce fut Wartensleben qui donna à l'armée prussienne sa première organisation, tant perfectionnée depuis. Il mourut dans un âge avancé, le 26 janvier 1734, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Allemagne.

WARTENSLEBEN (Léopold-Alexandre), fils du précédent, né en 1710, servit également dans l'armée prussienne, fit longtemps la guerre, et, parvenu au grade de lieutenant général, donna sa démission en 1756. Il mourut en 1775, laissant trois fils, dont l'un, à cause de sa conduite à la bataille d'Iéna, en 1806, et de sa participation à la reddition de Magdebourg, fut condamné à une prison perpétuelle.

WARTENSLEBEN (Guillaume-Louis Gaston de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1728, de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent, était issu d'un comte de Wartensleben qui, après avoir parcouru l'Europe, se fixa dans les États héréditaires au commencement du 18e siècle. Destiné de bonne heure à la carrière militaire, il fit d'abord une partie de la guerre de sept ans, puis alla combattre les Turcs, et se distingua dans un assez grand nombre d'actions, notamment dans les dernières campagnes, comme général-major de Clairfayt. Il éprouva néanmoins un échec, en 1788, à Méhadia. Employé dans la guerre de la révolution française, il commanda, en 1795, l'aile droite de Clairfayt, et, après la levée du blocus de Mayence, il fut élevé au grade de général d'artillerie. Il avait remplacé, le 12 juin 1796, le duc de Wurtemberg dans le commandement en chef du corps d'armée qui agissait sur la Lahn, sous les ordres de l'archiduc Charles, alors commandant général de toutes les forces de l'Autriche et de l'Empire en Allemagne. Ce prince partant pour le haut Rhin, dans le dessein de s'opposer à Moreau, qui venait de passer le fleuve à Kehl, laissa 36,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie furent mis sous les ordres de Wartensleben, chargé de couvrir le bas Rhin, que menaçait l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan. L'armée de Jourdan ayant repris l'offensive, et Neuwied étant forcé, Wartensleben se crut hors d'état de garder la position de Neukirchen. Au lieu d'attaquer Jourdan en détail avant qu'il eût concentré ses forces, il forma un cordon le long de la Lahn, et se retira ensuite sur le Mein. Il allait se retirer derrière la Nidda, lorsqu'une dépêche de l'archiduc lui prescrivit de ne plus rétrograder avant d'avoir tenté le sort des armes. Le 10 juillet, d'après cet ordre, il forma ses troupes en bataille sur la Wartha, derrière Friedberg. Le combat y fut très-vif le lendemain. Wartensleben l'aurait soutenu, si l'échec essuyé par son aile droite ne l'eût forcé à la retraite. Poursuivi chaudement par son adversaire, il se replia dans la position de Bergen, en avant de Francfort, et ne fut battu à Friedberg que pour avoir risqué l'offensive dans une position où ses ailes, restées sans appui et menacées d'être débordées, se trouvaient sans réserve. Wartensleben, ayant opéré sa retraite en remontant la rive gauche du Mein, établit une partie de ses troupes à Aschaffenbourg, compléta l'approvisionnement de Mayence, et jeta 2,400 hommes dans Francfort, dont il arma les remparts, tandis que le gros de son armée prit position à Offenbach. Un cordon de troupes légères le liait à Mayence, et un camp volant entretenait sa communication avec le Necker. Selon l'archiduc Charles, sa position, quoique trop étendue, remplissait assez bien le but qu'il se proposait; et s'il l'eût bien défendue, l'armée de Jourdan et même celle de Moreau n'auraient pas fait un pas de plus en Allemagne. Wartensleben avait alors à sa disposition 45,000 combattants, dont 15,000 de cavalerie. Jourdan lui opposait, sur la rive droite du Mein, 50,000 fantassins et 9,000 chevaux. Ce général ayant bombardé et sommé Francfort, le 12 juillet, Wartensleben déclara ne pouvoir rendre la ville sans l'autorisation de l'archiduc, auquel il venait d'expédier un courrier. Jourdan s'étant montré inexorable, Wartensleben se vit forcé d'entrer en pourparlers, et convint d'une suspension d'armes jusqu'au 16, jour où les Français pourraient occuper Francfort. Il profita de ce délai pour gagner Würtzbourg sans être inquiété; il y concentra toutes ses forces, et choisit sagement cette position, qui couvrait à la fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent au Danube par Ulm et Ratisbonne. Informé que Jourdan marchait sur lui avec ses communications et ses flancs découverts, il se décide à le prévenir. L'attaque devait avoir lieu le 23 juillet; mais sur le rapport d'un déserteur annonçant l'arrivée de la division Bernadotte, le général autrichien convoque un conseil : non-seulement on y ajourne l'attaque, mais on y prend la résolution de se retirer; décision pusillanime, selon l'archiduc Charles. Wartensleben se rendit en toute hâte à Zell, au fond de la Franconie, perdant un nombre considérable de traineurs et de déserteurs dans des marches forcées. L'indécision de Jourdan ne permit pas à l'armée française d'obtenir de plus grands résultats. Les deux chefs rivaux étaient sans plan; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens. Jourdan perdit sept jours, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zell, au lieu d'attaquer son adversaire, qui marchait et manœuvrait avec des colonnes isolées. L'archiduc ne dissimula pas son mécontentement; il lui manda qu'il était prêt à le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à s'approcher de lui sur le Danube inférieur. Wartensleben quitta Zell le 1er août, pour se diriger sur Amberg; là il apprend qu'il est suivi par son adversaire; aussitôt il abandonne sa position, et se retire derrière Forcheim, au lieu de se rapprocher de l'archiduc par les routes du Danube. Le 6 août, ses avant-postes ayant été attaqués et repoussés, il essaie de résister le lendemain sur une partie de sa ligne, et se replie ensuite. En se retirant sur Amberg, il s'éloignait de nouveau de l'archiduc dont le flanc restait découvert, et il rendait à Jourdan les routes qui auraient pu faciliter sa jonction avec Moreau. Il essaya de justifier sa direction contraire aux ordres formels que l'archiduc lui avait donnés, en alléguant qu'il couvrait les dépôts d'approvisionnement formés en Bohême; mais il est évident que d'autres motifs le faisaient agir : plein de confiance dans ses talents, il se voyait avec peine placé sous les ordres d'un jeune prince qu'il avait vu débuter dans la carrière, et lorsque lui-même avait déjà rendu d'importants ser-

vices à l'État. De son côté, Jourdan ambitionnait la gloire de repousser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau, devant lequel l'archiduc se trouvait alors. Croyant bientôt ne pouvoir plus arrêter Jourdan, Wartensleben donne avis à l'archiduc qu'il est dans la nécessité de se replier en Bohême. Le prince, espérant tenir Moreau en échec, en lui opposant le corps du général Baillet de Latour, se met aussitôt en marche pour se joindre à Wartensleben, qui reçoit pour instruction de tenir le plus longtemps possible à Amberg. Mais attaqué et débordé le 17 août, il se défend mal et va reprendre position derrière la Naab, pour s'établir de nouveau sur la ligne de communication avec le Danube. Il savait l'archiduc en pleine marche. La jonction s'opère effectivement le 22 août sur les bords de l'Altmuhl. L'archiduc et Wartensleben concertent aussitôt un plan général d'attaque contre Jourdan, qui, menacé par la réunion des forces autrichiennes, se repliait déjà sur Amberg. Le 24 il est attaqué et enfoncé sur différents points de sa ligne, poursuivi ensuite, et harcelé par Wartensleben, qui se met en pleine marche sur le Mein. Privé de l'espoir de joindre Moreau, ou d'en recevoir des secours, Jourdan croit pouvoir rétablir ses lignes à Würtzbourg; mais l'archiduc se hâte de l'y précéder. Là, une nouvelle bataille a lieu le 3 septembre. Wartensleben commandait le centre. L'aile gauche conduite par Starray ayant été repoussée avec perte, l'archiduc, dans ce moment critique, envoie l'ordre à Wartensleben de passer le Mein à gué, avec toute sa cavalerie, et de charger, sans perdre de temps, la gauche de l'armée française. Ce brave vétéran traverse aussitôt le fleuve à la nage, avec 24 escadrons de cuirassiers, et débouchant vers Erfelsdorf, soutenu par 8 bataillons de grenadiers, il décide la victoire, et accélère la retraite de Jourdan sur la Sieg et le Rhin. Ces brillantes opérations firent lever le blocus de Mayence. La retraite de Jourdan, effectuée avec confusion et désordre, le ramena, en 28 jours, des frontières de la Bohême sous les murs de Dusseldorf; elle formait une sorte de contraste avec celle de Wartensleben qui avait mis près de deux mois à se retirer de la Sieg à la Naab, disputant le terrain pied à pied, avec des forces inférieures, sans se laisser couper et sans pertes sensibles. L'archiduc, l'emmenant avec lui, s'avança rapidement par Offenbourg, pour combattre Moreau qui avait formé le dessein de se maintenir dans le Brisgau. Le 19 octobre, il l'atteignit à Emmindlingen, et lui livra bataille. Wartensleben, qui commandait le centre, était chargé d'enlever les auteurs derrière le village de Malmertingen; il y éprouva une grande résistance. A la tête de 12 bataillons et de 23 escadrons, il réitéra son attaque contre le pont de l'Elz. Là il y eut un combat encore plus opiniâtre; enfin Wartensleben repoussa les Français derrière l'Elz, dont il rompit les ponts; mais au plus fort de la mêlée, il eut le bras cassé d'un coup de biscaïen. Cette blessure grave ne lui permit pas de prendre part, cinq jours après, à la bataille de Schlingen, à la suite de laquelle Moreau fut obligé de repasser le Rhin. Wartensleben, hors d'état de reprendre son commandement et de continuer un service actif, fut nommé, en juillet 1797, gouverneur général de la Dalmatie : c'était une retraite honorable; il n'en jouit pas longtemps. Tourmenté par la goutte, affaibli par son grand âge et par ses blessures, il cessa de vivre peu de temps après, laissant la réputation d'un des plus braves généraux de son temps.

WARTON (Joseph), littérateur, né en 1722 à Dunsford, dans le comté de Hamp, perfectionna ses études à l'université d'Oxford, où son père était professeur de poésie; il entra ensuite dans les ordres, obtint la cure de Winslade 1748, puis successivement plusieurs autres bénéfices, et fut élu en 1755 maître de l'école de Winchester. Il mourut à Londres, le 23 février 1800 laissant, outre des *Poëmes* et autres *Opuscules*, composés pendant son séjour à Oxford, et dont quelques-uns sont insérés dans la collection de Dodsley, un recueil d'*Odes* publié en 1746; une édition de *Virgile*, en latin, avec une traduction en vers anglais; trois *Essais* sur la poésie pastorale, didactique, épique, des notes, etc., 1748-1753, 4 vol. in-8°; *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, dont le 1er vol. fut publié en 1756, anonyme, et le 2e en 1792; une édition de la *Défense de la poésie*, par Philip Sydney; et des *Observations sur l'éloquence et la poésie*, par Ben Johnson, 1784, in-12, devenu très-rare; une édition des *OEuvres* de Pope, avec une *Notice* biographique et des *Notes* dans lesquelles l'éditeur a refondu et réparti la substance de son *Essai* sur ce poëte célèbre. Wool a donné des *Mémoires* sur Joseph Warton, 1806, in-4°.

WARTON (Thomas), frère puîné du précédent, né en 1728, termina ses études à l'université d'Oxford. Admis comme agrégé au collége de la Trinité en 1751, il devint, six ans après, professeur au collége Pembrocke, et fut promu à la chaire d'histoire fondée par Camden. Ayant, comme son frère, embrassé l'état ecclésiastique, il obtint la cure de Kiddington, dans le comté d'Oxford, et il en eut depuis une autre dans le comté de Sommerset. Dès sa première jeunesse, il avait annoncé un goût décidé pour la poésie; il la cultiva toute sa vie avec succès, et écrivit l'histoire de celle d'Angleterre. Il s'était occupé d'antiquités, et la Société des antiquaires de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1771. Ce littérateur s'occupait d'une édition complète de ses *Poésies*, lorsqu'il mourut subitement le 21 mai 1790. Parmi ses nombreux écrits, dont on trouve la liste à la suite de la *Notice* qu'Alexandre Chalmers lui a consacrée, ainsi qu'à son frère, dans la collection des poëtes anglais, publiée en 1810, on distingue : *Observations sur la reine des fées*, 1754-1762, 2 vol. in-8° (c'est celui des ouvrages de l'auteur que préférait Samuel Johnson); *Compagnon du guide et guide du compagnon; Supplément complet à toutes les descriptions d'Oxford, publiées jusqu'à ce jour*, etc., 1760, in-12, badinage ingénieux, dont la 5e édition parut en 1806, avec gravures; *Inscriptionum romanarum metricarum delectus*, 1758, in-4°, très-rare; *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin 11e siècle jusqu'au commencement du 18e*, 1774-1781, 3 vol. in-8°; *Recherches sur l'authenticité des poésies attribuées à Rowley*, 1782; *Recueil de poésies*, 1777, 1778, 1779, 1789; une édition des *Poëmes de la jeunesse de Milton*, avec des notes critiques et explicatives, 1785, in-8°. — Deux de ses fils.

Joseph et Thomas, publièrent en commun les *Poésies* de leur père, 1747, in-8°.

WARTON (Jean), docteur en théologie, mort en 1825, est auteur de quelques écrits, réunis en 1 vol. in 8°, 1826, sous le titre de *Tableau d'agonie*, et *Conversations pastorales*, en anglais.

WARWICK (Gui de BEAUCHAMP, comte de), est le premier personnage qui figure dans l'histoire comme titulaire du comté de ce nom, autrefois habité par les *Cornavii*, puis partie du royaume de Mercie pendant l'heptarchie saxonne. Gui s'étant uni au comte de Lancaster dans une révolte des barons contre Édouard II, s'empara de Gaveston, favori du roi, que les conjurés décapitèrent au château de Warwick en 1312.

WARWICK (Richard BEAUCHAMP, comte de), fut celui des seigneurs anglais qui obtint le plus la confiance et la faveur de Henri V. Déjà sous son père, Henri IV, il avait, en 1412, commandé une expédition que fit la garnison de Calais dans les provinces voisines; il les ravagea sans obstacle, pendant que la France était en proie aux discordes des Bourguignons et des Armagnacs. En 1414, peu de temps après l'avénement du roi, le comte de Warwick fut chef d'une solennelle ambassade envoyée au concile de Constance; les évêques de Salisbury, de Bath et d'Harford, l'abbé de Westminster et le prieur de Worcester l'accompagnaient. Sa suite se composait d'une foule de chevaliers, de serviteurs, de docteurs, de clercs, et il avait une escorte de 800 chevaux : aussi cette ambassade faisait-elle l'admiration de tous les pays où elle passait. En 1416, il fut envoyé auprès du duc de Bourgogne Jean sans Peur, au moment où ce prince songeait déjà à s'allier aux Anglais, et il reçut de lui un grand accueil. En 1419, après que Henri V eut pris Rouen, Warwick s'empara de la Roche-Guyon. L'année d'après il faisait partie de la brillante suite du roi, lorsqu'il alla signer le traité de Troyes et épouser Catherine de France, fille de Charles VI. Pendant les années suivantes, il fut un des principaux capitaines des armées d'Angleterre, lorsque, maître de Paris, régent et héritier présomptif du royaume, Henri V s'efforçait à détruire le parti et les espérances du Dauphin, qui bientôt après fut le roi Charles VII. En 1422, Henri V mourant faisait ses dernières dispositions : « Pour vous, mon cousin de Warwick, dit-il, je veux que vous soyez le maître de mon fils; que vous demeuriez avec lui pour le conduire et l'enseigner selon son état. Je ne saurais y mieux pourvoir. » Warwick continua cependant à faire la guerre en France, où il s'empara de presque toutes les forteresses du Maine; plus tard il éprouva un échec devant Montargis, dont le bâtard d'Orléans lui fit lever le siége. En 1426 seulement, il fut investi de l'office de gouverneur du jeune Henri VI, et retourna en Angleterre. Cinq ans après, lorsque les Anglais commençaient à éprouver des revers en France, il amena le jeune roi à Rouen. Ce fut alors qu'on y commença le procès de la Pucelle, prise quelques mois auparavant au siége de Compiègne. Le comte de Warwick ne se montra ni moins violent, ni moins cruel que les autres Anglais contre cette glorieuse fille. Ce fut sous son autorité et presque par sa contrainte que se conduisit la procédure. Il prit part à toutes les indignités que l'évêque de Beauvais et les ecclésiastiques commirent pour satisfaire la vengeance des Anglais. Il se cacha dans la prison pour entendre les conversations de Jeanne avec le faux confesseur qui lui avait été donné. Il menaçait de faire jeter dans la rivière les juges qui montraient quelque probité. Lorsqu'elle tomba dangereusement malade, il s'affligeait publiquement de ce qu'elle mourait de mort naturelle, et ne serait point brûlée vive. Ce fut d'accord avec lui qu'on lui retira ses vêtements de femme, afin qu'elle fût forcée de revêtir les habits d'homme, qu'on avait placés sur son lit, et que par là elle donnât lieu à la déclarer relapse. Sa joie éclata lorsqu'on la conduisit au supplice. Enfin, on a peine à concevoir comment le plus noble seigneur d'Angleterre pouvait être descendu à ce degré de haine aveugle et populaire. Après la mort de Jeanne, le comte de Warwick assiégea Louviers sans pouvoir s'en emparer. Au mois de décembre 1431, il assista au couronnement du roi Henri VI à Saint-Denis, quand ce jeune prince y reçut la couronne de France. Puis il repassa avec lui en Angleterre, et continua d'avoir une grande part au gouvernement. Il s'efforça, ainsi que presque tous les conseillers, de prévenir la rupture qui se préparait, de jour en jour, entre l'Angleterre et le duc Philippe de Bourgogne. Il voyait bien qu'elle allait entraîner la ruine complète du parti anglais en France. Mais il ne dépendait de lui ni de nul autre d'empêcher une séparation que tant de circonstances rendaient inévitable. La paix d'Arras se fit en 1435, entre la France et la Bourgogne, et les Anglais eurent dès lors pour ennemi celui qui avait été leur plus puissant allié : Paris rentra sous l'obéissance du roi de France. Bientôt les discordes qui commencèrent à diviser l'Angleterre, les querelles entre le duc de Glocester et le cardinal de Winchester, entre le duc d'York et le duc de Sommerset, rendirent de plus en plus difficile la conservation des conquêtes que les Anglais avaient faites en France. En 1437, le comte de Warwick fut nommé régent de France, à la place du duc d'York. Il y tenta quelques efforts assez heureux pour se défendre contre les vaillants capitaines du roi Charles VII. Il réussit à secourir le Crotoy qu'assiégeaient les Bourguignons; il surprit Pontoise. Mais pendant ce temps les Français se rendaient maîtres de Montereau et d'autres places. Tout leur prospérait; l'ordre commençait à se rétablir dans leurs armées et dans le royaume, tandis que l'Angleterre était en pleine décadence : elle était en effet destinée à de plus grands revers et à perdre successivement presque toutes ses conquêtes. Mais le comte de Warwick ne fut pas témoin de la ruine des Anglais en France; il mourut en 1430 à Rouen, où il résidait comme régent.

WARWICK (Henri BEAUCHAMP, comte de), fils unique du précédent, s'était bien jeune encore, fait connaître à la guerre. La chronique contemporaine de Monstrelet, parlant de lui, en 1429, et des combats où il prenait part, le nomme l'enfant Warwick. Aucune action d'éclat, aucune commission importante n'a depuis ce moment donné place à son nom dans l'histoire; mais en 1444, à l'occasion du mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou, il fut créé duc de Warwick, et re-

eut en don le château de Bristol et la seigneurie des îles de Jersey et Guernesey. Il était aussi gouverneur de Calais et mourut vers l'année 1453.

WARWICK (Richard Nevill, comte de), le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom, avait épousé Anne Beauchamp, fille de Richard, comte de Warwick, et sœur de Henri, duc de Warwick. Il n'y avait à cette époque aucune famille en Angleterre aussi puissante que les Nevill. Elle avait pour chef Ralph Nevill, comte de Westmoreland. Richard Nevill, son frère, avait épousé Alice Montacut, fille unique et héritière de Thomas Montacut, comte de Salisbury, qui avait été tué en 1429 au siége d'Orléans; et il portait ainsi le titre et possédait les vastes biens de cette maison. Sa sœur, Cécile Nevill, avait épousé Richard, duc d'York, qui, descendant par les femmes de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Édouard III, prétendait avoir au trône un droit meilleur que le roi régnant Henri VI, héritier de l'usurpation de Henri IV, et appartenant à la branche de Jean de Lancastre, troisième fils d'Édouard III. Le principal appui des prétentions du duc d'York, c'était la puissance des Nevill, et surtout le comte de Warwick. Outre ses richesses, sa vaillance et son habileté à la guerre, il n'y avait point d'homme dont le caractère fût plus propre à se faire des partisans, tant il avait de persuasion et d'autorité dans le langage et dans les manières, tant il savait inspirer d'affection et de confiance à tous ceux qu'il voulait entraîner à sa suite. La maladie du roi, sa nullité, les intrigues de la reine Marguerite, la discorde qui avait régné entre le cardinal de Winchester et le duc de Glocester, la perte de la Normandie et de la Guienne, avaient jeté l'Angleterre dans un complet désordre. Après trois ou quatre ans de cabales, de menaces et de violence qui mirent alternativement l'autorité du roi entre les mains du duc d'York et de ses amis, ou du duc de Sommerset et du parti de la reine, la guerre civile éclata enfin; et, le 31 mai 1455, le comte de Warwick, qui commandait l'avant-garde de l'armée du duc d'York, remporta une victoire complète à Saint-Albans. Le duc de Sommerset et les principaux seigneurs de son parti furent tués, et le roi fut fait prisonnier. Le duc d'York lui témoigna le plus grand respect, ne chercha point encore à faire valoir ses droits à la couronne, et se fit seulement nommer protecteur du royaume. Le comte de Warwick fut alors gouverneur de Calais. Il n'y avait pas un office plus important, dans ces temps de désordres, et les armées étant composées comme elles l'étaient, il n'y avait rien de si facile dans un tel poste, que de se rendre à peu près indépendant du gouvernement royal. Aussi, lorsqu'un an après Marguerite profitant de l'incurie du duc d'York eut repris le pouvoir, le comte de Warwick se retira à Calais. Il s'y conduisait absolument à sa volonté, y équipait des vaisseaux, leur faisait courir les mers, s'enrichissait de leurs pirateries; en un mot, agissait en seigneur souverain. Après deux ans passés en tentatives de réconciliation, en défiance et en complots réciproques, on reprit les armes. Le comte de Salisbury gagna la bataille de Blore-Heath, et se joignit au duc d'York. Le comte de Warwick, avec une partie de sa garnison de Calais, passa en Angleterre. Mais cette fois la faction de la reine était plus en mesure de résister. Elle avait assemblé un parlement qui lui était favorable. Le duc d'York et les Nevill, après avoir durant plusieurs mois, tenu leur armée sous les armes, la virent se disperser pour obéir aux ordres du roi et du parlement. Les chefs n'eurent que le temps de s'enfuir; le comte de Warwick et le jeune comte de la Marche fils du duc d'York, se retirèrent à Calais. La reine venait d'en donner le gouvernement au jeune duc de Sommerset. Lorsqu'il voulut prendre possession de son office, il fut reçu à coups de canon, débarqua sur la côte, s'empara de Guines et commença une guerre inégale avec le gouverneur de Calais. Une flotte fut équipée en Angleterre pour lui porter secours. Le comte de Warwick parvint à gagner les chefs; ils passèrent de son côté. Alors il se trouva maître de plus de vaisseaux que le roi, et tint la mer sans résistance. Les rigueurs et la mauvaise conduite de la faction dominante donnèrent bientôt de nouvelles chances au duc d'York. Le comte de Warwick et le comte de la Marche débarquèrent à Sandwich, en 1460, se joignirent aux révoltés du comté de Kent, et entrèrent sans obstacle à Londres : tant la reine Marguerite leur avait donné de partisans par son mauvais gouvernement. Le 19 juillet 1460, l'armée du roi livra bataille à Northampton au comte de la Marche et au comte de Warwick. La victoire fut complète, sanglante, et funeste au parti royal; car l'usage commençait à s'introduire, dans les guerres civiles d'Angleterre, de massacrer les seigneurs et les chefs en faisant quartier aux soldats et aux gens des communes. Cependant la reine, son jeune fils, le duc de Somerset et quelques autres se sauvèrent. Le roi tomba encore une fois entre les mains du vainqueur. Le duc d'York, ayant assemblé un parlement, commença pour lors à faire valoir ses droits à la couronne. La jouissance en fut, à de certaines conditions, laissée au roi Henri VI, durant sa vie, mais ensuite elle devait revenir à la branche d'York. La reine, dont rien n'abattait le courage, assembla une nouvelle armée dans le nord de l'Angleterre. Le duc d'York marcha à sa rencontre, livra imprudemment bataille à Wakefield, fut vaincu et tué. Le comte de Salisbury, père du comte de Warwick, fut fait prisonnier et décapité. Pendant ce temps, son fils commandait à Londres, et le comte de la Marche était à la tête d'une forte armée dans le pays de Galles. La reine, sans perdre de temps, marcha vers Londres; le comte de Warwick alla à sa rencontre; la trahison de quelques seigneurs lui déroba la victoire. Avec les débris de son armée, il alla rejoindre le comte de la Marche, et ils avancèrent assez rapidement pour prévenir la reine et rentrer à Londres, dont elle n'avait pu se faire encore ouvrir les portes, bien qu'elle eût entre ses mains le roi, repris à la bataille de Wakefield. Alors le comte de Warwick prit une grande résolution; il assembla près de Londres l'armée et le peuple de la ville, fit lecture de la convention qui avait réglé les droits de la branche d'York à la couronne en en laissant l'usufruit à Henri VI, et demanda aux soldats et aux habitants si le roi n'avait pas violé les conditions de ce traité : Oui, oui, s'écrièrent-ils en tumulte. Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre? Non, non, répondit le peuple. Ne choisissez-vous pas pour roi Édouard d'York? De nouvelles acclamations décernèrent la cou-

ronne à Édouard IV. Ce fut là toute son élection. Il la dut entièrement au comte de Warwick qui avait plus d'audace et de résolution que lui ; c'était au mois de mars 1461. Cependant la reine Marguerite avait encore une nombreuse armée, et la personne du roi Henri VI était en son pouvoir. Le duc de Sommerset, son général, remporta un assez grand avantage. Cet échec, qui suivit immédiatement l'avénement d'Édouard, jeta le comte de Warwick dans une telle colère, qu'en l'apprenant il tua le cheval sur lequel il était monté, et baisant la croix de son épée jura au nouveau roi de combattre pour sa cause, fût-il abandonné de toute l'armée. Ils tardèrent peu à se venger. Nulle bataille n'avait encore été aussi sanglante que celle où fut défaite l'armée de Lancastre, à Tawnton : les principaux seigneurs de ce parti furent tués en combattant, ou massacrés après la victoire. Presque tout le royaume fut soumis. Le comte de Warwick, entrant à York, trouva encore la tête de son père exposée sur la muraille avec celle du duc d'York. Elles furent remplacées par la tête du duc de Devonshire, fait prisonnier à Tawnton. La reine Marguerite s'était réfugiée en Écosse ; de là elle passa en France, pour implorer le secours du roi Louis XI, qui venait de monter sur le trône. Ce prince était trop prudent et trop occupé de ses propres affaires pour risquer beaucoup en faveur de sa cousine Marguerite d'Anjou. Il se borna à lui faire bon accueil, à lui prêter quelque argent, et à lui permettre d'emmener avec elle 2,000 combattants sous les ordres de sire de Brézé. Elle ne fut pas plus heureuse que par le passé. La nouvelle armée qu'elle avait réunie fut vaincue et mise en déroute à Exham, par lord Montacut, frère du comte de Warwick ; le duc de Sommerset et les chefs furent pris et mis à mort ; la reine elle-même se sauva à grand'peine, seule, errante et fugitive avec son jeune fils. Elle retourna en France. Son mari fut de nouveau remis entre les mains de la faction opposée, et enfermé à la Tour de Londres. Le roi Edouard demeura possesseur tranquille et assuré de la couronne. Il devait tout au comte de Warwick, et ce seigneur était si puissant, qu'il dut lui accorder un très-grand crédit et se gouverner par ses avis. Ce fut lui surtout qui conseilla à Edouard de s'allier avec le roi Louis XI, et de demander en mariage Bonne de Savoie, sa belle-sœur. Il fut nommé ambassadeur, pour conduire cette négociation. Le roi de France, qui avait établi avec lui de secrètes intelligences, l'attendait impatiemment. Mais comme tout roulait sur lui en Angleterre, il ne put passer la mer, et quoi qu'en disent presque tous les historiens, ce fut seulement sir John Wenloch, son lieutenant à Calais, et sir Thomas Vaughan, capitaine à Guines, qui vinrent, en 1464, trouver le roi de France au château de Dampierre près Hesdin. Pendant que ce mariage se traitait, le roi Édouard, étant à la campagne et en partie de chasse, devint éperdument amoureux d'Élisabeth Woodville, fille de sir Richard Woodville et de Jacqueline de Luxembourg, qui avait été auparavant duchesse de Bedford, et femme du régent de France. Élisabeth, toute jeune qu'elle était, avait eu pour premier mari sir John Gray, qui avait péri dans les guerres civiles. Aucun sage conseil ne put empêcher le roi d'épouser celle qu'il aimait, et de renoncer ainsi à l'appui que l'alliance avec la France aurait prêté à sa royauté nouvelle. Le comte de Warwick fut profondément offensé d'une résolution contraire à ses avis, et qui le présentait au roi de France comme léger dans ses paroles, ou dénué de tout crédit en Angleterre. Sa rancune devint plus grande encore lorsqu'il vit tous les parents de la reine comblés de dignités, placés dans les plus hauts emplois, formant autour du roi et dans le conseil un parti qui menaçait de ne plus lui laisser aucune autorité. Cependant il n'en vint point encore à une rupture ouverte ; il avait une situation si considérable dans le royaume, et le roi était encore contraint à de tels ménagements avec lui, qu'il lui était possible de se plaindre avec hauteur et insolence, sans même risquer une disgrâce. Plus il était mécontent du roi, plus Louis XI mettait de soin à gagner son amitié. Il lui importait dans ses querelles avec le duc de Bourgogne de ne pas avoir contre lui l'Angleterre, et nul moyen ne lui semblait meilleur que de gagner un homme qui pouvait soit gouverner le royaume, soit le troubler. Aussi envoyait-il sans cesse de riches présents au comte de Warwick, et lui faisait-il faire par ses ambassadeurs et ses messagers les compliments les plus flatteurs. Le comte était sensible à tant de caresses, et comprenait combien l'appui du roi de France pourrait soutenir son crédit chancelant en Angleterre. En 1467, sous le prétexte d'une négociation relative au commerce, il se fit envoyer en France. Si l'on ne connaissait pas le caractère de Louis XI, on concevrait difficilement l'accueil que reçut de lui son grand ami le comte de Warwick, qu'il voyait pour la première fois. Pendant douze jours qu'ils passèrent ensemble à Rouen, le comte fut reçu comme un souverain, et le roi lui témoigna une telle tendresse, qu'il fit percer le mur qui séparait leurs deux logis, afin de communiquer d'une façon plus facile et plus intime. Le comte de Warwick retourna en Angleterre, serviteur de Louis plus que d'Édouard, et se montra de jour en jour plus audacieux dans son mécontentement. Il formait ostensiblement un parti contre la reine et sa famille. Il donna sa fille en mariage au duc de Clarence, frère du roi, et l'emmena avec lui à Calais. Peu après son départ éclatèrent en divers lieux de graves séditions. Il semblait n'y être pour rien. Son frère lord Montacut combattit même pour les réprimer. Mais lorsqu'il vit ces révoltés se porter sur la ville de Grafton, y saisir le comte de Rivers, père de la reine, et sir John Gray, son fils, puis les mettre à mort, on ne douta guère que les Nevill ne fussent les secrets auteurs des troubles. Le roi n'en fut pas moins obligé d'avoir recours au comte de Warwick. Celui-ci revint de Calais, apaisa toutes les séditions, reprit un pouvoir plus grand que jamais, et sans nul égard pour le roi, le tint comme prisonnier d'abord dans son château de Warwick, puis à Middleham dans le comté d'York. Durant ce temps il gouvernait le royaume à son gré. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait récemment épousé Marguerite d'York, sœur du roi Édouard. Après avoir fait tous ses efforts pour se rendre favorable le comte de Warwick, chez qui il était même venu passer une semaine à Calais, il s'était, avec toute la violence de son caractère, pris d'une grande haine contre un homme qui était le

meilleur ami du roi de France, son adversaire. Il ne voulut pas laisser entre ses mains le gouvernement de l'Angleterre, et envoya des ambassadeurs au lord-maire, et à la Cité de Londres, pour leur signifier que si l'on ne remettait pas en pleine liberté le roi son beau-frère, il aviserait à le délivrer. Le peuple de Londres fut fort ému de cette lettre. Il préférait les Bourguignons aux Français : le comte de Warwick se vit contraint de céder à la voix populaire; il délivra le roi, et protesta qu'il avait voulu seulement détruire la cabale de la reine. Bientôt après les séditions recommencèrent; le comte de Warwick chargé de les réprimer se déclara cette fois ouvertement, et publia un manifeste contre le gouvernement du roi. Il s'était trop hâté. La révolte s'apaisa, et le comte fut contraint de s'enfuir avec le duc de Clarence, son gendre. Il croyait comme de coutume trouver un refuge dans sa ville de Calais. Mais sir John Wenloch, son lieutenant, homme plus prudent que dévoué à son maître, lui ferma le port, fit tirer le canon sur ses vaisseaux, et ne voulut pas même laisser porter quelques bouteilles de vin à la duchesse de Clarence qui était en mal d'enfant sur un des navires. Alors le comte de Warwick alla débarquer à Honfleur, assuré de trouver asile et secours chez le roi de France. En effet sa flotte fut reçue dans la Seine, et sans obtenir d'abord une protection publique ni manifeste, il eut des secours en vivres et en argent. Il commença par faire courir ses vaisseaux sur la marine anglaise et bourguignonne. Louis XI, tout en le désavouant, le laissait faire. Bientôt après, lui voyant une telle haine et un si grand désir de vengeance contre le roi Edouard, il lui fit proposer de se réconcilier avec la reine Marguerite, et de tenter de rendre la couronne à la maison de Lancastre, dont la ruine avait été son propre ouvrage. Warwick lui-même avait eu cette pensée, en venant en France, et l'on a encore la lettre où il déclare son intention à ses deux frères, l'archevêque d'York et lord Montacut. Elle est pleine d'un sentiment d'irritation et de vengeance exprimé avec beaucoup de force et de grandeur. Toutefois ce changement de partie sembla étonnant et honteux, même dans un temps où les grands seigneurs, se regardant comme indépendants, se croyaient tenus à peu de foi envers leurs souverains. Il n'y eut guère qu'une voix en France et en Angleterre sur le comte de Warwick. Il avait trahi le roi Henri VI, l'avait détrôné, persécuté, outragé : puis il trahissait de même le roi Edouard qui l'avait comblé de bienfaits et placé au-dessus de tous en Angleterre. Il s'alliait aux ennemis de son pays, et se laissait gagner par l'argent du roi de France. Telle était sa renommée, et l'on parlait alors bien plus de sa soif insatiable des richesses et de son orgueil intraitable que de sa vaillance et de son habileté. Le traité fut conclu entre la reine et le comte de Warwick, sous les auspices de Louis XI, et le jeune prince Édouard, fils de la reine, épousa la seconde fille du comte. Pendant ce temps-là le roi d'Angleterre, dans la plus complète imprévoyance, ne faisait aucun préparatif de défense. Une tempête dispersa sa flotte et celle de Bourgogne qui gardaient la [illegible] et le comte de Warwick, parti du Havre, débar-[illegible]brement à Darmouth. Le peuple était mécontent et [illegible]rent à fous les changements de roi et de gouvernement. En un instant la renommée du comte de Warwick, et le zèle des partisans de Lancastre créèrent une armée de 60,000 combattants. Lord Montacut commandait la plus forte armée du roi; parjurant ses serments et ses récentes assurances, il se déclara pour son frère Warwick. Bientôt on vint dire au roi Édouard que même autour de lui on criait : *vive Lancastre*, et qu'on laissait la rose blanche, signe du parti d'York, pour prendre la rose rouge de Lancastre ou le bâton noueux, blason de la maison de Nevill. Il ne lui restait aucun moyen de défense; il fut contraint de s'embarquer à la hâte pour fuir en Hollande. Il y avait onze jours seulement que le comte de Warwick était débarqué. Ce fut pour lors que sa renommée devint merveilleuse; ce fut pour lors qu'on le surnomma le faiseur de rois. Il marcha sur Londres, tira de la Tour le roi Henri, le produisit devant le peuple, se jeta à genoux devant lui, confessa sa faute d'avoir offensé un si bon roi, et demandant pardon à Dieu et au peuple d'Angleterre. Un nouveau parlement le créa gouverneur du royaume, conjointement avec son gendre le duc de Clarence. Le duc de Bourgogne fit d'abord peu d'accueil à son beau-frère le roi Édouard. Il craignait de s'engager dans une guerre où il aurait eu à la fois contre lui l'Angleterre et la France. Il finit par lui accorder quelques secours, mais non pas ouvertement, en se réservant tous les moyens de le désavouer. Le roi Édouard, se fiant plus à son courage qu'à la bonne volonté du duc de Bourgogne, mit à la voile 8 mois après avoir perdu la couronne, et vint débarquer au nord de l'Angleterre, dans le comté d'York. Il feignit d'abord de ne point se présenter comme roi, mais seulement pour réclamer son patrimoine héréditaire. Peu à peu ses partisans vinrent le joindre, et il se forma une armée. Le comte de Warwick ne montra aucune diligence à prévenir le danger. Il laissa gagner du temps à son adversaire. Le duc de Clarence, son gendre, ne l'avait jamais servi avec beaucoup de sincérité : c'était un jeune homme léger, qui avait obéi à quelques mouvements de dépit contre le roi, son frère, mais qui se souvenant qu'il était York ne pouvait être zélé en faveur de Lancastre. Il traita avec le roi, et lui conduisit l'armée qu'il commandait. Bientôt Édouard arriva devant Londres. Sa femme y était restée en un lieu d'asile, et avait travaillé pour lui. L'archevêque d'York, frère de Warwick, entra lui-même en négociation. Londres ouvrit ses portes sans résistance. Le comte de Warwick avait encore une armée considérable. Lord Montacut, son frère, le duc de Sommerset, le duc d'Exéter et la plupart des grands seigneurs du parti de la rose rouge étaient avec lui. Il aurait pu attendre encore les renforts que son gendre le prince de Galles et la reine Marguerite allaient lui amener de France. Il se hâta de combattre avant leur arrivée; car il voulait que la maison de Lancastre fût sauvée par lui, et craignait de perdre tout pouvoir, si au contraire c'était par elle-même qu'elle était rétablie. La bataille se donna à 10 milles de Londres dans la plaine de Barnet le 14 avril 1471. Elle fut longtemps disputée; le comte descendit de cheval, et selon la coutume des capitaines d'Angleterre, combattit parmi les archers, pour leur donner courage. Leur troupe fut enfoncée, et il fut tué dans la mêlée, ainsi que

on frère le marquis de Montacut. Leur mort entraina la perte de la bataille et la ruine de la maison de Lancastre. Peu de jours après, la reine Marguerite perdit la bataille de Tewksbury, après laquelle son fils Édouard, gendre du comte de Warwick, fut massacré sous les yeux du roi Édouard. La vie de Warwick a fourni à la Harpe le sujet d'une de ses meilleures tragédies; mais il s'est complétement écarté de la vérité historique.

WARWICK (Édouard, comte de), était fils du duc de Clarence, frère du roi Édouard IV et d'Isabelle Nevill, fille du comte de Warwick. Lorsque Édouard eut fait périr le duc de Clarence, il veilla avec soin à l'éducation de son fils, et lui donna le titre et l'héritage de son glorieux aïeul. Mais Richard, après son avénement, fit détenir dans son château de Scheriffhutton son jeune neveu, dont les droits à la couronne étaient préférables aux siens, puisqu'il était fils du duc de Clarence, fils aîné de Richard, duc de Glocester. Ayant ainsi échappé, ce qui semble étonnant, à la cruauté de Richard III, le jeune comte de Warwick fut traité avec plus de méfiance et de dureté par Henri VII, qui se regardait comme roi, plutôt par le droit contestable d'une branche bâtarde de Lancastre que par son mariage avec Élisabeth, fille d'Édouard IV. Aussitôt après son avénement, il fit enfermer le comte de Warwick à la Tour de Londres. Ce jeune prince y passa 15 ans. Dans cette longue et triste séparation de tout le train du monde, son esprit demeura faible, simple et sans nul développement. Il se trouvait encore dans cette prison lorsque le roi, en 1499, y fit enfermer Perkin-Waerbeck, ce célèbre aventurier, qui depuis quelques années se faisait passer pour Richard d'York, fils d'Édouard IV. Cet homme réussit à communiquer avec le comte de Warwick, et lui proposa de prendre part à un complot pour égorger leurs gardiens et recouvrer la liberté. La chose fut découverte; on pense même généralement que cette entreprise avait été suggérée aux deux prisonniers, afin de trouver occasion de les perdre. Ce n'eût pas été un motif suffisant pour faire périr un jeune prince qui, retenu en prison contre toute justice, ne commettait pas un crime en cherchant à s'en échapper. Aussi chercha-t-on un autre sujet d'accusation, et il fut traduit devant le parlement pour haute trahison et pour avoir conspiré contre le roi, de concert avec Waerbeck. Il fut condamné à perdre la vie, et décapité. Cette cruelle iniquité est une flétrissure imprimée à la mémoire de Henri VII. La voix publique de l'Angleterre en jugea alors ainsi; et le roi éprouva la nécessité de justifier ce crime de sa politique. Dans le temps où le procès s'instruisait, un moine promena dans le comté de Kent le fils d'un cordonnier nommé Walford, le donnant pour le comte de Warwick, et feignant de vouloir faire soulever le peuple en son nom. Traduit en justice et condamné à mort, le moine eut sa grâce; on vit assez qu'il n'avait été qu'un instrument employé pour faire comprendre au peuple de quel danger l'existence du comte de Warwick était pour la paix publique. Henri fit aussi répandre le bruit que le roi d'Espagne n'avait consenti à donner sa fille Catherine d'Aragon au prince de Galles que sous la condition de faire périr le comte de Warwick, dernier rejeton de la maison d'York: ce n'eût pas été une excuse; et de plus, chacun n'y vit qu'un mensonge.

WARWICK (Jean-Dudley, comte de). Ce titre fut longtemps porté par Jean Dudley, avant qu'il fût créé duc de Northumberland. Son fils Ambroise Dudley et son petit-fils Robert Dudley en furent aussi revêtus. *Voyez* DUDLEY.

WARWICK (sir Philippe). Ce nom était celui de sa famille, et non point un titre, comme pour les précédents. Il naquit à Londres, en 1608, et descendait d'une ancienne famille de gentilshommes du comté de Cumberland. Il serait sans doute resté ignoré aux générations suivantes, s'il n'avait pas écrit des Mémoires sur les grands événements de la révolution d'Angleterre, dont il fut témoin, et auxquels il se trouva mêlé. Jeune encore, il fut secrétaire du lord-trésorier Juxton, évêque de Londres. Son patron le fit ensuite greffier du petit sceau. Il prit sous ce ministre des habitudes de probité, d'ordre et de raison. Membre du parlement en 1640, il vota avec constance, et quelquefois même avec courage, pour le parti de la couronne. C'était un de ces hommes qui n'aimaient ni les abus ni le pouvoir tyrannique, mais craignaient plus que tout les révolutions, et qui éprouvaient un respect sincère et désintéressé pour la royauté. Ces sentiments servirent de règle à sa conduite. Il combattit dans l'armée royale pendant la guerre civile, accompagna Charles I[er] dans sa fuite à l'île de Wight, et lui servit de secrétaire. Il ne lui fut point permis de le suivre en prison, ni de l'assister à ses derniers moments. Mais on voit dans ses Mémoires de quelle loyale douleur le pénétra cette mort cruelle. Cromwell essaya de se le concilier, et lui montra une bienveillance qui ne réussit point à le séduire. Warwick resta fidèle à la cause royale. D'ailleurs, soit par sagacité, soit par affection, il était loin de la regarder comme perdue. Après la mort du protecteur, il s'entremit activement dans tout ce qui fut concerté pour rappeler les Stuarts. A la restauration, il reprit son office de greffier du sceau, et fut fait en même temps secrétaire de la trésorerie, sous le comte de Southampton, le seul ministre honnête homme qu'ait conservé Charles II. Warwick siégeait aussi au parlement. Il y votait, et y parlait même quelquefois pour le parti de la cour. L'eût-il trouvé blâmable, aveugle, courant à sa perte, il ne l'eût pas moins aidé de son suffrage, tant étaient grandes sa peur des changements et la religion qu'il gardait au pouvoir royal. L'expérience du passé l'avait confirmé dans ce dévouement servile et timide; il ne voyait pas que maintenant c'étaient des dangers d'autre sorte qu'il s'agissait de prévenir. Après la mort du comte de Southampton, sir Philippe quitta l'administration, et ne fut plus que membre du parlement. Comme l'intérêt n'était nullement le motif de ses votes, il continua à les donner dans le même sens. Ce fut alors que dans son loisir il composa ses Mémoires. Ils sont d'un ton simple et sincère, mais froids et peu dramatiques, comme on le remarque de beaucoup de mémoires anglais. Tout y respire un attachement profond et honorable pour sa cause, en même temps qu'une raison assez éclairée. Son âme était assez élevée pour ne chercher dans l'autorité aucun avantage privé, mais seulement l'intérêt général de la justice et du bon ordre.

Cette sincérité d'affection, ce noble désintéressement impriment un caractère touchant à tout ce qu'il raconte des derniers moments de Charles Ier. Warwick eut du moins la consolation de ne pas voir s'accomplir la dernière révolution que préparaient les fautes de la restauration. Il mourut en 1683, cinq ans avant l'expulsion des Stuarts. Ses Mémoires ne parurent qu'en 1701; ils sont traduits en français, dans la collection publiée par Guizot. Sir Philippe Warwick est aussi auteur d'un *Traité sur le gouvernement.*

WARWICK (VIBRAND VAN), amiral d'une flotte hollandaise, composée de 14 navires et d'un yacht, partit du Texel le 17 juin 1602, dans le temps où les Anglais, ne dissimulant plus leurs intentions, travaillaient ouvertement à ruiner le commerce des Hollandais dans les Indes. Sa route n'offrit rien d'intéressant jusqu'à l'arrivée à l'île d'Annobon. Un des vaisseaux, y étant abordé avec des propositions de paix et d'amitié, fut reçu par la mousqueterie des Portugais. Dans son indignation Warwick fit armer 20 chaloupes, et y plaça 400 hommes dont les ennemis ne purent empêcher le débarquement. Cependant après avoir arboré le pavillon rouge, les Portugais se retirèrent derrière leurs retranchements. Mais n'ayant pu y tenir longtemps, ils s'enfuirent vers les montagnes. Warwick ne s'amusa pas à les poursuivre; il fit brûler sans pitié leur habitations, et ravager leurs campagnes. La navigation fut ensuite assez heureuse jusqu'à Bantam, où l'on établit un comptoir avec 10 facteurs. Le règlement que fit alors l'amiral hollandais servit de modèle à ceux qui furent faits ailleurs dans la suite. Quelques-uns des vaisseaux de la flotte ayant enlevé un riche galion portugais, outre l'avantage réel de la prise, on y trouva d'excellentes instructions concernant le commerce de la Chine. L'amiral tourna toutes ses vues de ce côté; et s'il n'eut pas le bonheur d'ouvrir les ports chinois à sa nation, il jeta du moins les fondements sur lesquels ses successeurs ont édifié depuis. Ayant richement chargé ses vaisseaux, il partit de Bantam le 6 février 1606, et rentra heureusement au Texel après un voyage de 5 ans. — Un autre voyageur hollandais, du même nom, concourut très-efficacement à établir différentes colonies de sa nation dans les Indes, au commencement du 17e siècle.

WASBOURG. *Voyez* **VASBOURG.**

WASEL-BEN-ATHA (ABOU-HOD-HAÏFA), surnommé *Gazzal,* né à Médine l'an 80 de l'hégire (700 de J. C.), mort en 131 (749 de J. C.), fut le fondateur de la secte musulmane dite *des Motazales* (ceux qui se retirent à part). Deux opinions divisaient les musulmans, dans le 2e siècle de l'hégire, sur cette question de dogme: Le musulman qui commet un péché mortel cesse-t-il d'être fidèle? On nommait *kharedjites* (schismatiques) ceux qui tenaient pour l'affirmative, et *moumin* (orthodoxes) ceux qui soutenaient la négative. Assisté par le docteur Amrou, fils d'Obeïd, Wasel résolut ainsi la difficulté : Un musulman en péché mortel appartient à une catégorie spéciale; on ne doit point reconnaître en Dieu d'attributs autres que l'essence; Dieu a laissé à l'homme une liberté de détermination relativement au bien et au mal, par laquelle il acquiert des mérites ou des démérites. Par la suite, les docteurs de cette secte fondèrent la science du *kelam* ou *théologie* scolastique, qui, avec la connaissance de la philosophie des Grecs, multiplia parmi les musulmans les divisions religieuses, et tourna contre eux-mêmes leur intolérance et leur fanatisme.

WASER (GASPARD), orientaliste, né le 1er septembre 1565 à Zurich, fit d'abord l'éducation d'un jeune patricien d'Augsbourg, avec lequel il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie. De retour à Zurich il embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur d'hébreu à l'académie; il joignit plus tard à cette chaire celles de langue grecque, de théologie, et mourut le 9 novembre 1625. On a de lui, outre des traductions d'ouvrages théologiques et quelques éditions d'auteurs suisses : *Institutio linguæ syræ*, Leyde, 1594, in-4°, réimprimé avec des corrections et des additions, sous le titre de *Grammatica syra*, etc., ibid., 1619, in-4°, et 1623, in-8°; *Archetypus grammaticæ hebrææ*, etc., Bâle, 1601, in-8°; *Elementale chaldaicum*, etc., Heidelberg, 1611, in-4°; *Institutio arithmetica et de quadrato geometrico*, Zurich, 1603, in-8°; *De antiquis numis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum*, etc., ibid., 1605, in-4°; réimprimé dans les *Critici sacri; De Antiquis mensuris Hebræorum libri III*, etc., Heidelberg, 1610, in-4°, et dans les *Critici sacri*. On peut consulter sur Waser les *Mémoires* de Niceron, tom. XXIV.

WASER (JEAN-HENRI), fils du précédent, né à Zurich en 1600, fut bourgmestre de Zurich de 1652 à 1669, et le premier des ambassadeurs suisses envoyés en France (1663), dans le but de renouveler l'alliance avec ce royaume. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il a laissé des recueils intéressants pour l'histoire de la Suisse, conservés à la bibliothèque de Zurich.

WASER (JEAN-HENRI), né à Zurich en 1713, mort à Wintherthur en 1777, se voua à l'état ecclésiastique, et fut l'ami de Bodmer, Heidegger, Sulzer, etc. On a de lui des *Sermons,* des écrits ascétiques et de bonnes traductions allemandes des *OEuvres de Swift*, Zurich, 1756-68, 8 vol. in-8°; de l'*Hudibras* de Butler; des *OEuvres de Lucien*, etc. On trouve son *Éloge* dans le *Musée allemand,* tome Ier.

WASER (ANNA), née à Zurich en 1679, et fille d'un magistrat, se livra dans sa jeunesse à la peinture, et s'attacha spécialement à la miniature, genre dans lequel elle réussit très-bien. Elle fut employée par les cours de Londres, de Bade, de Wurtemberg et de Hollande, et mourut en 1713. Son dessin est correct et ses portraits sont très-ressemblants.

WASER (HENRI), pasteur protestant, né à Zurich en 1742, s'occupa avec succès des sciences physiques et mathématiques, de l'économie politique, de l'histoire, et publia successivement en allemand plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on cite : *Essai statistique sur la Suisse,* 1775; *Essai sur les valeurs monétaires*, 1775; *Essai sur la ville de Zurich*, 1778; *Chronologie diplomatique*, Zurich, 1780, in-fol. Ayant eu l'indiscrétion de dérober d'anciens titres aux archives de son canton, il fut accusé de haute trahison, mis en jugement, condamné à mort, et exécuté en 1780. On a publié : *Éclaircissements sur le procès de Waser,* Berlin, 1781.

WASHINGTON (GEORGE), fondateur de l'inde-

pendance américaine, naquit le 22 février 1732, à Bridge-Creeck, dans l'État de Virginie. Sa famille, établie en Amérique depuis plus d'un demi-siècle, était sortie de l'un des comtés du nord de l'Angleterre. Washington était encore enfant lorsqu'il perdit son père. A 15 ans il voulut entrer dans la marine anglaise, mais sa mère s'y opposa. Alors, pour ne pas perdre le fruit des premières études qu'il avait déjà faites en mathématiques il embrassa la profession d'arpenteur. Il y a presque toujours dans les premières années d'un grand homme, quelque circonstance qui sert à l'explication de ses destinées ultérieures. Ainsi l'on s'étonnera moins de trouver tout à l'heure un général habile plein de coup d'œil et de sagacité dans Washington, jusque-là simple officier des milices de sa province, quand on aura remarqué que ce fut dans l'apprentissage de son métier d'arpenteur sur des terrains vastes et accidentés de toutes façons, qu'il acquit l'art d'apprécier rapidement la nature et la valeur d'une position militaire. D'autres occupations non moins utiles occupèrent cette adolescence laborieuse et grave, étrangère à toutes les passions futiles. Washington se fit fermier de quelques propriétaires de son canton : en se chargeant ainsi de l'administration de quelques grands domaines, c'était se préparer à diriger un jour les affaires de l'Amérique entière. A 19 ans, Washington avait une réputation de capacité et une austérité de tenue qui l'égalaient aux hommes les plus distingués de son temps. Les suffrages de ses concitoyens honorèrent un mérite si prématuré en le nommant l'un des adjudants généraux des milices de sa province, avec le titre de major. Deux ans après, l'affaire des limites entre la France et l'Angleterre, quant à leurs possessions respectives en Amérique, lui fournit la première occasion de déployer des talents qu'il devait bientôt consacrer avec tant d'éclat à une cause bien autrement grande. Ces limites auraient dû être déterminées par une convention additionnelle au traité d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle; mais cette convention n'avait point encore eu lieu. Les Anglais voulaient étendre leurs usurpations sur les indigènes jusqu'à la mer du Sud. Les Français voulaient rejeter, au contraire, les limites de leurs rivaux aux pieds des monts Alleghanys, démarcation qui paraissait aussi juste que naturelle entre les deux puissances. Washington dans cette affaire, eut ordre de porter au commandant des postes français établis sur l'Ohio les réclamations du gouverneur de la Virginie, et la sommation d'abandonner les positions militaires établies et fortifiées récemment depuis le lac Champlain jusqu'au Mississipi. En attendant que ces prétentions fussent reconnues, le gouvernement anglais, usant du droit de propriétaire sur les terrains contestés, autorisa, sous le nom de compagnie de l'Ohio, une association commerciale, avec dotation de 600,000 acres de terres occupées par les Français. Cependant Washington ayant quitté le dernier poste anglais le 15 novembre 1753, traversa une immense contrée déserte sans s'arrêter par les obstacles de tout genre que la mauvaise saison accumulait sur ses pas. Une semblable expédition exigeait du courage, de la patience et cette vigueur de constitution que les bivacs sur la neige n'ébranlent pas. Washington, qui avait ces qualités viriles, tira tout le parti possible de son voyage dans l'intérêt de son pays. Il détermina avec une grande justesse de vues, tous les points sur lesquels des forts devaient être bâtis par celle des deux puissances à qui demeureraient les terrains en litige; et Washington ne doutait pas que la question ne se décidât en faveur de la puissance à qui se rattachait encore l'intérêt de l'Amérique. Au bout de trois mois Washington n'ayant rapporté de la part du commandant français que le refus formel de se conformer aux prétentions anglaises, le gouvernement de la Virginie décréta la levée d'un corps de 300 hommes destiné à agir offensivement contre les Français, et en confia le commandement à Washington, qui reçut le grade de lieutenant-colonel. Il parut au printemps de 1754, non pas avec la totalité, mais seulement avec une partie de cette petite force militaire. C'est alors qu'eut lieu sur les bords de la belle rivière cette rencontre entre les Français et les Anglais, où succomba l'infortuné Jumonville. Cet événement, raconté de manières si diverses par les deux nations, et hautement qualifié d'assassinat en France, fut au moins le hasard malheureux d'une guerre de surprise, c'est-à-dire peu loyale; il est possible d'ailleurs que Washington, à peine âgé de 21 ans, et n'ayant par conséquent que l'autorité de son grade, et non l'autorité plus imposante de l'âge, n'ait pas pu contenir la férocité de ses soldats. Quoi qu'il en soit, la gloire de Washington étant devenue le patrimoine de toutes les nations libres, la tache que cet incident aurait pu laisser sur ses débuts s'est effacée, et le ressentiment de la France, reportant sur l'Angleterre tout l'odieux de la mort de Jumonville, a trouvé la justification de Washington dans les preuves multipliées de grandeur d'âme qui ont honoré l'ensemble de toute sa vie. Après cet événement, les Français s'étant retirés dans leurs positions, Washington se préparait à les y attaquer, lorsque, prévenu de la marche de Villiers, frère de Jumonville, à la tête de forces plus considérables que les siennes, il se vit forcé de se retrancher dans une position qu'il appela *la Nécessité*. Il ne put y tenir longtemps et fut obligé de se rendre, aux termes d'une capitulation que les Français observèrent avec une loyauté d'autant plus digne d'éloges, qu'ils ne cessaient de considérer comme un assassinat la mort de Jumonville, et qu'ils la qualifiaient ainsi dans cette même capitulation. Washington, de retour dans la Virginie, protesta dans les papiers publics contre ce passage de la capitulation, se fondant sur ce qu'il n'avait pu d'abord en connaître la teneur, parce qu'elle était rédigée en langue française. Dès l'année suivante, le gouvernement anglais fit passer en Virginie des forces considérables, sous le commandement du général Braddock. Ce général avait invité Washington à le suivre comme aide de camp. La connaissance parfaite que le jeune Américain avait acquise du pays théâtre de la guerre eût été de la plus grande utilité au général anglais, si celui-ci avait eu le bon esprit de se conformer au plan de campagne qui avait été délibéré par le gouvernement de la Virginie, auquel s'étaient réunis les députés de plusieurs autres provinces. Mais le général Braddock, enivré de quelques succès, s'avança témérairement jusqu'au fort Duquesne, position très-forte, et rendue plus formidable par les travaux que les Français achevaient d'y exécuter.

Ce général y périt après avoir vu détruire la moitié de son armée. Le reste se retira précipitamment au delà de la Pensylvanie. Washington avait presque prévu ce désastre; il y échappa par son courage et son sang-froid, et contribua à sauver les débris de l'armée. Les Anglais ne furent pas plus heureux dans le nord, et en résultat cette campagne de 1755 leur fut très-funeste. Les milices coloniales désertèrent en masse, les provinces se divisèrent, et, l'année suivante, lorsqu'il fallut recommencer la guerre, le gouvernement de la Virginie se trouva seul, et réduit à ses propres forces. Il ordonna cependant la levée d'un régiment, qui eut à peine 800 hommes, et qui fut confié à Washington, nommé commandant en chef de toutes les troupes du pays. Ces miliciens considéraient leur engagement comme si peu rigoureux, que le moindre motif leur faisait abandonner le drapeau. C'est avec ce petit nombre d'hommes braves, mais de peu de constance, que Washington avait à protéger une frontière de 150 lieues d'étendue. Aussi lui fut-il impossible de la garantir des ravages des Français et des sauvages leurs alliés. Shirley, homme entreprenant, avait été nommé commandant des forces anglaises en Amérique; mais, malgré son audace, il échoua dans toutes ses entreprises. Le lord comte de Loudun lui succéda, et de 1756 à 1757 il lutta contre Montcalm, auquel il ne put arracher Louisbourg, qu'il assiégea avec des forces considérables. Montcalm bientôt après s'empara du fort Guillaume-Henri, commandé par le colonel Monroe. Ce succès et plusieurs autres également dus à l'habileté de Montcalm, avaient établi la suprématie des Français en Amérique. Cependant dès l'année suivante, sous l'influence du génie de Pitt, la fortune abandonna totalement les armes françaises pour passer à leurs rivaux; ils perdirent le Canada, perte et conquête illustrée par deux morts héroïques : Wolf du côté des Anglais, Montcalm du côté des Français. Washington, à la tête des forces de la Virginie, avait pris part aux campagnes de 1758 et 1759, par une attaque contre le fort Duquesne, dont il s'empara presque sans coup férir, le défaut de vivres et de munitions ayant obligé les Français à l'abandonner. Washington après cette prise de possession, ramena en Virginie sa petite armée, et donna sa démission. Aussitôt il fut élu membre de l'assemblée de la province. A la même époque, il se fit, par la mort de son frère aîné, un changement notable dans sa situation. Il devint propriétaire du domaine de Mont-vernon, devenu célèbre comme sa retraite favorite. Un riche mariage et le succès de ses entreprises agricoles, son activité et son économie, le mirent bientôt au nombre des propriétaires les plus opulents de sa province, ce qui contribua puissamment à augmenter son influence. Cependant la guerre avait cessé en Amérique entre l'Angleterre et la France, et celle-ci ayant, par le traité de 1763, définitivement renoncé à la possession du Canada, l'Amérique semblait désormais appartenir aux Anglais sans partage. C'est alors qu'elle commença à leur échapper. On sait que les causes des premières résistances qui amenèrent ensuite l'insurrection générale des colonies américaines, furent l'exorbitance, l'iniquité capricieuse des taxes que la métropole imposait aux colonies. Celles-ci réclamaient le droit de s'imposer elles-mêmes. Le parlement anglais, sans écouter ces représentations, entrava par des douanes vexatoires le commerce des colonies américaines avec l'étranger. Les colons et surtout les habitants de Boston, prirent la résolution de ne plus acheter aux marchands anglais aucune marchandise de luxe : plusieurs autres villes imitèrent Boston. Ce mode de résistance obligea le gouvernement à se relâcher sur la défense du commerce avec les Antilles, mais il se dédommagea de cette concession en frappant ce commerce de droits exorbitants. D'autres réglements encore annonçaient évidemment que le but de la métropole était d'épuiser les colonies. Une ligue se forma bientôt entre les principales villes pour aviser aux moyens de prévenir la ruine du pays. Les esprits étaient déjà disposés à une résistance ouverte, lorsque la nouvelle de l'établissement d'un droit du timbre vint hâter l'explosion. La chambre des bourgeois de Virginie protesta, par un arrêté, contre le droit que s'arrogeait le parlement anglais. Une association d'opposants au bill, dont les membres prirent le nom d'*Enfants de la liberté*, répandit partout le zèle de ses principes. Ce fut dans l'une de ces assemblées que Washington parla pour la première fois, avec force, contre les prétentions de la métropole. Et bientôt lorsque les *Enfants de la liberté* eurent pris la résolution de former un congrès général où seraient représentés les intérêts de toutes les provinces, il fut un des membres députés par sa province pour assister à cette assemblée générale. Les résolutions énergiques qui y furent prises contre la mère patrie, si peu digne de ce nom, révélèrent l'existence d'une nouvelle et grande nation dans les colonies d'Amérique. Toutes les considérations d'intérêt particulier y furent noblement immolées à la cause publique. Dans cette carrière de dévouement et de sacrifices, Washington surtout eut à en faire de pénibles à son cœur; il lui fallut blesser les opinions de sa famille tout entière, qui était dévouée au gouvernement de la métropole, et affliger sa mère, qui ne put jamais se consoler de voir dans son fils un rebelle, car c'est aussi que, dans d'étroites idées de fidélité, la mère de ce grand homme envisageait la légitime et sainte résistance d'une nation opprimée. L'Angleterre répondit aux délibérations du premier congrès américain, en déclarant la province de Massachusset en état de révolte, et en faisant embarquer 6,000 hommes de troupes pour fournir au général Gage, qui commandait à Boston, les moyens de réduire les rebelles. Cependant les manifestations audacieuses de l'esprit public, dans les colonies, portèrent le trouble en Angleterre. Des cargaisons de thé avaient été jetées à la mer, et le papier envoyé d'Angleterre, avec l'estampille fatale, avait été enlevé dans les divers dépôts et brûlé publiquement. Enfin, les maisons de ceux qui étaient soupçonnés de favoriser le système anglais avaient été pillées. Le contre-coup de ces événements fit tomber du ministère les hommes qui avaient fait passer le bill du timbre, et le bill lui-même fut révoqué. Il est à remarquer que le célèbre Pitt se rangea de l'opposition, dans la discussion parlementaire à la suite de laquelle cette révocation fut prononcée, et qu'il proclama en plein parlement, que les colonies avaient légitimement résisté. Cependant il fallait une autre et plus effective défense aux colonies : elles se

lèrent d'y pourvoir par des levées nombreuses en hommes, par la formation de magasins d'armes et de munitions. Le général Gage qui, même avant l'arrivée des nouvelles troupes, avait reçu l'ordre d'agir offensivement, voulut s'emparer de Concord, où avait été fait un dépôt d'armes. On crut même qu'il voulait, à la faveur de ce coup de main, faire enlever John Hancock et Samuel Adams, directeurs influents du congrès provincial de Massachusset. Les Anglais s'étant en effet avancés, rencontrèrent, à Lexington, le 19 avril 1785, un peloton de milice en ordre de bataille. Le major Pitcairn, qui commandait les Anglais, s'écria : *Séparez-vous, rebelles!* et il commanda le feu. Les miliciens cédèrent d'abord le terrain; mais bientôt renforcés d'un nombre considérable des leurs, ils firent face à l'ennemi et le poussèrent même jusque dans Boston. Tel fut le premier combat qui recommença la guerre de l'indépendance, à laquelle Washington va bientôt prendre une part si active et si grande. Après le combat de Lexington, une détermination intrépidement guerrière s'empara de tous les habitants de la province de Massachusset. Les Quakers eux-mêmes, malgré l'horreur du sang et des contestations armées, n'y crurent pas déroger en se faisant soldats de la liberté. Les Anglais, pressés de toutes parts par l'insurrection, se virent bloqués dans Boston, par une armée à qui le nombre et l'enthousiasme tenaient lieu de ressources matérielles et d'une meilleure organisation militaire. L'incendie gagnait de proche en proche ces vastes contrées : du nord au sud des succès couronnaient l'insurrection, jusque-là que les Anglais se laissèrent arracher tous les forts qu'ils occupaient sur le lac Champlain, et la plupart de ceux qui commandaient les cours de l'Ohio et du Mississipi. Le congrès général de Philadelphie, s'ouvrant, le 10 mai 1775, à la suite de ces brillants avantages, prit une attitude encore plus fière et plus imposante que celui de New-York, qui avait été le premier. L'un des actes les plus imposants de cette assemblée, et celui par lequel elle débuta, fut la *déclaration des droits,* si justement célèbre. Ce monument éternel de l'esprit d'indépendance et de sagesse qui animait le sénat républicain de Philadelphie, mérita en Angleterre les éloges du vieux lord Chatham. « Non, dit ce grand homme, les terres classiques de la liberté, celles de la Grèce et de Rome, n'offrent ni peuple ni sénat dont la conduite paraisse plus ferme et plus noble que celle du congrès de Philadelphie. C'est à nous de presser par des représentations assidues sa réconciliation avec la mère patrie. » Mais ces conseils d'une haute sagesse furent méprisés par le ministère, qui s'obstina à prendre une révolution pour une rébellion. Les mesures violentes se poursuivirent, et le feu de la guerre s'alluma pour ne plus s'éteindre que sur les débris de la domination anglaise. Ce ne fut pas sans contestation que les suffrages de la majorité se portèrent sur Washington. Quel que fût l'ascendant des vertus patriotiques dans cette assemblée, les rivalités de province et d'individus n'y furent pas étrangères; et en définitive Washington ne l'emporta sur ses concurrents, les généraux Gates et Lee, que par des raisons parmi lesquelles ses qualités personnelles ne furent peut-être pas comptées en première ligne. Quoi qu'il en soit, sa nomination fut unanimement applaudie dans les provinces de l'Union. On faisait valoir tous les titres qu'il avait pour avoir été préféré : il était né Américain. Gates et Lee étaient nés Anglais; il était député de Virginie, et depuis 20 ans décoré du grade de colonel; il avait donné des preuves multipliées de capacité et de grand courage; sa fortune était indépendante, ses vœux bornés; son caractère unissait à la fermeté la plus inébranlable cette modération qui n'est jamais la vertu des ambitieux. Washington était présent à la séance solennelle où sa nomination fut proclamée, le 15 juin 1775 : il se leva, rendit grâce au congrès, et le pria, en cas de revers, de se souvenir que lui-même avait mis en ce jour plus de confiance dans la justice et la sainteté de leur commune cause, que dans sa propre capacité. Washington partit aussitôt pour Boston, et y fut reçu aux acclamations de l'armée et des habitants. Les généraux qui s'étaient trouvés en concurrence avec lui ne tardèrent pas à l'y joindre, et se mirent sous ses ordres avec une pleine abnégation d'orgueil. Cependant l'armée manquait de tout, et principalement d'ordre et d'organisation. Le premier soin du général fut de donner une forme régulière à cette multitude, qu'il s'agissait de discipliner. D'abord, il fit proroger la durée des engagements dont le terme prochain aurait disloqué son armée en ramenant dans leurs foyers les deux tiers de son monde. Il pourvut ensuite à l'approvisionnement des munitions de guerre, et de légers bâtiments américains allèrent en peu de jours, jusqu'à de grandes distances, acheter de la poudre aux Espagnols et aux Français. Cependant comme le gouvernement insurgé manquait d'argent, il ne fallut rien moins que le patriotisme généreux de tous les citoyens pour ne pas rendre vains tous ses soins et tous ses efforts. Le congrès, reconnaissant qu'aux seules assemblées provinciales appartenait le droit d'imposer des taxes, ne leva point d'impôts; mais il émit un papier-monnaie, qui fut accueilli avec empressement. D'accord avec le général en chef, et sous son influence, il régla la solde des troupes, établit des fonderies et des poudrières, créa un service des postes, à la tête duquel fut placé Franklin, et forma près de New-York un camp de 5,000 hommes, pour prévenir toute tentative de la part des Anglais, ou de la part de ceux qui tenaient encore pour la métropole. Le gouvernement fit ensuite un appel aux Indiens, et tâcha de ranger de son côté de nombreuses peuplades qui, de part et d'autre, dans la guerre récente contre les Français s'étaient montrées de si redoutables auxiliaires, et il rédigea une adresse *aux peuples opprimés du Canada,* pour les engager à secouer dans une si belle occasion, le joug de l'Angleterre, d'autant plus odieux à cette contrée qu'il venait d'être imposé par la conquête. Washington cependant, après avoir pourvu aux plus pressants besoins de son armée, se fortifia dans ses lignes, que les Anglais n'osèrent attaquer, et continua, d'un autre côté, à bloquer la division ennemie qui occupait Boston. Déjà les Anglais avaient à souffrir beaucoup dans cette place, par le défaut de vivres, de combustibles, et par la rigueur de la saison. Mais comme cet état de choses, si alarmant pour le gouvernement anglais, le détermina à des sacrifices encore plus considérables pour la réduction des rebelles, et que le bruit se répandit du prochain dé-

part d'une nouvelle armée expéditionnaire en grande partie composée de troupes allemandes, il fallut à tout prix hâter la reddition de Boston, et Washington, se conformant aux ordres du congrès, se prépara à tenter un coup de main sur cette place. Il fortifia et occupa pendant la nuit la hauteur de Dorchester qui domine la ville. Dès le point du jour le canon des batteries américaines jeta une grêle de boulets dans la ville et jusqu'au milieu du port où les vaisseaux anglais étaient à l'ancrage. Dès lors le général Howe ne jugeant plus la place tenable, se hâta de l'évacuer, en y laissant toutes ses munitions de guerre. Son arrière-garde sortait à peine de la ville que Washington y entrait de l'autre côté, le 17 mai 1776, tambour battant et enseignes déployées. Cependant dans le Nord, les Anglais, reprenant l'offensive, avaient reconquis sur les insurgés plusieurs des forts du lac Champlain. L'expédition d'invasion contre le Canada avait échoué, et des deux généraux qui la dirigeaint, l'un, Montgommery, avait été tué, et et l'autre, Arnold, mis hors d'état de servir pour quelque temps, par une grave blessure. Ces revers n'intimidèrent point le congrès : la nation, malgré l'issue funeste de cette entreprise, trouva au contraire un sujet d'encouragement dans la constance héroïque déployée par cette petite armée, aux prises avec les rigueurs d'un hiver peu ordinaire même dans le Canada. D'ailleurs des succès obtenus contre la flotte anglaise devant Charlestown vinrent faire compensation à ces revers, et la nouvelle de l'approche d'une armée d'invasion plus considérable, trouva dans tous les cœurs bien plus d'indignation et de colère que de crainte ou d'étonnement. Ce fut ce moment même que le congrès choisit pour proclamer, le 4 juillet 1776, l'*indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord,* acte mémorable qui sanctionnait irrévocablement tout ce qui s'était fait jusque-là. Quelques provinces, entre autres celle de Maryland, qui jusqu'alors n'étaient point pleinement entrées dans la confédération générale, se hâtèrent de proclamer leur accession absolue et sans réserve à l'indépendance. Cette déclaration célèbre, dans laquelle on peut reconnaître avec le caractère général de la nation au nom de qui elle était promulguée, les principes et la profonde sagesse des hommes vertueux qui avaient présidé à sa rédaction, et au nombre desquels figuraient avec le général en chef, Thomas Jefferson, A. Franklin et John Adam. Pendant que cette grande manifestation s'accomplissait, le général Howe, qui s'était d'abord réfugié dans Halifax avec le reste des troupes chassées de Boston, s'était rendu à Staten-Island, non loin de New-York et à l'embouchure de l'Hudson. Là s'étaient également réunis les débris de la division battue devant Charlestown, et enfin un grand nombre de *loyalistes :* c'est ainsi qu'on désignait les partisans restés à l'Angleterre dans le pays. Bientôt l'amiral Howe, frère du général, étant arrivé avec de nouvelles troupes, celui-ci se trouva à la tête d'une force de vingt-cinq mille hommes. Washington, qui occupait New-Fort depuis deux mois, en avait 27,000. A la vérité cette armée imparfaitement disciplinée, était de plus ravagée par des maladies. Peut-être que si le général anglais l'eût immédiatement attaquée il l'eût détruite en masse. Heureusement il entama des négociations à la lenteur desquelles Washington se prêta avec habileté. Cependant comme la conclusion des Américains était toujours que leur indépendance fût reconnue, et que c'était le point sur lequel le gouvernement britannique n'entendait faire aucune concession, force fut au général anglais de prendre un parti. Il débarqua le 22 août à Long-Island, île occupée par une division américaine, sous les ordres du général Putnam, et attaqua des hauteurs sur lesquelles celui-ci s'était retranché. Putnam n'ayant pas prévu les manœuvres de son adversaire et croyant n'avoir à repousser qu'une attaque de front, fut tourné, battu, et perdit 3,000 hommes, et six pièces de canon. Washington, accouru à son secours, le trouva en déroute, et ne voulut pas risquer une seconde action dans une journée déjà funeste. Il se retira en toute hâte avec environ 10,000 hommes dans le camp de Broocklyn, où infailliblement il eût été forcé si le génie temporiseur de son adversaire ne lui eût encore une fois fourni des moyens de salut. A la faveur de la nuit, il fit passer la majeure partie de ses troupes, son artillerie et ses bagages dans l'île de New-York qui était à sa proximité. Cependant la défaite de Putnam jeta une consternation momentanée dans l'armée américaine, et la désertion vint éclaircir ses rangs. Washington, inébranlable, mais sentant qu'il ne pouvait plus, du moins pour le reste de cette campagne, risquer d'engagement décisif, se mit à faire une guerre de partisans, en attendant que le gouvernement eût pris des mesures pour la réorganisation de l'armée. Sur sa demande, le congrès décréta la levée de 88 bataillons enrôlés pour trois ans. Le congrès promettait à ceux qui signeraient un engagement pour un temps plus long, de répartir des terres entre eux lorsque la guerre serait finie. Ces mesures se préparaient lorsqu'un nouvel échec, éprouvé par les débris de l'armée américaine dans les environs de New-York, en lui faisant perdre toute son artillerie, ses tentes et ses bagages, acheva de la décourager et de propager la désertion. L'âme forte de Washington ne put cependant résister à la douleur de voir les siens se trahir eux-mêmes, il s'abandonna un moment au désespoir et voulut mourir. Mais il en fut dissuadé par ses aides de camp et par les officiers qui l'entouraient. Ce désastre, rendu plus sensible par l'approche de la saison rigoureuse, amena l'évacuation de de New-York et redoubla la désertion des miliciens. Le général anglais profita de l'accablement des Américains pour renouer les négociations. Le gouvernement britannique, qui se voyait avec le plus grand regret engagé dans cette guerre, ne voulait pas que l'on négligeât aucun moyen de lui substituer une guerre d'intrigues et de négociations dans lesquelles il se flattait, non sans raison, d'être puissamment aidé par les *loyalistes,* dont le nombre s'accroissait avec les malheurs de la cause insurrectionnelle. Cependant il était des points sur lesquels le congrès se montrait constamment inébranlable, noble fermeté dans laquelle il fut parfaitement secondé par Washington : le premier, était que les États-Unis ne voulaient traiter que comme États indépendants, tandis que le général anglais refusait précisément de reconnaître cette indépendance. Les pourparlers furent rompus encore une fois, et en attendant que les provinces eussent

répondu à l'appel du congrès pour la levée de nouvelles troupes, mesure qui ne s'accomplissait qu'avec une extrême lenteur, Washington, trompant l'ennemi et feignant de vouloir reprendre l'offensive, se retira sur la rive droite de la Delaware pour couvrir Philadelphie, siége du gouvernement. Les Anglais, maîtres d'une grande partie du pays, et persuadés qu'ils s'empareraient aisément de Philadelphie dès que la saison des glaces aurait rendu la rivière praticable, s'occupèrent, en attendant, à soulever les nations indiennes contre les Américains. Ils y réussirent, et d'affreux ravages furent commis sur les frontières de la Caroline et de la Virginie, principalement par les Cherokées, la plus féroce de ces tribus. Mais les représailles des Américains contre ces sauvages furent terribles; il y eut presque une levée en masse pour les réprimer, et ils furent exterminés. Cependant le découragement augmentait: déjà plusieurs Américains des provinces occupées par les Anglais s'étaient rangés sous leurs drapeaux. Le recrutement se faisait avec la plus grande difficulté, et la désertion continuait. Le papier-monnaie baissait graduellement de valeur: le présent était pénible, l'avenir plus alarmant encore. Le congrès, dans ces circonstances critiques, montra une constance admirable; et ce fut au moment de sa plus grande détresse qu'il décréta l'acte de confédération perpétuelle des États-Unis. Quittant ensuite Philadelphie, où il n'était plus à l'abri des tentatives de l'ennemi, il se retira à Baltimore, capitale du Maryland. Là son premier acte fut de confier au généralissime une dictature militaire, dont la durée devait être de six mois. La confiance qu'avait su mériter Washington n'était donc point ébranlée par ses revers, et il est digne de remarque que pas un reproche ne s'éleva contre les chefs de l'armée. Le congrès fit un nouvel emprunt, et donna un cours forcé à son papier-monnaie. Il fixa même par une loi le prix des denrées de première nécessité. Il travailla en même temps à s'attirer l'appui des cabinets ennemis de celui de Saint-James. Une commission qui ne pouvait prendre le nom d'ambassade, fut envoyée auprès de la cour de France, dont les dispositions en faveur des Américains n'étaient plus douteuses. Cette commission était composée de Franklin, Deane et Arthur Lee. Ils furent accueillis avec un empressement universel. L'incertitude frivole du ministre d'alors fit traîner l'affaire de la reconnaissance en longueur; mais du moins le voyage des Américains valut à leur cause la conquête du marquis de la Fayette. C'est à cette époque que ce généreux patriote s'embarqua pour les États-Unis: il arriva assez tôt pour assister à la bataille de Trenton. Les Anglais, maîtres de New-Jersey, s'étaient éparpillés dans cette province. Washington, qui se tenait en observation de l'autre côté de la Delaware, grossissant de jour en jour son armée, passa tout à coup de la circonspection la plus grande au mouvement d'une heureuse audace. « Les Anglais, dit-il, ont trop étendu leurs ailes, il est temps de les rogner. » Il passe la Delaware la nuit de Noël, et s'avance en silence vers Trenton, ayant disposé son armée sur trois colonnes. Les Anglais, bien loin de toute idée d'attaque de la part d'un ennemi qu'ils regardaient comme entièrement démoralisé, furent complétement surpris. Trois régiments allemands mirent bas les armes. Après ce succès, Washington se retira et reprit ses positions sur la rive droite de la Delaware. L'entrée des captifs allemands dans Philadelphie fit une impression proportionnée à la terreur qu'inspirait leur férocité; mais la victoire de Trenton eut surtout l'immense résultat de rendre la confiance à ceux qui chancelaient dans leur foi pour la cause de l'indépendance, et de ramener sous le drapeau de Washington une grande partie des déserteurs. Lord Cornwallis, qui était à la veille de s'embarquer pour l'Angleterre, fut si vivement frappé de cette défaite, qu'il revint en toute hâte dans le New-Jersey. Le héros américain comprit que le moment était venu pour lui, quelle que fût encore l'infériorité numérique de son armée, de prendre l'offensive, et il s'avança à marches forcées dans le cœur de New-Jersey. Les Anglais l'y suivirent et il les entraîna ainsi loin de Philadelphie, pouvant choisir alors le terrain et le moment d'un second combat, qui pouvait être plus décisif que tous ceux livrés jusque-là. Cependant l'hiver de 1776 et le printemps suivant s'écoulèrent sans autre événement remarquable qu'un nouveau coup de main hardi de Washington, qui, sur le point d'être attaqué par lord Cornwallis, lui échappe, va surprendre ses derrières, met en déroute une division anglaise, le 2 janvier, et tout aussitôt regagne des positions inexpugnables. Le général anglais Howe s'épuisa en vaines manœuvres pour amener son patient adversaire à un engagement décisif. Washington garda impassiblement les fortes positions qu'il avait prises à Morristown et à Middletown. Howe prit alors le parti de se retirer dans Staten-Island pour y préparer un nouveau plan de campagne. Washington présuma avec raison qu'ils voulaient faire un mouvement vers le Canada, et se réunir à l'autre armée anglaise qui occupait une partie de cette contrée. Il traça en conséquence un plan de défense aux généraux Sullivan, Putnam et Stirling, qui commandaient sous ses ordres. L'armée anglaise du Canada, nombreuse, fournie de tout, ayant pour auxiliaires des nations sauvages, était commandée par Burgoyne, dont le nom est resté l'une des célébrités malheureuses de la guerre de l'indépendance. On sait qu'il fut battu, et obligé de capituler. Le fléau de la petite vérole ravageait la contrée, et enlevait à l'armée anglaise plus d'hommes que les batailles. Washington mettant à profit le moment de repos que la journée de Trenton lui procurait, fit inoculer ses soldats. Cette circonstance suffisait pour prouver avec quelle prévoyance la sollicitude de Washington s'étendait à tout. Howe ayant perdu l'espoir de livrer une bataille générale, et las de se voir consumer en détail, se rembarqua dès le 23 juillet. Le congrès reconnaissant tout ce qu'il y avait de sagesse et de dévouement patriotique dans les opérations militaires de Washington, rendit un décret portant prorogation de sa dictature, et arrêta que jusqu'à la paix la volonté du général en chef dominerait les résolutions du conseil de guerre, quelque contraires qu'elles fussent à son opinion. Howe usant à son tour de stratagème, n'avait quitté le New-Jersey que pour chercher un point où son ennemi fut plus vulnérable, et il vint à l'improviste débarquer dans le Maryland et menacer de nouveau Philadelphie. Was-

hington s'avança aussitôt pour couvrir cette ville et prit position à Brandy-Wine. Le 11 septembre 1777, une grande bataille y fut livrée, mais la journée se termina par la déroute de l'armée américaine. Trompé par de faux avis, Washington ne put éviter sa défaite. Cette funeste journée livra aux Anglais la majeure partie de la Pensylvanie inférieure. Ni le congrès ni le généralissime ne perdirent courage. Le pouvoir dictatorial fut maintenu. Après un nouveau combat les Anglais entrèrent dans Philadelphie, le 26 septembre. Le congrès s'était transporté à Lancastre dès le 18, et sa constance neutralisa l'impression qu'aurait pu produire sur l'esprit des peuples la prise de cette ville. Le fleuve avait été hérissé de travaux propres à empêcher les Anglais de le remonter. Ceux-ci résolurent de les détruire et de s'assurer du cours de la Delaware; une partie de leur armée fut disséminée dans ce dessein. Washington profita de ce moment et attaqua Howe, le 30 octobre, au bourg de Germantown. Après des efforts incroyables, la victoire lui échappa une seconde fois, et le congrès eut la magnanimité de donner publiquement des éloges à sa conduite. L'hiver survint, les deux armées le passèrent à peu près dans l'inaction, Washington occupait à Valley-Forge des positions inexpugnables. Mais la contrée était déserte, et l'armée américaine y fut accablée de privations de tout genre, de maladies et de la rigueur du froid. Le mécontentement éclata, et amena de nouveau la désertion. Le général en chef fut calomnié auprès des soldats et du congrès. Sa vertueuse constance résista à tant d'amers dégoûts. Au printemps de 1778, Clinton remplaça le général Howe. Le ministère ne dissimula pas, malgré les succès de ce général, qu'il imputait en partie à l'inexacte exécution du plan qui lui avait été tracé les désastres de Bourgoyne dans le Canada. La nation anglaise toute entière improuvait la continuation de cette guerre, et ses murmures trouvaient une puissante autorité dans l'opinion du célèbre lord Chatham. Il répétait de nouveau en plein parlement « que si l'on ne mettait promptement un terme à la guerre en traitant avec les Américains, et qu'on leur donnât le temps de se jeter dans les bras de la France, le danger de la patrie était imminent. » Mais le ministère prétendait ne pas en avoir le démenti. Enfin, et heureusement pour la cause de l'Amérique, la prévision de lord Chatham se réalisa en un point bien important: la nouvelle de la capitulation de Burgoyne venait d'arriver à Paris; les hésitations cessèrent à la cour de Versailles, et l'indépendance fut reconnue. Ainsi la république américaine passait solennellement du rang de colonie à celui d'État libre. Un traité d'alliance offensive fut conclu entre les deux puissances; ce fut un grand spectacle pour l'Europe et un coup mortel porté au cœur de l'Angleterre. Le ministère anglais eut la pensée d'en neutraliser l'effet, en proclamant lui-même cette reconnaissance jusque-là si opiniâtrément refusée, mais il n'était plus temps. Cette concession, qui n'aurait plus satisfait les Américains, blessa l'orgueil national en Angleterre, précisément parce qu'elle n'était plus qu'un acte de faiblesse. Ce même lord Chatham qui l'avait si longtemps et si inutilement conseillée, la blâma comme déshonorante dans les conjonctures actuelles. C'est à cette occasion que cet homme d'État, déjà mourant, se fit porter au parlement, et là d'une voix éteinte prononça ces patriotiques paroles. « Tout parti vaut mieux que le désespoir. Faisons tous un dernier effort, et si le sort veut que nous tombions, tomboms du moins en hommes; déclarons la guerre à la maison de Bourbon. » Les hostilités de l'Angleterre suivirent de près la publication du traité que la France venait de conclure avec la république américaine, et l'énergique exhortation que le vieux Chatham exhalait pour ainsi sur sa tombe devint le cri de toute la nation. Un embargo fut aussitôt mis sur tous les vaisseaux français, et l'amiral Byron, à la tête d'une escadre formidable, reçut l'ordre de se mettre à la poursuite du comte d'Estaing qui venait de mettre à la voile pour les États-Unis. La Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, furent tour à tour le théâtre des exploits de d'Estaing. Pendant que les escadres ennemies se combattaient, Washington obtenait de nouveaux succès, malgré les lenteurs, depuis réputées criminelles, de l'un de ses principaux lieutenants, le général Lee, et forçait l'armée anglaise à se renfermer une seconde fois dans New-York. Cela détermina les généraux de la métropole à renoncer aux provinces du Nord afin de porter tous leurs efforts vers les provinces méridionales où la douceur du climat, l'abondance de vivres et la force prédominante du parti royaliste, présentaient des chances plus avantageuses. En effet, ils ne tardèrent pas à débarquer près de l'embouchure de la Savannah en Géorgie, sous la conduite du colonel Campbell, et s'avançant rapidement sur la ville du même nom que cette rivière, ils s'en emparèrent après un combat où la surprise leur donna la victoire. La Caroline était devenue l'asile d'un grand nombre des chefs les plus ardents de l'insurrection. C'était pour eux l'heure d'un nouveau dévouement; ils n'en manquèrent pas et battirent en plusieurs rencontres les royalistes de Géorgie. Mais le général Lincoln, qui venait d'être nommé par le congrès au commandement de l'armée du Sud, ne soutint pas cette veine de prospérité, il fut complétement battu à Briarck-Creeck. Cette défaite livra la Caroline aux Anglais; ils la dévastèrent avec une incroyable férocité. Ce fut dans cette concurrence que d'Estaing vint faire le siége de la ville de Savannah; mais forcé de se retirer après 25 jours de blocus, il repartit pour la France, laissant une partie de son escadre aux Antilles. Pendant que ces choses se passaient, la Virginie était également le théâtre des déprédations des Anglais. Clinton y avait porté une grande partie de ses forces. Washington placé sur les hauteurs de l'Hudson où l'ennemi n'osait l'attaquer, n'entreprenait rien, assailli qu'il était de difficultés nouvelles. Depuis que la France avait pris les armes, beaucoup d'Américains pensaient que c'était à elle désormais à porter tout le poids de la guerre, et reprenaient en conséquence le chemin de leurs foyers. Ni le congrès, ni Washington ne pouvaient ranimer leur patriotisme; il fallait de nouveaux dangers. D'un autre côté l'argent manquait, et l'avidité de quelques spéculateurs tendait chaque jour à le rendre plus rare. Le papier-monnaie était tombé de 30 pour 100, grâce surtout aux contrefaçons de l'Angleterre. Alors à l'unanimité qui jusque-là avait paru inspirer les ress-

lutions des États de l'Union succédèrent les manœuvres factieuses, les dissidences et les épithètes par lesquelles tour à tour se signalent et se flétrissent les partis, en temps de révolution. On distingua des côtés dans le congrès; il y eut les *indépendants*, les *dépendants* ou amis de la France, comme il y avait les royalistes et les républicains. Les agents de l'Angleterre formaient avec une profonde habileté ces éléments de dissolution. Dans ces provinces dont ils étaient les maîtres, ils s'efforçaient de répandre la terreur. Le général Cornwallis, que Clinton avait laissé pour commander la Géorgie, se distingua surtout en ce genre. Mais ces excès rendirent plus de tièdes patriotes à l'amour de la liberté, que plusieurs victoires n'auraient pu faire. La Fayette, reparti il y avait peu de mois pour la France, venait d'en arriver avec de nouveaux secours en argent et en hommes, et avec des paroles pleines d'espérances. Son heureuse présence contribua puissamment à remonter l'esprit public. Le congrès profita de ce moment d'enthousiasme pour exhorter toutes les provinces à compléter leurs régiments: les généraux américains redoublèrent d'activité. Enfin un véritable esprit public se forma et gagna jusqu'à ceux que la médiocrité de leur condition semble dégager d'intérêts dans les grandes questions politiques. Les capitalistes et les villes principales vinrent au secours du trésor public; une banque fut créée à Philadelphie, et ses premiers secours furent affectés aux approvisionnements des armées; ce fut au milieu de cet élan national qu'arrivèrent à Rhode-Island sept vaisseaux de guerre français et 6,000 hommes, commandés par le comte de Rochambeau, qui devaient, aux termes du traité, obéir au généralissime. Rochambeau annonça son corps comme l'avant-garde d'une armée plus considérable. Les couleurs de la France furent mêlées à la cocarde d'Amérique, l'argent des Français répandu avec profusion pour les approvisionnements, fit renaître le crédit; l'union fut intime, et l'enthousiasme des Américains ne connut plus de bornes. Washington, qui depuis plusieurs mois avait envoyé du secours aux Caroliniens, profita de ce moment pour marcher lui-même à la rencontre de Cornwallis. Il lui livra un combat à Campden dont le succès fut partagé, mais qui coûta beaucoup d'hommes aux Anglais, et délivra la Caroline du Sud. L'armée anglaise épuisée fut obligée de se retirer à Charlestown. Cornwallis multiplia vainement les supplices : ses cruautés achevèrent sa défaite. Il ne put opérer un mouvement qu'il méditait sur la Virginie et dont le premier résultat eût été d'opérer la jonction de ses forces avec celles de Clinton. C'est à cette époque de la guerre de l'indépendance que se rapporte l'événement épisodique de la trahison d'Arnold et de la mort tragique, et tant déplorée par les deux nations, du major André, jeune officier qui avait été envoyé à Arnold par Clinton, pour se concerter avec lui relativement à un projet qui tendait à livrer aux Anglais toutes les provinces de l'Hudson. Quelques revers des Américains en Caroline en en Virginie suffirent pour les faire passer au découragement. L'histoire de cette grande lutte pour l'indépendance est pleine de ces oscillations de l'enthousiasme à l'abattement et du désespoir à l'espérance. Telle est la multitude en tous lieux. Washington se vit réduit à la fâcheuse extrémité de sévir contre plusieurs régiments qui étaient en pleine insurrection : c'était ceux de New-Jersey. Les chefs de ces révoltés furent sévèrement punis. Cet acte de rigueur et les nouvelles mesures financières que prit le congrès, aidé cette fois du crédit d'un puissant capitaliste, Robert Morris, pour assurer le paiement des troupes et l'approvisionnement des armées, ranimèrent encore une fois l'esprit public. Washington, retranché dans son camp de New-Vindsor, sur les bords de l'Hudson, vit que le moment d'agir était arrivé. D'ailleurs le comte de Grasse, qui venait des îles avec ses vaisseaux, était pressé par la saison et déclarait vouloir prendre un parti. Le généralissime eut une entrevue avec Rochambeau, après laquelle les troupes françaises et américaines se portèrent tout à coup sur la ville de New-York, comme si elles eussent voulu l'enlever : mais le plan était d'attaquer York-Town. Clinton, dupe du stratagème, ne songea qu'à préserver la première de ces villes. Le siége fut mis devant l'autre, et poussé avec activité. Les Français sous les ordres de Vioménil, et la Fayette à la tête des Américains, enlevèrent à la baïonnette deux redoutes; enfin la ville capitula. Les Américains montrent encore avec orgueil la place où Cornwallis, à la tête de 7,000 hommes, déposa les armes. A la nouvelle d'une victoire si importante, des transports d'allégresse éclatèrent dans toute l'Amérique; les noms de Grasse, de Rochambeau, et surtout celui de la Fayette, s'associaient au nom de Washington. Le congrès décerna à ces illustres étrangers des récompenses nationales. L'indépendance des États-Unis était désormais assurée : c'est alors que la Fayette quitta l'Amérique. On était en 1781. L'année suivante, l'Angleterre sentit enfin le besoin de la paix, et elle s'y décida d'autant plus aisément qu'une victoire que l'amiral Rodney venait de remporter sur le comte de Grasse, aux Antilles, semblait affranchir cette résolution du caractère humiliant d'un acte de faiblesse. Cette paix se négocia à Paris, où les envoyés américains, John Adams et Franklin, s'étaient rendus : elle fut signée le 20 janvier 1783. Un juste sujet d'alarmes vint pourtant agiter cette glorieuse conclusion de la guerre de l'indépendance. L'armée était sans solde depuis quelque temps. Elle ne voulut pas se dissoudre sans être assurée du paiement de ce qui lui était dû. Tous les créanciers de l'État encourageaient implicitement cette manifestation illégale, et demandaient avec importunité que le congrès décrétât des impôts suffisants pour acquitter toutes les dettes et pour faire honneur à la foi publique. Une négociation eut lieu entre eux, le congrès et l'armée. Washington devait encore cette fois sauver la république par son ascendant tout-puissant, sa modération et sa constance inébranlable. Il rassembla les officiers, leur peignit le crime dont l'armée se rendrait coupable si elle n'obéissait pas aux ordres de dissolution émanés du congrès, et si elle ne s'en remettait pas du soin de ses intérêts aux pères de la patrie. L'autorité de ces paroles fit renaître le calme, et l'armée déclara qu'elle ne flétrirait pas ses lauriers en manquant de confiance envers le congrès. Un décret assura les droits de chacun, et Washington lui-même licencia ces braves, qui, pendant sept campagnes, avaient aussi souvent lutté contre tous les

besoins que combattu contre l'ennemi. Au moment de poser les armes, les officiers imaginèrent de fonder un ordre qui perpétuât le souvenir de leurs efforts patriotiques, et, à l'imitation de l'Europe, où il faut que tout soit grec ou romain, ils lui donnèrent le nom de *Cincinnatus*. Institution disparate, singulier monument élevé selon l'ancien système pour en célébrer la réforme! car les statuts de cette société tendaient visiblement à en rendre les honneurs héréditaires. Les Français de distinction qui avaient combattu avec l'armée américaine en firent partie, et Washington en fut nommé chef; mais il eut encore à ce sujet le mérite de seconder l'opinion publique, et d'en prévoir les derniers arrêts : l'ordre de Cincinnatus fut promptement modifié, et ses statuts ne causèrent plus d'ombrage. Bientôt le généralissime demanda à se démettre du commandement qu'il avait conservé jusque-là. Le congrès lui assigna, le 29 décembre, une séance solennelle : Washington, après y avoir rappelé qu'il n'avait accepté le pouvoir qu'avec une juste défiance de lui-même, qu'il ne devait ses succès qu'à la justice de la cause américaine et à la valeur de ses troupes, se démit du généralat. Peu de jours après, il se retira à son habitation de Montvernon. Ce grand homme fut appelé à la présidence par le vœu unanime de la nation, aussitôt que le congrès eut modifié le pacte constitutif, et qu'il eut décrété le gouvernement fédéral. Washington fut élu pour quatre ans, le 30 avril 1789, et John Adams fut nommé vice-président. Alors les étrangers commencèrent à voir dans l'Union une puissance importante. Bientôt les Anglais eux-mêmes eurent auprès d'elle un ministre. Les Espagnols ne refusèrent plus la liberté de la navigation sur le grand fleuve qui devenait limite naturelle entre les nouveaux États et le Mexique. Quant aux tribus sauvages, ce n'était plus le temps où dans leur confiance elles avaient traité librement avec Penn; il fallut se soumettre, et quelques-unes acceptèrent sans résistance les conditions de la paix. Réélu à la même unanimité, en 1793, Washington profita des embarras qu'une guerre générale contre la France suscitait aux Anglais, pour conclure avec eux un traité qu'il regardait comme favorable, mais qui mécontenta les villes maritimes. En vain on demanda communication des instructions données au négociateur par Washington, il persista dans un refus motivé sur un article de la loi fondamentale. L'espèce de fermeté avec laquelle il s'en prévalut, et qui lui paraissait sans doute nécessaire pour consolider une autorité naissante, lui enleva une grande partie de sa popularité. Une autre circonstance y eut aussi part. Le président fut le principal auteur des mesures que prit le congrès à l'égard des corsaires de l'Union, armés dans l'intérêt de la république française; et beaucoup d'Américains, dont elle excitait l'enthousiasme, virent avec peine la mésintelligence qui allait commencer entre les deux États au profit de l'Angleterre. D'autre difficultés encore relatives au commerce amenèrent une rupture sans que toutefois la guerre s'ensuivît; la France était occupée de soins plus importants, et les États-Unis n'avaient pas de marine militaire. Washington désirait en former une; mais le congrès ne consentit qu'à l'armement de quelques frégates capables d'imposer du moins aux barbaresques. La situation des États-Unis leur permettant de prospérer dans ce repos, le président n'attendit pour se retirer que l'époque d'une troisième élection. Ce fut à la fin de 1796 que Washington prit congé de la nation par une proclamation digne de toute sa carrière, et qui modéra l'ardeur des partis qui grandissaient à la faveur de l'opposition constitutionnelle. Washington inclinait pour le principe fédéral absolu, et dans cette pensée il dirigea le choix de la nation pour son successeur, sur John Adams qui était dans les mêmes principes : Jefferson eut la vice-présidence. Le ministre français à Philadelphie avait pris dans cette occasion une part active au mouvement des partis. Ces menées portèrent ombrage aux Américains, et ce fut une des causes qui firent triompher le candidat des fédéralistes. Déjà des nuages s'élevaient entre les deux républiques; le traité de commerce avec l'Angleterre en était le prétexte. Le Directoire, qui gouvernait alors la France, s'était plaint amèrement, et les défaites dont avaient fait usage les envoyés de l'Union avaient amené la saisie des vaisseaux américains destinés pour l'Angleterre. Ceux des Américains qui tenaient au parti fédéraliste reçurent du Directoire l'ordre de quitter la France. Cependant le congrès, présageant que la guerre éclaterait bientôt, prit des mesures de défense. L'ardeur fut si grande, que, quoiqu'une fièvre contagieuse régnât à Philadelphie, tous les membres du congrès furent présents à sa première séance. On ordonna des levées, on vota un emprunt considérable, et quant à la conduite de cette guerre, tous les yeux se tournèrent de nouveau vers Washington qui l'accepta. Il était juste que celui qui avait conduit l'Amérique à l'indépendance, se vît chargé de maintenir la dignité de la république. Cependant la guerre n'éclata point, et la chute du Directoire amena un changement de système de la part de la France. Ce fut au commencement de l'année suivante que Washington mourut, avant que la paix fût bien assurée. Il ne laissa pas d'enfant. Une inflammation l'enleva en 24 heures, le 14 décembre 1799. Il fut dans ses derniers moments ce qu'il avait été durant toute sa vie, ferme, souverainement calme et résigné. Sentant sa fin approcher, il repoussa avec douceur des soins et des remèdes devenus inutiles; puis s'étant déshabillé il se mit au lit, se ferma les yeux de sa propre main et expira bientôt après sans convulsion. Il avait alors 68 ans, et semblait, par la vigueur athlétique de sa constitution, destiné à une plus longue carrière; car nulle intempérance n'aggravait chez lui les fatigues d'une vie toujours laborieuse. La perte de ce grand homme fut justement considérée comme un malheur public; un décret solennel du congrès invita tous les citoyens des États-Unis à porter pendant trente jours un crêpe au bras en signe de deuil. Ce décret portait en outre qu'un monument de marbre serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, et que ses restes y seraient déposés. On sait que depuis son nom a été imposé à cette ville, siége du gouvernement, et que plusieurs autres villes des États-Unis se sont également fait une gloire de le porter. Washington excellait par le bon sens; c'était son génie, ou plutôt le principe de sa supériorité. Cette justesse d'esprit, jointe à sa persévérance, à sa fermeté,

ainsi qu'à une éloquence moins vive que convaincante, en fit l'homme le plus utile que ses concitoyens pussent alors placer à leur tête. Il savait user de condescendance quand il jugeait qu'elle ne pouvait pas compromettre la sûreté de l'État, et se montrer beaucoup moins sévère pour les autres que pour lui-même.

WASMUTH (MATHIAS), orientaliste, né le 29 juin 1625 à Kiel, où il mourut le 18 novembre 1688, y avait rempli plusieurs années une chaire de logique, et visité les principales universités de l'Allemagne, de la Hollande et de la Suisse. Outre sa *Grammaire arabe*, Amsterdam, 1654, qui est son principal titre de célébrité, on cite de lui : *Hebraismus restitutus ; Annales cœli et temporum ; Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*, Kiel, 1678, in-4°; *Propositio nova pro emendatione... styli calendalis loco duplicis juliani et gregoriani*, ibid., 1683, in-4°.

WASSE (JOSEPH), savant anglais, né dans le comté d'York, en 1672, fit ses études à Cambridge, obtint la cure d'Aynhoe en Northamptonshire, et fut lié avec Clarke et Newton, dont il partagea l'arianisme. Telle était son érudition que le docteur Bentley disait : « Quand je ne serai plus, Wasse sera l'homme le plus savant d'Angleterre. » Il mourut le 19 novembre 1738. On a de lui : une édition de *Salluste*, 1770, in-4°, dont il avait corrigé le texte. Des Essais dans la *Bibliotheca litteraria*, recueil périodique, dont le docteur Jebb était l'éditeur.

WASSE (CORNÉLIE WOUTERS, baronne DE), née à Bruxelles en 1739, fut mariée de bonne heure au baron de Wasse, et parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation, et d'acquérir des connaissances dont son esprit, avide de savoir, semblait éprouver le besoin. Douée d'un caractère élevé, d'un jugement droit et d'un esprit observateur, elle étudia avec fruit la philosophie, les arts, les lois, les mœurs, la langue des différents pays qu'elle visita. Les sciences naturelles, politiques même, ne lui furent point étrangères, et elle y fit des progrès rapides. Savante sans pédantisme, aimable sans ambition de plaire, elle répandait dans la conversation les charmes d'une instruction variée, d'une philosophie douce et enjouée, et d'une exquise sensibilité. Le bonheur ne fut pas toujours son partage. Elle eut à déplorer la perte de son mari, et celle d'une grande partie de sa fortune. Retirée en France, pendant la révolution, et toute communication se trouvant interrompue avec l'Allemagne et l'Angleterre, où étaient situés le peu de biens qui lui restaient, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse. Dans la prospérité, les lettres et l'amitié firent le charme de sa vie ; dans l'infortune elles furent son refuge et sa consolation. La joie qu'elle ressentit à la nouvelle de la paix générale signée à Amiens, en 1802, fut si vive, qu'elle en mourut, le 5 avril de la même année, à Paris. On lui doit : *Aveux d'une femme galante* ou *Lettres de la marquise de*** à Milady Fanny Stapelton*, Londres et Paris, 1782, in-12; l'*Art de corriger et de rendre les hommes constants*, Paris, 1783, in-12, réimprimé en 1789, in-8° : critique ingénieuse de l'*Art de rendre les femmes fidèles*, qui avait paru récemment et qui était fort en vogue; le *Plutarque anglais*, Paris, 1785, 12 vol. in-8°; traduction de l'ouvrage de Thomas Mortimer; *Traduction du théâtre anglais*, depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours, Paris, 1784-87, 12 vol. in-8°; les *Imprudences de la jeunesse*, traduites de l'anglais de Mistriss Bennett, Paris, 1788, 4 vol. in-12; le *Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. in-12; *Constitution des empires, royaumes et républiques de l'Europe*, avec un précis de leurs finances, dettes nationales, commerce, etc., ouvrage périodique, commencé en 1790; la *Belle Indienne*, ou les *Aventures de la petite-fille du Grand Mogol*, Paris, 1797. La baronne de Wasse a laissé en outre quelques manuscrits, entre autres la *Nature dévoilée*, ou *Précis d'histoire naturelle, à l'usage des dames*.

WASSENAER (NICOLAS-JEAN), médecin et historien hollandais, né à Heusden, fut quelque temps co-recteur du gymnase de Harlem, prit ensuite ses degrés en médecine, se fit agréger au collége d'Amsterdam, et mourut vers 1632. On cite de lui : *Harlemias, sive Enarratio obsidionis urbis Harlemi... anno 1572... græco carmine cum vers. lat.*, Leyde, 1605, in-4°, très-rare; *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4°; *Histoire des choses mémorables*, arrivées entre les Turcs et les princes chrétiens en Hongrie (flamand), 1629, in-fol.; *Relation historique des événements qui se sont passés en Europe de 1621 à 1632*, 5 vol. in-4°.

WASSENAER ou **WASSENAAR** (GERARD VAN), jurisconsulte, né vert 1585 à Utrecht, où il mourut en 1664, avait été successivement notaire, secrétaire et bibliothécaire du chapitre protestant de St.-Pierre. Il a publié en flamand la *Pratique judiciaire* et la *Pratique notariale*, 1666, in-4°.

WASSENAER (JACQUES DE), amiral des provinces de Hollande et de la Frise orientale, seigneur d'Opdam et d'Hensbrok, était fils d'un marin qui avait porté les mêmes titres, mais il n'entra lui-même que fort tard dans la marine. Il commença par le service de terre, commanda une compagnie de cavalerie dans les troupes des Provinces-Unies, assista à divers siéges, et se distingua surtout à celui de Maestricht, où, avec 100 hommes, il se défendit contre trois compagnies espagnoles, et les repoussa, après leur avoir fait des prisonniers. Il fut ensuite admis au conseil des États de Hollande, obtint le gouvernement de la forteresse de Heusden, ainsi que des citadelles et des forts de Crèvecœur, Saint-André, Vooret et Hement, et parut avec éclat dans diverses négociations. Les principales furent celles qu'il entama au nom de la province de Hollande près de celles de Gueldre et d'Over-Yssel pour les engager à se séparer de la France, et à faire leur paix avec l'Espagne (1647), et pour délibérer sur les modifications que devait amener dans le gouvernement la mort du prince Guillaume d'Orange. Il alla ensuite dans la Zélande détourner les États de l'idée de confier l'autorité aux enfants mineurs du prince qui venait de mourir. Deux ans après, dans la guerre qui s'éleva entre l'Angleterre, alors asservie au joug de Cromwell, et les Provinces-Unies, il fut nommé pour commander les flottes hollandaises que la mort de Tromp laissait sans chef; et, quoique jusqu'alors il n'eût envisagé le service de mer qu'avec répugnance, il se résigna à ces nouvelles fonctions, dont il s'acquitta

même avec honneur. La paix fut conclue peu après; mais il continua de remplir les devoirs d'amiral. En 1657, il fit voile vers le Portugal, pour demander satisfaction des offenses commises au Brésil sur les sujets hollandais; et d'après les réponses évasives d'Alphonse II, il attaqua plusieurs vaisseaux et revint en Hollande suivi de 21 bâtiments ennemis, qu'il avait forcés de se rendre. Les guerres dont le nord de l'Europe était le théâtre l'attirèrent ensuite, et en 1658 il alla avec une flotte et une armée au secours du roi de Danemark pressé par les troupes suédoises. Une bataille sanglante fut livrée; et quoique l'amiral suédois Wrangel eût remporté la victoire, l'habile Hollandais eut l'art de revenir à Copenhague, sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. Il passa ainsi près d'un an dans le Danemark, puis revint en Hollande en 1659. L'année suivante, lors du retour de Charles II en Angleterre, il fut un de ceux qui le complimentèrent et lui offrirent les félicitations des Provinces-Unies. Mais la guerre s'alluma en 1665 entre les deux puissances; et dans une des premières batailles qui furent livrées une étincelle tomba dans la sainte-barbe, au moment où l'amiral Wassenaer, était occupé à donner des ordres; le vaisseau fracassé sauta aussitôt avec tous ceux qu'il contenait, le 4 juillet 1665. Selon Imhoff, qui a composé pour cet amiral une épitaphe magnifique, ce serait lui qui, se voyant pressé par des forces supérieures, et n'envisageant qu'avec indignation la nécessité de se rendre, se serait fait sauter avec tout son équipage. L'amiral Wassenaer avait alors 55 ans.

WASSENBERG (Évrard de), historien, né en 1610 à Emmerick, dans le duché de Clèves, fut successivement secrétaire, historiographe et bibliothécaire de l'archiduc Léopold-Guillaume, et mourut vers 1680. Ses principaux écrits sont : *Humanæ vitæ schema*, etc., Louvain, 1636, in-8°, *Florus germanicus, sive De bello inter imperatores Ferdinandum II et III, et eorum hostes, gesto ab anno* 1627 *ad annum* 1640, Francfort, 1640, in-16; Dantzig, 1642, souvent réimprimé; *De rebus gestis Uladislai IV, Poloniæ regis*, Dantzig, 1641 ou 1643, in-4°; *Johann.-Casimiri, Poloniarum et Sueciæ principis, Carcer gallicus*, ibid., 1644, in-4°; *Embrica, seu civitatis Embricæ descriptio, libris III comprehensa*, Clèves, 1667, in-fol., très-rare. On croit Wassenberg auteur de plusieurs écrits au sujet des droits de la reine de France, femme de Louis XIV, sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne.

WASSERBACH (Ernest-Casimir), historien, né vers 1660, à Duisbourg (duché de Clèves), mort prématurément, a publié : *De origine vetustissimi lippiensis agri monumenti Hermiensburk et Hermiensul veterum Saxonum idoli*, Duisbourg, 1686, in-4°; *De statuâ Arminii Witekindi et Caroli Magni ex diversis auctorum monumentis*, etc., Lemgo, 1698, in-8°.

WASSIAN, archevêque de Rostow, dans le 15e siècle, s'immortalisa par son courage et sa fermeté dans une circonstance décisive pour l'empire russe. Menacés par le kan Achmet, les princes de cet empire, divisés entre eux, étaient hors d'état de résister à ce féroce conquérant. Par les ordres d'Iwan III, l'archevêque Wassian alla trouver les frères du czar, et les décida, par son éloquence, à se réunir au chef de leur famille contre l'ennemi commun. Cependant Iwan, après s'être mis à la tête de l'armée, l'avait quittée sur les bords de l'Oka, pour revenir à Moscou, sous prétexte de prendre conseil de sa mère. Ce fut alors que Wassian lui dit avec une courageuse liberté : « Pouvez-vous sans honte redouter ainsi la mort? Je suis faible et courbé sous le poids des années; mais je saurais braver l'épée du Tartare, et à la vue de sa lance je ne détournerais point mon visage. Le moment est venu d'affranchir la patrie. Vous avez le fer à la main : sachez conquérir notre liberté. » Iwan repartit aussitôt pour son armée, que l'Ougra séparait des Tartares; mais là il céda encore aux conseils de la faiblesse, et fit partir des députés pour le camp d'Achmet avec des présents et la demande de la paix. Le féroce Tartare ne répondit à ce message que par des menaces; et il exigea que le czar ou son fils se rendît dans son camp comme otage. Transporté d'indignation, l'archevêque de Rostow écrivit à son souverain une lettre aussi touchante qu'énergique. « Vous étiez parti de Moscou, lui dit-il, dans la ferme intention d'attaquer l'ennemi des chrétiens; cependant, vous trouvant en présence d'Achmet, de ce farouche guerrier qui fait périr par milliers les enfants de Jésus-Christ, et qui menace votre trône et votre empire, vous reculez devant lui, vous lui demandez la paix, tandis que cet impie méprise vos honteuses prières. Seigneur, à quels avis prêtez-vous l'oreille? Quels conseils vous donnent des hommes indignes de porter le nom de chrétiens? Ils vous disent de jeter votre bouclier, et de prendre honteusement la fuite. Voyez de quelle élévation ils font descendre Votre Majesté, à quelle humilation ils veulent vous réduire.... » Après avoir lu cette lettre, Iwan, disent les chroniques russes, sentit son cœur rempli de joie, de courage et de force. Abandonnant toute pensée de soumission, il ne songea plus qu'à combattre. Les Tartares, attaqués sur leurs derrières, prirent la fuite; et la Russie fut sauvée. La lettre de Wassian à Iwan fut lue et copiée dans tout l'empire. Mais ce prélat courageux eut à peine le temps de voir les premières années de l'indépendance nationale, à laquelle il avait si puissamment contribué. Il mourut en 1481. Les Russes attachent sa mémoire à une des plus glorieuses époques de leur monarchie.

WASSILI. *Voyez* **VASSILI.**

WAST ou **VAAST** (St.), en latin *Vedastus*, évêque d'Arras, né vers la fin du 5e siècle, dans les environs de Limoges ou de Périgueux, exerçait le saint ministère dans le diocèse de Toul, lorsque Clovis, passant dans cette ville après la bataille de Tolbiac, demanda à l'évêque un prêtre vertueux et éclairé qui pût l'instruire des préceptes de l'Évangile, et le préparer à recevoir le baptême. Wast, désigné par le prélat, remplit dignement sa mission. Le roi des Francs le recommanda instamment à St. Remi, qui le plaça sur le siége d'Arras. Le nouvel évêque civilisa les habitants de son diocèse à force de douceur, de patience et de charité, et mourut le 6 février 540, dans la 42e année de son glorieux apostolat. Il fut inhumé hors de la ville dans une chapelle, sur l'emplacement de laquelle Aubert, 7e évêque d'Arras, fit bâtir, en 666, une église et un monastère. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de St.-Wast d'Arras, l'une des plus opulentes de la France avant 1790.

WASTELAIN (Charles), jésuite, né le 22 septembre 1695, dans le Hainaut, fit profession en 1715, enseigna d'abord les humanités à Tournai et à Lille; il devint bibliothécaire du collége de cette ville, vécut dans la retraite après l'abolition de son institut, et mourut le 24 décembre 1782. Son principal écrit est une *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire*, etc., Lille, 1671, in-4°; Bruxelles, 1788, in-8°.

WATELET (Claude-Henri), littérateur, né à Paris en 1718, fils d'un receveur général des finances, dont il hérita la charge en 1740, consacra ses loisirs à la culture des lettres et des arts. Il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur, voyagea dans les Pays-Bas, en Italie, pour étendre et perfectionner ses connaissances, et, de retour à Paris, fut admis à l'Académie de peinture en qualité d'associé libre. Un poëme sur l'*Art de peindre* lui ouvrit bientôt après les portes de l'Académie française. Quelques autres ouvrages didactiques et littéraires, en ajoutant à sa réputation, lui méritèrent l'estime de la plupart des savants et des littérateurs de son temps. Il mourut le 12 janvier 1786. Outre l'*Art de peindre*, poëme en IV chants, 1760, in-4° et in-12, plusieurs fois réimprimé, on lui doit : *Essai sur les jardins*, 1774, in-8°; *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé par Lévesque, 1792, 5 vol. in-8°; et deux *Recueils d'opuscules*, en prose et en vers, publiés en 1784 et en 1788. Marmontel a, dans ses *Mémoires*, très-bien tracé le caractère de Watelet, qui eut Sédaine pour successeur à l'Académie française.

WATERLOO (Antoine), peintre, né vers 1618 à Amsterdam ou à Utrecht, montra un talent particulier pour les paysages, et se fit une grande réputation comme graveur; mais son inconduite le fit mourir dans un hôpital, près d'Utrecht, en 1662. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Ange du Seigneur montrant au jeune Tobie le chemin qu'il doit parcourir*. Ses estampes, au nombre de 148, forment 24 suites différentes, qui sont très-recherchées des amateurs. On en trouve le détail dans le *Manuel des curieux*, par Huber et Rost.

WATERLOO (G.-Benoît), né à Harlem, mort en 1597 à l'âge de 25 ans, cultiva la poésie latine avec succès. On trouve plusieurs pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum belgicorum* de Gruter.

WATHEK-BILLAH (Abou-Djafar-Haroun II, Al-), 9e calife abbasside d'Orient, fut inauguré à Bagdad le 18e rabi 1er 227 (5 janvier 842), le jour même de la mort de son père Motâsem. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Damas, les Kaïsites y excitèrent une violente sédition, pillèrent et saccagèrent la ville, et assiégèrent le gouverneur dans son palais : mais des troupes envoyées par le nouveau calife vainquirent les rebelles, dont 1,500 eurent la tête tranchée. Wathek prit pour modèle son oncle Al-Mamoun, dont il imita la générosité, la bienfaisance. Comme lui, il accueillit, protégea les gens de lettres, cultiva les sciences, et combla de bienfaits et d'honneurs les descendants d'Aly. Mais comme lui aussi, il fut zélé partisan de la secte des Motazalites. Ayant confirmé l'édit de ce prince sur la création du Coran, il persécuta avec la même rigueur que son père ceux qui soutenaient l'opinion contraire. Ayant fait avec les Grecs un traité pour l'échange des prisonniers qui eut lieu l'an 231 (845), sur les bords du Lamesus, près de Tarse, il ordonna à son commissaire de ne délivrer aucun musulman qui refuserait de confesser que le Coran était créé, et que l'on ne verra point Dieu matériellement dans le ciel; aussi n'y eut-il qu'environ 5,400 captifs, tant hommes que femmes et enfants qui recouvrèrent leur liberté. Dans l'hiver de cette année, les Arabes entreprirent une malheureuse expédition contre les Grecs : mais le fer de l'ennemi et le froid en firent périr plusieurs, et un plus grand nombre se noya dans le Badandoun. Wathek mourut vers la fin de dzoulhadjah 232 (août 847), après avoir régné cinq ans et neuf mois. Devenu hydropique, par suite de son intempérance et de ses excès avec les femmes, il se mit dans une étuve, et se sentit soulagé; mais le lendemain, y étant resté plus longtemps, après qu'on l'eut chauffée davantage, il y fut trouvé mort. Suivant d'autres auteurs, il mourut après avoir pris un violent aphrodisiaque. Ce prince était bien fait, mais une tache qu'il avait à un œil lui donnait un regard terrible, dont il était impossible de soutenir l'aspect, quand il était en colère. Wathek récompensait magnifiquement les poëtes, et cultivait lui-même la poésie avec assez de succès. Il chantait fort bien, et sa voix était admirable. Il faisait tant de largesses aux villes de la Mecque et de Médine, qu'on n'y voyait pas un seul mendiant. Aussi lorsqu'on reçut dans celle-ci la nouvelle de sa mort, les femmes qui se rendaient alors au cimetière public y pleurèrent leur bienfaiteur, et l'appelèrent d'une voix douloureuse. Cependant, malgré les éloges que l'esprit de parti et la reconnaissance ont donnés à Wathek, on ne peut disconvenir que le fanatisme et l'intolérance ne l'aient rendu cruel. Il abattit lui-même la tête du docteur Ahmed ben Nasser al Koraï, moins parce qu'il le soupçonna d'être le chef d'une conspiration contre sa puissance, que parce que ce malheureux persista dans le sentiment des musulmans orthodoxes sur l'éternité du Coran. Il fit décapiter 42 officiers grecs, prisonniers depuis sept ans, parce qu'ils refusaient d'embrasser l'islamisme, et condamna au même supplice l'apostat qu'il avait employé pour les séduire, sous prétexte qu'*il était aussi mauvais musulman qu'il avait été mauvais chrétien*. Wathek fut enterré dans la ville de Harounia, qu'il avait fondée tout près de celle de Samirra ou Sermenraï, dont son père Motâsem avait été le créateur. Il laissa un fils, Mohammed, qui fut au moment de lui succéder, mais qui, à cause de sa jeunesse, fut exclu du califat, et remplacé par Motawakkel, son oncle. Il y parvint plus tard, et prit le nom de Mohtady.

WATRELOS ou **WATERLO** (Lambert), chroniqueur, né en Flandre vers 1107, fut chanoine régulier de Saint-Aubert à Cambrai, abbé du Mont-Saint-Éloi, près d'Arras, curé d'Osviller, près de Cateau-Cambresis, et mourut vers 1172. Il est auteur d'une *Chronique de Cambrai*, depuis 1108 jusqu'en 1170, dont on trouve un long fragment dans la continuation du *Recueil des historiens de France*, par D. Bouquet.

WATRIN (Pierre-Joseph), né à Beauvais en 1772, n'avait pas 20 ans lorsqu'il partit, comme simple soldat, dans la légion belge, devenue depuis le 17e régiment de chasseurs à cheval. Dans l'espace d'une année, il parvint au grade de capitaine; il fut nommé, en 1794, à l'armée

du Nord, adjudant général, et bientôt général de brigade. Il était au nombre des officiers généraux qui commandaient, à bord de la flotte de Brest, les troupes destinées à l'expédition d'Irlande, si mal conçue et si follement entreprise. Le général Watrin se rendit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se distingua à la tête d'une division, au passage du Rhin, à Neuwied. Bientôt après, il accompagna le général Hédouville à Saint-Domingue. A son retour, en 1799, il fut envoyé à l'armée d'Italie, et nommé général de division. A la fin de cette mémorable campagne, il fut enfermé, avec Masséna, dans la place de Gênes. Envoyé par ce général auprès du gouvernement français, pour demander des secours, il accompagna le nouveau consul Bonaparte dans sa brillante campagne de 1801. Il commandait l'avant-garde de l'armée de réserve au passage du mont Saint-Bernard, et entra l'un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, prise d'assaut. A Marengo il se fit remarquer par son intrépidité et par ce courage tout à la fois bouillant et réfléchi, qui anime les troupes. Envoyé une seconde fois à Saint-Domingue, en 1802, il semblait ne devoir rien craindre d'un climat qui déjà l'avait épargné; mais après avoir secondé de tous ses efforts la reprise de la colonie, il termina, jeune encore (à 30 ans), au milieu des travaux guerriers, une vie qui leur avait été consacrée tout entière.

WATSON (Thomas), d'abord doyen de Durham, puis évêque catholique de Lincoln (1557), perdit ce siége à l'avénement d'Élisabeth, subit une détention de 20 ans à Londres, et fut relégué avec plusieurs autres ecclésiastiques dans le château de Wishich, où il mourut en 1582. Outre une tragédie latine, deux *Sermons* sur la présence réelle et sur le sacrifice de la messe, on a de lui 30 *Sermons* sur les sept sacrements, Londres, 1558, in-4°. — Un autre Thomas WATSON, qui vivait dans le même siècle, a traduit en anglais l'*Antigone* de Sophocle.

WATSON (Guillaume), natif de Durham, fut élevé dans le collége anglais de Douai, et repassa en Angleterre, en 1586, pour y remplir les fonctions de missionnaire. Ses talents, son zèle et son activité le firent choisir pour un des députés qui furent envoyés en Écosse, afin de disposer le roi Jacques en faveur des catholiques, s'il parvenait à succéder à la reine Élisabeth. S'étant trouvé impliqué, en 1613, dans la conspiration de Walter Raleigh, il fut mis à la Tour de Londres, puis transféré à Winchester. On lui fit son procès comme prévenu de haute trahison. Un grief particulier contre lui était d'avoir imaginé une formule de serment pour obliger tous ses complices au secret le plus inviolable, et d'avoir aspiré à la charge de grand chancelier, si la conspiration réussissait. Quelques preuves qu'il pût donner de son innocence, dans l'éloquent plaidoyer qu'il prononça, il n'en fut pas moins condamné et exécuté le 29 novembre 1603. Cette conspiration a toujours été enveloppée d'un voile impénétrable. Bien des gens crurent dans le temps, qu'elle n'avait été inventée que par les courtisans du premier règne, pour conserver leur faveur sous le nouveau, et pour persuader au peuple que les noms de prêtre et de conspirateur étaient inséparables. Le but de la conspiration était de détrôner Jacques Ier, petit-fils de Marguerite, fille de Henri VII, laquelle l'avait eu de Jacques IV, roi d'Écosse, pour mettre la couronne sur la tête d'Arabella Stuart, également petite-fille de Marguerite, par son second mariage avec le comte d'Angus. On a de Watson : *Considérations importantes contre les Jésuites* et autres partisans de l'Espagne, 1601, in-8°; *Dialogue entre un prêtre séculier et un laïque*, Reims, 1601, in-8°; *Decachordon*, ou 10 questions quodlibétiques sur l'état de la religion.

WATSON (Guillaume), botaniste et physicien, né en 1715, exerça d'abord l'état de pharmacien à Londres; admis en 1741, dans la Société royale, il devint l'un des conservateurs du musée britannique, puis (1762) l'un des médecins des enfants trouvés, et mourut le 10 mai 1787. On lui doit plusieurs découvertes sur l'électricité. Il eut la plus grande part aux fameuses expériences qui furent faites sur la Tamise et à Soother's-Hill, en 1747 et 1748, et en dirigea d'autres concernant l'impossibilité de transmettre à travers le verre les odeurs et la vertu des purgatifs. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs écrits remarquables, parmi lesquels on distingue des *Remarques sur les champignons*, un *Mémoire sur le cannelier*, et enfin des *Expériences et observations sur l'électricité*, etc., recueillies en un vol. in-8°, qui a eu trois ou quatre éditions. On lui doit encore plusieurs articles dans les *Observations médicales de Londres*, et dans d'autres du même genre.

WATSON (John), né le 26 mars 1724 dans le comté de Chester, embrassa l'état ecclésiastique, et, nommé juge de paix dans le même comté, partagea sa vie entre les fonctions apostoliques et judiciaires, et des travaux historiques. Il mourut le 14 mai 1783. Outre quelques *Mémoires* dans l'*Archéologue anglais*, et plusieurs *Sermons*, on a de lui : *Histoire d'Halifax*, 1775, in-4°; *Lettre au clergé de l'église des Frères Moraves*, 1756, in-8°.

WATSON (Robert), historien, né vers 1730 à Saint-Andrews, en Écosse, ouvrit d'abord un cours de rhétorique et d'éloquence à Édimbourg; il professa ensuite la logique et les belles-lettres dans sa ville natale, devint principal des deux colléges réunis de cette ville, et y mourut en 1780. On a de lui : *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, 1777, 2 vol. in-8°, traduite en français par Mirabeau et Durival, 1778, 4 vol. in-12; *Histoire du règne de Philippe III*, en VI livres, dont les deux derniers sont de Will. Thomson, 1783, in-4°, réimprimée en 2 vol. in-8°, et traduite en français par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8°.

WATSON (le colonel Henri), ingénieur anglais, né vers 1737 à Holbeach, dans le comté de Lincoln, était fils d'un marchand de bétail. Il se fit connaître de bonne heure par ses progrès dans les études mathématiques; dès l'âge de 16 ans, en 1753, il travaillait, pour la partie mathématique, à un ouvrage périodique intitulé le *Journal des dames*, rédigé alors par Thomas Simpson, dont il fut élève à l'Académie royale de Woolwich, et dont il devint ensuite l'ami. Ce dernier avait de lui une si haute opinion, qu'il lui laissa en mourant une foule de papiers relatifs aux mathématiques, lui donnant le droit d'en user à son gré, et d'y faire toutes les corrections qu'il jugerait à propos. Watson obtint ensuite

une commission dans le corps des ingénieurs, se distingua dans la guerre qui éclata en 1756, et particulièrement au siége de Belle-Ile, en 1761, et à la Havanne l'année suivante. Lord Clive l'emmena avec lui au Bengale, où bientôt il devint ingénieur en chef dans la compagnie des Indes orientales. Dans ce poste élevé, Watson, jugeant de quelle importance le golfe du Bengale pouvait être pour le commerce anglais en y construisant des ports et une marine respectable, traça, pour cet objet, un plan qui fut approuvé par le gouvernement et par la compagnie des Indes; mais après plusieurs années de travaux, l'entreprise fut abandonnée par le gouvernement et par la compagnie, sans que l'ingénieur pût même obtenir le remboursement de plus de 100,000 livres qu'il y avait dépensées. Il publia, en 1776, une traduction anglaise de la *Théorie complète de la construction de la manœuvre des vaisseaux*, par Euler; avec un supplément sur l'action des rames, qu'il reçut d'Euler au moment où il achevait de traduire ce qui était publié. Cet ouvrage est enrichi d'un grand nombre d'additions et de perfectionnements dus au traducteur. Il fit construire lui-même, d'après les principes exposés dans cet ouvrage, deux frégates, *la Nonpareille* (the Nonsuch) et *la surprise*, de 36 et de 32 canons, qui furent regardées comme les plus rapides voiliers de tous les vaisseaux construits jusqu'alors. Sa santé étant gravement altérée, il revint en Angleterre dans l'espérance de la rétablir; mais il put à peine revoir sa patrie, et mourut à Douvres le 17 septembre 1780.

WATSON (Richard), né en 1737 dans le Westmoreland, fit ses études à Cambridge, où il professa d'abord la chimie avec succès; promu plus tard à la chaire de la faculté de théologie, il se vit dans la nécessité d'interrompre pendant plusieurs années ses travaux chimiques, qu'il reprit plus tard, entraîné par un goût dominant. Quelques *Sermons* l'ayant fait connaître, il obtint plusieurs bénéfices, puis l'évêché de Landaff en Irlande, il mourut le 15 juillet 1816. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Institutiones metallurgicæ*, 1768, in-8°; *Essai sur des sujets de chimie et leurs divisions générales*, 1771, in-8°; *Apologie du christianisme*, 1776, 1794, in-12; *Essais chimiques*, 1761-1787, 5 vol. in-12; *Sermons et traités religieux*, 1788, in-8°; *Apologie de la Bible*, 1796, 97, etc., in-12; *Réflexions sur l'invasion dont on menace l'Angleterre*, 1803, in-8°; *Communication au conseil d'agriculture sur les plantations et les jachères*, 1808; plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions* de la Société de Manchester et autres *Recueils*; *Traités divers sur des sujets de religion, de politique et d'agriculture*, 1815, vol. in-8°. On a publié à Londres en 1817 : *Anecdotes de la vie de Richard Watson*, in-4°.

WATT (James), célèbre ingénieur et mécanicien, naquit en 1736 à Greenock en Écosse, où son père faisait le commerce et exerçait des fonctions de magistrature. Son grand-père et son oncle s'étaient distingués comme mathématiciens et ingénieurs. James Watt fit ses études dans sa ville natale, et manifesta de bonne heure son goût pour les recherches scientifiques. A l'âge de 18 ans il fut envoyé à Londres, et mis en apprentissage chez un fabricant d'instruments de mathématiques; mais bientôt la faiblesse de sa santé le força de retourner dans sa famille, et il ne reçut jamais d'autre instruction dans la profession qu'il devait embrasser. En 1757, il alla se loger au collége de l'université de Glasgow; fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de cet établissement, et y demeura plusieurs années. A l'époque de son mariage avec Miss Miller, sa cousine, en 1764, il quitta l'université, et s'établit dans la même ville, comme ingénieur. Appelé à donner son avis sur des travaux relatifs aux canaux et aux ports, il fit adopter et exécuter plusieurs de ses plans, notamment celui de l'important canal calédonien qui, traversant l'Écosse de l'est à l'ouest, épargne beaucoup de temps et de danger aux navires qui veulent passer de l'une à l'autre côte. Il projeta encore la jonction du Forth et de la Clyde, à laquelle on a travaillé dans ces derniers temps. Cependant une circonstance fortuite donna bientôt une nouvelle direction à ses études, et le fit entrer dans une carrière à peine frayée. On porta à Watt un modèle de la machine à vapeur, en le priant de le mettre en ordre pour l'instruction de la jeunesse au collége de Glasgow. Depuis un siècle on se servait de la vapeur comme force motrice, pour élever l'eau; on sait qu'il est fait mention de ce puissant agent dans la *Centurie d'inventions*, publiée par le marquis de Worcester, et que l'ingénieur anglais Morland, dans un ouvrage adressé à Louis XIV, et conservé à la Bibliothèque du roi, à Paris, parle de l'emploi de la vapeur dans les machines. Papin aussi avait indiqué le principe d'après lequel la vapeur sert de moteur aux machines; mais ce fut le capitaine anglais Savary qui le premier en construisit une, mue par la vapeur, pour élever l'eau. Cet ingénieur prit un brevet, et établit sa machine dans les mines de Cornouailles, où elle servit à faire sortir les eaux surabondantes. Dès lors plusieurs hommes ingénieux avaient cherché le moyen de perfectionner cette première invention. Un quincaillier, Newcommen, et un vitrier, Crawley, firent à Darmouth en Devonshire une machine, dans laquelle la vapeur, au lieu de produire une simple force de pression, sert à produire un vide dans le cylindre renfermant le piston, que le poids de l'atmosphère force de descendre. On introduisait par-dessous ce piston la vapeur de l'eau bouillante; un contrepoids faisait monter ensuite le même piston jusqu'au haut du cylindre ou tuyau; on fermait la communication entre le cylindre et la chaudière qui donnait la vapeur, on condensait celle-ci, en injectant un peu d'eau froide dans le cylindre, et le piston retombait; puis on le faisait soulever de nouveau en ouvrant la soupape de la vapeur. Dans cette machine il s'agissait donc d'introduire alternativement la vapeur et l'eau froide, par le moyen de robinets différents qu'un ouvrier intelligent fermait et ouvrait tour à tour. Quoique ce ne fût pas une machine très-commode, elle valait infiniment mieux que ce que l'on avait eu jusque-là. Savary s'associa avec Crawley : Newcommen construisit probablement la nouvelle machine pour les deux associés, et elle servit depuis dans les mines et ailleurs. En 1718, Beighton inventa le moyen de faire ouvrir et fermer les robinets par la machine même. C'était une économie de main-d'œuvre; mais les frais de combustible étaient toujours considé-

rables ; on perdait du calorique par les jets d'eau froide qu'on introduisait dans les tuyaux de fer, et il fallait beaucoup de feu pour les réchauffer à chaque instant. Personne n'avait trouvé le moyen d'obvier à ce grand inconvénient, et depuis 1718 jusqu'en 1764, la machine à vapeur n'avait subi aucune modification importante. Ce fut à cette époque que le modèle de celle de Newcommen (car elle avait conservé le nom de cet homme ingénieux) déposé à l'université de Glasgow, fut confié à Watt, pour qu'il le mît en état de servir aux démonstrations de physique. En s'occupant du principe de cette machine, Watt fut frappé du défaut ou de l'inconvénient essentiel : il remarqua que les deux tiers de la vapeur se consumaient par leur contact avec l'eau froide : c'était une perte des deux tiers du combustible. Il essaya d'abord de substituer au tuyau de fer un tuyau de bois, attendu que le bois est un conducteur moins puissant du chaud et du froid ; mais d'un autre côté le bois résistait moins aux altérations subites de la température. Il eut alors l'idée lumineuse de faire entrer et sortir tour à tour la vapeur dans le tuyau de métal, sans refroidir les parois du tube. Il inventa donc un *condenseur*. Ce vase vide d'air qui communique avec le tuyau, étant ouvert au moment où le tuyau est rempli de vapeur, attire celle-ci ; et lorsque ce vase reçoit au même moment un jet d'eau froide, la vapeur qui est venue le remplir, s'y condense en eau ; ce qui reste de vapeur dans le tuyau est attiré à cause du vide formé par la condensation, et c'est ainsi que le tube se vide complétement, et laisse du jeu au piston. Pour faire sortir ensuite l'eau du condenseur, Watt y appliqua une petite pompe à air que le mécanisme de la machine met en mouvement, lorsque cela est nécessaire. Outre le *condenseur*, il inventa une seconde modification à la machine à vapeur de Newcommen. Celui-ci se servait de la pression de l'air atmosphérique, pour faire descendre le piston, et pour conserver à l'air son élasticité ; il était obligé de tenir les tuyaux froids, afin de contrebalancer la chaleur produite par la vapeur. Il fallait beaucoup de combustible pour chauffer d'un côté ce que l'on refroidissait de l'autre. Watt chercha à se passer de l'air atmosphérique pour le jeu des pistons, et à les mettre en mouvement par la force seule de la vapeur. Il appliqua donc la vapeur alternativement à l'un et à l'autre bout du piston qu'il enferma dans une boîte à cuir gras, et il la fit agir ainsi tour à tour dans les deux sens opposés. Il enveloppa les tuyaux de métal dans les tuyaux de bois, afin de mieux conserver la chaleur et de perdre moins de vapeur. Il calcula exactement la quantité de combustible qu'il fallait employer pour produire une certaine quantité de vapeur, et le volume d'eau froide nécessaire pour la condenser. Par ce moyen, il put donner une précision en quelque sorte mathématique aux opérations de son appareil. Ayant ainsi empreint d'un caractère tout nouveau une invention qui languissait depuis un demi-siècle sans résultats, Watt a donc réellement le premier utilisé cette belle découverte. Mais la grande difficulté est toujours de décider les hommes à courir les chances d'une expérience nouvelle, surtout en mécanique, où une erreur de calcul peut précipiter l'entrepreneur dans des dépenses ruineuses. Watt était peu communicatif, peu répandu dans le monde. D'un caractère timide, il ne montrait pas tout ce qu'il valait, et il ne prenait aucune peine pour se faire valoir. Cependant il fit la connaissance d'un homme instruit, le docteur Roebuck, qui jouissait de quelque fortune ; et ce fut à cet homme qu'il s'adressa pour exécuter son appareil. Roebuck consentit à une association, et Watt se mit au travail avec les fonds de son ami ; mais les moyens de celui-ci furent épuisés avant que l'ingénieur eût fini. La machine allait en rester là, lorsqu'un des premiers manufacturiers de Birmingham, Mathieu Boulton, entendit parler des essais de Watt, et en apprécia tout le mérite. Si la machine à vapeur est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées, et si elle y rend des services si variés et si importants, il faut en rendre grâces au hasard, qui procura au modeste ingénieur la connaissance et l'association de Boulton, homme riche, éclairé, entreprenant et fort accrédité. Il indemnisa Roebuck de ses avances, attira l'inventeur à Birmingham, et là il établit avec lui une compagnie pour l'exploitation de son plan d'appareil. Les deux associés ayant pris un brevet, construisirent une machine à Soho, auprès de Birmingham. Ils la firent voir à tous ceux qui s'intéressaient aux travaux des mines ; et en présence d'hommes experts, ils constatèrent par des expériences l'économie du nouvel appareil. Ils allèrent jusqu'à proposer de construire dans plusieurs mines des machines sur le nouveau plan, et de n'être payés que dans le cas où le succès répondrait à l'attente des propriétaires. Peu à peu les avantages de leur machine furent compris. Ils s'engagèrent à en construire de nouvelles, à condition d'avoir un tiers de ce qu'on épargnerait de combustible, comparativement aux machines anciennes. Dans les mines de Chacewater, où il fallait une impulsion très-forte, ce tiers se monta bientôt à 800 livres sterling par an, ce qui laissait encore un bénéfice du double aux mineurs. Dans la Cornouaille surtout, où le combustible est cher, on s'empressa de profiter de cet avantage ; et les deux associés ne tardèrent pas à faire de grands bénéfices. Watt avait inventé un procédé ingénieux d'évaluer la somme qui revenait au propriétaire et au constructeur. Après avoir calculé avec la plus grande précision la quantité de combustible nécessaire pour produire un certain nombre de mouvements des pistons, tant par les machines anciennes que par les nouvelles, il avait compté le nombre de leurs montées et descentes pour savoir au juste les frais qu'ils avaient occasionnés, et fixer la différence entre ces frais et ceux qu'aurait entraînés le même nombre de mouvements dans une machine ancienne. Et pour qu'il ne pût se tromper sur le nombre des montées et descentes, il avait attaché aux tuyaux un régulateur enfermé dans une boîte de fer, à double clef, dont l'une restait entre les mains du propriétaire, et l'autre entre celles de la compagnie. Le commis voyageur que Boulton et Watt envoyaient en tournée chez les divers entrepreneurs ouvrait la boîte ; et l'on comptait, d'après le chiffre indiqué, la quantité de combustible employé. Soho, où avait été construite la première machine de Watt, devint un établissement d'instruction pour les ingénieurs et les mécaniciens. Les Anglais regardaient

ıdroit comme une espèce d'école des ponts et chaussées. :s étrangers vinrent aussi pour participer aux avantages : l'invention. Dès l'an 1779, l'aîné des frères Périer y rendit de Paris, se procura une machine nouvelle, et ı fit jouir sa patrie, en l'imitant dans son établissement : Chaillot. On a prétendu que de Prony lui avait attri- ıé l'honneur de l'invention de Watt; quoique cette ssertion ait déjà été réfutée par le physicien anglais arey, nous devons ajouter, pour la vérité de l'histoire, ı démenti encore plus positif donné par de Prony lui- ême dans son *Architecture hydraulique*. Il est vrai que, ı Angleterre même, on contesta de toutes parts à Watt gloire de l'invention. Obligé de se défendre contre :s envieux qui allaient fouiller dans la poussière des bliothèques quelques moyens de lui disputer la prio- té, il ne triompha en justice que plus de 20 ans après ı découverte. Ce fut en 1799 que la cour du Banc du oi le déclara véritable inventeur. Aujourd'hui tous les nglais sont d'accord pour le reconnaître comme un des lus grands bienfaiteurs de leur patrie, et les étrangers, ui ne pouvaient opposer à son invention que quelques ssais antérieurs, sans beaucoup de résultats, sont bligés de rendre justice à son génie. Si quelque autre enseur a aperçu le même objet avant lui, il faut con- enir que cette grande découverte n'a réellement influé ar le bien-être de la société, que depuis que Boulton t Watt en ont démontré d'une manière pratique, les vantages évidents. Il est bien vrai que celui-ci n'a fait ue perfectionner la machine à vapeur; mais ce perfec- ionnement vaut plus que la découverte. Jusqu'en 1800, ette machine ne servit cependant qu'à élever l'eau; à ette époque on essaya de l'appliquer au mécanisme des oulins; mais on n'y trouva pas d'abord les mêmes vantages, parce que les moteurs ordinaires des mou- ins, le vent et l'eau, ne coûtent rien, et que l'agent u'on voulait y substituer était plus dispendieux. Watt vait porté son esprit sur la même application de la va- eur : il pensait qu'on pourrait faire mouvoir les mou- ins d'après le simple principe qui fait tourner un rouet ı filer, c'est-à-dire par une manivelle qu'un moteur fait ourner à moitié, tandis que le reste du tour est fait par 'impulsion donnée à la roue. Il employa une double nachine pour faire mouvoir deux manivelles; et il mit ın contre-poids à chaque manivelle, pour achever le nouvement de rotation. Dans la suite il aperçut que le contre-poids était inutile, et pouvait être remplacé par ın simple volant. Comme la construction de son modèle éprouva des retards, il apprit dans l'intervalle qu'un abricant de Birmingham, nommé Rickards, construi- sait un moulin à farine, qui devait être mû par la va- peur, et dont le mécanisme, disait-on, était celui de l'ancienne machine à vapeur, et non de celle qu'avait perfectionnée Watt. Ce dernier, curieux de connaître cette invention, parvint à se procurer le plan du mou- lin, et trouva que c'était tout simplement celui qu'il avait inventé lui-même, et qui avait été vendu en secret à Rickards par un ouvrier infidèle. Cependant ce fabri- cant avait obtenu un brevet d'invention, et il était trop tard pour réclamer. Ce contre-temps frustra Watt des fruits légitimes de son invention. Ne pouvant exécuter désormais son propre plan, sans s'exposer à être taxé de plagiat, il chercha un autre moyen de faire tourner les moulins par la vapeur, et c'est ce qui donna lieu à une nouvelle invention de sa part qui a été appelée *sun and planet motion*, c'est-à-dire mouvement du soleil et des planètes, qui est plus compliquée que son premier plan, et qu'il est difficile de décrire sans l'emploi des figures. Quant au plan primitif, imité du mécanisme du rouet, il a reçu, depuis, nombre d'applications, et c'est celui qui constitue le principe d'une quantité d'appa- reils à vapeur, employés dans les arts. Des inventions moins importantes occupaient dans le même temps l'es- prit de Watt. Ce fut lui qui inventa, en 1779, la ma- chine à copier des lettres, par le moyen de deux cylindres entre lesquels on fait passer une feuille de papier mouillé appliquée sur une feuille écrite : cette machine, dont l'utilité était évidente, eut un prompt succès. Il établit aussi le premier en Angleterre le blanchiment par l'acide muriatique que Berthollet venait d'inventer en France. Jusqu'en 1800, il fut sans cesse occupé des travaux de ces grands établissements. Sentant alors le besoin de repos, il se retira de l'association, et se fit remplacer par son fils qui depuis a continué les entre- prises avec le fils de Boulton. Watt avait perdu sa pre- mière femme à Glasgow. S'étant établi à Birmingham, il y épousa la fille de Mac-Gregor, et mena une vie heureuse au sein de sa famille. Dans le temps de ses grandes études, il avait été tourmenté par de violents maux de tête, qui cessèrent lorsqu'il eut plus de repos. Sa vieillesse fut celle d'un homme qui a la conscience d'avoir fait de grandes choses et qui recueille les fruits de ses travaux. Il jouissait de la considération générale : les Sociétés royales d'Édimbourg et de Londres l'avaient admis au nombre de leurs membres; l'Institut de France lui avait donné le titre de membre étranger. En 1817, il fit un dernier voyage en Écosse, son pays natal. Deux ans après, sa santé s'affaiblit, et il mourut le 25 août 1819, dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham. Parmi les notices qui ont paru sur sa vie et sur ses inven- tions, on distingue celles du professeur Playfair (*Monthly Magazine*, 1819), et de Jeffrey (*Edinburgh Review*).

WATTEAU (Antoine), peintre, né en 1684 à Valenciennes, fut appelé à Paris en 1702 par les direc- teurs de l'Opéra pour travailler aux décorations. Congé- dié au bout de quelques mois, il végéta misérable, ne trouvant qu'un prix modique de ses dessins et de ses tableaux. Claude Gillot, devinant son talent, le logea dans sa maison, et le mit en état de concourir pour le prix de l'Académie qu'il remporta à l'unanimité des suf- frages. Ayant quitté bientôt Paris, il retourna dans sa patrie pour se livrer à de nouvelles études, et revint avec deux tableaux qui furent exposés dans une des salles du Louvre, et le firent admettre presque aussitôt à l'Académie. En 1720, il fit un voyage en Angleterre, revint à Paris la même année, et mourut à Nogent en 1721. On a de lui un grand nombre de tableaux et des- sins, dits de *genre*, dont la plupart ont été gravés par les plus célèbres artistes. Son œuvre en 3 vol. contient 563 planches. Le caractère inconstant, sombre et mélan- colique de ce peintre contrastait singulièrement avec le genre de ses compositions, qui n'offrent que des scènes champêtres, riantes et bouffonnes. Son coloris est vrai,

son dessin correct et facile. L'architecture et les costumes, dans ses compositions, indiquent plutôt le mauvais goût de l'époque que celui de l'artiste. Le musée de Paris possède de lui un tableau : l'*Embarquement pour l'île de Cythère*.

WATTEVILLE. *Voyez* **VATTEVILLE.**

WATTEWILLE (Alexandre-Louis de), né à Berne en 1714, y mourut en 1780. Depuis 1745, il occupa successivement différents emplois dans le gouvernement de sa patrie, et se fit aussi connaître avantageusement par des travaux historiques, dont une petite partie seulement a été imprimée. Son *Histoire de la confédération helvétique* parut en 2 vol. in-8°, Berne, 1754 ; elle fut réimprimée en 1757, et augmentée encore en 1768. Elle va jusqu'à l'année 1603, et contient les résultats de recherches fort exactes. Wattewille a donné, en outre, des discours patriotiques, ainsi que des morceaux insérés dans des journaux de la Suisse. Son *Histoire* de la ville et celle du canton de Berne sont restées manuscrites; on en parle avec éloge.

WATTS (Isaac), ministre non conformiste, né en 1674 à Southampton, mort en 1748, dans la maison de sir Th. Abney, de Newington, alderman de Londres, avait passé chez ce généreux ami les 36 dernières années de sa vie. Les plus connues d'entre ses productions sont une *Logique, ou le droit usage de la raison dans la recherche de la vérité*, livre classique en Angleterre; *le Perfectionnement de l'entendement*, traduit en français sous le titre de *Culture de l'esprit*, par Daniel de Superville, 1762, 1782, in-12; une version des *psaumes*, en vers; des *hymnes* et *chansons spirituelles*, etc. Sa *Vie* a été écrite par Johnson, Gibbon, Sam. Palmer, etc. On a publié à Paris en 1827 : *Méditations pieuses*, traduites d'Isaac Watts, in-18.

WATTS (Guillaume), chapelain de Charles Ier, puis du comte d'Arundel et ensuite du prince Rupert, mort en Irlande en 1642, eut beaucoup de part au *Glossaire* de Spelman. On lui doit une belle édition de *Mathieu Paris* (Londres, 1640, in-fol.), une traduction anglaise des *Confessions de saint Augustin*, avec des notes marginales (1631, in-12), et quelques autres écrits, mentionnés par Wood.

WATTS (Mistriss), plus connue sous le nom de miss Jane Waldie, naquit en 1792. Elle annonça dès l'enfance les plus heureuses dispositions, cultiva particulièrement la peinture, et y parvint sans maître à un degré de talent peu commun. Elle apprit également seule les langues française, espagnole, italienne, et même le latin. Quarante ou cinquante de ses tableaux à l'huile décorent des maisons particulières, et plusieurs ont été exposés à Somerset-House et à la Galerie britannique. Elle a fait aussi un grand nombre de jolis dessins à l'aquarelle, et dessins d'architecture au crayon. La littérature ne lui fut pas plus étrangère que les beaux-arts. On a imprimé, entre autres de ses écrits, *Esquisses faites en Italie*, ainsi que des fragments curieux d'un journal de son séjour à Bruxelles durant le second exil du roi de France en 1815. Elle mourut le 6 juillet 1826. Sa sœur, Mistriss Eaton, est auteur de quelques productions intéressantes, entre autres, *Rome au dix-neuvième siècle*.

WAT-TYLER, célèbre chef de révolte, était, selon toutes les probabilités, de la naissance la plus obscure, et exerçait à Deptford la profession de couvreur ou de tuilier, en anglais *tyler*, d'où lui vint le nom de Walter-*Tyler* (Gautier le Tuilier), puis, par une de ces abréviations si familières aux Anglais, celui de Wat-Tyler. Cependant quelques historiens semblent présumer que cette dénomination cachait un homme de haut rang, qui, tout en excitant et en conduisant une insurrection, eût été bien aise de ne point se compromettre ouvertement. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière on rapporte l'origine de la révolte. C'était au mois de juin 1381, vers les commencements du règne de Richard II. Ce prince, à peine sorti de minorité, laissait gouverner ses oncles qui, par leur tyrannie, leurs extorsions et leur cruauté, s'étaient attiré la haine du peuple. La rigueur des gens de justice et agents du fisc, l'inutilité de la guerre contre les Français, et la négligence que l'on mettait à préserver les côtes anglaises de leurs incursions, le faste insensé de la cour, l'accroissement toujours excessif des impôts entretenaient au fond des cœurs un levain de discorde et de haine. Au milieu de ce peuple disposé à la sédition, un prêtre factieux, Jean Ball, disciple de Wiclef, allait prêchant l'égalité, la répartition des terres entre tous, l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique, et préparait avec la révolte politique une insurrection religieuse. Enfin l'insolence d'un collecteur des taxes fit éclater le volcan qui grondait sourdement au sein de l'Angleterre. Une nouvelle imposition venait d'être consentie par le parlement (25 avril 1379), quand, sous le prétexte vrai ou faux qu'elle ne rendit pas ce que l'on avait attendu, une capitation de trois groats (60 centimes) fut imposée sur toute personne âgée de 15 ans, et affermée à une compagnie de marchands lombards. Ceux-ci procédèrent avec la plus grande sévérité au recouvrement de l'impôt. Un de leurs collecteurs étant allé demander dans la maison de Wat-Tyler la capitation pour une de ses filles, une querelle s'engagea. La mère niait que celle-ci eût atteint l'âge prescrit par l'acte du parlement; l'agent du fisc, voulant prouver que la jeune fille était nubile, osa porter les mains sur elle et lui découvrit le sein en présence de paysans qu'attirait l'éclat de cette scène; Wat-Tyler, qui précisément en cet instant rentrait chez lui, l'étendit sur la place d'un coup de marteau. Tous les assistants l'applaudirent, et en quelques instants l'esprit de révolte s'empara non-seulement des habitants de Deptford, mais encore de toute la populace du comté de Kent. Les comtés de Surrey, de Sussex et d'Essex rivalisèrent bientôt de fureur et d'animosité avec celui qui avait donné le signal et l'exemple de la révolte; et dès le commencement du troisième jour, Wat-Tyler, dont l'armée s'augmentait de village en village, se vit à la tête de plus de 100,000 hommes, et marcha sur Londres, pillant, incendiant les châteaux, faisant expirer les nobles dans les tortures, et donnant la liberté aux prisonniers. L'énergumène Jean Ball, détenu depuis longtemps dans les prisons de Maidstone, recouvra aussi la sienne et s'en servit pour exaspérer une multitude furieuse qui ne respirait déjà que sang et carnage. Cependant Wat-Tyler affectait de n'agir que d'après des

principes fixes, et proclamait en toute occasion son respect pour le roi. Aux cris de *mort aux nobles! mort aux juges!* se joignait dans les rangs des rebelles celui de *vive Richard!* Ils prétendaient seulement établir une réforme dans le royaume, donner des garanties au peuple et ravir l'autorité aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre était surtout l'objet de la haine des insurgés, qui le soupçonnaient d'aspirer au trône, et qui, en s'engageant sous les bannières de la rébellion, commençaient par faire serment de ne jamais obéir à un homme du nom de Jean. Quelques bandes montrèrent d'abord de la modération; et la princesse de Galles, nièce du roi, étant tombée, à son retour d'un pèlerinage qu'elle avait fait à Cantorbéry, entre les mains des insurgés, elle en fut quitte pour quelques baisers donnés aux chefs; mais bientôt ils changèrent de conduite, et mirent tout à feu et à sang. La cour, informée de ces attroupements, les avait d'abord méprisés, et pensait qu'ils se dissiperaient d'eux-mêmes; les forces et surtout les excès de vingt hordes de révoltés dessillèrent bientôt les yeux du roi et de ses ministres, qui les virent se réunir toutes sur la bruyère de Black-Heat, à un mille de Londres, au nombre de plus de 100,000 hommes. Pour comble de malheurs on avait peu de troupes à leur opposer. Richard leur envoya un parlementaire et leur demanda ce qu'ils prétendaient. « Que le roi vienne dans notre camp lui-même conférer avec ses fidèles sujets sur des choses de la plus haute importance, » répondit le chef. Cette demande singulière fut débattue dans le conseil et rejetée par la majorité; mais Richard refusa d'obtempérer à la décision de ses affidés et promit de se rendre aux vœux du peuple. Le lendemain en effet, il s'embarqua sur la Tamise et se dirigea vers le camp de Black-Heat, ou plutôt vers Rother-Hithe où Tyler l'attendait avec ,000 hommes rangés sous deux bannières de Saint-George et 60 pennons. Mais les cris que firent entendre les rebelles à son approche effrayèrent les compagnons du jeune prince, et l'archevêque de Cantorbéry Simon Sudley, avec le grand trésorier Hales, feignant de craindre eux-mêmes pour les jours du souverain, firent rétrograder le yacht royal. Cette crainte était-elle réelle ou fondée? Wat-Tyler, en invitant Richard à se rendre près de lui, avait-il le dessein de le faire mourir, ou de le retenir dans son camp pour en faire un otage ou un complice des vengeances que ses compagnons exerçaient sur l'aristocratie? ou bien le but des bandes insurgées était-il, après avoir détruit, comme du consentement et par les ordres du roi, tous les ordres privilégiés de l'Église et de l'État, d'étendre le meurtre jusque sur la personne du monarque et de nommer ensuite des rois de commune dans chaque comté? L'histoire n'a pu résoudre ce problème. Cependant on peut croire que, tranquilles pour le roi auquel le peuple témoignait amour et respect, les deux conseillers étaient inquiets pour eux-mêmes, et croyaient avoir à attendre peu de commisération de la part de leurs ennemis. A la vue de la barque royale en pleine retraite, les rebelles crièrent à la trahison, traversèrent le pont, dont la populace de Londres ouvrit les portes, se répandirent en un instant dans la ville, incendièrent le palais du duc de Lancastre, alors le plus magnifique de l'Angleterre, détachèrent un parti pour mettre le feu à la maison des chevaliers hospitaliers à Clerkenwell, parce qu'elle avait récemment été bâtie par Hales, pillèrent les maisons de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, et renouvelèrent les massacres commis les jours précédents sur les nobles, les juges, les employés, les évêques. Les Lombards, préposés à la capitation, devinrent aussi les objets de leur fureur; on les arrachait des églises où ils s'étaient réfugiés; on les égorgeait sans pitié. Les titres terriers, les actes du parlement, les pièces de procès en dépôt au Temple furent livrés aux flammes. Enfin, Londres ressemblait à une ville prise d'assaut. Cependant les chefs, disant que l'avarice n'était point le motif de la révolte, s'opposaient à ce que leurs gens s'appropriassent la moindre part du butin; et un homme qui avait voulu détourner une pièce de vaisselle d'argent, fut jeté par leur ordre dans le feu qui consumait toutes les richesses des maisons saccagées. Wat-Tyler songea ensuite à s'emparer de la Tour de Londres, où le roi s'était retiré avec les principaux de la cour, et divisant ses forces en trois corps principaux il envoya le premier à Hyberry-Manor, à deux milles de Londres, sous la conduite du boucher Jack Straw; le second s'empara de la plaine de Mile-End; et lui-même s'établit dans le quartier de Sainte-Catherine, au pied de la montagne de la Tour, d'où ils interceptèrent toutes les provisions que l'on faisait passer aux assiégés. Ceux-ci pouvaient néanmoins se défendre dans cette forteresse imprenable, et arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'il leur arrivât des renforts; mais une terreur panique sembla glacer les bras des archers de la garde, ils demandèrent à capituler et ouvrirent les portes aux soldats de Wat-Tyler. Ceux-ci massacrèrent aussitôt, sans forme de procès, l'archevêque de Cantorbéry qui célébrait la messe en ce moment, Hales, Legge, le fermier des impôts, et William Ampuldore, le confesseur du roi. Richard s'était échappé; et, s'apercevant qu'il n'y avait point pour l'instant d'autre moyen de sortir de la crise où il se trouvait, il s'était décidé à céder à la force. Quelques-uns même prétendent qu'une proclamation répandue la veille avait donné aux insurgés un rendez-vous général à Mile-End-Green, où l'on obtempérait à toutes leurs demandes. En effet le lendemain Richard se dirigea vers Mile-End-Green, demanda aux rebelles le sujet de leurs plaintes, et, faisant droit à toutes leurs réclamations, il leur accorda une exemption générale d'esclavage et de servitude; une entière liberté de vendre et d'acheter dans les bourgs, villes et marchés; la réduction à 4 pences par acre de la rente des terres tenues en roture. Il signa de plus une amnistie de tous les crimes et de tous les désordres auxquels avait donné lieu l'insurrection. Ces diverses concessions, dont 30 commis avaient passé la nuit à dresser des copies, ayant été scellées et remises le matin aux rebelles, à l'exception des patentes de liberté, ils se séparèrent laissant seulement deux ou trois habitants de chaque paroisse pour veiller aux intérêts communs. Le bruit de cet arrangement étant venu aux oreilles de Wat-Tyler, le mit en fureur. Il ne prétendait à rien moins, disent les historiens, qu'à tuer le roi avec toute la noblesse, et à faire de Londres un amas de ruines. L'attente d'un renfort des provinces voisines, prin-

cipalement du comté d'Héreford, l'engageait seule à différer l'accomplissement de ce projet. Peut-être la souveraineté d'une portion de l'Angleterre ne lui semblait-elle pas un partage trop beau pour son ambition. Le roi lui ayant envoyé trois différentes formules de patente, il les renvoya toutes, déclarant qu'il ne poserait les armes que quand toutes les lois en vigueur seraient abolies, et qu'on aurait mis les législateurs à sa discrétion. Il ajouta qu'il n'y aurait bientôt plus en Angleterre d'autres lois que celles qui émaneraient de sa bouche. Enfin, cependant, il consentit à une conférence avec le monarque qui s'était rendu à cheval vers Smith-Field, et s'achemina aussi vers cette plaine avec sa suite. Il affecta, par la gravité et la lenteur de sa marche, de faire attendre le souverain, et de rendre incertaine sa complaisance. Le chevalier sir Jean Bewton étant venu de la part du prince le prier de se hâter, il ne répondit à ce message que par une réplique insolente, et retarda encore sa marche. Arrivé enfin devant Richard, il resta fièrement assis sur son cheval et couvert; et sir Jean Bewton ayant osé lui en faire l'observation, il leva son poignard pour le frapper. Enfin il exposa ses prétentions. Partager les terres entre les citoyens, abolir la noblesse, détruire les impôts, accorder à tous le droit de chasse, telles étaient en substance les demandes du chef audacieux. Il ne s'expliquait qu'avec peine, et comme le roi semblait ou ne pas le comprendre, ou ne pas se décider assez promptement à des innovations si considérables, il agitait son sabre, et en faisait briller la lame aux yeux du prince avec l'insolence d'un vainqueur. Selon Barrow, son dessein était de tuer Richard; mais la majesté du monarque lui imposait et jetait de l'incertitude et du trouble dans ses idées. Enfin, dans un instant où il levait son sabre, le maire de Londres, Walworth, qui se trouvait à côté du roi, lui porta un coup de masse si terrible, qu'il l'étendit par terre; Philpot l'acheva en lui passant son épée au travers du corps. D'autres disent qu'il fut frappé par le maire d'une courte épée ou d'un poignard, et que, s'étant sur-le-champ éloigné d'environ 36 pieds, il tomba de cheval et fut percé par un des écuyers du roi. Quoi qu'il en soit, un tel meurtre était fort dangereux pour Richard. Déjà les cris de *vengeance!* avaient retenti dans les rangs des insurgés, qui voyaient chanceler leur chef, et une nuée de flèches allait se diriger sur le roi, quand ce jeune prince, par une inspiration soudaine, se précipite vers les rebelles, et leur parle avec autant de courage que de présence d'esprit. Tous, disposés à lui obéir, le suivent vers la capitale; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ils virent une troupe de 1,000 bourgeois bien armés s'avancer vers eux : les premiers rangs s'imaginèrent que toute la bourgeoisie était en armes pour les attaquer, et demandèrent quartier; les autres, ignorant la cause de ce changement, s'enfuirent et se dispersèrent. Les corps insurgés de Jack Straw et du prêtre Wicléfite Jean Ball restèrent sous les armes un peu plus longtemps, et deux révoltes partielles qui venaient d'éclater en même temps, l'une dans la province de Suffolk, l'autre dans le comté d'Héreford, causèrent quelques inquiétudes à la cour; mais bientôt, à la nouvelle des désordres commis dans les provinces, les barons s'empressèrent de lever leurs vassaux, et Richard, à la tête de 40,000 hommes de troupes, put faire face à ses ennemis qui ne tentèrent pas même de lui résister. Deux corps seuls l'essayèrent et furent taillés en pièces par Henri Spencer, évêque de Norwich. Jack Straw et Littester, leurs chefs, furent pris dans la mêlée et envoyés à Londres, où l'un eut la tête tranchée sur-le-champ, et où l'autre fut condamné à une captivité perpétuelle. Plus de 1,500 prisonniers furent décapités ou pendus enchaînés, précaution barbare dont le but était d'empêcher les parents ou les amis des condamnés d'enlever les cadavres pour leur donner la sépulture, et que l'on employait alors pour la première fois; non-seulement on viola aussi ouvertement l'amnistie, mais encore un édit daté du 2 juillet 1381 révoqua la charte octroyée aux rebelles pendant le soulèvement, parce que cet acte n'avait point été précédé d'une mûre délibération. Une proclamation avait été publiée quelques jours auparavant (23 juin), pour donner avis au peuple qu'il était faux que les rebelles eussent agi du consentement ou par les ordres du roi. Elle peut servir à placer la date précise de la mort de Wat-Tyler au 21 ou 22 du même mois. L'histoire de cette insurrection nous a été transmise par Walsingham, 247-278, par Ryngton, 2633-2644, et par Froissart. On peut consulter aussi Rapin Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, et surtout les pièces justificatives annexées à la fin de chaque volume. A. J. B. Defauconpret, auteur de Masaniello, de Jeanne Maillotte, a publié un roman historique intitulé : *Wat-Tyler, ou dix jours de révolte*, Paris, 1825, 3 vol. in-12.

WAWRZECKI (le comte THOMAS), général polonais et successeur de Kosciusko dans le commandement en chef de l'armée, en 1794. Né en Lithuanie, Wawrzecki commença sa carrière à la diète de 1788 à 1791 comme nonce de Braclaw dans le palatinat de Wilna. Placé dans les rangs des patriotes, il combattait de tous ses moyens pour soustraire sa patrie au pouvoir moscovite. Lorsque la guerre de l'indépendance de 1794 éclata en Pologne, Wawrzecki se mit à la tête d'un corps de l'armée lithuanienne, et bien qu'il n'eût jamais occupé que des emplois civils, il se distingua bientôt en plusieurs occasions et particulièrement du côté de la Courlande. Il fut ensuite rappelé à Varsovie, pour y occuper une place dans le conseil suprême établi par Kosciusko. Ce dernier ayant été fait prisonnier à la malheureuse bataille de Macijowice, le 10 octobre 1794, Kollontay, appuyé par le conseil suprême, nomma Wawrzecki généralissime, poste qu'il ne s'attendait point à remplir, et même qu'il refusa longtemps. C'était lui qui commandait à Varsovie, quand Souwarow s'empara du faubourg de Praga. Ne voulant pas se rendre au vainqueur, il se retira avec le reste de l'armée dans le palatinat de Cracovie. Réuni aux généraux Dombrowski, Giédroyc et quelques autres à Rodozycé, ils y furent atteints les Moscovites et contraints de céder. Wawrzecki fut conduit d'abord à Varsovie, puis à Pétersbourg sur le refus qu'il fit de prêter serment aux oppresseurs de sa patrie. Il resta prisonnier dans cette capitale jusqu'à l'avénement de Paul Ier, qui fit mettre en liberté, en 1797, toutes les victimes du patriotisme polonais. Retiré dans ses terres en Lithuanie

nie, il y vécut paisiblement jusqu'à l'arrivée des Français, en 1812. Wawrzecki, qui occupait alors un poste dans le gouvernement, crut convenable de suivre avec deux Polonais l'empereur Alexandre à Pétersbourg, tandis que tous leurs compatriotes ouvraient les bras à celui qui devait rendre l'existence à la Pologne. Quelque douloureuse qu'ait paru aux Lithuaniens l'absence de celui qui avait été autrefois porté à la place de Kosciusko, il eut cependant le bonheur d'éviter la haine des Polonais lorsque les résultats de la campagne de 1812 prirent une tournure diamétralement opposée à celle qu'on avait espéré obtenir d'abord. En suivant l'armée russe dans sa marche victorieuse, Wawrzecki rentra à Varsovie en 1813, et il obtint même en 1815, le titre de sénateur palatin et celui de ministre de la justice du nouveau royaume de Pologne. Il mourut en Lithuanie, le 5 août 1816, dans un âge avancé; son corps fut déposé dans l'église cathédrale de Wilna.

WAYNE (Antoine), général américain, né en 1745, au comté de Chester en Pensylvanie, fut nommé, en 1773, député à l'assemblée générale, et se réunit au parti qui combattit dès lors avec beaucoup de vivacité les prétentions de l'Angleterre. En 1775, il entra dans la carrière des armes, et comme dès sa jeunesse il s'était particulièrement appliqué à toutes les parties des sciences qui tiennent à l'art de la guerre, il obtint le grade de colonel, et suivit au Canada le général Thomson qui, ayant échoué dans son entreprise, fut fait prisonnier en juin 1776. Wayne reçut une blessure grave à la jambe; ce qui ne l'empêcha pas de suivre cette même année le général Gates, qui estimait son courage et ses connaissances dans le génie. Nommé brigadier à la fin de la campagne, il eut une grande part aux succès de celle de 1777, et se distingua particulièrement à la bataille de Brandywine; mais il essuya ensuite un échec, ayant été surpris par le général anglais Grey qui obtint sur lui un avantage signalé. Il combattit encore à Germantown et à Monmouth, et surtout à Strongpoint, où il fut atteint d'une balle qui le renversa presque mort, tandis qu'il dirigeait un assaut qui détermina la prise de ce fort (juillet 1779). Nommé major général, il concourut très-efficacement aux mouvements qui déterminèrent la capitulation de lord Cornwallis. Après ce mémorable événement, Wayne fut chargé de soutenir la guerre en Géorgie, et il y obtint divers avantages contre les Anglais et contre les sauvages leurs auxiliaires. L'assemblée législative de la Géorgie, voulant récompenser ses services, lui fit don d'une riche ferme. Dès que la paix fut conclue, en 1783, il rentra dans la vie privée; mais, en 1787, il fit partie de la convention qui fut chargée d'achever la constitution des États-Unis. En 1792, on lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Indiens; il gagna contre eux la bataille de Miamis (20 août 1794), et ravagea toute la contrée. Le 3 août 1795, il conclut un traité avec les Indiens du nord-ouest de l'Ohio. Il mourut quelques mois plus tard à Presqu'Ile, et fut enterré sur les bords du lac Erié.

WAYNFLÈTE (Guillaume de), illustre évêque et chancelier anglais, fondateur du collége de la Madeleine à Oxford, descendait d'une ancienne famille du comté de Lincoln, et naquit à Chichester. On est dans l'incertitude sur l'époque de sa naissance et sur les premiers événements de sa vie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint chapelain du collége de Merton, où l'on croit qu'il avait fait ses premières études, et qu'en 1429 il était grand maître de l'école de Winchester. Le talent qu'il déploya dans cette place, comme instituteur, lui fit conférer le rectorat de Wraxall en 1433, et cinq ans après la maîtrise de l'hôpital Sainte-Marie-Madeleine, à Winchester. Il y était depuis deux ans, lorsque Henri VI, visitant Winchester, pour connaître le régime intérieur, la constitution, les études et les progrès de l'école de Wikeham, sur le modèle de laquelle il commençait à en fonder une à Éton, l'engagea à se transporter dans cette ville avec 35 élèves et 5 membres. Waynflète se rendit à cette demande, et le 21 décembre 1440 se mit à la tête du nouvel établissement, sous le nom de prévôt du séminaire. La mort du cardinal Beaufort, en 1447, fut pour son souverain l'occasion de lui témoigner sa satisfaction, en le plaçant sur le siége épiscopal de Winchester, et en venant lui-même assister à son installation. L'opinion que ce prince avait conçue des talents et de la sagacité politique du nouvel évêque se fortifiait de jour en jour; et non content de s'entretenir familièrement avec lui, il le chargea de négociations importantes, dans quelques-unes des circonstances critiques qui troublèrent son règne si agité et si désastreux. Ce fut Waynflète, par exemple, qui, lors de la sédition de Jacques Cade, alla, de la part du prince, à Cantorbéry, et y publia une proclamation contenant promesse d'amnistie pour tous les complices de la rébellion, excepté pour le chef lui-même; et telle fut l'adresse qu'il mit dans cette démarche, que les conjurés se dispersèrent, et abandonnèrent Jacques Cade à sa destinée. C'est encore Waynflète qui, lorsque Richard, duc d'York, prit les armes contre la cour, osa lui demander, conjointement avec l'évêque d'Ely, quel motif le portait à se révolter; sur la réponse fallacieuse que les deux envoyés transmirent au roi, le duc de Sommerset, naguère tout-puissant, se vit privé de la liberté, et Richard, rappelé à la cour, fut reçu avec bonté; il devint même l'arbitre du royaume. Waynflète fut investi de la place de grand chancelier en 1456, en remplacement de Bourchier, archevêque de Cantorbéry; et en cette qualité, il prit part à l'affaire du docteur Réginald Pococke, évêque de Chichester, que l'on accusait d'hérésie, et dont les livres furent brûlés publiquement. Mais Waynflète, guidé par des principes de tolérance très-rares dans ce siècle, fut loin d'être un des persécuteurs acharnés du docteur Réginald; la sévérité de la condamnation fut plus l'ouvrage de l'archevêque de Cantorbéry que le sien. Il résigna sa charge à cette époque, après en avoir rempli pendant 4 ans les fonctions, et suivit le roi à Northampton, où il fut témoin de la désastreuse bataille qui ruina les espérances de la maison de Lancastre, et qui assura le trône à Édouard IV, tandis que Henri, captif à la Tour de Londres, languissait dans les fers. Malgré son opposition constante au parti des Yorkistes, Waynflète trouva grâce aux yeux du prince frivole qui venait d'usurper la couronne; et non-seulement il ne fut point inquiété, mais il eut le bonheur de voir le collége qu'il

fondait à Oxford visité par Édouard. La vie de Waynflète se passa dans une retraite aussi profonde que pouvait l'être celle d'un des premiers évêques de l'Angleterre, et loin des affaires politiques, que d'ailleurs son attachement connu pour la branche lancastérienne ne pouvait lui permettre d'aborder, même pendant la restauration éphémère de Henri VI. Il vécut assez longtemps pour voir les droits des deux Roses se réunir dans la personne de Henri VII, par son mariage avec Élisabeth d'York; et il mourut lui-même un an après la bataille de Bosworth, le 11 août 1486. Il était plus que septuagénaire, et avait occupé le siége épiscopal depuis 39 ans.

WEAVER ou **WEEVER** (Jean), antiquaire, né en 1576, dans le comté de Lancastre, après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, visita les Pays-Bas, la France et l'Italie. De retour en Angleterre, il en parcourut les différentes contrées ainsi que de l'Écosse, et mourut en 1632. Son principal ouvrage a pour titre : *Anciens monuments funèbres qui se trouvent dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et dans les îles adjacentes*, etc., Londres, 1631, in-fol., réimprimé en 1661 et 1676, in-4°, avec les additions et corrections de W. Tooke. On lui attribue, sans beaucoup de certitude, une *Histoire de Jésus-Christ*, en vers, mentionnée dans le 2e vol. de la *Censure littéraire*.

WEAVER (Jean), maître de danse anglais, mort en 1730, a composé plusieurs ballets-pantomimes et d'autres ouvrages, tels qu'une *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens; l'Art de la danse, avec un traité du geste*, etc.

WEBB (Philippe CARTERET), jurisconsulte, né en 1700, fut nommé, dès l'âge de 24 ans, aux fonctions de procureur (*attorney*), qu'il exerça dans plusieurs villes. Élu représentant du bourg de Haselmère à la chambre des communes (en 1754 et 1761), il y utilisa, en faveur du ministère, les vastes connaissances qu'il possédait dans la science des lois parlementaires et constitutionnelles. Il fut pourvu à la fois des places de secrétaire près de la chancellerie et de maître des requêtes à la trésorerie, et mourut à Busbridge en 1770, membre de la Société des antiquaires de Londres. On lui doit, entre autres écrits : *Remarques sur les déclarations et la commission du prétendant*, 1745, in-4° et in-8°; *Observations sur les procédures dans les cours de l'amirauté*, 1747, in-8°; *la Question sur l'état des Juifs, nés sous la domination britannique...*, etc., 1753, in-4°; *Examen de la table de Copper, contenant deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine*.

WEBB (Francis), né en 1735 dans le comté de Sommerset, quitta la carrière ecclésiastique pour occuper un emploi civil, et mourut en 1815, laissant, outre 4 vol. de *Sermons*, quelques écrits en prose et en vers.

WEBB (Daniel), natif du comté de Limmerick, mort en 1798, a publié, entre autres ouvrages : *Recherches sur les beautés de la peinture*, etc., 1769, in-8°; *Remarques sur les beautés de la poésie*, 1762; *Observations sur l'accord de la poésie et de la musique*, 1769, in-8°, etc. Th. Winstantley les a recueillis en un vol. in-4°, 1805.

WEBBE (George), prélat irlandais, né en 1581 à Bromham, dans le comté de Wilt, mort en 1641 au château de Limerick, où il avait été confiné par les catholiques insurgés, avait reçu en 1634 cet évêché de Charles Ier, dont il fut d'abord chapelain, et à qui il rendit d'importants services. Ses principaux ouvrages sont : *Pratique de la paix* (*Practice of quietness*), etc., dont la meilleure édition est de 1705, in 8°; *Courte exposition des principes de la religion chrétienne*, Londres. 1612, in-8°; *Catalogus protestantium*, etc., 1624, in-4°.

WEBBE (Josias), médecin peu connu du comté de Middlesex, est auteur d'un poëme en vers latins élégiaques, intitulé : *Usus et auctoritas*, Londres, 1628. in-8°.

WEBBER (Jean), artiste, né en 1751 à Londres. fils d'un sculpteur suisse, vint dans sa jeunesse travailler à Paris, et n'en rapporta que le mauvais goût de l'école française de peinture à cette époque. Revenu dans sa patrie, il y cultivait la peinture et la gravure, lorsqu'il s'engagea comme dessinateur dans la 3e expédition du célèbre Cook. A son retour à Londres, il fut reçu membre de l'Académie royale de peinture, et mourut le 29 août 1793. Outre la collection de ses estampes pour le 3e voyage de Cook, on a de lui des paysages et quelques vues particulières du pays qu'il avait parcouru.

WEBBER (Zacharie), peintre à Amsterdam, mort en 1697, se fit remarquer moins comme artiste que comme théologien, et écrivit plusieurs ouvrages de controverse, tombés dans un juste oubli.

WEBER (VITET ou VEIT), poëte suisse du 15e siècle, a composé des chants guerriers, les premiers que l'on connaisse en allemand. Diebold Schilling, son contemporain, en rapporte cinq dans sa *Description des guerres* (des Suisses) *avec la Bourgogne*, etc., publiée à Berne en 1743, in-fol.; et ce sont les seuls qui nous restent. On a tenté, dans ces derniers temps, mais sans beaucoup de bonheur, d'ajuster les strophes de Weber aux formes modernes de la langue allemande.

WEBER (Ananias), théologien luthérien, né le 14 août 1596 à Lindenhayn, dans la Misnie, sortit de l'académie de Leipzig pour aller remplir les fonctions pastorales à Breslau, y devint inspecteur et assesseur du consistoire, et mourut le 26 janvier 1665. Outre des *Sermons* et une foule d'écrits académiques et de controverse, on cite de lui : *Adventus messianus dudùm factus*. et *De Ονειρολογία, hoc est Dissertatio de insomnior. naturâ et significatione*.

WEBER (Christian), fils aîné du précédent, né en 1628 à Mutschen, fut prédicateur aulique, conseiller du consistoire, curé de Neustadt, et mourut en 1689. On a de lui : *Dispositiones semestres concionum*, ouvrage utile aux jeunes prédicateurs. — Plusieurs autres ecclésiastiques du nom de WEBER ont eu quelque réputation à Wittenberg, Hall, Magdebourg et Leipzig.

WEBER (Godefroid), instituteur, né en 1632 à Berlin, où il mourut en 1698, recteur de l'académie. Il a laissé, entre autres ouvrages fort estimables : *Epitome rhetorices; Lineæ historiæ universæ; Corpus physices*, etc.

WEBER (Emmanuel), né vers 1650 à Hohen-Heyda près de Leipzig, fut d'abord archiviste, secrétaire, puis conseiller du prince de Schwartzbourg-Sonderhausen. Il remplit une chaire de droit à Giessen, puis obtint les titres de bibliothécaire de l'Académie et de chancelier de

l'université. Le prince de Hesse l'honora aussi du titre de son conseiller. Il mourut en 1726. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Filum juris justinianei ariadnæum; Histoire publique de l'Allemagne et de l'empire jusqu'au temps de Ferdinand III* (allemand); *Examen artis heraldicæ*, 1723, in-8°, figures; *Mémoires sur la vie et la mort de Gonthier le Belliqueux, comte de Schwartzbourg*, Giessen, 1720, in-8° (allemand).

WEBER (Emmanuel), pasteur de Pomsen, près de Leipzig, dans le 17e siècle, est auteur de quelques poëmes assez estimés en Allemagne.

WEBER (Henri), littérateur, mort à York en 1818, est principalement connu par les publications suivantes : *Metrical Romances* (romans en vers), des 13e, 14e et 15e siècles, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8°; *Contes et romans populaires*, 1812, 3 vol. in-8°; *Contes orientaux*, précédés d'une dissertation, etc., 1812, 3 vol. in-8°; *Explications d'antiquités septentrionales* (avec Jamieson), etc., 1814, in-4°. On lui doit aussi des éditions annotées de J. Ford et de Beaumont et Fletcher.

WEBER (Charles-Marie, baron de), habile compositeur, né le 18 décembre 1786 à Eutin, dans le duché de Holstein, d'un musicien distingué, dont il reçut les premières leçons, avait acquis sous Heuschel un talent fort remarquable comme pianiste, lorsque son père le confia au savant Michel Haydn, de Strasbourg, des mains duquel il sortit en 1798, après avoir fait paraître son premier ouvrage, *six fugues à huit parties*. Il vint alors se perfectionner à Munich sous Valesi, professeur de chant, et sous Kalcher, qui lui apprit cet art difficile, et dans lequel il devait exceller, de combiner dans la composition les instruments de manière à charmer et étonner à la fois l'auditeur par la hardiesse et la mélodie des sons. Ce fut sous les yeux de ce dernier maître qu'il débuta dans la composition théâtrale. Telle fut la rapidité de ses progrès que, jugeant bientôt comme indignes de lui ses essais en ce genre, il les livra aux flammes. C'est vers le même temps que, sentant renaître le goût qu'il avait aussi montré de bonne heure pour le dessin, il vint établir avec son père un atelier de lithographie à Freyberg en Saxe. Les titres plus brillants que l'émule de Rossini a depuis obtenus ont fait pâlir celui de l'inventeur de la lithographie, qui définitivement lui a été adjugé. Dès l'âge de 14 ans, il composa la musique de la *Fille des Bois*, opéra de Stienberg, qui fut vivement applaudie à Vienne, à Prague, à Pétersbourg, et que suivit, en 1801, celle plus savante de *Pierre Schmoll*. Weber dirigea ses recherches vers les études théoriques; et revint en 1803 briller à Vienne dans le monde musical parmi les Haydn, les Vogler, les Stadler. Bientôt il fut appelé à Breslau en qualité de *maître de chapelle*. La guerre le contraignit, en 1806, à quitter cette ville, et il s'attacha au prince Eugène de Wurtemberg, comme chef de sa chapelle et de son théâtre. Diverses pièces de musique instrumentale, solos, sonates, concertos, ouvertures et symphonies, furent le fruit de son séjour à Stuttgard, où il retoucha la *Fille des Bois*, qu'il reproduisit sous le titre de *Sylvana*. S'étant remis à voyager, il se trouvait, en 1810, à Darmstadt, où il donna l'opéra d'*Abu-Hassan*. Chargé 3 ans après de la direction de l'Opéra à Prague, il remplit son engagement avec autant de zèle que de succès. Au mois de décembre 1816, il accepta du gouvernement saxon l'invitation de créer à Dresde un opéra allemand. Cette entreprise l'occupa 4 années. Il donna à Berlin, en 1822, le *Freyschütz*, composition qui l'a placé au rang des premiers maîtres de l'Allemagne. Traduit et arrangé en français par MM. Sauvage et Castil-Blaze (1824) sous le titre de *Robin des Bois*, cet opéra soutint pendant plus de deux ans le théâtre de l'Odéon. En 1826, Weber, qui achevait son *Oberon*, ou *Roi des Elfes*, destiné au théâtre de Covent-Garden, traversa la France pour se rendre à Londres, et séjourna quelque temps à Paris. Il jouit peu de temps de ses succès dans la capitale d'Angleterre. L'*Oberon* y avait eu 27 représentations lorsqu'il mourut le 5 juin 1826, au moment de donner une représentation extraordinaire du *Freyschütz*, qui eut lieu depuis au profit de sa femme et de ses deux enfants qu'il avait laissés à Dresde. Plusieurs articles insérés par Weber dans le *Journal du soir*, années 1817 et 1818, ainsi qu'un ouvrage sur la *Vie des artistes*, dont il a été publié des fragments, attestent qu'il eût pu se faire un nom dans les lettres. Parmi ses œuvres musicales il faut citer, outre les opéras de *Rubezahl* et d'*Euryanthe*, beaucoup de *concertos, concertinos* et *pots pourris* pour forte-piano, clarinette, hautbois, basson et violoncelle, d'admirables cantates, des airs de romances, etc., etc. — Six autres artistes du même nom sont mentionnés dans le *Biographical and hist. Dictionary of Musicians*, publié à Londres en 1824 (2 vol. in-8°). Le plus connu est Bernard-Anselm WEBER, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, mort en 1821, et qui fit paraître, de 1784 à 1810, plusieurs œuvres de musique théâtrale et de morceaux de piano. Il avait reçu des leçons de contrepoint du célèbre abbé Vogler, d'Holzbauer et d'Einberger, et avait voyagé en Allemagne et en Hollande avec le premier de ces maîtres.

WEBSTER (Guillaume), ecclésiastique anglais, né en 1689, mort en 1758, vicaire de Ware et de Thundsbridge, passa ses jours dans un état de gêne, dont ne le fit pas sortir la vente de ses nombreux ouvrages qui lui ont fait la réputation d'un savant laborieux et spirituel, mais présomptueux et caustique. Outre des écrits de circonstance et des pamphlets, on a de lui : *Vie du général Monck*, Londres, 1725; *Nécessité d'observer la loi entière*, 1730, in-8°; *Considérations sur la justesse des témoignages de la résurrection du Sauveur*, etc., 1721, in-8°; *Narré complet des faits, ou franche exposition de mes malheurs*, 1757.

WEBSTER (Jean), vicaire de Kilwich, est auteur d'une *Metallographia*, ou *Histoire des métaux*, Londres, 1678, in-4°; et de *Recherches sur la soi-disant sorcellerie*, traduites de l'anglais en allemand par C. Thomasius, Halle, 1719, in-4°.

WEBSTER (Guillaume), maître écrivain anglais, mort en 1744, a publié un *Essai sur la tenue des livres*, dont la 12e édition est de 1755, in-12; *Traité d'arithmétique*; une traduction anglaise du *Cours abrégé de mathématiques*, par la Hoste, 3 vol. in-8°.

WECHEL (Christian), célèbre imprimeur, né en Allemagne, vint en 1522 à Paris, où il fut admis dans la corporation des imprimeurs libraires. On croit qu'il

mourut en 1554. Il est un des premiers qui publièrent des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes, et il eut aussi l'heureuse idée de publier séparément les différentes parties des auteurs classiques, afin de faciliter aux élèves pauvres l'acquisition de celles dont ils avaient besoin. Le Catalogue des ouvrages grecs, latins, hébreux et français, sortis de sa presse, fut imprimé en 1544, in-8°. Gessner l'a inséré dans ses *Pandectes*, et Maittaire, avec des additions dans ses *Annales typographiques*.

WECHEL (André), fils du précédent, né à Paris vers 1510, ne s'est pas rendu moins célèbre que son père, auquel il succéda, et joignit à son fonds, en 1560, celui de Henri Estienne. Son attachement aux principes des réformés fut la cause du pillage de ses magasins par la populace en 1569; mais il eut le bonheur d'échapper au massacre de la St.-Barthélemi. Il transporta alors ses presses à Francfort, et mourut dans cette ville en 1581. — Quelques écrivains lui donnent pour fils Jean WECHEL, imprimeur à Francfort, de 1584 à 1594. Mais André n'avait point d'enfants, puisqu'il institua ses héritiers Claude Marni et Jean Aubri, qui continuèrent son établissement à Francfort, puis à Hanau. Les ouvrages sortis de leurs presses portent sur le frontispice, avec la marque de Wechel, ces mots : *Ex typis wechelianis.*

WECKER (Jean-Jacques), médecin, né à Bâle en 1528, fut d'abord professeur de dialectique, puis de rhétorique, dans sa ville natale; il se fit ensuite recevoir docteur en médecine, signala son zèle pendant la peste qui désola Bâle en 1565, et fut appelé à la place de premier médecin de la ville de Colmar, où il mourut en 1586. On a de lui : *Antidotarium speciale*, Bâle, 1561, in-4°; *Antidotarium generale*, 1576, in-4°; *Medicæ syntaxis utriusque ex gr., lat. et arab. thesauris collecta*, 1562, in-fol., réimprimé plusieurs fois; *De secretis lib. XVII ex variis auctoribus collecti*, 1582, in-8°, dont il existe une édition de 1750, avec des additions de Th. Zwinger; *Practicæ medicinalis generalis lib. XVII*, 1585, in-16; *Anatomia mercuriis spargyrica*, 1620, in-4°; une *Logique* et une *Rhétorique* en latin, et une traduction allemande des *Secrets* d'Alexis Piémontois.

WECKERLIN (George-Rodolphe), poëte allemand, né à Stuttgard en 1584, fut d'abord secrétaire du duc de Wurtemberg, Jean-Frédéric, puis chargé d'affaires du même prince à Londres, où plus tard il se fixa. Les rois Jacques Ier et Charles Ier le chargèrent de diverses missions aussi honorables que difficiles, en Écosse, en Irlande, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne, où il mourut vers 1651. On a de lui : deux petits livres d'*Odes* et de *Chansons*, Stuttgard, 1618, in-8°, réimprimés avec des additions sous le titre de *Poésies religieuses* et profanes, Amsterdam, 1641, in-12, et augmentés de moitié, 1648. Les littérateurs allemands lui assignent, sous le rapport du génie et de la hardiesse, une place plus élevée qu'à Opitz.

WECKHERLIN (Guillaume-Louis), littérateur, né le 7 juillet 1739 à Bothnang, dans le Wurtemberg, après avoir terminé ses études, vint à Paris, où il se livra avec une sorte de passion à la lecture des ouvrages des encyclopédistes. Il se rendit ensuite à Vienne, et y publia quelques écrits de circonstance qui eurent du succès, mais qui le rendirent suspect au gouvernement. Après avoir subi une détention de six mois, il fut banni des États autrichiens. Il éprouva le même sort dans différentes villes, où il était allé chercher un refuge. Soupçonné d'être en correspondance avec les Français, dont les armées menaçaient l'Allemagne, il fut arrêté à Anspach. La visite que l'on fit de ses papiers n'ayant fourni aucune preuve à l'appui de cette accusation, il fut remis en liberté, et mourut bientôt de chagrin, le 24 novembre 1792. On a de lui quelques écrits philosophiques et satiriques (en allemand), oubliés aujourd'hui; des *Journaux* et autres *Recueils* périodiques de littérature et de critique, publiés à Nordlingen, Nuremberg et Anspach, de 1777 à 1792.

WEDDERBURN (Alexandre). *Voyez* **ROSSLYN**.

WEDDERKOPF (Magnus de), ministre d'État, né en 1638 à Husum, dans les États de Holstein, commença au gymnase de Lubeck l'étude des langues dans lesquelles il alla se perfectionner aux universités d'Helmstadt, d'Iéna et d'Heidelberg; il parcourut ensuite une grande partie de la France et de l'Italie, et obtint à son retour à Heidelberg la chaire de droit public et féodal. L'électeur Charles-Louis mit plusieurs fois ses talents diplomatiques à l'essai, en l'envoyant au duc de Holstein, qui lui fit donner la place de professeur du Code, à l'université de Kiel. Cette promotion ne fut pour lui que le prélude des honneurs qui l'attendaient. Successivement chanoine du chapitre de Lubeck, conseiller des ducs régnants de Holstein, curateur de l'université de Kiel, président du conseil secret de Sleswig-Holstein, bailli de Tremsbüttel, seigneur de Steinshorst, Tangstède, Magnuswort, etc., il vit mettre le comble à tous ces honneurs par le brevet impérial qui lui conféra la noblesse, et par sa nomination à la place d'ambassadeur de Holstein, fonctions qu'il remplit lors des traités de Nimègue, en 1678, d'Altona, en 1688 et 1689, et de Travendal, en 1700. Cinq ans plus tard il fut élevé au rang de premier ministre, et joignit à ce titre, en 1705, celui de chancelier de l'université de Kiel. Une intrigue, combinée avec autant d'adresse que de perfidie, vint interrompre le cours de ses prospérités : on l'accusa d'avoir, pendant ses ambassades, trahi les intérêts du Holstein; et non-seulement ces incriminations calomnieuses eurent le pouvoir de le faire tomber dans la disgrâce de son souverain, mais encore il fut jeté dans les prisons de Tœnningen, où il languit cinq ans (1709-1714). Enfin, la mort de son ennemi lui permit de dissiper les nuages que l'intrigue avait amassés devant les yeux du prince, et il prouva si clairement son innocence que le duc, en faisant cesser sa détention, lui rendit toutes les places dont il avait été privé. Wedderkopf les conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1721. Il laissa, outre des *Programmata*, des *Dissertations* et divers *Opuscules*, plusieurs écrits estimés, tous relatifs à la science du droit : *De famosis libellis; Observationes theoretico-practicæ à titul. 3 ad 8 lib. I Institut.; De collatione feudi; De moratoriâ præscriptione; De quæstionibus imperatoriâ decisione dignis.* On lui doit de plus une édition du *Traité des fiefs*, par Ferner et Contius, et de la *Constitution impériale sur les fiefs*, par Carol. Crassus.

WEDDERKOPF (Gabriel de), frère du précédent,

prédicateur aulique de la duchesse de Holstein, puis curé de Troja, archidiacre, premier pasteur en chef des études à Kiel, mourut dans cette ville le 18 septembre 1696, âgé de 52 ans. On a de lui des oraisons funèbres, deux dissertations latines, l'une sur le scepticisme des arminiens, l'autre sur l'athéisme des sociniens, etc. Mais son ouvrage le plus important est celui qu'il laissa manuscrit sous ce titre : *Opus de origine sacrorum ecclesiæ primitivæ rituum.*

WEDEL (George-Wolfgang), médecin, né le 12 novembre 1645 à Goltzen, en Lusace, prit ses grades à Iéna, et y obtint une chaire de physiologie, après avoir pratiqué 5 ans à Gotha. Sa réputation s'étant répandue en Allemagne, il devint premier médecin du duc de Weimar, puis de l'électeur de Mayence, fut fait conseiller aulique, comte palatin, etc., et mourut le 6 septembre 1721. On a de lui un très-grand nombre d'écrits dont les plus importants sont : *Specimen experimenti chimici de sale volatili plantarum*, 1672; *Opiologia*, etc., 1674, in-4°; *Exercitationes pathologicæ*, 1675, in-4°; *Theoremata medica*, etc., 1677, in-12; *Physiologia medica*, 1679, in-4°; *Physiologia reformata*, 1688, in-4°; *Pathologia medico-dogmatica*, etc., 1692, in-4°; *Aphorismi-aphorismorum*, etc., 1695, in-12; *Exercit. semeiotico-pathologicæ*, 1700, in-4°; *Theoria saporum medica*, 1703, in-4°; *Liber de morbis infantum*, 1717, in-4°; *Epitome praxeos clinicæ*, 1720, in-4°.

WEDEL (Ernest-Henri), fils du précédent, naquit à Gotha le 1er août 1671. Ayant terminé ses cours de philosophie et de médecine à Iéna, sous la direction de son père, il reçut le bonnet de docteur en 1695, et quelque temps après ses talents lui valurent une chaire à l'université d'Iéna; mais il mourut prématurément dans cette ville, le 13 avril 1709, après avoir fait tous ses efforts pour suivre les traces de son père. On a de lui une douzaine de dissertations académiques sur différents sujets; la plus remarquable, qui a eu deux éditions, traite des maladies des orateurs, *de morbis concionatorum*, Iéna, 1707, in-4°; ibid., 1742, in-4°.

WEDEL (Jean-Adolphe), second fils de George, né à Iéna le 17 août 1675, embrassa la même carrière que son père, et s'y distingua à force de travail. Non content de suivre les cours de sa ville natale, il se rendit à Leipzig, pour profiter des leçons des savants qui brillaient alors dans cette université; puis il revint à Iéna recevoir les honneurs du doctorat. Demeuré sans emploi public jusqu'à la mort de son frère Ernest-Henri, en 1709, il devint héritier de sa chaire, ainsi que de la place de médecin provincial. On ne connaît point l'époque de sa mort : il est cependant présumable qu'il a vécu au moins 71 ans, puisque né en 1675, il écrivait sa dernière dissertation en 1746. Il a paru sous son nom 80 et quelques thèses académiques en latin sur divers sujets de pathologie et de thérapeutique; mais il n'a publié aucun autre ouvrage important.

WEDEL (Chrétien), troisième fils de George-Wolfgang, et frère des deux précédents, exerça aussi la médecine, qu'il avait étudiée à Amsterdam et à Leyde, devint médecin du comte de la Lippe, puis se fixa à Minden, et de là à Lubeck, où il mourut le 14 avril âgé de 36 ans.

WEDEL (Jean-Wolfgang), probablement de la famille des précédents, né en 1708, mort le 11 juillet 1757, exerçait la médecine à Iéna. Passionné pour la botanique, il prétendit qu'on devait exclure le fruit des considérations sur lesquelles repose la classification des plantes, et qu'il fallait tirer de la fleur seulement les caractères botaniques. Il a consigné cette doctrine dans l'ouvrage intitulé : *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes, genera superiora et inferiora per characteres ex floribus delineatos, dividenda, cognitioni nominis, generi infimo, ad quod planta pertinet, competentis inserviens*, Iéna, 1747, in-4°; ibid., 1749, in-4°. Haller ayant critiqué cette doctrine systématique, Wedel lui répondit par l'ouvrage suivant : *Épître à Haller concernant le jugement qu'il a porté sur le* Tentamen botanicum, Iéna, 1748, in-4°, en allemand.

WEDEL (Charles-Henri de), général prussien, fut un des plus dignes compagnons d'armes du grand Frédéric. Né dans l'Uckermack, en 1712, d'une famille noble, il entra dans la carrière militaire en 1741, fit la guerre de Silésie, et devint colonel d'un régiment de son nom. Nommé général-major, il fit, en cette qualité, les premières campagnes de la guerre de sept ans, et il eut surtout beaucoup de part à la victoire de Lissa ou Leuthen (5 décembre 1757), qui fut un des plus glorieux événements de cette guerre. Le monarque prussien dit positivement dans ses *Mémoires* que *ce brave et habile général fixa la victoire, et termina cette importante journée par sa belle manœuvre.* Wedel eut ensuite le commandement d'un corps d'armée, et fut envoyé contre les Suédois qu'il arrêta dans leur marche sur le Brandebourg, bien qu'il leur fût de beaucoup inférieur en nombre. Dans le mois de mars 1757, le roi lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Russes, et il le chargea de réparer les fautes qui déjà avaient été commises par le comte de Dohna. Wedel marcha aussitôt près de Crossen contre le général Solticoff; mais les Russes occupaient une excellente position, et, après avoir perdu 2,000 hommes dans des attaques réitérées et très-meurtrières, les Prussiens furent contraints de se retirer. Cet échec ne fit rien perdre à leur général de la confiance que Frédéric avait en lui; ce monarque continua à l'employer fort honorablement; et dans l'année 1761, il le nomma ministre de la guerre. Wedel s'acquitta avec beaucoup de zèle et de talent de ces importantes fonctions jusqu'en 1779, époque à laquelle, parvenu à un âge avancé, il demanda et obtint sa retraite pour se retirer dans ses terres, où il mourut le 17 avril 1782.

WEDEL (George de), frère du précédent, se distingua comme lieutenant-colonel dans la guerre de Silésie. Chargé de défendre une position à la tête d'un bataillon de grenadiers, il disputa pendant cinq heures, au prince de Lorraine et à toute l'armée autrichienne, le passage de l'Elbe, près de Sulowitz. Cet exploit lui mérita le nom de *Léonidas prussien*, que Frédéric lui donna dans ses *Mémoires*. Ce prince lui accorda l'ordre du Mérite, et le fit commandant militaire dans un bailliage. George Wedel fut tué à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1747.

WEDGWOOD (Josias), chef d'une manufacture de

porcelaine anglaise, est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de cette branche d'industrie. Né en 1730, d'un père dont tous les biens étaient substitués à l'aîné de ses fils, et n'étant lui-même que le cadet de la famille, il sentit de bonne heure le besoin de se créer des ressources par le travail, et il dirigea vers les opérations de la poterie toute l'activité d'un esprit naturellement inventif. C'est aux années 1760 et 1762 que l'on rapporte ses plus intéressantes découvertes. Six espèces différentes de biscuit, semblables les unes au porphyre, au granit et aux pierres quartzeuses les plus estimées, les autres au basalte et au jaspe, sortirent presque en même temps de ses ateliers de Staffordshire, et frappèrent d'admiration tous les connaisseurs. Une d'entre elles surtout était remarquable par une dureté de très-peu inférieure à celle de l'agate, et toutes d'ailleurs avaient le double avantage de résister à l'action des acides les plus énergiques, et de ne point éclater même aux plus hautes températures. A cette première supériorité dans la fabrication, Wedgwood, voulant unir celle des ornements, s'entoura de dessinateurs et de peintres habiles qui donnèrent à tous ses ouvrages les formes les plus élégantes, et embellirent encore leur surface par les traits d'un pinceau ingénieux et délicat. On sent combien ces perfectionnements durent être avantageux au commerce de l'Angleterre, qui jusqu'alors avait emporté de la Chine ou de l'Allemagne les objets les plus précieux en ce genre. Dès 1763, Wedgwood obtint l'approbation du gouvernement, et il fut permis de donner aux produits de sa manufacture le nom de porcelaine de la reine; enfin au bout de quelques années les fabriques anglaises portées à un nombre plus considérable, et formées sur le plan de l'école modèle du Staffordshire, fournirent de la porcelaine aux étrangers. Pour donner plus d'extension au commerce de ses voisins ainsi qu'au sien, il demanda et obtint l'acte du parlement relatif à la confection du grand canal qui unit les rivières de Trent et de Mersey, distantes de plus de quatre-vingts milles et qui se prolonge jusqu'à la Saverne et la ville d'Oxford. Il fit ensuite tracer et construire une route de dix milles de longueur, qui passait devant la *Poterie* (tel était le nom qu'il donnait à sa fabrique de porcelaine). Il bâtit près de ses ateliers un village entier, qui fut appelé *Étrurie*, par allusion à la terre cuite dont on fit usage dans la construction des murs, et dont on connaît la ressemblance avec la terre glaise si commune en Toscane, où son abondance même donna naissance à l'art du potier. La proposition que Pitt fit, en 1786, d'établir des communications libres entre l'Irlande et la Grande-Bretagne engagea Wedgwood, à qui cette mesure semblait funeste, à fonder à Londres une association dite Chambre générale des manufactures de la Grande-Bretagne. L'assiduité qu'il déploya dans les travaux organisés par cette assemblée, le soin qu'il mit à écrire et à faire imprimer sur ce sujet national, contribuèrent puissamment au retrait de la loi. Il mourut huit ans après cet événement, le 3 janvier 1795.

WEENINX (Jean-Baptiste), peintre né en 1621 à Amsterdam, mort près d'Utrecht vers 1660, était élève d'Abraham Bloemaert. Le musée de Paris possède de lui un tableau représentant *des Corsaires turcs repoussés*.

WEENINX (Jean), fils du précédent, l'un des plus habiles peintres de son temps, naquit à Amsterdam en 1644, reçut de son père les premières leçons, et fit de tels progrès, qu'ayant eu le malheur de le perdre à l'âge de 16 ans, il n'eut plus besoin d'autre maître. Il s'appliqua dès lors avec beaucoup d'ordre à copier les tableaux de son père, et y réussit tellement, qu'il est difficile de distinguer les copies qu'il en fit des originaux. Leur manière était tout à fait la même; seulement le jeune Weeninx se corrigea du ton gris, qui est le défaut de Jean-Baptiste. Il peignit en grand et en petit avec un fini admirable. L'électeur palatin, Jean-Guillaume, le plus grand amateur de son siècle, désira l'avoir à sa cour. Il lui fit une pension considérable, et le chargea de divers tableaux de chasse dont il orna sa galerie de Bensberg. Weeninx ne quitta Manheim qu'à la mort de ce prince pour revenir dans sa patrie, où sa réputation lui fit demander un grand nombre d'ouvrages dans tous les genres. Il acquit ainsi une assez grande fortune, et, vivant d'une manière très-régulière, il vécut longtemps heureux. Ce peintre a tout représenté, les animaux, le paysage, les fleurs, etc. Son dessin est ferme et quelquefois savant; ses grands tableaux ont la facilité et la large du peintre d'histoire; les petits sont remarquables par la finesse et la perfection des détails. Ils sont devenus très-chers, et l'on a vendu jusqu'à 300 florins un très-petit qui représente du gibier. Weeninx travailla beaucoup, et plusieurs galeries de Hollande sont presque entièrement de sa main. Il mourut à Amsterdam le 20 septembre 1719.

WEERDT (Adrien de), peintre de paysage, né à Bruxelles, se rendit fort jeune à Anvers pour y étudier la peinture sous Charles de Queburgh, habile paysagiste. Après avoir mis à profit les leçons de son maître, il revint à Bruxelles, s'enferma chez lui, et se mit à étudier la manière des plus habiles peintres, jusqu'à ce qu'il s'en fût fait une analogue à son talent. Mais un voyage qu'il entreprit en Italie, quelque temps après, donna une nouvelle direction à son talent, et ce fut le Parmesan qui la lui indiqua. Séduit par la grâce et la facilité de ce maître, il parvint non-seulement à l'imiter mais presque à l'atteindre. De retour à Bruxelles en 1566, il trouva son pays ravagé par la guerre, et se retira avec sa mère à Cologne, où il mourut fort jeune. C'est dans cette ville qu'il se fit connaître par les ouvrages suivants, que les plus habiles artistes ont gravés : *Lazare, Ruth et Booz*, orné de petits fonds, de l'effet le plus agréable; la *Vie de la Vierge*; une *Nativité*, etc. Tous ces sujets sont exécutés dans le goût du Parmesan, et approchent tellement de la perfection de ce maître qu'au premier coup d'œil on y est souvent trompé.

WEERDT (Sebald de), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition qui partit de l'embouchure de la Meuse le 27 juin 1598, sous les ordres de J. de Mahu, puis de Simon de Cordes, à l'effet de tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan. Il joua un rôle important dans cette expédition, et donna son nom aux trois îles du détroit, appelées depuis, par abréviation, *Sebaldines*. A son retour en Hollande en 1602, il fut nommé vice-amiral d'une flotte de 13 vaisseaux que les deux compagnies réunies expédièrent aux Indes orien-

ales, et fut bien accueilli par le roi de Candy, dans l'île le Ceylan, alors en guerre avec les Portugais. Il promit ı ce prince de l'aider dans cette guerre; mais ayant fait quelques prisonniers aux Portugais, le roi de Candy le ria de les lui livrer ou de les faire mourir. De Weerdt eur rendit la liberté, et le prince irrité, lui ayant assigné un rendez-vous pour traiter de leurs affaires, le fit gorger par les gens de sa suite avec la plupart de ses ompagnons (juin 1603). La *Relation* du voyage de Weerdt au détroit de Magellan, écrite en hollandais par Bernard Jansen, a été traduite en latin et insérée dans a 9e partie des *Grands voyages* de de Bry. On en trouve a traduction française dans le *Recueil des voyages* de la ompagnie des Indes orientales.

WEERDT (Gérard de) fit partie des 2e et 3e expéditions envoyées en 1595 et 1596 pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandement de Barentzs et e Heemskerk. Il écrivit la *Relation* de ces deux voyages l'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier l'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées t qui s'étaient engagées dans les suivantes. Les cartes qu'il avait dressées des pays où les vaisseaux hivernèent dans ces deux expéditions ont été copiées en partie lans le *Recueil* de de Bry.

WEGELIN (Jacques), littérateur, né à Saint-Gall n 1721, fut d'abord pasteur et bibliothécaire de sa ville natale, puis professeur de philosophie. Il obtint en 765 la chaire d'histoire à l'académie des nobles à Berin, et mourut en 1791. Entre autres ouvrages on a de ui, en français : *Mémoire historique sur les principales poques de l'histoire d'Allemagne*, 1766; *Mémoire sur a philosophie de l'histoire*, 1772-79, 4 vol.; *Histoire universelle*, 1776-80, 3 vol. in-4o et 6 vol. in-8o (il a raduit lui-même cette histoire en allemand, 1778; n-8o). Sa *Vie* a été écrite par M. Fels, Saint-Gall, 1792, n-8o, et il a une *Notice* dans la *Nécrologie* de Schlichteroll. Il était membre et archiviste de l'Académie de Berlin. — **WEGELIN** (Henri) a publié un *Résumé des poques les plus importantes de l'histoire d'Allemagne*, Zurich, 1755, grand in-4o.

WEGNER (Godefroid), prédicateur de la cour de Kœnigsberg, était né à OEls, petite ville de Silésie, le 7 mars 1644, et avait étudié dans les villes de Berlin, de Thorn et de Breslau, aux universités de Leipzig et de Kœnigsberg. Reçu dans cette dernière maître ès arts en 1666, passa successivement à Neustadt en qualité d'archidiacre et de recteur, à Francfort-sur-l'Oder comme diacre t premier diacre. Enfin, il fut appelé à Kœnigsberg, ù les titres de professeur extraordinaire de théologie t de prédicateur aulique en second ne furent pour lui ue des acheminements aux places de professeur ordiaire, de premier professeur, premier prédicateur et l'assesseur du consistoire. Il mourut le 14 juin 1709. Parmi ses ouvrages dont on peut trouver la liste dans es *Programmata* de l'université de Kœnigsberg, et dont e nombre selon Jœcher, est de plus de 150, on remarque : *Præcognita Theologiæ; Theoria controversiarum; Isagoge ad Wasmuthi grammaticam hebraicam; Isagoge ad Kœnigii theologiam positivam*; une édition de la *Bible de Luther*, avec des remarques; plusieurs volumes l'*Odes spirituelles* et des *Poëmes*.

WEGNER (Henning de), jurisconsulte, né le 9 janvier 1584 à Kœnigsberg, étudia dans cette ville et à Rostock, devint docteur en droit à Bâle, en 1607, revint ensuite en Prusse, où il obtint le titre de conseiller du prince de Courlande, et où, en 1612, il fut appelé à la chaire de jurisprudence de Kœnigsberg. Il mourut le 6 novembre 1636. Le roi de Pologne lui avait accordé des lettres de noblesse. On a de lui une *Analyse* des Institutes de Justinien, un traité *De jure non provocandi Prussiæ ducalis*, et plusieurs dissertations, les unes sur le titre des Pandectes *De verborum et rerum significatione*, les autres relatives à divers points de droit.

WEICHMANN (Chrétien-Frédéric), l'un des rédacteurs du *Patriote hambourgeois*, fut membre de la Société allemande de Hambourg, ainsi que de la Société royale de Londres, et mourut en 1769 à Wolfenbuttel, où il avait le titre de conseiller du duc de Brunswick. On a de lui : *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la basse Saxe*, Hambourg, 1725-38, 6 vol. in-8o; *Le grand Witikind*, poëme héroïque, par C. H. Postel, avec des observations, ibid., 1724, etc.

WEICKARD (Arnold), médecin, né à Baccarach, sur le Rhin, en 1578, fut professeur, puis doyen du collége de médecine de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1645. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaur. pharmaceuticus galenico-chymicus*, etc., Francfort, 1626, in-fol.; ibid., 1643 et 1670, in-4o; *Pharmacopœa domestica* (allemand), 1626, in-8o; ibid., 1628, in-4o.

WEICKARD (Melchior Adam), né en 1742 à Romershag (pays de Fulde), fit ses études médicales à Wurtzbourg, devint successivement conseiller et premier médecin du prince de Fulde, puis professeur de médecine à l'université de cette ville. Appelé en 1784 à Pétersbourg, il y passa 5 ans et revint en Allemagne, où il exerça son art dans plusieurs villes sur les bords du Rhin. Il fut rappelé à Pétersbourg par Paul Ier, qui, pour le fixer en Russie, le nomma conseiller d'État. Mais l'état de sa santé l'obligea bientôt de demander un congé, et il mourut aux bains de Bruckenau en 1803. On citera de lui : *Natura medicatrix medicus naturæ minister*, Wurtzbourg, 1763, in-4o; *Considérations médicales sur la fièvre putride qui a régné en Allemagne*, Fulde, 1772, in-8o; *Observationes medicæ*, Francfort, 1775, in-8o; *le Médecin philosophe*, 1775, 6e édition, 1798, 4 vol. in-8o; *Mélanges de médecine*, 1778-1780, in-8o; *Histoire de la doctrine de Brown*, 1796, in-8o; *Manuel de médecine pratique*, 1797, 1804, 3 vol. in-8o; *Magasin de médecine théorique et pratique*, 1797, 4 vol. in-8o. Weickard fut un des plus zélés partisans du système médical de Brown.

WEIDEN ou **WEDA** (Hermann), était de l'illustre maison des comtes de Weiden. Élu, en 1515, archevêque-électeur de Cologne, il fut sacré et prit possession de l'électorat en 1518; il fit en 1520, à Aix-la-Chapelle, la cérémonie du couronnement de l'empereur Charles-Quint et couronna, en 1531, Ferdinand Ier, en qualité de roi des Romains. C'était un prince d'un caractère doux et pacifique, de bonnes mœurs, ennemi de toute vexation, et charitable envers les pauvres. Très-zélé pour la foi catholique, il en donna des preuves en diverses occasions. Ayant succédé, en 1531, à Éric, évêque de Pater-

born, dans l'administration de cet évêché, infecté des nouvelles hérésies, son premier soin, après s'être emparé de la ville, fut d'en chasser les protestants, et d'en bannir le luthéranisme qui s'y était introduit. Il convoqua, en 1536, à Cologne, un concile, où il appela ses suffragants et beaucoup de personnes habiles. On y fit d'utiles règlements sur la discipline ecclésiastique et sur d'autres objets. Il existe une lettre du cardinal Sadolet à Hermann, dans laquelle il le félicite au sujet de ce concile, et fait l'éloge de son zèle. Heureux ce prince, s'il avait toujours persévéré dans les mêmes sentiments! Malheureusement, aux bonnes qualités qui le rendaient recommandable, se joignaient le défaut de lumières et un tel attachement aux opinions qu'il avait une fois adoptées, qu'il était impossible de l'en faire revenir. Charles-Quint, dans la diète de Ratisbonne, avait publié un édit par lequel il exhortait les évêques d'Allemagne à travailler à la réforme de leurs Églises. Quelques personnes de la cour de l'électeur, secrètement attachées aux opinions nouvelles, lui persuadèrent que la réforme demandée concernait des dogmes et des usages qui s'étaient introduits dans l'Église, contre la parole de Dieu, à laquelle on avait substitué des traditions humaines. L'archevêque, bien pénétré de ce principe, crut de son devoir de réformer ces dogmes et ces usages. Il résolut de mettre aussitôt la main à l'œuvre. Trompé par les conseillers qui avaient surpris sa confiance, il fit venir Martin Bucer, apostat de l'ordre de Saint-Dominique, et l'établit en 1542 prédicateur dans la ville de Bonn. L'année suivante il appela, pour travailler à cette même prétendue réforme, Mélanchton, Pistorius et quelques autres ministres protestants. Il les charga de dresser des articles de la doctrine qu'ils professaient, et qu'il voulait que l'on embrassât dans son diocèse, croyant que cette doctrine était conforme au pur Évangile. Dès qu'on en eut connaissance à Cologne, le clergé, de concert avec l'université, lui envoya une députation pour le prier de ne rien arrêter concernant la doctrine, jusqu'à ce que le concile qui était assemblé eût prononcé, et de renvoyer les novateurs dont il était entouré. Weiden n'eut aucun égard à ces représentations. Après quelques autres tentatives auprès de l'archevêque, et lorsqu'on lui eut remis, en réponse aux articles des ministres protestants, un écrit intitulé *Anti-Didagma*, qui en était comme le contre-poison, l'archevêque continuant de ne tenir aucun compte de ces représentations, le clergé de Cologne appela de son procédé et de ses ordonnances au pape, comme chef, et à l'Empereur comme protecteur de l'Église. Enfin, l'archevêque répondit, mais il prétendit n'avoir fait que ce qu'il avait dû faire, en exécution du décret de Ratisbonne; c'est-à-dire, avoir opéré dans son Église les réformes exigées, et rétabli la foi dans sa pureté primitive. Le clergé se vit donc dans la nécessité de suivre son appel. L'archevêque fut cité à Rome, où il ne parut point et n'envoya personne pour le représenter. Le 16 avril 1546, le pape prononça contre lui une sentence d'excommunication. Elle commandait à tous ses sujets de ne plus lui obéir, et les dégageait du serment de fidélité. Elle leur ordonnait de reconnaître pour souverain le prince Adolphe de Schawembourg, que, par bienveillance, il avait lui même choisi pour coadjuteur. La sentence, pour le moment, resta sans effet. Weiden ne s'amenda point, et ses sujets, qu'il avait toujours bien traités, continuèrent de lui être fidèles; l'Empereur même, que le pape pressait de faire exécuter la sentence, crut que les circonstances ne lui permettaient pas de rien précipiter. Il reprit sa correspondance avec l'électeur, le traitant d'archevêque, et lui recommandant de défendre expressément à ses sujets de s'engager en faveur des rebelles, des protestants, sans doute, qui commençaient à remuer. L'archevêque reçut cette lettre avec soumission, et ordonna, dans ses États, des prières pour détourner les malheurs qui menaçaient l'Empire. Mais le pape insistant sur l'exécution de sa sentence, l'Empereur se décida à envoyer des commissaires à Cologne pour lui faire obtenir satisfaction. Ceux-ci assemblèrent les états de la province, et leur signifièrent de la part de l'Empereur l'ordre de ne plus obéir à Weiden, et de reconnaître Adolphe de Schawembourg pour leur souverain. Les ecclésiastiques se soumirent; mais la noblesse et les députés des villes s'en excusèrent, alléguant leur serment, et n'ayant, direntils, jamais eu qu'à se louer du gouvernement de ce bon prince. Ce que n'avaient pu les ordres de l'Empereur, s'obtint sans beaucoup de difficulté de ce vieillard, dont le caractère était doux et conciliant. Il ne fut question que de lui faire envisager les malheurs qu'éprouveraient ses États si l'on venait à y porter la guerre. Frappé de cette considération, il se démit de son archevêché, le 25 janvier 1547, dispensa ses sujets du serment qu'ils lui avaient prêté, et reconnut le prince Adolphe pour son successeur. Il se retira dans son comté de Weiden, et y mourut à Biberin, le 15 août 1552, plus qu'octogénaire, et persistant dans son hérésie. Le prince Adolphe, devenu archevêque, chassa de Cologne tous les prédicants, et rétablit la religion catholique dans tout l'électorat.

WEIDLER (Jean-Frédéric), astronome, né le 25 avril 1691 à Gross-Neuhausen, dans la Thuringe, mort à Wittenberg le 30 novembre 1755, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin, s'était lié, dans ses voyages, avec les savants les plus distingués de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones mathem.*, etc., Wittenberg, 1718, 1759, et Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°; *Explicatio Jocilabii cosiniani*, 1727, in-4°; *Tractatus de machinis hydraulicis... max.*, 1728, 1733, in 8°; *Hist. astronomiæ*, 1741, in-4°; *Institut. geom. subterraneæ*, 1751; *Institut. astronom.* 1754, in-4°.

WEIDLING (Chrétien), jurisconsulte, né à Weissenfels le 14 août 1660, fut recteur du gymnase de cette ville, et y occupa les chaires de droit civil, d'éloquence et d'histoire. Plus tard il remplit celle de droit féodal à l'académie de Leipzig, professa ensuite à Kiel, puis se retira dans une petite ville des environs de Hambourg, où il mourut en 1731. Outre un nombre considérable de *Dissertat.* et de *Programmata* académiques, on cite de lui: *Excerpta homiletica*, Leipzig, 1700, in-4°; *Excerpta oratoria*, 1700, in-4°; *le Trésor emblématique*, 1702, in-4°; *le Trésor oratoire*, 1703, in-fol.; *le Panégyriste* et *l'Orateur funèbre*, 1706, in-8°; *le Maître d'éloquence*, 1728, in-8° (ces derniers en allemand).

WEIDMANN (Joseph), célèbre acteur du théâtre de Vienne, était né dans cette ville le 24 août 1742. La pauvreté de ses parents ne lui ayant pas permis de continuer des études commencées avec succès, il entra, à l'âge de 15 ans, au théâtre de Brunn pour jouer les rôles grotesques. Ayant passé quelques années aux théâtres de Vienne et de Saltzbourg, il s'engagea, en 1765, à celui de Prague pour les rôles comiques, et débuta avec les plus vifs applaudissements, dans une pièce qu'il avait lui même composée, et qui est devenue populaire en Allemagne, sous le titre de *Lipper*. Après avoir fait les délices de ce théâtre et de ceux de Lintz et de Gratz, Weidmann fut appelé à Vienne, et d'après les ordres de l'empereur Joseph II, nommé un des cinq inspecteurs du théâtre de la cour. Pendant 30 ans, il y joua les rôles comiques avec une telle perfection, qu'ils paraissaient avoir été créés pour lui. Huit jours avant sa mort, qui arriva le 16 septembre 1810, il avait joué le rôle du commissaire Wallmann avec toute la gaieté et le feu d'un jeune acteur.

WEIGEL (Valentin), né à Hayn en 1533, exerça les fonctions de pasteur dans l'église de Troppau, en Misnie, depuis 1567 jusqu'à sa mort, en 1588. On cite de lui : *Theologia astrologizata ; Tractatus de opere mirabili; Arcanum omnium arcanorum; Comment. in Apocalypsi; Mosis tabernaculum cum suis tribus partibus*, etc.

WEIGEL (Nicolas), né à Brieg vers 1380, professa la théologie à Leipzig, assista, comme délégué de l'université et du prince de Saxe, au concile de Bâle, et mourut en 1444. On a de lui, outre plusieurs *Discours théologiques*, un *Traité des indulgences ;* un *Commentaire sur les propriétés*, et une *Somme des indulgences :* ces ouvrages sont écrits en latin.

WEIGEL (Erhard), astronome, né le 16 décembre 1625 à Weida, dans la Misnie, professa les mathématiques à l'académie d'Iéna, avec une grande réputation. Ses talents lui méritèrent la faveur de plusieurs princes d'Allemagne, ainsi que de l'Empereur, qui le nomma conseiller aulique. Il mourut le 21 mars 1699. L'astronomie lui est redevable de plusieurs instruments aussi utiles qu'ingénieux. Parmi ses écrits, dont Jœcher a donné la liste, on distingue : *Pancosmus æthereus, seu machina nova*, et *le Miroir du ciel* (allemand), Iéna, 1713, in-4°.

WEIMAR. *Voyez* SAXE-WEIMAR.

WEINRICH ou **WEINREICH** (Valentin), en latin *Weinrichius*, philologue allemand, naquit dans le village de Steina, près de Hartz, le 25 juin 1553. Il avait étudié dans divers colléges et visité les universités d'Iéna et de Wittenberg; et, ayant été reçu maître ès arts dans cette dernière en 1579, il retourna, avec le titre d'adjoint de la faculté de philosophie, à Iéna. Il mourut le 16 septembre 1622, à Eisenach, où il remplissait depuis 39 ans les fonctions de recteur. Weinrich était habile dans toutes les sciences, et il écrivait en vers avec une rare facilité. Il n'était pas moins distingué comme philosophe, que comme grammairien et comme orateur. On a de lui : une *Paraphrase de la prophétie de Jonas*, en vers héroïques; *Exodus gnomologica, carmine latino et græco ; Succincta augustissimæ familiæ saxonicæ genealogia; Manuductio ad grammaticam*, qui a été très-longtemps employée dans les écoles d'Allemagne, puisque Jœcher atteste qu'on s'en servait encore de son temps, en 1752; une bonne édition de la *Grammaire grecque* de Linacer, et quelques autres ouvrages.

WEINRICH (Jérémie), fils du précédent, étudia successivement aux colléges d'Iéna, de Wittenberg, de Rostock, et prit dans ce dernier le degré de maître ès arts; il succéda, en 1622, à son père, dans l'emploi de recteur du gymnase d'Eisenach, et se distingua comme lui par ses talents pour la poésie. Aussi remporta-t-il, en 1639, un prix qui lui valut le titre de *poëte lauréat*. Parmi ses ouvrages qui sont tous en vers, on distingue : *Augustissimorum divorum theatrum carmine iambico; Μνημόσυνον πανηγυρικόν, seu vita, mores ac gesta divæ Elisabethæ ; Κλητικὸν ποίημα, seu carmen invitatorium.*

WEINRICH (Jean), jurisconsulte, né à Eisenach, exerçait la profession d'avocat consultant à Erfurt, vers 1620, et fit plusieurs lectures aux élèves de l'académie. On a de lui : *Dissert. de nuptiis et patriâ potestate; Dissert. de aleâ*, et une *Opinion sur les droits qu'a le peuple de se soulever contre les princes et l'autorité* (en allemand), rédigée à la sollicitation et en faveur du sénat d'Erfurt, à propos d'une sédition qui y avait eu lieu.

WEINRICH ou **WEINDRICH** (George), théologien luthérien, né le 13 avril 1554 à Hirschberg, dans la Silésie, fut d'abord professeur au collége des princes à Grimma, puis pasteur à Leipzig, et mourut le 27 janvier 1617. Son *Éloge* funèbre, par Stegmann, est imprimé. Outre beaucoup de *Sermons* et de *Dissertations* théologiques, on cite de lui : *Histoire de la résurrection du fils de la veuve par le prophète Élie*, etc.; *Histoire de la transfiguration de J. C.*

WEINRICH (Martin), frère du précédent, pasteur de l'hôpital de Leipzig, plus tard professeur de physique et d'éloquence à Breslau, mort le 25 décembre 1609, a publié un *Traité sur les causes des inondations*, etc. On lui doit une bonne édition de la *Médecine universelle* de J. B. Montanus.

WEINRICH (Melchior), frère des deux précédents, fut assesseur de la faculté de théologie de Leipzig et co-recteur de l'école de Saint-Thomas. On connaît de lui : *Ærarium poeticum, phrases, et nomina poetica... complectens*, Francfort, 1690, in-8°.

WEINRICH (Jean-Michel), théologien luthérien, né le 12 octobre 1683, fut inspecteur, puis recteur du lycée de Meinungen, et mourut le 18 mars 1727. On se bornera à mentionner de lui cinq *Dissertations historiques et théologiques sur des antiquités remarquables*, publiées par Wetzler avec une *Notice* sur l'auteur.

WEISE (Chrétien), littérateur et poëte, né à Zittau le 30 avril 1642, dirigea pendant 30 ans le gymnase de cette ville, après y avoir professé l'éloquence, la poésie et la politique, et mourut le 21 octobre 1708. Sa *Vie*, en latin, par Sam. Grosser, 1710, in-8°, se termine par un catalogue de ses nombreux ouvrages, lequel a été reproduit par Jœcher avec exactitude. Les plus remarquables sont un roman satirique intitulé : *Les trois plus méchants fous fieffés de l'univers; 16 Tragédies* ou *Drames; Enchiridion grammaticæ*, Dresde, 1722, in-8°; *Institutiones oratoriæ*, Leipzig, 1709, in-8°; *Epistolæ*

selectiores, etc., publiées par C. G. Hoffmann, 1716, in-8°; *Doctrina logica*, Leipzig, 1731, in-8°. Plusieurs théologiens du même nom ont publié divers écrits oubliés aujourd'hui.

WEISHAUPT (Adam), fondateur de l'ordre des illuminés, naquit, le 6 février 1748, à Ingolstadt, en Bavière, et fut placé très-jeune au séminaire des jésuites de cette ville. Mais les astucieuses maximes des révérends pères répugnaient tellement à son cœur pur et droit, qu'un beau jour il quitta brusquement le séminaire, et se fit inscrire à l'université. Là il continua ses études avec un très-grand succès, et, après avoir pris le grade de docteur, il obtint, en 1772, la chaire de droit canon, qui, jusqu'alors, avait été occupée exclusivement par les disciples de Loyola. Ceux-ci prévoyant quel rude adversaire ils auraient dans leur successeur laïque, ourdirent toutes sortes d'intrigues pour le faire éloigner, et allèrent jusqu'à répandre sur son compte les calomnies les plus atroces. Weishaupt, qui faillit voir son honneur et son repos compromis, proclama hautement que le seul moyen de faire cesser des persécutions de ce genre, serait de former une association universelle de tous les gens de bien. Cette idée ne lui fut point suggérée par les circonstances mêmes, il l'avait déjà eue, comme étudiant, et alors, la franc-maçonnerie avec ses relations étendues. son but philanthropique, la prudence qui préside au choix de ses membres, et les épreuves réitérées auxquelles elle les soumet, lui paraissait réunir tous les éléments nécessaires pour la réaliser. Mais ces illusions furent bientôt détruites par l'arrivée à Ingolstadt de deux franc-maçons chargés de recruter des membres pour une loge qui s'occupait de travaux alchimiques. Weishaupt dont les cours étaient suivis non-seulement par des étudiants de toutes les facultés, mais aussi par un grand nombre de gens du monde, entretint souvent ses auditeurs de son projet d'association universelle, et la profonde sympathie qu'ils lui témoignèrent, l'enhardit à créer, en 1776, une société secrète qui prit d'abord le nom d'*ordre des Perfectibilistes*, et ensuite celui d'*ordre des Illuminés*. Voici en quels termes il définit le but de cette société et l'esprit qui devait animer ses membres : « Réunir, en vue d'un intérêt élevé, et par un lien durable, des hommes instruits de toutes les parties du globe, de toutes les classes et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs passions ; leur faire aimer cet intérêt et ce lien au point que, réunis ou séparés, ils agissent tous comme un seul individu ; qu'en dépit de leurs différentes positions sociales, ils se traitent réciproquement comme égaux, et qu'ils fassent spontanément et par conviction, ce qu'on n'a pu faire effectuer par aucune contrainte publique depuis que le monde et les hommes existent. » Weishaupt divisa sa société en trois classes, et chacune d'elles en plusieurs degrés. Ainsi la première classe, dite la Pépinière, comprenait les degrés de préparation, de noviciat, de minerval, d'illuminé mineur et de magistrat ; la deuxième classe, dite du Symbolisme, ceux d'apprenti, de compagnon, de maître, d'illuminé majeur et d'illuminé dirigeant ; la troisième classe, dite des Mystères, ceux de prêtre, de régent, de mage et de roi. Cette organisation était, selon l'aveu du fondateur même, modelée, en grande partie, sur celle des jésuites, mais de sorte que ce qui, dans cette dernière, produisait des effets pernicieux, en produirait de salutaires dans l'autre. Les statuts imposaient aux membres une obéissance absolue et aveugle envers leurs supérieurs, et exigeaient, dans de certains cas, une confession orale. Ils leur prescrivaient aussi d'employer tous leurs efforts pour attirer dans la société des hommes puissants, et pour obtenir de l'influence sur les affaires publiques. L'ordre voulait en effet s'emparer des hautes charges politiques, et l'on sait que chaque membre était tenu de faire, tous les mois, un rapport sur ses *progrès moraux*, et d'y ajouter ce qu'il savait de la conduite de ses collègues. Avec une pareille discipline, l'association ne pouvait prospérer ; aussi arriva-t-il que ceux-là même s'en dégoûtèrent, à qui elle procurait des avantages ; ce qui fit dire à un écrivain contemporain que les Illuminés valaient mieux que leur ordre. Pour sauver l'institution, Weishaupt conçut le projet de la réunir à la franc-maçonnerie ; mais à peine eut-il entamé des négociations à ce sujet, que le célèbre romancier Knigge, qui avait encore une haute opinion de l'ordre, s'y fit recevoir, et promit d'en épouser les intérêts. Cet homme, vénérable par son âge et ses vertus, fut assez heureux pour acquérir à l'association plusieurs nouveaux membres non moins distingués par leur rang que par leur savoir ; cependant, son zèle ne tarda pas à se refroidir aussi en présence de l'odieux espionnage qui enveloppait tous les adeptes sans exception. En 1782, Weishaupt se rendit auprès du congrès maçonnique alors assemblé à Wilhelmsbad, pour lui proposer la réunion des deux ordres. Ses démarches dans ce but ne furent pas entièrement infructueuses : il parvint à gagner Bode, franc-maçon très-influent, qui accepta le grade d'illuminé dirigeant, et s'engagea de son côté, à faire en sorte que la réunion eût lieu avec de grands avantages pour les Illuminés. Mais bientôt après, les plus vives dissensions éclatèrent parmi ceux-ci ; en 1783, Knigge se retira, et l'année suivante l'électeur de Bavière supprima toutes les sociétés secrètes dans ses États. Plusieurs Illuminés furent traduits devant les tribunaux, et condamnés à une détention plus ou moins longue. Weishaupt, bien que fondateur de l'ordre, en fut quitte pour se démettre de son professorat à l'université d'Ingolstadt. Il alla dès lors s'établir à Gotha où il fut accueilli avec distinction par le duc régnant, qui lui conféra le titre de conseiller aulique. Il passa dans cette ville le reste de sa vie, uniquement occupé de travaux scientifiques, et mourut le 11 décembre 1822. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages en allemand, dont les principaux sont : *Histoire complète des persécutions qu'ont éprouvées les illuminés en Bavière*, 1781 ; *Description pittoresque de l'ordre des illuminés, avec leurs statuts*, 1788 ; *Histoire des progrès de l'humanité*, 1789, 2 vol. in-8° ; *De la vérité et de la perfectibilité morale*, 1793-97, 3 vol. in-8° ; *Pythagore ou l'Art secret de gouverner le monde*, 1795 ; *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, 1809-11, 2 vol. in-8°, etc.

WEISS (François-Rodolphe), littérateur, né à Yverdun en 1751, servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel, voyagea ensuite en Allemagne

l en Angleterre, et devint, en 1785, membre du conseil souverain de Berne. S'étant montré favorable aux rincipes de la révolution, il fut nommé en 1797 comissaire général du pays de Vaud; mais, après l'invaon de la Suisse par les Français, il se vit forcé d'aller iercher un asile en Allemagne, et ne rentra dans sa atrie qu'après l'établissement du gouvernement conslaire. Il avait déjà donné des preuves d'aliénation ientale, lorsqu'il se suicida dans une auberge de Nion 1802. On a de lui : *Principes philosophiques, politiques et moraux*, Berne, 1785, 2 vol. in-8°; réimprimés :pt fois et traduits en anglais et en allemand; *Des deux iambres*, 1789, in-8°; *Coup d'œil politique*, 1793, in-8°; *ur les relations de la France avec le corps helvétique*, 794, in-8°; *Réveillez-vous, Suisses, le danger approche*, 796, in-8°; *Mémoire à Bonaparte, premier consul*, etc., erne, 1801. in-8°.

WEISS (Pierre). *Voyez* **ALBINUS**.

WEISSE (Chrétien-Félix), poëte, né en 1726 à nnaberg, dans la Saxe, se lia, pendant ses études acaimiques à Leipzig, avec les littérateurs et les poëtes les us distingués de l'époque, tels que Klopstock, Cramer, s Schlegel, Gellert, Rabener, etc.; mais il s'attacha us spécialement à Lessing, qui, par ses connaissances sa critique, eut une grande influence sur la direction ses idées. Il avait déjà publié plusieurs morceaux de ɔésies, quelques traductions de pièces anglaises et franises, et deux tragédies (*Édouard III* et *Richard III*), rsqu'il entreprit, avec Mendelsohn, un ouvrage périoque intitulé : *Bibliothèque des belles-lettres*, qu'ensuite dirigea seul. Il donna plusieurs autres ouvrages draatiques qui eurent beaucoup de succès, et rédigea son *mi des Enfants*, dont Berquin a non-seulement suivi plan et la forme, mais encore auquel il a emprunté s matériaux de son ouvrage qui porte le même titre. etiré vers la fin de sa vie aux environs de Leipzig, il y ourut le 16 décembre 1804. Ses *OEuvres* ont été réimimées plusieurs fois dans des recueils séparés: *Tragées*, 1766, 5 vol. in-8°; *Comédies*, 1783, 3 vol.; *Opéras miques*, 1777, 3 vol.; *Petites poésies lyriques*, 1772, vol. Ses traductions du français et de l'anglais ne forent pas moins de 140 vol. ou parties : ce sont des poées, des romans, des ouvrages de morale. — Son fils,ırétien-Ernest, était un des professeurs d'histoire les us distingués de l'Allemagne.

WEISSENTHURM (Jeanne **FRAMEL** de), née à ɔblentz en 1773. A l'âge de 14 ans elle fit à Munich n premier début dans la carrière théâtrale. Deux ans rès, elle donna à Bade, près de Vienne, une reprémtation devant la famille impériale d'Autriche, et mpereur Joseph II, frappé du grand talent de la jeune tiste, la fit sur-le-champ engager au théâtre de la cour, Vienne. Madame de Weissenthurm est restée attachée :ette scène jusqu'en 1845, c'est à-dire pendant 57 ans, lors de sa retraite, l'empereur Ferdinand lui décerna grande médaille en or, par le Mérite civil, distinction ti n'avait été accordée à aucune femme. Cette actrice a otenu un succès immense sur tous les théâtres d'Alleagne, tant dans la tragédie que dans la comédie. En 309, elle joua en français, sur le théâtre du palais de hoenbrunn, devant l'empereur Napoléon, *la Phèdre* de Racine, et elle s'acquitta si bien de ce rôle, que Napoléon lui en manifesta sa satisfaction, et lui fit remettre une somme de 3,000 francs. Mme de Weissenthurm est morte à Vienne le 18 mai 1847; elle est auteur d'un très-grand nombre de pièces de théâtre dans tous les genres, et dont l'édition complète forme 16 vol. in-8°. Presque toutes ces pièces ont été accueillies avec grande faveur sur les théâtres d'Allemagne, et beaucoup d'entre elles, notamment *la Forêt d'Hermanstadt*, ont aussi réussi sur les scènes étrangères.

WEITBRECHT (Josias), né le 2 octobre 1702, à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, étudia la médecine à Tubingen, et se rendit, en 1725, à Pétersbourg, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès, et fut nommé adjoint de l'académie qui venait d'y être établie. Il obtint ensuite la chaire de physiologie et celle d'anatomie, et mourut dans la même ville en 1747. Il a publié dans les *Actes* de l'Académie russe plusieurs *Mémoires* importants. Entre autres points douteux, qu'il essaya d'éclaircir par des expériences, il démontra que la force du cœur ne suffit pas pour expliquer le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires. Son principal ouvrage est intitulé : *Syndesmologia, sive historia ligamentorum corporis humani*, Pétersbourg, 1742, in-4°, orné de 36 planches bien exécutées, traduit en français par Tarin, Paris, 1752, in-8°. Weitbrecht, non-seulement a surpassé tous ses prédécesseurs en exactitude, mais encore il a décrit un grand nombre de ligaments qui avaient été oubliés. Portal a parlé de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*.

WEITENAVER (Ignace), savant polyglotte, était né le 1er novembre 1705 à Ingolstadt. Admis, en 1724, dans la société des jésuites, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes et modernes, et se trouva bientôt en état de les enseigner. Il remplissait, depuis 20 ans, la chaire de langues orientales à Vienne, lorsque la suppression de l'institut l'obligea de quitter cette capitale. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de recueillir un savant dont les talents honoraient l'Allemagne. Il accepta les offres du duc de Deux-Ponts, et partagea le reste de sa vie entre l'enseignement de la grammaire et des travaux importants. Le P. Weitenaver mourut à Deux-Ponts le 1er février 1783. La liste de ses ouvrages est très-étendue; outre des *Discours* académiques, des *Dissertations* sur la poésie des Hébreux, sur la pénitence de Salomon, on a de ce fécond écrivain : *Corona mariana linguis XII exornata, cum dissertationib. de linguâ sinicâ*, Cologne, 1751, in-8°; *Miscellanea litterarum humaniorum*, etc.

WEITMULE (**BENESSIUS** de), né en Bohême dans le 14e siècle, fut en grande faveur auprès de l'empereur Charles IV, et, après la mort de ce prince, prit l'habit de St.-François vers 1386. On a de lui deux chroniques latines sur l'histoire de Bohême, jusqu'à l'an 1392. Dobner a publié la plus courte dans ses *Monumenta hist. Bohemiæ*, Prague, 1779, t. IV, p. 23. Balbinus et quelques autres savants bohêmes, ont fait usage de l'autre, dont on ne retrouve plus le manuscrit.

WEITZ (Jean), philologue, né en 1576, dans la Thuringe, consacra sa vie à l'enseignement et à la cul-

ture des lettres, et mourut en 1642, recteur de l'école de Gotha. On lui doit des éditions du poëme d'*Héro et Léandre*, de Musée, Amberg, 1613, in-12; de *Prudence*, Hanau, 1613, in-12; de la *Genèse* de St.-Hilaire, Francfort, 1625, in-8°; des *Notes* sur Térence, Ovide, Valérius-Flaccus, Pétrone, Salvien, etc., recueillies dans différentes éditions; la *Vie de N. Reusner* (en latin), 1603, in-4°, et quelques *Oraisons funèbres*.

WELDE (Thomas), ministre dissident, né dans le comté d'Essex, passa en Amérique (1632), obtint la cure de Roxbury dans le Massachusset, et, en 1641, fut envoyé en Angleterre avec Hug. Peters, en qualité d'agent de sa province. Ayant rempli sa mission, il s'établit à Gateshead, et mourut vers 1665. On a de lui : *Histoire abrégée de l'origine, du règne et de la chute des antimoniens, familistes et libertins, qui ont infecté les églises de la Nouvelle-Angleterre*, etc., 1644, in-8°; et, avec trois autres ministres, le *Parfait pharisien dans la société monacale* (ouvrage dirigé contre les quakers), 1654, in-8°.

WELI-EDDYN AHMED ERDJEK OGLI, connu aussi sous le nom de WELI-EDDYN AHMED PACHA, un des poëtes les plus célèbres de la littérature turque, naquit environ 15 ans avant la prise de Constantinople par les Ottomans. Son père qui était duc de Bosnie, et que Mahomet II avait dépouillé de ses États en s'emparant des dernières provinces de l'empire grec, abjura le christianisme pour se concilier les bonnes grâces du vainqueur des chrétiens, et obtint, en effet, la charge importante de Cadi Asker (premier juge après le mufti). Cette seule circonstance suffit pour réfuter l'hypothèse de ceux qui ont attribué au fils la honte de l'apostasie. Il est de fait que l'exemple de son père, et la nécessité d'être musulman dans une ville et au milieu d'une cour musulmanes, durent le décider à ne point repousser la religion du prophète dans laquelle il fut élevé; mais il n'y a rien en cela qui ressemble à une abjuration. La faveur du cadi, et les talents poétiques dont lui-même donna bientôt des preuves, attirèrent sur le jeune Weli-Eddyn l'attention du sultan, qui le nomma gouverneur de son fils Bajazet II, et ensuite vizir. La considération dont il jouissait auprès des deux princes ne pouvait manquer de lui attirer des envieux. On chercha l'occasion de le perdre, et peu s'en fallut que ses mœurs scandaleuses n'assurassent le triomphe de ses ennemis. Weli-Eddyn était connu par les goûts infâmes tant reprochés aux nations orientales, et la notoriété du fait lui avait attiré des railleries publiques. Quelques courtisans insinuèrent à Mahomet qu'il avait osé lever les yeux jusque sur un esclave de Sa Hautesse, et qu'il brûlait pour lui d'un amour criminel. Le monarque, pour s'en assurer, fit renfermer étroitement l'ichoglan, et tandis que l'on publiait sa mort, il fit tenir à Weli-Eddyn une boucle de ses cheveux. A cette vue le poëte, désespéré, exhala sa douleur dans un distique, et trahit sa passion. Il fut déposséde aussitôt de sa charge, et le commandeur des croyants ne songeait à rien moins qu'à lui envoyer le fatal cordon. Heureusement qu'ayant différé sa vengeance, il se contenta de le faire jeter dans un cachot. La solitude et l'abandon inspirèrent au captif une ode pleine de sensibilité qu'il envoya au sultan; et celui-ci en fut tellement charmé, que non content de faire cesser sa détention, il lui rendit ses richesses avec sa place de vizir, et lui donna en mariage Dudu, une de ses esclaves. Bajazet II en succédant à son père (1481) témoigna sa reconnaissance à son ancien instituteur en le faisant son gendre, et en le créant begler-bey dans la Roumelie. Dans la suite Weli-Eddyn quitta ce gouvernement pour le sanjiacat de Brouse, qui le mettait immédiatement au-dessous des pachas, et il y rendit de grands services au sultan contre les prétentions et les entreprises de son fils Sélim. Mais il se rendit odieux aux peuples par ses extorsions, ses prodigalités et ses débauches. Du reste, il était resté fidèle au culte de la poésie, et il avait toujours dans son palais un cercle de poëtes et de savants. Monda Aboul Latifi rapporte sa mort à l'an 902 de l'hégire (1495 de J. C.). Weli-Eddyn fut sans contredit le meilleur poëte de son temps.

WELLEKENS (Jean-Baptiste), poëte hollandais, né à Alost le 13 février 1658, fut, dès son enfance, emmené à Amsterdam, où son père faisait le commerce de la draperie, et il mourut en cette ville le 14 mai 1726. Il avait commencé par s'adonner à la peinture, et à l'âge de 18 ans il était parti pour l'Italie, où il séjourna 11 ans, cultivant cet art avec succès, et y réunissant celui de la poésie. La muse pastorale avait pour lui des attraits particuliers. A l'imitation de Sannazar, il aimait à faire discourir entre eux les bergers et les pêcheurs. Ses idylles ont beaucoup de naturel et de vérité. En 1687, attaqué d'une paralysie, à Venise, le côté gauche de son corps resta perclus; ce qui, joint à la faiblesse de sa vue, lui fit abandonner la palette et les pinceaux, et le restreignit au commerce des muses. Le séjour de l'Italie paraît lui avoir laissé de constants regrets, dont la vie conjugale, au sein de sa patrie, ne put le consoler entièrement. La gravelle et la goutte concoururent à exercer sa patience par leurs douleurs alternées et quelquefois réunies. Vlaming, l'éditeur de Sannazar, a réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes, dans un volume in-8°, publié à Amsterdam, en 1735. Nous avons encore du premier une traduction en vers de l'*Aminte* du Tasse, Amsterdam, 1715, in-8°. De Vries, dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise* s'est plu à rendre justice au talent de Wellekens.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, né dans cette ville en 1726, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu docteur en théologie. Devenu évêque de sa ville natale, il se distingua dans ces importantes fonctions par ses lumières, son désintéressement et une véritable philanthropie. Il mourut en 1784, après avoir publié un ouvrage extrêmement utile aux ecclésiastiques, et qui a eu plusieurs éditions, sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8°.

WELLER (Jérôme) de Molsdorff, théologien protestant, né le 5 septembre 1499, à Freyberg dans la Misnie, était issu d'une famille noble originaire de la Saxe, et établie dans le Voigtland. Jean Weller de Molsdorf, son père, avait rempli les fonctions de bourgmestre à Freyberg, et les ducs Henri et George l'avaient honoré de leur confiance. Jérôme, resté orphelin au sortir de l'enfance, fut retiré par ses tuteurs des écoles de Fr-

berg, pour aller à Naumbourg, où était déjà un de ses frères, et de là à l'académie de Wittenberg, où il fit de grands progrès, particulièrement dans la langue grecque, et où il fut admis au grade de maître ès arts en 1518. Comme ses curateurs avaient mal administré ses biens, et qu'il n'avait que de faibles ressources pour continuer ses études, il entra dans le corps enseignant à Zwickau, et continua de se livrer à l'étude du grec. Deux ans après, il fut appelé à Schneeberg, avec le titre de recteur du gymnase. Il alla ensuite étudier la jurisprudence à Wittenberg, et s'y fit recevoir docteur en droit; mais ayant entendu Luther expliquer le catéchisme aux enfants, et prêcher dans l'église principale, il fut tellement frappé de son éloquence, qu'il renonça à toute autre occupation pour lire la Bible, et suivre les prédications du célèbre réformateur. Celui-ci le distingua dans la foule de ses partisans, et l'attira chez lui où il le garda pendant huit ans, le traitant comme son fils, et lui témoignant autant de confiance qu'à Mélanchton, Jonas et Pomeranus. Weller ne sortit de chez son protecteur qu'avec le titre de docteur en théologie, et pour épouser une des parentes de Luther (Anne de Steigen), avec laquelle il habita tantôt Wittenberg, tantôt la cour du prince d'Anhalt, jusqu'au moment où le duc Henri l'appela à Freyberg, en lui donnant le titre de premier professeur de théologie, et d'inspecteur des écoles. Il fut ensuite promu au rectorat de Freyberg; mais il ne tarda pas à y renoncer en faveur d'Adam Siber. Sa réputation, qui s'était répandue dans toute l'Europe, le faisait désirer de toutes parts; il fut même demandé par l'empereur Maximilien, par le roi Christian de Danemark, par le consistoire électoral de Misnie, par l'académie de Leipzig et le sénat de Nuremberg : mais ces offres brillantes ne purent le tenter; il préféra le séjour de Freyberg, et continua d'y professer la théologie jusqu'à ce que l'âge et les infirmités le forçassent de céder sa place à J. Schütz. Il s'était aussi livré à la prédication, et avait contribué par ses discours, ainsi que par quelques-uns de ses écrits, à la propagation du luthéranisme. Ses dernières années se passèrent dans la solitude et les exercices de piété. On le trouva mort dans son lit, d'un coup de sang, le 20 mars 1572. Ses ouvrages, qui ont joui d'une grande réputation dans l'Église luthérienne, ont été réunis en 2 vol. in-fol., Leipzig, 1702, sous le titre de *Hier. Welleri opera omnia theologica*.

WELLER (Pierre), frère du précédent, fut un des plus célèbres orientalistes du 16e siècle; mais il ne laissa aucun écrit sur les langues qui étaient l'objet de ses études.

WELLER (Jacques), de Molsdorff, de la même famille que le précédent, naquit à Neukirchen le 5 décembre 1602, et fit ses premières études à Schlackenwald en Bohême; mais cette contrée étant devenue le théâtre de la guerre, Weller se retira dans l'électorat de Saxe, après avoir été arrêté plusieurs fois, et avoir couru risque de perdre la vie. Il alla ensuite à Nuremberg, où pendant un an il fréquenta le collége de Saint-Gilles, et reçut des leçons particulières de l'habile poëte latin Zuber. Un gentilhomme, qui s'intéressait à ses progrès, le recommanda aux chefs du gymnase de Schleusingen, où il se rendit quelque temps après; mais diverses circonstances l'obligèrent de revenir à Nuremberg. Des soldats l'arrêtèrent encore en route, et peu s'en fallut qu'ils ne le tuassent. L'année suivante, il alla à l'université de Wittenberg, où il se fit recevoir maître ès arts en 1627. Quatre ans après, il fut nommé professeur adjoint de philosophie; et telle fut la supériorité qu'il montra dans cette chaire, que la salle se trouva trop petite pour contenir l'auditoire, et que le conseil lui assigna l'église d'un des couvents de la ville pour y continuer son cours. Vers le même temps, il commença à étudier plus particulièrement la théologie, et, ayant obtenu la permission d'en donner des leçons publiques, il s'acquit une telle réputation, qu'on lui fit à la fois des propositions à Breslau, à Stettin, à Géra et Leipzig, et qu'on l'appela au rectorat de l'école de Meissen. Weller balançait et s'excusait en disant que les fonctions de recteur le détourneraient de ses travaux théologiques. L'école de Meissen, qui craignait de le perdre, lui offrit la chaire de professeur extraordinaire de théologie, et dans la suite celle des langues orientales. En 1640, il abandonna le professorat pour la place de coadjuteur à l'église principale de Brunswick, d'où il fut appelé, en 1646, à la cour électorale de Dresde, avec le titre de premier prédicateur. Il y jouit, durant le reste de sa vie, d'une grande faveur, accompagnant tantôt les ducs régnants, tantôt les princes de la famille dans leurs voyages à Prague, à Francfort et en Danemark. Il se trouvait avec l'électeur Jean-George II à la diète de Ratisbonne, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente. Il revint à Dresde presque aussitôt, et y mourut le 6 juillet 1664. Son ouvrage le plus connu est une Grammaire grecque, imprimée plusieurs fois et très-estimée, quoique peu connue en France. La meilleure édition est celle qui a été donnée sous ce titre : *Welleri (J.) Grammatica græca nova; acced. Lamb. Bos brevissima syntaxis et accentuum ratio, cum præfat. J. Fischeri*, Leipzig, 1781, in-8°. J. Peisker a dressé des tables pour en faciliter l'intelligence ou l'usage. Parmi ses ouvrages, nous indiquerons comme les plus remarquables des *Sermons* sur la mauvaise conscience, un recueil de six *Oraisons funèbres* avec la vie de l'électeur de Saxe George Ier, une édition de la Bible allemande de Luther, avec préface.

WELLESLEY (Richard-Colley, marquis de), frère du duc de Wellington, était fils aîné du feu lord Mornington, issu d'une ancienne famille qui tire son origine du roi Ferdinand de Castille. Né en 1760, il fut élevé à l'école d'Eton, et passa ensuite à l'université d'Oxford, où il se distingua par son application, et se livra avec succès à l'étude de la littérature ancienne. Il perdit son père le 22 mai 1784, et lui succéda dans son titre. D'abord membre du conseil privé d'Irlande, il fut, en 1785, envoyé à la chambre des communes par le bourg de Beeralston, dans le Devonshire, s'attacha à Pitt, et fut nommé l'un des commissaires du trésor. Un discours sur les finances le fit remarquer, et il se rendit très-agréable au roi George III et à la reine. La cour le fit de nouveau nommer membre des communes par New-Windsor, bourg entièrement dépendant du roi. Il se montra un des antagonistes les plus décidés de la révolution française : choisi commissaire pour les affaires de l'Inde, en 1797, il fut créé baron anglais, et nommé

gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde, et successeur de sir John Gore. Dès son arrivée il déploya beaucoup d'énergie, et prit des mesures décisives et efficaces pour anéantir Tipoo-Saeb, l'ennemi le plus redoutable de la puissance anglaise dans l'Inde. Le cabinet anglais voyant Bonaparte maître de l'Égypte, craignit qu'il n'envoyât des secours à Tipoo pour attaquer les Anglais dans l'Inde. Rien n'était plus chimérique : néanmoins le nouveau gouverneur fit occuper et fortifier l'île de Périm, à l'entrée du détroit de Bal-el-Mandeb; mais n'étant pas encore en mesure, il négocia avec Tipoo pour l'engager à garder la neutralité. Le sultan eut l'imprudence de repousser ces ouvertures, et comptant trop sur ses forces et sur le puissant secours qu'il attendait de la France, il se prépara à soutenir une guerre qui devait lui coûter le trône et la vie. Wellesley voulant frapper un coup décisif, ordonna au général Harris de marcher rapidement sur Seringapatam, capitale de Tipoo. Après un mois de siége, cette ville fortifiée fut prise d'assaut; Tipoo-Saeb, trahi par un de ses généraux, fut tué, à ce qu'on croit, par un des siens, au moment où ce vaillant chef combattait avec intrépidité. Les Anglais partagèrent ses États entre eux et leurs alliés. Wellesley reçut en récompense le titre de marquis irlandais, et fut autorisé par le roi d'Angleterre à ajouter aux armoiries de sa famille l'étendard du sultan du Maïssour. Après cette conquête, le marquis de Wellesley, décidé à abattre la puissance des Marattes, déjà divisés entre eux par les intrigues anglaises, leva une armée de 55,000 hommes, conquit en trois mois tous les pays situés entre le Djoumna et le Gange, et força Scindiah et le raja de Bérar à se soumettre à d'humiliantes conditions de paix. En 1801, le marquis de Wellesley avait envoyé une expédition par la mer Rouge contre les Français. Le corps de troupes commandé par sir David Baird, débarqua, et entra en Égypte après l'évacuation de ce pays par le général Menou. Pendant son administration il établit un collége à Calcutta. Il chercha à étendre la liberté de commerce dans l'Inde, et essaya de restreindre les priviléges de la compagnie, ce qui mécontenta plusieurs des directeurs. En 1805, il fut rappelé, à sa demande, et eut pour successeur lord Cornwallis. Le marquis de Wellesley ne s'est point enrichi dans l'Inde, mais il y a dépensé des sommes énormes en représentation fastueuse, et en étalant un luxe qui éblouissait même les Asiatiques. On l'a accusé d'injustice envers plusieurs princes indigènes, et surtout envers le nabad d'Aoude, d'actes despotiques et de dilapidations. Paull, dans la chambre des communes, dressa un acte d'accusation contre le marquis de Wellesley, qui n'eut point de suites. Comment en effet condamner le vainqueur de Tipoo, de Scindiah, de Holkar et des Marattes? Pour détruire de si redoutables ennemis tous les moyens ont dû paraître légitimes aux yeux des Anglais; le seul crime d'un gouverneur général est de négliger les intérêts de la compagnie et ceux de l'Angleterre. Le marquis de Wellesley accrut de 12 millions de livres sterling (300 millions de francs), la dette de la compagnie des Indes. Elle lui accorda une pension viagère. Il fut nommé par le roi, chevalier de l'ordre de Saint-Patrice, et plus tard décoré de celui de la Jarretière. En 1807, le duc de Portland étant premier ministre, le roi offrit au marquis de Wellesley la place de secrétaire d'État, qu'il refusa. En 1809, il accepta l'ambassade d'Espagne, et se montra habile négociateur auprès de la junte espagnole. Toutefois il échoua dans la négociation tant de fois entamée pour mettre les Anglais en possession de Cadix. A la mort du duc de Portland, il remplaça Canning au département des affaires étrangères, et prêta un grand appui à la cause espagnole. En 1812, il quitta le ministère, mécontent de n'avoir pas été nommé premier lord de la trésorerie, ou premier ministre. Perceval eut cette place, et le prince régent chercha à retenir le marquis au ministère; mais celui-ci insista sur sa démission, disant qu'il voulait bien travailler avec Perceval; mais jamais sous lui. Après la mort de Perceval, le marquis de Wellesley ne voulut point faire partie du ministère du lord Liverpool, passa à l'opposition, et plaida avec chaleur la cause des catholiques irlandais dont il sollicita l'émancipation, le 21 avril 1812. Le 1er juillet suivant, dans un discours éloquent, il revint à la charge, et sa proposition ne fut rejetée qu'à la majorité d'une voix : tous les évêques, les ministres, et les ducs du sang royal, celui de Sussex excepté, votèrent contre l'émancipation des catholiques. Il blâma la conduite des ministres dans la guerre d'Espagne, et prouva que leur système avait été timide sans prudence, et sordide sans économie. En 1817, il protesta énergiquement contre la suspension de l'*habeas corpus*. En 1822, nommé lord lieutenant d'Irlande, il s'y conduisit avec sagesse et fermeté, réprima les orangistes, défendit d'orner, tous les ans, la statue du roi Guillaume, à Dublin, de rubans orange, pour éviter les rixes entre les protestants et les catholiques, et changea presque tous les magistrats du pays. Le parti orangiste irrité, insulta le lord lieutenant, et étant dans sa loge au théâtre de Dublin, plusieurs factieux lancèrent contre lui des pierres et d'autres projectiles. En 1828, il proposa un système d'économie applicable à toutes les branches de l'administration, et particulièrement à l'état militaire. Il fut nommé vice-roi d'Irlande en 1833, et mourut à Londres le 25 septembre 1842. Le marquis de Wellesley avait beaucoup d'esprit et des connaissances étendues : il était affable, d'un commerce facile et agréable, et très-propre aux fonctions diplomatiques. Il avait épousé, en 1794, Mlle Rolland, artiste de l'Opéra de Paris, et eut de cette dame plusieurs enfants. Ils se séparèrent par accord mutuel en 1810. Le marquis de Wellesley a publié les écrits suivants : *Discours sur l'adresse de la chambre des communes*, 1794; *Notes sur la paix conclue avec les Marattes*, in-4° : cet ouvrage contient un précis des affaires de l'Inde; *Lettres au gouvernement du fort Saint-George, relatives à la forme de gouvernement établie*, 1812; *Lettres aux directeurs de la compagnie des Indes orientales, sur le commerce de l'Inde*, 1812. Il a beaucoup écrit dans les journaux politiques en gardant l'anonyme.

WELLETA SELASSE (ou ras [prince] WELLETA SELASSÉ) vice-roi en Abyssinie. Il était fils du gouverneur du Tigré, Kefla-Jésous; mais il éprouva beaucoup de vicissitudes avant de gouverner à son tour cette même province. Il avait environ 24 ans, lorsque,

en 1770, époque du voyage de Bruce, il se trouvait dans une sorte de disgrâce à la cour de Gondar. Cependant, il ne tarda pas à commander l'escorte des caravanes pour le commerce du sel; mais il perdit ce poste de quelque importance quand le Tigré fut au pouvoir de Michel, et s'étant réfugié dans des lieux presque inhabités, il y vécut, dit-on, de pillage. Un jour il se présenta pour combattre seul deux officiers, quels qu'ils fussent, de l'armée de Michel; le défi ayant été accepté par deux braves, il les perça des deux épées qu'il maniait en même temps, et la singularité de ce combat le fit regarder comme destiné à de hauts faits d'armes. Emprisonné dans le Tigré, même après la mort de Michel, et réduit à se réfugier chez les Gallas, il s'y mit en état de faire une excursion dans le canton d'Enderta, dépendant du Tigré, battit les troupes qu'on lui opposa, et parvint à établir à Gondar même un prince qui lui était favorable. Alors il fut ras, et bedwudet, ou grand intendant du palais. Salt et le voyageur Pearce ont parlé de lui dans leurs relations. Ce dernier seconda Welleta Selassé dans ses guerres, particulièrement contre les Gallas, en 1807. Ce ras reconnaissait qu'il avait besoin de quelques Européens pour pointer les canons. Il sentait même combien il restait de progrès à faire en Abyssinie dans la civilisation, et il disait, surtout au sujet de la religion, que les ténèbres du pays ne céderaient qu'à des lumières venues d'Europe. Pour lui il professait ce christianisme encore semijudaïque, auquel on reste attaché dans cette région où l'islamisme a fait néanmoins des progrès. Une réforme n'y serait pas moins indispensable dans les traitements réservés aux vaincus. La conduite de ce ras en fournissait elle-même des preuves : il est vrai qu'il avait vécu avec les féroces Gallas. Lorsque ensuite il eut triomphé d'eux, en 1807, on mutila les morts, au nombre de 1,700, et on forma devant lui un trophée de leurs membres. Il faut observer toutefois que si, malgré toute son influence à la cour de Gonder, où il paraît même avoir eu à sa solde particulière, comme prince du Tigré, jusqu'à 30,000 hommes, il n'a pas aboli des coutumes inutilement barbares, du moins il usait de clémence envers les prisonniers. Ce témoignage lui est rendu par Pearce même, qui l'a servi sans enthousiasme, et qui n'en dit pas toujours beaucoup de bien. « Cet homme si puissant, ajoute Pearce, et qui se bat supérieurement, mais qui est un grand menteur, vit de la manière la plus chétive, comme un pauvre juif. » Salt en a parlé plus avantageusement, et a paru très-satisfait de ses procédés. « Plusieurs fois, dit-il, ras Welleta a pardonné à ceux qui avaient conspiré contre lui, et même avec récidive. Il est dans son caractère imposant de mépriser toute tentative de révolte. Sa promptitude d'esprit, sa physionomie expressive, et le ton du commandement contenaient dans le respect ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il avait rendu la justice, ce dont il s'occupait avec soin, et lorsqu'il avait expédié, comme ministre, les affaires de l'empire, son délassement ordinaire était le jeu d'échecs. » Au départ de Salt, Welleta Selassé lui remit une lettre pour le roi d'Angleterre, désirant qu'il y eût quelque alliance entre les deux pays; mais avouant que le commerce répondrait difficilement en Abyssinie aux vœux des Anglais, à cause des troubles continuels de la plupart des provinces, et surtout si les musulmans restaient maîtres des rivages du golfe Arabique. Instruit dans les vieilles traditions des gouvernements absolus, Welleta Selassé adoptait cette maxime, que les hommes sont entreprenants et indociles, quand leur estomac est trop bien rempli. Ce prince mourut vers l'année 1816. Les détails qui le concernent se trouvent principalement dans le *Voyage* de Salt *en Abyssinie;* la traduction française a paru en 1816, en 2 vol. in-8°.

WELLS (Édouard), philologue, né en 1664 dans le comté de Wilt, professa les belles-lettres au collége du Christ, fut ensuite recteur de Blechley, dans le comté de Buckingham, obtint une cure dans celui de Leicester, et mourut en 1727. Outre des éditions annotées de *Xénophon,* grec et latin, Oxford, 1703, 5 vol. in-8°, avec cartes, et de *Denis le Periégète*, 1707, in-8°, on cite de lui : *Géographie historique de l'Ancien et du Nouveau Testament,* avec des cartes et des tables chronologiques, 4 vol. in-8°; *Cours de mathématiques,* 3 vol. in-8°; *Paraphrase de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* avec des Notes, 1729, 4 vol. in-4°.

WELLS (Jean), mathématicien anglais, mort en 1638, a laissé un écrit intitulé : *Itinéraire de l'âme au Chanaan des cieux,* etc.

WELLS (Benjamin), fils du précédent, médecin, né à Deptford en 1616, mort en 1618, est auteur d'un *Traité* estimé sur la goutte, et d'une traduction anglaise du *Médecin expérimenté* de Brice Bauderon.

WELSCH (George-Jérôme), médecin et philologue d'Augsbourg, où il était né le 28 octobre 1624, fit ses premières études au gymnase de cette ville, et les continua aux académies de Tubingen et de Strasbourg, étudia la langue arabe et la médecine, et fit dans l'une et l'autre de rapides progrès. Un voyage de long cours, en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, l'occupa pendant les années suivantes. Il avait même formé le projet de passer en Égypte; mais ses parents s'opposèrent à l'accomplissement de cette résolution, et il se fixa auprès d'eux. Comme dans ses excursions scientifiques il avait toujours eu soin de se faire connaître des hommes les plus illustres, et que d'ailleurs il avait singulièrement ajouté à la masse de ses connaissances, il eut bientôt acquis, quoiqu'il ne portât point encore le titre de docteur, une assez haute réputation dans les sciences pour que l'Académie des *Curieux de la nature* l'admît dès son origine au nombre de ses membres. La faiblesse de sa santé et une humeur naturellement mélancolique l'empêchèrent néanmoins de se livrer, avec autant d'énergie qu'il l'aurait souhaité, aux travaux de l'anatomie et de la thérapeutique. Il mourut le 11 novembre 1678, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés, parmi lesquels on cite : *Sylloge curationum et observationum medicinalium; Dissertatio de Ægagropilis; Exercitatio de Vena medinensi; Exercitatio de Vermibus capillaribus; Curationum exoticarum chiliades II,* et *Consiliorum medicinalium centuriæ IV,* avec des notes. Beaucoup de *Mémoires* et d'*Observations* de Welsch sont contenus dans les *Miscellanea* des Curieux de la nature.

WELSER ou **VELSER** (Marc), historien et philologue, naquit le 20 juin 1558, à Augsbourg, d'une

famille très-ancienne. Quelques auteurs la font remonter jusqu'à Bélisaire ; mais il serait difficile d'établir cette généalogie sur des preuves incontestables. Les ancêtres de Welser avaient acquis de grandes richesses par le commerce. L'un d'eux (Barthélemi Welser), s'étant rendu maître de la province de Venezuela, obtint de l'empereur Charles-Quint d'en conserver la propriété, moyennant une redevance annuelle, et la transmit à ses descendants qui la gardèrent jusqu'en 1555, époque où ils en furent dépossédés par la reine Élisabeth, femme de Philippe II : aussi leur fortune égalait-elle celle des Fugger. Marc montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les lettres. Envoyé fort jeune à Rome suivre les leçons du fameux Ant. Muret, il fit, sous cet habile maître, de rapides progrès dans les langues grecque et latine. A cette étude il joignit celle des antiquités, et se rendit tellement habile dans la langue italienne, que de l'aveu même des auteurs toscans il égalait les meilleurs écrivains. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et se signala quelque temps au barreau. Admis en 1592 au nombre des sénateurs, il passa successivement par toutes les charges, et fut enfin élu préteur, puis consul ou duumvir en 1600. Les soins qu'il était obligé de donner aux affaires publiques ne ralentirent point son ardeur pour les lettres; il aimait et protégeait les savants, et saisissait avec empressement toutes les occasions de leur rendre service. C'est ainsi qu'ayant su que Conrad Rittershuys désirait avoir communication du manuscrit des *Épîtres* d'Isidore de Peluse, conservé dans la bibliothèque de l'électeur de Bavière, il n'hésita pas à déposer 1,000 florins pour lui procurer cette satisfaction. Welser était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe, tels que Scaliger, Peiresc, et Galilée qui lui dédia ses *Lettres* sur la découverte des taches du soleil. Peiresc lui demanda son portrait pour le joindre à ceux des savants qui décoraient sa galerie; mais Welser lui déclara qu'il se reconnaissait indigne de cet honneur; et il fallut envoyer à Augsbourg un peintre assez habile pour saisir ses traits à la dérobée. Welser fut tourmenté de la goutte dans les dernières années de sa vie, et mourut le 13 juin 1614. Ses ouvrages, publiés séparément, de 1590 à 1602, ont été réunis par Chr. Arnold, Nuremberg, 1682, in-fol., figures, précédés d'une bonne *Vie de Welser*. On le croit assez généralement auteur du *Squittinio della libertà veneta*, que quelques biographes ont attribué à don Alph. de la Cueva. Il a été fait des traductions allemandes de quelques-uns de ses ouvrages, notamment des *Rerum Augustan. Vindel., lib. VIII*, etc. On peut consulter: Melch. Adam, *Vitæ jurisc. germanor.*; le *Dictionn.* de Bayle; le tome XXIV des *Mémoires* de Niceron, et les *Singularités historiques*, de D. Liron.

WELSTED (Léonard), poëte anglais, né en 1689 à Abington, dans le Northamptonshire, fut official de la Tour de Londres, et mourut en 1747. On a de lui un assez grand nombre de pièces de vers, qui ont été réunies en un vol. in-8°, précédées de sa *Vie*, Londres, 1787. Pope a fait figurer Welsted parmi les personnages ridicules de sa *Dunciade*.

WELSTED (Robert), associé du collége de la Madeleine à Oxford, a publié (avec Rich. West) une édition de *Pindare*, avec la traduction latine en vers lyriques de Sudorius, Oxford, 1697, in-fol.

WELWOOD (James), médecin, né à Édimbourg en 1652, fit ses études à Glasgow, et fut obligé de se réfugier en Hollande, avec son père, que l'on soupçonnait d'avoir assassiné l'évêque Sharp. Revenu dans sa patrie, lors de la révolution de 1688, il y devint médecin du roi. On a de lui des *Mémoires sur les affaires de l'Angleterre*, depuis 1588 jusqu'à la révolution qui renversa les Stuarts, un vol. in-8°. C'est un ouvrage superficiel et très-partial. On a du même auteur des *Notes et Observations* sur l'histoire du roi Jacques I[er], composée par Wilson, et une traduction en anglais du *Banquet* de Xénophon, in-8°, à laquelle il a joint un *Discours* sur la mort de Socrate et sa doctrine. Il mourut à Édimbourg en 1716.

WENCESLAS. *Voyez* **VENCESLAS.**

WENDELIN ou **VENDELIN** (Godefroid), géomètre et astronome, né dans la Campine (Pays-Bas) en 1580, après avoir terminé ses études, voyagea pour perfectionner ses connaissances, et s'arrêta quelque temps à Lyon, où il fut correcteur d'imprimerie; il visita ensuite les principales villes d'Italie, et, de retour en France, établit une école de mathématiques. Il retourna dans sa patrie en 1684 ; mais il la quitta presque aussitôt pour se charger d'une éducation à Paris, où il se fit recevoir avocat. La mort de son père l'ayant forcé de revenir dans son pays, il résolut de s'y fixer; et, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de Herck, lieu de sa naissance, où il établit une école de mathématiques, dans laquelle il donna lui-même des leçons. Il mourut doyen du chapitre de Rothnac en 1660. Il avait entretenu une correspondance suivie avec les savants les plus distingués, tels que Gassendi, Peiresc, Marsenne, Petau, Naudé, Riccioli, etc. Ses principaux écrits sont : *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, etc., Anvers, 1626, in-4°, rare; *De Tetracty Pithagoræ epistolica dissertat.*, Louvain, 1627, in-4°; *Aries, seu aurei velleris Encomium*, 1628, in 4°; *Arcanorum cœlest. lampas paradoxa*, Bruxelles, 1643, in-12; *De pluviâ purpureâ Bruxellensi*, 1646, in-8°; *Leges salicæ illustratæ*, etc., 1649, in-fol; des *Lettres* à Gassendi, dans le recueil des *Œuvres* de ce philosophe. Plusieurs autres ouvrages de Wendelin sur l'astronomie, la chronologie, etc., sont restés manuscrits. Il eut, de son temps, la réputation d'un esprit universel.

WENGIERSKI (Mathias), l'aîné de quatre frères qui, dans le 16° et le 17° siècle, se sont rendus célèbres par leur zèle pour la propagation du socinianisme en Pologne, naquit l'an 1582 en Silésie, et devint en 1607 recteur de l'école d'Ostrog. En 1609, il fut, à la manière des sociniens, *pleinement et légitimement consacré surintendant des frères dans la Grande-Pologne.* Le nouvel élu était inauguré et déclaré surintendant, avec charge de présider les synodes provinciaux. Mathias remplit ensuite les fonctions de prédicateur à la cour de la princesse de Zaslaw, et il mourut le 11 novembre 1638.

WENGIERSKI (Thomas), frère du précédent, fut déclaré, en 1626, surintendant des églises sociniennes dans la Petite-Pologne.

WENGIERSKI (André), frère des précédents, né

le 16 novembre 1600, remplit, en faisant ses études sous la direction de son frère Thomas, les fonctions inférieures du ministère dans les églises sociniennes de la Silésie, de la Grande-Pologne et de la Poméranie. Après avoir visité celles de la Hollande, il revint, en 1625, dans sa patrie; ayant passé par tous les grades, il fut, en 1644, nommé par le synode provincial *senior* ou *ancien* du district de Lublin. Les Cosaques et les Tartares s'étant jetés sur les provinces méridionales de la Pologne, il se réfugia avec sa femme et ses enfants à Orzeskow, où il mourut le 11 janvier 1649. Il regretta beaucoup sa bibliothèque qu'il n'avait point eu le temps d'emporter, et que les Cosaques brûlèrent, ainsi que le temple des sociniens, qu'il desservait. Il a traduit en polonais : *Janua linguarum Joh. Amos Comenii, ejusdemque Vestibulum*, 1646; *Confessio latina in conventu Thorunensi* 1645 *exhibita*, Thorn, 1647.

WENGIERSKI (THOMAS CAJETAN), chambellan du dernier roi de Pologne, né en 1755 d'une ancienne famille, imita en bons vers polonais le *Pygmalion* de J. J. Rousseau, plusieurs *Épîtres* philosophiques de Voltaire, et le *Lutrin* de Boileau : il traduisit en prose le *Bélisaire*, les *Lettres persanes* et les premiers *Contes moraux* de Marmontel. Il y a un talent distingué dans les diverses poésies fugitives de cet auteur; mais la liberté de ses opinions et son esprit satirique lui attirèrent une foule d'ennemis, et il fut obligé de s'éloigner de la Pologne. Ses *OEuvres* en vers se trouvent réunies dans le *Choix* d'auteurs polonais, par le comte Thadée Mostowski, en 26 vol., Varsovie, 1803-1805. Ce poëte voyagea longtemps dans les différentes contrées de l'Europe, et mourut, en 1787, à Marseille, où l'on voit encore son tombeau.

WENTZEL (JEAN-CHRISTOPHE), littérateur, né le 8 février 1659 à Unterellen, dans la principauté d'Eisenach, où il pratiqua d'abord la médecine, qu'il avait étudiée à Erfurt, s'adonna aux études théologiques, fit des exercices publics sur des sujets de métaphysique, d'éloquence ou de poésie, puis, s'étant livré tout entier à la musique, devint maître de chapelle de Jean-Guillaume de Saxe. Il fut forcé, après la mort de ce prince, de revenir à ses premières études. En 1705 il était directeur de l'école du Prince à Altembourg. Appelé plus tard à Zittau comme principal du gymnase, il y mourut le 2 mars 1723. Outre quatre pièces de vers (*Bouquet de lauriers*, Iéna, 1700, in-8°; *la Forêt de cyprès*, 1701, in-8°; *le Bocage des roses d'Altembourg*, 1719, in-8°; *le Bois de cèdres*, 1724, in-8°), on cite de lui : *Eloquentia nova antiq.*, 1712, in-8°; des *Dissertations* et des *Programmata*.

WEN-WANG, fondateur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit l'an 1231 avant notre ère (selon quelques historiens, en 1228), dans la principauté de Tcheou, située dans le nord-ouest de la Chine. C'était le patrimoine de sa famille, qui prétendait descendre de l'ancien empereur Ti-khu, et par conséquent de Houang-ti. Le père de Wen-wang était Kily; lui-même porta d'abord le nom de *Tchhang*, et reçut, à la mort de son père, auquel il succéda en 1185, le titre de *Si-pe*, ou prince de l'Occident. Après les trois ans de deuil qu'il observa rigoureusement, il s'appliqua tout entier au gouvernement de ses États, et y fit des règlements sages et utiles. Sa conduite exemplaire lui procura l'amitié d'un grand nombre de personnes du premier mérite, qui s'empressaient de s'attacher à lui. Ti-y, l'avant-dernier empereur de la dynastie de Changou-Yn, qui était le suzerain de Wen-wang, lui conféra le commandement de toutes ses troupes, charge dont son père s'était déjà acquitté avec gloire. En 1168, les tribus barbares qui habitaient la frontière occidentale de la Chine s'étant révoltées, les peuplades turques occupant les pays situés au nord menaçaient de suivre leur exemple. Ti-y envoya contre eux Wen-wang, à la tête d'une armée. Ce général, sans verser de sang et sans en venir aux mains, fit paraître tant de supériorité par sa contenance, et montra tant de clémence, que les premiers déposèrent les armes, et se mirent à sa discrétion. Sur la nouvelle de leur soumission, les Turcs n'osèrent pas se révolter. Cheou-sin, fils et successeur de Ti-y, n'imita pas les vertus de son père. Il perdit l'empire par les débauches et les cruautés auxquelles l'entraîna Ta-ki, sa maîtresse favorite. Wen-wang encourut la disgrâce du tyran, qui le craignait, mais qui, n'osant pas le faire mourir, se contenta de le tenir pendant trois ans prisonnier à Yeou-li. Ce fut pendant cette détention que le prince de Tcheou fit des *Commentaires* sur les *koua* ou lignes brisées de Fou-hi, lesquelles existent encore, et forment, avec les explications que Confucius y a ajoutées, le texte de l'Y-king ou du premier livre classique des Chinois. Délivré, en 1142, de sa prison par les sollicitations de son fils Fa et par les riches présents que ses sujets envoyèrent à Cheou-sin, il fut rétabli par cet empereur dans toutes ses dignités. De retour dans son pays, il fut choisi pour arbitre dans les différends qui avaient lieu entre les princes de Yu et de Joui. Le jugement qu'il porta dans cette affaire leur parut si équitable, que bientôt après ils vinrent se soumettre à lui, exemple que suivirent un grand nombre de chefs jusqu'alors indépendants. C'est de cette époque que date l'agrandissement subit des États de la maison de Tcheou. Cependant plusieurs de ses vassaux entreprirent en 1139, par esprit d'indépendance, de se soustraire à l'obéissance qu'ils lui avaient promise. Wen-wang, voulant les faire rentrer dans le devoir, commença par le seigneur de My-siu, qui était le plus puissant. Quand ses troupes furent arrivées à la frontière du pays de My-siu, les habitants, qui le chérissaient, et qui n'avaient point d'attachement pour leur prince, se saisirent de ce dernier, et le livrèrent à Wen-wang, qui en trois ans, parvint à soumettre tous les autres révoltés. D'après la tradition chinoise, le cruel Cheu-sin avait fait construire une colonne de cuivre, creuse en dedans, qu'il faisait remplir de charbons ardents pour jouir du plaisir barbare de la faire embrasser de force à ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Wen-wang lui offrit sa terre de Sitho, pour obtenir qu'il ne fît plus usage de la terrible colonne, et qu'il la détruisît. Cette demande lui fut accordée. Cheou-sin le gratifia en outre d'un arc et d'une hache; ce qui, dans ce temps-là, signifiait qu'il lui conférait le droit de faire la paix et la guerre, sans autorisation préalable de l'empereur. Lorsque Wen-wang eut rétabli la paix parmi ses vassaux, il jugea à propos de

changer sa cour, qui jusqu'alors avait été à Tchhing, et de la transporter à Foung-y, dans le voisinage de la ville actuelle de Singan-fou, capitale de la province de Chen-si. Il fit élever sur un monticule, près de cette place, une tour de la hauteur de 36 pieds sur 120 pas de circuit, qu'il appela Ling-thai ou la tour spirituelle. Elle était destinée à des observations astronomiques. On en voit encore quelques restes dans le district de la ville de O-hian. Un an après cette construction, Wen-wang mourut, âgé de 97 ans. Il avait régné dans le pays de Tcheou pendant 50 ans. Par l'étendue qu'il était parvenu à donner à ses États, on peut le regarder comme le véritable fondateur de la dynastie des Tcheou, quoique son fils Fa, plus connu sous le nom de Wou-wang, soit regardé comme le premier empereur de cette dynastie, parce que ce fut lui qui parvint à supplanter totalement la maison des Chang, dont lui et son père avaient été les vassaux. Les vertus de Wen-wang avaient attiré tous les mécontents dans son pays; circonstance qui augmenta encore beaucoup la prépondérance des Tcheou, tandis que l'empereur des Chang était réduit à la possession d'un domaine proportionnellement très-petit et entouré de ceux de ses vassaux peu disposés à l'obéissance. Les Chinois regardent Wen-wang comme un des plus grands hommes que leur pays ait produits; et leurs anciens livres sont remplis de ses louanges. Ils lui ont décerné l'honneur de l'apothéose; et ses temples sont nombreux dans la plupart des provinces de l'empire.

WENZEL (Charles-Frédéric), né à Dresde en 1740, fils d'un relieur qui lui fit apprendre ce métier, s'enfuit à 15 ans de la maison paternelle, et, étant arrivé en Hollande, y prit des leçons d'un pharmacien qu'il suivit dans le Groenland. Après avoir servi quelque temps comme chirurgien dans la marine hollandaise, il vint perfectionner ses études à Leipzig (1766), puis se rendit à Dresde, où il fit d'heureux essais en chimie. Nommé par l'électeur de Saxe en 1780, directeur des mines de Freyberg, il rendit de grands services dans cette place et mourut le 26 février 1793. On a de lui plusieurs ouvrages en allemand sur la chimie et la métallurgie. Le plus estimé a pour titre : *Leçons sur l'affinité des corps*, 1777, 1779, in-8°.

WEPFER (Jean-Jacques), anatomiste, naquit à Schaffhouse en 1620, et y mourut en 1695. Il étudia la médecine à Strasbourg et à Bâle. Il parcourut deux ans entiers l'Italie pour entendre les plus célèbres professeurs, et obtint en revenant de ses voyages la place de médecin de la ville, avec la permission de disséquer les corps de ceux qui mouraient dans les hôpitaux, ce qui n'avait été accordé à personne avant lui. Il s'acquit une grande réputation par des cures heureuses, et les cours palatines de Wurtemberg et de Durlach réclamaient souvent ses avis. Ce fut en prodiguant ses soins au duc de Wurtemberg et aux soldats de l'armée impériale commandée par ce prince, que sa santé jusqu'alors florissante, malgré son grand âge, commença à s'altérer (1691). Son sejour dans l'armée du prince Léopold où régnait une fièvre contagieuse accéléra le terme de sa vie. Il fut enlevé aux sciences par une maladie asthmatique, qui dégénéra en hydropisie. Il a publié différents écrits remplis d'observations exactes et importants : *Diss. de palpitatione cordis*, 1647; *Observationes de apoplexiâ*, 1675 et 1710; Leyde, 1734, in-8°; *Historia puellæ sine cerebro natæ*, 1665; *De dubiis anatomicis epistolæ duæ*, dans l'*Anatomiæ Bilsianæ anatome* de Pauli; *Cicutæ aquaticæ historia et noxæ*, 1679, 1715 et 1733; *Observationes de affectibus capitis internis et externis*, 1626, et Zurich, 1745, in-4°.

WEPPEN (Jean-Auguste), né à Nordheim le 3 février 1742, remplit plusieurs fonctions judiciaires dans le pays de Hanovre, sut allier à ses devoirs la culture des lettres. Il mourut vers 1810. On cite de lui (en allemand) *Henri le Long*, poëme historique, Gœttingen, 1778, in-8°; *l'Officier hessois en Amérique*, ibid., 1783, in-8°; *Poésies*, Leipzig, 1783, in-8°; *la jeune Paysanne heureuse*, comédie en 2 actes, Gœttingen, 1786, in-8°; *le Patronat de la ville*, poëme comique en VI chants, ibid., 1787, in-8°; *Contes, Fables, Épîtres, Portraits*, Hanovre, 1796, in-8°.

WERDENBERG (Rodolphe, comte de), de l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, se rendit célèbre dans le 15e siècle, par le zèle qu'il mit à défendre les habitants du canton d'Appenzel, soulevés contre l'oppression du monastère de Saint-Gall. Ce fut au moment où le duc d'Autriche se disposait à marcher au secours de Cuno, abbé de Saint-Gall, menacé d'être expulsé par ses sujets, que le comte de Werdenberg parut au milieu de ceux-ci. Les habitants d'Appenzel connaissaient le courage du comte Rodolphe, mais craignant que la simplicité de leur manière de vivre et de faire la guerre ne pût lui convenir, ils lui découvrirent ouvertement leur pensée; il les rassura bientôt par sa franchise, et le 28 novembre 1404 on se jura une alliance formelle. Depuis cet instant le comte déposa son habit et son armure de chevalier, et il ne parut plus devant les Appenzellois que vêtu comme eux d'un sarreau de toile du pays. Voyant à quel point il honorait leurs mœurs, ils conçurent pour lui un véritable attachement, et bientôt ils le choisirent pour leur général. L'année suivante ce fut sous ses ordres qu'ils triomphèrent de l'armée autrichienne dans la fameuse bataille de Stoss. Le comte Rodolphe se distingua encore plus tard en d'autres combats dans le Tyrol et le Vorarlberg. Il assura ainsi l'indépendance du canton d'Appenzel, et recouvra lui-même la plus grande partie des biens qu'il avait perdus.

WERDENHAGEN (Jean-Ange), publiciste, né le 1er août 1581 à Helmstadt, d'abord employé utilement comme négociateur, obtint en récompense de ses services une chaire de morale à l'université de cette ville; mais il la perdit pour s'être exprimé avec trop de liberté sur le compte de la cour de Brunswick. De nouvelles indiscrétions qu'il commit à Magdebourg, où il s'était retiré, le forcèrent de se réfugier à Hambourg, puis à Leyde, d'où il fut rappelé par le duc de Brunswick, qui le rétablit dans ses anciennes fonctions (1634). L'année suivante, il fut envoyé, par le sénat de Magdebourg, au congrès de Lunebourg. Il adressa une relation de ce congrès à l'Empereur, qui, frappé des idés lumineuses de l'auteur, l'éleva au rang de noble de l'Empire, et lui envoya le brevet d'ambassadeur ordinaire après des villes hanséatiques. Cette faveur fixa Werdenhagen à Lubeck, et il mourut

à Ratzebourg le 26 décembre 1652, avec la réputation d'un des hommes les plus érudits de l'époque. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Synopsis in Bodini libros de republicâ; Psychologia J. Bæhmii explicata; Opus de rebus publicis hanseaticis earumque confederatione; Epitome de arcanis rerum publ.; Systema ethices methodicum;* une édition grecque et latine des *Caractères de Théophraste,* avec des *notes*, etc.

WERDER (Thierri de), né à Werderhausen le 17 janvier 1584, voyagea en Italie, en France, et prit du service dans la petite armée du landgrave de Hesse-Cassel, son souverain. En 1610, il était, comme capitaine de cavalerie, dans la ville de Juliers. Après la campagne, il revint à Cassel, où le landgrave lui confia plusieurs fonctions diplomatiques. Au commencement de la guerre de trente ans, il se retira dans ses terres, avec la résolution d'y vivre dans la retraite. Gustave-Adolphe l'ayant vu à Hall, après la bataille de Leipzig, lui offrit un régiment d'infanterie, qu'il refusa d'abord; mais le général Banier, que Gustave lui avait envoyé, leva toutes les difficultés, et il accepta. Werder servit à la tête de son régiment depuis l'an 1631 jusqu'en 1635. Des réquisitoires, venus de la cour impériale, le forcèrent alors de donner sa démission. Cependant il continua à jouir d'une grande considération à l'armée suédoise; et obtint même que la principauté d'Anhalt, où il exerçait les fonctions de sous-directeur, fût exempte de toute contribution. En 1646, le landgrave de Hesse-Cassel l'envoya à la cour électorale de Brandebourg, où il demanda et obtint la princesse Sophie pour le jeune landgrave Guillaume. Il revint comblé d'honneurs et de grâces, et mourut, le 18 décembre 1657, dans sa terre de Reinsdorf. On a de lui, en allemand : la *Jérusalem délivrée du Tasse*, ou *Heureuse campagne dans la terre sainte*, Francfort, 1626, in-4°; réimprimée sous ce titre : *Godefroid*, ou *Jérusalem délivrée*, Francfort, 1651, in-4°, avec 24 gravures; *Roland Furieux par Arioste*, Leipzig, 1632, in-4°. Cette traduction, réimprimée en 1636, est devenue extrêmement rare.

WERDIN ou **WESDIN**. *Voyez* **PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI.**

WERDMULLER (Jean-Rudolphe), peintre, naquit à Zurich en 1639. Le général d'artillerie George Werdmuller, son père, officier distingué et savant ingénieur, fut le premier à encourager les dispositions qu'il annonçait pour la peinture. Ce général, ami des arts, avait formé chez lui un riche cabinet de tableaux, où le jeune Rudolphe puisa d'excellentes leçons. Conrad Meyer le perfectionna en le prenant chez lui. Le portrait et le paysage furent les deux genres qu'il cultiva de préférence : il faisait toutes ses études d'après nature; aussi toutes ses compositions se distinguent par leur air de vérité. Il ne négligea pas l'architecture civile et militaire. Ayant obtenu de son père la permission de voyager, il se rendit à Francfort, où il s'arrêta pour apprendre de Morellet, bon peintre de fleurs, ce genre de peinture. Arrivé à Amsterdam, l'air du pays lui occasionna une maladie grave, qui l'obligea de revenir dans sa ville natale. De retour auprès de son père, il essaya de modeler en terre les bustes d'*Apollon* et de *Minerve*, un *Milon de Crotone*, en grand, et une figure de *Syrène* destinée à l'ornement d'une fontaine publique; et ces essais prouvent qu'il aurait été un habile sculpteur, s'il eût été permis de se livrer à cet art. A l'imitation de son père, il fit une pompe à incendie, remarquable par son invention ingénieuse. Ayant formé le projet, en 1668, d'aller visiter la France, sa famille effrayée par la maladie qu'il avait essuyée en Hollande, voulut s'opposer à ce nouveau voyage; mais Werdmuller profita du départ d'un de ses parents, officier au service de la France, pour s'échapper furtivement, et le suivit à cheval accompagné d'un seul domestique. Il faisait nuit; accablé de fatigue et de sommeil, Werdmuller mit pied à terre et suivit à pied son cheval qu'un domestique conduisait devant lui. Arrivé sur le bord de la Silh, et croyant toujours suivre son cheval, il se précipita dans l'eau, où il périt. Il n'avait alors que 29 ans. Cette mort excita des regrets très-vifs.

WERDUM (Ulrich Van), historien hollandais, né au château de Werdum, dans la Frise orientale, d'une des meilleures familles de la province, passa les 36 premières années de sa vie dans les études les plus sérieuses et les plus élevées de la littérature, de la philosophie et de l'histoire. Il se mit ensuite à voyager, parcourut l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, et revint après plusieurs années d'absence dans sa patrie, où il fut nommé conseiller intime de la Frise orientale, et vice-président de la chancellerie et de la chambre. Il mourut le 20 mars 1681, âgé de 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages importants sur l'histoire de son pays : *Discours historique et politique sur les causes qui ont fait soulever la Frise en* 1660; *Fragment de l'histoire de la Frise orientale, de* 1148 *à* 1520; *Abrégé de l'histoire de la Frise*, d'après l'ouvrage d'*Ubbo Emmius*; *Réponse politique relativement au sceau accordé par l'empereur Léopold aux états de la Frise orientale; De l'administration de la justice et des biens de l'Église; Généalogie de quelques familles nobles de la Frise; Suite de la famille Werdum* jusqu'en 1667, traduit en allemand, par André-Arnold Gossel.

WEREMBERT ou **WERIMBERT**, un des hommes les plus illustres du 9e siècle, naquit à Coire selon quelques historiens, et eut pour frère Adalbert, fameux général de Charlemagne. Il fit ses premières études à l'école de Fulde, où il eut pour maître Raban Maur, et il s'y lia avec Otfride de Weissembourg, son condisciple, d'une amitié qui dura toute leur vie. Il se voua ensuite à la vie monastique; mais on ignore quel couvent reçut ses premiers vœux. Cependant il continua ses études à Fulde, où il approfondit les langues grecque et latine, s'occupa de poésie, de musique, de sculpture, d'histoire et de théologie, et mérita d'être qualifié *l'homme universel de son temps*. Digne d'enseigner à son tour, il fut appelé au célèbre monastère de Saint-Gall, où il remplit les fonctions d'écolâtre, et forma plusieurs disciples habiles. C'est là qu'il mourut le 24 mai 884. Il avait été promu au sacerdoce peu de temps après son arrivée à Saint-Gall. Ce religieux a été quelquefois confondu avec l'écolâtre de Prum Wandelbert. On a de lui : *Liber de musicâ;* une poétique, intitulée *De arte metrorum libri duo*, remarquable surtout en ce qu'elle est l'unique ou-

vrage de ce genre que nous ait légué le 9e siècle; *Commentarius in librum Tobiæ; Comment. de libro Proverb. Salomonis; Commentatio de Threnis seu Lamentationibus Jeremiæ prophetæ.* Trithème lui attribue un *Commentaire* en quatre livres *sur les quatre Évangélistes*, un Recueil de *Lettres*, des *Sermons*, etc.

WERENFELS (Samuel), né à Bâle le 1er mars 1657, renonça de bonne heure à la carrière évangélique pour se consacrer au professorat, fut appelé successivement aux chaires de logique et de langue grecque dans sa patrie, devint recteur en 1721, et mourut le 1er juin 1740, membre des Sociétés royales de Londres et de Berlin. D'abord publiés séparément de 1692 à 1720, ses écrits ont été recueillis sous ce titre : *Opuscula theologica, philosoph. et philolog.*, etc., Lausanne, 1739, 2 vol. in-4°.

WERF (Adrien Vander). *Voy.* **VANDER WERF.**

WERFF (Pierre Vander), né à Leyde le 14 juin 1529, fils d'un généreux martyr de la liberté de conscience, se rendit éminemment utile à Guillaume de Nassau, dans ses premiers efforts pour l'indépendance de la Hollande, soit en se chargeant de missions confidentielles pour recueillir des subsides, soit en établissant des intelligences secrètes sur différents points. Les talents et la probité de Vander Werff lui concilièrent toute la confiance du prince. Il s'en montra digne surtout dans la périlleuse crise de la ville de Leyde, assiégée par les Espagnols, en 1573 et 1574. Ni les intrigues du dedans, ni les menaces du dehors, ni la sédition, ni la famine, ni la peste, n'ébranlèrent la constance et la fermeté du bourgmestre. Entouré d'une populace mutinée : « Citoyens, dit-il, je serai fidèle au serment que j'ai prêté à Dieu et à la patrie. Je n'ai pas de pain à vous offrir; mais je dois mourir une fois; que ce soit par l'ennemi ou par vous, j'y suis résigné. » Ce langage imposa aux séditieux; et les Espagnols finirent par lever le siége. Maurice, successeur de Guillaume, distingua comme lui le mérite de Vander Werff. Dans les affaires les plus épineuses, l'État recourait à son conseil et à ses services. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à 12 fois, deux fois député aux états de la province, et il refusa encore d'autres dignités. Le chœur de l'église Saint-Pancrace, à Leyde, présente un monument érigé à sa mémoire. L'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, offre deux *Médailles* frappées en son honneur. Te Water l'a dignement célébré dans une *Biographie spéciale* (en hollandais), Leyde, 1814, in-8°.

WERLHOF (Jean), jurisconsulte distingué, naquit le 12 mars 1660. Après avoir achevé ses études grammaticales à l'académie d'Helmstadt, il visita celles de Strasbourg, de Bâle, de Genève, vint suivre les leçons des plus célèbres jurisconsultes d'Orléans et de Paris, se fit recevoir licencié en droit dans la première de ces deux villes, puis étant revenu dans sa patrie, y occupa successivement les chaires de politique, des institutes et de droit criminel (1696), enfin du Code (1702). Peu de temps après il fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut le 25 avril 1711, laissant un grand nombre d'ouvrages et opuscules juridiques, tant imprimés que manuscrits, une *Histoire du Danemark*, qu'il avait entreprise à l'âge de 14 ans, et à laquelle il ne cessa jamais entièrement de travailler. Parmi les ouvrages de jurisprudence du savant professeur, on cite son *Commentaire* latin sur le Traité de la guerre et de la paix de Grotius; *Antiquitates ac jus ecclesiasticum*; les *Traités de paix du 17e siècle*, etc.

WERLHOF (Paul-Gottlieb), premier médecin du roi d'Angleterre à la cour de Hanovre, naquit à Helmstadt, en 1699, probablement de la même famille que le précédent. Il paraît qu'il commença ses études de très-bonne heure, car il y avait déjà longtemps qu'il avait achevé ses cours de langues, de littérature et de médecine, à l'académie de sa ville natale, et même, selon plusieurs biographies allemandes, il avait exercé pendant plusieurs années dans la petite ville de Peina, près de Hildesheim, lorsqu'il vint, en 1725, à Hanovre. Ses connaissances profondes, son assiduité et un rare désintéressement lui acquirent, en peu de temps, la considération générale, et il fut successivement nommé médecin de la cour, premier médecin et professeur. Il continua de se distinguer également et dans la chaire et près du lit des malades, et mourut le 26 juillet 1767, regretté comme un de ces hommes dont le caractère fait le plus d'honneur à l'humanité. Ses ouvrages médicinaux sont trop nombreux pour que nous entreprenions d'en donner la liste complète. Les plus connus sont : *Cautiones medicæ de limitandis laudibus et vituperiis morborum et remediorum*, Hanovre, 1734, in-4°, *Actorum medicorum Edimburgensium specimina*, Hanovre, 1735, in-4°; *Disquisitio medica et philologica de variolis et anthracibus*, ibid., 1735, in-4°; *Pensées sur l'odeur forte de la bouche* (en allemand), Francfort et Leipzig, 1743, in-4°; *Observationes de febribus*, Hanovre, 1745, in-4°.

WERLOSCHNID (Jean-Baptiste de PEREMBERG), chevalier du saint-empire romain, se livra avec beaucoup de zèle à l'étude et à la pratique de la médecine, et ne craignit point, pendant que la peste exerçait ses ravages sur l'Allemagne, au commencement du 18e siècle, d'être continuellement au milieu des pestiférés. Il consigna les fruits de son expérience dans un ouvrage rédigé en commun avec un autre médecin, et intitulé : *Historia pestis quæ ab anno 1708 ad annum 1710, Transsylvaniam, Hungariam, Austriam, Pragam et Ratisbonam aliasque conterminas provincias depopulabatur, per Epistolas ex autopsiâ et experientiâ propriâ, nominis et cordiale, quùm enucleatè et graphicè juxta medicinæ præcepta conscripta à Jo. Baptistâ Werloschnid a Peremberg, S. R. I. equite, et Antonio Loick phil. et med. doctoribus Austriæ medicis, enaratta*, 1715, in-8°. Les deux savants décrivent avec beaucoup de détails tous les symptômes de cette effrayante maladie, et recherchent les moyens de la guérir. Ils finissent par donner un antidotaire dont ils assurent s'être servis avec succès. Quoique du temps de Werloschnid on n'eût point encore songé à examiner quelle était l'origine de la peste, la contagion ou l'infection, son ouvrage peut être utile à ceux qui s'occupent de cette question.

WERNECK (le baron de), général autrichien, naquit le 15 octobre 1748 à Louisbourg, dans le duché de Wurtemberg où son père était feld-zeugmeistre. Dès l'âge de 17 ans il entra au service d'Autriche, dans le régiment de Stein dont il devint colonel. Il fit à la tête

de ce corps plusieurs campagnes contre les Turcs, se distingua à la bataille de Martinestie, à la prise de Belgrade, et obtint en récompense la croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé général-major, en 1789, il fit en cette qualité les premières campagnes contre les Français, et commanda un corps d'armée sous le prince de Saxe-Cobourg, en 1793. Après la bataille de Neerwinden il pénétra jusqu'à Dinant, et se distingua dans la même campagne par de beaux faits d'armes à Lannoy, puis au siége de Valenciennes, à celui de Dunkerque, et se signala surtout à l'affaire de Cateau-Cambrésis, le 31 mars 1794, ce qui lui valut, au mois de juin de la même année, le grade de feld-maréchal lieutenant. Il commandait l'aile droite de l'armée de l'archiduc Charles, au combat de Wetzlar, le 15 juin 1796, et suivant ce prince, Werneck se laissa forcer partout, *agissant comme aurait pu le faire un général sans expérience.* Cette accusation ne paraît pas bien fondée : il faut attribuer ce langage à l'irritation du général en chef. Après le départ de l'archiduc, Werneck commanda la réserve sous Wartensleben, et dans la retraite qui eut lieu sur le Mein il rendit de grands services et contribua beaucoup, par l'habileté de ses manœuvres, à concentrer les forces autrichiennes en Franconie. Il s'y maintint jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, se signala à Wetzlar, à Limbourg, à Amberg, et concourut au gain de la bataille de Wurtzbourg, le 3 septembre 1796, de la manière la plus efficace, en rompant la ligne des Français à la tête des grenadiers et des réserves de cavalerie. L'archiduc Charles lui rendit cette fois une pleine justice, le félicita sur sa belle conduite par une lettre très-honorable, en lui envoyant la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. L'année suivante, Werneck fut nommé général en chef de l'armée du Bas-Rhin, et il parvint d'abord à contenir les Français commandés par Bournonville : mais cette armée ayant passé sous les ordres de Hoche, les Autrichiens n'éprouvèrent plus que des revers. On l'accuse d'être resté à Francfort, où sa passion pour le jeu le retenait, pendant que Hoche passait le Rhin. Forcé de combattre en même temps Championnet qui manœuvrait sur la Sieg, et le général Hoche qui débouchait par Neuwied, il voulut résister sur ces deux points, mais il éprouva une défaite complète; les débris de son armée gagnèrent le Mein dans le plus grand désordre, il fut lui-même sur le point d'être coupé et pris. C'en était fait de cette armée autrichienne si le traité de Léoben n'eût pas, fort à propos pour elle, mis fin aux hostilités. Sur la dénonciation du général Kray, Werneck fut traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta, mais il fut forcé de demander sa retraite qu'on lui accorda avec une demi-pension. Ce n'est qu'en 1801 qu'il fut remis en activité, à l'époque où les fautes de Mack devaient l'entraîner dans de nouveaux malheurs. Ce général en chef de l'armée autrichienne, aussi présomptueux qu'inhabile, s'était laissé enfermer dans Ulm, et à la veille de sa perte, croyant Napoléon en retraite sur le Rhin, il fit partir Werneck à la tête de 10,000 hommes qui devaient marcher sur Tubingen afin de tomber sur les derrières de l'armée française. A peine sorti d'Ulm, Werneck reconnut l'erreur de Mack, et alla se réunir au corps de l'archiduc Ferdinand, dont il protégea d'abord la retraite sur la Bohême; mais il ne put cependant éviter Murat qui le poursuivait à outrance au moment où il se retirait par la Franconie. Atteint, défait, il fut obligé de se rendre. Plusieurs généraux qui commandaient des corps détachés de cette armée, refusèrent de se soumettre à la capitulation qu'il avait signée, et se réunirent à l'archiduc Ferdinand. Conduit à Kœnigsgratz, il allait y être traduit devant un conseil de guerre, lorsqu'il mourut subitement, le 16 janvier 1806. Werneck a été jugé très-diversement par ses contemporains. L'archiduc Charles, après l'avoir blâmé dans les termes d'une sévérité excessive, lui écrivit les choses les plus flatteuses sur la campagne de 1796, et parle sévèrement de celle de 1797 dans ses *Principes de stratégie.* Le général Jomini le traite avec plus de ménagement et lui rend plus de justice. Bulow l'a loué, même pour sa conduite en 1805. Les officiers français en général accordent à Werneck des talents militaires et une grande bravoure. Ce général fit imprimer, en 1797, pour sa justification, le rapport officiel qu'il avait envoyé à Vienne sous ce titre: *Ueber das Betragen, etc.*, c'est-à-dire : *De la conduite du feld-maréchal lieutenant baron de Werneck, pendant la campagne du Bas-Rhin.*

WERNER, archevêque de Mayence, élu en 1260, se rendit à Rome près du pape Alexandre IV, qui lui donna le *Pallium.* En traversant la Suisse, il fut accompagné par Rodolphe, comte de Hapsbourg qui, selon quelques-uns, le suivit jusqu'à Rome. En 1273, les électeurs s'étant rassemblés à Francfort, pour mettre fin au long interrègne qui depuis la déposition de Frédéric avait duré 20 ans, l'archevêque de Mayence, comme chancelier de l'Empire, proposa Rodolphe pour Empereur, louant son courage, sa sagesse, et soutenant que, dans l'état où se trouvait l'Empire, ces qualités étaient bien préférables aux richesses et à la puissance des autres concurrents. Ayant gagné à son opinion tous les autres électeurs, il réussit à faire élire son candidat. Il eut ensuite avec les comtes de Spanheim des discussions sérieuses qu'il termina après les avoir vaincus. Les brigands qui désolaient les bords du Rhin avaient fait de Rheinberg leur citadelle, où ils cachaient le produit de leurs pillages; Werner alla les y assiéger, et ayant pris cette place, il ordonna de la raser. La haine contre les juifs était alors générale, on les accusait de profaner les hosties consacrées, d'immoler les enfants, d'empoisonner les puits, etc., et, sous de pareils prétextes, on les condamnait à périr dans les supplices; Werner plus humain se contenta de les expulser de son électorat (1282). Ce prélat mourut en 1284. On le regarde comme un des plus sages qui aient administré l'archevêché de Mayence.

WERNER (Joseph), peintre, né à Berne en 1637, reçut de son père les premières leçons de dessin, se perfectionna sous Matth. Mérian, puis suivit en Italie un riche amateur nommé Müller. Il s'adonna d'abord à la peinture à l'huile, puis à la fresque, et finit par se livrer entièrement à la miniature, genre dans lequel il excella. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Appelé à la cour de Louis XIV, il peignit plusieurs fois ce monarque, et exécuta un grand nombre de sujets allégori-

ques et gracieux. Étant passé en Allemagne, il se remit à peindre à l'huile, obtint de grands succès, séjourna successivement dans plusieurs villes d'Allemagne et de Suisse, notamment à Berne, où il mourut en 1710. On cite parmi ses compositions en miniature, outre celles qu'il exécuta pour Louis XIV, plusieurs autres qu'il fit pour le poëte Quinault, son ami, telles que : *les Muses sur le Parnasse*, la *Mort de Didon*, *Artémise*, etc.; et parmi ses tableaux à l'huile : l'*Union de la justice et de la prudence*, exécuté pour l'hôtel de ville de Berne; *Adam et Ève dans le paradis terrestre*. C'est surtout comme peintre en miniature qu'il a mérité d'être placé au premier rang des artistes.

WERNER (Paul de), général prussien, né, le 11 décembre 1707, à Raab en Hongrie, entra à l'âge de 16 ans dans le régiment des bussards de Nadasti, où il était enseigne en 1731, et capitaine en 1735. Pendant les 20 années qu'il passa au service d'Autriche, il fit huit campagnes contre l'Espagne, huit contre la France, six contre les Turcs et quatre contre la Prusse. A la bataille de Bitonto il fut fait prisonnier; combattit, en 1737, à la malheureuse affaire de Banjaluka, et en 1739, à celle de Kroczka. En 1741, il était, avec l'armée de Hongrie, à celle de Molwitz, et en 1742 à celle de Czaslau. Dans la seconde campagne de Silésie, il se distingua à la bataille de Sorr; et il se trouva, en 1746 et en 1747, à celles de Rocoux et de Lawfeld, que le maréchal de Saxe gagna sur les Autrichiens et les Hollandais. Quoique Werner se fût distingué dans toutes les occasions, son avancement n'était pas rapide. Persuadé qu'on était injuste envers lui, parce qu'il était protestant, il quitta le service d'Autriche en 1750, pour entrer dans l'armée prussienne, où il fut aussitôt nommé lieutenant colonel dans un régiment de hussards. S'étant fait remarquer par le maréchal Schwerin, il fut nommé commandant de son régiment, en 1756. Croyant que le général Nadasti était cause des désagréments qu'il avait éprouvés dans l'armée autrichienne, et tourmenté par son ambition autant que par le désir de se venger, il ne voyait devant lui que Nadasti. Bien servi par ses émissaires, il le poursuivait sans cesse dans ses marches et dans ses quartiers. Pendant la nuit, et dans des chemins impraticables, il tombait sur ses derrières; et plus d'une fois il fut sur le point de le faire prisonnier. Mais Nadasti fut rappelé par sa cour; et Werner se vit obligé de renoncer à ses projets de vengeance. Il s'en consola en se jetant sur les derrières du corps d'armée de Piccolomini, qu'il mit en déroute; et plus tard, sur un autre corps, qu'il poursuivit jusqu'au milieu de la Bohême. Enfin, pendant toute la guerre de sept ans, ses hussards furent l'effroi de l'armée autrichienne. A la bataille de Prague, il exécuta à leur tête, une charge décisive. A Kollin, il dirigea la première attaque, et couvrit ensuite la retraite du roi. Il accompagna le duc de Bevern en Silésie; et près de Kettendorf, il tomba sur deux bataillons de Croates, qu'il mit en pièces. Le 22 novembre 1757, placé sous les ordres du général Ziethen, à la bataille de Breslau, il se jeta sur le corps autrichien qui avait chassé de Kleinbourg les grenadiers prussiens; et il le repoussa avec une grande perte. A la bataille de Leuthen, il surprit, au point du jour, le général Nostitz, qui était aux avant-postes avec quatre régiments de hussards; et l'avantage qu'il obtint sur lui contribua beaucoup au gain de la bataille. Au mois de septembre 1758, Frédéric le nomma major général, et lui conféra l'ordre du Mérite. Le général de Ville assiégeait Neisse; et le roi voulait en faire lever le siége; Werner, qui désirait signaler sa promotion par une action d'éclat, tomba près de Landskron, sur les grenadiers autrichiens, les mit en fuite, et débloqua en même temps Neisse et Kosel. Au printemps de 1759, ayant trompé le général de Ville par l'habileté de ses manœuvres, il le chassa de la Silésie. L'année suivante il passa sous les ordres de Foucquet et du prince Henri; et dans plusieurs occasions il commanda lui-même un corps d'armée. C'est à cette époque qu'il mit dans une déroute complète les dragons du prince Joseph, et qu'il reçut du roi, pour récompense de cet exploit, un présent de 2,000 écus. Plus tard, ce prince le chargea d'aller délivrer Colberg, assiégé par les Russes. Il partit le 5 septembre de Glogau; et après une marche de 40 milles, il arriva, le 18, devant la place. Le jour même il tomba sur les assiégeants, qui occupaient les deux rives de la Persante. Comme ils ne s'attendaient pas à une pareille attaque, ils se hâtèrent d'abandonner leur camp, leur artillerie, leurs munitions. L'infanterie se sauva sur la flotte, et la cavalerie dispersée ne se rallia qu'en Pologne. Cette victoire donna un grand éclat au nom de Werner. Sur la proposition de Sulzer, la Société des *Patriotes* fit frapper en son honneur une médaille où on lisait ces mots tirés d'Ovide : *Res similis fictæ*. Dans une de ses plus belles odes Ramler chanta la délivrance de sa ville natale; et Frédéric II fit frapper une médaille sur laquelle on voyait le buste du brave Werner et celui du colonel Heiden, avec la ville de Colberg, représentée sous la figure d'une femme assise sur les bords de la mer, d'où un monstre sort pour la saisir, lorsqu'un guerrier se présente pour la sauver. En 1761, Werner fut nommé lieutenant général, avec un canonicat de 2,000 écus, qui venait de vaquer à la collégiale de Minden. Après avoir chassé les Suédois de la Marche de Brandebourg et de la Poméranie antérieure, il fut mis sous les ordres du prince de Wurtemberg, qui était chargé de délivrer la ville de Colberg, assiégée, pour la troisième fois, par les Russes. Après avoir pris part aux pénibles et infructueuses opérations qui eurent lieu devant cette place, Werner reçut ordre d'aller au-devant du général Platen, qui s'avançait de la Pologne à marches forcées; mais il fut surpris par les Russes, fait prisonnier, et conduit à Kœnigsberg, où il demeura enfermé jusqu'à la fin de 1762. Dès que Pierre III fut monté sur le trône de Russie, il le fit venir à Pétersbourg, et le combla d'honneurs et de présents. Les offres les plus pressantes et les plus avantageuses ne purent le décider à passer au service de ce monarque. Il revint en Prusse; et le roi lui donna le commandement d'un corps d'armée avec lequel il pénétra dans la Moravie. Revenu en Silésie, il attaqua le maréchal Daun, qui, après avoir perdu 3,000 hommes et 7 étendards, fut forcé d'évacuer Schweidnitz. Cet exploit fut le dernier de cette guerre. La paix se fit, et Werner, comblé des bienfaits du roi, vécut dans la retraite, qu'il ne quitta

ju'en 1778, pour prendre le commandement d'un corps l'armée dans la guerre de la succession de Bavière. Revenu dans sa terre de Pitschin en Silésie, il y mourut le 25 janvier 1785.

WERNER (Abraham-Gottlob), l'un des plus savants minéralogistes modernes, né le 25 septembre 1750 à Wehlau, dans la haute Lusace, fils d'un directeur de forges, reçut sa première instruction à l'école de l'hospice des orphelins de Bunzlau, et fut ensuite placé à l'école des mines de Freyberg, en Saxe. Dès l'âge de 24 ans, il publia son *Traité des caractères des minéraux*, ouvrage qui pouvait faire prévoir qu'il rendrait plus tard à la minéralogie un service analogue à celui que Linné avait rendu à la science des végétaux, par la terminologie expliquée dans sa *Philosophie botanique*. En 1775, il fut nommé adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg et inspecteur du cabinet des mines. Quelques autres écrits, et surtout ses leçons, lui firent bientôt une réputation européenne. Il vint en 1802, à Paris, où il fut accueilli avec une grande distinction par tous les savants. Il était déjà l'un des huit associés étrangers de l'Académie de sciences. Malgré les offres brillantes qui lui furent faites à plusieurs reprises, il ne voulut jamais entrer dans aucun service étranger, et mourut à Dresde le 30 juin 1817. Cuvier lut son *éloge* à l'Académie. Outre l'ouvrage déjà mentionné, et qui a été traduit en français par Picardet (Paris, 1790, in-8°), on lui doit : *Nouvelle Théorie des filons avec son application à l'art d'exploiter les mines*, 1791 ; traduit en anglais, avec un *Appendice*, par C. Anderson (Londres, 1809, in-8°), et un opuscule intitulé : *Classification et Description des montagnes*, publié en 1787. Une traduction de la *Minéralogie* de Cronstadt, et le *Catalogue* du cabinet de Papst d'Ohain, sont les seuls ouvrages où il introduisit des descriptions faites d'après sa terminologie, et où il fit connaître occasionnellement ses méthodes de distribution. « Les mérites de ce grand minéralogiste, dit Cuvier, ont fini par être appréciés par tous les peuples civilisés, et déjà, de son vivant, son nom était invoqué partout où l'on exerce l'art des mines. »

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poëte, né à Kœnigsberg, en 1768, eut une jeunesse fort aventureuse. Employé par le gouvernement prussien dans l'administration à Varsovie (1796), il se fit affilier à une loge de francs-maçons, dont il devint l'orateur, et entreprit d'y introduire une sorte de mysticisme, qui fut le premier ferment de son génie poétique. En 1805, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra dès lors à la composition dramatique avec succès. Étant venu à Paris en 1811, il y mena une vie assez dissipée, puis se rendit à Rome, où il abjura le protestantisme ; de Rome, il passa à Vienne, y fut ordonné prêtre, et nommé prédicateur de l'une des églises de cette capitale. Bientôt on accourut en foule pour l'entendre, et aucun prédicateur n'eut autant de vogue. Le ministère sacré ne le détourna point de ses compositions poétiques; mais elles n'eurent point le même succès. Cet homme singulier mourut à Vienne le 17 janvier 1823. Mme de Staël, qui avait reçu Werner à Coppet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage de l'*Allemagne*, t. II, ch. 24. Il est surtout connu par ses *Confessions*, ouvrage écrit en 1804, et dans lequel on trouve exposé son bizarre mysticisme. Outre le recueil de ses *Poésies*, dont quelques-unes ont été traduites ou imitées en français, on a de lui six tragédies : deux, *Martin Luther* et *le Vingt-Quatre février*, sont traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, la 1re par Berq, avec une préface intéressante; la 2e, par Gustave de Baer, avec une *Notice* de Ch. de Rémusat.

WERNHER (George), conseiller du roi de Hongrie et gouverneur du comté de Saros ou Scharosch, dans le 16e siècle, avait eu occasion d'examiner les eaux minérales et thermales qui se trouvent en abondance dans le comté de Lips, voisin de celui de Saros. Ayant publié, vers l'an 1520, ses observations sur ce sujet, et les ayant communiquées à un de ses amis, le baron d'Herberstein, celui-ci l'engagea à donner plus d'étendue à son travail, et à y comprendre toute la Hongrie, ce qu'il exécuta heureusement dans un *Traité* qu'on trouve dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, Vienne, 1746, tome I, pag. 842, sous ce titre : *Georgii Wernheri, consiliari regis, et apud Saros præfecti, de admirandis Hungariæ aquis Hypomnemation ad Coloniensem editionem anni* 1595 *recognitum et emendatum*.

WERHNER (Jean-Balthasar, baron de), conseiller à la cour impériale de Vienne, né à Rothenbourg dans les dernières années du 16e siècle, fut nommé professeur de droit à l'université de Wittenberg. Appelé à Vienne, en 1729, il y mourut le 14 novembre 1742. Ce publiciste joignait des connaissances profondes en droit à une longue pratique; ce que prouvent tous ses écrits, qui sont : *Selectæ observationes forenses*, Wittenberg, 1710, 2 vol. in-4°; Iéna, 1757, 3 vol. in-fol; *Compendium juris quo Germani hodiè ac imprimis Saxones in foro utuntur*, Wittenberg, 1728, in-12. Dans les cas difficiles, l'opinion de Wernher faisait autorité dans tous les tribunaux de l'Allemagne.

WERNHER (Michel-Godefroid), neveu du précédent, né le 11 décembre 1716 à Neukirchen, en Franconie, fit ses études à Wittenberg, où il se distingua comme répétiteur en droit. Il fut appelé, en 1761, comme professeur à l'université d'Erlangen, et il mourut dans cette ville le 13 août 1794. On a de lui un ouvrage estimé sur la jurisprudence, sous ce titre : *Commentationes lectissimæ ad Digesta, imprimis ad illustrium virorum Bœhmeri, Heineccii et Ludovici compendia*, Francfort et Leipzig, 1764; Erlangen, 1776, 2 vol. in-8°.

WERNICKE ou **WERNIGK** (Chrétien), poëte allemand, mort en 1720 à Paris, résident du roi de Danemark, est connu par un recueil de poésies, dont la 5e édition a été publiée par Ramier sous le titre d'*Épigrammes de Chr. Wernicke, avec celles d'Opitz et de quelques autres poëtes*, Leipzig, 1781, in-8°.

WERNSDORFF (Gottlieb), philologue, né en 1668 à Schoenfeld, en Saxe, embrassa la carrière évangélique, obtint une chaire de théologie à l'académie de Wittenberg, parvint aux premières dignités ecclésiastiques, et mourut en 1729. Outre quelques *Harangues* et *Oraisons funèbres*, on cite de lui de nombreuses *Dissertations* qui ont été recueillies et publiées à Wittenberg, 1736-37, 2 vol. in-4°, précédées de la *Vie* de l'auteur.

WERNSDORFF (Gottlieb), fils du précédent, né

en 1710 à Wittenberg, fut successivement professeur de littérature, d'éloquence et d'histoire au gymnase de Dantzig, et mourut en 1774. Parmi ses nombreux écrits on distingue : *Commentatio de regibus crinitis Francorum merovingicæ*, etc., Wittenberg, 1742, in-4°; *De republicâ Galatarum liber singularis*, Nuremberg, 1743, in-4°.

WERNSDORFF (Ernest-Frédéric), frère du précédent, né en 1718 à Wittenberg, fut professeur de théologie dans la même ville, et y mourut en 1782. On cite de lui : *De septimiâ Zenobiâ Palmyrenor. augustâ*, Leipzig, 1742, in-4°; *De fontibus historiæ Syriæ in libris Machabæorum*, 1746, in-4°.

WERP (Charles), jésuite, né vers 1592 à Condroz, dans l'évêché de Liége, mort à Huy le 17 décembre 1666, avait fait profession à Tournai, en 1612, et enseigné successivement les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême. On a de lui : *Piarum lacrymar. in quatuor fontes, seu totidem libros elegiar. divisarum*, etc., Cologne, 1640, in-16; *De raptu manresano. S. Ignatii de Loyola*, poëme en IV liv., Anvers, 1647, in-4°; *Magdalena pœnitens*, etc., Leyde, 1667, in-18°.

WERT ou **WERTH** (Jean, baron de), l'un des plus célèbres partisans du 17e siècle, était né en 1594, dans le Brabant, à Weert, petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé de bonne heure l'état militaire, il dut à son courage un avancement rapide. Il passa ensuite au service de la Bavière, et après la mort d'Aldringer, il lui succéda dans le commandement des troupes bavaroises, et il eut beaucoup de part à la victoire remportée par les Impériaux à Nordlingen en 1634. Il marcha ensuite sur Heidelberg, s'empara d'un des faubourgs, et força la ville à capituler; mais n'ayant pu se rendre maître du château, il se retira à l'approche de Bernard de Weimar. L'année suivante, il reprend Spire aux Suédois, obtient sur eux différents succès, et rejoint le duc Charles IV en Lorraine. Gassion lui fait d'abord éprouver un échec; mais il n'en intercepte pas moins les convois de l'armée française, bat son arrière-garde, et lui enlève une partie de ses bagages. La Lorraine était tellement dévastée, qu'il devenait impossible d'y faire subsister une armée; Jean de Wert établit la sienne en Alsace pendant l'hiver. A l'ouverture de la campagne (1636), il se présente devant Liége, qui ne s'était point encore déclarée pour l'Empereur; mais tout à coup, avec une armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonais et de Croates, il fond sur la Picardie, laissée sans défense. La France crut voir se renouveler les anciennes invasions des barbares. Bientôt il menace Paris, dont les habitants effrayés se réfugient dans les provinces, où ils portent l'épouvante. L'entrée de Gallas dans la Bourgogne accroît encore le danger; mais la résistance inattendue qu'il éprouve devant Saint-Jean-de-Losne donne aux Parisiens le temps de se remettre de leur effroi. Dans quelques jours, 50,000 hommes sont prêts à marcher. Jean de Wert ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, et il abandonna la Picardie, emportant un riche butin. En 1637, il enlève aux Suédois Ehrenbreistein et Hanau, et marche contre le duc de Weimar, qui s'avançait au secours de cette dernière ville. Battu deux fois par ce prince, il est blessé grièvement dans un troisième combat. Dès qu'il est rétabli, Jean de Wert va rejoindre l'armée devant Rhinfeld, et il contribue puissamment à forcer le duc de Weimar d'en lever le siége (1638). Tandis que les Impériaux se réjouissent de cette victoire, le duc de Weimar les surprend dans leur camp et fait prisonniers les quatre généraux. Jean de Wert, malgré ses instances pour rester en Allemagne, fut envoyé à Paris, où son arrivée produisit la plus grande joie. Enfermé d'abord au château de Vincennes, il n'eut bientôt d'autre prison que la capitale. Les Parisiens, qu'il avait fait trembler quelques années auparavant, s'empressaient d'aller voir ce *redoutable* général. Le cardinal de Richelieu lui donna, dans son château de Conflans, une fête dont le duc d'Orléans fit lui-même les honneurs. A l'exemple du premier ministre, les grands seigneurs se firent un mérite de lui procurer chaque jour de nouveaux divertissements. La captivité de Jean de Wert dura quatre ans, mais on voit que rien ne fut négligé pour la rendre agréable. Ce ne fut qu'en 1642, qu'il fut échangé contre Horn, général suédois, fait prisonnier à la bataille de Nordlingen. Il reprit sur-le-champ son commandement, et battit le brave Rantzau à Tudlingen. Quelques mécontentements le décidèrent à passer au service de l'Autriche; et il se signala, en 1646, dans l'armée impériale; mais il ne tarda pas à rejoindre les drapeaux de la Bavière. Après la paix de Westphalie, il se retira dans une terre qu'il avait obtenue en Bohême pour prix de ses services. Il y mourut épuisé de fatigues le 6 septembre 1652. Son nom resta longtemps populaire en France. Plus de 50 ans après, on le retrouve encore dans les refrains des chansons. Il y avait un air de trompette qu'on nommait l'air de Jean de Wert. (Voy. la *Romance* de Mlle l'Héritier, dans le Mercure galant, mai, 1702, et le *Dictionnaire* de Bayle.)

WESENBECK (Pierre de), en latin *Wesenbecius*, dit *l'aîné*, pour le distinguer d'un autre Pierre Wesenbeck, surnommé *le jeune*, est le chef d'une célèbre famille de jurisconsultes, et fut lui-même très-habile dans la jurisprudence. Né en 1487, dans les Pays-Bas, étudia d'abord à Louvain, puis à Paris, et enfin à Anvers, où il se maria à une riche veuve. Il fut ensuite admis au nombre des conseillers de la ville, et se distingua dans ce poste par sa sagesse et par l'étendue de ses lumières. Il mourut le 18 février 1562, universellement regretté des pauvres auxquel il distribuait ces aumônes considérables. De 16 enfants qu'il avait eus de son mariage, trois acquirent comme jurisconsultes la plus haute réputation.

WESENBECK (André de), l'aîné, né à Anvers en 1527, fit ses études à Louvain, et s'établit avocat à Bruxelles, où son érudition et son éloquence non moins que la beauté de sa figure et l'amabilité de ses manières lui firent acquérir, avec une clientèle brillante, de la considération et des richesses. Il mourut en 1569, n'étant âgé que de 42 ans. Cette fin prématurée fut attribuée par les uns à l'excès du travail, et par les autres à un poison que lui auraient administré des rivaux envieux de sa gloire.

WESENBECK (Mathieu), frère du précédent, né le 25 octobre 1531, donna dès sa plus tendre enfance

les preuves d'une facilité extraordinaire, et fut dès lors appliqué aux études. A 14 ans, il avait terminé ses cours de latin et de grec, et se rendait à Louvain, pour y apprendre le droit. Reçu licencié en 1550, il partit pour la France, où il resta deux ans pour se perfectionner dans les langues, la littérature et la jurisprudence. Il alla ensuite s'établir en Allemagne, soit parce qu'il croyait y voir plus de ressources pour son étude favorite, soit parce que le protestantisme qu'il avait embrassé en France, et loin de ses parents catholiques, lui causait en Belgique, et au milieu de sa famille, de graves désagréments. Il fut admis aux honneurs du doctorat à Iéna, et peu de temps après obtint dans cette ville une chaire de droit, qu'il remplit avec éclat jusqu'en 1569, époque à laquelle il se rendit à l'académie de Wittenberg. Il y enseigna avec moins de succès, et y jouit d'un peu plus de tranquillité qu'à Iéna, où ses études avaient été presque continuellement troublées par de vaines querelles avec quelques théologiens. Sa réputation, répandue dans toute l'Allemagne, attira sur lui les faveurs de l'électeur Maurice de Saxe, qui le nomma membre du conseil privé, et de l'empereur Maximilien II, qui, par un diplôme daté de Prague, lui confirma en 1571 la noblesse dont il jouissait dans les Pays-Bas, et le nomma noble d'Empire. Wesenbeck mourut le 6 juin 1586, laissant entre autres ouvrages : *Paratitla juris, sive comment. in Pandectas et Codicem,* souvent réimprimés avec les annotations des jurisconsultes allemands, et *Historica narratio de inquisitione hispanicâ.* A. Rauchbar et Michel de Perre ont écrit chacun une *Vie de Wesenbeck,* dont un anonyme a publié l'*Éloge funèbre,* Wittenberg, 1586, in-4°. On peut encore consulter le *Theatrum erudit.* de Freher, les *Vitæ professor. Ien.* de Zeumer, et l'*Hist. litt. germ.* de Reimann.

WESENBECK (Pierre de), le jeune, né à Anvers en 1546, professa aussi le droit à Iéna, à Wittenberg et à Altdorf, devint conseiller aulique du prince de Cobourg, puis assesseur de la justice provinciale, et mourut à Cobourg, le 27 août 1603. On lui doit des *Annotations sur les Pandectes,* un *Discours* sur les affaires des Vaudois et des Albigeois (*Oratio de Waldensibus et Albigensibus et principum ordinumque protestantium epistolis huc pertinentibus*), et plusieurs autres ouvrages. La maison de Wesenbeck reçut dans la suite un nouvel éclat dans la personne d'un autre Mathieu de WESENBECK, petit-fils du jurisconsulte du même nom, qui fut conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, chancelier de la principauté de Minden, et qui assista avec le titre d'ambassadeur plénipotentiaire de Brandebourg à la signature du traité de Westphalie (1648), et aux traités séculoires de Nuremberg.

WESENBECK (Jean), ministre protestant, né en 1548 à Zaysenhausen, village dans le margraviat de Durlach, élève des académies de Strasbourg et de Tubingen, où il devint maître ès arts en 1567, fut ensuite gouverneur de plusieurs jeunes gentilhommes, professeur à Tubingen, diacre et docteur en théologie en 1577, surintendant et curé de la ville de Gœppingen en 1579, surintendant et premier prédicateur à Ulm en 1582. Il mourut le 29 juin 1612, et laissa quelques ouvrages.

WESLEY (Samuel), né en Angleterre en 1662, fils d'un ministre non conformiste, qui l'éleva dans ses principes, ne sortit de sa position gênée qu'après la révolution de 1688, en faveur de laquelle il publia quelques écrits. La reine Marie lui donna la cure d'Epworth (1693), et celle de Wroote, l'une et l'autre au comté de Lincoln, et le duc de Marlborough, qu'il avait encensé dans un poëme sur la bataille de Blenheim, le fit nommer chapelain d'un régiment. Samuel mourut le 30 avril 1735. On cite de lui la *Vie de J. C.,* poëme héroïque, 1693, in-fol.; *Élégies sur la reine Marie et l'archevêque Tillotson,* 1695, in-fol.; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament,* en vers, 1704, 3 vol. in-12.

WESLEY (John), fils du précédent, né à Epworth en 1703, se livra dans sa jeunesse avec une grande ardeur à l'étude de l'Écriture sainte et des livres ascétiques. Admis dans les ordres en 1725, il prit, avec son frère, la direction de quinze jeunes gens qui étudiaient à Oxford (1729), et dès lors établit les bases de son système religieux. Les nouveaux sectaires se livraient principalement à l'étude de la Bible, mêlant à cette occupation la prière, le jeûne, la visite des pauvres et d'autres bonnes œuvres, sans perdre un seul moment de la journée. Cette vie pleine et réglée les fit appeler *méthodistes,* et ils adoptèrent cette dénomination qu'on leur donnait par raillerie. En 1735, Wesley et son frère s'adjoignirent quelques autres missionnaires pour aller prêcher l'Evangile en Amérique. De retour en Angleterre en 1738, il organisa définitivement les assemblées ou *chapelles* des méthodistes sur le plan des congrégations moraves. Il mourut le 2 mars 1791. Le système de Wesley est développé dans l'*Histoire des sectes religieuses,* t. 1er, et dans le *Précis historique du méthodisme,* Paris, 1817, in-8°. On remarque parmi ses écrits le *Papisme examiné de sang-froid,* 3e édition, Londres, 1779, in-8°; *Médecine primitive, recueil de remèdes simples,* etc., traduit en français par Bruyset, avec des notes de Rast, Lyon, 1772, in-12; *Nature, objet et règlement des sociétés méthodistes,* Londres, 1798, in-8°; des *Sermons,* etc. Ses *Œuvres* ont été réunies, Londres, 1774, 32 vol. in-8°.

WESLEY (Charles), frère du précédent, naquit en 1708, et concourut avec lui à fonder la secte des méthodistes. Il le suivit dans la Géorgie, revint en Angleterre, en 1736, à la suite d'un général dont il était secrétaire, et de retour dans sa patrie se donna des peines infinies pour accroître le nombre des méthodistes. Il prêcha dans les villes et dans les campagnes avec beaucoup de succès, et mourut en 1788. Ses ouvrages sont peu connus. Un journal du Méthodisme paraît en Angleterre sous le titre de *Wesleyan Magazine.*

WESSEL (Jean), en latin *Wessellus,* né à Groningue vers 1419, professa la philosophie et la théologie à Cologne, puis se rendit à Louvain et à Paris. Dans la vaine querelle des *réalistes* et des *nominalistes,* il prit parti en faveur de ces derniers, passa plus tard à Bâle avec Fr. de la Rovère (depuis Sixte IV), puis revint dans sa ville natale, où il mourut en 1498. On a de lui beaucoup d'écrits, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum,* avec une préface de Luther, Leipzig, 1522; réimprimé avec des additions, Groningue, 1614, et Amsterdam, 1617, in 4°. Plusieurs écrivains protestants

regardent Wessel comme le précurseur de Luther.

WESSELING (Pierre), habile philologue, né en 1692 à Stenford, en Westphalie, professa d'abord les lettres sacrées et profanes à Franeker. Il passa ensuite à Middelbourg pour y prendre la direction des écoles. Plus tard, il enseigna l'histoire et l'éloquence à Deventer, puis à Franeker et à Utrecht. Il joignit à sa chaire la place de bibliothécaire d'Utrecht, et mourut en 1764. On a de lui : *De origine pontificiæ dominationis*, Franeker, 1723, 1724, in-fol.; *Observationes diversæ*, Amsterdam, 1727, in-8°; *Probabilium liber singularis*, Franeker, in-8°; la meilleure édition du *Recueil des anciens itinéraires romains*, avec *Notes*, 1735, in-4°; deux *Dissertations*, sur les archontes des Juifs, et sur la prétendue correction des Évangiles, Utrecht, 1738, in-8°; plusieurs éditions d'auteurs anciens, notamment d'Hérodote et de Diodore de Sicile, etc., etc.

WESSELY (Hartwig), savant écrivain juif, né à Copenhague en 1723, se livra dès l'enfance à l'étude avec un tel succès, qu'à l'âge de 13 ans il commença un ouvrage intitulé *Gan Nooul* (Jardin fermé), estimé pour la pureté de la morale et du style. Plus tard il se rendit à Berlin, au milieu de cette colonie juive, dont le chef était le célèbre Mendelssohn, et s'y livra comme poëte aux inspirations de son génie, portant le flambeau de sa critique et de sa philosophie dans un grand nombre d'ouvrages, tous écrits en hébreu. Dans le journal que fit paraître la Société littéraire hébraïque de Berlin, sous le titre de *Hamasseph* (le Collecteur), il publia une suite de recherches et de poëmes, parmi lesquels on distingue son *Élégie* sur la mort de Mendelssohn, son maître et son ami, auquel il regrettait de survivre. Ses autres ouvrages sont un *Commentaire* sur le Lévitique; un livre de morale intitulé *Yain Libanon* (vin de Libanon); un autre, *Sepher Hamidoz* (Livre des mœurs); *Sepher Hanephesch* (Livre de l'âme); des *Lettres* à ses coreligionnaires; un poëme intitulé *Chir Hatiphereth* (Chant de la majesté). En 1804, il s'établit à Hambourg, où il fut reçu rabin des juifs portugais, et mourut le 3 mars de l'année suivante.

WEST (Gilbert), littérateur anglais, était fils du docteur West, qui donna en 1697 une bonne édition de Pindare. Gilbert, né en 1706, occupa successivement diverses places dans l'administration, fut même proposé pour diriger l'éducation du jeune prince de Galles, depuis George III, et mourut en 1756. On a de lui : l'*Institution de l'ordre de la Jarretière*, espèce de poëme dramatique, 1742; *Observation sur l'histoire et les preuves de la résurrection de J. C.*, 1747, in-8°; traduit en français par l'abbé Guénée, Paris, 1757, in-12; *Odes de Pindare*, avec diverses autres pièces en prose et en vers, traduites du grec en vers anglais, etc., 1748, in-8°; l'*Abus des voyages*, et l'*Éducation*, deux poëmes dans le style de Spenser; *Poésies diverses*, 1766, 3 vol. in-12.

WEST (Thomas), antiquaire, né en 1706, passa la plus grande partie de sa jeunesse sur le continent, et embrassa la carrière de l'enseignement. Entré dans l'institut des jésuites, lors de son abolition, il se mit au service des seigneurs étrangers auxquels il servait de guide et de *cicerone*, en les conduisant dans les lieux les plus pittoresques, et finit par se retirer dans le Westmoreland, où il mourut en 1769. Outre l'*Histoire des lacs* (Guide to the Lakes), et l'*Histoire de Furness*, Londres, 1774, in-4°, on a de lui des *Mémoires sur des antiquités découvertes dans le comté de Lancastre*, insérés dans le 5e vol. de l'*Archæologia britannica*.

WEST (Nicolas), docteur en théologie et évêque d'Ély, se prononça en faveur de Catherine d'Aragon, lorsque Henri VIII agita la question de son divorce avec cette princesse, et publia à ce sujet un traité *De non solvendo Henrici regis matrimonio*, etc. — WEST (Édouard), théologien, mort en 1675, a laissé des *Sermons* et un traité de la *Perfection humaine*.

WEST (Richard), jurisconsulte, lord-chancelier d'Irlande en 1725, est auteur d'une *Dissertation sur les crimes de haute trahison*, et *sur les bills de proscription*; de *Recherches sur la création des pairs*; d'une tragédie d'*Hécube*, et de quelques articles dans la feuille périodique intitulée : *le libre Penseur*. — Son fils, qui fut lié avec le poëte Gray et Horace Walpole, et qui mourut à 26 ans en 1742, a laissé plusieurs morceaux de littérature, insérés dans les *OEuvres* de lord Orford (Horace Walpole), et dans la *Vie* de Gray par Mason.

WEST (Samuel), pasteur à Boston, mort en 1809 à 69 ans, est connu par quelques *essais*, insérés dans le *Columbian sentinel*, 1806, 1807; et par plusieurs *éloges funèbres*, notamment celui de Washington.

WEST (Samuel), ministre du saint Évangile dans le Massachusett, fut membre de la convention réunie pour la constitution de cette colonie et celle des États-Unis, et mourut dans l'État de Rhode-Island en 1807. Outre divers *opuscules* théologiques et des *sermons*, il a publié de nombreux articles dans les journaux.

WEST (Benjamin), peintre d'histoire, né le 10 octobre 1738 à Springfield, dans le comté de Chester (État de Pensylvanie), manifesta, dès son jeune âge un goût très-prononcé pour le dessin, sans avoir vu ni tableau ni gravure. Un de ses parents l'emmena à Philadelphie, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à Rome en 1760, il fut présenté au cardinal Albani, Mécène des artistes, et se lia bientôt avec Mengs et d'autres peintres renommés. Pendant les trois années de séjour qu'il fit en Italie, West acquit la correction et la pureté de dessin qui le distinguèrent plus tard, et composa plusieurs tableaux remarquables. Arrivé à Londres en 1763, il devint deux ans après membre, puis l'un des directeurs d'une société d'artistes, qui fut ensuite incorporée dans l'Académie royale. Ses compositions, dans le genre historique, l'avaient placé dès lors à la tête de tous les peintres anglais, sans en excepter Reynolds, auquel il succéda, en 1791, dans le poste de président de l'Académie. En 1802 il vint à Paris, et y fut accueilli avec la distinction que méritaient ses talents. Cet artiste mourut à Londres le 10 mars 1820, fut enterré avec pompe à côté de Reynolds et de Wren dans la cathédrale de Saint-Paul. Il était associé de l'Institut de France et membre de plusieurs académies ou sociétés tant nationales qu'étrangères. On distingue, parmi ses tableaux : *la mort de Socrate*, qui fut sa première composition historique; *Oreste et Pylade*; *Agrippine débarquant en Italie avec les cendres de Germanicus*; *Régulus retournant de Rome à Carthage*; la *Mort du général*

Wolf; *Jésus-Christ présenté au peuple par Pilate*, un des tableaux de la plus grande dimension. On a de West un recueil de *Discours* prononcés à l'Académie royale, Londres, 1793, in-4°, et deux *Lettres* sur les avantages que la sculpture offre à la peinture. John Galt a publié, en anglais, *la Vie et les Études de Benjamin West*, 2e édition, 1811, in-8°.

WESTERBAAN (Jacob), seigneur de Brantwyck, préférait les plaisirs des muses aux intrigues et aux faveurs de la cour. Élève d'Épiscopius, il en avait adopté la doctrine, et comptait au nombre de ses amis les victimes du stathouder Maurice, Berneveld, Grotius et ce clergé remontrant, condamné au synode de Dordrecht. Westerbaan, retiré dans sa belle maison de campagne voisine de la Haye, et appelée *Ockenburg*, lui a consacré un poëme hollandais, qui porte ce nom, la Haye, 1654, in-4°. Entre autres objets, il y décrit avec complaisance une galerie qu'il y avait formée d'illustres compatriotes peints par Miereveld et autres artistes. On a de lui une traduction des *Psaumes*, en vers hollandais, la Haye, 1655, in-8°. Il a aussi traduit beaucoup de morceaux de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Sénèque, de Térence. Quelques-unes de ses pièces érotiques sont charmantes. Il maniait aussi l'épigramme avec talent. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-8°, la Haye, 1672. Westerbaan, créé docteur en médecine, avait épousé la veuve d'un des fils d'Olden-Barneveld, Regnier, seigneur de Grœneveld.

WESTERHOFF (Arnold-Henri), philologue allemand, n'est connu que par une très-bonne édition de Térence, qu'il publia en 1729, 2 vol. in-4°, avec *notes, commentaires* et *index*.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, naquit en 1764, à Molsheim, en Alsace, où son père était procureur. Il était doué de cette énergie qui porte les hommes aux belles actions, ou leur fait commettre de grands crimes. On raconte que pendant sa jeunesse, il inspira de l'amour à une fille noble, belle et vertueuse, et que s'en croyant trahi, il entra chez elle un poignard à la main pour la forcer à des aveux. Les parents de la jeune personne étant accourus à ses cris, éperdu, il tourna alors ses transports contre lui-même, et se frappa de deux coups de poignard aux yeux de son amante. Westermann avait déjà servi quelque temps dans un régiment de cavalerie, lorsque la révolution éclata. On conçoit avec quelle chaleur un caractère aussi violent dut en embrasser les principes. L'exaltation de ses sentiments patriotiques lui valut la place de greffier de la municipalité d'Haguenau. Arrêté et poursuivi comme coupable d'avoir excité quelques émeutes, l'assemblée constituante refusa de délibérer sur la proposition qui lui était faite de suspendre les poursuites dirigées contre lui, et qui, grâce à l'intervention de ses protecteurs, n'eurent pas d'autre suite. Rendu à la liberté, il vint se fixer dans la capitale. Il était, lors de la journée du 10 août 1792, à la tête d'une troupe indisciplinée de Marseillais et de Brestois, retenus à Paris par les chefs de la conspiration. Westermann, l'air terrible au milieu de ses farouches Brestois, vint fondre avec impétuosité sur le régiment suisse, tua de sa propre main tout ce qui lui résista, et fut proclamé le héros de cette journée. Nommé adjudant général par le conseil exécutif, il reçut de Danton, qui en était le chef, une mission secrète auprès de Dumouriez, général en chef de l'armée du Nord, avec des instructions concernant les négociations dans lesquelles ce général était entré avec le duc de Brunswick. Dumouriez mit bientôt Westermann à la tête d'une légion de son avant-garde. Vers la fin de novembre, en informant la Convention de la retraite des Autrichiens, des siéges de Namur et de la citadelle d'Anvers, il se plaignit des retards que l'armée éprouvait dans le paiement de sa solde et dans la réception de ses fournitures, et invitait avec instance cette assemblée à faire cesser cet état de choses. On pensa plus tard que cette démarche lui avait été suggérée par Danton, à qui elle fournit l'occasion de se faire nommer commissaire pour aller sur les lieux vérifier si les plaintes étaient fondées. Le 23 décembre, la section des Lombards dénonça Westermann à la Convention comme coupable d'avoir, en 1789, volé des couverts d'argent chez un restaurateur; elle ne bornait pas là cette accusation, qu'on trouvera bien tardive : elle ajoutait qu'il était coupable de calomnie envers les volontaires du bataillon des Lombards, qu'il avait représentés comme ayant fui devant l'ennemi. Chabot, Bourdon et Carra le défendirent en rappelant les services qu'il avait rendus à la patrie. Westermann, afin de confondre ceux qui profitaient de son absence pour le perdre, sollicita sa mise en jugement; mais cette affaire fut bientôt oubliée, et il se vengea de ses ennemis particuliers par de nouveaux triomphes sur ceux de la France. Pendant les revers de Dumouriez en Belgique, Dampierre et Westermann montrèrent seuls une grande fermeté. Ce dernier, avec sa légion, se battit seul contre 10,000 hommes, sous les murs de Bruxelles. Dans un conseil de guerre, il fut aussi le seul qui ne voulut point capituler, disant qu'avec une partie du canon de la place, il percerait à travers l'armée autrichienne. Pendant sa marche, les Impériaux lui offrirent 500,000 francs et le grade de lieutenant général, s'il consentait à émigrer avec sa légion. Enflammé de colère, il répondit que ses canons étaient chargés à mitraille, et qu'à la première proposition injurieuse à un soldat de la république, il ferait tirer, se trouvât-il au milieu de toutes les forces de l'Autriche. Arrêté après la défection de Dumouriez comme l'un des partisans de ce général, l'armée envoya une députation pour le réclamer, et le 4 mai suivant, la Convention décréta qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre. La légion que commandait Westermann, et qui s'était rendue aussi fameuse par son courage que par ses rapines, reçut, quoique décimée par le fer ennemi, l'ordre d'aller combattre sous Biron dans la Vendée. Le 20 juin, d'après les ordres du général en chef, elle se porta sur Parthenay, où 6,000 royalistes, commandés par le marquis de l'Escure, venaient d'arriver. Westermann, après une marche forcée, égorge, à la tête de 1,200 hommes, tous les avant-postes, enfonce les portes à coups de canon, pénètre dans la ville au pas de charge, et extermine tout ce qui ose lui résister. Deux jours après, il se rend maître du bourg d'Amailhou, distribue aux républicains de Parthenay tout le butin qu'il y trouve, puis, marchant sur Clisson, il entre dans le château de

l'Escure, et le réduit en cendres. Le 3 juillet suivant, il rencontre la Rochejacquelein et l'Escure, dont les canons étaient en position sur le Moulin aux Chèvres: sans consulter le nombre de ses ennemis, il ordonne l'attaque, et après une lutte des plus sanglantes, 15,000 Vendéens sont tués ou faits prisonniers. Westermann, après cette victoire, se dirigea sur Châtillon où était le quartier général des Vendéens : mais à une lieue en avant, il trouva 10,000 hommes postés sur une colline avec des canons, et il eut encore l'audace d'attaquer l'ennemi. Enveloppé bientôt de toutes parts, il parvint cependant à percer les plus épais bataillons, se jeta sur les derrières des Vendéens, en tua 2,000, et, par des manœuvres aussi habiles que hardies, tourna les autres et les mit en pleine déroute. Bien qu'il sût positivement que sa légion était à moitié détruite, il écrivit cependant à la Convention qu'il n'avait perdu que 150 hommes, et, sur-le-champ, à la tête du peu de soldats qui lui restaient, et que l'espérance du pillage animait, il s'avança sur Châtillon, fit combler et passer à sa troupe un large fossé sur lequel était un pont que les Vendéens voulaient défendre, chassa les royalistes des sommités hérissées d'artillerie qu'ils occupaient, et entra dans Châtillon, où il délivra les administrateurs et fonctionnaires de Parthenay, que les Vendéens avaient, avec leurs femmes et enfants au nombre de six cents, emmenés en otages. Sa cavalerie massacra impitoyablement les fuyards. Il avait détruit jusque dans ses fondements le château du marquis de l'Escure; il mit le feu à celui de la Rochejacquelein, qui, lui avait-on dit, s'était vanté de promener le jour même sa tête dans Châtillon. Des révoltes cependant vinrent éclater dans sa petite armée, qui ne recevait pas de secours. Des traîtres firent circuler le bruit que tous les généraux vendéens se rassemblaient pour l'exterminer. Westermann menaça de mort ceux qui crieraient : *Sauvons-nous, nous sommes trahis!* Un bataillon entier ayant osé faire entendre ce cri, les coupables furent arrêtés par ordre du général, mais l'infanterie s'opposa à ce qu'on les conduisît en prison. Dans cette position difficile, Westermann, croyant devoir tout risquer pour maintenir son autorité, rangea sa cavalerie en bataille, et lui ordonna de fondre, le sabre à la main, sur le bataillon révolté, mais il avait eu soin auparavant d'assurer la retraite des rebelles par toute l'infanterie, et ne voulait que donner aux soldats ce qu'il appelait le spectacle de la terreur. Au commandement de charger, tous se jettèrent aux pieds du général, qui, cédant à leurs prières, accorda non-seulement la grâce du bataillon, mais encore la vie aux plus mutins. Après ces actions, Westermann se posta sur ces mêmes hauteurs que quelques jours avant il avait enlevées d'une manière si glorieuse. Il y fut joint par 2,000 gardes nationaux de Saint-Maixent et de Parthenay, mais c'étaient des troupes de ligne qu'il attendait. L'Escure ne cessait d'envoyer des courriers à d'Elbée, et de lui demander des secours contre un ennemi si infatigable qui le pressait vivement. Arrivé le premier, avec sa division, de Bonchamp était d'avis qu'on attaquât aussitôt; Jacquelein et l'Escure, qui brûlaient d'envie de se venger de l'incendie de leurs châteaux, n'hésitèrent pas à prendre ce parti. Westermann, qui croyait les Vendéens plus éloignés, méprisa les rapports de ses espions; mais le bataillon qui formait son avant-garde, surpris pendant la nuit, abandonna ses armes et prit la fuite. Les royalistes profitèrent de cette lâcheté : ils s'approchent sans obstacle, attaquent avec 60,000 hommes Châtillon d'où se sauvent quelques bataillons de volontaires, en criant : *Vive le roi*. Westermann n'eut pas plutôt entendu le premier coup de canon tiré sur les hauteurs où était placée son artillerie, qu'il fait avancer son infanterie pour retenir les fuyards qui se précipitent au travers de ses rangs: il ordonne de les sabrer et de tirer dessus. Alors ils se jettent dans les fossés en criant à l'ennemi : *Voilà Westermann, courez vite.* La rage transporte Westermann, il rentre dans Châtillon, fait braquer des canons contre ceux qui l'abandonnent, tire à mitraille sur les Vendéens, retourne à ses canonniers, veut se faire suivre par son infanterie, mais on n'entend plus ses ordres. Abandonné de ses soldats, ses canonniers tués, Westermann qui avait vainement conservé toute son audace, fit des efforts inutiles pour se rétablir, et fut forcé d'abandonner en fugitif un terrain que deux jours auparavant il avait occupé en vainqueur. Deux tiers de l'armée vaincue ayant mis bas les armes, ou étant restés sur le champ de bataille, les autres eurent bien de la peine à se rallier à Parthenay. Les royalistes s'emparèrent des armes, des canons, des munitions et de tous les bagages. La Convention fit venir à sa barre Westermann accusé de trahison : mais ce général, après s'être amplement justifié, revint en toute hâte à son poste affronter de nouveaux dangers. Il concourut, quelques jours après, avec Beaurepaire et Chambon, sous les ordres de Chalbos, à la prise de Châtillon, où il rentra en triomphant après avoir poursuivi l'ennemi à la tête de 2,000 hommes. Mais ces soldats de Chalbos s'étant livrés au pillage, s'enivrèrent au lieu de garder la ville dont ils venaient de se rendre maîtres; ils furent attaqués avec une telle fureur que tout céda à la force du premier choc; en un instant canons, vivres, caissons, bagages, tout fut abandonné et l'armée de Chalbos en pleine déroute. Un Vendéen qui voulait s'attacher à la queue du cheval de Westermann qui sortait le dernier de Châtillon, fut abattu d'un coup de sabre par ce général. Les grenadiers de la Convention, rangés en bataille hors de la ville, regardant comme une fuite l'ordre de retraite qu'ils avaient reçu, refusaient d'obéir et voulaient mourir à leur poste. Westermann, qui sentit qu'il n'y avait pas un instant à perdre, réitéra l'ordre de partir avec un air si terrible et si menaçant, qu'il fut obéi. Il favorisa la retraite de plusieurs de ces braves en les faisant monter en croupe derrière les cavaliers de sa légion. Westermann rencontra le soir Chalbos avec 900 hommes près de Bressuire; il ne put contenir sa fureur, et courant au général, il lui présenta son sabre en disant ; « Tout le monde m'a abandonné, je ne veux plus servir avec des lâches. » Quelques soldats qu'il accusait de ne pas aimer la république, lui répondirent qu'il devait bien savoir le contraire : « Eh bien, si vous l'aimez encore, leur dit-il, joignez-vous à moi, retournons ensemble à Châtillon, pour y prendre ce que nous y avons laissé, ou bien mourir. » Ils jurent tous de le suivre. Aussitôt il se dirige sur cette ville avec 1,500 cavaliers choisis, qui tous prennent en croupe un

fantassin. Arrivé vers minuit aux avant-postes, il répond au qui vive : *Armée catholique et royale, revenant de poursuivre les brigands.* Les Vendéens et les républicains se donnaient réciproquement ce nom. Il égorge les avant-postes, entre à l'improviste dans Châtillon, et disperse sa cavalerie de manière à faire main-basse sur tout ce qui aurait échappé à son infanterie. On passa au fil de l'épée 10,000 Vendéens qui en partie étaient épars çà et là dans la ville, et en partie étendus dans les rues, ivres morts, car ils avaient célébré leur dernière victoire en buvant avec excès de l'eau-de-vie qu'ils avaient trouvée sur les chariots dont ils s'étaient emparés. Les chefs eurent à peine le temps de monter à cheval et de se sauver. Le village de Temple fut brûlé en leur présence par Westermann qui les poursuivit avec sa cavalerie. Il revint ensuite à Châtillon; mais le trésor de l'armée, l'infanterie et le général Chalbos avaient disparu. Voyant cette ville si souvent funeste aux républicains, ainsi abandonnée, il devint furieux, y fit mettre le feu, et retourna à Bressuire avec ses cavaliers dont la marche était éclairée par cet embrasement. Au mois d'octobre suivant, Westermann combattit à Laval, et quoiqu'il eût prévu la perte de cette bataille dès l'instant où il reçut l'ordre d'abandonner sa position, il étonna l'armée républicaine par des prodiges de valeur; il était partout au fort de l'action; canonnier, il chassait les Vendéens des hauteurs dont ils s'étaient rendus maîtres; cavalier on le voyait à leur poursuite; fantassin, il les chargeait à la baïonnette. Le 15 novembre suivant, à Autraux, Westermann pressé d'en venir aux mains, commença l'attaque à minuit sans avoir pris le temps de former sa ligne de bataille. Opposé deux fois à un ennemi supérieur en nombre et prêt à l'écraser, il est secouru deux fois par les généraux Marceau et Chambertin pendant que l'inhabile général Rossignol, qui pouvait porter un coup décisif, reste immobile avec le gros de l'armée qu'il commande; il compromit ainsi le sort de la république. A la bataille du Mans, où Marceau avait remplacé Rossignol comme général en chef, Westermann qui commandait l'avant-garde, éprouve d'abord des revers en voulant chasser les Vendéens de Pontlieue. Il reçoit l'ordre de prendre position. « Le meilleure, répond-il, malgré les menaces de Bourbotte, est dans la ville même; profitons de la fortune. — Tu joues gros jeu, brave homme, dit Marceau en lui serrant la main. N'importe, marche et je te soutiens. » Westermann se porte en silence sur le flans à la tête des grenadiers. Les obstacles augmentent son courage, et il fond le sabre à la main sur les soldats qui montrent de l'hésitation. Enfin, après un combat de huit heures dans lequel il fut blessé et eut trois chevaux tués sous lui, il entre au pas de charge dans la ville, dont les maisons, les rues, les places publiques offraient l'aspect le plus affreux, et il poursuivit avec acharnement les royalistes dans leur fuite. Cette victoire, qui fut due en grande partie à l'intrépidité de Westermann, enleva aux Vendéens, forts de 60,000 hommes leurs plus braves soldats, leur artillerie et leurs munitions. Savenay vit périr de faim, tuer dans ses murs ou noyer dans la Loire 7,000 hommes, débris de cette armée, atteints par Westermann qu'ils regardaient comme leur plus mortel ennemi, et par Kléber qui devait lui survivre. Quelques jours après la victoire de Savenay, l'intrépide Westermann reçut dans la ville de Nantes les honneurs du triomphe. On lui décerna des couronnes de lauriers, et il revint à Paris. Le 3 janvier 1794, le parti de Danton ayant agité à la Convention la question de savoir s'il y avait eu trahison de la part de ceux qui dirigeaient la guerre de la Vendée, Merlin de Thionville justifia le parti de Robespierre, ou le comité de salut public, en assurant que l'ambition et l'incapacité de quelques hommes étaient la seule cause de tout le mal, et il proposa de s'en rapporter à Westermann qui assistait à la séance. Ce général prit alors la parole pour assurer sur sa tête qu'il n'existait plus un seul chef combattant de l'armée catholique. Mais la perte de Westermann était résolue; en vain la Convention le prit-elle sous sa sauvegarde, le comité de salut public, qui avait trop à craindre de son audace et de ses liaisons avec Danton, chercha les moyens de l'envelopper dans une conspiration. Il fut d'abord accusé d'intrigues aux séances des jacobins, et Collot d'Herbois alla jusqu'à dire qu'on devait regretter qu'il ne fût pas mort dans la journée du 10 août. Westermann voyant le danger et voulant le conjurer, proposa à Danton de marcher à la tête de quelques braves contre les comités du gouvernement et de proclamer la clémence dans la république, mais celui-ci n'eut pas le courage d'accepter cette proposition, et Westermann lui prédit le coup qu'allait lui porter Robespierre. Celui-ci se contenta de répondre *qu'il n'oserait,* et il fut arrêté la nuit suivante ainsi que Westermann, en vertu d'un décret d'accusation. Le 5 avril ils furent l'un et l'autre condamnés à mort avec Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Philippeaux, Hérault de Séchelles, Bazire et Chabot. On renouvela contre Westermann l'accusation de complicité avec Dumouriez dans la conspiration tendant à rétablir la monarchie. Westermann tourna des regards pleins de fureur contre ses juges, et découvrant sa poitrine, il arracha l'appareil qui couvrait ses blessures, et s'écria : Moi, conspirateur! je demande à me dépouiller nu devant le peuple. J'ai reçu sept blessures par-devant, elles sont encore saignantes, et une par derrière : attendez du moins, malheureux! qu'elles soient cicatrisées. Il alla au supplice avec la plus grande fermeté, s'entretenant avec ses compagnons d'infortune, le sourire du mépris sur les lèvres.

WESTON (Édouard), fils d'un avocat de Lincolns' Inn, naquit à Londres en 1565, étudia pendant cinq ans à Oxford, puis à Reims, et ensuite à Rome. En 1592, il fut rappelé à Reims pour y enseigner la théologie. Il remplit le même emploi à Douai, et fut nommé chanoine de Sainte-Marie de Bruges. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1635. Weston était en correspondance avec le cardinal Bellarmin, dont il prit la défense dans quelques écrits contre Widdrington. On a de lui : *Institutiones de triplici hominis officio*, Anvers, 1602, in-4°; *Juris pontificii sanctuarium*, 1613, in-8°; *Épreuve de la vérité chrétienne, par la règle des vertus*, 3 vol. in-4°, Douai, 1614 et 15; *Theatrum vitæ civilis et sacræ*, Bruges, 1626, in-fol.; *La triple guérison d'une triple maladie; Jesu Christi coruscationum enarrationes*, Anvers, 1631, in-fol.

WESTON (Richard), comte de Portland, qu'il ne faut pas confondre avec Guillaume Bentinck, également qualifié comte de Portland, avait pour père Jérôme Weston de Roxwall dans le comté d'Essex. Né vers la fin du 16e siècle, il s'avança rapidement, par son éloquence et ses talents, dans la carrière des affaires. Jacques Ier le nomma d'abord conseiller dans la Grande-Bretagne, puis l'envoya avec le titre d'ambassadeur, à Vienne, avec Édouard Conwey, afin de faire restituer à son gendre, l'électeur palatin Frédéric, les possessions qu'on lui avait enlevées. Richard Weston déploya dans cette négociation autant de zèle que d'habileté. Néanmoins ses efforts échouèrent contre l'intention bien prononcée de Rodolphe II; ce qui n'empêcha point Jacques de le nommer, la même année, vice-chancelier d'Angleterre, et de l'envoyer, en 1622, à Bruxelles, pour conférer de nouveau avec le plénipotentiaire impérial Schwartzenberg sur la restitution du Palatinat. Cette fois le succès couronna son habileté; et à son retour il fut nommé chancelier de l'Échiquier, grand trésorier du royaume, puis gouverneur de l'île de Wight (1631). Il avait été vers le même temps créé baron de Weston, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte de Portland (17 février 1633). Charles Ier en montant sur le trône le traita avec la même distinction que son père, et fit souvent usage de ses talents oratoires et politiques dans les disputes qu'il commençait à avoir avec le parlement. Richard Weston, comte de Portland, mourut, le 3 mars 1635, dans sa maison de Walingford, laissant trois fils qui se signalèrent dans la même carrière que leur père.

WESTON (Jérôme), comte de Portland, fils aîné du précédent, succéda au titre de son père en 1635, et s'attacha comme lui au ministère et à la cour. Dans la lutte déplorable qui fit prendre les armes à Charles Ier et au parlement, il se prononça formellement contre les envahissements de l'ochlocratie, et resta constamment fidèle à la cause de son prince malheureux. Mais après la fin tragique du monarque, et pendant l'exil de Charles II, il céda à l'empire des circonstances, et fit sa paix avec Cromwell, duquel au reste il ne sollicita et n'accepta aucun emploi. Aussi n'eut-il, après la restauration, aucune peine à rentrer dans les affaires politiques. Mais quoique décoré du titre de commissaire royal près des Provinces-Unies, il n'y joua qu'un rôle subalterne, et montra peu de sagacité au milieu des intrigues diplomatiques qui compliquèrent et arrêtèrent les négociations. Il mourut, en 1663, au moment où les conférences pacifiques des plénipotentiaires allaient se terminer par une guerre ouverte.

WESTON (Charles), comte de Portland, perdit la vie en combattant, en 1665, contre la flotte hollandaise. Comme il ne laissait point d'enfants, tous ses biens et le titre de comte de Portland passèrent à un de ses frères.

WESTON (Étienne), évêque célèbre par son éloquence, naquit à Farnborough dans le comté de Berk en 1665, et fut élevé d'abord à Eton, d'où il passa au collége du Roi à Cambridge. C'est là qu'il fut admis au baccalauréat et au grade de maître ès arts. Il fut ensuite nommé vicaire de Maple-Durham dans le comté d'Oxford. La protection du ministre Robert Walpole, qui avait été son condisciple et son ami, et qui même, s'il faut en croire certaines traditions, avait joué quelquefois avec lui le rôle de maître, l'éleva bientôt aux premières dignités ecclésiastiques. L'archidiaconat de Cornouailles ne fut pour Étienne qu'un acheminement à l'épiscopat; et le 28 décembre 1724 il fut sacré évêque d'Exeter. Dans cette haute dignité le protégé justifia les bienfaits du protecteur par ses talents et la noblesse de son caractère. Il mourut le 16 janvier 1742, laissant un fils unique. Ses *Sermons* furent publiés après sa mort par le docteur Sherlock, Londres, 1749, 2 vol. in-8°. On y reconnaît facilement un homme nourri de la lecture des historiens et des orateurs de l'antiquité; la concision, les ellipses fréquentes, la hardiesse des tours, la bizarrerie quelquefois embarrassante de ses constructions rappellent les formes syntaxiques du grec et du latin. Quant aux qualités qui constituent proprement l'éloquence, telles que l'énergie, la sublimité, le pathétique, Weston est loin d'égaler Massillon, Bossuet ou Bridaine. Mais il peut passer pour éloquent en Angleterre où l'on sait que la chaire évangélique n'admet guère que des expositions froides et des discussions un peu sèches. C'est à juste titre que l'Église anglicane le place, comme sermonaire, à côté de Barrow et de Tillotson.

WESTON (Édouard), fils du précédent, fut ainsi que lui placé successivement à l'école d'Éton et au collége royal de Cambridge. Destiné par son père, dès le commencement de sa vie, à la carrière de l'administration, il fut d'abord attaché, en qualité de secrétaire à lord Townshend pendant la résidence du roi en Hanovre (1729), et revint avec lui en Angleterre, où il passa avec le même titre au service de lord Harrington. Il fut appelé ensuite au cabinet des affaires d'État, et au bureau des signatures; et après avoir rempli divers autres emplois, parmi lesquels le plus important fut celui de secrétaire de lord Harrington, vice-roi d'Irlande, il obtint le titre de conseiller privé de ce royaume. Les biographies anglaises ne fixent point l'année de sa mort, qui au reste ne peut avoir eu lieu avant l'an 1756, puisqu'il publia encore une brochure cette même année. On a de lui plusieurs ouvrages de circonstance dont voici les titres : *Du bill des Juifs*, Londres, 1753; *Avis d'un gentilhomme de la campagne à son fils*, 1755; *Lettre au noble évêque de Londres sur le tremblement de terre de Lisbonne*, 1756; *Discours de famille, par un gentilhomme de campagne*, publié de nouveau en 1766, par Édouard Weston, un de ses parents.

WESTON (Hugues), du comté de Leicester, doyen de Windsor, fut privé de son bénéfice pour s'être rendu coupable d'adultère, et comme il laissait entrevoir qu'il présenterait à ce sujet des plaintes au pape, on le renferma dans la Tour de Londres, où il mourut en 1558. Il ne reste de lui que des *Dissertations* et quelques *discours*. — Robert WESTON, légiste célèbre du seizième siècle, mourut en 1573, chancelier du royaume d'Irlande.

WESTON (Élisabeth-Jeanne de), en latin *Westonia* ou *Westonis*, née en 1586 ou 1587 dans le comté de Surrey, suivit en Bohême son père que des affaires fâcheuses avaient forcé de s'y retirer, et trouva dans ses talents le moyen de le soutenir honorablement avec sa mère

lont elle resta bientôt l'unique appui. Elle était en correspondance avec plusieurs savants distingués de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie, et l'Empereur, qu'elle avait intéressé à son sort, se disposait à prendre les mesures pour lui faire restituer une partie de ses biens, lorsqu'elle mourut en 1606, à la fleur de l'âge. Ses œuvres poétiques, publiées pour la première fois à Prague, sous le titre de *Parthenicon Elis.-Johannæ Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetæ florentissimæ*, etc., 3 parties in-12, ont été reproduites par les soins de Kalkhoff, Francfort, 1723, in-8°.

WESTPHAL (Joachim), théologien luthérien, né en 1510 à Hambourg, professa d'abord les humanités à l'université de Wittenberg, fut ensuite surintendant des églises de sa patrie, et mourut dans ce poste en 1571. On a de lui un grand nombre d'écrits qui l'ont fait placer par les luthériens au rang de leurs plus habiles docteurs. Bayle en a donné la liste. Il suffira de mentionner les principaux : *Farrago confusanearum et inter se dissidentium de S. cœnæ opinionum ex sacramentariorum libris congesta*, Hambourg, 1552 ; *Epistola de religionis perniciosis mutationibus ; Confessio Ecclesiarum saxonicarum ; Historia vituli aurei*, etc., traduit en allemand, et publié à Magdebourg en 1549. Westphal n'est point, comme on l'a prétendu, un des inventeurs de l'*Ubiquité* ; et c'est par erreur que Bossuet en a parlé comme tel dans son *Histoire des Variations*. — Joachim Westphal, prédicateur luthérien, mort en 1569, a laissé des *Sermons* et quelques *Oraisons funèbres*.

WESTPHAL (Joachim-Christian), qui vivait à Leipzig vers 1686, est auteur des ouvrages suivants : *De Insignibus Magdeburgi*, 2e édition, Halle, 1729 ; *De curioso novitatis Studio ; de Ventis incendii tempore orientibus*. — Puteolus, et d'après lui Moreri, ont donné le nom de WESTPHAL, en latin *Westphalus* ou *de Westphalia superiore*, à un certain Jean de Wesalia, auteur de quelques écrits théologiques qui furent brûlés à Mayence par la main du bourreau vers 1559, comme contenant des erreurs relatives à la foi.

WESTPHAL (Ernest-Christian), jurisconsulte, né à Quedlimbourg le 22 janvier 1737, fut doyen de la faculté de droit et de l'université de Halle, conservateur du cabinet des médailles et de celui d'histoire naturelle, conseiller de justice, et mourut le 29 novembre 1792. On distingue parmi ses nombreux ouvrages écrits en allemand : *Introduction systématique à la connaissance des meilleurs livres de jurisprudence*, etc., Leipzig, 1774, 1779, 1791, in-8° ; *Droit particulier de l'empire d'Allemagne*, 1783-84, 1798, 2 vol. in-8° ; *Droit féodal de l'Allemagne*, 1784, in-8° ; *Code criminel de l'Allemagne*, 1785, in-8° ; *Commentaire sur les legs, les fidéicommis, les codiciles*, etc., 1791, 2 vol. in-8° ; *Droit civil d'après les principes et l'ordre des Pandectes*, 1792, 2 vol. in-4° ; *Système sur les différentes espèces de legs*, etc., ouvrage posthume, précédé d'une *Notice* sur l'auteur, Leipzig, 1793, in-8°.

WESTPHAL (Jean-Jacques-Henri), organiste à Schwerin, né en 1750, et mort le 17 août 1825, se fit connaître par ses connaissances théoriques sur la musique et par son enthousiasme pour cet art. Il a laissé en mourant une bibliothèque musicale, qui, au jugement des connaisseurs, est la plus riche de l'Allemagne, si l'on excepte celle de Vienne. Westphal a publié une brochure *sur les monnaies, mesures et poids dans le duché de Mecklembourg, et leur comparaison avec les mesures étrangères*, Schwerin, 1803.

WESTPHALEN (Joachim-Ernest de), publiciste, né à Schwerin le 21 mars 1700, fut d'abord professeur de droit à Rostock ; et après s'être distingué par ses connaissances, il devint chancelier et président du conseil du prince de Holstein. Il mourut à Kiel le 21 mars 1759. Comme homme d'État et publiciste, il était très-considéré en Allemagne. On a de lui : *Monumenta inedita rerum Germanarum præcipuè Cimbricarum et Megapolensium*, Leipzig, 1739, 4 vol. in-fol. Ce recueil, riche en faits et en recherches profondes, prouve une grande érudition.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe Ier) naquit à Bâle, en 1594, d'une famille qui depuis longtemps occupait le premier rang dans cette ville ; fit ses études à Genève, et après avoir été pendant quelques années capitaine au service de la république de Venise, obtint, en 1649, la place de greffier de la ville de Bâle. Il se distingua ensuite dans différents emplois de la magistrature, et fut nommé bourgmestre en 1645. On compte 122 diètes de la confédération auxquelles il fut député ; mais son premier titre de gloire est sans aucun doute sa mission aux conférences de la paix de Munster (1647), qui fut couronnée d'un succès complet, et dans laquelle il déploya autant de sagesse que de dignité, et sut se concilier l'estime des envoyés des différentes puissances. Il s'agissait de faire reconnaître, dans le traité de paix qui se préparait, que la confédération suisse serait formellement et complétement exempte de toute juridiction de l'empire ; exemption qui jusqu'alors avait été contestée, notamment par la chambre impériale de Wetzlar, ce qui donnait lieu à de fréquentes vexations. Soutenu par les cours de France et de Suède, l'envoyé suisse obtint l'insertion de ladite reconnaissance dans le traité de paix (art. VI) ; ce qui n'empêcha pas les autorités de l'Empire de renouveler, peu de temps après, leurs prétentions. Wetstein se rendit à Vienne (1650), accompagné du landamman Belger d'Uri ; et leurs remontrances firent enfin donner les ordres nécessaires pour que l'on cessât toute action contraire à la stipulation de la paix de Westphalie, qui pendant plus d'un siècle fut regardée comme la principale garantie de l'indépendance de la Suisse. Wetstein a lui-même donné l'*Histoire et les actes de ses négociations*, en un volume in-fol., Bâle, 1651. L'Empereur lui accorda, en 1653, des titres de noblesse, et sa patrie s'empressa de lui déférer des honneurs et des récompenses. Souvent il fut nommé arbitre pour terminer des différends entre les cantons. Il a laissé une vingtaine de volumes manuscrits, relatifs à l'*Histoire* suisse. L'université et la bibliothèque de la ville de Bâle sont redevables à son zèle et à son crédit d'avantages et d'accroissements considérables. Il mourut dans cette ville en 1666. Son habileté et ses succès en diplomatie l'avaient fait appeler en Europe le pacificateur ou le roi des Suisses.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe II), fils aîné du précédent, né à Bâle en 1614, se consacra à la théologie, et

fit de très-bonnes études à l'université de sa ville natale, qui en 1637 lui confia la chaire de grec. Il voyagea ensuite en France, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, revint à Bâle, où il obtint la place de bibliothécaire. Ce fut lui qui, avec l'aide de son père, engagea le gouvernement à acheter les bibliothèques précieuses d'Amerbach et d'Erasme. Depuis 1654, il occupa la chaire de théologie. Il avait montré beaucoup de répugnance pour la fameuse formule du *consensus* proposée aux Églises de l'Helvétie par celle de Zurich; il lui fut impossible d'empêcher qu'on l'acceptât à Bâle; mais il ne la signa jamais, bien que menacé à plusieurs reprises de la perte de ses emplois. Il mourut en 1684, après avoir eu 17 enfants, dont 12 lui survécurent. Outre quelques dissertations, il a fait imprimer en 1642, sur un manuscrit de la bibliothèque de Bâle, le *Sermon de Marc Diadochus contre les Ariens*, avec la traduction latine et des notes. Il a encore fait réimprimer le *Traité* de Vinc. Bandello contre la conception immaculée de la Vierge. L'ambassadeur de l'Empereur à Munster, M. Crave, ayant connu l'ouvrage du jésuite Hermann Crombach, publié pour soutenir la vérité de l'histoire de sainte Ursule et des onze mille vierges, pria le bourgmestre Wetstein d'engager son fils à examiner cette question. Le fils accéda à ce vœu, et il démontra dans un traité particulier, fruit de recherches soigneuses, que cette histoire est une pure fiction.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe III), fils du précédent, naquit en 1647 à Bâle, et fit la plus grande partie de ses études à Zurich. Revenu dans sa patrie, il y prit les degrés de bachelier, et de docteur en philosophie, puis s'appliqua aux éléments des sciences théologiques avec beaucoup d'assiduité. Il n'avait que 19 ans lorsqu'il se porta candidat pour la chaire de langue grecque; et malgré sa jeunesse il l'aurait obtenue au concours, si l'âge avancé de son antagoniste n'eût semblé mériter la préférence. Il fut reçu ministre quelque temps après, et à l'exemple de son père il entreprit divers voyages, tant pour acquérir de nouvelles connaissances que pour voir les hommes illustres de chaque académie. Mais une maladie qu'il contracta pendant son séjour à Leyde, qui alors était en proie à une espèce de contagion, le força de revenir précipitamment en Suisse, où quelque temps après sa guérison on lui confia la chaire de logique. Il l'occupa pendant un an et demi, partageant son temps entre les soins du professorat et la composition de divers ouvrages. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il eût d'emploi dans l'enseignement. Mais en janvier 1684, il fut nommé professeur de langue grecque, et, son père étant mort dans la même année, il obtint la place qu'il avait déjà remplie (la chaire du Nouveau Testament), et dont il exerça les fonctions pendant 26 ans. Il mourut le 21 avril 1711. Ses principaux ouvrages sont : Une édition *princeps* de trois ouvrages encore inédits d'Origène (le Dialogue contre les Marcionites, l'Exhortation au martyre, et la Lettre à Africanus sur l'Histoire de Suzanne), grec et latin, avec des notes, Bâle, 1674, in-4°; trois *Harangues* sur la fidélité des Suisses, en réponse à un libelle intitulé : *la Suisse démasquée;* neuf discours sur *la Prononciation de la langue grecque*, Bâle, 1680, in-8°.

WETSTEIN (Jean-Henri), frère du précédent, naquit à Bâle en 1649, et mourut à Amsterdam en 1726. Il s'établit dans cette dernière ville, où il devint un des libraires les plus célèbres. On lui doit un grand nombre de bonnes éditions qu'il accompagna de préfaces érudites. Il fut très-estimé pour ses qualités personnelles. Ses descendants ont continué son commerce, et son fils *Jacques* a donné une série recherchée d'éditions fort exactes d'auteurs classiques, en 32 vol. Sa postérité existe encore en Hollande.

WETSTEIN (Jean-Jacques), de la famille des précédents, né à Bâle le 5 mars 1693, apprit la philosophie et les mathématiques sous Bernouilly jeune, et suivit la carrière ecclésiastique. Reçu ministre en 1713, il fut suspendu de ses fonctions en 1730 sur des accusations de socinianisme et d'indifférentisme, et se retira en Hollande où une partie de sa famille était déjà fixée. Il obtint une chaire de théologie à Amsterdam; mais les magistrats de Bâle ne tardèrent pas à se repentir de s'être privés légèrement d'un si savant homme; il fut réhabilité dans sa patrie au bout de deux ans, et nommé professeur de langue grecque en 1744. Pour le retenir à Amsterdam, on augmenta ses appointements, et on joignit peu après à sa chaire celle de l'histoire ecclésiastique. Il mourut dans cette ville le 23 mars 1754, membre des Sociétés royales de Berlin et de Londres. Son principal ouvrage est une collection des *Variantes* du Nouveau Testament, publiée sous le titre suivant : Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ *Novum Testamentum editionis receptæ, cum lectionibus variantibus codicum, MSs.*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-fol. On lui doit encore : *Lettres de Calvin à Jean de Bourgogne*, etc., *imprimées sur les originaux*, 1744, in-8°; des *Cantiques*, plusieurs *Sermons* et quelques *Oraisons funèbres*. Krighaut a publié son *Éloge* en latin, 1754, in-4°.

WETSTEIN (Charles-Antoine de), fils de Jean-Henri, né à Amsterdam le 10 avril 1745, professa la littérature ancienne à Leyde avec une grande réputation; mais il eut le malheur de survivre à ses facultés mentales, et mourut près de la Haye le 29 juin 1797. Outre des traductions du grec en vers latins, d'Hésiode, Théocrite et Coluthus, Leyde, 1774, in-8°, on cite de lui : *Cunæ Arausiacæ*, poëme sur la naissance de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, 1772, in-4°; *Leyda ab obsidione Hispanorum liberata*, 1771, in-4°; des traductions en vers hollandais de la *Sophonisbe* et du *Don Pèdre* de Voltaire, et du *Guillaume Tell* de Lemierre, etc.

WETTZ (Justinien-Ernest, baron de), seigneur allemand, fameux par son zèle pour la propagation et la réformation du luthéranisme, vivait au milieu du 17e siècle. L'illustration de sa famille, qui était une des plus anciennes de la Carniole, ouvrit d'abord pour lui la carrière des hauts emplois, et il s'abandonna longtemps à tous les plaisirs que le monde présente à l'esprit ardent de la jeunesse. Mais ensuite la lecture de la Bible et des actes des martyrs changea totalement ses dispositions, et il se dévoua à la solitude et à la piété. Il fit paraître à Ulm, en 1660, un petit Traité *sur la vie solitaire et sur les moyens de s'y conduire conformément à la parole de Dieu, et à l'exemple des premiers solitaires.* Sa pensée principale, dans la retraite à laquelle il s'était

consacré, était de répandre la religion luthérienne parmi les idolâtres, et dans ce dessein, il donna sur ses biens une somme de 12,000 écus, pour fonder un séminaire, et entretenir des élèves en théologie, qui apprissent les langues étrangères, et se missent en état de prêcher l'Évangile parmi les nations lointaines de l'Afrique ou de l'Asie. Il donna ensuite à cette association le nom de société des *Amis de Jésus;* et fit paraître en 1664, sous le nom de Justinien, des *Annonces, avis, projets*, etc., relatifs à cette société. Peu après il soumit son idée à l'assemblée des états protestants à la diète de Ratisbonne. Mais le surintendant de cette ville ayant écrit contre sa proposition, on daigna à peine en faire l'examen. A entendre celui-ci, le projet n'était qu'une chimère, une tromperie, et le baron un rêveur, ou pis encore. Quoi qu'il en soit, ce dernier se rendit en Hollande pour y transférer son établissement, il écrivit aux élèves en théologie, qu'il entretenait à ses frais, de se rendre à Amsterdam. Mais là encore il trouva des obstacles à ses projets, et ne put obtenir l'autorisation des états. Alors il se décida à quitter l'Europe pour être lui-même le missionnaire des infidèles, se fit consacrer comme leur apôtre, par le pasteur de Zwool (Over-Yssel) et après avoir prononcé un discours pathétique dans lequel il annonçait sa résolution et son but, et disait un adieu éternel à tous ses amis d'Europe, il mit à la voile pour le nouveau monde, où il mourut plusieurs années après, au milieu des sauvages, sans avoir fait beaucoup de prosélites.

WETZEL ou **WEZEL** (Jean-Gaspard), littérateur, né à Meinungen le 22 février 1691, commença par être instituteur de quelques jeunes gens de familles riches. Ayant connu le conseiller Volker, il quitta l'enseignement pour le poste de son secrétaire, l'accompagna dans son voyage en Italie, et, de retour dans sa patrie, aida Hœnn dans la rédaction de son *Dictionnaire des erreurs*. Devenu prédicateur de la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, il mourut à Romhild le 6 août 1755. Il avait étudié avec fruit les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Hymnopœographia, ou Histoire des poëtes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques*, Helmstadt, 1717-28, 4 vol. in-8°; *Analecta hymnica, ou Lectures pour l'histoire de la poésie lyrique et sacrée*, Gotha, 1752-1756, 2 vol. in-8°; *Hymnologia passionis*, Nuremberg, 1733, in-8°; *Hymnologia polemica*, Armstadt, 1757, in-8°.

WETZEL ou **WEZEL** (Jean-Chrétien-Frédéric), philologue, né en 1762, mort à Berlin le 10 février 1810, avait été professeur à la maison des orphelins de Buntzlau, puis au collége de Berlin. On a de lui plusieurs éditions estimées et quelques ouvrages relatifs aux langues anciennes.

WETZEL (Abraham Van), avocat fiscal au cercle d'Utrecht, mort dans cette ville en 1680, a laissé plusieurs ouvrages de droit, dont les plus remarquables sont : *De connubiali bonorum societate et pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674; *Commentarius ad novellas institutiones trajectinas; De Remissione mercedis propter bellum inundationem aquarum ac sterilitatem.*

WETZEL (G. F.), jurisconsulte allemand, dont on a : *Diatribe juris principum privati*, etc., Wetzlar, 1778, in-4°; et *Observationes de juribus principum postgenitorum*, ibid., 1773, in-4°.

WEYDE (Roger Vander), peintre, né à Bruxelles vers l'an 1480, fut un des artistes qui commencèrent à perfectionner la peinture dans les Pays-Bas. Il se distingua surtout par l'expression. Parmi les tableaux où ce genre de mérite se faisait le plus remarquer, on cite une des quatre compositions qu'il avait exécutées dans la salle du conseil de la ville de Bruxelles. Elle représentait un vieillard sur son lit de mort, embrassant son fils coupable d'un crime, et le frappant en même temps d'un poignard. L'expression de tête du vieillard moribond est d'une énergie admirable; elle respire tout à la fois la douceur, la tendresse et la vengeance. Les trois autres tableaux, quoique inférieurs, quant à l'énergie, n'en offraient pas moins la preuve d'un beau talent. Roger avait peint, pour la ville de Louvain, une *Descente de croix*, remplie de figures dont l'expression était si vraie, que le roi d'Espagne désira l'obtenir. Il fut en conséquence envoyé dans ce pays. Le vaisseau qui le portait fit naufrage : mais le tableau fut heureusement sauvé; et il avait été emballé avec tant de précautions, que l'eau de la mer ne put l'endommager. Michel Cocis fut chargé d'en faire une copie, que l'on mit à la place de l'original. Vander Weyde ne peignait pas avec moins de succès le portrait; et plusieurs souverains de son temps voulurent être peints par lui. Il était encore dans toute la force de l'âge, lorsqu'en 1529 il fut atteint d'une épidémie, connue sous le nom de *mal anglais*, qui ravageait le pays, et il y succomba au bout de quelques jours.

WEZEL ou **VETZEL** (Jean-Charles), littérateur, né en 1747 à Sondershausen, se lia intimement avec le poëte Gellert, visita les principales villes d'Allemagne, de France et d'Angleterre avec un jeune homme de famille dont il avait entrepris l'éducation, se retira ensuite dans sa patrie, où, étant tombé dans une profonde mélancolie, il vécut dans la solitude, et mourut vers 1800. Ses nombreux ouvrages, tous écrits en allemand, consistent en romans, pièces de théâtre, essais philosophiques, morceaux de poésie, etc. Les plus remarquables sont : *Vie de Tobie Knaut le Sage*, Leipzig, 1774-75, 1777, 4 vol. in-8°; une comédie intitulée : *Caractère farouche et Grandeur d'âme*, traduite en français et publiée à Paris sous ce titre : *les Ennemis réconciliés; Herman et Ulrique*, roman, Leipzig, 1780, 4 vol. in-8°, traduit en français; *Essai sur la connaissance de l'homme*, ibid., 1784-85, 2 vol. in-8°. Il est peu d'écrivains qui aient occupé l'Allemagne autant que Wezel. On a publié : *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes, ou OEuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, Erfurt, 1804, 4 vol. in-8°.

WHALLEY (Pierre), critique anglais, né le 2 septembre 1722 à Rughy, dans le comté de Warwick, sortit de l'école des *Marchands-tailleurs* de Londres pour entrer dans le collége de Saint-Jean à Oxford dont il devint membre en 1743. Il obtint successivement plusieurs bénéfices, exerça les fonctions de juge de paix au village de South-Wark, après y avoir enseigné la grammaire, ainsi qu'à l'hospice du Christ, et mourut à Ostende le 21 juin 1791. Outre une édition des *OEuvres*

de Ben Johnson, Londres, 1756, 7 vol. in-8°, il a publié : *Recherches sur l'érudition de Schakspeare, avec des remarques sur divers passages de ses pièces*, ibid., 1748, in-8°, etc.

WHARTON (Thomas), médecin anglais, naquit en 1610, dans le duché d'York, et fut reçu docteur à Oxford. Les troubles qui survinrent dans cette université l'ayant obligé de s'en éloigner, il vint à Londres où il s'adonna à la pratique avec beaucoup de succès. Reçu membre du collége des médecins, en 1650, il en devint le censeur, et fut ensuite nommé professeur au collége de Gresham. Il mourut en 1673, ne laissant qu'un seul ouvrage, intitulé : *Adenographia, sive glandularum totius corporis descriptio*, Londres, 1656, in-8°, réimprimé deux fois en Hollande, et une troisième à Wesel, 1671, in-12. On trouve dans cet ouvrage, le premier qui ait offert quelque chose de positif sur les glandes, une description très-exacte de ces organes. Wharton a découvert le conduit excréteur de la glande sous-maxillaire qui porte son nom; et quoique son livre contienne des erreurs il peut encore être consulté avec fruit.

WHARTON (Sir George), astrologue ou astronome anglais, issu d'une ancienne famille du Westmoreland, et né à Kirby-Kendal dans ce même comté, le 4 avril 1617, passa plusieurs années à l'université d'Oxford, où il étudia les mathématiques et l'astronomie, se retira ensuite pour vivre dans la retraite, et se livra paisiblement à ses études jusqu'à l'époque où la guerre civile vint troubler l'Angleterre. Zélé pour la cause royale, il convertit en argent les biens assez considérables que lui avaient transmis ses ancêtres, et leva pour la cour un corps de troupes de cavalerie dont il fut capitaine. Après divers engagements dans lesquels il se comporta avec un grand courage, il eut enfin la douleur d'assister à la défaite de Stow-on-the-Would, dans le comté de Glocester (21 mars 1645), où sir Jacob Astley tomba entre les mains des ennemis; et il fut lui-même criblé de blessures. Néanmoins il ne tarda pas à rejoindre le roi à Oxford, et, comme il avait perdu la plus grande partie de ses volontaires au combat de Stow, il fut dédommagé par une place d'officier dans l'artillerie. Mais ce pis-aller ne fut pas de longue durée : le parti royal, de jour en jour plus faible, finit par être hors d'état de tenir la campagne; Wharton ruiné se rendit à Londres, et songea pour vivre à se faire une ressource de ce qu'il y avait de plus vulgaire soit dans ses talents littéraires, soit dans ses connaissances astronomiques : il composa des almanachs. Cependant il ne se borna pas à marcher servilement sur les traces de ses prédécesseurs, et, pour donner quelque originalité à cette branche infime de l'astronomie, il y inséra des prédictions relatives aux affaires du temps et des allégories satiriques. Le Protecteur, ou du moins les courtisans du Protecteur envoyèrent le rival de Mathieu Laensberg faire des prophéties en prison. Conduit dans celle du château de Windsor, Wharton y trouva le fameux William Lilly qui l'accueillit dans ce triste séjour avec la tendresse d'un frère, quoique sans doute il sût encore mieux que son compagnon à quoi s'en tenir sur les influences astrologiques, et qu'en tout autre lieu qu'un cachot dont Cromwell avait les clefs, ils ne se fussent point regardés sans rire. L'auteur des almanachs séditieux reconnut la bienveillance du prince des astrologues contemporains, en lui facilitant les moyens de s'évader. Lui-même ne tarda pas à voir finir sa captivité; mais il mit plus de réserve dans ses protestations de loyalisme, et se contenta de prédire la restauration à huis clos. Elle arriva un peu plus tard qu'il ne l'avait promis; et elle lui procura, avec les places de trésorier et de payeur de l'artillerie, le titre de baronnet. Il mourut le 12 août 1681, laissant, outre ses almanachs, des mercures, des pièces astronomiques et la chronologie des événements remarquables de son temps. Ces divers ouvrages ont été rassemblés et publiés en 1683, in-8°, par Gadbury.

WHARTON (Thomas, marquis de), fils aîné de lord Philippe Wharton, qui, pendant les guerres civiles dont l'Angleterre fut le théâtre sous Charles Ier, s'était distingué dans les rangs du parti parlementaire, naquit vers 1640, siégea dans la chambre haute pendant les règnes de Charles II et de Jacques II, et se fit remarquer par une opposition tout à fait hostile aux vues et aux mesures de la cour. On suppose généralement que c'est lui qui, en 1688, dressa l'esquisse de la fameuse invitation au prince d'Orange, invitation qui fut ensuite signée par plusieurs pairs et membres des communes et portée en Hollande. Wharton alla joindre ce prince à Exéter, dès qu'il eut débarqué à Torbay, et fut récompensé peu après le triomphe de Guillaume et de Marie, par les places de contrôleur du palais et juré du conseil privé (20 février 1689). Son père mourut un peu plus tard, et au titre de lord, qui fut alors dévolu à Wharton, se joignirent ceux de chef de la justice à Eyre, et de lord lieutenant du comté d'Oxford. Le commencement de l'année 1701, en fournissant un vaste champ à son éloquence, fut pour lui l'occasion d'une célébrité nouvelle. On sait qu'à cette époque l'Europe entière s'agitait à propos du testament du roi d'Espagne Charles II, que les uns voulaient maintenir et les autres annuler. Wharton réduisit la question à celle-ci : « Le roi de France a-t-il été fidèle aux traités? » et développant avec la plus grande véhémence les prétendues violations du traité de Ryswick, il conclut qu'il fallait ou rompre toute relation avec la cour de Versailles, ou prendre pour base de toute négociation la nécessité de recevoir de nouvelles garanties. Cette conclusion, énergiquement combattue par les opposants, finit par être celle de la majorité. L'avénement de la reine Anne fut, comme on peut le penser, bien loin d'être favorable à l'avancement de Wharton. Il fut au contraire dépouillé de toutes ses places, et réduit à ses biens héréditaires; mais son opposition aux demandes de la cour devint un système régulier qu'il soutint désormais avec autant de vigueur que d'adresse. Il se fit remarquer surtout lors de la discussion qui s'ouvrit dans la chambre haute, sur la régence d'Angleterre, dans le cas où la reine viendrait à mourir. Le discours que prononça Wharton en cette circonstance fut regardé comme un chef-d'œuvre. Il dit hautement que, quoiqu'il n'eût pris aucune part à l'invitation adressée au nom du peuple anglais à la princesse Sophie de Hanovre, de venir en Angleterre, ses oreilles avaient été délicieusement frappées au reçu de cette nouvelle, qui donnait à la patrie l'assurance de la

succession protestante. Il expliquait ensuite toutes ses idées relativement à la régence, et insistait principalement sur ce point, qu'il fallait investir les régents du droit d'agir au nom du successeur, jusqu'à ce que celui-ci arrivât pour donner des ordres. Tous les whigs de la chambre haute appuyèrent cette motion, et le bill fut rédigé en conséquence. Quelque ressentiment que dût inspirer à la reine un langage si peu conforme à ses intentions et à la bienveillance qu'elle nourrissait en secret pour son malheureux frère, son ministère, qui d'ailleurs était bien loin d'avoir les mêmes penchants et de faire les mêmes vœux que sa souveraine, jugea à propos, pour flatter l'opinion de nommer Wharton, d'abord commissaire pour l'union de l'Écosse avec l'Angleterre (1706), et ensuite vice-roi de l'Irlande (1708). Arrivé dans cette île au commencement d'avril 1709, le nouveau gouverneur s'appliqua à gagner la confiance du parlement irlandais, dont la majorité était d'ailleurs parfaitement d'accord avec les délégués du ministère Marlborough, et leur donna à discuter quelques bills contre le papisme et sur les mesures à prendre pour empêcher la ruine de l'Église anglicane, dans un pays où elle n'a pour elle ni l'opinion ni la force numérique. Il s'opposa cependant à ce que l'on adoptât le parti de la violence. Wharton ne fut guère qu'un an et demi en possession de sa nouvelle dignité; la révolution que les torys avaient opérée dans le ministère, la composition d'une nouvelle chambre des communes, l'absence de Marlborough, déjà à la veille d'une disgrâce, tout contribua à rendre incertaine la situation du gouverneur, qui présenta sa démission au mois d'octobre 1710. Elle fut acceptée; et le duc d'Ormond, son prédécesseur, fut encore une fois renvoyé dans cette contrée avec le même titre. Des reproches très-graves furent alors adressés à Wharton; on alla même dans quelques journaux et pamphlets politiques jusqu'à prononcer la honteuse accusation de péculat; et Swift, qui avait fait solliciter en vain auprès de lui, dans les termes les plus humbles, le poste de son chapelain, le dépeignit sous le nom de Verrès. On peut lire dans le tome V des *OEuvres* de cet écrivain le portrait qu'il trace de notre homme d'État, et l'on verra que jamais peut-être satire plus amère ne fut écrite en aucune langue. Cependant ce chef-d'œuvre d'acrimonie et de méchanceté ne va pas au fait; l'auteur ne parle que par occasion du gouvernement du vice-roi, et s'étend longuement sur ses mœurs, que tout le monde avouait être peu conformes à la morale. Mais des infidélités conjugales ne font point le concussionnaire. Wharton, sans descendre dans l'arène, et se commettre avec le satirique de profession, ne lui épargna point les railleries; et souvent les sarcasmes du pair retentirent jusque dans les salons dont Swift était l'oracle. Wharton continua de se signaler parmi les membres de l'opposition pendant les quatre dernières années de la reine Anne. Celle-ci étant morte, et George I[er] ayant débarqué en Angleterre, en septembre 1714, il se trouva naturellement aussi agréable au nouveau ministère, qu'il avait été redouté du précédent, et il fut nommé sur-le-champ lord du sceau privé, puis (janvier 1714) marquis de Wharton et de Malmesbury en Angleterre, marquis de Catherlough et comte de Rathfarnham en Irlande. Mais il ne jouit pas longtemps de ces dignités, et mourut le 12 avril 1715. Percy lui attribue la célèbre ballade des *Lilliburlero*, dont les écrivains britanniques ont souvent comparé l'effet à celui des Philippiques de Démosthène et de Cicéron, et qui, de l'aveu de tous, contribua beaucoup à la révolution de 1688. Quelques biographes le regardent aussi comme l'auteur de la *Lettre de Machiavel à Buondelmonti*. Ses principaux écrits sont une *Paraphrase des lamentations de Jérémie;* une autre sur le 53e chapitre d'Isaïe; des *Vers* adressés à Waller; une *Élégie sur la mort du comte de Rochester;* une *Correspondance avec le docteur Gilbert Burnet*, etc.

WHARTON (Henri), théologien, né le 9 novembre 1664 à Worsted (comté de Norfolk), mort le 5 mars 1694, a laissé, entre autres écrits remplis de recherches savantes : *Traité historique du célibat ecclésiastique*, Londres, 1688, in-4°; *Anglia sacra*, ibid., 1691, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre des éditions de plusieurs auteurs ecclésiastiques, avec des *notes*.

WHATLEY (Thomas), membre du collége de chirurgie de Londres, mort dans le comté de Middlesex le 16 novembre 1821, a laissé, entre autres ouvrages (en anglais) : *Observations pratiques sur la guérison des blessures et ulcères aux jambes*, etc., 1799, in-8°; *Observations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente*, etc., 1801, in-8°; *Méthode perfectionnée de traiter les maladies de l'urètre*, 1804, in-8°.

WHEATLEY (Charles), théologien, de l'école de Saint-Jean à Oxford, né en 1686 à Londres, mort en 1742, est auteur de plusieurs écrits, dont le plus connu a pour titre : *Rational illustration of the book of Common Prayer*, imprimé en 1720, et plusieurs fois depuis.

WHEATLEY (François), né en 1747 à Londres, mort en 1801, se distingua dans la peinture par un faire large et une grande entente de la composition. On cite de lui un tableau représentant l'*Assemblée des communes d'Irlande*, qui, de même que le célèbre dessin de David, est une galerie de portraits de personnages fameux.

WHELER ou **WHEELER** (Sir George), voyageur, né à Breda (Hollande), en 1650, de parents que leur attachement à la cause de Charles 1er avait fait exiler, parcourut d'abord pendant plus de deux ans les lieux les plus célèbres de la France et de l'Italie, et forma ensuite le dessin de passer en Grèce. Il se rendit au commencement de juin de l'année 1675 à Venise, où il trouva le docteur Spon, qu'il avait connu à Rome. Tous deux, fort zélés par les découvertes et les monuments de l'antiquité, partirent ensemble, afin de visiter les lieux où ils abondent. Ils abordèrent d'abord à l'île de Corcyre, puis à celle de Zante, où ils éprouvèrent un tremblement de terre assez considérable. Après avoir visité les îles de l'Archipel, ils allèrent à Constantinople. Le Grand Seigneur était alors à Andrinople. Les deux voyageurs avaient envie de s'y rendre pour y voir la cour; mais ils furent détournés de ce dessein par l'ambassadeur d'Angleterre qui en revenait, et duquel ils apprirent que la peste ravageait la plus grande partie de la Thrace. Leur active curiosité les détermina à passer dans l'Anatolie avec des marchands anglais. Étant entrés dans cette contrée si féconde en grands événements,

ils visitèrent les Granique, l'Olympe, jusqu'au Caïstre et au Méandre. Ces voyages sont souvent dangereux, parce que la campagne est désolée par des brigands. Spon et Wheler en rencontrèrent à différentes fois de petites troupes; mais comme leur caravane était de neuf personnes bien armées, les voleurs n'osèrent pas les attaquer. La suite de l'itinéraire de Wheler, fort intéressante à tous égards par les belles et savantes descriptions qu'il trace des pays qu'il a parcourus, ne renferme aucun fait que l'on puisse citer. On peut regretter qu'il n'ait point pénétré dans l'intérieur de cette belle péninsule asiatique, si peu explorée, même par de plus modernes voyageurs, et qu'aux détails qu'il nous présente sur les côtes orientales de l'Archipel ne se joignent pas quelques notices sur l'antique Phrygie, sur la Galatie et la Cappadoce. De l'Anatolie il revint en Grèce par le golfe de Corinthe et les côtes de l'Achaïe; entra par la Béotie dans l'Attique, et séjourna quelque temps dans l'ancienne et fameuse Athènes. Il donne sur cette ville les détails les plus instructifs. Après être passé dans l'île de Négrepont, autrefois Eubée, il quitta Spon vers le passage des Thermopyles, et continua d'étudier les antiquités de quelques parties de la Grèce, peu éloignés du golfe de Corinthe, par lequel il se rendit en Italie. Enfin il arriva en Angleterre le 25 novembre 1686, et il s'occupa de la publication de sa relation qui parut sous titre : *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Londres, 1682, in-fol., en six livres; et Anvers, 1689, 2 vol. in-12. On y trouve les détails les plus exacts et les plus curieux sur la Dalmatie, la Grèce et l'Anatolie. Wheler publia ensuite : *Histoire des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les églises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople, décrites par Eusèbe; Le monastère protestant* ou *l'Économie de la vie chrétienne*, contenant des règles de conduite pour les chrétiens. Après avoir présenté à l'université d'Oxford plusieurs morceaux d'antiquités et un grand nombre de manuscrits latins et grecs recueillis dans ses voyages, il avait obtenu le bonnet de docteur en théologie, et le vicariat de Basingstocke qu'il quitta peu après pour la riche cure de Houghton-le-Spring. C'est là qu'il mourut en 1724.

WHICHCOTE (Benjamin), né vers 1709, professa la théologie au collége de la Trinité de Cambridge, et fut ensuite prévôt du collége du roi. Il perdit cette place à la restauration, et vint à Londres, où il mourut en 1683, après y avoir desservi successivement 2 églises. Outre ses *Sermons*, Londres, 1698-1701-1707, 4 vol. in-8°, on a de lui : *Aphorismes moraux et religieux*, 1703, 1753, in-8°.

WHISTON (Guillaume), né en 1667 à Norton, dans le comté de Leicester, termina ses études à Cambridge, devint successivement chapelain de l'évêque de Norwich, recteur dans le comté de Suffolk, adjoint, puis successeur de Newton à la chaire de mathématiques de Cambridge. Ayant osé soutenir, dans plusieurs écrits, des opinions hétérodoxes sur le dogme de la Trinité, Whiston fut dépouillé de sa place (1710); mais il n'en mit que plus de zèle à développer sa doctrine, se jeta dans la mysticité, s'érigea en prophète, et s'entoura de douze disciples, avec lesquels il prétendait rétablir l'Église primitive. Dès lors il publia une foule d'écrits, surtout de controverse. Il fit des démarches pour être admis à la Société royale; mais Newton, qui en était alors président, s'y opposa formellement. Malgré la manifestation de ses principes hétérodoxes, Whiston continua de faire partie du clergé anglican jusqu'en 1747. A cette époque, âgé de 80 ans, il sortit d'une église où il venait d'entendre réciter le symbole de saint Anastase, pour aller faire profession de foi dans une congrégation d'anabaptistes. Il mourut le 22 août 1752. On a cru retrouver, dans l'article Arianisme du *Dictionnaire philosophique*, quelques-uns des arguments de Whiston, que Voltaire devait avoir connu en Angleterre, et auquel on suppose qu'il a fait encore d'autres emprunts. Au reste, les antagonistes du théologien anglais ont été forcés de rendre justice à son savoir et à ses vertus réelles. On se bornera à mentionner de lui : *Nouvelle Théorie de la terre depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*, 1796 (cet ouvrage eut 6 éditions, et fut loué par Locke et Newton); *Exposé de la chronologie de l'Ancien Testament et de l'harmonie des 4 évangélistes*, 1702; nouvelle édition d'*Euclide*, avec des *notes*, etc. (en latin), Cambridge, 1703, 1710, traduit en anglais, et imprimé à Londres; *Essai sur la révélation de saint Jean* (l'Apocalypse), 1706; *Prælectiones astronomiæ*, 1707; *Arithmétique universelle de Newton*, 1707; *le Christianisme primitif rétabli*, 1711, 4 vol. in-8°; *Mémoires sur la vie du docteur Sam. Clarke*, 1730, in-8° (on trouve à la fin de ce volume la liste des nombreux ouvrages de Whiston); *Mémoires sur la vie de Guillaume Whiston* (écrits par lui-même), 1749-50, 3 vol. in-8°.

WHITAKER (Jean), savant ecclésiastique, né à Manchester vers 1735, fut successivement prédicateur d'une église de Londres, curé dans le Cornwall, et mourut le 8 octobre 1808. Outre des articles dans la *Revue anglaise*, le *Critique anglais* et la *Revue antijacobite*, on citera de lui : *Histoire de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4°; 1773, 2 vol. in-8°, avec des *corrections; Histoire des Bretons*, 1772, in-8°; 1773, in-8°; *Défense de Marie reine d'Écosse*, 1787, in-8°; *Passage d'Annibal à travers les Alpes constaté*, 1794, 2 vol. in-8°, etc., etc.

WHITAKER (Thomas-Dunham), membre de la Société des antiquaires de Londres, né le 5 juin 1759 à Rainham, dans le comté de Norfolk, mort le 18 décembre 1821 vicaire de Whalley, dans le Lancastre, a publié : *Histoire de la paroisse de Whalley*, 1801, 1816, 1818, in-4°; *De motu per Britanniam civico, annis 1745 et 1746*, 1809, in-12; *Vie et correspondance de sir George Radcliffe*, 1810, in-4°; *Histoire du doyenné de Craven*, 1812, 1816, in-4°; *Histoire du Yorkshire*, 1821, in-fol. On lui doit encore, outre ses propres *Sermons*, une édition de ceux du docteur Ewin Sandys, archevêque d'York, avec la *Vie* de l'auteur, 1812, in-8°, et d'autres du *Plowman*, de Pier, et du *Ducatus leodensis*, de Toresby, etc.

WHITBREAD (Samuel), fils d'un riche brasseur de Londres, et d'une fille de lord Cornwallis, naquit dans cette ville en 1758. Il commença son éducation au collége d'Éton, et la termina à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer. Après avoir parcouru une partie des comtés de l'Angleterre, Whitbread fut envoyé sur le continent avec le célèbre William Coxe, qui plus tard dédia

de ses ouvrages à son ancien pupille. Dès qu'il fut retour en Angleterre, il fit des démarches pour obte- une place dans la chambre des communes, et il par- it, en 1790, après une élection vivement contestée, à représenter le bourg de Bedfort. Pitt dirigeait, à cette oque, les affaires de la Grande-Bretagne, d'après des incipes différents de ceux qu'il avait défendus avant parvenir au gouvernement. Whitbread se plaça parmi adversaires dès son début à la chambre des commu- s. Le premier discours qui fit connaître à l'opposition 'elle possédait un orateur de plus, fut celui qu'il pro- nça au mois de mars 1791, pour s'opposer à la de- nde qu'avait faite Pitt d'une augmentation de forces vales, afin de donner plus de poids à la médiation de ngleterre entre la Russie et la Porte Ottomane. Malgré efforts de l'opposition qui comptait parmi ses chefs x et Burke, le ministère l'emporta. Il réussit égale- nt à écarter une nouvelle proposition présentée par hitbread au mois de février 1792, et qui se liait à la emière; c'était de faire décider par la chambre qu'il avait pas de motifs suffisants pour que la Grande- etagne intervînt hostilement entre la Russie et la rte. Ce fut Whitbread qui, au mois d'avril 1805, pro- sa de mettre en jugement Dundas, alors lord Melville, mme coupable de malversations dans ses fonctions de emier lord de l'amirauté. Les résolutions qu'il soumit ce sujet à la chambre, quoique vivement combattues r Pitt et par Canning, qui était procureur général, fu- nt défendues avec non moins de chaleur par Whit- ead, Tierney, Henri Petty, Wilberforce, et définiti- ment adoptées. Lord Melville fut traduit devant la ambre haute. Whitbread, chargé avec plusieurs de ses lègues de soutenir l'accusation, s'acquitta de cette ssion avec un grand talent, mais l'accusé fut absous r les pairs; et le ministère le dédommagea par de uvelles faveurs du jugement qu'il ne put empêcher. ous ne parlerons pas de la part que Whitbread prit x débats qui eurent lieu au sujet des démêlés entre le ince et la princesse de Galles, de la réforme parlemen- re, de la traite des nègres, des subsides demandés à férentes époques par toutes les puissances du conti- nt en guerre avec la France, etc. Nous nous borne- ns à dire que pendant plus de 30 ans il figura parmi orateurs les plus distingués de l'opposition dans la ambre des communes, et qu'il ne se présenta aucune aire importante où il ne se fit entendre. Il se suicida le juillet 1815, dans une crise d'aliénation mentale, cau- e, dit-on, par la tournure que prenaient les affaires litiques de l'Europe après la bataille de Waterloo. Il ssa plusieurs enfants de son mariage avec Élisabeth ey, fille aînée du lord de ce nom, qu'il avait épousée 1788. Son éloquence, dit un écrivain qui l'a beau- up connu, était aussi peu soignée que sa personne; ais elle était forte de choses, et ses discours faisaient uvent une grande impression, parce qu'on avait la nviction que leur auteur ne disait jamais que ce qu'il nsait, et qu'il ne voulait que le bonheur et la gloire son pays.

WHITBY (Daniel), théologien de l'Église anglicane, ssi fameux par la versatilité de ses opinions que par n érudition et sa facilité à manier la controverse, naquit en 1638 à Rushden, dans le comté de Northampton. Il fut admis en 1653 au collége de la Trinité à Oxford; devint bachelier en 1657, et entra dans les ordres à l'âge de 25 ans. Un ouvrage qu'il composa à cette époque commença à le faire connaître. Seth Ward, évêque de Salisbury, le nomma son chapelain, et en 1668 lui donna dans sa cathédrale la prébende d'Yatesbury, qu'au bout d'un mois il quitta pour celle d'Husborn Tarrant et Burbach. Quatre ans après, il fut appelé aux fonctions de grand chantre de la même église, et enfin obtint la cure de Saint-Edmond, dans la province de Salisbury. Son *Conciliateur protestant* excita contre lui un violent orage, et il eut le chagrin de le voir condamné même par l'université d'Oxford, qui le fit brûler par le maréchal universitaire. L'évêque de Salisbury fut tellement blessé de quelques passages de ce livre, qu'il exigea de l'auteur une rétractation. Ce désagrément passager n'empêcha point Whitby de se livrer à la composition de nouveaux ouvrages. Totalement étranger au monde, et ne connaissant que son église et son cabinet, il lui arriva ce qui arrive souvent à ceux qui veulent trop approfondir une matière délicate. A force de l'envisager sous des formes diverses, ils finissent par découvrir le point faible, s'en exagèrent l'importance à eux-mêmes, et arrivent ainsi les uns au scepticisme, les autres à une négociation hardie des principes dont eux-mêmes ont été les fauteurs et les propagateurs. Telle fut l'histoire de Whitby, qui mourut le 24 mars 1726. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Les doctrines romaines ne datent point de la naissance du Christianisme*, Londres, 1664, in-4°; *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général et de la résurrection de J. C. en particulier*, Oxford, 1671, in-8°; *Discours sur l'idolâtrie de la cour de Rome*, Londres, 1674, in-8°; *Absurdité et idolâtrie de l'adoration de l'hostie*, etc., Londres, 1679, in-8°; le *Conciliateur protestant,.... par un homme qui souhaite ardemment la paix de l'Église et qui gémit sur ses divisions*, Londres, 1683, in-8°, etc.

WHITE (sir Thomas), fondateur du collége de Saint-Jean à Oxford, naquit en 1492 à Reading, et non, comme l'ont écrit Fuller, Chauncey et Pennant, à Rickmansworth. Son éducation ne paraît point s'être étendue au delà des éléments de l'écriture et de l'arithmétique. Il fut ensuite placé par son père, qui était marchand de draps, chez un négociant de Londres, et il y plut tellement, que celui-ci en mourant lui laissa un legs assez considérable. Son père étant mort quelque temps après (1523), White se trouva possesseur d'une fortune qui le mit à portée d'exercer le commerce pour son compte. Le succès couronna ses travaux et ses spéculations au point qu'il acquit de très-grandes richesses. Les actes de munificence qu'elles lui permettaient de multiplier, et qui tous avaient un but d'utilité, achevèrent de le recommander à l'attention de ses concitoyens, et il fut élevé successivement à la dignité de shériff, et de lord-maire de Londres (1553). Dans ce poste important, il se distingua par son zèle et sa prudence, et sut maintenir la tranquillité dans la ville pendant la révolte de sir Thomas Wyatt. La reine Marie le récompensa en le créant chevalier. Toujours avide d'être utile, il avait depuis longtemps résolu de consacrer une portion de sa fortune

à l'élévation d'un monument destiné à l'instruction publique. Son premier dessein fut de l'ériger à Reading; mais ensuite diverses considérations l'engagèrent à choisir Oxford. L'autorisation de Marie et du roi d'Espagne Philippe II, son époux, lui fut accordée le 1er mai 1555, et le 29 du même mois la société fut formée. Deux ans après il obtint de nouvelles prérogatives pour son établissement, et se fit concéder la faculté d'enseigner la théologie, le droit canon et la jurisprudence civile. Enfin, en 1565, le nouvel institut fut admis au nombre des membres de l'université, et les sociétaires qui en faisaient partie jouirent des mêmes priviléges que ceux des autres colléges d'Oxford. White mourut l'année suivante (1566), le 11 février, à Oxford.

WHITE ou **WHYTE** (John), prélat anglais, né en 1511 à Farnham, dans le comté de Surrey, fut d'abord professeur au collége de Winchester, puis recteur de Cheyton. Arrêté comme coupable de manœuvres secrètes, soit contre le gouvernement, soit contre la nouvelle religion introduite en Angleterre par Henri VIII, il fut mis à la Tour de Londres, où il resta détenu jusqu'à l'avénement de la reine Marie. Rendu à la liberté et admis à la cour, il y acquit un tel crédit qu'il obtint successivement les évêchés de Lincoln et de Winchester. Après la mort de cette princesse, White sembla s'acharner à provoquer le courroux d'Élisabeth, qu'il injuriait publiquement avec une grossièreté cynique. Il finit par être renvoyé à la Tour de Londres, y resta un an, et n'en sortit que peu de temps avant sa mort, survenue en 1560. Outre un livre d'*Épigrammes* latines, on cite de ce prélat : *Diacosio martyrion, sive ducentorum vivorum testimonia de veritate corporis et sanguinis Christi in eucharistiâ*, etc., Londres, 1553, in-4°, et une *Oraison funèbre* de la reine Marie, dont le manuscrit est conservé au muséum britannique. C'est dans cet opuscule qu'il dirigea contre Élisabeth ses premières, sinon ses plus virulentes sorties. On peut consulter pour plus de détails, l'*Athenæ Oxonienses* de Wood et l'*Histoire de Winchester* de Milner.

WHITE (Thomas), fondateur du collége de Sion à Londres, naquit à Bristol, vers 1550, d'une famille noble du comté de Bedford. Entré dans l'université d'Oxford en 1566, il prit ensuite les ordres, et s'adonna particulièrement à la prédication où il acquit, en peu d'années, un nom célèbre. Appelé à Londres, il eut d'abord le bénéfice de Saint-Grégoire près Saint-Paul, fut nommé en 1575 vicaire de Saint-Dunstan Fleet-Street, et, après s'être fait admirer par ses talents pour la chaire, il fut admis aux honneurs du doctorat en théologie à Oxford. Pourvu de la prébende de Mora dans l'église Saint-Paul (1588), il se vit bientôt après (1590) créé trésorier de Sarum, et obtint deux canonicats, l'un dans l'église du Christ, l'autre à Oxford. Il mourut en 1624, et fut enterré dans l'église Saint-Dunstan.

WHITH (John), théologien puritain, connu sous le nom de *Patriarche de Dorchester*, né en 1574 dans le comté d'Oxford, contribua puissamment, en 1624, à l'établissement dans le Massachusett d'une colonie destinée à servir d'asile à ceux qui ne voulaient pas se conformer aux cérémonies et à la discipline hiérarchique de l'Église anglicane. En 1640, il fit partie de la commission établie par la chambre des pairs pour les affaires de l'Église, et il mourut à Dorchester en 1648. On a de lui : *Route qui mène à l'arbre de la vie, découverte dans plusieurs directions*, etc., Londres, 1647, in-8°; *Commentaire sur les trois premiers chapitres de la Genèse*, 1656, in-fol.

WHITE (John), légiste, aussi de la secte des puritains, né en 1590 dans le comté de Pembrok, mort en 1644, après avoir encouru de toutes ses forces à la subversion de l'Église et de l'État pendant la rébellion, est désigné sous le nom de *Century White*, à cause de son livre intitulé : *The first century of scandalous and malignant Priest*, etc., 1643, in-4°.

WHITE (Richard), natif du comté de Hamp, ayant été forcé de se réfugier en Italie par suite de son attachement à la communion romaine, prit ses grades en droit à l'université de Padoue, et fut appelé comme professeur royal à Douai. Il y devint chanoine de St.-Pierre, et mourut en 1602. Ses principaux ouvrages sont : *Notæ ad leges decemvirorum*, Arras, 1597, in-8°; *Historiarum britannicæ insulæ... lib. IX*, Douai, 1597-1602, 9 vol. in-8°.

WHITE (Robert), excellent graveur, né à Londres en 1645, apprit les principes de son art sous David Loggan, avec lequel il dessina, et ensuite reproduisit sur l'acier beaucoup de vues d'architecture. Il s'appliqua aussi à tirer le portrait à la mine de plomb, sur vélin, et la ressemblance parfaite de ses figures lui valut des applaudissements et des richesses. Cependant, soit à cause de quelque malheur, soit par suite d'inconduite, il mourut dans l'indigence à Bloomsbury, en 1704. Cet artiste avait de la facilité et de la correction; mais on regarde généralement ses dessins comme supérieurs à ses estampes, qui pourtant sont très-estimées. Beaucoup d'épreuves de ses gravures se trouvent dans les livres dont elles forment le frontispice. Vertue a fait le catalogue de 270 portraits gravés au burin par White, à l'exception de deux qui sont à la manière noire. On n'a point fait jusqu'ici une collection complète de son *OEuvre;* mais ses diverses productions ont été recueillies soigneusement par les amateurs. — Quelques planches de Robert White ont été achevées par son fils George, qui travaillait principalement à la manière noire.

WHITE (Gilbert), antiquaire et naturaliste, naquit le 18 juillet 1720, à Selborne dans le comté de Hamps, et commença ses études à Basingstocke, sous le père des deux illustres frères Joseph et Thomas Warton. Admis à l'université d'Oxford en 1739, bachelier quatre ans après, maître ès arts en 1746, il renonça, malgré la carrière avantageuse qui s'ouvrait devant lui, aux travaux de l'enseignement, et il alla habiter une retraite voisine, où il partagea son temps entre la littérature et l'étude de l'histoire naturelle. Il fit beaucoup de progrès dans cette dernière science, et il y acquit une grande réputation. On a de lui : l'*Histoire naturelle et les antiquités de Selborne dans le comté de Southampton, suite de Lettres*, etc., Londres, 1789, in-4°. Tous les lecteurs se sont plu à rendre hommage à cette savante description d'un village ignoré, et ont reconnu l'érudition variée et la sagacité de l'auteur. Son ouvrage a été

réimprimé à Londres, 1793, avec de nombreuses additions et une *Notice* sur la vie de l'auteur. White mourut à Selborne, le 26 juin 1793. J. Aikin a tiré de ses manuscrits le *Calendrier du naturaliste*, avec des observations sur plusieurs branches d'histoire naturelle, Oxford, 1795, in-8°. Ses *OEuvres en histoire naturelle*, comprenant les écrits ci-dessus indiqués, avec des observations de W. Marwick, ont été imprimées en 1802, 2 vol. in-8°, ornés de planches.

WHITE (JOSEPH), savant orientaliste, né à Glocester en 1746, fut agrégé au collége Wadham d'Oxford en 1774, et l'année suivante obtint la chaire d'arabe fondée par l'archevêque Laud. Quatre ans plus tard il fut nommé prédicateur de la chapelle de Whitehall, et mourut le 22 mai 1814, chanoine de la cathédrale de Glocester. On distingue parmi ses écrits : *Sacrorum evangeliorum versio syriaca philoxeniana*, 1778, 2 vol. in-4°; *Institutions civiles et militaires de Timour ou Tamerlan*, traduites du persan par le major Dawy, avec une *préface*, des *notes* et un *index*, 1783, in-4°; *Diatessaron, sive integra Hist. Domini nostri J. C.*, Oxford, 1800, in-8°; *Ægyptiaca, ou Observation sur quelques antiquités de l'Égypte*, etc., 1801, in-4°; *Nov. Testament. gr. lectiones variantes*, etc., 1800, 2 vol. in-8°. (*Voyez* la *notice* que Langlès lui a consacrée dans le *Mercure étranger*.)

WHITE (WILLIAM), membre des Sociétés de médecine de Londres et d'Édimbourg, né en 1744, mort à York, en 1790, a laissé quelques opuscules parmi lesquels on cite un *Essai sur les maladies de la bile*. Il était de la secte des quakers.

WHITE (JAMES), littérateur, né en Irlande, vers 1760, vint de bonne heure à Londres, où il se fixa, et mourut à Bath en 1799, dans une extrême indigence. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idée d'un plan pour l'abolition du commerce des esclaves et pour le soulagement des noirs*, etc., 1788, in-8°; *le Château de Conway*, etc., 1789, in-4°; *Aventures de J. de Gand, duc de Lancastre*, 1790, 3 vol. in-12; *Aventures de Richard Cœur de Lion*, etc., 1791, 3 vol. in-12; des traductions de l'*Histoire de la révolution de France*, par Rabaut Saint-Étienne, 1792, in-8°, et des *Discours prononcés par Mirabeau à l'assemblée nationale*, etc., 1792, 2 vol. in-8°; *Lettres à lord Camden sur l'état de l'Irlande*, 1797 ou 1798.

WHITE (JAMES), instituteur à Londres, où il mourut vers 1811, a donné une traduction anglaise des *Nuées* d'Aristophane, avec des *notes*, 1759, in-12, et le *Verbe anglais*, essai grammatical dans la forme didactique, 1761, in-8°.

WHITE (HENRI-KIRKE), né à Nottingham, en 1785, annonça dès l'enfance les plus heureuses dispositions. Il apprit presque seul le grec, le latin, les langues italienne, espagnole et portugaise, la chimie, l'astronomie et la musique. Résolu de suivre le barreau, il l'abandonna pour la carrière ecclésiastique; mais la position de ses parents ne permettant pas de le soutenir au séminaire, il se flatta que ses talents suppléeraient au défaut de fortune; il recueillit les opuscules qu'il avait insérés dans divers ouvrages périodiques, et les publia sous le titre de *Bocage de Clifton*, *Esquisses en vers et autres poëmes*, 1803. Ce début n'ayant pas eu le succès qu'il espérait, il redoubla d'efforts pour répondre à la bienveillance de ses protecteurs, et mourut d'un accès de travail le 19 octobre 1806, à 21 ans. Robert Southey a réuni ce qu'on a pu trouver de ses écrits sous le titre de *Remains* (restes) *H.-Kirke White*, 1807, 2 vol. in-8°, dont la 6e édition parut à Londres en 1815, et la 7e, augmentée d'un 3e vol., en 1822.

WHITE (THOMAS). *Voyez* **ANGLUS**.

WHITEFIELD (GEORGE), un des chefs des méthodistes, né à Glocester en 1714, occupait une place dans un des colléges d'Oxford, lorsqu'il fut agrégé, en 1735, à l'association religieuse fondée par les deux frères Wesley. Ordonné diacre en 1736, suivant le rite anglican, il prêcha dans sa ville natale et dans plusieurs autres églises avec un grand succès. En 1738 il rejoignit J. Wesley en Amérique; mais il revint l'année suivante en Angleterre, et repassa deux mois après en Amérique pour continuer ses missions. Il était de retour en 1741. A cette époque, le méthodiste se partageait en deux branches, sous la direction de J. Wesley et de Whietefiels, qui, d'amis qu'ils étaient, devinrent ennemis irréconciliables, s'accusant réciproquement d'hétérodoxie. Whitefield fit encore cinq voyages en Amérique, et mourut à Newbury, près de Boston, le 30 septembre 1770. La dissidence de ses opinions avec celles de J. Wesley consistait en ce qu'il croyait les œuvres peu importantes pour la justification, si ce n'est comme preuve de la foi, et admettait la prédestination absolue et la réprobation particulière. Du reste, il avait peu d'instruction, peu de talent littéraire, et on ne lit guère ses ouvrages hors de sa secte. Ce fut lui qui introduisit dans son parti la *sticomantie*, c'est-à-dire l'habitude de consulter la Bible en l'ouvrant au hasard, pour tirer du premier verset qui se présentait à la vue des inductions sur la réussite d'une entreprise. On a de lui : des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités de controverse*, etc., qui ont été recueillis en 1771, 6 vol. in-8°. On peut consulter le *Précis historique du méthodisme*, par l'abbé de Labouderie, Paris, 1817, in-8°.

WHITEHEAD (PAUL), poëte satirique, naquit à Londres le 6 février 1709. Son père, riche tailleur, lui fit donner une éducation assez soignée. Ses premiers pas dans le monde ne furent pas heureux : il se lia avec un directeur de spectacles, répondit pour lui d'une somme considérable qu'il ne put payer, et subit une longue détention. C'est là que se développa son talent pour la poésie. Dès ses premières pièces de vers, il manifesta des opinions qui semblaient inconciliables : jacobite, il écrivait en faveur des Stuarts, et républicain, il attaquait avec violence le gouvernement monarchique. Le parti qui était alors opposé à Robert Walpole prit Whitehead sous sa protection, et le fit quelquefois admettre dans la société privée du prince de Galles, fils de George II; mais l'audace de ses écrits lui suscitait de toutes parts des ennemis dangereux. Son premier poëme : *The state dunces* (les sots d'état ou les sots politiques), 1733, n'offensait que certains personnages; le second : *Manners* (manières ou mœurs), 1739, contenait des attaques formelles contre le gouvernement établi et la constitution. Sur la motion de lord Delawar, le poëte

téméraire fut mandé à la barre de la chambre des pairs. Il se cacha, et ce fut l'imprimeur seul qui parut. Whitehead, peu de temps après, courut un nouveau danger : il fut accusé d'athéisme, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la vindicte des lois. Il se proposa un objet plus louable, lorsqu'il flétrit dans sa *Gymnasiade*, imprimée en 1744, le barbare spectacle des *Boxeurs*. Cette satire fut dédiée à Brougton, qui était alors le champion le plus formidable dans ces honteuses luttes. Une nouvelle carrière s'ouvrit tout à coup devant Whitehead, et l'âge ayant calmé la fougue de son esprit il parut goûter les douceurs du repos et d'une vie aisée. Des protecteurs puissants lui firent obtenir la place de trésorier de la chambre des pairs, qui lui rapportait plus de 800 livres sterl. (20,000 francs). Il acheta une maison de campagne à Twickenham, et mit son plaisir à y recevoir les écrivains et les artistes les plus distingués. Il cessa non-seulement d'écrire, mais il brûla même un grand nombre de satires et de pièces de vers qu'il avait destinées à l'impression. Après une longue et douloureuse maladie, Whitehead mourut à Londres le 30 décembre 1774. Toutes les productions qu'il avait publiées à diverses époques ont été recueillies en un vol. in-4°, par son ami le capitaine Édouard Thompson (1777).

WHITEHEAD (William), poëte, né à Cambridge en 1715, de parents pauvres, obtint une place gratuite au collége de Winchester, et montra d'abord les plus heureuses dispositions. Dans la suite, il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, qui restèrent constamment ses amis, et il publia successivement des *poésies* qui établirent sa réputation. Deux tragédies et une comédie qu'il donna au théâtre de Londres en 1750, 1754 et 1762, eurent un grand succès. Il accompagna ensuite dans leurs voyages, en qualité de gouverneur, deux jeunes seigneurs. Nommé secrétaire de l'ordre du Bain, il devint poëte lauréat, et mourut subitement le 14 avril 1785. Il avait recueilli ses pièces de théâtre et ses *poésies* en 1774, 2 vol. in-8°. Les pièces qu'il a composées depuis ont été réunies en un 3e vol., par son ami W. Mason en 1788, avec des *mémoires* sur l'auteur. La *Poétique anglaise* de Hennet contient la traduction en vers d'un de ses contes, intitulé *le Chien*.

WHITEHEAD (Jean), mort le 7 mars 1804, se lia de bonne heure avec Jean Wesley, embrassa depuis les principes du quakerisme, et devint gouverneur d'un jeune seigneur, avec lequel il parcourut diverses contrées de l'Europe; il séjourna plusieurs années à Leyde, et s'y livra à l'étude de la médecine et de l'anatomie. A son retour à Londres, reçu docteur, il fut porté par les quakers à l'emploi de médecin en chef d'un des hôpitaux de cette ville. Déterminé plus tard par son ami Wesley, il quitta les quakers pour s'enrôler dans les *méthodistes*, et acquit bientôt, comme prédicateur, une grande réputation. Il assista Wesley dans ses derniers moments, prononça son *éloge funèbre*, et publia sa *Vie composée sur ses papiers secrets et sur ses ouvrages imprimés*, etc., Londres, 1792-96, 2 vol. in-8°.

WHITEHURST (Jean), mécanicien, né le 10 avril 1713 à Congleton, dans le Chester, était fils d'un horloger qui se borna à l'instruire dans son état; mais il acquit dans la suite par lui-même des connaissances très-distinguées. Après avoir été chargé de la construction de plusieurs horloges pour des édifices publics, il établit à Derby une manufacture d'instruments de physique, dont plusieurs étaient de son invention. En 1775, il fut chargé de la confection des étalons et des trébuchets à l'hôtel des monnaies de Londres, devint membre de la Société royale en 1779, et mourut le 18 février 1788. Son ouvrage le plus connu a pour titre : *Recherches sur l'état originaire de la formation de la terre*, Londres, 1778, 1786, 1792, in-8°. Le recueil de ses *OEuvres complètes*, publié à Londres en 1792, contient les divers morceaux qu'il avait fournis aux *Transactions philosophiques*.

WHITELOCKE (Bulstrode), diplomate anglais, naquit à Londres, le 6 août 1605. Son père, jurisconsulte distingué, lui fit faire d'excellentes études. Élu membre du long parlement, il présida la commission qui instruisit le procès du comte de Strafford. A l'exception de cette malheureuse affaire, Whitelocke manifesta toujours des opinions très-modérées. Il témoigna un désir sincère de prévenir la guerre civile par des négociations avec Charles Ier. Cependant lorsqu'elle éclata il accepta du service dans l'armée parlementaire, et reçut peu après un brevet du château de Windsor. Nommé l'un des commissaires pour traiter de la paix à Oxford, en 1644, il se prêta avec plus de zèle que de prudence aux désirs du roi, qui le pria de lui tracer un projet de réponse au parlement. Ce papier, quoiqu'il y eût contrefait son écriture, devint la base d'une accusation à laquelle il eut beaucoup de peine à se soustraire. La déférence que lui témoignait Cromwell ne l'aveuglait point sur ces projets ambitieux; et plus d'une fois son influence, comme président de la chambre des communes, fut opposée avec succès aux machinations du futur usurpateur. Lorsque le parti dominant parvint à faire mettre le roi en jugement, Whitelocke fut nommé membre du comité des Trente-Huit; mais ne prévoyant que trop ce qui se préparait, il saisit un prétexte pour se réfugier à la campagne. Le jour où se consomma le régicide, il resta caché, pour prier et gémir. Il a eu soin de s'en vanter dans un *Memorandum* sur cette catastrophe. On ne peut dissimuler néanmoins que peu de jours après il reparut au parlement, et adhéra à toutes les mesures du parti républicain. Aussi fut-il du nombre des quatre députés envoyés au-devant de Cromwell, pour le féliciter de sa victoire de Worcester. Cependant le Protecteur n'avait en lui qu'une légère confiance; et pour l'éloigner il le nomma ambassadeur en Suède. La reine Christine l'accueillit honorablement, et le nomma chevalier de l'Amaranthe; ce qui l'autorisa à prendre le titre de sir Bulstrode Whitelocke. Cromwell, à son retour, lui conféra la pairie et le rang de vicomte; mais il ne les accepta point. Richard, fils du Protecteur, lui témoigna une confiance particulière. Whitelock fut pourtant soupçonné de correspondre, à l'étranger, avec les partisans de Charles II. Quand ce prince remonta sur le trône de ses pères, il l'accueillit gracieusement; mais il l'exhorta à se retirer à la campagne, pour ne plus s'occuper que de ses 16 enfants. Whitelocke suivit ce conseil ou plutôt cet ordre, vécut encore 15 ans dans la retraite, et mourut dans le Wiltshire, le 28 janvier 1676. C'est lui qui parlait de l'auteur du *Pa-*

radis perdu, en ces termes : *Un aveugle nommé Milton.* Son principal ouvrage est un *Précis historique du règne de Charles Ier*. On trouve dans ce précis des renseignements précieux sur les opérations militaires et les négociations secrètes. Il a laissé aussi des *Mémoires sur l'histoire de l'Angleterre jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*; mais cet ouvrage est incomplet, sa veuve ayant brûlé une partie du manuscrit.

WHITFORD (Richard), chapelain de l'évêque de Winchester, puis religieux au monastère de Sion, mort vers 1545, est auteur des écrits suivants : *Préparation pour la communion*, in-8°; *Défense des trois vœux de religion contre Luther*, 1532, in-4°; *Traité de la patience*, 1541, in-4°; le *Psautier de Jésus*, encore en usage parmi les catholiques d'Angleterre, etc.

WHIGIFT (Jean), archevêque de Cantorbéry, né en 1530 à Great-Grimsby, dans le comté de Lincoln, dut à son talent pour la prédication plusieurs bénéfices et une élévation assez rapide. Chapelain de la reine Élisabeth, puis successivement professeur de théologie, principal du collége de la Trinité, vice-chancelier de l'université de Cambridge, doyen de Lincoln, curé de Feversham et évêque de Winchester (1577). Il fut transféré en 1683 sur le siége de Cantorbéry, et mourut le 29 février 1603. On lui doit plusieurs fondations pieuses, et l'Église anglicane le place au rang des plus zélés défenseurs de ses droits et de sa discipline.

WHITTINGTON (sir Richard), maire de Londres, dans le 15e siècle, naquit vers 1360, dans une famille obscure, et fit d'abord l'humble commerce de mercerie. Doué de beaucoup d'intelligence, il se livra bientôt à de grandes spéculations, et il acquit une fortune considérable, dont il fit le plus honorable usage. Il fonda un collége pour les pauvres, qui reçut le nom de Whittington; bâtit Newgate, la moitié la plus considérable de l'hôpital de Saint-Barthélemi, une grande partie de Guildhall, la bibliothèque de Greyfriars, devenue hôpital du Christ. Honoré et chéri de ses concitoyens, il fut nommé jusqu'à trois fois maire de Londres, après avoir été shériff, et s'acquitta avec autant de zèle que de sagesse de ces importantes fonctions. Les historiens racontent que sous le roi Henri V il fournit à l'État une somme considérable pour les frais de la guerre, et que ce prince le créa chevalier. Il mourut vers 1425.

WHITTINGTON (Robert), né à Lichtfield en 1480, fut élevé dans l'université d'Oxford. Son goût pour l'étude des classiques absorba tous ses autres penchants, et il s'acquit la réputation du premier grammairien d'Angleterre. Par une distinction extrêmement rare, il fut créé, avec une pompe extraordinaire, docteur de grammaire, ayant, dans cette cérémonie, une branche de laurier sur la tête : il se donna le titre de *protovates Angliæ*. L'ostentation qu'il y mettait lui attira des jaloux parmi les plus habiles de ses collègues. Il était mordant dans ses satires, et s'estimait au-dessus de son mérite. Whittington jouissait de la faveur du cardinal Wolsey. On sait qu'il vivait encore en 1530; mais la date de sa mort est inconnue. Ses productions sont très-nombreuses, et roulent la plupart sur le genre de littérature auquel il avait consacré sa vie, c'est-à-dire sur la grammaire latine et sur toutes ses parties; elles sont toutes remplies de traits satiriques contre ses émules, principalement contre Guillaume Horman et Guillaume Lily. Il avait en outre composé un Traité *De difficultate justitiæ servandæ in reipublicæ administratione*, et un autre *De quatuor virtutibus cardineis*, tous les deux dédiés au cardinal Wolsey. On les conserve en manuscrit dans la bibliothèque Bodléienne.

WHITTINGTON (le révérend *G. D.*) associé du collége de Saint-Jean, à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent, où il s'occupa surtout d'examiner les monuments religieux. Une mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main au résultat de ses recherches. On a imprimé de lui, en 1808 : *Description historique des antiquités ecclésiastiques de la France, ayant pour objet d'éclaircir la naissance et les progrès de l'architecture gothique en Europe*, in-4°.

WHITWORTH (Charles, lord), fils aîné de Richard Whitworth, gentilhomme du comté de Stafford, qui, à l'époque des révolutions qui renversèrent les Stuarts, s'était fixé à Adbaston. Son éducation fut confiée aux soins de Stepney, qui, aux études du publiciste et de l'homme d'État, joignait le talent du poëte. Cet habile précepteur accompagna son élève dans plusieurs cours d'Allemagne, le préparant à suivre la carrière des ambassades. Charles Whitworth fut nommé, en 1702, résident à la diète de Ratisbonne, et deux ans plus tard envoyé extraordinaire à la cour de Pétersbourg, où il obtint des succès de plus d'un genre. Il eut des relations intimes avec la fameuse Catherine Ire, dans un temps où les faveurs d'une czarine n'étaient pas encore payées par le don d'un diadème. A une autre époque, 1710, il se rendit à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, dans une occasion très-importante : de Mantucof, ministre du czar à Londres, ayant été arrêté dans les rues par des huissiers, à la requête de deux marchands dont il était le débiteur, cette insulte fut près d'entraîner les conséquences les plus graves. Le czar Pierre voulait que les poursuivants fussent punis de la manière la plus sévère; et il menaçait d'étendre sa vengeance sur tous les sujets anglais établis dans ses États. Le caractère de ce prince laissait peu d'espoir de conciliation, lorsque Whitworth eut l'honneur de terminer ce différend. En 1714, il fut nommé plénipotentiaire aux diètes d'Augsbourg et de Ratisbonne; et, en 1716, il fut envoyé, en qualité de plénipotentiaire, auprès du roi de Prusse. L'année suivante, on le fit passer à la Haye, comme envoyé extraordinaire; et, en 1721, il reprit ses anciennes fonctions à Berlin. Dans la même année, le roi George II, pour prix de ses longs services, le créa baron sous le nom de Whitworth de Galway dans le royaume d'Irlande. On le chargea ensuite (1722), de représenter la Grande-Bretagne au congrès de Cambrai, où l'on devait discuter les points qui n'avaient pas été réglés dans le traité de Madrid, de l'année précédente, entre l'Angleterre et l'Espagne. Mais après 4 ans de discussions, ce congrès fut dissous par l'Espagne, qui ne voulut rien céder de ses prétentions. Lord Whitworth rentra dans sa patrie en 1724, et il mourut, l'année suivante, à Londres. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il est auteur d'une Relation très-curieuse sur l'empire de Russie, tel qu'il était en 1710.

WHITWORTH (Charles, lord), fils de François Whitworth, qui était fils du précédent, naquit en 1760, fit de brillantes études, et fut destiné de bonne heure aux affaires. Il débuta dans la carrière diplomatique en 1786, comme envoyé extraordinaire près du roi Stanislas-Auguste, à Varsovie. La Pologne était à son agonie, et l'Angleterre toute seule ne pouvait plus garantir ce royaume de l'ambition de ses voisins. Whitworth eut à Varsovie des rapports intimes avec Stanislas-Auguste. Les notions particulières que cette position lui procura sur le gouvernement et la cour de Russie, et surtout ses avantages extérieurs et ses manières nobles et distinguées portèrent le ministère anglais, dirigé par le célèbre Pitt, à lui confier les mêmes fonctions auprès de Catherine II. Il passa, en 1788, à Saint-Pétersbourg, où il obtint les plus grands succès. Sa mission était surtout de combattre dans cette cour le crédit de la France, et de resserrer les liens qui unissaient la Russie à l'Angleterre. Cette tâche devint bientôt plus facile par les événements de la révolution française; et Whitworth remplit si bien les vues de son gouvernement, qu'il reçut, pour récompense, en novembre 1793, la décoration de l'ordre du Bain. L'impératrice lui fit dans le même temps, de sa main, le don d'une brillante épée. Jusqu'alors la Russie, qui avait excité les puissances à se coaliser contre la révolution française, s'était bornée, dans l'intérêt commun, à envoyer quelques vaisseaux se réunir aux flottes britanniques. La défection de la Prusse, en 1795, porta le cabinet de Londres, stimulé par l'Autriche, à désirer la conclusion d'un traité de subsides en vertu duquel 60,000 Russes seraient mis à la disposition de la coalition. Mais ce traité, le premier de ce genre qui eût été proposé à la Russie, n'était pas facile à négocier: un parti puissant à la cour s'y opposait. Toutefois lord Whitworth s'était ménagé des influences secrètes par Mme Gérébzow avec laquelle il vivait dans une grande intimité : c'était la sœur du favori Platon Zoubow, qui, aidé de son frère Nicolas et du ministre Marcow, entraîna la czarine. Le traité fut signé le 18 février 1795; il allait être ratifié, et déjà les armées se mettaient en mouvement, lorsqu'un coup d'apoplexie frappa la septuagénaire Catherine, et suspendit cette grande entreprise. Voulant faire précisément tout le contraire de ce qu'avait fait sa mère, Paul Ier ne ratifia pas le traité. La position de lord Whitworth devint très-délicate au commencement du règne de ce prince bizarre. Il finit cependant, à force d'adresse, par surmonter toutes les difficultés; il obtint même, en 1797, la ratification d'un traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Sa faveur augmentait de jour en jour, lorsque Paul fut peu à peu entraîné à prendre une part active à la guerre contre la France. Lord Whitworth négocia et signa, le 18 décembre 1798, le traité provisoire qui liait le czar à la coalition, ainsi que le nouveau traité et la déclaration des plénipotentiaires anglais et russes, du 22 juin 1799. Le crédit dont il jouissait à la cour de Saint-Pétersbourg s'accrut alors à tel point, que Paul Ier sollicita pour lui de George III le titre de pair. Cette grâce lui fut bientôt accordée, et le courrier, porteur de la dépêche, venait d'arriver, quand le czar, aigri par les revers imprévus de la coalition et par l'opposition de l'Angleterre à ses vues sur l'île de Malte, donna tout à coup à l'ambassadeur anglais l'ordre de ne plus paraître à sa cour. Forcé de quitter la Russie, Whitworth revint en Angleterre, avec une grande réputation d'habileté, et surtout avec la confiance entière de son gouvernement pour tout ce qui était relatif aux affaires du Nord. Cette confiance méritée le conduisit dès l'année suivante, 1800, en Danemark, où il fut envoyé pour terminer à l'amiable les différends qui s'étaient élevés au sujet de l'enlèvement de la frégate *la Freya* et de son convoi par des vaisseaux de guerre anglais. Il s'agissait de concilier les réclamations du Danemark avec le droit de visite des bâtiments neutres en temps de guerre, que s'arrogeait l'amirauté anglaise. Un armement était destiné d'ailleurs à appuyer la mission de lord Whitworth. Après une négociation épineuse, il parvint à signer à Copenhague, le 29 août 1800, avec le comte de Bernstorff, ministre danois, une convention qui termina les différends par la restitution de la frégate et de son convoi. La ligue du Nord formée peu de temps après contre l'Angleterre ayant été rompue par la mort tragique de Paul Ier, on prétendit que lord Whitworth était à bord de l'escadre de la Baltique, prêt à négocier à tout événement, et qu'il n'avait pas été sans influence sur la révolution qui venait de changer la politique du Nord. Mais ce n'est pas avec de telles allégations sans preuves que l'on doit écrire l'histoire. Il épousa le 7 avril 1801 la duchesse de Dorset, et cette brillante alliance était à peine conclue, que le ministère lui destina l'ambassade de France, qui, dans la position de l'Europe, devenait sans contredit la plus importante, et celle qui pouvait le plus ajouter à sa réputation. Déjà, depuis le traité d'Amiens, plusieurs contestations assez graves s'étaient élevées entre les deux cabinets, et des notes inquiétantes pour les amis de la paix avaient été échangées. Dans ces circonstances difficiles, on applaudit au choix d'un homme dont les talents et le mérite étaient assez généralement reconnus. Il parut à la cour des Tuileries avec beaucoup de faste et d'ostentation, et sa femme surtout y montra de la morgue et de la fierté; elle mécontenta même plusieurs de ses compatriotes en refusant de présenter au nouveau maître de la France quelques dames anglaises, par la raison qu'elles n'avaient pas été présentées à la cour de Saint-James. Pendant ce temps, lord Whitworth avait avec le premier consul des différends bien plus sérieux. Le cabinet anglais reprochait à Bonaparte la réunion du Piémont à la république française, l'acte de médiation de la Suisse et la mission du colonel Sébastiani en Égypte, mission inquiétante pour les possessions de l'Inde. De son côté le premier consul ne cessait de reprocher à l'Angleterre la non-restitution du cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, le refus de rendre Malte, et la protection accordée aux conspirateurs et aux chefs royalistes de la Vendée. Les négociations avaient pris au mois de février 1803 un caractère peu rassurant. Le 17 de ce mois, lord Whitworth fut instruit par de Talleyrand que le premier consul désirait avoir avec lui une entrevue; et cette entrevue eut lieu le même jour. Napoléon essaya de convaincre l'ambassadeur anglais qu'au point de gloire et de puissance où il était parvenu, la seule ambition digne désormais de lui, était de maintenir la

paix, qu'il ne voulait donc point la guerre, mais que si on l'y forçait, il entreprendrait, quelque téméraire que pût en paraître le projet, d'envahir la Grande-Bretagne. Napoléon, sans attendre les réponses de l'ambassadeur, continuait à énumérer les difficultés d'une pareille entreprise avec une profondeur de vues qui laissait lord Whitworth muet d'étonnement. Celui-ci insista cependant sur l'effet que la relation du colonel Sébastiani avait produit en Angleterre, où les vues de la France sur l'Égypte devaient exciter la plus grande vigilance. Quant à la défiance dont Napoléon s'était plaint, lord Whitworth lui dit qu'après une guerre aussi longue, aussi pleine de ressentiments, il était naturel qu'on éprouvât encore de l'agitation, mais que semblable au soulèvement des vagues, après la tempête, cette agitation finirait par se calmer, si la politique des deux gouvernements ne tendait à la perpétuer. Quant à la guerre de papier dont se plaignait le premier consul, lord Whitworth lui représenta qu'en Angleterre cette guerre était indépendante du gouvernement, au lieu qu'en France elle était le fait même du gouvernement. Il voulut aussi faire ressortir l'accroissement de territoire et l'influence acquise par la république française depuis le traité; mais Bonaparte l'interrompit en disant : « Je suppose que vous voulez parler du Piémont et de la Suisse; ce sont des bagatelles; on devait le prévoir quand la négociation était en train; vous n'avez pas le droit d'en parler à présent. » Tel fut à peu près cet entretien dont lord Whitworth termina le récit par l'observation que Bonaparte, loin de suivre l'exemple de Talleyrand qui attribuait la mission du colonel Sébastiani à des motifs uniquement commerciaux, l'avait représentée comme devenue nécessaire, sous le point de vue militaire, par l'infraction au traité d'Amiens. Les ministres anglais ayant donné à cet entretien politique la plus grande publicité, les journaux le commentèrent et l'envenimèrent encore. Ce fut une circonstance déplorable. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, on voit combien Napoléon fut sensible à cette publicité. Ainsi l'infraction faite au traité d'Amiens, loin d'être réparée, ne fit que s'accroître de plus en plus. Les pourparlers continuèrent néanmoins. Peu de temps après l'envoi de la note remise par de Talleyrand qui menaçait, en cas de guerre, de s'emparer de la Hollande, du Hanovre et du midi de l'Italie, Bonaparte, dans un cercle tenu aux Tuileries, le 13 mars, s'avança d'un air fort agité vers lord Whitworth et lui dit hautement : « Vous êtes donc déterminé à la guerre? » Puis sans écouter les observations de l'ambassadeur britannique, il continue sur le même ton, en adressant tour à tour la parole aux diplomates présents; et revenant à lord Whitworth : « Pourquoi ces armements? contre qui prenez-vous ces mesures? Je n'ai pas un seul vaisseau de ligne dans les ports de France; mais si vous prenez les armes, je les prendrai; si vous voulez vous battre, je me battrai; il est plus facile de détruire la France que de l'intimider. — Nous ne voulons ni l'un, ni l'autre, répond lord Whitworth avec calme; nous désirons vivre en bonne intelligence avec la France. — Alors respectez les traités, réplique Bonaparte d'un ton sévère. » Cette scène violente ne produisit pas la moindre impression apparente sur l'impassibilité diplomatique de lord Whitworth. De Talleyrand, à qui il en demanda l'explication, se contenta de répondre que le premier consul, se voyant publiquement outragé, avait voulu se disculper en présence de tous les ambassadeurs de l'Europe. Le 26 avril, lord Whitworth demanda verbalement que S. M. B. conservât Malte pendant dix ans, à l'expiration desquels l'île serait rendue à ses habitants pour former un État indépendant; il ajouta la demande de l'île de Lampedouse, et celle de l'évacuation de la Hollande. Le gouvernement français fit d'abord une réponse évasive; mais le 4 mai de Talleyrand offrit le consentement du premier consul, pourvu que Malte fût remise à l'une des trois puissances qui en avaient garanti l'indépendance. Lord Whitworth s'empressa de donner connaissance de cet expédient à son gouvernement qui refusa d'y adhérer, par la raison que l'empereur de Russie, le souverain auquel la Grande-Bretagne pût consentir que l'île fût confiée, aurait déclaré positivement qu'il ne voulait pas y tenir garnison. Le 6 mai, les deux chambres du parlement britannique furent informées par un message du roi, que l'ordre avait été donné à lord Whitworth de quitter Paris, si à une époque fixée il n'avait pu obtenir une conclusion. Quoique lord Whitworth eût déjà demandé son passe-port, il consentit, sans y être autorisé, à de nouveaux délais qui lui furent reprochés à Londres. Lord Whitworth présenta un projet de convention en six articles, comme l'*ultimatum* de son gouvernement. Le projet ayant été rejeté, il quitta Paris le 12 mai, et arriva le 17 à Douvres, où se trouvait déjà le général Andreossy, ambassadeur de France, qui le lendemain s'embarqua pour Calais. Ainsi arriva cette fameuse rupture qui devait fournir à Napoléon une carrière où il se montra sans égal. Revenu dans sa patrie, Whitworth y vécut environné d'honneurs. D'abord nommé lord de chambre, ensuite pair de la Grande-Bretagne et vice-roi d'Irlande, avec le titre de vicomte, il obtint le titre de comte le 30 septembre 1815. Après la restauration des Bourbons, qu'il avait approuvée sous le point de vue politique, il revint à Paris, le 3 avril 1819, avec la duchesse de Dorset, son épouse, et une suite nombreuse, sans caractère apparent, mais chargé réellement d'une mission d'observation. Cette mission inspira d'autant plus d'inquiétude au ministère Decaze, que l'illustre voyageur était désigné comme partisan déclaré de la *note secrète* qui avait pour objet de prolonger l'influence étrangère par des moyens purement diplomatiques. Toutefois rien en lui ni autour de lui n'indiqua qu'il fût venu pour représenter son cabinet. Il n'eut aucune entrevue officielle avec les ministres français, ni avec le corps diplomatique. Mais il eut des conférences particulières; il visita Louis XVIII et les princes; et l'on en donna pour motif que c'était à raison de l'intimité dont il avait eu l'honneur de jouir avec eux en Angleterre. Il paraît cependant qu'il ne fut pas étranger au changement de système politique, qui dès ce temps-là se fit remarquer dans la marche du cabinet français. Les trois princes, le comte d'Artois et ses deux fils, lui rendirent une visite d'adieu, et il quitta Paris le 12 mai, affectant peu de satisfaction de son voyage, paraissant ne rien comprendre à la position où se trouvait la France, disant même avoir remarqué dans les différents partis

une certaine défiance de son gouvernement. Il revint à Paris, au mois d'octobre de la même année, vit le roi, mais repartit presque aussitôt pour Naples, où il arriva au mois de novembre, avec sa famille. Il fut reçu dans cette capitale avec beaucoup de distinction; et l'on assura encore que son voyage n'avait point de but politique; mais, comme à Paris, peu de personnes le crurent. Il retourna en Angleterre l'année suivante. Sa santé parut s'altérer en 1824. Il s'était retiré à Knole, et c'est là qu'il fut attaqué de la maladie qui, le 14 mai 1825, le conduisit au tombeau.

WHYTT (Robert), médecin, né en 1714 à Édimbourg, y pratiqua son art avec succès, et fut, en 1746, nommé professeur de clinique. Membre de la Société royale de Londres en 1752, il obtint en 1761, le titre de premier médecin du roi en Écosse, et mourut le 15 avril 1766. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, ont été réunis par les soins de J. Pringle, Édimbourg, 1768, in-4°, et traduits en allemand, in-8°, Leipzig, 1771; Berlin, 1790. On a des traductions françaises de son *Essai sur les vertus de l'eau de chaux et du savon pour la guérison de la gravelle,* par Roux, 1766, in-12; de ses *Essais physiologiques sur les causes de la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires*, etc., par Thiébault, 1759, in-12; et des *Observations sur la nature, les causes et la guérison des maladies hypocondriaques et hystériques,* par le Bègue de Presle, 1767, 1777, 2 vol. in-12. Les *Transactions philosophiques,* les *Essais médicaux* d'Édimbourg, les *Observations médicales,* les *Essais de médecine et de littérature,* etc., contiennent divers *mémoires* et *observations* de Whytt.

WIARDA (Tilleman-Dothias), historien de Frise, était chevalier de l'ordre des Guelphes, et membre de la 3° classe de l'Institut royal des Pays-Bas, des académies de Gœttingen, de Groningue, etc. Il naquit en 1746, et mourut à Aurich le 7 mars 1826. Ce savant a rendu dans les sciences et les belles-lettres, des services importants à la Frise orientale. On a de lui : une *Histoire* de cette province, qu'il a publiée en dix parties, 1791-1820; un *Dictionnaire de l'ancien langage frison;* un ouvrage sur les surnoms hollandais; un *Code de droit public de la Frise orientale,* et d'autres ouvrages de jurisprudence.

WIBOLD ou **WIBALD**, 26° évêque de Cambrai, succéda en 965 à Ansbert, et fut investi de la souveraineté du Cambresis par l'empereur Othon, qu'il était venu trouver en Italie. La fatigue du voyage dans un âge avancé, acheva d'affaiblir ses forces, et il mourut dans la même année. Ce prélat a laissé un écrit intitulé : *Ludus regularis, seu clericalis,* que Balderic a inséré dans son *Chronicon camerncense et atrebatense.*

WIBOLD, WIBAULD, ou **GUIBALD**, en latin *Wiboldus, Guibaldus,* célèbre abbé de Stavelot, l'un des hommes les plus remarquables du 12° siècle, par les emplois qu'il occupa, et la part qu'il prit aux affaires de son temps, était, à ce qu'on croit, né à Liége, d'une famille distinguée. Dès sa première enfance ses parents le placèrent dans l'abbaye de Stavelot pour y être élevé par les soins du vénérable Reinard, qui y dirigeait les études. Il y apprit les premiers éléments des sciences, et passa à l'école de Liége, pour s'y perfectionner. En peu de temps il acquit des connaissances fort étendues, dans les diverses parties de l'enseignement d'alors, qui consistait dans la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. En 1119, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Walcindore, gouvernée par l'abbé Widric, qui le chargea de la direction des études dans le monastère. Les succès qu'il y eut, et l'opinion qui se répandit de son savoir, firent souhaiter aux religieux de Stavelot de l'avoir parmi eux. Il céda à leurs instances, du consentement de son abbé. Pendant huit ans qu'il demeura à Stavelot, il y rendit de grands services, soit pour le perfectionnement de l'école qui y était établie, soit pour le rétablissement et le maintien des observances régulières. L'abbé de Stavelot étant mort en 1130, Wibold, qui n'avait que 33 ans, fut, le 16 novembre de la même année, élu d'une voix unanime, pour lui succéder. Le 20 avril suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Liége, et entra en possession de l'abbaye. Ce fut alors qu'il put travailler encore avec plus de fruit à rétablir la discipline un peu altérée sous les abbés précédents, et à former une bonne administration spirituelle et temporelle en nommant aux divers emplois des religieux éclairés et capables. Vers ce temps, l'empereur Lothaire, étant venu visiter le pape Innocent II, qui était à Liége, alla à Stavelot et s'y arrêta plusieurs jours. Frappé du mérite de l'abbé, après avoir, à sa prière, confirmé les priviléges de l'abbaye, il se l'attacha et l'employa dans diverses affaires. Dès lors Wibold se trouva en relation avec tout ce que l'Italie et l'Allemagne avaient de personnages distingués. Il assistait à toutes les diètes, était de tous les conseils. L'Empereur voulut qu'il l'accompagnât en Italie, lorsqu'il s'y rendit pour établir sur le trône pontifical Innocent II, et s'opposer aux conquêtes de Roger, comte de Sicile, qui avait embrassé le parti de l'antipape Anaclet. Lothaire, ayant besoin d'une flotte pour l'exécution de ses projets, envoya Wibold à Naples pour la préparer, et voulut qu'il en prît le commandement. Ce voyage lui procura l'occasion de visiter l'abbaye du Mont-Cassin. Il y trouva la paix troublée à cause de Rainauld de Toscane qui s'en disait abbé, et en exerçait les fonctions, quoique son élection ne fût pas canonique. Wibold rendit compte de cette dissension à l'Empereur. Rainauld fut déposé; mais le trouble continuant de régner dans l'abbaye, l'Empereur voulut que Wibold en prît le gouvernement, et le fit élire par les religieux. Tous ses efforts pour rétablir l'ordre furent inutiles. Il avait contre lui un parti puissant, soutenu par Roger qui avait reparu après le départ de Lothaire. Wibold voyant qu'il n'y avait aucun bien à faire, et n'étant pas lui-même en sûreté, quitta secrètement le monastère après 40 jours de gouvernement, et chercha à rejoindre l'Empereur qui s'était mis en route pour l'Allemagne. Il le trouva mourant au village de Bretten, près de Trente. Wibold continua d'être employé par Conrad, son successeur, à l'élection duquel il avait contribué. Son crédit s'accrut même sous ce nouvel Empereur, et il devint tel, que des princes, des rois, l'empereur de Constantinople, et les souverains pontifes eux-mêmes y avaient recours, pour les affaires qui les concernaient. Son nom se trouve dans la liste des vice-chanceliers de l'Empire. En 1144, Wi-

bold fut invité à se rendre à Corvey ou la *Nouvelle Corbie*, célèbre et ancienne abbaye de Westphalie, pour donner son avis au sujet de Henri, qui en était abbé, et qu'on accusait de plusieurs crimes. Cet abbé, ayant été convaincu de simonie, fut déposé, et un autre élu pour le remplacer; mais celui-ci étant mort quelque temps après, Wibold, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome par l'ordre de l'Empereur, fut élu abbé de Corvey, le 18 janvier 1147. Au mois de mai de la même année, Conrad partant pour la croisade lui confia l'éducation de son fils, nouvellement élu roi des Romains. Peu de temps lui avait suffi pour rétablir l'ordre à Corvey, et rendre à ce monastère son ancien lustre. Il en partit, en 1148, pour retourner à Stavelot. La même année, il fut élu abbé de Walcindore; mais il s'excusa et n'accepta point cette nomination. Conrad mourut le 15 février 1152. Sous Frédéric Ier, son successeur, Wibold continua de prendre part aux grandes affaires de l'Empire, d'assister aux assemblées où elles se traitaient, et d'être chargé de négociations importantes. Cette année même, il souscrivit un traité de paix entre l'Église et l'Empire. En 1155, il fut envoyé à Constantinople, vers l'empereur des Grecs. À peine était-il de retour, après avoir heureusement rempli l'objet de sa légation, que Frédéric l'y renvoya pour une autre affaire. Il la termina avec le même succès, et revenait, en 1158, lorsqu'il fut surpris par la mort, à Butelie, ville de la Paphlagonie. Il y expira le 18 juillet de la même année. On croit qu'il avait été empoisonné. Ce prélat, d'une prudence parfaite et d'une rare capacité dans les affaires, a laissé 441 *Lettres*, monument précieux pour l'histoire civile et religieuse de son temps. Les PP. dom Martenne et dom Durand les ont insérées dans leur *Amplissima collectio veterum monumentorum*.

WICAR (J. B.), peintre habile et célèbre dessinateur, né à Lille, mort à Rome en 1834, a légué par son testament, à sa ville natale, une superbe collection de dessins de Giotti, Raphaël, Michel-Ange et autres peintres fameux.

WICELIUS (George), théologien, né à Fulde en 1501, embrassa la vie religieuse, qu'il quitta peu de temps après pour se faire luthérien, puis rentra dans l'Église catholique, et ne s'occupa plus que des moyens de réunir les deux croyances. Sa désertion lui suscita beaucoup de tracasseries de la part de Luther, qui le fit emprisonner à Wittenberg. Mis en liberté par la protection du comte de Mansfeld, il fut honoré de la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien, et mourut à Mayence en 1573. Ses écrits, qui ont tous pour objet la réunion des deux Églises, composés en allemand, ont été traduits en latin, et réunis dans l'appendice du *Fasciculus rerum expetendarum* d'Édouard Brown, avec des *notes* de Th. Jones.

WICELIUS (George), fils du précédent, est auteur de quelques écrits, dont le plus connu est une *Histoire de saint Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4°.

WICHERLEY (Guillaume), auteur comique anglais, né vers 1640 à Clive, dans le comté de Shrop, vint à 15 ans terminer ses études en France, et pendant un séjour de plusieurs années, fut l'objet des prévenances de la petite cour de Rambouillet, où on le détermina à abjurer le protestantisme. De retour en Angleterre, quelque temps avant la restauration, il fut ramené à l'Église anglicane par les exhortations du docteur Barlow, et se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, qu'il abandonna bientôt pour la culture des lettres et pour se livrer aux dissipations que la cour de Charles II avait mises à la mode. Ses vers et ses bons mots ne tardèrent pas à lui faire une grande réputation parmi les jeunes seigneurs. Buckingham, son protecteur, lui fit accorder une charge de sous-écuyer, un brevet de capitaine et d'autres grâces. Un mariage qu'il contracta sans demander l'aveu du roi, et qui déplut à la duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles II, et jusqu'alors zélée protectrice du poëte, le perdit à la cour. Sa femme vint à mourir sans enfants, et au lieu d'un riche mariage il n'eut que deux procès dispendieux. Poursuivi par de nombreux créanciers, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à l'avénement de Jacques II, qui paya ses dettes et lui accorda une pension de 200 livres sterling. Wicherley perdit cette pension à la révolution de 1688, et mourut le 1er janvier 1715. En 1704, il avait publié un recueil de *poésies*, qui trouva peu de lecteurs, sous le titre d'*OEuvres posthumes*. On en fit paraître d'autres en 1726, qui n'eurent pas plus de succès; mais il a laissé comme auteur comique une réputation qui n'a été effacée que par celle de Congrève. De ses quatre comédies imprimées en 1712, in-8°, Voltaire en a imité une (le *Plain Dealer*), sous le titre de *la Prude*. Cette pièce a été traduite par Menechets dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Les trois autres sont d'un comique goûté en Angleterre, mais qui ne pourrait être supporté par des spectateurs plus délicats. La correspondance de Pope renferme un certain nombre de *lettres* de Wicherley.

WICHMANN (Augustin), né à Anvers à la fin du 16e siècle, entra de bonne heure dans l'institut de Prémontrés à l'abbaye de Tongerloo, dont il devint titulaire en 1644, et mourut en 1661. On distingue, entre ses écrits : *Dissertatio hist. de origine et progressu cœnobii postulani ordinis Præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4°; *Sabbatismus marianus*, 1628, in-8°; *Brabantia mariana*, 1632, in-4°; Naples, 1634, 2 vol. in-4°, fig.

WICHMANN (Jean-Ernest), médecin, né à Hanovre en 1740, prit le doctorat à Gœttingen en 1762, et, de retour dans son pays après divers voyages en France et en Angleterre, y devint médecin de la cour, et mourut en 1802. On cite de lui : *Réflexions sur la diagnostique* (allemand), Hanovre, 1794-1802; Vienne, 1798, 3 vol. in-8°; *Dissert. de insigni venenorum quorumdam virtute medicâ*, etc., Gœttingen, 1762, in-8°, etc. On lui doit aussi l'édition des *OEuvres complètes* de Werlhof.

WICHMANN (Burchard), né à Riga le 24 août 1786, mort en 1825, directeur des écoles de Courlande, a laissé, entre autres ouvrages écrits en allemand : *Tableau de la monarchie russe*, Leipzig, 1813, in-8°; *Charte sur l'élection de Michel Romanow* (traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813), 1820, in-8°; *Collection de plusieurs écrits inédits relatifs à l'ancienne histoire de Russie*, 1820, in-8°; *Musée national de la Russie*, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire russe*, etc., 1821-25, 2 vol. in-8°.

WICHMANNSHAUSEN (Jean-Chrétien), un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne, naquit, le 3 octobre 1663, à Ilsenbourg dans le comté de Wernigerode, et mourut le 27 janvier 1727. Après avoir étudié à l'université de Leipzig, il avait parcouru les pays étrangers, et principalement le Levant, pour y acquérir de nouvelles connaissances. En 1692, il fut nommé professeur extraordinaire de langue grecque, puis professeur ordinaire de poésie à Wittenberg. Six ans après, il obtint la chaire de langues orientales; et il la remplit jusqu'à l'époque de sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages, on estime surtout son *Gymnasium arabicum*, Wittenberg, 1724, in-4°; ouvrage qui a été longtemps classique. *Voyez* les *Acta erudit.* de Leipzig, supplément, tome IX, section V, page 229.

WICHMANNSHAUSEN (Rodolphe-Frédéric) est auteur de plusieurs traités estimés de religion et de morale, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Différence de la nature et de la grâce dans le prétendu pardon des offenses,* Wittenberg, 1745, in-8°.

WICHMANNSHAUSEN (Jean-Burchard), seigneur de Teissa et de Zörnegall, et conseiller du cabinet de l'électeur de Saxe, acquit, avec de grandes richesses, une haute réputation comme jurisconsulte. La Société d'économie politique de Leipzig l'admit, dès son origine, au nombre de ses membres. Malgré la multiplicité de ses occupations, qui l'empêchaient de se livrer habituellement à la composition littéraire, on lui doit, outre beaucoup de notes insérées dans les recueils périodiques et les journaux de Leipzig : *Apologie de la vie champêtre,* etc., Leipzig, 1761, auquel on peut joindre : *Conseils innocents sur l'amélioration de l'économie rurale*, etc., ibid., 1762, in-8°; *Mélanges économiques* (*OEkonomisches Allerley*), ibid., 1762, in-8°; *Expériences économiques,* ibid., 1763, in-8°.

WICLEF (Jean), fameux hérésiarque, né en 1324 au village de Vicliffe, dans le comté d'York, fut élu, en 1365, principal d'un collége fondé par Islip, archevêque de Cantorbéry. Langham, successeur de ce prélat, voulut l'éloigner de son poste, et pour l'y contraindre mit sous le séquestre les revenus du collége. Wiclef appela de ses décisions au pape Urbain V, qui donna gain de cause à l'archevêque. Ce jugement du souverain pontife et le refus de bulles pour l'évêché de Vigoore, auquel il avait des prétentions, ne contribuèrent pas peu à l'aigrir. De son côté, Urbain V avait des sujets de mécontentement contre Wiclef. Celui-ci avait défendu chaleureusement, en 1366, les droits d'Édouard III, dont le pape réclamait foi et hommage pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et les arrérages du tribut auquel Jean sans Terre s'était engagé et qui n'avait pas été payés depuis 32 ans. Ce zèle lui acquit la protection d'Édouard et de son fils, le duc de Lancastre, et il fut investi d'un riche bénéfice : faveur qui fut suivie de plusieurs autres. Wiclef s'était attaché l'université en s'opposant aux entreprises des moines, qui, sous prétexte de leur exemption, violaient les règlements universitaires. Fort de cet appui et de la protection royale, il attaqua le pouvoir des papes au spirituel et au temporel. Dans ses principes l'Église de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres églises; les papes, les archevêques et les évêques n'étaient pas au-dessus des simples prêtres; le clergé et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel : il ajoutait qu'en vivant mal, ils perdaient tout pouvoir temporel, et que dans ce cas l'autorité avait le droit de les dépouiller; enfin qu'on ne devait point souffrir qu'ils eussent aucune juridiction, ce droit n'appartenant qu'aux princes et aux magistrats. De ces prémisses il déduisait que ni le roi ni le royaume ne devaient se soumettre à aucun siége épiscopal; on ne devait rien lever sur le peuple qu'après que tous les biens de l'Église auraient été employés aux nécessités publiques; aucun évêque ou autre ecclésiastique ne pouvait exercer de fonctions publiques; après Urbain V, il ne fallait plus reconnaître de pape, mais vivre, à l'exemple des Grecs, selon ses propres lois. Wiclef attaqua ensuite les mystères. Selon sa doctrine, la substance du pain et du vin demeure après la consécration; il n'y a point de transsubstantiation, et Jésus-Christ n'est dans l'eucharistie qu'en figure; la confession des péchés n'est pas nécessaire quand on a la contrition; le ministère d'un prêtre n'est point nécessaire pour l'acte du mariage, et il suffit du consentement des parties; les enfants morts sans baptême peuvent être sauvés, etc. Le pape Grégoire XI, informé du progrès de cette hérésie, écrivit à l'université d'Oxford de remettre Wiclef entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry; et il mandait en même temps à ce dernier, ainsi qu'à l'évêque de Londres, de l'interroger, et d'envoyer à Rome le procès-verbal de cet interrogatoire. Ces dispositions remplies, Wiclef fut renvoyé sur la promesse qu'il fit de garder le silence. Cependant la cour de Rome, sur l'envoi du procès-verbal, préparait des poursuites que vint interrompre la mort du pape; et sur ces entrefaites un changement s'opéra dans le gouvernement d'Angleterre. La doctrine de Wiclef continua de faire de nombreux prosélytes qui commirent de grands excès; mais Wiclef y resta étranger. William de Courtenay, nouvel archevêque de Cantorbéry, ayant assemblé un concile à Londres en 1382, on y examina 24 propositions extraites de ses écrits, dix furent déclarées hérétiques et les autres erronées. Obligé de quitter Oxford, où il ne pouvait plus rester paisiblement, il se retira dans la cure de Lutterworth, dont il était titulaire, et y mourut en 1387. Ses ouvrages les plus connus sont un *Traité de la vérité des saintes Écritures* en (anglais); un *Trialogue entre la vérité, le mensonge et la prudence* (en latin), imprimé en 1525, in-4°, réimprimé en Allemagne en 1723; une *Version* anglaise de la Bible, faite sur la Vulgate, et publié en 1385. Lewis a publié, en 1731, le *Nouveau Testament de Wiclef,* avec une histoire des traductions anglaises des saintes Écritures, réimprimé en 1739. On a une *Vie* de Wiclef, Nuremberg, 1546, et Oxford, 1612; une autre par Lewis, 1720, in-8°; une 3e publiée à Londres en 1826, in-8°. Jean Huss adopta les principes de Wiclef. Luther et Calvin puisèrent aussi à cette source pour composer le système religieux auquel on a donné le nom de *réformation*.

WICQUEFORT (Abraham de), diplomate, natif d'Amsterdam, s'établit fort jeune en France et fut nommé, vers 1626, résident de l'électeur de Brandebourg à

ris, poste qu'il remplit pendant 32 ans. Le cardinal zarin, avec lequel il s'était brouillé, demanda son ppel, et sur le retard qu'il mit à quitter la France, rès l'installation de son successeur, l'envoya à la Basie, puis le fit conduire sous escorte à Calais. De Lones il se rendit à la Haye où il trouva un zélé protecur dans le grand pensionnaire J. de Witt, qui le fit mmer résident du duc de Brunswick-Zell, puis secréire interprète et historiographe des états de Hollande. cusé d'avoir communiqué à l'ambassadeur anglais, illiamson, des papiers importants qui lui avaient été mis pour les traduire, Wicquefort fut arrêté (1676) et ndamné à une détention perpétuelle. Il aurait terminé vie en prison, si une de ses filles n'eût réussi à l'en er adroitement en 1679. Il alla chercher un asile à la ur du duc de Brunswick-Zell, qu'il quitta bientôt ur se retirer dans les environs de la ville de Zell, où mourut en 1682, dans un âge très-avancé. Wicque-t avait une instruction très-étendue. Il écrivait et rlait avec une égale facilité presque toutes les lans de l'Europe. Outre des traductions françaises des yages d'*Olearius*, de *Mandelslo*, de *Th. Herbert* et de *mbassade de Figueroa* en Perse, on a de lui différents rits dont les plus importants sont : *Mémoires touchant ambassadeurs et les ministres publics*, Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12 ; *l'Ambassadeur et ses fonctions*, la ye, 1681, 2 vol. in-4°, souvent réimprimé ; traduit en emand et en anglais. (*V.* le t. XXXVIII des *Mémoires* Niceron, ainsi que les *Mémoires littéraires* de Paquot.)

WICQUEFORT (Joachim de), frère du précédent comme lui natif d'Amsterdam, fut employé par les ats-Généraux dans diverses négociations pendant la erre de 30 ans. En 1635, il remplissait la place de sident à Hambourg. Plus tard il fut nommé en la ême qualité, par le landgrave de Hesse-Cassel, auprès s États-Généraux, et mourut en Hollande vers 1670. n a de lui un recueil de *Lettres*, adressées à Barlée ou erle, avec les réponses en latin, imprimé en 1696, et aduit en français par un sieur du Plessis (*Plessæus*.)

WIDDRINGTON (sir Thomas), légiste, natif du orthumberland, mort en 1664, avait été créé chevar par Charles Ier. Orateur de la chambre des comunes pendant l'usurpation de Cromwell, il devint l'un s avocats du roi après la restauration. On conserve lui à la bibliothèque Bodléienne des *Analecta eboransia*, qui font partie de la collection topographique M. Gough.

WIDDRINGTON ou **WIDDRINGLEN**, bénédic-anglais, dont le nom de famille était Preston, et qui cut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, est nnu par quelques écrits de controverse contre Suarez, llarmin, et autres. On lui doit en outre : *Étrennes la nouvelle année, ou Explication du serment d'Allégeance*, 1619, in-8° ; *Prestoni et Gremæi appelatio ad pam*, etc., 1622, in-4°, etc.

WIDENFELDT ou **WINDELFETS** (Adam), jurisconsulte, né dans le diocèse de Cologne, mort en 677, à 60 ans, est auteur d'un écrit intitulé : *Monita lutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos*, and, 1673, in 8° de 20 pages, dont il parut, l'année ivante, trois traductions françaises anonymes. On crut trouver dans cet écrit des maximes impies, et le P. Bourdaloue reçut de ses supérieurs l'ordre de l'anathématiser en chaire.

WIDENMANN (Jean-Frédéric-Guillaume), professeur de minéralogie à l'académie de Stuttgard, mort le 13 mars 1798, est auteur d'un traité en allemand : *Sur le changement d'une espèce de terre ou de pierre en une autre*, etc., Berlin, 1792, in-8°, et d'un *Livre élémentaire sur la partie oryctognostique de la minéralogie*, Leipzig, 1794, in-8°.

WIDMANSTADT (Jean-Albert), orientaliste, né, dans le 16e siècle, à Nellingen, territoire d'Ulm, fréquenta l'académie de Tubingen ; et, encouragé par le fameux Reuchlin, s'appliqua de bonne heure aux langues orientales. Ayant achevé ses cours, il entreprit plusieurs voyages, pour perfectionner ses connaissances. Étant en Espagne, au service de Fr. de Mendoza, évêque de Burgos, il reçut des leçons d'arabe de Jacques Didac autrement Lopez de Zuniga. A Turin, il se mit au nombre des élèves du célèbre Datylus, précepteur de Pic de la Mirandole. Lorsque l'empereur Charles-Quint se rendit, en 1529, à Bologne, pour s'y faire couronner, Widmanstadt y vint à la suite de ce prince. Logé par hasard près du couvent où se trouvait Ambrosio Teseo, il s'empressa d'aller voir ce bon vieillard, dont il reçut un accueil plein de bienveillance, et qui lui communiqua tous les trésors de son érudition. Il avait résolu de passer à Tunis, pour profiter des lumières de Léon l'Africain ; mais il fut retenu à Rome par le cardinal Gilles de Viterbe, élève de Léon, et très-savant dans les langues de l'Orient. Après la mort de ce prélat (1532), il obtint l'autorisation de puiser dans sa bibliothèque. En passant à Sienne (1533), il trouva dans celle de Lactance Tolommei quelques opuscules de saint Ephrem et de saint Jacques, en syrien, dont il prit des copies. Il partit ensuite pour Venise, d'où il revint en Allemagne. Pendant le séjour assez long qu'il venait de faire en Italie, il avait adopté le nom de *Lucretius*, par respect pour ce grand poëte ; et il le conserva quelque temps. Le nouvel évêque d'Aischtedt, Maurice de Hutten, possédait à Würtzbourg des bénéfices qu'il désirait de garder, contre les canons ; il envoya Widmanstadt à Rome pour solliciter cette faveur. Dans ce nouveau voyage, Widmanstadt se fit recevoir docteur en droit à Sienne. Sur l'invitation de l'évêque d'Aischstedt, il rejoignit l'empereur Charles-Quint à Gand. Il était de retour en Allemagne en 1541 ; et on conjecture qu'il habitait alors Ratisbonne. Dans une visite que lui rendit Martin Frecht, théologien d'Ulm, Widmanstadt lui montra son cabinet, dans lequel il remarqua des manuscrits grecs et hébreux, des médailles et quelques figures antiques, et enfin une *Traduction latine du Coran* et quelques autres opuscules. Widmanstadt travaillait avec beaucoup d'ardeur à faire fleurir en Allemagne l'étude des lettres orientales ; et il avait l'espérance d'être secondé dans ce dessein par le pape Clément VII ; mais la mort de ce pontife fit évanouir tous ses projets. On ignore le lieu et la date de sa mort ; mais en 1559 George-Sigism. Seldius, conseiller de l'empereur, acheta sa bibliothèque de ses héritiers. Elle a depuis été acquise par le duc de Bavière. On a de Widmanstadt : *Mahometis theologia dialogo explicata*,

Herm. Nellingannense interprete; Alcorani Epitome, etc.; *Notationes falsarum, impiarumque opinionum Mahometis quæ in hisce libris occurrunt* (Nuremberg), 1543, in-4°; *Novum Testamentum, syriacè, jussu et impens. Ferdinandi Roman. imperator. designati, editum*, Vienne, 1555, in-4°.

WIDMER (Samuel), né en 1767 à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie (en Suisse), était le neveu du célèbre Oberkampf, qui, après l'avoir initié aux secrets de son art, la fabrication des toiles peintes, l'envoya suivre à Paris les leçons de Charles et de Berthollet. Étant revenu prendre la direction de la fabrique de son oncle, Widmer y mit heureusement ses connaissances en pratique. Il fut l'inventeur d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et d'une autre pour la gravure des planches de même métal. Il appliqua le système de la vapeur au chauffage de l'eau pour la teinture, découvrit une espèce de couleur, *le vert solide, d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis longtemps, et importa d'Angleterre la machine à ouvrer le coton. Il en fit construire une dans la filature de son oncle à Essonnes, et cette machine fut bientôt introduite dans la plupart des autres filatures françaises. Le gouvernement récompensa Widmer par la décoration de la Légion d'honneur ; mais un excès de travail altéra pour toujours la santé de cet estimable industriel ; ses facultés mentales l'abandonnèrent, et il se donna la mort en 1821. On lui a consacré, dans la *Revue encyclopédique*, t. XXIII, pag. 304-312, une *Notice* qui a été reproduite par M. Mahul, tome VI de son *Annuaire nécrologique*.

WIEDEBURG (Jean-Ernest-Basile), professeur de mathématiques et de physique à l'université d'Iéna, mort le 1er janvier 1789, dans cette ville, où il était né le 24 juin 1733, fut d'abord bibliothécaire à Erlangen, où il remplit aussi une chaire. On distingue parmi ses écrits, tous en allemand : *Description d'un microscope solaire perfectionné*, Nuremberg, 1759, 1775, in-8°; *Cours pratique et abrégé de mathématiques*, etc., Iéna, 1762, in-8°; *Nouvelles conjectures sur les taches du soleil, les comètes*, etc., Gotha, 1776, in-8°; *Description de la ville d'Iéna*, 1785, 1795, 3 vol. in-8°, etc. — Jean-Bernard, son père, a publié : *Mathesis biblica*, Iéna, 1731, in-4°.

WIEDEMANN (Louis), célèbre fondeur, né en 1690, à Nordlingen, fit la statue équestre d'Auguste II, roi de Pologne, que l'on voit à Dresde, près de l'Elbe, vis-à-vis la Neustadt. Le roi est dans le costume romain, et sa figure est ressemblante ; mais il est moins bien exécuté que le cheval sur lequel il est assis. Cette statue ne fut placée qu'en 1735, après la mort d'Auguste. En 1738, Wiedemann se rendit à Londres, où il était appelé par le duc de Cumberland pour diriger une fonderie. Il se fit connaître dans cette capitale, en perfectionnant les fusils à vent. Étant venu à Vienne, en 1750, il fut nommé colonel d'artillerie, puis appelé à Copenhague, où on le chargea de faire la statue du roi de Danemark. Il mourut en 1754, avant d'avoir achevé ce dernier travail.

WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne au 18e siècle, naquit le 21 novembre 1732 à Langensalza, où son père était avocat, et où il fit toutes ses études grammaticales et littéraires. Il alla ensuite à Dresde étudier la pharmacie sous le célèbre Sartorius, et s'appliqua principalement à la chimie. Il ne négligea point cependant les autres études; il approfondit les langues, l'histoire et la philosophie. Revenu à Langensalza, avec le renom d'un habile chimiste, il l'augmenta encore, soit par des expériences nouvelles, soit par la publication de divers écrits, à la tête desquels il faut placer son *Manuel de chimie générale appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8°; 3e édition, 1796. On a encore de lui : *Essais chimiques sur les sels alcalins*, seconde édition, 1718; *Considérations sur la fermentation et sur les corps soumis à cette loi*, 1776; *Recherches historiques et critiques sur l'alchimie et l'art imaginaire de faire de l'or*, Weimar, 1777; seconde édition, 1793; *La magie naturelle*, 1779 (continuée par Rosenthal); *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens, et pendant le moyen âge*, Stettin et Berlin, 1790, 1791, 2 vol.

WIEKI. *Voyez* **WUIEK.**

WIELAND (Christophe-Martin), l'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire de la littérature allemande, naquit en 1733 à Holzheim, près de Biberach, en Souabe. A cette époque, l'école littéraire de l'Allemagne essayait de repousser l'imitation servile de la littérature française, pour prendre un caractère qui lui fût propre; mais, malgré les efforts de Lessing et de Gottsched, elle ne devait s'affranchir que par secousses et ne s'épurer qu'en passant par tous les degrés de la fermentation. Dès 1747 Wieland avait annoncé l'élévation et la fécondité de son génie par un grand nombre de poésies, dont il livra la plus grande partie aux flammes, lorsqu'il vint au collége de Klosterbergen, terminer ses études qu'il avait commencées sous son père. Il s'y attacha à l'étude de la philosophie, sans négliger celle de la poésie et de la critique. De retour dans sa famille à l'âge de 17 ans, il se rendit l'année suivante à Tubingen pour y étudier la jurisprudence; mais, sa vocation l'entraînant vers les belles-lettres et la philosophie, il composa dans le même temps un poëme qu'il fit imprimer en 1751, sous le titre de *la Nature des choses*, ou le *Monde le plus parfait*, en VI chants. Ce poëme, auquel il fit subir plus tard des changements, qui portent plus sur le style que sur le fond des idées, est peut-être la plus étonnante production de son auteur, qui n'avait alors que 18 ans. Il publia successivement plusieurs autres ouvrages poétiques, et vint en 1752 à Zurich, où il passa deux années sous la direction du célèbre Bodmer, qu'il ne quitta que pour se charger à son tour de l'éducation de jeunes Zurichois. Appelé à Berne en 1758 pour y remplir des fonctions du même genre, il fut nommé, deux ans après, membre du conseil de Biberach, et loin que ses fonctions administratives le détournassent de la carrière littéraire et philosophique, il continua de la parcourir à pas de géant. Son emploi étant peu lucratif, et ses ouvrages ne lui ayant procuré jusqu'alors que des avantages médiocres, il crut devoir accepter, en 1769, une place de professeur à l'université d'Erfurt. De nouveaux écrits signalèrent le génie de Wieland pendant son séjour dans cette ville, où il se

resta que 3 ans. En 1772, la duchesse douairière de Saxe-Weimar, Amalie, l'ayant invité à venir diriger l'éducation de ses deux fils, il ne balança point à accepter une proposition aussi honorable. Au bout de quelques années, pendant lesquelles, sans négliger ses devoirs d'instituteur, il avait poursuivi avec une gloire toujours croissante ses travaux littéraires, il put enfin s'y livrer exclusivement, libre de toute inquiétude. Il s'était lié en 1775 avec le célèbre Gœthe qui depuis exerça toujours sur lui un grand ascendant. Profondément affecté de la perte de la duchesse Amalie, sa respectable bienfaitrice, morte en 1808, il passa ses dernières années dans la solitude, recevant seulement un petit nombre d'amis et quelques voyageurs, et mourut le 20 janvier 1813. Son génie, le nombre et la variété de ses productions lui ont fait donner, le surnom de *Voltaire de l'Allemagne;* et cette qualification lui valut, en 1806, une sauvegarde française après la bataille d'Iéna. En 1808, il avait vu plusieurs fois Mme de Staël, qui a fait de lui un brillant éloge dans son ouvrage intitulé *l'Allemagne.* Cette même année Wieland vit aussi Napoléon à Erfurt. Sans mentionner les nombreuses éditions de ses différents ouvrages, dont on trouve la liste complète dans le *Dictionnaire* de Jordaens, nous nous bornerons à indiquer la principale édition de ses *OEuvres complètes*, Leipzig, 1791-1801, 42 vol. dans les deux formats in-4° et in-8°; Vienne (contrefaçon), 1797-1805, 73 vol.; Carlsruhe, 5 vol. in-8°; Leipzig, 1824-27, 51 vol. in-8°.

WIELING (ABRAHAM), jurisconsulte, né à Ham en Westphalie, en 1693, étudia la jurisprudence à Marbourg, puis à Duisbourg, et vint en Hollande en 1716. Il professa d'abord les humanités, dans lesquelles il était très-versé, et il donna aussi des leçons particulières de droit, à Amsterdam. Le célèbre Bynkershoeck le fit nommer à la place de professeur de jurisprudence, devenue vacante à Franeker par la mort du savant Heineccius. En 1739, il fut appelé à la chaire de droit civil et féodal, à l'université d'Utrecht. On y joignit en 1743 l'enseignement du droit public romain-germanique. Il mourut, des suites d'une chute qu'il avait faite en descendant de sa chaire, le 11 janvier 1746. Ses principaux ouvrages, sont : *Jurisprudentia restituta, seu Index chronologicus in totum juris Justinianei corpus,* Amsterdam, 1727, in-8°; *Jurisprudentiæ Justinianeæ secundùm quatuor Institutionum libros specimina,* Franeker, 1728, in-8°; *Commentationes ad auditores suos de lege Furid, lege Voconid*, etc., ibid., 1729, 1730, 1731, 3 vol. in-4°; *Fragmenta Edicti perpetui,* ibid., 1733, in-4°; *Lectionum juris civilis libri II,* Amsterdam, 1736, in-8°; *Animadversa de Romano-Germanorum imperio,* Franeker, 1738. Il a eu part à l'édition de *Térence,* par Westerhov, la Haye, 1726, in-4°; à celle de la *Paraphrase grecque des Institutes de Théophile,* par G. O. Reitz, ibid., 1751, in-4°.

WIER ou **WEYER** (JEAN *Piscinarius*), médecin, né en 1515 à Grave, dans le Brabant, suivit les leçons de Corn. Agrippa, puis vint à Paris, où l'on croit qu'il reçut le doctorat. Il entreprit ensuite plusieurs voyages, visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, et, de retour dans son pays, fut nommé premier médecin du duc de Clèves. Il mourut d'apoplexie à Tecklenbourg le 24 février 1588. Ses ouvrages furent recueillis en un vol. in-4°, Amsterdam, 1660. Les plus remarquables sont : *de Præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis, libri VI,* traduit en français par Jacques Grevin, 1567, in-8°, et par Simon Goulart, Genève, 1579, in-8° : l'auteur adressa cet écrit à tous les princes de l'Europe, en les conjurant de prendre sous leur protection les individus accusés de magie et de commerce avec les démons, et qu'il ne regarde, lui, que comme des malades ou des insensés; *Liber apologeticus, et pseudomonarchia dæmonum*, imprimé d'abord à Bâle, 1577, in-4°: c'est une suite de l'ouvrage précédent; *De Lamiis liber et de commentitiis jejuniis,* ibid., 1577, 1582, in-4°.

WIGAND. *Voyez* **VIGAND.**

WIGBERT ou **WIPERT**, général des armées bohémiennes, était petit-fils d'un roi de Danemark, et concourut très-efficacement à faire monter sur le trône de Bohême Wratislas Ier. En 1084, il suivit en Italie, à la tête des troupes de ce royaume, l'empereur Henri IV, auquel il rendit de grands services, surtout à la prise de Rome. A son retour à Prague, Wratislas lui donna une de ses filles avec le comté de Groiek en Misnie. Après la mort de ce monarque, Wigbert prit une part peu honorable aux troubles qui éclatèrent dans la famille régnante de Bohême. A la tête de 2,000 hommes il accompagna l'empereur Henri dans son expédition contre la Pologne (1109). Il était devant Glogau lorsque Swientopelk, duc de Bohême, fut assassiné; et le moine de Pégau, qui a écrit en latin la vie de Wigbert, dit positivement que ce crime fut commis à l'instigation du comte qui, par là, espérait faire rentrer en Bohême Borzivoy qui en avait été chassé. La nation bohémienne ayant choisi Wladislas pour succéder à Swientopelk, Wigbert envoya son fils Wenceslas avec un corps de troupes pour soutenir Borzivoy; mais Wenceslas défait, obligé de se soumettre à l'Empereur, fut mis en prison ainsi que Borzivoy (1110). Lobieslas, quatrième fils du roi Wratislas, s'était aussi révolté contre son frère Wladislas, et s'étant réfugié près de son beau-frère Wigbert, celui-ci l'envoya à la cour impériale avec des lettres de recommandation. L'empereur, mécontent, témoigna de la surprise et de l'indignation de voir que Wigbert, qui avait, disait-il, de très-bonnes raisons pour implorer sa clémence, osât recommander un sujet dans ses projets de rébellion contre son souverain. En 1122, Wigbert ayant pris ouvertement parti contre l'empereur Wladislas, duc de Bohême, se jeta sur ses terres de Lusace et les ravagea. En 1128, l'empereur Lothaire ayant tenu sur les fonts de baptême le fils de Lobieslas, duc de Bohême, Wigbert, qui était présent, fut obligé de donner à l'enfant nouvellement baptisé tous les fiefs qu'il tenait du duché de Bohême. Ce général mourut en 1139, et le duc de Lobieslas racheta ses terres que sa veuve avait été obligée de donner en gage.

WIGBODE, auteur mystique, contemporain de Charlemagne, composa, sur les 8 premiers livres de la Bible, un commentaire sous le titre de *Quæstiones in octateuchum,* qu'il offrit à l'Empereur par deux pièces, l'une de 14 vers, l'autre de 100. A l'exception des trois premiers chapitres de la Genèse, ce n'est qu'un *Extrait*

des *OEuvres* de saint Jérôme et de saint Isidore. On trouve une *Notice* sur Wigbode dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. IV.

WIGGLESWORT (Michel), ministre de Maldon, aux Massachusetts, mort en 1705, a publié (en anglais): *le Jour redoutable, ou Tableau poétique du jugement dernier*, Boston, 1702, et des *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfants de Dieu*.

WIGGLESWORTH (Édouard), professeur de théologie au collége de Harward, est auteur de *Remarques sérieuses*, 1724, in-8°, et de *Recherches sur la vérité du péché d'Adam, retombant sur sa postérité*, 1738, in-8°, etc.

WIGMAN (dans l'ancienne langue francique, *homme de guerre*), comte de Lunebourg, s'est rendu célèbre par son courage et par la force qu'il montra dans ses derniers moments. Ayant épousé, vers le milieu du 10e siècle, une parente de l'empereur Othon Ier, il vit avec peine que ce prince confiait son autorité en Saxe à Hermann Billing et à Gérard, qu'il avait créés duc et margrave, celui-ci de la Saxe supérieure, et l'autre de la Saxe inférieure. Afin de se venger, Wigman flattait le ressentiment des peuples slaves établis dans la Saxe orientale. S'étant révolté ouvertement contre Hermann, il fut attaqué et cerné de toutes parts dans les environs d'Altenbourg, que les Slaves appelaient Starogrod. Il se réfugia près de ces peuples, qui, sous le nom de Wilins ou Wuloiniens, habitaient les bords de la Sprée, et il les souleva contre Mieczyslaw Ier, duc de Pologne, qui tenait de l'empereur ces contrées à titre de fief. Le duc de Pologne marcha contre lui. On l'attira dans un piége, qu'il aperçut lorsqu'il n'était plus possible de s'en tirer; il descendit alors de cheval, exhortant les siens à vendre chèrement leurs vies, repoussa les attaques réitérées que l'on dirigeait contre lui, jusqu'à ce que la nuit lui permit de prendre quelque repos. Le lendemain le combat recommença; Wigman se faisait connaître à la hauteur de sa taille et à la richesse de ses armes; on lui criait de se rendre; promettant que Mieczyslaw lui ferait grâce de la vie, et qu'il le conduirait à l'empereur son parent : il répondit qu'il ne rendait ses armes qu'entre les mains de Mieczyslaw lui-même. En chemin, il fut entouré par un corps de troupes qui l'attaqua, ne sachant ce qui venait de se passer, ou feignant de l'ignorer. Le désespoir donna de nouvelles forces à Wigman; mais succombant enfin il dit au chef du corps ennemi : « Va, porte à ton maître mon sabre que je te remets, comme une marque de la victoire qu'il vient de remporter; que lui-même l'envoie à l'empereur son ami, afin que celui-ci se réjouisse de la chute de son ennemi, ou qu'il pleure la mort d'un de ses proches. » Et il tomba mort (967).

WIGNACOURT. *Voyez* **VIGNACOURT**.

WIGNEROD (Marie-Madeleine de), duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, fut d'abord dame d'atours de Marie de Médicis, et eut à souffrir des querelles de la reine avec le premier ministre. Elle avait épousé, en 1620, Antoine du Roure de Combalet, dont elle resta veuve de bonne heure et sans enfants. Malgré l'intérêt que lui portait Louis XIII, peu s'en fallut que la reine mère, après l'avoir éloignée de la cour, ne la fit enlever de Paris pour la reléguer en Flandre. Ce fut à la suite d'infructueuses tentatives qu'il avait faites pour la marier au comte de Soissons, qu'en 1638 Richelieu acheta pour sa nièce le duché d'Aiguillon. Cette dame, s'étant placée sous la direction de saint Vincent de Paul, concourut, par son inépuisable charité, à l'exécution de ses plans en faveur des enfants abandonnés. Non contente d'avoir doté des hôpitaux, fondé entre autres celui de Québec, et racheté un nombre considérable de captifs, elle engagea en un seul jour pour 200,000 livres de biens, dans l'espoir de gagner au catholicisme la plus grande partie des ministres protestants. Elle mourut en 1675, laissant une haute réputation de vertu. Fléchier prononça son *Oraison funèbre*.

WIGNEROD ou **VIGNEROD** (François de), marquis de Pont-Courlay en Poitou, était frère de la précédente. Ayant embrassé la carrière des armes, il dut à la protection de son oncle un avancement très-rapide. Nommé gouverneur de la ville et de la citadelle du Havre, il fut compris, peu de temps après (1633), dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit. Il commandait un corps en Lorraine. et se distingua devant la Mothe. En 1635, il fut nommé à côté de Turenne général des galères; et il défit la flotte espagnole devant Gênes, le 1er septembre 1638. Il mourut à Paris, le 26 janvier 1646, à l'âge de 37 ans.

WIGNEROD (Armand-Jean de), fils du précédent, mort en 1715 à l'âge de 86 ans, fut le père du maréchal de Richelieu. C'est lui qui fit imprimer la Bible latine connue sous le titre de *Bible de Richelieu*, Paris, 1656, 3 tomes réunis en un vol. in-8°. — Un duc d'Aiguillon, petit-neveu de François de Wignerod, est l'éditeur du *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du Cosmopolite*, 1735, in-4°. Ce volume, composé de pièces libres ou impies, fut imprimé dans le château de Verret en Touraine, à un très-petit nombre d'exemplaires. C'est au même personnage qu'il faut attribuer la *Suite de la nouvelle Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8°, écrit auquel contribuèrent la princesse de Conti, l'abbé Grécourt et le P. Vinot. Le duc d'Aiguillon mourut en 1750.

WIGNEROD DUPLESSIS-RICHELIEU (Armand), né en 1720, était fils du duc d'Aiguillon, dont on vient de parler. Ses assiduités près de la duchesse de Châteauroux, maîtresse en titre de Louis XV, le firent envoyer à l'armée d'Italie, où il assista, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé. Nommé gouverneur d'Alsace, puis commandant de la Bretagne, lorsque, en 1758, les Bretons eurent à repousser une descente des Anglais, ils l'accusèrent de s'être caché pendant l'action. De toutes parts des plaintes s'élevaient contre lui, et le parlement, qui n'avait pu obtenir son rappel, informa contre lui. Le duc, qu'encourageait la protection du Dauphin, porta lui-même contre le procureur général, la Chalotais, une accusation de haute trahison. Cependant, le parti opposé au duc de Choiseul, et dont le duc d'Aiguillon était un des coryphées, eut un moment le dessous. L'ancien parlement de Bretagne rétabli donna un nouvel éclat à ses plaintes. Il devenait impossible à la cour d'empêcher que l'affaire de d'Aiguillon ne fût évoquée au parlement de Paris, et ces

ompagnie allait rendre un arrêt contre l'accusé, déjà emplacé dans son commandement par le duc de Duras, juand la Dubarry fit supprimer la procédure. Le parement, justement irrité, n'en rendit pas moins un déret (4 juillet 1770) par lequel le duc d'Aiguillon, *prévenu de faits qui entachaient son honneur*, était suspendu es fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. Cette rotestation énergique attira au parlement l'avanie que ui fit essuyer Louis XV dans le lit de justice tenu à 'ersailles, et où d'Aiguillon siégea parmi les pairs. vec l'aide de la favorite, il fit enlever du greffe les pièes de la procédure, qui furent aussitôt détruites. Il upporta d'ailleurs avec impassibilité les quolibets que rent pleuvoir sur lui ces menées imprudentes, narant ainsi l'opinion publique. L'irritation des esprits it portée à son comble lorsque, l'année suivante, après chute et l'exil de M. de Choiseul, il le remplaça au iinistère des affaires étrangères, et fit partie, avec l'abé Terray et Maupeou, de ce triumvirat trop fameux ui, en bouleversant tout dans le royaume, prépara l'efoyable incendie qui devait éclater vingt ans plus tard. 'andis que d'Aiguillon s'occupait à de sourdes intrimes pour accroître sa part de puissance, l'Autriche et Russie concertaient le premier partage de la Pologne, ont le cabinet de Versailles n'eut connaissance qu'arès qu'il fut effectué. On imputa cette faute immense l'ineptie du cardinal de Rohan, alors ambassadeur à ienne; mais un examen attentif conduit naturellement cette question : Ne fut-ce pas sous l'influence d'une aine stupide pour le système politique de Choiseul, ue son successeur laissa s'effectuer le démembrement la république polonaise? Quoi qu'il en soit, le duc Aiguillon n'avait prodigué l'or de la France qu'à faire iompher l'absolutisme en Suède (1772), et à contrearrer tous les projets de Choiseul, lorsque l'avénement u vertueux Louis XVI devint le signal de sa disgrâce. réunissait alors les portefeuilles de la guerre et des faires étrangères. Justement détesté par la jeune ine, l'ex-ministre paya ses torts envers la France par exil qu'il subit en 1775, et mourut obscurément.

WIGNEROD-DUPLESSIS-RICHELIEU (Arnd), duc d'Aiguillon, fils du précédent, pair de ance, colonel du régiment Royale-Pologne, etc., fut puté de la noblesse d'Agen aux états généraux, se réu au tiers état avec la minorité de son ordre (25 juin), le premier à renoncer aux priviléges féodaux août), et demanda qu'à la nation appartînt le droit paix et de guerre. Il remplaça Custine dans le comndement de l'armée qui occupait les gorges de Pontruy (février 1792), fut décrété d'accusation après 10 août, et mourut le 4 mai 1800 à Hambourg, au ment où lui était accordée l'autorisation de rentrer France.

WIKES ou **WICCIUS** (Thomas), chanoine régulier l'abbaye d'Exeter (ordre de Saint-Augustin), au 14e cle, a laissé, entre autres écrits, une *Chronique* de monastère, publiée par Th. Gale dans les *Historiæ tannicæ, saxonicæ et anglo-danicæ scriptores XV*, etc., ford, 1687 et 1691, 2 vol. Elle s'étend jusqu'à l'an)4, et l'on y trouve des détails intéressants sur les is premières croisades.

WIKLIFFE. *Voyez* **WICLEF.**

WIKRAM (George), né à Colmar au commencement du 16e siècle, n'est connu que pour avoir rajeuni la traduction allemande des *Métamorphoses* d'Ovide, écrite vers 1210, et imprimée par les soins d'Albert de Halberstadt à Mayence, en 1545, in-fol. La nouvelle version due à Wikram parut chez Schœffer en 1551, et eut sept éditions, dont la dernière est de 1641 (Francfort), in-fol.

WILBERFORCE naquit, en l'an 1759, à Hull. Il fit ses études à l'université de Cambridge, d'où sortirent les hommes les plus marquants de l'Angleterre : c'est là qu'il rencontra William Pitt, qui fut son condisciple, et devint son ami. A l'âge de 21 ans, Wilberforce, à peine sorti de l'université, fut élu comme représentant au parlement, par sa ville natale. Il se fit peu remarquer, mais réélu l'année suivante, en 1787, à l'époque où commençaient à se faire jour les principes de liberté et d'émancipation, qui devaient bientôt surgir avec violence dans un pays voisin, ce jeune député embrassa avec chaleur la cause des idées nouvelles. Il commença sa carrière en proposant l'abolition de la traite des noirs. Cette proposition philanthropique souleva contre elle tous les vieux préjugés, soutenus par l'intérêt; mais elle fut défendue avec constance et talent par son auteur, qui la reproduisit souvent, et lui fit surmonter tous les obstacles. La révolution française, qui éclata en 1789, excita dès l'abord la sympathie des peuples, l'approbation des hommes éclairés de toutes les nations, et en même temps la défiance de tous les souverains. Sa marche à travers les périls et les excès laissa bien vite en arrière un grand nombre de ses premiers partisans; mais Wilberforce, lié avec plusieurs des principaux membres des assemblées françaises, persévéra dans son admiration pour la France; il défendit, avec Fox et Sheridan, les principes de la révolution, exaltant son mérite, palliant ses excès. Jusqu'en 1796, il fit partie de l'opposition contre le ministère et sa majorité acquise, qui, pour combattre la France dans ses principes, excitaient contre elle la vieille haine nationale des Anglais. L'opposition défendait une cause peu populaire; mais la conduite de Wilberforce, dans les rangs de la minorité, ne le laissa pas sans honneurs et sans gloire. Le zèle et le courage avec lesquels il soutenait, dans les luttes parlementaires, la cause du cosmopolitisme, attirèrent sur lui les regards des amis de l'humanité. L'assemblée législative, sur la proposition de Brissot, le 26 août 1792, le déclara citoyen français, récompense que la république française décerna plusieurs fois encore à des hommes qui, chez les nations étrangères, se distinguaient par de grands talents ou de grandes vertus civiques. En 1801, Wilberforce se réunit cependant au ministère contre la France, dont le gouvernement avait changé. Bonaparte était consul. L'Angleterre n'avait plus à redouter la propagande des principes révolutionnaires, mais bien l'ambition d'un conquérant ennemi. Toutefois, il faut remarquer la déviation de la ligne politique qu'avait suivie jusqu'alors Wilberforce. Il se rapprocha des ministres, appuya la suspension de l'*habeas corpus*, réclama avec énergie le renouvellement du bill contre les émeutes, occasionnées alors par la misère et les embarras

du commerce, mais soutenues et accrues par les mécontentements politiques. L'appui donné à ces mesures répressives fit souvent accuser Wilberforce : lui-même attaqua plusieurs fois l'opposition, en reprochant à ses anciens amis politiques de favoriser les troubles, et de craindre pour eux-mêmes l'effet de ces mesures qu'ils combattaient. En 1806, il se rallia à l'opposition : ses adversaires présentèrent cette oscillation d'idées et de conduite qui se manifesta plusieurs fois encore, comme causée par des mécontentements personnels et provenant d'espérances déçues. En 1807, on le retrouve, prêtant son appui au ministère, combattant lord Cochrane, qui signalait les abus du cumul de traitements et de pensions, réfutant lord Percy, qui demandait pour les nègres esclaves aux colonies, une émancipation graduelle. Sans renier ses anciennes et nobles idées de philanthropie, il déclara cependant que son opinion n'avait jamais été telle que la présentait lord Percy, qui en faisait un appui pour ses propositions. Lorsque, en 1811, le roi George III fut reconnu incapable de gérer les affaires, par suite d'une maladie mentale, dont le premier accès avait déjà eu lieu en 1788, Wilberforce vota en faveur de la résolution qui accordait la régence au prince de Galles, depuis George IV ; mais cette régence continua le système politique suivi jusqu'alors. Le ministère anglais resta le même. L'année suivante lord Castlereagh y entra ; et Wilberforce en resta partisan. L'énergie avec laquelle il s'éleva contre les opposants, et qu'il montra, en accusant dans leur principe, les mouvements insurrectionnels de l'Irlande et les séditions survenues dans les villes commerçantes de l'Angleterre, lui suscita plusieurs fois des attaques dans le parlement. Sir Francis Burdett lui reprocha vivement d'être prêt à approuver la torture, et de souscrire à l'emploi des mesures sanguinaires pour la répression des troubles de l'Irlande. Depuis cette époque, et surtout encore lorsque en 1814, il eut combattu les demandes des Norwégiens qui, réunis par les traités à la Suède, réclamaient leur indépendance politique, Wilberforce fut considéré comme dévoué au ministère. Il marqua peu depuis dans les débats parlementaires, sous les ministères de Canning et de Wellington ; mais il resta toujours fidèle à cette cause qui fit sa célébrité, celle de l'émancipation des nègres. L'abolition de la traite a été obtenue lorsque cette mesure philanthropique ne contrariait plus les intérêts commerciaux ; mais les efforts de Wilberforce n'en méritent pas moins de reconnaissance. Quelles qu'aient été les variations de sa conduite dans la politique si compliquée des quinze premières années de ce siècle, on doit voir en lui un philanthrope utile et éclairé. Wilberforce a pu vivre assez pour voir compléter l'émancipation des nègres. La loi présentée par le ministère de lord Grey passait et était votée à la chambre des lords quand il mourut, en l'an 1833. Les travaux politiques ne le détournèrent pas entièrement des occupations littéraires. Il était fortement attaché à la religion anglicane, et a laissé plusieurs écrits sur des matières religieuses. Le plus remarquable de ses ouvrages qui parut en 1799, et fut plusieurs fois réimprimé, a pour titre : *Examen critique des sectes religieuses admises en Angleterre, et contraires au véritable esprit du christianisme*. On en a une traduction française faite par Frossard, pasteur protestant, à Montauban.

WILCOCKS (Joseph), littérateur anglais, né en 1723, mort le 23 décembre 1791, était fils de l'évêque de Rochester, précepteur des enfants du roi George II. Son principal ouvrage intitulé : les *Conversations romaines*, 1792-94, 2 vol. in-8°, est une description exacte et succincte des antiquités de Rome. On lui doit encore des vers latins dans les *Carmina quadragesimalia* ; les *Exercices sacrés*, compilation destinée à l'école de Westminster ; et, dans le 53e vol. des *Transactions philosophiques*, une *Description de quelques appartements et de peintures étrusques*, etc.

WILD (Jean), en latin *Ferus*, prédicateur ordinaire de la cathédrale de Mayence, mourut en 1554 au couvent des cordeliers de cette ville, qu'à sa considération Albert de Brandebourg avait épargné pendant les guerres de religion (1552). On trouve dans Niceron, la liste de ses ouvrages, au nombre de 28, imprimés la plupart après la mort de l'auteur. Les plus curieux sont ses *Commentaires* sur l'Évangile de saint Mathieu, Mayence, 1559, in-fol., réimprimés la même année à Anvers et à Lyon, in-8°, mis à l'index de Rome pour quelques passages qu'on a supprimés dans les éditions subséquentes ; et sur l'Évangile de saint Jean, Mayence, 1550, 1559, in-fol., également censurés, et réimprimés avec des retranchements ; *Histor. sacræ dominicæ passionis*, ibid., 1555, in-8°. (*Voyez* le *Dictionnaire* de Bayle et la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, t. VIII). [illegible] Gottl. Dieterich a publié une dissertation *de Joan. Fero teste veritatis Evangelicæ*, Altorf, 1723, in-4°.

WILD (Marquard), conservateur de la bibliothèque de Berne, sa patrie, en 1673, appartenait à une famille patricienne de cette ville. Il enrichit d'un beau médailler la bibliothèque confiée à ses soins, et publia l'*Apologie pour la vieille cité d'Avenches ou Aventicum en Suisse*, opposée à un nouveau traité mis au jour par l'auteur de la *Découverte de la ville d'Antre*, etc., Berne, 1710, in-8°, très-rare. (*Voyez* le *Museum helvétique*, I, 49-79.)

WILD (Henri), savant orientaliste, né à Norwich en 1684, exerça pendant 14 ans le métier de tailleur. Ce fut pour se distraire pendant une maladie qu'il commença de se livrer, sans le secours d'aucun maître, à l'étude des langues, et, au bout de sept années, ses loisirs lui avaient suffi pour apprendre le chaldaïque, le persan, le syriaque, l'arabe, le latin et le grec. Une rencontre fortuite le fit connaître au docteur Prideaux, qui s'intéressa en sa faveur, et le fit envoyer à Oxford. Wild y fut employé dans la bibliothèque Bodléienne à la traduction et à l'analyse des manuscrits orientaux. Il donna aussi des leçons à plusieurs élèves de l'université. De retour à Londres en 1720, il y passa le reste de sa vie sous le patronage du docteur Mead. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est une traduction anglaise du *Voyage de Mahomet au ciel*, publiée après la mort du traducteur, en 1754.

WILDBORE (Charles), géomètre, né dans le comté de Nottingham, fut maître d'école à Bingham, curé de Sulney, et mourut le 30 octobre 1802. Il a publié, sous les noms d'*Eumènes* et d'*Amicus*, un assez grand nombre d'articles estimables dans plusieurs recueils pério-

diques, tels que : la *Miscellaneous correspondance* (de 1755 à 1763); le *Gentleman's Diary* (1759 et années suivantes); le *Journal des dames* (1759 et années suivantes.) On en trouve aussi quelques-uns dans les *Miscellanea mathematica* de Hutton.

WILDE (Jacques de), savant numismate hollandais, avait réuni vers la fin du 17e siècle, à Amsterdam, une bibliothèque et un cabinet d'antiquités et de médailles très-riche. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables sur la science qu'il cultivait avec autant d'érudition que de zèle : *Selecta numismata antiqua*, Amsterdam, 1692, in-4°; *Signa antiqua*, Amsterdam, 1700, in-4°; *Gemmæ selectæ antiquæ*, Amsterdam, 1703, in-4°, avec son portrait.

WILDE (Marie de), fille du précédent, partageait les goûts de son père, et se plaisait à la culture des arts. Elle a gravé à l'eau-forte les *Signa antiqua*, ornés aussi de son portrait, à l'âge de 17 ans, et même de deux manières différentes dans des exemplaires divers. La muse latine et la muse hollandaise ont célébré à l'envie Marie de Wilde, et Collot d'Escury dans son ouvrage intitulé *Hollands Roem*, c'est-à-dire la *Gloire de la Hollande*. (2 vol. in-8°, la Haye, 1824), s'est plu aussi à lui rendre justice.

WILDE (Jacques), historien suédois, né en Courlande en 1679, se livra d'abord à l'enseignement, et fut nommé par Charles XII professeur d'éloquence et de poésie latine à l'académie de Pernau. Il fut depuis gouverneur des fils du comte de Cronhielm, professeur de droit de la nature et des gens à Kiel, et devint historiographe de Suède en 1719. Il perdit la vue en 1741, et mourut en 1755. Ce savant a rendu un grand service à l'histoire de ce royaume par l'ordre qu'il y a établi. Sa chronologie et sa division des rois de Suède ont été généralement adoptées par les historiens qui sont venus après lui. Outre des poésies latines et des discours qui disparurent au temps que Pernau fut pris par les Russes (1710), on a de lui : *Sueciæ historia pragmatica, quæ vulgò jus publicum dicitur*, etc., Stockholm, 1731, in-4°; *Le fondement, la nature, l'origine et l'antiquité des lois suédoises, avec un exposé des changements qui y ont été faits*, ibid., 1736, in-4°; *Introduction à l'histoire de Suède* par Pufendorf, *avec des additions, des pièces justificatives et des notes*, par J. Wilde, ibid., in-4°, deux parties, 1738, 1743; *Præparatio hodegetica ad introductionem Pufendorfii in Svethici statûs historiam*, etc., ibid., 1741, in-4°.

WILDE (Guillaume), magistrat anglais, mort en 1679, conseiller au Banc du roi, avait publié, en 1661 et 1674, un recueil intitulé *Yelverton's reports*. On l'a parfois confondu avec Jean WILDE ou WYLD, plus communément appelé *Serjeant Wilde*, qui mourut en 1669, après avoir joui d'un certain crédit pendant la rébellion et sous le gouvernement de Cromwell.

WILDENS (Jean), peintre, naquit à Anvers vers l'an 1584. L'étude de la nature fut sa principale occupation; il l'observait dans ses plus petits détails, et s'efforçait sans cesse de rendre tout ce qui le frappait dans l'aspect d'une riche campagne ou d'un beau ciel. Rubens, auquel ses immenses travaux ne permettaient pas de tout exécuter, savait choisir avec discernement les artistes qu'il croyait digne de l'aider. Wildens fut un de ceux qu'il employa le plus fréquemment et avec le plus de succès. Ce peintre savait se conformer à toutes les intentions de son guide. Son coloris était toujours en harmonie avec celui de ce grand artiste; sa touche était vague et légère, prononcée et décidée quand le sujet l'exigeait. Aussi Rubens disait-il de Wildens qu'aucun peintre n'entendait mieux que lui l'accord des fontes avec le principal sujet, sans détruire l'harmonie générale, de sorte que tout dans ses tableaux semblait toujours placé par la nécessité. Cet éloge de Wildens est justifié, non-seulement par les tableaux qu'il a peints conjointement avec Rubens, mais par ceux qu'il a exécutés seul. Il s'identifia au génie de son maître par un heureux choix de nature, une exécution, une facilité, une couleur chaude et brillante, et une grande vérité dans ses ciels et dans ses contours. C'est à tort que l'on a avancé qu'il peignait le portrait, quoiqu'il dessinât bien la figure, il n'en peignait que dans ses paysages, et même il les faisait souvent exécuter par une main étrangère. Parmi ses nombreux tableaux, ceux que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre sont les deux grands paysages qu'il peignit à Anvers pour la chapelle de saint Joseph, dans l'église des religieuses connues sous le nom de *Fackès*. L'un représente la fuite en Égypte, et l'autre le repos de la Vierge. Les figures peintes par Langre rappellent les beaux ouvrages de Van Dyck, et on ne connaît aucun paysage de Wildens qu'on puisse comparer à ces deux tableaux. Ce peintre mourut à Anvers en 1644.

WILFORD (François), orientaliste, né dans le Hanovre vers 1760, embrassa la carrière militaire, et servit dans les troupes hanovriennes que le gouvernement anglais envoya dans l'Inde en 1781. Après la paix de Mangalore, en 1784, Wilford s'occupa de recherches sur les antiquités de l'Inde, et plus tard de l'étude du sanscrit, dans lequel il fit de grands progrès. Il devint ensuite l'un des premiers membres de la Société asiatique de Calcutta, dont il enrichit les *Mémoires* d'un grand nombre d'écrits, et mourut en 1822. Parmi ses ouvrages insérés dans le recueil précité, on citera : *Remarques sur la ville de Tagara*, célèbre dans l'antiquité par son commerce avec les Grecs; *sur l'Egypte et autres pays situés sur le Kali ou le Nil de l'Ethiopie*, etc.; *Dissertation sur Sémiramis et l'origine de la Mecque*, etc.; *sur la Chronologie des Hindous*; *Remarques sur les noms des divinités cabires*, etc.; *sur le mont Caucase*, d'après la mythologie indienne; *Essai sur les îles sacrées de l'Occident*, etc., etc.

WILFRID (Saint), nommé *Willferder* par les Anglo-Saxons, était né vers 634. Après avoir étudié dans les monastères de Lindisfarn et de Cantorbéry, il partit pour Rome. A son retour, il s'arrêta plusieurs années à Lyon, dont l'évêque, saint Delphin, se proposait de le déclarer son successeur, et revint en Angleterre, où il bâtit les deux monastères de Stamford et Rippon. L'évêque de Northumberland étant mort en 664, le roi Alcfrid désigna pour lui succéder Wilfrid, qu'il engagea à aller se faire sacrer par l'évêque de Paris, Agilbert. Trouvant à son retour le siége épiscopal rempli, Wilfrid se retira dans le couvent de Rippon, où il passa

trois ans à prêcher, puis fut remis en possession de son évêché par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry. Il eut part aux négociations qui préparèrent le rétablissement de Dagobert II, exilé de France en Angleterre. En se rendant par mer à Rome, Wilfrid fit naufrage sur les côtes de la Frise, et il y opéra beaucoup de conversions. Revenu dans la Grande-Bretagne, il y établit de nouveaux monastères, éprouva encore des contrariétés, recourut de nouveau au pape, fut maintenu sur son siége, et mourut en 709. On lui attribue : *De catholico celebrandi paschalis ritu; De regulis monachorum ; De actis et decretis streneshalcensis concilii;* et plusieurs *Lettres* à divers personnages. Sa *Vie*, par Eddi Stefani, a été publiée par Mabillon dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et par Th. Gale dans le *Recueil des historiens anglais*.

WILHELM (Jean), en latin *Janus Gulielmus*, critique et philologue, né à Lubeck en 1550 ou 1554, fréquenta d'abord différentes académies de l'Allemagne, vint ensuite à Paris, puis se rendit, pour entendre le célèbre Cujas, à Bourges, où il mourut bientôt après en 1584. Il s'était mis en relation avec tous les savants de l'époque. De Thou dit qu'il n'avait jamais entendu personne parler latin avec plus de grâce et de facilité, et Juste-Lipse l'appelle le nouvel astre de l'Allemagne. Les principaux ouvrages de Wilhelm sont : *De magistratibus reipublicæ romanæ libellus*, Rostock, 1577, in-8° ; *Verisimilium libri III*, Anvers, 1582, in-8° ; *Plautinarum quæstionum commentarius, in quod Plauti comœdiæ... illustrantur, corriguntur, augentur*, Paris, 1583, in-8° ; *Adversùs C. Sigonium assertio*, etc., ibid., 1584, in-8° (*Voyez* sa *Vie* dans les *Vitæ philosophor. germanor.* de Melch. Adam ; la *Cimbria litt.* de Müller, tome III, page 303 ; les *Éloges des savants*, par Teissier, et une dissertation de J. H. Seelen : *De J. Gulielmi in litt. humeximiis*, Lubeck, 1723, in-4°.)

WILHELM (Ignace-François-Xavier), conseiller intime de l'électeur de Bavière, écrivit pour le fils de ce prince un ouvrage publié en 1740 sous ce titre : *Annus politicus per XII discursus..., quibus explicantur principia principi regnum auspicaturo necessaria*, in-fol. : ces discours roulent sur les grandes actions de douze empereurs ou rois, que l'auteur propose pour exemple à son élève.

WILHELMINE DE PRUSSE. *Voyez* **LOUISE-AUGUSTE.**

WILKE (George-Guillaume-Constant), agronome, né à Weimar le 2 décembre 1761, mort à Iéna le 17 février 1788, est auteur de plusieurs écrits en allemand, tels que : *Règles principales que l'on doit observer dans la culture des arbres*, Leipzig, 1783, in-8° ; *Nouveau recueil de règles pour le jardinage*, 1787, in-8° ; *Marques auxquelles on peut reconnaître et distinguer les arbres et les broussailles dans les forêts d'Allemagne*, 1788, in-8°.

WILKES (Jean), personnage remarquable par la part qu'il prit aux affaires publiques de l'Angleterre, naquit à Londres le 17 octobre 1727 ; il était second fils d'Israël Wilkes, riche distillateur. Après avoir commencé son éducation à Hertford, il fut envoyé par ses parents à Aylesbury, où il eut pour précepteur un ministre dissident, nommé Leeson, qui l'accompagna à l'université de Leyde, où il termina ses études. Il voyagea ensuite dans les Pays-Bas et dans une partie de l'Allemagne, et fut de retour en Angleterre dans les premiers mois de 1749. Il paraît qu'il avait fait de grands progrès à l'université de Leyde et dans ses voyages, s'il est vrai, ainsi que l'assure Jean Nichols, qu'il fut élu membre de la Société royale au mois d'avril suivant, c'est-à-dire avant d'avoir complété sa 22e année. Quelques mois plus tard, il se maria avec une riche héritière (Miss Mead), qui était beaucoup plus âgée que lui, et qu'il n'épousa, dit-on, qu'à cause de sa fortune, et dont il se sépara par suite de l'incompatibilité de leur humeur, après en avoir eu seulement une fille. Au mois de février 1754, Wilkes, qui, tenant un grand état de maison et faisant beaucoup de dépense, avait par conséquent beaucoup d'amis, fut nommé grand shériff du comté de Buckingham, place qu'il remplit à la satisfaction de ses commettants. A l'élection générale de la même année, ses partisans le déterminèrent à se présenter comme candidat au parlement pour la ville de Berwick. Son concurrent l'emporta sur lui. Ce fut à cette époque que sa femme, qui avait désapprouvé les démarches qu'il faisait, et dont elle prévoyait le résultat, se sépara de lui. Wilkes fut plus heureux en 1757, et il réussit à se faire élire membre du parlement, par le bourg d'Aylesbury. Les dépenses énormes auxquelles il avait été obligé de se livrer pour obtenir le suffrage des électeurs dérangèrent tout à fait sa fortune que son goût pour la représentation avait déjà fort altérée. Ce fut aussi en 1757 que, par le crédit du comte de Temple, qui le protégeait et qui était à cette époque lord-lieutenant du comté de Buckingham, Wilkes fut nommé lieutenant-colonel de la milice de ce comté ; et que quelque temps après il en devint colonel sur la résignation de Francis Dashwood. Lors de la dissolution du parlement, qui eut lieu à la mort de George II (1761), Wilkes fut réélu sans opposition par le bourg d'Aylesbury. A cette époque, le délabrement de sa fortune était arrivé à un tel degré, qu'un emploi lucratif lui devenait indispensable. La place de ministre d'Angleterre à Constantinople étant venue à vaquer, par la démission de sir James Porter, il la demanda, mais sans l'obtenir ; et comme il attribuait le refus qu'il avait éprouvé à lord Bute, dont l'influence était alors toute-puissante, il devint son ennemi acharné. Cette même année, 1761, comme, d'après ce qui avait percé des négociations entamées entre la France et l'Angleterre, on croyait assez généralement à la cession du Canada en faveur de cette dernière puissance, Wilkes demanda le gouvernement de cette colonie, et il avait quelque espoir de réussir après les promesses formelles qui lui avaient été faites par le lord Temple et par Pitt (depuis lord Chatham) ; mais les négociations ayant été rompues, il fut encore désappointé. Il fit une seule démarche pour obtenir une audience de lord Bute ; mais il ne réussit pas, et bientôt après, ce personnage s'étant brouillé ouvertement avec lord Temple, qui s'était retiré du ministère à l'occasion de la déclaration de guerre contre l'Espagne, Wilkes se jeta à corps perdu dans le parti de l'opposition. Ce fut au mois de mars 1762 qu'il commença à se faire connaître comme écrivain politique, en publiant ses *Observations*

sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne, mis sous les yeux des deux chambres du parlement, dans lesquelles il défendit la conduite de Pitt et de Temple, et censura avec aigreur la pusillanimité et l'indécision du ministère. Le ton de cette composition et la vigueur de raisonnement qu'on y remarqua valurent à Wilkes une grande réputation. Il se battit en duel, le 5 octobre 1762, avec lord Talbot, au sujet d'un article inséré dans le *North Briton*, journal commencé par lui, le 2 juin précédent, et qui lui attira les plus vifs désagréments. Le parti de l'opposition n'avait pas de champion plus actif et plus dévoué que Wilkes. Le comte de Bute était surtout l'objet de ses sarcasmes. A une lettre satirique adressée au docteur Burton, maître de l'école de Westminster, relative au fils de ce ministre, succéda bientôt (mars 1763), une dédicace d'une ironie sanglante adressée au comte de Bute, qu'il plaça en tête d'une nouvelle édition de la tragédie de Ben Johnson, intitulée *La chute de Mortimer*. Dans cette dédicace, il répandit non-seulement le fiel le plus amer contre le *nouveau favori* : c'était ainsi que ses ennemis l'appelaient, mais en général contre la nation écossaise à laquelle il appartenait, et qu'on détestait à cette époque en Angleterre, parce qu'on prétendait que l'influence partiale de lord Bute faisait accorder tous les emplois à ses compatriotes. Cette haine de Wilkes pour Bute et pour son ministère éclata avec plus de force dans le célèbre *North Briton,* que Wilkes avait créé en opposition avec le *Briton,* autre feuille périodique, dans laquelle Smollet défendait les mesures du ministère. L'esprit caustique du *North Briton* se trouvant en harmonie avec les sentiments qui prédominaient à cette époque en Angleterre, ce journal acquit une grande popularité, et il hâta peut-être la chute de l'administration de lord Bute, qui fut obligé d'abandonner les rênes du gouvernement au mois d'avril 1763. Ce fut le 23 du même mois que parut le fameux numéro 45 du *North Briton,* où Wilkes commenta et censura le discours du roi, en termes si peu mesurés, que les ministres, après avoir consulté les légistes de la couronne, ordonnèrent contre l'auteur des poursuites judiciaires. Lord Halifax, secrétaire d'État de l'intérieur, rendit en conséquence un *warrant général,* c'est-à-dire, un ordre, dans lequel les noms des individus n'étaient pas désignés, pour saisir les auteurs, imprimeurs et éditeurs (publishers) de ce numéro 45. Après qu'on eut arrêté et interrogé plusieurs personnes, et qu'on eut acquis la certitude que Wilkes avait donné des ordres pour l'impression, il fut conduit en prison par les messagers du roi, et traduit devant les deux secrétaires d'État. Un esprit froid et réfléchi, et l'avantage de savoir se posséder parfaitement dans les occasions difficiles, distinguaient particulièrement Wilkes, qui s'appuyant sur l'illégalité du warrant, refusa de répondre à aucune des questions qui lui furent faites, et répliqua avec beaucoup de fermeté à lord Égremont, qui l'avait traité avec la plus grande hauteur. Un writ d'*habeas corpus* avait été obtenu pour lui, mais on trouva moyen de l'éluder; il fut conduit à la Tour, et enfermé étroitement. Quelques jours après, ayant été traduit en vertu de l'*habeas corpus* devant la cour des plaids-communs, le lord président (chief justice) Pratt déclara que la cour pensait que l'arrestation était illégale, et il fut, en conséquence, déchargé de toute accusation. Cette sentence fut accueillie dans l'audience par de vives acclamations, et au dehors par les cris de joie de la populace. La faveur publique dédommagea Wilkes de la perte de sa commission de colonel de la milice du Buckinghamshire, qui lui fut enlevée en même temps que le ministère prouvait son mécontentement à lord Temple, son protecteur, en lui ôtant la place de lieutenant de ce comté. Pour se venger, Temple se détermina à poursuivre, à ses propres frais, une décision légale contre les warrants généraux, ce que le peu de fortune de Wilkes ne lui eût pas permis de faire. Des actions furent intentées contre les messagers du roi, les secrétaires, les sous-secrétaires, le procureur (*sollicitor*) de la trésorerie, en raison de leurs actes contre les personnes poursuivies. Le 6 mai, l'illégalité des warrants généraux fut prononcée; et les agents du ministère ayant été condamnés à payer des dommages, la couronne, d'après un ordre exprès du conseil, acquitta le montant de leurs condamnations. Le résultat de cette affaire fut d'établir définitivement la doctrine de l'illégalité des warrants généraux, amélioration importante dans le système de la législation anglaise. Après cette victoire, Wilkes, contre le conseil de ses amis, établit, dans sa maison, une presse avec laquelle il publia les actes de l'administration, et réimprima le *North Briton*. Poursuivi de nouveau à ce sujet, il se retira à Paris, où il fut mis aux arrêts par le tribunal des maréchaux de France, à cause d'une provocation en duel qu'il avait adressée au capitaine Jean Forbes. Quand il eut obtenu sa liberté, il alla rejoindre son adversaire à Menin, et retourna en Angleterre. Il était sur le point de se présenter à la chambre des communes, pour y occuper sa place, lorsque le *North Briton* fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Wilkes crut devoir se réfugier de nouveau en France, après s'être rétabli d'une blessure assez grave reçue dans un duel avec Samuel Martin, qui s'était fortement prononcé dans le parlement contre son journal. Son absence l'ayant empêché de paraître pour répondre aux charges portées contre lui, la chambre l'exclut de son sein, sans avoir égard à ses protestations, pour avoir écrit et imprimé le n° 45 du *North Briton*. Il était poursuivi dans le même temps par la chambre haute pour avoir imprimé l'*Essai sur la femme,* ouvrage licencieux et irréligieux de Potter, fils de l'archevêque de ce nom, et qui contenait des inculpations calomnieuses contre un évêque, membre de la chambre des pairs. Wilkes ne s'étant pas présenté, l'ouvrage fut condamné par contumace, et le triomphe du ministère fut complet. Ce fut vainement qu'il demanda la cassation de cet arrêt. Il se détermina alors à visiter les principales villes de France et d'Italie, et après un court séjour à Genève, ayant appris le changement du ministère, il se hasarda à revenir en Angleterre et même à se mettre au nombre des candidats de la ville de Londres. Il ne réussit pas dans cette entreprise; mais s'étant présenté immédiatement après aux électeurs de Middlesex, il fut nommé leur député à une grande majorité. Bientôt la sentence rendue contre lui par contumace fut cassée; mais il n'en fut pas moins condamné par la cour, comme auteur ou imprimeur de

deux libelles, à un emprisonnement de 22 mois, et à une amende de 1000 livres sterling. En 1769, il fut extrait de la prison de la cour du Banc du roi, et traduit devant la chambre des communes, qui le déclara de nouveau exclu de son sein. Ayant été presque immédiatement réélu, il fut encore déclaré incapable de siéger; réélu pour la troisième fois, la chambre, pour la troisième fois aussi, consacra son incapacité dans le parlement. Fatigué de ces tracasseries, le ministre lui opposa aux élections le colonel Henri Lawes Lutrell, qui fut déclaré dûment nommé, quoiqu'il n'eût obtenu que 296 votes, tandis que Wilkes en avait eu 1247. Une élection aussi extraordinaire fut attaquée par les électeurs, mais déclarée régulière par la chambre. La hardiesse de cette mesure alarma les amis de la constitution, et augmenta le nombre des adversaires du ministère qui l'avait provoquée. La ville de Londres donna l'exemple, et de nombreuses pétitions furent adressées au roi pour demander la dissolution du parlement, en même temps que les membres qui s'étaient opposés aux décisions de la majorité recevaient des adresses de remerciments de la part de leurs constituants. Pendant son emprisonnement Wilkes, qui avait reçu des secours pécuniaires considérables de la part de plusieurs sociétés opposées aux ministres, fut élu alderman du quartier le plus considérable de Londres. En 1770, lorsqu'il eut été déchargé de son emprisonnement dans la cour du Banc du roi, il prêta le serment de sa nouvelle dignité, et en remplit immédiatement les fonctions. Dans l'exercice de cette magistrature il déploya le même esprit de résistance à tout ce qu'il regardait comme des prétentions illégales de l'autorité; nous allons en citer un exemple. La chambre des communes ayant résolu de restreindre la liberté, prise par les journaux, de publier les discours de ses membres, enjoignit à plusieurs imprimeurs de paraître devant elle; mais ils ne se présentèrent pas, et la chambre donna l'ordre de les conduire en prison, comme ayant méprisé ses injonctions. Cet ordre ne fut point exécuté. On obtint alors une proclamation royale pour les saisir; ce fut en vertu de cette proclamation que l'un des imprimeurs fut conduit devant l'alderman Wilkes, qui, considérant son arrestation comme illégale et comme une atteinte aux priviléges de la ville de Londres, non-seulement mit l'homme en liberté, mais obligea celui qui l'avait arrêté à donner caution pour paraître à la prochaine session, et répondre au grief qui existait contre lui. Le lord maire Crosby et l'alderman Olivier agirent de la même manière à l'égard de deux autres imprimeurs qui avaient été arrêtés en vertu de la proclamation. La chambre des communes, violemment indignée de ces actes, envoya à la Tour Crosby et Olivier, qui en étaient membres. Quant à Wilkes, il reçut l'ordre de se présenter à la barre; mais il répondit à l'orateur qu'on n'avait fait dans l'ordre aucune mention de sa qualité de membre de la chambre, et qu'on ne l'avait pas invité à s'y trouver, ce qui était un vice de forme essentiel; lorsqu'on m'aura rendu ma place au parlement, ajoutait-il, je justifierai complétement et à la satisfaction de la chambre tout ce qui s'est passé. La chambre, sentant maintenant la position difficile dans laquelle elle s'était placée, ne trouva d'autre expédient pour sauver son autorité compromise, que de reculer le jour auquel Wilkes avait ordre de se présenter. En 1772, il fut nommé l'un des shériffs pour Londres et Middlesex; et, en 1774, il fut promu à la plus haute dignité de la ville, à celle de lord-maire. Dans tout le cours de l'exercice de sa place il en remplit si bien les fonctions à la satisfaction de ses administrés, qu'à la dissolution du parlement, en 1774, il fut réélu sans opposition l'un des représentants du comté de Middlesex. Le ministère, ayant acquis à cette époque trop de prudence, ou ayant d'autres affaires trop importantes, n'osa pas s'engager dans un débat avec un homme dont l'influence était si grande, et qui la devait surtout aux attaques qu'on avait dirigées contre lui. Dans le parlement il se montra fortement opposé aux mesures qui produisirent d'abord la guerre avec les colonies américaines, et qui les séparèrent finalement de la mère-patrie; mais il paraît que ses discours ne le placèrent pas au premier rang des adversaires du ministère. Le plus mémorable de ses actes parlementaires, celui qu'on peut regarder comme la conclusion de sa vie politique, fut la motion qu'il fit le 3 mai 1782, à l'avénement de l'administration Rockingham, pour obtenir qu'on effaçât des journaux de la chambre la fameuse résolution du 17 février 1769, par laquelle on avait déclaré valable l'élection du colonel Lutrell, quoiqu'il n'eût obtenu que la minorité des suffrages. Après une si longue succession de défaites annuelles, Wilkes triompha à la fin, sa motion ayant eu en sa faveur 115 voix contre 45. On remarqua avec étonnement que Fox et lord North parlèrent et votèrent contre la question. Les amis de Wilkes, désirant lui assurer une existence indépendante, le présentèrent plusieurs fois comme candidat à l'office de chambellan de la ville de Londres. Ce ne fut qu'en 1779 qu'il obtint ce poste aussi honorable que lucratif. Depuis ce moment Wilkes ne s'occupa plus des querelles de parti, et il cessa de travailler à ses publications annuelles. Il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1797, la place de chambellan de la ville de Londres, qu'il remplit d'une manière distinguée. Nous avons cru devoir imiter la plupart des biographes anglais qui ont passé sous silence les événements de sa vie depuis 1779, parce qu'ils ne sont ni remarquables, ni instructifs.

WILKIE (Guillaume), né le 5 octobre 1721 dans le West-Lothian (Écosse), exerça d'abord obscurément le ministère évangélique, fut ensuite nommé ministre de la paroisse de Ratho, puis appelé à remplir la chaire de philosophie à l'université de Saint-Andrews, où il mourut le 10 octobre 1772. Outre un poëme épique intitulé *Epigoniade*, Édimbourg, 1753, 1759, in-8°, dont la 2e édition contient un petit poëme intitulé *le Songe*, on connaît de lui des fables, imitées de celles de Gay, Saint-Andrews, 1768, in-8°. Amar en a traduit quelques-unes qui se trouvent dans le *Fablier anglais*, 1802, in-8°.

WILKIE (David), célèbre peintre anglais, né en 1785 à Cultes, dans le comté de Fife, était l'un des quatre fils du ministre de la paroisse. Son père, le trouvant des dispositions pour le dessin, l'envoya à Édimbourg, dans l'école de John Graham, maître habile et dévoué à ses élèves, sous la direction duquel Wilkie

fit de rapides progrès. Arrivé en 1804 à Londres, il y vécut quelque temps inconnu; mais ses *Politiques de village*, exposés en 1806, commencèrent sa réputation. Son *Joueur de violon aveugle*, qu'il exposa l'année suivante, est un de ses chefs-d'œuvre, et fait maintenant partie de la galerie nationale. Agrégé de l'académie royale en 1809, il y fut admis en 1811, sur la présentation de ses *Petits garçons cherchant des rats*. De cette époque jusqu'en 1825, il ne laissa passer aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre qui lui étaient commandés par de riches amateurs, et payés chèrement. En 1826 il se rendit à Rome et passa trois ans à visiter l'Italie et l'Espagne, où il composa dans la manière de Velasquez, son peintre favori, quatre tableaux qui furent achetés par George IV, aussitôt qu'il les eut envoyés en Angleterre. Nommé premier peintre du roi en 1834, il fut créé chevalier en 1836, et mourut le 1er juin 1841, sur le vaisseau *l'Oriental*, dans la rade de Gibraltar. Les productions de ce maître, le plus renommé, le plus populaire de la Grande-Bretagne, sont très-nombreuses. Un article inséré dans le *Moniteur* du 22 juillet contient l'indication de ses tableaux les plus remarquables.

WILKINS (John), ingénieur et savant écrivain, né en 1614 à Fawsley, dans le comté de Northampton, prit ses degrés à Oxford, où il avait étudié avec tant de succès, qu'avant l'âge de 13 ans il s'était rendu très-habile dans la langue grecque. Président du collége de Wadham à l'époque de la rébellion, dans laquelle il avait pris parti pour le parlement, il s'attacha plus intimement à Cromwell, en épousant l'une de ses sœurs, veuve d'un chanoine de l'église du Christ. Il fut fait en 1659 principal du collége de la Trinité à Cambridge, et perdit cette place à la restauration. Plus tard la protection du duc de Buckingham lui valut une des cures de Londres, et, dans ce poste, ses talents comme prédicateur effacèrent tellement le souvenir des torts qu'on pouvait lui reprocher, qu'il fut pourvu de l'évêché de Chester en 1668. Il mourut à Londres le 19 décembre 1672. Wilkins fut un des fondateurs de la Société royale de Londres, et l'un de ses principaux ornements. On cite de lui, entre autres ouvrages : *la Découverte d'un nouveau monde*, Londres, 1638, 1640, in-4°; *Ecclésiastes, ou Discours sur le don de la prédication*, ibid., 1646, 9e édition, 1718, in-8°; *Magie mathématique, ou Merveilles qu'on peut opérer par la géométrie mécanique*, ibid., 1648 et 1680, in-8°; *Essai sur la langue philosophique, avec un dictionnaire y relatif*, ibid., 1668, in-fol.; *Principes et devoirs de la religion naturelle*, ibid., 1675; 7e édition, 1715, in-8°; *Sermons*, ibid., 1682, in-8°. Les ouvrages philosophiques et mathématiques de Wilkins ont été recueillis en 3 vol. in-8°, Londres, 1708.

WILKINS (David), de la famille du précédent, né en 1685, mort vers 1745, archidiacre de Suffolk, et bénéficier de la cure de Hadley et de Monck-Ély, s'était, après divers voyages, rendu en 1709, à Rome, où il passa quatre ans à transcrire les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, ainsi que de la bibliothèque Barberini. Il avait aussi séjourné à Paris et à Amsterdam (1713-15), et y avait établi des relations avec plusieurs savants. Ses principales publications sont celles du *Novum Testamentum ægyptium*, etc., Oxford, 1716, in-4°; des *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles*, etc., Londres, 1721, in-fol., rare et recherché; le *Pentateuchus in linguâ ægyptiacâ, è MS. vaticano*, etc., ib., 1731, in-4°; *Concilia magnæ Britanniæ et Hyberniæ, à synodo Verolamiensi 946 ad londinensem*, 1717, etc.; ibid., 1736, 4 vol. in-fol. (c'est une réimpression des *Conciles* de Spelmann, avec des additions nombreuses). On trouve quatorze *lettres* de Wilkins dans le *Thesaurus epistolicus* de Labroze, 305-380.

WILKINS (Charles), célèbre orientaliste, né vers 1750 à Hartford, dans le Sommerset, fut envoyé en 1770 au Bengale, comme employé civil de la compagnie des Indes. Il eut le courage d'y commencer et le mérite d'y continuer l'étude du sanscrit, alors complétement ignoré et considéré même comme inabordable par les Européens. Sa traduction du *Baghvad-Gita*, publiée à Londres en 1785, fixa sur lui l'attention du monde savant. Cet ouvrage, qui contient un précis de la religion et de la morale des Indous, a été traduit en français par Parraud, 1787, in-8°. Après cette publication, Wilkins s'occupa de graver les types persans et bengalis, les premiers dont on ait fait usage au Bengale, et qui servent encore à la compagnie pour imprimer les lois et règlements traduits en persan. De retour en Angleterre, il publia la traduction du *Hitopadesa* (ou Instructions amicales) de *Wischnou-Sarma*, 1786, grand in-8°. Ce livre, le plus considérable recueil d'apologues qui existe, a été traduit en plus de vingt langues, mais plus ou moins mutilé; ce n'est donc que dans la traduction littérale de Wilkins que l'on peut prendre une juste idée de l'original. Plus tard il donna la *Grammaire de la langue sanscrite*, Londres, 1808, in-4°; les *racines* de la même langue, 1815, in-4°, et une nouvelle édition améliorée du *Dictionnaire persan-arabe-anglais*, de Richardson, 1806-10, 2 vol. in-4°. Ce savant mourut à Londres en 1836. Il était associé correspondant de l'Académie des inscriptions.

WILKS (Mark), prédicant de la secte des méthodistes à Norwich, et qu'on suppose mort vers 1821, fut un de ces niveleurs qui menaçèrent l'ordre social en Angleterre à l'époque de la révolution française. Le principal écrit qu'on ait de lui est une *Histoire des persécutions endurées par les protestants du midi de la France*, 1821, 2 vol. in-8°. Des *Mémoires* sur sa vie, par Sarah Wilks, furent publiés la même année, in-12, avec son portrait. — On doit à un lieutenant-colonel WILKS, qui en 1804 était résident politique à la cour de Mysore, des *Esquisses historiques du midi de l'Inde*, 1810, 2 vol. in-4°.

WILL (George-André), professeur de philosophie et d'histoire à l'université d'Altdorf, était né près de Nuremberg le 30 août 1727. En 1755, il fut nommé professeur de philosophie à l'université d'Altdorf, et en 1766 il obtint la chaire d'histoire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 septembre 1798. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on remarque : *Dictionnaire savant de Nuremberg* (allemand), Nuremberg, 1755, 4 vol. in-4°, et continué à Altdorf, 1802, 4 vol. in-4°; *Commercium epistolicum Norimbergense*, Nuremberg, 1756, 3 vol. in-8°; *Musæum Noricum*, Altdorf, 1759, in-4°; *Médailles de Nuremberg* (allemand), ibid., 1764, 3 vol. in-4°; *Histoire et description de l'université d'Alt-*

dorf (allemand), ibid., 1795, in-8°; et continué, 1808, in-8°; *Histoire et description de la ville d'Altdorf* (allemand), ibid., 1796, in-8°; *Bibliotheca Norica Williana*, ibid., 1772 à 1793, 8 vol. in-8°.

WILLAERTS (Adam), peintre, naquit à Anvers en 1577. La peinture et la poésie furent l'occupation de toute sa vie; mais c'est surtout comme peintre qu'il s'acquit une réputation méritée. Il excellait à peindre des vues de rivières avec de petites embarcations, des marines de petites dimensions, des rivages, des marchés aux poissons, des incendies, des cabanes, des vaisseaux, des barques de pêcheurs remplies de petites figures d'une teinte extrêmement délicate, et dont les mouvements naturels et saisis avec intelligence ajoutent un prix infini à ses compositions. Sa couleur était fine et transparente, mais quelquefois un peu grise; ses têtes bien choisies et ses tableaux bien compris. Malgré le mérite des figures qu'il introduit dans ses ouvrages, on peut leur reprocher d'être prises dans une nature trop commune, et le temps, qui a fait passer ses tableaux au noir, leur a ôté une partie de leur mérite : il s'était fixé à Utrecht, où il mourut en 1640.

WILLAERTS (Abraham), fils du précédent, naquit à Utrecht en 1613. Après avoir reçu de son père les premiers éléments de la peinture, et s'être perfectionné sous Jean Bylaert, il vint en France, où il entra dans l'école de Vouet. Il acquit, sous ce dernier maître, un talent assez distingué pour mériter d'être attaché, comme peintre, au comte Maurice de Nassau. Lors de l'expédition d'Afrique, il fut embarqué sur la flotte hollandaise en qualité de simple soldat, et il profita des loisirs que lui laissait le service militaire pour peindre les usages et les sites les plus remarquables du pays d'Angelo, où il avait débarqué. De retour de cette expédition, il fut de nouveau employé par le comte Maurice pour lequel il fit plusieurs ouvrages. De Bruxelles, Willaerts alla habiter pendant quelque temps Amesfort, et il y fut occupé par l'habile architecte Van Vempres. Il vint enfin se fixer à Utrecht, où il mourut.

WILLAMOV (Jean-Gottlieb), poëte allemand, né en 1736 à Mohrungen, en Prusse, fut d'abord professeur au collége de Thorn, et passa ensuite à Pétersbourg pour y diriger l'école allemande. Forcé de quitter cette place par le désordre de ses affaires, il donna des leçons de dessin et de mathématiques, et s'occupait aussi de poésies quand il fut arrêté pour dettes, et mourut dans sa prison le 6 mai 1777. L'édition la plus complète de ses *OEuvres poétiques* est celle de Vienne, 1793, 2 vol. in-8°.

WILLAN (Robert), médecin, né en 1757 au Hill, dans l'Yorkshire, prit ses grades à Édimbourg, pratiqua d'abord à Darlington, dans le comté de Durham, puis vint s'établir à Londres, où il fut admis au Collége des médecins, à la Société des antiquaires et à la Société royale. Il mourut le 17 avril 1812 dans l'île de Madère, où il s'était rendu pour rétablir sa santé, altérée par des travaux excessifs. Outre divers morceaux dans les *Mémoires* de la Société de médecine et dans le *Journal médical* de Londres, dans le *Monthly Magazine*, on lui doit : *Description et traitement des maladies cutanées*, Londres, 1798-1801-1805-1808, 4 vol. in-4°; *Traité pratique sur le porrigo ou la teigne*, etc., Londres, 1815, in-4° (ouvrage posthume). Le docteur Bateman, qui lui a consacré une *Notice biographique* dans le *Journal médical et chirurgical d'Edimbourg*, a publié, d'après ses manuscrits, dont il était le dépositaire : *Tableau pratique des maladies cutanées*, 1815, in-8°, etc., etc.

WILLAUMEZ (Jean-Baptiste-Philibert), vice-amiral, grand officier de la Légion d'honneur, est né à Belle-Isle, en mer, le 7 août 1763. Il était fils d'un ancien capitaine d'artillerie qui, à sa mort, comptait plus de 60 ans de service. Willaumez entra dans la marine, en 1777, à peine âgé de 14 ans. Il débuta comme mousse, ainsi que le célèbre Nelson; mais ses dispositions peu communes pour le métier de la mer, son zèle et son application le firent arriver en cinq ans au grade de premier pilote sur les vaisseaux du roi. A l'époque de la guerre d'Amérique, il était déjà second pilote de *l'Amazone*, sous le célèbre et infortuné Lapérouse. Il prit part, sur cette frégate, aux deux combats des 9 et 12 avril 1782, entre l'armée navale du comte de Grasse et celle de l'amiral Rodney. Le 29 juillet de la même année, *l'Amazone*, commandée alors par de Montguyot, soutint avec opiniâtreté un nouveau combat contre une frégate anglaise d'une force bien supérieure, et fut prise, après avoir perdu son brave commandant et plusieurs officiers. Willaumez se fit remarquer dans cette affaire, où il reçut deux blessures, et l'escadre de Vaudreuil ayant le lendemain repris *l'Amazone*, cet amiral le nomma premier pilote. C'était peut-être un fait sans exemple qu'un marin devenu premier pilote avant d'avoir complété sa dix-neuvième année : elle doit surtout étonner, quand on songe à l'extrême importance de cet emploi sous l'ancien régime. Dans ce temps, sauf un petit nombre d'officiers très-instruits, les gentilshommes qui composaient le corps royal de la marine, se distinguaient plus par leur bravoure que par les talents si précieux du véritable homme de mer; la plupart de ces capitaines des bâtiments du roi, intrépides militaires, étaient peu ou point marins; et, suivant le dicton des matelots, c'était le premier pilote qui menait la barque. Ayant à cœur de justifier un avancement aussi extraordinaire, Willaumez se livra avec autant d'ardeur que de succès à la pratique des observations astronomiques, partie si importante de l'art de la navigation. Il s'attacha principalement à l'instruction des élèves de la marine royale, afin de former, parmi les officiers de ce corps, une pépinière de bons observateurs. En récompense de ces utiles travaux, il reçut du roi Louis XVI, protecteur éclairé de la marine, un cercle de réflexion, instrument récemment inventé ou du moins considérablement perfectionné par le célèbre Borda, et dont l'usage était encore peu répandu. Ce don royal attesté par une inscription des plus honorables, fut accompagné d'une lettre extrêmement flatteuse du maréchal Castries, ministre de la marine. C'était en 1788; et à l'âge de 25 ans, Willaumez jouissait de la réputation bien méritée de marin accompli. Cependant, malgré sa rare capacité, fils d'un officier de fortune, il n'aurait jamais pu prendre le rang qu'il était si digne d'occuper parmi les officiers de la marine militaire française. Par une bizarrerie inconcevable, le préjugé de la naissance, plus puissant alors que sous le

règne de Louis XIV, où Jean Bart devint amiral, s'y opposait d'une manière invincible; la révolution de 1789 lui ouvrit la carrière. En 1791, il était enseigne sur le vaisseau *le Patriote*, monté par d'Entrecasteaux. Quand ce chef d'escadre fut nommé pour commander l'expédition destinée à aller à la recherche de Lapérouse, il fit comprendre Willaumez dans l'état-major de sa frégate en qualité d'officier chef de route; mais, dans le paquet cacheté de grâces et avancements à distribuer dans le cours de la campagne, il emportait pour Willaumez les brevets de lieutenant de vaisseau et de chevalier de Saint-Louis. Dire que, pour lui décerner ces récompenses, on devança l'époque fixée par les instructions du ministre, c'est indiquer suffisamment combien il les avait gagnées. Dans cette difficile et périlleuse exploration de mers alors presque inconnues, il était à tout et partout : mais il s'occupa plus particulièrement des opérations astronomiques dont il partagea les travaux avec deux autres officiers, de Rossel et Achard de Bonvouloir. Après la mort de d'Entrecasteaux, le capitaine d'Auribeau devenu chef de l'expédition qui touchait à son terme, vint relâcher à l'île de Java, où les navigateurs français apprirent les événements dont leur pays était devenu le théâtre depuis leur départ : la déchéance de Louis XVI, l'établissement d'une république, la mort du roi, et la guerre qui s'en était suivie avec l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. La nature toute pacifique de l'expédition entreprise dans un but d'humanité et pour le progrès des sciences, et surtout le précédent qu'offrait la conduite tenue en pareil cas par la cour de Versailles, envers le capitaine Cook, auraient permis à un commandant doué d'énergie et de bonne volonté, de résister aux prétentions du gouvernement de Batavia de séquestrer les deux frégates, et de considérer les équipages comme prisonniers de guerre. Mais d'Auribeau, partisan zélé de l'ancien régime, profita de cette circonstance pour manifester d'une manière éclatante ses sentiments contre-révolutionnaires. De concert avec quelques officiers appartenant à la classe nobiliaire, il se proclama l'allié des ennemis de la France; puis, sous la protection des canons hollandais qui menaçaient ses frégates, il leur fit arborer le pavillon blanc, et livra aux autorités bataves la portion des états-majors et des équipages qui refusa de s'associer à sa défection. Willaumez fut du nombre des marins de l'expédition qui se montrèrent fidèles à la révolution et aux lois de l'assemblée nationale. Après avoir été en butte à de cruelles persécutions, il fut relâché, et ramena à l'île de France ses compagnons d'infortune et de patriotisme. Cette colonie, alors étroitement bloquée par une division anglaise, privée par là de l'espoir de voir rentrer ses nombreux corsaires ainsi que leurs prises, menacée même de la famine, se trouvait dans une position si fâcheuse que l'on se décida à faire sortir deux frégates qui étaient au port Louis, pour attaquer les ennemis et essayer de leur faire lever le blocus. Une foule de volontaires se présentèrent pour prendre part à cette audacieuse entreprise. Willaumez fut l'un des premiers. Il s'embarqua sur *la Prudente* que montait le commandant Renaud, et son grade de lieutenant de vaisseau le plaça au commandement de la batterie de cette frégate qui, suivie de *la Cybèle* et d'un brick, alla sans hésiter livrer combat aux deux vaisseaux anglais, *le Diomède* et *le Centurion*. On connaît le résultat de cette brillante affaire. Les ennemis furent battus et l'île débloquée. Les autorités de la colonie voulant récompenser la belle conduite du lieutenant Willaumez, lui donnèrent le commandement du brick *le Léger*, avec la mission de porter au gouvernement des dépêches de la plus haute importance. Il ramena sur ce bâtiment quelques débris des équipages des frégates laissées à Java, et rapporta une faible partie des fruits de l'expédition de d'Entrecasteaux, dont malheureusement la grande masse, restée entre les mains d'un officier complice de d'Auribeau, et qui était passé en Angleterre, semblait à jamais perdue pour la France. Willaumez ne tarda pas à être promu au grade de capitaine de vaisseau et appelé au commandement du *Pluton*. Les soins qu'il apporta à l'armement de ce vaisseau en firent un modèle d'installation et de tenue militaire, et la plus grande partie des perfectionnements qu'il avait imaginés fut adoptée, en dépit de la routine ennemie des innovations : il ne manqua sans doute pour qu'ils le fussent tous, que l'expérience qu'il en devait faire à la mer; mais à peine avait-il mis la dernière main au *Pluton*, qu'il dut le quitter. A cette époque, le gouvernement préparait une expédition pour les mers de l'Inde; le capitaine Willaumez fut choisi pour en faire partie, et on lui donna *la Régénérée*. Il fit sur cette frégate les premières, c'est-à-dire les plus brillantes et les plus heureuses campagnes de la division de l'amiral Sercey, et il prit part au beau combat que cet amiral, avec 6 frégates, livra à deux vaisseaux de ligne anglais, dans le détroit de Malacca. *La Régénérée*, dont les qualités n'avaient jamais été fort remarquables, devint, entre les mains du capitaine Willaumez, un bâtiment d'une marche supérieure. Cet avantage, joint au talent et à l'activité de son commandant, la rendit éminemment utile à l'amiral Sercey, et la majeure partie des prises que fit alors sa division furent jointes et amarinées par *la Régénérée*. Une de ces contrariétés qu'éprouvent trop souvent les marins vint arracher le capitaine Willaumez à un théâtre sur lequel il secondait si bien les efforts d'un brave amiral, pour soutenir l'honneur du pavillon français, et ruiner le commerce de la Grande-Bretagne. L'état de délabrement de sa frégate, de construction pourtant assez récente, exigeait des réparations que l'on ne pouvait, ou plutôt peut-être que l'on ne voulait pas entreprendre à l'île de France. On renvoya *la Régénérée* en Europe, de conserve avec *la Vertu*, qui avait également besoin d'être radoubée. On leur donna en même temps la mission d'accoster deux riches galions espagnols qu'elles firent arriver à bon port aux Canaries. Dans ces parages, *la Régénérée*, laissant sa conserve bien loin derrière elle, eut un engagement avec une frégate anglaise qui était venue les reconnaître, et avait pris la fuite. Le capitaine Willaumez, qui, sans pouvoir continuer de lui donner chasse, la gagnait de vitesse, avait la certitude de la prendre, quand *la Régénérée* vint à démâter, et fut obligée, pour se réparer, de retourner au mouillage de Sainte-Croix de Ténériffe, où elle rejoignit *la Vertu*. A son retour en France, le capitaine Willaumez fut nommé chef de division, et reçut le commandement d'une division

de frégates armées à Saint-Malo, pour une expédition qui devait causer les plus grands dommages au commerce anglais; mais cette entreprise fut contremandée. Pendant la trop funeste expédition de Saint-Domingue, le chef de division Willaumez, montant le vaisseau *le Duguay-Trouin*, fut chargé du commandement de la station navale établie sur les côtes de la partie sud de l'île. Sa conduite dans cette position délicate, fut digne d'éloges. Il sut inspirer aux chefs noirs de la crainte, du respect, et en même temps de la confiance et de l'amitié, et on lui dut en grande partie la tranquillité parfaite qui régna sur tout le littoral dans les limites de son commandement. On sait les atrocités qui, de part et d'autre, marquèrent la guerre dont Saint-Domingue fut le théâtre à cette époque. Si les soldats français tombés au pouvoir des nègres étaient impitoyablement égorgés ou livrés à d'affreuses tortures, les chefs blancs s'en vengeaient par de terribles représailles. Les prisonniers noirs étaient massacrés, ou, ce qui avait semblé plus commode et moins scandaleux que d'en faire une boucherie en plein jour, on profitait des ombres de la nuit pour les faire noyer dans les rades, et, par une cruelle dérision, l'on appelait cela les déporter en mer, ou leur faire faire le voyage. Il faut bien le dire, quelques officiers de marine dont le nom se rattache à ces horreurs, ne rougirent point de prêter leur ministère à ces actes odieux. Ils cherchèrent à s'en excuser sur la nécessité d'obéir à des ordres supérieurs; mais leur honneur et l'humanité leur défendaient d'obéir à de pareils ordres. Plusieurs de leurs confrères leur en donnèrent l'exemple, mais aucun ne le fit d'une manière plus éclatante que le commandant Willaumez. Un général, dont nous tairons le nom, lui adressa un jour deux noirs avec la note suivante écrite par son chef d'état-major : « Conformément aux ordres du général ***, j'envoie à votre bord deux hommes qui, jusqu'à ce que vous vous en soyez débarrassé, ne devront voir personne, ni parler à qui que ce soit. Il faut qu'on ignore absolument ici ce qu'ils sont devenus. Vous pouvez les mettre à bord du premier bâtiment partant pour le Port-au-Prince ou tout autre endroit, *avec une recommandation précise, à moins que vous ne préfériez leur faire faire le voyage vous-même.* » Le commandant Willaumez ne put contenir son indignation, et répondit sur-le-champ par une lettre digne de figurer dans l'histoire à côté de la noble réponse du gouverneur de Bayonne à Charles IX. « Puisque vous avez des embarcations pour envoyer à mon bord, y disait-il, vous pouvez bien faire faire le voyage vous-même, et ne pas me prendre pour un bourreau. » Vers la fin de l'expédition, le commandant Willaumez ayant passé du vaisseau *le Duguay-Trouin* sur la frégate *la Poursuivante*, avec laquelle il retournait au cap Français, se trouvait dans les parages du môle Saint-Nicolas, ignorant que la guerre avait éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre, lorsqu'il se vit donner la chasse par une escadre anglaise. Tout en forçant de voiles pour échapper à des forces si supérieures, il se prépara au combat. Sa frégate, qui portait du 24 en batterie et devait monter 46 pièces, n'en avait que 34, dont vingt-deux de 24, et douze de 8, et pour équipage, au lieu de près de 400 hommes, 150 seulement, dont 30 noirs. *L'Hercule*, vaisseau de tête de la ligne ennemie, devançant de beaucoup ses compagnons, joignit *la Poursuivante*, et l'attaqua. Celle-ci, que la fuite ne pouvait plus sauver, et qui avait déjà souffert par le feu de l'ennemi, présenta audacieusement le travers à son formidable adversaire. Un combat en règle s'engagea de la sorte entre une frégate française délabrée par une longue campagne et presque sans équipage, et un vaisseau de ligne anglais qui, outre l'avantage de ses dimensions et de sa solidité, avait une artillerie plus que double, et un équipage à peu près quadruple. Bien que les premières bordées de la frégate eussent fait au vaisseau des avaries notables, la résistance semblait inutile, lorsqu'une saute de vent vint offrir une chance inespérée dont, en marin expérimenté, le commandant Willaumez se hâta de profiter. Pourvu d'un équipage trop peu nombreux pour tirer et manœuvrer en même temps, il fit entièrement cesser le feu, afin d'employer tout le monde à la manœuvre. Il parvint par ce moyen à prendre une position qui lui permit d'envoyer toute sa bordée dans la poupe de *l'Hercule*. Cette bordée fut décisive. Le dommage qu'en reçut le vaisseau anglais, joint à la proximité de la côte et au danger d'y échouer, le força à reprendre le large, et à abandonner *la Poursuivante*. Cette frégate donna bientôt après dans la baie du Môle, aux acclamations du général Lapaype et de la garnison de la place, ainsi qu'au bruit de l'artillerie des remparts qui la saluèrent à son entrée. Le combat de *la Poursuivante* a fourni le sujet d'un des tableaux commandés par le gouvernement pour perpétuer le souvenir des plus brillants faits d'armes de la marine française. A sa rentrée dans un port de France avec cette même frégate, le commandant Willaumez eut à soutenir un autre engagement avec un vaisseau de ligne anglais qui cherchait à lui couper la route, et auquel il échappa par une habile manœuvre. L'empereur, juste appréciateur du mérite et de la bravoure, éleva Willaumez au grade de contre-amiral, et le nomma au commandement de l'escadre légère de l'armée navale de Brest. Dans une des feintes sorties que fit tant de fois cette armée sous les ordres de l'amiral Gantheaume, l'escadre légère se trouva aux prises avec l'avant-garde de l'armée anglaise. Le contre-amiral Willaumez, qui, avec son vaisseau *l'Alexandre*, s'était placé au poste le plus rapproché de l'ennemi, soutint, presque seul, le feu de cette avant-garde et notamment du vaisseau à trois ponts *l'Hibernia*, monté par l'amiral Cornwallis. Après que Napoléon eut été contraint d'abandonner ses grands projets d'invasion contre l'Angleterre, pour faire face à une nouvelle coalition des puissances du continent, l'armée navale de Brest fut disloquée, et l'on en fit deux grands détachements dont chacun avait une destination particulière. Le contre-amiral Willaumez fut chargé de l'une de ces deux missions. Son escadre était composée de six vaisseaux et deux frégates. Il avait eu, dans le principe, l'ordre de se rendre directement au cap de Bonne-Espérance, d'y compléter l'eau et les vivres que ses vaisseaux auraient consommés, et ensuite de se porter sur les points où il jugerait pouvoir causer le plus de dommages à l'Angleterre, soit en détruisant ses convois, soit en rançonnant ses colonies; toutefois, il lui était prescrit de ne pas de-

meurer absent d'Europe pendant plus de 14 mois. Ce plan de campagne dut être modifié, principalement sur les représentations de l'amiral, qui témoigna de l'étonnement de ce qu'on le fit partir au mois de décembre pour le cap de Bonne-Espérance, lorsque tout le monde savait qu'une expédition destinée à attaquer cette colonie hollandaise, était partie des ports de l'Angleterre en septembre. On vient de voir que, sauf ce point, qui n'était plus obligatoire, il avait carte blanche. Sous le rapport des opérations, l'amiral était ainsi à l'aise; mais, d'un autre côté, il se trouvait dans une position extrêmement délicate : le frère de l'empereur était dans son escadre comme simple capitaine de vaisseau, et Napoléon avait donné les ordres les plus sévères de le traiter à l'égal des autres, et sans aucun égard pour sa naissance. Jérôme voyait avec déplaisir qu'on l'éloignât de France pour faire une campagne dont la durée devait être au moins d'une année. Son mécontentement, qu'il n'avait point caché à l'amiral Willaumez, ajoutait considérablement aux embarras de la position du brave amiral. Willaumez, le plus franc de tous les marins, et le moins courtisan de tous les hommes, lui fit des remontrances, et lui donna des conseils dont la sagesse ne saurait surprendre, mais dont la forme et la mesure doivent peut-être étonner d'un homme de son caractère. En général, dans ses relations avec Jérôme, il sut lui marquer toute la déférence possible, sans déroger à la dignité de ses fonctions d'amiral, et sans rien sacrifier de son autorité. Les détails de cette expédition ne peuvent trouver place ici. Il suffit de dire que le tort que l'escadre de l'amiral Willaumez fit au commerce anglais, peut être évalué à 12 ou 15 millions. Cependant ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle eût pu faire, sans les contrariétés de toute espèce qui dérangèrent les plans de l'amiral. Parmi ces contrariétés, la plus grande fut la tempête affreuse qui assaillit l'escadre dans la nuit du 19 au 20 août 1806. Au milieu de cette tourmente, telle que l'amiral lui-même dit n'en avoir jamais vu de semblable, les vaisseaux furent dispersés, et coururent les plus grands dangers. Presque tous démâtèrent complétement et perdirent leur gouvernail. Le vaisseau monté par l'amiral Willaumez éprouva à la fois ce double accident. Quand la tempête se fut un peu apaisée, l'amiral parvint à fabriquer une espèce de gouvernail et à établir des mâtereaux à la place des mâts que son vaisseau avait perdus. Dans ce déplorable état, il le dirigea vers la Havane. Aux environs de ce port, il fut attaqué par une division anglaise, à la tête de laquelle se trouvait [...]son, qui, dans toute autre circonstance, eût payé cher sa témérité. Malgré la difficulté qu'éprouvait le vaisseau français pour manœuvrer, il mit bientôt son ennemi en fuite, et entra dans le port. Après ces désastres, l'escadre ne se rallia plus. Les bâtiments qui la composaient rentrèrent isolément en France, à l'exception d'un vaisseau qui périt sur les côtes des États-Unis, et d'un autre vaisseau et d'une frégate qui, s'étant refugiés dans le Chesapeak, y furent dépecés. Tel fut le sort d'une des escadres les mieux conduites parmi celles que la France mit en mer pendant la guerre de la révolution. Les Anglais eux-mêmes rendirent justice aux talents de Willaumez, et apprécièrent le mérite de cette longue campagne, au milieu d'obstacles sans nombre et qui eussent été insurmontables pour un marin moins expérimenté. L'amirauté anglaise avait détaché à la poursuite de l'escadre de l'amiral Willaumez celles des amiraux Cochrane, Warren et Struchan; et une quatrième commandée par l'amiral Louis, avait été postée pour l'intercepter à son retour en Europe. Ainsi l'amiral français, dont la fortune ne seconda pas les habiles combinaisons, occupa néanmoins quatre escadres ennemies de la force de la sienne. Pendant les années 1807 et 1808, l'amiral Willaumez commanda l'escadre réunie sur la rade de Brest. Au commencement de 1809, l'empereur lui confia une mission de la plus haute importance. Il devait, avec l'escadre de Brest, sortir à l'improviste, surprendre et détruire les stations anglaises établies devant Lorient et Rochefort; et, après avoir rallié à son pavillon les divisions françaises de ces deux ports, se porter en toute hâte dans les mers d'Amérique pour ravitailler les colonies des Antilles et ravager ou rançonner les possessions anglaises, en dépit de l'escadre de sir Alexandre Cochrane, qu'il eût été en mesure de combattre avec avantage. La sortie eut lieu, et la manière dont elle s'opéra fit un grand honneur à l'amiral Willaumez; mais les commandants des stations anglaises, avertis à temps par leurs découvertes, évitèrent la surprise, et gagnèrent le large. Malheureusement la division de Lorient ne put sortir le jour même où l'amiral Willaumez venait de la débloquer. Celle de Rochefort n'était pas non plus prête à prendre la mer, quand il parut devant ce port. Il resta plusieurs jours à l'attendre en dehors de la rade de l'île d'Aix; mais, pendant ce temps, les croisières ennemies s'étant ralliées, se présentèrent en forces supérieures, et obligèrent l'amiral français à entrer sur la rade où son escadre se trouva bloquée. Sans le désastre qu'elle éprouva 6 semaines après, sous le commandement de l'amiral Allemand, on eût peut-être dû s'applaudir de voir l'expédition ainsi manquée. Son départ avait été trop tardif. En effet, la principale d'entre les colonies que l'amiral Willaumez devait secourir, la Martinique, capitulait le jour même qu'il arriva devant Rochefort. A ce sujet, on ne peut s'empêcher de faire remarquer que l'espèce de fatalité qui poussa Decrès à faire partir presque toutes ses expéditions à une époque intempestive, sera l'un des traits les plus frappants de l'histoire de son long ministère. Ici se termine à proprement parler la carrière militaire de l'amiral Willaumez, et, depuis cette époque jusqu'à la fin de la guerre, le commandement de la flottille du Zuyderzée, fut le seul qu'il ait été appelé à exercer. Dans cette carrière si longue et si bien remplie, dans cette nombreuse série de campagnes et de combats, il eut le bonheur de n'être jamais pris par l'ennemi. Depuis la paix, l'amiral Willaumez ne fut pas employé à la mer; mais il fut membre ou président de diverses commissions, dont les travaux eurent pour objet de perfectionner l'organisation de la marine, tant au personnel qu'au matériel. Jaloux de rendre jusqu'à ses loisirs utiles à une arme qu'il aimait avec passion, il fit faire à ses frais une superbe collection de modèles des diverses espèces de bâtiments de guerre, auxquels il appliqua les nombreuses améliorations qu'il avait imaginées. L'amiral Willaumez a tou-

jours attaché le plus grand prix à sa réputation de marin praticien. Il est mort à Suresnes, doyen des amiraux, le 19 mai 1845. Il est auteur d'un *Dictionnaire de marine*, dont les élèves de la marine doivent être pourvus à leur embarquement.

WILLDENOW (Charles-Louis), botaniste, né en 1765 à Berlin, y fut admis à l'Académie des sciences en 1794, obtint 4 ans après la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine, puis celle de botanique en 1801, et enfin la direction du Jardin des Plantes. Pour enrichir cet établissement, il entreprit diverses excursions en Autriche, dans la haute Italie et en France, et se mit en correspondance avec les plus savants botanistes et naturalistes de l'époque. Il forma un cabinet zoologique, dont il fit présent au musée de Berlin. A sa mort, le 10 juillet 1812, il était membre ou correspondant de 24 sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Hist. Amaranthorum*, Zurich, 1790, in-fol.; *Éléments de botanique*, Berlin, 1792; 5e édition, 1810, ouvrage encore classique en Allemagne, et traduits en diverses langues; *Arboriculture berlinoise spontanée*, ibid., 1796, 1811, in-8°; *Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas*, etc., ibid., 1797-1810, 5 vol. en 9 parties; *Enumeratio plantarum horti regii botanici berolin.*, ibid., 1809, in 8°. (*Voyez* la *notice* que lui a consacrée Schlechtendahl au tome VI du *Magasin de la Société des amis des sciences naturelles*.)

WILLE (Jean-George), graveur, né en 1717 à Kœnigsberg, dans la Hesse, crayonna pour ainsi dire avant de parler, et, par une suite d'essais ingénieux, parvint à se rendre assez habile ciseleur pour gagner, en travaillant chez un arquebusier, une somme suffisante pour entreprendre à 19 ans le voyage de Paris. Bien accueilli par le graveur Daullé, qui lui procura des travaux à la vérité peu lucratifs, il vit promptement sa réputation se répandre non-seulement en France, mais encore dans plusieurs parties de l'Europe. Il fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts en 1761, et mourut à Paris en 1807. Parmi les productions de son burin on distingue : *le Portrait du maréchal de Saxe*, *les Musiciens ambulants*, *le Concert de famille*, *la Gazetière hollandaise*, *le petit Physicien*, etc. Ses principaux élèves sont Bervic, Muller, etc.

WILLEBRAND (Jean-Pierre), ancien directeur de la police à Altona, né le 12 septembre 1719, mort le 22 juillet 1786 à Hambourg, a publié en allemand : *Chronique des villes hanséatiques*, Lubeck, 1748, in-fol.; *Mémoires historiques et observations recueillies dans les voyages*, Hambourg, 1758, in-8°; Leipzig, 1769; *Abrégé de la police*, Hambourg, 1763, in-8°; *Réflexions sur la ligue hanséatique et sur l'importance de son histoire*, ibid., 1768, in-8°.

WILLEHADE (Saint), apôtre de la Saxe, né dans le Northumberland, entra dans les ordres, et résolu de prendre part aux travaux apostoliques de saint Willibrode et de saint Boniface, s'embarqua pour la Frise vers l'an 772. Il commença sa mission à Dockum, y opéra un grand nombre de conversions, et se dirigea ensuite vers la Saxe, où il prêcha 7 ans l'évangile. A peine revenu en Frise, il entreprit le voyage de Rome, pour rendre compte de son apostolat au pape Adrien. Il revint par la France, y séjourna 2 ans, passa de nouveau en Saxe après l'entière soumission de cette contrée, et, sacré en 787 évêque des Saxons, il fixa sa résidence à Brême, ville nouvellement fondée, et y fit bâtir sa cathédrale. Il mourut en 789 dans un village de la Frise. Saint Anschaire, son 3e successeur, a écrit sa *Vie*. On a, sous son nom, entre autres ouvrages, des *Commentaires* sur les *Épîtres* de Saint-Paul.

WILLEMET (Remi), né le 13 septembre 1735 à Norroi, près de Pont-à-Mousson, fut élevé par un de ses oncles, apothicaire à Nancy, dont il embrassa la profession. Admis en 1762 au collége de pharmacie, il se livra spécialement et avec un grand succès à la botanique et fut agrégé à plusieurs académies. En correspondance avec Haller, Linné et Vicq-d'Azyr, il devint professeur d'histoire naturelle, et directeur du jardin des plantes de Nancy, et mourut dans cette ville le 21 juin 1807. On cite de lui : *Phytographie économique de la Lorraine*, Nancy, 1780, in-8°; réimprimé sous le titre de *Phytographie encyclopédique*, ou *Flore économique*, ibid., 1805; Paris, 1808, 2 vol. in-8°; *Lychrénographie économique*, Lyon, 1787, in-8°; *Monographie des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8°. Il a enrichi de plusieurs bons articles le *Dictionnaire de pharmacie* de l'*Encyclopédie méthodique*, les *Mémoires* de diverses académies, la *Feuille du cultivateur*, le *Journal de physique*, etc. Au moment de sa mort, il terminait un *Dictionnaire bibliographique des écrivains naturalistes*, dont on a annoncé la publication, mais qui n'a point paru.

WILLEMET (Pierre-Remi), fils du précédent, médecin, né à Nancy le 2 avril 1762, vint suivre à Paris le cours de botanique de Lemonnier, y reçut le doctorat en 1784, et fut l'un des fondateurs de la Société linnéenne de Paris en 1788. Il s'embarqua peu de temps après pour les Indes avec les ambassadeurs du sultan Tipoo-Saïb, et mourut à Seringapatnam en 1790, à peine âgé de 28 ans. Outre sa thèse inaugurale : *de l'usage du froid dans les maladies*, on a de lui plusieurs *mémoires* remarquables. Il a laissé inédit un *Systema fungorum*, rédigé selon une méthode synoptique qu'il avait imaginée d'après celle de Morisson.

WILLEMIN (N. X.), de la Société royale des antiquaires de France, auteur des *Costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité*, 1798-1802, 2 vol. in-fol., et des *Monuments français inédits*, 50 livraisons in-fol., mourut en 1833, à l'âge de 69 ans et demi. Cet artiste qui avait consacré ses talents et sa fortune à la publication de cet important ouvrage, n'eut pas la satisfaction de le voir terminé. La 5e livraison fut publiée par sa fille, héritière de tous ses matériaux.

WILLEMUR (Louis de PENEN, comte de), général, né dans le Bigorre en 1761, entra, dès l'âge de 17 ans, au service d'Espagne, dans un régiment wallon, alors en garnison à Oran. Après une campagne en Afrique, il obtint son congé, et, revenu en France en 1779, il servit dans différents régiments, jusqu'en 1791, qu'il rejoignit les princes à Coblentz. Admis dans l'armée de Condé avec le grade de lieutenant-colonel de dragons, il fit toutes les campagnes jusqu'en 1799, et passa au service de l'empereur d'Autriche, qui le nomma l'un de ses chambellans en 1805. Lors de l'invasion des Français

Espagne, il obtint un congé de l'empereur pour aller rvir dans l'armée des cortès. A son arrivée dans l'île Léon en 1810, il fut adjoint à l'état-major de l'armée la Romana, avec le grade de colonel. Sa belle conduite 'affaire de Husaga (18 décembre) fut remarquée. Promu 1er février 1811 au grade de brigadier général de valerie, il assista le 16 mai à la sanglante bataille Albuera, qui lui fournit une nouvelle occasion de se stinguer. La valeur qu'il y déploya lui valut le titre maréchal de camp. En 1813 il contribua au gain de bataille de Vittoria. Ferdinand VII, à son rétablissement sur le trône, le nomma lieutenant général, et plus d gentilhomme honoraire de sa chambre. De leur côté cortès en assemblée générale lui accordèrent des lettres de naturalisation. Lors de l'insurrection de l'île de on (1820), dénoncé comme auteur d'une conspiration yaliste, il n'échappa qu'avec peine à la vengeance des nstitutionnels. Le duc d'Angoulême, à son entrée à adrid, lui confia un commandement. Nommé vers la de 1823 gouverneur de Barcelonne, il conserva ce ste jusqu'en 1834, qu'il fut désigné président de la ute de la Navarre. Don Carlos, à son arrivée dans les ovinces basques en 1835, le fit son ministre de la erre, poste difficile qu'il n'hésita cependant pas d'accepter. En juin 1836, il quitta le quartier royal pour r remplir en Aragon une mission importante; mais contrariétés qu'il éprouva lui causèrent un chagrin if, que sa santé en fut altérée, et il mourut le 24 août vant à Estella, vivement regretté de son maître et des yalistes espagnols.

WILLENBERG (Samuel-Frédéric), professeur de risprudence et d'histoire à Dantzig, où il mourut le 2 écembre 1748, était né à Brieg (Silésie) le 2 novembre 1663, et avait rempli d'abord une chaire de droit à ancfort-sur-l'Oder. On citera de lui : *Selecta jurisprudentiae civilis*, Dantzig, 1728, in-4°, et *Tractatus de cio vocantis et vocati ad ministerium ecclesiasticum*, d., 1748, in-8°.

WILLERAM, WILLIRAM ou **WALLERAM**, dans la Franconie, après avoir étudié à Paris les res et la philosophie, revint dans sa patrie et fut mmé écolâtre du chapitre de Bamberg; désirant mener une vie plus paisible, il quitta cette place pour s'enmer au monastère de Fulde. L'empereur Henri III fit sortir en 1048, pour lui confier l'abbaye d'Ébersg en Bavière qu'il dirigea jusqu'à sa mort le 7 mai 85. On a sous son nom deux *Paraphrases* du *Cantique cantiques*; l'une en vers hexamètres latins, l'autre en ose dans la langue des anciens Francs, dont il existe sieurs manuscrits. Menrad Molther, professeur de les-lettres à Heidelberg dans le 16e siècle, a publié premier la *paraphrase* latine sous ce titre : *Wilrami batis, etc., in cantica Salomonis mystica explanatio.... jecta est ex spanheusi* (*Trithemio*) *auctoris vita*, etc., guenau, 1528, in-8°. Le savant Mérula publia la uble *paraphrase* francique, et une traduction hollanise de ce texte. Marq. Freher a donné (en allemand) : *ntique version du Cantique des cantiques*, etc., orms, 1631, in-8°. Scherz a inséré dans le 1er vol. *Trésor des antiquités teutoniques* une nouvelle édion du même ouvrage, avec des *Notes* et des *Remarques* d'Eccard, de Janus Houten et de Fr. Junius.

WILLÈRE ou **WILLERIN**. *Voyez* **OBELERIO**.

WILLERMOZ (Pierre-Jacques), médecin, naquit à Lyon en 1735, et parcourut honorablement la carrière que lui avaient ouverte ses travaux et ses talents précoces. En 1761, à l'âge de 26 ans, il fut nommé professeur démonstrateur de chimie à l'université de Montpellier; mais il se démit de cette chaire en 1763, et revint à Lyon, où, d'après les conseils de ses amis, il ouvrit un cours de chimie qui fut très-fréquenté. S'étant fait agréger au collége de cette ville, il continua de consacrer aux recherches scientifiques les loisirs que lui laissait l'exercice de son art. L'académie de Lyon s'empressa de l'admettre dans son sein. Lié d'une étroite amitié avec Rozier, il ne fut point étranger à la rédaction du *Dictionnaire* de ce célèbre agronome. Dans ses dernières années Willermoz fut tourmenté de la maladie de la pierre. L'opération de la taille, qu'il supporta avec courage, n'ayant point diminué les douleurs, il y succomba le 26 juin 1799. On lui doit : des *Observations* sur l'établissement d'un cimetière hors de Lyon, 1777; et un *Mémoire* sur les moyens de procurer à cette ville les meilleures eaux, 1784. Les registres de l'académie de Lyon contiennent quelques morceaux inédits de ce médecin, entre autres un *Mémoire sur les gaz*.

WILLERMOZ (Pierre-Claude-Catherine), fils du précédent, né à Lyon le 17 mars 1767, fut l'héritier des talents de son père, et se disposa de bonne heure à suivre la même carrière. Reçu docteur à Montpellier en 1788, il fut agrégé, l'année suivante, au collége de Lyon, et nommé professeur d'anatomie. En 1792, il fut envoyé comme médecin à l'armée du Nord; et il remplit ensuite les fonctions de médecin en chef, aux armées de la Moselle et d'Italie. Ayant eu l'autorisation de rentrer dans ses foyers, en 1796, il obtint la place de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. Atteint d'un squirre au pylore, cette cruelle maladie termina ses jours le 21 janvier 1810. Il était membre des académies de Lyon, de Mantoue, de la Rochelle, d'Orléans, et d'un grand nombre de sociétés de médecine et d'agriculture. On a de lui des Mémoires : *Sur la macération du lin et du chanvre* (italien), Mantoue, 1788, in-4°, couronné par l'Académie royale de cette ville; *Sur l'influence contagieuse des miasmes qui s'exhalent des lieux où se pratique le rouissage du chanvre à l'eau dormante*, couronné en 1790, par la Société royale de médecine de Paris; *Sur le perfectionnement des brûleries d'eau-de-vie*, couronné par l'académie de la Rochelle, en 1791; *Sur la méthode à employer pour corriger le goût du fût dans les cuves et les tonneaux*, couronné par l'académie d'Orléans, en 1791.

WILLET (Andrew), théologien anglican, né à Ely en 1562, et élevé à Cambridge, reçut de la reine Élisabeth, en 1598, une prébende que son père, zélé protestant, avait possédée dans l'église d'Ely. Il fut depuis recteur de Barley en Hertfordshire et aumônier du prince Henri. Ce théologien jouit de son temps d'une grande célébrité pour son éloquence dans la chaire, ainsi que pour ses nombreux écrits. Son vaste savoir l'avait fait appeler une bibliothèque vivante. Il mourut des suites d'une chute de cheval, le 4 décembre 1621. Il avait eu d'un seul mariage 11 fils et 7 filles. On cite parmi ses

ouvrages : *Synopsis papismi*, ou *Tableau général du papisme*, dédié à la reine, vol. in-fol. qui eut cinq éditions, et qui fut regardé par les protestants comme la meilleure réfutation qu'on eût encore publiée de la religion romaine; *Thesaurus Ecclesiæ*, Cambridge, 1604, in-8°; *De gratiâ generi humano in primo parente collatâ, de lapsu Adami*, etc., Leyde, 1609, in-8°; *Commentaires* (Hexapla) *sur Daniel*, 1610; *sur l'Épître aux Romains*, 1611; *sur le Lévitique*, 1631; *sur la Genèse et l'Exode*, 1632, 4 vol. in-fol.

WILLET (Ralph), membre de la Société des antiquaires et de la Société royale de Londres, mort le 13 janvier 1795, a inséré dans l'*Archéologie*, vol. II, pag. 154, des *Mémoires sur l'architecture navale de la Grande-Bretagne*, et pag. 267, un *Mémoire sur l'origine de l'imprimerie*.

WILLIAMS (Roger), officier anglais, qui se distingua sous le règne d'Élisabeth, naquit dans le comté de Monmouth, et fit ses études à l'université d'Oxford. Il servit d'abord sous le duc d'Albe, et sa bravoure se signala surtout dans les Pays-Bas, sous le commandement du comte de Leicester; ce qui lui mérita l'honneur de la chevalerie. Camden fait de lui un grand éloge, et dit que s'il avait joint plus de circonspection à son ardeur guerrière, on l'aurait pu comparer aux plus grands capitaines de ce temps. Il a écrit, sur les campagnes auxquelles il eut part, une relation qui prouve un talent naturel et un esprit judicieux; elle a pour titre : *The Actions of the Low Countries* (ce qui s'est passé dans les Pays-Bas), Londres, 1618, in-4°, réimprimé depuis dans l'édition que Scott a donnée des *Traités* de Somers. On a également de Roger Williams, entre autres écrits, un *Traité succinct de la guerre*, avec l'opinion de l'auteur sur quelques points de discipline militaire, Londres, 1590, in-4°. On trouve de lui dans les *Fœdera* de Rymer; *Avis transmis de la France*, le 20 novembre 1590. Quelques-uns de ses manuscrits et de ses lettres sont conservés dans la bibliothèque Cottonienne au Muséum britannique. Il mourut à Londres, en 1595, et fut inhumé dans la cathédrale de Saint-Paul, où son convoi fut accompagné par le comte d'Essex et d'autres officiers de distinction.

WILLIAMS (Jean), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, naquit, en 1582, au château d'Aber-Conway dans le comté de Caernarvon, d'une famille ancienne. Il termina son éducation au collége Saint-Jean, de l'université de Cambridge, où il acquit une instruction profonde, et se fit distinguer par un jugement solide et une grande ambition. A peine âgé de 25 ans, Williams réussit dans une négociation dont il fut chargé auprès de l'archevêque d'York, en faveur de l'université de Cambridge, et s'attira les bonnes grâces et la protection de ce prélat. Le collége Saint-Jean, où il avait été élevé, ayant des réclamations à faire à la cour, confia ses intérêts à Williams, qui plut infiniment au roi Jacques Ier, par sa bonne mine et par son esprit, et obtint tout ce qu'il demanda. Il entra dans les ordres en 1609, et fut pourvu de plusieurs bénéfices, par la protection du chancelier Égerton. Aussi habile courtisan qu'homme instruit et studieux, Williams ne négligeait aucun moyen d'acquérir des amis puissants. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois et de la constitution de son pays, et ne laissa échapper aucune occasion d'être utile, par ses démarches, aux prélats et aux chapitres qui avaient des procès à soutenir. A son lit de mort, le chancelier Egerton le fit appeler, et lui légua tous ses manuscrits, fruit d'un travail de cinquante années. Williams fut nommé chapelain ordinaire du roi, et ensuite doyen de Salisbury (1619). Ayant contribué à faire épouser au marquis de Buckingham, favori de Jacques Ier, l'héritière de l'illustre maison de Rutland, celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui procura la dignité de doyen de Westminster. En 1621, la place de garde des sceaux étant devenue vacante par la disgrâce de lord Bacon, le favori la fit donner à Williams, qui obtint, la même année, le siége de Lincoln, avec l'autorisation de conserver *en commande*, le doyenné et d'autres bénéfices dont il jouissait. Convaincu de son peu d'expérience, Williams eut la sagesse de s'entourer de légistes habiles; et il se livra en même temps avec ardeur à l'étude des points les plus controversés de la législation. Aussi les biographes anglais assurent-ils que la chancellerie n'avait jamais été mieux dirigée, et qu'on approuvait toutes ses décisions. L'élévation de Williams à un poste si important lui permit de déployer toute l'énergie de son caractère. Il se mit bientôt au-dessus du contrôle des autres, et soutint avec un courage indomptable tout ce qu'il croyait conforme à la justice et à l'équité. La faveur dont il jouissait à la cour excita la jalousie de Buckingham, qui chercha vainement à lui nuire auprès de Jacques Ier. Le perfide favori eut plus de succès lorsque Charles Ier fut monté sur le trône; et par ses instigations Williams perdit la dignité de doyen, qui fut accordée à Laud, son ennemi, et bientôt après les sceaux, dont lord Coventry fut pourvu. Williams conserva néanmoins ses autres dignités ecclésiastiques, et se retira dans son évêché, où il vécut avec magnificence, et parvint à se rendre extrêmement populaire auprès des personnes qui n'aimaient pas la cour. Lors de l'ouverture du troisième parlement, convoqué par Charles Ier, Williams s'y rendit : il siégea, malgré la défense expresse qui lui avait été faite; et il appuya avec chaleur la pétition des droits, en proposant néanmoins une clause en faveur de la couronne. Cette démarche ne devait pas rétablir son crédit. Aussi reçut-il de fréquentes marques du déplaisir de son maître. En 1636, l'orage éclata : il fut accusé devant la chambre étoilée d'avoir tenu des propos irrespectueux contre la personne du roi, et par suite d'avoir cherché à subordonner les témoins produits contre lui; il fut condamné à une amende de 10,000 livres sterling envers le souverain et à 1,000 marcs d'argent envers sir Jean Monson, son accusateur. Il fut, par le même jugement, suspendu de toutes ses dignités ecclésiastiques, et envoyé à la Tour, jusqu'à ce qu'il plût au roi de disposer de son sort. Williams refusa toutes les voies de conciliation qu'on lui proposa; et il n'obtint sa mise en liberté qu'en 1640; encore ne la dut-il qu'à l'intervention du parlement, qui exigea impérativement que tous les siéges des pairs fussent occupés, et en particulier que l'évêque de Lincoln vînt prendre sa place dans la chambre haute. L'audacieuse conduite des pairs détermina Charles Ier à se réconcilier avec Williams; et

le garantir les ennemis de ce prélat de la fureur du parlement, il fit biffer sur les registres toutes les procédures qui avaient été faites contre lui. Williams montra de la grandeur d'âme en refusant de faire punir ses persécuteurs, qui lui avaient, disait-il, procuré l'avantage de faire sa cour aux muses dont la société l'avait dédommagé amplement des peines de sa captivité. Il fut l'un des évêques que Charles Ier consulta sur ses scrupules, relativement au bill proposé contre l'infortuné comte de Strafford, et il paraît que sa complaisance rassura la conscience du timide Charles, car il consentit au supplice de ce seigneur. Williams défendit avec fermeté le droit dont jouissaient les évêques de siéger dans la chambre haute, droit qu'on venait de contester, et ce fut en partie à ses efforts éloquents qu'on dut le rejet du bill proposé à cet effet en 1641. La même année le roi le nomma à l'archevêché d'York. Le bill contre l'admission des évêques dans la chambre haute ayant été reproduit, les chefs du parti presbytérien excitèrent la populace contre les prélats qui se présentèrent pour assister à la séance; ils furent insultés et maltraités, et l'archevêque d'York surtout fut accablé d'outrages. Indigné de ce traitement, celui-ci se rend au doyenné de Westminster, y réunit les autres évêques, et signe avec eux une protestation violente contre tous les actes passés au parlement en leur absence. Cette mesure, blâmée par les amis des prélats, fut considérée par leurs adversaires comme un crime de lèse-majesté : ils furent envoyés à la Tour, où on les retint prisonniers jusqu'à ce que le bill qui les excluait du parlement eût été adopté. Lorsque le roi se fut retiré à York, Williams l'y suivit et lui en fit les honneurs. Charles Ier ayant été forcé de choisir un autre asile, l'archevêque continua de résider dans son palais, qu'il ne quitta qu'en apprenant l'approche du jeune Hotham qui avait menacé de le tuer. Alors il se retira dans le château de Conway, et il le fortifia pour le roi, dont il avait regagné complétement les bonnes grâces. Ce prince le manda à Oxford pour le consulter sur l'état des affaires qui prenaient chaque jour une couleur plus sinistre. Williams s'y rendit, et donna d'excellents avis au roi, auquel il dévoila le caractère dangereux de Cromwell, en lui conseillant soit de le gagner par de magnifiques promesses, soit de s'emparer de sa personne par quelque stratagème. Il retourna ensuite au château de Conway; mais après la défaite de l'armée royaliste, en 1647, le prince Rupert, général de Charles Ier, envoya le colonel Owen, avec un détachement, pour occuper ce poste; l'archevêque s'y opposa; il fut chassé de vive force. Outre de ce procédé, Williams eut la faiblesse de céder aux instances des Gallois, et se liguant contre Owen avec Mitton, colonel au service du parlement, il attaqua à son tour le château, et en chassa la garnison. Cet exploit fut tourné en ridicule dans une caricature où l'archevêque était représenté en habits épiscopaux, avec un fusil sur l'épaule, et un casque sur la tête au lieu de sa mitre qu'on apercevait à une certaine distance. Depuis cette époque Williams ne figure plus sur la scène politique : il se retira à Llandegay, dans la maison de lady Mostyn, où il consacra le reste de sa vie aux exercices de la plus rigoureuse dévotion. Il mourut le 25 mars 1650. On a de lui des sermons et d'autres écrits.

WILLIAMS (JEAN), habile théologien, né dans le comté de Northampton en 1634, élevé à Oxford, était prébendier de la cathédrale de Saint-Paul, lorsque la révolution plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Il devint alors chapelain du roi et de la reine, et fut élevé en 1696 sur le siége épiscopal de Chichester. Il mourut en 1709. Outre les écrits qu'il publia dans les controverses entre les anglicans, les catholiques romains et les *dissenters*, on a de lui les *Caractères de la révélation divine*, 1695, in-4°, (c'est le recueil des sermons qu'il a prêchés pour la fondation de M. Boyle); *Histoire de la conspiration des poudres; Défense des quatre sermons de l'archevêque Tillotson* (sur la divinité et l'incarnation du Sauveur), etc., 1695. Williams était intimement lié avec ce prélat qui avait une grande estime pour son talent oratoire.

WILLIAMS (GRIFFITH), prélat anglican, né en 1589 à Caernarvon, commença par desservir une cure dans le Middlesex. Successivement prédicateur à Londres, doyen de Bangor et évêque d'Ossory en Irlande (1641), il fut expulsé de ce siége pendant la guerre civile, et se réfugia en Angleterre. Il se trouvait auprès du roi en qualité de chapelain, à la bataille d'Edge-Hill. S'étant retiré dans le pays de Galles, il y écrivit en faveur de la cause royale. A l'époque de la restauration il se rendit à Dublin, et fut le premier qui prêcha publiquement pour Charles II; il mourut à Kilkenny le 29 mars 1672. On cite de lui, entre autres écrits (en anglais): *le Bonheur des saints*, etc., Londres, 1622, in-fol., réimprimé en 1635; *Explication des mystères, ou les Complots du parlement pour bouleverser l'Église et les États*, Oxford, 1643, in-4°; *Le grand Antechrist révélé*, Londres, 1660, in-fol.; *la Persécution et l'oppression de J. Bale et de Griffith Williams, évêques d'Ossory*, 1664, in-4°.

WILLIAMS (ROGER), ministre dissident, né en 1599 dans le pays de Galles, mort en 1683 en Amérique, y est connu sous le surnom de *Père de la Plantation de la Providence*, parce qu'en effet ce fut lui qui, avec quatre autres de ses confrères, jeta les fondements d'une ville des Massachusetts, qu'il avait désignée sous ce nom. Roger embrassa la secte des baptistes, dont il répandit les croyances parmi les naturels du pays. Il est auteur d'un certain nombre d'écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *la Clef des langages d'Amérique, ou l'Aide de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1643, in-8°, souvent réimprimée.

WILLIAMS (JOHN), pasteur à Deerfield, dans le Massachusett, fut enlevé en 1704 par un parti de sauvages, et conduit prisonnier au Canada. Après plusieurs années de captivité, il obtint sa liberté et retourna dans sa patrie, où il mourut en 1729, après avoir publié, sous le titre du *Captif racheté*, un récit de ses malheurs. On cite de lui quelques autres écrits et des *Sermons*.

WILLIAMS (DANIEL), théologien, de la secte des *dissenters*, né à Wrexham en 1644, mort le 26 janvier 1715, eut quelque crédit auprès de Guillaume III, qui plus d'une fois le consulta sur les affaires d'Irlande. On a recueilli ses divers écrits en 1738, 2 vol. in-8°. Cet homme de bien, non content d'avoir toute sa vie pratiqué de bonnes œuvres, légua la plus grande partie de sa fortune aux indigents et à divers établissements philan-

thropiques. Il fit don à ses coreligionnaires d'une riche bibliothèque, et de la maison qui depuis est restée leur lieu de réunion à Londres (Redcross-Street, Cripplegate.)

WILLIAMS (Sir CHARLES HANBURY), ambassadeur anglais, très-distingué par son esprit et son habileté, était fils de Jean Hanbury, directeur de la compagnie de la mer du Sud. Il naquit en 1709, et reçut une brillante éducation. Condisciple de Littleton et de Fielding, au collége d'Éton, il resta toujours lié avec ces deux hommes célèbres : le dernier le consultait souvent sur ses compositions littéraires. Dès son début dans le monde politique, en 1733, Williams fut membre de la chambre des communes pour le comté de Montmouth, qu'il représenta jusqu'à trois fois. Il vota toujours dans cette assemblée pour le ministère de Walpole, obtint, en 1739, la place de trésorier de la marine, et fut créé, en 1746, chevalier de l'ordre du Bain. Il fut successivement ambassadeur en Saxe et en Prusse, et eut beaucoup de succès auprès du grand Frédéric. Nommé ensuite ambassadeur à Pétersbourg, il n'eut pas moins de succès à la cour de l'impératrice Élisabeth. Le chagrin que lui causa l'ingratitude qu'il crut avoir à reprocher au gouvernement de son pays, altéra ses facultés mentales; et il mourut dans un état déplorable, après son retour en Angleterre, le 2 novembre 1759. Rulhières a donné des détails curieux sur son séjour en Russie. Il lui attribue des vices contre nature, et prétend qu'il fut la première cause de l'élévation de Stanislas Poniatowski, en le présentant à la grande-duchesse Catherine. Sir Charles Hanbury était doué d'un esprit vif et piquant. Plusieurs satires politiques, qu'il avait composées, furent imprimées et lues avec empressement; quelques-uns de ses poëmes insérés dans le recueil de Dodsley et autres collections, sont encore admirés aujourd'hui. On a publié les *Œuvres en vers et en prose de sir Ch. Williams*, avec des notes par H. Walpole, Londres, 1822, 3 vol. in-8°.

WILLIAMS (FRANCIS), créole de la Jamaïque, où il mourut en 1770, à l'âge d'environ 70 ans, manifesta de bonne heure des dispositions qui fixèrent l'attention du duc de Montaigu, gouverneur de l'île. Ce seigneur l'envoya en Angleterre faire ses études, qu'il termina brillamment à l'université de Cambridge. Bien qu'il se fût surtout appliqué aux mathématiques, il publia pendant son séjour sur le continent, une *ballade* que Grégoire cite avec éloge dans son ouvrage sur la *Littérature des Nègres*. A son retour à la Jamaïque, le duc de Montaigu voulut lui faire donner une place dans le gouvernement; mais les préjugés contre sa couleur suscitèrent de trop fortes résistances. Cependant ses talents ne restèrent pas sans fruit : il ouvrit une école de mathématiques et de langue latine. Il se plaisait à composer dans cette langue des pièces de vers. On en trouve une avec la traduction dans l'ouvrage mentionné de Grégoire.

WILLIAMS (ÉPHRAÏM), fondateur d'un collége qui porte son nom aux Massachusetts, était fils d'un colonel qui lui-même fut un des fondateurs de Stockbridge. Après avoir fait dans sa jeunesse divers voyages en Europe, il porta les armes dans la guerre de 1740 à 1748, entre les Anglais et les Français en Amérique; i lavait, en 1755, le commandement d'un régiment avec lequel il se joignit au général Johnson au nord d'Albany, et reçut une blessure grave dans une action dont l'avantage demeura aux siens. C'est en 1791 que fut ouvert le collége de *Williams*. Probablement qu'alors le fondateur avait cessé de vivre. Ce collége est devenu depuis un séminaire florissant.

WILLIAMS (DAVID), écrivain, né en 1738 à Cardigan, dans le pays de Galles, après être entré, presque malgré lui, dans les ordres sacrés, se fit connaître par le succès de ses prédications devant une secte dissidente à laquelle il appartenait. Obligé bientôt, par suite de la légèreté de sa conduite, de se retirer à Londres, il y prononça une suite de sermons sur l'hypocrisie religieuse (1774, 2 vol. in-8°), puis annonça, dans un *Traité sur l'éducation* (même année, in-12) des vues qu'il ne tarda pas à mettre en pratique par l'établissement d'une école à Chelsea, où affluèrent les élèves, malgré le prix élevé de la pension. Cette école était comme une petite république régie par une charte, et où l'instruction, réduite en pratique, était associée à l'étude de la politique. Elle était dans un état fort prospère, lorsque, vers 1775, il en abandonna la direction après la mort de sa femme. Il s'occupa dans la suite de la prédication, et reprit la plume pour propager ses doctrines morales et religieuses (le déisme était alors sa croyance exclusive). Des *Lettres sur la liberté politique*, qu'il fit paraître en 1782, et dont Brissot donna une traduction, lui valurent le titre de *citoyen français*, que lui décerna l'assemblée législative; il fut plus tard invité par le ministre Roland à venir coopérer à la constitution républicaine de la France. Williams vécut à Paris dans la société des girondins, jusqu'au jugement de Louis XVI. il revint alors dans son pays, désespérant du salut de l'État où un tel crime était commis au nom de la liberté. Un grand projet l'occupait depuis longtemps : il s'agissait de remédier à l'imprévoyance des gens de lettres à qui d'autres soins ne permettaient guère de songer à leur intérêt personnel. Le prince de Galles se déclara le protecteur de l'entreprise, alloua une somme annuelle pour l'acquisition d'un local convenable aux réunions des souscripteurs, et le *Fonds littéraire* (c'est le nom de l'institut), solidement établi dès 1789, considérablement accru depuis, a rendu d'importants services aux sciences et aux lettres. Williams continua de publier, de temps à autre, quelques opuscules écrits dans un esprit différent de celui qui avait signalé son entrée dans la carrière. Quand les infirmités vinrent accabler sa vieillesse, comme il avait négligé le soin de sa fortune, les souscripteurs du *Fonds littéraire* le nommèrent *résident directeur* de cet établissement : il y mourut en 181[illegible]. Outre ceux dont on a parlé, ses principaux écrits sont : *Lettres concernant l'éducation*, 1785, in-8°; *Sermons royaux*, 2e édition, 1788, in-8°; *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8°; *Leçons à un jeune prince*, in-8°; *Leçons sur les principes politiques*, etc., 1789, in-8°; *Histoire du comté de Monmouth*, 1796, in-4°, avec pl.; *Réclamations (claims) de la littérature, contenant l'origine, les motifs, les objets et les opérations de la société pour l'établissement du Fonds littéraire*, 1803, 1816, in-8°. Un *Précis de la vie et des ouvrages de David Williams* a été publié en 1792, par Th. Morris.

WILLIAMS (Cooper, le révérend), né à Cantorbery en 1762, mort en 1816, recteur de Kingston on Stourmont, avait été d'abord vicaire d'Ixning, puis chapelain d'un vaisseau de guerre, *le Swiftsure*, sur lequel il assista à la bataille d'Aboukir. On connaît de lui : *Histoire du château de Sudley dans le comté de Glocester*, 1791, in-fol. ; *Campagne des Indes occidentales, sous sir Ch. Grey et sir John Jervis*, 1796, in-4° ; *Voyage sur la Méditerranée*, 1802, in-4°. On y trouve une relation très-détaillée de la célèbre bataille d'Aboukir.

WILLIAMS (Anna), née en 1706, était fille d'un chirurgien du pays de Galles, qui fut réduit à accepter un asile à Charter-House, après être venu solliciter à Londres la récompense qu'il croyait avoir méritée par une prétendue découverte de la longitude en mer. Anna, qui, par l'exercice de ses talents, aurait pu venir au secours de son père, perdit la vue en 1740 par une cataracte ; mais comme elle avait cultivé la littérature depuis sa jeunesse, aidée de deux de ses cousins, elle publia, en 1746, une traduction anglaise de la *Vie de l'empereur Julien*, par la Bletterie. Plus tard elle eut l'occasion de connaître la femme de Sam. Johnson, qui prit à elle un vif intérêt, et avec laquelle elle se lia d'une étroite amitié. Cette dame étant morte, Johnson n'abandonna point Anna Williams et intéressa ses amis en sa faveur. Le célèbre Garrick fit donner sur son théâtre, au bénéfice de la pauvre aveugle, une représentation dont le produit s'éleva à 200 livres sterling. Anna publia ensuite un vol. de *Mélanges* en prose et en vers, qui trouva de nombreux souscripteurs. Elle mourut en 1783. — On a de son père (Zacharie Williams), outre l'*Exposé d'un essai pour constater la longitude en mer, par une théorie exacte de l'aiguille aimantée* (anglais et italien), 1755, un *Récit exact*, etc., du traitement qu'il avait éprouvé à la maison de refuge d'où il avait été forcé de sortir, Londres, 1749, in-4°.

WILLIAMS (miss Helena-Maria), née à Londres en 1759, révéla de bonne heure un penchant prononcé pour la littérature. Un poëme intitulé *le Pérou*, qu'elle publia à l'âge de 18 ans, obtint d'honorables suffrages. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle fut jalouse d'assister à cet imposant spectacle, et quitta l'Angleterre en 1790 pour venir se fixer à Paris, où bientôt elle se mit en relation avec les membres les plus fameux du parti de la Gironde. Arrêtée après la journée du 31 mai, elle réussit à tromper la surveillance de ses gardiens, et se sauva en Suisse, où l'étude occupa utilement les jours de sa proscription. De retour à Paris, elle continua d'y cultiver la poésie et les lettres, et diverses publications ajoutèrent à sa réputation. C'est dans cette ville qu'elle mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres écrites de la France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12 ; *Lettres écrites de la France sur l'époque de la Terreur*, 1795, 4 vol. in-12 ; *Voyage en Suisse avec des considérations sur le gouvernement helvétique*, 1798, 2 vol. in-8° ; *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république française et de la fin du 18e siècle*, 1801, 2 vol. in-8° ; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI*, avec des *observations*, 1804, 3 vol. in-8°, publiée en anglais la même année, ouvrage apocryphe, rédigé par Sulpice de la Platière et Babié ; *Relation des événements qui se sont passés du 1er mars au 20 novembre 1815, et sur les persécutions des protestants du Midi*, 1816, in-8° ; *Souvenirs de la révolution française*, (traduits de l'anglais par Coquerel, neveu de l'auteur), Paris, 1828, 2e édition, augmentée d'une *Ode aux Grecs*, par miss Williams.

WILLIAMSON (sir Joseph), négociateur anglais, est connu surtout comme le bienfaiteur du collége de la Reine à Oxford, auquel il légua pour 8,000 livres sterling de valeurs mobilières. Secrétaire d'État en 1665, il assista, neuf ans plus tard, comme plénipotentiaire au traité de Cologne, et, à son retour, fut fait principal secrétaire d'État et membre du conseil privé, charge qu'il résigna en 1678. Il mourut en 1701.

WILLIBROD (Saint), apôtre des Frisons, né vers l'an 658 dans le Northumberland, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par saint Wilfrid. A l'âge de 20 ans il se rendit dans un monastère d'Irlande, où il passa 12 ans sous la direction de saint Egbert. Animé d'un saint zèle pour la propagation de la foi, il s'embarqua pour la Frise, accompagné de saint Swidbert, et de dix autres moines anglais. Ils abordèrent en 690 ou 691, à Catwick, d'où ils se rendirent à Utrecht. Ayant été favorablement reçu par Pepin d'Héristal, qui depuis peu avait conquis cette partie de la Frise, Willibrod fit un voyage à Rome où il se jeta aux pieds du pape Sergius, qui lui donna sa bénédiction, avec les pouvoirs nécessaires pour suivre sa mission. Après six ans de travaux, le nombre des chrétiens s'était tellement augmenté, que Willibrod fut envoyé de nouveau à Rome par Pepin, qui pria instamment le pape de conférer le caractère épiscopal au saint missionnaire. Le pape Sergius le reçut avec beaucoup d'empressement ; ayant changé son nom en celui de Clément, et l'ayant consacré archevêque des Frisons, il lui donna le *pallium*, avec pouvoir de fixer son siége en tel lieu qu'il jugerait le plus convenable. De retour dans la Frise, le saint prélat établit sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église du Sauveur, qui devint son siége métropolitain. Il répara celle de Saint-Martin que le roi Dagobert avait construite à la prière de saint Wilfrid, mais que les païens avaient presque entièrement détruite. En 698, Willibrod, aidé par les libéralités de Pepin et de l'abbesse Irmine, fonda l'abbaye d'Epternac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Pepin avait la plus haute vénération pour cet apôtre, et l'on a même dit que ce fut par ses remontrances qu'il renvoya Alpaïde sa concubine, et qu'il se réconcilia avec Plectrude, sa femme, ce qui, au reste, est peu compatible avec la protection dont Charles Martel entoura le saint prélat. En effet, le fils d'Alpaïde étant devenu duc d'Austrasie, et quelque temps après, par suite de ses victoires sur Daniel et sur Ragnefried, maire du palais de Neustrie, confirma à Willibrod la possession du village de Susteren, que lui avait donné Pepin en mourant, et de plus lui abandonna la souveraineté d'Utrecht. Les revenus dépendant du château furent affectés au monastère que l'archevêque avait fondé près de sa cathédrale. Ce fut aussi Willibrod qui baptisa Pepin le Bref. Cependant la foi paraissant affermie dans la partie méridionale de la Frise, le saint missionnaire pénétra dans

celle qui était encore soumise au roi Badbod. Ce prince permit que l'on prêchât l'Évangile à ses sujets, mais resta lui-même attaché à l'idolâtrie. De là Willibrod passa en Danemark; mais y ayant rencontré des obstacles insurmontables, il se contenta d'acheter 30 enfants du pays, qu'il baptisa, après les avoir instruits; et il les emmena avec lui. De là étant revenu dans la Frise, il convertit les habitants de l'île de Walcheren, et y établit des églises. Le roi Badbod étant mort en 719, Willibrod put librement prêcher l'Évangile dans toute la Frise. Il prévenait par un extérieur agréable, plein de dignité. Il était doux, gai dans sa conversation, sage dans ses conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques. C'est à lui que les Frisons, peuple barbare, durent les commencements de leur civilisation. Les écoles qu'il établit à Utrecht sont devenues très-célèbres. Étant parvenu à un âge fort avancé, il se choisit un coadjuteur, et lui donna la consécration épiscopale avec le gouvernement de son diocèse. Il mourut vers l'an 738, et fut, selon son désir, enterré dans le monastère d'Epternac, où l'on garde ses reliques. On voit à Trèves, dans l'abbaye de Notre-Dame des Martyrs, l'autel portatif dont il se servait dans ses missions pour célébrer les saints mystères. Il fit en faveur de son monastère d'Epternac un testament qui a été publié par plusieurs auteurs. Alcuin qui a écrit sa *Vie* en deux livres, dont l'un est en prose, et l'autre en vers, a de plus composé une homélie et un poëme en son honneur. L'Église célèbre sa fête le 7 novembre.

WILLIS (Thomas), médecin, né le 6 février 1622 à Great-Bewin, dans le comté de Wilt, prit ses degrés à l'université d'Oxford, y obtint en 1660 la chaire d'anatomie, puis, admis à la Société royale de Londres, vint en 1666 s'établir dans cette capitale. Il jouit de la confiance de Charles II et fut enlevé à son immense clientèle le 11 novembre 1675. Ses nombreux écrits qui ont eu plusieurs éditions, et dont il a été fait diverses traductions, ont été recueillis sous le titre d'*Opera medica et physica*, Genève, 1676, in-4°; 1680, in-4°; Amsterdam, 1682, in-4°; Venise, 1720, in-fol. On distingue, dans cette collection : *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus*, Londres, 1664, in-4°; 1670, in-8°; Amsterdam, 1664, 1667, 1683, in-12; *Pathologia cerebri et nervosi generis, in quo agitur de morbis convulsivis et de scorbuto*, Oxford, 1667, in-4°; Londres, 1668, 1678, in-12; Amsterdam, 1669, 1670, et Leyde, 1671, in-12; *De animâ brutorum*, etc., 1672, Londres, 1683, in-fol.; *Pharmaceutica rationalis*, 1674-75, 2 part. in-4°; traduit en anglais, 1679, in-fol.; S. Pordage a publié la traduction anglaise des *OEuvres de Willis*, 1681, in-fol.

WILLIS (Francis), médecin, est principalement connu par les succès qu'il obtint dans le traitement des aliénés. C'est à ses soins que fut confié le roi George III lors de sa première aliénation mentale. Il fut appelé à Lisbonne pour le traitement de la reine Marie. Son regard foudroyant n'exerçait pas une action moins puissante sur les aliénés que les chaînes, les douches et les gilets de force. Il dirigea longtemps un établissement consacré au traitement de la démence à Gredfort, et mourut le 5 décembre 1807, à 90 ans.

WILLIS (Browne), savant antiquaire, petit-fils de Thomas, né en 1682 à Blandford, dans le comté de Dorset, mort le 5 février 1760, fut reçu en 1718 membre de la Société des antiquaires de Londres, et passa 40 années à former une collection de monnaies anglaises, dont il fit ensuite hommage à l'université d'Oxford, où il avait étudié. Il disposa une partie de sa fortune en faveur d'un établissement de bienfaisance, et légua des manuscrits à la bibliothèque Bodléienne. On distingue parmi ses ouvrages : *Notitia parliamentaria*, ou *Hist. des comtés, villes et bourgs de l'Angleterre, et du pays de Galles*, 1715-16-30, 3 vol. in-8°; *Hist. des abbayes parlementaires et des églises cathédrales conventuelles*, 1718-19, 2 vol. in-8°; *Description des cathédrales de l'Angleterre*, etc., 1727, 1730 et 1733, 3 vol. in-4°.

WILLOT (Amédée) naquit à Saint-Germain en Laye, en 1757, d'une famille noble, reçut une éducation militaire, et entra comme officier dans la légion de Maillebois. Il fit dans ce corps la guerre de Corse en 1769, et continua ensuite de servir dans un régiment d'infanterie. Ayant embrassé le parti de la révolution, il obtint de l'avancement; et à la fin de 1792 il était colonel à l'armée des Pyrénées-Orientales. Bientôt promu au grade de général de brigade, il reçut l'ordre de sortir de Perpignan, et de marcher, à la tête d'un détachement, au-devant des Espagnols, qu'il rencontra, le 20 avril 1793, entre Ceret et le Tech, sous le commandement du général la Union. L'affaire s'engagea, et dans ce premier combat, Willot fut défait et perdit quatre pièces de canon. Les commissaires de la Convention, imputant cet échec à son impéritie, et au peu de confiance qu'il inspirait aux troupes, le suspendirent de ses fonctions, et le firent emprisonner. Réintégré dans son grade, et employé après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), Willot, mûri par les leçons du malheur, ne tarda pas à se distinguer, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous les ordres du général Moncey. A l'attaque du camp Louis XIV, il pénétra le premier dans les retranchements. Au passage de la Deva, le 28 juin 1795, il défit l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à Mondragon. Le 2 juillet, il vint se former en avant de Tolosa, avec deux bataillons, et débouchant ensuite sur Villoria, il manœuvra sur le front et sur la droite des Espagnols. Le 6, il remporta un avantage plus important devant Pampelune. La cavalerie espagnole allait envelopper le général Harispe et lui couper la retraite, quand Willot, à la tête d'un bataillon de grenadiers, la força de se replier. Le général en chef Moncey fit l'éloge de cet exploit dans son rapport à la Convention. Willot se distingua encore aux affaires des 14 et 15 du même mois, qui entraînèrent la reddition de Bilbao; et la Convention confirma l'arrêté de ses commissaires, qui venaient de l'élever au grade de général de division. La paix ayant été conclue, peu de temps après, avec l'Espagne, il fut envoyé, à la tête de sa division, dans la Vendée, sous les ordres du général Hoche, qui devait pacifier le pays, où Charrette venait de rallumer la guerre. Après plusieurs marches et contre-marches, Willot fut chargé particulièrement de surveiller, d'abord les chefs royalistes de l'armée du centre, puis, dans le haut Anjou les mouvements de Stofflet. Celui-ci ayant re-

ris les armes, succomba. Le général Hoche, après la mort e ce chef vendéen, n'eut plus d'autre objet en vue que de emparer de Charrette. Il chargea Willot d'abord de le oursuivre, ensuite de lui proposer de sortir de France, de passer en Angleterre ou en Suisse. Agissant au om de Willot, le général Gratien, qui était sous ses rdres, entama la négociation. Elle échoua; et Charrette ant également succombé, la différence des opinions ui divisaient le général en chef Hoche et Willot, devint ès-sensible, à l'occasion des moyens employés pour acifier la Vendée. La division éclata par une lettre que lui-ci écrivit à Hoche à la fin de mars 1796, et qu'il ndit publique. Il s'agissait des chefs vendéens auxels il avait été chargé de faire des propositions : « Si tre intention, lui disait Willot, si celle du gouvernement n'ont point été de traiter avec les rebelles, je ne vous rdonnerai jamais de m'avoir jeté dans une démarche ur compromettre ensuite ma foi. Jusqu'alors je n'ais fait que les combattre. C'est par vos ordres que j'ai cepté leur soumission; et c'est vous qui les faites arter! » Quand la Vendée fut pacifiée, le Directoire écutif confia à Willot le commandement de la division ilitaire de Marseille, alors fort agitée par l'esprit de rti. C'était au moment où le gouvernement avait lopté le système de bascule, qui consistait à frapper à fois les royalistes et les terroristes. Dans le Midi, il agissait de contenir ces derniers, qui y tenaient enre sous le joug toute la population. Willot mit beauup d'énergie à les réprimer; et il résulta de ses efforts le réaction de la part des royalistes. Ce fut alors que formèrent contre les jacobins des compagnies de *Jé*r et du *Soleil*, etc. Cependant, au mois d'octobre '96, Willot adressa au Directoire un rapport dans leel on remarquait le passage suivant : « Les royalistes i assassinent les républicains, les émigrés débarqués r les côtes de France, ne sont que des fantômes grosrs avec lesquels on veut alarmer le gouvernement, ur donner une fausse direction à sa vigilance. Le seul rti qu'il ait à combattre est un amas d'anarchistes, de igands et de scélérats de toute espèce, qui infestent s contrées. » Ce fut ainsi que ce général se déclara vertement contre un parti furieux, mais qui avait ntre lui l'opinion publique. A plusieurs reprises, le recteur Barras demanda le rappel de Willot et sa destution, qu'il ne put obtenir de la majorité de ses colgues, et surtout de Carnot. Cet appui que le directeur rnot donna alors à Willot devint plus tard un chef ccusation contre lui. Au mois de janvier 1797, Wil- dissipa par la force un attroupement d'anarchistes i menaçaient la tranquillité publique. Il écrivit, à cette casion, au général Bonaparte, qui se plaignait à lui l'arrestation d'un des officiers de son armée, et qui mblait alors appartenir au parti des anarchistes. La nduite ferme de Willot dans le Midi, à une des époes les plus orageuses de la révolution, lui attira tellent la confiance des habitants, qu'ils l'élurent, en avril '97, député des Bouches-du-Rhône au conseil des nq-Cents. Intimement lié dès lors avec Pichegru, il vint, comme lui, un des chefs du parti clichien opsé aux jacobins, que soutenait la majorité du Direcire. Ayant rendu compte au conseil des renseignements qu'il avait donnés au gouvernement sur la situation de Lyon, il prétendit que le message des directeurs, à ce sujet, était de la plus grande inexactitude. Le 9 juillet, il fut élu secrétaire du conseil; et on le vit, le même jour, attaquer Talleyrand de Périgord, qui venait d'être nommé ministre des relations extérieures. Le 23, il parla contre le directeur Barras et le général Hoche, les accusant l'un et l'autre d'exercer des fonctions que la constitution interdisait à leur âge. Dans la chaleur des débats, Willot apostropha son collègue Quirot; et après la séance, une explication s'ensuivit entre les deux députés : mais elle n'eut point de suites sérieuses. Le 28 juillet, Willot présenta un rapport sur les améliorations dont était susceptible l'organisation de la gendarmerie, et proposa un projet de loi à ce sujet. C'était le complément du projet que faisait alors adopter Pichegru sur la garde nationale. Le 31 juillet, c'est-à-dire près d'un mois avant le coup d'État que préparait le Directoire, Willot en dévoila publiquement la trame au conseil des Cinq-Cents. Il signala les mouvements des troupes dans l'intérieur, leur marche vers la capitale, le rayon constitutionnel déjà franchi par elles. Il rappela la réponse évasive du Directoire à une interpellation précise sur ce mouvement. Ses observations furent renvoyées à la commission des inspecteurs, à laquelle il fut lui-même adjoint. Willot, ne se dissimulant point le danger, proposa dans des conférences secrètes avec les chefs de son parti, diverses mesures énergiques, et même de prendre l'offensive et d'aller arrêter les directeurs dans leur palais du Luxembourg. Secondé par son aide de camp Angibaud, il s'était assuré d'officiers et de jeunes gens, qui, au nombre de 1,200 à 1,500 étaient disposés à garantir la représentation nationale de toute entreprise. Mais ses avis restèrent sans effet par suite de l'irrésolution de quelques-uns des membres les plus marquants du conseil, où les amis de Carnot paralysaient l'action des royalistes. Au lieu de prendre l'offensive, il fut convenu qu'on laisserait commencer les hostilités par le Directoire et qu'alors Willot, à la tête de son corps d'élite, et Pichegru à la tête des grenadiers du corps législatif, marcheraient au Luxembourg pour s'emparer des directeurs prévaricateurs. On sait comment le Directoire, instruit de toutes les résolutions de ses adversaires, déjoua leurs projets par le seul mouvement de la garnison de Paris. Willot fut une des premières victimes de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Cerné dans la salle des inspecteurs, où il avait passé la nuit avec une partie de ses collègues, il fit avec Pichegru d'inutiles efforts pour se dérober à l'arrestation, et dès lors tous leurs moyens, tous leurs plans de défense furent anéantis. Arrêté et renfermé au Temple avec ses collègues, Willot fut comme eux déporté à Sinamary, où il s'établit dans la même casse que Pichegru, Aubry, Delarue et d'Ossonville. Il ne se sépara plus de ces quatre compagnons d'infortune. Atteint bientôt après de la fièvre ardente qui dévore les Européens dans ces climats brûlants, il sollicita en vain la faveur d'être transféré à Cayenne, comme l'ex-directeur Barthélemy. La force de sa constitution et son courage le sauvèrent. Ce fut avec ses quatres compagnons d'exil, auxquels vinrent s'adjoindre Barthélemy et le général Ramel, qu'il concerta

le plan d'évasion si périlleux et si connu, exécuté au milieu de tant d'obstacles dans les premiers jours de juin 1798. De Surinam, où abordèrent les exilés, ils firent voile pour Demerari. Là Willot fut attaqué d'une maladie inflammatoire très-dangereuse, ainsi qu'Aubry son compagnon d'infortune et son ami qui y succomba. Forcé de rester dans cette colonie en attendant son rétablissement, il vit ses autres compagnons s'éloigner sans perdre l'espoir de les rejoindre. Après un séjour de quatre mois à Demerari, il fit voile pour l'Angleterre, où il joignit enfin Pichegru. Ces deux généraux, n'ayant pas été rappelés en France, comme le furent à cette époque la plupart de leurs compagnons d'exil, ils se rendirent en Allemagne, et prirent quelque part aux hostilités contre les armées de la république. Mais bientôt on vit deux amis restés si longtemps fidèles, se diviser au point de vivre éloignés l'un de l'autre, et ne plus se voir, sans qu'on sache précisément quel en fut le motif. Willot habita successivement Uberlingen, Constance et les environs d'Augsbourg. Dans le courant de mars 1800, il fut appelé à Turin, auprès du général en chef autrichien Mélas, qui prenait l'offensive du côté de Gênes. On lui confia l'organisation de compagnies d'émigrés français, suisses et niçards, avec la mission de fomenter des mouvements royalistes dans les Alpes maritimes et en Provence; et il fut remis des sommes considérables pour cet objet. Mais la bataille de Marengo qu'il vit de bien près, puisqu'il se trouvait à Alexandrie avec Mélas, renversa tous ses projets. La police de Bonaparte ayant alors saisi quelques-unes de ses correspondances se hâta de les publier, et de représenter leur auteur comme un chef d'intrigues et de complots mercenaires. Willot fut d'avis, à cette époque, de garder la ville de Gênes; mais ne pouvant faire adopter ce conseil par les généraux autrichiens, il s'embarqua sur la flotte anglaise avec son corps d'émigrés. On le signala ensuite dans les journaux français comme l'agent de l'Angleterre dans les troubles de la Toscane. Il revint bientôt en Angleterre, et ne pouvant plus s'y occuper de politique, il se livra à des spéculations financières avec les sommes qui lui étaient restées de ses différentes missions (on les portait à 1,500,000 francs). Ayant placé une partie de ses capitaux en mauvaises mains, il en résulta des procédures qui mirent en évidence des placements usuraires. Comme l'usure est sévèrement interdite par les lois anglaises, Willot fut obligé de s'éloigner, et il se rendit en Amérique, où il est resté jusqu'au rétablissement des Bourbons, en 1814. Il revint alors dans sa patrie, fut accueilli très-honorablement, et réintégré dans son grade de lieutenant général. Les événements du 20 mars 1815 le déterminèrent à passer de nouveau aux États-Unis, où il resta peu de temps. A la nouvelle de la bataille de Waterloo, il revint en Europe, et trouva Louis XVIII rétabli sur son trône. Le souvenir de ses premières armes en Corse fit songer à lui, en 1816, pour le commandement de cette île qui était alors en proie à des agitations politiques. Le roi lui donna le titre de gouverneur de la 17e division militaire, et le créa commandeur de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Willot gouverna la Corse pendant trois ans, et dans ce poste difficile il se fit remarquer par sa sagesse et sa modération. Lorsqu'il fut rappelé, en juin 1818, toute la population de Bastia l'accompagna jusqu'au Môle, où il était attendu par une trentaine de barques ornées de drapeaux blancs, qui toutes l'escortèrent jusqu'à la golette sur laquelle il s'embarqua. Depuis cette époque il vécut dans la retraite à sa maison de campagne de Chagny, près Paris. En 1822, il fut nommé président de la commission de souscription pour le monument à élever en l'honneur de Pichegru; et il adressa au roi un discours en lui présentant le projet de ce monument. Bientôt en proie à une longue et douloureuse maladie, il mourut dans sa terre le 17 décembre 1823. Le chevalier Boulet prononça sur sa tombe un discours funèbre, qui a été imprimé à Paris dans la même année. Willot a laissé dans sa famille des papiers précieux pour l'histoire des événements auxquels il a participé.

WILLOUGHBY (Sir Hugh), navigateur anglais, était chevalier baronnet, et originaire de Riseley, dans le comté de Derby. En 1553, Seb. Cabot ayant réussi à inspirer le goût des voyages lointains aux négociants anglais, qui jusqu'alors bornaient leurs relations aux rives de Flandres et d'Irlande, et au banc de Terre-Neuve, une compagnie se forma, pour entreprendre la découverte d'un passage menant au Cathay, par le nord-est. Cabot rédigea les instructions qui furent remises au chef de l'expédition; elles lui font autant d'honneur par la correction du style que par l'élévation des sentiments et l'étendue des connaissances. Trois vaisseaux furent équipés : *la Buona Speranza*, de 120 tonneaux, avait pour capitaine Willoughby, amiral de cette petite flotte; Borrough et Chancellor étaient sur un autre navire; Corneille Durforth commandait le troisième; chacun avait une péniche et une chaloupe. Le nombre total des hommes embarqués était de 113, parmi lesquels on comptait 11 commerçants. Cette expédition, la première qui eût été préparée avec autant de soin, pour faire des découvertes, excita le plus vif intérêt. Ceux qui en avaient donné l'idée espéraient si bien que les navires arriveraient heureusement dans les mers de l'Inde, qu'ils les firent doubler en plomb, parce qu'ils avaient entendu dire que dans ces parages lointains, les vers détruisaient le doublage en bois. Beaucoup d'hommes expérimentés s'étaient mis sur les rangs pour obtenir le commandement de la flotte; Willoughby fut préféré. Le 20 mai on partit de Radcliffe, au-dessous de Londres. La cour était alors à Greenwich; une foule immense s'y réunit pour voir passer les vaisseaux qui voguèrent accompagnés des cris de félicitation de la multitude. Mais le résultat de ce voyage qui semblait tant promettre fut désastreux. Willoughby, après avoir eu connaissance de Halgoland, patrie d'Other; de Rost, où Quirini avait hiverné; d'autres îles du Lofodde, et de Seynam (Senjen), île sur la côte septentrionale de la Norwége, par [illegible] de latitude boréale, fut séparé de Chancellor, et s'avança avec Durforth, à cent soixante lieues plus au nord-est. On a supposé qu'ils avaient atterri à la Nouvelle-Zemble. Les glaces et le froid les forcèrent de retourner au sud-ouest; il est vraisemblable que les brumes si fréquentes dans ces climats les auront empêchés de voir la terre avant d'arriver à l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale, à peu de distance du por-

...ségor. Ils y entrèrent le 18 septembre. Les deux ...taines et leurs équipages y périrent de froid et de ... Leurs cadavres et leurs navires furent découverts ...née suivante par des pêcheurs russes. Des papiers ...se trouvèrent sur le vaisseau amiral, et notamment ...ate du testament de Willoughby, font présumer que ...infortuné et la plupart des hommes des deux équi...es vivaient encore en janvier 1554. Son journal, qui d'ailleurs très-insignifiant, se terminait à l'arrivée ...navires dans l'Arzina, et apprenait qu'au bout de ... jours, voyant l'année avancée et la saison aussi ri...reuse qu'au cœur de l'hiver, on avait pris le parti ...ester dans ce lieu. Des hommes envoyés successive...t à la découverte au sud-ouest, à l'ouest et au sud... étaient revenus au bout de trois jours sans avoir ren...tré personne, ni le moindre vestige d'habitation.

...WILLOUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né ...1635, fut le condisciple et l'ami du célèbre J. Ray, ...c lequel il fit des recherches scientifiques en France, ...Espagne, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-... s'attachant surtout à la zoologie. A son retour, il ... nommé membre de la Société royale de Londres, et ...urut en 1676. Outre quelques morceaux dans les ...*ansactions philosophiques*, on a de lui : *Ornithologiæ ...ri III* (avec une *préface* de J. Ray, qui en fut l'édi...r), Londres, 1676, in-fol.; *Historiæ piscium Li...IV*, etc., publié par le même, Oxford, 1686, in-fol.

WILLOUGHBY (Robert-Louis), mort en 1826 à la ...r de l'âge, a publié quelques écrits sur des matières ...conomie politique. Il était correspondant de la *Revue ...ycl opédique*, où on lui a consacré une courte *notice*.

WILLYAMS. *Voyez* WILLIAMS.

WILMOT (John). *Voyez* ROCHESTER.

WILMSEM (Frédéric-Philippe), le *Berquin de l'Al...magne*, né à Magdebourg en 1770, se livra pendant ... ans à la carrière de l'enseignement, et mourut en ...31 à Berlin, premier prédicateur de l'église parois...le. Ses ouvrages embrassent la plupart des branches ...les procédés de l'enseignement lui-même. Le jour de ...mort parut la dernière feuille de son *Histoire univer...le*. De tous ses écrits, celui qui obtint le plus de suc...s est son *Ami des enfants*, qui eut plus de 100 éditions ...5,000 exemplaires, et qui est réimprimé fréquemment ... Allemagne.

WILSON (sir Thomas), réduit sous le règne de Ma...e à chercher un asile sur le continent, à cause de son ...tachement au protestantisme, fut mis en prison à ...ome, où il courut risque d'être condamné au bûcher. ...rti néanmoins sain et sauf du château Saint-Ange, il ...vint en Angleterre lors de l'avénement d'Élisabeth, ...il nommé maître des requêtes, et peu après l'un des ...crétaires de sa souveraine. Il fut chargé en 1567 d'une ...mbassade pour les Pays-Bas, et succéda l'année sui...ante à sir Thomas Smith comme secrétaire d'État. Il ...mourut en 1581, laissant les écrits suivants : *Epistola ...e vità et obitu duorum fratrum suffolciensium Henrici et ...Caroli Brandon*, Londres, 1552, in-4°; *The rule of Rea...on, containing the art of logic*, ibid., 1551; 4e édition, ...567, in-4° (c'est dans cet ouvrage qu'il dirigea ses plus ...violentes attaques contre l'Église romaine); enfin *the ...art of rhetoric*, 1553, in-4°, plusieurs fois réimprimé.

WILSON (Arthur), né en 1596 à Yarmouth, dans le comté de Norfolk, mort en 1652 à Felstead, avait accompagné comme secrétaire Robert, comte d'Essex, dans diverses campagnes, et s'était ensuite attaché au comte de Warwick en qualité d'intendant. Outre une pièce de théâtre, *l'Inconstante*, qui a été imprimée à Oxford, 1814, in-4°, avec des *notes* et quelques détails sur l'auteur, on a de lui une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Ier*, 1653, in-fol., réimprimée en 1706 dans l'*Histoire générale d'Angleterre*, par Kennet.

WILSON (Florence), en latin *Volusenus*, natif d'Elgin, en Écosse, mort en 1547, a laissé, outre un traité *de Tranquillitate animi*, Leyde, 1543, diverses *poésies* latines, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°.

WILSON (John), musicien, natif de Feversham, dans le comté de Kent, fut d'abord attaché à la chapelle, puis à la musique particulière de Charles Ier. Plus tard, 1644, il professa la théorie de la musique à l'université d'Oxford, puis obtint, en 1656, la même chaire au collége Baliol, et fut, après la restauration, pourvu de l'emploi de gentilhomme de la chapelle royale. Il mourut à Londres en 1673. Cet artiste, qui excellait sur la viole, a composé pour cet instrument des *fantaisies* d'une grande difficulté. On connaît en outre de lui divers morceaux de chant, publiés à Oxford de 1653 à 1663. La bibliothèque Bodléienne possède de lui un manuscrit contenant la musique de plusieurs *odes* d'Horace, et de divers passages d'Ausone, de Claudien, de Pétrone et de Stace.

WILSON (Thomas), prélat anglais, né en 1663 à Burton, dans le comté de Chester, se destinait à la profession de médecin, lorsqu'un dignitaire de l'Église le détermina à entrer dans les ordres. Il reçut la prêtrise en 1687, et 10 ans après il fut pourvu de l'évêché de l'île de Man, siége à la nomination du comte de Derby, dont le fils avait eu Wilson pour précepteur. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions épiscopales, il composa quelques traités religieux en anglais et dans l'idiome du pays, et mourut le 7 mars 1755. Ses écrits, d'abord publiés séparément, ont été recueillis par son fils, et publiés par son aumônier, Cruttwell, en 1780, 2 vol. in-4°, avec la *Vie* de l'auteur. Ses *Sermons choisis*, au nombre de 33, ont été réimprimés en 1823, 2 vol. in-12. Une nouvelle *Vie* de Wilson, par Stowell, a été publiée en 1819, in-8°.

WILSON (Thomas), fils du précédent, né dans l'île de Man le 24 août 1703, embrassa l'état ecclésiastique, fit ses études à Oxford, et devint successivement chanoine prébendier du chapitre de Westminster, ministre de Sainte-Marguerite, recteur de Saint-Étienne de Walbrook, et mourut à Bath en 1784. On lui a attribué divers écrits anonymes.

WILSON (Richard), paysagiste, né en 1714 dans le comté de Montgomery, apprit le dessin à Londres chez un peintre de portraits peu connu, puis entreprit le voyage d'Italie, où il étudia surtout les beautés naturelles. Précédé d'une grande réputation, lorsqu'il revint en Angleterre, il exposa successivement à Londres plusieurs tableaux auxquels les amateurs mirent un prix très-élevé. Lors de la création de l'Académie royale de peinture, il en fut un des premiers membres; en devint ensuite bi-

bliothécaire, et mourut en mai 1782. Quelques-uns de ses compatriotes l'ont appelé *le Claude Lorrain* de l'Angleterre; mais la manière différente de ces deux artistes exclut toute comparaison. J. Wright a publié en 1824 un *Précis de la vie de Richard Wilson, avec des observations sur ses paysages*, Londres, in-4°.

WILSON (Henri), navigateur anglais, était capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, et commandait le paquebot *l'Antelope*, qui, étant arrivé à Macao, en juin 1783, reçut l'ordre de remettre sur-le-champ en mer. Il repartit le 21 juillet. Longtemps contrarié par les vents et les mauvais temps, le bâtiment naviguait plus tranquillement le 8 août, lorsque dans la nuit il toucha sur des brisants. On aperçut le lendemain une petite île à peu de distance. Le courage, le sang-froid et la prudence que Wilson montra dans cette occasion, contribuèrent puissamment au salut de l'équipage, obligé d'abandonner *l'Antelope*, qui était entièrement fracassé. On aborda sur une petite île, et bientôt des habitants d'une île voisine y parurent. Abba Thoulé, leur roi, accueillit les malheureux naufragés avec beaucoup d'humanité, leur procura les moyens de construire un bâtiment pour retourner dans leur pays, et déploya dans toute sa conduite une grandeur d'âme qui aurait honoré le monarque du peuple le plus civilisé. Il avait si bonne opinion de ses hôtes, qu'il confia son second fils, Li-Boo, au capitaine, pour qu'il le fît élever et instruire dans les arts de l'Europe; et ce malheureux jeune homme quitta le toit paternel, qu'il ne devait plus revoir, tandis que l'un des matelots de Wilson renonçait à sa patrie pour rester avec les bons habitants des îles Peliou. Ce fait remarquable est le sujet de l'un des plus beaux épisodes du poëme de l'Imagination de Delille. Le 12 novembre, le navire *l'Ouroutoung*, nommé ainsi de la petite île sur laquelle les Anglais s'étaient sauvés, mit à la voile. Le 30 il laissa tomber l'ancre devant Macao. Wilson amena Li-Boo en Europe, et débarqua à Portsmouth le 14 juillet 1784. Fidèle à sa promesse envers le roi des îles Peliou, Wilson soigna Li-Boo comme son propre fils; craignant qu'il ne fût atteint de quelque maladie contagieuse, il évitait de le mener au spectacle et dans les grandes foules. Déjà le jeune prince avait fait des progrès rapides dans l'écriture et dans la connaissance de la langue anglaise, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, contre laquelle on prenait tant de précaution. Le 27 décembre 1784, il y succomba, et plongea dans la plus vive douleur Wilson et tous ses amis. La compagnie des Indes fit élever à sa mémoire, dans le cimetière de Rotherhithe, bourg voisin de Londres, un monument avec une inscription qui rappelle les obligations que la Grande-Bretagne avait au père de cet infortuné. Wilson, qui par son seul mérite, s'était élevé au premier rang dans la marine de la compagnie, continua de la servir jusqu'à un âge avancé. Sur la fin de sa vie il se retira à Colgton, où il mourut en août 1810. La grande distance qui sépare ce lieu de Rotherhithe l'empêcha seule de demander que ses restes fussent placés auprès de ceux de Li-Boo. La relation du naufrage de Wilson a été écrite par Keate, et traduite en français. En 1790, la compagnie des Indes expédia deux navires chargés de présents pour Abba Thoulé. Ce prince qui vivait encore reconnut le lieutenant de Wilson, et il apprit avec une douleur résignée la mort de son fils; il pensait depuis longtemps que ce malheureux avait péri par un naufrage.

WILSON (Jacques), navigateur anglais, commandait le navire *le Duff*, que la société des missions de la Grande-Bretagne arma en 1796, pour porter des missionnaires dans diverses îles du grand Océan. Il partit le 24 septembre, visita successivement Taïti, quelques îles voisines, l'archipel des Amis, les Marquesas, et découvrit dans sa navigation le groupe du Duff (*Duff Group*) (9° 57′ latitude Sud et 167° long. Ouest de Greenwich) composé de 14 îles. Le 8 juillet 1798, le *Duff* mouilla dans la Tamise. La relation de ce voyage écrite par un membre de la société, parut à Londres en 1799, 1 vol. in-4°. Il est rempli de détails curieux sur les îles que Wilson a vues; il fut traduit en allemand l'année suivante. L'auteur de cet article en a donné un extrait dans le tome III de son *Abrégé des voyages modernes*.

WILTHEIM (Alexandre), jésuite, né en 1604 dans le duché de Luxembourg, où il fut préfet des études et recteur du collége, mort postérieurement à 1674, a publié entre autres ouvrages : les *Actes de saint [illegible]* avec des *notes*, Trèves, 1653, in-4°; *Gubernatores luxemburgenses*, ibid., 1653, in-fol.; et *de Phialâ reliquiarum Sanctæ Agathæ*, ibid., 1656, in-4°, fig. (*Voyez* la Bibliothèque de Southwell.)

WILTZ (Pierre), jésuite et écrivain ascétique, naquit le 31 décembre 1671 à Arlon, province de Luxembourg. Ayant terminé ses premières études, il embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir, suivant l'usage de l'institut, professé les humanités, il fit son cours de théologie, et se consacra au ministère évangélique. Il l'exerça pendant 30 ans avec un zèle infatigable, dans le duché de Luxembourg, et mourut le 8 avril 1749, laissant une mémoire vénérée dans cette province. On trouve l'indication des ouvrages de Wiltz, au nombre de 36, dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas* par Paquot, III, 54, édition in-fol. Le style en est pesant et suranné; si à cela on ajoute qu'ils sont écrits en allemand, on comprendra facilement qu'ils sont peu connus. Cependant ils ont été traduits en français. Les principaux sont : une *Instruction* sur la manière de recevoir le sacrement; des *Avis* pour gagner les indulgences du jubilé; une *Vie de B. François-Regis*, très-inférieure, de l'avis même de Paquot, à celle que le P. d'Aubenton a publiée; et enfin, une *Histoire de la chapelle de N.-D. de Consolation* dans l'église des PP. Jésuites à Luxembourg.

WIMPFEN BORNEBOURG (le baron Louis-François de) naquit à Deux-Ponts, en 1732, d'une famille noble, mais pauvre et très-nombreuse. Il était l'un de 18 enfants, dont six garçons furent comme lui destinés à la profession des armes. Son père était chambellan du roi de Pologne, Stanislas. Il entra au service dans un régiment français, avec lequel il fit les campagnes de la guerre de sept ans, où il se distingua dans plusieurs occasions, et mérita la croix de Saint-Louis, par une action d'éclat, à l'âge de 25 ans. Il obtint bientôt après le commandement d'un régiment allemand au service de

rance, et fut nommé maréchal de camp en 1771. Il de-int lieutenant général au commencement de la révolu-on; et, dans le mois de novembre 1791, il commandait New-Brisach, lorsqu'il repoussa avec beaucoup de rce les propositions d'un émissaire, qui lui demanda s clefs de cette place, de la part des princes français nigrés. Wimpfen commanda une division de l'armée u Rhin, en 1792, sous Beauharnais; mais, dénoncé en 793 à la Convention nationale, par le député Rulh, mme un contre-révolutionnaire et un homme de mau-ises mœurs, il fut destitué, puis emprisonné, et ne couvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Il ourut à Paris le 24 mai 1800. On a de lui : *Refonte de économie de l'armée française*, ou *Extraits et développe-ents d'un plan militaire*, 1787, in-8°; *Mémoires* sur sa ie, 1788, in-8° : cet ouvrage fut désavoué dans le temps ar le baron de Wimpfen; *Loisirs du général Wimp-n, depuis trente jours qu'il est à Paris*, 1789, in-8°; *Militaire expérimenté*, ou *Instruction à ses fils et à tout une homme destiné au métier des armes*, 1798, in-8°, aduit en allemand, 1799.

WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, naquit 1745. Accueilli, dès l'âge de 11 ans, par le duc de eux-Ponts, il obtint le grade d'enseigne dans un régi-ent que ce prince avait alors au service de France. Il btint ensuite le grade de capitaine dans le régiment de amark; et fut envoyé en Corse, où il commanda un rps de volontaires, et où ses exploits lui valurent le rade de lieutenant-colonel. Il commanda ensuite le ré-iment de Bouillon, servit dans la guerre d'Amérique, t se trouva aux siéges de Mahon et de Gibraltar. Dans tte dernière opération, il défendit pendant quinze eures les lignes françaises, que les Anglais voulaient cendier. Cette action lui valut une pension de mille us et le brevet de brigadier. Lorsque la paix fut réta-lie, il alla vivre dans une terre qu'il possédait en Nor-andie. En 1789, il fut député aux états généraux par noblesse du bailliage de Caen, et se réunit à l'assem-ée du tiers état, avec la minorité de son ordre. Ce fut ême lui qui rédigea alors la protestation contre la ma-rité de la noblesse, qui voulait rester séparée. Cette marche le jeta tout à fait dans le parti révolutionnaire; ais il ne le suivit qu'avec modération. Lorsqu'il donna n adhésion à la suppression des priviléges pécuniaires, demanda que les nobles qui feraient valoir par eux-êmes un bien dont les revenus n'excéderaient pas ,200 francs, fussent affranchis de l'impôt, pour cette ortion seulement de leurs propriétés. Lorsqu'on mit discussion l'audacieux projet de réorganiser la mo-archie, Wimpfen proposa (on croit que ce fut par dé-sion), d'établir une *monarchie démocratique*. Il fut suc-ssivement membre du comité des pensions et du comité litaire. Dans le premier il prit part à la publication fameux *livre rouge*; et dans le second il fit, pendant s années 1790 et 1791, plusieurs rapports importants, us empreints du cachet révolutionnaire. Cependant il ut toujours attaché à la noblesse, et protesta contre suppression. Employé, pendant la guerre, dans son ade d'officier général, il commandait au mois de sep-mbre 1792, la place de Thionville, lorsqu'elle fut taquée par un corps d'émigrés français. Ceux-ci préten-dirent qu'il hésita pendant quelque temps s'il n'accepterait pas les propositions personnellement avantageuses qui lui furent faites au nom des princes, frères de Louis XVI. Mais voyant que les attaquants manquaient d'artillerie de siége, et qu'ils étaient hors d'état de rien entrepren-dre, il refusa de se rendre. On a dit qu'il répondit par une plaisanterie au parlementaire du prince de Hohen-lohe, qui lui fit l'offre d'un million s'il voulait rendre la place : « J'accepterai ce million, dit-il, si on veut passer devant notaire un acte de l'offre qui est faite. » Cette réponse, qui a été publiée dans plusieurs recueils, était assez dans le caractère naturellement railleur du général Wimpfen, et ne paraît guère s'accorder avec les alléga-tions d'un parti qui avait intérêt à jeter du doute sur la conduite des généraux de la république. Quoi qu'il en soit, Wimpfen résista courageusement aux efforts des Autrichiens qui secondaient les émigrés dans cette opé-ration, et le siége fut levé au bout de 55 jours. L'As-semblée législative décréta, le 20 septembre 1792, que Wimpfen avait bien mérité de la patrie; et, ce qui est bien plus remarquable à cette époque, elle refusa d'admettre plusieurs dénonciations contre ce général, entre autres celle d'un juif qui prétendait avoir été envoyé par lui au chef de l'armée ennemie. Après la retraite des assiégeants, on offrit à Wimpfen le minis-tère de la guerre : il le refusa, et prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Au mois de juin 1793, lors de la proscription des girondins, il se pro-nonça en leur faveur contre le parti de la Montagne, et accepta le commandement des troupes qu'ils essayèrent de réunir dans le département du Calvados. Une pareille levée de boucliers ne pouvait avoir aucun résultat avan-tageux. La province de Normandie était alors connue pour son dévouement à la monarchie; et les girondins y arrivèrent en criant : Vive la république! à bas les émigrés! et demandant que la vente de leurs biens fût continuée. Les jeunes gens riches du pays, croyant qu'ils allaient provoquer le rétablissement de la royauté, se disposaient à prendre les armes; mais dès qu'ils virent que ces nouveaux auxiliaires, n'étaient qu'une faction de républicains vaincue et sans ressources, ils les abandonné-rent à leur sort. Puisaye fut le seul royaliste qui se réu-nit véritablement à eux; mais il leur rendit peu de ser-vices. Le parti de la Montagne sut très-bien profiter de cet état de choses. Il commença par mander le général à sa barre. Wimpfen n'eut garde de s'y rendre; il répon-dit que s'il allait à Paris, ce serait à la tête de 60,000 hommes, mais il n'était point en état de soutenir une telle menace. Il se contenta de publier, le 8 juillet, une proclamation aux Parisiens, dans laquelle il leur annon-çait qu'il allait marcher contre eux, pour sauver la re-présentation nationale, attaquée par les décrets du 2 juin. Il écrivit en même temps au général Custine, pour l'engager à prendre le même parti. La Convention mit sa tête à prix, et envoya dans le Calvados les députés Romme et Prieur pour déterminer les habitants à obéir à ses décrets. Ces députés furent arrêtés. Wimpfen alla les visiter, et leur demanda s'ils croyaient que leur ar-restation fût légitime. Romme répondit affirmativement à cette question assez bizarre dans de pareilles circon-stances. Wimpfen essaya ensuite de mettre en mouve-

-vement le peu de troupes dont il pouvait disposer; mais à la première rencontre avec celles de la Convention, qui eut lieu à Pacy-sur-Eure, ces troupes l'abandonnèrent; et Wimpfen, obligé de se cacher, se réfugia à Baïeux, où il réussit à se soustraire aux recherches pendant tout le règne de la terreur. Après la révolution du 18 brumaire, il reprit son rang parmi les généraux de division, et fut nommé inspecteur général des haras, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort (1814). C'était un homme d'esprit, doué de beaucoup de talents et de tous les dons extérieurs. On croit qu'il a laissé des *Mémoires*, dans lesquels se trouvent des détails précieux pour l'histoire des troubles politiques de ce temps. Il avait publié, sans nom d'auteur, le *Manuel de Xépholius*, 1788, in-8°, tiré à 100 exemplaires. — Le baron ALEXANDRE-STANISLAS DE WIMPFEN a publié : *Voyage à Saint-Domingue* pendant les années 1788-90-97, 2 vol. in-8°; traduit en allemand, Erfurt, 1798, 2 vol. in-8°; et en anglais, par Wright, 1797, in-8°; *Lettre extraite du manuscrit d'un voyage en Angleterre*, 1798, in-8°. — Un lieutenant général du même nom, au service d'Autriche, est mort à Vienne, en février 1816, à l'âge de 90 ans. — D. LOUIS DE WIMPFEN, maréchal de camp au service d'Espagne, concourut à la victoire de Vittoria, en 1813.

WIMPHELING (JACQUES), théologien et philologue, né le 27 juillet 1450 à Schlestadt (Alsace), fit ses études à Fribourg et à Erfurt, et s'appliqua à l'étude du droit canon, qu'il abandonna pour la théologie. Prédicateur du chapitre de Spire, puis professeur d'éloquence, de poésie et de littérature grecque à Heidelberg, il obtint ensuite une prébende au chapitre de Strasbourg, dont il se démit bientôt. Il contribua beaucoup à l'établissement de la première société littéraire de cette ville, et en fut, par son savoir, un des principaux ornements. Il partagea l'opinion de Luther sur les abus qui s'étaient introduits dans l'Église chrétienne, mais ne voulut point s'associer à l'œuvre de ce réformateur. Dans ses dernières années, il revint habiter sa ville natale, et il y mourut le 17 novembre 1528. Il est éditeur ou auteur d'ouvrages dont Riegger porte le nombre à 89. On ne citera que les principaux : *Laudes Ecclesiæ spirensis*, poëme (1486), in-4°, réimprimé à la suite de la *Chronique de Spire*; *Oratio querulosa contra invasores sacerdotum* (1492), in-4°; *Elegantiorum Medulla*, etc. (1493), réimprimé plusieurs fois sous ce titre, et sous ceux d'*Elegantiæ majores* et de *Rhetorica pueris utilissima*; *Præceptor germanicus* (1497), in-4°; *Adolescentia*, 1500, 1505, 1515, in-4° (c'est une suite de l'ouvrage précédent); *De Integritate*, 1505, 1506, in-4°; *Cis Rhenum Germania*, 1501, 1649, in-4°; *Epitome rerum germanicarum*, 1505, in-4°; 1562, in-8°; 1594, in-12, et à la suite de la *Chronique* de Witikind (Bâle, 1532), ainsi que dans les *Script. rerum germanicar.* de Schard, etc.; *De germanicæ nationis et imperii gravaminibus contra sedem et curiam romanam*, imprimé avec la *Germania* d'Æneas Sylvius, Strasbourg, 1515, inséré dans les *Script. rerum germanicar.* de Freher, et dans les *Polit ca imp.* de Goldast. (*Voy.* les *Amanit. litt. Frib.* 161-381.)

WIMPINA ou **WYMPNA** (CONRAD), théologien, né en 1460 à Buchheim, village des environs de Wimpfen, en Franconie, professa d'abord l'art poétique et la philosophie à Leipzig, puis la théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder (dont il fut un des fondateurs), et devint chanoine des cathédrales de Brandebourg et de Hawelberg. Désigné en 1530, avec Eckius et Cochlée, pour assister à la conférence que Charles-Quint voulait faire tenir entre les catholiques et les protestants, pendant la diète d'Augsbourg, Wimpina mourut la même année. On cite de lui entre autres écrits : *Proprietatum logicalium editio et commentatio; de Erroribus philosophorum in fide Christi; de Nobilitate cœlestis corporis*, etc.

WINCKELMANN (JEAN), théologien protestant, né en 1551, à Homberg dans la Hesse, d'une famille patricienne, fit ses études à Marpourg, et visita les académies de Heidelberg, de Tubingen, de Strasbourg et de Bâle, où il reçut, en 1581, le grade de docteur. Nommé chapelain de la cour de Cassel, il résigna cet emploi en 1592, pour se livrer à l'enseignement, et fut pourvu d'une chaire vacante à l'académie de Marpourg. Lors de la création de l'université de Giessen (1607), il y passa, sur l'invitation du Landgrave, avec le titre de premier professeur de théologie. Il remplit plusieurs fois les fonctions de recteur de cette académie naissante, et contribua beaucoup à fixer son rang parmi les premières écoles théologiques de l'Allemagne. Celle de Marpourg étant presque abandonnée, on voulut essayer de lui rendre son ancien état; et en 1623 Winckelmann fut invité à venir y reprendre sa chaire. Malgré son grand âge, il consentit à se déplacer; mais il ne tarda pas à retourner à Giessen, où il mourut le 3 avril 1626. Il avait été marié quatre fois, et avait eu 18 enfants; mais une seule de ses filles lui survécut. Outre des *Oraisons funèbres*, des *Thèses*, et un grand nombre d'écrits polémiques en latin et en allemand, on a de lui des *Commentaires* sur les douze petits prophètes; sur les Évangiles de saint Marc et de saint Luc; sur l'Apocalypse de saint Jean, et enfin, sur les Épîtres de saint Pierre, de saint Jacques et quelques-unes de saint Paul. Ces commentaires ont été insérés dans le *Thesaurus evangelicus et apostolicus* de Hunnius, publié par Feustking. On trouvera la liste des autres ouvrages de Winckelmann dans le *Theatrum* de Freher, 427-28; et son portait, planche 21.

WINCKELMANN (JEAN-JUSTE), fils du précédent, né à Giessen le 12 août 1620, mort en 1697, conseiller et historiographe de Hesse, s'était livré à la recherche des documents historiques; mais il ne sut pas tirer tout le parti convenable des matériaux qu'il avait rassemblés. Ses principaux ouvrages sont : *Hortus et Arbor philosophiæ*, etc., Darmstadt, 1662, in-12; *De principibus Hassiæ et eorum genealogia*, Giessen, 1663, in-8°; *Arboretum genealogicum heroum europæorum*, etc., Oldenbourg, 1664, in-fol.; *Cæsarologia, sive quartæ monarchiæ descriptio à Jul. Cæsare ad imperium usque Leopoldi*, Leipzig, 1666, in-8°; 1728, in-12, fig. (le corps de l'ouvrage est écrit en allemand); *Notitia hist.-polit. veterum Saxo-Westphalûm*, etc., Oldenbourg, 1667, in-4°.

WINCKELMANN (JEAN-JOACHIM), célèbre antiquaire, né le 9 décembre 1717 à Steindall (Brandebourg), de parents pauvres, dut sa première éducation à la bienfaisance du recteur du collége de sa ville natale,

l obtint à 16 ans la permission d'aller suivre les cours cadémiques à Berlin, et, de retour à Steindall, fut ommé chef des choristes du collége. Après avoir été hargé de quelques éducations particulières, il passa à 'université de Halle, et puisa dans les bibliothèques de ette ville les vastes connaissances qu'il développa plus ard avec tant de succès. Littérature ancienne, histoire, athématiques, jurisprudence, théologie, politique, arhéologie, etc., il aborda successivement les sciences s plus disparates. Nommé professeur et co-recteur de université de Halle, il consacrait à de nouvelles études ous les loisirs que lui laissait l'exercice de ses fonctions, t ne donnait que quatre heures au sommeil. Le comte e Bunau lui confia la garde de la belle bibliothèque u'il avait formée dans sa terre de Nothenitz, près de resde. Ce fut dans ce poste que Winkelmann compléta on immense érudition, et conçut le plan du grand ourage qui a mis le sceau à sa réputation. En 1754, 'après les insinuations de M. Archinto, nonce du pape la cour de Dresde, Winkelmann, élevé dans la oyance luthérienne, embrassa la foi catholique; il se ndit ensuite à Rome, où il reçut un accueil flatteur u pape Benoît XIV, et se lia bientôt avec plusieurs tistes célèbres et avec les amateurs les plus distingués. près avoir passé un an à visiter les monuments et les ntiquités de cette ville classique, il se rendit, dans le ême but, à Naples et à Florence. En 1763, il fut ommé président des antiquités à Rome, et ensuite biiothécaire du Vatican. Vers le même temps plusieurs adémies d'Italie et la Société royale de Londres l'adirent parmi leurs membres. Il résista longtemps aux llicitations des diverses cours de l'Allemagne qui lui isaient les propositions les plus avantageuses pour 'il vînt s'y fixer. Après un court séjour à Vienne, où en ne put le déterminer à renoncer au dessein de renir en Italie, il partit comblé d'honneurs et de prénts, et prit la direction de Trieste. A peu de distance cette ville, il fut accosté par un scélérat nommé Arangeli, déjà repris de justice, condamné aux galères, par commutation au bannissement. Ce misérable ant su gagner la confiance de Winckelmann en affecnt un grand amour pour les arts, l'illustre antiquaire fit voir les médailles d'or dont l'avaient gratifié les rs de Dresde et de Vienne. Enflammé par la vue de r, le scélérat n'attendit plus qu'un instant favorable ur s'en emparer. Ayant cru l'avoir trouvé, il frappa de isieurs coups de couteau Winckelmann qui mourut ses blessures, le 8 juin 1768, après avoir institué le dinal Albani son légataire universel. Telle fut la fin l'un des hommes les plus distingués de l'Allemagne, le créateur de l'école esthétique, qui peut-être n'eût nt été formée sans le grand mouvement qu'il imprima science. Entre les nombreux ouvrages de Winckelnn, on distingue particulièrement son *Histoire de t chez les anciens*, Dresde, 1764, 2 vol. in-4°; trate en français par Sellius et Robinet, Paris et Amrdam, 1766, 2 vol. in-8°, puis par Hubert, Leipzig, 81, 3 vol. in-4° (cette traduction est la plus estimée), par Jansen, 1798-1803, 3 vol. in-4°; en italien par anonyme (Milan, 1779, 2 vol. in-4°), et par C. Fea me, 1783-84, 3 vol. in-4°). Nous citerons encore : *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*, Dresde, 1756, in-4°; *Lettre sur les antiquités d'Herculanum*, 1762, in-4°; *Remarques sur l'histoire de l'art*, 1767, in-4°; *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati*, etc., Rome, 1767, 2 vol. in-fol., avec 208 planches; traduit en français par Fantin-Désodoards, Paris, 1819, 3 vol. in-4°, fig.; et en allemand par Brunn, Berlin, 1804, 2 vol. in-fol. La *Vie* de Winckelmann se trouve en tête de l'édition complète de ses *OEuvres*, publiées par Fernow, Dresde, 1818-20, 9 t. en 8 vol. in-4°, avec 5 cahiers de planches. Mme de Staël lui a consacré plusieurs belles pages de son ouvrage sur l'Allemagne. Gœthe a publié *Winckelmann et son Siècle*, Tubingen, 1805, in-8°; et Ch. Morgenstern, un savant *discours* sur l'illustre antiquaire, Leipzig, 1804, in-4°.

WINCKELRIED (Arnold de), surnommé le *Décius des Suisses*, était un simple paysan du canton d'Underwald, qui par son dévouement détermina la victoire de Sempach, en 1386. Une guerre furieuse s'était rallumée entre les seigneurs et les nobles d'une part, et les bourgeois des villes et les paysans libres de l'autre. Le duc d'Autriche Léopold s'était mis à la tête de la noblesse; il ne parlait que d'écraser l'insolente confédération des Suisses, et de leur faire expier leur rebellion par des supplices. Cent soixante-sept princes ou seigneurs de l'Helvétie et de la Souabe envoyèrent aux cantons, dans l'espace de quelques semaines, des défis et des déclarations de guerre pleines d'outrages et de menaces. Ceux-ci, quoique réduits, par le refus des secours de Berne, aux forces de sept cantons, se préparèrent courageusement au combat. Le 9 juillet 1386, Léopold avait réuni ses forces sous les murs de Sempach (ville à quelques lieues de Lucerne). C'était une armée de plus de quatre mille hommes d'élite, couverts des armures les plus brillantes. Les confédérés occupaient une hauteur défendue par un bois. Ils n'étaient que 1,400 combattants, tous à pied, et la plupart mal armés, mais ils portaient les mêmes épées et les mêmes hallebardes avec lesquelles ils avaient vaincu à Morgarten. Ils formèrent un ordre de bataille serré, ayant la forme d'un coin. Ce fut dans cet ordre qu'après avoir imploré à genoux, suivant leur usage, la protection divine, ils marchèrent à l'ennemi. Les cavaliers de Léopold avaient mis pied à terre par ses ordres. Ils formaient une phalange serrée et hérissée de longues piques. Les Suisses firent de grands efforts, pour enfoncer cette phalange. Mais ses boucliers et ses piques semblables à un mur de fer leur opposaient une barrière impénétrable. Déjà leur chef, dangereusement blessé, laissait échapper la bannière de ses mains, lorsqu'on vit Arnold de Winckelried, homme grand et fort autant qu'intrépide, s'élancer hors des rangs, criant à ses compagnons d'armes: *Ayez soin de ma femme et de mes enfants. Je vais vous ouvrir un passage.* Au même instant il court à l'ennemi, saisit autant de fers de piques que ses bras nerveux en peuvent contenir, et les appuyant sur sa large poitrine, il les entraîne avec lui en tombant. Par cette action héroïque, il assure la victoire à ses compatriotes, qui, passant en foule sur son corps, se jettent dans l'ouverture qu'il leur a faite. Leurs files étroites et serrées y pénètrent avec une force irrésistible.

Les premiers rangs des ennemis fatigués et embarrassés de leurs armures sont renversés par ces hommes intrépides; la confusion, l'épouvante s'emparent de leur troupe. Les Suisses en profitent pour faire un horrible carnage. Léopold lui-même, désespéré en voyant la défaite des siens, cherche et trouve la mort, et les confédérés restent victorieux sur le champ de bataille. Un service perpétuel fut fondé par eux, et se célèbre encore aujourd'hui chaque année, pour le repos des âmes de tous ceux qui périrent dans cette journée glorieuse, et principalement de Winckelried.

WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, naquit en 1771 à Strasbourg, et y fit ses études avec succès, sous la direction de Schweighæuser et d'Oberlin. Atteint par la loi de la réquisition, ses camarades le nommèrent leur capitaine. A la prise du fort Vauban, il fut fait prisonnier de guerre avec son bataillon et conduit en Hongrie. Il parvint, malgré la sévérité de ses gardiens, à se procurer quelques livres, avec le secours desquels il apprit le hongrois et le grec moderne. Ces premières connaissances lui facilitèrent les moyens de faire des observations intéressantes sur les pays qu'il traversait. L'échange des prisonniers de guerre ayant eu lieu, Winckler revint à Strasbourg, et accompagna bientôt après, à Paris, deux jeunes gens dont on lui avait confié l'éducation. Il suivit, ainsi que ses élèves, le cours d'archéologie que Millin venait d'ouvrir, et s'y distingua par son assiduité. Millin, ayant apprécié les talents de Winckler, lui proposa de l'associer à ses travaux. Trois ans après, une place d'employé du cabinet des médailles étant venue à vaquer, Winckler y fut nommé. L'exactitude qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, sa douceur, sa complaisance, lui méritèrent l'estime de tous les savants. Possédant les langues anciennes et modernes, versé dans l'histoire littéraire et la bibliographie, il s'appliqua avec ardeur à l'histoire des arts, à la numismatique, à la paléographie, etc. Des ouvrages importants ne pouvaient manquer d'être le fruit de ses recherches; mais une apoplexie foudroyante l'enleva le 20 février 1807. Millin, dans lequel il avait trouvé toute la tendresse d'un père, prononça sur sa tombe un discours touchant qui est inséré dans le *Magasin encyclopédique* de cette année. Winckler a fourni plusieurs articles à ce journal, entre autres : une *Notice sur les Grecs modernes, sur leur langue et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiome* (année 1799, vi, 289); et une excellente *Notice* sur le vénérable *J. J. Oberlin*, son maître et son ami (année 1807, ii, 72-140). C'est son dernier écrit. On lui doit la traduction du *Voyage à la Chine* par J. C. Huttner, Paris, 1799, in-18; celle du *Voyage en Suède*, de Lenz; et celle de l'*Essai sur l'histoire des femmes* de Jacobs. Il est l'éditeur du *Répertoire du Vaudeville ou Recueil des meilleures pièces en vaudevilles*, Iéna et Paris, 1800, 2 parties in-8°, enrichi d'un discours préliminaire et de notes historiques et grammaticales.

WINDECK (Éberhard), né à Mayence, vint de très-bonne heure à la cour de l'empereur Sigismond, qui l'employa, pendant 40 ans, dans les missions les plus importantes. Il écrivit en allemand la *Vie* de ce prince; et il continua l'histoire d'Allemagne jusqu'à l'an 1442. On loue sa franchise et son exactitude. Mencken, dans ses *Scrip. rerum german.*, tome i, a publié le travail de Windeck, sous ce titre : *Eberhardi Windeckii historia vitæ imperatoris Sigismundi vernacula, ex vetustissimo et ferè coævo exemplario bibliothecæ ducalis Saxo-Gothanæ, nunc primùm edita, cum codice manuscripto recentiori diligenter collata, revisa et ad justam annorum seriem redacta.*

WINDER (Henri), théologien anglais, de la classe des *dissenters*, naquit, en 1693, à Hutton-John, dans la paroisse de Graystock en Cumberland. Il fut, à l'âge de 22 ans, élu pasteur d'une congrégation à Tunley en Lancashire, et en 1718 fut transféré, au même titre, à Castle-Hey à Liverpool. Il dirigea cette société jusqu'à sa mort, arrivée le 9 août 1752. On lui doit un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Histoire critique et chronologique de l'origine, des progrès, du déclin et de la renaissance de la science, principalement religieuse*, en deux périodes : celle de la tradition depuis Adam jusqu'à Moïse, et celle de l'Écriture depuis Moïse jusqu'au Christ. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1759, 2 vol. in-4°; elle est précédée de *Mémoires* sur la vie de l'auteur, par George Benson.

WINDHAM, gentilhomme anglais, né à Norfolk vers le commencement du 16e siècle, fut un des premiers commerçants et navigateurs de sa nation. En 1551, il fit voile pour Maroc sur un vaisseau qui lui appartenait, et n'ayant pour objet, du moins ostensible, dans ce premier voyage, que de reconduire dans leur patrie deux princes mores qui se trouvaient en Angleterre. On sait qu'à cette époque les Portugais s'arrogeaient le droit exclusif du commerce d'Afrique; cependant Windham y fit encore deux voyages furtivement : alors il fit part de ses projets à plusieurs personnes riches qui, les ayant goûtés, réunirent des fonds considérables, et armèrent trois vaisseaux dont Windham eut le commandement. Il mit à la voile le 1er mai 1552 de King's road près le Bristol. Le temps fut si favorable, qu'en 13 jours il arriva sur les côtes de Barbarie, au port de Zafio. Les marchandises furent portées par terre jusqu'à Maroc. Windham passa ensuite dans un autre port, où il se défit du reste de sa cargaison. Peu après le vice-roi vint le visiter avec beaucoup de politesse. Étant passé de là aux Canaries, et son vaisseau, qui faisait une voie d'eau, l'ayant forcé d'y relâcher, les Espagnols témoignèrent beaucoup de mécontentement à la vue des caravelles qui faisaient partie de son escadre. Cependant il les avait achetées des Portugais; mais s'imaginant qu'elles avaient été enlevées à des armateurs de leur nation, les Espagnols tombèrent sur les Anglais qui se défendirent courageusement. Ils firent même le gouverneur prisonnier. Toutefois l'affaire s'éclaircit; les Espagnols convinrent de leur tort, et rendirent quelques Anglais qu'ils échangèrent contre leur gouverneur. Il était temps que ceux-ci se retirassent, car il arrivait dans le même lieu des vaisseaux portugais, par lesquels ils eussent été maltraités, cette nation ne voyant pas sans une extrême jalousie que les Anglais commençaient à s'emparer du commerce de Barbarie. Sur la fin d'octobre Windham arriva à Londres et s'y fit dédommager par les marchands espagnols de la perte qu'il avait essuyée aux Canaries. L'année suivante, l'amour des voyages le remit en mer. Il

›uvait se flatter d'un grand succès s'il n'eût pas nui i-même à son entreprise par la hauteur et la violence : son caractère. Il s'était lié d'amitié avec Antoine nez Pintéado, Portugais disgracié, mais homme d'un 'and mérite et d'une expérience consommée dans la arine et le commerce de la Guinée. Ils devaient partar entre eux l'autorité, ou plutôt, réunissant leurs vues leurs lumières, ils devaient n'avoir qu'un même intét, qu'un même esprit; mais à peine eurent-ils dépassé adère, que Windham, se livrant à toute la dureté et à arrogance de son caractère, traita indignement Pinado, et se sépara de lui, ce dont il se trouva bientôt rt mal, car il fit de très-mauvaises affaires et mourut ır la côte de Guinée, dans la misère, et abandonné de ›ut le monde.

WINDHAM (Joseph), membre de la Société royale de celle des antiquaires, né en 1739 à Twickenham, ort en 1811, avait exploré les diverses branches de érudition dans ses voyages en France, en Italie, en uisse, etc. C'est lui qui a fourni la plupart des dessins t plans que Ch. Cameron fit graver pour son ouvrage ur les *Bains des Romains* (Londres, 1772, in-fol.), ont il a rédigé en partie le texte, ainsi que celui du ᵉ vol. des *Antiquités ioniennes,* publié par la société es *dilettanti,* dont il était membre. Il a donné, dans le ᵉ vol. de l'*Archéologie,* des *Observations sur un passage e l'Histoire naturelle de Pline, relatif au temple de Diane, à Éphèse.*

WINDHAM (Guillaume), célèbre orateur et miistre d'État anglais, naquit dans le comté de Norfolk, : 3 mai 1750. Il fit ses études à l'université d'Oxford, t voyagea ensuite sur le continent. Doué d'une âme rdente et passionnée pour les sciences, il s'embarqua, en 773, sur un vaisseau de l'expédition qui allait tenter e trouver un passage vers le pôle Nord : mais le mal e mer l'obligea de renoncer à son projet, et il revint n Angleterre. Se livrant alors à la politique, il s'attaha au parti whig. Pendant la guerre d'Amérique Windıam se prononça avec une chaleur égale à celle de Burke, contre le système suivi par le ministère, et dééndit avec talent et éloquence la cause des Américains. Nommé à la chambre des communes en 1785, il siégea ur les bancs de l'opposition à côté de Fox. Il attaqua rès-vivement Pitt, surtout de 1789 à 1791, notamment l'occasion de la discussion sur la régence que l'oppoition voulait faire conférer au prince de Galles, durant a maladie de George III; mais l'amélioration inattenlue de l'état du roi raffermit au pouvoir Pitt et ses collègues, au moment où leurs adversaires allaient les renerser. En 1792, Windham s'éleva contre la loterie et a traite des nègres. Cette même année il déserta les ›ancs de l'opposition pour se placer sur ceux du minisière, et il ne cessa depuis de déclamer contre la révolution française et contre la réforme parlementaire dont il avait été naguère un des plus chauds partisans. Il déclara à cette occasion que quelque étrange que pût paraître sa conduite, les circonstances étaient telles, qu'il voterait désormais avec ceux dont il avait constamment réprouvé les opérations, et contre ceux dont les opinions avaient été jusqu'alors en harmonie avec les siennes. En 1793, il combattit la motion de Fox pour la paix avec la France, et soutint que l'intention de l'Angleterre n'était pas de donner à la France une forme quelconque de gouvernement, mais seulement de renverser son administration actuelle, avec laquelle il était impossible de traiter. En rapprochant cette déclaration de la conduite qu'il a tenue depuis son entrée au ministère et des opinions qu'il a émises en plusieurs occasions mémorables, il est évident que la pensée de Windham était qu'il fallait empêcher l'établissement de la république française, et replacer l'ancienne famille régnante sur le trône, ce qui, comme il l'a dit lui-même en 1799, était la chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses projets. En 1794, il entra au ministère, fut nommé membre du conseil privé et eut le département de la guerre, branche du service public sur laquelle il n'avait aucune notion. Non content de déclamer sans cesse contre la révolution française, il eut l'injustice de lancer les sarcasmes les plus amers contre le général la Fayette, qu'il accusa d'être un des principaux auteurs de la révolution. Fox répondit et écrasa les invectives passionnées du ministre transfuge. L'expédition de Quiberon, en 1795, fut l'ouvrage de Windham. En juin 1792, lors du conseil tenu à Londres au sujet des conférences à entamer à Lille avec la France, Windham se déclara hautement contre la paix. Il poursuivit ce système avec ténacité, en 1799. Le 27 octobre de cette année, il prétendit que l'Angleterre ne devait pas se borner à la seule défense de ses rivages, et il demanda qu'on mît à profit les dispositions d'une partie de la nation française pour le rétablissement de la royauté, qu'il regardait désormais comme la chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses projets. Le 27 juin 1800, il exprima son étonnement de ce qu'on ne voulait pas tolérer en Angleterre le papisme et les débris de l'Eglise gallicane, et reprocha à son adversaire de faire semblant de redouter 4,000 à 5,000 prêtres français, tandis qu'il ne paraissait pas craindre les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir le monde entier à l'athéisme. Le 18 novembre suivant, il combattit la motion de Jones, demandant la communication de la lettre de l'amiral Keith au général Kléber, en disant que si on faisait un crime aux ministres d'avoir donné des instructions tendant à faire rompre la convention d'Égypte, il faudrait abandonner toutes les conquêtes, pour ne pas arrêter les négociations. Il essaya aussi, le 1ᵉʳ décembre, de justifier l'Autriche accusée de défection envers l'Angleterre, et s'attacha à repousser le reproche que Sheridan faisait aux ministres de n'avoir jamais sincèrement voulu la paix; mais il n'employa à cet effet que des arguties et des sophismes dont il avait toujours ample provision. Il s'éleva de nouveau, en 1801, contre les propositions de paix avec la France, assurant que tant qu'il ne se serait pas opéré un changement total dans la politique du cabinet des Tuileries, une pareille proposition serait dérisoire. Le 5 février, l'opinion contraire ayant prévalu, le roi accepta la démission forcée de Windham et de ses collègues, et l'ex-ministre fut créé pair, et défendit avec chaleur le *bill d'indemnité* en faveur des ministres. Aux approches de la paix il ne fit que redoubler son opposition à cette

mesure que Pitt lui-même avait reconnue d'une nécessité absolue. Le 30 octobre, il la représenta comme un sujet de deuil général, malgré la joie universelle que cet événement excitait. La conclusion de la paix l'irrita encore davantage, et il attaqua le nouveau ministère sans ménagement. A la rentrée du parlement, le 4 octobre 1802, il provoqua la guerre avec toute la véhémence de son caractère, et fut au comble de la joie en la voyant se rallumer en 1803. Dans la dernière année du ministère de Pitt, il attaqua souvent ses opérations avec aigreur, s'éleva surtout contre l'organisation de l'armée, et en particulier contre celle des corps de volontaires. Après la mort de Pitt, arrivée en janvier 1806, Windham reprit le portefeuille de la guerre, et proposa bientôt au parlement un plan de défense générale qui ne fut pas bien accueilli des militaires. Mais le décès de Fox ayant encore opéré la réorganisation du ministère, Windham quitta ces fonctions. En 1808, il avait désapprouvé la conduite du gouvernement relativement au Danemark et au Portugal, et le 24 février 1809 il s'éleva contre l'expédition de la Corogne. Windham est mort en mai 1810, des suites d'une opération chirurgicale. Tous les partis s'accordent à rendre justice à son désintéressement personnel, à la franchise et à la générosité de son caractère, à son courage, et à l'indépendance de ses opinions. Comme orateur il se distinguait par une argumentation serrée et parfois trop subtile, qui l'a fait appeler le *métaphysicien*. Il avait une sagacité remarquable, une grande facilité d'expression, et aimait surtout à employer le sarcasme qu'il maniait avec une rare habileté. Il avait beaucoup d'originalité dans l'esprit, et était moins dominé par des préventions nationales que la plupart de ses compatriotes. Ses brusques changements d'opinion sur les hommes et sur les choses, et toute sa conduite politique ont été le résultat de la fougue de son caractère, de la véhémence de ses passions et d'un amour-propre excessif.

WINDHEIM (Chrétien-Ernest de), né le 29 octobre 1722 à Wernigerode, dans l'électorat de Hanovre, professa la philosophie à Gœttingen, puis à Erlangen, où il enseigna en même temps les langues orientales, et mourut le 5 novembre 1766 à Tinmemroda, dans la principauté de Blankenbourg. Parmi ses ouvrages, dont l'université d'Erlangen a publié un programme in-fol., on distingue : *de Paulo gentium apostolo*, etc., Halle, 1745, in-8°; *Bibliothèque philosophique de Gœttingen* (allemand), 1748-1757, 9 vol. in-8°; *Recherches historiques sur la vie et le gouvernement de David*, 1749, in-8°; *Fragmenta historiæ philosophicæ*, etc., 1753, in 8°, etc.

WINDISCH (Charles-Gottlieb), né le 28 janvier 1725 à Presbourg, où il mourut le 31 mars 1793, après y avoir exercé la première magistrature, a publié en allemand : *l'Ami de la vertu, feuille hebdomadaire*, 1767 à 1769, 3 vol. in-8°; une autre *Feuille hebdomadaire pour les sciences et les arts*, ibid., 1771 à 1773, 3 vol. in-8°; *Description politique, géographique et historique du royaume de Hongrie*, 1772, in-8°; *Histoire abrégée de la Hongrie*, etc., 1778, in-8°; réimprimée en 1784; *Géographie du royaume de Hongrie*, 1780, 5 vol. in-8°; *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et la littérature de ce royaume*, 1781-88, 4 vol. in-8°; *Nouveau Magasin de Hongrie*, Vienne, 1792, in-8°.

WINDUS (Jean), voyageur anglais, accompagna, en 1720, Charles Stewart, chef d'escadre, chargé par le roi de la Grande-Bretagne d'aller traiter de la paix avec l'empereur de Maroc. On partit d'Angleterre le 24 septembre, et l'on mouilla le 20 octobre dans la baie de Gibraltar. Stewart ayant annoncé sa mission au gouverneur de Tetouan, celui-ci lui envoya deux plénipotentiaires avec lesquels les préliminaires furent arrêtés. Alors Stewart fit voile avec son escadre pour Tetouan, où le traité fut signé le 17 janvier 1721. Quand cet acte eut été ratifié par George Ier, Stewart revint à Tetouan, où il débarqua le 6 mai; ensuite il partit pour Mequinez où était l'empereur, et il obtint, le 6 juillet, la première audience du farouche Mouley Ismaël, alors âgé de 80 ans. La négociation semblait près de se terminer au gré de l'ambassadeur, lorsque des obstacles cachés l'entravèrent. Stewart ayant suivi le conseil que lui donnèrent un Juif, favori de l'empereur, et un de ses plénipotentiaires, d'écrire une lettre à une des reines, en reçut une réponse amicale; et le lendemain, 23 juillet, Mouley Ismaël, en lui accordant sa seconde audience, lui dit qu'il ratifiait le traité et donnait la liberté à tous les Anglais captifs. Stewart partit avec eux le 27, et jouit de la satisfaction d'en ramener 296 en Angleterre. A Londres, ils furent conduits processionnellement à l'église cathédrale Saint-Paul pour rendre grâces à Dieu de leur délivrance. Windus publia, en anglais, la relation de l'ambassade; elle est intitulée : *A journey to Mequinez*, etc. (*Voyage à Mequinez, résidence de l'empereur actuel de Fez et de Maroc*), Londres, 1725, in-8°, figures. Les notices de Windus sur la géographie du pays et sur les mœurs des Marocains sont fort curieuses. Il avoue qu'il a profité des manuscrits que lui confia Corbière, envoyé précédemment à Mouley Ismaël. En parlant des caravanes qui vont en Guinée, Windus dit que les lieux avec lesquels elles commercent sont Tombattou, le Niger ou la rivière Noire, et une autre que les Marocains appellent le Nil; ils racontent que le Niger va se jeter dans la mer au sud de la Guinée. On pense qu'effectivement le Niger ou Dialiba a son embouchure dans le golfe de Guinée. Les renseignements plus positifs qu'on est en droit d'attendre aujourd'hui à ce sujet ne peuvent manquer de jeter un grand jour sur cette hypothèse.

WINÉFRIDE ou **WÉNÉFRIDE** (Sainte), née vers le milieu du 7e siècle, dans le pays de Galles, d'une des principales familles de cette contrée, fut élevée dans la religion chrétienne par un religieux appelé Beunon ou Benow, et ayant reçu le voile des mains de son directeur, se retira dans un monastère que son père avait fondé près de la ville devenue depuis si célèbre sous le nom d'Holywell. Après la mort de saint Beunon, elle vint habiter un couvent du Denbigshire, dont elle devint abbesse. Elle y fut assassinée par Caradoc ou Cradoc, prince du pays, qui avait conçu pour elle une violente passion. Sainte Winéfride a le titre de martyre dans tous les calendriers. Il existe, à la bibliothèque Cottonienne, une *Vie* de cette sainte, écrite peu après la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui y sont

ppelés *Français*. On a plusieurs autres *Vies* de sainte Winéfride. Leland en a inséré une dans son *Itinerary of great Britain*, Oxford, 1710 et 1744, t. V.

WINESALF. *Voyez* **GALFRID.**

WINGATE (Edmund), mathématicien, né dans le comté d'York en 1593, se déclara pour le parti populaire lors de la guerre civile. Nommé juge de paix, membre du parlement, il devint un des affiliés de Cromwell, et mourut en 1656. On connaît de lui, en anglais: *Usage de la règle de proportion en arithmétique et en géométrie*, etc., Londres, 1626, 1645 et 1658, in-8°; *De l'Arithmétique naturelle et artificielle*, 1630, in-8°, souvent réimprimée; *Tables de logarithmes, des sinus et tangentes de tous les degrés*, etc., 1633, in-8°; *Construction et usage des logarithmes; Ludus mathematicus*, etc., 1654, in-8°; *l'Arpenteur de terre*, etc., in-8°.

WINGHEN (Joseph Van), surnommé *le Vieux*, peintre, naquit à Bruxelles en 1544, et se rendit fort jeune en Italie, pour se livrer à la peinture. A peine était-il arrivé à Rome, qu'un des princes de l'Église le prit sous sa protection, le reçut chez lui, et pendant 4 années le mit à portée d'étudier avec fruit les chefs-d'œuvre que cette ville renferme. Les talents de Winghen lui acquirent une réputation qui le devança dans sa patrie, et lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, après une absence de plusieurs années, le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, charmé de la beauté de ses ouvrages, le prit à son service et lui accorda le titre de son premier peintre. Parmi les ouvrages qui prouvent que cette faveur était méritée, on cite la *Cène*, qu'il fit pour le maître-autel des frères de la Charité. Le fond d'architecture avait été peint par Paul de Vries. Le désir de voyager ne put retenir Van Winghen au service du duc de Parme, qui lui permit de le quitter, et qui accorda sa place à Otto Venius. En 1584, il était établi à Francfort-sur-le-Mein, où il peignit un tableau allégorique qui fut généralement admiré. Il y avait représenté l'Allemagne sous la figure d'une femme nue et au désespoir, enchaînée à un rocher, et que le Temps veut délivrer, après avoir repoussé la Tyrannie, qui, sous la figure d'un homme armé, foule aux pieds la Religion et ses attributs. Quoique ce peintre fût actif et assidu au travail, le nombre de ses tableaux est aujourd'hui peu considérable, la plupart de ceux qu'il avait peints ayant été détruits ou dispersés par la guerre. Plusieurs de ses compositions ont été exécutées en tapisseries, un plus grand nombre encore ont été gravées. C'est ainsi qu'elles sont connues. Parmi ses tableaux encore existants, on cite Apelles et Campaspe, Samson pris par les Philistins dans les bras de Dalila; la Justice prenant l'Innocence sous sa protection, Andromède, etc. Van Winghen mourut à Francfort, en 1603.

WINGHEN (Jérémie Van), surnommé *le Jeune*, fils du précédent, né à Bruxelles, en 1578, fut d'abord son élève, puis celui de François Badens, à Amsterdam, et se fit de bonne heure une réputation comme coloriste. Il voulut ensuite visiter l'Italie; parcourut les villes les plus célèbres de cette contrée, et s'arrêta particulièrement à Rome. Partout où il eut des travaux à exécuter, ils furent universellement admirés. Quoique pendant son séjour en Italie il eût fait de la peinture historique le principal objet de ses études, de retour à Francfort, où il s'établit, il se livra presque exclusivement à faire des portraits, genre pour lequel il montra un talent supérieur. Il les terminait avec le plus grand soin, et la vie qu'il savait y répandre ajoutait encore au mérite de la ressemblance. Cet artiste mourut en 1648.

WINOC (Saint), premier abbé de Wormhouth en Flandre, appartenait à une de ces familles bretonnes qui passèrent en France pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons. Il était fils d'un roi de cette nation nommé Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc. S'étant associé trois jeunes gentilshommes bretons, appelés Quadenoc, Ingenoc et Madoc, il aborda avec eux sur les côtes de la province de Bretagne, et se rendit à Saint-Omer, en visitant les monastères de la France. La régularité qu'ils remarquèrent dans celui de Sithiu, appelé depuis Saint-Bertin, les frappa tellement, qu'ils y prirent l'habit. Bientôt leur abbé, saint Bertin, les désigna pour aller fonder un monastère sur les côtes de la mer. Un gentilhomme appelé Hérémar leur ayant donné la terre de Wormhouth, Winoc y bâtit un hospice près du nouveau monastère dont il fut nommé abbé. Après avoir passé sa vie à servir Dieu et à secourir les pauvres, il mourut le 6 novembre 717. En 920, le comte Baudouin le Chauve ayant fortifié le château de Berg, pour défendre ses États contre les incursions des barbares, les reliques de saint Winoc furent transférées en un lieu qui depuis s'est appelé Berg-Saint-Winoc, c'est-à-dire Mont-Saint-Winoc.

WINSEM (Pierre Van), *Winshemius*, poëte et historien, né à Leeuwarden en 1586, s'adonna successivement à la médecine et à la jurisprudence, et, après avoir complété son instruction par des voyages, prit le parti de se vouer exclusivement à la littérature. Il accepta en 1616 le titre d'historiographe des états de Frise, puis, en 1636, une chaire d'histoire et d'éloquence à Franeker, où il mourut le 11 novembre 1644. Outre plusieurs *thèses, oraisons funèbres* et autres morceaux académiques, on cite de lui : *Chronique ou Histoire de la Frise, jusqu'à l'année* 1622 (en flamand), Franeker, 1622, in-fol., fig.; *Historiarum.... sive rerum sub Philippo II gestarum lib. IV*, 1629-33, 2 vol. in-4°; *Amores* (poésies élégiaques), 1631, in-16; *Panegyricus ad Gustavum II, Suecorum regem*, poëme en vers héroïques, 1632, in-fol.; 1637, in-12; *Sirius, caniculæ stella*, poëme, 1638, etc. (*Voyez* les *Mémoires littéraires* de Paquot, édition in-fol., t. II, p. 300; et les *Athen. belgicæ* de Vriemoet.)

WINSEM (Ménélas), frère du précédent, médecin et botaniste, né vers 1591 à Leeuwarden, pratiqua la médecine avec succès à Embden et à Franeker, professa également la clinique, l'anatomie, la botanique dans cette dernière ville, et y mourut en 1639. On a, sous le titre de *Compendium anatomicum*, etc., Franeker, 1625, in-4°, un recueil de thèses soutenues sous sa présidence. Il joignait le goût des lettres à ses connaissances médicales.

WINSHECOMB ou **WINCHESCOMB** (Jacques), nom justement fameux dans les chroniques anglaises, était, sous le règne de Henri VIII, un riche fabricant de draps dans la ville de Newbury, où il occupait seul jus-

qu'à cent *métiers*. Lorsqu'en 1513 le roi Henri eut déclaré la guerre à Jacques IV (Stuart), roi d'Écosse, Winchescomb eut la passion de signaler à la fois sa loyauté envers son prince, et son amour pour son pays. Des cent chefs de ses cent métiers il forma une compagnie de 100 hommes d'armes, qu'il équipa tous à ses frais, s'en établit le capitaine, les conduisit à l'armée royale, et contribua efficacement à la victoire sanglante de Floddenfield, où le roi d'Écosse fut tué, après avoir fait inutilement des prodiges de valeur. Satisfait de la gloire d'avoir eu part à un triomphe si éclatant, le capitaine redevint fabricant, ramena sa petite armée à ses nombreuses manufactures, et, aussi bon citoyen qu'il avait été brave soldat, employa une partie de sa fortune, toujours croissante, à enrichir sa ville natale de constructions utiles et de pieuses fondations. On l'appelait communément *Jacques de Newbury*. La reconnaissance des habitants s'est perpétuée jusqu'à ce jour, de génération en génération. Tant que sa maison a subsisté, ils l'ont montrée à tous ceux qui venaient visiter leur ville, et ils montrent aujourd'hui, avec le même sentiment, une tour qu'il a fait construire, et une chaire artistement travaillée, dont il a orné une de leurs principales églises. L'académicien français, auteur des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke*, nous paraît avoir été injuste, lorsqu'après avoir reconnu que Winchescomb *avait fait un bien immense à ses concitoyens*, il lui a reproché comme une *faiblesse* d'avoir été aussi *le bienfaiteur de l'Église*. Le reproche serait mérité si le donataire, immodéré dans ses dons, eût privé ses héritiers légitimes d'une partie considérable de sa succession, pour ajouter à la richesse de moines opulents ; mais il s'en faut que Jacques Winchescomb ait déshérité sa famille des biens qu'il avait acquis par sa noble et patriotique industrie. Son descendant direct, sous le règne de Charles II, était le chevalier-baronnet Henri Winchescomb de Bucklebury dans le comté de Berks. La richesse de ce gentilhomme était si considérable que sa fille, quoique cohéritière avec son frère aîné de la fortune paternelle, fut jugée un parti excellent et très-désirable pour le célèbre lord vicomte de Bolingbroke, alors Henri Saint-Jean. La dot qu'elle lui apporta fut une des dernières ressources de cet illustre personnage, lorsque les incroyables vicissitudes qui ont rempli sa destinée l'eurent précipité, du faîte de la puissance et de la richesse, dans l'abîme de la proscription et de la détresse.

WINSHEMIUS (VITUS-ORTELIUS), philologue, ainsi nommé du bourg de Windsheim, en Franconie, où il naquit en 1501, mort en 1570, professeur de langue grecque à Wittenberg, avait commencé par exercer la médecine dans cette ville. Outre quelques *Harangues* ou *Oraisons funèbres*, et une édition de la *Syntaxe* de Mélancthon, on lui doit des traductions latines de divers ouvrages grecs, notamment des *Idylles* de Théocrite, en vers, Francfort, 1558, in-8°, et de l'*Histoire* de Thucydide, Wittenberg, 1569, in-fol.; 1580, in-8°.

WINSHEMIUS (VITUS-ORTELIUS), fils du précédent, né en 1521 à Wittenberg, mort en 1608, doyen de la cathédrale de Hambourg, avait rempli successivement des chaires de droit à Pavie et à Wittenberg, et avait été conseiller aulique du prince Auguste de Saxe, etc. On ne connait de lui que des *programmes* et un *discours* académique en latin. (*Voyez* le t. V des *Declamations* de Mélancthon.)

WINSLOW (ÉDOUARD), gouverneur de la colonie de Plymouth dans l'Amérique du Nord, fut un des premiers Anglais qui s'établirent dans cette contrée, en [illegible]. Doué de beaucoup de courage et d'activité, il rendit de grands services aux colons dans leurs rapports avec les Indiens. Nommé agent de la colonie auprès de la métropole, il revint en Angleterre, et retourna bientôt à la nouvelle Plymouth, avec le titre de gouverneur. En 1655, il fut du nombre des commissaires que l'on chargea de surveiller une expédition contre les Espagnols dans les Indes occidentales ; mais cette expédition essuya un échec près de Saint-Domingue, et Winslow mourut, en passant d'Hispaniola à la Jamaïque, le 8 mai 1655. Il avait publié : *Les bonnes nouvelles de la Nouvelle-Angleterre, ou relation des choses remarquables dans cette plantation*, avec une *Notice* sur les Indiens ; cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois ; l'*Hypocrite démasqué*, ayant trait à la communion des Eglises réformées avec les indépendantes.

WINSLOW (JOSUÉ), fils du précédent, fut gouverneur de Plymouth, depuis 1637 jusqu'à 1680, époque où il mourut, après avoir commandé avec honneur les forces de cette colonie dans différentes expéditions.

WINSLOW (JEAN), petit-fils du précédent, était capitaine dans la malheureuse expédition de Cuba, en 1740 ; il devint major général, fit plusieurs campagnes en cette qualité, notamment dans les guerres contre la France, et mourut à Hingham, en 1774, à l'âge de 72 ans.

WINSLOW (JACQUES-BÉNIGNE), anatomiste, né le 2 avril 1669 à Odensée, en Danemark, quitta les études théologiques pour la médecine, dont il apprit les premiers éléments sous Borrich, et vint se perfectionner en Hollande, puis en France, où il abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet, en 1699. Il obtint sous les auspices de cet illustre prélat, qui lui servait de parrain, tous les avantages que sa position et son savoir pouvaient lui procurer. Reçu à la faculté de médecine, il devint membre de l'Académie des sciences de Paris, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque du roi, professeur d'anatomie et de physique au Jardin des Plantes, etc. Il mourut en 1760, laissant la réputation du plus habile anatomiste de son temps. Son principal titre à la célébrité est l'*Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 vol. in-4° ou 4 vol. in-12, fréquemment réimprimée et traduite en latin, en italien, en anglais et en allemand. On pourrait citer en outre les nombreux morceaux qu'il a fournis au *Recueil* de l'Académie des sciences. Son *Éloge*, par Grandjean de Fouchy, prononcé le 12 novembre 1760, est imprimé dans le même recueil.

WINSTANLEY (GUILLAUME), biographe anglais, vécut sous les règnes de Charles Ier, Charles II, et Jacques II. Il avait d'abord exercé le métier de barbier. Ses écrits ne se distinguent point par un grand mérite ; mais on y trouve des faits qu'on chercherait inutilement dans des écrivains d'un ordre supérieur. On a de lui : *Vies des poëtes*. L'auteur ne s'est pas fait scrupule de pro-

dre, sans l'avouer, les jugements sur les poëtes anglais, dans le *Theatrum* de Phillips, et dans d'autres ouvrages; *Vies des personnages éminents de l'Angleterre*. Les amateurs qui recherchent encore ses ouvrages réunissent les deux éditions de 1660 et 1684, afin d'avoir l'œuvre complète; *Raretés historiques; le Martyrologe royal*, des *Poésies* et quelques *Notices* détachées. Tous ces écrits furent imprimés dans le format in-8°.

WINSTON (Thomas), médecin anglais, né en 1755, reçut le doctorat à Padoue, fut agrégé au collége des médecins de Londres, et obtint en 1615 la chaire du collége de Gresham. Il passa en France en 1642, ne rentra dans son pays qu'après que la guerre civile fut apaisée, et mourut en 1655. On a de lui des *Leçons d'anatomie*, 1659 et 1664, in-8°.

WINTER (George-Simon), écuyer et vétérinaire, né, dans le 17e siècle, d'une famille originaire du pays de Clèves, s'établit à Nuremberg et y donna des leçons d'équitation et d'hippiatrique. On a de lui les ouvrages suivants, qui sont très-recherchés : *Tractatio nova de re equaria*, etc. (allemand, latin, italien et français), Nuremberg, 1672, in-fol., fig.; 3e édition, ibid., 1703; *Nouveau traité de l'art du manége* (allemand), Ulm, 1764, in-fol.; *Bellerophon, sive equus peritus*, etc. (latin et allemand), Nuremberg, 1678, in-fol., avec planches; *Hippiater expertus*, etc. (latin et allemand), ibid., 1678, in-fol., fig.; réimprimé, ibid., 1775 et 1778.

WINTER (Nicolas-Simon Van), poëte hollandais, né en 1718 à Amsterdam, travaillait en commun avec sa femme, Lucrèce Guillelmine, née Van Merken, morte à Leyde en 1795, âgée de 77 ans; et indépendamment de la part qu'ils eurent à la traduction des *Psaumes* de David, connue sous la rubrique de *Laus Deo, salus populo*, ils donnèrent plusieurs poëmes et des tragédies, dont une, *Monzongo, ou l'esclave royal*, est restée au théâtre. Van Winter, qui est surtout connu par son poëme de l'*Amstel*, en VI chants, 1755, in-4°, et par une imitation des *Saisons* de Thompson, a publié les *OEuvres posthumes* de sa femme, en y joignant le recueil de ses propres poésies, 1795, 2 vol. in-4°.

WINTER (Pierre Van), fils d'un premier mariage de Nicolas-Simon, s'adonna aussi à la poésie. On a de lui des traductions en vers hollandais des *Odes* d'Horace, 1804, in-4°, de quelques livres de l'Énéide et de l'*Essai sur l'homme*, de Pope.

WINTER (Jean-Guillaume de), vice-amiral, naquit en 1750 au Texel. Destiné par sa famille à servir dans la marine, il y entra dès l'âge de 12 ans, et il ne tarda pas à se faire remarquer par son zèle et son courage. De Winter était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, lors de la révolution qui éclata en Hollande en 1787. Il embrassa avec la plus grande ardeur le parti patriotique; mais la cause stathoudérienne ayant triomphé dans cette lutte, il se vit forcé de se réfugier en France. La révolution y était dans toute sa force; de Winter qui en partageait les principes demanda et obtint du service dans l'armée de terre; il fit les campagnes de Dumouriez et de Pichegru; et parvint bientôt au grade de général de brigade. Lorsque, en 1795, les armées de la république, sous le commandement de Pichegru, envahirent la Hollande, de Winter profita de cette occasion pour rentrer dans sa patrie. Les États-Généraux lui offrirent de reprendre du service dans la marine, avec le grade de contre-amiral, et l'année suivante il fut nommé vice-amiral et commandant de l'armée navale du Texel. Après avoir été longtemps bloqué par des forces supérieures, il parvint à tromper leur surveillance, et il appareilla le 8 octobre 1797, à la tête de 29 bâtiments de guerre, dont 16 vaisseaux de ligne. Le 11 au matin, il eut connaissance de l'armée anglaise aux ordres de l'amiral Duncan, laquelle était forte de 20 vaisseaux de ligne, et d'environ 15 frégates et autres bâtiments légers. L'action s'engagea immédiatement, et elle dura pendant près de trois heures avec un acharnement égal de part et d'autre. Le vaisseau *la Liberté* de 74, que montait de Winter, fut aux prises avec trois vaisseaux anglais. Après avoir perdu ses trois mâts et plus de la moitié de son équipage, il se vit amariner par une frégate anglaise, qui le conduisit à bord du vaisseau de l'amiral Duncan. Le résultat de cette journée fut, pour la marine hollandaise, la perte de 9 vaisseaux de ligne pris ou coulés; 600 hommes environ furent tués, et 800 blessés. L'armée anglaise ne fut guère moins maltraitée; plusieurs de ses vaisseaux furent coulés, et l'on estima ses pertes en hommes à 600, tant tués que blessés. De Winter, en rendant compte de ce combat aux États-Généraux, ajoutait que cette journée était la plus malheureuse de sa vie. Il fut accueilli en Angleterre avec tous les égards dus au courage malheureux, et ses compatriotes, en déplorant les funestes résultats de cet engagement, rendirent pleine justice aux talents et à la bravoure qu'il y avait déployés. Échangé quelques mois après, de Winter revint dans sa patrie, et le conseil de guerre chargé d'examiner sa conduite dans la journée du 11 octobre déclara qu'il avait glorieusement soutenu l'honneur du pavillon de la république batave. Au mois de juillet 1798, il fut envoyé auprès du gouvernement français comme ministre plénipotentiaire. Il conserva ce poste jusqu'en 1802, époque à laquelle il fut rappelé en Hollande pour y prendre le commandement des forces navales. La régence de Tripoli ayant donné quelques sujets de mécontentement à la république, de Winter, à la tête d'une forte escadre, parcourut pendant quelques mois les côtes de Barbarie, et, après avoir terminé les différends qui existaient entre la Hollande et la régence de Tripoli, il parvint à conclure un traité de paix avec cette dernière. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, accorda toute sa confiance à l'amiral de Winter; il le créa maréchal du royaume, comte de Huessen, et commandant en chef de ses armées de terre et de mer. Lorsque Napoléon réunit la Hollande à l'empire français, il ne le traita pas avec moins de faveur, et le nomma successivement grand officier de la Légion d'honneur, et inspecteur général des côtes de la mer du Nord. Au mois de juillet 1811, il lui confia le commandement en chef des forces navales réunies au Texel; mais bientôt de Winter, attaqué d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il avait éprouvées, se vit contraint de quitter son armée pour se rendre à Paris, où il mourut le 2 juin 1812. Ses obsèques faites aux frais du gouvernement, furent environnées d'une grande pompe; le pasteur Marron prononça son oraison funèbre, et ses restes furent

déposés au Panthéon, dans les formes du cérémonial usité pour les grands dignitaires de l'empire.

WINTERBURGER (Jean), le plus ancien imprimeur de Vienne, en Autriche, né à Winterburg dans le 14e siècle, fondit lui-même ses caractères et publia un grand nombre d'ouvrages qui sont devenus extrêmement rares. Nous citerons, parmi les plus remarquables : *Flacci Satyræ*, Vienne, 1492, in-4° (on n'en connait qu'un seul exemplaire); *Ausonii sententiæ septem sapientium*, etc., ibid., 1500, in 4°; *Arbor consanguinitatis*, etc., ibid., 1500, in-4°; *Tractatus de Schachis*, etc., 1505, in-4°; *Computus novus et eccles. totius ferè astron.*, etc., ibid., 1508 et 1513, in-4°, fig.; *Missale pataviense*, ibid., 1509; *Aulularia Plauti comœdia*, ibid., 1515, in-4°; *Antiphonarius ad rectum consuetumque cantandi ritum*, ibid., 1519, in-fol. Ses éditions, toutes devenues très-rares, sont conservées dans les bibliothèques publiques d'Autriche.

WINTERFELD (Jean-Charles), l'un des lieutenants du grand Frédéric, naquit dans l'Ukermark, en 1709, d'une famille obscure, et s'engagea comme simple soldat, dès l'âge de 14 ans, dans un régiment d'infanterie prussien. Sa belle taille et ses autres avantages extérieurs le firent remarquer du roi Frédéric Ier. Il entra dans le corps favori de ce prince que l'on appelait le régiment de *Géants*; et sa bonne conduite lui mérita bientôt de l'avancement. Il était adjudant lorsque Frédéric II monta sur le trône, en 1740. Ce prince le fit major; et dans la première guerre de Silésie, il lui donna le commandement d'un bataillon de grenadiers, à la tête duquel Winterfeld se distingua dans plusieurs occasions. Devenu colonel, il fut envoyé à Pétersbourg pour y rompre les liaisons que la Russie avait alors avec l'Autriche. Cette mission difficile eut un plein succès; et Winterfeld vint reprendre sa place à l'armée. Il se distingua encore dans plusieurs combats, notamment à Landshut, où il repoussa une attaque meurtrière du général Nadasti. Cet exploit lui valut le grade de général-major; et, ce qui était plus précieux l'estime et la confiance de son souverain. Dès lors ce monarque voulut qu'il l'accompagnât partout dans ses campagnes et dans ses voyages. Winterfeld redoubla d'efforts pour le service d'un tel prince; et il lui fut surtout très-utile par son activité, lorsque Frédéric II, à l'ouverture de la guerre de sept ans, fut informé des projets que les cours de Russie, d'Autriche et de Saxe tramaient contre lui. Ce monarque apprécia si bien encore son zèle dans cette circonstance, qu'il le nomma lieutenant général d'infanterie (1756). L'époque la plus glorieuse de la carrière de Winterfeld est, sans aucun doute, celle des deux premières campagnes de la guerre de sept ans. Il eut d'abord une grande part à la capitulation que Frédéric II fit subir à l'armée saxonne au camp de Pirna. Ayant ensuite pénétré dans la Bohême, il commanda un corps d'armée à la sanglante bataille de Prague; et il y reçut une blessure grave, marchant à côté du brave Schwerin. Frédéric l'envoya ensuite en Silésie. Le 7 septembre 1757, il défendait une position importante avec un corps peu nombreux; obligé de s'en éloigner personnellement pour une conférence avec le duc de Bevern, il fut prévenu que son poste était attaqué par Nadasti. Aussitôt il accourt, et se met à la tête des troupes pour reprendre les positions qu'elles avaient perdues; mais il est atteint d'un coup de feu, et meurt glorieusement les armes à la main. Frédéric donna de grands regrets à sa mémoire; il en parle avec éloge dans plusieurs endroits de ses écrits, et il lui a fait élever une statue en marbre blanc sur la place Guillaume à Berlin. Winterfeld avait mérité l'estime de ce prince par un dévouement et un courage à toute épreuve. Dépourvu d'instruction, il suppléait à ce qui lui manquait sous ce rapport par beaucoup de sagacité et d'esprit naturel.

WINTERTHUR (Jean de). *Voyez* **VITODURANUS**.

WINTERTON (Ralph), philologue, natif du comté de Leicester, mort le 13 septembre 1636, professeur de médecine au collége du roi à Cambridge, s'était fait la réputation d'un savant helléniste. On cite, parmi ses principales publications, une version en vers grecs des *Aphorismes* d'Hippocrate, Cambridge, 1633, in-4°, avec le texte original, la version en vers latins de Frère, et celle en prose de J. Heurnius; des traductions des *Méditations* de Gérard, Cambridge, 1631, in-8°; réimprimées 5 fois; et du *Traité* de J. Zanchius *sur les devoirs qu'impose le christianisme*, Londres, 1659, in-8°; enfin des éditions de *Denys le Périégète*, Cambridge, 1632; Londres, 1668, in-12; et des *Poetæ græci minoris*, ibid., 1635, in-8°.

WINTHROP (Jean), premier gouverneur de la colonie anglaise de Massachusett, naquit, en 1587, dans le comté de Suffolk, fut d'abord destiné au barreau, et s'embarqua, en 1629, avec le titre de gouverneur d'une nouvelle colonie. Il arriva à Salem l'année suivante, puis à Charlestown et à Boston. Il gouverna sa colonie avec beaucoup d'habileté et de prudence jusqu'à l'année 1649, époque de sa mort. Un journal exact qu'il tint de toutes les circonstances de son administration, et qui a été publié en 1790, in-8, fut très-utile à son successeur.

WINTHROP (Jean), fils du précédent, fut gouverneur de Connecticut. Après avoir voyagé pendant plusieurs années sur le continent avec beaucoup d'utilité pour son instruction, il arriva à Boston en 1635, muni de pouvoirs pour former un établissement au Connecticut. Il envoya dans la même année un grand nombre d'ouvriers pour établir un fort à Saybrook. Il administra avec beaucoup de sagesse, et fut réélu gouverneur tous les ans jusqu'à sa mort, en 1676. Winthrop avait des connaissances en chimie et en médecine. Il a publié plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

WINTHROP (Jean), descendant des précédents, naquit en 1714, et se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences mathématiques. Nommé, en 1738, professeur au collége de Harward, il se fit beaucoup de réputation dans cette chaire. En 1761, il s'embarqua pour aller observer à Saint-Jean, en New-Foundland, le passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin, annoncé par Halley, et il eut le bonheur d'observer un phénomène qui n'avait encore été vu que de l'astronome Horrox en 1639. Lorsque les dissensions commencèrent avec la métropole, il se montra un des plus ardents défenseurs de l'indépendance, et fut nommé membre du grand conseil. Son élection ayant été annulée par le gouvernement

anglais, il fut élu conseiller, lorsque la Grande-Bretagne eut perdu tout son pouvoir, et continua néanmoins de professer jusqu'à sa mort, en 1779. Les connaissances de Winthrop dans les sciences, la morale et la politique, étaient très-étendues. La Société royale de Londres a mentionné honorablement, dans le 42e volume de ses Transactions, les observations de Winthrop sur le passage de Mercure, en 1740. Ce savant a publié : un *Discours* sur les tremblements de terre, 1755; *Réponse* à la Lettre sur les tremblements de terre, 1756; deux *Discours* sur les comètes; une *Notice* de plusieurs météores ignés, observés dans le nord de l'Amérique.

WINTLE (Thomas), théologien anglais, né à Gloucester en 1737, fut élevé à Oxford, où il devint associé et gouverneur au collége de Pembroke. L'archevêque Secker lui donna, en 1767, le vicariat de Wittrisham, dans le comté de Kent, et le choisit pour un de ses chapelains. Transféré, en 1774, au rectorat de Brightwell, en Berkshire, il y resta 40 ans, et y mourut le 29 juillet 1814. Wintle joignait des vertus au talent et à l'érudition dont il a fait preuve dans divers écrits : *Essai d'une nouvelle traduction de Daniel*, avec une Dissertation préliminaire et des notes critiques, historiques et explicatives, 1792, in-4°; *Huit Sermons sur l'utilité, la prédiction et l'accomplissement de la rédemption chrétienne, prêchés pour la fondation de Bampton*, 1794, in-8°; *Dissertation sur la vision contenue dans le second chapitre de Zacharie*, 1797, in-8°; *La morale chrétienne*, ou *Discours sur les béatitudes*, etc.

WINTRINGHAM (Clifton), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, exerçait sa profession à York, où il mourut le 12 mars 1748. Il s'est fait une réputation distinguée par les ouvrages suivants : *Tractatus de podagrâ, in quo de ultimis vasis et liquidis et succo nutritio tractatur*, York, 1714, in-8°; *Traité des maladies endémiques*, York, 1718, in-8°; en anglais; *Commentarium nosologicum, morbos epidemicos et aeris variationes in urbe eboracensi, locisque vicinis, ab anno 1715 ad anni 1725 finem grassantes, complectens*, Londres, 1727, in-8°; ibid., 1733, in-8°. Ses œuvres ont été réunies et publiées avec de nombreuses additions et corrections faites par son fils, Londres, 1752, 2 vol. in-8°.

WINTRINGHAM (Clifton), fils du précédent, naquit à York, et suivit avec la plus grande distinction la carrière de son père. Après s'être fait connaître par des expériences physiologiques très-importantes, il devint membre de la Société royale de Londres, obtint la confiance du duc de Cumberland, en 1749, puis fut nommé médecin en chef des armées anglaises, et en 1762, médecin ordinaire du roi. Il mourut à Londres, le 10 janvier 1794, à l'âge de 84 ans. Quoique, dans la théorie, il eût associé les mathématiques à la médecine, cependant Wintringham fut un habile praticien, parce qu'il sut faire une heureuse alliance du raisonnement avec les faits observés. Ses ouvrages sont : *Recherches expérimentales sur quelques parties de la structure animale*, Londres, 1740, in-8°, en anglais; *Recherches sur la ténuité des vaisseaux du corps humain*, Londres, 1743, in-8°, en anglais; *De morbis quibusdam commentarii*, Londres, 1782-1791, 2 volumes in-8°. Wintringham a de plus donné une édition de l'ouvrage du docteur Mead, intitulé *Monita et præcepta medica*, avec des notes et des observations, 1773, 2 vol. in-8°.

WINWOOD (Sir Ralph), ministre anglais, sous le règne de Jacques Ier, naquit vers 1565 à Aynho en Northamptonshire, fit ses études à Oxford, et vint ensuite sur le continent se former à l'école du monde. En 1599, il accompagna, en qualité de secrétaire, sir Henry Neville, ambassadeur en France, et en l'absence de ce dernier, fut nommé résident à Paris. En 1603, son souverain l'envoya aux états de Hollande; il y reparut en 1607, comme ambassadeur, conjointement avec sir Richard Spencer. Ce fut lui qui, en 1609, prononça dans l'assemblée des états la remontrance du roi Jacques contre l'arminien Conrad Vorts. Les services de Winwood furent récompensés, en 1607, par le titre de chevalier. Devenu secrétaire d'État en 1614, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 27 octobre 1617. Doué de talents et d'intégrité, il était particulièrement versé dans les affaires militaires et commerciales. On a publié à Londres, en 1725, en trois volumes in-fol. : *Mémoires* (Memorials) *sur les affaires d'État sous les règnes de la reine Élisabeth et du roi Jacques Ier, recueillis principalement des papiers originaux de sir Ralph Winwood......*, comprenant aussi les négociations de sir Henry Neville, sir Charles Cornwallis, sir Dudley Carleton, sir Thomas Edmondes, M. Trumble, M. Cottington, et autres, dans les cours de France et d'Espagne, en Hollande, à Venise, etc., où les principales transactions de ce temps sont fidèlement rapportées, et la politique et les intrigues de ces cours complétement dévoilées, le tout disposé suivant l'ordre chronologique, etc., par Edm. Sawyer. Ce sont de précieux documents pour l'histoire de cette époque.

WINZENGERODE (le baron de), né en 1769, dans le Wurtemberg, entra jeune au service d'Autriche, et fit la guerre contre la France. Il servit ensuite en Russie, où il parvint rapidement aux premiers grades militaires, devint aide de camp de l'empereur Alexandre et acquit beaucoup d'empire sur lui. Ennemi de la France, et attaché aux Anglais et à l'Autriche, il ne cessa de conseiller la guerre contre Napoléon. Ses opinions et sa finesse diplomatique le firent nommer, en juin 1805, ambassadeur extraordinaire près la cour de Prusse, avec mission de déterminer le roi à prendre part à la coalition contre la France. Ayant réussi, il fut envoyé à Vienne, et hâta la conclusion du traité entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Il suivit Alexandre dans le voyage que ce monarque fit en Allemagne et à Berlin, et ne fut pas sans influence sur les premières opérations de l'armée russe. Au mois de novembre de la même année, après le combat de Hollabrun, il fut chargé de négocier, en faveur du corps d'armée commandé par Kutusow, un armistice que Napoléon refusa de ratifier. A la bataille d'Austerlitz, Winzengerode faillit être fait prisonnier. Il prit une part moins active à la guerre de 1806 et 1807, et néanmoins il suivit le czar à Memel et à Kœnigsberg. Après la paix de Tilsitt, le nouveau système politique adopté par Alexandre devait diminuer la faveur de Winzengerode; mais aussitôt que l'Angleterre, profitant des fautes de Napoléon en Portugal et en Espa-

gne, eut encore une fois décidé Alexandre à entreprendre une guerre contre la France, Winzengerode rentra en grâce, et on le vit figurer pendant la campagne de 1812. Après la bataille de la Moscowa, il commanda un corps de cavalerie séparé, et fut chargé d'inquiéter l'armée française dans Moscou. Le 22 octobre, brûlant d'entrer le premier dans Moscou et croyant ne plus y trouver qu'un piquet d'arrière-garde, il se met à la tête d'un régiment de Cosaques, et s'avance vers la barrière de Twer, ordonnant à d'autres régiments de le suivre. Une charge l'ayant porté dans la ville à travers les petits postes qui gardaient encore ses avenues, il s'élance vers le Kremlin. Mais à la vue d'un corps de troupes réglées, ses Cosaques tournent bride et se sauvent au galop. Winzengerode se voyant seul avec son aide de camp, le jeune comte de Nariskin déploie son mouchoir, et s'annonce comme un parlementaire qui vient sommer le commandant du Kremlin. Cette ruse grossière ne pouvait tromper personne; on les arrêta, et ils furent conduits tous deux au maréchal Mortier qui se mettait en retraite. Ce général les emmena avec lui, en leur déclarant qu'il ne pouvait regarder comme des parlementaires des gens qui se présentaient d'une manière aussi inusitée. Le 26 octobre, Winzengerode et le comte de Nariskin parurent devant Napoléon, qui traita le premier très-durement. Quant au comte de Nariskin, il lui dit que, comme Russe, il faisait son devoir, mais qu'il était déshonorant pour un homme de sa qualité d'être l'aide de camp d'un mercenaire étranger. Après cette boutade, Napoléon donna ordre qu'on les dirigeât avec la plus grande célérité sur Metz; mais leur escorte, arrivée à Plechnitsié, le 20 novembre, tomba dans un parti russe commandé par Czernicheff qui délivra les deux prisonniers. Winzengerode se rendit en toute hâte auprès de l'empereur Alexandre, qui le nomma général de cavalerie et le chargea de différentes expéditions. En 1813 il se réunit à l'armée de Blucher, occupa Dresde après la bataille de Leipzig, et joignit ensuite le corps de Bulow, dans les environs de Munster où il reçut des députés d'Amsterdam qui l'engagèrent à venir s'emparer d'un pays que les Français ne pouvaient plus garder. En 1813 et en 1814 il rendit de grands services aux alliés par les manœuvres rapides et judicieuses qu'il employa pour enlever aux Français une grande partie de leurs conquêtes. C'est ainsi qu'il réussit à s'emparer de la Hollande presque sans combattre. Il fit son entrée à Amsterdam le 23 novembre; réuni aux Prussiens il passa le Wahal et força les Français à évacuer le pays. Il opéra ensuite contre le corps du duc de Tarente qui occupait Clèves, passa le Rhin près de Dusseldorf, et s'empara d'Aix-la-Chapelle; il poussa son avant-garde de Liége à Namur, où il concentra ses forces et s'empara de Philippeville. C'est alors qu'il adressa aux Français une proclamation dans laquelle on remarque cette phrase : « Un héros français, disait-il, qui a combattu anciennement pour la liberté et la gloire de la France, à qui la Suède a confié sa destinée, que vos armées connaissent, vient pour acquérir de nouveaux droits à votre reconnaissance, en nous conduisant à la victoire, pour vous donner le bonheur et la paix. » Cette proclamation ne manquait pas d'adresse, car ce langage était fait pour tromper Bernadotte, qui s'était flatté de l'espoir d'être l'arbitre du sort de la France, tandis qu'il ne fut qu'un puissant instrument dont les autres coalisés se servirent contre Napoléon. En même temps ce mot de liberté était calculé pour faire croire aux Français qu'il n'était question que de culbuter Napoléon pour mettre à sa place un gouvernement libre. Toutefois cette proclamation produisit peu d'effet. Le général Winzengerode se dirige sur Avesne, dont il s'empare; le 12 février, il prend position à Laon, en part le 14, se réunit sous Soissons au général Czernicheff, et prend cette ville d'assaut. Mais bientôt il est contraint d'abandonner cette conquête et se joint à Blucher qui était en retraite sur Laon. Le 10 mars, pendant la bataille de Laon, sa cavalerie essaya de tourner la droite de Napoléon, qui, repoussé avec perte, se replia à son tour pour repasser la Marne. Après avoir remplacé Bulow à Laon, Winzengerode dirigea sa cavalerie légère sur l'Aisne, occupa Reims avec son infanterie, revint passer la Marne et ensuite l'Aube, avec 46 pièces d'artillerie légère et 8,000 chevaux. L'avant-garde de Winzengerode se mit la première en communication avec la cavalerie du prince de Schwartzenberg, et il fut aussi chargé de suivre avec sa cavalerie et son artillerie légère Napoléon, qui s'était porté sur Saint-Dizier. Il eut ordre de prendre toutes les mesures capables de persuader à l'empereur que la grande armée le suivait. Napoléon, qui ignorait la prise d'un de ses courriers, par lequel il mandait à l'impératrice Marie-Louise le plan de ses opérations, donna dans le piége, et croyant avoir affaire au gros de l'armée ennemie, attaqua et battit Winzengerode le 26 à Saint-Dizier, prit 9 canons et s'empara des bagages des armées alliées; mais ce fut son dernier succès, et ce succès, en l'éloignant de Paris, lui fit perdre cette capitale et avec elle la couronne. La capitulation de Paris, retardée d'un seul jour, aurait pu compromettre l'armée alliée, mais la reddition de la capitale fut décisive contre Napoléon. En 1815, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Winzengerode s'empressa de se joindre aux Austro-Russes à la Fère-Champenoise; mais déjà la bataille de Waterloo avait terminé la guerre. Il prit part aux grandes manœuvres dans les plaines de la Champagne, en présence des trois monarques alliés. Après la signature du second traité de Paris, Winzengerode se rendit aux eaux de Wisbaden dans l'espoir de rétablir sa santé délabrée, mais il y mourut subitement le 17 juin 1818, d'un anévrisme au cœur. Il fut enterré avec de grands honneurs par ordre du grand-duc, dans les États duquel il était mort. Winzengerode avait plus d'activité que de talents militaires; il fit plus de mal à la France dans les cours que sur les champs de bataille.

WION (Arnold), historien de l'ordre de Saint-Benoît, né à Douai en 1554, fit profession à l'abbaye d'Ardenburg, et s'étant retiré en Italie pendant les troubles des Pays-Bas, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, et mourut dans les premières années du 17e siècle. On cite de lui : *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ, in V libros divisum, in quibus totius SS. religionis D. Benedicti initia, viri dignitate, doctrinâ..... clari describuntur*, Venise, 1595, 2 vol. in-4° (ouvrage rempli de fables); *Vita S. Gerardi è venetâ familiâ de Sagredo*,

artyr. et Hungaror. apost., ibid., 1597, in-4°. (Voyez *a nuova Raccolta calogerana*, tome IV.)

WIPPO ou **WILPO**, né en Bourgogne, était, vers 045, aumônier de l'empereur Henri III. On a sous son om : *Vita Conradi Salici*, dans les *Scriptores rerum ermanic.*; *Panegyricus ad Henricum III*, dans le *Thesaurus* de Basnage; *Sententiæ Conradi ad Henricum lium*, dans la *Biblioth. lat. medii ævi* de Fabricius.

WIPRECHT. *Voyez* **WIGBERT.**

WIRSUNG (Christophe), en latin *Virsungus*, mécin, né à Augsbourg en 1500, étudia tout à la fois la édecine et la théologie, ce qui n'était pas alors fort re. Il fut très-lié avec Conrad Gesner; et dans le même mps qu'il pratiquait son art avec beaucoup de distincon dans sa ville natale, il y remplissait avec le même ccès les fonctions de prédicateur évangélique. Il mout à Heidelberg en 1571. On a de lui : *Nouveau livre de édecine* (allemand), Heidelberg, 1568, in-fol.; Neustadt, 588 et 1597.

WIRSUNG (Jean-George), chirurgien, de la même mille que le précédent, naquit à Augsbourg, et se rent à Padoue, où il reçut des leçons de Vesling. Ses ogrès furent rapides dans l'anatomie; et, le premier, démontra dans l'homme le canal *pancréatique*, que utres anatomistes avaient déjà aperçu dans les aniaux. Ce conduit porte encore aujourd'hui son nom ns la science anatomique. Le mérite de Wirsung lui des ennemis; un médecin dalmate, qu'il avait réit au silence dans une discussion publique, s'introisit dans son cabinet, et le tua d'un coup de pist.

WIRTZ (Jean), mort en 1658, chanoine, professeur logique et de théologie à Zurich, a laissé plusieurs vrages, parmi lesquels on cite ceux qui ont pour titre : *...γία* et *De ementito in fidei dogmatibus Ecclesiæ nanæ doctorum consensu.*

WIRTZ ou **WIRZ** (Jean), fils du précédent, artiste sse, né à Zurich en 1640, mort en 1709, fut élève peintre Meyer, s'adonna principalement au portrait, grava à l'eau-forte ses propres dessins. On ne connaît lui qu'un ouvrage intitulé *Romæ animale exemplum*, rich, 1677, in-8°. C'est une collection de dialogues l'Apocalypse, remplis de légendes absurdes, d'incoences et de barbarismes dans le style, mais ornés 42 planches assez remarquables par la composition la grâce des paysages, les effets de lumière et l'exssion des figures.

WIRTZ (Jean-Conrad), né à Zurich en 1688, fit ses des dans sa patrie et à l'université d'Utrecht. Depuis 3, il occupa différents emplois ecclésiastiques dans ville natale, dont il devint premier pasteur en 1737. ssi respectable par ses vertus que par ses connaisces, il mérita d'être compté parmi les restaurateurs lettres et de la théologie à Zurich. Il combattit l'inérance avec autant de courage et de dignité que de prunce et de modestie, et rendit la paix religieuse à sa rie. Il mourut en 1769. La plupart des écrits qu'il a liés sont du genre ascétique. On distingue la collec de ses *Discours synodaux*, Zurich, 1772 à 1775, l. in-8°, et d'excellents morceaux insérés dans le *seum helveticum*, dont on ne citera que le *Dialogus de intempestivis disputationibus et catholico controversiarum in causâ religionis judicio.*

WISCHER (Théodore), peintre, né à Harlem vers 1650, apprit son art dans l'école de Berghem, et profita beaucoup des leçons d'un aussi bon maître. Devancé par sa réputation à Rome, il fut très-bien reçu des meilleurs artistes de cette capitale, où il composa des tableaux estimés, et les vendit fort avantageusement ; mais son goût pour la dissipation et l'ivrognerie l'empêcha d'arriver au degré de perfection qu'il pouvait atteindre, et il mourut dans la misère à la fin du 17e siècle, après un séjour de plus de 25 ans en Italie.

WISCHER (Corneille), de la même famille que le précédent, fut un des plus habiles graveurs de son siècle, et fit surtout des portraits d'une rare perfection pour la finesse et la pureté du burin. On cite entre autres celui du poëte Vondel. Bazan a donné le catalogue de son œuvre. — WISCHER (Jean), frère du précédent, a aussi gravé avec quelque succès.

WISE (Jean), ministre d'Ipswich en Massachusett, fit ses études au collége d'Harward, et prit part, dès l'année 1688, aux premiers actes de rebellion qu'excitèrent dans sa patrie les taxes excessives. Ayant montré beaucoup d'exaspération, il fut emprisonné; et lorsque le calme fut rétabli il intenta une action au chef de justice, qui n'avait pas fait valoir en sa faveur l'acte d'*habeas corpus*. En 1690, il était chapelain dans la malheureuse expédition du Canada, et il s'y distingua par son zèle et son courage. En 1705, quand plusieurs ministres voulurent former des associations dissidentes, à l'exemple de son prédécesseur Ward, Wise fit tous ses efforts pour écarter le danger qui menaçait les Églises de la congrégation, et il composa, à cette occasion, deux ouvrages estimés : *Querelle de l'Église épousée; Défense du gouvernement des Églises* de la Nouvelle-Angleterre, 1718, réimprimée en 1772. Jean Wise mourut en 1725.

WISE (Jérémie), ministre de Berwick en Massachusett, mort en 1756, a publié divers sermons et éloges funèbres.

WISE (Francis), antiquaire, né à Oxford en 1695, fit de bonnes études à l'université de cette ville, devint conservateur-adjoint de la bibliothèque Bodléienne, membre du collége de la Trinité, fut chargé de l'éducation du comte Guilford, obtint ensuite la cure d'Ellesfield, puis celle de Rotherfield, dans le comté d'Oxford, et mourut le 6 octobre 1767. On cite de lui : *Asser menevensis de rebus gestis Alfredi magni*, Oxford, 1722, in-8°, belle édition ornée de gravures; *Catalogue des monnaies de la bibliothèque Bodléienne*, ibid., 1750, in-fol.

WISEMAN (Richard), chirurgien anglais, fut attaché par sa profession à la famille royale, au temps de la guerre civile de 1640, et accompagna le prince Charles fugitif en France, en Hollande et dans les Pays-Bas. Rentré avec lui en Écosse, il fut fait prisonnier à la bataille de Worcester; mais il recouvra la liberté en 1652, et exerça dès lors son art dans la capitale. Sa pratique s'accrut considérablement après la restauration, et ses avis jouissaient d'une grande autorité. Il publia, en 1676, *Divers traités chirurgicaux*, en 1 vol. in-fol., réimprimé en 1686, et en 1719, 2 vol. in-8°. Ces trai-

tés ont pour sujets les tumeurs, les ulcères, les maladies de l'anus, les écrouelles, les blessures, les plaies faites par des armes à feu, les fractures et luxations, la maladie vénérienne. La description générale de chaque maladie est suivie d'observations écrites avec un ton de sincérité propre à inspirer la confiance, les mauvais succès n'étant pas moins rapportés que les guérisons. Ce livre donne une idée de ce qu'était le chirurgie dans ce temps où l'on recourait aux médicaments et aux applications topiques plus qu'aux opérations.

WISHART ou **SFOCARD** (George), l'un des premiers et des plus ardents promoteurs des nouvelles doctrines en Écosse, et l'un des premiers que les protestants honorent du titre de martyrs de la réformation, naquit dans les premières années du 16e siècle, et peu de temps avant qu'elle commençât Il descendait des Pittarows, illustre maison d'Écosse. Il fut de bonne heure imbu des opinions nouvelles, soit qu'il les eût puisées en Allemagne dans un voyage qu'on prétend qu'il y fit, et où il vit Luther, soit que ce fût à Cambridge, où il passa quelques années, et où elles commençaient à se répandre; mais personne ne les embrassa avec plus d'ardeur. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que de retour dans sa patrie, en 1544, son premier soin et l'occupation de tout son temps fut de travailler à les propager. Il ne manquait ni d'éloquence ni de savoir. Doué d'ailleurs par la nature d'heureuses qualités, d'une grande douceur de caractère, qui lui attirait la confiance; pieux à sa manière, zélé jusqu'à l'enthousiasme pour la doctrine qu'il avait embrassée, il se mit à la prêcher avec un courage qui allait jusqu'à l'audace. Il mêlait à ses prédications des déclamations continuelles contre l'Église romaine, qu'il accusait de corruption, et contre le clergé catholique, auquel il imputait toute sorte de vices. Ces nouveautés et le talent de l'orateur lui eurent bientôt attiré un auditoire nombreux. On le suivit, on l'écouta, on le crut; et l'erreur fit de de rapides progrès. Le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André et légat du saint-siége, dans le diocèse duquel Wishart prêchait, lui fit défendre de continuer. Celui-ci n'en tint compte, et se contenta de quitter le lieu, pour aller débiter ailleurs ses opinions et ses calomnies. Le cardinal ne faisait assurément que ce qu'il devait en cherchant à préserver son troupeau de la corruption. Les protestants prétendent qu'il fut alors résolu d'attenter à la vie de Wishart, et que des tentatives furent faites dans ce dessein. S'il en était ainsi, ce n'est certainement pas là l'esprit de l'Évangile; et ceux qui les auraient ordonnées, seraient coupables; mais quoiqu'on cite quelques faits à l'appui de cette accusation, est-elle bien prouvée? Quoi qu'il en soit, le cardinal, dont sans doute on ne niera pas que le devoir était de faire tout son possible pour remédier au mal, employa une mesure plus légale. Il assembla un synode à Édimbourg, pour aviser aux moyens de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Pendant qu'on était à délibérer sur un objet aussi important, on apprit que Wishart n'était qu'à quelques milles d'Édimbourg, où il continuait hardiment ses prédications. Le cardinal l'y fit arrêter et amener au synode, où il fut interrogé et sommé de cesser de répandre ses erreurs. Loin d'y paraître disposé, il les soutint, et prétendit qu'il ne prêchait que la parole de Dieu et l'Évangile dans toute sa pureté. Convaincu alors d'hérésie et d'obstination à y persister, il fut livré au magistrat séculier, qui, suivant la jurisprudence du temps, le condamna aux flammes, sentence qui fut exécutée en janvier 1644. Les écrivains protestants reprochent au cardinal Beaton cette exécution, qu'il eut la cruauté de voir de son palais, et quelques autres exécutions encore, lesquelles eurent lieu dans ces temps désastreux. Elles sont sans doute à déplorer; mais comment ces mêmes écrivains excuseront-ils la vengeance qu'on en tira peu de mois après (le 29 mai de la même année)? « Douze hommes entrèrent à Saint-André, et le lendemain, dès le matin, s'emparèrent de la porte du palais épiscopal, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils se rendirent ensuite au logement des officiers, qu'ils firent sortir. Étant ainsi maîtres du palais, ils avancèrent vers l'appartement du cardinal, qui dormait encore. S'étant éveillé au bruit des conjurés, il barricada sa porte; mais aussitôt qu'il les entendit parler d'envoyer chercher du feu, il consentit à capituler, et se rendit, à condition qu'on lui sauverait la vie. Les conjurés lui manquèrent de parole. Dès qu'ils le virent entre leurs mains, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, et le massacrèrent. La ville était déjà en rumeur; les amis du cardinal se préparaient à le secourir : mais on leur montra son corps par la même fenêtre où, peu de temps auparavant, il avait paru pour être spectateur du supplice de Sfocard. On ne s'accorde pas sur ce que devinrent les meurtriers. » Mais le patient, qui avait aperçu le cardinal à sa fenêtre, avait, au dire des protestants, prédit le sort qui lui était réservé à la même fenêtre, et qu'en effet il éprouva quelque temps après; preuve assez convaincante que la secte, non-seulement n'y était pas étrangère, mais encore qu'elle s'était chargée de l'accomplissement de la prédiction.

WISHART ou **WISCHEART** (George), prélat écossais, né en 1602, dans l'East-Lothian, fut d'abord ministre à North-Leith. Ayant refusé de souscrire le *covenant*, il fut mis en prison, recouvra la liberté, et devint chapelain du marquis de Montrose. Celui-ci ayant été défait en 1645, Wishart échappé heureusement se rendit près de la reine de Bohême, sœur de Charles Ier. De retour en Angleterre en 1660, il obtint le rectorat de New-Castle, fut nommé évêque d'Édimbourg en 1662, et mourut en 1671. On a de lui : *De rebus sub imperio Caroli magni, Britanniæ regis,* etc., *præclarè gestis commentarius*, 1646; traduit plusieurs fois en anglais, et réimprimé avec une seconde partie, trouvée, dit-on, dans les papiers de l'auteur, en 1720. Cet ouvrage est estimé.

WISNIEWSKY (Antoine), prêtre pariste, né à Lenszyce, en 1718, fut choisi pour accompagner quelques jeunes seigneurs dans leurs voyages en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, et, de retour en Pologne, il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques au collége des Nobles à Varsovie, et mourut dans cette capitale en 1774. On cite de lui : *Histoire de Pologne et de son droit public,* Varsovie, 1759, *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum piarum*, ibid., 1775, in-8°. *Voyez* les *Vitæ et Scripta piaristarum* de Bielski.

WISNIOWIZKI (MICHEL-JÉRÉMIE KORIBUTH), meux général polonais, appartenait à une famille il-stre, originaire de la Lithuanie, et portait entre autres tres, celui de Wisniowizka, de Zaloz et de Lubne. Sa remière jeunesse s'était passée dans les camps de di-rses puissances allemandes, et à combattre, sur les ords du Dniéper, les Tartares qui cherchaient à enta-er la Pologne. En 1644, il se joignit avec quelques oupes, levées à ses frais, au général Stanislas Konick-lzki, dont il devint un des principaux officiers, et ntribua puissamment, par l'habileté et l'à-propos de s manœuvres, au gain de la bataille d'Achmeror. uatre ans après (1642), aigris de nouveau par la ty-nnie des Polonais qui les blessaient dans l'exercice de urs droits, et attentaient à leur liberté de conscience, s Cosaques Zaporowzki se révoltent encore et mar-ent sur la Pologne. Wisniowizki fut un des premiers s'opposer aux progrès de leur général Bogdam Chmiel-zki, et se signala par sa bravoure dans divers com-ts, dont le résultat fut à peu près égal pour les deux rtis, mais qui eurent l'avantage de préserver le sol lonais d'une invasion. Il parut ensuite à la diète de irsovie, et après avoir donné sa voix au prince Jean-simir, il assista à son couronnement au commence-ent de l'année 1649. On sait que le nouveau monarque, core étranger aux sentiments et aux habitudes de la yauté, refusait de marcher contre les Cosaques, qui, ait-il, avaient réellement eu à se plaindre de la Pologne. dont on n'aurait dû ni contrarier l'opinion religieuse brûler les châteaux. Wisniowizki fut un de ceux qui rvinrent à prouver au prince que ces réflexions, au d très-justes, étaient alors intempestives, et qu'il gissait pour l'instant d'arrêter l'ennemi toujours en nes et prêt à franchir la frontière. Jean-Casimir finit céder et s'avança en personne contre les barbares. reste Wisniowizki n'avait point attendu qu'il se dé-ât pour prendre une part active aux hostilités, et de cert avec la haute noblesse du royaume, il avait en-é de l'argent et des troupes pour arrêter l'irruption Cosaques alors alliés aux Tartares. Lui-même s'était uvé à la plupart des rencontres qui avaient eu lieu, quoique souvent accablé par la supériorité numéri-, il avait toujours héroïquement disputé la victoire. rrivée du roi avec son armée fixa enfin l'avantage du é des Polonais; et deux traités séparés furent conclus c les Tartares et les hordes de l'Ukraine. Wisniowizki, t le patriotisme et les talents militaires brillaient uis 8 ans sur tous les champs de bataille de la Po-e et des régions voisines, obtint alors pour récom-se la starostie de Przémysl. Mais il ne jouit pas gtemps de sa nouvelle dignité. Les Cosaques ayant ris les armes en 1651, et Jean-Casimir ayant été de veau obligé de paraître dans les camps, il le suivit et le commandement d'une des ailes de l'armée à la ba-e de Berestetzkott, qui se termina par la défaite to-des ennemis. Mais il mourut au mois d'août suivant, camp devant Pawoloczy, d'une fièvre chaude, qui, bablement, était la suite de ses fatigues ou de ses sures. Il n'avait alors que 36 ans.

WISSENBACH (JEAN-JACQUES), savant juriscon-e, né le 8 octobre 1607, à Frohnshausen, dans le pays de Nassau, fut nommé, en 1634, professeur à l'université de Heidelberg, alla ensuite à Groningue, voyagea en Angleterre et en France; puis étant revenu en Hollande dans l'année 1640, il obtint aussitôt une chaire de jurisprudence à Franeker. C'est là qu'il mourut le 16 février 1665. Ses ouvrages critiques sur la jurisprudence sont très-estimés : *Disputationes ad jus civile*, Franeker, 1648, in-4°; *Disputationes ad Pandectas*, Franeker, 1661, in-4°; *Disputationes ad Institutiones*, ibid., 1666, in-4°; *Prælectiones in Codicem*, ibid., 1701, 2 vol. in-4°; *Emblemata Triboniani seu leges à Triboniano interpretatæ et ad novi juris rationem inflexæ*, Franeker, 1642, in-4°, réimprimé avec *J. Wibonis Tribonianus ab emblematibus Wissenbachii liberatus*, Halle, 1736, in-8°.

WISSING (GUILLAUME), peintre de portraits, né à Amsterdam en 1656, reçut les leçons de Dodaens, peintre d'histoire à la Haye. Étant passé en Angleterre, il s'attacha, non sans succès, à saisir la manière de Peter Lely, et eut de la vogue après la mort de cet artiste. Charles II et la reine, le duc de Monmouth, Jacques II, et presque toutes les personnes de la cour voulurent avoir leurs portraits de sa main. Il fut quelque temps en concurrence avec Kneller, dont la réputation croissait chaque jour. Jacques II l'envoya en Hollande pour qu'il peignît le prince et la princesse d'Orange. On prétend que lorsqu'une dame se présentait chez cet artiste pour qu'il fît son portrait, s'il la trouvait trop pâle, il la prenait par la main, et la faisait danser jusqu'à ce que son teint s'animât. Il mourut en 1687.

WISSOWATZI (ANDRÉ), théologien de la secte des Unitaires, né en 1608 à Philippowie, en Lithuanie, était par sa mère petit-fils de Fauste Socin. Il fit ses études à Leyde, adopta avec beaucoup d'ardeur toutes les opinions de son grand-père, et visita l'Angleterre et la France. A son retour, il fut établi ministre en Wolhinie. Comme dans son zèle pour les intérêts de sa secte il ne savait garder aucune mesure, il fut obligé de se réfugier d'abord à Przypcovitz, en Hongrie, puis dans le Palatinat, et enfin en Hollande, où il mourut en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages polémiques, et des notes sur le Nouveau Testament que l'on trouve dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*. L'ouvrage suivant : *Andr. Wissowatii narratio, quomodo in Poloniâ à Trinitariis reformatis separati sint Christiani Unitarii; accedit historia de Spiritu Belgd*, a été publié par Sand, auteur socinien, dans sa *Bibliotheca Anti-Trinitariorum*. On trouve dans la même bibliothèque : *Anonymi epistola, exhibens vitæ ac mortis Andreæ Wissowatii, necnon ecclesiarum Unitariorum ejus tempore, brevem historiam.* Wissowatzi a mis en vers polonais les *Psaumes de David;* mais cette traduction est restée manuscrite.

WISTAR (GASPARD), professeur d'anatomie à l'université de Pensylvanie, fut un de ces hommes rares dont le caractère mérite d'être remarqué, car la nuance qui le distingue est de nature à ne pas se reproduire souvent, même dans le pays où il vécut. Les temps qui le précédèrent n'y offraient pas les chances de le faire éclore, ceux qui suivront doivent offrir d'autres combinaisons, car tout marche avec une extrême rapidité dans ces contrées. Il était né, en 1761, d'une famille hon-

nête de la société *des Amis*, qu'on appelle communément les quakers. La nature particulière de cette société est d'unir à des principes moraux, simples, doux, bienfaisants, un esprit d'enthousiasme qui peut aller très-loin, et parfois produire des fanatiques, quoique jamais il n'ait fait des persécuteurs. C'est dans ces principes que le docteur Wistar fut élevé, et il était sans doute très-sincèrement persuadé de leur vérité, car rien ne fut plus loin de son cœur que la duplicité. L'exactitude de son jugement, les études auxquelles il se livra à Philadelphie, à Londres, à Édimbourg, les observations recueillies dans ses voyages, firent de lui un des hommes les plus éclairés de son siècle. Devenu professeur d'anatomie, et placé à la tête de cette science dans sa patrie, il voulut que sa méthode d'enseignement fût tout au profit des étudiants; cherchant peu à briller lui-même, quoique son élocution fût claire, et son discours très-nourri de faits et d'idées, il s'arrangea toujours pour que la leçon du jour fût répétée le lendemain par les écoliers sur les questions détachées qu'il leur faisait, avant de leur en donner une nouvelle. L'urbanité du maître était toute occupée de ménager les vanités, et d'encourager le zèle. Wistar distribuait (surtout pour l'ostéologie) des suites d'échantillons des parties à chacune des classes d'étudiants qu'il formait, pour leur inspirer de l'émulation. Il avait fait construire sur une grande échelle des modèles de tous les organes du corps humain. Il commença et poussa très-loin une collection de préparations anatomiques à l'université de Pensylvanie, qui est la grande école de médecine des États-Unis. L'ouvrage qu'il publia quelque temps avant sa mort, intitulé *Système d'anatomie*, fruit de beaucoup d'étude et de travail, a obtenu les suffrages de tous les maîtres de l'art. Comme médecin, il était fort attentif, doux et bienveillant pour les malades. Son système était d'aider la nature. Jamais il ne se livrait à des épreuves hasardeuses. Il fut, dans les dernières années de sa vie, président de la Société philosophique de Philadelphie, et ce court intervalle fut marqué par l'établissement d'un comité permanent, chargé de l'histoire naturelle de cette intéressante contrée à toutes les époques. Wistar avait surtout de profondes connaissances dans cette partie; et c'est lui qui le premier a dirigé l'attention de ses compatriotes vers l'étude des différentes espèces d'animaux fossiles de l'Amérique. Le 7e vol. des *Transactions* de Philadelphie contient ses premières observations à cet égard. Ce savant si doux, si généreux, joignait à ces avantages le ton de la meilleure compagnie sans la moindre affectation. Il donna le premier, en Amérique, l'exemple de réunir périodiquement chez lui et de recevoir avec élégance les hommes de tous les pays qui aimaient les lettres et les sciences. Il mourut à Philadelphie le 23 juillet 1818. Son éloge funèbre fut prononcé dans une des églises de cette ville par le chef de la justice.

WITCHELL (George), astronome et géomètre anglais, né en 1728, était de la secte des quakers, et exerça l'état d'horloger. La science l'occupa dès son enfance; car on lit dans le *Gentleman's Diary* de 1741, un article sur un point d'astronomie, qu'il écrivit à l'âge de 13 ans. Divers journaux scientifiques, qui portent le titre de *Diary*, et le *Gentleman's magazine*, furent fréquemment enrichis de morceaux sortis de sa plume, et la plupart signés G. W. En 1764, il publia une carte représentant très-exactement le passage de l'ombre de la lune sur l'Angleterre dans la grande éclipse solaire du 1er avril de cette année. L'année suivante, il présenta aux commissaires du bureau des longitudes un plan pour calculer les effets de la réfraction et de la parallaxe, d'après la distance de la lune d'avec le soleil ou une étoile, afin de faciliter la découverte de la longitude en mer. Witchell enseigna longtemps les mathématiques à Londres, avec beaucoup de réputation. En 1767, la Société royale l'admit au nombre de ses membres. Nommé grand maître de l'école royale de marine à Portsmouth, il y mourut en 1785.

WITENES, duc de Lithuanie, bisaïeul de Vladislas Jagellon, fonda la dynastie des princes de ce nom. Son prédécesseur Troydem n'eut qu'un fils, appelé Raymond, qui avait embrassé la vie religieuse, probablement dans un couvent de Russie, la Lithuanie étant encore païenne à cette époque. Le jeune prince, ayant appris que son père avait été assassiné par un de ses proches parents, sortit de son couvent, combattit à la tête des Lithuaniens, tua de sa main le meurtrier de son père, et après avoir mis Witenes, un des premiers seigneurs de la Lithuanie, en possession du duché, il rentra dans son couvent (1283). Pendant 30 années, Witenes répandit la terreur parmi ses voisins, surtout parmi les chevaliers Teutoniques et les Polonais. Les Annales de la Pologne citent entre autres une invasion qu'il fit dans la Grande-Pologne : s'étant jeté subitement sur Lenczic, le jour de la Pentecôte, au moment où les habitants étaient à l'église, il mit le feu à la ville, et se retira, emmenant un si grand nombre de prisonniers, que chacun de ses soldats en avait 20 pour sa part (1294). Witenes en voulait surtout aux chevaliers Teutoniques, en revenant d'une expédition qu'il avait entreprise contre eux, il fut assassiné par Gedymin, son propre fils, qui lui succéda en 1315.

WITEZ DE ZREDNA (Jean), chancelier de Hongrie, eut une grande part aux affaires de ce royaume, dans le 15e siècle. Il était fils d'un pauvre gentilhomme de la Slavonie. Ayant fait de bonnes études à l'université de Bologne, il devint le secrétaire du grand Huniade, et, en 1445, fut proposé aux états par ce prince pour l'évêché de Grand-Waradein. Le monarque représenta que cette ville étant la clef de la Transylvanie, il était de la plus haute importance, que, tandis qu'il serait en présence des Turcs, elle fût occupée par un évêque sur le dévouement duquel il pût compter. La diète promit par acclamation qu'elle appuierait ce choix près du pape; et les bulles furent envoyées à Huniade qui ne cessa d'admettre Witez dans tous ses conseils, et de lui confier les plus importantes négociations. Les états de Hongrie désiraient vivement qu'une réconciliation pût avoir lieu entre George, duc de Servie, et les autres membres de la puissante famille Cilley, afin que Huniade n'eût plus d'autres ennemis à combattre que les Turcs. Pour entrer dans de telles vues, Huniade envoya Witez à Sémendria, où se conclut un arrangement dont la principale condition fut le mariage de Vladislas, fils aîné de Huniade, avec la princesse Élisabeth, fille de

eorge. En 1452, l'empereur Frédéric ayant été forcé e relâcher le jeune roi Vladislas, qu'il retenait comme tage, Witez fut nommé ministre plénipotentiaire pour égler avec Æneas Sylvius, les points litigieux, et surut pour réclamer la *sainte couronne* de Hongrie, que rédéric gardait en dépôt. Le jeune roi Vladislas, pour atter Huniade, nomma Witez chancelier du royaume 1453), et l'année suivante ce prince, se rendant en ohême et en Moravie, prit le nouveau chancelier avec ii. Le pape ayant envoyé à Vladislas un légat pour proser une ligue générale contre les Turcs, Witez fut ncore chargé de négocier avec le pontife. En 1454, il t l'âme de la diète générale que présida le grand Huiade, en l'absence du roi; et il se rendit ensuite à atisbonne, pour presser l'empereur Frédéric et les tats de l'Empire d'accéder à la ligue. Là, il seconda uissamment les efforts de Philippe, duc de Bourgogne, insi que ceux du zélé Jean de Capistran, et il fit adoper à la diète (1456) les mesures les plus vigoureuses ntre les Turcs. La campagne qui s'ouvrit bientôt fut ès glorieuse; Huniade délivra Belgrade, et repoussa lohammed jusqu'à Sophia; mais il mourut au milieu de s triomphes. Witez conserva le même dévouement à s deux fils. Ces deux jeunes princes ayant été arrêtés, fut lui-même conduit à Gran pour y être gardé à vue. ais le roi vint bientôt le délivrer, et l'engagea à négoer avec la mère des jeunes Huniades un arrangement ui fut arrêté le 13 juillet 1458. La captivité de Witez rait produit à la cour de Rome une pénible sensation. e cardinal Æneas Sylvius écrivait au roi Vladislas : Quand j'eus appris que vous aviez donné l'ordre d'arter l'évêque de Waradein, je me hâtai de vous écrire de vous indiquer les mesures que je croyais commanées par la gloire de votre couronne. Notre saint père ous a aussi écrit plusieurs fois à ce sujet. En ce moment ous apprenons que vous faites mettre ce prélat en liérté. Cette nouvelle a rempli de joie la cour de Rome. otre saint père et le collége des cardinaux vous donent à ce sujet les louanges que vous méritez; et moi, l'une amitié intime lie à ce prélat, je n'oublierai jamais que vous venez de faire pour lui. » Le roi Vladislas ant mort presque subitement, et la voix publique deandant que Mathias fût son successeur, Witez se ren! à Prague pour délivrer le jeune prince qui y était tenu captif. Il avait pris avec lui 4,000 ducats, pour vrir les portes de la prison. Pendant qu'il négociait, athias fut élu roi, et le 16 février 1458 Witez le préta à la diète rassemblée à Ofen. Signalant ensuite de us en plus son zèle, il obtint à prix d'argent, que l'Emreur rendît la *sainte couronne* de Hongrie, qu'il retenait puis 20 ans; et il eut l'honneur de rapporter luiême ce dépôt sacré (19 juillet 1463) à Bude, où Maias ceignit le précieux diadème aux acclamations de ute la Hongrie. De tels services valurent à Witez de ouvelles faveurs; et il employa encore son crédit pour s choses utiles. Ayant fait agréer au jeune roi le plan une université qu'il voulait fonder près de Bude, en enant celle de Bologne pour modèle, des députés funt envoyés au pape Paul II, qui confirma les statuts ce grand établissement, dont Witez fut nommé chanlier (1465). On appela *Istropolis* la ville destinée à renfermer les nouvelles institutions, et à recevoir les élèves et les maîtres que l'on fit venir des pays étrangers. Witez, qui était passionné pour l'astronomie, appela entre autres savants le célèbre Jean Regiomontanus. Ce plan eut peu de succès; son exécution eût exigé des temps plus tranquilles; mais la Hongrie n'était pas destinée à jouir alors d'un tel bonheur. La cour de Rome, voulant détrôner Podiébrad, roi de Bohême, offrit sa couronne à Mathias. Witez, qui jusque-là avait dirigé avec tant de sagesse les conseils du jeune roi, se laissa gagner. Depuis ce moment, Mathias, au lieu de marcher sur les traces du grand Huniade, son père, qui avait toujours eu le sabre levé contre les Turcs, tourna toute son ambition vers la Bohême et la Moravie. Les hommes sages virent avec douleur répandre le sang des Hongrois, et prodiguer leurs trésors, pour aller attaquer des frères, pendant que l'ennemi du nom chrétien s'avançait jusque dans le cœur de la Hongrie. Dès lors Mathias ne vécut plus que dans l'inquiétude, environné de complots et d'hostilités. Witez, qu'il avait nommé archevêque de Gran et primat du royaume, entraîné dans une fausse politique, et ne pouvant fournir au roi tout l'argent que le prince demandait, perdit son crédit et sa faveur. Oubliant alors ce qu'il devait aux Huniades, qui l'avaient tiré de la poussière, il se lia avec les ennemis du monarque. A leur instigation les États de Bohême, après avoir rejeté Mathias, élurent Vladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne (27 mai 1471). Witez fut arrêté, puis il fit sa paix, fut arrêté de nouveau, mis en liberté; et, le 8 août 1472, il mourut ayant à se reprocher d'avoir souillé par l'ingratitude une carrière glorieuse. Un de ses secrétaires avait recueilli les lettres et instructions écrites au nom du grand Huniade, depuis 1445 jusqu'à 1451. Le manuscrit original, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, a été publié, en 1746, dans le tome II des *Scriptores rerum hungaricarum*.

WITEZ (JEAN), neveu du précédent, remplit des missions importantes à la cour de Rome, et fut nommé archevêque de Veszprim, dont il ouvrit les portes à l'archiduc Maximilien d'Autriche, lorsque ce prince envahit la Hongrie, après la mort de Mathias Corvin.

WITEZ (MICHEL DE CSOKONAI), né à Débreczin en Hongrie le 17 novembre 1773, y est mort le 28 janvier 1805, après avoir annoncé, pendant une si courte carrière, un talent remarquable pour la poésie nationale. Il excellait surtout dans les compositions lyriques. Ses idylles et ses chants anacréontiques sont des chefs-d'œuvre; et ils expriment bien les douces modulations de la langue dans laquelle le poëte écrivait. On remarque surtout une épopée comique, en 4 chants, publiée sous ce titre : *Dorothée* ou le *Triomphe des dames pendant le temps du carnaval*, Grosswaradin et Waitzen, 1804, in-8°.

WITEZOWITCH (PAUL), conseiller à la cour de Vienne, est connu par ses recherches savantes sur les antiquités et l'histoire de la Croatie et des provinces voisines. Né à Zeng ou Segina, il assista, en 1681, comme député de cette ville, à la diète d'OEdenbourg, et, en 1682, il fut député par la même ville à la cour de Vienne, où il publia quelques pièces en vers latins, en-

tre autres : *Nova Musa, sive Pars artificiosa operum poeticorum anni* 1682; *Sacer chorus Josepho Leopoldi I filio.* Il profita de son séjour à Vienne pour travailler sur l'histoire de son pays. On lui donna accès dans les bibliothèques, archives de la monarchie, et Léopold le renvoya en Croatie, avec la mission d'y rassembler les pièces d'après lesquelles la couronne de Hongrie pouvait établir ses droits sur cette province, et en déterminer les limites. L'Empereur donna aux autorités civiles et militaires de la Croatie l'ordre d'assister et de protéger dans ses recherches Witezowitch, qui alors avait déjà germanisé son nom, prenant celui de Paul Ritter, sous lequel il est connu depuis cette époque. Nommé chevalier de l'Éperon d'or, il assista en cette qualité à la diète de Presbourg, tenue, en 1687, pour le couronnement de Joseph Ier. Sur ses instances, les États des trois royaumes qui composent la Hongrie décidèrent, en 1691, qu'une imprimerie serait établie à Agram. Ce savant mourut à Vienne le 17 octobre 1713. Dans le grand nombre de ses ouvrages nous remarquerons : *Croatia rediviva regnante Leopoldo magno Cæsare*, Vienne, 1700; *Stemmatographia sive Armorum Illyricorum delineatio et descriptio*, Vienne, 1701; *Bosnia captiva, sive Regnum et interitus Stephani ultimi Bosniæ regis*, Tirnau, 1712; *Natales D. Ladislao restituti; Sibylla*, en langue croate, Agram. Witezowitch fit aussi imprimer à Agram une *Chronique croate*, qui a eu plusieurs éditions et deux continuations dont l'une va jusqu'à l'an 1744, et l'autre jusqu'en 1762. Cette publication est la seule où il ait pris son nom croate de *Paul Witezowitch*; dans toutes les autres il prend celui de *Ritter*.

WITHER (GEORGE), poëte anglais, né dans le comté de Hamp en 1588, prit parti pour le parlement lorsque la guerre éclata en 1642, leva un régiment à ses frais, et fut fait prisonnier. Remis en liberté, et plus tard nommé juge de paix par le long parlement, puis major-général de cavalerie et d'infanterie, sous Cromwell, il fut, à la restauration, dénoncé comme spoliateur, et enfermé à la Tour. Relâché au bout de trois ans, il mourut le 2 mai 1667. Les compositions de Wither se ressentent de sa trop grande facilité. A. Dalrymple en a publié, en 1785, un choix sous le titre de *Juvenilia*; et sir Egerton Bridges a reproduit les pièces suivantes : *Shepherd's Hunting*, Londres, 1814; *Fidelia*, 1815; *Hymnes et chants d'église*, 1815, 3 vol. in-12.

WITHERING (GUILLAUME), médecin et botaniste anglais, né en 1741 à Willington, dans le comté de Shrop, mort le 6 octobre 1799, après avoir pratiqué successivement à Stafford et à Birmingham, était membre de la Société royale de Londres, ainsi que de celle d'Édimbourg, et avait été agrégé à l'Académie de Lisbonne dans un voyage qu'il fit en Portugal pour raison de santé. Outre divers *Mémoires* dans les *Recueils* de ces Sociétés savantes, on cite de Withering : *Arrangement botanique dans la Grande-Bretagne*, 3e édition, fort augmentée, 1796, 4 vol. in-8°. On a publié en 1822 ses *miscellaneous Tracts;* avec une *Notice* sur sa vie, Londres, 2 vol. in-8°.

WITHERSPOON (JOHN), théologien, né près d'Édimbourg en 1722, fut ministre dans la ville de Paisley, et s'y fit connaître par son talent pour la prédication. Des offres lui furent faites pour l'engager à se rendre en Hollande; mais il préféra passer en Amérique. Nommé président du collége de Prince-Town, il se prononça fortement pour l'indépendance, fut député au congrès par l'État de New-Jersey, et mourut en 1794. On a de lui : *Caractères ecclésiastiques*, satire piquante contre le parti de l'Église d'Écosse appelé les *modérés*; *Essai sur des sujets importants*, 3 vol. in-8°; un autre sur la *nature et les effets du théâtre;* des *Sermons*. Tous ces ouvrages ont été recueillis en 1802 par les soins du docteur Rodgers. Il a fourni plusieurs *articles* dans l'*American Museum*, 1788.

WITHOF (JEAN-HILDEBRAND), philologue, né le 27 juillet 1694, à Lengerich ou Lemgerké, dans le comté de Tecklenbourg, fit ses études à Brême et à Utrecht. Nommé, en 1716, recteur de l'école latine à Bommel, dans le pays de Gueldres, il fut appelé à Duisbourg pour y occuper la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque; et il mourut dans cette ville, le 30 février 1769. Suivant les traces du savant Bentley, il corrigea avec beaucoup de succès un grand nombre d'auteurs anciens. On a de lui : *Specimen emendationum ad Guntherum Ligurinum*, Duisbourg, 1731, in-4°; ibid., 1755; *Encœnia critica, sive Lucanus, Arrianus, et Maximianus integritati restituti*, Wesel, 1741, in-4°; *Primitiæ criticarum, præcipuè ex Senecâ Tragico*, Leyde, 1749, in-4°; *De maximè necessaria criticorum opera*, dissertation publiée sous le pseudonyme de *Claudius Crenius*, dans les *Observationes miscellaneæ*, 1740, tome Ier; *Remarques critiques sur Horace et autres auteurs romains*, insérées dans l'*Intelligenz-Blatt*, journal allemand qui paraissait à Duisbourg, et publiées par H. A. Grimm, à Dusseldorf, 1791, 2 vol. in-8°.

WITHOF (JEAN-PHILIPPE-LAURENT), fils du précédent, né à Duisbourg, le 1er juin 1725, fit ses études sous les yeux de son père, et quitta les belles-lettres pour se livrer à la médecine. En 1745, il donnait des leçons particulières sur cette science. Envoyé par son père en Hollande, il suivit les leçons des premiers maîtres. Revenu dans sa patrie en 1750, il y enseigna l'anatomie, la physiologie et la pathologie. La Société royale des sciences et celle de la littérature allemande le nommèrent un de leurs membres, et l'université de Duisbourg lui confia la chaire que son père y avait remplie. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1789. Comme médecin il eut de la vogue, et la confiance de quelques maisons souveraines. A l'exemple de Werlhof, de Haller et de quelques autres docteurs célèbres, Withof prit une place distinguée parmi les poëtes allemands. On a de lui : *Poésies*, Brême, 1751, in-8°; *la Probité*, poëme en trois chants, Halberstadt, 1770; *Poésies morales*, Dortmund, 1755, in-8°; *Poésies académiques*, Clèves et Leipzig, 1782 et 1783, 2 vol. in-8°.

WITIKIND (des deux anciens mots saxons *Witt-Kind*, qui signifient l'*Enfant blanc*) est un des héros les plus célèbres de l'ancienne Germanie. On n'a que des traditions fort incertaines sur son origine. Quelques chroniques du moyen âge lui donnent pour père un prince Werneking, qui était un des principaux chefs de la nation saxonne. Cette nation puissante habitait le territoire compris entre le Rhin et l'Elbe, et elle s'avan-

ait même au nord jusqu'à l'Oder. Tributaire des Francs saliens dès les premiers siècles de la monarchie, les Saxons trouvaient dans ce tribut même un prétexte continuel de guerre. Ils essayèrent de profiter de l'éloignement de Charlemagne, occupé d'expéditions dans le midi de l'Europe, pour faire une irruption dans la partie septentrionale de ses États. L'Empereur accourt, passe le Rhin à Worms, prend et rase la forteresse d'Eresbourg, boulevard de la Saxe, et reçoit sur les bords du Weser les supplications, les otages et les serments des vaincus. Son premier soin est de renverser l'idole qui était l'objet principal de la vénération du pays, et que les historiens français, se copiant les uns les autres, appellent communément *Irminsul*. C'est alors (vers 772) que parut un nouvel Hermann, ce Witikind, le seul rival qui se montra digne de Charlemagne par sa valeur et par sa constance. Cet homme, aussi éloquent qu'intrépide, ne cessait d'exhorter les Saxons à la défense de leur pays. Non content de voler d'une peuplade à une autre pour les animer toutes de son esprit, il dirigea sa politique vers les puissances étrangères, et parvint ainsi à attirer les armes de l'Empereur en Italie. Mais ce héros, accoutumé à passer rapidement d'une extrémité de ses vastes États à l'autre, reparaît tout à coup au milieu des Saxons (774); s'avance cette fois au delà du Weser; et, après les avoir écrasés de nouveau, cède à leurs protestations de fidélité. Pensant que leur conversion au christianisme était la seule garantie qu'ils pussent lui offrir de leur soumission future, il voulut introduire le baptême parmi ces sauvages belliqueux; mais les Angriens furent à peu près les seuls qui se montrèrent dociles. Deux ans se passèrent ensuite assez tranquillement. Mais en 776 l'amour de l'indépendance excite une nouvelle guerre, les Français sont battus, Éresbourg est repris. Alors l'infatigable Charlemagne revient contre les Saxons avec rapidité. Il les attaque, les défait à Siegenbourg (ville de la victoire) et les extermine à la bataille des sources de la Lippe. Ceux qui ont échappé au massacre demandent à genoux miséricorde et le baptême; et le vainqueur consent à leur laisser la vie au prix d'une abjuration; il élève des forts, s'empare des bourgades principales, désigne la ville de Paderborn pour être le lieu où se rendront les leudes, les grands de la France, et y convoque les principaux Saxons. Tous lui promirent ce qu'il exigea. Un seul de leurs chefs refusa d'y paraître; cet homme était Witikind. Pendant que ses compatriotes s'humiliaient, il alla porter sa haine et sa douleur à la cour de Sigefroi, roi des Danois ou Normands. Cette époque n'est que trop remarquable : ce fut cette alliance de Witikind avec le chef de ces terribles Normands, ce furent ses continuelles instigations qui, pendant plus d'un siècle, les attirèrent sur les côtes de France. Se croyant désormais maître absolu de la Saxe, Charlemagne porte la guerre au delà des Pyrénées; mais au moment même où il essuyait l'échec de Roncevaux, il apprend que les nouveaux chrétiens des pays situés entre le Rhin et le Weser ont derechef secoué son joug, et que Witikind, plus audacieux que jamais, se remet à leur tête. Charles, avec la rapidité de la foudre, passe d'Espagne en Westphalie, et atteint Witikind à Buchold, sur les bords de la Lippe. Les Saxons, malgré les efforts héroïques de leur chef, sont terrassés et obligés d'implorer cette fois encore la clémence du vainqueur (779). Mais Charlemagne s'éloigne de nouveau, et Witikind médite aussitôt des projets de délivrance. A sa voix éclate une insurrection plus générale et plus violente qu'aucune de celles qui avaient précédé. Réprimée presque aussitôt, elle est réorganisée par Witikind. Le comte Théodoric, parent de l'Empereur, marche à sa rencontre avec une armée considérable, partagée en trois corps. Le héros saxon profite habilement de cette division, et déployant contre les Français ce génie qui ne pouvait être vaincu que par celui de Charlemagne, il remporte la victoire la plus complète, au pied du mont Sinthal, près du Weser (782). Charlemagne ne voulut confier qu'à lui-même le soin de sa vengeance. A son aspect, les Saxons, frappés de terreur, demandent grâce comme s'ils étaient déjà vaincus. Cinq mille périssent massacrés à Verden, et expient ainsi le crime d'avoir été braves à Sinthal. Cette éclatante vengeance ne fit qu'exaspérer les Saxons et les rendre plus dociles aux insinuations de Witikind qui, abandonné de tous les siens, réduit à prendre la fuite, épiait encore le moment de rentrer dans la lice, et ne tarda pas à y reparaître. La fureur qui le transportait aveugla sa prudence : trois fois il osa livrer bataille en plaine aux troupes françaises, mieux disciplinées que les siennes, et trois fois il éprouva la plus sanglante défaite. Instruit par l'expérience, il se remit sur la défensive, et profita avec habileté des montagnes et des forêts dont le théâtre de la guerre était hérissé. Après plusieurs campagnes où le sang coula par torrents, Charlemagne, convaincu que l'indomptable chef des Saxons ne lui laisserait que des déserts et des ruines, prit enfin la résolution de traiter directement avec Witikind. Il lui envoya des prélats qui vantèrent avec adresse les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, et s'attachèrent surtout à le convaincre de la sainteté du christianisme. La persuasion fit ce que n'avait pu faire la force des armes : Witikind, dépouillant toute haine, ne craignit pas de se fier à la générosité de Charlemagne. Il se rendit auprès de ce prince à Attigny-sur-Aisne, et témoigna le désir sincère d'être baptisé en sa présence, ainsi que plusieurs chefs saxons qui l'accompagnaient (786). C'est alors que Charlemagne lui conféra le titre de duc de Saxe, qui n'impliquait d'ailleurs aucun droit de souveraineté sur le pays. Witikind, étant retourné en Allemagne, se montra scrupuleux observateur des traités avec la France. Il fut tué en 807, dans un combat contre Gérold, duc de Souabe. Depuis sa conversion, sa vie fut si chrétienne, que quelques chroniques n'ont pas hésité à le mettre au rang des saints. Des généalogistes en font la tige de la troisième race des rois de France.

WITIKIND II, fils du héros saxon, ayant pris au baptême le nom de Robert, fut le père de Robert le Fort, bisaïeul de Hugues Capet; mais cette opinion paraît hasardée. On croit généralement que Robert le Fort descendait d'Arnould, maire du palais, puis évêque de Metz au commencement du 7e siècle. (*Voyez* les *Annales Witikindi* et une *Dissertation* en allemand de J. H. Boecler, intitulée : *le grand Witikind*, 1713, in-8°.)

WITIKIND ou **WITEKIND**, bénédictin, mort vers 975 à l'abbaye de Corvey (*Corbeia Nova*) en West-

phalie, y avait professé la littérature sacrée et profane. Il reste de lui : *Annales de gestis Othonum* (Annales des Saxons), en III livres, qui se terminent à la mort de l'empereur Othon Ier. Cette chronique, publiée à Bâle, 1532, in-folio, dans un recueil de morceaux historiques de la même époque, a été reproduite par R. Reineccius, Francfort, 1575, in-fol., et par H. Meibom, ibid., 1621, in-fol.; puis par le petit-fils de Meibom, dans les *Scriptor. rerum germanic.*, Helmstadt, 1688. D. Bouquet en a donné l'extrait dans son *Recueil des historiens français*, tome VIII.

WITOLD ou **WITWALD** (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, s'est placé, par son courage et ses qualités éminentes, au premier rang des princes de sa maison. Étant du même âge que Vladislas Jagellon, son cousin germain, il fut élevé avec lui; et ces deux princes vécurent dans la plus parfaite intimité. Cependant Kiestuth, père de Witold, avertit celui-ci que Jagellon, oubliant ce qu'il leur devait, formait contre eux des trames perfides. Ne s'en tenant pas à cet avertissement, il se mit à la tête de ses troupes en 1382, s'avança sur Wilna, s'empara de cette ville, de Jagellon et de sa correspondance. Par les ordres de son père, Witold accourut; et quoiqu'il eût sous les yeux les preuves de la perfidie de son ami, il vint à bout de le réconcilier avec son père. Mais bientôt de nouvelles dissensions s'étant élevées, Kiestuth et Jagellon se trouvèrent en présence, à la tête de leurs troupes. Jagellon, qui craignait l'issue du combat, eut de nouveau recours à la médiation de Witold, qui, plein de confiance dans sa loyauté, n'hésita point à venir le voir dans son camp, et y entraîna même ensuite son père; mais le perfide Jagellon, au mépris de l'honneur et de la parenté, fit conduire Kiestuth dans un cachot, où ce vieillard fut étranglé. Witold fut sévèrement gardé à vue; et il se croyait destiné au même supplice, lorsque son épouse, qui avait seule la permission de le voir, accompagnée de deux de ses femmes, lui fit prendre les habillements de l'une d'elles, et réussit à le sauver. Il se réfugia chez les chevaliers teutoniques, où son épouse le suivit bientôt, Jagellon s'étant laissé toucher par le dévouement de cette princesse. Witold se rendit dans la Samogitie, qui alors appartenait à la Lithuanie. Les habitants le reçurent avec joie, demandant qu'il se mît à leur tête, et qu'il les conduisît contre Jagellon. Les chevaliers lui offrirent des armes et des chevaux : mais il se réconcilia bientôt avec Jagellon, et, toujours confiant, il l'accompagna en 1385 à Cracovie, lorsque ce prince y fit célébrer son mariage avec la reine Hedwige. Cette union avait été formée à son préjudice, pendant son exil. Le 14 février 1386, Witold fut, ainsi que Jagellon, baptisé solennellement à Cracovie, après avoir renoncé au paganisme; et il prit le nom d'Alexandre. Pendant qu'on se livrait à la joie dans cette ville, on y apprit que le grand maître des chevaliers, au lieu de se rendre à l'invitation que lui avait adressée Jagellon, s'était jeté sur les provinces limitrophes de la Lithuanie. Le roi, qui connaissait la loyauté de Witold, l'envoya pour repousser cette irruption; et l'ennemi se hâta de rentrer dans ses limites. Cependant, ne pouvant s'entendre avec Skirgiellon, frère du roi, qui était chargé d'administrer avec lui la Lithuanie, Witold se retira en Prusse, d'où, pendant cinq ans, il ne cessa d'inquiéter Jagellon. Enfin celui-ci réussit à faire la paix; et Witold étant arrivé, en 1392, à Wilna, Jagellon s'y rendit, accompagné de la reine Hedwige et des grands de la Pologne. Witold fut nommé son lieutenant général en Lithuanie; et il fut installé à Wilna, aux acclamations du peuple. Pendant les quatre premières années de son administration, après avoir repoussé les chevaliers teutoniques, il reprit les duchés de Siewiersk, de Novogorod, de Kiow, de Podolie, de Vitepsk et de Smolensk. Il pénétra dans la Livonie et dans le duché de Rezan. En 1396, il pria Vassili II, à qui il avait donné en mariage sa fille Sophie, de venir le trouver à Smolensk. Là, pendant qu'en apparence on ne pensait qu'aux fêtes et aux divertissements, on fixa les limites des deux États. Witold avait tellement agrandi ses domaines, que les gouvernements actuels d'Orel, de Kalouga et de Tula lui appartenaient. Possédant Rjev, Velikii-Lucki; s'étendant depuis les frontières de Pskow jusqu'à la Gallicie et la Moldavie d'un côté, et de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dniéper, il commandait en maître dans toute la Russie méridionale, tandis que Vassili, relégué dans les tristes contrées du Nord, pouvait, de Mojaïsk, de Borowsk, de Kalouga et d'Alexine, contempler la ligne des frontières lithuaniennes. Witold était trop puissant pour que l'on osât lui proposer d'y faire des changements. Ce prince promit à Vassili protection pour le culte grec dans les provinces qu'il venait de soumettre. On parla aussi à Smolensk de l'expédition que Witold méditait contre les Tartares; et ce fut probablement l'objet principal des conférences. Le fier Toktamisch, vaincu par les lieutenants de Tamerlan, s'était réfugié à Kiow, avec sa femme, ses enfants et ses trésors, implorant le secours de Witold, qui s'empressa de prendre sous sa protection un exilé aussi célèbre, lui promettant de le reconduire à main armée à la horde, et de le replacer sur le trône de Bati. Déjà il avait fait une excursion jusqu'à Azow, d'où il avait ramené un grand nombre de captifs. Ne se proposant rien moins que de renverser le trône de Tamerlan, il députa, en 1399, un de ses généraux à Vassili, pour demander à ce prince de coopérer à l'exécution de son plan. Le grand-duc de Russie envoya son épouse à Witold, qui reçut sa fille à Smolensk avec les témoignages de la plus vive affection. La princesse représenta à son père que la Russie ne pouvait s'exposer en prenant une part visible à cette guerre. Witold, qui le sentait, se rendit à Kiow, pour y rassembler son armée. La reine Hedwige lui fit en vain les représentations les plus pressantes : rien ne put l'arrêter. Jagellon lui confia ses meilleures troupes; et il se trouvait à la tête d'une armée aussi nombreuse que brave, ayant sous ses ordres 50 princes polonais, russes ou lithuaniens. Le 12 août 1399, il passa la Worskla, et l'action commença. Les Tartares avaient à leur tête Édigée, vieilli sous les drapeaux de Tamerlan. Ils l'emportaient de beaucoup en nombre sur les Lithuaniens. Witold se confiait dans son habileté et surtout dans ses canons et ses arquebuses; mais comme on ne savait alors ni charger promptement les armes à feu, ni les bien diriger, elles lui furent de peu de secours. Les Tartares l'ayant débordé, il fut mis en désordre; et dans cette ir-

ile journée, il ne se retira qu'avec peine, laissant les eux tiers de son armée sur le champ de bataille. Les Tartares s'emparèrent de Kiow, et portèrent la désolation dans s provinces voisines. Witold, s'étant promptement relevé e cette défaite, s'unit plus étroitement avec Jagellon, qui, n 1401, vint le visiter à Wilna. En 1403, un prince thuanien avait profité des circonstances pour s'emparer de Smolensk. Witold l'eut bientôt chassé de cette lace importante. D'après l'avis de Jagellon, il fit une aix, qu'il croyait durable, avec les chevaliers teutoniues, auxquels il céda la Samogitie. En 1407, des dissions s'élevèrent entre Witold et Vassili II, au sujet e Pskow et de Novogorod; et les explications demanées par le prince lithuanien ne l'ayant point satisfait, il rit un ton si menaçant, que Vassili, effrayé, demanda es secours à la grande horde. Les deux princes se renontrèrent sur les bords de la Krapiwna, près de Tula. assili ayant fait les premières démarches, on conclut un 'mistice qui, l'année suivante, fut changé en un traité paix. Les chevaliers teutoniques menacèrent alors core une fois la Lithuanie; et l'on courut aux armes part et d'autre. Le 15 juillet 1410, l'armée polonaise, mmandée par Jagellon, et celle de Lithuanie par Witld, se trouvèrent, près de Grunwald, en présence des evaliers, qui avaient à leur tête leur grand maître, lrich de Juningen. L'issue du combat fut terrible pour s chevaliers, qui laissèrent sur le champ de bataille),000 hommes, parmi lesquels se trouvait Ulrich, leur inéral. La paix se fit; et les chevaliers cédèrent la Saogitie. En 1415, l'empereur Sigismond, se rendant au ncile de Constance, pria Witold de protéger la Honie contre les Turcs. De concert avec Jagellon, le prince thuanien décida Mahomet à conclure avec la Hongrie ne trêve de six ans. Dans la même année, il envoya sur Dniéper une provision considérable de vivres pour mpereur de Constantinople. La réputation de Witold était répandue si loin, qu'en 1419 les Tartares appelés *rans-Volgenses* ou d'*au delà du Volga*, étant désunis itre eux, le prirent pour arbitre, et reçurent pour kan lui qu'il fit couronner avec pompe à Wilna. En 1421, donna pour épouse à Jagellon la princesse Sophie, sa ièce. Les Bohémiens lui offrirent alors la couronne, il refusa. Son ambition était de se faire couronner roi Lithuanie. Sachant que la nation polonaise s'y oppoirait, il gagna l'empereur Sigismond, qui, sur sa prosition, indiqua pour le mois de janvier 1428 une ssemblée à Lusko, ville capitale de la Volhynie. Cette union fut remarquable par les personnages qui y assisrent. On y vit l'empereur Sigismond avec son épouse les princes de l'Empire; Jagellon, roi de Pologne; ric, roi de Danemark et de Suède; les ambassadeurs Jean Paléologue, les princes voisins de la Russie, eux kans des Tartares et les grands maîtres de Prusse de Livonie. Witold défraya ces hôtes illustres, penant près de deux mois, avec une magnificence qui les tonna. Chaque jour, on tirait de ses caves 700 tonneaux d'hydromel et de vin, et de la bière en proporon. Ses cuisines suffisaient à peine pour apprêter, chaue jour, 700 bœufs et génisses, 1,400 moutons, 100 uffles, autant d'élans et de sangliers, etc. Les conférences publiques eurent particulièrement pour objet les moyens de repousser les Turcs en Asie. Dans les entrevues particulières, Sigismond fit tous ses efforts pour gagner Jagellon, afin qu'il concourût au couronnement de Witold. Ce prince y était assez porté : mais les sénateurs polonais qui l'entouraient repoussèrent toutes les propositions; ils résistèrent même en face à Witold, qui voulait les gagner; et sur leurs instances, Jagellon quitta la diète sans avoir pris congé de l'Empereur. Witold, indigné, se répandit en menaces. La diète polonaise, qui craignait les effets de sa vengeance, députa vers lui, de concert avec le roi, pour lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon. Il rejeta cette offre; et d'accord avec l'Empereur il fixa son couronnement au mois d'octobre 1430. Jagellon se rendit lui-même à Troki, pour tâcher de le fléchir. Il trouva le fier Lithuanien entouré de ses courtisans. Vassili III, son petit-fils, les princes de Tver, de Rezan, d'Odoief, de Mazovie, le kan de Tauride, l'hospodar de Valachie, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, les grands maîtres de Prusse et de Livonie, s'y étaient rassemblés, invités par Witold à son couronnement. Le grand-duc, octogénaire, étonna encore cette assemblée par l'éclat de sa représentation. Mais les sénateurs polonais s'étant montrés inébranlables, les hôtes augustes se retirèrent l'un après l'autre. Witold, accablé de chagrin, sentit ses forces diminuer. Il mourut le 27 octobre 1430, entre les bras de Jagellon et de sa famille. Ce prince, illustre de son temps parmi les souverains du Nord, et peut-être le premier général de son siècle, était petit de corps. Il savait répandre habilement les trésors qu'il devait à ses victoires et au commerce de ses États. S'étant interdit l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses, il était toujours en état de s'occuper des affaires les plus sérieuses; à table, en voyage et à la chasse, il songeait constamment à ses projets.

WITS (Hermann), en latin *Witsius*, théologien protestant, né en 1636 à Enckhuysen, dans la Nord-Hollande, obtint en 1675 la chaire de théologie à Franeker, remplaça cinq après Fr. Burmann à l'académie d'Utrecht, puis, en 1698, F. Spanheim à celle de Leyde; il devint ensuite recteur du collége théologique de cette ville, et y mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont: *de OEconomiâ fœderum Dei*, etc., Leeuwarden, 1677, in-8°, réimprimé plusieurs fois; *Exercitationes sacræ et symbolum quod apostolorum dicitur*, etc., 1681, 1689, in-4°; Amsterdam, 1697; Herborn, 1712; *Ægyptiaca...*, *sive de Ægyptiorum sacrorum cum hebraicis collatione libri III*, etc., Amsterdam, 1683; 1696, in-4°; *Miscellanea sacra*, Utrecht, 1692-1700, 2 vol. in-4°. On a recueilli les *OEuvres complètes de Witsius*, Herborn, 1712-1717, 6 vol. in-4°; et ses *OEuvres choisies*, Bâle, 1739, 2 vol. in-4° (*Voyez* les *Mémoires littéraires* de Paquot, tome I, édition in-fol.)

WITSEN (Nicolas), né à Amsterdam en 1640, joua un rôle important dans la magistrature de cette ville, surtout à l'époque de l'expédition de Guillaume III en Angleterre (1688). L'historien Wagenaar a fait usage des notes tenues par Witsen sur les préparatifs de cette expédition, dont le secret lui avait été confié, et sur les résultats qui en furent les suites immédiates; spécialement sur l'alliance offensive et défensive signée entre

l'Angleterre et les États-Généraux le 13 septembre 1689. Witsen y figure plutôt comme un négociateur prudent et consciencieux, que comme un homme doué de l'énergie et de la fermeté qu'exigeaient les circonstances (Voyez l'*Histoire de la patrie,* par Wagenaar, tome XV, pag. 425 et suivantes; tome XVI, pag. 21 et suivantes). Il avait des connaissances peu communes en mathématiques et en mécanique, et il en a fait preuve dans son ouvrage sur la *Construction ancienne et moderne des vaisseaux* (en hollandais), 1671, 1 vol. in-fol. Witsen se rendit encore utile, sous ce rapport, dans le règlement du pilotage, sur lequel il fut essentiellement consulté. On estime beaucoup sa belle *Description de la Tartarie septentrionale et orientale,* Amsterdam, 1692 et 1705, 2 vol. in-fol., ornée de son portrait à l'âge de 56 ans. Elle a été réimprimée avec une introduction de Pierre Boddaert, Amsterdam, 1785, in-fol. Le 18e volume des *Transactions philosophiques* contient une *Lettre* de Witsen *à Martin Lister sur les ruines de Persépolis.* Le czar Pierre le Grand l'honorait du plus haut degré de considération et de bienveillance. Witsen avait formé un riche cabinet d'antiquités et d'objets curieux, sur lequel on peut voir Charles Patin, *Quatre recueils historiques,* Bâle, 1673, in-8°, page 202. Un bon nombre d'objets de cette collection a passé dans le cabinet de l'université de Leyde (*Voyez* Sax, *Onomast.,* tome V, pag. 190). Scheltema, dans son *Staatkundig Nederland* (Hollande politique), tome II, pag. 508, exprime le désir de voir paraître sur un homme aussi distingué une notice, que personne ne pourrait mieux faire que lui. — CORNEILLE WITSEN, père de Nicolas, et comme lui bourgmestre d'Amsterdam, avait les mêmes goûts littéraires. On voit son portrait sur deux médailles dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas,* par Van Loon, t. III, page 65.

WITT (JEAN DE), célèbre ministre hollandais, naquit le 25 septembre 1625, à Dordrecht, où son père exerçait les fonctions de bourgmestre. Député en même temps au conseil des États de Hollande et de Frise, ce citoyen, non moins remarquable par ses lumières et son courage que par son patriotisme et son incorruptible probité, se montra invariablement opposé aux prétentions de la maison d'Orange. Élevé dans ses principes et formé par son exemple, Jean de Witt apprit de bonne heure à redouter les envahissements de la prépondérance militaire; et l'emprisonnement de son père au château de Loevestein, en 1650, ne changea point ses dispositions à cet égard. Le prince d'Orange, Guillaume II, étant mort le 2 octobre 1650, la chance tourna en faveur des ennemis de sa maison, alors réduite à une douairière aussi impuissante qu'orgueilleuse, et à un héritier posthume. Aussi tandis que Corneille, son frère, devenait bourgmestre de Dordrecht, député de cette ville aux États de Hollande et de West-Frise, et inspecteur des digues dans le pays de Putten, Jean était nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht; et deux ans plus tard (1652), grand pensionnaire de Hollande, il exerçait une influence encore plus immédiate et plus directe sur toutes les affaires des Provinces-Unies. Ce ne fut pas cependant sans de grandes difficultés qu'il vint à bout de faire adopter, même momentanément, ses idées et ses plans par la confédération. Ruiner à jamais la puissance de la maison d'Orange et rayer des lois hollandaises l'institution du stathoudérat, telle était la pensée dominante du grand pensionnaire. La Zélande, remplie des amis et des créatures de l'ancien stathouder, s'opposait vigoureusement à tout ce qui semblait devoir amener ce résultat; et les autres provinces, soit par amour pour la maison d'Orange, soit par une jalousie secrète contre la suprématie des États de Hollande, qui effectivement dominaient toutes les délibérations faites en commun, balançaient à faire cause commune avec les de Witt, ou n'adoptaient leurs idées qu'en les modifiant, comme exagérées. A l'époque où de Witt prit les rênes du gouvernement, les États avaient à soutenir contre l'Angleterre une guerre ruineuse. Les amiraux hollandais avaient éprouvé des échecs terribles. Tromp, un de leurs plus célèbres marins, était mort au milieu d'un combat; enfin la flotte anglaise stationnait sur les côtes de la Hollande, et paralysait tout le commerce de la république. Cependant telles furent, et la rapidité avec laquelle de Witt répara ces malheurs, et l'attitude formidable que recouvra aussitôt la marine hollandaise, grâce à son administration éclairée et à sa vigilance, que les propositions d'accommodement trouvèrent Cromwell accessible. D'ailleurs cet heureux usurpateur, après avoir eu besoin de la guerre, avait besoin de la paix. Un traité négocié par les soins du grand pensionnaire, et signé à Westminster (15 avril 1654), remit les choses dans la situation où elles étaient avant la guerre. Seulement la république unie reconnut la supériorité du pavillon anglais dans la Manche. En revanche il fut stipulé que la dynastie des Stuarts ne trouverait point d'appui dans les Provinces-Unies, et qu'on n'élirait pour stathouder ou pour amiral général aucun prince de la maison d'Orange. Au reste, la clause qui venait d'être adoptée contre les rejetons de Guillaume de Nassau ne fut signée d'abord que par la province de Hollande, et demeura longtemps un article secret du traité. Elle n'en devint pas moins pour Jean de Witt la base de la résolution qu'il vint à bout de faire adopter, en 1667, par l'assemblée générale des États, et qui, sous le nom d'*édit perpétuel,* abolissait le stathoudérat, en en défendant à jamais le rétablissement. Les partisans de la maison d'Orange eux-mêmes durent, jusqu'à un certain point, applaudir à ce règlement, qui au moins leur garantissait que l'autorité souveraine, masquée du nom modeste de *Stathouder,* n'appartiendrait point à d'autres qu'à leur chef. Mais il est facile de voir que l'acte fut principalement dirigé contre l'ambition naissante du jeune Guillaume, dont l'éducation était conduite sous les auspices du grand pensionnaire, avec les soins les plus éclairés, mais à qui l'influence d'une mère, fille d'un souverain et veuve d'un stathouder, inspirait les idées les plus opposées à l'égalité indispensable dans une république. Aussi jurèrent-ils dès lors une haine implacable au ministre qui contrariait si opiniâtrément leur parti. Celui-ci s'occupa de son côté à paralyser toutes leurs entreprises, et à assurer autant que possible l'exécution de l'édit qu'il venait d'arracher à l'inexpérience de ses compatriotes. Cependant la guerre s'était rallumée entre les sept Provinces et l'An-

leterre; et, malgré la protection que la France accor-ait aux premières, elle ne continua qu'avec des succès ariés, jusqu'à ce que l'habileté du ministre hollandais ût déterminé le roi de Danemark à se déclarer contre Angleterre. De Witt donna aussi, dans cette guerre, es preuves particulières de courage et de connaissances rofondes dans la marine. L'amiral Opdam avait été attu à Harwich, en 1665, par le duc d'York et le prince upert; et à peine Tromp avait ramené les débris de sa otte vers l'embouchure du Texel. Il s'agissait de la ire parvenir à Anvers; quoique tous les pilotes s'ac-rdassent à déclarer qu'il était impossible d'y réussir, cause des bas-fonds qui rendaient la navigation extré-ement périlleuse, Jean de Witt monta sur les vais-aux, et faisant lui-même les fonctions de pilote, dont rsonne ne voulait se charger, il entra dans le port Anvers sans le moindre accident. Deux autres batailles vales eurent lieu l'année suivante. Dans l'une, livrée 1er au 4 juin, l'escadre hollandaise, après une action s plus longues et des plus meurtrières dont les fastes la guerre navale fassent mention, reprit l'avantage; ais elle le perdit de nouveau le 4 août. Comme, grâce x alliances contractées par de Witt et l'activité dé-oyée par les républicains, les espérances ambitieuses nçues par l'Angleterre ne se réalisaient nullement, arles II, plus ami du repos que de la gloire, songea à paix. Les conférences d'abord tenues à Paris furent suite transférées à Breda. De Witt eut l'art de pro-nger les préliminaires du traité; et pendant que les énipotentiaires faisaient valoir de vaines prétentions, commanda aux amiraux hollandais d'attaquer la flotte glaise mal entretenue par la négligence du roi Char-s, qui, croyant déjà la paix immanquable, avait dé-urné à son usage une partie des subsides, votés par s chambres, pour faire la guerre. L'éclatant succès obtinrent en plusieurs endroits les descentes des llandais hâtèrent la fin des discussions, et les quatre issances belligérantes (le Danemark, la France, l'An-eterre et la Hollande) signèrent la paix, et se rendi-nt mutuellement tout ce qu'elles s'étaient pris, en n garantissant la possession. Le calme étant ainsi ré-bli au dehors, le grand pensionnaire dirigea son atten-n vers l'intérieur de l'État. Mais il s'agissait dès lors toute autre chose que de se prémunir contre les oran-stes. Il commençait à devenir évident pour les hommes biles dans la politique, et Jean de Witt était de ce mbre, que la France nourrissait des projets de con-êtes. La célèbre campagne d'hiver pendant laquelle uis XIV s'empara de la Franche-Comté annonça bien-t encore plus clairement ses projets, et quoique jus-'alors toutes les démonstrations hostiles portassent ou r l'Espagne, ou sur la maison d'Autriche, le voisinage un monarque trop puissant devait donner ombrage à Hollande. La puissance maritime des sept provinces était qu'un faible obstacle en cette circonstance; d'ail-urs celle de Louis XIV avait augmenté dans une pro-rtion considérable pendant la guerre précédente; et ndis que les forces hollandaises diminuaient par une ite sérieuse avec l'Angleterre, les Français avaient nstruit plus de cent navires, et établi une fonderie de nons pour le service maritime. Les finances françaises administrées par Colbert étaient dans l'état le plus bril-lant; et Louis avait encore exigé que les États lui payas-sent un subside pour l'entretien de ses troupes. Ces con-cessions, qui devaient bientôt devenir funestes à la Hol-lande, étaient sans doute forcées par les circonstances et par les besoins de secours; mais rien n'obligeait de Witt à laisser les frontières presque sans fortifications, et à congédier presque toutes les troupes étrangères, pour épargner quelques dépenses aux États. Il est vrai que cette faute leur fut commune, et que, relativement aux fortifications surtout, les États de chaque province, trop portés à user de l'indépendance qui leur était lais-sée, furent les vrais coupables. De Witt n'osa, sans doute, faire usage de tous ses moyens d'influence, de peur d'offenser la susceptibilité ombrageuse des États, toujours portés à voir un empiètement de pouvoir dans les propositions faites par la province de Hollande, et peu disposés d'ailleurs à accueillir des mesures dispen-dieuses, quand la nécessité d'y avoir recours pouvait sembler problématique. Ses ennemis n'auraient point manqué dans cette occasion de joindre leurs clameurs à celles des opposants, et de répéter qu'il était inutile d'abolir la puissance stathoudérienne, si l'on établissait un stathouder sous le nom de grand pensionnaire. En-fin, et c'est en cela que consiste principalement l'erreur de ce politique si distingué, il crut l'heure du péril plus éloignée qu'elle ne l'était effectivement; et dans le fait, avec tout autre souverain que Louis XIV à Versailles, ou que Charles II à Saint-James, la France eût mis moins de précipitation à se jeter sur la Hollande. Au reste, il faut avouer que le roi de France, put, avec quelque justice, se plaindre de la ligne de conduite sui-vie par les Hollandais, si cependant on a droit de se plaindre d'une défiance à la fois légitime et inoffensive. A peine la Franche-Comté eut été conquise, qu'il fut non pas forcé, mais obligé de la rendre. L'Angleterre, la Hollande et la Suède unies ensemble par la triple alliance, et l'année suivante cosignataires d'un traité particulier à la Haye, se portèrent garants de la pre-mière paix d'Aix-la-Chapelle. Cette négociation, qui fut l'ouvrage de William Temple, pour l'Angleterre, et de de Witt pour la Hollande, fut peut-être le chef-d'œuvre de ce ministre. Ne voulant point faire lui-même les pre-mières démarches pour contrarier la France, en quoi que ce fût, il eut l'adresse de se faire demander par l'Angleterre ce qu'il aurait sollicité lui-même. Craignant ensuite avec raison de blesser trop profondément la susceptibilité orgueilleuse d'un allié aussi puissant, aussi ancien que Louis XIV, pour se réunir à un prince versatile et dominé en secret par la France, il profita des paroles mêmes du monarque français, et sembla ne viser qu'à assurer l'adoption des offres faites par ce conquérant. Enfin, se mettant pour le bien public au-dessus des lois, il prit sur lui de faire signer et ratifier par les États-Généraux un traité qui aurait dû être sou-mis à l'assentiment de toutes les villes de chaque pro-vince. L'année suivante (1670), de Witt forma aussi avec l'Empereur et l'Espagne une alliance, dont le but unique était de mettre des entraves aux progrès de Louis XIV. Ce dernier n'en fut que plus animé contre les Hollandais; et, comme il ne pouvait songer à les

sacrifier à sa vengeance tant qu'ils seraient défendus par de puissants alliés, il ne songea plus qu'à rompre les nœuds de la coalition défensive formée contre son ambition. Le roi de Suède se détacha de la triple alliance, que jamais il n'avait contractée par lui-même, puisqu'il était mineur à l'époque du traité. Bientôt un succès encore plus marqué se fit sentir au cabinet de Saint-James. L'or prodigué aux ministres anglais, une maîtresse française (Mlle de Quérouet, depuis duchesse de Portsmouth) procurée au monarque, firent oublier aux chefs de l'État les promesses les plus sacrées, et les règles les plus simples de la politique. Assuré de la coopération de Charles, Louis déclara brusquement la guerre, et marcha en personne contre les Hollandais (1672). La paix d'Aix-la-Chapelle, en lui accordant les Pays-Bas, avait mis ses provinces immédiatement en contact avec celles de la confédération batave. Les villes frontières attaquées inopinément, et avant d'avoir pris les précautions nécessaires pour résister à un ennemi formidable, tombèrent rapidement au pouvoir des armées françaises. Orsoi, Rees, Wesel, Rheinberg, emportées, donnèrent aux autres le signal d'ouvrir leurs portes : bientôt le passage du Rhin ouvrit la Hollande sans défense ; le pays fut comme conquis en moins de trois mois. D'autre part, la flotte hollandaise, commandée par Ruyter, faisait en pure perte des prodiges de valeur à Soult-Baye, où elle avait à combattre le duc d'York à la tête des Anglais, et le comte d'Estrées, amiral de la flotte française. Pressés de toutes parts, les Hollandais crurent ne pouvoir trouver de salut que dans le rétablissement d'une autorité dictatoriale, et abrogeant leur édit perpétuel, après cinq années d'existence, ils confièrent le stathoudérat au jeune Guillaume III, que déjà ils avaient nommé capitaine et amiral général (25 février 1672), malgré les plaintes et les réclamations des de Witt. Quelque temps après cette nomination, quatre assassins se jetèrent sur de Witt, et le laissèrent dans les rues, couvert de blessures. Un seul fut puni, et les autres ne furent pas même recherchés. Vers le même temps, Corneille de Witt, accusé par un aventurier d'avoir voulu attenter aux jours de Guillaume, avait été condamné à un bannissement perpétuel. Mais cette sentence rigoureuse semblait encore trop douce aux implacables ennemis des de Witt. Pendant que Corneille dans sa prison songeait au lieu qu'il allait choisir pour son exil, son accusateur criait dans les rues que les États trahissaient la république ; qu'il fallait châtier l'attentat médité contre le stathouder ; que le peuple ne devait pas souffrir l'impunité et l'évasion d'un grand criminel. Le reste des Orangistes excitait la multitude, et lui présentait les deux frères comme les auteurs de tous les désastres de la Hollande. On disait que, vendus à Louis XIV, ils avaient licencié les régiments étrangers, autrefois protecteurs des provinces confédérées ; démantelé les villes, les forts ; travaillé à augmenter la marine, l'artillerie du conquérant ; et qu'ils avaient vidé les coffres de l'État pour payer son alliance. Tandis que ces calomnies étaient répétées par la populace, Jean de Witt allait chercher son frère dans la prison, et le faisait monter dans sa voiture, soit pour fuir plus vite, soit pour braver les vociférations du peuple. Selon quelques historiens, tous deux affectaient en cet instant de se mettre au-dessus de l'indignation publique, et lançaient sur les groupes fanatiques qui les environnaient des regards de pitié et de dédain. A la porte de la ville ils trouvèrent le passage fermé : on les força de rétrograder ; l'exaspération de la multitude, habilement soulevée, croissait d'instant en instant. La vue de quelque cavalerie et de la garde bourgeoise, envoyées pour défendre les deux frères, précipita la catastrophe. Les plus furieux se jetèrent sur eux, les renversèrent, et les frappèrent jusqu'à ce qu'ils restassent morts sur la place. Selon d'autres, dont la narration moins dramatique nous semble plus conforme à la vérité, les deux de Witt auraient été massacrés dans la prison, où Jean était allé rendre visite à son frère. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'immédiatement après leur mort leurs cadavres furent traînés en triomphe par ceux qui venaient de les égorger, et suspendus à un gibet la tête en bas ; après quoi les chefs de l'émeute les frappèrent encore, et mirent leurs membres en lambeaux. Enfin à minuit, quand la foule fut dissipée, les deux cadavres furent détachés du gibet, par ordre des États-Généraux, et ensevelis à la Haye. Plusieurs médailles furent frappées en leur honneur. L'*Histoire métallique des Pays-Bas* par Van Loon en présente quatre, dont deux sont remarquables par la beauté de l'exécution.

WITT (Corneille de), frère du précédent, naquit à Dordrecht le 25 juin 1623, et se livra, dans sa jeunesse à la jurisprudence, ainsi qu'à l'art militaire. Il servit aussi pendant plusieurs années sur la flotte de la république, et s'y distingua par une valeur à toute épreuve. Cependant, malgré le renom qu'il s'acquit par son intrépidité et ses connaissances dans l'art de la guerre, et malgré l'idée que peut inspirer la légende (*Hic armis maximus, ille toga*) de l'une des deux médailles dont nous avons parlé ci-dessus, il ne faut point s'imaginer, ainsi que l'ont écrit quelques biographes, qu'il ait jamais rempli les fonctions d'amiral ou de chef de la flotte sous quelque titre que ce soit. A l'époque même où il jouit, ainsi que son frère, de la plus haute autorité à laquelle de vrais républicains puissent aspirer dans une république, il ne fut que commissaire politique, en d'autres termes, inspecteur du gouvernement sur les vaisseaux de la confédération. C'est en cette qualité qu'il se trouvait, en 1667, sur la flotte hollandaise qui, pendant les négociations de Bréda, alla, sous les ordres de Ruyter, opérer des descentes dans l'est et le midi de l'Angleterre, et qui brûla plusieurs vaisseaux anglais sur les eaux de la Tamise et à quelques milles de Londres. Il remplissait aussi une mission politique à bord de la flotte lors de la bataille de Soult-Baye (28 mai 1672) ; et il s'y comporta avec autant de valeur que dans les premiers temps de sa jeunesse. Mais c'est principalement comme magistrat qu'il est célèbre dans les fastes de la Hollande. Bourgmestre de sa ville natale, député par elle aux États de Hollande et de West-Frise, enfin inspecteur des digues dans le bailliage de Putten, il montra dans l'exercice de chacune de ses charges une vigilance, un désintéressement et une capacité rares. Sa fermeté surtout était admirable ; et il n'opposait aux attaques les plus violentes de ses ennemis qu'un front serein et inaltéra-

c. Quoique moins élevé que son frère dans la hiérar-
ie politique, il joua cependant un des principaux rôles
us son administration, et fut un de ceux qui contri-
ièrent le plus au triomphe du parti de Loevestein sur
s partisans de la maison d'Orange. La haine que lui
rtaient ces fauteurs effrénés de l'omnipotence stathou-
rienne parut dans tout son jour lors de l'abolition de
dit perpétuel. Toutes les provinces avaient été soule-
es par eux; et les magistrats de Dordrecht avaient signé
révocation. Corneille de Witt, après avoir combattu
Soult-Baye, avait été obligé par une maladie de reve-
r dans sa ville natale. Les factieux coururent en foule
rs sa maison, et voulurent qu'il apposât sa signature à
révocation. Il refusa. En vain ses amis, ses parents,
s domestiques, l'avertissaient qu'il y allait de sa vie,
l'on ne pouvait répondre de cette populace irritée, qui
cnait sa demeure. « Croit-on, dit-il, que depuis 30
s je brave les ondes et la mitraille pour craindre la
ort dans mon appartement? » Enfin cependant il céda
x instances de sa femme et de ses enfants, qui se pro-
ernèrent à ses pieds, en le suppliant de leur sauver la
; mais il ajouta à son nom les deux lettres. V. C. La
ile alors en demanda le sens; et comme il répondit
e c'étaient les initiales des mots latins, *vi coactus*,
cédant à la violence, le tumulte recommença avec plus
force, jusqu'à ce que des amis grattassent les deux
itiales trop véridiques; encore fut-il obligé de se dé-
ndre contre des assassins; et ce ne fut qu'avec beaucoup
peine que ses domestiques le préservèrent du cour-
ux de la multitude. Peu après un de ces hommes qui
nt toujours cortége à la tyrannie, un misérable bar-
r, nommé Tychelaer, noté d'infamie pour divers
imes, alla annoncer aux États que le grand bailli de
tten, le croyant du parti antistathoudérien, avait es-
yé de le déterminer à assassiner le prince d'Orange.
oique cette accusation fût démentie par la contradic-
n et l'absurdité des preuves, non moins que par le
ractère du dénonciateur, et de celui qu'il dénonçait,
juges n'osèrent s'opposer au torrent populaire; et Cor-
ille de Witt, emprisonné à la Haye, le 24 juillet, et
duit ensuite devant les États, se vit, pour prix de ses
vices, livré aux tortures de la question préparatoire, et
hiré par les plus cruels tourments. Comme on n'at-
uait aucune charge décisive contre lui, si ce n'est le
oignage isolé de son accusateur, ses ennemis ne pu-
nt faire décréter la sentence de mort; mais il fut dé-
uillé de ses dignités, ainsi que de tous ses biens, et
idamné à un bannissement perpétuel. La haine appela
cette sentence à la rébellion; et nous avons vu dans
ticle précédent comment les deux frères périrent,
hirés par les mains de leurs compatriotes.

WITT (Jean de), chanoine d'Utrecht, mort à Rome
1622, était un des plus savants philologues de son
ps. Il a publié une *Histoire* de Charles VI, écrite en
n par un moine de Saint-Denis, et quelques opuscules
Fulgence, etc.

WITTE (Liévin de), peintre, naquit à Gand vers l'an
10. Il excellait à peindre l'architecture et la perspec-
e. Il finit par peindre l'histoire avec succès, et l'on
ait, de son temps, beaucoup de cas de son ta-
au représentant la *Femme adultère*. Ses ouvrages sont
rares et estimés. Il existe dans l'église Saint-Jean à
Gand plusieurs vitraux fort beaux, peints d'après ses
compositions. De Witte avait aussi du talent comme ar-
chitecte. L'électeur Maximilien de Bavière avait formé
le projet de construire le grand palais électoral de Mu-
nich, d'après ses propres plans; mais on sait que de
Witte y eut la plus grande part, et que la décoration
intérieure surtout lui fut spécialement confiée. L'esca-
lier passait pour un chef-d'œuvre d'architecture; mais il
faut le chercher aujourd'hui, parce que l'entrée en a été
changée. Un des ouvrages qui contribuèrent également
à sa réputation, c'est le mausolée de Louis de Bavière,
qu'il a élevé dans l'église Notre-Dame de Bavière, et
qui peut soutenir le parallèle avec les plus beaux monu-
ments de ce genre. Cet ouvrage remarquable nous
prouve de plus que de Witte n'était pas moins habile
sculpteur que peintre. Il mourut à Munich, toujours
attaché au service de l'électeur.

WITTE (Camille de), frère de Candito, embrassa la
carrière militaire, et fut reçu officier dans les gardes de
l'électeur de Bavière; cependant il voulut comme son
frère cultiver la peinture, et, quoiqu'il n'eût commencé
que fort tard à manier le pinceau, il devint un peintre
de paysage assez habile.

WITTE (Emmanuel de), peintre d'architecture, naquit
à Alemaer en 1607. Son père, assez bon humaniste et
mathématicien, tenait une pension; il voulut diriger lui-
même l'éducation de son fils, et lui fit faire d'excellentes
études. Mais le jeune Emmanuel avait un penchant décidé
pour la peinture. Il entra chez Van Aelst, qui le con-
duisit à Delft, et il ne tarda pas à s'y distinguer par plu-
sieurs tableaux d'histoire et de beaux portraits. Il vint
ensuite habiter Amsterdam, et quitta le genre qu'il
avait cultivé jusqu'alors, pour s'adonner uniquement à
la peinture de l'architecture. D'un caractère jaloux, in-
quiet et peu sociable, il ne pouvait vivre avec personne,
et ses meilleurs amis n'étaient point à l'abri de son hu-
meur bizarre. Ses plaisanteries étaient parfois si inju-
rieuses, qu'il était impossible de les supporter, et Lai-
resse, contre lequel il s'en permit un jour une trop
forte, fut obligé de le traiter de manière à lui donner
plus de retenue. Sa vie est pleine de traits de ce genre;
mais il rachetait ces défauts par la beauté de ses ouvra-
ges. Peu de peintres ont représenté des intérieurs d'é-
glise avec autant d'art et une intelligence aussi admira-
ble; et personne ne l'a surpassé dans la manière de
saisir les jeux de la lumière, et les différents tons de cou-
leur qu'elle reçoit des objets environnants. Il a peint
l'intérieur de la plupart des églises d'Amsterdam, sous
des aspects différents. Il y montre tantôt un prédicateur
en chaire au milieu d'un nombreux auditoire, tantôt la
foule qui entre dans l'église, ou qui en sort. Il tire le
plus grand parti des oppositions que lui présentent soit
un buffet d'orgue, soit un mausolée, et ses figures bien
coloriées, dessinées avec finesse, et touchées avec esprit
et intelligence, ajoutent un nouveau prix au reste de la
composition. On regrette un tableau, regardé comme son
chef-d'œuvre, et qui représentait la nouvelle église
d'Amsterdam, dans laquelle se trouve le tombeau de
l'amiral Ruyter. Ce tableau lui avait été commandé par
le frère de ce célèbre marin; mais cet amateur mourut

avant que le travail fût terminé. Bernard Soomer, gendre de l'amiral, ayant refusé d'en payer le prix convenu, le peintre, dans son dépit, le mit en pièces, au grand regret de tous les amateurs. Malgré la beauté de ses ouvrages, de Witte, toujours malheureux par son caractère, fut assailli dans sa vieillesse par la misère. Repoussé par tous ceux qui le connaissaient, et ne pouvant supporter les justes reproches de son hôte, il jura de ne plus remettre les pieds chez lui : c'était en l'année 1692. Pendant quelque temps, on ignora ce qu'il était devenu; mais après le dégel on trouva son corps près de l'écluse d'Harlem. Une corde qu'il avait au cou fit présumer qu'il avait voulu se pendre, et que la corde avait cassé. Il était alors âgé d'environ 85 ans.

WITTE (Pierre de), peintre, naquit à Anvers en 1620. Il jouit, comme paysagiste, d'une réputation méritée. Ses tableaux sont agréablement composés, d'une couleur aimable, d'une touche légère et pleine de goût. On les payait fort cher de son vivant, et depuis sa mort ils n'ont fait qu'augmenter de prix. On ne croit pas qu'il ait jamais quitté son pays.

WITTE (Gaspard de), frère du précédent, naquit dans la même ville, en 1621. Il se rendit fort jeune en Italie, et y demeura longtemps. A son retour il séjourna en France, où sa réputation l'avait devancé, et où il vit son talent estimé et encouragé. Son succès ne fut pas moins grand dans sa patrie, où il se fixa, après avoir renoncé aux voyages. Il peignit le paysage en petit, et ornait ordinairement sa façade de débris d'architecture, souvenirs de son séjour en Italie. Sa couleur était fine et transparente, et le fini de son pinceau ajoutait même encore au vaporeux avec lequel ils étaient peints. Quelques amateurs préfèrent ses tableaux à ceux de son frère Pierre.

WITTE (Pierre de). *Voyez* **CANDITO.**

WITTE (Gilles de), célèbre théologien janséniste, naquit à Gand en 1648. Il n'avait pas encore achevé ses cours, lorsqu'il eut une dispute très-vive avec le P. Estrix, sur le mode suivi dans les écoles pour l'enseignement de la théologie; et depuis il ne cessa de faire une guerre opiniâtre aux jésuites, ses premiers maîtres. Étant venu peu de temps après à Paris, il s'y lia d'une manière intime avec Arnauld, et travailla sous sa direction à perfectionner ses connaissances. De retour dans les Pays-Bas, en 1684, il fut nommé doyen et curé de l'église Notre-Dame de Malines. Ayant été dénoncé à l'autorité supérieure par trois médecins devant lesquels il avait dit que le pape était soumis aux conciles, il soutint cette opinion dans divers écrits qui tinrent longtemps divisés les théologiens de Hollande. Le nouvel archevêque de Malines, Guillaume de Précipiano, s'étant déclaré contre les jansénistes, de Witte prit à tâche de critiquer toutes les opérations de ce prélat; mais voyant que cette lutte inégale ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, il donna en 1691 sa démission de sa cure, et revint à Gand d'où il passa bientôt à Utrecht. Il publia dans cette ville, en 1696, une version flamande du Nouveau Testament. Martin Steyaert, son compagnon d'études et son ami, ayant critiqué quelques passages de cette version, de Witte lui répondit de la manière la plus brutale; et la mort de son adversaire n'apaisa point son ressentiment. De Witte prit la défense de M. Codde, archevêque d'Utrecht, déposé comme suspect de jansénisme. Il se montra l'un des plus grands adversaires de la bulle *Vineam*; et soutint que ceux qui signaient le *formulaire* s'enrôlaient par là dans l'armée de l'antéchrist. L'âge ne ralentit point son ardeur pour les disputes. Il se signala par la vivacité de ses attaques contre la bulle *Unigenitus*, et mourut au milieu des débats qu'elle avait suscités, le 7 avril 1721. Tous les ouvrages de de Witte sont empreints de la passion qui les a dictés, et ne présentent aucun intérêt. Ils ont été publiés pour la plupart sous des noms empruntés, dont Barbier a donné la liste alphabétique dans son *Dictionnaire des Anonymes*.

WITTICHIUS-WESTHOVIUS, né en 1577 à Bosov, diocèse de Lubeck, après avoir parcouru l'Italie, l'Autriche, la Bohême, la Lithuanie, la Courlande, la Prusse et la Norwége, obtint l'emploi de recteur d'une école en Danemark, puis celui de directeur du prince Christiern de Brunswick. En récompense de ses services il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Londen en Schonie, et mourut en 1643. On cite de lui plusieurs recueils d'épigrammes et de poëmes sur différents sujets, où l'auteur, dit Putschius, montre plus de mémoire que d'imagination, plus d'érudition que de génie.

WITTICHIUS (Christophe), né le 7 octobre 1625 à Brieg, dans la basse Silésie, après avoir fréquenté les académies de Brême, de Groningue, d'Utrecht, fut pourvu d'une chaire de mathématiques à Herborn, puis à Duisbourg, et passa professeur de théologie à Leyde où il mourut le 19 mai 1687. Entre autres ouvrages on cite de lui: *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4°; 3e édition, 1683; *Exercitat. theologicæ*, 1682, in-4°; *Consensus veritatis in Scripturâ divinâ*, etc., 1685, in-4°; *Anti Spinosa, sive examen*, etc., 1690, in-4°.

WITTOLA (Marc-Antoine), prévôt de l'église de Bienko (Hongrie), né le 25 avril 1736 à Kosel, dans la Silésie, mourut subitement à Vienne le 25 novembre 1797. D'abord curé de Schefferling et de Prospsdorf, dans l'Autriche supérieure, il avait subi une destitution pour avoir approuvé comme censeur la réimpression du prospectus des *Annales des Jésuites*, par Gazaignes. Il se montra le partisan enthousiaste des réformes opérées par Joseph II. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont: *Lettre d'un curé autrichien sur la tolérance*, Vienne, 1781 et 1782, in-8°; *Texte d'un tolérant d'Augsbourg, avec les notes d'un Autrichien tolérant*, 1782, in-8°. Il rédigea, de 1784 à 1789, la *Gazette ecclésiastique* (écrite dans le même esprit que les *Nouvelles ecclésiastiques*), et la reprit de 1790 à 1793, sous le titre de *Mémoires des choses les plus récentes sur l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Église*.

WITTWER (Philippe-Louis), né à Nuremberg le 19 mai 1752, y commença avec distinction, en 177[illegible], sa carrière médicale. Sa réputation le conduisit, en 178[illegible], à une chaire de l'université d'Altdorf, que sa santé le força de quitter l'année suivante. Il mourut à Nuremberg, le 20 décembre 1792. Nous avons de lui : *Delectus dissertationum medicarum Argentoratensium*, Nuremberg, 1777 à 1781, 4 vol. in-8°; *Vie de J. R. Spielmann, professeur de médecine à Strasbourg*, etc. (allemand) Helmstadt et Leipzig, 1784, in-8°; *Archives pour l'histoire de la médecine*, Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°. —

on père, habile médecin et accoucheur à Nuremberg, a ublié : *Dissertatio de vomitu*, Altdorf, 1742, in-4°.

WITZENDORF (Guillaume), historien, né le 13 anvier 1609 à Médingen dans le comté de Lunebourg, près avoir visité la Hollande, l'Angleterre et le Danemark, s'établit en Prusse. Il fut fait d'abord professeur de hilosophie de Kœnigsberg, puis surintendant et pasteur Bardewic, et enfin premier pasteur à Rastenbourg, où mourut le 17 février 1746. Son traité *De arte feliciter empublicam administrandi* est estimé. Il a laissé plueurs autres écrits de politique et quelques-uns de religion et de morale.

WLADIBOY, duc de Bohême, était second fils de Mieczyslas Ier et frère cadet de Boleslas Ier, roi de Pologne. Mécontent de l'apanage qui lui était échu après la mort de son père, ce prince alla à Kiow trouver Vladimir le Grand, qui, saisissant avec joie cette occasion, entra dans la Chrobatie et la ravagea (992). Ayant été arrêté par une irruption de Pieczyngowiens, le prince russe conclut avec Boleslas un arrangement, dont on ne connait point les conditions. Ce qui est certain, c'est que Wladiboy, probablement abandonné par les Russes, se réfugia en Bohême, près du duc Boleslas II, son oncle maternel. A son instigation, les Bohémiens entrèrent dans la Silésie supérieure, et s'avancèrent jusqu'à Cracovie, dont ils s'emparèrent après une faible résistance. Ils donnèrent à Wladiboy la partie de la Silésie qu'ils venaient de conquérir, ne se réservant que la ville de Cracovie, que le roi de Pologne reprit peu de temps après. Plus tard, Wladiboy se réconcilia avec son frère, et retourna en Pologne. Boleslas III, duc de Bohême, ayant, par sa cruauté et son avarice, soulevé contre lui toute la nation, les mécontents jetèrent les yeux sur Wladiboy pour le mettre à la place de leur duc. Ils vinrent le trouver en Pologne, et lui représentèrent que tenant de si près à leurs princes par sa mère, Dombrowska, il n'aurait qu'à se montrer, et qu'aussitôt toute la nation se mettrait de son parti. Wladiboy pressentit le roi son frère, qui lui accorda facilement la permission qu'il désirait. Le prince polonais étant entré en Bohême (1002) à la tête d'un parti nombreux, mit en fuite Boleslas III, se fit reconnaître duc de Bohême, et afin d'affermir son autorité, il alla trouver à Ratisbonne l'empereur Henri II, qui confirma le choix fait par la nation bohémienne. Le prince reconnaissant prêta foi et hommage à l'Empereur. Mais à peine eut-il gouverné la Bohême pendant un an, qu'il fut obligé de s'éloigner et de rentrer en Pologne. Depuis cette époque (1003), il vécut dans l'obscurité.

WNYSLAS, quatrième duc de Bohême, succéda, en 757, à son père Vogen. Pendant les seize premières années de son règne, il ne s'occupa que de l'administration intérieure, et construisit un grand nombre de châteaux, autour desquels se sont élevées des villes aujourd'hui florissantes. Il agrandit et fortifia Prague, que Przemyslas, son aïeul, avait fondé. Par ses soins, les troupeaux qui faisaient la richesse de la Bohême se multiplièrent dans toutes les parties du duché. Il fit frapper des pièces de monnaie que l'on donnait en échange aux peuples de la Germanie et de la Moravie, pour les objets d'industrie qu'ils introduisaient en Bohême. Ce bonheur intérieur fut tout à coup troublé, lorsqu'en 772 Charlemagne, après avoir soumis la Germanie occidentale, s'avança contre les Saxons. Les Slaves Czèches, qui depuis le commencement du 5e siècle avaient envahi la Bohême, s'étaient réunis aux anciens habitants, Germains d'origine, ainsi que les Lusiziens, et les Wilsiens, également Slaves, établis le long de l'Elbe, jusqu'aux mers du Nord. Tous ces peuples avaient un intérêt commun à se défendre avec les Saxons, qui étaient aussi un mélange de Germains et de Slaves. Il se fit contre Charlemagne une ligue générale. En lisant Éginhard et les autres historiens francs de cette époque, on voit que le soulèvement s'étendit depuis l'embouchure de l'Elbe et du Weser jusqu'au Danube. Wnyslas fut donc l'allié de Witikind. Les Saxons s'étant soumis en 779, Charlemagne leur proposa de se joindre à lui pour forcer les peuples slaves à mettre bas les armes. Au lieu d'obéir à cette invitation, les Saxons réunis aux Slaves se jetèrent sur Geil et Adalgise, lieutenants de Charlemagne; et, après les avoir complétement battus, ils se répandirent dans la Germanie jusqu'aux bords du Rhin. Apprenant que Charles s'avançait lui-même contre eux, ils se retirèrent, chargés de butin, et poussant devant eux les troupeaux de prisonniers qu'ils destinaient à l'esclavage. Witikind se soumit en 786; mais Wnyslas soutint encore son indépendance. En 789, Charlemagne, ayant avec le secours des Saxons et des Frisons vaincu les Slaves établis sur les deux rives de l'Elbe inférieur, voulut aussi pénétrer en Bohême; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Il paraît que Wnyslas n'était plus, et que ces derniers événements arrivèrent sous le règne de son fils Crzezomyslas, que son oncle Wratislas, frère de Vnyslas, aida efficacement dans cette dernière lutte soutenue pour la défense de la liberté germanique. Les descendants de ces princes slaves se sont maintenus en Bohême, d'abord comme ducs, ensuite comme rois, jusqu'à la mort de Venceslas V, arrivée en 1306. Alors, leur race étant éteinte, la Bohême est passée entre les mains des princes allemands.

WOBESER (Ernest-Guillaume de), né en 1727 à Lukenwald, dans le pays de Brandebourg, mort le 16 décembre 1795 à Herrnhut, chef-lieu de la communion des frères moraves qu'il avait embrassée après avoir rempli diverses missions pour le prince de Neuwied, est surtout connu par un recueil de poésie imprimé à Francfort en 1758 et à Leipzig en 1779. On lui doit aussi des traductions en vers allemands des *Odes d'Horace*, Leipzig, 1779, et Gorlitz, 1795; de l'*Iliade*, 1781-87; des *Psaumes de David*, Winterthur, 1793.

WODUHLL (Michel), littérateur anglais, né en 1740, dans le Northampton, mort le 10 novembre 1816, a traduit en vers anglais toutes les tragédies et fragments qui restent d'Euripide, 1782, 4 vol. in-8°; réimprimés en 3 vol. in-8°. On lui doit en outre un *Recueil* de poésies (*Miscellaneous poems*), 1804, in-8°.

WODROW (Robert), né en 1679 à Glascow, où il fut d'abord bibliothécaire de l'université, mort en 1734, pasteur d'Eastwood, a publié, en anglais, une *Histoire des souffrances de l'Église d'Écosse pendant les 28 ans qui ont précédé la révolution*, 1721, 2 vol. in-fol. On conserve de lui en manuscrit à la bibliothèque de Glas-

cow des *Notices biographiques* sur les auteurs de la réformation d'Écosse.

WOEHNER (André-George), professeur des langues orientales à l'université de Gœttingen, né le 24 février 1693, dans le comté de Hoya, reçut les premières leçons de grec et d'hébreu de son père, qui, en 1710, le conduisit à l'université d'Helmstadt. Après un an et demi de séjour dans cette école, le jeune Wœhner fut en état de donner, sur la langue grecque et sur les langues orientales, des leçons qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. En 1715, il publia sa *Grammaire grecque*, d'après le vœu de J. Alb. Fabricius, qui, en sa qualité d'inspecteur général des études, l'introduisit dans les écoles du pays de Brunswick. De Holmstadt Wœhner revint à Gœttingen, où il publia, en 1735, sa *Grammaire hébraïque*, la première qui ait paru à cette école si célèbre. En 1739, il obtint la chaire qui faisait l'objet de ses vœux, celle des langues orientales. Voulant donner à ses études toute la perfection possible, il attira dans sa maison, et il y garda pendant six ans, Benjamin Wolf Ginzbourg, médecin de Gœttingen. Ce savant Israélite était tellement instruit dans l'histoire et la littérature de sa nation, qu'on l'appelait le *Dictionnaire vivant du Talmud*. En conversant et en étudiant constamment avec lui, Wœhner devint un des premiers orientalistes de l'Allemagne. Il mourut à Gœttingen, le 21 février 1762. Nous avons de lui : *Grammaire de la langue grecque*, (allemand), Wolfenbuttel, 1715 et 1753; in-8°; *Syntaxis græca* ou *Particularités de la langue grecque*, Wolfenbuttel, 1716, in-8°; *Dissertatio philologica in 2 Reg., VIII, 2, quâ David, Moabitarum victor, crudelium numero eximitur*, Gœttingen, 1738, in-4°; *De Endorensi præstigiatrice*, Gœttingen, 1738, in-4°; *De prunis, in capite inimici*, ou *Des charbons ardents rassemblés sur la tête de son ennemi*, dans les Prov. 25, et aux Rom. 12, Gœttingen, 1738, in-4°, etc.

WOELFL (Joseph), pianiste et compositeur, naquit à Saltzbourg en 1772, et étudia les éléments de la musique dans sa ville natale, où il eut l'avantage de compter parmi ses maîtres Léopold Mozart et Michel Haydn. Au commencement de 1794, il se mit à voyager, et dirigea sa course vers la Pologne, dont la capitale l'arrêta quelque temps. Il fit un séjour plus long à Vienne, où, en 1795, il donna son premier opéra (le *Hollenberg*), et jeta ainsi les fondements de sa réputation. Il parcourut ensuite l'intérieur de l'Allemagne, s'arrêtant, de temps en temps, dans les villes principales, et y donnant des concerts qui bientôt attirèrent une foule extraordinaire. Il avait ainsi visité Prague, Dresde, Leipzig, Berlin et Hambourg, lorsqu'en 1799 il partit pour l'Angleterre, où il reçut encore un accueil plus distingué, et où son jeu brillant, léger et suave, excita l'enthousiasme. Venu en France deux ans après, 1801, il passa à Paris pour le pianiste le plus extraordinaire de l'Europe, et entendit ses louanges retentir dans toutes les feuilles publiques, ainsi que dans les salons. Néanmoins il revint bientôt à Londres, et c'est là qu'il resta jusqu'à sa mort arrivée en 1811. Il fut vivement regretté de tous les amis de l'art musical. En effet, quoique la principale partie de sa gloire, et surtout de ses richesses, fût due à la brillante facilité de son exécution, il avait un talent estimé comme compositeur, et a produit un très-grand nombre de morceaux. Cinq seulement ont été destinés au théâtre, ce sont : Le *Hollenberg*, opéra, Vienne, 1795; la *Belle Laitière*, opéra-comique, Vienne, 1797; la *Tête sans homme*, opéra-comique, Vienne, 1798; le *Cheval de Troie*, opéra-comique, enfin, l'*Amour romanesque*, opéra-comique, Paris, 1804. Le reste des œuvres de Woelfl ne se compose, à l'exception d'une bonne méthode de piano (*School for the piano-forte*), que de musique de salon; mais on n'en compte pas moins de 50.

WOELFLEIN (Henri), en latin *Lupulus*, hagiographe, né à Berne vers 1470, fut recteur du gymnase de cette ville, et contribua beaucoup à ranimer en Suisse la culture des lettres et surtout des langues anciennes. Maître de Zwingle, il se déclara l'un des premiers pour la réforme religieuse, et devint secrétaire du consistoire en 1527. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en latin la *Vie de l'ermite Nic. de Flue*, Berne, 1501, plusieurs fois réimprimée; et la *Vie de saint Vincent*, patron de Berne, ibid., 1517, in-8°.

WOELLNER (Jean-Christophe), pasteur, né en 1732 à Dœberitz, dans la Marche électorale. Destiné à suivre la profession de son père, qui était ministre du culte réformé dans ce village, il étudia la théologie à l'université de Halle. La cure de Gross-Behnitz, près de Berlin, lui ayant été confiée en 1755, il fut chargé d'instruire le fils d'un général, et il captiva la mère qui était veuve. Il l'épousa sans remplir les formalités ordinaires, soutint un procès à cet égard, quitta ses fonctions dans l'église, et s'occupa de la pratique ainsi que de la théorie de l'économie rurale. Après avoir écrit divers *Mémoires* sur des objets d'administration, il fut admis au conseil des domaines par le frère du roi, et il donna ensuite des leçons d'économie publique au prince héréditaire de Prusse. Pour s'assurer davantage une faveur dont on devait abuser bientôt sous le règne de son protecteur, Wœllner se fit initier aux doctrines mystérieuses de la secte des Rose-Croix de Berlin, à la tête desquels se trouvait l'intrigant Bischoffswerder. Le grand œuvre, l'évocation des ombres, ainsi que de certains dogmes plus généralement accrédités, bien qu'aussi étranges, exerçaient la foi de ces réformateurs enclins au catholicisme et soupçonnés, pour cette raison, de n'être que des jésuites déguisés. Dès que le prince héréditaire se vit assis sur le trône, Wœllner fut anobli, et reçut le titre de conseiller des finances. Il fut aussi nommé surintendant des bâtiments, et, en 1788, il devint ministre d'État et de justice, et chef des affaires ecclésiastiques. Un édit de religion, effet de son zèle, ne tarda pas à troubler le repos des Prussiens. C'était une sorte de réquisitoire contre les odieuses lumières du siècle : au nom de la réforme luthérienne, on y condamnait généralement les novateurs, et, sous l'inspiration d'une doctrine toute mystique, on s'y plaignait des atteintes portées à la simplicité du symbole protestant. D'ailleurs le public regarda comme une dérision intolérable la rigidité de ce manifeste, signé par un roi dont les penchants n'avaient rien d'austère, et par un ministre que l'intrigue, ou de pieuses simagrées avaient seules élevé aux honneurs. Frédéric II, à la vérité plus p

indifférence religieuse que par sagesse, avait toujours entretenu dans ses États une grande liberté de culte, conforme d'ailleurs aux principes que la réformation ne saurait abandonner sans se condamner elle-même. Après une habitude aussi naturelle chez des luthériens, que devait-on penser d'une mesure arbitraire, d'une injonction faite aux pasteurs, ainsi qu'aux instituteurs, de se renfermer, s'ils ne voulaient encourir les peines les plus graves, dans les bornes d'une orthodoxie dont ils ne pouvaient se rendre raison? Parmi les brochures où cet édit fut apprécié comme il devrait l'être, on distingua une *Lettre* attribuée à un vieux pasteur, et dans laquelle on reprochait au ministre d'État d'encourager à la fois la superstition et l'hypocrisie. Un écrit apologétique, fait par le conseiller Rœnniberg, fut réfuté promptement, et le consistoire ne prit pas la défense de ce livre où on prétendait établir comme un droit, l'intervention royale dans l'enseignement religieux, ou dans les matières de controverse. Wœllner, qui avait subjugué le roi, fit emprisonner l'auteur d'une comédie sur l'édit de religion, et désigna les livres de théologie que le clergé serait tenu d'employer exclusivement pour catéchiser le peuple. Cependant les brochures se multipliaient, et le consistoire de Berlin persista dans son opposition approuvée dans quelques universités. Une commission inquisitoriale chargée de tenir registre de la croyance des jeunes gens appelés à subir les examens ecclésiastiques, excita d'autant plus de murmures qu'on en avait confié la présidence à un prédicateur connu seulement par beaucoup de pédantisme, de morgue et d'intolérance. On s'efforça de remettre en lumière des livres scolastiques justement oubliés, et on alla jusqu'à distribuer aux pasteurs les textes sur lesquels ils devaient prêcher. Les réclamations devinrent difficiles, les écrits approuvés par la censure pouvaient seuls circuler. Dans ce plan, suivi avec obstination, et qui n'avait paru d'abord qu'un pieux travers, on crut voir enfin une intention toute politique. Du vivant même de Frédéric II, un parti s'était agité pour renverser le système d'administration qui contribuait à l'éclat de ce règne. Dohm, publiciste prussien, suppose que Wœllner suivit ou favorisa cette impulsion, et qu'il faut expliquer même par des motifs semblables les démarches qu'il fit pour avoir à sa disposition les manuscrits de l'auteur de l'Anti-Machiavel. L'éditeur désigné par Wœllner, lorsqu'il les vendit au libraire Voss, ne se donna pas plus de peine que Wœllner lui-même pour établir dans tous ces papiers un ordre digne de la mémoire d'un prince qui, même comme écrivain, méritait plus d'égards. On affectait sans doute une grande négligence, parce que, dans le dessein de grossir le nombre des ennemis de Frédéric II, on n'était point fâché de laisser subsister soit des personnalités offensantes, soit d'autres inconvenances dont se trouve rarement exempte une composition qui n'a pas été revue. On imprima les diverses pièces de la collection l'une après l'autre, comme elles se présentaient, et avec si peu de discernement que l'historien J. de Müller disait de cette édition : « Nous ne savons pas si elle a été faite par le hasard, ou par un être de l'espèce raisonnable. » Quinze volumes étaient ainsi imprimés, quand Wœllner songea au ridicule dont il allait se couvrir en faisant publier, après l'édit de religion et l'édit d'enquêtes, diverses pensées d'un monarque qui n'avait cru nullement à la vérité du christianisme, et qui, en écrivant, n'avait pas tenu compte d'une future commission de censure. Cependant le libraire et l'imprimeur avaient payé; il fallut continuer l'édition, en se contentant de substituer sur le frontispice au mot Berlin, le mot Cologne. On se décida plus tard à faire quelques cartons, mais Dohm prétend que plusieurs exemplaires ont été soustraits à la mutilation. Le prince régnant, plus occupé de ses maîtresses que de l'édit de religion, maintenait toutefois l'autorité de Wœllner; mais la réforme de beaucoup d'abus signala le règne suivant. L'édit fut révoqué aussitôt, et le chef du département ecclésiastique fut enfin chassé, en 1798. Il n'avait pas négligé le soin de sa fortune; il se retira dans ses terres, près de Beeshow, et il y mourut le 11 septembre 1800. Il se trouva quelqu'un pour faire son *Éloge* à l'Académie des sciences de Berlin, au mois de janvier 1802. On a de lui des *Sermons*, une *Traduction*, avec des *Notes*, des *Principes d'Agriculture* de Home.

WOERIOT ou **WOEIRIOT** (Pierre), habile graveur, né en Lorraine vers 1531, s'établit à Lyon vers 1555, et se fit bientôt remarquer par la force et la délicatesse de son burin. En 1556, il publia le *Pinax iconicus antiquor. ac varior. in sepulturis rituum ex Lilio Gregorio* (Gyraldio Cynthio) *excerpta*, etc., Lyon, petit in-8°, oblong de 32 feuilles : ouvrage devenu extrêmement rare. On ignore l'époque de la mort de cet artiste. Il a gravé d'après Raphaël et quelques autres peintres d'Italie, et d'après ses propres dessins. On n'a pas de catalogue de ses œuvres.

WOIDE (Charles-Godefrid), orientaliste, né en 1725 dans la Grande-Pologne, ou en Hollande, suivant Calmers, fut ministre de la confession socinienne helvétique à Lissa, passa, vers 1770, à Londres pour y exercer les mêmes fonctions à la chapelle hollandaise de la cour, et fut plus tard prédicateur et aumônier à la chapelle hollandaise du palais de Sovoy. Il mourut à Londres en mai 1790, membre de la Société royale de Londres, de celle des antiquaires, et sous-bibliothécaire du musée britannique. On lui doit une précieuse édition du *Novum Testamentum græcum, è codice manuscripto alexandrino*, etc., Oxford, 1786, in-fol.; avec une savante préface; réimprimée séparément avec des notes de G. L. Spohn, Leipzig, 1790, in-8°.

WOISARD (Jean-Louis), professeur de mathématiques au collége de Metz, membre de l'académie de cette ville, où il était né en 1798 et où il mourut en 1828, répétiteur des sciences appliquées de l'école royale d'artillerie, avait été reçu à l'école polytechnique, et fut du nombre des élèves dont la suppression de cet établissement en 1816 vint interrompre les progrès. Dirigeant alors ses études vers la connaissance des affaires de la banque, il entreprit, sur ces matières, un ouvrage dont il n'a pu terminer que les 5 premiers chap. M. N. Borton a recueilli, sous le titre d'*Arithmétique appliquée aux spéculations commerciales et industrielles*, le précis des leçons données par Woisard à l'hôtel de ville de Metz, 1828, in-8°. Ce jeune professeur s'occupait à ses derniers moments de la solution du problème des effets du

tir sur l'affût des canons pour le cours de construction des voitures et des machines de l'artillerie. Outre des rapports sur divers ouvrages, il a lu à la Société académique de Metz, des *Recherches* sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du premier ordre, insérées dans les Mémoires de cette Société, où l'on trouve une *Notice sur Woisard*, par Bergerey.

WOKEN (François), né en 1685 à Ravin dans la Poméranie, enseigna la philosophie à Leipzig et fut nommé professeur d'hébreu et de langues orientales à Wittenberg, où il mourut le 18 février 1734. Parmi ses ouvrages, mentionnés au nombre de 80 par Jœcher, on citera : *Moses harmonicus, seu harmonia Veteris et Novi Testamenti*, Leipzig, 1730, 2 vol. in-4°; *Meletemata antiquaria, philologico-critica*, Wittenberg, 1730, in-4°; *Bibliotheca theolog., philos., hist.*, ibid., 1732, in-8°.

WOLBODON (Saint), évêque de Liége, descendait d'une famille illustre du comté de Flandres. Doué des dispositions les plus rares pour l'étude, il fit de rapides progrès dans les lettres, et ayant embrassé la vie religieuse fut nommé recteur ou écolâtre du chapitre d'Utrecht, dont il devint prieur. Le zèle avec lequel il défendit les droits de son chapitre contre l'empereur Henri II, ne l'empêcha pas d'obtenir la bienveillance de ce prince qui le fit, dit-on, son chapelain, et ensuite son chancelier. Ses talents, et plus encore ses vertus, l'élevèrent, en 1018, sur le siége épiscopal de Liége; mais il ne l'occupa que peu de temps, et mourut le 20 avril 1021. Les restes du saint prélat furent inhumés dans l'église Saint-Laurent, où l'on voyait son épitaphe rapportée par divers auteurs. Le nombre des miracles qui s'opéraient chaque jour à son tombeau était si grand, disent les chroniques de ce temps, que l'abbé le conjura de n'en plus faire, parce que l'affluence du peuple pourrait troubler la tranquillité du monastère. On conservait dans le trésor de la cathédrale de Liége un *Psautier* écrit de la main du prélat, où il avait intercalé des prières pleines d'onction. La *Vie* de Wolbodon, par Reiner, moine de Liége, en 1130, a été insérée dans l'ouvrage de Chapeauville : *De gestis episcoporum Leodensium*.

WOLCOTT (Roger), gouverneur du Connecticut, né à Windsor dans l'Amérique du Nord, en 1679, était fils d'un fermier qui eut beaucoup à souffrir des incursions que firent dans sa province les sauvages indiens, et qui ne put donner à ses enfants qu'une éducation fort incomplète. Dès l'âge de 20 ans Roger se livra à des spéculations agricoles, et parvint à force de travail et d'économie à se faire une fortune considérable. En 1711, il fut nommé commissaire des troupes de sa province qui marchèrent contre les Français dans le Canada, et dès lors il suivit la carrière des armes, où il obtint un avancement rapide. En 1747, il se trouvait comme major général à la prise de Louisbourg, et fut ensuite membre de l'assemblée et du conseil, puis juge de la cour du comté, et enfin gouverneur de sa province, place qu'il occupa depuis 1751 jusqu'en 1754. Il mourut en 1767. On a de lui : *Méditations poétiques*, 1725, avec une préface de Bulkley; *Lettre à M. Hobard sur les églises congrégationnelles d'Angleterre*, 1761, in-8°; *Récit abrégé de l'agence de Jean Winthrop à la cour de Charles II*, en 1662. Cet ouvrage conservé dans la collection de la Société historique contient une relation détaillée de la guerre qui eut lieu, à cette époque, dans les colonies anglaises de l'Amérique.

WOLCOTT (Eraste), fils du précédent, né en 1723, commanda un régiment de milice dans la guerre de l'indépendance américaine, fut ensuite juge, puis membre du congrès, et mourut en 1795. On lui doit un petit *Traité sur la religion*.

WALCOTT (Olivier), frère du précédent, né en 1727, commanda une compagnie de milice dans la guerre contre la France, et se retira bientôt après le service pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Mais il fut presque aussitôt détourné de ce projet par la place de haut shérif du comté de Litchfiel qu'on lui conféra, et qu'il remplit avec distinction pendant 14 ans. Et depuis membre du congrès, qui proclama l'indépendance des États-Unis, il fut l'un des plus ardents promoteurs de cette mesure, et fut nommé, en 1796, au gouvernement de Connecticut. Il ne jouit pas longtemps de cette marque de confiance accordée à ses services; car il mourut l'année suivante à l'âge de 70 ans. Une incorruptible intégrité, une inébranlable fermeté, formaient les traits distinctifs de son carctère.

WOLCOTT (John), médecin et poëte, connu sous le nom de *Peter Pindar*, né en 1738 à Dodbrook, dans le Devonshire, fut envoyé en France pour achever ses études, et, ayant embrassé la profession de chirurgien, y fit des progrès sans négliger la culture du dessin et de la poésie. En 1769 il accompagna, en qualité de médecin, Will. Trelawney, nommé gouverneur de la Jamaïque. Après la mort de ce gouverneur, il revint en Angleterre et s'établit médecin dans la petite ville de Truro. Il y composa des satires et des odes, se retira ensuite à Exeter, puis à Londres, et mourut à Somerstown le 13 janvier 1819. Il a laissé un grand nombre de poésies, qui, pour la plupart, ont perdu de leur mérite, parce qu'elles sont remplies d'allusions inintelligibles. L'édition la plus récente de ses *OEuvres* est celle de Londres, 1816, 4 vol. in-24. (Voyez l'*Annual biography and obituary* de 1520.)

WOLDECK D'ARNEBOURG (Jean-George), général prussien, naquit en 1712, dans l'Altmark ou Vieille-Marche, à Storckow, seigneurie dont il devint propriétaire, après la mort de son père. Il fit ses premières armes dans le régiment des gendarmes, où il était lieutenant en 1738. Le roi Frédéric-Guillaume l'envoyait chaque hiver en Silésie, et dans les autres contrées de l'empire, pour y lever des recrues. Par son adresse il sut procurer à ce prince des hommes de la taille la plus élevée, tels qu'il les désirait, et obtint ainsi sa faveur en flattant sa passion dominante. Il fit, en 1741, la première campagne de Silésie, et dans une attaque qui eut lieu au mois d'avril 1742, au village de Schorwitz, près d'Olmutz, il se distingua tellement que Frédéric II lui envoya l'ordre du Mérite. A la bataille de Sorr, il eut un cheval tué sous lui, et mérita ce jour-là que le roi le nommât sur le champ de bataille capitaine de l'état-major. Il était dans le régiment de Saxe, lorsque la guerre de sept ans éclata, et à la bataille de Lowosits il commanda ce régiment. Sa belle

onduite à Rosbach et à Zorndorf lui fit donner le commandement d'une brigade composée de deux régiments e cuirassiers. En 1760, après la bataille de Torgau, il ut nommé colonel, et en 1764, le roi lui ayant donné n régiment qui devait porter son nom, et l'ayant ommé chef de celui des cuirassiers de Schmettau, le t major général de cavalerie. Woldeck mourut le 4 janier 1785.

WOLDEMAR ou **WOLMAR**, roi de Danemark. *oyez* **VALDEMAR**.

WOLF (Jérôme), né en 1516, dans la principauté 'OEttingen, fit de grands progrès dans les langues grecue et latine dans les universités de Nordlingen et de iuremberg. Ayant embrassé la réforme luthérienne, il int à Paris, où il fut bien accueillii de Vascosan, Raius et Turnèbe : mais son humeur inconstante ne lui ermettant de se fixer nulle part, il mena, pendant plueurs années, une vie errante et misérable. Enfin il rouva un asile à Augsbourg chez Fugger, qui lui proura la place de principal du collége et celle de biblioiécaire. Il mourut dans cette ville en 1580 ou 1581.)n lui doit des traductions élégantes de *Démosthène*, *l'Isocrate*, d'*Épictète*, des *Scolies* de *Démophile*, de *Suias*, de *Zonare*, de *Nicétas*, de *Leonicus Chalcondylas*, le *Nicéphore Gregoras*, et quelques *Traités*, tels que *De vro et lecito astrologiæ usu*, et *De expeditâ utriusque inguæ discendæ ratione*; beaucoup de *notes*, *scolies*, *comnentaires* sur d'anciens auteurs, etc.; tous ces ouvrages nt été imprimés à Bâle, chez Oporin.

WOLF (Jean), médecin, né à Berg-Zabern, dans le ays de Deux-Ponts, le 10 août 1537, fut professeur à 'université de Marpourg, pratiqua longtemps avec sucès, et devint médecin du landgrave de Hesse, qu'il guérit des hémorroïdes par un remède dont ce prince lui acheta le secret moyennant la rente viagère d'un bœuf gras tous les ans. Il est probable que ce secret n'était utre chose que l'onguent de linaire. J. Wolf mourut e 1er juillet 1616, après avoir publié plusieurs disserations latines sur l'hypochondrie, l'épilepsie, l'asthme, e scorbut, le catarrhe, la pleurésie, la fièvre maligne, a fièvre intermittente quarte, toutes dissertations qui irent le jour séparément et à différentes époques. On a encore de ce médecin : *De acidis wildungensibus earumque mineris, naturâ, viribus, ac usûs ratione*, Marpourg, 1580, in-4°; *Versio latina decem dialogorum Joannis-Bapt. de Gello, de naturæ humanæ fabricâ*, Amberg, 1609, in-12; *Exercitationes semeioticæ in Galeni de locis affectis libros sex*, Helmstadt, 1620, in-4°; *De aquâ vitæ imperiuâ epistola*, avec les observations médicales de Grég. Horstius, Ulm, 1628, in-4°, p. 411.

WOLF (Jean), frère jumeau du précédent, avec lequel il a étéquelquefois confondu, était jurisconsulte, fut attaché au duc de Deux-Ponts, et devint ensuite conseiller du margrave de Bade. Il mourut à Heilbronn, où il s'était retiré, le 23 mai 1600. On a de lui : *Clavis historiarum; Tabulæ mnemonicæ historiæ universalis; Lectiones memorabiles et reconditæ, seu opera theologico-historico-politica*, Francfort, 1672, in-fol. On lui doit encore de nouvelles éditions des ouvrages historiques de Rob. Gaguin et d'Alb. Krantz.

WOLF (Gaspard), né à Zurich vers 1525, étudia la médecine à Montpellier, et y prit ses grades en 1558. Revenu dans sa patrie, il fut nommé professeur de physique à la place de Conrad Gesner son ami, et joignit ensuite à cette place celle de professeur de langue grecque. Il mourut en 1601, ayant composé divers écrits remarquables par l'érudition, entre autres : *Viaticum novum de omnium ferè particularium morborum curatione*, Zurich, 1565, in-12, 2e édition, 1578, in-8°; *Volumen Gynæciorum, de mulierum gravidarum, parturientium et aliarum naturâ et morbis*, Bâle, 1566, 1586, in-4°; Strasbourg, 1597, in-fol. (c'est dans cette collection que fut publié pour la première fois le traité de Moschion *sur les maladies des femmes*); *Alphabeticum empiricum, sive Dioscoridis et Stephani Atheniensis de remediis expertis liber*, Zurich, 1581, in-8°; *De stirpium collectione tabulæ, tùm generales, tùm per duodecim menses*, Zurich, 1587, in-8°; *Tabula generalis diversorum ponderum : virorum illustrium alphabetica enumeratio qui de ponderum et mensurarum doctrinâ scripserunt* (dans le traité *De ponderibus* de Massaria.)

WOLF (Jacques), né à Naumbourg le 30 décembre 1642, fit ses premières études médicales chez son père, qui était apothicaire, alla les terminer à Leipzig, et pratiqua longtemps à Altenbourg, où il laissa des regrets quand il quitta cette ville pour se rendre à Iéna. Il y obtint une chaire de professeur, et mourut, après l'avoir occupée quatre ans, le 25 juillet 1694. Il était de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Socrate. On a de lui différentes dissertations : *De insectis in genere*, Leipzig, 1669, in-4°; *De urinæ incontinentiâ*, Iéna, 1678, in-4°; *De litteratorum potu, ejusque usu et abusu*, Iéna, 1684, in-4°; *Scrutinium amuletorum medicum*, Leipzig et Iéna, 1690, in-4°, Francfort, 1692, in-4°.

WOLF (Jean-Christian), médecin, né en 1673, fut l'éditeur d'un ouvrage utile, laissé manuscrit par son père, Yves Wolf, qui avait été chirurgien du prince d'Anhalt, sous ce titre : *Observationum chirurgico-medicarum libri duo, cum scholiis et variis interspersis historiis medicis*, Quedlinbourg, 1704, in-8°. Ces observations roulent sur les plaies, les tumeurs, les contusions, etc.

WOLF (Pancrace), médecin, né à Altdorf en 1674, pratiqua dans différentes villes, et fut professeur à Halle. Son attachement au système de l'école mécanique lui suscita quelques démêlés avec Alberti; il eut aussi des discussions avec Stahl, au sujet de l'or fulminant, et publia, à cette occasion : *Auri fulminantis defensio, purgantis in febribus acutis, propter orgasmum tempestivi, tutissimi*, Halle, 1707, in-4°. On a encore de lui : *Hippocratis regulæ de febrium crisibus per abscessus, erysipelata*, etc., Halle, 1704, in-4°; *Hippocratis cautela, exemplo Halicarnassensis super venæ sectione intempestivâ in phrenitide et delirio febrili*, Halle, 1706, in-4°; *Physica Hippocratica, quâ exponitur humanæ naturæ mecanismus geometrico-chymicus*, Leipzig, 1713, in-8°; des dissertations : *De ictero, De insomniis*, etc. On ignore quand mourut ce médecin.

WOLF (Gaspard-Frédéric), anatomiste, né à Berlin en 1735, professeur de physiologie et d'anatomie à Pétersbourg, où il mourut en 1794, a fait des recher-

ches lumineuses sur le mode de formation du canal intestinal, et son opinion est encore aujourd'hui dominante. Ses écrits sur cet objet, ainsi que sur l'anatomie du cœur, sont insérés dans les *Nova Commentaria Petrop.* On a encore de lui : *Dissertatio sistens theoriam generationis,* Halle, 1759, in-4° et in-8°; traduit en allemand, Berlin, 1764, in-8°.

WOLF (Jean-Laurent), savant danois, était, vers le milieu du 17ᵉ siècle, libraire à Copenhague. Il a publié: *Diarium, seu Calendarium ecclesiasticum, politicum et œconomicum perpetuum,* Copenhague, 1648, in-4°; *Chronologia, ab ortu Christi ad annum Christi* 1648, Copenhague, 1648 à 1662, in-4° ; *De exsequiis Christiani V,* Copenhague, 1648, in-4° ; *Encomion regni Daniæ,* Copenhague, 1651, in-4°; *Norwegia, Islandia et Groenlandia illustrata,* Copenhague, 1651, in 4°.

WOLF (Jean-Christophe), théologien et philologue, né en 1683 à Wernigerode, dans la haute Saxe, fut reçu docteur en philosophie à 20 ans, et devint co-recteur de l'école de Flensbourg en 1707; il voyagea ensuite dans les Pays-Bas et en Angleterre, et séjourna quelque temps à Oxford, collationna les manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne, dont il tira des *Variantes* et un grand nombre de *fragments* inédits. De retour en Allemagne, il obtint le titre de professeur extraordinaire de philosophie à Wittenberg, visita Berlin, se lia intimement avec Weyssière de Lacroze, fut admis à la Société royale de Prusse, et nommé, vers le même temps, professeur de langues orientales de l'Académie de Hambourg, dont il devint recteur en 1715. Ayant fait un second voyage en Hollande en 1724, pour examiner les manuscrits de la bibliothèque de Leyde et d'Amsterdam, il en rapporta les matériaux qui lui servirent plus tard à compléter sa *Bibliothèque hébraïque.* Ses travaux immenses affaiblirent progressivement sa santé. Il tomba dans le marasme, et mourut le 25 juillet 1739, léguant sa riche bibliothèque à la ville de Hambourg. Les principaux ouvrages de ce savant sont : *Historia lexicorum hebraicorum,* Wittenberg, 1705, in-8° ; *Origenis φιλοσοφούμενα recognita et notis illustrata,* Hambourg, 1706, in-8°; *Phædri Fabulæ cum brev. annotation.,* etc., 1709, in-8°; *Dissert. de carcere eruditorum museo,* ibid., 1710, 1718, in-4°; *Biblioth. hebræa, sive Notitia tùm auctorum hebræorum, tùm scriptorum,* etc., Hambourg, 1715-35, 4 vol. in-4° (excellent abrégé de la *Biblioth. de Bartolocci,* corrigée et augmentée); *Anecdota græca, sacra et profana,* 1722-24, 4 t. in-8°; *Curæ philologicæ in Novum Testament.,* 1725-35, 4 tomes in-4°; *Bibliotheca aprosiana, liber rarissimus,* etc., 1734, in-8°; *Conspectus supellectilis epistolicæ et litterariæ manu exarata,* 1736, in-8°. (Voyez *Wolfii vita, scripta et merita,* etc., par Seelen, Stade, 1717, in-4°, et la *Biblioth. erudit. præcocium,* de Klefeker.)

WOLF (Jean-Chrétien), frère du précédent, avec lequel on l'a quelquefois confondu, né le 8 avril 1689 à Wernigerode, visita, à l'exemple de son aîné, la Hollande et l'Angleterre, s'arrêta aussi à Oxford pour collationner les anciens manuscrits grecs, et en recueillir les variantes. Revenu en Allemagne, il donna des leçons gratuites de physique, fut nommé, en 1725, professeur de physique et de poésie au gymnase de Hambourg, légua de son vivant sa bibliothèque à cette même ville, jouit longtemps de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut le 9 février 1770. On a de lui : *Sapphûs, poetriæ lesbiæ, Fragmenta et Elogia,* etc., Hambourg, etc., in-4° ; *Poetriarum octo, Erynnæ, Myrûs, Myrtidis, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis, Fragmenta et Elogia,* grec-latin, ibid., 1735, in-4°; *Mulierum græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt Fragmenta et Elogia,* Gœttingen, 1739, in-4°; *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantiss. originem, laudem et abusum posteris produnt,* etc., Hambourg, 1740, 4 vol. in-8°.

WOLF ou **WOLFF** (Jean-Chrétien), célèbre philosophe, né le 24 janvier 1679 à Breslaw, annonça, dès son extrême jeunesse, les plus heureuses dispositions, que son père, brasseur de profession, s'empressa de cultiver, tant par lui-même que par d'habiles maîtres. A 20 ans, il suivit les cours de l'université d'Iéna, et prit ensuite ses degrés à Leipzig. C'est là que mis en rapport avec Leibnitz, il reçut cette éducation philosophique, dont il développa plus tard les résultats d'une manière si brillante. Il avait eu d'abord l'intention de suivre la carrière ecclésiastique, mais il préféra celle de l'enseignement. Deux dissertations, l'une sur la mécanique et l'autre sur la langue, furent ses premiers essais. Appelé à professer les mathématiques et la physique à l'université de Halle en 1707, il publia, peu de temps après, ses *Éléments de mathématiques,* qui furent suivis d'autres ouvrages sur le même sujet. Sa réputation n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs universités voulurent l'attirer; mais le roi de Prusse, pour le retenir, le nomma conseiller aulique en augmentant ses honoraires. L'envie vint troubler Wolff, dans sa glorieuse carrière; et un discours académique, qu'il prononça en 1721, sur la philosophie, excita le faux zèle de plusieurs théologiens, à la tête desquels était Joachim Lange, piétiste, homme exalté dans ses opinions, et personnellement ennemi du savant professeur. Les intrigues s'unissant aux déclamations, quelques officiers alarmèrent le roi de Prusse, en lui persuadant que la doctrine de Wolff était dangereuse pour l'armée, en offrant une excuse à la désertion. Le professeur trouva un asile honorable auprès du landgrave de Hesse, qui lui donna, avec le titre de conseiller aulique, la chaire de philosophie à l'académie de Marbourg. C'est dans cette ville qu'il rédigea et publia le cours entier de sa philosophie, en latin. Les honneurs le vinrent consoler de sa disgrâce et du triomphe de ses ennemis en Prusse. L'académie des sciences de Paris, la Société royale de Londres, l'académie de Stockholm l'admirent au nombre de leurs associés. Pierre le Grand, en le nommant vice-président de l'académie de Pétersbourg, lui assigna une pension. Frédéric II voulut réparer l'injustice du roi son père, et rétablit Wolff dans sa chaire de Halle, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier de l'université et de professeur du droit de la nature et des gens. Mais de retour à Halle, il n'y retrouva plus son auditoire; ses écrits étant entre les mains de tous les étudiants, ceux-ci se croyaient dispensés d'assister à des leçons qui ne pouvaient leur apprendre rien de neuf. Wolff jouissait paisiblement de sa gloire et du fruit de ses travaux.

sque de fréquentes atteintes de goutte l'ayant conduit r degrés au marasme, il mourut le 9 avril 1764. Ce Woff qui renversa, dans les écoles d'Allemagne, mpire de la philosophie aristotélique; mais son génie très-inférieur à celui de Leibnitz, qui n'a pas eu le me pouvoir. Cependant, s'il convient de reconnaître e l'illustre professeur de Halle n'a rien créé en philosoie, il faut dire aussi que nul homme jusqu'à lui, n'a-t apporté, dans l'ensemble et les détails des sciences ilosophiques, une coordination plus régulière dans un tème d'éclectisme vaste et indépendant; il a emprunté anciens, aux modernes; il a associé Descartes et Leibz, et puisé partout où il a cru voir le vrai; mais on lui roche, avec raison, d'avoir composé ses doctrines léments quelquefois incompatibles. Ses principaux rages, en allemand, sont : *Pensées raisonnables sur forces de l'esprit humain*, etc., Halle, 1712, traduit français par Deschamps; *sur Dieu, le monde*, etc., 19, in-8°; *sur les opérations de la nature*, 1723, in-8°; *les actions de l'homme dans la recherche du bonheur*, 20; *sur le bonheur des hommes*, etc., 1721, in-8°; *titution du droit de la nature et des gens*, etc., 1754, 8°, publié aussi en latin, et traduit en français par tac; *Dictionnaire de mathématiques*, in-8°; les écrits us de Wolff forment son grand corps de philosophie. ont: *Philosophia rationalis*, etc., 1728, 2 tomes in-4°; *cologia empirica*, etc., in-4°; *Philosophia prima, sive ologia*, etc., 1730, in-4°; *Cosmologia generalis*, etc., 31, in-4°; *Psycologia rationalis*, etc., 1734, in-4°; *ologia naturalis*, etc., 1736-37, 2 tomes in-4°; *Philohia practica*, etc., 1738-39, 2 tomes in-4°; *Philosophia ralis, sive ethica*, etc., 1752, 4 tomes in-4°; *Jus naz*, 8 tomes in-4°; *Jus gentium*, 1752, in-4°; *Specimen sicæ ad theologiam applicatæ*, in-4°. Wolff a donné grand nombre d'articles aux *Acta eruditorum* de pzig.

WOLF (Jean-Christophe), voyageur allemand, nous rend lui-même qu'il était né, le 15 août 1730, à ebel, petite ville du duché de Mecklenbourg-Schwe-, et que ses parents étaient des bourgeois. Ce qu'il ute, qu'ils purent seulement lui faire apprendre à et à écrire, donne lieu de présumer qu'ils n'étaient riches. Ayant perdu son père à dix ans, Wolf fut gé d'abandonner l'école, parce que le beau-père que mère lui avait donné n'était pas d'humeur à payer gros ou quinze centimes par semaine au maître d'é-, et qu'il aimait mieux l'employer à des travaux uels. Les supplications de l'enfant, pour retourner école, furent inutiles, le beau-père le battit; il lui ndit de parler à sa mère, sa protectrice naturelle; que cette injonction était enfreinte, il cherchait à se ger sur la mère et sur le fils. Au bout de cinq ans de e cruelle servitude, Wolf obtint enfin la permission ler où il voudrait, mais sans recevoir la moindre se, même de sa mère, car le beau-père avait exigé serment qu'elle ne lui donnât rien. Arrivé dans une éloignée de quarante milles, le directeur d'un étasement d'éducation pour les orphelins, récemment né, s'intéressa vivement à son sort, et le prit auprès ui. Un an après, il l'envoya continuer ses études à lin, afin qu'il se mît en état de remplir une place de professeur qu'il lui destinait. Le protecteur du gymnase de Graukloster à Berlin prit Wolf en amitié, et lui procura une place de boursier et de chantre, ainsi que des écoliers en ville. Wolf était donc assez à son aise. Une aventure singulière, qui lui valut le reproche d'empiéter sur les fonctions des ecclésiastiques, lui fit prendre la résolution de quitter Berlin : il alla à Hambourg, où il s'embarqua pour Amsterdam. Là il fut mené par le capitaine chez un de ces recruteurs nommés *Zielverkooper* qui faisaient des avances aux jeunes gens, puis les vendaient à la compagnie des Indes. Heureusement, par l'entremise de l'embaucheur auquel il fut adressé, Wolf obtint une place de chapelain à bord d'un vaisseau et même avant son embarquement le recruteur lui donna encore quelques florins et un coffre bien garni, sauf à être remboursé quand son protégé aurait fait fortune. L'amiral, qui avait conçu de l'amitié pour Wolf, mourut dans la traversée; mais il l'avait recommandé fortement au capitaine qui lui succéda : celui-ci combla Wolf de marques de bonté, et voulut qu'il s'instruisît dans l'art de la navigation. Après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance, le navire poursuivit sa route vers les Indes, et, après avoir touché à quelques comptoirs de la côte de Maduré, arriva près de Colombo dans l'île de Ceylan. Wolf y ayant débarqué, avec les soldats destinés pour y faire le service, fut envoyé par le gouverneur à Jaffanapatnam. Il avait alors 19 ans; on l'employa dans les bureaux de l'administration pendant plus d'un an, puis on le congédia. Au bout de neuf mois, on l'y réintégra; le gouverneur, ayant reconnu son zèle et sa capacité, lui accorda toute sa confiance et la direction de ses bureaux; enfin l'assiduité de Wolf lui mérita des places importantes, entre autres celle de secrétaire d'État de la justice et de l'administration civile. Après 20 ans de séjour à Ceylan, Wolf quitta cette île, où il fut vivement regretté, et où il avait acquis une grande fortune. Les directeurs de la compagnie des Indes désiraient qu'il y retournât occuper de nouveau le poste qu'il avait si bien rempli; mais Wolf brûlait d'envie de revoir son pays. Il trouva ses parents morts, et fut obligé, par une maladie grave, d'y rester, et de renoncer à tout projet de voyage lointain. Ensuite, il fut nommé bailli. On ne connaît pas l'époque de sa mort. On a de lui en allemand : *Voyage à Ceylan, avec une relation du gouvernement hollandais à Jaffanapatnam*, Berlin et Stettin, 1782, in-8°. L'auteur publia, en 1784, une seconde partie qui contient des suppléments à divers passages de la première. La relation de Wolf a été traduite en anglais, Londres, 1784, in-8°, et en français par Langlès, dans un recueil intitulé : *Description du Pegu et de l'île de Ceylan*, etc., Paris, 1793, in-8°.

WOLF (Ernest Guillaume), musicien, né en 1735 à Gross-Behringen, dans la principauté d'Eisenach, montra, dès l'âge le plus tendre, une grande aptitude pour la musique. Devenu à 13 ans chef des élèves de chant de l'école d'Eisenach, il s'exerça bientôt à la composition, puis enseigna les éléments de l'art, en recevant lui-même d'utiles leçons. Après avoir parcouru quelques villes de la Saxe, il vint à Weimar, où la duchesse Amalie, ayant reconnu son talent, lui donna pour élèves

ses deux fils. Ayant épousé la fille du célèbre compositeur Bendu, maître de chapelle du roi de Prusse, il vint avec sa femme à Berlin, où l'on voulut le retenir; mais la reconnaissance les rappelait à Weimar, où Wolf mourut le 8 décembre 1792. On a de lui un très-grand nombre de compositions, telles que des *cantates*, *romances*, *concertos*, *quinquetti*. Plusieurs de ces morceaux ont encore quelque vogue en Allemagne.

WOLF (Pierre-Philippe), né le 28 janvier 1761 à Pfaffenhofen, en Bavière, fut d'abord commis libraire à Zurich et à Munich. Il établit ensuite une maison de librairie à Leipzig en 1799, revint à Munich en 1807, fut nommé membre de l'Académie royale de cette ville, et y mourut en 1808, laissant un assez grand nombre d'ouvrages (en allemand), dont les principaux sont: *Histoire générale des jésuites depuis l'origine de leur ordre*, Zurich, 1789-92, 4 vol. in-8°; Brunn, 1792, et Leipzig, 1803; *Histoire de l'église romano-catholique, sous le gouvernement de Pie VI*, ibid., 1793 à 1798, 6 vol. in-8°; ibid., 1793 à 1802, 7 vol. in-8°; *Histoire de la religion et de l'Église en France*, Zurich, 1802 : c'est une suite de l'ouvrage précédent; *Sur le rétablissement des jésuites*, Lucerne, 1799, in-8°; *Histoire statistique et topographique abrégée du Tyrol*, Munich, 1807, in-8°; *Histoire de Maximilien Ier et de son époque*, Munich, 1807-1809, 3 vol. in-8°.

WOLF (Frédéric-Auguste), l'un des premiers philologues de l'Allemagne, né à Haynrode, dans le Holstein, le 15 février 1759, reçut de son père, professeur à Nordhausen, les éléments de l'instruction, et étudia ensuite sous Hake et Frakstein, puis vint suivre les cours de l'université de Gœttingen (1777). Tout en étudiant avec une incroyable ardeur, il donnait des leçons de grec et de langues modernes (particulièrement d'anglais). Ayant obtenu par l'entremise de Heyne, qui toutefois ne lui portait pas un bien vif intérêt, la place de régent au collége d'Ilefeld (1779), il se maria dans cette ville, et en partit peu après pour aller remplir l'emploi de recteur de l'école latine d'Osterode, où il ne demeura qu'un an. Nommé en 1783 professeur à l'université de Halle, il n'arriva que par degrés à y faire admirer sa profonde érudition. C'est là que, nonobstant 50 cours différents dont il se trouva chargé, il mit au jour la plupart de ses immenses travaux philologiques. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il vint se réfugier à Berlin, et reçut, après la paix de Tilsitt, le titre de conseiller d'État. En 1808, il eut une grande part à la fondation et à l'organisation d'une nouvelle université à Berlin. Il y reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Au commencement de 1824, ce savant s'était décidé à faire, pour raison de santé, un voyage dans le midi de la France. Arrivé à Marseille, il y mourut d'une fluxion de poitrine le 8 août de cette année. Il était membre de l'académie de Berlin, et associé de l'Institut de France. Voici ses principales publications : le *Banquet* de Platon, avec une *introduction* et des *notes*, Leipzig, 1782, in-8°; la *Théogonie* d'Hésiode, avec des *commentaires*, 1784; les *OEuvres* d'Homère, Halle, 1784-85, ibid., 1794; *Histoire de la littérature romaine* (en allemand), *à l'usage des cours académiques*, ibid., 1787, in-8°; l'*Hermès* de Harris, avec des *remarques*, ibid., 1788; *Demosthenis Oratio adversùs Leptinem*, avec les *scolies* et les *commentaires*, ibid., 1790; les *variæ Lectiones*, de Muret, avec des *notes*, ibid., 1791; *Luciani Libelli quidam*, avec des *notes*, ibid., 1791; les *Histoires* d'Hérodien, en grec, texte corrigé, ibid., 1792; *Prolegomena ad Homerum*, ibid., 1795 (c'est dans ces prolégomènes qu'il représente l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme n'étant pas l'ouvrage du même auteur, opinion que J. B. Vico avait émise 50 ans auparavant); *Mélanges*, en latin et en allemand., ibid., 1802; une édition d'Homère, plus parfaite que les précédentes, Leipzig, 1804-1807, 4 vol. in-8°; le *Phédon* de Platon, Berlin, 1811, in-4°; les *Nuées* d'Aristophane, en vers allemands, avec le texte, 1811, in-4°; l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Criton* de Platon, avec une traduction latine, 1812, in-4°; la première *Satire* d'Horace traduite en vers, avec des *remarques*, ibid., 1813. Wolf avait travaillé à plusieurs *recueils* périodiques et littéraires, de 1807 à 1819. Dugas-Montbel a donné sur Wolf une excellente *notice*, dans le tome Ier des *Annales biographiques*, 1826.

WOLFAERTS (Arthur), peintre, né à Anvers, florissait vers le milieu du 17e siècle. Il se fit remarquer parmi les artistes de la Flandre par un esprit ingénieux et plein de noblesse tout à la fois. Il se livra particulièrement à l'histoire, et il a su conserver aux sujets qu'il a tirés de l'Écriture sainte ou des Actes des apôtres un caractère d'élévation qui leur est tout à fait analogue. Ses compositions sont simples, mais grandes; ses fonds sont ornés d'une riche architecture. Il observe le costume d'une manière scrupuleuse pour le temps et pour le pays, et ses paysages représentent autant qu'il dépend de lui les sites tels que les décrivent les textes sacrés. Ses tableaux allégoriques décèlent également un homme d'esprit, et qui n'était pas étranger à la littérature. Pour se délasser de ses grands travaux, il s'amusait à peindre dans le genre de Teniers, de petites compositions remarquables par leur gaieté et leur originalité; par un dessin et un coloris plein de naturel.

WOLFARD. *Voyez* **WOLFHARD.**

WOLFART (Pierre), médecin, né le 11 juillet [illegible] à Hanau, y obtint une chaire de physique et d'anatomie, devint médecin du landgrave de Hesse-Cassel, et mourut le 3 décembre 1726, doyen du collége de médecine de sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1701, in-4°; *Physica curiosa experimentalis*, Cassel, 1712, in-4°; *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, ibid., 1719, in-fol.

WOLFE (Jacques), général anglais, né le 15 janvier 1726 à Westerham, au comté de Kent, était le fils d'un major général très-distingué, et fut dès sa jeunesse destiné à la carrière des armes. Il se trouva à la bataille de Lawfeld, en 1747, dans les Pays-Bas, fit toutes les campagnes de cette guerre contre les Français, et parvint successivement au grade de général de brigade. Ce fut en cette qualité qu'il passa en Amérique en 1758, sous les ordres du général Abercromby. Employé dans la même année à l'expédition du Cap Breton, il concourut très-efficacement par ses talents et sa bravoure à la prise de Louisbourg. Nommé major général, il fut chargé en 1759 du commandement de l'expédition contre le Canada

ttaqua dans le mois de juillet les retranchements que Français avaient élevés sur la rivière de Montmo-cy, et fut repoussé avec perte; mais dans une seconde ıque qu'il dirigea le 13 septembre contre Quebec, ès avoir escaladé des rochers et des murs escarpés, ut blessé trois fois sans vouloir quitter le champ de aille, et mourut glorieusement dans le moment où ses upes victorieuses allaient s'emparer de Quebec. Son ps, transporté en Angleterre, fut enseveli à Green-h, dans le même tombeau que son père. Le gouvernement lui fit ériger un cénotaphe à Westminster, ainsi au lieu de sa naissance. Le peintre américain West représenté à ses derniers moments; et ce tableau a reproduit avec beaucoup de talent dans une estampe graveur Woollett. On a publié à Londres, en 1827, *Vie et correspondance du général Wolfe*, 2 vol. in-8°.

WOLFE (Charles), né en Irlande vers 1791, mort phthisie, le 21 février 1823, à Cork, était un modeste teur de village, qui publia, sans se faire connaître, erses poésies pleines de sensibilité, notamment une *e* sur le trépas de Sir John Moore, tué à la Corogne 1809. Ce fut lord Byron qui révéla au monde littére ce jeune et intéressant auteur, dont les *OEuvres mains*) ont été recueillies à Dublin, 1825, 2 vol. 12, précédées d'une *notice biographique*.

WOLFE. *Voyez* TONE.

WOLFERSDORF (Charles-Frédéric), général ssien, naquit en 1717 à Zella près de Schneeberg, s le duché de Saxe-Gotha, d'une ancienne et illustre ille. Après avoir passé par tous les grades inférieurs, e trouvait lieutenant-colonel au service de l'électeur Saxe, lorsque, l'armée de ce prince ayant mis bas les nes devant Pirna, il prit du service dans les troupes ssiennes, et fut nommé colonel du régiment de Haus-, dont il remplit les cadres avec des déserteurs ons. Mais ces hommes placés contre leur gré sous drapeaux qu'ils détestaient s'échappèrent en peu de ps. Wolfersdorf que ce bel exemple de dévouement patrie toucha moins que les vues de son ambition, a dans l'armée prussienne. Il fut mis à la tête du régent de Hesse-Cassel; et le 8 août 1759 il arriva avec orps à Torgau, avec ordre de défendre cette place ortante jusqu'à la dernière extrémité. Il y trouva t dans un état déplorable. Cependant ses mesures fut si bien prises, qu'il la défendit plus longtemps que autres commandants prussiens n'avaient tenu dans leurs. Après la perte de la bataille de Kunersdorf, nstant où le lieutenant général Fink recevait l'ordre acuer la Saxe et de se réunir à Frédéric, le prince Deux-Ponts s'était jeté sur la Saxe restée sans défense: pris avec des forces très-inférieures, les généraux ssen, Horn et Schmettau capitulèrent et remirent Autrichiens les places de Leipzig, de Wittenberg et Dresde; Wolfersdorf montra plus de fermeté. Le 10 11 août il repoussa si vigoureusement les Autri-ns qui étaient montés à l'assaut, qu'il alla lui-même attaquer dans leur camp. Ce ne fut que le lendemain, que le prince de Stolberg étant arrivé devant Tor-avec l'armée de l'Empire, forte de 10 bataillons et 15 escadrons, et avec un train d'artillerie de siége, lfersdorf consentit à rendre la ville. La capitulation fut très honorable : la garnison devait sortir avec tous les honneurs de la guerre, et rejoindre l'armée prussienne. Le 15, Wolfersdorf commença à faire défiler ses troupes. Étant arrivé à la tête du régiment de Hesse-Cassel, il s'arrêta auprès du prince de Stolberg qui, avec les généraux Kleefeld, Lazinski et plusieurs officiers supérieurs, se tenait à l'entrée de la ville. Un bataillon qui était, en grande partie, composé de déserteurs saxons, défilant devant le prince, l'adjudant général de celui-ci cria très-haut : « Sortez des rangs, vous qui êtes de braves Saxons ou de bons Autrichiens : le prince vous prend sous sa protection. » Ces paroles produisirent l'effet de l'éclair; aussitôt les soldats de tout le bataillon jettent bas les armes et courent se cacher, les uns derrière les palissades, les autres dans les fossés, ou sur les bateaux qui descendaient l'Elbe. Tout autre que Wolfersdorf eût été déconcerté par un événement aussi inattendu; loin de là il se jette sur les fuyards qui étaient le plus près de lui, en saisit un par le collet, et l'étend mort à ses pieds d'un coup de pistolet. « Faites de même, crie-t-il à ses officiers, je vous l'ordonne. » Et s'adressant aux hussards de son escorte : « Je vous promets un ducat pour chaque fuyard que vous aurez sabré. » Le prince de Stolberg fit d'inutiles efforts pour apaiser Wolfersdorf qui, loin de l'écouter, fit rappeler les bataillons qui avaient déjà défilé et reconduire l'artillerie sur les fortifications; lui-même, le pistolet à la main, s'approche du prince, l'accuse d'avoir violé la capitulation, et finit en lui disant : « Plus de reddition! Si vous n'engagez votre honneur, et si vous ne commencez sur-le-champ à exécuter la capitulation à la lettre, je vous ferai entourer vous et votre suite par un de mes bataillons, et je vous fais tous conduire prisonniers dans la place. » Tout fut accordé; on arracha les fuyards qui s'étaient cachés sous le manteau des Croates, et on les rendit; le prince donna en otage un officier d'état-major, et un fort détachement qui fut chargé d'empêcher la désertion. Dans ce tumulte, 68 fuyards furent tués ou sabrés; mais Wolfersdorf ne perdit plus un seul homme, et il arriva le 16 août avec tout son corps à Wittenberg. Les journaux prussiens élevèrent jusqu'aux nues la conduite que ce général avait tenue dans cette circonstance; et le célèbre Chodowiecki lui consacra une très-belle gravure. Il est probable que les Saxons virent les choses sous un autre aspect. Quoi qu'il en soit, en arrivant à Wittenberg, Wolfersdorf reçut du roi l'avis de sa défaite à Kunersdorf, et l'ordre de rendre Torgau aux conditions les moins défavorables, afin de marcher sur Wusterhausen, et de couvrir Berlin. Dès le 19 il était à son poste. Le 21, Frédéric lui écrivit de Furstenwald: « Vous vous êtes conduit à Torgau comme un brave; vous avez montré du zèle et de la fermeté; je vous en témoigne toute ma satisfaction. » Wolfersdorf se distingua ensuite près de Hoff, à la montagne du Dragon, et près de Torgau, où il décida la victoire des Prussiens. Près de Maxen, se voyant entouré, il voulut se faire jour l'épée à la main; mais il fut fait prisonnier, et ne revint à son régiment que le 31 juillet 1760. Sous ses ordres cette troupe était devenue un des plus beaux corps de l'armée prussienne. On l'accusa de n'avoir point été délicat sur les moyens de se procurer de beaux

hommes, et les plaintes sur sa conduite arbitraire et violente arrivaient souvent jusqu'au roi, qui se contentait de dire : « Que voulez-vous? c'est encore un de ces Saxons que j'ai gagnés. » En 1763, Wolfersdorf fut nommé major général, et en 1776 feld-maréchal-lieutenant. Il mourut au mois de mai 1781. C'était un bel homme de guerre, actif, prompt dans ses résolutions, mais sacrifiant tout à son ambition.

WOLFERUS, écrivain ecclésiastique, était chanoine de la cathédrale de Hildesheim en Saxe dans le 11e siècle. On a de lui la *Vie* de saint Godehard qui mourut en 1038, étant évêque de Hildesheim, et celle de Gonther ou Gonthier, l'un des premiers seigneurs de la Thuringe, qui, à la même époque, renonça au monde pour embrasser la vie religieuse dans le monastère d'Altach, et y mourut en 1045. Wolferus, qui était leur contemporain, a donné à ces deux ouvrages une empreinte de piété et d'onction qui touche et entraîne ceux qui les lisent. Ils sont d'ailleurs très-intéressants par un grand nombre de faits qui appartiennent à l'histoire générale de l'Église et de l'Empire. Mabillon les a insérés dans ses *Acta ord. S. Bened.*, tome VIII, et Leibnitz dans ses *Script. Brunsw.*, tome Ier.

WOLFFHART. *Voyez* **LYCOSTHÈNES.**

WOLFGANG (SAINT), évêque de Ratisbonne, né en Souabe, descendait des comtes de Pfulingen, et s'était lié successivement avec le comte Henri, depuis archevêque de Trèves, dont il fut le condisciple à l'abbaye de Richen-Au, puis avec l'archevêque de Bologne, Brunon, frère de l'empereur Othon Ier. Sa modestie et son ardente piété l'avaient porté à se défendre longtemps d'accepter aucune dignité ecclésiastique et même la prêtrise, qui lui fut conférée malgré lui par saint Udalrich, tandis qu'il vivait retiré dans un monastère au fond d'une obscure forêt. C'est vers ce temps qu'il vint pour la première fois prêcher l'évangile en Hongrie (972). Élu évêque de Ratisbonne en 974, il employa les 20 années qu'il occupa le siége à rétablir la discipline dans le chapitre et les maisons religieuses. Il mourut à Pupping en 994. Son corps, rapporté à Ratisbonne, fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Emmeran. On trouve, dans le *Thesaurus anecdoctorum* de D. Petz, une *paraphrase* du *Miserere*, sous le nom de saint Wolfgang, dont l'Église honore la mémoire le jour de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec WOLFGANG, bénédictin en Bavière au 13e siècle, et auteur de 72 *lettres*, insérées dans le *Thesaurus* de D. Petz, et dans le *Codex diplomaticus* de Huber.

WOLFGANG (GUILLAUME), prince palatin, né le 29 octobre 1578, se mit sur les rangs avec Jean Sigismond, électeur de Brandebourg, pour partager la riche succession du prince de Clèves et de Juliers. Sa mère était fille du dernier duc ; afin de réunir tous les droits sur sa tête, il demanda la main d'une fille de l'électeur. Se trouvant à la cour de Brandebourg, les deux princes qui étaient ivres, suivant l'usage de ce siècle, se dirent des injures, et en vinrent même à des voies de fait. Wolfgang, brûlant du désir de se venger, se hâta d'aller à Munich, où il épousa une princesse de Bavière. Cette liaison, les insinuations de son épouse, et les instructions du P. Reiching, jésuite et prédicateur de la cour, opérèrent un changement dans son cœur, et il rentra dans le sein de l'Église catholique. On a attribué ce changement à la politique, et peut-être y entra-t-elle quelque part. Quoi qu'il en soit, après la mort de son père, Wolfgang fit dans ses États des changements favorables à la religion qu'il avait embrassée. Pendant la guerre de trente ans, il soutint vivement le parti de la maison d'Autriche. Il mourut le 10 mars 1653, à Dusseldorf, avec la réputation d'un prince sage, actif et bienfaisant.

WOLFGANG (GEORGE-ANDRÉ), graveur, né en 165[illegible], à Chemnitz, en Saxe, s'établit à Augsbourg, où il mourut en 1716, après avoir publié un grand nombre d'estampes dans le genre historique. — Ses fils, ANDRÉ-MATHIEU et JEAN-GEORGE, furent ses élèves. Les œuvres de Jean-George sont plus estimées que celles de son frère. On cite surtout son *Crucifix*, d'après Ch. Lebrun. Il mourut à Berlin en 1748.

WOLFGANG (GEORGE-ANDRÉ), fils de Jean-George, né à Augsbourg en 1705, fut un bon peintre de portraits. Après avoir travaillé longtemps en Angleterre, il vint se fixer à Gotha, où il devint peintre de la cour.

WOLFGANG (GUSTAVE-ANDRÉ), fils d'André-Mathieu, né en 1692, grava pendant 30 ans à Berlin, et mourut à Augsbourg en 1775. Il passa pour un des premiers graveurs de l'Allemagne.

WOLFHARD, écrivain ecclésiastique du 10e siècle, fut religieux dans l'abbaye de Hassenried, au diocèse d'Utrecht. On a de lui la *Vie de sainte Walpurge*, en IV livres, dont Canisius a inséré les deux premiers dans ses *Lectiones antiquæ*. Tous les quatre ont été publiés par Surius, par les bollandistes et par Mabillon, dans ses *Acta ord. S. Benedicti*, t. IV.

WOLFRAM D'ESCHENBACH. *Voy.* **ESCHENBACH.**

WOLFTER (PIERRE), historien, né à Manheim en 1758, fut professeur d'histoire, puis conservateur de la bibliothèque d'Heidelberg, où il mourut le 28 juin 1805. Ses principaux ouvrages, tous écrits en allemand, sont : *Histoire des empereurs de l'empire germanique*, etc., Manheim, 1785, in-8° ; *Histoire des révolutions arrivées dans l'empire germanique*, Zurich, 1787, in-8° ; *Histoire critique de l'exarcat et duché de Rome*, Heidelberg, 1792, in-8° ; *Histoire de la réformation*, 1793, in-8° ; *Histoire de Luther et de la réformation qu'il a opérée*, Manheim, 1805, in-8°.

WOLKE (CHRÉTIEN-HENRI), instituteur, né en 17[illegible] à Jever, en Hanovre, enseigna les mathématiques à Kiel, tergerode et à Leipzig, établit ensuite une maison d'éducation à Dessau, puis une autre à Pétersbourg, et finit par se fixer en 1815 à Berlin, où il fonda la Société de langue allemande, et mourut le 11 janvier 1825. Il [illegible] distingue parmi ses ouvrages : *le Livre pour lire et penser*, 1785, traduit en français et en russe ; *Histoire de la nature et des peuples*, 1801 : le 1er vol. seulement fut traduit en russe ; la censure empêcha la publication du reste ; *Méthode d'éducation physique, intellectuelle et morale*, Leipzig, 1805 ; *Communication des connaissances et idées primitives*, ibid., 1805 ; *Poésies dans le dialecte bas-saxon*, 1804. Wolke avait tenté de réformer l'orthographe allemande, en rejetant toutes les lettres qu'on ne prononce pas.

WOLKOW (Féodore), architecte russe, fit ses premières études à l'académie de Saint-Pétersbourg, et vint les achever à Paris, où Duval l'employa pour la construction du théâtre de la Comédie-Française. Étant retourné dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre de constructions, entre autres des magasins ou dépôts d'eau-de-vie et de sel, des brasseries de la ville, du côté de Wiborg, des orangeries, des ailes du palais Tauris, etc. Il avait fait pour le prince Potemkin, des plans qui n'ont point été exécutés. Ses facultés intellectuelles s'étant affaiblies, il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau, à Pétersbourg, en 1803.

WOLLASTON (Guillaume), ministre de l'Église anglicane, né en 1659 dans le comté de Stafford, mort le 29 octobre 1724, s'occupa avec fruit de l'étude des langues savantes, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie et des mathématiques. On a de lui quelques ouvrages dont le principal a pour titre : *Tableau de la religion naturelle*, publié pour la première fois à Londres en 1722; et dont l'édition la plus récente est celle de 1750, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur. Cet écrit eut un grand succès, bien qu'on n'en admit pas tous les principes. On en a donné un *Abrégé*, Londres, 1738; et la traduction française en avait déjà paru à la Haye, 1726, in-4°. Les autres ouvrages de Wollaston sont : un poëme sur les *Mouvements déraisonnables des hommes pour se procurer les agréments de la vie présente, ou le But d'un partie de l'Ecclésiaste*, Londres, 1690, in-8°; une *Grammaire latine*, 1703, etc.

WOLLASTON (Francis), théologien et astronome, né en 1731, fut curé d'un village dans le comté de Kent, devint membre de la Société royale de Londres, et mourut le 31 octobre 1815. On a de lui : *Adresse au clergé anglican et à tous les chrétiens*, 1772, in-8°; des *Observations astronomiques* dans les *Transactions philosophiques*, années 1773, 1775, 1784; *Specimen of a gen. astron. Catalogue*, etc., Londres, 1789, in-fol.; *Fasciculus astronomicus*, contenant des observations sur la région septentrionale circumpolaire, 1800, in-4°; *Tableau des cieux*, en 10 pl., 1811, in-fol.

WOLLASTON (le docteur), physicien anglais, fit faire des progrès à la physique et à la chimie. La *pile* qui porte son nom possède une force de propagation plus grande que les autres, et produit des effets surprenants. Son *Échelle synoptique des équivalents chimiques* est connue sur le continent, ainsi que son procédé de *décomposition de l'eau par l'électricité ordinaire au moyen de l'or*. On lui doit encore des recherches nombreuses consignées dans les *Mémoires* qu'il a publiés, dont une partie a été traduite en français dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans le *Journal des mines*, etc. Il est l'inventeur de plusieurs instruments ingénieux, parmi lesquels on distingue le *goniomètre*, qui porte son nom, et la *camera lucida* (chambre claire), connue de tous les dessinateurs. A une époque où l'on n'avait encore aucune notion précise sur les forces électro-magnétiques, il indiqua le premier le curieux phénomème de la *rotation des aimants*, démontré plus tard par Faraday, et qui rentre comme une conséquence dans la théorie mathématique d'Ampère. Il découvrit le *rhodium* et le *palladium*, dans le minerai de platine de Matto Grosso, au Brésil. Sa *Méthode d'extraction de platine*, qui lui mérita une médaille d'or de la Société royale de Londres, lui valut, dit-on, une partie de sa fortune. Malade depuis plusieurs mois, il dictait encore des *Mémoires* qu'il laissa à la Société royale, avec une somme de 2,000 livres sterling (environ 50,000 fr.), lorsqu'il mourut en 1828.

WOLLE (Christophe), professeur de théologie à Leipzig, où il naquit le 24 janvier 1700, et où il mourut en 1761, avait acquis une connaissance assez étendue des langues orientales. Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Regulæ hermeneuticæ ad circumspectam script. sacræ illustrationem*, etc., Leipzig, 1722, in-4°; *De ignoto Judæorum et Atheniensium Deo*, etc., 1727, in-4°; *De usu et abusu euphemismi sacri*, 1732, in-4°; *Apologia pro verâ divinitate Jesu Christi*, etc., 1741, in-4°; *Schediasma historico-theologicum de Jesu spirituali, in Angliâ redivivo*, etc., 1730, in-4°; *Examen regularum hermeneuticarum ab Aug. Calmeto commendatarum*, etc., 1733, in-4°; *Propriétés véritables de la langue hébraïque* (allemand), 1748, in-8°. Christophe Wolle a publié des éditions de *M. Antonini de se ipso libri XII*, avec l'introduction de Buddée et des observations critiques, Leipzig, 1729; de l'*Epistola critica* d'Ulpien *de hebraismis*, 1739, in-4°.

WOLLEB (Jean), en latin *Wollebius*, né à Bâle, en 1536, d'une famille obscure, fit ses études à l'académie de sa ville natale, et s'appliqua de bonne heure aux sciences théologiques avec tant de succès, qu'à l'âge de 22 ans il fut admis au doctorat en théologie. On lui confia aussitôt les fonctions de coadjuteur général, que bientôt il quitta pour le pastorat de l'église Sainte-Élisabeth, puis pour le premier pastorat de la ville. Le sénat académique l'appela ensuite à la chaire du Nouveau Testament, une des plus honorables de l'académie; il la remplit avec beaucoup d'éclat. On lui offrit plusieurs fois le décanat de la faculté théologique, ainsi que le rectorat de l'université. Il s'était déjà dérobé à ces témoignages flatteurs de l'estime publique, lorsque enfin il fut forcé d'accepter au moins la dernière de ces deux places. Les soins de l'administration ne l'empêchèrent pas d'apporter toujours un soin extrême dans la préparation des cours publics et l'interprétation de l'Écriture. Jamais peut-être l'université n'avait eu à se féliciter d'un gouvernement à la fois aussi éclairé et aussi sage. Wolleb mourut le 24 décembre 1626. Outre des *Dissertations* intéressantes, on doit à Wolleb un *Abrégé de théologie* (*Compendium theologiæ*), chef-d'œuvre parmi les ouvrages de ce genre.

WOLLIN (Laurent), contre-amiral suédois, naquit le 23 décembre 1734 à Cimbritshamn, où son père était membre du conseil de la ville. Ses études, commencées dans une école de sa ville natale, furent continuées aux universités de Lund et d'Upsal, où il s'adonna spécialement aux sciences pour se préparer à entrer dans l'amirauté. Quelque temps après s'être engagé, il fut commandé pour faire partie d'une expédition dans la mer du Nord et dans la Méditerranée, et par ses seuls talents parvint au grade de lieutenant. Il fit aussi partie, en 1760, d'une nouvelle expédition dans la mer du Nord, sous les ordres de l'amiral Trolle, dans laquelle on lui confia le commandement d'un vaisseau. De retour dans

sa patrie, le roi lui donna la commission de lieutenant dans l'amirauté. En 1761, il reçut l'ordre d'assister au siége de Colberg. Cinq ans après, il fut promu au grade de major. En 1788, lors de la guerre entre la Suède et la Russie, il reçut le grade de lieutenant-colonel, et fut décoré de l'ordre de l'Épée, après avoir donné les plus grandes preuves de courage et contribué, dans la bataille remarquable de Hogland, à la prise du vaisseau russe *Wladisloff*, de 70 canons. Il commandait le grand vaisseau nommé *Rættvisan*, quand il se trouva, le 26 juillet 1789, aux prises avec la flotte russe. Il prit part, l'année suivante, aux combats près de Revel, Cronstadt, Wiborg et Sueaborg : dans ce dernier, son vaisseau fut coulé à fond, et lui-même, forcé de céder au nombre, fut fait prisonnier. Après la conclusion de la paix, il revint dans sa patrie, fut nommé colonel, et, en 1802, contre-amiral. Il s'est fait remarquer comme ingénieur, et a fait des cartes hydrographiques des côtes, qui s'étendent de Calmar à Landsort, de Signilsskær jusqu'à Helsingelande, et de Landsort à Aland. Ses talents le firent nommer membre de l'Académie des sciences de Stockholm, en 1817. Il a publié un traité remarquable *sur la découverte de la direction des marées, ou la vraie méthode de trouver, pendant la course, par trois sondages faits aux différents lieux et temps sur la même marque, la direction et la place des marées.* Comme membre de la Société de l'amirauté, il a donné un autre traité *sur la force et l'effet du vent sur les voiles, leurs proportions, situations, et leur structure, pour produire une bonne course, et sur les qualités qui contribuent principalement au plus haut degré de perfection des vaisseaux de guerre, montés d'après une règle fixe.* Il mourut le 29 novembre 1818.

WOLLSTONECRAFT. *Voyez* **GODWIN.**

WOLMAR ou **WOLKMAR** (MELCHIOR), jurisconsulte, né en 1497 à Rothweil, en Suisse, professa le droit à l'université de Tubingen, et mourut en 1561 à Eisenach, où il s'était retiré. Il n'a rien publié sur la jurisprudence; mais il reste de lui, comme helléniste, un *Commentaire sur les deux Iers livres de l'Illiade*, Paris, 1523, in-4°; et une *Épître* sur les grammaires grecques alors en usage, en tête de l'édition de Démétrius Chalcondyle, Bâle, 1546, in-4°.

WOLSEY (THOMAS), cardinal, archevêque d'York, naquit en 1471 à Ipswich, dans le comté de Suffolk. L'opinion vulgaire en fait le fils d'un boucher; mais c'est une fable qui a pris sa source dans les libelles de ses ennemis. Le testament de son père, que Fiddes nous a conservé, prouve, par les legs considérables qui y sont indiqués, que c'était un riche bourgeois. Thomas Wolsey fit ses études au collége de la Madeleine d'Oxford, avec tant de succès, que, par une distinction extraordinaire, il obtint, à l'âge de 15 ans, les grades de bachelier et de maître ès arts, et fut mis à la tête d'une école qui acquit une grande célébrité sous sa direction. Érasme étant venu dans cette ville, ils se lièrent d'une étroite amitié, et travaillèrent de concert à mettre la langue grecque en vogue dans l'université. Après la mort du marquis de Dorset, dont il avait élevé les enfants, et qui l'avait nommé curé de Lymington en Somersetshire, Wolsey s'attacha au chevalier Nanphan, receveur des deniers royaux à Calais, qui, étant hors d'état, à cause de son grand âge, de remplir ses fonctions, s'en déchargea sur lui. Cette commission mit Wolsey en relation avec la cour, et particulièrement avec Richard Fox, secrétaire d'État, qui le recommanda au roi Henri VII, comme un homme capable de rendre de grands services. Il avait dit souvent à ses amis, que, s'il pouvait une fois mettre le pied à la cour, il n'y avait pas de degré d'élévation auquel il ne se sentît en état de parvenir; et il ne tarda pas à justifier ce pressentiment. Henri, qui l'avait fixé auprès de sa personne par une place de chapelain, le chargea d'aller traiter, à Bruxelles, avec l'empereur Maximilien, d'une affaire très-délicate, et qui exigeait beaucoup de célérité. Étonné de le voir reparaître à la cour au bout de peu de jours, le roi crut qu'il n'était pas encore parti, et lui en fit des reproches; mais il fut bien surpris lorsque le négociateur lui présenta le traité conclu. « J'avais, lui dit-il, envoyé un courrier après vous avec de plus amples instructions. — Sire, repartit Wolsey, je l'ai rencontré à mon retour; mais j'avais pris sur moi de remplir ce que je prévoyais être vos intentions. » Ce succès lui valut la place d'aumônier du roi et le riche doyenné de Lincoln. Sa faveur s'accrut encore à l'avénement de Henri VIII. L'élégance de ses manières, la gaieté de son esprit, sa souplesse et sa complaisance peu scrupuleuse ne tardèrent pas à lui mériter la confiance presque exclusive du nouveau roi. On l'a accusé d'en avoir abusé pour supplanter le comte de Surrey et Fox lui-même, qui l'avait introduit à la cour. Ce reproche paraît dénué de fondement. Si l'on pouvait s'en rapporter à Polydore Virgile, il faudrait croire qu'il était de toutes les parties de plaisir du jeune monarque, flattant ses goûts et ses passions; qu'il s'appliqua à lui rendre suspects les anciens ministres; qu'il lui insinua, qu'en attendant que l'âge des plaisirs fût passé, il serait à propos de confier les rênes du gouvernement à un ministre qui pût le mettre au fait des affaires, et le former insensiblement à la science du gouvernement, sans trop le distraire d'ailleurs; que ces insinuations présentées avec art eurent tout l'effet qu'il en attendait. On a cependant des preuves authentiques que Henri, à cette époque même, s'occupait sérieusement des affaires de l'État. Ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela, c'est que l'adroit ministre avait l'art de diriger son maître, en le laissant dans la persuasion qu'il se conduisait par lui-même; que, s'il insistait sur quelques mesures contraires à celles de Henri, il savait céder à propos, et travaillait à faire réussir ce que voulait le roi avec autant de zèle et d'activité que s'il les eût lui-même suggérées. Entré en 1510 dans le conseil d'État, il y prit le plus grand ascendant, et parvint avec une rapidité étonnante au plus haut degré d'autorité que puisse ambitionner un homme né dans une condition obscure. Devenu l'arbitre de l'Europe par le rôle qu'il eut l'habileté de faire jouer à l'Angleterre, dans les querelles des puissances continentales, il fut recherché par l'Empereur et par le roi de France; et ces princes le prirent souvent pour médiateur dans leurs différends. Regardé comme le pontife de la Grande-Bretagne, par l'extension qu'il donna à ses fonctions de légat, dignité qu'il rendit permanente dans sa personne, il aspira à l'être de toute

l'Église. A la mort de Léon X, il envoya le docteur Peace, son secrétaire confidentiel, à Rome, pour lui gagner les suffrages des cardinaux; mais cet agent n'arriva qu'après l'élection d'Adrien VI. Ce pontificat n'ayant duré qu'un an, Wolsey reprit son projet; mais les cardinaux français, qui le regardaient comme le plus dangereux ennemi de leur roi, le firent échouer. On lui allégua que, n'ayant jamais été à Rome, il manquait de l'expérience qu'exigeait cette haute dignité, et que d'ailleurs il fallait un pape résidant en Italie. Persuadé cependant que c'était la faction impériale qui lui avait été le plus nuisible, il en conçut un vif ressentiment contre l'Empereur, qui l'avait flatté de faire réussir ses prétentions; et il chercha à s'en venger en ménageant une alliance entre son maître et François Ier, contre Charles-Quint. Wolsey, maître de disposer de tous les bénéfices du royaume, ne s'oublia pas dans cette distribution. En passant sur le siége d'York, il conserva l'administration temporelle de celui de Lincoln. Il posséda en commande l'évêché de Bath, qu'il échangea pour celui de Durham, beaucoup plus riche, et celui-ci pour l'évêché de Winchester, qui l'était encore davantage, et auquel il joignit l'abbaye de Saint-Alban. Il donna les évêchés de Worcester et d'Hereford à des Italiens qui, résidant à Rome, se contentaient d'une pension assez modique, et en laissaient le revenu à celui qui les leur avait procurés. En abandonnant l'administration temporelle de l'évêché de Tournai, lorsque cette ville retourna aux Français, il se réserva une pension de 12,000 francs. Le pape Léon X, pour s'attacher un personnage si puissant, lui accorda une pension de 7,500 ducats sur les évêchés de Tolède et de Placentia. En le créant légat *à latere*, dignité très-lucrative par elle-même, il lui laissa la faculté d'en étendre les prérogatives au delà de toute mesure; et Wolsey en abusa pour restreindre la juridiction primatiale de l'archevêque de Cantorbéry. Le même pape lui donna le droit de créer 50 chevaliers, 50 comtes palatins, 40 notaires apostoliques, avec les mêmes attributions que les siens propres, de légitimer les bâtards, de conférer les degrés dans toutes les facultés, d'accorder toutes sortes de dispenses, de visiter, de réformer, de supprimer les monastères. Le roi y joignit le pouvoir d'expédier des lettres de naturalisation, de délivrer des congés et d'élire pour les grands bénéfices, de recevoir les serments de fidélité, etc. Comme grand chancelier et légat, il tirait des émoluments considérables des cours qu'il présidait. Enfin, l'Empereur lui faisait une pension de 10,000 ducats sur le duché de Milan, à laquelle il en joignit une autre de 9,000 couronnes d'or. Par l'accumulation de tant de bénéfices, de pensions et de prérogatives, les revenus de Wolsey égalèrent presque ceux de la couronne. Son train répondait à ses immenses richesses et à l'étendue de son ambition. Sa maison surpassait en faste celle des souverains eux-mêmes. Les principaux emplois en étaient remplis par des comtes, des barons, des chevaliers, des fils des familles les plus distinguées du royaume qui voulaient s'avancer par la faveur dont il jouissait. Le duc de Northumberland ne dédaigna pas d'y faire entrer son fils, lord Percy. On y comptait jusqu'à 800 personnes. Lorsque Wolsey alla en ambassade auprès de François Ier, il avait une escorte de 1,000 chevaux. La magnificence de ses habits, de ses équipages, le luxe de ses livrées, l'éclat de tout ce qui l'entourait éblouissaient tous les yeux. C'est le premier prélat anglais qui ait porté de l'or et de la soie dans ses habits, sur les selles et les housses de ses chevaux. On comptait jusqu'à 280 lits de soie dans son magnifique château de Hamptoncourt. Dans les grandes cérémonies, on portait devant lui les insignes de ses dignités. Un homme de qualité marchait en avant, tenant élevé son chapeau de cardinal, et il avait ordre de ne le déposer dans la chapelle du roi, que sur l'autel. Sa croix de cardinal était de même placée sur une colonne d'argent et portée par un ecclésiastique d'une taille et d'une beauté remarquables, tandis qu'un autre ecclésiastique, distingué par les mêmes formes, l'accompagnait avec sa croix d'archevêque. Il célébrait la messe avec la même pompe que le pape, assisté par des évêques, des abbés, et servi par des gentilshommes en sa qualité de légat *à latere*. Mais Wolsey, parvenu au faîte des grandeurs, touchait au moment de sa chute; et ce fut la fameuse affaire du divorce qui l'amena. Quelques historiens l'accusent d'en avoir fait naître la première idée à Henri VIII, soit dans la vue de procurer à l'Angleterre un héritier de la couronne, soit pour satisfaire son ressentiment contre Charles-Quint, neveu de Catherine d'Aragon. Ce dernier projet se liant avec l'intérêt de son ambition, il voulait faire épouser à son maître, ou la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier, ou la princesse Renée, fille de Louis XII, afin de resserrer l'alliance des deux rois contre l'Empereur, de se ménager la protection de la nouvelle reine pour se maintenir en faveur. Lorsque Henri lui eut fait confidence de sa passion pour Anne de Boleyn, il craignit d'être supplanté par une pareille rivale, et le supplia à genoux de renoncer à un projet qui le déshonorerait à cause de la disparité de naissance. Mais quand il vit qu'il n'y avait pas moyen de l'en détacher, il s'occupa sérieusement de faire réussir le divorce : il en ménagea toute l'intrigue à Rome, par ses agents, en dressa tous les actes, et se fit nommer commissaire avec le cardinal Campege, pour faire juger l'affaire en Angleterre, où il prévoyait qu'elle devait souffrir moins de difficultés qu'en Italie. S'étant ensuite aperçu, par les liaisons qui se renouaient entre le pape et l'Empereur, et par les lenteurs que Campege, suivant ses instructions secrètes, mettait dans l'instruction du procès, que le divorce ne réussirait pas, il se désista de sa commission, en alléguant que sa qualité d'Anglais, de favori et de ministre du roi fournirait des moyens d'appel contre le jugement qui interviendrait. Ces raisons ne purent le préserver de la colère de l'amant et des fureurs de l'amante, lorsque l'affaire fut subitement évoquée à Rome contre l'attente de tout le monde. Henri, qui jusque-là avait réussi dans ses projets les plus difficiles par l'habileté de son ministre, le rendit responsable de ce contre-temps. Anne de Boleyn, qui n'ignorait pas que Wolsey avait pensé à lui substituer une princesse étrangère dans le cœur de son amant, n'eut pas de peine à communiquer son animosité au monarque. Enfin la reine et ses partisans, irrités de l'activité avec laquelle il avait d'abord poursuivi l'affaire du divorce, ne lui tinrent aucun compte de son désistement, de sorte que

toutes les passions, toutes les cabales se réunirent pour conspirer sa perte. Cependant, comme le roi n'avait aucun motif ostensible pour justifier la disgrâce d'un ministre dont il ne pouvait se dissimuler les talents et les services, il suspendit son ressentiment. Mais enfin le moment était arrivé où Wolsey devait être précipité du faite des grandeurs avec la même rapidité qu'il y était monté : l'avocat général l'accusa devant la cour du Banc du roi, d'avoir, comme légat, transgressé ses statuts, quoiqu'il eût reçu à cet égard la licence royale, et qu'il y fût autorisé par l'usage immémorial et par la sanction du parlement. Toute défense eût été inutile. Le grand sceau lui fut repris. Le roi s'empara du palais de l'archevêque d'York, lui ordonnant de se retirer à Asher, maison dépendante de son évêché de Winchester; et tous ces ordres lui furent signifiés par les ducs de Suffolk et de Norfolk, ses deux plus grands ennemis. La nouvelle s'étant répandue qu'il allait être conduit à la Tour, la Tamise se trouva aussitôt couverte de bateaux, et bordée de spectateurs, qui témoignaient leur joie de la disgrâce d'un homme dont on n'avait souffert l'administration qu'avec une extrême impatience. Mais la nouvelle se trouva fausse. Wolsey ne supporta pas son sort avec la dignité d'un grand cœur. La plus petite apparence de retour de la part du capricieux monarque le transportait d'une joie puérile. Henri lui ayant envoyé Norris, son valet de chambre, qui l'atteignit à Putney, et lui remit un message secret, mais gracieux, pour l'engager à ne pas se livrer au désespoir, le cardinal, qui était à cheval, descendit aussitôt, se prosterna dans la boue, la tête découverte, et exprima sa reconnaissance dans les termes du plus humble courtisan. Quand la chambre haute du parlement eut porté contre lui un bill d'accusation sur quarante chefs, dont les plus importants ne prouvaient que la haine de ses ennemis, le roi le fit rejeter à la chambre des communes, sur la motion de Cromwell, qui, du service du cardinal, était passé à celui de Henri. Instruit que son ancien favori était tombé, à Asher, dans une dangereuse maladie, il lui envoya son propre médecin. Il n'y eut pas jusqu'à Anne de Boleyn, qui, pour complaire à son royal amant, ne lui fit porter des tablettes d'or, comme un gage de réconciliation. Enfin, les revenus de l'archevêché d'York lui furent rendus, avec une partie de sa vaisselle et de ses meubles. Cependant ses ennemis ne cessaient de représenter au roi son opposition au divorce, et le refus qu'il avait fait de prononcer la rupture du premier mariage. Leur animosité redoubla lorsque Henri lui permit de se retirer dans la chartreuse de Richemond, ce qui le rapprochait de la cour; et ils finirent par obtenir un ordre qui le relégua dans son diocèse. Ce fut pour lui un coup de la Providence. Il parut être absolument revenu de ses projets d'ambition, et se montra vraiment digne des marques de respect qu'on lui donna sur toute sa route et dans son diocèse. Il y vécut, non plus en ministre dont la politique avait dirigé les intérêts de l'Europe, mais en pasteur tout occupé de ses devoirs, partageant sa modique fortune avec les pauvres, ayant une table frugale, exerçant la plus généreuse hospitalité, s'appliquant à concilier amiablement les différends des familles et de tous ses diocésains. Il faisait régulièrement des visites pastorales, prêchant comme le dernier de ses chapelains. Il s'était concilié l'estime et l'attachement de tous ceux qui avaient recours à lui par sa douceur, ses libéralités et l'esprit de justice qui régnait dans ses conseils et dans ses jugements. Les personnes mêmes qui, au temps de sa prospérité, ne l'avaient vu qu'avec aversion, applaudirent à sa conduite dans l'adversité. Le cardinal, se croyant oublié de ses ennemis, jouissait en paix des douceurs de sa retraite, lorsgue le duc de Northumberland, son ancien courtisan, se présenta inopinément à Cawood, et lui signifia l'ordre qu'il avait de l'arrêter et de le conduire à Londres, où l'on devait lui faire son procès pour crime de haute trahison. Wolsey, sans se troubler, se mit aussitôt en devoir d'obéir, et témoigna le plus grand empressement d'être confronté avec ses accusateurs, très-assuré de les confondre. Il trouva la route couverte de personnes de tout rang et de tout état, accourues pour lui témoigner l'intérêt qu'elles prenaient à ce nouveau genre de persécution. Arrivé à Sheffield, il y fut attaqué d'une dyssenterie qui le retint quinze jours au lit. S'étant remis en route, il sentit le mal augmenter, s'arrêta à l'abbaye de Leicester, et dit à l'abbé en y entrant qu'il venait laisser ses cendres dans son monastère. Kyngston, lieutenant de la Tour, qui était chargé de sa garde, voulut adoucir ses peines en lui faisant tout espérer de la bonté du roi, qui n'avait cédé qu'à regret à l'importunité de ses ennemis. « Maître Kyngston, lui répliqua-t-il, je supplie Sa Majesté de se rappeler tout ce qui s'est passé entre nous; combien de fois je me suis jeté à ses genoux pour l'engager à contenir ses passions, sans pouvoir y parvenir. Si j'avais servi Dieu avec autant de zèle que j'ai servi le roi, il ne m'aurait pas ainsi abandonné dans mes derniers jours. Mais je reçois la juste récompense de tous mes soins pour ne m'être occupé que de ce qui pouvait être agréable à mon prince, sans aucun égard pour ce que je devais à Dieu. » Tels furent les sentiments dans lesquels Wolsey termina sa carrière, le 29 novembre 1530. Henri versa des pleurs en apprenant sa mort, et il aimait à parler honorablement de sa personne; ce qui prouve que l'humeur du monarque avait plus influé sur la disgrâce du ministre, que l'accusation de trahison.

WOLSTAN, écrivain du 10e siècle, était religieux du monastère de Saint-Pierre à Winchester; il travailla avec Landfrid, un de ses confrères, à l'*Histoire de saint Swithune* (mort évêque de Winchester en 865), et composa seul, sur le même sujet, deux livres en vers latins; la *Vie de saint Ethelwold,* autre évêque de Winchester, en prose et en vers. Surius et les bollandistes ont publié ce dernier ouvrage, et Mabillon parle de la *Vie de saint Swithune* dans ses *Acta ord. S. Benedicti,* t. VI.

WOLSTEIN (Jean-Gottlieb), vétérinaire, né le 11 mars 1738 à Flinsberg, dans la basse Silésie, fonda à Vienne un établissement, dont il fut professeur-directeur, et passa, en 1795, à Altona, où il mourut vers 1800. Entre autres ouvrages, on a de lui, en allemand: *Instruction pour les maréchaux ferrants sur les blessures faites au cheval par l'arme blanche,* Vienne, 1778; 3e édition, 1796, in-8°; *Observation sur l'épizootie en Autriche,* etc., 1781; 4e édition, 1796, in-8°; *Leçons classiques sur l'épizootie pour les habitants de la campagne,*

n-8°, 1796, 3e édition ; *Cinq Livres élémentaires sur la médecine vétérinaire,* 1784, 1796, in-8°; *Sur les hernies dans les hommes et dans certaines espèces d'animaux,* 784; *De l'homme, de ses différentes espèces,* etc., Leipzig, 1784, in-16; *De la manière de soigner les chevaux de cavalerie,* etc., Vienne, 1786, 1788, 2 vol. in-8°; Brunswick, 1796; *Sur les maladies intérieures des poulains,* etc., Brunswick, 1796, in-8°; *Instruction élémentaire pour les médecins vétérinaires employés à l'armée,* etc., 788, in-8°, souvent réimprimée; *Réflexions sur la sainée des hommes et des animaux,* 1791, in-8°; *Instruction sur les signes et les causes de l'épizootie parmi les êtes à cornes,* Hambourg, 1799, in-8°, etc.

WOLTAER (Jean-Chrétien), jurisconsulte, né le 27 juin 1744 à Werder, dans la Moyenne-Marche de Brandebourg, fut professeur de jurisprudence à l'université de Halle, et mourut dans les premières années du 19e siècle. On cite de lui, entre autres ouvrages : *De successione agnatorum in feudo paterno,* Halle, 1772, in-4°; *Observationes quæ ad jus civile et brandenburgicum pertinent,* 1777 à 1779, in-8°; *De conditionum indole atque naturâ,* 1777, in-4°; et en allemand : *Principes de jurisprudence pour ceux qui ne sont point initiés à cette science,* 1785, in-8°; *Bibliothèque de jurisprudence de Halle,* Thorn, 1793 à 1794, in-8°; *Introduction au droit public pour les États prussiens,* 1796, in-8°.

WOLTERSDORF (Ernest-Gabriel), né à Bunzlau, en Silésie, vers 1750, professa les humanités dans cette ville, puis à Breslau, et mourut au commencement du 19e siècle. On a de lui, en allemand : *Lectures choisies en français,* Bunzlau, 1785, 1794, in-8°; *Sur les devoirs publics des personnes dévouées à l'instruction de la jeunesse,* Breslau, 1791; Zulickau, 1792, 2 vol. in-8°; *Recueil de synonymes français,* Leipzig, 1793, in-8°; *Vues de la nature, prises dans les ouvrages les plus recherchés,* avec gravures, 1795; *Tableau des souverains de la Silésie,* 1795, in-fol.

WOLTERUS (Henri), chanoine de Saint-Anschaire, à Brême, vers le milieu du 15e siècle, a écrit en latin une *Chronique* de Brême qui finit en 1463. Elle a été insérée par H. Meibom dans le tome II de ses *Script. rerum germanic.,* Leyde, 1688, 3 vol. in-fol.

WOLTMAN (Charles-Louis), littérateur et diplomate, né en 1770 à Oldenbourg, mort à Prague en 1817, occupa d'abord une chaire d'histoire à Gœttingen, puis à Iena et à Berlin, où il concourut à la rédaction des journaux littéraires et politiques. Nommé conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg en 1799, il devint ensuite conseiller d'État, et se prononça hautement contre les mesures politiques de Napoléon à l'égard de l'Allemagne. Woltman est auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires qui ont été réunis, Leipzig, 1823-25, 17 vol. in-8°.

WOLZOGEN (Jean-Louis), né dans l'Autriche en 1596, d'une ancienne famille, quitta le catholicisme pour embrasser la réforme, et, tracassé pour ce changement, se rendit en Pologne où il se fit socinien. Il se montra zélé partisan de cette secte, et mourut près de Breslau en 1568. On a de lui quelques opuscules de controverse (en allemand), qui ont été traduits en latin par Stegmann, et insérés dans la *Biblioth. fratr. polonorum.* (Voyez l'*Histoire du socinianisme,* par le P. Anastase Guichard, p. 340, et l'*Hist. bibl. Fabricianæ.*)

WOLZOGEN (Louis Van), savant hollandais, né en 1632 à Amersford, embrassa la carrière évangélique, et, après avoir voyagé en France, en Suisse et en Allemagne, devint pasteur de l'église wallonne de Groningue, passa ensuite à Middelbourg, puis à Utrecht, où il obtint la chaire d'histoire ecclésiastique. Plus tard il se rendit à Amsterdam, où il espérait de plus grands avantages, et mourut dans cette ville le 13 novembre 1690, engagé dans une polémique très-vive avec Brown, Colemann, Labadie, etc., qui l'accusaient mal à propos de socinianisme. Entre autres ouvrages, on a de lui : *De scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum,* 1668, in-12; *Apologie pour le synode de Naerden,* 1669, in-4°; *Orator sacer, sive de ratione concionandi,* 1671, in-8°; *Explication de la prière que l'on nomme la Confession des péchés,* 1700, in-8°. L'*Éloge funèbre* de Wolzogen a été écrit en latin par Isarn, son ami, Amsterdam, 1693, in-8°.

WOMOCK (Laurent), prêtre anglican, né à Norfolk en 1612, succéda à son père dans le rectorat de Lopham. Emprisonné pendant la guerre civile à cause de ses opinions, il fut nommé à la restauration archidiacre de Suffolk, puis recteur de diverses églises de ce même comté, et enfin évêque de Saint-David, où il mourut en 1685. On a de lui des *Sermons* et quelques écrits, tels que *The results of false principles,* 1661, in-4°; et *Suffrag. protestant.,* 1683, in-8°, etc. Il s'était fait la réputation d'un redoutable antagoniste des non-conformistes.

WOOD (Antoine), savant antiquaire et biographe, né le 17 décembre 1632 à Oxford, fit de brillantes études à l'université de cette ville, dont il a passé sa vie à explorer les archives. Dominé par la seule pensée d'élever un monument à l'histoire littéraire de sa patrie, il s'effraya peu de heurter les personnages éminents dont ses publications pouvaient intéresser l'orgueil; aussi eut-il à soutenir contre le duc de Clarendon, chancelier de l'université, un procès qu'il perdit. Wood mourut le 29 novembre 1695. On a de lui : *Historia et antiquitates univers. oxoniensis,* 1674-75, 2 parties in-fol. : c'est la traduction faite par ordre de l'université du texte original, dont elle avait acquis le manuscrit en 1669; ce texte, longtemps inédit, a été publié par Gutsch, 1786-90, 2 vol. in-4°; *Athenæ oxonienses, an exact History of all the Writers and Bishops,* etc., 1691-1692, in-fol.; une *Défense* (en anglais) *de l'histoire de l'université d'Oxford,* Londres, 1693, in-4°. La *Vie* d'Antoine Wood, écrite par lui-même, a été publiée par Th. Hearn, avec l'ouvrage de Th. Caïus, intitulé : *Vindiciæ antiquit. acad. oxoniensis,* Londres, 1730.

WOOD (Jean), navigateur, partit en 1669 du port de Deptford, en qualité de contre-maître, sur un navire dont le capitaine avait mission de reconnaître le détroit de Magellan, et revint en Angleterre en 1671. Il écrivit une *Relation* de ce voyage, qui parut dans le *Recueil de voyages originaux,* publié en anglais par Will. Hacke, Londres, 1699, in-8°, avec carte et dessins. Le zèle qu'il avait montré dans cette expédition engagea le gouvernement à lui confier la conduite de celle qui fut en-

treprise en 1676, pour trouver un passage au nord est. Ce voyage fut moins heureux que le premier. Son bâtiment échoua sur la côte de la Nouvelle-Zemble, mais l'équipage fut sauvé par la flûte *le Prosperous*. La *Relation* de ce 2ᵉ voyage se trouve dans le recueil intitulé : *Un account of several late voyag. and discoveries to the south and north*, etc., Londres, 1694, in-8°, avec cartes, et la traduction des deux voyages dans le t.-III du *Recueil des voyages du Nord*. Wood a donné des noms à divers points de la Nouvelle-Zemble.

WOOD (Benjamin), navigateur, parti des ports d'Angleterre en 1596, périt en mer, ainsi que la plus grande partie de son équipage, d'une maladie contagieuse. De quatre hommes seulement qui s'étaient sauvés dans une petite île, près de Porto-Rico, trois furent massacrés par les Espagnols, un seul échappa et revint en Angleterre.

WOOD (Robert), savant archéologue, né vers 1717 près de Trim, dans le comté de Meath, accrut par des voyages l'instruction qu'il avait acquise à l'université d'Oxford. Après une première excursion faite en 1742 dans les îles de la Grèce, il s'embarqua de Naples, au printemps de 1750, pour visiter, Homère à la main, tous les lieux dont il est question dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. De concert avec ses deux amis, Dawkins et Bouverie, il explora les îles de l'Archipel, les côtes d'Europe et d'Asie, recueillant des inscriptions, des médailles et des manuscrits. Il pénétra jusqu'en Syrie pour reconnaître l'emplacement de Palmyre, revint en Angleterre en 1752, et s'empressa de faire connaître les résultats de son voyage. Nommé secrétaire d'État, il n'eut pas le loisir de continuer ses travaux d'érudition ; mais il put consacrer encore quelques moments à la littérature. Ce savant mourut en 1775, membre de la Société royale. On a de lui : *Les ruines de Palmyre, autrement dite Tedmor au désert*, Londres, 1753, in-fol., avec 57 planches, en anglais et en français. Le texte français a été reproduit avec les planches, Paris, 1819, in-4° ; *Les ruines de Balbek, autrement dite Héliopolis*, etc., anglais-français, 1757, in-fol., avec 47 planches ; *Essai sur le génie original et les écrits d'Homère*, 1769, 1775, in-4° ; traduit en français, par Demeunier, Paris, 1777, in-8°, ornée d'une carte de l'ancienne Troade. Wood a laissé plusieurs manuscrits, entre autres un *Recueil d'inscription*, conservé au muséum de Londres.

WOOD (Guillaume), théologien anglais, né près de Northampton en 1745, mort en 1808, était ministre d'une congrégation de *dissenters* à Leeds. On ne cite de lui que quelques volumes de *Sermons* et des *Pamphlets* politiques.

WOODE-ROGERS. *Voyez* **ROGERS.**

WOODESON (Richard), auteur anglais, habile instituteur, compta parmi ses élèves des sujets qui se sont distingués dans la littérature. Il fut professeur de droit à l'université d'Oxford, et a publié : *Éléments de jurisprudence*, 1783, in-4° ; *Tableau systématique de la loi d'Angleterre*, 1792, 1793, 3 vol. in-8° ; *Courte défense des droits de la législature anglaise*, en réponse au pamphlet de M. Reeve, intitulé : *Réflexions sur le gouvernement anglais*, 1799, in-8°. Woodeson mourut le 22 octobre 1822.

WOODFORD (Samuel), né à Londres le 15 avril 1636, fit ses études à Oxford, embrassa la carrière ecclésiastique, fut pourvu successivement de plusieurs prébendes, et mourut en 1700, membre de la Société royale de Londres. On a de lui des *poésies* tombées dans l'oubli, mais qui ne sont pas dépourvues de mérite ; un poëme, entre autres, sur le retour de Charles II, offre de grandes beautés.

WOODHEAD (Abraham), né dans le comté d'York en 1608, fut renvoyé de l'université d'Oxford comme suspect de catholicisme, et se tint longtemps caché dans un village des environs de Londres, où il se livrait à l'instruction de quelques enfants de familles catholiques. Il mourut dans cette retraite en 1678. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Exposition raisonnable de la doctrine catholique*, 1666, 1667, 1673, in-4° ; *De la nécessité d'un guide pour diriger les chrétiens dans la foi*, 1675, in-4° ; *Exercices touchant la résolution de la foi*, 1674, in-4° ; *Considérations sur le concile de Trente*, 1671 et 1687, in-8° ; *les Pratiques de dévotion de l'Église romaine... vengées*, etc., 1672, in-8° ; *Vie de sainte Thérèse*, avec différents écrits de cette sainte, 1669, in-4°.

WOODHOUSE (Jacques), chimiste célèbre, né dans l'Amérique du Nord en 1770, fit ses études à l'université de Pensylvanie de la manière la plus brillante, et après avoir fait divers voyages, pour acquérir des connaissances, devint, en 1792, professeur de chimie à la même université. Sa dissertation inaugurale, qui a été imprimée dans la même année, eut pour sujet *l'Analyse des végétaux astringents*. On a de lui : *le Manuel du jeune chimiste, avec le Laboratoire portatif*, 1797, in-8° ; *Réponse* aux Observations du docteur Priestley, sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau, insérée dans le 6ᵉ volume des *Transactions de la Société philosophique* d'Amérique. Une édition de la *Chimie* de Chaptal, traduite en anglais, avec des notes, 2 vol. in-8°, 1807. Woodhouse mourut en 1809.

WOODVILLE (Guillaume), mort en 1805, médecin de l'hôpital pour la petite vérole, qui est situé dans le quartier de Pancras à Londres, a beaucoup contribué par son zèle et par ses écrits, à propager en Europe le bienfait de la vaccine. On a de lui : *Histoire de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne*, 1796, in-8° ; *Botanique médicale*, 1790, 3 vol. in-4°, ouvrage estimé pour le fond comme pour le style, et dans lequel on trouve une histoire de la botanique, et la description des plantes médicinales, avec l'exposé de leur usage et de leurs propriétés.

WOODWARD (Jean), médecin, né le 1ᵉʳ mai 1665 dans le comté de Derby, se fit d'abord connaître par un *Essai sur l'histoire naturelle de la terre et les corps qu'elle contient, spécialement des minéraux*, etc. (en anglais), Londres, 1695, in-4°. La hardiesse et la nouveauté des idées contenues dans ce livre donnèrent lieu à un grand nombre de réfutations, générales ou partielles. Les plus vigoureuses partirent de la plume d'Élie Camérarius, auquel il essaya de répondre. Woodward, que cette querelle n'avait pas détourné de ses occupations médicales, et dont la clientèle s'était au contraire rapidement accrue, fut associé en 1702 au collége de médecine de

mbridge. Dix ans auparavant il avait obtenu la chaire collége de Gresham, et la Société royale de Londres vait admis au nombre de ses membres en 1693. Ce ;ant mourut le 25 avril 1722, laissant, outre l'ouvrage nt on a parlé, et dont il donna une édition latine ec des augmentations, Oxford, 1714, in-8°, quelques *uscules* d'histoire naturelle, de médecine, d'antiqui-;, et des *dissertations* insérées dans les *Transactions ilosophiques*. Le *Catalogue* des fossiles de son cabinet été imprimé à Londres, 1738, in-8°. On doit à Moguez ie traduction française de son *Essai sur l'histoire na-relle,* sous le titre de *Géographie physique,* Paris, 1735, -4°. Il en existe aussi une traduction allemande, Er-rt, 1745, in 8°

WOODWARD (Ezéchias), théologien, mort à xbridge le 29 mars 1675, fut l'un des plus chauds artisans de Cromwell. On connaît de lui un *Commen-ire* latin sur les *Livres des Rois;* un *Traité* du baptême es enfants; *Vestibulum; Investigatio causarum miseriæ ostræ*, etc.

WOODWARD (Humphry), jésuite anglais, mort à layland en 1587, est auteur d'un *Commentaire* sur les *saumes*.

WOOLHOUSE (Jean-Thomas), médecin oculiste nglais, né, vers le milieu du 17e siècle, d'une famille noble, fit ses études médicales à Londres, et parcourut le bonne heure différentes contrées de l'Europe, pour apprendre et pour pratiquer son art. Il opéra partout les cures remarquables, et revenu dans sa patrie il n'y obtint pas moins de succès. Le roi Jacques II le nomma son médecin oculiste, et il porta le titre de médecin du roi jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1730. Woolhouse a inventé plusieurs instruments utiles, et publié quelques écrits que l'on peut encore consulter, savoir : *Catalogue d'instruments pour les opérations manuelles des yeux*, 1696, in-8°; *Expériences des différentes opérations manuelles que le sieur de Woolhouse, gentilhomme et oculiste du roi d'Angleterre, a faites aux yeux*, 1711, in-12; *Observations critiques sur le livre anglais de P. Kennedy*, intitulé *Ophthalmographia; Avis de Woolhouse sur une nouvelle aiguille à cataracte qu'il a inventée, et par le moyen de laquelle il abat facilement toute cataracte adhérente du côté de la tempe*, 1720, in-8°, etc.

WOOLLETT (Guillaume), habile graveur, né le 27 août 1735 à Maidstone, dans le comté de Kent, mort à Londres le 23 mai 1785, avait reçu les premières leçons de son art d'un nommé Tinney. Il excella surtout dans les genres du paysage et du portrait. On cite comme ses plus beaux ouvrages les estampes de *Niobé*, *Phaëton*, *Ceyx* et *Alcyone*, la *Pêche*, le *Portrait de Rubens*, d'après Vandyck, la *Mort du général Wolf*.

WOOLSTON (Thomas), théologien, né à Northampton en 1669, s'annonça par plusieurs écrits dans lesquels il présenta les miracles dont parle la *Bible* comme de simples allégories. Les théologiens crurent qu'il ne visait à rien moins qu'à saper la religion dans ses principaux fondements, et s'empressèrent de réfuter ses paradoxes. L'université de Cambridge, le rayant de la liste de ses membres, le priva d'une chaire qu'il remplissait au collége de Sydney. Dénoncé à la cour du Banc du roi par le procureur général de la couronne, il fut condamné à une amende de 150 livres sterling. Personne n'ayant voulu le cautionner, il resta en prison jusqu'à sa mort, en 1732 ou 1733. On a de lui: *Rajeunissement de l'ancienne apologie de la religion chrétienne contre les Juifs et les Gentils* (en anglais), Cambridge, 1705, in-8°; *Dissertation* latine sur l'authenticité de la lettre qu'on dit avoir été écrite par P. Pilate à Tibère, 1720; *Origenis Adamantis epistolæ duæ*, 1721; deux *Lettres* latines sur les quakers; *le Modérateur entre un incrédule et un apostat*, 1725; six *Discours sur les miracles de J. C.*, 1727-28-29, 3 vol. in-8°. Voltaire a fait de nombreux emprunts à ces divers écrits. (*Voyez* l'*Histoire du philosophisme anglais* par l'abbé Tabaraud, tome II.)

WOOLTON (Jean), évêque anglican, né, en 1535, à Wigan en Lancashire, était neveu du célèbre doyen Nowell. Il étudiait au collége de Brasen-nose, dans l'université d'Oxford, lorsque la persécution religieuse l'obligea d'aller, en 1555, joindre en Allemagne son oncle qui s'y était réfugié; mais l'avénement d'Élisabeth au trône l'ayant ramené dans sa patrie, il y fut nommé chanoine d'Exeter, et plus tard curé de Spaxton, dans le diocèse de Wells. Ses connaissances théologiques et le zèle qu'il manifestait en chaire lui valurent de l'avancement dans sa carrière, tandis que son dévouement pendant la peste qui ravagea Exeter lui gagna les cœurs de ses concitoyens. Il fut élu, en 1575, gardien du collége de Manchester, et, en 1579, fut sacré évêque d'Exeter. Ce prélat, plein d'activité, dictait encore à un secrétaire deux heures avant sa mort. S'appliquant le mot de Vespasien, il disait qu'un évêque doit mourir debout; et ce fut en effet ainsi qu'il expira, en 1594. La vigilance qu'il exerçait dans son diocèse l'avait exposé à l'animosité de ceux qui étaient intéressés au maintien des abus, et ce sentiment se manifesta par une suite d'accusations qui se trouvent consignées dans l'appendice de la vie de l'archevêque Parker, par Strype, mais l'évêque d'Exeter se justifia complétement. Il est auteur de quelques traités de théologie publiés dans les années 1576 et 1577, entre autres : *le Manuel du Chrétien; De la Conscience; l'Immortalité de l'âme; la Forteresse des fidèles.*

WORCESTER (sir Thomas), homme d'État et guerrier, de la famille des Percy d'Alnwick, fut chargé, sous Richard II, de la conduite de diverses expéditions en qualité d'amiral. Il sut conserver tout son crédit auprès de Henri IV, mais il prit ensuite part contre ce prince dans la guerre de *la rose rouge* et de *la rose blanche*. Fait prisonnier à la bataille de Shresbury, il fut décapité en 1403.

WORCESTER (Jean, comte de), natif de Cambridge, fut créé par Henri VI lord député d'Irlande, ce qui ne l'empêcha pas de se ranger sous les drapeaux d'Édouard IV. En vain chercha-t-il à se cacher lors de la courte restauration de ce prince; il fut pris et mis à mort en 1470. Ce seigneur, le Mécène des savants, avait traduit le traité *de Amicitiâ* de Cicéron, et la portion des *Commentaires* de César qui concerne l'Angleterre.

WORCESTER (Charles, comte de), fils naturel de Henri, duc de Somerset, fut membre du conseil privé de Henri VII, remplit, avec une grande distinction, deux ambassades près de l'empereur Maximilien, et conserva son crédit à la cour jusqu'à sa mort, en 1526.

WORCESTER (Edward, 6e comte et premier marquis de), demeura attaché à la cause de Charles Ier, et fut chargé par cet infortuné prince de plusieurs missions confidentielles; il mourut en 1667, après avoir exécuté d'importants travaux de mécanique, et laissant un ouvrage intitulé : *a Century of the names and scallings of such inventions as at present I can call to Mind*, imprimé pour la première fois en 1663 et reproduit en 1746. Il y propose une méthode (depuis perfectionnée par Newcommen) pour élever l'eau par la force du feu. Pour donner une idée de la puissance de la vapeur, il rapporte qu'ayant rempli d'eau aux trois quarts un canon hermétiquement bouché, il l'exposa au feu, et qu'au bout de 24 heures, cette pièce éclata avec une violente explosion.

WORGAN (John-Dawes), poëte anglais, a laissé quelques productions qui annonçaient un talent distingué, mais qui n'eut pas le temps de mûrir, et doit être ainsi considéré comme un des esprits les plus précoces de l'Angleterre. Le célèbre docteur Jenner, inventeur de la vaccine, dans la maison duquel il demeurait, en qualité de gouverneur particulier de ses enfants, avait de bonne heure démêlé ses heureuses dispositions, mais avait en même temps prévu sa fin prématurée, suite d'un développement trop rapide des facultés de l'esprit. Worgan mourut au mois de juin 1809, n'étant âgé que de 19 ans. On a publié, après sa mort, un *Choix de ses poésies* (Select poems), 1812, en un vol. in-8°, qui a eu plusieurs éditions.

WORLIDGE (Thomas), peintre anglais, né en 1700 à Péterborough, dans le comté de Northampton, et mort à Hammersmith le 23 septembre 1766, mérita par ses talents le surnom de Rembrandt anglais. Sa mère, restée veuve avec une fortune considérable, lui fit apprendre le dessin et la peinture sous Grimaldi, et ensuite sous Louis Boitard, qui le conduisit même en Hollande et en Flandre. Malgré les leçons et les encouragements de ces maîtres habiles, Worlidge ne voulut point s'adonner aux genres les plus élevés de la peinture; et peut-être eut-il raison. La plus grande partie de sa vie se passa à peindre la miniature. Il fit ensuite divers essais, tous également infructueux, pour l'exécution à l'huile. On estime beaucoup ses copies et ses têtes à la mine de plomb. Cependant il faut avouer que, si quelques-unes méritent d'être distinguées, d'autres sont très-médiocres. C'est surtout à son talent, comme graveur, que Worlidge doit sa réputation. On a de lui une infinité de gravures à l'eau-forte, et dans le goût de Rembrandt. Les plus recherchées sont celles qu'il a réunies sous le titre de *Collection choisie de dessins tirés des pierres précieuses antiques, etc., gravées à la manière de P. Rembrandt*, Londres, 1768, 2 vol. petit in-fol. Cet ouvrage par lequel Worlidge mit fin à sa carrière est magnifiquement exécuté, et se compose de 180 planches, non compris le portrait qui est à la tête du 1er vol., la *Méduse* placée vis-à-vis du tome II, et la dernière figure qui représente *Hercule étouffant un lion*. Quoique portant le millésime de 1768, cette collection n'a réellement paru telle que nous venons de l'annoncer qu'après 1780, et par conséquent, 15 ans après la mort de l'auteur. Un certain nombre d'exemplaires avaient été tirés auparavant, mais sur petit format et sans texte, de sorte que, malgré la supériorité des épreuves, cette première masse d'exemplaires est moins recherehée. Quelques amateurs cependant ont augmenté la valeur de la collection, en y joignant le texte qui parut 12 ans après l'apparition de l'ouvrage. On doit concevoir d'après cela pourquoi le libraire, ayant à cœur de faire passer le tirage de 1780 pour l'édition originale, fit antidater les nouveaux exemplaires qu'il livrait au public. Plusieurs artistes anglais ont cherché à contrefaire la manière de Worlidge, et y ont si bien réussi que les amateurs ont peine à distinguer des estampes contrefaites celles qui appartiennent véritablement à ce maître.

WORM (Olaus), en latin *Wormius*, médecin et antiquaire, né le 13 mai 1588, dans le Jutland, reçut le doctorat à Bâle, et occupa successivement à Copenhague les chaires de grec, de physique et de médecine. Il y mourut le 7 septembre 1654, recteur de l'académie, laissant, entre autres ouvrages : *Selecta controv. medicar. centuria*, Bâle, 1611, in-4°; *Quæstionum hesiodicarum heptades duæ*, Copenhague, 1616, in-4°; *Historia norwegica*, ibid., 1623, in-4°; *Institut. medicarum Epitome*, 1640, in-4°; *Fasti danici universam tempora computandi rationem... exhibentes*, 1643, in-fol.; *Specimen lexici runici*, 1650, in-fol.; *Historia animalis quod in Norvegiâ è nubibus decidit*, etc., 1653, in-4°; *Talshvi, seu Monument. stroense in Scaniâ*, 1628, in-4°; *Monumenta trivgaldense*, 1636, in-4°; *Musæum wormianum*, Leyde, 1655, in-fol., fig. Th. Bartholin a inséré l'*Éloge* de Worm dans sa *Cista medica*. (*Voyez* aussi le *Tractat. de scriptis Danorum*, d'Alb. Bartholin.)

WORM (Guillaume), fils du précédent, né le 11 septembre 1633 à Copenhague, où il mourut en 1704, avait reçu le doctorat à Padoue, et s'était fait de la réputation comme praticien. La 2e centurie de la *Cista medica* de Th. Bartholin, contient de lui deux *Lettres sur les vaisseaux lymphatiques et les réservoirs du chyle*, 1653 et 1654.

WORONZOFF (Michel, comte de), né à Moscou d'une famille distinguée, fut élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur de Catherine. Il occupa différents emplois diplomatiques, et se distingua surtout dans les guerres de 1813 et 1814 en France. En 1815 il fit encore la campagne de France, où il resta jusqu'en 1818 en qualité de général en chef du contingent russe de l'armée d'occupation. A cette époque, il se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, et son souverain ne tarda pas à lui témoigner, par des distinctions et des récompenses, sa reconnaissance pour ses services. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur de la Russie-Blanche et de la Bessarabie, où il succéda au général Langeron. En juin 1826, il fut chargé de concilier à Akerman les différends entre la Porte et la Russie. Il mourut à Londres en 1832.

WORONZOW (Michel LARIONOWITCH, comte de), grand chancelier de l'empire russe, naquit à Pétersbourg, en 1710, d'une ancienne et illustre famille. Un de ses ancêtres, Alexandre Weljaminowitch, s'était fait remarquer, dans le 17e siècle, par des actions d'éclat, en combattant les Calmouks. Larion Woronzow, major général, qui mourut en 1750, était père de Michel.

lui-ci fut un des favoris de l'impératrice Élisabeth, i le nomma, en 1744, vice-chancelier de l'empire, et combla de toutes sortes de bienfaits. Woronzow diriait toutes les grandes affaires dans le département de ıtérieur et dans celui des relations étrangères. Son édit augmenta encore sous Pierre III, par l'influence sa nièce, maîtresse de ce prince. Il se trouvait à Oranbaum, lorsque la conjuration ourdie par Catherine ata à Pétersbourg; et il eut le courage de demander 'empereur l'ordre de se rendre auprès de cette prinsse, afin de la faire rentrer dans le devoir par des reésentations. Cet ordre lui fut bientôt donné; mais, mme on le pense, ses discours n'eurent aucun effet près de Catherine, dès lors trop avancée pour reculer ns son entreprise. Voyant bientôt que toutes les probilités étaient en faveur des ennemis de Pierre, et senıt combien sa position était fausse, le chancelier se a aux pieds de celle qui allait devenir souveraine, et i prêta serment, en disant : « Je vous servirai au nseil; mais je vous suis inutile au combat. Ma présence urrait même y déplaire à vos amis. Pour ne pas leur re ombrage, je supplie Votre Majesté de me laisser ns ma maison sous la garde d'un officier. » Catherine consentit; et Woronzow se trouva dès lors sinon aussus des reproches de trahison et d'hypocrisie, du oins à l'abri des vengeances du parti de l'impératrice des soupçons de l'empereur. Bien plus, lorsque la rélution fut achevée, et que le trône fut assuré à Catheoe, il rentra dans ses fonctions de chancelier, et parut ême jouir de quelque faveur. Mais ayant voulu faire s représentations à l'impératrice sur le projet qu'elle ait formé d'épouser Orloff, il vit cette princesse se froidir à son égard, et prévint une disgrâce absolue demandant sa retraite. Ce ministre ne manquait ni courage, ni d'habileté; il mourut à Pétersbourg le 5 février 1767.

WORONZOW (ALEXANDRE, comte DE), neveu du écédent, était fils d'un sénateur, et fut ministre ou ésident du département du commerce sous Catherine II. Il signa, en cette qualité, plusieurs traités avec Angleterre et les différentes puissances du Nord, en 792 et 1793, et fut ensuite ministre de Russie à Lonres. Rappelé, sous le règne de Paul Ier, il vécut dans retraite, et ne rentra en crédit que sous Alexandre, qui nomma ministre des affaires étrangères et chancelier e l'empire, dignité que le comte Woronzow conserva isqu'à sa mort, arrivée en décembre 1805. C'était un omme instruit et d'une grande habileté, mais fort irasble, et ne sachant pas toujours garder la mesure u'exigent les affaires de la diplomatie.

WORONZOW (ÉLISABETH ROMANOWNA), sœur u précédent, et de la princesse Daschkoff, fut maîtresse e Pierre III, lorsqu'il n'était encore que grand-duc, et evint comtesse et favorite en titre, lorsque ce prince ut monté sur le trône. L'empereur même se proposait e répudier Catherine pour épouser son amante; et l'on e peut douter que cette promesse, imprudemment diulguée, n'ait précipité la catastrophe qui termina la uissance et la vie de ce malheureux prince. A cette errible époque, la comtesse Woronzow ne sut donner ucun bon avis à son timide amant; et, tandis que sa sœur cadette dirigeait par ses conseils et son exemple le triomphe de Catherine, les soldats la dépouillèrent de son cordon, qui fut à l'instant même donné à la princesse Daschkoff. Exilée par l'impératrice à quelques lieues de Moscou, elle fut bientôt rappelée, et mariée à l'amiral Palenski. Dès ce moment, elle se conduisit avec beaucoup de sagesse; et plus tard sa fille devint dame d'honneur de Catherine II.

WORSLEY (RICHARD), né vers 1751, dans l'île de Wight, dont son père était gouverneur, lui succéda dans cette charge et mourut en 1805. On a de lui : *Histoire de l'île de Wight* (en anglais), Londres, 1781, in-4°, fig.; et un *catalogue* des objets d'antiquités composant son cabinet, sous le titre de *Musæum worsleyanum*, etc., Londres, 1794-1803, 2 vol. gr. in-fol.

WORSLEY (JEAN), instituteur et bon helléniste, mort à Hertford vers 1775, est auteur d'une traduction anglaise du *Nouveau Testament*, avec des *notes*, 1770, in-8°. — JEAN, son fils, qui continua de diriger son établissement, mort en 1807, a publié, en 1770, une *Grammaire de la langue latine*, suivie d'un *Paradigme des verbes français*, in-8°.

WORTHINGTON (THOMAS), né vers le milieu du 16e siècle, dans le comté de Lancastre, prit ses degrés au collége des Anglais à Douai, et reçut les ordres à Reims. Revenu secrètement en Angleterre pour y travailler au rétablissement de la religion romaine, il fut découvert et enfermé à la Tour de Londres. Condamné à la déportation avec plusieurs autres catholiques, il se rendit en Allemagne où il se fit recevoir docteur en théologie. Plus tard il fut attaché comme premier aumonier à l'armée du roi d'Espagne, Philippe II. Il succéda au docteur Baret dans la présidence du collége de Douai, et pendant un voyage à Rome, il fut nommé assistant de l'archiprêtre d'Angleterre; il avait sollicité son admission à la Société des jésuites; mais il mourut vers 1626, avant d'avoir fait profession. On lui a consacré toutefois un *article* dans la *Bibliothèque* de la Société. Il est auteur de quelques écrits entre autres : *de Mysteriis Rosarii*, Anvers, 1610; *Catalogus martyrum in Angliâ ab anno* 1570 *ad annum* 1512. On lui doit en outre une traduction de l'anglais en latin des *Motifs* du docteur Rich. Bristow, Arras, 1606; Douai, 1608, in-4°; une version anglaise de l'*Ancien Testament*, avec des *notes*; l'*Angle de la doctrine chrétienne* (en anglais), etc.

WORTHINGTON (JEAN), né à Manchester en 1618, fut principal du collége de Jésus à Cambridge, desservit ensuite plusieurs cures et mourut le 26 novembre 1671 à Hackney, où il avait l'emploi de lecteur en théologie. On a de lui des *Mélanges* théologiques, publiés par le prélat Fowler, Londres, 1704, in-8°; *Discours choisis* (en anglais), publiés par le fils de Worthington, Londres, 1725, in-8°.

WORTHINGTON (GUILLAUME), théologien, né en 1703, dans le comté de Merioneth, fut quelque temps maître d'étude à l'école d'Osvestry, devint ensuite chanoine de St.-Asaph, puis d'York, et mourut le 6 octobre 1778. On cite de lui, en anglais : *Essai sur la rédemption du genre humain*, etc., Londres, 1743, in-8°; *Les preuves du christianisme déduites des faits*, etc., 1769,

2 vol. in-8°; *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Évangile*, etc., 1777, in-8°; il en parut une suite après la mort de l'auteur, 1779, in-8°.

WOTTON (Édouard), en latin *Ododunus*, médecin naturaliste, né à Oxford en 1492, vint prendre ses grades à l'université de Padoue. A son retour dans sa patrie, il fut pourvu de la chaire de langue grecque, et peu de temps après il se fit agréger au collége de médecine. Ses talents l'ayant fait promptement connaître, le roi Henri VIII le nomma son premier médecin, ce qui l'obligea de s'établir à Londres, où il mourut en 1555. On a de lui : *De differentiis animalium libri X*, publié par J. Mason, ambassadeur d'Angleterre en France, auquel l'auteur avait confié son manuscrit, Paris, 1552, pet. in-fol.

WOTTON (Nicolas), ecclésiastique et homme d'État, mort en 1566, avait été employé à diverses ambassades sous Édouard VI et la reine Marie. Cette princesse le nomma membre de son conseil privé; il fit de même partie de celui d'Élisabeth, dont il fut le plénipotentiaire dans des négociations avec la France.

WOTTON (Henri), neveu du précédent, homme d'État et littérateur anglais, naquit le 30 mars 1568 à Boughton-Hall, dans le comté de Kent, d'une ancienne famille. Il fit ses études à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford, où il se distingua par la rapidité de ses progrès. Pendant qu'il faisait son cours de philosophie, il composa une tragédie intitulée *Tancrède*, qui fut représentée par ses condisciples, et que ses maîtres honorèrent de leurs suffrages. A l'âge de 20 ans il reçut le degré de maître ès arts, et fit à cette occasion trois leçons sur la structure de l'œil, que ses auditeurs accueillirent par des applaudissements unanimes. Ayant achevé ses études, il visita la France, l'Allemagne et l'Italie pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. De retour en Angleterre après une absence de 9 ans, il fut choisi pour secrétaire par le fameux Robert, comte d'Essex. Mais, ce seigneur ayant été accusé de haute trahison, Wotton jugea prudent de quitter une seconde fois l'Angleterre, et vint chercher un asile à Florence. S'étant fait connaître du grand-duc, ce prince le chargea d'une mission secrète auprès de Jacques VI, roi d'Écosse. Il s'agissait d'avertir ce monarque d'un complot formé contre sa vie. Jacques étant parvenu, peu de temps après, au trône d'Angleterre, se souvint du service que lui avait rendu Wotton; il le créa chevalier, le nomma son ambassadeur à Venise, et le chargea en Italie, en Hollande, en Savoie et en Allemagne, de diverses négociations qu'il eut le bonheur de terminer à la satisfaction de son souverain. Dans un voyage qu'il fit à Augsbourg, un ami l'ayant prié d'écrire une pensée sur son album, Wotton y mit celle-ci : *Un ambassadeur est un honnête homme envoyé dans un autre pays, avec la commission de mentir pour le bien de l'État.* Quelques années après, l'album tomba dans les mains de Scioppius, l'un des plus violents ennemis du roi Jacques, et il saisit avec empressement cette occasion de faire suspecter la bonne foi de ce prince, en soutenant que cette maxime était la règle de sa conduite. En vain Wotton écrivit pour expliquer ce badinage; le roi, ne pouvant lui pardonner d'avoir compromis son caractère, cessa de l'employer, et lui refusa la place de secrétaire d'État, qu'il demandait comme une retraite due à ses longs services. En 1623, Wotton fut nommé prévôt du collége d'Éton, et il en remplit les devoirs avec beaucoup de zèle, encourageant de son crédit et de sa bourse les jeunes gens qui montraient le plus de dispositions, et leur donnant l'exemple de l'application à l'étude. Il mourut dans ce collége au mois de décembre 1639. Wotton était un savant distingué et un homme d'esprit; cependant quoiqu'il ait beaucoup écrit, il n'a laissé aucun ouvrage digne de lui survivre. On en trouvera les titres détaillés dans le *Dictionnaire* de Chaufepié, qui lui a consacré un bon article.

WOTTON (Guillaume), savant philologue, né en 1666 à Wrentham, en Suffolk, fut gradué avant l'âge de 13 ans bachelier ès arts. Associé en 1691 au collége St.-Jean de Cambridge, il obtint un riche bénéfice. Il devint ensuite chapelain du comte de Nottingham, et mourut le 13 février 1726 à Buxted, en Sussex. On trouve dans Chaufepié d'amples détails sur les ouvrages de Wotton, dont les principaux sont : *Histoire de Rome* depuis la mort d'Antonin le Pieux jusqu'à celle d'Alexandre-Sévère, Londres, 1705, in-8°; *Linguar. veter. septentrion. thesauri conspectus brevis*, 1708, in-8°, rare et recherché; *Mélanges sur les traditions et les usages des Scribes et des Pharisiens*, 1718, 2 vol. in-8°; *Cyfreithjeu Hyvel Dda ac eraill*, ou *leges wallicæ ecclesiasticæ et civiles Hœli Boni* (gallois et latin), *cum notis*, ibid. 1730, 2 vol. in-fol. (recueil précieux pour l'histoire du pays de Galles).

WOU HÉOU ou **WOU HOUANG HÉOU**, impératrice de la Chine, naquit à Thaï yuan dans le Chan si. Wou szü hou, son père, fut depuis commandant de troupes de King tchéou, ville du Hou kouang. Le nom de Wou héou était *Tchao*, ou *Wou tchao*, en le réunissant, selon l'usage chinois, à celui de sa famille. Elle montra, dès son enfance, un esprit subtil, une mémoire très-heureuse et une facilité de parler peu commune; se livra de bonne heure à l'étude, et fit des progrès étonnants. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de 14 ans dans la maison paternelle, uniquement occupée du soin de cultiver son esprit. Sa réputation parvint bientôt jusqu'à l'empereur *Tai tsoung*, de la dynastie de Thang. Ce prince, désolé de la mort de l'impératrice Tchhang sun chi, arrivée en 636 de J. C., fit venir Wou tchao à la cour, et l'admit dans le palais, comme *Thsai jin*, ou dame de compagnie, afin de jouir de sa conversation. Il est difficile de dire si elle était véritablement sa maîtresse; mais il est certain que pendant 13 ans qu'elle resta avec lui, elle n'en eut point d'enfant. L'héritier du trône, qui avait souvent vu Wou tchao dans le palais de son père, en devint éperdument amoureux, sans cependant oser lui déclarer ses sentiments. Après la mort de Thai tsoung (649), toutes les princesses et les dames de la cour se retirèrent suivant l'usage, dans le couvent de *Kan yè szu* pour y passer le reste de leurs jours. Le deuil de l'empereur fini, Kao tsoung, son successeur, étant allé à ce couvent pour y honorer la mémoire de son père, y revit l'objet de sa passion, et ne put s'empêcher de la laisser éclater par ses soupirs. L'impératrice *Wang houang héou* qui l'accompagnait s'en aperçut

e n'avait point eu d'enfant de l'empereur, et la prin-
sse Chou feï ayant donné une fille à celui-ci, elle en
ait conçu une si grande jalousie, qu'elle résolut de se
vir de *Wou tchao* pour perdre sa rivale. De retour
palais, elle envoya à Wou tchao une coiffure de faux
eveux, pour suppléer à ceux qu'on lui avait coupés
entrant dans le couvent, et elle la fit venir au palais,
us prétexte de la prendre à son service. Kao tsoung,
i la voyait journellement, ne put résister à la violence
son amour; il la mit au nombre de ses femmes, et lui
nna le titre de Tchao i. D'abord cette nouvelle favo-
e parut entièrement dévouée aux intérêts de l'impé-
rice; son premier soin fut de supplanter Chou feï;
e y réussit facilement à l'aide de l'impératrice, qui ne
percevait pas qu'elle avait creusé l'abîme dans lequel
e était près de tomber. Aussitôt que Wou tchao se
it sans concurrente, par la disgrâce de la seule femme
i lui pût faire ombrage, elle imagina de devenir im-
ratrice. Dix mois après son entrée dans le palais, elle
coucha d'une fille, qu'elle sacrifia à son ambition; elle
touffa, et fit tomber le soupçon de ce meurtre sur l'é-
use légitime de l'empereur. Ce prince, irrité, résolut
répudier l'impératrice, qu'il croyait coupable; mais
ne put exécuter qu'une année après, en 655, ce pro-
, vivement combattu par les grands de sa cour. Il con-
ra en même temps à Wou tchao le titre de *houang
ou*, ou d'impératrice. Cette femme perverse signala
n avénement à cette dignité par le meurtre de ses deux
vales, pour lesquelles l'empereur n'avait cependant
s perdu toute tendresse. Non contente de partager le
ône, la nouvelle impératrice, que nous appellerons
orénavant Wou héou, voulut y placer son fils, au pré-
dice d'un autre fils de l'empereur, déjà désigné succes-
ur et reconnu comme tel par tout l'empire. Elle réussit
ncore dans ce projet, mais ce ne fut pas sans de grandes
ifficultés, et qu'après avoir fait couler le sang de tous
ux qui avaient osé résister à son ambition. Wou héou
étant ainsi entièrement emparée de l'esprit de l'em-
ereur, qui n'était doué ni du génie, ni des grandes
ualités de son père, gouverna la Chine en souveraine
bsolue, jusqu'à la mort de son époux, arrivée en 683.
lle déposa bientôt son propre fils, Tchoung tsoung,
ui avait succédé à Kao tsoung, et monta sur le trône,
ous le titre de *Houang thaï héou,* ou de la grande im-
ératrice Auguste. Cette usurpation excita plusieurs ré-
voltes qui furent toutes apaisées. L'impératrice savait
ouverner, et sa sévérité, qu'on pourrait qualifier de
ruauté, tenait les mécontents en respect. En 638, elle
sa offrir le grand sacrifice au ciel, ce qui était sans
exemple dans les fastes de la Chine. Elle remplaça à
ette occasion le rituel des Thang par celui de l'ancienne
ynastie de Tchéou, et l'année suivante elle abolit en-
èrement le nom de Thang, en donnant celui de *Tchéou*
la nouvelle dynastie qu'elle prétendait avoir fondée.
e ne fut pas seulement dans l'intérieur que cette prin-
esse affermit sa puissance; elle gouverna avec le même
uccès les provinces extérieures de l'empire. Du temps
e son époux, les Tubétains, devenus très-puissants,
étaient emparés de plusieurs contrées de l'Asie cen-
rale. En 692, ils étaient maîtres de *Koueï thsu* (Kout-
hé), de *Khotan,* de *Chou le* (Kachghar) et de *Soui y è,*
ville située au nord des monts Célestes, sur les rives du
Tsoui. Le gouverneur chinois de *Si tcheou* (Tousfan)
demanda à l'impératrice la permission de les chasser de
ces contrées. Elle lui envoya une armée considérable,
avec laquelle il battit les Tubétains, et rentra en posses-
sion des quatre royaumes ou gouvernements militaires
de l'intérieur de l'Asie. Le gouvernement général des
pays occidentaux fut établi à Koutché, et les princes
feudataires qui avaient abandonné le parti des Chinois
se virent forcés de rentrer dans l'obéissance. Dans l'O-
rient l'impératrice eut bientôt d'autres guerres à soute-
nir contre les Khitans. Ces peuples furent repoussés à
l'aide des Thou khine ou Turcs; cependant ces derniers
ne cessèrent pas de faire leurs incursions accoutumées
dans les provinces septentrionales de l'empire. Houang
thaï héou avait conçu le projet de désigner comme prince
héréditaire de l'empire un de ses deux neveux, pour
lesquels elle avait beaucoup de tendresse, mais elle en
fut détournée par les représentations de son premier
ministre, et par l'influence d'un autre neveu. Vaincue
par les sages avis de ce dernier, elle envoya chercher
son fils Tchoung tsoung, qu'elle avait exilé de la cour,
et elle le déclara prince héréditaire, quoique, d'après
les lois de l'État, il fût déjà empereur. Elle s'occupa
ensuite de la sûreté de sa famille. Ayant conduit Tchoung
tsoung et tous les siens à la salle des Ancêtres, elle leur
fit jurer en présence des tablettes représentant leurs
aïeux, qu'ils n'attenteraient jamais, sous aucun pré-
texte, à la vie des personnes de la famille de *Ou;* qu'ils
les laisseraient jouir tranquillement de leurs dignités et
de leurs biens, et qu'ils les défendraient contre quicon-
que voudrait les opprimer. Elle fit graver ce serment sur
une table de fer, qui fut placée dans la salle, afin qu'elle
le rappelât à l'empereur et à sa famille, toutes les fois
qu'ils y viendraient honorer la mémoire de leurs ancê-
tres. Bien qu'avancée en âge, Houang thaï héou ne pa-
raissait pas disposée à remettre les rênes du gouverne-
ment à son fils, malgré les vœux bien prononcés des
grands et du peuple. Enfin une révolution du palais hâta
cet événement. En 705, Tchhang kian tchi, un des
grands de l'empire, auquel s'étaient réunis plusieurs
autres des premiers dignitaires, se mit, avec le consen-
tement du prince héréditaire, à la tête de 600 hommes,
força les portes du palais, et y introduisit Tchoung
tsoung. Cette troupe pénétra jusqu'aux appartements de
l'impératrice, et en présence de cette princesse égorgea
ses deux favoris, qui étaient accourus au bruit. Houang
thaï héou, regardant alors son fils avec cet air de fierté
qu'elle avait coutume de prendre, quand elle intimait
ses ordres, lui ordonna de sortir du palais, et de faire
retirer tous ceux qui y étaient venus avec lui. Mais elle
apprit alors que son pouvoir venait de finir. Les grands
de son empire, qui étaient présents, l'invitèrent à re-
mettre entre les mains de Tchoung tsoung les rênes du
gouvernement. Se voyant dans l'impuissance de résister,
elle conduisit son fils à la salle du Trône, et lui remit
les sceaux de l'empire. Elle se retira ensuite dans le pa-
lais de Thoung yang kouen, et se fit donner le titre ho-
norifique de *Tse thian ta ching houang ti,* c'est-à-dire *le
grand et saint empereur Auguste, imitant le ciel.* Le dé-
pit de se voir éloignée des affaires la conduisit bientôt

au tombeau ; elle mourut âgée de 82 ans, au commencement de l'hiver de la même année (705), qui avait vu s'évanouir sa toute-puissance. On ne peut nier que cette femme extraordinaire ne fût douée de talents supérieurs, et d'une fermeté de caractère, qui lui assurent un rang distingué parmi les monarques les plus illustres de la Chine; mais les moyens qui la firent monter sur le trône, et la cruauté qu'elle y déploya, sont une tache que rien ne peut effacer. Elle avait conçu le vain projet de changer quelques caractères de l'écriture chinoise, et en composa plusieurs qui sont remarquables par leur bizarrerie. Ce nouveau genre d'écriture ne fut pas adopté; mais on a conservé une partie de ces caractères dans les dictionnaires, comme un objet de simple curiosité.

WOUTERS (François), peintre, naquit à Lierre en 1614, et fut élève de Rubens. Il ne tarda pas à faire, sous cet habile maître, les progrès les plus remarquables; mais il ne se borna pas à peindre l'histoire : il s'adonna aussi au paysage, et n'y montra pas de moins rares dispositions. Il enrichissait ordinairement ses compositions de petites figures prises de la Fable, telles que Vénus et Adonis, des nymphes et des satyres, dans lesquelles on reconnaissait l'esprit et le goût de son maître. Ses tableaux en grand n'avaient pas le même mérite. La couleur en est ordinairement lourde, et tombe dans le jaune. Dans ses petits tableaux, au contraire, le dessin est correct et le coloris agréable. Ses paysages sont d'un très-bon ton de couleur. Il excellait surtout à peindre des forêts, et à y faire des percées à perte de vue. Sa réputation se répandit avec ses ouvrages. L'empereur Ferdinand II l'appela près de lui, et lui donna le titre de son peintre. En 1637, il passa en Angleterre, avec la permission de ce prince, à la suite de son ambassadeur. La mort de l'empereur, arrivée quelque temps après, et lorsqu'il commençait à réussir parfaitement à Londres, l'obligea de chercher un autre protecteur. Le prince de Galles le prit à son service, le nomma son peintre, et lui donna l'emploi de son premier valet de chambre. Mais le désir de revoir son pays l'emporta sur toutes ces faveurs et sur les richesses que lui promettait son talent. Il revint à Lierre; et de là il se fixa à Anvers, où, en 1648, il fut nommé directeur de l'académie, place alors fort recherchée, et qu'il remplit avec distinction. En 1659, il fut atteint, par une main qui est restée inconnue, d'un coup de pistolet, dont il mourut, âgé de 45 ans seulement.

WOUTERS (Cornélie). *Voyez* **WASSE**.

WOU WANG, premier empereur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit l'an 1169 avant notre ère. Il était fils de Wen wang, qu'on regarde comme le fondateur de cette dynastie. Il portait le nom de *Fa* ou de *Ki fa*, avant de succéder à son père, qui mourut en 1135. Il reçut alors le titre de *si pe* ou prince de l'Occident, que celui-ci avait porté, parce que ses États, qui formaient le royaume de Tchéou, se trouvaient dans la partie occidentale de l'empire. A la mort de Wen wang, le pays de Tchéou était dans l'état le plus florissant; et, par les accroissements que lui avait procurés le gouvernement de ce prince, il comprenait les deux tiers du territoire chinois. En 1128, l'épouse de Fa lui donna un fils qui reçut le nom de Soung. Alors la plupart des grands, qui s'étaient éloignés du tyran Chéou sin, dernier empereur de la dynastie des Chang, sollicitèrent vivement le *si pe* de prendre les armes contre ce monstre qui avec sa maîtresse Ta ki, souillait le trône des crimes les plus atroces. Ces représentations réitérées et d'autres circonstances firent tant d'impression sur Fa, qui passa, en 1122, le Houang ho, et réunit plus de 800 princes et grands de l'empire à Meng tsin, dans la province actuelle de Ho nan. L'empereur Chéou sin, instruit de la révolte du *si pe*, leva une armée formidable, à la tête de laquelle il marcha contre lui, et le rencontra dans la plaine de Mou yé. A peine les deux armées en étaient venues aux mains, que les troupes de Chéou sin lâchèrent pied, et furent entièrement culbutées. Le carnage fut horrible; et cette bataille décida du sort de l'empire. Le *si pe*, disent les auteurs chinois, n'eut besoin de se revêtir qu'une seule fois de sa cuirasse pour rendre le repos à la Chine. Chéou sin se réfugia dans son palais de Lin thaï, où, après s'être paré de ses bijoux les plus précieux, il fit mettre le feu à l'édifice, afin de ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Son fils Wou keng, chargé de chaînes et monté sur un char, son cercueil à ses côtés, alla se présenter au nouveau prince qui avait déjà pris le titre de *Wou wang* ou roi victorieux. Ce prince reçut Wou keng avec bonté, ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes, et qu'on brûlât son cercueil. L'impératrice Ta ki, unique source de tout le désordre et de l'extinction de la dynastie des Chang, eut l'imprudence de se parer magnifiquement, et de se mettre en marche pour faire sa soumission à Wou wang, qu'elle espérait captiver par ses charmes; mais les officiers envoyés pour éteindre le feu du palais la firent saisir et entraîner; et Wou wang ordonna de la faire périr. Après la mort de Chéou sin, le nouvel empereur de Tchéou se rendit d'abord à Po, dans la partie orientale de la province de Ho nan. Il assigna à ceux des descendants de l'ancien empereur Houang-ti le pays de Ki dans le Ho nan, à titre de souveraineté. Il donna à un descendant de Yao le pays de Thsou dans le Hou kouang, et à l'un des descendants de Chun la principauté de Tchin, qui faisait aussi partie du Ho nan actuel. Enfin il statua que le pays de Ki servirait d'apanage aux descendants du grand empereur Yu, et la principauté de Soung à la famille de Tchhing thang. Wou wang alla ensuite visiter le tombeau de l'illustre Pi kan, à qui le barbare Chéou sin avait fait arracher le cœur, pour le punir des avis sages que ce ministre lui avait donnés. Le nouvel empereur lui fit rendre de grands honneurs funéraires, en présence de toute la cour. Il délivra ensuite de sa prison Khi tsu, autre ministre de Chéou sin, et le nomma roi de la Corée, en l'exhortant à remplir ses devoirs envers son nouveau suzerain, comme avaient fait ses ancêtres sous Tchhing thang et les autres monarques de la dynastie des Chang. Après avoir ainsi réglé les affaires, Wou wang passa le Houang ho, et se transporta vers l'Occident. Il renvoya tous les chevaux qui lui étaient inutiles, et les fit conduire à la montagne Houa chan dans la partie sud-est du Chen si. Les bœufs et les autres bêtes de somme qu'on employait durant la guerre à traîner les bagages furent renvoyés à Thao lin. Les

uirasses et les chars armés furent enfermés dans des agasins; les lances et les boucliers enveloppés de peaux ; tigre. Toutes ces réformes n'eurent pour objet que annoncer au peuple que la guerre était terminée, et u'il pouvait désormais jouir des avantages precieux la paix. Ceux d'entre ses officiers qui s'étaient le plus gnalés par leur valeur et leur fidélité furent faits souverains. Il érigea des principautés en faveur de ses frères de tous ceux qui s'étaient distingués dans l'administration. Il licencia ses troupes, à la charge seulement de xercer de temps en temps dans l'art de tirer des flèces. Dans le même temps, il établit de nouvelles céréonies et de nouvelles marques de distinction. Il proulgua un nouveau rituel pour le culte des ancêtres. nfin il transporta à Foung, aujourd'hui Tchhang ngan n, dans le Chen si, la capitale de l'empire, qui était paravant dans la province de Ho nan. Ce prince heuux et bienfaisant avait rendu le bonheur à la Chine; is il commit une grande faute politique en détruisant ncienne forme de la monarchie pure, et en lui substiant une espèce de système féodal. Par le partage qu'il du pays entre ses généraux et les grands, il n'en rda pour sa famille qu'une partie proportionnellent peu considérable. Cette division de l'empire en t de petits royaumes portait en elle un germe de destruction pour la puissance impériale. Tant que les sucsseurs de Wou wang furent assez forts pour mainter dans l'obéissance les petits rois leurs vassaux, leur uvernement conserva une espèce d'unité; mais depuis 8e siècle, l'autorité de ces monarques alla toujours en croissant, et fut ruinée peu à peu par une vingtaine de tits princes, qui se firent entre eux des guerres conuelles, et qui préparèrent ainsi la ruine absolue de la nastie de Tchéou. Cette catastrophe aurait certainent eu lieu beaucoup plus tôt, si la Chine avait eu à te époque des voisins aussi formidables que ceux qui t menacée du côté du nord et de l'ouest, depuis le sed siècle avant notre ère. Wou wang, en montant sur trône, choisit pour premier ministre son frère Tchéou ng, qui se servit de son crédit et de ses lumières r faire fleurir l'État. Il rétablit et perfectionna les émonies et la musique, fit un nouveau code de lois, ucit de plus en plus les mœurs du peuple, et n'ou- rien pour lui procurer l'abondance et la félicité. st à ses efforts que la dynastie des Tchéou fut redele de tout son lustre. Wou wang ne jouit pas longps de tant de bienfaits; il mourut en 1116, sept ans ès avoir ceint le diadème impérial. Son fils Tchhing g lui succéda. A cette époque, la Chine était d'une ndue moins considérable que de nos jours; car elle lait pas beaucoup au delà du grand Kiang, et ne comnait, au sud de ce fleuve, que Tché kiang, une partie Kiang si, une plus grande portion du Hou kouang et ord du Szu tchhouan.

VOUWERMANS (PHILIPPE), peintre, né à Harlem 1620, reçut des leçons de son père, Paul Wouwerns et de J. Wynants. Il eut beaucoup de peine à se e connaître. Bamboche jouissait alors d'une réputa- presque exclusive. Wouwermans recevait un prix lique de ses compositions, que les marchands allaient endre ensuite fort cher à l'étranger. L'humeur difficile de Bamboche amena un nouvel ordre de choses. Le marchand de Witte chargea Wouwermans de peindre le sujet d'un tableau que l'artiste en vogue ne voulait pas livrer à moins de 200 florins. Le tableau de Wouwermans, traité avec nne grande supériorité, fixa l'attention sur lui ; et dès lors ses ouvrages furent très-recherchés et enlevés aussitôt que finis. Mais il n'obtint ce succès que vers la fin de sa carrière, et lorsqu'il ne pouvait plus guère en profiter. Il mourut à Harlem en 1668. Les sujets de ses tableaux sont des chasses, des marchés aux chevaux, des attaques de cavalerie, des paysages, simples ou enrichis d'architecture, de fontaines, etc. Le musée royal de Paris en possède onze. Son *œuvre* gravé est très-considérable. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une seule pièce très-estimée, représentant un paysage au milieu duquel il a placé un cheval. Il dessinait ces animaux avec une exactitude et une fidélité très-grandes; mais dans tous ses tableaux on ne voit que des chevaux de race flamande, les seuls qu'il eût eus sous les yeux.

WOUWERMANS (PIERRE et JEAN), frères du précédent, furent ses élèves, mais ne l'égalèrent point. Jean, le plus jeune, peignit le paysage avec succès, et le peu de tableaux qui restent de lui sont estimés. Il mourut prématurément en 1666. Le musée de Paris possède de Pierre une *Vue de Paris*.

WOVER ou **DE WOWEREN** (JEAN), né à Hambourg le 10 mars 1574, d'une famille originaire d'Anvers, vint en 1592 suivre les cours de l'académie de Leyde, où il se lia avec Jos. Scaliger, Gruter et d'autres savants distingués. Il séjourna ensuite à Paris, passa en Italie, obtint du pape la permission de compulser les manuscrits du Vatican, et, de retour en Allemagne, fut fait conseiller du comte d'Ost-Frise, puis envoyé par ce prince à la Haye et à la cour de Jean-Adolphe, duc de Holstein. Étant entré au service du duc de Holstein, quelque temps après il fut nommé gouverneur de Gottorp, et mourut dans cette ville le 30 mars 1612. Outre des notes fort estimées sur Pétrone, Apulée, Sidoine Apollinaire, etc., on cite de lui : *De polymathiâ*, etc., Bâle, 1603; Hambourg, 1604, in-4°; Leipzig, 1665, in-8°; *Panegyricus Christiano IV, Daniæ regi, dictus*, etc., 1603, in-8°; *Commentatio de cognitione veterum novi orbis*, Francfort, 1603, in-8°. (*Voyez* le *Dictionnaire* de Bayle et les *Mémoires* de Niceron, t. VI.)

WOVER ou **VAN WOVEREN** (JEAN), de la famille du précédent, né à Anvers en 1576, étudia sous Juste-Lipse à Louvain, visita la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, fut nommé à son retour membre du conseil des Pays-Bas, et mourut le 23 septembre 1635. On citera de lui : *Assertio Lipsiani donarii adversùs delatorum suggillationes*, Anvers, 1607, in-4°; *Panegyr. Alberto et Isabellæ, Belgar. principibus*, ibid., 1609, in-8°.

WRANGEL (HERMANN), général suédois, né en 1587, entra fort jeune au service, et commença sous Charles IX à se distinguer dans les guerres contre la Pologne, la Russie et le Danemark. Pris en 1607 à la bataille de Kockenhusen, il n'en fut après sa délivrance que plus ardent à combattre. Sa conduite au siége d'Ivanogrod (1609), lui fit confier le commandement de cette place aussitôt qu'elle fut tombée entre les mains des Suédois. Gustave-Adolphe, lui ayant donné, en

1621, le bâton de maréchal, vint à l'armée que Wrangel commandait contre la Pologne. La campagne fut heureuse; et en 1629 les Polonais se virent forcés de conclure un armistice. Wrangel suivit Gustave en Allemagne; et après la mort de ce prince il fut employé dans les affaires publiques, surtout dans les négociations de la paix qui fut conclue avec la Pologne, en 1635. L'année suivante, Oxenstiern lui donna le commandement d'un corps d'armée en Poméranie. Après qu'il se fut emparé de plusieurs places, Wrangel vint au secours du général Banier, qui était pressé par les Autrichiens et les Saxons. Cependant l'ennemi ayant fait des progrès en Poméranie, Wrangel eut avec Banier de vives discussions qui engagèrent la reine Christine à le rappeler. Cette princesse lui confia le gouvernement général de la Livonie, qu'il administra jusqu'à sa mort, arrivée en 1644.

WRANGEL (Charles-Gustave), général suédois, fils du précédent, était né le 13 décembre 1613, à Skokloster dans l'Upland, sur le lac Mœlar, à peu de distance d'Upsal. Dès sa plus tendre jeunesse, il suivit son père, nommé gouverneur d'Elbing; et souvent il accompagna comme volontaire, sans que son père en sût rien, les partis envoyés contre l'ennemi. Après la conclusion de l'armistice, il alla voyager dans les pays étrangers, afin d'en apprendre les langues. Il séjourna une année entière en Hollande, où il s'instruisit dans la navigation et dans la construction des vaisseaux. Il venait d'arriver à Paris, en 1629, lorsque Gustave-Adolphe le rappela en Suède, ainsi que d'autres jeunes gens qu'il voulait employer dans la guerre d'Allemagne. Ce monarque le nomma gentilhomme de sa chambre, et peu de temps après, officier de ses gardes. Wrangel eut par là de fréquentes occasions de s'approcher de la personne de Gustave-Adolphe. A la bataille de Lutzen, il avait été envoyé par ce prince pour porter des ordres à l'aile gauche. A son retour, il le trouva étendu sans vie; et après avoir donné les plus vifs regrets à une si grande perte, il concourut, avec beaucoup de talent et de valeur, à assurer le triomphe des Suédois. Il servit ensuite avec une grande distinction sous les ordres de Banier, fut expédié en Suède (1636), en ramena des renforts considérables, et fit essuyer de grandes pertes à l'ennemi près de Memmingen (1637). Parvenu au grade de colonel, il fut atteint, à Torgau, d'un coup de feu à la tête, tomba de cheval, eut le bras cassé d'un coup de fusil, et manqua d'être fait prisonnier. Il fut envoyé de nouveau en Suède, en revint avec des troupes fraîches, fut récompensé par le grade de major général d'infanterie, et eut, en cette qualité, une grande part à la victoire de Chemnitz. Par une ruse de guerre il s'empara, sans perte, du château de Fetschen; prit à la pointe de l'épée Heldrungen et Resdingen, et fit beaucoup de prisonniers. Après la mort de Banier (1641), Wrangel fut du nombre des généraux qui participèrent au commandement en chef, en attendant l'arrivée d'un nouveau général. A Wolfenbuttel, il fut obligé de soutenir, presque seul avec son infanterie, pendant cinq heures, les efforts de l'infanterie autrichienne et bavaroise; et il réussit à les repousser. Il accompagna ensuite Torstenton dans toute sa carrière victorieuse, et lui rendit plusieurs services très-importants. A son retour d'une troisième mission en Suède, il contribua beaucoup à la victoire de Leipzig. Dans la campagne suivante, il coopéra très-activement aux avantages remportés en Danemark. Bientôt il se distingua également sur mer. En 1644, l'amiral suédois Claes Flemming, après une action sanglante contre les Danois, ayant été bloqué par leur flotte, à Christianpreis, aujourd'hui Fredricsort, dans le Slesvig, sur la frontière du Holstein, Torstenson lui dépêcha Wrangel, pour se concerter sur ce qu'il y avait à faire. Ce fut au milieu du feu le plus vif que Wrangel s'acquitta de sa commission; et Flemming, blessé à mort, lui remit le commandement. Secondé par un vent favorable, il traversa sans beaucoup de perte l'escadre ennemie, et fit voile avec la sienne pour Stockholm. Ce n'était pas assez pour lui de l'avoir sauvée, lorsque chacun la regardait comme perdue; ayant obtenu de la régence la permission de remettre en mer, au mois de septembre, il se joignit à l'escadre hollandaise de Louis de Geér, et rencontra la flotte danoise sous l'île de Femern. Le combat fut sanglant: quelques vaisseaux danois furent pris par les Suédois; d'autres furent détruits. Le nombre des prisonniers fut considérable. Wrangel se rendit maître de Femern, et alla hiverner à Wismar. Dès que la saison le permit, il s'empara de Bornholm, en 1645, et aurait également enlevé toutes les îles danoises, si le traité de Brœmsebro n'eût ramené la paix. A cette époque, Torstenson, forcé par ses infirmités de renoncer au commandement de l'armée suédoise en Allemagne, fut remplacé par Wrangel, qui arriva en Silésie suivi de renforts considérables. Ayant pris les avis de Torstenson, il pénétra en Bohême, et enleva Friedland et Leutmeritz. L'approche des armées autrichienne et bavaroise combinées, qui lui étaient de beaucoup supérieures, le décida à se replier sur le Weser, afin de se rapprocher de Turenne. Il y prit plusieurs places, s'avança dans la Hesse, et se retrancha près de Hamelbourg, où l'ennemi le suivit de près. Celui-ci fit la même manœuvre: il y eut beaucoup de combats sanglants; chaque parti cherchait à couper les vivres à l'autre: Wrangel y réussit mieux que ses antagonistes, car ceux-ci, après avoir perdu plus de 4,000 hommes par la faim, furent forcés de se retirer près de Francfort-sur-le-Mein. Wrangel, élevé aux dignités de feld-maréchal et de sénateur, eut alors le commandement suprême des armées suédoises en Allemagne. Il se réunit à Turenne, et poursuivit l'ennemi qui s'était arrêté derrière la Nidda; força le passage de cette rivière, défit les troupes qui lui étaient opposées, enleva des magasins, et contraignit les Autrichiens à se retirer à la hâte. Ayant ensuite passé le Danube et le Leck, conjointement avec Turenne, il entra en Bavière et y leva de fortes contributions. Il assiégea inutilement Augsbourg, et n'ayant pu forcer l'ennemi à recevoir la bataille, il mena ses troupes dans leurs quartiers d'hiver en Souabe. Cependant dès qu'il apprit que les alliés commençaient à faire des manœuvres en Bavière, il s'y porta et mit en déroute une de leurs divisions à Rain. Il s'empara ensuite du passage important de Klaussen près de Bregentz, qui lui ouvrait l'entrée de la Suisse et de l'Italie, et prit le château de Meinau sur le lac de Constance. Ces succès décidèrent l'électeur de Bavière à se séparer de l'Autriche

à consentir à un armistice. Après avoir fait un peu oser ses troupes, Wrangel marcha vers la Silésie ur se joindre aux Suédois qui s'y trouvaient, puis il idit, en 1647, sur la Bohême, où il fit plusieurs con-êtes, entre autres celle d'Égra. L'empereur Ferdi-nd III, s'étant avancé contre lui à la tête de son armée, surpris dans son camp; Wrangel pénétra jusqu'à quartier général, et fut sur le point de le faire pri-nier. Les Autrichiens ayant encore éprouvé des re-s à Triebel et à Tœpel se retirèrent; mais l'électeur Bavière, qui avait dénoncé l'armistice, joignit toutes troupes à celles de l'Empereur. Alors Wrangel, me-é d'être enveloppé, se replia dans la Thuringe et sur Weser. Cherchant à combiner ses opérations avec les de l'armée française, il tint la campagne avec avan-e, et contribua aux succès de Turenne en Hesse et Franconie. Ce fut surtout à Simmershausen qu'il se tingua, en 1648. Toute la Bavière tomba au pouvoir Suédois et des Français; l'électeur chercha un re-e dans le pays de Saltzbourg. Le prince palatin arles-Gustave, depuis roi de Suède, étant venu prendre commandement général de l'armée suédoise, Wran-conserva celui du nord de l'Allemagne pendant le te de la guerre. Enfin, la paix de Westphalie mit fin es exploits, et il retourna dans sa patrie, où son sou-ain le récompensa par le titre de comte et par des as de terres en Suède, en Allemagne et en Finlande. rsque Charles-Gustave, monté sur le trône, après dication de Christine, eut entrepris une expédition tre la Pologne, il confia le commandement de sa lle à Wrangel, qui, après avoir débarqué l'armée, qua le port de Dantzig. Le roi l'appela auprès de lui Thorn, et l'envoya avec 10,000 hommes en Pomérélie r en chasser Czarneski, général des Polonais, qui en it 15,000. Wrangel l'atteignit près de Guesne, et nit en fuite. A la bataille de Varsovie, en 1656, il mandait l'aile gauche, avec l'électeur de Brande-rg, et il y déploya autant de valeur que de talent. Danois ayant manifesté des dispositions hostiles, il rendit en Poméranie, puis dans le duché de Brême, ù il chassa entièrement l'ennemi. Il marcha ensuite le Jutland, et emporta d'assaut le fort de Fredrik-lle, en 1657. Les suites de cet avantage qui avait peu ité aux Suédois furent très-importantes. Le roi fut ement satisfait des services de Wrangel, qu'il le nma amiral du royaume; et, lorsque ce prince se idit dans l'île de Fionie, le nouvel amiral commanda avant-garde : il attaqua l'armée danoise rangée en aille sur le rivage, et la culbuta entièrement. Charles-stave étant campé devant Copenhague, Wrangel alla iéger le château de Cronenbourg, qu'il prit en moins trois semaines de siége. En 1658, dans le combat na-du Sund contre les Hollandais venus au secours des nois, il combattit l'amiral Opdam, jusqu'à ce que son sseau, entièrement désemparé et couvert de morts, obligé de faire côte. Dans l'année suivante, l'assaut nné à Copenhague ayant échoué, Wrangel résolut de rendre maître des autres îles danoises, et quelques ficultés qu'il éprouvât, il prit celles de Langeland, Alsen et de Fionie. Les troupes impériales, polonaises brandebourgeoises, commandées par le grand électeur Frédéric-Guillaume, essayèrent inutilement de le délo-ger. Les ennemis étant allés en Poméranie, Wrangel les y suivit, et les força de lever le siége de Wolgast. Après la paix de 1660, il fut nommé maréchal du royaume, commandant général des troupes, et président du collége de la guerre. Charles-Gustave l'avait choisi pour un des régents et tuteurs de son fils Charles XI encore mineur. Des troubles s'étant élevés, en 1665, dans le duché de Brême, Wrangel alla rétablir l'ordre dans ce pays. En 1674, quoique vieux et infirme, il fut encore chargé du commandement de l'armée en Poméranie; mais sa faiblesse extrême l'obligeait presque toujours de garder le lit; on ne peut donc le rendre responsable des défaites que les Suédois éprouvèrent à Havelberg et à Fehrbellin dans le Brandebourg, les 12 et 18 juin 1675, puisqu'il était à une grande distance de l'armée. Ses infirmités augmentant chaque jour, il déposa le commandement, et se retira dans sa terre de Spiker, située dans l'île de Rugen. Il y vivait paisiblement, lorsqu'il apprit que des vaisseaux ennemis venaient de se montrer : aussitôt son ardeur martiale se ranime, et il veut aller les recon-naître. Cet effort lui coûta la vie; il mourut en juillet 1676, avec la réputation d'un des plus grands généraux de la Suède. Son corps fut apporté dans ce royaume, et déposé dans l'église de Skokloster, dont il avait fait bâtir le château.

WRANITZKY (Paul), directeur de la musique des deux théâtres de la cour impériale de Vienne, naquit en Bohême vers le milieu du 18e siècle, et se forma, comme compositeur, à l'école du célèbre Joseph Haydn. Il commença à se faire connaître, en 1786, par deux symphonies, qui eurent le plus grand succès; et, depuis cette époque, il ne cessa de publier des pièces qui furent accueillies par les connaisseurs, quoique l'auteur soit resté au-dessous des grands maîtres, notamment de Haydn et de Mozart. Pour le chant, il composa *Oberon*, opéra emprunté du poëme de Wieland, et qui, pendant le couronnement de l'Empereur, à Francfort, eut vingt-quatre représentations en six semaines. Il en parut un extrait pour le forté-piano, en 1793. Les compositions de Wranitzky ont été publiées à Paris et à Offenbach.

WRATISLAS Ier, duc de Bohême, né en 887, était fils de Borzivoï, premier duc chrétien; il épousa en 906 Drahomire, princesse païenne, et succéda en 915 à son frère Zbinée Ier, qui n'avait régné que cinq ans. Il mou-rut lui-même en 920, très-regretté de ses sujets, qu'il avait gouvernés paternellement, malgré les efforts de Drahomire, qui employait toute son influence pour em-pêcher le bien. Wratislas Ier laissa deux fils, saint Ven-ceslas et Boleslas, qui lui succédèrent. Il fut enterré dans l'église Saint-George, dont il est le fondateur, et où l'on voit son tombeau, sur lequel il est représenté avec les insignes de la dignité ducale, tenant des deux mains le plan de l'église Saint-George. Sous ses pieds on lit l'inscription suivante : *Hic jacet Beatus Wratislaus, pa-ter S. Wenceslai, fundator h. ecclesiæ.*

WRATISLAS II, premier roi de Bohême, succéda, en 1061, à son frère Zbignée II, qui était mort sans enfants. D'après les dernières dispositions du duc Brzétislas, leur père, les frères cadets avaient eu la Moravie pour apanage. Zbignée, méprisant les volontés

de son père, les en avait chassés avec violence. Wratislas se réfugia en Hongrie, et, sa première épouse étant morte par suite de mauvais traitements que Zbignée lui avait fait éprouver, il épousa en secondes noces la princesse Adélaïde, sœur du roi de Hongrie. Après avoir été rétabli dans son apanage, qui était le comté d'Olmutz, il en jouit paisiblement, jusqu'à la mort de son frère; alors il fut élu duc de Bohême, par le suffrage unanime de la nation. Ayant pris en main le gouvernement, il se hâta de remplir les dernières volontés de son père, et céda à ses frères Othon et Conrad la Moravie, sous la condition qu'ils le reconnaîtraient pour seigneur suzerain. Le dernier des frères, Jaromir, qui, d'après les ordres du père, était destiné à l'état ecclésiastique, faisait ses études à Liége. Quand il eut appris ce qui se passait en Bohême, il se rendit en toute hâte à Prague, et somma d'un ton très-impérieux son frère Wratislas de lui donner un apanage. Ce prince fit observer que cette prétention était contraire aux dispositions de leur père; et comme ses représentations n'étaient point écoutées, il fit ordonner diacre Jaromir, quoique celui-ci protestât hautement contre cette violence. Peu après, le jeune prince, ayant déposé l'habit ecclésiastique, et ayant pris le casque, se réfugia près de Boleslas, roi de Pologne. Sévère, évêque de Prague, étant mort en 1065, les princes Othon et Conrad rappelèrent de Pologne leur frère Jaromir, lui firent reprendre l'habit ecclésiastique, et vinrent avec lui trouver Wratislas, qu'ils prièrent de donner à son frère l'évêché vacant. Le prince, sans y avoir égard, nomma évêque un ecclésiastique saxon, très-instruit. Ce choix indigna la noblesse bohémienne. Un comte, appelé Kajata, osa, en présence de Wratislas, exciter les princes à s'opposer à l'élection de cet étranger, et à prendre les armes pour défendre leurs prétendus droits. La noblesse ayant pris parti pour Jaromir, Wratislas céda. Son jeune frère fut nommé évêque et installé. Kojata et un autre noble furent sacrifiés à cet arrangement de famille; et ils prirent la fuite, pour se soustraire à la punition qu'ils méritaient. Wratislas envoya Jaromir, avec une suite nombreuse, à Mayence, pour y recevoir l'investiture des mains de l'empereur Henri IV, et la consécration épiscopale de celles de l'archevêque de Mayence. Les cérémonies étant terminées, les nobles bohémiens repassèrent le Rhin avec le nouvel évêque. Un d'entre eux se trouvant sur le bord du bateau, Jaromir le poussa avec violence dans le fleuve, en lui disant : « Wilhelm, je te baptise. » Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on le retira. Quand il fut rentré dans le bateau, l'inquiétude fit place à l'indignation; et tout ce qui était à bord aurait mis la main sur l'évêque, si l'on n'avait été retenu par le respect que l'on croyait devoir au frère du souverain. Instruit de ce qui s'était passé, Wratislas reprocha vivement à ses frères l'imprudence irréligieuse qu'ils avaient commise, en le forçant à nommer un sujet qui ne pouvait que déshonorer l'épiscopat. Wratislas avait épousé, en troisièmes noces, Swientochna, princesse de Pologne. En 1067, il se jeta sur les frontières de la Pologne qu'il dévasta. Le roi Boleslas accourut; et les Bohémiens se retirèrent. Les annalistes qui racontent les faits ne font point connaître les causes qui armèrent les deux beaux-frères l'un contre l'autre, Wratislas avait prié le pape Alexandre II de vouloir bien lui donner un bonnet ducal, pour le porter dans les grandes cérémonies. Le pontife envoya à Prague, Jean, évêque de Tusculum, avec le bonnet. En 1073, Grégoire VII étant monté sur la chaire de saint Pierre, l'empereur Henri IV, pressé de tous côtés par les prétentions de ce pontife, demanda des secours aux princes qui reconnaissaient la suzeraineté de l'empire germanique. Afin de gagner Wratislas, il lui accorda Meissen, ville capitale de la Lusace, à laquelle Boleslas, roi de Pologne, prétendait avoir droit. Wratislas soutint le parti de Henri, et il l'aurait fait d'une manière plus efficace, si son frère Jaromir ne l'avait placé dans une position extrêmement difficile à l'égard de la cour de Rome. Ce prince, si indigne de l'épiscopat, voulant réunir l'évêché d'Olmutz à celui de Prague, se rendit à Olmutz. Là étant à table chez l'évêque, il saisit le vieillard vénérable par les cheveux, et lui mettant le pied sur la tête, il voulut le forcer à abdiquer en sa faveur. Wratislas indigné envoya à Rome pour rendre compte de ce qui venait de se passer. Deux légats, venus à Prague de la part du pape, citèrent Jaromir à comparaître devant eux. L'évêque prétendit qu'il n'était justiciable que de son métropolitain, l'archevêque de Mayence; et il refusa de comparaître. Les légats le déclarèrent alors déchu de la dignité épiscopale. Le chapitre de Prague, prenant fait et cause pour son évêque, couvrit les autels de deuil, comme cela se pratique le vendredi saint, en déclarant qu'il n'obéirait point aux légats du pape. Ceux-ci furent reçus avec respect par Wratislas, à qui Grégoire VII adressa deux brefs, dans l'un desquels il lui disait d'exécuter ce qui avait été décidé par ses légats. Jaromir en appela à Rome; l'archevêque de Mayence ayant pris son parti contre les légats, Grégoire VII évoqua l'affaire par-devant lui. Jaromir comparut à Rome en 1074; il sut intéresser à sa cause la fameuse Mathilde, et fut renvoyé en Bohême, avec ordre à Wratislas de le rétablir dans tous ses droits. Jaromir rentra à Prague en triomphe, bravant le duc son frère, et se faisant gloire des calomnies par lesquelles il avait cherché à le noircir dans l'esprit du pape. Sur les plaintes de Wratislas, cet indigne prélat fut de nouveau cité devant la cour de Rome; et ce fut alors qu'il quitta Prague, pour s'attacher à l'empereur d'Allemagne. Wratislas, n'ayant plus rien à craindre dans l'intérieur du duché, se déclara hautement pour l'empereur Henri, qui, en récompense, lui confirma la possession de la Lusace. Le duc de Bohême parut, en [illegible] à la diète de Goslar, et il appuya vivement Henri qui proposait son fils pour son successeur. On pense que c'est la première fois que les princes de Bohême ont paru, comme électeurs, aux diètes de l'empire germanique. En 1080, Wratislas s'adressa à Grégoire VII, pour le prier de vouloir bien permettre qu'en Bohême on expliquât l'Écriture sainte et que l'on célébrât l'office divin en langue slave. Il appuyait sa demande, sur ce que la plupart des prêtres de la Bohême, ignorant la langue latine, ne parlaient que le slavon. Le pape saisit cette occasion pour écrire et reprocher à Wratislas les relations qu'il entretenait avec l'empereur Henri. Lorsque Wratislas reçut cette lettre il combattait avec Henri à Fladenheim

en Thuringe (1080) où il eut le bonheur de compter parmi ses trophées la *Lance royale* de Rodolphe, élu Empereur par le parti de Grégoire. Henri, voulant marquer sa reconnaissance à Wratislas, lui donna, pour lui et ses successeurs, la permission de faire porter cette lance devant lui, dans les grandes solennités. A cette bataille, le prince bohémien avait eu occasion d'admirer la valeur de Wibert ou Wigbert; ce fut ce brave général qui, par ses instances, décida Wratislas à demander à l'Empereur le titre de roi. Ayant obtenu le consentement du prince, il alla trouver l'Empereur, à qui il promit 4.000 marcs d'argent, avec un corps de cavalerie commandé par Borziwoï, fils aîné de Wratislas. Henri accepta la proposition, et Borziwoï, dirigé par Wigbert, fit quatre campagnes en Italie, sous les ordres de l'Empereur. Pendant que son fils combattait au dehors, Wratislas marcha, en 1082, vers le Danube, pour attaquer Léopold, margrave d'Autriche. Étant près de l'ennemi, il fit prier Léopold de lui préparer un repas digne de lui, et d'assister au tournoi qu'il voulait lui donner. Léopold répondit sur le même ton. On se rencontra à Mauerberg ou Meilberg, et Léopold fut complétement battu. En 1084, Borziwoï et Wigbert revinrent à Prague; le jeune prince prenant celui-ci par la main, dit à Wratislas: « Mon père, l'Empereur vous recommmande ce brave général, et moi, je vous prie de vouloir bien, en récompense de ses services, lui donner votre fille Judith en mariage. » Cette demande fut accordée. A la diète de Mayence, en 1086, l'empereur Henri ayant fait avancer Wratislas au milieu des princes, et l'ayant proclamé, à haute voix, roi de Bohême, chargea l'archevêque de Trèves de se rendre à Prague, pour donner l'onction royale, avec la couronne, à Wratislas et à la princesse Swientochna. L'évêque d'Olmutz étant mort, l'Empereur joignit cet évêché à celui de Prague, en faveur de Jaromir. Cette faveur, dont le prélat était si peu digne, ne fit que le rendre plus insolent. Il gardait si peu de mesure, qu'étant invité par le roi, son frère, à venir à la cour, il dédaigna de comparaître, et ne vint point à l'église, quand il sut que le roi devait assister à l'office. Pour punir son frère, le monarque érigea dans le château de Prague, appelé Wissehrad, un chapitre, dont les chanoines officiaient avec les ornements pontificaux; et il donna au prévôt de cette église, avec plusieurs autres prérogatives, le titre et les fonctions de chancelier du royaume. On bâtit un temple magnifique dans ce château qui domine la ville; et, quand on en jeta les fondements, le roi voulut, en l'honneur des douze apôtres, porter sur ses épaules douze paniers de terre. Les habitants de la Lusace ayant commis des ravages sur les frontières de la Bohême, le roi envoya son fils, Brzétislas, pour les punir. Ce jeune prince provoqua maladroitement les Saxons; ceux-ci l'attaquèrent; il les repoussa, après un combat très-sanglant. L'Empereur, mécontent, en fit des reproches au père, qui eut beaucoup de peine à l'apaiser. De nouveaux malheurs vinrent troubler la paix de la famille régnante. Othon, marquis d'Olmutz, avait laissé en mourant deux fils, Swientopelk et Othon, auxquels il donna Jaromir pour tuteur. Le roi voulut disposer du marquisat qui était un fief dépendant de la couronne, Jaromir s'y opposa, et mit ses deux neveux en possession d'Olmutz et de ses dépendances. Sentant qu'il avait trop entrepris, il se décida à aller à Rome, pour porter plainte contre son frère; mais il mourut en chemin. Wratislas se hâta de séparer les deux églises d'Olmutz et de Prague, et ayant chassé d'Olmutz ses deux neveux, et donné le marquisat à Brzétislas, son fils, il se rendit avec lui devant la ville de Brunn, pour y assiéger Conrad, son frère, qui avait pris parti contre lui en faveur de Jaromir. Cependant il se laissa fléchir par les larmes de l'épouse de Conrad, qui vint se jeter à ses pieds, et pardonnant à son frère, il lui permit de venir le trouver. Pendant le siége, un général qui était en grande faveur auprès du roi, ayant dit en sa présence un mot qui déplut à Brzétislas, ce jeune prince le fit assassiner. Craignant la colère de son père, il quitta le camp, et attira à lui 3,000 hommes de l'armée, avec lesquels il osa marcher sur la ville de Prague. Le roi, à qui il était si facile de punir cette témérité, fut apaisé par les prières de Conrad, et se contenta d'exiler son fils, qui se réfugia près du roi de Hongrie. Wratislas, voyant approcher ses derniers moments, convoqua les grands du royaume, et désigna Conrad, son frère, pour son successeur, en lui recommandant d'avoir soin de ses fils Boleslas, Borziwoï, Vladislas et Sobieslas; il ne parla point de Brzétislas. Ce prince mourut le 14 janvier 1092, et il fut enterré dans l'église de Wissehrad. Son frère fut aussitôt proclamé souverain de la Bohême. Ses successeurs, pendant soixante ans, ne prirent point le titre de roi, le regardant comme une prérogative conférée à la personne de Wratislas.

WRAY (Daniel), membre de la Société royale et de celle des antiquaires de Londres, né en 1701 dans cette ville où il mourut le 29 décembre 1783, trésorier de l'Échiquier et conservateur du musée britannique, eut la principale part aux *Lettres athéniennes*, publiées par le comte de Hardwicke, son patron. Le 1er vol. de l'*Archæologia* contient de D. Wray des notes sur les murailles de l'ancienne Rome, ainsi que des extraits de ses lettres sur la découverte d'une belle statue de Vénus, déterrée en 1761.

WREN (Mathieu), célèbre évêque d'Ély, naquit à Londres, dans la paroisse de Saint-Pétercheap, le 23 décembre 1585, d'une famille noble originaire du Danemark, mais dont l'établissement principal était à Winchester. Distingué avantageusement dès son adolescence, il fut emmené à l'université de Cambridge, par Andrews, qui fut dans la suite choisi pour chef du collége de Pembroke-Hall, et l'y fit admettre en 1601. Wren s'y livra principalement à l'étude du grec pendant ses premières années; y continua ses cours de philosophie, et fut promu au ministère ecclésiastique en février 1610. Mais il n'exerça point encore les fonctions évangéliques, et occupa quatre ans une des chaires de l'université Cantabrigienne. Enfin, après avoir soutenu une thèse de philosophie en présence du roi Jacques Ier, il fut nommé (1615) chapelain de l'évêque Andrews, puis recteur de Feversham, dans le comté de Kent. Six ans après, il devint chapelain particulier du prince de Galles, depuis Charles Ier, et le suivit en cette qualité à la cour d'Espagne, où le jeune héritier de la couronne

d'Angleterre alla en 1623. A son retour dans sa patrie, il eut avec les évêques Andrews, Neile et Laud une conférence sur les sentiments de son maître, relativement à la religion anglicane. Wren, qui avait étudié à fond le caractère du prince, répondit, à ce qu'il paraît, avec beaucoup de justesse; car le vieil Andrews, qui jusque-là était resté silencieux, termina l'entretien, après une heure de discussion, par ces mots : « Eh bien ! docteur, je vous le prophétise, et malheureusement je suis un prophète de vérité, vous verrez, pour moi, je serai alors dans la tombe, vous verrez ainsi que monseigneur de Durham (Neile) et monseigneur de Saint-David (Laud) votre maître perdre en même temps la couronne et la vie, pour avoir renoncé à protéger son église. » Cependant la protection du prince de Galles aplanissait pour Wren le chemin des dignités ecclésiastiques. Recteur de Bingham dans le comté de Nottingham en 1624, il obtint, en même temps que cette cure, un canonicat dans l'église de Winchester. L'année suivante il fut promu au principalat du collége de Peterhouse, à Cambridge, emploi dont il s'acquitta avec non moins de zèle que de désintéressement et de succès. Il mit en ordre les archives et la bibliothèque du collége, augmenta considérablement les bâtiments, et contribua généreusement pour faire élever une chapelle magnifique, dont la première pierre était posée depuis longtemps, et qu'il eut le plaisir de voir achever en 1632. Cependant il avançait rapidement dans la carrière des honneurs. Depuis quatre ans déjà il jouissait du titre de doyen de Windsor et de Wolverhampton. Il remplissait en même temps l'emploi de vice-chancelier, et Jacques Ier le fit secrétaire de l'ordre de la Jarretière. Wren écrivit à cette occasion un commentaire latin sur les statuts de Henri VIII, concernant cet ordre célèbre. Ces commentaires ont été insérés par Anstis dans son *Registre de l'ordre de la Jarretière*. Ashmole, auteur d'une compilation du même genre (*Institution de l'ordre de la Jarretière*), donne de grands éloges à l'ouvrage de Wren, et regrette de ne pas en avoir eu connaissance avant que le sien fût publié. La considération et le crédit de Wren augmentaient tous les jours. Au mois d'avril 1629, il devint membre de la chambre Étoilée. En 1633, il suivit Charles Ier pendant son voyage en Écosse, et fut un de ceux qui composèrent la liturgie octroyée ou imposée à cette contrée. En revenant, il fut nommé prédicateur du cabinet de Sa Majesté, et reçut en même temps le bonnet de docteur en théologie à l'université de Cambridge. Enfin, en 1634, après avoir encore obtenu un bénéfice dans la cathédrale de Westminster, il fut promu au siége épiscopal d'Hereford, qu'il quitta au bout d'un an pour celui de Norwich. Est-il vrai que dans ce poste éminent, et qui, à cette époque, conférait tant de puissance, Wren se soit conduit à l'égard des puritains de son diocèse avec une partialité, une intolérance révoltantes? est-il vrai que d'habiles fabricants de porcelaines, alors uniques possesseurs d'un secret à l'aide duquel ils préparaient en Angleterre une pâte plus belle que celle de la Saxe, aient été contraints par ses violences à quitter le sol natal, et à aller chercher une patrie en Allemagne? Ses apologistes ont dit que les Allemands, inquiets de la rivalité dont les menaçait la production des nouvelles porcelaines anglaises, obtinrent à force d'or et de promesses avantageuses que les manufacturiers du comté de Norwich transporteraient leurs établissements en Allemagne. Mais admit-on cette explication, il ne faut pas en conclure formellement que l'évêque se soit toujours contenu dans les bornes de la modération et d'une sage tolérance. Ce qu'il y a d'avéré, c'est qu'il devint l'objet de la haine des puritains; et soit qu'on redoutât en lui un fidèle serviteur de Charles Ier, soit que réellement les clameurs du parti opposé à la cour et à la hiérarchie de l'église anglicane le désignassent comme une des victimes, il ne tarda pas à être accablé par l'irrésistible puissance des anarchistes, qui chaque jour acquéraient de la force au parlement, parmi le peuple et dans l'armée. Il y avait quatre ans que la mort de Juxon lui laissait à remplir le décanat de la chapelle du roi, et depuis deux années il joignait à ce titre de doyen celui d'évêque d'Ély, lorsqu'un message de la chambre des communes à la chambre des pairs informa Leurs Seigneuries que le nouvel évêque scandalisait les fidèles par ses efforts pour ranimer le papisme, qu'il avait trempé dans plusieurs complots, et qu'en ce moment même, sentant combien sa liberté était compromise, il ne songeait qu'à s'enfuir sur le continent. Les pétitionnaires terminaient en demandant sa mise en accusation, et préalablement une forte caution. La chambre haute borna cette caution à 10,000 livres sterling (250,000 fr.). Wren fut ensuite traduit à la barre de la chambre, pour répondre à une accusation rédigée en 24 chapitres, et dont le résultat était que l'évêque d'Ély était coupable de crimes de haute trahison et de malversations. Il n'y allait pas moins que de sa vie; et la partialité connue des juges, presque tous prévenus défavorablement, ne pouvait que faire augurer le plus triste dénoûment. Wren ne perdit point courage, et il prononça devant ses juges une apologie remplie d'esprit et de chaleur. On se borna à le punir par une détention temporaire, dont cependant le terme ne fut point fixé, et il fut enfermé à la Tour. Il y passa 18 ans, sans consentir à entrer en négociation avec Cromwell qui lui offrit la liberté à condition qu'il accepterait ses faveurs, et reconnaîtrait son autorité. Wren se refusa constamment à toutes les propositions du protecteur, et se consola des ennuis de sa captivité par la composition de plusieurs opuscules. Enfin Cromwell mourut, et la démission de Richard ayant rendu à Charles II la puissance si longtemps gardée par Olivier, le prélat sortit de la Tour et fut réintégré dans son évêché d'Ély (1660), où il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, que d'affaires ecclésiastiques. Il mourut le 24 avril 1667, à Londres, et fut enseveli dans la chapelle de Pembroke-Hall, qu'il avait fait élever à Cambridge. Parmi les ouvrages publiés par ce prélat, on estime surtout : deux *Sermons*, le premier imprimé en 1627, et le second, en 1662; *Increpatio Bar Jesu, sive polemicæ assertiones locorum aliquot sacræ Scripturæ ab imposturis perversionum in Catechesi Racoviana*, Londres, 1660, inséré dans le 9e vol. des *Critici sacri*; *L'abandon du covenant d'Écosse*, Londres, 1661, in-4°; *Epistolæ variæ ad viros doctissimos*: la plus grande partie de ces *Lettres* sont adressées à Gérard Vossius. Richardson parle avec éloge de plusieurs de

ses manuscrits dans son traité *De præsulibus Angliæ*.

WREN (Mathieu), fils du précédent, fut député au parlement, secrétaire de lord Clarendon, puis du duc d'York. Il a publié : *Considérations sur la République d'Océana de M. Harrington*, Londres, 1657, in-8°; la *Monarchie justifiée* ou *Examen du gouvernement monarchique et démocratique, pour servir de défense aux considérations sur l'Océana*, etc.

WREN (Christophe), architecte, neveu de l'évêque d'Ely, né en à 1632 à Knoyle, dans le comté de Wilts, fit ses études à l'université d'Oxford, et dès l'âge de 13 ans construisit une machine pour représenter le cours des astres, et fit divers instruments d'astronomie. A 16 ans il avait fait plusieurs découvertes en astronomie, en gnomonique, en statique et mécanique, et à 25 il professait les mathématiques à Oxford. Bientôt après il fut reçu docteur en droit, et, en 1663, membre de la Société royale, qui venait d'être établie. Rien n'annonçait encore qu'il dût être un des premiers architectes de son pays et de son siècle. Vers 1665 il fit un voyage à Paris, dans le but d'examiner l'état des arts, qui commençaient à y refleurir sous les auspices d'un nouveau règne. Un grand événement, l'incendie de Londres, le rappela bientôt en Angleterre. L'habile mathématicien eut l'heureuse idée de faire servir cette calamité à l'embellissement de la capitale, et dressa un plan général de reconstruction. Soumis aux débats du parlement, ce projet ne fut adopté qu'en partie; mais il avait révélé les talents de Wren, qui, après la mort de J. Denham (1668), fut nommé architecte du roi, et, en cette qualité, chargé de la direction d'un grand nombre d'édifices publics. En 1675, il jeta les fondements de la basilique St.-Paul, qui ne fut terminée qu'au bout de 35 ans. Pendant ce long intervalle, il érigea au lieu même où avait commencé l'incendie, et pour en perpétuer le souvenir, la fameuse colonne à laquelle les habitants de Londres imposèrent le nom de *Monument*, et dont la hauteur est de 188 pieds français, en y comprenant le piédestal et le couronnement. Il construisit encore plusieurs autres édifices remarquables, tels que : le *Théâtre* (pour les exercices littéraires et les réunions d'assemblées de l'université d'Oxford); l'église *St.-Étienne* de Wallbrook, la *Douane* de Londres, le *Palais royal* et le *Palais épiscopal* de Westminster, le *Mausolée* de la reine Marie à Westminster, l'*hôpital* de Chelsea, etc. Wren mourut en 1723, et fut enterré sous le dôme de St.-Paul, privilége exclusif pour lui et sa famille. Ce grand architecte n'a rien fait imprimer lui-même; mais plusieurs de ses écrits ont été recueillis dans les *Transactions philosophiques*. La bibliothèque du collége d'All-Souls, à Oxford, possède une collection de ses plans et dessins. On doit à James Elmes des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Wren*, Londres, 1823, in-4°.

WREN (Christophe), fils du précédent, mort en 1747 à 72 ans, a publié : *Numismatum antiquorum Sylloge, populis græcis, municipiis et coloniis romanis, cusorum*, etc., 1708, in-4°. On lui doit aussi des détails sur sa famille, publiés en 1750, in-fol., avec portrait, sous le titre de *Parentalia*, etc.

WRIGHT (Thomas), natif d'York, après avoir professé la théologie avec beaucoup de réputation, en Italie, en Espagne et en Flandres, fut appelé, en 1569, à Douai, pour y occuper une chaire de l'université dans la même faculté. Étant passé, en 1577, en qualité de missionnaire, dans le Yorkshire, il y fut arrêté et emprisonné dans le château d'York, où il eut plusieurs conférences avec le doyen Hutton et autres controversistes anglicans. On le transféra ensuite de prison en prison, jusqu'en 1585, époque à laquelle on l'embarqua à Hull, pour le transporter sur le continent. Wright devint vice-président du collége anglais de Reims, puis doyen du chapitre de Courtrai. Dans un voyage qu'il fit à Anvers, en 1622, le fameux Marc-Antoine de Dominis, attaqué d'une maladie mortelle, le fit appeler, et renouvela entre ses mains sa rétractation, qu'il avait adressée quelque temps auparavant au nonce du pape, à Bruxelles. On a de Wright : *De possibilitate præsentiæ realis; De dispositione ad eucharistiam recipiendam; De passionibus animæ; De articulis religionis protestantium; Academia protestantium, seu anatomia cœnæ Joannis Calvini; Davidis Threni, seu de damnis peccati; De beatitudine.*

WRIGHT (Guillaume), de la même province que le précédent, entra chez les jésuites à Rome, en 1581, et professa ensuite la philosophie et la théologie à Vienne et à Gratz. Revenu en Angleterre au bout de 28 ans d'absence, il y fut mis en prison, et obtint sa liberté, après avoir échappé à la peste qui emporta tous ceux qui étaient détenus. Wright mourut de la pierre, le 18 janvier 1639, à l'âge de 79 ans, après 10 ans de souffrances cruelles. Il est auteur de plusieurs traités de controverse, entre autres d'un ouvrage où il prouve que, même suivant le témoignage de 24 savants théologiens protestants, des catholiques peuvent être sauvés. On lui doit de plus diverses traductions de Jacques Gordon, de Bécan, de Lessius, etc., et d'un petit traité de la Pénitence, souvent réimprimé.

WRIGHT (Edward), mathématicien, natif de Garveston, dans le comté de Norfolk, mort à Londres vers 1620, fut agrégé au collége de Caïus à Cambridge, accompagna le comte de Cumberland dans son expédition aux Açores, en 1589, et, à son retour, fut nommé gouverneur du prince Henri. On cite de lui : *Correction des erreurs qui se commettent dans la navigation* (angl.), 1599, 1610, in-4° ou in-8°; quelques *Traités* élémentaires de mathématiques, et une traduction du *Traité des logarithmes* de Napier. Wright était aussi un habile mécanicien. (Voyez l'*Histoire des mathématiciens*, par Montucla, 2e édition. t. II. p. 651.)

WRIGHT (Abraham), théologien anglican, né à Londres le 23 décembre 1611, mort en 1690, recteur d'Okeham, perdit ce bénéfice, par suite de son opposition au covenant, et le recouvra à la restauration. Outre plusieurs *Sermons* et quelques écrits ascétiques, on cite de lui : *Deliciæ deliciarum, sive epigrammatum ex optimis quibusque hujus noviss. sæculi poetis... Anthologia...*, Oxford, 1637, in-12, et *Parnassus biceps*, ou *Choix de différents morceaux de poésie*, 1656, in-8°.

WRIGHT (James), fils du précédent, né en 1644, mort en 1713, a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire et antiquités du comté de Rutland*, Londres, 1684, 1687 et 1714, in-fol.; *Conversations à la campagne* (sur des sujets de littérature et de beaux-arts), 1694, in-12;

trois poëmes *sur la Basilique Saint-Paul*, 1697, in-fol.; *Historia histrionica*, mémoire historique sur le théâtre anglais, Londres, 1709, in-8°; réimprimé en tête des *Old plays* (anciennes pièces), recueillies par Dodsley.

WRIGHT (Samuel), théologien non conformiste, né le 30 janvier 1682, mort le 3 avril 1746, a laissé une quarantaine de *Sermons*, imprimés séparément, et un *Traité sur la nouvelle naissance ou la renaissance sans laquelle il est impossible d'entrer dans le royaume de Dieu*. Ce dernier ouvrage a eu jusqu'à 15 éditions du vivant de l'auteur.

WRIGHT (Joseph), peintre, né à Derby en 1734, fut envoyé en 1751 à Londres où il reçut des leçons d'un peintre de portraits nommé Hudsow, et se rendit en Italie pour y perfectionner ses talents par l'étude des modèles. Il vint s'établir à Bath en 1775, et se fixa plus tard dans sa ville natale, où il mourut le 29 août 1797. L'Académie royale de peinture l'avait élu, en 1782, l'un de ses associés; mais il déchira son diplôme, offensé qu'un autre artiste eût obtenu le pas sur lui. D'ailleurs il préférait la retraite aux agitations du grand monde. Ses ouvrages n'en eurent pas moins une vogue extraordinaire. On en compte plus de 150 dans les collections particulières d'Angleterre. Ses compositions consistent en portraits, en petits sujets historiques (dont le plus généralement estimé est la *Mort du soldat*, très-bien gravé par Heath), et en paysages, qui l'ont fait placer par ses compatriotes au même rang que Rich. Wilson.

WRIGHT (Jean WESLEY), capitaine dans la marine anglaise, est moins connu par ses talents nautiques que par sa fin déplorable. Né en 1769 à Corke en Irlande, il servit dès l'âge de 10 ans dans un régiment d'infanterie, passa l'année suivante dans la marine, et quitta cette carrière, en 1783, pour le commerce; mais lors de la guerre avec la France, il devint secrétaire du commodore Sidney Smith, fut rétabli sur les registres de la marine à sa recommandation, et l'accompagna dans une croisière sur les côtes de Normandie. Fait prisonnier avec lui à l'embouchure de la Seine, près du Havre, il fut enfermé dans la tour du Temple, où il resta huit mois au secret et séparé du commodore. Il en sortit avec lui, en 1798, à l'aide d'une ruse employée par Phelippeaux, et à son arrivée à Londres fut nommé lieutenant. Il suivit en cette qualité Sidney Smith à bord du *Tigre*, fit la campagne de 1799 sur les côtes de Syrie, revint en Angleterre après l'évacuation de l'Égypte par les Français, et se rendit à Paris peu après le traité d'Amiens. Il en repartit après un court séjour, et, lors de la reprise des hostilités, il reçut la mission de stationner sur la côte de Normandie, et d'entretenir des relations avec les royalistes de l'intérieur. Il opéra plusieurs débarquements nocturnes vers la fin de l'été de 1803; mais pris avec son bâtiment, le 17 mai 1804, sur la côte du Morbihan (Bretagne), il fut conduit à Paris et renfermé à la tour du Temple, où il passa 26 jours au secret, n'en sortant que pour subir de longs interrogatoires, que l'on confrontait ensuite avec ceux de George Cadoudal et de Pichegru. Le procès terminé, les officiers anglais faits prisonniers avec Wright obtinrent leur liberté; mais la captivité du capitaine devint encore plus dure. Le ministère anglais sollicita vainement son échange. On n'entendait plus parler depuis quelque temps de cet officier, lorsque la *Gazette de France* annonça dans son n° du 29 octobre 1805, que « le capitaine Wright, détenu au Temple, *s'était* tué dans sa prison, après avoir lu dans le *Moniteur* la nouvelle de la destruction de l'armée autrichienne. » Wright fut trouvé étendu sur son lit, la gorge coupée, avec un rasoir que l'on voyait auprès de lui sur le parquet.

WRISBERG (Henri-Auguste), professeur d'accouchements, puis d'anatomie à Gœttingen, où il mourut le 28 mars 1808, était né le 20 juin 1739 à Saint-Andreasberg, dans le Hartz. Parmi ses nombreux écrits, imprimés la plupart dans les *Actes* de la Société royale de Gœttingen, on cite : *Descriptio anatomica embryonis*, etc., 1764, in-4°; *Observat. anatomicæ de quinto pare nervorum encephali*, 1777, in-4°; *Experim. et observat. anat. de utero gravido*, etc., 1782, in-8°; *Observat. anat. obstetriciæ de structurâ ovi*, etc., 1783, in-8°; *Commentatio anat. de nervis bracchii*, 1785, in-4°; *Sylloge commentationum anat.*, 1786, in-4°; *Commentationum medici physiologici, anatomici, et obstetricii argumenti, vol. I*, 1800, in-8°; *De systemate vasorum absorbente*, etc., 1789, in-8°, etc., etc.

WUCHERER (Jean-Frédéric), docteur en théologie de l'université d'Iéna, né à Meinungen en 1682, et mort le 6 février 1737, à Weimar, où il était conseiller de l'église luthérienne, est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, et dans lesquels il fait preuve non-seulement d'une grande érudition théologique, mais encore de connaissances aussi profondes que justes et variées sur la physique, l'anatomie et la physiologie. Voici les titres les plus importants : *Delineatio physicæ divinæ*, Iéna, 1721, in-4°; *Institutiones philosophiæ naturalis eclecticæ*, ibid., 1725, in-8°; *Vindiciæ æternæ divinitatis Jesu Christi adversùs Whiston*, ibid., 1732, in-4°; *Disputationes de defectu theologiæ platonicæ; De Arii... morte miserâ*.

WUÉNÉRIC ou **WÉNÉRIC**, écolâtre de l'Église de Trèves, puis évêque de Verceil, composa, lors des discussions qui s'élevèrent entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV, un *Traité de la division de l'empire et du sacerdoce*, que D. Martenne a recueilli dans le tome Ier de ses *Anecdota*.

WUIEK ou **WIEKI** (Jacques de), jésuite, né en Mazovie vers l'an 1540, mort à Cracovie en 1597, est auteur de plusieurs écrits théologiques en polonais qu'il serait difficile de réunir aujourd'hui. Les plus connus sont : *Postille catholique*, Cracovie, 1573-75, 3 parties in-fol.; *Petite postille catholique*, etc., Posen, 1582, in-fol., et la traduction de la *Bible* en polonais, souvent réimprimée.

WULFADE assista comme chanoine et économe de l'Église de Reims, au concile assemblé à Querey contre Gotescalc. Interdit des fonctions ecclésiastiques par le concile de Soissons, Charles le Chauve ne laissa pas de lui confier l'éducation de son fils Carloman, et de l'employer dans plusieurs affaires importantes. En vain le roi, après l'avoir fait élever au siége archiépiscopal de Bourges (866), sollicita la levée de son interdiction; il ne l'obtint que deux ans plus tard d'Adrien II. Depuis Wulfade assista aux conciles de Troyes, de Verberie, de

is et de Douai. Il mourut en 876. Mabillon a recueilli ns ses *Analecta* une *Instruction pastorale* adressée par prélat au clergé et au peuple de son diocèse.

WULFEN (François-Xavier, baron de), naturaliste, quit en 1728, à Belgrade, où son père était commant, avec le grade de lieutenant général. Ses parents le tinaient à l'état militaire; mais après avoir terminé études il obtint d'eux la permission d'entrer dans la iété de Jésus. Il enseigna la philosophie à Laybach, ut envoyé en 1763 à Klagenfurt, pour y occuper la ire de physique et celle de mathématiques. Après la solution de son ordre, il se livra exclusivement à ude des sciences, et surtout à celle de l'histoire nate. Il mourut à Klagenfurt le 17 mars 1805. Afin endre ses connaissances dans l'histoire naturelle, il it fait des voyages pénibles. Il connaissait toutes les ntagnes et toutes les vallées des Alpes; et, sa répuon s'étant étendue au loin, les sociétés de Stockholm, Berlin, d'Erlangen, d'Iéna et de Ratisbonne s'étaient pressées de l'appeler dans leur sein. Il a publié : *scription de quelques plantes de la Carinthie* (allend), dans les *Miscellanea austriaca* de Jacquin, 1780 781, 2 vol.; *Mémoires sur les mines de plomb de la rinthie* (allemand), Vienne, 1785, in-fol., avec planches; traduits en latin par Jos. Eyerel, ibid., 91, grand in-4°, fig. coloriées; *Descriptiones quorumm capensium insectorum*, Erlangen, 1786, in-4°, avec avures; Nuremberg, 1790, et Erlangen, 1793 à 1799, livraisons avec 52 gravures enluminées; *Mémoire sur marbre à coquillage de la Carinthie* (allemand), Nuberg, 1790, avec gravures; Erlangen, 1793 à 1799, 4 livraisons; traduites en latin, ibid., 1794, in-4°; *ntæ rariores descriptæ*, Leipzig, 1803, in-4°; *Crypmana aquatica*, ibid., 1803, in-4° : Rœmer a inséré deux ouvrages dans ses *Archives pour la botanique*; *moires sur l'histoire naturelle*, insérés dans les *Mislanea austriaca* et dans les *Collectanea ad botanicam ntia*; *Descriptiones zoologicæ ad Adriatici littora ris concinnatæ*, dans les *Nova Acta academiæ naturæ iosorum*, t. VIII, p. 235 à 350.

WULFFER (Jean), célèbre orientaliste, né le 7 juin 31, à Nuremberg. visita l'Italie, l'Allemagne la Holde, l'Angleterre, la France, et étant revenu dans sa le natale, y remplit les fonctions de ministre évangée et de bibliothécaire, depuis l'an 1682 jusqu'à sa rt, qui arriva le 3 septembre 1724. On a de lui : *rhalim, hoc est tractatus talmudicus de modo annue consuetudine siclum mense Adar offerendi*, etc., *latide et perpetuis commentariis è doctissimis rabbinorum plis illustratus*, Altdorf, 1680, in-4°; *Theriaca juca ad examen revocata, seu scripta amœbæa Sam. d. Brenzii, conversi Judæi et Sal. Zebi, Apellæ astumi, à viris doctis hucusque desiderata, nunc primùm ione latinâ justisque animadversionibus aucta*, etc., remberg, 1680, in-4°; ibid., 1715, in-12; *De majous Oceani insulis earumque origine*, ibid., 1691, in-8°. Académie de Berlin avait nommé Wülffer un de ses mbres.

WULFHAD (Saint), fils de l'heptarque Wulfère, baptisé secrètement vers l'an 670, ainsi que son re Rufin, par saint Chad, évêque de Lichtfield. Les deux frères étant un jour en prière, leur père qui était resté païen, les fit massacrer. La reine Emmelinde, leur mère, les fit enterrer, et les Saxons, selon leur coutume, élevèrent un monceau de pierres sur leur tombeau; Wulfère s'étant converti, la reine fit bâtir sur le tombeau des deux martyrs une église, autour de laquelle s'élevèrent dans le Staffordshire un prieuré, et la petite ville appelée *Stone*, ce qui en langue anglo-saxonne signifie *pierres* ou *tas de pierres*. La fête de ces deux saints se célèbre dans l'église d'Angleterre le 24 juillet. (Voyez l'*Itinéraire* de Léland.)

WULFIN, surnommé *Boèce*, qui florissait sous le règne de Louis le Débonnaire, dirigea avec gloire la célèbre école d'Orléans. Comme il avait du goût pour la poésie, ses élèves à qui il l'inspirait quand il les en trouvait capables, présentaient quelquefois leurs compositions en vers à l'évêque Théodulphe qui, en leur donnant des marques de son approbation, en rapportait la gloire à leur maître. Ce prélat, dans un de ses poëmes, loue Wulfin et ses vers. Un anonyme cité par le P. Sirmond répondait en vers à Wulfin, en louant le talent que ce maître avait pour la poésie. Florus, diacre de Lyon, lui adressa aussi un de ses poëmes. Il ne nous reste de Wulfin que la *Vie de saint Junien, abbé de Mairé*, que D. Mabillon a publié, d'après un manuscrit qu'il avait découvert dans l'abbaye de Noaillé. Le père Labbe l'avait aussi insérée dans sa *Nova Bibliotheca*, t. II. Wulfin paraît avoir vécu jusque vers le milieu du 9e siècle.

WULFRAN (Saint), archevêque de Sens et apôtre de la Frise, était fils d'un officier des troupes du roi Dagobert. Ayant passé quelques années à la cour de Clotaire III et de sainte Bathilde sa mère, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé, en 682, sur le siége de Sens. Après avoir gouverné avec zèle son diocèse pendant quelques années, il résolut d'aller dans la Frise, pour s'associer aux travaux apostoliques des missionnaires anglais, qui y prêchaient la foi. Avant de partir, il alla faire une retraite spirituelle dans le monastère de Fontenelle ou de Saint-Vandrille en Normandie, auquel il avait donné sa terre de Maurilly. Sa prédication dans la Frise eut les plus heureux résultats, et il eut la consolation de donner le baptême à un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels se trouvait le fils du roi Radbod. Le père de ce jeune prince, s'étant fait instruire, était même entré dans le baptistère avec d'autres catéchumènes : mais il résolut de différer. Plus tard il fit inviter saint Wulfran à venir le trouver de nouveau; mais il mourut avant l'arrivée du saint apôtre. Wulfran termina sa carrière dans le monastère de Saint-Vandrille, le 20 mars 720. La ville d'Abbeville, où ses reliques ont été transférées, l'a choisi pour son patron. Sa vie a été écrite quelques années après sa mort, par un religieux de Saint-Vandrille, et publiée par Mabillon.

WULSTAN (Saint) était natif d'*Icentum*, dans le comté de Warwick. D'abord écolâtre à l'abbaye de Worcester, il y remplit ensuite les fonctions de grand chantre, de trésorier, puis de prieur, et fut élu évêque en 1062. Cité en 1067, sous prétexte d'incapacité, devant le synode assemblé à Westminster, sous la présidence de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, il refusa de ren-

dre sa crosse et son anneau, et les alla déposer dans le tombeau du roi Édouard, de qui il les tenait. Cet acte toucha Guillaume le Conquérant, qui le maintint dans sa dignité épiscopale. Il mourut en 1095 et fut canonisé en 1203. On a trois *Vies* de Saint Wulstan, l'une par Guillaume de Malmesbury, l'autre par Fl. de Worcester; la 3ᵉ anonyme dans le recueil de Capgrave.

WUNDERLICH (Jean), né le 18 février 1708, à Hambourg, enseigna la jurisprudence à Iéna, puis à Rinteln, et fut ensuite pourvu d'une chaire de philosophie dans sa ville natale, où il mourut le 10 juin 1778. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de L. Volusio Marciano, jurisconsult.*, etc., 1749, in-4°; *Lib. singularis de usu inscriptionum roman. veter. in jure*, 1750, in-4°; *Gens aureliana illustrata*, 1753, in-4°; *Commentatio de veterum popinis*, 1756, in-4°; *Principes sur lesquels s'appuie l'histoire du droit romain* (allemand), 1756, in-8°; *Commentatio de pupillaribus*, 1756, in-8°, etc.

WUNDERLICH (Jean-George), né le 8 octobre 1734, mort le 6 juin 1802, surintendant du diocèse de Wunsiedel, dans la principauté de Bayreuth, a publié, entre autres écrits : *De formulis concordiae in terris burgraviatûs norici*, etc., Bayreuth, 1783, in-4°; *Mémoire sur la constitution ecclésiastique de Wunsiedel*, etc. (allemand), Erlangen, 1784, in-8°.

WUNDT (Daniel-Louis), né à Kreutznach le 12 novembre 1741, mort le 19 février 1805, professeur de théologie à Heidelberg, et membre du consistoire de cette ville, a publié un assez grand nombre d'ouvrages écrits en allemand dont les principaux sont : *Histoire de la vie et du gouvernement de Charles-Louis, électeur palatin*, Genève, 1786, in-8°; *Leçons sur l'histoire du peuple juif*, etc., Heidelberg, 1788, in-8°; *Magasin pour l'histoire ecclésiastique et littéraire de l'électorat palatin*, ibid., 1789-93, 3 vol. in-8°; *Magasin pour l'histoire du Palatinat*, 1793, 2 vol.; *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du Palatinat*, 1796, in-8°.

WUNDT (Frédéric-Pierre), frère du précédent, né à Kreutznach le 16 août 1748, mort le 13 mars 1808, professeur d'histoire à l'université d'Heidelberg, a laissé, entre autres ouvrages : *Bibliothèque topographique du Palatinat*, Spire, 1788-1802, 3 vol. in-8°; *Histoire de l'université d'Heidelberg*, etc., Manheim, 1786; *Plan pour l'histoire générale du palatinat du Rhin*, 1798, in-8°; *le comté palatin de Bade, sous ses rapports géographiques, statistiques et topographiques*, 1804, in-8°; *Histoire et description de la ville d'Heidelberg*, 1805, in-8°.

WUNSCH (Jean-Jacques de), général prussien, naquit, en 1717, dans le pays de Wurtemberg. Il fit, de 1737 à 1739, dans les troupes autrichiennes, les campagnes contre les Turcs, et se trouva aux batailles de Banjaluka, de Kornia, de Méadia, de Kruzka et de Panzowa. Après la paix de Belgrade, il entra au service de Bavière (1742), comme premier lieutenant dans les hussards de Frangipani. La paix ayant été conclue entre l'Autriche et la Bavière, ce régiment qui avait passé au service de Hollande, était au mois de janvier 1746 à Bruxelles, lorsque les Français vinrent faire le siége de cette ville. Wunsch sortit pendant la nuit et vint rejoindre les alliés près de Mons. Il prit part ensuite aux batailles de Rocoux et de Lawfeld. Quand la guerre de sept ans éclata, il entra dans un corps franc au service de Prusse; et il assista, en 1757, aux batailles de Breslau et de Leuthen. Frédéric II, l'ayant nommé lieutenant-colonel, le chargea de lever un corps franc, à la tête duquel Wunsch se distingua tellement, qu'en [illegible] il fut nommé colonel d'un régiment formé de plusieurs corps francs. Il concourut à la tête de ce corps, à chasser de Saalfeld le général Brown; et lorsque le prince Henri pénétra en Bohême, il forma son avant-garde à la tête de cinq bataillons et de cinq escadrons, enleva les redoutes de Nollendorf, après avoir fait essuyer aux Autrichiens une grande perte, et vint rejoindre l'armée en Saxe. Le prince Henri étant entré dans la Franconie, Wunsch commanda encore l'avant-garde, sous les ordres du général Knobloch. Il s'avança jusqu'à Bamberg, et détruisit tous les magasins des Autrichiens. Nommé, en 1759, colonel de cavalerie, il fut envoyé par le prince Henri, pour faire une reconnaissance en Bohême. Le roi fut tellement satisfait de sa conduite, que deux jours avant la bataille de Kunersdorf, l'ayant nommé major général, il l'envoya, avec trois bataillons et deux régiments de hussards, pour s'emparer de Francfort-sur-l'Oder. Wunsch fit mettre bas les armes à la garnison; mais le roi, ayant perdu la bataille de Kunersdorf, le rappela près de lui. Après qu'il eut joint l'armée à Reitweim, il fut détaché vers Furstenwald, pour arrêter les Cosaques qui se répandaient dans la contrée. De là il reçut ordre de s'emparer de Wittenberg et de Torgau. Après avoir pris et mis en sûreté ces deux places, il se dirigea à marches forcées sur Dresde, pour dégager cette ville importante. Quoiqu'il eût appris en chemin qu'elle avait capitulé, il continua sa marche; il renversa le corps de Wehla, et le poursuivit jusqu'aux portes de Dresde. Malheureusement la capitulation était signée; il se retira sur Torgau, et jeta dans cette place un renfort de trois bataillons et trois escadrons. Attaqué par le général Saint-André, qui avait avec lui huit bataillons et huit escadrons, il le mit en fuite, lui enleva son artillerie, et fit 1,000 prisonniers. Après cet exploit, il opéra sa jonction avec Finck, qu'il quitta près d'Eilenbourg, pour se diriger sur Leipzig. Le 13 septembre, il força le comte de Hohenlohe à se rendre prisonnier de guerre avec la garnison, et vint occuper un camp retranché près de Siebeneichen. Attaqué à l'improviste, le 21 septembre, il repoussa deux fois l'ennemi, et vint faire l'arrière-garde du corps commandé par le général Finck. Quoiqu'il eût à se défendre contre des forces supérieures, commandées par les généraux Brentano et Buckow, il ne se laissa point entamer. S'étant réuni près de Schilda, au général Robentisch, il marcha vers Torgau, où se trouvait le prince Henri. Finck ayant reçu l'ordre de marcher contre le général Daun, qui avait passé l'Elbe, Wunsch, en faisant une forte reconnaissance vers l'aile droite de l'ennemi, fit prisonnier l'adjudant du duc d'Aremberg, dont les dépêches étaient de grande importance, parce qu'elles faisaient connaître le plan de l'ennemi. De là il marcha, avec six bataillons et un régiment de dragons, sur Wittenberg, pour se réunir au général Rebentisch, et prendre le commandement des deux corps. Le 29 octobre, il tomba sur le

général Prentano, à qui il enleva ses bagages, sept chariots de munitions et 2,000 hommes. Cette victoire lui valut l'ordre du Mérite militaire. Mais bientôt après, il fut enveloppé dans les malheurs du général Finck, et fait prisonnier près de Maxen. Il avait opiné, dans le conseil de guerre, pour qu'on se fît jour l'épée à la main. Le roi fut informé de cette circonstance; et Wunsch ne reparut plus devant le conseil de guerre. Entièrement disculpé, il reçut, en 1763, le régiment de Finck, et fut nommé lieutenant général en 1771. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata, en 1778, il fut dirigé sur la Silésie avec la garnison de Berlin, s'empara du comté de Glatz, et entra en Bohême. Il était chargé d'entretenir les communications entre la grande armée et la forteresse de Glatz, et devait aussi couvrir le grand parc, les magasins et la boulangerie. Quand la paix fut signée, on le chargea de l'échange des prisonniers. Le roi Frédéric-Guillaume II, qui avait pour Wunsch la même bienveillance que Frédéric II, le nomma, en 1787, général de cavalerie et chevalier de l'ordre de l'Aigle-Noir. Ce général mourut à Prenzlow, le 18 octobre 1788.

WUNSCH (Chrétien-Ernest), professeur de mathématiques et de physique à l'université de Francfort-sur-l'Oder, né à Hohenstein, dans le pays de Schœnberg, vers 1730, mort vers 1805, a publié entre autres ouvrages : un *extrait* (en allemand) des *Observations sur la nature et les arts*, par l'abbé Rozier, Leipzig, 1775-1776, 2 vol. in-8°; des traductions allemandes de l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, etc., par Bailly, Leipzig, 1776-1777, 1 vol. in-8°, et de l'*Histoire naturelle des minéraux* de Buffon, 1784, in-8°. On cite en outre de lui : *Visus phænomena quædam*, 1776, in-4°; *Entretiens cosmologiques pour la jeunesse* (en allemand), 1778-1780, 3 vol. in-8°; *Entretiens sur l'homme*, 1796-1798, 2 vol. in-8°.

WUNSCHWITZ (Mathias-Godefroid, baron de), général des armées impériales, né à Prague, au mois de février 1632, descendait d'une famille noble, originaire de la Misnie, mais médiocrement partagée de la fortune. Le jeune Wunschwitz entra de bonne heure au service, et se rendit utile pendant la guerre. Mais ce fut surtout comme conseiller qu'il s'acquit des droits à la reconnaissance de Léopold Ier, qui le récompensa en lui conférant pour lui et pour ses descendants le titre de baron d'Empire (20 août 1671). Wunschwitz était extrêmement instruit non-seulement dans la jurisprudence et la politique, mais encore dans la philologie et les sciences théologiques. Il a laissé plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire politique de l'Allemagne; mais aucun n'a vu le jour.

WUNSCHWITZ (Godefroid-Daniel, baron de), seigneur de Ronsperg, de Wasserau et de Bernstein, etc., fils du précédent, naquit le 14 mai 1673. Élevé sous les yeux de son père, il était déjà parvenu à un degré remarquable d'instruction, lorsqu'il se mit à parcourir l'Europe. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne et l'Italie l'attirèrent successivement et le retinrent six ans entiers. Il y apprit à fond les différentes langues, et revint dans sa patrie avec une ample collection de tableaux, de médailles, d'antiquités et de manuscrits précieux. Quoique la plus grande partie de son temps fût consacrée à des études solitaires, il accepta cependant, et il remplit longtemps avec honneur la place de commissaire-inspecteur général du cercle de Beraun en Bohême. Le baron de Wunschwitz mourut à Prague le 25 juin 1741, laissant plusieurs manuscrits, qui, comme ceux de son père, sont restés inédits. Cependant ces derniers surtout sont extrêmement remarquables; et plusieurs personnes, qui les ont compulsés, assurent que comme antiquaire, historien et généaogiste, l'auteur s'y montre un savant du premier ordre.

WUNSCHWITZ (Jean-Antoine-Caietan de), l'aîné des fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et acquit, comme généalogiste, une haute réputation.

WURDTWEIN (Étienne-Alexandre), savant archéologue, né en 1719 à Amorbach, devint évêque suffragant de l'archevêque-électeur de Mayence (1783), et mourut le 11 avril 1796 à Ladenbourg. On cite de lui : *Concilia moguntina*, etc., Manheim, 1766, in-4°; *Historia diplomatica abbatiæ ilbenstadiensis*, ib., 1766, in-4°; *Diœcesis moguntina in archidiaconatus distincta*, etc., ib., 1768, 1776, in-8°; *Médailles de Mayence du moyen âge et des derniers temps* (en allemand), ibid., 1769, in-4°; *Subsidia diplomatica ad selecta juris ecclesiastici germanici et historiarum capita elucidenda*, Heidelberg, 1772-1780, 13 vol. in-8°; *Nova subsidia diplomatica*, ibid., 1782-1789, 14 vol. in-8°; *Bibliotheca moguntina, lib. sæculo 1° typographico moguntiæ impressis instructa*, etc., Augsbourg, 1787, in-4°; *Chronicon diplomaticum monasterii Schœnau*, etc., Manheim, 1793, in-8°; *Monasticon palatinum*, 6 vol. in-8°.

WURFFBAIN (Jean-Sigismond), voyageur allemand, né le 20 août 1613 à Nuremberg, passa, dans sa jeunesse, quelques années en Hollande. La guerre ayant détruit en Allemagne toute espèce de commerce et d'industrie, et personne n'ayant plus le courage de faire de nouvelles entreprises, Wurffbain résolut, avec le consentement de ses parents, d'aller dans les Indes orientales. Il partit comme simple soldat, en 1632; mais ses services lui valurent, en 1635, la place d'aide-marchand en chef; et quelques années après, il devint sous-marchand. Il fut envoyé, en cette qualité, à Surate, puis, en 1638, à Moka, où il ranima le commerce des Hollandais, qui y était beaucoup déchu. En 1642, il partit pour Cambaye avec des marchandises précieuses, surtout de la joaillerie, et les vendit très-bien. Pour le récompenser, on le nomma marchand en chef, distinction qu'aucun Allemand n'avait encore obtenue. En 1645, il revint en Europe sur un navire dont le commandement lui fut confié. L'année suivante, il revit sa ville natale. Il y établit une maison de commerce, devint adjoint du tribunal de la banque, et mourut le 2 août 1661. Déjà Léonard Wurffbain, son père, homme docte, à qui l'on doit des écrits sur les généalogies, avait fait imprimer un extrait des Lettres de son fils, sous le titre de *Voyages aux Indes orientales*, Nuremberg, 1646, in-4°; mais ce dernier peu satisfait de ce livre, parce qu'il s'y était glissé beaucoup de fautes, acheta tous les exemplaires, afin de les anéantir. Cependant il a été réimprimé presque en totalité dans l'*Epistolische Schatzkam-*

vrr de Martin Zeiller, Ulm, 1700, in-fol. Après la mort de Jean-Sigismond, son fils Jean-Paul Wurffbain publia, d'après son journal, écrit en hollandais et en allemand, le voyage qui est intitulé en allemand : *Services de J. S. Wurffbain dans les Indes orientales pendant 14 ans, comme militaire et marchand en chef, décrits dans le journal exact qu'il a tenu*, etc., par J. P. W D., Sulzbach, 1686. in-4°, fig.

WURFFBAIN (Jean-Paul), fils du précédent, a publié *Salamandrologia*, Nuremberg, 1683, in-4°, fig., et plusieurs Mémoires d'histoire naturelle et de médecine, dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

WURMB (Frédéric-Louis de), premier ministre de l'électeur de Saxe, né en 1728, est mort le 18 janvier 1800, après avoir servi son prince pendant 52 ans. Ayant longtemps étudié la constitution de son pays, il a publié ses méditations sur cet objet, dans un ouvrage qui fit une vive sensation, et qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt, sous ce titre : le *Tombeau de Léonidas, dédié aux Saxons qui aiment leur patrie* (allemand), Dresde, 1798, in-8°, et réimprimé en 1799. Il y expose avec franchise les principes de la constitution saxonne, ses défauts et les moyens d'y apporter remède.

WURMBRAND (Jean-Guillaume, comte de), ministre autrichien, naquit le 18 février 1670. Il perdit sa place en 1740, après la mort de Charles VI, et rentra dans ses fonctions en 1745, après l'élection de l'empereur François Ier, à laquelle il avait pris une part très-active, comme député du royaume de Bohême. Il mourut, le 17 décembre 1750, avec le titre de ministre d'État pour les affaires de l'Empire. Il s'est rendu recommandable par ses recherches sur l'histoire de l'Autriche, et a publié : *Collectanea genealogico-historica ex archivo statuum Austriæ inferioris*, Vienne, 1705, in-fol.; réimprimé, ibid., 1751, in-fol.; *Commentatio de hæreditariis provinciarum austriacarum officialibus*, Leipzig, 1737, in-4°, 2e édition.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, naquit en Alsace d'une noble et riche famille, le 22 septembre 1724, et fit ses premières armes au service de France. Son éclatante bravoure, dans les campagnes de 1745, 46 et 47, lui valut un brevet de capitaine de cavalerie. Son père ayant pris, vers 1750, le parti de renoncer à sa patrie, pour se fixer dans les États autrichiens, le jeune Sigismond l'y suivit, et reçut à la cour de Vienne l'accueil le plus flatteur. Il obtint de l'impératrice Marie-Thérèse la clef de chambellan, et, ce qui convenait encore mieux à ses goûts, un escadron de hussards avec lequel il fit la guerre de sept ans contre les Prussiens. La part qu'il prit aux batailles de Prague, de Lissa, d'Hochkirchen et de Lignitz, lui mérita successivement les grades de major, de colonel, de général-major, et la croix de Marie-Thérèse. Bon, loyal, généreux, il était l'idole des officiers et des soldats. Après le combat de Gorlitz, on lui dit qu'un lieutenant sans fortune, et qui s'était distingué, venait de perdre son cheval; aussitôt il fait choisir le meilleur de son écurie, et le lui envoie. En 1773, il devint colonel propriétaire d'un régiment de hussards de son nom, et à l'époque de la guerre de 1778 il fut nommé lieutenant général. Il pénétra dans le comté de Glatz, à la tête d'un corps de 12,000 hommes, surprit, le 18 janvier 1779, les Prussiens à Cubelschwerd, et leur fit 1,200 prisonniers. La paix de Teschen mit un terme à ses succès, et le collier de commandeur de Marie-Thérèse fut le prix de ses exploits pendant cette courte campagne. Commandant général de la Gallicie, en 1787, il s'y fit aimer des habitants si peu disposés d'ailleurs à subir le joug de l'Autriche; et l'empereur Joseph lui conféra le grade de *feldzeugmeister* (général d'infanterie). En 1789, il ne fut pas employé contre les Turcs; mais, au mois de février 1793, il eut l'ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brisgaw : le 3 mars, il se dirigea sur la Ketsch, entre Manheim et Spire; il attaqua l'arrière-garde de Custine, et la poursuivit jusqu'à Landau, qu'il somma vainement de se rendre. Il se réunit au corps de Condé à Spire, et, pour couvrir le siége de Mayence, ayant opéré sa jonction avec l'armée prussienne d'observation commandée par le duc de Brunswick, il établit ses lignes de Germesheim à Edikoffen; il s'y maintint tout le mois de juillet, malgré de vives et continuelles attaques; mais l'aile droite, formée des Prussiens, fut entamée. Mayence ayant capitulé, Wurmser se porte en avant; il parvient à chasser l'ennemi des environs de Landau, attaque brusquement le poste de Jocknum dont il réussit à s'emparer, ainsi que de Bienwald, et s'avance jusqu'au pied des Vosges. De fausses attaques et des combats insignifiants se succédèrent jusqu'au 13 octobre. Ce jour-là, de concert avec le duc de Brunswick, Wurmser se jette sur les lignes de Weissembourg, qu'il emporte après une faible résistance. Les Français se retirent en désordre vers la haute Alsace. Le général autrichien occupe Haguenau, prend Drunheim, bloque, bombarde et contraint le Fort-Louis à capituler le 14 novembre, s'établit sur la Sarre, puis étend sa gauche jusqu'à Wantznau sous Strasbourg. Cependant sa droite échoue contre le pont de Saverne qui la gênait beaucoup. D'un autre côté, les Prussiens ayant manqué l'attaque de Bitche et négligé de prendre Landau qu'ils attaquèrent trop tard, Wurmser se trouva pour ainsi dire livré à ses propres forces. Harcelé sans cesse par Pichegru, mal secondé par ses lieutenants, il se vit bientôt contraint à se retirer dans les lignes qu'il avait établies sur le Motter. Le point de Frischweiler, défendu par le contingent palatin, ayant été forcé le 22 décembre, sa retraite précipitée ne fut plus qu'une déroute; les débris de son armée ne se rallièrent qu'après avoir repassé le Rhin. En janvier 1794, Wurmser se rendit à Vienne où son souverain, par de nombreux témoignages d'estime, le vengea de l'injustice de ses ennemis; et six mois plus tard il lui rendit le commandement de l'armée du haut Rhin, où le hasard fit découvrir au général autrichien la correspondance que le prince de Condé entretenait depuis longtemps avec Pichegru. Wurmser s'empressa d'en instruire le cabinet de Vienne; mais il profita peu de cette circonstance avantageuse : il battit pourtant les Français, les 28 et 29 octobre, sur les bords du Necker, et même il entra dans Manheim, dont la citadelle, au bout de quelques jours de bombarbement, lui ouvrit ses portes. La grande croix de Marie-Thérèse lui fut envoyée le 1er janvier 1796 : les hostilités ne recommencèrent qu'au mois de

mai de cette année. Wurmser, attaqué par le général Moreau, le 15 juin, abandonna Rebach et Franckenthal. Renonçant à l'offensive en Alsace et sur le Rhin l'Autriche lui donna l'ordre d'aller en toute hâte diriger ses armées d'Italie, et d'y conduire 30,000 hommes de ses meilleures troupes. Une campagne malheureuse, mais qui ne fut pas sans gloire, attendait le héros septuagénaire dans cette contrée où Beaulieu, venait d'éprouver échecs sur échecs. Dès le 29 juillet, Wurmser s'était mis en marche vers Mantoue; il culbuta les premiers postes français sur les deux bords du lac de Garda, mais le général en chef Bonaparte, ayant quitté le siége de Mantoue pour se précipiter à l'improviste sur son adversaire, le battit complétement à Lonato le 3 août, à Castiglione le 5, puis à Roveredo, et le 8 au débouché des gorges de la Brenta. Le général autrichien toutefois, ne désespérant pas de la fortune, fit une tentative sur Vérone; mais, repoussé par le général Kilmaine, il longea l'Adige avec un corps de 5,000 fantassins et de 15,000 chevaux; réussit à donner le change à deux divisions françaises qui croyaient le cerner, et, par une marche non moins savante que pénible, il parvint à se faire jour jusque dans Mantoue. Cette place fut cernée de nouveau; de fréquentes et vigoureuses sorties en signalèrent la défense. Mais les victoires remportées sur Alvinzy, le manque de vivres et les maladies forcèrent Wurmser à capituler le 2 février 1797. Le général Bonaparte se fit un devoir de le traiter avec générosité, et le laissa libre de sa personne, ajoutant : Qu'il honorait son grand âge, son mérite et qu'il ne voulait pas l'exposer à devenir la victime des intrigants, qui sans doute essaieraient de le perdre à Vienne. Plein de reconnaissance pour de tels procédés, Wurmser, instruit d'un projet d'empoisonnement tramé, dans la Romagne, contre le général français, eut la générosité de l'en informer. Il partit ensuite pour Vienne, et l'empereur lui confia le commandement général de la Hongrie; mais il ne put se rendre à son poste; il mourut à Vienne, dans le mois de juin 1797, d'une maladie dont il avait pris le germe à Mantoue. Il était à la veille d'obtenir le bâton de feld-maréchal. C'est par erreur que les *Biographies* françaises et le *Mémorial de Sainte-Hélène* l'en ont gratifié.

WURSTEISEN (Christian), en latin *Wurstisius* ou *Urtisius*, né à Bâle en 1544, gradué docteur en philosophie à 18 ans, obtint deux ans après la chaire de mathématiques à l'université. Il devint ensuite secrétaire d'État et chancelier de la ville de Bâle, et y mourut prématurément le 30 mars 1588. On cite de lui : *Doctrina arithmeticæ*, 1565, in-4°; *Quæst. in Purbachii, theoricas planetarum*, 1568, in-8°; *Chronicon majus* (allemand), 1580, in-fol.; *Epitome historiæ basiliensis*, etc., 1577, in-8°, réimprimé en 1752; *Germaniæ historici illustres ab imperatore Henrico IV usque ad annum* 1400, 1585, 2 tomes in-fol., réimprimés en 1670. Sa *Vie*, par J. Ch. Iselin, a été insérée dans le *Musæum helv.*, tome VII, pages 429-452.

WURTEMBERG (Éméric III de) est le premier comte de Wurtemberg, dont l'histoire fasse une mention authentique. Cependant les généalogistes allemands, et, à leur exemple, presque tous ceux qui se sont occupés de la descendance des princes de Wurtemberg, s'accordent à faire remonter son origine à un Éméric Ier, parent ou plutôt allié du roi franc Clovis par sa femme Clotilde, maire (*major domûs*) de son palais et général dans les armées marwingiennes. Il assista avec le monarque barbare aux batailles de Tolbiac et de Waiblingen, contribua puissamment, par son intrépidité, à la déroute des Allemands, et reçut en récompense les terres où furent bâtis dans la suite les châteaux de Wurtemberg et de Beutelsbach, avec le titre de gouverneur des pays circonvoisins. C'est même à lui que l'on attribue généralement la fondation de la seconde de ces résidences. Parmi ses premiers descendants figurent Éméric II, maire du palais d'Austrasie, sous le roi Dagobert Ier, fondateur de l'église seigneuriale de Beutelsbach, où furent longtemps enterrés le comtes de Wurtemberg, et Albert Ier, un des plus vaillants généraux de Pepin le Bref. Ce dernier fut encore chargé de plusieurs dignités importantes. On ignore s'il survécut longtemps à l'usurpation de la race des Héristal, sur les enfants dégénérés de Clovis; mais on sait qu'il fut témoin et sans doute complice de cette révolution. Éberhard Ier, son fils, succéda à tous ses emplois sous Pepin et sous Charlemagne; rendit de grands services au dernier pendant les six guerres de Saxe, et principalement dans la campagne de 775; conclut, au nom de l'empereur, un traité de paix et d'alliance à Ratisbonne, avec le duc de Bavière, Tassillon II, et reçut en récompense avec le titre de comte et une augmentation de territoire, la main d'une des filles de Charles. Il mourut en 811, et fut enterré à Saint-Denis, où l'on a cru trouver sculptées, sur les pierres funéraires, les armoiries de la maison de Wurtemberg. Ulric Ier, son arrière-petit-fils, succéda, à ce qu'il paraît, à son frère aîné Éberhard III, vers l'an 920, et joignit au double titre de comte de Wurtemberg et de comte palatin de Paris le majorat du palais de Charles le Simple. Il se rendit en Italie auprès de Béranger, à la fortune duquel il s'était attaché, et dont il était regardé comme un des plus habiles capitaines. Mais la tyrannie qu'affectait ce vieux souverain lui déplut, et il s'unit avec ses ennemis, lorsqu'ils lui opposèrent un cinquième compétiteur dans la personne de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Les historiens le font mourir dans une rencontre aux environs de Bresse; mais ils diffèrent sur la date de cet événement, qu'ils placent les uns en 923, les autres en 931. Cette incertitude, d'autant plus étonnante que la mort de Béranger se trouve entre les deux époques contestées, empêche de fixer avec exactitude en quel temps Éméric III commença à porter le nom de comte de Wurtemberg. Ce dernier était neveu d'Ulric, et fils aîné d'Éberhard III. Général actif et habile, il se distingua, comme ses ancêtres, par son courage et ses talents, dans les guerres que l'Allemagne eut à soutenir contre les Hongrois, leva, à ses frais un corps de 4,000 Souabes avec lesquels il combattit à la journée de Mersebourg, et fut proclamé, par Henri l'Oiseleur, un des héros de la campagne. Ce prince lui donna en outre le comté de Groningue, et lui permit de prendre le titre de baron (Freyherr) de Beutelsbach. Éméric vivait encore en 938.

WURTEMBERG (Conrad II de), bis-arrière-petit-

fils du précédent, n'obtint d'abord qu'une modique partie de l'héritage de son père Albert II, et eut de la peine à se garantir des embûches que lui dressaient ses quatre frères. Mais bientôt ses exploits et sa fidélité à la cause de l'empereur Henri IV l'élevèrent au premier rang dans la faveur de ce monarque, qui le combla d'honneurs et de marques d'attachement. Conrad agrandit considérablement ses domaines, réunit dans sa maison les trois comtés de Wurtemberg, de Lœwenstein et de Beutelsbach, devint le seigneur le plus riche et le plus puissant de toute la Souabe, et fut, selon quelques écrivains, le premier de sa famille à qui l'Empire accorda la qualification et les prérogatives de prince. Il gouverna ses sujets avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1121, dans un âge très-avancé, laissant quatre fils, dont l'un, Henri II, continua la branche régnante de Wurtemberg.

WURTEMBERG (Éberhard V de), bis-arrière-petit-fils de Conrad, succéda avec son frère Ulric, à son père Henri III de Wurtemberg, en 1226, et tous deux eurent pour tuteur le comte Hartmann II de Groningue, leur cousin, qui, dans la gestion des biens de ses jeunes parents, songea bien moins aux intérêts de ses pupilles qu'aux siens propres, et se rendit coupable de plus d'une infidélité. Cependant Ulric mourut avant d'avoir atteint sa majorité, et Éberhard resta seul héritier des domaines de Wurtemberg. Devenu en état de les gouverner, il ôta au comte Hartmann toute participation aux affaires; puis il chercha à consolider son autorité par de nouvelles acquisitions, et continua d'augmenter la puissance de sa famille, tant par des alliances, que par la guerre. Son mariage avec la duchesse Agnès de Zahringen, comtesse douairière d'Urach, porta cette seigneurie dans sa maison. Il mourut en 1253, au commencement du grand interrègne. Il eut pour successeur son fils, Ulric V, ou Ulric Ier, dont l'article suit.

WURTEMBERG (Ulric Ier de, ou, selon ceux qui mettent au nombre des princes régnants de Wurtemberg tous les aïeux de celui-ci, *Ulric V*), surnommé vulgairement *au gros pouce* (mit dem Daumen) ou selon quelques-uns *le fondateur,* s'intitula le premier comte par la grâce de Dieu, et fut reconnu à la cour impériale, dans la diète et les règlements, prince immédiat de l'Empire. C'est de cette époque que date la véritable existence politique du comté de Wurtemberg. Le duché de Souabe avait échappé aux mains défaillantes des Hohenstauffen, dont le dernier rejeton, l'infortuné Conradin, alla périr à Naples sur un échafaud. Avant ce tragique événement, Ulric avait obtenu du jeune prince les titres de bailli de la ville d'Ulm, et de grand maréchal de Souabe; et Richard d'Angleterre, pendant le cours de sa puissance éphémère, et à une de ces courtes apparitions qu'il faisait de temps à autre au milieu du chaos de la monarchie germanique, lui avait accordé l'inféodation du comté d'Urach. Ulric ne se distingua pas moins par la douceur et la sagesse de son gouvernement intérieur, que par son habileté et son adresse dans ses relations avec les autres parties de l'Empire. Il mourut le 25 février 1265. Il avait épousé une Polonaise, Agnès, duchesse de Lignitz, issue du sang royal des Piast, et en avait eu deux fils, Ulric et Éberhard.

WURTEMBERG (Éberhard Ier, ou Éberhard VI de), surnommé *l'Illustre*, à cause de la haute naissance de sa mère, était encore fort jeune lorsqu'il succéda à son père Ulric Ier, conjointement avec son frère Ulric II (autrement Ulric VI). Il entreprit de tirer vengeance du comte de Groningue, et, malgré la réputation de bravoure dont ce prince jouissait à juste titre, il lui déclara la guerre, força ses châteaux, s'empara de sa personne, et l'enferma dans les prisons d'Asperg. Il fit aussi la guerre à plusieurs princes de l'Empire, et même à Rodolphe de Hapsbourg, ainsi qu'à deux de ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg; mais les succès furent partagés, surtout pendant la troisième de ces guerres; deux fois le célèbre Conrad de Weinsberg mit tout à feu et à sang dans le Wurtemberg; et Éberhard, auquel il avait disputé la couronne impériale à la diète de Francfort, eut à trembler pour l'intégrité de ses domaines; il avait trouvé un moyen plus assuré de les agrandir dans son économie et son esprit d'ordre, qui lui permirent d'amasser des sommes considérables avec lesquelles il acheta un grand nombre de villes, de bourgs, de forts, de châteaux, de seigneuries et de prérogatives domaniales. Éberhard survécut 12 ans à son compétiteur, et mourut le 5 juin 1325, après un règne de plus de 60 ans. Il eut pour successeur Ulric III (ou VIII).

WURTEMBERG (Éberhard II ou VII de), surnommé *le Querelleur,* succéda, en 1344, à son père Ulric III, à l'âge de 31 ans, et régna près d'un demi-siècle. Ulric IV, son frère, partagea avec lui le gouvernement jusqu'en 1366, époque à laquelle il mourut sans postérité. Ce fut alors surtout qu'Éberhard se rendit illustre et redoutable par ses exploits. Sa réputation militaire rassembla autour de lui les plus braves guerriers et l'élite de la noblesse allemande; c'était l'époque à laquelle la ligue hanséatique commençait à prendre un grand développement, et à compter parmi les puissances. L'activité égoïste de Charles IV, et bientôt l'indolence non moins funeste de Venceslas, répandirent dans toute l'Allemagne des principes d'indépendance dont généralement les villes libres ou impériales étaient le foyer, et dont les princes se déclaraient les antagonistes. Éberhard se dévoua à la cause des premiers et devint la terreur de toutes les villes hanséatiques. La Souabe et la Franconie ayant songé à former avec la Suisse, qui venait de conquérir sa liberté, une fédération républicaine, il anéantit leurs projets et leurs espérances à la bataille de Doffingen. Il fut aussi chargé de plusieurs commissions militaires à exécuter contre l'électeur palatin, et contre les villes d'Augsbourg et d'Essling, et revint triomphant de chacune de ces expéditions. Une fois seulement il fut vaincu à Reutlingen (1377); mais il prit bien sa revanche à la sanglante bataille de Weil, où il écrasa l'armée combinée des villes impériales. Cependant cette victoire lui coûta cher, et il eut la douleur de perdre dans le combat son fils unique, Ulric, qui donnait les plus belles espérances. Quoique perpétuellement occupé de guerres soit pour lui, soit pour les empereurs d'Allemagne, Éberhard suivit les traces de son aïeul, en ne cessant d'acheter des forts, des villes et des domaines. Le Wurtemberg devenait, de jour en jour, tant par son étendue que par

le caractère de ses possesseurs, une des principautés les plus importantes du corps féodal germanique. Venceslas donna au comte, en récompense de ses services, 24 villes impériales de la Souabe; Sophie de Wurtemberg, sa fille, épousa le prince Louis de Lorraine, et son fils Ulric, marié à Élisabeth de Bavière, était gendre de l'empereur Louis V. Éberhard II mourut le 15 mars 1393, et laissa le trône à Éberhard III, le Débonnaire (*der Milde*), son petit-fils, qui mérita par sa justice, son amour pour les sciences et sa piété, les surnoms de *Numa* et de *Salomon de son siècle*. Cependant le commencement de son règne fut troublé par la révolte de ses nobles. Mais le pacifique suzerain leur montra, à la bataille de Heisheim, qu'il savait aussi manier l'épée, et les contraignit de rentrer dans le devoir. Il ajouta beaucoup à ses États héréditaires, appela auprès de lui les plus sages conseillers, devint, par sa réputation d'équité, l'arbitre de ses voisins qui eurent recours à lui dans leurs contestations, et rendit sa cour une des plus brillantes de l'Allemagne. Lors de la déposition de Venceslas, en 1401, plusieurs électeurs le portèrent à la candidature de la couronne impériale; mais il fit lui-même peu d'efforts pour seconder cette proposition qui ne réussit pas. Il fut un des princes allemands qui se rendirent, en 1414, au concile de Constance, et mourut trois ans après, le 13 mai 1417.

WURTEMBERG (Ulric V ou XI de), dit *le Bien-Aimé*, 2e fils d'Éberhard IV, et petit-fils d'Éberhard III, était en bas âge à la mort de son frère, en 1444, et sembla d'abord devoir rester sans apanage. Cependant la grandeur de l'héritage paternel et les sollicitations de sa mère Henriette de Montbeliard, qui avait apporté dans la maison de Wurtemberg le comté de ce nom, en décidèrent autrement. Louis Ier, son frère aîné, consentit à partager son patrimoine, et lui laissa la liberté de choisir. Ulric se détermina pour le bas Wurtemberg, laissa à son frère, avec le reste de ce pays, le comté de Montbeliard, et fixa sa résidence à Stuttgard. Alors la maison de Wurtemberg se divisa en deux branches, celle de Stuttgard et celle d'Urach ou Aurach. Mais celle-ci s'arrêta dès la seconde génération, tandis que l'autre devint ducale, et donna naissance à plusieurs rameaux secondaires. Ulric possédait la plupart des qualités qui peuvent rendre un peuple heureux, et qui concilient à un prince l'amour de ses sujets. Il s'appliqua surtout à faire fleurir, dans sa principauté, les arts et la paix, encouragea le commerce, réforma plusieurs abus, et embellit sa capitale. C'est à lui surtout que Stuttgard fut redevable de son accroissement de grandeur et de puissance. C'est aussi Ulric qui donna le premier aux députés des villes et de la bourgeoisie entrée dans les états. Malheureusement les guerres civiles, qui faisaient de l'Allemagne le théâtre des tragédies les plus compliquées comme les plus sanglantes, ne pouvaient permettre à un seul des vassaux de l'Empire la tranquillité et la paix. L'électeur palatin Frédéric s'étant déclaré le champion de Thierri, archevêque de Mayence, déposé par le pape, et vigoureusement attaqué par l'évêque de Metz et le margrave de Bade, l'inepte et bizarre successeur des Venceslas, des Sigismond, des Albert d'Autriche, Frédéric IV, arracha le paisible Ulric au soin de ses États pour l'envoyer faire la guerre sur les bords du Rhin. On sait comment se termina cette expédition : le puissant électeur pulvérisa ses ennemis à la bataille de Seickenheim (1462), qui lui valut le surnom de *Victorieux*, et, tandis que le roi des Romains s'occupait de calculs astrologiques et de pierre philosophale, les trois princes confédérés tombaient au pouvoir de l'armée palatine triomphante. Cependant la captivité d'Ulric ne fut pas de longue durée; et, quoique le vainqueur, mis au ban de l'Empire, ne s'inquiétât pas beaucoup d'une sentence que personne ne se présentait pour exécuter, il rendit la liberté au comte moyennant une somme de 100,000 florins. Dans la suite Ulric alla en Bavière avec l'armée impériale dans laquelle il avait le titre de porte-guidon de l'Empire. Frédéric lui offrit même de le nommer duc; mais il refusa, prétendant que comme prince, il était au-dessus de la dignité ducale, et que cette élévation prétendue ne servirait qu'à le rabaisser dans l'opinion de ses sujets et de l'Allemagne. Nous verrons que ses successeurs ne pensèrent pas de même. Ulric mourut le 1er septembre 1480, laissant d'Élisabeth de Bavière, sa seconde femme, deux fils qui succédèrent à ses États et à ceux de son frère Louis.

WURTEMBERG (Éberhard Ier, selon d'autres Éberhard IV ou Éberhard IX, duc de), le premier qui ait porté ce titre, naquit à Stuttgard, le 11 décembre 1445, de Louis Ier et de Mathilde de Bavière; mais comme il n'était que le deuxième fruit de ce mariage, il ne succéda pas immédiatement à son père. Cependant Louis II, son frère, étant mort en 1459, après avoir porté 7 ans le titre de comte, Éberhard en fut investi, quoiqu'il entrât à peine dans l'adolescence, et gouverna sous la tutelle de sa mère. La douceur, la justice et le bon ordre de son administration le rendirent l'idole de ses sujets. On disait en Allemagne qu'Éberhard pouvait dormir en sûreté dans la plus épaisse forêt de ses domaines et sur les genoux de son ennemi le plus acharné. Onze ans après son avénement, il alla, selon un usage qui n'était pas encore tombé en désuétude, visiter la Palestine, et fut créé, à Jérusalem, chevalier du Saint Sépulcre. Il eut aussi le titre de porte-guidon de l'armée impériale; mais il ne fit point la guerre. Les progrès des études scientifiques et littéraires, qui alors commençaient à se ranimer, l'occupèrent plus utilement. Disciple, pendant sa première jeunesse, du célèbre André Nauclerus, il avait puisé dans ses relations avec ce savant le goût des lettres qui ne l'abandonna jamais. Il appela dans ses États les philologues, les théologiens et les jurisconsultes les plus illustres, et fonda, en 1477, l'université de Tubingen. L'état de la religion fixa aussi son attention : les doctrines de Wiclef, de Jean Huss, et des fanatiques, leurs successeurs, avaient déjà porté leur fruit : et le mouvement intellectuel, créé par la fuite de la littérature constantinopolitaine dans l'Occident, donnait de violentes secousses aux dogmes. Loin d'être en tout favorable aux principes de l'Église romaine, Éberhard se distinguait parmi les princes qui demandaient une réforme totale; et, en attendant l'instant de cette grande révolution, il sécularisa, de sa pleine autorité, plusieurs monastères. Il fit de plus divers règlements pour l'administration de ses domaines, et du consente-

ment de la branche collatérale de Stuttgard, établit dans sa famille le droit de primogéniture. Ces institutions et ces travaux répandirent dans toute la Germanie le nom d'Éberhard, et lui procurèrent une grande influence. Il s'en servit en 1488, pour mettre un terme à la captivité de l'empereur Maximilien qu'avaient arrêté ou plutôt cerné dans Bruges les Flamands irrités de sa profusion et de l'augmentation continuelle des impôts. Celui-ci le récompensa en le faisant déclarer à la diète de Worms, le 21 juillet 1495, duc de Wurtemberg et de Teck. Éberhard mourut 7 mois après cette déclaration, le 24 février 1496, sans laisser de postérité. Éberhard II (ou V ou X), fils d'Ulric le Bien-Aimé, et son cousin, lui succéda.

WURTEMBERG (Ulric, et selon quelques-uns Ulric II ou même XII, duc de), fils aîné de Henri Ier, coadjuteur de Mayence, et comte de Montbéliard, mort fou en 1519, et d'Élisabeth de Bitsch, comtesse de Deux-Ponts, naquit le 5 février 1487. Il n'était encore âgé que de 11 ans lorsque les états de Wurtemberg, mécontents de la prodigalité et de la nonchalance d'Éberhard II, son oncle, forcèrent celui-ci d'abdiquer en faveur de son neveu. Une administration organisée d'avance devait gouverner sous son nom, et gouverna effectivement pendant trois années consécutives (1498-1501). Au bout de ce temps, Ulric déjà distingué par son habileté dans les exercices militaires, et même, s'il faut en croire aveuglément le diplôme impérial, aussi remarquable par la maturité de son jugement que par la vivacité de son esprit, obtint de la bienveillance de l'Empereur une émancipation prématurée, et reçut l'investiture des domaines de son oncle. Trois ans après, il épousa Sabine de Bavière, nièce de Maximilien et sœur d'Albert le Sage. L'Empereur et les ducs de Bavière étaient alors en guerre avec l'électeur palatin, Philippe l'Ingénu, relativement à la succession de George, duc de Bavière-Landshut, mort sans postérité en 1453. Philippe voulait en assurer la possession à ses petits-fils; mais bientôt il vit les troupes impériales avec de nombreux alliés envahir et dévaster son électorat; lui-même, bloqué dans Heidelberg, fut obligé de se rendre; et les États de la maison palatine démembrés en partie, devinrent le prix ou l'indemnité de ses vainqueurs. Ulric, qui s'était signalé dans cette guerre, enrichit sa famille du comté de Lœwenstein et des villes de Neuenstall, de Weinsberg, de Meckmuhl, etc., et de plus se fit rembourser en partie par l'électeur dépouillé les frais de la guerre. Maximilien lui confia ensuite le commandement de l'armée qu'il envoya contre la république de Venise, lorsqu'il mit le doge et le sénat au ban de l'Empire pour lui avoir refusé le passage. Peu après, les hostilités dix fois reprises et dix fois suspendues avec la France ayant recommencé avec plus de vigueur, Ulric marcha encore à la tête des forces impériales, entama la Bourgogne et mit le siége devant Dijon, que son intrépidité et sa persévérance ne purent néanmoins contraindre à se rendre (1513). Deux ans après, il se trouva à Vienne, avec un cortége considérable à la conférence des rois Sigismond Ier de Pologne, et Ladislas de Hongrie, avec l'Empereur, conférence dans laquelle on stipula, outre [ma]riages des princes autrichiens avec les filles des deux monarques, la réversibilité des trois couronnes de Pologne, de Bohême et de Hongrie, à l'Autriche en cas de déshérence. Pendant qu'au dehors la maison de Wurtemberg prenait ainsi des accroissements considérables, et parvenait au plus haut degré de prospérité, l'intérieur présentait un spectacle affligeant. Aux talents de l'homme de guerre Ulric joignait les défauts que l'on reproche trop souvent aux conquérants. Des tournois, des chasses brillantes absorbaient une partie de ses revenus; les frais des guerres qu'il soutenait exigeaient à chaque instant d'onéreuses dépenses : bientôt ses dettes furent énormes; les impôts augmentèrent. On murmura; les paysans se soulevèrent à Schorndorff et dans la vallée du Rems; et bientôt peut-être l'esprit de révolte aurait armé toute la population, si les états du pays, rassemblés à Tubingen, n'eussent mis un terme au désordre en faisant signer au duc un traité par lequel il diminuait les impôts et pardonnait aux agitateurs. À peine Ulric eut-il vu la tranquillité rétablie, qu'il se hâta de la troubler de nouveau. Des dissipations, des prodigalités continuelles décréditèrent son gouvernement. Des dissensions domestiques se joignirent à ces ferments de discorde et achevèrent la ruine du prince. Un comte Jean de Hutten passait pour être le favori de sa femme : il le poignarda de sa main. La famille porta ses plaintes aux pieds de l'Empereur, et Sabine, irritée, pressa en secret ses parents de tirer vengeance d'un prince dont la jalousie déshonorait son épouse. Maximilien cita le duc; et, comme il refusait de comparaître, il le mit au ban de l'Empire. La mort de cet Empereur, arrivée peu de temps après, l'empêcha de pousser plus loin la vengeance et de mettre ses menaces à exécution. L'affaire aurait peut-être été oubliée ou plutôt négligée au milieu de la confusion d'une diète électorale et des mouvements qui la suivent, si Ulric n'eût imprudemment voulu venger la mort d'un de ses domestiques assassiné à Reutlingen. Il fit marcher des troupes sur cette ville. Aussitôt tout fut en armes; et, dans cette conflagration universelle, les Wurtembergeois ayant invoqué le secours ou la médiation des États de Souabe, dont le duc de Bavière était le chef, ceux-ci se réunirent, de l'aveu du nouvel Empereur (Charles-Quint), et non-seulement ils délivrèrent Reutlingen, mais ils pénétrèrent dans le Wurtemberg, qu'ils traversèrent en tous sens, sans trouver de résistance; car les Suisses, avec lesquels Ulric avait fait alliance, refusèrent de le secourir dans cette cause, et de prendre les armes contre les Souabes. Comme tous les alliés occupants, ils dévastèrent le pays qu'ils venaient pacifier; et Ulric n'eut d'autre parti à prendre que celui d'abandonner ses États et de fuir. Il resta ainsi 15 ans entiers en exil, tantôt dans la Hesse, tantôt en Saxe ou dans le duché de Brunswick. Pendant ce temps, la ligue de Souabe, embarrassée de sa conquête et redoutant l'ambition de Charles-Quint, lui vendit le duché 220,000 florins, à condition qu'il en investirait son frère Ferdinand. Les troubles qui bientôt divisèrent l'Allemagne, la guerre des paysans, et le progrès des innovations de Luther, facilitèrent les démarches d'Ulric pour reprendre le Wurtemberg. Ayant reçu des secours de François Ier, à la cour duquel il venait de faire un séjour, et s'étant ligué avec le landgrave de

sse, Philippe le Magnanime, il remporta, le 13 mai 34, la victoire décisive de Lauffen qui lui rouvrit le emin de sa capitale. Ses sujets, déjà lassés d'une donation étrangère, et deux fois accablés de tous les ux de la guerre, le reçurent avec joie; et l'Empereur, ez fortement occupé ailleurs par la France, l'Italie, llemagne, les Pays-Bas et Luther, consentit, par le ité de Cadam, à rendre au duc vainqueur ses domaihéréditaires, à condition néanmoins que le Wurtemg, au lieu d'être regardé comme un fief immédiat de mpire, relèverait de l'Autriche, et, dans le cas d'extion de la famille ducale, reviendrait à la maison de rraine. Cette clause humiliante subsista 65 ans, jusà ce qu'enfin l'accord de Prague, consenti en 1599 l'empereur Rodolphe II en faveur du duc Frédéric Ier, stituât à la vassalité du traité de Cadam la vassa pure et simple, telle qu'elle existait auparavant. A ne Ulric fut-il redevenu libre possesseur de ses États, il chercha à y établir le protestantisme dont il avait é les principes aux cours de Hesse et de Saxe, et qui illeurs lui fournissait un moyen facile de payer ses tes en s'emparant des biens ecclésiastiques. L'année vante (1535), il prit part, ainsi que toutes les villes la Souabe, à la célèbre ligue de Smalkalde; mais l'abce de plan, et la trahison de Maurice de Saxe, ayant échouer l'entreprise des confédérés luthériens, Ulric le Wurtemberg livré à la férocité du terrible duc lbe, et n'obtint la paix qu'en payant à l'Empereur forte contribution. Le reste de son règne n'offre rien mémorable. Il mourut, le 6 novembre 1550, à Tugen, ne laissant de Sabine de Bavière, sa femme, un fils qui fut son successeur.

WURTEMBERG (Christophe de), dit *le Pacifique*, duc régnant de Wurtemberg, naquit le 12 mai 1515, ns avant l'exil de son père, passa ses premières années rès de ses oncles en Bavière, puis à Inspruck, où chiduc Ferdinand, alors possesseur du Wurtemberg, fit donner l'éducation qui convenait à un simple ticulier. Charles-Quint l'appela ensuite à Vienne, et témoigna cette bienveillance polie qu'il savait si bien dre à l'égard de ceux qu'il dépouillait. Mais la fidé de Tiffern, précepteur du jeune prince, déjoua les ns de l'artificieux Empereur, qui déjà le faisait ener et conduire en Espagne, où il aurait été jeté dans monastère. Christophe se sauva en Bavière, et quel temps après, à la cour de France, où il se trouva c son père, et où il se concilia les bonnes grâces et time de François Ier. Aussi revint-il à Paris, après la aille de Lauffen, qui rendit le Wurtemberg à son léme possesseur (1534), et reçut-il du roi l'ordre de er et de conduire en Italie 2,000 lansquenets, pour forcer l'armée aux ordres du marquis d'Humières. Il ista aussi, en 1539, à l'entrevue du pape Paul III, de rles-Quint et de François Ier, à Nice. Mais la jalou des courtisans, qui ne pouvaient pardonner à un nger l'accueil favorable qu'il recevait de leur maître, es désagréments dont elle fut pour lui l'origine, le erminèrent à quitter le service du roi de France; et etourna en Allemagne, où son père lui confia, en 1542, ministration du comté de Montbéliard. Huit ans és, il hérita de tous les domaines de son père; et comme presque tous ses prédécesseurs il les augmenta considérablement. Mais son vrai titre de gloire est d'avoir rendu ses sujets heureux au milieu des circonstances les plus difficiles. Il se maintint en paix avec ses voisins, favorisa les lettres, donna de l'extension au commerce, bâtit, en 1553, l'ancien château de Stuttgard, et releva les murailles de cette ville, en 1567. La sagesse connue de son gouvernement lui procura la considération dans tous les partis. En France, pendant la minorité orageuse de Charles IX, il fut recherché également par la reine Catherine de Médicis, par les princes de Guise et le prince de Condé, dont les factions préparaient les guerres civiles qui bientôt ensanglantèrent toutes les provinces. On alla même jusqu'à lui offrir l'administration du royaume; mais il eut la sagesse de la refuser, et se contenta de conseiller la réconciliation et la tolérance aux parties belligérantes. En Allemagne, il exerça, par ses ambassadeurs, une grande influence sur la conclusion du traité de Passau (1552), avant-coureur de la loi organique d'Augsbourg, qui fit de la liberté de conscience une des constitutions de l'Empire. Du reste, il propagea le luthéranisme, fit observer à la lettre la formule de l'*Interim* dans toute l'étendue de ses domaines, et envoya des députés au concile de Trente, pour faire le tableau de son administration, relativement aux affaires religieuses. Il ne dédaigna pas de descendre lui-même dans la lice théologique, et revint, en 1561, au colloque de Poissy, conférer avec le cardinal de Lorraine. En 1564, il présida en personne, avec l'électeur palatin Frédéric III, le colloque de Maulbron. D'ailleurs, non moins zélé pour la religion évangélique que les catholiques eux-mêmes, il songea à la conversion des infidèles; et son missionnaire Truber alla prêcher la foi jusque dans la Turquie et le Levant. Enfin le Wurtemberg lui doit un code de lois raisonné, qui lui mérita le titre de législateur de son pays. Ce prince si sage mourut universellement regretté, le 28 décembre 1568, et laissa la couronne à son fils Louis le Pieux. Les auteurs attribuent sa mort à un poison qui lui avait été donné en Italie pendant qu'il y faisait la guerre avec les troupes françaises, poison dont les médecins avaient pallié ou suspendu, mais non amorti l'effet.

WURTEMBERG (Eberhard III ou VII de), 8e duc régnant de Wurtemberg, naquit le 16 décembre 1614. Il appartenait à la première branche de Montbéliard, qui, lorsque Louis le Pieux mourut sans postérité, succéda au trône ducal dans la personne de Frédéric Ier. Celui-ci était l'aïeul paternel d'Éberhard, qui commença à régner après la mort de son père Jean-Frédéric, en 1628, n'étant encore âgé que de 14 ans. Son oncle, Louis-Frédéric Ier de Montbéliard, administra cinq ans pendant sa minorité. En 1633, Éberhard prit part à la grande coalition des princes luthériens contre la maison impériale d'Autriche, et s'allia avec la Suède. Mais la bataille de Nordlingen, où il avait un corps de troupes de 6,000 hommes, porta le coup le plus funeste à sa puissance. Incapable d'opposer de la résistance aux Impériaux, il se dirigea vers Strasbourg, pour y attendre des temps plus heureux, et laissa ses États à la merci des vainqueurs, qui s'y conduisirent de la manière la plus révoltante. En moins de cinq ans le Wurtemberg perdit ainsi plus de

30,000 familles et 48 millions de florins. Effrayé de cette dépopulation et de ces pertes énormes, le duc songea enfin à faire sa paix avec Ferdinand ; mais celui-ci ne l'accorda qu'à des conditions très-onéreuses (1638). Elles furent adoucies lors de la paix générale de Westphalie, en 1648. Èberhard ne s'occupa plus alors que de cicatriser les plaies publiques ; et il y réussit tellement par son économie et par la douceur de son administration vraiment paternelle, qu'en peu de temps le Wurtemberg, si longtemps en proie aux envahisseurs, devint le pays le plus riche et le plus florissant de la confédération allemande. Les écoles détruites ou dévastées se rouvrirent ; l'université de Tubingen se remplit de disciples de toutes les contrées de l'Allemagne ; l'industrie prit un essor inconnu. Le Wurtemberg exerça plus que jamais sur les affaires du cercle de Souabe la plus grande influence. L'Espagne et la France entretinrent à la cour du prince-duc des légations permanentes ; et le roi Frédéric III de Danemark lui envoya la décoration de l'ordre de l'Éléphant. Èberhard III mourut le 2 juillet 1674. GUILLAUME-LOUIS, son fils, lui succéda.

WURTEMBERG (ÈBERHARD-LOUIS DE), fils de Guillaume-Louis et de Madeleine-Sibylle de Hesse-Darmstadt, et par conséquent petit-fils du précédent, naquit le 18 septembre 1676. Il avait à peine 9 mois lorsque la mort inattendue de son père mit la couronne ducale sur sa tête. Le soin des affaires publiques fut dévolu, pendant sa minorité, à son oncle, Frédéric-Charles de Wurtemberg-Wurtemberg, qui gouverna en son nom avec beaucoup d'équité et de gloire jusqu'en 1693. Lorsque la guerre eut été déclarée par la France à l'Allemagne, il se mit à la tête de l'armée de Wurtemberg, et opposa une vigoureuse résistance à l'impétuosité victorieuse des Français. Il eut cependant le malheur de perdre, en 1692, la bataille de Sforzheim contre le maréchal de Lorges. Mais sa réputation militaire eut moins à souffrir de cet échec, qu'il ne pouvait éviter, que les malheureux habitants de Wurtemberg, qui voyaient encore une fois leurs campagnes devenues le théâtre de la guerre. Malgré les suites ruineuses de cet événement, et quoiqu'il vit les vainqueurs incendier ses châteaux et les piller, écraser le pays de contributions, et détruire tous les produits du sol ou de l'industrie, Èberhard resta fidèle à la cause de l'Empereur, prit part à toutes les affaires, et fit toutes les campagnes jusqu'à la paix de Ryswick, en 1697. La guerre ayant de nouveau embrasé l'Europe, à l'occasion du testament de Charles II, il prit les armes pour la défense des prétentions de la maison d'Autriche, et reçut, dès le commencement de la campagne, le titre de lieutenant général feld-maréchal et de général de cavalerie. Comme tel, il joua un rôle dans la plupart des affaires importantes de cette guerre si féconde en événements, se trouva, tant en 1702 qu'en 1704, au siége et à la prise de Landau, contribua puissamment au gain de la bataille de Schellenbourg, en 1703, et se signala dans plusieurs rencontres par des prodiges de valeur. Il courut même à diverses reprises le danger de perdre la vie, et son exemple seul put empêcher le désordre de se mettre dans les rangs de ses soldats. Cette intrépidité lui valut les félicitations écrites et verbales de l'Empereur. Il ne se distingua pas moins par sa générosité que par sa bravoure, en fournissant un contingent d'hommes et de numéraire proportionnellement plus fort qu'aucun des princes allemands, et en permettant aux alliés de traverser le Wurtemberg avec leurs troupes pour se porter à la fois sur le Rhin et sur le Danube, et prendre ainsi la position la plus convenable pour résister à l'armée française. Dans la suite il quitta ce point du théâtre de la guerre, n'y laissant qu'une partie de ses forces, et se dirigea vers les Pays-Bas et la Flandre avec environ 5,000 hommes. Il assista aussi aux siéges des villes de Tournay, de Mons, de Douai, de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant, de Bouchain et du Quesnoy, qui toutes tombèrent au pouvoir des Impériaux, combattit avec sa chaleur ordinaire à l'affaire de Mons, et mit le comble à sa gloire par le talent militaire et le courage qu'il déploya à la sanglante journée de Malplaquet, en 1709. Les deux années suivantes il commanda en chef du côté de la Souabe, et rendit de grands services à la cause impériale, jusqu'à la conclusion de la paix générale à Rastadt. Ses talents avaient eu à se déployer non-seulement contre l'ennemi extérieur, mais encore contre les Impériaux mêmes. Les paysans de la Souabe et des cercles voisins s'étant révoltés vers la fin de 1705, il fut encore chargé de ramener les rebelles au devoir, ce qu'il fit avec un plein succès. Aussi Léopold et ensuite Joseph I[er] le comblèrent-ils de témoignages de leur estime et de leur reconnaissance. Il fut stipulé, en 1710, au congrès de Gertruydenberg, que, pour l'indemniser des pertes de toute espèce que les Wurtembergeois avaient souffertes pendant les années 1702, 1703, 1704 et 1707, il lui serait compté une somme de quinze millions. Dans la suite l'empereur Charles VI l'employa encore dans ses armées, en Hongrie contre les Turcs, et en Italie contre l'Espagne. Mais enfin toutes les discordes ayant définitivement cessé en Europe, Èberhard-Louis revint dans ses États, et put s'occuper à loisir du soin d'affermir sa puissance et de procurer le bonheur de ses peuples. Il rendit le Necker navigable, éleva à Stuttgard un hôpital pour les enfants trouvés et le dota richement, embellit sa capitale, fit bâtir le magnifique château de Louisbourg auquel il donna son nom, institua le grand ordre de chasse de Saint-Hubert, se fit restituer par l'Empereur plusieurs emplois ou prérogatives que ses ancêtres avaient négligés depuis plus d'un siècle, et dont il semblait difficile d'obtenir l'investiture qui lui même refusée plusieurs fois sous prétexte que les réclamations venaient trop tard ; et enfin en dépit des protestations et des efforts des enfants légitimes et naturels du dernier comte, il réincorpora aux domaines héréditaires le comté de Montbéliard (1723), passé depuis 115 ans dans la 2[e] branche de ce nom. Il faut convenir que son administration accordait quelque chose à l'ambition et au luxe. Èberhard semblait avoir choisi pour modèle le grand ennemi de la maison d'Autriche, celui contre lequel il avait combattu si longtemps, Louis XIV : il avait l'ostentation de ce monarque, son amour pour la guerre et son penchant pour les plaisirs. Ses liaisons avec la fameuse comtesse de Wurben, et la jalousie d'Élisabeth de Bade-Dourlach, sa femme, moins pacifique que Marie-Thérèse, troublèrent la paix intérieure de sa maison, et fournirent plus d'une fois des aliments à la

nalignité du public et des faiseurs de libelles. Éberhard-
.ouis mourut le 21 octobre 1733.

WURTEMBERG (Charles-Alexandre de), 11ᵉ duc e Wurtembourg, fils du précédent, naquit le 24 janvier 684. Des études sérieuses au collége de Tubingen commencèrent l'éducation d'un prince qui devait tirer sa gloire e ses talents militaires ; mais il les discontinua de bonne eure, pour aller assister, en 1695 et 1696, aux campagnes e l'armée impériale dans les Pays-Bas ; il prit part ensuite celles d'Allemagne (1697), de Hongrie (1698) et de Holtein (1699), et eut dans toutes ces circonstances l'avan- ge d'apprendre la théorie et la pratique de la guerre us les plus fameux tacticiens de l'Allemagne. Tels taient le margrave Louis-Guillaume de Bade-Bade, le rince Eugène, le duc Ferdinand-Guillaume de Wur- :mberg ; et enfin son père. Le jeune Charles-Alexandre : montra digne des leçons de ces grands maîtres, et uoique encore dans l'âge de l'adolescence il se signala 'une manière particulière à la prise d'Ébernbourg, en 697, et l'année suivante à l'action de Témeswar. Quand guerre de la succession d'Espagne agita de nouveau : corps germanique, il passa en Bavière avec son père, t fit preuve d'une intrépidité extraordinaire aux deux iéges de Landau (1702 et 1704). Il prit aussi une part ctive à la bataille de Schellenbourg, ainsi qu'au siége l'Ingoldstadt et à la prise d'Ulm. Jusque-là il avait servi n qualité de colonel, mais à partir de cette époque, il ut décoré du titre de général. Eugène étant repassé en talie pour y combattre le duc de Vendôme, Charles- Alexandre le suivit, et assista, en 1705, aux combats de Cassano et de Treviglio, coopéra aux manœuvres qui irent lever le siége de Turin, et amenèrent avec la dé- oute totale des Français la conquête du duché de Milan t la prise de Mantoue (1706). L'année suivante les ar- nées impériales entamèrent la Provence ; le jeune prince e couvrit de gloire dans cette campagne, et avança jus- qu'à Toulon. Il accompagna plus tard Eugène du côté les Pays-Bas, vit Lille, Gand, Tournay et Mons ouvrir eurs portes et livrer leurs murailles aux aigles germa- iques, commanda une division à la bataille de Malpla- quet, et continua encore trois ans de prendre part à outes les opérations militaires. Il redescendit ensuite, l'exemple de son père, vers le midi de l'Allemagne, reçut le titre de gouverneur de Landau, et défendit cette place contre le maréchal de Villars, avec un talent, un ourage et une vigueur qui le mirent à côté des plus il- ustres capitaines contemporains (1713). Nommé après a paix de Rastadt général feld-maréchal d'Empire, il reçut, en 1716, l'ordre de se rendre en Hongrie avec on père et le prince Eugène, pour s'opposer aux pro- grès des Turcs. La manière dont Charles-Alexandre xécuta les ordres du prince de Savoie acheva de déceler n lui un homme capable de commander en chef, et si a bataille de Péterwaradin, la prise de Belgrade et de Témeswar, la conquête de tout le cours du Danube entre a Transylvanie et la Servie, ajoutèrent surtout à la loire du généralissime, l'habileté du jeune prince ob- int aussi les suffrages les plus honorables comme les lus flatteurs. L'Empereur le nomma la même année 1718) gouverneur de Belgrade, puis (1719) comman- ant général du royaume de Servie, et président de l'administration qui gouvernait cette belle contrée, conseiller secret en activité du cabinet impérial (1720), et chevalier de l'ordre de la Toison d'or. Le reste de sa vie n'offre rien de mémorable. Devenu par la mort de son père, en 1733, possesseur du trône ducal, il n'eut guère le temps de se signaler par de nouveaux faits d'armes, quoique Charles VI l'eût élevé presque aussitôt (14 janvier 1734) à la place de lieutenant général feld-maréchal de l'Empire et du cercle de Souabe, et qu'en cette qualité le commandement en chef de l'armée du Rhin lui eût été dévolu immédiatement après la mort du prince Eugène. Ses exploits se bornèrent à faire rendre par les Français les deux places de Philipsbourg et de Kehl. Il ne survécut lui-même qu'un an au grand général qui avait été son ami et son maître, et expira subitement, le 12 mars 1737, au château de Louisbourg. Il est à noter que ce prince avait embrassé la religion catholique ; mais il fut forcé en plusieurs circonstances, soit avant, soit après son accession au trône, soit devant les états de la Souabe, soit devant l'assemblée des théologiens, de jurer solennellement que jamais il ne chercherait à porter atteinte à la suprématie de l'Église luthérienne, dont la majorité de ses sujets faisait partie. On a remarqué aussi que, bien qu'il soit mort à Louisbourg, Charles-Alexandre n'avait jamais voulu faire de cette maison de plaisance sa résidence habituelle, et qu'il était revenu siéger dans sa capitale, n'imaginant point que le Wurtemberg dût avoir son Versailles ou son Escurial.

WURTEMBERG (Ulric de), 3ᵉ fils de Frédéric Iᵉʳ, et de Sibylle d'Anhalt, eut pour frères Jean-Frédéric Iᵉʳ et Louis-Frédéric Iᵉʳ, et tandis que ceux-ci formaient les branches dites seconde de Stuttgard et seconde de Valois, lui-même devenait tige de celle de Wurtemberg - Newemberg. Ulric est principalement connu dans l'histoire par la supériorité des talents militaires qui semblent avoir longtemps été héréditaires dans la maison de Wurtemberg. Né le 15 mai 1617, il suivit de très-bonne heure la carrière des armes, et il comptait déjà plusieurs années de service à l'âge où l'on quitte à peine les bancs de l'école. L'Italie, la Bavière, la France, l'Espagne, le virent successivement commander, et quelque rang qu'il occupât dans la hiérarchie militaire, se montrer l'égal des guerriers les plus braves et les plus expérimentés. Il se trouvait commandant de l'armée impériale lorsque les Français, sous les ordres de Turenne, opérèrent dans la Hesse leur jonction avec Wrangel et les troupes suédoises. Dans cette conjoncture critique, Ulric sauva l'Empire par la tactique savante qu'il opposa à l'impétuosité des colonnes franco-suédoises, et par l'art avec lequel, après avoir opéré sa retraite, il plaça son camp dans une position inexpugnable. Dans cette même année 1648, il lui arriva de tenir tête avec cinq bataillons à plusieurs régiments, et de soutenir pendant plusieurs heures le feu de l'artillerie ennemie. Le traité de Munster rendit la paix à l'Allemagne : mais l'Espagne refusait encore de poser les armes ; les troubles de la Fronde agitaient la France, et les princes du sang royal cherchaient l'appui de l'étranger. Ulric était, en 1650, dans les Pays-Bas avec Turenne, sous lequel il commandait la cavalerie, et il vint

au secours du prince de Condé, alors détenu à Vincennes. En 1652, il combattit avec le duc de Lorraine, et l'année suivante il se rendit au camp d'Arras, où il donna les idées les plus sages sur la manière d'attaquer la France. Mais on ne le voit plus paraître dans les dernières années de la guerre qui, en effet, avait cessé d'intéresser l'Allemagne en paix avec la France et l'Europe depuis le traité de Westphalie. Ulric mourut le 4 décembre 1671, à la cour de Stuttgard, ne laissant, de deux mariages qu'il avait contractés, qu'une princesse qui mourut en France sans avoir été mariée.

WURTEMBERG (Frédéric de), premier roi de Wurtemberg. *Voyez* **FRÉDÉRIC**.

WURTZ (Félix), chirurgien, né à Zurich, exerça son art à Bâle et mourut vers 1570. On a de lui un seul ouvrage, publié par son frère Rodolphe, sous le titre de *Pratique de chirurgie* (allemand), Bâle, 1576, in-8°, réimprimé, tant dans cette ville que dans plusieurs autres de l'Allemagne, et traduit en français par F. Sauvin, Paris, 1672, in-12.

WURTZ (Paul, baron de), général du 17e siècle, né à Husum, dans le duché de Sleswig, appartenait à une famille d'obscure extraction, et ne dut qu'à lui-même son avancement. Engagé de bonne heure dans la milice, il se distingua d'abord parmi les troupes impériales; mais ensuite il changea de parti, et eut le bonheur de se distinguer également dans l'armée suédoise, sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva successivement aux premiers grades. Sa prudence et sa bravoure tant en Poméranie qu'en Pologne, légitimèrent la confiance du monarque, et bientôt il mit le comble à sa gloire par la défense de Stettin, où il sut se maintenir si habilement contre les forces de l'électeur de Brandebourg, qu'il le contraignit d'en lever le siége. Würtz fut fait baron, et sans doute il n'eût point tardé à obtenir le titre de feld-maréchal, dernier terme de son ambition, si la ligue protestante n'eût perdu son chef et son appui par la mort de Gustave. Würtz perdait de plus un protecteur et un ami. Mécontent de se voir négligé, il quitta le service, et se retira à Hambourg pour y passer en paix le reste de sa vie. Mais les offres du roi de Danemark le tirèrent de sa retraite, et il consentit à recevoir avec le rang de général-feld-maréchal, le gouvernement du Holstein. Dans la suite il résilia ces deux charges pour prendre du service dans l'armée des Provinces-Unies, qui lui conservèrent son grade, et de plus mirent à sa disposition toutes leurs forces de terre. On sent que cette nomination dut le faire entrer dans le parti anti-orangiste, et en effet, il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus de force contre les prétentions du jeune Guillaume III, auquel cependant il eut le chagrin de voir confier la plus haute autorité militaire avec le titre de capitaine et amiral général. Sur ces entrefaites, Louis XIV entrait en Hollande. L'extrême bravoure de Würtz ne put empêcher ce monarque de franchir le Rhin à Tolhuys, et de prendre les villes les plus fortes. En même temps, il se voyait presque continuellement traversé ou humilié par le stathouder. Incapable de résister à tant de dégoûts, il revint à Hambourg, et de là envoya sa démission aux États, qui l'acceptèrent (1674). Le baron de Würtz mourut deux ans après, le 24 mai 1676.

WURTZ (George-Christophe), médecin, né [illegible] 1756 à Strasbourg, prit ses grades à la faculté de cette ville, et y publia, dès 1778, un écrit intitulé: *Comm[illegible] mappæ gen. medicamentorum simplicium secundum [illegible] nitates virium nat.*, etc., in-8°, qui le fit connaître des savants de France et d'Allemagne. Il visita bientôt ce pays, fut agrégé à la société des Scrutateurs de la nature de Berlin, puis associé correspondant de la Société royale de médecine. C'est sur son *plan* que furent organisées dans les hôpitaux français des écoles de médecine pratique à l'instar de celles de Vienne. Pendant la tourmente révolutionnaire, il ne discontinua pas de pratiquer son art, soit à Paris, soit à Versailles, employant surtout, et souvent gratuitement, des remèdes populaires qui étaient le résultat de son expérience; il se [illegible] de nouveau, quand les temps devinrent meilleurs, à l'amélioration morale des classes pauvres, et mourut à Versailles le 9 septembre 1825. Son *Éloge funèbre* par le pasteur Boissard a été imprimé. On trouve, dans l'*Annuaire nécrologique* de 1824, les titres de ses divers ouvrages; il suffira de mentionner, outre ceux dont on a parlé : *Observations sur les maladies qui proviennent d'une âcreté, d'une dégénérescence ou d'une corruption [illegible] sang ou de la lymphe*, etc., souvent réimprimées; *Mémoire sur une institution pieuse*, adressé au consistoire de l'Église luthérienne, 1811, in-8°, etc.

WURTZ (Jean-Wendel), prêtre, né vers 17[illegible] Walsbronn (département de la Moselle), vint de bonne heure à Lyon, et y fut attaché comme vicaire à la paroisse de Saint-Nizier. Les événements de la révolution le plongèrent dans une grande exaltation. Un écrit qu'il publia en 1816, sous le titre d'*Apollyon de l'Apocalypse, ou les précurseurs de l'Antéchrist, histoire prophétique, ou la Révolution française prédite par saint Jean l'Évangéliste, suivie d'une dissertation sur l'arrivée et le [illegible] futur de l'Antéchrist*, in-8°, le fit traduire en police correctionnelle; les grands vicaires du diocèse de Lyon lui retirèrent ses pouvoirs, et il fut obligé de s'éloigner. De retour à Lyon, après une absence de quelques années, il y publia une *Lettre à M. l'abbé de La Mennais*, [illegible] et fut traduit de nouveau au tribunal de Lyon, qui le renvoya de la plainte. Il se retira alors à Colonges, près de Lyon, où il mourut le 1er octobre 1826. On a encore de lui : *Superstitions et prestiges des philosophes, ou les Démonolâtres du siècle des lumières*, Lyon, 1817, in-12, production qui n'a pu sortir que d'un cerveau détraqué.

WURZBOURG (Conrad de), *minnesinger* ou troubadour allemand du 13e siècle, n'est connu que par ses compositions dont plusieurs annoncent un talent remarquable; ce sont : des *fables et chants* dans le recueil de Manessen (Zurich, 1758, in-4°), et dans le manuscrit de Colmar; 89 *Strophes* (dans le recueil d'Iéna); le *Poëme de saint Alexis ; Les poires*, roman; *La guerre de Troie*, roman; *L'enclume d'or*, poëme à la louange de la Vierge (à la bibliothèque impériale de Vienne, et dans celle des Johannites, à Strasbourg; *Engelhart et Engeldrut*, poëme épique, publié en langue allemande à Francfort, 1573, in-8° (on croit l'original perdu); *l'Empereur Othon le Barbu*, conte qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican; les *Niebelungen*, la *Vengeance de la reine Chriemhilde*, la *Complainte* [illegible]

poëmes épiques qui se trouvent dans les bibliothèques de Strasbourg, de Saint-Gall et des jésuites de Munich ; le premier a été publié dans le *Recueil* de Rodmer (Zurich, 1757), et dans celui de Müller (Berlin, 1784), et traduit récemment en français.

WURZELBAU (Jean-Philippe de), astronome, né le 28 septembre 1651 à Nuremberg, où il mourut le 21 mars 1725, correspondant de la Société royale de Londres, de l'Académie royale des sciences de Paris, et membre de la Société royale des sciences de Berlin, avait entretenu des relations scientifiques avec Leibnitz, Cassini, Lahire, Roemer, Hevelius, Tschirnhausen, etc. Ses travaux astronomiques consistent en plusieurs écrits et en instruments de toute grandeur qu'il inventa ou perfectionna. On a de lui : *Tabulæ lunares horoccio-Flamsteedianæ; Uranica noricæ basis astronomicæ, sive Rationes motûs annui*, etc., 1727, in-fol. Il a laissé manuscrit un riche recueil d'*Observations* sur les éclipses du soleil et de la lune, sur les satellites de Jupiter, sur le passage des planètes derrière la lune, sur les taches du soleil, etc., etc.

WUTGENAU (Godefrid-Ernest, baron de), général d'artillerie au service d'Autriche, naquit le 31 août 1673, en Silésie, à Biela, seigneurie qui appartenait à son père. Il fut élevé avec soin ; son inclination guerrière le portait vers l'étude des mathématiques et de l'architecture. Après avoir passé quelques années à la cour d'un prince de Saxe, il entra au service, lorsque la guerre de la succession d'Espagne éclata. Il en fit toutes les campagnes en Italie et dans les Pays-Bas, et il eut le bonheur de servir sous le prince héréditaire de Hesse-Cassel, qui fut depuis roi de Suède. S'étant formé à une si bonne école, il fut nommé adjudant général du prince qui avait su l'apprécier. Wutgenau assista au siége de Pizzighitone, à la prise de Casal et à l'irruption que l'armée autrichienne fit en Provence, en 1707. A la recommandation du prince héréditaire, le landgrave de Hesse-Cassel le nomma gouverneur du jeune prince George, avec rang de lieutenant-colonel dans le régiment de son élève, et il fit avec ce corps toutes les campagnes des Pays-Bas. La paix étant conclue entre la France et l'Empereur, les puissances alliées du Nord déclarèrent la guerre au roi de Suède, et pénétrèrent dans la Poméranie. Le jeune prince George voulut faire cette campagne, et Wutgenau assista avec lui à la prise de Stralsund. Cette guerre finit assez promptement, et Wutgenau, qui visita la France et l'Italie, eut occasion de connaître à Paris le chevalier de Folard, de s'entretenir avec lui, et de se perfectionner par ses entretiens dans la théorie de l'art militaire. A son retour, l'Autriche ayant pris à sa solde le régiment du prince Maximilien de Hesse, Wutgenau en fut nommé colonel-commandant. Il assista d'abord, en cette qualité, au siége de Belgrade, où il reçut un coup de feu à la tête. Il n'était pas encore guéri de cette blessure lorsque, les Turcs ayant voulu attaquer l'armée autrichienne dans son camp, le prince Eugène résolut de les prévenir, et marcha lui-même pour les surprendre. Wutgenau, quelque affaibli qu'il fût, voulut paraître à la tête de son régiment, et il concourut puissamment à la victoire que les Autrichiens remportèrent. Après la paix qui eut lieu, en 1718, le régiment de Hesse eut ordre de se rendre en Lombardie, puis en Sicile. Le 20 juin 1719, il se battit avec les Espagnols, près de Francavilla. Wutgenau, qui commandait peu de temps après devant Messine, reçut au bras gauche deux coups de feu, dont il ressentit les suites jusqu'à sa mort. Après avoir pris cette place, il enleva toutes celles que les Espagnols tenaient encore en Sicile, et en 1720 il les força d'évacuer l'île. La paix mit fin à cette campagne, et le régiment de Hesse revint en Allemagne. Wutgenau fut très-bien accueilli à Cassel, et, en 1724, le landgrave qui l'avait nommé major général l'envoya avec une mission secrète en Russie. A son retour il obtint un régiment d'infanterie, et quelques années plus tard, à la recommandation du prince Eugène, il entra au service de l'Autriche, avec le rang de major général. En 1730, il fut chargé de commander le corps d'armée que l'Empereur fit passer en Italie pour occuper le duché de Parme; et en 1733 il fut envoyé en Silésie pour couvrir les frontières de cette province, et observer les mouvements de la Pologne, où l'on s'occupait de l'élection d'un nouveau roi. Au mois de novembre Wutgenau fut nommé gouverneur de Philipsbourg, avec le rang de feld-maréchal-lieutenant. Sachant que cette place était menacée, il prit des mesures pour sa défense. Le maréchal de Berwick arriva en effet devant ses murs le 23 mai 1734, et aussitôt deux bataillons suisses montèrent à l'assaut, pour s'emparer de la *Redoute du Rhin* : ils furent d'abord repoussés ; mais Wutgenau n'ayant que 400 hommes pour occuper ce poste important, il les fit rentrer dans la place à l'exception de 30 hommes qui furent faits prisonniers. Bientôt les Français commencèrent le bombardement, et en moins de 24 heures ils avaient lancé 2,000 bombes. Déjà ils s'étaient tellement avancés vers la tête du chemin couvert, que l'on pouvait les y atteindre avec la baïonnette. Le commandant fit des sorties que la faiblesse de sa garnison rendit presque nulles ; cependant il parvint à déloger un instant l'ennemi du chemin couvert ; et c'est dans ces circonstances que le maréchal de Berwick fut atteint d'un coup de canon ; mais le prince Eugène ne put secourir la place, et Wutgenau se vit contraint de capituler. Il sortit avec les honneurs de la guerre, et se rendit à Mayence à la tête de sa garnison qui, quoique composée presque entièrement de nouvelles recrues, avait fait une défense très-honorable. L'Empereur lui écrivit pour lui témoigner sa satisfaction, et lui donna le régiment de Ligneville. La diète de l'Empire lui fit un riche présent en argent, et il fut nommé commandant de Mayence, puis gouverneur de Mantoue, avec rang de feld-maréchal-lieutenant. En arrivant dans cette place, en février 1735, il la trouva menacée par les Espagnols, et dans le plus mauvais état de défense. Les mesures énergiques qu'il sut prendre firent renoncer les Espagnols au projet de l'attaquer. L'Autriche étant alors menacée d'une guerre avec la Turquie, et l'Empereur voulant être bien instruit de l'état où se trouvaient les places fortes de la Hongrie, nomma Wutgenau (20 juin 1736), inspecteur général de toutes ses fortifications, soit dans les États héréditaires, soit dans l'empire germanique. Après avoir terminé son inspection, ce général était en chemin pour retourner à Vienne, lorsqu'une indisposition subite et

violente le força de s'arrêter dans un village près de Stuhl-Weissenbourg. Le lendemain il se fit transporter jusqu'à Raab, d'où il fit connaître à son souverain combien il regrettait de ne pouvoir continuer sa route. Aussitôt le prince lui envoya un de ses médecins, et chargea le baron de Seckendorf de lui remettre une petite pharmacie en argent. Wutgenau sentait ses forces diminuer de jour en jour, et son épouse, qu'il avait fait venir en toute hâte de la Silésie, n'eut que le temps de lui faire ses adieux; il expira dans ses bras, le 23 décembre 1736. L'Empereur fut très-affligé de sa mort, et il ordonna au commandant de Raab de lui rendre de grands honneurs funéraires.

WYATT ou **WYAT** (sir Thomas), poëte anglais, né en 1503 dans le comté de Kent, était fils de sir Henri Wyat, membre du conseil privé de Henri VIII, qui s'était signalé dans la guerre de la rose rouge et de la rose blanche, et avait commandé l'avant-garde à la journée des Éperons. Au retour de ses voyages sur le continent, il fut présenté par son père à la cour, et entra très-avant dans la faveur de Henri VIII. Plus tard, disgracié par ce prince hautain et capricieux, il fut envoyé à la Tour de Londres. Ses amis réussirent à calmer le monarque, qui le nomma son ambassadeur près de Charles-Quint; mais, atteint d'une fièvre maligne en faisant les préparatifs de son départ, il mourut dans le comté de Dorset en 1541. Ses *Poésies*, publiées avec celles de son ami Surrey en 1557, in-4°, l'ont été de nouveau en 1812, 2 vol. in-4°. Elles consistent en odes, sonnets, ballades, satires, etc., et sont bien inférieures à celles de Serrey.

WYATT (Thomas), fils du précédent, se distingua dans les troupes anglaises par son intrépidité. Il était capitaine, lorsque l'avénement de Marie au trône excita tant de mécontentements et d'intrigues dans le royaume. Cependant un premier soulèvement avait été étouffé, et l'Angleterre était tranquille, quand l'annonce du mariage de la reine avec le roi d'Espagne Philippe II servit de prétexte aux séditieux pour organiser de nouveaux bouleversements. Le duc de Suffolk était encore l'âme de cette conspiration; mais Wyatt en fut le bras, et seul, des agents qui furent mis en avant par le véritable chef, il obtint quelques succès. Quatre gentilshommes, sir Pierre Croft, sir Pierre Carew, Gibbs et Champernham, devaient combiner leurs mouvements avec le sien, et agir dans le Devonshire, le comté de Cornouailles et la principauté de Galles, tandis que Wyatt soulèverait le comté de Kent. Nous examinerons plus tard quel était le but de cette insurrection. Ce qu'il y a de certain, c'est que le comte de Devonshire (Courteney), soit que définitivement on lui eût promis la main d'Élisabeth, soit que les conspirateurs ne lui eussent donné que des espérances, soit enfin qu'il s'engageât sans motifs d'ambition parmi les mécontents, devait y figurer, et que l'on comptait principalement sur lui pour faire prendre les armes aux habitants du comté de Devon. Mais rien ne s'exécuta conformément au plan qu'on avait arrêté. Le complot, ourdi à cause de l'union de la souveraine d'Angleterre avec le fils du monarque des Espagnes, ne devait éclater que le jour de la cérémonie nuptiale. Carew se déclara inopinément avec ses deux amis Champernham et Gibbs: Courteney qui devait se joindre à eux balança; et le peuple, que sa présence aurait entraîné dans le parti des rebelles, resta muet. En vain de pompeuses proclamations étaient distribuées; en vain des adresses étaient proposées à la signature des habitants d'Exéter. A peine quelques hommes perdus de dettes se joignirent à eux, et peu après ils furent tous arrêtés ou forcés de chercher un asile en France. D'autre part Croft, dont tous les pas étaient surveillés, ne fut pas plutôt arrivé dans ses terres voisines des douze comtés de Galles, qu'il fut saisi dans son lit. Enfin le duc de Suffolk lui-même ne put, ni par son influence ni par ses largesses, déterminer le peuple des villes à le suivre: un léger engagement dans les environs de Coventry acheva de le convaincre qu'il fallait se réserver pour des temps plus heureux; et bientôt un de ses tenanciers nommé Underwood le livra aux soldats qui le cherchaient. Wyatt seul parvint à donner à la rébellion une apparence formidable; et quoique forcé d'agir avant le temps, par la précipitation de ses complices, il déploya tant d'habileté, et mit tant de secret dans l'organisation du mouvement qu'il projetait, que ses ennemis ne lui refusèrent pas des louanges dues à la vigilance et à l'activité même, quand elles sont si mal employées. A peine ce nouveau chef eut-il tiré l'épée, qu'il vit 1,500 hommes d'élite autour de lui. Cinq mille autres, non moins déterminés, étaient encore dans leurs foyers, mais se tenaient prêts à voler au premier signal sous ses étendards. Le vieux château ruiné de Rochester lui servit de demeure pendant ses premières opérations; un complice secret, nommé Winter, commandait une escadre de cinq voiles sur la Tamise, et lui fournissait des munitions et de l'artillerie: en même temps il érigeait des batteries pour défendre le passage du pont et la rive opposée du fleuve. Néanmoins la fortune sembla d'abord se déclarer contre son entreprise. Un détachement qu'il avait envoyé vers Knevet fut battu au-dessous de cette ville, par sir Robert Southwell. Lord Abergavenny défit de même un renfort considérable qu'amenait à Rochester un conspirateur nommé Isley. Le sherif et les habitants de Cantorbéry refusèrent de lui ouvrir leurs portes. Enfin, malgré les assurances qu'il renouvelait sans cesse, et de la coopération des Français, et des progrès de l'insurrection sur les autres points du royaume, le nombre de ses partisans décroissait de jour en jour; et peut-être ses forces se fussent-elles dissipées sans coup férir, si la cour les eût abandonnées à elles-mêmes. Mais des troupes royalistes étaient déjà en marche sous la conduite du duc de Norfolk. Quoique inférieures en nombre, le chef les mena aussitôt vers les murs où était renfermé l'ennemi; et, après avoir à haute voix, mais vainement, offert le pardon au nom de la reine, il leur commanda de forcer le passage du pont. Tout à coup un officier appelé Bret, qui, à la tête de 500 habitants de Londres, s'était volontairement adjoint au duc, fit faire halte à sa colonne, et levant son épée, déclara qu'ennemi implacable des étrangers il allait verser son sang pour la cause du brave capitaine Wyatt. Tous ceux qu'il avait sous son commandement le suivirent; et Wyatt lui-même, passant le pont à la tête de sa cavalerie, rejoignit ses nouveaux

partisans. Norfolk et ses principaux officiers, craignant une défection générale, commencèrent à opérer leur retraite vers Gravesend. Mais ils eurent encore à regretter beaucoup de transfuges; et ils virent sept pièces d'artillerie, qu'ils avaient amenées avec eux, tomber au pouvoir des rebelles. Ce succès imprévu ouvrit les yeux aux ministres, et leur prouva que les conspirateurs s'étaient ménagé des intelligences jusque dans le cœur de la ville. On prit aussitôt des mesures pour préserver la Cité et surtout la Tour; les ponts furent rompus dans un rayon de 15 milles, et l'on s'assura des bateliers de la rive opposée; une récompense de 100 livres sterling par an, en biens-fonds, fut offerte à celui qui arrêterait Wyatt. En même temps les ministres, effrayés de ses progrès, lui envoyaient un message, et le priaient de faire connaître toute l'étendue de ses demandes. Cet aveu de faiblesse redoubla la confiance des révoltés, et le chef osa répondre qu'il voulait que la reine remît entre ses mains la garde de sa personne, que le conseil d'État fût cassé et recomposé à son gré, enfin qu'on lui confiât le gouvernement de la Tour. Tandis que tout s'indignait et tremblait dans le palais, et que les ambassadeurs espagnols, craignant pour leur vie, se réfugiaient dans des bateaux marchands, Wyatt s'emparait du faubourg de Southwark. Mais la populace qu'il s'attendait à voir affluer dans son camp, resta spectatrice indifférente des événements. La cour alors reprit courage; les renforts qu'elle demandait de tous côtés arrivèrent, et Wyatt, dont l'armée avait compté jusqu'à 15,000 hommes, en eut bientôt perdu plus de la moitié. Le feu des canons de la Tour le força d'abandonner Southwark, et il perdit encore du monde dans cette retraite. C'est alors que résolu à porter un coup décisif ou à périr victime de son audacieuse entreprise, et comptant sur l'assistance de quelques-uns des réformateurs de la Cité, il forma le dessein de surprendre Ludgate, une heure avant le lever du soleil. En conséquence, il dirigea sa marche vers Kingston, passa la Tamise à la nage, et fit rétablir le pont qui avait été démoli en partie. Le gros des rebelles passa ensuite; mais bientôt des retards inattendus semblèrent rendre l'entreprise inexécutable; et le nombre des insurgés diminua encore. Pour comble de malheur, des transfuges allèrent informer la reine du coup tramé par Wyatt. Tous les royalistes disponibles furent immédiatement appelés par la cour, et le lendemain à quatre heures du matin 10,000 hommes d'infanterie, 1,500 chevaux, de puissantes batteries de canon couronnaient les hauteurs opposées à Saint-James. Cet appareil formidable déconcerta le chef des rebelles. Mais il sentait que la retraite serait sa destruction complète, et qu'une aveugle intrépidité pouvait seule donner encore quelques chances de réussite. Saisissant un étendard, il se précipita comme pour charger la cavalerie. Celle-ci s'ouvrit, soit par la violence du choc, soit que l'ordre en eût été donné d'avance, et laissa passer environ 500 hommes, puis se refermant tout à coup, elle sépara ainsi en deux corps la masse des insurgés. Ceux qui étaient éloignés de leur chef n'apportèrent qu'une faible résistance, et furent faits prisonniers à l'exception d'une centaine qui restèrent sur le champ de bataille. Wyatt et ses compagnons avancèrent jusqu'aux portes du palais de Ludgate; lui-même, laissant ses amis à quelque distance, s'approcha jusqu'à l'entrée, et demanda à être admis devant la reine. Refusé, il revint sur ses pas, et trouvant le combat engagé, il y prit part jusqu'à ce qu'il n'eût plus autour de lui que 40 compagnons. Alors, un héraut d'armes l'ayant invité à épargner le sang de ses amis et à se rendre prisonnier, il jeta son épée et se remit entre les mains de sir Maurice Berkely, espérant qu'il serait traité non point en rebelle, mais en prisonnier de guerre. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir de son erreur. Marie, qui lors de la première conspiration tramée contre elle n'avait sévi qu'à l'égard de trois conjurés, avait adopté depuis les principes sévères de Philippe, et elle crut devoir déployer en cette circonstance la plus grande rigueur. Ce fut même vainement que, dans l'espoir de sauver sa vie, il laissa échapper des aveux qui furent autant de charges d'accusation contre Élisabeth, toujours en butte aux soupçons et à la jalousie de sa sœur. Déjà le duc de Suffolk avait déclaré qu'en levant l'étendard de la rébellion, son but était de faire monter sur le trône la fille d'Anne de Boulen, en la mariant à Courteney : Wyatt avoua qu'il avait à diverses reprises écrit à cette princesse, et lorsqu'il fut confronté avec Courteney, il soutint que ce dernier avait été l'instigateur de cette levée de boucliers, et que s'il se trouvait pour l'instant dans les rangs des défenseurs de Marie, c'était grâce à une apostasie sinon plus criminelle, au moins plus honteuse que sa révolte. Cette facilité à nommer les complices ou les auteurs de l'entreprise rabaissa Wyatt dans l'esprit de ses adversaires, qui jusqu'alors avaient conçu la plus haute idée de sa fermeté et de son courage, et n'adoucit ni la sévérité des juges, ni l'indignation de la reine. Condamné à périr par la main du bourreau, il marcha au supplice le 11 avril 1554.

WYATT (Jacques), architecte, né à Burton, dans le comté de Stafford, en 1743, accompagna en Italie lord Bagot, nommé ambassadeur près de la cour de Rome, y puisa le goût de l'antiquité, et passa ensuite à Venise, où il joignit à ses premières études celle de la peinture. De retour en Angleterre à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas à prendre place parmi les architectes de Londres les plus renommés. La construction de l'édifice appelé *Panthéon,* dans Oxford-Street, établit sa réputation, qui s'étendit bientôt dans les pays du Nord. L'impératrice de Russie chercha vainement à l'attirer à Pétersbourg. Wyatt mourut subitement le 5 septembre 1813, président de l'Académie de peinture, poste dans lequel il avait succédé à Benj. West. Parmi les édifices qu'il a élevés ou restaurés, on distingue le palais de Kew, l'ancienne abbaye de Fonthill, l'église d'Hanworth, le palais des lords, la chapelle de Henri VII à Westminster, le château de Windsor, Doddington-Hall, etc.

WYCK (Thomas), dit *le Vieux,* peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1616, peignit avec succès des ports de mer, des foires, des places publiques, des scènes de charlatans, de bateleurs, des intérieurs de laboratoires. Il séjourna plusieurs années en Italie, notamment dans le royaume de Naples, dont il peignit la plupart des ports. Cet artiste mourut en 1686 à Utrecht, où il s'était fixé à son retour d'Italie. Ses tableaux ont encore

un prix élevé dans les ventes. Il a gravé à l'eau-forte divers petits sujets qui sont très-recherchés des amateurs.

WYCK (Jean), dit *le Jeune*, fils du précédent, peintre de batailles et de chasses, né à Utrecht vers 1645, fut appelé à Londres sur sa réputation, et y mourut en 1702. Il avait pris Wouvermans pour modèle, et il lui est de très-peu inférieur. On cite parmi ses compositions la *Bataille de la Boyne et le Siége de Namur*.

WYDRA (Stanislas), jésuite, né à Kœnigsgrætz (Bohême), le 13 novembre 1741, professa les mathématiques à l'université de Prague, et mourut dans cette ville le 3 décembre 1804. On a de lui : *Elementa calculi differentialis et integralis*, etc., Prague, 1773, in-8°; *Annotationes in regulas arithmeticorum*, etc., ibid., 1773, in-8°; *Supplement. tractatûs de sectionibus conicis*, ibid., 1775, in-8°; *Historia matheseos in Bohemiâ et Moraviâ cultæ*, ibid., 1778, in-8°; *Dissert. mathem.*, publiée de 1773 à 1803; quelques *Oraisons funèbres*, etc.

WYERMANN ou **WEYERMANN** (Jacques), dit *Campo*, peintre, naquit à Breda en 1679. Il étudia son art à Anvers, et de là se rendit à Lille avec une jeune fille qu'il avait séduite, et qu'il abandonna bientôt. De Lille il alla à Paris, où il fréquenta les maisons de jeu et de débauche. Des aventures honteuses l'obligèrent de passer en Italie. Dans un village près de Lyon, il rencontra Cartouche, qui lui proposa d'entrer dans sa bande. Il refusa; mais le fameux voleur ne lui en donna pas moins une bourse bien garnie. Rendu à Rome, il y fit connaissance avec le célèbre Vandyck, et les deux artistes partagèrent quelques mois le même logement. Un nouvel enlèvement et d'autres tours d'escroquerie forcèrent Wyermann, qui avait pris le nom de *Campo*, à quitter les États de l'Église. Il se rendit en Allemagne, et se montra partout comme un digne élève de Cartouche. Inquiété par la justice, il se réfugia à Londres, menant avec lui une riche veuve, qu'il abandonna bientôt après avoir dissipé tout ce qu'elle avait. Il revint en Hollande, où, dit-on, il reçut la visite du czar Pierre, qu'il refusa de suivre en Russie avec le titre de conseiller d'État. Il publiait à Amsterdam un journal dans le genre du *Spectateur*, lorsque, ayant attaqué d'une manière grossière la compagnie des Indes occidentales, il fut arrêté et condamné pour la vie aux travaux forcés dans la prison appelée la *Cour de Hollande*, à la Haye. Il y mourut en 1747. Dans le cours de sa vie aventureuse, il avait composé plusieurs écrits, parmi lesquels on cite les *Vies des artistes des Pays-Bas* (en hollandais), la Haye, 1729, 3 vol. in-4°. On a publié les *Aventures singulières de Jacques Compo-Weyermann* (hollandais), la Haye, 1756; traduites en allemand, Francfort, 1764, in-8°.

WYKEHAM (William ou Guillaume de), chancelier d'Angleterre, et fondateur du collége Neuf à Oxford, mérite la célébrité autant par la part qu'il prit aux affaires de son temps, que par ses vertus, sa munificence et son amour pour les lettres. Il naquit, en 1324, dans le Hampshire, au village de Wykeham. Le nom du lieu de sa naissance était-il aussi celui de sa famille? c'est ce qui nous semble très-peu probable. Son père et sa mère ne se trouvent désignés dans les documents historiques que par les prénoms de Jean et de Sybille. Quelques écrivains ont voulu que le nom de ses parents fût *Long* ou *Perrot*, mais sans apporter rien qui ressemble à des preuves. Quoi qu'il en soit, sa famille n'était pas dépourvue d'illustration. Mais diverses circonstances l'avaient réduite à une telle pauvreté, que le père de Wykeham ne put lui donner d'éducation. Heureusement un protecteur riche s'intéressa à l'enfant dont il sut apprécier les dispositions. Ce seigneur, appelé Nicolas Uvedale, lord du manoir de Wykeham et gouverneur du château de Winchester, envoya l'enfant à l'école de cette ville, et l'y garda jusqu'à ce qu'il eût achevé ses cours. Wykeham apprit ainsi tout ce qu'on savait de son temps en grammaire, en mathématiques, en philosophie, en théologie et en jurisprudence. C'est donc à tort que quelques modernes, se copiant les uns les autres, ont parlé de l'ignorance de Wykeham comme d'un fait hors de doute. Cette assertion répandue dans le temps par quelques hommes jaloux de la réputation du célèbre chancelier, ou opposés à sa manière de voir, n'a pu être si légèrement adoptée que par des compilateurs sans critique. Il est vrai que, lancé de bonne heure au milieu des affaires et des intérêts politiques, Wykeham ne put suivre, avec le soin que l'on y mettait alors, toutes les controverses qui avaient lieu entre les disciples d'Occam et de Duns Scot. Mais comment penser que, quoique étranger à l'érudition scolastique du temps, le fondateur d'un collége, l'appréciateur éclairé des services que rendent les lettres et les sciences, n'en ait point connu les principes? Wykeham était encore jeune lorsqu'il sortit du collége de Winchester, et qu'il entra en qualité de secrétaire au service de son patron. Il fit alors connaissance avec lord Edyngdon, évêque de Winchester, et soit par la recommandation de ce prélat, soit par celle d'Uvedale, il parvint à se faire distinguer du roi d'Angleterre Édouard III. Quoiqu'il n'eût guère alors que 23 ans, il fut presque aussitôt attaché à la cour. On ne sait dans quel poste il débuta; mais en considérant le goût du roi pour les beaux monuments d'architecture, et celui dont Wykeham commença, dès une époque très-peu postérieure, à donner des preuves, on a lieu de penser que sa place était relative aux bâtiments que faisait élever le monarque. En 1356, il fut nommé intendant de toutes les constructions royales. C'est d'après son avis qu'Édouard fit abattre la plus grande partie du château; et c'est d'après ses plans que la portion détruite fut rebâtie à peu près comme on la voit actuellement. Un autre grand ouvrage de notre architecte fut le château fort de Quenborough : et quoique dans ces constructions, en quelque sorte militaires, l'artiste ne pût librement déployer ce génie élevé, sévère et grave, qu'il fit paraître depuis dans les bâtiments de Winchester et d'Oxford, on ne peut pas refuser des éloges à son talent. Il n'est point étonnant que sous le règne d'un souverain aussi zélé pour l'architecture, Wykeham se soit élevé à une haute faveur, et enfin qu'il ait pris place parmi les hommes d'État et les grands. Pour y parvenir cependant il fut obligé de prendre l'habit ecclésiastique; car Édouard, peu maître chez lui, ne disposait guère que des dignités de l'Église. On a soupçonné toutefois que l'habile archevêque était déjà dans les ordres, parce que, dans tous les documents déposés aux archives d'Angleterre, et où se trouve le

nom de Wykeham, ce nom est accompagné de la qualification de *Clericus*. Mais qui peut dire que *Clericus* n'est pas une traduction un peu plate du nom même de la dignité dont Wykeham était revêtu (*clerk of the king's works*, etc.)? Quoi qu'il en soit, le prêtre intendant des constructions royales fut nommé, en 1357, recteur de Pulham, dans le comté de Norfolk; et, comme la cour de Rome élevait contre son installation des difficultés qui semblaient devoir se prolonger indéfiniment, le roi lui fit payer une somme de deux cents livres sterling, don considérable à cette époque, et qui surpassait de beaucoup les revenus du bénéfice dont la possession était contestée par le souverain pontife. Non content de ce premier bienfait, Édouard conféra bientôt à son favori la cure de Flixton dans l'église de Litchfield, cure que celui-ci échangea l'année suivante contre une autre plus avantageuse. Il fut chargé ensuite de l'intendance et de l'inspection générale des châteaux de Windsor, Leeds, Douvres et Hadlam, des manoirs du vieux et du nouveau Windsor, de Wichemer, etc. En 1360, il fut nommé doyen de la chapelle libre royale ou collégiale de Saint-Martin-le-Grand à Londres. Enfin, l'opiniâtreté pontificale ayant cédé aux désirs bien prononcés d'Édouard, Wykeham prit tranquillement possession du rectorat de Pulham. Les années suivantes lui apportèrent encore de nouveaux bénéfices, dont le revenu lui donnait actuellement 842 livres sterling (21,050 fr.). Mais l'heureux dignitaire faisait un noble usage des faveurs de la fortune, et ne recevait d'une main que pour donner de l'autre. Pendant qu'il était doyen de la collégiale de Saint-Martin-le-Grand, il fit bâtir à ses dépens le cloître de la maison du chapitre, et le corps de l'église. Son avancement civil ne fut pas moins rapide. Chargé d'abord du sceau privé (1364), il devint successivement secrétaire du roi, chef du conseil privé, gouverneur du grand conseil, et enfin chancelier d'Angleterre. Remarquons cependant qu'à l'exception de la dernière, toutes ces dignités ont semblé à quelques historiens n'être que des qualifications données à Wykeham, par la voix politique ou par les courtisans pour indiquer sa puissance et son crédit auprès de son maître. Mais cette conjecture nous semble bien légère et peu vraisemblable; car encore est-il plus naturel de supposer quelques antécédents à un chancelier, que de le croire porté brusquement et sans débuts préliminaires à une des places les plus éminentes et les plus difficiles de l'administration. Au reste, lorsque cette nomination fut portée à Wykeham, il y avait déjà quelque temps qu'il avait succédé à son vieil ami Edyngdon, en qualité d'évêque de Winchester, et il reçut de la cour de Rome les bulles les plus honorables et les plus flatteuses. Son apparition dans le parlement fut remarquée par la nouveauté et la sévérité du ton qu'il y adopta. Jusque-là les prélats avaient apporté à la tribune quelque chose de la verbosité et de la bonhomie de la chaire. Wykeham parlant d'affaires d'État ne fut qu'homme d'État; et peut-être est-il juste de dire que c'est à lui qu'on dut le premier modèle du style parlementaire. Cependant son administration lui attira des ennemis; et en 1371, le parlement ayant adressé une requête au roi pour l'engager à retirer à tous les hommes d'église les dignités civiles dont ils étaient revêtus, Wykeham envoya sa démission, qu'Édouard accepta à regret, en obtempérant aux ordres que ses chambres lui donnaient sous forme de suppliques. Retiré dans son diocèse, Wykeham réforma les abus, visita les églises, les couvents, et s'appliqua à rétablir la sévérité de la discipline antique. Il s'occupa en même temps de l'établissement d'une maison d'éducation; après avoir mûrement réfléchi à la forme qu'il donnerait à son institution, il se détermina à bâtir, d'une part un collége à Oxford, et de l'autre à Winchester, une école destinée à lui servir de pépinière. Il avait déjà fait beaucoup d'achats dans la première de ces villes, et l'école de Winchester, sans posséder encore tous ses bâtiments, commençait à être en activité sous Richard de Herton, lorsque les intrigues de ses ennemis, favorisés par le duc de Lancastre, vinrent entraver l'exécution de ses plans. C'était le temps où Édouard, confiné à Elham, par le regret d'avoir perdu le prince Noir, abandonnait totalement aux mains de Jean de Gand les rênes de l'État. Ce prince, docile aux suggestions d'Alix Pierce, venait de faire mettre en prison Pierre de la Mere, et de dépouiller du bâton de maréchal le comte de March, pour avoir osé parler de cette femme en plein parlement avec plus de franchise que de prudence. Wykeham, coupable du même crime, fut dénoncé sous des prétextes frivoles. L'acte d'accusation dressé contre lui roulait sur huit chefs principaux; mais sept furent écartés par ses collégues; et ce fut seulement en considération du huitième que les pairs décrétèrent premièrement que Wykeham cesserait de faire partie du parlement et de paraître à la cour; secondement, que l'on saisirait tout son temporel. Une mesure aussi violente ne pouvait rester inaperçue et sans réclamation. Aussi, dès la séance suivante, l'évêque de Londres (Guillaume Courtney) déclara-t-il qu'il votait contre tout subside accordé à la cour (et l'on sait combien à cette époque les troubles civils et les prodigalités des princes rendaient les subsides urgents) jusqu'à ce qu'on eut fait satisfaction au clergé offensé tout entier par la conduite que l'on venait de tenir à l'égard de l'évêque de Winchester. Ce discours hardi trouva des approbateurs dans la chambre, et fut appuyé par l'archevêque de Cantorbéry et d'autres membres, avec tant d'énergie, que les partisans de la faction lancastérienne se virent obligés de céder au vœu de la majorité, et d'admettre dans leur sein celui qu'ils venaient de faire exclure. On sent qu'après cet échec ils ne purent pas non plus maintenir longtemps la saisie de son temporel. D'ailleurs, l'opinion se déclarait contre eux hors des chambres, bien plus énergiquement encore, car chacun savait à quel usage l'évêque consacrait la plus grande partie des revenus épiscopaux. Cependant en le remettant en possession de ses biens, on ajouta à la sentence de décharge cette clause désagréable, qu'il équiperait trois vaisseaux de guerre pour le service du roi, ou qu'il en paierait la valeur présumée au trésor. Édouard III mourut le 21 juin 1377, et avec lui finit la toute-puissance du parti de Lancastre qui, dès l'avénement du jeune roi, vit ses antagonistes plus capables de lui disputer la victoire. Un de leurs premiers triomphes fut de faire complétement acquitter et réhabiliter Wy-

keham. Néanmoins celui-ci eut besoin d'appeler à son aide toute sa circonspection pendant la minorité de Richard II. Mais à peine ce jeune prince fut-il arrivé à l'âge de gouverner par lui-même, qu'il changea le ministère, qui jusqu'alors avait gouverné en son nom. Wykeham fit partie de la nouvelle administration en qualité de chancelier, comme sous le règne précédent. Sa réintégration fut accueillie avec joie; et, par son intégrité et sa modération, il se montra digne de la confiance de son souverain, au milieu des circonstances orageuses qui devaient amener bientôt la ruine de la branche d'York. Il ne put néanmoins, malgré ses conseils et ses remontrances, éclairer l'inexpérience ou l'insouciance du monarque sur les malheurs que tôt ou tard devaient produire ses prodigalités insensées, sa mollesse, son faste et son éloignement des affaires. On sait qu'en 1390 les ministres, effrayés de la force avec laquelle l'opinion populaire, si puissante dans un pays presque en proie à l'anarchie, se manifestait contre la cour, et peut-être redoutant pour eux-mêmes la responsabilité de ce qui se passait, vinrent se présenter devant la chambre des communes, offrant leur démission et invitant les membres à faire l'examen de leur conduite. Ce contrôle eut lieu en effet, et les ministres, congédiés avec éloge de la chambre, furent invités à reprendre le timon des affaires. Wykeham consentit à rentrer dans ses fonctions; mais il n'y resta que peu de temps. L'année suivante, il se démit une seconde fois et retourna dans sa ville épiscopale de Winchester, où il ne s'occupa plus que de faire fleurir la piété parmi les habitants, et d'assurer la supériorité du collége qu'il venait enfin d'élever à Oxford. Cet édifice projeté si longtemps, était achevé depuis cinq ans. Les économies considérables que Wykeham avait faites sur les émoluments de ses places, et sur les revenus de son évêché, l'avaient mis à même de conduire l'entreprise avec la plus grande célérité. Une particularité digne de remarque, c'est qu'il ne fut pas seulement fondateur dans l'acception vulgaire du mot. Législateur, il conçut, il rédigea lui-même les statuts de l'établissement : architecte, il en dessina, il en surveilla les constructions. Approuvé par un acte royal du 20 novembre 1379, et commencé le 5 mars 1380, le collége avait été livré à l'enseignement le 14 août 1386, et portait le nom de *Sainte-Marie*, qui fut dans la suite changé en celui de *Collége-Neuf*. On peut voir dans l'*Histoire d'Oxford*, par Chalmers, tous les détails relatifs à la fondaiton de cette école célèbre, ainsi que les statuts que lui donna le pieux évêque de Winchester. Wykeham vécut encore assez longtemps pour voir prospérer les deux établissements qu'il avait créés. Enfin il mourut, en 1404, dans sa 80e année, et fut enterré dans la cathédrale de Winchester. Le docteur Lowth a écrit la *Vie* de cet illustre prélat, sur lequel on peut consulter aussi l'*Histoire de Winchester*, par Milner.

WYNANTS (Jean), paysagiste de l'école hollandaise, naquit à Harlem en 1600. Ses ouvrages sont très-recherchés; mais on connait peu les détails de sa vie. En Hollande même les hommes qui se livrent le plus à l'étude des beaux-arts, ignorent l'époque et le lieu de sa mort. Ils savent seulement que la débauche avait usé sa santé, et qu'il fut enlevé à ses amis longtemps avant que l'âge eût affaibli son talent (1670). Ce qu'on raconte de son caractère et du tour de son esprit nous fait, au surplus, supposer que les approches du terme fatal ne durent pas l'épouvanter. Sa gaieté naturelle n'était presque jamais en défaut, et la tradition du pays rapporte, comme une particularité curieuse, le récit d'un siége burlesque dont il avait tracé et exécuté le plan de la manière la plus originale. C'était au sortir d'un dîner joyeux : la place-forte consistant en murs de gazon, s'élevait sur un monticule entouré d'eau. Les combattants avaient pour artillerie des seringues. Ils manœuvrèrent si habilement de part et d'autre, et la résistance du fort fut si opiniâtre qu'il ne fallut pas moins de deux heures aux assaillants pour contraindre la garnison à capituler. Les paysages de Wynants sont d'un goût tout particulier, et qui les fait aisément reconnaître. Le Musée royal de Paris possède quatre tableaux de ce maître : un paysage sur le devant duquel il a représenté un homme à cheval, tenant un panier, la vue d'un chemin qui sépare un bois d'une rivière; un cavalier allant à la chasse au vol.

WYNANTZ (le comte **GODWIN** de), né à Bruxelles en 1661, d'une ancienne famille des Pays-Bas, fit ses études dans cette ville, et se livra dès sa jeunesse à l'étude du droit et de la politique. Devenu membre du conseil souverain de Brabant, il se fit remarquer par son zèle et ses connaissances, et fut distingué par l'empereur Charles VI, qui le nomma un de ses conseillers privés. Le comte de Wynantz vint alors à Vienne, et il mourut dans cette capitale, en 1632, après avoir rendu de grands services à son souverain, par ses lumières et son dévouement. On a de lui une collection utile et très-estimée, qu'il a accompagnée de notes et d'observations très-judicieuses, sous ce titre : *Supremæ Curiæ Brabantiæ decisiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol. et 2 vol. in-8°.

WYNNE (Édouard), jurisconsulte anglais, né en 1734, mort à Chelsea en 1784, a publié : *Mélanges contenant quelques écrits de jurisprudence*, 1765, in-8°; *Eunomus, ou Dialogues concernant les lois et la constitution d'Angleterre*, 1774, 4 vol. in-8°.

WYNNE (Richard), mort en 1799, à 81 ans, recteur d'Ayot-Saint-Laurent, près Welwyn en Hertfordshire, avait publié, en 1764, le *Nouveau Testament*, soigneusement conféré avec le texte grec, et corrigé, divisé et imprimé suivant les divers traités par les écrivains inspirés, avec la division ordinaire à la marge; accompagné de notes critiques et explicatives, 2 vol. in-8°.

WYNNE (John-Huddlestone), littérateur, neveu du précédent, né en 1743 dans le pays de Galles, exerça d'abord la profession d'imprimeur à Londres, obtint ensuite le grade d'enseigne dans un régiment, donna sa démission, revint à Londres, où il recourut à sa plume pour subvenir aux besoins de sa famille, et mourut en 1788. On a de lui : *Histoire générale de l'empire britannique en Amérique*, etc., 1770, 2 vol. in-8°; *Histoire générale d'Irlande*, etc., 1772, 2 vol. in-8°; *Choix d'emblèmes physiques, historiques, fabuleux*, etc., en vers et en prose, 1772, in-12; plusieurs poëmes sur différents sujets; *l'Enfant du hasard*, roman, 1787, 3 vol. in-12.

WYNPERSSE (Jacques **THIENS** Vander), méd-

rin, né à Groningue le 17 novembre 1761, était fils l'un professeur à l'université de Leyde, auteur de plusieurs livres élémentaires très-estimés. Le jeune Wynpersse fit ses premières études sous les yeux de son père, et se voua de bonne heure aux sciences médicales, surtout à l'anatomie. Reçu docteur en 1783, il composa une dissertation inaugurale, intitulée : *De ankilosi*; et dès l'année suivante il publia une traduction latine de l'ouvrage anglais du docteur Hewson sur les vaisseaux lymphatiques, Leyde, 3 vol. in-8°. Il concourut ensuite pour différents prix académiques, fut couronné en 1786, à Amsterdam, pour un *Mémoire* sur la jaunisse, et en 1787, à Paris, par la Société royale de médecine qui l'admit au nombre de ses membres correspondants, pour un *Mémoire* sur la maladie appelée muguet, millet ou blanchet. Wynpersse se livrait en même temps avec beaucoup de succès à la pratique médicale, et tout annonçait pour lui une brillante carrière, lorsqu'une mort prématurée vint le frapper à peine âgé de 28 ans, le 6 avril 1788. Il avait déjà formé un très-riche cabinet anatomique dont l'université de Gœttingen fit l'acquisition. La Société provinciale d'Utrecht couronna trois mois après sa mort un *Mémoire sur la Coqueluche*, qu'il lui avait envoyé.

WYNTON, WYNTOWN ou **WINTON** (Andrew), chroniqueur, mort vers 1420, avait été chanoine régulier de Saint-Andrew et prieur du monastère de Saint-Serf. On a de lui la *Chronique originale d'Écosse*, écrite en vers dans la langue du pays, et dont David Macpherson a publié la partie qui se rattache plus particulièrement aux affaires d'Écosse, 1795, 2 vol. in-8°, avec un glossaire, des notes et d'autres accessoires utiles.

WYRWICZ (Charles), jésuite polonais, né en 1716, fut recteur du collége des nobles à Varsovie, abbé commendataire de Habdow, et mourut en 1793. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé raisonné de l'histoire universelle à l'usage du collége des nobles*, Varsovie, 1766-1787, 2 vol. in-8°; *Géographie des États actuellement existants*, etc., ibid., 1768, in-8°; *Observations*, etc., *Mémorial politique et historique*, journal publié de 1782 à 1785 à Varsovie, 3 vol. in-8°, continué par d'autres rédacteurs jusqu'en 1793, et depuis sous un autre titre.

WYSS (Bernard), né à Zurich vers 1463, mort vers 1525, a laissé, sous le titre de *Précis de quelques faits mémorables arrivés* (en Suisse) *depuis le comte Rodolphe de Hapsbourg*, etc., un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Zurich, continué jusqu'à 1700 et considérablement augmenté par Ulrich Brennwald.

WYSS (Nicolas), citoyen de Bade, puis bourgeois de Zurich, tué en 1531 à la bataille de Cappeler, est auteur d'une *Chronique* qui contient des renseignements sur l'origine du luthéranisme.

WYSS (Hans-Henri) a écrit une *Histoire de la ville du canton de Zurich*, 3 grands volumes dont on n'a imprimé qu'un fragment intitulé : *Description de la bataille de Sempach*, Zurich, 1783, in-8°.

WYSS (Félix), né en 1596 à Zurich, y professa la théologie, et y mourut en 1666, laissant manuscrits des sermons et d'autres ouvrages latins.

WYSS (Gaspard), frère du précédent, publia une *Ætiologia græca*, et une traduction allemande des *Meditationes præparatoriæ ad sanct. cœnam*, du ministre Drelincourt.

WYTFLIET (Corneille), historien et géographe, né à Louvain vers le milieu du 16ᵉ siècle, exerça pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire du roi au sénat de Brabant. On a de lui : *Descriptionis ptolemaicæ argument., sive Occidentis notitia*, etc., Louvain, 1598; Douai, 1603; Arnheim, 1615, in-fol., avec cartes; traduit en français sous le titre d'*Histoire universelle des Indes occidentales, où il est traité de leur découverte*, etc., Douai, 1607, in-fol., avec cartes.

WYTHE (George), chancelier d'État américain, né en 1726, dans la Virginie. Livré à la dissipation, il n'avait encore à 21 ans que l'instruction ordinaire d'un enfant en bas âge; il n'avait suivi ni les exemples ni les conseils de son père, fermier très-estimé pour la régularité de ses mœurs. Wythe perdit successivement à cette époque son père et sa mère, et n'en fit pas des réflexions plus sérieuses : rien n'annonçait qu'il dût devenir un homme distingué. Un jour enfin, se sentant capable de remplir quelque rôle moins vulgaire, il réforma tout à coup sa conduite, et se montra jaloux d'en faire oublier les premiers écarts. Il n'avait pas moins de 30 ans; il mit tant d'ardeur dans ses tardives études, que, sans prendre les leçons d'aucun maître, il eut en peu de temps une parfaite connaissance du latin, du grec, et des lois anglaises, qui alors régissaient entièrement le pays. Encouragé par ses premiers succès, il se mit à étudier les sciences, particulièrement la physique, et il devint un habile mathématicien. Peu d'avocats obtinrent plus de réputation, comme orateurs ou jurisconsultes. Lorsque ces colonies se séparèrent de la Grande-Bretagne, Wythe, qui était lié avec un de ses élèves, le célèbre Jefferson, améliora conjointement avec lui l'organisation du corps de volontaires auquel ils appartenaient, et le soumit à une discipline exacte. Élu député à l'assemblée de la Virginie, il y rendit à la tribune des services qui le portèrent, en 1775, au congrès où il devint un des plus fermes soutiens de l'indépendance nationale. Après avoir été du nombre de ceux qui en signèrent la déclaration solennelle, il accepta le poste d'un des trois juges de la haute cour de chancellerie, puis celui de chancelier de l'État de Virginie. Il exerça ce dernier emploi pendant vingt années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort; il y fit aimer son patriotisme et admirer son désintéressement. Ses honoraires étaient très-modiques; néanmoins il abandonna généreusement à son neveu la moitié du domaine qu'il possédait à Élisabeth-Cyty. En 1788, il était membre de la convention de Virginie pour l'organisation définitive des États Unis. Mais ensuite l'activité des affaires ne convenant plus à son âge, ou à sa santé, il se renferma longtemps dans ses fonctions de chancelier. Cependant le zèle du bien public le tira de cette sorte de retraite, en 1798, et le fit paraître au congrès où il parla contre la loi sur les séditions, et contre une levée de troupes. Il combattit aussi la réélection de John Adams, et contribua ainsi à faire nommer son ami Jefferson, selon le vœu des adversaires du parti fédéraliste. La mort de Wythe, arrivée en 1806, fut suivie d'une enquête juridique, parce qu'on avait cru faussement remarquer des symptômes de poison. Il

avait joui d'une réputation intacte depuis son ancienne résolution de reconquérir l'estime publique. Juge intègre et impartial, profond jurisconsulte, et laborieux défenseur des intérêts de la patrie, il a laissé dans ces pays nouveaux une mémoire chère à tous les vrais citoyens; mais malheureusement cette indifférence pour les richesses qui le caractérisait, y paraît déjà un mérite d'un autre temps, ou même une simplicité surannée.

WYTTENBACH (Daniel), savant philologue, né à Berne le 7 août 1746, suivit à Marbourg son père, appelé à y remplir une chaire de théologie, passa de là à Gœttingen, où il fréquenta les cours du célèbre Heyne, et, après avoir visité l'université de Leyde, obtint, par le crédit de Ruhnkenius, la place de professeur de philosophie et de littérature au collége des Remontrants d'Amsterdam. Se préparant dès lors à publier une édition critique des *OEuvres* de Plutarque; il y consacra tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, puis entreprit, dans le désir de perfectionner ce travail, un voyage à Paris, où il se lia particulièrement avec Larcher, Sainte-Croix et Villoison (1775). De retour à Amsterdam, il fut nommé en 1779 professeur de philosophie à l'Illustre-Athenée, institution alors très-florissante. Une chaire nouvelle fut créée pour lui en 1785; bien qu'elle embrassât presque tous les genres de littérature et d'histoire, ses cours lui laissèrent assez de loisir pour continuer d'enrichir les lettres par diverses publications. Ce laborieux savant mourut le 17 janvier 1820 à Leyde, où il avait accepté en 1799, après deux refus successifs, la chaire vacante par la mort de Ruhnkenius. Il était correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions), membre de celui des Pays-Bas et de plusieurs autres sociétés savantes. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Epistola critica ad vir. cel. Dav. Ruhnkenium*, etc., Gœttingen, 1769, in-8°; une édition du traité de Plutarque *De serâ numinis vindictâ*, avec un commentaire, 1772, in-8°; *De philosophiâ, auctore Cicerone*, etc. (discours d'ouverture à l'Illustre-Athénée, 25 octobre 1779); *Præcepta philosophiæ logic.*, Amsterdam, 1781; Halle, 1794 et 1821, in-8°; *Selecta principium Græciæ historicorum*, avec notes, 1793, 1807, in-8°; *OEuvres morales de Plutarque*, avec la version latine de Xylander, commentaires, notes critiques, variantes, etc., Oxford, 1795-1802, en 5 vol. grand et petit in-8° et in-4°; *Vita Ruhnkenii*, 1800, in-8°; une édition du *Phædon* de Platon, avec un savant commentaire, 1810, in-8°; Wyttenbach fut le principal rédacteur de la *Bibliothèque critique*, pour laquelle il s'était associé les philologues hollandais les plus estimés, publiée de 1777 à 1807, et continuée sous le titre de *Philomathie*, Amsterdam, 1808-18, 15 livraisons. Les autres écrits de ce philologue sont des discours académiques, des dissertations, des notes communiquées à plusieurs savants, ses amis ou élèves. G. L. Mahne a publié : *Vita Dan. Wyttenbachii*, Gand, 1823, in-8°, renfermant plusieurs lettres et quelques autres morceaux inédits. On en trouve une bonne analyse par Daunou dans le *Journal des savants* (1823, p. 521-25).

WZABECZ (Venceslas-Joachim), né à Bœhmischbrod (en Bohême) en 1740, professa la chirurgie à Bruchsal, puis à l'université de Prague, fut médecin du cercle de Kaurzim, et mourut à Prague en 1804. On cite de lui : *Principes d'anatomie et de chirurgie*, Bruchsal, 1779, in-4°; *Principes pour la Pathologie chirurgicale et pour les opérations*, ibid., 1780, in-8°, *Principes pour la chirurgie pratique*, 1781, in-8°, etc.

X

XACCA (Érasme), né en 1643, dans la petite ville d'Arca, mort vers 1710, commissaire du saint-office en Sicile, après avoir rempli d'importantes missions, est principalement connu par un poëme intitulé : *Breve narrazione dell' incendio del monte Etna..... avvenuto nell' anno* 1669, etc., Naples, 1671, in-8°. Il a laissé quelques autres poésies conservées manuscrites.

XAINTONGE. Deux sœurs de ce nom furent les fondatrices de deux congrégations religieuses sous la règle de Saint-Augustin. Elles étaient filles de Jean-Baptiste Xaintonge, conseiller au parlement de Dijon et commissaire aux requêtes du palais, et de Marie Cossard. L'aînée, Anne de Xaintonge, naquit à Dijon en 1567. Elle mena pendant plusieurs années une vie très-retirée. Édifiée du bien qu'elle entendait dire des ursulines, elle voulut les imiter, et commença par faire des catéchismes dans les églises; enfin elle prit la résolution d'assembler une société de filles pour instruire les personnes de son sexe, à l'instar des PP. de la compagnie de Jésus, dont l'institut est voué à l'enseignement des hommes. Elle se Dole, qui était alors sous la domination du roi d'Espagne; et, malgré des obstacles de divers genres, elle y forma un établissement, avec l'autorisation de l'évêque de Lausanne, suffragant de Besançon, et qui gouvernait ce dernier diocèse pendant la vacance du siége. Le parlement de Dole, qui avait fait d'abord quelques difficultés, donna son consentement le 16 juin 1606. Alors la pieuse fondatrice dressa des règles; mais la plus puissante fut l'exemple des vertus qu'elle offrit pendant 27 ans. Elle eut la consolation de voir six maisons de sa congrégation établies à Vesoul, à Besançon, à Arbois, à Saint-Hippolyte et à Porentrui. La fin de cet institut, qui ne lie pas irrévocablement les sujets, quoiqu'on y fasse vœu de stabilité, est d'instruire les jeunes personnes, obligation si essentielle, qu'aucune charge n'en peut dispenser même les anciennes religieuses. Elles ne portent point l'habit monastique et ne gardent point la clôture. Le noviciat est de trois ans. Les ursulines de la mère de Xaintonge, établies aussi en Suisse, y portaient un costume un peu plus monastique. Le 6 mai 1648, Innocent X donna un bref d'approbation à la maison de Besançon pour les statuts et ordonnances, et

·puis on a décidé à Rome qu'il suffisait pour tout l'in-itut. Anne de Xaintonge mourut d'apoplexie à Dole, le juin 1621.

XAINTONGE (Françoise de) marcha sur les traces : sa sœur. Quand ses parents pensaient à la marier, elle tendit parler des carmélites qui s'établissaient à Paris. le désira en établir aussi à Dijon, et fut secondée par ie de ses parentes qui leur fournit un couvent. Françoise Xaintonge se proposait d'y faire profession; mais sa ire ne voulut jamais y consentir. La pieuse fille alla ercher quelque consolation auprès de sa sœur, fonda-ice des Ursulines à Dole, où elle prit du goût pour la anière de vivre de ces religieuses, et conçut l'idée d'en rmer un établissement à Dijon. A son retour, elle mmuniqua son projet et son zèle à une amie, qui ré-lut aussi d'embrasser ce genre de vie. Quelques autres les se joignirent à elles; et quoiqu'elles vécussent séparé-ent, elles se réunissaient chez la sœur de Xaintonge, pour nférer sur leurs bonnes œuvres. Cette circonstance ır attira tant de contradictions, qu'elles crurent devoir re en communauté, et qu'elles louèrent une maison : elles entrèrent la nuit de Noël 1605, après avoir en-ndu la messe dans l'église de la compagnie de Jésus. nsi commença la congrégation des Ursulines, dite de jon, et qui a beaucoup de rapport avec celles de me de Sainte-Beuve, à Paris, et de Sainte-Angelle, en alie. Le costume est à peu près le même; mais on n'y it qu'une année de noviciat. Cet institut a établi di-erses colonies, et a été approuvé par une bulle de aul V, le 23 mai 1619. Aux trois vœux de religion, les ajoutent celui de l'instruction de la jeunesse, et uivent la règle de Saint-Augustin. Étant allée faire un ablissement à Troyes, Françoise de Xaintonge y mou-it le 4 novembre 1639. On peut consulter, sur ces fon-itrices, les *Chroniques des Ursulines,* Hélyot, tome IV; *Catalogue* de Ph. Buonanni, et surtout la *Vie* d'Anne : Xaintonge, par le jésuite Grosez.

XAINTRAILLES (Jean POTON), seigneur de aintrailles ou Saintrailles, ou Sainte-Treille, était un mple gentilhomme de Gascogne. Dans les querelles du ıc Jean de Bourgogne et du parti d'Orléans, qui avait ris pour chef le jeune Dauphin depuis Charles VII, aintrailles combattait contre les Bourguignons. Au mmencement de 1419, il était avec Pierre de Xain-ailles, dont sans doute il était parent, dans le château : Coucy; Pierre de Xaintrailles ayant été surpris et gorgé par la trahison de sa chambrière, les gendarmes : la garnison n'eurent que le temps de se retirer. *Lors firent deux capitaines de deux gentilshommes Étienne Vignoles dit Lahire et Poton de Xaintrailles.* Dès lors ne se passa guère aucun fait d'armes où ces deux noms fussent mêlés. La même constance dans la cause du auphin, le même courage, la même activité, les mêmes ssources d'esprit signalèrent Xaintrailles et Lahire. u milieu du découragement général, lorsque le Dau-hin, devenu roi, n'était pour les Anglais que le roi de ourges, lorsqu'il était abandonné de tous les grands igneurs, et s'abandonnait presque lui-même dans sa ropre insouciance, Xaintrailles et Lahire ne cessèrent as un instant de faire bonne et forte guerre aux anciens nnemis de la France et aux Bourguignons. Ils n'étaient point les chefs d'une armée régulière et disciplinée, opérant sur un plan concerté avec ensemble, recevant les ordres et les ressources d'un gouvernement. Les choses ne se passaient pas ainsi au commencement du 15e siècle, surtout parmi tant de calamités et de désordres. Xaintrailles était non pas un général, mais un vaillant chef de bande, ou comme on disait alors, de compagnie. Ils n'étaient lors, dit une chronique, que 40 lances, lesquelles n'épargnaient ni leurs corps, ni leurs chevaux : c'étaient pour la plupart des Gascons qui sont bons chevaucheurs et hardis. Avec de tels compagnons Xaintrailles ayant pour lieu de retraite quelque château fort courait la campagne, détroussait les compagnies ennemies, arrêtait les convois, et s'en allait piller les villes du parti contraire. Ce fut ainsi qu'il acquit la renommée non-seulement de bravoure, mais de grande habileté dans le métier des armes. Le comte de Dammartin et les autres capitaines de la génération suivante se glorifiaient d'avoir fait leurs premières armes sous Xaintrailles et Lahire, et ils citaient avec complaisance leurs mots, leurs préceptes, leurs ruses, les bons tours qu'ils jouaient aux Anglais. Le nom de Xaintrailles n'était pas moins célèbre chez les ennemis, et, à la bataille de Mons en Vimeu (1421) où le sire de Vilain sauva le duc de Bourgogne et fit de si vaillants exploits, sa plus grande gloire fut d'avoir vu reculer, devant sa hache, Xaintrailles qui fut fait prisonnier ce jour-là. Dans les rares moments de loisir que lui laissaient de telles guerres, il savait aussi se faire honneur dans les tournois. En 1423, il combattit dans une joute solennelle avec Lionel de Vendôme, devant le duc de Bourgogne et le comte de Richemont. Il fut de nouveau fait prisonnier à Crevant. Racheté à grand prix par le roi, qui pourtant n'avait guère d'argent, il se laissa encore prendre dans une sortie au siége de Guise. A la bataille de Verneuil, Lahire et lui commandaient la cavalerie des Lombards. L'année suivante, la guerre ayant éclaté entre le duc de Brabant et le duc de Glocester, on vit Xaintrailles aller combattre les Anglais sous la bannière bourguignonne, mais, sans engagement, et dans l'intervalle de ses entreprises accoutumées. Le bon accueil qu'il avait reçu du duc de Bourgogne le fit choisir pour ambassadeur par les habitants d'Orléans, lorsque, pressés par les Anglais, ils essayèrent d'obtenir des conditions plus douces par l'intervention de ce prince. Sa négociation échoua. C'était le moment où tout semblait perdu pour le roi, mais en ce moment apparut Jeanne d'Arc, et dès lors la fortune changea. Xaintrailles la seconda devant Orléans et à Pataí, commanda l'avant-garde lorsqu'on entreprit le voyage de Reims, et assista au sacre du roi. En 1430, il était de la garnison de Clermont, et il envoya défier Pierre de Baufremont sire de Charni, le plus fameux jouteur des Bourguignons. Le duc de Bourgogne présida à ce pompeux tournoi, où cinq chevaliers français combattirent contre cinq chevaliers de Bourgogne. Peu après, Xaintrailles alla s'enfermer dans Compiègne, pressé par les Anglais; en fit lever le siége, et ensuite remporta à Germigni un avantage qui fut un des plus complets dans une guerre où l'on donnait peu de grandes batailles. Cependant les Anglais avaient fait périr Jeanne d'Arc; Xaintrailles, qui avait vu quelle confiance elle avait

rendue aux soldats, quelle ardeur elle avait inspirée à tout le royaume, quelle terreur elle avait répandue parmi les Anglais, imagina de renouveler ces prodiges. Il trouva un jeune berger qui avait des visions, et qui montrait des stigmates sur ses mains comme saint François; il l'emmena avec lui et tâcha de le mettre en crédit. Ce n'était pas à dire pour cela que la mission de Jeanne d'Arc eût été une fable inventée par la politique. De si grands effets ne se calculent point et ne s'arrangent point d'avance; ils sortent naturellement de la disposition des esprits. Xaintrailles, les autres chefs, les courtisans, les seigneurs avaient bien pu douter, et railler parfois entre eux des visions et des miracles de Jeanne d'Arc, sans toutefois avoir contre de telles merveilles l'assurance qu'on montrerait aujourd'hui; mais il ne dépendait de personne de susciter par artifice un caractère, un courage, une âme, une noblesse, un dévouement semblables. Il y a beaucoup de degrés et de nuances entre les visionnaires; le mélange de la raison avec le désordre partiel de l'intelligence n'est pas toujours dans les mêmes proportions. Guillaume le Pastourel ne produisit nul effet, et la première fois que Xaintrailles le mena au combat, il fut fait prisonnier avec son prophète. Plus heureux en 1435, il gagna avec Lahire le combat de Gerberoi sur le comte d'Arondel qui y fut tué. Lorsque les conférences d'Arras furent commencées, et qu'on eut enfin l'espoir d'obtenir la paix du duc de Bourgogne en le détachant de l'alliance des Anglais, il fut difficile de faire comprendre cette combinaison politique à Xaintrailles, et surtout à Lahire. A la tête de leurs compagnies, et sans nul souci des ordres du roi, ils continuèrent à guerroyer sur les frontières de Picardie, au risque de troubler les négociations. Après la paix, quand presque tous les chefs de compagnies des deux partis devinrent de véritables brigands sous le nom d'écorcheurs, de routiers, de tondeurs, et continuèrent à ravager le royaume pour leur propre compte, Xaintrailles se comporta plus honorablement; sans obéir bien exactement au roi, sans imposer une discipline trop sévère à ses gens, il combattit les Anglais, défendit le royaume et ne le dévasta point. Il était avec le roi, lorsque ce prince montra une vaillance chevaleresque au siége de Montereau; et à son entrée solennelle dans la ville de Paris, soumise après 20 ans de guerre, Xaintrailles portait le casque du roi, comme écuyer de France. Deux ans après, quand les efforts du roi et de ses conseillers, pour mettre quelque bon ordre dans le royaume et faire cesser les désordres des gens de guerre, eurent excité la sédition de la Praguerie, Xaintrailles demeura fidèle au roi. En 1450, le royaume commença à recueillir les glorieux fruits d'un meilleur gouvernement, et il fut possible de chasser les Anglais de la Normandie et de la Guienne. Jamais conquête ne fut plus prompte: la valeur et l'expérience de tant de capitaines, l'esprit guerrier de la nation, la fin des discordes, l'ordre établi même dans les finances, triomphèrent facilement des Anglais, dont la puissance était au contraire minée par leurs troubles intérieurs. Xaintrailles était de l'armée qui entra en Guienne, sous les ordres de Jean de Blois comte de Penthièvre, et se montra aussi glorieusement que de coutume. Le roi n'avait point laissé tant de services sans récompenses. Xaintrailles était bailli de Berry, capitaine de la tour de Bourges, de Falaise et de Château-Thierri. Après la conquête de la Guienne, il reçut encore la ville et la seigneurie de Saint-Macaire; puis on le fit sénéchal du Bordelais et du Limousin, et enfin maréchal de France, en 1454. Il survécut peu à Charles VII, et mourut à Bordeaux, en 1461.

XANTHIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, était contemporain de Miltiade et de Thémistocle, dont il eut peut-être le tort de se montrer jaloux. On ne sait si c'est lui qui se rendit l'écho de la calomnie, en accusant Miltiade, après qu'il eut échoué devant Paros. Les Athéniens ayant ôté le commandement à Thémistocle choisirent Xanthippe pour le remplacer. Il contribua beaucoup à la victoire, remportée sur la flotte des Perses près de Mycale. Il parcourut ensuite les côtes de la Chersonèse; s'étant emparé de la ville de Sestos, il ternit l'éclat de sa victoire en faisant mettre à mort le gouverneur Artayctès, sous prétexte qu'il avait profané le temple de Protésilas et Éléonte. Le malheureux Artayctès offrit, en vain, des sommes considérables pour racheter sa vie; il périt sur une croix, après avoir vu lapider son fils. Xanthippe avait épousé Agariste, petite-fille de Clisthènes, tyran de Sicyone. Son plus beau titre de gloire est d'être le père de Périclès. On voyait encore au temps de Pausanias, dans la citadelle d'Athènes, la statue de Xanthippe à côté de celle d'Anacréon.

XANTIPPE, Lacédémonien, commanda l'armée carthaginoise, dans la 1re guerre punique, et vainquit le consul Attilius Régulus.

XANTIPPE, femme de Socrate, avait un caractère querelleur et violent, qui mit la modération du sage à une épreuve continuelle: on a peu de détails sur sa personne et sur sa vie. Il paraît que ses défauts étaient rachetés par de bonnes qualités, et qu'elle eut le talent par son économie et sa prudence de trouver dans la modique fortune de son époux des ressources suffisantes pour élever sa famille. Elle montra la plus vive douleur à la mort de Socrate; ses amis craignirent même qu'elle n'y succombât. On ignore l'époque de sa mort.

XANTHUS DE LYDIE, un des plus anciens historiens de la Grèce, né, suivant quelques auteurs, 505 ans avant J. C., avait composé un ouvrage en IV livres intitulé: *les Lydiaques,* ou histoire de Lydie depuis les temps héroïques jusqu'à l'époque où il écrivait: on n'en connaît que quelques fragments, qui ont été recueillis et commentés par Frédéric Creuzer dans le livre intitulé: *Historicor. græcorum antiquissimorum fragmenta*, etc., Heidelberg, 1806, in-8°. Clément d'Alexandrie lui attribue aussi un ouvrage intitulé: *Les Magiques,* mais il paraît que c'est un autre Xanthus, postérieur à Alexandre, qui en est l'auteur.

XANTHUS, poëte lyrique, n'est connu que de nom. On croit que Stésichore, auquel il était antérieur, lui a emprunté plusieurs sujets, entre autres son *Orestéide*.

XAUPI (JOSEPH), littérateur, né le 16 mars 1688, à Perpignan, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat dans sa ville natale. Étant venu se fixer à Paris, il fut admis dans le cercle littéraire de Mme Doublet, et devint l'un des rédacteurs des *Nouvelles à la main,* qui donnèrent naissance aux Mémoires de Bachau-

ont, il mourut le 7 septembre 1778. On a de lui des *Mémoires* en faveur du chapitre de Perpignan; une *Oraison funèbre de Louis XIV;* des *Compliments* ou *Discours* au nom de la faculté de théologie de Paris; *Dissertations sur l'édifice de l'église primatiale de St.-André de Bordeaux; Dissertation sur l'élection à l'archevêché de Bordeaux, en 1529, de Gabriel de Grammont,* Bordeaux, 1751, in-4°; *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelone,* Paris, 1763, in-12, et 1776, 3 vol. avec des additions et des pièces justificatives, etc., etc.

XAVIER (Saint François). *Voy.* **FRANÇOIS XAVIER.**

XAVIER (Jérôme), de la même famille que saint François, né dans la Navarre, entra chez les jésuites à Alcala en 1568, et trois ans après se consacra aux missions. Il se rendit dans les Indes, puis au Mogol, où il opéra un grand nombre de conversions, et mourut à Goa en 1617, au moment où il venait d'être nommé archevêque d'Angamalé. On a de lui des *Lettres* sur ses missions, et quelques traités en latin et en persan, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu.* Le protestant Louis de Dieu a traduit du persan en latin son *Histoire de J. C.* et celle de *saint Pierre,* livres mis à l'index en 1641 et 1642.

XÉNOCLÈS, fils de Carcinus, poëte tragique grec, vivait du temps de Philippe de Macédoine : on ne connaît plus que les titres de ses ouvrages; c'étaient : *Œdipe, Lycaon, les Bacchantes,* et *Athamas,* drame satirique : ces pièces remportèrent le prix de la *Tétralogie* sur Euripide dans la 91e olympiade. Il paraît qu'il y eut deux poëtes du nom de Xénoclès; Aristophane regarde l'un comme un mauvais versificateur, et Démosthène cite l'autre comme un poëte estimable.

XÉNOCRATE, célèbre philosophe, né à Chalcédoine vers l'an 406 avant J. C., est surtout connu par le noble désintéressement qui lui fit refuser les riches présents que lui envoyait Alexandre, roi de Macédoine. Il avait pris un tel empire sur ses passions, que la fameuse Phryné, ayant fait la gageure de le faire succomber, se vit forcée de renoncer à son dessein. Disciple de Platon, il s'occupa moins de modifier ou de développer les théories de son maître que de les concilier avec le pythagorisme : il remplaça, dans l'académie d'Athènes, Speusippe, successeur de Platon, 339 avant J. C., fut chef de cette école célèbre pendant 25 ans, et mourut vers l'an 314 avant J. C. Les Athéniens l'avaient envoyé deux fois en députation, la première auprès de Philippe, roi de Macédoine, et la 2e vers Antipater. Il avait écrit, à la prière d'Alexandre, un traité de l'*Art de régner;* six livres de *la Nature;* six de *la Philosophie,* et un des *Richesses;* mais aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu. On lui attribue un traité de *la Mort,* imprimé dans l'édition de *Jambique* d'Alde, 1497, in-fol. Une *Dissertation sur Xénocrate* a été publiée à Leyde, 1822, in-8°, par M. Denis Vanden Wynpersse; Pline fait mention de deux autres XÉNOCRATE. On trouve des vers d'un poëte de ce nom dans l'*Anthologie.*

XÉNOCRATE, médecin grec, né dans le premier siècle de l'ère vulgaire, avait composé, sur l'utilité médicale des animaux, un traité qui ne nous est pas parvenu. Mais il nous reste de lui un écrit intitulé : *De la nourriture tirée des poissons,* réimprimé plusieurs fois, et notamment à Paris, 1814, dans les hors-d'œuvre de la *Bibliothèque grecque* de Coray dont il forme le tome IIIe. Galien parle de ce médecin en termes peu avantageux. On doit cependant reconnaître qu'au milieu de puériles et absurdes prescriptions il en avait placé de sages qui méritent l'assentiment des gens de l'art.

XÉNOPHANE, fondateur de l'école d'Élée, né à Colophon, vers la 40e olympiade (617 avant J. C.), quitta sa patrie à l'âge de 80 ans (on ne sait pas au juste pour quel motif), vint s'établir à Élée, colonie phocéenne de la Grande-Grèce, et y mourut âgé de plus de 100 ans. Il paraît que, comme Homère et Hésiode, il avait vécu du métier de rapsode, et chanté ses vers à la cour des princes de Sicile. On sait qu'il avait composé en vers plusieurs ouvrages; mais il n'en reste que des fragments, et l'on ne connaît pas même le titre des écrits auxquels ils appartiennent. Diogène de Laërce dit qu'il avait composé plus de 2,000 vers sur la fondation de Colophon et sur celle d'Élée; malheureusement il n'en subsiste plus un seul. Athénée lui attribue aussi des élégies, dont il cite des fragments. Le système philosophique de Xénophane, qui tenait à la fois du pythagorisme et des doctrines contemporaines, était renfermé dans un poëme en vers hexamètres intitulé : *De la nature,* dont il ne reste qu'un petit nombre de fragments : c'est en les rapprochant et en les comparant entre eux, que M. Cousin est parvenu à reproduire la doctrine complète de ce philosophe. Sa métaphysique et sa théologie avaient déjà été développés par Aristote dans le livre qu'on lui attribue sur *Xénophane, Zénon* et *Gorgias.* Ce dernier écrit, ne nous étant parvenu que très-altéré, a donné lieu à un grand nombre de commentaires parmi lesquels on doit distinguer ceux de Fulleborn, Halle, 1789; de Spalding, Berlin, 1793, et de Brandis, Altona, 1813. On trouvera des détails sur l'école d'Élée et son fondateur dans les ouvrages suivants : *Dissertation historico-philosoph. de Xénophane,* par Fœverlin, Altdorf, 1729, in-4°; *Xenophanis discreta,* etc., par Tiedemann, *Nova biblioth. philosoph. et crit.* vol. 1, fasc. 2e; *Mémoires de l'académie de Gœttingen,* tome X; et *Comment. eleat. pars prima,* par Brandis, 1813. M. Cousin pense qu'il faut lire avec une extrême précaution ce que Diogène-Laërce, le faux Plutarque, le faux Origène, Galien, Théodoret, etc., ont écrit ou rapporté du philosophe de Colophon.

XÉNOPHILE, sculpteur grec, qui, de concert avec Straton, fit un Esculape cité par Pausanias, comme étant de son temps, à Argos, la statue la plus remarquable de cette divinité. La figure du dieu en marbre blanc était accompagnée de celle d'Hygie, qui était debout, et des figures assises de Xénophile et Straton, auteurs de cet ouvrage. Cet ensemble de figures selon Quatremère de Quincy, qui en a restitué une légère idée en gravure dans son Jupiter Olympien, *planche* XIX, n° 6 devait être une de ces nombreuses compositions qui, sous le nom de trônes, ornaient les sanctuaires de presque tous les grands temples, et dont l'auteur cité a recueilli les notions, en redonnant, par la critique et le dessin, une sorte d'existence à cette partie si brillante,

et jusqu'ici méconnue de l'art des Grecs et de leur luxe religieux. Quant à la composition renfermée dans le temple d'Esculape à Argos, le même critique élève quelque doute sur la dénomination des deux figures assises, que Pausanias donne comme ayant représenté en réalité les sculpteurs Xénophile et Straton, qui auraient placé là eux-mêmes leur propre image. Il soupçonne que Pausanias aura fort bien pu ne rapporter qu'une de ces traditions populaires, dont il y a beaucoup d'exemples. Il aurait suffi que les sculpteurs, comme cela est souvent arrivé, aient introduit dans le visage de ces statues quelques traits de leur propre physionomie, pour faire naître et perpétuer l'opinion qu'elles étaient érigées en leur honneur. Quatremère de Quincy soupçonne qu'elles ont dû représenter deux personnages mystiques, dont peut-être on ne disait pas le nom à tout le monde, et qui auraient pu être Machaon et Podalyre, les deux fils d'Esculape. Toutefois ce n'est encore là qu'une conjecture.

XÉNOPHILE, historien dont on ignore la patrie et l'époque, n'est cité qu'une seule fois dans l'antiquité, comme auteur d'une *Histoire de Lydie*. Voyez *Anonym. de mulierib. quæ bello clar.*, dans la *Bibliothek der acten litter. und kunst*, VI[e] partie, *inédite*, p. 20.

XÉNOPHON, philosophe, historien et général athénien, naquit, vers l'an 445 avant l'ère vulgaire, à Erchie, bourgade de la tribu Égéide. Il était fils de Gryllus : là se bornent les renseignements positifs qu'on a sur sa famille et les premières circonstances de sa vie. Il avait 18 ans lorsqu'il connut Socrate, dont il devint le disciple, et qui le prit dans une grande affection. Comme tous les jeunes Athéniens, il s'enrôla pour la défense de la patrie, et il assista à la bataille de Délium, où, dit-on, Socrate lui sauva la vie. Il paraît que, plus tard, ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Béotiens, il reçut des leçons du sophiste Prodicus de Céos, qui dans la suite vint ouvrir une école à Athènes. Xénophon porta également les armes dans la guerre du Péloponèse. Il y a lieu de croire que, dans l'intervalle de cette guerre à celle qu'entreprit Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerce, le guerrier philosophe écrivit quelques-uns des ouvrages que nous possédons de lui. Il faut rapporter au même temps le voyage qu'il fit en Sicile, où il fut présenté à la cour de Denys le Tyran. Il nous apprend lui-même dans un de ses écrits, l'*Anabase* (ou histoire de l'expédition des dix-mille), qu'un Béotien, nommé Proxène, attaché à la personne de Cyrus, lui ayant écrit pour l'engager à venir à la cour de ce prince, il se décida à quitter l'Attique pour venir à Sardes. Proxène le présenta au frère d'Artaxerce, qui l'engagea à prendre part à la guerre qu'il préparait, disait-il, contre les Pisidiens. Xénophon consentit, ne soupçonnant pas le but réel de cette expédition. On sait quelle en fut l'issue. Après le massacre de Cléarque et des 24 autres chefs de l'armée grecque auxiliaire, Xénophon proposa qu'on le choisît, avec quatre officiers, pour remplacer les généraux si lâchement assassinés par le satrape Tissapherne. Dès ce moment, il dirigea les opérations, et parvint à ramener ce corps d'armée des rives du Tigre aux bords de la Propontide, en face de Byzance. Cette retraite mémorable a placé Xénophon au rang des plus grands capitaines. Arrivé avec ses troupes à Chrysopolis, Seuthès, roi de Thrace, le sollicita de passer dans ce pays, pour l'aider à remonter sur le trône dont il venait d'être expulsé. Xénophon, de l'aveu des autres chefs, y consentit. L'expédition eut un plein succès ; mais l'ingrat Seuthès refusait de payer aux Grecs la somme convenue pour ce service. Xénophon en obtint une partie à force de négociations, pendant lesquelles lui et les siens firent preuve de longanimité. Cette affaire terminée, les Lacédémoniens, alors en guerre avec les satrapes Pharnabase et Tyssapherne, sollicitèrent les troupes grecques, sous les ordres de Xénophon, de les aider dans cette lutte, en leur promettant une forte solde. Xénophon, malgré le vif désir qu'il avait de revoir sa patrie, céda aux prières de ses troupes, qui le conjuraient de les conduire au moins jusqu'en Ionie, où se trouvait l'armée lacédémonienne. On conjecture qu'après cette jonction, il se rendit à Athènes, mais il n'y retrouva plus Socrate, que ses citoyens, aveuglés par de misérables sophistes, avaient fait périr par le poison. C'est à cette époque qu'on peut reporter la composition des ouvrages de Xénophon qui ont pour objet la justification de Socrate, de celui intitulé *Économie*, enfin du *Maître de cavalerie*. Le roi de Sparte Agésilas étant parti pour son expédition d'Asie en 395, Xénophon le rejoignit l'année suivante, et cette démarche motiva le bannissement que les Athéniens prononcèrent contre lui. Tant que dura l'expédition d'Asie il resta près d'Agésilas qu'il suivit à son retour en Grèce; il combattit à ses côtés à la bataille de Coronée, et l'accompagna ensuite à Sparte, d'où il se rendit à Scillonte en Élide. Sa femme et ses enfants vinrent l'y joindre. On présume que son séjour dans cette ville fut de 21 années, et on y rapporte la composition du plus grand nombre de ses ouvrages. Il continua les *Helléniques*, écrivit l'*Anabase*, ou Expédition des dix-mille, commença la *Cyropédie*, et publia ses *Républiques* de Sparte et d'Athènes, ainsi que ses traités didactiques (l'*Hipparchique*, ou le Maître de cavalerie, l'*Équitation* et les *Cynégétiques*). L'histoire des dernières années de Xénophon est fort incertaine. Réduit à se sauver de Scillonte lorsque les Éléens s'en rendirent maîtres (1[re] année de la 103[e] olympiade), il se réfugia à Lepréum, puis à Corinthe. Son long exil d'Athènes fut levé l'année suivante par un décret d'Eubulus, et, s'il ne revint pas alors se fixer dans cette ville, du moins il envoya ses fils combattre sous les drapeaux athéniens dans la guerre contre Thèbes. L'un d'eux, Gryllus, périt glorieusement à Mantinée. Xénophon, qui avait alors 83 ans, reçut cette nouvelle par l'exclamation fameuse : *Je savais que mon fils était mortel.* Désormais fixé à Corinthe, il y mourut dans la 106[e] olympiade, l'an 353 ou 354 avant J. C., après avoir mis la dernière main à tous ses ouvrages. Pour en compléter la liste, il reste à mentionner la *Vie d'Agésilas*, le traité des *Revenus de l'Attique*, le *Banquet*, l'*Hiéron*, les *Dits mémorables* et l'*Apologie de Socrate*. On a contesté à cet illustre écrivain son chef-d'œuvre, l'*Histoire de la retraite de dix-mille*, et cette opinion est fondée sur un passage des *Helléniques*, où il attribue lui-même un récit semblable à Thémistogène le Syracusain. Plutarque dit que Xénophon a mis cette *Histoire* sur le compte de Thémistogène, afin qu'on eût plus de confiance dans ce qu'il y disait lui-même. Un critique

udicieux, M. Letronne, résout la difficulté en proposant d'admettre, 1° qu'il a existé en effet un ouvrage de Thémistogène sur la retraite des dix mille, mais que ce écit incomplet a été continué par Xénophon ; 2° que les *Helléniques* ont été composées en deux fois, et qu'à l'époque où l'auteur écrivait la 1re partie, il n'avait point omposé son *Anabase*, et qu'il a dû citer conséquemment 'écrit du Syracusain, sans doute déjà publié et connu. Dans cette hypothèse, la seconde partie des *Helléniques* urait été écrite plus tard, et publiée peut-être même près la mort de l'auteur, par son fils Diodore ou on petit-fils Gryllus. Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, et Gail, dans le tome VII de son édition de *Xénophon*, ont donné le catalogue de toutes les éditions t traductions complètes ou partielles de cet illustre écrivain. La première édition des *OEuvres*, publiée par Ph. Giunta, Florence, 1516, in-fol., est incomplète ; la première édition complète fut publiée à Halle en 1540, vec une *Préface* de Mélanchton ; la première édition recque et latine est de Bâle, 1545. Parmi les autres ditions on distingue celles d'Henri Estienne, Paris, 561 et 1581 (à la dernière qui est la meilleure, se joint ne *Version* latine, imprimée à part) ; de Benj. Weiske, Leipzig, 1798-1804, 6 vol. in-8°, enrichie de *Dissertations* historiques et littéraires ; enfin de Gail, Paris, 1797-804-1808-1814, 7 vol. in-4°, avec un atlas. Cette édiion pèche par le défaut de plan et d'ensemble. Gail a dopté l'ancien texte, sans l'améliorer par les *Variantes*. P.-Louis Courier a donné une nouvelle édition de l'*Hipparchique*, avec récension du texte. — Diogène de Laërce ompte six autres personnages du nom de XÉNOPHON : le 1er, Athénien, avait composé, entre autres ouvrages historiques, les *Vies* d'Épamimondas et de Pélopidas, et n poëme épique sur *Thésée*, cité par Plutarque dans la *Vie* de ce héros ; — le 2e avait écrit une *Vie* d'Annibal ; — le 3e était un thaumaturge ; — le 4e était un sculpteur abile de l'île de Paros ; — le 5e était un poëte de l'ancien héâtre grec ; enfin le 6e fut un médecin de Cos, mentionné par Tacite, et qui empoisonna, dit-on, l'empereur Claude, à l'instigation d'Agrippine. — XÉNOPHON, sculpteur athénien, travailla au *Trône de Jupiter* dans le emple de Mégalopolis, et fit la statue de *la Fortune* à Thèbes. — Suidas parle encore de deux XÉNOPHON : le 1er, d'Antioche, avait composé des *Babylonica* ; — le 2e, de Chypre, avait écrit des *Cypriaca* : c'étaient des *recueils* d'histoires amoureuses. — Pline et Solin parlent d'un XÉNOPHON, de Lampsaque, auteur d'un *Périple* qui embrassait les côtes septentrionales de l'Europe.

XÉNOPHON d'*Éphèse*, appelé communément *Xénophon le Jeune*, un des neuf romanciers grecs dont nous possédons les ouvrages, n'est connu que par les *Éphésiaques, ou Amours d'Habrocome et d'Anthia*, dont il ne reste qu'un manuscrit incomplet, conservé à la bibliothèque Sainte-Marie de Florence. Suidas, le seul auteur qui fasse mention de ce Xénophon, se borne à dire qu'il composa outre un *Traité* de la ville d'Éphèse et quelques autres ouvrages. Connues d'abord par la traduction italienne qu'en donna Salvini (Londres, 1723), les *Éphésiaques* ont été depuis plusieurs fois imprimées. L'édition *princeps* du texte est due à Ant. Cocchi, Londres, 1726, in-4°. Fr. Buonsignori, dans une autre édition (Lucques, 1781, in-4°), a réuni au texte les *versions* latine, italienne et française de Cocchi, de Salvini et de Jourdan. A. A. Renouard a réduit, en 1800, la version de Salvini corrigée par le célèbre Visconti.

XERCÈS Ier, cinquième roi de Perse, succéda, en l'an 485 avant J. C., à son père Darius qui, se préparant à partir pour une seconde expédition contre la Grèce, l'avait désigné pour son successeur, le préférant à Artabaze, son fils aîné, parce que celui-ci était né avant son avénement au trône, et que Xercès, petit fils de Cyrus par sa mère Atossa, était venu au monde lorsque Darius était déjà roi. Dès qu'il fut monté sur le trône, Xercès s'occupa de réduire l'Égypte. Il se rendit lui-même dans cette contrée, et après l'avoir soumise à sa puissance, dans une seule campagne, il y laissa pour gouverneur son frère Achémène. Il fit ensuite un voyage à Babylone pour y voir le tombeau de Bélus. On lit dans Élien que, l'ayant fait ouvrir, il vit d'un côté le cadavre de cet ancien roi, dans un cercueil qui était presque plein d'huile, et de l'autre côté une inscription qui menaçait des plus grands malheurs celui qui ne remplirait pas l'espace vide. Xercès le tenta vainement, et, comme ses malheurs en Grèce survinrent peu de temps après, on ne manqua pas de les attribuer à la colère de Bélus. Il résolut ensuite de poursuivre l'entreprise de son père contre la Grèce, et de venger les injures qu'il avait reçues des Spartiates. Après avoir continué pendant plusieurs années les préparatifs de guerre commencés par Darius, Xercès assembla un conseil, et y montra la nécessité de rétablir l'honneur du nom persan, si malheureusement compromis aux champs de Marathon. Il finit en disant : « Je traverserai les mers, je raserai les villes coupables ; j'emmènerai les citoyens captifs dans les fers. » Cette résolution ne trouva de contradicteur dans le conseil que l'oncle du roi Artaban, qui, en la désapprouvant hautement, s'attira de sanglants reproches. Tous les autres furent entraînés par Mardonius qui, le premier, applaudit à la proposition du monarque. La guerre étant résolue, Xercès ne songea plus qu'aux immenses préparatifs de l'expédition. Des courriers partirent de Suze pour toutes les parties de l'empire ; et ils y portèrent l'ordre de faire de nombreuses levées et d'immenses approvisionnements. En même temps le grand roi chercha partout des alliés. Enfin il forma une ligue générale ; et l'on vit l'Asie, l'Europe et l'Afrique se réunir pour marcher contre un coin de terre aussi petit, aussi peu considérable que la Grèce. Les Carthaginois signèrent un traité d'alliance avec Xercès, et lui amenèrent des Gaulois, des Italiens, qu'ils avaient pris à leur solde ; les Macédoniens même lui envoyèrent des troupes ; la Phénicie et l'Égypte lui fournirent des vaisseaux ; enfin il réunit un million d'hommes dans les plaines de Doriscus. Avant de quitter l'Asie, Xercès voulut se donner la satisfaction de contempler toutes ses troupes ; et il monta pour cela sur un édifice construit dans cette intention. Un tel spectacle, loin de le charmer, lui fit verser des larmes, quand il vint à penser que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans moins d'un siècle. A l'approche de forces si formidables, plusieurs provinces de la Grèce se rangèrent du côté des Perses ; et l'on vit

la Béotie, l'Argolide, la Thessalie et plusieurs îles de la mer Égée joindre leurs efforts à ceux des ennemis de leur patrie. Xercès établit alors sur l'Hellespont un immense pont de bateaux; mais lorsque l'armée fut passée, une tempête le renversa en un instant, et le grand roi furieux fit châtier la mer par trois cents coups de fouet donnés gravement aux flots révoltés. Il perça ensuite l'isthme du Mont-Athos, et ses innombrables cohortes pénétrèrent dans l'Attique au printemps de l'an 480 avant J. C. On voyait à leur tête les rois de Tyr, de Sidon et de Cilicie, la reine Artémise et les guerriers les plus célèbres de cette époque. Tout d'abord céda à l'impulsion d'un si grand effort; les Thermopyles furent franchies, et les remparts de Thèbes, de Platée et de Thespies tombèrent devant le vainqueur. Cependant tant de nations différentes de caractère, de mœurs et de langage, ne pouvaient marcher longtemps sous les mêmes bannières; et le grand roi effrayé des obstacles qu'il avait rencontrés sur la mer et aux Thermopyles, autant que de l'aspect véritablement imposant que lui offrait la Grèce assistant tranquillement aux jeux Olympiques en sa présence, commençait à faire de sérieuses réflexions sur les suites de son entreprise. Il réunit dans un conseil les chefs de son armée, et leur exposa sans déguisement ses craintes et ses espérances. Le roi de Sidon opina pour une attaque immédiate de la flotte athénienne; la reine d'Halicarnasse pensa au contraire qu'en traînant la guerre en longueur les Grecs succomberaient infailliblement; mais ce dernier avis fut rejeté, et l'on se prépara au combat. Ne doutant pas de la victoire, Xercès se fit placer sur un trône élevé; envoya des troupes dans les îles voisines, afin qu'aucun des Grecs ne pût se sauver de la destruction générale; et donna le signal du combat. Son frère Ariabignez qui avait le commandement général des galères, s'étant maladroitement engagé dans un détroit, ne put offrir aux Grecs qu'un front très-resserré, et perdit ainsi tout l'avantage du nombre. Les Athéniens attaquèrent les Phéniciens avec impétuosité, et le premier choc fut très-violent. Ariabignez s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups. Dès lors la confusion fut générale dans les flottes alliées; leur nombre ne servit qu'à l'augmenter, et bientôt cette multitude prit honteusement la fuite. Après cette défaite le grand roi repassa en Asie, fugitif sur une petite barque, et il laissa les débris de son armée sous le commandement de Mardonius, son cousin, qui fut complétement battu l'année suivante à Platée, au moment même où le reste de la flotte persanne subissait une nouvelle défaite près de Mycale. Ces revers abattirent singulièrement le courage et l'orgueil de Xercès, et il ne songea plus qu'à s'en dédommager dans la débauche et les plaisirs de toute espèce. On prétend que ce fut alors qu'il rendit un édit par lequel il promettait une très-grande récompense à celui qui inventerait un plaisir nouveau. Le voyant ainsi plongé dans les délices, son capitaine des gardes, Artaban, conçut l'idée de s'emparer du trône, et conspira contre lui. Ayant fait part de son projet à l'eunuque Mithridate, son parent, qui avait toute la confiance de Xercès, il s'introduisit pendant la nuit dans la chambre de ce prince et le tua (an 464 avant J. C.). Il courut aussitôt après Artaxercès, fils de Xercès, lui dit que Darius, son frère aîné, venait de tuer son père, et lui conseilla de venger ce parricide. Artaxercès le crut, et alla sur-le-champ avec ses gardes attaquer Darius qui ne s'y attendait pas, et le fit mourir. Artaban, voyant que tous ses projets réussissaient, pensa qu'il lui serait très-facile de se défaire d'Artaxercès, et ayant rassemblé ses fils, il fondit sur ce prince, lui porta un coup d'épée, mais la blessure étant légère, Artaxercès se défendit, et tua Artaban.

XERCÈS II, roi de Perse, était fils d'Artaxercès Longue-Main, et par conséquent petit-fils du précédent. Il succéda à son père en l'année 425 avant J. C. Un an après il fut assassiné par son frère Secundian ou Sogdian, qui s'empara du trône.

XERCÈS, roi d'Arsamosate, ville capitale de la Grande-Arménie, ne doit l'honneur d'être connu de la postérité qu'à une médaille qui d'un côté offre la tête d'un prince, et de l'autre une Victoire avec cette légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣΞΕΡΞΟΥ, *regis Xercis*, du roi Xercès.

XERÈS (François), historien espagnol, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou en qualité de secrétaire, et adressa, par ses ordres, à l'empereur Charles-Quint la relation de cette expédition. Cet écrit, publié en Espagne sous le titre de *Conquista del Piru: Verdadera relacion*, etc., Salamanque, 1547, in-fol., a été traduit en italien, et inséré dans la *Collection des voyages* par Ramusio.

XERÈS (Ferdinand-Perez de) a traduit *Hérodien* en espagnol sur la *version* latine de Politien, 1542, in-fol.

XIMENÈS (Dom Roderic), archevêque de Tolède et cardinal, était issu d'une famille noble de la Navarre, dans les dernières années du 12e siècle. Il fit ses premières études dans la Castille, puis à Paris; revint dans sa patrie, et fut reçu novice dans le couvent de Saint-François à Tolède. Il s'éleva ensuite par son mérite et ses vertus à la dignité d'archevêque de cette ville et à celle de cardinal. Inviolablement attaché à la famille royale de Castille, et très-zélé pour les intérêts de la religion, il fit souvent la guerre contre les infidèles, et selon l'usage de ces temps-là, il combattit en personne à plusieurs batailles, notamment à celle de Talavera. Dans les circonstances les plus difficiles, il fut l'âme du conseil de son souverain; et l'Espagne lui dut en grande partie l'expulsion des Mores. Ces importantes occupations ne l'empêchaient pas de se livrer avec beaucoup d'exactitude à l'administration de son diocèse. Dans toutes les occasions il se montra fort jaloux des droits de son siége. L'archevêque de Tarragone l'ayant excommunié, parce que, en sa qualité de primat d'Espagne, Ximenès avait marché la croix levée, dans le territoire de sa métropole, celui-ci se rendit à Lyon, auprès du pape Innocent IX, qui y tenait un concile pour se plaindre de cet affront. Le pontife l'accueillit avec beaucoup d'égards, et prononça en sa faveur une décision qui ne le satisfit cependant pas entièrement. Ximenès tomba malade, en retournant en Espagne, et il mourut sur le Rhône, le 9 août 1247, dans un bateau où il s'était embarqué. Ximenès a donné une *Histoire des Ostrogoths*, une *Histoire des Huns et des Vandales*, une *Histoire des Arabes*, de 770 à 1150; et enfin une *Histoire de R...*

lepuis Janus jusqu'à l'an de la république 708. Tous ses ouvrages ont été publiés par André Schott, à la suite le l'*Histoire d'Espagne* de Roderic, dans le tome II de l'*Hispania illustrata*. L'*Histoire des Arabes* a été publiée par Th. Erpenius, à la suite de l'*Historia saracenica* d'*Elmacin*, Leyde, 1625, in-fol. et in-4°.

XIMENÈS (François), né à Gironne, à la fin du 13e siècle, fut évêque d'Elvas, et fit imprimer un ouvrage remarquable sous ce titre : *De vitâ angelicâ*.

XIMENÈS DE CISNEROS (François), archevêque de Tolède, cardinal et régent d'Espagne pendant la minorité et l'absence de Charles-Quint, naquit dans une petite ville de Castille en 1437. La noblesse de sa famille est contestée ; et la jalousie excitée par son élévation lui fit souvent un reproche de l'obscurité de sa naissance. Cependant il appartenait, par sa mère, à une ancienne et honorable maison ; mais une place de receveur des décimes était la seule ressource qu'eût son père pour élever une nombreuse famille. Destiné d'abord à succéder à cet emploi, Ximenès eût été enseveli dans la même obscurité, si son caractère ne se fût déclaré par son aversion pour l'état auquel il semblait appelé, et surtout par un noble désir d'apprendre, qui le conduisit à l'université de Salamanque, la plus savante qu'il y eût alors en Espagne. A l'étude de la philosophie et de la théologie, du droit civil et du droit canon, il joignit celle des langues orientales. Après avoir reçu les ordres sacrés, il professa quelque temps le droit; et, lorsque ses ressources pécuniaires lui permirent d'entreprendre un voyage à Rome, il partit plein d'espoir pour une fortune qui lui révélait son génie, mais qui devait se faire acheter par bien des traverses. Dépouillé d'abord par des voleurs, il dut à un ancien condisciple les moyens d'achever son voyage et de subsister jusqu'à ce qu'il pût lui-même pourvoir à ses besoins, en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques de Rome. La réputation qu'il acquit dans cet emploi lui valut du pape Sixte IV une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Rappelé en Castille par la mort de son père, Ximenès saisit bientôt l'occasion que lui offrit la vacance de l'archiprêtré d'Uceda pour s'en mettre en possession, en vertu de la bulle qui lui avait été donnée. L'archevêque, qui déjà en avait disposé, refusa son consentement; mais le jeune ecclésiastique, fort de son bon droit et de son caractère, entreprit la lutte. Il fut enfermé dans la tour d'Uceda, où l'on raconte qu'un vieux prêtre, depuis longtemps prisonnier, lui prédit qu'un jour il serait archevêque de Tolède. Mais loin de ces rêves de fortune, il fallait, pour arriver à la possession du bénéfice qui lui était dû, supporter des épreuves qui eussent certainement lassé tout autre courage. Ce fut après six années d'inutiles persécutions que l'archevêque se vit enfin obligé de céder; mais Cisneros permuta aussitôt cet archiprêtré, pour devenir grand vicaire de Siguença, sous le cardinal Gonzalès de Mendoza, dont la réputation l'attirait. L'estime et la confiance de ce prélat mirent les talents de Ximenès dans un très-grand jour; et sa fortune paraissait déjà s'avancer, lorsqu'il l'arrêta lui-même, en résignant ses bénéfices à l'un de ses frères, pour faire profession chez les cordeliers de Tolède. Mais il ne pouvait échapper à la célébrité; on accourait à ses sermons; on voulait se ranger sous sa direction. Pour se soustraire à ces empressements, il se retira dans le couvent du Castagnar, situé au milieu des bois. Là une cabane de feuillage fut souvent le lieu de ses méditations; et dans sa plus haute fortune, on l'a entendu regretter sa solitude de Castagnar. Ximenès était déjà âgé de 56 ans lorsque, sur la proposition du cardinal de Mendoza, alors archevêque de Tolède, la reine Isabelle de Castille le choisit pour confesseur. Ses refus modestes ne cédèrent qu'à de longues instances, et surtout à la condition de ne pas demeurer à la cour; ce qui ne put empêcher que la confiance d'une princesse si digne d'apprécier le mérite ne l'appelât à la connaissance de toutes les affaires, à tel point, qu'il n'y en eut aucune qui, avant d'être portée au conseil, n'eût été d'abord soumise à son avis. Ce crédit, que tous les soins de Ximenès ne pouvaient entièrement cacher, détermina les cordeliers à le choisir pour provincial. On le vit alors entreprendre à pied la visite de toutes les maisons de l'ordre. Suivant la règle de Saint-François il mendiait sa subsistance; mais le jeune frère qui l'accompagnait lui reprochait, dit-on, le peu de succès qu'il avait en ce genre, l'assurant avec gaieté que, pour peu qu'il s'y obstinât, ils mourraient de faim tous les deux. Cet abaissement chrétien ne diminuait en rien l'air de supériorité, dont la nature avait fait comme le signe des grandes qualités de Ximenès. Sa démarche et le son de sa voix imposaient autant que l'austérité de son caractère et la grandeur de ses talents. Témoin du relâchement qui s'était introduit dans les maisons de son ordre, il conçut dès ce moment le projet d'une réforme. On dit qu'à la vue de la côte d'Afrique il forma aussi le pieux dessein de porter l'Évangile aux peuples barbares qui habitent cette contrée : mais il en fut détourné par les prédictions d'une de ces dévotes que les Espagnols nomment des béates, qui lui annonça qu'il était appelé à servir plus utilement la religion en Espagne. Le cardinal de Mendoza, qui avait toujours conservé pour Ximenès la plus haute estime, le désigna en mourant pour son successeur au siége de Tolède. De ce moment la reine Isabelle destina à l'humble disciple de saint François cette première dignité de l'église d'Espagne alors ambitionnée par le roi Ferdinand pour un de ses fils naturels; mais pressentant les difficultés qu'opposerait la modestie de Ximenès, la princesse garda ses intentions secrètes jusqu'à l'arrivée des bulles du pape; précaution qui ne surmonta pas entièrement la résistance qu'elle avait prévue, et qui ne céda enfin qu'à un ordre du chef de l'Église. Il fallut recourir à la même autorité pour faire renoncer l'humble religieux à la stricte observance des austérités de son ordre. Près des magnifiques appartements qui lui étaient destinés, Ximenès occupait une cellule; il couchait sur la dure, et, faisant porter aux malades les mets qui lui étaient servis, il se nourrissait des aliments les plus grossiers. Alexandre VI, plus sensible aux pompes de l'Église que touché de ses humilités, exigea sur la demande de la reine de Castille, que l'archevêque de Tolède prît une manière de vivre plus convenable à sa haute dignité; et le prélat, dont la vertu combattait sans doute avec effort, se soumit au

faste qui lui était imposé. Il le porta même plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, mais, dit-on, sans renoncer dans le secret aux privations que lui prescrivaient ses vœux. Partagé entre les affaires de l'État, le soin de son Église et celui de son ordre, le vaste génie de Ximenès avait à lutter contre les oppositions des intérêts particuliers, qu'il voulait dans toutes les occasions sacrifier à ses grandes vues de bien public, et à son amour pour la justice. Les abus introduits dans la perception de l'impôt doublaient le fardeau pour les peuples, sans que le trésor en retirât plus d'avantage. La plus grande difficulté n'était pas dans le choix d'un mode plus équitable : il fallait surmonter des préjugés, froisser des intérêts, vaincre les résistances du conseil et des grands. Ximenès eut besoin d'adresse et de persévérance; mais enfin il réussit, et la reconnaissance publique, les bénédictions du peuple furent la récompense d'un changement si utile. Ses projets de réforme pour les cordeliers, longtemps mûris dans le secret, avaient cependant été pénétrés; et l'ordre effrayé cherchait tous les moyens de les éluder. Le général appelé d'Italie vint inutilement en Espagne, plus inutilement encore il tenta d'abaisser dans l'esprit de la reine un crédit trop solidement établi pour être ébranlé. L'activité, la pénétration de l'archevêque, la persévérance de sa volonté, le pouvoir dont il jouissait furent à peine suffisants pour combattre, tant à Rome qu'en Espagne, les efforts de l'ordre. L'animosité fut portée à un tel point, qu'un de ses frères, engagé comme lui parmi les franciscains, non content de l'avoir déchiré dans un libelle, et sans reconnaissance pour le pardon généreux qu'il en avait reçu, attenta à ses jours dans un accès de fureur. Mais l'archevêque, secouru à temps, arrêta toutes les procédures; il voulut que les rigueurs du cloître fussent la seule punition du coupable, qui même par la suite obtint une pension du frère dont il avait été l'assassin. Depuis trois ans Ximenès était archevêque de Tolède, et la reine dont la confiance le retenait toujours auprès d'elle, ne lui avait point encore laissé la liberté d'aller prendre possession de ce siége. Il y était attendu par des honneurs qui ne parurent pas l'étonner, et dont il se montra vraiment digne par toutes les choses grandes et utiles qui signalèrent sa présence. La visite qu'il fit de toutes les églises de son diocèse lui donna de fréquentes occasions de développer son amour pour l'ordre et la justice, la grandeur de ses vues et celle de sa charité. Partout il rétablissait, réédifiait, dotait. La cathédrale de Tolède lui dut un accroissement considérable; le gouvernement ecclésiastique et même la justice, qui se rendait au nom de l'évêque, furent puissamment réformés, les synodes diocésains établis, et les plus sages règlements donnés à toutes les parties de l'administration. Après avoir richement doté l'université d'Alcala, l'archevêque y appela les hommes les plus habiles de l'Europe, pour les charger d'une entreprise dont l'idée, conçue dès sa jeunesse, avait été le motif d'une grande partie de ses études. C'était une Bible *Polyglotte*. Lui-même s'adjoignit à ce travail. Les textes hébreu et chaldaïque, la version des Septante, les travaux de saint Jérôme et d'autres anciens auteurs, y étaient réunis. Ce monument, le plus complet qui eût été élevé jusqu'alors, devint le type et le modèle des Bibles polyglottes qui ont été publiées depuis. Rien de ce qui pouvait contribuer à la gloire de la religion, et maintenir l'autorité des anciennes traditions, n'échappait aux soins de Ximenès. L'ancien rituel des églises d'Espagne, connu sous le nom de Mosarabique, parce que, depuis l'adoption des rites romains, il n'était resté en usage que dans les églises soumises à la domination des Mores, ce vieux monument de l'uniformité des principes de l'Église depuis un temps si reculé allait périr de vétusté avec les anciens manuscrits qui en étaient dépositaires; l'archevêque en fit publier une édition très-soignée, dont les exemplaires furent déposés non-seulement dans les églises d'Espagne, mais encore au Vatican et dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe. Il voulut aussi que des chapelains établis à cet effet conservassent à perpétuité ces rites antiques dans une des chapelles de la cathédrale de Tolède. Entre plusieurs monastères fondés par le même prélat, celui d'Alcala, auquel par reconnaissance il donna le nom de la reine Isabelle, mérite une mention particulière. Il était destiné à l'éducation gratuite des filles de la noblesse pauvre. Les principes de leur institution devaient être dirigés vers les devoirs de famille et de société. Un fonds considérable, qui fut depuis fort augmenté par la munificence des rois d'Espagne, était destiné à doter ces jeunes personnes. Il est impossible de méconnaître dans cette belle institution le modèle de celle de Saint-Cyr, si honorable pour la mémoire de Mme de Maintenon, et pour le règne de Louis le Grand. Mais ces travaux, si dignes d'employer la vie d'un prélat et les revenus de son archevêché, ne suffisaient pas à l'activité d'un zèle qui semblait s'étendre avec les circonstances. Le royaume de Grenade, nouvellement conquis par les armes de Ferdinand, n'était pas encore converti à la foi; des ferments de révolte s'y manifestaient. La présence des souverains, accompagnés d'une cour nombreuse et militaire, contint les esprits : c'était un moyen conseillé par Ximenès, qui, mettant à profit cette circonstance favorable, travaillait durant ce temps, avec une infatigable ardeur, à la conversion de ce peuple infidèle. Secondé par l'archevêque de Grenade, employant tour à tour la persuasion, les égards, les promesses ou la contrainte, il gagna d'abord les alfaquis ou prêtres. Il fit pour le peuple des prédications, à la suite desquelles on le vit en un seul jour baptiser par aspersion 3 ou 4,000 personnes. Mais après le départ de la cour, son esprit naturellement impérieux et décisif lui suggérant de frapper un dernier coup, il fit brûler publiquement tous les exemplaires du Coran, que de gré ou de force il avait pu se procurer. Une exécution si hardie amena un soulèvement dont Ximenès, malgré la fermeté de son courage, eût été probablement victime, sans le secours d'un prince more, qui avait été nouvellement contraint d'embrasser la foi, et qui pourtant resta fidèle. A peine délivré, le prélat ne craignit point de venir à la cour, où il savait qu'il était vivement accusé; il y reparut sous le rôle d'intercesseur, et en rapporta une amnistie absolue pour tous ceux qui recevraient le baptême. Étrange mode de conversion, auquel les deux archevêques se joignirent avec un zèle

aiment apostolique des instructions et des soins qui irent rendre sincères une partie de ces conversions rcées ! Cette concession faite aux mœurs du temps ne uvait néanmoins porter Ximenès jusqu'à méconnaître us les droits de l'humanité, alors si cruellement violés Amérique par les Espagnols. Quelques religieux arri- s de ce pays exposaient les souffrances des peuples digènes, et en annonçaient déjà la prochaine destruc- in. L'archevêque obtint que des commissaires fussent voyés sur les lieux. Il eut soin de les choisir; et ces mmes sans autre force que la délégation royale, et la stice de la cause qu'ils venaient défendre, arrêtèrent mal, du moins pour un temps. La condamnation gouverneur d'Hispaniola, qu'ils renvoyèrent chargé chaînes, mit en évidence que sous le ministère in homme équitable, il n'est point de rang qui isse soustraire un coupable au châtiment. La mort la reine Isabelle, arrivée en 1504, bien loin de minuer le crédit de Ximenès, l'accrut de l'importance e chaque parti mettait à se l'attacher. La grande pré- ndérance qu'il avait acquise le rendit comme arbitre tre le roi Ferdinand et l'archiduc Philippe, époux de nfante Jeanne, héritière de la couronne de Castille. ioisi par les deux princes pour médiateur, le prélat ercha tous les moyens de se concilier, et, ce qui est rt rare, il conserva la confiance de l'un et de l'autre rti. Mais à peine deux ans s'étaient-ils écoulés, lorsque mort de l'archiduc et l'état malheureux où la douleur ongea sa veuve ouvrirent un nouveau champ aux ibitions, aux intrigues des partis, et aussi une nou- elle direction à la politique de Ximenès. L'empereur aximilien et le roi d'Aragon, tous deux aïeuls du une Charles d'Autriche, prétendaient avoir des droits aux à la régence de la Castille. La crainte d'une domi- ition étrangère, et sans doute une juste prévention tionale l'emportèrent dans l'esprit du ministre sur les jets de plainte que lui avait souvent donnés Ferdinand; se déclara ouvertement pour lui. Mais ce prince était ï de la noblesse castillane, il en était craint, parce u'elle avait toujours soutenu contre lui l'indépendance pouvoir de la reine, et en dernier lieu les justes roits de l'archiduc Philippe. Il ne fallait pas moins que abileté de Ximenès et le crédit qu'il avait sur le clergé sur le peuple, pour surmonter tant de difficultés. Il vint à bout; et Ferdinand, qui se trouvait alors dans royaume de Naples, confirma toutes les promesses e l'archevêque avait faites en son nom; lui envoya les ouvoirs les plus étendus pour gouverner en son absence, avant de quitter l'Italie obtint pour lui le chapeau et titre de cardinal d'Espagne. Mais l'exercice de toute tte puissance demandait des forces qui manquaient au rélat. A cette époque les rois d'Espagne n'entretenaient oint d'armée permanente : ils ne pouvaient que diffi- lement réunir des troupes sans le concours de la no- lesse, et c'était contre les empiètements de cette même oblesse que le ministre avait à soutenir les droits du rince. Son génie fertile en ressources lui suggéra l'idée opposer les villes aux seigneurs. Il donna aux com- unes le pouvoir de lever des troupes, et par ce coup ardi sa politique commença l'affranchissement du trône. n 1509, la perte d'une armée presque entièrement dé- truite par les Mores sur la côte d'Afrique, le préjudice que leur établissement d'Oran portait au commerce espa- gnol, et plus que tout cela sans doute l'espoir de propa- ger la foi chrétienne, firent concevoir à Ximenès l'idée d'une expédition que, sur le refus de Ferdinand, il of- frit de diriger et de solder lui-même, à la seule condi- tion du remboursement des frais, lorsque la conquête serait assurée. On vit alors une armée rassemblée sous les drapeaux d'un prêtre septuagénaire. Il est vrai qu'un chef habilement choisi, Pierre Navarre, avait sous ses ordres la direction de l'entreprise. Mais ce guerrier, se- crètement blessé de l'autorité que s'était réservée le car- dinal, traversa ses plans par tous les moyens que la mauvaise volonté et l'intrigue peuvent mettre en usage. Ce fut par ses intrigues qu'au moment de l'embarque- ment l'armée se révolta : mais Ximenès, sans paraître s'en étonner, fit, à la vue des troupes, transporter sur les vaisseaux l'argent destiné à la solde; et l'on vit aus- sitôt y courir ceux qui un instant auparavant refusaient d'y monter. La forte volonté du prélat assura ensuite le succès de l'entreprise, en précipitant l'attaque. Oran, surprise avant l'arrivée des secours, fut rapidement en- levée, la ville saccagée, et les habitants presque entière- ment massacrés. A la vue de tant d'horreurs, on assure que Ximenès reprocha à Pierre Navarre d'avoir si peu ménagé des hommes qu'il venait pour convertir. Il n'y avait rien là qu'il n'eût dû prévoir; mais à cette époque les plus affreuses barbaries étaient trop souvent exercées par les Espagnols, au nom d'une religion de paix. Le caractère ambitieux et difficile de Pierre Navarre avait été plusieurs fois obligé de plier sous la fermeté impé- rieuse d'un vieillard, d'un prêtre, qu'une volonté inflexi- ble et l'amour des soldats rendaient tout-puissant. Il est probable cependant que ces difficultés empêchèrent le cardinal de pousser plus loin une entreprise si étrangère au sacerdoce. Il revint en Espagne à l'instant où Ferdi- nand, toujours plein de duplicité, écrivait à Navarre de retenir le *bonhomme en Afrique, afin d'user sa personne et son argent*. De grands honneurs attendaient Ximenès dans sa patrie. Il entra en triomphe dans Alcala, se fai- sant précéder par des esclaves et des chameaux chargés des richesses enlevées à Oran, et dont il offrit ensuite au roi tout ce qu'il ne réserva pas pour les églises et les bibliothèques. Ce noble usage de la victoire ne l'em- pêcha pas cependant de poursuivre le remboursement des avances qu'il avait faites, avec une fermeté et une persévérance qui confondirent tous les artifices par les- quels Ferdinand espérait éluder l'exécution de ses pro- messes. Mais la probité sévère de Ximenès ne lui per- mettait d'employer les biens de l'Église qu'à des objets d'utilité publique. Les sommes qui lui rentrèrent furent destinées à l'établissement de greniers d'abondance, qui, remplis à ses frais, durent à l'avenir préserver son diocèse de tous les maux qu'entraînent les chertés et les disettes. Lorsque le roi d'Aragon mourut, en 1516, il nomma, par son testament, le cardinal d'Espagne ré- gent du royaume de Castille pendant l'absence de son petit-fils Charles d'Autriche. Le jeune prince était alors âgé de seize ans. Il confirma les pouvoirs du ministre; mais impatient de porter le titre de roi, il désira que les états de Castille le lui donnassent conjointement avec

la reine sa mère, qu'une sombre mélancolie mettait hors d'état de prendre les rênes du gouvernement. Les grands du royaume n'étaient point disposés à cette condescendance. Ximenès, dont les représentations avaient été sans effet sur le jeune prince, craignit que l'opposition ne le disposât défavorablement, et voyant que la discussion traînait en longueur, il fit proclamer Charles avant qu'elle fût fermée. Tant que dura son pouvoir, il s'attacha toujours à abaisser l'orgueil de cette puissante féodalité, dangereuse rivale des trônes, dont elle était pourtant l'appui. Ce système, qui fut aussi, plus tard, en France, celui de Richelieu, semble lui avoir été enseigné par un ministre qui avec autant de hauteur, mais plus de droiture, autant de force, mais plus de clémence, prépara le règne de Charles-Quint, comme le prélat français celui de Louis XIV. Mais sans développer ici un parallèle, certainement honorable aux vertus de Ximenès, et qui a fait d'ailleurs le sujet d'un ouvrage où les faits, constamment en rapport, laissent au lecteur toute la liberté du jugement, il suffit de montrer le régent de Castille réprimant les hautes prétentions, confondant les intrigues, maintenant tout par la seule force de son caractère, et saisissant l'instant où les députations de la noblesse l'accusaient auprès du prince, pour demander un accroissement presque illimité du pouvoir qu'il exerçait avec tant de plénitude et de hauteur. Jean d'Albret, qui avait cru le temps d'une régence plus favorable pour recouvrer la Navarre que lui avaient enlevée les armes de Ferdinand, fut défait dès l'ouverture de la campagne. Les Génois, alarmés pour leur commerce, désavouèrent d'indiscrètes entreprises; les habitants de Malaga révoltés rentrèrent dans le devoir; et les grands, obligés de plier, posèrent les armes qu'ils avaient déjà prises. A tant de titres à la reconnaissance publique et à celle du prince. Ximenès en joignit un encore, qui lui attira les bénédictions du peuple; la reine Jeanne, que l'oubli de tous et la négligence du roi, son père, avaient laissée tomber dans une sorte d'abrutissement, fut enfin rendue par ses soins à une vie plus honorable. Chièvre, qui de gouverneur de Charles-Quint était devenu son ministre dans les Pays-Bas, cherchait à profiter du caractère de Ximenès pour rejeter tout l'odieux des actes de répresssion et de sévérité sur un rival qu'il se proposait bien de supplanter. Le cardinal sentait mieux que personne la nécessité des réformes; mais il ne voulut pourtant accepter ce ministère de rigueur qu'à la condition d'y joindre une entière liberté sur les dédommagements et les grâces à accorder. Dès lors les mesures furent prises avec tant de sagesse, et leur exécution fut accompagnée de tant de ménagements, que sans exciter trop de murmures, il parvint à faire rentrer dans le domaine royal tout ce qui en avait été aliéné. Les pensions aussi furent restreintes, beaucoup d'abus redressés, une grande partie des administrateurs changés; enfin les ordres religieux militaires, si forts de leur union et du crédit de leurs membres, se virent obligés de restituer à la couronne les droits qu'ils avaient usurpés. Mais de si grands succès éveillaient de plus en plus l'envie; Charles-Quint, excité par un conseil soupçonneux et jaloux, voulut adjoindre à Ximenès le doyen de Louvain, son ancien précepteur, qui dans la suite fut pape sous le nom d'Adrien VI, et successivement deux hommes habiles, le seigneur de la Chaux et le Hollandais Amerstofs. Les uns et les autres furent reçus avec de grands honneurs, introduits par le cardinal lui-même dans le conseil, mais ainsi que tous ceux qui en faisaient partie, ils restèrent spectateurs d'une autorité qu'ils venaient partager et surveiller. Leurs efforts pour secouer un joug qui était appuyé, par une véritable supériorité, sur la confiance du peuple, et l'éloignement des Espagnols pour toute domination étrangère, furent toujours inutiles. Une fois en se hâtant de signer des dépêches, ils crurent forcer Ximenès à placer son nom au-dessous des leurs. Mais l'impérieux prélat ordonna froidement de déchirer l'expédition, en fit faire une autre qu'il signa seul, et depuis il en usa toujours de même. Cette hauteur de caractère bien propre à faire des ennemis au cardinal, ne l'était pas moins aussi à lui attacher ceux dont il prenait la défense. Le clergé castillan lui dut l'exemption d'un décime imposé par Léon X, mais dont le prétexte, en sa qualité de régent, ne lui parut pas assez fondé pour qu'il l'admît. Cependant comme chef suprême de l'inquisition, il soutenait en même temps les droits de ce tribunal terrible, près d'un jeune prince ébranlé par les plaintes des juifs et des Mores. Sa sévérité inflexible voulait la justice; mais, non content de soutenir les droits du trône et ceux du peuple, il se croyait chargé selon l'esprit du temps de venger encore ceux de la divinité. D'après les relevés de Llorente, plus de 50,000 condamnations furent prononcées pendant les 11 années que Ximenès exerça les fonctions de grand inquisiteur, et 2,500 victimes périrent dans les flammes. Cependant le même auteur dont les témoignages favorables ne doivent pas être suspects, assure que de concert avec le cardinal de Mendoza et l'évêque de Grenade, Ximenès s'était opposé à l'établissement de l'inquisition en Espagne. Il convient encore qu'en étant devenu le chef il destitua plusieurs inquisiteurs qui avaient abusé de leur pouvoir; qu'il protégea l'innocence et fit des règlements pleins de sagesse pour ralentir l'activité du tribunal, et diminuer le nombre de ses victimes. Le même Llorente attribue à Ximenès un manuscrit conservé dans la bibliothèque des études royales de Saint-Isidore à Madrid. L'ouvrage dédié au prince des Asturies, Charles d'Autriche, est intitulé *du Gouvernement des Princes*. On y traite, sous une forme allégorique, des différentes parties de l'administration; les abus de l'inquisition, et particulièrement le secret de ses procédures, y sont discutés avec beaucoup de sagesse; et de grandes réformes y sont proposées. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que cette âme forte et hautaine ne fût touchée de l'amour du bien; on peut croire même qu'elle s'ouvrait à la pitié, témoin la grâce qu'il accorda à quatre jeunes seigneurs, qu'il avait réduits par la force, et qu'il s'attacha par la reconnaissance. Mais le parti flamand apportait des obstacles à tous ses desseins; les trésors de la Castille, transportés à Gand, devenaient la proie des courtisans du jeune prince; et Ximenès, adressant de continuelles réclamations, était l'objet contre lequel se dirigeaient tous les efforts de la malveillance et de l'intrigue. En vain pressait-il le roi de venir en Espagne; la Flandre, à la veille de n'être plus qu'une province de cette vaste mo-

archie, retardait par tous les moyens le départ du souverain. Les intérêts de l'infant Ferdinand, jeune frère de Charles, et qui né en Espagne y était toujours demeuré, servaient sourdement de prétexte aux intrigues des grands; Germaine de Foix, veuve en secondes noces du roi d'Aragon, se montrait disposée à se joindre à ce parti. Le cardinal, dont la prudence ne s'endormait point, avait plusieurs fois déjoué toutes ces menées. Il fut nécessaire de changer les officiers qui composaient la maison du jeune prince : ses vives réclamations, les plaintes de la cour, les menaces, tout fut sans effet sur une détermination que la sûreté de la couronne avait seule dictée. Quelques seigneurs lui demandant raison de ces actes d'autorité, Ximenès les conduisit sur un balcon, leur montra des détachements de sa garde, et après avoir ordonné une décharge d'artillerie : « Voilà, dit-il, la dernière raison des rois (*Hæc est ultima ratio regum*). » Puis, remuant avec la main son cordon de l'ordre de Saint-François : « Cela me suffit, ajouta-t-il, pour mettre à la raison des sujets rebelles. » Mais celui qui devait jouir du fruit de tant de travaux, prévenu sans cesse par tout ce qui l'entourait, et peut-être atteint d'une secrète jalousie de pouvoir, ne vit jamais un homme dont on avait trop de raisons de craindre l'ascendant. Déjà attaqué d'un mal dont la source était attribuée au poison, Ximenès qui semblait ne survivre que pour montrer jusqu'à quel point une âme forte peut être indépendante des souffrances du corps, s'était mis en route pour aller au-devant du roi; enfin, débarqué en Espagne, arrêté par la maladie, il insistait dans ses dépêches pour que les seigneurs flamands fussent renvoyés dans leur pays avant la tenue des états; et cet avis décida sa disgrâce. On ne voulut point attendre que la mort éteignît ce flambeau; il jetait un trop grand jour sur les intérêts du prince. Charles-Quint fit écrire à Ximenès qu'il était temps qu'il allât prendre dans son diocèse le repos dont il avait besoin. On dit que, blessé de tant d'ingratitude, et d'autant plus que la lettre était écrite de la main d'un ami qui lui devait son élévation, le cardinal mourut peu d'heures après l'avoir reçue. D'autres assurent qu'étant déjà à l'extrémité il ne put l'ouvrir, et n'en connut jamais le contenu. Ximenès termina sa carrière le 8 novembre 1517. Son extérieur était noble, la sagesse et l'élévation se montraient dans tout son ensemble.

XIMENÈS (Pierre), né à Middelbourg, de parents portugais, en 1514, fit ses études à l'université de Salamanque, sous la protection de l'évêque de cette ville qui était son parent, et voyagea ensuite pour son instruction en Italie et en France. Il séjourna quelque temps à Paris, et se rendit à Louvain, puis à Liége, où il se livra avec beaucoup de succès à l'étude des langues et de la théologie. Ce fut dans cette dernière ville que, voulant réfuter les fausses doctrines qui agitaient alors toute l'Europe, il commença son excellent traité intitulé : *Demonstratio catholicæ veritatis*. Il acheva cet ouvrage à Cologne, où les troubles des Pays-Bas l'avaient obligé de se réfugier, et l'ayant fait imprimer il l'envoya à Liévin Torrentius, évêque d'Anvers. Cet habile théologien mourut en 1595.

XIMENÈS (Joseph-Albert), Espagnol, né en 1719, d'une famille noble, se fit carme en 1734, et fut professeur de théologie. Il se distingua par ses talents pour la prédication; devint théologien du nonce en Espagne, et après avoir rempli différents emplois dans son ordre, en fut nommé prieur général en 1768, et mourut dans ces fonctions en 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des carmes*, in-fol., où il a inséré les brefs et les bulles qui concernent cet ordre.

XIMENÈS (Jacques), poëte espagnol, né vers le milieu du 16e siècle, à Arcos de la Frontera dans l'Andalousie, fit imprimer en 1579, à Alcala de Hénarès, un poëme héroïque en langue espagnole, sur les expéditions de *l'invincible cavalier le Cid ruy Dias de Bivar* ou *Vibar*, vol. in-4°, dédié au duc d'Albe, sous qui l'auteur avait fait la guerre des Pays-Bas. Suivant Baillet et Rapin, cet ouvrage est une très-mauvaise imitation de poëme épique. Jacques Ximenès a encore fait imprimer, en 1669, un vol. de *Sonnets*, qui sont également oubliés.

XIMENÈS (François), peintre, naquit à Sarragosse en 1598, apprit les principes de la peinture en Espagne, et se rendit à Rome, pour étudier les ouvrages des grands maîtres de l'art. C'est là qu'en appropriant à son talent ce que chacun avait de plus remarquable, il parvint à se faire une manière qui était pour ainsi dire l'extrait des différents genres qu'il avait étudiés. De retour dans sa patrie, Ximenès mit en pratique les grandes leçons qu'il avait été puiser en Italie. Les plus beaux monuments de Sarragosse furent enrichis de ses ouvrages. Il est facile de reconnaître, en voyant ses tableaux, à quelle école il s'est formé; ils ont tout l'appareil des grandes machines italiennes, et la simplicité des compositions espagnoles. Il y a quelque analogie entre ses tableaux et ceux de Lebrun; tous deux peignent avec une espèce de magnificence, qui leur est particulière. On voit dans la chapelle de Saint-Pierre de Sarragosse trois compositions de Ximenès, dont chacune a plus de quarante pieds; elles sont si bien remplies par le sujet qu'elles représentent, que la grandeur du cadre ne s'y fait sentir que par l'admiration qu'inspire le pinceau qui a su l'animer de tant de vie, d'éclat et de noblesse. Les petits tableaux de Ximenès ne sont pas moins estimés en Espagne, que ses grands ouvrages d'apparat. Ce peintre mourut à Sarragosse en 1666.

XIMENÈS DE CARMONA (François), médecin espagnol, né vers la fin du 16e siècle à Cordoue, acheva ses études à l'université de Salamanque, et après y avoir reçu le degré de docteur fut pourvu de la chaire d'anatomie qu'il remplit avec distinction. Il pratiqua depuis la médecine à Séville avec beaucoup de succès. On lui doit un ouvrage très-curieux intitulé : *Tratado de la grande excelencia de la agua y de sus maravillas, virtudes, calidades, y eleccion; y del buen uso de enfriear con nieve*, Séville, 1619, in-4°. C'est le sujet traité par Macquart, dans le *Manuel sur les propriétés de l'eau dans l'art de guérir*; mais le médecin français n'a pas pu profiter des remarques du docteur espagnol, puisqu'il n'a point connu son ouvrage. La plupart des biographes attribuent encore à Ximenès de Carmona : *Quatro libros de la naturaleza de las plantas y animales que estan recebidos en el uso de la medecina en la Nueva Espana*, Mexico, 1615, in-4°.

XIMENÈS GUILLEN (François), médecin à Séville vers la fin du 16e siècle. On lui doit une dissertation intitulée : *Quid sit per sapientiam mori apud Plinium*, in-4°, et quelques autres opuscules en réponse à son confrère Jean de Lema.

XIMENÈS (Jérôme) était né dans le 16e siècle à Épila, bourg de l'Aragon, et pratiqua son art avec succès à Sarragosse. Il est auteur des deux ouvrages suivants : *Institutionum medicarum libri IV*, Tolède, 1583, in-fol.; Épila, 1596, in-4°; *Quæstiones medicæ*, Épila, in-fol.

XIMENÈS (Léonard), jésuite, mathématicien de l'Empereur, membre associé des académies des sciences de Paris, de Pétersbourg et de diverses sociétés savantes d'Italie, né en 1716 à Trapani, en Sicile, d'une famille originaire d'Espagne, mort d'apoplexie en 1786, professeur de géographie à l'académie de Florence, avait profité, pour s'avancer dans les hautes études scientifiques, des loisirs que lui laissait la place de précepteur des enfants d'un noble florentin. C'est à lui que la capitale de la Toscane doit l'observatoire de San-Giovannino. Hydraulicien, ingénieur et astronome, il a utilisé ses talents par une foule de travaux importants, tels que la route de Pistoie, le pont de Sestajone, etc. Il suffira de citer parmi ses écrits : *Primi elementi della geometria piana*, Venise, 1751, in-8°; *Osservazione del passagio di Venere sotto il disco solare..... VI giugno* 1761, in-4°; *Nuove sperienze idrauliche*, etc., Sienne, 1780, in-4°; *Ristretto delle osserv. dell' ecclissi solare del 17 oct.* 1781, Rome, in-4°; *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti*, Pise, 1782, 2 vol. in-4°; *Raccolta di perizie ed opuscolici idraulici*, etc., 1781-86, 2 vol. in-4°; divers *Mémoires* et *Dissertations* dans les journaux scientifiques. L'*Éloge* de Ximénes a été écrit en italien par L. Brenna et par Palcani. (Voyez le *Supplem. biblioth. soc. jesu* du P. Caballero.)

XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), littérateur, né à Paris le 26 février 1726, d'une ancienne maison aragonaise, suivit d'abord, comme ses ancêtres, la carrière militaire, fut aide de camp du maréchal de Saxe, se distingua à Fontenoi, parvint au grade de mestre de camp, quitta le service en 1746, et devint un poëte médiocre. En 1752, il donna au Théâtre-Français *Epicharis*, tragédie qui n'eut qu'une seule représentation; *Don Carlos*, représenté l'année suivante, eut plus de succès sans être meilleur; *Amalazonte* eut le sort d'*Epicharis*. Ces trois tragédies ont été imprimées en 1772, dans un volume où Ximenès, réunit, sous le titre d'*OEuvres*, tous les essais poétiques de sa jeunesse; et 20 ans après, il publia un nouveau recueil sous le titre de *Codicille d'un vieillard*, Paris, 1792. Il se montra partisan de la révolution, mais sans fanatisme, ne prit aucune part aux événements, et ne remplit aucune fonction publique. Napoléon, qu'il encensa dans de petits vers, lui fit une pension; de pareils hommages lui valurent aussi du roi, en 1816, la croix de Saint-Louis. Il mourut en 1817, doyen des colonels et des poëtes français, dans sa 92e année. La plupart des pièces insérées dans les deux recueils cités plus haut avaient été d'abord imprimées séparément. Il avait publié aussi quelques écrits en prose, notamment quatre lettres *sur la Nouvelle Héloïse*, où, se faisant l'écho des passions de Voltaire, il déversait sur J. J. Rousseau les plus outrageux mépris. Il est question de Ximenès en plusieurs endroits de la *Correspondance* de Voltaire, et l'on trouve sur lui diverses anecdotes dans les *Mémoires* de Bachaumont. (Voyez aussi, pour les détails bibliographiques le *Journal de la librairie*, année 1817, p. 351.)

XIMENO (Vicente), savant biographe, né vers la fin du 17e siècle à Valence, où il obtint un canonicat, consacra 14 années à visiter les archives des chapitres et des abbayes de ce royaume, et y recueillit les matériaux d'une histoire littéraire qu'il publia sous le titre de : *Escritores del regno de Valencia... desde el ano* 123[illegible]... 1747-49, 2 vol. in-fol., ouvrage rare en France, et qui est le complément nécessaire de la *Biblioth. hispan.* de Nicol. Antonio.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople, mort en 1078, avait succédé dans cette dignité à Lichudès en 1066. Il était d'une illustre famille de Trébizonde, et avait mené d'abord la vie érémitique dans une des solitudes du mont Olympe. Outre une *Homélie* imprimée (grec et latin) par le P. Gretzer dans le t. II de son recueil *de Cruce*, on a de Xiphilin : *Decreta duo de sponsalibus*, dans le *Jus græco-roman.* de Leunclavius, t. I; *Decretum de nuptiis prohibitis*, ibid., t. IV; trois *Constitutions* sur les matières ecclésiastiques. La bibliothèque du Vatican possède de lui un recueil manuscrit d'*Homélies* pour tous les dimanches de l'année.

XIPHILIN (Jean), neveu du précédent. On lui doit l'*Abrégé de Dion Cassius*, compilation devenue précieuse par la perte d'une grande partie de l'original. Le travail de Xiphilin, imprimé pour la première fois à Paris par Rob. Estienne, 1551, in-4°, avec la traduction latine de G. Blanc d'Alby, a été réimprimé par H. Estienne, 1592, in-fol., avec les corrections de l'éditeur et de Xilander. Fabricius a donné dans sa *Biblioth. græca* la liste des éditions de Dion et de Xiphilin. L'Abrégé de Xiphilin a été traduit dans les principales langues de l'Europe. On en a deux traductions françaises : par Bois-Guillebert, Paris, 1674, 2 vol. in-12; et par le président Cousin, 1678, in-4°, et 1686, 2 vol. in-12.

XUARÈS ou **SUARÈS** (Roderic), célèbre jurisconsulte espagnol, florissait dans le 15e siècle, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Il avait fait ses études d'une manière brillante à l'université de Salamanque, sa ville natale. Cependant il ne voulut prendre aucun autre degré que le baccalauréat, disant qu'il valait mieux être le premier bachelier des Espagnes que le dernier des licenciés ou des docteurs. Ayant choisi sa résidence à Valladolid, il s'acquit une grande réputation par son savoir et par le talent qu'il déploya dans la défense des causes dont il était chargé. Devenu membre de l'audience royale de cette ville, il apporta dans l'exercice de ses fonctions beaucoup de zèle et d'intégrité. Il paraît que sur la fin de sa vie, Xuarès revint habiter Salamanque, puisqu'on sait que Ferdinand l'en nomma décurion. Les jurisconsultes espagnols les plus distingués, tels qu'Ant. Quesada, Did. Covaruvias, Gasp. de Baëza, citent toujours Xuarès avec éloge, et s'appuient fréquemment de son opinion. On a de lui : *Allegationes et consilia XVIII*, Medina del Campo, 1555, Madrid

579, in-fol; *Repetitiones sive lecturæ in quasdam le-es fori legum*, Salamanque, 1556; divers *Opuscules* de droit. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés avec des notes de Did. Valdes, Valladolid, 1590, Francfort, 594, Douai, 1614, in-fol. (Voyez la *Bibliothec. hispan. nov.* d'Antonio, II, 271-72.)

XUARÈS (Gaspard), botaniste, naquit le 9 juillet 1731, à San-Iago del Estero, dans le Tucuman, une des provinces espagnoles d'Amérique comprises sous le nom de Paraguay. Pendant les dernières années qui précédèrent la suppression des jésuites, il professa dans leurs colléges la théologie, et ce qu'on appelait alors la philosophie. Il était entré dans leur ordre dès sa jeunesse. Ramené en Europe avec les autres pères, lorsqu'on les chassa de leur établissement, et relégué comme eux en Italie, il se fixa près de Rome. Il s'y occupa de littérature, et plus encore de botanique, conformément à un penchant qu'il avait toujours éprouvé. Ses observations faites avec sagacité sous des latitudes différentes, furent remarquées des naturalistes. Leurs suffrages l'auraient encouragé à entreprendre, dans l'intérêt de la science, d'autres excursions; mais la guerre s'y opposa trop souvent durant ses dernières années. Il mourut à Rome, le 3 janvier 1804. Il a laissé dans divers genres quelques ouvrages: trois petits traités sous ce titre, *Osservazioni filologiche sopra alcune plante esotiche, atte nel* 1788-90, Rome, 1789-92, in-4°; *Elogia de la Señora Maria Josephe Bustos Americana*, in-8°, ibid., 1797; *Vida iconologica del apostol de las Indias S. Francisco Xavier*, in-8°, ibid., 1798; *Histoire de la province de Buénos-Ayres* (manuscrit); *Dissertations sur le droit des gens, etc.* (manuscrit).

XYLANDER (Guillaume HOLTZEMANN, nom grécisé en celui de), savant philologue, né à Augsbourg le 6 décembre 1532, débuta à 16 ans par une traduction du poëme de *Tryphiodore*, et à 26 obtint la chaire de langue grecque à l'académie d'Heidelberg. Il mourut prématurément le 10 février 1576, épuisé par l'excès du travail auquel le réduisait son extrême pauvreté, et par l'abus des liqueurs fortes. L'électeur palatin Frédéric III l'avait nommé secrétaire des assemblées convoquées à l'abbaye de Maulbrun pour statuer sur des points controversés parmi les protestants. Outre les éditions latines d'Euripide, de Théocrite, d'Étienne de Byzance et d'Horace, on lui doit une foule de traductions qui ont été appréciées par Huet dans son traité *de Claris interpret.*, t. II, ainsi que par Is. Vossius et par Wittenbach. Il suffira de mentionner celles des *Réflexions* de Marc Aurèle, Zurich, 1558, in-8°; Lyon, 1559, in-12, grec et latin, Bâle, 1568, in-8°; des *Vies* et des *OEuvres morales* de Plutarque, Bâle, 1561-70, 2 vol. in-fol.; de *Strabon*, ibid., 1571, in-fol.; de *Diophante*, grec et latin, ibid., 1575, in-fol. Il a publié aussi quelques écrits originaux, tels que: *Schediasma de astronomico horologio argentoratensi*, Strasbourg, 1575, in-4°; et *Institutiones aphoristicæ logicæ Aristotelis*, etc., Heidelberg, 1577, in-4°. Le t. IV des *Deliciæ poetar. germanorum* contient de lui quelques pièces. (Voyez le *Theatrum viror. doct.* de Freher, les *Éloges* de Teissier et le t. XIX des *Mémoires* de Niceron.)

XYSTE, que quelques savants ont confondu avec le pape S. Xiste ou Sixte Ier, est auteur d'une *Liturgie* imprimée en syriaque, dans le Missel des Maronites, en 1594, et en latin, dans le premier tome des *Liturgies orientales*, par Renaudot. On pensait qu'il avait le caractère épiscopal, les évêques, chez les Syriens, ayant seuls le droit de composer et de publier des liturgies. On attribue au même Xyste des *Discours* ascétiques, qui n'ont point été rendus publics. Voy. *Assemani bibliotheca orientalis*, tome Ier, etc.

Y

YACOUB IBN-LEITS ou **LAITH**, surnommé *Al-Soffar* (*le chaudronnier* ou *l'ouvrier en cuivre*), à cause de la profession de son père, qui fut aussi la sienne, suivant plusieurs auteurs, a été, dans la Perse orientale, le fondateur de la dynastie des *Soffarides*, l'une des premières qui sapèrent les fondements de l'empire des califes abbassides. Leïts et ses trois fils, Yacoub, Amrou et Aly, habitaient un village du Seïstan, province que sa position et son éloignement de Bagdad rendaient depuis longtemps le foyer des révoltes. Sobre et ennemi des plaisirs, Yacoub trouvait dans ses économies un moyen de satisfaire sa générosité envers ses camarades. Mais appelé par instinct à de plus hautes destinées, il rougissait de son obscurité : il endurcissait son corps aux exercices les plus violents, et s'habituait à braver les plus grands périls. Son caractère ne se démentit pas un instant, et le conduisit enfin au but qu'il s'était proposé. Ses discours et son exemple ayant déterminé ses frères et ses compagnons à embrasser un état plus convenable à des gens de cœur, et qui n'est point réputé infâme chez les Orientaux, il en fit des brigands, se mit à leur tête, et attaqua les caravanes. Mais plus stimulé par l'amour de la gloire que par l'intérêt, il laissait aux voyageurs une partie de leurs bagages, distribuait le reste à sa troupe, et ne gardait rien pour lui. Vers ce temps-là, Salih, fils de Nasr, Arabe d'une illustre et d'une grande réputation, vivait à Bost, ville du Seïstan, et méditait d'enlever cette province aux Thahérides, qui gouvernaient, au nom des califes, toute la partie orientale de l'empire musulman. Le pillage de sa maison parut à Yacoub une entreprise digne de lui. Il y pénètre de nuit, enlève les objets les plus précieux; mais, en se retirant, il fait un faux pas, croit avoir laissé tomber quelque bijou, cherche dans l'obscurité ce qui a pu le faire trébucher, et trouve un morceau de sel. Saisi de respect pour cette matière, que les musulmans regardent comme le symbole de l'hospitalité, il jette son butin, et s'éloigne au plus vite d'une maison qui lui semble sacrée. Cette

aventure devint l'origine de sa fortune. Salih, soupçonnant la vérité, voulut en entendre le récit de la bouche même du fils de Leïts. Ce mélange d'audace, de religion, de bravoure et de franchise, lui plut dans un chef de voleurs. Il l'attacha à son service, et lui donna le commandement des troupes avec lesquelles il s'empara du Seïstan, l'an 237 de l'hégire (852 de J. C.). Mais Salih périt bientôt dans une bataille contre Thaher II, émir du Khoraçan, ou survécut peu à sa défaite. Yacoub continua de servir Darham, son frère, qui lui avait succédé, et il reprit le Seïstan, qui était rentré sous l'obéissance des Thahérides. Darham, prince faible et sans capacité, s'étant démis du pouvoir suprême, ou ayant été fait prisonnier par les troupes du calife, Yacoub lui succéda par les suffrages de l'armée, que ses largessses avaient gagnée. Aussitôt que Yacoub fut maître du Seïstan, l'an 248 (862), il fit sur Hérat une tentative dans laquelle il échoua complétement; mais pour réparer son imprudence il s'appliqua à fortifier ses États, à étouffer tous les germes de troubles et de discordes, et à se concilier par sa douceur et son équité, l'affection de tous ses sujets. Pour consolider et sanctionner son usurpation, il lui fallait encore l'adhésion de l'émir du Khoraçan, et le diplôme du calife. Il ne put les obtenir que par la force. La circonstance était favorable: les milices turques, véritables gardes prétoriennes, ensanglantaient le trône des Abbassides, dont l'empire perdait chaque jour de ses anciennes limites, par suite des révoltes qui éclataient dans les provinces les plus reculées. Yacoub entre dans le Khoraçan, l'an 253 (867), s'empare de Hérat, de Fouscheng, et ne les rend à l'indolent Mohammed, fils de Thaher, qu'en le forçant à renoncer au Seïstan. Tranquille de ce côté, il envahit le Kerman, deux ans après, bat et fait prisonniers successivement le lieutenant du gouverneur de Chiraz, et ce gouverneur lui-même. Cette double victoire lui soumet toute la province de Farsistan, et lui ouvre les portes de Chiraz, sa capitale. Mais ne voulant qu'effrayer le calife, sans rompre avec lui, il lui envoie des présents aussi riches que curieux, accompagnés d'une lettre remplie de protestations d'obéissance et de respect; puis sans attendre le succès de sa démarche, il évacue ses conquêtes, et retourne dans ses États, emmenant avec lui ses deux prisonniers comme otages. Bientôt il obtint du calife Motamed la cession authentique du Seïstan. Après avoir déjoué une conspiration tramée par les parents de Darham, et par quelques familles puissantes, qui s'indignaient d'obéir à un homme d'aussi basse extraction, Yacoub fit une nouvelle invasion dans le Farsistan, l'an 247 (871), afin d'arracher encore quelques concessions au calife. En effet, Mowafek, frère et lieutenant général de ce prince, pour éloigner le fils de Leïts, lui abandonna Balkh et ses dépendances, à condition qu'il irait sans retard en prendre possession. Yacoub s'y rendit aussitôt, réunit à ses États cette partie du Khoraçan, y recruta son armée, porta la guerre chez les princes idolâtres de Caboul et de Rokhadje, et les ayant vaincus, fit charger de chaînes le premier, et mettre à mort le second, qui poussait l'orgueil jusqu'à se faire adorer sur un trône d'or. Il rétablit l'islamisme dans ces contrées; et les idoles, qu'il ravit à la vénération des peuples, accompagnèrent les magnifiques présents dont sa politique offrit encore l'hommage au calife. A peine de retour de cette brillante et fructueuse expédition, Yacoub tourna ses armes contre l'émir thahéride, qui avait refusé de lui livrer les émigrés du Seïstan. Maître de Hérat, pour la seconde fois, il marche sur Nichabour. Au lieu de combattre ou d'apaiser ce superbe ennemi, Mohammed lui envoie demander stupidement de quel droit il envahit le Khoraçan. « Voilà mes titres, » répond fièrement Yacoub, en tirant son épée. Cependant à l'approche des enseignes soffarides, Mohammed montre de l'énergie et du courage; mais ses troupes désertent, ses courtisans le trahissent, et les habitants, pour échapper aux horribles suites d'un assaut, implorent la clémence du vainqueur. Mohammed, arrêté dans sa fuite, est conduit à son ennemi, qui le retient prisonnier, et met fin, en 259 (873) à la dynastie des Thahérides. Yacoub signala son entrée dans Nichabour, par un grand acte de justice: il fit mourir tous les traîtres, et combla de faveurs Ibrahim, le seul qui fût resté fidèle à son maître. Les réfugiés seïstaniens avaient trouvé un asile auprès du prince alide Haçan, fils de Zeïd, souverain du Thabaristan. Yacoub, les ayant réclamés en vain, court à la vengeance. Il entre dans les États de ce prince en 260 (874), taille en pièces son armée, s'empare de Sari et d'Amoul, et se dispose à poursuivre Haçan jusque dans le Deylem; mais des pluies qui tombèrent pendant 40 jours, inondant tout le plat pays, firent déborder les nombreux torrents dont il est entrecoupé, et forcèrent Yacoub de retourner dans le Khoraçan, après avoir perdu 40,000 hommes, emportés par les flots et par l'insalubrité du climat. Malgré le mauvais résultat de cette expédition, il se fit un mérite auprès du calife d'avoir combattu un prince hérétique, et demanda l'investiture de toutes les provinces dont il s'était emparé. Mais Motamed, aux yeux de qui le fils de Leits était un rebelle, un ennemi bien plus redoutable encore que Haçan, ne lui tint point compte de ce prétendu zèle. Ravi de son désastre, et le croyant abattu pour long temps, il dépêcha partout des ordres de fulminer contre lui des malédictions dans toutes les mosquées, et excita ses voisins à lui faire la guerre. Yacoub perdit en effet Balkh, Termed, le Djouzdjan et quelques autres de ses dernières conquêtes, en 261 (875). Ces revers ne le rendirent que plus implacable dans sa haine contre le calife. Le Farsistan venait de tomber au pouvoir d'un autre ambitieux qui n'avait lutté avec avantage contre les forces abbassides, qu'en épuisant les siennes. Yacoub l'attaqua, le vainquit, le tua dans une bataille, s'empara de ses trésors, et subjugua le Farsistan et l'Ahwaz. Enflé de ses prospérités, il ne met plus de bornes à ses prétentions, et marche sur Bagdad. Le calife essaie en vain de le fléchir, en lui envoyant la patente d'investiture du Khoraçan, du Farsistan et du Thabaristan. Ce prince et son frère Mowafek se décident enfin à défendre la capitale, et s'avancent contre le rebelle, qui vient à leur rencontre, le 9 redjeb 262 (9 avril 876), dans les environs de Waseth. La fortune abandonna Yacoub dans cette journée. Sa valeur, son expérience, ses efforts ne purent résister aux talents, aux savantes manœuvres de Mowafek. Percé de trois flèches, dont une l'avait atteint à la gorge, il fut obligé de fuir avec les débris de son

armée, et d'abandonner son camp aux vainqueurs. Les ravages commis par les Zendjes, dans l'Irak, firent une diversion favorable aux projets du fils de Leïts, empêchèrent qu'il ne fût poursuivi, et lui laissèrent les moyens de réparer ses pertes, et de rentrer, dès l'année suivante, dans l'Ahwaz, évacué par ces barbares, avec lesquels il avait vraisemblablement contracté alliance. A la tête d'une armée formidable qui semble menacer et Bagdad et la famille des Abbassides d'une entière destruction, il arrive enfin à Djondischabour. C'est là que la Providence avait fixé le terme de ses jours. Une colique inflammatoire causée par l'excès de ses fatigues, plus encore que par les ardeurs d'un soleil brûlant le force de s'arrêter. En vain les hommes de l'art prescrivent les remèdes propres à calmer le feu de ses entrailles. Yacoub, infatué du préjugé de la prédestination, s'y refuse obstinément. Sur ces entrefaites, arrivent des ambassadeurs du calife. Au bruit de l'approche du conquérant soffaride, Motamed, entouré d'ennemis, avait pris le parti d'entrer en négociation avec celui qui lui paraissait le plus redoutable. Il lui envoyait donc une lettre pleine de témoignages de bienveillance et de considération, avec un diplôme qui lui conférait la souveraineté de toutes les provinces qu'il avait conquises, en exigeant seulement qu'il s'éloignât de l'Irak. Le fils de Leïts, loin d'être touché de cette démarche humiliante dont il connaissait le peu de sincérité, demeure inébranlable dans sa résolution. Avant que les ambassadeurs fussent de retour à Bagdad, Yacoub expira au mois de chawal 265 (juin 879). Il avait régné dix ans dans le Seïstan, et six dans le Khoraçan. Son frère, Amrou, lui succéda.

YACOUB Ier AL-MANSOUR, roi de Maroc. *Voy.* MANSOUR.

YACOUB II AL-MANSOUR-BILLAH (Abou Yousouf), IIe prince de la famille des Merinides en Afrique, et premier roi de Maroc de cette dynastie, dont on peut le regarder comme le fondateur, succéda à son frère Abou-Bekr, l'an 656 de l'hégire (1258 de J. C.), et fut proclamé roi de Fez, à l'âge de 48 ans. Beau et bien fait, il était affable, juste, pieux et libéral. Heureux dans toutes ses entreprises, il ne fut jamais vaincu. Il commença son règne par des actes de bienfaisance, fonda un hospice pour les malades et les fous, et assigna des pensions aux indigents, aux aveugles et aux orphelins. Ayant appris en l'an 658 (1260) que les chrétiens avaient surpris la ville de Salé, dont ils avaient massacré ou réduit en esclavage la plus grande partie des habitants, il marcha avec tant de diligence, qu'il les attaqua sans leur laisser le temps de s'y fortifier, et leur enleva cette conquête qu'ils n'avaient occupée que 24 jours. Yacoub fit construire une forte muraille du côté du fleuve, pour garantir cette ville d'une seconde invasion, et, afin d'accélérer les travaux, il encouragea les ouvriers en portant lui-même des pierres. La même année, il conclut la paix avec Omar al-Mourteda, roi de Maroc, et la rivière Ommer-Rabia fut fixée pour limite de leurs États. Mais, en 659, Omar recommença les hostilités. Il fit d'immenses préparatifs, et dépeupla sa capitale pour lever une armée formidable ; cependant, quoiqu'il eût parmi ses troupes un corps d'auxiliaires portugais, elles furent totalement défaites. L'année suivante, Yacoub marcha sur Maroc, dans le dessein d'en former le siége ; mais, ayant perdu un de ses fils dans une bataille que lui livra Omar, il retourna à Fez. En 662 (1264), il envoya un corps de 3,000 hommes faire la guerre aux chrétiens d'Espagne. Ce furent les premières troupes merinides qui se montrèrent dans la Péninsule. Le roi de Maroc ayant conçu des soupçons sur la fidélité d'Abou Dabbous, son général, celui-ci se réfugia auprès du roi de Fez, et en obtint des secours par le moyen desquels il fit la guerre à son maître, le détrôna et le fit périr en 665 (1266). L'usurpateur avait promis à Yacoub de lui céder la moitié des États dont il devait s'emparer. Mais, loin de tenir sa promesse, il renvoya l'ambassadeur de ce prince avec une réponse hautaine et menaçante. Le roi de Fez, indigné, allait tirer une vengeance éclatante de ce prince ingrat et perfide, lorsqu'il fut rappelé dans ses États par une diversion qu'y opéra Yaghmourassen, roi de Telmesen, allié du roi de Maroc. Yacoub repoussa ce nouvel ennemi, le vainquit, mit ses provinces au pillage, revint, avec toutes ses forces, tomber sur Abou Dabbous, qui, en montant sur le trône, avait pris le titre d'*Al-Wathek-Billah*, et ravagea impunément ses États. Mais, voyant que le roi de Maroc, pour arrêter ces dévastations, s'était mis à la tête d'une armée, il feignit de fuir, et lorsqu'il eut attiré Wathek loin de sa capitale il fit volte-face, et l'attaqua vigoureusement. Après un combat sanglant, le roi de Maroc fut vaincu ; étant tombé de cheval en fuyant, il fut tué, et l'on porta sa tête à Yacoub qui la fit exposer à Fez. Cet événement qui arriva le 9 moharrem 668 (8 septembre 1269) mit fin à la dynastie des Al-Mohades, fondée par Mohammed al Mahdy ben Toumert, et devenue si puissante sous ses trois premiers successeurs. Le vainqueur se rendit à Maroc, et y fut reconnu souverain de toute la Mauritanie. Il traita ses nouveaux sujets avec justice et bienveillance, et affermit sa domination par les soins qu'il prit de détruire les brigands et les petits tyrans qui, sous les faibles princes de la dernière race, avaient troublé la tranquillité de l'État et produit l'anarchie. Sollicité par le roi de Grenade, Yacoub se préparait à passer en Espagne, mais il fut retenu en Afrique, par une guerre qu'il fit malgré lui au roi de Telmesen. Après en avoir triomphé, il revint à son premier dessein ; mais pour traverser le détroit, il fallait être maître de Tanger et de Ceuta qui formaient, depuis quelques années, un petit État. Il prit d'assaut l'une de ces places, en 672 (1273), et reçut les soumissions et le tribut du prince qui résidait dans l'autre. La ville et l'État de Sedjelmesse, anciennes dépendances du royaume de Maroc, étaient un motif de guerre contre le roi de Telmesen qui les avait enlevés aux Al-Mohades. Yacoub en fit la conquête en 673, et ayant conclu la paix avec Yaghmourassen il se rendit aux vœux de Mohammed II, roi de Grenade, qui, pour le déterminer, lui avait cédé Tarifa et Algeziras. Ce fut le 21 safar 674 (16 août 1275) que le monarque africain s'embarqua avec une armée de 50,000 fantassins et de 17,000 cavaliers. Un de ses fils l'avait précédé, depuis trois mois, à la tête d'un corps de cavalerie. Yacoub, ayant réconcilié le roi de Grenade et le wali de Malaga, et concerté avec eux le plan de cam-

pagne, s'avança dans les plaines de l'Andalousie, et porta le ravage jusqu'aux bords du Guadalquivir. Son arrivée avait répandu l'épouvante en Espagne. Avant que les princes chrétiens eussent réuni leurs forces, le gouverneur d'Andalousie, don Nuno de Lara, eut la témérité de se mesurer avec l'armée africaine, près d'Écija, le 15 rabi 1er 674 (8 septembre 1275). Il périt sur le champ de bataille avec la plupart des siens. Leurs têtes, au nombre de 18,000, furent empilées, par ordre du vainqueur, en forme de pyramide, du haut de laquelle les Muezzins appelèrent les musulmans à la prière. Le roi de Maroc envoya dans tous ses États la relation de cette mémorable journée, et emmena à Algeziras un immense butin et une foule de captifs des deux sexes; mais ayant échoué devant Écija et Séville, ne pouvant faire subsister son armée dans un pays dont il avait détruit les récoltes, et craignant que la flotte chrétienne n'empêchât son retour en Afrique, il conclut une trêve de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et abandonna l'Espagne, après un séjour de six mois. Quelques révoltes, et surtout la fondation de la nouvelle ville de Fez, dont il accéléra les travaux par sa présence, et la construction d'un château et d'une mosquée à Méquinez, l'occupèrent en Afrique. Il revint en Espagne; mais à l'exception d'une victoire qu'il remporta le 12 rabi 1er 676 (13 août 1277), sur les Castillans, près de Séville, et de la prise d'Alcala, de Guadaïra, de Zahra et de quelques châteaux, ses hostilités ne furent en général qu'une suite continuelle de dévastations. Elles déterminèrent cependant Alphonse à demander la paix, qui fut conclue avec le roi de Grenade; Yacoub la ratifia seulement comme auxiliaire. Après avoir pris possession de Malaga que lui céda le wali, ennemi du roi de Grenade, ce prince retourna en Afrique; mais il y apprit bientôt que le gouverneur qu'il avait laissé dans cette place venait de la vendre au roi de Grenade, et qu'Alphonse ayant rompu la trêve assiégeait Algeziras par terre et par mer. Retenu dans les environs de Maroc, par le serment qu'il avait fait de ne point en partir, qu'il n'eût châtié ou soumis un rebelle qui troublait cette contrée, il chargea son fils Yousouf de secourir Algeziras. Yousouf se rendit à Tanger, et y rassembla une flotte de 60 vaisseaux, auxquels se joignirent douze navires équipés par le roi de Grenade. Il aborda à Gibraltar, et ayant attaqué la flotte chrétienne, le 12 rabi 1er 678 (23 juillet 1279), il remporta une victoire complète. L'infant don Pèdre qui commandait l'armée de terre, épuisée par les maladies, leva le siége en abandonnant ses tentes, ses machines et ses munitions. Algeziras fut ainsi délivré d'un blocus qui durait depuis un an. Le prince Yousouf y fit bâtir la ville actuelle sur l'emplacement qu'avait occupé le camp des chrétiens. Il accorda au roi de Castille une trêve que son père refusa de ratifier. Le roi de Maroc se retira même à Sous, pour ne pas recevoir les ambassadeurs castillans que son fils lui amenait. Comme sa mésintelligence avec le roi de Grenade était favorable aux chrétiens, il invita ce prince à lui rendre Malaga, et à resserrer les nœuds de leur ancienne amitié. Loin de répondre à ces avances, Mohammed fit alliance avec le roi de Telmesen, et l'engagea à tomber sur les États de Maroc. Yacoub employa vainement encore les voies de la conciliation envers Yaghmourassen. Forcé de combattre il le vainquit sur les bords du Tafnet, en 680 (1281), et le poursuivit jusqu'aux portes de la capitale; mais il s'en retourna sans en former le siége. L'infant don Sanche s'était révolté contre son père. Alphonse, abandonné de tous les potentats de l'Europe, implora le secours du roi de Maroc. Yacoub se rendit à Algeziras, l'année suivante, et s'avança jusqu'à Zahra, où il eut une entrevue avec le roi de Castille qui lui offrit sa couronne en gage. Il traita ce prince avec les plus grands égards, lui donna 100,000 dinars, et se joignit à lui pour assiéger Cordoue, où don Sanche s'était renfermé; mais ils levèrent le siége à l'approche du roi de Grenade, allié de l'infant. Au total, les exploits du monarque africain, pendant cette campagne et la suivante, se bornèrent à des dégâts affreux dans l'Andalousie et dans une partie de la Castille, et à la prise de quelques bicoques. Il céda aussi quelques places à Mohammed, avec lequel il ne tarda pas à s'accommoder. Il en résulta de la froideur entre Yacoub et Alphonse qui mourut avec le regret d'avoir appelé un si dangereux auxiliaire. Sanche, son successeur, ayant grossièrement refusé la paix que le roi de Maroc lui fit offrir, celui-ci reparut en Espagne en 684 (1285), et assiégea vainement Xerès. Mais ses ravages forcèrent enfin le roi de Castille à demander la paix. Yacoub mourut dans son palais d'Algeziras, le 22 moharrem 685 (20 mars 1286), âgé d'environ 77 ans, après en avoir régné 25 comme roi de Fez et 19 comme roi de Maroc. Ce prince fut le plus puissant de sa race; quoiqu'il passât sa vie à la tête des armées, il protégea les lettres, et fonda des académies et des colléges. Il eut pour successeur son fils Yousouf IV.

YAGHMOURASSEN (Abou-Yahia ben Zeian), fondateur de la dynastie des Zeïanides et du royaume de Telmesen (Tremecen) en Afrique, appartenait à la puissante tribu des Zenates, et faisait remonter sa généalogie jusqu'à Aly, gendre de Mahomet. Profitant de la décadence de la dynastie des Al-Mohades en Afrique et en Espagne, et de la faiblesse des derniers rois de cette famille, il se révolta contre eux, et leur enleva Telmesen, Alger, Budjie, etc., dont il forma un État indépendant. Dédaignant le titre de roi, il prit, en raison de son illustre origine, celui de calife : mais il ne fut reconnu pour tel que dans ses États; et cette qualité ne lui donna aucune suprématie religieuse dans les autres pays musulmans. Ce fut vers l'an 642 de l'hégire (1244 de J. C.) qu'il se rendit indépendant. Il eut d'abord à lutter contre un autre ambitieux, Abou Hafs, fondateur de la dynastie des Hafsides et du royaume de Tunis, et il fut sur le point de succomber; mais un intérêt commun les unit bientôt; et ils vécurent depuis en paix. Trois ans plus tard, Yaghmourassen fut attaqué par le roi de Maroc, Abou'l Haçan Aly al Saïd, qui le força d'abandonner sa capitale, et de se renfermer dans la forteresse de Tagerart, avec sa famille et ses trésors. Il y fut bientôt assiégé; mais Al Saïd, s'étant imprudemment avancé, avec son vizir, pour reconnaître les fortifications de la place, fut surpris et tué, le 29 safar 646 (23 juin 1218), par les avant-postes du roi de Telmesen, qui le fit ensevelir honorablement. L'armée marocaine

lvre de son souverain, décampa aussitôt, laissant ses ...tes, ses armes, ses munitions et ses trésors au pou...ir de Yaghmourassen. Parmi le butin que fit le vain...eur, se trouva un exemplaire du Coran, écrit de la ...ain du calife Osman, le troisième des successeurs de ...homet. L'ambition de Yaghmourassen lui fit perdre, ...s l'année suivante, le prix d'une victoire si facile. Il ...a attaquer Aboubekr, 4e roi de la dynastie des Meri...des, établie à Mequinez et à Fez ; mais il fut complé...nent défait près de Woudjda et du fleuve Elsly, et ...andonna au vainqueur un immense butin. L'an 655 ...257), il voulut enlever Sedjelmesse au roi de Maroc ; ...ais il fut en concurrence avec le roi de Fez, qui, plus ...ureux que lui, le battit, et s'empara de cette ville. ...le tomba cependant, en 662, au pouvoir du roi de ...elmesen, qui la posséda onze ans. Yaghmourassen, ...ant plus à redouter de la puissance naissante des ...rinides, rois de Fez, que de la puissance expirante ...s Al-Mohades, fit la paix avec le dernier roi de Maroc ... cette famille, et entreprit de le soutenir contre les ...rces de Yacoub, roi de Fez. Il envoya faire le dégât ...ns les États de celui-ci ; mais il eut bientôt sur les ...as le prince merinide, perdit sur les bords du Telag ...e troisième bataille, dans laquelle Omar, son fils ...né, fut tué, le 12 djoumadi 1er 666 (29 janvier 1268), ... regagna sa capitale dans un dénument absolu. Deux ...s après, Yacoub, ayant établi à Maroc la domination ...s Merinides sur les ruines de celle des Al-Mohades, ...vint pour Yaghmourassen un voisin redoutable ; mais, ...llicité de porter secours aux musulmans d'Espagne, il ...voya proposer la paix au roi de Telmesen, qui répon...it qu'il ne cesserait de faire la guerre aux Merinides, ...squ'à ce qu'il eût vengé la mort de son fils. Les deux ...rmées se rencontrèrent en redjeb 670 (février 1272) ...ans les environs de Woudjda. Yaghmourassen y es...uya une quatrième défaite, d'autant plus cruelle, qu'il ... perdit encore un de ses fils. Toujours malheureux ...ans ses guerres avec Yacoub, il se vit enlever Sedjel...esse, en 673, et consentit à faire la paix, et à prendre ...art à la guerre de religion contre les chrétiens d'Espa...ne. Il ne paraît pas cependant qu'il ait fourni son con...ingent de troupes : mais il entretenait des relations ...ntimes avec le roi de Grenade ; et, lorsqu'il apprit que ...elui-ci était brouillé avec le roi de Maroc, il fit alliance ...vec lui contre son éternel ennemi. Yacoub eut vaine...nent recours aux négociations pour amener ce prince à ...ne politique plus conforme à l'esprit de l'islamisme. Il ...allut encore le combattre ; et Yaghmourassen, toujours ...nalheureux, perdit une cinquième bataille, sur les rives ...lu Tafnet, en 680 (1281). Il mourut, l'année suivante, ...lans un âge fort avancé, après avoir régné environ ...40 ans. Ce prince, que les auteurs orientaux dépeignent ...comme incomparable pour les talents militaires et poli...tiques et pour la bravoure, s'était trouvé, dit-on, à ...62 combats. Jamais abattu par les revers et toujours prêt à les réparer, il conserva le royaume qu'il avait formé, et le transmit à son fils Omar, qui éprouva de plus grands malheurs. Le tumulte des armes n'empêcha pas Yaghmourassen de cultiver les lettres et d'attirer à sa cour un grand nombre de savants et de poëtes. Le royaume de Telmesen, affaibli par ses guerres continuelles avec les rois de Maroc, qui le conquirent plusieurs fois, n'a pu jouer un rôle important dans l'histoire. Diminué dans ses limites par les fameux pirates Oroutch et Khaïr-eddyn Barberousse, qui de ses débris formèrent le royaume d'Alger en 920 (1514), il fut enfin détruit par un de leurs successeurs, ainsi que la dynastie des Zeïanides, en 958 (1560), malgré les secours de Charles-Quint et de Philippe II, après avoir duré plus de 300 ans.

YAHIA AL-BARMEKI (Abou-Aly), personnage aussi illustre par sa naissance que par son mérite, appartenait à la famille des Barmekides, vulgairement nommés *Barmecides* dans les romans et au théâtre. Feu Jourdain, qui a fourni aux premiers volumes de la Biographie de Michaud plusieurs articles orientaux, n'en a donné aucun qui fût relatif à quelque personnage de la race de Barmek. Il a renvoyé tout ce qu'il avait à en dire à l'article de Yahia, où il aurait donné un abrégé de l'histoire des Barmekides, d'après un travail plus étendu qu'il se proposait d'insérer dans les *Mines de l'Orient*. La cessation de cette importante collection et la mort de Jourdain ont empêché la publication d'un ouvrage qui, bien qu'annoncé longtemps à l'avance, était peut-être à peine commencé, ou n'existait même que dans la pensée et dans les extraits de cet orientaliste. Qu'est devenu le travail de Jourdain ? on l'ignore. Mais quelque regrettable que soit cette perte, nous allons tâcher d'y suppléer en partie, et dans le but de satisfaire la curiosité des lecteurs, en donnant une notice sur les Barmekides, d'après ce qui en a été trouvé dans d'Herbelot, Abou'lfeda, Elmakin, Abou'lfaradj, et surtout dans la *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy. — La famille de Barmek était une des plus illustres de la Perse, et quelques auteurs pensent qu'elle descendait des anciens rois du pays. Ce qui paraît plus certain, c'est que les Barmekides étaient originaires de la ville de Balkh, où ils avaient occupé le vizirat et les charges les plus importantes. Suivant d'autres, ils avaient fondé dans cette ville une superbe mosquée nommé *Neu-Bahar*, sur le modèle du temple de la Mecque. Comme l'administration de cette mosquée était un droit que s'étaient réservé les fondateurs, celui d'entre eux qui était revêtu de cette charge portait, dit-on, le nom de Barmek, comme qui dirait intendant de la Mecque, et par suite le nom de Barmek resta à cette famille. Cette étymologie est, il faut l'avouer, très-peu vraisemblable. On en trouve encore une autre dans d'Herbelot, mais elle ne mérite guère plus de croyance. Le plus ancien Barmekide dont les auteurs musulmans fassent mention paraît avoir été un certain Djafar, qui vint à Damas où tenait sa cour le calife ommyade Soleiman, fils d'Abd'el-Melek. Mais ce Djafar ne figure que dans une histoire romanesque, rapportée en abrégé par d'Herbelot, et dont le texte arabe se trouve en entier aux manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, avec une traduction française, par un jeune de langue, sous ce titre : *Histoire de Soliman et de Muslim*, n° 82 des traductions in-4°. Pour s'en tenir à ce qui appartient réellement à l'histoire, on doit commencer celle des Barmekides à Khaled, fils de Barmek, qui s'étant attaché à la fortune des Abbassides, dont l'élévation avait commencé dans le Khoraçan, devint, suivant l'historien El-Ma-

kin, vizir d'Abou'l Abbas Al-Saffah, premier calife de cette maison, et le fut encore du calife Abou-Djafar al-Mansour, suivant Fakr-eddyn Razi. Abou'lfeda nous apprend seulement que Khaled était un illustre Persan, qui, lorsque le calife Al-Mansour fonda Bagdad, dissuada ce prince d'embellir cette ville aux dépens de Mad-aïn, ancienne résidence des Chosroès. Mansour désapprouva ce conseil, et reprocha même à Khaled d'avoir plus à cœur la gloire de ses ancêtres que celle de son souverain actuel. Mais lorsque après avoir commencé la démolition du palais de Mad-aïn, le calife fit suspendre ce travail, parce que les frais surpassaient la valeur des matériaux. Khaled lui conseilla de continuer, de peur qu'on ne dît qu'Al-Mansour n'avait pas été assez puissant pour détruire les monuments de ces anciens monarques. Le calife ne suivit point encore ce conseil, et laissa subsister les restes de la capitale des Sassanides; mais il ne sut point mauvais gré à Khaled de sa hardiesse, car il lui donna le gouvernement de Mossoul, l'an de l'hégire 148 (de J. C. 765), année remarquable par la naissance du célèbre Haroun Al-Raschid, l'un des petits-fils du calife, et de Fadhl, l'un des petits fils de Khaled. Comme il n'y avait que sept jours de différence dans l'âge des deux enfants, les mères leur présentaient mutuellement la mamelle; ce qui prouve que déjà la famille des Barmekides était en grande faveur à la cour des Abbassides. L'an 161 (778), le calife Mahdy confia l'éducation de son fils Haroun au sage Khaled, qui mourut probablement peu d'années après. Yahia, fils de Khaled, est représenté par tous les écrivains musulmans comme un personnage doué de toutes les vertus, de tous les talents civils et militaires. D'abord secrétaire du prince Haroun, il contribua beaucoup à lui assurer le califat, en dissuadant fortement le calife Hady, son frère, du projet de déshériter ce prince des droits que lui donnait le testament de Mahdy, et de faire reconnaître son propre fils, encore enfant, pour son successeur. Ce fut Yahia qui annonça la mort de Hady à Haroun; et celui-ci, étant monté sur le trône, l'an 170 (786), donna la charge de vizir à son fidèle secrétaire. Yahia se montra digne de ce poste éminent. A la sagesse, à l'éloquence, aux lumières, il joignait le rare talent de se faire craindre, aimer et respecter, en employant à propos la fermeté, la douceur, et surtout la libéralité, qualité héréditaire et tellement prédominante dans la famille des Barmekides, qu'elle était passée en proverbe, et que les exemples qu'on en cite surpassent toute croyance. Yahia pourvut à la sûreté des frontières, maintint la tranquillité dans l'intérieur, remplit le trésor public, fit fleurir l'agriculture et l'industrie dans les provinces, protégea les lettres et les arts, dirigea toutes les affaires de l'empire, porta au plus haut point l'éclat du trône, et eut la principale part aux actes du règne heureux et brillant de Haroun Al-Raschid. Il eut quatre fils : Fadhl, Djafar, Mohammed et Mousa, qui ne dégénérèrent pas de la vertu de leur père et de leur aïeul. Fadhl fut le plus généreux de tous les hommes, s'il faut en juger par les traits qu'en rapportent les auteurs extraits et traduits par d'Herbelot et de Sacy. Ses libéralités étaient excessives; les revenus d'un prince auraient eu peine à y suffire. Il donnait des maisons, des terres, des millions, comme un autre aurait donné un diamant. Mais ce qui augmentait le prix de ses largesses, c'est qu'il y mettait autant de délicatesse et d'esprit que de magnificence. Il semblait se faire un jeu de causer les surprises les plus agréables à ceux dont il était le bienfaiteur. Avec une qualité si précieuse et qui supplée à tant d'autres, Fadhl n'était pas exempt de défauts : il avait de l'orgueil et l'humeur fâcheuse et difficile. Aussi, quoiqu'il fût frère de lait du calife Haroun Al Raschid, ce prince avait plus de penchant pour le fils puîné de Yahia. En effet Djafar ne se distinguait pas moins par son humeur douce et facile et par ses manières nobles et agréables, que par son éloquence, son esprit et son jugement. Il était le compagnon, l'ami, le confident de son maître; et c'est comme tel qu'il est si souvent représenté dans les *Mille et une nuits* (car le *Giafar* de Galland n'est autre que Djafar). Le calife lui avait confié l'éducation de son fils aîné, qui fut le célèbre Al-Mamoun. On trouve chez les auteurs orientaux plus d'anecdotes que de faits historiques sur la famille des Barmekides. On voit cependant que vers l'an 172 (788), Fadhl devait épouser la fille du kan des Turcs Khozars, et que cette princesse étant morte à Berdaa en Arménie, tandis qu'elle venait en Perse trouver son futur époux, les gens de sa suite publièrent à la cour du kan qu'elle avait été assassinée, ce qui dans la suite occasionna une invasion des Turcs dans l'empire musulman. Il paraît que Fadhl était dès lors gouverneur de Reï, de l'Irak-Adjem, du Djordjan et du Thabaristan. L'an 176 (792), un prince de la maison d'Aly, Yahia, fils d'Abdallah, ayant en sa qualité de descendant du prophète des musulmans, renouvelé les prétentions de sa famille, se fit proclamer calife dans le Deylem. Fadhl marcha contre lui, par ordre de Haroun Al-Raschid, avec une armée de 50,000 hommes; mais au lieu de recourir aux armes, il envoya de riches présents au prince alide, avec une lettre remplie de témoignages de bienveillance et de politesse, par laquelle il l'engageait à se soumettre, et lui promettait de le prendre sous sa sauvegarde. Il lui envoya même, à sa demande, un saufconduit écrit de la propre main du calife, et signé d'un grand nombre de témoins, choisis parmi les personnages les plus importants de la cour et de la capitale. Yahia licencia ses troupes, et se rendit auprès de Fadhl, qui le conduisit à Bagdad, et le présenta au calife. Haroun accueillit d'abord favorablement son infortuné rival; mais dans la suite il le fit charger de chaînes, et donna à Djafar la commission de le faire périr. Si Fadhl fut indigné de ce qu'un serment solennel avait été violé par le calife, celui-ci ne fut pas moins courroucé de l'inexécution de l'ordre qu'il avait prescrit à Djafar. Mais ces motifs réciproques de refroidissement entre les Barmekides et leur souverain n'éclatèrent que plusieurs années après. Fadhl était le lieutenant de son père Yahia; aussi le nommait-on *le petit vizir*. Mais le monarque ayant demandé à Yahia de donner à Djafar un département dans l'administration, le vizir lui confia la surintendance du palais du calife, et depuis ce temps Djafar fut aussi appelé *le petit vizir*. Plus tard, Haroun chargea Yahia de retirer à Fadhl le ministère du sceau pour le donner à Djafar. Le vizir écrivit donc à son fils aîné en ces termes : « Le prince des croyants l'ordonne

ôter ton anneau de la main droite, pour le mettre à ta ain gauche. » Fadhl comprit le sens de ces paroles, et pondit : « J'obéis à l'ordre du calife. Je ne crois pas re privé d'une faveur quand elle passe à mon frère, et ne pense pas avoir perdu une place quand il en est insti. » On ne cite qu'une expédition militaire de Djafar; fut lorsqu'en l'année 180 (796) il conduisit une armée Syrie, où il parvint à comprimer des factions qui chiraient cette province depuis quelques années. Le :dit de ce personnage à la cour du calife était tel, 'un jour, dans une partie de débauche, ayant promis un particulier, qui appartenait à la famille des Abssides, de payer ses dettes, qui montaient à un million drachmes, et de procurer à son fils le gouvernement :gypte et la main d'une fille du calife, il remplit aussôt la première partie de sa promesse, et obtint, dès le idemain, du monarque, la ratification des deux autres ints. Les Barmekides étaient parvenus au faîte de la ire et de la puissance, lorsque la fortune les abannna tout à coup. Mais leur chute était préméditée, ume on peut en juger par une anecdote que nous emuntons à l'ouvrage précité de de Sacy, et qui est pportée par Bakhtischou, médecin de Haroun Al-Rasid. « J'entrai, un jour, dit-il, dans l'appartement du ife, dont le palais, à Bagdad, n'était séparé de celui s Barmekides que par la largeur du Tigre. Il remarait la foule qui se pressait à la porte de Yahia, fils de aled, et la multitude de chevaux qui y étaient arrés : « Que Dieu récompense Yahia, dit-il; en se chargeant seul de tout l'embarras des affaires, il m'a soulagé ce soin, et m'a laissé le temps de me livrer aux plais. » Quelque temps après, je me trouvai encore chez prince, qui regardant par les fenêtres de son palais, observant la même affluence d'hommes et de chevaux e la première fois, devant celui des Barmekides, laissa happer ces mots qui me parurent le pronostic de leur sgrâce : « Yahia s'est emparé de toutes les affaires; il : les a toutes enlevées; c'est lui qui exerce le califat, je n'en ai que le nom. » On attribue plusieurs motifs la catastrophe de cette famille. La haine de ses en:ux qui ne cessaient de la desservir et de la calomnier; soupçon plus ou moins fondé que les Barmekides farisaient et pratiquaient secrètement le Zendikisme, :te qui avait quelques rapports avec la religion des iges qu'avaient suivie leurs ancêtres; l'ombrage que rtaient au calife leur puissance et leurs richesses, enfin tort impardonnable que leur donnait à ses yeux la su:riorité de leurs talents. A ces causes générales se joiiirent deux griefs personnels à Djafar, et qui lui attirent un traitement plus cruel qu'à son père et à ses :res. Loin de faire périr le prince alide Yahia, il l'avait aité avec beaucoup d'égards, et lui avait rendu la li'rté. Le calife, informé de sa désobéissance par des alveillants, lui demanda ce qu'était devenu son prinunier. Djafar répondit qu'il était toujours renfermé. En ferais-tu serment sur ma vie? demanda Raschid. on, certes, dit Djafar, devinant qu'il était trahi : je l'ai issé aller parce qu'il n'était point coupable. » Le calife ignit d'approuver la conduite de son favori; mais à : ne fut-il sorti, qu'il s'écria : « Que Dieu m'extermine, je n'ai ta vie. » Quoique Djafar, dans cette circonstance, eût consulté les lois de l'honneur et la foi due aux serments, sa désobéissance à son souverain ne pouvait manquer de lui attirer une disgrâce éclatante. Mais s'il en faut croire l'opinion la plus commune, le grief qui servit de prétexte à l'arrêt de sa mort, et à la proscription de toute sa famille, a répandu le plus grand intérêt sur la mémoire des Barmekides, et souillé la gloire d'un monarque qu'on s'était trop hâté de surnommer *Raschid* (le juste). Dans le temps où les Barmekides étaient le plus en faveur, ce calife avait une sœur nommée Abbassa, qui partageait avec Djafar toutes ses affections. Ne pouvant se passer un instant de la société des deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde, et les mœurs de l'Orient ne permettant pas qu'il réunit auprès de lui deux personnes d'un sexe différent, Haroun fit épouser la princesse à Djafar, pour qu'elle pût décemment se montrer devant lui sans voile; mais il avait préalablement exigé de lui la promesse qu'il n'userait jamais avec elle des droits du mariage. Djafar promit tout; il ne connaissait pas l'épouse qui lui était destinée. Il la vit, et l'amour, la jeunesse, la nature lui firent oublier son serment. La princesse devint enceinte, et mit au monde deux jumeaux, qui furent élevés secrètement en Arabie. Le calife pénétra ce mystère, soit par le moyen d'une esclave qui trahit le secret d'Abbassa, soit dans le pèlerinage qu'il fit à la Mecque, l'an 186 (802). En revenant, il dissimula ses projets de vengeance, et ne cessa pendant toute la route d'envoyer des présents à son favori. Ce fut à Anbar, sur l'Euphrate, qu'arriva le dénoûment de ce terrible drame. Le 1er safar 187 (29 janvier 803), Djafar passait la soirée à boire avec le médecin Bakhtischou, et un poëte aveugle qui le divertissait par ses chants, lorsque l'eunuque Mesrour, son ennemi, entra brusquement sans se faire annoncer, et lui demanda sa tête de la part du calife. Djafar, croyant que cet ordre avait été donné dans un moment de colère ou de débauche, se flattait de fléchir son maître. Il obtint qu'avant de remplir sa commission, Mesrour le conduirait à l'entrée du lieu où se trouvait le calife, auquel il annoncerait que son ordre était exécuté. Il espérait que ce court délai, et la nouvelle supposée de la mort de son ami, feraient naître le repentir dans le cœur du monarque irrité. Mais son attente fut déçue. Haroun réitéra l'ordre, et l'eunuque alla aussitôt couper la tête de Djafar, la présenta au calife, sur un bouclier, et lui apporta ensuite le corps enveloppé dans un cuir. La tête et le tronc furent envoyés à Bagdad, et exposés au haut d'un pal, sur les deux ponts principaux de cette capitale. Ils en furent retirés, au bout de deux ans, pour être brûlés, et l'on remarqua que les funérailles du malheureux favori n'avaient coûté que quelques pièces de monnaie, tandis que peu de temps avant sa disgrâce, il avait reçu du prince un habillement d'honneur, qui valait 40.000 dinars. Djafar n'était âgé que de 37 ans quand il périt. La vengeance de Haroun s'étendit sur toute la famille des Barmekides. Des ordres furent expédiés tant à Bagdad que dans les autres parties de l'empire, pour les arrêter et confisquer leurs biens. Quelques auteurs ajoutent qu'ils furent exterminés; mais il ne faut pas prendre ce fait à la lettre, car il est certain que Yahia et ses fils, Fadhl, Mohammed et Mousa, furent envoyés

prisonniers à Racca en Mésopotamie, où ils finirent tristement leurs jours, le premier, l'an 191 (807), à 70 ans, et le second, deux ans après, à l'âge de 45 ans.

YAHIA AL-MOTALY, 16e roi de Cordoue, et 3e calife de la dynastie des Hamoudides, était fils d'Aly ben Hamoud, qui se prétendant issu du prophète des musulmans, par les Édrissides, anciens rois de Fez, et héritier, par la disparition et le choix de Hescham II, du trône de Cordoue, usurpé successivement par deux princes ommyades, avait quitté son gouvernement de Ceuta, l'an 405 de l'hégire (1015 de J. C.), pris Malaga, vaincu et tué Soliman, en 407 (1016), et usurpé la couronne avec le titre de calife, qui lui furent disputés par Abd-el-Rahman IV, de la race des Ommyades. Aly ayant été assassiné dans le bain par ses esclaves, en 408 (1018), Yahia partit de Ceuta, avec toutes ses forces, s'empara de Malaga, et marcha sur Cordoue, où son oncle Cacem, gouverneur d'Algeziras, avait été reconnu souverain. Après plusieurs combats sans résultats décisifs entre l'oncle et le neveu, celui-ci resta maître de Cordoue, en 412 (1021), fournit des troupes à Cacem pour faire la guerre au parti d'Abd-el-Rahman, et convint de partager l'Espagne avec lui. Mais, au mépris de ce traité, Yahia s'attribua la souveraineté sans partage, et déclara que son oncle n'y avait aucun droit : cette déclaration fut signée par tous les cheiks, les khatibs et les généraux de Cordoue, qui préféraient la douceur et l'affabilité du neveu au gouvernement tyrannique de son oncle. Cacem, qui venait de conduire à Ceuta le corps de son frère Aly, ayant appris à Malaga la perfidie de son neveu, négligea la guerre contre Abd-el-Rahman, et réunit tous ses efforts contre Yahia. Celui-ci, privé d'une partie de ses troupes, et ne pouvant opposer qu'une faible résistance à son oncle, se replia sur Algeziras, à la fin de 413 (février 1023). Cacem rentra dans Cordoue; mais, irrité de ne voir sur son passage que la populace, il se vengea de ce froid accueil par de nouvelles cruautés qui le rendirent plus odieux. Une conspiration excitée par les premiers citoyens ayant éclaté contre lui, il parvint à sortir de Cordoue, à travers mille périls, au commencement de l'an 414 (avril 1023), et se retira à Xerez, où l'alcaïde le livra aux troupes de Yahia qui le fit renfermer dans une étroite prison. Yahia se maintint dans la souveraineté de Malaga, d'Algeziras, de Tanger, de Ceuta, etc., qu'il gouverna avec autant d'équité que de modération, jusqu'à la fin de l'année suivante : cédant alors aux vœux de ses partisans, plus qu'à son ambition, il alla reprendre possession du royaume de Cordoue, livré à l'anarchie, depuis la mort tragique des deux princes ommyades, Abd-el-Rahman V, et Mohammed III, qui avaient régné successivement après Cacem. Yahia y fut reçu au bruit universel des acclamations et des applaudissements. Ses vertus et ses talents faisaient espérer un règne fortuné; mais ayant marché contre le wali de Séville, Aboul Cacem Mohammed ben-Abad, qui refusait de lui rendre hommage, il donna, près de Ronda, dans une embuscade où il périt le 7 moharrem 417 (28 février 1026). Il eut pour successeur Hescham III, le dernier des princes ommyades, après l'expulsion duquel le trône de Cordoue fut occupé par deux princes d'une autre famille, avant d'être conquis par le troisième roi de Séville, l'an 452 (1060). Mais les Hamoudides, issus de Yahia, régnèrent à Malaga et à Algeziras, jusqu'en 472 (1079). Le dernier d'entre eux fut dépouillé par le roi de Séville, et se retira en Afrique.

YAHIA AL-DHAFER-BILLAH, roi de Tolède et ensuite de Valence, était fils ou petit-fils de Yahia Ier al-Mamoun, qui, l'ayant désigné pour son successeur, l'avait mis sous la protection d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille (459). Mais comme Yahia Ier était mort à Séville ou à Cordoue, dont il avait fait la conquête, et que son petit-fils était probablement auprès de lui, les habitants de Tolède, craignant que le nouveau souverain ne choisit une de ces deux villes pour sa résidence, reconnurent pour roi son frère ou son oncle Hescham al-Cader-Billah, qui prit possession du trône l'an 469 de l'hégire (1077 de J. C.), et s'y maintint sans doute au moyen de quelques concessions qu'il fit au roi de Castille. Les auteurs chrétiens le représentent comme un prince juste, sage et habile; mais les historiens arabes qui ne le nomment pas, donnent lieu de croire qu'il était ce roi voluptueux et efféminé que les habitants de Tolède chassèrent de leur ville, en 472 (1080), après avoir massacré une partie de ses ministres et de ses gardes. Ce fut probablement alors que Yahia monta sur le trône; mais il ne put s'y maintenir. La haine de Motamed ben-Abad, roi de Séville, contre les Dzoulnounides se réveilla lorsqu'il vit l'héritier de leur puissance menacé par les Castillans, qui le regardaient comme un usurpateur, comme un tyran, parce qu'il n'était pas leur créature, et qu'il refusait d'être leur vassal. Les ambassades, les intrigues, les présents du roi de Séville étouffèrent aisément dans le cœur de l'ambitieux Alphonse la voix de la reconnaissance qu'il avait jurée à l'aïeul du roi de Tolède. Il déclara la guerre à ce dernier, se ligua avec Motamed son ennemi, et dès l'année 474 (1081), fit deux excursions par an sur les terres de Yahia, les dévasta pendant trois ans, et mit ensuite le siége devant la capitale, tandis que son allié attaquait les provinces du midi. Si Yahia eût été un monstre avide, impudique et cruel, comme le dépeignent les historiens espagnols; si ses sujets, pour en être délivrés, se fussent adressés en même temps aux rois de Castille et de Séville, ils n'auraient pas manqué de se soulever contre leur tyran, dès la première apparition des troupes étrangères sur leur territoire. Leur dévouement, leur fidélité, leur résistance contre les efforts des Castillans, démentent les calomnies qui ont flétri la mémoire de ce prince. Abandonné par les autres dynastes musulmans de la Péninsule, excepté par le roi de Badajoz, la famine qui ravageait Tolède le força de capituler, le 27 moharrem 478 (25 mai 1085). Il stipula que les musulmans qui voudraient y demeurer conserveraient leurs biens, leurs juges, leurs mosquées et l'exercice public de leur culte. Il en sortit avec sa famille, ses trésors, ses sujets les plus distingués; et ayant obtenu des secours d'Alphonse, dont il s'était reconnu tributaire, il se retira à Valence, et se mit en possession, dès la même année, du trône de cette ville, que son père avait conquise. Plus sensible à la perte de la couronne que le Castillan lui avait enlevée, que reconnaissant d'en avoir obtenu une autre par la protection de ce prince, il entra dans la coalition

des princes musulmans de la Péninsule, envoya des députés à la junte de Cordoue, et donna son adhésion à la funeste délibération dont le résultat fut de recourir au roi de Maroc, fondateur de la dynastie des Al-Moravides. L'année suivante, il amena ses troupes au camp de ce monarque, et assista à la bataille de Zalaka; mais démêlant les intentions de ce dangereux auxiliaire, il retourna dans ses États, et resserra son alliance avec le roi de Castille. En effet, Yousouf, ayant réduit les royaumes de Grenade, de Séville, d'Almérie et de Murcie, envoya des troupes qui soumirent Denia, Schatibah et Mourviedro, dont les princes s'étaient aussi ligués avec les Castillans, pour résister aux Al-Moravides. Réunis sous les drapeaux du Cid, qui commandait les chrétiens, ils s'enfermèrent dans Valence, où Yahia fut bientôt assiégé par les Africains. Abandonné de ses alliés, ce prince continua de se défendre vigoureusement; mais les portes de la ville ayant été ouvertes aux assiégeants par le cadi Ahmed ben Djahaf al-Moafery, le roi périt glorieusement, en combattant à la tête de sa garde, en 485 (1092), après avoir régné 7 ans à Valence. Il fut le dernier prince de sa race.

YAHIA (ABOU-ZAKHARIA BEN ALY BEN-GHANIA), fameux capitaine more, que les historiens espagnols ne désignent que sous le nom de *Ben Gama*, était allié à la famille souveraine des Al-Moravides qui régnait sur les deux Mauritanies et sur la plus grande partie de l'Espagne. Il était wali ou gouverneur de Lérida, l'an 528 de l'hégire (1134 de J. C.), lorsqu'ayant intercepté les convois destinés à l'armée d'Alphonse Ier, roi d'Aragon, qui assiégeait Fraga, il remporta, le 7 juillet, une victoire complète sur ce prince qui périt sur le champ de bataille, suivant les auteurs arabes, ou 50 jours après, suivant les historiens espagnols. Un tel exploit valut à Yahia ben-Ghania le gouvernement de Cordoue, après qu'Aly, roi de Maroc, eut rappelé son fils Taschfyn en Afrique; et lorsque ce dernier eut succédé à son père l'an 537 (1143), il chargea Yahia du commandement général de toutes les forces des Al-Moravides en Espagne. Mais les revers que Taschfyn éprouva en Afrique rendirent la position de son lieutenant très-pénible dans la Péninsule. Les Mores d'Espagne ne supportaient qu'en frémissant le joug odieux des princes Al-Moravides. Aussitôt qu'ils apprirent les succès obtenus sur leurs tyrans en Afrique, par les Al-Mohades, ils prirent les armes de toutes parts. La première révolte éclata dans l'Al-Garb, au mois de safar 539 (août 1144). Yahia marcha contre les rebelles qui menaçaient la ville, les tailla en pièces et les força de repasser la Guadiana; mais tandis qu'il assiégeait Niebla, depuis trois mois, il apprit que les Cordouans avaient assassiné leur cadi et s'étaient donné un roi (mars 1145). Il leva le siége, et marchait pour les réduire, lorsqu'il reçut successivement la nouvelle que Valence, Malaga, Alicante, Murcie, etc., avaient suivi l'exemple de Cordoue. Désespérant alors d'apaiser les troubles de l'Al-Garb, et même de conserver l'Espagne aux Al-Moravides, il manda à son frère Mohammed d'abandonner Séville, d'en emmener les troupes et les vaisseaux disponibles, et d'aller se fortifier dans les îles Baléares. Le départ de Mohammed fit alors tomber Séville au pouvoir d'un autre rebelle. La mort du roi de Maroc, arrivée sur ces entrefaites, affaiblit encore le parti des Al-Moravides en Espagne. Son cousin Aly ben Aboubekr, chassé de Grenade par les habitants, fut tué en défendant la citadelle où il s'était réfugié. Abd-allah, neveu d'Yahia ben-Ghania, forcé d'abandonner Valence, s'était retiré à Schatibah, où il résista quelque temps aux révoltés. Mais, réduit à capituler, il se rendit à Almerie, où il se maintint encore, et s'embarqua dans la suite pour aller trouver son père Mohammed à Maïorque. Cependant Yahia, par sa valeur et son habileté, soutenait les débris de la puissance des Al-Moravides. Il parcourait les provinces, rappelait les peuples à la concorde, à l'obéissance envers leurs légitimes souverains, employait la force et la ruse à défaut de la persuasion, et excitait la rivalité entre les divers ambitieux qui s'étaient érigés en souverains. Mais ces divisions, utiles à son parti, favorisèrent les entreprises des Al-Mohades, ses ennemis. Abd-el-Moumen, leur chef, maître des Mauritanies, envoya des troupes en Espagne, et soumit Algeziras, Xerez et Séville, l'an 541 (1146-1147). Dans le même temps, Yahia, avec le secours d'Alphonse-Raimond, roi de Castille, recouvrait Andujar, Baeça et Cordoue; mais il paya chèrement ce service en cédant à son auxiliaire la seconde de ces places, et en l'aidant l'année suivante à s'emparer d'Almerie. Ayant affaibli son armée pour envoyer des renforts aux habitants de Ceuta, révoltés contre Abd-el-Moumen, il fut assiégé dans Cordoue par les Al-Mohades; après une longue et inutile résistance, il en sortit et laissa un de ses lieutenants qui ne tarda pas à capituler. Yahia, retiré à Grenade, continua de lutter contre les Al-Mohades, avec des succès balancés, jusqu'à ce que ceux-ci, maîtres de toute l'Andalousie, allèrent l'attaquer dans son dernier asile. Soutenu par un corps de chrétiens, il risqua encore une bataille à la fin de décembre 1148, ou au commencement de janvier 1149; mais il y fut blessé mortellement et expira trois jours après à Grenade. Avec lui s'anéantit la puissance des Al-Moravides en Espagne. Les historiens espagnols disent qu'il fut massacré à Jaen par les siens, pour avoir usé de perfidie envers Alphonse, auquel il avait promis de livrer cette place.

YAKOUT (EMIN-EDDYN-ABOU'L-DORR), habile calligraphe arabe, mort l'an 618 de l'hégire (1221-22), s'était établi à Mosul, après avoir passé plusieurs années au service du sultan de Perse, Abou'l-Fath-Melieschah: de là lui vinrent les surnoms de *Meliki* et de *Mosili*. Il jouissait d'une réputation si grande, que les élèves arrivaient des provinces fort éloignées pour recevoir ses leçons, et qu'au rapport du biographe Ebn-Khilcan, on éleva jusqu'à 100 pièces d'or le prix d'un *Dictionnaire* copié de sa main.

YAKOUT (MOHEDDHIB-EDDYN ABOU'LDORR), *Roumi*, avait été esclave d'un négociant. Il cultiva avec soin la littérature, et surtout la poésie; et, quand il y eut obtenu des succès, il prit le nom d'*Abd-alrahman*. Il résidait dans le collége fondé par Nizam-elmoulc à Bagdad. On a de lui des poésies, principalement dans le genre érotique, qui étaient très-connues dans l'Irak, en Syrie, et dans les contrées orientales de l'empire musulman. Il fut trouvé mort dans sa chambre à Bagdad, en 622

(1225). On dit que ses poésies ont été réunies, et qu'on en a formé un recueil.

YAKOUT (Schehad-Eddyn-Abou-Abdalla), Grec de naissance, amené fort jeune comme captif à Bagdad, y fut vendu à un riche négociant nommé Asker, par les soins duquel il reçut une bonne éducation, et qui plus tard l'affranchit et l'associa à son commerce. Yakout, après la mort de son ancien patron, s'adonna plus spécialement au négoce des livres. Quelques propos injurieux à la mémoire d'Ali l'ayant fait bannir de Damas, il résida successivement à Alep, à Mosoul, à Arbelles, à Merou, à Nisa, à Sandjar, et revint enfin se fixer dans un faubourg d'Alep, où il mourut en l'an 626 de l'hégire (1228-29). On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont une histoire littéraire sous le titre de : *Irschad el-alibba ila marif èt elodéba*, 4 gros vol. manuscrits; une histoire des poëtes arabes, anciens et modernes; un dictionnaire géographique, dont la bibliothèque du roi à Paris possède un abrégé sous le titre de : *Kitab merasid elittila ala asma elamkinet ouelbika*. Sa *Vie*, par Ebn-Khilcan, a été traduite par Hamaker, dans son *Specimen catalogi codicum manusc. orient. biblioth. acad. Lugduno-Batavæ*.

YALDEN (Thomas), poëte anglais, né à Exeter en 1671, fut agrégé au collége de la Madeleine à Oxford, obtint une chaire de philosophie à cette université, et fut pourvu de plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il en fut privé, et mourut dans la retraite en 1736, après avoir subi une courte détention comme impliqué dans la conjuration d'Atterbury. Johnson a consacré, dans ses *Vies des poëtes*, une notice à Yalden, qui fut l'ami de Congrève, d'Addison, d'Hopking, d'Atterbury, de Sacheverell, etc. On trouve un choix de ses *OEuvres* dans les recueils de Sam. Johnson et d'Anderson.

YANEZ DE LA BARBUDA (dom Martin), capitaine portugais, doit la place qu'il tient dans l'histoire à sa folle et malheureuse entreprise contre les Mores de Grenade. Né d'une des premières familles du Portugal, il embrassa, jeune, la profession des armes, signala sa valeur dans différentes rencontres, et parvint à la dignité de *clavero* (grand trésorier), de l'ordre d'Aviz. Après la mort du roi Ferdinand (1383), le grand maître d'Aviz s'étant fait déclarer régent de Portugal, Yanez resta fidèle à la reine, et suivit cette princesse, obligée de chercher un asile en Castille. Tous les biens qu'il possédait en Portugal furent confisqués, et il se serait trouvé réduit à l'état le plus déplorable, si le roi de Castille ne l'eût fait élire grand maître de l'ordre d'Alcantara. Dans la guerre contre les Portugais, Yanez eut de nombreuses occasions de signaler son courage; il assista à la bataille d'Aljubarota; mais tous ses efforts ne purent décider la victoire. Les Portugais, maîtres des principales places de la Castille, dictèrent les conditions de la paix. Le repos ne s'accordait pas avec le caractère aventureux et entreprenant d'Yanez. Dans le voisinage d'Alcantara vivait un ermite nommé Jean Sago. Ce personnage, que le peuple vénérait comme un saint, vint trouver Yanez et lui persuada qu'avec une poignée d'hommes il pourrait conquérir le royaume de Grenade, et expulser les Mores de l'Espagne. Yanez, séduit par les promesses de l'ermite, envoya un cartel au roi de Grenade; et, dans le cas où il ne lui conviendrait pas de l'accepter, lui proposa de faire combattre 20, 30, et même 100 chrétiens contre le double de Mores, à la condition que la religion des vainqueurs serait déclarée la seule véritable. Le roi more retint prisonnier l'envoyé d'Yanez, et ne répondit point à son défi. Indigné de cette double infraction aux lois de la chevalerie, le grand maître d'Alcantara fit un appel à l'honneur castillan, et bientôt il vit se ranger autour de lui 6,000 hommes animés du désir d'exterminer les Mores. Le roi de Castille, instruit des préparatifs d'Yanez, le conjure de renoncer à des projets qui peuvent ramener le fléau de la guerre dans ses États. Emporté par son enthousiasme chevaleresque et religieux, il méconnaît la voix de son souverain, et s'avance sur les frontières du royaume de Grenade, accompagné de l'ermite, premier moteur de l'expédition, et portant une croix au bout d'une lance. La tour de Leguada, dont il veut s'emparer, oppose une résistance inattendue. Tandis qu'il fait des préparatifs pour une nouvelle attaque, les Mores, plus nombreux et mieux armés que les soldats d'Yanez, fondent sur eux à l'improviste, et les taillent en pièces. Abandonné de la plus grande partie des siens, le grand maître d'Alcantara continua de se défendre, et, après avoir fait des prodiges de valeur, tomba percé de coups sur le corps de ses ennemis qui lui formaient un rempart. Cette bataille mémorable eut lieu le 26 avril 1374 : les restes de ce capitaine, réclamés par les chrétiens, furent ensevelis avec pompe dans l'église N.-D. d'Alcantara.

YANG-TI, empereur de la Chine, était fils d'Owenti, fondateur de la dynastie des Soui. Il succéda l'an 605 à son père, dont on le soupçonna d'avoir avancé la mort. Il obligea son frère aîné, Yang-wang, de s'étrangler lui-même, cassa les ministres qui s'étaient montrés opposés à ses vues ambitieuses, et les exila dans des provinces éloignées. Après avoir rendu les honneurs funèbres à son père, il visita Lo-yang où il avait le dessein de transporter sa cour; et, ayant déterminé le lieu et le plan du palais qu'il voulait y faire construire, chargea son frère Yang-sou de la surveillance des travaux. Ce palais, qui surpassait en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, n'était point achevé, lorsque l'empereur ordonna de creuser des canaux pour faciliter le transport des marchandises dans l'intérieur de l'empire. Profitant des richesses immenses que son père avait accumulées, il bâtit quarante palais au voisinage de Lo-yang, et établit à l'ouest de cette ville un jardin de 200 *ly* de tour. Ce jardin, le plus vaste qui jamais ait existé, renfermait deux lacs dont un très-grand, et plusieurs collines de 100 pieds de hauteur, toutes ornées de bâtiments et de salles ouvertes qui communiquaient par des galeries. L'empereur parcourait à cheval ces lieux enchanteurs, suivi de 1,000 femmes qui chantaient et jouaient de divers instruments. Dans un voyage qu'il fit à Kiang-tou, sur l'eau, il montait une barque dans l'intérieur de laquelle on avait pratiqué, outre une salle d'audience et des logements pour les eunuques de service, 120 chambres, toutes enrichies d'or et de pierreries. La barque impériale était entourée d'un si grand nombre de nacelles de toutes les grandeurs, que l'on comptait plus de 24,000 bateliers, dont l'uniforme régle

par l'empereur consistait en un très-beau brocard, orné de dragons et de fleurs. Yang-ti, malgré son goût excessif pour les plaisirs, aspirait à la réputation d'un conquérant. Il agrandit son empire de plusieurs provinces; mais il échoua dans toutes ses entreprises pour s'emparer du royaume de Corée. Non moins jaloux de la gloire que donnent les lettres aux princes qui les protégent, il fit venir à sa cour les hommes les plus instruits, et leur enjoignit de composer des ouvrages, chacun dans le genre qu'il avait cultivé le plus particulièrement. Ayant voulu visiter les provinces septentrionales de l'empire, il s'avança près de la grande muraille. Investi par le kan des Tartares, il se réfugia dans un fort, et ne dut son salut qu'à l'adresse d'une princesse chinoise, femme du kan, qui, pour obliger son mari à se retirer, lui fit donner de faux avis sur des troubles imaginaires dans ses États. Le luxe de Yang-ti ne se soutenait que par l'accroissement des impôts. Ils étaient devenus si onéreux que le peuple ne pouvait plus les payer. Dans la seule année 616 il éclata jusqu'à six révoltes. Li-chi-min, plus connu sous le nom de Thaï-tsoung, réussit à s'emparer du pouvoir. Il fit déclarer son père empereur, laissant à Yang-ti le titre aussi fastueux qu'inutile de *suprême empereur*. Retiré dans son palais à Kiang-tou, Yang-ti continua de s'y livrer à ses goûts efféminés, se montrant insensible aux maux qui désolaient l'empire. Un de ses officiers, indigné de servir un prince si méprisable, l'étrangla l'an 617. L'histoire impartiale, en flétrissant les vices de Yang-ti, ne doit point oublier qu'il rendit un service immense à la Chine, en faisant creuser des canaux dont plusieurs subsistent encore. Son règne est mémorable par les rapports nouveaux que la Chine eut alors avec quelques pays étrangers, et notamment avec les îles Lieou-Khieou, dont on place la découverte à l'an 610. Trois ans auparavant, dans la vue de servir le goût que l'empereur montrait pour les relations des pays lointains, on dressa une carte de l'Asie centrale, depuis Chu-tcheou jusqu'à la mer Caspienne, accompagnée d'une description en trois livres, qui sont un témoignage remarquable des progrès que les Chinois avaient faits dès lors dans l'étude de la géographie. *Voyez* Mailla, *Histoire de la Chine*, v, 502-53.

YAO, l'un des premiers empereurs de la Chine. C'est au règne de ce prince que commence le *Chouking;* mais il ne faut pas en conclure, comme l'ont fait quelques savants, qu'avant lui l'histoire de la Chine ne présente qu'un ramas confus de fables et de traditions obscures. Yao était fils de Ti-ko et de Kian-ti, sa deuxième épouse. Dans sa jeunesse il porta le nom de Y-ki. Après la mort de Ti-ko (l'an 2366 avant l'ère chrétienne) Tché ou Ti-tchi, son fils aîné, fut choisi pour lui succéder. Le prince Y-ki, alors âgé de 13 ans, reçut en apanage le pays de Tao, ensuite celui de Tang. Les vices grossiers de Ti-tchi l'ayant fait déclarer indigne du trône, Y-ki fut élu à sa place (2357 avant l'ère chrétienne). A son avénement, il changea son nom contre celui de Yao, établit sa résidence à Ping-yang dans le Ki-tcheou, et prit le *feu* pour symbole de son règne. Un de ses premiers soins fut d'encourager l'étude de l'astronomie et l'observation des phénomènes célestes. Il avait à sa cour quatre astronomes, deux du nom de *Hi*, qui étaient frères, et deux du nom de *Ho*, également frères. Il les envoya aux quatre extrémités de son empire, pour en déterminer l'étendue et les limites. A leur retour, il les chargea de dresser un nouveau calendrier, ou du moins de rectifier les erreurs que la négligence avait laissées s'introduire dans celui de Hoang-ti. Yao, persuadé que le devoir d'un prince est de veiller sans cesse au bonheur de ses sujets, visita toutes les provinces, pour recueillir les plaintes des malheureux, et pour remédier aux abus. Les pauvres étaient l'objet constant de sa sollicitude. « Si le peuple, disait-il souvent, a froid, c'est moi qui en suis cause. A-t-il faim? c'est ma faute. Tombe-t-il dans quelque crime? je dois m'en regarder comme l'auteur. » Les vertus de Yao étendirent au loin sa réputation, et l'on vit des princes étrangers venir à sa cour lui demander des conseils sur l'art si difficile de régner. C'est à la 61e année du règne de ce grand prince (2298 avant l'ère chrétienne) que se rapporte la fameuse inondation de la Chine qu'on ne doit pas confondre, comme l'ont fait plusieurs savants, avec le déluge universel. » Yao prescrivit sur-le-champ les mesures nécessaires pour procurer l'écoulement des eaux, et pour réparer les dégâts qu'elles auraient occasionnés. D'après l'avis de son conseil, il désigna Pé-kouen pour dresser les plans d'assainissement, et diriger les ouvriers chargés de leur exécution. Pé-kouen, quoique habile et actif, se vit forcé d'avouer, au bout de 9 ans, qu'un si grand travail était au-dessus de ses talents. L'empereur avait un fils nommé Tan-tchou; mais ne lui trouvant pas les qualités convenables pour assurer le bonheur des peuples, il avait invité ses ministres à lui désigner quelqu'un qui pût gouverner l'empire après lui. L'affaiblissement de ses forces lui faisaient éprouver de plus en plus le besoin du repos, il pria de nouveau ses ministres de lui désigner celui qu'ils croiraient le plus capable de l'aider à supporter le poids du gouvernement. Alors on lui proposa Chun. Le respect que Chun avait toujours eu pour ses parents, malgré l'injustice de leur conduite à son égard, décida le choix de l'empereur. Il lui donna ses deux filles en mariage, l'établit inspecteur général des travaux publics, et le chargea de faire observer parmi le peuple les cinq devoirs de la vie civile. La manière dont Chun s'acquitta de ses emplois lui valut toute la confiance de l'empereur qui le nomma son premier ministre, et finit par l'associer au trône (2285 avant l'ère chrétienne) Yao vécut encore 28 ans entouré des hommages de ses sujets. Il mourut l'an 2258 (avant l'ère chrétienne), âgé de 115 ans; il en avait régné 99. Les peuples le pleurèrent comme un père, et portèrent son deuil pendant trois ans. Son nom est resté en vénération à la Chine, et son exemple est un de ceux qui sont offerts à ses successeurs. On attribue à ce grand prince l'invention de la musique *Ta-tchoung* réservée pour les fêtes religieuses et pour célébrer le mérite des grands hommes. *Voyez* les *Mémoires des missionnaires sur les Chinois*, III, 16-18; et l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, I, 44-85.

YART (Antoine), l'un des fondateurs de l'Académie de Rouen, né dans cette ville le 15 décembre 1710, mort en 1791, curé de Saussay, dans le Vexin, avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Il est connu par un ouvrage intitulé: *Idée de la poésie anglaise*, Paris,

1749-56, 8 vol. in-12. C'est un recueil de traductions en prose de différents poëmes, précédés de discours historiques et littéraires sur chaque auteur et chaque ouvrage. On a encore de lui plusieurs opuscules en prose et en vers, dont on trouve la liste dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, tome V, avec l'extrait de l'éloge de l'auteur par Haillet de Couronne. Quelques bibliographes le croient auteur des *Mémoires ecclésiastiques et politiques, concernant la translation des fêtes aux dimanches en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen), 1765, in-12.

YBERVILLE (LEMOYNE D'), fils de Charles Lemoyne de Longueil, gentilhomme de Normandie, qui s'était établi au Canada en 1640, naquit à Montréal en 1662. Il entra dans la marine dès l'âge de 14 ans, et fit plusieurs voyages longs et périlleux. En 1686, il fut chargé de construire des forts dans la baie d'Hudson, où il courut de grands dangers; mais son entreprise eut un plein succès, et il fut nommé gouverneur du fort qu'il avait établi. En 1688, les Anglais envoyèrent trois bâtiments avec 120 hommes d'équipages pour surprendre d'Yberville, et s'emparer du fort dont la garnison n'était que de quatorze hommes. Non-seulement il leur résista, mais il les tua ou les fit tous prisonniers et se rendit maître de leurs bâtiments. L'année suivante il prit à l'abordage, avec une chaloupe armée de neuf hommes, un bâtiment anglais, qui venait attaquer un de ses forts. En 1690, il fut nommé commandant général de tous les postes que les Français possédaient sur la baie d'Hudson, et de tous les bâtiments qui navigueraient dans cette baie. Les Français avaient établi, en 1681, sur les côtes de la baie d'Hudson, le fort Bourbon. Deux ans après, il fut livré par trahison aux Anglais, qui lui donnèrent le nom de fort Nelson, et en firent un fort régulier avec quatre bastions et des fossés pleins d'eau, et une nombreuse garnison. En 1694, d'Yberville eut ordre de l'attaquer avec les équipages de deux frégates, et s'en empara après un combat meurtrier, dans lequel il perdit un de ses frères. En 1696, il enleva avec trois cents hommes déterminés les établissements que les Anglais avaient formés dans l'île de Terre-Neuve, et après des prodiges de valeur il prit un fort, et fit 1,800 prisonniers. En son absence les Anglais ayant repris le fort Bourbon; on le chargea de l'attaquer, en 1697, avec quatre bâtiments que l'un de ses frères lui avait amenés de France. Une tempête ayant dispersé sa division, il se trouva seul avec *le Pélican* de 46 canons qu'il montait, et soutint contre trois bâtiments anglais, pendant quatre heures, un des combats les plus terribles dont la mer ait été le théâtre. Le pont du *Pélican* fut couvert de morts; mais l'un des vaisseaux anglais fut coulé, l'autre pris, et le troisième mis en fuite. A la suite de ce combat, *le Pélican* qui se trouvait dans l'état le plus déplorable fit naufrage; d'Yberville perdit encore plusieurs hommes par le froid et la fatigue; il sortit le dernier de son bâtiment, fut rejoint peu de temps après par son frère Sérigny, qui avait aussi beaucoup souffert; et, malgré l'état de dénûment dans lequel ils se trouvaient, ils osèrent attaquer le fort Bourbon qui avait une garnison quadruple de leurs forces, et qui aurait pu résister à une armée. Ce fut Sérigny qui par son courage et son grand caractère en obtint la reddition, le 11 septembre 1697. En 1698, d'Yberville partit de Rochefort avec deux frégates et un transport, pour aller reconnaître l'embouchure du Mississipi que Lasalle n'avait pas pu trouver en 1684. Il y entra heureusement, remonta le fleuve jusqu'à plus de cent lieues, construisit un fort sur ses rives, et, dans les années suivantes, il établit la première colonie à la Louisiane, et en fut nommé gouverneur. Le 7 mars 1706, d'Yberville arriva à la Martinique avec une division de six bâtiments. Il y prit 1,100 matelots, et plusieurs flibustiers, et le 2 avril suivant il s'empara de l'île de Nièves. Les Anglais s'étaient retirés dans une excellente position; mais, après une attaque très-vive, d'Yberville les força de capituler; toute la garnison fut faite prisonnière; on lui remit 7,000 nègres et 30 bâtiments, dont quelques-uns étaient armés en guerre et les autres chargés de marchandises. La perte de l'ennemi fut estimée à plus de quatre millions. Après un tel succès, d'Yberville s'occupait à rassembler des forces pour conquérir la Jamaïque, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut à la Havane, le 9 juillet 1706. Ce brave officier avait été secondé dans la plupart de ses expéditions par plusieurs de ses frères. L'un d'eux, Lemoyne de Bienville, qui commandait une batterie dans le fameux combat du *Pélican*, avait rempli des missions importantes auprès des sauvages de l'Amérique; et c'est lui qui fonda la colonie de la Nouvelle-Orléans, en 1717. Il fut gouverneur général de la Louisiane pendant plus de 20 ans. Il a publié, sur les nations sauvages de cette colonie, un *Mémoire* qui a été inséré dans les *Mémoires* de Trévoux. Lemoyne de Sérigny qui avait partagé la gloire de son frère d'Yberville, en s'emparant du fort Bourbon, fut aussi gouverneur de la Louisiane, et devint capitaine de vaisseau, en 1720, après s'être distingué dans plusieurs combats. En 1700, Louis XIV, voulant récompenser les services de cette famille, érigea pour elle en baronnie la terre de Longueil en Canada. La branche de Sérigny s'est fixée en France, et elle a continué ses services dans la marine.

YDELEZ (ÉTIENNE), prêtre, né vers 1540, à Port-Lesné, bailliage de Quingey, se dévoua au service des pauvres malades, et fut pourvu de l'emploi de chapelain ordinaire des pestiférés de la cité impériale de Besançon. Il se rendait dans les différentes villes où ses soins devenaient nécessaires; et il nous apprend qu'en 1581 il était à l'hôpital Saint-Laurent de Lyon, remplissant les fonctions de serviteur des affligés. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un opuscule très-rare, intitulé : *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste, livres deux*, Lyon, Stratius, 1581, in-8° de 37 pages. C'est un recueil de recettes vulgaires. L'auteur définit la peste une vapeur produite par l'horrible conjonction des planètes, comme de Mars et de Saturne, ou par tremblement de terre. Il conseille à toutes personnes qui se trouvent dans une ville infectée, de manger, avant de sortir, une rôtie trempée en bon vin, et saupoudrée de gentiane. C'est là, dit-il, de quoi je me suis évité la peste régnant à Dole en 1580, et m'en suis bien trouvée. Mais de tous les remèdes qu'il indique, le meilleur à son avis est l'urine : prise intérieurement, dit-il, elle a telle vertu, qu'elle ne permet jamais aucun poison à l'entour

...arties nobles du corps : car c'est la maîtresse garde ...lles. Brief, elle réussit contre toutes les maladies ...orps. Ydelez en avait fait lui-même l'épreuve, ayant ...tteint de la fièvre pestilentielle, et non pas empoi...é par ses ennemis, comme le dit le *Dictionnaire ...rsel.*

...EARSLEY (ANNA), fille d'une laitière des envi... de Bristol, dont elle partagea longtemps les occu...ins, se fit tout à coup un nom par le talent inné que ...loppa en elle la lecture de Milton, de Pope et de ...speare, etc. Miss Hanna More, à qui le hasard mit ...e les mains quelques fragments de ses compositions, ...agea à en former un recueil, et, se chargeant de sa ...ication, ouvrit, parmi ses opulentes connaissances, ... souscription pour le vol. in-4° qui parut, en 1785, ...le titre de *Poëmes sur divers sujets, par Anna Year... laitière de Bristol,* précédés d'une *Lettre* de miss ...e à mistress Montague, auteur de l'*Essai sur Shak...re.* Un 2e volume vit le jour en 1787, et, l'année ...ante, parut un nouveau poëme *sur l'inhumanité du ...merce des esclaves.* Mistress Yearsley s'enhardit à ...ner en 1791, au théâtre de Bristol, une tragédie in...lée : le *Comte de Godwin,* qui eut quelque succès. Elle ...rut à Melkam, en 1806, après avoir encore publié : *...ugustes Captifs,* fragments d'histoire secrète, etc., ...6, 2 vol. in-12 (tiré de l'*Histoire du masque de fer*); *...yre champêtre,* recueil de poésies, 1796, in-4°, et ...tres vol. de *Poésies*, 1796.

...EBRA (MELCHIOR DE), religieux de l'ordre des frè... mineurs de Castille, mort vers la fin du 16e siècle, ...istingua par sa piété, et composa un ouvrage estimé, ...morale religieuse, en espagnol, sous ce titre : *Refu...m infirmorum, en el qual se contienen muchos avisos ...ituales para socorro de los afligidos enfermos, y para ...dar a bien morir a los que estan a lo ultimo de su vida,* ...primé après la mort de l'auteur, Madrid, 1596, in-8°.

...ELIU-THSOU-THSAI, surnommé *Tsin-khing,* ...èbre ministre chinois, né en 1190 dans le pays de ...n, de l'ancienne race des Khitans ou Liao, acquit de ...ndes connaissances en astronomie, en géographie, en ...ithmétique, et devint gouverneur de Yan-king (Pékin). ...rsque Gengiskan se fut emparé de cette ville, il retint ...ès de lui Yeliu-thsou-thsai, et lui accorda toute sa ...nfiance, après l'avoir utilement consulté sur divers ...jets d'astronomie et de politique, s'il faut en croire les ...nalistes chinois. Quoi qu'il en soit, Yeliu obtint le ...us grand crédit sur le conquérant mogol, et devint un ... ses principaux ministres. Il occupa le même poste ...ous Ogodaï, fils et successeur de Gengis (1229), puis ...t nommé vice-chancelier de l'empire en 1231, après ...oir sauvé, par ses sages avis, toute la population chi...oise, que les Mogols, menacés de la famine, voulaient ...terminer. Malgré les nombreux ennemis que la sévé...ité de son administration lui attirait, Yeliu conserva ...onstamment la faveur d'Ogodaï, la méritant de plus ...n plus par ses conseils judicieux, par l'emploi des me...ures les plus convenables à la gloire du prince et à la ...rospérité de l'empire. Ogodaï étant mort en 1241, l'im...ératrice Tourakina, sa femme, se fit proclamer régente, ...au mépris du testament du prince défunt, qui l'éloignait ...du trône, et remit les sceaux de l'empire, avec la direction générale des affaires, à un seigneur mogol, nommé Abder-Raman. Malgré son refus de continuer ses services, Yeliu ne fut point éloigné de la cour; mais le chagrin que lui causait le nouvel ordre de choses conduisit ce sage ministre au tombeau en 1244. Son fils, Yeliu-tchu, lui succéda dans sa charge de vice-chancelier.

YELVERTON (HENRI), l'un des juges de la cour du Banc du roi, puis de celle des plaids communs, né en 1566 à Islington ou à Easton-Mauduit (Northamptonshire), mort en 1630, devait son élévation aux bonnes grâces du duc de Buckingham, dont il avait précédemment encouru la défaveur étant attorney (procureur général), et qui avait fait prononcer contre lui, par la chambre étoilée, une double condamnation, sur le fait d'illégalités commises dans l'exercice de ses fonctions, puis pour s'être permis des allusions injurieuses à la personne du roi dans un discours qu'il prononça devant la chambre des lords. Outre des *discours* et *factum* politiques, on a d'Yelverton : *Rapports de cas particuliers à la cour du Banc du roi, depuis la 44e année du règne d'Élisabeth, jusqu'à la 10e de Jacques Ier,* en français, publiés par sir W. Wylde, 1661 et 1674, et traduits en anglais, 1735, in-fol.

YEOU-WANG, empereur de la Chine, descendait de Ye-wang, et monta sur le trône l'an 781 avant l'ère chrétienne. D'un caractère faible et indolent, livré dès son enfance aux plaisirs grossiers, il n'avait aucune des qualités qui distinguent les souverains. A l'exemple des grands, le peuple supportait avec impatience un joug avilissant. Les habitants du pays de Pao, dévoués dans tous les temps à la dynastie, se révoltèrent eux-mêmes; mais, ayant reconnu leur faute, pour apaiser l'empereur ils lui présentèrent une jeune fille d'une rare beauté. Yeou-wang, touché de ses charmes, lui donna le nom de *Pao-sse;* et à sa considération il fit grâce aux rebelles. L'année suivante, *Pao-sse* mit au monde un fils, dont la naissance combla de joie l'empereur. En vain les lettrés essayèrent de faire rougir ce prince d'une conduite si peu propre à lui ramener l'estime de ses sujets. Aveuglé par sa passion, Yeou-wang chassa du palais l'impératrice; son fils légitime fut forcé d'aller demander un asile au prince de Chin; et il déclara son successeur celui qu'il avait eu de *Pao-sse.* Cette femme était si sérieuse, que l'empereur ne parvenait à la dérider qu'avec beaucoup de peine. Lorsque des troubles éclataient, c'était la coutume d'allumer des feux de proche en proche, sur toutes les montagnes. A ce signal, les princes tributaires se hâtaient de rassembler leurs troupes, et les amenaient à la cour. Un jour l'empereur imagina d'allumer les feux. Les princes mirent leurs troupes sur pied, et vinrent à la cour. En les voyant arriver l'un après l'autre, *Pao-sse* se mit à rire de toutes ses forces. Enchanté d'avoir trouvé ce moyen d'égayer sa concubine, Yeou-wang l'employait de temps en temps; mais les princes se lassèrent d'être les jouets d'une femme détestée de tout l'empire, et ils finirent par ne plus répondre aux signaux accoutumés. La famine vint se joindre à tous les sujets de mécontentement. Yeou-wang craignant que son fils légitime ne profitât de cette circonstance pour réclamer ses droits, somma le

prince de Chin de le lui renvoyer; il eut la honte d'éprouver un refus. Irrité de cette résistance inattendue à ses volontés, il se mit aussitôt en campagne; mais le prince de Chin, ayant appelé les Tartares à son secours, se trouva bientôt à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie. Dans ce pressant danger, Yeou-wang donna l'ordre d'allumer les feux; mais les princes tributaires, dont il s'était si souvent moqué, ne bougèrent pas de leurs pays. Cependant les deux armées se rencontrèrent; celle de Yeou-wang fut défaite complétement : l'empereur et *Pao-sse* tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui les fit mourir tous deux l'an 771 avant l'ère chrétienne. Yeou-wang eut pour successeur son fils légitime, qui prit, en montant sur le trône, le nom de *Ping-wang*. (Voy. l'*Histoire de la Chine*, par Mailla, II, 45-50.)

YÉPEZ (don Antoine de), savant bénédictin espagnol, gouverna successivement plusieurs monastères de son ordre comme prieur et comme abbé, et mourut en 1621, supérieur général des bénédictins de la congrégation de Valladolid. Outre quelques *opuscules*, on a de lui 7 vol. in-fol. de *Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît*, en espagnol, qui ne vont que jusqu'au 12e siècle. Les 2 premiers parurent à Valladolid en 1609, le 3e à Pampelune en 1616, les 4 autres à Valladolid en 1613-15-22. Il en existe une traduction française par dom Martin Rhetelois, supérieur général de la congrégation de Saint-Vannes.

YÉPEZ (Diégo), religieux hyéronimite, né à Yépez, près de Tolède, en 1559, fut successivement prieur des couvents de Jaen, de Zamora, de Grenade et du fameux monastère de l'Escurial. Confesseur des rois Philippe II et Philippe III, il devint ensuite évêque de Tarragone, et mourut dans cette ville en 1613. On a de lui (en espagnol) : *Histoire particulière de la persécution d'Angleterre, depuis l'an* 1570, Madrid, 1599, in-4°; *Mémoire sur la vie de Philippe II, écrit par l'ordre de son fils*, Milan, 1607, in-8°; *Vie de sainte Thérèse de Jésus*, Madrid, 1587, 1615; traduit en français par le P. Cyprien de la Nativité de la Vierge, Paris, 1643, in-4°.

YEREGUI (Joseph de), savant ecclésiastique espagnol, né en 1734 à Vergara, dans le Guipuscoa, fit ses études à Malaga, puis à l'académie de Madrid, et vint suivre à Paris les cours de physique de l'abbé Nollet. De retour en Espagne, il fut ordonné prêtre et se voua tout entier à l'éducation des enfants; il fonda plusieurs écoles élémentaires qu'il dirigea lui-même, consacrant son revenu à fournir aux élèves tous les objets dont ils avaient besoin. Harcelé par les envieux que son mérite n'avait pu tarder à soulever, il quitta son pays natal en 1785 pour venir à Madrid, où il obtint l'emploi de précepteur des enfants du roi Charles III. Yereguy fut écarté de la cour après la mort de ce prince et traduit en 1792 à l'inquisition, qui produisit contre lui 101 griefs, marqués la plupart au coin de l'ineptie. Son véritable crime était peut-être d'avoir manifesté trop hautement sa pensée sur les ecclésiastiques émigrés de France en Espagne, « qui, disait-il, se prétendent riches en principes de la foi, et qui sont pauvres en pratiques de charité. » S'affligeant surtout de l'ignorance où il voyait l'Espagne plongée, il déplorait cet état comme le règne du pharisaïsme. Le redoutable tribunal l'ayant, après 5 mois de persécution, déclaré pur dans sa doctrine et dans sa conduite, il reçut du roi Charles IV, par forme de dédommagement, la place de conseiller près le même tribunal. Yereguy, sans doute, ne consentit à y siéger qu'afin d'être à portée de concourir plus efficacement à en hâter la suppression, qu'il jugeait nécessaire à la prospérité de l'Espagne. Il écrivit et fit passer en France, pour y être publiée, une savante *apologie* des ouvrages de Grégoire, évêque de Blois, contre l'inquisition, ainsi que les pièces de son procès. Cet homme estimable mourut en 1805. Il avait fait paraître : *Idea del* [illegible] *nacional formado sobre las sagradas escrituras*, [illegible] *y Padres de la Iglesia*, Bagnères, 1803, in-8°.

YE-WANG, empereur de la Chine, était fils de [illegible]-wang, prince d'un génie fort médiocre, qui mourut l'an 909 avant l'ère chrétienne, laissant ses enfants trop jeunes pour faire respecter leurs droits. Hiao-wang, aidé d'un parti puissant, enleva sans peine le sceptre à ses neveux. Après sa mort (894 avant J. C.), les grands, qui avaient souffert impatiemment son usurpation, reconnurent Ye-wang légitime héritier de l'empire. L'état de contrainte dans lequel ce prince avait été retenu par son oncle l'avait rendu si timide, qu'il parut à ses officiers moins leur maître qu'un de leurs serviteurs. Le jour de la cérémonie du couronnement, les grands étant venus lui présenter leurs hommages, il descendit de son trône pour leur rendre le salut. Cette infraction à l'étiquette parut aux plus sages un signe certain qu'il ne saurait pas faire respecter son pouvoir. En effet, la faiblesse de Ye-wang dut encourager l'ambition des grands, et devint ainsi la première cause des troubles et des divisions qui ne tardèrent pas à éclater. Ce fut le prince de Tchin, Hioung-kiu, qui donna le signal de la révolte en s'emparant des pays de Young et de Yang-youan. A son exemple d'autres princes étendirent les États que leur avaient assignés les anciens empereurs, en récompense de grands services. Pendant ce temps Ye-wang, tranquille dans son palais, ne songea pas même à prendre quelques mesures pour arrêter ces désordres. Il mourut l'an 879 avant l'ère chrétienne, à l'âge de 60 ans, dont il avait passé 16 sur le trône, sans gloire et sans honneur. Son fils Li-wang lui succéda. (Voyez l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, tome II, 15-18.)

YEZID Ier, second calife ommyade, fut inauguré à Damas, l'an 60 de l'hégire (680 de Jésus-Christ), après la mort de son père Moawyah qui l'avait associé à sa puissance. Il fut reconnu en Perse, en Syrie, en Égypte, en Mésopotamie, et dans les autres parties de l'empire musulman. Mais la Mecque, Médine et quelques autres villes de l'Arabie et de l'Irak, refusèrent de se soumettre. Un parti puissant y soutenait les droits de Houcein, fils d'Aly; toutefois, parmi ceux qui se disaient les partisans du petit-fils de Mahomet, deux ambitieux, Abd-allah, fils de Zobéir, et Abd-allah, fils d'Omar, travaillaient secrètement pour leur propre grandeur. L'activité d'Obéid-allah, gouverneur de Koufah, et l'inconstance des habitants de cette ville firent triompher Yezid du vertueux et brave Houcein qui périt l'an 61 (680) au combat de Kerbelah. Lorsque Yezid reçut la tête de Houcein, il ne put retenir ses larmes, et s'écria : « O malheureux Houcein, je ne t'aurais pas fait périr, si

ais eu en mon pouvoir. Que Dieu maudisse le bar-
: Obéid-allah. » Il traita avec respect les femmes et
œurs de ce prince, quoiqu'elles l'accablassent de re-
:hes, et épargna même les deux plus jeunes fils de
rival, qui avaient survécu seuls au désastre de leur
ille. Il eut d'autant plus de mérite à rejeter les con-
; qu'on lui donnait de les faire périr, que la haine
es enfants se manifestait à toute heure. Sa conduite
ireuse à leur égard ne se démentit pas. Il les fit
luire tous à Médine avec une escorte, après les avoir
blés de présents, et leur avoir prodigué tous les se-
s capables d'adoucir leur infortune. Cette année, les
tenants du califo subjuguèrent Bokhara et le Khowa-
n ou Kharizme. La mort de Houccin n'éteignit point
u des révoltes. Les habitants de la Mecque et de Mé-
: secouèrent entièrement le joug des Ommyades, en
, et ne pouvant mettre à leur tête aucun des deux
nts de Houcein, à cause de leur jeunesse, ils pro-
ièrent calife Abd-allah, fils de Zobéir. Yezid envoya
née suivante une armée qui assiégea Médine, sans
Abd-allah, qui songeait à soumettre le reste de l'Ara-
se mit en devoir de secourir la ville qui l'avait élu.
ès trois mois d'une vigoureuse résistance, Médine
prise et saccagée sans respect pour le tombeau du
phète : les habitants furent tous ou massacrés ou ré-
s en esclavage. Il n'y eut d'épargné que la famille
ly. Après cette conquête, Moslem ibn-Okbah, géné-
le l'armée syrienne, marchait sur la Mecque lorsqu'il
irut en 689. Hassin ibn-Nomaïr, qui lui succéda
s le commandement, assiégea cette ville qu'Abd-
h défendit pendant 40 jours. Une partie du temple de
'aabah fut renversée, et la Mecque aurait subi le sort
Médine, si la nouvelle de la mort de Yezid n'avait
obligé l'armée syrienne de retourner à Damas. Ce
le mourut dans les environs de Hemesse, le 15
i Ier 64 (décembre 683), à l'âge de 39 ans, après en
ir régné trois et demi. Le nom de Yezid est en hor-
r à un grand nombre de musulmans, surtout aux
ites ou sectateurs d'Aly, parce qu'il fut le principal
eur de la mort de Houccin et de plusieurs autres des-
dants de Mahomet; parce qu'on le soupçonna d'avoir
ncé les jours de Haçan, fils aîné et successeur d'Aly ;
ce qu'il fut le premier calife qui ait bu publiquement
vin, et que sous son règne les deux villes saintes fu-
t profanées et presque détruites. A ces reproches,
on peut soupçonner d'être dictés par l'esprit de parti
es préjugés religieux, les auteurs orientaux en ajou-
t d'autres qui donnent une idée peu avantageuse de
zid, et qui prouvent que ce prince, peu digne de suc-
er par droit d'hérédité à son père, ne se soutint sur le
ne que par l'attachement des Syriens pour la maison
Ommyades. On l'accuse d'avarice, de mollesse, de
auches; d'avoir vécu au milieu de ses baladins, de ses
nteuses et de ses chiens; d'avoir introduit l'usage des
iuques, et même d'avoir entretenu un commerce in-
tueux avec sa sœur. Au reste, il aimait la poésie et la
tivait avec succès. Son fils Moawyah II lui succéda.

YEZID II (Abou Khaled), 9e calife ommyade, petit-
s du précédent, par sa mère, était le 3e fils d'Abd-el-
lek. Il succéda, l'an 101 de l'hégire (720 de J. C.),
on cousin Omar II, auquel il ne ressemblait guère,
et dont on le soupçonna d'avoir avancé la mort. Il révo-
qua la plupart des gouverneurs de provinces, nommés
par ses prédécesseurs, ce qui occasionna dans l'empire
musulman des troubles qui furent aisément apaisés. Il
n'en fut pas de même de la révolte de Yezid Ibn Mahleb,
qui ne put être étouffée que par la mort de ce fameux re-
belle, et par les talents de Moslemah, frère du calife, et
de son neveu Abbas, fils de Walid Ier. Yezid persécuta
les chrétiens; publia un édit pour la destruction de leurs
images; défendit qu'ils fussent admis en témoignage
contre les musulmans, et ordonna que la déposition d'un
musulman aurait autant de poids que celle de deux chré-
tiens. Ce fut d'ailleurs un prince indolent, adonné aux
plaisirs, esclave de ses passions; qui dissipa les trésors
de l'État pour ses concubines, et dont le court règne ne
fut remarquable que par les victoires que Moslemah
remporta sur les Turcs. Yezid était beau et bien fait. Sa
mort prouve qu'il était doué d'une grande sensibilité.
Ayant perdu une de ses esclaves, qui fut étouffée par un
grain de raisin qu'il lui avait jeté dans la bouche, en
jouant avec elle, il tomba dans un tel désespoir qu'il re-
fusa, pendant plusieurs jours, de la laisser enterrer.
Lorsqu'on l'eut mise au tombeau, il l'en fit retirer pour
la voir encore, ne lui survécut que peu de jours, et vou-
lut être inhumé avec elle. Il mourut le 25 chaban 105
(février 724), âgé de 37 ans, après en avoir régné un peu
plus de quatre. Ce prince avait ordonné l'année pré-
cédente, par un édit, de tuer les chiens, les pigeons, les
coqs blancs, et tous les animaux de cette couleur, qui
était celle que la maison d'Ommyah avait adoptée. Son
frère Hescham lui succéda.

YEZID III, neveu des précédents, et fils de Wa-
lid Ier, fut le 12e calife de la race des Ommyades, et
succéda l'an 126 de l'hégire (744 de J. C.), à son cousin
Walid II, qu'il avait fait assassiner. Malgré son crime
et son usurpation que les vices et l'impiété de son pré-
décesseur semblaient rendre excusables; malgré son or-
gueil d'être issu par sa mère des rois de Perse Sassa-
nides, Yezid est représenté comme un prince doux, juste
et vertueux. Il aimait le faste, et prenait le nom de Khos-
rou, à cause de son origine maternelle; mais on lui donna
le surnom d'*Al-Nakes* (celui qui retranche), parce que le
mauvais état des finances l'obligea de diminuer la solde
des troupes. La mort de Walid causa de grands troubles
dans l'empire. Les Hemesseniens prirent les armes pour
la venger, et battirent les troupes du nouveau calife.
Les peuples de la Palestine massacrèrent leur gouver-
neur. Mais la révolte la plus dangereuse fut celle de
Merwan, fils de Mohammed, prince du sang des Om-
myades, et gouverneur de l'Arménie. Yezid l'assoupit
pour un temps, en faisant des concessions à son parent;
mais elle recommença plus tard avec plus de force, et
le schisme qu'elle occasionna parmi les musulmans ac-
céléra la ruine des Ommyades. Yezid avait à peine ré-
gné six mois, lorsqu'il mourut de la peste à Damas, le 18
dzoulhadjah 126 (30 septembre 744), âgé de 40 à 46 ans.
Il avait fait reconnaître pour ses successeurs au califat,
son frère Ibrahim et son neveu Abd-el-Aziz, fils de Hed-
jadj. Mais le second ne régna pas, et le premier, au bout
de deux mois, contraint de résigner le califat à Mer-
wan II, a si peu marqué dans l'histoire, que les auteurs

varient sur l'époque et le genre de sa mort. Le corps de Yezid III fut exhumé et pendu par ordre de Merwan.

YEZID IBN MAHLEB, digne fils d'un grand homme, et non moins célèbre par ses malheurs que par ses exploits, succéda à son père, l'an de l'hégire 83 (de J. C. 702), dans le gouvernement du Khoraçan. Quoiqu'il ne fût réellement que le lieutenant du fameux Hedjadj, dans cette province, il hésita à combattre le rebelle Abd-el-Rahman Ibn Al-Aschat et lui envoya de nombreux et riches présents; mais à la suite de ces procédés généreux, redoutant quelque perfidie, il lui livra bataille, le vainquit, et déshonora même son triomphe en envoyant à Hedjadj la tête d'un des principaux partisans d'Abd-el-Rahman, et deux autres chefs de cette révolte enchaînés. Ce service ne put justifier dans l'esprit du soupçonneux Hedjadj l'hésitation qu'avait d'abord montrée Yezid; il lui donna pour successeur Kotaïbah, l'an 85, le rappela auprès de lui, et l'ayant fait, plus tard, entourer de gardes dans une tente voisine de la sienne, il le condamna à payer six millions d'aspres, et lui extorqua la moitié de cette somme. Comme Yezid était dans l'impossibilité d'acquitter le reste, Hedjadj le fit mettre à la torture, et inventant chaque jour quelque supplice nouveau, il poussa le raffinement de la cruauté jusqu'à ordonner au bourreau de gratter, avec un peigne de fer, une blessure mal cicatrisée que ce général avait reçue au bas de la jambe. Aux cris terribles du malheureux Yezid, sa sœur, femme de Hedjadj, accourut et accabla son barbare époux de si violents reproches, qu'il la répudia. Enfin Yezid parvint à se dérober aux tourments qu'il endurait depuis si longtemps; il enivra ses gardes, sortit du camp, déguisé par une barbe blanche et le costume d'un cuisinier, monta sur un cheval qu'un de ses frères lui avait procuré, gagna la Syrie, et trouva un asile auprès de Soléiman, frère du calife Walid Ier. Il y fut poursuivi par la haine de son implacable ennemi. Hadjadj écrivit au calife pour lui dénoncer les concussions de Yezid, et lui découvrir sa retraite. Walid ayant réclamé ce malheureux, Soléiman répondit à son frère que la famille d'Yezid, alliée dès longtemps à celle d'Ommyah par les nœuds du sang et de l'amitié, avait rendu de grands services à l'islamisme, et n'avait jamais encouru le reproche de malversation; que Yezid lui-même était faussement accusé par Hedjadj, et qu'en attendant qu'il pût faire entendre sa justification, il espérait que le calife lui permettrait de mettre ses jours en sûreté. Walid accueillit mal les représentations de son frère, et lui intima l'ordre d'envoyer à Damas Yezid enchaîné. Celui-ci, craignant de compromettre les jours de son ami par une plus longue résistance, était déterminé à céder à une dure nécessité; mais Soléiman poussa la générosité jusqu'à l'héroïsme : il chargea de la même chaîne Yezid et son propre fils, les embrassa et leur remit pour le calife une lettre ainsi conçue : « Je vous envoie Yezid et votre neveu Ayoub : tous deux sont vos esclaves. Si vous ne me les renvoyez pas, ne trouvez point mauvais que j'aille les rejoindre, et que la même chaîne serve pour trois. » Le calife s'émut à la lecture de cette lettre, et à la vue de son neveu dans la posture d'un criminel : il agréa les excuses de Yezid, brisa ses fers, lui pardonna quand même il aurait eu quelques torts, le combla de caresses et de présents, ainsi que le fils de Soléiman, et les renvoya tous deux auprès de ce prince. La mort de Walid ayant laissé le califat à son frère Soléiman, l'an 96, Yezid, qui s'était flatté d'être rétabli dans le gouvernement du Khoraçan, parut peu satisfait de n'avoir obtenu que celui de l'Irak. Il eut recours à la ruse, et fit persuader indirectement au calife que Yezid Ibn Mahleb était le seul général en état de gouverner et de défendre les frontières orientales de l'empire, et le seul digne de succéder à Kotaïbah, dans ce poste non moins important que périlleux. Yezid justifia le choix du calife par ses exploits; mais en même temps il réalisa en partie les soupçons de Hedjadj. En quittant l'Irak, il laissa des lieutenants à Bassora et à Koufah, et chargea un de ses fils d'en percevoir les revenus. Il se fit précéder dans le Khoraçan par un autre de ses fils qui, dès son arrivée à Merou, procura à son père des sommes considérables, en faisant mettre à la torture tous les dépositaires des trésors de Kotaïbah. L'an 97, Yezid envoya des troupes sur divers points pour continuer les conquêtes de son prédécesseur, mais il se réserva la plus difficile : le Kourkian ou Djordjan et le Thabaristan, situés sur le bord méridional de la mer Caspienne, avaient résisté à toute la puissance des monarques sassanides de Perse. Assiégé par les Arabes sous le califat d'Osman, la ville de Kourkian s'était rachetée à force d'argent. Yezid entra dans cette contrée, vainquit le roi Saouli, mais lui laissa ses États après en avoir enlevé des richesses immenses, et se contenta d'y conserver un faible corps d'observation. Il pénétra ensuite dans le Thabaristan, et remporta sur le roi Esfched ou Akhschid, une victoire longtemps disputée. Tandis que les habitants embarrassaient sa marche en faisant rouler du haut de leurs montagnes des arbres et des rochers, il fut obligé de retourner dans le Djordjan, où les musulmans avaient été égorgés. Feignant toutefois d'accorder la paix au roi, il lui extorqua d'énormes contributions. Alors il parut devant la capitale, et jura d'y répandre autant de sang qu'il en faudrait pour faire tourner un moulin, et de manger du pain fait avec la farine que produirait cet horrible moyen. La place fut emportée, et Yezid put tenir son serment, car le ruisseau qui la traversait et sur lequel était un moulin, fut grossi du sang des habitants. Le vainqueur fit démolir le château, emmena 12,000 esclaves, et informa le calife de cette conquête et du riche butin qu'il y avait trouvé; mais comme il n'envoya point la note détaillée de ce butin, ses envieux le rendirent suspect à Soléiman lui-même, qui manda à son frère Moslemah de lever le siége de Constantinople, et d'aller arrêter ce général. La mort de Soléiman empêcha l'exécution de cet ordre; mais le nouveau calife, circonvenu comme son prédécesseur, priva Yezid du gouvernement de l'Irak, et le rappela du Khoraçan, l'an 99 (717). Yezid arrêté à Bassora, par le gouverneur qui lui avait succédé, fut envoyé, chargé de fers, au calife qui le somma de remettre au trésor public tout l'argent qu'on l'accusait d'avoir détourné à son profit. N'ayant pu fournir toute la somme qu'on exigeait de lui, il fut mis en prison. En vain son fils Mahleb, qui avait commandé dans le Khoraçan, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouver-

ur, accourut à Damas pour justifier son père, et réclaer sa liberté; il mourut de chagrin de n'avoir pu l'obair. Omar loua le courage et la tendresse filiale de ahleb; mais les préventions que lui avaient inspirées ennemis de Yezid subsistaient toujours. La fortune mbla se lasser un moment de persécuter ce grand cataine. Il vit rompre ses fers l'an 101 (720), peu de urs avant la mort d'Omar II, soit par adresse ou par isard, soit par un bienfait de ce vertueux calife qui ulut le dérober à la haine de son successeur présomp-, Yezid II. En effet, aussitôt que celui-ci eut pris ssession du califat il donna ordre aux gouverneurs de oufah, de Bassora et du Khoraçan, d'arrêter Yezid n Mahleb et tous ses parents. Moins inquiet de l'orage i le menaçait, que du sort de trois de ses frères incarrés à Bassora, Yezid réclama leur liberté, promettnt de se retirer avec eux dans un désert, loin des faires du monde. N'ayant point reçu de réponse, il arche sur Bassora, défait, avec les gens seuls de sa aison, un corps de troupes réglées, entre dans la ville x acclamations des habitants, s'empare du château, livre ses frères, et fait prisonnier le gouverneur. Mais ns le même temps deux de ses fils furent arrêtés Koufah, et moururent dans les fers. Yezid, n'ayant us rien à ménager, se déclara souverain à Bassora, et t reconnu comme tel par les peuples de l'Ahwaz, du rsistan, du Kerman et de tous les pays jusqu'à l'Indus. rassembla une nombreuse armée et marcha contre lle que commandait Moslemah, frère du calife. La ncontre eut lieu sur les bords de l'Euphrate, près des ines de Babylone. La bataille fut terrible. Les troupes Yezid, d'abord victorieuses, commencèrent à plier. acé au premier rang, il appelait à grands cris Mosleah et le défiait au combat singulier pour ménager le ng des musulmans. Mais les amis du prince l'empêchènt de se mesurer avec ce vaillant champion. Yezid, yant que sa cause était perdue sans ressource, se précipita dans les bataillons ennemis, et y trouva une mort orieuse. Il était âgé d'environ 50 ans. Presque tous s parents, au nombre de 300, furent faits prisonniers envoyés au calife qui leur fit trancher la tête. Pluours autres avaient péri dans le combat. Moawyah, ne son père Yezid avait laissé à Waset, ayant appris le sastre de sa famille, usa de représailles sur le gouverur de Bassora, sur son fils et plusieurs autres offiers du calife, s'empara des trésors de cette ville, et se tira dans le Kerman avec les parents qui lui restaient. oursuivi par les troupes califales, il périt dans un derier combat, sur les frontières de l'Indoustan, et tout ce ui existait encore de la famille de Mahleb, fut mis à ort ou vendu comme esclave. Ainsi fut anéantie cette ace illustre dont le plus grand crime, le seul tort peuttre, fut d'avoir par sa puissance, ses richesses et sa loire militaire, porté ombrage à la maison des Omnyades, qui, privée de ces nobles soutiens, marcha dès e moment à une décadence rapide.

YEZID (Muley-Mohammed-Mahdy-al-), empereur de Maroc, de la race des chérifs, aujourd'hui régnante, et e second des fils de Sidi-Mohammed, naquit vers l'an 1750, et eut pour mère la fille d'un renégat anglais. Il donna de bonne heure des soupçons à son père qui l'obligea d'aller à la Mecque, en 1778. De retour de ce pèlerinage forcé, il éveilla encore la défiance du roi, et prit le parti de se retirer à Tunis. Mais le grand âge de Sidi-Mohammed donnant à Muley Yezid l'espérance de monter bientôt sur le trône, quoiqu'il sût bien que l'intention de son père n'était pas de l'y appeler, il revint secrètement dans le royaume, en 1789, et se cacha pendant un an dans un sanctuaire près de Tétuan, sans troupes et sans suite, ne voulant ni faire la guerre au vieux monarque, ni lui donner de l'ombrage, mais seulement attendre en sûreté le moment de lui succéder. Sidi-Mohammed eut vainement recours aux négociations, aux promesses, aux menaces pour tirer Yezid de son asile; il envoya Muley Hachem, un autre de ses fils, avec un corps de 6,000 hommes pour l'en arracher. Mais la résistance fanatique des gardiens du sanctuaire intimida le jeune prince qui n'osa pas exécuter les ordres de son père. Sidi-Mohammed chargea un de ses généraux de cerner le sanctuaire, et partit pour terminer lui-même cette entreprise. Sa mort dissipa les craintes de Yezid, et réalisa ses espérances. Quoiqu'il eût plusieurs frères, qu'il fût le plus pauvre de tous, et que son titre d'aîné ne lui donnât aucun droit au trône, les ministres qui se trouvaient auprès du monarque défunt informèrent Yezid de la mort de ce prince, et le firent proclamer à Rabat et à Salé, le même jour 11 avril 1790. Un des premiers actes de son règne fut de convoquer à Tétuan les consuls des puissances européennes : il les menaça de les chasser, et de déclarer la guerre à leurs souverains, excepté à l'Angleterre. Il se radoucit bientôt, et leur fit annoncer qu'il maintiendrait la paix à condition qu'on lui enverrait des ambassadeurs et des présents, en sus du tribut ordinaire; il partit peu de jours après pour Mequinez, où il reçut le consul de France auquel il ne fit grâce que du dernier article dont le gouvernement français était exempt sous le règne du monarque précédent. Yezid d'ailleurs parut vouloir prendre pour modèle son bisaïeul, Muley Ismaël, plutôt que son père. Orgueilleux, entêté, cruel et fanatique, il débuta par faire massacrer plusieurs juifs à Tétuan, à Larasch, à Alcassar, par les noirs qui mirent leurs maisons au pillage. Ceux de Rabat et de Salé furent taxés à de fortes contributions. Ce prince avait pris la couronne sans opposition. Ses frères, qui commandaient à Maroc, à Fez et dans diverses autres provinces, s'étaient soumis à son autorité; Muley Abd-el-Rahman, son frère aîné, disgracié depuis longtemps, et exilé dans la province de Fez, après lui avoir écrit d'abord une lettre menaçante, avait fini par le reconnaître pour son souverain. Yezid n'avait qu'à se montrer dans la capitale et dans les parties méridionales de son empire pour affermir sa domination. Son ignorance et son obstination l'engagèrent dans une entreprise absurde et dispendieuse qui le conduisit à sa perte. Voulant se venger de la cour de Madrid qui, disait-il, avait fait signer à son père des traités honteux et funestes à l'empire de Maroc, il manifesta le désir de reprendre Ceuta; et malgré l'exactitude de Charles IV, à remplir les devoirs d'étiquette, à payer entièrement le blé que le feu roi de Maroc avait fourni à l'Espagne; malgré ses soins et ses efforts pour prévenir une rupture, il eut à peine le temps de la différer jusqu'à ce que ses consuls et ses

missionnaires fussent en sûreté. Leur évasion subite, et la perte de trois bâtiments, l'un jeté à la côte, les autres pris par les frégates espagnoles, mirent Yezid en fureur. Déjà il avait livré au supplice le premier ministre de son père, et avait fait clouer sa main droite à un poteau devant la maison consulaire. Il livra depuis cette maison au pillage, et fit attacher à la porte la tête du gouverneur de Tanger qu'il avait tué de sa main, comme coupable d'intelligence avec ses ennemis, et celles de deux officiers mis à mort par son ordre sous le même prétexte. Alors il déclara la guerre à l'Espagne, et dès le lendemain, 24 septembre, il ordonna le siége de Ceuta. Le feu commença le 4 octobre; mais malgré les renforts que l'armée marocaine recevait journellement, les travaux furent mal conduits, et les hostilités furent encore suspendues par des négociations. Un envoyé de Maroc arriva à Madrid en janvier 1791. Charles IV restitua les deux bâtiments mores, et obtint la délivrance de ses consuls de Mogador, de Larasch, et de quelques missionnaires que le roi de Maroc retenait dans les fers. Les prétentions du monarque africain qui s'opiniâtrait à demander la restitution de Ceuta, de Melilla, de Pénon-de-Velez et d'Albucemas, ses tentatives contre ces places, et sa mauvaise foi, déterminèrent le roi d'Espagne à lui déclarer la guerre, le 19 août. Le siége de Ceuta recommença le même jour, mais avec aussi peu de succès pour les Mores. Cependant l'empire était près d'échapper à Muley-Yezid : des révoltes éclataient sur plusieurs points dans les provinces méridionales. Muley Abd-el-Rahman avait été proclamé roi à Tarudan. Ces mouvements obligèrent le monarque à s'éloigner de Ceuta avec la plus grande partie de son armée, le 18 septembre, et à demander une trêve : mais informé que l'inconduite et les exactions de son compétiteur avaient affaibli son parti, et se croyant sûr de triompher de tous les obstacles, il fit égorger quatre prisonniers espagnols, dont il envoya les pieds et les têtes dans les places maritimes, et il reparut devant Ceuta, vers le milieu d'octobre. Cependant un rival plus redoutable, Muley Hachem, se révolte à Maroc, et fait soulever les provinces méridionales. Yezid se détermine enfin, le 7 novembre, à renoncer entièrement à son entreprise contre Ceuta; il décampe, et envoye un Italien pour négocier avec la cour de Madrid. La mort de Yezid empêcha la conclusion du traité; mais la guerre avec l'Espagne fut terminée. Ce prince, ayant marché contre son frère, fut blessé mortellement dans une bataille, à la fin de l'année 1791, et périt des suites de ses blessures, après un règne d'environ 20 mois. Celui de Muley Hachem ne fit que passer. Plusieurs de ses frères prirent les armes contre lui, et Sidi Soléiman, le plus habile et le plus estimable de tous, ayant triomphé de ses compétiteurs, monta, en 1793, sur le trône de Maroc, qu'il a occupé plus de 30 ans.

YGLÉSIAS (don JOSEPH DE), poëte espagnol, né à Salamanque en 1753, fit ses études à l'université de cette ville, et se livra dès lors à son goût pour la poésie. Ses premiers essais furent des pièces de vers d'un genre libre, et dont le ton contrastait singulièrement avec la figure rébarbative de l'auteur, peut-être encore davantage avec l'état ecclésiastique qu'il embrassa plus tard. Mais dès qu'il fut entré dans les ordres, sans renoncer à faire des vers, Yglésias ne traita plus que des sujets graves et sévères, genre auquel il paraît que la nature ne l'avait pas destiné, puisque ses premières compositions sont de beaucoup supérieures aux dernières. Ami et quelquefois rival de Mélendez, il lutta contre ce célèbre poëte, en composant la *Fleur du Zurguen* et la *Rose d'avril*. Yglésias mourut à Salamanque en 1791. Maury lui a consacré un notice dans son *Espagne poétique*, 2 vol. in-8°, Paris, 1827; et il a donné dans le même ouvrage la traduction en vers français de quelques-unes de ses poésies.

Y-HIANG, célèbre astronome chinois, issu des princes de Thang, se fit bonze, et vécut dans la retraite sur une montagne de la province de Ho-nan. Ayant acquis de grandes connaissances dans l'étude des astres, il fut mandé en 721 à la cour, pour travailler à la réforme du calendrier et à la construction d'un planisphère mobile. Jusqu'alors les livres d'astronomie chinois n'avaient traité que des astres qui sont visibles sur l'horizon de 34 à 40e de latitude. Y-Hiang envoya d'habiles élèves dans les provinces du nord et du midi, pour y faire des observations dont il se servit pour découvrir le changement que causaient aux temps et aux phases la différence des lieux du nord au sud et de l'est à l'ouest, ainsi que la différence des lieux du soleil et de la lune dans les éclipses. Ce que l'on a de ses observations démontre qu'elles étaient assez exactes. Y-Hiang travailla avec beaucoup d'ardeur à un cours d'astronomie; il en avait déjà rédigé une grande partie lorsque la mort le surprit en 727, à l'âge de 45 ans. L'empereur Hiuan-tsoung fit achever ce travail par des mathématiciens, et le fit publier en 729 sous le titre d'*Astronomie de Ta-yan*. On n'en connait en Europe que des extraits.

YKHSCHID ou **AKHSCHID** (ABOU-BEKR MOHAMMED AL-), fondateur de la dynastie des Ykhschidides qui a régné sur l'Égypte et une partie de la Syrie, naquit à Bagdad, l'an 268 de l'hégire (882 de J. C.). Il était Turc d'origine; et comme son père Thagadj, d'abord esclave des califes, puis gouverneur de Damas sous les derniers princes Thoulounides, prétendait descendre des rois de Ferganah, le titre d'*Ykhschid*, que ceux-ci avaient adopté, devint le nom distinctif d'Abou-bekr Mohammed et des princes de sa race. Après la chute des Thoulounides, l'Égypte et la Syrie rentrèrent sous la domination des califes abbassides; mais ce fut pour peu d'années. La tyrannie des gouverneurs amovibles, envoyés dans ces provinces par la cour de Bagdad, faisait soupirer les peuples pour un gouvernement stable et indépendant, dont ils avaient trop peu goûté les avantages. Ykhschid, après avoir rempli diverses fonctions en Égypte, sous ces lieutenants des califes, puis commandé à Ramla, l'an 316, et ensuite à Damas, où il ne put rester qu'un mois, fut enfin nommé par le calife Rady-Billah, l'an 323 de l'hégire (935 de J. C.), gouverneur de l'Égypte. Il fit la guerre à son prédécesseur Ahmed qui, forcé de se retirer auprès du calife fatimide, à Kairowan en Afrique, suscita contre son heureux rival la puissance formidable qui devait plus tard détruire celle des Ykhschidides. Ykhschid, pour cette fois, conjura l'orage, en mettant l'Égypte à l'abri

…ne invasion. A l'exemple des divers usurpateurs qui …membraient alors l'empire musulman, le gouverneur …l'Égypte s'en arrogea la souveraineté. Il obligea …me le faible Rady, en 324 (936), à lui en envoyer la …ente et les insignes, et à lui abandonner de plus la …rie. Mais quatre ans après, Ibn-Raïek, à qui le calife …ait cédé quelques places dans la Mésopotamie, pour …demniser de la perte de la charge d'émir-al-omrah, …ahit la Syrie, chassa de Damas le lieutenant d'Ykhs…d, et marcha vers l'Égypte, qu'il espérait conquérir …ssi facilement. Ykhschid, l'ayant rencontré à El-…isch, le vainquit complétement, et envoya des trou… à sa poursuite; mais son frère, qui les commandait, … battu à son tour, près de Damas, et périt dans la …lée. Cet événement, qui devait rendre implacable la …ne des deux rivaux, amena au contraire leur récon…ation. Ibn-Raïek ordonna à son fils d'aller compli…nter Ykhschid sur la mort de son frère; de l'assurer …il n'y avait eu aucune part, et de s'offrir comme vic…e expiatoire, si ce prince l'exigeait. Ykhschid, touché …ce procédé, ne se montra pas moins généreux. Loin …recourir à une vengeance inutile, il combla de pré…ts et d'honneurs le fils d'Ibn-Raïek, fit la paix avec …lernier; et lui laissant la Syrie presque entière, il …ligea même de lui payer un tribut annuel pour les …s districts qu'il garda, depuis Ramla jusqu'à l'É…ite. L'an 330 (942), Ibn-Raïek ayant été assassiné …ordre de l'émir de Moussoul, Naser-eddaulah, qui …int alors émir-al-omrah, Ykhschid entra aussitôt en …ie, et y fut reconnu souverain. L'an 332, il se rendit …akka sur les bords de l'Euphrate, pour y conférer …c le calife Mottaky, auquel il avait offert un asile et …secours contre les tyrans qui l'opprimaient; mais le …fe, n'ayant pas même suivi ses conseils, fut la vic…e de sa faiblesse et de son obstination. L'année sui…te, Ykhschid eut sur les bras un ennemi plus redou…le qu'Ibn-Raïek : ce fut le prince hamadanide Aly …eddaulah, frère de l'émir de Moussoul. Malgré les …nts et la bravoure du souverain de l'Égypte, et de …our, son lieutenant, la guerre lui fut peu avanta…se. Il avait déjà perdu la moitié de la Syrie; et ayant …ersé l'Euphrate, il se disposait à aller en personne …quer les États de son ennemi en Mésopotamie, lors… Seif-eddaulah, arrivé à Manbedj, ne se trouva séparé …par le fleuve de l'armée égyptienne, qui était cam… à Rakka. Des négociations furent entamées entre …deux princes, et se terminèrent par un traité qui …lit un partage de la Syrie, que l'on divisa par un …é. Alep et la partie nord furent cédés à Seif-eddau…; Damas et la partie sud restèrent à Ykhschid. Ce …nier, de retour à Damas, y mourut la même année, …dzoulhadjah 334 (24 juillet 946), après un règne de …n ans, et fut enterré à Jérusalem. Ce prince avait de …ndes qualités; mais il était superstitieux et si dé…nt, qu'il ne passait jamais une nuit entière dans le …me appartement ou sous la même tente, et qu'on …orait toujours le lieu où il dormait. Avec ce carac…e, il n'est pas difficile de croire que la lecture d'un …let anonyme qu'il avait trouvé dans son palais, avant …quitter l'Égypte pour la dernière fois, ait pu troubler …l'imagination, et hâter sa mort. Ykhschid avait pour-tant une garde de 8,000 hommes, dont 1,000 étaient tous les jours de service auprès de sa personne; et son armée montait à 400,000 soldats. Il persécuta les chrétiens, et leur extorqua des sommes considérables. Il ne laissa pour successeurs que des enfants en bas âge, sous la tutelle de Kafour, qui, sans dépouiller ses pupilles, usa glorieusement du pouvoir suprême, et le posséda seul après leur mort.

Y-KIUN. *Voyez* **WAN-LY.**

YLDEGOUZ ou **YLDEKHOUZ** (Schams Eddyn), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbaïdjan, était un esclave originaire du Kaptchak, d'où il fut amené fort jeune en Perse. Élevé auprès du vizir du sultan Mahmoud, de la race des Seldjoucides, il passa au service de ce prince, après la mort duquel il s'attacha, l'an de l'hégire 525 (1131 de J. C.), à son frère Mas'oud, qui, en montant sur le trône, l'an 529 (1134), combla de faveurs Yldegouz, l'éleva au rang d'émir, et lui donna en fief le pays d'Arran (l'Arménie), ainsi qu'une grande partie de l'Adzerbaïdjan. Le mariage d'Yldegouz avec la veuve du sultan Thoghroul II, frère de Mas'oud, augmenta considérablement sa puissance et son crédit. Sous le titre modeste d'*atabek* (père du prince), il devint maître, dès l'an 548 (1153), d'Hamadan, d'Ispahan, de Reï, d'une armée de 50,000 hommes de cavalerie, et ne laissa plus aux Seldjoucides, dans les pays dont il était souverain, que le droit d'être nommés dans la Kothbah. Ce fut surtout lorsqu'en 555 (1160) il eut placé sur le trône Melik-Arslan ou Arslan-Schah, fils de sa femme, qu'il gouverna les restes de l'empire des Seldjoucides, avec une autorité absolue, quoiqu'il ne cessât pas d'être en apparence le vassal du sultan. La situation de ses États, voisins de la Géorgie, l'obligeait d'entretenir des armées nombreuses pour défendre ses frontières. L'an 1162, il marchait contre le roi George III, qui avait pénétré dans l'Arménie jusqu'à Tovin; et, pour venger les ravages que ce prince avait commis, il prit et brûla la forteresse de Mrean et la ville d'Aschnag, en fit massacrer les habitants, et arriva dans la plaine de Gaga, province de Koukarie, où il fut battu par les Géorgiens. Les historiens arméniens et musulmans ne parlent point de cette défaite, qui probablement ne fut pas aussi complète que le disent les Géorgiens, puisque dès le commencement de l'année suivante, de l'aveu de ceux-ci, Yldegouz reprit l'offensive, et dévasta pendant quatre ans les frontières de la Géorgie; et que, suivant les autres historiens, il triompha du roi de Géorgie, l'obligea de se retirer dans les montagnes, et lui accorda la paix moyennant la cession de la ville d'Ani. Il eut ensuite une guerre à soutenir contre Ynanedj, émir de Reï, le vainquit, et le réduisit à se renfermer dans un château, où il le fit assassiner, l'an 564 (1168); mais au lieu de la récompense qu'il avait promise aux agents de ce crime, il les menaça de les punir, et les força de sortir de ses États. Yldegouz, ayant perdu la princesse son épouse, ne lui survécut qu'un mois, et mourut à Hamadan, l'an 568 (1172), laissant deux fils, qui tour à tour succédèrent à sa puissance. Il avait joui pendant 13 ans d'une autorité si absolue, qu'on l'avait surnommé le *grand atabek*.

YMBISE ou **IMBISE** (Jean d'), bourgeois de Gand,

est devenu fameux par le rôle qu'il a joué dans les troubles des Pays-Bas. Esprit inquiet et turbulent, avide de pouvoir et d'argent, il n'avait que les qualités d'un intrigant subalterne, et périt, comme tant d'autres, victime de ses coupables excès. Élu consul ou bourgmestre de Gand, il s'était occupé de réparer les fortifications de cette ville, et l'avait mise à l'abri des insultes auxquelles, dans ces temps malheureux, les plus grandes villes se trouvaient exposées. Ce service important le rendit l'idole des Gantois. Il profita de son influence sur la populace pour la soulever, en 1578, contre le clergé dont les richesses étaient l'objet de l'envie de tous les artisans de troubles. On interdit l'exercice du culte catholique; les prêtres furent chassés, et leurs biens devinrent la proie d'Ymbise et de ses partisans. Sous le prétexte de repousser l'agression des troupes wallonnes, les Gantois prirent les armes, et se rendirent coupables de désordres plus grands que ceux qu'ils avaient prétendu réprimer. Le prince d'Orange accourut dans cette ville pour la pacifier. On convint d'y rétablir le culte catholique et de restituer ses biens au clergé; mais le prince n'osa demander ni la punition des auteurs de la sédition, ni la liberté des malheureux qu'ils retenaient en prison. Après son départ, les Wallons ayant reparu sur le territoire de Gand, d'Ymbise fit annuler la décision prise à l'égard du culte catholique (9 mars 1579). Les prêtres furent éloignés de nouveau de la ville, et les églises, ainsi que les couvents, livrées au pillage. Les plus sages d'entre les protestants blâmèrent des mesures qui pouvaient amener de terribles représailles. D'Ymbise leur enjoignit de quitter la ville; la populace, ameutée sur leur passage, les accabla d'injures; plusieurs coururent risque de la vie. Au nombre des bannis, on comptait le brave la Noue, qui était venu offrir ses services aux Gantois contre les Wallons. Les supplices et les assassinats se succédèrent huit jours durant, sans que personne osât tenter d'y mettre un terme. D'Ymbise se décide enfin à faire entrer des troupes à Gand. Il dépose les anciens magistrats pour les remplacer par ses créatures, et se déclare lui-même chef du conseil. Averti que le prince d'Orange revenait à Gand, il excite les habitants à lui fermer leurs portes. Lors de l'entrée du prince, il quitta la ville, mais il y rentra, dès qu'il fut assuré de l'oubli du passé. Cependant ayant vu ses partisans éloignés des places, il craignit qu'on n'ordonnât d'instruire son procès, et s'enfuit en Allemagne. D'Ymbise détestait également le prince d'Orange et les Espagnols. Il aspirait à rendre la ville de Gand indépendante, pour y commander en maître. Tous les moyens pour arriver à ce but lui paraissaient justifiés, s'ils étaient couronnés de succès. Il gagna la confiance des généraux espagnols, et favorisa les progrès de leurs armes dans les villes de Flandre où il avait conservé quelque crédit. Les Gantois, alarmés par la menace d'un siége, rappelèrent d'Ymbise en 1583, et le rétablirent dans la charge de bourgmestre. Afin de cacher ses liaisons avec les Espagnols, il fit arrêter quelques personnes qui passaient pour leur être dévouées. Une fois certain de l'affection du peuple, il crut pouvoir agir d'une manière plus ouverte. Des barques chargées de machines de guerre, et destinées aux Espagnols, furent arrêtées dans la nuit du 24 mars 1584. Le lendemain le sénat s'assembla pour informer contre les auteurs de cette trahison. D'Ymbise se rendit à l'hôtel de ville, entouré de ses soldats; mais à son entrée dans la salle, un sénateur prend une hache des mains d'un soldat, et l'élève sur sa tête, en criant : *Aux armes!* A ce cri, les bourgeois tendent des chaînes dans les rues, et s'emparent des postes militaires. D'Ymbise, déclaré suspect, est déposé de sa place, et conduit en prison. La correspondance saisie chez lui ne laissant aucun doute sur sa perfidie, il fut condamné à mort, et périt sur l'échafaud le 4 août 15[illegible].

YON (Saint), en latin *Jonius* ou *Æonius*, présenté dans la légende comme un des disciples de saint Denis, passe pour avoir fondé, dans la petite ville d'Arpajon, anciennement Châtres, centre de sa mission apostolique, une église où ses prédications appelaient en foule les catéchumènes. On croit que ce saint personnage subit le martyre sur une montagne à quelques milles d'Arpajon, l'an 290. Sa fête est indiquée au 5 août par le Bréviaire de Paris. Il paraît que c'est à lui que se rapportent les *Actes* attribués à saint Lucien de Beauvais dans le *Martyrologe romain*.

YON (...), littérateur, mort oublié vers 1774, était natif de Paris, et s'était fait recevoir avocat au parlement, mais ne fréquenta point le barreau. Outre des pièces de théâtre en vers libres qui n'eurent pas de succès, et qui avaient pour titres : *la Métempsycose*, *l'Amour et la Folie*, *les Deux Sœurs, ou la Mère jalouse*, il a publié *les Femmes de mérite, histoire française*, 17[illegible], in-8°, et quelques minces *Opuscules*.

YORK (Richard, duc d'), né en 1416, était fils du comte de Cambridge, mort sur un échafaud sous le règne précédent, et par conséquent neveu du duc d'York, régent du royaume, tué à la bataille d'Azincourt, et auquel il succéda dans ses biens et ses dignités. Il avait pour aïeul le second fils d'Édouard III, tandis que Henri VI, de la branche de Lancastre, ne descendait que du troisième. C'est à ce point, assurément très-simple et très-clair, que se réduisent les innombrables manifestes publiés de part et d'autre dans le cours des sanglants démêlés de ces deux maisons rivales, désignées par les noms de *Rose rouge* et de *Rose blanche*. Le jeune duc d'York fut persuadé de bonne heure de la légitimité de ses droits au trône, mais il dissimula longtemps ses prétentions. Nommé régent de France pendant la minorité de Henri VI, il se vit dépouiller, au bout de cinq ans, de cette haute dignité par le duc de Sommerset. Cette injure resta profondément gravée dans son cœur. Réduit à accepter en échange le gouvernement d'Irlande, il mit tous ses soins à se ménager de nombreux partisans dans cette île, sans cesser d'entretenir des relations avec ceux qu'il laissait en Angleterre. L'occasion se présenta bientôt d'agir ouvertement. Un aventurier irlandais, appelé Cade, osa prendre le nom de Mortimer, cousin du duc d'York; et, à la tête d'une puissante armée, il s'avança jusqu'à Londres. Son projet, à ce que l'on peut croire, était d'y proclamer roi le duc d'York; mais il se laissa surprendre et tuer : son parti se dissipa. Le prince, voyant ses titres devenus dangereux pour Henri VI, sentit qu'ils étaient plus dangereux encore pour lui-même, et que le soin de sa propre sûreté lui faisait [illegible]

lui de tout hasarder. En conséquence, il quitte l'Irlande sans en demander la permission, et débarque en Angleterre (1450). Son nom suffit pour rallier ses amis : il se porte rapidement sur Londres; mais trouvant quelque obstacle à s'en rendre maître, il se replie sur le comté de Kent. Henri VI l'y suivit avec une armée supérieure en nombre, et dans laquelle on voyait avec surprise plusieurs partisans peu déguisés du duc d'York. Mais la suite fit voir qu'ils n'étaient là que pour servir de médiateurs, ou pour appuyer, au besoin, les prétentions du prince. Ils lui ménagèrent une entrevue avec Henri. Le duc d'York s'y comporta avec mépris et dérision envers le faible monarque; mais il eût été lui-même victime de sa confiance, si Henri eût suivi les conseils de ses ministres. Après lui avoir extorqué la promesse de convoquer un parlement, le duc se retira dans ce château de Fotheringay, devenu si déplorablement célèbre par la mort de Marie Stuart. Le parlement s'assembla : la session fut orageuse; quelques députés, partisans secrets du duc d'York, tentèrent vainement de le faire déclarer successeur de Henri VI, qui n'avait point encore d'enfant. Irrité de ce refus, le prince prit la résolution d'en appeler à son épée, mais de dissimuler jusqu'à ce qu'il eût réuni tous les moyens d'agir avec succès. Menant une vie presque solitaire dans son château de Ludlow, sur les confins du pays de Galles, en même temps que ses émissaires s'efforçaient de grossir son parti dans cette principauté, il répandit lui-même une proclamation où il vantait sa fidélité au roi régnant. Il fit plus : il offrit à Henri VI de lui jurer sur l'hostie un dévouement inviolable, en présence de l'évêque d'Hereford et du comte de Shrewsbury. Pour toute réponse, Henri marche contre lui. Le duc évite son approche, et se dirige sur Londres, dans l'espoir de s'en emparer pendant l'absence du roi. Il échoue dans cette tentative et se porte sur Dartford, pour soulever les habitants du comté de Kent, mais répondant toujours aux évêques de Winchester et d'Ély, qui négociaient avec lui au nom du roi, qu'il n'a d'autre désir que de faire éclater son innocence. Pour en donner une preuve, il se rend au camp de Henri, et il paraît devant lui sans armes et tête nue. Cet acte de soumission apparente n'empêche pas qu'il ne soit arrêté en sortant de la tente du roi. Il eût été exécuté sur l'heure, sans la bonté naturelle de Henri VI, qui ne put se résoudre à verser le sang d'un prince, son parent. On apprit bientôt que le comte de Marsh, fils aîné du duc d'York, s'avançait pour le délivrer; et ses plus ardents ennemis eux-mêmes opinèrent à ce qu'il fût rendu à la liberté, sous la seule condition de renouveler ses serments de fidélité en recevant la communion : ce qu'il fit sans difficulté. Il se retira ensuite dans son château de Wigmore. Ce fut vers cette époque (1454) que la faiblesse naturelle de Henri VI dégénéra en une imbécillité totale. La reine, devenue maîtresse absolue, regarda comme un coup de haute politique, d'investir le duc d'York d'un pouvoir légal au lieu de celui qu'il travaillait à obtenir de son épée. Elle le fit déclarer protecteur du royaume, jusqu'à la parfaite guérison du roi ou la majorité du prince son fils. Le duc de Sommerset, ennemi capital du duc d'York, fut envoyé à la Tour. Mais quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que le roi parut reprendre sa raison, et Sommerset toute sa faveur auprès de lui. Le duc d'York, furieux, court rassembler son parti dans le pays de Galles, et revient sur Londres. Le roi marche à sa rencontre, le combat s'engage à Saint-Albans, et Henri tombe au pouvoir du prince (31 mai 1455). Ce fut le premier sang versé dans cette terrible lutte des deux roses; ce fut la première fois aussi qu'y parut avec éclat ce fameux comte de Warwick *king maker* (le faiseur de rois). Il était neveu de la duchesse d'York, fille du comte de Westmoreland. Le duc traita le roi avec les plus grands égards apparents : Henri déclara devant le parlement que son cousin n'avait jamais eu que de bonnes intentions, et que la division qui avait paru régner entre eux ne devait être attribuée qu'au duc de Sommerset, son ministre, dont le ciel l'avait heureusement délivré dans cette bataille. La session suivante fut ouverte par le duc d'York en personne, qui annonça que le roi était frappé de nouveau d'aliénation mentale. La chambre des pairs le pria de reprendre son titre de protecteur. Il feignit une vive résistance, et se rendit enfin, après avoir fait décider que le protecteur ne serait plus désormais à la nomination du roi, et qu'il ne rendrait compte de ses actes qu'au parlement. C'était une précaution que prenait le duc contre l'ascendant de la reine Marguerite d'Anjou. Cette habile et courageuse princesse sut bientôt, néanmoins, se faire un si grand nombre de partisans dans le parlement, que le roi fut déclaré capable de reprendre les rênes du gouvernement, et le protecteur remercié de ses services. Il affecta de quitter le pouvoir sans regret, et pendant deux années entières, il sembla avoir renoncé à tous ses projets. Mais, la reine ayant transféré la cour à Coventry, le prince regarda l'invitation de s'y rendre comme un piége : il se retira dans le pays de Galles, et Warwick à Calais, dont il était gouverneur. Il ne fallait qu'une étincelle pour produire une nouvelle explosion. Une querelle entre deux valets amena un combat général. Les premières hostilités furent si défavorables au duc d'York, qu'il crut prudent de passer en Irlande. La reine obtint aussitôt du parlement de Coventry un bill d'*attainder* contre ce prince et ses deux fils. Mais Warwick gagne la bataille de Northampton, et s'empare de la personne du malheureux Henri VI, qu'il conduit à Londres, étroitement captif au milieu des honneurs dus au rang suprême. Le duc d'York accourt, et paraît tout à coup dans la chambre des pairs. Il s'avance vers le trône, comme attendant l'invitation d'y monter. Aucune voix ne s'élève, si ce n'est celle de l'archevêque de Cantorbéry, qui lui demande s'il veut rendre ses hommages au roi, qui est dans une pièce voisine. « Je ne connais pas un homme en Angleterre, répond fièrement le prince, dont je n'aie, au contraire, des hommages à recevoir. » Et il sortit sur l'heure pour aller occuper l'appartement qui, jusqu'alors, avait été celui du roi. Mais, peu satisfaits de ces vaines démonstrations, ses partisans murmuraient hautement. Il se décida pour lors à faire présenter à la chambre des lords, par le chancelier, la plus singulière requête dont l'histoire offre l'exemple; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les lords la renvoyèrent au roi lui-même. Le duc d'York y revendiquait la couronne comme lui étant légitimement

dévolue par droit de naissance, droit établi d'une manière incontestable par le tableau généalogique joint à la requête. Henri VI, avec sa débonnaireté ordinaire, renvoya la question au parlement, qui montra beaucoup de répugnance à se prononcer entre les deux concurrents. Enfin, après de longues discussions, on s'arrêta à un compromis, où il fut stipulé que Henri conserverait la couronne sa vie durant; mais qu'à sa mort, au lieu de passer sur la tête de son fils, elle appartiendrait de droit au duc d'York ou à sa descendance. Un serment prononcé par le roi et le duc, au pied des autels, consacra leur réconciliation. Mais la reine ne tarda pas à venir protester, à la tête d'une puissante armée, contre un traité arraché à la faiblesse de son époux. Hors d'état de tenir la campagne, le duc d'York se renferma d'abord dans le château de Sandal; mais bientôt, entraîné par son courage, il descendit dans la plaine de Wakefield, où ses troupes furent promptement défaites. Soit qu'il ait péri sur le champ de bataille, soit qu'il ait été pris et décapité sur la place, sa tête fut présentée à Marguerite victorieuse, qui ordonna de la planter sur les murailles d'York, surmontée, par dérision, d'une couronne de papier (24 décembre 1460). — Le jeune comte de Rutland, second fils du duc d'York, et âgé seulement de 12 ans, fut poignardé dans la déroute par lord Clifford. L'aîné, comte de March, continua la guerre avec succès, et, deux mois après la mort de son père, il fut proclamé roi, sous le nom d'Édouard IV.

YORK (le duc d'). *Voyez* **JACQUES II.**

YORK (le cardinal d'). *Voyez* **STUART.**

YORK (Frédéric, duc d') et d'Albany, second fils du roi d'Angleterre George III, naquit le 16 août 1763. Nommé, dès son adolescence, évêque d'Osnabruck, il manifesta bientôt le désir de suivre la carrière des armes. Pour achever son éducation militaire, il se rendit en Prusse où le grand Frédéric vivait encore. Le jeune prince anglais suivait très-assidûment les parades et les manœuvres; il adopta minutieusement l'uniforme prussien dans ses plus petits détails, ce qui n'empêcha point le vieux monarque de tirer son horoscope, et de dire que la direction d'un évêché lui conviendrait mieux que le commandement d'une armée. Malgré ce pronostic, le roi George le fit commandant du premier régiment de ses gardes, et dès qu'il se vit engagé dans la coalition contre la république française, ce prince crut ne pouvoir mieux faire que de mettre son enfant de prédilection à la tête des troupes qu'il fit passer dans les Pays-Bas, en 1793. Ces troupes firent leur jonction avec l'armée autrichienne du prince de Saxe-Cobourg. La campagne avait été constamment heureuse jusqu'à la prise de Valenciennes, lorsque le duc d'York, jaloux de l'honneur de diriger une opération en chef, se détacha du prince de Cobourg, pour aller mettre le siége devant Dunkerque, dont l'Angleterre convoitait vivement la possession. Ses dispositions furent si mal faites, qu'il essuya une déroute complète à Hondschoot. Depuis cet échec, il ne coopéra plus que faiblement aux entreprises des Autrichiens, dont il se tenait toujours à une distance qui décelait tout à la fois sa mauvaise volonté et son incapacité. Son quartier général de Tournay devint pour ses troupes une nouvelle Capoue. Oubliant sa dignité, le duc d'York y donnait lui-même l'exemple de l'intempérance et du désordre. On le vit, un jour, à la suite d'un grand dîner qui eut lieu dans une auberge sur la place, s'amuser à lancer par les fenêtres non-seulement les débris du repas, mais encore les plats, les assiettes et les bouteilles. Suivi de ses convives, il traversa ensuite la ville dans un état d'ivresse complète, pour se rendre au spectacle. Ce fut à cette époque que le prince de Cobourg ayant dit au comte de Clairfayt, le meilleur général de son armée, qu'il voulait demander un renfort de 30,000 hommes : « Demandez seulement, répondit Clairfayt, que l'on vous délivre du duc d'York, son départ vous fera plus de bien que ne pourrait vous en faire l'arrivée de 30,000 hommes. » La suite ne justifia que trop l'avis du général Clairfayt. Sans cesse poursuivi et culbuté par les Français, le duc d'York se dirigea sur Anvers, à marches forcées, avec l'intention visible de se rapprocher de la mer et de se rembarquer. Mais, au même moment, lord Moira débarquait à Ostende avec un renfort de 10,000 hommes. Ce brave officier s'opposa énergiquement à la fuite du prince, et le contraignit à reprendre la campagne. Mais tout ce qu'il put obtenir de S. A. R., ce fut d'aller prendre position derrière la Meuse, sous le canon de la forteresse de Grave. Les Français ne l'y laissèrent pas longtemps : l'armée anglaise refoulée sur la Hollande, gagna rapidement l'Ems et le Weser, en perdant beaucoup de monde dans cette retraite, où elle fut victime elle-même de ses propres excès. Le duc d'York se hâta d'en faire embarquer les débris à Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe. Tant de revers et d'humiliations n'empêchèrent pas George III de donner à ce fils chéri le titre de feld-maréchal, et de lui confier l'administration suprême de toutes ses troupes de terre, sous le titre de commandant en chef. Le ministre de la guerre fut réduit à n'être plus, en quelque sorte, que le commis du prince. Une faveur plus éclatante lui fut bientôt accordée. La grande expédition de Hollande, en 1799, fut abandonnée à sa direction. Il ne se joignit au général d'Essen, qui commandait un corps russe auxiliaire, que pour le rendre témoin d'une suite de fausses manœuvres et de bévues les plus funestes. Après s'être avancé imprudemment du Helder dans la Nord-Hollande, au milieu d'un pays entrecoupé de canaux et de fossés sans nombre, et après avoir fait des pertes énormes, il ne parvint à se rembarquer qu'en signant une capitulation honteuse. On reprocha, dans le temps, et avec raison, au général Brune qui commandait l'armée française, de n'avoir pas fait mettre bas les armes à la totalité des troupes britanniques. Des écrivains qui étaient en situation d'être bien informés, assurent que le duc d'York ne racheta sa liberté et celle de son corps d'armée, qu'en payant secrètement au Directoire et à son général une forte rançon. Le prince, à son retour en Angleterre, fut accueilli par des marques non équivoques du mécontentement public; mais, grâce à la tendresse aveugle du roi son père, il n'en reprit pas moins ses fonctions administratives. Elles devinrent pour lui la source des plus violents désagréments que pût éprouver un personnage de son rang. Le 27 janvier 1809, un membre du parlement, nommé Wardle, dénonça à la chambre des communes le système de corrup-

tion qui régnait depuis longtemps dans le département de la guerre ; et il en accusa personnellement le duc d'York, qui souffrait que mistriss Clarke, sa maîtresse, fît un honteux trafic des commissions d'officiers, dont il partageait les profits avec elle. Le procès fut instruit devant le parlement avec une grande solennité et la culpabilité de mistriss Clarke établie, mais non celle du prince, quoique cette femme soutînt constamment qu'elle n'avait agi que par ses ordres. L'innocence de S. A. R. ne fut reconnue, au reste, que par 278 voix contre 196; et l'opinion publique s'étant fortement prononcée en faveur de cette imposante minorité, le duc se crut obligé de donner sa démission. Mais deux ans plus tard le roi lui rendit sa place, et il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. Naturellement ennemi de toute occupation sérieuse, et dépourvu de talents oratoires comme de l'instruction la plus vulgaire, le duc d'York ne prenait part aux discussions parlementaires, que lorsqu'elles avaient pour objet l'émancipation tant de fois débattue des catholiques. Il se montra toujours opiniâtrément contraire à cette partie si nombreuse de la population britannique, et cette aveugle obstination fut peut-être une des causes de l'excessive tendresse que ne cessa de lui témoigner son père. Dans la session de 1826, son intolérance et son fanatisme ne connurent plus de bornes. L'Europe vit avec indignation et avec effroi l'héritier de la couronne d'Angleterre, animé au 19e siècle de l'esprit de persécution de Henri VIII, déclarer solennellement que, si jamais la couronne passait sur sa tête, il mettrait sa gloire à appesantir le joug de l'oppression sur 7 millions d'Irlandais et d'Anglais, dont tout le crime est d'être restés fidèles à la religion de leurs pères. Ce fut la dernière fois que le duc d'York parla et même qu'il parut en public. Une hydropisie, qui minait ses forces depuis plusieurs années, prit un accroissement rapide : il expira le 5 janvier 1827. La fortune particulière de ce prince était tellement délabrée par suite de ses désordres secrets, et le nombre de ses créanciers était si considérable, qu'il lui est arrivé plusieurs fois de voir saisir sa voiture et ses chevaux dans les rues de Londres. Le duc d'York n'a point laissé d'enfants de son mariage avec une sœur du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, qu'il avait épousée en 1791, et dont il était veuf depuis 1820.

YORKE (Philippe), d'Erthig, comte de Denbigh, était de la famille de Hardwicke. Né vers l'an 1743, il fit ses études à l'université de Cambridge, fut attaché à la Société des antiquaires de Londres, et représenta dans le parlement le bourg d'Helstone en Cornouailles, et la ville de Grantham en Lincolnshire. Héritier d'une grande fortune, il la fit servir aux vues les plus nobles, les plus bienfaisantes. Son esprit vif et piquant brillait particulièrement dans la conversation. On a de lui les *Tribus royales du pays de Galles* (*Royal tribes of Wales*), 1799, in-4° ; ouvrage d'histoire généalogique, où l'aridité du sujet est sauvée par des anecdotes curieuses, authentiques et peu connues. Le volume est orné de portraits gravés par Bond. Ce n'était cependant qu'un essai ; et l'auteur travaillait à un ouvrage considérable sur un sujet analogue, lorsqu'il mourut le 19 février 1804.

YOUNG (Patrice), philologue, né le 29 août 1584 à Seaton, dans le Lothian, vint avec son père en Angleterre, y reçut les saints ordres, après avoir pris le grade de maître ès arts à Oxford, et devint successivement chapelain du Collége-Neuf, bibliothécaire du prince Henri, conservateur de la bibliothèque fondée par Jacques Ier, et chanoine-trésorier de l'église Saint-Paul. A la révolution de 1648, il fut dépouillé de sa place de conservateur et mis en prison. Rendu plus tard à la liberté, il se retira à Blomfield, dans le comté d'Essex, où il mourut en 1652. Il avait aidé le célèbre Selden dans la rédaction des *Marbres* d'Arundel, et on lui doit, entre autres publications, une édition de *Clemens romanus*, 1633 et 1637.

YOUNG (Édouard), poëte anglais, né en juin 1681 à Upham, près de Winchester, était fils d'un chapelain du roi Guillaume. Élevé au collége de Winchester, il voulut ensuite étudier le droit, et ne fut reçu docteur qu'en 1719. Dès cette époque, il cultivait la poésie ; mais il ne s'était encore exercé que sur des sujets de circonstance. Le poëme du *Jugement dernier*, qu'il publia en 1713, offrit, au milieu de beaucoup de diffusion et d'emphase, les premières traces du genre de talent qui le devait illustrer. Il donna au théâtre, en 1719, la tragédie de *Busiris*, puis celle de *la Vengeance* en 1721. Six ans après, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut bientôt nommé chapelain du roi George II, dont il avait célébré dans deux *Odes* l'avénement au trône. Il eut alors l'intention de renoncer à la poésie pour se livrer à la prédication ; mais il revint promptement à son premier goût, et célébra dans une *Ode* le voyage du roi, qui venait de signer la paix de Hanovre. Plusieurs années après, la perte successive de sa femme et de sa fille le plongèrent dans la plus vive douleur, et cette douleur développa tout son génie poétique. Abandonnant les intérêts du monde, il épancha ses chagrins dans la solitude et le silence des nuits ; il médita sur des tombeaux, et retraça en vers énergiques son infortune, dont rien ne pouvait le consoler. Toutefois son ancienne habitude de flatter la puissance le porta à publier, en 1745, un poëme sur la situation de l'Angleterre, où il s'élève vivement contre les entreprises du prétendant (le prince Édouard), et se fait le panégyriste de la maison de Hanovre. Après avoir fait jouer sans succès, en 1753, une pièce qu'il avait retirée de la scène en se vouant à l'état ecclésiastique, Young reprit la vie solitaire. Il continua d'exercer sa muse sur des sujets graves et mélancoliques dans son presbytère de Wellwyn, et y termina ses jours en 1765. Les *Œuvres* d'Young ont eu un grand nombre d'éditions, dont les meilleures sont celles de Londres, 1792 et 1802, 3 vol. in-8°, figures, et de Paris, 4 vol. in-8°. On a aussi une belle édition séparée des *Nuits*, Londres, 1797, in-fol. Le Tourneur a publié une traduction française des *Nuits et Œuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8° et in-12.

YOUNG (sir William), membre de la Société royale de Londres, mort en 1815, gouverneur de Tabago, avait siégé au parlement d'Angleterre de 1784 à 1806. On citera de lui : *l'Esprit d'Athènes, investigation politique et philosophique sur l'histoire de cette république*, 1777, in-8° ; reproduit en 1786 avec des additions et sous un nouveau titre, et réimprimé en 1804 et 1806 ; *les Droits*

des Anglais, etc., 1793, in-8°; *Précis sur les Caraïbes noirs de l'île de Saint-Vincent*, etc., 1795, in-8°; ouvrage compilé des manuscrits de son père.

YOUNG (Guillaume), né en 1715, mort en 1798, recteur de Pettaugh, en Suffolk, a publié, outre une traduction anglaise du *Plutus* d'Aristophane, un *Dictionnaire anglo-latin et latin-anglais*, stéréotypé, 1810, in-8°, après plusieurs éditions.

YOUNG (Arthur), ministre anglais, natif du comté de Norfolk, mort en 1759, est auteur d'une dissertation historique : *On idolatrous corrupt. in religion from the beginning of the world*, etc.

YOUNG (Arthur), célèbre agronome, fils du précédent, né le 7 septembre 1741 dans le comté de Suffolk, mort le 20 février 1820, premier secrétaire du bureau d'agriculture, membre de la Société royale de Londres, de la Société centrale d'agriculture de la Seine, etc., etc., avait acquis par de longues expériences et par de continuelles explorations, tant en Angleterre que sur le continent, les notions les plus profondes dans l'art auquel il a dévoué sa vie, et auquel il a fait faire de notables progrès. C'est à la ferme de Bradfield-Hall qu'il fit ses premiers essais : ils furent d'abord infructueux. Mais les lumières qu'il acquit durant plusieurs années de pratique, en divers lieux des trois royaumes, le mirent à même d'exploiter ensuite avec de grands succès cette propriété de sa famille. Ses excursions et divers ouvrages qu'il publia pour propager les notions qui lui avaient coûté de si pénibles efforts, le mirent en relation avec la plupart des propriétaires de la Grande-Bretagne. Le roi George III fut lui-même un de ses correspondants, sous le nom de *M. Ralph Robinson de Windsor*. Les principaux ouvrages du célèbre agronome sont : *Letters to the landlords of the Great Britain*, 2° édition, 1771, 2 vol. in-8°; *Voyage de six semaines dans les comtés méridionaux de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1768, 1769, 1772, in-8°; *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre*, 2° édition, 1769; Londres, 1770, 4 vol. in-8°; *Guide du fermier pour le louage et l'aménagement des fermes*, ibid., 1770, 2 vol. in-8°; *Cours d'agriculture expérimentale*, ibid., 1770, 2 vol. in-4°; *le Calendrier du fermier* (Farmer's Calendar), 1770-1804, in-8°; 8° édition, 1812; traduit en français sous le titre de *Manuel du fermier*, etc.; *Voyage d'un fermier dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8° (les 3 *Voyages* ont été traduits en russe par ordre de l'impératrice Catherine); *Économie rurale, ou Essai sur l'agronomie pratique*, etc., 1772, 1773, in-8°; *Observations sur l'état actuel des terres incultes dans la Grande-Bretagne*, 1773, in-8°; *Arithmétique politique*, etc., Londres, 1774, in-8°; traduit en français par Freville, la Haye, 1775, 2 vol. in-8°; *Voyage en Irlande dans les années 1776 et 1779*, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8° et in-4°; traduit en français par Milton, 1783, in-8°; 1800, 2 vol. in-8°; *Annales d'agriculture*, journal mensuel commencé en 1784, et dont la collection forme 45 vol. in-8°; *Voyage en France, en Espagne, en Italie, durant les années 1787-1789*, Londres, 1790, 1791, 1794, 2 vol. in-4°; *Voyages pendant les années* 1787 à 1790, Londres, 1792, 1794, in-4°; traduit (par Soules), Paris, 1794-96, 4 vol. in-8°; *l'Exemple de la France, avertissement pour l'Angleterre*, 4° édition, 1792, in-8°; *Vue générale de l'agriculture du comté de Suffolk*, 1797, in-8° (l'auteur publia successivement de semblables tableaux pour les comtés de Lincoln, d'Hertford, de Norfolk, d'Essex, d'Oxford); *Recherches sur l'utilité d'appliquer les terres en friche au soutien des pauvres*, 1801, in-8°; *Essai sur les engrais*, 1804, in-8°; *Rapport général* (au bureau d'agriculture) *sur les clôtures*, 1809, in-8°; *Avantages de l'établissement du bureau d'agriculture*, 1809, in-8°; *Sur la méthode de trois célèbres fermiers anglais* (Bakewell, Arbuthnot et Ducket), 1811, in-8°; *Recherches sur la valeur progressive des monnaies, déterminée par le prix des produits agricoles*, 1812, in-8°; *Baxteriana, ou Choix des OEuvres de Rich. Baxter*, 1815, in-8°; *Recherches sur l'élévation des prix en Europe*, etc., etc., 1815, in-8°. Les principaux ouvrages agronomiques d'Young ont été traduits dans le recueil intitulé : *le Cultivateur anglais, ou OEuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique*, par Lamarre, Benoît et Billecocq, avec *Notes* de Delalauze, Paris, an IX (1800-1801), 18 vol. in-18, figures.

YOUNG (Mathieu), évêque de Clonfert et Kilmacduach (Irlande), mort le 28 novembre 1800, était né dans le comté de Roscommon en 1750, et avait d'abord professé la physique au collége de la Trinité à Dublin. Les *Transactions* de l'Académie royale d'Irlande et le *Journal philosophique* de Nicholson contiennent plusieurs *Mémoires* de ce savant prélat, de qui l'on cite en outre : *Phénomènes des sons et des cordes musicales*, 1784, in-8°; *Principes de philosophie naturelle*, 1800, in-8°.

YOUNG-TCHING, 3° empereur de la dynastie des Mandchoux, était le 4° fils de Khang-hi, et monta sur le trône après la mort de ce prince, en 1723. D'une taille avantageuse, il y joignait un air de grandeur et de dignité qui inspirait le respect. Un frère aîné de Young-tching, qui commandait une armée en Tartarie, avait mérité l'affection des Chinois, par ses qualités personnelles, ainsi que par ses services. On était persuadé que Khang-hi songeait à le déclarer son successeur, et qu'il n'en avait été empêché que par la crainte qu'il n'éclatât des troubles avant son arrivée à Pékin. Young-tching se servit, pour rappeler son frère, du nom de l'empereur défunt, dont il lui cacha la mort, et l'enferma dans une prison, d'où celui-ci ne sortit que sous le règne suivant. Un autre frère de Young-tching, Yesaké, prince sans mérite, mais ambitieux malgré sa nullité, lui donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Le P. Moram ou Moraë, missionnaire portugais, était le chef du parti de Yesaké. Découvert, il fut envoyé en exil avec le prince dont il avait tenté de servir les projets; et tous deux achevèrent plus tard leur vie dans les supplices. Sounan, oncle maternel de Young-tching, n'était point étranger, non plus que ses fils, dont plusieurs avaient embrassé le christianisme, à la conspiration ourdie pour mettre Yesaké sur le trône; mais l'empereur ne le soupçonna point, et l'on crut devoir ajourner leur punition. Young-tching avait toujours eu beaucoup d'éloignement pour le christianisme; et la certitude que ses ennemis les plus dangereux se trouvaient parmi les sectateurs de la loi nouvelle, l'affermit dans le dessein de bannir les missionnaires de la Chine. Le 23 septembre 1723, le

ung-tou (surintendant général) du Fou-kian interdit xercice du culte chrétien dans cette province, sous étexte qu'il y causait des désordres. En rendant compte cette mesure à l'empereur, il l'engageait à réunir à kin les missionnaires dont les connaissances pourient être utiles pour le calendrier, et à reléguer les itres à Macao, avec défense d'en sortir. Cette sentence, prouvée par le tribunal des rites, fut confirmée par mpereur. Les missionnaires de Pékin ne purent parnir à faire révoquer cet ordre; mais ils obtinrent que urs confrères de la province de Canton continueraient y résider, si le gouverneur n'y voyait aucun inconvéent. Le P. Parennin, à cette occasion, dit des choses flatteuses pour l'empereur qu'un mandarin alla surchamp les répéter à ce prince. Young-tching fut en fet tellement satisfait de ce compliment, qu'il donna rdre de faire paraître en sa présence les missionnais, honneur qu'ils n'avaient pas encore reçu depuis n avénement au trône. Dans un discours très-long, qu'il débita rapidement, il voulut justifier la conduite i'il tenait à leur égard. Le même jour, le monarque t informé que deux des fils de Sounan avaient emassé le christianisme, et qu'ils voyaient fréquemment secret le P. Morao. Le Lendemain, Sounan, dépouillé ses biens, reçut l'ordre de s'éloigner. Toute sa faille fut enveloppée dans sa disgrâce. La mort de ce ince, dont les restes furent brûlés et les cendres jees au vent, n'éteignit point la haine que lui portait oung-tching. Ses fils et ses petits-fils, dégradés de ur rang, furent les uns incorporés comme simples caliers dans des régiments, et les autres condamnés à prison ou à l'exil. Le P. Parennin attribue ces riieurs de Young-tching à sa haine contre le christiasme; mais Deshauterayes en trouve le motif dans les utes graves dont Sounan s'était rendu coupable dans s fonctions de général du Liao-toung. En admettant la njecture de Deshauterayes, plus impartial que Pannin, elle ne peut excuser l'excessive sévérité de oung-tching. C'est d'ailleurs la seule fois que ce prince soit écarté de la modération qu'il s'était prescrite. oué d'une infatigable activité, laborieux, ennemi des aisirs, il tenait les rênes du gouvernement d'une main rme, ne laissant à ses ministres que le soin d'exécuter s ordres. Craignant encore de ne pas remplir tous ses voirs; il écrivait à ses grands officiers de l'avertir s fautes qu'ils apercevraient dans sa conduite, proettant de les réparer. Deux villes de la province de ankin ayant obtenu sur leurs impôts une diminution itable, les habitants décidèrent d'élever un monument la gloire de Young-tching, en reconnaissance de ce enfait; mais il ne voulut pas y consentir. Les fléaux ii désolèrent plusieurs provinces de son vaste empire i fournirent l'occasion de montrer la bonté de son eur. En 1725, des pluies abondantes ayant détruit esque entièrement les récoltes, il s'empressa de venir secours des indigents, et donna l'ordre aux grands seconder ses intentions de tout leur pouvoir. Dans la ule ville de Pékin, il fit distribuer du riz à plus de),000 personnes pendant quatre mois. Pour prévenir retour de la disette, il ordonna d'établir dans chaque ovince des magasins où serait déposé le superflu des récoltes dans les années abondantes. Informé qu'il restait encore en quelques endroits des terres incultes, il les fit distribuer aux cultivateurs les plus laborieux, et les exempta de toute redevance pendant un certain nombre d'années. Aucun prince n'honora plus l'agriculture. Il accorda le grade de mandarin du huitième degré au laboureur le plus estimé de chaque canton. Dès que le temps de son deuil fut expiré, il annonça que son intention était d'observer, tous les ans, l'ancien usage de labourer la terre; et il s'y conforma religieusement. Il rétablit les festins que les gouverneurs de chaque province devaient offrir, chaque année, aux personnes les plus recommandables par leurs vertus. Enfin il récompensa toutes les bonnes actions, et ne négligea rien pour encourager le peuple à la pratique des devoirs qui peuvent assurer son bonheur. Un tremblement de terre ayant détruit, en 1730, une partie des maisons de Pékin, l'empereur vint au secours de tous ceux qui avaient souffert de ce désastre. Ses bienfaits s'étendirent jusqu'aux missionnaires; il leur donna une somme pour reconstruire leur église. Cependant il reprit, peu de temps après, son projet de les expulser entièrement de la Chine. Ceux de la province de Canton reçurent, en 1732, l'ordre de se rendre à Macao dans le délai de trois jours. Les négociants d'Europe demandèrent à en conserver quelques-uns qui leur rendaient des services importants pour leur commerce. Les raisons dont ils avaient appuyé leur requête frappèrent l'empereur, qui suspendit l'exécution de son ordre; mais aucune décision n'avait encore été prise à cet égard, lorsqu'il mourut dans une maison de plaisance, près de Pékin, le 7 octobre 1735, à l'âge de 48 ans, dont il en avait régné treize. Malgré les grandes qualités de Young-tching, auxquelles les missionnaires eux-mêmes ont rendu justice, il fut peu regretté de ses sujets. Khian-loung, son fils, lui succéda. Young-tching a publié, sous son nom, une instruction aux gens de guerre, intitulée les *Dix Préceptes*. Elle a été traduite en français par le P. Amiot, dans l'*Art militaire des Chinois*. Le même prince a commenté les seize Maximes qui composent l'*Édit sacré* de Khang-hi. Cet Édit, avec le commentaire de Young-tching et la paraphrase de Wang-yeou-po, a été traduit en anglais par le R. Will. Milne. On trouvera des détails intéressants sur Young-tching dans les *Mémoires concernant les Chinois*. Deshauterayes s'en est servi pour composer la *Vie* de ce prince, qu'il a publiée dans l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, XI, 369-509.

YOUSOUF BEN ABD-EL-RAHMAN AL FEHRI, dernier émir ou gouverneur de l'Espagne pour les califes d'Orient, était de la tribu de Koraïsch, qui avait produit le législateur des Arabes; son père et son aïeul s'étaient rendus fameux par leurs exploits en Afrique, en Sicile et en Espagne. Ces titres et les qualités personnelles de Yousouf déterminèrent la choix des principaux capitaines musulmans qui, voulant mettre un terme aux maux d'une longue anarchie, l'élurent unanimement pour émir, l'an de l'hégire 129 (janvier 747). Il parcourut l'Espagne, en ordonna le dénombrement, la division en cinq provinces, dont les capitales étaient Cordoue, Tolède, Merida, Sarragosse et Narbonne; rétablit les routes militaires, releva les ponts, et destitua

les fonctionnaires coupables d'injustice et de cruauté. Mais il paraît que Yousouf lui-même ne fut pas exempt de partialité; car on disait de lui que *sa coupe était de miel pour ses parents et ses amis, et d'absinthe pour les autres*. Le chef des mécontents était Amer ben Amrou, homme puissant par sa naissance, ses richesses et son crédit, qui ne se croyait pas dédommagé par le gouvernement de Séville de la charge d'amiral que Yousouf avait supprimée comme inutile, depuis que les communications avec la Syrie et l'Afrique étaient interrompues. Amrou cabala et prodigua l'argent pour se faire des partisans. Yousouf se contenta d'abord d'épier ses démarches; mais, ayant surpris des lettres par lesquelles ce factieux le dénonçait au calife comme usurpateur et tyran, il voulut s'assurer de sa personne. Amrou, échappé au piége, s'empara de Sarragosse, en 136 (753-4), et de tout le nord de l'Espagne. La guerre civile continua entre les deux rivaux; mais la victoire que Yousouf remporta, près de Calat-Ayoub, sur son ennemi, le rendit maître de Sarragosse, du rebelle et de son fils, à la fin de l'année suivante (juin 755). Dans cet intervalle, une grande révolution avait eu lieu en Orient. Le calife Merwan II, qui avait confirmé Yousouf dans le gouvernement de l'Espagne, et son père Abd-el-Rahman dans celui de l'Afrique, avait perdu le trône et la vie; et la dynastie des Abbassides avait remplacé celle des Ommyades que les vainqueurs avaient exterminée. Le prince Abd-el-Rahman, échappé au massacre de sa famille, avait trouvé un asile en Afrique, malgré les recherches du gouverneur, père de Yousouf. Tandis que ce dernier était occupé dans le nord de l'Espagne, 80 capitaines arabes se rassemblèrent secrètement à Cordoue, pour délibérer sur les moyens de mettre fin aux troubles, aux guerres civiles, qui ne cessaient de déchirer la Péninsule, sous l'administration précaire et tyrannique des lieutenants amovibles des califes, et d'y établir un gouvernement stable et héréditaire. Deux d'entre eux se rendirent à Thahert en Afrique, pour inviter Abd-el-Rahman à venir en Espagne. Le prince répondit à leurs vœux, aborda, le 10 rabi 1er 138 (23 août 755), à Almunecab, et fut reconnu souverain par toutes les villes de l'Espagne méridionale. Yousouf, dans la fureur que lui causa la nouvelle de cette révolution, fit trancher la tête à ses deux prisonniers. Secondé par ses fils, il résista au nouveau roi, qu'il affectait de nommer *Al-Daghal* (l'inconnu, l'intrus); mais forcé de se soumettre, après avoir essuyé deux défaites, il reprit les armes et fut tué dans une troisième bataille, près de Lorca, l'an 142 (759). Yousouf avait gouverné l'Espagne neuf ans et demi. Abd-el-Rahman, l'aîné de ses fils, périt aussi dans un combat, l'année suivante. Le second, Mohammed-Abou'l Aswad, assiégé et pris dans Tolède, s'évada au bout de 26 ans, de la citadelle de Cordoue, où il était détenu, se révolta, fut vaincu, et mourut dans la misère et dans l'obscurité. Cacem, le plus jeune, héritier de la haine de son père et de ses frères contre le roi de Cordoue, après de fréquentes vicissitudes, fut chargé de fers, aux pieds d'Abd-el-Rahman, qui lui pardonna généreusement, et le combla de biens.

YOUSOUF-BALKIN (ABOU'L FETHAH), fondateur de la dynastie des Zeïrides, Sanhadjides ou Badisides, dans l'Afrique proprement dite, était fils de Zeïri ben-Mounad, auquel il succéda, l'an de l'hégire 360 (de J. C. 971). Ayant reçu des secours du calife Moezz-le-din-Allah, il vengea la mort de son père, vainquit les Zenates en plusieurs occasions, assujettit cette tribu, conquit Thahert, Messisa, Budjie, Baskara, Bafra, etc., et étendit sa domination jusqu'au désert de Sahra. Il rendit à tous les captifs zenates la liberté et leurs biens; cet acte de condescendance envers le calife Moezz lui valut la plus brillante faveur auprès de ce prince, qui, en partant pour l'Égypte, où il allait fixer sa résidence, céda à titre de fief héréditaire, à Yousouf-Balkin, la souveraineté de toute l'Afrique musulmane, à l'exception des États de Barkah et de Tripoli, et lui abandonna tous ses palais avec les meubles qu'ils contenaient. C'est de cette époque 361 (972), que date véritablement la dynastie des Zeïrides. Mais la prévoyance de Moezz, la valeur et les talents de Yousouf ne purent sauver l'Afrique des fléaux de l'anarchie et de la guerre. Le départ de Moezz donna le signal aux factions et aux révoltes. Les tribus qui n'obéissaient que forcément à l'autorité et à la doctrine des Fathimides prirent les armes. Ces troubles facilitèrent au calife d'Espagne, Hakem al-Mostanser, les moyens de rétablir en Afrique la suprématie des Ommyades. Yousouf qui avait conquis Telmesen, Fez et Sedjelmesse, fut obligé momentanément de reconnaître leur suzeraineté. Lorsqu'il s'en affranchit, une nouvelle puissance se forma dans le Maghreb, sous les auspices des Ommyades, de sorte qu'il ne resta plus aux Zeïrides ou Sanhadjides que les pays qui forment aujourd'hui les États de Tunis et d'Alger. Yousouf-Balkin ne cessa de combattre pendant tout son règne qui dura 12 ans, et qui finit à sa mort l'an 373 (984). Prince voluptueux, il eut jusqu'à 1,000 femmes, et il lui naquit dix-sept enfants dans un même jour. Son fils Mansour lui succéda.

YOUSOUF Ier, roi de Maroc. *Voyez* **JOUSSOUF BEN TASCHFYN**.

YOUSOUF II (ABOU-YACOUB), troisième roi de Maroc et calife de la dynastie des Mowahides, ou Al-Mohades, succéda, l'an de l'hégire 558 (de J. C. 1163), à son père Abd-el-Moumen qui l'avait déclaré son successeur, quoiqu'il ne fût que le second de ses fils, à cause de l'incapacité de Mohammed, son fils aîné. Yousouf était alors à Séville; il se rendit aussitôt à Maroc, où il fut reconnu souverain; mais ayant éprouvé quelque opposition de la part de deux de ses frères, dont l'un commandait à Cordoue, et l'autre à Budjie, il se contenta du titre d'émir, ne prit celui d'Émir-al-Moumenin qu'après qu'ils se furent soumis, et leur pardonna généreusement. Yousouf marcha sur les traces de son père; mais il n'imita point sa cruauté. Il débuta au contraire par des actes de clémence, et fit ouvrir toutes les prisons de son empire. Cela n'empêcha pas un fanatique de s'ériger en prophète, de faire soulever les tribus de Sanhadja, de Gomara, etc., et de s'emparer de Teza. Sa défaite et sa mort mirent fin à sa révolte, et sa tête fut envoyée à Maroc. Quoique Yousouf eût licencié l'armée qu'Abd-el-Moumen s'était proposé de conduire en Espagne, son frère Abou-Saïd Othman gagna, l'an 560 (1165), dans les plaines de Murcie, la bataille d'Aldjelab sur Abou-

[Ab]dallah Mohammed ben Mardenisch, roi de Valence et [d]e Murcie, qui, constant dans son refus de se soumettre [a]ux Al-Mohades, leur résistait opiniâtrément avec le [se]cours des chrétiens. Des troubles éclatèrent encore en [d]iverses parties de l'Afrique : ils furent étouffés à Budjie, [p]ar Abou Zakharia Yahia, frère de Yousouf, et dans la [p]rovince de Gomara, par le monarque en personne. Le [r]oi de Maroc, ayant affermi sa domination en Afrique, [e]t reçu les soumissions de tous les gouverneurs et des [c]hefs de tribus, envoie son frère Abou-Hafs en Espagne, l'an 565 (1169), avec un corps de 20,000 hommes, pour [f]aire la guerre aux chrétiens, et il y conduit lui-même, l'année suivante, des forces plus considérables. Des dé[p]utations de toute l'Andalousie viennent lui rendre [h]ommage à Séville où il établit sa cour. Tandis qu'il [a]ttaque les chrétiens, qu'il enlève plusieurs places au [r]oi de Castille, et qu'il étend ses ravages jusqu'aux por[t]es de Tolède, il profite habilement des divisions qui [r]ègnent entre les musulmans de l'Espagne occidentale, [e]t ses troupes sont introduites dans Valence par des mé[c]ontents, l'an 567 (1172). Le roi Mohammed ben Marde[n]isch, pressé par les Al-Mohades et par les Aragonais, [m]eurt la même année à Maïorque, où il s'était retiré. Le monarque africain fait construire à Séville une su[p]erbe mosquée, un beau pont de bateaux, un aqueduc, [d]eux quais, deux palais magnifiques, de vastes magasins [e]t d'autres monuments aussi utiles que somptueux. Afin d'occuper ses 100,000 soldats, il fait bâtir dans l'enceinte [d]e Gibraltar dont son père avait fondé les murailles. Ces [t]ravaux l'occupèrent pendant les cinq ans qu'il passa en Andalousie. Dans cet intervalle, il remporta des avan[ta]ges signalés sur les Castillans, enleva même Tarragone [a]u roi d'Aragon, et dévasta la Catalogne. Enfin, les fils de Mohammed ben Mardenisch, présageant qu'ils ne pourraient pas conserver Schatibah, Denia, Alicante, Murcie, Carthagène et les autres places que leur père [a]vait possédées, les cédèrent au roi de Maroc qui les combla de biens et d'honneurs, et assura la tranquillité de l'Espagne musulmane, en épousant leur sœur l'an 570 (1174-5). Il retourna l'année suivante en Afrique, où la paix dont il jouit ne fut troublée que par une révolte qui eut lieu à Kafsa, capitale du Belad-el-Djerid, et qu'il étouffa lui-même par la défaite et la mort des rebelles, en 576 (1180). Trois ans après, Yousouf partit de Maroc, et alla s'embarquer à Ceuta pour Gibraltar, d'où il se rendit, par Séville, devant Santarein, le 7 rabi 1er 580 (18 juin 1184). Après diverses attaques contre cette place, durant quinze jours, il donna ordre à l'un de ses fils de faire une diversion sur Lisbonne. L'ordre fut mal compris et encore plus mal exécuté. Toute l'armée décampa avant le jour ; il ne resta auprès du calife qu'une faible partie de sa garde, de ses bagages et de ses valets. Au point du jour, les assiégés firent une sortie générale, fondirent sur le quartier du roi de Maroc, resté presque sans défense, égorgèrent tout ce qui se présenta devant eux, pénétrèrent dans la tente du monarque, la mirent en pièces, et massacrèrent quelques-unes de ses femmes. Yousouf, avec sa seule épée, se défendit vaillamment et tua six des plus acharnés contre lui ; mais, accablé par le nombre, il tomba percé de coups. L'armée, avertie trop tard, revint sur ses pas, chargea les chrétiens, en fit un grand carnage, les repoussa dans la ville, qu'elle emporta d'assaut, sans pouvoir la conserver, et reprit, dans un morne silence, la route de Séville. Yacoub al-Mansour, fils et successeur de Yousouf, la ramena en Afrique, et ce ne fut qu'à son arrivée à Maroc, qu'il publia la mort de son père. Voilà pourquoi les auteurs portugais varient sur la date et le lieu de cet événement, que les Espagnols rapportent d'une manière différente. Ce qu'il y a de certain, c'est que Yousouf mourut des suites de ses blessures, au mois de juillet ou d'août 1184, après un règne glorieux et fortuné de 22 ans, dans la 49e année de son âge. Ce prince juste, bon, humain, généreux, vigilant, ami des lettres et des arts, supérieur en mérite réel à son père et à son fils, plus célèbres que lui, sut par ses talents et par son courage, affermir sa domination en Afrique, réunir sous ses lois tout ce que les musulmans possédaient encore en Espagne, et y éteindre pour un temps les brandons de la guerre.

YOUSOUF III, AL-MOUNTASER ou AL-MOSTANSER-BILLAH (Abou-Yacoub), roi de Maroc, et sixième prince de la même dynastie, était arrière-petit-fils du précédent. Il n'avait pas encore atteint l'âge de l'adolescence, lorsqu'il succéda, en l'an de l'hégire 610 (de J. C. 1213), à son père Mohammed al-Nasser-ledin-Allah, qui l'avait fait reconnaître pour héritier du trône. Après l'échec qu'avaient essuyé les Al-Mohades, sous le règne précédent, par la perte de la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, il aurait fallu un prince ferme, habile et dans la force de l'âge, pour rétablir leur puissance et soutenir leur empire en décadence. La minorité de Yousouf, et son incapacité lorsqu'il fut majeur, préparèrent la chute de cette dynastie. Ce prince régna sans trouble et sans obstacle ; mais ses oncles et les chefs des Al-Mohades formèrent un gouvernement olygarchique, une espèce de sénat qui s'arrogea toute l'autorité, et celle du roi cessa d'être respectée. Les princes de la famille régnante qui commandaient dans les parties de l'Espagne soumises encore aux musulmans, les gouverneurs des différentes provinces de l'Afrique, commencèrent dès lors à poser les fondements de leur indépendance. L'indolent Yousouf, entouré de ses femmes, de ses eunuques, ne sortit pas une fois de sa capitale. Étranger aux affaires de l'État, il ne s'occupait que de ses plaisirs. Un de ses amusements favoris était de multiplier, de croiser les races d'un grand nombre d'espèces de bestiaux. Un jour qu'il regardait défiler dans ses jardins un troupeau qui lui arrivait d'Espagne, la vue de son cheval effraya une vache qui courut sur lui et le perça au cœur d'un coup de corne. D'autres attribuent la mort de ce prince à l'abus des voluptés. Il mourut le 13 dzoulhadjah 620 (7 janvier 1224), dans sa 21e année de son âge, et la 11e de son règne, sans laisser de postérité ; et cette circonstance ajouta aux malheurs et aux désordres qui signalèrent la fin de la dynastie des Al-Mohades : ils perdirent leurs dernières possessions en Espagne l'an 655 (1257), et le trône de Mauritanie, l'an 668 (1269).

YOUSOUF IV, AL NASER-LEDIN-ALLAH (Abou-Yacoub), second roi de Maroc, de la dynastie des Merinides, avait environ 46 ans, lorsque la mort de son

père Yacoub le mit en possession du trône. Il était alors en Mauritanie, où il fut reconnu souverain; et s'étant rendu à Algeziras, en Espagne, où il avait été déjà proclamé, il y reçut les serments des chefs de l'armée, en safar 685 (avril 1286). Après avoir fait de grandes largesses aux troupes et aux oulémas, distribué des aumônes, mis en liberté tous les prisonniers, réformé plusieurs abus, aboli quelques impôts et droits onéreux, et fait des améliorations dans le gouvernement, il se rendit à Marbellia : il y fit venir Mohammed II, roi de Grenade, conclut la paix avec ce prince, et lui céda toutes ses possessions en Espagne, à l'exception d'Algeziras, Ronda, Tarifa, Cadix et leurs dépendances, dont il laissa le gouvernement à l'un de ses frères. Voyant la tranquillité assurée en Espagne, au moyen de la paix qu'il renouvela avec Sanche III, roi de Castille, il retourna en Afrique. Des révoltes éclatèrent dans les montagnes de Fez, à Sous, dans les environs de Sedjelmesse, etc. : elles furent assoupies par la défaite et la mort des rebelles. Yousouf fut plus indulgent pour un de ses fils, qui, profitant de son absence, s'empara de Maroc, lui en ferma les portes, et osa en sortir pour lui livrer bataille. Le jeune téméraire vaincu ne rentra dans la capitale que pour emporter le trésor et s'enfuir à Telmesen, d'où il revint au bout d'un an demander et obtenir son pardon. Le roi de Telmesen ayant refusé de livrer un complice de ce prince, et outragé l'ambassadeur de Maroc, Yousouf ravagea les États de son voisin, sans éprouver de résistance; mais après l'avoir tenu assiégé 15 jours dans sa capitale, il décampa sans renoncer à ses projets de vengeance. L'an 690 (1291), il fit publier la guerre sainte, donna ordre à ses généraux d'entrer sur les terres du roi de Castille, et embarqua des troupes qu'il devait conduire en Espagne. Une partie de sa flotte fut battue et détruite par celle de Sanche. Il ne laissa pas d'arriver à Algeziras avec le reste de son armée; mais les hostilités se bornèrent à des incursions et à des dévastations, sans résultat. L'année suivante, le roi de Grenade, voulant s'affranchir de la domination africaine, fit alliance avec le Castillan, et lui fournit de l'argent et des armes pour assiéger Tarifa, qui devait lui être rendue. Sanche emporta la place d'assaut et la garda, sans consentir même à un échange. L'infant don Juan, révolté contre son frère, fut accueilli par le roi de Maroc, et sur l'assurance qu'il lui donna de reprendre Tarifa, il reçut des secours de ce prince, et mit le siége devant cette ville; mais déçu dans son attente, il fit conduire au pied des remparts le fils d'Alphonse Perez de Guzman, avec menaces de faire périr cet enfant, si Tarifa ne se rendait pas. Le brave gouverneur ne répondit qu'en jetant son épée du haut des murailles. Son fils fut égorgé, mais la vue de sa tête redoubla le courage des assiégés, et les Mores furent repoussés. L'an 693 (1294), Yousouf passa le détroit, et vint en personne assiéger Tarifa : la longueur et l'inutilité de ses attaques le forcèrent de renoncer à son entreprise. Bientôt la famine et la peste qui ravagèrent l'Afrique, et la guerre qu'il se préparait à porter dans les États de Telmesen, le dégoûtèrent de ses possessions en Andalousie, qui lui étaient plus onéreuses qu'utiles. Il vendit Algeziras et les autres places au roi de Grenade, et cessa de s'occuper des affaires d'Espagne. En 695, il tourna toutes ses forces contre le roi de Telmesen. Il enleva une partie de ses États, y fit réparer et munir quelques villes, vainquit ce prince, en 697, et l'investit dans sa capitale. Il chargea un de ses frères de continuer le blocus, et après avoir soumis, de gré ou de force, toutes les places qui restaient à son ennemi, il vint presser le siége de Telmesen. Il reçut bientôt dans son camp les soumissions du gouverneur d'Alger, les présents et les secours du roi de Tunis, et les troupes que lui amenèrent les chefs de Budjie et de Constantine. L'hiver venu, il commença à faire bâtir sur l'emplacement de son camp une ville murée, qui fut achevée dans l'espace de quatre ans. Rien n'y manquait, palais, mosquées, bains publics, hôpitaux, caravanserais, etc. C'est là que vinrent le trouver des députés du fond de l'Arabie, les ambassadeurs du sultan d'Égypte, et les hommages du nouveau roi de Grenade qui le reconnaissait pour son suzerain. Cependant la fortune s'était déclarée contre Yousouf. Quoique Osman, roi de Telmesen, fût mort pendant le siége, Abou Zeian, son successeur, continua de défendre sa capitale avec la même opiniâtreté. Le roi de Maroc perdit un de ses fils; il en envoya un autre pour reprendre Ceuta dont les Mores de Grenade venaient de s'emparer; le jeune prince fut battu et forcé de lever le siége. Ces fâcheuses nouvelles, et le chagrin de ne pouvoir prendre Telmesen qu'il assiégeait depuis 9 ans, affectèrent si vivement Yousouf, qu'il se renferma dans son palais, et se déroba aux yeux de tout le monde. Il y fut poignardé pendant son sommeil, par un de ses eunuques, le 7 dzoulkadah 706 (10 mai 1307), dans la 68e année de son âge et la 22e de son règne. Ce prince dont l'extérieur était tout à la fois affable et majestueux, méritait un meilleur sort, à cause de sa bienfaisance, de son amour pour la justice et de ses soins continuels pour le bonheur de ses sujets. Il eut pour successeur son fils Abou Sabit Amir.

YOUSOUF Ier (Abou'l-Hedjadj), 7e roi de Grenade, de la dynastie des Naserides, était campé dans la plaine d'Algeziras, lorsque l'armée qu'il ramenait à Grenade le proclama roi, le 13 dzoulhadjah 733 (25 août 1333) aussitôt qu'elle eut appris la mort tragique de son frère Mehemed IV, prince aimable, spirituel, vaillant, généreux et magnifique, assassiné à Gibraltar, à l'âge de 19 ans, par des capitaines africains dont il avait blessé l'amour-propre. Yousouf consola ses sujets de la perte de son frère, auquel il fit élever un tombeau près de Malaga. Agé de 15 ans, et doué des mêmes avantages physiques et moraux, il avait des goûts plus pacifiques que la culture des sciences et des lettres lui avait inspirés. Après avoir conclu une trêve avantageuse de 4 ans avec le roi de Castille, il s'appliqua à réformer les lois et les ordonnances de ses prédécesseurs, altérées par les subtilités des docteurs, et les iniquités des juges. Il ordonna des formulaires plus simples et plus courts pour les rédactions des actes publics, rédigea, à cet effet, des traités et des commentaires, et en publia même pour le perfectionnement des arts et métiers, et de la [illegible]que. Yousouf eut successivement deux vizirs; mais accessible aux plaintes qui lui furent adressées sur le caractère intrigant et vindicatif du premier, et sur

évérité excessive, et quelquefois injuste du second, il estitua l'un et fit emprisonner l'autre. Une ligue ayant té formé avec le roi de Maroc, Abou'l Haçan Aly, les eux princes assiégèrent Tarifa, en 1340, et s'y servient de canon; mais la bataille de Guad-Acelito (Rio-alado) que les rois de Castille et de Portugal gagnèrent ur eux, le 29 octobre, les forcèrent de décamper à la hâte. Yousouf se retira sans cesser de combattre jusqu'à Algeziras, d'où il se rendit par mer à Almunecab, le chemin par terre étant intercepté par les chrétiens. Le roi de Maroc, qui avait perdu son harem et ses trésors, gagna Gibraltar en désordre, et s'y embarqua pour Ceuta. L'année suivante, la flotte des deux princes musulmans fut vaincue à l'embouchure du Guad-al-Menzil, par celle de Castille et de Portugal, et perdit ses deux amiraux. Le roi de Grenade, abandonné par son allié que la révolte d'un de ses fils occupait en Afrique, se vit enlever quelques places, entre autres Algeziras qui, malgré tous les efforts de son souverain, malgré l'artillerie qui la défendait, et les boulets rouges qu'elle lançait sur le camp des chrétiens, fut forcée par la disette de capituler le 26 mars 1344, après un siége de vingt mois. Alphonse et Yousouf signèrent une trêve de dix ans; mais le premier la rompit l'an 750 (1349), et voulant profiter des troubles qui agitaient la Mauritanie, pour fermer aux Africains l'entrée de l'Espagne, il assiégea Gibraltar. La peste se mit dans son armée, et il en mourut le 20 mars 1350. Le roi de Grenade qui faisait alors des incursions pour inquiéter les assiégeants, ayant appris la mort de leur souverain, loin de se réjouir de cet événement heureux pour l'islamisme, déplora la perte d'un prince qui savait honorer le mérite même de ses ennemis. Il permit à plusieurs capitaines musulmans de porter le deuil d'Alphonse, et ne troubla point la retraite des Castillans dans leur marche religieuse jusqu'à Séville, où ils conduisirent le corps de leur souverain. Yousouf, malheureux dans ses guerres, mérite, comme législateur, comme ami des lettres et des arts, un rang honorable parmi les meilleurs rois de Grenade. Il établit une méthode simple et uniforme d'enseignement. Il publia des règlements pour l'observance et le respect de la religion; sépara les hommes des femmes dans les mosquées, défendit à celles-ci de faire des neuvaines sans leurs pères, leurs époux ou leurs frères, les interdit aux filles, et leur défendit de suivre les enterrements. Il abolit les assemblées nocturnes dans les temples, les prières tumultueuses dans les rues et sur les places publiques; réforma les désordres, les indécences qui avaient lieu les jours de fêtes, et prescrivit de les solenniser avec recueillement par des actes de bienfaisance, des lectures, et des conversations édifiantes. Il prohiba l'or, l'argent et la soie dans les funérailles, ainsi que les cris, les lamentations et les cérémonies superstitieuses. Il permit les noces et les festins, pour les mariages et naissances; mais il en bannit la licence et l'ivresse. Il perfectionna la police de la capitale, pourvut au bon ordre des marchés et à la sûreté de chaque quartier qui était fermé le soir, et visité par des rondes nocturnes. Il publia des ordonnances sur l'art de la guerre et la discipline militaire. Il établit la peine de mort contre les musulmans coupables d'avoir fui devant des ennemis, qui n'auraient pas été au moins deux fois plus nombreux. Il défendit à ses troupes de tuer les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, et même les religieux, à moins que ceux-ci ne fussent pris les armes à la main. Il interdit le pèlerinage de la Mecque et la profession des armes aux fils de famille, sans la permission de leurs parents, sinon dans les dangers pressants, pour le second cas. Il s'occupa de la législation criminelle : il enjoignit aux juges de ne prononcer aucune sentence de mort, si le coupable n'avouait son crime, ou sans la déposition unanime de quatre témoins. Il établit des peines pour tous les délits et les cas de récidive. Enfin, il ordonna que les corps des suppliciés fussent lavés, ensevelis et inhumés avec la même décence et les mêmes cérémonies que ceux des autres musulmans. Ces sages institutions d'un prince mahométan, au milieu du quatorzième siècle, honoreraient un monarque chrétien dans un siècle plus éclairé, et chez une nation plus civilisée. Yousouf fit achever et embellir les édifices commencés à Grenade. A son exemple, les grands firent bâtir, et la ville se remplit de maisons, de tours et de dômes, tant en bois de cèdre qu'en pierres revêtues de métaux, et dont l'intérieur était orné d'or, d'azur et de mosaïques, et rafraîchi par de belles fontaines. Le goût de l'architecture fut si général sous le règne de Yousouf, qu'un auteur arabe compare Grenade à *une tasse d'argent pleine d'hyacinthes et d'émeraudes*. C'est à ce prince, que Peyron nomme *Aboul Gayegh* (Abou'l Hedjadj), qu'appartiennent les inscriptions de la plupart des monuments qu'il a décrits dans son *Nouveau Voyage en Espagne*, t. I. Cet excellent prince était dans la 38e année de son âge, et la 22e de son règne, lorsqu'un assassin obscur le frappa d'un coup de poignard, dans la grande mosquée, le 1er chawal 755 (19 octobre 1354), pendant qu'il célébrait la fête de Beiram (la Pâque des musulmans). On le porta dans son palais; il expira en y arrivant. Il eut pour successeur son fils Mohammed, et non pas son oncle Abou'l Walid, comme le dit Cardonne, par erreur.

YOUSOUF II (Abou-Abdallah), 11e roi de Grenade, de la même dynastie, succéda, l'an 794 de l'hégire (1391-2 de J. C.), à son père Mohammed V, qui l'avait fait reconnaître héritier du trône. Imitant les vertus pacifiques de son père, il renouvela la trêve avec Henri III, roi de Castille; mais ses relations avec les chrétiens, la bienveillance, la protection qu'il accordait à ceux qui venaient à sa cour, qui vivaient dans ses États, servirent de prétexte à l'ambition de Mohammed, son fils puîné, qui, pressé de régner, le fit passer pour mauvais musulman, pour infidèle, excita une sédition contre lui, et fit assaillir son palais. Yousouf était décidé à abdiquer et à se mettre entre les mains de son fils rebelle, lorsqu'un ambassadeur du roi de Fez, son beau-frère, harangua la multitude, et lui dépeignit avec tant d'onction les malheurs des guerres civiles, et les avantages que les chrétiens avaient toujours retirés des funestes dissensions des musulmans, qu'il détermina les mutins à rentrer dans le devoir, et à faire la guerre à leurs ennemis naturels. Les musulmans dévastèrent les plaines de Murcie et de Lorca, remportèrent plusieurs avantages sur les Castillans, et revinrent avec un butin

considérable. Yousouf, qui n'avait pas l'humeur belliqueuse, conclut bientôt une nouvelle trêve. Elle fut violée par le grand maître d'Alcantara, don Martin de Barbuda, qui périt avec ses troupes, l'an 798 (1395-6), victime de son zèle imprudent et de sa folle vanité. Le roi de Castille ayant désavoué cette infraction au traité, Yousouf satisfait n'en tira aucune vengeance. Il mourut l'année suivante, après un règne de cinq ans, et fut enterré dans le Djenn-al-Arif, auprès de son père et de son aïeul.

YOUSOUF III (Abou'l-Hedjadj), fils aîné du précédent, et 13e roi de Grenade, fut dépouillé de son pouvoir et renfermé dans la forteresse de Schaloubina, par l'ambitieux Mohammed VI, son frère puîné, qui s'empara du trône. Pendant tout le règne de ce prince, Yousouf habita cette prison, où, entouré de sa famille et de son harem, il jouissait de toutes les commodités de la vie ; mais Mohammed, au lit de la mort, ayant voulu assurer le trône à son propre fils, envoya l'ordre d'ôter la vie à son frère. A l'arrivée du messager du roi, Yousouf jouait aux échecs avec le commandant du château. Il demanda un délai pour dire adieu à ses femmes, et faire ses dernières dispositions ; mais il ne put obtenir que le temps de finir sa partie. Avant qu'elle fût achevée, on apprit la mort du roi. Yousouf, échappé à la mort par cet événement, se rendit aussitôt à Grenade, et y fut proclamé roi, l'an 810 (1408), au milieu des transports de l'allégresse universelle. Il conclut une trêve avec la Castille ; mais, ayant voulu la renouveler au bout de deux ans, son refus de se reconnaître vassal et tributaire donna lieu à une nouvelle guerre, qui coûta au roi de Grenade Antequerra et quelques autres places. L'an 814 (1411), la ville de Gibraltar s'étant soumise au roi de Fez, Yousouf la fit assiéger par un de ses frères, qui s'en empara et emmena prisonnier le frère du roi de Fez. Le monarque africain avait laissé sans secours, dans cette place, un frère qui lui était odieux, et qu'il voulait sacrifier. Il envoya des ambassadeurs au roi de Grenade, pour le prier de le faire périr. Mais Yousouf, qui avait été lui-même victime des persécutions d'un frère ombrageux, s'intéressa au sort du prince africain, et lui prodigua ses trésors et ses troupes pour l'aider à s'emparer du trône de Fez. Le roi de Grenade conserva la paix avec tous ses voisins jusqu'à la fin de sa vie. Il maintint son royaume dans un état florissant ; et ses sujets, heureux et tranquilles, se livrèrent sans crainte aux douceurs de la vie champêtre. Sa cour fut l'asile de tous les seigneurs mécontents de la Castille et de l'Aragon. Ils y vidaient leurs différends en champ clos ; et lorsque Yousouf ne pouvait les accommoder, il assistait à leurs combats, non comme témoin, mais comme médiateur : aussi n'était-il pas moins aimé des étrangers que des musulmans. Il entretenait une correspondance intime avec la reine mère de Castille, et ils s'envoyaient réciproquement chaque année des présents. Cet excellent prince mourut subitement en 1423, après un règne de 15 ans, laissant pour successeur son fils Mohammed VII, *le Gaucher* ou *le Gauche*, que son orgueil et son insouciance privèrent de l'affection de ses peuples. Avec Yousouf III finirent les beaux jours du royaume de Grenade.

YOVLEVITSCH (Ignace), archimandrite du couvent de l'Apparition de Dieu à Polotsk, fut un des membres les plus influents du clergé russe au 17e siècle. On a de lui des *Discours de congratulat.* au czar Alexis Micaelovitsch, et son *opinion* dans le concile de Moscou (tome II de la *Bibliothèque ancienne de Russie*).

YPRES (Charles d'), peintre, né dans la ville dont il porte le nom, florissait au commencement du 16e siècle. Après avoir longtemps travaillé dans Ypres et les environs, il résolut d'aller se perfectionner en Italie, où il fit une étude particulière de la fresque. Il rechercha la manière du Tintoret qu'il rappelle quelquefois dans ses ouvrages. Celui qui s'en rapproche le plus est une *Résurrection* qu'il fit pour la ville de Tournai, et un *Jugement dernier*, que l'on voit dans une église, entre Bruges et Ypres. Les dessins qu'il a exécutés sont ordinairement à la plume, et lavés à l'encre de Chine ; un grand nombre de ces dessins a été fait pour les peintres sur verre. Van Mander en loue fort la composition et la correction, et il met leur auteur au rang des meilleurs artistes flamands de son époque. D'un caractère mélancolique et jaloux, Charles d'Ypres ne put supporter les plaisanteries que ses amis lui faisaient sur sa femme, et un jour qu'il était réuni avec eux, il se donna un coup de couteau dont il mourut peu de temps après, en 1564.

YPSILANTI ou **HYPSILANTIS** (le prince Constantin) descendait de Jean Ypsilanti, *syndic* des pelissiers de Constantinople, souche des princes de ce nom, et qui fut pendu en 1737, par ordre de la Porte. Celui qui est le sujet de cet article était fils du prince Alexandre Ypsilanti, que les Turcs appliquèrent à d'horribles tortures pour le forcer à déclarer les trésors qu'on le soupçonnait d'avoir cachés. Il naquit à Constantinople vers 1760. Élevé par d'habiles maîtres et par son père, le prince Constantin fit des progrès assez rapides dans les sciences, et apprit à parler et à écrire facilement le grec, le turc, l'arabe, le persan, le français et l'italien. Étant encore très-jeune, il traduisit, sur l'invitation du sultan Sélim, les œuvres de Vauban en turc, travail d'autant plus digne d'éloges qu'il fut obligé d'inventer les formes techniques qui manquent à la langue turque. Ses connaissances profondes dans les langues arabe et persane, et dans la plupart des langues européennes, lui firent obtenir le poste important de drogman, dans lequel il acquit, sur le divan, plus d'influence que n'en avait eu aucun de ses prédécesseurs. Les reis effendi n'entreprenaient rien dans les affaires étrangères sans le consulter, et ce fut lui qui contribua surtout à décider la Porte Ottomane à entrer dans l'alliance contre le gouvernement révolutionnaire de France. Il fut récompensé de ses services par la dignité d'hospodar de la Moldavie, et, en 1802, par celle d'hospodar de la Valachie. Il gouverna sagement la première de ces principautés, et débuta dans le gouvernement de la seconde par faire payer aux janissaires l'arriéré de solde que leur devait son prédécesseur. Il entreprit ensuite, à ses frais, la guerre contre les rebelles qui s'étaient répandus dans le pays pour le piller, et accorda des secours considérables à ceux des habitants qui avaient le plus souffert de cette invasion. On assure même qu'à cette époque (1803), il remit à la province une année des im-

…ositions qu'elle était tenue de payer, et qu'il abolit …resque entièrement la peine de mort. Avant lui, les …alaques n'avaient point de lois écrites : ils étaient régis …ar des coutumes incohérentes, et que chaque juge in…erprétait suivant son caprice. Il en résultait une con…sion générale dans la propriété, parce que d'ailleurs la …ntence d'un hospodar pouvait être annulée par son …ccesseur, et que les procès se renouvelaient et se re…roduisaient sans cesse. Le prince Constantin, voulant …médier à de tels abus, fit rédiger un code très-suc…nct, ou plutôt une instruction pour servir de règle de …nduite aux juges dans les cas les plus fréquents. La …rté, la brièveté et la simplicité qui règnent dans ce …de font beaucoup d'honneur à son auteur, et ont déter…iné les successeurs d'Ypsilanti à le conserver et à se …nformer volontairement à ses dispositions. En 1806, … divan ayant changé de système par suite de l'in…uence que la France avait prise sur ses délibérations, … prince Constantin fut destitué comme trop dévoué …x intérêts de la Russie, quoique d'après le règlement …nvenu le 24 septembre 1802, entre cette puissance et … Porte Ottomane, le terme de la continuation des hos…dars dans leurs gouvernements eût été fixé à sept …nées pleines, à dater du jour de leur nomination. …rité de sa destitution, Ypsilanti parvint, de la Tran…lvanie où il s'était réfugié, à soulever contre le sul…n, Czerni-George et les Serviens, qui venaient de …nclure un armistice avec l'empire ottoman. De son …té le cabinet de Saint-Pétersbourg réclama contre l'in…action des traités subsistants entre lui et la Turquie, … il réussit à faire rétablir l'hospodar. Mais cette con…scendance de la Porte n'ayant pas satisfait complé…ment la Russie, qui avait d'autres sujets de plainte, …xquels on n'avait pas eu égard, ses armées envahirent …abord la Moldavie et ensuite la Valachie. Pendant cette …cupation, Ypsilanti séjourna quelque temps à Temes…ar, entretenant la mésintelligence entre les Serviens … la Porte. Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, …où il envoya, en 1808, par un boyard, une dépêche, … un poignard estimé 35,000 piastres, au fameux …erni-George. Il reprit plus tard l'administration de la …alachie, et y joignit celle de la Moldavie, de laquelle il …t dépossédé au mois de mai de la même année, par le …ince Alexandre Prosorowski, général en chef de l'ar…ée russe établie dans les principautés ; et cette admi…stration fut confiée au sénateur général Kushnikow. …ommé président du divan de la Moldavie et de la Va…chie. Alors le prince Constantin quitta pour toujours …mpire turc, et alla s'établir avec sa famille à Kiow, … il reçut une forte pension de la cour de Russie. Il y …vait dans une sage retraite, lorsqu'en 1816 il se ren…t à Saint-Pétersbourg, pour y avoir une entrevue avec …mpereur Alexandre. Il fut très bien accueilli par ce …uverain, qui le combla de biens et d'honneurs. Plein … reconnaissance et de joie, le prince Constantin re…urna à Kiow au sein de sa famille ; mais il n'eut que … temps de l'embrasser, et mourut subitement la nuit … jour qui suivit son arrivée (8 ou 27 juillet 1816), …ns la 56 année de son âge, laissant huit enfants, dont …iné était aide de camp de l'empereur, et quatre ser…ient dans la garde impériale russe.

YPSILANTI (le prince Alexandre), second fils du précédent, entra de bonne heure au service de Russie, où il parvint au grade d'officier général. En 1814, les Grecs, persuadés par les instigations des agents de quelques puissances, qu'ils allaient être bientôt mis en état de secouer le joug de fer que les Turcs faisaient peser sur eux, quoique les espérances qu'on leur avait si souvent données à ce sujet eussent toujours été trompées, cherchèrent à concerter entre eux les plans qui pouvaient amener un meilleur résultat. Une société, qui prit le nom de grande synomotie ou conjuration des *hétéristes* ou *amis*, fut formée par les jeunes gens les plus instruits et par quelques-unes des personnes les plus éclairées de la Grèce, afin de répandre parmi leurs concitoyens l'instruction et les dons de la société biblique, et de commencer la régénération de leur malheureux pays. Les statuts de cette association avaient été, dit-on, rédigés à Vienne, sous les auspices d'un grand monarque, qui professait la même religion qu'eux. Le prince Alexandre Ypsilanti, qui en fut déclaré chef, chercha à rallier tous les Grecs à la cause dont il paraissait l'âme ; et il établit le foyer de l'insurrection en Bessarabie, d'où il envoyait des émissaires dans les différents cantons de la Grèce. Ali, pacha de Yanina, non moins ennemi des Turcs que les hétéristes, et qui depuis longtemps aspirait à l'indépendance, ne tarda pas à se lier avec eux. Il n'avait d'autre but que de les faire concourir au succès de ses desseins ambitieux, sauf à briser ensuite l'instrument qu'il aurait employé ; et il paraît que les hétéristes ne mettaient pas plus de bonne foi dans leurs relations avec lui, si l'on en juge par une dépêche d'Ypsilanti, qui fut interceptée et mise sous les yeux du tyran de l'Épire, et dont Pouqueville cite des passages remarquables dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*. Élevé, suivant l'usage des soi-disant princes du Phanal, par des précepteurs qui lui avaient appris à parler correctement plusieurs langues, Alexandre Ypsilanti avait combattu dans les rangs de l'armée russe ; il avait fait une partie de la guerre contre les Français, et il avait perdu le bras droit à l'affaire de Culm. Quoiqu'on ne puisse lui contester une certaine bravoure, il paraît qu'il manquait de caractère, de talents, et qu'il se laissait dominer par des personnes qui méritaient peu de confiance. Son titre de chef des hétéristes, et l'influence qu'on supposait qu'il exerçait sur les conseils de la Russie, avaient augmenté le nombre de ses partisans ; mais il était peu capable de faire réussir le projet difficile qu'il avait osé concevoir, celui de délivrer la Grèce du joug des Ottomans. Le voisinage d'une armée russe le décida à commencer par le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, en appelant en même temps les Grecs à l'indépendance. On avait formé, assurait-on, une caisse militaire, composée des dons des principaux habitants de Moscou et de Tangarock, et dont l'effectif se montait à plus de 5 millions de francs déposés à Odessa. Le 24 mars 1821, Alexandre Ypsilanti, qui avait pénétré dans la Moldavie avec quelques troupes réunies au bataillon des Hétéristes, annonça aux Grecs dans une proclamation datée d'Yassi, et dans laquelle il prenait le titre de *Régent du gouvernement*, que le temps d'expulser les Turcs de l'Europe était enfin arrivé. La désap-

probation formelle du consul de Russie à Yassi atténua l'effet de cette proclamation. Cependant Ypsilanti fut rejoint par une multitude de jeunes gens qui arrivaient en saluant l'aurore de l'indépendance de leur patrie; et il s'avança lentement dans la Valachie, afin de ne s'y montrer qu'à la tête d'une force imposante, pour déterminer en sa faveur un mouvement général qu'il cherchait à faire éclater en exagérant ses forces et les secours qu'il devait recevoir de la Russie. La garde du prince Soutzo, hospodar de Moldavie, était passée sous ses drapeaux, et ses troupes commençaient à présenter l'aspect d'une armée, lorsqu'il arriva dans les premiers jours d'avril à Kolentina où il établit son quartier général, dans la maison de campagne de Bano Ghikas, à une lieue de Bucharest. Il n'osait cependant s'avancer, dans la crainte que lui inspiraient Théodore Vladimerisko et Sava, qui, tout en paraissant partager sa haine contre les Turcs, refusaient de reconnaître son autorité, et avaient rassemblé des forces auprès de leurs personnes. Après quelques marches et contre-marches, Ypsilanti avait porté son quartier général à Tergowist, poste qu'il semblait avoir choisi plutôt pour se réfugier dans l'occasion sur le territoire autrichien, que pour défendre la cause qu'il avait embrassée. Cette cause paraissait presque désespérée, l'infortuné patriarche œcuménique Grégoire avait reçu l'ordre de la Porte de lancer les foudres de l'excommunication contre lui et ses adhérents, et l'ambassadeur de Russie à Constantinople les avait désavoués, lorsqu'une armée turque pénétra dans les principautés et détruisit à Galatz un corps considérable d'insurgés. La division commandée en personne par Ypsilanti n'était cependant pas encore entamée; et, quoique supérieur en forces à l'ennemi, ce prince montrait de l'hésitation. Il se décida enfin à ranger ou à faire ranger ses troupes en bataille sur la rive gauche de l'Olta; après un combat sanglant dans lequel la cavalerie turque, au moyen de son extrême supériorité, extermina presque en entier le corps d'Ypsilanti, composé de tout ce que la jeunesse grecque avait de plus distingué, le prince se réfugia sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Montgatz. Il y resta jusqu'en 1827, époque à laquelle il fut rendu à la liberté. Il n'en jouit pas longtemps, et mourut à Vienne au mois de février 1828, dans les bras de son frère Démétrius, au moment où il faisait ses préparatifs pour se rendre à Rome.

YPSILANTI (Démétrius), frère d'Alexandre, travaillant comme lui à la régénération de la Grèce, commandait en 1821 un corps de volontaires grecs. Après être ensuite resté dans une sorte d'oubli pendant quelques années, il reparut au printemps de 1825, à la tête de plusieurs milliers d'hommes. En juillet suivant, il s'empara de l'importante place de Tripolitza, occupée par 2,000 Turcs, qu'il fit passer par représailles, au fil de l'épée. Parmi ses autres exploits, on doit signaler la prise de Livadie (17 novembre 1827) et celle de Salone, l'ancienne *Thessalonique* (20 novembre même année). Les services que rendit à son pays le prince Ypsilanti, lui méritèrent l'honneur de faire partie du gouvernement provisoire de la Grèce. Il était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il mourut à Nauplie, en 1832.

YPSILANTI (Nicolas), autre frère d'Alexandre, qui fut le premier, en 1820, à donner à la Grèce le signal de l'insurrection, servait sous son frère, et commandait le corps célèbre connu sous le nom de *Bataillon sacré*, et qui comptait dans ses rangs les enfants des familles grecques les plus illustres, dont plusieurs avaient fait des études dans les universités étrangères. A la tête de ce vaillant corps, qui fut presque entièrement détruit, on le vit se distinguer par sa bravoure et ses talents guerriers. Il partagea ensuite la captivité de son frère dans les prisons de l'Autriche; mais l'insalubrité des cachots nuisit beaucoup à sa santé, naturellement délicate. Après son élargissement, il se retira à Kischenew, en Russie, où sa famille résidait. Depuis 15 mois il vivait à Odessa, où il mourut en 1832, âgé de 35 ans.

YRALA ou **IRALA** (Domingo **MARTINEZ** de), l'un des conquérants espagnols de l'Amérique, naquit à Vergara dans le Guipuzcoa, vers 1486. On ignore l'époque précise de son arrivée en Amérique, où il se rendit comme la plupart de ses compatriotes, pour tenter la fortune et faire des découvertes. On peut cependant conjecturer, d'après le récit d'Azara, que ce fut en 1534, et qu'il fit partie de l'expédition commandée par don Pedro de Mendoza, nommé chef de la rivière de la Plata, et qui partit de Séville le 24 août de cette année. Plein d'audace et d'ambition, Yrala, dont l'éducation ne paraît pas avoir été tout à fait négligée, ne tarda pas à obtenir une place distinguée parmi les aventuriers espagnols. En 1536, il accompagna Juan de Ayolas envoyé par don Pedro de Mendoza, pour découvrir les pays arrosés par le Rio de la Plata et par ses affluents, et il partagea toutes les fatigues de cette pénible expédition. Les Espagnols, après avoir navigué sur le Parana et avoir remonté le Paraguay, pénétrèrent dans l'intérieur du pays qui porte ce nom : ils eurent à y supporter toutes les misères de la faim, et à combattre les Indiens. Ce fut alors qu'Ayolas fit construire la première maison de la ville de l'Assomption (15 août 1536); il remonta ensuite le Paraguay jusqu'au 21° 5′ de latitude, et débarqua le 2 février 1537 dans un endroit qu'il appela *Puerto de la Candelaria*. Il laissa Yrala dans ce lieu avec les trois brigantins et 40 hommes, en lui donnant l'ordre de l'attendre pendant six mois, à moins que les vivres ne lui manquassent entièrement. Neuf mois s'étant écoulés sans recevoir de nouvelles d'Ayolas, et tous les moyens de pourvoir à sa subsistance étant épuisés, Yrala, après avoir, faute d'étoupes, calfaté ses navires avec les chemises de ses gens, se détermina à se rendre à l'Assomption pour s'y ravitailler, et il y arriva vers la fin de 1537. Il en repartit bientôt pour se mettre à la recherche d'Ayolas; il séjourna quelque temps dans le pays des Payagoas, d'où la faim le fit sortir; et ce ne fut même qu'en faisant la guerre aux Indiens qu'il put se procurer assez de vivres pour regagner l'Assomption, où il trouva le capitaine François Ruyz avec quelques navires en assez bon état. Comme ceux d'Yrala étaient tous pourris, et qu'il n'avait pas renoncé au désir de chercher Ayolas, il s'adressa à Ruyz pour obtenir la cession de l'un de ses navires, à quoi celui-ci consentit, sous la condition qu'Yrala se reconnaîtrait son

ssal. Craignant d'être massacré par ce féroce compéeur s'il n'acceptait pas cette dure proposition, Yrala soumit à tout ce qu'on exigea de lui, et se garda bien montrer les pouvoirs qu'il avait reçus d'Ayolas pour uverner en son absence, et en cas de mort, tous les ys qu'il avait le droit de gouverner lui-même. Avec navire mis à sa disposition, Yrala se rendit de nouau dans le pays des Payagoas, où il eut à soutenir ntre les Indiens plusieurs combats dans lesquels il rdit une partie de ses soldats; il ramena le reste à ssomption dans le plus triste état. Les nouvelles expétions d'Yrala pour découvrir le sort d'Ayolas n'aient encore produit aucun résultat, lorsqu'un Indien i apprit que ce chef espagnol avait été massacré par Payagoas. N'ayant pas assez de forces pour entreendre de venger sa mort, et ses compagnons l'ayant u pour leur chef, Yrala retourna à l'Assomption. Ce t à cette époque que l'ordre du roi d'Espagne, pour ire un gouverneur à la pluralité des voix des conquénts, au cas qu'Ayolas fût mort, étant arrivé à Buenosyres, les principaux capitaines se réunirent à l'Asmption, et élurent Yrala qui prit sans contradiction s rênes du gouvernement. Il les tenait encore lorsque, mois de mars 1542, Alvar Nunez Cabeza de Vaca se résenta avec des pouvoirs du roi d'Espagne, qui le ommait gouverneur. Yrala l'accueillit d'abord avec spect et lui prêta serment d'obéissance; mais il paraît u'il ne tarda pas à chercher à le supplanter et même le faire assassiner. Cabeza de Vaca convaincu qu'il ne ourrait jamais gouverner en paix, tant que cet homme iquiet, ambitieux et peu habitué à la soumission, resrait à l'Assomption, chercha à l'occuper ailleurs. Il it sous ses ordres trois brigantins et 90 hommes, et chargea de remonter le fleuve du Paraguay, de s'assurer s'il existait le long des rives de ce fleuve des peuplades avec lesquelles on pût entrer en relation, et de hercher un chemin pour communiquer avec le Pérou. rala partit de l'Assomption le 20 novembre 1542, près avoir pris avec lui 800 Guaranys; remonta le araguay jusqu'à *Las Piedras-Partitas*, au 22° 34', et nvoya de là trois Espagnols et un grand nombre d'Indiens sous la conduite du cacique Aracaré, pour voir si on pourrait pénétrer dans le Pérou de ce côté. Le 6 anvier, il mouilla dans le lac Yaiba, qu'il appela *Puerto de los Reyes* (Port des Rois) parce qu'il y était arrivé e jour de l'Épiphanie. En retournant à l'Assomption, l rencontra un canot qui lui apportait l'ordre positif de abeza de Vaca, de faire pendre le cacique Aracaré, que la crainte des Indiens du Chaco avait déterminé à bandonner les Espagnols. Il exécuta cet ordre en pasant, et arriva heureusement au mois de février dans la apitale, dont un incendie venait de détruire un assez grand nombre de maisons. Yrala fit connaître à son reour plusieurs nouvelles peuplades qu'il avait décourertes dans le Paraguay. Suivant son récit, il s'y trouait des terres bien cultivées, et il y avait des mines l'or et d'argent aux environs de Puerto de los Reyes. Les Indiens d'Ypané, Garambaré et Atyra, voulant venger la mort injuste d'Aracaré, déclarèrent la même année (1543) la guerre aux Espagnols, et Yrala, envoyé avec les brigantins et 150 hommes pour les soumettre, n'en put venir à bout qu'après un combat où il périt 15 Espagnols et une multitude d'Indiens. Au mois de septembre 1543, Yrala accompagna Cabeza de Vaca dans une autre expédition, qui ne se termina qu'au commencement de l'année suivante. Les officiers espagnols placés sous les ordres de ce dernier nourrissaient contre lui un vif mécontentement, parce qu'il s'opposait de tout son pouvoir à leurs déprédations. En 1543, suivant Herrera, et au mois d'avril 1544, suivant Azara, ils se révoltèrent ouvertement, et s'étant saisis de la personne de ce gouverneur ils le chargèrent de fers, et le firent embarquer sur un bâtiment qu'ils envoyaient en Espagne. Yrala, qui avait sous main favorisé leur rébellion, fut élu par eux gouverneur, parce qu'on espérait qu'il fermerait les yeux sur les excès de tous genres auxquels les Espagnols se livraient loin de leur patrie. Sur le même bâtiment qui transportait en Espagne Cabeza de Vaca, Yrala fit embarquer Lope de Hugarte, qu'il envoyait à la cour pour justifier sa conduite, et pour solliciter la confirmation du poste qu'il occupait illégalement. Il s'empara des biens de Cabeza de Vaca, et les distribua à ses amis et à ses créatures; mais comme il connaissait mieux qu'un autre le caractère des aventuriers espagnols, il chercha à leur trouver de l'occupation pour les empêcher de se révolter; et à faire quelque chose d'utile à sa patrie, afin d'obtenir non-seulement le pardon de son usurpation, mais encore les faveurs de son souverain. Il annonça en conséquence qu'il se proposait de tenter de nouvelles découvertes; mais les officiers qui avaient renversé Cabeza de Vaca s'opposèrent formellement à ce qu'il quitta l'Assomption, et il fut obligé de renoncer pour le moment à son projet. Les Espagnols établis à l'Assomption se trouvaient, à cette époque, divisés en deux partis, à chaque instant prêts à s'égorger : les uns s'étaient rangés du côté d'Yrala, et les autres étaient partisans de Juan de Salazar que Cabeza de Vaca avait nommé pour gouverner en son nom, et que Yrala avait également fait saisir et embarquer pour l'Espagne. Instruits de ces divisions, les Indiens tourmentés de toute manière par les soldats espagnols qui se livraient à une licence effrénée, résolurent de profiter de la circonstance pour secouer le joug qui pesait sur eux, et commencèrent par massacrer plusieurs Espagnols. Pour empêcher que ces excès ne continuassent, Yrala leva des troupes, fit alliance avec quelques tribus indiennes, et attaquant avec vigueur les peuplades qui s'étaient révoltées, en fit un grand carnage (1546), et leur accorda ensuite la paix, en leur abandonnant le territoire qu'ils habitaient précédemment. Poursuivant ensuite ses projets de découvertes, il envoya des officiers qui lui étaient dévoués, pour visiter le pays des Mayas, avec 40 soldats, en promettant de les suivre bientôt lui-même avec des forces plus considérables. Les officiers royaux voulurent s'y opposer encore; mais Yrala avait alors si bien établi son autorité, qu'ils furent obligés d'y consentir. Il se mit donc en marche au mois d'août 1546 avec 250 soldats, et un nombre considérable d'Indiens auxiliaires. Ayant remonté le fleuve à une distance de 100 lieues, il pénétra dans le pays des Mayas, y laissa pour son lieutenant François de Mendoza, et s'avança par terre jusqu'aux

frontières du Pérou. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, et mis tout à feu et à sang sur son passage, ses officiers, mécontents de ce qu'il ne les conduisait pas au Pérou, où ils espéraient s'enrichir promptement, se révoltèrent contre lui, et à la suite d'un combat sanglant le forcèrent à se démettre du commandement, et nommèrent à sa place Gonçalo de Mendoza avec lequel ils retournèrent à l'Assomption, par un autre chemin aussi difficile que le premier. Diego de Abrego, qu'Azara nomme Diego de Abreu, ennemi de Mendoza et son compétiteur, l'attaqua, et l'ayant fait prisonnier lui fit trancher la tête. Les officiers révoltés se réconcilièrent alors avec Yrala et l'élurent de nouveau gouverneur. Celui-ci attaqua immédiatement Abrego qui lui fut livré, mais qui trouva moyen de s'évader. Yrala, n'ayant plus aucun adversaire à redouter, s'occupa d'améliorer le sort des Indiens par des règlements sages. Il défendit de les maltraiter, et fit même pendre le capitaine Camargo, procureur des conquérants espagnols, qui avait demandé une nouvelle répartition des indigènes. La crainte que lui inspirait toujours le caractère des aventuriers ralentit ses bonnes dispositions, l'empêcha de réprimer leurs excès, et le détermina même à se retirer à trente lieues de l'Assomption, où il laissa pour son lieutenant le cantador Ph. de Caceres. La même année (1546), Diego de Abrego, qui avait ramassé quelques soldats, ayant tenté de renverser la puissance d'Yrala, celui-ci marcha contre lui avec un corps de troupes composé d'un petit nombre d'Espagnols et de quatre cents Indiens de la nation des Yaparmes, le mit en déroute, s'empara de lui, et le fit mettre à mort. Il marcha ensuite contre les Mayas, à la tête de 150 Espagnols et de 3,000 Indiens auxiliaires; mais, comme il craignait que ses troupes ne se débandassent pour aller au Pérou, il rendit une ordonnance très-sévère contre ceux qui tenteraient de s'enfuir. Ayant battu les Mayas, Yrala se livra tout entier aux soins de son gouvernement. Herrera lui attribue quelques actes de tyrannie qui le firent détester par un grand nombre d'aventuriers. Voulant empêcher que leurs plaintes parvinssent à la cour, il prit des mesures pour arrêter toutes les correspondances, et il envoya en Castille un régidor chargé de présenter son administration sous un aspect favorable. Nous ne parlerons pas ici des divers combats qu'il eut à livrer aux Indiens, et dont il sortit constamment victorieux, parce qu'ils ne produisirent aucun résultat important. En 1548, il envoya Nuflo de Chaves pour continuer les découvertes dans les immenses pays qu'il considérait comme dépendants de son gouvernement, et qui étaient encore inconnus. Cet officier, arrivé aux Charcas, se rendit auprès du président de la Gasca, et trahissant, dit Herrera, celui qu'il représentait, il lui détailla les vices de son administration, ainsi que les moyens tyranniques qu'il employait pour que ses actes arbitraires ne fussent pas connus. Il exaspéra tellement le président contre Yrala, que la Gasca nomma pour le remplacer le capitaine Diego Centeno; mais celui-ci étant mort en allant prendre possession de son gouvernement, et Diego de Sanabria, nouveau compétiteur d'Yrala, s'étant perdu avec deux navires chargés de troupes et de munitions, à l'entrée du Rio de la Plata, ce dernier resta paisible possesseur du poste qu'on avait voulu lui enlever; il l'occupait encore, lorsqu'au mois de décembre 1552 Ulderic Schmidel se sépara de lui pour retourner en Allemagne, sa patrie. Azara attribue à Yrala la fondation des villes de San-Juan Bautista et d'Ontiveros, et assure que confirmé par la cour d'Espagne, avec des pouvoirs extraordinaires, dans le gouvernement du Rio de la Plata, il forma plusieurs peuplades d'Indiens, et fonda la ville de Ciudad-Réal. Pour faciliter le passage au Pérou, il avait au mois d'avril 1557 envoyé Nuflo de Chaves avec 220 soldats, des bâtiments et des munitions, en lui ordonnant de fonder une ville sur le territoire des Indiens Xarayes, lorsqu'il tomba malade à la peuplade d'Yta; on le ramena à l'Assomption où il mourut au bout de sept jours de maladie, à l'âge de 70 ans. Ce chef, regretté de toute la colonie, laissa la réputation de l'un des conquérants espagnols les plus habiles et les plus entreprenants. Ulderich Schmidel raconte dans la relation de son voyage, chapitre LI (traduction espagnole), que lorsque Yrala, qu'il appelle Ayolas, lui accorda la permission de retourner en Europe, il lui donna en même temps, pour le roi d'Espagne, des lettres de recommandation, dans lesquelles il faisait la description de toutes les provinces du Rio de la Plata, et le voyageur allemand ajoute qu'il remit exactement ces lettres. D. Antonio Pinelo en fait mention dans sa *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental*, etc. On peut consulter, sur les actions de Yrala, Herrera, Décad. V, VI, VII et VIII; l'*Historia y descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay*, par Ulderich Schmidel; les *Voyages dans l'Amérique méridionale* et les *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay* de don Félix de Azara. Il est difficile de concilier ces trois historiens, dont les récits sont souvent un peu confus, et présentent quelquefois des contradictions.

YRIARTE ou **IRIARTE** (Don Juan d'), savant espagnol, traducteur-interprète à la première secrétairerie d'État et des dépêches, né, le 15 décembre 1702, au port d'Orotava dans l'île de Ténériffe, mort le 23 août 1771, garde de la bibliothèque royale de Madrid, qu'il enrichit de 2,000 manuscrits et d'environ 10,000 volumes, avait été le disciple du P. Porée au collége Louis le Grand, et, après plusieurs années de séjour à Londres, était devenu successivement précepteur du duc de Béjar, du duc d'Albe et de D. Manoel, infant de Portugal. Outre sa coopération au *Dictionnaire* et à la *Grammaire* de l'Académie royale de Madrid, dont il était membre, ainsi que divers *articles* dans les journaux de la même ville, on peut citer de lui : *Paléographie grecque*, Madrid, in-4°; une *Grammaire latine*, en vers castillans, ibid., 1771, in-8°; 8e édition, 1820, in-8°; quelques autres ouvrages, recueillis sous le titre d'*Œuvres choisies en prose et vers*, Madrid, 1774, 2 vol in-4°.

YRIARTE (Don Domingo d'), neveu du président, né en 1746, dans l'île de Ténériffe, entra de bonne heure dans la diplomatie. Après une longue résidence comme secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires, à Vienne et à Paris; après avoir fait preuve de zèle et de talents dans les diverses négociations qui lui avaient été confiées, il fut nommé ministre plénipotentiaire auprès

u roi et de la république de Pologne. Il se rendit ensuite à Bâle, avec le même titre, et y signa, le 22 juillet 1795, avec Barthélemy, la paix entre le roi son maître et la république française. Il en revint malade, fut obligé de s'arrêter à Gironne, où il mourut le 22 novembre de la même année, entre les bras de l'évêque de cette ville. Il était chevalier de l'ordre de Charles III, ministre honoraire du conseil d'État, après l'avoir été du conseil suprême de la guerre, et il venait d'être nommé à l'ambassade de France.

YRIARTE (Don Bernard de), frère aîné du précédent, né vers 1734, se distingua aussi dans les lettres, les arts, la politique et l'administration. Membre du conseil du roi et du grand conseil des Indes, et chevalier de l'ordre de Charles III, il était en même temps conseiller de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, et il en fut nommé protecteur par Charles IV, en mars 1792. A l'époque de l'invasion des Français, il prit parti pour Joseph Bonaparte, et fut nommé conseiller d'État en 1808. Après la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, Yriarte se retira en France, et mourut à Bordeaux le 4 juillet 1814.

YRIARTE (don Thomas de), célèbre poëte espagnol, frère puîné des deux précédents, né dans l'île de Ténériffe vers l'an 1750, fut appelé par son oncle don Juan à Madrid, où il fit de brillantes études, et fut ensuite placé dans les bureaux du gouvernement, et chargé en 1771 de la direction du *Mercure* de Madrid. Il publia successivement des traductions de différentes pièces du Théâtre-Français, et composa deux comédies et des poëmes qui établirent sa réputation. Poursuivi par l'inquisition de Madrid, en 1786, comme suspect de professer la philosophie antichrétienne, il fut absous, moyennant une pénitence qui est restée secrète. Il mourut d'une maladie aiguë, vers 1791, au port Sainte-Marie. On a de lui 3 comédies : *El Senorito mimado*, *la Senorita mal criada*, et *El don de gentes*, *o la Havanera* (les deux premières seules ont été représentées en 1778 et 1788); *la Musica*, poëme, Madrid, 1779, 1784, grand in-8°, fig.; 1789, in-4°, traduit en italien par l'abbé Antoine Garzia, et en français par Grainville (Paris, 1800, in-12.) Ce poëme qu'on regarde comme un des chefs-d'œuvre du Parnasse espagnol, est le plus beau titre d'Yriarte, avec ses *Fabulas litterarias*, Madrid, 1782, petit in-4°, souvent réimprimées. Elles ont été traduites en vers français, par M. Lanos, Paris, 1801; en prose par M. Lhomandie, ibid., 1804, in-12; en vers par M. Brunet, 1839, in-12; en allemand par Bertuch; en portugais (Valladolid, 1804, in-8°), et imitées en vers anglais par John Belfour, 1804, in-12. On lui doit encore : des *Épîtres morales*; une traduction de l'*Art poétique* d'Horace; des *Mélanges critiques et littéraires*. Ses œuvres ont été réunies sous ce titre : *Colleccion de obras en verso y prosa*, Madrid, 1787, 6 vol. in-8°; nouvelle édition, plus complète, ibid., 1805, 8 vol. in-8°.

YRIARTE (Ignace), paysagiste, né en 1635 dans la Biscaye, mort en 1685 à Séville, où l'on conserve plusieurs de ses tableaux, eut de son temps une grande réputation.

YRIEIX ou **YRIER** (Saint), en latin *Aredius* ou *Aridius*, né à Limogues en 511, fut chancelier du roi Théodebert, fonda le monastère d'Atane, et mourut en 591. On trouve la *Vie* de ce saint, avec son testament, dans les *Analecta* de D. Mabillon. Une ville, formée autour du couvent qu'avait fondé Yrieix, prit son nom, et est aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement du département de la Haute-Vienne.

YSABEAU (Alexandre Clément), oratorien, membre de la Convention, du conseil des Anciens, puis employé à l'administration générale des postes, est né dans le département de l'Indre vers 1760. A l'époque où commença la révolution, il était préfet du collége de Tours. Il se montra dès lors un chaud partisan des nouveaux principes, et cette conduite le fit nommer grand vicaire de l'évêque constitutionnel de cette ville. En 1792, le département de l'Indre le nomma député à la Convention. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. En 1793, il abjura la prêtrise et se maria avec la fille d'un épicier de Tours. Il fit plusieurs rapports à la Convention, au nom des comités des pétitions et de correspondance. Il fut envoyé, la même année, en mission à Bordeaux, avec Tallien et Baudot, et fit beaucoup parler de lui. Les uns l'accusèrent d'avoir mis la terreur à l'ordre du jour dans le département de la Gironde; les autres le peignirent comme entaché de modérantisme. Sa correspondance, au reste, insérée au *Moniteur*, peut faire juger des sentiments qu'il professait. Sa lettre du 8 octobre, datée de la Réole, annonce qu'il travaille jour et nuit, ainsi que ses collégues, à purger le pays des scélérats qui y abondent. Sa dépêche du 28 octobre porte ces mots : « La punition des coupables commence et ne finira que lorsque les chefs de la conspiration auront subi la peine due au plus grand des crimes. La Verguyon a été guillotiné aux acclamations d'un peuple immense. » Tallien fut rappelé sur l'accusation de modérantisme, et Ysabeau, pour fuir le même reproche, continua les arrestations. Il poursuivit avec acharnement les girondins et ne négligea aucun moyen de découvrir leur asile. Prudhomme l'accuse d'avoir, par des moyens infâmes, cherché à séduire une petite fille pour savoir la retraite de Guadet. Quoi qu'il en soit, Ysabeau se modéra par la suite, et c'est à ce changement de conduite qu'il dut son rappel que la Convention lui annonça. Cet ex-oratorien ne manquait point d'instruction, mais il avait de la paresse et de l'insouciance; on peut conjecturer que l'ambition le jeta dans la révolution, et que la crainte l'entraîna, comme tant d'autres, dans le parti des jacobins sanguinaires. Ysabeau s'occupant beaucoup plus de littérature et des plaisirs de la table, que des devoirs de la législature, laissa pendant sa mission toute sa confiance à son secrétaire, nommé Valette. C'est à celui-ci qu'on attribue une grande partie des excès d'Ysabeau; ce qui fait soupçonner qu'il en fut l'auteur ou le conseiller, c'est qu'on le vit tout à coup acheter hôtel, voitures, terres, etc., tandis qu'Ysabeau demeura constamment pauvre. De retour dans la Convention, Ysabeau y fut quelque temps sans influence. La chute de Robespierre, à laquelle il contribua ainsi que Tallien, le remit en évidence. Une seconde mission lui fut confiée dans la Gironde, et par une conduite juste et ferme, il y fit oublier les rigueurs de la première; il fit resti-

tuer aux familles des condamnés les biens de ses victimes, et mettre en jugement le président du tribunal révolutionnaire. Ces mesures de clémence alarmèrent une partie de la Convention. Lecointre, de Versailles, demanda le rappel d'Ysabeau. Le décret qui l'ordonnait fut rendu le 29 novembre 1794; mais soutenu par les auteurs de la révolution de thermidor, Ysabeau conserva son crédit dans l'assemblée, dont il fut élu secrétaire, le 4 février 1795. Il passa ensuite au comité de sûreté générale. Il signala les chefs des mouvements populaires du 12 germinal an III; il proposa des mesures contre les terroristes et demanda la déportation des prêtres et des émigrés, qu'il appelait les deux plus grands fléaux de la république. Dans l'insurrection des sections de Paris, il prit le parti de la Convention qu'elles voulaient attaquer. Au conseil des Anciens, où il passa ensuite, il parut souvent à la tribune pour y lire les rapports de diverses commissions; se prononça pour la majorité du Directoire, le 18 fructidor an V, et demanda de nouvelles mesures contre les complots des émigrés. Accusé de corruption par Lotin, ministre de la police, qui prétendait qu'Ysabeau avait reçu 80 louis pour solliciter dans une affaire, celui-ci monta à la tribune et se justifia entièrement de cette inculpation. Le 26 nivôse an VI, il demanda des indemnités pour les accusés qui avaient été acquittés par la haute cour nationale. Le 4 ventôse (26 février 1798), il proposa au conseil des Anciens de tenir séance pour célébrer la fête de la souveraineté du peuple. On a encore de lui un rapport sur la seconde organisation de l'école des travaux publics, instituée en 1795, et qui prit alors le nom d'école polytechnique. A la sortie du conseil des Anciens, le Directoire le nomma substitut de son commissaire près l'administration des postes, à Bruxelles; en 1814 il perdit, à cause de ses antécédents politiques, le modique emploi qu'il occupait dans la même administration, à Paris, et mourut dans cette ville, en 1823, pauvre et oublié.

YSBRANDT, voyageur. *Voyez* **IDES**.

YSEMBOURG (Wolfgang-Ernest, prince d), né le 17 novembre 1735, mort le 3 février 1803, s'est rendu recommandable par une administration aussi sage que bienfaisante. Il abolit la servitude dans sa principauté, assura le bien-être de ses sujets, favorisa les arts, les sciences, l'agriculture et tous les genres d'industrie, et embellit la ville d'Offenbach, sa résidence. Il fut un des premiers princes allemands qui traitèrent avec Bonaparte. Son fils devint colonel d'un régiment au service de France, qui porta le nom d'Ysembourg et s'associa à la gloire des armes nationales.

YSENDORN (Gilbert), professeur de philosophie, né à Ede, dans le Vélan, le 3 décembre 1601, fut orphelin de bonne heure, et fit néanmoins d'excellentes études au collége d'Harderwick, où il apprit le latin, le grec et l'hébreu. Il visita ensuite, pour acquérir de nouvelles connaissances, les Académies de Groningue, de Francker, de Leyde, puis celles de Sedan et de Saumur qui étaient alors très-célèbres. Il passa deux ans à Paris, s'y occupant uniquement de l'étude de la philosophie, et fut reçu docteur dans cette capitale, en 1620. Il se rendit alors à Marseille, puis en Espagne et en Italie. Revenu dans sa patrie, en 1629, il fut nommé professeur de philosophie à Deventer, puis à Harderwick, où il mourut en 1653. On a de lui : *Effatorum philosophicorum centuriæ duæ; Compendium logicæ peripateticæ; Physiologica et Ethica peripatetica; Medulla physicæ generalis et specialis.*

YU, premier empereur de la dynastie chinoise des Hia, naquit la 56e année du règne de Yao (2298 avant notre ère). Il était fils de Pé-kouen, l'un des principaux officiers de la cour de ce prince, et descendait de l'empereur Houng-ti. L'étendue de ses connaissances que relevaient encore sa douceur et sa modestie, lui mérita de bonne heure l'estime publique. Chun, ayant été chargé par l'empereur Yao de remédier aux dégâts causés par la grande inondation, mena Yu dans la visite qu'il fit des pays submergés. A son retour il l'établit intendant des travaux publics à la place de Pé-kouen son père, et lui laissa le soin d'ordonner les mesures nécessaires pour remplir les intentions de l'empereur. Yu s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup d'habileté. Il élargit le lit des rivières, leur ouvrit les passages en coupant des montagnes, et les rendit navigables en conduisant leurs eaux à la mer. Après avoir rétabli les communications entre les neuf provinces qui formaient alors l'empire de la Chine, il fut chargé de les visiter pour en examiner le sol, et déterminer, d'après leur degré de fertilité, les tributs et les redevances de la manière la plus équitable. En récompense de ses services, Yu fut élevé, ainsi que ses deux frères, à la dignité de prince et l'empereur lui assigna le pays de Hia, dont sa famille prit le nom dans la suite. Chun, à son avénement au trône, nomma Yu son premier ministre, et le força d'accepter un poste que celui-ci croyait au-dessus de ses talents. Quelque temps après, Chun, sentant ses forces diminuer, jeta les yeux sur Yu pour le déclarer son successeur. Il se l'associa solennellement l'an 2225 avant notre ère. Ce choix eut l'approbation générale. Les Yeou-miao, peuple turbulent, refusèrent seuls de le reconnaître, et se révoltèrent comme ils l'avaient fait à l'élévation de Chun. Yu marcha contre les rebelles, et parvint à les soumettre sans répandre une seule goutte de sang. Après la mort de Chun (l'an 2205 avant notre ère), Yu offrait de céder le trône au fils de son bienfaiteur; mais les grands s'opposèrent à son dessein, et le forcèrent de prendre les rênes du gouvernement. Il était alors âgé de 93 ans; et, quoique d'une constitution robuste, les fatigues avaient tellement épuisé ses forces, qu'il pensa bientôt à se donner un collègue pour l'aider à supporter le poids des affaires. Il s'associa Pé-y, ministre vertueux, dont il avait apprécié depuis longtemps la capacité. Les peuples des frontières, à l'imitation de leurs voisins, rendaient un culte superstitieux aux esprits malfaisants dont ils se croyaient environnés. Yu, pour les désabuser, fit fondre neuf grands vases de métal sur lesquels il fit graver la carte de chaque province, entourée de figures hideuses. Les Chinois s'habituèrent à regarder ces figures comme celles des monstres que les barbares avaient en vénération, et cessèrent de les adorer. Sans cesse occupé d'améliorer le sort de ses sujets, ce prince voulut encore une fois visiter les différentes provinces pour recueillir les observations des sages et remédier aux abus. Ce voyage, dont il ne devait pas voir le terme,

dura trois ans. Lorsqu'il eut traversé le fleuve Kiang, on lui présenta une boisson de riz qu'il trouva bonne; mais, remarquant qu'elle pouvait troubler la raison, il ordonna que celui qui l'avait inventé fût banni de la Chine à perpétuité. Ce prince mourut à Hoeiki, l'an 2198 avant notre ère, à l'âge de 100 ans. Il fut inhumé sur une montagne à deux lieues de Chaohing. Des soldats sont encore aujourd'hui préposés à la garde de son tombeau. D'après les dispositions de Yu, Pé-y devait lui succéder; mais ce prince s'empressa de céder ses droits au trône à Ti-ki, fils de Yu. C'est le premier exemple qu'on trouve dans l'histoire chinoise d'un fils succédant à son père. Jusqu'alors l'empire avait été, en quelque manière, électif; depuis il fut héréditaire. Les divers ouvrages que l'on attribue à Yu sur l'*agriculture*, et sur les *mathématiques* sont supposés. Le chapitre du Chou-king intitulé : *Yu koung*, c'est-à-dire les travaux de Yu, est, suivant le P. Cibot, le plus beau monument de l'antiquité dans ce genre. L'*Inscription* qui porte le nom de Yu, soit que ce prince l'ait fait graver lui-même, soit qu'elle ait été placée en son honneur par quelqu'un de ses successeurs, est la plus ancienne de la Chine. Elle existait encore sur un rocher du Hou-kouang, dans le 9e siècle de notre ère. Mais le rocher s'étant brisé, on en a fait une seconde copie qui diffère peu de la première, et qui se voit à présent sur ce second rocher. La Bibliothèque royale de Paris possède des copies figurées de l'ancienne et de la nouvelle inscription.

YVAN (Antoine), fondateur de la congrégation des *religieuses de la Miséricorde,* né en 1576 à Rians, bourg de Provence, de parents pauvres, reçut les éléments de l'instruction chez les minimes de Pourrières, au service desquels il était entré, et, après avoir séjourné successivement à Pertuis et à Arles, il se rendit à Avignon, où il fut admis dans la congrégation de la doctrine chrétienne récemment fondée. Il quitta bientôt cet institut, parce qu'on ne voulait l'y employer qu'au service domestique, et il se fit précepteur à Carpentras. Ordonné prêtre en 1606, il ne tarda pas à se démettre de la cure qui lui avait été confiée, pour se faire ermite. Après avoir passé deux ans dans la solitude, il vint s'établir à Aix, s'y livra à la prédication, et rentra chez les Pères de l'Oratoire. Ce fut en 1633 qu'il forma, avec le secours de Marie-Madel. Martin, dite *de la Trinité*, l'ordre nouveau des *religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde,* sous la règle de Saint-Augustin. Une maison de cet institut ayant été établie à Paris, sa fondatrice y appela le P. Yvan, qui mourut dans cette capitale, le 8 octobre 1653. Sa *Vie* a été écrite par Gille Gondon et par l'abbé de Montez, Paris, 1787, in-12. On a de lui divers livres de piété qui ont été recueillis et publiés par le P. Léon, religieux carme, et par Gille Gondon.

YVART (Jean-Auguste-Victor), agronome et vétérinaire, l'*Arthur Young* de la France, parcourut les principaux États de l'Europe pour connaître et comparer les différentes méthodes de culture. Il était professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, et remplaça Parmentier à l'Institut. Parmi ses ouvrages, on cite : le *Traité des assolements*, qui concourut pour le prix décennal; *Mémoire sur les végétaux qui fournissent des parties utiles à l'art du cordier et du tisserand*, couronné en 1788 par la Société d'agriculture de Paris; *Rapports sur les expériences du citoyen* Haudart, *relatives à l'économie et à la préparation de la semence,* an VIII (1800), in-8°; *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées qui l'avoisinent, et particulièrement avec l'Angleterre*, Paris, 1801, in-8°; *Objet d'un intérêt public, recommandé à l'attention du gouvernement et de tous les amis de l'agriculture, sur la destruction des plantes nuisibles aux récoltes*, ouvrage couronné en 1807 par l'académie de Liége. Yvart coopéra à la nouvelle *édition* du *Théâtre d'Agriculture* d'Olivier de Serres; au *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle,* et au *nouveau Cours complet d'agriculture.* Ce dernier ouvrage contient presque en entier le *Traité* d'Yvart *sur les assolements,* article *Succession de culture,* et n'a pas été imprimé ailleurs.

YVER (Jacques), sieur de Plaisance, gentilhomme poitevin, naquit à Niort en 1520. Piqué du reproche que les Italiens faisaient aux Français de n'être que de serviles imitateurs dans leurs ouvrages, il publia, en 1572, un roman intitulé le *Printemps d'Yver,* qui contient cinq *histoires discourues par cinq journées, en une noble compagnie au château du Printemps.* Le livre est dédié *aux belles et vertueuses demoiselles de France,* en faveur desquelles *ayant la main trop faible pour tenir la plume de cygne, il prit la plume d'un passereau.* On y trouve une imagination assez vive, des situations intéressantes, de l'aisance et de la facilité dans le style, et un ton de conversation bien soutenu. Les vers qui suivent ce roman n'ont pas le même mérite. Yver se proposait de publier d'autres ouvrages, lorsque la mort le surprit à la fleur de l'âge.

YVES (Saint), évêque de Chartres, issu d'une famille noble du Beauvoisis, professait (1091), les sciences humaines et sacrées à la célèbre abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, dont il était l'un des fondateurs. L'archevêque de Sens ayant refusé de le sacrer, Yves se rendit à Rome, où le pape Urbain II confirma son élection. L'archevêque irrité assembla un concile à Embrun, et Yves fut déposé; mais Urbain annula la procédure, le rétablit sur son siége, et interdit l'usage du *Pallium* à son adversaire. L'évêque de Chartres s'attira de nouvelles tribulations en se prononçant avec énergie contre le mariage de Philippe Ier avec Bertrade. Emprisonné par ordre du roi, il eut assez de modération pour s'opposer à une tentative que méditaient ses diocésains dans le but de le délivrer. Yves ne s'honora pas moins en retenant les lettres que le pape avait adressées aux évêques de France relativement à la conduite de Philippe, et dont la publication eût pu occasionner des mouvements séditieux. Il refusa de se rendre au concile convoqué à Reims par le roi, pour faire approuver son mariage; mais il assista à ceux de Clermont (1095) et de Beaugenci (1104). Humilié de l'inutilité de ses efforts pour rappeler le monarque à ses devoirs, il voulut se démettre de son siége; le pape s'y refusa. Cependant, après la mort d'Urbain II, le saint évêque eut la consolation de voir son souverain réconcilié avec l'Église. La part qu'il avait prise dans cette affaire ajouta au crédit qu'il avait déjà dans tout le royaume. Saint Yves mourut le 23 décembre 1115, après avoir occupé glorieusement son siége

pendant 23 ans. Sa *Vie*, par le P. Fronteau, est placée en tête de la collection des *Œuvres* de ce prélat, Paris, 1647; Hambourg, 1720, et Vérone, 1735. On a publié l'*Esprit d'Yves de Chartres*, Paris, 1701, in-12, ouvrage devenu rare, attribué d'abord à Lenoble, mais restitué par Barbier à Varillas. On peut consulter sur saint Yves: l'*Histoire des auteurs sacrés*, de D. Cellier; l'*Histoire littéraire de la France*, tomes X et XI, et les bollandistes, tome XV. Voyez aussi au tome XVI du *Recueil des historiens des Gaules*, une savante dissertation de D. Brial, intitulée: *Examen critique des historiens qui ont parlé du divorce de Philippe Ier*.

YVES-HÉLORI (Saint), né le 17 octobre 1253 au manoir de Kermartin, sur la paroisse de Menehi (Bretagne), d'une famille noble, cultiva dans sa jeunesse le droit, qu'il étudia successivement à Paris, Orléans, puis à Rennes, où il obtint l'emploi d'official. Retourné en la même qualité dans le diocèse de Tréguier, il y reçut la prêtrise, et fut nommé recteur de Tredrez. Il mena dès lors la vie la plus austère, partageant ses jours entre des œuvres de charité et des exercices pieux. Nommé à une des principales cures du diocèse, il la régit pendant dix ans jusqu'à sa mort, le 19 mai 1303. Le surnom d'*Hélori*, que lui ont conservé les biographes, tient lieu de *Filius Helori*. Il signait *Yvo Helorii de Kenmartin*. Saint Yves, qui de son temps eut le glorieux titre d'*avocat des pauvres*, fut canonisé par Clément VI, le 19 mai 1347. Dans la *Chronique* du tiers ordre de Saint-François, qui revendique l'honneur de l'avoir eu dans son sein, sa fête est indiquée au 27 octobre. Les confréries de jurisconsultes honoraient saint Yves comme leur patron. Outre le recueil des bollandistes, de Surius, etc., on peut consulter la *Vie de saint Yves*, par P. de la Haye Kerhingant, Morlaix, 1623, en français et en breton.

YVES DE PARIS, né dans cette ville en 1593, mort en 1678 dans un couvent de capucins, où il passa ses 60 dernières années, avait été avocat avant d'embrasser la vie monastique. Outre plusieurs livres de dévotion totalement oubliés, on cite comme étant de lui un ouvrage intitulé: *Astrologiæ nova methodus Fr. Allaci, Arabis christiani*, Rennes, 1654-55, 3 parties in-folio. Cette édition, qui fut brûlée à Nantes de la main du bourreau, est très-recherchée des curieux; mais on ne fait aucun cas de la réimpression donnée sous la même date ni des éditions postérieures, à cause des suppressions qu'on y a faites.

YVON (Pierre), né à Montauban vers 1640, se fit le prosélyte de Labadie, qu'il alla rejoindre en Hollande, et, après l'avoir remplacé comme directeur de sa secte, se transporta avec elle à Wiewert, dans la Frise, où l'on suppose qu'il mourut. Il suffira de citer parmi ses nombreux écrits, dont quelques-uns ont été traduits en hollandais et en allemand: *Impietas convicta tractatibus duobus*, etc., Amsterdam, 1681, in-8° (contre Spinosa); et *le Mariage chrétien selon le sentiment de l'Église réformée*, ibid., 1685, in-12.

YVON (L'abbé), littérateur médiocre, né en Normandie vers 1720, fut employé par Diderot et d'Alembert dans la rédaction de l'*Encyclopédie*, puis par l'archevêque de Paris à réfuter la lettre que J. J. Rousseau avait adressée à ce prélat. Il finit par obtenir, avec le titre d'historiographe de M. le comte d'Artois, un canonicat à Coutances, où il mourut vers 1790. Outre ses articles dans l'*Encyclopédie*, on peut citer de lui: *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, Londres, (Paris), 1754-55, 3 parties in-8°; *Lettre à Rousseau*, etc., Amsterdam, 1763, in-8°; *Histoire philosophique de la religion*, Liége, 1779; Paris, 1782, 1785, 2 vol. in-8° (refonte d'un autre ouvrage qu'il avait publié en 1768, 3 vol. in-12, sous le titre de *Discours généraux et raisonnés*, etc.)

YVON (Pierre-Christophe), médecin, né à Balloo près du Mans, le 25 décembre 1719, fit d'excellentes études à l'Oratoire de cette ville. Quand il fut arrivé à l'âge de 18 ans, sa mère lui fit part du désir qu'elle avait de lui voir embrasser l'état ecclésiastique. Ce désir était un ordre pour lui. Il entra à l'Oratoire, mais avec la résolution tacite de n'y point faire de vœux. Peu de temps après, il fut envoyé à la maison de Juilly, où pendant plusieurs années il fut régent de différentes classes. Ses élèves et ses supérieurs le chérissaient et l'estimaient. Néanmoins sa position n'était pas celle qu'il eût choisie. A l'âge de 25 ans il perdit sa mère, quitta l'Oratoire, et vint à Paris, pour y étudier la médecine. Il s'était muni de recommandations pour Bouvart et Poissonnier, qui prirent à lui un intérêt paternel. Après trois ans d'études et de travaux, il fut reçu docteur à Reims. Il se maria, et eut en peu d'années une nombreuse famille. Le besoin d'augmenter sa fortune et un désir bien naturel chez tout homme instruit lui firent souhaiter de se rapprocher du centre des lumières, et de se fixer à Paris, ou du moins le plus près possible de la capitale. Il écrivit donc sur ce sujet à Lemonier, qui, après avoir été son maître à l'école de médecine, était resté son ami. Lemonier occupait alors, à Saint-Germain en Laye, la place de médecin du roi. Obligé, en 1757, de faire un voyage qui devait durer deux ans, il proposa à Yvon de le remplacer pendant son absence. Cette offre fut acceptée avec empressement. A cette époque (1757), la place de médecin de l'abbaye royale de Poissy devint vacante; Yvon l'obtint. Il pouvait facilement venir à Saint-Germain, visiter les malades dont il avait la confiance. En 1775, il s'y fixa tout à fait; et jusqu'en 1811, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 91 ans, il y a rempli sa profession avec honneur et désintéressement. Loin de tenir aux vieilles routines de la médecine, il cherchait et accueillait avec empressement tout ce que les découvertes nouvelles pouvaient y apporter de changements heureux. Ainsi nul plus que lui ne fut propagateur de l'inoculation d'abord, et ensuite de la vaccine. Il avait horreur du charlatanisme, et le poursuivait de tous ses moyens. Le magnétisme surtout lui semblait une ridicule jonglerie; et il manifesta, à cet égard, son opinion dans toutes les circonstances. Une de ses qualités dominantes était la bienfaisance. Ce qu'il recevait des riches appartenait toujours aux pauvres; et il avait pour ceux-ci un compte ouvert chez le pharmacien, le boulanger, le boucher et le marchand de bois. Il donnait des cartes pour eux aux pauvres familles qu'il visitait; et chaque mois il soldait ces cartes. Enfin il s'était fait une loi de ne jamais recevoir d'argent d'un

ouvrier malade. Cette bienfaisance ne fut pas perdue pour lui. Un des coryphées du club de Saint-Germain l'ayant dénoncé, en 1793, comme un aristocrate, la dénonciation fut repoussée par toute l'assemblée; et le docteur Yvon n'eut plus aucun risque à courir pendant tout le cours de la révolution. Il mourut à Saint-Germain, le 15 mars 1814. On a de lui un grand nombre d'articles remarquables, insérés dans le *Journal de médecine*.

Y-YN, l'un des plus grands hommes d'État qu'ait eus la Chine, naquit vers l'an 1770 avant J. C., et fut d'abord premier ministre de l'empereur Tching-thang. Il eut une grande part aux sages mesures que sut adopter ce prince dans les calamités qui affligèrent une partie de son règne, et ce fut par les conseils et les soins de ce ministre que son empire fut mis pour longtemps à l'abri des horreurs de la famine. Lorsqu'il mourut en l'année 1758 avant J. C. (la 45e année Wou-chin du 11e cycle), le ministre Y-yn sut, par de sages mesures et l'ascendant de son éloquence sur les grands, faire nommer empereur son petit-fils Taï-kia, avant même que les funérailles fussent achevées. Il continua sous ce nouveau règne les mêmes fonctions, et donna d'excellents avis au jeune souverain; mais de jeunes débauchés s'étant emparés de l'esprit de ce prince, il s'abandonna sans réserve à toutes ses passions, et le ministre Y-yn fit d'inutiles efforts pour le rappeler à la vertu. Enfin ses exhortations eurent un plein succès. Craignant alors de voir retomber l'empereur dans ses premiers écarts, et voulant l'affermir dans ses nouvelles dispositions en l'éloignant de toutes les causes de séduction, il l'engagea à se rendre avec lui dans un palais qu'il avait fait bâtir près du tombeau de Tching-thang; et il lui fit prendre la résolution d'y rester pendant trois ans pour remplir le temps du deuil prescrit après la mort de chaque empereur. L'ayant ensuite ramené dans sa capitale, il voulut se démettre de ses hautes fonctions, et demanda sa retraite avec beaucoup d'instances; mais Taï-kia la refusa constamment; et forcé de rester au ministère, Y-yn redoubla de zèle et rendit le règne de cet empereur qui dura 33 ans, l'un des plus heureux et des plus brillants de la dynastie des Chang. En même temps qu'il tenait avec tant d'habileté les rênes du gouvernement, Y-yn donnait ses soins à l'éducation de Wouting, fils de l'empereur, et il réussit à en faire un prince digne en tout point de son père. Lorsqu'il lui eut succédé, le ministre, parvenu à un âge très-avancé, ne put obtenir la permission de se retirer qu'en donnant au nouveau souverain un homme de son choix; et il alla finir dans la retraite son honorable carrière qu'il poussa jusqu'à l'âge de 100 ans. — Son fils Y-TCHI, qui lui succéda dans le ministère, se distingua aussi par ses vertus et par son habileté dans les affaires.

Z

ZABAGLIA (Nicolas), né en 1674 à Rome, où il mourut le 27 janvier 1750, fut d'abord employé comme simple charpentier aux travaux du Vatican, et mérita, par l'invention de diverses machines qui eussent fait honneur à un habile mathématicien, la place d'architecte de la basilique de Saint-Pierre. L'appareil au moyen duquel on détache les peintures à fresque est dû à cet homme de génie, qui conserva après son élévation les habitudes et le costume même de son premier état. J. Bottari a publié : *Castelli e ponti di Nic. Zabaglia, con alcune ingegnose pratiche*, etc., Rome, 1743, grand in-fol., italien et latin. (Voyez l'*Histoire des mathématiques*, de Montucla, tome IV, page 821.)

ZABANN ou **ZABANIUS** (Isaac), philosophe hongrois, enseignait, vers l'an 1670, la philosophie et la théologie polémique dans le collége d'Eperiès, qui appartenait à la commune protestante. Les catholiques s'étant emparés de cette ville, Zabann se réfugia à Hermanstadt en Transylvanie, où il fut nommé professeur, ensuite *antistes* ou surintendant de l'Église réformée, et inspecteur de l'académie. Il mourut, en 1699, dans ces fonctions. Il aimait la polémique; et souvent il eut des controverses avec les jésuites de la Transylvanie. Il soutint contre le P. Élie Ladiver, professeur de logique à Eperiès, la *doctrine des atomes*, pour laquelle il publia une *Apologie* à Wittenberg. Il a fait paraître en Hongrie et en Transylvanie, sur la métaphysique et sur d'autres sujets, des écrits dont parle Czwittinger, dans son *Specimen Hungariæ litteratæ*.

ZABANN (Jean), fils du précédent, était né avec des dispositions si heureuses, qu'à peine âgé de 6 ans, il harangua en latin le comte Roththal, commissaire de l'Empereur. Après avoir fait ses études à Tubingen, il revint en Transylvanie, où il fut nommé sénateur d'Hermanstadt, et envoyé, en cette qualité, vers l'empereur Léopold, qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna des lettres de noblesse, avec les fonctions de juge ou magistrat suprême des colonies saxonnes établies dans la Transylvanie. Zabann occupa cette place importante pendant plusieurs années; mais, ayant trempé dans un complot, il fut rappelé, et condamné à avoir la tête tranchée.

ZABARELLA ou **ZABARELLIS** (François), plus connu sous le nom de *Cardinal de Florence*, né en 1339 à Padoue, y professa le droit avec un grand succès, fut employé à d'importantes négociations, et vint s'établir à Florence après la soumission de sa patrie aux Vénitiens (1406). Son mérite reconnu ne tarda pas à le faire élire par les Florentins, d'une voix unanime, au siége archiépiscopal; mais cette élection, n'ayant pas été confirmée par le pape, n'eut pas de suite. Après avoir séjourné quelque temps à Rome, où Boniface IX l'avait appelé, Zabarella retourna à Padoue, et refusa l'évêché de cette ville, qui lui fut offert. Jean XXIII, après son introni-

sation, le fit venir à sa cour, le nomma en 1410 archevêque de Florence, et, l'année suivante, le créa cardinal diacre. Légat au concile de Constance en 1414, il fit partie de la commission nommée pour connaître des démêlés qui existaient entre les chevaliers teutoniques et les Polonais, et fut aussi l'un des commissaires pour l'examen de Jean Huss et de sa doctrine. Dans la 17[e] session il prononça un discours où il proposait divers expédients pour parvenir à la réformation de l'Église, et publia même à cette occasion un écrit dans lequel il indiquait les moyens pour atteindre ce but. Ses travaux ayant dérangé sa santé, il mourut pendant la tenue du concile, en 1417. L'Empereur et le concile en corps assistèrent à ses funérailles célébrées avec une grande pompe : Ses principaux écrits sont : *Commentarii in decretales et clementinas*, 6 vol. in-fol.; et *De schismate*, Bâle, 1565, in-fol., mis à l'*index* de Rome jusqu'à correction.

ZABARELLA (Barthélemi), neveu du précédent, professa le droit canon à Padoue, fut successivement référendaire apostolique, évêque de Spalatro, archevêque de Florence, légat de la cour de Rome en France et en Espagne, et mourut en 1445. On a de lui un traité *de Jure patronatûs*, et un assez grand nombre de discours et de dissertations (*Voyez* Pancirole, *De claris legum interpretibus*, etc.)

ZABARELLA (Jacques), né en 1533 à Padoue, fut admis en 1564 au nombre des professeurs de l'université, où il remplit successivement les chaires de logique et de philosophie, et mourut en 1589. Accusé d'athéisme lors de la publication de ses ouvrages intitulés : *De inventione æterni motoris*, il déclara qu'il admettait comme chrétien les vérités qui ne peuvent être démontrées par les arguments de la philosophie; et son livre, soumis à la censure de l'inquisition, fut approuvé sans réclamation. On a de Zabarella un assez grand nombre d'écrits, dont le recueil a été imprimé à Francfort, 1618, in-4°. (Voyez l'*Histoire de l'académie de Padoue*, par Papadopoli; l'*Histoire de la philosophie* de Brucker, tome IV.)

ZABARELLA (Jacques), dit *le Jeune*, comte de l'ordre de Saint-George, florissait à Padoue vers 1646. Il a laissé entre autres ouvrages : *Elogia illustr. Patavinorum*, Padoue, 1670, in-4°; *Aula heroum, sive Fasti romani ab urbe conditâ usque ad annum Christi* 1674, in-4°.

ZABARELLA (Jules), fils du premier Jacques, mort prématurément par suite d'excès, eut quelque réputation comme mathématicien.

ZABARELLA (Paul-Bon), aussi de Padoue, ermite augustin, puis provincial et visiteur général de son ordre, devint évêque de Romanie en Morée, archevêque de Parium, et vice-chancelier de la faculté d'éloquence dans sa ville natale, où il mourut le 25 juillet 1525. Outre des *Sermons*, on cite de lui un traité *De naturæ mirabilibus; Enarratio sept. psalmorum pœnit.*; et *De reformatione Ecclesiæ, ad Clementem VIII*.

ZABDAS ou **SABON**, selon Pollion dans la Vie de Claude, et **ZABAS**, selon Vopiscus, dans la Vie d'Aurélien, était un des généraux qui conduisirent les armées de Zénobie, reine de Palmyre. Cette princesse l'envoya à la tête de 70,000 hommes pour faire une invasion en Égypte; et il s'empara de cette contrée, après avoir mis en fuite une armée de 50,000 hommes qu'on lui opposa. Il y laissa une garnison et se rendit en Syrie, où les progrès de l'empereur Aurélien appelaient tous les efforts des Palmyréniens. Ayant été défait par les Romains près d'Antioche, et voulant se défendre pendant quelques instants dans cette ville, il imagina un stratagème qui lui réussit; ce fut de faire courir le bruit qu'il avait battu l'armée romaine, et qu'il ramenait Aurélien prisonnier. Ayant trouvé un homme qui ressemblait à cet empereur, il le fit entrer dans Antioche chargé de chaînes; et les habitants n'osèrent pas lui fermer leurs portes. Dès la nuit suivante il se retira avec Zénobie, et le reste des troupes à Emèse. Il concourut ensuite de tous ses efforts à la courageuse résistance que cette princesse opposa aux Romains; et il paraît qu'il périt dans les derniers événements qui amenèrent sa ruine, car l'histoire n'en fait plus aucune mention.

ZABIRA (George), né dans l'ancienne Macédoine (Roumélie), vint en qualité de commis marchand dans la Hongrie vers 1764, se rendit habile dans la connaissance du latin et des principaux idiomes de l'Europe, et mourut à Szabadszallas (petite Cumanie) le 19 septembre 1804, laissant, entre autres ouvrages manuscrits, *les Aventures des familles grecques Brancovani et Cantacuzène*, en moldave; et une biographie (ελληνικά) des auteurs grecs depuis la prise de Constantinople. Ce savant légua ses livres et manuscrits à l'église grecque de Petsch, avec un traitement annuel de 100 florins pour le bibliothécaire.

ZABOROWA (Jacques), publiciste polonais, employé d'abord à la grande chancellerie de la couronne, fut chargé vers 1502 sous la direction du chancelier J. Laski, de continuer le recueil des lois polonaises commencé près de deux siècles auparavant par ordre de Casimir le Grand. Cette continuation, dans laquelle Zaborowa joignit aux statuts de la Lithuanie le code des lois saxonnes, etc., parut sous ce titre : *Commune inclyti Poloniæ regni privilegium constitutionum et indultuum*, etc., Cracovie, 1506, in-fol. : c'est sur le modèle de cette collection que fut faite celle que le roi Sigismond I[er] publia en 1532.

ZABOROWSKI (Stanislas), jurisconsulte polonais, fut, en 1506, nommé par le roi Alexandre secrétaire du trésor de la couronne, dont il devint soustrésorier pendant le règne de Sigismond. On a de lui : *Tractatus de naturâ jurium et bonorum regis*, etc., Cracovie, 1507, in-4°, très-rare; *Rudimenta grammatices*, etc. (en polonais), ibid., 1519, in-4°; réimprimé plusieurs fois dans le même format.

ZABOROWSKI (Ignace), prêtre piariste, né en 1754, mort en 1803, a écrit en polonais une *Géométrie pratique*, Varsovie, 1786, 1792 et 1806, in-8°; et *Logarithmes pour les écoles nationales*, ibid., 1787 et 1806, in-4°. Voyez sur cet estimable professeur Bielski, *Vita piaristarum*, et au tome II des *Mémoires* de l'Institut de Varsovie, son *Éloge* par P. Maleszewski.

ZABUESNIG (Jean-Christophe), littérateur, né le 9 novembre 1747 à Augsbourg, où il mourut vers 1795, président du corps des marchands, a traduit du français en allemand, et composé dans cette langue un assez

and nombre d'ouvrages, presque tous pour la défense la religion. La plus remarquable de ses traductions t celle de l'*Histoire ancienne et moderne* de Condillac, '78 à 1780, 14 vol. in-8°. On a de lui aussi quelques èces de théâtre.

ZABULON, 6e fils de Jacob et de Lia, naquit dans la ésopotamie vers l'an du monde 2556, et mourut, suint le *Testament des douze patriarches*, à l'âge de 114 s, après avoir déclaré à ses enfants qu'il n'avait pris cune part au crime de ses frères dans leur projet de défaire de Joseph. La tribu de son nom eut la portion la terre promise qui s'étend depuis le lac de Galilée orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'occident.

ZACAGNI ou **ZACCAGNI** (LAURENT-ALEXANDRE), nservateur de la bibliothèque du Vatican, mort à Rome 17 janvier 1712, âgé de 55 ans, était entré de bonne ure dans l'ordre des Augustins, et s'était rendu trèsbile dans la connaissance des antiquités et dans celle s langues grecque et latine. Outre une dissertation ne où il prétend démontrer que le saint-siége était possession de la ville et comté de Comacchio, avant règne de Charlemagne, on a de lui : *Collectio monumentorum veterum Ecclesiæ græcæ et latinæ, quæ hactenùs bibliotheca Vaticanâ delituerunt*, etc., Rome, 1698, 4°.

ZACCARIA (FRANÇOIS-ANTOINE), né à Venise le 27 rs 1714, fut admis à 15 dans la société des jésuites, après avoir enseigné quelque temps la rhétorique au llége de Gowitz, fut appelé à Rome, où il reçut les lres en 1740. Il se voua dès lors à la prédication, int de très-grands succès dans toute l'Italie, et devint 1754 conservateur de la bibliothèque de Modène, en nplacement de Muratori. Obligé de résigner cette place s de l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome, où ccupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de Sapience. Il mourut le 10 octobre 1795. On a de lui, tre un grand nombre de manuscrits, 106 ouvrages primés, parmi lesquels il suffira de citer, comme les s connus et les plus importants : *Storia letter. d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8°, et deux de supplént aux tomes IV et V, Lucques, 1754; *Osservazioni ra vari punti d'istoria letter.*, etc., Venise, 1756, ol. in-8°; *Difesa della storia letteraria d'Italia*, etc., dène, 1754, in-8°; *Anecdotorum medii ævi... collec-*, etc., Turin, 1755, in-fol.; *Annali letterari d'Italia*, dène, 1762-64, 3 vol. in-8°.

ZACCHIAS (PAUL), né à Rome en 1584, s'adonna s particulièrement à l'étude de la jurisprudence méale, acquit aussi une grande réputation dans la prae de l'art de guérir, devint médecin du pape Innot X, puis proto-médecin des États pontificaux, et urut en 1659. Son principal ouvrage a pour titre : *uæstiones medico-legales*, Rome, 1621-1635, in-fol.; mprimé, Amsterdam, 1651; Lyon, 1654, 1661, 01, 1726; Nuremberg, 1726; Venise, 1737. On peut er parmi ses autres écrits un traité *des Maladies hypondriaques*, en italien, Rome, 1639, 1641, 1651, 4°; Venise, 1665; traduit en latin par Alph. Khonn, gbourg, 1671, in-8°.

ZACCHIAS (SYLVESTRE), frère du précédent, jurisnsulte, auditeur de la rote de Sienne, de Florence et de Lucques, a publié quelques livres de jurisprudence en latin.

ZACCHIAS (LANFRANC), jurisconsulte de la même famille, est auteur d'un traité *de Salario*.

ZACH (CLARA, comtesse DE), fille d'un magnat hongrois, était dame d'honneur d'Élisabeth, épouse de Charobert, lorsque en 1329 le frère de cette princesse (depuis roi de Pologne, sous le nom de Casimir III), conçut pour elle une passion que la reine lui facilita le moyen de satisfaire. Clara révéla ce secret à Félicien, son père, qui, transporté de fureur, s'introduisit dans le palais de Charobert, et fondit sur Élisabeth pour l'immoler ainsi que ses enfants. La princesse ne se garantit du coup dirigé sur sa tête qu'en la couvrant de sa main droite, dont quatre doigts furent abattus. Le roi, qui avait été aussi blessé, fut secouru par ses gardes, qui mirent Félicien en pièces. Là se fût borné la vengeance de Charobert, sans les instances de sa femme, qui ne fut satisfaite qu'après d'effroyables cruautés. Clara, arrêtée au milieu des dames de la cour, eut le nez, les lèvres et les doigts des mains coupées, puis fut conduite de ville en ville exposée aux regards de la populace. Son frère fut traîné à la queue d'un cheval, et son cadavre exposé aux animaux carnassiers; sa sœur fut décapitée; son mari périt en prison; et la diète hongroise statua (en 1330) que les descendants de Félicien, de l'un et l'autre sexe, jusqu'à la 3e génération, et ses neveux et nièces seraient décapités, et leurs biens confisqués; que les nobles alliés à cette famille seraient éloignés de la cour; et que les descendants du même Félicien, au delà de la 3e génération, seraient condamnés pour jamais à l'esclavage.

ZACH (FRANÇOIS-XAVIER, baron DE), célèbre astronome et mathématicien, était issu d'une ancienne et trèsillustre famille hongroise, et naquit à Presbourg le 24 juin 1754. Il reçut une éducation toute militaire; entra à 18 ans au service de l'Autriche, et, après avoir signalé sa bravoure dans la guerre de 1788 contre les Turcs, il sollicita son congé, et l'obtint avec le grade de lieutenant-colonel. En 1790, Zach visita l'Angleterre, et, à son retour sur le continent, il se rendit à Gotha, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie. Le duc Ernest II, qui cultivait lui-même cette science, ne cessa de l'encourager, et lui confia, en 1794, la direction de l'observatoire qu'il venait de faire construire sur la montagne de Seeberg près Gotha. Dans cet établissement Zach fit des cours publics, et forma plusieurs astronomes qui font aujourd'hui l'honneur de l'Allemagne. Vers la fin de 1804, la jeune duchesse douairière de Saxe Gotha le nomma grand maréchal de son palais d'Eisemberg, et plus tard elle l'admit dans son intimité. Ils firent ensemble un voyage en France et en Italie, et, à partir de 1807, ils habitèrent alternativement Paris, Marseille et Gênes. Sur l'invitation du gouvernement des Deux-Siciles, Zach se rendit à Naples, et y dirigea la construction du nouvel observatoire qu'on regarde comme le meilleur et le plus beau de l'Italie. A la même époque, il fit le plan de celui qui a été bâti depuis dans les environs de Lucques. En 1827, la mort lui enleva son amie. Accablé de cette perte douloureuse, il chercha des distractions dans un voyage en Suisse, et s'établit enfin à Berne,

décidé à y passer le reste de ses jours. Mais bientôt la nécessité de se faire traiter de la pierre le ramena à Paris, où M. Civiale lui fit l'opération de la lithotritie avec une habileté qu'il se plaisait à proclamer en toute occasion. Dès cette époque, ses forces s'affaiblirent sensiblement, et au point qu'il ne put retourner en Suisse. Il fut atteint du choléra le 26 août 1832, et mourut le 3 septembre suivant. Zach était un savant modeste qui aimait à rendre hommage au vrai mérite partout où il le trouvait. Il a beaucoup contribué à l'avancement de la science, non-seulement par les ouvrages qu'il a publiés, mais aussi par les encouragements qu'il accordait aux jeunes gens dépourvus de fortune. Ce fut au milieu de ses travaux qu'il entreprit en 1798, avec Bertuch de Weimar, les *Éphémérides géographiques*, qui se continuent encore, et en 1800 sa *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie*, qui se termina en 1814. En 1806, il quitta l'observatoire de Seeberg, et suivit la duchesse douairière de Saxe-Gotha dans ses voyages en France et en Italie. Il concourut à faire ériger des observatoires à Naples et à Lucques, et reprit en 1818, en français, à Gênes, sa *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*.

ZACHAIRE (Denis) est le nom, peut-être supposé, sous lequel est connu un alchimiste né dans la Guyenne vers 1510. Initié de bonne heure aux chimères de l'hermétisme, il acheta, au prix de la moitié de son patrimoine, divers secrets prétendus merveilleux, dont les essais infructueux lui enlevèrent le reste de sa fortune. Étant venu à Paris, en 1539, il obtint d'un étranger la connaissance d'un nouveau secret de faire de l'or, et en fit informer le roi de Navarre, Antoine d'Albret, qui promit de payer cette découverte 4,000 écus. Zachaire se rendit alors à Pau; mais quand il eut terminé son opération, le roi Antoine se borna à le remercier. L'alchimiste désappointé revint à Paris, où il se livra sans réserve à la lecture des ouvrages de Raymond Lulle et d'Arnaud de Villeneuve. De retour dans son pays, il réussit, s'il faut l'en croire, à convertir du vif-argent en or. Il partit ensuite pour Lausanne, d'où il se rendit en Allemagne, et l'on ignore ce qu'il devint ensuite. On a de lui : *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux*, etc. (avec une préface qui renferme le précis de ses aventures), Anvers, 1567, in-8°; Lyon, 1574, in-12; inséré dans la *Bibliothèque des philosophes chimistes*, t. II, et traduit en latin, avec des notes, Bâle, 1583, 1600, in-8°.

ZACHARIE, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, après un interrègne de 11 ans et demi, 773 ans avant J. C. Il est dit, dans le livre des Rois, qu'il monta sur le trône dans la 38e année du règne d'Azarias, roi de Juda, ce qui offre une grande difficulté; Jéroboam, père de Zacharie, ayant commencé à régner la 15e année d'Amasias, régna encore 14 ans. Jusqu'à la 38e année d'Azarias, son successeur, on trouve 52 ans, ce qui ne peut s'accorder avec le second livre des Rois, chap. XIV, 23, qui ne donne que 41 ans de règne à Jéroboam. Cette difficulté disparaît si, au lieu de faire monter Zacharie sur le trône, la 38e année d'Azarias, on place cet événement à la 28e année de ce prince. Le règne de Zacharie ne fut que de six mois, pendant lesquels il *fit le mal devant le Seigneur*, marchant sur les traces de Jéroboam Ier, et laissant subsister tout ce qui servait à entretenir le funeste schisme dont ce dernier était l'auteur. Sellum, fils de Jabès, forma une conspiration contre lui, le tua de sa propre main, en présence du peuple, et s'empara du trône. Ce fut, dit l'Écriture, la punition de ce prince, qui s'était adonné à toutes sortes d'abominations et d'impiétés.

ZACHARIE, fils du grand prêtre Joïada, à qui il succéda dans la souveraine sacrificature sous le règne de Joas. Ce prince, après la mort de Joïada, ayant laissé établir le culte des idoles, Dieu suscita Zacharie pour reprocher au peuple ses prévarications, et pour lui annoncer que, puisqu'il avait abandonné le Seigneur, il en serait aussi abandonné. Les courtisans, outrés du zèle que témoignait le grand prêtre, formèrent une conjuration contre lui, et le lapidèrent dans le vestibule du temple par l'ordre du roi. Zacharie en mourant prédit à ses meurtriers que Dieu vengerait sa mort. En effet, l'année suivante, le roi de Syrie entra en Judée, prit Jérusalem, et fit périr les principaux d'entre le peuple qui avaient trempé dans ce meurtre; Joas lui-même fut tué dans son lit par ses propres serviteurs, et son corps ne reposa point dans le tombeau des rois. C'est ainsi, dit l'Écriture, que Dieu vengea la mort du fils de Joïada. Saint Jérôme se fondant sur ce que rapporte l'auteur du deuxième livre des Chroniques, que ce Zacharie fut tué dans le parvis de la maison du Seigneur, en conclut qu'il est le même que celui dont parle Jésus-Christ, lorsqu'il menace les Juifs de venger sur eux le sang innocent que leurs pères avaient répandu, *depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, qu'ils avaient mis à mort entre le temple et l'autel*. Ce système est sujet à trois grandes difficultés : 1° Zacharie dont il est question dans cet article était fils de Joïada; celui dont parle Jésus-Christ avait pour père Barachie; 2° il semble que l'Évangile, en opposant Zacharie à Abel, ait voulu désigner en sa personne le dernier des justes, victime de la cruauté des Juifs, comme il désignait dans la personne d'Abel le premier des justes qui ait souffert une mort violente : or Zacharie, fils de Joïada, mort plus de 800 ans avant J. C., n'est certainement pas celui à qui cette circonstance puisse convenir; 3° ce fut *dans le parvis de la maison du Seigneur* que Joas fit lapider Zacharie, vraisemblablement lorsqu'il haranguait le peuple; ce qui doit s'entendre du parvis extérieur, autrement appelé *le parvis du peuple*. Le fils de Barachie au contraire périt *entre le temple et l'autel* : or, l'autel ne se trouvait point dans le parvis du peuple, mais dans celui des prêtres, qui était placé entre le parvis du peuple et le temple.

ZACHARIE. Cet homme vertueux qu'on croit être le fils de celui dont il est parlé dans l'article précédent, quoique l'Écriture n'en dise rien, vivait sous les règnes d'Amasias et d'Ozias, rois de Juda. Il eut la confiance de ce dernier prince pendant les premières années de son règne, et sut lui inspirer la crainte du Seigneur. On le confond mal à propos avec ce Zacharie, fils de Barachie, qu'Isaïe prit avec lui lorsqu'il prononça la célèbre prophétie de la venue de J. C., qu'il désignait

s le nom d'Emmanuel. Celui-ci vivait du temps d'A-z, et l'autre devait être déjà vieux dans les premières ıées d'Ozias qui régna 52 ans; ce qui, joint aux années de Joatham qui occupa le trône entre Ozias et ıaz, formerait un espace trop considérable pour que Zacharie dont il est ici question ait existé du temps .chaz. C'est encore sans le moindre fondement qu'on prétendu que le fils de Barachie dont parle Isaïe, pout être celui dont il est fait mention dans saint Maeu. Il faudrait prouver, malgré le silence absolu de criture, qu'il a été mis à mort par les Juifs, dans les constances désignées au chap. XXIII de saint Mathieu.

ZACHARIE, fils de Barachie, disciple d'Isaïe, et le des petits prophètes. Celui-ci reçut de Dieu avec gée la mission d'exhorter les Juifs à reprendre la conuction du temple de Jérusalem. C'est le plus fécond en même temps le plus obscur de tous les petits proètes : aussi a-t-il eu de nombreux commentateurs, rmi lesquels nous citerons Mélanchton, Stunica, Osos, etc.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, était un s prêtres du temple de Jérusalem. Ayant refusé de ɔire à la parole de l'ange Gabriel, qui lui annonçait 'il aurait un fils auquel il donnerait le nom de Jean, devint muet, et sa langue ne se délia que lorsque l'énement prédit se fut réalisé. Quelques Pères disent 'Hérode, roi de Judée, fit mourir Zacharie, parce l'on avait soustrait son fils Jean au massacre des innonts, et que ce personnage est le même que celui dont C. reproche la mort aux Juifs.

ZACHARIE, Juif distingué par ses vertus et ses chesses, fut traduit devant le grand sanhédrin, l'an , sur l'accusation d'avoir voulu livrer Jérusalem à spasien. Bien que déclaré innocent, il ne put échapr à l'animosité de ses ennemis, qui le massacrèrent ı milieu du temple, et jetèrent son corps à la voirie.

ZACHARIE, surnommé *le Scoliaste*, fut disciple Ammonius à Alexandrie, devint évêque de Mitylène, mourut en 560. On a de lui un *Discours* en grec sur création et la fin que doit avoir le monde, traduit en tin par G. Génébrard.

ZACHARIE, patriarche de Jérusalem, d'abord ésorier de l'Église de Constantinople, succéda, en 609, Hesychius ou Isaac, patriarche de la ville sainte. Les erses, s'étant jetés sur l'Orient, en 614, prirent Jérulem, et brûlèrent les églises, entre autres celle du aint-Sépulcre. Ils emportèrent tout ce qu'il y avait de lus précieux, des vases sacrés sans nombre, les saintes eliques et le bois de la vraie croix. Le patriarche Zacharie fut emmené avec les autres captifs. Les Juifs en chetèrent un grand nombre pour les mettre à mort; et on en compta jusqu'à 90,000 qui furent ainsi massarés. Chosroès, roi des Perses, étant mort, Siroès, son ls, fit la paix avec l'empereur Héraclius, et rendit les hrétiens qui étaient captifs, entre autres le patriarche acharie. La vraie croix, que les Perses rendirent égalerent, fut d'abord portée à Constantinople. En l'année 29, Héraclius la rapporta à Jérusalem, et la remit à sa lace. Elle était demeurée dans son étui, comme elle vait été emportée; le patriarche, rétabli sur son siége, econnut les sceaux qui étaient restés intacts; ayant ouvert l'étui, il adora le bois sacré, et le montra au peuple. L'Église latine célèbre, le 14 septembre, l'exaltation de la sainte croix; c'était sans doute le jour où le patriarche Zacharie l'avait montrée aux fidèles de Jérusalem.

ZACHARIE (SAINT), pape, né en Grèce vers la fin du 7e siècle, succéda le 28 novembre 741 à Grégoire III. Les troubles excités par la révolte des ducs de Bénévent et de Spolette contre Luitprand, roi des Lombards, lui fournirent l'occasion de déployer sa sollicitude pour le peuple de Rome et son clergé. Plus tard il s'occupa de régler la discipline et le dogme en Angleterre, et dirigea les actes du concile de Clovehou. En 747, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, chapelain de Pépin le Bref, furent envoyés à Rome pour consulter le pape sur la situation politique de ce prince, qui, bien qu'exerçant le pouvoir souverain, ne portait encore que le titre de maire du palais. Zacharie répondit aux envoyés de Pépin que, pour ne point renverser l'ordre, *il valait mieux donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir*. Ce conseil fut reçu comme une décision par celui qu'il intéressait; mais dans sa naïve bonne foi le pontife n'avait pas prétendu se constituer juge. Zacharie mourut peu de temps après cet événement, devenu le plus important de son pontificat, et peut-être de l'époque. Ce fut ce pontife qui commença la fameuse bibliothèque du Vatican.

ZACHARIE LE TIAPHURIEN (*Zakaria al Tifuri*), médecin arabe du 9e siècle de notre ère, s'acquit une grande considération sous le règne du calife Motasem. Lorsque Afschin, général des armées du calife, partit en 835, pour soumettre le rebelle Babek, il emmena avec lui Zacharie. Celui-ci, qui avait toute la confiance du général, ne lui cachait rien de ce qui pouvait être utile ou nuisible à la santé des soldats. En discourant un jour sur ce sujet, le médecin qui n'était pas, à ce qu'il paraît, fort ami des apothicaires, dit au général que ceux-ci ne sont pas toujours exempts d'infidélités dans l'exécution de ce qu'on leur commande, et qu'ils prétendent constamment posséder dans leur boutique toutes les substances médicamenteuses possibles, quoique souvent ils manquent de plusieurs. Voulant vérifier cette dernière assertion, Afschin se fit présenter une longue liste de noms d'hommes, en choisit une vingtaine, les écrivit sur un billet, et envoya chez tous les apothicaires demander les médicaments qu'il y avait spécifiés. Quelques-uns avouèrent franchement qu'ils ne connaissaient point ces drogues; mais il y en eut d'autres qui prirent l'argent et envoyèrent au hasard quelques remèdes de leur boutique. Afschin fut tellement indigné de la conduite des derniers, qu'il les fit chasser de son armée, et n'y garda que les premiers. Zacharie n'a laissé aucun écrit.

ZACHARIE (ZACHARIAS CHRYSOPOLITANUS), dit *le Chrysopolitain*, écrivain ecclésiastique, né dans les premières années du 12e siècle à Goldsborough (*Chrysople* ou Ville-d'Or), dans le comté d'York, vint fort jeune en France, entra dans l'ordre des Prémontrés, et partagea son temps entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un commentaire sur la Concorde d'Ammonius, imprimé pour la 1re fois en 1473, in-fol., sous ce titre : *In unum ex quatuor, sive de concordiâ evangelistarum*; il

a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XIX de l'édition de Lyon. On conservait des *Homélies* du même écrivain, dans l'abbaye d'Alne, au diocèse de Liége.

ZACHARIE (Lelio), *de Vicence*, né vers 1450, entra dans les ordres à 30 ans, devint chanoine de Latran, évêque de Sébaste en Arménie, et mourut en 1522. On a de lui : *Orbis Breviarium*, etc., Florence, 1493, et Venise, 1502, in-4°, plusieurs fois réimprimé et traduit en italien : c'est un extrait des anciens géographes ; *De glorià et gaudiis beatorum*, Venise, 1501.

ZACHARIE, surnommé *Lipelloo*, vicaire de la chartreuse de Juliers, mort en 1597, a écrit les *Vies* des saints en 4 vol. imprimés à Cologne, les deux premiers en 1595, et les deux autres en 1601.

ZACHARIE DE LISIEUX (le Père), capucin, né en 1582, fut attaché pendant 20 ans à la mission catholique d'Angleterre, et mourut en 1660 dans le couvent de son ordre à Évreux. On a de lui : *la Philosophie chrétienne*, etc., Paris, 1637, in-8° ; 1644, in-4° ; *La monarchie du Verbe incarné*, 1642-46, 2 vol. in-4° ; *Gyges Gallus*, 1659, in-12 ; Lyon, 1660, in-8° et in-4° ; traduit en français par le P. Antoine de Paris, 1663 (fiction morale dans le genre du *Diable boiteux* de le Sage) ; *Somnia sapientis*, Paris, 1659, in-12 ; *Genius sæculi*, 1659, in-12 ; réimprimé plusieurs fois, in-8° et in-4° ; *Relation du pays de Jansénie*, etc., 1660, 1664, in-8° ; *Christus patiens*, etc., 1661, in-4° ; *Sylva sacrorum*, etc., 1662, in-4°.

ZACHARIE (Auguste-Louis), théologien luthérien, né le 6 décembre 1710 à Neundorf, mort à Koëthen, le 25 juin 1772, a publié : *Lessus mem. Christi Ludov. Schlichteri consecratus*, Koëthen, 1763, in-fol. ; et quelques dissertations critico-théologiques qui offrent peu d'intérêt.

ZACHARIE (Just-Frédéric-Guillaume), poëte allemand, né le 1er mai 1726 à Frankenhausen, dans la Thuringe, perfectionna ses études à Leipzig dans la société des plus savants littérateurs de l'époque. Il fut affilié au cercle littéraire de Gœttingen, qui contribua beaucoup à ranimer le bon goût en Allemagne, obtint la chaire de poésie du collége *Carolinum* à Brunswick, et mourut dans cette ville le 30 janvier 1777. Outre le journal de Brunswick, qu'il rédigeait depuis 1768, il a laissé un grand nombre de poëmes de différents genres, dont quelques-uns ont été traduits en latin, en français, en anglais et en italien, et qui ont été recueillis, Brunswick, 1763 à 1765, 9 vol. in-8°. Les plus remarquables sont : *Phaëton*, les *Quatre Parties de la journée*, et *la Femme dans les quatre parties de son âge*. On lui doit encore quelques ouvrages, qui ne font point partie de ce recueil, tels que le *Théâtre espagnol*, 1770 et 1771 ; des *Fables et Contes*, etc., 1771 ; plusieurs écrits posthumes, publiés par Eschenburg, avec des *Notes* sur la *Vie* et les ouvrages de l'auteur, 1781, in-8°.

ZACHARIE (Gotthilf-Traugott), né en 1729 à Tauchardt (Thuringe), professa la théologie à Butzow, à Gœttingen, puis à Kiel, où il mourut le 8 février 1777. Il était fort instruit dans les langues orientales. Outre plusieurs ouvrages restés manuscrits, on cite de lui : *Paraphrase et explications des Épîtres de saint Paul*, Gœttingen, 1768-1771, 4 vol. in-8° ; *Théologie biblique*, ibid., 1771-77, 4 vol. in-8° ; *Doctrinæ christianæ institutio*, plusieurs fois réimprimée.

ZACHARYASZÉWICZ (Grégoire), prélat mitré de l'église métropolitaine de Gnesne, mourut, en 18[illegible], à Varsovie, dans un âge très-avancé. Il a publié, en polonais : *Recueil des anciens moralistes*, Lowicz, à l'imprimerie du primat, 1784-1787, 5 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage : 1° un Traité sur la philosophie stoïcienne ; 2° le Manuel d'Épictète ; 3° un Traité sur la philosophie des Chinois ; 4° Pensées morales de Confucius et d'autres philosophes chinois ; 5° Vie et Pensées morales de Cicéron ; 6° Caractères de Théophraste, etc.

ZACHÉE, habitant de Jéricho, était fermier des impôts qui se percevaient chez les Juifs pour le compte des Romains. Voyant passer J. C. il monta sur un sycomore, parce qu'il était fort petit, et que la foule ne lui permettait pas d'approcher. Jésus s'aperçut de son empressement et en fut touché ; il se rendit chez lui, et voulut bien y manger, malgré les murmures des Pharisiens. La conversion de Zachée fut la récompense de son zèle (*Saint Luc*, XIX.)

ZACHÉE, hérétique du 4e siècle, imagina que ses prières n'étaient point agréables à Dieu, si elles n'étaient faites en particulier, et se retira sur une montagne près de Jérusalem pour y prier sans cesse. Une autre de ses erreurs était de penser qu'il avait le droit de toucher les vases sacrés, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres, et même de célébrer le saint sacrifice. Sa secte alors nombreuse fut connue sous le nom de *zachéens*.

ZACHT ou SAFT-LEEVEN (Herman), peintre, né à Rotterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685, peignit le paysage avec succès, et grava lui-même plusieurs de ses compositions. Ses tableaux sont recherchés. Le musée de Paris possède de cet artiste une Vue du *cours du Rhin*.

ZACHT-LEEVEN (Corneille), frère du précédent, né à Rotterdam en 1612, s'attacha particulièrement à la peinture des sujets dits *de genre*, tels que des corps de garde, des intérieurs de maisons rustiques, des cuisines, etc., dans le goût de Téniers. Il a peint aussi quelques tableaux d'animaux domestiques et des paysages.

ZACOSTA (Raymond), 37e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, succéda, en 1461, à Jacques de Milli. Il était Espagnol de la langue d'Aragon, et fut élu, en son absence, à une époque où l'île, menacée par les musulmans, se trouvait dans un très-grand péril. Zacosta se rendit à Rome, et fit au souverain pontife de vives remontrances sur le danger où était une île si importante pour la chrétienté. Sa Sainteté, après lui avoir fait de grandes promesses, lui donna le titre d'*excellentissime* que ses successeurs ont conservé. En 1466, le Grand Seigneur envoya à Rhodes un ambassadeur chargé de propositions de paix, telles qu'il fut impossible à l'ordre de les accepter. Le grand maître les refusa en présence de l'ambassadeur, et la guerre fut déclarée à son de trompe dans la ville. Dans la même année, Zacosta retourna à Rome pour se justifier des plaintes de quelques chevaliers qui l'avaient accusé d'avarice. Il y fut reçu avec beaucoup de magnificence, et tint, en présence du pontife, un chapitre général de son ordre. Atteint aussitôt après d'une

vre très-aiguë, il mourut le 11 février 1467, et fut terré dans l'église Saint-Pierre, où l'on voit encore n tombeau. Il eut pour successeur Jean-Baptiste des sins.

ZACUTH (Abraham ben Samuel), juif, natif de Salamanque, professait en 1492 l'astronomie à Sarragosse, rsque l'édit rendu contre ceux de sa religion par Fernand et Isabelle le força de se réfugier à Lisbonne. Il y it nommé astronome et chroniqueur du roi Emmanuel. on principal ouvrage, qui a pour titre: *Sepher Juchasin* ivre des lignages), renferme de curieux détails sur histoire religieuse de la nation israélite. Il a été imrimé pour la première fois à Constantinople en 1566, uis à Cracovie en 1580, et à Amsterdam en 1717, 1-4°. Consulté avec fruit par plusieurs rabbins et par caliger (*De emendat. temp.*), ce livre a été traduit en atin par Aaron Margalith. On doit encore à Zacuth un *lmanach perpétuel*, Venise, 1502, traduit en latin, et quelques autres écrits de théologie hébraïque et d'astroogie.

ZACUTO (Abraham), en latin, *Zacutus Lucitanus*, médecin, né en 1575 à Lisbonne de parents israélites, à qui la crainte des persécutions avait fait embrasser le christianisme, fréquenta les écoles de Salamanque et de Coimbre, reçut avant 20 ans le doctorat à l'université de Siguenza, puis vint s'établir dans sa ville natale. Depuis 30 années il y pratiquait la médecine avec beaucoup de succès, prodiguant avec le même zèle ses soins aux indigents et aux grands seigneurs, lorsque l'édit rendu en 1625 par le jeune Philippe IV, contre les familles juives, le décida à partir pour Amsterdam. Il s'y fit circoncire dès son arrivée, et mourut dans cette ville en 1642. D'abord publiés séparément, ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1649, 4° édition, ibid., 1694. Les deux principaux sont: *De medicorum principum historià*, Amsterdam, 1629, 1642, 12 vol. in-8°; Lyon, 1642, in-fol., et *Praxis medica admiranda*, etc., Amsterdam, 1634, in-8°; Lyon, 1643, in-fol., etc.

ZADRIADÈS ou **THARIADÈS**, roi de la Petite-Arménie, était Arménien de naissance, et de la race des Mages. Ayant embrassé la profession des armes, il servit sous le règne du roi Artabaze. Après la mort de ce prince, dont il croyait avoir à se plaindre, il se joignit à Artaxercès ou Artaxias pour dépouiller les fils de son souverain, et tous deux traitèrent secrètement avec Antiochus le Grand, roi de Syrie, pour lui faciliter l'entrée de l'Arménie, à condition qu'il leur en donnerait le gouvernement comme satrapes ou princes tributaires. Antiochus, maître de tout le pays, le partagea entre ces deux traîtres; mais quelques mois après, vers l'an 189 avant J. C., ils refusèrent le tribut promis, se mirent en état de guerre, et attirèrent dans leur parti les troupes que le roi de Syrie avait laissées pour contenir les habitants. Zadriadès, moins guerrier, moins habile, moins entreprenant, mais aussi ambitieux qu'Artaxercès, était doux, affable, aimait l'honneur et la justice; toutefois ses liaisons avec ce perfide l'entraînèrent souvent aux mêmes excès. Tandis qu'Antiochus était occupé d'une guerre contre d'autres satrapes, Zadriadès, après avoir aidé Artaxercès à conquérir la Géorgie, l'Albanie, l'Atropatène méridionale, etc., en reçut des secours pour attaquer Xercès qui régnait sur une partie de la Petite-Arménie et de la Cilicie, et dont les États, après qu'il eut été tué sur le champ de bataille, furent incorporés à ceux de Zadriadès. Au retour de cette expédition, ils prirent, l'un et l'autre, le titre de roi, et ceignirent le diadème. Antiochus marcha contre ces deux rebelles, et entra dans la Petite-Arménie. Ils le vainquirent en bataille rangée; et le lendemain de cette victoire, Zadriadès, par des chemins détournés, alla surprendre un corps de 8,000 hommes qui formait l'arrière-garde de l'armée séleucide, les tailla en pièces, les força de se rendre, et s'empara des bagages, des armes et des munitions. Alors Antiochus se décida à faire la paix avec Artaxercès et Zadriadès, et il les laissa régner sur l'Arménie. Zadriadès mourut vers l'an 170, et ses descendants furent dépouillés 20 ans plus tard par les Arsacides.

ZAFI-DIARBEKRI ou **DIARBÉK**. *Voy.* **ZAPHI**.

ZAGA-CHRIST, nommé aussi **ZAGAXE** ou **ZAGASTE**, imposteur qui, dans le 16° siècle, entreprit de se faire passer en Europe pour le fils du roi abyssin Hasse Yakoub. On sait que ce prince, après avoir occupé pendant 32 ans le trône, au préjudice des fils légitimes de Sartadingbil, son père, perdit enfin la couronne et la vie dans une bataille contre ses sujets catholiques, commandés par Socinius, autrement Susneos (1628). On pense bien que le premier soin de ce nouvel usurpateur fut de chercher à s'emparer des enfants d'Yacoub. Mais ceux-ci s'étaient déjà enfuis de l'île de Méroé, où ils étaient tous deux à l'époque du combat. Cosme, l'aîné, s'était réfugié vers la pointe méridionale de l'Afrique, et il gagna bientôt le cap de Bonne-Espérance, où il était sûr que la haine de l'ennemi de sa maison ne viendrait point le poursuivre. Zaga-Christ, le plus jeune des deux frères, et qui alors était âgé d'environ 16 ans, se dirigeant vers le nord, arriva d'abord dans le royaume de Fungi, où régnait un prince païen, tributaire de l'Abyssinie. Orbat, c'était le nom de ce chef, reçut Zaga-Christ avec honneur, lui promit des secours pour reconquérir la couronne qui avait appartenu à son père, et sur laquelle la fuite lointaine de Cosme lui laissait tous les droits, et enfin lui offrit sa fille en mariage. Zaga-Christ ne voulut point épouser une femme imbue des erreurs de l'idolâtrie; et son hôte, indigné de son refus, le fit sur-le-champ mettre dans un cachot, et donna avis à Susneos de l'arrivée de son compétiteur, en l'avertissant que déjà le captif avait formé un parti, et se préparait à porter la guerre aux portes de sa capitale. Susneos envoya sur-le-champ un corps de troupes pour recevoir le prisonnier et le lui amener. Mais, par une de ces circonstances miraculeuses que l'on ne rencontre guère que dans les romans, le corps chargé par le monarque catholique de l'Abyssinie de prendre Zaga était commandé par un renégat vénitien, que l'on ne désignait ordinairement que par l'épithète de *Lombardo* (le Lombard); et ce renégat était demeuré, au fond du cœur, fidèle aux principes de la foi chrétienne. Touché des malheurs qui menaçaient la jeunesse du prince d'Abyssinie, il s'avança lentement vers le royaume de Fungi, et dépêcha secrètement à celui qu'il était chargé d'arrê-

ter un esclave cophte, qui l'avertit de tout. En même temps le prince fungite, renonçant à ses projets de vengeance, crut devoir s'en tenir à renvoyer son captif, et lui donna 400,000 sequins, avec l'ordre de sortir de ses États. Zaga s'enfuit de nouveau, suivi de 500 compagnons restés fidèles à sa fortune, et vint à Souaquem, ville alors soumise à la domination ottomane. Mais la multitude de hordes arabes dont étaient remplis les déserts qu'il avait à traverser pour se rendre dans la Palestine, et l'impuissance avouée de la protection du pacha, le décidèrent à revenir au royaume de Fungi, qu'il lui fut permis de traverser rapidement pour se rendre en Égypte. Il fut abandonné sur la route par la plus grande partie de son cortége, et ne garda à sa suite que 50 hommes, avec lesquels il traversa deux cents lieues de désert, où il perdit 15 de ses compagnons, et presque tout ce qu'il devait à la générosité bizarre du prince de Fungi. Enfin il mit le pied en Égypte, et arriva au Caire, où il reçut des cophtes l'accueil le plus affectueux; le pacha lui-même le fit venir dans son palais, et lui prodigua tous les honneurs qu'on peut rendre à l'héritier d'un trône. Zagaxe reprit ensuite la route de la Syrie, et se dirigea vers Jérusalem, avec 8 religieux récollets et seulement 13 de ses serviteurs. Les autres l'avaient quitté, préférant le séjour de l'Égypte aux hasards d'une vie errante et aventureuse. Ici se termine la partie fabuleuse de notre narration; car tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent n'a d'autre garant que la véracité douteuse du prince. Mais, à partir de l'époque où nous sommes arrivés, tout devient certain : car tout se fonde sur le récit de témoins oculaires, dont on ne peut suspecter la bonne foi. Les moines abyssins de Jérusalem virent arriver chez eux, avec plusieurs récollets, un jeune homme de haute taille, au front audacieux, à la démarche aisée, suivi de 15 hommes noirs ou basanés, vêtus de chemises bleues de coton, et coiffés de turbans de soie. Cet homme se disait prince d'Abyssinie; il alla voir le pacha de Jérusalem : il assista, pendant toute la semaine sainte, aux cérémonies que ses coreligionnaires faisaient au saint sépulcre. Mais ayant cru s'apercevoir de quelque supercherie dans une d'entre elles, il ne tarda point à le dire hautement, et à prononcer publiquement ces paroles : « Je crois fermement que mon père a perdu la vie et l'empire pour avoir voulu anéantir dans ses États la religion catholique, et soutenir les opinions hérétiques des cophtes et des Abyssins. » Il demanda ensuite aux prêtres de l'Église romaine de l'admettre dans leur communion; mais ceux-ci n'osèrent y consentir, de peur que l'éclat d'une conversion si importante ne les exposât à des persécutions de la part des mahométans ou des chrétiens du rite cophte, et lui conseillèrent de se rendre en Europe, où il lui serait permis d'exercer librement sa nouvelle religion. En attendant, ils l'aidèrent à quitter secrètement Jérusalem, et lui procurèrent un asile dans le couvent de Nazareth. Le catéchumène eut l'adresse de s'y faire découvrir, et même d'y avoir une querelle théologique avec un évêque arménien. De là des plaintes, une dénonciation aux autorités musulmanes, une vive opposition parmi ses domestiques, qui déjà n'étaient plus qu'au nombre de trois, et qui refusaient de le suivre en Europe, pays glacé, où l'on meurt de froid, et où l'on est catholique. Ces obstacles n'empêchèrent point le départ de notre imposteur, qui, ayant trouvé ainsi un moyen naturel de paraître en Europe sans compagnons, sans amis, sans cortége, quoique issu d'un sang royal, mit à la voile, en [illegible], après avoir reçu du gardien des Récollets l'absolution de son hérésie, et arriva à Rome où le pape, qui avait été informé de l'histoire de sa conversion, lui donna un palais, et fournit à son entretien pendant deux ans entiers. Au bout de ce temps, soit que le séjour de cette ville commençât à l'ennuyer, soit que Grégoire XV soupçonnât enfin l'aventurier dans le prince, Zaga-Christ céda aux instigations du duc de Créqui, alors ambassadeur à Rome, qui, ayant souvent des occasions de le voir, lui conseillait de se rendre en France, et surtout à Paris. Il paraît que sa jactance y fit moins de dupes qu'à Jérusalem et en Italie. Néanmoins il sut se procurer l'entrée des palais et des maisons les plus illustres; et sans doute il eut plus d'une fois à rendre grâce à la magnificence du trésor. Il mourut, en 1638, au village de Ruel, où le cardinal de Richelieu avait un château magnifique, et l'admettait à l'honneur de lui rendre ses hommages.

ZAGLY (le comte), aventurier persan, était fils d'un pauvre Arménien de Djoulfa, près d'Ispahan; il vint à Paris, vers l'an 1675, se disant homme de distinction, et voulut être baptisé. Louis XIV le fit tenir sur les fonts, par son frère, Monsieur, duc d'Orléans; lui donna une pension, et le plaça dans les mousquetaires. Zagly épousa, quelque temps après, la fille du voyageur Tavernier, quitta bientôt sa femme, et passa en Suède, où il escroqua, dit-on, 2,000 écus à l'ambassadeur de France. Il alla ensuite en Pologne, en Allemagne, et se rendit à Constantinople, où il prétendit avoir des lettres de l'empereur pour le Grand Seigneur. Mais, comme on n'y ajouta pas foi à ses impostures, il partit pour Ar-roum, où il se fit musulman. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec les Turcs, il repassa en Perse, embrassa la secte d'Aly, et prit le nom d'Iman Kouli Bey. Il persécuta les catholiques, intenta un procès aux principaux Arméniens de Djoulfa, et les obligea de prendre le turban. Ayant accompagné le kan, qui fut envoyé pour gouverner Érivan, au commencement du 18e siècle, la faible connaissance qu'il avait acquise en France de l'art militaire le fit nommer inspecteur des troupes de cette province. Après la mort de Fabre, envoyé extraordinaire de France en Perse, le kan d'Érivan donna Iman Kouli-Bey pour drogman à Marie Petit, qui avait accompagné cet envoyé, et il le chargea de la conduire à la cour de Perse. Les services que Zagly rendit à cette aventurière lui attirèrent la haine de Michel, qui était arrivé à Érivan, pour continuer la mission dont Fabre avait été chargé. Peu de temps après la mort de ce dernier, une rixe avait eu lieu à Érivan, entre les Français et les Persans, à l'occasion d'un Arménien prisonnier, que les premiers avaient mis en liberté, en employant la force ouverte. Le kan d'Érivan envoya des troupes pour demander l'extradition du prisonnier. Le refus des Français et leur résistance, qui coûta la vie à deux Persans, les auraient exposés à la fureur des musulmans, si le kan ne s'était contenté de la mort de deux Arméniens

au service de France, sur lesquels on rejeta tous les torts de cette malheureuse affaire. Lorsque Michel fut reconnu comme envoyé de France, il exigea une satisfaction. Zagly avait probablement figuré dans cette affaire, comme officier du roi de Perse. Depuis le départ de Marie Petit, il était devenu mehmanda ou introducteur de Michel; mais celui-ci, soupçonnant qu'il s'entendait avec les Anglais pour le trahir, le choisit et l'obtint pour victime expiatoire de la mort des deux Arméniens, et de l'honneur du nom français. En conséquence, le gendre de Tavernier, le filleul du duc d'Orléans, le protégé de Louis XIV, eut la tête tranchée le 2 août 1707. Malgré ce que nous avons dit de cet aventurier, nous sommes persuadés que ses torts et ses vices ont été exagérés dans les *Mémoires* du vindicatif Michel.

ZAGO (Ortensio), né à Vicence en 1654, d'une famille noble, mort en 1737, possédait des connaissances très-variées, et s'attacha surtout à l'hydraulique. On a de lui : *del Torrento astiquo e del modo di reparare a i danni minacciati alla città di Vicenza*, etc., Padoue, 1720, in-fol.; deux *dissertations* latines sur les inscriptions des anciens chrétiens, etc.; des *notes* sur d'anciens édifices publics, etc.

ZAHN (Jean), né en 1641 à Carlstadt, dans la Franconie, mort en 1707, prévôt du couvent de Niederzell, ordre de Prémontré, s'est fait un nom par son ouvrage intitulé : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum*, etc., Nuremberg, 1696, 3 vol. in-fol.

ZAHN (Benoit-Guillaume), né en 1738 à Nuremberg, où il occupa des fonctions de magistrature, a publié : *Histoire ecclésiastique de la ville de Lauf*, etc. (allemand), 1781, in-8°; *Précis des événements les plus remarquables arrivés à Nuremberg de* 1737 à 1787 (ib.), 1787-89, 2 vol. in-4°; *Comment. juris pub. de jure collectandi in genere*, etc., Altdorf, 1790, in-4°.

ZAHN (Balthazar-Conrad) est auteur d'un *Tractatus de mendaciis*, etc., Cologne, 1686, in-4°.

ZAIDOUN (Abou'l Walid Ahmed Ibn), écrivain et poëte arabe, né à Cordoue en 394 de l'hégire (1003 de J. C.), mort à Séville en 463 (1070), est principalement connu comme auteur d'un poëme nommé *Nouniyya*, parce que tous les vers se terminent par la syllabe *nu;* et d'une *Lettre*, écrite au nom de Vadala, fille du roi Mohamme Almostakfi Billah, à un nommé *Abdouz*, personnage obscur, qui avait osé lui faire des propositions de mariage. Le texte de cette lettre a été publié, avec une version, par Reiske, Leipzig, 1755. C'est une composition très-remarquable, et qui a été commentée par divers auteurs.

ZAINER (Gunther), célèbre imprimeur, né à Reutlingen vers 1439, s'établit à Cracovie, et y acquit une grande réputation par ses productions typographiques. Étant passé ensuite à Augsbourg, il y forma un nouvel établissement, et mourut en 1478.

ZAINER (Jean), proche parent (sinon frère) du précédent, fonda une imprimerie à Ulm, où il exécuta un grand nombre de belles éditions, et mourut en 1500.

ZAIONCHEK (Joseph, prince), général de division, est né à Kamienieck-Podolski (Pologne), le 1er novembre 1752; il descendait d'une famille polonaise noble, mais peu favorisée du côté de la fortune. Zaionchek se voua de bonne heure à la carrière des armes. Élevé au collége de Varsovie, il se livra à l'étude des connaissances militaires, et se fit remarquer parmi les élèves de son âge et de ses classes. Il passa successivement par tous les grades, et était parvenu, en 1784, à celui de lieutenant-colonel dans le régiment de Boulawa, dont il devint colonel propriétaire. Après avoir servi quelque temps en qualité d'aide de camp de Branicki, grand général de la couronne, Zaionchek figura comme député (nonce) aux diètes de 1786, 1788 et 1792. C'est surtout au moment de l'insurrection qui suivit cette dernière, qu'il développa un caractère élevé, des sentiments d'un patriotisme éclairé et un ardent désir de rendre son pays à la liberté. Il servit avec distinction dans la guerre contre les Russes, et sa brillante conduite, pendant cette courte campagne, lui valut le grade de major général. L'issue de cette guerre n'ayant pas été favorable eux armes polonaises, il envoya sa démission au roi Stanislas-Auguste, après le passage du Bug, et se retira à l'étranger. Le second partage de la Pologne (1793), devint le signal de la révolution de 1794, qui ramena bientôt Zaionchek dans les rangs de ses compatriotes. Kosciusko, qui avait su apprécier sa capacité et ses talents militaires, lui confia la mission de parcourir les provinces polonaises, devenues la propriété de la Prusse et de l'Autriche, dans le but de sonder les dispositions des habitants et de s'assurer des moyens de défense de l'ennemi. Lorsque les hostilités recommencèrent, Kosciusko confia à Zaionchek le commandement d'une division. Il se fit remarquer au combat de Raslawice, le 4 avril 1794, et contribua au succès de cette journée célèbre dans les fastes de la Pologne. Sur la nouvelle de cette victoire, une partie de la Wolhynie arbora le drapeau de l'indépendance, et Zaionchek fut chargé de diriger cette insurrection. Sa petite armée avait déjà obtenu quelques avantages, lorsque l'ennemi, beaucoup plus nombreux, vint l'attaquer, le 8 juin, en avant de Chelm. Après de vains efforts et une valeur héroïque, elle échoua contre les forces qui lui étaient opposées. Vaincu par les Russes, il se vit contraint d'effectuer sa retraite, qui, toutefois, s'opéra en bon ordre. Cette défaite n'abattit pas son courage; il rallia les débris épars de sa troupe, ranima leur ardeur, et se porta au secours de son général, inopinément attaqué par les Prussiens, auxquels la trahison venait de livrer Cracovie. Ce mouvement, exécuté avec promptitude, opéra sans difficulté la jonction des deux corps sous les murs de Varsovie, assiégé par les Russes et les Prussiens; facilita à Kosciusko les moyens de repousser l'ennemi, de lui faire lever le siége de la capitale (6 septembre), et de se porter en Lithuanie pour effectuer une diversion favorable à la cause de l'indépendance. Mais Kosciusko n'avait pas été heureux dans sa dernière tentative; il venait d'être battu par Suwarow et fait prisonnier. La défense de Varsovie, de nouveau menacée par les Russes, demeura confiée à Wawrzecki, et Zaionchek dut défendre le faubourg de Praga. L'assaut venait de commencer, lorsqu'il reçut une blessure grave dans le fort de la mêlée : la prise de la ville termina la longue résistance des Polonais. Après ces événements, Zaionchek

se disposait à venir chercher en France une nouvelle patrie, lorsqu'il fut arrêté, en Gallicie, par le général autrichien d'Harnoncourt, auprès duquel il avait fait demander un asile provisoire dans cette province, et qui le fit conduire à Josephstadt, forteresse située dans la Moravie. La mort de l'Impératrice Catherine II mit un terme à sa captivité. Il quitta alors l'Allemagne, et vint solliciter, à Paris, la faveur de servir dans les armées de la république. Le gouvernement français l'envoya en Italie avec le grade de général de brigade, et on le vit se distinguer à l'affaire de Tarvis et dans les gorges du Tyrol. Le Directoire préparait à cette époque l'expédition d'Égypte; Zaionchek y suivit le général Bonaparte, associa son nom à ses victoires, et s'en fit particulièrement remarquer. Il fut promu au grade de général de division, et assista en cette qualité au combat de Chebreis, à la prise de Ramanieh, à la bataille d'Héliopolis. Revenu en France après l'évacuation de l'Égypte, le premier consul lui donna, en 1805, le commandement d'une des divisions du camp de Boulogne; il suivit cette division à la grande armée, et se distingua pendant les campagnes de 1805 et 1806. L'année suivante, il commandait les troupes polonaises à Eylau, où il soutint pendant plusieurs heures les efforts du corps ennemi qui lui était opposé. Après la signature du traité de Tilsitt, il s'occupa de l'organisation militaire du grand-duché de Varsovie, et reçut, à l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche, le commandement de la 2e division polonaise. Dans la campagne de 1812, en Russie, le général Zaionchek se montra digne de la confiance du chef du gouvernement français; il se fit remarquer dans toutes les affaires où sa division prit une part active. Il eut la jambe emportée par un boulet au combat de Polotsk, le 17 août, et subit l'amputation avec courage. Fait prisonnier à Wilna, il fut traité avec les plus grands égards par les Russes. Lors de la première abdication de Napoléon, le général Zaionchek rentra dans sa patrie, et fut placé dans les cadres d'activité de la nouvelle armée polonaise. Vers la fin de 1815, l'empereur Alexandre le nomma vice-roi de Pologne; il lui conféra même, en 1818, la dignité de prince. La *Biographie* Michaud révoque en doute son attachement aux institutions libérales; lui prête des intentions antipatriotiques, et en fait l'instrument du despotisme du czar. On ne peut nier que ces allégations n'aient quelque fondement; mais la vérité a été aussi, sans contredit, exagérée par le compatriote anonyme du général polonais, sur les assertions duquel s'appuie l'article de cette Biographie, et qui nous a paru avoir cédé à un esprit de ressentiment et de partialité. Le prince Zaionchek avait accepté la dépendance de son pays, mais non son oppression. Il est mort, sans enfants, le 28 juillet 1826. Sa veuve a obtenu, sur les fonds de la Pologne, une pension de l'empereur Nicolas.

ZAKRZEWSKI (Ignace-Wyssygotha), un des Polonais qui se distinguèrent en défendant l'indépendance de leur patrie, en 1794, était issu d'une ancienne famille de la Grande-Pologne. Petit-fils du palatin de Posen, il naquit en 1744, à Bialecz dans la Grande-Pologne, servit de bonne heure dans l'armée polonaise, et, après avoir rempli des fonctions administratives dans le palatinat de Posen, fut élu à plusieurs reprises nonce de la diète (député), et se fit remarquer à la session de *Quatre-Ans*, qui termina ses travaux par la constitution du 3 mai 1791. Le roi Stanislas-Auguste lui accorda, en récompense de son zèle, l'ordre de Saint-Stanislas et celui de l'Aigle-Blanc. La ville de Varsovie le nomma président de son corps municipal, et il en remplit les fonctions jusqu'au moment où la constitution du 3 mai fut renversée. L'insurrection de 1794 ayant éclaté, il fut de nouveau porté à cet emploi, et de plus mis à la tête du conseil provisoire du duché de Masowie. Lorsque l'acte d'insurrection fut dressé, et Kosciusko créé commandant en chef des armées, il forma un conseil suprême de gouvernement, dont il nomma Zakrzewski membre, en lui confiant en outre le département des vivres et des munitions. L'échec que ce général éprouva à Szczekociny le 6 juin; celui qui le 10 du même mois força Zaïonchek à se retirer précipitamment de Chelm, et enfin la prise de Cracovie par les Prussiens, produisirent dans la ville de Varsovie des troubles funestes. La populace égarée parcourut les rues en poussant des cris furieux; elle dressait des potences en plusieurs endroits; et comme cela s'était fait en France un peu moins de deux ans auparavant, dans une circonstance à peu près semblable, les prisons furent forcées, et les prisonniers massacrés. Les autorités, plus fermes et plus loyales que celles de Paris, déployèrent autant de zèle que de fermeté; et le désordre cessa. Kosciusko témoigna son indignation dans une proclamation énergique; les auteurs de la révolte, arrêtés et convaincus, expièrent leur crime sur l'échafaud. Dans cette occasion si délicate et si difficile, Zakrzewski déploya un courage et un zèle au-dessus de tout éloge. Heureusement il arriva à temps dans une rue qui était extrêmement agitée; les brigands ayant saisi Moszynski, grand maréchal de la couronne, allaient l'élever à la potence qu'ils venaient de dresser, lorsque Zakrzewski l'arracha de leurs mains. Bientôt après le faubourg de Praga fut enlevé, et Varsovie capitula. Zakrzewski suivit l'armée qui se dirigeait sur Drzewica; mais cette armée fut promptement dissoute, et comme il tâchait de gagner la Gallicie, les Autrichiens l'arrêtèrent à Sandomir, et le livrèrent aux Russes. Conduit à Pétersbourg, avec plusieurs de ses compatriotes, il expia, dans une dure captivité, son dévouement à la cause de l'indépendance, et ne fut mis en liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. Revenu alors dans sa patrie, il y vécut retiré, et mourut au mois de février 1802, à Zéléchow en Gallicie, dans un de ses domaines.

ZALASZOWSKI (Nicolas), archidiacre de Posen, a publié un traité sur la jurisprudence polonaise, comparée avec le droit romain, le droit canon, les lois saxonnes, et expliquée par l'histoire, sous ce titre : *Jus regni Poloniæ*, Posen, 1699-1702, en 2 vol. in-fol. Les jésuites en donnèrent une seconde édition, à leur imprimerie de Varsovie, 1741, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume l'auteur traite les matières qui ont rapport au droit public, et dans le second celles qui appartiennent au droit privé. Il suit l'ordre des Institutes de Justinien. On a publié, après sa mort : *De potestate capituli, sede vacante*, Posen, 1706, in-4°.

ZALEUCUS, philosophe et législateur grec, né vers 700 avant J. C., suivant l'opinion la plus généralement reçue, un siècle avant Pythagore, ne put être, conséquemment son disciple comme l'ont avancé Diodore de Sicile et Diogène-Laërce. A travers l'obscurité qui enveloppe l'existence de ce personnage illustre, on peut, à n'en pouvoir douter, qu'il fut appelé à donner des lois aux Locriens Zéphyriens par suite de la considération que sa vertu lui avait acquise. Diodore et Stobée nous ont conservé le préambule du code législatif donné par Zaleucus à une cité qui n'était alors, si l'on en croit Aristote, qu'un repaire de brigands et de pirates. « Il n'y a rien dans l'antiquité, dit Voltaire (*Essai sur les mœurs*, etc.), qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime, dicté par la raison et par la vertu, dépouillé d'enthousiasme et de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue. » On raconte que le législateur des Locriens ayant ordonné, par une des dispositions pénales de son code, que l'adultère aurait les yeux crevés, son fils fut convaincu de ce crime. Le peuple demandait la grâce du coupable : Zaleucus s'y opposa; mais se montrant aussi bon père que magistrat inflexible, il se fit arracher un œil pour ne laisser subir à son fils que la moitié de la peine encourue. Suivant Suidas, Zaleucus mourut en combattant pour sa patrie. Plusieurs de ses lois ont été attribuées à Charondas, comme aussi quelques-unes des institutions de Charondas ont été attribuées au législateur locrien.

ZALKIND HOURWITZ. *Voyez* **HOURWITZ.**

ZALLINGER (Jean-Baptiste de Thurn), jésuite, né le 16 août 1731 à Botzen, dans le Tyrol, où il mourut le 11 juillet 1785, avait professé la philosophie au lycée d'Inspruck, puis occupé successivement les chaires de physique et d'histoire naturelle de l'académie de Deux-Ponts. Outre quelques écrits de philosophie et d'histoire naturelle (en latin), on cite de lui un *Mémoire* (allemand), *sur les moyens d'améliorer l'agriculture dans le Tyrol*, Inspruck, 1769, in-8°.

ZALLINGER (Jacques-Antoine), de la même famille que le précédent, né à Botzen en 1735, entra aussi dans l'ordre des jésuites, et mourut recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg vers 1802. On a de lui quelques écrits de philosophie élémentaire, de droit ecclésiastique (en latin), et un examen critique du système de Kant, sous le titre de *Disquisitionum philosophiæ Kantianæ libri II*, etc., Francfort, 1799, in-8°.

ZALLINGER (François-Séraphin), parent des précédents, jésuite aussi, et de Botzen, né le 14 février 1743, mort vers 1805, professa la philosophie et la physique à Inspruck, et publia quelques écrits (allemand), tels que des dissertations *sur les causes des inondations dans le Tyrol*, Inspruck, 1779, in-8°; et *sur la chaleur respective des différentes contrées*, 1787, in-8°.

ZALLWEIN (Grégoire), bénédictin, né le 20 octobre 1712, à Oberwichtach, dans le haut Palatinat, fut professeur de droit canon à Salzbourg, puis conseiller ecclésiastique de l'archevêque et recteur de l'université, et mourut le 9 août 1766. Ses principaux ouvrages sont : *Fontes originarii juris canonici*, Salzbourg, 1752-1755, 2 vol. in-4°; *Principia juris ecclesiastici... Germaniæ*, Augsbourg, 1763, 1781, 4 vol. in-4°; en tête de la 2e édition est une *Vie* de l'auteur.

ZALUSKI (André-Chrysostome), grand chancelier de Pologne, né, en 1655, de l'une des plus anciennes familles de ce royaume, avait pour père Alexandre Zaluski, palatin de Rawa. Son éducation fut extrêmement soignée; et, après avoir étudié en Pologne, il alla se perfectionner aux écoles de Vienne et de Gratz, parcourut les Pays-Bas, la France, l'Italie, et revint dans sa patrie vers 1673. Nommé, l'année suivante, chanoine de Cracovie, il joignit bientôt à cette dignité ecclésiastique le titre le plus important d'envoyé de la cour de Pologne en Portugal, en Espagne et en France. L'habileté qu'il déploya dans ses missions lui valut à son retour, l'abbaye de Wachocz et la place de chancelier de l'archevêque de Gnesne, qu'il quitta bientôt pour celle de chancelier de la couronne. Il ne tarda pas à obtenir les honneurs de la mitre, et fut successivement nommé évêque de Kiow (1679), de Czernichow (1684), de Ploczka (1691) et de Warmie (1699). Cependant son existence à la cour n'était pas sans désagréments; et, entre autres causes de dégoût, le caractère défiant, versatile et acariâtre de la reine le tourmentait au point qu'en 1687 il avait résigné sa charge et quitté la capitale, pour ne jamais y reparaître. Mais à peine son absence était venue à la connaissance de la reine, que cette princesse le fit solliciter de revenir, et mit en œuvre jusqu'à l'autorité de son mari pour le forcer à reprendre ses fonctions. L'intercession du monarque triompha enfin de la résistance de l'évêque. La mort de Jean Sobieski ne porta aucune atteinte au crédit du chancelier. Toutefois la guerre qui commença peu après, l'empêcha de jouir tranquillement de sa dignité. L'invasion des Suédois força Frédéric-Auguste à reprendre la route de ses États héréditaires; et, tandis que Charles XII vainqueur faisait élire Stanislas, l'évêque de Warmie suivait à Dresde le monarque déchu. Dans la suite, cependant, il fut soupçonné d'avoir trahi le parti de son souverain; mais son innocence fut reconnue, et le pape ne craignit point de l'envoyer en Pologne. Zaluski n'y fit qu'une courte apparition, et se tint presque constamment à Breslau ou en Prusse, d'où il résistait également aux menaces et aux sollicitations du nouveau roi de Pologne, que dans sa correspondance il traite d'intrus et d'usurpateur. Ce fut en vain que Stanislas lui offrit l'archevêché de Gnesne s'il voulait revenir en Pologne. Cependant Zaluski fut forcé, sinon de reparaître, du moins de remettre le sceau de la couronne entre les mains du palatin Jablonowski. La bataille de Pultawa, en détruisant publiquement l'édifice fragile improvisé par la bravoure fantasque de Charles XII, et en rendant la Pologne à l'électeur de Saxe, remit aussi Zaluski en possession de son évêché et du sceau. Il s'adjoignit alors, comme coadjuteur, le cardinal de Saxe Zeitz. Il songeait même à résigner l'épiscopat, ainsi que la place éminente qu'il occupait dans le ministère, et à ne se réserver qu'une pension avec laquelle il irait finir ses jours dans l'ombre d'un cloître, quand il mourut, le 1er mai 1711, à Buttstadt. On a de cet homme d'État beaucoup de Lettres, qui ont été imprimées sous le titre d'*Epistolæ historicæ familiares*, Braunsberg, 1709, 1710, 1711,

6 volumes in-fol. C'est un recueil précieux pour l'histoire de Pologne.

ZALUSKI (André-Stanislas-Kostka), neveu du précédent, et comme lui grand chancelier de Pologne, embrassa l'état ecclésiastique, et exerça d'abord plusieurs emplois publics. Obligé de s'expatrier par suite des troubles civils, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, et de retour à Varsovie, il s'y livra à la prédication et aux autres fonctions ecclésiastiques. Nommé évêque de Plock, puis élevé par le roi Auguste II à la dignité de grand chancelier de la couronne, Zaluski, après la mort de ce prince, se prononça en faveur de Stanislas Lekzinski; il reconnut ensuite Auguste III, dont il gagna la confiance entière, et mourut à Cracovie le 16 décembre 1758. Cet homme d'Etat avait reçu l'éducation la plus soignée, possédait une grande instruction, et était en correspondance avec presque tous les savants de l'époque. Wolf lui dédia les deux dernières parties de sa *Philosophia moralis*.

ZALUSKI (Joseph-André), frère du précédent, né en 1701, fut évêque de Kief et référendaire de la couronne, et mourut le 7 janvier 1774. Zélé bibliophile, possédant de vastes connaissances, il avait employé toute sa fortune à former une bibliothèque de 200,000 vol. (dont 20,000 de littérature polonaise), qui ouverte au public en 1745, fut pillée et dispersée par les Cosaques en 1759, lors de la prise de Varsovie par Suwarow. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés (en latin et en polonais) sur la bibliographie, la législature et l'histoire polonaise. Les principaux sont : *Programma litterarium ab bibliophilos*, etc., Varsovie, 1732, in-4°; traduit en latin, Dantzig, 1743, in-4°; *Conspectus novæ collect. legum ecclesiast. Poloniæ*, etc., Varsovie, 1744, in-4°; *Analecta historic. de... cœrem. ensem et pileum benedicendi*, etc., 1721, in-4°; *Duo gladii adversùs dissidentes*, 1731, 2 vol. in-4°; *Specimen historiæ Poloniæ criticæ*, etc., 1735, in-fol.; *Anecdota singularia celsiss. Jablonevior. domûs*, 1755, in-4°; *Manuel des droits et des usages publics de la Pologne pendant l'interrègne*, etc., 1764, in-8°. On lui doit en outre des poésies et pièces dramatiques, en polonais, publiées dans le recueil de Minasowicz, Varsovie, 1756. — Alexandra **ZALUSKA**, sœur des précédents, épouse du comte Lascoronski, publia à Varsovie, en 1735, une traduction du *Traité sur la sainte communion* par le P. Crasset. — Thérèse **ZALUSKA**, épouse du comte Joseph Zaluski, a écrit en latin un *Opuscule sur les vertus et les défauts des Polonaises*, et deux *Discours* sur un sujet politique, publiés dans les *Miscellanea* de J. Ostrowsky-Daneykowicz, Lublin, 1745, in-fol.

ZALUZANSKI (Adam), d'une famille noble de la Bohême, remplit, de 1580 à 1609, une chaire de médecine à l'université de Prague. Entre autres ouvrages, on cite de lui : *Methodi rei herbariæ libri III*, Prague, 1592; Nuremberg, 1604, in-4°, et *Apothecariorum regulæ*, etc. (*Voyez* le t. II, p. 215 de la *Bohemia docta* du P. Balbinus.)

ZALYK (Grégoire-Georgiades), né en 1785 à Thessalonique (Macédoine), après avoir fait de bonnes études chez les moines du Mont-Athos, s'établit vers 1802 à Bucharest en Valachie, fut employé comme secrétaire interprète auprès de l'envoyé turc en France, et se fi[illegible] à Paris comme secrétaire du comte de Choiseul-Gouffier, auquel il fut très-utile pour la rédaction de son *Voyage pittoresque de la Grèce*. En 1816, il fut nommé de nouveau secrétaire de légation sous l'envoyé ottoman Nicolakis Manos, et quitta ce poste en 1820. De Bucharest où il était retourné, il se rendit à Pétersbourg, dans un état complet de dénûment, et y obtint une pension de l'empereur Alexandre. Revenu à Paris le 4 octobre 182[illegible], il y mourut la même année. On a de lui : *Dictionnaire français et grec moderne*, Paris, 1809, grand in-8°, estimé. Il a laissé en manuscrit une traduction en grec moderne du *Contrat social*, et un *Essai historique* sur les événements de la Grèce, que sa fille se proposait de publier.

ZAMAGNA (Bernard), jésuite, né le 9 novembre 1735 à Raguse, où il mourut en 1820, fut un des principaux ornements de la célèbre école de poésie latine qui florissait dans cette ville au 18e siècle. Elève du collége Romain, il devint professeur de rhétorique à Sienne, et, après la suppression de son ordre, obtint au collége de Milan une chaire de littérature et de langue grecque, qu'il remplit jusqu'à l'époque de l'invasion de la Lombardie par les Français. Il était membre de l'Académie des Arcadiens sous le nom de *Tryphilius Cer[illegible]sius*. Outre quelques poëmes, notamment : *Echo* (Rome, 1764, in-8°), et *Navis aeria* (ibid., 1768), etc., on a de lui d'excellentes traductions en vers latins de l'*Odyssée*, Venise et Sienne, 1777, in-fol. (Cunich a traduit l'*Iliade*) des œuvres d'*Hésiode*, Parme, Bodoni, 1785, in-4°, des idylles de *Théocrite*, *Moschus* et *Bion*, 1784, Sienne, 1788, in-8°. (*Voyez* le t. II des *Notizie istor. crit.* d'Appendini, Raguse, 1802-3.)

ZAMAKHSCHARI (Abou'l-Cacem MAHMOUD al-), écrivain arabe, né l'an 462 de l'hégire (1074 de J. C.) à Zamakhschar, bourg du Kharizme, mort vers la fin de 538 (1144) dans la capitale de cette province, est auteur d'un *Commentaire* sur le *Coran*, et d'autres ouvrages sur la grammaire, dont la plupart se trouvent dans les bibliothèques de Paris, d'Oxford, de Leyde et de l'Escurial. (*Voyez* la *Biographie* d'Ibn Khilcan, et le *Specimen catal. cod. manusc. orient. bibl. acad. Lugd. Batav.*, de Hamaker, Leyde, 1820.) H. A. Schuttens a publié une grande partie du *Nawabig* de Zamakhschari, sous le titre d'*Anthol. sententiar. arab., cum scholiis*, Leyde, 178[illegible].

ZAMBECCARI (François), professeur de littérature grecque à Capo-d'Istria, puis à Pérouse, dans la 2e moitié du 15e siècle, était né à Venise d'une famille bolonaise, et, pendant un séjour de 5 ans en Grèce, avait recueilli un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits. On ne cite guère de lui que l'opuscule suivant : *de Philochrysi et Chrysæ amoribus* carm. Bologne, 1497; Paris, 1498, in-4°, rare.

ZAMBECCARI (Joseph), médecin italien, né à Florence, dans le 17e siècle, enseigna l'anatomie à Pise, et publia une lettre adressée à F. Redi, sur l'extirpation qu'il avait faite à divers animaux de quelques viscères et portions du tube intestinal, sans qu'ils en fussent morts, ni même qu'il leur en fût resté d'incommodité. Cette épître, traduite de l'italien en latin, se trouve à la fin de la *Bibliothèque anatomique* de Manget. Le m[illegible]

donné, en italien, un *Traité des bains de Pise et de* *cques*, Padoue, 1712, in-4°,

ZAMBECCARI (le comte François), né en 1756, à logne, d'une famille qui appartenait au sénat de cette le, reçut une éducation très-soignée, et fit de grands ogrès dans l'étude des sciences. Il entra ensuite dans marine royale d'Espagne, et fut pris dans une expé- ion, par les Turcs qui l'envoyèrent au bagne de Con- ntinople. Réclamé avec beaucoup de chaleur par nbassadeur d'Espagne, il fut mis en liberté, et pro- de cette circonstance pour faire un voyage scienti- ue dans le Levant et en Afrique. Revenu dans sa rie, il conçut le projet séduisant de diriger les ballons ostatiques, par des rames, se fondant sur l'existence divers courants d'air à différentes hauteurs, et sur ugmentation ou la diminution du gaz, afin de descen- ou de s'élever à volonté; ayant voulu lui-même en re l'expérience le 21 septembre 1812, malgré un nps fort contraire, son ballon s'accrocha à un arbre et t feu. L'aéronaute périt ainsi victime de son zèle pour science.

ZAMBERTI (Barthélemi), littérateur vénitien, pu- a en 1505, in-fol., avec la première version qui ait faite des *Éléments* d'Euclide, celle des *Commentaires* Théon et d'Ypsiclès, ainsi que des fragments tirés Pappus, recueil réimprimé par Henri Estienne, ris, 1516, et par Hervagius, Bâle, 1537, même for- t. Il est aussi l'auteur d'une comédie latine intitulée *dolechne*, Venise, 1504, in-4°, l'un des premiers es- s de l'art dramatique en Italie, depuis la renaissance lettres. Enfin on lui attribue un livre très-rare, dé- t par M. Brunet, t. I[er], p. 158 de la 3[e] édition du *Manuel Libraire*, au mot Bartholomeo. (*Voyez* les *Scrittori* *ez.* du P. Degli Agostini, t. II, p. 572.)

ZAMBONI (Balthazar), ecclésiastique et littérateur, à Brescia vers 1730, mort en 1797, a publié : *la Li- ria di Leop. Martinengo*, 1778, in-8°; *Memorie in- no alle dubbliche fabbriche..... della città di Brescia*, 78, in-fol., fig.; et une édition des *poésies* de Véroni- c Gambara.

ZAMBRASI (Tibaldello), gentilhomme de Faenza, aché au parti gibelin, avait fait accorder un asile ns sa patrie aux Lambertuzzi, émigrés gibelins de logne; mais une légère injure qu'il reçut d'un de ux-ci lui fit jurer d'envelopper dans sa vengeance it leur parti et sa ville natale elle-même. Contrefai- nt le fou pendant plusieurs mois, il éveillait en sur- it ses concitoyens, en criant aux armes, ou en faisant entir des instruments de bronze dans les rues. rsque par ces extravagances il eut accoutumé les entins à ne plus s'alarmer d'aucun bruit, il introdui- , en 1281, les Bolonais dans la ville, et abandonna patrie au fer de ses ennemis. Le Dante place Tibal- lo Zambrasi dans l'enfer, à côté du comte Ugolin, rmi les traîtres à leur patrie.

ZAMBRI était fils de Salu, et l'un des chefs de la bu de Siméon. Balaam ayant conseillé à Balac, roi de ab, d'envoyer dans le camp des Israélites les filles de ab et de Madian, qui étaient belles, afin que, séduits r leurs charmes, ils tombassent dans le péché, et que ir Dieu irrité cessât de les protéger, ce conseil perfide n'eut que trop son effet. Bientôt ce ne fut dans le camp que dissolution et débauche. Phinées, fils du grand prê- tre Éléazar, ayant vu Zambri entrer en présence de Moïse, et à la face de tout le peuple, dans la tente d'une madianite, nommé Cozbi, l'y suivit, et le surprit dans le crime; animé d'un saint zèle, il perça de son épée, d'un seul coup, les deux coupables, au milieu de leurs honteux embrassements. Ceci se passait l'an du monde 2553.

ZAMBRI ou **ZIMRI**, roi d'Israël, commandait la cavalerie d'Éla, et s'empara du trône, après avoir tué son maître, pendant que ce prince était à table chez le gouverneur de Thersa (929 ans avant J. C.). Huit jours après cette usurpation, l'armée d'Israël choisit Amri pour roi; et ce nouvel élu, étant venu assiéger Zambri dans la ville de Thersa, le contraignit à mettre lui- même le feu au palais, dans lequel il périt au milieu des flammes.

ZAMET (Sébastien), célèbre financier, né à Lucques, vers l'an 1549, était fils d'un cordonnier. Il vint en France sous la protection de la reine Catherine de Mé- dicis, et fut d'abord attaché à la personne de Henri III, soit en qualité de cordonnier, soit comme valet de garde- robe. Son esprit subtil et facétieux le rendit agréable à ce prince et aux grands de la cour; il avait un talent si extraordinaire pour l'intrigue, il était doué d'une telle aptitude aux affaires, qu'en peu de temps il fit une for- tune immense et devint un personnage considérable. Après avoir été la créature de Catherine de Médicis, il fut un des serviteurs les plus chéris de Henri III, puis l'ami de Mayenne, enfin le confident de Henri IV, et le conseil de Marie de Médicis. Dès l'an 1585, il était in- téressé dans la ferme des sels pour une somme de 70,000 écus. On voit, en 1588, Henri III, le plus pro- digue des monarques, assigner au duc d'Épernon une somme de 300,000 écus à prendre sur Zamet. Après la mort du dernier des Valois, ce riche *partisan* (capitaliste) fut, par position plutôt que par choix, entraîné dans le parti de la Ligue. Le duc de Mayenne venait familière- ment avec d'autres grands seigneurs dîner chez Zamet. Le *Journal* de l'Estoile signale un de ces banquets à cause des frais énormes que fit l'amphytrion italien pour régaler ses hôtes illustres. Il fallut rapporter le duc de Mayenne chez lui tant il avait bu (8 juin 1593). Zamet acheta quelquefois assez cher la familiarité des grands; le duc d'Elbeuf l'enleva un jour de Paris, afin de le contraindre à payer une somme pour laquelle ils étaient en procès. Très-souvent Mayenne employa Zamet dans ses négo- ciations avec Henri IV, ce qui le fit surnommer l'Am- bassadeur. Après que le secrétaire d'État Villeroi eut embrassé le parti royaliste, le duc envoya Zamet vers le roi pour négocier une réconciliation; le monarque répondit qu'il ne voulait point traiter avec le duc comme chef de parti, que cependant, s'il demandait pardon à son souverain, il le recevrait comme son parent et son allié (1592). Henri IV commença dès lors à traiter Za- met avec bienveillance; il lui sut gré surtout d'avoir fait usage de son crédit sur Mayenne, pour ménager une trêve entre les royalistes et les ligueurs (juillet 1593). Les *Mémoires* de Sully comptent Zamet parmi le très- petit nombre de courtisans qui furent sincères et com-

plétement désintéressés dans leurs démarches pour la conversion de ce prince. Henri IV, après son entrée dans Paris, ne cessa de vivre familièrement avec lui. Zamet, qui paraît n'avoir pas été étranger au goût des arts, fit construire dans la rue de la Cérisaie, près de l'Arsenal, un hôtel magnifique, qui fut meublé avec un luxe alors sans exemple. Lorsque Henri IV vint pour la première fois visiter cette habitation, Zamet lui en fit remarquer toutes les distributions, disant : « Sire, j'ai ménagé ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté. — Oui, oui, reprit le roi, et de la rognure j'en ai fait les gants. » C'est ainsi que ce prince semblait lui-même, par cette raillerie, applaudir à l'énormité d'une fortune provenue d'un maniement peu fidèle des deniers publics. Mais Zamet avait, pour captiver l'affection de Henri, des titres qui, aux yeux de l'homme privé, valaient bien ceux que le vertueux Sully pouvait avoir à la confiance du monarque. L'amant de Gabrielle voulait-il traiter sa maîtresse magnifiquement, et toutefois sans aucune des gênes de l'étiquette, la maison de Zamet était à sa disposition. Désirait-il trouver une distraction passagère entre les bras de quelque *maîtresse de louage*, Zamet fournissait encore son logis. Souvent même il ménageait au roi la surprise d'y rencontrer quelque objet nouveau. Ce prince faisait si peu mystère de ces parties, qu'il amenait avec lui ses courtisans, qui le déshabillaient comme à l'ordinaire. Lorsque Henri IV avait à ménager quelque réconciliation ou quelque rupture avec une de ces dames que l'historien du duc d'Épernon appelle naïvement *les dames d'amour du roi*, Zamet, confident habile et fidèle, portait les paroles de part et d'autre, et fournissait même, à gros intérêts, l'argent nécessaire pour aplanir les difficultés de la négociation. Enfin, le roi avait-il perdu au jeu des sommes énormes, ce qui lui arrivait souvent, la bourse de Zamet lui était toujours ouverte. De pareils services ne pouvaient trop se payer, et l'on conçoit que Henri IV, qui se brouilla quelquefois avec Sully, ait toujours fait bon visage à Zamet. Ce financier ne montrait pas moins de complaisance pour Bassompierre, qui soupait presque tous les soirs chez lui, et dont il favorisait les entrevues nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV. On rapporte dans les *Mémoires* de Sully, que ce ministre croyait devoir ménager Zamet, et ne faisait pas difficulté d'acquitter les fréquentes libéralités dont le roi gratifiait cet adroit serviteur. Ce riche partisan, malgré l'obscurité de sa naissance, eut, dit-on, des bonnes fortunes très-brillantes : il avait formé une liaison très-intime avec Madeleine Le Clerc, demoiselle du Tremblay, dont il eut plusieurs enfants. Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi, ménagea leur mariage. Gabrielle voulait par un tel exemple amener le roi à légitimer de la même manière les bâtards qu'elle avait eus de lui. Zamet se qualifiait alors de baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi en tous ses conseils, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Plus tard il ajouta à toutes ces qualités celle de surintendant de la maison de la reine. Il s'était fait naturaliser Français avec Horace et Jean-Antoine, ses frères, par lettres patentes données à Saint-Maur-les-Fossés en 1581. Un souvenir assez triste s'y rattache à la vie de ce partisan si jovial, si complaisant, si magnifique dans ses dépenses. A la suite d'un [illegible] que la duchesse de Beaufort avait pris dans la maison de Zamet, elle sentit les atteintes du mal violent dont elle mourut si subitement. « Retirez-moi de ce [illegible] logis, » dit-elle; et, après 36 heures de souffrances inouïes, elle expira avec l'enfant qu'elle portait dans son sein. L'espèce d'horreur que témoigna cette infortunée, quand du Petit-Saint-Antoine où elle était allée faire ses dévotions, on la ramena dans la maison de Zamet; les taches noires qui parurent sur son visage; le mariage du roi avec une princesse de Florence, qui [illegible] temps après; enfin la faveur dont jouit Zamet auprès de la nouvelle reine, tels furent les indices d'après lesquels la rumeur publique accusa ce financier d'avoir empoisonné Gabrielle. D'Aubigné est le seul historien qui ait accueilli ces soupçons. Supposera-t-on que Zamet eût empoisonné la favorite dont il cherchait à faire une reine? Enfin, Henri IV qui s'affligea sincèrement de la mort de Gabrielle, et qui plus que tout autre eût dû être porté à la venger, ne témoigna aucun ressentiment contre Zamet, et continua de le traiter avec la même bienveillance et à l'employer dans toutes les occasions. Au mois de février suivant, la nouvelle reine, Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, descendit dans l'hôtel de ce financier, et y demeura quinze jours, jusqu'à ce que ses appartements au Louvre fussent prêts. Au moment où la passion criminelle qu'avait conçue le roi pour la princesse de Condé excitait le vif ressentiment de la reine, Zamet, si l'on en croit les *Mémoires* de Sully, avertit Henri IV des desseins formés contre sa personne dans la maison de cette princesse, par Concini et les autres Italiens qu'elle avait amenés de Florence. Après la mort de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la confiance de Marie de Médicis devenue régente. Cette princesse allait dîner chez lui, et recevait dans cette maison les seigneurs qu'elle voulait distinguer. En 1613, Zamet rendit un service des plus essentiels à la reine, en se chargeant de négocier avec MM. d'Épernon et de Guise qui menaçaient de troubler la cour. Il était alors en si grande faveur auprès de cette princesse, qu'elle le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. Zamet mourut à Paris, le 14 juillet 1614, à l'âge d'environ 65 ans.

ZAMET (JEAN), baron de Murat et de Billy, fils aîné du précédent, légitimé par le mariage de son père avec la demoiselle du Tremblay, fut un des plus braves officiers de son temps. Entré simple soldat dans les gardes de Henri IV, il en était l'un des capitaines en 1606, et joignait à ce grade le titre de gentilhomme de la chambre. Ce prince, qui l'honorait de sa confiance, l'employa dans quelques affaires importantes. Les Mémoires de Sully nous apprennent que dans un voyage que Jean Zamet fit en Espagne et en Italie (1609), il eut avis des complots que tramaient les Espagnols contre la vie du roi, et qu'il s'empressa d'en informer Henri IV. A la mort de son père (1614), Jean Zamet lui succéda dans les charges de conseiller du roi, de capitaine du château, et de surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Dans les premières années du règne de Louis XIII,

l dut à des talents peu communs un prompt avancement dans les grades militaires. Il suivit ce prince en Guienne, en 1615 et 1616, et fut nommé mestre de camp du régiment de Picardie, le 1er janvier 1617. La même année, il commanda à l'armée de Champagne, sous le duc de Guise; à l'armée du roi, en 1619, puis à l'attaque des retranchements du Pont de Cé, en 1620, où il conduisit l'aile droite. Bassompierre lui reproche d'avoir, dans cette occasion, compromis le salut de l'armée. Ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé maréchal de camp. Quelques jours après sa promotion, qui eut lieu le 19 mai 1621, Zamet qui conservait la place de mestre de camp de Picardie, fut employé au siége de Saint-Jean-d'Angely, que le roi entreprit en personne. Il se signala encore plus au siége de Clérac; et, par la promptitude avec laquelle il poussa les ouvrages, il contribua à la prise de cette place, le 1er août 1621. Zamet eut, devant Montauban, le bras droit cassé d'une mousquetade. Pontis, dans ses Mémoires, rapporte comment il eut le bonheur de délivrer Zamet qui, après cette blessure, était tombé entre les mains des ennemis. Depuis cette époque une étroite amitié se forma entre le mestre de camp de Picardie et Pontis. Il paraît que, dans un siècle où la religion avait tant d'influence, Zamet fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir, en combattant contre les protestants, se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors, au viol, au pillage, à l'incendie, lui presque seul, animé du véritable esprit du christianisme, ne prenait pour règle de toutes ses actions; il se montrait humain, chaste, ami de la plus sévère discipline; et ces vertus, dont Louis XIII possédait quelques-unes, et qu'il appréciait volontiers dans les autres, furent l'honorable cause du crédit dont Zamet jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siége de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religionnaires, une manifestation éclatante de la justice divine. L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rivages du bas Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siége de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de 300 chevaux. Il fit dans sa marche observer une telle discipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers 500 hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siége de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siége de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégeants qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. Il expira cinq jours après des suites de sa blessure.

ZAMET (Sébastien), frère du précédent, fut aumônier de la reine Marie de Médicis, évêque-duc de Langres, se montra le protecteur des religieuses de Port-Royal et l'ami de l'abbé de St.-Cyran, avec lequel il se brouilla plus tard, et mourut à Mussi en 1655, laissant la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement.

ZAMOLXIS ou **ZALMOXIS**, personnage ou divinité d'une tribu des Gètes ou Thraces, leur transmit, suivant Hérodote, le dogme de l'immortalité de l'âme. Quelques anciens l'ont confondu avec le philosophe Thalès.

ZAMORA (Lorenzo), théologien, né vers le milieu du 16e siècle, à Ocana, entra de bonne heure dans l'ordre de Citeaux, dont il devint visiteur général, et mourut en 1614. Il est auteur d'un grand ouvrage, publié de 1594 à 1612, en 8 vol. in-4°, sous le titre général de *Monarquia mistica de iglesia hecha de geroglificos sacados de humanas y divinas letras*. Nicol. Antonio, dans sa *Bibl. hisp. nova*, mentionne les diverses parties de cet ouvrage de Zamora, dont on a encore un poëme en vers héroïques, intitulé *la Saguntina*, Alcala, 1587; Madrid, 1607, in-8°.

ZAMORA (Antoine), médecin, né vers 1570 à Salamanque, y occupa une double chaire de médecine et de mathématiques, et mourut vers 1640. Outre des *Commentaires* sur Gallien et Hippocrate, il a publié : *Pronostico del eclipse del sol, 10 jul. 1600, etc.*, Salamanque, 1600, in-4°, etc.

ZAMORA (Gaspard de), jésuite, né en 1546 à Séville, où il mourut en 1621, a publié : *Concordantiæ sacrorum Bibliorum duobus alphabetis*, etc., Rome, 1627, in-fol., rare.

ZAMORA (Jean-Marie), capucin, né à Udine en 1579, mort à Vérone en 1649, est auteur de *Disputat. theologicæ de Deo uno et trino*, Venise, 1626, in-fol., et d'un autre écrit latin sur la perfection de la Ste. Vierge, ibid., 1629, in-fol.

ZAMORA (Bernard de), savant religieux de l'ordre du Carmel, né vers 1720 à Zamora, dans le royaume de Léon, mort à Salamanque en 1785, est auteur d'une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8°; et d'une traduction espagnole de l'*Histoire des séminaires* de Giovanni, Salamanque, 1778, in-8°.

ZAMORI ou **ZAMOREO** (Gabrio), en latin *Gabrius de Zamoreis*, né vers 1320 à Parme, y fut nommé membre du conseil en 1347. Il remplit depuis la charge d'intendant de J. Visconti, archevêque de Milan, dont il a composé l'épitaphe, rapportée par les divers auteurs de l'histoire ecclésiastique d'Italie, et revint s'établir comme avocat dans sa patrie, où il mourut vers 1400. Zamori fut lié avec Pétrarque : une *lettre* en vers latins qu'il lui avait écrite, a été publiée par Melius dans la *Vie* d'Ambros. Traversari. Il avait aussi composé deux re-

cueils de vers latins, et un traité *de Virtutibus et earum oppositis*, qui se sont perdus.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand chancelier de Pologne, né en 1541 à Skokow, dans le palatinat de Culm, fut envoyé à Paris pour faire ses études, qu'il alla terminer en Italie, et, de retour dans sa patrie, fut promu à divers emplois publics. Il fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris en 1573, pour porter au duc d'Anjou l'acte de son élection au trône de Pologne. Plus tard, Étienne Battori ayant été appelé au trône à la place du duc d'Anjou, ce prince, dont Zamoyski avait favorisé l'élection, le nomma grand chancelier. Ce ministre justifia la confiance du monarque. Placé en 1580 à la tête de l'armée polonaise, il abaissa l'orgueil d'Ivan IV, czar de Moscovie, auquel il reprit plusieurs provinces et en ravagea d'autres, et fit un grand nombre de prisonniers. Après avoir forcé ce prince à demander la paix, il mit les frontières de la Pologne en sûreté contre les invasions des Tartares, et revint à Cracovie, où le roi lui donna sa nièce en mariage. A la mort de Battori, la plupart des magnats polonais voulurent lui déférer la couronne; mais il la refusa, et employa toute son influence pour faire élire Sigismond, prince de Suède. Ce grand homme, dont l'historien de Thou, son contemporain, a fait un brillant éloge, mourut en 1605 à Zamosc, ville qu'il avait fondée dans ses domaines, et où il avait formé une université, ainsi que d'autres établissements de tout genre. Adam Bursius a publié : *Vita et obitus magni J. Zamoscii*, Varsovie, 1619, in-8°. Le comte Thadée Mostowski a aussi publié la *Vie de J. Zamoyski, chancelier et grand hetman de la couronne de Pologne*, Varsovie, 1805, in-8°.

ZAMOYSKI (Étienne), de la famille du précédent, faisait ses études à Padoue, lorsqu'il publia, en 1593 : *Analecta lapidum vetustorum et aliarum in Daciâ antiquitatum*, etc., réimprimé dans les *Commentaria de republicâ romanâ* de Wolfang Lazius.

ZAMOYSKI (Jean II), palatin de Sandomir, était un fils de Thomas Zamoyski, grand chancelier de Pologne, et de Catherine, duchesse d'Ostrorog; par conséquent il avait pour aïeul le célèbre chancelier d'Étienne et de Sigismond III. Né en 1626, et appelé par sa naissance aux premières dignités de l'État, il joignait à ces avantages des richesses qui auraient pu suffire à un prince. Il fut d'abord châtelain de Kalisch, assista en 1649 à l'élection et au couronnemment du roi Jean-Casimir à Cracovie, et marcha avec lui, en 1651, contre les Cosaques et les hordes tartares révoltées. Il montra dans cette campagne un courage digne de ses ancêtres, et contribua surtout au gain de la bataille de Beresteczki, dans laquelle il partagea, avec plusieurs Polonais du premier rang, le commandement de l'aile gauche de l'armée. Le monarque reconnut ses services en le nommant palatin de Sandomir. Zamoyski ne se conduisit pas avec moins de bravoure dans la malheureuse guerre de la succession, et resta fidèle au parti de Jean-Casimir, tandis que Charles-Gustave faisait ravager la Pologne par ses Suédois, et tonnait aux portes de Varsovie; il fut un de ceux qui le harcelèrent avec le plus d'opiniâtreté et de succès, et soutint sans se rendre un long siége dans sa forteresse de Zamosc. Varsovie ayant été ensuite remise aux Polonais par les Suédois, qui l'avaient momentanément occupée, on confia à la garde de Zamoyski plusieurs prisonniers importants de l'armée ennemie, entre autres le feld-maréchal de Wittenberg et le président Ersk, qui allèrent habiter son château et y demeurèrent jusqu'à leur mort. En 1659, il alla, à la tête d'une armée levée dans ses terres, combattre le czar dans l'Ukraine, et l'année suivante il se rendit à la diète de Varsovie, où il donna sa sanction à la paix d'Oliva, qui mit fin aux hostilités avec la Suède. Il fut aussi un de ceux qui en 1663 restèrent unis de vœux et d'intentions avec le roi Jean-Casimir; et, conjointement avec l'évêque de Cujavie et le prince Lubormiski, il parvint à calmer le mécontentement des confédérés, et à les amener ainsi que leur chef Chwiederski à la soumission. Le palatin de Sandomir mourut subitement le 2 avril 1665, à une diète de Varsovie.

ZAMOYSKI (André), fils de Michel Zdzislas Zamoyski, palatin de Smolensk, et d'Anna Dzialynska, naquit à Biezun en 1716. Il fit ses premières études avec son frère Zamoyski à Thorn en Pologne, dans les écoles des jésuites, où André resta jusqu'en 1732. Après la mort de leur père, lorsque son frère aîné eut hérité du majorat de Zamosc, établi dans cette famille au 16e siècle, par le célèbre Jean Zamoyski, André partit pour l'étranger. Il s'appliqua pendant deux ans, à Lignitz, aux mathématiques et à la science du droit. En 1739 il se rendit à Paris pour se perfectionner dans ces sciences qu'il aimait. Rentré en 1740 dans sa patrie, ayant trouvé ses frères en mésintelligence au sujet du partage de leur fortune, il leur céda sa part pour les accorder, et alla lui-même sans aucune fortune s'enrôler au service de Saxe, très-bon apprentissage militaire à cette époque. En 1745, il commanda le régiment du prince Albert, fils du roi de Pologne. En 17.. il quitta ce service avec le rang de général-major. Rentré de nouveau dans son pays, il y fut élevé à la dignité de maréchal du tribunal et exerça une très-heureuse influence sur cette magistrature, pour le redressement des nombreux abus qui se commettaient dans l'administration de la justice. A l'époque de la diète de convocation, après la mort d'Auguste III, Zamoyski alors palatin d'Inowraclaw, contribua puissamment à l'acceptation d'une loi qui régla les affaires militaires, économiques, et celles de la justice. Stanislas-Auguste Poniatowski appréciant ses talents et sa probité, lui confia en 1764 les sceaux de la couronne. Cette charge importante lui permit de s'employer vivement pour le bien du pays. Il ne cessa de réclamer de la nation l'augmentation de l'armée et l'amélioration de l'éducation nationale. Le soin qu'il mit toujours à combattre tous les abus et à contenir plusieurs de ses collègues au ministère, qui se permettaient des malversations, le forma de bonne heure à supporter patiemment les dures persécutions dont furent payés pendant le cours de sa vie la plupart des éminents services qu'il rendit à l'État. La diète de 1767, atteinte dans sa dignité par l'influence déplorable que les Russes y exercèrent et par le violent enlèvement des vertueux et zélés Gaëtan Soltyk, évêque de Cracovie, de Zaluski, évêque de Kiow, de Rzewuski et de son fils, qui furent relégués dans les déserts de la Sibérie, trouva dans Za-

moyski un des plus inébranlables citoyens. Révolté d'une démarche aussi atroce de Repnin, ambassadeur russe, il déposa les sceaux de la couronne, en déclarant qu'il ne les reprendrait que lorsque ces membres de la diète seraient rendus à leur patrie. Depuis, il ne voulut accepter aucune charge, hormis celle de membre de la commission d'éducation nationale : il contribua à faire casser la commission chargée des biens laissés par les jésuites, laquelle sous la présidence d'Ignace Massalski, évêque de Wilna, s'était permis d'indignes malversations. Zamoyski vivait dans la retraite, lorsqu'à la diète de 1776, le roi exposa le projet d'un nouveau code de lois, pour lequel l'ensemble de la législation polonaise devait être revisé. Ce monarque proposait d'en confier l'exécution à un seul homme auquel on donnerait plein pouvoir de rédiger, d'abréger, de changer, d'éclaircir tout ce qui, dans les huit volumes des constitutions polonaises, lui paraîtrait impropre, obscur, équivoque ou contradictoire; qui aurait la faculté d'appeler à son aide telles personnes qu'il jugerait à propos, et serait tenu de l'achever en deux ans, pour le présenter à la sanction de la prochaine diète. Le roi termina son discours en indiquant comme le plus digne d'être choisi, l'ancien grand chancelier de la couronne, André Zamoyski. Son caractère personnel, ses vertus, son application et ses lumières dans tout ce qui concerne l'administration de la justice, le rendaient en effet très-propre à remplir les vues et le but qu'on se proposait. Aussi le roi n'eut-il pas plutôt achevé de parler, qu'on le remercia par acclamations. Le projet que Stanislas-Auguste avait préparé lui-même ayant été lu près du trône par Moszinsky référendaire de Lithuanie, il voulut le mettre en délibération; mais par une seconde acclamation générale, on demanda qu'il fût signé sur-le-champ par les maréchaux de la diète et par les députés; cependant le célèbre maréchal Mokronoski demanda à trois reprises, si tout le monde était d'accord pour cette signature; le consentement fut répété chaque fois avec une unanimité et un empressement dont a vu peu d'exemples et le projet fut signé immédiatement. Cette journée à jamais mémorable dans les annales de la république polonaise, cette preuve de confiance, la plus grande dont puisse être honoré un citoyen par les représentants d'une nation, mit le comble à la gloire de Zamoyski. Pendant que cela se passait dans la salle de la diète, ce vertueux Polonais, tranquille dans sa maison, n'en avait pas le moindre soupçon. Il fut tout surpris lorsque le maréchal Mokronoski, à l'issue de la séance, vint lui annoncer de la part du roi et des états, la haute marque d'estime et de confiance qu'ils venaient de lui donner. Zamoyski recueillit les avis des hommes les plus éclairés de la nation, et son travail parut au terme prescrit. Cependant il s'adressa au prince Lubomirski, grand maréchal de la couronne, pour obtenir que son code pût être répandu dans les provinces avant d'être soumis aux délibérations de la diète. Le roi accéda à cette demande, et on remit en conséquence la présentation de ce code à la diète de 1780. Mais les ennemis de l'ordre public réunis aux agents moscovites qui travaillaient sans cesse à renverser tous les projets tendant à sauver de l'anarchie la malheureuse Pologne, et la coupable opposition d'un grand nombre de nobles attachés au maintien de l'oppression de la classe des cultivateurs, firent échouer les vues généreuses et salutaires de Zamoyski. Ni son exemple, car le premier en Pologne il abolit, en 1760, le servage et la corvée dans ses terres de Bilzun; ni celui de Joachim Chreptowicz à Szczorse, de l'abbé référendaire Paul Brzostowskis à Pawlow, du prince Stanislas Poniatowski, neveu du roi, dans ses terres, n'eurent la puissance de faire accéder la majorité des nobles propriétaires aux principes éclairés que Zamoyski a proclamés dans son code. Des pamphlets et des brochures qui condamnaient cet ouvrage, furent répandus avec profusion. En conséquence toutes les instructions données aux nonces dans le temps des diétines, portaient la non-acceptation des lois proposées par Zamoyski. A peine la diète de 1780 fut-elle ouverte, que le maréchal ou président de l'assemblée présenta le livre des nouvelles lois; mais les esprits enflammés d'une prévention fâcheuse, firent retentir des voix d'oppression et de haine à toute sorte d'innovation, et l'ardeur fut poussée au point de proclamer que, dorénavant, à aucune des diètes suivantes, ces mêmes projets ne pourraient être représentés à la délibération de l'assemblée. Les injures les plus fortes furent dirigées contre la personne du vertueux Zamoyski, mais il faut rendre justice au caractère du prince Casimir Poniatowski, nonce de Varsovie et frère du roi, en ce qu'il fut du petit nombre de ceux qui, par leurs discours, leur honorable intervention, défendirent Zamoyski contre l'implacable ressentiment d'une assemblée aveuglée et coupable. C'est ainsi qu'on écarta de sages lois qui, dix ans plus tard, servirent de base à cette mémorable constitution qui fut proclamée le 3 mai 1791, époque où le patriotisme et le dévouement à la cause sacrée du bien public, dont Zamoyski était pénétré, reçurent enfin l'éloge qu'ils méritaient. Indifférent pour lui-même, touché vivement des calamités dont sa patrie fut affligée, il se montra continuellement aussi respectable dans la vie privée qu'il l'avait été dans le sénat. Quoique dans un âge avancé, il entreprit néanmoins le voyage d'Italie. La Pologne témoigna sa reconnaissance à Zamoyski, en se servant des lois qu'il avait voulu lui donner, pour faire la nouvelle constitution. Il se trouvait alors à Bologne, et y reçut la nouvelle de la proclamation de la constitution du 3 mai 1791. Pénétré des sentiments les plus vifs, il s'empressa de rentrer dans sa patrie, pour partager le bonheur de ses concitoyens; mais cette consolation ne fut pas de longue durée. Le vénérable vieillard termina ses jours à Zamosc, le 10 février 1792. L'épouse d'André Zamoyski, née Constance, princesse CZARIORYSKA, s'est illustrée par ses bienfaits et par sa grandeur d'âme. Après avoir aboli la servitude personnelle dans ses domaines, elle y fit ériger des magasins de réserve pour les temps de famine; dans les grandes communes elle établit un médecin, une pharmacie; et à Zamosc un hôpital. L'académie de cette ville lui doit son cabinet de physique et d'histoire naturelle. Elle mourut à Vienne le 19 février 1796.

ZAMPI (Joseph-Marie), missionnaire, était du nombre des religieux théatins qui furent désignés, en 1632, par le pape Urbain VIII pour aller ramener les Mingréliens à l'unité de l'Église. Dans leur traversée les mis-

sionnaires, après avoir couru beaucoup de dangers, furent pris par les Turcs qui les menèrent à Constantinople. Les religieux furent plusieurs fois menacés de perdre la vie : enfin, par le crédit du roi de France qui intervint en leur faveur, ils continuèrent leur voyage, et purent remplir leur mission dans la Mingrélie où six ans auparavant d'autres théatins les avaient précédés. On a du P. Zampi : *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, insérée dans le tome VII du *Recueil des voyages au Nord*. Cette traduction est de Chardin. Quoique ce livre traite principalement de ce qui concerne la religion des Colchéens, on y trouve des détails intéressants sur les mœurs de ces peuples, et il a fourni des renseignements aux auteurs qui même récemment ont écrit sur ces contrées.

ZAMPI (le père Félix-Marie), célèbre prédicateur italien, était né, vers la fin du 17e siècle, d'une famille distinguée, à Ascoli, ville épiscopale de la Marche d'Ancône. Après avoir achevé ses études avec succès, il embrassa la règle du Carmel, et ne tarda pas à se distinguer dans la chaire évangélique. Un débit noble et imposant, des gestes aisés et naturels, l'art de présenter ses idées d'une manière neuve et pittoresque, le placèrent bientôt au-dessus de tous les prédicateurs contemporains. Cependant on lui a reproché, et avec raison, de ne pas se montrer assez difficile sur le choix des expressions et des images, et de se permettre quelquefois des tableaux et des descriptions peu compatibles avec la gravité de la chaire. La gaieté quelquefois bouffonne du P. Zampi ne l'empêchait pas de remplir avec exactitude ses devoirs de religion. Il jouissait de l'estime de ses confrères; et il fut revêtu successivement des principaux emplois de son ordre. Les vers qu'il composait dans ses loisirs ajoutèrent encore à sa réputation, et lui méritèrent l'honneur d'être associé à diverses académies. Sur la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et il y mourut en 1774. Ses sermons sont restés manuscrits. Outre des *Rime* dans les recueils du temps, on a de lui : *Il vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, etc., Venise, 1754, in-8°; *Parafrasi delli treni di Geremia, tradotti in versi volgari con l'annotazioni cavate da' sagri spositori e santi Padri*, ibid., 1756, in-8°.

ZAMPIERI. *Voyez* **DOMINIQUIN.**

ZAMPIERI (Camille), littérateur, né en 1701 à Imola, d'une famille patricienne, s'établit à Bologne, en devint gonfalonier, et y mourut le 11 janvier 1784, membre de la plupart des sociétés savantes d'Italie. Fabroni, dans ses *Vitæ Italorum*, etc., tome XII, donne des détails sur la vie et les productions de Camille Zampieri, dont il suffira de citer : *Poesie lat. ed ital.*, Plaisance, 1755, in-8°; *Tobbia, ovvero della educazione*, etc., Cagliari, 1778, in-4°; et *Poesie liriche ital.*, ouvrage posthume, 1784, in-4°.

ZAMPINI (Mathieu), jurisconsulte de Recanati, dans la Marche d'Ancône, suivit en France la reine Catherine de Médicis, se montra très-zélé partisan de la Ligue, et quitta le royaume après la soumission de Paris à Henri IV. On a de lui : *de Origine et atavis Hugonis Capeti*, etc., Paris, 1581, in-8°, ouvrage rempli de fables et de rêveries ; *Degli stati di Francia e della loro potenza*, ibid., 1587, in-8°, traduit en français (par J. D. Montlyard), ibid., 1588, in-8° et d'autres pamphlets dans le sens des ligueurs.

ZANARDI (Michel), dominicain, né en 1570, à Orgnano, dans le Bergamasque, professa la théologie à Bologne, Milan, Vérone, Crémone, Venise et Faenza, et mourut à Milan en 1641. On a de lui : *Directorium confessorum et theologor.*, Crémone, 1612-14, 3 vol. in-8°; des *Commentaires* latins sur Aristote et sur Thomas, et plusieurs opuscules ascétiques en italien. On en trouve la liste dans le tome II des *Script. ordinis prædicator.*, tome II, page 529.

ZANCHI (Jean-Chrysostôme), né vers 1490 à Bergame, où il mourut en 1566, supérieur général de l'ordre des chanoines réguliers de Latran, avait été d'abord (1540) prieur, puis premier abbé de la maison du Saint-Esprit. On a de lui : *De orobior. sive cenomanor. origine*, etc., Venise, 1541, in-8° ; et un panégyrique latin adressé à Charles V, sans date, in-4°.

ZANCHI (Basile), frère du précédent, membre de l'Académie romaine sous le nom de *Petreius Zanchus*, né à Bergame vers 1501, entra aussi dans l'ordre des chanoines de Latran, s'adonna à la poésie latine avec un grand succès, et mourut à Rome en 1558, dans un cachot, pour avoir, selon Tiraboschi (*Stor. della letterat. ital.*), désobéi aux ordres du pape Paul IV, qui avait enjoint aux religieux vivant hors de leur cloître d'y rentrer sur-le-champ. Mais il est plus vraisemblable que Zanchi ne fut traité si rigoureusement que parce qu'il avait embrassé les nouvelles opinions religieuses. Ses ouvrages sont : *De horto Sophiæ libri II*, etc., avec quelques poëmes, Rome, 1540, in-4°; 1555, in-8°; *Poemata, libri VIII*, ibid., 1550, 1553, in-8°, Bergame, 1747, in-8°; *Verborum. latinor. ex variis auctoribus Epitome*, etc., Rome, 1541, in-4°; Bâle, 1543, in-8°; *Epithetorum comment.*, ibid., 1542, in-4°; réimprimé sous le titre de *Dictionn. poeticum*, etc., 1612, in-8°; *In omnes divinos libros notationes*, Rome, 1555 ; Spire, 1558, in-4°; Cologne, 1602, in-8°.

ZANCHI (Jérôme), théologien protestant de la famille des précédents, né le 2 février 1516, près de Bergame, entra dès l'âge de 15 ans chez les chanoines de Latran; mais ayant eu l'occasion de connaître Pierre Martyr, séduit par les discours de ce novateur, il embrassa les principes de la réforme, et s'enfuit de l'Italie en 1550. S'étant rendu à Strasbourg en 1553, il y souscrivit la confession d'Augsbourg, avec quelques restrictions, et obtint la permission de donner des leçons sur l'Écriture sainte, ainsi que sur la philosophie d'Aristote. Il fut ensuite appelé à Heidelberg pour y professer la théologie, et y mourut le 19 novembre 1590. Ses ouvrages tous en latin, ont été recueillis par Sam. Crispin, Genève, 1613-19, 8 tomes in-fol., que l'on trouve reliés en 3 vol. On a une *Vie* de ce théologien, suivie du catalogue de ses ouvrages, par Gallizioli, Bergame, 1785, in-8°.

ZANCHI (Bernard), gentilhomme florentin, fut un des fondateurs de l'académie de la *Crusca*, établie en 1582.

ZANCHI (Lelio), de Vérone, mort le 23 septembre 1588, en allant prendre possession de l'évêché de Retino, que lui avait conféré Sixte-Quint, avait, quoique engagé dans les ordres, rempli diverses fonctions muni-

cipales. Le sénat de Venise, qui lui confia diverses missions près du saint-siége, l'avait créé chevalier doré. On cite de lui : *De privilegiis Ecclesiæ et casibus reservatis*, Vérone, 1587, in-fol., etc.

ZANCHI (Jean-Baptiste et Jérôme) étaient ingénieurs à Pesaro dans le 16e siècle. On a du premier : *Trattato del modo di fortificar le città*, Venise, 1560; le second a laissé un *Trattato delle offese e difese delle fortezze*, Venise, 1601, à la suite des dialogues de J. Lantieri.

ZANE (Jacques), né à Venise en 1529, mort prématurément en 1560, conseiller à la Canée, dans l'île de Candie, a laissé des poésies (*Rime e sonetti*), recueillies par D. Atanagi, Venise, 1561 et 1562, in-8o, avec la *Vie* de l'auteur par Ruscelli. Quelques-unes de ces pièces se trouvent dans les *Rime diverse* de Dolce, Venise, 1551, in-8o.

ZANE (Bernard), de la famille du précédent, a laissé quelques opuscules et pièces de vers, mentionnés au tome Ier, page 177, des *Scrittori veneziani*.

ZANETTI (le comte Antoine-Marie), né à Venise en 1680, se livra en amateur à la culture des arts, particulièrement à la gravure, et après avoir visité les diverses écoles d'Italie, voyagea en Angleterre et en France. Il imagina de suppléer, par une méthode qui lui appartient, au procédé, perdu depuis longtemps, que Hugues de Carpi et autres maîtres avaient employé dans la gravure en bois, pour obtenir différentes teintes et rendre le clair-obscur. Son cabinet d'antiques était des plus riches, et sa seule collection de pierres gravées avait dû lui coûter des sommes très-considérables (le *Catalogue* en a été publié par Gori, Venise, 1758, in-fol., 80 pl.). Aussi était-il souvent gêné, bien que riche et économe sur tout autre point. Zanetti mourut dans sa patrie en 1766. On lui doit : *Antiche statue greche e romane*, etc., (de la Bibliothèque de Saint-Marc et autres musées publics), Venise, 1740, 2 parties in-fol.; *Diversorum iconum.... series prima et secunda.... quæ ex musæo suo deprompsit et monochromatos typis vulgavit A. M. Zanetti*, ibid., 1743, 2 parties in-fol., rare; et *Raccolta di varie stampe a chiaroscuro tratte*, etc. (recueil de 101 gravures en bois, à l'eau-forte ou au burin), Venise, 1749, 2 parties in-fol., tiré seulement à 30 exemplaires complets, et par conséquent très-rare.

ZANETTI (Jérôme-François), archéologue, de la famille du précédent, né à Venise en 1713, se livra avec ardeur à l'étude des monuments anciens et du moyen âge, se fit connaître par des dissertations savantes sur divers points obscurs de l'histoire de Venise et de l'Italie, fut professeur en droit à l'académie de Padoue, et mourut dans cette ville en 1782. On trouve dans le *Giornale letterario* du P. Contini, 1783, page 223, et dans le tome II, page 16, des *Saggi scientifici* de l'Académie de Padoue, l'*Éloge* et la liste détaillée des ouvrages de J. F. Zanetti, dont on citera seulement : *Ragionamento dell' origine e dell' antichità della moneta veneziana*, Venise, 1750, in-8o; *Nuova transfigurazione delle lettere etrusche*, ibid., 1751, in-4o; et *Chronicon venetum... Joann. Sagornino vulgò tributum*, etc., avec notes, ibid., 1765, in-8o.

ZANETTI (Antoine-Marie), frère du précédent, né à Venise, en 1716, prit le surnom d'*Alexandre*, pour n'être pas confondu avec son cousin, fut conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc, et mourut en 1778, après avoir publié : *Varie Pitture a fresco de principali maestri veneziani*, etc., Venise, 1760, petit in-fol.; *Della pittura veneziana e delle opere pubbliche de veneziani maestri lib. V*, ibid., 1771, 1794, in-8o.

ZANETTI (Bernardino), historien, né en 1690 à Castel-Franco (Trévisan), mort en 1762, curé du bourg de Postuoma, a publié : *Del regno de Longobardi in Italia, memorie storico-critico-cronologiche*, Venise, 1753, 2 vol. in-4o. On a aussi de lui des méditations sous le titre de *Frutto del ritiro*, ibid., 1750, 2 vol. in-12.

ZANETTI (Guido), né en 1741 au château de Bassano, dans le territoire de Bologne, fut d'abord simple commis, puis recteur de la banque de cette ville; il acquit des notions très-étendues dans l'étude des monnaies, se livra ensuite avec le même zèle à la numismatique, et devint conservateur du musée des antiques de Ferrare. La mort le surprit en 1791, avant qu'il eût mis la dernière main à son grand ouvrage intitulé : *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia*, Bologne, 1775-89, 5 vol petit in-fol. L'auteur a laissé de nombreux matériaux pour continuer cet ouvrage, qui devait compléter le recueil d'Argellati (*De monetis Italiæ*). On trouve une *Notice* sur G. Zanetti dans le tome IX des *Scritt. bolognesi*, du comte Fantuzzi.

ZANETTINI (Jérôme), né vers 1430 à Bologne, où il mourut le 8 avril 1493, y avait occupé de 1459 à 1472 une chaire de droit qu'il reprit après en avoir rempli une de droit canon à Pise pendant six années. On a de lui : *Contrarietates sive diversitates inter jus civile et canonicum*, etc., Bologne, 1490, in-fol.; quelques autres écrits de jurisprudence, insérés, ainsi que le précédent, dans le *Tractatus tractatuum*, de Fr. Ziletti; *Conclusio et comprobatio alchimiæ*, dans le tome IV du *Theatrum chimicum*.

ZANFORTI. *Voyez* **FORTI**.

ZANI (Hercule), voyageur, mort à Bologne, sa patrie, en 1684, avait commencé ses excursions en 1669. Parti deux ans après de Varsovie pour Moscou, à la suite de l'ambassade polonaise, il recueillit sur ce pays les matériaux contenus dans l'écrit publié après sa mort par son frère sous le titre de *Relazione e viaggio della Moscovia*, Bologne, 1690, in-12.

ZANI (Valerio), mort à Bologne le 16 décembre 1696, publia de nouveau (sous le pseudonyme d'*Aurelio Anzi*) la relation précédente dans un recueil intitulé : *Il Genio vagante, biblioteca curiosa di cento e più relazioni de' viaggi stranieri*, etc., Parme, 1691-1693, 4 vol. in-12, avec cartes et figures, assez rare. Ce même Valerio, connu surtout dans son temps comme poëte, a laissé une foule d'opuscules mentionnés par J. Fantuzzi et Orlandi.

ZANI (Jean-Louis), frère du précédent, tué en Hongrie l'an 1671, officier au service de l'Autriche, est auteur de *Lettres* insérées dans la collection des voyages dont on vient de parler, et où l'on remarque aussi des extraits de la Martinière, Martans, Ger. de Weerdt, Fr. Negri, V. Flava, Berni, Tavernier, Olearius, Martini, etc.

ZANIBONI (le comte Antoine), littérateur, naquit

vers la fin du 17e siècle à Bologne d'une famille distinguée, dans laquelle le goût des lettres et des arts était héréditaire. Initié dès son enfance aux mystères de la poésie, il en fut toute sa vie un des plus ardents zélateurs. En 1717, il fonda l'académie *de' Nascosti*, qu'il eut le plaisir de voir prospérer longtemps. Zaniboni mourut le 6 août 1767. Outre des traductions de la *Rodogune* de Corneille, de l'*Andromaque* de Racine, d'*Ésope à la cour* de Boursault, il a publié des *Sermons*, des *Panégyriques* et des *Discours* sur divers sujets ; mais il est principalement connu par une foule de *Drammi per la musica* et d'*Oratorios*. Voyez pour plus de détails les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

ZANNICHELLI (Jean-Jérome), naturaliste, né à Modène en 1662, s'établit pharmacien à Venise, et se livra spécialement à l'étude des fossiles. Il obtint le titre de médecin et physicien du gouvernement, dans toute l'étendue des États vénitiens, et mourut le 11 janvier 1729. On cite de lui, entre autres ouvrages : *Promptuarium remediorum chymicorum*, Venise, 1701, in-8°; *De ferro ejusque nivis præparatione*, etc., ibid., 1713, in-8°; et 1719, in-4°; *De lithographiâ duorum montium... Epistola*, 1721, in-4°, etc. Ses *Opera posthuma*, 1730, in-4°, furent publiés par Jean-Jacques, son fils, qui fit paraître également son *Istoria delle piante che nascono ne' lidi intorno a Venezia*, ibid., 1735, in-fol., avec 311 figures, et précédée d'une *Vie* de l'auteur.

ZANNONI (Jean-Baptiste), célèbre archéologue, mort à Florence en 1832, âgé de 58 ans, avait pendant de longues années rempli les fonctions de secrétaire à l'Académie della Crusca, et de directeur des antiques du duché de Toscane. Indépendamment de ses ouvrages d'érudition sur la littérature latine, grecque et étrusque, sa *Galerie royale de Florence* suffit pour le mettre au rang des savants les plus distingués.

ZANNOWICH (Stéfano), aventurier, né le 18 février 1751 à Pastrovicio, bourg de l'Albanie, suivit à Venise vers 1760 son père, marchand de chaussures, qui s'établit dans cette ville, dont la police l'obligea de s'éloigner. Cet homme, qu'on représente comme un escroc, de retour en Albanie, acheta la seigneurie de Pastrovicio, et fit donner à ses deux fils Primislas et Stéfano une éducation brillante. Après avoir terminé leurs études à Padoue, les deux frères vinrent à Venise, d'où l'aîné se fit bientôt chasser au même titre que son père. Stéfano suivit son frère à Florence, en France, en Angleterre, en Hollande; mais, lassé de la vie ignoble que Primislas lui faisait mener, il le quitta, résolu de tenter la fortune par des moyens moins vulgaires. Il se rend d'abord au pays des Monténégrins, où il se donne pour le czar Pierre III; mais démasqué, il passe en Pologne, s'y fait reconnaître comme le prince Castrioto, descendant de Scanderbeg. A l'aide des sommes que lui valut son titre supposé, il vint faire d'autres dupes à Berlin, à Dresde, à Vienne, changeant de nom dans chaque ville, sous le prétexte qu'il avait des motifs de cacher son illustre naissance. Forcé de quitter l'Allemagne, où il était devenu suspect, il se rendit à Rome sous le nom de *Warta*; mais expulsé de cette ville et bientôt de l'Italie, il revint en Allemagne, et après avoir erré quelque temps, il passa en Hollande, dans les Pays-Bas, où il réussit à duper plusieurs seigneurs, entre autres le prince de Ligne, puis se retira dans un ermitage, près de Ratisbonne. Informé d'une rupture prochaine entre la Hollande et l'empereur Joseph II, il offrit aux États-Généraux un corps auxiliaire de 10 à 20,000 Monténégrins, et emprunta des banquiers d'Augsbourg jusqu'à 80,000 florins. Arrêté sur les plaintes de ses créanciers et reconnu pour le frère de Primislas, Stéfano prévint le supplice qui l'attendait, en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre. On le trouva baigné dans son sang le 25 avril 1785. Son cadavre fut traîné sur la claie et jeté à la voirie. On a de cet aventurier plusieurs ouvrages singuliers et peu connus en France. Barbier en a donné la liste incomplète dans son *Supplément à la correspondance de Grimm;* les principaux sont : *Opere diverse*, Milan et Paris, 1773, 3 tomes in-8°; *Opere postume*, Dresde, 1775, in-8° (Zannowich avait alors répandu le bruit de sa mort, et il parut dans le *Giornale enciclopcd.* de Vicence, février 1774, un *Éloge* de cet aventurier); *Lettres turques*, Leipzig, 1777, 2 vol. in-8°; *Épître et Chansonnelles amoureuses d'un Oriental.... écrites à Frédéric Guillaume de Prusse et à Gertrude de Pologne*, etc., 1779, in-8°, avec le portrait de l'auteur, sous le nom du *Prince Castrioto d'Albanie II*. L'auteur de l'*Histoire de la vie et des aventures de la duchesse de Kington* a donné à la suite de cet ouvrage un *Précis sur le prétendu prince d'Albanie*, qui avait été sur le point d'épouser cette femme célèbre.

ZANOBI (Sostegno de'), poëte italien du 14e siècle, né à Florence, n'est connu que par un poëme en XL chants, publié d'abord sous le titre de *Questa si è la* Spagna *historiata*, etc. (Milan, 1539, in-4°; Venise, 1568, in-8°), et ensuite sous celui de *Libro chiamato la Spagna, qual tratta li gran fatti*, etc., Venise, 1640, in-8°. Le sujet de ce poëme est la dernière expédition de Charlemagne.

ZANOBI DEL ROSSO, Florentin, a publié, sous le voile de l'anonyme, un poëme de l'*Art d'aimer* en rimes tierces et en deux chants. Ces chants eux-mêmes sont divisés en 44 *capitoli*. Le style est bien celui de l'épître et de la satire italiennes en rimes tierces; mais la gravité avec laquelle l'auteur débite des préceptes qui ne sont pas toujours nobles empêche qu'on ne lise l'ouvrage avec plaisir. Au reste, on ne peut nier que Zanobi ne procède méthodiquement, et ne soit souvent un homme d'excellent conseil.

ZANOLI. *Voyez* **STRATA**.

ZANOLINI (Antoine), célèbre orientaliste, naquit en 1693 à Padoue, de parents vertueux, et à 14 ans fut admis au séminaire de cette ville. Doué d'une vaste mémoire, d'un esprit vif, il y joignait un désir insatiable d'apprendre, et un tempérament robuste, qui lui permettait de supporter les plus grandes fatigues. Après avoir achevé ses humanités, il apprit les langues orientales, et fit en même temps ses cours de philosophie et de jurisprudence. A 20 ans il reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit. Ses maîtres désirèrent l'avoir pour collègue, et il consentit avec joie à se livrer à la carrière de l'enseignement. Il remplaça dans la chaire de syriaque et d'hébreu Jos. Parini, que le roi de Sardaigne venait d'appeler à l'académie de Turin. Ha-

tile à ménager son temps, Zanolini sut, sans négliger ses devoirs de professeur, trouver du loisir pour la culture des lettres, et la rédaction des ouvrages qui devaient lui assurer une place parmi les premiers orientalistes du 18e siècle. Chaque année il relisait les plus beaux ouvrages des écrivains de l'ancienne Rome : aussi personne n'a possédé mieux que lui toutes les ressources de la langue latine. Ne vivant qu'avec ses livres, il était presque étranger aux usages de la société. Souvent on le voyait s'arrêter dans les rues pour causer avec des enfants ou avec des gens du peuple; il se mêlait aux jeux bruyants de ses élèves, et l'illustre professeur ne dédaignait pas, aux heures de récréation, de disputer le prix de la course avec ses écoliers. Satisfait de son sort, jamais il n'ambitionna des chaires plus brillantes, ni de plus forts appointements. Sa vie s'écoula paisible, sans chagrin et sans maladie. Averti par une première attaque d'apoplexie, en l'année 1759, il se démit de la place qu'il avait remplie 45 ans avec honneur; et, abandonnant la pension qui lui était due, revint dans sa famille se préparer à la mort par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut, comme il l'avait pressenti, d'une seconde attaque, le 19 février 1762. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Quæstiones è sacrâ Scripturâ ex linguar. orientalium usu ortæ*, Padoue, 1725, in-8°; *Lexicon hebraicum*, etc., 1732, in-4°, très-estimé; *Grammatica linguæ syriacæ*, 1742, in-8°; *Lexicon syriacum*, etc., 1747, in-4°; *Lexicon chaldaico-rabbinicum*, etc., 1747, 2 vol. in-4°; *Ratio institutioque addiscendæ linguæ chaldaicæ*, etc., 1750, in-4°. (Voyez les *Vitæ viror. illustr. seminar. Patavini*, de J. B. Ferrari, p. 196-202.)

ZANONI (Jacques), né en 1615 à Montecchio (Lombardie), mort le 24 août 1682, gardien du jardin botanique de Bologne, qu'il enrichit d'un grand nombre de plantes exotiques, avait remplacé dans cet emploi Paul Gatto en 1642. Il fut en relation avec les plus illustres savants de l'époque. Il avait entrepris sous le titre de *Storia botanica delle piante più rare*, un ouvrage dont il ne put mettre au jour que la première partie, Bologne, 1675, in-fol. — Son fils, Peregrino ZANONI, en a publié une traduction latine, ibid., 1742, in-fol., fig., précédée de la *Vie* de l'auteur.

ZANONI (Antoine), agronome, né à Udine le 18 juin 1696, s'occupa avec ardeur de l'agriculture, introduisit dans le Frioul la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, propagea la culture de la vigne et l'améliora, ainsi que plusieurs autres parties de l'économie rurale. Il mourut en 1770. On a de lui : *Lettres sur l'influence de l'agriculture*, etc., Venise, 1763, 7 vol. in-8°; *De la formation et de l'usage de la tourbe*, etc., 1767, in-4°; *De la culture et de l'usage des patates*, etc., 1767, in-4°; *De la marne et des autres fossiles pour engrais*, 1768, in-4°; *Essai d'histoire de la médecine vétérinaire*, 1770, in-8°; *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, Udine, 1771, in-8°, précédé de l'*Éloge* de l'auteur.

ZANONI (Athanase), comédien italien du 18e siècle, né à Ferrare, se distingua par ses talents dramatiques, son instruction et les qualités de son cœur. Nul ne l'égalait pour la grâce de la prononciation et le piquant des reparties. On a de lui un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre*, Venise, 1787. Étant entré dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, Zanoni était devenu son beau-frère. Il mourut au mois de février 1792.

ZANOTTI (Jean-Pierre), peintre et poëte, né à Paris en 1674, fut ramené dans son enfance à Bologne, patrie de son père, et entra dans l'atelier de L. Pasinelli. Après la mort de son maître, dont il avait épousé la nièce, il visita la France et l'Allemagne, et, de retour à Bologne, fut nommé secrétaire de l'Académie Clémentine. Il mourut le 28 septembre 1765. Ses tableaux sont très-estimés des connaisseurs; on en voit à Bologne et dans plusieurs autres villes d'Italie. C'est à lui que l'on doit la description des *Pitture esistenti nell' istituto di Bologna*, Venise, 1756, in-fol., et celle des fresques du cloître de Saint-Michel, par L. Carrache, Bologne, 1776, in-fol. Parmi ses ouvrages on distingue : *Storia dell' academ. clementina*, 1739, 2 vol. in-4°; *Didone, tragedia*, 1818, 1824, in-8°; *Poésie*, 1741, 3 vol. in-8°, etc.

ZANOTTI (Hercule), frère du précédent, né à Paris en 1684, mort en 1765, chanoine à Bologne, a publié, entre autres écrits, une *Vie de saint Bruno*, 1741, in-4°; celles de quelques autres saints personnages, 1742-57, 2 vol. in-4°, et laissé manuscrits des *Rime* et d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

ZANOTTI (François-Marie), frère des précédents, né à Bologne le 6 janvier 1692, fit dans sa jeunesse de grands progrès dans les mathématiques. Nommé professeur de philosophie, il devint secrétaire et bibliothécaire de l'institut, et contribua beaucoup à propager le goût des sciences en Italie. Il mourut le 26 décembre 1777. On a de lui : *De la force attractive des idées*, 1747, réimprimé en 1774; *Discours sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1750; *Della forza de' corpi che chiamano viva lib. III*, 1752, in-4°; *De viribus centralibus*, 1762; *Dell' arte poetica*, 1768, in-8°; *Filosophia morale*, 1774; *Poesie volgari e latine*, 1734, in-8°, 2e édition, augmentée, 1757, 2 vol. in-8°. Il eut part aux *Mémoires* de l'institut de Bologne, dont il a publié les 9 premiers volumes.

ZANOTTI (Eustache), astronome, fils de Jean-Pierre et neveu du précédent, né à Bologne le 27 novembre 1709, reçut de son oncle des leçons de mathématiques, apprit les éléments de l'astronomie d'Eustache Manfredi, qu'il remplaça dans sa chaire, devint président de l'institut de sa patrie, et mourut en 1782. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium ex anno 1751 ad annum 1786*, etc., 3 vol. in-4°; *Trattato teorico-pratico di prospettiva*, 1766, in-4°; *La meridiana del tempio di San-Petronio rinuovata*, etc., 1779, in-fol., et plusieurs mémoires dans le Recueil de l'institut de Bologne. (Voyez son *Éloge*, par Fabroni, tome III des *Mem. della soc. ital. di Verona.*)

ZANTANI (Antoine), gentilhomme vénitien, dont la famille est éteinte, florissait dans le 16e siècle. Il possédait un riche cabinet de médailles ; et en 1548 il publia l'histoire numismatique des douze premiers Césars sous ce titre : *Le immagini con tutti i riversi trovati le vite degli imperatori tratte dalle medaglie e dalle istorie*

degli antichi, Venise, in-4°. Cette édition est fort rare. Les planches en sont gravées par En. Vico, qui s'est approprié depuis le travail de Zantani, sans daigner le nommer, même parmi les numismates dont il avait pu consulter utilement les collections.

ZANTEN (Jacob van), médecin hollandais, pratiquait vers 1707 à Harlem, lorsqu'il y fut élu pasteur des *mennonites*. Il n'en continua pas moins d'exercer la médecine jusqu'à sa mort, postérieure à 1729. Paquot, tome II de ses *Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas*, a donné la liste des écrits de Zanten. Il suffira de citer : *Causes de la décadence de la piété chrétienne*, etc., traduit de l'anglais, 1718, in-12; *Vie de Socrate*, etc., traduite de Charpentier, 1710, in-4°.

ZANTFLIET ou **SANTVLIET** (Corneille), chroniqueur flamand, était né, vers la fin du 14e siècle, dans la petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Jacques de Liége, il parvint à la dignité de doyen de l'abbaye de Stavelot, et mourut vers 1462. Ainsi que la plupart des auteurs de chroniques, Zantfliet commence la sienne à la création du monde; mais ses récits n'offrent quelque intérêt que lorsqu'il est parvenu à l'époque où il peut s'appuyer des traditions ou des témoignages contemporains. Ce motif a déterminé les PP. Martenne et Durand à n'insérer dans l'*Amplissima collectio*, V, 67, que la partie de cette *Chronique* qui s'étend de 1230 à 1461. Elle s'y trouve à la suite des chroniques de Lambert Petit (*Lamb. Parvus*) et de Regner, deux autres religieux de l'abbaye de Saint-Jacques, et en forme la continuation. Zantfliet est un historien impartial; et il mérite la confiance en tout ce qui tient aux événements dont il a été le témoin, ou sur lesquels il a pu se procurer des renseignements exacts. Paquot lui a consacré une *Notice* dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, I, 226, édition in-fol.

ZANTI (Jean), professeur d'astronomie à Bologne, sa patrie, dans les 16e et 17e siècles, a publié : *Discorso sopra la riforma dell' anno fatta da Gregorio XIII*, etc., Bologne, 1583, in-4°, fort rare; *Nomi e cognomi di tutte le strade, contrade e borghi di Bologna*, ibid., 1583, in-4°, plusieurs fois reproduit; *Vita di S. Bernardino da Sienna*, ibid., 1630, in-12.

ZANZALE (Jacob ou Baradée), moine syrien, fut placé sur le siége épiscopal d'Édesse en 541, par Sévère, patriarche d'Antioche, et d'autres prélats attachés à l'eutichianisme, dans l'espoir que son zèle fanatique les aiderait à relever cette secte, à peu près éteinte par la décision du concile de Chalcédoine et les édits des empereurs. Zanzale, en parcourant, vêtu de haillons, l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, réunit tous les partisans du monophysisme pour continuer son œuvre, et mérita par là de donner son nom aux eutychiens, que l'on appela depuis *jacobites*. Il mourut à Édesse en 578, après avoir rempli de ses disciples les principales chaires de l'Asie et de l'Afrique. (*Voyez* l'*Histoire de l'hérésie des monothélites*, du P. Combefis.)

ZAPATA (Jean-Baptiste), médecin, né vers 1520 à Rome, de parents espagnols, pratiqua et professa son art avec succès dans cette ville, où l'on croit qu'il mourut. On ne connaît de lui qu'un recueil intitulé : *Maraviglioși secreti de medicina e cerugia*, Rome, 1586, in-8° : cette édition n'est que la seconde; la 1re est restée inconnue aux meilleurs bibliographes; cet ouvrage a été réimprimé à Venise, 1595, 1618, 1677, et cependant il est rare. David Splessius l'a traduit en latin, avec des additions, Ulm, 1696, in-8°.

ZAPATA (Antoine), cardinal, était fils du président du conseil suprême de Castille, et naquit à Madrid vers 1550. Il fit ses études aux académies d'Alcala et de Salamanque; ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut presque aussitôt pourvu d'un canonicat au chapitre de Tolède. Nommé, peu de temps après, à l'évêché de Cadix, il écrivit deux lettres, l'une au roi, pour le remercier de cette faveur; l'autre à son père, pour qu'il le tirât d'une ville dont le séjour ne convenait pas à sa santé. Par suite d'une erreur dans les suscriptions, la lettre pour son père tomba dans les mains du roi, qui le transféra sur le siége de Pampelune. Il fut fait ensuite archevêque de Burgos; et en 1603 le pape Clément VIII le créa cardinal Borgia dans la vice-royauté de Naples, où il fit son entrée solennelle le 20 décembre 1720. Désirant sincèrement réparer les maux causés par l'administration de son prédécesseur, il s'entoura des personnes les plus capables de l'éclairer de leurs conseils, et annonça qu'il accueillerait toutes les plaintes. Il visita les prisons et les hospices, adoucit le sort des prisonniers, vint au secours des nécessiteux par des aumônes, et obligea les marchands de comestibles à se conformer à la taxe dressée, chaque semaine, par les magistrats. Malheureusement les récoltes manquèrent, en 1621, dans tout le royaume; et les corsaires barbaresques empêchant l'arrivée dans les ports des blés étrangers, la disette se fit bientôt sentir. Le vice-roi fut insulté plusieurs fois par la populace qui lui demandait du pain, et forcé de rentrer dans son palais, pour se soustraire à la fureur des séditieux. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur et de persuasion pour ramener cette populace égarée, il crut devoir se montrer sévère, et donna l'ordre d'arrêter les chefs à la première occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Dix périrent dans les tortures; et les autres furent condamnés aux galères. Le vice-roi se flattant d'avoir, par cet acte de vigueur, rendu le calme à la ville de Naples, fit frapper une médaille portant son nom et ses armoiries, avec cette légende au revers : *Tranquillitas regni*. La cour d'Espagne, jugeant mieux la situation du royaume, se hâta de lui donner un successeur. De retour à Madrid, il fut nommé membre de la junte d'État; et en 1626 Philippe IV le revêtit de la dignité de grand inquisiteur. Quoique ce prélat fût, par caractère, éloigné des mesures violentes, il laissa célébrer plusieurs auto-da-fé dans lesquels furent brûlés des hommes vivants. S'étant démis de tous ses emplois en 1632, il se retira dans son diocèse, et mourut le 23 avril 1635. On lui attribue un *Mémorial* en espagnol, dans lequel il établit que les prélats sont obligés en conscience de n'accorder des bénéfices qu'aux personnes ayant la capacité requise.

ZAPATA ou **ZAPPATA** (François), célèbre prédicateur italien, florissait dans le 17e siècle. Ayant achevé ses études, il prit l'habit de Saint-Ignace; mais l'indépendance de son caractère s'accordant mal avec la règle, il ne tarda pas à rentrer dans le monde. Dans

d'une imagination féconde et d'une grande vivacité d'esprit, il se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire. Il fut appelé par l'impératrice Éléonore à la cour de Vienne, et reçut de cette princesse, avec le titre de son prédicateur, des marques de générosité. Il vint ensuite à Rome, précédé de sa réputation; et, après avoir eu l'honneur de prêcher devant le souverain pontife, il fit admirer son éloquence dans les principales villes de l'Italie. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le reçut à Florence par le don d'un canonicat du chapitre de Saint-Laurent, et le nomma son prédicateur et son théologien. Zapata termina sa vie dans cette ville, en 1672, à 63 ans. Ses *Sermons* furent publiés par Pierre Groppo, Venise, 1691, ibid., 1702, in-4°. On a encore de lui plusieurs *Panégyriques*.

ZAPATA (Antoine ou Lupian), prêtre, né dans le 17e siècle à Segorbe (royaume de Valence), avait le titre de *coronista* ou historiographe royal. Il a laissé manuscrits de nombreux ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca nova* de D. Antonio; mais on n'a imprimé de lui qu'un opuscule: *Epitome de la vida y muerte de la reyna dona Berenguela*, etc., Madrid, 1565, petit in-8°, assez rare.

ZAPF (Nicolas), né en 1600 dans le bailliage de Zell, professa la théologie et la langue hébraïque à Wittenberg, devint ensuite prédicateur aulique, surintendant, assesseur du consistoire, pasteur des églises Saint-Pierre et Saint-Paul à Weimar, et mourut dans cette ville en 1672. Ses principaux ouvrages sont: *Catena aurea articulorum fidei; Philos. univ.*, etc.

ZAPF (Godfried), né à Erfurt le 4 mai 1635, mort le 23 juillet 1664, professeur de philosophie à Iéna, a laissé, entre autres ouvrages: *De esse creaturarum ab æterno*, etc.

ZAPF (George-Guillaume), conseiller de l'électeur de Mayence, etc., né le 28 mars 1747 à Nordlingen, mort aux environs d'Augsbourg le 29 décembre 1810, a publié un assez grand nombre d'ouvrages dont on trouve les listes dans Meusel: la plupart sont écrits en allemand; on se contentera de citer les plus connus: *Sur l'objet de mes voyages littéraires dans les couvents de la Souabe et dans la Suisse*, Augsbourg, 1781-82, 2 vol. in-8°; *Voyage littéraire en Bavière, en Franconie, en Souabe et en Suisse, pendant les années* 1780-82, ibid., 1783, in-8°; *Histoire de l'imprimerie à Augsbourg* (de 1468 à 1530), ibid., 1786-91, 2 vol. in-4°.

ZAPHI-DIARBEKRI est le masque sous lequel un certain Timothée Carnouc, évêque de Mardin, a publié à Padoue, en 1690, un recueil de poésies arabes sur des sujets pieux et moraux, intitulé: *Theatrum-arabico-latinum*, etc. Silvestre de Sacy pense que c'est au même personnage qu'est dû un petit volume imprimé à Padoue sous le nom de Timothée Agnellini, avec le titre de *Proverbii utili e virtuosi in lingua araba*, 1688, etc.

ZAPOLY (Étienne de), père de Jean Ier, roi de Hongrie, se distingua par sa bravoure parmi les quatre premiers lieutenants du roi Mathias Corvin. Après la conquête de l'Autriche, à laquelle Étienne avait si efficacement contribué, le prince l'en nomma gouverneur. Corvin étant mort en 1490, Étienne forma, avec deux autres puissants magnats, un triumvirat qui, ayant exclus Jean Corvin et la reine veuve Béatrix, offrit la couronne de Hongrie à Vladislas Jagellon. Les triumvirs n'oublièrent pas leurs intérêts personnels, et cette circonstance augmenta l'influence des Zapoly. Albert, frère du roi Vladislas, ayant menacé la Hongrie, Zapoly vint à la tête de 4,000 hommes au secours de son roi, qui l'embrassa de joie en présence de l'armée. Vladislas, réconcilié avec ses frères Albert et Sigismond, les invita à une entrevue qui eut lieu à Leutschau (1494, Étienne étonna tout le monde par le luxe qu'il y déploya. Chaque jour il paraissait avec un nouvel habillement, dont le moins riche lui avait coûté 3,000 ducats. Un seigneur polonais étant venu à la cour des rois, presque entièrement couvert de perles et de pierres précieuses, Étienne se montra le lendemain avec un diamant, qui surpassait en grandeur et en beauté tous ceux que l'on avait étalés jusque-là. Cette magnificence fit impression sur Sigismond, et lui inspira le désir, qu'il réalisa depuis, de s'allier avec une maison si puissante. Étant depuis monté sur le trône, il épousa Barbe Zapoly, fille d'Étienne. Celui-ci, ayant pour lui la petite noblesse, ne cessait dans les diètes de déclamer contre Vladislas, contre ses ministres et la faiblesse de son gouvernement. Il agit si fortement près de la diète de 1498, qu'elle déclara nuls les engagements que Vladislas avait pris avec les princes de la maison d'Autriche, relativement à la succession au trône, et il fut déclaré que, si le roi venait à mourir sans héritier, la nation lui choisirait son successeur; et qu'afin de laisser à la diète une parfaite liberté dans son choix, on n'y admettrait les ambassadeurs des puissances étrangères qu'après l'élection. Cependant, les Turcs s'avançant en force contre les frontières du royaume, Étienne faisait de grands préparatifs pour ouvrir la campagne et marcher en sa qualité de palatin à la tête de l'armée hongroise. Il mourut subitement au mois de janvier 1499, laissant de son mariage avec la princesse de Teschen trois enfants, entre autres Barbe, dont nous venons de parler, et Jean qui fait le sujet de l'article suivant.

ZAPOLY (Jean Ier), fils du précédent, naquit en 1487, et accomplit les projets de son père. Jean Corvin étant mort en 1504, il obtint pour son frère George la main de la fille et unique héritière des Huniade; et le roi Vladislas étant tombé malade en 1505, Jean demanda pour lui-même en mariage la princesse Anne, fille unique du roi. Quand la diète fut rassemblée, la noblesse appuya vivement cette demande, insistant de plus pour qu'Anne fût reconnue reine de Hongrie. Le roi ayant rejeté ces propositions comme contraires aux engagements qu'il avait pris avec la maison d'Autriche, il s'éleva dans l'assemblée un mouvement violent, et quelques nobles dirent hautement qu'il fallait faire sortir du royaume le roi avec toute sa famille. Afin de gagner Zapoly, la reine, que Vladislas avait épousée en secondes noces, le désigna pour assister à ses couches, et le fier magnat eut la douleur de voir qu'elle mit au monde un prince qui succéda à son père sous le nom de Louis (1506). Mais le mariage de sa sœur avec Sigismond, roi de Pologne, le dédommagea de cette contrariété. Il donna à la nouvelle mariée 100,000 ducats en or, comme présent de noces, et il l'accompagna avec une suite de 800

gentilshommes à cheval jusqu'à Cracovie, où le mariage fut célébré, et Barbe couronnée reine. Fier de l'éclat que cette alliance répandait sur sa maison. Jean demanda une seconde fois la main de la princesse Anne, et il essuya un nouveau refus. Une occasion se présenta bientôt de signaler sa valeur et de rendre à la Hongrie un service important. Un légat du pape ayant prêché la croisade contre les Turcs, les habitants de la campagne coururent de toute part aux armes, et se choisirent pour chef Dosa ou George Tzekely, aventurier qui s'était distingué en combattant contre les Turcs. Cette milice, rassemblée au nombre de 40,000 hommes, commettait toute sorte d'excès; elle mettait à mort les nobles qu'elle pouvait arrêter, et pillait leurs propriétés. Étienne Battori, que le roi avait chargé de soumettre ces hordes, ayant été battu, la consternation se répandit dans toute la Hongrie. Jean Zapoly se trouvait dans le gouvernement de Transylvanie, qui, par ses soins et la sévérité de sa discipline, avait été préservé de la contagion générale. Battori que les rebelles assiégeaient dans Temeswar, lui écrivit pour le prier d'oublier les anciennes inimitiés, et de venir à son secours. Zapoly n'hésita pas; il attaqua les rebelles, et la victoire fut complète; mais le désir de la vengeance fit oublier toutes les lois de l'humanité. Le chef de la révolte ayant été pris, le conseil de guerre que Zapoly rassembla pour le juger le condamna à une mort dont les circonstances font frémir. Pendant quinze jours on ne donna rien à manger à quarante gardes ou serviteurs de Dosa. Les neuf qui survécurent eurent ordre de se jeter comme des chiens sur leur chef, que l'on venait de placer sur un trône de fer tout rouge, avec une couronne et un sceptre également brûlants, et de le dévorer. Trois de ces malheureux qui reculèrent d'horreur furent hachés en pièces, les six autres dévorèrent un membre après l'autre; un d'eux fut forcé de sucer le sang de la victime. Les soldats de Zapoly étant las de massacrer, on fit venir des *Zigeunes* ou *Bohémiens errants,* qui achevèrent ceux qui restaient encore debout. Cette révolte coûta la vie à 70,000 individus et à 400 gentilshommes qui avaient été mis à mort par les paysans. On assure que Zapoly ressentit par la suite de violents remords quand il pensait à ce qui s'était fait par ses ordres. Les douze années qui s'écoulèrent depuis cet événement jusqu'à la bataille de Mohatsch, ne nous montrent que de lâches intrigues et des factions enhardies par la faiblesse du gouvernement. Le roi Louis étant arrivé le 6 août 1526 dans les environs de Mohacz, George Zapoly vint le trouver avec un corps de 2,000 hommes, le priant d'attendre que Jean, son frère, les joignît avec les troupes de la Transylvanie. On proposa au monarque de nommer Jean général en chef, et de confier provisoirement cette dignité à son frère George. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'avait point assez d'expérience; mais les conseillers qui entouraient le roi, craignant l'arrivée de Jean, précipitèrent les résolutions du monarque. Quand on fut en présence des Turcs, le roi sentit lui-même qu'il aurait dû attendre Zapoly; on le poussa; la bataille s'engagea à trois heures après midi, et avant la nuit elle était perdue. George Zapoly fut tué en combattant vaillamment à côté du roi et à la tête des siens. Les troubles de l'Asie n'ayant point permis à Soliman de profiter de sa victoire, Jean Zapoly rassembla les restes de l'armée hongroise, et les ayant joints aux troupes de la Transylvanie, il se jeta sur les Turcs, pour les inquiéter dans leur retraite. Ayant mis les frontières du royaume en sûreté, il écrivit à la reine veuve de Louis pour demander sa main. Cette princesse, qui avait d'autres desseins, convoqua une diète générale en Hongrie, et ordonna à Jean d'en indiquer une en Transylvanie, à laquelle elle enverrait ses commissaires. Au lieu de suivre ces ordres, Jean Zapoly convoqua pour le 5 novembre 1526 une diète à Albe-Royale, pour y élire un nouveau roi. Il y invita les ambassadeurs de Sigismond, roi de Pologne, lesquels dirent hautement qu'ils n'avaient été envoyés que vers le roi Louis; que Sigismond ne leur avait point donné d'instructions pour des circonstances aussi imprévues; mais que, comme Polonais, ils conseillaient aux Hongrois de se choisir pour roi, non un étranger, mais un magnat puissant, qui connût leurs mœurs et leurs besoins. Ces discours qui paraissaient dictés par une franche impartialité, et la puissance de Zapoly, en imposèrent à l'assemblée. Jean fut proclamé roi le 10 novembre 1526, et couronné le lendemain. Après la cérémonie, on fit entrer les ambassadeurs de Ferdinand d'Autriche; ils annoncèrent que leur maître défendrait par les armes les droits que les traités lui assuraient sur la couronne de Hongrie. Jean répondit que les Hongrois sauraient appuyer l'élection faite. Malgré tous ses efforts, le parti contraire, rassemblé à Presbourg, nomma Ferdinand roi de Hongrie; et, peu de temps après, ce prince fut également proclamé roi de Bohême. La Slavonie et la Croatie se déclarèrent pour Jean; et François I[er], roi de France, lui envoya un ambassadeur chargé de le reconnaître et de l'appuyer. Un traité fut conclu entre les deux princes: Jean s'engageait à pousser vivement la guerre contre Ferdinand; et le roi de France devait lui faire passer tous les mois, par les négociants de Venise et de Raguse, 50,000 couronnes. Sigismond, roi de Pologne, proposa sa médiation, qui fut acceptée. Les députés se réunirent à Olmutz. Ferdinand offrit à Zapoly de grands avantages pécuniaires, et la Bosnie avec le titre de roi. Les envoyés de Jean demandaient au contraire que Ferdinand renonçât à la Hongrie, à condition qu'on lui cèderait la Silésie, qui depuis Mathias Corvin était réunie à la couronne de Hongrie. On se sépara sans avoir pu s'entendre; et les deux compétiteurs se préparèrent à la guerre (1527). Le premier échec qu'éprouva Jean fut la défection de la flottille du Danube, qui passa au service de Ferdinand. Jean se réfugia en Transylvanie, où il fut reçu à bras ouverts; mais, vaincu à Cassovie, il s'enfuit à Tarnow. Le roi Sigismond ayant fait pour lui des démarches infructueuses, Zapoly poussé par le désespoir et par des conseils perfides, s'adressa à Soliman, et en même temps, ce qui est plus étonnant encore, au pape Clément VII, qui lui fit une réponse évasive. Avant de s'entendre avec l'envoyé de Zapoly, Soliman exigea la promesse d'un tribut, ce qui fut refusé. Cependant le traité se conclut; et Soliman promit de rétablir Zapoly sur le trône de Hongrie. Ferdinand, instruit de ce qui se passait, envoya de son côté vers Soliman; mais ses agents ne furent point écoutés. Le sultan étant arrivé à Mohacz,

an alla le trouver, pour se concerter avec lui. La première humiliation qu'il éprouva fut d'être obligé de remettre la sainte couronne de Hongrie à l'ennemi du nom chrétien. Soliman, maître de Bude, alla mettre le siége devant Vienne; mais, obligé de le lever, il revint à Bude, où il remit la couronne sur la tête de Jean. Un historien de la Transylvanie nous a conservé la formule honteuse du serment que le malheureux Zapoly fit, à cette occasion, entre les mains du sultan. L'Europe chrétienne apprit toutes ces circonstances avec indignation; et le pape excommunia Zapoly, que Ferdinand assiégea inutilement dans Bude. Une trêve conclue entre Ferdinand, Zapoly et Soliman (1533), donna quelque repos aux Hongrois. Charles-Quint ayant témoigné vivement à son frère qu'il désirait voir la fin de ces discordes, et des négociations ayant eu lieu par l'entremise de Sigismond, roi de Pologne, la diète protesta contre une division du royaume, qu'elle craignait. Enfin la paix se fit en 1538, aux conditions qui avaient été agréées sept ans auparavant. Jean devait pendant sa vie conserver le titre de roi et l'autorité royale, qui après sa mort retourneraient à Ferdinand ou à ses enfants. Si Jean laissait un fils, celui-ci devait hériter de la Transylvanie et des autres domaines appartenant aux Zapoly, mais sans prendre le titre de roi. Le pape Paul III félicita Zapoly, en l'engageant à rester fidèle à ses promesses; Soliman, au contraire, lui envoya un ambassadeur chargé de lui reprocher son ingratitude, et de le menacer de son courroux s'il n'abandonnait Ferdinand. Jean demanda et obtint pour épouse Isabelle, sa nièce, fille du roi Sigismond, qui fut couronnée reine à Albe-Royale (1238). Occupé en Moldavie, et sentant ses forces diminuer, il faisait son testament, lorsque de Bude arriva l'heureuse nouvelle que la reine venait de lui donner un fils. Il invita les généraux qui se trouvaient près de lui à partager sa joie. Déjà il était à table, quand deux gentilshommes entrèrent, le priant de vouloir bien encore les écouter, et terminer leurs différends. Après les avoir entendus, il prononça la sentence en peu de mots, et en disant : *Voilà ce qui est juste;* et dans le même instant sa voix s'éteignit avec sa vie. Il expira le 21 juillet 1540.

ZAPOLY (Jean II), fils du précédent, né, en 1540, quelques jours avant la mort de son père, ne fut d'abord reconnu roi de Hongrie que par Soliman, qui saisissait avec joie toute occasion de s'avancer en Europe. A la prière de Sigismond, roi de Pologne, aïeul du jeune prince, Ferdinand s'était prêté à un accommodement qui fut rejeté par Isabelle, mère du roi, et par ses tuteurs. La guerre ayant commencé entre Ferdinand et le jeune Zapoly, Soliman s'avança jusqu'à Bude, dévastant toute la Hongrie. Une trêve fut conclue; et, conformément au traité de 1538, le jeune Zapoly se retira dans la Transylvanie. La province était administrée, en son nom, par sa mère Isabelle, ou plutôt par le cardinal Martinusius. Ce prélat ayant été gagné par Ferdinand, Isabelle se vit forcée de conclure, au nom de son fils, un traité par lequel celui-ci renonça au titre de roi et à la couronne de la Transylvanie. Le prince autrichien s'engagea à lui donner, avec le titre de duc, les duchés de Sagan, de Naumbourg et de Przebucz en Silésie, et 15,000 florins de Hongrie par an; il lui promit en outre de lui accorder sa fille Jeanne en mariage, avec 100,000 écus d'or, lorsque le prince aurait atteint l'âge. Les propositions ayant été discutées, pour la forme, dans le conseil du jeune roi, la reine reprocha au cardinal sa noire ingratitude, et l'assura que tant qu'elle vivrait elle prierait le ciel de faire sur lui un exemple terrible. Après avoir célébré les fiançailles de son fils, qui était présent, avec l'archiduchesse, représentée par les commissaires de Ferdinand, elle prit les ornements royaux, qu'elle avait jusque-là conservés pour son fils, c'est-à-dire la *sainte couronne d'or*, le sceptre, le globe d'or, le manteau, la tunique, les souliers couverts de diamants; elle les posa sur l'autel, et dit au jeune prince, qui avait à peine atteint sa 11e année : « Mon fils, n'hésitez point à envoyer au roi Ferdinand ces insignes, avec lesquels vous avez été couronné. Ce bon prince les gardera pour vous avec soin; et sans doute il voudra bien, ainsi qu'il nous en donne quelque espoir, les remettre de nouveau un jour entre vos mains (1551). » Ferdinand ayant confirmé ce qui s'était fait en son nom, et consenti à donner sa fille Jeanne au jeune Zapoly, Isabelle quitta la Transylvanie avec son fils, et se retira à Cassovie. Soliman, instruit de ce qui se passait, se prépara à entrer de nouveau en Hongrie; et le roi Sigismond, d'un autre côté, paraissait très-mécontent des mesures qu'à son insu on avait prises envers son petit-fils. Les Turcs s'étant emparés de Temeswar, les états de Transylvanie sommèrent Ferdinand ou de les protéger efficacement, ou de leur permettre de prendre eux-mêmes des moyens pour leur défense. La réponse de Ferdinand ne les satisfit point, et ils rappelèrent Zapoly avec sa mère. Le prince étant de nouveau rétabli en Transylvanie, Isabelle envoya Christophe Battori vers Henri II, roi de France, pour le prier de s'entendre avec Soliman, afin que les Turcs rendissent cette portion de la basse Hongrie dont ils s'étaient emparés, et qui faisait partie de la Transylvanie. Henri renvoya avec Battori François de Martinés, qui était chargé d'offrir en mariage une de ses filles au jeune prince, et d'assurer Isabelle et les états qu'il le protégerait efficacement; il devait aussi insinuer aux grands de la cour que l'éducation du prince était négligée; qu'ayant atteint sa 18e année, il était temps qu'il fût introduit dans le conseil d'État, et qu'il prît part aux affaires publiques. Isabelle parut d'abord très-satisfaite de cette légation et de ses résultats; mais les seigneurs ayant touché ce qui regardait son fils, et s'étant appuyés sur ce que la cour de France pensait à ce sujet, cette mère dénaturée ne s'occupa plus que d'éloigner adroitement l'envoyé de Henri II, ce qui produisit en Transylvanie un grand mécontentement. Isabelle renoua les négociations avec Ferdinand; et, avec l'agrément de Soliman, elles allaient être fixées de part et d'autre quand cette princesse mourut presque subitement, le 15 septembre 1559. L'année suivante, Zapoly envoya à Vienne des députés, dont les pleins pouvoirs commençaient ainsi : *Jean II, par la grâce de Dieu, élu roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, de Bosnie,* etc., etc. Les négociations furent rompues, parce que Ferdinand exigeait avant tout que Zapoly renonçât au titre de roi. Jean ayant recommencé les hos-

tilités, Maximilien qui avait succédé à son père Ferdinand, donna à François, duc de Florence, l'archiduchesse Jeanne, promise à Zapoly. Celui-ci, après avoir vainement cherché à entraîner les États de Hongrie dans son parti, eut de nouveau recours à Soliman, dont il alla baiser la main lorsque ce dangereux protecteur fut arrivé à Belgrade (1566). Ayant joint ses troupes à l'armée ottomane, il aida à prendre Giula et Szighet, les deux clefs de la Hongrie. Soliman étant mort, Jean, qui était allé assiéger Tokay, apprit qu'un corps de Tartares s'était rendu dans la Transylvanie, et qu'il y commettait des ravages inouïs. Il leva le siége, se jeta sur eux et les chassa. Une trêve de huit ans fut conclue entre Selim et Maximilien ; en y comprenant Zapoly, on lui confirma la possession de la Transylvanie, et on lui rendit la basse Hongrie jusqu'à la Teyss. Maximilien s'engageait à le dédommager en Silésie, dans le cas où les Turcs viendraient à le chasser de la Transylvanie (1568). Après tant de vicissitudes, Jean, ainsi que son grand-père et son père mourut subitement, frappé d'apoplexie, en 1570. En lui fut éteinte la famille des Zapoly. Les Transylvains proclamèrent pour leur prince, Étienne Battori, qui depuis fut élu roi de Pologne.

ZAPPI (Jean-Baptiste), littérateur, né à Imola, vers 1540, mort vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Prato della philosofia spirituale*, etc., Bologne, 1577; Venise, 1585, in-4°.

ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), arrière-petit-fils du précédent, né à Imola en 1667, se fixa à Rome, où, ayant étudié la jurisprudence, il exerça les charges d'assesseur du tribunal d'agriculture et de fiscal de celui des rues. Il fut l'un des fondateurs de l'académie Arcadienne ou des *Arcades* de Rome, et mourut dans cette ville en 1719. Ses *Poésies*, recueillies en un petit vol. in-12, ont été réimprimées plusieurs fois avec celles d'autres académiciens, notamment à Venise, 1770, 2 vol. petit in-12.

ZAPPI (Faustina MARATTI), femme du précédent, fut membre de l'académie des Arcades, sous le nom d'*Aglaure Cidonia*, et laissa 38 *sonnets*, qui ont été réunis aux poésies de son mari.

ZARA (Antoine), savant prélat, né à Aquilée dans le Frioul, en 1574, d'une ancienne famille, obtint de bonne heure la protection de l'archiduc Ferdinand, qui le fit nommer évêque de Pedena. On ne connait pas l'époque de sa mort. Il est auteur d'un ouvrage plein d'érudition et fort rare, intitulé : *Anatomia ingeniorum et scientiarum sectionibus IV comprehensa*, Venise, 1615, in-4°.

ZARAGOZA (Joseph de), jésuite, l'un des habiles professeurs du collége de Madrid, né en 1627 à Alcala, mort en 1678, mathématicien du roi Charles II, a laissé, entre autres ouvrages : *Arithmetica univ. et Algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4°; un traité de *Trigonométrie*, Mallorca, 1672, et Valence, 1673, in-4°; un d'*Architecture militaire*, Madrid, 1674, in-4°, et *Geom. magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4°. (*Voyez* les *Escritores del reyno de Valencia*, de V. Ximenès.)

ZARATE (Augustin de), historien espagnol, né dans les dernières années du 15e siècle, était secrétaire du conseil royal de Castille, lorsqu'en 1543 il fut envoyé par Charles-Quint au Pérou, en qualité de maître général des comptes. Après y avoir fait un assez long séjour, il revint en Europe, et passa en Flandre, où il présenta au prince Philippe l'ouvrage qu'il avait composé sous le titre d'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Anvers, 1555, in-8°; Séville, 1577, in-fol.; traduit en italien, Venise, 1563, in-4°; et en français par S. D. C., Amsterdam, 1700; Paris, 1706, 2 vol. in-12, avec figures. On ignore l'époque de la mort de Zarate. Son récit s'arrête à l'an 1548.

ZARATE (Pedro ORTIZ de), grand prévôt de Ségovie, l'un des quatre auditeurs qui accompagnèrent au Pérou le vice-roi Vela en 1543, fut empoisonné en 1545, à ce que l'on croit, par une des poudres que Pizarre lui envoya comme remèdes.

ZARATE (Jean ORTIZ de), probablement parent du précédent, fut nommé en 1565 gouverneur de Rio de la Plata par le vice-roi du Pérou. Ce fut lui qui rebâtit en 1580 Buénos-Ayres, dans le même endroit où Mendoza avait placé, en 1535, cette ville renversée bientôt après par les Indiens.

ZARATE (François LOPEZ de), poëte, né vers 1580 à Logrono, dans la Vieille-Castille, mort en 1658, a laissé : *Poesias varias*, Alcala, 1629, in-8°; 1651, in-4°; *la Invencion de la cruz por el emper. Constantino Magno*, poëme, Madrid, 1648, in-4°. Le tome VIII du *Parnasse espagnol* renferme, avec une *églogue* et deux *romances* de Zarate, une *notice* sur ce poëte.

ZARCALLI ou plutôt **IBN-ZARCAL**, astronome célèbre parmi les Arabes d'Espagne, était né à Cordoue; ses noms et surnoms sont Abou-Ishak Ibrahim, fils de Iahya, et il est encore surnommé Nakkasch, et Ibn-Zarkal. On lui doit beaucoup d'observations astronomiques, dont un autre astronome arabe espagnol, nommé Ibn-Akjmad, s'est servi pour dresser diverses tables astronomiques. Ibn-Zarcal a composé lui-même des tables de cette nature, dans lesquelles il a proposé et indiqué les moyens de résoudre cent problèmes, et décrit un instrument de son invention destiné à représenter les mouvements célestes, et qui de son nom a été appelé *Zarcala*. Nous supposons que c'est une sorte de planisphère. C'est sans doute l'ouvrage dont nous venons de parler d'après Casiri, *Biblioth. arabico-hisp. Escur.*, qui se trouve aussi dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et qui est indiqué dans le catalogue de cette bibliothèque, sous le n° 1220, sous le titre de *Risaleh*, ou petit traité de l'astronome Abou-Ishak Ibrahim Nakkasch, connu sous le nom d'*Ibn-Raskal* : car *Raskal* est évidemment une faute pour *Zarkal*. Hadji-khalfa fait mention de cet astronome dans son *Dictionnaire bibliographique* au mot *Zarcala*, ce qui ne laisse aucun doute sur l'orthographe de ce nom. Casiri soupçonne qu'Ibn-Zarkal florissait dans le 16e siècle de l'hégire.

ZARCO (Jean-Gonsalvez), navigateur portugais, était gentilhomme de la maison du prince Henri de Portugal. En 1415, il s'était signalé au siége de Ceuta; et le roi pour récompenser sa valeur lui avait conféré le titre de chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier, l'usage de l'artillerie sur les vaisseaux. En 1417, le prince Henri envoya Zarco et Tristan Vaz Texeira

ur doubler le cap Bojador qui avait été jusqu'à ce oment le terme de la navigation; mais avant d'arriver ıx côtes d'Afrique, ces navigateurs furent jetés par une mpête sur une île inconnue et déserte, qu'ils nommènt Porto-Santo, à cause du péril dont ils avaient été livrés. Dès que le prince Henri eut appris cette déuverte, il expédia Zarco et Vaz auxquels il joignit arthélemi Perestrello, avec trois vaisseaux bien équiés, portant des bestiaux et toutes sortes de graines. es historiens ont rapporté qu'en 1418 Zarco, croisant ıns le détroit de Gibraltar, s'y empara d'un vaisseau stillan, où il trouva Jean Moralès, pilote habile, qui enait d'être tiré de l'esclavage à Maroc, où il avait assé plusieurs années. Ce Moralès avait connu dans sa rison des Anglais qui avaient accompagné Macham à ladère. Zarco se hâta de présenter Moralès au prince lenri. Au mois de juin 1419, Zarco partit avec un aisseau et une grande chaloupe à rames : il avait avec ii Tristan Vaz. Dans sa route il toucha à Porto-Santo : s habitants lui racontèrent qu'au sud-ouest on apercevait un point ténébreux et immobile. La terreur s'empara des compagnons de Zarco; quant à lui, conjecturant que ce phénomène indiquait de ce côté l'existence l'une terre, il continua son voyage, et le 8 juillet découvrit une île qu'il nomma Madeira, à cause de la quantité de bois dont elle était couverte. Jean Moralès, débarqué un des premiers, trouva sans peine le tombeau le Macham; l'île était inhabitée. Zarco et Vaz mirent ensuite à la voile pour Lisbonne, où ils arrivèrent à la fin d'août. Le roi Jean Ier fit don de l'île à l'ordre du Christ, dont le prince Henri était gouverneur; elle fut partagée en deux capitaineries qui furent concédées à Vaz et à Zarco. Tous deux y retournèrent au mois de mai 1421, avec leurs familles. Zarco fonda Funchal, capitale actuelle de l'île; l'église qu'il fit bâtir a été renversée, en 1803, par une irruption de la mer. L'épaisseur des forêts s'opposant à la culture, Zarco y fit mettre le feu qui ne s'éteignit, dit-on, qu'au bout de sept ans. Sa violence obligea les nouveaux colons de se réfugier pendant un certain temps dans leurs embarcations. Les deux capitaines et leurs descendants ont gouverné Madère jusqu'en 1582, lorsque le Portugal tomba sous la domination de l'Espagne; mais, en 1640, ces gouvernements furent rendus aux familles qui les avaient possédés. On remarque, dans les historiens portugais, des différences dans les dates relatives à la découverte de l'île de Madère.

ZAREMBA (Michel-Constantin de KALINOWA), général prussien, naquit le 15 septembre 1711, à Kiemelen, dans le grand-duché de Lithuanie, d'une des plus anciennes familles de la Pologne, et fut amené à Kœnigsberg, dès l'âge de 10 ans, par le comte de Dohna, général suédois, qui le présenta à son frère le comte Louis de Dohna, colonel du régiment de son nom au service de Prusse, et le fit sous-lieutenant. Il avait un grand espoir d'avancement dans l'armée prussienne, lorsque son père lui ordonna de venir prendre une place de capitaine dans les dragons de Radziwil. On fit des difficultés pour lui accorder son congé, et comme il aimait le service de Prusse, sur ses vives instances, son père et le prince de Radziwil cessèrent d'insister sur le changement qu'ils lui proposaient. Nommé lieutenant dans le régiment de Kleist, Zaremba fit la seconde campagne de Silésie, et assista, en 1744, à la prise de Prague, de Neuhaus, de Budweis, de Tabor, et au combat de Braunau, où il se fit beaucoup d'honneur. Près de Loëwenberg il dirigea l'avant-garde et revint avec une centaine de prisonniers. En 1745, à la bataille de Hohenfriedberg, il était, sous les ordres du général du Moulin, à l'avant-garde qui chassa les Saxons du Spitzberg. Après les batailles de Sorr et de Kesselsdorf, il fut fait capitaine d'état-major, et en 1746 il devint propriétaire d'une compagnie. La guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer. Il entra en Bohême sous les ordres du maréchal de Schwerin, fit les fonctions de major à la bataille de Prague et en obtint bientôt le grade. Après la défaite de Kollin, il marcha en Saxe avec le corps du prince de Prusse, et vint au secours de Schweidnitz. L'ennemi ayant enlevé un fort, Zaremba se présenta pour le reprendre; les deux généraux commandants, Seers et Grunkow, qui avaient résolu de rendre la place, s'y opposèrent, et le 14 novembre 1757 il fut fait prisonnier avec la garnison, et ne fut rendu qu'en 1758. Son régiment, chargé de conduire un transport devant Olmutz, que l'armée prussienne assiégeait, fut surpris près de Bautsch et Domstaedel, par les généraux Laudon et Ziskowitz. Le premier bataillon du régiment souffrit beaucoup; Zaremba, à la tête du second, eut le bonheur de sauver une grande partie du transport. Le roi fut tellement satisfait de cette conduite, que, par un ordre du jour, il annonça que ce régiment aurait le pas après sa garde. Au mois d'avril 1759, Zaremba, placé sous le général de la Motte-Fouquet, et chargé de couvrir le Hirschberg et les contrées voisines de Silésie, se distingua surtout près de Conradswaldau. A la tête d'un bataillon et d'un corps franc de 300 hommes, il tint en respect le général Beck très-supérieur en forces; et par la sagesse de ses manœuvres il donna le temps au régiment de Ramin d'occuper la position, ce qui força le général autrichien, de Ville, d'évacuer la Silésie prussienne. A la suite d'autres exploits, Zaremba fut nommé, le 19 avril 1762, lieutenant-colonel, et peu après intendant du corps qui, sous les ordres du comte de Neuwied, alla prendre des quartiers d'hiver en Saxe. Colonel en 1765, et général-major en 1770, il commanda une brigade à l'aile droite dans la guerre de la Succession de Bavière, et fut nommé, en 1782, lieutenant général et chevalier de l'Aigle-Noir. Il mourut à Brieg le 30 août 1786. Frédéric II s'entretenait fréquemment avec lui; il aimait la naïveté et la vivacité de ses réponses. On en a recueilli plusieurs dans les mémoires du temps.

ZARINE, reine des Scythes, monta sur le trône, après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes-Saces tenaient les Mèdes asservis depuis 28 ans. Cette reine, aussi fameuse par son courage et par sa vertu que par son esprit et sa beauté, commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre dont la

fortune des partis et l'habileté des chefs rendirent les événements douteux, Zarine fut enfin vaincue par Stryangée, qui, la voyant abattue de son cheval, lui donna la vie, lui laissa ses États, et en devint passionnément amoureux. Zarine l'aima à son tour, mais sans passion. Stryangée, désespéré de sa froideur, se donna la mort. Zarine gouverna ses sujets avec habileté; elle subjugua ses voisins qui voulurent l'attaquer, entretint la paix avec les Mèdes, fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes; enfin, elle fut l'héroïne de son siècle. Après sa mort les peuples lui décernèrent des honneurs héroïques. Son histoire a fourni le sujet de deux tragédies, imprimées, et non représentées : l'une par Legrand, et l'autre par Devineau, 1803, in-8°. Boivin l'aîné a donné, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, une *dissertation* sur Zarine.

ZARLINO (Joseph), musicien, compositeur et théoricien célèbre, né à Chioggia en 1519, fut l'élève d'A. Willaert, fondateur de l'école de musique vénitienne, auquel il succéda dans la place de maître de chapelle de l'église Saint-Marc, et mourut à Venise en 1599. On a de lui, outre des *canzoni* et des pièces de musique d'église, trois ouvrages sur les institutions harmoniques, et quatre autres sur des sujets de morale et de chronologie, imprimés séparément de 1558 à 1583, et recueillis sous le titre d'*OEuvres,* Venise, 1589, 4 vol. in-fol.; il existe des exemplaires de cette édition avec la date de 1602.

ZARNOUCHI ou plutôt **ZERNOUDJI-BORAN-EDDYN**, écrivain arabe du 6e ou 7e siècle de l'hégire (13e de J. C.), est auteur d'un petit écrit intitulé : *Taalim almoteallim tarik elteallum,* c'est-à-dire *Instruction pour celui qui veut apprendre le chemin de l'instruction,* traduit en latin par Abraham Echellensis, sous le titre de *Semita sapientiæ, sive ad scientias comparandas methodus,* Paris, 1646. Le texte a été publié par Reland, Utrecht, 1709, avec la traduction d'Echellensis, et une autre également en latin de F. Rostgaard. Cet ouvrage a été commenté et traduit en langue turque.

ZAROTTI (César), médecin très-estimable, né, vers 1610, à Capo d'Istria, s'établit à Venise, et s'y fit une réputation dans la pratique de son art. Aux connaissances médicales il joignait le goût des lettres, qu'il cultivait avec succès, et une érudition peu commune. Le silence de ses contemporains à son égard, silence qu'il serait difficile d'expliquer, ne permet pas de fixer avec certitude la date de sa mort; et ce n'est que par conjecture qu'on la place vers 1670. On a de lui : *De angelorum pugnâ libri tres,* Venise, 1642, in-8° : l'auteur dédia ce poëme au pape Urbain VIII; *M. Valerii Martialis epigrammatum, medicæ aut philosophiæ considerationis enarratio; sive de medicâ Martialis tractatione commentarius,* Venise, 1657, in-4°; ouvrage rare et plein de recherches curieuses sur l'état de la médecine à Rome au temps de Martial; *Centuria sacrorum epigrammatum,* Venise, 1666, in-8°.

ZASE (Ulric), en latin *Zasius,* jurisconsulte, né en 1461 à Constance, fut reçu docteur en droit, et professa la jurisprudence à Fribourg, où il mourut en 1535. Ses ouvrages d'abord imprimés séparément, ont été recueillis à Lyon, 1550, et à Francfort, 1590, 6 vol. in-fol. Des *Lettres* du même jurisconsulte ont été publiées avec une *Notice* sur sa vie, par Riegger, Ulm, 1774, in-8°.

ZASE (Jean-Ulric), fils du précédent, né à Fribourg, en 1521, enseigna la jurisprudence à Bâle, fut appelé, comme vice-chancelier d'État, à la cour des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II, et mourut à l'âge de 49 ans, le 27 avril 1570. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de droit, estimés dans le temps, surtout des *Commentaires* latins sur les *Pandectes* et un *Traité* des droits municipaux de la république de Fribourg.

ZASE (Nicolas), médecin de Rotterdam, vivait au milieu du 18e siècle, et a écrit sur l'anatomie contre Thomas Bartholin, en faveur de Louis de Bilo, son ami.

ZAUNER (Jude-Thadée), jurisconsulte, né le 16 octobre 1730 à Obertrumm, dans le pays de Salzbourg, mort dans les dernières années du 18e siècle, a publié, outre un certain nombre de *mémoires* et de *dissertations* de jurisprudence : *Recueil des principales lois qui régissent le pays de Salzbourg,* 1785-90, 3 vol. in-8°; *Corps de droit public... de l'archevêché de Salzbourg,* 1792, in-8°; *Biographie des jurisconsultes salzbourgeois depuis la fondation de l'université,* etc., 1789 et 1797, 2 vol. in-8°, etc.

ZAVARRONI (Angelo), archéologue et biographe, né à Montalto, dans la Calabre, en 1710, vécut dans la retraite, adonné tout entier aux études qu'il avait embrassées comme diversion à son humeur naturellement chagrine, et mourut en 1767. Outre des *Lettres* en latin, où il a consigné plusieurs *Dissertations* et *Observations* archéologiques, on cite de lui : *Historia erectionis pontificii collegii Corsini Ullanensis italo-græci,* etc., Naples, 1750, in-4°; *Bibliotheca calabra, sive illustrium virorum Calabriæ qui litteris claruerunt Elenchus,* ib., 1753, in-4°, rare et curieux. L'auteur y donne, à la suite de son propre article, la liste de ses productions.

ZAVAVI (Zein-Eddyn-Aboul'-Hassan, etc., al-), connu aussi sous le nom d'*Ibn-Maat,* grammairien arabe de la tribu de *Zavava,* dont il prit son surnom, né l'an 564 de l'hégire (1168 de J. C.), habita longtemps Damas, et y composa divers ouvrages, entre autres un poëme nommé *Dorrat Alifiyya,* dont la bibliothèque Bodléienne et celle de l'Escurial possèdent chacune un exemplaire, et qui a pour objet la syntaxe de la langue arabe. Zavavi mourut au Caire en 628 (1230).

ZAWADOWSKI (Pierre, comte de), sénateur et ministre de l'instruction publique russe, naquit en 1738, à Krasnowice, petit domaine que ses parents possédaient dans l'arrondissement de Starodub, gouvernement de Czerniechow. Son père, pauvre gentilhomme, était officier dans l'armée de la Petite-Russie. Ses revenus ne suffisant point pour élever ses fils, dont Pierre était le second, le grand-père maternel, qui avait une place lucrative dans le palatinat de la Petite-Russie, se chargea de deux aînés, qu'il envoya au collége des jésuites à Oroza. C'est à cette école que Pierre apprit la langue latine et la langue polonaise. Lorsqu'il eut étudié les auteurs et les poëtes latins, il fut envoyé à l'académie de Kiow, pour y achever ses études. Là, il continua à lire les bons auteurs latins, et il avouait dans la suite que c'était par cette lecture qu'il avait formé son

yle. Ses études étant terminées, il fut placé à Gluchow, dans l'administration civile du palatinat de la Petite-Russie; il y soignait l'expédition des affaires qui regardaient le district de Kiow. Le maréchal Romanzoff, nommé gouverneur de la Petite-Russie, l'appela dans sa chancellerie, pour l'expédition des affaires civiles; ayant remarqué dans ce jeune homme d'heureuses dispositions et un zèle extraordinaire pour l'accomplissement de ses devoirs, il l'emmena avec lui, lorsque la première guerre éclata avec la Turquie, et le fit conseiller de sa chancellerie intime, avec rang de colonel. Zawadowski était à une excellente école, et il en profita. L'impératrice Catherine eut bientôt remarqué les rapports qui sortaient de sa plume, et elle l'appela dans son cabinet. En 1775, elle le nomma référendaire, chargé de lui présenter les suppliques, requêtes, et prières qui lui étaient directement adressées. La manière dont il remplit ces fonctions délicates accrut la confiance de la czarine. Considérant, comme il disait depuis lui-même, le cabinet de sa puissante souveraine, comme un *vaste laboratoire*, dont il devait se servir pour son instruction et pour le bien de l'empire, il faisait des notes sur chaque supplique qui lui offrait des vues utiles. Son attention se dirigea d'abord vers l'instruction publique, qui était son objet de prédilection; de là il l'étendit sur toutes les branches de l'administration intérieure. Ses connaissances s'étant agrandies, ainsi que la confiance de Catherine, il fut consulté sur tout ce qui tenait à l'intérieur et aux écoles; tous les projets lui étaient confiés, pour les examiner, les discuter, et il était chargé de rédiger les plans et les ukases. L'empire fut divisé en gouvernements dont les limites furent exactement tracées, et le *Code de Catherine* donna des lois fixes à la Russie. Ces deux grands actes d'ordre et de justice intérieure forment époque dans le gouvernement de la czarine, et ils ont immortalisé le nom de Zawadowski, qui y avait pris une part glorieuse. Il tourna ensuite ses pensées vers le trésor public, le commerce, l'industrie, l'agriculture et les autres sources de la richesse nationale. Comme il avait recueilli, sur toutes ces branches de l'administration, les lumières d'une longue expérience, il proposa l'érection de deux banques publiques : l'une devait venir au secours de l'agriculture, des fabriques, des entreprises industrielles et commerciales; l'autre avait pour objet de recevoir les consignations. Ce projet ayant été mûrement discuté et approuvé, Zawadowski fut nommé directeur des deux banques. Comme il était membre du sénat, il ne parlait que quand on y traitait des objets d'utilité publique. Catherine le nomma comte de l'empire, et lui donna de riches domaines. Paul Ier, en confirmant les dispositions de sa mère, y ajouta l'ordre de Saint-André, et décréta que le titre de comte passerait aux descendants mâles de Zawadowski. Cependant, Paul ayant pris pour principe de ne point accorder de confiance à ceux qui avaient eu celle de sa mère, Zawadowski quitta la cour et les affaires, pour aller vivre modestement au milieu des siens dans le petit village de Krasnowicc. Mais Alexandre, qui connaissait son mérite, lui fit écrire, le jour même où il monta sur le trône, une lettre par laquelle il l'engageait, dans les termes les plus honorables, à revenir à Saint-Pétersbourg pour y rendre de nouveaux services à l'empire. Le ministère ayant reçu, en 1802, une nouvelle forme, Zawadowski fut nommé ministre de l'instruction publique. Depuis le règne de Pierre le Grand, les sciences et les lettres avaient, il est vrai, trouvé protection près du trône; mais l'instruction publique dans toutes les provinces avait été négligée; elle dut son organisation à l'empereur Alexandre et à Zawadowski : le digne ministre fit établir des écoles publiques dans chaque paroisse; des écoles plus élevées pour les chefs-lieux de district; des gymnases ou colléges pour les chefs-lieux de gouvernement, et des universités pour les provinces. L'université placée à Wilna, fut entourée de tous les établissements que peut réclamer l'état actuel des sciences. On y joignit un séminaire pour l'éducation des ecclésiastiques, et un autre pour former des maîtres et des professeurs. La médecine eut des jardins botaniques; la chirurgie un vaste amphithéâtre. Des bâtiments furent destinés aux leçons d'équitation, etc. Une académie fut érigée à Krzemieniec, et les revenus des domaines au palatinat de ce nom, furent attachés à l'entretien de l'établissement. La classe indigente fut surtout l'objet de la sollicitude du prince et de son ministre : des fonds furent assignés sur le trésor public, pour venir au secours des écoles établies dans la paroisse de chaque gouvernement. Tels sont les bienfaits que la Russie doit au zèle patriotique de Zawadowski et aux vues bienveillantes d'Alexandre. Ce prince fit, au commencement de 1810, de grands changements dans son ministère, ce qui lui fournit l'occasion d'accorder à Zawadowski des fonctions plus élevées; il le nomma président de la section des lois, de jurisprudence et de législation, nouvellement établie dans le conseil; place qui rendait le ministre chef de la magistrature. Ayant servi pendant 50 ans la monarchie, après s'être élevé des grades inférieurs aux premières fonctions du gouvernement; après avoir, dans toutes les positions, donné des preuves de zèle, de probité et de savoir, Zawadowski mourut à Saint-Pétersbourg le 9 janvier 1812. L'université de Wilna a rendu un hommage public à ce grand homme. *Voyez* le Discours prononcé à l'ouverture de ses séances, le 30 juin 1813. *Voyez* aussi *Divers écrits relatifs aux séances de l'université de Wilna, et à ce qu'elle a fait pour les sciences* (polonais), par le professeur Sniadecki, Wilna, 1818.

ZAWADZKI (Jean), palatin de Swiecki, de Parnaw, et châtelain de Dantzig, fut envoyé en 1633, par Vladislas VII, roi de Pologne comme ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Gustave-Adolphe ayant été tué à la bataille de Lutzen, et Vladislas formant des prétentions sur la couronne de Suède, l'ambassade avait pour objet de disposer les puissances étrangères, à faire tomber les suffrages de la nation suédoise sur le monarque polonais; mais cette mission n'eut aucun succès. Les instructions données à l'ambassade, le journal de l'ambassadeur et la relation des audiences qui lui furent accordées, se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de la famille Siérakowski à Varsovie. Ces pièces ont été publiées dans le *Choix des Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne*, par J. U. Niemcewicz, Varsovie, 1822. Les nouvelles relations de la Pologne ayant mécontenté la cour de France,

et un frère du roi Vladislas, qui voyageait, ayant été arrêté, en 1640, à Marseille, Zawadzki fut chargé de se rendre à Paris, pour expliquer la politique de la Pologne. Il paraît qu'il parvint à dissiper les soupçons du ministère français ; et les relations avec la France devinrent si intimes, qu'en 1644 Vladislas épousa la princesse Louise Gonzague de Nevers.

ZAWADZKI (Théodore), issu d'une famille illustre de Cracovie, y publia les statuts, constitutions, priviléges et lois du royaume, jusqu'à l'année 1641, sous ce titre : *Theodora Zawadzkiego statuta y constitucye praw koronnych*, Cracovie, 1614, in-fol. ; Varsovie, 1637, même format ; ibid., 1647, in-4°. Son travail est fait avec soin. Mettant à profit les collections publiées par Laski, Przyluski, Herburt et Januszowiski, Zawadzki a consulté les originaux, et corrigé les erreurs qui s'étaient glissées dans les recueils précédents ; enfin, il a expliqué la marche et donné les formules de la procédure judiciaire en Pologne.

ZAYAS Y SOTOMAYOR (dona Maria de), née à Madrid dans les premières années du 17e siècle, n'est connue que par deux recueils de *Nouvelles* publiés, le premier, sous le titre de *Novellas exemplares y amorosas*, Madrid, 1634, 1637 ; Sarragosse, 1638, in-8° ; le deuxième, sous le titre de *Novelas y Saraos*, Madrid, 1647, in-8°. L'édition la plus récente de ces recueils réunis est celle de Barcelone, 1716, in-4°. Les *Nouvelles* de Maria de Zayas, ont été traduites en français par d'Ouville, Paris, 1680, 5 vol. in-12. Scarron en a imité quelques-unes. Cette dame, non moins distinguée par son esprit que par sa naissance, ne méritait pas le dédaigneux oubli où l'ont laissée les biographes espagnols.

ZAZICHOVEN (Ulrich de), nommé ZETZENHOVEN, dans un manuscrit du Vatican, dans d'autres *Sabenhoven*, est un de ces anciens minnesingers, qui au commencement du 13e siècle, amenèrent par leurs chants, un changement si surprenant dans la poésie allemande. Il traduisit dans le dialecte souabe le *Roman de Lancelot du Lac*, composé en français, par Arnauld Daniel. A la fin de sa version, qui est en vers, Ulrich dit que l'original était tombé entre ses mains, dans le temps où le roi Richard Cœur de Lion était détenu en captivité par Léopold, duc d'Autriche. Le roman d'Ulrich se trouve en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne, d'où Gottsched en a tiré une copie publiée dans les *Conversations* de Hambourg, tome VIII. Un autre manuscrit est à la bibliothèque du Vatican ; Adelung l'a décrit dans son *Recueil d'anciennes poésies allemandes*. La bibliothèque de Munich en possède un troisième dont il est parlé dans *Braga* et *Hermode*.

ZAZLACÉE, célèbre général abyssin, était d'une naissance obscure, mais il s'éleva par son courage aux premiers emplois : l'empereur Malac Saghed lui fit épouser une de ses parentes, et le nomma vice-roi de la province de Dembea. Malac, n'ayant point d'héritier légitime, avait déclaré son successeur Jacob, son fils naturel ; mais, craignant que ce choix n'occasionnât des troubles après sa mort, il révoqua cette disposition, et désigna pour lui succéder Za-Denghel, son neveu, prince dont les qualités promettaient aux Abyssins un règne glorieux. Cette sage mesure devint la première cause des malheurs que Malac voulait éviter. Dès qu'il fut mort les grands proclamèrent empereur Jacob (septembre 1596), dont l'extrême jeunesse leur faisait espérer de régner sous son nom, et renfermèrent Za-Denghel dans une forteresse d'où il ne pouvait s'échapper. Tant que Jacob resta soumis aux caprices de ses tuteurs, il demeura paisible possesseur du trône ; mais ayant annoncé l'intention de prendre enfin les rênes du gouvernement, il fut relégué dans une province éloignée, et Za-Denghel, tiré de sa prison, fut sacré dans la ville d'Axuma (août 1603). Jacob Zazlacée, quoique attaché sincèrement à Jacob, ne poussa pas l'héroïsme au point de se sacrifier pour le fils de son bienfaiteur. Changeant avec la fortune, il passa, l'un des premiers, sous les drapeaux de Za-Denghel, et il servit avec zèle le nouvel empereur dans la guerre que celui-ci eut bientôt à soutenir contre les Galles. Za-Denghel, victorieux, s'occupa de faire jouir ses sujets des avantages du commerce ; il étendit ses relations avec les Portugais, et accueillit favorablement leur envoyé le père Paëz. En acceptant cette mission, le père Paëz n'avait en vue que les progrès du christianisme. Il convertit à la foi catholique l'empereur d'Abyssinie, et lui fit écrire une lettre de soumission au pape Clément VIII. Les prêtres abyssins, mécontents de la protection que l'empereur accordait aux Portugais, le déclarèrent déchu du trône, et délièrent ses sujets du serment de fidélité. Za-Denghel, menacé jusque dans son palais, s'enfuit dans la province de Goïam, où les rebelles le poursuivirent. Ne consultant que son courage il vint à leur rencontre, et leur livra bataille ; mais, abandonné de ses troupes pendant le combat, il fut tué le 7 ou le 13 octobre 1604. Susnejos ou Socinios, prince de la famille royale, jugea l'occasion favorable pour s'emparer du trône : il se fit couronner dans son camp, et manda à Zazlacée de le rejoindre avec ses troupes. Zazlacée, n'ayant pu prévoir cet événement, avait envoyé chercher Jacob dans l'intention de le rétablir sur le trône. Il marcha donc contre Susnejos, qu'il regardait comme un rebelle, et l'obligea de se retirer dans les montagnes d'Ambara. Cependant Jabob se faisant attendre trop lontemps, Zazlacée fut, ainsi que les autres généraux, forcé de reconnaître son compétiteur auquel on envoya la couronne et les ornements impériaux. Mais pendant les préparatifs du couronnement de Susnejos, on apprit que Jacob s'avançait à la tête d'une armée. Cette nouvelle inattendue changea la face des choses. Zazlacée fit aussitôt proclamer Jacob par ses soldats, et son exemple fut suivi par les autres gouverneurs : alors Susnejos se trouva forcé d'aller une seconde fois se cacher dans le désert d'Ambara ; mais il ne perdit point courage : attentif à profiter des moindres fautes de ses ennemis, il surprit un jour Zazlacée dans son camp, et l'égorgea (décembre 1606). Quelques mois après (mars 1607), il attira Jacob dans un défilé, et tailla en pièces ses meilleures troupes. Jacob perdit la vie dans le combat ; et Susnejos débarrassé de son compétiteur, monta sur le trône sous le nom de Malac-Saghed, et ensuite de Sultan-Saghed.

ZBARAWSKI (Jean, prince de), général polonais, descendait du prince Korybut Démétrius de Novogorod, et de Siewiers, troisième frère de Vladislas Jagellon, et

vait hérité de son père le duché de Zbara et la starostie e Krzeminiecz, lorsque la couronne de Pologne resta ıns maître par la mort de Sigismond-Auguste. Un long ıterrègne s'ensuivit, pendant lequel les deux partis, ux prises les uns avec les autres, songeaient bien moins défendre la patrie des attaques de l'étranger qu'à s'assurer le pouvoir. Zbarawski fut un des magnats qui se éclarèrent le plus énergiquement en faveur de la république, insultée successivement et par les Moscovites et ar les Tartares. Ses exploits, comme simple guerrier u chef de corps, l'avaient déjà rendu célèbre. Sa campagne de 1572 contre les soldats vagabonds et pillards u grand-duc acheva de le faire connaître. Le règne phémère de Henri de Valois fut peu favorable aux rands talents et aux vertus. Mais Étienne Battori, qui uccéda à ce prince voluptueux, distingua promptement Zbarawski, et sut reconnaître combien ses services pouaient devenir utiles au roi de Pologne. Aussi, outre le alatinat de Braclaw et le titre de sénateur, lui donna-il le commandement d'une partie de son armée. Zbarawski se montra digne de la confiance de son souverain lans la guerre que celui-ci eut à soutenir contre le grand-duc de Moscovie Iwan IV, et se signala surtout au siége et à la prise de Sokol, à Toropocz et dans le pays de Czernicowz, qu'il mit à feu et à sang, et où les Russes cessèrent le se montrer. Il fut ensuite député à la cour d'Iwan, conjointement avec le jésuite Possevin; et s'il fut moins habile négociateur que ce religieux, du moins eut-il la gloire d'avoir préparé, par ses victoires, le traité qui rendait 34 forteresses à la Pologne, et qu'il eut la satisfaction de signer (1582). Onze ans après, Étienne mourut; et il fallut encore s'occuper d'élire un souverain. Zbarawski, appuyé de tous ses vassaux et des gentilshommes polonais attachés à la cause du protestantisme, insistait pour qu'on élevât sur le trône l'archiduc Maximilien qui offrait de donner une nouvelle sanction à la liberté des cultes. Mais les efforts du parti contraire, qui voyait à sa tête le grand chancelier Jean Zamoyski, l'emportèrent; et le prince catholique Sigismond, fils du roi de Suède, vint prendre possession de la couronne, que lui décerna une élection contestée. Quoique naturellement le crédit de Zbarawski dût perdre beaucoup, par suite du rôle qu'il avait joué dans l'affaire de l'élection, sa position indépendante et l'utilité incontestable dont il pouvait être à la république, empêchèrent qu'on ne le traitât avec dédain. Il vint, en 1592, au secours de Sigismond, en guerre avec les hordes tartares; et en 1594 il fut nommé chef des forces polonaises contre les Cosaques et les Tartares, leurs auxiliaires. Il ajouta encore à sa renommée dans cette dernière expédition, repoussa à plusieurs reprises ces barbares, leur prit le butin qu'ils avaient fait sur les frontières de la Pologne, les poursuivit jusqu'à Zaslaw, et dégagea le duc Constantin d'Ostrog, qu'ils tenaient assiégé. C'est à l'occasion de ces triomphes que Sigismond lui-même dit publiquement que le duc de Zbarawski mériterait un royaume. Ce général avait épousé une princesse russe de la famille des Czetwertinski; et il en deux fils, dont le plus célèbre est Christophe, grand écuyer de Pologne. Il mourut en 1608, et eut pour successeur dans le palatinat de Braclaw Jean Potocki.

ZBARAWSKI (Christophe, prince de), fils aîné du précédent, est connu par la mission qu'il remplit à Constantinople, sous Sigismond III. Ce monarque ayant conclu, en 1621, le traité de Choczim avec les Turcs, résolut de leur envoyer une ambassade solennelle, et il jeta les yeux sur Zbarawski. Pendant que celui-ci faisait ses préparatifs à Konskowola, dans ses domaines de la Podolie, on y apprit les événements arrivés à Constantinople, et la fin malheureuse du sultan Osman II. Le journal de cette ambassade qui a été publié, commence à cette époque; il contient des faits peu connus. C'est dans ce monument historique que nous avons puisé les détails qui suivent. Zbarawski s'avança vers les frontières de la Turquie, menant à sa suite tout ce qu'il y avait de plus grand en Pologne, afin de donner un éclat extraordinaire à son ambassade. Après avoir passé le Pruth, il fut complimenté par l'hospodar de Valachie. Il traversa avec précaution les deux principautés; craignant les Valaques et les Turcs, il campait la nuit, entouré de sa petite armée, comme au milieu de troupes ennemies. Ayant traversé la Moldavie et passé le Danube, il entra dans la Servie et la Bulgarie. Là, il se trouva environné de ses compatriotes, ces peuples étant, comme les Polonais, d'origine slave et leur langage différant peu du polonais. Lorsqu'il arriva sous les murs de Constantinople, il fit annoncer au vizir sa mission qui était de renouveler les traités conclus entre Sigismond Ier et Soliman. Il demandait en particulier la confirmation des articles qui avaient été arrêtés l'année précédente à Choczim. Un agent du vizir vint lui déclarer qu'il allait commencer par visiter les voitures que l'on voyait en si grand nombre à sa suite. Zbarawski déclara qu'il ne permettrait cette insulte que s'il y était contraint par la force, et qu'il allait se mettre en mesure de résister. Le vizir n'insista plus, et au jour déterminé l'ambassadeur fit son entrée dans Constantinople. Il déploya une magnificence dont on n'avait point d'exemple. Il entra à cheval dans les cours du sérail, et après avoir offert ses présents il commença à parler de l'objet de sa mission. Le vizir ayant avant tout demandé une somme d'argent comme tribut, le prince répondit en peu de mots : « Le tribut ne se paye que par ceux qui n'ont point appris à défendre leurs libertés. » Les négociations furent rompues. Cependant la mère du sultan étant tombée malade, Zbarawski lui envoya son premier médecin qui, s'étant insinué dans l'esprit de la princesse, lui parla du vizir et de sa conduite inconvenante. Le ministre ottoman devint plus traitable, et Zbarawski eut une audience du sultan qui ne lui dit que ces mots : Comment se porte le roi de Pologne? Au mois de janvier 1623, un nouvel orage se préparait; les janissaires qui avaient éprouvé leurs forces vinrent entourer le sérail du vizir Dziurdzi, demandant leur paye par des cris menaçants. Ce perfide ministre fit entrer les agas; leur dit qu'il avait compté sur le tribut que l'ambassadeur de Pologne devait lui apporter, et que, puisqu'il ne l'avait point reçu, ils pouvaient eux-mêmes aller le demander; en disant cela il parlait fort haut des richesses que Zbarawski avait apportées dans 200 fourgons. Celui-ci était entouré d'une élite d'officiers polonais, qui tous avaient fait preuve de courage sur le champ de bataille. Après leur avoir

exposé franchement le péril où ils se trouvaient, tous lui promirent de faire leur devoir. On passa la nuit sous les armes, et le lendemain on apprit que Dziurdzi était renversé; que Bassa Husseim était grand vizir. Le nouveau ministre se montra favorable aux Polonais. Avant tout, Zbarawski sollicita la délivrance des prisonniers polonais qui étaient détenus en grand nombre dans les bagnes de Constantinople. Comme on demandait pour le seul hetman Kalinowski, 30,000 écus, le prince épuisé par les frais de l'ambassade, donna ordre que l'on portât à la monnaie son argenterie, ainsi que l'or et l'argent qui ornaient ses meubles et ses armes. Le vizir qui en fut informé le fit venir, et l'on convint que tous les Polonais seraient relâchés pour 30,000 écus, et que des mesures seraient prises pour l'acquit de la rançon. Ce fut dans ce moment que le traître Vevelli, drogman et homme de confiance du prince, se rendit auprès du vizir, et proposa de lui livrer tous les papiers et tous les secrets de son maître si l'on voulait le nommer hospodar de la Valachie. Le vizir, après l'avoir traité avec le plus profond mépris, fit venir Zbarawski, et lui remit tous les papiers sans les avoir lus. Enfin il fut question de conclure la paix qui était le principal objet de l'ambassade. Zbarawski fit ouvrir en présence du divan une boite en or dans laquelle se trouvaient les lettres originales adressées par Soliman à Sigismond I[er]. On lut entre autres celle qui est devenue si célèbre, parce qu'elle fait clairement connaître l'origine de la sultane Roxelane. Soliman y disait : « Ton ambassadeur Opalinski pourra te dire dans quel bonheur il a trouvé ta sœur et mon épouse. » Cette lettre fut montrée au divan; la paix fut conclue, signée, et tous les prisonniers rendus à Zbarawski. Bassa Husseim combla de présents le prince qui, après un voyage heureux, revint à Konskowola passer les fêtes de Noël. Il alla à Varsovie rendre compte à Sigismond III du succès de sa mission, et il mourut peu après son retour dans ses domaines. Cette ambassade avait fait une telle impression sur les Turcs, que dans la suite, quand on leur parlait de quelque chose de grand, ils disaient : *Qu'est-ce que tout cela en comparaison de Zbarawski?* Leur surprise eût été plus grande encore s'ils eussent su que le prince avait lui-même fait tous les frais de ce voyage.

ZBIGNIEW I[er], 8[e] duc de Bohême, fils aîné de Borziwoy, succéda à son père, en 910. Il n'y avait alors que 35 ans que celui-ci s'était fait baptiser; et, les Bohémiens n'ayant renoncé qu'avec peine à leurs superstitions païennes, Zbigniew qui, comme son père, était sincèrement chrétien, éprouva beaucoup d'obstacles dans ses desseins. Il suivit néanmoins avec prudence les sages projets de son père, faisant construire des églises, et favorisant leur érection lorsqu'il le pouvait sans éprouver trop de résistance. Sous son gouvernement la Bohême fut menacée par les Hongrois, qui ayant défait Louis dit l'Enfant, se répandirent, en 911, dans la Franconie et dans la Thuringe. Zbigniew prit de sages mesures pour les éloigner de ses frontières; et, profitant des circonstances où se trouvait l'empire d'Allemagne, il refusa d'acquitter à l'empereur Conrad le tribut auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. Il fit construire à Rome, pour les Bohémiens qui visitaient le sépulcre des saints apôtres, un hôpital que Charles IV fit réparer en 1357. Zbigniew mourut en 915.

ZBIGNIEW II, duc de Bohême, succéda en 1055, à Brzétislas I[er], son père. Afin de se rendre agréable à la nation, le prince en arrivant au trône chassa de sa cour et du duché les Allemands qui s'y étaient multipliés sous les princes précédents. Sa mère elle-même, Judith, fille de l'empereur Othon III, n'eut que trois jours pour quitter Prague. Après avoir pris ses mesures, Zbigniew se hâta d'aller en Moravie, afin de prévenir ses frères. Trois cents gentilshommes sortirent de Chrudim, pour venir au-devant de leur prince; les ayant fait désarmer et jeter dans les fers, il les fit conduire dans différents châteaux de la Bohême, afin de les garder comme otages. Le bruit de cette action violente se répandit à Olmutz, d'où Wratislas eut à peine le temps de s'enfuir; il arriva sans suite en Hongrie. Ce prince avait espéré que son épouse serait traitée avec égard ; Zbigniew fit tomber sa fureur sur cette princesse, qu'il jeta dans les fers, en la tenant dans une dure captivité. Ayant également dépouillé de leurs apanages ses deux autres frères, Conrad et Othon, il les emmena avec lui à Prague. Cependant les remontrances que l'évêque Sévère lui adressa, de concert avec quelques grands du duché, parurent faire impression sur lui; il mit en liberté sa belle-sœur, et lui permit de se rendre en Hongrie, près de son époux; mais elle mourut en chemin. Zbigniew, apprenant ensuite que le roi de Hongrie avait donné sa sœur Adélaïde à Wratislas, et craignant que la Hongrie ne prît parti contre lui, se hâta de rendre à Wratislas le comté d'Olmutz. Après avoir gouverné la Bohême pendant 6 ans, il mourut le 28 janvier 1061, ne laissant point d'enfant. Son frère Wratislas II lui succéda.

ZBIGNIEW, duc de Varsovie, était *fils* naturel de Vladislas Hermann, roi de Pologne. S'étant échappé d'un couvent en Saxe, où son père le faisait élever sous la direction du comte Magnus, il s'empara de Breslau, dont ce seigneur était gouverneur. Vladislas accourut pour étouffer cette révolte. La ville se soumit, Magnus perdit son gouvernement. Zbigniew s'enfuit vers les confins de la Poméranie, où il rassembla des troupes, et s'empara de Kruswica, l'une des principales villes de la Pologne; elle fut reprise, pillée et réduite en cendres; à peine en voit-on encore quelques restes. Zbigniew, jeté d'abord en prison, fut mis en liberté, et le père, indulgent et faible, lui donna le duché de Masovie, avec quelques autres domaines, formant à peu près le tiers du royaume. Vladislas étant mort à Plosck (1102), Zbigniew y accourut; et, sans s'occuper de rendre les derniers devoirs à son père, il s'empara de l'argent et des choses précieuses que le roi avait laissés à Boleslas, surnommé depuis Krzywousty ou le Balafré, unique héritier légitime, qui n'était alors âgé que de 16 ans. Ce jeune prince s'était fait aimer et respecter par ses belles qualités, autant que Zbigniew était méprisé. Malgré les avis des seigneurs du royaume, il donna la moitié du trésor paternel à son frère; et, par respect pour son père, il lui laissa prendre possession de son riche apanage. Zbigniew, invité à venir aux noces de Boleslas (1103), s'en alla en Bohême pour y intriguer. Les Bohémiens entrèrent en Silésie, et la ravagèrent : Boleslas s'en vengea en pillant la Mo-

arie. La paix s'étant faite entre la Bohême et la Pologne, Zbigniew alla trouver les Poméraniens. Pour les punir, Boleslas marcha contre Colberg. Après deux assauts qui furent repoussés, il rentra en Pologne, chargé de butin. On réconcilia le roi avec Zbigniew, ce qui n'empêcha pas celui-ci de s'entendre avec les Poméraniens et les Bohémiens, contre les intérêts du royaume. Ses trahisons étant prouvées, Boleslas entra sur les domaines qui formaient son apanage. Zbigniew, pressé et cerné de toutes parts, vint se jeter aux pieds du monarque, ne demandant que la vie et la permission de servir comme simple soldat. Boleslas lui pardonna et lui rendit même la Moravie, à condition qu'il ne la posséderait que comme fief dépendant de la couronne. Mais aucun bienfait ne pouvait changer cet homme pervers. Les Poméraniens s'étant révoltés, Zbigniew, qui accompagnait Boleslas, alla secrètement les trouver, et vint à la tête d'un fort détachement pour enlever le prince. Heureusement le roi était sur ses gardes, occupé, selon sa coutume, à visiter les avant-postes. Ainsi, loin d'être surpris, ce fut lui qui frappa ses ennemis d'épouvante et les défit complétement. Parmi les prisonniers, on reconnut Zbigniew, et toute l'armée, indignée, demandait à grands cris qu'il fût mis à mort : c'était aussi l'avis des généraux. Boleslas se contenta d'exiler son frère ; et celui-ci, loin d'être touché de cette clémence, se rendit à la cour de Henri V, qu'il excita à s'avancer vers l'Oder, l'assurant que les seigneurs polonais, mécontents, viendraient en foule grossir son armée (1109). L'empereur, cédant à ces instigations, vint mettre le siége devant Glogau; mais il fut obligé de le lever avec perte. En se retirant, Henri éloigna de lui Zbigniew, qu'il accusait de l'avoir si ouvertement trompé sur les dispositions des Polonais. Ce prince, après avoir erré pendant plusieurs années dans les pays étrangers, demanda et obtint encore une fois sa grâce; Boleslas lui assigna même un domaine avec lequel il pouvait vivre d'une manière convenable à sa naissance. Mais le trop clément monarque, apprenant qu'il était de nouveau trompé, témoigna, à ce que l'on assure, le désir que la Pologne fût enfin délivrée de cet ennemi qu'elle nourrissait dans son sein. Ce qui est bien certain, c'est que Zbigniew disparut vers l'an 1116. Selon les uns, il fut massacré; selon d'autres, on lui arracha les yeux, et on le jeta dans une prison où il ne vécut que peu de temps. Quoi qu'il en soit, Boleslas se reprocha vivement sa mort; et en 1129, la Pologne étant en paix, il se rendit en pèlerinage au tombeau de saint Gilles en Languedoc. Il fit une partie du chemin à pied, et laissa sur la tombe du saint de riches présents, demandant que l'on priât pour lui et pour son frère Zbigniew.

ZBIGNIEW, chancelier de Pologne, dans le 14e siècle, fut d'abord prévôt de la cathédrale de Cracovie. Casimir le Grand qui lui accorda toute sa confiance, l'envoya, en 1335, à la tête d'une commission, à Trenczyn, où se tint un congrès entre Charles-Robert, duc d'Anjou et roi de Hongrie; Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême. Les deux derniers de ces princes avaient choisi Charles pour arbitre. Il s'agissait de régler les prétentions difficiles à concilier. D'un côté, le roi de Bohême, comme successeur immédiat de Venceslas IV et de Venceslas V, prenait le titre de roi de Pologne, et exerçait les droits de seigneur suzerain sur la Silésie, qui de tout temps avait appartenu à la Pologne. Les bases de l'arrangement étant posées, Casimir, Jean, roi de Bohême, et Charles, son fils, qui fut depuis empereur, sous le nom de Charles IV, se rendirent à Wiszohrad en Hongrie, où les deux princes bohémiens renoncèrent à toute prétention sur la couronne de Pologne. Casimir leur abandonna la suzeraineté de la Silésie et d'une partie de la Masovie. D'après un autre point arrêté à Trenczyn, Zbigniew acquitta 20,000 kops de gros de Prague, somme alors considérable, entre les mains des deux princes bohémiens. Le chancelier suivit les autres objets de la négociation. Le point principal regardait la Pologne et les chevaliers teutoniques. Le roi de Bohême et celui de Hongrie, choisis pour arbitres, terminèrent les difficultés par une sentence que les chevaliers refusèrent de reconnaitre. Le roi Casimir n'ayant eu que deux filles de son mariage avec une princesse lithuanienne, Charles-Robert, qui avait épousé sa sœur, désirait ardemment réunir la Pologne sur la tête du prince Louis, son fils aîné. Connaissant l'influence que Zbigniew avait sur le roi son maitre, il flatta ce ministre. Pendant le séjour qu'il fit à Wiszohrad, il le combla la largesses et de présents. Casimir, gagné par son chancelier et par sa sœur Élisabeth, reine de Hongrie, convoqua une diète générale à Cracovie (1339). Zbigniew dit que le roi n'ayant pas d'enfant mâle, il convenait que l'on choisît d'avance un successeur au trône. Les avis furent partagés. Les uns mettaient sur les rangs un duc de Masovie, les autres un prince de Silésie. En général, on désirait que la couronne ne sortît pas de la maison des Piasts. Le chancelier et les partisans de la maison d'Anjou représentèrent que Louis, fils aîné de Charles-Robert, descendait des Piasts, par sa mère, fille de Vladislas Lokietek; que le roi Charles, son père, promettait, si l'on élisait son fils, de reconquérir à ses frais la Poméranie, enlevée à la Pologne par les chevaliers teutoniques; qu'il s'engageait, non-seulement à confirmer les anciens priviléges accordés au clergé et à la noblesse, mais qu'il voulait les étendre et les augmenter. Ces observations agirent sur la diète, qui élut le prince Louis pour successeur de Casimir. Cette résolution importante, qui changeait l'ordre de succession au trône, étant prise, le roi partit de Cracovie avec son chancelier, pour se rendre à Wiszohrad, où en présence du roi Charles-Robert et des seigneurs hongrois, il déclara le prince Louis son successeur. Cette adoption ne fut point agréable à la nation polonaise, qui par là perdait une dynastie assise sur le trône depuis plusieurs siècles, et se voyait placée sous le joug d'un prince étranger. Zbigniew, qui avait eu la plus grande part à une mesure de si haute importance, est sévèrement traité par les historiens contemporains; et depuis ce moment il disparait des annales de la Pologne. Casimir, en mourant (1370), fit, par son testament, des largesses aux fils de Zbigniew de Brzesc, qui probablement étaient les neveux du chancelier. C'est d'eux qu'est né le cardinal Zbigniew, dont l'article suit.

ZBIGNIEW D'OLESCHNICZ, évêque de Cracovie, se trouvait, le 14 juillet 1410, à la bataille de

Grünwald, près du roi Vladislas Jagellon, dont il était le secrétaire intime. Au plus fort de la mêlée, un chevalier teutonique, remarquable par sa taille et son armure, ayant aperçu le monarque, s'élança sur lui, la lance levée. Le roi faisait le même mouvement pour le recevoir, lorsque Zbigniew, qui était sans armes, voyant le danger auquel son prince était exposé, saisit une lance jetée par terre, et frappa le chevalier avec tant de force, qu'il le terrassa. Après la victoire, Vladislas Jagellon voulut revêtir de ses armes royales le jeune Zbigniew, qui, sans que ses fonctions l'y obligeassent, s'était illustré par un si beau dévouement et par un fait d'armes si éclatant. Mais celui-ci refusa cet honneur, en disant que son intention était de se consacrer à Dieu dans la milice de l'Église. Depuis ce moment, Zbigniew fut en grande faveur; et jusqu'à sa mort, il prit part aux affaires les plus importantes. En 1420 et 1421, il fut envoyé deux fois vers l'empereur Sigismond, que la Pologne et les chevaliers avaient choisi pour arbitre dans leurs différends. En 1422, le pape Martin V l'ayant auparavant absous de l'irrégularité qu'il avait mise à sa consécration, en répandant le sang, il fut nommé évêque de Cracovie; ce qui lui donnait, dans le sénat de Pologne, la première place, après l'archevêque primat, qui en était le président. En 1424, Jagellon eut enfin un fils: le pape Martin V, que le roi avait prié d'être parrain, accepta, et désigna Zbigniew pour le représenter au baptême du jeune prince, qui fut depuis Vladislas VI. En 1429, Zbigniew, avec les autres principaux sénateurs de Pologne, accompagna Jagellon à l'assemblée de Lucko; et il fut un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de force contre le projet que Witold avait formé, de concert avec l'empereur, de se faire couronner roi de Lithuanie. Connaissant la faiblesse du roi, il fit tant par ses instances, que Jagellon partit de Lucko sans prendre congé de l'empereur. Witold menaçait la Pologne de ses vengeances; Zbigniew fut envoyé vers lui, pour le fléchir. Dans une seconde mission, il fut même chargé de lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon, ce que le prince lithuanien refusa. Le prélat ayant été envoyé une troisième fois, Witold mit tout en œuvre; mais les présents comme les menaces furent inutiles. En 1433, Zbigniew fut envoyé comme ambassadeur, près du concile de Bâle, il était à peine arrivé à Posen qu'il apprit la mort de Jagellon. Rappelé aussitôt par la reine mère, il aida cette princesse de ses conseils, assembla la noblesse polonaise, et lui fit choisir pour roi le jeune Vladislas, fils de Jagellon. En 1449, Zbigniew, qui était nommé cardinal depuis cinq ans, reçut du pape Nicolas V les insignes de cette dignité. Ayant ainsi le pas sur l'archevêque-primat, il prétendit que c'était à lui qu'il appartenait de présider le sénat. Cette nouveauté excita de vives discussions. Le roi Casimir dit hautement à la diète qu'il avait vu avec peine le pape envoyer les insignes, mais que l'on ne pouvait empêcher le nouveau cardinal de présider; que, pour l'avenir, il fallait prescrire à tout évêque polonais de ne jamais solliciter ni recevoir le bonnet de cardinal, à moins que d'y être autorisé par le roi et la diète; ce qui fut confirmé par un décret. Casimir, préférant le séjour de la Lithuanie à celui de la Pologne, Zbigniew, comme président de la diète et du conseil royal, remplissait, en son absence, les fonctions de vice-roi en Pologne. Ce prélat mourut le 1er avril 1455, à Sendomir, où on lui fit des funérailles dignes d'un roi.

ZBOROWSKI (SAMUEL), un des premiers magnats de la Pologne, au 16e siècle, devint fameux par les malheurs qu'il attira sur lui, sur sa famille et sur sa patrie. Dans les tournois par lesquels on célébra à Cracovie l'arrivée et le couronnement de Henri, duc d'Anjou (1574), Samuel, provoqué par un gentilhomme attaché au comte de Tenczyn, dit qu'il appelait son maître; ce qui occasionna un grand tumulte, ce gentilhomme prétendant être insulté. Dans le même moment, Tenczyn entrait au château avec un autre magnat, André Wapowski. Samuel tomba sur ce dernier, et lui donna un coup violent sur la tête. Les amis de Wapowski indignés voulurent aussitôt parvenir jusqu'au roi, et menacèrent d'enfoncer les portes. Henri ordonna qu'on les leur ouvrît; et la foule pénétra dans ses appartements. Ce monarque assembla ensuite le sénat; et l'affaire ayant été vivement discutée, on prononça la sentence suivante: Zborowski, ayant frappé à mort Wapowski, ayant violé le palais du roi, y ayant, pendant la diète, porté le trouble et le tumulte, est pour jamais exilé du royaume de Pologne. S'il osait enfreindre son ban, les starostes ont ordre de l'arrêter partout où ils le trouveront; et il sera aussitôt mis à mort. Faure, qui publia la sentence par ordre du roi, y ajouta ces mots: *Citra tamen infamiam*, c'est-à-dire que cette sentence ne portait point avec elle infamie. Cette clause mécontenta beaucoup la majorité du sénat. Les amis de Wapowski, qui était mourant, disaient hautement que le roi montrait de la partialité pour les Zborowski. Samuel, qui s'attendait à une sentence plus sévère, s'était caché, et avait passé la frontière. Il se retira en Transylvanie, et son frère Christophe se réfugia en Autriche. Cependant leur père, qui était palatin de Cracovie, continua de jouir d'une grande faveur près de Henri de Valois et des rois ses successeurs. Les autres parents de Samuel occupaient les premières dignités du royaume. Henri ayant quitté la Pologne, Étienne Battori lui succéda; et Samuel vint sur les frontières, sollicitant la permission de rentrer dans sa patrie. Cette faveur lui ayant été refusée, il entra à main armée dans le palatinat de Cracovie. Le grand Zamoyski, qui jusque-là avait été très-lié avec les Zborowski, et surtout avec le père, s'était brouillé avec eux. Un affidé de Samuel le trahit, et remit au roi des lettres que Christophe écrivait à son frère. Après les avoir lues et pris d'autres renseignements, Battori fut persuadé qu'ils tramaient un complot contre ses jours. Zamoyski se rendant à Cracovie pour y tenir une diétine, Zborowski le suivit avec sa troupe armée, et ne cacha point le dessein qu'il avait formé d'arrêter le chancelier, espérant peut-être qu'ayant entre ses mains celui qui venait immédiatement après le roi, il pourrait dicter les conditions de sa rentrée. Zamoyski, qui était averti, le surprit au milieu de sa troupe, et le fit conduire au château de Cracovie, où il se rendit lui-même. Les amis et les parents de Zborowski l'entourèrent, le suppliant de vouloir bien différer toute mesure, et soumettre la décision à la diète générale. Il y consentit; mais il en

rendit compte au roi. Battori, sentant l'insulte faite aux lois et à la majesté du trône, envoya ordre d'exécuter sans délai la sentence portée par son prédécesseur. Le 25 mai 1584, après avoir reçu ces ordres, le chancelier, accompagné de quelques magistrats, alla visiter Zborowski dans sa prison, et lui annoncer cette terrible nouvelle. Il lui parla de la lettre qui était tombée entre les mains du roi; et Samuel avoua franchement que ses frères Christophe et André avaient formé le dessein d'attaquer le monarque, et de saisir le moment où il s'écarterait de sa suite, en chassant dans les bois de Niepolomicki, mais que lui-même n'avait pris aucune part à ce complot; qu'il avait seulement envoyé à son frère André la lettre qui malheureusement avait été portée au roi. Le lendemain de cet entretien, Samuel fut conduit hors de la porte et décapité. Son corps fut remis à ses parents, qui le transportèrent sur leurs terres, pour lui rendre les derniers devoirs.

ZBOROWSKI (Christophe), frère du précédent, se retira à Vienne, après que Samuel eut été condamné à l'exil. Battori, étant devenu roi, envoya à l'Empereur deux ambassadeurs pour lui signifier son avénement. Christophe, qui était présent lorsque ce prince leur donna audience, pria le monarque de lui accorder la parole, pour démontrer que les ambassadeurs lui en avaient imposé. Cette permission lui ayant été refusée, il envoya un cartel à un des ambassadeurs, qui accepta et remit le combat au jour où il aurait terminé sa mission. L'Empereur, informé de cette circonstance, en témoigna un vif mécontentement, et prit des mesures pour la sûreté de la légation. Le roi Battori, ayant rassemblé les sénateurs à Lublin, mit sous leurs yeux la lettre écrite par Christophe. D'après leur avis, une diète générale fut convoquée pour les premiers jours de 1585. Les diétines furent extrêmement tumultueuses; il y en eut où les partisans des Zborowski tombèrent à main armée sur ceux qui étaient pour le roi. On répandit le bruit que cette famille viendrait en force à la diète; que, sous ses yeux et sous ceux du roi, elle ferait célébrer des obsèques solennelles à Samuel, et qu'elle introduirait ses enfants en bas âge, précédés par un tableau représentant le supplice de leur père. Sur ces bruits, Zamoyski fit venir à Varsovie un corps nombreux de troupes, pour protéger le roi et la diète. Les deux accusés, Christophe et André, arrivèrent avec leurs clients. Le roi prétendant que la décision de cette affaire n'appartenait qu'au sénat, le palais royal, à la première séance, se trouva entouré et rempli d'hommes armés. Chaque sénateur avait derrière lui ses clients en armes, pour s'en servir au besoin. Cette forme de jugement, inusitée en Pologne, rappelait des événements funestes; et les hommes sages déploraient le malheur de telles circonstances. Les nonces de l'ordre équestre murmuraient hautement : « Il s'agit ici, disaient-ils, de nos libertés; le roi ne peut être juge dans sa propre cause : nous voulons être présents, et voir ce qui se fera. » On leur répondit que les jugements pour crime capital n'avaient jamais appartenu à leur ordre. Cependant le roi voulut qu'on leur permît d'assister aux séances. Jean Zborowski porta la parole au nom des deux accusés ses parents. Son discours fut si touchant que l'assemblée fondait en larmes. Les évêques employèrent près du roi les plus vives sollicitations, le conjurant de manifester sa clémence plutôt que sa justice. Le prince, inflexible, répondit que l'affaire était trop grave, qu'elle devait être discutée; que cependant, si les accusés faisaient l'aveu de leurs torts, et recouraient à lui sincèrement, il saurait leur pardonner. Il accorda même un sauf-conduit à Christophe, afin qu'il pût se présenter; mais au moment même où les évêques donnaient au roi l'assurance que cet accusé allait arriver pour demander son pardon, on apprit qu'il se retirait en Moravie, à la tête d'une armée nombreuse, proférant contre son souverain les plus horribles menaces. Le jugement ne pouvant plus être retardé, Christophe, accusé d'avoir conspiré contre les jours du roi, et d'avoir eu des relations criminelles avec le czar de Moscovie, fut, comme contumace, déclaré infâme et déchu de tout honneur et emploi. Les starostes reçurent ordre de l'arrêter partout où ils le rencontreraient. André, qui était aussi accusé, ayant, dès le commencement du procès, assuré avec serment qu'il était innocent, fut non-seulement mis hors de cause, mais conserva ses dignités, notamment celle de grand maréchal de la couronne. Battori, apprenant que Christophe s'était retiré à Vienne, envoya réclamer son extradition. L'empereur Rodolphe se contenta de lui ordonner de quitter sur-le-champ les terres de son Empire. Avant de s'éloigner, Christophe donna dans Vienne une nouvelle preuve de son caractère féroce. Un marchand à qui il devait 800 écus étant venu les lui demander, il prit un couteau, l'en frappa de plusieurs coups, remplit un verre de son sang, et lui commanda de le boire; ce que cet homme fit par crainte de la mort; mais il mourut au bout de trois jours. Après cette horrible cruauté, Christophe était monté à cheval avec sa suite; et il s'était enfui vers la Moravie, laissant partout des traces de ses fureurs. Le roi Battori mourut l'année suivante; et une diète générale ayant été convoquée pour déterminer le temps et le lieu où l'on élirait un nouveau roi, les Zborowski profitèrent de l'absence de Zamoyski pour faire rendre plusieurs décrets, entre autres celui qui priva le chancelier du commandement des armées, et celui qui ordonna de nouvelles instances auprès du roi pour que ce prince cassât la sentence prononcée contre Christophe. La diète d'élection commença ses opérations le 30 juin 1587 : Christophe, sans attendre sa réhabilitation, rentra en Pologne à main armée, et vint augmenter son parti, qui, avec cinq ou six mille hommes, campait hors de Varsovie. Zamoyski, beaucoup plus fort qu'eux, occupait un camp fortifié, sur la rive opposée de la Vistule. Son parti ayant proclamé Sigismond III, les Zborowski s'avancèrent, précédés de quelques batteries de canon; et sans l'intervention des sénateurs on en serait venu aux mains. De leur côté, ils proclamèrent l'archiduc Maximilien, qu'ils firent venir de la Moravie. Le prince ayant été battu et fait prisonnier, leur parti tomba; et depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Christophe, qui mourut dans l'exil vers la fin du 16e siècle.

ZÉA (don Francesco-Antonio), savant botaniste, ministre d'État de la nouvelle république de Colombie, naquit à Médelin, dans la Nouvelle-Grenade, le 21 octo-

bre 1770; fit ses études avec un succès remarquable à Santafé-de-Bogata, et dès l'âge de 16 ans occupa dans le même collége une chaire, où sa réputation ne fit que s'accroître comme littérateur et comme naturaliste. S'étant mis en rapport avec le savant Nutis, il seconda ses recherches sur la botanique du nouveau monde, et fut pensionné en conséquence par le gouvernement espagnol. Cependant la lecture furtive des écrivains français, et surtout de Raynal, et plus tard l'explosion de la révolution française ayant exalté son imagination ardente, il embrassa avec une extrême chaleur les doctrines favorables à l'émancipation de l'Amérique espagnole; il exprima ses vœux et ses opinions à cet égard avec si peu de réserve, qu'un ordre de la cour de Madrid le manda en Espagne. En mettant pied à terre dans ce royaume, en 1797, Zéa fut enfermé dans un des forts de Cadix. On instruisit même son procès comme ayant, par ses opinions, ses écrits et ses efforts, cherché à détacher la Nouvelle-Grenade de la monarchie espagnole. Ce procès traîna en longueur, soit par défaut de preuves, soit que le savant Américain inspirât de l'intérêt à des hommes puissants. Enfin, au bout de deux ans, la liberté lui fut rendue par la protection secrète des agents français à Madrid. La cour d'Espagne, pour le tenir éloigné de la Nouvelle-Grenade, l'envoya en France sous divers prétextes, avec une pension de 2,000 écus. Zéa y résida jusqu'en 1802; il revint alors en Espagne, et y sollicita vainement la permission de retourner en Amérique. Le gouvernement espagnol, toujours dans la vue de le retenir et de se l'attacher, lui donna le brevet de directeur-adjoint du cabinet botanique de Madrid; il en devint directeur en chef à la mort du titulaire en 1804, et fut en même temps professeur des sciences naturelles. Il se maintint dans cette position honorable jusqu'en 1807, époque où la révolution d'Aranjuez le surprit au milieu de ses travaux scientifiques, qu'aucun événement de sa vie n'avait pu interrompre. Attaché secrètement à la France et à son nouveau gouvernement, il fut appelé à faire partie de la junte réunie à Bayonne en 1808, pour ratifier, au nom de la nation espagnole, la révolution qui devait faire passer la couronne des Espagnes et des Indes sur la tête de Napoléon. Il fut même consulté sur les moyens d'obtenir l'adhésion de l'Amérique espagnole aux actes de Bayonne; et il donna des plans à ce sujet, mais au fond dans l'espérance de servir indirectement la cause de l'indépendance des colonies, événement que dès lors il jugeait inévitable. Malgré ces idées d'indépendance pour sa patrie, Zéa s'attacha au gouvernement de Joseph Bonaparte, comme étant fondé sur des principes analogues à ceux qu'avait établis la révolution française. Il suivit le nouveau roi Joseph à Vittoria après la capitulation de Baylen, rentra avec lui à Madrid, eut pendant quelque temps la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et enfin fut nommé préfet de Malaga. Là il fut chargé, à plusieurs reprises, d'ouvrir des communications secrètes avec le parti français en Amérique. Il le trouva faible, et vit au contraire avec joie s'accroître le parti de l'indépendance. Il occupa la place de préfet de Malaga jusqu'à la retraite des armées françaises. Ses vœux constants pour l'indépendance américaine devinrent plus vifs à la chute de Napoléon. Il jugea que le moment était favorable pour se rapprocher de sa patrie, et que désormais ce serait par l'impulsion de l'Angleterre que s'accomplirait l'émancipation américaine. Il se rendit à Londres en 1814, et là s'étant concerté avec le parti qui fomentait la révolution de la Nouvelle-Espagne, il mit à la voile et alla joindre son compatriote Simon Bolivar qui, depuis 1811, était à la tête des insurgés de Vénézuela et de la Nouvelle Grenade, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, fuyant et reparaissant toujours redoutable. Bolivar le reçut à bras ouverts, reconnut en lui un homme fort de toute l'expérience des révolutions d'Europe; enfin, il le consulta, lui montra une grande déférence, et l'appela son père. Il le nomma d'abord intendant général de son armée qui avait pris le nom d'armée libératrice. Bolivar ayant convoqué une espèce de congrès des provinces vénézueliennes à Angostura, le 10 novembre 1817, se fit déclarer chef suprême du gouvernement qu'il divisa en trois départements, à la tête desquels il mit Zéa pour les finances. Le congrès ayant été installé le 15 février 1819, le nouveau ministre en fut nommé président *par intérim*. Quand Bolivar offrit au congrès sa démission, ce fut dans les mains de Zéa qu'il remit son bâton de général; enfin, lorsque cédant aux instances du congrès, après plusieurs jours d'une résistance étudiée, il fut réélu président de la république, ce fut encore Zéa qu'on lui donna pour vice-président. Celui-ci gouverna la république naissante pendant que Bolivar marchait à la conquête de la Nouvelle-Grenade; mais il eut contre lui dans le congrès le parti des démocrates à la tête desquels était le général Arismendi. Alors le dégoût des factions qui déchiraient la république le porta à se démettre de la présidence, sous prétexte de mauvaise santé: Arismendi le remplaça. L'incertitude des affaires entretenait dans Angostura la défiance et la division; mais l'arrivée de Bolivar, vainqueur et fondateur de la république de Colombie, formée de la réunion de la Nouvelle-Grenade avec les provinces de Vénézuela, rétablit la confiance et la paix. Son premier acte fut de nommer de nouveau Zéa vice-président d'État, et il continua même de se conduire d'après ses conseils. Dans l'intervalle, l'Espagne ayant fait aussi sa révolution et établi le régime des cortès, Bolivar, d'après l'impulsion de Zéa, y envoya deux commissaires pour traiter de la paix. Le vice-président, qui avait déjà conçu le projet de passer lui-même en Europe pour y solliciter la reconnaissance de la république colombienne, et pour établir ses rapports politiques et commerciaux avec divers États, notamment l'Angleterre, l'Espagne et la France, fit entrer Bolivar dans ses vues, et partit avec des pouvoirs illimités. S'étant présenté à Londres, au mois de juin 1820, en qualité de ministre ou chargé d'affaires de la république de Colombie, et précédé par une réputation littéraire à laquelle peu de ses compatriotes pouvaient aspirer, il y fut accueilli et fêté par tous les partisans de l'indépendance américaine: trois cents citoyens notables lui prodiguèrent des marques publiques de leur estime dans un banquet. Zéa passa ensuite en Espagne, où venaient d'arriver les deux commissaires de Bolivar, pour traiter de la paix avec les cortès, sur la base rigoureuse de l'indépendance absolue. Cette base paraissait inadmissible. Les chefs des

ortès se seraient contentés d'un lien fédéral et d'un tribut ou subside annuel; mais à la nouvelle de la rupture de l'armistice conclu avec Morillo, ils renvoyèrent les commissaires de Bolivar, ainsi que Zéa, et rejetèrent toute proposition d'indépendance. Celui-ci partit alors pour Paris, où il arriva au commencement du printemps de 1821, et fut accueilli par les libéraux et les indépendants avec un empressement et des témoignages de confiance sans bornes. Il ne négligea aucun moyen de publicité pour donner de l'éclat aux victoires de Bolivar, et à la république de Colombie, exaltant tout ce qui s'était fait dans cette contrée. Il était impossible que ce nouvel État eût choisi un représentant plus capable de remplir sa mission. Telle fut l'opinion que se forma de Zéa le public de Londres et de Paris. Encouragé par l'accueil que lui faisaient ses partisans dans cette dernière capitale, il remit au gouvernement français, sous la date du 8 avril, une note dans laquelle, faisant de la situation des provinces colombiennes, le récit le plus pompeux, il demandait la reconnaissance de sa république sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des États-Unis. Le ministère français ne répondit point à sa note; mais il envoya en Amérique quelques agents, sans caractère ostensible, chargés d'y prendre une connaissance plus positive de l'état des choses. En même temps les chefs de l'instruction publique, de concert avec Zéa, favorisèrent l'expédition scientifique de MM. Rivero et Boussigault, destinés à porter dans la Colombie le goût et les bienfaits des sciences naturelles. Zéa fondé de pouvoirs, chargé d'une mission à la fois politique et commerciale, ayant d'ailleurs géré les finances de son pays, prit part, dans la vue d'éteindre ses anciennes dettes, à diverses opérations financières. Il se trouva dès lors impliqué dans de pénibles discussions à l'égard de ces mêmes dettes; on critiqua sans ménagement ses *débantures*. Il vint à bout néanmoins de contracter à Paris, avec des banquiers de Londres, au nom de sa république, un emprunt de deux millions sterling au prix de 80 pour cent, et il se rendit aussitôt à Londres pour le réaliser. Les actions de cet emprunt étaient déjà cotées à 95, lorsqu'on reçut en Angleterre la nouvelle que Zéa, rappelé depuis l'année précédente (1821), n'avait aucun pouvoir pour contracter l'emprunt. Il déclara néanmoins en avoir reçu de Bolivar, le 24 décembre 1819; c'était sur ces mêmes pouvoirs qu'avait été fondé son contrat d'emprunt signé à Paris. Mais on lui opposa des décrets postérieurs de son gouvernement qui révoquaient les pouvoirs sur lesquels il avait fondé son contrat; on en discuta les formes, les conditions, et finalement la validité des pouvoirs en vertu desquels il avait été conclu. Au milieu de ces discussions, Zéa mourut aux eaux de Bath, d'un anévrisme au cœur, le 28 novembre 1822. Bien qu'il eût déjà envoyé au gouvernement de Colombie de l'argent, des armes, des habits et des effets d'équipement provenant des fonds de l'emprunt, ce gouvernement refusa de reconnaître ses opérations, et tous les fonds et objets envoyés furent, en attendant la décision du congrès général, déposés à la trésorerie de Caraccas. Zéa n'en avait pas moins ressuscité le crédit, ou plutôt avait créé celui de son gouvernement dont les obligations jusqu'alors n'avaient obtenu aucun cours; et quant à la faculté d'emprunter, il l'avait évidemment reçue du chef suprême de sa république, dont il était l'ami, et qui était autorisé à la lui transmettre par la constitution que lui-même avait fait adopter. Ces motifs portèrent Bolivar et ses adhérents intimes à faire reconnaître par le gouvernement de la Colombie l'emprunt contracté par Zéa; toutefois il y manquait encore, en 1825, pour le justifier entièrement, un décret du congrès qui mît à couvert la mémoire du négociateur. Zéa n'était pas moins versé dans la littérature ancienne et moderne, que dans les sciences naturelles; il écrivait le français et l'espagnol avec une rare facilité; sa conversation était spirituelle et son imagination brillante. Pendant plusieurs années, il avait rédigé le *Mercure d'Espagne* et le *Mercure d'agriculture* du même pays. En 1804, il avait publié plusieurs *Mémoires sur le kina de la Nouvelle-Grenade*, et une *Description de la chute du Tequendama*.

ZECCADORO (François), prélat italien, né en 1660 à Gubbio, dans l'État romain, fut camérier d'honneur du pape Innocent XII, conserva la faveur de Clément XI, et mourut le 6 janvier 1703, assassiné par un de ses domestiques. Outre quelques pièces de vers et des *Discours*, on connaît de lui : *Problemata arithmetica*, Rome, 1677, in-4°.

ZECCHI (Jean), en latin *Zecchius*, médecin, né à Bologne en 1533, après avoir professé dans cette ville, fut appelé à Rome au collége de la Sapience; il vint reprendre sa première chaire en 1586, fut rappelé deux ans après à Rome, reçut, avec des lettres de citoyen, le titre d'*archiâtre*, ou premier médecin de l'État pontifical, et mourut en 1601. Parmi ses ouvrages, mentionnés dans les *Archiatri pontifici* de G. Marini, et dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, on distingue : *Consultat. medicinales in quibus univ. praxis med. exactè pertractatur*, etc., Rome, 1599, 1601; Venise, 1617, in-4°; Francfort, 1650, 1670, in-8°; *De puerorum tuendâ valetudine... Methodus*, etc., Wittenberg, 1604, in-8°.

ZECCHI (Hercule), neveu du précédent, médecin et professeur à l'académie de Bologne, mort en 1622, fut l'éditeur des ouvrages que son oncle avait laissés manuscrits.

ZECCHI (Lelio), théologien et jurisconsulte, mort vers 1610, chanoine-pénitencier à Bidiccioli, dans le Brescian, sa patrie, a laissé, entre autres ouvrages : *De repub. ecclesiast.*, Vérone, 1599, in-4°; Lyon, 1601, in-8°; *De beneficiis et pensionibus eccles.*, Vérone, 1601, in-4°, et 1602, in-8°; *Politia, sive de princip.*, dédié à Henri IV, ib., 1600, in-8°. Les biographes italiens l'ont confondu quelquefois avec Lelio Zanchi.

ZECCHINI (Petronio), médecin, né en 1739 à Bologne, y professa l'anatomie, puis remplit une chaire de médecine à Ferrare, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1793. On citera de lui : *della Dietetica delle donne*, etc., Bologne, 1771; *De gorterianâ vitalitate miseriis hominum reluctante*, Ferrare, 1778; *De grano turcico libri III*, Bologne, 1781. (*Voyez* les *Scritt. bolognesi*, tome IX.)

ZECH (Bernard de), ministre d'État en Pologne, et dans l'électorat de Saxe, né le 31 août 1649, à Weimar, étudia à Iéna, fut, en 1676, secrétaire du gouver-

nement à Gotha, suivit ensuite le duc de Saalfeld dans son voyage aux Pays-Bas, passa comme secrétaire intime à Weimar, en 1684, et fut promu au rang de conseiller d'État. Onze ans après, il suivit en Pologne son souverain, Frédéric-Auguste, qui venait d'être élevé au trône, et y obtint le même rang qu'à la cour électorale. En même temps l'empereur Charles VI lui envoya des lettres de noble et de chevalier d'Empire. Il mourut à Dresde, le 21 mars 1720, laissant trois fils qui tous occupèrent de hautes dignités à la cour de Saxe, et dont l'aîné surtout s'est fait connaître avantageusement. On a de Bernard de Zech plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire de l'Allemagne, entre autres : *Evolutio insignium saxonicorum juxta artis heraldicæ principia ex historiarum monumentis ;* une traduction allemande de l'*Ambassade de Paul Taferner à la Porte Ottomane,* sous les initiales B. Z. v. W. (Bernard Zech von Weimar; *Théâtre des princes actuellement régnants*, 4 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont en allemand. Il a laissé aussi beaucoup de manuscrits contenant des réflexions pieuses sur les saintes Écritures.

ZECH (le comte BERNARD DE), un des fils du précédent, né le 6 décembre 1680, étudia à Leipzig comme son père, voyagea ensuite dans les pays étrangers, et après son retour occupa diverses places honorables dans sa patrie. Il était, en 1711, secrétaire d'ambassade près la diète qui élut l'empereur Charles VI : il devint ensuite conseiller aulique en Saxe, et référendaire du conseil secret, puis membre en 1725, et plus tard vicaire pendant l'absence de l'électeur. Il dut les diplômes de baron de l'Empire à la bienveillance de Charles VI, et de comte à celle de ses souverains. Il mourut à Dresde en 1748. On a de lui : *Du gouvernement impérial en Allemagne, tel qu'il est d'après les conventions faites lors de l'élection de S. M. Charles VI,* Leipzig, 1713, in-4°.

ZECH (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite et savant canoniste, né à Ellingen dans la Franconie le 23 décembre 1692, succéda à son maître P. Pichler, comme professeur à l'université d'Ingolstadt, prit une part active aux disputes théologiques qui firent tant de bruit en Italie vers le milieu du 18e siècle, et osa soutenir qu'à l'autorité civile appartenait le droit de fixer l'intérêt de l'argent et de régler les transactions entre les particuliers. Il mourut à Munich le 15 mars 1772. Nous citerons de lui : *Præcognita juris canonici,* Ingolstadt, 1749, in-8°; *Hierarchia ecclesiastica ad Germaniæ cathol. principia et usum declinata*, 1750, in-8°; *De jure rerum ecclesiasticarum*, 1758-62, 2 vol. in-8°; *De judiciis ecclesiasticis,* 1765-66, 2 vol. in-8°.

ZEDLITZ (CHARLES-ABRAHAM, baron DE), ministre d'État, et membre de l'Académie des sciences de Berlin, naquit le 4 janvier 1731, à Schwarzwald, près de Landshut, en Silésie. Il fit ses premières études au collége Carolin de Brunswick, sous la direction immédiate de Zacharie. Il fut distingué par Frédéric le Grand, qui lui conseilla d'étudier la philosophie de Locke, et chargea le professeur Meyer de lui donner des leçons particulières. Zedlitz, encouragé par cette bienveillance, fit de nouveaux efforts pour répondre à la confiance du roi. Sa carrière académique étant terminée, il fut nommé en 1755 référendaire à la chambre des comptes de Berlin. En 1759, il était conseiller à la régence de Breslau, et, en 1764, président de la cour suprême de Silésie, chef du consistoire supérieur, et du collége des pupilles à Brieg. En 1770, il fut élevé à la dignité de ministre de la justice, ayant la présidence du tribunal de cassation, avec l'inspection spéciale de l'administration de la justice dans le duché de Clèves, les comtés de la Mark, de Minden, de Mœurs, de Gueldres, etc. En 1771, le roi lui confia le département des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèque royale, des cabinets et des colléges de médecine et de chirurgie. Chaque année de nouvelles fonctions réclamaient de sa part une plus grande activité, et il suffisait à tout. La justice criminelle attira particulièrement son attention ; par ses soins les prisons furent mieux administrées, et les détenus traités avec plus de douceur. Il donna une preuve éclatante de sa probité et de son zèle, en s'opposant à la sentence injuste que Frédéric II avait rendue dans l'affaire du meunier Arnold. Le monarque menaça Zedlitz, qui, sans se laisser effrayer, dit que jamais il ne signerait la sentence. Frédéric, ne pouvant vaincre cette résistance, n'en eut que plus d'estime pour lui. C'est sous le ministère de ce grand homme d'État que la Prusse a commencé à jouir de la liberté de la presse. Avant lui les ministres protestants et les professeurs faisaient retentir les chaires publiques de leurs anathèmes; Zedlitz réprima cette fureur autant qu'il put. Il fonda de nouvelles chaires, des écoles préparatoires, et il eut soin de mettre à la tête de l'enseignement des hommes connus par leur savoir et leurs vertus. Il avait toujours pensé que le département des affaires ecclésiastiques devait être séparé de celui de l'enseignement; et en 1787, sous Guillaume II, il fut nommé chef du département supérieur des écoles. En 1788, Wœllner, s'étant emparé de la confiance de Guillaume II, Zedlitz ne garda plus que le département de la justice dans la Poméranie et dans les duchés de Magdebourg et de Halberstadt. Voyant avec beaucoup de peine la marche que Wœllner faisait prendre à l'administration il obtint sa démission, et se retira sur ses terres en Silésie, où il mourut le 18 mars 1793. Schutz, dans son *Histoire des Études théologiques de Halle,* 1781, a publié plusieurs *Lettres* de Zedlitz; on y reconnaît tout son zèle et son noble dévouement pour les progrès de l'enseignement.

ZEGEDIN ou **SZEGEDIN** (ÉTIENNE KIS DE), théologien protestant, ainsi nommé d'une petite ville de basse Hongrie, où il naquit en 1505, fut obligé de faire ressource de ses talents et d'enseigner péniblement dans plusieurs colléges; mais ses opinions religieuses lui attirèrent des persécutions qui ne lui permirent de se fixer en aucun lieu. Il avait obtenu le titre de surintendant des églises de la baronie de Luskow, lorsqu'en 1558, dans un voyage entrepris pour les intérêts de ses coreligionnaires, il tomba dans les mains des Turcs qui le retinrent 5 ans prisonnier. Au sortir de captivité (1563), il vint à Keveny, dans la haute Hongrie, où il mourut en 1572. Nous citerons de lui : *Loci communes theologiæ sinceræ de Deo et homine,* Bâle, 1608, in-8°.

ZEGERS (TACITE-NICOLAS), savant théologien, de l'ordre de Saint François, né à Bruxelles dans les der-

res années du 18e siècle, mort à Louvain, le 23 août 59, avait été lecteur ou professeur en théologie au nd couvent des Récollets de cette ville. On le regarde nme un des bons critiques de son temps. Nous cite- s de lui : *Scholion in omnes Novi Testamenti li- s*, etc., Cologne, 1553, in-12; *Epanorthotes, sive stigationes Novi Testamenti*, ibid., 1555, in 12.

ZEGERS (Hercule), peintre et graveur flamand, né s 1625, fut le contemporain de Potter, qu'il a pres- e égalé par son talent, mais dont il fut loin d'obtenir éputation pendant sa vie. Ses paysages représentent points de vue de la plus vaste étendue, et sont rêmement variés par des oppositions de couleur et lumière, par les plus beaux effets de perspective. lgré ces avantages, ils n'eurent aucun succès pen- it la vie de l'auteur, et le malheureux Zegers, réduit plus grand dénûment, se mit à graver des estampés, érant en trouver plus de débit que de ses tableaux; is les marchands en offrirent à peine la valeur du vre. Outré de cet affront, Zegers leur dit, qu'un jour ique épreuve de ses cuivres serait vendue plus de du- s qu'on ne lui en offrait pour la planche. Cette pré- tion s'est réalisée, car après la mort du graveur on a yé jusqu'à 16 ducats une seule épreuve de ses gravu- s. Il avait trouvé le secret d'imprimer des paysages couleur sur toile; mais il n'avait pu tirer aucun parti cette ingénieuse découverte. Tant d'injustice le dé- ragea; il cessa presque entièrement de travailler, et livra au vin avec un tel excès, qu'il était continuelle- ent ivre, et qu'un jour, en rentrant chez lui dans cet t, il tomba sur son escalier et mourut des suites de tte chute. Samuel van Hoogstraaten, qui a donné la e de cet artiste, n'a pu fixer ni le lieu, ni l'époque de naissance. Il se borne à faire un grand éloge de son lent.

ZEHNER (Joachim), recteur du collége de Schleu- igen et surintendant du comté de Henneberg, naquit Themar le 28 avril 1566, et mourut le 29 mai 1612. a écrit un *Compendium theologiæ* et des *Adagia sacra V centurias congesta*, Leipzig, 1601, in-4°.

ZEHNER (Louis-Édouard), professeur d'histoire, quit à Brunn en 1753, et fut nommé en 1784 profes- ur d'histoire universelle à l'université de Lemberg. n a de lui en allemand : *Theokles*, traduit du grec, ienne, 1774, in-8°; *Anecdotes*, ibid., 1775, in-8°; *éflexions sur les sciences et les arts*, ibid., 1776, in-8°; *ivre élémentaire pour le cours de l'histoire littéraire*, Ol- utz, 1776, in-8°; *Matériaux pris dans l'histoire litté- ire des anciens temps*, ibid., 1777, in-8°; *Manuel pour s leçons publiques sur l'histoire littéraire*, Breslau et latz, 1777, in-8°; *Événements remarquables pris dans histoire ancienne, à l'usage des jeunes gens*, Pétersbourg, 787, in-8°.

ZEIAD, fameux capitaine arabe, naquit à Taïefa 1re ou 8e année de l'hégire (622 ou 630 de J. C.) : ls naturel d'Abou-Sofian, cet opiniâtre antagoniste de ahomet, il était frère du calife Moawyah Ier. Son père avait pas osé le reconnaître, craignant les reproches du évère Omar. Sous le califat de ce dernier, Zeïad se dis- ngua tellement par son esprit et son éloquence, dans ne assemblée des compagnons du prophète, que le cé- lèbre Amrou dit publiquement que ce jeune homme aurait commandé un jour à tous les Arabes, si son père eût été de la tribu de Koreisch. Zeïad fut nommé cadi à la même époque. Ce fut lui qui ayant à juger Al-Mo- gheïrah, gouverneur de Koufah, accusé d'adultère, le renvoya absous, et fit châtier les témoins qui n'avaient pas suffisamment prouvé leur accusation. Ce jugement lui gagna pour toujours l'amitié de Mogheïrah, dont il fut secrétaire et trésorier. Lieutenant du gouverneur de Bassorah, Abdallah, fils d'Abbas, sous le califat d'Aly, il vainquit et tua le général que Moawyah avait envoyé pour s'emparer de cette ville, l'an 39 (659). Comme il n'était pas moins habile que vaillant, il fut chargé de commander en Perse, et il s'y conduisit avec tant de sagesse, que les Persans comparaient son administration au règne fortuné du grand Khosrou Nouschirwan. Lors- que Haçan, fils d'Aly, se fut démis du califat en faveur de Moawyah, Zeïad, qui résidait à Istakhar (Persépolis), dans un château fort qu'il y avait fait bâtir, refusa de se soumettre au nouveau calife. Moawyah, voulant met- tre dans ses intérêts un personnage aussi prépondérant, et le détacher du parti des enfants d'Aly, le reconnut publiquement pour son frère, et se servit utilement de l'entremise d'Al-Mogheïrah pour déterminer Zeïad à lui prêter serment de fidélité : ce fut la première fois qu'on viola l'article du Coran, d'après lequel Zeïad était censé le fils de l'esclave grec, dont la femme avait été la maîtresse d'Abou-Sofian. Aussi les Ommyades parents de Moawyah lui reprochèrent d'avoir déshonoré la mémoire de son père, en introduisant un bâtard dans leur famille. Mais le calife ne songea qu'à s'attacher par des bienfaits le grand homme dont les talents devaient affermir sa puissance. Il lui donna le gouvernement de Bassorah, alors infesté de voleurs et d'assassins. Zeïad en y arrivant assembla les habitants, leur peignit son horreur pour les désordres qui troublaient la tranquil- lité de leur ville, et déclara sa ferme résolution d'y re- médier. Comme il était après Aly l'homme le plus élo- quent de son siècle, parmi les Arabes, son discours produisit beaucoup d'effet. Il l'appuya d'une ordonnance par laquelle il défendait, sous peine de mort, de se trouver dans les rues et sur les places publiques, après la prière du soir, et il autorisa les patrouilles à passer au fil de l'épée tous ceux que l'on rencontrerait après cette heure indue. La première nuit il y eut 200 per- sonnes tuées; il n'y en eut que cinq la seconde, et pas une seule la troisième. Des mesures aussi rigoureuses réta- blirent la tranquillité. Le calife en fut tellement satis- fait, qu'outre le gouvernement de Bassorah il confia à son frère celui de Koufah, de Bahr-aïn, d'Oman et de toutes les provinces orientales de l'empire; de sorte que Zeïad donnait des ordres, depuis les deux rives du golfe Persique jusqu'aux frontières de l'Inde et du Turkestan. Son nom faisait trembler tous les méchants, parce que sa justice était aussi sévère que prompte et impartiale. Lorsqu'il arriva pour la première fois à Koufah, ville fameuse par l'inconstance et le caractère séditieux de ses habitants, il leur dit qu'il avait d'abord résolu d'a- mener 2,000 de ses gardes; mais qu'ayant réfléchi qu'ils étaient d'honnêtes gens, il n'avait amené que ses domestiques. Ce discours n'empêcha pas qu'on ne lui

jetât de la poussière au visage. Il ordonna à ses gens de s'emparer des portes de la mosquée, fit arrêter les mutins, rendit la liberté à tous ceux qui jurèrent qu'ils n'avaient point eu de part à l'outrage qu'il avait reçu, et fit couper les mains aux autres qui étaient au nombre de 80. Il passait alternativement six mois à Koufah et six mois à Bassorah. Il ordonna aux habitants de cette dernière ville de laisser la nuit les portes de leurs maisons ouvertes, s'obligeant à les indemniser du dommage qu'ils pourraient recevoir; il n'en résulta aucun vol; mais des animaux, entrés dans une boutique, y ayant commis quelques dégâts, Zeïad permit l'usage d'une claie, ce qui fut pratiqué dans plusieurs autres villes de l'Irak. « Ma main gauche maintient les peuples de l'Irak, écrivit Zeïad au calife son frère; mais ma droite est oisive; donnez-lui l'Arabie à gouverner, et elle vous en rendra bon compte. » Moawyah lui accorda sa demande. Les habitants de la Mecque et de Médine en furent consternés, et le ciel exauça leurs vœux contre Zeïad. Un ulcère pestilentiel lui survint à la main droite; il la fit amputer, malgré la décision du cadi, qui regardait cette opération comme un acte de désobéissance à la volonté divine; mais quand il vit les fers rouges destinés à cautériser la plaie, il s'évanouit; et malgré les secours de 150 médecins, dont trois l'avaient été de Khosrou Parwiz, roi de Perse, il mourut le 3 ramadan 53 (août 673 de J. C.). Nul capitaine n'a contribué plus que Zeïad à l'affermissement de la puissance des califes ommyades. Son fils lui succéda dans la plupart de ses charges, et marcha sur ses traces.

ZEIADET-ALLAH Ier (Abou-Mohammed), 3e souverain de l'Afrique, de la dynastie des Aglabides, se trouvant à Kaïrowan, à la mort de son père Ibrahim, l'an 196 de l'hégire (812 de J. C.), tandis que son frère Abdallah était à Tripoli, s'empara du trône; mais il en descendit l'année suivante, et se soumit à son frère après la mort duquel il y remonta, l'an 201 (817). Il reconnut d'abord la suprématie du calife Al-Mamoun, qui le confirma par un diplôme dans le gouvernement héréditaire de l'Afrique. Mais il se déclara bientôt pour l'anti-calife Ibrahim, fils de Mahdy. Cette démarche et la dureté de son administration donnèrent lieu aux révoltes et aux guerres civiles qui le mirent en danger de perdre ses États. Corrigé par l'expérience, il s'efforça de réparer les maux qu'il avait causés; fit construire des ponts, raccommoder les routes; fonda une magnifique mosquée à Kaïrowan, et songea bientôt à reculer les bornes de sa domination. Dans l'intervalle des années 45 à 130 de l'hégire (665 à 748 de J. C.), des flottes arabes, expédiées par les califes de Damas ou par les gouverneurs de l'Afrique, avaient effectué cinq descentes en Sicile, sans pouvoir s'y établir. Les troubles que l'élévation des califes abbassides, sur les ruines des Ommyades, excita dans tout l'empire musulman ralentirent depuis l'ardeur guerrière des Arabes. La conquête de la Sicile était réservée à Zeïadet-Allah, et fut l'événement le plus mémorable de son règne. Fimi ou Fama (Euphemius) qui gouvernait cette île pour l'empereur grec, Michel le Bègue, s'y étant révolté, fut vaincu par un de ses lieutenants, et alla implorer le secours de l'émir africain. Ce prince équipa une flotte d'environ 100 vaisseaux, qui mit à la voile au port de Sousa, le 16 roby Ier 212 (15 juin 817), sous les ordres du cadi Asa Ibn Farat, et débarqua, trois jours après, à Mazara, 10,000 hommes d'infanterie et 700 de cavalerie. Les Grecs furent défaits, et malgré leurs efforts, malgré la mort du général more et celle de son successeur, les musulmans ayant reçu des renforts d'Espagne et d'Afrique s'emparèrent de plusieurs places en Sicile. Zeïadet-Allah en donna le gouvernement, avec le titre d'émir, à son cousin Mohammed ibn-Abdallah, ibn-Aglab, lequel, après un siége de cinq ans, força Palerme de capituler, en redjeb 220 (juillet 835), et acheva, dans l'espace de 19 ans que dura son administration, la conquête de cette île, à l'exception de Syracuse, d'Enna et de Taormine. Zeïadet-Allah ne vit pas la fin de cette glorieuse entreprise. Il était mort le 14 redjeb 223 (juin 838), dans la 52e année de son âge, et la 22e de son règne.

ZEIADET-ALLAH II (Abou-Mohammed), 7e prince de la dynastie des Aglabides, succéda, l'an 249 de l'hégire (863 de J. C.), à son frère Ahmed, et se distingua par sa sagesse, ses vertus et sa piété. Il ne régna que six mois, suivant de Guignes et Casiri, ou 18, selon Abou'l feda, mourut l'année suivante, et fut remplacé par son neveu Mohammed II, fils d'Ahmed. Cardonne, dans son *Histoire* inexacte et incomplète *de l'Afrique et de l'Espagne, sous la domination des Arabes,* a omis ces trois derniers princes, parce qu'il a confondu Mohammed Ier avec Mohammed II.

ZEIADET-ALLAH III (Abou-Nasa), 11e et dernier prince de la dynastie des Aglabides en Afrique, monta sur le trône, l'an 290 de l'hégire (903 de J. C.), en faisant assassiner son père Abdallah II, monarque vertueux, bienfaisant et austère dans ses mœurs, qui l'avait fait renfermer à cause de ses débauches scandaleuses. Zeïadet-Allah, voulant ensevelir le secret de son parricide, se défit des trois eunuques qui en avaient été les complices; mais toute sa conduite prouva qu'il était le principal auteur de ce forfait. Il donna l'essor à ses passions, se plongea dans les plus infâmes voluptés, s'entoura de baladins, et ne s'occupa nullement des affaires de l'État. Il fit périr ses frères, et sembla prendre à tâche d'exterminer sa famille, dans un moment où sa puissance ébranlée avait le plus besoin d'appui. Depuis quelques années, un capitaine appelé Abou-Abdallah, et surnommé Al-Maschtak (l'Oriental), parce qu'il était Arabe de naissance, ayant apporté en Afrique la doctrine des Chyites, ou partisans des descendants du prophète par Aly, y avait soulevé toutes les tribus Brébères contre les califes abbassides qu'il traitait d'usurpateurs. Zeïadet-Allah opposa aux rebelles un de ses parents, qu'il rappela bientôt, et qu'il condamna à mort. Il envoya alors contre eux Ibrahim, son cousin, avec une armée de 40,000 hommes, dont la défaite fut suivie de la perte de plusieurs places. Le tyran, craignant d'être assiégé dans Rakkadah, s'enfuit à Tunis; mais, alarmé des progrès de la révolte, il rassembla la plus grande partie de ses trésors, et suivi de ses femmes, de ses enfants et de ses esclaves, il se retira à Tripoli, où il fut joint par Ibrahim qui, après avoir tenté de sauver quelques débris de la puissance de ses ancêtres, avait été vaincu une seconde fois par Abou-Abdallah. Sur ces entrefaites,

ziadet-Allah ayant condamné à mort son vizir, Ibrahim craignit pour lui le même sort, se réfugia en Égypte, et y sema des préventions défavorables contre son parent. L'an 296 (903), Zeïadet-Allah partit de Tripoli, et abandonna l'Afrique au chef des rebelles qui devint ainsi le précurseur des Fatimides. Mal accueilli en Égypte, il s'était mis en route pour Bagdad, lorsque, arrivé à Raccah, il reçut ordre du calife Mocader, de retourner dans l'Occident, et d'y recommencer la guerre contre les Chyites, avec les secours que le gouverneur d'Égypte devait lui fournir. Il se rendit alors aux eaux minérales de Hammanat, à deux journées à l'ouest d'Alexandrie, et continua d'y vivre au sein des plaisirs. La plupart de ses gens, s'indignant de son apathie, l'abandonnèrent. Épuisé de ses débauches, averti de sa fin prochaine par des infirmités précoces qui firent tomber sa barbe, et désespérant de recevoir les secours qu'on lui avait promis, il résolut d'aller à Jérusalem, pour y consacrer à Dieu le reste de ses jours; mais il expira près de Randah, où il fut enterré. Zeïadet-Allah avait régné six ans, et la dynastie des Aglabides, qui finit en lui, en avait duré 112.

ZEIBICH (Charles-Henri), professeur et conseiller de la faculté de philosophie à Wittenberg, né en 1717, mort en 1763, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue : *de Linguâ Judæorum hebraica temporibus Christi atque apostolorum*, 1741; *De codicum Veteris Testamenti orientalium et occidentalium dissensionibus*, 1742; *De sacerdotum memphiticorum et heliopolitanorum dissidio in enarrendo itinere Israelitarum per mare Erythræum*, 1751; *De quæstione criticâ, num Cadytis Herodoti rectè venditetur pro metropoli Palestinæ*, dans les *Nov. Miscellan. lipsensia*, vol. XCVIII.

ZEID BEN THABET, l'un des secrétaires de Mahomet, n'avait que 11 ans quand Mahomet quitta la Mecque et se retira à Médine. Il ne se trouva point à l'affaire de Bedr, à cause de sa grande jeunesse; mais il prit part à la bataille d'Ohod et à toutes les affaires suivantes. Après la bataille contre les Arabes du Yémamah, presque tous les sectateurs du Coran ayant péri, le calife Abou-Bekr craignit que ce livre sacré ne se perdît. Il ordonna donc à Zeïd d'en rassembler les fragments épars, et d'en composer une copie complète. Zeïd obéit, et parvint après beaucoup de peine à en former un exemplaire qu'il remit à Omar. Mais sous le califat d'Othman, lors de son expédition d'Arménie, les Arabes se divisèrent sur la manière de réciter le Coran. Othman, redoutant les suites de cette division, fit venir l'exemplaire de Zeïd, et lui ordonna, ainsi qu'à d'autres docteurs qu'il lui adjoignit, de faire plusieurs copies de ce livre. Zeïd s'acquitta aussi de cette commission. Lors des troubles qui finirent par le meurtre d'Othman, Zeïd lui demeura fidèle, et fut du nombre de ceux qui refusèrent de prêter serment à Aly. Il vivait encore vers le commencement du 7ᵉ siècle de notre ère.

ZEIDAN (Muley), roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chérifs, se trouvant auprès de son père Muley Ahmed Labass, lorsque ce prince mourut, l'an 1603, se fit proclamer son successeur, quoiqu'il fût le plus jeune de ses fils. Aussi eut-il à lutter contre ses trois frères; et en moins de deux mois, les quatre compétiteurs furent tour à tour maîtres de l'empire. La victoire se déclara toujours en faveur de Muley Zeïdan, qui, par la prise de l'importante place de Salé, l'emporta enfin sur ses concurrents, malgré les secours pécuniaires que Muley-Cheik, son frère aîné, avait reçus de Philippe III. Le règne de Zeïdan fut aussi troublé par les Brèbes, montagnards des environs de Maroc, qui, par leurs incursions, l'obligèrent d'abandonner cette capitale. Il parvint cependant à semer la division parmi ces tribus, et à les soumettre par ses négociations ou par ses armes. Muley Zeïdan vécut en paix pendant tout le cours d'un long règne qui occupe peu de pages dans l'histoire. Il protégea et cultiva les lettres, et rassembla une nombreuse et belle bibliothèque. Deux des manuscrits arabes qui en faisaient partie sont aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Escurial. L'un est un exemplaire de la *Grammaire arabe* de Mohammed Al-Zouzani, avec le *Commentaire* de Mohammed Al-Esfaraïni, chargé de notes de la main de ce prince, qui prouvent sa vaste érudition, comme toutes celles qu'il ajoutait à ses livres. L'autre est un superbe exemplaire de la *Rhétorique* de Houceïn Alepi, intitulée *Fleurs du printemps*, élégamment colorié et orné de lettres d'or. Muley Zeïdan reçut, en 1622, une ambassade de Hollande, à la suite de laquelle se trouvait l'orientaliste Golius; il sut rendre justice à l'érudition de ce savant ainsi qu'à la manière facile et correcte dont il écrivait l'arabe. Ce prince mourut en 1630, laissant pour successeurs des fils qui n'héritèrent ni de ses talents ni de ses belles qualités, quoique l'aîné, Muley Abd' el Melek, ait pris, le premier, le titre d'empereur de Maroc.

ZEIDAN (Muley), digne fils du fameux Muley Ismaël, empereur de Maroc, avait pour mère une négresse intrigante et ambitieuse, Lala-Zeïdana, qui par ses attraits, mais plus encore par sa lubricité, avait su captiver le cœur du vieil empereur. Cette méchante femme, abusant de son ascendant, et se flattant d'assurer le trône à son fils, fit étrangler la mère de Muley Mohammed, héritier présomptif de l'empire; et, dans le dessein de perdre ce prince, elle employa tant de moyens pour le rendre suspect à son père, qu'elle le réduisit au désespoir, et le poussa à la révolte. Muley Zeïdan, qui, élevé par une telle mère, avait montré, dès son adolescence, l'assemblage de tous les vices, fut chargé de réduire son frère. Il en triompha par trahison, et l'envoya, en 1706, prisonnier à Mequinez, où le barbare Muley Ismaël le fit périr. Plus avare et plus féroce que son père, Zeïdan commit les excès les plus horribles à Tarudant après avoir réduit, par la famine, cette place, qui avait partagé la révolte de son frère; et il livra au pillage la ville de Sainte-Croix, abandonnée par ses habitants : mais ses succès et surtout ses trésors portèrent ombrage à Muley Ismaël, qui eut vainement recours à divers prétextes pour le rappeler. En vain il trompa, par une feinte maladie, Lala-Zeïdana elle-même, qui, le croyant à toute extrémité, pressait son fils de venir s'assurer le trône. Zeïdan, qui connaissait les artifices de son père, refusa d'abandonner son armée, qui lui offrait plus de certitude pour parvenir à l'empire. Le bruit de la maladie et de la mort prochaine d'Ismaël s'était tellement accrédité, qu'il y eut à Mequinez une sédi-

tion que Lala-Zeïdana voulut réprimer, en sortant du palais, la lance en main, à la tête de la garde, et en ordonnant des mesures de rigueur. L'apparition inattendue, et si inconvenante chez les musulmans, d'une femme détestée, qu'on soupçonnait de vouloir s'emparer de l'autorité, irrita les mutins; et la fermentation ne put être calmée que par la présence de l'empereur. Zeïdan était adonné au vin; et dans son ivresse, ses femmes mêmes n'étaient pas à l'abri de ses cruautés. Gagnées par l'empereur, elles étouffèrent son fils entre deux matelas, tandis qu'il était plongé dans le vin, le 25 septembre 1707. Le corps de Zeïdan fut enterré à Méquinez; et sur son tombeau Ismaël fit bâtir une mosquée qui donna asile aux criminels, et où l'on révéra comme un saint un prince vicieux, rebelle, mort dans l'ivresse, au mépris de l'islamisme. Sept femmes de Zeïdan et le marchand juif qui lui fournissait l'eau-de-vie dont il s'enivrait, conduits à Mequinez, par ordre du bizarre Ismaël, furent livrés à la cruelle Lala-Zeïdana, qui les immola à sa vengeance. Trois de ces femmes furent traitées avec une barbarie sans exemple. La féroce Zeïdana, avant de les faire étrangler, leur fit couper les mamelles, et les força de les manger.

ZEIDLER (Jean-Godefroid), poëte allemand, était fils d'un prédicateur luthérien de Freystadt, dans le comté de Mansfield, et prêcha conjointement avec lui dans sa ville natale pendant 20 ans; mais, après la mort de son père, il renonça au ministère évangélique pour se livrer à la poésie, ou plutôt à toutes les bizarreries d'une imagination vagabonde et sans frein. Il mourut, jeune encore, à Halle en 1711, épuisé par la débauche. On recherche son *Theatrum virorum eruditorum minus*, abrégé qui peut épargner des recherches fastidieuses.

ZEIDLER (Suzanne-Élisabeth), sœur du précédent, publia en 1684 un recueil de poésies sous le titre de *Passe-temps d'une jeune fille.*

ZEIDLER (Charles-Sébastien), magistrat et littérateur, né à Nuremberg en 1719, mort en 1786, a laissé plusieurs écrits parmi lesquels on distingue : *Vitæ professorum juris qui in academiâ Altorfinâ indè ab ejus jactis fundamentis vixerunt*, Nuremberg, 1770, 3 vol. in-4°, et 2° édition, 1786.

ZEIDOUN. *Voyez* **ZAIDOUN.**

ZEILER ou **ZEILLER** (Martin), géographe, né le 17 avril 1589 près de Murau, dans la Styrie supérieure, mort le 6 octobre 1661 à Ulm, où il avait rempli les fonctions de principal du collége et d'inspecteur des écoles allemandes, a laissé, entre autres écrits : l'*Itinéraire d'Allemagne*, la *Topographie de Bavière*, celles de l'Alsace, de Brunswick et de Souabe, qui ont été insérés dans la *Collection topographique de l'univers*, par Merian.

ZEIN-ALA-BEDIN (Aly II), 4° iman des Chyites, était petit-fils du calife Aly, gendre de Mahomet, et fils du fameux Houcein et d'une fille de Yezdedjerd III, dernier roi de Perse. Il n'avait que douze ans lorsqu'il se trouva à la journée de Kerdela où son père et presque tous ses frères perdirent la vie, l'an 61 de l'hégire (680 de J. C.). Il aurait péri dans cette catastrophe, ainsi que son jeune frère Amrou, si leurs tantes Zeineb et Fathimeh n'eussent réussi à fléchir le barbare Obéid-Allah ben Zaïad. Tous furent conduits à Damas, où le calife Yezid Ier, loin d'écouter ses courtisans qui lui conseillaient de sacrifier à sa sûreté ces derniers rejetons de la famille du prophète, fut ému de pitié en voyant ces illustres infortunés dans le dénûment le plus absolu; pourvut à leurs besoins, et les renvoya à Médine. Aly y fut reconnu par les parents de sa maison, pour le quatrième des imans ou pontifes légitimes, successeurs de Mahomet, quoique, en raison de sa jeunesse, son oncle, Mohammed ben Hanefyah, lui eût disputé ce titre, sans être du sang du législateur des musulmans; la contestation fut décidée en faveur d'Aly II, plus connu sous le surnom de *Zein ala-bedin* (l'ornement des serviteurs de Dieu). Il mourut l'an 94 (713), et eut pour successeur son fils Mohammed. Un autre de ses enfants, Zeïd, ayant pris le titre de calife à Koufah, l'an 122 (739), quoiqu'il n'eût pu réunir que 500 hommes, au lieu des 40,000 que les partisans de sa maison lui avaient promis, fut vaincu par Yousouf ben Amer, gouverneur de l'Irak, au nom du calife Hescham, et fut tué d'un coup de flèche. Son corps, inhumé par ses amis, fut déterré, pendu et brûlé par ordre de Yousouf, à l'exception de sa tête qui fut envoyée à Damas, où le calife la fit attacher à une des portes de la ville. C'est de Zeïd que sont issus les imans Zeïdis qui ont régné dans l'Arabie heureuse, où ils possèdent encore quelques domaines. Yahia, fils de Zeïd, se retira dans le Khoraçan, où il périt dans une bataille sous le califat de Haroun al Raschid.

ZEIN-ALA-BEDIN est le nom d'un roi de Perse, de la dynastie de Modhafferides, qui, n'ayant pas su conserver la bienveillance et la protection de Tamerlan, que son père avait su lui ménager en mourant, fut dépouillé de ses États par le conquérant : privé de la vue par son cousin Schah-Mansour auprès duquel il s'était réfugié, il tomba au pouvoir de Tamerlan, qui, en raison de sa cécité, ne les comprit pas dans le massacre des autres princes Moldhafferides, et l'envoya prisonnier à Samarkand, l'an 795 de l'hégire (1393 de J. C.).

ZEIRI BEN MOUNAD AL TACLANI, chef de la tribu des Zeïrides, nommée aussi des Sanhadjides ou des Badisides, dont les États, en Afrique, s'étendaient depuis Alger jusqu'à Tripoli, prétendait descendre des anciens rois Hamyarides de l'Arabie heureuse, d'où l'un de ses ancêtres était venu s'établir dans le Maghreb (l'Afrique occidentale). Son père Mounad avait employé ses grandes richesses à secourir les pauvres et les pèlerins, et préparé par sa bienfaisance la grandeur future de sa maison. Zeïri, son fils, s'attacha aisément plusieurs tribus d'origine arabe, se mit à leur tête, battit les Zenates, et d'autres tribus brébères, conquit plusieurs provinces dont il fit hommage au fondateur de la dynastie des fathimides, et fonda la ville d'Aschir dans la contrée de ce nom, l'an 324 de l'hégire (935 de J. C.). Il y attira des savants et des marchands, dont l'usage était inconnu dans le pays. Il y fut assiégé successivement par deux chefs de tribus ennemies; mais son fils Yousouf-Balkin, à peine sorti de l'adolescence, tua le premier dans une sortie, et mit en fuite le second. Zeïri eut toujours soin de se ménager l'amitié des califes fathimides, et leur rendit d'importants services. L'an 348 (959), il

opéra à la prise de Fez et autres conquêtes de Djew-r, dans la Mauritanie, au nom du calife. Il fut envoyé ntre le rebelle Mohammed ben al-Khaïr, qui, vaincu r Balkin, fils de Zeïri, l'an 360 (971), se donna la ort. Il marcha ensuite contre Aly ben Hamdoun, ou afar ben Aly, qui avait fait révolter les Zenates, et lui ra bataille près de Mansourah; mais ayant eu son eval tué sous lui il tomba, et sa mort entraina la dé-ite de son armée. Il avait régné 36 ans à Aschir et à hert ou Tabiret : il fut tellement regretté, même des nates, que leur chef fut obligé de se retirer auprès du ife d'Espagne, avec lequel Zeïri avait été aussi en erre. Ce dernier laissa plus de 100 fils, dont l'aîné son successeur.

ZEIRI BEN ATYAH Ier, roi de Fez, de la dynastie Zeïrides ou Zenates, différents des Zeïrides ou San-ljides qui dans le même temps régnaient à Tunis, irowan, Mahdiah et Tripoli, était cheik des Zenates, ne des cinq principales tribus brébères qui s'étaient blies dans le Maghreb ou Afrique occidentale, à l'é-que de la décadence de la puissance des Édrissides. Le ghreb, successivement envahi par les troupes des Fathi-les, des Sanhadjides et des Ommyades d'Espagne, était proie aux troubles et à l'anarchie. Ces circonstances rurent la puissance de Zeïri qui s'affranchit de toute nination, refusa, l'an 368 de l'hégire (979 de J. C.), reconnaître la souveraineté des rois de Cordoue, et npara de Fez en 377 (988). Le célèbre Al-Mansour était alors à la tête des affaires en Espagne, sous le ne du faible Hescham al-Mowayed, ne laissa pas de nager Zeïri, et l'opposa bientôt au rebelle Abou'l Behar, nce Sanhadjide qui, après s'être formé un État puis-t en Afrique, aux dépens de son neveu Abou'l Cacem nsour, roi de l'Afrique septentrionale, et par le se-rs des Ommyades d'Espagne, avait méconnu ensuite suprématie de ces califes, et s'était jeté dans le parti Fathimides, leurs rivaux. Irrité de cette perfidie, le nistre espagnol envoya un diplôme à Zeïri pour lui er tous les pays qu'il pourrait enlever à ce prince dé-al. Zeïri prit aussitôt les armes; et, malgré la jonc-d'Abou'l Behar avec Mansour son neveu, il conquit lmesen sur les Sanhadjides, et recula ses frontières l'Orient, jusqu'au fleuve Zab. Il informa de ses cès la cour de Cordoue, et lui envoya des présents nsidérables en chevaux, chameaux, etc. Une nouvelle ente le confirma dans la souveraineté du Maghreb, nme vassal de l'Espagne; mais bientôt sa puissance nna de l'ombrage; on l'attira à Cordoue, sous prétexte récompenser ses services. On prescrivit à son fils ezz de résider à Telmesen : on envoya des comman-nts particuliers à Fez. Cependant Zeïri, malgré les nneurs et les caresses dont il fut comblé en Espagne, lgré le titre pompeux de *Wali al Kebir* (le grand vice-dont on le décora, ne put voir dans le superbe Al-nsour qu'un rival qui ne voulait que l'humilier, un ennemi qui lui dressait des embûches. Son orgueil digna de ne jouer à la cour d'Espagne que le troi-me rôle, au lieu du premier qui l'attendait en Afri-. La révolte d'un chef de tribu qui s'était rendu maître Fez fut pour lui un motif plausible de solliciter son gé, qu'on n'osa pas lui refuser. Il quitta l'Espagne avec la suite nombreuse qu'il y avait amenée, débarqua à Tanger, et y ayant rassemblé des troupes il marcha contre le rebelle, le vainquit, le fit prisonnier, envoya sa tête à Cordoue, et recouvra Fez de vive force. Dans le dessein qu'il méditait, il fonda, ou plutôt il releva l'an-cienne ville de Woudjda ou Wadjida, dans la province de Telmesen, sur la route qui communique d'un côté avec Sedjelmesse, et de l'autre avec l'Afrique orientale. Il la fortifia, y amena une partie de sa tribu et y établit sa résidence en 385 (995). L'année suivante il jeta le masque, supprima le nom du hadjeb Al-Mansour, dans la kothbah, y maintint, seulement pour la forme, celui du calife Hescham, destitua tous les officiers nommés par ce prince, et les relégua à Ceuta : il tailla en pièces une armée envoyée d'Espagne contre lui, et força le général vaincu d'aller se renfermer dans Tanger : mais bientôt une armée plus nombreuse débarqua en Afrique sous les ordres d'Abdel-Melek, fils du ministre espagnol. Zeïri osa lui tenir tête : vaincu et blessé dans une pre-mière bataille, il essuya une seconde défaite dans les en-virons de Méquinez. Les habitants de Fez refusèrent de le recevoir; mais ils lui rendirent ses enfants, lui fourni-rent des vivres et des bêtes de somme, et ouvrirent leurs portes au général espagnol. Zeïri ne se laissa point abat-tre par les revers, ni par les souffrances que lui cau-saient ses blessures. Forcé d'abandonner la Mauritanie, il se retira vers le Sahra, et y rallia ses fidèles Zenates et quelques autres tribus. Celle de Sanhadjah était alors révoltée contre Badis, fils et successeur de Mansour. La circonstance était favorable à Zeïri. Il attaqua les San-hadjides, les vainquit, s'empara de Tahert, de la pro-vince de Zab, de Telmesen, etc., y fit encore prononcer, par politique, la kothbah au nom du calife d'Espagne, et assiégea la ville d'Aschir, capitale du pays : mais ses blessures s'étant rouvertes, il mourut l'an 391 (1001) après un règne de vingt ans, au moment où il relevait sa puissance et fondait un nouvel État. Son fils Moezz recouvra Fez, et la dynastie des Zeïrides dura sous cinq autres princes, jusqu'à l'an 462 (1070), que le Maghreb passa sous la domination des Morabethoun ou Al-Mora-vides. On ne trouve pas un mot sur cette dynastie des Zeïrides, dans Cardonne, Casiri, Chenier, d'Herbelot et de Guignes. Silvestre de Sacy est le premier qui en ait dit quelque chose dans le tome Ier des *Notices et extraits des manuscrits*. Nous avons profité des recherches de di-vers orientalistes étrangers.

ZEKY-KAN (Mohammed), souverain éphémère de la Perse, dans la seconde moitié du 18e siècle, doit être cité parmi les monstres qui ont déshonoré le trône et l'hu-manité. Il appartenait à la famille Zend, et il était à la fois cousin germain et frère utérin du célèbre Kermyn-kan, étant fils de l'oncle paternel et de la mère de ce prince. Pendant le règne de Kermyn, il avait souvent excité des troubles par son caractère inquiet et cruel. Il s'était révolté une fois ouvertement; mais il avait obtenu aisément son pardon. Kermyn-Kan le chargea même d'al-ler à Damghan pour y rétablir la tranquillité. Houcein Kouli-Kan, Khadjar qui s'y était révolté, s'enfuit chez les Turcomans qui le mirent à mort. Mais ceux de ses partisans qui tombèrent au pouvoir du féroce vainqueur, éprouvèrent un sort plus affreux. Des trous furent

creusés à distances égales, comme pour planter les arbres d'une avenue; on y plaça les prisonniers, attachés, la tête en bas, à de fortes branches, et on les étouffa en recomblant les fosses. C'est ce que le féroce Zeky appelait *faire un jardin de ses ennemis*. Les cruautés de ce prince contribuèrent cependant à maintenir la paix intérieure dans le royaume pendant les dernières années de Kerym-Kan, dont la clémence encourageait les révoltes et assurait l'impunité des rebelles. Zeky-Kan se trouvant à Chiraz, lorsque son frère y mourut en mars 1779, prit les rênes du gouvernement, quoique ce prince eût laissé quatre fils. Plusieurs chefs de la tribu de Zend, redoutant la haine et la vengeance du régent, se renfermèrent dans la citadelle pour y défendre les droits d'Abou'l Fethah Kan, l'un des jeunes princes. Mais Zeky fit aussitôt proclamer Abou'l Fethah conjointement avec son frère Mohammed Aly-Kan dont il était beau-père. Après avoir assiégé quelque temps la citadelle sans succès, il réussit, par ses serments et ses promesses, à tromper les officiers qui avaient osé lui résister : ils se soumirent, et Zeky les fit tous égorger sous ses yeux. Sadek-Kan, qui avait évacué Bassora, en apprenant la mort de son frère Kerym, s'approcha de Chiraz, dans l'intention de s'unir à Zeky; mais le récit des cruautés de son parent le fit renoncer à cette idée, et il résolut d'assiéger Chiraz. Zeky eut alors recours à une mesure hardie. Il donna l'ordre d'arrêter Abou'l Fethah et trois fils de Sadek-Kan, déclara que Mohammed Aly-Kan, son gendre, était seul souverain de la Perse, fit fermer les portes de la ville, et menaça d'exterminer les familles des officiers et des soldats qui servaient dans l'armée de Sadek. Cette menace qu'il n'aurait pas manqué d'exécuter, produisit son effet. L'armée de Sadek-Kan déserta, et ce prince fut obligé d'aller chercher un asile dans le Kerman. Inquiet sur les projets de l'eunuque Aga-Mohammed qui s'était enfui de Chiraz où il était gardé comme otage, Zeky, en chargeant son neveu Aly Mourad-Kan de le poursuivre et de l'observer, lui avait confié l'élite de ses troupes; mais Aly Mourad, brave et ambitieux, fut à peine arrivé à Teheran, qu'il se révolta contre un prince déjà regardé comme le tyran de la Perse, et il revint s'emparer d'Ispahan, où il se popularisa aisément, en publiant qu'il allait rendre le trône au légitime héritier de Kerym-Kan. La fureur de Zeky-Kan fut inexprimable lorsqu'il apprit la révolte de son neveu. Il rassembla toutes ses forces et marcha aussitôt sur Ispahan. Arrivé à Yezdkhast, ville frontière du Farsistan et de l'Irak, il voulut exiger des habitants le paiement d'une somme dont il prétendait qu'ils étaient débiteurs au trésor public. Irrité de leur résistance, il condamna dix-huit des plus notables à être jetés dans un précipice au-dessous de la fenêtre près de laquelle il était assis. Il fit subir le même sort à un *Seïd* ou descendant du prophète, personnage pieux qu'il accusait d'avoir soustrait une partie de cette somme, et ordonna que la femme et la fille de ce malheureux fussent livrées à la brutalité de ses gardes. Mais ceux-ci frémirent de cette action sacrilége. Leur indignation se communiqua à toute l'armée, et le tyran fut assassiné la nuit suivante. Abou'l Fethah, qu'il traînait à sa suite comme une victime, fut de nouveau proclamé roi, et reprit la route de Chiraz, où il ne tarda pas à être détrôné et aveuglé par son oncle Sadek-Kan. D'après le récit du voyageur Olivier, et de sir John Malcolm, il semblerait que la domination de Zeky-Kan n'aurait duré qu'environ deux mois. Mais c'est une erreur; et, si sa mort est arrivée vers la fin de mai 1779, celle de Kerym-Kan doit être rapportée au commencement de la même année et non au mois de mars.

ZELADA (François-Xavier), cardinal de l'Église romaine, a été l'un des plus illustres protecteurs des sciences en Italie, dans le 18e siècle. Né, vers 1717, d'une famille d'origine espagnole, il se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et s'avança rapidement dans la carrière des hautes dignités. Sans rien relâcher de ses devoirs, il continua de cultiver les sciences, et employa son crédit et sa fortune à favoriser les artistes et les savants. Il possédait une bibliothèque nombreuse et bien choisie, un musée d'antiques, des suites précieuses de monnaies et de médailles, et une collection de machines de physique la plus complète et la plus belle qu'on eût encore vue en Italie. Son palais était fréquenté par tous les hommes instruits. Nommé bibliothécaire du Vatican, il y fit construire, d'après le conseil du P. Jacquier, un observatoire qu'il enrichit des meilleurs instruments d'astronomie, entre autres d'un téleseope équatorial de Dollond, célèbre artiste anglais. Lors de la suppression de l'institut des jésuites, il fut chargé de les remplacer dans les colléges par d'habiles professeurs, et ne négligea rien pour que l'instruction publique ne souffrît point de cette mesure. Soupçonné d'avoir eu beaucoup de part à l'élection de Pie VI, il se vit en butte aux attaques des ennemis du nouveau pontife. Quelques mois après, il parut une pasquille extrêmement mordante, intitulée : *Il conclavo dell' anno* 1774, *dramma per musica*, in-8°. L'auteur ayant été découvert, fut livré aux tribunaux, et condamné à mort. Mais le cardinal Zelada, que le poëte avait peint des couleurs les plus affreuses, sollicita lui-même la grâce de son ennemi, et fut assez heureux pour l'obtenir. Revêtu de la dignité de secrétaire d'État, il exerça la plus grande influence pendant la durée du pontificat de Pie VI, dont il avait toute la confiance. Il se démit de ses charges en 1796; et, trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, se retira dans une campagne au voisinage de Rome, où il vécut oublié. Il se rendit à Venise pour assister au conclave dans lequel fut élu Pie VII, et rentra dans Rome à la suite du pontife. Ce vénérable prélat y mourut dans la nuit du 29 décembre 1801, à l'âge de 84 ans. Après la cérémonie de ses obsèques, son corps fut transporté dans l'église Saint-Martin aux Monts, où il avait choisi sa sépulture. Par son testament il légua ses biens à la maison de Jésus, dont il était le supérieur. On a du cardinal Zelada : *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4°, fig. Cet opuscule est très-rare. L'exemplaire qu'en possède la Bibliothèque du roi à Paris est celui que le savant auteur avait adressé à l'abbé Mercier de Saint-Léger, et il est orné de sa lettre d'envoi. Dans cette lettre, il annonce que son projet, en formant une suite de monnaies romaines, est de s'en servir pour expliquer le fameux passage de Pline, relatif aux variations qu'éprouva la valeur de l'*as*, du-

ant et après la première guerre punique. A la suite de la lettre, on trouve le *Catalogue* des anciennes monnaies recueillies par le cardinal Zalada, avec l'indication du poids et de la valeur de chaque pièce. Ce catalogue a été adressé par l'abbé Pietro Borghesi, savant numismate.

ZELAIA (Don Antoine), amiral sicilien, né à Palerme, le 31 décembre 1678, était fils de Pierre Zelaïa, d'une famille noble de Vittoria dans la Biscaye, et capitaine dans la marine des Deux-Siciles. Son père, le destinant à la même carrière, lui fit donner une éducation conforme à ses vues. A peine sorti de l'école, Zelaïa obtint le brevet d'enseigne, et en 1711 celui de lieutenant de vaisseau. La Sicile ayant été cédée par le traité d'Utrecht au duc de Savoie, Victor-Amédée, il resta au service de ce prince; mais, lorsque de nouveaux arrangements eurent rendu l'empereur Charles VI maître de ce royaume, il entra dans la marine espagnole, fut nommé en 1724 capitaine du vaisseau *le Saint-Philippe*, et en cette qualité prit une part honorable à diverses expéditions. Ayant accompagné l'infant don Carlos (depuis Charles III), en 1735, à la conquête de la Sicile, il reçut de ce prince le commandement du vaisseau amiral, se signala dans cette brillante campagne, et fut fait, en 1738, l'un des membres de la junte de guerre. Zelaïa, comblé d'honneurs, mourut à Naples, le 25 avril 1751.

ZEL-ALI, chef de révolte, pacha de Bosnie, suivit, sous Mahomet III, les drapeaux du chef des rebelles Scrivano. A la mort de ce redoutable ennemi du sultan, les troubles continuèrent; et le gouvernement ottoman jugea prudent d'acheter ceux qu'il ne pouvait vaincre. De ce nombre fut Zel-Ali, qui, sur la promesse du pachalic de Bosnie, quitta l'Asie Mineure avec un corps de 12,000 hommes qui lui étaient dévoués et accoutumés à lui obéir. Aussi brave que politique et prévoyant, il se distingua à leur tête, dans la guerre de Hongrie de 1602, et jugea, pour prix de ses services, devoir se mettre lui-même en possession du gouvernement qui lui était promis. Djafar-Pacha y commandait. Zel-Ali entra à main armée dans la Bosnie, et combattit le pacha, que la Porte ne se pressait pas assez de retirer. Il tailla en pièces 6,000 hommes de son armée, s'empara de toutes les places de la province, fit son entrée dans Bagni-Aluch, la capitale, et feignit de n'en prendre que la paisible possession. Il eut soin, pour sa sûreté personnelle, de déclarer sans ostentation que, si quelque pacha le troublait dans la jouissance du gouvernement qu'il devait à la clémence et à la générosité du sultan, il saurait trouver un allié dans l'empereur d'Allemagne. Cet homme ferme et rusé refusa constamment de se rendre à Constantinople, où son maître l'avait appelé plusieurs fois, sous prétexte de lui rendre honneur, mais dans le fond pour s'en défaire. Il protesta toujours que les faveurs qu'il avait reçues du sultan suffisaient à son ambition et à sa modestie, et sut conserver ainsi jusqu'à sa mort sa tête et son pachalic, qu'il défendit avec autant de vigueur et d'adresse que de succès. La conduite de Zel-Ali fait connaître l'état de l'empire ottoman sous Mahomet III et Achmet Ier, et marque à quelles limites finissait l'obéissance des pachas.

ZELICH (Gérasime), archimandrite illyrien, né en 1752, à Shegar, village situé au pied de la montagne Vélébit, a laissé des mémoires sous ce titre : *Vie, Aventures et Voyages de Gérasime Zelich, archimandrite du monastère du Sommeil-de-Marie à Krupa, en Dalmatie, vicaire général des églises du rite grec dans cette province et dans les Bouches-de-Cattaro*, Bude, 1823, in-8°. C'est le premier ouvrage qui ait paru en prose dans l'idiome populaire dalmato-illyrien, ce qui le rend très-précieux pour la littérature de cette contrée. On y trouve des renseignements assez étendus sur la vie de l'auteur, qui mourut dans son monastère de Krupa vers 1822.

ZELL (Ulrich de), célèbre imprimeur du 15e siècle, né à Hanau, dans la Vétéravie, exerçait la profession de copiste ou calligraphe dans le diocèse de Mayence à l'époque de la découverte de l'imprimerie. Ayant appris ce nouvel art de J. Fust et de Pierre Schœffer, il établit un atelier typographique à Cologne. Les bibliographes ont revendiqué pour lui une foule d'opuscules sans date et sans nom d'imprimeur, qu'on avait longtemps attribués à Schœffer. Le plus ancien que l'on connaisse, avec la souscription de Zell, est daté de 1466, et porte ce titre : *Sancti Joannis Chrysostomi super psalmo quinquagesimo*. Il exerçait encore son art en 1499, suivant l'ancienne *Chronique* de Cologne.

ZELLER (Jean-Godefroid), savant médecin, né dans le duché de Wurtemberg le 5 janvier 1656, visita la France, la Hollande, une partie de l'Allemagne, pour accroître ses connaissances, et revint prendre ses grades. Il entreprit ensuite de nouveaux voyages avec le prince d'OEttingen, dont il était devenu le médecin, et fut nommé professeur extraordinaire à l'académie de Tubingen à son retour. Il obtint la première chaire qui vint à vaquer, la remplit avec distinction, et eut en même temps de si grands succès dans la pratique, qu'on venait le consulter de toutes les parties de l'Allemagne. Il mourut à Tubingen le 7 août 1734, ne laissant guère que des dissertations, parmi lesquelles nous citerons : *De vasorum lymphaticorum administrat. et phænomenis secundùm et præter naturam*, 1687, in-4°, et dans la *Collection* de Haller ; *Quòd pulmonis in aquâ subsidentia infanticidas non absolvat*, 1691, in-4°; Halle, 1746, in-12.

ZELOTTI (Baptiste), célèbre peintre de Vérone, né dans cette ville en 1532, fut élève d'Antoine Badile, oncle de Paul Caliari ou Cagliari, dit le Veronèse, avec lequel il se lia, dès sa première jeunesse, d'une intime amitié. Peintre fécond et ingénieux, Zelotti se distingue par l'originalité de ses compositions, par une touche légère et facile, un coloris vague et lumineux, et une grande pureté de dessin. Les travaux qu'il exécuta dans les salles du grand conseil de Venise, et à la bibliothèque Saint-Marc, lui méritèrent les éloges même de ses rivaux. Parmi ses principaux ouvrages, on cite la galerie du *Catojo*, où il représenta les faits illustres des *Obizzi*. Cet artiste mourut en 1592, à l'âge de 60 ans. On trouve des notices sur Zelotti dans les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, I, 349, et dans les *Elogi de' Pittori*, VII, 141.

ZELTER (Carl-Friedrich), professeur et directeur du conservatoire de Berlin, où il était né en 1758, exerçait,

à 17 ans, l'état de maçon qui était celui de son père, lorsque tout à coup il sentit naître en lui un penchant irrésistible pour la musique. Devenu violoniste habile, il se livra à la composition. Ses *Chansons* et ses *Ballades* sont remarquables par leur naïveté, leur énergie populaire ou leur gaieté. Ses *Motets* et autres compositions de musique religieuse ont également une grande réputation. La musique vocale de Berlin lui doit de nombreux services et une foule d'élèves, parmi lesquels on remarque Félix Mendelsohn, excellent professeur de chant, et organiste de Berlin. Lié par l'amitié la plus intime avec Goëthe, il se proposait de publier sa *Correspondance* avec ce poëte, lorsqu'il mourut à Berlin en 1832, deux mois après son célèbre ami.

ZELTNER (Gustave-George), théologien et philologue, né en 1672 à Hilpolstein, près de Nuremberg, fut d'abord inspecteur à l'académie d'Altdorf, puis diacre de l'église de Nuremberg, et revint, en 1706, professer à Altdorf la théologie et les langues orientales. Il remplit cette double chaire pendant 24 ans d'une manière brillante, se démit ensuite pour cause de santé, et se retira près de Nuremberg, où il mourut en 1738. Nous citerons de lui : *Dissertatio de fœminis ex hebræâ gente eruditis*, Altdorf, 1708, in-4°; *Vitæ theologorum altdorfinorum à conditâ academiâ omnium, unà cum scriptorum recensu*, 1722, in-4°, avec 32 portraits gravés sur cuivre. On y trouve la *Vie* de l'auteur.

ZELTNER (Jean-Conrad), frère du précédent, né à Nuremberg en 1687, fut nommé en 1715 desservant de la paroisse d'Altenham et adjoint à la compagnie des pasteurs d'Altdorf, mais il mourut prématurément le 10 avril 1720. Il s'était fait connaître par l'ouvrage suivant : *Correctorum in typographiis eruditorum centuria speciminis loco collecta*, Nuremberg, 1716, in-8°, reproduit seulement avec ce nouveau titre: *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1720. Les exemplaires avec cette date contiennent la *Vie* de Zeltner, par Roth-Scholtz.

ZELWEGER (Laurent), médecin, né dans le canton d'Appenzel vers 1710, fut l'un des premiers membres de la société fondée vers le milieu du 18° siècle à Zurich, pour travailler aux progrès de l'économie rurale et des sciences physiques. On a de lui deux *Mémoires* curieux et instructifs dans le recueil de cette société, t. I, p. 115, et t. II, p. 308.

ZENALE (Bernard ou Bernardin), peintre et architecte, né dans le 15° siècle à Treviglio, par contraction *Trevio*, seigneurie qui faisait alors partie du Bergamasque, fut chargé de divers ouvrages qui le fixèrent à Milan : de là vient que plusieurs auteurs l'ont cru né dans cette ville. Il était très-habile dessinateur, quoique Vasari lui reproche un peu de sécheresse et de crudité, et Léonard le regardait comme un excellent juge. Il fut chargé de l'entretien et des réparations de la cathédrale de Milan, et, en 1520, il fut appelé par les magistrats de Bergame pour donner son avis sur les embellissements qu'on se proposait de faire à la basilique de Sainte-Marie. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses principaux ouvrages, on cite le *Cloître de Sainte-Marie delle Grazie*, dans lequel il avait peint à fresque la résurrection, entourée de quatre sujets tirés de la passion; la *Chapelle* de la Madeleine, dans l'église Sainte-Marie *del Carmine*, et l'*Annonciation*, dans l'église Saint-Symphorien. Il a laissé manuscrit un *Traité de perspective*.

ZENDJANI (Azz-Eddyn, ou mieux Ezz-Eddyn Abou'l Fadhail Abd-Alwahhab), fils d'Emad-Eddyn Ibrahim, mort postérieurement à l'an 655 de l'hégire (1257), est auteur d'un traité de grammaire arabe, qui a pour objet la conjugaison des verbes et la formation des noms et des adjectifs verbaux, et qui, à cause de cela, est intitulé *Tasrif*. Pour le distinguer de quelques autres ouvrages qui ont le même objet et portent le même titre, on lui donne dans l'Orient le nom d'*Azzi* ou *Ezzi*, dérivé d'*Ezz-Eddyn*, titre honorifique de l'auteur. Le *Tasrif* a été publié à Rome en 1610 par A. J. B. Raymond, en arabe, avec une traduction latine, accompagnée d'un commentaire.

ZENDRINI (Bernard), l'un des plus célèbres hydrauliciens de l'Italie, né le 7 avril 1679 à Saviore, dans la vallée de l'Oglio, prit le grade de docteur à l'université de Padoue en 1701, se livra dès lors à l'étude de la médecine et des mathématiques, et de leurs diverses applications à la mécanique et à l'astronomie. Il alla ensuite pratiquer la médecine dans sa patrie, mais il n'y séjourna pas longtemps; sa passion d'apprendre et le plaisir qu'il trouvait dans la société des savants le ramenèrent vers 1704 à Venise, où il se fixa. Là, tout en composant quelques estimables écrits sur la médecine, et en exerçant cet art avec beaucoup de distinction, il continua de s'appliquer aux sciences mathématiques, et publia plusieurs solutions de problèmes dans la *Galleria di Minerva* et dans le *Giornale de' lett. d'Italia*. Le bonheur ou la sagesse qui lui avait fait adopter l'usage du *calcul infinitésimal*, encore mal apprécié par ses compatriotes, lui donnait sur eux un grand avantage. Il dut à la supériorité de cette méthode la solution incomplète, il est vrai, mais pourtant fort remarquable, d'un problème difficile de la science hydraulique, et ce fut ainsi qu'il entra dans une carrière où il devait rendre de si grands services à sa patrie et à la science elle-même. Les Ferrarais, qui, plusieurs fois, avaient eu de vifs démêlés avec les Bolonais sur le cours à donner au redoutable torrent du Reno, qui sépare leurs territoires, choisirent Zendrini, sur sa réputation, pour le charger de leurs intérêts. Celui-ci répondit à leur confiance, et, pour prix de ses travaux, fut nommé *mathématicien* (premier ingénieur-hydraulicien) de Ferrare, et agrégé, lui et ses descendants, au patriciat de cette ville. Dans cette même discussion dont le résultat pouvait intéresser d'autres gouvernements que ceux de Bologne et de Ferrare, il eut la mission de défendre la cause du duc de Modène, qui lui donna le diplôme de son premier ingénieur, et de la république de Venise, qui le nomma son *mathématicien* et surintendant de ses eaux, fleuves, lagunes et ports. Après avoir rempli sa triple mission, il revint à Venise se livrer aux nouvelles et importantes fonctions qu'il avait à y exercer. La cour de Vienne, dans une circonstance qui lui rendait nécessaires les talents d'un habile ingénieur en 1728, eut recours à lui, et s'efforça de le retenir par des offres très-séduisantes. Il ne voulut point abandonner sa patrie, mais il resta toutefois

en bonne intelligence avec la cour de Vienne, pour laquelle il eut encore occasion de travailler en 1742. Dans cet intervalle, il rendit un grand service à la république de Lucques en améliorant le port de Viareggio, et en assainissant les contrées environnantes, ainsi qu'à la ville de Ravenne, en exécutant des ouvrages qui la préservèrent des inondations du Ronco et du Montone. Au milieu de tant de travaux, l'étude et l'observation des phénomènes célestes était pour lui une récréation. On trouve dans des collections d'ouvrages scientifiques, imprimées à Venise, onze *Mémoires* ou *Notes* offrant ses observations astronomiques et météorologiques. Il mourut le 18 mai 1747. Nous citerons de lui : *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, e sopra la storia naturale del Po*, Ferrare, 1717; *Memorie storiche dello stato antico e moderno, delle lagune di Venezia*, etc., Padoue, 1811, 2 vol. in-4°; *Legi e fenomeni, regolazioni e usi delle acque correnti*, Venise, 1741, réimprimé dans le 8e vol. de la 2e édition de la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell' acque*.

ZENGHY (EMAD-EDDYN), émir ou roi de Moussoul et d'Alep, et fondateur de la dynastie des Atabeks de Syrie et de Mésopotamie, est le prince que les anciens historiens des croisades, par une ridicule altération de son nom, ont appelé *Sanguin*. Turc d'origine, et fils d'Acsencar Cacim-eddaulah, émir d'Alep, il n'avait que 10 ans lorsque son père, ayant pris part aux révolutions de l'empire des Seldjoucides, fut vaincu par le roi de Damas, l'un d'eux, l'an 487 de l'hégire (1094 de J. C.), et perdit le trône avec la vie. Protégé par l'émir Korbouga, Zenghy apprit sous ce fameux capitaine, l'art de la guerre et celui de combattre les chrétiens. Après la mort de celui-ci, il servit sous Djokarmisch et sous Djawali, qui lui succédèrent à Moussoul. Mais il abandonna le parti de ce dernier, qui s'était révolté contre Mohammed, sultan de Perse, s'attacha aux deux émirs qui obtinrent successivement de ce monarque la souveraineté de Moussoul, et se distingua sous eux dans les guerres contre les Francs. Zenghy ayant aidé Acsencar à apaiser les troubles de l'Irak, et la révolte des Arabes Açadides, obtint du sultan Mahmoud, l'an 516 (1122), le gouvernement de Waseth, l'intendance de Bassora, et l'année suivante, le gouvernement de cette dernière ville. Deux ans plus tard, il accompagna le monarque seljoucide dans sa guerre contre le calife Mostarsched, et reçut en récompense de ses services l'intendance de Bagdad. Mais dans ce poste important et lucratif auquel était attaché le gouvernement de l'Irak, la présence du calife, le voisinage du sultan gênaient l'ambition de Zenghy. Enfin, après la mort d'Acsencar-al-Boursky, le sultan lui donna la principauté de Moussoul en 521 (1127). Aussitôt qu'il en eut pris possession, il alla s'emparer de Djezireh Ben-Omar, enleva Nisibin à Timour-Tasch, roi de Mardin, conquit Sindjar, Khabour, Harran, et reçut les soumissions de Saroudj, et de quelques autres places de la Mésopotamie. Il força Joscelin, comte d'Edesse (Roha ou Orfa), à lui demander la paix, et le secourut ensuite contre Bohémond, prince d'Antioche. Cette expédition lui fournit l'occasion d'user de la patente du sultan, qui lui donnait l'investiture de la Syrie. Les habitants d'Alep, livrés à l'anarchie, depuis le départ du fils d'Acsencar, eurent recours à Zenghy, et lui ouvrirent leurs portes, en moharrem 522 (janvier 1128). Dès lors il employa tous les moyens d'agrandir ses États. Sous prétexte de faire la guerre aux Francs, il réclame la coopération de Boury, roi de Damas. Boury lui envoie son fils Sounedj, avec une partie de ses troupes : Zenghy fait arrêter le jeune prince et ses émirs, et s'empare facilement de Hamah, qui était restée sans défense. Ayant surpris par trahison Kirkan, émir d'Hemesse, il le fait amener sous les murs de cette ville, et l'oblige d'ordonner à son fils de la rendre à Zenghy. Mais cette perfidie échoue et l'atabek, trompé dans son attente, est forcé de retourner à Moussoul, traînant à sa suite ses prisonniers chargés de chaînes; il refuse même une somme considérable que le roi de Damas lui fait offrir pour la rançon de son fils. De tels procédés indignent tous les princes voisins. Les deux frères ortokides, Daoud et Timour-Tasch, rois de Hisn-Khaïfa et de Mardin, entrent dans les États de Moussoul, à la tête de 20,000 hommes; mais Zenghy, avec 4,000, les bat près de Dara, et leur enlève quelques places. L'an 524 (1130), il va mettre le siége devant Athareb en Syrie, et le lève à l'approche de Bohémond, qui perd la bataille avec la vie. Le vainqueur revient alors devant la place, l'emporte d'assaut et la rase entièrement. C'en était fait d'Antioche, que la veuve de Bohémond allait lui livrer, sans l'arrivée de Baudouin II, roi de Jérusalem, père de cette princesse. Après avoir échoué devant Harem, Zenghy assiége Ponce, comte de Tripoli, dans Barin; mais l'approche de Foulques, successeur de Baudouin l'oblige de décamper et de retourner à Moussoul. L'an 526 (1132), Zenghy, vassal des Seldjoucides, ne put se dispenser de prendre part à leurs querelles, et de marcher au nom du sultan Sandjar, contre Bagdad, où Mas'oud, neveu de ce prince, avait mis le calife Mostarsched dans ses intérêts. Mais, à l'aspect du chef de l'islamisme et de son armée, les Arabes qui s'étaient joints à Zenghy, saisis de crainte et de respect, prirent la fuite, et entraînèrent le roi de Moussoul, qui venait d'enfoncer l'aile droite de l'ennemi. Il sauva néanmoins sa capitale, assiégée par Mostarsched, qu'il força, en lui coupant les vivres, à signer la paix. Comme les Kourdes avaient aidé le calife dans cette expédition, Zenghy alla ravager leur pays, et leur enleva quelques places. Après avoir assiégé inutilement Amide (Diarbekir), qui appartenait aux Ortokides, il revint en Syrie, échoua contre Damas et Hemesse, et pour se venger des chrétiens qui avaient fourni des secours au roi de Damas, il envoya des troupes qui ravagèrent les environs de Laodicée, en 530 (1136), et en ramenèrent une si prodigieuse quantité de prisonniers, d'esclaves des deux sexes, de richesses et de bêtes de somme de toute espèce, que la Syrie en fut remplie. L'année suivante, l'empereur Jean Comnène ayant envahi la principauté d'Antioche, sur laquelle il élevait des prétentions, Zenghy profita de cette circonstance, leva le siége d'Hemesse, attaqua le fort château de Barin ou Montferrand, vainquit les forces réunies du roi de Jérusalem et de Raimond, comte de Tripoli, fit prisonnier le second, força le premier à se retirer en désordre dans la forteresse, et s'empara de tous leurs bagages. Alors il recommença le siége de cette place, et la

pressa si vivement, qu'elle fut réduite à capituler avant l'arrivée des secours qu'elle attendait du prince d'Antioche, du comte d'Édesse et de l'empereur grec. Barin fut livré à Zenghy, qui reçut en outre 50,000 pièces d'or, et mit en liberté le comte de Tripoli. Dans le même temps, ses lieutenants avaient enlevé aux Francs les places de Moarrah et de Kafartab. Au commencement de l'année 532 (1137), il tourna de nouveau ses armes contre le roi de Damas, lui prit Madjedal et Hemesse, reçut les soumissions de Paneas, et afin de mieux tromper ce prince, il épousa sa mère Zamrad Khatoun. Cependant l'empereur Jean Comnène, ayant fait la paix avec le prince d'Antioche, se joignit aux chrétiens de Syrie contre les musulmans. Il prit et saccagea Bezaa, se présenta devant Alep, dont les habitants et la garnison renforcée par Zenghy, le contraignirent de lever le siége au bout de quelques jours, et vint camper devant Schaïzar ou Schizour. Il se flattait que le roi de Moussoul ne défendrait pas avec le même intérêt une place qui appartenait à la famille des Monkadides. Mais Zenghy, craignant les suites d'une invasion qui avait répandu l'alarme jusqu'à Bagdad, s'avança vers Hamah, d'où il envoya des partis harceler les Grecs et les Francs; il leur offrit même la bataille que l'empereur refusa, soupçonnant que l'armée du roi de Moussoul n'était que l'avant-garde d'une autre plus considérable. Après quelques combats partiels et sans résultats, Zenghy, par des lettres insidieuses, réussit à semer la défiance entre les alliés, qui levèrent le siége et abandonnèrent leurs machines. Il les poursuivit dans leur retraite précipitée, et enleva une partie de leur arrière-garde. L'année suivante, il prit et rasa la forteresse d'Arca, qui dépendait du comte de Tripoli, s'empara de Balbek, qui appartenait au régent de Damas, et en fit pendre la garnison. Il offrit cette place avec Hemesse au jeune roi de Damas, en échange de sa capitale. Mais n'ayant pu, par ses intrigues, se rendre maître de cette ville, la plus importante de la Syrie, et voyant que son mariage avec Zamrad ne lui procurait pas les avantages qu'il en avait espérés, il abandonna cette princesse et assiégea Damas, l'an 534 (1140) : il comptait s'en emparer, à la faveur des troubles que, suivant lui, la maladie et la mort du jeune roi devaient y exciter. Le roi mourut en effet; mais il n'en résulta aucune commotion; le régent, Moïn-eddyn Anar, mit sur le trône un frère du prince défunt, et appela les Francs à son secours par des concessions et des promesses. Leur approche oblige Zenghy de lever le siége pour marcher à leur rencontre; n'ayant pu les attirer au combat, il se retire après avoir ravagé les environs de Damas. Pendant son absence, les chrétiens se joignent aux troupes du régent, et le secondent pour s'emparer de Paneas. Le roi de Moussoul pourvoit à la sûreté de Balbek, revient devant Damas, et accorde enfin la paix à Anar, en exigeant que son nom soit mentionné dans la kothbah ou prière publique. L'an 537 (1142), Zenghy porta la guerre dans le Kourdistan, dont les peuples avaient fait des incursions dans ses États; il conquit Schehrzour et plusieurs autres châteaux de leur pays, et y fonda la forteresse d'Emadiah, dont le nom rappelle encore celui d'Emad-eddyn, que portait le roi de Moussoul. Cependant le sultan Mas'oud, alarmé des conquêtes de son ambitieux vassal, se disposait à l'attaquer dans sa capitale. Zenghy trop prudent pour compromettre sa puissance encore mal affermie avec le souverain de la Perse, et trop habile pour se discréditer dans l'opinion publique en jouant le rôle de rebelle envers son suzerain, conjure d'abord l'orage, en envoyant au sultan une somme considérable. Il élude la sommation d'aller rendre hommage en personne au monarque; mais il sait, par un adroit stratagème, mériter son pardon et capter la confiance de Mas'oud. Il se fait remplacer à la cour de Perse par son fils Seïf-eddyn : bientôt il lui mande secrètement de revenir à Moussoul, le fait arrêter sans le voir, dès qu'il paraît aux portes de la ville, et le renvoie au sultan comme un jeune homme dont il désapprouve la conduite. Un si rare exemple de bonne foi toucha Mas'oud, à qui d'ailleurs les amis de Zenghy ne cessaient de démontrer que ce prince était le plus ferme appui de l'islamisme. L'atabek ne tarda pas à en donner une nouvelle preuve. Édesse était alors le boulevard des États chrétiens au delà de l'Euphrate. Son voisinage inquiétait Zenghy, qui résolut de s'en rendre maître. Mais pour mieux tromper le comte Joscelin, qui résidait à Tell-Bascher, il fit la guerre dans le Diarbekr aux princes ortokides, leur enleva plusieurs places, et força leur roi Daoud à se reconnaître son vassal. Joscelin, rassuré alors sur les projets de Zenghy, traverse l'Euphrate, et porte ses armes contre le prince d'Antioche. L'atabek paraît aussitôt devant Édesse, et en presse si vigoureusement le siége, pour qu'elle n'ait pas le temps d'être secourue par les princes chrétiens, qu'après en avoir fait écrouler les fortifications en les minant, il la prend d'assaut au bout de 28 jours, dans le mois de djoumadi II 539 (décembre 1144). Les vainqueurs mirent la ville au pillage, et égorgèrent indistinctement tout ce qui s'offrit à leurs yeux. De ce nombre fut l'archevêque latin Hugues, dont la fuite était ralentie par le poids des richesses qu'il emportait. Mais bientôt Zenghy, reconnaissant combien il lui importait de conserver une place aussi intéressante, fit cesser le carnage, arracha l'évêque grec, Basile, à la fureur des soldats, rendit la liberté aux femmes et aux enfants captifs, épargna les Grecs et les Arméniens, et ordonna seulement de ne faire aucun quartier aux Francs. Il répara les fortifications d'Édesse, y laissa une nombreuse garnison, et alla s'emparer de Saroudj et des autres places qui restaient aux Francs en Mésopotamie. Pendant qu'il assiégeait El-Bir sur l'Euphrate, il courut risque de perdre sa capitale. Zenghy, malgré le déclin de la puissance des Seldjoucides qui dominaient depuis plus d'un siècle sur la Perse et sur l'Asie occidentale, leur témoignait une grande considération, et affectait de ne régner qu'à l'ombre de leur autorité. Non content de ménager le sultan de Perse, il retenait à Moussoul, dans une honorable captivité, Alp-Arslan, neveu de ce prince; mais en faisant à ce fantôme de souverain les attributs de la royauté, en lui faisant hommage de toutes ses conquêtes, il l'entretenait dans la débauche et dans une honteuse nullité, et se réservait tout le pouvoir sous le titre modeste d'*Atabek* (père ou protecteur du prince, vizir, lieutenant); titre distinctif de Zenghy et de ses descendants, ainsi que de quelques autres dynasties.

Alp-Arslan avait déjà tenté de s'affranchir de cette dure tutelle. Profitant de l'absence de l'atabek, il fit assassiner le gouverneur de Moussoul, et se serait emparé de la ville, sans la fidélité des troupes, et l'adresse du cadi, qui, sous prétexte de dérober ce prince à leur fureur, l'attira dans le château, et l'y retint prisonnier. La sédition était apaisée, lorsque Zenghy accourut à Moussoul ; mais il perdit l'occasion de prendre El-Bir, dont les habitants se donnèrent à Timour-Tasch, roi de Mardin. Zenghy reprit bientôt les armes, et tandis qu'une partie de ses troupes assiégeait un château kourde, sur les bords du Tigre, il alla attaquer en Syrie la forteresse de Djabar, dernier reste de la puissance des Okaïlides. Ce fut devant cette place qu'il trouva le terme de ses jours. Dans la nuit du 5 rabi 1er 540 (25 septembre 1145), il fut assassiné dans sa tente, par quelques-uns de ses Mameluks, qui, après avoir commis ce crime, se sauvèrent dans le château. Zenghy était âgé de 60 ans, et en avait régné vingt. Il laissa plusieurs fils, dont les deux aînés se partagèrent ses États.

ZENGHY II (Emad-Eddyn), petit-fils du précédent, et gendre de son oncle Nour-eddyn, fut privé, l'an 565, du trône de Moussoul, à la mort de Cothb-eddyn Maudoud, dont il était le fils aîné, par son frère Seif-eddyn Ghazy II ; il fit de vains efforts pour défendre ses droits, et fut obligé de se contenter de la principauté de Sindjar. Héritier, l'an 577, de son cousin Melik-el-Saleh Ismaël, sultan d'Alep et fils de Nour-eddyn, il n'obtint ce royaume, l'année suivante, qu'en cédant Sindjar à son frère Azz-eddyn Ma'soud, roi de Moussoul ; mais, en 579, il livra lâchement Alep au célèbre Saladin, et retourna régner à Sindjar, où il mourut en 594 (1197). Ce prince avare et sans courage aimait beaucoup les savants.

ZENNER (Godefroid), philologue et jurisconsulte, né à Altenbourg le 5 juillet 1596, fut appelé en 1700 à la cour du prince d'Anhalt. Il occupa 20 ans le poste de secrétaire du cabinet et des archives, et mourut à Leipzig le 11 février 1721. Nous citerons de lui : *Nouvelles mensuelles du monde savant*, etc. (de 1692 à 1697); *Parnasse du printemps, Parnasse d'été, Parnasse d'automne, Parnasse d'hiver* (de 1692 à 1696).

ZENNER (Albert), né à Costnitz, professa la théologie et le droit canon de cette ville, où il mourut en 1670. Entre autres ouvrages on a de lui : *Methodus impugnandi et propugnandi philosophiam thomisticam*.

ZENO (Charles), grand amiral de Venise, naquit vers l'année 1334, de Pierre Zeno et d'Agnès Dandolo. Étant encore enfant, il reçut du pape une prébende à Patras; il étudiait alors avec soin les lettres et le droit, et ses parents n'avaient point encore décidé s'ils le voueraient aux armes ou à l'Église. Entraîné par un embarras d'argent où le jeu l'avait jeté, il quitta l'université de Padoue, et suivit la carrière militaire pendant 5 ans dans différentes parties de l'Italie. De retour dans sa patrie alors en guerre avec les Turcs, il passa à Patras pour les combattre, et prendre en même temps possession de sa prébende. Un duel qu'il eut en Grèce le fit renoncer à tous les bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait ; à la même époque, il se maria à une riche Grecque qui mourut peu de temps après. De retour à Venise, il épousa en secondes noces une dame de la maison Giustiniani. Il entreprit un voyage de commerce à Constantinople et à la Canée, et il demeura 7 ans absent. Ces spéculations ne le firent point renoncer à des vues plus élevées; il s'attacha à l'empereur Jean Paléologue, alors en guerre avec son fils et son petit-fils, et il conduisit la négociation qui fit, en 1376, acquérir l'île de Ténédos aux Vénitiens. Ce fut le commencement de la guerre de Chiozza dans laquelle les Génois, les Hongrois et le seigneur de Padoue furent ligués contre les Vénitiens. Ceux-ci confièrent à Charles Zeno la défense de Trévise contre les Hongrois : il conserva cette frontière importante jusqu'au mois de mai 1379. Les Vénitiens qui venaient de perdre une bataille navale à Pola, lui firent quitter le service de terre pour lui donner le commandement de 8 galères; il sortit de Venise et passa au milieu de la flotte génoise, sans être arrêté. Il enleva ensuite plusieurs bâtiments ennemis dans les eaux de Sicile, et négocia avec succès auprès de Jeanne de Naples, dont il voulait assurer les secours à sa patrie. Ayant ensuite fait voile vers la Ligurie, afin que les Génois tremblassent pour eux-mêmes au moment où la victoire de Pola leur avait inspiré le plus d'arrogance, il chassa quelques galères ennemies du golfe de la Spezzia, et il brûla ou livra au pillage Porto Venere, Panigalia, et tous les riches villages situés dans la rivière du levant. Après avoir inspiré une terreur profonde à tous les habitants de ces campagnes, Zeno fit voile vers la Grèce. La république lui avait déjà envoyé une galère qui l'avait joint à Livourne; il en trouva six autres à Modon; et à Ténédos quatre encore se rangèrent sous ses ordres. Avec une flotte aussi formidable, il alla chercher à Beryte des marchandises que les Vénitiens avaient accumulées dans les ports de Syrie, pour la valeur de 500,000 florins, et qu'ils n'osaient faire venir en Europe. Comme il était dans les mers de Chypre, il reçut la nouvelle des désastres qui avaient frappé sa patrie; Chiozza était prise par les Génois; une flotte supérieure du double à toute la marine vénitienne avait pénétré dans l'enceinte des lagunes; elle y était bloquée, il est vrai, par Vettor Pisani, qui gardait avec un petit nombre de vaisseaux la sortie du canal étroit par où les Génois devaient déboucher; mais, s'ils gagnaient une fois la pleine mer, Pisani était écrasé, et la dernière ressource de la république était perdue. Cependant la force manquait à cet amiral et à ses soldats pour continuer plus longtemps un service duquel dépendait l'existence de la république; et l'on allait prendre les résolutions les plus funestes, lorsque Zeno parut le 1er janvier 1380, avec 14 galères. Dès lors l'abondance fut rétablie sur les marchés de Venise, le trésor de l'État fut rempli, le courage rendu aux matelots et aux soldats, et la supériorité de forces sur mer assurée aux Vénitiens. Zeno, reçu dans ce jour comme libérateur de la patrie, fut peu après mis à la tête des troupes de terre. Seul dans la république il pouvait passer d'un service à l'autre, et développer partout des talents supérieurs; ce fut lui qui prit aux Génois Chiozza, Piccola et Brondolo, et qui, les resserrant dans la ville qu'ils avaient conquise, les contraignit enfin à se rendre. La mort du grand amiral Vettor Pisani, survenue le 15 août 1380, le rappela de nouveau au

service de mer; et il fut nommé grand amiral. Il tint tête, l'année suivante, dans les mers de Grèce, à la flotte de Gaspard Spinola, sans la combattre, jusqu'à la paix de 1381. Alors Charles Zeno fit un voyage en Lombardie, et il y occupa quelques emplois sous l'autorité de Jean Galéaz Visconti. Les podestats et les capitaines du peuple, d'après les usages d'Italie, étaient toujours des étrangers, et les citoyens des républiques se mettaient sans scrupule pour un temps au service des princes. Après 5 ans consacrés à l'administration de la Lombardie, après avoir été envoyé en ambassade pour sa patrie auprès des rois de France et d'Angleterre, Charles Zeno revint à Venise, où il fut élevé à la dignité d'*Avogador du commun*, et ensuite de procurateur de Saint-Marc. Quoiqu'il fût contraire aux usages de donner un commandement loin de Venise à ceux qui exerçaient dans la ville une magistrature aussi importante, lorsque le sénat apprit que Boucicaut avait une flotte à Gênes, il résolut de le faire observer par une flotte d'égale force, et le commandement en fut confié à Charles Zeno qui suivit longtemps ce maréchal, et qui, provoqué par quelque injure personnelle, lui livra bataille devant Modon le 7 octobre 1403, lui prit 3 galères, et mit les autres en fuite. Peu de mois après son retour de cette expédition, Charles Zeno fut envoyé à l'armée qui faisait la guerre à François de Carrare. Malgré les liaisons qui avaient existé entre Zeno et Carrare, le premier poursuivit avec activité une guerre dont il avait été chargé par sa patrie. Il essaya, il est vrai, mais vainement, de sauver Carrare par une négociation. Le seigneur de Padoue, n'ayant pas voulu s'y prêter, perdit sa souveraineté, et bientôt après la vie. Dans le pillage du palais du seigneur de Padoue, on trouva, sur les registres de sa chancellerie, qu'il avait payé 400 ducats d'or à Charles Zeno; sur cet indice, le plus vertueux citoyen et le plus grand homme de Venise fut accusé au conseil des Dix de s'être laissé gagner par un ennemi de l'État. Il reconnut immédiatement qu'il avait reçu cette somme à l'époque indiquée; c'était, disait-il, le remboursement d'un prêt qu'il avait fait à François de Carrare, pendant sa fuite d'Ostie; toutes les circonstances venaient à l'appui de cette assertion, qu'on aurait dû croire implicitement d'après le caractère de Zeno. Aucun de ses juges n'osait seulement le soupçonner de corruption; néanmoins, suivant le système absurde et cruel des conseils de Venise, de punir toujours dans le doute, ils le privèrent de tous ses emplois, et le condamnèrent à deux ans de prison, flétrissant, autant qu'il dépendait d'eux, l'homme qui avait couvert le nom vénitien de tant de gloire. Après cette injuste détention, dès que la liberté fut rendue à Zeno, il s'embarqua pour la terre sainte, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait. Comme il était en Palestine, il fut appelé en Chypre par le roi Janus de Lusignan, qui lui proposa de prendre le commandement de ses troupes pour le défendre contre les Génois. Après avoir formé l'armée cypriote, il chassa les Génois de l'île, et procura au roi une trêve de deux ans, suivie d'une bonne paix. En 1410, Charles Zeno fit voile pour l'Italie: de retour à Venise, il y épousa en troisièmes noces une femme de Capo d'Istria, et il consacra le reste de sa vie aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Lié intimement avec Emmanuel Chrysoloras, Pierre-Paul Vergerio, et tous les écrivains les plus célèbres de son siècle, il jouit en paix de sa gloire. Sa vieillesse cependant fut tourmentée par les douleurs de la pierre et de la goutte. Des trois fils qu'il avait eus de sa seconde femme, l'aîné était mort pendant que lui-même se trouvait à Milan; le second, PIERRE, lui survécut et continua la famille; le troisième, JACQUES, mourut en 1417, à l'âge de 30 ans. Son père, déjà parvenu à sa 83e année, ne put supporter la douleur de cette perte; et il y succomba le 8 mars 1418. Léonard Giustiniani, orateur de la république, prononça son Oraison funèbre. Jacques Zeno, son petit-fils, a écrit sa *Vie*.

ZENO (NICOLAS et ANTOINE), voyageurs célèbres du 14e siècle, plus connus sous le nom des *Zeni*, étaient frères du précédent. L'époque de leur naissance et du commencement de leurs voyages est couverte d'obscurité. Suivant les autorités nombreuses invoquées par le cardinal Zurla, Nicolas n'aurait commencé ses voyages que de 1388 à 1390. Il paraît, d'après le témoignage de Sanuto, de Marco-Ant. Sabellico et de plusieurs autres historiens, qu'il était l'un des plus riches patriciens de Venise, qu'il servit la république dans plus d'un poste éminent, et qu'il fut notamment chargé, avec deux autres députés, de régler les limites de ses possessions et de celles du seigneur de Padoue, auprès duquel il se rendit vers la fin de 1388, pour recevoir la remise de la ville et du territoire de Trévise. Depuis cette époque, on ne le voit plus figurer dans les affaires de son pays, ce qui porte à croire, avec le cardinal Zurla, qu'alors il commença les excursions auxquelles il doit sa célébrité. Il équipa un navire à ses frais, et mit à la voile, avec le dessein de visiter l'Angleterre et la Flandre. Il approchait du terme de son voyage, lorsqu'une violente tempête le poussa dans les hautes mers et le jeta sur une île, dépendante du roi de Norwége, et à laquelle les habitants donnaient le nom de *Frislanda*. Il y fut accueilli par un prince étranger nommé Zichmni, qui méditait la conquête de cette île et qui possédait lui-même d'autres îles très-riches et très-peuplées, nommées *Porlanda*, et situées dans le voisinage. Il se mit au service de ce prince, qu'il guida dans ses projets de conquête et de découverte. Il appela bientôt auprès de lui son frère Antoine, qui, en effet, arriva à *Frislanda*, déjà conquise, l'an 1391 ou 1392. A partir de ce moment les deux frères firent chaque jour de nouveaux progrès dans la faveur du prince Zichmni, qu'ils méritèrent par de nombreux services. Nicolas mourut dans la *Frislanda* vers 1395. Son frère Antoine hérita de ses grandes richesses et de ses dignités, et fut retenu par Zichmni, qui l'employa à de nouvelles découvertes. Il paraît qu'il obtint enfin la permission de revoir sa patrie vers 1405, et qu'il y mourut la même année ou au commencement de l'année suivante. Les relations et les lettres des frères Zeni, et la carte qui les accompagnait, après être restées plus d'un siècle et demi ensevelies dans les papiers de la famille, tombèrent entre les mains de Nicolas Zeno, dit *le Jeune*, l'un de leurs descendants, qui plus tard en forma un corps d'ouvrage, imprimé à Venise en 1558, par François Marcolini en un petit vol. in-8°, avec les commentaires du voyage en Perse de

terino Zeno, sous ce titre : *De la Découverte des îles Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et ıria, faite sous le pôle arctique par les deux frères Ze- , M. Nicolo il Kav et M. Antonio, avec une carte particlière de toutes lesdites parties septentrionales découvertes r eux.* Cette relation a été réimprimée par Ramusio, *avigat.*, 2 vol., fol. 230, édition de 1583 ; par Haoyt, *Navigat.*, vol. II, partie 2, fol. 121 ; par Hien, Megiser, *Septentr. novantiq.* ; par Placide Zurla ns sa *Dissertazio intorno ai viaggi e scoperte settentrion, Nicolò ed Antonio frat. Zeni*, Venise, 1808. Les voyas des frères Zeni ont soulevé des questions fort intéssantes, sur lesquelles on peut consulter Ruscelli, ·telius, Mercator, Zurla, Buache, Forster, Eggers et alte-Brun.

ZENO (Caterino), petit-fils d'Antoine, était fils de erre Zeno, surnommé *il Dragone*, lequel, après avoir ırcouru l'Orient, visité l'Arabie et la Perse, mourut à amas. Caterino fut envoyé en Perse en 1472 comme nbassadeur de la république. Il était allié par sa mme à Ouzoun-Haçan-Bey, ce qui lui ménagea un ·cueil favorable à la cour de Tauris et lui donna de ·andes facilités pour étudier les mœurs des Persans et ınnaître les derniers événements de leur histoire. De tour à Venise au bout de quelques années, il fit im·imer une courte relation de son voyage; mais elle sparut presque aussitôt, et, malgré toutes leurs reıerches, J. B. Ramusio, non plus que Nicolas Zeno le ·une, ne purent, 60 ans après sa publication, s'en proırer un seul exemplaire. Pour réparer cette perte, icolas Zeno le Jeune écrivit une nouvelle relation du ıême voyage, d'après les lettres que Caterino avait lressées à ses amis pendant son séjour en Perse, et la ublia sous ce titre : *Del commentari del viaggio in 'ersia di Caterino Zeno il k. e delle guerre fatte nell' imerio persiano dal tempo di Ussum-Cassano* (l'une des ıanières dont les écrivains occidentaux ont travesti le om d'Ouzoun-Haçan-Bey), *in qua libri due*, Venise, larcolini, 1558, in-8°, très-rare. Le premier livre ontient le voyage de Caterino et la *Vie* abrégée d'Ououn-Haçan ; le 2e présente le tableau des guerres qui uivirent la mort de ce prince jusqu'à la ligue formée ıar Ismaël Ier, sofi de Perse, contre l'empereur Selim 'ers 1514. Le reste du vol. renferme les *Voyages* de Nicolas et Antoine Zeno.

ZENO (Nicolas), dit *le Jeune*, dont il a été parlé lans les deux articles précédents, naquit en 1515, et nourut en 1565, après avoir été membre du conseil des Dix, et s'être fait remarquer non moins par son mérite ittéraire et son amour éclairé des sciences et des lettres que par ses talents comme magistrat. F. Patrizi, son contemporain, le représente comme un homme d'un vaste savoir, fort éloquent, grand mathématicien, grand cosmographe, et par-dessus tout admirable historien. On a de lui : *Dell' origine di Venezia ed antiquissima memoria de' Barbari.*

ZENO (Jacques), petit-fils de Charles, né en 1417, nommé successivement référendaire, puis vicaire apostolique, évêque de Bellune et de Feltre, fut transféré en 1459 à l'évêché de Padoue, où il mourut en 1481. Son principal ouvrage est une *Vie* de son aïeul (*De vità, moribus, rebusque gestis Caroli Zeni*, etc.), insérée dans la *Collection des historiens d'Italie*, de Muratori, t. XIX.

ZENO (Antoine), dit *le Jeune*, helléniste, de la famille des précédents, a laissé : *Commentarius in concionem Periclis et Lepidi, ex Thucydide et Sallustio*, Venise, 1569, in-4°.

ZENO (Apostolo), célèbre littérateur, né à Venise le 11 décembre 1668, descendait d'une de ces familles patriciennes jadis envoyées dans l'île de Candie pour y former une colonie, mais qui avaient été ruinées par la perte de cette possession. Privé des ressources de la fortune, il avait encore à regretter la noblesse de ses ancêtres, éteinte en son aïeul. Il trouva heureusement un appui dans son oncle, évêque de Capo-d'Istria, qui dirigea sa première éducation. Toutefois, dans ses essais en vers et en prose, il paya le tribut au mauvais goût de son temps; mais il ne tarda pas à secouer ce joug si puissant de l'exemple, et fut imité par les Magliabecchi, les Salvini et les Redi : ce fut sans doute de leur noble émulation que naquit à Venise l'académie *degli Animosi* (les Courageux), ainsi nommée parce qu'elle se proposait de faire la guerre à l'abus de l'esprit. Zeno en devint le vice-président lorsqu'elle fut déclarée colonie arcadienne (1698). Il entreprit, en 1710, toujours dans le but d'une sage réforme, le *Giornale de' letterati*, dont il publia 20 volumes. En 1695, il avait fait représenter à Venise son premier opéra, l'*Inganni felici*. Il songeait, au milieu de ses travaux dramatiques, à se ménager un établissement solide; mais ayant sollicité, sans l'obtenir, une place à la bibliothèque de Saint-Marc, il se décida à se rendre à Vienne, où l'appelait l'empereur Charles VI (1718). Il y fut accueilli avec des marques de distinction très-flatteuses, et ne tarda pas à recevoir le titre de poëte et d'historiographe de la cour, avec une pension considérable, qui le mit à l'abri de la gêne qu'avait éprouvée sa jeunesse. Parmi les nombreux poëmes dont la composition l'occupa entièrement alors, les uns se rapprochent de la tragédie, les autres de la comédie, et ces derniers ne sont pas heureux; plusieurs sont dans le genre pastoral, et quelques autres dans ce genre de *comédie héroïque*, traité par Corneille. Il travaillait aussi à embellir les fêtes de la cour par ces poëmes dialogués que les Italiens appellent *azione sacra* ou *oratorio*. Il quitta la cour de Vienne en 1729, en conservant la moitié de sa pension, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1750. Ses poésies dramatiques, au nombre de 63 pièces, ont été recueillies par Gozzi, en 10 vol. in-8°, Venise, 1744 : la première est de 1695, et la dernière de 1737. Bouchaud en a traduit un choix, 1758, 2 vol. in-12. Apostolo fut non-seulement un poëte lyrique, mais encore un des hommes les plus savants de son temps, comme le prouvent ces nombreux écrits, parmi lesquels on distingue les *Dissertazioni vossiane*, Venise, 1752-53, 2 vol. in-4°. (*Voyez* les *Vitæ Italorum* de Fabroni, t. IX, et la *Vita di Zeno*, par François Negri, Venise, 1816, in-8°.)

ZENO (Pierre-Catherine), frère aîné du précédent, né à Venise le 27 juillet 1666, fut clerc régulier de la congrégation des Somasques. Il y avait longtemps qu'il professait avec honneur la philosophie dans sa ville natale, lorsque le départ de son frère pour Vienne fit

retomber sur lui la rédaction du *Giornale de' letterati*. Il s'adonna à ce travail avec une ardeur qui affaiblit sa santé, et l'obligea d'y renoncer en 1728, après l'avoir augmenté de 10 vol. Il mourut à Venise le 30 juin 1732. On a de lui quelques *traductions*, des remarques sur les *poésies* de J. de Casa, et les *Vies* de Baptiste de Nani et de Michel de Foscari, dans les *Historiens de Venise*, t. X. On trouvera sur lui quelques détails dans le *Giornale de' letterati*, t. XXXVIII.

ZENOB (Clag), évêque arménien, était Syrien d'origine, et devint, au commencement du 4e siècle, secrétaire de saint Grégoire, premier patriarche de ce pays, puis évêque et fondateur d'un monastère célèbre et qui existe encore aujourd'hui en Arménie, sous le nom de *Clag*. Zenob mourut après avoir occupé pendant 20 ans le siége épiscopal, et s'être livré à des travaux historiques très-précieux. On a de lui : *Histoire de la province de Daron*, réimprimée à Constantinople, en 1719, un vol. in-12, avec l'*Histoire* de la même contrée, par J. Mamigonien; un grand nombre d'*Homélies*, dont plusieurs se trouvent dans les manuscrits arméniens de la Bibliothèque royale à Paris. On y remarque des détails historiques assez importants.

ZÉNOBE (Saint), évêque de Florence, naquit sur la fin du règne de Constantin le Grand, vers l'an 334, d'une famille illustre, dans la ville qui l'honore comme son principal apôtre, son premier évêque, son patron et son protecteur. Ayant reçu secrètement le baptême, et ses parents étant irrités contre lui et contre Théodore, évêque de Fiésoli, qui l'avait instruit et baptisé, Zénobe leur parla avec tant de douceur qu'il les gagna à Jésus-Christ. Doué d'une véritable éloquence, il eut beaucoup de succès dans la prédication. L'Église chrétienne était alors livrée à de grandes agitations. Saint Hilaire et saint Athanase, persécutés, avaient pris la fuite. Les prélats assemblés, en 359, aux conciles d'Antioche et de Rimini, avaient presque tous été forcés de souscrire à des professions de foi ou hérétiques ou captieuses; et, comme l'a dit saint Jérôme, la plupart du monde chrétien s'étonnait d'être devenu arien. Ce fut dans de telles circonstances que Zénobe, animé du zèle le plus ardent pour la défense de la vérité, monta chaque jour en chaire, fortifia de son éloquence l'autorité du concile de Nicée, et maintint un grand nombre de chrétiens dans la pureté de la foi. Il montra encore plus de courage lorsque Julien l'apostat, parvenu à l'empire en 361, voulut rétablir le culte des faux dieux. Parlant hautement contre l'apostasie de l'empereur, Zénobe soutint le courage des chrétiens, et se fit admirer de tout le monde, particulièrement de saint Ambroise, évêque de Milan, qui, étant allé à Rome, fit son éloge auprès du pape Damase. Ce pontife le fit venir auprès de lui, le créa diacre de l'Église romaine, et l'envoya ensuite à Constantinople, comme légat du saint-siége, pour y défendre la foi contre les efforts des hérétiques. A son retour, Zénobe fut nommé évêque de Florence; et le clergé et le peuple de cette ville le reçurent avec une joie extraordinaire. Quelques auteurs placent sa mort vers l'an 405. Cependant il est sûr qu'il vivait encore lorsque saint Paulin écrivit la Vie de saint Ambroise, c'est-à-dire vers l'an 412, puisqu'il est parlé de lui dans cet ouvrage, comme d'un prélat vivant. Son corps fut porté, selon ses ordres, hors de la ville de Florence, dans la chapelle *Ambrosienne*, où il avait coutume de se retirer lorsqu'on le croyait en communication avec Dieu. L'année suivante, il fut transféré dans la cathédrale Saint-Sauveur. On trouve une dissertation sur la vie de ce prélat dans le *Voyage d'Hippophile et Chariton*, imprimé dans les *Deliciæ eruditorum* de Jean Lami. Voyez aussi Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, tome X, p. 80 et 758.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie (maintenant la Géorgie, dans la Turquie d'Asie), était fille de Mithridate, roi d'Arménie. Elle accompagna dans sa fuite son mari, qui était chassé par les Arméniens, indignés de l'horrible barbarie avec laquelle il avait fait périr ce prince, dont il était à la fois le gendre et le neveu, et de la dureté qu'eux-mêmes avaient éprouvée de sa part comme rebelles. Rhadamiste ne dut son salut qu'à la vitesse des chevaux sur lesquels ils se sauvèrent l'un et l'autre. Zénobie était enceinte. La crainte de l'ennemi et sa tendresse pour son époux lui firent supporter les premières fatigues de la route. Bientôt, n'y pouvant plus résister, elle pria Rhadamiste de la dérober, par une mort honorable, aux outrages de la captivité. L'époux, saisi d'admiration pour tant de vertu, mais aussi tourmenté de la crainte que s'il la laissait un autre ne s'emparât de sa compagne adorée, ne put contenir sa jalousie, et la frappa de son cimeterre, puis la traîna vers l'Araxe, ne voulant pas même que son corps pût être enlevé. De là il regagna en toute hâte les États de Pharasmane, son père. Zénobie, que le courant avait amenée doucement sur le bord du fleuve, fut trouvée par des pâtres, comme elle respirait encore. Ils pansèrent sa plaie; et ayant appris d'elle son nom et sa déplorable aventure, ils la transportèrent à la ville d'Artaxate, d'où elle fut conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui l'accueillit avec bonté, et la traita en reine. Cet événement, qui est de l'an 53 de J. C., a fourni le sujet de la meilleure des tragédies de Crébillon.

ZÉNOBIE (Septimia), reine de Palmyre, gouverna cette ville, et la plupart des provinces orientales de l'empire romain, depuis 267, époque de la mort d'Odenath, son époux, jusqu'à l'an 272, où Aurélien la conduisit captive à Rome. L'intérêt romanesque, dont le caractère de cette femme célèbre fut entouré aux yeux mêmes de ses contemporains, a subjugué la postérité et jusqu'aux critiques modernes. Les éloges des contemporains ont été surchargés par la rhétorique puérile des écrivains de l'Histoire Auguste. Une femme belle et courageuse, combattant près de son époux, partageant son temps entre les leçons de Longin, l'embellissement de Palmyre, et le gouvernement d'un vaste empire créé par elle et par Odenath; quelle heureuse occasion d'allusions classiques aux Amazones, à Sémiramis et à Cléopâtre! Grâce à cet esprit romanesque, on a expliqué par les grandes qualités de Zénobie tout ce que les Arabes firent de glorieux trois siècles avant les conquêtes de l'islamisme. Nous ne connaissons guère le génie arabe que modifié par la religion de Mahomet; combien il eût été curieux de l'étudier chez une tribu commerçante, où il avait éprouvé l'influence de la civilisation grecque!

'expliquer ce phénomène singulier de l'existence de almyre, élevant ses portiques corinthiens au milieu 'une mer de sable, comme Venise au milieu des eaux! n attendant que l'auteur de l'article *Odenath* satisfasse impatience du monde savant qu'il a si vivement excitée, ous essaierons de rendre, au moins en partie, à la reine e Palmyre la physionomie originale que lui ont ôtée s historiens grecs et romains. Zénobie, fille d'Amrou, ls de Dharb, fils de Hassan, roi arabe, de la partie iéridionale de la Mésopotamie, épousa en secondes oces le célèbre Odenath, chef des tribus du désert voisin e Palmyre, et l'un des sénateurs de cette ville puisinte. Elle partagea les fatigues de son époux dans ces rillantes expéditions où les Arabes humilièrent l'orgueil e Sapor, et le poursuivirent jusqu'aux murs de Ctésihon. Ce courage, que les Romains nous ont présenté omme un trait distinctif du caractère de Zénobie, pait avoir été commun chez les femmes arabes; c'était ne nécessité de leur vie aventureuse au milieu du désert. 'ans les premières guerres de l'islamisme, un grand ombre de femmes suivaient leurs pères et leurs époux. e génie militaire des Arabes annonça sous Odenath essor qu'il devait prendre sous les premiers califes. Ce aillant chef avait repoussé les invasions des Perses et es Scythes, et Gallien n'avait pu sauver l'honneur de empire qu'en lui accordant le titre de général de l'Oient, dont il était déjà le maître. Il l'avait même reonnu pour Auguste, lorsque Odenath périt dans une ête où il célébra le jour de sa naissance, assassiné par n de ses neveux, et par un Méonius qui essaya inutilement de lui succéder. Selon quelques auteurs, le neveu 'Odenath avait voulu se venger d'un châtiment que lui vait infligé son oncle pour avoir dans une chasse frappé vant lui par trois fois les bêtes qu'ils poursuivaient. énobie punit les meurtriers, mais profita de leur crime t passa pour leur complice. Outre les deux enfants u'elle avait eus d'Odenath (Hérennius et Timolaüs), lle avait de son premier époux un fils nommé Athénoore ou Ouaballath, dont les intérêts la rendaient ennenie implacable d'un fils de son époux appelé Ouorodes, bjet de la prédilection d'Odenath, et qui devait lui succéder. Ouorodes périt avec son père, et Zénobie revêtit)uaballath de la pourpre, se réservant le titre de reine e l'Orient. Assistée d'abord des amis d'Odenath Zosime), c'est-à-dire probablement des chefs arabes ui l'avaient si utilement secondé, Zénobie continua les onquêtes de son époux, et résista aux forces que Galien envoya contre elle. Palmyre étendait alors sa doination de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, et epuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie lineure. Un parti d'Égyptiens, à la tête duquel se trouait un Timagène, offrait de livrer l'Égypte à Zénobie. ette province fut envahie par le Palmyrénien Zabdas, 'abord vainqueurs, puis repoussés par le général roain Probus, ils le battirent près de Memphis, grâce à a connaissance des lieux que possédait Timagène; ce ui porterait à croire que ce Timagène était à la tête es Égyptiens indigènes contre les Romains. Trébellius 'ollion fait entendre que, malgré la défaite de Probus ou robatus, tous les Égyptiens revinrent au gouvernement omain, et jurèrent fidélité à l'empereur Claude. Quoi qu'il en soit, pendant cette courte période (de 267 à 272), Palmyre fut comme la capitale de l'Orient. C'est alors sans doute que ses habitants, enrichis des dépouilles de tant de peuples, élevèrent ces prodigieux monuments qui font encore l'admiration du voyageur. Quelques-uns les ont attribués en grande partie à l'empereur Adrien, qui, dit-on, rebâtit Palmyre. Mais est-il vraisemblable qu'un empereur ait dépensé des sommes énormes pour embellir une des villes les plus éloignées de l'empire? Les carrières voisines donnent, il est vrai, du marbre, mais le porphyre ne peut y être apporté que de très-loin. Le luxe de l'architecture est volontiers déployé par de riches marchands devenus conquérants, qui concentrent dans un territoire étroit les richesses qu'ils ont recueillies dans les pays lointains, comme l'attestent les jardins de la Hollande et les édifices magnifiques de Florence et de Gênes. Les inscriptions prouvent que ces monuments furent élevés, au moins pour la plupart, par des citoyens de Palmyre. Mais en même temps Zénobie en fondait un plus utile sur les bords de l'Euphrate : c'était une ville forte à laquelle elle donna son nom, et qui devait faciliter ou défendre aux Perses le passage du fleuve, selon l'intérêt de Palmyre. Dans la suite Justinien la fit relever de ses ruines (Procope, *Edif.*, liv. II, chapitre 8). Malgré tant d'éclat et de puissance, la domination de Palmyre dans l'Orient était loin d'être affermie. Ce vaste empire était composé d'éléments trop hétérogènes; les peuples qu'il réunissait n'avaient rien de commun, ni les mœurs, ni la langue, ni la religion. Si nous en croyons le portrait que Pollion nous a laissé de Zénobie, elle essayait de les concilier, en les imitant tour à tour. Clémente ou cruelle, selon les circonstances, elle cherchait à plaire aux Grecs, et à imposer aux barbares. Elle prétendait descendre des Lagides, et passait même pour avoir fait un abrégé de l'histoire de l'Égypte et de l'Orient. Elle parlait également le grec, le syriaque et la langue égyptienne. Elle faisait donner à ses trois fils une éducation toute romaine, et ne leur laissait parler que la langue latine. En même temps qu'elle se faisait adorer à la manière des Perses, elle haranguait les troupes comme les généraux romains, le casque en tête et le bras nu. Avare et sobre comme les Arabes, elle imitait le faste des Perses, et leur tenait tête dans les festins. Elle était juive de religion, selon saint Athanase; et elle construisit beaucoup de synagogues, mais n'ôta aucune église aux chrétiens. Peut-être les orthodoxes n'ont-ils regardé Zénobie comme juive que parce qu'elle favorisait un évêque accusé de judaïsme (Ruhnken, *De Longini vitâ*). Peut-être aussi doit-on expliquer l'hérésie de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, par le désir de plaire à une Juive, reine de l'Orient. La protection qu'elle accordait à Paul lui aliéna une grande partie des habitants d'Antioche, qui regardèrent Aurélien, tout païen qu'il était, comme un libérateur. Mais ce qui dut être le plus funeste à Zénobie, c'est la faveur décidée qu'elle accorda aux Grecs et le crédit du rhéteur Longin, qu'elle avait appelé auprès d'elle pour lui enseigner la langue et la littérature d'Homère. Une telle préférence dut éloigner d'une ville devenue toute grecque les tribus arabes qui avaient fait sa force sous Odenath. Cette conjecture est

appuyée par le récit des deux batailles dans lesquelles Zénobie fut vaincue par Aurélien, près d'Antioche et près d'Émèse. Nous y voyons, du côté des Palmyréniens, des archers à pied, mais point de cavalerie légère. Ils plaçaient leur force dans une lourde cavalerie armée de toutes pièces. Les riches commerçants de Palmyre, qui connaissaient le prix de la vie, avaient sans doute emprunté aux Parthes cette espèce d'armure (Plut., *Crassus*), quelque incommode qu'elle fût dans les plaines brûlantes de la Syrie. Aurélien épuisa leurs forces et leur courage par les évolutions rapides de ses cavaliers mores, qui les livrèrent immobiles à l'épée des légions. Après sa première défaite, Zabdas, craignant de ne pouvoir échapper d'Antioche avec Zénobie, proclama qu'il était vainqueur, qu'il avait fait prisonnier Aurélien, et fit promener dans la ville un homme revêtu des ornements impériaux. Après la seconde bataille, il n'essayèrent point de résister dans Émèse, où les esprits leur étaient contraires, et ils se renfermèrent dans Palmyre. Aurélien les y suivit, et vint mettre le siége devant cette ville. Quoiqu'elle renfermât des amas d'armes prodigieux et des moyens de défense de toute espèce, sa situation insulaire, au milieu d'une mer de sable, la défendait bien mieux encore. Une armée ne pouvait assiéger cette place sans s'exposer à périr de faim. Il était bien difficile d'établir des convois réguliers de vivres. Les Arabes du désert devaient le plus souvent les enlever. En outre, il était trop important aux Perses que Palmyre ne redevint point entièrement dépendante des Romains; et l'on avait lieu d'espérer que Schahpour saisirait cette occasion d'envahir de nouveau l'empire. Ces considérations diverses inspirèrent aux Palmyréniens une funeste sécurité. Leur ville était pleine d'armes et de richesses; mais ils avaient amassé peu de vivres. Aurélien, qui l'ignorait peut-être, et que la vigueur de leur résistance commençait à décourager, leur offrit des conditions : la vie à Zénobie, aux Palmyréniens la garantie de leurs droits; l'or, l'argent, les pierreries, la soie, les chevaux et les chameaux devaient être livrés aux Romains. La réponse de Zénobie est célèbre. On assure qu'elle la dicta en syriaque, et l'envoya traduite en grec (Vopiscus). Le ton déclamatoire qu'on y remarque ne nous semble point une raison suffisante pour douter de son authenticité. Dans cette lettre, elle se promettait les secours des Perses, des Arabes et des Arméniens; mais les Perses étaient distraits par la mort d'Hormisdas, successeur de Schahpour. *Les brigands de la Syrie*, nom par lequel elle semble désigner, dans sa lettre, les tribus arabes qui erraient entre Palmyre et la Palestine, furent gagnés ou intimidés par Aurélien, et cessèrent d'inquiéter les convois de vivres qui alimentaient l'armée romaine. La cavalerie des Sarrasins et des Arméniens passa du côté de l'empereur. Les conseillers de Zénobie, perdant tout espoir, lui firent monter le plus léger de ses dromadaires, et la conduisirent vers l'Euphrate; mais elle fut atteinte par les Romains, lorsqu'elle entrait dans la barque pour passer le fleuve. Alors les Palmyréniens se trouvèrent divisés; les amis de Zénobie, n'attendant aucune grâce, s'obstinaient à défendre la place, mais ceux qui voulaient sauver leurs richesses et leur vie l'emportèrent. Aurélien, devenu maître de Palmyre, fit paraître Zénobie devant son tribunal, et lui demanda comment elle avait osé combattre les empereurs. Le discours que Pollion lui met dans la bouche est noble et adroit : « Je vous reconnais pour empereur, vous qui savez vaincre, mais je ne pouvais me soumettre à un Gallien ni à un Auréole. » Ces paroles touchèrent peu les farouches Illyriens qui composaient les légions. Ils demandèrent à grands cris la tête de Zénobie. Alors elle abandonna le personnage héroïque qu'elle avait soutenu jusque-là. Elle demanda grâce pour une faible femme, égarée par des conseillers perfides; dénonça tous ses amis, et nomma le grec Longin comme l'auteur de la lettre si fière qu'elle avait envoyée à Aurélien, quoique cette lettre eût été écrite originairement en syriaque. Longin mourut, dit-on, avec courage, et consola ceux qui pleuraient son malheur. Selon Zosime, Zénobie, emmenée à Rome par Aurélien, mourut de maladie pendant la route, ou se laissa mourir de faim. Mais, selon Vopiscus, elle se résigna beaucoup mieux à sa destinée; après avoir paru au triomphe d'Aurélien à côté de Tétricus, l'empereur vaincu des Gaules, elle véeut avec ses enfants, comme une dame romaine, dans la retraite qu'Aurélien lui avait donnée à Tibur, et qui du temps de Pollion s'appelait encore Zénobia. Enfin si l'on en croyait Zonare, le vieil Aurélien aurait épousé une des filles de Zénobie, et aurait donné les autres aux citoyens les plus distingués de Rome. Quelques-uns prétendent que sa famille subsistait encore au 5e siècle. La malheureuse Palmyre ne fut point abattue par la défaite de Zénobie; dans la même année, ses habitants massacrèrent la garnison romaine, et créèrent un empereur. La célérité d'Aurélien les empêcha de faire aucun préparatif de défense; presque tout fut égorgé sans distinction de sexe ni d'âge. Le vainqueur lui-même eut regret de cette barbarie; il fit réparer le temple du Soleil, et permit au petit nombre de ceux qui avaient échappé au massacre, d'habiter leur ville déserte. Mais dès lors Palmyre n'eut plus d'importance. La route du commerce était pour jamais détournée. Nous perdons de vue cette ville jusqu'à l'an 400, où elle est désignée comme le quartier de la *Legio prima Illyricorum*, et comme un siége épiscopal dépendant du métropolitain de Damas.

ZÉNOBIUS, sophiste grec, enseignait à Rome sous le règne de l'empereur Adrien, selon Suidas, qui lui attribue divers ouvrages, entre autres l'horoscope (*Genethliacon*) d'Adrien et une version grecque des *Histoires* de Salluste. Il ne nous reste de lui qu'un recueil de proverbes, avec leurs explications, sous ce titre : *Epitome proverbiorum Lucil. Tarrhæi et Didymi Alexandrini secundùm ordinem alphabetic. gr.*, Florence, 1487, in-4°, très-rare; Haguenau, 1531, petit in-8°, presque aussi rare; Cracovie, 1543, in-4°, avec une version latine de Gilb. Cousin, Bâle, 1560, in-8°; et avec une nouvelle version dans les *Adagia sive proverbia Græcor.*, etc., d'André Schott, Anvers, 1612, in-4°.

ZÉNOCARE (GUILLAUME **SNOUCKAERT**, plus connu sous le nom de), né à Bruges en 1510, accompagna Corneille Schepper, ambassadeur en France, et pendant son séjour à Paris changea son nom pour en adoucir la prononciation. De retour en Flandre, il devint le

bibliothécaire de Charles-Quint, fut ensuite membre du conseil de Hollande, et mourut à la Haye après l'année 1560. On a de lui un ouvrage très-rare, et pour cette raison recherché par quelques curieux, mais peu estimé, sous ce titre: *De vitâ Caroli Quinti, imperatoris, libri V*, Bruges, 1559, in-fol.; Gand, 1560; Anvers, 1594; c'est une édition unique, avec de nouveaux frontispices et quelques changements dans les pièces préliminaires.

ZÉNODORE, tyran de Panias et d'une partie de la Syrie, profita des longs troubles dont cette contrée était le théâtre, depuis la décadence des rois séleucides, et la conquête des Romains, pour s'emparer, vers l'année 32 avant J. C., de l'héritage de quelque autre usurpateur, et établit le siége de sa domination à Panias, ville située aux sources du Jourdain. Après la bataille d'Actium il obtint des Romains, à titre de faveur, la jouissance du Chalée et des pays voisins qui, après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, avaient passé à son fils Lysanias, que, sous prétexte de ses liaisons avec les Parthes, la fameuse Cléopâtre avait fait périr pour s'emparer de ses États. La Trachonitide, une de ces contrées, offrait dans ses montagnes, ses vastes cavernes et ses épaisses forêts, un repaire assuré aux brigands dont le nombre s'était prodigieusement accru après la fin des guerres civiles. Zénodore, au lieu de les détruire ou de les réprimer, n'eut pas honte de les protéger, de les favoriser et de partager avec eux le fruit de leurs crimes. Sur les plaintes réitérées des peuples voisins, l'empereur Auguste restreignit, en l'an 24, la domination de ce dynaste dans les limites de ses anciennes possessions, le déclarant déchu de toute autorité sur la tétrarchie que Rome lui avait affermée, et dont il conféra la souveraineté à Hérode le Grand, roi de Judée. Zénodore avait vainement eu recours à toute sorte de bassesses, d'intrigues et de calomnies tant à Rome qu'en Syrie, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire déposséder son successeur. Hérode, par la générosité d'Auguste, réunit bientôt, aux États qu'il gouvernait, Panias et tout ce qui était resté à Zénodore. Ce dernier s'étant rendu à Antioche, à l'occasion du voyage d'Auguste en Orient, y mourut subitement, l'an 20 avant J. C.

ZÉNODORE, sculpteur grec, florissait dans le 1er siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Appelé en Auvergne par Vibius-Avitus, préfet de cette province, qui le chargea de fondre une statue colossale de Mercure, il employa 10 ans à cet ouvrage, qui lui fut payé 40 millions de sesterces (plus de 4 millions de notre monnaie). Il fit, pour le même Avitus, des copies admirables de deux vases ciselés par Calamis. Sa réputation s'étendit jusqu'à Rome, où Néron l'appela pour fondre sa statue. Ce nouveau colosse, de 110 à 120 pieds, placé dans le vestibule du palais d'Or, fut renversé lorsque la mémoire de Néron eut été flétrie par un décret du sénat, puis consacré par Vespasien au soleil, dont la tête fut substituée à celle du fils d'Agrippine. (*Voyez* l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, livre XXXIV, p. 7; la *Storia della letterat. ital.*, de Tiraboschi, II, 266 et suivantes; l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, II, 424, édition in-4°, et le *Musée de sculpture ancienne et moderne*, par M. le comte de Clarac, I, 58.)

ZÉNODOTE *d'Éphèse*, célèbre grammairien, suivit en Égypte Philetas, dont il était le disciple, devint précepteur des enfants de Ptolémée Soter, et fut chargé par ce prince de la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Suidas le cite comme auteur d'un poëme épique, probablement peu remarquable, puisque les anciens ne nous en ont pas même conservé le titre. Mais sa récension d'Homère a préservé son nom de l'oubli. (*Voyez* Fabricius, *Bibl. gr.*, livre II, chapitre 2, et Wolf, *Proleg.*, XLIII.) — Il est encore question de plusieurs ZÉNODOTE, mais on en sait trop peu de choses pour qu'ils puissent être mentionnés.

ZÉNON, qu'on appelle *d'Élée*, pour le distinguer du fondateur du stoïcisme, né à Élée, colonie phocéenne de la Grande-Grèce, vers la 69e olympiade, consacra la première partie de sa vie à étudier la philosophie de Parménide, dont ses avantages extérieurs, non moins peut-être que ses talents, lui avaient concilié l'affection. Il vint à Athènes avec son maître, à l'âge d'environ 40 ans, et y jeta un grand éclat par ses leçons. Sa doctrine, dont l'idée fondamentale avait été conçue par Xénophane, le véritable fondateur de l'école d'Élée, puis développée et dégagée de l'élément empirique et ionien par la main plus assurée de Parménide, était le pur idéalisme pythagoricien, dominé par l'élément dorien dans sa haute tendance. Il avait trouvé l'école éléatique fondée et achevée, il n'eut qu'à la défendre et à combattre ses adversaires. Il n'échappa point en effet à sa destinée, qui fut d'être toute polémique. Mais ce ne fut pas seulement comme dialecticien dans le monde de la pensée, mais aussi comme patriote dans la vie réelle, qu'il eut à lutter de toutes les puissances de son âme. A cette époque, signalée par l'affranchissement de la Grèce du joug des Perses et par l'élan général des esprits vers la liberté, la colonie d'Élée, nouvellement fondée, s'adressa à Parménide, selon Plutarque et Diogène, à Parménide et à Zénon, selon Strabon, pour fixer sa constitution et ses lois. On s'accorde à louer cette législation sans la décrire, et l'on convient que Zénon, satisfait d'avoir contribué à donner à sa patrie des institutions sages, ne voulut d'autre pouvoir que celui de ses talents et de ses vertus; mais, en se maintenant pur de toute ambition, il conserva son activité politique; il aimait trop ses concitoyens pour n'avoir pas besoin de s'en faire aimer. Il préféra constamment le séjour d'Élée aux magnificences d'Athènes, qu'il ne fit que visiter de temps à autre. Ce fut dans un de ces rares voyages, qu'il accompagna Parménide, qui fit entrer la philosophie éléatique dans le mouvement général de la philosophie grecque. Le *Parménide* de Platon nous montre quel effet la doctrine de l'unité absolue produisit dans Athènes. Les objections et les plaisanteries ne manquèrent pas de la part de l'empirisme ionien, le seul système philosophique qui jusqu'alors y fût connu et accrédité. Zénon, chargé par son maître de soutenir la discussion, au lieu de rester sur les hauteurs de l'idéalisme, descendit sur le terrain même de l'empirisme, et, retournant contre lui ses propres objections et ses plaisanteries, le força de reconnaître qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer tout par la pluralité seule que par l'unité absolue. Cette polémique d'un genre tout nouveau déconcerta les partisans de la

philosophie ionienne, et excita une vive curiosité et un haut intérêt pour les doctrines italiques : ainsi fut déposé, dans la capitale de la civilisation grecque, avec un élément nouveau et une nouvelle donnée philosophique, le germe fécond d'un développement supérieur. Ayant pris le parti de se transporter au milieu même de la doctrine de ses adversaires, de l'exposer, de la suivre dans toutes ses conséquences, pour en dévoiler les absurdités, Zénon a été accusé par des juges irréfléchis d'avoir plaidé le pour et le contre, d'être un sceptique, un sophiste, etc. Cette erreur a été expliquée, et dès lors réfutée d'une manière satisfaisante par M. Cousin. Grâce à cette explication, les arguments si fameux par lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvement, et qu'Aristote nous a conservés, ne choquèrent plus la raison, et cessèrent d'être une arme pour le scepticisme, puisqu'ils étaient dirigés contre l'empirisme ionien, avec l'intention d'asseoir sur ses ruines le dogmatisme absolu de la vérité éléatique. La véritable gloire de l'élève de Parménide est dans sa dialectique, dans cette lutte qu'il soutint avec une heureuse opiniâtreté contre l'empirisme. Son tort est d'avoir cru que l'école d'Élée, avec un principe non moins absolu et attaquable par les mêmes moyens, triompherait d'elle-même, lorsque le terrain serait ainsi déblayé ; la vérité était entre les deux systèmes. Il écrivit de bonne heure, et il écrivit beaucoup, non des poëmes, comme Xénophane et Parménide, qui avaient pu se livrer paisiblement au bonheur de développer, dans une langue de choix, leurs inspirations et leurs idées, mais des traités d'un caractère éminemment prosaïque, puisque c'étaient des réfutations. Diogène, qui loue ses ouvrages, ne les nomme pas ; mais Suidas assure qu'il écrivit des *Débats*, c'est-à-dire un examen de certaines hypothèses qu'il réfutait, en les mettant aux prises avec elles-mêmes ; une *Exposition* (probablement critique) *d'Empédocle, de ses opinions ou de ses ouvrages ;* un *Traité contre les philosophes qui ont écrit sur la nature.* Suidas ne dit rien sur la forme de ces différents écrits ; mais, observe M. Cousin, il serait assez naturel que l'inventeur de la dialectique (car personne ne conteste ce titre à Zénon) eût inventé ou du moins employé la forme dialogique, qui est celle de la réfutation. Maintenant un mot sur la vie active et pratique du champion de la vérité éléatique : de retour à Élée, et ici toute date précise nous abandonne, il eut occasion d'y signaler toute l'énergie de son patriotisme. Tous les historiens attestent qu'Élée étant tombée sous le joug d'un tyran appelé Néarque, ou Diomédon, ou Démylos, Zénon entreprit de la délivrer, qu'il succomba, et qu'il périt dans un horrible supplice, où il montra un caractère héroïque. Voilà le fond du récit des historiens ; mais les variantes sont innombrables : on conte, par exemple, qu'il se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la figure du tyran ; qu'avant de s'être mutilé ainsi, il avait dénoncé, comme ses complices, tous les partisans du même tyran, afin de le priver de ses appuis, etc. Outre Platon et Proclus, on peut consulter Aristote, Simplicius, Bayle, et un grand nombre d'écrivains anciens et modernes.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, naquit à Cittium ou Citium, ville grecque sur la côte sud-est de l'île de Chypre. On place sa naissance dans la 3e année de la 104e olympiade, 362 ans avant J. C., l'an de Rome 392. Comme son père Mnasé, appelé aussi Démé, il se livra d'abord aux spéculations commerciales ; mais il paraît qu'ayant perdu, par un naufrage près du Pirée, la pourpre de Phénicie qu'il apportait à Athènes, il fut ruiné, ou se dégoûta d'une profession qui ne suffisait pas à l'élévation de son âme. Ce fut alors, c'est-à-dire à l'âge de 30 ans, qu'il devint un des auditeurs de Cratès. Il ne resta pas longtemps avec ce maître, dont le cynisme, plus exagéré encore que celui de Diogène, ne pouvait manquer de révolter son âme noble et pure. On peut croire toutefois qu'il était encore sous l'influence et sous la discipline de cette école effrontée, lorsqu'il écrivit son traité *de la République*. Il assista ensuite pendant près de vingt ans, même lorsqu'il fut devenu le chef d'une secte nouvelle, aux leçons de Stilpon de Mégare, de Diodore, autre dialecticien de la secte *éristique*, et surtout des platoniciens Xénocrate et Polémon, qui lui firent apprécier aisément la sublime morale de Socrate. Il en fut dès lors le véritable continuateur, et la protégea, non moins par ses mœurs et son caractère, que par l'autorité de ses paroles, contre les innovations séduisantes d'Aristippe et d'Épicure, et contre le doute d'Arcésilas et de la moyenne Académie. Il avait 40 ans lorsqu'il fonda la secte du Portique ou du stoïcisme, ainsi appelée de ce portique (*stoa*), sous lequel il rassemblait ses disciples. Le nombre n'en fut pas d'abord très-grand. Son langage simple et froid, sa dialectique pressée et souvent obscure, la sobriété de ses discours, qui n'avait d'égale que la frugalité de sa vie, les épreuves rigoureuses auxquelles il soumettait ceux qui se présentaient à son école, enfin le rigorisme de ses principes et la sévérité empreinte dans son extérieur et dans toutes ses habitudes, devaient être peu propres à le rendre populaire. Cependant telle est l'influence sacrée du devoir sur le cœur des hommes, qu'il excita bientôt un vif enthousiasme parmi les Athéniens, peuple frivole et brillant, si longtemps accoutumé aux douces paroles du divin Platon. Il y eut même des princes étrangers qui briguèrent son amitié, et parmi eux l'on cite le roi de Macédoine, Antigone-Gonathas, fils de Démétrius-Poliorcète, qui trouva pourtant en lui parfois un censeur impitoyable. Une parole de Zénon prouve quelle idée il s'était formée de l'ascendant de sa vertu. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour éviter les fautes : « Croyez, répondit-il, que vous êtes toujours devant moi. » Ce fut par son intercession, que les Athéniens furent délivrés de la garnison macédonienne qu'Antigone les avait forcés de recevoir sur la colline du Musée. Loin d'imiter l'égoïsme des cyniques, il fut toujours prêt à secourir les particuliers et à partager les charges de l'État. Il ne conserva pas moins d'attachement pour sa patrie primitive : aussi Athènes et Cittium rivalisèrent à son égard d'estime et de reconnaissance. La douleur de ces deux villes fut unanime, lorsqu'elles le perdirent la 1re année de la 129e olympiade (264 ans avant J. C.). Athènes lui vota, par un décret que rapporte Diogène Laërce, une couronne d'or pour sa sagesse et sa vertu, et une tombe dans le Céramique. Les ouvrages de Zénon sont perdus. Les principaux étaient des écrits de dialectique

et de morale. Il suffira d'en citer quelques-uns : *De la Vie selon la nature; Du devoir; De la loi; De la nature humaine; Opinions de Pythagore; Commentaire sur la théologie d'Hésiode*, etc. Il faut bien se garder de regarder le fondateur du stoïcisme d'après cette doctrine elle-même, telle qu'elle est devenue par les modifications qu'y ont apportées ses successeurs. Telle qu'elle était en sortant de ses mains, elle ne lui appartenait déjà pas tout entière. Nous avons vu qu'il devait beaucoup aux enseignements de Xénocrate et de Polémon. Il a aussi emprunté plus ou moins à Platon, à Pythagore, à Aristote, à Héraclide, à l'école de Mégare et d'Érétrie, au Lycée, à l'Académie, aux cyniques mêmes, ses premiers maîtres. Au reste, pour avoir plus de détails sur cette question de propriété, aussi bien que sur la destinée du stoïcisme dans l'antiquité et sur d'autres points intéressants, on devra consulter d'abord les divers ouvrages de philosophie de Cicéron, et après lui Diogène Laërce, Sénèque. Marc-Aurèle, Épictète (ou plutôt Arrien), Plutarque, Sextus Empiricus, Aulu-Gelle, Simplicius, Eusèbe : voilà pour les anciens; parmi les modernes : Stanley, Brucker, Tennemann, historiens généraux de la philosophie, et Juste-Lipse, *Manuductio ad stoicam philos.*, Anvers, 1604, in-4°; Scioppius, *Elem. philosophiæ moralis stoicæ*, Mayence, 1606, in-8°; enfin M. de Gerando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, tome III.

ZÉNON, fils de Musée, de Sidon, philosophe stoïcien, disciple de Diodore et maître de Zénon de Cittium dans l'île de Chypre, est auteur d'une *Apologie de Socrate* et des *Sidoniaques*.

ZÉNON (de Cittium, comme le Stoïcien). Suidas ne peut assurer s'il était orateur ou philosophe. On pencherait toutefois pour l'opinion qui le range parmi les orateurs, si l'on en juge par les ouvrages que cite de lui ce même lexicographe. C'était un *Traité des figures* (de rhétorique probablement), des *Commentaires* sur Xénophon, Lysias, Démosthène, etc.

ZÉNON, fils de Dioscoride, de Tarse, ou selon d'autres, de Sidon, philosophe stoïcien, fut disciple et ensuite successeur de Chrysippe, de Tarse.

ZÉNON, d'Alexandrie, juif de nation. Naturellement juste et bon, il n'avait reçu de la nature aucune espèce de disposition pour l'éloquence ou d'aptitude pour les lettres; et par un contraste aussi fâcheux que singulier, il était tourmenté du désir d'apprendre et du besoin de savoir. Mais ses efforts étaient si peu soutenus, sa bonne volonté si mal secondée par ses moyens naturels, qu'il oubliait ce qu'il était parvenu à apprendre, avec une facilité qui égalait sa difficulté à concevoir.

ZÉNON, contemporain de Proclus et de Zénon d'Alexandrie. On ignore lequel des deux fournit au philosophe Salluste le prétexte et l'occasion de sa dissidence avec Proclus.

ZÉNON (Saint), Africain de naissance, fut élevé sur le siége épiscopal de Vérone en 362, sous le règne de Julien l'Apostat. Il défendit son diocèse avec assez de succès contre la double contagion de l'hérésie et de l'idolâtrie. Il s'éleva aussi avec une heureuse énergie contre les abus des *agapes* ou repas de charité, réunions saintes dans le principe, mais qui étaient devenues une occasion de vanité et d'intempérance. Il mourut en 380, le 12 avril, jour où il est nommé dans le martyrologe. Ses nombreux *Sermons*, imprimés à Venise en 1508, puis à Vérone en 1586, ont été insérés dans la *Bibl. patr.* et dans celle des *Prédicateurs*, par le P. Combefis. On cite la belle édition qu'en ont donnée les frères Ballerini sous ce titre : *Sti. Zenonis, episcopi veronensis, Sermones*, Vérone, 1739, in-4°. L'édition d'Augsbourg, 1758, in-fol., est plus complète mais moins recherchée.

ZÉNON, empereur d'Orient, naquit en Isaurie, d'une famille assez considérable de cette contrée. Il s'appelait Trascalisée; on le trouve aussi sous les noms barbares de Tarasiscodizée et d'Ariemese. En 468, l'empereur Léon, effrayé de la puissance et des intrigues d'Aspar et d'Ardaburius, conçut le projet d'élever Zénon pour s'appuyer des Isaures, peuples belliqueux, qui formaient une partie de l'armée, et pour opposer un rival à Aspar; il fit venir Zénon près de lui, changea son nom barbare en celui qu'il porta depuis, le nomma patrice, et finit par en faire son gendre, en forçant sa fille Ariadne à l'épouser. Zénon était veuf d'une première femme, nommée Arcadie, dont il avait eu un fils. Du reste, sa difformité, son caractère vil et méprisable, sa lâcheté, ses mœurs infâmes durent lui aliéner une jeune princesse élevée dans une cour magnifique et brillante. Aspar, indigné de cette fortune subite, conspira contre lui. Zénon échappa aux piéges de son rival, et fut chargé par l'empereur d'aller commander l'armée d'Orient et la ville d'Antioche. Il y suscita des troubles religieux, par la suggestion d'un moine brouillon et audacieux, nommé Pierre le Foulon. Zénon, du fond de l'Asie, avertit Léon des nouvelles trames d'Aspar et de ses partisans. L'empereur, à cette nouvelle, lui donna ordre de se rapprocher de Constantinople. Le massacre d'Ardaburius et d'Aspar ayant excité des troubles sérieux, Zénon et Basilisque accoururent pour sauver la capitale. Depuis ce moment, le crédit de Zénon ne fit qu'augmenter; et Ariadne, qui convoitait le sceptre, aidait son indigne époux de toutes les ressources de son esprit. Cependant la haine qu'on portait aux Isaures, et particulièrement à Zénon, empêcha Léon de le désigner pour son successeur, et le détermina à proclamer Auguste son petit-fils Léon, fils de Zénon et d'Ariadne. Le vieil empereur étant mort, Ariadne et sa mère Verine n'épargnèrent ni soins ni intrigues pour ramener les esprits en faveur de Zénon. La mort du jeune Léon arrivée peu de temps après, laissa d'horribles soupçons contre un père et une mère que cet enfant seul écartait du trône. Cependant ils y montèrent sans obstacle, pour étaler tous les vices. Bientôt les plus vils scélérats secondèrent les fureurs de Zénon, ou préparèrent ses orgies. Pendant ce temps, les barbares désolaient les frontières de l'empire, et Genseric menaçait l'Épire. Un ambassadeur habile détourna les projets du Vandale; mais Zénon trouva des ennemis plus dangereux dans sa propre famille. Verine, sa belle-mère, irritée de quelques refus et poussée par son amant Patrice, qu'elle songeait à faire couronner, conspira contre Zénon, et fit entrer dans le complot son frère Basilisque, en lui cachant ses projets pour Patrice. Zénon, à la première nouvelle du danger

et des desseins de sa famille, s'enfuit en Isaurie, et s'enferma dans une forteresse. Sa femme seule le suivit, moins par devoir que par la crainte que lui inspirait sa mère. Verine ne réussit pas cependant à faire couronner Patrice; et elle fut obligée de poser elle-même le diadème sur le front de Basilisque. Bientôt les désordres de ces nouveaux maîtres furent portés au point que Constantinople regretta Zénon. Celui-ci, instruit de ce qui se passait, fut pressé par les Isaures de reprendre les armes. Il le fit avec lenteur et lâcheté, et se vit assiégé par Illus, général estimé de tout l'empire. Cependant cet illustre chef se tourna du côté de Zénon. Tous deux parvinrent à séduire Harmace, que Basilisque avait chargé de combattre Zénon. Avec ces appuis, le faible prince rentra dans sa capitale, ivre de revoir celui qu'elle avait chassé deux ans auparavant. Zénon promit par serment de laisser la vie à Basilisque, qui s'était réfugié dans une église, et qui en sortit sur la foi de ces promesses sacrées. Zénon ne crut pas les violer en faisant jeter Basilisque, sa femme et ses enfants, dans une citerne qu'on enferma ensuite hermétiquement, et où ils périrent de froid et de faim. Harmace, quoiqu'il eût contribué au retour de Zénon, ne fut pas plus épargné; l'empereur le fit assassiner. Cependant il sembla ensuite vouloir régner sous de meilleurs auspices. Il se montra juste et généreux, construisit des monuments et fit d'utiles règlements. Odoacre et Népos qui se disputaient l'Italie, offrirent tous deux à Zénon de la remettre sous ses lois. Sur ces entrefaites, Théodoric le Louche, prince goth, attaché à Basilisque, entreprit de le venger, et menaça Constantinople. Zénon lui opposa Théodoric l'Amale, roi des Ostrogoths; mais la lâcheté et les perfidies de l'empereur grec réunirent les deux princes goths; et Zénon fut réduit à accepter toutes les conditions qu'ils lui imposèrent. De nouvelles perfidies engagèrent l'Amale à ravager encore l'empire; et la révolte de Marcien, homme puissant, et qui, par sa naissance, avait même quelque droit au trône, vint augmenter les embarras de Zénon. La fortune sourit d'abord à Marcien. Le tyran se vit à deux doigts de sa perte; mais son compétiteur, s'étant laissé battre par Illus, n'eut bientôt d'autre moyen de salut que de se faire prêtre, au pied même de l'autel près duquel il avait cherché un asile. Quelque temps après, ayant voulu ourdir de nouvelles trames, il fut pris et enfermé dans un monastère, où il finit ses jours. Les deux Théodoric renouvelèrent leurs démonstrations hostiles en 479. L'Amale s'empara de Dyrrachium. Sabinien, que Zénon fit marcher contre lui, arrêta ses conquêtes. En 480, Zénon envoya des ambassadeurs à Hunerie, successeur de Genseric; et il en obtint quelques avantages. Cependant la faiblesse de Zénon, les désordres et les intrigues d'une cour corrompue agitaient et tourmentaient l'empire. Verine, jalouse du pouvoir que les longs services d'Illus et sa réputation militaire lui avaient acquis, veut le faire assassiner : le coup manque; Illus obtient l'exil de son ennemie. L'impératrice Ariadne emploie les larmes et les prières pour obtenir le rappel de sa mère, et, ne pouvant y réussir, charge un soldat de tuer Illus. Celui-ci, blessé dangereusement, quitte la cour, la fureur dans l'âme; il se joint au Syrien Léonce, qui s'était révolté. Tous deux lèvent des troupes, taillent en pièces celles de Zénon, et voient Verine elle-même se réunir à eux, et faire couronner Léonce à Tarse en Cilicie. Un général nommé Jean, que Zénon leur opposa, les défit complétement, et les contraignit de s'enfermer dans une forteresse nommée Papyre, où ils furent pris et décapités, après un siége qui dura trois ans et demi. Ce fut vers ce temps que parut l'*hénoticon*, édit célèbre dans l'histoire ecclésiastique, et que Zénon rendit pour réunir les catholiques et les eutychiens. Comme les décisions du concile de Chalcédoine y étaient infirmées, peu d'évêques l'adoptèrent. Théodoric ayant de nouveau menacé l'empire, et pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, Zénon détourna l'orage, en conseillant au prince goth d'attaquer Odoacre, roi d'Italie, et en lui donnant d'avance l'investiture de cette belle conquête. Théodoric gagna trois batailles contre son rival; et, tandis que l'Italie dévastée attendait la fin de cette lutte sanglante, Zénon ne sortait de ses débauches que pour se livrer à mille cruautés. Enfin son indigne vie fut tranchée par un crime horrible. Sa propre femme, Ariadne, éprise d'Anastase, l'un des officiers du palais, profita d'un moment où Zénon s'était endormi dans un état d'ivresse ou à la suite d'une attaque d'épilepsie, et le fit mettre dans un sépulcre, en annonçant sa mort. Vainement ses cris découvrirent la vérité : nul n'osa ou ne voulut le secourir. Il périt ainsi, l'an 491, à l'âge de 64 ans, après un règne de 18 ans et 3 mois. Anastase lui succéda.

ZENOTHEMIS, de Marseille, n'est connu que par une belle action dont parle Lucien dans son dialogue intitulé *Toxaris, ou de l'Amitié*. Il était fils de Charmolès et ami de Ménécrates, qui fut privé d'une charge considérable par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois. Ce qui rendait Ménécrate le plus sensible à la perte de sa fortune et de ses honneurs, c'était l'impossibilité de marier sa fille déjà nubile, mais d'une figure si rebutante, qu'il aurait eu de la peine à l'établir quand il aurait encore possédé toutes ses richesses. Zenothemis lui donna une partie de son bien, épousa sa fille, nommée Cydimaque, et eut de cette femme si laide un fils charmant. Un jour il conduisit au sénat cet enfant, revêtu d'une robe noire, et portant une couronne d'olivier, et se servit avec bonheur de ses grâces naïves, pour faire remettre à Ménécrates sa condamnation et le rétablir dans ses honneurs. Lucien rapporte cette histoire comme très-récente à l'époque où il écrivait. Arnaud Baculard a retracé le trait de Zenothemis dans une *Nouvelle*, qui porte le nom de ce héros de l'amitié.

ZENTGRAVE (Jean-Joachim), théologien luthérien, né à Strasbourg le 21 mars 1643, professa la morale, puis la théologie dans sa ville natale, et mourut en 1707, laissant un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Moses, princeps Hebræorum, charactère politico expressus*, dissertation curieuse, dont le complément est sa *Libera republica Hebræorum sub judicibus, charactere politico expressa*.

ZENTGRAVE (Frédéric-Albert), jurisconsulte, aussi de Strasbourg, est auteur d'une dissertation *de Judicio militari criminali*, où il passe en revue la procédure militaire usitée en Allemagne.

ZEPERNICK (Charles-Frédéric), magistrat de Halle, né dans cette ville le 2 octobre 1751, mort en 1800, a laissé sur la jurisprudence plusieurs écrits importants, entre autres : *Analecta juris feudales*, Halle, 1783-1784, 2 vol. in-8°; *Mélanges sur le droit féodal*, ibid., 1787-1794, 4 vol. in-8°.

ZÉPHIRIN (Saint), pape, successeur de saint Victor Ier, était Romain de naissance, et fut élu le 25 septembre 197, suivant Lenglet Dufresnoy, ou l'an 202, suivant Godescard. Il eut la douleur de voir son pontificat troublé par la cinquième persécution qu'ordonna Sévère, et par des hérésies que le pontife combattit avec courage, entre autres celle des Patripassiens, dont le chef était Praxéas, qui n'admettaient qu'une personne en Dieu. Cet hérésiarque se convertit et acquiesça à la condamnation prononcée par le pape. Tertullien, qui florissait alors, aida puissamment à cette conversion. Zéphirin s'appliqua tout entier, pendant vingt ans que dura son pontificat, à maintenir la pureté de la foi et la discipline dans le clergé, qui de son temps acquit une splendeur à laquelle il n'était pas encore parvenu, ainsi que l'atteste dans ses écrits Minucius Félix, avocat romain. Par les avis de Zéphirin, Natalis qui avait suivi et professé l'hérésie de Théodote le corroyeur, revint de si bonne foi, que le sage pontife le reçut à la communion des fidèles, et l'exempta des peines canoniques. Ce pape mourut au commencement du règne d'Héliogabale, le 26 juillet 217, ce qui s'accorde avec les 20 ans de pontificat que lui donna Fleury. L'Église l'honore au nombre des martyrs. Il eut pour successeur Caliste Ier.

ZEPLICHAL (Antoine-Michel), jésuite, recteur de l'université de Breslau, et directeur des établissements catholiques d'instruction publique dans la Silésie prussienne, né à Trebitz, en Moravie, le 13 mai 1737, mort dans les dernières années du 18e siècle, a laissé plusieurs écrits en allemand, dont les principaux sont : *Introduction à la connaissance du globe*, Breslau, 1771, in-8°; *Nouvelle géographie à l'usage de la jeunesse*, 1774, in-8°; 2e édition, 1776; *Plan pour l'histoire générale d'après une table chronologique*, 1774, in-8°; *Chrestomathie grammaticale*, etc., 1775, in-8°; *Chrestomathie poétique, avec un Abrégé de mythologie*, 1778, in-8°.

ZEPPER (Guillaume), théologien de la communion luthérienne à Herborn, a publié entre autres écrits : *Legum mosaicarum explicatio*, 1601. — ZEPPER (Othon-Philippe, jurisconsulte, professeur au gymnase de Brême, mort dans cette ville en 1666, à l'âge de 39 ans, a laissé quelques écrits. — ZEPPER (Philippe), jurisconsulte, qui vivait dans le pays d'Anhalt, est connu par sa *Collectio legum mosaicarum forensium et romanarum*, 1630.

ZERBE (Pie de), missionnaire, fut envoyé, en 1704, par le pape Clément XI, avec trois autres religieux franciscains, Liberato, Weis et Samuel de Bienne, dans le royaume d'Éthiopie. Après avoir fait d'inutiles tentatives pour pénétrer par terre, ces missionnaires prirent la voie de la mer, et arrivèrent en 1712, à Gondar, capitale d'Éthiopie. D'abord reçus assez favorablement, ils eurent la satisfaction de ramener quelques habitants à la foi catholique; mais après un changement qui survint dans le gouvernement, le nouveau roi, voulant plaire à ceux que le zèle de ces bons religieux mécontentait, les fit arrêter. Dans un premier interrogatoire qu'ils subirent, le 2 mars 1716, il leur promit la vie, s'ils consentaient à se faire circoncire, à honorer, comme saint, Dioscore, chef des Eutychiens, à reconnaître avec eux une seule nature en Jésus-Christ, et à participer aux rites et aux sacrements, selon leurs usages. Les missionnaires ayant refusé, furent ramenés en prison, d'où on les tira le lendemain pour les conduire sur une grande place, où la foule s'était rassemblée, et où ils furent lapidés.

ZERBI ou **DE ZERBIS** (Gabriel), médecin, né à Vérone dans le 15e siècle, professa quelque temps la philosophie à Padoue, puis à Bologne, vint ensuite à Rome, où il occupa la chaire de théorie médicale, et accepta, en 1495, la première chaire de médecine à l'académie de Padoue. En 1505, il consentit à aller soigner un pacha turc, gravement malade. Au bout de quelques jours, le voyant ou le croyant hors de danger, il reprit le chemin de l'Italie, comblé de présents magnifiques. Mais le pacha mourut presque aussitôt, et ses esclaves s'étant mis à la poursuite de Zerbi, l'atteignirent dans la Dalmatie et le firent périr dans les plus cruels supplices. Zerbi est un des premiers qui depuis la renaissance des sciences, ait fait faire quelques progrès à l'anatomie. Nous citerons de lui : *Gerontocomia* (conseils pour les vieillards), Rome, Euch. Silber, 1489, petit in-4°; *Liber anatomiæ corporis humani et singulorum membrorum illius*, Venise, 1502; ibid., 1533, in-fol. (Voyez l'*Histoire de l'anatomie*, par Portal, I, p. 247-53).

ZERMEGH (Jean), historien hongrois, né en Slavonie vers la fin du 15e siècle, était secrétaire du prévôt de la cathédrale de Bude. Ayant obtenu une place de conseiller du roi à la chambre des finances, il fut accusé d'être l'auteur d'une satire en vers contre le chef de ce département, et ayant eu le malheur de déplaire à l'empereur Maximilien, il fut destitué. Il mourut fort âgé en Slavonie, où il était retourné. Il a écrit sur les événements de son temps un *Commentaire* qui commence à la malheureuse bataille de Mohacz (29 août 1526), et qui finit à la mort du roi Jean de Zapoly (1540). Racontant avec naïveté ce qu'il a vu et entendu, cet historien nous a conservé des détails précieux sur les guerres désastreuses qui eurent lieu entre les deux compétiteurs à la couronne de Hongrie, Ferdinand d'Autriche et Jean de Zapoly. Ses *Commentaires* parurent d'abord à Amsterdam, en 1662, par les soins de Nic. Istuanffy. Cette édition, qui est très-rare, a été revue par André Bélius, et réimprimée dans les *Scriptores rerum hung.*, tome II, sous ce titre : *Joannis Zermegh rerum gestarum inter Ferdinandum et Joan., Hungariæ reges Comment.*

ZERNITZ (Chrétien-Frédéric), poëte allemand, né le 11 janvier 1717 à Tangermunde, dans la Vieille-Marche, mort le 7 octobre 1744, est auteur de quelques ouvrages laissés imparfaits et publiés sous ce titre : *Essais dans la poésie morale et dans l'idylle, avec des réflexions sur ce genre de poésie*, Hambourg et Leipzig, 1748, in-8°.

ZEROLA (Thomas), canoniste, né à Bénévent en 1448, fut d'abord chargé, comme vicaire général, de l'administration de plusieurs diocèses, devint, en 1597,

évêque de Minori, petite ville du royaume de Naples, et mourut très-regretté en 1603. Nous citerons de lui : *Praxis episcopalis*, Rome, 1597, in-4°, réimprimé plusieurs fois en Italie, en France et en Allemagne, et mis à l'*index* de la cour de Rome, *donec corrigatur*.

ZESEN (Philippe de), poëte allemand, né le 8 octobre 1619 dans le bailliage de Bitterfeld, en Saxe, voyagea en Allemagne, en France, en Hollande, et s'établit à Hambourg, où il fonda, en 1643, l'*Ordre des roses*, société littéraire qui avait pour objet l'étude de la langue allemande. Cette étude, au reste, fut la grande affaire de sa vie, et ses compatriotes doivent lui savoir gré de son zèle passionné, encore qu'il ait voulu introduire dans la langue nationale des modifications qui n'ont pas été et qui ne pouvaient être accueillies. Il a publié un grand nombre d'écrits dont le catalogue a paru en 1672 et 1687. Joerdens, dans son *Dictionnaire des poëtes allemands*, en indique 81, parmi lesquels il nous suffira de citer : *Hélicon allemand, ou Introduction à la poésie et à la versification, avec indication des rimes masculines et féminines*, Wittenberg, 1640, in-4°, ibid., 1641 et 1649; Iéna et Berlin, 1656; *Rosenmohnd, ou Entretiens sur la langue allemande*, Hambourg, 1651, in-12; *Hélicon du haut allemand, ou Deuxième semaine de Rosenmohnd*, ibid., 1668, in-8°.

ZEUNE (Jean-Charles), professeur à Leipzig, puis à l'université de Wittenberg, né en 1736 à Stoltzenhayn, en Saxe, mort en 1788, est connu par quelques travaux philologiques, notamment sur Xénophon, dont il publia successivement les *Opuscules politiques, équestres et cynégétiques* (Leipzig, 1778); *la Cyropédie* (1780); les *Mémorables* (1781); *le Banquet* avec *l'OEconomique, l'Agésilas*, etc. (1782).

ZEUNER (Charles-Traugott), né en Saxe le 28 avril 1775, mort à Paris en 1841, a acquis une double célébrité comme pianiste et comme compositeur. Sorti de l'école de Naumann, à Dresde, et de celle de Fasch, à Berlin, il fut l'ami de Hadyn et de Beethoven. A Moscou et à Saint-Pétersbourg, il occupait le premier rang comme exécutant lorsque Clémenti vint dans la première de ces deux villes. Incompris par la haute société, ce dernier fut en quelque sorte sacrifié à la vogue dont jouissait le talent si recherché de Zeuner. Celui-ci ne fut pas de l'avis de ses propres partisans, et au lieu de profiter de la haute position que lui avait faite la venue de Clémenti, il donna un exemple peut-être unique de modestie et de véritable amour de l'art; il alla payer son tribut d'admiration au célèbre pianiste romain, et lui demanda à être reçu au nombre de ses élèves. Clémenti fut aussi touché de cet hommage du talent que du mérite de Zeuner, et il l'accueillit avec joie. Ils quittèrent ensemble Moscou et allèrent à Vienne. Dans l'année 1805, une espèce de tournoi musical eut lieu à Vienne, chez le prince Esterhazy; le gant avait été jeté par celui-ci au prince de Galicie; le premier exaltait Hummel, le second proclamait Zeuner le premier pianiste. Hummel commença la soirée et fit admirer son immense talent; Zeuner la termina. A peine eut-il joué les vingt premières mesures de son solo, que toute prévention cessa contre l'homme qui n'avait jamais été entendu à Vienne; toutes les sympathies lui furent acquises. L'effet qu'il produisit par la netteté, le gracieux, l'expression et l'élégance de son jeu, fut un enthousiasme universel. Dès lors Zeuner fut le favori du public viennois. Zeuner a laissé, outre la musique de plusieurs ballets, des *concertos* du plus grand mérite et des *quatuors* que l'Allemagne a placées à côté de ceux de Haydn, de Mozart et de Beethoven. Science profonde, mélodies pleines d'âme et de chaleur, grâce, vigueur, sentiment et *amour*, sont le cachet du compositeur.

ZEUXIS, peintre grec, né dans l'une des nombreuses villes du nom d'Héraclée, vraisemblablement celle de la Grande-Grèce, vers l'an 478 avant notre ère, mort vers l'an 400, exerça une grande influence sur le goût de ses contemporains. On a lieu de croire que Phidias lui servit de guide pour le dessin, car la sculpture, chez les Grecs, marcha vers la perfection d'un pas plus rapide que la peinture. Pour le coloris, Zeuxis eut un modèle, ce fut Apollodore, qui, le premier, sut fondre ses ombres avec les teintes environnantes, de manière à obtenir des tons moyens et à reproduire par là le moelleux de la nature. Les maîtres antérieurs à cet habile artiste formaient les ombres avec des teintes différentes de celles qu'elles avoisinaient, et les peignaient par hachures, et jetant des traits noirs ou bruns, quelquefois croisés, au travers des teintes claires dont ils voulaient varier les effets. Zeuxis perfectionna le procédé inventé par Apollodore. On dut attacher alors un grand prix à ce perfectionnement dans une partie qui pourtant n'était encore que du mécanisme de l'art; mais l'art sortait à peine de l'enfance. Aussi vit-on s'établir entre Zeuxis et Parrhasius une lutte à qui surmonterait le plus heureusement les difficultés de la perspective aérienne au moyen des raccourcis et des demi-teintes. On raconte, comme preuve de leur habileté sous ce rapport, des choses incroyables. Quoi qu'il en soit, Zeuxis, tout occupé de ces études mécaniques, ne parvint point à être un coloriste du premier ordre; mais, nourri des nobles images d'Homère, et peut-être aussi enflammé d'émulation par le style grandiose de Phidias, il se fit admirer par le grand caractère de son dessin. Seulement il lui arriva quelquefois, en cherchant la majesté, de prêter aux membres des contours trop robustes, même dans les figures de femmes. Jamais il ne choisit de sujets vulgaires : il les voulait à la fois neufs et d'un caractère élevé. Dans l'exécution, il rechercha par-dessus tout la grandeur du style, la noblesse et la grâce des formes, et il évita les crises violentes pour ne pas compromettre la dignité de ses héros : de là vient qu'il fut peu dramatique, mais qu'il fut assimilé au grand Phidias, dont le caractère est la beauté calme et noble. L'antiquité admira surtout son *Alcmène*, sa *Pénélope*, son *Athlète*, son *Hercule*, son *Amour couronné de roses*, son *Jupiter* et son *Hélène*. On conte que, pour peindre ce dernier tableau, il réunit cinq belles filles empruntant à chacune ce qu'elle avait de plus parfait. Dans ce cas, il dut faire preuve d'un talent bien rare, celui de fondre des parties étrangères l'une à l'autre dans un ensemble harmonieux. Devenu très-riche, Zeuxis dédaignant de vendre ses tableaux, en fit hommage à Archélaüs, roi de Macédoine, à la ville d'Agrigente, etc.; mais il fit tort à son désintéressement par son excessive va-

nité. Ses ouvrages vendus après lui à des prix exorbitants, ornèrent la ville de Rome, et furent ensuite pour la plupart transportés à Constantinople, où ils furent successivement anéantis dans les incendies qui ravagèrent cette capitale (*Voyez* une *Vie* de Zeuxis, par Carlo Dati, dans ses *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1660, in-4°. — **ZEUXIS**, statuaire, florissait de la 115e à la 120e olympiade. — ZEUXIS, philosophe, est mentionné par Diogène Laërce dans la *Vie de Pyrrhon*. — ZEUXIS, médecin, est souvent cité par Gallien.

ZÉVALLOS ou **CEVALLOS** (Pierre ORDONÈS), né en Andalousie, dans la dernière moitié du 16e siècle, s'embarqua très-jeune pour l'Amérique, comme soldat, sur la flotte de François de Valverde. Après avoir touché aux Canaries, il aborda à Carthagène, parcourut l'Amérique méridionale jusqu'au Chili, et revint à Carthagène, visita les Antilles et le Mexique, puis s'embarqua à Acapulco pour les Philippines. Il voyagea dans toutes les parties des Indes orientales, dans le Levant, sur la côte de Barbarie, et en Europe, jusqu'en Islande, et revint dans sa patrie, après 34 ans d'absence. Parti comme soldat, il était devenu capitaine, et avait fini par recevoir la prêtrise. Il composa un ouvrage qu'il intitula : *Historia y viage del mondo, en los cincos partes, de la Europa, Asia, Africa, America y Magellanica*, Madrid, 1614, 1616, 1691, in-4°. Barlæus en fit un extrait qu'il traduisit en latin, sous le titre de *Descriptio Indiæ occidentalis*, Amsterdam, 1622, in-fol. On en trouve une version française abrégée avec la suite de la description des Indes occidentales, par Herrera. Cet extrait, quoique très-succinct, prouve que l'original a pour auteur un homme qui a vu ce qu'il rapporte. Zévallos donne un état exact du pays, à l'époque où il l'a parcouru; de bonnes observations sur les productions de chaque contrée, et les différentes routes, ainsi que les positions des lieux. Zévallos rapporte cependant quelquefois des choses hasardées, par exemple la fable de l'arbre de l'Ile de Fer; il dit aussi que l'on ne réussit pas toujours à trouver les Iles de Saint-Brendan, parce qu'il arrive qu'elles ne se laissent pas toujours voir. Il parle sans ménagement des cruautés commises par ses compatriotes en Amérique. On a aussi de lui : *Relaciones verdaderas de los Reynos de la China, Cochinchina y Camboja*, Jaen, 1628, in-4°; *Historia de la antigua y continuada nobleza de la ciudad de Jaen*, etc., Jaen, 1628, in-4°. Il se préparait à publier cet ouvrage; mais la maladie l'en ayant empêché, il confia son manuscrit à son ami Barth. Xém. Paton, qui le fit paraître.

ZEVECOT ou **ZEVECOTIUS** (Jacques), poëte hollandais, né en 1604 à Gand, suivit quelque temps le barreau, qu'il quitta pour embrasser la règle de Saint-Augustin, visita l'Italie en 1624, refusa plusieurs emplois à Rome, et, de retour à Leyde l'année suivante, se fit protestant. Peu de temps après il obtint à Harderwick une chaire d'histoire et d'éloquence. Il mourut en 1646. L'édition la plus récente de ses poésies latines est celle qu'il a donnée lui-même sous ce titre : *Jac. Zevecotii J. U. D. poematum editio ultima*, Amsterdam, 1640, in-12. (*Voyez* Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas*.)

ZEYAN (Abou-Djomaïl) ou **DJOMAIL BEN ZEYAN**, que les historiens espagnols nomment *Zaen*, dernier roi more de Valence, dut son élévation aux discordes qui, depuis le commencement du 11e siècle jusqu'au milieu du 13e, divisèrent presque toutes les principautés musulmanes d'Espagne, et préparèrent de loin leur ruine totale. Issu des anciens rois de Sarragosse, Zeyan était parent de Mohammed ben-Houd, qui venait d'enlever Murcie et Grenade aux Al-Mohades, et du fondateur de la dynastie des Zeyanides, qui leur arracha le royaume de Telmesen. Il se portait aussi comme héritier de l'un de ses ancêtres, Mohammed ben Saad, ben Mardenisch, qui avait régné 25 ans sur l'Espagne orientale, depuis Tarragone jusqu'à Carthagène. Zeyan excita une sédition à Valence contre les Al-Mohades, spoliateurs de sa famille, et en expulsa Abou-Zeïd qui s'en était fait roi. Celui-ci, après plusieurs combats, où la fortune lui fut toujours contraire, se réfugia l'an 626 de l'hégire (1229 de J. C.), à la cour de don Jayme le conquérant, où trompé dans l'espoir des secours que ce prince lui avait promis, il finit par recevoir le baptême et le sacrement de mariage, ce qui ne l'empêchait pas de s'abandonner à tous les excès de la débauche. En même temps il lui céda solennellement tous ses droits au trône de Valence. Le monarque d'Aragon, sous prétexte de secourir le roi détrôné, arma une puissante flotte, qui lui servit en 627 (1230) à soumettre les Iles Baléares à un tribut. Cependant Zeyan, qui possédait à peine la moitié du royaume de Valence, cherchait à s'agrandir. Voyant le roi de Murcie et de Cordoue, son parent, attaqué par les rois de Castille et de Léon, il lui enleva Denia; et tandis que Jayme, dans une seconde expédition, achevait la conquête des Baléares, Zeyan ravagea l'Aragon, pénétra jusqu'à Tortose, et revint avec un butin considérable et un grand nombre de captifs. De retour dans ses États, Jayme songea aussitôt à conduire son armée victorieuse contre les sujets de Zeyan. Il reprit Peniscola et s'empara de Castillon, Morélia, etc. La guerre dura plusieurs années. Un fort, voisin de Valence, et nommé *El Poye de Santa Maria*, était depuis longtemps l'objet d'une rivalité continuelle entre les Mores qui l'avaient détruit, et les chrétiens qui, après l'avoir rebâti, y avaient placé garnison, et à qui la force de cette retraite permettait de faire sans cesse sur le territoire du Valencien des incursions fréquemment couronnées de succès. Zeyan résolut de les en chasser, et vint sommer Bernard-Guillaume, oncle du roi Jayme, de lui rendre la forteresse. Ce gouverneur ne répondit qu'en effectuant une sortie dont le résultat fut la déroute totale de l'armée de Valence, et la retraite de Zeyan. Cet avantage décisif, à une époque où des dissensions intestines paralysaient presque complétement les forces des Mores, fut attribué par la piété des Aragonais tant à l'intervention miraculeuse de saint George, que l'on assure avoir vu monté sur un cheval de feu, et faisant mordre la poussière à des bataillons entiers des infidèles, qu'à une image de la sainte Vierge, trouvée sous une cloche près du lieu du combat; et une chapelle fut érigée sur la place pour perpétuer la mémoire du prodige. On peut s'étonner cependant qu'après un tel événement, et surtout après la confiance qu'il devait inspirer, les soldats qui étaient chargés de garder le fort d'El Poye eussent formé la résolution de s'enfuir et de retourner en Aragon. Béran-

ger d'Entença, qui avait succédé à Bernard-Guillaume dans le gouvernement de la forteresse, ne parvint à faire échouer le complot qu'en réunissant la garnison dans une église, et en faisant prêter serment à chaque soldat de ne retourner sur ses pas qu'après la prise de Valence. Cependant Zeyan donnait tous ses soins à l'intérieur de son royaume, réunissait de l'argent et des troupes, et cherchait à entamer des négociations avec don Jayme, auquel il offrait plusieurs châteaux et un tribut en argent. Malheureusement don Jayme sentait aussi bien que Zeyan le difficulté de la position où se trouvait ce dernier. Porté sur le trône par une faction, le roi de Valence comptait pour ennemis tous les ennemis de celle-ci : ses ordres n'étaient exécutés que partiellement, et les malheurs publics étaient imputés à sa négligence, à sa lâcheté ou à son impéritie : il avait même à craindre de voir tourner contre lui, à l'instant du danger, tous les Al-Mohades et les partisans du prince exilé. Aussi le monarque chrétien, après avoir passé l'hiver à Sarragosse, reprit-il le chemin de Valence, accompagné d'Abou-Zeïd; et néanmoins, avec 1,200 hommes qu'il avait à sa suite, il s'empara d'Almenara, et de quelques autres places. Il franchit ensuite le Guadalaviar; et, quoiqu'il eût été forcé de lever le siége de Cullera, il vint enfin asseoir son camp à la vue de Valence, entre cette ville et le village de Crao. Zeyan fit aussitôt sortir ses troupes; mais le prince chrétien eut l'art d'éviter une bataille qui pouvait compromettre le salut de sa petite armée. Cependant le danger ne tarda point à devenir formidable. Tous les jours le camp des chrétiens s'agrandissait pour recevoir des renforts qui accouraient non-seulement des extrémités de l'Espagne, mais de tous les États de la chrétienté. Des Allemands et des Anglais se réunissaient sous les murs de Valence, et déjà l'on comptait 60,000 assiégeants, tandis qu'une flotte nombreuse de Français et de Catalans bloquait la place par mer. Zeyan avait tâché d'intéresser ses voisins à sa situation, et sollicité leurs secours autant pour eux que pour lui-même. Ce n'était, disait-il, ni à lui, ni au royaume de Valence que les Espagnols en voulaient, c'était à tous les musulmans. Ces avis ne furent point sans effet; le roi de Murcie et celui de Telmesen lui envoyèrent des secours. Mais la flotte de celui-ci fut repoussée des côtes de la Péninsule par une tempête, et Motawakkel ben-Houd lui-même, accourant à la tête des Mores de Murcie, avait été assassiné dans Almérie. Les désordres qui suivirent ce meurtre empêchèrent que l'on songeât désormais à retarder la ruine du royaume de Valence. En effet, après cinq mois d'une résistance opiniâtre, Zeyan fut obligé de souscrire, le 17 safar 636 (29 septembre 1238), à la reddition de sa capitale, ainsi qu'à la perte de toutes les villes et de toutes les terres au nord du Xucar. De tant de puissance et de richesses, il ne resta aux Mores que la ville de Cullera et ce qu'ils purent emporter de pierreries, d'argent et de meubles; encore la paix à laquelle consentit don Jayme ne fut-elle accordée que pour cinq ans. Zeyan dépouillé se retira, selon la teneur du traité, à Cullera; mais bientôt des engagements eurent lieu entre ses sujets et l'armée chrétienne, la guerre se ralluma et sa ville fut prise. Pour se dédommager de ses pertes, il paraît que ce prince ambitieux et perfide prit part aux troubles du royaume de Murcie, et s'empara peut-être de cette ville dès l'année suivante après en avoir fait périr le roi. Suivant une autre version, il attaqua et tua, en 660 (1245), le wali de Lorca, vassal rebelle au roi de Murcie, qui céda à son libérateur les villes de Lorca et de Carthagène. Mais au total l'histoire de Zeyan est aussi confuse que décousue, même chez les auteurs orientaux, et l'on ignore l'époque et les circonstances de la mort de ce prince.

ZHINGA ou **ZINGHA-BANDI**, reine nègre d'Angola, sur la côte du Longo, célèbre par son courage et ses exploits, née vers 1582, était fille d'une esclave, et de Bandi Angola, auquel les Portugais avaient enlevé une partie de ses États, et qui avait été assassiné par ses propres officiers. Après la mort de ce prince, un fils en bas âge qu'il avait eu de sa concubine favorite, fut jugé indigne du trône, parce que sa mère avait été surprise en adultère, et qu'on pouvait raisonnablement supposer qu'il n'était pas légitime. Un autre fils nommé Ngola-Bandi, et trois filles appelées Zingha, Cambi et Tungi, étant nées d'une esclave, devaient par ce motif être également exclus, suivant les lois du royaume; cependant comme ces derniers avaient gagné l'estime et l'affection du peuple par leur libéralité, leur parti se trouva si puissant, que les électeurs furent forcés de mettre la couronne sur la tête de Ngola Bandi, malgré la condition de sa mère. A peine ce jeune prince fut-il déclaré roi, qu'il sacrifia à sa vengeance non-seulement ceux qui s'étaient opposés à son élection, mais toutes les concubines de son père, avec leurs parents et les principaux de la cour, et qu'il n'épargna pas davantage son frère consanguin, quoique encore enfant, et même le fils que sa sœur Zingha-Bandi avait eu d'un de ses amants, tant il craignait qu'il ne trouvât quelqu'un dans sa famille capable de lui disputer la couronne. La même crainte lui fit désirer la destruction des Portugais qui occupaient une partie de ses États; mais il fut défait par eux, obligé de prendre la fuite, et eut en outre la mortification de voir la reine et ses deux sœurs Cambi et Tungi prises et conduites à Loanda. Des discussions s'étant élevées sur l'exécution du traité de paix conclu entre les Portugais et Ngola-Bandi, celui-ci proposa à sa sœur Zingha, qui ne s'était pas trouvée à la bataille dans laquelle il avait été vaincu, d'aller en ambassade trouver le vice-roi portugais pour reprendre les négociations et conclure la paix aux conditions qu'elle jugerait à propos. Il ajouta que s'il lui fallait embrasser la religion chrétienne, pour faciliter le succès de sa mission, il lui conseillait de le faire afin de gagner la confiance des ennemis. Zingha, qui avait juré de ne jamais pardonner la mort de son fils, et de chercher jusqu'au dernier soupir l'occasion de s'en venger, dissimula son ressentiment, accepta la proposition, et partit en qualité de plénipotentiaire pour Loanda, avec un magnifique cortége. Elle fut reçue avec tous les honneurs dus à son rang, et logée dans un palais préparé pour elle. Introduite dans la salle d'audience, elle s'aperçut qu'on avait destiné un fauteuil magnifique au vice-roi, et qu'on avait placé vis-à-vis un riche tapis de pied pour elle, sur lequel deux coussins de velours brodés d'or étaient étendus. Ce cérémonial lui déplut, et sans en rien faire paraître,

elle fit signe des yeux à une de ses femmes, qui sur-le-champ alla se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur les coudes, présenta son dos à sa maîtresse, qui s'assit gravement dessus, et y demeura tout le temps de l'audience. Du reste, Zingha s'acquitta de sa commission avec tant d'esprit et de majesté, et elle excusa les manques de paroles de son frère, avec tant de dignité, qu'elle se fit admirer de tout le conseil. Quand les Portugais offrirent de faire alliance avec Ngola-Bandi, à condition qu'il se reconnaîtrait leur vassal par un tribut annuel, elle répondit fièrement que ces sortes de conditions ne pouvaient avoir lieu que pour des peuples qu'on aurait subjugués par la force des armes, et nullement pour un roi puissant, qui cherchait volontiers l'amitié des Portugais, mais ne voulait pas être leur sujet. On se contenta donc de conclure l'alliance, sans autre condition que la restitution des prisonniers portugais. L'audience finie, le vice-roi en reconduisant la princesse, lui fit remarquer que la femme sur le dos de laquelle elle s'était assise demeurait toujours dans la même posture. Elle lui répondit qu'il ne convenait pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se servir deux fois de la même chaise, et qu'ainsi elle l'abandonnait comme ne lui appartenant plus. La princesse fut si charmée de la politesse des Portugais, et des honneurs qu'on lui rendait; elle prit tant de plaisir à voir les évolutions militaires, à examiner l'habillement des troupes, leurs armes et leur bel ordre, qu'elle fit quelque séjour à Loanda. Pendant ce temps elle consentit à se faire instruire dans les principes de la religion chrétienne, et témoigna la goûter si fort, par politique ou autrement, qu'elle reçut solennellement le baptême la même année 1622; elle avait alors 40 ans; le vice-roi fut son parrain, et elle eut la vice-reine pour marraine. A son départ le vice-roi lui fit des présents considérables, et lui rendit de grands honneurs; aussi s'en retourna-t-elle très-satisfaite. A son arrivée à la cour de son frère, elle l'obligea de ratifier le traité qu'elle avait conclu, et de promettre de s'y conformer. Mais après avoir feint de vouloir embrasser, comme sa sœur, la religion chrétienne, il recommença la guerre, fut défait de nouveau par les Portugais, puis empoisonné par ses gens. On croit que ce fut à l'instigation de Zingha. Celle-ci prit possession du trône, et mit aussitôt en usage toutes les ruses que sa politique put lui suggérer, afin de tirer le fils aîné de son frère des mains d'un chef des Giagas, nommé Giaga Casa, auquel il l'avait confié, pour qu'il l'élevât dans l'exercice des armes, et surtout pour qu'il protégeât sa vie contre les embûches de Zingha. Giaga Casa résista longtemps à ses sollicitations, et méprisa ses protestations d'attachement pour le fils de son souverain; mais l'artificieuse princesse étant parvenue à lui persuader qu'elle voulait remettre la couronne au légitime héritier, il permit au jeune prince de faire une courte visite à sa tante, qui feignit d'abord de le recevoir avec une si grande tendresse, qu'elle écarta tout soupçon. Quand elle l'eut en son pouvoir, elle le poignarda de sa propre main, fit jeter son corps dans la Coanza, et se débarrassa ainsi du seul compétiteur qu'elle pût avoir à redouter. Elle s'occupa ensuite de se délivrer des Portugais qui étaient si nombreux, si riches et si puissants, que tous ses sujets les redoutaient. Comme elle était naturellement belliqueuse, elle ne balança pas à se mettre en guerre avec eux, et elle n'en retarda la déclaration que pour terminer les préparatifs nécessaires, et pour se fortifier par des alliances avec les Giagas et d'autres princes idolâtres qui ne haïssaient pas moins qu'elle les chrétiens, et qui, par cette raison, prirent aisément son parti. Elle traita aussi avec les Hollandais et le roi de Congo, et attaqua ensuite si brusquement les Portugais, qu'elle les surprit et obtint sur eux quelques légers avantages. Les Hollandais en remportèrent de plus considérables; ils se rendirent maîtres de Saint-Paul de Loanda, en 1641, et plus tard de quelques-unes des principales provinces du royaume, pendant que les forces des Portugais étaient occupées contre Zingha. Ces pertes furent réparées 7 ans après par le capitaine général don Salvar Correa, arrivé de Fernambouc au mois de juin 1648, avec 11 vaisseaux de guerre et un grand nombre de bâtiments de transport. Il reprit Loanda sur les Hollandais, les chassa de toutes leurs conquêtes, battit le roi de Congo, le contraignit à demander la paix, et défit en plusieurs rencontres les troupes de Zingha et du petit nombre d'alliés qui lui étaient restés fidèles. La constance de cette princesse ne fut point ébranlée par tant de désastres. Obligée de quitter ses États, de se réfugier dans les déserts du côté de l'est, et réduite à un petit corps de troupes, tristes restes de ses nombreuses armées, elle rejeta avec autant de fierté que de mépris les propositions des Portugais, qui offraient de la rétablir sur le trône, sous la dure condition, il est vrai, de se reconnaître tributaire de la couronne de Portugal. « Si mes lâches sujets veulent porter honteusement des fers, dit-elle dans sa réponse, je ne puis, quant à moi, souffrir seulement la pensée de dépendre d'aucune puissance étrangère. » Pour l'humilier, les Portugais créèrent un fantôme de roi d'Angola, qu'ils firent baptiser sous le nom de Jean Ier; et, à la mort de celui-ci, ils le remplacèrent par un nouveau souverain qui reçut le nom de Philippe, n'eut comme le premier qu'un simulacre d'autorité, et mourut en 1660. Zingha, furieuse de se voir entièrement dépouillée de onze de ses plus belles provinces, de n'avoir dans les autres qu'une autorité précaire, et d'être réduite au seul royaume de Matamba, conçut une si terrible haine contre les Portugais et contre leur religion, qu'elle renonça publiquement au christianisme, et retournant aux pratiques idolâtres de ses ancêtres, elle s'érigea en chef des Giagas. A la tête de ces peuples féroces et intrépides auxquels elle sut persuader qu'elle avait des lumières plus qu'humaines, et un pouvoir supérieur à celui des mortels, elle harcela continuellement les Portugais. Pendant 28 ans elle fit des incursions dans les provinces qu'ils avaient usurpées, emmenant captifs les habitants, enlevant les bestiaux, et brûlant tout ce qu'elle ne pouvait emporter. Vainement ses ennemis épuisèrent leurs ressources pour la réduire par la force ou l'apaiser par des présents et par des offres avantageuses. Elle rejetait toutes leurs propositions avec mépris, trouvait moyen de rendre leurs efforts infructueux, et ne voulait entendre parler d'aucune espèce d'accommodement, à moins que la restitution de tout ce que les Portugais avaient enlevé dans le royaume d'Angola n'en fût la base. Tou-

jours les armes à la main, et à la tête des Giagas, cette belliqueuse et infatigable princesse avait répandu une telle terreur, que les Portugais, voulant la rendre odieuse à ses anciens sujets, cherchèrent à accréditer le bruit qu'elle vivait de chair et de sang humains, qu'elle était sorcière, etc. Mais cet artifice ne servit qu'à l'animer davantage contre eux, et il inspira tant d'épouvante aux naturels, qu'ils aimaient mieux se dérober à son ressentiment par la fuite, que de chercher à lui résister; enfin elle s'avança si loin, qu'elle vint camper dans une petite île de la Coanza, nommée Dangij. Pour la chasser de ce poste, les Portugais levèrent une armée de nègres, qu'ils joignirent à leurs soldats, et bloquèrent l'île en élevant des retranchements sur les bords de la rivière. Mais comme ces retranchements occupaient un grand espace, la reine en profita pour les attaquer, et elle le fit avec tant d'avantage, qu'elle blessa et tua quelques centaines de leurs nègres et même des soldats européens. Ce succès rehaussa son courage, et elle se préparait à une nouvelle attaque, lorsqu'elle s'aperçut avec surprise que les Portugais avaient fortifié leurs retranchements, et les avaient si fort exhaussés, qu'ils découvraient tout son camp, et que leurs mousquetaires tiraient sur ses soldats nus, comme s'ils avaient tiré au blanc. Zingha voyant qu'elle avait ainsi perdu un grand nombre de soldats et que les autres commençaient à murmurer, résolut d'abandonner ce poste et de se retirer dans quelque province éloignée. La difficulté était de traverser la rivière pendant que les Portugais en occupaient les bords. Mais son esprit était fécond en ressources; elle obtint, sous prétexte de traiter d'un accommodement, une trève de trois jours, et elle en profita pour passer la rivière au milieu de la nuit, sans être inquiétée, ni même aperçue, et se retira dans la province d'Oacco. Le lendemain les Portugais, ne voyant personne dans l'île, crurent que c'était un stratagème de la reine pour les attirer dans quelque embuscade, et ils se déterminèrent à y faire passer des troupes qui trouvèrent la place abandonnée. Ce fut ainsi qu'ils perdirent une belle occasion de mettre fin à une guerre ruineuse. Zingha ne resta dans la province d'Oacca que jusqu'à ce qu'elle fût assurée que les Portugais s'étaient retirés des bords de la Coanza; alors elle traversa de nouveau cette rivière et s'avança vers le royaume de Matamba, dont une partie lui avait été enlevée. La célérité de sa marche, et la facilité qu'elle trouva à recruter son armée de Giagas, qui se faisaient une gloire de marcher sous ses enseignes, la mirent en état de recouvrer quelques-unes des provinces qu'on lui avait prises. Ce succès lui persuada qu'elle était assez puissante pour effectuer une nouvelle tentative sur les frontières d'Angola; mais elle éprouva une si vigoureuse résistance, qu'elle fut obligée de mander de nouvelles troupes pour réparer les pertes qu'elle avait essuyées dans cette expédition. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour elle, c'est que le Giaga Cassangé, profitant de son absence, entra avec une puissante armée dans le royaume de Matamba; y mit tout à feu et à sang, emmena les habitants et les troupeaux, et laissa ce royaume presque désert. Ce dernier malheur obligea Zingha de renoncer à ses ambitieux projets, et de courir à la défense de ses États. Elle fit faire à ses troupes des marches forcées, dans l'espoir de rencontrer le Giaga Cassangé et de le combattre. Le désespoir où étaient ses gens d'avoir perdu leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, la portait à croire qu'ils combattraient vaillamment, et qu'elle obtiendrait la victoire. Mais le Giaga s'était prudemment retiré, et avait mis à couvert les esclaves et le butin qu'il avait enlevés. On ignore si les Portugais avaient provoqué cette terrible irruption de Cassangé, pour opérer une diversion; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la crainte que Zingha ne trouvât quelque expédient pour engager le Giaga à joindre ses troupes aux siennes, afin de les attaquer de concert, ils jugèrent à propos de ménager eux-mêmes une paix entre ces deux puissances. Leurs envoyés, ayant été très-bien accueillis par le Giaga, se rendirent à Umba, province de Matamba, où Zingha était campée. D'abord elle les reçut avec politesse; mais lorsqu'ils eurent fait connaître la mission dont ils étaient chargés, elle y répondit avec fierté et d'un ton menaçant, en déclarant que sa dignité exigeait d'elle qu'après avoir commencé une guerre, elle ne déposât pas les armes sans l'avoir terminée avec les avantages qu'elle pouvait espérer; quant aux observations qu'ils croyaient devoir lui faire sur la secte des Giagas, dans laquelle elle vivait depuis plusieurs années, et qui lui avait procuré le nombre prodigieux de troupes qui combattaient pour elle, son honneur et son intérêt exigeaient qu'elle la soutînt et la protégeât toujours. Elle ajouta qu'elle se souvenait très-bien d'avoir embrassé autrefois le christianisme, et d'avoir reçu le baptême; mais que le temps n'était pas propre à lui parler d'aucun changement; mais qu'ils devaient ne pas oublier que c'étaient eux-mêmes qui lui avaient donné occasion de s'éloigner de leur religion. L'un des négociateurs portugais, cessant alors de lui parler de religion, voulut l'engager à vivre en paix avec ses voisins en lui offrant les bonnes grâces et l'amitié du roi son maître; mais Zingha ayant réclamé les provinces qui avaient toujours appartenu à ses ancêtres, et dont elle avait été injustement dépouillée, il ne répliqua rien, et en se retirant il laissa, sous divers prétextes auprès de la reine, le prêtre dom Antonio Coeglio, qui l'avait accompagné. Celui-ci profita d'une maladie grave de Zingha, pour chercher à la ramener à la religion chrétienne; elle parut d'abord goûter ce qu'il disait; mais, lorsqu'elle eut recouvré la santé, les espérances du missionnaire s'évanouirent, et il fut contraint de revenir à Loanda, sans avoir réussi. Zingha recommença la guerre contre les Portugais avec une nouvelle vigueur, et la poussa avec des succès divers. Ayant attaqué la forteresse de Massangano, elle y perdit beaucoup de monde; ses deux sœurs Cambi et Fungi tombèrent entre les mains des Portugais, et ce ne fut que par un bonheur extrême qu'elle-même leur échappa. Cette déroute, au lieu de la rebuter, ne fit que l'irriter davantage. Elle conduisit le reste de ses troupes, encore nombreuses, dans quelques-unes des provinces portugaises les mieux cultivées; et les Giagas, à qui elle lâcha la bride, les mirent à feu et à sang, et en firent un désert. Comparant néanmoins les avantages qu'elle avait obtenus avec ses pertes, elle trouva que les pertes étaient infiniment plus considérables, malgré les intelligences qu'elle entretenait parmi les Portugais jusque

dans la forteresse de Massangano, où sa sœur Fungi était prisonnière. Cette dernière, à qui on avait donné la liberté d'aller librement par toute la ville, en abusa pour gagner un grand nombre de nègres sujets des Portugais; elle les engagea à se saisir d'une des portes de la forteresse, et à la livrer aux troupes de Zingha, qui devait s'en approcher un certain jour avec une nouvelle armée qu'elle avait rassemblée. Mais le complot fut découvert : les Portugais firent le procès à Fungi, et ils eurent l'inhumanité d'étrangler cette malheureuse. Ce triste événement affecta beaucoup la reine : la défaite des Hollandais et leur entière expulsion du royaume d'Angola, qu'elle apprit bientôt après, augmentèrent sa douleur. Elle était campée dans la province d'Onnando, et la saccageait, quand elle reçut ces fâcheuses nouvelles. Elles réveillèrent ses remords sur sa conduite passée, dit le père Antoine de Gaëte, ou le père Jean-Antoine de Montecucullo, missionnaire portugais qui a fourni les détails sur les événements du règne de Zingha, lesquels ont été conservés par le père Labat; le premier signe qu'elle donna du changement de ses dispositions, ce fut d'en user moins cruellement avec les chrétiens qui tombaient entre ses mains, et surtout envers les prêtres et les religieux; elle ordonna, sous les plus rigoureuses peines, de les traiter désormais humainement et avec respect. Elle les écouta même avec plus d'attention et d'égards, sans pourtant rien diminuer de la haine implacable qu'elle portait à ceux qui l'avaient dépouillée de ses États d'Angola, et sans se désister de la résolution de ne poser les armes qu'après les avoir arrachés de leurs mains. Le vice-roi portugais don Salvador Correa crut pouvoir profiter de ce changement inespéré pour la ramener à la religion chrétienne; mais les capucins qu'il lui envoya n'obtinrent aucun succès. Lorsque ce même vice-roi eut conclu un traité d'alliance avec le souverain de Congo, il en proposa un semblable à Zingha. Celle-ci reçut fort bien les plénipotentiaires, et promit de contracter une étroite alliance avec le roi de Portugal, et de rentrer dans le sein de l'Église, si ce souverain l'assistait pour recouvrer les provinces qu'elle avait perdues; ce qui équivalait à un refus; car elle savait bien que les Portugais ne consentiraient jamais à ces conditions, à moins qu'ils n'y fussent contraints par la force. Elle resta donc armée et continua les hostilités, malgré plusieurs lettres du vice-roi, et ses remontrances sur l'injure qu'elle faisait au christianisme en protégeant la secte des Giagas, et en empêchant les prêtres d'exercer leur ministère. Cette correspondance, commencée vers le milieu de l'année 1648, durait déjà depuis trois ans, sans avoir produit de résultat. Dans les dernières lettres le vice-roi crut devoir se borner à la presser sur l'article de la religion, parce qu'il était bien convaincu que lui faire abandonner l'idolâtrie était le plus sûr moyen de détacher les Giagas de son parti, et de la forcer à rechercher l'amitié et la protection des Portugais. Zingha, persuadée que sa conversion aurait les suites qu'en attendait le vice-roi, résista longtemps; cependant elle fut ébranlée par ses raisonnements, et ses officiers s'aperçurent bientôt du changement visible de ses dispositions; ils en murmurèrent hautement, et pour prévenir une défection totale, elle fut obligée de montrer qu'elle était toujours attachée à la secte des Giagas, en ordonnant une cérémonie religieuse dans laquelle on égorgea un grand nombre d'enfants. Le vice-roi en fut bientôt instruit; mais il dissimula son mécontentement, et continua son commerce de lettres avec elle. Zingha, qui avait néanmoins un vif désir de redevenir chrétienne, et qui l'eût été déjà sans lui, si elle n'avait craint que cette mesure n'entraînât une révolte, concerta, probablement d'après les conseils du vice-roi, avec cinq singhilles ou prêtres de la secte des Giagas, et cinq de ses conseillers intimes, une scène propre à frapper l'esprit superstitieux de ses sujets. Il serait trop long d'en rapporter les détails : nous nous bornerons à dire qu'un crucifix ayant été jeté avec mépris dans une forêt, un général des troupes de Zingha entendit une voix qui lui adressait de sanglants reproches sur la manière indigne dont il avait traité l'image du Dieu des chrétiens; qu'un autre jour son frère, dont elle conservait les ossements dans une caisse, fit entendre sa voix, lui reprocha son apostasie, lui parla des tourments qu'il endurait pour avoir persisté dans l'idolâtrie, et l'exhorta à rentrer dans le sein de l'Église catholique, si elle voulait éviter les mêmes châtiments. La reine parut convaincue : ayant fait assembler tout le peuple (1655), elle se montra avec un air majestueux et un visage où la joie éclatait, manifesta son horreur pour la secte des Giagas, et exhorta tous ses sujets à embrasser la religion catholique. Cette déclaration fut accueillie par un applaudissement général, et les craintes qu'elle avait pu concevoir se trouvèrent sans fondement. Elle conclut une trêve avec les Portugais qui lui avaient rendu sa sœur, leur prisonnière depuis longtemps; elle prit des capucins portugais pour ses conseillers, et ne cessa de manifester le zèle le plus vif pour la religion chrétienne. Elle dédia sa ville capitale à la Vierge, en lui donnant le nom de *Sainte-Marie de Matamba*, et y construisit une vaste église. Elle publia ensuite un édit qui proscrivait l'idolâtrie, sous les plus rigoureuses peines, et peu après elle en rendit un autre contre la polygamie. Ce dernier ne passa pas sans exciter des murmures. Pour encourager le mariage par son exemple, quoique alors âgée de 75 ans, elle épousa publiquement à la face de l'Église un de ses jeunes courtisans, et elle obligea sa sœur de contracter une semblable union avec le vieux général qui avait eu part à l'affaire du crucifix miraculeux, enfin, elle fit des règlements pour empêcher les seigneurs d'opprimer leurs vassaux. Les Portugais lui proposèrent de nouveau de se reconnaître vassale de leur souverain; mais l'influence des capucins qu'elle avait auprès d'elle ne put la déterminer à souscrire à cette condition; on lui en soumit de nouvelles qu'elle accepta parce qu'elles lui semblaient honorables, et un traité de paix qui fixait le fleuve Lucalla pour limite entre les deux royaumes de Matamba et d'Angola, fut signé par elle et par le vice-roi, au mois d'avril 1657. Le Giaga Calanda, ennemi irréconciliable des Portugais, et vassal de la reine, ayant recommencé ses incursions sur leurs terres, ils en portèrent des plaintes à Zingha. Celle-ci, pour prouver que c'était contre son aveu, assembla une armée, et se mettant à sa tête le 15 décembre 1657, elle marcha contre Calanda, le vainquit et lui fit couper la tête

qu'elle envoya au vice-roi de Loanda. Elle retourna ensuite triomphante à Sainte-Marie de Matamba (mars 1658), et força bientôt après le roi d'Ajacca, qui pendant son absence avait attaqué ses États, à se soumettre aux conditions qu'elle voulut lui imposer. La même année elle abolit la cruelle cérémonie du *Tombo* (on nommait ainsi les funérailles des rois et des grands, où l'on massacrait un grand nombre de créatures humaines, dont la chair servait à régaler les parents et les amis du défunt), envoya une ambassade au pape pour demander une recrue de missionnaires, qui lui fut accordée, et l'année suivante, elle fonda une nouvelle ville ornée d'une belle église et d'un palais royal. Le bref que le pape lui avait adressé fut lu publiquement par ses ordres dans l'église, où elle se rendit avec un cortége nombreux et brillant : ce jour se termina par des fêtes; et la reine, à la tête des dames du palais, habillées et armées en amazones, exécuta un simulacre de combat, où quoique âgée de plus de 80 ans, elle montra toute la vigueur, toute la force, l'agilité et l'adresse d'une femme de 25 ans. Elle resta attachée à la religion chrétienne, jusqu'à sa mort, arrivée le 17 décembre 1663. Jean Castilhon a publié en français un roman historique sous le titre de *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 1 vol. in-12, deux parties; il a été traduit en hollandais, Rotterdam, 1775, 1 vol. in-8°.

ZIANI (Sébastien), doge de Venise, fut élu en 1172, pour succéder à Vital Micheli, contre lequel le peuple s'était révolté, et qui mourut peu après des blessures qu'il avait reçues dans le tumulte. C'est pendant son règne que fut conclue, en 1177, la trêve de Venise, entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue lombarde. Sébastien Ziani fit dans cette occasion le rôle de médiateur. Il reçut à Venise Alexandre III et Frédéric, et il sut concilier les égards qu'il se plaisait à leur rendre, avec l'indépendance de sa patrie qu'il leur fit reconnaître. Cette négociation servit de base à la paix de Constance, et au droit public de l'Europe pendant le moyen âge. Ziani, voulant fixer par un acte public, et en quelque façon religieux, l'empire de la mer dans sa patrie, établit la cérémonie des épousailles, qui s'est faite tous les ans à la fête de l'Ascension jusqu'à la destruction de la république. Il prononça dans cette occasion la fameuse déclaration : *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii* (1177). On a dit que le pape Alexandre III avait béni en personne ce singulier mariage, et donné au doge son anneau pour le jeter dans la mer; mais cette bénédiction est une fable. (*Voyez* l'Art de vérifier les dates, chronologie des Doges de Venise.) Ce fut encore sous le règne de Sébastien Ziani que l'on bâtit l'église Saint-Marc. Ce doge mourut le 13 avril 1179; il eut pour successeur Orio Mastropetro.

ZIANI (Pierre), doge de Venise, et fils du précédent, fut, en 1205, le successeur de Henri Dandolo, conquérant de Constantinople. Il portait le titre de comte de l'île d'Arbo. Pendant son règne les Vénitiens achevèrent la conquête de l'empire grec, qu'ils avaient partagé longtemps avant d'en être les maîtres. Ce fut l'époque de la fondation de tous les duchés des îles de l'Archipel, qu'ils accordèrent en fief aux gentilshommes vénitiens qui, avec leurs propres moyens, réussiraient à s'en emparer. Mais dans le même temps aussi, les Grecs rassemblant leurs forces dispersées, et reprenant courage, attaquèrent de toutes parts les Vénitiens et les Français qui s'étaient établis au milieu d'eux. Peu s'en fallut que Ziani ne transportât à Constantinople le siége de la république, pour mieux défendre cette cité. La destinée de Venise la sauva d'une résolution qui aurait probablement entraîné sa ruine. Après un gouvernement de 24 ans, Ziani parut aux Vénitiens tellement affaibli par une maladie, qu'ils lui donnèrent, en 1229, Jacob Tiepolo pour successeur. Ziani ne daigna pas même adresser la parole à celui qui de son vivant osait s'asseoir sur son trône. Il mourut peu de jours après.

ZICHEN (le P. Eustache de), controversiste, né en 1482 dans la ville dont il porte le nom, mort à Louvain le 16 avril 1538, fut un des premiers religieux de l'ordre de St.-Dominique qui combattirent le luthéranisme. Ses ouvrages sont : *Errorum Mart. Lutheri brevis confutatio*, Anvers, 1523, in-4°; *Sacramentorum brevis elucidatio*, 1523; *Apologia pro pietate*, 1531, in-12, contre quelques principes avancés par Erasme dans le *Miles christianus*.

ZICHEN (le P. François de), cordelier, né dans la même ville que le précédent, au commencement du 16e siècle, mort en 1560, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques, et d'un commentaire intitulé : *Enarratio in prophetam Jeremiam*, Cologne, 1559, in-12.

ZIEGELBAUER (Magnoald), bénédictin, né en 1696 dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, mort à Olmutz le 14 juin 1750, a laissé plusieurs ouvrages ou projets d'ouvrages dont les plus importants sont : *Hist. didactica de sanctæ crucis cultu et veneratione in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4°; *Historia rei litterariæ ord. S. Benedicti*, Wurtsbourg, 1754, 4 vol. in-fol., publiés par son confrère Oliv. Legiprat; *Centifolium camaldulense, sive notitia scriptorum camaldulensium*, Venise, 1750, in-fol.

ZIEGENBALG (Barthélemi), né le 24 juin 1683 à Pulsnitz, petite ville de la haute Lusace, reçut les ordres sacrés à Copenhague, où il avait été admis dans la mission danoise. Il partit pour les Indes orientales en 1705, relâcha quelque temps au cap de Bonne-Espérance, où il fit d'inutiles efforts pour convertir les Hottentots, et l'année suivante débarqua à Tranquebar sur la côte de Coromandel. Il trouva de grands obstacles à l'accomplissement de ses desseins dans son ignorance de la langue du pays, dans les préventions des indigènes contre les chrétiens, et dans l'opposition même de l'administration coloniale; mais il triompha de toutes les difficultés et vit prospérer de plus en plus sa pieuse entreprise. Afin de répandre avec plus de succès et plus au loin les semences de la foi, il eut l'idée de composer ou de traduire en langue tamoule plusieurs ouvrages, et il fit fondre en Europe des caractères destinés à leur impression. Il repassa lui-même en Europe en 1715, reçut du roi de Danemark et du collége royal des missions l'accueil le plus flatteur, et repartit avec le titre d'inspecteur de la mission danoise à Tranquebar, où, à peine arrivé, il organisa une imprimerie portugaise et malabare, et commença à publier divers ouvrages dans ces deux langues. En 1718, il entreprit un voyage dans

l'intérieur de l'Inde, qui accrut la maladie dont il souffrait depuis longtemps, et à laquelle il succomba le 23 février 1719. Nous citerons de lui : *Nov. Testamentum damulicum in typis propriis expressum*, Tranquebar, 1714, in-4°; ibid., 1722, in-8°; *Grammatica damulica*, etc., Halle, 1716, in-4°; *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul (ou tamoul), Tranquebar, 1712, in-8°; *Biblia damulica*, etc., ibid., 1723, in-4°. (Voyez l'*Histoire de la mission danoise*, par J. L. Nieukamp, Genève, 1745, 3 vol. petit in-8°.)

ZIEGENBEIN (Jean-Guillaume-Henri), né à Brunswick, vers le milieu du 18e siècle, fut lié avec Ebert, Eschenburg, Zacharie, Lessing et les autres savants de cette époque. S'étant fait connaître du duc de Brunswick, par ses connaissances dans la littérature moderne, il fut chargé de diriger les écoles du duché, et il prit avec le célèbre Campe des engagements pour l'aider dans ses fonctions. Ayant été nommé surintendant général à Blankenbourg, il s'occupa particulièrement de l'instruction des jeunes personnes pour lesquelles il établit des écoles. En 1809 et 1810, il publia sur cette partie de l'instruction publique plusieurs écrits auxquels on reconnaît son zèle et la sagesse de ses vues. Ayant été nommé abbé de Michelstein, cette place lui donnant entrée aux états du duché, il proposa pour l'amélioration des écoles, des mesures qui furent adoptées, et qui eurent une influence salutaire. Il mourut à Brunswick le 12 janvier 1824. On trouve dans Meusel la liste de ses écrits parmi lesquels nous citerons : *Vie et écrits de Calvin et de Bèze*, avec remarques, Hambourg et Leipzig, 1789 et 1790, 2 vol. in-8°; *Résultat de nos observations à la fin de l'année* 1793, Brunswick, 1794, in-8°; *Sur les avantages des écoles tenues le dimanche en Angleterre*, Brunswick, 1794, in-8°.

ZIEGENHAGEN (Frédéric-Michel), savant ministre luthérien, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa longue carrière en Angleterre, et remplit pendant 53 ans à Londres les fonctions de prédicateur de la chapelle allemande. Il mourut dans la 83e année de sa vie à la fin de janvier 1776. Ziegenhagen était un des hommes les plus zélés pour la propagation du christianisme par les missions étrangères. Mais ses nombreux écrits n'ont rapport qu'à des idées ascétiques, ou au développement de quelques passages des livres saints.

ZIEGENHAGEN (George), médecin allemand, mort vers la fin du 18e siècle, a laissé entre autres ouvrages et opuscules estimés : un *Traité de la Cataracte et des moyens de la guérir*, Strasbourg, 1788, in-8°; *Instructions élémentaires pour le traitement pratique de toutes les affections vénériennes*, Augsbourg, 1789, in-8°, réimprimé depuis à Strasbourg, 1791, grand in-8°; *Essai sur la théorie de l'inflammation*, Strasbourg, 1790, in-8°.

ZIEGENHAGEN (F. H.), négociant de Hambourg, né, en 1753, abandonna les affaires de son commerce pour s'appliquer à la philosophie, et imagina un système d'éducation fondé sur des bases analogues à celui de Rousseau, mais dans lequel le mot *nature* était pris dans une acception moins vague, ou si l'on veut, moins rigoureuse, que dans les écrits du philosophe génevois. Bien différent au reste du célèbre sophiste, Ziegenhagen commença par essayer la pratique de l'art, objet de ses études, et ce n'est qu'après avoir fondé et longtemps dirigé son *Institut d'éducation* qu'il consigna ses idées dans un livre intitulé : *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui étant publiquement introduite et pratiquée peut seule opérer le bonheur du genre humain*, 1792. Comme tous les novateurs, Ziegenhagen a des idées ingénieuses, et fait découler ses théories d'observations qui, prises isolément, ont de la finesse et de la vérité. Mais il n'a ni cet accent d'inspiration, ni cette puissance de style, ni cet art d'intéresser les passions ou affections humaines, qui seuls peuvent rendre contagieuse la manie d'innover; et l'autorité, en supprimant le livre, fit à l'écrivain un honneur dont il n'était point digne. Aussi n'est-ce guère qu'à cette circonstance, et à quelques accessoires, tels que des gravures de Chodowiecki et un morceau de musique de Mozart, que l'ouvrage de Ziegenhagen doit l'avantage d'être extrêmement recherché des bibliomanes allemands. L'auteur mourut en août 1806, dans les environs de Strasbourg.

ZIEGLER (Jacques), théologien et mathématicien, né à Landau, dans la basse Bavière, vers 1480, embrassa l'état ecclésiastique, et visita les principales villes d'Allemagne et de Hongrie, explorant partout les bibliothèques et les archives pour découvrir de nouveaux documents historiques. Plus tard, dans le but d'agrandir le cercle de ses connaissances, il se rendit en Italie, où il fut accueilli par plusieurs personnages distingués. De retour en Allemagne, il ouvrit, suivant de Thou, une école à Vienne; mais cette ville ayant été menacée par les Turcs (1529), il accepta les offres de l'évêque de Passaw, qui lui fournit les moyens de cultiver en paix les lettres et les sciences. Il mourut à Passaw en 1549. Nous citerons de lui : *Syria ad Ptolemaici operis rationem præterea Strabone, Plinio et Antonio, auctoribus locupletata; Arabia Petrea, sive itinera filiorum Israel per desertum, iisdem auctoribus ac J. Leone Arabe illustrata; Scandia (seu Scandinavia); Holmiæ, civitatis regiæ Sueciæ deplorabilis excidii per Christiernum Daniæ Cimbricæ regem Historia*, Strasbourg, 1532, 1536; Francfort, 1575, 1583, in-fol.; *Conceptionum in Genesim mundi et Exodum commentarii*, Bâle, 1548, in-fol.

ZIEGLER (Bernard), théologien protestant, né dans la Misnie en 1496, mort le 1er janvier 1552, remplit la première chaire d'hébreu à l'académie de Leipzig, et fut très-estimé de Luther et de Mélanchton, qu'il aida plusieurs fois de ses lumières. On trouve de lui trois *sermons* dans les *Conciones synodicæ ecclesiæ mersburgensis*, Leipzig, 1555.

ZIEGLER (Jean-Erhard ou Reinard), jésuite, né en 1569 à Oedikhoven, dans le diocèse de Spire, mort le 24 juillet 1636, professa la philosophie et les mathématiques au collége de Mayence. On a de lui quelques petits écrits, et on lui doit une édition des *OEuvres mathématiques* du P. Clavius, Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.

ZIEGLER (Jérôme), poëte et biographe, né à Rotenbourg vers 1520, remplissait encore, en 1562, la chaire de littérature latine à l'académie d'Ingolstadt. On lui doit, entre autres ouvrages : *Cyrus major, drama tragicum*, Augsbourg, 1547, in-8°; *Illustrium Germaniæ*

virorum aliquot singulares, Ingolstadt, 1862, in-4°, rare.

ZIEGLER (Gaspard), jurisconsulte, né à Leipzig en 1621, fit d'abord son cours de théologie; mais à l'âge de 32 ans, dégoûté de la langue hébraïque et de la prédication, il se jeta dans la carrière du droit. Il fut nommé successivement à Wittenberg professeur des *Institutes*, du *Digeste*, du *Code*, des *Décrétales*, membre du tribunal d'appel et du tribunal ecclésiastique, et mourut le 16 avril 1690. Le premier, il avait réuni l'étude de l'histoire ecclésiastique à celle du droit canon. Parmi ses ouvrages sur cette partie, les plus connus sont : *De dote ecclesiæ* (1676); *De diaconis et diaconissis veteris Ecclesiæ* (1676), mais surtout son livre, réputé classique, *De episcopis eorumque juribus, privilegiis et vivendi ratione* (1685). Celle de ses *dissertations* qui regardent le droit civil ont été réunies par George Beyer en un vol. in-4°, Leipzig, 1712.

ZIEGLER et **KLIP-HAUSEN** (Henri-Anselme de), poëte allemand, né le 6 janvier 1663 à Radmeritz, dans la haute Lusace, abrégea ses jours par l'excès du travail, et mourut le 8 septembre 1690. Parmi ses ouvrages, écrits d'un style boursouflé et presque inconnus aujourd'hui, nous citerons : *la Banise asiatique, ou le Pégu sanglant et courageux, poëme héroïque qui cache bien des vérités*, Leipzig, 1688, in-8°; 7e édition, 1766.

ZIEGLER (Chrétien-Jacques-Auguste), médecin, né à Quedlinbourg en 1735, fut nommé archiâtre ou médecin du sénat de sa ville natale, où il introduisit le premier l'inoculation en 1774. Il mourut le 20 décembre 1795, laissant, entre autres écrits, des *Remarques sur la médecine, la chirurgie et la jurisprudence médicale*, Leipzig, 1787, in-8°.

ZIEGLER (François de), médecin, né à Schaffhouse dans les dernières années du 17e siècle, obtint en 1731 une chaire de médecine à l'académie de Rinteln, et mourut en 1761, laissant plusieurs *dissertations* intéressantes.

ZIEGLER (Adrien), né à Zurich vers le milieu du 16e siècle, a publié : *Pharmacopœa spagirica*, 1616, 1628, in-4°.

ZIEGLER (Verner-Charles-Louis), professeur de théologie à Rostock, né le 15 mai 1763 à Scharnebeck, près de Lunebourg, mort le 24 avril 1809, a publié, entre autres écrits tous en allemand : *Constitution de l'Église pendant ses 6 premiers siècles*, Leipzig, 1790, in-8°; *Discussion où l'on fait voir que la vérité et la divinité de la religion chrétienne se prouvent par l'excellence intrinsèque de la doctrine, plutôt que par les miracles et les prophéties*, etc., dans le *Magasin de Henke*, tome I; *Pourquoi des pensées ordinaires, exprimées dans le langage des anciens, font-elles sur nous une impression plus agréable que lorsqu'elles sont exprimées dans un idiome moderne? Réponse à cette question* dans le *Journal philosophique* de Jacob, 1795.

ZIÉMOWIT, duc de Masovie, fut, après la mort de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1382), mis sur les rangs pour lui succéder dans le royaume de Pologne. Étant un rejeton des Piastes, il était porté au trône par les vœux de la noblesse qui avait souffert avec impatience la domination de Louis, prince étranger. Une diète nombreuse rassemblée à Sieradz, le proclama roi; un seul noble, s'opposant à ce vœu général, dit qu'il fallait attendre l'arrivée de la princesse Hedwige; que peut-être elle choisirait Ziémowit pour son époux, ce qui concilierait tous les intérêts (1383). Cet avis fut adopté. Ziémowit se rendit à Cracovie avec une suite nombreuse, pour y attendre Hedwige qui était en chemin, accompagnée par la reine mère. Comme on craignait qu'il n'enlevât la jeune princesse, la noblesse rassemblée à Cracovie exigea de lui qu'il se retirât. Il rentra dans la Grande-Pologne qu'il souleva, et une seconde diète rassemblée à Sieradz le proclama roi. L'archevêque primat, qui était présent, l'aurait couronné, s'il n'avait été retenu par les représentations de quelques députés. A la prière de la reine mère, Sigismond, qui avait épousé sa fille aînée, entra en Pologne avec un corps de troupes hongroises, qui dévastèrent la Masovie. Ziémowit était trop faible pour leur résister. Enfin Hedwige arriva, et Vladislas Jagellon ayant obtenu sa main, on fit la paix avec Ziémowit, qui consentit à rendre ce qu'il avait conquis pendant l'interrègne, à condition qu'on lui paierait une somme considérable, jusqu'à l'acquit entier de laquelle il devait garder la Cujavia en dépôt (1385). Ziémowit, qui vraisemblablement agissait de bonne foi, accompagna le roi et la reine dans le voyage qu'ils firent en Lithuanie (1386). Il mourut en 1427, laissant quatre fils et cinq filles. Les trois aînés partagèrent entre eux ses domaines; le plus jeune fut cardinal et évêque de Trente. L'aînée des filles, mariée à l'archiduc Ernest, fut mère de l'empereur Frédéric III. Les autres contractèrent des mariages également honorables.

ZIESENIS (Anne-Cornélie **WATTIER**, dame), célèbre actrice, née à Rotterdam en 1762, débuta sur le grand théâtre d'Amsterdam en 1780. Son éducation avait été fort négligée; elle n'avait même appris que très-difficilement à lire. Cependant elle fut très-applaudie, et ne tarda pas à être admise à jouer les premiers rôles. C'est dans ceux d'*Épicharis*, d'*Électre*, de *Sémiramis*, d'*Andromaque*, de *Gabrielle de Vergy*, qu'elle brillait avec le plus d'éclat. Cependant sa pénétration était lente, et elle était obligée de lire et d'étudier longtemps un rôle avant de le comprendre. N'ayant aucune théorie de son art, elle n'agissait que par inspiration; mais l'inspiration chez elle produisait des effets sublimes. Elle réussissait très-bien aussi dans la haute comédie. Louis Bonaparte et Napoléon lui-même voulurent la voir, et furent enchantés de sa pantomime. Une pension de 6,000 fr. fut la récompense de son talent. Elle avait épousé l'architecte Ziesenis, membre de l'institut de Hollande; mais elle continua de porter le nom de Wattier auquel était attachée sa réputation. Elle quitta le théâtre en 1815, et se retira dans un village près de la Haye, où elle vécut dans l'obscurité jusqu'à sa mort en 1827. On a plusieurs *notices* sur cette actrice, entre autres une de Westerman, son camarade au théâtre d'Amsterdam.

ZIETHEN (Jean-Joachim de), général prussien, fut un des lieutenants les plus distingués du grand Frédéric. Né, en 1699, à Wustrow près de Ruppin, de parents nobles, mais dépourvus de fortune, il ne reçut

pas une éducation brillante; mais passionné, dès sa plus tendre jeunesse, pour le métier des armes, il s'échappait, à l'âge de 9 ans, de la maison paternelle, et se rendait à Ruppin pour y faire l'exercice. Frappés de ces dispositions, ses parents le firent entrer, en 1714, comme cadet, dans le régiment d'infanterie de Schwendig. A la première visite qu'il fit à son colonel, il en fut reçu avec un ton de mépris qui l'humilia beaucoup, et dont il se vengea bientôt sur deux sous-officiers qui avaient aussi manqué de politesse à son égard, et qu'il appela en duel. Tous deux furent grièvement blessés. Le corps de Ziethen ayant passé sous les ordres de Schwerin, qui amenait du Mecklenbourg un grand nombre d'officiers, il en résulta de nouveaux obstacles à son avancement. Il parut alors vouloir renoncer à la carrière des armes, et revint à Wustrow, où il resta deux ans, occupé d'affaires de famille. Dégoûté promptement de cette vie paisible, il accepta, en 1726, un brevet de lieutenant dans le régiment de Wuthenow, où il eut une querelle avec son capitaine, qu'il provoqua. On l'enferma pendant un an dans la forteresse de Frédérichsbourg; et il était à peine sorti de cette prison qu'un nouveau duel le fit renvoyer du corps, et qu'il fut obligé de retourner à Wustrow. Cependant le roi Frédéric Ier, qui l'avait distingué, lui fit bientôt reprendre les armes, en le nommant lieutenant dans un régiment de hussards qui était en garnison à Berlin. Devenu capitaine, en 1735, Ziethen fut envoyé en Franconie, avec le contingent que la Prusse réunissait à l'armée de l'Empire, chargée de résister aux Français. Recommandé par le roi de Prusse lui-même au général Baronnay, qui commandait cette armée, Ziethen ne laissa échapper aucune occasion de justifier cette faveur; et ses exploits lui méritèrent le grade de major. Revenu dans sa patrie, il eut le malheur de perdre son bienfaiteur Frédéric Ier; mais l'habile héritier de ce monarque eut bientôt également distingué la valeur de Ziethen. Il l'emmena dans sa campagne de Silésie (1741), et le nomma lieutenant-colonel. Le lendemain de cette nomination, Ziethen fit mettre bas les armes à tout un régiment de cavalerie autrichienne; et il se vit près de faire prisonnier ce même général Baronnay, qui avait été son maître. Ce nouvel exploit lui valut le grade de colonel et le commandement du régiment qu'il conduisit si souvent à la victoire. Ce fut dans cette première guerre de Silésie que les hussards de Ziethen, si longtemps célèbres dans les armées prussiennes, commencèrent à se faire connaître. Ils eurent surtout une grande part aux victoires de Molwitz et de Czazlau; et leur brave chef fut nommé général-major le 5 octobre 1744. C'est en cette qualité que Frédéric le chargea de couvrir la retraite de Bohême, en 1745. Ziethen remplit cette mission difficile avec autant de courage que d'habileté, et reçut, à cette occasion, les éloges les plus flatteurs. Envoyé, peu de temps après, pour rétablir les communications avec le corps du margrave Charles, qui était séparé du roi par 20,000 Autrichiens, il réussit à passer au milieu de cette armée, à la faveur d'une surprise, et rétablit, avec les communications, la joie et la confiance dans la troupe du margrave. Cet audacieux exploit fut couronné par la victoire d'Hennersdorf, où Ziethen reçut une blessure qui l'obligea, pour la première fois, de s'éloigner du champ de bataille. Mais la paix, qui fut conclue peu de jours après, lui permit de prendre un repos devenu indispensable. Il alla se remettre de ses fatigues à Wustrow; et, voyant que son prince n'avait plus besoin de ses services, il ne pensa pas même aux récompenses qu'il avait si bien méritées, et négligea de paraître à la cour. Ses ennemis surent mettre à profit cette insouciance; ils le représentèrent aux yeux du roi sous des couleurs si défavorables, que ce prince, semblant oublier les services de Ziethen, ne le traita plus qu'avec une extrême froideur. Le général piqué se résigna néanmoins avec beaucoup de philosophie : il demanda sa retraite, et prit le parti de ne plus se montrer devant son ingrat souverain. Frédéric ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de ses torts; et il chargea d'aller porter des paroles de consolation à son ancien ami (c'est ainsi qu'il appelait Ziethen), celui-là même qui avait le plus contribué à le lui faire oublier. « Je connais toute votre influence à la cour, dit froidement ce dernier au général Winterfeldt; je vous prie de n'en faire usage que pour que j'obtienne ma retraite. » Et il sembla persister de plus en plus dans cette résolution : mais la guerre allait éclater; et Frédéric sentait mieux encore le prix d'un tel serviteur. Après avoir essayé tous les moyens, il se décida à se rendre lui-même dans l'humble retraite de Ziethen; et il mit successivement en usage auprès de lui tout ce qu'il crut propre à le fléchir. Le général ne céda qu'aux noms d'honneur et de patrie, prononcés par le roi avec la plus vive émotion. Les deux héros se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre; et ils jurèrent de ne plus se séparer. Ziethen fut créé lieutenant général (1756); et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Saxe, et qu'il concourut à la prise de Pirna et aux victoires de Reichenberg et de Prague. Il commandait l'aile gauche dans cette dernière bataille; et il dirigea la cavalerie dans celles de Breslau et de Kollin. Après la défaite du duc de Bevern à Breslau, Frédéric donna le commandement de son armée à Ziethen; et à Leuthen, où il obtint une de ses plus brillantes victoires, il confia encore son aile gauche au même général. A Liegnitz, il lui donna l'aile droite; et toujours il eut à s'applaudir de cette confiance. Mais ce fut surtout à Torgau (3 novembre 1760) que le digne lieutenant du grand roi mit le comble à sa gloire. Chargé de conduire la moitié de l'armée par un grand détour, sur les derrières de l'ennemi, il surmonta tous les obstacles, et parvint enfin sur les hauteurs de Siptitz, lorsque Frédéric, épuisé et consterné par des attaques sanglantes et funestes, se regardait comme vaincu, et lorsque Daun, ne doutant pas de sa victoire, l'avait annoncée par un courrier à la cour de Vienne. Cet exploit, si remarquable par ses circonstances et par ses résultats, est le plus grand service que Ziethen ait rendu à sa patrie; et il figure en première ligne sur le monument que Frédéric-Guillaume II fit ériger, en 1786, à la mémoire de ce général, sur la place Guillaume, à Berlin. On y lit, au bas de la statue : *Ziethen à Siptitz*, 3 *novembre* 1760. Lorsque la paix fut conclue, en 1763, Ziethen vint habiter la capitale; et il y vécut environné des honneurs de tous les genres. S'étant remarié à l'âge de 65 ans, il

reçut plusieurs bienfaits du roi, à cette occasion; et, lorsqu'un fils naquit de ce second mariage, Frédéric voulant en être le parrain, se rendit, avec la reine, chez Ziethen, pour cette cérémonie. Jusqu'à l'âge de 79 ans, ce général continua d'assister à toutes les revues, à côté de son souverain; et il ne voulut confier à personne le soin de commander son régiment. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata, en 1778, il fit préparer ses équipages de campagne; et il ne fallut pas moins que les plus vives instances du roi pour l'empêcher de partir. Il accompagna son régiment hors de la ville, les larmes aux yeux, à sa sortie de Berlin; et il suivit ensuite tous ses mouvements sur la carte. Après la conclusion de la paix, le vieux général se mit à passer des revues et à commander des parades. Déjà plus qu'octogénaire, il se rendait encore fréquemment à l'ordre, chez le roi; et chaque fois le monarque pressait tendrement dans ses bras son cher Ziethen. La dernière de ces touchantes entrevues, qui eut lieu le 25 septembre 1784, est le sujet de l'un des meilleurs tableaux du peintre Chodowicki; et elle a été reproduite par le burin de Klinger. Ziethen mourut à Berlin, le 27 janvier 1786. Sa *Vie*, qui a été écrite en allemand par sa nièce, Louise-Léopoldine de Blumenthal, fut publiée à Berlin, en 1800; seconde édition, 1805, 2 vol. in-8°, et traduite en français par Catel, Berlin, 1805, 2 vol. in-8°.

ZILETTI (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né à Venise dans le 16e siècle, est surtout connu par son *Index librorum omnium juris tàm pontificii quàm cæsarei*, Venise, 1555, in-4°, réimprimé six fois dans l'espace de 20 ans, en Italie ou en Allemagne.

ZILETTI (François), imprimeur, publia la plus volumineuse collection de jurisprudence qui ait jamais paru. Elle est intitulée : *Tractatus tractatuum, sive Tractatus illustr. jurisconsultor. in utroque jure, cæsareo et pontificio*, Venise, 1584-86, 29 vol. in-fol.

ZILIOLI (Alexandre), historien, né à Venise vers la fin du 16e siècle, mourut en 1650, après avoir publié : *Storie memorabili de' nostri tempi libri X*, 1642, in-4°; c'est une suite de l'histoire de Tarcognata et de celle de Denis de Fano. Elle a été continuée par Bisaccioni et par Birago, dont les ouvrages se trouvent ordinairement réunis à celui de Zilioli : de là vient que les bibliographes indiquent cette histoire en 3 vol. in-4°. La part de Zilioli, dans ce recueil, comprend les 40 premières années du 17e siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

ZILIOLI (Victor), de la famille du précédent, né en 1459, et mort en 1543, a laissé les ouvrages suivants : *Contra ingratitudinem Judæorum aspernantium beneficium redemptionis humanæ ; De immaculatæ hostiæ panisque et vini sacrificii varietate contra Judæos ; Orationes familiares; Tractatus contra infidelitatem Mart. Lutheri ; Codex carminum.*

ZILIOLI (Victor), neveu du précédent, s'était fait la réputation d'un grand mathématicien. *Voyez* les *Vite degli scrittori Veneziani* du P. Dagli Agostini, II, 606.

ZIMARA (Marc-Antoine), médecin, né à Galatina, dans la terre d'Otrante, vers 1460, mort professeur de philosophie à Padoue en 1532, a laissé plusieurs écrits, mélange bizarre des principes d'Aristote, de la doctrine médicale des Arabes et des croyances superstitieuses qui régnaient de son temps. Nous citerons seulement *Tabulæ et dilucidationes in dicta Aristotelis et Averrois recognita et expurgata*, etc., Venise, 1564, 2 vol. in-fol.

ZIMARA (Théophile), médecin, fils du précédent, mort à Lecce en 1598, à l'âge de 72 ans, est auteur d'un volumineux *commentaire* latin sur le *Traité de l'âme* d'Aristote, Venise, 1558. (*Voyez* Taffuri, *Scrittori napolitani*, III, 118.)

ZIMISCÈS (Jean Ier, surnommé), empereur d'Orient, était issu par son père d'une des plus nobles familles de l'empire. Le surnom de Zimiscès, mot de la langue arménienne, lui fut donné à cause de sa petite taille. L'histoire ne dit rien de l'enfance ni de l'éducation de ce prince; on sait seulement qu'héritier de la gloire de ses ancêtres il s'acquit par ses propres exploits une grande réputation militaire. Lorsque l'eunuque Bringas, ministre tout-puissant sous l'empereur Romain II, entreprit de perdre Nicéphore, général des troupes d'Asie, il s'adressa à Jean Zimiscès, et à son cousin Romain Curcuas, et leur promit de les faire, l'un général des troupes d'Orient, l'autre de celles d'Occident, s'ils réussissaient à le défaire de Nicéphore. Zimiscès et Romain, sincèrement attachés au général, lui montrèrent les lettres de Bringas, et l'exhortèrent à s'affranchir de la persécution de l'eunuque, et à accepter le titre d'empereur, l'assurant de la bonne volonté des soldats. Nicéphore feignit d'abord de refuser; il céda enfin à leurs instances, et le 2 juillet 962 il fut proclamé empereur par toute l'armée d'Orient, que Zimiscès et Romain avaient gagnée. Pour prix de ce service Zimiscès reçut aussitôt le commandement de cette armée, et fut envoyé en Cilicie contre les Sarrasins qui ne cessaient d'inquiéter l'empire : il les rencontra près d'Adanes, leur livra bataille et les mit en fuite. Dans la déroute, 5,000 cavaliers ennemis, ayant mis pied à terre, se retirèrent au sommet d'une colline escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Zimiscès, à la tête de son infanterie, monta hardiment sur cette colline. Aucun des Sarrasins ne tourna le dos, et tous furent tués en combattant. Cette victoire plaça Zimiscès au premier rang des généraux de l'empire; mais elle excita contre lui la jalousie de Léon, frère de l'empereur, qui, à force de calomnies, vint à bout de lui faire ôter le commandement des troupes. On lui donna, pour l'en dédommager, la charge d'intendant général des postes; mais le mécontentement qu'il témoigna d'un emploi si peu assorti à son humeur guerrière le fit exiler dans ses terres. Cet exil dura peu; Théophanon, veuve de Romain II, remariée à Nicéphore, avait lié une intrigue secrète avec Zimiscès. Ennuyée de son absence, elle obtint pour lui la permission de venir à Chalcédoine, à condition toutefois qu'il ne rentrerait pas dans Constantinople. Le trajet du Bosphore ne fut pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimiscès traversait le détroit pendant la nuit, et s'introduisait chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Se lassant à la fin de cette contrainte, Théophanon pressa son amant de se faire lui-même empereur, et promit de le servir de tous ses moyens. Zimiscès était mécontent et de plus ambitieux. Les troupes, au milieu desquelles il avait passé sa vie, le

hérissaient. Il avait des amis tout dévoués à son service; plusieurs furent introduits dans un réduit obscur, qui tenait à l'appartement de l'impératrice. Le soir du 10 décembre 969, un clerc du palais remit à l'empereur un écrit qui lui annonçait qu'il devait être assassiné la nuit prochaine, et que s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice, on y trouverait les conjurés. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite. Soit trahison, soit négligence, le chambellan visita tout, hors le lieu qui recélait les conjurés. La nuit suivante, Zimiscès, accompagné de quelques autres complices, aborda au port de Bucoléon, au pied de la muraille du palais. Des femmes de l'impératrice leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur; ceux qui étaient cachés dans le palais se joignent à eux. Ne trouvant pas Nicéphore dans son lit, ils se crurent découverts; et ils allaient prendre la fuite ou se précipiter du haut des murs, quand un petit eunuque les conduisit au lieu où reposait l'empereur. Ce prince s'était retiré dans la forteresse qu'il avait fait construire, et qui communiquait avec le palais. Les conjurés le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Zimiscès le reveille d'un coup de pied; un autre lui fend le crâne avec son épée. Le malheureux prince est traîné aux pieds de Zimiscès qui l'accable d'injures, lui arrache la barbe, et lui fait briser la mâchoire avec le pommeau des épées. Nicéphore, pendant ces horribles tourments, ne proférait d'autres paroles que celles-ci : *Mon Dieu, ayez pitié de moi.* Enfin un des conjurés l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Les gardes étant accourus au bruit, et une foule de peuple s'assemblant au dehors, on coupa la tête du prince expirant, et on la montra par une fenêtre à la lueur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite, et Zimiscès reste maître du palais. Les conjurés, s'emparant des deux jeunes princes Basile II et Constantin VIII, courent avec eux par toutes les rues de la ville, proclamant Zimiscès empereur. Celui-ci déclara, comme avait fait Nicéphore, qu'il ne voulait être que le collègue des deux jeunes empereurs, et qu'il leur tiendrait lieu de père. Il se rendit ensuite à Sainte-Sophie pour se faire couronner, selon l'usage; mais le patriarche Polyeucte, étant allé à sa rencontre, lui dit qu'il ne pouvait donner entrée dans l'église à un prince qui avait encore les mains fumantes du sang de son prédécesseur et de son parent; qu'il fallait auparavant qu'il expiât son forfait, qu'il chassât l'impératrice, qu'il punît les meurtriers, et qu'il remît entre les mains du synode le décret de Nicéphore qui ôtait à l'Église plusieurs privilèges. Zimiscès promit tout, jura qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, nomma les assassins, les bannit, et relégua l'impératrice dans une île, sacrifiant ainsi au désir de régner les complices de son crime, et sa passion même pour celle qui l'avait fait empereur. Il déchira ensuite publiquement l'édit de Nicéphore, et rétablit la discipline ecclésiastique dans son premier état. Ces conditions remplies, il reçut, le jour de Noël, la couronne des mains du patriarche, et retourna au palais au milieu des acclamations publiques. Plus tard Zimiscès distribua une partie de ses biens aux habitants des campagnes voisines de Constantinople, et il consacra l'autre à la dotation et à l'agrandissement d'une léproserie située vis-à-vis de la ville, au delà du Bosphore. Cependant l'empire était plein de troubles; tout était en mouvement sur les frontières. Les Sarrasins rentraient dans les villes conquises par Nicéphore. Les Russes, en guerre avec les Bulgares, menaçaient les Grecs qui les avaient imprudemment attirés dans la Bulgarie. La famine désolait depuis trois ans les provinces de l'intérieur. Le murmure était général, et l'on pouvait craindre quelque révolte. Zimiscès remédia au mal le plus prochain; il acheta des blés dans toutes les contrées voisines, et les fit vendre à bas prix. Cette conduite, différente de celle de Nicéphore, lui gagna l'affection des peuples. Après avoir soulagé l'empire, il songea à le faire respecter au dehors. Tous les peuples musulmans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient ligués ensemble et avaient réuni une armée de 100,000 combattants, qui vint mettre le siége devant cette capitale de la Syrie. Zimiscès rassemble en diligence toutes les troupes de la Mésopotamie, et fait marcher en même temps tout ce qu'il a de soldats à Constantinople et dans le voisinage. Il confie le commandement de cette armée au patrice Nicolas, un de ses eunuques dont il connaissait les talents militaires. Nicolas, quoique inférieur en nombre, livre bataille aux ennemis, les défait et dissipe la ligue musulmane. N'ayant plus à redouter l'invasion des Sarrasins, Zimiscès fit passer en Occident son beau-frère Bardas Sclérus, qui, à la tête de 10,000 hommes, battit sous les murs d'Andrinople, près de 30,000 Russes. Sclérus, peu de jours après cette victoire, reçut ordre de revenir à Constantinople, pour marcher de là contre un nouvel ennemi. Cet ennemi était Bardas Phocas qui venait de se faire proclamer empereur à Césarée de Cappadoce. Zimiscès recommanda de mettre tout en œuvre pour éviter la guerre civile. Sclérus suivit ces instructions, et, employant tour à tour la voie de la persuasion et celle de la force, il parvint à étouffer la révolte. Phocas se soumit et fut relégué dans l'île de Chio. Cependant les Russes, malgré leur défaite, restaient maîtres de la Bulgarie. Zimiscès voulait les en chasser, et rendre à l'empire un pays défendu par ses forêts et par la férocité de ses habitants. L'empereur fit des largesses à ses troupes, choisit les officiers les plus braves et les plus expérimentés, pourvut à la subsistance de l'armée, en établissant des magasins, et fit équiper une flotte qui devait se poster à l'embouchure du Danube, pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire. Au commencement du printemps, il partit sous l'étendard de la croix, et se rendit à Rhedeste. L'armée qu'il avait réunie était la plus belle et la mieux exercée qu'on eût mise sur pied depuis longtemps. La campagne qui s'ouvrit fut digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne Rome. Zimiscès y déploya autant de bravoure personnelle que de talent militaire. Elle commença par la défaite des Russes, sous les murs de Péreyeslavetz, ville alors grande et puissante. Le gouverneur de cette place tenta en vain de la défendre. Les Grecs la prirent d'assaut, et délivrèrent Boris, roi des Bulgares, qui y étaient renfermés. Zimiscès marcha ensuite vers Dorostol, dont le siége fut long et meurtrier. Trois combats sanglants attestèrent l'opiniâtre résistance des Russes, en même

temps qu'ils donnèrent lieu à Zimiscès de déployer sa valeur et son habileté. Sviatoslaf, le chef des Moscovites, après avoir inutilement opposé toutes les ressources de son génie et tous les efforts de son courage, se vit forcé de demander la paix. Le royaume de Bulgarie revint pour quelque temps à l'empire, et fut soumis à Zimiscès tant qu'il vécut. Pendant que ce prince était campé devant Dorostol, il avait couru risque de perdre Constantinople, où s'étaient introduits quelques chefs d'une ancienne conspiration, lesquels du sein de l'exil avaient de nouveau formé le projet de s'emparer de l'empire. Découverts par une trahison, arrêtés dans Sainte-Sophie, où ils s'étaient réfugiés, les conjurés furent dépouillés de leurs biens, condamnés à perdre la vie, et tout rentra dans l'ordre. Après avoir fortifié les places le long du Danube, Zimiscès reprit le chemin de Constantinople. Le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple vinrent au devant lui, et le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de triomphe. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu d'y monter, il y plaça les ornements royaux des princes bulgares et au-dessus une statue de la sainte Vierge, qu'il apportait de leur pays. Il suivit le char sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadème, et traversa ainsi Constantinople, dont les rues étaient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre. Il alla rendre grâces à Dieu dans l'église Sainte-Sophie, où il fit suspendre une magnifique couronne, qui avait servi aux rois bulgares. Zimiscès fit ensuite venir dans son palais le roi Boris; et lui ayant ôté la couronne d'or, la tiare de lin et les brodequins couleur de pourpre, marques de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de milice. Il célébra sa victoire par un trait de bonté plus glorieux que tous les monuments : ce fut de décharger ses sujets de l'impôt de la fumée. On appelait ainsi un droit onéreux, établi depuis plus de 50 ans, par Nicéphore Ier, sur chaque cheminée. Au commencement de l'année 972, Zimiscès fit alliance avec l'empereur Othon, et lui donna Théophanon, fille de Romain le jeune. Le mariage fut célébré à Rome par le pape Jean XIII, qui couronna la princesse. Zimiscès, tranquille du côté de l'Occident, tourna ses vues vers les Sarrasins d'Orient. Il voulait délivrer Jérusalem des mains des infidèles, et leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Syrie et en Mésopotamie. Cette entreprise, qui précéda de plus d'un siècle celle des croisades, ne fut pas inconnue en Occident; ce fut sans doute pour la favoriser que les Vénitiens, qui faisaient seuls alors en Europe, le commerce d'Orient, défendirent sous peine de la vie et d'une amende de 100 livres d'or, de porter aux Sarrassins ni fer, ni bois, ni aucune espèce d'armes dont ils pussent se servir contre les chrétiens. Cette défense, si souvent renouvelée depuis par les papes, fut toujours violée par l'avarice. Une belle armée, conduite par *le grand domestique*, dont l'histoire ne dit pas le nom, traversa l'Asie Mineure, passa l'Euphrate, jetant partout l'épouvante, et pénétra jusqu'aux sources du Tigre; mais Abutaglab, gouverneur de la province de Miafarekin, aujourd'hui Martyropolis, surprit dans un défilé inaccessible aux chevaux l'imprudent général grec, tailla son armée en pièces, et le fit lui-même prisonnier. Cette défaite entraîna la perte de toutes les conquêtes de cette campagne. L'empereur, peu accoutumé à de pareils affronts, partit lui-même au printemps suivant. Il entra dans Nisibe, ravagea tout le pays d'alentour, attaqua Amède, que les Sarrasins avaient reprise, et marcha ensuite sur Myctarsis, la plus riche ville de la province, qui se racheta du pillage en ouvrant ses portes. Zimiscès voulait aller à Ecbatane, la plus opulente cité de l'univers; mais il fallait traverser un pays désert, coupé de montagnes, sans eau et sans fourrage. Il revint donc à Constantinople, chargé d'une prodigieuse quantité d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et d'aromates, richesses qui furent portées dans son triomphe. A peine était-il de retour qu'il apprit que toutes les places conquises venaient de retomber au pouvoir des Sarrasins. Zimiscès repartit au printemps, et entra en Syrie. Il attaqua et prit Apamée, Émesse et Balbek. Il imposa un tribut au gouverneur de Damas; puis, traversant le Liban, il pénétra dans la Galilée, s'empara de Tibériade, de Nazareth et du mont Thabor. Ce fut alors qu'une députation lui apporta les clefs de Jérusalem, et lui demanda une garnison chrétienne pour la ville sainte. L'empereur se rendit ensuite en Phénicie, s'approcha de Sidon, et vint assiéger Tripoli. Le siége durait depuis 40 jours, lorsque Zimiscès tomba malade. Il prit le parti de retourner à Antioche; mais les habitants de cette ville, presque tous Sarrasins, lui en fermèrent les portes. L'empereur, irrité de cette révolte, ravagea tout le territoire, et coupa tous les arbres des environs. Sa maladie augmentant, il laissa devant cette ville Burzès, qui l'avait déjà prise, et continua sa route vers Constantinople. En traversant la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de vastes campagnes couvertes de troupeaux et de tous les trésors que produit la terre. Ayant demandé quel était le maître de toutes ces richesses, on lui répondit que c'étaient les domaines du chambellan Basile. Indigné de voir que le fruit des conquêtes fût englouti par un seul homme, le prince dit à ceux qui l'accompagnaient : C'est donc pour enrichir un eunuque que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues, que tant de braves gens périssent, et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire? Basile, instruit de ce discours, ne fit qu'en rire avec ses amis. Mais, ayant gagné un des eunuques de l'empereur, il fit verser du poison dans la coupe de ce prince; et le lendemain, Zimiscès devint perclus de tous ses membres; des pustules pestilentielles couvrirent ses épaules; une grande quantité de sang lui sortit par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Sentant ses forces diminuer, il se hâta d'arriver à Constantinople, et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisait construire dans l'église de Saint-Sauveur. Il respirait à peine lorsqu'il entra dans la ville, où la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissements. Voyant sa fin prochaine, Zimiscès fit ouvrir son trésor particulier, et il en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tombaient du mal caduc, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de compassion. Il se confessa à l'évêque d'Andrinople, et mourut pénétré de contrition, le 10 janvier 975, à l'âge de 51 ans, après avoir régné 6 ans et un

mois. Le règne de Zimiscès fit oublier le crime par lequel il avait commencé. Ce prince était doux, affable, libéral, et ne savait refuser aucune grâce, à moins qu'elle n'allât au détriment de ses sujets.

ZIMMERMANN (Mathias), théologien, né à Éperies, en Hongrie, le 21 septembre 1625, fut successivement recteur du collége de Leutsch, ministre dans sa ville natale, coadjuteur du surintendant de Colditz, surintendant de Meissen, et mourut le 29 novembre 1689. On lui doit un grand nombre d'ouvrages curieux, entre autres : *Historia eutychiana, ortum, progressum, propagationem, errorum enarrationem et refutationem, cum consectario lutheranos non esse eutychianos, exhibens*, Leipzig, 1659, in-4°, pseudonyme, sous le nom de Théodore Althusius; *Analecta miscella menstrua eruditionis sacræ et profanæ, theologicæ, philologicæ, moralis, symbolycæ*, etc., etc., Meissen, 1674, in-4°; *Florilegium philologico historicum*, 1687-89, 2 parties in-4°.

ZIMMERMANN (Guillaume), historien et controversiste de Neustadt, dans le duché de Wurtemberg, fut prédicateur à Wimpfen (1569), membre du consistoire dans les États de l'électeur palatin, et prédicateur aulique à Heidelberg (1578), etc. On lui doit, entre autres écrits, une *Histoire d'Allemagne*, en latin.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), célèbre fanatique, né à Wayhingen, dans le duché de Wurtemberg en 1644, fit dans sa jeunesse de grands progrès dans les mathématiques. Nommé en 1671 diacre de Bittigheim, il y connut le fanatique Bronquelle, dont il devint l'ami et le disciple, et bientôt adopta les opinions des Bœhmistes, auxquelles il donna beaucoup d'éclat par ses prédications. Mandé devant le consistoire de Stuttgard pour rendre compte de ses opinions, il en fut quitte pour une réprimande légère; mais l'ouvrage qu'il publia bientôt après, sous le titre de *Révélation presque complète de l'Antéchrist*, lui fit perdre son emploi. Il ne garda plus alors de mesure, et parcourut une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies, prêchant et faisant des prosélytes. Il remplit quatre ans une chaire de mathématiques à Heidelberg, d'où les événements de la guerre le transportèrent à Hambourg. L'opposition que sa doctrine trouvait en Europe le détermina à passer dans le nouveau monde. Il s'était rendu dans ce but en Hollande, mais il mourut subitement à Rotterdam en 1693. Parmi ses nombreux ouvrages, on citera : *Scriptura sancta copernicans*, traduit en allemand, et publié à Hambourg, 1770, in-8°; *Coniglobium nocturnale stelligerum*, ou le *Globe céleste transféré sur un cône éloigné*, (allemand), Hambourg, 1740, in-8°.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), né à Zurich en 1685, fut professeur de droit naturel et de théologie, et chanoine dans cette ville, où il mourut en 1756. Ses écrits sont nombreux et estimés. On en a recueilli une partie sous ce titre : *Opuscula varia, histor. et philos. argumenti*, 2 t. en 13 vol. in-4°, Zurich, 1751 à 1788.

ZIMMERMANN (Jean-George), philosophe et médecin, né à Brugg, petite ville de Suisse, le 8 décembre 1728, fut reçu docteur en médecine à l'université de Gœttingen en 1751. Il voyagea ensuite en Hollande, séjourna quelque temps à Paris, et revint d'abord à Berne, puis dans sa ville natale, d'où ses écrits ne tardèrent pas à porter sa renommée dans toute l'Europe. L'impératrice de Russie, Catherine II, après avoir lu ses ouvrages, lui adressa de riches présents qu'accompagnait un billet flatteur, et il entra en correspondance avec cette souveraine, dont il refusa toutefois d'être le premier médecin. Cependant sa célébrité croissante l'ayant dégoûté du séjour de Brugg, et la mauvaise santé de sa femme et de ses enfants l'ayant plongé dans une mélancolie continue à laquelle il n'avait déjà que trop de dispositions, il accepta en 1768 l'emploi de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre. Son hypocondrie l'empêcha d'apprécier les avantages de sa nouvelle position; et la mort successive d'une épouse adorée et de tous ses enfants, acheva de ruiner sa santé. Mais un nouveau mariage que ses amis lui ménagèrent, lui rendirent quelques années de bonheur ou du moins de calme. Ennemi déclaré de la révolution française, qu'il avait prévue et qu'il regardait comme l'œuvre des illuminés, il l'attaqua dans plusieurs écrits aujourd'hui peu connus; et, lorsqu'il vit les Français pénétrer dans le Hanovre, il se persuada que leur but était de dévaster sa demeure. Cette idée devint même dominante parmi tous les symptômes de sa maladie. Il mourut le 7 octobre 1795, dans un état de décrépitude anticipée. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la solitude*, Zurich, 1756, in-8°; souvent réimprimé et traduit en français par Mercier, Paris, 1790, in-12, et par A. J. L. Jourdan, ibid., 1825, in-8°; *sur l'Orgueil national*, Zurich, 1758, in-8°; traduit en français, Paris, 1769, in-12; *de l'Expérience en médecine*, Zurich, 1763-74; traduite en français par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1774, 3 vol. in-12; Avignon, 1800, 3 vol. in-12; Montpellier, 1818, in-8°; *de la Dyssenterie*, Zurich, 1767; traduit en français, Paris, 1775, in-12.

ZIMMERMANN (le chevalier Joseph), littérateur, né à Lucerne vers le milieu du 18e siècle, parvint au grade de lieutenant en premier au régiment des gardes-suisses, avec le rang de colonel. On trouve encore son nom dans l'*État militaire de la France*. On a de lui : *Essai des principes d'une morale militaire, suivi des chansons militaires et d'une Hymne à l'obéissance* (allemand), Paris, 1769; Lemgow, 1771, in-8°.

ZIMMERMANN (Henri), né à Wissloch, dans le Palatinat, n'était qu'un artisan, qui, en 1770, suivant l'usage des hommes de cette classe, quitta son pays pour courir le monde. Se trouvant à Londres en 1776, il s'enrôla comme matelot sur *la Découverte*, et fit ainsi avec Cook le 3e voyage que cet illustre navigateur entreprit autour du monde. Cette expédition terminée, il revint dans sa patrie en 1781. Plus tard il fut nommé patron des navires de l'électeur à Sterhberg en Bavière. On a de lui : *Voyage autour du monde avec le capitaine Cook*, Manheim, 1782, 1783, 1784, in-8°. Roland en a donné une traduction française.

ZIMOROWICZ (Simon), né à Lemberg en 1604, mort vers 1629, a laissé plusieurs pièces de vers, notamment des rondeaux, dans l'idiome que parlait les anciens Russes. On les a recueillis, avec ceux de Szymonowicz, dans le *Recueil des rondeaux polonais*, Varsovie, 1770, 1778, 1805.

ZIMOROWICZ (Barthélemi), frère du précédent,

premier magistrat de la ville de Lemberg, a publié un poëme héroïque *sur la guerre que les Polonais soutinrent en 1621 contre les Turcs,* Cracovie, 1623, in-8°; et *Viri illustres civitatis Leopoliensis,* Lemberg, 1661, in-4°.

ZINCKE (Chrétien-Frédéric), excellent peintre en émaux, naquit à Dresde, vers 1684, et vint à l'âge de 22 ans en Angleterre, où il se mit en apprentissage chez Boit, qu'il ne tarda pas à surpasser. La voix publique le plaça sur la même ligne que Petitot, et bientôt il vit la foule affluer dans ses ateliers. Sans cesse occupé de plus d'ouvrages qu'il ne pouvait en faire, il prit le parti de ne céder aucune pièce sortie de ses mains à moins de 20 guinées. George II et la reine faisaient un cas particulier de son talent, et le prince de Galles, Frédéric, le nomma peintre de son cabinet. La princesse Amélie avait de sa main 10 beaux portraits de la famille royale. On voit plusieurs autres de ses ouvrages dans la collection du duc de Cumberland. Zincke retourna en Allemagne dans l'année 1737; mais ce séjour fut de courte durée, et il regagna bientôt l'Angleterre, où il continua à se livrer, mais avec moins d'assiduité, à ses travaux. Enfin, sa vue baissant de jour en jour, il renonça totalement à sa profession, et se retira, vers 1746, à sa maison de South-Lambeth, avec sa seconde femme. Il ne toucha plus à ses pinceaux qu'à la sollicitation de la marquise de Pompadour, qui lui fit copier en émail un portrait de Louis XV. Zincke mourut au mois de mars 1767. Il avait été marié deux fois. Selon un biographe anglais, il avait rencontré sa première femme dans une promenade publique où elle demandait l'aumône. Très-dangereusement malade à cette époque, et continuellement assailli de médecins dont les ordonnances se contredisaient, il avait été frappé de l'avis d'un des docteurs, qui lui conseillait de prendre du lait de femme. Telle était la disposition de son esprit, lorsque la jeune mendiante, portant dans ses bras un enfant de six semaines, vint faire un appel à sa charité. Zincke, en lui donnant quelques pièces de monnaie, lia conversation avec elle, et l'interrogea sur les causes de sa détresse. Les manières et le ton de la jeune femme l'intéressèrent au point qu'il l'emmena avec son enfant, et la mit à la tête de sa maison : bientôt il voulut partager avec le nourrisson le lait qu'elle lui donnait, et, guéri par ce remède, il l'épousa après avoir appris que son mari, nouvellement engagé dans l'armée anglaise, y avait été tué.

ZINCKE (Jean), médecin allemand, professeur de philosophie à Fribourg, en Brisgau, se signala surtout par son zèle pour la défense de l'aristotélisme, et mourut à l'âge de 39 ans, en 1515, laissant manuscrits une *Méthode pour étudier la médecine*, un *Traité abrégé des mines* et un *Mémoire sur les crises.* De ces ouvrages, tous trois écrits en latin, le dernier seulement a eu les honneurs de l'impression, Francfort, 1609, in-12.

ZINGARELLI (Nicolo), célèbre musicien, né le 4 avril 1752 à Naples, n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père. Ses parents le firent entrer au conservatoire de Loretto, où il eut Frenaroli pour maître de composition. En sortant de cette école, il se mit sous la direction de l'abbé Spernaza, qui l'initia dans tous les secrets de la théorie musicale. En 1781 il écrivit pour le théâtre de Naples l'opéra de *Montezuma,* remarquable sous le rapport du travail de l'harmonie, mais qui ne fut point goûté des Napolitains. Il vit que le public demandait autre chose que des accords savamment enchaînés, et, quittant le style recherché, se livra tout entier à la mélodie. L'opéra d'*Alzinda*, qu'il fit jouer quatre ans après à Milan, lui valut son premier succès dramatique. Cette pièce fut suivie d'un grand nombre d'autres, parmi lesquelles on distingue : *Pirro, Artaserse, Romeo e Giuletta, Il conte di Saldagna, Inez de Castro*, etc. Zingarelli fit une courte apparition en France, dans les premières années du règne de Napoléon; mais pendant son séjour à Paris il n'ajouta pas un fleuron à sa gloire musicale. De retour à Rome en 1806, il fut nommé maître de la chapelle du Vatican, à la place de Guglielmi, qui venait de mourir. Il cessa depuis de travailler pour le théâtre; mais il composa plusieurs *oratorios* et une infinité de *messes*, de *motets*, qui sont autant de chefs-d'œuvre. Nommé en 1820 directeur du conservatoire de Naples, il termina dans cette ville, au mois de mai 1837, une carrière illustrée par de brillants triomphes dans tous les genres et à toutes les époques.

ZINGARO *Voyez* **SOLARIO.**

ZINI (Pierre-François), helléniste, né à Vérone vers 1520, fut professeur de morale à l'académie de Padoue, archiprêtre de Lonato, chanoine du chapitre de Saint-Étienne de Vérone. Il vivait encore en 1573. On lui doit des traductions de plusieurs ouvrages des Pères grecs, entre autres : *D. Gregorii Nazianzeni Oratio de amandis et amplectendis pauperibus, et D. Gregorii Nysseni ejusdem argumenti Orationes II,* Paris, 1550, in-4°; *S. Gregorii Nazianzeni Commentarius in Hexameron,* Venise, Alde, 1553, in-8°.

ZINI (Vincent), poëte latin, parent du précédent, né à Brescia au 16e siècle, n'est connu que par ses *Carminum libri III,* Venise, 1560, in-8°.

ZINK (Jean-Jacques), historien allemand, né le 15 février 1688, à Meinungen dans le Henneberg, commença ses études à Gotha, où entre autres maîtres il eut pour professeur de littérature et de langues anciennes le célèbre Godefroi Vockerodt. Il alla ensuite visiter les académies de Halle (1706), et de Leipzig (1709), d'où il sortit pour entrer chez le baron de Tanner, comme précepteur de ses enfants. En 1713, l'envoyé russe, baron d'Urbig, l'envoya en Russie pour une négociation secrète entre la cour de Brunswick-Wolfenbuttel et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Zink obtint un succès complet, et en revenant l'année suivante dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de cabinet par le comte de Meinungen, et bientôt secrétaire intime et conseiller. On continua de l'employer dans presque toutes les opérations diplomatiques jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1745, à Meinungen. L'unique ouvrage qu'on ait de lui est son *Europe actuelle en paix* (*Ruhe der jetztlebenden Europa*), Cobourg, 1726, 2 vol. in-4°. C'est une collection de traités conclus en Europe sous Charles VI. Elle a été insérée dans plusieurs recueils. Zink se proposait encore de faire paraître en deux tomes in-fol. les historiens de la ville d'Henneberg, et même il avait déjà fait tirer la feuille du titre, composé des mots suivants : *Rerum hen-*

ebergicarum tomi II. On n'a trouvé de relatif à cet ouvrage dans ses manuscrits qu'un fragment intitulé : *De eneficiis Cæsarum in Hennebergiam collatis.*

ZINK (Charles-François-Guillaume), jurisconsulte, auteur des *Précautions à prendre en fait de contrats,* Riga, Hartknoch, 1772, in-8°, et d'une *Introduction à la jurisprudence militaire,* Magdebourg, 1774, in-4°, avec additions d'Eisenhardt, 1780, Helmstadt, 2 vol. in-8°.

ZINK (Pierre), théologien, dont on a *Dissertatio biblic. in Exod. XIV, de admirabili transitu maris Erythræi,* Augsbourg, 1779, in-4°.

ZINK (Frédéric, baron de), littérateur, né en 1755 à Querfurth, en Thuringe, fut quelque temps assesseur de la juridiction de Carlsruhe, qu'il quitta pour passer le reste de ses jours dans une élégante retraite à Emmelingen, entre l'étude, l'amitié et toutes les jouissances de la fortune. Il y mourut en 1802. Parmi ses écrits, assez peu importants, on distingue diverses *épîtres* et morceaux poétiques insérés dans le *Vade mecum* (Taschenbuch) de Jacobi.

ZINKE (George-Henri), né le 23 septembre 1692 à Altenrode, près de Naumbourg, mort le 15 août 1769 à Helmstadt, où il était professeur pour l'administration et les finances, a laissé plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *l'Économie politique, la Police et les Finances,* Leipzig, 1744 à 1767, 16 vol. in-8°; *Bibliothèque pour ceux qui s'occupent des finances,* 1751, 4 vol. in-8°.

ZINKGREF (Jules-Guillaume), poëte allemand, né à Heidelberg le 3 juin 1591, visita pour son instruction la Suisse, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. A son retour il fut nommé auditeur général de la garnison d'Heiderberg. Cette ville ayant été prise en 1623, il devint secrétaire-interprète d'un ambassadeur français qui l'emmena successivement dans les différentes cours d'Allemagne. Il fut ensuite employé par l'électeur palatin, dépouillé de sa place, et, après avoir mené une vie fort agitée, mourut de la peste à Saint-Goard le 1er novembre 1635. Son principal ouvrage est un recueil intitulé : *Apophthegmata, ou Sentences prises dans les anciens auteurs allemands,* Strasbourg, 1626-31, 2 vol. in-8°; ibid., 1639; Leyde, 1644 et 1695, in-8°; Amsterdam, Elzevir, 1653 et 1654.

ZINN (Jean-Godefroid), médecin, né à Schwabach, dans le pays d'Anspach, le 4 décembre 1727, s'attacha particulièrement à l'étude de l'anatomie et de la botanique, occupa une chaire de médecine à l'université de Gœttingen, et mourut le 4 août 1759. On citera de lui : *Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ,* Gœttingen, 1753, in-4°; *Descriptio anat. oculi humani iconibus illustrata,* ibid., 1755, 1760, in-4°.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), ministre autrichien, était fils d'un président de la cour impériale de Vienne, qui avait été disgracié à cause d'une malversation. Il naquit le 26 décembre 1671, et, comme cadet de famille, fut voué à l'état ecclésiastique. Plus tard il dut à la mort de son aîné, qui fut tué en duel par le comte de Colatte, un changement absolu dans sa destinée. Il avait étudié le droit et l'histoire avec tant de succès, que, quoiqu'il fût encore jeune, l'Empereur crut pouvoir lui confier, en 1694, une mission auprès des électeurs de Bavière et du Palatinat. Lorsque cette mission fut terminée, le jeune comte de Zinzendorf devint membre du conseil aulique de l'Empire. Après la paix de Ryswick l'Empereur le fit partir avec le titre d'ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France, et il resta à Paris jusqu'au commencement de la guerre, en 1705, époque à laquelle il fut nommé conseiller privé. Après la prise de Landau, il fut envoyé comme commissaire impérial à Liége, où il fit l'ouverture des états, et installa un nouveau gouvernement, lorsque l'électeur de Cologne fut déclaré déchu de cette principauté, et que ses sujets furent relevés de leur serment de fidélité. Zinzendorf accompagna ensuite le roi des Romains au camp de Spandau, et il exerça dès lors une grande influence dans toutes les affaires de l'État. A l'avénement de Joseph Ier il obtint le titre de premier chancelier de la cour, et celui de protecteur de l'Académie impériale des arts et sciences. Il fut envoyé dans les Pays-Bas comme ambassadeur en janvier 1707, et négocia avec les États-Généraux, pour un emprunt que l'Empereur voulait faire sous leur garantie; mais il n'y réussit pas. Il alla ensuite auprès de Marlborough, qui commandait l'armée anglaise dans cette contrée, et il lui rendit des honneurs qu'on ne doit qu'aux souverains. Il est probable que cet excès de déférence eut pour but d'obtenir quelques-unes des charges vacantes dans les places des Pays-Bas, dont le général anglais venait de s'emparer; mais Marlborough n'en tint aucun compte, et le ministre autrichien retourna à Vienne sans avoir rien obtenu ni pour lui ni pour son souverain. Ce fut néanmoins à cette époque que ce prince lui fit don de la seigneurie de Schœrding et qu'il lui conféra l'ordre de la Toison d'or. Il l'envoya peu de temps après complimenter le roi de Pologne Stanislas, sur son avénement, et l'inviter à reconnaître pour roi d'Espagne l'archiduc Charles; ce à quoi se refusa le monarque polonais. Tant de mécomptes et d'échecs diplomatiques ne firent rien perdre à Zinzendorf de son crédit à la cour; et lorsque Charles VI devint Empereur, ce prince le confirma dans la possession de tous ses titres; il lui en accorda même de nouveaux, et le chargea de représenter l'Autriche aux conférences de Cambrai et d'Utrecht. Quelque peu de succès qu'eussent obtenu ses négociations dans des circonstances aussi importantes, son crédit n'en parut point altéré, et le prince Eugène s'affaiblissant de plus en plus, le comte de Zinzendorf le remplaça entièrement dans le maniement des affaires. Toutes les questions de politique et d'administration lui furent soumises, et ce fut lui qui décida successivement la guerre avec la Turquie et avec la France, la quadruple alliance, la sanction pragmatique, etc. Mais les résultats de ces importantes affaires n'ayant pas toujours été selon les vœux du public, le comte de Zinzendorf ne jouit pas d'une grande popularité. Cependant l'Empereur sembla lui conserver ses bonnes grâces jusqu'à sa mort; et Marie-Thérèse le confirma également dans ses emplois, mais il se retira des affaires lorsque cette princesse prit les rênes du gouvernement. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 8 février 1742.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), second

fils du précédent, né à Paris le 14 juillet 1699 ; au sortir de ses études visita plusieurs contrées de l'Europe ; il fut conclaviste du cardinal Cinfuegos en 1721, lors de l'élection d'Innocent XIII, devint en 1725 évêque de Raab en Hongrie, et deux ans après reçut le chapeau de cardinal. Membre du conclave de 1730, il seconda de tout son pouvoir les vues de l'Autriche et concourut à l'élection de Clément XII. Nommé en 1732 évêque de Breslau, il eut beaucoup à souffrir, lorsque le roi de Prusse envahit la Silésie ; mais, une fois le sujet de ce prince, il n'eut qu'à se louer de ses bons traitements et de sa confiance, qu'il acheta, il est vrai, par une docilité sans réserve, au risque de déplaire au pape. Il mourut le 28 septembre 1747.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né à Dresde le 29 mai 1700, était fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan de l'électeur de Saxe roi de Pologne, Auguste III. Il fut tourmenté, bien jeune encore, du désir d'être chef de secte ; car, n'étant qu'étudiant à Halle, il créa l'*ordre de la graine de moutarde,* qui avait pour emblème un *ecce homo,* avec ces mots : *Nostra medela.* A peine parvenu à l'âge des passions, il se livra à tous les genres de débauches. Cependant, en 1721, ayant donné asile dans le village de Berthelsdorf, à quelques descendants des anciens Moraves, persécutés dans leur pays, il revint à ses premières idées et fit sa propre affaire de l'affermissement de cette secte. Pour atteindre ce but, il n'épargna ni soins, ni dépenses ; il prêcha, il écrivit, il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique, et il envoya des missionnaires partout où il ne put se rendre lui-même. Frédéric de Wattewille et Auguste-Gottlieb Spangenberg furent ses disciples et ses apôtres zélés. En 1727, il mit en ordre l'ancienne liturgie des Moraves, et trois ans plus tard il dressa l'acte de leur union avec les fanatiques de Himbach. En 1752, il alla convertir le Groenland. Ce fut alors qu'il confia l'administration de ses biens à sa femme, renonça à toute fonction publique, pour ne plus s'occuper que de son œuvre de prosélytisme. Il mourut à Herrnhut le 9 juin 1760. On a de lui des *Sermons,* un *Catéchisme,* des *Cantiques,* etc. Sa *Vie* a été écrite par Auguste-Gottlieb Spangenberg, Barby, 1777, in-8° ; et Duvernoy en a publié une autre en 1793. (Voyez l'*Histoire des sectes religieuses,* par Grégoire, I, p. 265.)

ZINZERLING (Jean), philologue, connu sous le nom de *Jodocus Sincerus,* né dans la Thuringe vers 1590, étudia la jurisprudence, visita la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, remplit ensuite à Lyon l'emploi de correcteur d'imprimerie, et mourut vers 1618. Nous citerons de lui : *Criticorum juvenilium promulsis, in quâ plura Ciceronis, Taciti, Ovidii,* etc., *loco notantur, emendantur,* etc., Lyon, 1610, in-12 ; reproduit par Sminck dans le *Syntagma criticum,* Marbourg, 1717, in-4° ; *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum,* Lyon, 1612, in-12, avec un *Appendix de Burdigalâ,* ibid., 1616, in-12.

ZINZINE ou **ZINZINUS** fut élu par une partie du peuple, pour succéder à Paschal Ier, en 824, tandis que la noblesse nommait Eugène II. Lothaire, fils de l'empereur Louis le Débonnaire, ayant appuyé l'élection de celui-ci, la fit prévaloir. Zinzine est désigné comme antipape par Lenglet-Dufresnoy qui écrit mal *Zizime.* Fleury dit bien qu'Eugène II eut un concurrent, mais il ne le nomme pas. Onuphre, Ciaconius, etc., disent qu'Eugène II avait eu un concurrent nommé *Zinzinus,* qui fut élu par un petit nombre de personnes ; mais le parti des nobles, qui était pour Eugène, l'emporta et Zinzinus fut contraint d'abdiquer. Baronius rapporte le même fait. Il paraît, au reste, que Zinzinus ne se distingua par aucun acte mémorable.

ZIPE. *Voyez* **ZIPÆUS.**

ZIPPE (Augustin), abbé des bénédictins de Braunau, né en 1746 à Mergenthal en Bohême, mort dans les dernières années du 18e siècle, avait rempli plusieurs fonctions ecclésiastiques. Nous citerons son écrit *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (allemand), Prague, 1784, in-8°.

ZIRARDINI (Antoine), jurisconsulte, né à Ravenne en 1725, porté par son goût vers les recherches historiques et l'ancienne jurisprudence, y fit de rapides progrès. Par attachement pour sa ville natale, où il remplit plusieurs fois avec honneur la charge de podestat, il refusa les chaires de droit que lui offraient les académies de Parme et de Pavie. Il mourut en 1784. Nous citerons de lui : *Imperator. Theodosii Junioris et Valentiniani III novellæ leges cæteris antejustinianæis quæ in Lipsiensi anni 1745, vel in anterioribus edit. vulgatæ sunt, addendæ,* Faenza, 1766, in-8°. Ce savant, qui avait été au moment de publier une nouvelle édition des *Hist. ravennat.* de Jérôme Rossi, consigna ses recherches dans un écrit intitulé : *Degli antichi edifizi di Ravenna libri II,* ibid., 1762, in-4°. Son *Éloge,* suivi de la liste exacte de ses ouvrages, a été publié par le chanoine Gheradini, Rome, 1786, in-8°.

ZIRNGIBL (Romain), prévôt des bénédictins de Haindling, et ensuite prieur de l'abbaye princière de Saint-Emmeran à Ratisbonne, né le 25 mars 1740 à Teyspach en Bavière, mort dans les premières années du 19e siècle, a laissé plusieurs *dissertations,* notamment une *Sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, des différentes époques de leur gouvernement, des personnes de leur maison, et de leurs actions,* couronné par l'Académie des sciences de Bavière, et insérée dans les *Mémoires* de cette compagnie, t. Ier, 1779, in-4°.

ZISKA (Jean), fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres de religion dont l'Allemagne fut le théâtre au 15e siècle, naquit en Bohême, vers 1380. Sa famille était noble, et portait le nom de Trocznow. *Ziska,* suivant l'usage du temps, était un sobriquet, qui, dans l'idiome du pays, signifie *le borgne,* et qui fut donnée à Jean lorsqu'il eut perdu un œil dans les combats. Il avait été élevé comme page à la cour de Venceslas ; et il prit de très-bonne heure le parti des armes. Venceslas étant mort en 1419, l'empereur Sigismond, son frère, voulut faire valoir ses droits sur la couronne de Bohême. Un parti considérable et puissant s'éleva contre lui. C'était celui des disciples de Jean Huss, qui ne pouvaient pardonner à ce prince d'avoir fait brûler le chef de leur secte, au concile de Constance, malgré le sauf-conduit qui lui avait été solennellement donné. Ils le déclarèrent ennemi de la religion et de l'État. Les Hussites ne tar-

rent pas à proclamer solennellement général Jean ka, qui, en peu de mois, réunit et disciplina une mée formidable, et fit soulever toute la Bohême. Sigis-ond s'avança contre les révoltés, à la tête de troupes mbreuses et aguerries; et il mit le siége devant Pra-e. Ziska l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, le battit complétement. L'Empereur ne dédaigna pas rs d'entrer en négociation avec lui. Les Hussites ob-rent des priviléges et des garanties; et, par suite de s concessions, Sigismond fut couronné roi de Bohême. ais bientôt les hostilités recommencèrent. Ziska porta s armes jusqu'en Autriche et en Hongrie. Il perdit, au ége de Raab, l'œil qui lui restait, et n'en continua pas oins de diriger la guerre, tant était grande la confiance u'on avait en sa capacité et en son dévouement! Sigis-ond ayant profité de l'absence de ce chef pour reprendre supériorité en Bohême, Ziska marcha droit à lui. Il tteignit à Aussig sur l'Elbe; et il lui tua 9,000 hom-es. Cette victoire rendit les Hussites, maîtres du oyaume. Leur général déploya dès ce moment, une fé-ocité qui ternit ses exploits. Le fer et la flamme dé-oraient tout sur son passage. Les églises et les monas-ères d'hommes et de femmes étaient particulièrement n proie à ses fureurs. Le fanatisme des nouveaux sec-aires et l'espoir du pillage grossissaient chaque jour son rmée. Enfin la terreur que répandait le nom de Ziska devint telle, que Sigismond, le voyant maître de Prague, et désespérant de pouvoir rentrer en Bohême par la force des armes, lui envoya des plénipotentiaires, char-gés non-seulement de traiter de la paix, mais même de le reconnaître pour vice-roi perpétuel de Bohême, avec le droit de nommer à tous les emplois, et de percevoir les tributs. Enflé de ses succès, le chef des rebelles se montra d'abord assez peu disposé à écouter les propositions de son souverain. Mais ennuyé d'avoir à conduire un parti que son penchant pour l'état républicain empêcherait bientôt d'obéir aussi ponctuellement à ses ordres, et trouvant moins de danger à se fier aux promesses de l'Empereur, qui était son maître, que de s'exposer au caprice de 50,000 rebelles, il accepta des conditions *déshonorantes pour la majesté impériale et pour la répu-blique chrétienne,* comme le dit Æneas Sylvius, condi-tions offertes par un monarque, qu'il avait vaincu huit fois en bataille rangée. Ziska eut assez d'autorité sur les Hussites pour les obliger à prêter un nouveau serment à Sigismond. Mais comme il allait trouver ce prince, pour lui donner des assurances de sa fidélité, il fut at-taqué de la peste, et cessa de vivre, le 11 octobre 1424, au château de Priscon. Le parti de cet habile et hardi capitaine ne mourut pas avec lui. Après sa mort les Hussites se divisèrent en deux corps. L'un prit le nom de *Thaborites,* et choisit pour général Procope le Grand. L'autre se fit appeler le parti des *Orphelins.* Ne jugeant personne digne de succéder à Ziska, ils élisaient tous les ans un nouveau chef, dont l'autorité était toujours absolue, excepté les jours de bataille, qu'ils obéissaient à un autre Procope, surnommé *le Petit.* Ils n'observèrent pas longtemps l'accommodement que leur chef le plus fameux avait fait avec l'Empereur. On a rapporté, et beaucoup d'écrivains ont répété, qu'avant d'expirer, Ziska avait ordonné que l'on fit un tambour de sa peau, parce que le son de cet instrument aurait la vertu d'in-timider et de mettre en fuite les ennemis. Voltaire n'a pas dédaigné, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et dans ses *Annales de l'empire,* d'adopter cette tradition.

ZITTARD ou **ZITTARDUS** (MATHIAS VON), prédi-cateur allemand, était né dans les premières années du 16e siècle, à Aix-la-Chapelle, d'une famille originaire de la petite ville du duché de Juliers, dont il porte le nom. On l'a confondu quelquefois avec un de ses compatriotes (Mathias Aquensis), professeur de théologie à Cologne, et auquel on doit divers traités de controverse. Il em-brassa la règle de Saint-Dominique, vers 1520, à Aix-la-Chapelle, et, après avoir achevé ses cours avec suc-cès, obtint de ses supérieurs la permission de visiter les principales académies de l'Allemagne et des Pays-Bas, pour se perfectionner par les leçons des plus habiles professeurs. Devenu docteur en théologie, il se distingua par ses talents pour la chaire. L'empereur Ferdinand Ier le nomma son aumônier ou chapelain, avec un traite-ment considérable. Après la mort de ce prince, il remplit les mêmes fonctions à la cour de Maximilien II, et mou-rut à Vienne, vers 1571. On a de lui : *Concio de suppli-catione seu processione cum gestatione sacro-sanctæ eucha-ristiæ,* Venise, 1567; des *Prières* ou méditations sur les épîtres et les évangiles de l'année, Cologne, 1567, en allemand; des *Homélies,* au nombre de 27, *sur la pre-mière épître de saint Jean* (allemand), Cologne, 1571, in-fol.; deux *Oraisons funèbres de l'empereur Ferdi-nand Ier,* à la suite de l'ouvrage précédent.

ZITTARD (LÉONARD VON), frère du précédent, prit, à son exemple, l'habit de Saint-Dominique, et après avoir professé la théologie dans plusieurs couvents de son ordre, fut choisi par l'archevêque de Mayence, pour l'aider dans l'administration de son vaste diocèse, puis il fut créé son suffragant sous le titre d'évêque de Mysie.

ZITTARD (HERMAN), dominicain, fit ses études à Cologne, où il prit l'habit religieux, et professa la théo-logie. Il florissait vers 1408. On lui attribue le *Manuale confessorum,* ouvrage en vers. Voyez la *Biblioth. Prædi-catorum* des PP. Quétif et Échard, et les *Mémoires* de Paquot, *pour l'Histoire littéraire des Pays-Bas.*

ZIZANIA (LAURENT), archiprêtre à Koretz en Vol-hynie à la fin du 16e siècle, est auteur de la première grammaire slavonne proprement dite qui ait été publiée. Elle a été imprimée à Wilna en 1596, avec l'addition de prières et d'un vocabulaire des dialectes slavon et russe. On doit en outre à Zizania un *Catéchisme* en lan-gue lithuanienne, qui, examiné et abrégé par le clergé de Moscou, a été imprimé dans cette ville en 1627.

ZIZIANOW (PAUL DIMITRIEWITCH), prince géorgien et général russe, était de la famille des *Tsitsi-tchwili,* une des plus anciennes de la Géorgie, et dont le patrimoine était la province *Sa-Tsitsiano,* située au nord-ouest de Tiflis, sur la rive droite du Kour. Il entra de bonne heure au service de la Russie. Cette puissance s'étant emparée en 1800 de la Géorgie, et en ayant fait une de ses provinces, elle fut obligée d'y entretenir des troupes suffisantes pour la conserver; Zizianow, fait en 1803 commandant de cette armée, se rendit à Tiflis, où

Marie, épouse du dernier roi de Géorgie, et fille du prince George Tsitsianow, restait encore avec ses enfants. Soit que la Russie crût peu important d'éloigner une femme, soit qu'elle eût égard au vif désir que cette reine témoignait de finir ses jours dans son pays natal, on avait toléré sa résidence en Géorgie. Cependant peu satisfaite de cette faveur, et craignant qu'on ne la lui continuât pas longtemps, la princesse cherchait à se soustraire au pouvoir des Russes et à assurer son séjour dans le pays qui l'avait vue naître, par un projet d'évasion qu'elle formait dans le silence. Mais le prince Zizianow surveillait sa conduite et épiait ses moindres mouvements. Connaissant son caractère décidé et entreprenant, il conseilla à son gouvernement de l'éloigner de la Géorgie; et, en attendant que l'ordre lui en fût donné, il ne négligea aucun moyen de s'assurer de sa personne. Les Pchawi et les Touchi, peuplades géorgiennes, qui habitent vers les sources du Iori, au nord-est de Tiflis, très renommés par leur bravoure, avaient dès longtemps le privilége de composer la garde des rois de Géorgie, et ils avaient toujours conservé beaucoup d'attachement pour la famille royale. Sollicités par Marie, qui méditait sa fuite, ou ayant conçu eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au sein de leurs montagnes, ils s'occupaient avec ardeur des préparatifs de son évasion; mais le prince Zizianow, instruit de tout, fit échouer ce projet, et chargea le général Lazerew de faire partir la reine pour la Russie sous une escorte militaire. Ce général, qui était un ancien sujet de la princesse, ayant voulu user de violence pour la faire partir, fut tué d'un coup de poignard que lui porta la princesse elle-même; et ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on put la mettre en route. Au mois de mai 1803, Zizianow envoya une expédition contre les Lesghi de Tchar et de Belak'han, qui occupent un pays montagneux, mais fertile et riche, à la frontière orientale de la Géorgie. Cette expédition eut peu de succès; les Russes furent battus et perdirent beaucoup de monde. A la nouvelle de cette défaite, Zizianow menaça les Lesghi de venir à la tête d'un corps considérable dans leur pays, et d'y mettre tout à feu et à sang. Épouvantés de cette menace, Tchar et Belak'han se soumirent et promirent un tribut en soie écrue, qu'ils ont acquitté depuis très-régulièrement. Au mois d'août de la même année, Zizianow fit chasser les Lesghi, qui, à la solde de la Turquie, faisaient des incursions fréquentes dans les districts de Thrialethi, Tsalk'i et Djawakhethi, sur la frontière du pachalik d'Ac-khal-tsikhé. Djawat, kan de Gandja, ancien fief des rois de Géorgie, avait jusqu'alors refusé de reconnaître la suprématie de la Russie. Pour le punir, Zizianow se mit en marche contre lui à la tête de 3,000 hommes, et prit d'assaut Gandja, le 15 janvier 1804. Djawat-Kan avait combattu de la manière la plus courageuse; il fut tué à coups de baïonnette. On dit que le général russe avait défendu de le prendre vivant, pour ne pas mettre son gouvernement dans la nécessité de lui faire une pension. La ville fut pillée et presque rasée. Au mois d'avril de la même année, Zizianow fit une expédition contre l'Imerethi, pour soumettre cette contrée à la domination russe. La Mingrélie s'était déjà soumise en 1803, et elle fut occupée par les Russes en 1804. Le 12 mai le prince s'éloigna de Tiflis, pour marcher contre la ville persane d'Erivan. Son armée se composait de 5,000 hommes. Arrivé au célèbre couvent arménien d'Etchmiadzin, il y campa et fut attaqué par 15,000 Persans, sous la conduite d'Alexandre, l'un des fils du dernier roi de Géorgie, lequel s'était retiré auprès du schah. Ce prince fut repoussé à plusieurs reprises; les Russes passèrent, le 26 juin, le Sanghi près d'Érivan, et s'emparèrent du camp persan, et de 60 sambourek, ou petits canons portés sur des chameaux. Le 2 juillet, Zizianow commença le blocus d'Érivan, mais les assiégés se défendirent avec valeur; l'armée persane, s'étant présentée pour les secourir, fut repoussée avec une perte considérable. Cependant Zizianow, dont les forces n'étaient pas suffisantes pour livrer l'assaut, et qui manquait de vivres, se vit forcé de lever le siége et de se retirer pour gagner la Géorgie, où il arriva, après avoir perdu beaucoup de monde. Au mois d'octobre 1804, il fit une expédition plus heureuse contre les Ossètes du district de Djaukom, dans le nord de la Géorgie, qui avaient détruit un régiment russe, lequel se dirigeait par leur pays pour arriver en Géorgie. L'année suivante, il marcha contre Noukhi, capitale du pays de Chak'hi, s'en empara et y établit Djafar-kouli-kan, comme vassal de la Russie. Au mois de juillet, Zizianow se rendit dans le Karabagh, et négocia la soumission d'Ibrahim-kan, prince de ce pays. Il marcha ensuite sur Bakou. Le kan, se voyant trop faible pour résister aux Russes, prit le parti de faire assassiner leur chef, dans une conférence à laquelle il l'avait appelé, pour convenir des conditions de la paix. Des Arméniens que leur religion et leur intérêt attachent à la Russie, trouvèrent moyen de faire prévenir le prince Zizianow du piége dans lequel on cherchait à l'attirer; mais il répondit que personne n'oserait porter la main sur lui, et se rendit au lieu indiqué, où il périt victime de son imperturbable courage. A peine cet assassinat fut-il consommé, que les habitants de la ville, craignant la vengeance de la Russie, se révoltèrent contre leur kan qui n'eut que le temps de s'enfuir en Perse. Le corps de Zizianow fut porté à Tiflis, et enterré dans l'église cathédrale.

ZIZIM, ou plus exactement **DJEM** ou **DJIM**, prince ottoman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, était fils du sultan Mahomet II. Il naquit le 21 safar 864 (17 décembre 1459), et n'avait que 10 ans lorsque son père lui donna le gouvernement de Kastamouni, dans l'Anatolie. En chaban 879 (1475), après la mort de son frère Moustafa, il passa au gouvernement de la Caramanie, pays conquis depuis 7 ans par Mahomet II. Il résida 6 ans à Konieh, et s'y distingua par plusieurs actions de bravoure. Ce fut là qu'il apprit la mort du sultan, son père, l'an 886 (1481). Le grand vizir Nichandji-Mehemed-Pacha, qui était dans les intérêts de Djem, et qui aurait voulu lui procurer le trône au préjudice de Bayézid (Bajazet II), son frère aîné, lui expédia un courrier pour l'informer de cet événement, et l'invita à venir sans délai à Constantinople avant l'arrivée de Bajazet. Mais Nichandji fut massacré par les janissaires : le courrier fut intercepté et assassiné par les partisans de Bajazet; et Korkoud, fils de celui-ci, fut reconnu sans opposition pour lieutenant de

sultan légitime, son père, jusqu'à ce que ce dernier fût venu ceindre le turban impérial à Constantinople. Djem prêta trop facilement l'oreille aux discours de quelques malveillants qui lui persuadèrent qu'il avait plus de droits au trône que son frère, celui-ci étant né avant que leur père y fût monté, et qu'il devait au moins partager l'empire avec lui. Il leva une puissante armée, s'empara de Brousse, et s'avança jusqu'à Scutari, d'où il envoya proposer à Bajazet de se contenter de la Romélie et de lui laisser l'Anatolie. Le refus du sultan fut le signal de la guerre. Djem livra bataille à son frère, sur les bords du Yeni-Tcheber; d'abord vainqueur, il fut trahi par un de ses généraux, et la plus grande partie de ses troupes passa sous les étendards de son rival. Trop faible alors pour résister, il prit la fuite et revint en Égypte avec sa famille. Il fit le pèlerinage de la Mecque et de Médine, et fut de retour au Caire le 21 moharrem 887 (11 mars 1482). Les lettres pressantes de plusieurs émirs qui l'invitaient à revenir en Turquie, les conseils et les secours du sultan d'Égypte, Caït-Bey, le déterminèrent à tenter encore une fois le sort des armes. Il reparut en Caramanie; et, secondé par ses partisans, il assiégea Konieh. Mais vaincu dans une seconde bataille, proscrit, errant de caverne en caverne, suivi d'un petit nombre d'amis attachés à son sort, il résolut de se sauver par mer chez les chrétiens, et de revenir ensuite en Romélie pour y disputer le trône à son frère. Djem députa deux de ses officiers au grand maître de Rhodes, pour le prier de favoriser l'exécution de ce projet. Pierre d'Aubusson s'y engagea par un traité. Sur la foi d'un sauf-conduit, le prince ottoman se jeta dans un bateau à travers mille périls, et alla joindre une galère chrétienne qui le conduisit à Rhodes, le 14 djoumadi 1er 887 (30 juin 1482). Il y fut reçu avec beaucoup d'honneurs, et logé dans un vaste palais. Il envoya sur le continent Aly-Bey, son beau-père, pour en ramener sa famille et ses bagages; mais l'impatience d'être longtemps sans en recevoir de nouvelles le fit tomber dans un noir chagrin. Dans cet intervalle, le ressentiment de Bajazet poursuivit dans Rhodes son malheureux frère. On a dit que ses émissaires avaient pénétré dans l'île avec le caractère de négociateurs, et que Djem n'échappa à leurs poignards que par la surveillance et la générosité du grand maître; mais il est certain que les menaces et l'or du sultan, qui exigeait l'extradition de son frère ne furent pas sans effet. Un traité honteux, conclu entre le grand maître et le renégat Messih-Pacha, ambassadeur de Bajazet, stipula une paix perpétuelle avec les chevaliers, et le paiement d'un subside annuel de 40,000 écus d'or, à condition qu'ils garderaient soigneusement le frère de son maître. Ce traité fut exécuté de part et d'autre. On trompa Djem, en lui persuadant qu'il devait se rendre en France, pour gagner la Hongrie, d'où il lui serait plus facile de rentrer dans l'empire ottoman, et l'on promit de lui envoyer son beau-père et sa famille, dès qu'ils seraient arrivés. Le prince fut embarqué, le 1er septembre 1482, avec 30 personnes de sa suite, et 20 esclaves musulmans, rachetés par lui, sur le même vaisseau qui l'avait amené à Rhodes. Il fut confié aux soins ou plutôt à la garde du commandant Gui de Blanchefort. Pendant la traversée, on le descendit à fond de cale avec ses gens, pour le soustraire aux regards de l'équipage d'une chaloupe vénitienne, qui était venue reconnaître le bâtiment. Après six semaines de navigation, le prince aborda dans un port de Savoie, probablement Villefranche, d'où il fut conduit à Nice. Il témoigna alors le désir de se rendre en Hongrie afin de passer en Romélie. On allégua, pour gagner du temps, qu'il fallait la permission du roi de France. L'officier qu'il chargea d'aller la demander fut abandonné en route par ses gardes et retenu prisonnier; Djem l'attendit en vain quatre mois : mais ce malheureux prince n'était pas au terme de ses traverses. Firenk Soliman, le seul de ses officiers qui pût lui servir d'interprète, et celui-là même qui avait négocié le traité avec Pierre d'Aubusson, rendait compte de tout à son maître, et ne pouvait manquer de découvrir la trahison dont il était victime. On lui supposa quelque crime pour le faire mourir. Le prince ne parvint à le délivrer des mains des chevaliers, qu'en promettant de le faire punir, et en lui fournissant les moyens de s'évader. C'était tout ce qu'on voulait. Pour charmer les ennuis de sa résidence forcée à Nice, Djem fit des vers sur cette ville. La peste ayant ravagé les environs, on le fit partir le 24 janvier 1483; il s'arrêta d'abord à Exiles; puis on le conduisit par Saint-Jean de Maurienne et Chambéry, au château de Rumilly, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes : il y arriva le 20 février. Pour l'engager, en apparence, à s'assurer des bonnes dispositions du roi de Hongrie, on le débarrassa de deux de ses officiers dont il n'entendit plus parler. Djem recevait dans ce château les visites des seigneurs voisins; celle que lui fit, en revenant de la cour du roi de France, son oncle, le duc de Savoie, Charles Ier, et l'intérêt qu'il sut inspirer à ce jeune prince lui attirèrent de nouvelles persécutions. Les chevaliers découvrirent ou feignirent de croire que le duc voulait favoriser son évasion, et, sous ce prétexte, ils embarquèrent Djem sur l'Isère, lui firent descendre cette rivière et le Rhône jusqu'à Lyon, et le conduisirent au Puy en Dauphiné. La mort de Louis XI fournit aux chevaliers l'occasion d'employer la force pour priver le prince ottoman de 29 de ses gens : on les dirigea sur Aigues-Mortes, où on les embarqua, et ils abordèrent à un port voisin de Nice. Ils y furent joints par un envoyé du sultan, lequel revenait de Savoie, sans avoir pu obtenir la permission de communiquer avec le frère de son maître, et qui mit à la voile avec eux pour Rhodes, d'où il se rendit à Constantinople. Deux mois après, on transféra Djem dans un autre château, puis encore au bout de deux mois dans celui de Sassenage. Là il reçut de douces consolations. Le gouverneur avait une fille parfaitement belle qui devint amoureuse du prince, et il y eut entre les deux amants correspondance épistolaire et rendez-vous secrets. Ce fait qui paraissait inventé à plaisir, parce qu'il n'était rapporté que dans un ouvrage romanesque, intitulé *Zizime, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage*, histoire dauphinoise, par L. A. A., Grenoble, 1673, in-12, se trouve constaté dans les Annales ottomanes de Saad-eddyn. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'on arracha le prince musulman d'un séjour où il oubliait ses malheurs et ses projets ambitieux. Emmené au château de Bourganeuf, en

Auvergne, patrimoine de Pierre d'Aubusson, il fut successivement transféré dans celui de Monteil, qui appartenait au frère du grand maître, puis dans celui de Moretel. Son séjour dans chacune de ces prisons ne fut que de deux mois : mais il passa deux ans dans celle de Bois-l'Ami, forteresse située au milieu d'un grand lac, où il fut détenu avec plus de rigueur. Le désir de recouvrer sa liberté le détermina à faire évader deux de ses gens qui, sous le costume chrétien, se rendirent auprès de Pierre II, duc de Bourbon, qu'ils intéressèrent en faveur du malheureux fils de Mahomet. Cependant le grand maître de Rhodes, à qui le secrétaire de Djem avait vendu plusieurs blancs-seings de ce prince, trompait les souverains de l'Europe en leur persuadant qu'il était libre, et que c'était de son plein gré qu'il restait avec les chevaliers. Il abusa par cet indigne stratagème la mère de Djem et le sultan d'Égypte, qui lui envoyèrent 20,000 florins, pour les frais du prochain retour de ce prince en Asie. Toutefois le pape Innocent VIII, Mathias Corvin, roi de Hongrie, et Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, ayant écrit de concert au grand maître, pour qu'il fournit au fils de Mahomet les moyens de rentrer dans l'empire ottoman, à la première occasion favorable, d'Aubusson ne put résister à leurs instances; mais il n'y consentit qu'à condition qu'on lui donnerait 10,000 florins, et qu'on n'entreprendrait rien pour le rétablissement du prince ottoman, sans lui en faire part. De son côté, Charles VIII, roi de France, sollicité par les mêmes souverains, écrivit d'un ton impérieux au grand maître, pour qu'il se rendit à leurs désirs. Mais le pape et le roi de Naples s'étant brouillés sur ces entrefaites, il ne fut plus question de la liberté de Djem. On le tira au contraire du château de Bois-l'Ami, pour le ramener à Bourganeuf, où il fut détenu plus étroitement dans une tour à sept étages qu'Aubusson avait fait bâtir exprès, et qu'on nommait *la Grosse Tour*. Cependant Houceïn-Bey, un des agents qu'il avait envoyés au duc de Bourbon, revint quelque temps après, avec une somme d'argent qu'il avait reçue de ce dernier, et s'étant introduit dans la prison du prince, il concerta avec lui le projet de son évasion. On convint que le premier jour où Djem aurait la permission de se promener, les musulmans de sa suite, feignant de jouer avec les douze gardes qui ne le quittaient jamais, leur enlèveraient leurs arbalètes, les tueraient et conduiraient leur maître dans un lieu où des chevaux devaient être préparés par Houceïn-Bey. Mais un traître révéla le complot. Le capitaine des gardes voulait faire passer tous les musulmans au fil de l'épée; il changea d'avis, sur la représentation qu'on lui fit qu'une mesure si rigoureuse et si générale apprendrait au roi de France qu'on l'avait trompé, et que le frère du sultan n'était pas libre. On se contenta de resserrer plus rigoureusement les captifs. Enfin, de nouvelles réclamations de la part du pape et du roi de Naples, qui s'étaient réconciliés, déterminèrent Charles VIII à envoyer Djem en Italie. Un seigneur de la cour, à la tête de 200 hommes, vint tirer le prince ottoman de sa prison, le 10 novembre 1487, et le conduisit à Marseille, puis à Toulon, où il fut embarqué pour Civita-Vecchia. Dès que le pape Innocent VIII eut appris son arrivée, il envoya son fils et quelques seigneurs au-devant de lui pour le conduire à Rome, où on lui fit de grands honneurs. Logé d'abord dans le palais du pape, il eut une audience solennelle où assistèrent les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Portugal, de Gênes, de Venise, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Bohême et de Russie. Innocent VIII déploya dans cette occasion tout le faste de la cour pontificale, et témoigna beaucoup d'intérêt au prince musulman, qu'il baisa au cou des deux côtés. Après lui avoir donné de grands festins pendant trois jours, il le reçut en particulier, le fit asseoir sur un fauteuil auprès de lui, et le questionna sur le motif de ses voyages dans l'Europe chrétienne. Djem, qui avait eu le temps d'apprendre à parler, à lire et à écrire la langue franque, répondit qu'il n'y était venu que sur la foi des traités, et dans l'espoir de se rendre en Romélie. Il raconta comment il était retenu prisonnier depuis sept ans, par la perfidie des chevaliers de Rhodes, et il supplia le pape de lui procurer les moyens d'aller retrouver en Égypte sa mère et ses enfants. L'émotion que le prince ne put cacher, en achevant ces mots, arracha des larmes au pontife. Mais la réception d'une lettre et d'un ambassadeur du sultan vint achever de détruire les espérances de Djem, et changer les bonnes intentions de la cour de Rome à son égard. Malgré les présents et la lettre amicale que Bajazet fit remettre à son frère par son envoyé, Moustafa-Aga, depuis grand vizir, celui-ci dit au pape que la tranquillité de l'empire ottoman exigeait que le frère du sultan vécût loin des contrées musulmanes; et le saint-père ne rougit pas d'acquiescer aux volontés du Grand Seigneur, en sacrifiant son hôte à ses propres intérêts. Un traité monstrueux fut conclu entre le chef de la religion catholique et celui de l'islamisme : l'un s'engagea à resserrer plus étroitement l'infortuné Zizim; l'autre à ne commettre aucune agression contre les États de l'Église. Cet arrangement dura trois ans. A la mort d'Innocent VIII en 1492, on remit Djem dans une prison plus sûre pendant la durée du conclave; mais, après l'élection d'Alexandre VI, on le ramena dans le lieu qu'il habitait antérieurement, et l'on continua de le garder avec la même surveillance. Cependant Charles VIII avait paru s'intéresser au sort du fils de Mahomet; mais des intrigues abominables avaient toujours empêché ces deux princes de se voir et de s'entendre. D'un côté, les ministres du roi de France lui dépeignaient Djem comme un musulman fanatique, un furibond, qui menaçait de se tuer si l'on tentait de le conduire à Paris; d'un autre côté, lorsque le frère de Bajazet demandait à être présenté au roi de France, pour se plaindre des vexations qu'on lui faisait essuyer, les chevaliers lui disaient qu'il serait dangereux pour lui de paraître devant un monarque qui avait les musulmans en horreur. Tout se découvrit au retour de l'officier français, qui, chargé d'accompagner Djem à Rome, avait conçu un sincère attachement pour ce prince, dont il sut apprécier les manières affables et obligeantes, et qui lui fit connaître les motifs qui l'avaient tenu éloigné de Paris. Charles VIII, instruit de la vérité par cet officier, chassa les ministres qui l'avaient abusé par leurs mensonges. Regrettant de n'avoir pas protégé le malheureux fils de Mahomet, il écrivit plusieurs lettres au nouveau pape, et lui envoya

même un ambassadeur, pour obtenir la liberté de son illustre prisonnier : mais Alexandre trouva toujours des prétextes pour ne pas acquiescer aux désirs du roi de France. Ici l'annaliste turc se trompe en attribuant la fameuse expédition de Charles en Italie au seul motif de mettre fin à la captivité de Djem ; mais il est d'accord avec les historiens français sur le projet qu'avait ce souverain d'employer utilement le frère de Bajazet dans la guerre qu'il méditait contre la Turquie. A l'approche du monarque français, le pape fit renfermer Djem dans le château Saint-Ange, où il se retira lui-même, lorsque Charles eut fait son entrée dans Rome. Il fut assiégé dans cette forteresse ; mais, au bout de vingt jours, une partie des murailles s'étant écroulées, ou, suivant l'historien turc, ayant été renversées, il fut forcé de signer, le 16 janvier 1495, un traité dont un des articles portait que Djem serait remis au roi de France. Mais Alexandre, qui voulait se venger de Charles VIII, et continuer à gagner les 300,000 ducats payés annuellement par Bajazet, avec lequel il était en correspondance depuis un an, eut recours à une perfidie, qui suffirait pour déshonorer la mémoire de ce pontife, déjà souillée de tant de crimes. Il envoya à la suite de l'armée française un barbier, émissaire peut-être du sultan, lequel, ayant eu accès auprès de Djem, lui fit la barbe avec un rasoir empoisonné. La tête du prince enfla prodigieusement ; et il tomba dans un tel état de marasme, qu'il fallut le mettre dans une litière. Le roi le fit soigner par les médecins les plus habiles, et il venait chaque jour s'informer de sa santé. Le mal fit des progrès rapides ; et le prince arriva mourant à Naples, où il expira, en prononçant la profession de foi musulmane, trois jours après l'entrée des Français dans cette ville, le 29 djoumadi 1er 900 (25 février 1495, et non pas le 24 février 1494, comme on l'a dit dans le *Journal asiatique*). La veille de sa mort il avait eu la consolation de recevoir une lettre que sa mère lui écrivait d'Égypte ; mais il n'avait pu ni la lire ni en entendre le contenu. De Hammer a donné le texte et la traduction d'une ghazel de Djem, dans le *Journal asiatique*, avec quelques détails sur le séjour de ce prince en France, qui ont fourni l'occasion à Garcin de Tassy de publier, dans le même journal, la traduction d'un fragment des Annales turques de Saad-eddyn, qui contient l'histoire de ce prince. Ces deux morceaux nous ont principalement servi pour rédiger la notice de Zizim, que nous avons complétée au moyen de la traduction manuscrite du même ouvrage par Galland. L'exactitude minutieuse de l'annaliste turc jette un grand jour sur un fait historique, dont plusieurs détails étaient encore problématiques. Suivant un historien grec cité par d'Herbelot, un fils de Djem se sauva d'Égypte à Rhodes, où il se fit chrétien, se maria, et eut deux fils et deux filles. Après la prise de Rhodes, en 1522, Soliman le Grand ayant trouvé ce prince et ses deux fils, les fit mourir, parce qu'ils refusèrent de retourner à la religion de leurs pères, et il emmena ses deux filles à Constantinople. Ainsi la maison ottomane aurait donné trois martyrs à l'Église.

ZOBEIDAH ou **ZEBD-EL-KHEWATIN** (*la Fleur des Dames*), princesse de la race des Abbassides, était en bas âge lorsqu'elle perdit son père Djafar, fils aîné du calife Al-Mansour, l'an 150 de l'hégire (767). Elle fut la seule épouse légitime du célèbre Haroun Al-Raschid, son cousin germain, qui parvint au califat l'an 170 (787). Cette même année, elle mit au monde Amyn, qui dès lors fut l'héritier présomptif de l'empire, quoique le calife eût de ses concubines d'autres enfants, entre autres Mamoun. Après la mort de son époux l'an 193 (809), elle eut le chagrin de voir qu'Amyn, qui avait perdu par son indifférence l'affection de ce prince, ne fut appelé qu'à partager l'empire. Plus tard, elle eut la douleur plus grande de voir Amyn perdre le trône et la vie par suite de sa conduite imprudente et injuste ; mais Mamoun, en succédant à son frère, laissa Zobeidah jouir des prérogatives de son rang. Elle continua de résider à Bagdad, où elle mourut l'an 216 (831). Cette princesse joue un plus grand rôle dans les *Mille et une Nuits* que dans l'histoire. D'ailleurs, on vante sa piété et sa libéralité ; on lui attribue généralement la fondation de Tebriez ou Tauriz, une des principales villes de Perse, l'an 175 (791-92).

ZOBEIDI (Abou-bekr-Mohammed), fils de Hasan, philologue de Séville ou de Cordoue, est connu surtout pour avoir mis dans un nouvel ordre et corrigé le dictionnaire arabe intitulé : *Kitab elaïn*, du célèbre grammairien Khalil, fils d'Ahmed. Zobeïdi mourut à Cordoue en 330 (941-42). Sylvestre de Sacy conjecture que l'auteur d'une histoire des jurisconsultes de Cordoue, nommé par Hadji-Khalfa *Abou-Bekr, fils de Zobeïdi*, et mort en 379 (989-90), est fils du même Zobeïdi.

ZOBOLI (Alphonse), astronome, né à Reggio, vers la fin du 16e siècle, s'attacha au système de Tycho-Brahé, et mourut, à ce que l'on croit, à Bologne vers 1640. Son principal ouvrage est un traité des comètes, intitulé : *Asicometologia, discorso intorno all' apparizione della nuova stella, o del corpo meteorologico che si videro circa alla fine del anno*, 1618, Bologne, 1619, in-4°.

ZOCCOLI (Charles), architecte, né à Naples, en 1718, servit d'abord dans le corps du génie, qu'il quitta, ne pouvant supporter les fatigues de l'état militaire, pour s'adonner à l'architecture. Ayant étudié la jurisprudence et publié un bon traité des servitudes, il fut chargé de régler les différends que fait naître si fréquemment le cours des eaux entre les riverains, et toutes ses décisions à cet égard furent regardées comme des oracles. Il remplit aussi la place de contrôleur des bâtiments de la ville de Naples, et mourut en 1771, laissant la réputation, sinon d'un grand artiste, au moins d'un architecte habile, dont toutes les constructions sont solides et agréables. On estime son traité d'hydraulique : *Della gravitatione de' corpi, e della forza de' fluidi*. (*Voy.* les *Mém. degli archit.* de Milizia, II, 347.)

ZOÉ, impératrice d'Orient, femme de Léon VI, ne fut d'abord que sa concubine. Sa beauté l'ayant fait remarquer par Léon, elle se défit par le poison de son premier mari, pour que rien ne mît obstacle à ses projets d'ambition. Léon, étant monté sur le trône, ne cacha pas son commerce avec Zoé, dont les vertus de l'impératrice Théophane faisaient encore ressortir les désordres. Cependant, à la mort de cette princesse, Zoé qui venait de sauver Léon des périls d'une conjuration ourdie contre sa vie, monta sans obstacle sur le trône. Elle

n'en jouit pas longtemps, et mourut 20 mois après. Pendant qu'on préparait ses funérailles, une main inconnue grava ces mots dans le cercueil même : « Malheureuse fille de Babylone ! » épitaphe qu'elle n'avait que trop méritée. Elle mourut en 893.

ZOÉ, *Carbonopsine*, 4e femme de l'empereur Léon VI, était petite-nièce du saint prêtre Théophane, le chronologiste que Léon l'Arménien fit mourir. L'empereur ne voulut épouser Zoé que pour avoir un héritier, et commença par en faire sa maîtresse, en attendant des preuves de sa fécondité. Elles ne vinrent qu'au bout de quatre ans ; Zoé mit au monde Constantin Porphyrogenète, et fut couronnée trois jours après le baptême de cet enfant. Cependant l'Église réprouva cette union, parce que les quatrièmes noces n'étaient pas alors permises par les canons. Il s'ensuivit des troubles religieux et la destitution d'un patriarche ; enfin le mariage fut consacré. Après la mort de Léon, en 911, Zoé fut chassée du palais par Alexandre, tuteur et oncle de Constantin. Mais le jeune empereur ayant, à force de larmes, obtenu, trois ans plus tard, le rappel de sa mère, elle ressaisit l'autorité, chassa tous ses ennemis, les remplaça par ses créatures, et gouverna avec assez de fermeté. Cependant de nouvelles intrigues ayant agité la cour du faible Constantin, Zoé finit par y succomber. En 919, Romain Lecapène, après avoir été son amant, la fit exiler, raser et confiner dans un cloître, où elle mourut dans l'obscurité.

ZOÉ, impératrice d'Orient, fille de Constantin VIII, et sœur de Théodora, épousa, en 1028, au refus de sa sœur, Romain Argyre. Elle était alors dans sa 48e année. Ce mariage qui parut d'abord irrégulier, puisque Romain était marié, et se voyait contraint de répudier sa femme, fut néanmoins conclu et consacré par l'ordre et même par les menaces de Constantin, trois jours avant sa mort. Romain monta sur le trône, et Zoé profita d'abord de son pouvoir pour persécuter sa sœur Théodora et la faire chasser du palais. Elle finit par s'emparer entièrement de l'esprit d'Argyre, écarta ou perdit tous ceux qui lui faisaient ombrage, et força même Théodora à s'enfermer dans un monastère. Romain, âgé de 60 ans, devint bientôt un époux importun pour une femme dont l'âge semblait accroître le penchant effréné à la volupté. Elle lia un commerce scandaleux avec un Paphlagonien nommé Michel, frère de l'eunuque Jean, chambellan du palais. Romain ferma les yeux sur ces désordres. Mais cette liberté ne suffit pas à la cruelle Zoé, elle voulut couronner son amant. Romain sentit bientôt les effets d'un poison lent, sa santé s'altéra, ses tourments devinrent insupportables ; mais, comme la force de son tempérament prolongeait son existence, ses eunuques dévoués à Zoé lui plongèrent la tête dans un bain, et ne l'en retirèrent que pour lui laisser rendre les derniers soupirs aux yeux de sa cour. Zoé feignit une vive douleur, et le lendemain contraignit le patriarche à l'unir à Michel qu'elle fit couronner. Cependant son ambition fut trompée, et Michel, gouverné par l'eunuque Jean son frère, écarta l'impératrice de la conduite des affaires, et la tint presque prisonnière au palais. Elle resta dans cette situation jusqu'à la mort de Michel, qui avant d'expirer la força de reconnaître pour son successeur, son neveu Michel Calafate. Zoé tenta d'abord de changer ces dispositions ; mais le poids des affaires effrayait son imagination voluptueuse ; et, par un caprice de femme, elle consentit à laisser régner Calafate. Il la récompensa en la chassant du palais. Le peuple se déclara pour Zoé, et ayant appris que Michel l'avait fait raser et enfermer, il se révolta. La ville et le palais furent livrés au plus affreux tumulte. Après trois jours d'une lutte sanglante, Michel fut déposé, et Zoé replacée sur le trône avec sa sœur Théodora. Le commencement du règne des deux princesses, jusque-là ennemies, et d'un caractère opposé, fut heureux, sage et ferme. Bientôt cependant Zoé, qui s'aperçut de l'ascendant de sa sœur, voulut, pour le contrebalancer, prendre encore un époux. S'étant souvenue de Constantin Monomaque, un de ses amants que Michel le Paphlagonien avait exilé, elle le manda à Constantinople et l'épousa. Du reste, Zoé lui permit d'installer dans le palais Sclérène, femme aussi belle qu'ambitieuse, qui partagea avec elle le droit de gouverner Monomaque. Cependant, en 1044, la haine que le peuple portait à Sclérène causa une émeute que Zoé et Théodora purent seules apaiser en se montrant aux fenêtres du palais. Zoé vécut encore dix ans, et mourut à l'âge de 74 ans. Constantin seul lui donna des larmes.

ZOEGA (GEORGE), célèbre archéologue, né le 20 décembre 1755 à Dahler (Jutland), perfectionna à Gœttingen ses études qu'il avait commencées à l'école d'Altona, visita les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, puis vint se fixer un moment près de son père aux environs de Tondern. Il accepta, en 1778, une place de précepteur, et la quitta bientôt pour voyager comme gouverneur avec un jeune gentilhomme. Avant de se mettre en route, il s'arrêta quelque temps à Gœttingen, où il revit Heyne, son maître, dont les avis décidèrent sa vocation archéologique. Il partit en 1780, et revint l'année suivante, après avoir seulement traversé l'Allemagne, parcouru quelques cantons de l'Italie, et séjourné un peu de temps à Rome, déjà l'objet de sa prédilection. La mort inattendue du père de son compagnon de voyage le rendit à son indépendance. Il retourna alors auprès de Heyne, dont il reçut une nouvelle impulsion vers l'étude de l'archéologie. Le ministre danois Guldberg le chargea d'abord de la classification et de la publicité des collections de médailles existantes à Copenhague, et lui fit ensuite entreprendre aux frais du roi, un voyage numismatique. Zoëga partit donc encore une fois en 1782. Il consacra quelques mois à explorer le riche musée de Vienne, et se lia dans cette ville avec le nonce Garampi, sous les auspices duquel, à son arrivée à Rome, l'année suivante, il fut introduit dans le palais de Borgia, depuis cardinal, qui devint pour lui un zélé protecteur. Ce fut quelque temps après qu'il épousa une jeune Italienne, dont il n'obtint la main qu'en embrassant le catholicisme. Depuis quelques années devenu sceptique, cette abjuration ne dut pas beaucoup lui coûter ; mais il la tint secrète ainsi que son mariage pour ne pas encourir les reproches de son père. Il s'était enfin décidé à quitter Rome, où il avait prolongé son séjour au delà du terme fixé par ses instructions ; il venait d'arriver à Paris, après avoir visité à la hâte la galerie grand ducale à Florence, lorsqu'il apprit la chute

de son protecteur Guldberg (1784). Il reprit le chemin de Rome, avoua son abjuration et son mariage au nouveau ministère de Danemark ; mais loin d'éprouver une disgrâce comme il le craignait, il fut maintenu dans sa position qui s'améliora même par sa nomination à la place d'interprète de la propagande pour les langues modernes. Malgré l'affaiblissement de sa santé et les embarras domestiques qui ne cessèrent de le tourmenter jusqu'à la fin de sa vie, il trouva le loisir et le courage de publier, en 1787, ses *Nummi ægyptii*, ouvrage qui avait exigé de longues études et qui fut bien accueilli des savants. Longtemps avant cette publication, il avait entrepris sur l'Égypte d'autres travaux conçus d'après un plan gigantesque. Son brillant début attira sur lui les regards de Pie VI, qui ayant résolu de reprendre l'œuvre interrompue de ses prédécesseurs, en faisant relever les obélisques qui gisaient encore sur le sol romain, le chargea d'en interpréter les figures et les hiéroglyphes. C'était là une œuvre qui n'était pas mûre; mais il faut reconnaître que l'archéologue danois entra tout d'abord dans une route beaucoup plus sûre que ses prédécesseurs, et se mit en possession d'un fait jusque-là généralement méconnu ; c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, roi de Perse, ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme. Il eut la sagesse de ne point s'aventurer dans les détails d'une interprétation impossible, et se borna à rédiger une immense compilation critique sur l'origine, le but et l'histoire des monuments appelés obélisques et de ceux qui s'en rapprochent : c'était poser la base de toutes les recherches ultérieures relatives à l'archéologie égyptienne. Ce livre ne parut qu'en 1800, sous ce titre : *De usu et origine obeliscorum*. L'auteur lui donna la date de 1797, et voulut dédier à la mémoire de Pie VI une publication qu'avait ordonnée ce pontife et qui n'avait été retardée que par les événements de la guerre. Pour se consoler des maux que déversa sur sa patrie adoptive l'invasion des Français, Zoëga avait eu recours à l'étude. Il eut d'ailleurs un moment d'enthousiasme, lorsqu'il crut voir ressusciter la république romaine sous les auspices des vainqueurs de Rome. Lors de la création de l'institut national romain, il fut attaché à la section d'histoire et d'antiquités. Dès les premiers temps de la guerre, il avait été investi des fonctions d'agent consulaire du Danemark, sans en avoir le titre. Zoëga manifesta le désir, en 1800, de revoir son pays natal. En 1802, il fut rappelé formellement par le roi de Danemark, en qualité de professeur à l'université de Kiel, avec d'assez grands avantages, tant pour lui que pour sa famille; mais il éprouva combien il tenait fortement au séjour de cette Rome qu'il avait cru vouloir quitter : il demanda délai sur délai, et enfin il obtint, en 1804, que les mêmes avantages qui l'attendaient à Kiel lui seraient assurés à Rome, et qu'il aurait, en outre, le titre de professeur, celui d'agent de S. M. Danoise, sans en remplir les fonctions. Il se livra dès lors à l'étude avec une nouvelle ardeur, dont les principaux résultats furent son *Catalogus codicorum copticorum musæi borgiani*, et ses *Bassirilievi antichi di Roma*. Le premier de ses ouvrages fut pour lui le sujet d'un procès avec les héritiers de Borgia et avec la propagande, dont il ne vit point la fin, mais qui fut jugé en faveur de ses enfants. Le second, pour lequel il s'était associé Piranesi comme collaborateur, sans compter le graveur Piroli, ne fut point achevé. Le 1er vol., grand in-4°, publié par livraison, fut terminé au mois de mai 1808; mais le 2e ne fut point complété, de sorte que les dernières planches parurent sans explication après la mort de Zoëga, arrivée le 10 février 1809. Les *Dissertations* détachées du savant danois ont été recueillies en 1817, avec divers fragments archéologiques, mythologiques, historiques, et publiées en allemand par Welker, sous le titre de *Vie de Zoëga*, 2 vol. in-8°. Ses manuscrits ont été transportés à Copenhague en 1811, et déposés à la bibliothèque royale. On en trouve une *notice* détaillée à la fin du recueil dont on vient de parler.

ZOELLNER (Jean-Frédéric), ministre protestant de Berlin, préfet du gymnase de cette ville, etc., né en 1753 à Neudamm, dans la Nouvelle-Marche, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1804, a laissé de nombreux écrits, tous en allemand, parmi lesquels on citera : *Histoire de l'Europe moderne*, 1783-93, 12 vol. in-8°; *Lettres sur la Silésie, sur Cracovie, Wieliczka, et sur le comté de Glatz, écrites dans un voyage fait en* 1791, Berlin, 1792-1793, 2 vol. in-8°, figures; *Voyage en Poméranie, dans l'île de Rugen*, etc., 1797, in-8°, figures.

ZOEMEREN (Henri de), savant théologien du 15e siècle, était né, vers 1420, dans une petite ville du Brabant, dont il prit le nom, suivant l'usage des savants de cette époque. Ayant achevé ses études à l'université de Paris, il y reçut le grade de docteur en théologie. Le cardinal Bessarion, légat du saint-siége à Vienne (1458-1460), l'appela près de lui, et le chargea d'abréger l'ouvrage d'Occam contre les hérétiques. En 1460, Zœmeren fut pourvu d'une chaire de théologie à Louvain; il devint ensuite chanoine de Saint-Jean de Bois le-Duc et doyen de la cathédrale d'Anvers. Dans une dispute qu'il eut avec un de ses collègues (Pierre de Rivo, professeur de philosophie), l'université de Louvain se prononça contre Zœmeren, et le déclara suspect d'hérésie. Il appela de cette sentence à Rome, où il se rendit, et se justifia complétement. A peine de retour à Louvain, il tomba malade, et mourut le 14 août 1472. On a de lui : *Epitome primæ partis dialogi Gul. Occam quæ intitulatur de hæreticis*, Louvain, Jean de Westphalie, 1481, petit in-fol.; *Epistolarum liber*, ibid., 1481, petit in-fol.: ce second volume est encore plus rare que le précédent. Aucun bibliographe n'en donne la description; et Lambinet lui-même n'en parle que d'après Vivier, dans son *Histoire des premiers établissements de l'imprimerie dans la Belgique* (année 1481). On cite encore de Zœmeren une *Lettre sur la prise de Constantinople par les Turcs ;* mais il paraît qu'elle est restée inédite. Voyez *Fasti academici Lovaniens.* de Valère André, p. 84.

ZOES (Henri), en latin *Zoesius*, jurisconsulte, né à Amersfort en 1571, professa la langue grecque et expliqua successivement les Institutes et les Pandectes à l'université de Louvain, et mourut le 16 février 1627. Son principal ouvrage est le suivant : *Commentarius ad digestorum seu pandectarum juris civilis libros*, souvent réimprimé. Les meilleures éditions sont celles de Lou-

vain, 1717, in-fol., et Cologne, 1730-37, 2 vol. in-4°.

ZOES (Nicolas), évêque de Bois-le-Duc, de la famille du précédent, né en 1564, mort à Louvain le 22 août 1625, fut un prélat pieux, instruit et zélé. On a de lui, en latin, la *Vie de J. Wenduwel*, Douai, 1598, in-8°.

ZOES (Gérard), jésuite, de la famille du précédent, né à Amersfort en 1579, mort à Malines le 21 septembre 1628, a traduit en flamand les ouvrages qu'il crut le plus utile de répandre dans les Pays-Bas. Parmi ces nombreuses traductions, presque toutes anonymes, il suffira de citer le *Traité de la dévotion à la sainte Vierge*, du P. Spinelli.

ZOHEIR, poëte arabe, contemporain de Mahomet, fut l'auteur d'une des 7 *Moallakah*, qu'il composa à l'âge de 80 ans. Ce poëme a été publié avec les autres *Moallakah* en anglais, accompagné du texte arabe en caractères latins, par W. Jones, Londres, 1782. M. E. Fr.-Ch. Rosenmüller l'a donné séparément en arabe, avec des scolies arabes, une traduction latine et des notes, Leipzig, 1792, et dans la 2e partie de ses *Analecta arabica*, Leipzig, 1826, avec les scolies de Zouzéni en entier, et quelques autres.

ZOILE, personnage trop fameux, dont le nom est devenu commun à tous les critiques envieux et passionnés, n'est connu que par des écrits contradictoires, dont il est impossible de faire sortir une vérité incontestable. Les amateurs de problèmes curieux, mais insolubles, trouveront sur ce grammairien, surnommé *Homeromastix*, ou *le Fléau d'Homère*, assez de données diverses dans les *Allégories* homériques, longtemps attribuées, peut-être mal à propos, à Héraclide de Pont, dans les livres de rhétorique et de critique d'Halicarnasse, dans Strabon (liv. VI), dans Plutarque (*Sympos.*, livre V; *Probl.*, livre IV; *L. de decem oratoribus*), dans Athénée (livres I, VIII et IX), dans Élien (*Hist. div.*, liv. XI, chapitre 10), dans Suidas, Vitruve, etc. Parmi ces auteurs, les uns le représentent comme un rhéteur ou grammairien recommandable; les autres le peignent sous les couleurs les plus odieuses. Ils assurent que tout son plaisir était de médire, et son unique occupation de travailler à se faire détester ; ils prétendent qu'il finit par se faire crucifier, ou lapider, ou brûler vif. Ces accusations sont au moins exagérées. Les uns le font naître à Amphipolis, les autres à Éphèse. Pour admettre tous les faits qu'on a racontés sur lui, il faudrait supposer qu'il naquit au plus tard vers l'an 400 avant notre ère, et qu'il vécut au moins jusqu'en 269, c'est-à-dire plus de 130 ans. Quelques-uns ont distingué deux personnages du nom de Zoïle; mais il n'existe aucun texte à l'appui de cette distinction hasardée. Zoïle, probablement né à Amphipolis, composa dans Athènes des livres de critique littéraire, et jugea sévèrement l'*Iliade* et l'*Odyssée*; ses observations publiées au 4e siècle avant notre ère, scandalisèrent par leur liberté ou leur hardiesse les savants de l'école d'Alexandrie, qui, sous Ptolémée Philadelphe, s'appliquaient à recueillir et à expliquer les poëmes d'Homère. Ils n'auront pas manqué de condamner la doctrine de Zoïle, et leurs anathèmes solennels, mal compris, mal exposés, se seront peu à peu transformés, aux yeux des peuples crédules, en des rigueurs exercées sur la personne même de l'Homéromastix. Les ouvrages attribués à Zoïle sont : 9 livres de *Remarques hypercritiques* sur le prince des poëtes; un *Discours* contre Isocrate; un *Examen de certains Dialogues* de Platon; une *Histoire d'Amphipolis*, en III livres; une *Histoire générale* depuis la théogonie jusqu'à Philippe, roi de Macédoine; un *Éloge des habitants de l'île de Ténédos*; un *Traité de grammaire* et une *Rhétorique*. Toutes ces productions nous manquent, sauf un mince fragment de la *Rhétorique*, conservé par Phébammon, et quelques lignes extraites plus ou moins fidèlement par les scoliastes. Il est fait mention de plus de 20 autres *Zoïle* dans les livres et les monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge. (*Voyez* Diogène de Laërce, VI, 37); saint Clément d'Alexandrie (*Strom.*, IV, 522); Plutarque (*Vie de Démétrius Poliorcètes* et 30e *Question grecque*), Josèphe (*Antiq. jud.*, livre XIII chapitre 20); Cicéron (*Ep. fam.*, livre XIII, chapitre 46); Martial, Galien (*de Antid.*, II, 13, et *de Medicam.*, IV 7), etc.

ZOLA (Joseph), théologien, né en 1739 à Concesio (État de Venise), fut d'abord bibliothécaire, puis professeur de morale et recteur à Brescia. Dépouillé de ces emplois en 1771, sous prétexte qu'il partageait la doctrine des jansénistes, il vint à Rome, y fut accueilli avec la distinction que méritaient ses talents et ses vertus, et obtint au collége Fuccioli une chaire de morale qu'il remplit jusqu'en 1774, époque à laquelle il fut appelé à Pavie. Il y fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique, puis recteur du collége Germanique-Hongrois. La direction qu'avait prise cette université, et qui, toute conforme aux principes sévères de Zola, était en opposition directe avec le système ultramontain ou *hildebrandisme*, la fit supprimer. A la mort de l'empereur Joseph II, Zola perdit sa chaire en 1791; mais, rappelé lors des conquêtes des Français, il fut fait professeur d'histoire, des lois et de la diplomatie. Dépouillé encore de cette place en 1799, par la suppression de l'université de Pavie, lorsque la cour de Vienne eut recouvré la Lombardie, il y fut rappelé après la bataille de Marengo. Admis en 1802 au collége des *Dotti*, il assista ensuite aux comices convoqués à Lyon sous les auspices de Bonaparte, et mourut à Concesio le 5 novembre 1806. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons son livre *de Rebus christianis ante Constantinum*, 1780, 8 vol. in-8°, ouvrage mis à l'*index* le 10 juillet 1797, ainsi que ses *Leçons théologiques*, 2 vol. in-8°. (Voyez l'*Éloge* de Zola, en italien, Pavie, 1807, in-8°.)

ZOLKIEWSKI (Stanislas), hetman ou général en chef des armées polonaises, sous Sigismond III, fut élève de Zamoyski, et l'un des premiers lieutenants de ce grand capitaine. Il naquit en 1547 dans la Russie Rouge, d'une famille ancienne, illustrée par ses exploits militaires et par les dignités dont elle avait été de tout temps revêtue. Son père, nommé aussi Stanislas, était palatin de la Russie Rouge, c'est-à-dire qu'il occupait dans cette contrée la première charge civile et militaire. Le fils, en qui la nature avait réuni tous ses dons, fut élevé avec le plus grand soin, et dès sa plus tendre jeunesse il possédait très-bien les anciens historiens et les auteurs classiques. Confié de bonne heure au grand Zamoyski, il le suivit dans ses expéditions militaires, et pendant la paix il en reçut des leçons de gouvernement et de politique. Le roi Étienne Battori, l'ayant bien vu

distingué, lui accorda un avancement rapide, et lui confia tous ses plans pour la guerre de Russie. Après la mort de ce monarque (1586), l'archiduc Maximilien entra en Pologne pour disputer la couronne à Sigismond III; Zamoyski, marchant contre le prince autrichien, confia l'aile droite de l'armée royale à Zolkiewski. Le général tomba sur les Impériaux avec une telle impétuosité, qu'il les culbuta entièrement sous les murs de Witzen, et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, quoiqu'il eût été grièvement blessé dès le premier choc. Sigismond lui accorda en récompense le bâton de *Hetman Polny*, ce qui répond à la dignité de major général, ou de premier lieutenant du général en chef. Après avoir chassé les Tartares de la Russie Rouge, Zamoyski donna ordre à Zolkiewski de marcher vers l'Ukraine, et de faire rentrer dans l'obéissance les Cosaques, qui, devenus auxiliaires de l'empereur Rodolphe II, se servaient des armes et des munitions que leur avait envoyées ce prince, pour ravager la Hongrie et la Russie Rouge. Zolkiewski les entoura et s'empara de leur camp (1596), où il saisit la correspondance que la cour d'Autriche entretenait avec eux, ainsi que les canons et les drapeaux qu'elle leur avait envoyés. Quatre de leurs chefs qui avaient exercé des cruautés contre des soldats polonais furent mis à mort. Un peu plus tard les Suédois étant entrés en Livonie, et la Pologne leur ayant déclaré la guerre, Zamoyski, malgré son grand âge et ses infirmités, prit le commandement de l'armée, et emmena encore avec lui Zolkiewski auquel il confia un corps d'élite chargé de marcher à l'ennemi pour le combattre. L'attaque fut vive et la bataille sanglante. Le chef des Suédois, Arnep, resta sur le champ de bataille, et Zolkiewski s'empara de son artillerie, de ses munitions et de la place de Weissenstein. Zamoyski, qui mourut peu de temps après (3 juin 1605), donna à son digne élève un grand témoignage d'estime en le nommant tuteur de son fils unique; mais il lui adjoignit pour collègue dans cette honorable fonction l'un des plus puissants magnats du royaume, le palatin Zebrzydowski, homme vain et ambitieux, qui ne tarda pas à se mettre à la tête d'une conjuration contre Sigismond. Zolkiewski, resté fidèle à ce prince, fut chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée royale à la bataille de Guzow (6 juillet 1607), où Sigismond obtint sur les révoltés une victoire complète. Les événements qui se développaient à la cour de Moscou appelèrent bientôt Zolkiewski sur un plus grand théâtre. Après la mort d'Iwan III, plusieurs aventuriers s'étant successivement emparés du trône des czars, et en ayant été ensuite expulsés par des soulèvements, Sigismond III crut devoir profiter de ces circonstances, et proposa à la diète rassemblée à Varsovie (1609) de déclarer la guerre à la Russie, ce qui fut accepté. Alors le monarque nomma Zolkiewski grand chancelier; lui donna le bâton de hetman, et le chargea de diriger les opérations militaires. S'étant aussitôt mis en campagne avec une armée de 29,000 hommes, celui-ci voulait aller droit à Moscou, effrayer le nouveau czar Vassili V, mal affermi sur son trône, prendre sa capitale, et réunir à la Pologne les provinces occidentales de la Russie: mais, en exécutant un tel plan, il aurait pu acquérir plus de gloire qu'il ne convenait aux desseins de la reine Constance, seconde épouse de Sigismond. Par l'influence de cette princesse, autant que par les intrigues des courtisans, le roi décida que l'on commencerait par assiéger Smolensk qui, selon lui, devait se rendre à la première sommation. Contre son attente, ayant trouvé la place en très-bon état, il envoya ordre aux princes Sapieha et à quelques autres magnats, qui s'étaient avancés jusqu'auprès de Moscou, pour soutenir le faux Démétrius II, de venir joindre l'armée polonaise sous les murs de Smolensk. Tout cela se faisait contre les avis de Zolkiewski, qui représenta en vain que c'était agir en faveur du czar que l'on voulait combattre. Moscou n'ayant bientôt plus rien à craindre, le czar Vassili réunit ses forces pour aller délivrer Smolensk. Outre les troupes russes, il avait 6,000 Suédois sous les ordres du comte de la Gardie et d'Édouard de Horn, 1,000 Français, commandés par Pierre de la Ville, et un corps de troupes allemandes. Cette armée, forte de 30,000 hommes, s'avançait sous les ordres du prince Démétrius Vassili, frère du czar, pour débloquer Smolensk. Zolkiewski prend aussitôt la résolution de marcher contre elle; et, ne pouvant supporter la pensée d'être attaqué dans ses lignes, il se met à la tête de 8,000 hommes d'élite, laisse le roi devant Smolensk avec le reste de l'armée, se dirige vers la route de Moscou, et atteint l'ennemi près de Kluszin (8 juillet 1610). Il l'attaque avec cette poignée de braves, le met dans le plus grand désordre, et se présente devant Moscou qui lui ouvre ses portes. Les habitants lui livrent le czar Vassili, les princes Démétrius et Iwan ses frères, proclament le jeune prince Vladislas, fils aîné de Sigismond, et lui prêtent serment de fidélité entre les mains de Zolkiewski. On promit pour le jeune prince qu'il embrasserait la religion grecque, qu'il n'emmènerait avec lui qu'un nombre déterminé de troupes polonaises, et que ces troupes se tiendraient à une certaine distance de Moscou. Le diplôme de l'élection fut remis à l'archevêque Philarète, métropolitain de Rostock, et au prince Vassili de Gallitzin, qui furent chargés de se rendre au camp devant Smolensk, près du roi, et de le prier de vouloir bien envoyer sans retard le prince Vladislas, pour occuper le trône des czars. Sigismond, loin de montrer de la joie d'un si heureux événement, reçut les députés avec hauteur, et donna même ordre de les jeter dans les fers. Dans cette occasion, le faible monarque n'agit évidemment que par l'influence de la reine Constance, qui, jalouse de Vladislas, fils d'Anne, sa sœur, et voulant faire tomber la couronne de Russie sur la tête de son propre fils, pressait le vieux Sigismond de garder cette couronne pour lui-même, et de ne point l'accorder à son fils aîné. Zolkiewski, indigné, laissa son corps d'armée sous les ordres d'un de ses lieutenants, et sous prétexte d'aller au-devant du jeune Vladislas, il se rendit à Varsovie, où il fut reçu en triomphe, et avec une pompe dont on n'avait point d'exemple en Pologne. Monté sur un char richement orné de trophées, il précédait d'autres chars où étaient assis le czar Vassili V, ses deux frères, Démétrius et Iwan, presque tous les membres du sénat russe, le patriarche de Moscou et un grand nombre de boyards. Le czar et ses deux frères, vêtus de robes de pourpre, portaient les marques de

leurs dignités. Il est impossible de se représenter l'ivresse des Polonais à l'aspect d'un cortége qui leur rappelait toute la gloire des anciens Romains. Après avoir traversé la ville, le triomphateur entra dans la salle où la diète était assemblée. Il présenta au roi et à la nation polonaise le souverain russe et les autres personnages que le sort des armes avait remis entre ses mains; et il prit ensuite sa place comme grand chancelier. Semblant oublier ce qu'il avait fait, ne disant pas un mot de ses exploits, il déplora en termes affectueux et touchants le sort de ceux qui, par les événements de la guerre, étaient tombés de si haut. Après la séance, il entra chez le roi, et lui dit franchement que tous les efforts de la valeur et de la sagesse venant échouer contre les intrigues de sa cour, il avait résolu de ne plus prendre aucune part à la guerre de Russie. Depuis que Zolkiewski avait quitté Moscou, la position du lieutenant qu'il y avait laissé était devenue extrêmement difficile. Les soldats, qui ne recevaient point de paye, et qui avaient un service très-difficile, faisaient entendre des murmures; et le mécontentement était encore beaucoup plus grand parmi les habitants. Ils ne parlaient qu'avec indignation du roi Sigismond, de sa hauteur et de sa politique, que rien ne pouvait expliquer. Des rassemblements secrets avaient lieu; et à un signal donné on avait sonné le tocsin, on avait pris les armes pour se jeter sur les Polonais. Le lieutenant, digne de son chef, sut ranimer le courage de sa faible garnison. Tombant sur les habitants, il les repoussa si vigoureusement, qu'ils laissèrent sur la place plus de 6,000 des leurs. La ville fut pillée, ainsi que le trésor des czars, d'où les Polonais enlevèrent le sceptre, la couronne et les autres insignes de l'autorité souveraine. Chargés de dépouilles, ces Polonais souillèrent leur gloire en mettant le feu à la ville de Moscou, qui, selon le témoignage des historiens, comptait alors 180,000 maisons, construites en bois. Tout devint la proie des flammes. La garnison sortit en plein jour, en bon ordre, et ravagea les domaines royaux. Moscou choisit un nouveau czar, Michel Fédor ou Théodore, fils de ce métropolitain que Sigismond avait jeté dans les fers. Enfin le monarque, ouvrant les yeux, envoya son fils Vladislas avec le général Chodkiewicz, pour reconquérir une capitale que Zolkiewski avait inutilement offert de lui remettre. L'armée polonaise s'avança jusque sous les murs de Moscou; mais elle ne put s'en emparer. Une paix honorable pour la Pologne fut conclue le 15 janvier 1619. Le principal article du traité portait que le jeune prince rendrait le diplôme de l'élection passé entre la nation russe et Zolkiewski. Vladislas, qui agissait avec franchise, fit en vain chercher cet acte dans les archives de la couronne. On croit que la reine Constance l'avait fait disparaître. Pendant ce temps, les relations étroites de Sigismond avec la cour d'Autriche avaient inquiété la Porte Ottomane. Bethléem Gabor, prince de Transylvanie, également mécontent du roi de Pologne, à qui il reprochait les secours donnés à l'Autriche et les obstacles apportés à son projet de s'emparer de la couronne de Hongrie, excitait les Turcs contre la Pologne. Gaspard Gratian, que la Porte avait nommé hospodar de la Moldavie, après les arrangements pris avec Zolkiewski, penchait intérieurement pour la Pologne. Il prévenait le roi des préparatifs que faisait la Turquie, et témoignait le désir sincère d'en secouer le joug, et de remettre de nouveau la Moldavie entre les mains de ses anciens maîtres. La Porte, instruite de cette intrigue, donna ordre à Skinder-Pacha d'entrer en Moldavie, et d'arrêter Gratian. A force de prières et de promesses, l'hospodar fit décider qu'on lui donnerait des secours; et Zolkiewski reçut ordre d'entrer en Moldavie, Gratian l'assurant qu'il viendrait le joindre à la tête de ses troupes. Le général polonais passa les frontières (1620), à la tête de 8,000 hommes, se confiant à sa fortune, à la valeur de ses soldats et aux secours que l'hospodar lui annonçait; mais celui-ci n'avait amené que 600 hommes de cavalerie, lorsque les Polonais virent fondre sur eux une nuée de Tartares et de Turcs. Zolkiewski fit tous ses efforts pour inspirer du courage à sa petite troupe; et elle repoussa vivement les premières attaques. Le lendemain, il fit venir tous les chefs de corps et leur annonça qu'il avait pris la résolution d'attaquer; que si l'issue de la bataille ne lui était point favorable, il ferait sa retraite pendant la nuit. Kalinowski, le prince Korecki et Nicolas Strus, qui depuis longtemps portaient envie à la gloire de leur chef, dirent hautement que l'on n'était point en mesure de combattre; et, pendant le reste de la nuit, ils allèrent de tente en tente, pour gagner les autres chefs. Avant le point du jour, ils abandonnèrent leur général, et prirent la fuite. Le ciel ne laissa point cette lâcheté impunie. Kalinowski se noya en voulant passer le Pruth; Gratian et plusieurs autres furent atteints et mis à mort par les Tartares. Zolkiewski, ainsi abandonné, ne perdit point courage; et, depuis le 30 septembre jusqu'au 6 octobre, il exécuta sa retraite avec autant de bonheur que de présence d'esprit. Malgré son grand âge, il était partout; et sa petite troupe faisait toujours bonne contenance. Déjà l'on touchait aux frontières de la Pologne; mais dans la nuit du 6 octobre 1620, des lâches répandirent l'alarme parmi les soldats, espérant s'enfuir plus facilement. Les Turcs et les Tartares, instruits du désordre, eurent bientôt pris d'assaut le camp polonais. La nuit était obscure; tout fut massacré. Les deux fils de Zolkiewski, quoique blessés l'un et l'autre, se placèrent devant leur père; et tous les trois périrent glorieusement, après avoir vendu chèrement leur vie. Quand le jour fut venu, et que l'on put reconnaître le corps du général en chef, les Turcs lui coupèrent la tête, qui, selon leur usage féroce, fut promenée dans leur camp, puis envoyée à Constantinople, et portée en triomphe dans les rues. C'est ainsi qu'à l'âge de 73 ans périt un général qui avait rendu de si grands services à sa patrie. On trouve dans le recueil de Lubienski, évêque de Plock, page 185, une lettre où ce grand homme a décrit les événements de cette dernière guerre, jusqu'au moment de sa mort. En 1786, Constance Dembowska, a composé, en polonais, une *Élégie* touchante sur les exploits et la mort de Zolkiewski. Julien Ursin Niemcewicz, président de la Société royale des amis des sciences de Varsovie, a fait aussi une élégie sur Zolkiewski qui est insérée dans le *Spiewy historyczne z Muzykan i Rycinami*, ou *Chants historiques*, etc., Varsovie, 1819, in-8°. On y trouve une

Notice historique sur Zolkiewski, avec une gravure qui représente la séance où ce général présenta au roi et à la diète le czar moscovite.

ZOLL (Herman), jurisconsulte de Cassel, né le 3 février 1643, se rendit, en 1659, à l'académie de Rinteln, visita celle de Franeker et de Doesbourg, en 1661, celle de Marpourg en 1664, et revint à Rinteln, se faire conférer les honneurs du doctorat. Cependant ce fut à Marpourg qu'il alla exercer et professer la science à laquelle il s'était livré. Nommé à la chaire des Institutes (1674), il fut, très-peu de temps après, décoré du titre d'avocat fiscal et d'auditeur. Il parcourut ensuite les diverses chaires de jurisprudence jusqu'à celle du code et du droit féodal, à laquelle il arriva en 1686; il devint en 1700 conseiller du prince de Rintein, et en 1714, doyen du conseil et directeur de la chancellerie de sa principauté. Zoll mourut le 7 février 1725. Ses Dissertations ont presque toutes conservé de l'importance, parce qu'elles roulent sur des points de législation capitaux, non-seulement dans la jurisprudence féodale de l'Allemagne, mais dans celle de toutes les nations, et que d'ailleurs il aborde avec autant de franchise que de sagacité les problèmes dont il se propose la solution. C'est ce que l'on remarquera principalement dans les suivantes : *De præferentiâ statutorum discrepantium; De libellorum conceptione; De nullitatibus sententiarum earumque deductione; Conclusiones octo selectæ; Quæstiones quædam illustres; De promissionibus generosâ fide vallatis; Differentia juris civilis communis et hildensis circâ instrumenta hypothecarum publicarum; Semicenturia assertionum ac quæstionum ex variis juridicis partibus desumptarum; Decas observationum singularium; De oculari inspectione.* Cette dissertation est celle qu'il mit au jour la première, et qu'il soutint lorsqu'il fut admis au doctorat : ce n'est pas la moins curieuse.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), prédicateur protestant, né le 5 août 1730 à Saint-Gall en Suisse, fut successivement ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Isenbourg, à Leipzig, et mourut en 1788. Ses *Sermons* ont été recueillis en plusieurs parties. L'édition la plus complète est celle de Leipzig, 1789-1804, 15 vol. in-8°.

ZOLOTAREF (Pierre), fils d'un boyard russe, attaché à la personne de Joseph, métropolite d'Astrakan, a écrit, en 1669, l'*Histoire de la révolte du Cosaque Stenka Razine, et de la mort du métropolite Joseph, du prince Prozorofski et de beaucoup de Voïevodes.* Des copies de ce manuscrit existent à la bibliothèque du synode de Moscou et à celle du couvent de Saint-Alexandre-Newski à Pétersbourg.

ZOLTAN ou **ZULTAN**, duc de Hongrie, fut pendant la première moitié du 10e siècle, l'effroi de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Sous son aïeul, Almus, les Hongrois étaient descendus du mont Caucase, au nombre de 200,000 combattants, et, comme les dignes enfants d'Attila, ils s'étaient partout frayé un chemin au milieu des flammes et du carnage. Ils s'arrêtèrent dans la Pannonie, entre les monts Carpathes et le Danube; et ils s'étendirent dans la Moravie sous le duc Arpad qui, à l'exemple de son père Almus, présenta son fils Zoltan aux chefs des tribus, pour recevoir leur serment de fidélité. Dès lors les Hongrois commencèrent à se répandre comme un torrent pour dévaster les plus belles contrées de l'Europe. En 907, ils se jetèrent sur la Bavière. Le duc Léopold fut battu, l'archevêque de Salzbourg et deux évêques restèrent sur le champ de bataille. Les années suivantes ils ravagèrent la Saxe, la Thuringe et la Franconie. Louis l'Enfant, défait sur le Lech, s'engagea à leur payer un tribut annuel. Les ravages continuèrent sous l'empereur Conrad; l'histoire d'Allemagne n'offre point d'époque plus désastreuse. Les terribles Hongrois, n'éprouvant aucun obstacle, ravagèrent, en 916, les environs de Brême, de Hambourg; et l'année suivante, ayant réduit en cendres la ville de Bâle, ils pillèrent l'Alsace et la Lorraine. En 919, ils gagnèrent près de Laybach, sur les troupes de la Carinthie, une bataille à laquelle le patriarche d'Aquilée échappa comme par miracle. En 920, conduits par Bogat et Darsac, lieutenants du duc Zoltan, ils pénétrèrent en Italie, s'avançant sur Aquilée, Vérone et Pavie. Bérenger, duc de Lombardie, acheta la paix à des conditions honteuses; il eut même la lâcheté de se liguer avec ce peuple féroce pour opprimer ses voisins. En 922, les Hongrois défirent l'empereur Henri, qui fut obligé de se réfugier dans un fort près de Wurzen en Saxe. Après avoir ravagé cette province, la Franconie, la Souabe et les bords du lac de Constance, ils se jetèrent sur la Suisse, l'Alsace, la Lorraine; de là ils revinrent sur la Thuringe et la Saxe. L'empereur Henri s'enferma dans Werla. Ayant, dans une sortie, pris un des chefs ennemis, les Hongrois offrirent pour sa rançon une somme très-considérable. L'Empereur, au lieu d'argent, demanda une trêve de neuf ans, et le prisonnier fut rendu à cette condition. Sur l'invitation du lâche Bérenger, les Hongrois vinrent, en 924, mettre le siége devant Pavie; la ville fut prise, réduite en cendres, et les habitants massacrés. Les évêques de Pavie et de Verceil restèrent parmi les morts. Pour revenir en Hongrie, les barbares se dirigèrent sur la Provence, et s'avancèrent jusqu'à Nîmes (925); Zoltan donna alors à ses troupes quelques moments de repos; il en profita pour distribuer dans les provinces de son empire les troupeaux d'esclaves que ses armées poussaient devant elles. En 932, il rentra dans la Saxe; mais il fut complètement battu devant Mersbourg, où il perdit 36,000 hommes. Il s'en vengea sur l'empire d'Orient, qui, voyant les Hongrois approcher de Constantinople, acheta la paix au poids de l'or. En 935, Zoltan parcourait encore une fois la Souabe, l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne; à l'approche du roi Rodolphe, il se jeta sur l'Italie, et pénétra jusqu'aux portes de Naples. Il revint à travers la Bourgogne, la Thuringe, la Franconie et la Bavière; et en 937, il alla encore dévaster la Lorraine, la Bourgogne, et revint par la Savoie et l'Italie. Deux ans plus tard, Hugues, duc de Lombardie, acheta la paix en lui donnant 10 boisseaux d'argent. En 943, ce farouche conquérant était aux portes de Constantinople. Les Grecs, selon leur usage, donnèrent de l'or, et ils obtinrent une trêve de cinq ans. Chaque année les troupes de Zoltan changeaient de direction. En 947, elles s'avancèrent à travers l'Italie; en 953, elles pénétrèrent en France jusqu'à Reims et Châlons. Enfin, le jour de la vengeance arriva. Zoltan avait détaché

trois de ses lieutenants, dont deux, avec 60,000 hommes, mirent le siége devant Augsbourg, pendant que le troisième, à la tête de 40,000, pénétrait dans la Thuringe. L'empereur Othon Ier entra en Souabe, à la tête de son armée, le jour de Saint-Laurent (955); il attaqua les Hongrois postés sur le Lech, et gagna sur eux une bataille qui fut le jour de délivrance pour l'Allemagne. Les deux lieutenants, faits prisonniers, furent remis au duc de Bavière qui les fit pendre à Ratisbonne. Sept généraux hongrois survécurent au carnage; on les renvoya à Zoltan, après leur avoir coupé les oreilles. Cependant le troisième lieutenant de ce conquérant, qui avait pénétré jusqu'à Fulde, vengea ses frères d'armes en faisant massacrer par milliers les prisonniers qu'il conduisait en esclavage. La victoire d'Othon rendit le courage et la confiance à l'Allemagne; l'Autriche et la Bavière relevèrent leurs villages et leurs villes; des colonies vinrent remplacer les habitants que l'ennemi avait massacrés ou jetés dans les fers. Mais ce qui est assez digne de remarque, c'est que ce désastre fut un bonheur pour Zoltan et pour son duché; il comprit dès lors qu'il était temps de travailler à changer les mœurs et les habitudes de ses peuples, et qu'il fallait arrêter dans leurs courses ces hordes asiatiques, pour amener par degrés, au milieu d'elles, la civilisation européenne. Sans paraître découragé par ses revers, il alla lui-même tracer, avec la pointe de son sabre, les limites de son duché, qui, selon les auteurs contemporains, s'étendaient au sud jusqu'à la mer Adriatique, comprenant une partie de la Styrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Transylvanie, et une partie de la Valachie. Les princes de la Moravie, les faibles descendants de Swientopelk, acquittaient un tribut annuel. Zoltan annonça que tous ses soins allaient se diriger vers l'administration intérieure. Quoique affaibli par l'âge, il était encore trop puissant, trop redouté pour avoir à craindre que ses voisins vinssent insulter les limites qu'il venait de leur assigner. La religion chrétienne se montrait de loin pour adoucir les mœurs de sa nation. Giulay, un des généraux envoyés comme otages à Constantinople, y avait reçu le baptême et avait pris le nom d'Étienne. Étant revenu en Transylvanie, dont Zoltan lui avait confié le gouvernement, il fut l'apôtre de cette province. Sa fille, Sarolta, appelée en langue slave *Biala Kneyuina, la reine blanche,* épousa Geysa, petit-fils de Zoltan, et elle donna, avec le baptême, le nom de son père à son fils aîné, que la Hongrie révère comme son premier roi, et qu'elle invoqua comme l'apôtre de la nation, sous le nom de saint Étienne Ier. Zoltan donna en quelque sorte à son gouvernement des formes représentatives en confiant l'autorité législative aux princes des tribus et aux chefs des familles. Tels furent les commencements de ces libertés nationales, à la conservation desquelles veillent de nos jours, avec une inquiétude jalouse, ces fiers magistrats de Hongrie, qui se glorifient d'être les descendants des princes des tribus sorties de l'Asie. Zoltan, qui mourut en 960, eut pour successeur son fils Taxes ou Taksony.

ZONARE (Jean), historien et canoniste grec du 12e siècle, fut secrétaire d'État sous Jean et Manuel Comnène, puis se retira dans une île éloignée pour prendre l'habit monastique. Outre quelques opuscules de droit, imprimés dans différents recueils et des *Commentaires sur les canons des Apôtres,* etc., dont l'édition la plus complète est celle de Beveridg, Oxford, 1672, in-fol., il a laissé des *Annales,* depuis le commencement du monde à la mort d'Alexis Comnène, en 1118, dont la meilleure édition (Ducange) est celle du Louvre, 1686, 2 vol. in-fol., dans le corps de l'*Histoire byzantine.*

ZONCA (Victor), habile mécanicien, né vers 15[illegible], eut le titre d'architecte de la ville de Padoue. On lui dut une foule d'inventions très-ingénieuses, dont il publia la description sous ce titre : *Nuovo Teatro di machine ed edifizj per varie e sicure operazioni*, Padoue, 1607 ou 1621, in-fol.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand maître de l'ordre de Malte, appartenait à une ancienne et noble famille de Sienne, et était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Né dans cette ville, le 26 novembre 1658, il fut d'abord élevé à la maison paternelle. Mais ayant été destiné, dès son bas âge, à faire partie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il fut envoyé de bonne heure au collége des nobles de Parme, alors dirigé par les jésuites, et de là passa à Naples, où il fit pendant quatre ans ses caravanes avec une intrépidité remarquable. Ses exploits lui valurent un avancement rapide; après avoir commandé pendant trois ans une des galères de la religion, il obtint du grand maître Caraffa trois commanderies. En 1701, il devint grand écuyer, maître de chambre et intime confident du grand maître don Raymond Perellos de Rocafull. Il ne se servit de son crédit que pour procurer le bien général de l'ordre, engagea le grand maître à remettre la marine maltaise sur un pied sinon formidable, du moins respectable, et lui adressa un plan financier à ce sujet. Peu après il fut décoré du titre de grand-croix, et, en 1712 il fut envoyé comme ambassadeur auprès du pape Clément XI, qui avait pour lui une estime particulière; aussi vint-il à bout de terminer à la satisfaction de ses confrères les négociations dont il avait été chargé, et dont le but était de faire cesser à Malte les empiétements et la tyrannie de l'inquisition. Enfin, don Raymond étant mort, Zondadari fut choisi pour lui succéder dans le magistère, en 1720. La courte durée de son règne fut signalée par des règlements et des mesures fort sages. Il resserra les liens de la discipline qui depuis longtemps étaient relâchés, répara les fortifications, pourvut, tant à l'abondance qu'à la distribution régulière des aumônes, et s'appliqua à faire fleurir le commerce. Il obtint aussi du pape un bref portant que tout chevalier qui posséderait plus de 300 livres de revenu serait tenu d'entretenir un homme pour la sûreté de l'île. Le choix qu'il fit de Ruffi, pour commander les galères de l'ordre, fut suivi de plusieurs prises importantes, et lui valut des applaudissements universels. Il n'y avait qu'une voix sur la sagesse de son gouvernement; et tous faisaient des vœux pour qu'il restât longtemps encore à la tête des affaires, lorsqu'il expira le 16 juin 1722. Antoine Manuel de Villena lui succéda. On a de Zondadari un opuscule intitulé : *Courte Instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (*Breve e particolare Istruzione del sacro militare degli Ospitalari*

Rome, 1719, 1 vol. in-12, réimprimé à Paris, en 1721, et ensuite à Padoue, en 1724.

ZOOGRAPHE (Démétrius), prêtre russe, qui vivait de 1385 à 1402, était Grec d'origine, comme l'indique son nom; il est connu pour avoir traduit du grec en russe, le poëme en vers ïambiques, de George Pisida, archevêque de Nicomédie, intitulé: la *Création du monde*. Cette traduction existe en manuscrit dans les bibliothèques de l'Academie des sciences et de Saint-Alexandre Newski à Pétersbourg, et de Sainte-Sophie à Novogorod.

ZOPELLI (Jacques), poëte italien, né à Venise en 1639, y remplit les fonctions d'archidiacre, se fit estimer pour ses talents et pour la pureté de ses mœurs, et mourut le 9 mai 1718. Il a laissé un recueil de vers sous ce titre: *Trattenimenti poetici seri e geniali*, Venise, 1673, in-12.

ZOPF (Jean-Henri), historien, né à Gera en 1691, directeur du gymnase d'Essen, se fit remarquer par son savoir et mourut en 1774. Il publia en 1729 un *Précis de l'histoire universelle*, souvent réimprimé, et traduit en français par Schoell, sous ce titre: *Précis d'histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire, depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrun*, continuée sur un plan plus étendu, et augmentée d'une *Histoire de la révolution française*, etc., Paris, 1810, 3 vol. in-12.

ZOPPIO (Jérôme), littérateur, né à Bologne dans le 16e siècle, suivit d'abord la carrière de la médecine, professa ensuite pendant quelque temps la logique et la morale à Macerata, et revint occuper la chaire de littérature dans sa patrie, où il mourut le 3 juin 1591. Nous citerons de lui: les cinq premiers livres de l'*Énéide* de Virgile, traduits *in ottava rima*, Bologne, 1554, 1558, in-8°; *Rime e prose*, ibid., 1567, in-8°; *Ragionamenti in difesa di Dante e del Petrarcha*, ibid., 1583, in-4°.

ZOPPIO (Melchior), fils du précédent, né à Bologne vers 1544, suivit comme son père la double carrière de la médecine et de l'enseignement, professa la philosophie à Macerata, puis à Bologne, pendant 50 ans, et mourut en 1634. Outre quelques opuscules aujourd'hui sans intérêt, on a de lui deux comédies: *Il Diogene accusato* et *Il Giuliano*, et quatre tragédies: l'*Admeto, Medea, Creusa, Meandro*, Bologne, 1629, in-12.

ZOPPO (Paul), peintre, né à Brescia vers la fin du 15e siècle, se fit remarquer par la finesse de sa touche. Il se trouvait dans sa ville natale en 1512, quand Gaston de Foix prit cette ville d'assaut, et il courut les plus grands dangers au milieu de ce désastre. Revenu quelque temps après de ses premières terreurs, il peignit en miniature cette scène de désolation sur un bassin de cristal, pour en faire un présent au doge Gritti; mais en portant ce bassin à Venise, il le rompit en chemin, et il en mourut de douleur en 1515. Ce peintre a laissé à Brescia un Christ au Calvaire, qui annonce en lui le désir d'imiter l'école des Bellino.

ZOPPO DI LUGANO (Jean-Baptiste DISCEPOLI, dit le), né en 1590, peintre de l'école milanaise, fut un des coloristes les plus vrais, les plus forts et les plus animés de son temps. A Saint-Charles de Milan, on vit de lui un purgatoire rempli des images les plus singulières. A Sainte-Thérèse de Côme, il laissa un tableau représentant cette sainte. Cette composition, qui est accompagnée de deux tableaux latéraux relatifs au même sujet, est une des meilleures productions de ce maître. En général le portrait de sainte Thérèse est très-répandu en Italie, est toujours conçu dans des idées extraordinaires d'extase, et l'on dirait presque d'amour profane. On ne demande d'ailleurs ce genre de composition qu'à des maîtres d'un mérite reconnu. Discepoli mourut en 1660.

ZOPYRE, médecin, qui paraît avoir eu des connaissances assez étendues en botanique, vivait à la cour de Ptolémée Aulètes, roi d'Égypte. Il imagina pour ce prince l'antidote universel connu sous le nom d'*Ambrosia*, et dont on trouve la composition dans Celse (livre V, ch. 23), dans Scribonius Largus (*Compositiones medicæ*), et dans Galien (*Antidotarium*, liv. II, ch. 8). C'est à peu près le fameux *antidote* de Mithridate. (*Voyez* Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduite de Jourdan, tome I, page 489.)

ZOPYRE, médecin de Gordium en Phrygie, ou de Gorte dans la Crète, contemporain du Plutarque, est mis par ce philosophe au nombre des interlocuteurs des *Symposiaques* ou *Propos de table* (livre III, ch. 6).

ZOPYRE. *Voyez* **MÉGABYSE.**

ZORGDRAGER (Corneille-Gisbert), navigateur hollandais, né vers 1650, partit en 1690, comme capitaine d'un navire expédié à la pêche de la baleine dans la mer du Groenland. Il paraît qu'il continua pendant plusieurs années à faire ces sortes de voyages. On a de lui un livre estimé, en hollandais, sous ce titre: *Progrès florissants de la pêche au Groenland, et Traité de la pêche de la baleine*, Amsterdam, 1720, in-4°; fig., la Haye, 1727, in-4°.

ZORN (Pierre), philologue et théologien, né à Hambourg le 22 mai 1682, traduisit du grec plusieurs ouvrages, à peine à l'âge de 14 ans; mais son inconstance et l'amertume qu'il apportait dans la dispute l'empêchèrent de plaire et de se plaire en quelque lieu que ce fût, et lui firent mener une vie errante et agitée. On le trouve en 1725 professeur d'éloquence et d'histoire au gymnase de Stettin, et en 1729 on le voit cumuler avec ces deux chaires celle de professeur d'histoire ecclésiastique. De Stettin il passa à Thorn, où il remplit les fonctions de professeur, de recteur et de bibliothécaire, et mourut le 23 janvier 1746. Nous citerons de lui: *Index auctorum ab Eustathio in commentario in Homerum allegatorum*, inséré par Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, livre II, art. *Homère; Bibliotheca antiquaria et exegetica in Scripturam sacram*.

ZORN (Jean), pharmacien, né à Kempten le 22 octobre 1739, y mourut le 9 janvier 1799. On a de lui: *Icones plantar. medicinal.* (latin-allemand), Nuremberg, 1779-84, 3 vol. in-8°, fig. coloriées; *Trois cents espèces de plantes américaines, rangées d'après le système de Linné* (allemand), 1785-89, 3 vol. in-8°; *Choix de plantes rares et remarquables par leur beauté* (allemand), 1794-98, 3 vol. in-8°.

ZOROASTRE, réformateur et scribe sacré du magisme, était issu, suivant la légende des Orientaux, du sang des rois de Perse, et comptait, parmi ses aïeux, le célèbre Féridoun. Des prodiges annoncèrent et accom-

pagnèrent sa naissance. Les magiciens, qui savaient combien le nouveau-né devait un jour leur être fatal, lui tendirent divers piéges. Leurs persécutions commencèrent lorsque Zoroastre eut atteint l'âge de 7 ans, et se succédèrent 8 ans sans interruption. Quinze ans se passent ensuite sans que son histoire offre autre chose que des traits de vertu, de piété et de bienfaisance, et le tableau d'une vie consacrée à la solitude et aux méditations. A 30 ans, déjà célèbre parmi les peuples de l'Aderbaïdjan, il fait un voyage dans l'Iran, revient dans sa patrie, puis se dirige vers les montagnes, où il se confine pendant plusieurs années. C'est là qu'ont lieu ses entretiens avec Ormuzd, et qu'il reçoit l'ordre d'aller à la cour du roi Gustap prêcher la loi nouvelle, et porter le *Zend-Avesta*, qui en contient les préceptes. Zoroastre obéit et entre à Balkh, où des miracles multipliés lui concilient la confiance du roi. Cependant des envieux lui nuisent auprès du prince, et il est emprisonné sept jours. Mais bientôt son innocence éclate : il promet de guérir d'une paralysie jugée incurable le cheval du roi, à condition que ce prince, qu'Isfendiar, son fils et son héritier présomptif, la reine et toute la maison royale croiront à la loi d'Ormuzd et au Zend-Avesta. Toutes ces conversions ont lieu en même temps que la guérison du cheval, et dès lors Gustap élève partout des atechgahs ou temples du feu, établit des mobeds, et écrit à tous ses gouverneurs de venir à pied visiter le cyprès de Zoroastre. Beaucoup plus tard, Tchengrengatcha vient, suivi de 80,000 autres brahmes de l'Inde, à la cour de Gustap, pour adresser des questions au nouveau prophète de l'Iran, et le forcer à reconnaître l'insuffisance de sa doctrine : un chapitre du Zend répond à toutes ses difficultés, et Tchengrengatcha se convertit avec ses 80,000 brahmes. Cependant d'autres contrées étaient moins promptes à accueillir les innovations religieuses de l'Iran. Des guerres partielles s'engagent en sens divers sur les sollicitations de Zoroastre; mais, tandis que Gustap triomphe loin de sa capitale, cette capitale même est saccagée par un prince étranger, nommé Ardjasp. Isfendiar, il est vrai, ne tarda pas à reconquérir le royaume de son père; mais Zoroastre n'est plus, et, soit qu'il ait péri au sac de Balkh, soit qu'il soit mort paisiblement à une époque antérieure, il n'est plus question de lui dans l'histoire. Telle est la substance de ce que les Orientaux racontent de moins absurde sur le plus fameux législateur de leur pays avant Mahomet. Ce qui en résulte à peu près incontestablement, ce sont des voyages, un long séjour sur des cimes sauvages et solitaires, des miracles à la cour d'un roi puissant, l'établissement (ou pour mieux dire le rajeunissement) du culte d'Ormuzd, enfin des guerres intestines et étrangères occasionnées par ses innovations. On peut y joindre ce grand fait, qui résulte de beaucoup de documents, que le caractère distinctif des doctrines zoroastériennes fut de ramener à une ancienne religion prêchée par Hom ou Omoumí, et de lui donner des formes fixes, précises, arrêtées, dont elle manquait; mais il reste beaucoup de questions à faire sur l'auteur de cette grande révolution religieuse, et l'on en a donné des solutions diverses, qui, toutes conjecturales qu'elles sont, font aujourd'hui partie de sa biographie. En voici le résumé succinct : 1° Zoroastre a-t-il existé? Quelques-uns ne voient dans ce nom qu'une personnification astronomique; mais l'authenticité, au moins partielle, du Zend-Avesta étant admise, on ne peut douter que quelqu'un n'ait écrit ce monument à une époque très-reculée : or, ce quelqu'un est ce que nous appelons Zoroastre. 2° N'y a-t-il eu qu'un Zoroastre? Foucher en admet deux, et a savamment appuyé son opinion; d'autres en portent le nombre à trois, quatre, cinq et même six. Nul doute en effet que beaucoup de personnages n'aient porté le nom de Zoroastre ou un nom semblable; mais ici il s'agit du réformateur de l'Iran, et ce personnage, s'il a existé, est essentiellement un. Qu'il ait eu des disciples, des ministres, rien de plus simple; mais nul de ceux-ci n'est le réformateur, le prophète, l'envoyé de Dieu. 3° Zoroastre est-il le vrai nom de notre prophète? Non : c'est une altération grecque de *Zerctochtro*, mot zend, déjà diversement altéré en pehlvi, en parsi et en persan moderne, bien plus diversement altéré encore par la déclinaison. Du reste on a soupçonné (probablement avec raison) que ce nom est ou un titre, ou une dénomination symbolique que choisit le rénovateur, lorsqu'il entreprit sa réforme. Sur l'étymologie et le sens astronomique du mot, *voyez* Hyde, *de Religione veter. Pers.*, et Creuzer, *Histoire des religions anciennes*. 4° Où est né Zoroastre? Les Orientaux s'accordent à désigner comme sa patrie Ourmiagh, dans l'Aderbaïdjan (ancienne Atropatène). C'est en effet ce qui résulte de la collation de tous les récits, de la géographie du Zend, et des raisonnements à *posteriori*? 5° Quand vécut Zoroastre? Xanthus de Lydie le fait fleurir 6,000 ans avant J. C. (600 dans quelques éditions) : d'où le marquis de Fortia et d'autres encore ont conclu que Zoroastre est un personnage antédiluvien. De même Rhode élève la vie et la réforme du législateur à une hauteur d'antiquité qu'il déclare incalculable. Parmi ceux qui se rapprochent des époques historiques, Volney place la naissance de Zoroastre en 1250 avant J. C., et sa mort après 1181; Foucher le fait vivre et fleurir sous Darius le Mède, autrement Cyaxare Ier; enfin l'opinion commune est qu'il prêcha sous Darius, fils d'Hystaspe. Tous les faits admissibles, relatifs et à l'histoire de Zoroastre et à la propagation du Zend-Avesta, se répartissent sur une période de 129 ans, sans contrarier en rien l'histoire et la vraisemblance. Zoroastre aura donc commencé sa mission sous Darius Ier, mais il aura vécu sous Xercès II et même sous Artaxerce Ier. On ne s'appesantira point sur l'authenticité du Zend, sur le caractère semi-politique de la réformation zoroastérienne, sur la qualification à donner au rôle important de Zoroastre, traité par les uns d'imposteur, tandis que les autres ou le justifient ou l'excusent. Il suffit d'appeler l'attention sur chacun de ces points, et d'indiquer les sources où l'on peut puiser d'amples renseignements, tant sur l'homme que sur ses institutions; ce sont (après le Zend même et ses traducteurs ou commentateurs) : Hyde, *De rel. vet. Pers.*; Rhode, *die Heilige Sage*; Gœrres, *Mythengeschichte*; Foucher, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXVII; Anquetil, ibid., t. XXXI et XXXIV; et Creuzer, *Religions de l'antiquité*, liv. II, et *notes* de la traduction française; Sylvestre de Sacy, *Myst. du Pagan*. Le Zend Avesta a été

traduit en français par Anquetil (qui l'a le premier apporté des Indes), et en allemand par Kleuker, qui y a joint un excellent appendice (*Anhang zum Z. A.*). Les anciens attribuaient à Zoroastre une multitude de livres évidemment apocryphes. Les *Oracles magiques* (λόγια μαγικά), très-souvent réimprimés sous son nom (Paris, 1538, in-4°; 1564, in-8°), sont un recueil de sentences et préceptes qu'on croit avoir été écrits en grec sous la dictée d'un mobed persan par quelque philosophe d'Alexandrie.

ZOROBABEL, que tous les auteurs sacrés s'accordent à dire fils de Salathiel, se mit à la tête des Juifs qui habitaient la province de Babylone, pour les ramener en Judée, lorsque Cyrus leur eut rendu la liberté. Il seconda le zèle du grand prêtre Jésus pour le rétablissement du culte public, et l'aida à dresser un autel pour offrir des sacrifices au Seigneur. Il rebâtit le temple, non sans de grands obstacles de la part des Samaritains, qui réussirent même à interrompre les travaux pendant quelque temps; mais Zorobabel était sous la protection de Dieu, et avait pu en être informé par une vision du prophète Zacharie.

ZORZI (ALEXANDRE), en latin *Georgius*, jésuite, né à Venise le 11 septembre 1747, professait, en 1772, la théologie au collége Sainte-Lucie de Bologne. Après la suppression de l'institut il continua de donner des leçons aux jeunes ecclésiastiques qui ne voulurent pas abandonner leur maître, et se rendit ensuite à Ferrare, sur l'invitation de Crisp. Bevilacqua, pour présider à l'éducation de ses neveux. Dans les loisirs que lui laissait cette place, il cultiva les lettres et la philosophie avec beaucoup de zèle, et acquit la connaissance des principales langues modernes. Il avait formé le projet d'une encyclopédie italienne, purgée de toutes les erreurs qu'on reproche à celle de Diderot; il en faisait imprimer le *specimen*, lorsqu'il mourut à Ferrare, le 14 juillet 1779. On a de lui : *Del modo d'insegnare à fanciulli le due lingue italiana e latina*, Ferrare, 1775, in-8°; *Prospetto di una nuova enciclopedia italiana*, ibid., 1775, in-8°; une *Traduction* en vers italiens des distiques de M. A. Muret : *Conseils d'un père à son fils; Lettere tre a cio che ha scritto Mart. Serlock : primo dello stato della poesia italiana; seconda dell' Ariosto; terza del Sakespear*, Ferrare, 1779, in-8°; *Prodrome della nuova enciclopedia italiana*, Sienne, 1779, in-8°.

ZOSIME, sophiste et rhéteur, né dans la ville d'Alexandrie en Égypte, environ 300 ans avant J. C., était fort attaché aux doctrines de Platon, et commença à se faire connaître par la Vie de ce philosophe, qu'il avait longtemps étudié. Il composa ensuite des ouvrages de physique, qu'il classa selon l'ordre alphabétique, et il doit par là être considéré comme le premier auteur connu d'un dictionnaire. Il divisa son principal ouvrage en 28 livres, et le dédia à sa sœur Théosébie, qui était aussi très-savante. Aucun de ses écrits ne nous est parvenu.

ZOSIME, chimiste, né à Panopolis en Égypte, dans le 3e siècle de J. C., a laissé, sur la science qu'il cultivait, quelques ouvrages qui sont restés manuscrits, et dont il n'existe qu'un petit nombre d'exemplaires. Ces ouvrages ne sont guère utiles aujourd'hui que pour marquer l'histoire de la science; en voici les titres : *Sur la composition des cieux; Sur la vertu des interprétations; Sur l'art sacré et divin; Sur les instruments et les fourneaux.*

ZOSIME, écrivain grec du 5e siècle, était comte et ex-avocat du fisc vers le temps d'Honorius et de Théodose le Jeune : on ne sait de sa vie rien autre chose. Il est auteur d'une *Histoire romaine* en VI livres, qui nous est parvenue dans un état fort imparfait. Sa narration ne s'étend que depuis les premiers empereurs jusqu'à l'année 410, 16e du règne d'Honorius, et 3e de l'association de Théodose le Jeune à l'empire. Il était païen et il n'épargne pas le christianisme. Parmi les éditions de cet ouvrage on distingue celle de J. Frédéric Reitemeier, grec-latin, avec des *commentaires* de sa façon et des *notes* de Heyne et de Ritter (Leipzig, 1784, in-8°), et parmi les versions, celle de Louis Cousin, en français, avec Xiphilin et Zonare (Paris, 1678, in-4°, et Amsterdam, 1686, 2 vol. in-12).

ZOSIME (SAINT), pape, successeur de saint Innocent Ier, et Grec de nation, fut élu unanimement en 417. Obligé de prononcer sur l'appel interjeté à Rome par Célestius, qui partageait les erreurs de Pélage et qui venait d'être condamné par le concile de Carthage, il se laissa abuser par les artifices de ces deux hérésiarques, et les reconnut innocents; mais bientôt, mieux informé il les condamna tous deux (418). Il écrivit à cette occasion une lettre à tous les évêques, spécialement à ceux d'Afrique, où il explique la doctrine catholique sur le péché originel et la grâce de Jésus-Christ. Dix-huit évêques (d'autres n'en comptent que 17) refusèrent de la souscrire : ceux d'Afrique tinrent un concile, et Zosime rétracta son premier jugement. Une nouvelle contestation s'élevait entre lui et les évêques d'Afrique, lorsqu'il mourut (418). Il eut pour successeur saint Boniface Ier. Il reste de lui 13 *Lettres* et quelques fragments de sa *Constitution* contre Pélage. L'Église honore sa mémoire le 30 mars.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des compagnons d'Alboin. Tandis que ce fondateur de la monarchie des Lombards en Italie affermissait son empire dans la partie supérieure de cette contrée, Zotton avec les plus aventureux de ses compatriotes, pénétra au delà de Rome, conquit Bénévent, et étendit son pouvoir dans les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. On assigne l'année 571 pour le commencement de cette expédition, et l'on donne à Zotton un règne de 20 ans, pendant lequel il fut toujours en guerre avec les Grecs. Mais son histoire, à l'époque même de son expédition, est enveloppée de beaucoup d'obscurité. Il mourut en 591. Agilulphe, roi des Lombards, lui donna pour successeur Arigise Ier.

ZOUBOFF (PLATON), le dernier et le plus petit, au physique et au moral, des douze favoris de Catherine II, naquit vers l'année 1765, d'un gouverneur de province qui s'étant enrichi par ses rapines et ses concussions, avait procuré à son fils tous les avantages de l'éducation et lui avait ouvert la carrière la plus favorable alors à de jeunes ambitieux, en le faisant entrer dans le régiment des gardes. A défaut de formes athlétiques, de traits agréables, beaucoup d'aisance dans les manières, son talent pour la musique et un esprit aussi orné qu'in-

sinuant, suffirent à Zouboff pour être remarqué à la cour, et indiqué à l'impératrice par ses femmes, comme un homme digne d'attention. C'était en 1789; Zouboff, simple lieutenant, n'avait pas encore 25 ans, il ne déplut pas à l'autocratrice alors plus que sexagénaire. On dit que les conseils d'un intrigant subalterne, nommé Markoff, dissuadèrent ce jeune homme de reculer devant une perspective moins séduisante en effet que brillante sous bien des rapports indirects. L'ordre lui fut donné de conduire le détachement qui devait accompagner Catherine à la maison de Tzarskoé-Sélo. L'usage voulait que l'officier honoré de cette confiance dinât seul avec sa souveraine, et il arriva que ce repas valut à Zouboff la place d'aide de camp de l'impératrice et un cadeau de 100,000 roubles, promptement suivi de l'installation dans le lieu réservé pour quiconque, à son tour, occupait officiellement le poste de favori. Zouboff fut décoré du titre de prince et pourvu de la charge de grand maitre d'artillerie. Malgré les orgies scandaleuses auxquelles se livrait Catherine avec son nouvel amant, son frère Valérien Zouboff et leur parent Nicolas Soltikow, on plaisanta à la cour sur le prénom de Platon et l'on dit que l'impératrice finissait par l'amour platonique. Les gratifications furent ensuite prodiguées à Zouboff, ainsi que les honneurs du palais, et tout Moscovite instruit de ses devoirs à cette époque, fléchissait le genou devant une telle prospérité. Sans avoir le génie et l'ambition d'Orlow et de Potemkim, quoiqu'il ait fini par réunir sur sa tête plus de puissance et de crédit que ces deux célèbres favoris, Zouboff, qui n'avait pas même la routine des affaires, avait la manie de vouloir ou de paraître tout faire. Mais il n'eut d'autres passions que l'avarice et la vanité. A la mort de Catherine, en 1796, il lui donna des larmes et inspira quelque intérêt : il sut même rentrer d'assez bonne grâce dans une position obscure. Quoiqu'il se fût borné presque à flatter les secrètes antipathies de Catherine, ou ses vues, particulièrement à l'égard du nouvel ordre de choses établi en France, qu'il eût plus abusé aux dépens des Polonais que des Russes de son étrange pouvoir et qu'il n'eût point peuplé de bannis les déserts de la Sibérie, néanmoins son faste et son arrogance lui avaient fait des ennemis, et Paul Ier ne tarda pas à le disgracier. Obligé de se démettre d'une trentaine d'emplois, de s'éloigner de la cour, et de sortir ensuite de l'empire, il prit la route de l'Allemagne, à l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs successivement disgraciés par Catherine, ou plutôt mis à la retraite. En conservant sa fortune, il affecta encore le faste et les prétentions dont à Pétersbourg même on avait été fatigué. Après avoir traîné avec lui une fille déguisée en valet de chambre, il se passionna, à Tœplitz, pour une belle émigrée, madame de la Roche-Aimon : mais son insolente tentative pour enlever de force l'aînée des princesses de Courlande, dont il venait de dépouiller le père de sa souveraineté, eut trop d'éclat, et Paul Ier ne la laissa pas impunie. Rappelé à Pétersbourg, Zouboff ne tarda pas à y devenir un des chefs de la conspiration dont ce prince fut la victime, et figura au premier rang parmi les complices de sa mort. Ce fut lui qui, n'ayant pu parvenir à forcer Paul de signer un acte d'abdication, répondit au reproche d'ingratitude que ce monarque lui adressa : Vous n'êtes plus empereur, la Russie a choisi pour maître le prince Alexandre. Il s'éloigna de Pétersbourg peu de temps après. Sous le nouveau règne, ce conspirateur n'obtint nul crédit, et ne joua aucun rôle politique. Les Polonais, trompés et opprimés par Catherine, avaient eu beaucoup à se plaindre de son favori, qui avait opiné expressément pour le dernier partage de leur territoire. Le voyant avec indignation au milieu d'eux, en 1802, ils voulurent le chasser de Varsovie, et plus tard, à Carlsbad, il fut provoqué en duel par les mêmes motifs. Quant au malheur du chevalier de Saxe, dans l'événement qui lui a coûté la vie, il n'a pas eu pour antagoniste Zouboff, comme on l'a prétendu, mais le prince de Scherbatow. Zouboff est mort vers 1817, laissant deux fils officiers dans le corps des chevaliers-gardes. Ce favori, qui n'avait dû sa grandeur qu'à la décrépitude de Catherine, fut réellement, pendant quelques années, le véritable autocrate de toutes les Russies.

ZOUBOFF (Valérien), général russe, frère aîné de Platon Zouboff, naquit en 1760. Il dut d'abord son avancement à son courage, et à des talents qui dans quelque grade inférieur peuvent recommander un homme médiocre; mais lorsqu'un autre genre de mérite l'eut élevé inopinément, il ne montra que de l'incapacité. Il était doué d'une vigueur peu commune; libertin, audacieux, il se livrait à tous les excès d'impudicité. Il partagea avec son frère Platon les faveurs secrètes de Catherine, mais moins ostensiblement, et sans parvenir au premier rang des favoris. Brigadier et major des gardes, il était déjà lieutenant général, en 1794, lorsqu'il fut envoyé au corps d'armée chargé d'asservir les Polonais, et y perdit une jambe. L'impératrice fit tout pour le consoler; non-seulement il vit arriver en hâte auprès de lui un des chirurgiens du palais, mais il reçut en même temps la grande décoration de Saint-André, le titre de général en chef, et 150,000 roubles, dont un tiers devait lui servir à payer ses dettes. En 1796, il eut le commandement de l'expédition dirigée contre les Persans, vers le Caucase; il rejoignit l'armée qui était en marche, et s'empara de Derbend, place moins importante par ses fortifications délabrées que par sa position dans un défilé sur les bords de la mer Caspienne. Après cette conquête facile qui fut solennellement publiée à Pétersbourg, Zouboff occupa le port de Bakou et la ville de Schamakhi, dans le Chirwan, sans avoir rencontré d'ennemis. Mais aucun autre succès ne dédommagea de leurs fatigues, les troupes réduites à lui obéir, dans un pays âpre à la fois et peu salubre, où elles étaient harcelées sans cesse par des hordes indisciplinées, mais guerrières de Lesghis et autres peuples montagnards. L'armée russe, malgré les renforts qu'elle avait reçus, affaiblie par les pluies, les chaleurs et les maladies autant que par les combats fréquents et meurtriers, auxquels n'avaient pris cependant aucune part les troupes que le roi de Perse, Aga-Mahmed commandait en personne, se trouva réduite à l'inaction, à la fin de l'année. Campé sur les bords du Cyrus, Zouboff y reçut brusquement la nouvelle de la mort de Catherine, des cordons de Sainte-Anne pour les distribuer à ses officiers, et des lettres adressées à tous les colonels de l'armée pour

qu'ils eussent à ramener sans délai leurs régiments en Russie, par le plus court chemin. La retraite se fit partiellement et en désordre, dans le cœur de l'hiver, et les tristes débris de l'armée arrivèrent à Kislar, au printemps de 1797. Forcé de dévorer cet affront et resté seul dans son camp, avec deux régiments de chasseurs, le général prit enfin le parti de regagner la frontière. De retour en Russie, Zouboff n'évita d'être destitué qu'en se démettant volontairement de ses emplois pour se retirer en Courlande où il possédait la plus grande partie des domaines des anciens ducs. Quelques historiens l'ont mis au nombre des principaux complices de l'assassinat de Paul Ier, mais cette opinion n'est pas exacte. Le comte Valérien Zouboff, gâté par la faveur, se ressentait de son éducation négligée et des mauvaises sociétés qu'il avait fréquentées; mais il était bon, franc et courageux. Malgré sa jambe de bois, c'était un très-bel homme, d'une physionomie douce et agréable. Il revint à Pétersbourg dans les premières années du règne d'Alexandre, et il y mourut le 4 juillet 1804.

ZOUBOFF (Nicolas), moins connu que ses frères, Platon et Valérien, dont il était l'aîné, passait pour un homme estimable. Il servit en Pologne avec distinction, et il épousa la fille du célèbre Suwarow. Il avait reçu également des marques de la munificence de Catherine II, mais sans avoir été distingué par elle de la même manière et pour le même motif. Elle s'était bornée à l'élever jusqu'au grade de général et à le mettre ensuite au nombre des sénateurs. La disgrâce de ses frères et celle de son beau-père le poussèrent cependant à entrer dans la conspiration contre Paul Ier, et l'on prétend que ce fut lui qui, le premier, osa porter la main sur ce prince. Son attentat demeura impuni, et il mourut en 1804.

ZOUCH ou **ZOUCHE** (Richard), jurisconsulte, né en 1590 à Ansley, dans le comté de Wilt, occupa la chaire de législature à l'université d'Oxford, fut chancelier du diocèse, principal du collége de Saint-Alban, et l'un des juges de la haute cour de l'amirauté. Il avait en partie rédigé la protestation de l'université (1647) contre l'adoption de la ligue solennelle et du *covenant;* mais il sut tenir une conduite assez prudente pour conserver ses emplois. En 1653, Cromwell le désigna l'un des juges de don Pantaléon Sa, frère de l'ambassadeur portugais, accusé d'avoir assassiné un gentilhomme près de Westminster. C'est à ce sujet qu'il écrivit un de ses traités les plus célèbres : *Solutio quœstionis de legati delinquentis judice competente,* Oxford, 1657, in-8°. Il mourut le 1er mars 1660, après avoir vu l'aurore de la restauration royale et joui un moment du poste de juge de l'amirauté. Nous citerons de lui : *Descriptio juris et judicii feudalis secundùm consuetudines Mediolani et Normanniæ, pro introduct. ad jurisprudentiam anglicanam,* Oxford, 1634, 1636, in-8°; *Descriptio juris et judicii temporalis, secundùm consuetudines feudales et normannicas,* ibid., 1636, in-4°; *Descriptio juris et judicii ecclesiastici, secundùm canones et consuetudines anglicanas,* ibid., 1636, in-4°.

ZOUCH (Thomas), littérateur anglais et docteur en théologie, né en 1737 à Sandal, près de Wakefield, dans le comté d'York, après avoir enseigné quelque temps au collége de Cambridge, fut pourvu du rectorat de Wycliffe, puis de celui de Scrayingham, dans sa province natale, obtint du ministre Pitt la seconde prébende de l'église de Durham, et mourut à Sandal, le 17 décembre 1815. Entre autres ouvrages, on a de lui : *le Crucifiement,* poëme, 1765, in-4°; *Considérations sur le caractère prophétique des Romains, tel qu'il est présenté dans Daniel,* VIII, 23-25; la *Biographie* de Philippe Sydney, et des *Mémoires sur la vie de John Sudburg,* 1808, in-4°. — ZOUCH (Henri), son frère, dont on a quelques écrits sur des objets de police, était mort en 1795.

ZOUISKI ou **SCHOUISKI** (Vassili), prince et général russe, descendait de Vladimir le Grand. Ses ancêtres, qui avaient eu en apanage la principauté de Souzdal, chassés de leur héritage, vécurent pendant quelques années dans la retraite. Lorsque les circonstances leur permirent, ils revinrent à la cour, et comme princes de la maison régnante, ils eurent une grande influence dans les affaires publiques, surtout pendant la minorité d'Iwan IV. Ce jeune prince étant arrivé au trône à l'âge de 4 ans (1534), Vassili et Iwan Zouiski s'emparèrent du gouvernement et du jeune czar lui-même, qu'ils traitèrent moins comme un souverain, que comme un pupille. Enfin, sentant le poids de l'esclavage dans lequel on le tenait, le jeune Iwan ordonna à Vassili de se rendre à Vladimir sous prétexte d'imposer aux Tartares (1537). Zouiski obéit, mais il avait laissé à la cour des hommes dévoués qui se hâtèrent de le rappeler. Il fit son entrée à Moscou, avec le faste d'un souverain. Ayant réuni le conseil, il fit exiler ou mettre à mort ceux qui avaient la confiance de son maître. Mais lorsque le jeune prince eut atteint sa 14e année, il annonça qu'il voulait régner par lui-même, et tout trembla devant lui. Par ses ordres Zouiski, ce ministre si redouté, fut arrêté, condamné à mort et exécuté sur-le-champ (1544.)

ZOUISKI (Vassili), fils du précédent, s'est illustré par son courage et ses exploits. Le roi de Pologne, Battori, ayant déclaré la guerre au czar en 1581, et Zamoyski, à la tête de l'armée polonaise, ayant pris les places fortes de la frontière, Vassili Zouiski fut mis à la tête de l'aile gauche de l'armée russe, avec ordre de repousser les Tartares, si, comme on le craignait, ils favorisaient les mouvements de l'armée polonaise. Vassili, pour remplir ses instructions, prit position sur l'Oka. Il paraît que les barbares se tinrent dans leurs déserts. Zamoyski, qui commandait près de 100,000 hommes, s'avançant sur Pleskow, le czar chargea Zouiski de défendre cette place importante, qui couvrait la capitale de l'empire. Le 25 août 1582, elle fut cernée, et le 1er septembre la tranchée fut ouverte; le 3e jour les Polonais montèrent à l'assaut. Battori et Zamoyski les excitaient par leur présence, et déjà les étendards polonais flottaient sur deux tours de la ville. Les Russes fuyaient en désordre. Zouiski, blessé, couvert de sang, les arrête en leur montrant l'image de la Vierge et les reliques des saints que le clergé portait en procession. Dans le même moment il fait mettre le feu aux mines, et une des tours dont les Polonais s'étaient emparés, saute en l'air : « N'abandonnez point les reliques des saints qui vous protégent, » s'écrie Zouiski. Aussitôt le courage renaît, les Polonais sont chassés de la se-

conde tour et de la partie des remparts où ils s'étaient établis. Le combat dura toute la journée ; Zouiski rentra en triomphe, conduisant devant lui les canons, les prisonniers, les drapeaux et les autres trophées de sa victoire. Quelques jours plus tard, ayant fait une sortie, il tomba dans une embuscade, et perdit 400 hommes. Il ne tarda pas à se dédommager de cet échec par de nouveaux exploits, et il força enfin les Polonais à s'éloigner. Ce fut alors que ceux-ci, pour se venger de cet affront, eurent recours à un moyen infâme. Un de leurs artilleurs, nommé Ostromène, prépara un coffre en fer dans lequel il plaça douze canons d'arquebuse si minces, que le moindre effort pouvait les rompre. Au couvercle de ce coffre étaient attachées des cordes qui répondaient à ces canons, en sorte qu'il était impossible de l'ouvrir sans les faire partir, et sans mettre en pièces tout ce qui était devant eux. On porta ce coffre à Zouiski de la part d'un officier polonais qui, feignant de déserter, voulait mettre en sûreté tout ce qu'il y avait déposé en or et en pierres précieuses. La ruse réussit en partie ; mais, comme le général russe était absent, un de ses lieutenants se hâta d'ouvrir la fatale boîte, et fut tué à l'instant même, ainsi que plusieurs officiers qui étaient présents. Une partie du toit de la maison fut renversée par l'explosion. Zouiski, indigné, publia un écrit fort vif contre Zamoyski qu'il accusait de ce perfide stratagème ; et il l'appela en duel ; mais l'affaire n'eut pas d'autres suites. Le 4 janvier 1582, Vassili fit encore une sortie qu'il appela depuis ses *adieux aux Polonais ;* c'était la 46e depuis quatre mois et demi. Enfin, le 6 du même mois, on signa une trève de dix ans. Le 17 janvier, le traité ayant été ratifié par Zamoyski, ce général invita les officiers supérieurs de la ville de Pleskow à un festin qu'il leur avait fait préparer dans le camp. Zouiski y envoya, mais il refusa de quitter la place qu'il avait défendue avec tant de courage. En 1584, le czar Fédor, qui avait succédé à son père Iwan, donna à Zouiski les revenus de la ville de Pleskow, mais la puissance des Zouiski faisait ombrage à Boris Godounow, qui, sous le czar Fédor, s'était emparé de l'autorité ; ces princes furent exilés ; et Vassili, leur chef, obtint avec peine la permission de rester à Moscou. Cette disgrâce ne suffisait point au féroce favori ; celui que la Russie honorait comme son libérateur fut jeté dans un cachot et étranglé, et l'on ne permit qu'avec peine de déposer ses restes dans un caveau du couvent de Saint-Cyrille (1587).

ZOUISKI (Vassili), fils du précédent, se réconcilia avec Boris Godounow, et se prêta même à une complaisance qui fut dans la suite la source des plus grands malheurs que la Russie ait éprouvés. Le czar Fédor avait un fils en bas âge, appelé Dmitri. Boris Godounow, qui voulait monter sur le trône, fit égorger le jeune prince, et chargea Zouiski, avec quelques autres affidés, de visiter le corps et d'exposer les faits, de manière à faire croire que le jeune Dmitri s'était lui-même donné la mort. Zouiski eut la lâcheté de se prêter à cette infamie (1590). Le traître Boris, étant monté sur le trône (1598), marcha contre les Tartares ; il donna à Zouiski le commandement de l'aile droite de l'armée ; mais craignant l'influence de cette famille, il défendit à Vassili de se marier. Le faux Dmitri ou Démétrius, s'avançant pour détrôner Boris, celui-ci sembla rendre sa confiance aux Zouiski, et donna à Vassili la conduite de ses armées. Boris mourut, et son fils Fédor ne parut sur le trône que pour être égorgé (1605) ; Vassili se soumit à Dmitri qu'il fit descendre du trône pour y monter lui-même.

ZOUISKI. *Voyez* **VASSILI.**

ZSCHACKWITZ (Jean-Ehrenfried), jurisconsulte, né près de Naumbourg le 15 juillet 1669, professa le droit public à Cobourg et à Hildbourghausen, et ayant encouru la disgrâce du gouvernement impérial, pour un écrit (*Examen juris publici*), il fut contraint de se réfugier à Halle, où il enseigna le droit et la philosophie jusqu'à sa mort arrivée le 28 octobre 1744. Entre autres ouvrages on a de lui : *Base sur laquelle s'appuient l'empire et la nation allemande,* Francfort, 1736 et 1737, in-4° ; *Origine des maisons électorales et princières,* Zerbst, 1740.

ZUALLART (Jean), voyageur, était d'Ath en Belgique. Il nous apprend que se trouvant à Rome en 1585 avec Philippe de Mérode, baron de Frentzen, qu'il avait été chargé d'accompagner dans ses voyages en Italie et en Allemagne, ce dernier lui fit promettre d'aller avec lui partout où il voudrait porter ses pas ; puis ayant obtenu sa parole, il lui proposa de faire le voyage de la terre sainte. Zuallart, après quelques objections, se rendit aux désirs de son pupille ; et, afin de tirer un plus grand profit de ses courses, il apprit pendant quatre mois à dessiner. Le 29 juin 1586, Zuallart et de Mérode se mirent en route avec deux ecclésiastiques, Domenico Danesi, chapelain du pape, Marin Van den Zande, chanoine de Cambrai, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, les voyageurs débarquèrent à Jaffa le 25 août : ils visitèrent Jérusalem et Bethléem ; le 9 septembre reprirent le chemin de l'Europe, et le 25 novembre rentrèrent dans le port de Venise. On a de Zuallart : *Devotissimo viaggio di Gerusalemme,* Rome, 1587, in-8°, fig. ; ibid., 1595 ; *Description de la ville d'Ath, contenant sa fondation et imposition de son nom, aussi ses lieux et édifices publics,* etc., Ath, 1610, in-12. Zuallart était mayeur de cette ville. Son livre, dépourvu de critique pour la partie historique des temps anciens, renferme d'ailleurs des notions exactes sur d'autres points.

ZUAZO (Alphonse), jurisconsulte, né à Olmedo vers 1466, habitait Valladolid, où sa probité et son savoir lui avaient acquis une grande considération. En 1516 le cardinal Ximenès, régent de Castille, ayant résolu d'envoyer à Saint-Domingue trois surintendants de toutes les colonies espagnoles, avec le pouvoir de décider en dernier ressort sur toutes les affaires, leur associa Zuazo, et lui donna le droit non-seulement de régler l'administration de la justice dans les colonies, mais de les gouverner. Zuazo seconda, dans son département, les louables efforts des surintendants pour inspirer aux Espagnols des sentiments de douceur et d'équité envers les malheureux Indiens. Il s'appliqua à réformer les cours de justice et à régler la police intérieure de la colonie, fit construire plusieurs édifices publics et satisfit la majeure partie des colons ; mais Las Casas et les adversaires de la commission se liguèrent contre lui, et

réussirent à le déprécier auprès du jeune roi Charles d'Autriche, qui lui donna pour remplaçant le jurisconsulte Rodrigue de Figueroa. La commission des trois surintendants fut aussi rappelée. Cependant Zuazo fut nommé gouverneur de Cuba en 1522. Là il eut encore le même sort, sans être plus coupable. Il mourut à Saint-Domingue en 1527, cinq ans après avoir déposé le fardeau de sa dernière dignité.

ZUBER (Mathieu), poëte latin et grec, né à Neubourg sur le Danube en 1370, fut professeur de poésie au collége de Sulzbach, puis s'établit à Nuremberg, où il mourut en 1623. Entre autres ouvrages on a de lui : *Epigrammata*, Strasbourg, 1605, in-8°; *Æolohyle, seu Epigrammatum aliorumque carminum poemata*, Halle, 1613, in-8°; *Cato græcus, seu versio græca heroicometrica distichor. Catonis moralium*, Augsbourg, 1618, et Hanovre, 1619, in-8°.

ZUCCARDI (Ubertino), savant jurisconsulte, né à Corregio vers 1480, après avoir rempli les fonctions d'auditeur à la rote de Florence et à celle de Sienne, fut nommé professeur de droit civil à l'académie de Ferrare, et mourut en 1541. Nous citerons de lui : *Aurea et subtilia commentaria super L. fin. de edicto D. Adriani*, Ferrare, 1537.

ZUCCARELLI (François), peintre et graveur distingué, né en 1702 à Pitigliano, dans le Siennois, se fixa à Vienne, où il s'acquit par ses paysages une belle réputation et une assez grande fortune. Pendant un séjour de cinq ans en Angleterre, il peignit pour de riches amateurs les sites les plus riants, les points de vue les plus agréables des bords de la Tamise. Il travailla aussi, depuis son retour en Italie, pour l'électeur de Saxe et pour le roi de Prusse. Il mourut en 1788. Parmi les estampes estimées qu'on a de lui, on distingue la *Vierge* d'après André del Sarto, les *Vierges sages* et les *Vierges folles* d'après Manozzi, et la statue de *la Victoire* d'après le marbre de Michel-Ange.

ZUCCARO ou **ZUCCHERO** (Taddée), peintre de l'école romaine, né à Sant-Angelo in Vado en 1529, répandit à Rome une quantité considérable de tableaux, bons, faibles et même mauvais, au point que les revendeurs débitaient de ses compositions à tout prix. Lorsqu'il ne négligeait pas son style, il montrait de la facilité : seulement elle était gâtée par un certain *laisser-aller* populaire, agréable toutefois pour ceux qui ne recherchent pas l'élévation des idées et des caractères. Ses ouvrages les plus célèbres sont les fresques du château de Caprarola qu'on a gravées en 1748. Il mourut en 1565.

ZUCCARO ou **ZUCCHERO** (Frédéric), frère et élève du précédent, né en 1542, a été nommé avec raison par Lanzi un *chef d'école de décadence*. Cependant employé à de grands travaux, il acquit une immense fortune. Ses premiers succès, assez rapides, le firent d'abord appeler à Florence, où on le chargea de peindre la grande coupole de l'église métropolitaine. Il y plaça des figures de 50 pieds et un Lucifer d'une hauteur démesurée. On l'appela ensuite à Rome pour lui confier la voûte de la chapelle Pauline, commencée par Michel-Ange. Obligé de quitter Rome pour quelque temps, par suite d'une vengeance trop peu délicate qu'il avait tirée de ses ennemis, il n'y revint qu'après avoir vu la Flandre, la Hollande, l'Angleterre et Venise. Plus tard il fit deux voyages en Espagne, mais ses travaux n'y furent pas goûtés. Il mourut à Ancône en 1609. On a de lui un livre intitulé : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, Turin, 1607, in-fol.; Rome, 1768.

ZUCCARO (Mario), médecin, né, vers la fin du 16e siècle, à Naples, professa l'art de guérir dans les écoles de sa ville natale, avec un grand concours d'auditeurs, et fut récompensé de ses services par le titre de comte palatin. Il mourut en 1634, et fut inhumé dans l'église de l'hospice royal des Incurables, auquel il légua tous ses biens. Son tombeau, surmonté de son buste en marbre, est décoré d'une inscription. Quoique médecin, il ne croyait pas à l'efficacité de son art. Dans sa pratique il se bornait à seconder la nature, à laquelle on doit, disait-il, rapporter la guérison et non pas au médecin qui, trop souvent, ne fait que la contrarier. Ce raisonnement pouvait peut-être convenir à une époque où les connaissances anatomico-physiologiques étaient dans l'enfance, et où les médicaments les plus compliqués et les plus absurdes formaient la base du traitement des maladies. On a de Zuccaro : *De verá ac methodicá nutriendi ratione Neapoli usurpatá pro curandis morbis*, Naples, 1602, in-4°; *De morbis puerorum tractatus*, ib., 1604, in-4°; *Methodus occurrendi venenatis corporibus compendiosa tractatio*, ibid., 1611, in-4°. Cette édition est la seconde; *De morbis partis animalis*, ibid., 1623, in-4°; *De morbis complicatis*, ibid., in-4°; *Hippocratis epidemialium observationum pars prima*, Venise, 1621, 1627, in-4°.

ZUCCHELLI (Antoine), de Gradisca, prédicateur de l'ordre des capucins dans la province de Styrie, s'embarqua en 1697 pour les missions du royaume de Congo, et ne rentra dans son couvent de Gradisca qu'en 1704. La relation de son voyage, qu'il a divisé en 23 relations distinctes, est une des plus curieuses et des plus riches en documents intéressants sur Angola et le Congo : elle est aussi la plus récente. Elle fut publiée, pour la première fois, à Venise en 1712, sous ce titre : *Relazioni del viaggio e missione di Congo*, etc., in-4°, de 438 pages. Selon les récits des Portugais, l'introduction du christianisme au Congo date de l'époque même de la découverte qu'ils ont faite de ce pays en 1489. Des religieux dominicains y furent les premiers missionnaires; mais leurs progrès y furent extrêmement faibles, et ils avaient eux-mêmes presque anéanti les résultats de leurs efforts par des persécutions imprudentes dirigées contre les naturels, lorsqu'avec le consentement du gouvernement portugais, le pape commença, en 1645, à envoyer dans ce pays des capucins italiens. Ces détails étaient nécessaires pour expliquer la mission de Zucchelli dans une colonie portugaise. Sa relation prouve que les missionnaires capucins nuisirent beaucoup, comme leurs prédécesseurs, par un fanatisme aveugle et brutal, à la cause du christianisme et de la civilisation de ces contrées, où ils avaient acquis une influence étonnante. Cette relation n'avait jamais été traduite ni analysée en français; mais Walckenaer l'a donnée dans le 13e vol. de l'*Histoire générale des voyages*.

ZUCCHERO. *Voyez* **ZUCCARO.**

ZUCCHI (Jacques), peintre, né dans le 16e siècle, à

Florence, fut élève de Vasari. Étant venu à Rome, vers 1572, il y trouva, dans le cardinal Ferdinand de Médicis, un protecteur plein de zèle et qui lui fournit les moyens de se faire connaître. Il exécuta pour son patron un tableau représentant la *Pêche du corail,* dans lequel il plaça les portraits des plus belles dames romaines. Le succès qu'obtint ce tableau fit la fortune de l'artiste. Il fut chargé de plusieurs grands ouvrages, et mourut très-riche, vers 1590. Outre des fresques au Vatican et dans plusieurs églises, on cite de lui un *saint Grégoire* célébrant la messe, tableau dans lequel, par un anachronisme volontaire, il a représenté l'intérieur de l'église Saint-Pierre et les principaux membres du sacré collége, au milieu desquels on distingue le cardinal de Médicis.

ZUCCHI (François), frère du précédent et son élève, travailla d'abord sous sa direction. Il réussissait assez bien à peindre les fleurs et les fruits; mais il ne sut jamais s'élever à de grandes compositions. Après la mort de son frère, il abandonna la peinture pour s'appliquer à la mosaïque, genre dans lequel il s'est rendu célèbre. C'est à lui qu'on doit les belles mosaïques de la coupole de Saint-Pierre, qu'il exécuta sur les dessins de Joseph Cesari d'Arpino, plus connu sous le nom de *Josepin*. Zucchi mourut vers 1620. *Voyez* Baglione, *Vite de' pittori*.

ZUCCHI (Barthélemi), littérateur, né à Monza dans le Milanais vers 1560, embrassa l'état ecclésiastique et se rendit à Rome, où il fut 12 ans secrétaire d'un cardinal; mais, tout à fait exempt d'ambition, il revint dans sa ville natale en 1597, y partagea le reste de sa vie entre l'étude et la religion, et y mourut le 25 août 1631. Entre autres ouvrages on a de lui : *Istoria di Teodolinda, reina de' Longobardi,* Milan, 1613, in-4°; *Istoria della corona Ferra di Longobardi,* ibid., 1619.

ZUCCHI (Nicolas), jésuite, né à Parme le 6 décembre 1586, annonça de bonne heure une grande vocation religieuse, qui ne se démentit jamais. Il fut recteur du collége de Ravenne, suivit Alexandre, cardinal des Ursins, dans sa légation auprès de l'empereur Ferdinand II, et, de retour à Rome, y occupa plusieurs emplois, entre autres ceux de recteur de la maison professe, d'admoniteur du général et de prédicateur du pape Alexandre VII. Il mourut dans cette ville le 21 mai 1670. Sa *Vie*, écrite par le père Daniel Bartoli, se trouve dans le premier volume de la *Societas europæa,* du père Tanner.

ZUCCHI (D. Marc-Antoine), célèbre improvisateur du 18e siècle, né à Vérone, embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Mont-Olivet, en fut nommé abbé, puis visiteur général, et mourut en 1764. Ses contemporains ne tarissent point sur les éloges donnés à son talent, qu'il appliquait avec un égal succès à la prédication et à la poésie. On doit remarquer que, dans ce dernier cas, il n'avait pas besoin du secours de la musique pour s'animer. On n'a rien imprimé de lui, si ce n'est une traduction de l'hymne *Veni, sancte Spiritus,* qu'on trouve dans plusieurs recueils. Les amateurs conservent dans leurs cabinets quelques-unes de ses plus belles improvisations, entre autres une sur l'amour platonique, *in versi sdruccioli*.

ZUCCO (Accio), littérateur, né à Summacampagna dans le Véronais au 15e siècle, n'est connu que par sa traduction, ou plutôt son imitation libre des *Fables* d'Ésope, la première qu'on ait vue en italien, et qui parut sous ce titre: *In Æsopi fabulas interpretatio per rhythmos in libellum Zucharianum contenta,* Vérone, 1479, in-4°; Venise, 1481, 1483, 1497, etc.

ZUCCOLO (Siméon), littérateur, né à Cologna, entre le Vicentin et le Modénois, dans le 16e siècle, n'est connu que par un livre sur la danse, divisé en douze chapitres et intitulé : *la Pazzia del Ballo*, Padoue, 1549, in-4°.

ZUCCOLO (D. Vital), savant abbé de l'ordre des Camaldules, né à Padoue en 1556, mort à Venise en 1630, se voua tout entier à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il n'accepta qu'avec répugnance les emplois auxquels l'appelèrent ses talents et le vœu de ses confrères. Tous ses ouvrages étaient conservés à l'abbaye de St.-Michel. J. Phil. Tomasini en porte le nombre à 90, dont il donne les titres dans la *Biblioth. veneta manuscripta*, p. 92-95; la plupart sont restés inédits. Parmi ceux qui ont été imprimés on distingue : *Discorsi sopra le cinquanta conclusioni del Tasso,* Bergame, 1588, in-4°.

ZUCCOLO (Louis), littérateur, né à Faenza dans la Romagne vers 1570, passa la plus grande partie de sa vie à la cour des ducs d'Urbin, et composa plusieurs ouvrages de littérature et de philosophie morale, dont le père Mittarelli donne la liste complète dans sa dissertation *De litteraturâ faventinâ*, 91. Nous citerons seulement les *Dialoghi ne' quali si scuoprono vari pensieri filosofici morali e politici*, Pérouse, 1615, in-8° ; Venise, 1625, in-4°.

ZUCCOLO (Louis), jurisconsulte, né en 1599 à Santa-Croce, maison de campagne près de Carpi, occupa plusieurs postes honorables, entre autres ceux de conseiller de justice et d'auditeur général auxquels l'avait appelé le duc de Modène, et qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1668. On n'a de lui qu'un traité de politique (*De Ratione statûs*), Hambourg, 1663, in-8°.

ZUCCONI (le père Joseph), bibliographe, né à Venise en 1721, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Mineurs conventuels, remplit avec beaucoup de fermeté l'emploi de censeur, et fut chargé de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque del Santo à Padoue. Il en décrivit d'abord les manuscrits avec tant de soin et d'exactitude qu'on cite ce travail comme un modèle. Il s'occupait de classer également les livres imprimés, quand il succomba à une mort prématurée le 13 décembre 1754. Entre autres ouvrages manuscrits, il a laissé des *rime piacevoli* et des *rime varie*.

ZUCKERT (Jean-Frédéric), médecin, né à Berlin le 19 décembre 1737, mort le 1er mai 1778, avait d'abord travaillé quatre années dans la pharmacie royale, ce qui lui donna l'idée de se livrer à la médecine. Sa faible santé, en lui interdisant une pratique étendue, lui permit de composer un assez grand nombre d'ouvrages utiles, parmi lesquels nous citerons : *Instruction à l'usage des véritables parents sur les soins diététiques qu'exigent leurs enfants à la mamelle* (allemand), Berlin, 1764, 1771, in-8°; *Instruction sur l'éducation diététique des enfants sevrés jusqu'à l'âge nubile* (allemand), ibid.,

1765, 1771, 1781, in-8°; *Description de toutes les eaux minérales et des bains de l'Allemagne* (allemand), ibid., 1768, 1785, in-4°; *Materia alimentaria, in genera, classes et species disposita*, ibid., 1769, in-8°; *Traité physico-diététique de l'air et de la température atmosphérique, et de leur influence sur la santé de l'homme* (allemand), ibid., 1770, in-8°.

ZUFFI (Jean), jurisconsulte, né à Final, petite ville du duché de Modène, dans le 16e siècle, mort en 1644 à Rome, où il avait exercé avec distinction la profession d'avocat, a publié, entre autres ouvrages : *Tract. de criminalis processûs legitimat.*, 1665, 1722, in-fol.; *Institutiones criminales, quibus judiciorum materia... libri IV comprehenditur*, Rome, 1667, in-8°.

ZUICHEM D'AYTA (Vigile), célèbre jurisconsulte, né le 19 octobre 1507, à Barthusen, dans la Frise occidentale, enseigna le droit à Bourges, à Padoue, à Avignon et à Ingolstadt. Charles-Quint, qui avait appris à connaître son mérite, le nomma baron de l'Empire, conseiller à la chambre des finances de Spire, sénateur à la cour suprême de Malines, président du conseil de Bruxelles, chancelier de l'ordre de la Toison d'or, et enfin abbé du monastère de Bavon à Gand. Zuichem établit à Louvain une école gratuite pour les enfants, et un collége pour les pauvres étudiants. Il mourut à Bruxelles en 1577. Nous avons de lui : *Epistolæ politicæ*, Louvain, 1661, in-8°; *Institutiones de testamentis*, Leyde, 1564 et 1592, in-8°; *Commentaria ad titulum de rebus creditis*, ibid., 1592, in-8°. Il publia à Bâle, 1534, in-fol., et Louvain, 1536, in-4°, *Theophili paraphrasim ad institutiones juris civilis*, ouvrage savant qu'il avait copié dans la bibliothèque de Bessarion.

ZULFÉCAR-EFFENDI naquit à Constantinople, et obtint à la cour ottomane une grande réputation d'habileté et de savoir. On ne sait pas ce qui valut à cet homme d'État le nom de *Zulfécar* ou *Dzoulfekar*, qui est celui de l'épée à deux tranchants du célèbre Ali, à moins que ce ne fût une allusion à son astuce et à son adresse. Zulfécar-Effendi était chargé de tenir les registres des janissaires, une des charges les plus lucratives de l'empire, lorsque Soliman III, effrayé des succès de l'Autriche, et craignant le sort de Mahomet IV, auquel il avait succédé, l'envoya auprès de l'empereur Léopold Ier en 1688, pour faire des ouvertures de paix. Mais la cour de Vienne, enflée de ses succès, et surtout de la conquête de Belgrade, demanda la Bosnie, l'Esclavonie, la Croatie, la Bulgarie et la Transylvanie pour elle; et, pour ses alliés les Polonais et les Vénitiens, elle exigeait la Valachie, la Moldavie, la Crimée, la Morée et la Dalmatie. Zulfécar-Effendi, qui était accompagné de Maurocordato, répondit qu'une pareille spoliation excédait ses pouvoirs, et Léopold le retint presque comme prisonnier dans le château de Puffendorf. Cependant Soliman s'était avancé à la tête de l'armée ottomane; mais ayant été honteusement battu, il se hâta de revenir à Andrinople. De là il répondit à ses ambassadeurs, qui depuis longtemps attendaient sa réponse, qu'ils devaient s'en tenir aux premières instructions, et insister sur la reddition de Belgrade. Maurocordato, qui sentait l'impossibilité de traiter à ces conditions, fut d'avis de passer outre. Zulfécar s'y opposa, représentant à son collègue à quel danger ils s'exposeraient s'ils négligeaient de suivre les instructions données par leur maître. Ayant demandé audience à l'Empereur, il lui dit franchement ce que le sultan lui avait ordonné; et il engagea Léopold à envoyer lui-même à Constantinople, l'assurant que là il serait facile de s'entendre. Pendant ce temps le faible Soliman, revenu à Constantinople (1689), déposa le grand vizir, et revêtit de cette haute dignité Mustapha Koproli; et aussitôt les choses changèrent de face. Koproli ayant rassemblé le divan, et proposé des mesures vigoureuses, le mufti s'y opposa, les ambassadeurs ayant, disait-il, donné l'espoir d'une paix prochaine et avantageuse. Koproli demanda à voir les instructions qui leur avaient été données et leur correspondance, sans annoncer qu'il voulût rompre les négociations entamées, il écrivit à Vienne que Zulfécar et Maurocordato avaient surpris ou forgé les lettres sur lesquelles ils s'autorisaient. Après une campagne glorieuse pour l'empire ottoman, et dont les succès furent dus à l'activité, au génie et à la bonne administration de Koproli, Soliman étant mort, et Koproli étant tombé sur le champ de bataille (1691), Zulfécar et Maurocordato furent rappelés; entrant dans les vues du nouveau vizir, ils lui représentèrent que l'Allemagne était épuisée, lasse de faire la guerre, et qu'il serait facile d'arracher à Léopold une paix avantageuse pour la Porte. Ce fut leur rapport qui décida, sous Achmet II, la continuation de la guerre; et, pour avoir été retardée, la paix n'en fut que plus glorieuse et plus avantageuse à l'empire ottoman. Zulfécar n'acheva pas la paix dont il avait fait les premières ouvertures : il mourut avant la signature du traité de Carlowitz, laissant un fils nommé Osman-Aga, qui hérita de ses immenses richesses, et que le crédit de Maurocordato, l'ami de son père, porta à la place de Kiaya, ou lieutenant du grand vizir.

ZULTAN. *Voyez* **ZOLTAN.**

ZUMALACARREGUY (Thomas), général en chef de l'armée espagnole, né en 1789 à Ormaisteguy, petit village de Guipuscoa, se destina de bonne heure à la carrière des armes, et servit dans la garde royale, où ses talents ne tardèrent pas à le faire remarquer. Élevé au grade de commandant, il se démit volontairement de ce poste à la mort de Ferdinand VII pour aller offrir ses services à don Carlos, qu'il regardait comme son souverain légitime. Ce prince ayant été obligé de quitter l'Espagne, Zumalacarreguy se rendit dans le Guipuscoa, et ayant réuni quelques paysans mal armés, entreprit avec cette faible troupe de lutter contre les forces de la régente Christine. Ne pouvant faire la guerre en plaine avec quelques chances de succès, il fit une guerre de ruses et de surprises, profitant des fautes de ses adversaires, tombant sur eux à l'improviste quand l'occasion s'en présentait, et les écrasant dans des défilés où il apparaissait subitement après une marche audacieuse à travers les crêtes les plus escarpées. A force de battre ainsi l'ennemi en détail, il vint à bout d'organiser sa troupe et de créer une armée tellement redoutable que les généraux de la reine furent obligés de lui abandonner tout le pays dans les quatre provinces insurgées, à l'exception de quelques places. Bientôt il fut décidé que l'armée de Christine se retirerait sur l'Èbre. Libre de ses

mouvements, Zumalacarreguy vint mettre le siége devant Villafranca, qu'il prit après quelques jours de bombardement. Encouragé par ce succès, il se porta sur Bilbao ; mais atteint devant cette place d'un coup de feu à la jambe droite, il fut obligé d'abandonner le commandement et mourut de cette blessure dans son village natal, le 25 juin 1835. Ce général était doué des plus brillantes qualités. Actif, patient, modeste, affable, il était devenu l'idole de ses soldats, qui le nommaient familièrement l'*Oncle Thomas*. A la nouvelle de sa mort, tous les partis payèrent un tribut d'estime à sa mémoire.

ZUMBO (Gaetan-Jules), célèbre modeleur en cire, né à Syracuse en 1656, devina les principes de la sculpture, sans le secours d'aucun maître. Il perfectionna ses admirables dispositions par l'étude de l'anatomie, et, n'ayant point appris à manier le ciseau, employa pour ses compositions une cire colorée qu'il préparait lui-même, et dont il avait seul le secret. Appelé à Florence par le grand-duc de Toscane, avec un traitement considérable, il exécuta pour ce prince plusieurs ouvrages dont le plus fameux est celui que les Italiens nomment *la Corruzione* (la Putréfaction), parce qu'il se compose de cinq figures représentant un moribond, un corps mort, un corps qui commence à se corrompre, un autre à demi corrompu, et enfin un cadavre plein de pourriture et rongé de vers. De Florence il se rendit à Gênes, où il fit deux grandes compositions regardées comme des chefs-d'œuvre : la *Nativité de Jésus-Christ* et *la Descente de la croix*. Il vint ensuite en France, où il mourut en 1701, après y avoir obtenu les plus grands succès.

ZUMSTEEG (Jean-Rodolphe), musicien, né le 10 janvier 1760 à Sachsenflur, dans l'Odenwald, avait à peine achevé ses études de chant qu'il osait s'essayer à la composition, et faisait pour les fêtes de la cour de Wurtemberg des cantates, dont quelques-unes ont été gravées. Admis au nombre des musiciens du duc comme violoncelliste, il se recommanda à l'estime des amateurs par des pièces d'un genre plus large et plus difficile; mais il ne put réaliser toutes les espérances qu'il avait fait concevoir de son talent. Il mourut à Stuttgard le 27 janvier 1802, avec le titre de maître des concerts de la chapelle de Wurtemberg. On admire, parmi ses légères productions, la *Plainte d'Agar*, *Colma*, *le Chant mélancolique*, *Léonore*, paroles de Bürger, et surtout l'*Ile des Esprits*, paroles de Gotter. (*Voyez* la *Gazette d'Allemagne*, 1802, n° 30, et le *Musée des musiciens célèbres* du professeur Siebigke, Breslau, 1801.)

ZUNIGA (don Diego ORTIZ de), historien, né à Séville au commencement du 16e siècle, était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et remplissait des fonctions de magistrature. Il tira des greffes et des archives de sa province une foule de documents précieux, et mourut en 1680, après avoir publié, entre autres ouvrages : *Anales ecclesiasticos y seculares de la ciudad de Sevilla que contienen sus mas principales memorias desde el ano de* 1246 *en que fue conquistada del poder de los Moros hasta el de* 1671, Madrid, 1677, in-fol., très-rare et fort estimé.

ZURBARAN (François), surnommé *le Caravage espagnol*, naquit en 1598 à Fuente de Cantos dans l'Estramadure. Destiné à suivre la profession de son père, simple cultivateur, il ne tarda pas à montrer des dispositions si décidées pour la peinture, que ses parents le placèrent pour étudier à Séville, dans l'atelier de Jean de las Roëlas. Ses progrès sous cet habile maître furent très-rapides. Le talent avec lequel il reproduisit plusieurs tableaux de Caravage arrivés à Séville commencèrent sa réputation, et lui méritèrent bientôt le glorieux surnom sous lequel il est connu. Il n'avait pas 30 ans lorsqu'il acheva les grands tableaux qui décorent l'autel de Saint-Pierre dans la cathédrale de Séville, et le *saint Thomas d'Aquin* pour l'église de ce nom, chef-d'œuvre que l'on a vu quelque temps au musée de Paris, et qui suffirait pour placer Zurbaran à côté des plus grands peintres d'Italie. Appelé successivement à Guadeloupe et à Xérès, où il fit un assez long séjour, il enrichit ces deux villes de plusieurs tableaux qui sont autant de chefs-d'œuvre. De retour à Séville, ce grand peintre continua d'être occupé à divers ouvrages, soit pour les églises, soit pour les particuliers, et mourut en 1662. Ses principaux élèves sont Barnabé d'Ayala et los Polanos.

ZURITA ou **ÇURITA** (Jérôme), en latin *Surita*, historien, né à Sarragosse le 4 décembre 1512, fut chargé, en 1530, de l'administration des villes de Barbastre, ou Balbastre et d'Huesica, devint ensuite fiscal de Madrid, et reçut en 1543 du conseil suprême de Castille, la mission de se rendre en Allemagne, pour y veiller à la défense de ses intérêts. De retour en Espagne en 1549, il fut investi de la charge de *coroniste* ou historien d'Aragon, créée nouvellement par les états de cette province. Il visita alors l'Aragon, l'Italie et la Sicile, recueillant partout une foule de pièces très-importantes. Il eut encore d'autres emplois ; mais, sur la fin de sa vie, il les abandonna pour se livrer exclusivement à l'étude dans le couvent des hiéronymites à Sarragosse. Il mourut le 3 novembre 1581. Ses principaux ouvrages sont : *Anales de la corona de Aragon*, Sarragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol.; ibid., 1585, 6 vol. in-fol.; ib., 1610, 7 vol. in-fol., avec un index publié par les jésuites de cette ville : *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum* 1410, *tribus libris expositi : accederunt Roberti, Viscardi et Rogerii, principum normanorum et eorum fratrum, rerum in Italiâ et Siciliâ gestarum libri IV, à Goufredo Malatera*, ibid., 1578, in-fol., très-rare et très-estimé ; *Progresos de la historia en el reyno de Aragon que contiene en quatro libros varios sucesos desde el ano* 1512 *hasta el de* 1580, ibid., in-fol. C'est à lui qu'on doit la découverte du *Chronicon alexandrinum*, ou *Chronicon paschale*, publié par Rader avec une version latine, et depuis par Ducange, dans la collection *Byzantine*.

ZURLA (le cardinal Placide), savant antiquaire, né en 1769 à Legagno, dans l'État de Venise, d'une famille patricienne, embrassa fort jeune la règle des camaldules dans le couvent de Saint-Michel de Murano, et partagea ses loisirs entre ses devoirs et l'étude des sciences historiques. Ses talents l'ayant fait connaître avantageusement, il devint abbé de sa congrégation, et, dans un voyage qu'il fit à Rome en 1821, le pape Pie VII le nomma préfet des études au collége de la Propagande. Ce pontife le décora de la pourpre en 1823, et

Léon XII le nomma son vicaire à Rome. Pie VIII lui confia la préfecture de la congrégation des études, et bientôt il joignit à cette place celle de supérieur général de l'ordre des Camaldules. Il avait entrepris un voyage en Sicile pour étudier les restes d'antiquités si communs dans cette île, lorsqu'atteint d'une fièvre pernicieuse, il mourut à Palerme le 29 octobre 1834. Outre un *Enchiridion theologicum*, et quelques *Dissertations théologiques*, entre autres sur le groupe de la *Pieta* et sur les différents sujets religieux exécutés par Canova, on a du cardinal Zurla : *il Mappamondo di Fra-Mauro descritto ed illustrato*, Venise, 1818, in-fol.; *Di Marco Paulo e degli altri viaggiatori veneziani più illustr. dissertazione*, etc., ibid., 1818, 2 vol. in-4°; ouvrages curieux et pleins de recherches qui suffisent pour assurer à l'auteur une réputation durable.

ZURLAUBEN (BALTHASAR, baron DE LA TOUR-CHATILLON DE), né vers l'an 1550, est le premier dans cette antique famille qui ait porté ce nom illustré par plus de 4 siècles de gloire civile et militaire. Les seigneurs de la Tour-Châtillon, déjà barons de l'Empire sous l'empereur Othon le Grand, étaient si puissants, que pendant un siècle ils soutinrent la guerre contre les habitants de Berne, de Fribourg et du Valais. Ce fut la même famille qui dota la plupart des églises et des monastères dans la partie méridionale de la Suisse. WALTER, un de ces puissants barons, assista en 1165 au tournoi de Zurich. Son frère puîné avait suivi en 1145 Amédée, comte de Savoie, en Palestine. ADELBERT, fils de Walter, est nommé dans plusieurs actes passés en 1181, 1195 et 1224. On trouve son fils GUILLAUME et son petit-fils HERMANN, dans tous les grands événements de la Suisse, pendant le 13[e] siècle. En 1288, Hermann se trouvait avec ses troupes auprès de l'empereur Rodolphe I[er], lorsque ce prince assiégeait la ville de Berne. Son fils PIERRE I[er] entra en 1291 dans la ligue contre les Bernois, et en 1294 il combattit l'évêque de Sion, à la tête de 11,000 hommes. Il réunit la châtellenie de Genève à ses autres domaines. JEAN I[er], son fils, est nommé dans le traité de paix conclu le 10 juin 1314, entre Amédée le Grand, comte de Savoie, et Jean, dauphin du Viennois. Il fit, en 1318, avec Léopold, duc d'Autriche, un traité par lequel il s'engageait à fournir à ce prince un corps de 3,000 hommes. L'acte est scellé de son *sceau d'or à la tour de sable*. Il fut la même année tué en trahison par ses sujets révoltés. PIERRE II, son fils, prit le parti de Frédéric d'Autriche contre Frédéric de Bavière, roi des Romains, qui, pour s'en venger, excita contre lui les habitants de Berne, et en 1324 la guerre éclata entre ceux-ci et Pierre. Une réconciliation peu sincère eut lieu en 1345. Les Bernois, ayant recommencé les hostilités en 1346, furent battus près de Laubeck, château de la maison de la Tour-Châtillon. Plus heureux en 1350, ils enlevèrent et détruisirent les châteaux de Laubeck et de Mannenberg. Il est probable que la paix se fit; car, en 1355, Pierre suivit en France le comte de Savoie. Son fils ANTOINE I[er] alla, en 1365, trouver à Berne l'empereur Charles IV, qui revenait d'Italie. S'étant plaint des habitants de Berne, il jeta son gantelet devant le prince et la cour impériale, donnant défi à quiconque oserait contredire les faits qu'il avançait. Charles apaisa la dispute. Antoine eut avec son oncle Guichard, évêque de Sion, de si vifs démêlés, que le 18 août 1375, ses vassaux s'étant emparés d'un château où ce prélat se trouvait, ils le jetèrent du haut des murs, ainsi que son chapelain. Les habitants du Valais se rassemblèrent pour venger la mort de leur évêque. On en vint à une bataille sanglante près du pont Saint-Léonard, dans le voisinage de Sion. Antoine, vaincu, se retira auprès du duc de Savoie, à qui il céda ses droits, et à la cour duquel il mourut le 22 janvier 1402. Son fils aîné Balthasar se tint longtemps caché dans les bois, pour se soustraire à la fureur des habitants révoltés; et le nom de la *Tour-Châtillon* leur étant odieux, il s'en fit un du lieu de sa retraite, se nommant du mot allemand *Laube*, feuille d'arbre, *Zurlauben* ou *Zur-Lauben ad frondem*, marquant par là que les *feuilles* de la forêt lui avaient servi d'asile. En sortant de cette retraite, il alla joindre son frère Conrad, qui était chevalier à la commanderie de Saint-Lazare de Séedorf, canton d'Uri, où il mourut. Dans le nécrologe de cette maison, on engage les chevaliers à prier pour *Balthasar de Thurn et Gestelenbourg* (ou la Tour-Châtillon), *qui, au temps de sa fuite, et à cause de la haine que l'on portait à la noblesse, s'est nommé Laubast* (branche de feuillage) ou *Zurlauben*.

ZURLAUBEN (JEAN II), fils aîné de Balthasar, fit des démarches pour rentrer en possession des biens paternels. N'ayant pu vaincre la haine que les habitants du Valais portaient à la noblesse, il se retira à Uri où il mourut.

ZURLAUBEN (ANTOINE II), fils du précédent, passa du canton d'Uri dans celui de Zug, où il mourut en 1516.

ZURLAUBEN (OSWALD I[er]), fils du précédent, capitaine dans les troupes suisses, au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce, assista aux batailles de Novarre, de Ravenne, de Pavie et de Bellinzona. Après la bataille de Marignan, il passa au service de François I[er], roi de France. En 1531, il était major général des troupes du canton de Zug; et, comme l'apprend un acte que l'on garde à Zug, il contribua beaucoup à l'issue de la bataille que les cantons catholiques gagnèrent, et où Zwingli fut tué. Il remplit les premières fonctions administratives du canton jusqu'à sa mort, arrivée à Zug en 1549.

ZURLAUBEN (ANTOINE III), fils du précédent, servit très-jeune dans l'armée française. A la bataille de Blaville (1567), étant alors âgé de 62 ans, il reçut trois blessures, et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils Érasme-Oswald, qui, combattant à côté de lui, s'avança pour recevoir un coup de pique dirigé contre son père. Le digne fils tomba mort, à l'âge de 35 ans. Le père leva la même année une demi-compagnie pour le régiment des gardes-suisses au service de Charles IX. Chaque compagnie était de 300 hommes. Antoine a laissé, en allemand, sur les événements de la guerre, auxquels il avait pris part, entre autres sur les batailles de Blaville, de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, et sur la retraite de Meaux, une relation manuscrite que l'on conserve dans les archives de la famille, ainsi que l'*Histoire* manuscrite *des troubles*, arrivés à Zug, en 1585,

et la *Relation d'un voyage à la terre sainte*. Antoine mourut à Zug, en 1586, après y avoir rempli les premières fonctions administratives. Jean III, son fils, Oswald II, son petit-fils, l'ont suivi dans la même carrière. Oswald III est mort le 10 septembre 1641, sans laisser d'héritiers.

ZURLAUBEN (Conrad Ier, baron de la TOUR-CHATILLON de), second fils d'Oswald Ier, fit ses premières armes en Italie, d'abord au service du pape Jules II, ensuite à celui du roi François Ier. Comme son père et son frère aîné, il se distingua à la bataille de Cappel, et mourut à Zug en 1565. Son fils Michel, capitaine dans les gardes-suisses du roi Charles IX, fut tué en 1573 au siége de la Rochelle, laissant après lui Conrad II, qui servit également en France, et Gerold, qui fut trésorier général du canton de Zug. Jean-Baptiste ZURLAUBEN, son fils, mourut à Zug en 1644, sans héritier, et en lui s'éteignit cette branche.

ZURLAUBEN (Béat Ier, baron de la TOUR-CHATILLON de), dernier fils de Conrad Ier, servit fort jeune en France et en Italie. Capitaine dans le régiment suisse de Reding, il se distingua au combat de Blaville, et après la bataille de Moncontour (1569) le roi lui accorda le droit de colleter *le lion de cimier de ses armes d'un écusson d'azur à une fleur de lis d'or*. Après la réforme du régiment, la compagnie de Béat, qui était de 300 hommes, resta attachée à la garde de Charles IX et de Henri III, sous le nom de gardes-suisses. La Ligue lui offrit, en 1585, un régiment suisse; il refusa cet avantage, voulant rester inviolablement attaché à la personne des deux rois. Retiré à Zug, il fut nommé landamman, ou premier magistrat du canton. Il y mourut en 1596.

ZURLAUBEN (Conrad II), fils du précédent, ayant été élevé aux premières fonctions de son canton, fut envoyé, en 1602, à Paris, pour renouveler avec Henri IV l'alliance des treize cantons, et il fut chargé, en 1619, de la même mission près de Louis XIII. Cette même année, il leva, pour le régiment des gardes-suisses, une compagnie de 300 hommes, dont il resta propriétaire. Nommé colonel du régiment suisse, qu'avaient levé les cantons catholiques, sous le nom de la Tour de Jérusalem, Conrad II servit avec éclat, en 1626, dans la Valteline. Ministre plénipotentiaire des mêmes cantons, il réussit à pacifier cette contrée, ainsi que le Valais. Dans les diètes des treize cantons, il se distingua toujours par la sagesse de ses conseils. Louis XIII le créa, en 1626, chevalier de Saint-Michel, et le maréchal de Bassompierre fut chargé de le revêtir des insignes de l'ordre. Conrad a écrit le traité *de Concordia fidei*, dans lequel il établit que le bonheur et la tranquillité des Suisses dépendent de leur attachement à la religion catholique. Il mourut à Zug le 31 mars 1629. — Henri, le 6e de ses enfants, se distingua tellement au siége de Hesdin, en 1639, que Louis XIII, lui rendant les témoignages les plus glorieux, et se rappelant la noblesse et les services de ses ancêtres, confirma le droit accordé par Charles IX à Béat Ier, son aïeul, et lui permit de placer *l'écusson d'azur à une fleur de lis d'or, au lieu d'en colleter le lion issant du cimier*. Henri continua de se distinguer, en 1641, au siége d'Aire, et, en 1647, à la tête des gardes-suisses il s'acquit au siége de Piombino une telle réputation, que Louis XIV lui fit une pension de 3,000 livres. Il est dit dans le brevet : « La fidélité inviolable de Henri de la Tour de Gestellenbourg-Zurlauben a servi d'exemple à ceux de sa nation dans les circonstances des troubles. Il imite ses ancêtres, dans leur attachement à la personne des rois nos prédécesseurs. » Henri mourut à Zug le 16 octobre 1650.

ZURLAUBEN (Béat II), fils de Conrad II, et frère aîné de Henri, remplit les hautes fonctions de l'administration à Zug. En 1634, il fut, avec deux autres ambassadeurs, envoyé vers Louis XIII, pour exposer à ce prince les inquiétudes de la nation helvétique, dont la neutralité était menacée par le voisinage de l'armée suédoise. En 1635, il contribua, par la sagesse de ses conseils, à ramener les révoltés de Lucerne, et en 1637 il renouvela, au nom du canton de Zug, l'alliance avec celui du Valais. Les cantons catholiques le députèrent en 1644 vers les Grisons, pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés parmi eux. En 1656, il pacifia les cantons de Glaris, de Zurich et de Berne. Les cantons catholiques lui ont donné les titres de *Père de la Patrie* et de *Colonne de la religion*. Il a écrit de sa main l'histoire de ses ancêtres, ainsi que l'exposé des négociations qu'il avait conduites ou auxquelles il avait pris part. Il mourut à Zug le 2 mai 1663.

ZURLAUBEN (Béat-Jacques Ier), fils du précédent, fut chargé, en 1638, par les cantons catholiques suisses, d'aller sur les frontières, à la tête de 800 hommes, et d'observer les mouvements de Bernard, duc de Weimar, qui, à la tête de l'armée suédoise, paraissait vouloir entrer en Suisse. En 1648, Béat-Jacques était lieutenant-colonel d'un régiment suisse, au service du grand-duc de Toscane. Les habitants des campagnes dans les cantons de Berne, de Lucerne, de Soleure, et ceux de l'Argovie, s'étaient soulevés en 1653; quoiqu'ils eussent réuni 30,000 hommes, Béat, chargé de les observer, sut, avec des forces très-inférieures, obtenir sur eux des avantages signalés. Les cinq cantons catholiques, étant en guerre avec ceux de Zurich et de Berne, nommèrent, en 1656, Béat-Jacques capitaine général. Après avoir traversé les forêts par des chemins détournés, il tomba sur les Bernois qui, quoique forts de 14,000 hommes, s'enfuirent après un léger combat, laissant sur le champ de bataille 1,500 des leurs, toute leur artillerie et leurs munitions. Le capitaine général prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon que l'on conserve dans l'arsenal de Lucerne. Le pape Alexandre VII, voulant honorer celui à qui la Suisse catholique devait des avantages si importants, envoya à Béat l'ordre de l'Éperon d'or. Frédéric Borromée, patriarche d'Alexandrie, et légat en Suisse, l'en revêtit le 7 mars 1657. Le canton de Lucerne témoigna à Béat-Jacques sa reconnaissance, et celui de Zug lui confia les premières fonctions administratives. En 1668, il fut un des deux généraux qui, à la tête de l'armée helvétique, observèrent sur la frontière les mouvements de l'armée française en Franche-Comté. Zug le députa, en 1681, pour aller féliciter Louis XIV sur son arrivée à Einsisheim, en Alsace. La même année, il renouvela l'alliance avec le canton du Valais, et en 1684, avec le duc de Savoie. Il mourut à Zug le 21 avril 1690.

ZURLAUBEN (Conrad), frère cadet du précédent, fut pendant huit ans lieutenant aux gardes-suisses, près de Louis XIV. Nommé, en 1675, colonel du régiment de Furstenberg, gouverneur du château de Zwoll en Hollande, et en 1676, brigadier de l'armée française, il servit glorieusement en Catalogne; il se distingua, en 1677, au siége de Puicerda, et, en 1679, il était inspecteur général d'infanterie dans le Roussillon et la Catalogne. Pour le récompenser, Louis XIV lui donna, en 1681, deux seigneuries dans la haute Alsace. Créé, en 1682, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il mourut la même année à Perpignan.

ZURLAUBEN (Béat-Gaspard), neveu du précédent, et fils aîné de Béat-Jacques Ier, ayant d'abord servi en Savoie, fut nommé gouverneur de la province d'Asti, et en 1683, créé chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Depuis il quitta le service de Savoie pour suivre dans sa patrie la carrière administrative; il était, en 1695, landamman ou chef du canton. Il renouvela l'alliance avec l'évêque de Bâle et avec le canton du Valais. Louis XIV le nomma chevalier de Saint-Michel. L'empereur Léopold ayant, en 1701, élevé Placide, frère de Béat-Gaspard, à la dignité de prince de l'Empire, celui-ci fut nommé maréchal héréditaire de l'abbaye de Muri. Béat-Gaspard mourut à Zug, le 12 mai 1706, sans laisser d'héritiers mâles.

ZURLAUBEN (Béat-Jacques II, baron de la Tour-Chatillon de), fils cadet de Béat-Jacques Ier, ayant levé, en 1689, une compagnie, assista aux siéges de Perpignan et de Gironne. Il quitta, en 1692, le service de France, et revint à Zug pour y remplir les charges de l'administration. En 1706, il renouvela l'alliance avec Philippe V, roi d'Espagne, à qui il avait rendu des services signalés, et en 1715, avec Louis XV, lors de l'avénement de ce prince au trône. Il mourut à Zug le 4 janvier 1717.

ZURLAUBEN (Béat-François-Placide), fils du précédent, ayant servi dans différents corps suisses, et passé par tous les grades, fut nommé, en 1745, par Louis XV, lieutenant général des armées, et en 1755, grand-croix de Saint-Louis. Il s'était trouvé, en 1705, à la bataille de Ramillies; en 1708, à celle d'Audenarde; en 1742, il commandait le premier bataillon des gardes-suisses en Flandre. Il servit comme maréchal de camp aux siéges de Menin, d'Ypres, de Fribourg, d'Audenarde, de Termonde, et il suivit Louis XV pendant les campagnes de 1744 à 1747. Il mourut en 1770.

ZURLAUBEN (Béat-Louis), frère cadet du précédent, fit, dans les régiments suisses, les guerres de Flandre, se trouva, en 1708, à la bataille d'Audenarde, et mourut à Zug le 5 janvier 1730, laissant, avec plusieurs filles, un seul fils, Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique. (Voyez ci-après.)

ZURLAUBEN (Fidèle), dernier fils de Béat-Jacques Ier, ayant servi en France, revint à Zug, où il occupa les premières places de l'administration. Il mourut à Lucerne le 26 février 1731.

ZURLAUBEN (Henri), second fils de Béat II, fut blessé en 1645, au siége de Roses en Catalogne. En 1654, il commandait un bataillon des gardes-suisses, et se distingua à leur tête, dans la défaite qu'éprouvèrent les Espagnols, en voulant jeter des secours dans Arras. Il était, en 1656, major général des troupes de Zug; et en 1663 il fut envoyé à Paris, pour renouveler l'alliance avec Louis XIV, qui lui donna une chaîne d'or avec une pension. Il mourut à Zug le 2 mai 1676.

ZURLAUBEN (Béat-Jacques II), fils du précédent, se distingua tellement dans le régiment de Zurlauben, que Louis XIV lui donna, en 1687, la seigneurie du Val-de-Villé (haute Alsace), laquelle fut érigée en baronnie. Il leva, en 1687, le régiment allemand de Zurlauben, à la tête duquel il servit en Catalogne. Nommé, en 1690, brigadier des armées du roi, il passa en Irlande, et donna des preuves de la plus éclatante bravoure à la bataille de Limmerick, où son régiment fut mis en pièces. Il commandait, en 1692, une brigade à la bataille de Steenkerque, où il fut blessé; et la même année le roi éleva au titre de comté la baronnie de Villé. Le comte de Zurlauben se distingua tellement à la bataille de Neerwinden, que la gloire de cette journée fut principalement due à la valeur de sa brigade. Maréchal de camp en 1696, il servit aux siéges de Mons, de Namur, et étant avec le comte de Jessé, commandant de la place de Mantoue, il en fit lever le blocus, que l'ennemi formait depuis un an. Il a écrit de sa main des Mémoires sur la défense de cette place. Nommé, en 1702, lieutenant général, il fit à la bataille d'Hochstet (1704) des efforts héroïques. Quoiqu'il eût reçu sept blessures profondes, s'étant mis à la tête de la gendarmerie, il avait trois fois repoussé l'ennemi; mais n'étant point secondé il fut obligé de se retirer. Le roi, informé de sa conduite, lui fit écrire par le ministre de la guerre: « Sa Majesté m'a commandé de vous dire que vous serez content de la manière dont elle a intention de vous dédommager; songez à guérir promptement et à venir recevoir la récompense de vos services. » La lettre est du 20 septembre; et, avant qu'elle pût arriver à son adresse, Zurlauben mourut à Ulm en Souabe, des suites de ses blessures, ne laissant que des filles, dont l'une épousa, en 1711, Henri-Louis de Choiseul.

ZURLAUBEN (Gérold Ier), nommé, en 1598, abbé et seigneur de la maison bénédictine de Rheinau en Turgovie, réforma les maisons des bénédictins en Suisse, et en 1603 il unit son abbaye à cette illustre corporation. Les sujets de l'abbaye, séduits par les erreurs de Zwingli, s'étaient révoltés; pour les soumettre, il implora le secours des cantons catholiques. Il mourut à Rheinau le 23 février 1607.

ZURLAUBEN (Placide), fils de Béat-Jacques Ier, fut nommé, en 1683, prélat de l'abbaye bénédictine de Muri en Argovie, et en 1701, élevé par l'empereur Léopold à la dignité de prince de l'Empire. Il mourut en 1723, ayant exercé pendant plusieurs années les fonctions de visiteur général dans les maisons bénédictines de la Suisse. L'abbaye de Muri, qu'il a comblée de bienfaits, l'honore comme son second fondateur.

ZURLAUBEN (Gérold II), frère du précédent, d'abord secrétaire général de la congrégation des Bénédictins en Suisse, fut nommé, en 1697, abbé et seigneur de l'abbaye de Rheinau, laquelle l'honore comme son second fondateur. Pendant un gouvernement de 39 ans, il fit relever les bâtiments de son abbaye, mit de l'ordre

dans ses revenus, et fit revivre parmi les religieux l'ancienne discipline. Après la mort de son frère, il fut nommé visiteur général des maisons bénédictines en Suisse. Il mourut, âgé de 86 ans, en 1735.

ZURLAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de La TOUR-CHATILLON de), né à Zug le 4 août 1720, fit de brillantes études au collége des Quatre-Nations à Paris, entra ensuite, comme ses ancêtres, au service de la France, fit les campagnes en Flandre et sur le Rhin depuis 1742, et se distingua aux batailles de Fontenoi et de Raucoux ainsi qu'aux siéges de Tournai, d'Audenarde, et de Maestricht, et, en 1762, à la défense des retranchements de Meslungen-sur-la-Fulde: il était alors brigadier des armées du roi. Il obtint son congé en 1780, avec le grade de lieutenant-général, et se retira dans une maison de campagne près de Zug, où il se livra entièrement à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. Il y mourut le 13 mars 1795. Avec lui s'éteignit la descendance de l'ancienne famille des Zurlauben. Il était conseiller du roi, associé de l'Académie des inscriptions, membre extraordinaire de la Société d'histoire naturelle de Zurich et de celle des Arcades de Rome, et avait mérité ces titres par son érudition variée et profonde, et par ses nombreux ouvrages. Sans parler de ses divers *Mémoires*, dont plusieurs lui ont valu des prix, et que l'on trouve dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, nous citerons de lui: *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives*, Paris, 1751 à 1753, 8 vol. in-12; *Code militaire des Suisses, pour servir à l'histoire militaire des Suisses au service de la France*, ibid., 1758 à 1764, 4 vol. in-12; *Bibliothèque militaire, historique et politique*, ibid., 1760, 3 vol. in-12, figures; *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, ibid., 1767, in-12 de 60 pages; *Tables générales des maisons d'Autriche et de Lorraine, et leurs alliances avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8°; *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780 à 1786, 4 vol. grand in-fol., 420 gravures; réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse, ou Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*, ibid., 1784 à 1788, 12 vol. in-4°. On a en outre de Zurlauben deux ouvrages restés manuscrits, dont l'un est une *Histoire des Suisses et de leurs alliés, avec des notes historiques et critiques, depuis l'origine de ce peuple jusqu'à la mort de Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne Transjurane*, et continuée jusqu'à la fin du 13° siècle. (*Voy.* les *Notices biographiques* de Meister, Zurich, 1784, tome II, et surtout l'estimable historien de la Suisse, Jean de Müller.)

ZURLO (le comte Joseph), homme d'État, né à Naples en 1759, fut de bonne heure versé dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, qu'il continua de cultiver au milieu des tracas des affaires publiques. Après avoir débuté au barreau, il fut employé, en 1783, dans la commission de gouvernement envoyée dans les Calabres, récemment bouleversées par des tremblements de terre. Loin de profiter aux peuples, cette expédition ne fut pour eux qu'un autre fléau; mais elle mit en évidence la capacité de Zurlo, qui n'avait rien négligé pour atténuer les fâcheux effets de l'ignorance et de la cupidité du général Pignatelli, aux ordres duquel il était subordonné. Il remplit ensuite un des principaux emplois de magistrature, puis fut appelé à la direction des finances du royaume, alors grevées d'une dette considérable (1798). L'arrivée des Français le trouva dans ce poste, où il n'avait pas encore eu le temps d'opérer les améliorations qu'il méditait; il faillit être victime de la vengeance populaire pour les fautes de ses prédécesseurs. La protection des chefs du gouvernement qui s'établit à Naples après la fuite du roi Ferdinand, délivra Zurlo de ce péril extrême. Il s'abstint de toute participation aux actes de la république, et reprit son poste au retour du roi. Il réussit à rétablir le crédit en affectant à la valeur nominale des billets de banque un intérêt payable sur les fonds spécialement hypothéqués au service de cette dette. Pour compléter le succès de cette première mesure, il entreprit, dans toutes les branches de l'administration, des réformes qui ne pouvaient manquer de lui susciter des contradicteurs; et, donnant lui-même l'exemple d'un désintéressement tout patriotique, il renonçait à ses appointements, et conviait les autres grands fonctionnaires à donner à l'État le même gage de dévouement. Cependant il vit bientôt toute sa popularité compromise par la brigue d'Acton, favori de la reine. Après que lui eut été signifié l'ordre de sa destitution, il se rendit lui-même à la prison qui lui était destinée, et y demeura confiné jusqu'à ce que son innocence fut reconnue. Zurlo suivit à Palerme la famille royale lors de son 2° exil, et ce ne fut qu'en 1809 qu'il revint à Naples, où bientôt l'occasion d'être utile à son pays lui fit accepter de Murat le portefeuille de la justice, puis celui de l'intérieur. C'est à la tête de ce ministère que Zurlo s'est illustré. Par ses soins, des établissements philanthropiques et scientifiques s'élevèrent à la place des innombrables couvents qui encombraient le sol napolitain. Cet illustre patriote, qui s'était honoré par son zèle et son humanité dans l'exercice du pouvoir, sut tenir une conduite également digne lors de la chute des derniers maîtres dont il avait suivi la fortune. Entourant de ses consolations la veuve de Murat, qu'il avait accompagnée à Trieste, il ne la quitta que pour venir vivre ignoré à Venise. De Rome, où il s'était ensuite rendu, il fut autorisé, vers la fin de 1818, à rentrer dans son pays natal. Il fut même appelé en 1820 à faire partie du nouveau ministère constitutionnel. Le portefeuille de l'intérieur lui était confié de nouveau, et c'est par ses soins que furent convoqués les colléges électoraux qui devaient procéder à la formation d'un parlement national. Lors du départ du roi pour Laybach, ce même parlement, partageant la haine inconsidérée des *carbonari* envers Zurlo, mit ce ministre en accusation, sous prétexte d'une insignifiante violation d'un des articles de la constitution qui avait prévalu (celle des *cortès* espagnoles). Zurlo, en se démettant du ministère, entraina tous ses collègues dans sa retraite. Il fut acquitté par la chambre des représentants. Cet homme d'État, que l'étude et de nombreux amis consolèrent de sa disgrâce, mourut à Naples en 1828.

ZURNER (Adam-Frédéric), ingénieur-géographe, né à Mariency, près d'Oelsnitz, dans le Vogtland, vers 1680, proposa à Auguste III, roi de Pologne, de faire

lever le plan de toute la Saxe. Ce projet ayant été accepté, il quitta en 1711 la place de pasteur qu'il remplissait depuis quelques années, pour s'occuper de cet immense travail, et, nommé géographe de la Pologne et de l'électorat de Saxe, il poursuivit ce travail qui ne fut achevé qu'en 1732. En 1721, il fut spécialement chargé de lever le plan des routes de poste et de marquer les distances par des bornes en pierre, innovation heureuse que la Saxe doit à ses soins et à son activité. Il n'est pas inutile peut-être de remarquer que le roi, tant qu'il vécut, ne permit de graver que la carte de poste, avec celle des deux bailliages de Dresde et de Grossenhayn : les autres plans devaient rester dans son cabinet. Le roi mourut en 1733. Zurner songea alors à publier ses travaux demeurés inédits ; mais il mourut lui-même avant d'avoir accompli son dessein. P. Schenk d'Amsterdam les fit paraître de 1745 à 1760, mais sans y mettre le nom de Zurner, probablement pour éviter toute recherche de la part de la cour électorale : ainsi fut mis au jour : l'*Atlas saxonicus novus* (Amsterdam et Leipzig, grand in-fol.), lequel n'est composé que de 49 cartes. Supérieures à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors sur la Saxe, elles ont cependant un grand défaut. Zurner ne suivait que les procédés géométriques sans savoir ou sans vouloir les rectifier par les procédés astronomiques.

ZUYLICHEM. *Voyez* **HUYGENS.**

ZUZZERI (Bernard), jésuite, né à Raguse en 1683, obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans la Croatie, où il publia, pendant le long exercice de son ministère, plusieurs *opuscules* anonymes en langue illyrienne. Rappelé à Rome, il y remplit quelques années les fonctions d'adjoint au maître des novices, puis il se retira dans le collége romain, où il mourut en 1762. On cite de lui une *Histoire des missions de la Croatie* en latin, restée inédite.

ZUZZERI (Jean-Luc), numismate et archéologue, de la famille du précédent, né à Raguse en 1716, mort à Rome en 1746, a laissé : *D'una antica villa scoperta sul dosso del Tusculo, e d'un antico orologio a sole ritrovato tra le rovine della medesima, dissertazioni due*, Venise, 1746, in-4°, fig.; *Sopra una Medaglio di Attalo Filadelfo, e sopra una parimente d'Annia Faustina, due dissertazioni*, ibid., 1747, in-4°.

ZWANZIGER (Joseph-Chrétien), professeur de mathématique et de philosophie à l'université de Leipzig, né en 1732 à Leutschau en Hongrie, mort le 15 mars 1808, se déclara l'adversaire du célèbre Kant. Entre autres ouvrages on a de lui : *Théorie des stoïciens et des académiciens sur la perception et le probabilisme, d'après la doctrine de Cicéron, avec des remarques prises dans les philosophes anciens et modernes* (allemand), Leipzig, 1788, in-8°; *Examen impartial de la doctrine de Kant sur les idées et les antinomies* (allemand), ibid., 1797, in-8°.

ZWEERS (Jérôme), poëte hollandais, né en 1627, mort en 1696, réussissait particulièrement dans le genre érotique. Il a laissé 2 vol. in-4° de *Poésies*, Amsterdam, 1737, publiées par son fils Corneille, qui cultivait également les muses hollandaises. Voyez l'*Histoire anthologique de la poésie hollandaise*, par de Vries, t. Ier, p. 221.

ZWEERS (Philippe), petit-fils du précédent, mort en 1774, était notaire à Amsterdam, et il ne dégénéra point sous le rapport du talent poétique. Le recueil de ses *Poésies* a paru à Amsterdam en 1759, un vol. in-4°.

ZWELFER (Jean), médecin et chimiste, né dans le Palatinat en 1618, mort en 1668, a été déprécié par les ennemis que lui avait attirés son humeur satirique ; mais il n'en reste pas moins démontré qu'il avait de grandes connaissances en pharmacie. Ses ouvrages, devenus inutiles par suite des progrès de la science, ont été recueillis en 2 vol. in-4°, Dordrecht, 1672.

ZWENIGORODSKI (Siméon), prince russe, fut envoyé en 1589, par le czar Fédor, en Géorgie, pour soumettre à la domination russe cette contrée, alors gouvernée par le prince Alexandre, mais exposée à devenir la proie de la Turquie ou de la Perse. Alexandre lui-même, pour obtenir de la Russie secours et protection, avait demandé à être le vassal et le tributaire de cette puissance. Zwenigorodski, chargé de la conduite de cette importante affaire, s'en tira avec habileté. C'est depuis cette époque que les czars de Russie prennent les titres de *souverains de l'Ibérie, czars de Géorgie, de la Kabarda et princes de la Circassie*. En 1592, il fut envoyé à Kola, sur les frontières de la Norwége et de la Laponie, pour assister à un congrès où furent arrêtées des stipulations favorables au commerce de la Russie avec l'Angleterre et le Danemark. Il a écrit, sur ses diverses missions, une *Relation* en langue russe, qui contient des faits curieux.

ZWICKER (Daniel), le chef de la secte des conciliateurs ou tolérants, né à Dantzig en 1612, exerça d'abord la médecine ; mais, moins occupé de la pratique de son art que de l'examen des opinions religieuses qui divisaient alors tous les esprits, il embrassa d'abord le socinianisme, puis, étant venu demeurer en Hollande, il se rapprocha des arminiens ou remontrants, dont les idées de paix et de conciliation le séduisirent. Il forma le projet de réunir les diverses communions chrétiennes, et publia dans ce but plusieurs écrits, dont le seul résultat fut de soulever contre lui les principaux théologiens protestants. Trompé dans son espoir, il devint étranger à toutes les communions, et ce fut dans cette indifférence qu'il mourut à Amsterdam en 1678. Il a publié 29 ouvrages en latin, en allemand et en flamand, et il en a laissé 24 manuscrits. On en trouvera les titres, avec une courte *notice* sur l'auteur, dans la *Biblioth. antitrinitar.* de Chr. Sand, p. 151-56. Nous citerons les suivants : *Irenicon Irenicorum, seu reconciliatoris christianorum norma triplex : sana omnium hominum ratio, scriptura sacra et traditiones*, Amsterdam, 1658, in-8°; *Irenicomastix victus et constrictus, seu refutatio duplex Comenii, Hoornbekii et alior. adversariorum*, ib., in-8°; *Irenicomastix iteratò victus et constrictus, imò obmutescens*, publié en 1667, quoique imprimé dès 1662.

ZWIERLEIN (Conrad-Antoine), médecin, né le 13 juin 1755 à Bruckenau, en Franconie, mort à Fulde le 26 avril 1825, a laissé plusieurs écrits, entre autres: *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde, 1812, réimprimé en 1823.

ZWINGER ou **ZUINGER** (Théodore), dit *l'Ancien*, médecin, né à Bâle le 3 août 1533, fut admis à l'académie de cette ville en 1548, et y suivit avec succès les leçons des professeurs; mais, entraîné par le désir de voyager, il partit bientôt pour Lyon, visita

successivement Paris, Padoue, Venise, etc., et ne revint dans sa patrie qu'en 1559. Il y partagea ses loisirs entre la culture des lettres et la pratique de la médecine, et y remplit l'une après l'autre les chaires de langue grecque, de morale et de médecine théorique. Il mourut le 10 mars 1588, atteint d'une épidémie, qu'il avait combattue avec un rare courage. Entre autres ouvrages on a de lui : *Theatrum vitæ humanæ* (recueil d'anecdotes et de traits historiques, pour lequel son beau-père, Conrad Lycosthènes, lui avait laissé des matériaux), Bâle, 1565, 1571, 1586, 1596 et 1604, 5 vol. in-fol.; *Leges ordinis medici basiliensis*, ibid., 1570, in-fol. (*Voyez* la *Vie* de Zwinger dans les *Athenæ rauricæ*, p. 208-11.)

ZWINGER (Jacques), médecin et philologue, fils du précédent, né à Bâle le 15 août 1569, alla faire ses études médicales à Padoue, parcourut ensuite l'Italie et l'Allemagne, et, après une absence de 8 années, revint à Bâle en 1595, pour y remplir la chaire de langue grecque, y faire des cours particuliers de médecine, et y pratiquer cet art avec un admirable désintéressement. Il mourut le 11 septembre 1610 d'une maladie contagieuse, qu'il devait à l'ardeur de son zèle. Nous citerons de lui : *Græcarum dialecticar. Hypotyposis*, à la fin du *Lexique* de Scapula, dans les éditions de 1600 et les suivantes : *Principiorum chymicorum examen ad Hippocratis, Galeni, cæterorumque Græcor. et Arabum consensum*, Bâle, 1606, in-8°. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 365.)

ZWINGER (Théodore), fils du précédent, né à Bâle en 1597, orphelin à l'âge de 13 ans, résolut d'étudier la médecine, quoiqu'il n'ignorât pas que son père le destinait à la carrière évangélique; mais étant tombé malade, il vit dans cet accident une punition de sa désobéissance, et se voua au saint ministère, dont il se montra digne par son instruction et ses vertus. Premier pasteur et surintendant des églises de Bâle, il fut nommé professeur de l'Ancien Testament à l'académie de cette ville, remplit cette chaire d'une manière brillante pendant 24 ans, et mourut le 27 décembre 1654. Son principal ouvrage est intitulé : *Theatrum sapientiæ cœlestis, sive analysis institutionum Calvini*, Bâle, 1652, in-4°. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 41-44.)

ZWINGER (Jean), théologien, fils du précédent, né à Bâle le 26 août 1634, fut d'abord pasteur de l'Église allemande à Genève; mais il donna bientôt sa démission, et se mit à voyager pour raison de santé. A peine de retour à Bâle, il fut nommé professeur de langue grecque à l'académie. Plus tard, il joignit à cette chaire la place de conservateur de la bibliothèque académique, dont il rédigea le *Catalogue systématique*, en 6 vol. in-fol. Il mourut le 26 février 1696, après avoir rempli pendant 30 ans, avec beaucoup de zèle, les principales chaires de la faculté de théologie. On n'a de lui que des harangues et des thèses, parmi lesquels nous citerons : *Oratio de barbarie superiorum sæculorum*, Bâle, 1661. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 50-53.)

ZWINGER (Théodore), dit *le Jeune*, médecin, fils du précédent, né à Bâle le 26 août 1658, joignit à l'étude de l'art de guérir celle de toutes les sciences accessoires, et perfectionna ses connaissances par les voyages. Fixé définitivement à Bâle en 1682, il s'y plaça bientôt au rang des premiers praticiens, et vit sa réputation s'étendre rapidement dans toute la Suisse et une partie de l'Allemagne. Nommé professeur d'éloquence à l'académie en 1684, il permuta trois ans après cette chaire contre celle de physique. Jusqu'à cette époque, l'enseignement de cette science avait été très-incomplet à l'académie de Bâle, les professeurs manquant des instruments nécessaires pour les expériences : Zwinger créa un cabinet à ses frais. L'académie de Leyde, le landgrave de Hesse Cassel et le roi de Prusse tentèrent de se l'attacher par les offres les plus brillantes; mais rien ne put le décider à quitter sa ville natale, où vinrent le trouver les titres honorables de médecin et conseiller aulique du duc de Wurtemberg, du marquis de Bade-Dourlach, de plusieurs autres princes et de diverses villes d'Allemagne. Il passa, en 1703, de la chaire de physique à celle d'anatomie et de botanique, qu'il remplit avec non moins de zèle. En 1730 il alla secourir la ville de Fribourg, dans le Brisgaw, affligée d'une épidémie. L'année suivante, il fut chargé à Bâle du cours de médecine théorique et pratique, et ce fut dans l'exercice de cette place qu'il mourut le 22 avril 1724. Sans parler de ses *thèses* et *observations* nombreuses dans les *Actes* des Curieux de la nature et de la Société de physique de Breslau, on citera de lui : le *Théâtre botanique* (allemand), Bâle, 1696, in-fol.; 2e édition, 1744; *Epitome totius medicinæ*, Londres, 1701, in-8°; Bâle, 1716, 1724 et 1738, in-8°; *Pædoiatreia practica, seu curatio morborum puerilium*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8°. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 192-201.)

ZWINGER (Jean-Rodolphe), théologien, frère cadet du précédent, né à Bâle le 12 septembre 1660, chapelain d'un régiment suisse au service de France, le suivit à l'armée de Flandre. De retour, il occupa plusieurs emplois du ministère évangélique, remplit avec beaucoup de succès la chaire de controverses à l'académie de Bâle, et mourut le 18 novembre 1708, laissant, entre autres écrits, une thèse assez curieuse : *De morientium apparitione*, 1704, et un traité de l'*Espoir d'Israël* (allemand), Bâle, 1685, in-12, dans lequel il parle de la future conversion des Juifs.

ZWINGER (Jean-Rodolphe), médecin, neveu du précédent et fils de Théodore le Jeune, né à Bâle le 3 mai 1692, y obtint la chaire de logique en 1712, et sut concilier la pratique de son art avec les devoirs de cette place, qu'il quitta en 1721 pour la chaire d'anatomie et de botanique. Il remplaça son père en 1724 dans celle de médecine théorique et pratique, qu'il remplit pendant 53 ans d'une manière brillante. Il mourut le 31 août 1777, après avoir maintenu parmi ses compatriotes la culture des sciences naturelles, et formé un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels il faut nommer le grand Haller. On citera de lui : *Hippocratis opuscula aphoristica gr. et lat. ex interpretat. Foesii : Speculum Hippocraticum de notis et præsagiis morborum*, Bâle, 1748, 2 tomes in-8°, recueil très-estimé. Le *Speculum* a été réimprimé séparément, Florence, 1760. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 201-4.)

ZWINGER (Frédéric), médecin, frère du précédent, né à Bâle le 11 août 1707, se fit connaître dans cette ville comme un très-habile praticien, et fut appelé en 1743 auprès du marquis de Bade-Dourlach, qui le

nomma son premier médecin. Nommé en 1751 professeur d'anatomie et de botanique, il fut, dès l'année suivante, pourvu de la chaire de médecine théorique qu'il remplit avec distinction. Revêtu plusieurs fois de la dignité de doyen de la faculté, il fut élu trois fois recteur de l'académie, et mourut le 1er août 1776. On cite de lui des *thèses* et des *observations*, relatives à la médecine et à l'histoire naturelle, dans les *Acta helvetica physico-medica*. (*Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 229-231.)

ZWINGLI (Ulrich), introducteur de la réforme en Suisse, né à Wildhaus, dans le comté de Tockenbourg, en 1484, d'une famille obscure, fit ses études élémentaires à Bâle et à Berne, et alla se perfectionner à l'université de Vienne en Autriche. De retour à Bâle, il y fut nommé régent à l'âge de 18 ans, et dès lors il se livra avec ardeur à la lecture des auteurs anciens, sans négliger les devoirs de sa place ni les études qui lui étaient nécessaires pour remplir dignement les fonctions du ministère évangélique, auquel il était destiné. Cependant, au milieu de ses travaux sérieux, il conservait sa douce gaieté et cultivait la musique. En 1506, il prit le degré de maître ès arts, et fut promu à la cure de Glaris. Dès ce moment il crut devoir recommencer sur un nouveau plan ses études théologiques; mais il garda le silence le plus absolu sur les articles de foi qui lui déplurent, et se contenta de gémir en secret sur les abus qui déshonoraient le clergé. En 1512 il accompagna, en qualité d'aumônier, le contingent fourni par le canton de Glaris au pape Jules II contre le roi Louis XII, assista à la bataille de Novare, puis reprit ses fonctions pastorales. Il les quitta de nouveau en 1515, pour marcher avec les Suisses au secours du duc de Milan, attaqué par François Ier, et il fut témoin du grand désastre de Marignan, qu'il avait prévu, et qui le fortifia dans son aversion pour toute guerre qui n'est point entreprise dans le dessein de défendre la patrie. Il ne tarda pas à être nommé à la cure d'Einsiedeln, autrement *N. D. des Ermites*, dont il prit possession en 1516, d'autant plus volontiers qu'il s'était fait des ennemis à Glaris par l'austérité de ses principes et par sa haute désapprobation de l'usage *barbare* des Suisses de se mettre à la solde de l'étranger. C'est de son arrivée dans cette ville que date son début dans la carrière de la réformation. Il n'y marcha d'abord que timidement, et ne se communiqua guère qu'à des amis ou à des hommes graves, capables d'apprécier l'importance des mesures qu'il proposait. Toutefois, dans cette même année 1516, le jour où l'on célébrait la fête de la consécration de l'église d'Einsiedeln, il monta en chaire, et parla avec énergie contre ce qu'il y avait d'abusif dans la croyance et dans les mœurs d'un grand nombre de catholiques. Son discours scandalisa quelques-uns de ses auditeurs; mais le grand nombre donna les marques les moins équivoques d'assentiment. On dit même que des pèlerins remportèrent leurs offrandes, ne croyant pas devoir contribuer au luxe qui était étalé dans l'abbaye de N. D. des Ermites. L'animosité des moines fut grande contre celui qui diminuait ainsi leurs revenus. Cependant le hardi prédicateur reçut vers la même époque, du pape Léon X, le titre de chapelain du saint-siége et une pension. On voit, par la date de son *sermon*, que Zwingli devança Luther d'un an dans la grande entreprise de la réforme, et que, quand bien même la prédication des indulgences n'en aurait point hâté l'explosion, elle eût éclaté infailliblement d'elle-même à la première occasion qui se serait présentée. En 1518, Zwingli fut nommé curé de Zurich, à la sollicitation de ses partisans. Il s'y fit remarquer tout d'abord par une grande austérité de mœurs, mais aussi par des innovations qui eurent le sort d'édifier les uns et de scandaliser les autres. En 1520, il renonça à la pension qu'il recevait du saint-siége, et obtint du conseil de Zurich qu'on prêcherait purement l'Évangile dans le canton. Dans la lutte qui s'engagea entre Charles-Quint et François Ier, il fut d'avis de garder une stricte neutralité, conseil qui lui fit encore des ennemis, quoiqu'il fût plein de sagesse, comme le prouvèrent les événements. Après la défaite de la Bicoque, commune à tous les cantons, excepté celui de Zurich, les habitants de Schwitz, auxquels il répéta les mêmes avis dans une allocution éloquente, lui témoignèrent à la fois leur gratitude et leur déférence, et abolirent, par une loi décrétée en assemblée générale, toute alliance et tout subside durant 25 ans. Quelques personnes attachées à la nouvelle doctrine ayant été mises en prison pour avoir enfreint publiquement l'abstinence et le jeûne dans le carême de 1522, Zwingli entreprit de les justifier par un *Traité sur l'observation du carême*, qui eut l'air d'un manifeste contre l'Église catholique, et qui le mit dans la nécessité de se défendre par un nouveau traité, publié la même année. Chaque jour le voyait faire un pas plus hardi dans la réforme, et soulevait contre lui de nouvelles haines. Le scandale était à son comble, lorsqu'il sollicita lui-même en 1523 un colloque public, où il pût rendre compte de sa doctrine en présence des députés de l'évêque de Constance. Le grand conseil de Zurich fit droit à sa demande, et, après l'avoir entendu, ainsi que Jean Faber, grand vicaire et représentant de l'évêque de Constance, ordonna *que Zwingli, n'ayant été ni convaincu d'hérésie, ni réfuté, continuerait à prêcher l'Évangile comme il l'avait fait; que les pasteurs de Zurich et de son territoire se borneraient à appuyer leur prédication sur l'Écriture sainte, et que des deux côtés on eût à s'abstenir de toute injure personnelle.* Cette décision de l'autorité civile en matière de religion assura le triomphe du réformateur suisse, qui parvint à faire tolérer au moins le mariage des prêtres, qui se maria lui-même (1524) pour prêcher d'exemple, et qui fit supprimer définitivement la messe (1525). Nommé recteur du gymnase de Zurich, il organisa l'université de cette ville avec beaucoup de talent et de sagesse, appela auprès de lui les hommes les plus distingués des nouvelles doctrines, et les dota avec les revenus des communautés supprimées. Cependant la division se mit parmi les réformateurs eux-mêmes. Les anabaptistes furent forcés, il est vrai, d'entrer en conférence avec Zwingli; mais il ne ramena par ses raisonnements que quelques-uns des plus modérés, qui n'exercèrent aucune influence sur la majorité de leur secte. Il se trouva bientôt engagé dans une querelle avec Luther, au sujet de la présence de J. C. dans l'eucharistie. Il s'en tenait à la *figure*, tandis que son inflexible adversaire admettait la *réalité*. Par les soins du landgrave de Hesse, qui prévit tous les maux qu'entraînerait

ce grave démêlé, une conférence eut lieu à Marpourg entre les chefs des deux partis, où le docteur de Zurich fit preuve de douceur, de modération, et il s'ensuivit une espèce de réconciliation. Pendant ce temps il continuait ses controverses avec les catholiques, qui condamnaient sa doctrine et ses écrits, et contribuaient ainsi aux progrès de la réforme. En 1528, Berne l'embrassa de la manière la plus solennelle, et Zwingli, auquel était en grande partie dû ce nouveau triomphe, acquit dans son canton une influence considérable. Les Suisses prirent enfin les armes, en 1529, les uns contre les autres; mais la trêve de Cappel mit presque aussitôt fin aux hostilités. En 1530, Zwingli rédigea deux confessions de foi très-remarquables, l'une qu'il adressa à la diète d'Augsbourg, et dans laquelle il se prononçait contre le dogme de la *présence réelle*, l'autre qu'il envoya à François Ier, et où l'on trouvait cette assertion, tant blâmée alors et depuis, que les hommes vertueux du paganisme ne pouvaient être damnés. En 1531, les hostilités ayant recommencé entre les catholiques et les protestants, Zwingli reçut du sénat l'ordre d'accompagner ces derniers, et il obéit, quoique tourmenté d'un pressentiment funeste. Il arriva le 10 octobre à Cappel avec les siens, reçut un coup mortel dans les premiers moments de cette mêlée devenue fameuse, et fut achevé par des soldats catholiques qui l'avaient pressé vainement de se confesser et de recommander son âme à la Vierge. Le lendemain Jean Schonbrunner, qui s'était éloigné de Zurich par attachement pour la religion catholique, ne put s'empêcher de dire en le voyant: *Quelle qu'ait été ta croyance, je sais qui tu aimas ta patrie et que tu fus toujours de bonne foi; Dieu veuille avoir en paix ton âme!* La soldatesque, moins tolérante, déchira son cadavre, dont elle livra les lambeaux aux flammes, et jeta ses cendres aux vents. Les ouvrages de Zwingli ont été recueillis en 4 vol. in-fol., Zurich, 1544-45, par les soins de Rodolphe Gualter, qui y a mis une *Préface apologétique*, et 4 tom. en 3 vol. in-fol., 1581. Usteri et Vogellin de Zurich ont publié, depuis 1819, en allemand, des *Extraits*, rangés par ordre de matières, des *OEuvres complètes* de Zwingli, dont il existe un grand nombre de traités encore inédits. (*Voyez* J. G. Hess, *Vie de Zwingli*, Paris, 1810, in-8°; J. Willm, *Musée des protestants célèbres*, Bayle, Chauffepié, Jurieu et l'abbé Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, t. II.)

ZYB ou **ZYB-BAKOUI-KHAN**, l'un des plus anciens souverains de la nation turque, était, suivant le prince historien Abou'l-Ghazi, arrière-petit-fils de Turk, fils de Japhet, et, par conséquent, issu du patriarche Noé, à la 5e génération. Les auteurs persans, dont d'Herbelot a consigné des *extraits* dans sa *Bibliothèque orientale*, donne, sur ce prince et ses ancêtres, quelques détails qu'il serait curieux de conserver, s'il était possible de garantir la certitude des traditions nationales sur lesquelles ils sont fondés. Suivant eux, ce prince, dont le nom est celui d'une grande dignité dans la langue des Turcs orientaux, fut plus puissant que ses prédécesseurs, étendit les bornes de ses États, et, le premier de sa nation, se fit élever un trône et porta le diadème royal. Il amassa de grandes richesses, fut libéral et bienfaisant, aima la justice, et laissa des regrets d'autant plus mérités, que la nation turque commença à se corrompre sous son fils Kaïouk-Kan, et tomba dans l'idolâtrie sous son petit-fils Alindjeh-Kan. Celui-ci laissa deux fils jumeaux, Tatar et Mongol, qui partagèrent l'empire, et furent les chefs des deux grands peuples.

ZYLL (le P. Oth Van), en latin *Zylius*, jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines le 13 août 1656, professa la rhétorique à Ruremonde, remplit les fonctions de directeur au collége de Bois-le-Duc, à Gand, puis à Bruxelles, et assista à la 10e congrégation générale de l'institut à Rome, comme député de la province de Flandre. Zyll cultiva la poésie latine avec quelques succès. Son meilleur ouvrage est un poëme intitulé : *Cameracum obsidione liberatum à Leopoldo Gulielmo*, Anvers, 1650, in-4°, réimprimé dans le *Parnassus soc. Jesu*, 1654, in-4°, et à la suite des *Poésies* du père Hosschius, dans l'édition d'Anvers, 1656, in-8°.

ZYLL (Antoine Van), aussi d'Utrecht, théologien remontrant et pasteur à Alkmaer, est mentionné dans le *Parnassus latino-belgicus*, de Hœufft, qui possède de lui des *poésies* latines inédites, écrites de 1604 à 1632, et parmi lesquelles se trouve une épigramme qui donna lieu de croire que les *Libri III de resurrectione mortuorum*, publiés par Manassé-ben-Israël, Amsterdam, 1636, étaient originairement écrits en espagnol, et ont été traduits en latin par Antoine Van Zylle.

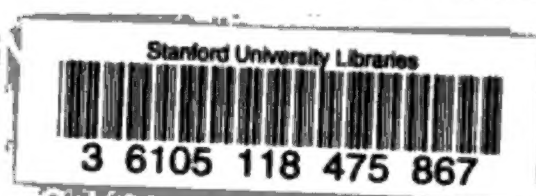
ZYPÆUS (Henri Van den ZYPE, en latin), bénédictin, né à Malines en 1578, obtint l'abbaye de Saint-André, près de Bruges, en 1616. Il travailla sans relâche à rétablir la discipline dans les maisons placées sous son autorité, se montra charitable envers les pauvres et zélé pour l'embellissement de son église, et mourut le 14 mars 1659. Nous citerons de lui: *Gregorius magnus, ex nobilissimâ et antiquissimâ in Ecclesiâ Dei familiâ benedictinâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8°.

ZYPÆUS (François Van ZYPE), frère du précédent, né à Malines en 1578, défendit avec beaucoup de zèle les droits du souverain pontife et les priviléges de l'Église, s'acquit l'estime de la plupart des prélats des Pays-Bas, obtint de nombreux bénéfices, et mourut grand vicaire de l'évêché d'Anvers, le 4 novembre 1650, laissant plusieurs ouvrages de jurisprudence, qui ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Anvers, 1675.

ZYPE (François Vanden), en latin *Zypaus*, médecin, né à Louvain, commença par être lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles, fut ensuite professeur d'anatomie à l'université de Louvain, et s'acquit dans l'exercice de cette place une réputation distinguée. On lui doit un ouvrage élémentaire intitulé : *Fundamenta medicinæ physico-anatomicæ*, Bruxelles, 1683, in-12; 1692, in-8°; 1737, in-8°; Lyon, 1692, in-8°.

ZYRLIN ou **ZIERLIN** (George), né en 1592 à Lichstbal, en Suisse, fut successivement à Rotembourg, diacre, prédicateur, surintendant et président du consistoire. Il mourut en 1661. On cite de lui, entre autres écrits, une explication de la prophétie d'Abdias, en allemand.

FIN DU VINGT ET UNIÈME ET DERNIER VOLUME.


Stanford University Libraries
3 6105 118 475 867